









P. 14: ~ ~ ~ ~ ~
can be ~ ~ ~ ~ ~

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/magasinliirair06pari>

LE

MAGASIN LITTÉRAIRE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, BEAUX-ARTS, VOYAGES,

Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS ET DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

N^{os} 31 à 36 - Janvier à Juin 1844.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

BOULÉ ET COMP^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, RUE COQ-HÉRON, 3.

—
1844



SOMMAIRES

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE TOME SIXIÈME.

XXXI.

Janvier 1854.

1843. — Nouvelle du jour, par M. MÉRY.
Étrennes des bons ménages, par M. FRÉDÉRIC SOULIE.
Samuel Hermann, par M. MARC FOURNIER.
Le Voisin de campagne, par M. EUGÈNE GUINOT.
Le Fromage de Vif, par M. MARIE AYCARD.
L'Orateur, par M. AUGUSTIN CHALAMEL.
Un Frélon, par M. EMILE PAGES.
Le Legs, par M^{me} LOUISE COLLET.
Une journée de ce temps-là, par M. le comte A. DE LA GARDE.
Variétés de philosophie, par M. CHARLES NODIER.
Le Baptême, scène populaire, par M. HENRY MONNIER.
Un Autographe de Napoléon, par Ed. ANTHOINE.
Scènes de la vie dramatique, par M. EUGÈNE BRITFAULT.
L'Actrice et la Duchesse, par M. DES GIMES.
Le roi Louis-Philippe (Biographie).
Une Visite au Creusot, par M. EDOUARD LEMOINE.
Idées retrogradées, par M. THEOPHILE GAETIER.

XXXII.

Février 1854.

Quatre Amours, par M^{lle} ÉLISA MERCEUR.
Une Histoire Amoureuse, par M. DE BALZAC.
Rachel la Charmeresse, par M. HORACE RAISSON.
Les Mots historiques, par M. EDOUARD FOURNIER.
Poésie : A Molière, par M. J. LESGUILON.
Le Proscrit, par M. le marquis DE FOURDRAS.
Le Secret de la confession, par M. EDOUARD LEMOINE.
Pierre Valéas, par M. FELIX LATRADE.
L'Angelus, par M. ROLAND BAUCHERY.
La Rose de la Vallée, par M. EUGÈNE DE MIRECOURT.
Épisode de 1811: Le Guerillero de Placentia, par M. CHARLES EXPILLY.

XXXIII.

Mars 1854.

La Pêche aux filets, par M. ALEXANDRE DUMAS.
L'Assassin de Jeanne d'Arc, par M. PAUL FOUCHER.
Le Progrès, par M^{me} SOPHIE GAY.
La Messe à sept points, par M. AUGUSTIN CHALAMEL.
Les Suites d'une Passion, M. ALEXANDRE DE LAVERGNE.
Les Blancs et les Bleus, par M. MARIE AYCARD.
Les Femmes poétiques, par M. EMILE SOUVESTRE.
Misère et Vertu, par M. EUGÈNE NOEUVÉGLIE.
Grégoire XVI et son Barbier.
Les suites d'un Feuilleton, par M. ST-MAURICE.
Charles-le-Téméraire, par M. P. ZACCONE.
Voyage dans la Vallée de Kachmir, par M. SAINT-HERBERT-THEROT LÉNE.
Un mariage à Greta-Green, par M. J. LESGUILON.
Les Chasseurs de la Saône, par M. ÉLIE BERTHET.
Force et Faiblesse, par M. PAUL FÉVAL.
La Maréchale Brune, par M. HENRY BERTHOUD.
Nouvelles à la Main.

XXXIV.

Avril 1854.

L'Orage, par M. FRÉDÉRIC SOULIE.
Scène de l'histoire d'Angleterre, par M. PAUL FOUCHER.

Un Mariage parisien, par M^{me} GATTI DE GAMOND.
Les Caprices du Cœur, par M. MARC FOURNIER.
Un Corsaire sous la Terreur, par M. G. DE LA LANDELLE.
Le Jupon de Flanelle, par M. MARIE AYCARD.
Un Rêve de Jeune fille, par M. CHARLES EXPILLY.
Le Dîneur du sage Pelloquin, par M. EDOUARD OURLIAC.
Le Tueur Blanc, épisode de la guerre des six derniers, par M. FRANZ DE LIENHART.
Poésies: la Réverie, le Style, par M. CH. NODIER.
Les Résignées, par M. le vicomte CHARLES DE LAUNAY.
Mardonnet à la Bastille, par M. EDOUARD FOURNIER.
Les Guêpes, par M. ALPHONSE KARR.
Nouvelles à la Main.

XXXV.

Mai 1854.

Aymery Berenger, par M. FRÉDÉRIC SOULIE.
Encore une âme vendue au diable, par M. LEON GOZLAN.
Le Dyk de Middelbourg, par M. le vicomte DE CANTOURGUES.
Jules Négat, ou dans le royaume des aveugles les borgnes sont pendus, par M. WILHELM TERTENT.
Les Trois Générations, par M. le marquis DE FOURDRAS.
Les Trois Nuits de sir Richard Cockerill, par M. PHILIBERT AUDEBRAND.
Fleurs de Mai, par GEORGE SAND.
La Gemma, par M. PAUL FÉVAL.
La Légende des Sept-Bornans, par M. A. DI MAS.
Esquisses maritimes: le Chien du bord, par M. G. DE LA LANDELLE.—Le Mal de mer, par M. GUY PODEL.
Amusements de quelques grands hommes, par M. EDOUARD FOURNIER.
Pèlerinage au Mont Pellegrino, par M. LEOPOLD DURAS.
Mœurs judiciaires en Angleterre, par M. A. L.
Le Kouskoussou, par ***.
Poésie: M. Ferdinand Lesseps, par M. MÉRY.
Les Guêpes (livraison d'avril), par M. ALPHONSE KARR.

XXXVI.

Juin 1854.

Fragédie bourgeoise, par M. FRÉDÉRIC SOULIE.
Les Epaulètes d'amiral, par M. G. DE LA LANDELLE.
Île de Taïti, topographie, production, population, etc., par M. L.
Du changement qu'apporterait dans nos usages et dans notre conversation la prochaine découverte des ballons, par M^{me} SOPHIE GAY.
Le Vulnéraro du docteur Thomas, par M. PAUL FÉVAL.
La Vengeance d'un Maure, par ALEXANDRE DE LAVERGNE.
Extrait d'un Voyage aux Antilles, par M. A. GRANIER DE CASSAGNAC.
Une Mystification, par M. EUGÈNE GUINOT.
Le tertier Cabaret, par M. MARC FOURNIER.
Le Bigame, par M. AD. DELAHAYE.
Une Partie de chasse, proverbe, par M. AMÉDÉE ALEAUVRE.
Le dernier livre de Châteaubriant, par M. CHATEAUBRIANT.
Les Guêpes (livraison de mai), par M. ALPHONSE KARR.



LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,

RUE COQ-HÉRON, N° 3,

Au bureau du Journal.

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ON SOUSCRIT

Par Livraison.

Dépôt central,

CHEZ PILOUT ET COMPAGNIE,

Rue de la Monnaie, 24.

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS.

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Quatre livraisons par mois.— Une livraison par semaine.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuillons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque semaine une livraison composée de deux feuilles, imprimée sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée.

Le prix de chaque livraison, qui contient 2,700 lignes (ou 490 mille lettres), c'est-à-dire la matière d'un volume in-octavo, est de TRENTE CENTIMES.

SOMMAIRE.

1843. — Nouvelle du jour, par M. MÉRY.
Etrennes des bons ménages, par M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.
Samuel Hernani, par M. MARC FOURNIER.
Le Voisin de campagne, par M. EUGÈNE GUINOT.
Le Fromage de Vif, par M^{me} MARIE AYCARD.
L'Orateur, par M. AUGUSTIN CHALAMEL.
Un Frélon, par M. ÉMILE PAGÉS.
Les Legs, par M^{lle} LOUISE COLLET.
Une Journée de ce temps-là, par M. le comte A. DE LA GARDE.
Variétés de philosophie, par M. CHARLES NODIER.
Le Baplême, scène populaire, par M. HENRY MONNIER.
Un Autographe de Napoléon, par M. ED. ANTHOINE.
Scènes de la vie dramatique, par M. EUGÈNE BRIFFAULT.
L'Actrice et la Duchesse, par M. DES GIMÉS.
Le roi Louis-Philippe.
Une Visite au Creusot, par M. ÉDOUARD LEMOINE.
Idées rétrogrades, par M. THÉOPHILE GAUTIER.

1844.

NOUVELLE DU JOUR:

I.

Une table d'hôte à Toulon.

Cette histoire, malgré son titre, commence le 12 août 1842. Ce jour-là, il y avait un mouvement extraordinaire à l'hôtel de la Croix-d'Or, à Toulon.

Depuis 1830, Toulon est le péristyle de l'Afrique. Le département du Var n'est séparé que par un ruisseau du département de l'Atlas; un pont de vapeur lie la France des prairies à la France des hons. Aussi un jour viendra, quand l'orient aura raison contre l'occident, le midi contre le nord, le soleil contre la boussole, un jour viendra où l'on ne dira plus à Paris qu'il faut abandonner Alger, mais où l'on dira, dans Alger, qu'il faut abandonner Paris. Nous posons aujourd'hui, à notre insu, la première pierre de ce monument de l'avenir.

Quand Alger débarque à Toulon, vers les cinq heures du soir, la table d'hôte de la Croix-d'Or est un véritable réfectoire de caravansérail, où une scène en action de Paul Véronèse. Les convives y forment une étrange mosaïque de coiffures et de vêtements; c'est une bigarrure qui plait à l'œil, et qui console un peu l'artiste de la sombre monotonie que

le journal des modes inflige aux populations. A la Croix-d'Or, on s'aperçoit que l'on se met à table aux portes de l'Orient: on y coudoie des caftans, des vestes de velours, des pelisses, des burnous; on met son chapeau sur un turban; on dépose sa canne ou son parapluie sur un trophée de damas, de yatagans et de cimenteries; on interroge en langue franque des Arabes qui vous répondent en provençal; on sert du vin à des Turcs qui le boivent sans eau; puis, quand arrive le dessert, la confusion des langues éclate avec tant de verve orientale, que le voyageur, rajeuni de cinq mille ans, peut croire qu'il est entré à l'auberge de la Tour-de-Babel. À l'heure où les maçons, fils de Japhet, prennent leur repas du soir. Un fait bien digne de remarque est celui-ci: au moment où les Turcs de Constantinople adoptent notre costume stupide, notre redingote, notre pantalon à sous-pieds, nos bretelles et notre chapeau de castor, pour se mettre, disent-ils, au niveau de notre civilisation, nous, occidentaux, nous adoptons le costume des Turcs. Aussi, à la table d'hôte de la Croix-d'Or, les artistes, les spahis, les zouaves, les botanistes de l'Atlas, les poètes, les Anglais, les chasseurs au lion, les Horace Vernet, qui s'en reviennent d'Alger avec leurs barbes abrahamiques, leurs turbans, leurs larges brayes, leurs visages boucanés, humilient si fort notre déplorable nudité, tissu à Sedan et à Elbeuf, que bientôt la France entière rongira des modes de ses tailleurs, et fera un échange complet de ses habits avec les fils du prophète. Toute la question d'Orient est dans ce progrès.

Ce jour-là, quand le dîner commença, toutes les places, moins une, étaient occupées autour de la table. À côté du siège vacant s'était assis un jeune homme de vingt ans, dont la figure, pleine de vivacité, de fraîcheur et d'éclat, contrastait avec les faces brunes et gravées de ses deux voisins, officiers de spahis.

À la fin du premier service, le jeune homme, qui n'avait cessé de donner des signes d'impatience, appela un garçon et lui dit:

— Avez-vous annoncé à M. Dierbier que nous sommes à table?

— Oui, dit le garçon, le numéro un va descendre; il finit son courrier de Paris.

— Il paraît que le papa n'aime pas le rôti? dit l'officier de spahis au jeune homme en lui faisant une politesse d'assiette.

— Mon père est toujours accablé d'affaires au moment des repas, répondit le jeune homme.

— Il est dans les fournitures de l'armée, M. votre père?

— Non, capitaine.

— Je lui conseille, pour se mettre en appétit, de faire une traversée de Toulon à Alger. Il y a soixante heures, monsieur, que je n'ai mis un morceau sous la dent. Aussi, en arrivant, j'ai oublié mon courrier de Paris, moi.

— Capitaine, j'aime bien votre costume de spahis, il est superbe!

— Et, encore nous sommes en petite tenue; il faut nous voir à Babazon quand nous allons faire une course par là-bas.

— Avez-vous de beaux chevaux?

— Comme ça: nous pourrions avoir beaucoup mieux. Moi, je ne me plains pas; je suis assez bien monté, j'ai la cavale de Ben Aissen, une fine bête, je vous en réponds.

— Arabe?

— Diabl ! je crois bien ; née à Constantine en 29. On a beaucoup négligé les chevaux en Algérie depuis l'occupation. C'est un tort presque irréparable aujourd'hui. Si, en 1830, on avait établi des haras en Afrique, nous aurions la première cavalerie du monde, et nous serions maîtres partout.

— C'était une idée bien simple, capitaine.

— Voilà pourquoi elle n'est tombée dans la tête de personne. Ils ont voulu coloniser, coloniser, qui ? des rochers et des Arabes qui ont la tête plus dure que les rochers. Il fallait faire de l'Afrique le haras de la France et une haute école d'équitation. Aimez-vous les chevaux, mon jeune homme ?

— Oh ! c'est ma passion ! je suis fou des chevaux, capitaine.

— A votre âge, il faut monter à cheval souvent.

— Mon père a vendu tous ses chevaux... C'est que, voyez-vous, lorsqu'on est dans les affaires, il faut s'intéresser tous les plaisirs.

— Vous aussi, vous êtes dans les affaires ?

— Eh ! mon Dieu ! oui. Mon père me destinait à la médecine ; j'ai étudié un an, et me suis dégoûté de cette science. Je crains l'odeur des hôpitaux. J'ai passé à l'école de Droit, et après trois inscriptions, je me suis dégoûté du droit. Alors, mon père m'a reconnu une vocation pour les affaires, et il m'a nommé son commis-voyageur.

— Mon jeune homme, il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule profession pour ceux de votre âge, l'état militaire. Qui diable voulez-vous faire de votre temps et de votre jeunesse en France ? Voilà dix minutes que j'y suis, et Pennu m'accable déjà. En Afrique, nous sommes au paradis. Nous vivons comme des hommes doivent vivre. Nous faisons une guerre charmante. Il n'y a que les maladroits de tués. Nous gagnons des croix, des épaulettes et des chevaux. Tel que vous me voyez, j'étais simple hussard en 1835. Lamoricière et Changarnier sont deux rois absolus. Le pays est superbe. Nos batailles sont des promenades à cheval on des courses au clocher dans des jardins d'aloës, d'orangers, de jasmins et d'acacias. Nous ne savons jamais l'heure qu'il est. Il n'y a pas d'heures en Afrique. On s'amuse toujours. Que Dieu conserve Abd-el-Kader ! Le drôle en campagne est aussi heureux que nous ; il veut faire durer le plaisir. Un jour, je l'ai tenu cinq minutes au bout de mon pistolet, ce coquin de Marabout ; sa vie était dans la première phalange de ce doigt. Je ne l'ai pas tué pour ne pas tuer la guerre. Vous voyez que j'aime mon état.

Le jeune interlocuteur de l'officier de spahis écoutait avec un enthousiasme muet ces paroles, et il allait le traduire en expressions ardentes, lorsque l'arrivée subite d'un nouveau convive suspendit la conversation.

Le numéro 1, ou pour mieux dire, M. Dherbier entra de l'air d'un homme d'affaires qui est furieux d'avoir de l'appétit comme un oisif. Son front saillant et couvert de cheveux gris crépus, gardait encore dans ses plis tous les soucis déposés dans une correspondance de vingt lettres. Il s'assit brusquement à côté de son jeune fils, releva les manchettes de son paletot de coutil, et dit au garçon qui lui présentait le potage : Je prends le dîner où il est ; donnez-moi une aïle de quelque chose et de la glace. Vite ! vite ! à six heures et demie j'ai rendez-vous au Mourillon ; il est déjà cinq heures vingt-cinq minutes, mon petit Antonio.

Antonio, en voyant entrer son père, avait pris un air grave et mangeait avec la lenteur d'un homme qui pense à ses affaires, même en dînant.

— A propos ! dit M. Dherbier, en rappelant le garçon de la table d'un signe impérieux de la main, j'avais oublié ces dames ! Monte au numéro 1 une volaille froide et des confitures. Entends-tu ?... Antonio, ta mère et ta sœur ont perdu l'appétit. Il fait si chaud ! Après le dîner, donne-leur un tour de promenade au Jardin-des-Plantes ; on leur a dit qu'il y avait deux palmiers, et ta sœur Héleine ne rabâche que palmiers depuis ce matin. Les femmes n'ont que des folies en tête !

Antonio s'inclina devant l'ordre paternel.

— Diabl ! poursuivit M. Dherbier en promenant ses regards autour de l'ellipse de la table d'hôte, nous sommes quarante à 3 fr. 50 par tête, cela fait 140 fr. C'est joli ! M. Durbec ne doit pas être du mal de la guerre d'Algérie. Autant chaque jour, cela fait 2,555 louis.

M. Dherbier se tut pour écouter le monologue d'un convive qui résumait une discussion sur l'Algérie. L'orateur était un homme de trente-cinq ans, calme et grave dans sa figure austère et dans son torso raidi sur le dossier de sa chaise. Il parlait en regardant son assiette vide, sur laquelle il battait la mesure avec la pointe d'un couteau.

— Oui, messieurs, disait-il, nous sommes en ce moment à la période de la guerre de Marius en Afrique. Les deux situations sont parallèles. Abd-el-Kader est Jugurtha sous un autre nom, avec cette différence toutefois que notre jeune émir n'est pas sanguinaire et cruel comme Jugurtha. Car vous savez très bien que Jugurtha fit périr dans d'horribles tortures le malheureux Adherbal, petit-fils du Massinissa. Nous n'avons acte de cette nature à reprocher à Abd-el-Kader. A cela près, nos guerres sont les mêmes. Marius, comme dit Salluste, battait toujours Jugurtha, mais ne terminait jamais rien, ainsi que l'atteste ce passage. *Quæ postquam Marius gloriosæ nado neque Lelli patrandi cogoriti*, etc. Une ressemblance nous manque encore, mais attendons, et l'histoire contemporaine nous la fournira ; car les siècles se copient mot à mot. Cette ressemblance la voici.

Un jour viendra où le général Négrier, lui ou son successeur, sera bloqué dans Constantine par Abd-el-Kader, comme Adherbal le fut par Jugurtha dans cette même ville, alors appelée Girta. Il devrait résulter pour nous une

bonne leçon de cette expérience antique. Ce serait de restreindre la conquête et de nous créer une colonie fertile sous le canon d'Alger. Nous aurions ainsi une province féconde, plus belle que la Touraine ou la Normandie, semée de petits villages à redoutes étoilées, se défendant l'un l'autre, et qui deviendraient l'entée des centres d'agriculture et d'industrie, dans un climat qui donne toujours beaucoup à ceux qui lui demandent peu. Il n'y a qu'à trois choses pour nous en Afrique : Alger, le Sahel et la Mitidja. Alger est le château, le Sahel le jardin, la Mitidja la campagne. Aux deux extrémités de la campagne, nous fortifions Coléah et Bloudah, et de redoutes en redoutes, ou de villages en villages, nous établissons des lignes de défense qui permettent à l'industrie et à l'agriculture de se développer, sans être inquiétées par les Arabes. Envoyons ensuite dans le Sahel quatre mille forçats qui auront au bout de cinq ans la perspective de la liberté ; employez leurs mains robustes à défricher ce beau pays, voisin d'Alger, ces riches vallées, ces ravins sauvages, où il y a tant de soleil, de sol généreux et d'eaux vives, et dans un laps de temps fort court, nous aurons une petite et jeune France sous l'Atlas, qui nourrira sa vieille mère, comme autrefois la Sicile nourrit Rome sous la queue de Ciceron. Au reste, messieurs, ceci n'est qu'une esquisse de mes idées ; j'espère un jour développer à la tribune mon système avec quelque succès.

— L'officier des spahis caressa le bout de sa longue barbe, et fit un léger mouvement d'épaules ; mais tout son mépris pour la théorie du préopinant se borna à ces signes muets de désapprobation. M. Dherbier se pencha sur l'oreille de son fils et lui dit :

— Ce monsieur parle supérieurement ; c'est un député. Je saurai son nom. Il nous faudrait beaucoup de députés comme celui-là.

M. Dherbier, qui avait accompagné d'un long sourire approbateur le système de l'orateur de la table, cherchait une occasion de nouer directement l'entretien avec lui. Elle ne se fit pas attendre.

Après un échange de phrases avec ses interlocuteurs, le partisan de la colonisation restreinte prononça ces mots :

— Au reste, messieurs, après avoir étudié la colonisation romaine dans les livres, il est utile pour un économiste d'observer la colonisation anglaise dans les Indes... Ce sera le bat de mon dernier voyage.

— C'est un voyage bien court aujourd'hui, dit M. Dherbier ; une promenade de quelques mois.

— Je ne suis pas bien fixé sur les détails et l'ensemble d'un pareil voyage, dit le voyageur ; mais à Marseille je prendrai mes renseignements.

— Si monsieur le désire, dit Dherbier en s'inclinant, je puis les lui fournir moi-même. J'ai des actions dans la maison Waghorn et compagnie, de Londres. Nous avons l'entreprise du voyage de l'Inde.

— Ah ! voilà qui se rencontre bien ! Je vous serai très obligé, monsieur de votre complaisance. Je connais parfaitement l'itinéraire de Mallé en Egypte. Quel est le prix du passage de Suez à Bombay ?

— Première classe ? Deux cents roupies, et enquette pour un domestique, les frais de la table en sus, bien entendu. C'est le prix de la cabine. De Suez à Calcutta, en faisant échelle à Ceylan et à Madras, une cabine pour deux passagers, choisissant dans les meilleurs numéros 1, 2, 13 et 14 est payée 1,500 roupies. Vous voyez que c'est pour rien. Au reste, monsieur, si vous avez la honte de me donner un quart-d'heure après dîner, je mettrai sous vos yeux le travail que j'ai fait sur le voyage de l'Inde ; je le porte toujours avec moi. Il est là haut dans mes papiers.

— On n'est pas plus obligant, monsieur ; j'accepte votre offre avec le plus grand plaisir.

Dans le tumulte qui accompagne la fin d'un dîner, M. Dherbier donna ce conseil à son fils : Antonio, mon ami, dans le long voyage que tu vas faire, ne dine jamais seul dans ta chambre, comme un grand seigneur qui méprise l'Instruction ; prends toujours ton couvert à table d'hôte. On y rencontre des hommes érudits, on y fait d'excellentes connaissances, et rien n'est perdu. Voilà un député qui pourra m'être utile un jour : si j'eusse dîné dans ma chambre, je ne l'aurais pas connu.

M. Dherbier se leva, et arrondissant gracieusement son bras, il dit au voyageur : — Monsieur, je suis à vos ordres.

Les convives reprirent leurs chapeaux, leurs épées, leurs cannes, leurs turbans, leurs calottes, leurs burnous, leurs casques, et se regardèrent dans les corridors avec le fracas d'une charge de cavalerie à pied.

Antonio se laissa dépasser par son père, et ne voulut pas se séparer de l'officier de spahis sans lui faire l'adieu d'un bon serrement de mains. L'officier frappa sur l'épaule d'Antonio, et se relevant dans toute la splendeur de sa haute taille, il lui dit : — Mon jeune homme, tous ces théoriciens de papier nous font plus de mal que les Arabes ; méfiez-vous de ces gens-là. Votre père m'a l'air d'un bon enfant ; qu'il se tienne sur ses gardes ! Il a trop d'affaires pour avoir le temps d'être fin.

— Vous connaissez donc ce monsieur ? demanda vivement Antonio.

— Non, je ne le connais pas, mais sa figure n'est pas de mon goût : il a le front dur, l'œil vert, le nez de l'aigle le plus aigu, la bouche sans lèvres. Nous sommes habitués à voir des hommes, nous, puis-je les armées en sent faites, et je vous réponds que je ne me trompe pas sur le compte de ce colonisateur à l'arrosoir. Il cherche à se coloniser. Adieu, mon brave jeune homme ; yenez nous voir là-bas ; je vais marier ma sœur à La Rochelle, et je m'en reviens après le bal. Demandez le capitaine de spahis Rustan-Bey ; c'est mon surnom.

— Capitaine, je ne l'oublierai pas.

Lorsque Antonio entra dans l'appartement numéro 1, son père venait

de présenter l'étranger à sa femme et à sa fille. Celui-ci disait en se relevant d'une profonde salutation: « Vraiment, monsieur Dherbier, on ne saurait deviner laquelle de ces deux dames est la mère de l'autre ! »

En faisant la part de l'exagération qui accompagne souvent une galanterie, ce compliment était assez juste. L'éclat de la jeunesse rayonnait sur le visage de la mère et de la fille. On voyait que Mme Dherbier avait reçu le titre d'épouse à l'âge le plus rigoureusement légal du code de l'Hyman, ce qui donne souvent aux mères la joie de paraître les sœurs de leurs filles. Mme Dherbier a sur toute sa personne cette distinction aisée dont les femmes intelligentes de la classe bourgeoise savent se parer de nos jours, dans les habitudes d'une grande fortune et d'une bonne éducation: c'est une blonde charmante, avec des traits d'une délicatesse exquise, avec des yeux d'un bleu vil comme le noir, avec des lèvres veloutées, où la parole et la sourire se confondent toujours. Ses cheveux, d'une teinte luisante et douce, se divisant sur le front en ondulations gracieuses, viennent se rattacher avec opulence derrière la tête, et retombent en cascade d'or fluide sur l'ivoire arrondi du col; la réunion de tous ces charmes ne constitue pas la beauté sévère et classique comme l'artiste la demande pour son œuvre; mais en dehors des exigences de l'art, il y a une grâce et une séduction sensuelles qui donnent un attrait particulier à la femme en l'éloignant du domaine de l'idéal. Telle est Mme Eugénie Dherbier, et elle forme un contraste piquant avec sa fille Hélène, brune svelte, avec des cheveux d'un noir d'ébène, et une de ces figures d'ange sérieux, comme le peintre Fiésole les incline dans la scène du jardin des Oliviers. Ainsi posées l'une et l'autre, la mère effleurant de ses lèvres le front adorable de sa fille, elles étaient bien la femme de la terre et la femme du ciel.

M. Dherbier traversa un arçipel de malles, de caisses, de ballots, attirail ordinaire des riches familles en voyage, et ouvrit une cassette pleine de papiers qu'il éparpilla sur un guéridon avec la plus vive dextérité. Les deux dames et Antonio, qui paraissaient avoir une mortelle aversion pour toute chose ressemblant à une affaire, se groupèrent sur le balcon, où les arbres et la fontaine voisine envoyaient une fraîcheur délicieuse. L'étranger inconnu, dans lequel M. Dherbier s'obstinait à voir un député, suivait d'un œil attentif, et en silence, la revue des registres de commerce à mesure que la main exhibait un grand jour leurs numéros et leurs titres. Cette opération lui donna, beaucoup mieux qu'un entretien aurait pu le faire, la plus haute opinion du rôle que M. Dherbier tenait dans l'industrie européenne: il voyait défiler devant lui tous les noms des villes commerçantes de l'univers, gravés en majuscules sur des couvertures de parchemin, et accolés à des initiales mystérieuses. Tout en feuilletant cette bibliothèque universelle, pour y trouver le chapitre de la maison Wagorhin et compagnie, M. Dherbier faisait un monologue assez étrange: « Vous avez vu là, monsieur, disait-il, à peu près toute ma famille... J'ai déjà eu le malheur de perdre ma femme... la mère d'Antonio et d'une autre fille... qui n'est pas avec moi... J'ai déjà connu les ennemis du veuvage... Lorsque l'on est dans les affaires comme moi, et que toutes les affaires... il faut se marier, surtout si l'on a des enfants... Oh diable ai-je fourré ce registre de Wagorhin!... Il était avec ma série des Indes-Orientales!... Je me rappelle fort bien que mon associé me l'a donné à Paris... Oh! nous le trouverons... J'ai encore un quart d'heure à moi... Prenez la peine de vous asseoir... Antonio, je n'ai plus besoin de toi; je te reverrai ce soir, à neuf heures, pour te donner ma dernière instruction. Conduis ces dames au Jardin-des-Plantes, sur le port, à l' Arsenal, où tu voudras.

Les dames et le jeune homme que cet ordre rendait enfin libres, firent en un clin d'œil leur toilette de promenade et descendirent l'escalier lestement, comme s'ils eussent craint d'être rappelés.

Comme ils mettaient le pied sur la place bruyante qui sert de cour à l'hôtel, des fanfares éclatèrent dans la rue voisine. C'était un régiment qui partait pour l'Afrique, musique en tête, enseignes au vent. L'orchestre militaire exécutait le finale du deuxième acte de *Robert*, ce superbe cri de combat que Meyerbeer a composé, une main sur le clavier, l'autre sur la garde d'une épée. Les soldats, en défilant, semblaient faire éclater sous leurs pieds, les notes fulminantes de l'hymne belliqueux. On aurait dit qu'un ouragan d'harmonie emportait tous ces hommes, tous ces drapeaux, toutes ces casquettes, ce fleuve d'acier et de têtes manœuvrées, à quelque bataille promise au lendemain. Ceux qui les regardaient passer, entraînés eux-mêmes par l'excitation des fanfares, la furie des cuivres, l'ébranlement du sol, se ruèrent, par les rues voisines, vers la rive du port, où les premiers guides du régiment saluaient déjà les flammes des navires. Le tableau s'était agrandi comme l'horizon. Il semblait que la ville guerrière faisait de solennels adieux à une de ces armées qui allaient humilier les Pyramides ou l'Atlas. Un murmure envahit résonnant dans le flux des vaisseaux et des citadelles. Les tambours et les clairons échangeaient des roulements et des fanfares avec les orchestres lointains de l'escadre, et les regards qui suivaient le vol des canaux, le flux et le reflux des soldats et des marins, le frémissement des ailes des frégates, le jeu des pavillons dans la douce lumière du soir, s'arrêtaient toujours sur le colosse à trois ponts, immobile devant la grosse tour, la proue tournée vers Alger, le noir qui n'attendait pour s'envoler comme un oiseau qu'un signe du doigt de l'amiral.

Parmi les groupes de spectateurs que nos soldats d'Afrique avaient entraînés sur la rive du port, il s'en trouvait un plus intéressant que tous les autres, et qui, en toute autre occasion, aurait semblé absorber l'admiration et la curiosité publique. C'étaient nos deux jeunes dames de l'hôtel

de la Croix-d'Or, et leur brillant cavalier, l'étourdi Antonio. Ces trois personnes paraissaient attendries à ce spectacle, mais elles gardaient ce silence expressif qui accompagne une vive émotion. Quand le régiment fut parti, la mère d'Hélène fit un sourire mélancolique et dit: Mon Dieu! que cela est beau! Il faudrait toujours voir de ces choses-là pour vivre! Vraiment, je reverrai ce départ toute la nuit!... N'est-ce pas, Hélène, que cela l'a fait du bien?

La jeune demoiselle inclina majestueusement la tête.
— Ma sœur, dit Antonio, cela m'a rappelé ce vers de Victor Hugo que nous lisons ensemble, un jour... tu sais...

Et les vieux bataillons, qui passaient dans les villes
Avec un drapeau muet.

Les dames et Antonio se turent pour écouter les lointaines musiques du régiment et de l'escadre, et pour suivre encore des yeux nos soldats qui saluaient en passant le vieux *Muiron*, cette frégate qui ramena Bonaparte d'Égypte, après la victoire d'Aboukir.

En ce moment un canot s'arrêta, et M. Dherbier, malgré ses cinquante ans, s'élança de ce canot sur les dalles du quai.

— Eh bien! mes enfants, vous êtes encore là! dit-il en serrant avec une véritable affection paternelle et conjugale les mains de sa femme, d'Hélène et d'Antonio; si je vous eusse donné rendez-vous sur ce carré de pierre, je ne vous aurais pas rencontrés; prends mon bras, Hélène; Antonio, accompagne ta maman. Il faut rentrer à l'hôtel... J'ai cent choses à finir avant la nuit... J'arrive du Mourillon; vous voyez que je n'ai pas perdu mon temps... J'ai vu les ingénieurs; il n'y a rien à faire; le terrain est trop cher. J'écrirai au ministre. On agrandit Toulon de ce côté: l'idée est bonne. Toulon crève dans sa peau; il faut qu'il s'étende du côté de la mer. Le génie lui dispute la terre ponce à ponce. La mer est large avec de bons pilotis. A propos, mesdames, je ne vais pas seul à Alexandrie, j'ai un compagnon de voyage; ce monsieur que vous avez vu dans ma chambre, notre convive, tu sais Antonio, celui qui parle si bien d'Alger. Il n'est pas député, il le sera; il se porte candidat au collège de... qui va faire une élection, parce que son représentant vient de recevoir une fonction salariée. Les électeurs sont furieux. M. de Cérans, c'est le nom de ce monsieur, m'a lu sa profession de foi. Ah! c'est fierement touché! surtout le passage de l'Algérie. Antonio, mon ami, écoute, tu trouveras mes instructions sur le guéridon de ta chambre. Tu pars à neuf heures, ce soir, pour Aix. A Aix, tu as ta place à la malle-poste. Tu ne l'arrêtes à Paris que pour voir mon associé. Dans six jours, tu seras à Londres. Songe, mon enfant, que ton rôle d'homme sérieux commence. Tu dois être tout aux affaires, entends-tu? tout aux affaires. C'est l'esprit du siècle, et le meilleur. Jusqu'à présent, tu n'as rien fait; aujourd'hui tu as vingt-un ans; tu es majeur; tu me représentes à l'étranger. Ainsi, mon ami, je te laisse réfléchir sur tes devoirs, et je compte sur ton bon sens.

Ils entrèrent à l'hôtel. M. Dherbier appela son domestique et lui dit: — Que les chevaux soient prêts à neuf heures; il nous faut une heure et demie pour aller à la campagne de mon frère; nous y arriverons au clair de lune et au fraîs.

Et M. Dherbier ajouta, comme on aparté: — Ce cher frère, il y a vingt-cinq ans que je ne l'ai vu! Voilà ce que coûtent les affaires! Ah! mon Dieu! il faut se sacrifier pour ses enfants.

II.

En Égypte.

En débarquant au port d'Alexandrie, M. Dherbier et M. de Cérans étaient les meilleurs amis du monde. M. de Cérans, comme tous les esprits sérieux, ne craignait pas le mal de mer; il usa de ce privilège en passant; officieux, et prodigua les soins à ses plus délicats et les plus assidus à M. Dherbier, lequel en témoigna la plus vive reconnaissance, dès qu'il put parler.

La terre ferme avait rendu à M. Dherbier la parole, le courage et l'activité.

— Nous nous séparons momentanément, dit-il à son compagnon de voyage, mais c'est pour nous revoir bientôt. J'espère que vous m'accompagnerez au Caire, à Suez et ailleurs.

— Dès que mes études me le permettront, dit M. de Cérans, je serai tout à vous. J'ai quinze rudes jours à passer à Alexandrie; il faut que je cause long-temps avec M. Gautier-d'Arc, mon ami, un homme charmant, qui connaît Mehemet-Ali comme je vous connais. Ceci se rattache à la question politique. La question commerciale aura son tour, et je veux l'étudier à fond dans les maisons européennes. Il faudrait que chaque député fit, comme moi, un noviciat en pays étranger. Quelles vives clartés peut jeter dans les affaires publiques un homme qui arrive avec l'expérience de *visu et auditu!*

Les deux voyageurs se serrèrent affectueusement la main; l'un descendit à l'hôtel d'Orléans, et l'autre à l'hôtel d'Europe, place des Consuls.

M. de Cérans contracta le même jour quelques amitiés d'occasion; il essaya la vie orientale dans ses procédés les plus nonchalans; il fit de longues promenades avec le jeune docteur Galt, da papa-bot le *Scamandre*; il eut de charmants entretiens avec M. Wolmann, ce voyageur aveugle qui écrit ses impressions de voyage et peint les ruines et les monuments qu'il a vus avec les doigts; il acheta des chibouques et des câlans de rencontre au Grand-Bazar; il abusa du sommeil, de la sieste

et de la vie horizontale; et les quinze jours de ses graves études étant expirés, il se rendit chez M. Dherbier, en affectant le maintien d'un homme accablé sous le poids des veilles et des méditations.

M. Dherbier venait de terminer un faisceau de lettres qu'il expédiait aux cinq parties du monde. Il se leva vivement pour recevoir M. de Cérân, et rajustant sa toilette dévotaire par des convulsions épistolaires :

— Mon cher monsieur, dit-il, je suis prêt à partir avec vous pour faire une promenade dans le désert; il y a de bons coups à faire de ce côté, je connais la place.

— Cette promenade nous dépassera un peu, dit de Cérân; quant à moi, je suis accablé; il nous faut des distractions, je le sens; il paraît que votre temps et le mien n'ont pas été perdus à Alexandrie.

— Oh! monsieur de Cérân, j'ai travaillé comme un dromadaire, sans boire ni manger. Voyez mes papiers et mes notes: tout le commerce d'Orient est là. Je sais la partie des cotons sur le bout du doigt; je vais faire une révolution avec ma maison d'Anvers; j'enlève au marché de Liverpool le commerce des cotons avec la Belgique; je le donne au Havre. Est-ce national, cela? La Belgique consomme chaque année huit millions de coton. Le Havre est appelé par moi à devenir l'entrepôt de la Belgique. Quarante-deux navires belges sont entrés au Havre en 1841. Vous voyez que mon idée est secondée par le mouvement naturel du pays. J'écris à mon fils Antonio, qui doit être à Liverpool à cette heure, et je lui donne, dans cette lettre, des instructions en conséquence. J'espère que voilà un heureux résultat!

— Un magnifique résultat, mon cher monsieur Dherbier! je vous soutiendrai à la tribune, dans la discussion du budget des affaires étrangères.

— Oh! ceci se rattache à la question de l'union douanière entre la France et la Belgique.

— Evidemment. C'est ce que j'allais vous dire, monsieur.

— Il paraît que vous avez étudié cette question?

— J'ai eu deux audiences d'Artim-Bey pour cette question. Seulement je pense que nous pourrions expédier d'Alger beaucoup de coton pour la Belgique.

— Oh! monsieur de Cérân, le temps n'est pas encore venu...

— Il viendra.

— Oui, mais cet avenir appartient à nos enfants. Songeons au présent; c'est l'essentiel. Nous partirons demain pour exploiter le désert, n'est-ce pas?

— Je vous accompagne au bout du monde.

— Il est bien possible que j'aille jusque-là.

Avec son *Tartufe*, Molière a rendu un mauvais service à l'espèce humaine; dès qu'un homme ne se présente pas, en habit noir, les yeux baissés, en parlant de sa haire et de sa discipline, on ne se méfie pas de lui. Aujourd'hui, on enlève facilement à un père de famille sa femme, sa fille, sa cassette, à condition qu'on ne remplira pas des *devoirs pieux*, et qu'on n'agira pas dans *l'intérêt du ciel*: aujourd'hui, Tartufe serait le seul intrigant qui ne réussirait pas: à son premier vers on le chasserait de chez tous les Organs.

M. de Cérân portait sur le paquebot du Nil une veste blanche, un chapeau de paille et un pantalon de toile à la russe; allez vous méfier d'un Tartufe venant de cette façon: il appartenait d'ailleurs à l'école philosophique du dernier siècle, et, dans ses intermédiaires d'esprit sérieux, il avait égayé M. Dherbier, en faisant un parallèle entre Joseph en Egypte et Artim-Bey, qu'il plaçait fort au dessus du ministre de Pharaon; son livre favori était les *Ruines* de Volney, ouvrage, disait-il, qui avait détruit à jamais l'hydre des superstitions.

— Vous méritez toute ma confiance, disait M. Dherbier à M. de Cérân, et je puis, maintenant, dans nos loisirs du paquebot du Nil, vous expliquer tous les secrets de mon voyage. La nature, je l'avoue sans amour-propre, m'a donné l'intelligence des vastes opérations. Je puis dire que je porte dans la tête la carte de l'univers commercant. Interrogez-moi sur les besoins, les produits, la richesse d'un pays quelconque, et je vous répondrai avec les chiffres du plus exact des statisticiens. J'ai des maisons dans toutes les capitales du globe, et je connais la balance de nos grands-livres, aussi bien que mes nombreux agents qui s'établissent en cent lieux différents. Je sais le travail qu'on me fait à Pétersbourg et à Calcutta, comme celui que je dirige moi-même à Paris. Personnellement, je le crois, ne représente mieux que moi le génie de ce siècle travailleur. Les conquérants guerriers ne sont plus de mode; ils ont cédé leur place aux Lésar, aux Alexandre, aux Napoléon du commerce. Nous rêvons aujourd'hui la conquête du monde; nous avons des armées de commis, des cavaleries de chérans de poste, des escadres de vapeur, et un artillerie de lettres de change, tirées sur les quatre points cardinaux. Nous ne voulons pas souffrir que ce globe ait un rocher ou un grain de sable oisif. Tout est bon à quelque chose: si le désert est paresseux, c'est qu'on lui permet de l'être. Le désert doit travailler comme la ville. Mauvaise excuse de dire, je ne fais rien, parce que je suis un désert. Voilà le Nil; un fleuve fainéant; un grand diable de fleuve qui reste les bras croisés, pour amuser les crocodiles. Eh bien! nous exploiterons le Nil. Avant nous, savez-vous ce qu'on faisait? On dépensait une série de millions pour découvrir les sources du Nil. Mon Dieu! que nous apporte à nous de savoir si le Nil a des sources, ou s'il n'en a pas! Il existe comme fleuve, voilà l'essentiel; il existe comme agent, comme moteur, comme trait d'union; après, qu'il vienne d'où lui semble,

cela nous est fort égal! Approuvez-vous ce préambule, monsieur de Cérân?

— Vous parlez comme un sage de la vieille Egypte, cher monsieur Dherbier. Cent fois j'ai fait les mêmes réflexions. L'autre jour, même, en lisant les *Ruines* de Volney, je fermai le livre, et je me dis: Pourquoi y a-t-il des ruines? à quoi servent les ruines? à domicilier des lézards, voilà tout. Il faut donc exploiter les ruines. Il ne faut pas oisifs, sous prétexte qu'ils tombent en ruines. J'ai lu dans Hérodote que l'Egypte était une longue rue de villes dont le Nil était le ruisseau; cette rue était fort difficile à bâtir lorsque les pierres dormaient dans les carrières de la chaîne Libyque; mais aujourd'hui les pierres sont là, sous notre main; elles sont proprement égarées, elles ont leurs arêtes vives et leurs queues d'hirondelle, elle n'attendent qu'un bras pour les remuer. L'Egypte est un chantier qui ne demande que des manœuvres.

— Les manœuvres viendront, monsieur de Cérân. Nous réveillerons tout ce qui dort; nous utiliserons l'inutile. Comprennez-vous qu'on ait laissé dans l'inaction, pendant quarante siècles, les pyramides du Caire, lorsque nous payons en France vingt francs le mètre carré, et dix francs quelques pouces cubes de pierres d'Arles; pour bâtir une usine? Avec Artim-Bey nous avons longuement causé pyramides; nous sommes en marché pour la grande; il me la cède à un prix raisonnable; ce sera, dans un an, la plus belle raffinerie de sucre du monde entier, et à deux pas des Indes; Bombay, Madras et Calcutta nous consommeront autant de kilogrammes de raffinés que ma pyramide leur en donnera. Je vais établir mon comptoir à Suez. La maison Waghorn de Londres m'écrira, par le dernier courrier d'India-Mail, achetez une pyramide à tout prix. Artim-Bey m'a demandé en échange une machine anglaise de la force de cent chevaux; j'ai demandé le grand Sphinx par dessus le marché. Vous voyez que l'affaire est en bon train.

— Superbe affaire, monsieur Dherbier!

— Mon excursion au Sinaï a un but beaucoup plus sérieux encore, mon cher monsieur de Cérân. Je vais y fonder de vastes pppinières de nopals pour l'exploitation de la cochénille. Cet insecte, vous le savez, a une prédilection marquée pour le nopal égyptien, qu'il préfère au méméla, le nopal de Castille. Le méméla recueille la poussière, le nopal la repousse. Cet établissement me permettra d'avoir, dans le voisinage, une belle filature de soie. Les mêmes agents veilleront aux deux choses. La main-d'œuvre pour la raffinerie, les pépinières de nopals, et la filature, sont payés au taux le plus modique. Le Druse demande vingt-cinq sous par jour, et le Fellah se contente de la moitié; je n'emploierai que des Fellahs. Mon ingénieur, que j'amène avec moi, est chargé d'étudier l'embranchement que je me propose d'établir sur le *rail-way* du Caire à Suez. Le nouveau système de paquebots qu'on doit organiser en 1843 me permettra de prendre mes produits au Sinaï, ou à Suez, et de les déposer le dixième jour sur le quai de Marseille, et le vingtième à Calcutta. Ce plan se combine admirablement avec une autre opération que j'étudie depuis six mois, et que j'amènerai à bonne fin. Le temps est venu de ressaisir le commerce des pellerettes sur les côtes de la Chine. Vous savez que le vaisseau le *Solide*, du capitaine Marchand, avait fait une belle expédition pour ce genre de commerce. A cette époque, il y avait des pays lointains; la Chine on la luno étaient sur la carte aux mêmes degrés de longitude. Aujourd'hui la Chine est là, devant moi, sous les sycomores de cette rive du Nil. Derrière ce bouquet de palmiers il y a des Chinois; faites un pas, vous êtes à Siam; encore un, à Canton. Le globe est enjambé en quatre pas, et nous travaillons à en supprimer deux. Le temps est précieux; une minute vaut cinq francs; qui perd une heure perd cent écus.

En causant ainsi, ils arrivèrent au Caire sans y songer.

Les caravaniers sont supprimés au Caire; il y a à dos hôtels garnis dans la ville des Pharaons, dans la noble Memphis. A la place des jeunes coclons qui parlaient arabe, il y a des garçons qui parlent provençal. M. Coulomb, de Marseille, le premier cuisinier de l'Orient, nourrit les Européens dans les villes d'Alexandrie et de Putiphar. M. Coulomb a chassé les oignons d'Egypte et intronisé la cuisine anglo-française sur la tombe du mûgre panettier de Pharaon; il prépare du délicieux *rump-steak* avec les boufis Apis; il aiguise avec art *l'aïoli* compatriote, aimé de Virgile et d'Alexandre Dumas; mais voici ce qui met le comble à sa gloire, et ce qui doit lui donner un jour une pyramide pour piédestal; il a élevé le *pitau* turc à un degré inouï de succulence et de parfum. Le pilau de Coulomb a cicatrisé les sept plaies d'Egypte. Le riche marchand de la place d'El-Békié et le fellah pauvre de Boulak béussent Coulomb à chaque grain de riz. Ce n'est plus ce plat stupide inventé à Médine par les sectateurs d'Omzar; c'est tout un festin de hauris, c'est la joie du voyageur affamé après le jeûne du désert. Coulomb, une main sur les fourneaux d'Alexandrie, et l'autre sur ceux du Caire, est destiné à compléter par la table, en Orient, la civilisation que Bonaparte y commença par l'épée. Mehemet-Ali, en choisissant Coulomb pour son chef d'office, a compris son siècle et son pays. Les voyageurs, enfin, dégoûtés des auberges de France où l'on mange mal, des auberges d'Angleterre où l'on mange peu, des auberges d'Espagne où l'on ne mange pas, iront retrouver en Orient les tables pyramidales des festins de Balhazar. L'Orient, ce jardin et ce bercail du monde, a long-temps pleuré dans la solitude et le désert, parce qu'il n'aurait à ses amis occidentaux que l'eau saumâtre et les racines, ces repas d'anachorète, et les dromadaires, ces précipices ambulants; mais dès que M. Waghorn a bâti des hôtels sur le sable où l'on plantait des tentes de

puis Abraham ; dès que Coulobm a versé la fumée odorante de ses fourneaux sur la colonne de Pompée, les bains de Cléopâtre et le lac Maris, le monde émigrant s'est précipité entre deux roues à vapeur et deux cascades d'écume vers ces régions splendides ; les tentes ont été brûlées, le sable a subi les *ralls*, les racines ont été abandonnées aux grillons, les dromadaires ont passé à l'état de sphynx, les caravanes ont couru en chaises de poste, et on a donné des bals sur la mer Rouge qui n'aya Pharaon. Nous ne devons pas nous étonner que l'imagination d'un puissant industriel, aussi vive que celle d'un poète, s'exalte devant ces prodiges, et trouve au fond de ces détails, si précis en apparence, le germe des révolutions sociales promises à l'avenir.

M. Dherbier dinait chez Coulobm, à l'hôtel d'Orient, à table d'hôte, place d'El-Bekkié. Le coup d'œil était plus beau et plus varié qu'à la table d'hôte de Toulon. Les voyageurs des Indes, de Londres, de Marseille, arrivés le jour même, mangeaient ensemble à ce meeting gastronomique de la civilisation. On y voyait des ambassadeurs de Siam, des mandarins lettrés, des Indiens sectateurs de Siva, des nababs du Bengale, des héroïnes du Caboul, des missionnaires de la propagande, des députés coloniaux, des Anglois locataires de l'Himalaïa, des voyageurs morts de soif en cherchant les sources du Nil ; tous les caprices, toutes les fantaisies, toutes les passions, tous les ennuis, tous les intérêts du monde étaient représentés à ce banquet babylonien. Coulobm, à la tête d'une escouade de domestiques, veillait avec intelligence sur ces appétits furieux que venait d'exciter les brises croisées de la Méditerranée et de l'Océan indien. Toutes les religions de l'Asie et de l'Europe, réunies à cette table dans un culte commun, chantaient un hymne à la gloire de la cuisine française, cette conquérante pacifique de l'univers.

M. de Cérans, comme tous les esprits sérieux, estimait fort la bonne chère, et pendant le repas, il ne parla point, craignant moins de perdre ses paroles que ses morceaux. A l'issue du dîner, M. Dherbier l'entraîna sous les sycamores d'El-Bekkié, et l'entretien suivant s'engagea :

— Vous avez beaucoup réfléchi, à table, mon cher monsieur de Cérans ? N'est-ce pas ?

— Beaucoup, mon cher Dherbier, puisque j'ai peu parlé.

— Et à quoi pensiez-vous ?

— Vous voulez le savoir ?

— Eh ! puisque je vous le demande.

— Vous allez rire, Dherbier ; je faisais un plan de mariage.

— Vous voulez vous marier ?

— Pourquoi pas ?

— Avec qui ? jardon de la curiosité.

— Je n'en sais rien.

— Ah ! je comprends ! c'est un désir vague de célibataire ennuyé ; c'est une pensée de voyageur dans l'élement.

— Mon cher Dherbier, c'est ça et autre chose encore ; à table, en voyant tant de maris et de femmes qui courent l'Asie côte à côte, avec leurs nourrices et leurs petits enfants, j'ai fait un système. Je me suis dit qu'en notre siècle, la mission de l'homme civilisateur était de voyager toujours, versant à pleines mains la semence de ses idées ; j'ai pensé qu'il était absurde d'avoir pour patrie quelque sombre entresol de la rue Saint-Honoré ou du Faubourg-Poissonnière, et de régler les destinées de l'Asie en se chauffant les pieds à Paris...

— Très bien, de Cérans !

— Pour convertir des Arabes, il ne faut pas leur écrire des articles français dans des journaux qu'ils ne lisent pas ; il faut leur parler, manger avec eux, courir avec eux, dormir avec eux ; pour cultiver le désert, il faut tenir la charrue, autrement on bâtit sur le sable. Les Anglois l'ont si bien compris qu'ils abondamment insensiblement l'Angleterre pour peupler l'Asie d'enfants anglais qui parlent l'arabe, l'hindou et le chinois, et pour croiser les belles races du nord avec les races du Bengale et de Siam. C'est ainsi qu'ils doivent acquérir la suprématie de l'Orient, en économisant les coups de canon. Il est honteux de songer qu'à ce dîner de Coulobm, nous n'étions que deux Français, vous et moi. Belle concurrence, ma foi ! on leur montre, tous les six mois, deux Français comme deux phénomènes, et ils vont défilier chaque jour une armée d'Anglais ; il est évident que, si les Asiatiques veulent s'abriter, un jour, sous un drapeau européen, ils choisiront le lion et le licorne et laisseront le coq.

— C'est évident ! c'est profond.

— Les Orientaux doivent s'imaginer que la France est un petit pays habité par quelques centaines d'individus, tolérés par l'Angleterre. Dans l'Océan indien, nous avons pour colonies un rocher sans port, qui ressemble à un caillou lancé par l'île de France, lorsqu'elle s'amuse à faire des ricochets. Nous appelons ce caillou l'île Bourbon ; puis nous avons Pondichéry, avec un port désert, et un consul isolé comme un anachorète. Aussi les Indiens nous regardent du même œil que nous regardons Monaco. Nos hommes d'état n'ont pas le loisir de songer à ces choses, il faut donc y songer pour eux. Il faut faire ce que font les Anglois ; il faut montrer la France à l'Asie ; le grand chemin de l'Inde appartient à tout le monde, on paye deux roupies par mille à votre maison Waghorn ; jetons-nous avec nos familles sur ce chemin, apportons au désert nos femmes, nos enfants, nos modes, nos cabinets de lecture, nos vaudevilles, nos opéras, notre Conservatoire de musique, nos vins, nos cuisines, enfin tout ce bruit charmant que fait la France quand elle a mis au monde une révolution en se déchirant le sein.

— Bravo ! mon cher de Cérans.

— Toute la question de l'Orient est là. Ce que l'on fait à coups de ca-

non ne vaut rien, parce qu'un autre, qui a plus de canons, vous le défait par le même procédé. Il ne faut jamais commencer une guerre sanglante, parce qu'il y a des mètres dans les deux camps ; il faut organiser la paix. Vous, monsieur Dherbier, vous avez donné déjà un noble exemple ; vous livrez des batailles d'industrie et de commerce, et vous les gagnez au profit de l'humanité. Croyez que bien d'autres vous imiteront. Vous servez le Godofroy de la troisième croisade, la croisade de la civilisation orientale ; je ne vous demande que l'honneur d'être votre historien.

— Oh ! s'écria Dherbier en serrant les mains de l'orateur, votre enthousiasme me fait rougir...

— Mon enthousiasme est sincère, croyez...

— Je le crois, je le crois ; je connais les hommes, monsieur de Cérans, et je vous ai jugé, vous, du premier coup d'œil... Mais il me semble que nous avons oublié notre point de départ... Ne me parliez-vous pas d'une velléité de mariage qui vous a saisi tout à coup à table d'hôte ?

De Cérans s'essuya le front, inondé de la sueur de l'enthousiasme et du Caire, regarda le ciel, puis la terre, et dit :

— Oui, Dherbier, c'est juste ! nous parlons mariage... je me suis laissé emporter... Excusez-moi... Parbleu, oui, je m'en souviens ; à table, tantôt, là, j'ai eu une idée sur le mariage... Si nous voulons donner aux Orientaux une bonne idée de nos mœurs domestiques, et nous présenter à eux sous cet aspect moral qui convient à tout missionnaire, il faut voyager chez eux en famille, et frapper leur imagination par le spectacle touchant de deux époux bien unis, subissant les mêmes fatigues et les mêmes dangers. Les Orientaux doivent croire que tous les Anglois sont mariés, et que tous les Français sont célibataires. Quelques jeunes gens de notre pays achèvent de nous compromettre, en se promenant en Asie avec des Bayadères sous le bras. Tenez, voilà justement, à deux à deux nous, un Marseillais qui folâtre avec une Almée ! C'est scandaleux ! Comment veut-on ensuite que l'Orient nous respecte !

— C'est vrai cela, mon cher de Cérans !

— Eh bien ! me suis-je dit, puisque ma vocation impérieuse me pousse en Orient, je veux faire ce sacrifice au bien de mon pays, je ne marierai. Je ne tiens ni à la beauté, ni à la richesse ; je veux une femme qui ait dans le cœur quelque chose de mon esprit aventureux et qui ne s'effraie pas au mot de l'Orient ; je ne serais pas fâché même qu'elle eût un petit côté romanesque dans l'imagination. Malheureusement, il faut beaucoup de loisirs pour chercher une femme à sa convenance ; on perd beaucoup de temps à étudier un caractère, et souvent on trouve au bout de ses études le contraire de ce qu'on cherchait. Le siècle est si occupé ! Nous vivons à la vapeur ; on n'a pas le temps de se marier ; dans quelques années, on n'aura pas le temps de mourir. Il faudrait qu'un ami vint à moi et me dit : Adam, voilà ton Eve ; voilà l'épouse de ton choix ; tu ne la connais pas aujourd'hui, demain tu l'aimeras. Oui, sur la foi d'un véritable ami, je prendrais cette femme, et comme le Malchus de saint Jérôme, je traverserais avec elle les déserts et les villes, heureux partant.

M. Dherbier était tombé en rêverie. De Cérans, qui avait toutes les physiognomies à la disposition de son visage, regardait fixement, et d'un air séréphique, sa femme idéale dans une rêverie de prédestinée.

Un silence de quelques instans fut interrompu par M. Dherbier.

— Mon cher de Cérans, dit-il, je vous avoue que, depuis le premier moment de notre connaissance, vous être entré profondément, de jour en jour, dans mon affection. Un voyage d'un mois équivalait à une liaison de six ans. Il me semble que je vous ai toujours connu. Ecoutez-moi, mon cher de Cérans, seriez-vous disposé à vous fixer à Suez ?

— A Suez, dit de Cérans, baissant les yeux d'un air méditatif, et les relevant du côté de la mer Rouge, à Suez, mon cher Dherbier ; mais pourquoi pas ? Si j'avais une bonne position de propagande orientale, je me fixerais à Suez comme ailleurs.

— Et votre députation ?

— Je serai député à Paris et industriel à Suez, dans l'intervalle des sessions. Il n'y aura bientôt que dix jours de Suez à Paris.

— C'est juste, de Cérans ; eh bien ! je veux vous établir, moi, et vous marier.

— Vous avez un parti sortable sous la main ?

— Sous la main, de Cérans. Il me faut un genre éclairé pour veiller aux grands intérêts d'industrie que je vais créer en Orient ; et ce genre est choisi... ce sera vous.

De Cérans prit une pose modeste et se fit une figure sur laquelle la surprise lutait avec la joie. Le *moi* d'exclamation qu'il prononça eut l'air de ne pouvoir sortir de sa bouche qu'à la faveur de sa trievité da monosyllabe. Si ce *moi* avait eu trois lettres de plus, il restait enseveli dans les profondeurs d'un saisissement très bien joué.

Dès qu'il pensa qu'il pouvait parler, de Cérans saisit les mains de son futur beau-père et dit :

— Moi, l'époux de votre fille... de cette charmante personne que j'ai vue à Toulon, à côté de sa mère... que je n'ai vue qu'un instant... Oh ! mon cher Dherbier, la joie ne tue pas... voyez, je respire... j'ai même oublié mon existence ; j'ai deux âmes et deux cours... et croyez-vous, mon cher Dherbier, que votre fille acceptera l'hommage de... ?

— Ma fille, mon cher de Cérans, est élevée dans les principes de la plus aveugle soumission. Elle ne connaît que la volonté de son père et de sa mère. Mettez votre main dans la mienne... Bien ! voilà notre contrat signé. C'est ainsi que je termine toutes les affaires, moi... êtes-vous content ?

De Cérân fit un mouvement convulsif de joie qui ressemblait à un spasme nerveux; il reprit la main de son Beau-père, la baisa filialement, et la mouilla de quelques larmes de crocodile.

M. Dherbier, qui, dans l'éternelle et dévorante préoccupation de ses affaires, avait de rares occasions d'être ému, versa de son côté quelques véritables larmes de joie; puis, comme pour réparer le temps perdu, il entra dans son élément naturel.

— Mon cher futur gendre, dit-il, ceci est réglé, n'en parlons plus. Le courrier de l'Inde part demain; j'écrirai à ma femme. Allons attendre nos lettres à Suz.

M. Dherbier, l'homme d's grandes affaires et des petits détails, employa les dernières heures de son séjour au Caire à causer cuisine avec Coulob; il s'initia aux secrets de l'art culinaire, dans ses rapports avec les soins et les appétits du climat d'Orient. Son intention était de donner un peu du génie de Coulob au chef de l'hôtel de la Mer-Rouge à Suez, ce caravansérail du monde ancien et nouveau.

Dherbier et de Cérân, partis du Caire, arrivèrent à Suez après trente heures de route sans avoir rencontré ni les terribles Arabes de Thor, ni les flammes de Simoun. On court plus de dangers sur la route de Marseille à Paris.

III.

Antonio et Hélène.

Londres... 1842.

ANTONIO DHERBIER A HÉLÈNE SA SOEUR.

Me voici à Londres, chère et bonne sœur; mon père veut me donner le goût des affaires; nous verrons s'il réussira. Quand je serai père à mon tour, avant de donner un goût à mon fils, je lui demanderai le sien.

J'ai remis mes lettres, en arrivant, à la maison Waghorn; tu ne peux pas te figurer la physionomie intérieure de cette maison. Les hommes ne parlent pas; les femmes étudient du matin au soir l'Atlas de l'Asie et ont un professeur de chinois; les enfants jouent gravement avec de petits rails-ways de zinc, et font des machines à vapeur en carton.

Ils m'ont invité à dîner. On m'a servi un bol de lave de Vésuve qu'ils appellent *soupe de tortue*. Je me suis incendié les poumons. J'ai demandé de l'eau pour éteindre le *turtle-soupe*, un domestique a cherché de l'eau partout et n'en a pas trouvé.

Un des associés m'a chargé d'un travail qui doit être terminé dans huit jours. Je dois étudier, sur l'Atlas du major Lamb, le terrain de la presqu'île du Bengale, de Bombay à Madras, afin d'y établir un chemin de fer qui dispensera les paquebots de doubler le cap de Coromandel. L'Atlas a cent feuilles, chacune de la dimension d'une nappe de vingt couverts. Il me faudrait dix ans pour terminer ce travail.

J'ai ouvert ma croisée dans *Hart-Street*, au centre de la Cité. Tout pleure autour de moi, le ciel, le toit, la muraille, la vitre, la brique, la rue; le trottoir; je ne suis mis à pleurer aussi en songeant à mon pays qui rit toujours. Rentré dans ma chambre, j'ai failli être suffoqué en voyant l'Atlas du major Lamb. Si c'est pour vivre comme cela que nous avons le plaisir d'avoir vingt ans, autant vaudrait passer du berceau à la tombe: ce serait plus court et moins ennuyeux.

L'associé m'a invité à passer le dimanche chez lui. Je n'en faisais une fête. Je sais que la maison Waghorn a un château dans le Kent. J'ai mis mon plus beau costume de *riders*; je suis entré chez l'associé cravache en main, éperons aux bottes. La famille était assise autour d'une table, et chacun lisait la Bible. On m'a présenté la Bible de la Société *for promoting christian knowledge*. J'ai ouvert la Bible, et je n'ai pas lu. J'attendais que quelqu'un ouvrît la bouche pour faire une question; personne n'a parlé pendant six heures. Je suis mort cinq ou six fois dans ce siècle-là; enfin on a annoncé le dîner. On nous a servi dix plats de pâtisseries sucrées au gingembre. J'ai mangé le gingembre pour me ressusciter; puis tout le monde s'est remis à la table de lecture, et chacun a repris sa Bible. A onze heures du soir, l'associé m'a permis de me retirer, en me disant que j'étais invité à cette fête de famille pour tous les dimanches de mon séjour.

En descendant l'escalier, j'ai demandé des nouvelles du château du Kent à un domestique. Celui-ci m'a dit que ce château est magnifique, et bien situé dans les ombrages de Cricklewood, et que toute la famille s'y rend une fois par an, en hiver, à la première neige tombée, pour y chasser le renard.

Heureusement, j'éviterai les invitations des dimanches. Une lettre de notre père vient de m'annoncer de me rendre à Liverpool, pour régler quelques affaires, et pour étudier le commerce des colons, dans ses rapports avec le Haïti et la Belgique. J'irai à Liverpool. J'ai pu survivre à la fête d'un premier dimanche, parce que je suis jeune et vigoureux, mais je sens que le second m'a physiquement, comme la vapeur du charbon.

Ce matin, au moment où je me promenait avec mélancolie, en long et en large, sur l'Atlas du major Lamb, pour établir quelques pontes de *rail-way*, dans le faubourg de Bombay, j'ai vu quelque chose de jaune qui papillonnait sur le rideau. C'était un rayon de soleil. En deux bonds j'ai franchi mon escalier et ma porte, et je me suis lancé à travers les rues. Le flot du peuple m'a entraîné dans une longue rue qui va de Saint-Paul au bout du monde. J'ai vu des choses superbes, j'ai vu de belles maisons, de délicieux jardins, de riches boutiques, de nobles palais, de brillants équipages, et surtout des femmes char-

mantés. Devant *Buckingham-palace*, j'ai assisté à une revue de cavalerie; j'étais fou de bonheur; il y avait des régiments de *Life-guards*, de *Price-of-Wales-guards*, du *Coldstream-guards*, et de *Light-dragons*. Je n'ai jamais vu de plus beaux chevaux. Quel amusant métier font ces soldats! Ils montent tous les jours à cheval, et ils sont bien payés! Il faut que j'aile, moi, dans un wagon, étudier le commerce des laines à Liverpool! Plains-moi, chère sœur, adieu, je t'embrasse deux fois, et je te prie d'en rendre une à maman.

ANTONIO.

HÉLÈNE A ANTONIO.

Hyères, 1842.

Nous habitons un paradis terrestre, cher Antonio, mon bon frère; ce paradis appartient à notre oncle; il me le donnera, m'a-t-il dit, et je t'en donnerai la moitié. Quel excellent oncle! il est bon comme notre père, mais la comparaison s'arrête-là. Maman dit que c'est le plus grand philosophe de l'antiquité. Il dort beaucoup, il parle peu, et il regarde passer les vaisseaux; il gouverne des abeilles et des vers à soie. Il fait trois repas par jour, et il est abonné au journal d'agriculture qu'il ne lit pas.

Je t'envoie une aquarelle de la maison de campagne de notre oncle; c'est un échantillon du paradis. Hyères est dans le fond avec sa montagne volcanique, voilée de verdure ardente et jonchée de ruines féodales. A l'autre horizon, j'ai peint ce qu'on ne peut peindre, la mer: nous la voyons toute bleue, toute vive et radieuse, du haut de notre terrasse; il semble qu'elle nous appartienne, comme le dernier ruisseau de nos jardins. Les vaisseaux de Toulon viennent se promener devant les îles voisines; et c'est charmant de les voir courir avec leurs voiles et leurs pavillons, derrière les rideaux de peupliers, de pins, d'orangers, qui bordent le rivage. Tu reconnaitras dans mon paysage les choses que j'aime, les sources d'eau vive, voilées par des masses d'ombre, les jeux du soleil couchant à la lisière du bois, les touffes de plantes agrestes et de fleurs sans nom, inclinées sur les ruisseaux, et ces petits détails de grâce adorable que la nature prodigue à tous les coins de terre où il y a un peu d'eau et beaucoup de soleil. Nous avons aussi, mon cher Antonio, de beaux groupes de palmiers, mais de palmiers sérieux, qui laissent tomber des chapellets de dattes, comme leurs frères d'Orient; ces arbres rejoignent les yeux et le cœur; ou les embrasse comme des amis.

Notre oncle est un homme excellent et plein de complaisance pour notre mère. Il est simple comme un enfant; il a vingt ans de moins que son âge, et il rajeunit tous les jours. Il montre une gaieté franche et il essaie de nous amuser quand nous sommes tristes. Maman a besoin de distractions; elle est taciturne et elle recherche la solitude qui augmente ses ennuis. Je fais tout ce qui dépend de moi pour l'amuser un peu; je chante au piano tout ce que je sais; je lui dédie tous mes paysages; je lui déclame par centaines des vers de Victor Hugo; elle est visiblement touchée de mes attentions, elle s'en récréé un instant; mais pour retomber après dans son incurable mélancolie. La lecture lui est pourtant d'un grand secours; elle a commencé un délicieux roman de M. de Balzac dont elle a la bonté de me lire quelques passages. Il s'agit de deux jeunes mariées qui écrivent leurs mémoires. L'autre jour maman me lisait une lettre de ce roman; une dame y raconte la vie charmante qu'elle mène avec son mari dans une jolie maisonnette, aux bois de Ville-d'Avray. J'écoutais cette lecture avec un plaisir infini, lorsque tout à coup maman s'interrompit brusquement, versa quelques larmes et sortit du salon. Je crois avoir compris le motif du chagrin de maman. Elle craint que le mari qu'elle veut me donner ne soit pas du goût de notre père, et tu sais qu'elle fait dépendre de cet établissement mon bonheur et le sien. L'autre jour, maman a reçu une lettre d'Afrique; d'abord, elle ne voulait pas me la montrer; mais à la campagne, il y a des moments d'ennui où l'on dit tous les secrets. Dans un de ces moments, elle m'a lu la lettre de ce jeune et brillant colonel qu'elle appelle mon futur. Il doit rentrer en France avec son régiment à la fin de la campagne, et il me demandera en mariage à M. Dherbier: il ne doute pas du consentement de mon père; maman, elle, en doute beaucoup. Le colonel de St... écrit comme un ange; il a des manières simples et distinguées, des goûts d'artiste et beaucoup d'esprit. A l'armée d'Afrique, son nom est cité en tête des plus beaux noms; personne n'a un avenir militaire plus brillant que le sien. Je ne sais pas si j'aimerai, mais je sais que j'estime et que je l'admire, et que je suis prête à secourir les intentions maternelles. Cependant, il m'est bien cruel de penser que tout cela donnera peut-être des inquiétudes à notre famille, et que notre excellente mère interrompra tristement ses lectures favorites en pensant à moi.

Nous n'avons reçu de papa qu'une seule lettre; elle est datée d'Alexandrie, et finit à la sixième ligne. Notre père est le meilleur des hommes, dit maman; il sait tout, il songe à tout, il connaît tout, il embrasse le monde; il donne la joie à des milliers de familles; il ne ferme les yeux de son intelligence que sur sa femme et ses enfants. Après avoir fait le bonheur de l'univers, il aura oublié de faire le sien.

Voilà ce que maman dit quel-quefois: elle a peut-être raison. — Elle vient d'écrire à papa une lettre charmante, et elle lui parle droitement du colonel.

Adieu, mon Antonio; comporte-toi bien, et fais toujours ce que veut notre bon père; la volonté d'un père, c'est la volonté de Dieu.

HÉLÈNE.

Pendant que les deux lettres que nous avons citées dans le précédent article se croisaient sur la Manche, Antonio roulait en wagon vers le

comté de Lancastre ; il allait à Liverpool étudier le commerce des cotons dans ses rapports avec le llavre et la Belgique.

Il descendit à l'hôtel d'Adelphi, qu'il trouva d'un confortable achevé. M. Jackson, correspondant de M. Dierbier, attendait Antonio, depuis quelques jours, dans son comptoir de la rue de l'Église. Antonio ne mit pas beaucoup d'empressément à faire sa visite à M. Jackson. Il se laissa emporter par sa curiosité d'enfant, et courut admirer le jardin zoologique, les superbes colonnades de la Douane et de la Bourse, les docks de la Mersey, le tunnel et son péristyle, le grand marché public, et les riches quartiers de la bourgeoisie à Copperas-Hill. A l'heure de la bourse, le jeune voyageur entra au comptoir de M. Jackson, avec l'espoir de ne pas le rencontrer, et il laissa une carte sur laquelle il écrivit au crayon le nom de son hôtel.

Il dîna et charma les ennuis de sa soirée au Théâtre-Royal, où l'on jouait un drame en vingt-deux actes, intitulé la *Vie de Napoléon*. L'artiste qui représente l'empereur a six pieds de haut, il est très fluet, mais il prend beaucoup de tabac. Ce drame divertit beaucoup Antonio, il lui fit oublier davantage M. Jackson.

En sortant du théâtre, comme il traversait *Williamson-Square*, il rencontra quelques hommes ivres qui sortaient du *meeting* annuel de la société de tempérance, tenu à *Jordans-Street*. Il descendit avec eux sur le pont en riant aux larmes de toutes les grosses plaisanteries que le porter et le porte inspiraient à ces membres tempéranx.

A minuit, le silence imposé par les policemen régna sur la rive de la Mersey. La ville haute devint déserte. Toutes les boutiques se fermèrent. Liverpool s'endormit de ce sommeil profond que le travail donne comme une récompense aux villes commerçantes.

Antonio était bien loin de son hôtel d'Adelphi : il demanda son chemin à chaque policeman qu'il rencontra, et il clocher gothique de la *chapel* sonnait une heure, quand il montait *Ranelagh-Street*, devant Adelphi.

La clarté du gaz, plus vive à Liverpool que celle du jour, faisait ressortir dans ses moindres détails la belle façade de l'immense hôtel. Les candélabres de la place auraient été les étoiles, s'il y en avait à Liverpool. Le rues de *Ranelagh*, de *Line* et de *Copperas*, qui débouchent sur Adelphi, paraissaient obscures auprès de cette éblouissante illumination. Comme il n'y a pas, la nuit, de meilleure police que celle du gaz, les agents de la surveillance nocturne avaient abandonné cette zone de la ville et se promenaient ailleurs avec leurs baguettes plombées et leurs ombres *water-proof*.

Antonio admirait cette merveilleuse éruption de gaz hydrogène qui semblait ne resplendir que pour lui : il se détachait sur ce fond lumineux avec tant de relief que tous les détails de sa toilette pouvaient être saisis à mille pas à la ronde. Du trotteur de *Liver-theatre* on aurait deviné facilement que cet élégant et gracieux jeune homme appartenait à une famille opulente, et que par conséquent son portefeuille de voyage devait être d'une quelconque valeur. A pareille heure, sur la crête des Apennins, entre *Torinieri* et *Ricorsi*, Antonio eût été dévalisé en deux coups de griffes humaines ; mais là, au centre du monde industriel et civilisé, le gaz et la police semblaient protéger l'étonné voyageur et lui permettre de s'épanouir aux rayons d'un soleil artificiel dans sa charmante fatuité d'éclairé fraîchement émancipé.

Or, voici une réalité terrible qui a le tort de ressembler trop à une fiction ; aussi sera-t-elle perdue comme leçon et comme expérience.

Antonio, debout et immobile devant Adelphi, entendit à sa gauche un petit bruit de pas, un frolement de robe, et le murmure doux et léger d'une respiration enfantine ; il se retourna vivement, et aperçut à quatre pas de lui une jeune fille de quinze ans, d'une beauté merveilleuse ; elle marchait avec lenteur et souriait d'un sourire d'ange ; sa toilette annonçait une demoiselle de bonne maison ; ses yeux noirs brillaient comme deux escarboucles entre deux cascades de cheveux d'or ; ses joues avaient la fraîcheur et l'incarnat des beaux fruits de l'été ; ses dents de perle se laissaient entrevoir sous une lèvre légèrement relevée par une escluse naturelle ; genre de beauté assez commun chez les femmes du Lancastre. La jeune fille passa devant Antonio, qui se contenta de suspendre sur elle un cri d'admiration.

Revenu de sa première surprise, notre jeune voyageur fit quelques pas lents et indéterminés dans la direction de *Line-Street*, où venait d'entrer la belle et mystérieuse enfant ; puis il accéléra sa marche, tremblant et honteux, comme à la première phase d'une mauvaise action ; mais parfois enhardi à l'idée que cette jeune fille était menacée de quelque danger et qu'il fallait la suivre pour la secourir.

Arrivée à la hauteur de la troisième rue qui descend de *Line-Street* sur le quartier du théâtre, la jeune fille s'arrêta devant une maison de chétive apparence, et se retourna comme pour s'assurer qu'elle était suivie. Antonio arriva bientôt au même endroit. La belle inconnue avait disparu dans la maison, en laissant la porte entr'ouverte. Le jeune homme n'aurait pu s'expliquer clairement à lui-même les motifs qui lui firent franchir le seuil de cette maison.

Une chandelle de suif éclairait l'escalier, et semblait placée là, comme pour indiquer le chemin à l'hésitation d'un étranger. Antonio monta au premier étage, et trouvant une porte ouverte, il entra dans la plus étrange des chambres dégarnies. Les murailles dévastées ne conservaient çà et là que des lambeaux de tentures vermillonnées ; la moitié d'un miroir vingt fois fêlé se penchait sur le plâtre d'une cheminée de bois ; quelques escabeaux gluans, devenus trépiéds par la perte du

quatrième support, étaient rassemblés au centre, et leur position indiquait assez bien qu'ils venaient d'être abandonnés par les locataires. L'alcôve était remarquable par l'absence du lit, et par le débâtement des rideaux, tirés partout à la hauteur des mains, comme si les doigts convulsifs du désespoir les avaient déchirés dans une nuit de lutte violente et de terreur. Le plafond ressemblait à une grande page d'écriture cabalistique, car toutes les mèches de suif s'y étaient proménées avant de s'éteindre, en y traçant des mots hideux. Une vapeur fétide, comme celle qui s'attache aux haillons du crime, était l'atmosphère naturelle de la chambre, et faisait reconnaître, mieux que l'ameublement, à quelle espèce d'êtres fauves appartenaient les maîtres de cette horrible maison.

Voilà ce que du premier coup d'œil vit Antonio, mais il ne vit pas la jeune fille, et il ne devait plus la revoir. Un bruit confus de paroles sourdes se fit entendre presque à son oreille. En effet, dans un coin de la chambre, le plâtre écroulé avait mis à nu le bois de la mince cloison, et la lézarde trahissait les secrets de la pièce voisine. Antonio sentit ses cheveux se hérissier, lorsque, en appliquant son front sur cette ruine de cloison, il vit luire, sous la prunelle cadavéreuse de l'orfraie, un œil ardent fixé sur lui.

Il comprit alors qu'il courait un danger réel, en s'obstinant plus longtemps à sonder les mystères de cette maison, et plein de confiance dans son agilité, il se prépara à franchir l'escalier d'un bond pour gagner la rue.

En ce moment, une porce cachée s'ouvrit, et une épouvantable forme, qui n'appartenait à aucun sexe et à aucun monde connu, vint barrer le chemin de la fuite au malheureux Antonio. Cette apparition n'avait de la femme que le vêtement, et de l'homme que la voix : sur sa face de spectre s'agitait comme des couleurs de trusses des cheveux gris et à travers les éclaircies de cette effrayante chevelure, on voyait jaillir de ses regards intolérables. Le monstre, échappé de la ménagerie des rêves s'élança sur Antonio, et le jeune homme sentit courir sur sa joue une lèvre froide, comme l'épiderme du lézard : une violente colère le préserva d'un évanouissement ; il repoussa d'un bras vigoureux cet être sans nom, l'étendit sur le parquet gluant, et poursuivi par les cris rauques du monstre, il franchit l'escalier et atteignit le vestibule de la maison.

Impossible de sortir : deux hommes d'une taille colossale, jusque à la ceinture, et les bras croisés sur la poitrine, défendaient la porte, fermée d'ailleurs à triple verrou.

Antonio chancela sur ses genoux ; il se cramponna au fer de la rampe, et prit une pose de résignation, comme une victime qui attend un sort inconnu.

Un de ces hommes étendit la main vers une salle du fond et accompagna ce geste d'un mouvement de tête qui signifiait : Allez là. Le jeune voyageur se raffermir sur ses pieds, fit un appel énergique à son courage, et suivit l'indication de la main : les horribles histoires des assassins commis en Ecosse, dans l'intérêt de la science anatomique, lui revinrent en mémoire, et il s'applaudit d'avoir eu la force de supporter ce souvenir sans tomber d'éffroi.

La salle où il entra par ordre était démeublée comme tout le reste de la maison ; une chandelle de suif, collée à l'angle d'une table, lui donnait une clarté plus sombre que la nuit. Trois hommes et une vieille femme, assis devant la table, buvaient de l'ale dans des gobelets de laiton. La femme se leva et ferma la porte, elle reprit ensuite sa place et continua de fumer sa pipe de fer, en retroussant des manches de toile raide sur des bras de momie.

Les trois hommes gardaient un calme et un silence effrayants. Comme des bandits exercés qui n'ont pas besoin de se concerter pour savoir ce qu'ils ont à faire, leurs figures étaient empreintes d'une bonté sinistre ; car, en pareil lieu et à pareille heure, les faces les plus patriarcales sont moins rassurantes que les contractions nerveuses communément prêtées aux assassins. La fumée du tabac étendait une gaze flottante sur ces quatre personnalités, et les plaçait dans la région vaporeuse des rêves des mauvais nuits.

Le plus âgé d'entre eux, vieillard vénérable, retira sa pipe de ses lèvres de parchemin brûlé, la déposa nonchalamment sur la table, fit une aspiration gutturale, comme un orateur qui essaie sa voix, et s'adressant à Antonio par la menace de ses yeux et par la parole, il prononça ces trois mots de consouance lugubre : *Give your all* (donne tout).

Antonio prit sa bourse et la jeta sur la table. — J'ai dit tout, ajouta le vieillard avec le plus sérieux des sourires.

Antonio déposa tous ses bijoux de toilette à côté de sa bourse avec un geste résigné qui voulait dire, j'ai tout donné.

— J'ai dit tout, répéta le vieillard. Le jeune homme réfléchit un instant, tira son portefeuille et le remit à la main large, noire et ridée qui se tendait pour le recevoir.

— Est-il bien rempli ? dit la vieille.

Le brigand compta les *banks-notes*, et répondit : — Pas trop.

— Quand êtes-vous arrivé à Liverpool ? demanda le vieillard.

— Hier après midi, répondit Antonio.

— Vous avez bien fait de dire la vérité ; nous le savions. Si vous voulez mourir, menez-les. Hier, à quatre heures, vous avez fait une visite dans *Church-Street*. Que cherchez-vous là ?

— M. Jackson.

— Qu'est-ce que M. Jackson ?

— Un correspondant de notre maison de commerce.

— Avez-vous des lettres pour lui ?

— Oui.

- Où sont-elles ?
- Dans ce portefeuille.
- Que venez-vous faire à Liverpool ?
- Mes instructions sont dans ce portefeuille ; elles sont écrites de la main de mon père.
- Où est votre père ?
- En ce moment il est en Egypte.

L'affreux vieillard étala sur la table tout ce que le portefeuille contenait : il sépara les *bank-notes* des autres papiers, et appela, par un léger coup de sifflet, les deux camarades qui étaient restés dans le vestibule.

Une conversation à voix basse s'établit alors entre les cinq brigands ; elle ressemblait au prélude d'un assassinat. Antonio, rendu à son calme par la terreur de l'extrême péril, tâchait de lire sur les visages le sens de cet entretien. Les brigands, pour ne pas être compris, parlaient une sorte de patois du pays de Galles, assez ressemblant au bas-breton ; quelques mots de pur français arrivaient aux oreilles d'Antonio, et n'étaient pas du tout rassurants ; ils exprimaient des idées de spoliation, de fortune, de violence et de mort. Les figures des bandits continuaient à garder une bonhomie et une sérénité nullement en harmonie avec cette épouvantable scène ; la vieille femme leur donnait seule un caractère tragique, et lorsqu'elle soulevait sa paupière velue et grise, et qu'elle attachait sur Antonio son oeil d'un vert orageux, celui-ci sentait s'éteindre en lui le rayon d'espoir descendu des faces tranquilles des cinq brigands, et il commençait la prière d'agonie, récitée au fond du cœur.

Le colloque cessa. Une détermination venait sans doute d'être prise. Un bandit fit un signe, et la vieille femme se leva, ouvrit une petite armoire, la fouilla long-temps, et en rapporta un encrier, du papier et des plumes. Le vieillard fit signe à Antonio de s'asseoir et d'écrire, et il lui dicta le billet suivant, qui, dans la langue originale, par le choix des expressions et l'élegance de la forme, annonçait que le brigand était plus gentleman qu'il n'en avait l'air.

« Monsieur Jackson,

» Hier, en traversant Liverpool, je me suis présenté chez vous, pour vous demander quelques renseignements sur une affaire importante dont je ne puis vous entretenir que de vive voix. J'avais aussi des lettres de mon père, que je tiens à vous remettre en main propre. A mon retour, j'aurai l'honneur de vous voir, et de remplir mes commissions auprès de vous. On m'attend à Glasgow, et je vais de ce pas m'embarquer à William-Dock.

» Votre vraiment dévoué,

» ANTONIO DHERBIER. »

Quand l'adresse de ce billet fut écrite, un des bandits conduisit Antonio dans une salle basse, et complètement fermée au jour extérieur ; il lui montra un grabat dans un coin et sortit. Deux verrous grinçèrent sur la porte. Le jeune prisonnier n'entendit plus rien.

IV.

De Suez au bal.

Lorsque l'*India-Mail* arriva, chargé de ses dépêches à Suez, M. Dherbier déjeûna à l'hôtel de la Mer-Rouge, en tête-à-tête avec M. de Cérans, son gendre futur. M. Dherbier avait visité le Sinai et le Liban ; il avait médité une filature sur les ruines de Pétra ; il avait rendu la vie à cinquante familles de Druses, qui mouraient de faim dans le désert, de père en fils, depuis Louis IX ; il avait enrôlé sous les pacifiques drapeaux de l'industrie un escadron de dromadaires montés par les Arabes de Thor ; il avait fait rebâtir à ses frais la façade écroulée d'un couvent maronite au Sinai ; il avait commandé d'immenses plantations de nopals et de mûriers pour la cochenille et la soie ; ses mains venaient de créer un monde au désert. Jamais, depuis Moïse, le désert ne s'était troué à pareille fête. M. Dherbier racontait sa féconde incursion à M. de Cérans, et lançait ses regards de l'autre côté de l'isthme, dans le golfe arabique, et développait d'autres plans aussi merveilleux : Suez, disait-il, étend ses deux bras, l'un à l'orient et l'autre à l'occident ; cette position symbolique nous indique à tous notre devoir : cet isthme est le trait d'union de deux mondes.

Et M. de Cérans lui répondait : — La Bible nous dit que l'armée des Hébreux, c'est-à-dire les missionnaires de la première civilisation, étaient guidés au désert par une colonne de flamme et de fumée ; cette image est encore un symbole pour nous ; la colonne de flamme et de fumée, nous fatons : c'est la machine à vapeur.

— C'est profond ! disait M. Dherbier.

En ce moment on apporta la correspondance de l'univers à M. Dherbier ; il y avait cinquante lettres au moins. M. de Cérans reçut les siennes aussi par le même courrier.

M. Dherbier se précipita sur le faisceau épistolaire et le dépeça comme un bon fait de sa proie. Les enveloppes jonchèrent le parquet en un clin d'œil. Le grand industriel lisait quatre lettres à la fois, et il donnait à chacune son commentaire en quelques mots : — Hambourg marche bien. — La garance a réussi à Pétersbourg. — Je suis content d'Assignon. — Mes pierres sont arrivées à propos à Livourne. — Bon ! mes lés sont partis d'Ibessa ! — La saison est favorable sur la mer Noire. — Crépin m'a surpris à merveille à Constantinople. — Au Havre le résultat baléinier est superbe. — Je donnerai deux primes à Lau-

rençon. — Mon sel est attendu à Calcutta ; Guillémot doit avoir doublé le Cap ; il trouvera les moussons. — Mes actions haussent à la Nouvelle-Orléans, je l'avais prédit. — La banque de Marseille est une superbe opération. — Mes Terre-Neuviens ont tenu ce qu'ils ont promis. — Succès partout...

Les commentaires furent sus-pendus par une lecture qui paraissait émouvoir vivement M. Dherbier ; la lettre qu'il venait d'ouvrir était timbrée de Liverpool.

— De Cérans, dit-il d'une voix tremblante et le visage couvert d'une pâleur mortelle, voici une lettre que je ne comprends pas, ou que je comprends trop ! c'est M. de Jackson de Liverpool...

Il essaya quelques larmes et lut à haute voix :

« Monsieur,

» Votre fils, M. Antonio Dherbier, m'a remis vos honorables lettres, déjà de date assez vieille, j'ai réglé mes affaires avec lui, conformément à vos intentions. Notre compte réglé jusqu'à ce jour, je me suis reconnu votre débiteur de 6,300 liv., soit 157,500 fr. Je lui ai donné une traite de pareille somme sur la maison Hobbes, de New-York, pour faciliter ses opérations avec cette place, où il se rend. Sur ma recommandation, il a pu négocier pour 9,000 livres de nos produits les plus demandés aux Etats-Unis, sur le trois-mois de l'*Arthur*, à bord duquel il a pris passage ce matin. Notre maison Clark vous fournit sa traite de pareille somme, fin octobre prochain.

» Par le même courrier, M. votre fils vous confirmera la présente et vous donnera des détails sur son voyage à Glasgow ; je serai charmé d'apprendre qu'il vous fait bonne mention de l'accueil paternel qu'il a reçu dans ma maison.

» Votre vraiment dévoué,

JACKSON.

M. Dherbier frappa la table de son poing, en s'écriant : Mon fils à New-York ! mon fils à Glasgow négociant des navires ! c'est le diable qui a pris le corps et le nom d'Antonio !... et point de lettres de lui !... voyez !... pas une autre de Liverpool !... Sa dernière, je l'ai reçue à Alexandrie... elle était de Londres... Antonio m'y parlait de son travail sur l'Atlas du major Lamb... Ce garçon s'est perdu !... il a fait quelque folie atroce !... et il va bon train du premier coup, il me dévore un demi-million ! Ah ! voilà une lettre de Mme Dherbier... je ne l'avais pas vue d'abord... elle me dit quelque chose d'Antonio peut-être... voyons !

Hères, ... 42.

« Mon ami,

» Nous avons tous des remerciements à adresser à votre excellent frère ; rien n'est doux comme son hospitalité. Nous passons des journées charmantes dans le plus beau site du monde. C'est bien ici que la nature... (Au diable la nature ! la voilà dans ses folies, ma femme !...) des horizons de palmiers et d'orangers... (Elle ne sortira pas de ses orangers !...) La sérénité du ciel donne la sérénité de l'âme... (Les livres la perdent, cette pauvre Mme Dherbier !...) Qu'il faut peu de chose au bonheur ! et... (Rien sur Antonio ! rien ! Il y a deux pages comme ça sur les orangers et les horizons... Ah ! il y a un post-scriptum...) Vous saurez, mon ami, que notre chère Hélène lit assez volontiers les lettres que votre frère reçoit du colonel... (Ah ! qu'ils aillent se promener avec leur colonel ! Eh ! oui, introduisez-moi un soldat dans la maison, afin qu'il sabre tout.) Cette lettre de ma femme n'a pas le sens commun ! elle ne paie pas son port. Je vais lui répondre avec ma concision ordinaire : de Cérans, vous allez être content de moi... Donnez-moi cette plume...

« Suez, ... 1842.

» Ma chère amie,

» En recevant cette lettre, vous ne perdrez pas un instant ; vous écrirez à votre faïence de Paris, et vous lui commanderez le trousseau de noces d'Hélène ; tout ce qu'il y a de plus beau et de plus complet, comme pour la fille d'un roi. Futur de robes d'hiver ; il n'y a pas d'hiver dans le pays qu'habite le point d'Hélène. On ne travaillera que sur les étoffes des autres saisons. Je recommande bien et je paie de même. La plus grande célérité.

» DHERBIER. »

De Cérans tendit la main à Dherbier et la serra sans dire un mot. M. Dherbier partagea cette effusion de cœur, et ouvrit la lettre de M. Jackson pour en méditer chaque expression. Après quelques minutes de recueillement, il continua, d'un air sombre, le dépeuillement de sa vaste correspondance, et il découvrit encore une lettre de famille ; il la décacha avec vivacité, dans l'espoir d'y trouver quelques nouvelles d'Antonio, et la lut pour lui seul. Elle était ainsi conçue :

« Hères, ... 42.

» Cher frère,

» Ta femme, qui est ma chère belle-sœur, et ta fille Hélène, qui est ma chère nièce, sont deux femmes charmantes, mais je suis à bout de mes inventions pour les amuser. Elles ont abandonné la promenade en bateau, le whist, l'escarpolette, le jeu de lague, le billard ; elles ont épuisé leurs livres et les menus ; je leur ai conté toutes mes historiettes ; maintenant nous passons des journées entières à regarder la mer. Il faut trancher le mot, ces dames s'ennuient à la mort, et si tu n'y prends garde, ta femme Eugénie s'inventera une maladie que les médecins n'ont pas prévue, et qu'on peut appeler la phthisie mentale. Elle est arrivée au deuxième degré. Il me reste encore une ressource pour donner à ta femme vingt jours de contentement, mais je te prévins que je te passe en compte courant cette ressource, pour la somme qu'elle me coûtera. J'en ai déjà payé trois de ces ressources, et tu paieras la quatrième ; je suis trop pauvre, moi, pour obliger des Crépus comme toi. Tu ne te fâcheras point de

cette plaisanterie, cher frère; n'est-ce pas? Or, voici de quoi il est question. Je vais donner un quatrième bal chez moi; j'ai une terrasse magnifique, où ta femme et ta fille dansent avec un plaisir étonnant. Au dernier bal, j'avais quarante-deux dames et cent cavaliers. Nous avions trente officiers de marine, plusieurs colonels et trois jeunes lords qui habitent Hyères. Avec Hyères et Toulon, je pourrais donner un bal tous les jours, si j'étais riche comme toi. Ta femme est la reine de ces réunions champêtres; on l'entoure d'hommages, on l'accable de galantries, on l'engage pour cinquante contredanses, enfin on la préfère à sa fille, qui est généralement appelée sa sœur. On danse jusqu'au jour; ta femme ouvre le bal, le continue et le finit. Voici le mauvais côté de ces sortes de plaisirs; ils ont un lendemain triste. Ta femme n'est plus reconnaissable vingt-quatre heures après; on voit qu'elle se souvient trop de sa joie innocente de la veille. Aussi, je suis bien persuadé que je vais la guérir de ses ennuis, en lui annonçant mon quatrième bal. Il y aura vingt jours de préparatifs qui amusent autant que les contredanses; ma belle-sœur Eugénie est chargée de la liste des invitations; elle a une mémoire prodigieuse pour retenir les adresses, les noms et les titres. Quant à moi, je t'avoue, cher frère, que tout cela m'ennuie beaucoup; chaque bal ravage mes jolis arbres et mes fleurs; mais il faut bien souffrir un peu pour donner beaucoup de joie à sa famille. Tu vois que je seconde de mon mieux tes intentions... »

— Mes intentions! s'écria Dherbier en jetant la lettre sur la table; mes intentions!

Il se leva, et se promena à grands pas, en répétant la dernière ligne de la lettre fraternelle.

— De Cérans, dit-il, j'ai un frère comme il n'y en a pas... Il est d'une candeur de patriarche! Je lui confie ma femme et ma fille, comme vous savez; je lui recommande de veiller sur ces têtes romanesques... non pas que je craigne... mais enfin, il faut toujours veiller... Eh bien! ce maudit frère me joue un tour infernal... de bonne foi... comme un naïf campagnard qui il est. Il perd ma femme! il la lance dans des quadrilles de marins et de soldats!... Il me tue!... C'est un véritable fratricide! Sur mon honneur, voilà quatre personnes qui semblent aujourd'hui se concerter pour me détruire: mon fils, ma fille, mon frère et ma femme!... J'ai organisé les Druses et les Arabes de Thor, voilà quatre personnes qui me désorganisent, moi!... Voyons, de Cérans, je n'ai jamais demandé de conseils à personne, mais aujourd'hui... de Cérans, que feriez-vous?...

— Il faut écrire...

— Écrire quoi?... écrire à mon frère?... lui défendre de donner des bals; montrer de la jalousie à mille lieues de distance; me faire chançonner par l'armée d'Afrique et l'escadre de Toulon... sous prétexte que ma femme s'ennuie!... Belle excuse!... comme si les femmes de ménage doivent s'amuser!... On sait ce que nous devenons quand elles s'amuse!... En attendant, voilà mon fils à New-York avec 300,000 fr. qu'il m'emporte!... Cet enfant me ruinera!... Un conseil de Cérans, un conseil, au nom de Dieu! A ma place, que feriez-vous?

— Ce que je ferais?... le voici. Je partirais avec moi pour la France sur-le-champ.

— Après?

— Je marierais ma fille...

— Avec qui?

— Comment! avec qui?... mais il me semble...

— Oui, oui, c'est juste... pardon... avec vous... ma tête brûle!...

Après?

— Je partagerais les soucis industriels avec mon gendre, et j'en aurais rinsi plus de loisirs pour ramener ma femme au sentiment de ses devoirs domestiques... en ne la quittant plus.

— Bien! Et mon fils? et Antonio?

— J'écirais à New-York. Vous avez des amis à New-York?

— J'en ai cent.

— Écrivez une circulaire.

— Et mes affaires ici... à Suez, au Liban, au Sinaï, à Pétra, au Caire, à Bombay...

— Rien ne sera négligé... Vous vous donnez un congé d'un mois... L'Égypte attendait depuis quatre mille ans sa résurrection; qu'est-ce qu'un mois de plus? Vos affaires domestiques doivent passer avant tout.

— Hélas! oui.

— Songez qu'après demain le *Polyphemus* part d'Alexandrie. Dans neuf jours vous pouvez être à Toulon.

— Neuf jours!... il a raison!... En neuf jours de Suez à Toulon! C'est incroyable!... Et qui sait encore ce que l'avenir... Oui, voilà le seul parti à prendre... Il faut partir... Retenez tout de suite deux places sur le *Polyphemus*.

— Justement, M. Cotajar, *midshipman* du *Polyphemus*, monte en voiture dans la cour de l'hôtel... Il arrivera cinq heures avant nous. Je vais le prier de se charger de votre commission.

— Allez vite, de Cérans... Oh! quelle philosophie il faut subir dans certaines occasions!... On tient les intérêts du monde entier dans ses mains, on a son bonheur même; on se dispose à le donner... Une femme, une fille, un frère, un enfant se jettent sur vos bras, et vous les brisez!... Malédiction!

Dherbier appela son domestique, ramassa ses lettres éparées, donna ses dernières instructions, et les monosyllabes de désespoir qu'il échangea avec les phrases de consolation de M. de Cérans n'ayant pas assez d'im-

portance pour être mentionnés ici, nous le quitterons à Suez, pour le recevoir de l'autre côté du ruisseau méditerranéen.

Les fictions de Moïse et d'Homère passeront toutes à l'état de réalité. Le géant Polyphème courait dans la mer d'Agriente, un mâ à la main en guise de bâton, n'est pas une chimère en 1843. Voyez passer le géant, le même que vainquit Ulysse avec un calembourg grec inventé par Homère endormi. Polyphème, toujours appuyé sur son mâ, court avec son œil de flamme devant les montagnes armées de Théorie; il ne s'est arrêté qu'un instant dans l'île de Calypso, où passent tous les Ulysse de la diplomatie; et aussi agile que le char de Neptune, il bondissait d'un horizon à l'autre, à ce que dit l'Iliade, il va dans son sixième élan toucher le môle de la ville des Phocéens, encore toute pleine de Grecs parlant provençal.

Cela veut dire: le *Polyphemus* est parti d'Alexandrie, a touché Malte du bout de son gouvernail, et il arrive à Marseille le sixième jour.

M. Dherbier et M. de Cérans ne se tiennent pas pour arrivés. Il leur faut encore six heures de chaise de poste; six pas quand on vient de la mer Rouge. On arrive à Hyères, hôtel d'Europe, nuit close, incognito; M. Dherbier est en proie aux plus vives émotions, il lui semble que le premier renseignement demandé va lui apprendre qu'il n'a plus d'autre famille que son portefeuille et son coffre-fort. Nous devons ajouter à son honneur qu'il sacrifierait de grand cœur ceux-ci pour regagner l'autre. Tous les instincts généreux se sont réveillés en lui; ils n'étaient pas absents, ils dormaient.

Le plan des deux voyageurs avait été arrêté dans les eaux de la Sicile, un jour que le calme de la mer donnait l'agitation à l'esprit. Rien n'est habile comme le hasard pour vous faire arriver à propos à l'heure des angoisses, lorsqu'une horloge doit la sonner pour vous quelque part. Le bal annoncé par le frère Dherbier, dans sa lettre, était l'entrée des oiseaux de la ville d'Hyères; on devait le donner le lendemain.

De Cérans avait atteint son but d'esprit sérieux et d'homme ruiné. Il s'était fait indispensable chez Dherbier; il doublait pour ainsi dire son ange gardien; il avait pris sur l'opulent industriel une autorité d'autant moins soupçonnée qu'elle avait toutes les apparences de la soumission.

En ce moment, cette relation prenait un caractère intime, parce qu'elle établissait entre eux une solidarité ressemblant assez à une complicité coupable. De Cérans créait un plan orné de toutes ces combinaisons victorieuses, et il engageait si adroitement l'entretien avec Dherbier, que celui-ci s'en attribuait toujours l'invention. De cette manière, de Cérans était regardé comme un homme fécond en grandes idées industrielles, mais fort ignorant dans les choses vulgaires de la vie, et qui avait besoin d'un guide comme Dherbier pour marcher dans la voie des humbles accidents domestiques. Le meilleur procédé pour conduire les gens est de leur laisser croire qu'on est conduit par eux.

— Je vais donc faire ce que vous voulez, dit de Cérans, le soir du bal; vos yeux aideront mon aveuglement. Au revoir, à bientôt.

Il prit un cheval de louage, comme fait un savant en exploration, et il se rendit par un chemin de montagne au château de D... dont les tourelles féodales, s'élevaient par dessus des rideaux d'orangers et de cyprès, regardant les îles d'Hyères et la mer. M. de G... le gracieux et hospitalier possesseur de ce vaste domaine, accueillit fort bien le voyageur sans le connaître. — Monsieur, lui dit de Cérans, mettant pied à terre, est-ce bien le chemin qui conduit aux ruines de Pomponiana?

— A peu près, dit M. de G... mais il me semble, monsieur, que le jour est trop avancé. Il vous faut une bonne heure de marche pour atteindre Pomponiana. Passez la nuit au château, et demain je me ferai un vrai plaisir d'être votre cicerone.

— On n'est pas plus obligé, monsieur; je ne me serais jamais douté de trouver un guide aussi éclairé dans ce désert.

— C'est le seul plaisir que j'estime ici, celui d'accueillir de mon mieux les étrangers. Malheureusement le hasard n'est pas prodigue de ces occasions.

Un domestique prit le cheval de M. de Cérans.

— Vous me permettez donc de causer un instant avec vous? dit de Cérans à son hôte.

— J'espère mieux de votre complaisance, répondit M. de G... à la nuit vous surprendrait dans ces montagnes; j'espère que vous la passerez au château, et que vous accepterez un couvert à mon dîner de campagnard.

— Vraiment, monsieur, la campagne se fait vile! aussi, voyez, je voyage en habit de salon; c'est d'ailleurs une mode anglaise assez distinguée de rendre visite aux ruines en costume de bal. J'aime assez ce respect, cette vénération accordée aux reliques des anciens.

— Puisque vous avez la bonté de tout accepter, on donne ce soir un bal délicieux à mille pas d'ici... Aimez-vous le bal?...

— Oui, comme observation, comme étude, comme manifestation de caractères...

— Eh bien! vous épuiserez votre complaisance, vous nous accompagnerez au bal...

— Accepté de grand cœur... J'ai un système sur les ruines de Pomponiana, et je vais le développer dans un mémoire à l'Institut. Je crois que Pomponius était un riche Romain qui s'exila volontairement de Naples, en 76, après l'éruption du Vésuve, et qui vint fonder une ville ici, dans une localité qui lui rappelait le cap Misène, le golfe de Baia et les îles de l'archipel parthénopeen. Vous savez que Pline, qui commandait la flotte, en 78, dit à son pilote, le jour de l'éruption volcanique: *Verte ad Pomponium*, sous-entendu *proram*. J'ai conclu de ce passage que le Pompo-

nus, ami de Pline, est le fondateur de Pomponiana. C'est un système assez raisonnable comme vous voyez...

— Et qui peut se soutenir.

— C'est ce que je pense... ; mais puisque nous parlons des anciens, suivons leur précepte, et renvoyons les choses sérieuses à demain ; *ad crastinum scribitur*... On donne donc des bals ici !

— Comment ! des bals superbes !

— Y a-t-il affluence de dames ? demanda de Cérân d'un air distrait.

— Des dames charmantes ; les dames de la maison d'abord, la mère et la fille, ou les deux sœurs, comme on les appelle. Je vous dirai même en confidence que le bal de ce soir est un avant-goût d'un bal de noces.

— Ah ! on se marie aussi dans ce désert ! dit de Cérân en coupant une feuille de mais... Ce mais est d'une très belle venue ; on dirait du mais d'Égypte... Et nous verrons ce soir la jeune beauté pour laquelle on va préparer les flambeaux de Thymen ?

— Oui, c'est Mlle Dherbier...

De Cérân fit un mouvement nerveux qu'il mit sur le compte d'un insecte qui l'avait piqué au visage, et repréant bien vite son sang-froid, il dit, en rajustant ses lunettes ébranlées par la convulsion :

— Mlle Dherbier !... Il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu...

— Son père est l'industriel par excellence... un homme qui tient une poignée de millions dans chaque main, et qui les verse en détail sur les deux mondes...

— Ah ! oui ! oui... M. Dherbier... de Paris... dit de Cérân, la main sur le front comme pour en arracher un souvenir.

— En ce moment, il est en Égypte... et sa femme vient de recevoir de lui une lettre qui accepte le gendre proposé par elle, et qui commande le trousseau de la mariée.

— Voilà un gendre bien heureux ; la dot sera superbe... Ce gendre a sans doute une position sociale convenable ? demanda de Cérân de l'air d'un homme qui interroge au hasard, et comme pour ne pas laisser mourir la conversation.

— C'est le colonel de St....

— Ah ! c'est un colonel !

De Cérân flaira voluptueusement un orange verte et ajouta :

— Les colonels sont à la mode depuis quelque temps... C'est un mariage d'inclination, probablement ? on n'en fait pas d'autres aujourd'hui !

— Oui ; on dit que les fiancés ne se haïssent pas ; trente-deux ans d'un côté, seize de l'autre...

— Assortis, assortis... Et le colonel est en congé, probablement ?

— Il est rentré avec son régiment après une belle campagne... Il sera maréchal-de-camp à la première promotion.

— Ce doit être bien doux pour la mère... madame Dher...

— Dherbier.

— Madame Dherbier... Il me semble que j'ai vu cette dame dans le monde, à Paris... une femme charmante, vive, même un peu évaporée ; aimant l'encens de l'adoration... Une femme dangereuse... sage au deuenant... mais...

— Jusqu'au *mais*, le portrait me paraissait assez ressemblant... oui, vous devez l'avoir vue ; au reste vous la rerez... dansez-vous ?

— Oh ! monsieur !... j'exerce des fonctions trop graves pour me permettre... je vais au bal, mais je ne danse pas... Si l'on savait que j'ai dansé, on me placarderait dans le *Charivari*. Je suis candidat au collège de... On compte sur soixante voix de majorité en ma faveur.

On sonna la cloche du dîner.

A table, la conversation roula sur le projet de creuser un port dans l'anse naturelle de Carquoirane. M. de Cérân promit de soutenir ce projet à la chambre, quand il serait député.

Immédiatement après le dîner, on partit pour le bal.

V.

Bal et suites.

Il faut aujourd'hui raconter les voyages avec l'agilité qu'on met à les accomplir ; il est plus facile de faire quatre kilomètres que d'écrire quatre lignes. Quand l'abbé Prévôt faisait voyager ses héros de roman, il leur donnait une page de procès-verbal par lieue. En 1842, nous prenons nos héros à Liverpool ; nous leur prétons les ailes de la vapeur, et, notre phrase finie, nous les déposons au pied de l'Atlas.

Antonio demeura prisonnier des bandits jusqu'à l'entier accomplissement d'une œuvre de spoliation ; il ne leur fallut qu'une semaine pour découvrir, à Londres, à l'agence du crime, un jeune Français de l'âge et de la tournure d'Antonio, pour lui donner ses instructions et l'envoyer chez M. Jackson, où le plan, ainsi que nous l'avons vu, obtint ce succès presque toujours réservé aux actions criminelles.

Un matin, Antonio trouva la porte de sa chambre noire tout large ouverte ; il crut que, selon son usage, la vieille femme venait lui apporter son pain quotidien représenté par des patates cuites sous la cendre ; mais, non voyant rien paraître, au bout d'une heure il hasarda une sortie dans la pièce, puis dans le vestibule ; et personne ne se montrant, il ouvrit la porte et s'élança dans la rue avec l'agilité de l'oiseau délivré.

De *Line-Street* à *Adelphi-Hôtel*, il n'y a que vingt pas, il courut donc chez lui, et demanda le *land-lord* d'Adelphi, auquel il fit confidentiellement l'histoire de tout ce qui s'était passé. Le *land-lord* lui dit : — Monsieur, vous vous êtes sauvé, par miracle, des mains de ces brigands. Cette horrible maison n'est connue ; elle n'a pour locataire

qu'une femme folle et hideuse qui, dit-on, a perdu la raison devant une épouvantable scène dont elle fut témoin.

— Et la police, dit Antonio, ne peut-elle pas défendre les gens contre lo gue-t-apens perpétuel de cette maison ?

— La police, monsieur, dans ce pays, ne connaît pas les usages de France, elle n'a point d'effet préventif ; elle a d'ailleurs une grande force extérieure, mais le domaine intérieur lui est interdit. C'est aux citoyens à veiller sur eux.

— J'irai me plaindre au *police-magistrat*, s'écria Antonio.

— Vous pouvez aller vous plaindre, dit froidement le *land-lord*, mais ce sera sans résultat. Croyez-vous d'ailleurs que vos bandits attendent dans leur antre le *police-magistrat* ? Ils ont fait leur coup chez M. Jackson, et à cette heure ils sont déjà en pays étranger. Savez-vous, mon jeune monsieur, ce qui s'est passé l'autre jour dans cette même *Line-Street* ? Un industriel a ouvert la *taverne de la Tempérance* ; il a inventé des liqueurs conformes aux statuts de la société, des liqueurs innocentes, de l'eau pure de la Mersey, coloré au portier, au sherry, au rhum, au porto ; deux marchands, qui n'étaient pas tempérans, arrivèrent de Manchester, entrèrent dans la taverne et boivent trois sortes de liqueurs tempérantes. Le soir, chez eux, ils éprouvent des nausées, des déchirements d'intestins, tous les symptômes de l'empoisonnement. Aussitôt ils se rendent chez le *police-magistrat*. — Nous avons été empoisonnés, lui disent-ils, à la taverne de la Tempérance, *Line-Street* ; nous demandons vengeance à la loi.

— Etes-vous bien sûrs d'avoir été empoisonnés ? leur dit le magistrat.

— Horriblement empoisonnés, honorable juge.

— Eh bien ! mourez... et quand vous serez morts, on fera l'autopsie de vos cadavres : si l'autopsie démontre votre empoisonnement, l'homme de la taverne sera pendu. Voilà la seule justice que notre loi pouvait leur rendre.

— Mais, s'écria Antonio, moi, j'ai été volé ; c'est évident.

— Oui, dit le *land-lord* ; mais volé dans une maison close, dans une maison infâme, où un gentleman n'eût pas sans se déshonorer. La procédure vous flétrirait.

— Eh ! que faut-il donc que je fasse, monsieur le *land-lord* ?

— Il faut vous faire et profiter de la leçon.

Cette dernière phrase fut prononcée avec un sourire et un ton de douceur qui en corrigéait la crudité.

Un violent désespoir s'empara d'Antonio. Déshonoré ! déshonoré ! se dit-il mentalement quand il se trouva seul ; ces bandits ont peut-être même ruiné mon père !... Le *land-lord* a raison, je suis flétri !... Je ne puis plus me représenter ni chez M. Jackson, ni chez mon père... Je me tuera.

Il descendit sur le port, du pas et de l'air qui annoncent une résolution fatale ; il longea les rives, les murailles des docks, la longue chaussée qui aboutit au moulin, et se trouva bientôt sur les grèves humides, limoneuses, décolorées, que dévourait la marée basse à l'embranchure de la Mersey. Le paysage conseillait le suicide. Une vapeur sombre voilait l'océan voisin ; à travers le crépe du plat horizon, un vaisseau à l'ancre s'agitait devant la citadelle ; sur les deux rives, pas une figure humaine ne se montrait pour animer les campagnes en deuil. Antonio avait résolu de s'étendre sur un lit de cailloux et d'attendre la marée montante qui devait l'étouffer.

Une bonne inspiration le sauva. La voix intérieure qui lui parlait fut écoutée à l'heure de l'agonie volontaire. Antonio se voyant mourir si jeune et si fort, eut compassion de lui-même ; il tourna ses regards du côté de la ville immense, toute pleine du glorieux fracas du travail, et rougit de sa faiblesse devant ce géant industriel qui agit entre deux horizons sa chevelure de mâts. Un noble projet chassa le projet coupable ; comme l'enfant prodige, il dit : *Je me léverai et j'irai !*

L'argent lui manquait, mais il avait encore une bonne ressource dans ses bagages de voyageur opulent. Rentré à Liverpool il n'hésita pas de vendre cette propriété inutile à un de ces *paten-brokers* qui attirent les jeunes gens de famille au son de leurs trois boules de métal.

Cette affaire d'usurier légal terminée à mille pour cent de perte, Antonio prit passage à bord du *Thunder*, paquebot qui va de Liverpool à Gibraltar en quatre jours. A Gibraltar, un autre paquebot le reçut, et le déposa endormi sur le môle d'Alger. A son réveil, il tourna ses regards vers le nord pour voir si les édifices culminans de la *Nécropolis* de Liverpool ne se montraient pas à l'horizon. Les oiseaux voyageurs n'accomplissent pas aussi promptement leurs migrations périodiques. L'Océan est un chemin de fer.

Le projet d'Antonio était fort simple pour un jeune homme de vingt ans ; il s'agissait de s'engager comme simple cavalier dans les spahis, avec la protection de ce superbe officier qu'Antonio avait connu à la table d'hôte à Toulon, et qui portait le surnom de *Rustan-Bey*.

Les renseignements qu'on lui donna à l'état-major n'étaient pas très précis ; il se mit à la suite de plusieurs convois pour découvrir le cantonnement de *Rustan-Bey* ; lorsqu'il fut au terme de ses courses, et qu'il reconnut son brillant officier à la tête d'un escadron de spahis, son courage expirait dans les premières atteintes de la fièvre d'Afrique ; les inquiétudes brûlantes avaient agi sur son tempérament bien plus que le climat. *Rustan-Bey* reconnut Antonio, lui serra les mains avec feu et écouta sa confession.

— Mon cher ami, lui dit-il, vous vous êtes exagéré vos fautes ; c'est louable, mais c'est absurde. Votre père ne sera pas ruiné pour votre équi-

pée de Liverpool, mais il serait assassiné par moi si je consentais à vous mettre en campagne, faible et délicat comme vous êtes. En ce moment, ce n'est pas un cheval qu'il vous faut, c'est un médecin : je vais vous envoyer le mien. Dans quelques jours, le colonel de St..., qui commande notre cantonnement, part pour la France; il va se marier : je vous remettrai entre ses mains, et il vous rendra en bonne santé à votre père, car je vous apprendis, si vous l'ignorez, qu'il épouse votre sœur.

— Le colonel Saint... est ici ? demanda vivement Antonio.

— Ici, à vingt pas de nous.

— Le même qui était à Paris l'an dernier ?

— Oui, en congé.

— Quel bonheur ! c'est un ami de famille ! Je m'engagerai dans son régiment !

— Vous ne vous engagerez pas, moi étourdi monsieur. Le colonel vous fera saisir par quatre spahis, et vous ramènera chez votre papa. Vous allez voir...

Tout arriva au gré de Rustan-Bey. Le colonel Saint... fit une leçon paternelle à Antonio, lui rendit la tranquillité d'esprit, et avec elle la convalescence et la santé. Quelques jours après, le colonel et le jeune homme étaient sur la grande route qui emporte, en quarante-huit heures, un paquebot d'Alger à Toulon.

Après ces quelques lignes d'explication, nécessaires pour justifier la rentrée d'Antonio à la fin de cette histoire, nous revenons au bal au moment de l'arrivée de M. de Cérans.

On dansait aux étoiles par une de ces belles nuits que l'été lègue à l'automne. Le parterre, privé de ses fleurs, était jonché de jeunes femmes et de jeunes gens. Les quadrilles tourbillonnaient avec ce frémissement de pieds de satin et d'étoffes flottantes qui annonce l'ivresse du bal. Il y avait dans l'air ce charme sensuel que la nuit verse aux compagnies; les joyeux et frais visages, les cheveux de soie, les couronnes d'épis ou de verveine, se croisaient avec des constellations d'yeux noirs, avec des faces guerrières brûlées sous les mâts de nos escadres ou sur le sable des déserts africains. L'orchestre de l'amiral avait adouci sa formidable voix d'abordage et jouait avec toute la verve de ses cuivres les airs qui donnent le délire aux pieds, la flamme au front, l'extase au cœur.

Un homme venait d'entrer sur la terrasse, et debout, immobile, l'œil fixé sur une femme, il ressemblait à une protestation vivante de la douleur contre le plaisir. C'était M. de Cérans. Mme Dherbier était la femme sur laquelle plongeait un regard scrutateur; les femmes au bal ne regardent jamais ce qui se passe en dehors du quadrille qui est leur univers. D'ailleurs, M. de Cérans ne craignait pas d'être reconnu, il n'avait été vu qu'un seul instant, à Toulon, par la mère et la fille, et depuis cette visite d'un instant, il avait donné à son visage un caractère oriental qui l'aurait rendu méconnaissable à l'œil de ses meilleurs amis.

Mme Dherbier dansait comme une femme qui n'a plus que ce bonheur au monde, et qui savoure chaque note de l'orchestre, et voudrait la saisir dans ses doigts, comme un diamant échappé pour ne plus revenir. Le bal, la gâté, les étoiles, les feux de Bengale lui rendaient ses vingt ans, trésor de jeunesse que beaucoup de femmes regagnent toute leur vie, après l'avoir perdu comme nous tous. Elle comprenait, avec le merveilleux instinct de son sexe, que les regards intelligents des jeunes hommes la distinguaient encore dans ces quadrilles enfantins, épanouis à ses côtés. Elle était heureuse d'une joie innocente; cette admiration, dont elle entendait le doux murmure, lui suffisait; elle aurait donné ses richesses pour la faire prolonger à ses oreilles en échos infinis. Et quand un nuage de tristesse venait par intervalles assombrir son gracieux visage, c'est qu'elle pensait que ses feux du bal, étoiles et lustres, allaient bientôt s'éteindre, et que le rûle soleil éclairerait le lendemain une terrasse déserte, et qu'elle se retrouverait encore face à face avec une immense fortune, cette mère des immenses ennuis, car elle ne peut donner ni un sens de plus, ni une année de moins.

M. de Cérans, comme tous les esprits sérieux, ne comprenait pas les femmes : il ne vit pas tout ce qu'il y avait de candeur enfantine dans ce rayonnement de coquetterie; il jugea l'épouse de M. Dherbier avec une sévérité injuste, et se promit bien de faire servir quelque adroite et ténébreuse calomnie au bénéfice de ses descendants.

Pour aller jusqu'au bout de son examen, il avait engagé à la danse Mme Dherbier, et quand son tour d'inscription fut arrivé, il lui présenta la main et la conduisit au quadrille.

L'astuce la plus subtile se révéla soudainement sur le visage, dans l'organe, la pose et le maintien de M. de Cérans; mais l'œil d'une femme étourdie par la joie du bal n'aurait jamais pu découvrir l'hypocrisie de son insinuateur.

— Purnettez, madame, dit-il, que je vous félicite, après tout votre beau monde, sur le mariage de votre charmante fille.

— Elle est bien jeune, ma fille ! dit Mme Dherbier avec un léger soupir, bien jeune, mais il faut obéir à son père.

— Oui, madame, c'est un devoir ; on cette occasion j'ajouterais que c'est un devoir bien doux... Si je ne me trompe, voilà, dans l'autre quadrille, votre futur gendre, un jeune colonel... un brave de notre Afrique...

— Oui, monsieur.

— Mademoiselle Hélène paraît aimer beaucoup le bal ?

— Oh ! monsieur, nous aimons toutes le bal...

— Vous dansez un peu par complaisance, vous madame ?

— Moi, monsieur, danser par complaisance ! je danse par goût ; j'es-père bien danser jusqu'à jour... Attention à la figure, monsieur.

— Excusez-moi, madame, si je suis un peu gauche; j'arrive d'Égypte.

— Ah ! vous arrivez d'Égypte ! monsieur, et sur quel paquebot ?

— Sur le *Polyphème*.

— C'est singulier ! je n'ai pas reçu de lettres !

— Vous attendez des lettres d'Égypte ?

— Oui, monsieur.

— Des lettres intéressantes, sans doute, si j'en juge par votre émotion ?

— J'ai de l'émotion !... Oh ! non... Ce sont des lettres de quelques lignes pour me souhaiter le bonjour... La dernière que j'ai reçue était impatiemment attendue : elle commandait le trousseau de noces de ma fille... J'espère que mon mari arrivera par le premier paquebot... quand le trousseau sera terminé... Comme c'est prosaïque, tout ce que nous disons là, monsieur !... Il est vrai que j'ai besoin de me reposer un peu...

— Encore cinq minutes de prosaïsme, madame, s'il vous plaît. J'ai voulu savoir de votre bouche s'il était vrai que le colonel Saint... eût épousé votre fille.

— Aviez-vous quelque intérêt à cela, monsieur ?

— Un très grand, madame.

— Ah ! vous piquez ma curiosité !... Voyons, expliquez-vous.

— Ici, non, madame ; mais après la contredanse... je vous demanderais, dans l'intermède, cinq minutes d'entretien particulier, un peu à l'écart.

— Comme vous dites cela d'un air mystérieux ! dit Mme Dherbier avec un délicieux éclat de rire. C'est maintenant que j'ai de l'émotion... Monsieur, je suis chez moi, je ne puis rien vous refuser... La contredanse est finie, l'intermède commence... Je vous accorde l'entretien particulier... Donnez-moi votre bras, monsieur. J'adore les scènes de roman.

— Ceci, madame, est une scène d'histoire, dit de Cérans après un tour d'allée fait en silence; ceci est un acte de vérité. Vous allez le savoir en trois mots : votre fille n'épousera pas le colonel.

— Monsieur, dit Mme Dherbier avec un ton de fierté superbe, je vous prie de me reconduire chez mon beau-frère, et n'ajoutez pas un mot de plus.

De Cérans étendit la main qui était libre et ouvrit une grille de fer.

— Un homme entra et dit d'une voix de maître :

— Oui, votre fille n'épousera pas le colonel.

Cet homme était M. Dherbier ; il avait passé une journée d'angoisses et de fièvre; du haut de sa pyramide industrielle, il voyait sa famille s'érouler sous lui, et quand il entendit sa femme parler avec cette fierté dominatrice ; quand il vit la grille s'ouvrir, il lui restait à peine assez de force pour faire un pas, assez de voix pour dire un seul mot.

Mme Dherbier poussa un cri sourd et s'appuya sur un arbre pour aider la faiblesse de ses pieds.

L'ombre des arbres et de la nuit couvrait cette scène de silence et de désespoir; mais autour d'elle la joie éclatait dans tous les bruits de la campagne et du bal : c'était un ravissant concert de gerbes d'eau vive, de feuilles agitées, de vagues lointaines, de chants nocturnes, de voix de femmes, de rires enfantins, d'accords d'instruments.

Un prélude d'orchestre donna une excitation nouvelle à ces murmures charmants, qui montaient en cœur vers les étoiles. D'autres quadrilles se formaient sur la terrasse à l'appel des musiciens. Trois fois déjà les instruments avaient atterqué l'air de danse, et trois fois des cris et des mains s'élevaient élevés pour imposer silence à l'orchestre. Une danseuse manquait : c'était la maîtresse de la maison. Le colonel de St..., son cavalier, la demandait en riant à tous les groupes; et comme il lançait au hasard un coup d'œil dans l'allée de la grille, il vit sur un fond ténébreux se détacher une robe blanche et deux silhouettes sombres immobiles devant. Le colonel fit quelques pas et reconnut Mme Dherbier, silencieux entre deux personnes inconnues.

— Pardon, messieurs, dit-il, si je vous enlève madame, mais l'orchestre l'a déjà invitée trois fois.

Et il présenta son bras à Mme Dherbier, qui refusa de donner le sien. M. Dherbier s'avança et dit d'une voix de maître : — Le bal est fini pour madame et pour tous.

Le colonel regarda Mme Dherbier ; elle gardait toujours sa pose immobile et désolée; sa figure était horrible de pâleur.

— Madame, prenez mon bras, dit M. Dherbier à sa femme; prenez mon bras, vous dis-je, et rentrons.

Elle obéit et suivit son mari par un sentier détourné, sans être aperçue de la foule, jusqu'à la maison, du côté opposé à la terrasse du bal.

Le colonel de St... ne pouvait rien comprendre à cet incident; mais sans perdre du temps à lui découvrir une cause inconnue, il se mêla aux groupes inquiets de la terrasse, et dit qu'une indisposition subite de Mme Dherbier mettait fin au bal. Bientôt après, les musiciens descendirent de leur estrade, et quelques familles faisant avancer leurs voitures donnèrent un exemple de discrétion qui fut généralement suivi.

Hélène s'était empressée d'entrer dans les salons pour éclaircir ce mystère improvisé au milieu d'un bal.

Sur la terrasse, encore illuminée de tout l'éclat de la fête, deux personnes seules restées de tout ce monde, se rencontrèrent et se reconnurent : c'étaient le colonel S... et M. de Cérans.

Le colonel recula pour la première fois de sa vie, et poussa un cri de surprise :

— Vous ici, monsieur ! dit-il en joignant les mains.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, dit de Cérans avec sangroid, et je suis étonné de votre surprise, monsieur.

— Eh bien ! moi, je vous connais, dit le colonel, malgré ce luxe de barbe qui veut vous déguiser ; vous vous nommez Chinosart, et vous êtes... ce que vous savez.

— Je me nomme de Cérân, colonel, et je suis un honnête homme.

— Prenez garde, monsieur ; votre impudence peut vous être fatale... J'ai cru tantôt faire une erreur, là, sous les arbres, quand vous étiez devant Mme Dherbier ; je vous avais reconnu à demi ; à présent, nous sommes comme en plein soleil de bal, mes yeux ne peuvent plus me tromper ; vous remplissez les fonctions d'agent comptable dans la province d'Oran. Vous avez été surpris par moi en flagrant délit de concussion ; vous vous êtes jeté à mes pieds ; vous m'avez attendu en me parlant de votre épouse et de vos enfants ; à Paris, où j'ai été appelé l'an dernier, pour donner des renseignements sur quelques tristes affaires, je pouvais vous perdre, je me suis souvenu de votre repentir, de votre désespoir, de votre famille ; j'ai demandé simplement votre destitution pour cause d'incapacité ; je vous ai délivré d'une enquête et d'un jugement... dites encore que je ne vous connais pas.

— Eh bien ! colonel, dit de Cérân avec un ton de voix tout nouveau, et affectant le maintien modestes d'un homme qui croit d'irriter un adversaire redoutable, — eh bien ! colonel, je vous prie d'être encore généreux aujourd'hui ; ne me perdez pas ; ces croisées ouvertes nous écourent... Vous avez le caractère du soldat, toujours bon et magnanime... Ayez pitié d'un homme qui fut plus malheureux que coupable...

— Coupable avant d'être malheureux, monsieur !... Voulez-vous que je vous conte votre histoire ?

— C'est inutile, colonel, je la connais... Mais ce que vous ne savez pas, et ce qui peut-être me donne une ombre d'excuse... c'est... écartons-nous un instant d'ici... quand nous serons seuls, je vous parlerai à cœur ouvert...

— Vous me proposez une promenade dans le bois, j'entends. Je vous mettrai à votre aise ; mais vous n'êtes pas plus rusé qu'un Arabe, et je ne donnerai pas dans le piège. Vous voulez m'assassiner, rien que cela.

— Oh ! colonel !

— Je connais vos mœurs ; vous êtes armé ; n'est-ce pas que vous êtes armé ?

— Quel d'étonnant ! en voyage...

— Oui, oui, ordinairement on vient au bal avec une paire de pistolets et un poignard... Vous étiez armé aussi à Oran, et vous essayâtes même de faire une menace... Au fait, voyons, au fait ; soyez sincère et je vous laisse échapper ; vous étiez tantôt avec une dame et un étranger inconnu, en trio, là, sous les arbres ; que se passait-il de mystérieux entre vous trois ? Répondez-moi franchement.

— Colonel, ceci est un secret de famille ; vous respecterez ma discrétion.

— Ceci est une noirceur qui vient de vous, je le présume ; et si vous me parlez encore de votre discrétion, j'en serai certain. Là, tantôt, vous avez offensé une dame, voilà votre secret ; cette dame sera bientôt de ma famille ; vous êtes un misérable, sortez, monsieur.

— Je vous jure sur l'honneur...

— Ne jurez pas ; appelez l'autre témoin de la scène... il est là dans la maison... Je vais l'appeler, moi.

— Au nom de Dieu, colonel, respectez ces secrets domestiques...

— Je respecte tout, monsieur, excepté vos ordres...

La parole retentissante du colonel attira sur la terrasse M. Dherbier, qu'une scène intérieure venait d'émouvoir profondément ; sa femme l'avait introduit dans une chambre éloignée du fracas du bal, et M. Dherbier avait reconnu son fils Antonio dormant d'un sommeil tranquille, après les fatigues de la traversée. Mme Dherbier avait raconté à son mari les aventures d'Antonio, et l'immense service que le colonel avait rendu à leur famille en arrachant ce frère jeune homme aux dangers de la guerre et du climat. M. Dherbier ne répondait que par des larmes, et à l'instant même où il se préparait à parler de ses engagements avec M. de Cérân, il entendit la voix du colonel et se précipita sur la terrasse.

— Ah ! justement, voilà monsieur qui a été témoin de l'insulte ! s'écria le colonel, en désignant M. Dherbier.

De Cérân regardait la terre, posé en statue ; M. Dherbier regardait de Cérân et le colonel.

— Je disais à M. Chinosart, surnommé par lui de Cérân, qu'il avait insulté une dame, en interrompant M. Dherbier.

M. Dherbier, stupéfait, fit un signe négatif. De Cérân respira un instant.

— Je demande la permission de me retirer, dit de Cérân en faisant un pas en arrière.

Le colonel le retint par le bras.

— Colonel, dit M. Dherbier au comble de l'embarras, vous voyez en moi le plus reconnaissant des pères ; ma vie et ma fortune sont à vous, mais il y a dans ma correspondance avec ma femme un malentendu déplorable : j'avais déjà promis ma fille à M. de Cérân.

— A ce monsieur ! votre fille ! s'écria le colonel avec un accent inouï ; mais y songez-vous ? Ce monsieur-là que je vous montre du doigt ; ce M. Chinosart, ce M. de Cérân, ne peut pas épouser votre fille...

— Et pourquoi ? demanda Dherbier timidement.

— Pourquoi ? parce qu'il est marié.

Dherbier recula jusqu'à la façade de la maison, en croisant ses mains par dessus sa tête.

— C'est fort... dit le colonel, d'essayer la bigamie aux portes de Toulon.

— Marié ! dit M. Dherbier quand il put articuler trois syllabes.

— Eh ! qu'il me démente, si je dis une fausseté, s'écria le colonel.

— Marié ! répéta M. Dherbier.

De Cérân fit un salut respectueux, et quitta la terrasse d'un pas précipité. De Cérân n'était pas marié, mais il aimait mieux subir cette accusation que de forcer le colonel à raconter sa coupable histoire. A Oran, il avait parlé de sa prétendue femme et de ses prétendus enfants pour mieux attirer le colonel.

— Que faut-il faire ? dit M. Dherbier interdit.

— Le laisser partir ; il n'y a pas eu commencement d'exécution. Je connais mon homme ; et je vous dirai son histoire un autre jour.

M. Dherbier serra les mains du colonel et garda le silence, comme il arrive toujours lorsqu'on a trop de choses à tirer du cœur.

En ce moment, un officier de marine s'avanca vers M. Dherbier, et lui demanda, au nom de tout le monde du bal, des nouvelles de l'indisposition de Mme Dherbier.

— Monsieur, dit Dherbier, je voudrais que toute la société fût encore assemblée, pour lui dire qu'un bal de fiançailles ne finit qu'au jour, et que Mme Dherbier sera, dans cinq minutes, tout à fait remise de son indisposition.

— La société n'est pas loin d'ici, dit l'officier en souriant, tous les équipages se sont arrêtés à cinq cents pas...

— Eh bien, monsieur, vous allez mettre le comble à votre complaisance d'aide-de-camp du plaisir, en rappelant tous nos fugitifs et l'orchestre. Il serait heureux de finir un bal de campagne à minute.

L'officier salua et partit précipitamment.

— Maintenant, dit Dherbier au colonel, je veux que personne ne manque à notre bal. Je vais moi-même réveiller mon frère et man fils... Et, quant à vous, colonel, mon gendre, croyez bien que ce que femme veut, Dieu le veut.

On entendit bientôt le tonnerre prolongé des voitures qui reprenaient le chemin du bal ; les musiciens retentirent sur leur estrade, et la fête commença une seconde fois.

M. Dherbier courut au devant de son frère et l'embrassa en lui disant : Mon ami, il y a cinq minutes que je suis heureux.

— Il y a trente ans que je le suis, moi, répondit le frère philosophe. Mon cher frère Dherbier, tu as gagné beaucoup d'argent, c'est vrai ; mais tu as failli perdre ta femme, ta fille et ton fils. C'est la folie du jour ; grands hommes politiques ou grands hommes industriels, vous savez tout ce qui se fait dans les cinq parties du monde, et vous ignorez souvent ce qui se passe dans votre maison.

— Je profiterai de la leçon, dit M. Dherbier.

MÉRY. — (Presse.)

ÉTRENNES DES BONS MÉNAGES,

OU

Ce que femme veut,
... le veut.

PROVERBE EN TROIS ÉTAGES,

Joué avec succès le 1^{er} janvier 1844 et jours suivants.

PAR M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.

PERSONNAGES.

M. DUPLANTIS. — Ancien tailleur du régiment, qui parle avec majesté et fait sonner les lettres finales, et particulièrement les r : légèrement boiteux.

M. DUHAMEL. — Conseiller à la cour royale, digne d'être à la cour de cassation : immovable parfait.

M. GRUMÉLOT. — Mari, ex-épicière, belle éducation, commis à la loterie, poudré, bas chinés, un parapluie rouge ; belle écriture, lunettes sans branches et la queue.

MADAME DUPLANTIS. — 36 ans, grosse brune, accorte, leste, usant de la voix et du geste avec prodigalité ou discrétion, suivant les circonstances.

MADAME DUHAMEL. — 28 ans, pâle, blonde, délicate, perdue dans les mouselines et les dentelles : voix douce ; regard changeant, les pieds et les mains d'une distinction rare.

MADAME GRUMÉLOT. — 26 ans, danseuse enracinée, belles formes, bête, voix caquette qu'elle adoucit quand'elle ne parle ni à son mari, ni à son fils, ni à sa cuisinière, ni à un garçon de théâtre.

LOLO. — 10 ans, gamin destiné à vendre des contremarques.

ANATOLE. — 8 ans, déjà intelligent du mensonge et des bonnes manières.

GUSTE. — 9 ans, petit être étioilé, rongé par le rouge, brisé par les battements et les plis, insolent, et qui a déjà vu des coulisses.

PIERRE.

FERNAND. } Trois forts gaillards convenables à l'étage où ils se trouvent.

LEON.

URSULE. — Femme de chambre.

MARIANNE. — Cuisinière.

LE REZ-DE-CHAUSÉE.

La Loge du Portier.

Tous les meubles d'une loge. Une pendule, une commode, un lit, une table, une fontaine, une soupenne et un poêle.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DUPLANTIS, LOLO.

MADAME DUPLANTIS (dans sa loge, occupée à ranger). — Lolo, as-tu ciré les boîtes à ton père ?

LOLO (en dehors). — Ah ! c'est embêtant. Tenez, v'là une heure que je frotte, ça rebrit comme rien du tout. (Il renifle).

MADAME DUPLANTIS. — Veux-tu pas renifler, méchant gamin ! Tiens, v'là mon tablier de la semaine, mouche-toi : Dieu de Dieu ! peut-on avoir un nez dans cet état-là un jour de l'an.

LOLO (sans prendre le tablier...). — Ah ouah ! le tablier... C'est fait.

MADAME DUPLANTIS. — Sur ta manche, affreux enfant ! sur ta manche !

LOLO. — Eh ! elle est vieille.

MADAME DUPLANTIS. — Une veste d'un an, que tu ne mets que depuis six mois à tous les jours, malpropre !... tu ricannes ! Lolo !... ne ricanne pas !

LOLO. — Eh !... (Madame Duplantis lui donne un soufflet, et Lolo se met à pleurer en reniflant.)

MADAME DUPLANTIS. — Pleure, pleure, monstre d'ingratitude ; tu ne montreras jamais que sur l'échafaud.

SCÈNE II.

MADAME DUPLANTIS, LOLO, M. DUPLANTIS, un balai, une brosse, de la cire à la main et suant à grosses gouttes.

DUPLANTIS. — Ne pourriez-vous battre cet enfant de la sorte qu'il criât moins fort ?

MADAME DUPLANTIS. — C'est ça. Et qu'est-ce qui le battra, ce garnement ? Une fois que tu as fait ton escalier, tu ne t'occupes plus de rien. C'est bien ! il prospérerait joliment dans le vice avec des leçons comme ça !

DUPLANTIS. — Je ne suis point injuste : je ne dénie pas qu'il faille le battre ; mais je serais pour qu'il ne criât pas ! D'ailleurs, pourquoi frapper cet enfant sur la joue ? Dans sa petite intelligence, il peut prendre cela pour un soufflet, et se sentir humilié. A son âge, je me serais récalcitré.

MADAME DUPLANTIS. — C'est ça, poussez-le à sa perte...

LOLO (rentrant). — V'là les boîtes à papa...

DUPLANTIS. — Ne pleure pas, Lolo, je te donnerai un fusil, un briquet et une giberne ; fils d'un brave, tu l'y as des droits...

MADAME DUPLANTIS. — Achète-lui un dé et des aiguilles, et qu'il se mette à l'ouvrage.

LOLO. — C'est régaland l'ouvrage.

MADAME DUPLANTIS. — Faignant ! (Fifi qui est dans le berceau se met à pousser des cris aigus.) Pauvre cher petit ! Attends, Fifi, attends. Cher ami ! il a des cochons.

DUPLANTIS. — Si monsieur Fifi se donne les gants de crier aussi, bonjour, adieu...

MADAME DUPLANTIS. — Tu le hais donc bien cet enfant ? Pauvre Loulou ! il demande à têter à sa pauvre mère. (L'enfant redouble ses cris.)

LOLO. — Ah ! mainan, comme ça puel.

MADAME DUPLANTIS (à Fifi). — Tu es t'indisposé, cher ami.

DUPLANTIS (prenant une prise). — Amour d'enfant, va !

MADAME DUPLANTIS. — Vous ne pouvez pas le sentir, ce malheureux ! Ta mère l'aimera, va, Fifi, si l'on te hait ici.

DUPLANTIS. — Je ne l'hais point, mais je vais chez le marchand de vin du coin attendre un instant que M. Fifi...

MADAME DUPLANTIS. — De quoi ? chez le marchand de vin ! et qu'est-ce qui va faire les boîtes pour les cartes de visites, et écrira les noms dessus ?

DUPLANTIS. — Qui ? qui les a faites l'an dernière ? ce n'est pas moi.

MADAME DUPLANTIS. — Au fait ! c'est pas moi.

DUPLANTIS. — Ce n'est pas toi, Lolo ; ton éducation ne te le permet-tait pas.

LOLO. — Je crois bien, puisque, depuis deux ans, je suis toujours aux bâtons ; nous ne commençons les jambages qu'après Pâques. Eh ! papa, c'est le grand Pierre qu'a fait les boîtes et les noms l'an dernière.

MADAME DUPLANTIS (avec émotion). — Pierre ?

DUPLANTIS (avec dignité). — Monsieur Pierre...

MADAME DUPLANTIS. — C'est vrai, ce garçon faisait tout votre ouvrage.

DUPLANTIS. — Tout mon ouvrage, madame Duplantis.

MADAME DUPLANTIS (avec résignation). — Tiens, Duplantis, ne parlons pas de ça ! Ah ! ça m'a fait assez de peine quand il est parti. Un bon sujet !

DUPLANTIS. — En seriez-vous regrettante ?

MADAME DUPLANTIS (remettant Fifi dans son berceau, et d'un ton digne.)

— Regrettante de quoi ? d'un homme dont on a dit qu'il me faisait la cour ? je préférerais la mort ! Travailler toute la journée à laver les escaliers, les cirer moi-même, passer les nuits à attendre les locataires, je le préférerais que de le reprendre. Un homme dont on a pu dire... Ah !

(Elle pleure et essuie ses yeux.) Tiens, Lolo, va balayer la cour, je vais faire les boîtes.

DUPLANTIS. — Allons, madame Duplantis, je sais que tu en es incapable... Lolo est trop petit pour balayer, et tu ne sais pas écrire !

MADAME DUPLANTIS. — C'est pourtant Pierre qui le fera : et comme tu vas chez le marchand de vin !

DUPLANTIS, (après un moment de silence.) — Tiens ! c'est la vieille Mme Quinquetot, du n° 12, qui a cancané tout ça.

MADAME DUPLANTIS. — Voilà ! l'honneur d'être sacrifiée comme tu me l'as fait à la langue d'une Quinquetot.

LOLO (pleurant). — Maman, je lui tortilleraï son angola.

MADAME DUPLANTIS. — Embrasse ta mère, Lolo ; tu sens son chagrin, toi... Monsieur Duplantis, cet enfant-là a une âme... Berce ton frère, Lolo, berce-le. Pauvre Fifi, innocente créature ! on l'a souponné aussi.

DUPLANTIS (attendri). — Allons ne pleure pas, ce n'est pas une affaire sans remède.

MADAME DUPLANTIS (pleurant tout bas). — Je ne me plains pas ; je ne demande rien.

SCÈNE III.

DUPLANTIS, MADAME DUPLANTIS, LOLO, PIERRE.

PIERRE (ouvrant la porte). — Un paquet pour Mme Duhamel.

LOLO (courant au devant de Pierre). — Ah ! c'est Pierre ! Bonjour, as-tu mes étrennes ? Je te souhaite la bonne année. (Pierre embrasse Lolo.)

MADAME DUPLANTIS (bas à son mari). — Il a bon cœur lui ; il ne méprise pas Lolo. Il l'aime autant que Fifi, au lieu que toi !...

DUPLANTIS (avec accent). — Bonjour, Pierre ; nous parlons de vous avec mon épouse.

PIERRE. — Vous êtes bien bon, monsieur Duplantis. Comme j'avais une commission dans la maison, je me suis permis de venir vous voir.

DUPLANTIS. — Vous avez bien fait, Pierre.

PIERRE. — Et de venir vous présenter la bonne année, et si je l'osais, un petit cadeau d'étrennes... Bonjour, mame Duplantis.

MADAME DUPLANTIS (d'un ton affectueux, sans se déranger de son ouvrage). — Bonjour, monsieur Pierre ; bonjour.

LOLO. — Y en a-t-il pour moi, dis donc ? eh !

PIERRE. — Monsieur Duplantis, voulez-vous accepter cette tabatière de peu de chose, mais c'est le cœur qui l'offre.

DUPLANTIS (prenant). — Pierre, c'est pour vous que je la fais.

PIERRE. — Je ne dois pas oublier que je vous ai servi deux ans ; vous ne me refuserez pas de vous en récompenser.

DUPLANTIS. — Quel est ce mode de tabatière ?

PIERRE. — Une révolution des 27, 28 et 29, avec les noms des héros morts pour la liberté.

DUPLANTIS (regardant). — C'est vrai ! c'est cocasse... (Il met ses lunettes, et lit.)

MADAME DUPLANTIS. — A propos, comment va votre blessure ?

PIERRE. — C'est fini, mame Duplantis ; c'est fini. Tiens, Lolo, voilà la famille royale en pain d'épice.

LOLO. — Oh ! comme il y en a !

MADAME DUPLANTIS. — Lolo, ne mange pas tout : donne-moi ces huit-là, je vais les mettre dans la commode.

LOLO (épluchant). — P h i, P h i, l i p, p e, p e. Ohé ! Philippe premier ; je vais manger mon Philippe premier.

PIERRE. — Mame Duplantis, j'ai osé espérer qu'une simple boîte à ouvrage...

MADAME DUPLANTIS (embarrassée). — Monsieur Pierre, je ne sais pas si...

DUPLANTIS (sans cesser de lire). — Tiens, tiens, accepte ; de notre ancien domestique, c'est trop juste.

MADAME DUPLANTIS (prenant la boîte). — Merci, monsieur Pierre...

PIERRE (bas). — Il y a un double fond.

DUPLANTIS (ôtant ses lunettes et s'approchant). — Quand je pense, Pierre, que j'aurais pu lire mon nom écrit sur cette tabatière ; car enfin, je pouvais dire tué dans les trois jours.

PIERRE. — Au fait, ça doit être agréable, quand on s'est battu ?

MADAME DUPLANTIS (à part, après avoir visité le double fond de la boîte). — Ah ! deux cœurs enflammés percés d'une flèche, comme c'est délicat !

(Elle sourit à Pierre et referme la boîte.) Lolo, vous-tu cette boîte !... si tu as le malheur d'y toucher, je te foure le fouet.

PIERRE (tendrement). — Le petit va bien ?

MADAME DUPLANTIS. — Fifi ? voyez comme il est gentil ! Pauvre chéri ! il a déjà cinq dents ! Comme il vous regarde !... Il a déjà une connaissance !... Sit... sit... faites une risette à Pierre, monsieur Fifi.

PIERRE (attendri). — C'est un bel enfant.

DUPLANTIS. — Je le crois bien.

PIERRE. — Maintenant, je vais au premier, remettre ça à madame Duhamel ; et puis, nous irons avec M. Duplantis, s'il veut le permettre, boire un litre.

MADAME DUPLANTIS. — Qu'est-ce que c'est donc qu'ça pour madame Duhamel ?... Quel petit paquet ! c'est tout léger. On dirait des papiers... Ça n'est pas un cadeau bien conséquent.

PIERRE. — Il faut pourtant que ça soit bien précieux, puisque M. Fernand d'Arnelles m'a recommandé de ne le remettre qu'à elle seule.

MADAME DUPLANTIS. — C'est drôle ! c'est pourtant pas une lettre... Mais, monsieur Pierre, il est trop matin pour parler à madame Duhamel.

PIERRE. — Oh ! il paraît qu'elle attend ça avec impatience ; et puis, il y a un bon pour boire, et si M. Duplantis veut, en redescendant...

MADAME DUPLANTIS. — Je suis sûre, Pierre, que vous n'entrerez pas ; il faudra donner ça à une femme de chambre, parce que madame n'est pas levée... à leur que moi, une femme !

DUPLANTIS. — Ma femme à raison.

MADAME DUPLANTIS. — Attendez-moi ici avec Duplantis. Je vais vous avoir votre réponse. Duplantis, fais les boîtes.

PIERRE. — Merci, madame Duplantis, je vas aider votre mari...

SCÈNE IV.

M. DUPLANTIS, PIERRE, LOLO.

DUPLANTIS (compant du papier pour les Loïtes). — C'est un fond une femme bien serviable que ma femme.

PIERRE (de même). — A qui la dites-vous ?

DUPLANTIS (à Lolo). — Qu'est-ce que tu farfouille dans la commode, Lolo ?

LOLO. — Je cherche un prince.

DUPLANTIS. — T'as fini ton roi déjà ?

PIERRE. — Que voulez-vous, s'il n'a pas déjeuné, cet enfant ?

LOLO (épouanté). — En y'a un... Duc, duc ; d'au, d'au, male. Oh ! le d'Aumale ! Est-il gentil !... Gobe ! gobe !

DUPLANTIS. — Ne prends que les enissos, Lolo ; allons donc, ne sois donc pas ainsi sur la bouche dès le matin.

PIERRE. — Vous accepterez de venir tout à l'heure chez le marchand de vin...

DUPLANTIS. — Avec plaisir.

SCÈNE V.

DUPLANTIS, PIERRE, LOLO, MADAME DUPLANTIS.

MADAME DUPLANTIS (forieuse). — Quelle horreur ! quelle abomination ! Un jour de jour de l'an laisser des escaliers dans des états pareils !... Duplantis, tu mériterais qu'on nous mette à la porte. Nous n'aurons pas d'étrénnes, c'est sûr, nous n'en aurons pas.

DUPLANTIS. — Traiter d'abomination un homme qui a frotté cent dix-sept marches !

MADAME DUPLANTIS. — Frotté ! l'appelles ça frotté !... parce que c'es t'allé hier à la Galie avec quelque... Oh !... tu n'as pas la force de frotter tes escaliers aujourd'hui, vieux oie !

PIERRE, s'interposant. Mame Duplantis, c'est rien !... Monsieur Duplantis...

MADAME DUPLANTIS (pleurant). — Ah ! monsieur Pierre, je suis le malheureux même avec cet homme-là !

DUPLANTIS. — Allons donc, on m'a médié à ton égard... J'ai été seul et unique à la Galie, et tant qu'aux escaliers, j'y ai sué le meilleur de mon sang.

MADAME DUPLANTIS. — Ta rampe n'est pas essuyée !... Donne-moi le torchon ; donne donc, puisqu'il faut que je fasse tout... Lolo, veille au cordon ; ton père est insuffisant ! Mon garçon, faut penser à gagner notre vie.

PIERRE. — Allons, mame Duplantis, ne vous fâchez pas. Monsieur Duplantis était un peu fatigué. Tenez... j'ai ma journée...

DUPLANTIS. — Est-ce que tu n'es pas en maison ?

PIERRE. — Mon Dieu, non ; je suis resté frotter au mois, et si vous avez votre brosse, je vais vous donner un petit coup de main.

DUPLANTIS (avec grâce). — Ou plutôt un petit coup de pied.

MADAME DUPLANTIS (minaudant). — Allons, allons, monsieur Duplantis, on sait que vous avez du l'esprit. Eh bien ! soit, Pierre, soit... Je monte chez Mme Duhamel.

PIERRE (prenant les broses, etc.). — C'est ça, service pour service.

DUPLANTIS (bas). — Dépêche-toi, nous filerons un chassé chez le marchand de vin.

MADAME DUPLANTIS, (bas). — Je vais parler pour toi à Mme Duhamel... Tu rentreras.

LOLO (étouffant). — Papa... c'est embêtant, rien que du pain d'épice. UNE VOIX EN DEHORS. — Si on vient demander ma femme, vous direz que je n'y suis pas.

PIERRE. — Qui donc ça, monsieur Duplantis ?

DUPLANTIS. — Hé ! c'est M. Grumelot, le mari de la danseuse de l'Opéra, du second, dont on dit que M. Duhamel...

MADAME DUPLANTIS (du haut de l'escalier). — As-tu fini de bavarder là bas ? Pierre, allons donc ; vous êtes aussi cancanier que lui.

PREMIER ÉTAGE.

Le Salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DUHAMEL, URSULE.

MADAME DUHAMEL (un calepin à la main). — Tout ce que j'ai demandé est-il arrivé ?

URSULE. — Oui, madame.

MADAME DUHAMEL (lisant sur son calepin). — Voyons si rien n'y manque... — C'est bien, très bien ! A propos, je n'ai rien pour ce jeune musicien qui vient accompagner chez moi, et que m'a procuré M. d'Arnelles.

URSULE. — Ah ! M. Léon ?... qui donne aussi des leçons de chant à Mme Grumelot.

MADAME DUHAMEL. — Vous êtes folle... une danseuse...

URSULE. — C'est tout de même ; il roucoule avec Mme Silvia, comme elle s'appelle sur l'affiche...

MADAME DUHAMEL (étonnée). — Silvia ! dites-vous ? Cette Mme Grumelot n'est autre que la danseuse de l'Opéra, Silvia ?... que M. Du... (Elle se contient.)

URSULE. — Oui, madame.

MADAME DUHAMEL (à part). — C'est une indignité ! (Haut.) Qu'ou ne prononce jamais le nom de cette femme devant moi... (À part.) Ah ! quelle insulte, monsieur ! quelle insulte !

SCÈNE II.

MADAME DUHAMEL, URSULE, ANATOLE.

ANATOLE. — Bonjour, maman, bonjour.

MADAME DUHAMEL. — Tu arrives seulement de chez ta marraine ?

ANATOLE. — Non, maman ; je ne te croyais pas levée, et je suis entré chez papa qui m'a donné mes étrennes.

MADAME DUHAMEL. — Voyons, mon ami...

ANATOLE. — C'est dans ma chambre ; un La Harpe et un Anacharsis.

MADAME DUHAMEL. — Ton papa a raison ; tu vas avoir bientôt huit ans, il est temps de l'occuper de choses utiles.

ANATOLE. — Oui, maman.

MADAME DUHAMEL. — J'ai aussi mes petites étrennes pour toi... Regarde !

ANATOLE. — Ah ! un cheval à bascule !... Il est plus grand que celui d'Alfred. Ah ! maman, je te remercie bien. (Il grimpe sur le cheval.)

MADAME DUHAMEL. — Prends garde de te blesser.

ANATOLE (à cheval). — Ah ! ah ! maman... Oh ! oh ! petit... Maman, j'ai rencontré dans la salle à manger... Au galop ! hait. Madame Duplantis qui... En avant ! (Il contrefait le trompette.) Pux pu pu tux tu pu tu... Elle vous attend depuis une heure. Mort ! tux tux tux tu tux tu.

MADAME DUHAMEL (assise au coin du feu). — Ursule, vous ne m'avez point dit cela.

URSULE. — Madame, les portiers sont si insubvenables... les jours comme celui-ci...

MADAME DUHAMEL. — Ce n'est pas votre affaire... Faites entrer.

(Ursule sort.)

ANATOLE (descendant de cheval). — Maman, ah ! je suis bien fatigué ! Fais-moi voir tes étrennes.

MADAME DUHAMEL. — Regarde, mon ami, mais ne touche pas à cet album qui est sur mon piano.

ANATOLE. — Tiens ! il est tout pareil à celui que M. d'Arnelles avait l'autre jour.

MADAME DUHAMEL. — Comment, Anatole, d'où savez-vous ?...

ANATOLE. — Maman, j'ai rencontré l'autre semaine M. d'Arnelles chez M. Gavarni, et il y avait un album tout pareil à M. Gavarni faisait une peinture.

MADAME DUHAMEL. — Anatole, il est inutile de dire ces choses-là... Vous êtes déjà d'un âge à être discret... (Elle l'embrasse.) Tiens, prends ce sac de bonbons sur l'étagère ; prends, mon ami...

ANATOLE. — Oui, maman.

SCÈNE III.

MADAME DUPLANTIS, MADAME DUHAMEL, ANATOLE.

MADAME DUPLANTIS. — Je me suis permise, madame, de venir vous offrir mes respects et mes souhaits...

MADAME DUHAMEL. — C'est bien. Je suis bien aise de vous voir, pour vous dire que je suis bien contente de la manière dont vous tenez la maison.

MADAME DUPLANTIS. — Dame, madame, ce n'est pas si bien que ce pourrait être, parce que, voyez-vous, madame, une femme a beau faire, elle n'a pas la force d'un homme... dame ! mais je fais tout ce que je peux.

MADAME DUHAMEL. — Votre mari ne travaille donc pas ?

MADAME DUPLANTIS. — Dame, madame, je ne suis pas ici pour accuser mon mari ; mais il se fait vieux beaucoup...

MADAME DUHAMEL. — N'avez-vous pas, l'année dernière, un garçon de service ?

MADAME DUPLANTIS. — Oui, madame... pour les gros ouvrages... où mon mari ne pouvait pas suffire.

MADAME DUHAMEL. — Pourquoi l'avoir renvoyé ? Vos gages et vos profits sont assez considérables.

MADAME DUPLANTIS (hésitant). — Ah ! voyez-vous, c'est une histoire... On a fait des cançons sur lui, parce que Pierre, voyez-vous, madame, Pierre, n'a que vingt-cinq ans, et, voyez-vous, madame, mon mari l'a renvoyé.

MADAME DUHAMEL (sévèrement). — Ah ! je comprends ; c'est trop juste, et j'espère que depuis ce temps vous n'avez plus reçu ce jeune homme ?

MADAME DUPLANTIS. — Pardon, madame, je l'ai revu.

MADAME DUHAMEL (plus sévèrement). — Comment! vous avez osé?...
MADAME DUPLANTIS (tirant un paquet de sa poche). — Hélas! tout à l'heure, où il m'a remis pour vous ce petit paquet, de la part de M. d'Arnelles.

MADAME DUHAMEL (d'un ton très radouci). — Ah! pour moi? C'est bien! c'est très bien... Donnez. (Elle défait le paquet.) Enfin, les lettres!... (Elle les parcourt avec des signes d'indignation, pendant qu'Anatole montre à Mme Duplantis ses joues.)

ANATOLE. — Vous donnerez ces bonsbons-là à Lolo, de ma part.
MADAME DUPLANTIS. — Oui, monsieur Anatole. Vous êtes bien gentil.
MADAME DUHAMEL (à part). — Ah! une lettre de Fernand...
« Voici les lettres de votre mari à Silvia, que Léon a obtenues d'elle, et que j'ai su lui arracher. N'oubliez pas que j'ai juré d'être discret, et que je les ai demandées seulement pour en rire avec quelques amis à un déjeuner de garçons. Soyez sage et prudente, et souvenez-vous que notre avenir est dans vos mains. Ma vie est à vous. A bientôt. » (Elle jette la lettre au feu, se retourne et voit Mme Duplantis.)
Ah! madame Duplantis, vous êtes encore là?... Qu'attendez-vous donc?

MADAME DUPLANTIS. — La réponse pour le commissionnaire.
MADAME DUHAMEL. — Quel commissionnaire?
MADAME DUPLANTIS. — Pierre, celui qui était l'an dernier chez nous, et qui vient de porter le petit paquet... de la part de M. d'Arnelles.
MADAME DUHAMEL. — Bien... je me rappelle... Dites-lui que je m'engage à la faire renvoyer chez moi; j'en parlerai à votre mari...

MADAME DUPLANTIS. — Merci, madame.
MADAME DUHAMEL. — A propos, quel est ce monsieur Grumelot qui a pris le petit appartement du second?

MADAME DUPLANTIS (souriant). — Ah! madame... sa femme est danseuse... je le sais, parce qu'elle m'a donné des billets; car, quand ils sont venus louer, monsieur ne nous a pas envoyés aux renseignements comme d'ordinaire... D'ailleurs, ils ont payé six mois d'avance.

MADAME DUHAMEL. — A vous?
MADAME DUPLANTIS. — Non, Madame... Tout ce que je sais, c'est qu'ils ont quittance de monsieur... ils me l'ont montré.

MADAME DUHAMEL. — C'est bien... Je n'oublierai pas votre protégé... J'entends M. Duhamel, Anatole, laissez-moi... va jouer dans la bibliothèque. (Madame Duplantis et Anatole sortent.)

SCÈNE IV.

MADAME DUHAMEL, puis M. DUHAMEL.

(Madame Duhamel cache son visage dans son mouchoir, la tête appuyée sur une main; de l'autre, elle tient les lettres, qu'elle cache avec précaution dès qu'elle entend la voix de son mari.)

M. DUHAMEL. — Bonjour, ma chère amie... Déjà levée!
MADAME DUHAMEL (sortant soudainement de sa rêverie, et s'essuyant les yeux). — Pardon, monsieur, pardon; je ne vous avais pas entendu. — (M. Duhamel veut l'embrasser; elle détourne la tête avec un soupir.)

M. DUHAMEL. — Eh bien, Blanche! c'est ainsi que vous me recevez aujourd'hui? Ah! ce n'est pas bien... Vous me haïssez donc beaucoup!

MADAME DUHAMEL (avec une voix douce et douloureuse). — Moi, monsieur! vraiment non... mais j'ai mal dormi... je souffre beaucoup depuis quelque temps.

M. DUHAMEL (avec empressement). — Mais, mon Dieu! ma chère amie, qui peut vous affecter à ce point?

MADAME DUHAMEL (avec une légère impatience). — Non, non, monsieur, ne parlons pas de moi... Laissons ce sujet... je ne me plains pas... parlons de vous, mon ami... Vous avez été faire des visites? vous êtes sorti.

M. DUHAMEL. — Pour vous seule... les étreintes sont d'un difficile cette année... on ne sait que donner... Leblanc n'a rien. Susse n'a que des vieilleries... le gothique date de quatre ans, et puis cela sent la cour de Charles X en diable... revenir aux antiques de la république, c'est aller un peu vite... enfin je ne savais que choisir, lorsque la loi sur la liste civile m'a décidé. Dix-huit millions! sans maison militaire, ni train de chasse, et à un roi économe! on peut encore avoir une fort belle cour avec cela, et j'ai pensé qu'une parure ne serait pas sans à-propos.

MADAME DUHAMEL (distracte). — Oui vraiment... tout cela est beau... trop beau... Merci, monsieur. N'allez-vous pas chez le roi avec vos collègues?...
M. DUHAMEL. — Oui, vraiment, ma chère, et même j'ai donné à M. le premier président quelques idées. Ah! vous n'avez peut-être pas remarqué que, jusqu'à ce jour, on a appelé le roi seulement: Sire; il me semble que ce serait fort adroit d'être les premiers à lui dire: Votre Majesté.

MADAME DUHAMEL (souponnant et sans écouter son mari). — Ah! quel jour! quelle différence!
M. DUHAMEL. — Vous ne m'écoutez pas, ma chère amie, vous êtes souffrante?

MADAME DUHAMEL (avec un commencement d'impatience). — Non, monsieur; ne me forcez pas à parler.

M. DUHAMEL. — Certes, je ne prétends pas, madame.
MADAME DUHAMEL (s'animant). — Vous m'y forcerez, monsieur, et bien malgré moi!

M. DUHAMEL. — Je respecte vos secrets à coup sûr.
MADAME DUHAMEL (se levant). — Vous le voulez, monsieur, vous l'exi-

gez, je parlerai donc! D'ailleurs, il y a assez long-temps que je souffre de vos indignités.

M. DUHAMEL. — Mes indignités, madame! cette expression!
MADAME DUHAMEL. — On n'outrage pas une femme comme vous lo faites! Quelle est cette fille que vous logez dans votre maison?

M. DUHAMEL (troublé). — Quelle fille, madame? je ne comprends pas.
MADAME DUHAMEL. — Quelle fille!... une madame... Ah! son nom est sale à prononcer! une fille de l'Opéra!... une maîtresse, enfin.

M. DUHAMEL. — Blanche? Quelle folie! peux-tu croire que mon cœur...

MADAME DUHAMEL. — Votre cœur, monsieur? Ah! vous en aviez un digne de comprendre le mien, quand vous me disiez: Si jamais je te trahis, venge-toi, je ne saurais jamais l'en vouloir! vous m'aimiez alors.

M. DUHAMEL. — Mais, ma chère amie, vous écoutez les calomnies, des bruits absurdes qui ne devraient pas même vous arriver.

MADAME DUHAMEL. — Non, monsieur, je ne suis pas comme vous. le propos d'un sot ou d'une rivale ne me suffit pas pour vous soupçonner, il me faut des preuves... et... malheureusement... Ah! monsieur... elles ne vous honorent pas?...

M. DUHAMEL. — Que dites-vous, madame? je veux savoir...
MADAME DUHAMEL. — Je les ai attendues bien long-temps sans me plaindre, et vous, pendant ce temps, comment m'avez-vous traitée? me laissant dans la solitude, et n'occupant les instants que vous passez près de moi... qu'à déplaîre aux gens que je recevais... enfin, je suis seule...

M. DUHAMEL. — Voici qui est d'une injustice, ma chère amie!...
MADAME DUHAMEL. — Comment, monsieur, d'une injustice! Et M. d'Arnelles, de lui avez-vous pas interdit votre maison?

M. DUHAMEL (vivement). — Pour M. d'Arnelles, madame, vous trouvez bon que je ne le reçoive pas; il était près de vous d'une assiduité!... Madame, tout le monde en parlait... C'est de votre faute... Il n'y a pas jusqu'à un député qui s'en est aperçu, et qui me l'a dit.

MADAME DUHAMEL. — Une sottise à ajouter aux autres; en quoi voient-ils clair, ces messieurs? Mais enfin, il est vrai que votre tyrannie m'a privée de la présence d'une personne qui me convenait.

M. DUHAMEL. — Vous l'aimiez, madame?

MADAME DUHAMEL. — Que je l'aimasse ou non, il vous déplaisait, monsieur, et c'était déjà quelque chose; il excitait votre jalousie, c'était beaucoup! Enfin, c'était une distraction.

M. DUHAMEL. — Je vous donnerai toutes celles que vous pourrez désirer.

MADAME DUHAMEL. — Je n'en veux pas, monsieur; ce que je veux, c'est la considération que vous devez à votre femme. En éloignant M. d'Arnelles, vous avez fait naître des soupçons, tenir des propos qui me compromettent à jamais. On nous dit brouillés... on dit qu'il m'abandonne. Ah! comment pouvez-vous entendre tout cela sans rougir?

M. DUHAMEL. — Mais, madame, vous voyez M. d'Arnelles dans le monde; il vous parle; que faut-il de plus? Et même il vous parle beaucoup trop.

MADAME DUHAMEL. — C'est juste, monsieur, il me parle beaucoup trop; puisqu'il n'est pas reçu chez moi, que voulez-vous qu'on en pense? tandis que s'il venait ici comme autrefois, s'il était admis dans notre intimité, eh bien! c'est un ami, dirait-on, dont la causerie nous plaît... c'est une compagnie qu'on préfère... Ce serait beaucoup plus décent, monsieur... oui, beaucoup plus décent!

M. DUHAMEL. — Vous n'espérez pas sans doute que je ferais...

MADAME DUHAMEL. — Monsieur, je pourrais l'inviter chez moi, sans votre consentement; mais, comme je ne veux pas suivre votre exemple, comme je ne veux pas manquer d'égards envers vous, j'exige absolument que vous me permettiez de le recevoir.

M. DUHAMEL. — Ah! madame! voilà une exigence d'une nature...

MADAME DUHAMEL. — Faut-il que je prie Mme Silvia de vous en prier?

M. DUHAMEL. — Mais, madame...

MADAME DUHAMEL. — Eh bien! monsieur, puisque vous persistez dans l'odieux système de tyrannie que vous avez adopté, je saurai prendre mon parti. Aujourd'hui même, une demande en séparation adressée à M. le procureur du roi...

M. DUHAMEL. — Qu'est-ce à dire, madame! un scandale affreux; moi, conseiller à la cour royale, vous n'y pensez pas!

MADAME DUHAMEL (montrant une lettre). — M. le conseiller à la cour royale y pensait-il, lorsqu'il écrivait... (lisant l'adresse) « à Mme Grumelot? » (Elle ouvre la lettre.) Cher poulet, je l'envoie le compte ac- » quitté de la marchande de modes... »

M. DUHAMEL. — Grand Dieu! madame, ces lettres... Qui a pu?... D'où tenez-vous?...

MADAME DUHAMEL. — Et pour tout ce que j'ai souffert, pour vous rendre ces lettres qui vous prouveraient à jamais, je vous demande le droit de recevoir chez moi quelques amis, et vous me le refusez!

M. DUHAMEL. — Ah! mon Dieu! recevez qui vous voudrez, chère Blanche; suis-je jaloux? en ai-je le droit? N'avez-vous pas un thé ce soir?... Eh bien! je verrai avec plaisir cesser tous les propos sur M. d'Arnelles... écoutez-lui.

MADAME DUHAMEL. — Je ne le puis... C'est vous, monsieur, qui devez réparer une impolitesse dont j'aurais été incapable. Une lettre de moi ne peut suffire à M. d'Arnelles; il a trop le sentiment des convenances pour s'y rendre.

M. DUHAMEL. — C'est me réduire à une extrémité!...

MADAME DUHAMEL. — Une lettre d'invitation seulement... Tenez, voici la clé de mon secrétaire. (M. Duhamel s'assied et écrit.)

M. DUHAMEL (après avoir écrit). — Voici, chère Blanche... Que désirez-vous encore ?

MADAME DUHAMEL (très affectueusement). — Votre estime, votre amitié, monsieur... Je mettrai l'adresse, adieu... Tenez... (elle lui donne le paquet de lettres) je vous pardonne.

M. DUHAMEL. — Je ne le mérite pas. A ce soir. (Il lui baise la main.)

(Madame Duhamel sonne, son mari sort, et Ursule entre.)

MADAME DUHAMEL. — A ce soir. (À Ursule.) Envoyez cette lettre.

URSULE. — Par Joseph? Il sait l'adresse.

MADAME DUHAMEL (se repentant et souriant). — Non, remettez-la à un commissionnaire qui est chez madame Duplantis. Dites-lui que c'est la réponse à son paquet.

TROISIÈME ÉTAGE.

La Chambre à coucher.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUGUSTE, MARIANNE.

GUGUSTE. — Je veux mon pantalon neuf et mes souliers de bal.

MARIANNE. — Par la boue qui fait, monsieur Gugus, c'est pas raisonnable.

GUGUSTE. — Que vous êtes bête, Marianne! comme si j'allais à pied quand je vais chez papa l'lecteur.

MARIANNE. — Qu'est-ce que vous dites là, monsieur ?

GUGUSTE. — Dans le faubourg Saint-Germain, un hôtel superbe; comme si on entrerait là avec des souliers croûtés.

MARIANNE. — Mais c'est M. Grumelot qui est votre papa.

GUGUSTE. — Ah! oui, mon second! Ah! le vieux jobard. Je le hais-ti.

MARIANNE. — On sonne, c'est peut-être lui qui rentre.

GUGUSTE. — Oh bien maman; qui est sortie après lui. (Marianne va ouvrir. Gustave s'habille, et en se regardant dans la glace, il recule et marche sur les pieds de M. Grumelot qui entre.)

SCÈNE II.

GRUMELOT, GUGUSTE.

GRUMELOT (vivement). — Tu ne peux pas faire attention, petit imbécile.

GUGUSTE. — Est-ce que je vous voyais, moi? Fallait regarder.

GRUMELOT. — Où est ta mère ?

GUGUSTE. — Est-ce que je sais, moi? Fallait lui demander, vous le sauriez.

GRUMELOT. — Elle est sortie. ta mère ?

GUGUSTE. — Qu'est-ce que ça me fait, moi? Fallait rester, vous l'auriez vue.

GRUMELOT. — Guguste, sur quelle étoile as-tu marché en te levant? Tâche d'être poli un peu, et réponds, méchant drôle.

GUGUSTE. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise; maman est sortie; voilà tout, et elle va revenir pour m'emmener.

GRUMELOT. — Où ça, monsieur? où ça ?

GUGUSTE. — Ah! vous m'embêtez joliment! Où je veux donc!

GRUMELOT. — Ah! c'est ainsi que tu réponds, polisson!

GUGUSTE (le menaçant). — Ne m'appellez pas polisson! Encore... Peut-être...

GRUMELOT. — Ah! polisson, tu me menaces, polisson... polisson... polisson!

GUGUSTE. — Ah! vieille carcasse!

GRUMELOT. — Comment dis-tu?

GUGUSTE. — Vieille carcasse!... vieille co...

GRUMELOT (lui donnant un soufflet). Tiens, voilà pour toi, petit insolent.

GUGUSTE (criant et pleurant). A l'assassin! à la garde! à l'assassin!

SCÈNE III.

GUGUSTE, GRUMELOT, SILVIA.

SILVIA (accourant). — Ah! quelle horreur! monsieur Grumelot; quelle infamie! Un homme de votre classe battre un enfant comme celui-là!

GRUMELOT (furieux). — Votre fils est horrible en paroles.

GUGUSTE (criant). — Il m'a cassé une jambe! ah!... ah! ah!

SILVIA. — Monstre de brutal! allez... Viens ici... pauvre ami!... C'est à peine s'il peut marcher, cet enfant.

GUGUSTE (sanglotant). — Ah! ah!... Maman... c'est parce que je voulais vous défendre.

GRUMELOT. — Ah! par exemple, celui-là est un peu fort... Il m'a appelé vieux co...

SILVIA. — Taisez-vous... Il a raison cet enfant... Un homme comme vous, battre le fils d'un duc et pair!... Ne pas mieux se connaître! Si vous aviez peur de lui sans de cœur, vous lui demanderiez pardon.

GRUMELOT. — Par exemple, j'aimerais mieux... voyez-vous... Ah! mais... Oh!...

SILVIA. — Quoi! vous aimeriez mieux?... Monsieur Grumelot, vous allez demander excuse à cet enfant tout de suite.

GRUMELOT. — Madame Grumelot... c'est un caprice.

SILVIA. — C'est comme ça... Vous vous passez bien les vôtres, vous.

GRUMELOT. — Moi, des caprices! quelle bêtise!

SILVIA. — Pas si bêtise, vous vous êtes bien passé celui de m'épouser! Il faut que je me venge à mon tour.

GRUMELOT. — Qu'est-ce à dire, madame Grumelot ?

SILVIA. — Que m'avez-vous promis en m'épousant? Que vous ne seriez point jaloux ni tyran, que vous aimeriez cet enfant comme s'il était le votre, que je ferais ce que je voudrais.

GRUMELOT (s'empourtant). — Et vous, que ne deviez-vous pas faire, jour de Dieu! Que, par votre protection, je pourrais quitter mon bureau de loterie et entrer à l'Opéra en qualité de haute-contre dans les chœurs. Ce n'est pas la voix qui me manque, écoutez plutôt... (Il chante.) Do, mi, sol, do; ce n'est pas la méthode, voici... (Il chante.)

Le fils des dieux, le successeur d'Alcide,

Thésée, etc.

C'est attaqué; et pourtant voilà trois ans que je suis dans les surnuméraires? Je n'ai pas manqué un concours; où en suis-je? A m'entendre dieter des ambes et des quaternes, tandis que vous passez des ronds de jambes. Non, madame Grumelot, c'est insupportable, je ne peux pas vivre comme ça; il faut que ça finisse.

SILVIA (calme). — Eh! comment ça doit-il finir, monsieur Grumelot ?

GRUMELOT (embarrassé). — Ça doit finir... ça doit finir, enfin...

SILVIA. — Que vous allez vous taire. Voici M. Duhamel, je l'entends. Mais je vous repincerai plus tard, mon cher ami. Guguste, va à la cuisine, et ne tache pas tes effets.

SCÈNE IV.

GRUMELOT, SILVIA, DUHAMEL.

DUHAMEL. — Eh! monsieur Grumelot ici! Vous êtes paresseux, voisin; vous n'avez pas encore fait vos visites... Bonjour, belle dame.

GRUMELOT. — Pardon, monsieur le conseiller; je suis même rentré...

DUHAMEL. — Diable! vous êtes d'une activité... (Bas à Silvia.) Il faut que je vous parle...

SILVIA. — Ah! mon ami, tu ne nous persuaderas pas que tu as été partout.

GRUMELOT (complant). — Partout... Chez Mme Dehuis... M. et Mme Daligé, M. et Mme...

SILVIA. — Tu n'as pas été chez M. Maze remettre ma carte ?

GRUMELOT. — En sortant d'ici.

SILVIA. — Chez M. Lubert ?

GRUMELOT. — Ah! diable, j'ai oublié.

DUHAMEL. — C'est important, le directeur!

GRUMELOT. — Mais on dit qu'il s'en va...

DUHAMEL. — Mais il peut rester... D'ailleurs, on connaît les noms de ceux qui demandent sa place...

GRUMELOT. — Oui, oui, je sais; monsieur...

DUHAMEL (l'interrompant). — Vous seriez bien d'aller remettre une carte chez chacun d'eux.

GRUMELOT. — Mais ils sont trente au moins.

DUHAMEL. — C'est bien peu pour une place!.. D'ailleurs, ma voiture est à vos ordres, usez-en librement.

GRUMELOT. — Ah! monsieur le conseiller...

SILVIA. — Oui, mon ami... Va... Songe que j'attends la voiture pour aller faire une visite avec Guguste.

GRUMELOT. — Oui, chère amie... (Il sort.)

SCÈNE V.

SILVIA, DUHAMEL.

DUHAMEL. — Quelle est cette visite, Silvia ?

SILVIA. — Vous le savez bien... C'est Guguste que cela regarde... Son père désire le voir dans ces jours prochains.

DUHAMEL. — C'est bon... Parlons d'autre chose, ma chère... Voyez ces lettres.

SILVIA. — Grand Dieu! qui vous les a remises?... Ne croyez pas, monsieur... Ah! l'on vous a trompé. (A part.) Peirde Léon! c'est pour ça qu'il me les demandait.

DUHAMEL. — Non, je ne crois pas que vous en ayez abusé; mais enfin comment sont-elles sorties de vos mains ?

SILVIA. — Ah! mon Dieu!... un hasard bien inouï... Dans un premier mouvement de trouble... surprise par mon mari... (A part.) Léon, tu me le paieras!

DUHAMEL. — Enfin?...

SILVIA. — C'est une imprudence que je n'ai pas osé vous avouer...

DUHAMEL. — Expliquez-vous ?

SILVIA. — Un jour, je les relisais, car c'est mon seul bonheur quand vous n'êtes pas là, mon ami... Je les relisais, vos lettres; elles sont si spirituelles! c'est ma lecture favorite!... lorsque mon mari entra furtivement et voulut me les arracher. Je les défendis... c'est mon bien le plus cher!... Enfin, il voulut savoir de qui étaient ces lettres, et plutôt que d'avouer mon secret, jo dis, sans y réfléchir, qu'elles étaient de M. Léon...

DUHAMEL. — Ce jeune musicien qui vous donnait des leçons de chant? Un aimable jeune homme.

SILVIA. — Je m'en croyais quitte... Mais voilà Léon qui entre au moment même; M. Grumelot lui fait une scène affreuse et me commande de lui rendre ses lettres. J'avais tellement perdu la tête, que je les lui donne, et...

DUHAMEL. — M. Léon n'est-il pas l'ami de M. d'Arnelles?

SILVIA. — Oui... oui... certainement...

DUHAMEL. — Ah! je commence à comprendre... d'où ma femme les tenait.

SILVIA (à part). — Je commence à comprendre aussi...

DUHAMEL. — Enfin, qu'est-il arrivé?

SILVIA. — Que je n'ai pas pu ravoir mes lettres. M. Grumelot n'a plus voulu permettre à Léon de me continuer ses leçons. Je ne l'ai pas revu. Pourtant voilà M. Léon qui va faire jouer un ballet. Je n'aurai pas de rôle! Et puis, ma santé se délabre: il faudra que je quitte bientôt la danse pour le chant. Voyez, mon ami, si je vous aime! c'est la peur de vous compromettre qui me fait manquer ma carrière... Voilà.

DUHAMEL. — D'ailleurs, ce jeune homme peut parler... Il serait prudent de le voir pour le faire taire.

SILVIA. — Vous ne le pouvez pas... Et moi, je ne sais comment...

DUHAMEL. — Mais il faudra qu'il revienne ici... Il faut que vous repreniez nos leçons de chant...

SILVIA (avec âme). — J'aurai un talent de plus pour vous plaire.

DUHAMEL (l'embrassant). — Ah! tu le plus grand de tous, ange! c'est que je t'aime.

SILVIA. — Chut! mon mari...

SCÈNE VI.

DUHAMEL, SILVIA, GRUMELOT.

GRUMELOT. — Je n'ai pas été long, j'espère?

DUHAMEL. — C'est que j'ai d'excellens chevaux, n'est-ce pas, M. Grumelot?

SILVIA. — Je vais profiter de ce qu'ils sont échauffés... Je vous les laisse messieurs... (Elle sort et appelle :) Guguste!;

SCÈNE VII.

DUHAMEL, GRUMELOT.

DUHAMEL. — Eh bien Grumelot, les étrennes... Que donnez-vous à madame, cette année?

GRUMELOT. — Ma foi, monsieur le conseiller, j'ai acheté une douzaine de couteaux à bascule, qui lui feront, je l'espère, grand plaisir.

DUHAMEL. — Sans doute, mais à votre place, je voudrais lui faire une galanterie plus utile et d'autant plus agréable, que ce ne sera pas l'affaire d'un jour.

GRUMELOT. — Je suis à vos ordres, monsieur le conseiller, que puis-je faire pour ma femme?

DUHAMEL. — Votre femme est une charmante danseuse. Mais c'est un état fatigant... Elle a une jolie voix... elle a l'habitude de la scène, et avec quelques leçons vous en feriez une actrice fort distinguée; je lui donnerais un maître de musique.

GRUMELOT. — C'est ce que je me suis toujours dit; mais c'est si cher, les maîtres de chant...

DUHAMEL. — Ce n'est pas là une difficulté, entre bons voisins! Mais n'aviez-vous pas, il y a quelques mois, un certain musicien?

GRUMELOT. — Ah! oui, M. Léon...

DUHAMEL. — Il ne devrait pas être cher, un débutant!

GRUMELOT. — A trois heures de tête-à-tête le cachet... merci, le débutant.

DUHAMEL. — Allons, monsieur Grumelot, n'allez-vous pas être jaloux...

GRUMELOT. — C'est qu'un soir je l'ai surpris...

DUHAMEL. — Oui, des lettres...

GRUMELOT. — Sans lettres, je n'ai pas vu les lettres.

DUHAMEL. — Je sais que vous avez eu la délicatesse de ne pas les lire. C'est bien, monsieur Grumelot. Mais vous, de la jalousie!... c'est un enfantillage!

GRUMELOT. — Cependant, là, sur le piano, j'ai vu...

DUHAMEL. — Du trouble, de l'émotion! Que voulez-vous? une femme surprise... une scène... votre colère... Vous vous êtes trompé...

GRUMELOT. — C'est possible... Pourtant il me semble...

DUHAMEL (lui frappant sur le ventre). — Bon! Voisin, c'est une affaire arrangée... et si vous aviez besoin de quelque argent, je suis là. (Il lui frappe sur le front.) Pauvre tête! ce jeune homme a une passion bien loth d'ici... gros jaloux.

GRUMELOT. — Vous en êtes sûr?

DUHAMEL. — Certain! Ma femme reçoit ce soir; il y viendra sans doute, car on fera un peu de musique. Je vous l'envierai.

GRUMELOT. — Que de complaisance!

DUHAMEL. — Mais ne me nommez pas en tout ceci... Il faut que ceci ait l'air de venir de vous... vis-à-vis de votre femme.

GRUMELOT (avec importance). — Certainement! ça lui sera bien plus agréable!

DUHAMEL. — Ce brave monsieur Grumelot, qui s'avait d'être jaloux. Riant.) Ah! ah! ah! ah! ah! Quelle folie pour un mari!

GRUMELOT (riant). — Quelle bêtise! monsieur le conseiller.

SCÈNE VIII.

DUHAMEL, SILVIA, GRUMELOT.

SILVIA. — Encore ensemble, messieurs! Quelle gaîté!

GRUMELOT (bas à Silvia). — Je te promets une surprise.

DUHAMEL (de même). — C'est arrangé!

GRUMELOT (bas, serrant la main à sa femme). — M. Duhamel est un bien digne homme.

DUHAMEL (avec une fatuité de conseiller, bas et serrant la main à Silvia). — Ton mari n'est pas fort! ah! ah! ah! (Ils rient tous les trois avec extase.)

RECAPITULATION.

REZ-DE-CHAUSSÉE. — LA LOGE.

DUPLANTIS (au haut de la soupente). — Tirez donc le cordon, vous autres; voilà trois fois qu'on frappe.

PIERRE. — Dormez, monsieur Duplantis... C'est que le cordon manque quelquefois.

MADAME DUPLANTIS (à voix basse et émue). — C'est que tu n'es pas sage... Pierre.

(Deux jeunes gens passent.)

PREMIER ÉTAGE. — LE SALON.

(Il y a cercle chez M. Duhamel.)

UN DOMESTIQUE (annonçant). — Monsieur Fernand d'Arnelles!

SECOND ÉTAGE. — LA CHAMBRE A COUCHER.

SILVIA. — Demain à deux heures, n'est-ce pas, monsieur Léon, notre troisième leçon? (A M. Grumelot.) Ça ne vous ennuiera pas.

GRUMELOT. — C'est juste l'heure où je serai à mon bureau.

SILVIA. — C'est fâcheux.

TRIO NOCTURNE.

TROIS VOIX (sur le même diapason, à trois étages différents). — Enfin, je me suis donné mes étrennes.

MORALE.

Ce que femme veut
Son mari le veut.

Pardonnez les fautes de l'auteur.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

SAMUEL HERMANN.

M. le secrétaire intime de M. le directeur-général du théâtre de Dresde était un petit homme de médiocre tournure; d'une figure expressive, fort brune, un peu grêlée, l'œil vif, le nez plat, les cheveux rares, et le teint pâle; — en somme un assez laid personnage.

Vrai maraud sans feu ni lieu, dans l'origine, et ne possédant d'autre bien que la bénédiction de son père. La fortune en passant lui avait jeté un de ses sourires, et notre homme se réveilla quelque jour secrétaire privilégié d'un grand seigneur riche et magnifique, de M. le baron de V... directeur par désaveuement du grand théâtre de Dresde. Dès lors, il porta des manchettes et des culottes de soie, un frac à boutons d'or et l'épée au côté. Fin compère, d'ailleurs, il sut capter la confiance de son noble maître; et ce fut sur lui que roulèrent bientôt toutes les affaires intimes, intrigues, cabales, perfidies, requêtes au rebut, pièces refusées, actrices en faveur, danses à l'encau, complots de coulisses, bravos, sifflets, succès, chutes, *furor* et *fiasco*, toutes les destinées enfin de ce peuple jaloux, pétulant, quinteux et décollé du théâtre. Comme bien l'on pense, il acquit à ce métier une suffisance sans égale; il tranchait du ministre, tenait ses commérages pour affaires d'état, et avait si bon air à masser sa pincede de tabac d'Espagne dans sa boîte d'or, que M. le baron lui-même était impressionné.

Ce secrétaire intime, c'était moi.

Au fond, je n'étais pas mauvais, mais le pouvoir détraqua la tête et corromp l'esprit. Tant de pauvres artistes attendaient de moi leur avenir, tant de jolies femmes aiguisaient pour moi leurs plus séduisants regards, tant de hauts personnages, amoureux de ma *prima donna*, me

seraient la main et m'appelaient « mon cher », qu'à ma place l'ange Ithaphaël lui-même se serait laissé prendre à ces tentations du malin. Or, oin d'avoir rien de commun avec le moindre archange, je n'étais tout au plus que l'indigne emule du secrétaire fameux du duc d'Olivarez.

Je savais un peu de musique, mais j'étais faux comme Louis XV; en outre, j'avais étudié en France, d'où résultait que, sauf quelque lambeau de la Bauxe, épars dans ma mémoire, j'étais parfaitement étranger aux belles lettres. Cependant j'avais l'esprit juste, du goût naturel, de la sensibilité, et sans non importance, j'eusse peut-être acquis quelque mérite réel; mais bast! M. le baron lui-même en savait bien moins que moi!

Il fallait voir de quel œil superbe j'accueillis, ou plutôt je n'accueillis pas un tas de petites bonnes gens qui m'arrivaient à Dresde de tous les coins de l'Allemagne; les uns une tragédie dans la tête, les autres un opéra dans la poche, et tous l'escarcelle assez bien garnie d'illusions dorées. J'avais mes heures d'audience et mes huissiers introducteurs. Je recevais à moitié couché sur une ottomane, les jambes croisées devant une cheminée d'albâtre, l'œil somnolent et la main égarée sur le nœud de mon épée. J'ai déjà parlé de ma tabatière d'or ciselé.

Le requérant était debout et à distance. C'était tantôt un maître de chapelle de quelque principauté allemande, tant enfariné de ses succès de petite ville, en culotte noire, en habit noisette, avec double broche en fer de Berlin, ou bien un bon et naïf organiste de la Bohême, timide vieillard à l'œil baissé, les poches gonflées de symphonies, et parlant d'Haydn avec des larmes dans la voix. Moi je horgnais tout cela. Quelquefois je voyais apparaître un grand flandrin dont la crinière blonde ondoyait sur de robustes épaules, vêtu de velours râpé, coiffé d'une casquette microscopique et puant le tabac de Kanaster ou de Virginie. Celui-là, c'était un Schaller en herbe, et j'étais sûr qu'il avait toujours quelques *brigands* embusqués dans son portefeuille et prêts à me sauter dessus. Je ne vous dirai pas toutes les figures risibles, hétéroclites, bossassées, graves, byroniennes, sceptiques ou bêtes qui me passaient devant les yeux; à une seule m'est restée dans la mémoire, et pour de bonnes raisons que l'on saura plus tard.

Qu'on se représente une délicieuse tête blonde, enfouie entre un tricorne et un col enpêché; un corps d'enfant enserveli dans un habit bleuâtre, à pans gigantesques, par dessus un gilet à larges raies rouges et blancs, et puis une culotte taillée sans doute par le tailleur des Hapsbourg, et avec tout cela, une physionomie douce, sérieuse, de grands yeux bleus remplis de rêverie, un regard voilé, mais que traversaient parfois d'éblouissants éclairs. Il vint donc me dire qu'il était fils d'un comtrapuntiste de je ne sais où, et me présenta un opéra des a façon, musique et vers, tout en se recommandant du chevalier de V..., le fils du baron, un capitaine aux gardes qu'il avait quelque peu connu dans la petite ville d'où il arrivait.

Or, c'était une grande maladresse de la part de cet enfant, d'invoquer auprès de moi le nom du chevalier; car je détestais cordialement le fils chéri de mon maître; et si son grade de capitaine aux gardes ne l'eût pas tenu la plus grande partie de son temps éloigné de Dresde, j'aurais, je crois, donné ma démission, plutôt que de vivre dans le voisinage de ce fat et impertinent personnage. En conséquence, je pris un air glacial, et je débâtai à mon petit *maestro* une foule d'énormités que le pauvre garçon avala les yeux baissés. Puis, quand je l'eus bien chapitré sur le danger des illusions en matière de gloire, sur les difficultés sans nombre de parvenir, sur le déluge de pièces dont nous étions inondés, sur le mauvais goût des provinces et sur mille autres choses, je résolus de me débarrasser de l'innocent par un coup de tonnerre.

— Et enfin, lui dis-je en terminant, vous n'avez pas songé aux obstacles matériels. Croyez-vous que, même pour soumettre votre volumineuse partition à l'examen du comité, il ne faille pas risquer des frais considérables? La copie seule des rôles, des chœurs et des parties d'orchestre coûtera de grandes sommes. Or, nous ne faisons de pareilles avances qu'à des hommes connus, des réputation établies, nous ne jouons qu'à coup sûr, et c'est là une règle invariable que nous dictent nos plus simples intérêts.

Ce raisonnement clair et serré ne souffrait guère de réplique; le jeune homme ne m'en fit qu'une.

— Je reviendrai, dit-il en reprenant son œuvre.

Il eut, en me disant cela, quelque chose de résigné dans le regard qui m'émut, et j'oubliai presque son malencontreux protecteur ainsi que la queue de son habit, en lui rendant d'un geste gracieux sa grave révérence.

Mais le moyen, je vous prie, de ressentir des impressions durables dans le chaos de choses sottes qu'on appelle un théâtre! J'oubliai bien vite mon singulier visiteur; les semaines s'écoulaient, et bientôt une autre aventure plus riche en émotions du cœur, vint se jeter à l'encontre de mes souvenirs.

Je sortais du théâtre. Bergami, notre *prima donna*, avait chanté le rôle d'Anna du *Don Juan*, et je regagnais mon logis encore sous l'impression de cette musique divine. Il faisait noir en diable; une pluie fine et perçante tombait avec cette persévérance imperturbable des petites pluies, et j'entremêlais de quelques boutades enragées les *Notte e giorno fatigar*, que je fredonnais en marchant, plongé dans mon manteau.

Arrivé près de mon hôtel, et au moment de saisir le marteau, je heurte quelque chose couché sur le pavé. Je pense que c'est quelque chien sans maître, et j'allais d'un coup de pied rappeler mon *lazzarone* au sentiment

des convenances, lorsqu'en y regardant mieux, je m'aperçois que c'est un être humain et que cet être est une femme. Je me baisse, j'essaie de la soulever, je lui parle; peine inutile; cette femme est morte ou évanouie. J'appelle aussitôt; je frappe, je jure, je demande des lumières; on accourt, et, à l'éclat des flambeaux, je puis voir que je tiens dans mes bras une admirable jeune fille, tout inondée d'un torrent de cheveux noirs qui s'étaient détachés dans sa chute.

Bien au monde n'est donc comme la pitié quand elle s'adresse à une jeune femme. La jeune fille fut bientôt transportée dans mon appartement, et je m'assurai, non sans en tressaillir de bonheur, que la vie commençait à renâtrer sous l'épiderme blanc et velouté de sa charmante figure. Ses vêtements étaient souillés de fange et traversés par la pluie; je la livrai aux soins de ma vieille gouvernante, qui la déshabilla, la mit dans son lit, et parvint à rappeler peu à peu l'existence chez cette pauvre et délicieuse enfant. On n'avait trouvé sur elle qu'un petit paquet de hardes, quelques florins, et un portefeuille fermé à clé. Du reste, pas le moindre indice, ni sur sa demeure, ni sur son nom, rien qui pût nous instruire de sa famille ou de ses amis, à supposer qu'elle en eût.

Je me couchai fort intrigué de ma trouvaille, et j'eus toute la nuit devant les yeux cette figure pâle et charmante, avec les franges d'ébène de ses grandes paupières abaissées et ses cheveux d'roulés.

Je me levai au jour, et je courus dans la chambre de ma vieille Berthe.

— A-t-elle dormi? a-t-elle parlé? lui demandai-je en allongant le cou vers les rideaux fermés.

La bonne vieille agita la tête, et, mettant un doigt sur sa bouche:

— Elle ne repose que depuis quelques heures; mais, hélas! je la crois folle, cette pauvre petite.

— Folle?... Que dites-vous là?... Folle!...

J'en faillis perdre moi-même la raison. Malgré les injonctions répétées de Berthe, je tirai doucement les rideaux et je vis en effet que le sommeil de ma jolie inconnue était rempli de trouble et de rêverie. Une teinte pourpre et marbrée colorait son visage, et ses lèvres agitées, mais sans voix, proféraient des paroles inaisissables, tandis que ses mains croisées par dessus sa tête tournoient, en se crispant, les tresses de ses cheveux. Quelle tête belle ainsi! Je m'enfuis épouvanté chez Lelio, le médecin du théâtre, que j'arrachai du lit et que j'amenaï bon gré mal gré vers ma jeune malade. Quand nous arrivâmes, elle était éveillée, et la vieille Berthe était en train de l'interroger.

— Voyons, ma fille, comment vous appelez-vous?

— Stéphanie, répondit-elle d'une voix douce et timbrée.

— Et d'où venez-vous? et où demeurez-vous? et que faites-vous à Dresde?

— Je cherche Samuel.

— Samuel qui?

— Samuel...

— N'a-t-il pas d'autre nom?

Mais la jeune fille ne répondit plus. Quelques mots sans suite moururent sur ses lèvres, et ses yeux devinrent fixes et brillèrent d'un inquiet éclat. Le médecin Lelio secoua la tête d'un air lugubre. Je ne respirai plus...

— Elle en mourra, me dit-il à voix basse, après avoir tenu quelques instans le bras de Stéphanie entre ses doigts.

— Mourir! vous êtes fou, Lelio! est-ce que l'on meurt aussi jeune et aussi belle?

Il me regarda avec un sourire triste et moqueur qui me traversa l'âme. Puis reportant les yeux sur Stéphanie qui continuait de mêler le nom de Samuel à des lambeaux d'idées incohérentes.

— Au fait, la *povera picciola* en sera peut-être quitte pour quelques jours de folie... La vie puise à tant de sources cachées... Qui sait! il se pourrait que l'amour veuille défendre cette belle enfant contre les atteintes de la mort... On est si fort quand on aime! Je pâlis. J'aurais préféré que le docteur eût à sa première idée, et je crois même que j'allais lui prouver, avec une certaine vivacité, qu'il n'avait pas le sens commun, lorsque la jeune fille poussa un cri d'horreur et cacha sa tête dans ses oreillers.

J'ignore par quelle impulsion sympathique je répondis par un autre cri.

Nous entendions sortir de sa poitrine des sanglots convulsifs qu'elle cherchait à comprimer de ses deux mains violemment enlacées sur sa bouche. C'était une scène déplorable. Tout à coup elle se dresse, l'œil ardent, la bouche frémissante:

— Walter! s'écrie-t-elle en me désignant de la main; Walter! je vous maudis... Non, non, je vous pardonne; vous m'épouvantez, vous me faites horreur... Ne voyez-vous pas que vous me tuez d'effroi?... Je vous en conjure, laissez-moi partir... Oh! mon Dieu, ne me délivrez-vous pas du regard de cet homme!... Walter, vous êtes un lâche!

— Walter!... murmura Lelio, en se laissant aller dans un fauteuil pâle et les lèvres tremblantes.

Nous étions glacés. Moi-même il me sembla sentir sur mon cœur comme le poids d'un crime que j'ignorais. Je vis le docteur attacher sur Stéphanie un long regard, puis baisser sa tête en souriant d'un sourire froid et dur qui lui était particulier.

— Vous connaissez ce Walter? lui demandai-je avec vivacité.

Il releva sur moi des yeux perçants, et, sans me répondre, il parut poursuivre la trace d'un souvenir; un éclair courut dans son regard.

— Ce Walter-là... je ne le connais pas... Seulement il m'en a rappelé!

un autre, et une bouffée de haine m'a monté au visage.... N'en parlons plus.

— La crise a cessé, continua-t-il en se tournant vers Stéphanie, et je pense qu'à ce paroxysme va succéder un abattement profond. La lutte sera longue, *per Dio!* mais je voudrais bien qu'elle ne mourût pas!

Je connaissais Léo pour une de ces natures ténébreuses, masquées par un visage tranquille; lac sans fond, mais calme. Je savais confusément qu'une femme l'avait trahi, et les quelques mots du docteur me donnèrent à penser qu'il devait y avoir un Walter dans cette affaire; mais, trop préoccupé du spectacle déchirant que j'avais sous les yeux, mes hypothèses n'allèrent pas plus loin. D'ailleurs, Léo, revenu de l'ébranlement que ce nom semblait lui avoir causé, s'était approché de la malade et avait repris l'aisance et l'impassibilité dont sa physionomie s'était faite une longue et constante habitude. Il nous quitta dès que Stéphanie parut calmée.

Quant à moi, je demeurai là, l'œil attaché sur elle, cherchant à pénétrer le mystère caché de son âme blessée, et trouvant je ne sais quel charme à contempler cette tête passionnée dont le délire exaltait les beautés. Il y a certainement quelque chose de bien plus beau que l'éclat de la santé sur un jeune front, c'est l'éclat de la fièvre, ce sont les reflets ardents de cet incendie caché, leur sombre qui n'est déjà plus le flambeau de la vie, mais qui n'est pas encore la lampe des tombeaux... Je revins à moi, honteux de l'extase où ce spectacle m'avait plongé.

Mon premier soin fut de dresser un lit, pour Stéphanie, dans la plus jolie pièce de mon logement, et je m'installai sans retard à son chevet. Bientôt l'état de la pauvre fille devint si alarmant, que j'y passai les nuits en compagnie de ma vieille Berthe.

Le docteur, ainsi qu'il l'avait prévu, eut à combattre une fièvre cérébrale qui résista pendant plusieurs jours à toute la tactique de l'art. Stéphanie n'eut pas même un instant lucide, et vingt fois Léo désespéra de ramener cette raison perdue. Étrange égéisme! La crainte du docteur me rendait presque heureux. Je comprenais qu'une fois cette raison retrouvée, cet affreux mal vaincu, Stéphanie serait perdue pour moi, qu'elle rentrerait dans la vie commune, qu'elle y ressaisirait ses affections, ses joies ou ses douleurs, et qu'en quittant ma maison, où le hasard l'avait amenée, elle n'y laisserait rien qu'elle dût aimer ou regretter.

Peut-être aurais-je pu m'inquiéter davantage de découvrir d'où venait cette enfant et quelle était sa famille; mais sans trop savoir pourquoi, je me complaisais dans l'idée qu'elle n'en avait pas, qu'elle était seule et abandonnée, sans autre guide que le doigt de la Providence qui avait conduit son non tout ce pauvre oiseau blessé. D'ailleurs, me disais-je, il est à remarquer que jamais, dans son délire, elle n'appelle sa mère. Elle n'en a plus sans doute. Qui donc alors pourrait la regretter? Samuel? Walter? L'un qu'elle cherche, l'autre qu'elle fuit; d'un côté de son cœur la haine, de l'autre l'amour... Ici tout mon être tressaillait; je regardais Stéphanie, et je concevais si bien qu'on pût l'aimer, même jusqu'à un crime, que je ne doutais plus qu'elle n'eût été la victime de ce Walter, qui peut-être l'avait ravi à l'amour heureux de Samuel. Honteux!... Ah! il y avait de quoi en devenir fou à mon tour!

II.

Hélas! que M. le secrétaire intime était déchu! Quelques jours ainsi passés, à contempler Stéphanie, m'avaient rendu parfaitement insensible aux privilèges de mon emploi. J'étais dégoûté de pouvoir. Je devenais juste, bon, modeste! Mes amis les grands seigneurs me semblaient insupportables; je méprisais leurs cabales, je rougissais de leur bêtise, je me révoltais contre leur impertinence. On ne me reconnaissait plus, je me révétais comme un homme nouveau pour tout ce qui me paraissait sincèrement noble ou véritablement beau; et à mes yeux, grâces, jeunesse, talent devenait quelque chose, tandis que le prestige de la faveur disparaissait sans retour. Ainsi converti, j'accueillais tout le monde, même les plus obscurs, et je les écoutais avec bonté; je les encourageais, j'étais accessible, honnête, patient; j'avais des sympathies, des émotions toutes nouvelles; je me sentais des larmes... On me crut malade, je baisai même dans l'estime du baron; mais cela ne m'inquiétait guère. A peine arrivé au théâtre, je ne voyais que l'instant de m'en échapper, et dès qu'on me laissait libre, je retournais en courant à cette petite chambre, auprès de ce lit où les heures passaient pour moi dans un mélange d'enivrement, de bonheur et d'alarmes qui m'absorbait tout entier.

Un soir — j'étais seul auprès d'elle — Berthe dormait en attendant la nuit, et Stéphanie elle-même sommeillait. La journée avait été mauvaise; la fièvre, puisant un aliment de flammes dans cette folie qui minait le pauvre ange, avait redoublé d'intensité. Léo était venu et son regard s'était arrêté sur la malade avec un surcroît d'inquiétude. En déraisonnant toute la journée, Stéphanie nous avait revêtu quelques traits d'écroulés de son histoire. Elle avait parlé d'Inspruck, d'un oncle qui l'avait élevée et qui était mort, et puis toujours de Samuel qu'elle appelait son cousin, et enfin de ce terrible Walter qu'elle paraissait tant haïr. Il résultait de ce que nous avions compris, qu'en faisant un long voyage avec elle, cet homme avait tenté de la séduire. Mais pourquoi ce voyage? Ce que je voyais de plus clair dans cette mystérieuse histoire, c'est que Stéphanie aimait, et qu'il me fallait renoncer à tout espoir sur son cœur... Étrange passion que la mielleuse amoureuse d'une femme qui m'ignorait, et dont les yeux, sans cesse attachés sur les miens, me communiquaient leur flamme et me brûlaient sans me voir.

Depuis un instant je regardais cette charmante tête, autour de laquelle l'ombre des courtes luttes avec les reflets mouvants d'une lampe voilée. Cette contemplation opéra sur moi je ne sais quel attrait magnétique. Je regardais toujours et je sentais mes yeux s'égarer. Une force inconnue me souleva de mon fauteuil, et, sans y prendre garde, je me trouvai bientôt appuyé sur le lit. Mon regard, toujours fixe, toujours ébloui, descendait peu à peu vers ce front d'albâtre que voilaient à moitié quelques tresses échappées de cheveux noirs comme la nuit. Déjà la respiration de Stéphanie effleurait ma joue, et, continuant d'obéir à mon vertige, je saisis sa main dont la ébauche brûlante ne fit qu'attiser la lave qui courait dans mes veines... Non, non! ce n'est pas cela; je me trompe. Mes souvenirs sont moins chastes que je ne le fus alors, le cœur me battait, mais d'une extase divine où les passions de la terre n'avaient aucune part. Je regardais cette créature ravissante pour la première fois de ma vie; je me prenais à comprendre l'enivrante union de deux êtres et les délices infinies de l'amour; — l'amour! jardin caillé dans la vallée des larmes; terre féconde où s'épanouissent les âmes comme autant de fleurs divines, dont ceux qui aiment savent sentir aspirer le miel! — Oui, je me disais toutes ces belles choses, et je voyais, dans de lointains horizons, sourdre une félicité possible; mon foyer n'était plus solitaire; je ne marchais plus sans but à travers le monde; je savais quel faire de mes joies; mes larmes ne coulaient plus seules; mes jours avaient désormais leur soleil, et mon sommeil ses rêves... Hélas! oui, des rêves; et Stéphanie les dissipait qui'en ouvrant les yeux et en murmurant un nom qui n'était pas le mien!

Je m'étais reculé, rouge de honte et d'émotion. Quant à elle, soulevée sur un bras et passant lentement sa main sur son front, elle me regarda avec un mélange de surprise et d'amour. Un sourire vint éclorer et mourir rapidement sur ses lèvres. Elle étendit la main et m'attira vers elle; puis sans prendre garde à ma stupeur, elle abassa mon front jusqu'à sa bouche.

— Mon songe était bien beau, me dit-elle en même temps; mais je ne le regrette pas, puisque je suis éveillée et que te voilà.

J'étais glacé. Je comprenais vaguement qu'il y avait dans ces paroles une méprise affreuse pour tous deux, et ma vue se détournait malgré moi. Mais Stéphanie prit le change à ce mouvement, et me saisissant de nouveau la main avec une sorte d'effroi :

— Oh! pardon... pardon, Samuel... je n'ai été coupable que de trop d'amour... Si vous saviez!... Oui, j'y consens, tout est fini désormais entre nous... Un abîme infranchissable nous sépare de nos beaux jours écoulés... C'est un paradis perdu! Mais au nom de Dieu, devant qui je vais paraître, que je ne m'emporte pas votre mépris avec moi, je vous ai tant aimé!...

Le délire, comme on voit, ressaisissait sa proie avec une effrayante rapidité.

— Samuel, poursuivait-elle, en faisant de nouveaux efforts pour m'attirer plus près d'elle, vous souvient-il, mon ami, de nos fiançailles auprès du lit de mort de votre vieux père? voici l'anneau de notre alliance; tenez, je vous le rends, qu'une autre, une vierge sans tache le reçoive de vous... Je n'en suis plus digne, j'ai brisé la coupe de mon bonheur, pour avoir voulu l'approcher trop tôt de mes lèvres... La félicité n'a que des sentiers étroits où l'on bronche quand on y veut courir... le pied m'a failli... hélas! je suis tombée, et les anges seuls me relèveront de ma chute le jour où ils m'emmèneront aux cieux.

Ce récit vague et mélancolique, dont le sens réel m'échappait, m'alla cependant au cœur, et mes yeux se remplirent de larmes. Stéphanie s'en aperçut et sa main trembla dans la mienne.

— Bon Samuel! oh! je savais bien que tu ne serais pas un juge inexorable... Approche, que je baise les pleurs... j'y puiserai peut-être une vie nouvelle... Ah! oui, Samuel, pleurons sur le passé dont les fleurs sont flétries! Pleurons sur cette belle couronne d'années paisibles, de rêves charmans d'espérance et de vertu que nous portions au front comme les âmes saintes... une main impure nous a découronnés! — Je ne suis plus rien sur la terre qu'une églantine attachée par la tempête et enlevée sous la boue... L'art sacré que nous cultivions ensemble s'est retiré de moi; je sens mon cœur silencieux et vide comme un temple où les Dieux ne sont plus... Il faut que j'oublie désormais jusqu'à cette langue céleste que le vieil Hermann nous enseigna jadis, car j'en profanerais les mystères... Sois grand! Samuel! Sois glorieux et rayonnant de gloire; monte, ô mon frère, monte jusqu'aux dômes d'or de l'inspiration, jusqu'aux sphères lumineuses où l'oreille surprend les cantiques des anges, va! — moi, je te suivrai d'en bas, de mes pauvres yeux éteints; moi, je t'adorerai du fond de mon abîme... Puis, comme à quelque joie soudaine eût illuminé ce dédale obscur d'accablantes pensées, Stéphanie prit brusquement sous son oeil le portefeuille dont j'ai parlé plus haut, et me le montra d'un air triomphant.

— Sais-tu bien ce que renferme ce portefeuille?... Promets-moi de ne pas te lâcher, et je te le montrerai.

Stéphanie, sans attendre ma réponse, prit une petite clé suspendue à son cou par un cordon de soie, ouvrit le mystérieux portefeuille, d'où s'échappèrent aussitôt une foule de feuillets d'un papier de musique très fin, couvert de petites notes serrées et interlinéaires d'une écriture menue quoique fort lisible.

Elle me fit épeler le titre amoureux tracé en tête de la première feuille, avec des lettres d'or enjolivées de feuillages à fleurs bleues. Il con-

sonait ces mots : HERO ET LÉANDRE, drame lyrique en trois actes, par SAUVEL HERMANN.

Un sonnet ineffable courait sur les lèvres de Stéphanie, tandis que son regard, égaré par les premières lignes de la partition, s'animait d'un feu étrange et acquiesçait cette fixité qui précède toujours chez la pauvre enfant ses redoutables moments de folie; car hélas! elle était folle, je n'en pouvais plus douter.

— Vois, me dit-elle, ceci fut un bon instinct né d'un pressentiment funeste. Tu me cachais ton œuvre avec le soin d'un avare qui ensevelit son trésor... Méchant! tu voulais, disais-tu, qu'elle mourût avec toi... Ses espérances que tu fondais sur elle, devaient s'échapper un jour... Cruel! tu me répétas, cent fois, que tu voulais entreprendre de laurier na couronne d'épouse, et que nous n'irions à l'église où ta ton retour de Dresde... si la gloire l'avait souri... Gloire! lauriers! mots que je ne comprenais pas et qui me faisaient pleurer. Tu partis... tu crus me quitter. — Erreur! tu me restas tout entier; j'avais furtivement copié ton opéra, tu n'étais plus près de moi, mais j'évoquais ton âme, et tu m'apparaissais aussitôt. — Vois-tu, j'ai passé mes jours et mes nuits à m'enivrer de ton génie... Ton œuvre, je la sais par cœur; chaque note, je l'ai mouillée d'une larme, il n'y a pas un cri d'amour dans toute cette musique brillante, dont je n'aie été l'écho. — Viens, Samuel, viens, je ne sens déjà mieux, la vue de la romance d'Iléro ma animée... je veux te la chanter comme je la comprends... Soutiens-moi, je vais aller m'asseoir au piano... jette-moi seulement ce poignoir sur les épaules. — Oh! je suis forte, va!... Tiens, écoute, je suis en voix...

A mesure que Stéphanie parlait, il me semblait que mes pensées s'en allaient avec elle dans une sphère inconnue, et que je m'identifiais à son être; et pourtant, conservant encore un vague sentiment de la réalité, je retenais mon souffle et je m'éloignai peu à peu de cette étrange créature, de peur qu'au plus léger contact elle ne disparût à mes yeux.

Stéphanie, cependant, avait jeté, comme en se jouant, une gamme rapide qui retombait éparse en mille notes argentines et capricieuses et qui s'éteignait dans un mélodieux soupir.

Pendant ce temps, l'étrange fille s'était enveloppée d'un large vêtement blanc, relique vénérable mais non sans grâce de la jeunesse de Berthe, et les cheveux dénoués, le front exalté, la respiration entrecoupée, elle avait bondi hors des rideaux de son lit et s'était dirigée vers le piano. Je me crus le jouet de quelque mirage impossible. L'égarément, la passion semblaient baigner cette femme dans un océan de lumières; elle s'assit, et rejetait en arrière son admirable tête, elle tourna vers moi des yeux où l'inspiration se mêlait aux funestes éclats d'une fièvre dévorante... Je frissonnai: la mort flambait dans son regard!

Pourquoi ne pris-je pas Stéphanie dans mes bras pour essayer de l'arracher à cette crise mortelle? Pourquoi n'appelai-je pas du secours? Pourquoi restai-je là, cloué devant cette femme qui se consumait dans un dernier délire, sans songer même à me soustraire au spectacle affreux de son agonie?... Ah! c'est que je l'aimais d'un amour qui m'égarait moi-même; c'est que Stéphanie m'entraînait à mon insu dans ce chaos éfrayant et sublime où l'art et la mort confondaient leurs fantômes; enfin c'est qu'elle était belle, belle comme jamais femme ne l'avait été pour moi, plus belle que tout ce que j'avais vu jamais dans le monde ou dans les enchantements du sommeil, et que j'étais heureux de la contempler ainsi, fût-ce au prix de ses jours! Ses doigts couraient déjà sur les touches du piano, et des accords ravissants entremêlés de quelques mesures mélodiques nettement accentuées me convainquirent tout de suite que j'avais affaire à un talent de premier ordre. Cependant, cessant bientôt ces premiers éclats d'une verve qui s'essaye, elle attaqua l'andante par lequel débutait l'ouverture, et entra de plain pied dans l'exécution sérieuse de la partition de Samuel.

Il me faudrait une autre plume que la mienne pour traduire ici l'extase où je fus plongé pendant un temps que j'ignore. La voix de Stéphanie murmura de sublimes choses, invoqua des mondes inconnus à mon âme, et fit passer devant moi tout un cortège de rêves qui, jusque là, ne m'avaient jamais bercé. L'art est tout entier dans l'amour, je ne le compris qu'alors. Il me sembla que mon âme, fécondée par cette passion nouvelle, se dépeçait de son enveloppe vulgaire, et grandit tout à coup comme la fleur de l'aube frappée par un rayon du soleil. Tout mon être emporté dans cette explosion de poésie franchit d'un bond les horizons terrestres, et s'épancha dans l'espace où flottait déjà la mélodie d'Iléro.

Ce tendre romancero de la Grèce, tout en m'imprégnant de flamme, me baignait d'une indicible langueur, et tandis que j'écoutais les accents tour à tour plaintifs et désespérés de ce drame; mes sens exaltés traduisaient en images visibles les cris passionnés de Stéphanie ou les mélodies plus douces qui s'échappaient de ses lèvres.

Ce furent d'abord les nuits étoilées de l'Asie et les vagues frissonnantes aux brises parfumées qui arrivaient d'Abydos. Mais une étoile brille parmi toutes les étoiles, elle sort du sein des ténèbres qui enveloppent la rive, monte, s'arrête, hésite, monte encore et s'attache enfin comme une aigrette bloussante au sommet d; cette sombre tour du haut de laquelle veillait et soupirait la tendre fille de Sestos. Pharo d'amour, seule étoile qui guidât Léandre et qu'il aimât à saluer dans les cieux!

Pendant les flots d'harmonie ruisselaient sous les doigts de cette musicienne étrange, me transportaient au milieu du plus beau des paysages, où flottaient, sous un ciel perdu dans ses profondeurs, les senteurs de l'oranger mêlées aux parfums des roses. Diane, arrêtée sur le mont Ida,

sommeillait appuyée sur son croissant de rubis. La mer venait mourir sur le sable, douce et paisible comme le berceau d'un nouveau-né que balance la main d'une mère, et si quelque soupir s'envolait avec les tièdes halènes de cette heure enchantée, on était sûr qu'il descendait de la tour ou remontait vers elle.

Jamais je ne sentis mieux qu'alors toute la richesse de cette poésie payenne, poésie sensuelle jusqu'au sublime, qui ne voulait, qui ne comprenait qu'un seul culte, celui de la beauté palpable, celui de la forme divinisée, celui de l'Amour tel que Psyché l'entrevit, tel que le façonna sa mère, cette ardente Aphrodite dont le sourire fécondait le monde! Iléro de Sestos était prêtresse de Vénus, prêtresse d'un autel où la flamme des sacrifices ne devait que les sens... Aussi Léandre, en touchant au rivage, ne renaisait-il sous un regard que pour achever de mourir sous un baiser!

Ici les accords s'éteignirent comme abîmés dans l'ivresse, mais se réveillèrent presque aussitôt pour gémir. Les dieux de l'ancienne Grèce étaient jaloux de toutes les heureuses amours. Voici que la scène change. Les ténèbres du ciel abaissées couvrent la mer d'une nuit menaçante, et l'Eurus mêlé à ses mugissements le cri des alycons effrayés. Le pharo de la tour pâlit sous la flamme d'un éclair qui déchire tout à coup l'horizon. Un second éclair montre pour la dernière fois à Léandre le rivage qui s'abîme sous des montagnes d'écumée; c'est en vain qu'il dresse vers le ciel ses mains suppliantes, le ciel s'est voilé la face, comme un maître implacable qui veut rester sans pitié. Alors, deux cris déchirent l'air, deux cris de mort que je ne croyais donné de redire à aucune voix humaine, mais que Stéphanie tira du fond de son sein, terribles, aigus, lamentables, pleins d'un mélange affreux d'épouvante et d'amour...

C'en fut trop. Abattu, affaissé, l'risé, je tombai pâle et à deux genoux aux pieds de Stéphanie, comme si, à mon tour, les ombres de la mort m'eussent dérobé sa vue; car, à ce dernier cri, à cet adieu suprême, à cette note déchirante et sublime, je crus que mon âme s'envolait avec elle... Eperdu de tendresse et de désespoir, je lui prends les mains, je la presse contre ma poitrine en la couvrant de baisers et de pleurs, je ne sais ce que je lui dis, mais ce dut être comme un écho lugubre de ses adieux... je me sentais véritablement mourir.

Tout à coup mes lèvres ne touchent plus qu'un front glacé, ma main cherche en frémissant un cœur qui a cessé de battre; je regarde, je ne sens plus dans mes bras qu'un corps inanimé.

III.

Le long évanouissement de Stéphanie fut suivi d'un profond sommeil. J'avais fait appeler le docteur, doutant, dans mon désespoir, que la pauvre fille eût encore besoin de ses secours, et je l'avais amené vers ce lit que je croyais ne plus être qu'un lit de mort. Il faut avoir aimé pour comprendre la solennelle horreur de cet instant décisif, pendant lequel le docteur examina d'un œil tranquille et grave ce corps étendu sans mouvement devant lui. Je sentais que ma vie était suspendue à la première parole qu'il allait prononcer.

— Elle est sauvée, dit-il enfin.

— Elle vivra?

— Bien mieux; elle guérira. La secousse quelle vient d'éprouver a ramené sa raison qu'une première secousse avait égarée. La fièvre a complètement disparu.

J'embrassai Lelio avec une joie convulsive, et sa figure parut aussi rayonner d'une satisfaction si sincère, que je l'en remerciai les yeux mouillés de pleurs.

Hélas! si j'avais pu deviner ce que signifiait le sourire de cette figure impassible et pâle, qu'on appelait Lelio!

Dix minutes après, j'étais au théâtre. Mon parti était pris; j'avais mon projet.

Il était dix heures du soir, et le sommeil de Stéphanie que le docteur avait eu soin de provoquer par l'opium, devait, à son ordre, durer jusqu'au lendemain; j'avais donc devant moi douze heures de sécurité.

Je rassemble une légion de copistes, je leur distribue un rouleau de pièces d'or, et je les mets à la besogne.

En un clin d'œil, la partition d'Iléro, que j'avais soustraite à Stéphanie pendant son évanouissement, est divisée dans toutes ses parties d'instruments et de voix, et la copie va grand train.

C'est à fait, je cours chez le directeur. J'y vois la Bergami, notre *prima donna*. Elle prends à l'écart et lui promet, sur ma tête, trois cents florins de plus par mois, si elle veut passer la nuit à lire le rôle d'Iléro. Je lui bâtis un roman, je lui parle de générosité, de charité, elle rit, mais elle accepte.

Le baron de W..., préoccupé d'un accès de goutte et d'une colère sourde que lui inspire le capitaine, son fils, arrivé à Dresde depuis quelques jours dans le but évident de vider les poches de l'auteur de ses jours, n'écoute à peine, grommelle quelques mots dans son jabot de malines, et termine en me conseillant d'en agir à ma guise.

C'est ce que je voulais.

Je ne sais quelle flamme communicative étincelait dans mes yeux; chanteurs, choristes, musiciens, tout s'agit, tout s'empresse; le ténor est séduit, le chef d'orchestre et les corymbes entraînés; tout cet olympus s'élève à mon regard, les violons crient, les flûtes gémissent, les voix s'accordent; à minuit le premier acte d'Iléro est à l'étude.

Je respirais. Pour peu que la Bergami fût bonne fille, je pouvais espé-

rer que dès le lendemain soir nous serions en mesure de soumettre au comité de lecture une première audition. Il y avait heureusement huit jours de vacance au théâtre, à l'occasion de la semaine sainte, et si mon plan réussissait, *Héro et Léandre* pouvait servir d'opéra de rentrée. Alors... alors Samuel Hermann, le mystérieux amant de Stéphanie, se fait connaître; il vient réclamer la propriété de son œuvre, et moi je l'entraîne aux pieds de sa fiancée: on s'explique, on se pardonne, on s'épouse... et je tâche d'étouffer dans mon cœur cet amour impossible que j'y sens bouillir; je suis fort, je suis grand, je suis magnanime; la vertu m'arrache à l'égaré de la passion. car j'aime Stéphanie pour elle-même, et je ne veux d'autre bonheur que le sien... Cette généreuse effervescence me surexcite, je me grise pour ainsi dire de mon idée, et je cours presser mes travailleurs.

En traversant le couloir qui conduit au chœur, je fus accosté par un valet de chambre de M. le chevalier de V....., qui m'annonça que son maître désirait me parler.

M. le chevalier, comme je l'ai dit, était capitaine aux gardes, et je n'éprouvais pour lui que fort peu de sympathie. C'était un petit homme trapu, de manières hautes et de mœurs déréglées. Il menait un train de prince, et le baron son père avait la faiblesse de se ruiner pour lui. Le capitaine venait de repartir tout à coup, après une absence de plusieurs mois, pour laquelle il avait obtenu du prince un congé illimité.

Le baron m'avait dit vaguement que son fils voyageait pour rétablir sa santé, et, de fait, il n'est pas présumable que le bonhomme en sût davantage; mais je soupçonnais fort que ce prétendu voyage n'était qu'un prétexte sous lequel se cachait quelque aventure galante. Le chevalier était notoirement enclin à ce genre d'équipée. Léo, le docteur, en avait dit, dit-on, quelque chose.

Cependant je ne crus pas pouvoir me dispenser de me rendre aux ordres du chevalier. J'allai chez lui, et qu'on juge de ma surprise, lorsqu'en entrant je le trouvai assis en face de Léo, à une table de trictrac, et paraissant être avec le docteur dans les meilleurs termes du monde. Je savais pourtant qu'ils se détestaient.

Je m'attendais si peu à cette rencontre, que je fis un mouvement qui ne leur échappa pas. Le chevalier se mit à rire.

— Tranquillisez-vous, monsieur le secrétaire, me dit-il en me tendant la main, ce puissant ministre de la mort n'est point ici à mon intention. Mon père, dont la gonitose est remontée, tient à souffrir selon toutes les règles de l'art.

Je saluai le docteur, qui se leva pour sortir et que je reconduisis en lui jetant un regard d'intelligence auquel il répondit par un léger sourire. Je n'avais jamais aimé le sourire de Léo. C'était une manière de grimace ironique qui avait le don de me glacer. Je ne manquai pas toutefois de le supplier à voix basse de retourner chez Stéphanie au point du jour.

Quand je fus seul avec le chevalier, celui-ci me prit de nouveau la main qu'il me serra avec effusion, et me dit d'une voix brève et saccadée :

— Je regrette, monsieur, de vous arracher à vos occupations. Si j'ai bien compris la Bergami, c'est le chef-d'œuvre d'un inconnu que vous mettez à l'étude, et cela par un sentiment de goût autant que par un esprit de justice et de charité. Je vous en remercie au nom de l'art. Mais quel est donc le jeune génie qui, sans vous, risquait de mourir ignoré?

— Je ne le connais pas, répondis-je sans méliance, et je n'ai eu jusqu'à présent aucun rapport avec lui; je sais seulement qu'il s'appelle Samuel Hermann. Quant à vous dire comment le manuscrit de cet opéra m'est tombé entre les mains, dispensez-moi de cette confidence pour aujourd'hui. Plus tard j'expliquerai tout cela.

— Vous aimez à faire des heureux, à ce que je vois, me dit brusquement le chevalier en arrêtant sur moi deux yeux d'un éclat dur et sombre. Il fit quelques pas dans sa chambre, puis se rapprochant de moi, il reprit avec un gracieux sourire :

— Oui, vous aimez à rendre service. Léo me le disait encore tout à l'heure, et c'est lui qui m'a concilié de m'ouvrir à vous. Ecoutez-moi, poursuivit-il, en me faisant assoir, mon père est las de ce qu'il appelle dorénavant mes folies, et il prétend que le nombre de rixdallers que je lui ai mangés, passe toute espèce de plaisanterie. C'est possible, mais ce qui est vrai, c'est qu'il serre plus que jamais les cordons de sa bourse. De plus, et comme il me soupçonne des goûts un peu touristes, il vient d'avertir tous les maîtres de poste à quinze lieues à la ronde de ne me donner des chevaux sous aucun prétexte. Ce qui signifie que je n'ai pas le sou et que je suis confiné bel et bien dans cette soite ville de Dresde... Que faire?

— Mais vous soumettre, je pense, aux volontés de votre père.

— Me soumettre!... cela vous plaît à dire... me soumettre!... Etes-vous amoureux?

Je tressaillis à cette question, et je devins apparemment si rouge que le chevalier, qui s'en aperçut, tressaillit à son tour et éclata d'un rire sec dont je fus frappé.

— Ah! vous aimez! poursuivit-il. Alors, vous allez me comprendre: moi j'aime aussi, mais à en perdre la tête. J'aime une jeune fille d'une miraculeuse beauté. Cet objet de mes tourmens est gardée à vue par un surveillant jaloux et amoureux lui-même. — En disant ces mots, il me regarda d'un air étrange. — Et si demain, continua-t-il, je n'ai pas arraché ma belle aux mains de son tyran, c'en est fait de moi, car ce barbare l'épouse. Il faut donc fuir; mais où trouver pour cela de l'argent et

des chevaux? Ah! monsieur, que je suis heureux que vous aimiez! car je sens que je puis vous dire tout cela et que vous aurez pitié de moi. Je ne sais par quelle fatalité tous mes camarades sont absens ou ruinés; j'ai vainement frappé à toutes les portes avant de me décider à vous importuner; mais il l'a bien fallu et, ça foi! je vous remets le soin de ma vie; vous pouvez me rendre le plus heureux ou le plus infortuné des hommes, selon que vous accueillerez ma demande ou que vous la rejeterez. Il me faut de l'argent. Pouvez-vous m'en prêter?

Le chevalier, en disant ces mots, me pressait les mains dans les siennes; mais l'idée que c'était pour s'éloigner de Dresde qu'il voulait m'emprunter de l'argent, me toucha beaucoup plus que toutes ses marques d'effusion.

— Vous savez, lui dis-je, que mes ressources ne s'étendent pas très loin.

— De quoi pouvez-vous disposer?

— D'une centaine de louis. C'est tout ce que je possède en ce moment.

— Il ne m'en faut pas davantage.

— Eh bien! vous les avez.

J'étais en veine de générosité, et réellement le spectacle de la passion du chevalier avait trouvé de si puissans échos dans mon âme, que j'ajoutai :

— Quant aux chevaux, promettez-moi d'être discret, je les ferai prendre en mon nom et conduire hors de la ville.

— Ah! vous me sauvez la vie, s'écria-t-il en se précipitant dans mes bras.

Un aurait tort cependant de croire que le sentiment qui me guidait fût dépourvu de toute vue personnelle; le chevalier était le dernier homme qui eût ainsi trouvé de prime-abord le chemin de mon cœur. Quelques mots, quelques regards qui lui étaient d'ailleurs échappés durant le court entretien m'avaient singulièrement choqué. Mais je mourais de peur que la Bergami ne se moquât de moi, malgré ses promesses, et je connaissais l'empire du chevalier sur cette femme. J'ajoutai presque aussitôt :

— Vous me rendez à votre tour un signalé service, monsieur le chevalier, si vous m'obtenez de la *signora prima* qu'elle oublie son lit pour cette nuit. Je veux faire exécuter demain soir le nouvel opéra devant MM. du comité, du moins dans ses parties principales.

— Sur mon honneur, mon cher, voire empressement me charme. Vous ne sauriez croire combien je me joins de cœur à cette bonne œuvre. J'ai me déjà de toute mon âme votre Samuel Hermann, et nul ne partagera plus que moi le bonheur qui l'attend. Je me charge de votre affaire auprès de la signora.

Quelques instans après, j'étais chez moi, d'où je faisais tenir les cent louis au chevalier. Hélas! C'était bien tout ce que je possédais, et l'on verra bientôt ce que me valut ma libéralité. Mais suivons les événemens.

Le capitaine aux gardes m'accusa la réception de mon argent dans un billet tout rempli de termes d'une brûlante reconnaissance, ajoutant que pour mieux tromper le maître de poste, j'eusse le soin de faire conduire la voiture devant ma porte à la tombée de la nuit, et qu'il se chargeait du reste. J'avoue que cette façon de prêter ainsi la main à un enlèvement, sans même connaître la femme qui en devait être l'objet, m'inspira quelque répugnance. Mais malheureusement l'amour ne m'avait pas encore épuré au point que je n'eusse plus rien en moi du secrétaire intime, et je ne sais quel tact de courtoisie me disait que je trouverais facilement grâce auprès du baron, dont la faiblesse paternelle m'était assez connue. Enfin, j'étais trop avancé pour reculer et je me résignai.

Stéphanie dormait d'un sommeil paisible, et tout faisait préjuger un réveil serein. Mes copistes ne ralentissaient point; les chœurs marchaient à merveille, et tout le monde, même la Bergami, se prêtait à mon impatience; j'étais travaillé d'une joie si expansive, que j'aurais embrassé, je crois, jusqu'au souffleur. Mais j'ai hâte d'arriver au lendemain.

Le docteur ne s'était pas trompé. Stéphanie s'éveilla vers le milieu du jour et sembla sortir d'un rêve.

En voyant autour d'elle des visages inconnus, son premier geste fut un mouvement d'épouvoi, mais son premier mot fut une question.

Je fis alors retirer tout le monde, et prenant le ton le plus calme qui me fut possible, je lui racontai dans tous ses détails ce qui s'était passé. Au nom de Walter elle pâlit prodigieusement, et je tremblai qu'elle ne retombrât dans ses divagations; mais elle se remit peu à peu, et m'apprit à son tour que Walter était un officier de la connaissance de son cousin Samuel, mais qu'elle l'avait fort peu vu avant le départ de ce dernier; que ce Walter, quelque temps après ce funeste départ, était venu à Inspruck; qu'il l'avait trouvée dans une grande impudeur du silence de Samuel, mais qu'il l'avait comblée de joie en lui apportant une lettre; que cette lettre, qui était de Samuel, la conjurait de venir le rejoindre à Dresde, ajoutant que Walter l'accompagnerait et qu'elle eût toute confiance en lui; que rien ne la retenait plus à Inspruck après la mort de son oncle Hermann, que l'air franc et loyal de Walter la rassurant d'ailleurs, et que ne pouvant plus vivre loin de Samuel, elle était partie, et qu'arrivée à Dresde, ce Walter, au lieu de la conduire à Samuel, avait tenté de la séduire, employant pour cette œuvre infâme la ruse et la violence jusqu'à ce qu'enfin, parvenant un jour à s'échapper, elle avait couru dans la ville, demandant à tout le monde, mais ne recevant pour toute réponse que des quolibets et des injures. Ce fut alors que l'honneur de sa position souffrant à elle dans toute sa nudité, le désespoir, le froid, la privation, l'épouvante lui prirent au cœur, et qu'elle se sentit mourir. Là se terminaient les souvenirs de la jeune fille.

Comme bien l'en jure, notre entretien fut long. Vingt fois je me crus sur le point de me trahir et de lui peindre en traits de gloire cette scène de la veille, si terrible et si belle, cette dernière heure de son délire où elle m'était apparue tout éblouie d'inspiration et d'amour; mais je n'aurais pas eu la force de lui cacher en même temps ma tendresse et je me tus.

D'ailleurs, je voulais, avant de lui rien dire, que mon projet eût réussi et qu'il me fût possible de lui amener Samuel tout glorieux à ses pieds.

Je me contentai d'assumer que j'allais commencer les poursuites les plus actives pour retrouver son cousin. Berthe, qui entra dans ce moment, me remit une lettre dont l'écriture m'était étrangère. Je pris congé de Stéphanie, et, rentré dans mon appartement, je détachai la missive qui contenait ce qui suit :

« Je sais tout, monsieur, et sans un fièvre dévorant que je crois mortelle, je serais à vos pieds. Mais, parce que je meurs, faudra-t-il que je sois privé du bonheur de vous voir, vous, monsieur, qui seul pouvez me parler d'elle! Soyez généreux jusqu'à la fin; venez... et songez que celui qui vous en prie n'a plus le temps d'attendre.

» SAMUEL BERGMANN, hôtel Godia. »

La foudre ne m'eût pas plus paralysé. Je ne sais quel mélange confus de douleur et de joie se fit pour jusqu'à mon âme. Samuel! celui qu'elle aime! mourant!... pendant un instant je fus en proie à un éblouissement qui me tint immobile dans mon fauteuil.

Mais la présence du docteur Léléo, qui parut sur ces entrefaites, me rappela au sentiment de mon devoir. Je pris mon chapeau et je courus hôtel Godia en entraînant le docteur avec moi. Dans le trajet, je lui racontai que Samuel était retrouvé, et qu'il se mourait. Le docteur ne me répondit rien et se contenta de sourire. Il commençait à faire sombre quand nous arrivâmes.

Une vieille femme, qui occupait une chambre à l'entrée de la maison, secoua la tête au nom de Samuel et nous indiqua du doigt l'escalier obscur et tortueux des communs de l'hôtel, que nous gravâmes jusqu'à la dernière marche. Nous frappâmes à une porte basse et misérable sans obtenir de réponse. Le docteur en parut surpris et redoubla lui-même sans plus de succès.

— Il est mort! m'écriai-je.

— Ce serait assez singulier, répondit le docteur en frappant de nouveau.

— Nous vîmes, en y regardant mieux, s'échapper des fissures de la porte une épaisse fumée, et nous sentîmes comme une odeur suffoquante se répandre autour de nous.

— Il se tue! vous dis-je, je reconnais à cette fumée délétère les exhalaisons du charbon.

— Etrange coïncidence! murmura le docteur qui parut frappé de stupeur.

Mais j'étais moi-même trop troublé pour prendre garde aux réflexions de Léléo, et ne pouvant plus m'écarter sans impatience, je me jetai de tout mon poids contre la porte dont les panneaux vermineux ne résistèrent pas à ce choc. Nous nous précipitâmes dans un galetas dont la vapeur condensée nous déroba d'abord le déplorable aspect; l'aperçus cependant une lucarne que je courus briser d'un coup de canne. L'air et la lumière entrèrent à profusion.

Il était temps.

Un jeune homme se débattait sur un grabat dans les premières étreintes de l'agonie. Je fis un signe au docteur, qui continua de marquer la plus grande surprise à ce singulier incident que je ne me rappelai que plus tard.

Cependant il obéit machinalement à mon regard, et tira sa trousse pour soigner Samuel.

Tout cela s'était passé dans un profond silence et en moins de temps que je n'en mets à le raconter. Quelques minutes après, Samuel parut en état de répondre à mes questions.

Au premier mot que je lui adressai, sa figure me frappa.

— Il me semble, lui dis-je, que vous ne m'êtes pas inconnu.

Il me regarda plus attentivement à son tour, et un triste sourire vint errer sur ses lèvres.

— En effet, murmura-t-il, non sans effort; vous me rappelez un de mes mauvais jours... Mes illusions détruites... Ah! vous m'avez fait bien du mal!

— J'y suis! Vous me présentâtes un opéra que je refusai de mettre à l'étude en vous alléguant... je ne sais quoi.

Et j'achevai de me rappeler ce grand jeune homme en habit ridicule et en gilet chamarré, qui avait fait à mon impudent tirade cette réponse dont le laconisme me frappa... *Je reviendrai.*

— Et pourquoi n'êtes-vous pas revenu, lui dis-je, sans interrompre la succession de mes pensées? Vous avez eu bien tort! mais je vous sais gré de m'avoir écrit.

Samuel fit un mouvement de surprise.

— Moi vous écrire!... Que vous eussé-je dit?

— Comment! m'écriai-je en lui présentant sa lettre, vous ne vous souvenez pas de m'avoir envoyé ceci?

— L'écriture de cette lettre est assez bien contrefaite, dit-il, en y jetant les yeux, mais je n'ai rien écrit de semblable.

— Qu'est-ce à dire... mais alors... que signifie... Voilà qui est étrange, qu'en dites-vous, docteur?

Mais je ne reçus point de réponse, car le docteur n'était plus là, Ni

moi, ni Samuel, ni l'avions vu sortir. Cette fuite me frappa de terreur; il me sembla qu'un voile épais se déchirait devant mes yeux, et je murmurai malgré moi le nom du capitaine... Samuel tressaillit.

— Le chevalier de V..., un capitaine aux gardes! C'est lui... vous avez deviné; c'est le lâche qui a détruit mon bonheur!

Je ne devinai rien encore; mais je me rapprochai de Samuel; ma voix tremblait, mes paroles ne sortaient plus qu'avec effort de ma gorge contractée.

— Précédons par ordre, articula-t-il et tâchons de nous reconnaître dans ce labyrinthe. Cette lettre parle d'une fièvre mortelle qui vous dévore; en êtes-vous atteint avant votre funeste résolution?

— Je n'avais d'autre fièvre que celle de la faim et du désespoir. Du reste, je cachais soigneusement mes douleurs et personne n'a dû soupçonner que j'y voulusse mettre un terme. Le jour que j'eus l'honneur de vous voir et de vous présenter mon œuvre, je rentraî dans mon taudis, frappé d'un découragement profond. Stéphanie, ma fiancée, que j'avais laissée à Inspruck, attendait de mes nouvelles. Je n'eus pas la force de lui en donner. Cependant le premier abattement passé, je repris courage. Il me restait quelque argent; j'achetai du papier, tout ce qu'il fallait pour écrire, et j'entrepris à moi seul un travail gigantesque; ce fut de copier en double toutes les parties de mon opéra, et de préparer une partition séparée pour chaque rôle et pour chaque instrument. Je ne vous raconterai pas tout ce que cette manœuvre a vu de larmes et de misères. Hier j'avais achevé de la veille mon travail; il y avait là, sur cette table, des monceaux de manuscrits, et je me disposais à me présenter une seconde fois à vous pour vous demander une audition. Hier donc je reçus une lettre d'un de mes amis d'Inspruck. J'apprends que Stéphanie a fui depuis un mois, et l'on me citait comme son séducteur, un nommé Walter, seul nom sous lequel il fut connu là-bas.

— Et ce Walter?

— C'est le chevalier de V...

— Le chevalier!

— Je l'ai quelque peu fréquemment jadis, et je sais qu'il a pour habitude de cacher sous ce nom de guerre, les folies dont le bruit scandaleux a rempli souvent nos contrées aux environs desquelles il tient ordinairement garnison. C'est à cette horrible nouvelle que j'ai voulu mourir; mais avant, j'ai brûlé mes manuscrits pour que tout finit avec moi.

J'étais anéanti. Je voyais clair enfin dans cet enchaînement de mystères et de perditions.

Tout à coup un souvenir traversa rapidement ma mémoire, je bondis du lit sur le bord duquel je m'étais affaissé, et secouant le bras de Samuel :

— Mais alors, cette lettre?... c'était pour m'éloigner! — Oui, c'est cela, je comprends tout! — Allons! poursuivi-je avec égarement, sus donc ce n'est pas l'heure de mourir, c'est l'heure de sauver un ange et de punir un démon. Levez-vous, on a toujours assez de force quand on aime. A cet instant, peut-être, le monstre vous vole Stéphanie pour la seconde fois... Au nom de Dieu, venez, nous arriverions trop tard!

Je disais vrai. J'entraînai Samuel qui chancelait, et qui manque vingt fois de s'évanouir; mais je le soutiens, je l'exhorte, je lui parle de Stéphanie, je l'anime et je le conduis enfin jusque chez moi. Nous arrivâmes... je monte... je ne trouve que Berthe... les appartements sont déserts.

Berthe me raconte alors que peu, après mon départ, la chaise de poste que j'avais commandée le matin s'était arrêtée devant ma porte, et qu' aussitôt le docteur qu'elle avait vu sortir avec moi, était revenu en courant chercher Stéphanie de ma part. Connaissant toute ma confiance dans le docteur, Berthe l'avait laissé faire, et le misérable, prenant Stéphanie par le bras, était descendu avec elle et l'avait fait monter dans la voiture qui était repartie aussitôt...

J'étais la victime d'une atroce comédie!

IV.

Il faut que le lecteur se fasse une exacte idée du petit homme calme et fleuri que l'on appelait le docteur Léléo.

Il n'avait pas d'âge. Une figure pleine et pâle, des cheveux rares et cendrés, des yeux clairs à fleur de tête, des mains mignonnes, un léger embonpoint, des manières caressantes, un ton de vieux seigneur, une voix enfantine, un sourire de démon : tel était l'homme. Ce qui confondait toutes mes idées, c'est que je lui savais, sous cette face placide, une âme faite pour la haine, et que le fat qu'il venait ainsi de lâchement servir était pour lui l'objet de vieux et sourds ressentiments. Le bruit courait même à Dresde que le chevalier et le docteur avaient dû se battre autrefois sans qu'on en sût précisément le motif; mais que Léléo, à ce qu'on croyait, avait reculé devant la réputation de spadassin que s'était acquise le capitaine. Ceci me rappela le singulier effet que le nom de Walter avait fait la première fois sur le docteur, et je me pris à penser que le ravisseur de sa maîtresse et celui de Stéphanie pourraient bien n'être qu'un même individu. Cela m'expliquait, il est vrai, la haine du docteur pour le chevalier, mais je ne concevais plus qu'il en fût devenu le valet...

J'essayais, tout en arpentant ma chambre, d'expliquer cette histoire au pauvre Samuel, qui ne m'écoutait guère, occupé qu'il était à pleurer du nouveau la perte de sa maîtresse, lorsque la porte s'ouvrit.

Le docteur Léléo entra de son petit pas mesuré, et nous salua d'un geste plein d'élégance et d'onction.

A cette vue, toute ma colère se fit jour, et je me précipitai sur lui ; mais ce fut un jet de flamme contre une paroi de glace. Le docteur s'assit, se croisa les jambes, huma sa prise et promena sur nous deux grands yeux parfaitement étonnés.

— *Per Dio !* fit-il (il était de Bologne), vous voilà dans un singulier état, *per Dio caro*, et fort en danger de tomber dans la frénésie, l'épilepsie, la catalepsie, l'hystérie...

— Silence, morbleu !... ou je vous fais rentrer vos facéties dans la gorge avec la pomme de ma canne.

Une ombre légère courut sur le front de Léléo.

— Vous êtes violent, *diletissimo figliuolo*.

Ses lèvres tremblaient, et ses petits doigts froissaient rapidement les dentelles de sa chemise. Mais ce ne fut qu'un éclair.

— Êtes-vous fine lame ? me dit-il ensuite avec son fin sourire.

— J'espère que vous vous en convaincrez par vous-même.

— Par moi-même, non pas... je préfère juger des coups. Combien le chevalier peut-il vous rendre de points à ce jeu-là ?

— Monsieur, s'écria Samuel en s'avancant, terminez vous-même un jeu qui m'outrage. Vous m'avez trahi, et cependant nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre. Vous ai-je fait quelque chose que j'ignore ?...

— A moi... Eh ! pauvre cher, rien du tout, je suis au contraire rempli de tendresse et d'admiration pour vous, et je viens tout exprès vous donner un bon conseil. Suivez-moi bien. Je ne connais que deux passions sublimes : l'art et l'amour. Il y a des natures complètes et privilégiées qui conçoivent l'une et l'autre. Vous, malheureusement, vous n'êtes sublime que d'un côté, celui de l'art. Un peu de patience ; nous allons nous entendre. Je sais pourquoi vous avez voulu mourir. M. le chevalier vous promet jadis sa protection toute puissante auprès de son père, M. le directeur ; mais il ne vous connaissait pas alors la perle précieuse que vous cachez à tous les yeux. Depuis, vous êtes devenu rivaux, ce qui veut dire ennemis ; et hier quand vous appâtes la nouvelle passion du chevalier, ce n'est pas tant Stéphanie que vous regrettiez, comme vos espérances détruites par ce funeste incident et votre avenir perdu... *per Dio !* Parce que vous détestez cet homme, vous croyez donc qu'il vous le rend... Naïveté charmante ! Apprenez, mon enfant, que votre opéra est reçu, que les rôles sont distribués, qu'il s'agit de l'étude et qu'en répète ce soir.

— Ce soir !... on répète mon opéra !... Vous vous jouez de ma crédulité !... C'est impossible !...
— Et même je vous engage à vous dépêcher, si vous désirez assister à la répétition. — C'est pour dix heures, et il en est neuf et demi.
— Mais, monsieur, vous me faites là un conte des *Mille et une Nuits*. Mon opéra ne peut pas être à l'étude, puisque j'en ai brûlé tous les manuscrits.

— Il paraît que non. Il en sera resté apparemment. Mais hâtez-vous.

— Et Stéphanie, Stéphanie que j'aime, Stéphanie pour qui je donnerais ma vie !

— Vous la donnerez plus tard. L'heure presse... J'ai lu votre ouverture... Divine, mon cher !... Je voudrais pouvoir vous accompagner au théâtre pour juger de son effet...

— Qui !... il est vrai... mais...

— Vous préférez donc décidément les hautbois aux violoncelles ?

Le docteur poussa Samuel hors de la chambre.

— Sans contredit... les hautbois... cependant...

— Bien, bien, vous m'expliquerez cela plus tard. Je meurs d'effroi que vous n'arriviez pas à l'heure.

La porte se referma sur Samuel, et le docteur Léléo se retourna sombre et agité devant moi.

Nous nous regardâmes un instant en silence ; lui d'un œil profond, moi d'un œil concerné ; puis souriant de ce sourire que l'on sait :

— C'est étrange ! je méprise quelquefois le génie, dit-il en me montrant la porte par où Samuel venait de disparaître, puis il se rapprocha de moi.

— N'est-ce pas, mon fils, poursuivait-il, d'une voix lente et presque émue, que c'est un terrible mal que l'amour ? Une femme que l'on adore et que l'on vous enlève ! vos entrailles que l'on arrache ! un homme froid, moqueur, vil, débauché, qui s'en vient se jeter au travers de votre bonheur ! Votre ange, votre idole dont ce bouveteau fait sa proie et qu'il emporte dans un coin pour le soulever de ses caresses.

— Assez, assez ! vous distillez le sang de vos lèvres ; bourreau ! Ah ! oui, il y aura du sang. Mais comment faire pour atteindre ce misérable ? Pas une pièce d'or, rien !... Oh ! la vengeance ! la vengeance !

— Y pensez-vous, pauvre ami ! la vengeance ! c'est une belle chose, mais elle vous coûterait trop cher. Vous avez une position brillante, et vous la tenez d'un homme dont vous frapperiez le fils ! ce serait impardonnable.

— Je vous dis, satan, que je donnerais mon âme pour un cheval ! Je n'ambitionne pas d'autre joie sur la terre que celle de me jeter sur l'épée de ce drôle.

Je ne sais ici quelle éblouissante flamme illumina le docteur ; et il parut se dresser devant moi comme une couleuvre.

— J'ai cinquante lous à votre service. Voulez-vous partir ?

— Partir !... C'est vous qui m'en offrez les moyens ; vous, le vil instrument du chevalier... Quel albâtre êtes-vous donc ?

— Cinquante lous ; mais il me faut des garanties.

Je souris de pitié. Cependant, à tout prendre, il me sauvait la vie.

— Monsieur, lui dis-je, puisque c'est un marché, concluons vite ; voici

mon petit mobilier — ce fut celui de ma mère — mon piano, mes tableaux, mes livres, tout ce que j'aime, tout ce que je possède. — Prenez tout.

— J'accepte, dit le docteur en griffonnant quelques lignes. Signez.

Je ne vis sur la figure de Léléo d'autre émotion que celle du plaisir de conclure une bonne affaire, car il savait bien qu'il me ruinait.

Je signai. Il me compta l'argent.

Quelques minutes après, je galopais sur la route de Léipsick, à franc étrier. Les postillons de la première poste qui revenaient de conduire la chaise du chevalier, m'avaient indiqué cette direction, et je comptais ainsi de poste en poste suivre la trace du ravisseur.

Léléo disait vrai, c'est un terrible mal que l'amour ! Quinze jours avaient suffi pour me rendre méconnaissable. Prudence, esprit, raison, toutes ces demi-vertus des âmes tranquilles m'avaient abandonné. Je connaissais la tendre faiblesse du baron pour son fils ; je savais que je me perdais sans retour, — et je piquais des deux.

Je n'ignorais pas que ma position à Dresde serait détruite, que la misère m'y saisisrait au retour, que je ne pourrais rendre ces cinquante lous à Léléo, que je resterais sans asile et sans pain, — et je labourais les flancs de mon cheval.

Et pourquoi, juste ciel ! tant de sacrifices et de folies ? Pour une femme qui ne m'aimait pas, et qui ne pouvait m'aimer, et que je n'allais sauver que pour la jeter dans les bras d'un autre, de cet heureux Samuel à qui tout souriait, la gloire et les amours ! — Mais qu'importe, je brûlais la route.

Et il y avait encore dans mon projet téméraire des difficultés matérielles auxquelles je n'avais pas songé. Le chevalier se maintenait de près de quatre heures en avance sur moi, et le plus souvent ne laissait pas une monture praticable aux divers postes qu'il choisissait pour relais. Il fallait alors courir le village et répandre l'argent pour continuer ma route. Et puis, une autre fatalité, c'est que mes forces ne répondaient pas à mon ardeur ; quelque habitude que j'eusse du cheval, j'avais à lutter contre une bonne et solide berline qui pouvait ainsi rouler jusqu'à la fin des temps. Au bout de huit heures j'étais sur les dents ; je sentais déjà ma vue se troubler et mes mains s'égarer sur mes rênes ! Mais mon parti fut bientôt pris. Je l'attendrai, me dis-je, ou je glisserai mort des flancs de mon cheval. Autant finir ainsi.

La route traversait alors une vallée profonde qui s'engouffrait dans une gorge boisée, entre deux hautes montagnes. L'aurore commençait à blanchir derrière moi, mais le défilé dans lequel je m'étais engagé reposait encore dans les ténèbres. Le chemin se rétrécissait à mesure que l'on quittait la vallée, et devenait difficile ; des pierres, détachées du flanc des collines, étaient venues rouler jusque dans les ornières, et parfois même obstruaient la chaussée.

Mon cheval broncha, je lui serrai la bride, et j'enfonçai mes éperons. Mais il s'arrêta court, secoua sa crinière et se cabra. Je pensai que la silhouette capricieuse de quelque tronç d'arbre, assis sur le bord de la route, l'avait effrayé. Je le flatai de la main, je le stimulai de la voix ; mais l'animal gonfla ses naseaux et frappa la terre sans vouloir avancer. Je ne savais plus à quel saint me recommander, lorsque j'entendis tout à coup un hennissement sortir du défilé où je venais d'entrer. Je regarde. Je cherche à percevoir l'obscurité que les taillis redoublaient, je prête attentivement l'oreille, et bientôt j'entends des voix et je discerne une masse sombre arrêtée sur la route à cent pas de moi.

Incertain de ce que ce peut être, je mets pied à terre, et j'attache mon cheval à un arbrisseau ; puis je m'avance, non sans auparavant avoir fait jouer mon épée dans son fourreau.

Je n'avais pas fait dix pas que des flambeaux brillent ; et je puis voir quelques domestiques armés de brandons de pin, qui tous, descendus de leurs chevaux, s'agitent autour d'une voiture dételée. Un seul des cavaliers est resté en selle, et je l'aperçois donner des ordres avec tous les signes de l'impatience. Le sang me reflua vers le cœur. Un des flambeaux venait de frapper son visage, et j'avais reconnu le chevalier.

L'émotion qui s'empara de moi me força de m'appuyer contre un arbre. Je sentais que le moment suprême était arrivé ; je voyais là, presqu'à la portée de mon bras, l'homme que je venais de poursuivre trente heures durant, et quelque chose me disait que cet endroit solitaire devait être ou son tombeau ou le sien.

Cependant je recueillis mes forces, et joignant mes mains avec une sorte d'égarement, je murmurai le nom de ma mère, je songai rapidement à Dieu, puis je cachai ma figure dans mon manteau et je continuai d'avancer. Dans l'intervalle, le chevalier lui-même était descendu du cheval et je vis qu'il aidait ses gens à assujétir l'un des ressorts de la voiture qui venait de se rompre.

— Quelle fatalité ! s'écria-t-il en frappant du pied avec colère, voilà trois fois déjà que cet accident nous arrive, et pas un charbon dans ces maudits d'êtres ! Nous avons perdu les meilleures heures de la nuit.

Pendant qu'il parlait ainsi, je m'étais mêlé, sans être aperçu, au groupe des travailleurs, et mon regard cherchait à pénétrer les stores de son rouge qui couvraient les glaces de la voiture ; mais je ne pus rien découvrir. Seulement, il me sembla saisir un hennissement étouffé. Alors j'abaisai brusquement ma main sur l'épaule du chevalier.

Quand il vit devant lui cet homme, immobile comme la statue du commandeur, il tressaillit de tout son corps et devint d'une pâleur livide. Cependant il prit une torche des mains de l'un de ses gens et vint me

regarder de plus près. Je découvris alors ma figure et nos yeux se rencontrèrent.

Pas un mot ne fut prononcé. Je lui montrai du doigt les stores baissés, et lui désignant ensuite un endroit écarté de la table, je fis résonner la garde de mon épée.

— C'est bien, murmura-t-il d'une voix sourde ; l'accident qui nous arrive ne pouvait manquer de se terminer ainsi.

Et le chevalier ayant ordonné à deux domestiques de nous suivre avec des flambeaux, nous nous acheminâmes sous l'ombre d'un épais châtaignier qui étendait sur la route ses branches encore privées de feuilles, près de l'endroit où mon cheval s'était arrêté. L'horizon continuait de s'allumer de toutes les tonques de l'aurore ; mais le lieu que nous avions choisi conservait encore le calme austère de la nuit.

Nos fers, en se croisant, reflétaient la rouge lumière des torches et semblaient à l'avance, dégoutter de sang dans nos mains.

L'heure, le lieu, le silence, nos deux fers immobiles et consternés, ces groupes pressés plus loin dans l'attitude de l'effroi, cette voiture mystérieuse, ces grands arbres décharnés que le printemps n'avait pas encore couronnés de feuillage, mais où le sommeil reposait encore, tout donnait à cette scène une effrayante majesté.

Dès la première passe, le chevalier s'aperçut qu'une mort inévitable planait sur l'un de nous, et que l'âme du blessé devait s'échapper par la blessure. Il me fit signe alors de suspendre un instant, et passant la main sur son front, il parut en chasser avec effort des idées importunes, puis, rappelant peu à peu son courage, ses joues se colorèrent, sa prunelle éclata d'un feu sombre, et se remettant en garde :

— Allons, s'écria-t-il, finissons-en !

La passion et la haine qui nous exaltaient tous deux précipitaient nos coups avec tant de violence que bientôt, oubliant tout sentiment de conservation, nous ne songâmes plus qu'à frapper.

Ce n'était pas de l'escrime, c'était une lutte où la force l'emportait sur l'adresse, ou la témérité l'emportait sur le savoir. Vingt fois nos poitrines se heurtèrent, nos gardes s'engageaient l'une dans l'autre, et si l'un de nous deux fut tombé sous le choc, c'en était fait de sa vie ; car nous n'étions plus des hommes, et Dieu sait si le tigre pardonne à son ennemi par terre.

Tout à coup je sens le froid du fer me glisser dans les flancs, je bondis en arrière, je me dégage, et, revenant avec fureur, je tombe en clouant mon épée dans la poitrine du chevalier. Il s'abattit sur moi.

En instant encore j'essayai de retirer mon arme du corps de mon adversaire, dont je sentais les étreintes ; mais bientôt ma figure se glaça, mes yeux s'éteignirent, je lâchai la garde de mon épée et tout fut accompli.

V.

Je revins à moi dans une hôtellerie de poste située, entre Colditz et Grossenhayn.

Deux domestiques du chevalier m'y avaient apporté sur une litère, et, d'après ses ordres, à ce que j'appris plus tard, étaient demeurés à mon service. Ma blessure, quoique grave, n'était pas mortelle, et, dès que je pus parler, je m'informai de ce qu'était devenu mon adversaire, ainsi que la voiture close qu'il accompagnait. Mais l'un ne sut rien m'apprendre, sinon que le chevalier, malgré son horrible blessure, et après avoir donné quelques instructions à son sujet, s'était fait transporter dans la voiture même, qui était répartie au pas.

Il résultait donc de ces vagues renseignements que le chevalier n'était pas mort, et qu'il avait pu continuer sa route avec Stéphanie. Je n'avais pas prévu ce dénouement, et je vis bien que le destin qui me persécutait avait eu le dernier mot dans l'aventure.

— Puisque je n'ai pu la sauver, me dis-je, prions le ciel qu'il force et l'occasion me revienne pour la venger !

Je demeurai quinze jours dans l'hôtellerie, et dès que je pus me tenir sur un cheval, je partis pour Dresde, J'avais hâte de revoir Léo, par l'intermédiaire de qui j'espérais savoir si le baron avait reçu des nouvelles de son fils ; car, comme bien l'on pense, je n'avais aucune envie de me présenter moi-même au directeur. Je descendis, à l'entrée de la nuit, devant ma petite maison, que je saluai d'un regard mélancolique. Je me rappelai qu'elle ne m'appartenait plus.

Je trouvai Samuel Hermann installé à mon piano. Le pauvre enfant, en m'apercevant, se précipita dans mes bras et appela Berthe à grands cris. Son premier mot fut pour Stéphanie ; je lui racontai ce qui s'était passé, et Samuel déclama contre le chevalier une tirade digne de Rodrigue. Après quoi, prenant mes mains dans les siennes, et me regardant d'un air ému d'enthousiasme :

— Mon ami, me dit-il, vous sentez-vous la force de m'applaudir ce soir ?

— Eh qui ! fis-je, me rappelant tout à coup l'opéra de Samuel, ce serait ce soir ?

— Oui, mon cher, et après bien des peines, car la Bergami est d'une paresse prodigieuse. Mais enfin, c'est ce soir !... sentez ici comme le cœur me bat. Je jetais de mon ouverture quand vous êtes entré. Dieu soit béni, il ne manquait qu'à vous... vous et une autre, ajouta-t-il en faisant la tête, car mon pauvre vieux père, en unissant nos mains sur son lit de mort, me dit : « Samuel, elle sera ta femme, et de plus ta prima donna, si tu veux m'en croire, car sa voix est admirablement belle. » Et je promis à mon père que, si jamais Hero et Léandre paraissaient sur la scène, je confierais à Stéphanie le soin de mon triomphe...

Hélas ! qui eût dit que mes lauriers seraient tressés d'épines ! — Mais vous viendrez, n'est-ce pas ? Nous aurons une petite loge, rien qu'à nous, car voyez-vous, je n'aurais pas la force de rester sur la scène. J'aime mieux me contempler à distance.

Ma faiblesse était encore très grande ; mais je ne sais quelle voluptueuse tristesse je goûtais dans l'idée d'entendre encore cette musique dont Stéphanie m'avait révélé les inspirations sublimes.

Si Samuel eût été capable de m'écouter lorsque nous fûmes enfermés dans notre loge grillée, je lui aurais demandé ce qu'était devenu Léo. Je l'avais en vain fait chercher chez lui, au Casino, au théâtre ; il était introuvable. Cependant, quelque chose me disait que cet infatigable docteur devait savoir ce qu'était devenu le fugitif dont il avait si bien secondé les manœuvres.

Je ne vous raconterai pas tout au long le triomphe étourdissant de mon ami Samuel. Son ouverture fut accueillie comme elle devait l'être, avec des salves d'applaudissements. C'était un mélange heureux du goût italien et du système harmonique de l'école allemande, délicieuse union tentée par cet enfant du génie, et dont son instinct, plus encore que ses études, lui avaient révélé les beautés. J'étais enseveli dans mes souvenirs, et la tête cachée dans mes mains, je retrouvais, au détour de chaque phrase, quelques unes des impressions brûlantes que Stéphanie m'avait laissées. Je revois cette chambre à peine éclairée, ce piano modulant de ravissantes ardeurs, et cette femme... cette tête adorable, ce front inondé de flamme, ce regard ! A ce moment, Samuel peussa un cri et me saisit le bras avec violence ; je relevai la tête.

Stéphanie chantait !

C'était bien elle ; nos yeux ne pouvaient s'y méprendre, et d'ailleurs nous entendions un murmure de surprise courir dans la foule à l'aspect de cette femme inconnue qui avait osé remplacer la Bergami.

Elle était donc là, sur la scène, entourée d'un chœur de vierges aux habits flottants, plus belle, plus divine que jamais, le seto à peine voilé d'une tunique de gaze, la front étoilé de saphirs, les bras nus, la chevelure nouée de bandelettes à la mode grecque ; elle était là devant nous, devant Samuel chantant la passion d'Hero, sa propre passion peut-être, et la secouait de ses lèvres, en gerbes enflamées, ferme et courageuse, pleine de noblesse et d'éclat, resplendissante d'amour !

Je ne sais où Samuel trouva la force de ne pas s'évanouir. Il voulut se lever, sortir et courir sur le théâtre se jeter aux pieds de Stéphanie, et dire à toute cette foule qui ondoyait d'enthousiasme :

— Cette femme, que vous trouvez si belle et qui chante si bien, cette femme, c'est Stéphanie, ma fiancée, celle qui m'aime !

Pour moi, je compris tout de suite avec un affreux serrement de cœur que Samuel disait vrai, que l'amour venait d'opérer un grand miracle, et que cette simple fille obscurément élevée dans une villa obscure, entre un enfant et un vieillard, pour trouver ainsi dans son âme tant de force et d'énergie, pour braver tout ce monde qu'elle ne connaissait pas, et pour entrer aussi belle, aussi calme, aussi grande dans cette lice terrible, devait être illuminée par uno de ces passions héroïques dont la puissance échappe aux intelligences communes.

— Samuel, m'écriai-je en me jetant pâle et défaillant dans ses bras, tu peux mépriser désormais les applaudissements de la foule, car cette femme, vois-tu, c'est ton triomphe, c'est ta plus chère couronne !

— Des couronnes ! Elle m'en moissonnera des milliers ; car comment ne pas écrire des chefs-d'œuvre pour cette voix miraculeuse ?

Je regardai Samuel avec effroi. Le jeune maître ne m'avait pas compris. Je ne sais alors quel vague sentiment d'angoisse se glissa dans mon âme ; j'entrevis pour Stéphanie un avenir de douleurs et de déceptions. Serait-il vrai, mon Dieu, que le génie comprime les doux battements du cœur, et que vous refusez à ces affamés de gloire qui veulent qu'on les admire, la gloire plus belle encore, et peut-être plus enivrante, de savoir bien aimer ! O Samuel ! je m'enivrais déjà plus votre patrimoine de poésie, mais je trouvais le ciel injuste de joindre à vos triomphes le triomphe d'être aimé !

On concentra sans peine l'impatience où nous étions de connaître par quelle suite d'événements imprévus et bizarres Stéphanie se trouvait à Dresde, et comment surtout il se faisait qu'elle remplaçât la Bergami, cette actrice que Samuel venait de quitter une heure auparavant, et qui se disposait à jouer. Quant aux suites de l'enlèvement dont Stéphanie avait été la victime, il ne vint pas à notre pensée de les craindre. Cette femme qui chantait là, si courageuse et si noble, ne pouvait être frappée d'abaissement.

Le premier acte fini, nous courûmes sur le théâtre, et nous nous informâmes de la loge de Stéphanie. On nous fit répondre qu'elle ne recevrait qu'après la représentation. Il fallut bien s'y résigner.

La représentation continua donc et s'acheva au milieu d'un enthousiasme croissant. Stéphanie fut redemandée et reparut. Les fleurs pleuvaient à ses pieds, les applaudissements montaient du parterre au centre en salves prolongées. Je la vis fléchir et s'affaisser sous le poids de cet apothéose ; je me sentis moi-même chanceler.

Samuel avait disparu sans que je m'en aperçusse, et bientôt, à de nouveaux cris qui firent trembler la salle, je le vis lui-même arriver sur la scène tenant Stéphanie presque évanouie dans ses bras. Le public, acceptant aussitôt l'union de ces deux génies, les confondit à son tour dans une ovation commune, et le rêve de Samuel fut accompli. La gloire venait de lui donner la bénédiction nuptiale !

Alors une écousse ébraula tout mon être, et je sentis que mon cœur

se brisait. J'arrivais enfin à l'heure suprême de cette abnégation dont j'avais jusque-là défilé les tortures, et comme le condamné qui, jusqu'au dernier jour, envisage la mort sans pâlir, et qui chancelle à la vue de l'échafaud, je m'étais confié dans ma force, et je me sentais fléchir aux approches de la douleur.

Je voulais quitter ma loge et sortir du théâtre pour courir me réfugier chez moi. J'avais renoncé à voir Stéphanie. Le spectacle de son bonheur, je le sentais maintenant, m'aurait tué. J'étais résolu à quitter Dresde, et à m'en aller je ne sais où, bien loin d'elle, bien loin de sa renommée, et à mourir solitairement de mon amour dans quelque coin ignoré. Je me façonnais ainsi dans ma pensée un avenir désolé, et j'épuisais d'avance cette coupe d'amertume jusqu'à la dernière goutte, car ce qui ajoute à toutes les grandes douleurs, c'est de croire qu'on ne s'en consolera jamais.

Lélio, qui entra dans ma loge, me surprit les yeux remplis de larmes. Je ne l'avais pas encore vu depuis mon retour, et sa physionomie me parut plus sérieuse et plus douce que de coutume. Chose étrange ! Cet homme m'avait trahi et ruiné, il s'était lâchement fait l'espion du chevalier pour en devenir ensuite le Crispin, et il ne m'avait poussé à la vengeance que pour exercer sur moi la plus honteuse usure ; eh bien ! j'avais beau faire, je ne ressentais pour lui ni répulsion ni haine, et, lorsqu'il entra, je lui sus gré de ne m'avoir point abandonné comme les autres, et je lui tendis la main.

— La leçon que vous avez donnée au chevalier, me dit-il d'une voix brève, a porté ses fruits. Il vit, mais il est sur la route de Venise, et nous ne le verrons de long-temps. Quant à vous, veuillez me suivre dans la loge de Stéphanie, la signora vous demande.

Disant cela, il marcha devant moi sans prendre garde à mes questions. Elle me demanda ! elle pense donc à moi au milieu de ses couronnes ! Je ne voulais déjà plus mourir.

Quand nous entrâmes chez Stéphanie, mon trouble devint si profond que je ne pus que m'incliner devant elle sans articuler un mot. Elle sourit et me prit la main qu'elle pressa fortement, ce qui me donna le courage de porter la sienne à mes lèvres. Elle me fit un signe pour que je me plaçasse auprès d'elle sur le sofa. Samuel était à la droite et Lélio prit un siège devant nous. Je remarquai que Samuel avait pleuré et que la figure du docteur devenait de plus en plus sallow.

— Me voilà entourée de tout ce que j'aime, dit enfin Stéphanie en promenant sur nous son charmant sourire ! Voici Samuel, mon frère illustre ; voici le docteur qui m'a sauvé la vie, et un ami sûr et fidèle qui m'a sauvé l'honneur.

Elle avait dit : *Mon frère !* Je regardai le docteur, qui s'appretait à parler.

— Ma chère Stéphanie, dit-il, permettez-moi d'expliquer à votre ami ce qui s'est passé depuis qu'il perdit connaissance sur la route de Leipzig. Vous saurez donc, mon cher secrétaire, que votre épée n'ayant pas été dans les chairs, la blessure du chevalier, quoique profonde, se ferma promptement. Il s'était fait conduire à la ville prochaine, et pendant les quelques jours que dura sa fièvre, il réfléchit sur ses erreurs passées. Dès qu'il fut en état de se lever, il donna tous les ordres nécessaires pour qu'on ramenât sur-le-champ à Dresde notre adorable Stéphanie, dont il avait imploré son pardon. De plus, il la chargea d'une lettre pour son père, en la conjurant de la présenter elle-même au baron. Quant à lui, il prit la route de l'Italie. Stéphanie descendit donc chez M. le directeur qui gémit beaucoup en apprenant la nouvelle équipée de son fils, mais qui ouvrit ses bras à celle qui avait failli en devenir la victime. On fit aussitôt chercher de vos nouvelles. On apprit que vous étiez hors de tout danger, et, pour ménager une douce surprise à vous et à Samuel, on remit au jour de votre arrivée la première représentation d'*Héro*. Quant à Stéphanie, se rappelant la promesse qu'elle avait faite à son oncle mourant, elle se prépara secrètement à débiter dans l'opéra de Samuel, et le hasard, qui l'a servie dans cette circonstance presque autant que son cœur et que son génie, a voulu que ce matin même la Bergami, amoureuse du chevalier depuis qu'il a quitté Dresde, ait pris la poste pour courir après lui ; car ce qui vous reste à connaître, c'est la lettre du chevalier. La voici : « Mon père, écrit-il, je suis ruiné, battu et corrigé. Arrangez-vous, si l'un vous plaît, avec messieurs mes créanciers. Pour moi, je m'en vais à Venise essayer de guérir de mes deux blessures : l'une, dont votre secrétaire a puni mes fredaines ; l'autre, dont un ange m'a frappé au cœur ! Vous portez un fils détestable, mais je vous envoie une fille, une délicieuse créature qui est la, près de mon cheval, que je vois encore, et dont le divin sourire laisse tomber sur moi toutes les miséricordes du monde. Aimez-la, monsieur le baron, aimez-la beaucoup, et que les bienfaits du père lui fassent oublier les persécutions du fils ; c'est de toutes mes dettes la plus sacrée. Monsieur, votre secrétaire intime est un homme d'honneur et de dévouement que j'ai indignement trompé, et qui n'a pas craint, pour venger une femme qu'il aimait sans espoir, de sacrifier sa fortune et sa vie. Si ce brave garçon ne succombe pas lui-même aux suites de notre rencontre, appechez-le, qu'on est enfin touché de sa noblesse et de son abnégation, et que la belle Stéphanie pourrait bien, si j'en crois ses soupçons, ne plus voir dans Samuel Hermann qu'un frère bien aimé... »

Samuel ne lâcha pas achever, et se jeta tout en pleurs à mon cou. — Soyez heureux, mon ami, s'écria-t-il ; pour moi, j'ai mérité mon sort. Votre exemple m'apprend assez que je n'entends rien à l'amour. J'ai été froid et égoïste, je me deteste ! Eh quoi ! pendant qu'on me ra-

visait Stéphanie, et que vous versiez votre sang pour elle, moi je faisais chanter la Bergami ! Oh ! que vous devez me mépriser...

— Te mépriser, dit Stéphanie en le baisant au front ; oublies-tu que notre fraternité commença au foyer du vieil Hermann ; qu'elle continue dans la noble carrière des arts. N'est-ce pas, frère, que nous y marcherons ensemble ?

Samuel tomba aux pieds de Stéphanie, et Lélio lui prenant les mains : — Enfant, lui dit-il, on ne ment pas à sa nature ! console-toi, tu es fait pour chanter, comme il en est d'autres qui sont faits pour aimer... et pour se venger !

Ces derniers mots, qu'il proféra à voix basse, furent pour moi une rapide mais éclatante lumière. Je compris que, à mon insu, j'avais été l'instrument de la haine de Lélio contre le chevalier, et que, n'osant tirer l'épée contre un champion si redoutable, il avait dirigé la mienne sur son sein en excitant ma colère et en provoquant mes vengeances. Une bonne blessure et l'exil, c'était raisonnable, et je vis dans les yeux de Lélio qu'il se tenait pour pleinement satisfait. Tirant ensuite de sa poche notre marché de cinquante louis, le docteur le lut à haute voix et le déchira.

— Ami, me dit Stéphanie, les yeux mouillés de larmes, je connaissais aussi ce dernier trait de votre belle âme... J'ai bien des dévouemens à vous rendre... mais j'espère y réussir un jour !

MARC FOURNIER.

LE VOISIN DE CAMPAGNE.

— Puis-je sans indiscrétion, madame, vous demander ce que vous écrivez-là ?

— Comment donc ! mais c'est un droit que vous donne votre qualité de mari... J'achève d'écrire la liste des amis que nous engagerons à passer une partie de la belle saison à notre terre de Séran, dans ce beau château dont vous venez de faire l'acquisition.

— Mais il me semble que j'aurais dû être consulté pour une affaire aussi importante ?

— Sans contredit. Aussi me serais-je bien gardée d'expédier les lettres d'invitation avant d'avoir soumis ma liste à votre contrôle... Et tenez, je viens d'inscrire le dernier nom ; lisez, et voyez si je m'oublie personne.

— Quoi ! madame, vous pensez que nous avons autant d'amis que cela ? Deux pages d'amis ! Je ne me croyais pas si riche.

— N'allez pas me chicaner sur un mot... J'ai voulu parler tout simplement des personnes que nous voyons dans l'intimité.

— Ah ! fort bien ! la catégorie est plus élastique. L'intimité comprend quelques indifférens, beaucoup d'importuns, et tous nos ennemis intimes. Jusqu'ici nous avons passé l'étié à Paris ou aux eaux, et je vois que votre inexpérience de la vie champêtre allait vous entraîner dans une grande faute.

— Ma liste est trop longue, n'est-ce pas ? C'est ce que vous voulez dire ?

— Infiniment trop longue. Les gens qui forment notre société intime sont bons à voir à la ville. On ne les a que trois ou quatre heures de suite ; ils n'ont pas le temps de nous gêner ; nous sommes à peine effleurés par leurs défauts. Mais, à la campagne, c'est autre chose ; les défauts ont tout le loisir de se montrer et de nous faire sentir leurs aspérités. Les fausses apparences s'évanouissent, les sentimens d'emprunt se trahissent, et nos ennemis intimes nous laissent apercevoir leur noirceur.

— Soit ; je vous abandonne les ennemis ; vous les connaissez, rayez leurs noms.

— Ce sera le tiers de la liste. Maintenant, conserverons-nous les importuns ? Vous ne tarderiez pas à vous repentir de votre imprudence ! Ceux qui ont le talent de vous ennuyer parfois dans votre salon de Paris deviendraient, à Séran, des fâcheux insupportables. Autre tiers de la liste qu'il faut supprimer.

— Nous n'aurons donc que les indifférens ?

— Mais à la campagne les indifférens montent en grade. Leur nullité disparaît au grand air ; ils deviennent tout aussi incommodes que les autres.

— C'est-à-dire que vous voulez aussi les exclure ? Je comprends ! Vous auriez pu vous expliquer avec plus de franchise, et me dire tout de suite que vous ne voulez recevoir personne cet été. Vraiment, je suis beaucoup moins charmé de votre acquisition. Le château cessera de me plaire, si je dois y être condamné à une solitude complète.

— Voilà de l'exagération ! Nous allons à la campagne pour rompre la monotonie de nos habitudes parisiennes. Si nous devons retrouver là-bas les figures qui nous asségaient ici, à quoi bon nous déplacer ? Avec les mêmes gens, il faudrait bientôt revenir au même train de vie, tourner dans le même cercle de conversations banales et de plaisirs usés ; nous transporterions tout simplement à Séran notre salon de Paris. Quelle duperie ! Vous ne comprenez donc pas le charme du changement ? Qui vous parle d'ailleurs d'une solitude complète ? D'abord vous aurez avec vous votre nièce Hortense ; et puis je ne supprime pas votre liste tout entière. Il est un nom que je n'efface pas. Votre excellente amie Mme Desmarnières passera à Séran une partie de la belle saison. Son mari nous donnera tout le temps que lui laissent les affaires. J'ai invité notre jeune parent Frédéric Latour, qui viendra nous voir souvent. Nous aurons, de plus, nos voisins de campagne qui ne manqueront pas d'eta-

blir des relations avec nous. Ce seront, du moins, de nouveaux visages, et il y aura sans doute dans le nombre des originaux pour nous divertir. Vous verrez que vous trouverez fort bien de cette vie nouvelle, de cette société improvisée. Essayons toujours, et, si cela ne vous convient pas, l'année prochaine nous ferons autrement.

Cet entretien fut prolongé par diverses objections que le mari réfut avec beaucoup d'éloquence. Il était préparé à la lutte, il avait répondu à tout, et la victoire devait lui rester. Quelques jours après, — M. et Mme Dumont — partirent pour leur terre de Séran.

Dans sa manière d'envisager les agréments de la vie champêtre, M. Dumont était guidé par un sentiment facile à pénétrer. M. Dumont avait cinquante ans; Mme Dumont n'en avait que vingt-six. Cette disproportion d'âge, si féconde en périls, s'environnait de plusieurs circonstances aggravantes. Le mari était d'un caractère inquiet et impérieux; sa femme était très jolie et merveilleusement coquette. Cependant tout s'était assez bien passé jusque-là, et cette union, conclue depuis sept ans, avait à peine été obscurcie par des nuages passagers. Mme Dumont donnait souvent carrière à sa coquetterie, mais elle s'en tenait toujours à de légères escarmouches, se contentant d'encourager les hommages, de faire naître les passions et de désespérer ceux qui avaient imprudemment livré leur cœur aux séductions de ses regards et aux amorceurs de ses paroles décevantes. Jamais elle n'avait été tentée d'aller plus loin. Il lui suffisait que sa vanité fût satisfaite et triomphante. Un mari homme d'esprit devait aisément conduire une pareille femme dans le bon chemin; il n'avait qu'à céder sur quelques points peu importants, et après avoir fait la part du feu, part légère et frivole, il pouvait vivre en toute sécurité.

M. Dumont ne manquait pas d'esprit; le monde lui en accordait une dose suffisante pour son usage particulier. D'ailleurs, il avait fait ses preuves; il avait eu l'esprit d'acquiescer quarante mille livres de rente et d'épouser une femme charmante; mais la jalousie obscurcit les qualités les plus brillantes et les plus solides. Trop prompt à s'alarmer et perdant tout à fait la tête dans les moindres de crise, M. Dumont avait trouvé un confrère qui ne lui cédait en rien sous le rapport des inquiétudes soupçonneuses et des terreurs paniques. — C'était M. Desmarnières, banquier fort estimé à la bourse, et mari, un peu plus que nul, d'une jeune femme amie de pension de Mme Dumont. Les liens de cette amitié formés dès l'enfance s'étaient resserrés plus tard par une singulière conformité de caractère, de goûts et de position. Entre ces deux dames, c'était un attachement à toute épreuve. Elles se pardonnaient mutuellement leurs avantages, et se rendaient sincèrement justice l'une à l'autre. Rare et précieux exemple d'un sentiment que les femmes sont accusées de ne pas savoir pratiquer.

L'hiver avait été brillant et animé, et, au milieu d'une longue série de bals et de concerts, M. Dumont avait vécu dans des trances continuelles.

Le printemps ne calma que médiocrement ses alarmes : — il est vrai que le printemps, pluvieux et froid, conservait toutes les allures de l'hiver; les soirées continuaient leurs convocations, et les bals menaçaient de ne pas se laisser interrompre par l'été. Puisque le danger tient bon, pensa le mari, c'est à moi de battre en retraite. L'été précédent, Mme Dumont avait eu beaucoup de succès aux bains de Dieppe. Les eaux ont aussi leurs périls; l'ennemi s'y trouve; il fallait donc chercher un asile plus sûr. — M. Dumont acheta la terre de Séran.

C'était, du reste, un bon emploi de ses capitaux; une propriété d'un excellent rapport, un joli château, un parc considérable, des prairies magnifiques. Il plaçait son argent à trois pour cent, et il avait l'avantage de pouvoir joindre à son nom, passablement vulgaire, le nom élégant et aristocratique de sa terre; — glorieux qui le touchait peu pour son propre compte, disait-il, mais qui devait plaire à Mme Dumont.

Lorsque M. Dumont eut signé l'acte qui le rendait propriétaire de Séran, et lorsque sa femme fut installée dans ce château-fort, inaccessible aux lions parisiens, l'honnête mari sentit naître le calme dans son esprit long-temps troublé. M. Desmarnières, à qui il avait confié son projet de retraite champêtre, dès que la pensée lui en était venue, s'était montré fort enthousiaste de cette idée, et très désireux de voir sa femme protégée par le même abri. Le banquier avait donc accepté avec joie et reconnaissance l'invitation de son confrère en jalousie. Il fut convenu que Mme Desmarnières passerait toute la saison à Séran et que le financier, retenu à Paris par ses affaires, viendrait le dimanche, les jours de fête, et chaque fois qu'il aurait un moment de loisir. Séran était situé à quinze lieues de Paris, mais on faisait les deux tiers du trajet par le chemin de fer d'Orléans, ce qui abrégait beaucoup la distance.

De son côté, M. Dumont se trouvait dans la nécessité de quitter de temps en temps son manoir pour aller à Paris où l'appelait un procès important; l'argent occupait la seconde place dans ses affections; et, pour ne rien perdre, il fallait bien qu'il partageât sa surveillance : — un œil sur sa femme, un œil sur sa fortune. Mais ses absences ne devaient jamais se prolonger plus de vingt-quatre heures, et il n'avait rien à craindre, puisque le château de Séran était interdit aux indifférents, aux importuns et aux ennemis intimes, — c'est-à-dire à tout le monde.

Quant aux voisins, on ne leur avait fait aucune avance; et pas un seul ne se montra. D'ailleurs, dans un rayon de deux lieues, il n'y avait que des habitations de chétive apparence, appartenant à de petites gens que l'on ne pouvait pas voir, et qui, sans doute, se seraient refusés modestement à toutes relations.

La première quinzaine s'était assez bien passée; on avait visité les en-

virons de Séran qui étaient riens et pittoresques; on avait fait de longues promenades à pied, à cheval, en calèche, en bateau; des parties de pêche, des dîners sous le feuillage, des secours distribués dans les pauvres chaumières, avaient occupé quelques journées; mais le charme de ces plaisirs était presque tout entier dans leur nouveauté; rien n'est plus monotone que la verdure, la nature, l'onde qui murmure et toutes ces joies pures qu'offrent le séjour des champs et les naïfs habitants du village. Deux merveilleuses parisiennes devaient être bien vite blasées sur ce genre de récréation qui n'a de prix que pour les âmes sensibles et poétiques. Aussi, tandis que les deux maris se félicitaient du repos qu'ils s'étaient si habilement ménagé, Mme Dumont et Mme Desmarnières commençaient à sentir les premières atteintes de l'ennui.

L'ennui! — Voilà l'ennemi auquel nos deux maris n'avaient pas songé; ennemi intime qui vient sans être invité, conseiller perfide qui ouvre toutes les voies du mal.

C'était un lundi; M. Desmarnières, le banquier, venait de repartir pour Paris, emmenant avec lui Frédéric Latour, le jeune parent admis par une honorable exception, le seul célibataire qui eût accès dans la forteresse de Séran. Celui-là n'était pas à redouter, son cœur était pris; il aimait Hortense, nièce et pupille de Mme Dumont, qui avait trouvé piquant d'accepter à la fleur de l'âge les graves fonctions d'une tutelle.

Hortense partageait le tendre sentiment de Frédéric, et l'union de ces deux jeune gens eût été convenable et assortie; mais Mme Dumont ne voulait pas en entendre parler. Interposant son autorité de tutrice, elle s'était formellement prononcée par un refus bien net, et son mari avait été enchanté de lui céder sur ce chapitre qui l'intéressait peu. Mme Dumont n'était pas tout à fait aussi désintéressée dans la question; elle avait un frère beaucoup plus âgé qu'elle, sans fortune, garçon, et major dans un régiment de l'armée d'Afrique; Hortense possédait une dot de deux cent mille francs, et la tutrice, excellente sœur, réservait au major la main de sa pupille.

Ce jour-là, les deux amies en étaient à chercher inutilement une distraction. Impossible de se promener: il pleuvait. — La pluie est encore une ennemie dont nos deux maris ne se méfiaient pas.

Bravant le mauvais temps, M. Dumont était allé diriger des plantations qu'il faisait faire à l'extrémité de son parc. Triste du départ de Frédéric, Hortense s'était retirée dans sa chambre, où elle passait presque tout son temps. Les deux dames étaient seules au salon, assises dans de grands fauteuils, les bras croisés, la tête languissamment renversée, regardant le plafond, échangeant de rares paroles interrompues par des bâillements mal dissimulés.

— Que ferous-nous de notre journée?

Cette question plusieurs fois posée était toujours demeurée sans réponse.

C'est qu'en vérité il n'y avait rien à faire au dehors et peu de chose au dedans. Les journaux étaient lus; les derniers romans envoyés par le libraire étaient fatigués; tous les sujets de conversations avaient été épuisés. L'ennui entraînait par la brèche et s'emparait de la châtelaine de Séran et de sa compagne, — lorsqu'une femme de chambre apporta une lettre de Paris.

Dans un pareil moment, cette lettre était un véritable trésor. Mme Dumont reconnut l'écriture du premier coup d'œil.

— C'est de Mme Dalbeville! s'écria-t-elle.

— Nous ne pouvions pas souhaiter mieux, reprit Mme Desmarnières; Mme Dalbeville est une des femmes de Paris les plus spirituelles et les mieux informées.

— Trois pages de nouvelles, continua Mme Dumont, en dépliant la lettre.

Dans son épître, Mme Dalbeville débâtait tous les propos du beau monde, la chronique des fêtes, des soirées, des concerts, des courses, de l'Opéra...

« Paris est encore tenable, écrivait-elle, mais chaque jour quel'un » nous quitte. La plupart de nos amis partent pour les eaux de Bade, et, » un instant, j'ai eu l'idée de faire comme eux. »

— Elle est libre! dit Mme Dumont en interrompant sa lecture; — elle peut aller où bon lui semble. Ces veuves sont-elles heureuses!

— Tais-toi! me! répondit Mme Desmarnières en souriant; si ton mari t'entendait!

— M. Dumont est bien loin et ne reviendra pas de sitôt. Je le connais; quand il fait une plantation, il en a pour long-temps.

— Mais la lettre n'est pas finie?

— Non, et je continue... Ah! mon Dieu! voici bien une autre nouvelle!

— Qu'est-ce donc?

— Un projet de mariage, qu'elle médite!

— Au moment où tu vantais son bonheur!

— Mais ce n'est rien encore! Devine quel est le futur?

— Comment veux-tu que je devine cela? Mme Dalbeville est une femme si entourée, si capricieuse!

— Te rappelles-tu le petit Léopold Dujard?

— Allons donc, ce jeune homme qui le faisait la cour, il y a deux ans, et qui était si naïf, si...

— Si naïf, tranchons le mot.

— Ce pauvre garçon nous a bien diverties!

— Et ses lettres, qu'il me remettait en cachette, d'une main tremblante,

et que je prenais pour les lire avec toi; quels joyeux momens elles nous ont fait passer!

- Nous avons bien souvent ri jusqu'aux larmes en les lisant!
- C'était une tendresse si curieusement gauchée! un style si saugrenu!
- Mais, j'y pense; ces lettres, je les ai conservées; nous pourrions les relire, cela nous amusera.
- Et Mme Dalbeville épouserait cet ingénu? Il est vrai qu'elle a de l'esprit pour deux.
- Elle ne connaît pas Dujard, me dit-elle; c'est un mariage que lui propose un de ses oncles qui habite Marseille.
- Le jeune homme est donc en Provence?
- Tu sais qu'il avait disparu tout à coup.
- Désespéré par tes rigueurs!.. Il s'était aperçu que tu te moquais de lui.
- Je ne lui crois pas tant de perspicacité. On m'avait dit qu'il s'était embarqué pour un lointain voyage... Mais ce petit Dujard est plus jeune que Mme Dalbeville, beaucoup plus jeune.
- C'est comme cela que les veuves prennent quand elles se remarient.
- De plus, il est riche, et elle ne l'est pas.
- C'est une compensation.
- Tu as beau dire, Mme Dalbeville, en épousant ce petit niais, ferait une folie, un sot mariage qui la couvrirait de ridicule. Nous devons la protéger, l'avertir, l'éclairer... et j'ai à ma disposition un moyen bien simple...

- Les lettres du jeune homme?
- Précisément.
- Tu l'en déferais? Elles ont pourtant leur prix.
- Rien ne me coûte pour obliger une amie. D'ailleurs, il suffit d'envoyer un seul de ces billets doux.
- Que nous choisissons dans les meilleurs.
- Cela nous fournira l'occasion de revoir la correspondance.
- Ce projet reçut immédiatement son exécution. Les deux amies, après avoir relu avec délices et au milieu des éclats de rire les plus francs deux douzaines de lettres simples, candides, charmantes que lui avait écrites un amoureux très jeune et très novice, examinèrent une de ces lettres sous enveloppe à l'adresse de Mme Dalbeville. C'était un odieux abus de confiance, une abominable trahison: — mais la campagne est féconde en mauvaises inspirations, et l'ennui fait commettre bien des crimes!

..... Quelques jours s'étaient écoulés dans ce perfide et coupable envoi. Un matin les deux amies se trouvaient depuis un pavillon du parc, d'où l'on découvrait un assez beau point de vue. Mme Desmarnières dessinait le paysage sur son album.

- N'est-ce pas que le site est charmant? dit l'artiste à sa compagne.
- Oui; cette petite maison blanche surtout fait très bien dans les arbres.
- C'est la plus jolie des environs, et ce qui, m'intrigue, c'est qu'elle n'est pas habitée. Depuis que nous sommes à Séran, les volets verts de cette jolie maisonnette sont restés fermés.

A peine Mme Dumont avait-elle achevé de prononcer ces paroles qu'un des volets s'ouvrit.

Les deux jeunes femmes jetèrent un cri de surprise et d'effroi, car il y avait presque de la magie dans le hasard qui ouvrait cette croisée avec un si étrange à-propos.

La distance du parc de Séran à la maisonnette était d'un quart de lieue à peu près; mais les deux amies avaient de bons yeux, et elles distinguèrent parfaitement que l'homme qui parut à la fenêtre ouverte était jeune. De si loin on ne pouvait pas voir ses traits, mais on saisissait l'ensemble: un air de tête élégant, de longs cheveux bouclés, une barbe noire que caressait une main blanche et fine. Le jeune homme alluma une cigarette, lança quelques bouffées de fumée, puis la fenêtre se referma et la maison reprit son aspect accoutumé.

- Nous avons donc enfin un voisin! dit Mme Dumont.
- Et je me suis expressément de l'enregistrer sur mon album. Tiens, regarde; le trouves-tu ressemblant?
- Tu ne l'as pas flâté; il me semble mieux que son portrait.
- Une simple esquisse. Nous l'avons si mal vu!
- Il faut espérer que nous le verrons mieux.
- Engageas-tu ton mari à le recevoir, à l'inviter?
- Je ne sais trop si ce serait un bon moyen; M. Dumont a des idées si singulières! Il s'effraie de tout!

— Peut-être le voisin fera-t-il les premières démarches, et s'il se présente, il faudra bien recevoir sa visite.

— D'ailleurs, nous ne pouvons pas manquer de le rencontrer dans nos promenades.

— Et justement le temps est superbe aujourd'hui. Après déjeuner, nous irons nous promener.

L'ennui avait disparu comme par enchantement. C'est ainsi qu'un ennemi chasse l'autre. Aussitôt le déjeuner terminé, — et il fut mené grand train, — ces dames n'eurent pas besoin de se donner le mot pour faire une toilette recherchée; jamais depuis leur arrivée à Séran elles n'avaient déployé une pareille élégance. La promenade ne fut proposée ni à M. Dumont ni à Hortense; les deux amies s'en allèrent seules secrètement. Elles étaient déjà heureuses d'avoir quelque chose à cacher.

— Est-il besoin de dire que les pas des deux belles promeneuses se dirigèrent du côté de la maison blanche? Elles passèrent tout près du mur

d'enceinte, mais la croisée resta fermée. La promenade dura long-temps, mais elles ne rencontrèrent personne. — C'était une journée perdue.

Le lendemain de bonne heure, Mme Desmarnières reprit son album et son crayon; Mme Dumont l'accompagna dans le pavillon du parc, et la fenêtre s'ouvrit comme la veille. Le jeune homme parut. Aussitôt les deux amies s'armèrent d'excellentes lorgnettes de spectacle, qui, sans avoir la portée voulue par la circonstance, suffisaient cependant pour confirmer l'opinion du premier coup d'œil, si favorable au voisin. — Décidément, il était jeune et joli homme.

Les choses se passèrent à peu près comme les jours précédents. — Après le déjeuner, Mme Dumont ordonna d'atteler. Cette fois, le mari et la nièce furent de la partie. On fit passer la calèche près de la maison blanche; ces dames espéraient que le bruit de la voiture attirerait l'attention du jeune inconnu. — Il n'en fut rien. Le voisin ne se montra pas.

Comprenez-vous maintenant tout le danger de la solitude et de l'isolement champêtre? — A Paris, Mme Dumont ou Mme Desmarnières, apercevant un beau jeune homme à sa fenêtre, ne s'en seraient nullement souciées; à Séran, si elles avaient eu bonne et nombreuse compagnie, elles n'auraient certainement remarqué ni les volets fermés, ni la croisée ouverte de la maison blanche; mais seules, isolées, en proie à l'ennui, voilà tout à coup leur imagination éveillée à l'aspect d'une barbe brune qui se montre à un quart de lieue de distance. Elles veulent voir cette barbe. La curiosité s'irrite, la tête part; prenez garde, le cœur la suivra peut-être. Dans un cercle brillant, on est occupé de recevoir les hommages et de tenir les rivaux en échec; mais lorsque la coquetterie est mise en pénitence, on s'élançait, faute de mieux, dans les régions du sentiment et de la passion.

Plus vive, plus curieuse que son amie, Mme Dumont eut bientôt fait beaucoup de chemin. Un jour que son mari était allé à Paris, pour son procès, elle adressa au voisin une invitation à dîner. Les informations prises avec ardeur et opiniâtreté lui avaient enfin appris le nom de l'inconnu. Il s'appelait de Bléval. — L'heure approchait, et Mme Dumont attendait dans le salon avec une anxiété, une émotion que partageait Mme Desmarnières. — Enfin! nous allons le voir! lui parler! — On apporte un billet par lequel M. de Bléval s'excusait de ne pouvoir accepter l'honneur qu'on voulait bien lui faire.

Ce billet excita l'indignation de Mme Dumont; il lui sembla qu'elle avait le droit de demander à monsieur de Bléval l'explication de son refus; elle passa donc la soirée à écrire une lettre d'un style tourmenté, ambigu, qui voulait rester dans de certaines limites et qui s'échappait en mots imprudents. Mme Desmarnières ne sut rien de cette lettre; on l'envoya sans lui en parler. C'était la première fois de sa vie que Mme Dumont avait un secret pour son amie.

M. de Bléval était trop poli pour ne pas répondre, et la correspondance s'engagea. Une fois sur cette pente fatale, comment s'arrêter? Le jeune homme était malheureux, il souffrait, il avait besoin de consolation; c'était un cœur brisé qui ne demandait qu'à renaitre. Les lettres devinrent tendres, puis passionnées, et un soir...

Ce soir là M. Dumont était encore absent. A l'entrée de la nuit, Mme Dumont se rendit dans le pavillon du parc; — la première entrevue devait avoir lieu entre deux cœurs qui s'entendaient déjà si bien.

— M. de Bléval ne se fit pas attendre.

Il s'avança gracieusement, salua Mme Dumont; lui baisa la main; puis reculant de deux pas et tenant la tête haute, et le regard fixe, il lui demanda avec un sourire légèrement railleur:

— Me reconnaissez-vous?

Étonnée de cette singulière question, Mme Dumont répondit d'une voix faible.

— Non, monsieur.

— Regardez-moi bien!.. Il y a deux ans, je n'avais ni ces longs cheveux, ni cette grande barbe qui me cache la moitié du visage; cependant, avec un peu d'attention, il est impossible que votre mémoire ne vous rappelle pas une de vos victimes; — Léopold Dujard... Oui, madame; Bléval est un nom d'emprunt que j'avais pris pour conquérir vos bonnes grâces. Ne me trouvez-vous pas un peu changé à mon avantage? — de figure d'abord et puis de style? Ah! j'ai été, il faut en convenir, un garçon très simple et passablement stupide; mais les voyages forment les jeunes gens, de même que la campagne rend les jeunes femmes traitables...

— Monsieur!

— Permettez, madame, je crois que vous avez envie de terminer cet entretien; je ne demande pas mieux que de vous être agréable; mais avant de nous quitter, nous avons un compte à régler ensemble.

— Que voulez-vous dire?

— Vous avez entre les mains des lettres de moi, je ne parle pas des dernières, mais de celles qui sont datées de deux ans; je crains que vous n'en fassiez un usage imprudent, et je viens vous les redemander; Mme Dalbeville m'en a déjà remis une; et vous aurez la bonté de me donner les autres, à la place des vôtres, qui ont charmé les instans de ma solitude à la maison blanche.

— Oui, monsieur.

— Ce n'est pas tout. Il y a ici tout ce qu'il faut pour écrire, et puisque vous êtes dans un de vos jours d'obligeance, je vous prie de vouloir bien prendre l'engagement formel d'accorder la main de votre nièce à mon ami Frédéric Latour. A ce prix seulement, M. de Bléval sera discret.

Mme Dumont était prise au piège; il fallait bien se rendre; elle écrivit ce que Léopold lui dicta.

— Maintenant, monsieur, je vais chercher vos lettres.

— Je vous en prie, madame.

Lorsque Mme Dumont revint au pavillon, Léopold n'était pas seul; Mme Desmarnières lui tenait compagnie.

— Voyez la sympathie! s'écria gaiement Léopold; je me suis trouvé entraîné dans deux correspondances en même temps; je recevais chaque matin deux lettres de deux bonnes amies qui ne s'étaient pas confiées le secret de cette petite intrigue épistolaire. J'ai bien fait, n'est-ce pas, de fixer les deux rendez-vous à peu près à la même heure? Des amies comme vous aiment à se rencontrer sur toute espèce de terrain. Madame Dumont, j'espère que vous me ferez l'honneur de m'inviter un de ces jours à la noce de Mlle Hortense. Quant à vous, madame Desmarnières, votre mari est mon banquier, et je vous rends votre lettre à une seule condition, c'est que vous me promettez de m'avertir si jamais il lui prenait fantaisie de faire une escapade en Belgique. Adieu, mesdames.

EUGÈNE GIROU.
(Extrait des *Beaux-Arts*.)

LE FROMAGE DE VIF.

I.

Dans les derniers jours de septembre 1806, un homme d'une stature athlétique et dont les membres paraissaient aussi vigoureux que sa taille était élevée, se trouvait dans les bois de l'Isère, à une lieue de Vif, bourg qui, lui-même, est à peu près à quatre lieues de Grenoble. Cet homme, qui était déjà du mauvais côté de cinquante ans, paraissait cependant beaucoup moins âgé, et quoiqu'il portât un fusil assez lourd et tout l'attirail d'un chasseur, et que patli sans doute de Grenoble au lever du jour, il marchât depuis le matin, son pas n'en était pas moins ferme et son allure moins dégagée; car à une constitution vigoureuse il joignait l'habitude des exercices pédestres, et la passion de la chasse, qui fortifie et endure le corps; il avait chassé dans les forêts vierges du Connecticut, et tout en tuant des écureuils gris et des dindons sauvages, il y avait observé les bienfaits et les ravages du temps qui crée et détruit; il avait suivi toutes les périodes de la vie d'un chêne, depuis le moment où il sort de la terre avec deux feuilles, jusqu'à celui où il ne reste plus de lui qu'une longue trace noire, qui est la poussière de son cœur. Cet homme était Brillat-Savarin, chef de choix du sénat venant d'appeler récemment à la cour de cassation, auteur futur de la *Physiologie du Goût*, ouvrage remarquable qui réunit une variété de connaissances peu communes et dont nous n'avons pas besoin de faire l'éloge. Quoique Brillat-Savarin fût assé dans l'art qu'il a professé et que la nature l'eût donné d'un aspect robuste, il était, dit-on, naturellement sobre. Cette opinion sera facilement partagée si on lit la définition qu'il donne de la gourmandise.

« J'ai parcouru, dit-il, le dictionnaire au mot *gourmandise*, et je n'ai point été satisfait de ce que j'y ai trouvé. Ce n'est qu'une confusion perpétuelle de la *gourmandise* proprement dite avec la *gloutonnerie* et la *voracité*; d'où j'ai conclu que les Lexicographes, quoique très estimables d'ailleurs, ne sont pas de ces savans aimables qui embouchent avec grâce une aile de perdrix au suprême pour l'arrosar, le petit d'égil en l'air, d'un verre de vin de Lafitte ou du Clos-Vougeot. Ils ont complètement oublié la *gourmandise* sociale, qui réunit l'élégance athénicienne, le luxe et main et la délicatesse française; qualité précieuse, qui pourrait bien être une vertu, et qui est du moins, bien certainement, la source de nos plus grands jouissances... » La *gourmandise*, ajouta l'auteur de la *Physiologie du Goût*, est ennemie des excès; tout homme qui s'indigne ou s'enivre est rayé des comptes. »

Brillat-Savarin, ayant gravi une hauteur, s'arrêta sur le sommet d'un bois de pins, et là, semblable à Jupiter sur le mont Ida, il se mit à considérer le panorama qui l'environnait; c'était la partie la plus remarquable peut-être du beau département de l'Isère.

A ses pieds était le bourg de Vif, aujourd'hui enrichi par ses filatures de soie, mais alors pauvre bourgade où l'on voyait seulement quelques fabriques de poteries.

Plus loin, sur la rive gauche du Drac, on apercevait Clair et le pont bâti par le comtable Lesdiguière, un peu en deçà Lens, qui lui rappela une vieille chanson de chevalerie dont, en sa qualité de musicien, il fredonna le premier vers; puis Paris. Autrains, villages verdoyans, Sasseage, foueux par ses fromages, enfin Grenoble, qu'il venait de quitter, Grenoble, que l'Isère entoure comme une ceinture, vint tout à la fois militaire et parlementaire, toute pleine encore des souvenirs de Mounier et de l'Assemblée de ses notables. A l'horizon des forêts de chênes et de châtaigniers, et au dessus de ce frais et verdoyant rideau, la cime neigeuse des rochers, tandis que le fond du coteau présentait à ses regards la vigne telle qu'on la cultive en Provence, on voyait la vigne haute, ou le *haudin*, c'est-à-dire la vigne dont les ceps s'allongent sur un treillage ou se marrent à des crabes et à des cristiers. Brillat-Savarin était loin d'être insensible aux beautés de la nature, mais après quelques heures d'exercice, le chasseur le plus vigoureux sent qu'il a besoin de repos; son visage a été caressé par la brise du matin, son pied lassé par les aspérités du chemin, le soleil est près d'atteindre le plus haut de son cours; le chas-

seur doit donc s'arrêter quelques heures, non par excès de fatigue, mais par cette impulsion d'instinct qui nous avertit que notre activité ne peut pas être indéfinie. C'est d'ailleurs le moment du déjeuner, et Savarin, dont la chasse n'avait pas été heureuse, comptait se dédommager de ce désappointement par une petite compensation gastronomique. Il porta la main sur sa carnassière, et se rappela non sans plaisir que si elle était vide de gibier, elle contenait du moins un petit pain frais à croûte dorée, un excellent poulet rôti et une bouteille de bon vin blanc, vin qu'il recommanda aux chasseurs ses confrères, parce que, dit-il, il désaltère mieux que le vin rouge, et qu'il résiste davantage au mouvement et à la chaleur.

C'étaient là les éléments d'un bon déjeuner, et Brillat-Savarin avait cette soif qu'il appelle lui-même *adurante*, parce qu'elle est accompagnée de l'ardeur de la langue, de la sécheresse du palais, et d'une chaleur dévorante dans tout le corps; il avait faim, c'est-à-dire ce commencement d'anxiété qui annonce les abois de l'estomac; il rejeta donc son fusil derrière lui, et apercevant à quelque distance une petite maison recouverte en chaume, il résolut d'y aller demander l'hospitalité, autant pour se mettre à couvert des rayons du soleil dont les pins le garantissaient mal que pour faire rafraîchir son vin et pour manger assis, chose qu'il appréciait beaucoup, car il n'a jamais pu comprendre la position que prennent les anciens sur les *lecti-sternium*, position fâcheuse, suivant lui pour l'imbuccion des alimens et l'ingestion des liquides. Il arrive, ouvre la porte délabrée d'un petit enclos, les aboiemens d'un chien maigre le saluent et annoncent sa venue, une femme sort de la chaumière suivie de deux enfans déguenillés.

— Oh! oh! pensa Brillat-Savarin, voici deux petits gaillards qui ont l'air de vouloir partager mon déjeuner... Je ne crois pas qu'ils refusent une cuisse de poulet... Allons, ce sont des convives que le ciel m'envoie... Ma bonne femme, dit-il en s'adressant à la mère, pourrez-vous m'accorder l'hospitalité pour une heure ou deux? Je ne vous demande que l'ombre de votre toit, une chaise, une table boiteuse ou non et de l'eau fraîche pour faire rafraîchir mon vin.

— Volontiers, monsieur, répondit la Dauphinoise, qui avait jeté un regard inquiet sur Brillat-Savarin, mais qui se rassura en voyant une figure inconnue.

Et elle le fit entrer dans une pauvre demeure où à peine se trouvaient la table boiteuse et lachaise dépaillée qu'il avait demandées; point de meubles, des murs dégradés, partout une misère absolue, mais propre et soignée; qui afflige l'œil en lui décollant une pauvreté qui ne procède ni du vice ni du défaut d'ordre; mais seulement du malheur. Le chasseur déposa son fusil dans un coin, sa carnassière dans l'autre, et il allait remercier son hôtesse, lorsque le chien, qui avait cessé ses cris, se mit à aboyer de nouveau, et un petit homme vêtu d'un habit roux qui avait été noir, se présenta sur le seuil de la chaumière.

— Ah! s'écria la femme avec désespoir, M. le percepteur!

Brillat-Savarin, qui se place de conseiller à la cour de cassation mettait à portée de connaître parfaitement la situation de la France, savait ce que le pays souffrait par la disette d'hommes et la pesanteur des impôts; la guerre était plus fatale encore aux départemens du Midi qu'à ceux du Nord, et le pays était alors réduit à un commerce intérieur, c'est-à-dire au commerce de consommation.

L'arrivée du percepteur lui apprit tout; il était chez une pauvre femme ruinée et qui ne pouvait pas payer ses impositions. Rien de plus facile que de donner quinze ou vingt francs à l'officier ministériel, et de préserver ainsi son hôtesse d'un désastre qui paraissait imminent, mais ce n'était pas la manière dont agissait Brillat-Savarin, esprit exact et juste; il donnait beaucoup, mais à la vieillesse, au pauvre valide, il procurait volontiers des moyens de travail sans l'humilier par une aumône qui, quel qu'elle fût, dégradé l'âme et éteint le courage.

Le petit homme noir ne s'attendait pas à trouver un inconnu chez la femme qu'il venait exploiter; néanmoins il ne laissa pas de dire:

— C'est demain que vous aurez des garnisaires; si vous ne payez pas vos impositions, ma bonne Julienne; puis la saisie, puis la vente; je viens pour vous donner un dernier avertissement, avec frais.

— Et moi je viens pour déjeuner, dit Brillat-Savarin d'une voix sonore; si vous voulez, monsieur, ajoutez-il en s'adressant au percepteur, partagez le déjeuner d'un chasseur, il ne tient qu'à vous... Vous venez de loin? de Grenoble, peut-être?

— Non, monsieur, je viens de Villard-de-Lens, deux bonnes lieues, par une chaleur...

— Un poulet froid, dit Brillat-Savarin, et une bouteille de Pouilly.

Le percepteur s'inclina jusqu'à terre; il acceptait l'invitation. Mais, tandis que Julienne écoutait son hôte et que les enfans, ébahis, regardaient les boutons luisans de sa veste de chasse, le chien du logis, affamé comme ses maîtres et alléché par l'odeur du poulet, avait introduit son anseau dans la carnassière, et, empoignant la volaille d'une dent sûre, il l'avait tirée dehors. Le percepteur fut le premier à s'apercevoir du méfait.

— Monsieur, dit-il à Brillat-Savarin d'un air consterné, le poulet...

— Le poulet sera tendre, je vous en réponds.

— Inhumain, votre chien...

— Ah! mon Dieu! mon poulet, dit Brillat-Savarin.

— Bryan, Bryan! disait la femme en tapant sa cuisse de sa main.

Mais Bryan, qui n'avait pas l'habitude de rapporter ce qu'une fois il avait pris, fit un bond prodigieux qui le mit d'abord hors de toute at-

teinte, et prit la fuite en emportant sa proie. Le perceuteur, les enfans coururent après, et Brillat-Savarin resta seul avec Julienne.

— Ils ne lui feront pas lâcher prise, dit le magistrat d'un air consterné. Votre chien est un chien-loup, espèce vorace ! C'est dommage, le poulet est gras, tendre et cuit à point. Bryan, comme vous l'appellez, me paraît doué d'un haut appétit : l'affaire est probablement faite au moment où nous parlons... J'en suis sûr, j'avais mentalement disposé des deux enisses en faveur de vos enfans... Et ce perceuteur que j'avais invité ! Ah ça, ma bonne femme, vous ne payez donc pas vos impositions ?

— Ah ! monsieur, si vous saviez la misère...

— Laissons cela, nous y reviendrons. Il s'agit de déjeuner et d'attendre M. le perceuteur en lui présentant quelque chose de convenable. Vous avez des œufs, je ferai une fondue.

— Je n'ai pas d'œufs, monsieur.

— Vous n'avez pas d'œufs, dit Brillat-Savarin en se grattant légèrement le tempo avec l'index : c'est que les côtelettes seront dures.

— Je n'ai pas de côtelettes.

— Vous m'effrayez, ma bonne ; mais dans votre garde-manger il y a, sans doute, quelques pièces de gibier... C'est quo je ne vois pas de broche ici... N'importe...

— Monsieur, je n'ai point de gibier.

— Un morceau de lard ?

— Pas même.

Brillat-Savarin, découragé, se laissa aller aux pensées les plus amères.

— Dans les premiers âges du monde, se dit-il, c'était l'art qui manquait à l'homme ; toutes les productions de la nature étaient sous sa main, l'oiseau ne le fuyait pas, le lièvre venait brouter le thym à ses pieds, le chevreuil bondissait à deux pas de lui, les caillies, les grives, les perdreaux se prenaient par centaines aux pièges les plus grossiers ; mais, il n'y avait alors ni casseroles, ni rôtisseurs, ni cuisiniers ; aujourd'hui, l'art est devenu populaire, la marmite est répandue avec profusion, et il y a de pauvres créatures qui ne disposent pas d'un morceau de lard !

— Mais que mangez-vous donc ? demanda-t-il avec anxiété.

La pauvre femme alla chercher, dans l'âtre froid de la cheminée, un poëlon de terre où nageaient dans de l'eau, enrichie de poivre, de sel et d'un filet de vinaigre, quelques tranches de pain de seigle. Jamais Spartiate, assis à la table commune où se plaçaient ces citoyens primitifs, n'y avait apporté un brouet si clair et si léger. Le ragout néanmoins, quoiqu'il peu savoureux, avait été préparé avec une propreté qui faisait honneur à Julienne ; et Brillat-Savarin, qui sous le Directoire avait été secrétaire de l'état-major général des armées de la république en Allemagne, avait souvent vu au bivouac de nos soldats des potages aussi clairs et moins appétissans.

— Il est impossible, dit-il, de faire déjeuner avec cela M. le perceuteur, et moi-même, qui n'ai jamais eu d'attrait pour le pain de seigle, je préférerais tout autre chose... Voyons, ma bonne amie, cherchons ensemble quelque moyen de nous tirer de là... Votre maudit chien nous joue un vilain tour... Si, tandis que je ferai rafraîchir le vin, vous alliez à ce joli village que j'ai vu quand j'étais sur la hauteur.

— A Vif.

— Oui, à Vif, vous rapporteriez...

— Volontiers, je serai de retour dans deux heures,

— Il y a deux heures d'ici à Vif ?

— Oui, monsieur, aller et venir.

— Ah ! mon Dieu, et moi qui meurs de faim.

L'appétit s'annonce chez l'homme par un peu de langueur dans l'estomac et une légère sensation de fatigue ; en même temps l'âme s'occupe d'objets analogues à ses besoins ; la mémoire se rappelle les choses qui ont flûté le goût ; l'imagination croit les voir ; il y a la quelque chose qui tient du rêve et qui n'est pas sans charme. Telle était la situation de Brillat-Savarin quand il songeait au poulet rôti qui était dans sa carnassière. Cependant, bientôt l'appareil nutritif s'émeut tout entier, l'estomac devient sensible, les sens gastriques s'exaltent, les gaz intérieurs se déplacent avec bruit, la bouche se remplit de sucs, et toutes les puissances digestives sont sous les armes, comme des soldats qui n'attendent que le commandement pour agir. Encore quelques momens, on aura des mouvemens spasmodiques, on bâillera, on souffrira, on aura faim.

Brillat-Savarin en était venu là, et déjà son front se rembrunissait, lorsque Julienne dit :

— Monsieur, j'ai du fromage.

— Du Sassenage ?

— Non, monsieur, du fromage de Vif.

— Quel diable de fromage est cela ? je n'en ai jamais entendu parler.

— Monsieur, c'est du fromage excellent.

— A la bonne heure, voilà pour le dessert ; car un repas sans fromage est comme une jolie femme qui n'a qu'un œil ; mais que mangerez-vous ?

— Comment, monsieur, quand vous aurez mangé du fromage, est-ce que vous voudriez encore...

Brillat-Savarin soupira en songeant à la pauvreté où devait avoir vécu cette femme, pour supposer ainsi qu'un morceau de fromage suffisait à un repas.

— Vous avez raison, ma bonne, dit-il, préparez la table et apportez votre fromage.

Julienne obéit ; elle étendit sur la table une nappe propre, elle tira d'un caveau secret un petit fromage rond, dis-que savoureux, qui flattait

l'œil et l'odorat de Brillat-Savarin. Ces préparatifs étaient à peine terminés, que le perceuteur entre accompagné des deux enfans qui avaient chacun une patte du poulet rôti : c'était tout ce qui en restait.

II.

— Vous comprenez, dit Brillat-Savarin au perceuteur, que si je vous offre un mauvais déjeuner, je n'ai pas besoin d'indulgence ; le fait parlera ici plus haut que je ne pourrais le faire. Vous avez vu le poulet... Vous avez même vu peut-être avec quelle rapidité le chien en a fait son déjeuner...

— Oui, monsieur, dit le perceuteur ; cela a été l'affaire d'un instant.

— Preuve, reprit Brillat-Savarin, de la tendreté de cette volaille, croyez que si elle avait été coriace et dure, le chien aurait mis plus de temps à l'avaler... Les chiens font autant de cas que nous d'un rôti distingué ; heureusement, ils ne boivent pas de vin, et voilà pourquoi Bryan n'a pas cassé ma bouteille de Pouilly. Or sus, rendons grâces à Dieu et déjeunons avec du fromage de Vif, puisque nous n'avons pas autre chose à manger.

Pendant cette allocution, Julienne était sortie et elle avait été dépeupler les vergers voisins au profit de son hôte. A la campagne et surtout dans le département montagneux, mais bien cultivé de l'Isère, tel paysan qui ne peut mettre le pot au feu qu'une fois par mois, n'en a pas moins à sa disposition les plus beaux fruits du monde. Julienne revint avec toute la ponome de septembre ; des raisins muscats, des abricots parfumés, des mûres sanglantes, et surtout des figues, aussi melleuses dans la Provence et le Dauphiné, que dans l'Ionie, et dont la saveur parfumée est bien supérieure au goût aqueux des figues de Paris. Le visage de Brillat-Savarin s'épanouit quand il vit toutes ces richesses sur lesquelles il n'avait pas compté.

— Julienne, lui dit-il de sa voix la plus douce, votre fromage est excellent ; vous m'avez fait découvrir un mets précieux, digne des meilleures tables. Je savais que le Dauphiné était célèbre...

— Pour ses sept merveilles, dit le perceuteur.

— Du tout, monsieur, les merveilles du Dauphiné, grâce au progrès des sciences et à l'examen attentif des savans, sont les choses les plus simples du monde. Le Dauphiné est célèbre pour son gibier et surtout pour ses levreaux à côtes rondes, mais j'ignorais qu'on y rencontrât un aussi bon fromage... Qui a fait ce fromage, Julienne ?

— C'est moi, monsieur.

Alors Brillat-Savarin réfléchit profondément, il venait de découvrir une source nouvelle de jouissances gastronomiques, et de mériter sans nul doute le prix qu'Apicius fonda jadis pour l'inventeur ou le propagateur d'un mets nouveau ; malheureusement Apicius était mort depuis longtemps, et mort insolvable, si nous en croyons l'histoire. La mine enfouie dans le département de l'Isère, n'en existait pas moins, il s'agissait de mettre en lumière le produit de ce trésor caché et d'apprendre à la pauvre Julienne quelle source de richesse elle avait dans les mains, mais auparavant il était important de savoir si Julienne serait à la hauteur de sa mission, et quels étaient les antécédens de cette femme qui pouvait doter la France d'un fromage, suivant lui, meilleur que le Chester et le Stilton, et préférable même au Brie national. Il demanda donc des verres, et après avoir égayé le cœur de la mère et des enfans, d'un doigt de Pouilly :

— Julienne, dit-il, nous voici maintenant des hôtes et des amis ; M. le perceuteur lui-même ne vous en veut pas, il n'est que l'agent d'ordres supérieurs. Au fond du cœur, il est sans doute fâché des rigueurs dont il vous a menacée ; il vient d'ailleurs de boire du même vin que vous, il a mangé votre fromage, parlons donc librement... Vous êtes pauvre ; comment êtes-vous tombée dans cette misère et comment ne parvenez-vous pas à la secouer par le travail ?

Julienne jeta un coup d'œil sur ses enfans et tira de sa poche la petite serpe dont se servent dans le Dauphiné les vendangeurs ; c'était répondre à la seconde des questions de Brillat-Savarin. Pour satisfaire à la première elle s'assit, et enhardie par la figure bienveillante de son hôte, et peut-être aussi par le vin de Pouilly, elle commença son histoire, tandis que ses enfans, qui avaient rattrapé le chien Bryan, lui administraient une correction méritée.

— Je suis née, dit-elle, à Parisot, petit village éloigné de Vif seulement de quelques lieues, où l'on remarque une de ces merveilles du Dauphiné auxquelles monsieur ne croit pas ; la Tour sans venin.

— Oui, mon enfant, dit Brillat-Savarin, il est aussi dangereux de se laisser mordre par une vipère ou par un scorpion dans cette tour que partout ailleurs : c'est la corruption du langage qui a fait supposer le miracle. Cette tour est une ancienne chapelle bâtie en l'honneur de saint Vêrin ; on a dit saint Venin, et, le nom ainsi dénaturé, on a imaginé le prodige.

— A la bonne heure, dit Julienne, et elle continua : Mon père n'était pas riche et n'avait point de dot à me donner, mais j'étais jolie, et deux jeune gens de Vif devinrent amoureux de moi.

A ces mots : j'étais jolie, Brillat-Savarin regarda attentivement Julienne et il vit qu'en effet la paysanne du Dauphiné avait dû être fort bien et pourrait reconquies sa beauté perdue si un peu d'aisance venait un jour à effacer les traces de la pauvreté. Une taille élancée, un front blanc, de beaux yeux et un visage ovale, tels étaient les avantages physiques de Julienne, qui ne devait pas avoir plus de vingt-quatre ans.

— Si je pouvais la soumettre, se dit-il, pendant un mois ou deux à un

régime convenable, c'est-à-dire aux rôtis de bœuf ou de mouton, aux œufs frais et aux farineux, elle ne tarderait pas à devenir un beau brin de femme.

Mais cette réflexion, il la fit tout bas.

Brillat-Savarin a toujours pensé que toute femme maigre désire engraisser, et que le secret pour acquérir de l'embonpoint consiste dans un régime convenable. On engraisse, dit-il, les moutons, les vœux, les bœufs, la volaille, les carpes, les écrevisses, les huîtres ; d'où il conclut que tout ce qui mange peut s'engraisser, pourvu que les aliments soient bien et convenablement choisis.

— L'un de ces deux jeunes gens, dit Julienne, se nommait Jérôme Bêru, l'autre Philippe Jazel ; c'était Jérôme Bêru qui était le plus riche, mais Philippe Jazel me plaisait davantage. Sans parler de sa figure, il avait un caractère doux et des habitudes rangées qui, suivant moi, devaient faire le bonheur d'une femme ; d'ailleurs, il possédait à Vif cette maison où nous sommes et plusieurs pièces de terre que le malheur m'a forcée de vendre. Bêru, au contraire, était fier, orgueilleux, et son visage, comme ses habitudes, portaient les traces de son caractère. Je suis persuadée qu'il ne m'a jamais aimée, mais que l'orgueil d'avoir une jolie femme et le désir de blesser Philippe, qu'il haïssait, l'engagèrent seulement à rechercher ma main. Ils s'adressèrent tous deux à mon père, qui me fit venir et me dit :

— Julienne, nous sommes pauvres, et s'il ne se présentait qu'un homme pour t'épouser, je te dirais : Prends-le plutôt que d'attendre une occasion qui ne pourrait pas revenir et de mourir vieille fille ; mais deux jeunes gens de Vif veulent t'épouser : choisis.

Je n'hésitai pas, je choisis Philippe Jazel.

— Très bien, dit mon père, c'est celui que j'aurais choisi moi-même. Quand Jérôme Bêru apprit que son rival lui était préféré, il s'emporta, menaça de tuer mon père, de me tuer moi, et d'assommer Philippe la première fois qu'il le rencontrerait. Il était peut-être facile de venir à bout de mon père et surtout de moi ; mais pour Philippe, c'était différent ; je vous parle de six ans passés, et à cette époque Philippe était de force à ne pas craindre personne.

On publiait cependant les bans de mon mariage, et j'étais dans les trances, parce que je connaissais le caractère indomptable de Bêru, lorsque je reçus une lettre de lui :

— « Je pars, m'écrivait-il, ne craignez rien pour vous ni pour votre père, mais malheur à Philippe s'il vous épouse ; tôt ou tard, je me vengerai. »

Il partit en effet, nous n'entendîmes plus parler de lui, et malgré ses menaces, mon mariage avec Philippe n'en eut pas moins lieu. Je devins Mme Jazel : mon mari et moi nous vîmes habiter Vif, et pendant deux années nous avons joui d'un bonheur que rien n'a troublé. Nous n'étions pas riches, comme on l'entend dans les villes ; mais nous l'étions pour des paysans. Mon mari cultivait un petit coin de terre à lui ; il vendait bien ses denrées, et nous avions mis de côté une somme raisonnable pour les besoins imprévus. Deux jolis enfants égayaient notre intérieur, l'un naissait à peine, et l'autre commençait déjà à courir et à jouer avec le pauvre Bryan qui a mangé votre poulet.

— Plaignez-le, s'écria Brillat-Savarin, le meilleur poulet de Grenoble et des environs ! Continuez, Julienne.

La femme de Philippe Jazel reprit :

— J'étais aussi heureuse qu'on peut l'être, mon mari m'aimait, et notre mariage le mettait à l'abri de la conscription, impôt que nous supportons avec tant de peine dans nos montagnes. Déjà je ne pensais plus à Bêru ni à ses menaces, et je crois que si j'y avais pensé, elles ne m'auraient guère effrayée. Philippe est un homme de courage ; et il n'y a pas de femme un peu amoureuse de son mari qui ne le croie supérieur à un rival ; or, j'ai toujours beaucoup aimé et j'avais totalement oublié la colère de Bêru et ses projets de vengeance. Il arriva que mon mari quitta Vif avec un petit troupeau de moutons, qu'il confiait tous les ans à des bergers provençaux, comme cela se pratique dans nos montagnes. Il prit le chemin qui conduit à la Grande-Chartreuse et, sur la route, il devait rencontrer ces bergers qui, moyennant une légère redevance, se chargent, pendant quatre ou cinq mois, de tous les troupeaux des environs. J'étais seule ici avec mes enfants, et un soir, je fus dans une armoire de chêne qui contenait mes habits de noces, lorsque le hasard plaça sous mes mains la lettre de Bêru ; je frémis involontairement à cette vue, et, malgré toute la confiance que m'inspiraient la vigueur et le courage de mon mari, je ne pus m'empêcher d'éprouver de l'effroi en songeant que nous avions un ennemi aussi incapable d'oublier une injure que de s'en venger loyalement ; je fus sur le point de détruire cette preuve de haine et cette menace de meurtre ; un coup vigoureux frappé à la porte m'en empêcha ; tremblante, j'étais immobile devant mon armoire ouverte, ne sachant ce que je devais faire, lorsque j'entendis la voix de mon mari.

— Julienne, Julienne, ouvre-moi !

Ma frayeur se dissipa et je courus à la porte. C'était bien Philippe : il entra, pâle, défait et sanglant.

— J'ai tué Bêru, dit-il.

Et il tomba évanoui à mes pieds.

— Diable ! s'écria Brillat-Savarin ; mais vous nous avez représenté Philippe Jazel comme un homme doux et ennemi de toute violence, comment se peut-il que la jalousie...

— Monsieur, répondit Julienne, l'être le plus doux n'en a pas moins le sentiment de conservation, et la douceur n'exclut pas le courage.

— Vous avez raison, dit Brillat-Savarin.

— Quant à la jalousie dont vous parlez, continua Julienne, c'est un sentiment que Philippe ne connaissait pas, il n'aimait et il était sûr de moi ; ce n'était pas même la jalousie qui animait Bêru ; c'était, comme je vous l'ai dit, l'orgueil et la haine. Quand Philippe eut repris ses sens, j'appris tous les détails du malheur qui venait d'arriver.

Jérôme Bêru, au moment où mon mariage fut résolu, allait être atteint par la conscription ; il n'attendit pas d'être appelé, et il s'engagea. Aussi jaloux de s'éloigner d'un village où son orgueil venait d'être humilié, que de faire sa fortune dans les armes, il espérait revenir bientôt avec un grade qui prouverait sa supériorité sur son rival et me ferait repentir de ne pas l'avoir préféré. Il lui semblait d'ailleurs que la vengeance est plus facile à un soldat qu'à un autre, et que Philippe, que sa blouse n'épouvantait pas, tremblerait devant son uniforme. Bêru savait lire, écrire, et la carrière était ouverte pour lui comme pour tous les autres... J'ai eu dire, messieurs, ajouta Julienne, qu'à l'armée tout le monde a du courage, et qu'il faut d'ailleurs autre chose que du courage pour parvenir. Bêru ne sut pas se plier au joug de la discipline ; son caractère vindicatif lui attira de mauvaises affaires, et il demeura soldat. Il eut plusieurs duels, mais comme sa conduite sur le champ de bataille fut quelquefois équivoque, il ne passa jamais pour brave. Notre malheur voulut qu'il y eût quatre ans son régiment passât par Grenoble.

— Il y a ici, dit-il à ses camarades, un gaillard qui ne m'attend pas et auquel je donnerai de mes nouvelles.

Il raconta alors le grief qu'il avait contre Philippe et déclara qu'il ne quitterait pas Grenoble sans s'être vengé. Le capitaine de Bêru, un nommé M. Julien, fut instruit de ces projets de vengeance, et il le fit venir.

— Je sais, lui dit-il, que vous êtes de Vif, et vous allez sans doute me demander un congé de quelques jours pour revoir votre famille ; vous ne l'obtiendrez pas ; je sais ce que vous méditez... Vous êtes consigné jusqu'à jour où le régiment quittera Grenoble.

Bêru leignit d'obéir, mais le soir même, avant la fermeture des portes, il trouva moyen de sortir de la ville avec son fusil et une gibecière qui contenait quelques cartouches. Vous connaissez la Grande-Chartreuse ?

— Oui, dit Brillat-Savarin, je l'ai visitée ces jours passés.

— Deux chemins, continua Julienne, conduisent à ce monastère, l'un difficile et rude, n'est praticable que pour les chènes à cheval, il traverse une forêt continuelle de sapins, ce n'était pas celui que mon mari pouvait choisir pour conduire un troupeau ; il avait pris une route plus longue, à travers une vallée où coule l'Isère et qui aboutit au bourg de Saint-Laurent.

C'était là qu'il devait remettre son troupeau aux bergers chargés de le garder ; mais pour le retour, comme il serait seul et sans autre compagnie que son chien, il devait prendre le chemin le plus court et le plus difficile. Bêru une fois sorti de Grenoble arriva dans la soirée à Vif ; il y apprit l'absence momentanée de Philippe et devina sans peine par quel chemin il devait revenir, il partit sans retard et se mit en embuscade un peu au dessus du bourg de Voreppe, auprès d'un moulin abandonné ; il se tint caché sous un massif d'érables à deux pas du torrent de la Roize, comptant jeter Philippe dans le torrent après l'avoir tué. Mon mari devait traverser Voreppe et suivre la Roize. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, et ce fut pendant la nuit, ainsi que l'avait conjecturé Bêru.

Celui-ci, redoutant toujours le courage de Philippe, avait voulu le surprendre, et s'était placé de façon à lui tirer un coup de fusil sans même en être vu ; mais Philippe avait son chien ; lorsqu'il fut à trente pas de Bêru, le chien s'arrêta et se mit à aboyer. Mon mari s'arrêta à son tour, et, apercevant dans l'obscurité une espèce de fantôme que les aboiements de son chien lui désignaient comme un ennemi :

— Ha ! hé ! qui est là ? dit Philippe en s'arrêtant.

C'était bien lui, c'était bien Philippe qui parlait et dont Bêru reconnut la voix. Alors mon mari vit une traînée de feu et entendit une détonation : Bêru venait de tirer. Philippe s'éleva sur son ennemi, Bryan suivit son maître, et à la clarté de la lune, qui commençait à se lever, les deux adversaires purent se voir.

L'un n'avait pour toute arme que le bâton ferré que, dans nos montagnes, nos paysans portent toujours avec eux ; l'autre avait son sabre et son fusil, qu'il s'occupait à recharger ; mais Philippe ne lui en donna pas le temps, d'un coup de bâton il lui vola son fusil à dix pas.

— Bêru, dit-il ensuite, lorsque je me suis marié avec Julienne, je m'attendais à me battre avec toi, quoique cependant rien ne fût plus ridicule, car qu'aurais-tu fait d'une femme qui ne t'aimait pas ? Du caractère même dont je connais ma femme, je ne crois pas que tu fusses parvenu à l'épouser... mais tout cela est passé depuis plus de deux ans, et tu veux m'assassiner !... Crois-moi, retourne à Grenoble, rejoins ton régiment, je ne dirai pas que tu viens de déshonorer l'habit que tu portes.

Devant une aussi grande modération, il n'y avait rien à répondre ; ainsi Bêru tira-t-il son sabre et fit-il un pas vers Philippe.

— Tu veux donc toujours m'assassiner, lui dit encore Philippe ; sois donc généreux ; si tu veux un duel, je te l'offre, mais demain, au jour, et en présence de témoins qui pourront déposer de notre conduite à tous deux.

— Non, répondit Bêru, tu mourras ici.

— Tu as un sabre, lui dit encore mon mari, et aussi une baïonnette ;

donne-moi une de ces deux armes, pour qu'au moins le combat soit égal.

Béru ne répondit à cette demande qu'en agitant son sabre et en fondant sur Philippe.

III.

— Je vous jure, monsieur, continua Julienne, en s'adressant particulièrement à Brillat-Savarin, parce que le percepteur, comme toute la population de Vif, savaient l'histoire qu'elle racontait, je vous jure que, dans tout ce que je vous raconte, il n'y a pas un mot qui ne soit vrai, et que mon mari fut réduit à défendre sa vie contre un ennemi acharné. Quoique Philippe ne craignit pas son ennemi, il eut néanmoins l'idée de prendre la fuite; c'était le parti le plus sage; il fallait s'emparer du fusil de Béru et retourner à Vif, en gagnant l'assassin de vitesse; mais au moment où Philippe allait exécuter ce projet, Béru, comme je vous l'ai dit, fondit sur lui le sabre à la main et l'atteignit à la cuisse; que faire? fuir était devenu impossible, et Philippe menacé par la pointe du sabre, ne pouvait pas se laisser tuer.

— Il vaut mieux tuer le diable, dit Brillat-Savarin, que si le diable vous tue.

— C'est ce que pensa Philippe, dit Julienne, et vous comprenez que, déjà blessé et sans autre défense qu'un bâton contre un ennemi armé, il était dans une position difficile; il est vrai que son bâton était ferré; c'est une arme dangereuse dans les mains d'un montagnard; ajoutez l'obscurité, le besoin d'être vainqueur, et vous ne serez pas surpris de ce qui arriva. Béru marchait sur Philippe dans l'intention de ne pas l'épargner, Philippe leva son bâton, qui tomba sur la tête de l'agresseur et l'éten-dit mort.

Il y avait deux partis à prendre : ou fuir, ou quitter le pays, ou se remettre entre les mains de la justice. Ce fut ce dernier parti que choisit Philippe. Il s'arrêta au premier village qu'il rencontra, se fit penser, et le lendemain il se traîna comme il put jusque chez lui, où il me raconta ce que je viens de vous dire. Je ne doutai pas un moment de la vérité de son récit, et néanmoins je compris que nous étions perdus. Heureusement j'avais conservé la lettre de Béru, dont les menaces devenaient un témoignage important. Nous nous rendîmes à Grenoble et allâmes droit au capitaine de Béru, à qui Philippe fit un récit sincère de ce qui s'était passé. M. Julien, je vous ai dit que c'était son nom, écouta tranquillement Philippe, et le fit mettre provisoirement en prison. Justice serait rendue, disait-il, mais il y aurait un procès. Ce capitaine était un bel homme qui commandait une compagnie de grenadiers et tenait à ce que ses soldats fussent tous grands et bien faits. Il était Dauphinois, et il aimait à compter des compatriotes dans sa compagnie. Philippe devait faire un grenadier magnifique et remplacer avantageusement Béru. Quand on eut lassé pendant quelques semaines mon pauvre mari en prison, le capitaine Julien alla le trouver :

— Philippe, lui dit-il, votre affaire est grave.

— Vous croyez, capitaine?

— Sans doute, vous avez tué un soldat français, un soldat de l'empereur.

— Oui, dit Philippe, un soldat qui voulait m'assassiner, et je ne l'ai tué que pour défendre ma vie.

— C'est vous qui le dites.

— Permettez, lui dit Philippe, je sais bien que l'affaire a eu lieu la nuit et dans un endroit désert, mais c'est la nuit, c'est la solitude que choisissent les assassins.

— Oui, mais quel est l'assassin? répliqua le capitaine, lui ou vous? voilà la question; car enfin, Philippe, Béru aimait votre femme et avait recherché sa main.

— Voilà pourquoi il m'en voulait, dit Philippe; moi, je suis satisfait, heureux, et je ne cherche qu'à vivre tranquille... Je revenais de Saint-Laurent sans savoir seulement que Béru avait reparu dans le pays; quand il m'a attaqué, il était armé d'un sabre et d'un fusil, je n'avais que mon bâton. D'ailleurs, quand je serai devant mes juges, je produirai une lettre de menaces qui prouve que depuis plus de deux ans il nourrit des sentiments de haine contre moi, et j'ai un bon témoin.

— Vous avez un bon témoin pour une affaire où, de votre aveu, Dieu seul vous a vu. Et quel est ce témoin?

— Vous, capitaine.

— Moi?

— Oui, vous; n'avez-vous pas appris le projet de Béru? ne l'avez-vous pas consigné? n'a-t-il pas quitté Grenoble malgré vos ordres? Que peut-on dire de mieux en ma faveur?

— Vous avez raison, Philippe, dit le capitaine après y avoir réfléchi quelque temps, et mon témoignage ne vous manquera pas; je dirai la vérité. Il est cependant certain, du moins je le pense, que cela ne suffira pas.

— Comment?

— Oui, il ne s'agit pas d'un duel à la face du soleil, mais d'un meurtre; vous prouverez que Béru vous en voulait, et par cela seul on comprendra que de votre côté vous lui en vouliez aussi. La haine attire la haine. Je sais bien qu'un soldat peut être assassin, mais vous juges l'admè-tront difficilement. On croira bien que vous avez défendu votre vie, mais on se refusera à penser qu'il n'y a eu aucune provocation de votre part, et vous serez condamné.

A cette parole Philippe fit un pas en arrière.

— Moi, condamné! dit-il.

— Rassurez-vous, reprit le capitaine Julien, non pas à mort, mais à une peine qui, quelque légère qu'elle soit, entraînera votre ruine, par la perte du temps que vous passerez en prison et à cause des frais du procès qu'il vous faudra payer... Mais je sais un moyen.

Philippe, la tête baissée et les yeux remplis de larmes, n'écoutait plus le capitaine, il songeait à l'affront d'un jugement, à la honte d'être condamné comme assassin, lui innocent.

— Il y a un moyen, répéta le capitaine.

— Un moyen! et lequel?

— Le voici : Si vous offrirez à l'état une compensation, je me charge-rai d'anéantir cette affaire.

— Une compensation? Et que puis-je offrir, moi?

— De rendre à l'état le soldat qu'il a perdu.

— Que je me fasse soldat? Et ma femme et mes enfants?

Le capitaine Julien écrivit tellement Philippe sur les suites d'un procès; il lui voit l'état militaire sous de si belles couleurs, qu'il séduisit mon mari.

— J'ai commencé comme vous, lui dit-il, par être soldat, et me voilà capitaine; j'espère bien ne pas m'arrêter là; vous êtes jeune, beau garçon, vous ferez votre chemin, vous serez capitaine un jour. Qui sait? peut-être colonel.

Philippe céda, il signa son engagement, et le soir même il était libre.

— Je ne vous dirai rien, continua Julienne, de mon désespoir; cependant, moi aussi, j'étais bien aise de voir mon mari échapper à un jugement. Philippe partit avec le régiment, et, à mesure qu'il sortait de la maison, la misère y entra. Une femme ne peut ni bêcher, ni semer, ni récolter; elle est obligée de prendre des gens à gages, et c'est là un premier motif de ruine. Philippe ne fut pas plutôt en garnison à Paris, qu'il tomba malade. J'empruntai pour lui envoyer de l'argent, et une fois que je fus dans les mains des usuriers, je fus perdue. Peu à peu j'ai tout perdu, et aujourd'hui M. le percepteur me menace de m'enlever le dernier abri qui me reste à moi et à mes enfants.

— Croyez, madame, s'écria le percepteur, que ce n'est pas moi qui...

Brillat-Savarin prit avec son couteau une dernière particule du fromage qui restait encore; il la mangea gravement; c'était un dernier essai.

— Excellent! dit-il, et vous pourriez faire des fromages pareils, Julienne, et les envoyer à Paris?

— Tant que voudrez, monsieur, j'ai bien fait celui-là.

— Et combien les vendriez-vous?

— Ah! monsieur, cela vaut bien six sous, si l'on veut gagner sa vie.

— Six sous! Julienne, songez donc que vous avez deux enfants, des dettes et un mari à l'armée; il faut vendre vos fromages trente sous... A Paris, un fromage qui n'est pas un peu cher n'est jamais bon... Vous enverrez cent de vos fromages à Mme Chevet, au Palais-Royal, à Paris, avec une facture acquittée, parce que je vais vous les payer d'avance.

A ces mots, il tira de sa poche sept napoléons, auxquels il joignit deux écus de cent sous, et les plaça sur la table.

— Payez M. le percepteur, dit-il, et mettez-vous à l'ouvrage. Quand Mme Chevet aura écoulé ces fromages, elle vous écrira pour vous en demander d'autres que vous ferez suivre d'une facture non acquittée; alors vous vous metrez en rapport avec un banquier de Grenoble, qui sera l'intermédiaire entre Mme Chevet et vous.

Julienne se confondit en remerciements; Brillat-Savarin prétendit que c'était lui qui était l'obligé, puisqu'il avait découvert un mets inconnu, une jouissance nouvelle dont ses amis les gastronomes de Paris lui sauraient gré. Il prit son fusil, remplaça sa carrossière sur ses larges épaules, et se déroba, en se remettant en chasse, à la reconnaissance de la paysanne dauphinoise et aux saluts obséquieux de M. le percepteur. Il ne tarda pas à revenir à Paris, et vanta le fromage de Vif à M. d'Aigre-feuille, ce sectateur intelligent des goûts gastronomiques de Cambacérès. Le fromage de Vif parut sur la table de l'archi-chancelier, et, s'il faut dire toute la vérité, il fut médiocrement goûté. On le trouva bon, mais on reprocha à Brillat-Savarin de s'être laissé aller à un enthousiasme trop subit et de n'avoir pas tenu compte, quand il le goûta pour la première fois, des conditions où il se trouvait : l'absence de tout autre mets et un appétit excité par la marche et l'air vif des montagnes. Brillat-Savarin avait été sans doute ému de compassion à la vue de la misère d'une pauvre femme, et son cœur avait influencé le jugement de son palais. Le fromage de Vif fut jugé inférieur au Chester, au Stilton, et on décida qu'il ne l'emporterait jamais sur son voisin le Sassenage. Néanmoins il eut son moment de vogue, comme tout ce qui est nouveau à Paris; mais cette vogue ne se soutint pas, et après la bataille de Waterloo, en 1815, on n'en parlait plus. Brillat-Savarin lui-même avait oublié cette mine dont les filons n'avaient pas donné ce qu'ils avaient promis; il était absorbé, comme nous tous, par les graves affaires qui occupaient alors l'Europe et la France en particulier, lorsqu'un matin, à son lever, on lui remit la lettre suivante :

« Monsieur,

» Vous savez assez bon pour accepter le dîner d'un capitaine qui vous a la plus grande obligation, et qui, désespérant de s'acquitter jamais envers vous, veut avoir au moins le plaisir de vous remercier le verre à la main. Comme il espère que vous ne lui refuserez pas cette nouvelle faveur, il aura l'honneur de venir vous prendre ce soir, à 5 heures. »

— Point de signature ! dit Brillat-Savarin. Un capitaine ! allons, je vais faire un mauvais dîner chez un restaurateur de troisième ordre ; n'importe.

Il était dans un des moments fâcheux où se trouve tout homme qui a passé à travailler une portion notable du temps qu'il doit employer à dormir, de tout homme d'esprit qui se sent temporairement devenu bête, qui trouve l'air humide, le temps lourd et l'atmosphère difficile à porter; il déjeûna donc avec une tasse de chocolat ambré, préparation qu'il indiqua dans ce cas-là, et il attendit.

A cinq heures, on introduisit dans son salon un bel homme de trente-six ans à peu près, qui portait sur sa poitrine le ruban de la Légion d'honneur, avait à son bras sa femme, et était suivi de ses deux enfants, garçons dont le plus âgé avait à peine treize ans ; le capitaine embrassa Brillat-Savarin, la femme et les enfants l'embrassèrent aussi, et celui-ci se laissa faire. On descendit, on monta en voiture, et le fiacre eut ordre d'aller au *Rocher de Cancale*.

— Je suis sauvé ! s'écria Brillat-Savarin, qui craignait d'avoir à subir un dîner de ménage, et qui d'ailleurs faisait un cas particulier du poisson et du gibier du *Rocher de Cancale*.

On le conduisit dans une pièce, où un premier service splendide faisait bien augurer des deux services qui devaient suivre. Tout le monde prit place, et au moment où on déployait les serviettes :

— Permettez, dit Brillat-Savarin, qui êtes-vous, mes bons amis ? de braves gens sans doute, et vous, capitaine, un officier rempli de courage, je n'en doute pas, mais on n'est pas fâché à table d'en savoir davantage, ainsi dites-moi votre nom, capitaine, s'il vous plaît.

— Dinons, répondit le capitaine, et vous nous nommerez vous-même.

En parlant ainsi, il indiquait à son hôte des huîtres d'Ostende, aussi fraîches que grasses et appétissantes. Le dîner fut irréprochable. Le cuisinier du *Rocher de Cancale* s'était distingué, et au roti on servit un faisán à la sainte-alliance, traité suivant la méthode indiquée par Brillat-Savarin lui-même. Le dessert arriva enfin : il semblait qu'après deux services somptueux il dût couronner dignement un aussi beau dîner. Il se composait seulement d'un petit fromage blanc et rond qu'on posa gravement au milieu de la table ; au même instant un vieux chien s'introduisit dans la salle à manger et se jeta dans les jambes des convives.

— A Las Bryan, à bas Bryan, dit le capitaine.

— Ah Dieu ! s'écria Brillat-Savarin, qu'un souvenir ancien vint frapper tout d'un coup, le fromage de Yif ! Bryan ! qui a mangé, il y a dix ans, mon poulet rôti !. Vous êtes Julien, madame ?

— Et moi je suis Philippe Jazel, le mari d'une femme et le père d'enfants que vous avez sauvés de la misère.

Le digne et bon magistrat fut de nouveau serré dans les bras de cette famille reconnaissante, et quand l'émotion générale fut un peu passée et qu'au fromage de Yif solitaire sur la table on eût joint le champagne et les desserts de la saison :

— Ce pauvre fromage de Yif, dit Brillat-Savarin, il n'a pas fait fortune à Paris. Les Parisiens n'ont pas voulu y mordre ; il n'a jamais été populaire.

— Il n'en a pas moins fait notre fortune à nous, reprit Julienne. Mme Chevet m'en a pris beaucoup, sans parler de Lyon, Marseille, Bordeaux. — Il paraît que les départements, dit Brillat-Savarin, ont un meilleur goût que la capitale.

— Ma femme, continua le capitaine, fut heureuse dès ce moment ; elle paya ses dettes et éleva ses enfants ; un de ses oncles, qui était riche, mourut ensuite et la laissa son héritière, elle racheta alors nos terres vendues et planta des mûriers.

— Des mûriers, dit Brillat-Savarin.

— Oui, monsieur, il vaut encore mieux récolter de la soie que vendre du fromage. Julienne est aujourd'hui à la tête de la magnanerie la plus productive du département. Pour moi, qui, à l'époque où Julienne eut le bonheur de vous faire faire un si chétif déjeuner à Yif, étais malade à Paris, je me rétablis promptement et je rejoignis mon régiment... Je me suis bien battu, monsieur, et vous voyez comme j'en ai été récompensé : je suis capitaine et j'ai la croix... Mon pauvre capitaine Julien, qui était devenu colonel, est mort à mes côtés sur le champ d'honneur.... Ah ! monsieur, dit Jazel en serrant de nouveau la main du magistrat, vous n'avez pas obligé des ingrats ; que pouvons-nous faire pour vous ?

Cette femme ne pouvait rien pour le conseiller à la cour de cassation ; ce fut lui, au contraire, qui continua à la protéger ; il fit obtenir une bourse à chacun des enfants. Par ses soins et grâce à de brillants états de service, le capitaine fut nommé commandant.

Brillat-Savarin, qui a enrichi son ouvrage de beaucoup d'anecdotes personnelles, a négligé celle que nous venons de raconter et beaucoup d'autres qui ne lui font pas moins d'honneur. Mon citoyen, magistrat irréprochable et gastronome aussi aimable qu'érudite, il n'a jamais reproché qu'une seule chose à Napoléon :

— Sa majesté l'empereur et roi, a-t-il toujours dit, mangeait trop vite.

MARIE AYCARD.

L'ORATEUR. (1)

Sous la révolution, l'orateur varie, presque suivant les assemblées, les législatures. La parole, avant-courrière des actes, subit les modifications que subissent les événements.

A l'assemblée constituante, la parole se renferme dans la légalité ;
A l'assemblée législative, la parole est révolutionnaire ;
A la convention, la parole est tout à fait dictatorial ;
Aux deux conseils des anciens et des cinq-cents, la parole est faite, elle s'entend à peine, elle est sans effet. C'est le temps des rapports et non des discours.

L'orateur, en 89, ressemble au prophète. Il prévoit, désire ou redoute l'avenir. C'étaient au feu sacré de l'enthousiasme, comme Moïse, on croit le voir guider tout un peuple vers la terre promise. A sa voix, les citoyens s'émeuvent. Il leur donne à son gré les espérances du courage ou les terreurs du désespoir. Le peuple en est encore à ses premières hardiesses vis-à-vis de la royauté. L'orateur se constitue son interprète. En général, il redit hautement ce que ses concitoyens disent tout bas. C'est un homme collectif, représentant à lui seul les opinions de ceux qui sympathisent avec lui. Organe de la révolution, il dénonce les abus, flétrit les trahisons, signale les réformes, expose les griefs du peuple et fait connaître ses volontés aux puissans du jour. A l'oppression, il oppose la légalité ; à la force brutale, il oppose la puissance morale. Sa voix fait pas de bruit que le tambour qui roule aux portes de l'assemblée, et son cœur n'éprouve pas même un tressaillement à la vue des bonnettes. Qu'on veuille le réduire par la violence, et aussitôt il en appelle à l'auditoire. L'assemblée nationale se lève en masse, réclame l'inviolabilité pour son orateur. Condamnant quelquefois l'opinion, toujours elle admire l'homme. Et c'est avec raison, car l'éloquence jette autant d'éclat sur les séances parlementaires, que la musique religieuse sur les cérémonies du culte. A elle il appartient d'ajouter de l'intérêt et du charme aux délibérations les plus fastidieuses, d'arracher aux esprits la somme d'arguments qu'ils possèdent pour résoudre une question, d'entretenir dans une assemblée l'unité harmonique et l'enthousiasme. Quelques gens ont dit « qu'on avait trop parlé pendant la révolution. » Ce reproche, qui s'adresse trop surtout à l'assemblée nationale, doit s'entendre principalement du défaut d'action qui l'a caractérisée. On n'eût pas trop parlé, si l'on eût agi davantage. Un discours qui aboutit à un acte, peut être une chose mauvaise, mais à coup sûr ce n'est pas une chose inutile.

Parmi les orateurs de l'assemblée constituante, Mirabeau est le plus célèbre. Ce grand homme, type, s'il en fut, de l'orateur, paraît comme un brillant flambeau au milieu de ses collègues, comme un astre pour la masse de la nation. Lorsque, dans une séance, Mirabeau a parlé, la séance est devenue intéressante, n'y eût-on agité qu'une question locale ou de mince importance. Si l'on sait qu'il doit prendre la parole, ou seulement qu'il est possible qu'il la prenne, la foule, ce jour-là, encombre les tribunes. La même mélodie de sa voix a pour accompagnemens les braves de l'assemblée entière. On applaudit dans les tribunes, et lorsqu'il a terminé son discours, un chuchotement général montre combien sa parole a produit d'effet sur l'auditoire. Le soir ou le lendemain, on s'arrache les gazettes au Palais-Royal.

— Ou'y a-t-il de nouveau ?

— Hier, Mirabeau a parlé !

La renommée de cet orateur est telle, que son existence semble un bienfait public ; telle que la cour espère, en l'achetant, corrompre toute l'assemblée nationale. Aussi, quand le bruit avait couru que Mirabeau était mort, les citoyens s'informaient-ils en tremblant de la vérité ; et quand le bruit courut qu'il était acheté par la cour, y eut-il dans les masses un moment de découragement invincible. Mirabeau, vendu, essaya, par quelques discours semblables aux premiers, de donner le change à l'opinion publique. Il y réussit. A l'instant où il jouait cette comédie, il mourut après un effort d'éloquence. Alors les regrets populaires se manifestèrent par tous les moyens possibles. On pleura Mirabeau le patriote, Paris, la France entière prit le deuil. L'orateur avait une réputation si immense, si fermement établie, qu'un homme de lettres, entrant chez un restaurateur qui lui vantait la beauté du temps, répondit :

« Oui, mon ami, il fait bien beau, mais Mirabeau est mort. »

Et une poissarde, pendant le convoi funèbre, répondit à un élégant qui se plaignait de ce que la municipalité n'avait pas fait arroser le boulevard :

« Elle a compté sur nos pleurs. »

Ce quatrin, répandu dans le public, eut un énorme succès :

Grand Dieu ! de les décrets je suis épouvanté :

Honoré, Mirabeau dans les douleurs expire ;

(1) L'éditeur Chalmel a eu cette année encore une excellente idée ; car le succès des *Français sous la révolution* est remarquable. Cet ouvrage fixera certainement le choix de bien des connaisseurs pour leurs cadeaux d'étrénes. Ce beau volume sera nécessairement acquis par les personnes qui possèdent déjà l'*Histoire-Musée de la République française* et *Autrefois ou le bon vieux temps*. — Les *Français sous la révolution* sont ornés de 40 gravures sur acier par L. Massard, d'après les beaux dessins de H. Baron. On trouve ces ouvrages chez tous les libraires de la France et de l'étranger.

Et Mallet vit! et Durosoy respire! (1)
Et Maury crève de santé!

Maury était, en effet, l'antagoniste avoué de Mirabeau, c'était l'orateur du côté droit, aussi vénéré par ses partisans, que Mirabeau par les siens. Mais sa renommée ne pouvait lutter avec celle de l'orateur de la gauche, parce que la popularité lui manquait complètement. C'est ici qu'il faut bien remarquer la différence existante entre l'orateur patriote et l'orateur aristocrate. Le premier est accablé au triomphe; son rôle est celui d'un conquérant. Le second n'éprouve que des défaites; sa voix attire les murmures, sa seule présence à la tribune déplaît à la majorité de l'assemblée nationale. Par compensation, si Mirabeau est admiré, loué, fêté par tous les *avancés*, Maury est le héros des salons du faubourg Saint-Germain. La noblesse, le clergé comptent sur lui et le proclament bien supérieur à « Riquetti le débauché. » C'est le nom que, dans leur dédain superbe, ils donnent à Mirabeau. Maury sait dignement soutenir la lutte, et il serait souverainement injuste de dénigrer son talent. Maury était l'orateur de l'ancien temps, l'homme des périodes sonores et arrondies. Ces deux ennemis parlementaires sont les deux types les plus complets de l'orateur à l'assemblée nationale.

L'orateur de l'assemblée législative est l'homme d'action; la légalité ne lui suffit plus; sa vigueur révolutionnaire apparaît dans ses moindres discours. Il ne conserve plus de ménagement avec la royauté; il suit une marche presque fatale; il lui fait du mouvement. Il commence à parler au nom des clubs et des sections; son éloquence a tout l'air de la verve d'un journaliste; ses discours à tout l'air d'une *sortie* politique. Le style est moins choisi, les formes sont moins délicates. On sent le clubiste sous le député. Il ne cherche pas à maîtriser la fougue de son caractère, et donne un libre cours à ses impulsions les plus soudaines comme les plus osées. Nous prendrons pour personifier ce type, Vergniaud, Chabot et Brissot. Le côté droit avait peu d'orateurs :

Vergniaud, qui devint par la suite un illustre girondin, frappait moins fort que Mirabeau, mais il se trouvait, de plus que lui, engagé dans un parti, un parti révolutionnaire. Ses discours étaient l'écho des opinions de ses amis politiques. Toutefois, on retrouvait encore dans Vergniaud l'urbanité qui avait, en général, distingué les orateurs de l'assemblée constituante. Ses écarts étaient rares, et il se maintenait aisément dans les bornes d'une discussion pacifique. Chabot, lui, hasardait les *sermons* du faubourg Saint-Antoine jusque dans l'assemblée législative. Cet excapucin, abondant en paroles et violent en actions, trouvait le moyen de se faire écouter attentivement. Les expressions : *traître, scélérat, pendard, despote, tyran du peuple*, etc., lui étaient familières et habituelles, on sait quelle espèce d'homme c'était que Chabot; une figure sévère, avec barbe, et les gestes moitié religieux, moitié profanes. Il ne supportait guère la contradiction. Quant à Brissot, pour l'apprécier, on doit préalablement lire les paroles qu'il prononça en proposant la déchéance de Louis XVI, dans la séance du 9 juillet 1792. Sa réputation était mauvaise, mais il n'en était pas moins considéré comme un des plus remarquables orateurs du parti girondin.

Dans la convention, avons-nous dit, l'orateur est dictateur. Quel autre homme que Robespierre peut représenter le conventionnel. Il impose ses opinions. L'assemblée qui l'écoute, il la regarde absolument comme un club. Pour lui la tribune est un marchepied qui chaque jour l'aide à monter un degré du trône dictatorial. Tantôt il explique par un discours ce qu'il prétend faire; tantôt il l'explique par un discours ce qu'il a fait. Cela ne va pas plus loin. Les moindres questions sont agitées à la tribune. Les conventionnels y discutent jusqu'aux mesures administratives. L'assemblée n'étant plus un parlement, mais un conseil de gouvernants. L'orateur est, pour ainsi dire, roi, du moment qu'il parvient à faire adopter ses principes. Aussi, il est d'annonceur, accusateur, défenseur tour à tour. Il accable son ennemi politique, on accable par lui, il fait des efforts incroyables pour se disculper aux yeux de ses collègues. Comme exemple de discours fameux prononcés devant la Convention, nous citerons celui où Robespierre, accusé d'aspirer à la dictature, accumula toutes les raisons qui appuyaient son système politique. Est-ce nous, s'écria-t-il, est-ce nous qui avons plongé dans les cachots les patriotes, et porté la terreur dans toutes les conditions? Ce sont les monstres que nous avons accusés. On disait aux nobles: C'est lui seul, Robespierre, qui vous a proscrits; on disait aux patriotes: Il veut sauver les nobles; on disait aux prêtres: C'est lui seul qui vous poursuit, sans lui vous seriez passibles et triomphants; on disait aux fanatiques: C'est lui qui détruit la religion; on disait aux patriotes persécutés: C'est lui qui l'a ordonné ou qui ne veut pas l'empêcher... En voyant la multitude de vices que le torrent révolutionnaire a roulés pêle-mêle avec les vertus civiques, j'ai tremblé quelquefois d'être soulevé, aux yeux de la postérité, par le voisinage impur de ces hommes pervers qui se mélaient dans les rangs des défenseurs sincères de l'humanité; mais la défaite des factions rivales a comme émanqué tous leurs vices... » Alors la convention décidait. Elle était juge du différend... Long-temps elle donna gain de cause à Robespierre, puis elle se lassa, et, un jour, le fit descendre de la tribune en le précipitant du pouvoir.

Nous avons cité Robespierre, mais les Marat, les Couthon, les Saint-Just, les Barrère, les Danton, etc., appartiennent à cet ordre d'ora-

teurs-dictateurs qui ont, pendant deux années, gouverné la France. On s'arrachait les commandemens, non à la pointe de l'épée, mais à la puissance de la parole, et l'instabilité des partis dominans était vraiment remarquable. Tel citoyen montait à la tribune, qui en redescendait décrié d'accusation, et prêt à monter à la guillotine. Jamais les discours n'avaient eu de conséquences aussi graves. Une expression mal choisie perdait un orateur, et si, par malheur, il n'employait pas les mots propres et les plus clairs possibles pour expliquer sa pensée, c'en était fait de lui car les hommes violens et soupçonneux l'expliquaient à leur guise, et lui savaient toujours démêler la dessous quelques trahisons.

Combien de conventionnels sont morts proscrits, qui n'auraient jamais subi la moindre accusation, s'ils n'avaient pas imprudemment porté la parole! Nous l'avons dit dans un autre ouvrage: un mot, une tête. Là en est venue la révolution. Ajoutons que l'orateur conventionnel était la plupart du temps un utopiste, qu'il se laissait entraîner par son imagination, qu'il sacrifiait tout à son système, et qu'il ne voulait même pas se taire lorsque sa vie était en jeu.

Il est curieux de remarquer que Danton, dans ses discours, était l'écho fidèle de Robespierre. Celui-ci inventait, celui-là amplifiait. Aujourd'hui, les jacobins applaudissent les énergiques paroles de Robespierre; après-demain, les cordeliers applaudiront les mêmes paroles, renforcées avec un peu de cette *audace* qui caractérise le stentor républicain. L'image lui était familière. Plus tard, lorsque la lutte entre la montagne et la gironde éclata, Danton, appartenant à ce dernier parti, dit à ses amis: « Le métal bouillonne; mais la statue de la liberté n'est pas encore fondue; si vous ne surveillez pas le fourneau, vous serez tous brûlés. » Un jour, il s'écria: « Si les tyrans mettaient notre liberté en danger, nous les surpasserions en audace, nous dévasterions le sol français avant qu'ils pussent le parcourir, et les riches, les vils egoïstes, seraient les premiers la proie de la fureur populaire. »

Danton faisait grand usage du coup de poing.

Deux années vécurent les orateurs-dictateurs. La réaction thermidorienne amena le directoire, et ce qui n'avait d'abord été qu'une question de personnes devint une question de gouvernement. Cinq directeurs eurent en main le pouvoir exécutif. Le pouvoir législatif appartint au conseil des anciens et à celui des cinq-cents.

Aux deux conseils, l'orateur a perdu l'éloquence, ou peu s'en faut. Les discussions politiques qui les agitent sont de moins en moins intéressantes. Il est certain que la parole s'en va, pour faire place à l'épée. Où trouver ces élans extraordinaires qui distinguaient les députés de l'assemblée constituante et de la convention? L'aveu de la France ne repose pas sur les deux conseils. Le moment des agitations et des tempêtes est passé. Les membres des conseils sont, en général, des hommes inoffensifs, qui, grâce à leurs mœurs conciliantes, ont traversé les années sanglantes de la terreur. Ou bien, après s'être mis prudemment à l'abri de l'orage, ils ont voulu profiter du ciel bleu de la réaction. Ils n'ont pas combattu, ils n'ont pas vaincu les terroristes; mais ils ont triomphé après la victoire. Remplis, d'ailleurs, des sentimens les plus louables, ils s'attachent à réorganiser toutes choses. Les rapporteurs, les rédacteurs de mémoires, les publicistes y fournissent. Comment y verrions-nous beaucoup de grands orateurs?

Voici, sommairement, sur quoi on parla pendant la session du conseil des cinq-cents: on discuta sur les grains; on ordonna le bris des poinçons et matrices servant à la fabrication des assignats; on s'occupa des livres élémentaires relatifs à l'instruction publique; on parla sur la conspiration de Babeuf; on fit des rapports sur les troubles des départemens méridionaux; on proposa de réorganiser la gendarmerie nationale, etc., à peine quelques séances furent-elles orageuses. L'énergie des membres du conseil des cinq-cents se manifesta principalement, quand Bonaparte voulut violer le sanctuaire législatif. Mais, à dater de ce jour, ils n'existent plus.

Pour le conseil des anciens, sa conduite fut et devait être la même: force rapports, pas de discours. Le peu qu'on en prononçait, paraissaient fades, froids et longs.

Il y a beaucoup à dire pour et contre l'orateur de la révolution. Son éloquence n'est pas de celles qui traversent les siècles. Presque toujours il improvise, et parle le soir sur un fait arrivé le matin. Ses rapports d'intelligence avec le journaliste sont nombreux. Bien des discours ressemblent à des *Faits-Paris*. C'est le même style, c'est la même proximité; c'est la même emphase, et souvent le même vide. Néanmoins, cette habitude d'improviser arrache de temps à autre aux orateurs des paroles sublimes.

S'agit-il de décréter une levée de boucliers, pour résister à la coalition, l'orateur est digne, grand, constamment admirable. S'agit-il d'appuyer une mesure patriotique, il est à son poste et rallie, à sa voix, l'assemblée tout entière. Au reste, c'est l'orateur de 89, comme celui de 93, qui est le plus particulier à la révolution. C'est sur lui que nous avons dû nous appesantir davantage.

A. CHALAMEL.
(Extrait des Français sous la Révolution.)

(1) Deux fameux royalistes, regardés, avec Maury, comme les plus acharnés défenseurs de l'aristocratie.

UN FRÉLON.

I.

Daniel était le fils d'un professeur peu fortuné mais très prodigue; son père l'avait nourri de grec et de latin dès ses plus jeunes ans. Daniel était maigre. Quand il fut en âge de choisir un état convenue à son éducation et à ses ressources, il suivit la carrière paternelle par inévitabilité autant que par nécessité. Au moment où commença cette histoire, Daniel professait la philosophie et méritait assez bien ses leçons en pratique; mais l'amour de la science ne suffit pas pour remplir un cœur. Il y avait une place vide dans celui de Daniel, un autre amour vint l'occuper. Voici comment :

Un soir, Daniel philosophait mentalement sur le néant des choses humaines, en contemplant les Tuileries, qui, après avoir abrité la descendance de Louis XIV, et ouvert leurs portes à quelques héros de contrebande, venaient de recevoir le plus glorieux de tous ses locataires, Napoléon Bonaparte. Daniel se tenait immobile, le nez au vent, les yeux en l'air, à l'extrémité du pont de l'Échelle, qu'il a rebaptisé depuis lors sous le pseudonyme de pont Royal, quand il fut brusquement arraché à ses méditations par le cri : « Gare ! gare ! » ou plutôt à quelques pas de lui d'une voix formidable. Son premier mouvement fut de se ranger sur le côté de la chaussée, le second d'examiner l'équipage dont la bruyante approche l'avait brisé le fil de ses idées. La voiture était splendide, l'attelage superbe et le cocher magnifique. Daniel n'y fit aucun attention; ses yeux s'étaient fixés avec ivresse sur le frais et gracieux visage d'une jeune fille penchée à la portière; son regard avait rencontré pour la première fois un regard de femme... Une commotion électrique poussa Daniel sur les traces de la voiture, qui fuyait rapidement. Il allait, il allait sans but et sans réflexion, lorsqu'une sentinelle lui cria « Halte-là ! » Ces mots résonnèrent à son oreille sans retentir à son intelligence, et il aurait poursuivi sa course si la pointe d'une baïonnette, tournée contre sa poitrine, ne l'eût rappelé forcément au respect de la consigne. À cette vue il s'arrêta, se frotta les yeux comme un homme qui s'éveille et regarda autour de lui avec une stupeur qui tenait du délire. Il était sous le guichet des Tuileries, que la voiture venait de traverser pour se confondre avec celles qui stationnaient déjà dans la cour d'honneur.

Daniel rentra chez lui le cœur plein, la tête en feu, et pour faire diversion aux idées confuses qui se hâtaient dans son cerveau, il prit un volume de Platon. Le divin Platon l'ennuya. Il feuilleta la rhétorique d'Aristote, son confrère en pédagogie. Aristote lui parut lourd et diffus. Il ne fit qu'entrevoir Démétrios et le ferma en l'appelant maudit bavard. O blasphème ! En cherchant un nouvel objet de distraction plus efficace, il mit la main sur une bouteille, qu'il vida sans reprendre haleine.

Le remède opéra : de douces rêveries et des images riantes succédèrent à la sombre mélancolie du pauvre Daniel. Ce résultat devait l'encourager à doubler la dose : une seconde bouteille eut le sort de la première. Daniel se trouva transporté au septième ciel, dans un idéal un peu nébuleux, mais charmant; puis le sommeil appesantit ses paupières, et sa tête s'inclina sur sa poitrine. Bientôt son extase, un moment disparue, vint le bercer de nouveau : il se vit passer dans une belle voiture, assis à côté de la jeune fille que vous savez, échangeant avec elle un sourire plein de charme, et pressant tendrement une main qu'elle lui abandonnait avec amour.

Huit heures sonnaient quand Daniel se réveilla. Une soif ardente le dévorait; il but pour étancher sa soif. Brisé par la fatigue et les émotions de la nuit, il se dirigea d'un pas chancelant vers le collège d'Harcourt. L'altération de ses traits et de sa voix, jointe à l'irrégularité de sa marche, scandalisa ses collègues et provoqua l'humilité des écoliers. Daniel fit bonne contenance, malgré une préoccupation trop visible. Le soir venu, il but de nouveau, et, après avoir marché durant une demi-heure machinalement et sans volonté, il s'arrêta au bout du pont de l'Échelle, juste à l'endroit où, la veille, il avait été frappé d'une apparition qui se confondait dans son esprit avec les rêves qu'elle avait entantés. A minuit, lorsque le bruit des voitures cessa, Daniel regagna son logis; et, comme il se sentit à son arrivée le gosier brûlant, il but encore, et puis se jeta tout habillé sur son lit, où le sommeil ne tarda pas à s'emparer de lui. Le lendemain, il continua la journée comme il avait fait la veille, et la finit de même : les jours suivants furent la répétition exacte de ce lendemain.

Un samedi, à la sortie de la classe, Daniel fut mandé chez le directeur du collège. Le fonctionnaire, après l'avoir gratifié d'une admonition solennelle paternelle, lui signifia qu'il avait pourvu à son remplacement. Daniel ne songea pas à réclamer contre cette mesure et n'en dit mot. Les motifs qu'il lui était d'ailleurs facile de deviner. Le surintendant, il se présenta à l'heure habituelle pour faire son cours, mais ayant trouvé sa chaire occupée, il s'éloigna sans témoigner ni émotion ni surprise. Depuis ce moment, les promeneurs qui traversaient le pont de l'Échelle purent l'y apercevoir chaque jour, sans interruption, depuis le matin jusqu'au soir.

Deux passions différentes ne peuvent régner également dans un cœur : la plus forte absorbe l'autre. L'amour du vin étouffa chez Daniel l'amour de la science. Ses économies n'étaient pas incusables; il tint bientôt à bout de ses ressources. Sa cave, qu'il visitait souvent, se trouva dégarnie ;

sa bibliothèque, à laquelle il ne touchait guère, regorgeait de livres. Il vida l'une pour remplir l'autre. Malheureusement le vin est cher, et les livres se vendent peu, surtout les bons livres.

L'ivresse accoutumée amoindrit le son veillard; dégénérée en habitude, elle le classa. Bientôt Daniel, qui avait cherché dans l'orgie l'oubli de ses tribulations, n'y trouva plus qu'une insoumise fébrile. Sa passion pour les classiques grecs et latins n'était qu'amortie; elle se ramina dans la solitude et le silence de ses longues nuits, et, par distraction autant que par besoin, il consacra à la traduction de ses auteurs favoris tous les instants qu'il pouvait dérober à son exaspération amoureuse. Chaque soir, au retour de son pèlerinage sur le pont de l'Échelle, on eût pu le voir plongé à l'entraînement dans ses méditations chimériques et dans un travail opiniâtre aux heures où tout repose dans la nature, excepté les hiboux et les patrouilles grises. Prompt au travail, il eut bientôt terminé la traduction d'un poète célèbre. Il croyait, comme tous les écrivains novices, n'avoir qu'à se présenter et qu'à faire consoler le mérite de son œuvre pour en recevoir immédiatement le prix. Dans ce douce illusion, il se rendit chez l'un des libraires les plus renommés de la capitale. Co Méryen en boutique était un petit vieillard sec, maigre, qui se survenant avec orgueil d'avoir juré dans la tabatière de M. de Voltaire, et du père assis un soir, au café Procope, à la même table que Rousseau. Nul doute que cet homme à l'air industriel ne fût devenu un grand savant si sa mémoire et son intelligence l'eussent mieux servi; mais sa vive passion pour la lecture lui avait peu profité. Il comprenait rarement ce qu'il lisait et oubliait avec une déplorable facilité ce qu'il était parvenu à comprendre. Ce qu'il avait la tête remplie d'une foule de souvenirs incohérents, s'y étaient amassés confusément et qu'il se plaisait à étaler sans aucun ordre logique ni chronologique. Tel était le personnage à qui s'adressa Daniel. Lorsqu'il le pauvre philosophe eut exposé l'objet de sa visite, le petit homme ôta ses lunettes avec précaution et demanda lentement d'un bon protecteur :

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je me nomme Daniel, répondit l'ex-professeur, et j'ai occupé avec quelque distinction la chaire de philosophie d'un de nos premiers collèges.

— Daniel... Daniel... En effet, votre nom ne m'est pas inconnu, dit le libraire en se frottant le front pour en faire jaillir un souvenir; nous avons, si je ne m'abuse, un nommé Daniel qui s'est trouvé dans une situation assez délicate vis à vis de plusieurs bêtes.

— Cela m'est arrivé quelquefois, mais je ne suis pas le Daniel dont vous parlez.

— Je l'aurais parlé s'écria le libraire triomphant; aussi je me disais : C'est singulier, je ne me rappelle pas avoir lu que le nommé Daniel professât la philosophie dans un collège !

— Au reste, le nom n'y fait rien; veuillez examiner mon travail avec soin, j'ose croire que vous en serez satisfait.

— Êtes-vous l'un des quarante de l'Académie française ?

— Non, mais cela n'est pas une condition absolument indispensable pour savoir le latin...

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit aigrement le libraire, et la preuve c'est que je ne publie pas d'autres ouvrages que ceux de messieurs de l'illustre compagnie.

— Tant pis ; n'en parlons plus. Je suis fâché de vous avoir importuné.

— Cependant, si vous voulez y mettre le prix, je ferais peut-être une exception en votre faveur.

— Y mettre le prix ! dit Daniel avec indignation; vous êtes fou !

Et il sortit en fermant la porte avec violence.

Il est des gens que nul acte le n'arrête, qu'un refus ne déconcerte, qui bravent au besoin les humiliations et les outrages; ce sont les habiles; ils manquent rarement leur but; d'autres, au contraire, se découragent au moindre échec et croient tout perdu quand la première épreuve ne leur a pas été favorable; ce sont les niais. Daniel appartenait à cette dernière catégorie. Il suffisait qu'un libraire fantasque et ignorant eût dédaigné son œuvre, sans l'avoir lue, pour qu'il la jugât indigne d'un meilleur sort. Il ne songea donc point à en appeler de cette brutale condamnation, car sa dernière espérance s'était évanouie. Il s'achemina vers le pont de l'Échelle, en proie à une agitation violente et aux pensées les plus sinistres. Parvenu au lieu de sa station ordinaire, il se pencha sur le parapet et parut s'abandonner dans la contemplation de l'eau, non toutefois sans tressaillir comme instinctivement chaque fois que le bruit d'une voiture retentissait derrière lui. Tout à coup il se redressa brusquement et jeta à la dérobée un regard d'adieu sur son manuscrit; il allait annoncer ce dernier lien par lequel il avait vainement essayé de se rattacher à la vie; il allait suivre sa traduction dans l'oubli. De sa bras était levé et la première partie du double sacrifice s'accomplissait... À peine son bras était-il levé qu'il cria-t-on derrière lui, et en même temps il se sentit violemment heurté. Il se retourna et vit celui qui l'avait ainsi apostrophé rasant son chapeau que la secousse avait renversé. Daniel balbutia des excuses banales que le plagiaire recevait d'assez mauvaise grâce, quand ce dernier, paraissant se raviser aux inflexions d'une voix connue, observa plus attentivement son interlocuteur et lui dit avec attendrissement :

— Quoi ! c'est toi, mon pauvre Daniel !

— Félix ! s'écria Daniel, surpris et joyeux de cette rencontre.

— Mon brave camarade de collège, reprit Félix en lui serrant la main, mon ami intime... que je n'ai pas vu depuis douze ans; je suis charmé

de l'avoir retrouvé. *boni quoniam convenimus ambo*, comme nous disions jadis. Je ne me rappelle pas bien ce que cela signifie, je n'oserais même me flatter pas de l'avoir jamais su, mais il me semble que la citation a le mérite de l'à-propos ; qu'en dis-tu, mon savant ?

Daniel poussa un soupir et ne répondit pas.

— Qu'as-tu donc, mon pauvre ami ? je te trouve l'air bien tragique ; au fait, tu gesticulais tout à l'heure comme un jeune premier de la Comédie-Française ; seulement tu as manqué de débordner.

Daniel réitéra ses excuses, mais d'une voix si triste que Félix quitta le ton de la plaisanterie et lui dit, après avoir remarqué l'affligeante vétusté de ses vêtements : Où vas-tu ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, viens avec moi, nous causerons.

Daniel se laissa conduire, Félix rompit encore le premier le silence.

— Qu'est-tu devenu depuis que nous nous sommes quittés ? Tes succès de collègue te promettaient un bel avenir dans la carrière de l'enseignement, que tu voulais embrasser.

— J'ai été en effet professeur de philosophie à notre ci-devant collège d'Harcourt.

— C'est quelque chose, et ensuite ?

— On m'a congédié, répondit Daniel en baissant la tête.

— Qu'as-tu donc fait ?

— Rien.

— C'est une injustice, le cas n'est pas rare. Depuis lors comment as-tu vécu ?

— Il faudrait d'abord me demander si j'ai vécu.

— Si ; mais enfin à quel expédient as-tu recouru ?

— J'ai vendu mes livres.

— C'était une faible ressource : comment n'en as-tu pas cherché d'autres ? ..

— J'en ai cherché, interrompit Daniel en indiquant avec un sourire amer son manchon.

Félix le prit et jeta un regard sur la première page, puis il le lui rendit en disant : — Le sujet est bien choisi ; la traduction est-elle bonne ?

— Je le crois.

Ces paroles avaient été prononcées avec une simplicité également exemple de préention et de fausse modestie. Félix n'hésita point à partager la bonne opinion de son ami, dont il connaissait d'ailleurs la haute capacité, et il reprit :

— Tu vas la publier ?

— J'allais la jeter dans la rivière, quand mon bras s'est heurté contre toi.

— Pourquoi cette folie ?

— Le libraire m'a demandé si je voulais payer les frais d'impression.

— Et tu ne l'as pas voulu ?

Daniel, pour toute réponse, lui montra le dénuement de sa mise.

Félix ne pouvait se méprendre sur le sens de cette démonstration :

— Ainsi, dit-il, tu n'as plus d'espérance, plus de refuge ?

— Je n'en ai pas d'autre que le suicide.

— C'est-à-dire ne compte pas : il faut trouver mieux.

— C'est impossible.

— Impossible !... Tu ne crois donc pas à l'amitié ?

— Ai-je des amis ?

— Ingrat, as-tu si peu de confiance en moi ? Je ne suis pas riche ; mais à la rigueur, j'ai à-sez pour deux. Vivons en frères.

— Mais que pourrai-je faire pour reconnaître cette généreuse hospitalité ?

— Que cela ne t'inquiète pas ; tu feras ce que tu voudras, des traductions si cela t'amuse, et je m'en charge du reste. En attendant, débarrasse-toi de ce manuscrit, qui te fatigue le bras.

Et en même temps il s'empara de la traduction de son ami.

Félix était un gros garçon insouciant par tempérament, généreux par insouciance, égoïste par réflexion, un de ces hommes enfin dont le premier mouvement est presque toujours bon, mais dont le second est dirigé par une arrière-pensée, natures faibles et incertaines, enclines au bien et aboutissant le plus souvent au mal. L'offre de service qu'il venait de faire à son ancien camarade avait été d'abord purement amicale et désintéressée. Nous verrons plus tard si elle conserva ce caractère ou si elle ne dégénéra pas en un calcul odieux.

L'insouciance que nous venons de reconnaître chez Félix était plutôt un flût de sa résignation que de sa volonté. S'il ne laissait percer aucune ambition, c'est qu'il avait la conscience de sa médiocrité, et il ne voulait pas se consumer en efforts inutiles pour s'élever au dessus de sa sphère, il se contentait de sa position à défaut d'une meilleure ; mais, doué d'un esprit d'intrigue assez profond, il était homme à tirer bon parti des circonstances pour peu qu'elles devinssent favorables.

Le soir du même jour, pendant qu'on dressait provisoirement un lit de camp pour Daniel dans une pièce voisine, les deux amis, qui avaient été leur réunion par un splendide et joyeux repas, étaient assis en face l'un de l'autre dans la chambre de Félix, et se livraient à un long échange de confidences avec tout l'abandon qui préside le plus souvent aux rauseries du coin du feu. Nous devons seulement déclarer que Daniel garda un silence complet à l'égard de ses stations quotidiennes sur le pont de l'Echelle, et de leur origine mystérieuse. Il ne voulait pas exposer son secret aux railleries de son interlocuteur, railleries qui l'auraient attristé comme une profanation.

Quand les préparatifs furent terminés, Félix, désireux de se reposer

et persuadé que son ami ne serait pas fâché non plus de réparer les fatigues de la journée, s'empara d'un flambeau et conduisit Daniel dans la chambre qui lui était destinée ; puis, au moment de prendre congé de lui, il lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— J'ai soif, dit Daniel.

Félix lui indiqua un verre d'eau en cristal placé sur un meuble et dont la carafe et le sucrier paraissaient remplis. Daniel hochà la tête avec dédain et reprit à voix basse, comme se parlant à lui-même :

— J'ai bien soif !

Il y avait dans ces mots et dans la manière dont ils furent prononcés toute une révélation pour Félix. Il jeta sur son ami un regard de pitié, et lui remettant une clé.

— Tu trouveras du rhum dans ce placard au dessus du lit.

— Du rhum ! s'écria Daniel en pressant convulsivement la clé dans sa main : merci !... merci ! Et un éclair de joie illumina son visage amaigri par la misère et l'intempérance.

Félix, à cette vue, se sentit pris d'un tel sentiment de répulsion qu'il sortit silencieusement pour n'en rien laisser percer devant le malheureux Daniel.

A peine eut-il tiré la porte sur lui qu'il entendit ouvrir l'armoire.

II.

L'association formée entre les deux jeunes gens dorait déjà depuis plus d'un an. Félix avait pris sur son camarade l'ascendant que, même à mérite inférieur, le plus riche exerce toujours sur le plus pauvre. Daniel était moins pour lui un ami qu'un vassal ; aussi n'avait-il pas tardé à le réguer dans une chambre de domestique située au sixième étage et encombrée de vieilles malles et de meubles hors de service. Cependant l'ex-professeur, qui trouvait constamment son couvert mis, soit à la table de Félix, soit dans sa mansarde, et voyait toujours en réserve une fiole de rhum ou d'eau-de-vie qu'on avait soin de remplir aussitôt qu'elle était vide, s'accoutumait parfaitement de cette existence amicale et continuait de donner la moitié de son temps à la traduction des classiques anciens et l'autre à ses mystérieuses promenades sur le pont de l'Echelle.

Félix ne visitait guère son hôte, dans ce qu'il appelait sa souperie, que pour échanger les pages noircies contre du papier blanc. Quo devenaient ces précieuses ébauches ? C'est ce que Daniel n'avait jamais pu savoir. Ses questions à ce sujet étaient toujours éludées par des réticences ou au moyen d'une plaisanterie : « Je les vends à l'épicière pour payer ton rhum et ton eau-de-vie », disait Félix en souriant, et je te prie de croire que je suis obligé de donner du retour ; car, sans reproche, tu consumes plus de petits verres que de carrés de papier. » Mais quand Daniel, blessé dans son amour-propre d'auteur et de pensionnaire, objectait qu'il y aurait plus d'économie à ne pas maculer ces feuilles en pure perte, Félix changeait de ton et le calmait en lui certifiant que ses travaux avaient un véritable mérite et qu'il ne s'agissait que de les faire valoir, ce qui, ajoutait-il, ne pouvait manquer d'arriver tôt ou tard. Daniel poursuivait donc sans relâche sa besogne, antant par distraction que pour complaire à son ami, dont le visage était redevenu ou sombre en raison du grand ou du petit nombre de feuilles que le pauvre travailleur mettait chaque jour à sa disposition. Ce dernier, l'ivresse aidant, semblait s'être démis de sa qualité d'homme et être passé à l'état de machine, de machine intelligente, dirions-nous, si ces deux mots, au premier abord, ne paraissaient inconciliables. Cependant, le caractère que nous esquissons est moins rare qu'on ne le pense.

Plus d'un de nos lecteurs, sans doute, trouvera comme nous, dans quelque coin de sa mémoire, le souvenir d'un de ces hommes fortement organisés, qui, plongés dans un long et profond abrutissement par la boisson ou par la débauche, trouvent encore, au fond de leur intelligence complètement éteinte en apparence, une étincelle électrique qui les illumine comme par enchantement et les rend aptes à s'absorber dans les travaux littéraires ou scientifiques les plus ardues. Nous pourrions citer parmi les productions contemporaines plus d'un ouvrage remarquable conçu ou plutôt exécuté par l'un de ces automatons intelligents qui, après avoir vu leur corps et leur raison s'user rapidement et sous l'action corrosive des liqueurs fortes, retrouvaient pour un moment une lucidité d'esprit merveilleuse et en quelque sorte factice, au fond de la précieuse bouteille. Ce phénomène intellectuel, dont les exemples, nous le répétons, ne sont pas très rares, se produit même dans l'ordre physique. Les journaux ont annoncé l'année dernière la mort d'un peintre d'enseignes célèbre dans le monde artistique et industriel par son talent, et surtout par son caractère excentrique. Cet homme avait contracté, par un long abus des spiritueux, un tremblement convulsif qui ne le quittait jamais dans son état normal. On se demandera comment il pouvait manier le pinceau.

En effet, l'artiste à jeun était frappé d'une impuissance complète, et la ligne droite lui paraissait une utopie aussi difficile à réaliser que la quadrature du cercle. Mais après de copieuses libations plus que suffisantes pour convertir en épileptique l'homme du monde le moins nerveux, il s'élançait sur son échelle et traçait d'une main sûre, sans avoir d'un millimètre, les lettres gothiques les plus coquettes, les arabesques les plus fines et les emblèmes professionnels les plus ingénieux. L'alcool est comme le poison, bon à tour un agent destructeur et un remède efficace. Toutefois, nous engageons nos lecteurs à user de ce remède avec sobriété.

Supposons que dix-huit mois se sont écoulés durant la digression que nous venons de nous permettre. La situation respective des deux associés est toujours la même, si ce n'est que les derniers liens de leur ancienne amitié, déjà fort relâchés depuis long-temps, paraissent entièrement rompus. Le sentiment de la dignité personnelle avait été éboulé dans le cœur de Daniel par les façons méprisantes de Félix. Il en est ainsi des hommes que frappe l'adversité : le dédain les écrase quand il ne les relève pas. Daniel était hebergé et nourri pour son travail comme l'est un cheval pour la course, un chien pour la chasse. Les repas étaient toujours abondants et délicats, mais il les prenait sans dans sa mansarde. Son hôte l'avait repoussé de sa table, comme ces parasites de bas étage qu'on envoie dîner à l'officine. Félix avait renoncé à ses ascensions vers la chambre aérienne de Daniel, ascensions qu'il jugeait aussi compromettantes pour ses jambes que pour sa réputation ; mais il daignait quelquefois donner audience à son esclave, Daniel, nauti des feuillettes remplies durant la nuit, avançant à l'ordre du maître ou se retirait sans l'avoir vu, mais non sans avoir déposé sa table sur quelque meuble du vestibule, quand un bruit de voix l'avertissait que *Monsieur Félix* n'était pas seul dans l'appartement. Car si Daniel ne rougissait pas de lui-même, il avait l'instinct de comprendre que son ami devait rougir de lui.

A cette époque, Napoléon réédifiait l'ancienne société française sur les débris de la république. Maître du présent par son influence sur la génération nouvelle, il voulait se rattacher le passé en comblant de faveurs la vieille noblesse, et préparer l'avenir en imprimant à l'éducation publique une direction uniforme et appropriée à ses vues. Dans ce but il organisa l'Université et l'investit de l'omnipotence dont il armait la plupart de ses institutions. Les savans étaient rares à cette époque ; la tourmente révolutionnaire en avait emporté un assez grand nombre ; ceux qui avaient survécu étaient dispersés et ignorés, ou trônaient à l'Institut. La jeunesse, élevée au bruit des combats et des agitations de la place publique, grandissait sans avoir eu le loisir de songer à la science. On éprouvait quelque difficulté à recruter assez d'hommes éminens pour en former un état-major universitaire. Félix, que le mérite reconnu des travaux publiés sous son nom désignait à l'attention du glorieux fondateur, ne pouvait être oublié dans cette promotion. Il reçut un brevet d'officier de l'Université, et le *Monteur*, en mentionnant cet acte de haute justice envers un savant qui n'avait d'autre recommandation, d'autre titre, à la faveur que son talent modeste et consciencieux, s'écria avec tout l'enthousiasme familier aux journaux officiels de tous les temps qu'une nouvelle ère s'ouvrait pour la France, et que le vrai mérite cessait enfin d'être méconnu.

Félix prit un appartement plus vaste, plus élégant, plus conforme en un mot à sa nouvelle position. Son chien et son perroquet furent compris dans le déménagement ; son Daniel seul fut laissé dans la mansarde, dont Félix, en partant, paya d'avance le loyer d'une année entière. Il n'y eut d'ailleurs de change dans les relations des deux jeunes gens que la distance de leurs demeures respectives. Félix continua de pourvoir aux besoins matériels de son ami de collège. Daniel poursuivait le cours de ses traductions, apporta régulièrement sa tâche de chaque jour à son *protecteur*, et dirigea quotidiennement, comme par le passé, ses promesses sentimentales vers le pont de l'Echelle.

La réputation de Félix grandissait avec les honneurs, et Napoléon, dans son ardeur à constituer l'aristocratie de la valeur guerrière et du talent, comme contrepoids à la noblesse du sang, passa, ainsi qu'on l'a dit plaisamment, la savonnette impériale sur le cheval visage du jeune officier de l'Université, et le fit baron, puis seigneur de la Légion-d'Honneur.

Félix, on le sait, se trouvait lancé rapidement sur le chemin de la fortune. Son salon était devenu le rendez-vous de tout ce que Paris comptait de célébrités dans les sciences et dans les lettres. Un officieux entrepreneur de mariages, qui s'étudiait à caresser une des manies favorites de l'empereur en propagant ce qu'on appelle en style équestre le croisement des races, négocia une alliance entre Félix et l'unique héritière d'une famille noble que la révolution avait presque entièrement ruinée. La jeune fille, âgée de vingt ans, était d'une beauté ravissante. Son cœur, qui n'avait pas encore parlé, ne fut point hostile à Félix, dont la haute réputation littéraire inspirait une sympathie qu'augmentait encore son air de bonhomie un peu affectée et la distinction de ses manières. Le père d'Armande, vieux gentilhomme façonné dès ses plus jeunes ans à des habitudes de luxe et d'opulence qui avaient survécu à la perte d'une immense fortune dont il produisait les débris avec une imprévoyante folie, s'était rallié au nouveau régime dans l'espoir de recueillir le fruit de cette condescendance, espoir qui tardait à se réaliser. La certitude d'acquiescer les bonnes grâces de l'empereur, et la promesse d'une indemnité considérable, le déterminèrent à donner son consentement à l'union projetée. Le mariage se fit en grande pompe ; le beau-père et le gendre reçurent pour cadeau de nocé le manteau sénatorial et une riche dotation.

Depuis ce moment, Félix cessa toute relation directe avec Daniel, et leurs communications se firent par l'intermédiaire d'un domestique de confiance chargé de pourvoir aux dépenses du malheureux serf et de recueillir pour le maître le produit de ses veilles laborieuses.

Daniel, dont l'abrutissement était dégénéré en apathie complète, avait appris vaguement la fortune inouïe de Félix, mais il en ignorait l'origine et ne s'inquiétait nullement de la connaître. Il lui suffisait d'être assuré de son gîte et de sa subsistance : le reste n'était d'aucune importance

pour lui. Or, il occupait souverainement sa mansarde (la possession vaut titre), sa table était abondamment garnie, et les bouteilles pleines se succédaient sans interruption dans l'armoie qui lui servait de cellier. N'était-ce pas le bonheur, et pouvait-il exiger davantage ?

Notre philosophe se laissait donc aller au courant de sa vie et subissait l'indifférence et les dédains injurieux de son ci-devant camarade sans en être bien vivement affecté. Toute son attention était absorbée par le fantôme de son amour extatique et par son travail machinalement intelligent. Cependant, un jour qu'il se dirigeait vers le pont de l'Echelle, un peu avant la tombée de la nuit, en longeant le quai des Augustins, ses yeux se portèrent par hasard sur l'étalage d'un libraire, de celui même par qui il avait été si brutalement éconduit quelques années auparavant. Il s'y arrêta et entra ouvrit un des livres qui se trouvaient sous sa main, moins par curiosité que par désœuvrement. Je vous laisse à penser quelle fut sa stupeur en lisant sur la première page :

De Amicitia (de l'Amitié), par Cicéron. — Traduction française par le baron Félix, officier de l'Université.

Daniel examina de plus près le volume et vit sur le revers de la couverture :

Ouvrages du même traducteur :

Traduction de Tacite, 2^e édition.

Traduction d'Horace, 3^e édition.

Pour paraître incessamment : Traduction des Satires de Juvénal, par le même.

— Elle ne paraîtra pas ! murmura Daniel en rejetant avec rage le volume sur le rayon où il l'avait trouvé, et rebroussant chemin, il marcha rapidement vers l'hôtel splendide que Félix s'était fait construire rue Saint-André-des-Arts, sur laisière du quartier latin.

Ce jour était un jour de fête pour le monde officiel. L'empereur, arrivé la veille à Paris, à l'issue d'une campagne qui venait de se terminer par une victoire décisive, avait ordonné un bal aux Tuileries pour fêter son retour. A cette nouvelle, le baron Félix, jaloux de faire éclater son enthousiasme et ce que les courtisans appellent un grand dévouement, s'était avisé d'inviter à un festin le ban et l'arrière-ban de ses illustres amis et de ses glorieux collègues, pour préluder dignement aux réjouissances de la soirée.

Les convives passaient dans la salle à manger, quand un domestique apercevant dans la cour, encombrée d'équipages, un homme dont la figure sinistre et la mise plus que modeste contrastaient avec les visages frais et rebondis et les riches livrées de la valetaille qui l'entourait, lui fit signe d'approcher et lui demanda d'un ton protecteur ce qu'il désirait.

— Je veux parler à M. Félix, dit Daniel en s'efforçant de cacher son agitation.

— Monsieur Félix ! Qu'est-ce que c'est ?... Je ne connais pas ça.

— Comment, drôle, tu ne connais pas ton maître ?

Le domestique observa plus attentivement son interlocuteur pour savoir s'il pouvait sans crainte relever cette brutale apostrophe, et le résultat de son examen ne lui parut pas sans doute très rassurant ; car il se contenta de répliquer avec un sourire narquois qui exprimait un reproche et une leçon :

— Dès qu'il s'agit de M. le baron, c'est différent ; que ne le disiez-vous plus tôt.

— Il n'est pas question de baron, mais tout simplement de M. Félix.

— Oui, oui, de M. le baron Félix. Eh bien ! mon ami, que voulez-vous de lui ?

— Je ne suis pas votre ami.

— D'accord ; mais enfin ?...

— Je veux lui parler.

— Impossible, mon cher, impossible ! vous tombez fort mal aujourd'hui. Nous avons à dîner les plus hauts dignitaires de l'empire, et vous comprenez que M. le baron ne peut vous donner audience.

— Il faut pourtant que je lui parle.

— Je vous répète qu'en ce moment son meilleur ami lui-même ne pourrait l'approcher s'il n'était invité. Etes-vous l'ami de M. le baron, et avez-vous reçu une lettre d'invitation ?

— Son ami !... dit Daniel en serrant les poings. Eh bien ! oui, va dire à ton maître que son ami Daniel veut lui parler à l'instant même.

— Son ami Daniel ? répliqua le domestique en appuyant sur chaque syllabe avec une affectation insolente. Je vais faire votre commission ; mais, si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire, vous ferez aussi bien de me le confier. Ce serait plus sûr.

— Je ne t'ai pas demandé tes conseils. Obéis, et hâte-toi ; je suis pressé.

Le domestique s'éloigna de Daniel en haussant les épaules et rentra dans l'appartement. Il en sortit au bout de quelques instans, la tête haute, la bouche souriante, comme charmé de son message et, rejoignant Daniel, il lui dit de manière à être entendu des laquais groupés autour de lui.

— Brave homme, monsieur le baron n'est pas visible pour son ami Daniel, mais il m'a chargé de lui remettre cette pièce d'or pour boire à sa santé.

Cette dernière clause était un enjolivement imaginé par l'ingénieux domestique ; mais Daniel, en raison de sa déplorable passion, y vit une sanglante épigramme. Il prit la pièce d'or, et la foulant sous son pied : « Une aumône ! » s'écria-t-il avec fureur, « une aumône, à moi qui lui

ai donné une fortune ! Ton maître est un infâme ! voilà le cas que je fais de son or et de sa personne ! »

Les laquais, scandalisés par la véhémence de ces imprécations lancées contre un homme qui avait donné à plusieurs d'entre eux des marques de sa générosité, s'ameutèrent pour chasser l'imprudent, et ils allaient lui faire un mauvais parti, quand le valet de chambre du baron, accouru au bruit, reconnut Daniel, et, après s'être fait rendre compte des circonstances de cette scène, protégea sa sortie en disant aux furieux : « Ne faites pas attention, mes amis, c'est un pauvre diable qui n'a pas toute sa raison et qui vit des largesses de M. le baron ; j'en suis quelque chose, car c'est moi qui suis chargé de pourvoir à tous ses besoins. »

Pendant ces explications, Daniel, trop ému pour articuler une parole, s'était laissé entraîner vers la porte. Le récit du valet de chambre vola de bouche en bouche aussi rapidement qu'une médiancée, et de la cour au vestibule, du vestibule à la salle à manger, la bienfaisance du baron, d'autant plus méritoire que sa femme elle-même l'avait ignorée jusque alors, fut exaltée comme une rare merveille. Le baron se défendit de tous ces complimens en alléguant que d'anciennes relations de collège lui avaient fait un véritable devoir de cette charité envers un malheureux qui son idiotisme rendait impropre à toute espèce de travail.

Daniel, rentré dans sa mansarde, avait déchéié avec fureur et en mille morceaux ses derniers feuillettes et fait un auto-da-fé de son Juvénal et des rares bouquins qui lui restaient ; puis il s'était mis à vider presque d'un seul trait une bouteille entière de rhum et avait repris en chancelant le chemin du pont de l'Échelle. Quels étaient ses pensées et ses projets, il me serait difficile de le dire : il est même probable qu'il n'avait pas conservé assez de sang-froid pour trouver dans sa tête quelque chose qui ressemblât à un raisonnement. Cependant il était là, comme toujours, au pied de la chaussée, plongeant un regard fixe et morne au fond de chaque des voitures qui défilaient devant lui et portaient aux Tuileries les élus de la fête.

Le plus grand nombre était passé, et quelques rares équipages retardataires se croisaient et se heurtaient dans leur course rapide contre les voitures et des qui rebroussaient chemin, quand un élégant coupé, rejeté ainsi sur le côté, arriva brusquement dans la direction de Daniel toujours immobile à son poste. Il lève la tête, et soudain, ô prodige ! il aperçoit la jeune femme objet de toutes ses pensées, de ses hallucinations perpétuelles, et dont l'apparition, cinq ans auparavant, avait exercé une influence si funeste sur sa destinée. Elle est là, plus belle encore et plus resplendissante que la première fois, assise auprès d'un homme qui lui serre la main et à qui elle sourit, réalisant ainsi au profit d'un autre le rêve charmant de Daniel ; et cet autre, Daniel l'a reconnu ! A cette vue, ses yeux se troublent, sa tête s'égare, ses jambes fléchissent, il tombe, et avant que le cocher ait pu retenir les chevaux vigoureusement lancés, une roue lui a broyé la poitrine. Daniel n'est plus qu'un cadavre. La jeune femme pousse des cris d'effroi, le mari s'informe avec sollicitude, et sur la réponse qu'il n'y a plus d'espoir et que la victime paraît appartenir à la classe indigente, il prie un officier de police, accouru pour recevoir sa déclaration, d'ordonner des recherches afin de retrouver les parents de ce malheureux, et de leur annoncer que le baron Félix, cause involontaire et innocente de cet accident, ne les abandonnera pas.

La première inspiration de la jeune baronne avait été de retourner à l'hôtel, pour ne pas apporter à la fête un visage assombri, un cœur gonflé de tristesse. Mais l'ambition du baron ne pouvait s'accommoder de ces scrupules vulgaires. Tout ce que la capitale de la France comptait d'hommes puissants et considérables à divers titres devait figurer dans les salons de l'empereur, et l'absence du nouveau sénateur aurait pu donner lieu à des interprétations fâcheuses. La voiture poursuivait sa route vers le château.

À peine entrée dans le bal, la baronne fut tellement éblouie par l'éclat des lustres aux mille feux et fascinée par l'enivrant parfum des fleurs et les sons enchanteurs d'une musique harmonieuse, que l'affreuse scène du pont de l'Échelle s'effaca presque entièrement de sa mémoire. Un reste d'émotion colorait légèrement son visage d'une rougeur qui la rendait plus charmante. Le triomphe de sa beauté fut complet ; victime généreuse, elle se résigna de bonne grâce au sacrifice que lui commandait la raison d'état, et résolut de danser et de valser toute la nuit pour achever de s'étourdir. Cette précaution était devenue inutile avant la fin de la première contredanse.

Le lendemain, un cadavre mutilé gisait sur les dalles de la Morgue. Nul ne le reconnut, car Daniel ne laissait ici-bas ni un parent ni un ami.

La traduction de *Juvénal*, souvent annoncée, ne fut jamais publiée, malgré les réclamations et les instances du libraire. Daniel avait prophétisé juste. Le baron, désormais, se reposa sur ses lauriers, et priva son pays de nouveaux chefs-d'œuvre dont il avait promis de le doter.

Les promeneurs que la curiosité ou le culte des morts attira au Père-Lachaise s'arrêtent avec respect devant un vaste mausolée de marbre noir qui couronne l'un des cotéaux du cimetière, et que surmonte la statue de la science, penchée, les yeux en pleurs, sur une urne funéraire. L'épithaphe suivante est écrite en lettres d'or profondément incrustées :

« Ci-gît

» Très-excellent, très illustre et très regretté baron Félix, ex-sénateur, ex-conseiller d'état en service ordinaire et extraordinaire, ex-officier de l'Université, ex-membre de l'Institut et de plusieurs sociétés savantes, ex-chevalier de Légion-d'Honneur et de plusieurs autres ordres français

et étrangers. La France a perdu en lui l'un de ses écrivains les plus purs, l'antiquité l'un de ses interprètes les plus fidèles.

» De *Profundis.* »

Si quelque savant ignoré, si quelque grand artiste méconnu, veulent verser une larme et jeter une fleur sympathique sur la tombe de Daniel, ils ne la trouveront pas. Ses restes, enfouis dans la fosse commune, cet immense et trop étroit sarcophage des indigents, ont été, au bout de quelques années, brûlés à la chaux vive pour faire place à d'autres. Le terrain est si cher et la bonne ville de Paris est si pauvre !

ÉMILIE PAGES. — (Siècle.)

UN LEGS.

NOUVELLE.

I.

L'élégante et belle Mme Delmart donnait ce soir-là son bal annuel dans son luxueux appartement de la rue du Houssaye. C'était une réunion d'artistes et de gens de lettres, se connaissant tous, se critiquant et s'en-voyant réciproquement, mais en apparence les meilleurs amis du monde. Ne dansant jamais, je m'étais retirée dans un petit salon de repos délaissé par la foule, gracieuse pièce ovale dont les tentures de damas blanc avaient pour bordures des torsades d'or. Une lampe d'albâtre aux chânes dorées pendait au plafond, la cheminée et les consoles étaient en marbre blanc, enfin, l'ameublement général de cette pièce lui donnait un aspect virginal et calme, tout à fait enchanteur.

L'étroit divan de damas blanc sur lequel j'étais assise était encadré et presque caché par deux énormes orangers aussi grands que les plus beaux de l'orangerie de Versailles ; leurs tiges à la fois couvertes de feuilles, de fleurs et de fruits, s'élançaient jusqu'au plafond et exhalaient à l'en-tour un parfum si vil que je m'expliquai, en le respirant, la solitude du charmant boudoir ; peu de têtes auraient pu résister à la force de ces arômes ; pour moi, je m'en enivrais avec bonheur ; ils me rappelaient la plage d'Hyères et la campagne de Grasse.

Je ne tardai pas à éprouver l'influence de ces pénétrantes senteurs, je tombai dans une douce somnolence que je ne cherchai pas à combattre, et j'appuyai ma tête assoupie sur le coussin du divan.

Je fus arrachée à cette vague torpeur par l'arrivée de deux personnes qui entrèrent en tiant, rapprochèrent assez bruyamment deux fauteuils de la cheminée, et s'assirent pour causer ; c'était la jolie baronne d'Oniel et le poète Octave ; si Lamartine n'avait jamais fait de vers, Octave aurait une grande réputation, malheureusement pour lui ses poésies n'ont jamais paru que le reflet de celles du chantre d'Elvire.

Octave et la baronne venaient de valser ensemble.

— Quoi, madame, vous riez encore ? dit le poète à la jeune femme.

— Non, répondit la baronne, et c'est très sérieusement que je veux discuter mon opinion.

— Eh bien ! madame, je vous écoute.

— Voyez, reprit-elle en riant de nouveau, voilà le couple qui revient.

Et elle désignait deux valseurs qui passaient en tourbillonnant devant la porte.

— Convenez, poursuivit-elle, que si Mme d'Erlange est affreuse auprès de son beau partner, ce petit monsieur brun et camard qui ose faire valser Mme Delmart si belle, si imposante, produit un effet encore plus grotesque.

— Cela prouve-t-il, ajouta Octave, que la laideur soit pour un homme une source de chagrins et de mécomptes comme pour une femme ?

— Tout à fait de même, si ce n'est plus encore, répliqua la baronne ; chez nous, aussitôt que nous sommes mères, la laideur tourne en résignation, tandis qu'un homme très laid qui se marie devient un jaloux furieux, un tyran insupportable s'il a le bonheur ou plutôt le malheur d'épouser une jolie femme.

— Mais, objecta Octave, il y a des hommes très laids qui sont excellents.

— Oui, sans doute ; en eux la laideur tourne au dévouement, en abnégation ; mais ils sont alors profondément malheureux ; leur bonté les dispose à la sensibilité ; ils aiment toujours, ils aiment fatalement quelque femme ravissante dont ils ne sont pas aimés.

— Le contraire s'est vu.

— C'est possible, mais c'est rare, continua la baronne ; et tenez, le parfum de ces deux orangers me rappelle une histoire qui vient à l'appui de toutes mes assertions.

— Mais, dit Octave, en jetant un coup d'œil de mon côté sans m'apercevoir, que peuvent avoir de commun ces beaux arbustes avec la question que nous agitions tout à l'heure ?

— Ces beaux arbustes ont été légués à Mme Delmart par un pauvre botaniste doublement passionné ; c'est tout un roman.

— Je vous écoute, dit Octave en approchant un peu son siège de celui de la baronne. Je prêtai aussi l'oreille à son récit.

II.

Mme Delmart, dit-elle avec un sourire de bonne grâce, à plusieurs années de moins que moi ; j'ai pu lui servir de mentor quand elle était

encore jeunes filles; elle avait perdu sa mère, et son père me la confiait s'ayant pour passer avec moi l'hiver et d'être la campagne; M. d'Olmiel passa le meurtre de la propriété sur les bords du Rhône, dans le voisinage d'Avignon. Les rires la faisant tout ours par un véritable exil; car aller à la campagne à deux cents lieues de Paris, me vaudrait pour moi l'Italie ou le Portugal. Cependant, il y a six ans, Léonie (Mme Delwart) ayant consenti à faire ce voyage avec moi, je promis à mon mari de le rejoindre dans cette terre qui lui aime tant.

Nous allâmes jusqu'à Lyon en poste, dans ma calèche, et de Lyon, le bateau à vapeur qu'on dit sur le Rhône comme un grand cygne, nous dépassa, après quelques heures de marche éternelle, sur une plage couverte d'une magnifique verdure; nous étions arrivés, Léonie, qui ne connaissait que Paris et ses environs, était enchantée de ce voyage de long cours. Cette impression heureuse la disposa à admirer le site où s'élevait notre vieux château, à trouver les environs délicieux, enfin à flatter tout à fait l'amour-propre de propriétaire que mon mari pousse à l'excès. Quant à moi, quoique moins *engouée*, je me soumis à l'idée de passer deux ou trois mois dans ces campagnes desséchées par le soleil et par ce vent affreux qu'on appelle le *mistral*. Pour me distraire, je voulais, en l'honneur de la compagnie de Léonie, arranger notre vie de château, réunir nos voisins, donner des fêtes.

— Les voisins sont rares, objecta mon mari, mais Avignon y suppléera vous pouvez dès aujourd'hui organiser un concert et même un bal, si vous aimez mieux; je me charge des civités.

Vous connaissez la voix ravissante de Mme Delwart, l'idée d'un concert où Léonie chanterait avec moi les plus beaux du *Mademoiselle Puritain* ou de la *Norma* me parut une distraction charmante. Quel effet nous allions produire! nous révolutionnerions à coup sûr tout le département.

— Va pour le concert, dis-je à mon mari, la fête aura lieu dimanche prochain; faites vos invitations; Léonie et moi nous nous chargeons du reste, et, transportée de cette idée, je me mis à essayer mon piano de Pleyel, arrivé comme nous de la veille. En cet instant, le soleil se couchait splendide dans les eaux du Rhône, l'atmosphère était calme et pure et mille bonnes senteurs s'exhalèrent des champs.

— Ne voudrait-il pas mieux, me dit Léonie en interrompant un brillant morceau de Thalberg que j'exécutais avec entrain, réserver les répétitions de notre concert pour les veillées, et employer ces belles heures du soir à faire quelques promenades dans le pays.

— Je vois, ma chère enfant, repiquai-je, que la *compagnomanie* vous gagne; mais n'avez-vous pas entendu M. d'Olmiel vous dire que nous étions dépourvus de tout voisinage, et alors où aller? Quant à la visite de nos propres domaines, je ne me sens pas de force à la recommencer.

— Il y a, à une lieue d'ici, reprit mon mari, un petit château délicieux que nous montrerons plus tard à mademoiselle; mais, comme le propriétaire de ce bel endroit est un jeune homme, je crois convenable, mesdames, que vous attendiez sa visite avant de l'honorer de la vôtre.

— Un jeune homme, possesseur d'un délicieux château, m'écriai-je en abandonnant tout, à fait mon piano, mais c'est sans doute quelque romanesque et beau solitaire, quelque riche parti, digne en tous points....

Et je regardai Léonie, qui rougit visiblement.

— Ceci pique ma curiosité, poursuivis-je; comment nommez-vous ce château, mon ami?

— *Roca-Flora* ou la Roche des Fleurs, si vous aimez mieux.

— Eh bien! parlons à l'instant pour *Roca-Flora*.

Et, ayant sonno, je donnai l'ordre qu'on attelât la calèche.

— Je vous passe ce coup de tête, reprit mon mari, car, après tout, le propriétaire de *Roca-Flora* ne s'en peuvra pas! C'est un bon et studieux jeune homme qui ne songe pas à tirer vanité de sa fortune et de sa position.

— Comment le nommez-vous?

— Auguste de Senneval.

On nous avertit que la calèche était prête. Léonie posa sur ses blonds cheveux un joli chapeau de paille, jeta sur sa robe de batiste blanche une écharpe de soie verte, et nous partîmes. J'ai eu tort de trop injurier l'atmosphère de ces contrées; et j'y ai parfois quelques belles soirées; celle-là en était une. Nous suivions le cours du Rhône, bordé par les grands saules; de l'autre côté du rivage s'élevaient de fertiles coteaux tout couverts de vignobles, accidentés çà et là de petites maisons blanches entourées d'ormes et de mûriers. À n'en avoir échoyé le fleuve durant un quart-d'heure, la voiture tourna à gauche, et nous nous trouvâmes dans une magnifique allée de platanes, dont l'issue s'ouvrait en fer à cheval, lui-même découvert un tertre riant, revêtu d'arbustes en fleurs, au milieu desquels reposait le plus mignon et le plus élégant chalet qu'on puisse imaginer. Quand nous fûmes arrivés au bout de l'avenue, nous mîmes pied à terre. Mon mari nous introduisit dans le jardin, où il nous laissa pour aller prévenir M. de Senneval de notre arrivée.

Vous savez que mon esprit est des moins admiratifs; eh bien! je fus surprise et charmée de l'ordonnance de ce beau jardin; c'était le comble de l'art avec toute l'apparence d'une nature négligée, des massifs de tubéreuses, de cassis, de jasmin d'Espagne, de camélias et d'orangers, sortaient çà et là du sol gazonné, et cette abondance de fleurs rares et précieuses, qui dans le Nord sont élevées dans des serres, s'épanouissant au grand air dans ce jardin à l'anglaise, promettait un délicieux effet. Sans grille, sans clôture, libre et indépendant dans sa richesse et sa beauté, ce parterre conduisant au porche du castel par une poétique avenue de

lauriers roses, dont les rameaux élevés balançaient leurs fleurs sur nos têtes; nous franchîmes les marches du porche auquel deux orangers, géans couverts d'une neige de fleurs, servaient de sentinelles, et appuyées, Léonie et moi, contre les urnes sculptées d'où ils s'élevaient, nous attendîmes le retour de M. d'Olmiel. De nos deux visions le cours du Rhône, enroulé par le soleil couchant, les vertes collines de l'autre rive, et, plus loin, les belles montagnes bleues qui se fondaient avec l'azur du ciel.

— Que ce site est enchanteur! dit Léonie pénétrée.

— Oui, riant et triste à la fois, répondis-je, et je suis sûre, chère enfant, que votre jeune imagination y place déjà quelque doux rêve? J'ai lais continuer mes imprudentes réflexions lorsque M. d'Olmiel survint. I nous apprit que M. de Senneval était parti pour Avignon, qu'il n'en reviendrait que le lendemain; mais que durant son absence, son jardinier, intendait souverain du lieu, nous offrir de visiter la maison et de nous y reposer; un villard à chevelure blanche et vêtu d'une veste de gros drap gris parut au bout de quelques minutes; il exprima en langue provençale le chagrin qu'éprouvait son maître d'avoir manqué notre visite, puis il nous introduisit dans une élégante salle à manger du rez-de-chaussée, où quelques instans lui avaient suffi pour préparer les plus beaux fruits; il nous demanda avec instance d'y goûter, et tout en cédant à son désir, nous pûmes admirer l'élégance de cette première pièce. Les murs étaient couverts de stuc blanc relevé d'arabesques azur et or; aux quatre angles s'élevaient sur des socles de pierre sculptés, quatre gracieuses statues de marbre blanc coiffées d'après l'antique; c'étaient des figures de nymphes couronnées de fleurs et de fruits. Une mosaïque du plus beau style, trouvée dans des familles faites dans ces contrées, servait de parquet, et la porte-fenêtre par laquelle le jour pénétrait avait, au lieu de vitres, un gracieux vitrail où des têtes d'amours souriaient dans des touffes de roses.

Nous passâmes dans une autre pièce, c'était un salon d'un aspect plus sévère. Sur les parois recouvertes de boiserie d'ébène étaient çà et là quelques beaux tableaux de l'école italienne, des sujets saints, d'autres érotiques; les meubles de ce salon étaient comme les lambris, en bois d'ébène; les fauteuils et les divans tendus de velours noir, enfin l'ensemble avait un air de catafalque peu réjouissant. Je me hâtai de passer dans la pièce voisine; c'était le cabinet de M. de Senneval; les rayons d'une bibliothèque en couvraient entièrement les murs; le choix des livres était exquis. Là encore des meubles de prix, des bustes et des ornemens précieux révélaient le bon goût et la distinction d'esprit du maître.

— Je suis certaine que M. de Senneval est artiste ou poète, dis-je après avoir visité sa demeure.

— Ma foi, madame, je ne sais, dit l'honnête jardinier, qui, à la vérité, ignorait tout à fait le sens de ces deux mots, mais ce que je puis vous dire, c'est que mon pauvre maître, malgré sa fortune et sa jeunesse, est toujours triste et chagrin; j'ai beau donner tout mon temps à la culture de ces belles fleurs qu'il aime avec passion, jamais un mot, jamais un sourire ne m'avertit qu'il est content; je vois seulement au soir qu'il en prend lui-même, ce qu'est là son seul bonheur, et je m'efforce de le secourir.

— Bah! père André, dit mon mari en pressant la main calleuse du bon vieillard qu'il connaissait depuis long-temps, vous prenez pour de la tristesse des rêveries de jeune homme. Que votre maître se marie, qu'il ait une jolie femme et de beaux enfans, vous le verrez devenir aussi riant que ces fleurs qu'il aime tant.

— C'est peut-être bien vrai ce que vous dites là, monsieur le baron, répliqua le vieux jardinier.

Et tout en causant ainsi, nous étions arrivés à l'avenue de platanes où notre voiture nous attendait. Nous y remontâmes, et, après avoir pris congé du père André, nous regagnâmes le logis. Pendant la route, Léonie resta fort silencieuse, et je suis assurée que, durant la nuit qui suivit, le gracieux domaine de *Roca-Flora*, et peut-être son maître absent, passèrent plus d'une fois dans les rêves que fit ma jeune amie.

III.

Trois jours s'étaient écoulés depuis cette visite, et, à mon grand étonnement, M. de Senneval ne s'était point présenté chez nous; nous savions pourtant par les gens de la ferme qu'il était de retour, et qu'on l'avait vu se promener dans les environs.

— Ce M. de Senneval, selon vous si modeste et si distingué, dis-je un matin à mon mari, me fait l'effet d'un malotru campagnard, n'ayant pas la première notion des usages du monde; concevez-vous qu'il ne soit pas encore venu nous voir?

— Cela me surprend d'autant plus, répondit M. d'Olmiel, qu'avant votre arrivée il venait ici presque chaque jour.

— Il paraît que Léonie et moi lui faisons peur?

— Il est, en effet, d'une extrême timidité; mais cela ne suffit pas pour n'expliquer sa conduite; je crains qu'il ne soit malade, et j'en ai aujourd'hui m'informant de ses nouvelles.

— Invitez-le à notre concert de dimanche, et dites-lui bien que j'y n'admets point de refus.

M. d'Olmiel partit; nous attendîmes, Léonie et moi, son retour avec assez d'impatience. On est si oisif à la campagne que les moindres préoccupations empruntent au loisir un intérêt acif; j'avoir rien à faire dis-

pose à s'amuser de peu. Nous allâmes à la rencontre de M. d'Oniel presque jusqu'aux limites de Roca-Flora.

— Quoi! ici? dit-il: si j'avais pu le penser, j'aurais amené Senneval avec moi; il me quitte à l'instant.

— Et le malade? demanda tranquillement Léonie.

— Réellement très souffrant; je l'ai trouvé bien changé.

— Enfin, viendra-t-il dimanche? repris-je.

— Il me l'a promis.

IV.

La semaine s'acheva assez rapidement dans les préparatifs de la fête que nous allions donner à la haute société d'Avignon. Nos répétitions de chant nous prenaient beaucoup de temps; puis nous eûmes toutes les peines du monde à rendre ni uns sombre, à force de fleurs, de meubles modernes et de lumière, le vieux salon aux tentures de cuir brun damassé où le concert devait avoir lieu. Enfin, le dimanche soir arriva; tous nos conviés furent exacts; nous étions parvenus à réunir soixante personnes. Les femmes étaient jolies, mais sans élégance; les hommes étaient en général fort laids, et avaient des prétentions au b'esprit. Il faut en excepter quelques réfugiés polonais et italiens dont la conversation ne manquait pas d'intérêt. Quand toute la compagnie fut réunie :

— M. de Senneval? dit-je à mon mari.

— Il n'est pas arrivé; je n'y conçois rien. Je fis faire silence. Léonie était debout devant le piano, et préludait au grand air du *Norma* qu'elle allait chanter. Jamais je ne l'avais vue si belle : une simple robe de crêpe blanc fil était en plus nonneur et diaphanes autour de sa taille noble et svelte; un bracelet de turquoise entourait son bras, et une agrafe perla le as-sujétissait sur son sein la draperie de sa robe.

Sur ces beaux cheveux blonds relevés en bande aux crêpés elle avait posé une étreinte écharpe en tul e bleu, et rêc d'une légère dentelle d'or; ce gracieux ornement tombait irrégulièrement sur ses fraîches épaules, dont il faisait encore ressortir l'éclatante blancheur. Le visage de Léonie avait alors toute la grâce et toute la pureté de lignes que nous admirons encore, mais il avait de plus une expression juvénile et ineffable que quatre ans de mariage ont emportée sans retour. Son regard était plus vague, plus céleste, mais moins pénétrant qu'aujourd'hui. Au moment de commencer le morceau qu'elle savait par cœur, ses grands yeux bleus si expressifs érièrent un instant sur l'assemblée comme pour y chercher quelqu'un, puis s'arrêtèrent sur moi; elle me vit sourire et rougit beaucoup, et, pour sortir d'embarras, elle entonna la cavatine :

Costa diva, etc.

Vous connaissez la voix de Mme Delmart; on l'a souvent comparé à celle de Mme Maibran, et c'est à mon avis avec justice. Cette voix qui n'a rien perdu de son éclat, avait cependant alors plus de légèreté et de fraîcheur, et songez quelle puissance d'âme elle devait être avec tant de beauté! quelle douce quelle prestigieuse irrésistible! Tous les yeux étaient fixés sur Léonie, je remarquai surtout un petit monsieur que je n'avais pas vu entrer et qui, en l'écoulant, semblait plongé dans une contemplation extatique.

Cet homme était entièrement vêtu de noir; ses gants même étaient noirs, bien que notre fête eût exigé plus de décorum. Il avait une taille grêle qui aurait pu le faire paraître jeune, si sa pâleur de son visage et son expression morte n'eussent rendu à cet égard toute conjecture incertaine. Il est probable que je n'aurais pas accordé plus d'attention à ce personnage; mais mon mari s'approcha de moi, et me dit à voix basse : — Voilà M. de Senneval.

Et du geste il m'indiqua le petit homme noir.

— Quoi! c'est lui, dis-je vivement.

Et j'ous beaucoup de peine à contenir une exclamation plus bruyante. Alors je l'examinai trait par trait. Ainsi que je l'ai dit, cet homme n'avait pas d'âge. Des cheveux rares couvraient sa tête, et à travers leur transparence, se montrait la blancheur mate de son crâne, ce qui, à distance, faisait paraître sa chevelure grise. Ses yeux rouges et éraillés, étaient dépourvus de cils; son nez effilé retombait sur sa bouche, presque entièrement dépourvue de dents; il avait un teint maladif et violacé. L'expression de ce visage était une tristesse profonde, qui, en ce moment pourtant, ne manquait pas de donner air, car une émotion visible se trahissait sur ces traits abattus tandis qu'il écoutait chanter Léonie.

Et qui, me dis-je, est-ce là le jeune propriétaire de ce gracieux domaine de Roca-Flora? Non, mon mari a voulu me mystifier; mais en cet instant, Léonie ayant fini son air, M. d'Oniel alla prendre sous son bras le petit homme noir et me le présenta en me disant de nouveau : M. Senneval. J'eus beaucoup de peine à lui adresser quelques paroles polies, il y répondit avec embarras, puis se perdit dans la foule. Léonie échantant aux acclamations enthousiastes dont on l'entourait, s'était rapprochée de moi.

— Eh bien! me dit-elle avec un sentiment naïf de dépit, il n'est pas venu?

— Mais si, ma chère, répondis-je, sans la force de s'expliquer davantage, il est ici.

— Où donc? fit-elle avec vivacité.

Je cherchai des yeux M. de Senneval, je l'aperçus près d'une porte-fenêtre qui s'ouvrait sur une terrasse; un girandole était suspendue sur sa tête et l'éclairait en plein,

— Mais, vous me trompez, dit avec impatience Léonie, après l'avoir regardé.

M. de Senneval s'étant aperçu que nous l'examinions disparut sur la terrasse.

— Et c'est là le propriétaire de Roca-Flora? continua Léonie en m'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre voisine.

— Oui, ma chère enfant, c'est bien là M. de Senneval, cet intéressant jeune homme, comme disait M. d'Oniel, convenez que les hommes sont indulgents les uns pour les autres.

— Oh! votre mari est bien coupable, plus coupable qu'il ne pense, reprit Léonie d'un ton sérieux et triste. J'ai aimé, poursuivit-elle d'une voix émue, oui, j'ai aimé durant huit jours l'image que je m'étais faite du propriétaire de Roca-Flora. La déception est horrible. J'embrassai Léonie, nous restâmes quelques instans en silence penchées à la fenêtre, il me sembla entendre un gémissement dans un massif de jasmin dont les tiges effleurèrent nos fronts et nous envoyaient leur parfum. Quoique la nuit fut sereine, elle était obscure, je me penchai et ne distinguai rien.

Nous nous mêlâmes de nouveau à la compagnie, je chantai avec Léonie, mais sa voix n'était plus la même, parfois elle n'arrivait pas au ton, ou bien elle oubliait la reprise; tout en elle accusait une préoccupation intérieure. Je cherchai en vain M. de Senneval, il ne reparut plus. Vous le savez, mes chéracités ne sont jamais que des représailles. Mon premier mouvement est toujours de la bienveillance; en ce moment, je me reprochai d'avoir peut-être mal accueilli ce pauvre jeune homme assez malheureux de sa laideur. Cette espèce de remords se tourna en irritation contre mon mari qui, par son silence à cet égard, avait laissé un libre cours aux rêves romanesques de Léonie et à mes conjectures flatteuses. Quand tout le monde fut parti, je lui fis de vifs reproches.

— En vérité, c'est de la folie, me dit-il, je connais M. de Senneval depuis son enfance, durant mes voyages ici je l'ai vu fréquemment, il m'a toujours paru plein de raison, d'esprit et de cœur, sa compagnie m'était douce, et vous voulez que moi, homme, j'aie remarqué sa laideur? Je l'avoue à ma honte, jusqu'à ce jour je n'avais pris garde qu'à la distinction de son intelligence.

— Vous avez beau raler, repris-je, ceci est un singulier dévouement à nos rêves!

— Mais pourquoi rêvez-vous, mesdames? Et sur ce propos il alla se coucher me laissant avec Léonie. Nous dissertâmes toute la nuit sur l'amour, sur l'attraction des âmes, sur l'insaisissable attrait des esprits sympathiques, nous épûmâmes toutes les quintessences du sentiment et, après avoir raisonné ou peut-être déraisonné du ant trois ou quatre heures, notre conclusion fut pourtant que, malgré toutes les qualités intellectuelles dont il pouvait être doué, il serait impossible d'aimer d'amour M. de Senneval et de l'épouser jamais.

Le lendemain, nous étions accablées, moi de la fatigue de la veille, Léonie de ses émotions. La campagne nous parut triste; le mistral, qui se leva, souffla durant huit grands jours. Nous n'eûmes aucune visite pour nous distraire; je commençai à me lasser de la vie des champs. Je parlai de revenir à Paris, Léonie ne dit pas non. Mon mari, que notre ennui ennuyait, me laissa toute liberté. La veille de notre départ, je témoignai à M. d'Oniel mon étonnement de ce que M. de Senneval n'était pas venu dire adieu.

— M. de Senneval est fort malade, me dit-il, c'est une âme supérieure que vous n'avez pas comprise.

Nous avions quitté les bords du Rhône à la fin de septembre. Mon mari me revint à Paris que trois mois plus tard. En le revoyant, je fus frappée de sa tristesse.

— Que vous est-il donc arrivé? lui dis-je.

— J'ai perdu mon meilleur ami; M. de Senneval est mort.

— Mort! et de quoi?

— Cette lettre vous l'apprendra peut-être! Avant de mourir, il a voulu vous écrire.

— A moi! Il me connaissait à peine.

— Il vous connaît par moi, me dit avec bonté M. d'Oniel; il sait que vous êtes meilleure que vos dehors, et il a voulu se confier à vous.

Je pris la lettre que me tendait M. d'Oniel, et j'en brisai le cachet noir avec émotion.

Ici, la baronne s'interrompt, elle saisit sur la cheminée un coffret en laque de Chine, l'ouvre en en faisant jouer un ressort secret, et en tira une lettre :

— Voici cette lettre, dit-elle au poète; je l'ai donnée à Léonie, comme l'expression du sentiment le plus profond et le plus touchant qu'elle puisse jamais inspirer. Lisez à demi-voix, le bruit de l'orchestre empêchera qu'on ne vous entende. Je prêtai l'oreille, Octave lut ce qui suit :

« Ce n'est point à elle que j'ose écrire, à elle dont je ne veux pas qu'une image de deuil trouble jamais le bonheur et la sérénité dans l'avenir. C'est à vous, madame, que je me confie, vous pourrez me plandre sans en souffrir, car ce n'est pas vous qui m'avez tué sans le vouloir. Je meurs parce que j'ai compris que je ne pouvais jamais être aimé. Si je vivais, cet aveu serait peut-être ridicule; mais, n'êtes-vous pas, on n'ose point se moquer d'un mal qui fait mourir? Avant d'en venir là, j'avais bien souffert... j'avais traîné la vie; mais du jour seulement où j'ai compris tout ce qui me manquait pour être heureux, je me sentis frappé à mort. Ce jour... oh! ce jour, madame, a été le plus

» beau et le plus douloureux de mes jours. Avant de le rappeler, laissez-moi vous dire ce que fut mon enfance sans joie, et ma jeunesse sans espérance. Ma mère mourut en me mettant au monde. J'étais un fils de noble maison, j'eus pour père un vieillard; il me laissa de grands biens, oh! que ne m'ait-il laissé en place un peu de santé, un peu de beauté; je vécut chétif et disgracié, raillé d'abord par les enfants de mon âge, plus tard, par mes camarades de classe.

» La douceur de mon caractère et la vivacité de mon intelligence finirent par me gagner quelques cours, par me conquérir quelques esprits; c'est en ce temps que M. d'Olmiel devint mon ami; lui seul, madame, me relevait à mes propres yeux; il me disait de ne pas désespérer du bonheur. Hélas! ces illusions me soutenaient; cependant, malgré l'opposition de son amitié, je suivis l'instinct qui me poussait vers la solitude; à dix-huit ans, je me retirai pour toujours dans la retraite que vous avez vue... La nature me fut bonne, l'étude me fortifia; durant le jour, je cultivais mes fleurs; le soir, je m'enfermais dans ma bibliothèque; et je vécut ainsi plusieurs années sans être trop malheureux. La nature était si belle, son spectacle était si imposant, et toujours si nouveau pour nous, qu'il s'en trouvait un moi-même. Elle m'aurait suffi; mais tout me rappelait à ma destinée. Quand le hasard me faisait rencontrer quelque jeune fille des champs, elle détournait la vue, ou parfois une exclamation, dont je devinais le sens, lui échappait. Oh! j'étais hideux! horripilant! je le savais. Je connaissais ma difformité, je me faisais horreur à moi-même; car, avec le sens de la beauté morale, j'avais aussi reçu de la nature un sens exquis; je ne pouvais pas apprécier la beauté physique, et, à défaut de sa réalité qu'il m'était toujours interdite, je m'entourais de ses images, je me passionnais pour les arts, pour leurs créations, pour leurs chefs-d'œuvre; je ne faisais que donner le change à mes tortures. Mais du moins, dans ce temps, mes souffrances étaient vagues, indéterminées; je pouvais lutter avec elles, les vaincre parfois; plus tard, ce fut impossible.

» Vous ne savez pas tout ce que m'a causé d'émotions et de nuits d'insomnie la nouvelle de votre arrivée et de celle de votre amie. Quoi! deux femmes jeunes et belles allaient habiter dans mon voisinage, des voisins de société et d'amitié m'obligaient à les voir. Mon propre désir m'y poussait, mais me montrer à elles c'était les épouvanter. En vain M. d'Olmiel chercha-t-il à dissiper mes terreurs, vous les comprîtes, madame, vous devinez par quelles angoisses j'ai passé quand je vous dirai que le jour où vous vîtes à Rocca-Flora, j'étais là, tremblant, éperdu, vous suivant du regard et n'osant pas paraître devant vous.

» Caché derrière le rideau de la fenêtre de ma chambre à l'étage supérieur de la maison, je vous vis appuyées, vous et elle, contre ces deux orangers dont les fleurs se courbaient sur vos têtes. Je la vis belle, touchante, ingénue, et paraissant charmée de l'aspect de ma retraite, j'entendis ses paroles et les vôtres, et alors j'eus un rêve insensé! Durant quelques heures, je fus bien heureux, mon âme s'était tellement séparée de mon corps qu'elle n'en sentait plus le supplice. Je vivais dans le monde des idées, j'étais aimant, intelligent, généreux, j'étais digne d'elle! elle m'aimait! Quand vous fûtes éloignées, j'errai toute la nuit dans les sentiers où vous aviez passé, je baisai la trace de vos pas, j'embrassai ardemment son image; elle était à moi, je l'étreignis contre mon sein brûlant et je m'élançai dans ma maison déserte. Une lampe éclairait le salon, à sa lueur, je vis en entrant mon visage reflété dans la glace, je recalai d'horreur, je revins à la réalité! Oh! jamais, jamais aimé! m'écriai-je, et je pleurai. Alors, je priai le ciel de précipiter pour moi le cours des années, j'aurais voulu être tout à coup transformé en vieillard! Mais sentir en moi tous les instincts, tous les desirs, tous les feux de la jeunesse, et être condamné à un éternel isolement ou à des amours vendues! Le monde raille la laideur comme un ridicule; oh! madame, il devrait la plaindre comme une incurable infortune!

» Abattu, malade et chaque jour plus atteint, malgré les instances de M. d'Olmiel, je refusai d'abord de vous être présenté, mais je ne pouvais fuir qu'en apparence, j'étais partout où vous passiez avec elle, caché dans les taillis, rampant dans les hautes blés ou dans les herbes du rivage du Rhône; que de fois je vous ai suivies dans vos promenades du soir! Qu'elle était belle, mon Dieu! j'aspirais ainsi le poison qui me tuait, et je me sentais mourir avec bonheur.

» Le soir de cette fête où vous deviez chanter ensemble, je ne voulais pas la voir, je ne voulais que l'entendre, malgré la promesse que m'avait arrachée M. d'Olmiel, j'étais résolu à ne pas entrer au salon, à l'écart du dehors, debout sur la terrasse, près d'une fenêtre ouverte; mais je l'aperçus, je m'avancai pour la contempler de plus près, ma résolution s'évanouit et j'entraï. Alors j'oubliai tout, je ne vis plus qu'elle, je m'étais plus qu'un homme, mais une intelligence éthérée. Oh! je fus bien heureux durant quelques instants. Quand le chant cessa je voulus fuir, il n'était plus temps, le bras de M. d'Olmiel avait saisi le mien, il me conduisit vers vous. Je me sentis perdu, j'aurais pu dire pitié à votre âme, mais ce n'est pas l'âme qui juge la laideur, c'est le regard, et le vôtre était inexorable; je ne songai plus qu'à me perdre dans la foule, qu'à m'éloigner pour jamais avant qu'elle m'eût découvert. J'eus une fatale faiblesse, je tournai la tête pour la voir une dernière fois; en ce moment vous me montrâtes à elle! Son regard fut comme le vôtre, j'y lus son épouvante. En sortant, j'allai toquer sur

» un banc de la terrasse; de là je vous entendis! J'étais là, madame, j'étais là quand elle vous dit: *J'ai aimé huit jours son image.*

» Ainsi j'aurais pu être aimé par elle! si la nature ne m'avait traité en marâtre, j'aurais pu être uni à cette femme si belle! Oh! quel ineffable tableau ces paroles présentèrent à mon âme, je la voyais dans ma solitude de Rocca-Flora, jeune femme, jeune mère, près d'elle j'aurais de beaux enfants, elle les enlaçait dans ses bras, les conduisait vers moi, les offrait à mes caresses, puis ensemble nous allions porter aux pauvres un peu de bonheur, nous étions si heureux que voir souffrir nous eût été impossible; et les voyages lointains, et la culture des arts, et la poésie du luxe; je pouvais tout lui donner, j'avais tant de richesses! je l'aimais tant! et ce mariage de délices se déroulait devant moi, et je me sentais frappé à mort. Depuis ce jour je n'ai plus fait que m'écouler, c'est, je vous assure, une grande douceur pour moi que de quitter la vie. Ma fin sera bonne à quelques uns, aux pauvres à qui je laisse ma fortune, et à elle, que peut-être mon souvenir importune parfois. Ne lui dites rien de ce que j'ai souffert, mais dites-lui de ne pas mépriser la prière d'un malheureux, le caprice d'un mort. Qu'elle reçoive de vous ces deux orangers dont les rameaux en fleurs l'ont abrité un instant, qu'elle leur donne asile dans sa demeure, qu'elle en respire parfois le parfum, il me semble qu'en cet instant mon ombre viendra errer autour d'elle. Adieu, madame, priez-la à genoux de ne pas repousser ce don d'un trépassé.

» C'est triste et touchant, dit le poète à la baronne. Je ferai une élogie là-dessus.

Et pourquoi pas un simple récit, pensais-je à mon tour, et en rentrant chez moi j'écrivis ces pages.

M^{me} Louise COLET. — (Messager.)

UNE JOURNÉE DE CE TEMPS-LÀ.

Il faudrait avoir l'imagination fantastique des conteurs orientaux, le style délinant de l'Arioste, et toute la poésie de Delille, pour bien peindre cette multiplicité de scènes, de tableaux, de portraits qui se succèdent sans mes yeux pendant les trois mois que je passai au Rancy. Rien de ce que j'avais entendu dire à mon père des pompes de la cour de France, ni rien de ce que j'ai vu moi-même depuis dans les autres cours de l'Europe, ne peut être comparé à ce dont je fus témoin alors. On aurait peine à croire à cette profusion de délices: tout était luxe, jeunesse, volupté autour de moi; l'or ne semblait qu'un faible accessoire à ce bonheur qui surgissait de partout, bien qu'il en fût le principe, le mobile, l'*ultima ratio*; enfin des femmes ravissantes d'esprit, de grâce et de beauté, des artistes célèbres, des hommes éminents dans les sciences, d'autres comptant autant de victoires que d'années; toutes les gloires confondues s'associaient au banquet de Lucullus; et, dans une fraternité de plaisirs, parmi toutes les splendeurs de la terre, et cueillaient toutes les joies de la vie. Nulle souffrance physique n'approchait de cet Elysée palpable; les douleurs morales semblaient avoir été laissées à l'entrée pour n'y laisser pénétrer que le bonheur; on eût dit que là existait une atmosphère à part, composée de flux d'ambrosie, humide de larmes peut-être, mais de celles qui ne furent pas pleurées et que le délire des sens coule à l'ivresse ou arrache à l'amour.

Ce sont ces jours de délire, ces enivrantes orgies qu'il faudrait pouvoir peindre avec toute l'impressionnabilité d'une organisation de femme, et d'avance, je sens que je n'y viendrais pas. Scudéry, La Fontaine, Boileau même, retraçaient à l'envi les fêtes données par le présumptueux Fouquet à Vaux. Je n'ai que mon souvenir et la difficulté de traduire convenablement cette époque brillante de licence et de haute gloire militaire. Qui n'a pas vu de telles choses les comprendrait mal; ceux qui en furent acteurs ou témoins sont maintenant trop refroidis par l'âge pour que le souvenir leur en soit autre chose qu'un parfum exhalé, et sans doute deux années de traverses, d'inquiétudes et de poignantes privations ne les avaient pas préparés, comme moi, à savourer goutte à goutte l'ambrosie de cette coupe enivrante.

Le Rancy, terre royale, est situé à quatre lieues de Paris; son parc, contigu à la forêt de Bondy, se dessine entre les délicieux côtes de Villenoble et de Montmerlé; son enceinte de sept cents arpents, clos de murs, renferme des hameaux, des lacs, des forêts; au moyen d'une pompe à feu, placée au sommet de la montagne qui le domine, un immense réservoir alimente les fontaines, la rivière, les bassins du parc et les jardins; de cette terrasse arctienne de la pompe, l'œil embrasse toutes les forêts de ce beau séjour, et descend avec charme dans des vallons toujours verts, coupés par mille ruisseaux d'eau vive, et animés par des troupes de daims, de chevreuils et de cerfs.

Le Rancy est un des premiers parcs qui aient été plantés dans le genre paysagiste. Le château, bâti sur l'emplacement d'une ancienne maison religieuse, avait coûté quatre millions à Bordier, son créateur; depuis, il appartient au duc d'Orléans; propriété nationale pendant la révolution, il échappa d'abord aux bandes dévastatrices par un décret qui ordonnait de le conserver aux jouissances du peuple; subsistant enfin le sort de l'époque et mis à l'enclôture, il passa d'acquiescer ou acquiescer jusqu'aux mains de M. O... Ce millionnaire général des vivres y surpassa la magnificence qu'un prince fastueux et prodigue y déploya jadis. Les diverses fabriques qui décoraient ce jardin, les pavillons des

entrées du parc, les maisons du village et le château même étaient habités, pendant la belle saison, par des personnages les plus éminents. M. O... ne s'y réservait que le pavillon de la pompe à feu, dont toutes les recherches du goût avaient fait un temple magique placé au milieu d'un ardin de fées.

Je fus reçu à mon arrivée par Auguste O..., le plus jeune des frères de mon amphitryon ; il n'avait pas été besoin d'une recommandation particulière pour qu'il m'accueillît de son mieux et mit sur-le-champ à ma disposition tout ce qui était à la sienne au Raincy. Bien qu'on eût pu citer Auguste O... comme le type de l'élégance parisienne, il ne semblait pas enivré de la haute position financière de son frère. A peine âgé de vingt-deux ans, bien fait, d'une tournure distinguée, la figure d'Auguste était mélancolique, le teint pâle sur pâle, signe des natures passionnées quand elles souffrent ou jouissent. J'avais dix-sept ans, et dans ces jours de jeunesse on forme promptement ces liens d'amitié que Voltaire appelle le mariage de deux âmes ; plus tard, le cœur froissé par des affections éteintes ne se sent plus assez ému pour réclamer des sympathies, il vit alors tout entier dans ses souvenirs.

Né à Nantes, où son père possédait une papeterie, M. O..., dès son enfance, fut enveloppé dans le tourbillon révolutionnaire de la Bretagne. A peine avait-il ébauché ses études au collège de Clisson, qu'arrivé à Paris, une belle figure, un coup d'œil prompt et juste, avantages appuyés du crédit de Mme Tallien, aidèrent merveilleusement le jeune ambitieux à profiter de la confusion générale, pour surgir spontanément ; passant d'un rang obscur dans l'armée pour s'élever au niveau des plus riches spéculateurs ; sa destinée inouïe l'apporta en peu d'années à posséder des terres, des millions sans nombre et, enfin, un acte d'association avec le roi d'Espagne : ce qui faisait dire à Bonaparte, qu'O... avait abaissé la dignité de roi au niveau du commerce. « Comment on fait ces grandes fortunes ? disait Voltaire, c'est parce qu'on est heureux ; et tant qu'on est heureux, dès qu'on est dans le fil de l'eau il n'y a qu'à s'y laisser aller. » Mais bientôt, jouet de la destinée, tel que Fouquet (1), ce présomptueux surintendant, répétant, lui aussi : « Où ne monterai-je pas ? » O... devait passer des délices de ses palais enchantés aux aspects terrifiants des verroux et des chaînes, de l'envirement des parfums à l'odeur fétide de la paille des cachots ; et là, courbé sous la main de fer du pouvoir, se voir réduit à implorer, comme favori insigne, de quitter un moment les prisons de la Force et de la Conciergerie, pour recevoir, sous la surveillance de deux gendarmes, la bénédiction de sa mère expirante et les derniers regards d'Eucharis, sa fille chérie.

Les causes de la disgrâce du surintendant et du munitionnaire général eurent entre elles une sorte d'analogie ; on prétend que l'amour de Fouquet pour Mlle de Lavallière alarmant Louis XIV, servit merveilleusement la haine de Colbert, et que l'animosité de Napoléon contre O... résulta d'une injure plus grave, injure que ne pardonne ni l'homme obscur ni le monarque, mais dont l'un se venge armé d'une épée, et le despote aidé de la torture ou de la hache du bourreau.

Pendant mon séjour au Raincy, O... venait s'y distraire de ses combinaisons financières, et inspecter les travaux qu'il ordonnait ; car faire et défaire ses parcs, ses châteaux, combler les vallées, percer les montagnes, changer le cours des fleuves, semblaient pour lui une sorte de manie à laquelle il sacrifiait des trésors, participant en cela de Colbert et du marquis de Brunoy. Ces gigantesques fantaisies n'étaient cependant pas sans résultat ; si l'opulence ordonne et le goût exécute, il en doit jaillir des merveilles. Avait-on de sa propre fortune, il aimait à s'en glorifier, répétant sans cesse que les destinées malheureuses sont presque toujours gâtées par nos imprudences, et qu'il n'y a pas de fatalité, mais des fautes.

O..., à cette époque, jeune, bien fait, entouré de tous les prestiges de l'opulence, O..., à qui la vie en souriant ne montrait sur sa route que de l'or, des femmes et des succès, O..., eût pu dire, lui aussi « *que les dieux ne m'aient rien, voilà tout ce que je leur demande.* » Quo l'on en juge ! Cambacérès, depuis second consul, était alors employé dans les bureaux du contentieux de son immense administration ; un décret du directeur, obéré de partout, avait momentanément permis que sa signature fût considérée comme papier-monnaie, et quand enfin sa volonté semblait être un talisman, trois ministres, Talleyrand, Berthier et Decrès étaient les hôtes temporaires des pavillons d'entrée du Raincy, jadis réservés aux concierges de cette villa royale.

— Levez-vous, levez-vous, déjà sept heures ! — me cria Auguste O... en entrant dans ma chambre dans l'attirail d'un chasseur à courre, le cor en sautoir, le fouet à la main et le couteau de chasse à côté, — encore au lit ? n'entendez-vous pas sonner la fanfare matinale ! Personne ne dort plus de nos joyeux convives de cette nuit, les valets de limiers ont fait le bois, tout le monde est parti, nous sommes seuls en retard.

Je m'élançai du lit, et à peine eus-je endossé le costume obligé que nous gagnâmes en toute hâte les écuries : ce bâtiment, merveille de ce séjour enchanté, où, dans des stalles de marbre se voyaient réunis des

chevaux anglais de pur sang, des andalous à tous crins, des aldraves aux jarrets d'acier, et des coursiers arabes aux naseaux de feu.

Nous retrouvâmes dans la vaste cour toutes nos compagnes de chasse, intrépides amazones dans cette guerre de plaisirs, Mmes T..., H..., H..., Y..., escortées de MM. de l'Aigle, Monteron, Danencourt, Bougars, Berthier, Girardin, Destillères, Moreau, et vingt autres auxquels M. O... faisait les honneurs de la journée. Comme nous arrivions, les piqueurs criaient : En selle ! et le jappement des chiens, les jurons des valets répondaient à grand bruit de vénérie à ce signal du départ.

Aux fanfares des cors, se joignirent d'autres fanfares sonnées au tourne-bride ; on découpa les chiens qu'on mit en éveil, et soudain cette foule joyeuse, dont les chevaux allaient enflammer les allées, s'élança sur les traces du sanglier qu'on devait forcer. Bientôt, les cris d'excitation, le galop des coursiers répétés par les échos, formèrent une vaste et puissante rumeur dont fut ébranlée toute la forêt de Bondy.

Je montais un cheval anglais dont M. O... m'avait fait présent ; ce cheval avait été dressé par un piqueur nommé Cadet. Jadis employé dans la troupe des voligeurs de Franconi, dans les rôles auxquels ont succédé les clowns d'Angleterre, et que la spirituelle gymnastique d'Auriol a rendus imitables, Cadet, alors attaché aux écuries du Raincy, était parvenu à rendre cet animal docile, comme dans les jeux du cirque, tellement qu'on eût pu être persuadé qu'il en savait de la science de la vénerie autant que le plus habiles des piqueurs : dressant l'oreille aux divers sons du cor, soit qu'on rappela la meute sur la voie, qu'on sonnât la vue ou l'hallali, mon intelligent cheval comprenait tout ; aussi, m'abandonnant à son instinct, je me trouvais, grâce à lui, presque toujours en tête de la chasse, et souvent un des premiers au forcé.

Une déplorable catastrophe vint assombrir les joies de cette matinée : le sanglier, forcé par la meute, fit tête aux chiens ; Duval, un des piqueurs, le voyant reculer et le croyant aux abois, s'avance vers lui, le tire ; mais la balle glisse sur la peau dure et ridée de l'animal ; le sanglier s'élança hérissé, les yeux sanglans, la bouche baveuse ; le terrain était glissant, Duval, en se retirant, tombe, la bête furieuse ne lui donne pas le temps de se relever, et d'un coup de bottin lui enlève une partie des chairs de la cuisse. On accourut à ses cris ; son péril était imminent. César Berthier, avec une rare intrépidité, saute à bas de son cheval, court à lui et plonge son couteau de chasse dans la gorge de l'animal dont il traverse le cœur et presque le corps entier. On fit transporter Duval sur une civière au pavillon qu'il habitait. Là, tous les soins qu'exigeait son état lui furent prodigués, et Corvisart, le médecin de Napoléon, qui, par une heureuse chance, chassait avec nous, ne le quitta qu'après lui avoir posé le premier appareil et s'être assuré qu'il était hors de danger.

Au sortir du château, les chasseurs, après un instant de repos, descendirent de leur appartement dans la salle commune, où, comme chez les Romains, le bain leur était offert avant le repas. Au centre de cette salle se trouvait placée une vaste baignoire en marbre noir remplie d'une eau tiède que fournissait la pompe à feu et qui se renouvelait par un courant continu. On y descendait sur des gradins qui servaient également de sièges, et là, ainsi qu'il est d'usage dans la plupart des bains minéraux de l'Europe, enveloppés de flanelle ou de vêtements de toile, on s'y baignait ensemble.

Après le bain, rentré dans son appartement, pendant que parfumé d'essence on prend quelques instans de repos, l'eau est séchée comme la pluie sur une toile brûlante ; sur le plancher habilement rebâti qui couvre la baignoire, on étend de moelleux tapis, et la table aussitôt dressée pour le banquet se pare de la plus somptueuse orfèvrerie.

Dans ce pavillon de la Pompe, il y avait pour les intimes douze appartemens pareils, et seulement désignés par la différence des couleurs du chaque tenture en soie et or. Là, le luxe ne semblait être que de l'élégance, l'architecte Bertaux y avait épuisé tout ce que son imagination gracieuse alliait si bien aux recherches de l'antiquité ; les plus délicieux modèles de la Grèce et de Rome en avaient fourni les dessins et se reproduisaient sur les portes et sur les lambris ; il n'y avait de moderne que les tapis de la Savonnerie, le reste était copié des retraits d'Alcibiade et des boudoirs de Laïs. Partout on était frappé de cette recherche de bon goût : c'était plus que de la richesse, c'était ce luxe de simplicité exquise et raffiné qui fait dédaigner la matière pour la forme ; chaque meuble était en harmonie avec l'ensemble ; point de disparate dans ce merveilleux concert des arts, dans cette envivante atmosphère où le goût se respirait par tous les pores.

Deux chambres différaient seulement de cette ravissante uniformité ; la magnificence semblait s'y jouer des besoins habituels de la vie ; entièrement drapées en cachemires, elles étaient réservées pour Mme T... et pour O...

Dans chacun de ces appartemens, le confortable s'alliait au luxe le plus recherché ; tout y avait été prévu ; le linge et la mousseline s'y présentaient sous toutes les formes pour les usages du jour et de la nuit ; les cristaux et la porcelaine s'y multipliaient devant des glaces de toute hauteur, et, quand la nuit remplaçait le jour, ces délicieuses retraites de mystère et de volupté n'étaient éclairées que par les leurs vapoureux de globes d'albâtre ; tels que des étoiles amoureuses, ils y répandaient une lueur aussi fraîche que le jour, mais plus favorable à la beauté, comme pour se trouver au niveau des faiblesses qu'ils étaient destinés à dissimuler.

(1) Empêché le dernier intendant des finances, ayant encouru la disgrâce de Louis XIV, fut arrêté peu de temps après avoir donné un roi, à sa terre de Vaux. Une telle infortuné par sa magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Six mille invités sous son toit ; il y en eut pour l'Italie, pour l'Espagne et pour l'Angleterre. Conduit d'abord à la Bastille, puis ensuite à la citadelle de Pignerol, il y mourut après une captivité de dix-neuf ans. Pelisson, son secrétaire, s'immortalisa par le noble dévouement qui l'attacha à son maître malheureux.

Dès que les toilettes eurent réparé les fatigues de la chasse et le mélange du bain, à sept heures, on descendit s'asseoir au feu net; c'est là qu'avait pris place, entre nos intrépides chasseuses: Berthier, célèbre par l'écrit d'un grand homme; son frère César, déjà si distingué dans la carrière des armes; M. de... rival malheureux d'une gloire sans égale; les frères Michel; MM. Girardin et de... enfants gâtés de la fortune; Collet, d'un esprit si généreux; et Hünzlerlot, homme éminemment habile, qui aurait pu viser une fête dans un désert; Garat, l'orphèbre français; De-nouart, impénétrable partout où le rassemblement des chasseuses; enfin M. interlo, jeune, brillant, spirituel, doué d'une figure intéressante, déjà célèbre par ses aventures, apâté de ces êtres qui adorent toujours et n'aiment jamais, remarquable surtout par un genre d'esprit qui n'éprouvait personne et dont plusieurs duels ne l'avaient pas corrigé, et chéri et décrié dans les salons à la mode; tel était ce Lauzun au petit pied, digne pendant du parrain que le duc de Saint-Simon fait du contemporain du grand roi; aussi les jeunes gens du nouveau siècle se pressaient-ils à le citer comme un modèle, achève du siècle qui venait de finir, se plaisant à retrouver en lui ces hommes à la mode, qui, sous des airs d'impertinence gracieuse, se proclamaient grands vainqueurs de tout si, grands persiflages d'hommes, et auxquels il ne manquait que d'attendre l'arrêt d'us, pour posséder des millions et mourir dans une cellule de moine, pour offrir, comme le descendant de Caumont, l'appogee de la vie la plus accidentée (1).

Le repas fut ce qu'il était chaque jour, composé de mets délicieux, de vins exquis et des fruits de toutes les parties du globe.

La table était couverte de fleurs, mille bougies scintillaient sur le cristal limpide des flacons et des verres.

À la fin du dîner, les jolis bruyants allaient jusqu'au délire; les yeux de ces femmes enivrées de plaisir, de bonages et de lumière, brillaient en étoiles ardentes; les bras des convives osaient alors enlacer la taille voluptueuse de leurs voisines, et se penchant à leur oreille, semblaient y déposer plus de baisers que de paroles. Certes, en cet instant il y avait du ciel et de l'enfer autour de ce banquet; mais si vives étaient les lèvres qui fleurissaient les verres, si blanches étaient les mains de ces nouvelles Hébé, qu'alors d'inévitables joies semblaient envahir tous les cœurs; c'était un banquet de l'ancienne Rome; il ne manquait aux convives que des tuniques de pourpre et des couronnes de fleurs.

Chaque toast euein d'esprit et d'à-propos; les coupes à peine épuisées se remplaçaient d'un nouveau nectar. Co... en saisit uno de cristal qui reflétait sur mille facettes étincelantes la lumière des lustres et l'éclatant jusqu'au lord, des flots dorés d'un vin de Chypre:

— À toutes les gloires! s'écria-t-il.

— À toutes les belles, riposta vivement M.... et à l'instant, s'emparant d'une bouteille de Champagne, il se leva, la décoiffe et fait voler la mousse sur tous les convives.

Mme H... se trouvant sa voisine; ses belles épaules voluptueusement arrondies, belles quoiqu'un peu brunes, et sa robe de soie couleur tendre, en furent inondées.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, en donnant à ses traits une expression touchante qui avait le pouvoir de tout embellir, vous avez gâté ma robe! je vais être laide maintenant.

— Ah! si vous le deveniez jamais, lui dit galamment le coupable, vous ne seriez pas à moi yeux; mais loin de là, vous n'en paraîtrez que plus divine; Venez me naqu'elles pas de l'écume de la mer?

— Mais elle en sortirait sans voir, s'écria Hlo...

— Madame pourrait compléter la ressemblance, répliqua M.... Diane de Poitiers posait ainsi devant son pante. Il ne manque à madame aucune des grâces, aucune des perfections de ce ravissant modèle, et à la lueur des flammes de ces fols de punch, nous aurions pour elles les yeux et le cœur d'Hélios H.

Alors, et pour mettre un terme à quelques défis téméraires, à des provocations de folle jeunesse, car l'ivresse, déjà dans l'air qu'un respirait, faisant monter aux joues cette pourpre légère dont le vin colore les visages, Mme T..., avec le tact exquis dont elle était si éminemment douée, elle qui ne buvant que de l'eau glacée, conservait toute sa raison, invita Garat à chanter, prière à laquelle il céda, non sans se faire outrageusement presser, préendant qu'il était venu pour s'amuser, et non pour amuser, n'omettant aucune des minuteries intolérables qui dépareraient son beau talent et auxquelles l'avaient trop accoutumée les caïennères de la comédie Polignac et l'indulgente de Mari-Automette, qui, dans son enfance, lui avait accordé les témoignages de protection les plus flatteurs. Tout cela, joint au costume le plus exagéré à la mode qui fut jamais, en faisait une caricature dont en l'écouant, cependant, on oubliait les ridicules. Puis, Mme T... s'accompagnant gracieusement de la lyre, dont elle jouait si bien, chanta ces jolis airs espagnols dont la tendre mélancolie s'harmonisait à sa ravissante figure. Mme T..., alors âgée de trente ans, possédait cette irrésistible magie que donne

l'esprit à l'usage du grand monde; elle semblait avoir dérohé aux déesses de la table toutes les baguettes des enchantements et tous les talismans de l'amour; ses traits offraient dans sa plus grande pureté le caractère des beautés de l'Orient, ces lignes ovales si larges et si virginales qui ont je ne sais quoi d'idéal; ses beaux yeux étaient voilés par de longues paupières noires comme ses cheveux; et ses gestes, ses mouvements teno quoient d'une grâce ravissante, de même que ses paroles altestaient l'esprit doux et caressant de la femme; c'était, en un mot, uno des plus belles fleurs de la création. Qui eût en le courage de reprocher à Thérèse l'E-pagnole son désir de plaire? il lui était inhérent comme les chants à l'harmonie; c'est bien elle dnt la concession eût pu se résumer ainsi: « Je suis jeune, je suis belle: on me le dit, je le crois; jugez du reste. »

Dès qu'elle eut cessé de chanter, on vint annoncer que les glaces et le café étaient servis dans la salle voisine; la L... recita des vers qui n'étaient pas de sa composition, mais qu'il disait à ravir; puis on se rendit au billard. Aussitôt Mme T..., suivant l'habitude d'une vie qui la tenait plus belle encore de honité que de beauté, imagina de profiter de l'exaltation de toutes les têtes pour terminer les joies de cette journée par une bonne action qui les fit toutes excuser; elle rappela la catastrophe du piqueur Duval et invita les chasseuses à jouer une poule à son profit.

On applaudit, on s'empresse. l'enjeu de chaque bille est porté à mille francs, et on réserve à celui qui gagne la poule le plaisir d'être le dispensateur du bienfait.

M. D... stillières dût ce bonheur à son adresse, et alla remettre le même soir les dix-huit mille francs au pauvre blesé, qui trouva que cette ordonnance valait bien celle de son médecin, tel célèbre qu'il put être.

La soirée se prolongea assez tard, et minuit sonna avant qu'on se songât à se séparer. Cependant, comme on chassait encore le lendemain, il était urgent de reprendre des forces nouvelles; chacun alla donc se livrer au repos et à toutes les douceurs de songes dont on ne craignait pas le réveil.

Cette faible esquisse d'une journée au Raincy, de cette d'bauche élégante, on-si ravissante dans ses détails que l'imagination pourra l'embellir encore sans crainte de trop brûler le coloris, n'est que le tableau de ce qui s'y renouvele act à la suite des chasses, aosis quo l'aristocratie du rang s'éclaircit devant l'égalité du plaisir.

LE COMTE A. DE LA GARDE.
(Globe.)

VARIÉTÉS DE PHILOSOPHIE.

(Extrait d'un livre qui ne paraîtra point.)

Quand l'homme arrive en âge de participer au commerce des idées sociales, on commence par le prévenir qu'il y a au moins les neuf dixièmes de ces idées qui sont fausses ou de mauvais aloi, et contre lesquelles il doit conséquemment se tenir prévenu avec soin. S'il y aut passer pour prudent et avisé, qu'on cesse-la soient précisément les plus universelles et les plus fortement empreintes dans l'esprit du peuple. C'est ce qu'on appelle les *préjugés* et les *superstitions*.

En Analyse, un *préjugé* est une opinion qui a été jugée avant nous, et qui a prévalu jus qu'à notre temps dans les croyances des hommes, en attendant que nous voulissions bien la raffiner de notre con-venement. Or, comme les généralions se succèdent selon un ordre merveilleux Jo progression morale, et qu'il n'y a point d'enfant qui ne naisse en ces jours de perfectionnement beaucoup plus savant que son père, c'est déjà un grand *préjugé* contre une opinion que d'avoir en l'aveu du passé, et ce *préjugé* suffit pour en faire un *préjugé*. Les peuples anciens ont en effet été bien pressés de se décider, et il ne leur sied pas mal d'avoir résolu quelque chose sans consulter nos étudiants qui injurvoient des législations en place publique, et nos avocats qui fondent des institutions municipales. C'est-à-dire des mœurs, des coutumes et une patrie, le tout par assis et levé!

Une *superstition* est une idée dont l'objet est placé dans une région supérieure à celle de la vie positive. C'est d' une sorte d'initiation de la pensée car qu'il y a de plus élevé dans les mystères de notre organisation et de notre destinée. Les grands hommes des âges primitifs ont été rattachés, les premiers, par un anneau sublime, le monde physique au monde moral, et tous les deux à un monde mystique et solennel où l'esprit, dégagé des liens de la terre, va s'élever dans le sein de son créateur, étanché des *superstitions*. Maintenant, on vrit d'une mutation de sens dont l'extravagance révolte et conserne l'âme, la *superstition*, qui vit par des perceptions merveilleuses dans les plus hauts domaines de l'intelligence, est le rebut de la société perfectionnée qu'ils ont faite; et leur sage, à eux, c'est l'homme enfié dans le cercle étroit des notions abstraites, qui ne communique avec une création toute matérielle que par des oracles d'char et de sang, et qui est attiré, à force de science, au système transcendant de l'association et de l'industrie, ce qui signifie, en termes exacts, la civilisation des fous.

Grillon nas, dans uno de ces fantaisies supérieures où il laisse quelques percer des éclairs d'un génie bien supérieur à celui de son père, raconte les amours d'un prince pourvu de tous les dons de la nature, et

(1) A l'un de nos dîners, où se trouvait le commandant de Ferrelle, ministre de Bado à Paris, et l'homme le plus noble qui fut jamais, M. de M... se prit à dire: « Si ce n'était pas une espèce de baspisme d'affirmer qu'il y a quelque chose dans un siècle plus étendu qu'aucun des précédents, en l'empêchant, je dirais que c'est M. le commandant de Ferrelle. » Le commandant prit le complément d'esprit et s'écria: « O là, continue M. de M... quand on a le courage de se tenir debout sur des jambes comme les vôtres et d'une de marcher sur de tels faveux, on l'use bien bon derrière soi tous les lieux présents et passés. »

qui avait en le bonheur de fixer le cœur de la reine des fées, vaincu par la société du bonheur, il parvint à briser cette chaîne douce et superbe, mais non à s'affranchir des malignes vengeances de sa maîtresse, qui lui inspira toutes les mélancholies d'une folle passion pour une oie à domino ruse, coquette de basse-cour peu accoutumée à de pareils triomphes.

La civilisation entière est dans cette parabole. Cela est intitulé : *Ah ! quel conte !* Cela méritait d'être intitulé : *Ah ! quelle histoire !*

Il y a quelque chose de si accablant, je le répète, dans cette perturbation universelle de l'instinct moral d'une espèce obstinée à se matérialiser en décaïn de son âme et de son génie ; il y a quelque chose de si analogue entre cette abnégation mortifiante et celle des compagnons d'Ulysse, enchantés par Circée, qu'on ne peut se refuser à l'idée qu'un esprit de déception et d'ironie se mêle en tous lieux et toujours de la conduite de la terre, et que le mot de cette grande énigme de la création se réduit peut-être à la cruelle plaisanterie d'une intelligence toute puissante, révoltée contre notre orgueil.

La vie de l'homme est une amère dérision, et la vie des sociétés en est une aussi.

De ces deux catégories d'opinions et de sentiments que l'éducation des peuples nouveaux repousse avec indignation, il y en a donc une, les *PRÉJUGÉS*, qui est l'expression lenteur acquise de la science expérimentale de siècles. Il y en a une autre, les *RESTRICTIONS*, qui est la tradition immortelle de toutes les acquisitions de la pensée humaine, hors de l'enceinte misérable où les modernes ont stupidement emprisonné leur statistique de chiffres, leur histoire de dates, leur politique d'argent, et leur philosophie d'ergotisme et de mensonge.

Le reste se compose de principes déduits d'observations sans âme et sans vie, faites sur une civilisation morte, et qui deviendront tout au plus des *préjugés* à leur tour, si les œuvres de la société actuelle pouvaient devenir quelque chose.

Il n'y aurait vraiment pas grand bénéfice à faire sur le choix, car les *préjugés* de tous les temps sont de bien pauvres vanités. Ce n'est pas dans son aptitude à l'investigation des idées positives ; ce n'est pas dans son habileté à tirer quelques inductions du petit nombre de faits qu'il lui est permis de saisir dans le cours d'une vie trop rapide pour l'analyse d'un insecte ; ce n'est pas dans la composition facile de ces méthodes à mille faces, sous lesquelles on classera perpétuellement, et tant qu'on le voudra, tous les êtres et toutes les idées qui tombent immédiatement sous la portée de nos sens et de notre intelligence ; ce n'est pas là qu'est l'homme ingénieux de Platon ; ce n'est pas là qu'est l'homme qui a été touché de la main de Dieu ; et qui lui a parlé dans le paradis terrestre ; ce n'est pas là qu'est l'homme qui a été visité de son esprit au bruisson du mont Poreb ou au bosquet d'Égérie, dans les grottes du mont Hara ou sur les rochers de Patmos ; ce n'est pas là qu'est l'homme puissant, quel que soit le nom qu'on lui donne, qui est sorti par l'acte de sa volonté intime et profonde du rang des *anthropomorphes* de Linné, pour aller prendre sa place légitime au dessous du chœur des anges ! — Cet homme, savez-vous où il est ? Il est dans les *superstitieux* ; et, ce qui vous étonnera davantage, c'est que ce n'est pas votre philosophie de savant qui conservera la société. C'est l'innocence du simple, et la sincérité du croyant, et l'enthousiasme du poète ; — et quand cela sera fini, retirez-vous. Allez creuser des tanieres avec l'ours, ou bâtir des villes pour les brutes, avec le castor !

Ah ! vous avez eu beau faire ! c'est en vain que vous avez ri de votre hauteur insolente aux crédulités de la multitude, au fantôme du cimetière, au dragon de la fontaine, à la vierge du vieux chêne, qui protège les voyageurs ; tout cela vivra plus long-temps que vos systèmes, et il y a une bonne raison pour cela ; c'est que toutes ces illusions sont empreintes, dans leur naïveté, d'une vérité emblématique dont vos syllogismes n'approcheront jamais. C'est que tout ce qu'il y a d'essentiel à connaître dans le monde rationnel est formellement exprimé par des *superstitious* ; c'est que, hors des *superstitious*, il n'y a que sécheresse d'âme, pauvreté d'intelligence, vanité d'esprit, et imbecillité de jugement ; c'est qu'enfin l'homme positif, l'homme physique, l'homme matériel, c'est l'animal plus ou moins bien organisé, et que l'homme *superstitieux*, c'est l'homme.

J'ai pensé souvent, j'ai peut-être écrit qu'il n'y avait point de Dieu sensible et d'âme convaincue d'elle-même pour l'homme qui ne rêve pas. Je ne serais pas étonné qu'il n'y eût point d'immortalité pour l'homme sans *superstitious*. Ce défaut de sympathie avec une création intermédiaire et avec des intelligences supérieures, qu'on prend pour une preuve de sagesse, n'est, suivant toute apparence, qu'une révélation d'inaiguïtude. Il annonce moins l'acquisition d'un ordre de notions plus exactes que l'incapacité à percevoir un ordre de notions plus vives, plus éloquentes et plus poétiques. L'horizon d'un myope est à deux pas, et s'il existait un peuple de myopes, le presbyte à la vie étendue qui défilait devant eux les montagnes lointaines, les lacs bleus qui se inclinent au ciel bleu, et les villes en perspective, avec leurs dômes arrondis, leurs flèches élancées, leurs murailles frappées de tous les jeux de la lumière par les derniers rayons du soleil couchant, serait tenu de la multitude pour menteur ou pour visionnaire. Ce presbyte égaré chez les myopes, c'est le *superstitieux* dans une société de philosophes.

Il y a cependant un degré au dessus du *superstitieux* dans l'échelle de l'intelligence, mais ce n'est pas le philosophe qui peut s'y élever. C'est le fanatique.

C'est quelque chose de bien remarquable dans les prétendus progrès des sciences que les résultats auxquels nous amènent ou nous ramènent leurs perfectionnements !

Si Gessner ou Aldrovande s'étaient avisés de figurer quelques uns des animaux que notre savant M. Cuvier a retrouvés dans ce monde fossile dont il est le Colomb, on les aurait traités, au temps de Buffon et de Linné, de rêveurs et d'ignorants. Le béménot et le léviathan de l'Écriture ont été reconnus dans les carrières ; le griffon et l'ixion, qui ont tant amusé la verve étourdie de Voltaire, y reparaissent probablement aussi à côté des harpies de Virgile. Je crois qu'il n'y a pas cent ans que la girafe était mise au nombre des impossibilités naturelles. Voici des voyageurs dignes de foi qui sont tout prêts de nous rendre la licorne. L'académie des sciences n'est pas trop éloignée de croire à la transmutation des corps combustibles en diamant. Il n'y a pas un observateur qui n'ait pu s'assurer de la réalité du phénomène de la fascination par le regard du serpent et de certains quadrupèdes ovipares. La génération spontanée, si puissamment combattue par Redi, est maintenant assez authentique pour qu'un de nos plus profonds zoologistes en ait fait la base de ses systèmes. On professe la sympathie des métaux ; on démontre la résurrection momentanée du cadavre ; on discute, sans la contester, l'intuition lucide par le sommeil ; et si l'on n'avait pas encore tout à fait la puissance de prévision et de prophétie, personne n'oserait dire qu'on n'y arrivera point.

Un jour viendra où nos sciences seront bien étonnées de s'apercevoir qu'elles savent précisément ce que savait avant elles l'ignorance de tous les âges.

Il y a de grandes consolations pour le talent méconnu qui descend dans la tombe, sans que personne ait dit en le voyant passer : Le voilà !

L'estime des hommes est une mauvaise mesure de la valeur des esprits et des choses. Térèce n'était, suivant des critiques dignes de foi, que le sixième des poètes comiques latins, en ordre de mérite, et ses pièces ne nous seraient peut-être pas plus parvenues que celles des autres si la vanité obligante et un peu intéressée de Scipion et de Lélius n'en avait multiplié les copies.

Les anciens convenaient que les livres ont leur destinées.

Ce qui n'est qu'une induction relativement à eux à toute l'évidence d'un fait pour les temps modernes.

Meigret et la Ramée sont des grammairiens bien supérieurs à Beauzée et à Dumarsais.

Nicolas Denisot, qui ne le cède à personne comme critique et comme philologue, s'il est réellement l'auteur du délicieux volume des *Discours non plus mélancoliques que divers*, ne s'y montre guère inférieur à Montaigne comme philosophe et même comme écrivain.

Dolet n'a pas rendu de moins grands services que Descartes à la philosophie morale.

Loys Regius, dit Le Roy, est un génie aussi méthodique, et pour le moins aussi étendu que Bacon.

Desperriers avait plus d'esprit que Lucien ; Gillot et Paserat, plus de sel, de verve et d'éloquence.

Il y a plus de grâce, de tendresse et de passion dans Durant de La Bergerie que dans Jean Second.

Turquet a vu plus avant dans les secrets de notre avenir social que Montesquieu.

La Roque était plus poète que Malherbe.

L'histoire du Chambamba de Martabane, dans les voyages de Pinto, est aussi magnifique que le plus beau chant de *l'Hiado*.

L'illyrien Gondola n'a rien à envier au style de Tasse, et l'emporte sur lui par l'invention.

Le roman des *Hommes volans* de Wilkins est d'une toute autre portée d'imagination et de talent que le chef-d'œuvre, d'ailleurs admirable, de Daniel de Foë.

Gueneau de Montbeillard possédait assez bien le secret du stylo de Buffon pour écrire dix volumes sous le nom de son heureux collaborateur, sans être reconnu.

Si Pechmeja n'eût existé, on aurait à peine parlé de Raynal.

Ce n'est pas dans les sermons de Bourdaloue qu'il faut chercher le plus beau modèle de l'élevation et du pathétique ; c'est dans une exorde du père Bridaine.

La composition épique de l'infortuné Grainville a laissé loin derrière elle en hardiesse de machines, en nouveauté de création, en originalité de détails, l'immortelle merveille du *Paradis perdu*.

Oserais-je vous demander qu'à jamais entendu parler de Grainville, Bridaine, Pechmeja, Gueneau de Montbeillard, Wilkins, Gondola, Pinto, La Roque, Turquet, Durant de La Bergerie, Paserat, Gillot, Desperriers, Loys Regius, dit Le Roy, Dolet, Nicolas Denisot, Meigret et La Ramée ?

Montaigne dit, livre Ier, chap. 52 : « Je ne saisi s'il en advient aux autres comme à moi, mais je ne me puis garder quand j'oy nos architectes s'enfermer de ces gros mots de *platares, architectes, corniches, d'ouvrage corinthien et dorique*, et semblables de leur jargon, qu'à mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon, et par effet je trouve que ce sont les chetives pièces de la porte de ma cuisine. »

Ce que Montaigne a si bien remarqué du jargon des architectes est le secret des sciences. Leur prestige consiste à déguiser des idées très communes sous un argot imposant. Derrière tout cet étalage de mots pom-

peux dont elles font parade, il n'y a le plus souvent que la porte de la cuisine du philosophe. Tel homme se croit fort malade en latin et menacé de mort en grec qui ne se dérangerait pas de ses affaires pour l'incommodité sans conséquence dont se plaignait l'autre jour son valet de ferme ou son portier. — Quel intérêt ont ces gens-ci à retrancher leur savoir dans l'intelligible, je vous le laisse à juger, et vous ne vous étonnez plus qu'ils attachent si grande importance à ce mystère. C'est pour la même raison que le clergé du seizième siècle appelait anathèmes les pauvres traducteurs qui tournaient l'écriture en langage vulgaire. Tous les charlatanismes se touchent.

La langue française a été portée à son plus haut degré de perfection par Pascal et par Molière, n'en déplaise à Cornéille et à La Fontaine eux-mêmes, qui sont d'ailleurs gens de même étage.

Elle aurait été fixée en poésie par Jean-Baptiste Rousseau, en prose par Jean-Jacques, si Diderot, Beaumarchais et Mirabeau n'étaient venus la renouveler par des formes éloqu coastes et spirituelles tout à fait inattendues.

Il n'y avait en France, lors de la création de l'Académie, que deux hommes qui pussent coopérer avec une véritable efficacité à la composition du dictionnaire, objet principal de son institution : c'étaient Menage et Furetière.

Il n'y avait en France, vers la fin du dix-huitième siècle, que deux hommes qu'une circonstance approfondie du mécanisme des langues rendit propres à introduire enfin dans ce grand travail l'esprit de philosophie qui y manque et qui y manquera toujours : c'étaient Court de Gébelin et le président de Brosses.

Pascal, Molière, Jean-Baptiste Rousseau, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, Beaumarchais, Mirabeau, Court de Gébelin, le président de Brosses n'étaient pas de l'Académie.

Ménage n'était pas de l'Académie; Furetière en fut chassé. Cassaigne et Cotin en étaient.

Rien ne témoigne mieux contre le mauvais naturel de l'homme que son penchant à rire des infirmités de ses semblables, et ce vice de son cœur explique un des caprices de son imagination. Il n'a peut-être jamais inventé un personnage grotesque et divertissant qu'il ne lui ait attribué en même temps quelque défaut ostensible physique. Esop, dont Plamade a fait une espèce de bouffon, était horriblement contrefait; c'est peut-être sur lui qu'on a modelé la caricature de Ponce et de Polichinelle, dont le nom est effectivement tout grec, mais dont le type se retrouve toutefois dans quelques figurines égyptiennes d'une haute antiquité. Le Falstaff pansu de Shakespeare n'est pas moins disgracieux que le Brunel de l'Arioste et le Thersite d'Homère. L'infirmité de Scaramouche, qui consiste à déplacer l'acception des mots, comme celle de Jeannot à intervertir l'ordre logique des phrases, est à la vérité purement intellectuelle; mais Gilles est anhémiq ue, Tartaglia bégaye, Pantalon bredouille, Brighelle est boiteux, et Arlequin borgne, s'il faut en croire le vieux diction de Bergame :

*Allechino Batoecchio
Era orbo d'un oecchio*

Cette petite discussion morale aura du moins l'avantage inappréciable, au temps où nous vivons, de fixer la critique historique sur un point qui est encore en litige entre les savans, et qui mérite autant que bien d'autres d'occuper la laborieuse inutilité de leurs éculaburations.

Le point important dont je parle, et que j'ai peut-être le bonheur de fixer le premier, dans ce siècle où l'érudition court les rues, est le nom de famille d'Arlequin.

François, nom de nation, est un des premiers mots de notre langue dans lesquels on ait substitué le son de l'é ouvert à la noble diphtongue *oi* des vieux imparfaits. Cette prononciation, niaisement italianisée, commença par la cour, comme la plupart des sottises, et fut bientôt du meilleur ton en province. Notre admirable et jamais assez admiré Henri s'en plaint amèrement en plusieurs endroits :

« Tant y a que par succession de temps, si on vous veut croire et à vos compagnons, les François deveniendront totalement François. J'entends que la mémoire s'abolira entre eux de la belle prononciation de ce nom-là, lequel ils prennent du nom de leurs pays, et s'accoutumeront tellement à cette prononciation barbare, qu'ils ne le pourront prononcer comme il appartient, non plus que Demosthènes pouvoit prononcer le nom de la science dont il faisoit profession. » *Dialogue II du François italianisé*, pag. 556 de l'édition d'Anvers.

Et ailleurs :

Et de là vient, ô courtisans,
Que ce mot François des-guansans,
Par tressotte mignarderie,
Aimez mieux que François on die.
Pource que ce seroit pécher,
La bouche sucrée fischer
De madame ou mademoiselle :
Et faut s'accommer à elle.

Il paraît cependant que les savans et les gens de lettres furent plus récalcitrons sur ce point que les précieux : les galans de ruelles et les boutons de village. Le mot *François* se trouve encore dans des vers de Malherbe et de Boileau, pour rimer avec des mots où la diphtongue

n'a jamais cessé de se faire sentir; et on doit supposer que des écrivains si délicats sur l'harmonie ne se seraient pas facilement contents d'une rime oculaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que le bonhomme Laurent Joubert, qui a inventé l'orthographe de Voltaire quelques deux cents ans avant lui, si déjà elle ne l'était, et pour qui je réclame les honneurs de cette réforme, écrit partout *Français* comme Voltaire. On veut de voir qu'Henri Estienne exprimait un peu mieux cette valeur néophomique par le véritable signe de la prononciation courtisanesque, ainsi que l'a fait depuis Dumarsais, et comme l'aurait fait infailliblement Voltaire s'il avait entendu quelque chose à la question. *Cuique suum*.

Quiconque s'est occupé de la manière dont les mots se composent en passant d'une langue dans une autre sait à merveille que le mot *français*, écrit à la manière de ces deux grands réformateurs de la parole humaine, Laurent Joubert et Voltaire, ne vient plus ni de *francus*, ni de *francicus*, mais du barbarisme intelligible *francatius*, comme *palais* de *palatium*, et qu'il a perdu par conséquent ses titres de famille et d'analogie au point d'en être méconnaissable pour tout lecteur qui connaît, le plus superficiellement possible, quelques uns des plus simples éléments des langues. Cependant, quoiqu'une fatalité presque infallible s'attache partout aux mots abâtardis, que la lettre ait le funeste privilège de tuer l'esprit, et que la pensée ne puisse guère se défendre de participer à la corruption de la parole, le nom de *Français* est heureusement assez illustre avec son étymologie violée, sa prononciation efféminée, et sa faute d'orthographe, pour qu'on ne soit pas tenté d'en chercher un autre.

Mais on me permettra de me féliciter que notre vieux nom de GAULOIS se soit dérobé à cette révolution grammaticale, et que l'insolent mépris dans lequel nos vainqueurs l'avaient laissé tomber l'ait soustrait jusqu'à nous aux influences grammaticales de l'ignorance des beaux-esp rits et du bel air de la cour. Je ne sais si je me trompe, mais il est peut-être réservé à sonner encore assez haut dans la mémoire des nations.

On a dit sagement, selon moi, qu'il y avait une mystification au fond de toutes les doctrines de l'homme.

De toutes les mystifications dont le genre humain a jamais été la dupe, il n'y en a point de plus mortifiante que les théories modernes de la liberté et de l'égalité.

Il passe pour certain que cette conquête des révolutions nous sera garantie désormais par le *système représentatif*.

Je crois du profond de mon cœur au *système représentatif*, car je ne conçois pas de gouvernement qui ne représente, ou qui ne s'imagine qu'il représente quelque chose.

Il faudrait peut-être faire une exception pour le gouvernement représentatif comme nous l'avons entendu pendant une quarantaine d'années, qui ne représentait rien.

Quand on a trouvé en France un substantif imposant, accolé d'un adjectif sonore, on s'imagine ordinairement qu'on tient une idée.

Alors il se présente sur-le-champ des hommes entendus qui exploitent admirablement cette idée à leur profit, et de généreux citoyens, dignes d'une meilleure destinée, qui se font tuer pour elle.

Je propose de graver sur leurs tombeaux cette inscription dans le goût de Simonide :

Passans, allez dire à Paris que nous sommes morts pour la défense d'un substantif et d'un adjectif!

CHARLES NODIER.

LE BAPTÊME.

SCÈNES POPULAIRES.

I.

Le paller d'un premier étage.

MADAME DESJARDINS, MADAME BIZOIS.

MADAME DESJARDINS. — Qu'est-ce que je vous ai dit, madame Bizois, que ce serait une fille ? J'ai des idées là-dessus qui ne me trompent jamais. A quelle heure font-ils le baptême ?

MADAME BIZOIS. — Les voitures sont commandées pour deux heures, mais il en sera bien quatre, et n'en parlons plus.

— Quel est le parrain ?
— Un jeune homme qu'a de quoi. Vous ne connaissez que ça.
— C'est-y pas ce grand'chose d'oseille, qu'a de la barbe tout plein sa figure ?

— Est-ce qu'aujourd'hui tous les hommes n'en ont pas ? Jusqu'au mien qui l'autre jour vouloit se donner de ces airs-là ! Ah ! comme je vous l'ai envoyé tout de suite se faire raser ! On en reviendra de cette mode-là, tout comme des gigots. Et la marraine ?

— Vous ne connaissez que ça aussi ! la fille à l'horloger tout contre la mairie.

— Sa plus aînée.
— La celle qui est mariée ?
— La celle qui son mari n'est plus d'avec ; il n'en a pas trente-six...
— Ah ! oui-dà ! Et où se fera le repas ?
— J'en sais rien encore. Et le mari, qu'est-ce qu'il dit de tout ça ?
— Il ne dit rien.

— Comme à son ordinaire.
 — Il n'a pas l'air mécontent non plus d'avoir une fille.
 — Je conçois ça, vu qu'ils ont déjà un garçon ; veux de roi, comme on dit : fille et garçon. Ah ça, leur nourrice est-elle arrivée ?
 — Ils ont été tout bonnement en prendre une au bureau, ça coûte moins cher.
 — Et de quel pays est-elle ?
 — Jen sais rien, eux non plus, faut croi e ; faut pas qu'elle soit près d'ici, car on n'entend goutte à ce qu'elle vous dit.
 — Et ça s'en va demain ?
 — Peut-être ben ce soir.
 — Et une fois partie, la pauvre enfant...
 — Ni vue, ni connue, je l'embrouille ; ça fera comme la fille à mame Grévil : il y avait cinq ans et demi que cette petite était morte, qu'on payait toujours les mois de nourrice.
 — Je n'ai pas les moyens de ces gens-là, tant s'en faut ; mais j'aurais sept enfants encore, que s'il fallait être obligée de me pas les nourrir moi-même, comme j'ai fait des autres, j'aimerais mieux les voir dans la rivière.
 — Tout le monde ne pense pas comme vous.
 — C'est-il une sage-femme qu'elle a eue ?
 — Non, l'accoucheur d'en face.
 — C'est meilleur genre. Tiens, v'là une voiture qui s'arrête en bas. Ah ! Dieu, que de monde ! Faut pas grand'chose ici pour mettre tout le quartier en l'air. C'est sans doute le parrain qui descend de voiture. J'y vas vous dire ce qu'il apporte. Un pain de sucre et une bouteille cachetée, faut croire. Non, c'est des paquets ; des bonsbons, sans doute. Après ça, c'est ce qu'il y a de meilleur marché.
 — Patatras ! v'là le parrain par terre !

LES MÈMES, LA BONNE DE L'ACCOUCHÉE, PUIS LE PARRAIN, PUIS UNE VOISINE.

MADAME BIDOIS. — Dépêchez-vous, v'là vot' parrain qui s'étend dans les escaliers.

LA BONNE. — Faudrait être sourd, pour pas l'avoir entendu.
 LE PARRAIN. — Ce n'est rien, Dieu merci ! c'est mon pied qui a tourné. Séraphine, aidez-moi à porter tout cela.
 LA VOISINE. — Monsieur n'a rien de cassé ?
 LE PARRAIN. — Non, madame, Dieu merci ! (Il monte.)

II.

La chambre de l'accouchée.

L'accouchée dans son lit. La garde auprès d'elle, le nouveau-né dans ses bras. Le papa allant et venant. Cousins et cousines, voisins et voisines, chiens et chats.

MADAME GRÉVIN. — La fièvre de lait a-t-elle été forte ?
 L'ACCOUCHÉE. — Non, ma tante.
 MADAME FOURREAU. — Dieu ! moi, j'étais à la mort.
 LA GARDE. — Nous avons des personnes plus fortes les unes que les autres.
 MADAME FOURREAU. — Et pourtant mes couches ont toujours été très belles.

L'ACCOUCHÉE. — Je suis bien à présent.
 MADAME GRÉVIN. — Ne parle pas trop.
 MADAME FOURREAU. — Prête à recommencer, n'est-ce pas ?
 L'ACCOUCHÉE. — Oh ! ça, non.
 UNE DAME DE LA MAISON. — Voisine, je vas vous quitter. (Le chien jappe.)

MADAME GRÉVIN. — Mon Dieu ! que ton chien est désagréable !
 LE PAPA. — Trim, ici !
 L'ACCOUCHÉE. — Comment, madame, vous partez déjà ?
 LA DAME DE LA MAISON. — Je reviendrai tous voir si vous le permettez. (Le petit chien jappe.)
 LE PAPA. — Trim, ici !
 LA DAME DE LA MAISON. — Je vous en prie, monsieur, restez auprès de madame.

L'ACCOUCHÉE. — Mon mari ne le souffrira pas. (La voisine sort accompagnée du papa.)
 MADAME GRÉVIN (à l'accouchée). — Es-tu bien couverte ?
 LA GARDE. — J'ai passé toute la nuit à la recouvrir.

MADAME GRÉVIN. — Toute petite c'était la même chose. Je vous le recommande, couvrez-la bien.
 LE PAPA (retraint). — Madame Cavalité, chère amie.

MADAME CAVALITÉ. — Ah ! tu nous fais des tours comme ça, sournoise ! Que je t'embrasse, pauvre chatte ! Elle a bonne mine. Qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! le bel enfant !
 L'ACCOUCHÉE. — Vous trouvez ?

MADAME CAVALITÉ. — Comment, si je trouve ? Joli ! joli ! Mais qu'est-ce que j'ai donc qui me grimpe après ? Tiens, c'est-t ton chien. Bonjour ! bonjour ! A bas ! à bas ! Eh bien, je vous fais mon compliment, papa.

L'ACCOUCHÉE. — Trouvez vous qu'elle lui ressemble ?
 MADAME CAVALITÉ. — C'est un peu son nez. Après ça, à cet âge-là, tous les enfans se ressemblent... Dites donc, papa, comme disait ma belle-

mère à mon mari quand j'ai eu mon deuxième enfant, *te voilà repère, mon garçon*. Pauvre femme ! c'est pas à moi, sa bru, à faire son éloge, elle est morte trop tôt. Tiens, te voilà, mame Grévin, je ne te voyais pas dans ton petit coin. Ça va bien ?

MADAME GRÉVIN. — Mais, Dieu merci ! toi aussi ?
 MADAME CAVALITÉ. — Toujours. Voilà ta nièce encore une fois débarassée, c'est une bonne chose ! Tiens, mame Fourreau ! Je ne te voyais pas non plus. Quand on entre comme ça dans un endroit, on ne reconnaît personne. Ça va bien ?

MADAME FOURREAU. — Mais, comme vous voyez.
 MADAME CAVALITÉ. — Tant mieux. Il ne faut pas bon d'être malade de ce temps-ci. Faut bien te couvrir, mon minon.

MADAME GRÉVIN. — C'est ce que je ne cesse de lui recommander.
 LA GARDE. — Mon Dieu ! on voit plus de malheurs à la suite des couches que non pas pendant.

MADAME CAVALITÉ. — Et ta nourrice ?
 L'ACCOUCHÉE. — Elle était là il n'y a qu'un instant.
 LE PAPA. — Elle m'a demandé à sortir avec Séraphine.
 MADAME CAVALITÉ. — D'où est-elle, ta nourrice ?
 L'ACCOUCHÉE. — Je ne me le rappelle plus. D'où est-elle, monsieur Digoin, la nourrice ?
 LE PAPA. — De l'Auvergne, de ces côtés-là, je ne sais pas trop non plus.

MADAME CAVALITÉ. — Il y a de bon lait par-là. Notre principale locataire est de l'Auvergne ; une femme superbe ; elle n'entrerait pas ici.
 MADAME FOURREAU. — Je craindrais qu'on ne fût inquiet à la maison. (Le petit chien jappe.)

L'ACCOUCHÉE. — Merci de votre bonne visite.
 MADAME FOURREAU. — Je reviendrai vous voir. (Le petit chien jappe.)
 MADAME GRÉVIN. — Dieu ! que voilà un chien qui m'entre dans les oreilles !
 MADAME CAVALITÉ. — Si je m'attendais à trouver quelqu'un ici, c'était pas elle. Je suis bien aise qu'elle soit partie, avec toutes ses questions ; ça n'a pas de nom, de te faire parler comme elle t'a fait parler. — Tu t'en vas, madame Grévin ?

MADAME GRÉVIN. — Oui, pour revenir. Je crains qu'ils ne rentrent à la maison pendant que je n'y suis pas. (Elle se lève. Le petit chien jappe.) Encore ton maudit chien !

MADAME CAVALITÉ. — Mais campez-le-moi donc à la porte, ce vilain monstre de chien-là !
 LE PAPA. — Trim, ici !
 MADAME CAVALITÉ. — Ah ! ben ouï, comme si vous chantiez.

MADAME GRÉVIN. — Adieu, ma mie, ne sors pas tes bras de ton lit. A revoir, mame Cavalité.

LES MÈMES, PUIS LE PAPA.

MADAME CAVALITÉ. — Je trouve qu'elle rajeunit, ta tante, je te jure qu'elle est mieux qu'elle n'était à vingt-cinq ans. Dites donc, la garde, voyez donc un peu à votre enfant ; le voilà qui crie.

LE PAPA, retraint. — Puis-je vous être de quelque utilité ?
 MADAME CAVALITÉ. — Restez où vous êtes, voilà tout ce que je vous demande.

L'ACCOUCHÉE. — Et cette nourrice, où est-elle allée ?
 MADAME CAVALITÉ. — Je te dis de ne pas te tourmenter. Je vas lui donner son biberon. Je suis comme ta tante : ça me rajeunit aussi, je conçois que je fais là.

MADAME CAVALITÉ. — Pauvre minette ! elle ne dit plus rien.
 LA GARDE. — Je n'ai jamais vu d'enfant si raisonnable.
 UNE PREMIÈRE COUSINE. — Ma cousine, nous nous en allons.
 UN PREMIER COUSIN. — Nous nous en allons aussi, ma cousine.
 L'ACCOUCHÉE. — Sans adieu, mon cousin ; à bientôt, ma cousine.
 PREMIÈRE COUSINE. — Ne vous dérangez pas, mon cousin.
 LE PAPA. — Comment donc, ma cousine.

DEUXIÈME COUSIN. — Salut tout le monde, la compagnie. (Le petit chien jappe. — Départ des consins et des cousines, précédés du papa et suivis du petit chien.)

LE PAPA. — Ici, Trim !
 L'ACCOUCHÉE. — Comment les trouvez-vous, les cousins ?
 MADAME CAVALITÉ. — Pas mal pour ce que j'en veux faire.

UNE DAME DE LA MAISON. — Petite voisine, nous allons vous quitter.
 L'ACCOUCHÉE. — Déjà, voisine ?
 UN VOISIN, gaiement. — Je profiterai de la voiture de madame.

LA DAME DE LA MAISON. — C'est vrai, nous sommes porte à porte.
 L'ACCOUCHÉE. — Ce n'est pas loin.
 LE VOISIN. — Vingt-deux marches.

L'ACCOUCHÉE. — Bien reconnaissante, monsieur Rochon ; sans adieu, ma voisine.

LA DAME DE LA MAISON. — Tenez-vous bien chaudement.
 LE VOISIN. — Il n'y a plus que de la patience à avoir ; bien des choses à votre mari. (Ils sortent.)

L'ACCOUCHÉE. — Ils font des factions un peu longues.

MADAME CAVALITÉ. C'est pour ça que j'ai toujours détesté voisiner. Ah ça, dis donc, tu n'as plus besoin de moi, je vas passer une robe, puis je reviens. Embrasse-moi. Donne-moi ce paquet-là, que je t'embrasse aussi. (Elle sort.)

III.

La porte de l'église.

LE BÉDEAU, LE SUISSE, DEUX PAUVRESSES, QUATRE ENFANS DE CES DAMES, LE SUISSE. — Dites donc, Sauvageot, ça ne vous fait rien que je t'ile ?
LE BÉDEAU. — Filez, filez, d'autant que c'est tout ce qu'il y a de plus distingué dans le commun, que ce baptême de tantôt. Vous allez dîner en ville ?

LE SUISSE. — J'm'en vas, s'entend, manger une oie avec un ancien maître-châli-dé-logis-chef du 5^e cuirassiers, d'où je sors. Avantage.

LE BÉDEAU. — SORS aïeue.

1^{re} PAUVRESSE. — Vous vous en allez, mame Najeau ?

2^e PAUVRESSE. — J'm'en vas voir après mon dîner.

1^{re} PAUVRESSE. — Vous ne tenez pas pour le baptême ?

2^e PAUVRESSE. — Ah oui ! ma foi non.

1^{re} PAUVRESSE. — Est-ce que vous avez quelqu'un chez vous ?

2^e PAUVRESSE. — J'ai ma belle-sœur qui s'en vient dîner avec ses enfans.

1^{re} PAUVRESSE. — Est-elle toujours à Saint-Roch ?

DEUXIÈME PAUVRESSE. — Toujours.

PREMIÈRE PAUVRESSE. — Elle est bien, là ; en voilà une jolie parenté !

DEUXIÈME PAUVRESSE. — C'est pas une vermine de paroisse comme ici, que les pauvres la-bas sont plus à leur aise que les riches.

DEUXIÈME PAUVRESSE. — A revoir, mame Najeau. Je vous laisse mes dix petites.

LA PREMIÈRE PAUVRESSE (aux enfans). — Voyons, Athanase, ne t'en va pas courir au diable, reste un peu devant la porte, qu'il va nous venir du monde, que tu ne seras pas là. Tiens, v'là justement les voitures qu'arrivent.

(Deux fiacres contenant : le premier, le père, la garde, le nouveau-né le parrain et la marraine ; le deuxième, les invités.)

LA PAUVRESSE. — N'oubliez pas une pauvre mère de famille de six petits enfans.

MADAME CAVALIÉ (cherchant dans son sac). — Tiens voilà pour les six enfans, et laissez-nous tranquilles, dites donc, cousin, c'est à vous, au père de l'enfant, à aller à la sacristie prévenir le prêtre de semaine.

LE PARRAIN. — Et nous, que devons-nous faire ?

MADAME CAVALIÉ. — Vous, restez là avec la petite et la marraine en attendant qu'on vienne vous chercher. Elle a été bien gentille dans la voiture, la pauvre petite.

LA GARDE. — Elle est comme ça depuis qu'elle est au monde.

MADAME CAVALIÉ. — Faudra pas manquer de demander de l'eau chaude.

UN DONNEUR D'EAU BÉNITE. — Il y en a toujours.

LE COUSIN. — Allons-nous attendre là long-temps ?

LE DONNEUR D'EAU BÉNITE. — Le temps que l'acte soit dressé.

LE PARRAIN. — Je croyais qu'il n'y avait qu'à la mairie qu'on dressait un acte.

LE COUSIN. — Ici aussi.

LE DONNEUR D'EAU BÉNITE. — A la mairie on ne baptise pas, on ne fait que reconnaître.

IV.

L'intérieur de l'église.

MADAME DESJARDINS, MADAME BIZOIS, TOUTES DEUX ESSOUFFLÉES.

MADAME BIZOIS. — Eh bien ! comment trouvez-vous la marraine ? Elle est bien mise, pas vrai ?

MADAME DESJARDINS. — Je ne sais pas si vous êtes comme moi, je lui trouve un petit air chiffonné. Mais, dites donc, c'est comme un parrain comme ça, on dit qu'il a habillé sa marraine de la tête aux pieds : deux robes, des fichus, des gants, un chapeau, jusqu'à des souliers !

— Et à sa manière, qu'est-ce qu'il lui a donné ?

— Une machine toute en argent, avec son chiffon, pour prendre son café, un châte magnifiquement des vases de cheminée, et je ne sais combien de choses encore avec... vingt francs à sa home, trente francs à sa garde ; il n'en sera pas quitte pour cinquante écus.

— Il a donc volé un cochon ?

— Avec tout ça, c'est une bonne affaire pour eux que cet enfant-là !

— Parbleu ! y a long-temps que je l'ai dit. (Le cortège sort de la sacristie.)

— Tiens, c'est M. l'abbé Génom qui baptise. Vnez donc un peu par ici, mame Bizois. On dit qu'il baptise très bien !

— Tiens ! mame Cavalie à une jolie robe.

— Vous aimez c'le couleur-là ?

— Oui, c'est pas la couleur de tout le monde.

— Regardez donc la marraine, comme elle fait sa tête ; ça fait suer !

— Il est gentil, le parrain. Ce n'est pas dommage qu'il s'en mêle.

— Je crois qu'ils ne sont pas mal ensemble.

— Ah ! bon ! v'là la p'tite qui commence ses chansons.

— Dam ! c'est pas amusant non plus pour un enfant.

V.

Les fonts de baptême.

MADAME DESJARDINS, MADAME BIZOIS, toutes deux accrochées aux grilles de la chapelle.

— Il va leur demander s'ils sent le parrain et la marraine : je sais ça, moi, mes sept enfans y ont tous passé. Ça et la conscription, on ne peut pas s'en exempter.

— Je la suis été aussi, mais s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère, comme dit l'autre.

— Tiens ! est-ce qu'on ne va pas lui ôter son bonnet, maintenant ?

— C'est peut-être plus la mode. Ah ! si fait ! Tenez, on dirait qu'elle sent ce qui lui va arriver : voilà qu'elle commence sa musique.

— Voyez-vous sa pauvre petite tête ? Est-elle gentille !

— J'aime pas les enfans si jeunes. Pas plus vieux non plus : ça fait trop de bruit dans les escaliers.

— Tenez, monsieur Génom, regardez-le bien, il va lui souffler sur la figure pour écarier le démon.

— Voilà qu'on lui lave la tête ! Comme elle crie, la pauvre petite.

— C'est pourtant de l'eau chaude.

— Je voudrais vous y voir à cet âge-là.

— Ah ! voilà qu'il lui lit les devoirs du parrain et de la marraine.

— Hé ben ! dites donc, si tous les parrains et marraines étaient obligés de tenir la promesse qu'ils font vis-à-vis de l'enfant, ils ne risqueraient rien de bien se tenir !

— Dam ! à défaut de père et mère ils s'engagent pas moins à leur z'en servir.

— Je t'en moque ! Quand mon pauvre homme, je ne lui en veux pas, est mort, et qu'il m'a laissé les deux yeux pour pleurer et sept enfans, que l'aîné n'avait pas dix ans, si je m'étais fié aux parrains et marraines, j'aurais rien risqué. Dam ! il m'a fallu trimer pour en venir à bout toute seule.

— Leur ont-ils donné des bonbons au moins au jour de l'an ?

— C'est tout au plus. Après ça, faut être juste, on voit quelquefois de bons parrains, qui se conduisent vraiment pour leurs filleuls comme des seconds pères.

— Possible, mais c'est que ceux-là ont quelquefois leurs raisons pour ça. (La cérémonie est finie. Le cortège se retire au bruit des aboiemens de Trim.)

HENRY MONNIER. — (Sicéle.)

UN AUTOGRAPHE DE BONAPARTE.

Episode d'un voyage en mer.

Quelques années seulement se sont écoulées depuis la mort de l'empereur. Cependant à tous les souvenirs de lui s'attache déjà un culte religieux qu'un passé fort éloigné réserve seul aux autres. Tous les objets à son usage, ses armes, ses meubles, sont recherchés avec avidité, payés au poids de l'or, lorsque, dans de rares occasions, il est possible de se les procurer. Reliques sacrées, enviées par tous, elles sont le partage de quelques privilégiés.

Parmi celles-ci, les lettres occupent le premier rang. Nous en connaissons une d'autant plus curieuse qu'elle paraît avoir été écrite dans l'abandon et l'intimité d'une correspondance fraternelle. L'amertume des plaintes qu'elle contient, l'expression mélancolique qui y domine, d'autant à juger combien, à l'époque où elle remonte, le général Bonaparte, bien jeune encore, avait déjà à se plaindre de l'ingratitude de sa famille, qu'il en s'aurait à subir ensuite.

Cette lettre est depuis long-temps la propriété d'une de nos proches parentes. Elle a bien voulu nous en donner une copie. Nous en attestons l'exacte vérité à un mot, une virgule près, ayant été prise par nous-même sur l'original. Un singulier hasard, des vicissitudes bizarres l'ont fait arriver jusqu'à elle. Nous demandons de joindre à cet autographe leur petit succent. Nous y nous les détails suivans d'un de nos excellents amis, M. A..., capitaine distingué de la marine marchande. Il nous a garanti leur authenticité. Peu de mois sur le globe lui sont restés inconnus pendant sa si active carrière maritime. C'est lui qui l'a acquit, comme on le verra, dans un de ses voyages de long cours.

En 1828, dans les premiers jours du mois de février, un des plus beaux navires du commerce de Bordeaux, l'*Harmonie*, six cents tonneaux, quarante-cinq hommes d'équipage, se balançaient mollement sur ses ancrs, amarré au quai, devant la ville de Calcutta. Les flots paisibles, semblables à une mère qui berce son jeune enfant avec précaution, imprimaient à peine quelques faibles oscillations à l'échafaud qui se dressait au premier moment pour faire son retour en France. La cargaison, composée des plus riches productions de l'Inde, devait être complétée pendant des relâches projetées pour le cours de la traversée. M. A... en avait le commandement.

Un matin, prévoyant que les vents ne tarderaient point à devenir favorables et lui permettraient de prendre le large, il surveillait l'exécu-

tion d'ordres qu'il donnait pour les derniers préparatifs et excitait le zèle de ses hommes. Un matelot s'approcha, chapeau bas, et l'informa qu'une embarcation accostait, portant plusieurs personnes qui demandaient à être admises sur le navire. Le capitaine alla sur-le-champ vers le bastingage; puis, s'accrochant à une corde, jeta un coup d'œil en se penchant par-dessus le bordage. Quelques mots suffirent pour qu'en une minute, avec la rapidité d'exécution particulière aux gens de mer, toutes les facilités fussent données aux arrivans qui attendaient le long du bord. Deux femmes sautèrent bientôt légèrement sur le pont.

Une d'elles se dirigea vers lui. Avec une grâce, une aisance charmantes, elle expliqua brièvement qu'ayant l'intention de prendre le passage pour retourner en Europe, il lui serait agréable de visiter les cabines avant de donner la préférence à son bâtiment sur plusieurs au res de la rade également en partance. L'examen terminé, elle arrêta un logement pour elle et sa femme de chambre, et tendit la main à M. A... comme sanction de l'arrangement, l'assurant qu'elle avait un goût très marqué pour le vivage gâté de ses matins français, et une antipathie profonde pour le flegme triste et monotone de ses frères en Alion.

L'administration des possessions anglaises dans l'Inde se partageait en trois présidences dont les différens sièges sont fixés à Madras, Bombay, Calcutta. A la tête de chacune est placé un haut fonctionnaire avec le titre de grand-juge. Lady D... nous désignait sur cette seule initiale la personne dont il va être question, car nous sommes fondés à croire qu'elle existe encore. Lady D... d'ailleurs, était mariée à celui qui résidait dans cette dernière ville. Bientôt après leur union, ils n'eurent qu'il existait entre eux une excessive incompatibilité de goûts et d'humeur. Depuis deux ou trois ans surtout, au grand étonnement de la société de Calcutta, sans que toutefois on pût y attribuer un motif apparent, l'alignement du mari s'était accru à un tel degré, qu'il venait récemment d'accorder à lady D... l'autorisation d'aller au loin jouir, avec la liberté qu'il lui rendait, d'une fortune personnelle considérable — Deux mille livres sterling de revenus.

En suite de ces arrangements conjugaux, lady D..., d'autant plus soumise à la décision de son époux qu'elle s'en accommodait parfaitement, partait donc satisfaite pour mettre à tout jamais, sans doute, l'immensité des mers entre eux. Le 12 février, elle fit ses derniers adieux à Calcutta, et s'installa à bord de l'*Harmonie*. Le 20 du même mois seulement, le bâtiment put mettre en mer. Favorisé par un temps superbe, il s'éloigna des côtes à toutes voiles.

Il voguait depuis une semaine à peine, que chacun y avait pris ses habitudes; devenant, pour ainsi dire, une autre terre, lorsqu'on y séjourne trois mois, des années quelquefois, le bien-être matériel, le confort intérieur peuvent seuls adoucir sur les navires les fatigues, les ennuis, la monotonie d'un tel voyage. Les aises de la vie y sont un besoin plus inépuisable qu'à terre. Les capitaines, en général, y pourvoient avec soin.

Sous ce rapport, l'*Harmonie* ne laissait rien à regretter: meubles élégans, commodités, prévenances de toute espèce, cordialité du chef, provisions recherchées de tous les pays, excellente table y étaient réunies, enfin liberté complète pour les passagers. Lady D... particulièrement so voyait entourée de tous les agrémens, de toutes les douceurs que comportait une pareille situation: car, à part l'impression séduisante produite sur lui, elle avait fixé elle-même le prix de son passage avec une noble libéralité. Une cloison séparant deux cabines avait été abattue pour former un appartement plus spacieux, plus aéré; deux autres avaient été réservées, une de chaque côté, afin que le bruit de ses voisins ne lui causât aucun dérangement; des tapis avaient été posés, on y avait en un mot réuni tout ce qu'on avait imaginé pouvoir être utile ou agréable. Depuis le maître-d'hôtel jusqu'aux derniers mousses chargés du service des chambres, le personnel du bord avait reçu l'injonction la plus formelle d'être du matin au soir à la disposition de la belle Anglaise, de satisfaire sans retard ses moindres fantaisies. Une loi commune cependant était imposée. A cinq heures et demie, une cloche annonçait exactement le dîner. M. A... tenait à ce que chacune se soumit à l'obligation de s'y rendre; c'était son unique exigence. On comprendra qu'il était moins disposé à y déroger pour lady D... que pour tout autre.

Il est presque impossible, que dans une existence bornée entre le ciel et l'eau, en commun, le désœuvrement n'ait même pas bientôt chez tous le soin de s'occuper des autres, de pénétrer dans les habitudes intimes, de se mêler plus ou moins discrètement à leurs goûts, à leurs occupations, à leurs sentimens. C'est une sorte de distraction fort innocente et presque indispensable. Il en arriva ainsi pour lady D... Passagers et capitaine subissant cette influence, ne tardèrent point à remarquer avec surprise, qu'elle, dont l'enjouement contribuait tant à l'agrément du banquet quotidien, dont le naturel charmant, la douce bienveillance, la gaieté s'amusaient à celle des autres, l'avaient faite la joie, l'âme, l'esprit de cette compagnie flottante, une heure ou plus après avoir quitté la table elle se pressait de se retirer dans sa chambre au regret général. Elle s'engageait soigneusement pour ne reparaitre que le lendemain, avec la femme qui la servait, et occupait un cabinet sous la même clé: c'était au déjeuner, toujours plus fraîche, plus riante, plus aimable.

Partout certainement la curiosité eût été évacuée pour beaucoup moins. Les suppositions les plus contradictoires lui n'ont admises. On en vint à se communiquer les observations qu'on avait les séparément. Les conjectures avaient marché rapidement. On la regardait sans questions, des plaisanteries avec lady D... Tantôt elle y répondait avec indifférence, tantôt point. Quelquefois elle souriait. Parfois au contraire ces importu-

rités semblaient lui causer un vif sentiment de contrariété. Les plus indiscrets établirent une surveillance autour d'elle. On se risqua jusqu'à écouter à la porte. On essaya de voir par quelque interstice de la cloison. Tout était parfaitement clos; il n'existait pas la plus petite fissure qui permit à un œil avide de pénétrer les mystères de ce réduit. Bref, comme tout s'euse, la curiosité s'émoussa peu à peu. Lady D... demoura maîtresse de son secret.

On en était là, lorsque se promenant une après-midi avec le capitaine sur le pont, elle s'informa dans quels parages ils se trouvaient. Il répondit que, selon ses calculs, ils atteindraient prochainement l'île Sainte-Hélène. Ce nom amena naturellement la conversation sur le lieu en présence duquel ils allaient arriver, lieu à jamais célèbre. Il lui peignit en termes énergiques son culte pour cette grande gloire qui y avait pris son dernier asile, et l'assura que jamais il n'y passerait sans déposer le pieux tribut de sa vénération sur ce tombeau sacré pour lui. Il lui offrit d'être son guide, si elle désirait l'accompagner dans le nouveau pèlerinage qu'il comptait y faire. Elle accepta avec empressement, et paraisait réfléchir: — Attendez-moi, dit-elle, je reviens. Elle descendit de l'échelle de l'entrepont. Dix minutes après, elle reparaisait tenant délicatement du bout de ses doigts un papier plié en forme de lettre, d'une couleur jaunâtre qu'il devait probablement au temps. Elle le lui présenta, plus le lui retra d'un air moqueur, disant:

— Qu'est-ce que cela, cher capitaine? Devinez.

— Autant que votre gentille espièglerie me permet d'en juger, une très vieille lettre.

— Vous en parlerez plus respectueusement lorsque vous saurez quelle main l'a tracée. La fin de notre conversation me le garantit. Pour moi, elle a une valeur inappréciable. Je vous la confie. Emportez-la chez vous; je suis certaine qu'elle vous intéressera.

Il la prit, se dirigea vers sa chambre, et après l'avoir examinée en tous sens, il l'ouvrit. Il reconnut que les caractères étaient intimes et presque illisibles. Ce ne fut que le lendemain qu'il put y parvenir avec une peine infinie. La signature et l'adresse qu'il avait déchiffrées d'abord lui avaient donné un vif désir de parcourir le corps de la lettre. Elle portait pour suscription:

Au citoyen Bonaparte,
DÉPUTÉ AU CONSEIL DES CINQ CENTS.

Sous le pli:

« Le Caire, le 7 thermidor.
» Tu verras dans les papiers publiés la relation des batailles et des combats de l'Égypte, qui a été assez disputée pour ajouter une feuille à la gloire militaire de cette armée.

« L'Égypte est le pays le plus riche en blé, riz, légumes, viandes, etc., qui existe sur la terre; la barbarie est à son comble; il n'y a point d'argent, pas même pour solder la troupe.

« Je puis être en France dans deux mois. Je te recommande mes intérêts. — J'ai beaucoup de chagrins domestiques, car le voile est entièrement levé. — Tu ne me restes sur la terre, ton amour n'est bien cher; il me manquerait plus, pour devenir insupportable, qu'à la perdre et te voir me trahir.....

« C'est une triste position que d'avoir à la fois tous les sentimens pour une même personne dans son cœur. Tu m'entends. Fais en sorte que j'aie une campagne, à mon arrivée, soit près de Paris ou en Bourgogne; je compte y passer l'hiver et m'y enfermer; je suis ennuyé de la nature humaine! J'ai besoin de solitude et d'isolement; la grandeur m'ennuie, le sentiment est désolée, la gloire est fade, à vingt-huit ans, j'ai tout éprouvé; il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste.

« Je compte garder ma maison; jamais je ne la donnerai à qui que ce soit; je n'ai plus que de quoi vivre! Adieu, mon unique ami; je n'ai jamais été si juste envers toi! Tu me dois cette justice, malgré le désir de mon cœur de l'être; tu m'entends! — Embrasse la femme pour moi. BONAPARTE. »

Cette lettre était de plus cotée ainsi et paraphée de la main gauche de l'amiral Nelson:

Found on the person of the courier (1).

Il restitua scrupuleusement l'autographe à lady D... et s'informa comment il était tombé en sa possession. Elle raconta qu'un bâtiment de la flotte française retournant en France porteur de dépêches du général Bonaparte au directeur, avait été capturé par un frère à elle, commandant un vaisseau dans l'escadre de Nelson, que la lettre de Bonaparte s'y trouvait mêlée, avait parqué leur sort. L'amiral, après y avoir apposé la note anglaise qu'on a vue, eut la bonne grâce de l'offrir à son subordonné. Plus tard ce frère lui-même lui en avait fait présent.

Dès lors le démon de la convoitise obéda sans relâche notre capitaine. Il rêva sans cesse aux moyens de s'en rendre maître. Plusieurs ouvertures furent adressées indirectement à lady D... pour s'assurer si rien ne pouvait la déterminer à s'en dessaisir. Toutes les propositions furent repoussées. Elle demeura inébranlable. Tout espoir sembla donc perdu, lorsqu'une circonstance imprévue vint mieux que toutes les combinaisons qu'il aurait pu employer, la mettre à sa merci, en dévoilant d'ailleurs le mystère dont on avait été si préoccupé au début de la traversée.

À commencement du mois de mars, l'*Harmonie* était en relâche à Pondichéry. Le capitaine avait à y embarquer quelques centaines de balles de grains. Un jour, le maître-d'hôtel prenant ses ordres pour l'ordinateur, le prévint qu'il serait urgent de s'approvisionner de nouveau en rhum. Grande fut sa surprise; il croyait en avoir pris en partant suffisamment et au delà pour les besoins du voyage. Il fit à ce sujet de du-

(1) Trouvée sur la personne du courrier.

res observations. Celui-ci s'excusa en lui apprenant que, depuis le moment du départ, lady D... en avait régulièrement fait approvisionnement, et consommé sans doute, deux bouteilles chaque jour; que, conformément à ses instructions, on n'avait jamais songé à refuser. La provision se trouvait épuisée. De plus, que la belle dame y mêlait du jus de limon, du sucre, des épices, pas une goutte d'eau, et employait ses soirées à savourer dans la solitude cette boisson, fort peu en usage chez son sexe. Elle la décorait du nom de noble grog.

Dès que le premier mouvement de véritable stupeur qu'il éprouva à la révélation d'une si excentrique énormité lui passa, il réfléchit quelques minutes. Une idée plaisante traversa son esprit, car un léger sourire effleura ses lèvres.

— Si les choses sont ainsi, je n'ai point de reproches à vous faire. Gardez le silence le plus absolu sur ce que je viens d'entendre; continuez de même à l'égard de lady D...; seulement, vous savez que ce pays est fort pauvre, de peu de ressources pour tout ce qui n'est point produit de l'Inde; le rhum de la Jamaïque est fort rare à Pondichéry; il faudra donc lui servir de l'eau-de-vie. Allez!

Le commandant ne confia à personne ce qui venait de se passer. De son côté, lady D... soit qu'elle s'accommodât de l'eau-de-vie aussi bien que du rhum, soit qu'elle craignît qu'une observation de sa part attirât l'attention sur ses habitudes alcooliques, et découvrit ce qu'elle supposait complètement ignoré, se tut, prenant son parti de bonne grâce.

Le capitaine cependant ne perdit point de vue un projet qu'il avait conçu. Il ne se passait pas un jour qu'il ne calculât comment il s'emparerait de l'autographe... Il crut qu'une occasion favorable et sûre se présentait. Sa mémoire lui rappela ce que l'influence du fruit défendu avait produit sur notre première nièce. Persuadé que chacune de ses filles a hérité d'une bonne part de cette faiblesse, il résolut de tenter ce que ce même fruit défendu, sous forme de spiritueux, pouvait produire sur la charmante lady. Il ordonna secrètement que pendant plusieurs jours on réduisît à une seule les deux bouteilles qu'on lui servait; puis bientôt après une carafe contenant à peine deux verres. La privation devint insupportable et lui arracha des plaintes qu'elle fit entendre aux gens de service. C'est là qu'elle était attendue. On lui avait tendu un piège qu'elle ne soupçonnait pas.

Le lendemain, le capitaine et elle étaient assis sous la tente de la dunette; il lui dit :

— J'ai été informé de certaines plaintes de votre part. On vous a privé d'une chose de première nécessité pour vous, à ce qu'il paraît. Ne rougissez point, chère lady, tous les goûts sont dans la nature; d'ailleurs vous avez un confident sûr et discret. Aux premiers mots, en effet, ses joues s'étaient colorées d'un vil incarnat, elle ne doutait plus que celui-ci, au moins, connaissât la cause de ses retraites accoutumées. Cette ren- le franchis néanmoins la rassura et la mit à l'aise. Il continua :

— Croyez ce tout involontaire; le passé vous le garantit. Mais les provisions du navire tirent à leur fin, il nous reste une longue distance à franchir. Je suis dans la triste nécessité de nous rationner pour le brandy; quant au vin, à la bière, ils sont abondants, tout ce que vous pourrez désirer en cela vous sera accordé.

La nouvelle que le capitaine donnait à lady D... et l'offre qu'il lui faisait parurent la satisfaire médiocrement. Elle se leva au bout de quelques instants et s'éloigna sans répondre. Il la rappela en lui disant :

— Et l'autographe? Vous n'avez point changé d'avis? A aucun prix vous ne voulez céder? Toujours inabordable sur ce terrain...

— A aucun. Moins que jamais maintenant.

— Nous saurons avant peu, belle lady, si c'est votre dernier mot.

Le jour suivant donc, le capitaine se rapprocha d'elle de nouveau malgré un air boudeur fort peu engageant, et lui adressa la parole avec la plus grande soumission.

— Vous m'en voulez toujours, n'est-il pas vrai. Vous êtes injuste. Je ne rêve qu'à reconquérir vos bonnes grâces; je me réjouis de pouvoir vous annoncer que j'espère en avoir retrouvé le chemin. Dans mon inquiète sollicitude pour ramener la paix et vous satisfaire, j'ai fait fouiller partout et on a remis la main, par le plus grand hasard, ignorant même que je le fais, sur six douzaines de bouteilles de *Superior cognac* 1802, embarqués pour *my private* provision. C'est le troisième voyage que nous faisons ensemble sans que j'y aie touché.

À ce bonheur inespéré, le visage de lady D... s'épanouit. L'expression riante qu'il avait prise se rembrunit presque aussitôt, le capitaine ayant continué sans lui laisser le loisir de répondre.

— Ce délicieux nectar, je vous en fais hommage. En échange, vous me céderez la lettre de Napoléon Bonaparte... cela vous convient-il?

Lady D... ressentit un profond dépit qu'elle ne put dissimuler en découvrant qu'on voulait abuser de la dure privation qu'elle subissait. Son premier mouvement le porta à résister. Elle refusa. Mais trois jours à peine suffirent pour amener une complète capitulation. Le bâtiment se trouvait par le travers de l'île Sainte-Hélène; lady D... venant à son tour au devant du capitaine, l'autographe tant convoié à la main, le lui remit, prétendant que ce lieu lui avait paru tout à fait de circonstance, et qu'elle l'avait choisi de préférence pour conclure leur arrangement. Ce fut donc ainsi que l'adroit serpent recueillit le bénéfice du fruit défendu dont il avait si habilement usé. Sur un signe, plusieurs matelots accoururent; ils l'accompagnaient dans la chambre, et remontèrent bientôt transportant de lourdes caisses.

Lady D... ne put se défendre d'y jeter un regard joyeux, lorsqu'elle

passèrent près d'elle. Il les suivait et revint avec un magnifique verre en cristal, richement taillé, qu'il lui présenta en l'assurant que le noble grog devait gagner infiniment à y être bu. Elle l'accepta; répondant qu'elle pardonnait sa supercherie; qu'd'ailleurs elle ne se regardait pas comme lésée dans le marché, ce qu'il lui cédaît ayant pour elle, murmura-t-elle bien bas et d'un air très significatif, une grande valeur. Que, puisqu'il fallait absolument se séparer de cette lettre, ce qui la consolait du sacrifice, était de la lui abandonner. Depuis ils se sont rencontrés à terre à différentes époques. Leurs relations commencées sous d'assez singuliers auspices ont été entretenues dans la suite avec un réciproque empressement.

Quant à l'écrit précieux, il l'enferma dans un superbe étui en ivoire de Chine sculpté, du travail le plus fin, choisi parmi les curiosités rares qu'il rapportait en Europe. Plus tard il en fit cadeau à Mme J. D..., avec laquelle il était lié d'étroite amitié, et comme ayant d'ailleurs professé toujours pour Napoléon et la gloire impériale une admiration enthousiaste fort connue. Il lui appartient encore maintenant.

ED. ANTHOINE. (Presse.)

SCÈNES DE LA VIE DRAMATIQUE.

TRIBULATIONS. — AVANT.

Nous supposons tout d'abord, et l'on va voir quel espace immense nous franchissons d'un seul trait, que l'auteur, après avoir, selon le précepte d'Horace qui le tenait de la raison elle-même, tâché long-temps les forces de son esprit et de son intelligence, ait choisi un sujet conforme à ses moyens, un sujet dont l'étendue, la nature et les obligations ne dépassent pas le pouvoir de ses facultés; l'éloquence et la clarté ne lui ont pas manqué; l'œuvre est achevée.

On a dit quelque part qu'il fallait dix ans pour s'assurer qu'une idée fût nouvelle, et dix autres années pour être certain qu'elle fût bonne; nous mettons, de notre pleine et souveraine autorité, ces délais et ces scrupules à néant; nous vivons dans un temps où tout se presse; au théâtre, les pièces sont comme les spectres dont la légende allemande a dit : « *Les morts vont vite.* »

Au moment où nous commençons ce récit, l'auteur et le manuscrit de son ouvrage ont terminé tous deux les préparatifs indispensables; l'un a donné à son extérieur tout ce qui peut l'embellir, le rehausser, le présenter favorablement et le recommander aux regards; l'autre n'a rien négligé de ce qui peut plaire et charmer; une main habile et correcte l'a transcrit; la netteté, l'ordre et les bonnes grâces de ses dispositions forment sa parure; s'il a apporté quelque coquetterie dans le choix du papier, si le double nœud de faveur rose qui retient ses feuillets lui donne un air de fêta, c'est qu'il a essayé de cacher sa timidité sous un sourire.

Nous voulons que, pour tous deux, l'accès du théâtre auquel ils arrivent, l'un portant l'autre, leur soit bienveillant et facile. Que de difficultés nous faisons disparaître devant eux! Ces routes que nous leur faisons si aisément parcourir, sont, pour tant d'autres voyageurs, rudes et ardues! Mais, c'est en montrant à quelles épreuves sont soumis ceux que le sort favorise le plus, ceux que les fées de la scène semblent avoir donés à leur naissance, que nous démontrons avec plus de vérité les tribulations réservées à ceux qui s'engagent dans cette voie douloureuse.

Aujourd'hui les lectures n'ont plus l'appareil qu'elles avaient autrefois; ce premier cercle de l'enfer dramatique est maintenant, presque partout, dégagé de ce qui le rendait redoutable. Jadis, à tort ou à droit, les comédiens régnaient dans les comités de lecture, et ils ne se faisaient faute de paraître importants et sévères; les femmes elles-mêmes prenaient l'air bien méchant; et puis, on parlait mystérieusement de vote écrit qui motivait chaque opinion; c'était formidable comme une sentence des Dix, à Venise. L'assemblée des comédiens avait succédé à ce qu'on avait appelé le *tripot*; il n'y avait plus *de troupe*, il y avait *une compagnie*. Le bon goût, l'urbanité, une politesse exquise et la distinction des manières, contractés par le frottement perpétuel du théâtre avec le monde, étaient, pour celui qui se présentait, autant de motifs de frayeur et d'embaras; il savait qu'à son entrée toute sa personne serait l'objet d'un examen minutieux; sa démarche, son attitude, ses gestes et son débit devaient subir la même curiosité; il y avait de quoi déconcerter les plus intrépides. Il est vrai que, pour ce tribunal, quelques faux pas de langage, dont la cour et la ville riaient sans pitié, laissent passer, sous cet appareil de gravité, certain bout d'oreille qui affaiblissait le prestige.

Cependant à l'ancienne Comédie, presque toutes les lectures étaient solennelles à leur manière.

Les comités de lecture sont tombés en désuétude, d'abord pour toutes les scènes secondaires. C'est dommage; nous avons assisté à plusieurs lectures de vaudevilles, il n'y avait rien d'aussi amusant que de voir la prose du dialogue interrompue tout-à-coup par le fredonnement du couplet que la majorité des auteurs chantaient faux. Les directeurs des théâtres de second ordre ont supprimé les comités de lecture; il y avait là des présentations constitutionnelles qui importunaient leur bon plaisir; à cette institution ils ont substitué leur jugement suprême; il est difficile de voir ce que les théâtres ont gagné à cette mesure, qui, dans maint endroit, a protégé l'envahissement, la cupidité et le monopole. Ailleurs,

vers les sommets, les prétentions et les exigences de certaines renommées ont imposé leurs œuvres de vive force, et n'ont pas consenti à passer sous les fourches caudines des comités de lecture. En d'autres lieux, non moins élevés, l'engagement et la prime, Dieu veuille avoir son âme, avaient ruiné l'autorité des lectures préalables; on commandait et on achetait les ouvrages à livrer; on ne pouvait plus refuser la marchandise présentée. Le code du goût était déchiré; il était remplacé par le code de commerce.

Les lectures, l'impartialité, et, dit-on aussi, les lumières des comités, ont repris depuis quelque temps leur éclat passé. Nous ne demandons pas mieux que de croire à cette heureuse renaissance; nous avons dit comment il nous semblait bon, raisonnable et utile que, les conditions du théâtre étant changées, on changeât aussi celles des comités de lecture. Nous n'avons point à examiner ici leur composition, leur capacité et leur compétence; nous n'avons voulu que tracer rapidement un sommaire historique, pour donner à l'auteur le loisir de dérouler son manuscrit et à l'assemblée le temps d'asseoir son attention.

La pièce est reçue par acclamations, si vous voulez; un tour de faveur lui est accordé séance tenante.

Les résolutions des comités de lecture ont des inspirations promptes et soudaines, comme les fortunes et les disgrâces du sérail. Tantôt entraînés par le charme irrésistible de l'organe et de l'expression du lecteur, tantôt trompés par des artifices de déclamation qui cachent les endroits faibles, les comités de lecture ne sont point à l'abri d'irrésistibles et funestes fascinations. Le lendemain, à la lecture du manuscrit, ils ne reconnaissent pas ce qu'ils ont approuvé la veille, de là, d'insurmontables empêchements. La lecture d'une pièce est donc hérissée d'embarras et d'incertitude; aussi les auteurs, qui se méfient de leur débit oratoire confient-ils volontiers à l'expérience des comédiens le soin de cette tâche; ordinairement l'auteur, qui se fait, en quelque sorte le parrain de l'œuvre dont il accepte la lecture, a reçu la confiance d'un rôle qui lui est destiné dans l'ouvrage, et se trouve ainsi associé à la fortune de la pièce. C'est auprès de ses camarades une recommandation indirecte, mais jamais inutile.

Cette première journée, lorsqu'elle est propice à ses desseins, est douce à l'auteur; il savoure délicieusement ces prémices de félicitations qui sont pour lui et pour sa pièce autant de présages fortunés. Qu'il se hâte de goûter ces joies! Les angoisses l'attendent à la sortie du comité de lecture.

Ici, comme dans l'enfancement, chaque phase du travail est une douleur.

La copie des rôles et leur collation révèlent une multitude de petites aspérités qui blessent la délicatesse, le goût et la mémoire de plusieurs; il faut passer mollement la ligne et le robot. Chacun se met à l'étude, et un premier jour est fixé pour se revoir, s'entendre et commencer l'édifice que doivent éclairer les lueurs de la rampe. L'auteur confie et modère l'impatience de ses desirs; il voit enfin arriver avec volupté ce jour qui est le second de son existence dramatique: il l'attend avec ravissement.

Quels ne sont pas ses tourmens et ses dégoûts lorsque, sous ses regards, l'indifférence succède à l'enthousiasme, et la négligence se met partout à la place du zèle! Ce ne sont que les moindres de ses maux; ses tortures ont d'inévitables gradations. Pensez-vous qu'il puisse, sans le dépit le plus amer, retrouver son œuvre indignement mutilée et travestie par une étude maladroite et infidèle, et souvent par de tels attentats intellectuels, qu'il ne comprend pas comment la pensée et l'expression peuvent être à ce point meurtriers et outragés? C'est alors que les cruelles et poignantes déceptions s'agitent autour de lui comme des filles d'enfer; c'est alors qu'il entend le bruit sinistre et comme le sifflement de serpents acharnés sur la pièce. Le calme revient cependant; on lui promet tant d'application qu'il espère au moins un peu de pitié de ceux auxquels est commis tout son bien. Les répétitions continuent; au lieu de dissiper l'obscurité, on dirait qu'elles augmentent les ténèbres: le chaos s'épaissit. Ici c'est un comédien qui, après quinze jours d'étude, déclare franchement qu'il ne comprend rien au personnage qu'on lui a confié; là c'est une actrice pleine d'ardeur, mais qui, par une question tout à fait inattendue, prouve clairement qu'avec la meilleure volonté du monde son intelligence est à cent myriamètres de ce dont il s'agit. D'autres ne veulent absolument apprendre leurs rôles qu'aux répétitions; ceux-ci sont atteints d'un rire inextinguible, comme des écoliers qui se moquent du maître; la lassitude s'empare de ceux-là; ils se plaignent des fatigues que leur impose l'indolence qui les entoure. Plusieurs ont changé d'avis sur le rôle qui leur est échu; ils n'hésitent pas à trouver détestable ce qu'ils ont proclamé admirable. Il y en a qui sont frappés d'une indifférence qui ne leur en peut émuovoir; les conversations particulières, les ébats du foyer, les bâillemens, les petits contes, l'égoïsme, les affaires particulières et la médisance, tous ces funestes hors-d'œuvre du banquet dramatique, figurent aux répétitions.

Si la mise en scène, c'est-à-dire l'ordre matériel, de la représentation qui avance si lentement, pour marcher avec sûreté, rencontre quelques obstacles dès ses premiers pas, le désarroi et la déroute se manifestent aussitôt; c'est un *savoir qui peut* général et le pauvre auteur s'épuise en vains efforts pour rallier les bandes dispersées. A toutes ses prières, à ses supplications même, on répond par cette double formule: « Ah! ah! laissez-nous donc, cela n'ira jamais! »

L'accablement et le désespoir brisent le cœur de l'homme ainsi précé-

pité de toutes ses espérances. Cette œuvre qu'il avait rêvée glorieuse, il la contemple à cette heure, humiliée, froissée, morcelée, mutilée et broyée dans ce choc d'accidens. Qu'en reste-t-il? où est-elle, cette œuvre sur laquelle reposaient sa gloire et sa fortune? toutes les parties n'en sont-elles pas éparées et jetées au vent? Quelle main pourra les rassembler? Quel jour faut-il attendre pour l'avènement de cette pièce si radieuse à sa naissance, actuellement terne, décolorée et décline?

On avait rêvé la lumière et l'espace, on est dans l'abîme et dans le néant.

Mais les nuages se dissipent, quelques clartés se lèvent et ramènent le jour. Ce qui, pour l'auteur, a été l'occasion de tant d'alarmes n'est qu'une circonstance fort ordinaire dans la vie des comédiens. Ils se sont retirés parce qu'on ne s'entendait plus; ils reviennent, et avec eux tous les bons vouloirs. L'auteur se laisse toucher et persuader sans peine, et les répétitions repriment leur cours. Tout à coup surgissent d'autres furies.

Celle-ci s'appelle l'envie; celle-là se nomme l'orgueil; elles déchirent la pièce.

Et ce long chapitre des considérations, plus long au théâtre que partout ailleurs, et les incessantes et taquines rivalités, les caprices, les conseils de la coquette, ceux de la mollesse, et ce concert de passions petites et mauvaises qui se dressent de toutes parts! Comment y résister!

A travers tant d'écueils, l'œuvre vague cependant; chaque bourgeois la portée au port, en croyant l'arrêter; un flot pousse un autre flot. Ici recommande le chapitre des corrections; celui dont nous avons rencontré les premières démarches, le lendemain même de la lecture; il a fait le mort pendant les études; mais, au moment suprême, il se dresse, il parle en maître. L'auteur, ainsi pressé, cherche d'abord à se défendre, mais il cède enfin; pour prix de cette complaisance, lui aussi il propose des corrections; un cri d'indignation lui répond. Ce n'est qu'à force d'humilité, de prières, de supplications, de flatteries, et quelquefois par d'autres sacrifices qu'il obtient ce qu'il a demandé pour le salut de tous. On a vu les plus grands génies soumis à cet abaissement; Voltaire, l'impérieux Voltaire, a plié sous ce joug.

Lorsque s'approche la soirée décisive, l'auteur ne se voit plus entouré que d'acteurs blasés, harassés par le nombre des répétitions, et rassasiés d'une pièce tant de fois redite. Heureusement le galvanisme de la première représentation leur rendra leur énergie; là, seulement, ils comprendront qu'entre l'auteur et eux tout est solidaire.

Vous tous qui croyez que le théâtre est la région des délices éternelles ou pensez-vous que se passent ces choses? — sous les lambris dorés, de la scène et dans la familiarité intime de ce monde beau, jeune, charmant que vous voyez chaque soir? — Eh! non, pour ces pleurs et ces grincemens de dents il n'y a qu'obscurité, une salle sombre, des décors retournés, dans l'ombre, le squelette des coulisses, des cinquents rares et fumeux, pour spectateurs les pompiers qui achèvent leur faction, quelques êtres errans dans ces ténèbres visibles; tout le contraire du luxe et de la splendeur des soirées éclatantes. C'est dans ce lieu enchanté qu'il faut inculquer mot par mot une pièce tout entière à des gens dont la tenue et le maintien sont négligés et ennuyés, qui parlent à voix basse, comme pour se conformer à l'aspect lugubre dont ils sont enveloppés. Ils n'ont de gaieté que pour tout ce qui n'est pas de la pièce. Quant aux actrices, il est vrai, qu'en général, aux répétitions, elles se piquent de toilette, mais aussi de nonchalance et de dédain pour l'auteur, et pour la pièce, lorsqu'elles n'ont rien à demander ni à l'un ni à l'autre.

Nous n'avons pas parlé des menus chagrins; les faux bruits et les mesquines indignités du dehors, la criailleure du dedans, les colères jalouses des sujets que l'ouvrage n'a pas recherchés, les plaintes des acteurs toujours mécontents du rôle qu'ils vont jouer et qui craignent de s'engager par d'imprudens éloges; c'est le frémir des tribulations de l'auteur.

Il n'est pas rare de voir des couleurs plus riantes succéder à ces tristesses. Le commerce des grands acteurs et des sujets dont la scène s'honore à bon droit, les conseils précieux de leur expérience, leur affection et leur empressement pour le talent véritable, ont souvent offert d'agréables compensations à toutes les peines que nous venons de décrire.

L'expérience et la vieillesse elle-même n'enlèvent rien à ces émotions si diverses; ce n'est qu'après la retraite qu'on peut regretter le temps où l'on était si malheureux.

Les comédiens ont foi, quoi qu'ils fassent, dans les jugemens du public. — *Il faut voir cela à l'huile*, est, à la Comédie, un vieux dicton; l'huile c'est la rampe; c'est le soleil qui éclaire ou qui consume ordinairement; le soir de la première représentation, tous les mauvais vouloirs désarment à la fois et avec franchise; on se groupe autour du drapeau; et le drapeau, c'est l'auteur. Lui-même oublie ses tracass, ses ennemis, ses souffrances même; les murmures du costume et mille petits arrangements mutins et rebelles contrariétés que l'urgence grossit, s'apaisent en même temps ou gardent le silence.

Le rideau se lève.... Nous avons dit ce que l'auteur a souffert avant.... d'autres, plus éloquent, la *Métromanie* et les *Comédiens*, ont dit ce qu'il éprouve pendant. Dieu sait ce qu'il ressent après.

EUGÈNE BIFFAULT. — *Constitutionnel*.

L'ACTRICE ET LA DUCHESSE.

Le cérémonial, on le sait, date de la plus haute antiquité. Tous les honneurs s'accroissent à mesure que ce fut des Médas que la plupart des nations européennes ont emprunté l'épique qui s'obéissait à la cour des souverains. Le cérémonial en usage chez les rois de Perse n'était qu'une imitation fidèle de celui des rois de Médie. Ces démonstrations extérieures propres à distinguer et à se reconnaître les prérogatives constituées en dignité, s'étendaient aux épîtres ou missives, et prunt, chez ces peuples vaniteux, une exagération d'immutabilité inflexible. Négler une formule traditionnelle dans une lettre devant servir une source de calamités. Tigranes, dans une lettre, adressa à Lucullus le titre d'*imperator*, parce que le général romain ne lui avait pas dû même celui de roi des rois, et Lucullus poursuivit Tigranes sans miséricorde.

César, au contraire, attira dans son parti l'éloquent Cicéron en lui donnant en même titre d'*imperator* que le sénat lui conféra en lui rendant le trompette à son retour de Cilicie, où, grâce à son lieutenant, il avait repoussé les Parthes avec avantage. Celui qui osa écrire à Alexandre une lettre commençant ainsi : « Le roi Darius à Alexandre, » dut à cet ouï-là l'entière volonté de cérémonie la colère d'Alexandre, et peut-être la perte de sa couronne. Les Grecs aussi observaient le cérémonial; on voit, dans l'Histoire, Belophon porter une lettre de Proetus, roi d'Argos, à Solates, roi de Lycie.

Les lettres, chez les Grecs et chez les Romains, avaient, comme les nôtres, une formule générale et presque uniforme. Ils mettaient en premier leur nom et leur qualité; ensuite le nom et la qualité de celui à qui ils s'écrivaient. Plus tard, la lazzesse et la flatterie d'une part, l'orgueil et la vanité de l'autre, y accumulèrent les épithètes, et, par cette nouvelle introduction de formules inouïes, le style épistolaire fut porté, sous les empereurs, jus qu'au ridicule.

Les temps se défilent tout; chez les peuples modernes, cette coutume, encore femmes surtout, est un peu tombée en désuétude. On ne voit plus guère écrire madame la comtesse de M... à madame la baronne de B..., et il appartient à la noblesse de nouvelle création, d'avoïr la velleité de le relâcher. L'idée ne lui pas tout à fait heureuse, mais enfin, l'histoire la corrigée, et nous transcrivons l'histoire.

Ce jour-là notre duchesse, en s'éveillant, avait éternu, et chose remarquable, le mouvement convulsif, qui avait provoqué l'éternement, était parti de la main gauche; circonstance qui, chez les Égyptiens et les Grecs, était considérée comme un présage fâcheux. Mais n'anticipons pas sur les événements, et prenons au sérieux cette bonne plaisanterie d'Hamilton : « Bien, mon ami, commence par le commencement; » cndipit des licences de notre langue, qui permettent au conteur d'entrer dans son sujet par le milieu, établissons d'abord notre avant-scène, puis après nous introduisons les acteurs.

Charmante vallée de Cachemire qui ressemble à un jardin où règne un printemps éternel, toi la patrie des roses et des chûtes, contrée chère des doux, que de biens et de maux tu nous envoies dans les plus soyeux de tes brillants tissus tendus sur, que de couronnes apaisées, de haïnes allumés, de vertus touchés devant un cachemire...

Mais venons au fait.

C'était au temps du règne de Bourgoïn! deux pouvoirs étaient en présence : l'aristocratie de nobles et l'aristocratie de talent. La jolte Bourgoïn, sur la scène de la Comédie-Française, jouait admirablement son rôle. Mme la duchesse de D..., sur la scène du monde, apprenait à jouer le sien. Un abîme les séparait; mais il s'agissait de cachemires; entre femme, cela établit des relations.

Mlle Bourgoïn possédait un cachemire magnifique fond orangé, cadeau de l'ambassadeur turc.

Mme la duchesse de D..., en avait un bleu raymond, qui faisait originellement partie d'un présent du shah de Perse à l'empereur, lequel en avait gratifié l'épouse d'un de ses généraux. Le bleu raymond ne s'était pas à la duchesse; l'orangé lui allait à merveille; tout allait à Bourgoïn.

La duchesse avait en l'occasion de voir le châle orangé sur les épaules de l'actrice; elle s'en était éprise au point de ne pouvoir plus vivre sans la possession de l'orangé.

Désir de femme est un feu qui dévore...

Des propositions d'échange, avec retour convenable, furent faites et accueillies. La future était en bon train, mais ne marchait pas aussi vite que le désir de notre duchesse l'exigeait.

— Oh! n'est pas venu de chez Bourgoïn? dit en se levant la duchesse de D..., à sa femme de chambre qui lui passait un peignoir.

— Non, madame.

— Ces filles de théâtre, cela se donne des airs de vous faire attendre, quand cela devrait s'empresser...

Approchez cette table! ajouta la duchesse, repoussant avec humeur la jolie pantoufle que l'épouse s'appuyait à lui chausser...

— Ouvrez mon pupitre?

Guéville ouvrit le pupitre, et la duchesse, dont le visage s'empourprait à mesure que sa pensée parcourait le cercle des sous-pilâtes vaines, saisit la plume et, contre son habitude, écrivit tout d'un trait; c'était le Vénus qui faisait irruption; la plume coula à pleins bords. O puissance de la colère!

Quelques minutes s'écoulaient; la lettre était écrite et cachetée. La duchesse s'ama.

— Où va-t-elle cette lettre, dit-elle.

Elle s'assit de son fauteuil, elle revint se lever tranquillement aux sons monotones de sa toilette. Un sourire impérieux errait sur ses lèvres; elle se dénotait une satisfaction intérieure. Et le plaisir s'aperçut ce jour-là que sa maîtresse était, mais exigeante qu'à l'ordinaire.

L'actrice était au foyer quand on lui apporta l'épître lillimant. La voilà à rire aux éclats, à se torturer de la manière la plus bouffonne. Fleury s'approcha.

— De quoi riez-vous donc la belle? dit l'élève de Molé, le séduisant petit-maître.

— De quoi je ris?... Voyez plutôt.

Et l'actrice tendit l'épître lillimante qui commençait par ces mots :

« La duchesse de D... à mademoiselle Bourgoïn, »

Tout le reste dans le même goût; au style ptes, c'était un véritable firman.

Molé se prit à rire aussi, tandis que Bourgoïn continuait à donner cours à son hilarité bruyante.

— Concevez-vous par elle impertinence et l'espérance, se drapant avec sa robe et se penchant dans le cou de la princesse presque qu'elle devait représenter la même sorte pais, comme s'il se par une idée folle, l'aimable moqueuse, semblait à un bonnaient chevalier, s'élança hors de la salle, et, d'un saut, courut à sa loge.

Bien de joie, d'élégant, de coquet comme ce déliceux réduit. Des vases de fleurs répandus ça et là, embuamment d'émyrans parfums l'atmosphère de ce mystérieux l'ondoir, tendu d'invisibles filets où mants ces ours imprudens venaient chaque jour s'arrêter. Là aussi, de même que chez la noble duchesse, était un petit meuble en palissandre, renfermant tout ce qui est nécessaire à une femme pour écrire, une jolte femme, entendons-nous... Papier blanc, satin, encre, musque, à emblermes, on à vignettes, de toutes les couleurs et de toutes les dimensions; cachets à devises de toutes les formes et pour toutes les circonstances; rien n'y manquait, pas même le tendre *I love you* et le solennel *For ever*; car déjà dans ce temps, en dépit de la prohibition rigoureuse imposée par le génie du siècle, les devises anglaises passaient à la Manche et commençaient à devenir à la mode. Que de gentils billets parais de ce merveilleux pupitre, comme autant de traits enflammés, étant à moitié portés le trouble, peut-être aussi l'espoir, au milieu de l'essaim brillant qui suivait le char de la charmante tragédienne! que de secrets d'amour cachés sous la nacre et l'écaïlle du bienheureux coiffeur...

Entrer, ouvrir le pupitre, et saisir le papier le plus doux, le plus fin, le plus parfumé; saisir la plume et répondre à l'orgueilleux billet, fut pour Mlle Bourgoïn l'affaire d'un instant. Elle aussi, écrivait sous l'œil rassé de la colère, mais de la colère d'un et d'une d'esprit, d'une femme artiste blessée dans son orgueil et sa dignité.

La lettre était plée, restait à la fermer; la main mignonne de Bourgoïn tomba, soit par hasard, soit intention, sur un cachet représentant un amour piquant un luth qui n'a qu'un cœur. L'application fut malicieuse; bref, l'actrice allait se mettre en devoir d'espérer la mirabolante dépêche, déjà elle la tenait entre ses doigts délicats, que d'un coup la cloche du théâtre se fit entendre. C'était l'heure de la répétition. Bourgoïn posa le billet sur sa table et se hâta de se préparer suivant sa coutume une moisson d'applaudissements.

Après la répétition, en s'occupant avec les amis de courses, de promenade, de souper, que sus-je! peut-être bien aussi de la représentation du jour. Ce soir-là, Bourgoïn jouait dans *l'iphiégénie*. La lettre une fois écrite, fut comme de raison oubliée sur sa toilette; vraiment elle avait bien autre chose à penser, la jolte perle de la Comédie-Française!

Ce soir vint, Bourgoïn joua *iphiégénie* admirablement. Mais elle n'avait été si belle, si touchant. C'était la pure jeune fille grecque dans toute la beauté antique, mélange de sensibilité moderne de timidité couraguse, d'héroïsme et de resignation. C'était *iphiégénie* revêtu un jour beau par le sophocle français. En un mot, c'était plus encore que le modèle formé par Euripide, c'était *iphiégénie* de Racine. Les larmes coulaient de tous les yeux. L'actrice se surpassa surtout dans le morceau commençant par ces deux vers si naturels et si simples, traits du tragique grec :

File d'Azacomon, c'est moi qui la première,

Seigneur, vous appela de ce doux nom de père

Dans la scène où, résolu à mourir, elle conole sa mère désespérée et lui dit :

Souffrez si vous m'aimez, par ce amour de mère,

Ne repoussez jamais mon trépas à mon père!

tous les cœurs émus de pitié l'affirent à l'émision; ce fut un enthousiasme général.

Après la représentation, l'actrice, se demandée à grands cris, reparut au foyer par Fleury et fit les plus saluts d'usage avec une grâce ravissante, aux éclats des vœux et d'applaudissements enthousiastes, suivis d'une pluie de fleurs et de couronnes. Une d'écrite, plus tard, mais aussi plus remarquable, l'annonce par une main experte, vint tomber juste aux pieds de la grande *iphiégénie*. Froid et galant salem au langage direct, tressé de myrte et de laurier rose, cette couronne partait d'une loge d'avant-scène. Mlle Bourgoïn, flattée de cet hommage de l'art, y répondit par la plus douce de ses regards. L'œil tomba sur un homme d'une tournure

élégante, nature toute méridionale, à teint bistre, au regard étincelant. Un éclair parti des grands yeux noirs de l'incenseur indiqua qu'il était satisfait d'avoir été distingué; et la toile tombant, la vision s'évanouit.

— En rentrant dans sa loge, pressée de se débarrasser de son attirail tragique, Iphigénie Bourgoing se mit en devoir de détacher son bandeau virginal, et, le posant sur sa toilette, aperçut tout à coup l'épître délaissée. Elle se prit à rire aux éclats.

— Vraiment, dit-elle, frappant l'une contre l'autre ses jolies mains, cette pauvre duchesse qui demandait une réponse si prompte!

Et toujours en riant, elle tira le cordon de sa sonnette. Un garçon de théâtre se présenta.

— Vite! fit-elle, chez la duchesse de D... C'est pressé.

Le messager disparut.

Il y avait cercle chez la duchesse de D...; toutes les grandeurs de l'empire y figuraient. L'épée, la robe, la finance, la diplomatie se coudoyaient dans les trois salons qui précédaient celui où trônait la belle maîtresse du logis. Là, entourée d'un essaim de courtisans, elle oubliant, au milieu des parfums louangeux, les petites contrariétés du jour. Le usage qui voilait son front hautain avait disparu; à force de composer avec l'amour-propre, cet ingénieux flateur de nos faiblesses, elle en était arrivée à attribuer l'étrange retard de l'actrice à quelque chose tout à fait indépendant des circonstances ordinaires. Son orgueil, sans cette hypothèse, eût été, on le conçoit, horriblement froissé. Puis le rôle de maîtresse de maison à jouer dans toute sa splendeur, ce n'est pas peu de chose pour une femme, une femme vaniteuse surtout, de voir passer et repasser devant soi l'élite d'une société brillante, sollicitant un sourire, un regard, une parole gracieuse. Il y a en vérité de quoi surexciter l'orgueil le moins excitable. Donc notre duchesse, fille d'Eve dans toute l'extension du terme, était en ce moment à l'apogée de sa gloire.

Minnit somnait à la pendule du grand salon. Un valet en grande livrée, portant un plateau d'argent, parut à la porte et s'avança respectueusement vers la dame.

— Une lettre pour madame la duchesse, dit-il d'un accent officiel. Elle est pressée, se hâta-t-il d'ajouter à l'aspect d'un mouvement de sourcil qui annonçait le mécontentement causé par une démarche inopportune.

A ces mots, poussée par la curiosité, la duchesse saisit avec empressement la lettre coquette, à travers laquelle s'exhalait le parfum le plus suave et le plus pénétrant. D'où? de qui? pouvait venir ce poulet si éminemment aristocratique? un sourire indéfinissable passa sur les lèvres de la magnifique Junon, et brisant précipitamment le cachet, au lieu d'un message d'amourette, elle aperçut ce qui suit :

Iphigénie en Aulide à Madame la duchesse de ...

Madame,

Le bleu Raymond me sied à merveille, et l'échange proposé me conviendrait infiniment. Mais l'étiquette, ce tyran morose des personnages de haut rang, vient poser une barrière à nos desirs réciproques.

Le tissu qui a couvert les épaules de la descendante des Atrides ne peut devenir l'objet d'un vulgaire agiotage. Un seul moyen, moyen royal, c'est le pur et privé don. Recevez donc, s'il vous agré, le châle orange, il est, dès ce moment, à votre disposition.

— Vous pâlissez, duchesse! dit un vétéran de l'empire, apercevant la dame qui, dans un accès de rage muette, froissait entre ses doigts l'impertinent billet. Vous pâlissez!

— Moi! dit la duchesse, relevant la tête, cherchant à reprendre une attitude calme, mais que, tout à ce soin, sa main laissait échapper le malencontreux papier.

Moi? répéta-t-elle avec un accent dédaigneux, vous vous trompez général.

— C'est que... je croyais... je craignais... habituée la vieux brave tout mortifié de l'orage que sa sollicitude avait failli lui attirer.

— Vous vous trompez, je vous assure, répéta-t-elle.

Elle eut tournée la tête d'un autre côté, attendant qu'il s'éloignât pour relire l'écart foudroyant. Mais tombé à distance sur le parquet, déjà il avait disparu. Un homme brun, à l'air excentrique, au regard profond et scrutateur, placé derrière le fauteuil suprême, témoin de la scène curieuse qui venait de se passer, en était devenu l'indiscret possesseur. Retraqué, aussitôt après l'avoir ramassé, dans l'embrasure de la fenêtre voisine, l'étranger ne danna, par sa contenance indifférente, aucun lieu à sa soupçonner d'être l'auteur d'un si malicieus larcin.

Cependant, malgré ses efforts, le trouble de la duchesse avait été remarqué. Chacun se regarda; on crut pour l'instant à une disgrâce du maître. Les rangs s'éclaircissaient; chacun s'interrogeait de l'œil; et la foule s'écarta une heure plus tôt qu'à l'ordinaire laissant au *Monteur* le soin d'expliquer le mot de l'énigme.

Le lendemain, un superbe coffret en bois de cèdre était déposé chez Mlle Bourgoing. L'actrice l'ouvrit. Il renfermait un magnifique cachemire bleu Raymond, tout semblable à celui de la duchesse de D... Un papier posé sur le châle portait cette simple suscription :

Un admirateur, à la charmante Iphigénie.

Quel était le donateur? on l'a deviné: l'étranger de la fenêtre; l'inconnu de l'avant-scène; le secrétaire de l'ambassadeur persan.

DES GIMÈTES.

(*La Réforme.*)

Le roi Louis-Philippe. (1)

PREMIÈRE PARTIE.

La première fois que je vis le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, il se rendait d'un pas léger, avec l'air d'un *bourgeois gentilhomme*, au bac de Twickenham. C'était un beau jour du mois de juillet. Le Tamise défilait ses eaux les plus calmes et les plus brillantes. Le rivage était couvert d'heureux citadins, qui sortaient de l'habitation rustique transformée depuis en spacieux hôtel, et ça et là on voyait glisser, comme des nacelles féeriques, les élégans bateaux de Richmond, remplis de belles nymphes et de galans rieurs. Les gracieuses prairies de Twickenham, les hauteurs de Richmond, son pont classique, les nobles et glorieux cygnes, les poissons, bondissant par moment au-dessus de l'onde, ou jouant sous son cristal transparent, les rayons dorés du soleil, un air frais qui agitait les feuilles et gonflait quelques blanches voiles, l'ombre épaisse des grands arbres, les parterres émaillés de fleurs, c'était là surtout ce qui me ravissait dans le riche paysage qui m'entourait de toutes parts. Peu m'importait qui pouvait être mon compagnon dans le bac.

« Voici le duc d'Orléans, dit le patron de la vieille barque, avec un accent qui prouvait son indifférence pour la prononciation des noms français. Quand il sera à bord nous partirons; ainsi ne vous impatientez pas, jeunes gentlemen. » La vérité est que trois jeunes gens aussi étourdis que moi attendaient depuis un quart d'heure que le batelier daignât les transporter à l'autre rive, et n'avaient pas très volontiers les douces remontrances d'un autre passager d'un âge plus mûr, qui paraissait être un riche marchand à l'air de bonne humeur. Lorsque le duc mit le pied sur le bac, le marchand se découvrit, et nous autres jeunes gens, nous nous levâmes avec un sourire de bon accueil. Le duc, tout aussi poli que nous, dit qu'il espérait ne pas nous avoir fait attendre; puis il se tourna vers le vieux patron et le regarda très gracieusement, ainsi qu'un plus jeune marinier, qui était son père. Le duc était vêtu en costume d'été et de campagne; il n'y avait ni recherche ni affectation dans ses manières, et je me rappelle très bien que lorsque nous abordâmes il rejoignit le cœur du patron, en lui donnant un demi-shilling en argent, tandis que vous pouvez être sûr que nous nous contentâmes, nous autres jeunes gens, de payer le penny de cuivre, qui était tout ce que nous devions pour notre passage.

Le duc d'Orléans descendit à terre le premier, et, soit que le pied lui glissât, soit que l'oscillation du bateau lui fit perdre l'équilibre, son chapeau tomba. Le digne marchand qui avait tout à l'heure gourmandé notre impatience, et qui suivait de plus près son aîlése royal, ramassa le chapeau et le lui présenta, en répétant d'une voix respectueuse le fameux hémistiche de Shakspeare dans *Macbeth* :

Thou shalt be king hereafter.

« Un jour à venir tu seras roi. »

Le duc comprit parfaitement la citation et l'application; il rit de bon cœur, secoua la main allégrement au digne citadin de Londres, fit quelques pas avec lui et s'éloigna. Je me rappelle à la première fois cette scène, lorsque avant la révolution de 1830, Charles X, faisant l'ouverture des chambres, laissa tomber son chapeau à plumes. Le duc d'Orléans le ramassa pour l'offrir au roi, son cousin, et flechissant un genou, lui dit : « J'espère que votre majesté vivra pour le porter long-temps. » C'était à lui qu'il était réservé de mettre sur sa tête le chapeau royal. Il s'est écoulé bien des années depuis le jour où je rencontrai ainsi le futur roi des Français à Twickenham; mais il me semble encore voir le beau prince d'alors, courtois affable, aimable, parfait gentleman, et attendant patiemment sa destinée, tout en prononçant un regard d'aigle sur tout ce qui était au dessus de lui et autour de lui.

Il faudrait des volumes pour dire l'histoire complète de l'honnête qui depuis treize ans, après des fortunes si diverses, a préservé la France de l'anarchie et l'Europe de la guerre; mais le moment n'est pas venu de faire son Histoire et son apologie. Je me contenterai d'offrir à mes lecteurs une série de tableaux, pour leur montrer successivement le duc de Valois, le duc de Chartres, le duc d'Orléans, et le roi des Français tel qu'il a été, tel qu'il est. Je suis sûr, à défaut d'autre mérite, d'être au moins fidèle à la vérité; car je veux raconter et non flatter, quoique tout ce que je dirai de Louis-Philippe comme roi doive être des réminiscences personnelles. Le roi des Français est un grand nom; mais les circonstances ont certainement favorisé le développement de ses grandes qualités. Sa vie a été extraordinaire. Ce qui le distingue, c'est sa sagesse, c'est son bon goût profiter de ces événements qu'une intelligence médiocre n'aurait pu ni comprendre ni saisir. Je suis assez bien renseigné sur cette histoire, et il me tarde d'en dire ce que je sais. Je commence donc sans autre préambule :

LE DUC DE CHARTRES.

À la mort de ce duc d'Orléans, dont l'intrigue avec Mme de Montespan a été le prétexte de plus d'une calomnie et qui l'avait poussé à puis secrètement, le duc de Chartres, son petit-fils, prit le nom d'Orléans et le roi actuel des Français, son petit-fils, qu'on nommait duc de Valois, devint le duc de Chartres. On ne peut nier l'influence de l'exemple et des leçons dans les familles princières comme dans les autres. Le père de Louis-Philippe était un jeune prince vil, spirituel, élégant; mais son gouverneur, le comte de Pont-Saint-Maurice, ne s'occupait que de trois points dans son éducation; il voulait qu'il fut poli, qu'il eût des manières gracieuses et de bon ton. Il s'inquiétait peu du soin de former son esprit ni son cœur. Vainement, sous un gouverneur comme le comte, son précepteur, l'abbé Alary, excitait son élève à étudier et à penser. Louis-Philippe aime cependant à raconter des anecdotes de son père, qui représente en son caractère moral sous un jour plus favorable, quoiqu'il blâme vivement sa conduite politique, de ce qu'il en eût fait un.

Le duc d'Orléans (Égalité) ne avait que quinze ans. Il recevait le matin les gentilshommes qui sortaient des levers de son père, et parmi eux se trouvaient les offi-

(1) Cette curieuse et intéressante biographie de S. M. Louis-Philippe, traduite de *Fraser-Magazine*, a paru dans la *Revue Britannique*, et c'est qui ne néglige jamais d'emprunter aux *Reviews* anglaises tout ce qu'elles pulvérisent de remarquable. On l'attribue à un *gentleman* qui habite aujourd'hui Paris et qui est souvent reçu aux Tuileries. Cette biographie a été insérée par fragments dans un autre journal, mais nous la donnons textuellement comme l'a publiée la *Revue Britannique*.

chers de tout rang appartenant aux régimens de ses deux princes. Un de ces officiers attira surtout son attention par sa personne bien faite et un air de profonde mélancolie. Il a prit qu'il était sans fortune et mourrait de sa soif, sa mère et deux sœurs. Le père de Louis-Philippe en fut si touché, qu'il mit de côté sa pension pendant dix mois, et quand il eut devant lui parachevé Louis d'Or, il en fit deux courses pour l'un et l'autre, qui fut très surpris de le trouver dans une boîte de dragées que lui offrit le prince, celui-ci ayant imaginé cet expédient pour faire un présent adéquat.

Mais le prince qui montrait un cœur si noble et des dispositions si généreuses, fut perverti par son père, qui lui donna lui-même une maîtresse aussitôt que sa éducation fut censée terminée. Cette maîtresse était la célèbre Mlle Duhamel. Hélas ! qui pouvait attendre un père, une cour, une famille, ou la société, des habitans morales d'un jeune homme que son père non seulement livrait le premier aux tentations, mais qu'il encourageait encore à vivre avec des compaignons aussi dissolus que l'étaient alors le chevalier de Coigny et MM. de Fitz-James et de Gondal. Aussi, à dix-sept ans, le père de Louis-Philippe trouvait déjà tous les démons de la cour de son père, au Palais-Royal, trop prudes pour lui, jadis eux de même les traditions de la régence, il déclara la guerre à la vertu des femmes ; se fit une réputation d'esprit, de grâce, de poléssie et de manières ; mais eut la même qui le proclamait le plus amale des princes, l'accusaient de n'avoir pas de cœur. Au lieu de chercher à consolider ceux qui faisaient ainsi la part de ses qualités et de ses vices, il brava l'opinion publique et accepta toutes les plus odieuses propositions comme des vertes.

Il faut lui ajouter que le père de Louis-Philippe avait en aussi le malheur d'appartenir à la cour la plus corrompue de l'Europe. A la marquise de Pompadour avait succédé madame de Barry. Le vice marchait la tête levée sous une parolle favorable. Il n'y avait plus la vertu et la morale que le ridicule. Louis XV, en un mot, préparait ainsi lui-même la chute de la monarchie par sa dégradation.

Lorsque le père de Louis-Philippe vint d'Orléans, il eut en la Mme de Genlis l'éducation de ses quatre enfans. Les anecdotes qui se répètent encore aujourd'hui aux Tuileries et à Neuilly sur l'enfance du roi, sont toutes honorables pour son instituteur et pour lui. La sagesse de la duchesse, sa mère, ayant été relâchée par les vœux de la Saint-Barthelemy, le duc de Chartres, ses deux frères et sa sœur, voulurent célébrer sa convalescence par une fête commémorative. Autour de la source bienfaisante ils écrivirent une jolie priamonde, l'orentent de sieges commodes, jetèrent des ponts sur les torrens, et plantèrent d'arbustes en fleurs les Lous environnans ; puis, dans le site le plus pittoresque, fut dressé un autel en marbre blanc, sur lequel le jeune duc de Chartres, s'armant d'un cierge, avait lui-même écrit ces mots : *A la Reconnaissance*. Dans le vestibule de la Saint-Barthelemy, se voyait le vase d'or de l'encens, et devant des statues prisonnières à leur dettes. En l'apercevant sur le seuil de la mentange, Louis-Philippe s'écria : « Ce paysage est beau, mais tant qu'il y aura des prisonniers derrière ces antiques murailles, je ne le trouverai triste. » Et il proposa une souscription en faveur de ces infortunés captifs. La souscription réussit, et lorsque, quelque temps après, le jeune prince visita le château vide : « Oui, dit-il, c'est à présent que le paysage est magnifique, et que je puis l'admirer sans tristesse. »

On a prétendu que Mme de Genlis avait emprunté à l'Emile de Jean-Jacques le plan d'éducation adopté pour ses élèves ; mais quel'on n'ait pu être les opinions de Mme de Genlis et quelque opinion qu'on ait d'elle, soit que son intention avec le duc Egalité ait été pure et honorable, soit qu'on ne puisse la rappeler sans bêtise, si on ne trouve qu'elle fut une intrigante ou une femme à principes, son plan d'éducation n'était littéraire, moral et religieux, ses élèves étaient ses saints chargés de la justice sans ce rapport. Elle leur permit d'avoir soin de la santé du corps comme de celle de l'âme, à maîtriser l'us passions, à faire triompher leur raison et leurs principes de ses diverses tentations qui pouvaient les assaillir, à former leur caractère, à cultiver leur goût, à aimer tout ce qui était grand, noble, sage et bon ; à respecter enfin la morale et les principes religieux. Le roi des Français n'a jamais hésité à reconnaître ce qu'il doit aux bûens et à la persévérance d'une pareille institution ; il ne cessa jamais d'aller la visiter de son vivant ; de puis qu'elle n'est plus, il parle d'elle avec la même estime.

Le choix de madame de Genlis pour l'éducation de ses enfans ne saurait donc être reproché au père de Louis-Philippe. On cite encore en faveur de ce prince, qu'à la mort du vieux duc d'Orléans, il continua de lui-même une pension annuelle de 600 fr. à plusieurs hommes de lettres ; il augmenta même la liste de ces pensionnaires, en y ajoutant les noms de La Harpe, de Marmontel, de Passerat, de Gailhard, et de Bernardin de Saint-Pierre, qui venait de compléter les *Etudes de la Nature*. Ce dernier était alors très pauvre ; il dut être d'autant plus sensible à la faveur qu'il recevait, qu'elle lui fut apportée par le royaume duc de Chartres. L'air actuel, qui alla le voir, et lui prouva qu'il avait la ses ouvrages.

Louis-Philippe a toujours eu pour ses frères et sa sœur la plus tendre et la plus fidèle affection. Il ne lui reste plus que madame Adélaïde, et leur union à travers une malheureuse toutes les vicissitudes de la douleur, l'exil, l'indigence, la joie, le retour de la fortune, du bonheur et de la gloire, les ont également éprouvés. Ils ont toujours partagé les mêmes espérances et les mêmes déceptions, toujours ils se sont aidés et soutenus, ils se sont défendus contre les mêmes calomnies et opprobes. L'un sur l'autre dans les mêmes dangers. L'histoire glorifie l'un pour cet amitié illustre. On ne peut sans en être étonné Mme Adélaïde vanter ce frère qui, partie un peu trop humble homme pour être roi des Français. — Mon frère est le plus honnête homme de son royaume. — Mon frère est le modèle des époux, des pères, de ses fils, des frères, des princes et des rois. » Dans cette bouche, ces éloges n'eurent aucun air d'exagération. Louis-Philippe leur rend à sa sœur avec non moins d'attachement. Il ne décide aucune grande question, sans avoir consulté Mme Adélaïde ; mais ce qui fut surtout l'éloge de cette princesse, c'est qu'elle n'a jamais abusé, pour son intérêt privé ni pour ses propres serviteurs, de l'influence qu'elle exerçait sur le roi par la connaissance intime de son caractère, par sa morale remarquable, qui est si bien en état d'apprécier les excès des événemens présents, par son jugement sur son caractère et son indifférence pour le danger, toutes les fois qu'elle voit un devoir à remplir. Ceux qui lui demandent sa protection éprouvent souvent des refus ; mais quand sa parole est donnée, on peut compter sur elle, et l'on ne lui reste guère, sachant bien qu'elle préfère la justice à la bienveillance.

Cette amitié date de l'enfance ; quelque attaché qu'il fut à ses frères, au duc de Montpensier surtout, dont il parle plus souvent que du duc de Neapolais, Louis-Philippe, duc de Valois, et puis duc de Chartres, avait une préférence mar-

quée pour Mme Adélaïde, alors Mlle d'Orléans. On raconte du duc de Montpensier, qu'il était plus sérieux que son frère aîné, mais aussi qu'il était moins docile. Le dernier trait poudra l'affection fraternelle de Louis-Philippe : lorsqu'il apprit qu'un décret de la première révolution française venait d'abolir le droit d'aînesse, le duc de Chartres embrassa le duc de Montpensier, en s'écriant : « Je suis enchaîné, nous vous maintenons tous égaux, mon frère. »

Le premier excepteur de Louis-Philippe avait été le chevalier de Bernard, à qui on avait recommandé de rappeler souvent à son élève, que si un prince avait des mères gracieuses, se n'aurait courtois pour les dames (c'était *homme d'honneur*, il était parfait. Il fut remplacé par l'abbé Guyot et Mme de Genlis ; vint après M. duc de Bonnard, et enfin M. Lehmann. L'abbé Guyot était superficiel, mais il tenait aux principes religieux. Les études secondaires occupaient beaucoup M. Lehmann. Tout ce qui se passait entre Mme de Genlis et les jeunes princes était enregistré dans un journal qui fut continué jusqu'à l'établissement de leur éducation : ce journal est encore entre les mains du roi des Français.

On lit toujours les prières enfants, et les institutions qu'on leur donne ne les trouvent guère d'histoire. On dit que le jeune Louis-Philippe, lorsqu'il reçut sa première leçon d'histoire, se mit à bâiller, s'étendit sur le sofa et posa fièrement les pieds sur la table. Il fallut le punir comme un écolier mutin ; il fallut l'enfermer. Heureusement, comme son bon sens naturel était plus fort que la paresse, il finit par comprendre qu'un prince qui veut savoir est condamné à apprendre comme tout le monde, et il écrouta très attentivement toutes ses leçons. Ce fut bientôt lui qui en donna aux autres.

On avait de bonne heure placé près de lui un valet de chambre allemand, un laquais italien et un maître de langue anglaise, qui avaient ordres tous les trois de ne jamais parler au jeune prince que dans la langue de leur pays. Un jour le maître d'anglais s'oublia, et pour mieux expliquer une phrase, il la traduisit en français. Le duc de Chartres, qui ne savait pas l'anglais, se mit à rire, et dit : « C'est à moi de violer la règle ; je ne vous ai pas d'abord compris en anglais, c'est à moi ; mais si la patience d'apprendre, et si vous voulez, nous allons recommencer. » Le maître d'anglais profita de la remontrance, et oubliant qu'il savait les deux langues. C'est à cette application de son enfance que Louis-Philippe dut aujourd'hui non seulement de parler plusieurs langues facilement, mais encore de les écrire selon tous les principes de la grammaire ; voilà ce qui lui permit d'entretenir, soit en conversation, soit par correspondance, les ambassadeurs étrangers, sans avoir recours à des interprètes et à des secrétaires ; on ajoute qu'il s'est aussi passé maintes fois de son ministre des affaires étrangères et des autres membres de son cabinet, mais malgré la langue maxime : « Le roi régit et le gouverne pas, » il a généralement trouvé des ministres très reconnus dans ce genre ; ils sont les premiers à convenir que Sa Majesté connaît mieux qu'eux les langues étrangères, et qu'en maintes occasions, il a fort habilement évité des redoublis, et des guerres qu'aurait fait naître une dépêche mal traduite ou mal interprétée.

L'éducation politique du jeune duc de Chartres a été souvent reprochée à Mme de Genlis ; on a dit surtout qu'elle avait trop encouragé en lui cet amour de la liberté qui était alors la mode ou la manomane française. Les critiques de Mme de Genlis semblent oublier que les jeunes princes avaient un exemple qui devait faire plus d'impression qu'aucune prédication libérale. L'exemple d'un père qui s'était mis à la tête du parti de l'opposition antimonarchique ; l'institution, au contraire, a toujours prétendu qu'elle avait écarté la politique de son enseignement, et qu'elle cherchait plutôt à distraire ses élèves du bruit de cette révolution qui grondait déjà autour d'eux, pour ne les occuper que de leurs études. Les empêcheurs de s'entretenir de ce qui se passait, de ce qu'ils voyaient tous les jours, et de ce qui était impossible d'être de moins imprudent. Mme de Genlis ne leur cachait rien, mais elle cherchait à leur donner des idées justes sur toutes choses ; elle les engageait à rester des enfans de leur âge, à laisser aux hommes les passions des hommes, et à attendre que leur heure soit venue pour jouer un rôle dans l'histoire. Quant à la liberté, elle n'avait, dit-elle, jamais reconnu la liberté révolutionnaire et ne préconisait que celle de la loi.

La conduite, plus encore que les principes politiques de son père, devait faire naître dans l'esprit du duc de Chartres de grandes perplexités et de cruels combats. Il était jeune, ardent, dévoué à la révolution ; il avait été frappé par ce qu'il y avait de grand et d'extraordinaire dans les desseins et les mesures des divers gouvernemens qui s'étaient succédé. Cependant l'Assemblée nationale, soit sous le nom de Constituante, soit sous celui de Législative, n'était point l'objet de ses sympathies, et il avait la Convention en horreur. Ce fut avec un sentiment mal dissimulé de douleur et de honte qu'il vit son père faire cause commune avec les ultra-républicains, Marat et Robespierre. On a de lui plusieurs lettres, pleines de sens et de raison, dans lesquelles il le primumt contre les suites inévitables d'une pareille alliance. Ces lettres furent inutiles ; le duc d'Orléans sanctionna de son nom, de son influence et de son rang, il encouragea de sa fortune les crimes dont la révolution s'est souillée. Le duc de Chartres fut témoin de ces excès, qu'il détestait, mais qu'il ne pouvait empêcher. Le meurtre de la princesse de Lamballe lui demeura toujours devant les yeux. L'acte par lequel le duc d'Orléans renonçait à son titre, tout pour lui que pour ses enfans, et adoptait le nom devenu si tristement fameux de Philippe-Egalité, devait affliger et affliger, en effet, profondément le jeune duc, qui aimait à se retracer l'histoire de sa famille et de celle de son père. Lorsque de ses illustres aïeux il reportait ses regards sur son illustre père, qui avait été un prince du sang, s'abaissant au niveau de la plus vile populace, traînant dans la boue un nom jadis respecté, se faisant l'esclave de ceux qui tremblaient naguère devant lui, enfin, servant de marchepied à des régicides, à des traitres, à des assassins, dont il était entouré, et tout cela, pour sauver sa propre vie, une vie misérable, qu'après tant de sacrifices il perdit sur un échafaud.

En des événemens qui commencèrent à frapper vivement l'esprit du duc de Chartres, fut la prise de la Bastille. On a reproché à Mme de Genlis d'avoir conduit ses élèves sur le lieu de cette scène, et on l'a qualifiée pour cela de révolutionnaire et de terroriste. Mérita-t-elle ces épithètes ? Non, sans doute ; ceux qui les lui appliquent ne connaissent qu'imparfaitement l'histoire de la révolution, ou ils oublient que cette révolution se divise en deux phases bien distinctes et bien différentes l'une de l'autre. Ils perdent de vue que la Bastille était non point une prison instituée en vertu des lois et pour la défense de l'ordre public, mais une prison politique au service de l'arbitraire et du bon plaisir de la cour. Les malheureux qu'on y renfermait n'étaient pas bêtises par un jugement criminel, c'étaient souvent des hommes de science, de naissance, de fortune et de cœur, dont le crime consistait à avoir encouru la disgrâce du favori ou de la favorite du jour, et qu'une lettre de cachet privait de leur liberté. L'histoire de la Bastille se lie intimement à celle des pires époques de l'histoire de France et au souvenir des toms les plus odieux. Aussi, quoique était très avec avec de généreux ins-

tinets dut se réjouir de la destruction de cette sombre forteresse. Tous les hommes de bien, tous ceux qui jouaient de haut les choses, durent applaudir à cet acte d'indignation nationale; car les partisans éclairés du gouvernement monarchique réprouvaient également les violences de la démocratie et les rigueurs provoquantes du despotisme. Il n'est donc pas juste de reprocher à Mme de Genlis d'avoir manqué de prudence et de tact en conduisant ses élèves à la demolition de la Bastille.

On a maintes fois dit de Louis-Philippe qu'il eût été un excellent citoyen privé, un bon bourgeois, aimant la vie domestique, à donné au goût de la fâs-tive et de l'agriculture, dépensant sagement ses revenus en améliorations et réparations. Ce caractère, tracé par la malveillance, et où perce une intention d'ironie et de blâme, ne manque cependant pas d'une certaine exactitude. Il est très vrai, par exemple, que le roi-duc apprît de bonne heure à aimer les travaux mécaniques et les devoirs de la famille. Dans sa jeunesse, il avait un tour, et s'exerçait volontiers à d'autres métiers manuels. Il excellait dans ceux de tabletier et de vannier; il surpassait en adresse tous ses frères. On rapporte qu'avec l'aide du duc de Montpensier, il fabriqua un jour, pour une pauvre femme de Saint-Leu, une grande armoire et une table garnie de tiroirs, ouvrages qu'aurait avoués le menuisier le plus habile. Ses joujoux et ceux de ses frères étaient tous fabriqués de sa main; ce qui ne l'empêchait pas de se distinguer dans ses études; ce qui n'étouffait pas dans son jeune cœur l'instinct des sentimens affectueux. Ainsi, lorsqu'après la mort de son grand-père il reçut le titre de duc de Chartres, il s'écria : « Il y a là deux malheurs pour moi : la perte de mon grand-père et le rang où je monte ; je crains en m'élevant d'être moins heureux. »

Voici une petite anecdote qui se rapporte à cette même époque : Il était venu au château d'Eu, ce château que la famille d'Orléans possède en Normandie, et le roi Louis-Philippe va chaque an à passer une partie de la belle saison, et où, au moment où l'écrit, il reçoit en grand-notre jeune reine. La promenade qu'il fit le long de la côte le conduisit jusqu'à Saint-Valery; on y travaillait à la construction d'une barque qui n'avait pas encore été baptisée; le duc de Chartres fut prié d'en être le parrain.

« Très volontiers, répondit-il; si vous croyez que mon non puisse porter bonheur, je consens à le donner à cette barque; mais il me semble qu'il est encore trop obscur pour le donner à quoi que ce soit. »

La cérémonie du baptême eut lieu. Le curé de Saint-Valery bénit la barque; il répandit sur le pont du sel et du blé en signe de prospérité et d'abondance. Ce fut avec beaucoup de bonne grâce que le jeune duc remplit le rôle qu'il avait consenti à prendre dans cette fête.

Les circonstances dont se compose la vie de chacun de nous présentent toujours entre elles quelque rapport digne d'attention... Cela est surtout vrai quand il s'agit des princes.

Le duc de Chartres, peu de temps après avoir été mis en possession de son titre par la mort de son grand-père, visitait la célèbre prison du mont Saint-Michel. En y entrant, il fut désagréablement affecté par le bruit lugubre des cloches qui sonnaient en son honneur et en celui de ses frères. A mesure qu'il y pénétrait l'oreille, il se sentait gagner par une mélancolie qu'il ne pouvait vaincre. Il interrogea les moines chargés de la direction de l'établissement au sujet d'une certaine cage en fer dont on lui avait parlé, on lui dit que la cage en question n'était point en fer, mais en bois, et formée de blocs épaux qu'on avait assemblés de manière à laisser entre eux des interstices de deux à trois pouces de largeur. Il y avait quinze ans qu'on n'y avait permis aucun prisonnier, si ce n'est provisoirement. Ceux qui s'étaient rendus coupables d'un acte de violence étaient condamnés à y faire un séjour de vingt-quatre heures. Le jeune duc exprima sa surprise que y même pendant vingt-quatre heures, des hommes puissants eussent été confinés dans un endroit aussi étroit; à quoi le prieur répondit qu'il avait l'intention de détruire ce monument de barbarie, et que, du reste, peu de jours auparavant, le comte d'Artois, qui fut plus tard Charles X, en avait personnellement commandé la démolition.

« Dans ce cas, répliqua le duc de Chartres, rien n'empêche que nous n'y assistions tous; cela nous fera beaucoup de plaisir. »

La matinée du lendemain fut fixée pour cette œuvre expiatoire; ce fut le duc de Chartres qui, avec une forte au-dessus de son âge et une ardente toute-généreuse, porta le premier coup de hache à l'édifice maudite, un million de acclamations et des applaudissemens des prisonniers. Le Suisse qui montrait aux étrangers cette cage monumentale avait senti un air triste et de désappointement, car il perdait une curiosité historique, et avec elle les sommes fort honnêtes qu'elle lui rapportait. Le duc de Chartres, informé de cette circonstance, lui donna dix louis, et lui dit avec gaieté :

« Mon brave, à l'avenir, au lieu de monter aux étrangers la cage de fer, tu leur montreras la place où elle était; tu leur apprendras qu'elle n'existe plus, et tu leur diras que leur cause aura plus de plaisir et à toi plus de profit. »

Avant de quitter le mont Saint-Michel, le duc obtint pour plusieurs prisonniers un privilège qu'ils désiraient ardemment, celui de pouvoir descendre jusqu'au pied du château. Un de ces malheureux était resté depuis quinze mois plongé dans un cachot; quand il se vit hors de l'enceinte du mont Saint-Michel, qu'il contempla le gazon qui tapissait les marches par lesquelles il y monte, il témoigna un joyeux plaisir, et fut plus que jamais content de son sort.

Le duc de Chartres fut profondément ému, et lorsqu'il retourna à Paris, il obtint l'élargissement de deux prisonniers.

La jeune princesse sévère n'en se doutait pas alors qu'un jour elle monterait sur le trône de France.

Maintenant voici le contra-cte. Cette prison du mont Saint-Michel que le duc de Chartres avait tellement en horreur, a précisément servi de lieu de détention pour les condamnés politiques depuis qu'il est devenu roi des Français. Il est vrai que la cage dont on a parlé n'existe plus; il est vrai encore que plusieurs améliorations ont été effectuées dans le régime intérieur de la prison, et que les détenus y jouissent d'un peu plus de bien-être; mais tout cela n'empêche pas que, dans le cours des dix dernières années, un certain nombre d'entre eux ne soient morts par suite de l'humidité des cachots. Parmi eux ont été remis en liberté, quelques uns ont si cruellement souffert de leur séjour dans ce lieu de désolation, qu'ils ont été pour jamais démentis, et à l'heure qu'il est, beaucoup d'autres condamnés politiques y traînent une misérable existence. Quel contraste frappant! N'est il pas étrange que le mont Saint-Michel soit la pour témoignage de la généreuse pitié du jeune duc, et des rigueurs, peut-être nécessaires, du vieux roi?

On a souvent rappelé au souvenir de Mme Adélaïde la visite qu'elle avait faite avec son frère au mont Saint-Michel; maintes fois des prisonniers se sont adres-

sés à elle pour obtenir leur délivrance et la prier d'intervenir en leur faveur; Mme Adélaïde a toujours repoussé ces prières en alléguant, pour colorer son refus, que ceux qui, sous le sceptre paternel du roi Louis-Philippe, ont pu mériter le l'olvement de l'ordre de choses actuel, ne sont pas dignes de pitié. Et voilà comme nous considérons d'un autre oeil les offenses commises contre nous ou les nôtres, et celles qui s'attaquent à des étrangers ou à des indifférens. Voilà comment, en nous établissant juges dans notre propre cause, nous nous exposons à être injustes!

A cette époque d'anarchie et de crimes, le père du roi Louis-Philippe était un des principaux meneurs du club des Jacobins; il voulut encore que le duc de Chartres lui reçut membre de ce club fameux, et déclara ainsi hautement la guerre à tous les principes monarchiques. La réception du duc de Chartres fit du bruit, on offensa vivement la cour; mais son père s'en inquiéta peu. Dans l'aveuglement qui lui enchaînait la vérité des passions politiques, il obéissait à l'impulsion du moment actuel, et fermait les yeux sur les résultats que préparait l'impulsion. Le duc de Chartres, à l'insu de son père, s'était fait recevoir membre de la Société philanthropique. Celui-ci en fut très mécontent; il désirait que son fils fût un personnage politique et rien de plus. Dans son opinion, la philanthropie n'était pas à l'ordre du jour.

A dix-sept ans, l'éducation du duc de Chartres était terminée; il fallut songer à monter sa maison, M. Poyre, pour lequel il avait un attachement profond, M. Merys, un de ses secrétaires, M. d'Araval, M. d'Avary et le chevalier de Grave, avaient rempli tour à tour après de lui les fonctions de gouverneurs. La présentation du duc de Chartres au club des Jacobins est une preuve qu'on peut opposer victorieusement à ceux qui, au mépris de l'histoire et des faits les plus avérés, accusent Mme de Genlis, et non le duc d'Orléans, d'avoir inspiré au jeune prince des idées démocratiques et révolutionnaires. N'est-il pas constant que le club des Jacobins, à l'époque de cette présentation, était parvenu à l'apogée de sa puissance et de son inlamie? L'arrivée des condamnés qu'on envoyait Brest et Marseille, l'attaque du château des Tuileries, et plus tard, l'assassinat juridique de chacun des membres de la famille royale (nous disons assassinat juridique, car ce ne fut pas autre chose); tant d'autres assassinats que ne déguisa même point le mensonge d'un procès criminel, les actes de rébellion, de trahison et de rapine, les forfaits suscités par le jacobinisme, toutes les horreurs qui ont souillé cette époque, n'est-ce pas au club des jacobins qu'il faut les attribuer? Le père de Louis-Philippe avait-il exigé de son fils qu'il devint membre de ce club, s'il n'était approuvé par les actes qu'on y commettait, tous les principes qu'on y professait?

Bisons à l'honneur du jeune duc, que, plein de sympathie et de respect, d'un respect peut-être exagéré pour les hommes les plus remarquables de l'Assemblée nationale, il éprouvait un grand éloignement pour les chefs des jacobins, et qu'il assistait le plus rarement qu'il le pouvait à leurs assemblées.

Au contraire, il fréquentait assidûment la Société des Amis de la révolution. Mirabeau s'y faisait souvent entendre; le jeune duc lui-même y prenait de temps en temps la parole et déployait des talens qui excitaient l'admiration et la surprise. Toutefois, il s'employait plutôt pour plaider au point de vue philosophique la cause de l'humanité souffrante, que pour appuyer des mesures purement politiques et révolutionnaires.

Bien des gens ont refusé de croire aux projets ambitieux de Philippe-Egalité, parce que, lorsque la question de la régence fut débattue, il inséra dans les feuilles politiques une lettre par laquelle il déclarait ne vouloir pas être régent. Mais ce ne fut pas absolument rien. Philippe-Egalité avait essayé de s'échapper de Paris et de se mettre, lui et sa famille, sous la protection de l'armée de Montmédy. Il avait échoué dans cette tentative. Laour-Maubourg, Barnave et Péron l'avaient ramené à Paris. Tandis qu'une partie de la population était disposée en sa faveur, les hommes qui gouvernaient les affaires savaient fort bien qu'ils ne pouvaient pas se fier à lui. Dans ces jours de terreur, de soupçons et de divisions, seconder ceux qui le demandaient pour régent, avoir l'air de se prêter à leurs dessein, eût été courir au devant d'une arrestation et d'une condamnation à mort.

Non que ce prince démagogue ne désirât point le pouvoir; non qu'il n'eût pas conspiré contre la vie du roi et de la famille régnante; non que son parti eût abandonné l'espérance de le voir un jour à la tête d'une sorte de monarchie républicaine; non surtout qu'il ne fût pas ambitieux; mais il comprenait que le temps de tracer un grand coup n'était pas venu, et voilà pourquoi il publiâ dans les journaux la lettre en question; mais si les journaux insérèrent ce document, ils n'auraient pu ridiculiser les protestations qui y étaient énoncées, et le duc d'Orléans, pour l'avoir écrit, n'en parut que plus odieux et plus méprisable.

On a aussi essayé de soutenir que ce prince n'était pas un conspirateur. Vaine tentative! Idée absurde! Les faits sont là, et rien ne saurait prévaloir contre les

D'abord, et cela est hors de toute contestation, Philippe-Egalité avait un parti à ses gages. Ce parti faisait au roi une opposition constante et bien prononcée, le perdait dans la confiance de la nation, représentait sans cesse Marie-Antoinette comme conspirant contre le pays et la liberté, combattait les efforts des citoyens modérés qui cherchaient à opérer une réconciliation l'opposait aux mesures les plus violentes, agité l'esprit public, enfin défendait dans le sens le plus exagéré du mot, la liberté, la souveraineté du peuple, les droits de la nation. Ce parti travailla en tout temps, en toute occasion, et par tous les moyens, à étouffer et à diriger le mouvement révolutionnaire; Philippe-Egalité, qui le payait et lui donnait le mot d'ordre, couvrait donc de fait et d'intention, Marie-Antoinette, par des reproches qu'elle avait publiquement adressés à lui et à ses adhérens, avait augmenté son amosité et ajouté un grief nouveau à ceux qu'il avait déjà au fond du cœur. Il couronna sa vengeance en votant pour la mort de Louis XVI. Ce malheureux roi avait bien jugé son parent. Il connaissait la haine dont le duc était animé contre la famille royale. Il prédit qu'il serait son vote, et l'événement justifia sa prédiction; mais ce vote de Philippe-Egalité fut le précurseur de sa propre mort, et aujourd'hui il imprime à sa mémoire un stigmate ineffaçable d'approbre.

Comme je n'étais pas une histoire de la révolution française ou des intrigues

1. NOUVEAU MONTREUR. Ce passage pourra peut-être attirer ceux qui ont applaudi jusqu'ici à l'esprit de cet article; nous l'avons dû laisser pour prouver à la fois l'impartialité de l'auteur anglais et peut-être la nôtre. Il y a d'ailleurs ici, indépendamment des opinions, un appel de l'humanité à la grâce royale, et ces appels-là doivent être respectés, même de ceux qui ne peuvent pas toujours y répondre.

poliques de Philippe l'éclairé, je ne m'occupai pas de celle-ci, je me contentai d'être à Paris et de me distraire avec les Chartistes.

Dans une lettre à son père et à ses frères, il s'occupait de l'empire que Philippe avait voulu établir en France, et d'un autre côté il se préoccupait de l'avenir de son pays. Mais ce qui avait fait l'empire de Philippe l'éclairé, c'est qu'il avait eu l'heureuse idée de se servir de la langue de son peuple, et qu'il avait pu ainsi se faire comprendre par tout le monde. C'est ce qui avait fait de Philippe l'éclairé un grand homme, et qui avait fait de lui un grand homme de son temps. C'est ce qui avait fait de lui un grand homme de son temps, et qui avait fait de lui un grand homme de son temps.

Le 10 août, le duc de Chartres résida à la Cour. Le 11, il fut nommé lieutenant général de France, et le 12, il fut nommé lieutenant général de France. Le 13, il fut nommé lieutenant général de France, et le 14, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 15, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 16, il fut nommé lieutenant général de France. Le 17, il fut nommé lieutenant général de France, et le 18, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 19, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 20, il fut nommé lieutenant général de France. Le 21, il fut nommé lieutenant général de France, et le 22, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 23, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 24, il fut nommé lieutenant général de France. Le 25, il fut nommé lieutenant général de France, et le 26, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 27, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 28, il fut nommé lieutenant général de France. Le 29, il fut nommé lieutenant général de France, et le 30, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 31, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 1er septembre, il fut nommé lieutenant général de France. Le 2, il fut nommé lieutenant général de France, et le 3, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 4, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 5, il fut nommé lieutenant général de France. Le 6, il fut nommé lieutenant général de France, et le 7, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 8, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 9, il fut nommé lieutenant général de France. Le 10, il fut nommé lieutenant général de France, et le 11, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 12, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 13, il fut nommé lieutenant général de France. Le 14, il fut nommé lieutenant général de France, et le 15, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 16, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 17, il fut nommé lieutenant général de France. Le 18, il fut nommé lieutenant général de France, et le 19, il fut nommé lieutenant général de France.

de Chartres, et de la mettre en rapport avec la première partie de sa vie. On lui reprocha de ne s'être servi de tous les gouvernements, et d'avoir ainsi approuvé et soutenu chaque d'une manière particulière. La cause et les actes de l'Assemblée nationale. Ce prince n'avait eu qu'une seule ambition, c'était de faire régner la paix en France, et de faire régner la paix en France.

Le 20, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 21, il fut nommé lieutenant général de France. Le 22, il fut nommé lieutenant général de France, et le 23, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 24, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 25, il fut nommé lieutenant général de France. Le 26, il fut nommé lieutenant général de France, et le 27, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 28, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 29, il fut nommé lieutenant général de France. Le 30, il fut nommé lieutenant général de France, et le 1er octobre, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 2, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 3, il fut nommé lieutenant général de France. Le 4, il fut nommé lieutenant général de France, et le 5, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 6, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 7, il fut nommé lieutenant général de France. Le 8, il fut nommé lieutenant général de France, et le 9, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 10, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 11, il fut nommé lieutenant général de France. Le 12, il fut nommé lieutenant général de France, et le 13, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 14, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 15, il fut nommé lieutenant général de France. Le 16, il fut nommé lieutenant général de France, et le 17, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 18, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 19, il fut nommé lieutenant général de France. Le 20, il fut nommé lieutenant général de France, et le 21, il fut nommé lieutenant général de France.

Le 22, le duc de Chartres fut nommé lieutenant général de France, et le 23, il fut nommé lieutenant général de France. Le 24, il fut nommé lieutenant général de France, et le 25, il fut nommé lieutenant général de France.

un talent, un zèle, qui sont consignés dans le rapport officiel de Dumouriez. Voici à peu près les termes de ce rapport :

« Embarrassé par la difficulté du choix, je me bornerai à mentionner parmi ceux qui se sont le plus vaillamment conduits : M. Chartres et son aide-de-camp, M. Montpensier, dont la présence d'esprit au milieu d'une des plus furieuses canonnades qu'on ait entendues, est très remarquable à son âge. »

« Non seulement le due de Chartres payait l'hardiment de sa personne, mais encore il avait du goût pour la guerre, ou, du moins, pour le service actif. De nouvelles levées se rassemblaient à Douai ; on lui en offrit le commandement ; il refusa cette promotion, préférant les fatigues et les privations du camp au bien-être de la vie de garnison. »

« Le due de Chartres ayant obtenu du gouvernement la permission de rester en ligne, se joignant à l'armée de Dumouriez, qui se dirigeait vers la frontière afin d'entrer en campagne, le général avait divisé son armée en deux corps de vingt-quatre bataillons chacun. L'aile droite était confiée au due de Chartres. Ce fut à cette époque que se livra la bataille de Jenmapes. On sait avec quelle complaisance il parle de cette grande journée. Il a bien dû en être fier. »

« Depuis qu'il est monté sur le trône, on a publié une foule de sarcasmes, de diatribes, de quolibets, de caricatures, de chansons burlesques pour ridiculiser les noms de Jenmapes et de Valmy, et pour enlever à Louis-Philippe la juste part lui revient dans le gain de ces deux batailles ; mais ceux qui connaissent l'histoire des guerres de la république, ceux surtout qui peuvent se rappeler l'effet prodigieux que la nouvelle de ces victoires produisit en France, savent que ce furent des événements pleins d'importance et d'éclat, et qui eurent d'immenses résultats. »

« Les classes au lieu de la division du due de Chartres et le bataillon de Mons sauvèrent l'armée d'une défaite entière, et changèrent la face du combat, alors que la victoire des Autrichiens semblait assurée. Classés de ses positions, l'ennemi prit la fuite, laissant le champ de bataille couvert de ses morts et abandonnant son artillerie. A Audenard, à Tirlemont à Vauxroy, de nouveaux succès mirent le comble à la gloire que le due de Chartres venait d'acquiescer. Ce fut dans l'envie du due du triomphe qu'il quitta l'armée de Belgique qui avait pris ses quartiers d'hiver, et qu'il alla rendre visite à sa sœur. »

« Sa sœur, comme émigrée, était comprise dans les arrêts de proscription. Cette entrave fut pénible. Toutes les brillantes illusions du jeune général se dissipèrent devant la triste réalité. Il se retrouvait non plus le due de Chartres, mais le fils d'Édith. Son père était un nombre des suspects et inécessamment menacé de persécution. Sa famille s'était dispersée au vent de la révolution, et menait une existence précaire. Son pays était en proie à la tyrannie d'un gouvernement despotique et sanguinaire, enfin Rozot, d'adrogne forcé, demandait l'exil de Philippe-Egalité et de ses trois fils. »

« Le jeune due pressa vivement son père de prévenir le décret de proscription que l'on méditait contre lui et de se réfugier aux États-Unis. Mais le conseil arriva trop tard. Déjà le décret fatal était lancé et la fuite rendue impossible. »

« Le due de Chartres retourna à l'armée, et se signala de nouveau au siège de Maestricht, A Nerwinde, et fut un cheval tué sous lui. Si la délicate qu'éprouva Dumouriez dans cette journée ne fut pas plus désastreuse, c'est au jeune prince qu'on le doit. Il passa la nuit sur le champ de bataille, et rallia les troupes dispersées. »

« Nous touchons au moment critique pour Dumouriez et pour le due de Chartres. Leur route à tous les deux était venue. Après s'être battus si vaillamment pour la France, ils reçurent du Comité de salut publique l'ordre de se rendre à Paris. Lorsque cet ordre arriva, ils s'opposèrent à Saint-Amant-dés-Bains. Cet ordre n'était rien autre chose qu'un arrêt de mort. Ils le comprirent, et ils résolurent de chercher leur salut hors de France. On les poursuivit ; on tira sur eux plusieurs coups de fusil, mais vainement ; ils s'échappèrent, et gagnèrent, sûrs et saufs, le quartier-général autrichien à Mons. Là le due de Chartres, ayant été invité à prendre du service dans l'armée autrichienne, s'en défendit avec fermeté. »

« Je ne veux pas, dit-il, porter les armes contre ma patrie. »

« Il obtint des passeports, et peu de jours après il rejoignit sa sœur en Suisse. Quant à son père et à ses frères, ils avaient été arrêtés et jetés en prison. Sa mère fut détenue dans le château de Penthièvre, et châtiait qui avait appartenu à ses illustres aïeux. Le futur roi de France se trouvait sur la terre étrangère, sans asile, sans asile, et traînant, comme fils de Philippe-Egalité, un nom chargé de l'exécution publique. »

« Ainsi se termina la carrière militaire du due de Chartres. Il avait été soldat ; il ne fut plus dans la suite que voyageur et professeur. »

« On a accusé Mme de Genlis et Dumouriez d'avoir été cause de la condamnation et de la mort du due d'Orléans. Voici ser qui se fonde cette accusation. »

« Mme de Genlis avait inspiré au due de Chartres l'honneur de la Convention ; elle avait imbu son esprit d'idées extrêmes de l'esprit de l'époque, et le jeune due, en exprimant librement ses opinions dans le monde, et en écrivant à son père des lettres qui furent plus tard saisies, l'avait rendu suspect au peuple et à la Convention, et aurait fourni aux démagogues un prétexte pour l'envoyer à l'échafaud. »

« De son côté, Dumouriez, en engageant par son exemple le due de Chartres à quitter son poste de général et à l'entreprendre dans sa défection, aurait exaspéré tous les partis contre le due d'Orléans. »

« Ce sont là des faits qu'on ne peut nier. Mais pourquoi Dumouriez et Mme de Genlis constituèrent-ils leurs convictions et à leurs principes ? L'un était constitutionnel, l'autre monarchique ; pourquoi se seraient-ils conduits l'un et l'autre en ennemis nés ? Dumouriez s'aperçut qu'il ne se battait plus pour une nation, mais bien pour une faction, et une faction ennemie du salut du pays. Peut-on lui reprocher de n'avoir plus voulu la servir ? Il en est de même pour Mme de Genlis. Elle n'avait rien de commun avec des républicains ; ses élèves avaient appris d'elle à aimer la liberté, mais, plus que la liberté, à aimer la justice. »

« La défection de Dumouriez, l'honneur que le jeune due de Chartres professait hautement pour la Convention, la fuite du général Valence, la détermination de Mme de Genlis et de Mme d'Orléans de chercher un asile en Suisse, tout contribuait à précipiter l'arrestation et la condamnation de Philippe-Egalité. Mais dans tout ceci, que peut-on reprocher à Louis-Philippe ? Parce que son père persistait à être le due de Chartres et de Robespierre, l'illustre due qui lui restait en France pour attendre que son trône fut venu de figurer sur l'échafaud ? Il avait employé son à désemparer pour demander le due à s'expatrier ; celui-ci n'avait pas voulu, et plus tard, il ne l'avait pu. Louis-Philippe l'avait supplié de cesser toute relation avec les républicains ; mais le due s'était engagé trop avant pour être libre de se retirer. Qu'est-ce qu'il y avait donc à faire ? Tant que le gouvernement s'était montré

national, et alors que l'indépendance et l'intégrité du pays étaient menacées, Louis-Philippe s'était battu pour la France. Par son zèle, par son habileté, il avait mérité les éloges de ses chefs. Ce gouvernement ayant changé de principes et étant devenu un régime de sang et de terreur, Louis-Philippe devait-il l'appuyer ? Certes, il est à regretter que les lettres écrites par lui à son père aient été saisies et produites comme pièces de conviction ; mais quoi ! il s'acquittait des devoirs d'un fils en insistant auprès de son père pour qu'il rompit avec la sanguinaire Convention. »

« Le due de Chartres suivit donc sa sœur et la rejoignit à Schaffhouse. Ses collègues de vivre ensemble à Zurich dans la paix et la solitude. Mais bientôt on découvrit que'ils étaient. Le nom d'Orléans était devenu un nom funeste ; les émigrés les détestaient encore plus que les républicains, et souvent ils insultèrent dans les rues ceux qui le portaient. Tous les malheurs fondèrent sur eux. Leur père, Philippe-Egalité, venait d'être jeté en prison ; aucune voie ne s'élevait pour prendre sa défense ; personne ne le plaignait, personne ne s'appuyait sur lui et sur ses enfants. Louis-Philippe et sa sœur quittèrent Schaffhouse et se réfugièrent à Zag, espérant qu'on ne les y découvrirait pas. Un mois ne s'était pas écoulé qu'ils furent reconnus par des émigrés qui les dénoncèrent aux magistrats, et ceux-ci, redoutant la colère du terrible gouvernement de France, enajugèrent aux fugitifs de sortir au plus vite du canton. »

« Alors le frère et la sœur se consultèrent, et après avoir formé et abandonné mille projets plus ou moins praticables, ils virent qu'il fallait se séparer. Mademoiselle d'Orléans fut admise au convent de Saint-Claire, à Breugnotin. Quant au due de Chartres, il entreprit de voyager à pied à travers la Suisse. Madame de Genlis a dit de lui à ce sujet :

« Combien de fois, dans mes malheurs, me suis-je applaudie de l'éducation que j'avais donnée au due de Chartres ! Je lui avais fait élever des notions les principales langues de l'Europe ; je l'avais habitué à être lui-même son propre domestique, à mépriser tout luxe, toute recherche éternelle, à dîner sur une planche simplement recouverte d'un matelas de paille, à braver le froid, le froid, la pluie, la fatigue. Je l'avais enduré aux exercices violents ; il s'était formé dans plusieurs branches de connaissances, et je lui avais inspiré le goût des voyages. Tout ce qu'il devait au hasard de la naissance, il l'avait perdu ; il ne lui restait plus que ce qu'il tenait de la nature et de moi. »

« Louis-Philippe, après avoir traversé les cantons de la Suisse, prit le nom de Chabaud ; et, au mois d'octobre 1793, il entra au collège de Reichenau, en qualité de professeur de mathématiques ; il n'avait alors que vingt ans. Il s'astreignit au régime du collège, et se résigna à sa position. Ses confrères ayant pénétré le mystère de sa naissance et de son nom, le traitaient avec arrogance ; non seulement ils ne le plaignaient pas, mais encore ils n'avaient pas l'air de s'étonner d'un tel exemple des vicissitudes humaines. »

« Le jeune professeur se levait donc chaque matin à quatre heures pour enseigner la géométrie ; pendant quinze mois, il ne faisait pas une seule fois à ses devoirs ; il s'en acquittait avec une ponctualité et un soin exemplaires. »

« Bientôt après son entrée au collège, il reçut la nouvelle de la mort de son père ; il en fut doublement affecté. Des lors, par droit de descendance, il était due d'Orléans ; mais où était son palais ? où était sa mère ? où étaient ses frères et sa sœur, son frère Montpensier, sa sœur Adélaïde qu'il aimait tant ? Ce nom même qui lui appartenait, il n'osait pas l'écrire, et il continuait de signer Chabaud. »

« Au bout de quinze mois, il était auprès de M. de Montesquieu, sous le nom de Corby, et avait le titre d'aide-de-camp. Mais comme sa sœur résidait chez sa tante, la princesse de Conti ; que le due de Modène, leur oncle, leur avait envoyé quelque argent, et que Mme de Genlis s'était retirée à Hanbourg, Louis-Philippe résolut de l'y rejoindre et d'explorer la péninsule scandinave. »

DEUXIÈME PARTIE.

LE DUC D'ORLÉANS.

« Dans la vie errante de ce prince, que la Providence a voulu conduire au trône par de si longs détours, par de si pénibles épreuves, il y a tant un poème, tout une odyssee, dont le héros n'est pas non plus sans quelques points de ressemblance avec le sage roi d'Ithaque. »

« Tous ceux qui ont vu Louis-Philippe devenu due d'Orléans, mais à qui la prudence imposait de dissimuler et ses titres et son nom, nous l'avons fait un moment de quitter le collège de Reichenau. Telle avait été sa bonne conduite, que les habitants du canton ayant un député à envoyer à l'assemblée de Gôre, songèrent à se faire représenter par ce jeune professeur de mathématiques, qui cumulait aussi l'enseignement de la géographie, du français et de l'anglais. En lui proposant ce rôle politique on ignorait qu'il était celui qu'on croyait honorer. Quant à lui, il a toujours dit avoir abandonné avec regret le sol d'Helvétie. Il lui en coûtait de s'éloigner des frontières de la France ; mais c'est aussi avec reconnaissance, avec affection qu'il parle des jours qu'il a passés comme professeur à Reichenau. »

« Il partit, le bâton du pèlerin à la main et le havresac sur l'épaule, et s'il eût suivi d'un domestique, du fidèle Bandin, le maître et le serviteur auraient à peu près le même équipage. On sait que tout on se présente une route, il n'avait se pour le voyageur, mais il n'y apprenait aucun point où il pût dire : « J'aurai la une maison, une patrie ; me sera-t-il permis de m'arrêter et de me reposer si l'on suppose seulement qui je suis ? » Les princes aiment quelquefois à jouer avec l'incognito ; hélas ! celui du due d'Orléans était une affaire sérieuse. »

« En arrivant à Hanbourg, il était à peu près sans argent, et il aurait pu se trouver plus de crédit comme professeur de mathématiques que comme prince. Il songea à se rendre en Amérique ; mais il eût fallu payer son passage ; ce fut une des raisons qui le décidèrent à continuer sa route vers le nord de l'Europe, où, au besoin, il pouvait encore voyager comme il avait fait depuis la Suisse, en philosophie péripatéticien. Il eût donc à se féliciter, et ce n'était pas la première fois, des leçons de Mme de Genlis, de ces leçons sévères dont la morale était qu'un prince, comme un autre, doit savoir se suffire à lui-même. Les princes descendants de Louis XIV avaient peut-être subi quelques-uns de cette provision de leur gouvernement, le due d'Orléans la bonté de lui avoir appris à coucher sur une paille sans que quelques grands seigneurs du dix-huitième siècle aient mis à la mode, ne pensant pas que leurs enfants en recevraient une plus dure encore de la révolution. »

« Louis-Philippe fut joint à Hanbourg par le comte de Montjoie, et s'étant procuré, avec ses passeports, une petite lettre de crédit sur Copnhague, il résolut de se rendre aussi rapidement et aussi économiquement que possible à la péninsule scandinave. Je tiens de M. de Bonstetten, gentilhomme suisse, connu dans les

sous un gouvernement qui pouvait braver impunément les ordres d'extradition des rois absolus ou des tyrans républicains d'Europe. Singulière destinée, qui voulait que leur titre de princes, ce dernier héritage de leur famille, ne cessât d'être un titre de proscription que sur le territoire d'une république qui ne reconnaissait aucune distinction nobiliaire.

Ce fut en février 1797 que les trois fils de Philippe-Égalité purent s'embrasser et se demander quelles étaient leurs ressources. Ils sourirent de se voir si pauvres ; mais ils se dirent qu'ils avaient peu de besoins et qu'ils pouvaient encore être heureux, sinon riches. Le duc d'Orléans était curieux de voyager en Amérique comme il l'avait fait en Europe ; il décida ses frères à l'accompagner dans la plupart de ses excursions. Ils visitèrent Baltimore, les chutes du Potomac, Alexandria et le mont Vernon, où Washington les reçut avec sa bonté paternelle et une noble hospitalité. Ils admirèrent en lui la simplicité et la bonhomie des héros de l'antiquité ; ils comprirent qu'il pouvait y avoir une grandeur au dessus de celle de Plutarque ; ils virent que l'on n'aurait pu l'être, et qu'il avait préféré la gloire paisible de Cicéromas, non pas seulement à une couronne, mais même à une dictature. Jamais Louis-Philippe n'eut en regret de son libéralisme de 89, mais il se sentit plus que jamais justifié d'avoir cru de bonne foi aux grandes choses de la liberté en se voyant l'hôte bien-aimé d'un homme tel que Washington.

L'ex-président américain remit aux jeunes princes des lettres de recommandation qui leur furent très utiles, et un matin, ayant, avec l'aide du fidèle Baudoïn, attaché derrière leurs selles les porte-manteaux qui contenaient leur argent et leur toilette de voyage, ils prirent congé du général et se mirent en chemin pour aller étudier les divers états de l'Union. « Nous devons connaître à fond ce pays, dit le duc d'Orléans à ses frères ; ce sera quelque jour un allié puissant de notre chère France ! car nous sommes jeunes, et croyez-moi, nous reverrons cette France elle-même réconciliée avec tous ses proscrits, comme elle est déjà délivrée de ses fétichats. »

Les princes allèrent successivement visiter Winchester, Stanton, Abingon, Knoxville, Nashville, Louisville, Lexington, Maysville, Lancaster, Zanesville, Wheeling, etc. ; ils firent quelque séjour à Pittsburg, où la suite du comte de Beaujolais fut gravement altérée. C'était la fatale influence de trois longues années d'émotions pénibles, de mauvais traitements et de captivité dans le triste donjon de Marseille, qui commençait à agir sur une constitution naturellement plus délicate que celle de ses frères. Le duc d'Orléans s' alarma pour son cher Beaujolais ; hélas ! il avait acquis dans l'étude de la médecine et la fréquentation des hôpitaux une science qui l'éclairait sur les dangers dont était menacée cette santé si chère. Il n'en soigna le malade qu'avec un dévouement plus affectueux, et quand le comte de Beaujolais fut rétabli, le duc d'Orléans ne tarda pas à être obligé de s'aller lui-même. Ce fut à Bardstow, et sa magnificence royale n'a pas oublié cette ville, qui a tenu de lui depuis qu'il est sur le trône, un présent comme celui d'Hercule arctif. Louis-Philippe a toujours accueilli avec une affabilité particulière, non pas seulement tous les Américains qu'il a connus dans son voyage aux États-Unis, mais encore tous les citoyens de l'Union qui venaient en France, désirent lui être présentés. Les noms de Law, de Bingham, de Willing, de Dallas, de Gallatin, de Powell, etc., sont souvent cités par lui, il rappelle aussi volontiers ses rapports avec le général Neville et avec le juge Breckenburgh, qui, tout magistrat républicain qu'il était, jugeait sévèrement la démocratie. Le duc, qui recherchait les entretiens sérieux, discutait avec lui cette thèse : Lequel vaut le mieux de vivre sous de mauvaises lois, pourvu qu'elles soient écrites, ou mieux et scrupuleusement exécutées, ou dans une société elle-même libre et dominée par une police qui écoute chaque jour un nouveau caprice d'indépendance pour changer ses tribunaux et sa législation ? « Prince, lui dit le juge, je crois que Newton ne valait pas mieux que Rousseau, Caligula que Marat ; mais je crois aussi que l'obéissance et la soumission pouvaient au moins soustraire le peuple aux accès des empereurs, tandis que cette même obéissance et cette même soumission ne feraient que livrer un plus grand nombre de victimes aux vengeances des tyrans populaires. La démocratie sans lois fixes est le plus horrible des despotismes. »

Le duc d'Orléans ne se contenta pas d'étudier la civilisation américaine, de s'entretenir avec les frères d'armes de Washington et avec les législateurs qui avaient aidé Franklin de leurs lumières ; il voulait voir de près la vie sauvage. Sur les bords du lac Erie, à Buffalo, il se trouva tout à coup, avec ses frères, au milieu d'une tribu d'Indiens Senecas. Ces Indiens n'étaient pas d'abord animés d'intentions très bienveillantes, mais le duc d'Orléans, par son sang-froid, son courage et la dignité de ses manières, se fit respecter de ces hommes, qui ont peut-être dans l'état de nature une perception plus vive que nous de tout ce qui est noble et naturel. Au bout de quelques jours les princes quittaient les wigwams des Senecas ; mais à peine les avaient-ils perdus de vue que le comte de Beaujolais s'aperçut qu'il n'eût pu s'en séparer d'un chien auquel il était très attaché. « Je suis convaincu, dit-il, qu'il m'a servi d'un de nos hôtes et qu'il m'a été volé. — Eh bien ! repit le duc d'Orléans, s'il est volé le chien, il faut qu'il le rende. — Y pensez-vous, mon frère ? reprit le comte de Beaujolais, nous sommes quatre contre toute une tribu sauvage. — Ils ont pour eux la force et le nombre ; mais nous avons pour nous la justice et le droit, » poursuivit le duc d'Orléans. Et rebrousant chemin, il alla seul parler au chef des sauvages ; son attitude et l'expression de ses regards autant que son discours obtinrent la restitution du chien. « Hélas ! dit le comte de Beaujolais en soupirant, je connais un pays où, malgré le code d'arrêt de l'humanité, l'épave de mon frère n'obtiendrait pas si facilement gain de cause en plaçant son respect de la propriété. » Les Américains sont très d'entendre Louis-Philippe décrire ses impressions et celles de ses frères en présence de la fameuse cascade de Niagara. Les trois princes franchirent de ce côté la frontière canadienne, et allèrent passer quelques heures dans le village original des Indiens Chippewas. L'esprit juste du roi des Français ne s'amusa pas volontiers à jouer avec les paradoxes. C'est donc de bonne foi qu'à propos de la vie simple des Chippewas, Louis-Philippe déclara un jour à sa famille, sous les lambris dorés des Tuileries, où l'écho était encore ému des airs joyeux du bal de la veille, que l'homme peut être heureux et vertueux partout ; que dans la vie sauvage comme dans la haute civilisation, il peut se rendre utile à ses semblables et s'endormir pour se réveiller dans le monde où dans l'autre avec la conscience tranquille de l'homme qui a fait son devoir.

De Buffalo à Cananagna, Louis-Philippe rencontra un simple marchand qui, malgré le caractère de sa fortune, ne se doutait pas alors qu'une autre ambition le jetterait dans la carrière politique, qu'elle le conduirait au pouvoir et aux honneurs, enfin qu'il reviendrait en Amérique même décoré du titre de lord et avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire pour terminer les différends de l'Angleterre et des États-Unis. C'était M. Alexandre Baring, devenu lord Ashborton, après avoir été ministre et qui a été chargé en 1841, par le gouvernement anglais, de fixer

la ligne de la frontière américaine du côté du Canada. M. Baring demanda aux aventureux voyageurs s'ils avaient prévu tout ce qu'ils allaient braver de fatigues, de privations et même de dangers ; il leur fit un récit peu encourageant de ses propres courses à travers les contrées qu'il venait de parcourir dans un but tout commercial. Ils parurent très peu intimidés : étaient-ils donc comme lui des marchands que la spéculation arrachait au bien-être du foyer domestique ? non ; de simples jeunes gens qui n'avaient d'autre but que celui de voir et d'apprendre ; — mais s'ils n'avaient rien à gagner, ils n'avaient donc rien à perdre ? Hélas ! non ; ils étaient princes de sang royal, mais n'avaient plus de patrimoine ni de patrie. Le duc d'Orléans et ses frères remercièrent M. Baring de ses renseignements, et remontant le lac Seneca, ils se rendirent à la pointe Tioga, en faisant à pied vingt-cinq milles, avec le sac sur le dos. De Tioga, ils revinrent à Philadelphie par Wilkesbore.

Après avoir fait une visite au général Washington, ils achevèrent l'exploration de quelques autres états de l'Union américaine, vécurent plusieurs jours avec les Indiens Cherokeeés, et revinrent définitivement à Philadelphie, où ils se trouvaient, depuis juin 1797, lorsqu'à la fin de juillet, éclata la fièvre jaune. Témoins de la panique qui régnait dans la ville à l'apparition du fléau, voyant fuir toutes les familles aisées, ils auraient imité cet exemple, mais ils attendaient d'Europe les moyens de pouvoir se transporter ailleurs. La bourse comme état à peu près vide. Avoir recours à des bourses étrangères régnait au duc d'Orléans ; quand il se voyait près de manquer d'argent, il avait recouru à l'économie la plus stricte.

En cette crise, qui n'était pas pour lui la première, il fit briller cet esprit d'ordre si rare parmi les princes, et administra si bien ses dernières ressources, que, d'après un commencement d'octobre, la duchesse douairière fit passer à ses fils la somme d'argent qu'ils avaient vue s'échapper si légèrement, mais honorablement, et sans avoir une seule dette. La fragilité ne contribua pas peu sans doute à les préserver de l'épidémie ; elle régnait depuis trois mois sans les avoir atteints, lorsqu'ils se rendirent à Boston, métropole de la Nouvelle-Angleterre, et puis à New-York.

Ce fut à New-York qu'ils comparèrent les événements du 18 fructidor, et la loi qui expulsait de France tous les membres de la famille de Bourbon. Cette loi frappait la duchesse douairière, qui fut forcée de s'expatrier en Espagne. Ses fils résolurent immédiatement d'aller l'y joindre ; mais ce n'était pas une entreprise très facile. L'Angleterre et l'Espagne étaient en guerre ; les communications entre les États-Unis et la Péninsule étaient en interrompues ou dangereuses ; les princes allèrent à la Havane en passant par la Nouvelle-Orléans.

Ils traversaient le golfe du Mexique, lorsqu'ils aperçurent une frégate anglaise qui faisait voile sous le pavillon républicain de France. Ce pavillon tricolore, qui n'avait pas encore été adopté, et sous lequel la maison d'Orléans a rallié ses soldats de l'empire et le parti constitutionnel, était alors une sinistre apparition ; mais au mât d'une frégate anglaise, il annonçait d'ailleurs des intentions hostiles. La frégate envoya quelques boulets de canon au bâtiment sur lequel étaient les trois princes, et un lieutenant de marine vint leur annoncer qu'ils étaient prisonniers. Le pauvre duc de Montpensier reçut fort tristement ces paroles : « Qui suis, disait-il, ou l'on va nous conduire ? » Le duc d'Orléans n'était pas si prompt à se désespérer ; il avait beaucoup plus de confiance en sa fortune et même en son nom, ce nom tant de fois proscrit. Il s'avança vers le lieutenant : « Monsieur, lui dit-il, avez la bonté d'informer votre capitaine que je suis le duc d'Orléans, et que mes deux compagnons sont mes frères, le duc de Montpensier et le duc de Beaujolais ; nous nous rendons à la Havane. » Le capitaine de la frégate, le capitaine Cochran, les reçut avec courtoisie, et les envoya à l'île de Cuba, où ils débarquèrent le 30 mars 1798.

Mais dans cette colonie espagnole, la persécution les attendait. Le duc d'Orléans et ses frères s'étudièrent en vain à y vivre aussi retirés que possible ; en vain supprimèrent-ils toute manifestation d'opinion politique, non seulement dans les lieux publics, mais partout où ils auraient pu se croire libres d'exprimer leur pensée. Un ordre daté d'Aranjuez, le 21 mai 1799, vint enjoindre au capitaine général de Cuba de ne plus permettre aux trois exilés de demeurer dans la colonie, et de les envoyer immédiatement à la Nouvelle-Orléans... Ils partirent donc, et relâchèrent aux îles Bahama puis à Halifax, où se trouvait un prince d'Angleterre, qui leur tint un peu main amie. Ce prince était le duc de Kent, fils de George III. Cette hospitalité qu'il reçut du duc de Kent, le duc d'Orléans a pu la rendre à sa fille. Trois frères séparément allèrent du trône le père de S. M. Victoria. Pour y monter, il fallait au duc d'Orléans qu'une révolution le prit par la main, et cette révolution semblable à celle qui avait donné la couronne à la maison de Brunswick, quarante-cinq ans se sont écoulées ; la fille du duc de Kent était hier chez le duc d'Orléans, elle reine, lui roi ; elle a pu, dans la rade du Tréport, lui montrer toute une flotte, le *Saint-Vincent*, le *Caledonia*, le *Camperdown*, le *Fornidable*, le *Warspit*, le *Grecian*, le *Cyclop*, le *Tartarus*, le *Protheus*, et lui dire : « Ces murailles de bois de la vieille Angleterre old England wooden walls ne se rapprochent des rivages de la France que pour échanger avec les canons français des saluts de paix et d'alliance. La reine d'Angleterre et la fille du duc de Kent sont également heureuses de voir le roi des Français et l'ancien ami de son père. »

La cordialité du duc de Kent encouragea le duc d'Orléans à solliciter l'autorisation de passer en Angleterre ; le prince anglais écrivit à George III et au ministre britannique ; le duc de Kent et le duc d'Orléans lui fut accordée. Les trois princes s'embarquèrent à New-York et arrivèrent à Plymouth le 15 février 1800. Le jeune duc de Kent, fils de Philippe-Égalité, fit sensation à Londres, non seulement dans le monde diplomatique et la haute société anglaise, mais encore parmi ceux des princes de la branche aînée des Bourbons qui, eux aussi, après toutes les vicissitudes d'une vie errante et de vaines tentatives de contre-révolution, acceptaient la dynastie de Brunswick l'hospitalité que leur offrit Louis XIV avait accordée autrefois aux Stuarts. Il existait chez les frères de Louis XVI un sentiment de répulsion bien naturel contre le fils de ce duc d'Orléans qui avait si lâchement poussé le roi-martyr sur l'échafaud. Personnellement, le fils du prince régent excitait aussi de vives préventions ; on se rappelait son enthousiasme de jeune homme pour la révolution, son affiliation au club des jacobins, ses campagnes avec Dumouriez, et enfin la constance de ses opinions constitutionnelles, qui le désignaient comme un prétendant à toutes les opinions modernes dont son caractère était une sorte de personnification. Louis XVIII se trouvait encore à Mittau ; mais le comte d'Artois était à Londres, et c'était surtout autour du comte d'Artois que se groupaient ces émigrés exilés, dont quelques uns avaient poursuivi de leurs insultes le duc d'Orléans. Cette cour des légitimes regrets et des folles espérances, égale d'iniquité et de haine. Que venait faire en Angleterre le fils de Philippe-Égalité ? Conspirer sans doute, doublement renégat, contre sa famille et contre la république ; se placer sous le patronage de

Napoléon était déchu et Louis XVIII appelé au trône par les Français ! Une restauration pour le duc d'Orléans personnellement eût été un événement qui ne lui reniait tout juste qu'un titre d'Altesse Sérénissime, car il n'était pas même Altesse Royale à cette époque. Une restauration ? C'est mot, ce jour-là, lui rappela-t-il tous les précédents de l'histoire des Stuart ? Dans Louis XVIII vit-il Charles II dans le comte d'Artois, Jacques II ? et lui-même compara-t-il sa position à celle du prince d'Orange ? C'est le sort de sa pensée. Mais certes, dans ces premiers moments, un sentiment domina en lui tous les autres, l'amour du sol natal réveillé par la certitude de revoir enfin la France. Il n'attend pas à partir seul, et ne revient que plus tard à dire sa famille le 18 mai 1817, il entrera à Paris... Il eut sa part de acclamations ; au milieu de ses moniteurs blancs agités à toutes les fenêtres, au milieu d'un essaim de tous les jours, de ces cris de : Vive le roi, de cet enthousiasme, par lequel on se montrait Louis le Désiré, il crut, lui aussi, qu'il y avait dans la légitimité un principe de vie nouvelle qui éclaire sa place ; en cet état que Napoléon n'avait pu passer avec tout son entourage de gloire que pour balayer les souvenirs révolutionnaires ; les Tuileries étaient debout et renouées à neuf ; le Louvre s'était même enrichi des chefs-l'œuvre de la statuaire antique et des plus belles toiles de la peinture italienne ; le Palais-Royal (ce palais marchand, l'arcade et peut-être aussi emblème de la monarchie bourgeoise de juillet) attendait aussi ses maîtres. Le duc d'Orléans n'approuva pas, mais excusa le roi de dater de l'an dix-neuvième de son règne, et Louis XVIII lui fit sa part de ce retour au passé, en lui disant avec bonne grâce : « Mon cousin, vous étiez lieutenant-général il y a vingt-trois ans ; je vous rends votre grade avec vingt-cinq ans de service. »

Lorsque le duc d'Orléans alla chercher la duchesse à Palerme, au mois de juillet, tout allait encore au mieux pour la monarchie restaurée ; il ne pouvait pas deviner qu'il n'avait pas seulement des ombres de Talleyrand. On dit que Louis XVIII avait en ce grand politique, tout l'estimer, reconnaissant de loin les orages au moindre point noir qui faisait tache dans le plus beau ciel. M. de Talleyrand, pressentait déjà que la restauration était menacée de quel que danger... Il ne se rendit pas encore bien raison de son inquiétude instinctive ; et comme il l'a avoué depuis, voyant la nation prendre la Charte au sérieux, et s'imagina que le duc d'Orléans était le seul prince vraiment libéral autour du trône, il était le seul aussi qui pouvait fonder le régime constitutionnel, mais au détriment de la branche aînée. « Votre Majesté pense-t-elle, dit-il incidemment à Louis XVIII, que S. A. S. le duc d'Orléans revienne bientôt de Palerme ? » Sans doute, répondit le roi ; son affesse sera de retour avant un mois. — Votre Majesté pense-t-elle que l'air de la France soit aussi bon qu'il l'est ?

— Votre Majesté pense-t-elle que l'air de la France soit aussi bon qu'il l'est ?

— Votre Majesté pense-t-elle que l'air de la France soit aussi bon qu'il l'est ?

— Votre Majesté pense-t-elle que l'air de la France soit aussi bon qu'il l'est ?

— Votre Majesté pense-t-elle que l'air de la France soit aussi bon qu'il l'est ?

— Votre Majesté pense-t-elle que l'air de la France soit aussi bon qu'il l'est ?

Le mariage du duc de Berry créait de nouveaux liens de parenté entre la branche aînée et la branche cadette. Le duc et la duchesse d'Orléans accueillirent

leur nièce de Naples avec une cordiale affection. Quand un horrible assassinat parut devoir rendre à leurs enfants les chances que cette union leur avait enlevées, mais qui leur furent, pent mois après, enlevées de nouveau par la naissance du duc de Bordeaux, on publia dans les journaux d'Angleterre une prétendue lettre du duc d'Orléans, tendant à faire croire qu'il y avait eu une fraude et une substitution d'enfant, semblable à celle dans les partisans de Guillaume III accusèrent autrui Jacques II. Avons-nous besoin de dire que cette lettre était apocryphe ? Henri V est aussi légitime, aux yeux de son oncle Louis-Philippe, que Jacques II l'était aux yeux de son oncle Guillaume. Loin d'écouter un ambitieux dépit, le duc d'Orléans se montra plus fréquemment aux Tuileries, après la naissance de l'enfant du miracle. Il est vrai que chez lui il n'en continua pas moins à recevoir avec courtoisie les hommes considérables de l'opposition, le Bonfamin Constant, les Roy, les Séguier, les Casimir Périer ; mais jamais aucun d'eux n'entendit sortir un mot amer de sa bouche ; il est vrai encore qu'il envoya ses amis au collège, ce qui fut interprété à la cour comme une affectation de popularité révolutionnaire ; mais s'eût-il si peu son intention d'aspirer à descendre (si j'appique bien les mots si connus de Racine), qu'il sollicitait le titre d'Altesse royale, titre obstinément refusé à son cousin par Louis XVIII, et que Charles X lui accorda.

L'avènement du second frère de Louis XVI sembla d'abord démentir ceux qui prédisaient que le prince renverserait l'œuvre politique de Louis XVIII, et serait renversé lui-même. Charles X rallia même plusieurs libéraux qui avaient jusqu'à une haine mortelle à la maison de Bourbon ; ce ne fut que peu à peu, et par de longs détours, que ce qu'on appelait le parti perché parvint à le circonvenir et à révéler les défiances mutuelles du monarque et de l'opposition. Mais, du moment où la guerre fut déclarée de nouveau entre la cour et le libéralisme, ces tentatives dans lesquelles les hommes à théories, cachés derrière la courtoisie, laissaient les coëliers endoctrinés par eux ou les enfants perdus des sociétés secrètes, hasarder la partie contre la police. Désormais la conspiration se trama au grand jour, ou plutôt il n'y eut plus de conspirateurs plus ou moins hardis, plus ou moins maladroits ; ce fut une grande prédication systématique contre le gouvernement, d'autant plus dangereuse qu'elle prétendait le défendre lui-même contre ses ministres, contre ses courtisans, contre ses jésuites, contre ses procureurs généraux, contre tous ceux qu'on accusait enfin de se substituer à lui.

Dans cette lutte, tout procès était une victoire pour l'opposition ; alors même que le parquet faisait condamner le journaliste ou le pamphlétaire ; l'idée triomphait, l'idée prenait une autre forme et se reproduisit plus audacieuse à la tribune ou dans la presse. Ses martyrs en étaient quittes désormais pour quelques mois de prison ou pour une amende qui les pavait des deniers de la bourse commune, et le gouvernement, harcelé d'allusions à double sens et de quolibets spirituels, s'occupait à vain dans la terreur de la légalité, comme le tarcauc espagnol au milieu du cirque, qui n'adroit mentait lui pleuvait sur lui ses dards armés de leurs dardines. L'opposition s'arrêta enfin à cette fatale comparaison des Stuart et des Bourbons, qui ne menaçait plus ceux-ci des excès démagogiques ni de l'horrible guillotine, mais d'une simple substitution de branche royale, d'une révolution dite légale, ou comme le baptême l'esprit français, d'une révolution à l'eau rose. Quel danger pour la nation de faire un autre 1688 ? c'est-à-dire d'expulser les jésuites contre malgré les lois, de reléguer le clergé dans ses sacristies, en conservant la royauté, sinon le roi, et sans confisquer les biens de personne, sans guillotiner personne virtuellement, pas même le monarque ? Cet expédient effraya si peu, que l'opposition tint tout à coup ses rangs se grossir de ce parti essentiellement royaliste qu'on appela la défection, tous gens de bien, tous gens de talent, de génie même ; car M. de Clugnot briant était là, qui, le plus ardent de tous, le drapeau sans tache d'une main, son code de la liberté l'autre dans la poche, et de l'autre, impatienté par que tous les autres l'importun Charles X. Un jour enfin celui-ci crut que le jeu allait trop loin et qu'il se devait à lui-même de remettre chacun à sa place au moyen de l'article 14.

Dans ce drame politique, le rôle du duc d'Orléans devenait facile ; l'ambition la plus habile comme la fidélité la plus loyale n'avait sans doute qu'à faire ce qu'il fit, rester à l'écart, attendre. Nous croyons que le duc d'Orléans ne conspira pas, d'abord parce que nous le croyons honnête homme, honnête prince, prêtant son devoir à la couronne ; mais nous le croyons d'autant plus facilement, que son intérêt n'était pas de conspirer, et qu'il eût été le seul qui conspirât dans cette grande fiction politique où toutes les oppositions avaient fini par se retrancher.

En 1829, il alla faire un voyage en Angleterre, et il vit des hommes de toutes les opinions ; mais il est sans que ce voyage eût pour but de préparer une des éventualités de la lutte qu'il prévoyait devoir éclater en France. En 1829 le duc d'Orléans ne pouvait croire cette lutte si prochaine ; les événements marchèrent avec une rapidité qui déconcerta toutes les prévisions humaines.

En mai 1830, le roi de Naples fit le voyage de Paris. Le duc d'Orléans reçut son beau-père au Palais-Royal avec une magnificence qu'on n'a plus retrouvée qu'aux Tuileries dans les fêtes de la monarchie constitutionnelle. On dit bien alors que ce fut un mariage convenablement répété depuis ; le duc d'Orléans aime la toilette ; mais ce qu'il était brillant et la fête vraiment royale, quoiqu'elle réunît toutes les opinions, et même quelques débris de l'ancienne opinion républicaine qui pouvaient y couloir les débris de l'ancienne emigration. Le roi Charles X, qu'on voyait pour la première fois chez son cousin) et assistait aussi bien que le marquis-évoque ; M. de Lafayette, dont on a dit plaisamment que son supplice en enfer serait de parader devant les ombres, monté sur un cheval noir et un drapeau blanc à la main. Charles X se promena sur la terrasse, et s'avança le peuple qui se pressait dans la cour et les jardins ; le peuple lui répondit par des cris de vive le roi !... c'étaient les derniers, et Charles X les entendait chez le duc d'Orléans ; il est vrai encore que ce même peuple fit, quelques moments après, éclater sa rage avec un tumulte presque révolutionnaire. Les chaises du Palais-Royal furent brisées et brûlées ; on eût pu croire qu'à cette foule si bruyamment joyeuse, était venue tout à coup se mêler l'onde de Camille Desmoulins, comme si cette foule était l'élite de la nation napoléonienne, nous dansons sur un volcan, a dit M. de Salvandy, qui nous apprend lui-même qu'il reboutait alors brièvement l'entretien politique dont il voulait parler, que celle qui en-eveut l'Horaculum sous ses cendres. Le duc d'Orléans l'entendit, et, dans une longue conversation de vaine histoire, le prince se mit à rassurer l'homme de lettres. Selon lui, il y avait dans le peuple toutes les garanties de la solution pacifique des questions qui divisaient le peuple et la cour. « Le prince, dit M. de Salvandy, appuyait

ses opinions de comparaisons prises de l'Angleterre, de la Suisse, des Etats-Unis. Son *Altesse Royale était plus libérale que moi.*

Six semaines après, le prince connut comme tout le monde, par le *Moniteur*, les fatales ordonnances; mais il s'arrêta la deuxième partie de ces espesses; et si je les continue, la troisième aura pour titre : *Le roi des Français.*

Pour juger le roi comme pour l'homme, tout ce qui précède était nécessaire. Si Louis-Philippe a été tout naturellement, en 1830. Thème de la situation, c'est que son passé garantissait l'avenir. Il a inspiré une confiance à peu près unanime à la France et à l'Europe, non par les promesses écrites ou verbales qu'il avait faites, car il n'avait eu rien à promettre; mais parce qu'on a dû espérer qu'il s'était consacré avec lui-même. La-t-il toujours été? voilà la question à poser, et non s'il a tenu les engagements qu'on a pu prendre en son nom. Les uns l'accréditent sans doute *qu'on* Burlon, et les autres *parce que*; quant à lui, il ne peut *qu'on* et *parce que*, c'est-à-dire *qu'on* il lui en coûtait de paraître usurper les droits de la branche aînée, mais *parce que* il était de son devoir de prime de sauver la monarchie, et de son devoir de Français de sauver la France!...

(Fraser Magazine.)

REVUE BRITANNIQUE.

VISITE AU CREUSOT.

(FRAGMENT D'UN VOYAGE DANS LES DÉPARTEMENTS DE L'EST.)

De Châlon au Creusot.—L'uniforme du mineur.—Le puits de l'Hérétique.—Le père Benoit.—Enterrement d'un mineur.—Le feu grisou et le pénitent.—Modestie française.—Machines et ingénieurs.

..... Je savais que le Creusot est une de nos plus magnifiques usines, je ne pouvais pas me permettre de quitter Châlon sans avoir visité cet établissement. Donc, par un beau matin, je me levai avant le jour et je me laissai emporter, moi onzième, dans un affreux omnibus à six places qui, me dit-on, devait me conduire, en moins de quatre heures, de Châlon à Montchanin, village à peine distant du Creusot. Je ne savais pas alors ce qu'en style de messageries signifie cette expression : « A peine distant. » Je l'appris plus tard aux dépens de mes jorjets.

La route se fit en sept heures tout au plus, sans notable accident. Seulement de temps à autre la portière de l'omnibus s'ouvrait, et le conducteur nous criait : « Messieurs, voulez-vous descendre s'il vous plaît, il y a là un petit ruisseau que ma jument refuse de traverser. Dès qu'elle va sentir que la voiture est vide, elle traversera; alors vous remonterez. » Nous descendions. La jument sentait que la voiture était vide, elle traversait le ruisseau et nous remonta, pour redescendre au premier ruisseau. Cet exercice ne laissait pas d'être piquant. Notez qu'il pleuvait à verse; la route était une Méditerranée. Comme je descendais pour la douzième fois, j'eus l'ingénuité de dire au conducteur : « Vous avez eu tort d'atteler cette bête; elle n'a pas l'habitude de la voiture et nous risquons de m'arriver jamais. — Bah ! laissez donc, voilà six ans qu'elle fait les mêmes sinagrées sur la route, ça n'empêche pas que nous finissons toujours par arriver. »

Un cocher qui, par une pluie battante, sur une route de traverse, loin de toute habitation, abrite, ou à peu près, onze voyageurs dans une voiture construite pour en renfermer six au plus, ce cocher-là est purement et simplement un roi absolu. Il a le droit de s'arrêter des airs d'importance; il a le droit de brutaliser ses voyageurs. — Un cocher dit mes voyageurs, de même qu'une douairière dit : mon chat, mon perroquet. C'est sa chose, son bien, sa denrée. — Il a encore le droit de leur faire les propositions les plus extravagantes, comme celle de leur rendre le prix de leur place s'ils ne sont pas contents et satisfaits, et de les déposer au sein d'une ornière quelconque. Notre automédon se contentait de nous gogner. C'était de la clémence. Aussi lui ne nous ne se plaignit. — La belle chose, mon Dieu, que le despotisme des circonstances!

Vers une heure après midi, j'arrivai au chemin de fer de Montchanin, chemin de fer que j'admiraient médiocrement, attendu qu'il ne transporte que des marchandises, et que pour le moment c'était de mon transport personnel que j'étais spécialement préoccupé. Cependant le ciel s'était éclairci, la voie des rails, solidement établie, était encore des plus praticables même pour un pèlerin; je me résignai et fis gaillardement mes deux lieues et demie (vieux style, aujourd'hui nous disons : dix kilomètres); la route me sembla curieuse tant j'étais intéressé par l'aspect poétiquement misérable des campagnes qui avoisinent le Creusot. Jamais sol ne fut plus magnifiquement pelé, plus richement pauvre, plus superbement affreux. Là, point de vignes, point de blés, point de cultures. Les vignes, les blés poussent à l'intérieur même de la terre, sous la forme de belle, bonne et grasse houille. Quant aux cultivateurs, ils ne s'amusent pas à écorcher la peau d'un champ; ils se plongent tout vivants dans les entrailles du terrain qu'ils exploitent, et ce sont ses entrailles mêmes qu'ils lui arrachent. Pour eux, il n'y a ni hiver, ni été, ni grêle, ni soleil; il y a ou il n'y a pas de charbon. En fait de soleil, ils sont sûrs de n'en jamais manquer; avec quelques brins de coton, quelques grammes d'huile, ils s'en font un quand l'ancien n'éclaire plus.

Pendant que je m'avance, admirant les sublimes horreurs de cette nature si pittoresque dans son apparente désolation, voici que d'immenses colonnes de fumées s'élevaient de cheminées hautes, sveltes et légères comme des obélisques; voici que des bruits formidables frappent mes oreilles; voici que la terre semble trembler sous mes pas. Aussi mon *Encide* me revient en mémoire et je jette aux cieux d'aboiement :

*Sub pedibus mugire solum, et juga capta moveri
Silvaram, risique canes ululare per umbram
Adventante deâ.*

Sauf les chiens que je ne vis pas et dont je n'entendis pas du tout les hurlements, ce qui me vexa beaucoup, j'allais me croire un autre Encé, car j'avais devant moi un délicieux enfer. C'était le Creusot se développant tout à coup dans sa magnificence; le Creusot avec ses houillères, avec ses hauts-fourneaux, ses fours bouillans, ses forges aux mille feux, sa fonderie, ses ateliers de construction, ses machines soufflantes, sa bruyante chaudronnerie, ses machines à vapeur; c'était le Creusot avec son peuple d'ouvriers toujours travaillant, toujours chantant, son peuple d'ouvriers qui, heureusement pour lui, ne connaît pas encore ces tristes mois de noire langue; misère — coalition!

J'étais en face du Creusot; mais là m'attendait une toute petite difficulté que, dans la précipitation de mon départ, j'avais eu l'esprit de ne pas prévoir. Je songeai que dans aucune usine, dans aucun établissement industriel, on n'aime les visiteurs, race naïve, indiscrète, questionneuse, mais questionneuse sans limites, à propos de tout, à l'égard de tout; race intelligente et insouciante, qui ne sait pas ou ne veut pas savoir que chaque minute du travailleur est une parcelle d'or. Or, je n'avais pour l'administration du Creusot ni un nom d'ami, ni la plus mince recommandation à présenter en manière de lettres de crédit. Dans cette situation délicate, je me souvins du précepte de l'Évangile : « Frappez, on vous ouvrira. » Je m'en allai tout droit frapper à la porte du directeur, homme aimable s'il en fut, qui, sur l'exposé de ma requête, s'empressa de mettre à la disposition de ma curieuse ignorance une veste de mineur, un chapeau de mineur, une lampe de mineur, plus une Ariane ayant pour mission de me guider dans le labyrinthe houillier. Tout cet attirail ne me sembla pas des plus élégants; la veste m'était trop étroite, le chapeau trop large. Cependant tout cela devait avoir son but d'utilité; j'acceptai. Quant à mon Ariane, c'était un maître mineur touchant à la soixantaine. Il y a quarante et quelques années que cette créature humaine, qui, sachez-le bien, a la figure et les mains aussi blanches que vous et moi, passe les trois quarts de sa vie au cœur même de la houille. Il se nomme Racmet, et il pourrait, parodiant son quasi-homonyme, dire, comme le vieil Achmet :

Nourri dans le charbon, j'en connais les détours.

Ce mineur, entre autres qualités, a la rage de parler. La fameuse sultane des *Illite et une Nuits* était moins contuse que lui. Pour tout dire en un mot, c'est le Bonilly de la houille. Outre qu'il comie très passablement, il est, ce qu'on appelle en termes de théâtre, *metteur en scène* des plus habiles. Aux moindres faits il donne de l'importance, parce que, fidèle aux préceptes d'Horace, qui, j'aime à le croire, lui est parfaitement inconnu, il les place en leur lieu.

Il me demanda dans quel puits je préférerais descendre, et comme je lui déclarais que je n'avais pas plus de prédilection pour une mine que pour une autre, et que partout où il voudrait me conduire je le suivrais, il me proposa de donner la pomme au puits de l'Hérétique, qu'il m'assura être un des plus fashionnables de l'établissement. Chemin faisant, il m'expliqua l'origine de cette accusation d'hérésie intentée contre un puits infame.

Autrefois, le Creusot avait son église, où chaque dimanche la population ouvrière venait entendre la messe. Un beau jour, les dalles du saint lieu s'ouvrirent, et l'on s'aperçut que l'on chantait les louanges de Dieu, sinon sur un volcan, du moins au dessus d'un abîme. Mincé jusque dans ses fondements, l'église menaçait de subir un étrange changement à vue, et de se glisser au fond d'une galerie souterraine avec la même aisance qu'une décoration de théâtre se glisse dans un troisième dessous. On chercha les moyens d'éviter cette catastrophe, et, à force de chercher, on découvrit que la meilleure façon de préserver l'église d'une chute imprévue, c'était de la jeter par terre. — Ainsi Cléopâtre, pour éviter la mort, se réfugiait dans le suicide. — Quand l'église ne fut plus là, comme le sol continuait de s'ouvrir avec une déplorable facilité, on s'avisa d'utiliser le mal, et du précipice on fit un puits. A ce puits, qui était vide, avec une insolence sacrilège, se creuser tout seul au milieu même du sanctuaire, — on infligea le nom de l'Hérétique. On a vu des surnoms moins sensés que celui-là.

La légende de l'Hérétique nous avait amenés jusqu'à l'ouverture qui devait nous conduire au sein du gouffre. Déjà, dans mon empressement irréfléchi, j'avais le pied sur l'échelle, lorsque mon guide m'arrêta, puis, me prenant par le bras, et me faisant tourner sur moi-même, il sembla soumettre mon individu à une inspection des plus détaillées. Je ne voyais pas où il voulait en venir; mais comme, au moment de me lancer dans un monde si nouveau pour moi, je sentais parfaitement mon infériorité, je ne disais mot. J'avais toute la modestie d'un conscrit qu'un caporal soumet à la position du soldat sans armes. Après quelques secondes d'examen il me dit : « Je regardais si tout votre costume est en ordre. C'est qu'il suffirait d'un revers d'habit s'accrochant à une paroi saillante pour faire descendre un homme plus vite qu'il ne voudrait. La chute ne serait pas drôle. La première échelle a soixante pieds, la seconde cent, la troisième cent vingt, les suivantes en ont quelques uns de plus, quelques uns de moins. Le particulier qui s'en irait comme ça jusqu'au rez-de-chaussée pourrait se flatter d'avoir dégringolé six cents pieds. C'est un ruban de quoi être assez soigné. »

Quand j'entendis parler de l'immense avantage qu'ont les vêtements fl-t-

tans dans un puits houiller, je compris la veste de mineur dont m'avait affublé la bienveillance du directeur. Je la trouvai d'une coupe des plus heureuses, et il me sembla qu'elle n'était plus trop étroite. Une heure après, comme je recevais sur la calotte de mon couvre-chef en cuir bouilli de petits morceaux de charbon aussi gros que le poing; comme je me heurtais aux voûtes souvent trop basses, je compris le chapeau de mineur.

Maitre Racmet descendit le premier après avoir allumé ma lampe et la sienne, et m'avoir gratifié de toutes les recommandations que l'on prodigue aux visiteurs inexpérimentés. — Tenez bien les échelons. — N'allez pas trop vite. — Si votre lampe tombe, laissez-la tomber; il vaut mieux que ce soit elle que vous, etc., etc. — Il y avait à peine quelques minutes que, tranchant du héros troyen, j'opérais ma quasi-descente aux enfers, quand mon cicéron, fatigué sans doute du long silence qu'il avait gardé, jugea convenable de charmer les ennus du voyage par une narration quelconque. Vous ne devineriez jamais celle qu'il choisit. Suivez un peu notre dialogue souterrain, je vous prie, et rappelez-vous que le théâtre représente une échelle à deux cents pieds sous terre. Les interlocuteurs sont l'un au dessus de l'autre. Le plus naïf des deux se demande s'il ne touche pas bientôt aux antipodes.

— Dites donc, monsieur, n'est-ce pas aujourd'hui le 15 septembre?
— Ma foi, c'était le 15 septembre ce matin, et si l'almamanach d'ici-bas est le même que celui de là-haut, il est bien à croire que le quantième de tout à l'heure est encore le quantième d'aujourd'hui.

— C'est assez singulier! Croiriez-vous qu'il y a justement aujourd'hui quatre ans que Pierre s'est brisé comme verre, en descendant ce puits-là avec moi?

— Vraiment? et comment s'y prit-il, si vous plaît?
— Figurez-vous que nous nous en allions tous les deux, comme vous et moi nous en allons en ce moment; Pierre était au dessus de moi, tout comme vous y êtes; voilà que tout à coup je sens une espèce de je ne sais quoi qui me frôle le dos sans rien dire et qui s'en va tout droit au fin fond du puits. Ça me surprend un brin, comme bien vous comprenez; je m'arrête, et je dis d'une voix un peu étouffée: « Eh! Pierre, as-tu senti? » Pierre ne répond pas. Je lève le nez, plus de Pierre. Il paraîtrait que le je ne sais quoi qui m'avait frôlé le dos c'était lui, car parvenu au bas de l'échelle, j'ai tout de suite rencontré son pantalon et sa veste de travail. Quant à sa figure, ni vu ni connu, ça n'avait plus de forme.

— Et la cause de cette chute n'a pas été connue?
— Ça n'était pas difficile à connaître. C'est comme si la même chose arrivait à vous et à moi. Ceux qui nous trouveraient en bas diraient: « Ils ont eu un étourdissement. » Et l'on nous enterrerait. Voilà tout!

— Ce serait bien de la bonté; il me semble que nous serions assez enterrés comme cela.

— Entrerrez dans une mine? Y pensez-vous; Est-ce que les mineurs voudraient jamais y redescendre?

— Et pourquoi non?
— Parce qu'il n'y a pas un mineur qui pour or ou pour argent consentirait à rester sous la même voûte qu'un mort.

— Singulier scrupule!
— Scrupule, tant que vous voudrez, mais c'est comme ça. Ils se figurent que le voisinage d'un cadavre porte malheur, et que si on donnait un coup de pic dans un puits où il y aurait un défunct, tout s'éboulerait aussitôt.

— Vous partagez cette croyance?
— Moi?... Oh! je l'ai eue long-temps; mais l'histoire du père Benoît me l'a ôtée.

— Et cette histoire du père Benoît?...

A ce moment, comme nous avions descendu six échelles, nous étions, ainsi que me le fit observer maître Racmet, au bout de notre rouleau. Nos jambes, les nôtres surtout, avaient besoin de se reposer; d'ailleurs, mes yeux n'étaient point encore habitués à la douteuse obscurité qui règne, en dépit de la lueur des lampes, dans les galeries souterraines; nous nous assimes sur un quartier de houille, et Racmet se reprit à conter.

« Vous saurez donc que c'était en 1818. J'avais vingt-deux ans de moins alors, c'était une belle époque! Je travaillais dans un puits peu éloigné de celui où nous sommes. Un matin il me sembla entendre un de ces craquements à peine sensibles qui presque toujours précèdent les éboulements. Je n'étais pas plus peureux que je ne le suis aujourd'hui; mais peut-être étais-je plus prudent. L'état de mineur a cela de singulier qu'à mesure qu'on y vieillit on y acquiert plus d'audace et plus d'imprévoyance. A force d'avoir échappé au danger, on finit par croire que le danger n'existe pas. Aujourd'hui j'entendrais craquer la voûte que je ne tournerais même pas la tête. Aujourd'hui j'ai une conviction peut-être absurde, mais une conviction profonde, c'est que si le péril doit vous attendre, on a beau faire, il vous atteint. Quand mon tour sera venu, il faudra que je me résigne. Jusque là, je me contente de dire, à matin et soir, cette vieille prière des vrais mineurs: « Mon bon Dieu, je ne vous demande qu'une grâce, c'est que j'aie le bonheur de mourir sur le coup. » Il y a vingt-deux ans j'étais moins philosophe ou plus raisonnable, à votre choix. Ma devise était: « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Donc, comme j'avais cru surprendre des bruits de mauvais augure, j'avertis le père Benoît, qui était mon ancien et mon supérieur, et je lui demandai de faire établir ce que nous appelons des boisages, ce que les architectes appellent des arcs-boutants, la où il me semblait qu'une *érasée* pouvait avoir lieu. Le père Benoît était alors ce

que je suis à présent, un incrédule; il se figurait que les *érasées* n'étaient pas pour lui. Il disait même quelquefois par manie de rire, car c'était un ricur, que l'éboulement est un conte de bonnes femmes, un croque-mitaine inventé pour effrayer les capons et les enfants. Mes craintes lui firent hausser les épaules et l'entreprit de me prouver qu'elles étaient mal fondées. A la main, il avait un bâton à peu près semblable à ce mètre que je tiens là, et, de ce bâton, il se mit à frapper la voûte dont je suspectais la solidité. Et il n'y a pas à dire qu'il prit la plus petite précaution; il tapait à droite, il tapait à gauche: c'était fort imprudent!... »

Ici maître Racmet, voulant joindre le luxe de la pantomime à la narration, avait quitté le bloc de charbon qui nous servait de causeuse et s'en allait çà et là, imitant avec un soin minutieux ce qu'il appelait l'imprudence du père Benoît. Je l'engageai à se rasseoir, ce qu'il fit non sans sourire de ma prudence, et il continua:

« En dépit de mes remontrances, le père Benoît tapa tant et si bien qu'enfin un éboulement se déclara. Le malheureux fut pris par les deux jambes. On s'empressa autour de lui et pendant plus d'une heure, on essaya, mais en vain, de le dégager. Il m'appela et me dit: « Je n'ai pas voulu l'ébouler tout à l'heure, j'ai eu tort. Ne sois pas comme moi; crois mes paroles. Tout ce qu'on fait en ce moment est inutile. Avant dix minutes, il va y avoir une seconde *érasée* et celle-là sera terrible. Dans un incendie on fait la part du feu, l'éboulement s'est fait la sienne, laissons-la lui, sinon il dévorera tout. Donc prends une hache, prends ton pic, prends ce que tu voudras, coupe-moi les jambes et emporte de moi le plus que tu pourras. » Il n'avait pas achevé sa phrase qu'un long cri d'alarme se fait entendre, un bras nuit me tire en arrière et m'enlaine sans que je sache ni où je suis, ni ce que je fais. Quand je revins de mon trouble, ce n'était plus un éboulement que j'avais sous les yeux, c'était un mur qui s'était dressé devant nous.

« Essayer de sauver Benoît eût été folie, il avait son compte et au delà. Trente mètres cubes de charbon dans les yeux et partout! Rien que cela.

« Nous quittons la mine. On cause, on flâne, on pleure ce pauvre Benoît qui le méritait. C'est bien. Mais ne voilà-t-il pas que le lendemain quand il s'agit de redescendre dans les puits, tous les ouvriers s'y refusent. Ils veulent qu'avant tout on enlève le cadavre et qu'on lui donne une sépulture en règle. Que fait le directeur? Il m'appelle et me dit: « Racmet, il y a vingt francs à gagner, viens avec moi chercher Benoît. » Je crus d'abord qu'il voulait rire, mais point; il parlait sérieusement. J'étais assez curieux de savoir comment nous allions nous y prendre pour percer la montagne qui nous séparait de ce pauvre Benoît. Ah! c'était moins difficile que je n'avais cru. Savez-vous comment nous fîmes? Nous nous assimes tous les deux le plus paisiblement du monde et nous passâmes six heures à causer comme une paire d'amis. Puis, quand nous eûmes bien jase, nous remplîmes de charbon une bière que nous avions eu le soin de descendre avec nous. La bière fut cloquée, remontée; puis, le pâtre s'en vint qui la bûnit. On chanta un *De profundis*, on plaça le cercueil dans le petit cimetière que vous avez vu voir à quelques pas du Creusot, et tout fut dit. Une fois la cérémonie terminée, les ouvriers redescendirent dans la mine, et depuis vingt-deux ans on y travaille sans que personne se doute qu'on travaille sous la même voûte qu'un mort. »

— Et si l'anecdote que vous venez de me raconter était connue?

— Oh! comme depuis vingt-deux ans il n'y a rien eu de fâcheux dans les puits où s'est passée la chose, on n'ajoutera pas foi à l'anecdote; mais s'il était prouvé qu'elle est authentique le puits serait déserté.

— Ainsi, dis-je en riant, les mineurs ont aussi peur d'un mort que du feu grisou.

— Ils en ont cent fois plus peur. Le feu grisou a tué bien du monde, il n'a jamais effrayé personne. Il existe bien peu de mines en France où il n'y ait au moins une galerie infestée du feu grisou.

— Eh bien! dans ces galeries on ne travaille plus?

— On y travaille très parfaitement. D'abord pour se préserver du feu grisou on a la lampe d'Humphrey-Davy, lampe construite d'après l'observation qu'on a faite de la propriété qu'ont les toiles métalliques d'un tissu serré de diviser la flamme, de la refroidir, tellement qu'elle ne saurait communiquer le feu aux matières combustibles qui environnent le foyer. Mais cette lampe a un inconvénient, elle éclaire un peu moins bien que les lampes ordinaires. Il résulte de là que les mineurs ne l'emploient qu'avec la plus vive répugnance. Bien mieux quand ils l'emploient, l'emploi tout ouvert. C'est assez spirituel, n'est-ce pas? Que voulez-vous? le mineur est têtu. D'ailleurs ils préfèrent de beaucoup à la lampe-Davy un moyen dont ils sont les inventeurs. Ce moyen se nomme le *Pénitent*. Mais ne confondez pas, s'il vous plaît, le *pénitent* avec une lampe; le *pénitent* est un homme. Voici la manière de s'en servir. Quand les mineurs savent que le grisou est dans une galerie, et ils le savent presque toujours, ils tirent entre eux au sort à qui ira mettre le feu au grisou. Celui qui tombe reçoit le nom de *pénitent*; il s'enveloppe la tête dans un capuchon de cuir hermétiquement fermé et se dirige, un flambeau à la main, du côté où est le grisou. Comme on a remarqué que le grisou se tient toujours près de la voûte, le *pénitent* se met à plat ventre, tient sa lampe au dessus de sa tête, et range jusqu'à ce que le gaz se soit enflammé. La détonation a lieu, le *pénitent* remonte.

— En sorte que votre *pénitent* est une espèce de bonhomme à saisi.

— Je ne comprends pas très bien ce que veut dire votre « tout émis- »

saire : » ce qui est positif, c'est que quand on a besoiu d'un pénitent, on en trouve vingt pour un.

— La raison de cet empressement ?

— Elle est bien simple : le mineur qui a mis le feu au grison reçoit cent sous pour sa peine, et cent sous sont toujours bons à gagner.

— Ainsi pour cent sous on risque sa vie ?

— Est-ce qu'il n'y a pas en France cinq cent mille pénitens toujours prêts à la risquer à raison d'un sou par jour ? Vous ne diriez à cela que pour compensation ils ont la gloire. Notre gloire à nous, c'est notre conscience qui nous dit que nous sommes utiles. Celle-là veut l'autre, si elle ne veut pas mieux.

— En recitant ces discours qui, je dois l'avouer, avaient beaucoup plus de charme et d'intérêt dans la bouche de l'ouvrier Racnet qu'ils n'en peuvent avoir sous ma plume, je parcourais, non sans admiration, ces immenses souterrains où, presque toujours, on peut marcher la tête droite et les pieds à terre, derrière soi, au dessus de sa tête et sous ses pieds. De temps à autre, nous nous rangions sur le côté pour laisser passer de petits wagons vouturant au puits les voûtes du charbon que le vent venait d'emblayer et que des bennes, où quatre hommes seraient à l'aise, transportaient à la surface de la terre. Ce fut à l'aide d'une de ces bennes mises en mouvement par une machine à vapeur que je revins à la lumière du jour, le reconnaissant cette fois aux amateurs ; elle est beaucoup plus commode et beaucoup moins fatigante que celle des chéelles.

— Et maintenant, me dit Racnet, que vous êtes revu sur votre terrain, vous n'avez plus besoin de moi, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Je me retournais pour lui faire mes adieux, il avait disparu. Décidément la vapeur est un excellent machiniste, elle écoute à ravir.

Ainsi abandonné à moi-même, je me mis à parcourir les ateliers. Après deux heures d'une course hasardeuse, je dus reconnaître que tout ce que je venais de voir était miraculeux.

En effet, j'avais vu des masses de fer que les bras de douze hommes pouvaient à peine manœuvrer, et qui, sous les coups d'un marteau de trois mille kilogrammes, devenaient aussi minces que des feuilles de papier. J'avais vu des machines qui tournaient et ajustent comme jamais ouvrier n'a tourné ou ajusté ; des robots qui, maniés par la vapeur, forcent le fer à donner des copeaux comme si le fer était du sapin. J'avais vu des machines qui scièrent, d'autres qui coupent, d'autres qui l'éboulent, d'autres qui pèsent. J'avais vu des chaudières où des familles nombreuses seraient logées fort à leur aise. J'avais vu en fabrication de modestes machines à vapeur de 450 chevaux. J'avais vu, chose bien plus merveilleuse que tout cela, un ingénieur anglais en extase au sein d'une usine française. Un ingénieur anglais ! est-ce possible ? Je doutais que cette admiration pût être de bon aloi. Donc, je m'approchai de cet Anglais dont la figure franche et ouverte exprimait la satisfaction la plus parfaite, et j'lui dis :

— Tout ceci est bien beau, mais sur, mais vos ateliers anglais sont bien loin de cela, n'est-il pas vrai ?

Mon Anglais me regarda, sourit et me dit : Vous venez de visiter l'usine ?...

— Dans six mois et reconns.

— Et vous me demandez si vos ateliers sont mieux organisés que ceux-ci ? Mais non, monsieur, c'est moi non. Ils sont aussi bien, mais ils ne sont pas mieux. J'ai parcouru la France, j'ai visité l'Alsace, j'ai visité les ateliers de M. André Kœchlin, j'ai visité les Forges et les fonderies du centre, celles du midi, et je ne comprends pas pourquoi vous continuez à demander vos machines à vapeur à l'Angleterre...

— Vous m'étonnez au dernier point. Je croyais qu'il était reconnu et avéré que nous sommes incapables de fabriquer une machine.

— Reconnu !... avéré !... En vérité le peuple français est un singulier peuple. En chose générale, on ne saurait l'accuser d'une modeste poussée au delà des limites du possible, néanmoins il est certaines matières touchant lesquelles il se refuse comme à plaisir la justice qui lui est due. Ainsi on dirait, par exemple, que tous ceux que vous êtes, vous vous êtes donné le mot pour faire croire aux nations étrangères, pour vous faire croire à vous-mêmes que vous n'avez jamais su, que vous ne saurez jamais construire une machine à vapeur. Tous les jours vous répétez, tous les jours, ce qui est bien pis, vous imprimez que les ingénieurs anglais sont de beaucoup plus habiles que les ingénieurs français. C'est là une croyance reçue, incontestée même parmi ceux qui n'ignorent pas que l'ingénieur qui tient le plus haut rang en Angleterre, est un Français. Chez nous, monsieur, on ne peut croire pas tout à fait comme en France. Quand on voit le talent se lancer dans des essais qui ont un but utile, on encourage par encouragement ces essais. On leur fait, sans compter, et des applaudissements, et ce qui vaut mieux, de l'argent. L'essai réussit-il ? On n'a pas assez de voix, pas assez d'admiration pour le louer. La tentative est-elle malheureuse ? On ne jette pas de pierres et amène de désespoir, et, pour me servir de l'expression d'un de vos grands poètes, on recule autant qu'on peut les pleurs d'un déce. Long de craindre à l'incapacité, on s'ingénie à signaler une petite quelconque du succès ; si même, si insignifiante qu'elle puisse être. On affiche les plus magnifiques espérances, on déclare que, dans un avenir nécessairement prochain, l'effluve ombre de succès se fera succès réel. On lui d'épouvante les combats par un fatal état de savoir qui peut, en couronnant leur infatigable, non de vœux, mais de lauriers, et, pour consoler leur défaite, l'opinion publique lui dresse un arc de triomphe.

Voyez le tunnel de la Tamise ! voici qu'il est complètement terminé. Croyez-vous qu'en France cette gigantesque entreprise, dont le plan pouvait sembler une sublime rêverie, eût été une chose faisable ?... Mais, à la première fondation, l'ingénieur eût obtenu un bruyant diplôme d'ingénieur ; la seconde on l'eût chassé, et parmi les journaux qui font profession d'avoir de l'esprit, il s'en fit sans doute rencontré au moins un assez ingénieux pour offrir, en cette occasion, à ses lecteurs, une mille et telème catastrophe du malheureux mort que Voltaire n'a jamais dit à son personnage : « Faites des perurgies ! » Et le tunnel n'eût pas été achevé !...

À Londres, on ne se pique pas d'avoir de l'esprit à propos de tout. Vous diriez peut-être qu'il y a des tonnes raisins pour cela ; c'est possible. Quel qu'il en soit, on se pique, à propos d'industrie, d'avoir un peu de patriotisme et beaucoup de sens commun. Dans une nouveauté, on ne cherche pas les défauts, triste lâcheté ! on fait mieux que cela, on cherche les qualités. On fouille le tombeau d'Emmaus, on y trouve les perles de Virgile.

Lorsque Watt annonça qu'il avait perfectionné la machine de Newcomen, on se dit : ce n'est que la raillerie et l'insécurité du public que coalisent contre lui ? En aucune façon. L'opinion s'emmit, non des plus précieuses, mais d'abord elle se montra tout ardeur de désir d'être persuadée. L'œuvre de Watt fut passée au creuset d'un examen consciencieux et attentif, et de ce qu'un homme se proclama l'arbitre, on ne conclut pas qu'il devait être salué. Bien plus, il arriva qu'un des financiers, comme il y en a toujours un partout, qui se sent vint en cet âge au progrès de l'industrie nationale, vint aider Watt à mettre son invention en pratique. Ce financier s'appelait Mathieu Bolton ; il possédait un millionnet de lui, il le donna à Watt le prix de la convention en machines. Les machines faites, Watt et Bolton annoncèrent qu'ils les donnaient gratuitement à qui voudrait en prendre. Ce n'était pas encore assez ; ils s'engageaient à faire monter et à entretenir à leurs frais les machines qu'on avait acceptées gratuitement. Ceci n'est ni un cent de frais, ni une mauvaise plaisanterie ; c'est une belle spéculation que vous allez comprendre tout de suite. La machine de Watt avait un avantage sur celle de Newcomen, elle brûlait trois fois moins de combustible, Watt et Bolton demandèrent que tous ceux qui consentaient à se laisser gratifier d'une de leurs machines leur accordassent, pour toute rémunération, un tiers de l'argent que le nouveau procédé économisait sur le combustible. Beaucoup de compagnies agréèrent une si modeste proposition. Après six mois d'expérience, une de ces compagnies, qui employait à l'exploitation d'une mine dans le Cornouailles trois des machines perfectionnées, supplia Bolton et Watt de la relever, moyennant une compensation quelconque, des engagements qu'elle avait contractés envers eux. Bolton et Watt étaient bien premiers ; ils annulèrent l'engagement, et se contentèrent pour l'avenir d'une petite rente de 60,000 liv. sterl. que la susdite société s'estima heureuse de leur payer.

Maintenant, supposez, je vous prie, Watt et Bolton français ; que de changements ! Il faut la vingtaine ans, il faudrait un demi-siècle peut-être pour que leurs compatriotes consentent à les comprendre. Et certes, ce n'est pas l'intelligence qui vous manque. Vous en avez eu industrie tout comme en littérature, tout comme en beaux-arts ; mais vous ne souffrez pas qu'un Français soit un génie en France.

— Que voulez-vous ? nous avons été en province.

— Et vous avez grandement raison... tout est relativement à l'Angleterre, à une distance de quelques lieues de la nôtre. Déjà vous nous avez fait cad au de Brunel, ce génie que vous n'avez pas su apprécier. Espérez que vous nous en donnez bien d'autres.

— Comment ! bien d'autres ? Vos ingénieurs que l'on dit si merveilleusement habiles ne vous suffisent-ils pas ?

— Non ; nos ingénieurs que l'on a raison de dire habiles et dont nous avons grand soin de craindre bien habiles, et dont nous ne sommes pas si prompts, ne nous suffisent pas. Vous leur préférez ceux qu'on forme votre école le polytechnique, notre école des ponts et chaussées, votre école centrale et votre école des mines ; car, encore une fois, vos ingénieurs sont, en dépit du ridicule projeté, qui s'est vulgarisé parmi vous, d'un bien plus grand savoir que les nôtres. C'est un aveu que je fais à regret. J'aime mon pays, et je souhaierais de tout mon cœur qu'il ne fût, sous aucun rapport, inférieur à la France ; et pendant mon patriotisme ne va pas jusqu'à nier l'évidence. *Laicus Plato, sed magis amica veritas*, comme nous disions à l'université d'Oxford, qui ne vaut pas le premier venu de vos collègues parisiens.

— Monsieur, dis-je à l'Anglais, permettez-moi de vous serrer la main. Je vous ai plaisir que tous les Anglais ne sont pas des Palmistes. Mon Anglais me serra la main de la meilleure grâce du monde. C'est un homme charmant, grâce à la conversation d'un jour d'avant qu'il y a bien moins loin du Creuset à Chillon que de Chillon au Creuset.

EBORACO LEMOINE.

IDÉES RÉTROGRADES.

I.

Que doit dire le haut ou le bas (car ce n'est qu'une question d'antipodes) le créateur de toutes choses de la conduite que nous menons sur ce globe terraque ? Il avait inventé une assez jolie machine à quatre

pieds que l'on appelait cheval. Cette machine vivante, qui se reproduisait d'elle-même, s'attachait à des voitures, se laissait mettre des selles sur le dos et nous transportait d'un endroit à un autre avec une rapidité qui a paru suffisante jusqu'à présent; mais il y a des gens qui ne sont jamais contents de rien, et qui regrettent, comme ce roi d'Espagne, de ne pas s'être trouvés là lorsque Dieu fit le monde, parce qu'ils lui auraient donné de bons conseils. Ces gens-là, à force de recherches, de combinaisons et d'efforts, sont parvenus à fabriquer un animal de fer, de cuivre et d'acier, qui boit de l'eau bouillante et mange du feu, a des roues au lieu de jambes et ne peut marcher que sur des fringales. Cette bête monstrueuse, qui grogne, qui glapit, éructe et produit toutes sortes de bruits singuliers, traîne des fardeaux énormes plus vite que le vent.... Le vent! qu'ai-je dit là? quelle comparaison antique et surannée! le vent reste bien en arrière de la vapeur. — Cette bête ne se fatigue pas, bien qu'elle se couvre de sueur; toutefois, c'est à cela de commun avec l'excheval, qu'elle prend le mors aux dents si on la surmène, éclate comme un obus et fait payer bien cher sa vélocité. — Dans l'esprit du peuple, une locomotive passe pour un être doué de vie, et j'avoue que je suis un peu de l'avis du peuple. — Un savant chimiste ne vient-il pas de découvrir que l'homme était un appareil consommant du carbone? Dans les procès qui ont suivi le désastreux événement du 8 mai, n'avez-vous pas remarqué parmi les dépositions des témoins des phrases comme celles-ci? — Le Mathieu-Murray était une machine capricieuse; Georges (le Baucher de ces chevaux de fer) se défait de ses tours, il la montait lui-même, car elle avait ses bons et ses mauvais jours. — Une machine capricieuse! quel mot effrayant! quel adjectif de profondeur! Le caprice, c'est la volonté, c'est la vie; il y aura donc, dans quelques années d'ici, des machines qui vivront!

Au moyen de cette invention, je viens de faire trente lieues et plus en moins de quatre heures. — Je suis furieux, je trouve qu'on s'est arrêté trop souvent, qu'on a perdu vingt minutes. Autant aller en fiacre, autant s'asseoir sur un coïnoçon. Jadis, lorsqu'on faisait quatre lieues à l'heure on appelait cela un train d'enfer et l'on donnait dix francs de guides. Il est vrai que l'on avait du bruit pour son argent, les postillons faisaient claquer leurs fouets, les chevaux secouaient des grappes de grelots, arrachaient du pavé des milliers d'étincelles, les roues grondaient comme le tonnerre, on était cahoté, jeté d'un angle à l'autre, agité comme dans un van. Cette réflexion m'est venue et ma colère s'est calmée.

Une seconde réflexion s'est présentée à mon esprit : — Un vertige de rapidité s'est enparé des populations modernes; toutes les idées convergent de ce côté. La vapeur ne suffit déjà plus ; — on cherche dans l'air comprimé, dans le fluide électrique, des moteurs encore plus puissants. Cruishanck, le caricaturiste, représente des voyageurs qui partent pour le Bengale et qui se placent au centre d'une énorme bombe qu'un mortier va lancer à sa destination. En 1913, cette plaisante idée sera du plus mauvais goût. La route de l'air va bientôt être ouverte. En France, en Angleterre, plusieurs de ces fous, qu'on nomme génies lorsqu'ils réussissent, cherchent les moyens de se diriger à travers les couches atmosphériques. — Ce moyen, on le trouvera; il est peut-être trouvé. — En attendant, je vais vous raconter une petite histoire : — Un Anglais (c'est peut-être bien un Écossais) avait inventé une machine pour voler ; — la machine achevée, le Dédale britannique voulut en faire un essai solennel; il invita beaucoup de monde à dîner ; — le repas fut long et magnifique, les vins de France et d'Espagne y coulerent à flots, après quoi l'on descendit dans la cour pour l'expérience. Le gentleman, au moment de partir, légua qu'il avait beaucoup mangé, bu davantage, qu'il était un peu lourd, qu'il lui serait difficile de s'élever de terre, et qu'il réclamait de la respectable société la faveur de monter avec la machine sur le bord d'un toit, du haut duquel il prendrait plus commodément son essor. Cette facilité lui fut gracieusement accordée; les aigles eux-mêmes se la donnent et se jettent dans l'air de quelque rocher ou de quelque pic. — Arrivé au bord du toit, le gentleman prit deux ou trois fois son élan, sans toutefois quitter l'ébénier solide. L'assistance attendait avec anxiété; mais noire homme, s'arrêtant tout à coup, se mit à crier d'une voix de Stentor : — John!

John parut.

— Vous êtes mon domestique?

— Oui, monsieur...

— Je vous paie pour me servir et faire ce que je vous commande.

— Oui, monsieur...

— C'est bien! Entrez dans cette machine, et lancez-vous...

— Monsieur m'exusera, je ne sais pas voler.

Le maître s'emporta, le domestique tint bon, et, au grand amusement des spectateurs, une querelle en règle s'engagea.

— Monsieur, je en-rai vos bottes, j'irai vous chercher de l'eau chaude, je broserai vos habits, mais je ne veux pas me casser le cou pour vous obéir.

— Mais je réponds de tout, mes calculs sont justes; et d'ailleurs, estimez votre carcasse, je vous la paierai.

John ne parut pas convaincu, résista, et fut glorieusement mis à la porte.

Ici se présente une question de droit des plus intéressantes : — Un maître inventeur peut-il exiger de son domestique, comme service, d'essayer ses mécaniques et de prendre part à ses expériences?

Je disais tout à l'heure que la rapidité était un des besoins de l'époque. — On a donc découvert depuis peu des endroits bien délicieux, bien ra-

vissans, pour qu'il soit nécessaire d'y arriver si vite! A quelle O-Taïti, à quel Eldorado, à quel paradis terrestre conduisent ces chemins, ces rails-ways inflexibles? La terre n'a jamais été plus ennuyouse; toutes les différences disparaissent, et il est presque impossible de distinguer une ville d'une autre; la rue de Rivoli menace d'étendre indéfiniment ses arcades; les palétoles et les makintosh ont fait disparaître tous les costumes pittoresques. — Et d'ailleurs, arriver est toujours triste, même quand on arrive à une belle chose. — Je voudrais qu'un nouveau bouleversement géologique vint tourmenter la face du globe, creusât les vallées en abîmes, soulevât les montagnes jusqu'aux cieux et détruisît toutes les routes! — Comme alors on réinventerait les chevaux, les ânes et les mulets! — Quel beau voyage ce serait d'aller à Rouen!

Il y a quelques années, nous avons été à Rouen dans une petite barque, trois ou quatre amis ensemble, autant que cela, mais nous étions bien jeunes! tantôt à la voile, tantôt à la rame, plus souvent à la dérive. — Nous abordions à des îles inconnues, pleines de saules et d'osiers, plus liers de nos découvertes que des aventuriers espagnols allant à la conquête de l'Amérique. Nous surprisions les martin-pêcheurs dans leur intimité. De temps en temps la barque tournait. Quels jolis naufrages! Nous plongeions et nous allions rechercher notre cargaison mousseline étalée au fond de la rivière, sur un lit de sable fin. — Une seule chose me contraignait pendant cette délicieuse navigation : l'un de nous avait un fusil et tirait aux hirondelles... J'avoue que je n'ai jamais compris le plaisir que l'on peut prendre à envoyer un grain de plomb à un pauvre petit oiseau qui joint innocemment de la vie que Dieu lui a donnée, qui nage dans l'air et la lumière, poussant de jolis petits cris, et ne faisant de mal à personne. Heureusement, la poudre se mouilla, et les hirondelles purent voltiger sans péril autour de notre canot.

II.

Nègres, white-horses et moutons.

Le port s'éveille et salue le jour. Les vaisseaux étendent leurs verges comme des bras fatigués de dormir. Les matelots grimpent aux hunes et de loin ressemblent, à travers l'enchevêtrement des cordages, à des mouches qui se débattent dans des toiles d'araignée. Les poulies grincent, les câbles se tendent en gémissant, des cris plaintifs, des mélodieux bizarres accentuent et rythment les manœuvres des matelots. Voilà un bâtiment qui lève l'ancre; les voiles se développent comme des nuages blancs, depuis les bonnettes basses jusqu'aux pennons des girouettes, car il fait peu de vent et il faut ramasser le moindre souffle de brise. A bord de ce navire, un nègre vêtu d'une chemise de laine rouge et coiffé d'un petit chapeau de paille, s'agitte avec la joyeuse mièvrerie d'un singe en belle humeur. — Il va, il vient, en se donnant un mouvement extraordinaire. — Est-ce la joie de quitter notre pays, et voit-il déjà le soleil d'Afrique rebrûner sa peau noire?

Les nègres m'ont toujours beaucoup préoccupé, non pas à la façon des philanthropes; je ne réclame pas leur émancipation, et je ne suis pas tourmenté du désir de voir des députés de couleur siéger à la chambre. Mais cette race mystérieuse a pour moi un attrait singulier. Évidemment leurs pensées n'ont pas la même teinte que les nôtres, et j'ai peine à croire qu'ils descendent d'Adam, qui était rouge, si l'on s'en rapporte à son nom. Or, s'ils ne descendent pas d'Adam, ils ne sont pas solidaires de sa disolérance et ils n'ont-ils pas préché originalement, ce qui fait qu'ils n'ont pas besoin d'être rachetés. Aux îles, tous les nègres ont dans leur case le portrait de Napoléon, mais recouvert d'une couche de cirage, et ils barbotillent le diable de blanc. Debureau est Satan pour un nègre.

Nous allons partir, que de tuyaux, que de fumée grise; feu de la première chambre, feu de la seconde chambre, feu de la cabine du capitaine, feu de la cuisine. On dirait, à voir tous ces tubes de tôle, un toit de maison à la dérive. Ce que les Anglais produisent de fumée est prodigieux, abstraction faite des cigares et des pipes; on dirait qu'ils sont mis au monde pour cela.

Les côtes d'Inguoville font place à de grandes falaises rousses d'un aspect sauvage et féroce. Par opposition, les côtes de l'Angleterre sont entièrement blanches, d'où lui vient son nom d'Albion. Nous sommes en mer.

Voilà la mer à été pour moi un désir presque maladif. Dès l'âge de cinq ou six ans, j'étais nul des spectateurs les plus assidus du spectacle mécanique de M. Pierre, où l'on représentait des combats, des tempêtes, des naufrages et autres scènes analogues, je connaissais le nom et la forme de tous les vaisseaux, j'aurais pu faire le catalogue qui se trouve dans l'ode de Victor Hugo sur la bataille de Navarin. Tout le monde croyait que je me ferais marin, et mes parents, en cas de mauvais conduite de ma part, se voyaient privés de la ressource de me faire embarquer en qualité de mousse, car ma joie eût été au comble. — Plus tard, j'ai vu la mer, et j'avoue que je l'ai trouvée bien ressemblante au spectacle de M. Pierre; il me semble que les vaisseaux sont de carton et glissent sur une rainure; les vagues me font l'effet de calicot vert glacé d'argent, n'en déplaise à l'ami Bygone et aux descriptions postiques.

Le temps fraîchit, la lame devient courte, chapeau et dure; le ciel est clair encore du côté de la France; mais une lentille de brouillard forme l'horizon du côté de l'Angleterre. L'eau est d'un gris verdâtre; les white-horse (chevaux blancs) commencent à se lever leur crinière d'écumine, et accourent au grand galop du fond de l'étendue. Les white-horses sont appelés chez nous moutons, d'où le verbe moutonner, pour ex-

primer ces barres blanches qui s'ébrent la surface de la mer quand elle devient houleuse, et qui en effet ont assez l'air de flocons de laine. N'y a-t-il pas là une différence toute caractéristique? Les Anglais, peuple hippique, toujours occupés de courses, de races, valent des chevaux partout; pour eux l'Océan est un turf où galopent des coursiers d'écurie. Pour le Français pastoral et troubadour, la mer représente un tapis de gazon vert où paissent de blancs moutons.

III.

Yeux verts et talons roses.

Le bateau s'élève, puis redescend avec une douceur perfide. Nous sommes bien rarement parallèles à l'horizon, situation désagréable à tous ceux qui n'ont pas le pied marin. Horace avait raison de dire que celui qui s'aventure le premier sur les flots devait avoir un cœur de chêne doublé d'un triple airain, et cela au propre encore plus qu'au figuré. Mais éloignons ces idées malsaines.

J'ai déjà fait plusieurs traversées, et le vieux père Océan n'a pas exigé de moi le tribut ordinaire. La Méditerranée, ce ciel liquide, ce grand saphir fondu, a été pour moi d'une clémence rare, et les Anglais de Gibraltar n'ont pas eu la satisfaction de voir un jeune Parisien prendre un teint de citron qui a fait des excès, au roulis d'un steamer britannique; — je suis un débiteur oublié, si tant est que le Lethé existe pour les créanciers.

Dépendant, j'éprouve une vague inquiétude, et je pense au vers de Lucrèce :

Suave mari magno...

hexamètre excellent à débiter du rivage. Ces souvenirs classiques qui me reviennent en foule ne sont pas d'un bon augure; — le vent augmente, les vagues nous envoient une poussière saline; au roulis s'est joint le tangage; la fumée rabattue par le gros temps nous enveloppe de ses noirs flocons. Si cela continue, il faudra, en arrivant, nous ramoner la figure.

Combien de fois j'ai marché par des chemins qui ne venaient point au devant de mes pieds, dans des allées sableuses, sur des parquets parfaitement tranquilles, et cela sans apprécier mon bonheur. Aujourd'hui, j'imiterais volontiers la naïveté de cette cantatrice italienne qui, malade du mal de mer, s'écriait au milieu de la Manche : — Descendez-moi, je ne veux pas aller plus loin.

Pour nous distraire de ces pensées malades, regardons les yeux de notre voisine qui est assise sur le pont, groupée dans son manteau de fourrure.

Ils sont de beaux yeux d'une teinte étrange, ni noirs ni bleus, ni gris ni fauves, mais d'un vert d'algue marine, des yeux orageux; *Præcelsi oculi*. — Ce n'est peut-être pas un moyen d'éviter ce que je crains. — Dans ces pupilles transparentes et profondes, je reconnais les couleurs de l'Océan. Il ne faut pas trop s'y mirer, le vertige pourrait vous prendre. Mon cœur se trouble... Que di-rais-je donc? — Qu'Aphrodite, née du ciel et de l'écumé de la mer, avait les prunelles de cette teinte où l'azur des flots et l'or du soleil se fondent également, et rappellent ainsi sa double origine. (J'avais commencé un compliment... le finit-je?)

Le froid me trahit; je vais descendre dans l'entrepont. Quel dissolvant malaisé! il me semble que mon âme va quitter mon corps. — O saint plancher... des gémisses, comme eût dit l'abbé Delille, combien je te regrette et quel dommage que l'on ne puisse aller dans une île que par eau! Quel caractère morose doivent avoir des gens qui ne peuvent ni rentrer chez eux, ni en sortir, sans reconnaître l'inefficacité des bonsbons de Malte! En conséquence, je me crois en droit de formuler cet axiome: — Les îles ne sont pas des pays. — J'admets à peine les presqu'îles, mais j'adore les continents.

Les stercorés étaient des gaillards solidement trempés qui n'aient la souffrance, et au milieu des plus atroces tourments, avaient la force morale de dire: « Douleur, tu n'es qu'un nom! » Tenons au mal de mer le même langage; n'arguons-le, ne l'admettons pas, traitons-le comme une pure abstraction. Dampsons le corps par l'esprit, faisons voir à la matière que l'âme est la maîtresse. — Forçons-nous par la pensée à l'oubli du présent; à l'émertence des naufrages, opposons la douceur des souvenirs, faisons comme les musiciens, prenons un thème et brodons-le. Les pieds ont joué dans ma vie un grand rôle; sans compter le pied embaumé de la princesse Hémionthès, morte il y a quatre mille ans, et qui m'a longtemps pour-nivi.

Que les pieds soient notre thème, avec un pareil sujet on peut aller loin.

Elle avait promis de me faire une visite. — Je demeurais alors à l'Alhambra, dans la salle de *las dos Hermanos*. — Lola, son amie, habitait une vieille maison mauresque, — la maison du Kirlar-Agassi, au temps du tti Baahid, tout près des jardins de Lendaraja. Le prétexte de sortie était suffisamment plausible. Elle arriva un matin, vers huit heures, fine et mince dans sa mantille, un éventail vert à la main, un oillet rouge à la tempe, avec cet air d'hébé et futif à la fois qui la faisait ressembler à une biche prenant sa résolution pour traverser un chemin. Je ne l'attendais pas encore, et j'étais assis sur une marche de marbre blanc, occupé, comme dit Gubetta, à faire se becqueter deux rimes au bout d'une idée et deux rimes espagnoles, qui pis est! car la fantasque créature m'avait ordonné de lui faire un dixain dans cette langue, que je savais fort mal, et cela; avec la menace de ne pas me parler de huit jours et de ne pas me donner la fleur qu'elle avait portée dans ses cheveux à la promenade.

— Elle était fille à tenir parole, et j'avoue que pour éviter un pareil malheur, j'aurais composé un madrigal sanscrit.

— Vous corrivez à votre *novia*, à votre maîtresse de France, me dit-elle en m'arrachant des mains le pauvre papier tout couronné de ratures, que je n'avais pas eu le temps de cacher dans ma poche.

Les quelques mots qu'elle put saisir étaient d'une orthodoxie rassurante; je lui disais que ses vœux feraient fondre la Sierra-Neveda, éteindraient le soleil, échapperaient les étoiles... et autres galanteries un peu hyperboliques pour nous autres gens du nord, mais parfaitement naturelles dans la patrie des Zegrus et des Abencerrages, — qui n'ont jamais existé, à ce que prétendent les érudits. — Métaphore à part, c'étaient des yeux qui, pour n'être pas verts... Mais ne sortons pas de notre thème.

Occupée de sa lecture, elle tressa par mégarde son pied chaussé de satin à la mode andalouse dans une de ces rigoles de marbre qui réunissent un bassin à un autre et où ruisselle toujours ce cristal de roche, ce diamant humide, qu'à Grenade on appelle tout simplement de l'eau. Elle ôta son soulier, que n'aurait pas chaussé un enfant de dix ans, et dit en riant : — Quelle bonne tasse pour boire! et le porta à nos lèvres à moitié pleins d'eau. Jamais vin du Rhin dans un verre de Bohême ne me parut aussi délicieux que l'eau de la fontaine des Lions dans ce petit saulier.

Avant de se rechauffer, elle tendit vers moi sa jambe qui luisait comme une agathe sous les mailles de la soie, et me dit, avec un regard tout à fait royal : — Cavalier, regardez bien ce pied, souvenez-vous que jamais vous n'en verrez de pareil. Eh quoi! elle se trompait, car...

Pouvoir narguer de la pensée! pendant une heure j'ai vécu réellement à six ou sept cents lieues de mon corps. Malgré la dureté de la houle et l'aigre odeur de l'Océan, j'étais bien dans le *Patio de la Tassa*.

L'alcaraz d'argile poreuse posée par terre à côté de deux citrons, le nez cassé d'un des lions de la fontaine qui lui donnait une physionomie grotesquement furieuse, les fleurs du parterre, les mystérieuses inscriptions arabes, je voyais tout; j'entendais la voix de contralto de l'amie de Lola, tantôt claire comme l'argent, tantôt riche comme le cuivre. — Je me porterais parfaitement bien sans cet infernal miroir qui est placé juste en face de moi, et qui vacille au mouvement de la vague; il brille et s'éteint comme un piège d'abolucettes, puis il se ravive et jette des étincelles dans l'ombre; la lumière tremble dessus comme du vit-argent; il m'éblouit, me fascine et me donne le vertige. Chacune de ses oscillations m'avertit de ne pas oublier que je suis sur mer. — Que n'ai-je le pied assez ferme pour me lever et l'aller briser! Damné miroir! puisse la première femme qui se regardera dans ta glace se trouver une rougeur sur le nez elle te brisera en mille morceaux. J'ai beau fermer les yeux, ses reflets louches me poursuivent et m'entrent sous les paupières comme des lames d'épée; allons, ma pensée, courage! ne te laisse pas vaincre! Encore un coup d'aile, et nous arriverons triomphants au rivage!

... Comment vous irez au bal par cette chaleur?

— Apprenez, monsieur, il ne fait jamais chaud pour aller au bal.

— Mais, il n'y a pas assez d'air pour soulever l'aile d'une mouche; vous toufferez.

— Me proposez-vous pour une Anglaise qui s'empourpre après dîner, ou pour une Française qui se serre dans son corset? Je vous ferai voir demain que je n'ai pas eu chaud; et, croyez-en ma conscience, je ne manqueraï ni une contredanse, ni une valse.

En delant cette phrase d'un ton de déesse blasphémée, elle d'fit son bas, arracha trois pétales d'une rose de son bouquet, et les colla à son talon, puis elle se rechaussa et dansa toute la nuit. Le lendemain, les trois feuilles étaient aussi fraîches que la veille.

Les côtes d'Angleterre commencent à se dessiner là-bas tout au bord de l'horizon. O ma mémoire, dans un de tes replis secrets, dans un de ces tiroirs pleins de ces riens qui sont tout, cherche un souvenir qui puisse me faire croire que je suis assis dans ma chambre, dans un fauteuil moelleux, tranquille.

... Un jour j'avais pris du hachich, c'est-à-dire une cuillerée de paradis sous la forme d'une pâte verte. Je fis les rêves les plus bizarres; j'entendis des fleurs qui chantaient, je vis des phrases de musique bleues, vertes et rouges, qui sentaient la vanille. Une transposition complète de toutes les idées; le plafond s'entr'ouvrit et laissa passer un talon frais, rose, poli, un talon d'ange, de sylphide, qui m'a jamais marché que sur l'azur et sur les nuages; je devins amoureux fou de ce talon, qui valait pour moi le visage d'Hélène ou de Cléopâtre.

Un soir, elle dansait; je ne sais quel sylphide pris de jalousie à la voir si légère se métamorphosa en pointe de clou et traversa l'étroite semelle de son mince soulier. Jugez quelle alarme! Tout le monde s'empressa autour d'elle. Je me trouvais là par hasard, et l'on me donna à tenir la band-lette qui devait comprimer la piqûre. Que devins-je quand je reconnus le talon de mon rêve, ce talon qui semblait me sourire du haut des nuages! Hélas! pensai-je, il y a bien loin du talon au cœur!... Si je faisais revenir du Caire une autre portion de hachich?...

— Nous sommes arrivés! crie d'une voix glapissante un petit mousse en pas-ant sa tête par l'ouverture de la cabine.

Il était temps!

THÉOPHILE GAUTIER. — (Presse.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,

RUE COQ-HÉRON, N° 3,

Au bureau du Journal;

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS.

Un an 12 fr. 0 c.

Six mois 6 50

Trois mois 3 50

Un mois 1 25

Edition avec 48 gravures, par an 24 fr.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FÉLIX BOUILLÉ, CH. DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE LAUVOIR, ELIE LUTHER, et généralement tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 40,800 lignes (ou 700 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix d'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures lithographiques. Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraison. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4°, et coûte vingt-cinq centimes sans gravures, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine.

SOMMAIRE.

Quatre Amours, par M^{lle} ÉLISA MERCOEUR.
Une Histoire amoureuse, par M. H. DE BALZAC.
Rachel la Charmresse, par M. HORACE RAISSON.
Les Mots historiques, par M. EDOUARD FOURNIER.
Poésie : A Molière, par M. J. LESGUILLON.
Le Proscrit, par M. le marquis DE FOU DRAS.
Le Secret de la confession, par M. EDOUARD LEMOINE.
Pierre Valéas, par M. FÉLIX LATRADE.
L'Angelus, par M. ROLAND BAUCHERY.
La Rose de la Vallée, par M. EUGÈNE DE MIRECOURT.
Épisode de 1811 : Le Guerillero de Plazentia, par M. CHARLES EXPILLY.

QUATRE AMOURS.

I.

Un Bal.

Un bal ! Oh ! quand la vie est nouvelle, lorsqu'elle n'est point encore déflurée d'illusions, c'est chose ravissante qu'un bal ! — Cet éclat des flambeaux, ce parfum des flûtes, cette musique, voix humaine du plaisir, ces danses, sylphides légères, belles de parure, de grâce et de jeunesse... — Oh ! c'est une scène brillante de l'existence, c'est une féerie d'amour, de bonheur et de riante folie !

Mais quand on sait la vie, lorsque, pour la connaître, on a pris leçon du temps ou du malheur ; lorsque l'expérience a déchiré le voile éblouissant ou sombre que l'apparence jette sur la réalité... oh ! bien ! c'est souvent au bal qu'on se sent le front et le cœur traversés par les pensées les plus amères, par la plus douloureuse présence de l'avenir !

En contemplant cette foule agitée, cette folâtre jeunesse, on se demande si ces beaux yeux étincelant de regards de joie n'étaient pas, il n'y a qu'un instant, baignés de pleurs, de tristesse ; si ce sourire apparent de bonheur est à l'âme comme il est sur les lèvres. Et même, en croyant à la réalité du plaisir, si l'œil se porte sur la pendule muette, à laquelle une main prévoyante a vainement imposé silence, on sent qu'il est là, qu'on a debout devant soi un hôte invisible et présent partout : le Temps ! — Inévitable convive de toutes les fêtes, et qui pour l'emporter vient chercher sa part de bonheur, comme sa portion de peine ! Le Temps ! qui de sa clé magique ouvre toutes les portes, passe tous les seuils, celui du père comme celui du prince ! Le Temps ! qui, d'un seul pas, fait hisser toute une existence, pose un pied sur un berceau d'enfant, l'autre sur une tombe de vieillard !

Et l'on se dit :

Lorsque l'hiver en finissant aura désuni ces groupes joyeux, ce tableau défilé ne perdra-t-elle aucun de ses anneaux ? Peut-être un souffle du printemps, le même qui aura donné la vie à des roses, effeuillera quelques unes de ces fleurs humaines, si fraîches, si brillantes aujourd'hui, si parfumées d'espérance et d'amour, et demain peut-être, languissantes, fanées, tombées sur le sol, entr'ouvert pour dévorer leurs débris. — Compensation funeste, nature avare, que de roses du monde tu prends en échange des fleurs que tu donnes à la terre ? N'est-ce donc qu'à hauts intérêts que tu sais prêter l'existence ?

Il est bien rare que cette triste image de la fragilité de la vie s'offre seule à l'imagination. Lorsqu'elle s'y présente, c'est ordinairement accompagnée de celle plus sombre encore de l'instabilité de la fortune. Et celui dont cette dernière image vient frapper les regards intérieurs, se demande encore à part soi si, au bout de quelques années, de quelques mois seulement, ces femmes qui passent maintenant devant lui, éclatantes d'une double beauté, celle de la nature et celle de l'art, chargées d'or et de pierreries ; ces élégans jeunes hommes, dont l'importante faculté annonce la suprématie du rang ou celle de la richesse ; si, en un mot, tous ces êtres portant la livrée du bonheur, lui apparaissant plus tard sous celle de la misère, ne se montreront point à lui à peine recouverts de quelques haillons, le visage, le corps, les membres décharrnés, les joues, les mains, les lèvres blâmes, violacées, ou vertes de pâleur ; s'il ne les entendra pas crier d'une voix déchirante : Oh ! par pitié ! du pain, du feu ! donnez, j'ai faim, j'ai froid ! voyez !

Et ne croyez pas qu'il y ait exagération ou démesure à pressentir de telles choses ; non, il y a un trop grand point de ressemblance entre le passé et l'avenir pour ne pas en rendre, à l'égard des deux, la crainte et le regret. — Combien de loins'en a-t-on pas vu de ces changements terribles, de ces métamorphoses épouvantablement rapides ! La main de la fortune retourne parfois l'échelle avec tant de prestesse, la chute est si prompte, qu'on est étonné, en abaissant les yeux, de rencontrer au niveau du sol ceux qu'on venait de voir monter sur le degré le plus élevé. Combien aussi n'a-t-on pas vu souvent s'opérer avec autant de vitesse d'autres métamorphoses plus effrayantes !

Combien de fols, l'être vaguère pur encore, rêvant un beau songe de vertu, entraîné par l'exemple, la tentation, la misère ou le besoin de sa nature, avili, dégradé, flétri par sa conscience ou par la loi, s'est-il relevé traînant au pied le boulet du bagne, ou faisant crié sous son poids la planche raboteuse d'un échafaud !

Toutes ces pensées, dis-je, naissent souvent au milieu d'un bal ; on rêve de mort, d'infortune ou de crime, tandis que l'orchestre marque, avec des sons gais et händs-ans, une figure de danse, ou qu'une jeune, belle et douce femme échange peut-être un regard de tendresse, une pression de main, un mot d'amour !

Mais écartons ces lugubres images. Oublieux du passé, insouciants de l'avenir, prenons le temps et la fortune heure à heure et mystère à mystère.

Lelet à Nantes un samedi du mois de mai 1817, qu'un motte-

ment extraordinaire se faisait remarquer au premier étage d'une des plus belles maisons qui régnaient sur le port. Les domestiques allant, venant, circulant, empoussiés sur l'escahier et dans toutes les pièces du vaste appartement; le buffet se chargeant d'une profusion de vases de vermeil; les tapisseries cachant les hautes et larges fenêtres sous les plus onduleux d'une riche tenture, plaçant le long des lambris nouvellement peints à fresque des banquettes de velours pourpre à franges d'or; le balcon se déployant en élégant uniforme d'antichambre; les lustres, les consoles se chargeant de fraîches et élégantes corbeilles de fleurs; les salons enfin ennoblement revêtus d'une brillante toilette de cérémonie; tout semblait annoncer l'approche d'une fête.

Et, en effet, il y avait bal le soir.

Or, ce même jour, long-temps avant le lever du soleil, M. Ambroise Remi, core d'un gros bourg de la Haute-Bretagne, après avoir reconnu à Marie, sa vieille servante, le soin du ménage et des distributions aux habitants de la basse-cour, ainsi qu'aux pauvres du presbytère, monta dans une carriole que des paysans de la paroisse conduisaient à la ville.

La route fut longue, les chemins étaient mauvais; pour accélérer le temps, les voyageurs devaient gaiement encauler. Ce ne fut qu'après avoir roulé pendant plusieurs heures, et environ vers midi, que le bon cure fit son entrée dans la belle ville de Nantes.

Nantes, grande et majestueuse cité, puissante reine de la Loire. — La Loire, au manteau de navires, aux flots inspirateurs, tant de fois célébrés par les poètes, dans leurs chants d'amour! — Doux et noble fleuve, enlanguant, caressant du balzer de ses ondes de frais et délicieux lacs. — La Loire, aux sept bras enchaînés d'une chaîne de ponts, aux ans-aux arches. — La Loire, aux eaux parfois transparentes et pures comme le cristal immobile d'un lac; aux vagues parfois hautes et fières comme des flots d'Océan.

Nantes! qui reçoit aussi le tribut des eaux de l'Erdre et de la Sèvre: humbles rivières coulant oubliées auprès de leur orgueilleuse rivale, la Loire! Ah! peut-être, un jour, égarant sa rêverie sous l'ombrage des saules de leurs rives, ou sur leurs flots paisibles, inclinant leur souple et sous le poids d'une barque légère, un poète, un poète, la mélancolie au cœur, et le génie au front, venant y respirer un parfum d'une vaine tristesse, sentira-t-il l'inspiration passer des yeux à l'âme; s'assura-t-il son crayon ou sa plume, pour transmettre aux regards ou à la pensée un aspect, une description des doux rivages de l'Erdre, des poétiques bords de la Sèvre!

Nantes! — la ville aux blanches maisons, aux murs de tuf et de granit, aux toits bleus, aux balcons avancés dénouant sur le vide leurs festons, leurs arabesques de fer!... aux places coupées de tant de rues, aux arêtes si beaux de feuillage!

Seigneur de commerce et d'industrie, Nantes a cependant un air de richesse et de grandeur, de noblesse et d'élégance. Si elle a ses vieilles rues, sales, sombres et dégouttantes, son *faubourg Saint-Marceau*, elle a aussi son *faubourg Saint-Germain*, sa *Chaussée d'Antin*. Le quartier du Cours dont les magnifiques hôtels sont exclusivement consacrés à la demeure des notables; le quartier Grassin, habité par de riches négociants; les boulevards, les quai. Mlle Feytaud, ont une physionomie vraiment royale; et si l'on voulait personnellement cette ville, on pourrait dire d'elle: C'est une princesse marchande.

En sortant de l'évêché, M. Rémi traversa la place de la Colonne, où Louis XVI, qui sépare les deux promenades nommées cours Saint-Pierre et cours Saint-André, dont chacune voit à ses pieds couler une rivière différente, et qu'un même regard peut embrasser.

Le cure s'en alla le bord de la Loire. Il s'arrêta quelques instants à contempler l'énorme masse de la citadelle dont les murailles, noires encore d'une vilaine fumée du temps de la Ligue, semblent toujours, quoique silencieuses, menacer le fleuve de lui parler haut, de lancer avec leurs voiles la mort au delà de ses rives.

Pendant l'examen que ses yeux faisaient de ce château-fort, dont une partie avait été que quelques années auparavant emportée par une explosion de la poudrière, mais dont le côté qui regarde la Loire est resté intact, l'imagination de M. Rémi se peupla peu à peu de souvenirs d'étude; et sa pensée rétrograda dans le temps jusqu'aux jours du moyen-âge.

Alors il évoqua, pour les faire passer en revue devant lui, les ombres des vieux ducs de Bretagne avec toute leur pompe et leur puissance; il les entourait de l'éclat des principaux seigneurs bretons, suivis à leur tour d'un nombreux cortège de vassaux portant leurs gonfons de comte ou de baron et enviant en secret le sort du lévrier chéri, que la main du maître, dépourvu du gant-let de fer, caressait d'un geste amical.

Sa pensée revenant dans le temps jusqu'à l'époque des guerres des huguenots, il leva les yeux sur le bastion de Mercœur, décoré partout de la double croix de Lorraine, pendant immobile à de larges chaînons de granit. Il crut voir errer sur les créneaux, évoquant aussi, lui, le fantôme de toute cette puissance morte, l'âme absorbée dans ses rêves d'ambition, les mains se crispant de rage de ne pouvoir presser un seigneur, il crut voir, dissipé, le fier duc de Mercœur, l'orgueilleux Philippe-Emmanuel de Lorraine, qui fit élever ce bastion qui a gardé son nom, et rappelle ses prétentions à la souveraineté de Bretagne, sa coupable résistance au pouvoir du Nantais, sa tardive soumission, ce contrat de mariage de Mlle de

Mercœur et du duc de Vendôme, signé comme traité de paix entre Henri IV et lui.

Son imagination revenant toujours, d'autres souvenirs beaucoup plus jaunes se présentaient à sa pensée. Mais en foulant cette terre qui avait été arrosée de tant de flots de sang, en regardant ce fleuve dont tant de cadavres avaient gonflé les ondes, il s'efforça à l'oubli; car l'écho qui redisait ces derniers souvenirs, ce n'était plus l'esprit, c'était le cœur, le cœur tout saignant de regrets; et le cure, pour lui imposer silence, ne jeta plus qu'un regard sur les fraîches giroffes dont les grappes d'or sortaient de la fente des pierres et continua sa route.

Après avoir traversé le pont sous lequel l'Erdre vient joindre ses eaux brunes aux flots verts de la Loire, il longea les quais, et se dirigea vers la Fosse; c'est le nom du port.

L'aspect de la Fosse a quelque chose à la fois de noble, de pittoresque et d'aimé. De hautes maisons, que l'œil d'un étranger doit prendre aisément pour autant de palais, régnaient dans toute sa longueur. Des arbres géants, aux troncs séculaires, étendaient d'un côté leurs vastes branches, au-dessus de ces maisons à l'architecture monumentale, et de l'autre, semblaient près de heurter au passage les mâts des nombreux navires qui remontaient le fleuve. C'est là, sous ce long toit de feuillage, que les dimanches, les jours de fête, les soirs d'été se presse, se grossit en foule, l'élite des pronomeurs. Là circulent aussi les gendarmes, les comités, les inspecteurs des douanes. Ceux-ci font décharger, peser devant de petites tentes de couil à raies bleues, les marchandises que les matelots descendent des navires, que les porte-faix enlèvent ou rangent dans de vastes magasins. — Oh! c'est abas un bruit confus, un concert discordant de voix dures, rauques et glapi-santes, auxquelles viennent se joindre le bruit de la chute ou du balancement des feuilles, le murmure ou le bruissement de l'eau, que la brise caresse, ou que fait l'ouragan!

Le terme de la course de M. Rémi était tout juste cette maison où nous avons dit qu'il y avait bal le soir.

Il monta, et demanda au domestique qui lui ouvrit :

— M. Déryny?

— Monsieur n'y est pas.

— Mais le concierge m'a dit...

— Le concierge n'en sait rien. Monsieur ne peut vous recevoir.

Et la porte allait être brusquement refermée, lorsqu'un laquais qui traversait l'antichambre ayant reconnu M. Rémi : — Attendez, lui dit-il, je vais avertir monsieur. De retour au bout de quelques minutes : — Monsieur va venir, ajouta-t-il, veuillez vous donner la peine de passer au salon.

Il fit traverser au cure cinq ou six pièces très richement meublées, et le laissa seul dans un immense salon, décoré avec le goût le plus exquis, la plus grande magnificence.

Peut-être, en voyant rassemblés autour de lui tant d'objets de luxe, brillants hochets de Torquell, le bon cure fit saut-il de sages et profondes réflexions théologiques sur le néant des vanités humaines... Mais M. Déryny parut.

— Quoi! vous ici, mon oncle? dit-il en s'efforçant de déguiser sur sa physionomie l'expression d'une surprise désagréable; je suis désespéré de n'avoir pas été instruit de votre voyage; j'aurais pu vous offrir un appartement préparé pour vous recevoir. Mais...

— Un cabinet à l'auberge, répondit froidement M. Rémi, me suffit pour ce soir que j'ai à passer à Nantes. Je ne voulais que vous voir un moment et m'informer de votre santé. — Comment allez-vous?

— Assez mal; vous le savez, mon oncle, je suis presque toujours souffrant.

— Il vous faudrait de l'air, Arthur, de la fatigue; paysan, vous vous porteriez mieux que grand seigneur. — Et votre femme?

— Fort bien, je vous remercie.

— Veuillez lui présenter mes compliments, et permettez-moi de vous donner un avis que je désire qui vous soit inutile, mais que je vous prie de ne pas oublier. — Arthur, continua-t-il en prenant la main du jeune homme que semblait gêner sa présence, vous savez qu'il est impossible à la sagesse humaine de prévoir la veille ce qui peut arriver le lendemain; si jamais vous tombez dans l'infortune, et si j'existe encore, venez au presbytère d'Ambroise Rémy; frappez à sa porte, elle vous sera ouverte ainsi qu'à votre femme.... Adieu, mon neveu.

Et il sortit.

Troublé par ce peu de paroles, qui, quoique bien simples par elles-mêmes, portaient cependant le cachet d'une sentence, interdit par ce ton de froidier inaccoutumé dans son oncle, Arthur resta un moment immobile. Agité d'une vague inquiétude, les chances de l'avenir se présentèrent à sa pensée, et il se surprit à éprouver un involontaire mouvement d'effroi.

Maître de lui-même, d'une assez brillante fortune que son père avait acquise dans le commerce, Arthur, séduit par le succès qu'avait obtenu plusieurs entreprises industrielles, avait placé la majeure partie de son héritage en actions sur ces établissements. Ébloui par une première réussite, se flattant de compter bientôt par millions, et prenant aisément l'espérance pour la certitude, son esprit faible s'était laissé dominer par ce penchant frivole et dangereux; la manie du luxe; enfant de la vanité, comme on seure de l'ambition, l'impression de la tête qui étouffe parfois tous les sentiments du cœur; qui a comme l'amour et la gloire, ses rivalités, ses jalousies; qui, telle que ces deux passions, lorsqu'elle est ra-

mencé sur soi, n'ayant plus rien où se prendre, s'alimente encore ou s'empoisonne aussi des souvenirs du passé.

Cependant, revint peu à peu à lui, il se rappela qu'il lui restait quelques ordres à donner pour les préparatifs de la soirée; et quand tout fut prêt, quand l'œil du maître eut passé la dernière revue, il se rendit au cabinet de sa femme, dont la fête du soir célébrait l'anniversaire.

C'était une jeune et séduisante Espagnole, aux cheveux d'ébène, aux yeux noirs et brillants, aux regards de Castillane, aux épaules de Romaine, et qui de son poids d'existence ne portait que vingt ans et quelques heures. Elle achevait alors d'harmonier, avec sa charmante figure, une fraîche et délicate toilette, mystérieusement arrivée de Paris. Sans changer d'attitude, elle tourna lentement ses grands yeux vers son mari, qui, placé derrière elle, avançait la tête pour admirer, dans le reflet de la psyché, l'élégante et gracieuse tournure de sa jeune compagne.

— Que tu es belle! lui dit-il, avec une indicible expression de bonheur orgueilleux. Puis, repoussant la main de la femme de chambre, qui présentait à sa maîtresse un écriin ouvert: — Pourquoi prendre cette parure, Francisca? on te la déjà vue, amie; celle-ci te sied mieux.

Alors, ôtant d'une boîte de nacre à fermoir d'or un éblouissant collier et de magnifiques bracelets, il les attacha lui-même aux bras et au cou de sa femme; et s'éloigna d'un pas, pour jouir de l'effet de ce complément de toilette.

Il était parfait. L'éclat des bougies se répétant dans les facettes brillantes de l'or et des pierreries de son collier, on eût dit que des vagues capricieuses et chatoyantes se jouaient sur les belles épaules de Francisca, et entouraient son cou charmant d'un lien de feu liquide.

— En vérité, Arthur, dit la jeune femme, il y a folie à vous de me faire un semblable présent. Mais vous restez là comme un boudoir.... Allons, monsieur, approchez-vous et embrassez-moi, je ne vous grondai que demain.

Un bal de province, si l'allez-vous dire, vous ne connaissez de salons que ceux de la Chaussée d'Antin. Et déjà regardant à travers le télescope de votre critique — Pitié! vous écrivez-vous. Des robes de grand-mères, qui, exhumées du fond d'antiques armoires, viennent d'être ajustées à la taille des petites-filles, des habits de l'autre siècle, des tournures. Dieu sait des visages à dormir devant eux. Oh! pitié! pitié!

En vérité, il en est de certains préjugés comme des grandes réputations; ceux-ci et celles-là vivent souvent en vieillissant aux dépens du passé. M. de Pourceaugnac est encore pour le Parisien l'homme type du provincial; sans se donner la peine de réfléchir à cette remarque du spirituel Figaro, qu'en passant par le temps, plus d'une vérité est devenue mensonge, on se dit: c'était, cela doit être. Étrange logique! Pour avoir la ressemblance d'un vieillard, prendriez-vous une copie de son portrait d'enfant?

S'habituant de la capitale et celui de la province se trouvaient jadis placés aux deux extrémités du chemin de la civilisation physique et morale, l'éducation, comme un fluide électrique, s'est répandue dans l'espace, et le temps a produit l'attraction. Maintenant mesurez-les de nouveau sur l'échelle des âges, comparez les distances, vous les trouverez presque au degré du contact.

Si, comme l'a dit un penseur par excellence, on polit sa cervelle en la frottant contre la cervelle d'autrui, la province s'est si souvent frottée contre la capitale, qu'elle s'est polie dans le choc; mais les deux médailles y ont également perdu leur cachet d'originalité, et maintenant le Parisien ne se reconnaît pas plus en province que le provincial ne se reconnaît à Paris.

Il était dix heures. La foule se pressait dans les vastes et beaux salons de M. Dérigny. La réunion était aussi brillante que nombreuse. Le concert était commencé. Déjà plusieurs romances avaient obtenu la récompense obligée d'applaudissemens. L'intervalle de silence entre la dernière et le morceau qui devait suivre se prolongeait; l'attente de ceux qui ne respiraient qu'après le signal de la danse se voyait trahie, car on ne se disposait pas à se lever. Arthur s'agitait, inquiet, impatient. Chaque fois que la porte s'ouvrait: — Pas encore lui! s'écriait-il; mais c'est incroyable! Oh! le monsieur!

Enfin, un domestique annonça M. Roger.

— Ah! pourtant, dit Arthur; vous êtes bien aimable!

Le retardataire était un grand et beau jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, taille d'Apollon, lignes d'Adonis, noble et gracieuse tournure, ébouriffante réunion de toutes les perfections extérieures.

Roger conjura la tempête de reproches qui allait fondre sur sa tête, en présentant à Dérigny un petit homme dont la physionomie grotesque étincelait d'une spirituelle malignité.

C'était un rédacteur de journal; son introducteur avait été contraint de l'attendre au sortir d'un banquet diplomatique. Mais, comme la présentation d'un tel convive était une galanterie de sa part, Roger comptait trop sur la force de son excuse pour avoir obligation à l'indulgence de Dérigny du pardon qu'il était sûr d'obtenir.

En effet, l'espérance de lire une description de sa fête dans le feuilleton du journal changea en élan de reconnaissance la colère d'Arthur, qui se confondit en politesse auprès du petit homme, qu'il avait à peine daigné d'abord honorer d'un simple mouvement de tête.

Cependant notre Antinoüs avait traversé le salon. Moins reconnaissant ou moins généreux, Mme Dérigny le reçut avec un petit ton de bouderie ironique; mais la paix fut conclue; un humble baiser sur la main la scella, et l'accompagnateur s'étant remis au piano, un duo italien fut

chanté par Roger et Francisca; et la beauté des deux voix, la justesse et la suavité de l'exécution valurent une salvo d'applaudissemens réels à ce morceau qui fut le bouquet du concert.

Dans un bal, le moment le plus propice à la causerie intime, est sans contredit celui où l'on commence à danser. Les jeunes gens occupés du choix de leurs danseuses, les danseuses flottant en jurets entre la crainte et l'espérance; les joueurs, les parieurs se rangeant en cercle autour des tables de jeu laissent toute latitude à ceux qui ne goûtent d'une fête que le plaisir de la conversation. C'est alors que les groupes se forment, qu'on s'adresse et se réplique à voix basse questions malicieuses et questions équivoques.

Une conférence de ce genre s'était engagée entre un vieux monsieur et deux dames, dont l'une d'un certain âge, l'autre jeune encore, mais pauvre rose inaperçue qu'édouard par les papillons du bal, et qui, bien que soupirant profondément après, n'avait point eu le plaisir de recevoir ce respectueux salut d'usage, d'entendre cette douce phrase: — Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danser la première contre-danse? Enivrantes paroles, surtout lorsqu'on y peut répondre: — Monsieur, je suis engagée!

— Eh bien, monsieur Duval, dit la mère, que pensez-vous de cette fête?

— Que je désire pour Dérigny qu'il en puisse donner beaucoup de semblables, et qu'en même temps, j'ai peur de l'immunité d'un tel souhait.

— Cela se conçoit-il? quatre voitures... Avez-vous vu son dernier at-telage?

— Magnifique; ce serait dommage de voir couler une granelle de sa brillamment échafaudée.

— Dommage! il est bien insolent.

— Insolent, par erreur; il prend l'importance de l'orgueil pour l'absence de la dignité. C'est au fond le meilleur enfant du monde.

— Dites-moi, connaissez-vous cet ami de la maison, ce beau jeune homme, si empressé, si rempli d'attention pour madame Dérigny, et près de qui la belle dame, si fière envers tout le monde, semble s'être si bien humanisée?

— Celui qui a chanté le duo italien? C'est, je crois, un officier de la garnison, un élégant, un fat, assez mauvais sujet, mais joli garçon, ma foi.

— Oui, pas mal, dit alors mademoiselle Alphonsine. Aussi a-t-il obtenu le privilège d'ouvrir le bal avec la maîtresse de la maison. Avez-vous remarqué qu'il n'a dansé que cette contredanse?

— C'est qu'il est passé dans la salle de jeu. Regardez, le voilà là-bas qui parle.

— Pendant le duo, avez-vous fait attention à la parfaite harmonie des deux voix?

— Méchante!

— Tenez, monsieur Duval, continua la mère, chaque fois que je vois ce pauvre Dérigny auprès de sa femme, en contemplant ce visage si pâle et si froid, et cette figure si vive et si animée, je ne puis m'empêcher de croire...

Heureusement pour Mme Dérigny, la danseuse qui vint se rasseoir auprès de mademoiselle Alphonsine, et à qui M. Duval rendit sa place, empêcha la fin de cette remarque faite et communiquée par un esprit de charité chrétienne.

Enfin le temps qui ne s'arrête pas plus sur les heures de plaisir que sur celles de souffrances, amena l'aurore. Le silence succéda au bruit, la solitude à la foule. La lueur mourante des bougies luttant contre la clarté naissante du jour, des débris de fleurs flétries, écrasées, de la chère poussière sur le parquet, les meubles et les draperies.... voilà ce qui resta de la fête, comme ce qui reste souvent de l'existence et de la fortune dans l'espace d'une nuit au matin.

II.

Portraits de famille.

Comme il est possible que nous formions avec Arthur Dérigny une liaison plus intime que celle d'une connaissance de salon, il est bon, ce me semble, que nous prenions quelques renseignements sur son compte, ayant que la confiance entre lui et nous soit assez établie, pour qu'il en vienne au point de nous faire lui-même la confidence de ses pensées les plus secrètes, de ses émotions les plus voilées.

Quant à l'homme extérieur, voici, ou à peu près, ce qu'il est résulté de nos remarques sur lui, dans cette fête où, nous bornant au rôle muet d'observateur, nous avons pu l'examiner à loisir.

C'était un homme de vingt-cinq ans. Sa taille n'était élevée au dessus de la moyenne, mais souple et bien prise, sa mise simple, quoique riche et soignée, donnait à ses mouvemens de la noblesse sans raideur, à sa tournure de l'élégance sans fatuité. Mais la pale blancheur de son teint, le blond jaune de sa chevelure, l'bleu pâle de ses yeux répandaient sur ses traits, dont l'ensemble était assez régulier, une expression d'indolence passive, une monotonie fatigante.

Cependant, en l'examinant de plus près, en cherchant sur ce visage inanimé autre chose que l'expressi^on physique, et après avoir sauvé le premier coup d'œil, en le regardant ensuite de ce regard qui passe au travers des yeux de la personne que l'on contemple et voit au dessous du masque, il n'y avait ni reflet d'insouciance, ni froideur sur ce front dé-

coloré, dans ces yeux presque sans lumière, dans cette blancheur de nuance morte.

A l'exécution de sa voix faible et voilée, à la difficulté de sa respiration, à l'état assés de devenir en lui une faiblesse de constitution, une lésion d'organes. Et en faisant attention à son geste habituel, à sa main droite portée toujours posée ouverte et fortement appuyée sur son cœur, on pouvait également s'apercevoir que cette main se plaçait là, moins pour faciliter le passage de l'air jusqu'à sa poitrine, que pour aider à celui de ses soupirs jusqu'aux lèvres.

Cette dernière observation nous ramenait à l'homme moral, pour le mieux connaître, il est de toute nécessité que nous fassions marcher sa vie de quelques pas à reculons dans la route du temps, et que nous esquissons rapidement les principaux traits des personnes qu'il retrouvera sur ce chemin que nous allons parcourir pour la première fois, et que lui va explorer pour la seconde.

Son père, d'une constitution robuste, d'une santé parfaite, était négociant, et entièrement absorbé dans son commerce. C'était un homme froid et passif, méthodique d'âme comme de tête, et dont le cœur, aux mouvements aussi réguliers que ceux d'un balancier de pendule, gardait, sans jamais talenter ou précipiter un seul temps, la plus admissible mesure dans les intervalles égaux de ses palpitations. C'était un de ces êtres comme on en rencontre parfois dans le monde, qui ayant fait une disposition géométrique de leur âme, casé chaque sentiment, chaque émotion, qui ne sentant le jour que ce qu'ils ont éprouvé la veille, que ce qu'ils ressentiront le lendemain, ne permettent jamais à aucune de leurs sensations d'empiéter sur le terrain d'une autre, de franchir la ligne de démarcation, traçant chaque compartiment où la raison irrévocablement marque l'ur place après avoir une fois pour toutes pesé dans sa balance et mesuré de son compas leurs devoirs d'époux, de père, de citoyen et d'homme du monde.

Sa mère, au contraire, chétive et souffreteuse, était une femme impressionnable, expansive et tendre, souffrant à l'âme d'une plénitude de sensibilité. En veillant sur l'enfance malade d'Arthur, en arriant cette fragile plante contre son sein maternel, madame Dérigny avait dû nécessairement projeter sur le caractère de son fils une ombre du sien. Arthur, d'enfant devenu homme, pendu encore au jupon de sa mère, avait pris d'elle cette habitude de tristesse permanente, de douleur, même sans objet, cette mélancolie profonde, amère et douce, se composant dans le cœur, de l'essence de ce qu'il peut avoir de plus tendres sentiments et qui n'est trop souvent, hélas ! que le principe du spleen.

Dans une âme ainsi disposée pour le recevoir, l'amour devait occuper une place immense. Une femme ! oh ! comme à ce mot, à cette pensée, son sang bouillonnait dans ses veines, son cœur frappait sa poitrine à coups précipités, son pouls battait dans ses artères à larges pulsations ! Une femme ! il en avait une comme une idole d'amitié, sa mère ; mais c'en était une comme idole d'amour qu'il rêvait sans sommeil, qu'il appelait sans parole, qu'il attendait, quelle qu'elle fût !

Car son imagination ne s'était pas créée une forme idéale modelée sur ses goûts, un ange à lui, non ! Ce qu'il demandait, c'était un être à aimer de passion ardente, exclusive ; il n'était pas d'avance arrêté par décision si ce serait un esprit aux yeux noirs, ou une âme aux yeux bleus, et quand il la vit pour la première fois, il ne crut pas la reconnaître, il ne se douta pas que ce fût elle.

Elle venait de perdre son père, ancien ami de M. Dérigny ; celui-ci, choisi pour son tuteur, avait fait venir auprès de sa femme.

Louise avait dix-huit ans. A son épaisse et longue chevelure d'ibène, à son teint brun et coloré, à ses yeux noirs et brûlants, on eût dit une fille d'Espagne, une piquante et vive Andalouse. Chez elle, toute émotion ne pouvait exister qu'à l'extrême, toute pensée touchant à l'exaltation ; et elle avait dix-huit ans, et n'avait point encore aimé d'amour !

En voyant Arthur, elle ne se douta pas non plus que ce fût lui ; aucun pressentiment ne vint l'avertir qu'il était trouvé.

Ce ne fut que plus tard, lorsque l'intimité les eût amenés à une profession de foi, qu'ils se reconnurent, qu'ils s'aimèrent.

Il faut bien le dire : toute passion, pour être grande et forte, se compose moitié d'illusions, moitié de réalité ; et ce n'est guère que la première fois qu'on les éprouve ainsi faites.

L'illusion s'ôte vite, le cœur en est prodigue et la dépense avec une effrayante vitesse ; quand elle est toute dissipée, c'est à peine si le sentiment amoindri occupe, chétif, une étroite place dans l'âme qu'il remplissait à lui seul. Lorsqu'on en est réduit à n'avoir plus que la réalité, lorsque, pour habile, on peut calculer froidement toutes les chances possibles du jeu, on l'on risque une passion, il est bien rare, si l'on en inspire une entière, qu'on la laisse telle à l'objet qui l'éprouve ; il est difficile de souffrir long-temps ; dans un autre, sans jalousie ou sans regret à la sienne, cette richesse de sensations qu'on a perdue. Devenu pauvre, il faut qu'on appauvrisse, qu'on fasse de l'âme sur laquelle on a droit, ce qu'on a fait de la sienne, et le succès est prompt et facile. Il y a quelque chose de satanique dans cette influence de désenchantement, qu'un cœur fier et vieux d'expérience exerce sur un cœur jeune et frais d'illusions : — c'est l'ange déchu qui regrette le ciel !

Mais Arthur et Louise s'amaient de passion complète.

M. Dérigny ne pouvait calculer ni les rapports de l'âge ni ceux du caractère et du cœur ; mais il avait calculé ceux du rang et de la fortune, et, en faisant venir chez lui sa jeune pupille, il avait réfléchi d'avance que, vu les biens qu'elle possédait, son alliance ne pouvait qu'être avan-

tageuse, et ce fut sans peine qu'il consentit à l'exécution du projet d'union entre elle et Arthur, que sa femme avait formé dans sa sollicitude maternelle.

La mère songeant au bonheur, le père à la richesse, se trouvèrent donc d'accord sur l'établissement de fils, et il fut décidé, à l'unanimité des quatre voix, qu'Arthur deviendrait l'époux de Louise. Le jour même de cette décision, arrêtée sans opposition aucune, on commença à s'occuper des apprêts du mariage.

Les formalités à remplir, les exigences de la loi, retardaient seules le moment que l'espérance des jeunes fiancés avait consacré dans l'avenir par le seron d'une indissoluble félicité. Pour s'aider à l'attendre, ils se disaient que le bonheur coûte parfois si cher, qu'on l'achète souvent au prix de tant de regrets, de vœux trompés et d'amères douleurs, qu'il fallait bien qu'ils le payassent d'un peu de patience, et ils l'attendaient, ne doutant pas qu'il vint. C'était donc par conscience qu'ils se résignaient à supporter sans murmure ces retards toujours trop longs au gré d'une impatience d'amant.

III.

La dernière feuille.

Dépêchez-vous, car la jeune fille attend un beau jour ; dépêchez-vous, car, à prolonger l'espérance, le bonheur peut venir trop tard. Préparez le voile et les ornements d'hymen, et la couronne d'épouse à fleurons d'ochanger. Hâtez-vous, car le temps va vite, et la vie est trompeuse. Achever le vêtement nuptial, car la fiancée peut avoir pour robe de noce le blanc linceul de vierge.

Et toi, joyeuse enfant, toi, dont le présent sourit avec tant de confiance à l'avenir, épouse-la toute, si tu peux, cette coupe remplie d'espérance et d'amour que les lèvres pressent encore. Que ton âme brûlante et pure aspire à son comme un souffle vital tout ce qu'elle pourra contenir de suaves et ravissantes émotions. Dépense ton cœur, jeune fille, remplie ta vie sur quelques heures, hâte-toi d'exister avant que la mort vienne, car elle peut venir... Tu es heureuse.

Dépense quelque temps, les fraîches couleurs des joues de Louise se mangent de marques blanches et violettes ; une teinte noirâtre assombriait l'incarnat de ses lèvres ; ses yeux, qui étincelaient d'un éclat plus vif, avaient des regards plus ardents et plus prolongés ; mais sa voix, moins sonore et moins accentuée, ne laissait échapper que de lentes paroles que succédait un léger frémissement. Souvent sa vue se troublait, ses membres tremblaient glaciés par un froid subit, sa tête devenait brûlante, le sang se portait violemment au cœur, qui battait à soulever ses vêtements ; puis, à cette surabondance d'existence et de force, succédait cet état de faiblesse et d'anéantissement complet, court sommeil de l'âme, passagère imitation de la mort ; l'évanouissement.

Quelque alarmans que fussent de pareils symptômes, la nature du mal n'était cependant soumise ni par elle qui l'éprouvait, ni par ceux dont la tendre sollicitude veillait sur elle avec toute la ferveur de l'amour, tout le zèle de l'amitié. Ce qui ne provenait que d'un principe physique fut attribué à une cause morale : on prit les souffrances de Louise pour l'effet du contre-coup de l'ébranlement de l'âme à la veille d'un changement de destinée ; et l'on s'attrista sans s'alarmer.

Un jour, les moyens ordinairement employés pour la rappeler à la vie restaient sans résultat ; son évanouissement se prolongeait ; éperdue, hors de lui-même d'inquiétude, Arthur, en imbibant de nouveau le mouchoir imprégné d'essence qu'on lui avait posé sur les lèvres, jeta dessus un regard machinal. Il poussa un cri, laissa tomber le sac d'éther qu'il tenait ; le mouchoir s'échappa de ses mains... Il était taché de sang !

— « Oh ! ma mère ! s'écria-t-il, ma mère ! voyez-vous ? du sang ! mon Dieu ! veillez sur elle... je reviens. »

Et il s'élança avec violence hors de l'appartement ; ses pas dévorèrent l'espace. Il revint bientôt suivi d'un médecin. Il était temps, le sang venait à flot, une profonde saignée le rappela vers les veines.

Le lendemain, Louise se trouva mieux ; mais Arthur avait reçu au cœur un coup terrible.

Il faut avoir vu mourir un être aimé, et aimé d'amour ; il faut avoir veillé, assis près de son lit de douleur, avoir senti la vie s'échapper, soupir à soupir, d'un sein adoré, et la mort s'approcher comme aspirée dans chaque haleine, pour comprendre ce qu'est à la pensée une première crainte de mort, surtout lorsque étourdi par le bonheur, on avait cru jusqu'alors à une éternité d'existence et d'amour.

Et quand on étouffe le besoin de pleurer, et que le salut même de l'objet aimé vous entraîne à rester les yeux secs, à renvoyer vers le cœur des larmes écorées, brûlantes, s'agrippant encore à retourner vers lui... c'est horrible ; c'est un supplice atroce que de grimacer l'espérance, quand le désespoir est dans l'âme. Arthur le souffrait. Louise ignorait son sort ; elle eût pu l'apprendre d'une larme, d'un soupir de son amant ; le lui révéler, c'eût été la tâche d'un bourreau.

Le mieux qu'elle éprouvait n'était qu'une légère absence de son mal. Le mal revint et fit de rapides progrès ; cependant rien ne le trahissait aux yeux ; on ne voyait pas au front paisible et gai de la jeune fille qu'elle était marquée pour mourir ; toujours fraîche et jolice, c'était une plante, belle de tige, que le ver rongerait à la racine.

On ordonna l'air des champs ; Mme Dérigny la ramena à la maison de campagne qu'on avait quittée avant l'époque habituelle du retour à la

ville, pour s'occuper à Nantes des préparatifs de noces, qu'il fallut suspendre et qui ne devaient pas être rejoints.

Cet air pur et léger, libre des pesantes vapeurs de la ville, sembla ranimer les forces de la jeune malade. Sa poitrine brûlée au respirait comme un souffre-soluble et rafraîchissant. Et, toute joyeuse, souriant à l'espérance d'un prompt rétablissement, elle rêvait d'existence et d'hymen. Le pauvre Arthur en parlait comme elle, mais n'y croyait pas; il savait que le temps ne devait pas mettre dans sa vie ce beau jour qu'elle appelait de tant de vœux; il savait, hélas! qu'elle serait vêtue pour la tombe avant d'être parée pour l'autel.

Louise aimait la lecture, celle de la poésie rêveuse et mélancolique. Un matin qu'elle se trouvait avec Arthur dans le cabinet de la bibliothèque, elle lui prit envie de lire; elle se leva, son regard parcourut quelques titres, sa main s'arrêta un instant indécise; enfin, son choix tomba sur un volume des œuvres de Millevoye, elle l'ôta du rayon: Arthur tressaillit en reconnaissant ce livre.

— « Louise, lui dit-il avec une inquiète précipitation, remettez, croyez-moi, votre lecture à ce soir; prenez mon bras, faisons quelques tours sur la terrasse; il fait si beau! voulez-vous? »

— « Non, mes pieds n'ont pas besoin de mouvement, ils ont un caprice de paresse, comme ma pensée une fantaisie d'occupation; je veux lire. »

— « Eh bien! donnez-moi ce livre, l'attention des yeux pourrait fatiguer votre tête; je lirai moi-même. »

— « Je ne veux pas! obstiné que vous êtes; rendez-moi ce volume. Ne dirait-on pas, à vous entendre, que je suis bien mal ou presque aveugle? Donnez donc! Ah! pourtant. Maintenant vous pouvez rester ou vous en aller, m'écouter ou vous boucher les oreilles; à votre choix, monsieur le contrariant. »

Et, d'un petit air boudeur, la folle enfant s'enfonça dans un siège auprès de la fenêtre, et ouvrit le livre au hasard.

Les premiers mots qu'elle lut de la page sur laquelle ses yeux s'arrêtèrent, furent le titre de cette immortelle épique: *La Chute des Feuilles*. Elle lisait haut; l'énumération d'Arthur devint horrible à entendre.

— « Malheureux vers! s'écria-t-il en lui-même. O mon Dieu! détournez une pensée de toute application fatale! »

Vaine prière, c'en était fait; le voile se déchirait, la vérité se montrait nue et terrible.

- » De la dénouille de nos bois
- » L'automne avait jonché la terre,
- » Le buage était sans mystère,
- » Le rossignol était sans voix... »

Elle continua; sa voix, calme d'abord, devint tremblante, entrecoupée; son visage se contracta, c'est qu'il lui vint tout à coup à la mémoire de se rappeler sous quelle inspiration le poète avait écrit ces lignes, sublimes et touchantes, dans la simplicité de leur tristesse, ce double et poétique adieu fait à la terre, à la vie.

La fenêtre près de laquelle elle s'était placée était ouverte; elle avança la tête, regarda... Les branches des arbres du jardin étaient déjà veuves de la moitié de leur feuillage, la terre portait le deuil de sa verdure et de ses fleurs; et si le ciel, dégagé de nuages, souriait alors, ce n'était que du sourire d'un pâle et froid soleil d'octobre... C'était l'automne.

L'automne!... Elle réfléchit sur les symptômes de son mal. Ce sang arrivant tant de fois à ses lèvres, ce feu dévorant sa poitrine. C'en fut assez, le secret de sa souffrance lui fut révélé par ce subtil exanctin.

— « Si, moi aussi, dit-elle en se retournant vers Arthur immobile et muet de douleur; si, moi aussi, j'étais frappée à mort, comme l'était Millevoye, lorsqu'il chanta de sa voix de poète son hymne de mourant! »

— « Si ma destinée, comme le fut la sienne, était attachée au sort de la dernière feuille des bois! Si c'était ma dernière saison! »

— « Louise! que dites-vous? pouvez-vous faire une aussi fausse comparaison? »

— « Fausse! Ne souffrait-il pas comme moi!... Je m'en irai comme lui; le temps du départ est venu. »

Fatal oracle d'Épidaure....

» Oh! oui, bien fatal!... Mourir si jeune! quitter la vie lorsqu'elle est si belle, si pleine de bonheur? La quitter quand tu m'aimes! quand j'allais être à toi! Pour Arthur, tu n'as plus de fiancée! je suis maintenant celle du tombeau! Oh! mon Dieu! mourir!... Il le faudra donc! si vite... c'est épouvantable! »

La malheureuse fille plourait à sanglots sur la main de son amant, qui, plus malheureux qu'elle encore, puis-qu'il devait rester, n'avait, lui, dans l'excès de sa souffrance, ni larmes ni soupirs pour soulager, du moins, sa douleur à l'exprimer.

Ce fut en vain qu'on essaya de rallumer dans le cœur de Louise l'espérance éteinte pour jamais! tout fut inutile. Pour croire encore à la vie, elle s'avait trop qu'entre elle et le temps, tout allait bientôt finir. Cette certitude, acquise aux dépens de toutes ses illusions, fut peut-être pour ceux qui l'entouraient, quelque chose d'aussi pénible à subir que la pensée même du sort qui l'attendait.

Quand on est heureux, quel secret terrible à deviner que celui de sa mort! L'ambition ne faut-il pas de courage, de stoïcisme, pour attendre avec calme l'arrivée de l'instant suprême! Ah! lorsque sans espoir de retour, il faut dire adieu à tout à la fois: à la vie morale comme à l'au-

tre; lorsqu'il faut voir se briser, rompus ensemble, tous les nœuds de bonheur qui vous attachaient à la terre, il faut grande force à la pensée, grande résignation aux décrets du sort, pour ne pas se révolter contre la main qui frappe. C'est un bien haut paroxysme de vertu, lorsqu'on est riche de bonheur, que de s'en aller, sans regret à ce que l'on quitte; que de dire tranquillement à la mort: « Tu viens me chercher, ne voilà-tu, prends-moi! »

Hélas! la soumission de Louise n'était pas entièrement pure de regrets, et pourtant il y avait dans son âme une large place au courage! Pauvre enfant, elle abandonnait tant d'avenir au passé, elle avait vu l'horizon s'étendre devant elle si large, si brillant... Oh! mon Dieu! ne l'accusez pas de faiblesse; si vous la voulez si plus forte, pourquoi l'avez-vous faite aussi heureuse? Ne l'était-elle pas trop pour incliner, toute résignée, sa tête sous ce joug irrévocablement rivé, celui qui se soude à la tombe? »

Qu'on ne demande pas une description de la souffrance d'Arthur: comme il est de certains regards qui, pour les peindre, résistent aux pinceaux, et ne peuvent passer du modèle au portrait, il est aussi des sentiments qui, pour les exprimer, résistent aux paroles. Nous dirons seulement, il l'aimait, et la voyait mourir! C'est au cœur à deviner le sens de ces mots, dans leur profonde acception.

Qu'elle était noble et touchante, lorsqu'en souriant de ce sourire plus triste qu'une plainte :

— « Pourquoi, disait-elle, ami, maudis-tu Millevoye de m'avoir éclairé? réce? Remercie-le plutôt; ses vers m'ont appris que j'allais mourir: au moins tu peux pleurer. Pleure, mon Arthur, ne retiens plus tes larmes, tu les a trop dévorés devant moi... Car tu le savais, toi, que je ne verrais pas une autre saison; et quand je te parlais de bonheur et d'hymen, lorsque je te confiais mille projets d'avenir, mes espérances devaient te faire bien mal, ma joie devait avoir pour toi quelque chose de poignant et d'atroce... Tu souffrais terriblement, j'en suis sûre, et m'entendre te parler ainsi de lendemain, toi qui savais que je touchais au soir de mon dernier jour... Je le sais aussi... Pleure donc maintenant, pleure, tu le peux, tes larmes n'ont plus rien à m'apprendre! »

Et quand elle lui donnait ainsi cette liberté de larmes, Arthur les sentait retourner des paupières au cœur.

— « Oh! pourquoi, disait-elle aussi, pourquoi la mort ne m'a-t-elle pas prise quand elle est venue chercher ma mère, quand mon père fut emporté par elle? Alors je n'aurais pas eu regret à la vie, mon cœur était vide, l'existence m'était amère et pesante, la mort m'eût été douce et légère. Je l'appelais, elle n'est pas venue. Oh! je devine pourquoi je l'appelais en vain! j'étais pour elle une trop chétive proie; malheureuse, j'étais dédaignée, il lui fallait dans moi, pour me prendre, de l'espoir, de l'amour, du bonheur enfin! Maintenant je suis devenue d'elle, et la voici qui vient me chercher... La cruelle! »

Chaque parole était acérée et faisait plaie au cœur d'Arthur. La vie se retirait peu à peu de Louise; ses forces commençaient à s'en aller. Pouvant à peine se soutenir, elle se faisait descendre au jardin; mourante, elle voulait assister à la mort passagère de la nature.

— « Arthur, j'aime cette pâleur du soleil, cet air froid, ce jour terne, ce triste de la ciel s'harmonie avec celle de la terre; elle semble rendre plus facile la pente qui mène à la tombe. Je n'aime plus à voir un beau jour; il y a pour moi dans son sourire une affreuse ironie, une insulte aux larmes. Ah! mieux vaut, je le sens, en lui disant adieu, voir à la nature un vêtement de deuil qu'une toilette de fête. Il semble qu'on perd moins quand on la quitte. Je ne voudrais pas mourir au printemps! Oh! de la neige, de la glace pour mon dernier regard, mais pas de fleurs, mon Dieu! pas de fleurs! »

La mort avançait, sa course était rapide et ses pas près du but.

Plus elle approchait, plus la jeune fille qu'elle venait prendre se sentait de courage pour la recevoir. On eût dit que le mal, qui la playait sous son fardeau, reportait à l'esprit tout ce qu'il ôtait de force au corps. L'or de son âme s'épurait au creuset de la souffrance. La mort produisait souvent aux yeux de la pensée un effet tout opposé à celui de la perspective ordinaire; le lointain la grandit; elle diminuait comme la distance entre elle et l'objet qu'elle attire à soi; et quand le choc arrive, le fantôme géant n'est plus qu'un main, contre lequel on se heurte, on se brise, sans le voir.

Mais toujours le chant du cygne du poétique et mélodieux Millevoye, résonnait au souvenir de Louise. Ses yeux agrandis par l'amaigrissement de ses traits attachaient des regards inquiets, éperdument douloureux, sur les arbres dont les feuilles jaunissantes, épiquées de séve, tombaient, à bruit léger, mais aigu, inégal, retentissant au cœur. C'était un céleste avertissement, lui disant que sa vie se détachait comme les feuilles, et s'en allait comme elles. Elle les suivait de l'œil, dans leur course errante au gré du vent; et lorsqu'un souffle plus fort les enlevait de la terre, les dissipait en tourbillons légers :

— « Où vont-elles ainsi, pauvres feuilles mortes? Est-ce à l'abîme, aux nuages, que le vent les donne?... Mais qu'importe; d'autres viendront, le deuil des arbres est d'un hiver; au printemps, ils dénouilleront leur manteau de frimas, ils reprendront leur route de fête, leur vol de fleurs!... La nature ne meurt pas, elle dort; et, rafraîchi par le sommeil, elle se réveille belle et parée; mais moi, je ne me réveillerais pas comme elle; je ne reprendrais pas mon vêtement d'existence! »

— « Non, continua-t-elle en regardant les cieux, non, je ne puis croire à une mort complète. Je sens qu'il y a dans moi quelque chose qui ne

» peut s'aveugler. La mort, de sa bouche glacée, ne souffle pas sur l'âme ; elle ne l'éteint pas comme on fait d'une lampe. Elle n'a droit, pour le prendre, qu'à ce qui appartient à la terre ; mais de ses longs bras, elle n'aurait pas, pour l'enlever, ce qui vient du ciel, et l'âme en vient, n'est-ce pas ? Oh ! oui, elle en vient, elle y retourne. Le corps est un voile qui la couvre, comme un nuage couvre le soleil. Le voile tombe, le nuage passe, le soleil et l'âme brillent encore tous deux d'un éclat plus pur !... La vie ! la vie ! la mort ! étrange problème, dont la solution résiste à toute sagesse humaine ! impénétrable énigme, dont le mot est l'œuvre introuvable ! Quel, de nos si long-temps qu'on exerce et qu'on n'arrête, on ne sait pas encore ce que c'est que vivre et mourir ! Incompréhensible ! que ! l'esprit le comprendra jamais ? Où vient-on ? où va-t-on ? qui le sait ?... lui, qui le dit ? tout et puis rien ; terrible doute ! Qui ! l'homme tomberait tout entier au gouffre noir du néant ! Ah ! c'est insulter à la puissance divine, que de croire que rien ne ruse de ce qu'a fait Dieu lui-même. Le néant ! trompeuse et sombre image. Qui le crime, épouvanté d'une seconde existence, châtiment de la première, se berce, dans son étroit sacrilège de cette chimère impie ; assis-tu, comme un fantôme consolateur, au chevet d'un lit du coupable, se débattant dans l'agonie des remords, heurtant l'erreur contre la vérité. Mais va-t'en, n'approche pas de celui qui meurt sans avoir remué dans son sein un désir, un doute condamné par la vertu, repoussé par la foi ; va-t'en, ne le fais pas chanceler dans sa cécité croyance, dans son espoir d'une autre vie ! Que l'athée seul trouve dans le mot de mort le synonyme d'anéantissement ; mais que celui qui se confie aux promesses du Créateur, ne voie dans l'instant suprême que l'heure venue du rapel aux cieux, que l'affranchissement de l'âme esclave, sortie du temps pour rentrer dans l'éternité !

Quelle était attendrissante et belle la jeune mourante, en jetant ainsi la fleur de sa pensée dans la nuit des secrets théologiques ! Combien il y avait de sublimité dans cette religieuse espérance dont rayonnait son cœur ! Qu'elle est puissante de persuasion, cette éloquence funèbre dont les expressions, quelque simples, quelque vulgaires, quelque étranges même qu'elles puissent être, prennent une signification prophétique et sacrée, lors qu'elles sonnent le grand mystère de la divinité, celui du but de la création. Il semble, pour ceux qui les entendent, que les paroles d'un mourant s'exhalent de ses lèvres comme une émanation d'âme. Oui, souvent sur le crime et l'injure diluée il y a plus d'empire de conviction dans les accents qui montent des bords du cercueil que dans ceux qui descendent du haut de la chaire. La tombe est une tribune où l'orateur ne parle pas inécouté, incompris. Là, toutes paroles trouvent un écho, toutes pensées enfantent un souvenir.

Qu'il devait y avoir longue mémoire dans le cœur d'Arthur pour celles que Louise venait de prononcer ! Elle avait cessé de parler, il l'écoutait encore, et prêtait l'oreille comme à une lointaine vibration.

Mais soudain elle trembla d'un froid convulsif, poussa un cri déchirant, se leva, fut en jeter dans les bras de Mme Dérigny, et, posant sa tête sur l'épaule de sa mère adoptive, les yeux fermés :

— « Sauvez-moi, s'écria-t-elle ! ma mère... Arthur, la voyez-vous ? elle vient, la voilà ! défendez-moi ! »

Que voyait-elle ? pourquoi se pressait-elle ainsi frissonnante contre le sein qui l'aurait ?

Un violent coup de vent avait courbé la cime des arbres, et d'épouillé une branche immortelle de toutes ses feuilles, empoignées en mugissant. Louise avait cru entendre la mort accourir.

Elle venait effectivement, mais il lui restait encore quelques pas à faire.

Plusieurs jours s'écoulaient ; Louise s'affaiblissait d'heure en heure. Elle ne pouvait plus se lever. On avait placé son lit près de la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur le jardin. Un épais et haut massif de marronniers se trouvait en face. Il avait été impossible de détourner la maladie de la constante inspection que ses yeux faisaient des progrès du délabrement de la nature. Il avait fallu satisfaire à cette funeste fantaisie, et la placer de façon à voir les feuilles se détacher et tomber ; elle attendait la chute de la dernière !

Il n'en tombait pas une qu'un soupir amer ne s'échappât de la poitrine gonflée d'Arthur, qu'une larme ne traçât sa route humide sur la joue blême du malheureux amant, assis et veillant près du lit de la belle fiancée !

— « Pleure, ami, disait-elle, laisse-les couler à leur gré, ces larmes que j'aime à voir ; je me plais à te regarder pleurer... Oh ! pardonne-moi d'aimer ta peine, pardonne-moi cet egoïsme, cette joie cruelle... Je ne devais former pour toi la certitude de bonheur, et je me sens à l'heure-usé d'emporter avec moi la quantité de tes regrets, l'assurance d'un long et brillant souvenir. Tes pleurs sont pour moi le gage de cette mémoire de l'âme, que tu conserveras pour ta pauvre Louise ; et, je te le répète, ami, j'aime à te voir pleurer... Pardonne-moi ! »

Puis, par la pensée, jetant un coup d'œil rapide sur l'avenir d'Arthur, elle reprit :

— « Cependant, je ne demande pas que tu dépenses à aimer un souvenir tout ce que tu as de sentiments d'amour. Non ; ce serait injuste ou plutôt folle de l'attendre. Le passé ne peut plus long-temps, à lui seul, alimenter un cœur. Le tien en recevra pas tard le besoin d'être rempli par la réalité du présent, ou la promesse de l'avenir, et sans banner ton image, tu y auras place pour un objet nouveau. La morte et la vivante s'y trouveront ensemble. Oh ! oui, tu aimeras encore ; ce

» serait un erreur au ciel que d'avoir mis dans ton sein une âme comme la tienne, et de ne placer dans ta vie que quelques instans d'amour. Ton cœur ne s'est pas desséché à m'aimer ; ma mort te rend tout entier d'illusions. Si la poésie, la suavité d'un sentiment en est la partie chimérique, tu as du moins conservé cette douce et chère moitié de celui que tu as ressenti pour moi. Je n'ai pas détruit le charme, déshanchant ta vie, vieillu ton cœur ; je ne l'ai point ébranlé dans sa foi. Je meurs, certaine que je ne l'ai point appauvri d'émotions, que tu pourras encore aimer avec délice, avec croyance. Puisse celle qui doit le faire battre comme je l'ai fait palpiter, ne pas lui ôter plus d'éléments de bonheur que je ne lui en ai pris ! »

La mort s'approchait toujours. Un matin, le soleil s'élevait lové dans un horizon dégagé des brumeuses vapeurs d'automne, sa clarté était douce et pure, un vent frais respirait dans l'air à peine réchauffé. C'était un beau jour.

Louise, en s'éveillant, jeta autour d'elle des regards avides mais sercieux ; sa figure était calme et reposée ; c'était presque de la joie, que l'expression repandue sur son visage, amigri par la souffrance.

— « Eh quoi ! dit-elle, n'aurais-je fait qu'un songe affreux ? n'aurais-je craint la mort que pour mieux apprendre à connaître le prix de la vie ? Ah ! mille actions de grâces à Dieu, si ce n'est qu'une leçon qu'il m'a donnée ! Arthur, ma mère, aurai-je encore de longs jours à compter par le bonheur ? Oh ! parlez-moi, dites-moi que je puis vivre ! »

Elle se leva plus forte, aidée par l'espérance. Cette joie, comme elle l'avait dit, était atroce et poignante ; car, cet éclat de la vie, c'était le dernier jet de la lumière d'une lampe qui meurt plus large et plus brillante quelle n'a vécu.

— « Comme la nature est belle, dans sa tristesse même ! Arthur, cette douce et faible chaleur du soleil semble raviver tout mon être. Je suis mieux, beaucoup mieux. Hier, la mort m'apparaissait encore ; aujourd'hui, je ne vois que l'existence... Elle revient à moi, je la sens rentrer dans mon sein, je respire ; mes soupirs sont plus faciles. Oh ! si je pouvais vivre... Arthur, j'aime la vie !... »

Elle voulait voir le ciel, aspirer l'air. C'était l'adieu du départ ; elle le prenait pour le salut du retour.

On la descendit au jardin. Mais elle leva les yeux, regarda les branches dépouillées de toutes leurs feuilles ; une seule restait encore, se balançant suspendue à la cime de l'arbre le plus élevé... Pour se détacher, elle n'attendait qu'un souffle.

Le regard de Louise, en s'élevant vers le ciel, avait rencontré et ne quittait plus cette feuille, restée là, pâle, abandonnée, pauvre orpheline, près de rejoindre ses sœurs. Le vent soupira, la feuille tomba, et avec elle la dernière illusion de la mourante.

— « Ah ! s'écria-t-elle avec une expression d'indicible regret, c'en est fait, la vie ne tient plus à moi. Non ! plus d'espoir ! mon dernier jour va se coucher sur la terre ; ma première nuit dans le ciel se lèvera » belle et calme ; elle sera pure comme ce cœur qui palpité de ses deux niens battus dans ce sein qui n'a plus, hélas ! que quelques soupirs à comprimer... Eminence-moi, je me sens mal. »

Et l'heure de la mort allait bientôt sonner.

Son corps affaissé goûta quelques instans de repos ; elle se réveilla pour s'endormir d'un autre sommeil.

Elle se souleva, ses yeux brillèrent, ses joues étaient pourpres et gonflées par la fièvre, ses mains étaient brûlantes ; elle prit celles d'Arthur, de Mme Dérigny, les croisa sur son cœur, et dit : — « Ne m'oubliez pas ; adieu sur la terre ! au revoir au ciel ! »

C'était le dernier mot de sa voix, le dernier regard de ses yeux, le dernier battement de son cœur.

Morte !

IV.

Ressemblance physique.

Deux mois après, un cerceuil sortait encore de la maison de M. Dérigny.

Ce n'était pas celui d'Arthur, lui devait vivre pour long-temps souffrir et pleurer.

C'était celui de sa mère.

Une seule de ces deux pertes eût suffi pour sillonner d'âpres et incurables plaies un cœur aussi profondément sensible que l'était le sien ; deux coups pareils, et portés presque à la fois, l'avaient entièrement labouré.

Il semble que, ployant sous le poids de cette double douleur, Arthur portant en sa, comme nous l'avons dit, le principe du spleen, le fantôme tentateur du suicide aurait dû se présenter à lui, lui montrant la route, et partant à la main, comme une cécité de délivrance, le pistolet, le poison ou le poignard.

Eh bien ! non.

Dans une crise violente de la destinée, se tuer ou vivre peut être également preuve de force, ou manque de faiblesse. C'est lâcheté, c'est manque de ce courage physique qu'il faut pour accepter une dernière souffrance, en se dirigeant une balle vers le front ou une pointe d'acier vers le cœur.

Mais quand la vie est rendue horrible par la misère, les infortunes de l'âme ou l'injustice des hommes, il y a faiblesse de mourir, de ne pouvoir supporter une douleur pure de remords. Il est beau de se décider à

vivre, non par une résignation passive, par la crainte de la mort ou le doute de l'existence au delà de la tombe, mais par la conscience de sa force pour lutter contre la destinée, pour braver le malheur, en se laissant point abattre par ses coups, en tenant la tête toujours plus haute que le joug.

Mais ce ne fut pas par courage qu'Arthur se résigna à subir la vie.

L'indécision et la mélancolie étaient les points dominants de son caractère, et reflétaient une nuance sombre sur chaque sentiment qui passait par son cœur. Le plaisir, le bonheur même, avait en lui quelque chose de triste, de douloureux, car il ne l'acceptait qu'avec crainte. La peine, au contraire, si l'on peut parler ainsi, était sa santé à son époque. La mélancolie est friande, a dit Montaigne, et cela est vrai quelquefois; il y a bien des cœurs que la douleur alimente et que tue le bonheur.

Le séjour de Nantes était devenu pour Arthur impossible à supporter. Il obtint de son père la permission de voyager; il partit.

Il traversa le midi de la France, vit la Navarre, le Gave et les Pyrénées, la Provence et ses orangers, dont les fleurs semblent embaumées d'un parfum d'Orient. Il imprima ses pas sur la neige qui revêt de son manteau blanc les montagnes de la Suisse; il vit le ciel bleu de l'Italie, foula sous ses pieds la poussière immortelle de son sol. Mais, dans le château du montagnard, au milieu des ruines sacrées de Rome éternelle, Arthur ne voyait que Louise et sa mère. Son corps seul avait reçu la salutaire influence de l'air et du temps.

Ayant appris d'une lettre qui lui parvint à Rome, que son père venait de mourir d'une attaque d'apoplexie foudroyante, il se hâta de revenir à Nantes, pour mettre ordre à ses affaires d'intérêt.

Sa première visite fut au cimetière, où trois tombes furent mouillées de ses larmes. Plusieurs mois s'étaient sans rien prendre, sans rien donner à son cœur. Refusant, dans la stagnation de son désespoir, toutes les distractions offertes, il savourait sa tristesse; c'était un breuvage que son âme se plaisait à élever goutte à goutte, en rejetant loin d'elle, comme un poison, tout ce qui ne contenait pas un aliment de douleur. Enfin, ayant une fois cédé, comme à une importance fatigante, aux sollicitations d'un de ses amis nommé Emile, il se laissa conduire au spectacle, où depuis quelques jours un acteur de Paris attirait, par l'aimant d'un talent distingué, la foule admiratrice et curieuse.

La salle était comble; Arthur et son ami ne trouvèrent de place qu'à l'orchestre. Dérigny écoutait et regardait, sans plus voir et sans plus entendre, que s'il eût été changé en auditeur de marbre. Pendant un entr'acte, il se leva, se retourna du côté de la salle, et promena des regards distraits sur les nombreux spectateurs. En passant machinalement en revue les femmes dont la brillante toilette décorait de sa fraîche teinte aux mille nuances, le balcon et les premières loges, Arthur tressaillit, changea de couleur, et d'une voix basse, tremblante, violemment émue :

— « Quelle ressemblance ! dit-il en indiquant à son ami une jeune personne placée dans une loge de face.

— Oui, en effet, les mêmes traits, la même expression..... Mais contenez-vous, mon cher, ou sortez d'ici... vous allez vous trouver mal.

— Mal ?... vous vous trompez, il y a un long-temps que je n'ai éprouvé d'émotion qui me fit tant de bien. »

Il se rassit, car le rideau s'était levé, mais la tête retournée, il continuait d'attacher un regard fixe, doux et hagard à la fois, sur la jeune personne, dont la ressemblance avec Louise était tellement forte, qu'elle en était atterrante. Dans un temps de superstition, Arthur l'eût prise pour une vision de l'autre monde, une apparition céleste, une âme s'enveloppant de formes visibles pour se montrer à lui, celle de Louise venant visiter sur la terre celui qu'elle avait aimé, et dont elle avait emporté le bonheur avec elle.

Mais ce n'était pas une vision; c'était bien une forme réelle que cette image vivante de sa fiancée morte. Que le ciel-elle? se demandait-il à lui-même. La voir un instant, doit-ce être le seul point de contact de sa destinée avec la sienne? Ne sera-t-elle venue briller dans ma vie pour ne la colorer que du reflet d'un éclair?... Est-elle libre ou soumise par le cœur ou par la loi? est-elle mariée ou promise?... Cet homme, est-ce son père ou son époux? Oh! malheur si je ne la connais que pour apprendre qu'il est au monde une autre Louise et faire de la savoir le tourment de toute ma vie... Mon Dieu! s'il en doit être ainsi, vous vous jouez bien atrocement de ma peine; c'est une cruauté inutile à ma souffrance, qu'une telle apparition de bonheur... C'est montrer le ciel à l'inférieur.

Une subite espérance vint dissiper en partie la craintes qui l'agitait. Le vieux monsieur qui accompagnait la jeune personne se leva pour céder sa place à une dame qui entra dans la loge et qu'Arthur connaissait.

Au moins je saurai qui elle est! C'était beaucoup que cette chance d'obtenir quelques renseignements sur elle; mais ce qui lui restait de sa peur suffisait encore pour lui faire dépenser dix ans d'existence dans une seule nuit d'inquiétude.

Emile et Dérigny sortirent de la salle avant la fin du spectacle, et furent se placer sur le haut du grand escalier. Le cœur d'Arthur battit à se rompre; il éprouva un tel frémissement, qu'il crut être touché par une baguette électrique, lorsqu'il se sentit légèrement heurté au passage par la jeune inconnue, qu'il entendit adresser, en le nommant son oncle, une phrase espagnole au cavalier qui l'accompagnait.

Subjugué comme par le pouvoir de la fascination d'un regard magique, anéanti, incapable de faire un seul mouvement, dans cette suspen-

sion momentanée d'existence, Arthur ne ressemblait pas mal à un paladin enchanté; il restait là, sans s'apercevoir que la foule s'était entièrement écoulée.

— « Les portes vont se fermer, lui dit Emile en lui prenant le bras... Venez donc !

— Ah oui! allons. » Et, dans sa stupide obéissance il suivit son ami. Quelle horrible difficulté n'éprouva-t-il pas à vivre les instants qui s'écoulèrent jusqu'au lendemain! quelle nuit d'insomnie dévorante que celle qui passa sur sa tête... Son oncle!... que de commentaires sur ce mot... Mais le jour parut; ciel! que de lenteur il avait mise à venir dans le temps!

Arthur sortit dès le matin, et se rendit chez Mme Vaubron, c'était le nom de la dame qu'il avait reconnue la veille. Lors qu'elle s'avança pour le recevoir, il éprouva ce que doit ressentir un accusé en voyant rentrer les juges qui viennent lui prononcer l'arrêt qui l'acquitte, ou celui qui le condamne à mort. Elle sourit en apercevant Dérigny, car avant qu'il eût ouvert la bouche, elle savait aussi bien que lui toutes les questions qu'il avait à lui faire.

— « A l'embarras de votre contenance, lui dit-elle d'un ton de légère gaieté, je devine, mon cher Arthur, que vous venez me demander pardon d'un manque de mémoire ou d'égard. Si, d'après les lois de la chevalerie, l'hommage d'un salut est une redevance qu'une dame a le droit d'exiger de la politesse de ceux qui la connaissent, je vous bien, pour vous rendre moins coupable, rejeter sur le compte d'une distraction la faute de lèse-galanterie, qu'il lui ait au soir vous avez commis envers moi; allons, la paix est faite; ayez-vous, et surtout abordez la question sans détour.

— Cette dame avec qui vous étiez au spectacle n'est-elle pas Espagnole ?

— Écoutez, Arthur, reprit-elle d'un ton sérieux, cette jeune personne ressemble trop à Louise pour que je n'aie pas, comme vous, été frappée d'une aussi grande ressemblance. Je vous ai vu hier, et je vous ai trop bien examinée, j'ai trop bien lu votre cœur dans vos yeux pour ne pas comprendre le regard continu que vous avez attaché sur elle, pour ne pas deviner quel motif vous amène aujourd'hui chez moi, et pour ne pas connaître jusqu'à la moindre émotion qui vous agite.

Arthur balbutia quelques mots.

— Eh bien, vous voilà tout honteux ! que votre conscience se rassure, il fallait bien en venir là.... D'ailleurs, ce second amour n'est au fait qu'une reprise du premier....

— Oui, vous avez raison, madame, c'est Louise encore.... C'est elle... Mais, de grâce, continuez vous prévoyez assez la question... la réponse la précéder.

— C'est juste; et, pour ne pas vous faire languir, je vous dirai d'abord qu'elle n'est pas mariée et qu'il n'est question d'aucun engagement pour elle... Vous êtes plus tranquille, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, achez-vous.

— Impatient !... elle est Espagnole, née à Barcelone, et se nomme Francisca d'Avello; orpheline et sans fortune, elle a été élevée par son oncle que vous avez vu hier, et qui, sans bien lui-même, rent cependant sa maison sur un certain pied d'aisance et de dignité, grâce aux revenus d'une place assez importante qu'il occupe en Espagne. Je l'ai connu pendant mon séjour à Barcelone. Il est ici depuis peu, mais il y restera sans doute quelque temps, ayant à terminer un ancien procès contre un parent de sa femme. M. d'Avello a donné une brillante éducation à sa nièce, que vous trouvez, malgré cela, toute simple et toute naïve. C'est une femme ayant en elle de quoi rendre un mari tranquillement heureux. Son oncle a, je crois, grand désir qu'elle en rencontre un; mais elle n'a pas de dot.

— Ah! qu'importe; si elle a un cœur libre à donner, n'est-ce pas la nature la plus précieuse?... mais celle-là l'a-t-elle eue ne ?

— Il est assez difficile d'en avoir une libre garantie. Cependant je prie à croire qu'il n'y aura pas de crainte de l'arrêt sur ce bel-à; je pense, si l'accord s'en passe entre vous, que vous pouvez y prendre en toute assurance une hypothèque de mari.

— Que vous êtes bon!

— Nous voici à la conclusion. Vous venez m'apporter votre cause, me prier d'être votre avocat... Je place vos intérêts sous la sauvegarde de mon amitié; je plaiderai pour vous avec toute la chaleur et l'éloquence possible. Fiez-vous à moi, je vous ferai rendre, je l'espère, prompt et bonne justice. Mais comme vous êtes mon client, il est une clause dont je dois vous faire part, c'est qu'il y a dans l'esprit de l'oncle un faible pour le grand monde. Éblouissez-le par l'éclat du luxe; ne pouvant lui jeer aux yeux de la poussière de vieux parchemins, qu'il trouve en vous l'aristocratie de l'or à défaut de celle du rang; parlez bien haut, devant lui, d'équipages, de livrées, jouez avec sa main; votre mise au jeu sera sans doute un peu forte; mais que voulez-vous, il faut bien payer le bonheur; on n'a pas de chance de gain sans en avoir de perte, et d'ailleurs vous n'avez besoin d'être grand seigneur que pendant le séjour en France de M. d'Avello; une fois le bonhomme d'oncle en route, vous pourrez, tout à votre aise, redevenir simple bourgeois.

— M'oi de l'avertissement, madame... Mais vous me promettez de parler pour moi....

— Bien entendu... Soyez sans crainte, retournez paisiblement chez vous et laissez-moi faire. Reposez-vous sur mon amitié du soin de ve-

tre amour, ayez confiance dans ma diplomatie... vous recevrez bientôt de mes nouvelles... An revoir, dormez, rêvez en paix.»

Ce même jour, Arthur reçut un billet de Mme de Vauvrun, ainsi conçu :

« M. et Mme d'Avello viennent demain dîner chez moi ; je vous attends : venez en grande toilette de cérémonie, et surtout les doigts chargés de bagues, vous entendez ? l'éclat d'un diamant ajoute quelquefois pour de certains yeux à l'éclat du mérite personnel, et notre oncle y voit un peu de ces yeux-là... »

Comme nous n'avons reçu, nous, aucune invitation, nous n'assistâmes pas au dîner de Mme de Vauvrun. Sauteurs à pieds joints sur deux mois, et nous trouverons la jolie Francisca devenue Mme Dérigny. M. d'Avello quitta sa nièce quelques jours après ses noces et retourna à Barcelone, allé d'un grand pouce, celui d'une femme sans dot à marier.

Enfin le voilà donc heureux, à leur vous dire, ce sentimentally Arthur, ce consciencieux amant ! Comme vous êtes prompt dans vos conjectures... heureux ! En ! bon Dieu non, il ne l'est pas !

Et cependant, lorsque Francisca lui avait dit : — Arthur, je vous aime, vous êtes le seul homme qui me semblez devoir rendre ma vie heureuse ; c'est d'après cette conviction que je m'engage à vous par un acte libre de ma volonté... Quand elle lui avait dit cela, c'était vrai, et ce n'était pas une vérité d'un moment, née du dépit ou du caprice. Hors à Dérigny, jamais elle n'avait dit à personne de cœur et de bouche, je vous aime, dans une signification à part de l'amitié.

Lorsqu'elle fut à lui pour jamais, elle ne se repentit pas de s'être donnée ; son joug d'épouse ne lui parut pas un fardeau. Elle ne regretta rien, n'attendait rien ; elle marchait au pas du temps, sans désirer de ralentir ou de précipiter sa course. Son esprit ne franchissait pas le présent, elle était enfin heureuse d'une félicité passive, et si l'en fallait de beaucoup que le sort de son mari ressentît au sien. Cette différence était la fleur de tous deux. Pour composer en commun le bonheur d'Arthur, l'un demandait trop, l'autre ne donnait pas assez, quoiqu'elle donnât tout... Mais voici qui devient une énigme... Vite le no.

Arthur, en épousant une Espagnole, avait cru trouver d'ins sa femme une âme ardente, passionnée, volcanique comme le ciel de sa patrie. Et Francisca, née sur un sol de feu, respirant dans une atmosphère embrasée, n'avait subi qu'un physique l'influence du brûlant et torré d'Espagne. Ses traits portaient seuls l'empreinte du cielier national, son caractère n'avait été frappé au coin d'aucun pays. Nonchalante comme une indolente croûte, froide comme une fille du Nord, insouciant comme une frivole Française, la nature s'était méprise en achevant de former la jeune Catalane ; car, après lui avoir façonné le visage sur le type espagnol, elle lui avait ensuite façonné le cœur dans un moule étranger.

Ce fut d'abord à l'effet de la réserve et du doute qu'Arthur attribua la tiédeur et la timidité de l'expression variée des sentiments de la jeune fille envers lui. Tout en donnant pour motif à la froideur de sa nouvelle fiancée cette cause assez probable, Dérigny s'étonnait au dernier point de cette tranquillité d'un amour espagnol. Louise était Française, avait reçu une éducation imbuë de nulle préjugés... et, grand Dieu ! combien n'était-elle pas avec plus de force, plus d'élan, de verve, de secousses d'âme, qu'elle différait !... et pourtant toutes deux avaient eu même visage. Aussi ne fut-ce qu'avec un mélange de crainte et d'espoir qu'Arthur reçut l'aveu de Francisca. Certes, quelque passion qu'il eût pour elle, il n'eût peut-être pas hâlé le jour qui devait la lui donner, si la mort de Lou se n'eût été pour lui une leçon terrible, en lui apprenant que le temps est un créancier à qui l'on ne doit jamais accorder de sursis pour payer une dette de bonheur.

Le départ de M. d'Avello lui causa une joiesecrète, une joie d'égoïste ; il espéra que sa femme n'ayant plus que lui sur qui reverser toutes ses affections présentes, ajouterait au sentiment qu'elle lui accordait ceux qu'elle avait employés à aimer de près, pays, amis, parents, et qu'ainsi lui occupent seul l'activité de son âme, finirait par obtenir de cette union de sentiments divers une somme de sensations suffisante pour le payer de l'amour qu'il donnait... Erreur de calcul ! en échangeant contre la tendresse de son mari la totalité de ses affections, la jeune femme resta bien en arrière de compte avec lui !

On peut comparer l'orgasme de l'esprit humain à celle d'un clavier ; le cœur est un instrument composé de différentes cordes répondant à des touches extérieures, dont le mouvement ou l'immobilité leur impose le silence ou leur commande la parole. Chaque corde rend un son distinct, une note seule, et chaque note est une passion. Comme c'est presque toujours le hasard qui fait résonner le cœur, on s'existe-t-il des touches que sa main effleure à peine, d'autres qu'il rompt à les frapper brutalement, ou qu'il use à les heurter trop de fois, ou à les agiter trop long-temps, d'autres enfin sur lesquelles ses doigts capricieux ne se posent jamais ; et quand la mort, en éteignant tous les sons qu'il peut rendre, vient briser l'instrument, il est souvent des cordes qui n'ont pas rendu leur note, et qu'elle rompt sans les laisser résonner.

Dans le cœur d'Arthur, la corde de la vanité resta muette jusqu'à l'époque de son mariage. Ce fut le hasard, on ne peut le nier, qui en obtint le son prolongé qu'elle rendit. Si Dérigny, en s'employant un acte ridicule dans un simple honneur comme lui, s'engagea dans cette voie de folles dissipations qui tôt ou tard ne pouvait manquer de le mener de la fortune à la misère, ce ne fut, d'après les conseils de Mme de Vauvrun, que pour flatter l'orgueil du vieux d'Avello et obtenir le succès de ses vœux

de la réussite de ce charme... Mais en voulant séduire, il fut séduit, et, oubliant bientôt de se conformer à la seconde partie des instructions qu'il avait reçues, loin de rétrograder, il avança. Ainsi, il entra dans ce chemin guidé par l'intérêt ; et il y fut ensuite conduit par le plaisir, puis entraîné par le besoin.

Cependant, avouons-le, si Francisca eût été ce qu'il la rêvait, Espagnole, à l'âme comme aux yeux, lui, Arthur, eût été homme à s'appliquer dans un sens vrai ce vieil et languoureux adage, presque toujours mensonge, *une chaudière et votre cœur* ; mais il fallut pour cela un cœur large, compacte, plein de mille sentiments, tous colorés d'un reflet d'amour ; ne trouvant qu'un cœur étroit, presque vide, il fit une variante au sentimental proverbe, et, pour s'en arranger, mit le mot *palais* à la place de *chaudière*.

S'appliquant, se fatigant à étudier sans profit le caractère de sa femme, ne rencontrant rien du côté de la passion, il chercha du côté du caprice ; à défaut d'amour, il demanda de la coquetterie, mais de la coquetterie de tête seulement, de celle qui fait sourire une jeune femme à la vue d'une parure nouvelle, comme une petite fille à la vue d'une poupée. Eh bien ! le croira-t-on, rien en core, pas plus de vanité que d'amour. Oh ! c'était désespérant, cela, c'était à faire naître de cruels soupçons dans l'esprit d'un mari, Espagnole, et une telle apathie de l'éteint de cœur ! C'était un étrange problème dont la solution pouvait être une vérité fulgurante. N'importe ! Arthur se résolut à la chercher. L'obtint-il enfin ? Nous verrons ! patience !

V.

Différence morale.

Nous voici revenus dans la route du temps, au même point d'où nous sommes partis. Avancons maintenant de quelques heures, et nous nous trouverons au lendemain du jour où Dérigny célébra, par un bal, l'anniversaire de sa femme.

Francisca était seule dans sa chambre à coucher ; quoiqu'il fût déjà tard, elle était encore vêtue en négligé du matin. Ses boucles de cheveux renfermées dans leur prison de papier se trouvaient retenues sur son front par un petit bonnet de mousseline des Indes, garni de malines, qu'attachait sous le menton un nœud de ruban satin rose hortensia. Une redingote de basin couleur de neige, qu'un simple cordon retenait autour de sa taille, laissait à cette taille de sylphide, aux formes élégantes et réelles, une gracieuse liberté de souplesse. A demi couchée sur un lit de repos, la tête appuyée sur un de ses bras qui la soulevait, les yeux tournés vers le plafond, Francisca était plongée dans cette espèce de somnolence où l'on dort en veillant, et dont les songes dociles obéissent à l'imagination qui les évoque et qui a soin, comme on le présume étant maîtresse du choix, de n'appeler à elle que le plus doux rêve dont elle se berce comme d'une suave méditation.

Quel était le songe occupant alors la pensée de la jeune femme ? Calme et pur, la caressait il comme un baiser maternel ? S'exhalait-il comme un souffle embaumé de l'air ? Soupirait-il auprès de son cœur comme un accent d'amour ? Renvoiait-il vers le passé ? S'élançait-il vers l'avenir, ou se reposait-il sur le présent ? Était-ce souvenir, espérance ou réalité ?... Mystère !... De tels songes ne se révèlent pas, on les garde dans le secret de l'âme ; on suit trop bien ce qu'ils signifient pour appeler une interprétation étrangère au secours de l'explication qu'on leur donne.

Mais quelle que soit la nature de cette sorte de rêves et quel que fût ce qui dans se bégayait la belle dormeuse éveillée, ce qu'il y a de certain, c'est que, effrayé par un léger bruit, celui de la porte ouverte et refermée, il déploya ses ailes et s'enfola. Mme Dérigny se souleva sur son séant : c'était Arthur.

Ce visage si pâle était plus pâle encore ; sur ses traits retirés et livides se peignait une émotion profonde, amère, comprimée. Il s'approcha de sa femme, déposa sur son front un baiser froid, glacé comme le contact du marbre, et, sans rien dire, se plaça près d'elle, prit une de ses mains qu'il laissa retomber aussitôt ; puis, la tête penchée sur la poitrine, les regards baissés vers la terre, marquant avec ses doigts la mesure sur ses lèvres et se rogeant les ongles, il restait là muet, immobile, absorbé, paraissant dans sa morne contenance affaissé de corps et d'esprit sous le poids d'une pensée lourde et sombre. Francisca lui heurtait légèrement la joue, et il tres-saillit, frissonna presque ; et, répondant à ce geste comme à une question sans parole :

— Que désirez-vous ? lui demanda-t-il après un instant de réflexion.

— Moi?... je ne parlais pas.

— Ah ! pardon... je croyais...

Et, reprenant sa même attitude, ses dents continuèrent à aiguïser ses ongles, ses yeux à passer l'examen du tapis sur lequel ses pieds croisés s'appuyaient. Etendue de ce silence, de cet air abattu, de cette extrême pâleur :

— « Qu'avez-vous, mon ami ? lui dit sa femme... Eh, dans sa voix si peu souvent émue, on se trouvait alors une expression de tendresse et de crainte. — Qu'avez-vous ? continua-t-elle.

— Rien.

— Cela n'est pas, vous souffrez ?

— P'n-t-être... mais que vous importe ?

— Quelle réponse !

— Sans doute !... Si je souffre, quelle nécessité de vous confier le secret de ma souffrance, à vous qui n'avez d'écho dans l'âme pour aucune de mes sensations ? Triste ou joyeux, vous ne pouvez venir part ni dans

ma joie, ni dans ma peine. Vous raconter mon cœur, c'est vous fatiguer d'un récit inutile, ennuyeux.... Ainsi, je vous le répète, quo vous importe ?

— Vous n'êtes pas aimable, Arthur ; il y a dans vos paroles une ironie cruelle, une amertume glaçante... Ce mot *vous*... vous ne me parlez pas ordinairement ainsi.

— Puisque votre bouche ne peut apprendre le mot *toi*, il faut bien que la mienne e-ssaie de l'oublier. Ne pouvant le prononcer, il doit vous être pénible de l'entendre.

— Allons !... des reproches encore !
— Dits reproches ! vous vous trompez, je ne vous en fais pas, je ne veux pas vous en faire.

— Ecoutez !... Et, se retournant vers elle, lui saisissant le poignet sur lequel il appuyait fortement l'index, il attachait sur elle un de ces regards qui font froid, dont la sévère interrogation, dont la fixité vous épouvantent d'une indicible et vague frayeur... de ces regards qui font chercher dans la conscience, fouillent dans tous ses replis, et qui, lorsqu'on n'y trouve rien, vous arrachent cette exclamation involontaire : Qu'y a-t-il, bon Dieu ! de quoi s'agit-il ? Ce fut celle qui s'échappa des lèvres de la jeune femme.

— Ce qu'il y a, Francisca ! voulez-vous le savoir ?
— Oui, parlez !...

Craintive, agitée d'un indéfinissable trouble, pléyée sous l'immobilité regard de son mari, Francisca écoutait, n'osant faire un mouvement pour dégager sa main renfermée dans celle d'Arthur, et pourtant, il la pressait à lui faire mal... C'est qu'elle était aussi bien facile à la douleur, cette petite main tout emprisonnée sous les doigts nerveux et contractés qui la serrait, sans se douter de la violence de leur pression.

— « Ah bien !... j'ignore si vous souhaitiez réellement de connaître le sujet de ma souffrance ; mais moi, Francisca, moi, j'éprouve le besoin de vous le dire, j'éprouve celui d'épancher devant vous ce superflu d'émotion qui alourdit ma charge à m'écraser sous son poids. Il faut que j'arrache enfin de mon cœur ce doute qui l'obsède, le rongé, le serre d'une étreinte infernale... Mais pour cela, Francisca, il faut me répondre avec la plus entière sincérité, me parler comme on parle à Dieu... Me le promettez-vous ? »

— Je ne sais dire ce que je pense, Arthur, et quelles que soient les questions que vous m'adresserez, vous pouvez compter d'avance sur la vérité des réponses... Interrogez-moi donc, je vous écoute...

— Eh bien !... Il s'arrêta, se passa la main sur le front, dont la fièvre qui l'agitait commençait à gonfler les veines ; sa bouche entrouverte semblait indécise sur le choix de ses paroles... Enfin, profitant d'une résolution subite :

— Francisca, avant de me connaître... en Espagne... sous le ciel de la patrie... avez-vous aimé ? »

A ces mots, qui paraissaient avoir épuisé les forces de la voix qui venait de le prononcer, Mme Dérigny dégagea brusquement sa main d'entre celles d'Arthur, se recula ; et le contemplant à son tour de ce regard qui attire :

— « Savez-vous bien que vous m'insultez !... »

Etourdi de la réplique, Arthur se sentit monter le sang au visage ; une vive rougeur prit un instant, sur ses joues, la place de leur pâleur accoutumée.

— « Vous insultez ! s'écria-t-il. Mais non, non, je ne vous insulte pas ! non, c'est pas à toi que ce que je viens de dire doit sembler une phrase d'insulte. Qu'une Française se croie ou se prétende outragée par une telle question... bien... Mais toi, Francisca, toi Espagnole, toi qui, tout enfant, as dû être endormie, bercée au bruit d'un refrain d'amour ; toi qui, dans tes premières paroles, as dû bégayer le mot amour ; qui, plus tard, quand tu l'as compris, as dû l'entendre résonner dans l'air comme une vibration habituelle, le trouver dans toutes les bouches comme un accent national, un vieux mot du pays... toi, qui as dû respirer l'amour dans tous les parfums, l'écouter dans tous les sons, le voir dans tous les objets... ce n'est pas toi que j'outrage en te demandant si tu avais aimé, en doutant qu'au sein de la patrie, dix-neuf ans d'une vie d'Espagnole se soient écoulés sans amour. »

Il se tut, attendant une réponse, la demandant du regard. Mais Francisca, muette, étonnée d'une pareille question, s'interrogeait elle-même, et ne trouvant rien à se dire, gardait le silence à la voix comme à la pensée.

— « Et votre réponse, vous ne me la faites pas ? vous voyez bien pourtant qu'il me la faut.
— Arthur !

— Ah ! si tu as aimé, ne crains pas de l'avouer, ne rougis pas d'un tel aveu. Je t'ai bien dit, moi, que j'avais adoré une autre femme ; je t'ai dit que cette passion, toute faite dans mon cœur avant de te connaître, tu ne l'avais ôtée, ou plutôt prolongée, que parce qu'en l'aimant, c'était elle encore que j'aimais en toi ; que tu la rendais à mon âme comme tu la rendais à mes yeux. Et quand je t'ai dit cela, en m'écoutant, tu n'as pas ressenti pour moi du mépris, de la haine... Ne crains donc pas de me paraître plus criminelle d'un autre amour, que je ne t'ai semblé coupable du mien. Eh bien ! tu te tais encore ; parle, réponds-moi ; de grâce, avais-tu aimé ?

— Non,
— Et depuis ?
— Que voulez-vous dire ?

— Tu ne me comprends pas ?

— Non.

— Peut-être finirais-tu par m'entendre. Voyons... Ici sa voix fit une légère pose. Il reprit : Francisca, depuis que tu m'apperticas, n'as-tu jamais regretté d'être à moi ? n'as-tu jamais, pleurant en secret ta liberté perdue, senti le poids du joug et désiré de voir rompre la chaîne qui lie ton sort au mien ?... Tu cœurs ne m'a-t-il rien été de ce qu'il m'avait donné d'affection ? ne s'est-il jamais détourné de moi pour aller vers un autre ?... enfin, depuis que tu m'aimes, m'as-tu toujours aimé ? m'aimes-tu encore ?... m'aimes-tu seul ? »

Une aussi singulière conclusion eût, certes, excité dans une autre femme un accès de colère ardente, impétueuse, bouillonnante, brisant du choc de ses flots débordés toutes les digues de la retenue ; mais chez la presque impassible madame Dérigny, toute émotion, quelque violente qu'elle fût, ne pouvait se communiquer au dehors avec la force d'un torrent, la promptitude d'une commotion électrique. Cependant elle était émue, un léger tremblement dans sa voix témoigna seul de son agitation.

— « Arthur, avant de vous répondre, vous me permettez, je l'espère, de vous interroger à mon tour, de vous demander quel motif vous porte à m'adresser l'insultante question que vous venez de me faire.

— Insultante !

— Oui, elle l'est, et vous m'en expliquerez la cause ; vous m'avez donné le droit de l'exiger, en me contraignant à vous entendre. Maintenant, Arthur, c'est à vous de répondre. Je vous écoute, tâchez, si vous pouvez, d'abaisser votre esprit au niveau de ma faible intelligence ; car, je vous le répète, je ne vous comprends pas.

— Oh ! comprends-moi donc ! comprends tout ce qu'il y a de trouble, de tourmens, d'angoisses dans mon âme !... Devine donc ma pensée, puisque je ne sais pas de mots qui l'expriment. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! ne saura-t-elle jamais ce qui se passe en moi, ou plutôt ne vaudra-t-elle jamais l'apprendre ? »

Il se leva, fit quelques tours à grands pas dans la chambre, marchant avec agitation, murmurant de sourdes paroles et paraissant faire un violent effort de raison pour surmonter son trouble et reprendre un peu de calme ; il vint se rasseoir auprès de sa femme :

— « Tu ne m'as pas répondu, lui dit-il.

— Je ne me crois pas obligée de le faire. Quoique vous sembliez jouer auprès de moi le rôle d'un juge ou d'un confesseur, je ne me figure pas être assise sur la scielette d'un accusé ou agenouillée au pied du tribunal de Dieu. D'ailleurs, ce que je vous dirais porterait-il bien à vos yeux le cachet de la vérité ? On ne croit guère entièrement qu'à un aveu libre, Arthur, et le mien, fait dans cet instant, vous semblerait-il dépourvu de toute contrainte ? non, j'attendrai donc à vous le faire que, par la tranquillité de votre esprit, vous soyez en état de m'accorder la croyance due à ma franchise. Cependant, dussé-je même exciter votre fureur, comme l'étrange interrogatoire que vous me faites subir n'est pour moi qu'une impénétrable énigme, vous aurez la bonté de m'en donner le mot... vous me le devez. »

Il y avait du commandement dans le ton de cette dernière phrase, Arthur le comprit ; il sentit qu'en effet sa femme avait le droit de se croire offensée et de demander raison de l'outrage. Il lui prit la main, l'approcha de ses lèvres, malgré l'effort qu'elle fit pour la retirer ; et, d'une voix d'abord embarrassée, à demi craintive, mais s'affermissant par degré et finissant par arriver à un ton d'exaltation profonde :

— « Pardonne-moi, lui dit-il, pardonne à ce qu'il peut y avoir d'insulte dans mes paroles. En te demandant si tu n'as aimé pas un autre que moi, sois persuadée, Francisca, qu'il ne m'est pas venu dans la pensée de soupçonner ta vertu, de douter un seul instant que tu sois restée fidèle à ton devoir ; non, je puis croire à ton inconstance, et non pas à ton avilissement. Je ne t'accuse pas d'avoir manqué à l'honneur, d'avoir trahi ta foi d'épouse. Si je te soupçonnais d'infamie, je t'aurais apporté des preuves, je t'aurais confondue, abîmée dans ta honte. Je ne serais pas venu, m'en rapportant à ton seul aveu, me soumettant d'avance à la plus entière conviction, te prier de vouloir bien confirmer ou détruire le doute ailleurs que moi-même. Mais, Francisca, comment veux-tu que je me croie aimé, ou du moins aimé seul ? Est-il possible que tu m'aimes de tout ton amour et que tu puisses conserver cette insouciance, cette apathique froideur de sensations qui repousse et glace les miennes en les renvoyant vers mon âme ? Non, ce n'est pas une Espagnole qui peut jeter sur sa passion ce voile épais d'indifférence. Chez toi, le cœur doit subjugué l'esprit et non l'esprit dominer le cœur. L'amour doit être un sentiment-roi commandant à tous les autres, leur imprimant, dans sa volonté de despote, le mouvement, ou l'immobilité... Voilà ce qu'il doit faire, et non se laisser maîtriser lâchement par une réserve inutile, une timidité nonchalante. Que veux-tu que je pense de la teneur du tien ? sinon qu'il existe un rempart de glace entre mon image et ton cœur, qu'une image plus chère, un être plus heureux obtient de toi cette exaltation de pensées, cette ardente ferveur d'amour, ce bien que tu me refuses, ce trésor que tant de mes vœux sollicitent et contre lequel j'échangerais tous les autres biens de la terre, si Dieu me les eût données... Non ! je te dis avec une amère et déclarante certitude, tu ne m'aimes pas, et tu dois en aimer un autre.

— Ah ! mon ami, pouvez-vous...

— Prouvez-moi le contraire. Si je m'abuse, détrompez-moi d'une erreur qui me tue ; attendez pas que l'habitude de la souffrance m'ait ren-

du bonheur impossible en lui fermant à jamais toutes les voies de mon âme. Ah! si tu le pouvais, Française, persuade-moi que je suis heureux... mais tu ne veux même pas l'essayer!

— Et le pur-je, Arthur, quand mes paroles, quelque vraies qu'elles soient, n'ont sur vous aucune puissance de conviction?

— C'est quand moi disant je vous aime, ces mots ne s'imprègnent pas d'amour en passant par vos lèvres; c'est qu'ils ne reçoivent de ton cœur et de ta voix aucun reflet, aucun accent de passion. Ces mots ne paraissent dans ta bouche que des sons machinalement articulés et jetés dans l'air au hasard... Ah! dans la voix de Louise, ils ne signifiaient pas ce qu'ils expriment dans la mienne!

— Je ne sais pas les dire autrement, interrompit Française d'un air comtes et légèrement boudeur. Si vous ne me croyez pas, ce n'est pas ma faute, mais la vôtre.

— La mienne, est-ce bien sûr? Un triste sourire passa sur ses lèvres et n'y resta que le temps d'un éclair. Ah! continua-t-elle, si tu parviens à me convaincre d'injustice, avec quelle reconnaissance ne t'offrirai-je pas l'hommage de mon repentir!

— Attrez-vous enfin, ajouta-t-elle avec une insouciance ironique. La honte de m'apprendre comment vous avez découvert cet amour que j'éprouve, sans me douter que je le ressens? Pourrez-vous aussi me nommer celui que j'aime? Ce sera me rendre service, ce sera sortir mes yeux d'un vague dans lequel il se perdrait, ne sachant à qui s'adresser.

— Hélas! déconcertée par ce ton moqueur, s'aperçut alors qu'il avait beaucoup parlé sans rien dire; et, commençant à se fatiguer lui-même de la longueur de cette étrange scène, il recéda quelques instants, reprit ensuite la parole, fit rapidement l'exposé de ses doutes, de sa pénible déception sur son caractère, lui peignit la tristesse de son désappointement lorsqu'en produisant mille dons à sa vanité de femme, il ne recevait que de dédaigneux remerciements au lieu de transports de joie et d'éloge... Une fois qu'il en fut arrivé là :

— « Lors qu'il me fut bien démontré que tu ne m'aimais pas, ne pouvant souffrir dans ton cœur l'absence du sentiment que tu me refusais, alors ce fut moi dont je passai l'examen; je me regardai, je me vis tel que j'étais, et je me trouvai plus gracieusement fait pour plaire; je me dis qu'ayant été aimé de Louise, ton amour n'était pas une conséquence inévitable de celui qu'elle avait eu pour moi.

— Louise, toujours Louise! N'avez-vous que ce nom sur les lèvres?

— Si l'un vous fâche de l'entendre, Française, vous devriez donc essayer de me le faire oublier.

— Après?

— Après, je cherchai le motif qui t'avait portée à m'accepter pour époux; ce n'était pas la crainte, l'obéissance, on t'avait laissée libre de ton choix. Je me demandai si c'était par vengeance, par inquiétude de ton avenir, que tu t'étais donnée à moi. Je t'étudiai de nouveau; ta froideur me parut être l'effet de l'ennui de la situation présente et des regrets de ton existence passée. Il me sembla que ton cœur, si je puis me servir de cette expression, tournait le dos à la France et regardait vers l'Espagne, non pour retrouver seulement en elle la terre natale, le sol où s'imprimèrent tes premiers pas, l'air qui fut aspiré dans ton premier soupir, le ciel qui fut salué de ton premier regard, la patrie enfin, mais pour revoir aussi, pour placer sur le premier plan de ce tableau tracé par ta mémoire, un être dont le souvenir aimant attirait ton âme glissante vers lui à travers le temps et l'espace, un être coupable ou malheureux, je ne savais lequel, mais du moins aimé. Cette supposition s'appuyait d'une probabilité puissante; mais, en l'adoptant c'était ouvrir à mes soupçons une carrière trop vaste et trop obscure; quelle chance avais-je d'y rencontrer celui que je cherchais? aucune; aussi, me lassant bientôt d'une recherche inutile, je regardai autour de moi, je cherchai parmi les hommes formant notre société, s'il n'en était pas quelque un dont la grâce ou l'amabilité avait pu mériter l'attention d'une femme comme toi. Plusieurs se partagèrent mes soupçons incertains; j'allais de l'un à l'autre; enfin hier...

— Ah! pourtant... Voyons!... je suis curieuse!

— Hier, je me sentais malade à l'esprit; l'humeur que j'éprouvais, sans trop m'en expliquer la cause, reflétait une nuance sombre sur tous les objets qui m'environnaient. Le soir vint, le bruit et la foule m'étourdirent. J'aurais voulu être seul, ne rien entendre, me cacher à la tête dans les mains et pleurer; il me fallut prendre sur moi, rassembler toutes mes forces pour jouer tant bien que mal mon rôle de maître de maison. Te le dirai-je? moi, fier de toi, orgueilleux du moindre triomphe que tu peux remporter; moi qui t'avais parée comme un pare meurtre, pour éblouir, pour fasciner les yeux de la foule à genoux devant elle; eh bien! en te voyant follet de l'admiration, en entendant les éloges prodigués à ta beauté comme à ta parure, je me sentais contraire, mécontent. Chaque louange qu'on te donnait me retentait péniblement dans la pensée. L'éloge qui m'était le plus insupportable, étant celui que l'on faisait de tes yeux si beaux, si expressifs, si pétillants d'âme, si menteurs en me parlant. Oh! si j'avais pu dire à tous ceux qui les admirait: Taisez-vous donc! Mais, contrainct à les entendre, je me mis à contempler aussi, moi, ces yeux qui me faisaient mal à les voir étinceler de tant de feu! Alors, mari jaloux, je suivis des milliers chacun de tes regards; hélas! j'étais le seul point vers lequel ils ne se dirigeaient pas. Enfin, j'étais un Savanaïa vers toi; l'accueil que tu lui fis, l'expression qui se répandit sur ton visage fut un éclair pour moi; je me dis: le voilà, lui. Et quand vos deux yeux unis laissèrent échapper de si purs, de si doux ac-

cens, oh! il y avait de l'amour, de l'amour partagé dans les sons qui sortaient de vos lèvres et semblaient s'élever de vos cœurs. Vous chantiez bien, beaucoup trop bien, et moi, j'étais horriblement malheureux de vous entendre; bon Dieu, que j'ai souffert à vous écouter!

— Ainsi, c'est M. Roger qui...

— Oui, Roger. Il est beau, aimable, habile à plaire... Et tu l'aimes, n'est-ce pas?

— Que le ciel ait pitié de vous, Arthur; vous avez grand besoin de son aide.

— Tu l'aimes?

— Eh! non, non, je ne l'aime pas.

— Si cela est, pour moi le recou-tu comme tu l'accueilles, l'écoutes-tu avec tant d'attention, mets-tu tant d'empressement à lui répondre?

— C'est qu'il a vu l'Espagne, Arthur, c'est qu'il en cause souvent et qu'en à toujours une réponse prête pour qui vous parle du pays.

— Vient-elle de l'Espagne, ces fleurs qu'il t'apporte? Avait-il été enfilé sous le ciel de Barcelone, ce bouquet qu'il te donna l'autre jour et que tu pris avec une folle joie d'enfant? Tant qu'il a conservé sa fraîcheur, tu n'as pas vu une seule personne à qui tu ne l'aies montrée, à qui tu n'en aies fait respirer le parfum. Tu en étais fière, jalouse; tu n'en aurais pas pour beaucoup détaché la moindre branche, la plus petite fleur. Tu l'as reçu et gardé avec mille fois plus de reconnaissance et de soin que tu ne reçois et ne gardes les parures, les bijoux que je te donne. C'est qu'un fait, il faut être juste; un collier de diamants présenté par la main d'un mari ne vaut pas à beaucoup près une simple rose offerte par la main d'un amant.

— Française devint rouge jusqu'aux paupières. Ce n'était pas de honte qu'elle se colorait ainsi, c'était d'un peu de colère et de beaucoup de pitié.

— « Vous êtes fou, Arthur. J'aime les fleurs, vous le savez. Quand M. Roger m'en apporte, je les reçois sans distinction de la main qui les donne. D'ailleurs, il ne m'en parle pas sans cesse; il ne s'inquiète ni du prix que j'y attache, ni de l'usage que j'en fais. Vous, vous me reprochez continuellement les présents que je dois à votre générosité... Si je les demandais encore! mais non, c'est vous qui me forcez à les recevoir. Ah! gardez ceux que vous pourriez me faire, reprenez ceux que vous m'avez faits, vos reproches me les vendent trop cher, je ne veux plus les acheter à ce prix.

— Te les reprocher, moi, bon Dieu! regarder comme perdu ce qui peut embellir ou flatter ta vanité! Va, je te voudrais autant de joie de les posséder que j'ai de bonheur à te les offrir! »

Mme Dérigny baissa la tête et réfléchit.

— « Arthur, voulez-vous m'entendre avec toute la patience et l'attention que j'ai mises à vous écouter? »

— Oui, parle, ne garde rien dans ta pensée; j'ai besoin de la savoir toute.

— Je vous l'avouerai, mon ami, je ne vous ai pas compris d'abord; vous m'avez irritée tant que vous ne m'avez paru qu'injuste; vous l'êtes encore, mais vous êtes malheureux, et cela colore s'en va. Vous me faites sentir la nécessité d'une explication. Je regrette maintenant que vous ne l'ayez pas cherchée plus tôt. Nous nous sommes trompés tous deux, Arthur; vous me pensiez ce que vous êtes, et je vous croyais ce que je suis. Née en Catalogne, élevée par des parents espagnols, ayant reçu d'eux une éducation peut-être plus étendue que celle que mes compatriotes reçoivent d'ordinaire, mais cependant tout à fait dirigée dans l'esprit de mon pays, ayant vu le monde et passé dix-neuf ans aux lieux de ma naissance, malgré tout cela, je ne suis pas Espagnole, c'est-à-dire dans le sens que vous l'entendez. Si mon visage est catalan, il me serait bien difficile de vous dire de quel endroit est mon cœur. Ce qu'il y a de certain, c'est que la nature ne l'a pas fait comme celui de mes compatriotes. A-t-il l'exaltation de moins ou la raison de plus? C'est ce que je ne déciderai pas. Je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour découvrir cette différence de caractère.

Il y a long-temps, mon ami, que je m'en suis aperçue; dès l'instant où j'ai pu penser par moi, j'ai senti que je ne pensais pas comme les autres; plus tard, quand je me suis vue forcée par la situation de mon oncle de me heurter à la société, j'ai écouté le bruit, j'ai regardé l'éclat du monde, et ni mes oreilles ni mes yeux n'ont fait parvenir la séduction à mon cœur; être à part, je m'isolais dans moi. S'il existe des personnes dont le corps échappe à l'influence de toute contagion pestilentielle, il faut qu'il en soit de même à l'égard de certaines âmes.

Vivant sous un ciel enivré de passions, moi, je n'ai respiré qu'un air tiède et calme. Cependant, ne croyez pas, mon ami, qu'aucune affection ne puisse trouver place dans mon cœur; les sentiments y pénètrent peut-être avec moins de bruit, mais ils s'y établissent avec plus de solidité que dans beaucoup d'autres. A la vérité, ils ne produisent pas dans moi de ces secousses violentes qui agitent et brisent même quelquefois les ressorts de la vie.

Je ne crois pas qu'il me soit possible d'éprouver le bonheur jusqu'au délire, ni le malheur jusqu'au désespoir. Je n'use pas ce que j'éprouve à le dépenser en démonstrations, et je ressens peut-être avec autant de force que vous, Arthur, j'aime moins que vous si vous voulez, mais j'aime mieux, car j'aime en amitié comme en amour d'un sentiment tout simple; je ne forme pas d'illusions, je ne le colore pas d'un reflet de prisme, aussi la raison et le temps ne peuvent-ils ni lui ravir; et, voyez-vous, vous serez long-temps aimé, car le vous aime, Arthur.

— Tu n'aimes !

— Oui, quelque injuste que vous soyez maintenant, quelques torts que vous pussiez avoir envers moi dans la suite... Je ne sais si je dois me plaindre ou me réjouir de cette disposition d'esprit. Etrangère, comme je vous l'ai dit, sur le sol natal et au milieu de mes concitoyens, il m'était impossible, je le sentais, de sympathiser avec eux ; ma tranquillité n'allait pas à leur enthousiasme. Aussi, dans mon rêve d'avenir, je me créais une patrie sous un autre ciel, je plaçais ma vie auprès d'une existence paisible comme elle, je les enfermais toutes deux dans une étroite réalité, à l'écart du monde, ou l'approchant sans se lier. Sans les vapeurs de sa lourde atmosphère et la mélancolie de ses habitans, j'aurais choisi la paisible Angleterre. Mais la France?... Oh ! c'était elle qui me souriait, le pays où je désirais un toit pour m'abriter vivante, une tombe pour m'envelopper morte. La France, pure et naïve !... Non, vous ne pouvez vous faire une idée de ma joie quand mon oncle me proposa de l'accompagner dans son voyage. Quand je vous connus, Arthur, je me sentis doucement aller vers vous par le penchant de mon cœur ; je vous crus semblable à moi de caractère, et je vous aimai ; je fus heureuse de vous appartenir. Cependant il faut de la franchise, il y avait dans vous quelque chose qui me déplaisait, c'était votre goût pour tout ce luxe que je vous voyais prodiguer, sans utilité, sans cause. Chez mon oncle, j'avais appris le danger qu'il y a de s'enorgueillir d'une petite vanité ; et, dans mon mari, je ne désirais ni l'apparence, ni la réalité même de la richesse. Mais je me flattais de vous ramener à des goûts plus simples, moins coûteux. Je me suis trompée ; depuis votre mariage, chaque jour a amené pour vous la nécessité d'une nouvelle dépense ; le besoin est né de l'habitude ; et maintenant, permettez-moi cette comparaison, peut-être fautive, peut-être juste, dans votre soif d'éclat et de bruit, il vous faut du luxe, dans vos sensations, dans les sentimens que vous inspirez, comme il vous en faut dans les meubles, dans les vêtemens. Vous me demandez de l'extravagance et vous refusez ma raison.

— Ta raison, ta froideur, ton dédain plutôt. Mon père était raisonnable comme toi, prié de l'être, ma mère insensée comme moi, et ma mère est morte de sa folie ; car c'était une démenie incurable, un mal qui lui rongeaient le cœur, une souffrance de toutes les minutes... celle qui m'est réservée.

— Mais calmez-vous, mon ami. Et s'approchant d'Arthur qui s'était levé et marchait à grands pas dans la chambre, elle passa son bras sous celui dont il se pressait la poitrine, s'appuya la tête contre son épaule, leva timidement les yeux et répéta doucement : je vous aime.

Dérigny inclina son front vers celui de sa femme, sourit avec une expression de doute et d'amertume. Et montrant à Francisca une glace placée devant eux.

— Regarde, lui dit-il ; sur quel visage trouves-tu l'empreinte d'un sentiment profond, extrême de cette exaltation d'âme que tu nommes folie ?

— Ah ! répondit-elle confuse et craintive, c'est que mes yeux reflètent votre cœur comme les vôtres le mien.

— Si tu dis vrai, tu as raison, tu n'es pas Espagnole... Mais achève, que faut-il à ta vie.

— Du repos, du silence, quelqu'un à aimer, à entourer de mes soins, une médiocre fortune, assez pour vivre sans misère et quelque chose de plus pour faire un peu de bien... Voilà tout.

— Et moi aussi, je ne demanderais pas davantage au sort pour être satisfait de mon lot ; si tu étais ce que j'avais cru, ce que tu devrais être, ce qu'était Louise ; près d'elle, au delà de son amour, qu'il m'eût fallu peu de chose pour être riche de bonheur... Ma pauvre Louise !

Et ce nom lui brûla les lèvres.

Il repoussa le bras de sa femme, fit quelques pas encore, et se laissant tomber dans un fauteuil, se mit à pleurer à sanglots ; sa voix, presque étouffée, jeta ces mots à travers ses soupirs.

— « Francisca, tu me rends malheureux !

— Vous ne me croyez donc pas ?

— Eh ! mon Dieu si, je te crois, et c'est parce que malgré moi je me sens convaincu par tes paroles, que je souffre ainsi, que je suis mille fois plus malheureux que je ne l'étais hier, quand j'étais jaloux. Oui, ma confiance en toi me fait mille fois plus de mal que tous mes soupçons ensemble... Oh ! si ma jalousie pouvait revenir, il y avait encore un peu de bonheur au fond de ma peine. »

Cette fois, Mme Dérigny resta muette d'excès de surprise.

— Oui, ayant foi dans ta vertu, dans ton respect de toi-même, je préférerais la jalousie à cette léthargie sécuritaire, cette froide garantie de tes sentimens pour moi. Jaloux, éprouvé par des convulsions d'angoisses ton amour pour un autre, dans tes paroles, dans tes regards, dans ton silence, dans ton sourire, dans ta tristesse ou dans ta joie ; portant partout avec moi l'image exercée d'un odieux rival, la voyant se dresser comme un spectre, debout, devant ma pensée... Eh bien ! ce tourment atroce, infernal, serait encore plus doux à souffrir que ce repos, cet anéantissement dans lequel tu me plonges.

— Comment cela, mon ami ?

— Comment ? — Eh ! ne le conçois-tu pas ! Jaloux, je me dirais elle ne m'aime pas, mais je pourrais me dire elle aime ; et peut-être un jour, le temps, mes soins, ma douleur, son mécontentement à lui, ou son repentir à elle la feront se retourner vers moi, me payer mes tourmens, refaire ma vie avec son amour ; me rendre heureux... Et le bonheur après la

peine ; c'est un pur et brillant sourire du soleil après la sombre colère d'un orage. Il fait plus beau dans l'âme après la souffrance, comme dans le ciel après la tempête. Le présent me manquait, mais l'avenir était devant moi, coloré d'un faible rayon d'espoir... et maintenant...

Il posa une main sur le sein de sa femme à la place du cœur. C'était une interrogation muette, et cherchant une réponse décisive par la pression de cette main brûlante. Immobille, elle resta là quelques minutes et s'étonna... La réponse était faite. — Maintenant, continua-t-il, rien pour moi dans l'avenir, hors la souffrance qui se rive à mon âme comme les fers aux bras du coupable... Rien !... comme dans ce cœur qui ne bat que pour témoigner de son existence. Malheureux ! j'avais foi dans ces yeux imposteurs !... D'où reviennent-ils donc l'éclat qui les anime ?... N'est-ce que la réflexion de la lumière, que les rayons du jour répétés dans ces yeux, comme l'onde, dans le cristal !... Et moi qui, dans le feu de leurs regards, croyais voir jaillir des étincelles d'âme... Funeste déception, vérité plus fatale encore... Elle ne sait pas aimer...

— Mais Arthur !

— N'ajoute pas un mot, Francisca ; ton cœur est là pour démentir ta voix ; tu ne peux lui commander de palpiter plus vite, de parler d'amour et la tranquillité de ses battemens est l'irréfusable preuve de la morne indifférence, de ta paisible insensibilité... Mais que veux-tu ? ce n'est pas toi qui m'as trompé, c'est moi qui m'abusais et qui voudrais racheter au prix de ma vie quelques instans de mon erreur évanouie pour jamais. Hélas ! pourquoi ai-je voulu savoir ton cœur ? pourquoi l'ai-je appris ?... La leçon m'a coûté cher, je l'ai payée de ce qui me restait d'espérance. »

Et ses yeux n'avaient plus de larmes ; son désespoir les séchait à la source. Francisca se recueillait dans sa pensée, achevait de comprendre Arthur autant qu'il était possible qu'elle le comprît. Conscienceuse, elle s'accusait de n'avoir donné que du malheur à celui qui, la choisissant pour l'aider à traverser la vie, l'avait crue pour lui dépositaire d'un trésor de félicité. Tous deux souffraient, mais non de la même peine ; tous deux gardaient le silence.

Une voix se fit entendre, celle du temps ; la pendule sonna trois coups ; Dérigny se leva. — « Allons, dit-il, désormais toutes les heures seront semblables pour moi ; elles auront entre elles une effrayante parité d'infortune. Me voilà tombé de l'illusion dans la réalité ; et ma tâche est la résignation... Puisse-je la remplir !

— Me pardonnez-vous ? dit sa femme en se levant aussi.

— Eh ! mon Dieu, tu n'es pas coupable ; et toi me pardonnes-tu mes soupçons ?

— Oh ! oui. » Elle se jeta à son cou, l'embrassa ; il sortit.

C'était l'heure où il donnait audience à son homme d'affaires, où l'aimant exalté devenait spéculateur, et passait de la poésie de l'amour à la prose de l'or.

VI.

Une leçon de monde.

N'avez-vous jamais porté de ces secrets affaissans, de ces secrets à vous seul, fardeau pesant d'émotions déchirantes, s'alourdissant tout à coup d'un surcroît de douleur ? Et, subitement sous cette charge de peine, n'avez-vous pas ressenti le besoin d'alléger votre faix en jetant dans un cœur ami la confiance des tourmens du vôtre ? Dans cette situation, si vous l'avez quelquefois éprouvée, dites, la première personne qui vous abordait avec des regardsverts, vous saluait avec d'affectueuses paroles, ne vous a-t-elle pas semblé un être disposé à recueillir dans son âme ce qui pourrait tomber de la vôtre ?... Et vous avez parlé, ne pouvant plus vous taire, et croyant qu'on vous comprenait.

Heureux si vous ne vous étiez pas trompé, si le hasard, en vous amenant un confident, a justement conduit vers vous celui qu'il fallait à votre secret ! si vous avez été touché le but, si celui qui vous écoute vous donne ce que vous demandez en échange de ce que vous lui dites ! non d'impuissantes phrases de consolation, car vous ne voulez pas qu'on vous console, mais des paroles de pitié, parce que vous voulez qu'on vous plaigne, qu'on vous affermis dans la conviction de votre malheur, qu'on vous persuade que dans le calcul de vos souffrances vous étiez encore en arrière de compte... Voilà ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Il semble que la direction naturelle à tous les désirs de l'homme devrait être vers le bonheur comme celle de l'aimant vers le pôle... Eh bien ! étrange, inexplicable bizarrerie du cœur, on se sent vraiment quelquefois insatiable de peine.

La visite de l'homme d'affaires ne dura pas ; Arthur se hâta de le congédier : la figure de cet homme lui fatiguait les yeux. Et d'ailleurs, après l'entretien qu'il venait d'avoir, comment tenir à parler des caprices de la bourse, à former un plan de spéculation d'intérêt ?... Désiré d'aujourd'hui, que lui importait la fortune !

En contradiction complète avec lui-même, puisqu'il se trouvait alors dans la situation que nous avons essayé de décrire, Dérigny resta seul dans son cabinet, et signala à son valet de chambre de le dire absent ou non visible, si quelqu'un se présentait pour le voir. Il s'assit devant son bureau, et, s'y accoudant, se prit la tête à deux mains. Son imagination remplie de noires vapeurs, en créait un fantôme d'avenir. Il voyait sa vie traversant un chemin désert, foulant un sol aride, respirant dans un air sans parfum, sous un ciel sans clarté, n'ayant pas dans sa route une fleur à cueillir, une borne où se reposer un instant et lentement dans la nuit arrivant à la tombe, s'y assurant pour ne plus se lever,

Mais son attention fut tout à coup détournée de son lugubre sujet par un dial gue entre sa domestique et le Roger, qui, forçant la consigne, entra sans qu'Arthur eût songé à s'enferrer pour se défendre contre la bru-que ataque du joyeux assaillant.

— « Je savais bien qu'il était là, s'écria le bruyant Roger, et ce coquin qui m'as-aurait affrontement... J'ai vu fin-ant où j'allais retourner sur mes pas avec tous les honneurs d'une défaite... Est-ce que vous vous faites mettre sous clé, men cher ? »

— Quelqu'un, pour me débarrasser d's importuns ; mais la consigne ne vous regardait pas, et je m'étonne que l'i r.e...

— C'est bien mais si j'ai quel- jour anticambre et laquais, et si vous venez m'en voir... »

Dérigny, sans répondre, ferma la porte et approchant un fauteuil du sien l'indiqua à Roger, qui ne s'y laça qu'après avoir passé d'un regard l'examen de la physionomie renversée d'Arthur.

— Quand j'ar-ai à la votre esprit de redescendre sur la terre du haut des régions éthérées, d's plaines vaporeuses, ou perdu dans quel-que fontaine excursion?... Allons, beau miel-mel, que regardez, non à vos pieds, mais sur votre bureau, et lisez, apprenez. »

Roger plaça sous les yeux d'Arthur un journal ouvert sortant de la presse et tout humide encore.

— « Eh bien ! vous ne voyez pas ? »

— Qu'is-... qu'est-ce ? »

— Comment je vous présente hier un journaliste ; aujourd'hui je vous apporte un journal, et vous me demandez ce que c'est ! »

— Ah ! c'est vrai, l'article promis, la description de mon bal.

— La plus ampoule, la plus emphatique relation du monde. Da merveilleux comme dans les *Mille et une Nuits* ; il n'y manque qu'un salon de cristal et des lustres d'escaraboles ; mais c'est égal, c'est brillant comme le soleil en plein midi. Adorable !... Du ph-bus d'un bout à l'autre, et des mots sonores rouflant comme une symphonie de grosse caisse et de typhalois... En résumé, superbe !

— Où donc ? demanda froidement Dérigny.

— Là, là, aveugle. »

Arthur lut bas, repleya le journal et ne fit aucune réflexion.

— « Pour le coup, men cher Dérigny, il faut que quelque sorcier, quelque lutin se mêle aujourd'hui de gouverner votre tête. Comment ! vous avez lu, et vous n'êtes pas subitement tombé dans une ravissante extase d'admiration !... Cela se conçoit-il ?... Vous serait-il arrivé depuis hier quelques fâcheux événements ? Auriez-vous... »

— Rien, mais cette enflure de style, ce pathos me déplaît.

— Que diable avez-vous donc aujourd'hui ? Voyons, seriez-vous malade ?... Mais en effet, vous paraîsez l'être... vous avez le visage tout assombri... vous semblez respirer avec une difficulté !... Cette fenêtre... »

Et le Roger courut l'ouvrir avec empressement. A sa folle galé succéda tout à coup un ton mu, serueux, presque triste, un ton d'ami.

— La croix e qu'il vena d'ouvrir donna, sur le port, Dérigny et lui se mirent au balcon, une bouffée de vent qui fit crier les feuils s des arbres et passa dans les cheveux d'Arthur, jeta un peu d'air et de froid sur ses lèvres brûlées. Roger le pressait de questions, alla mousser sur ce qu'il éprouvait ; était en vain que le malade s'obstinait à taire sa souffrance, le secret s'était du cœur et s'approcha de la bouche... Ils se retirèrent du balcon, refermèrent la croisée et s'approchèrent du feu ; Arthur, un coude sur le marbre de la cheminée, — une main sur la poitrine ; Roger, s'ajoyant les deux bras sur le dossier d'une chaise, posé en égal bre comme pour s'y agenouiller... L'un parla, l'autre écouta ; tous deux longtemps.

Car lorsqu'une puissante commotion se fait sentir à l'âme, que la conscience de l'agite sous l'effet de la peine ou celui du bonheur, quand on peut librement raconter ce qu'on éprouve, lorsque l'auteur que vous avez choisi ou accepté pour vous entendre témoigne de sa docile attention par un silence dont la durée se mesure sur celle de votre récit et qu'entre-coupe, au sentiment, comme de faibles pauses, certaines exclamations d'usage... ah !... vraiment !... qui l'aurait eu ?... après ! etc., etc. Quand, dis-je, on vous écoute ou qu'en paraît vous écouter ainsi, comment les images se pressent à la pensée, les paroles viennent et se aux lèvres. Dans ce cas-là, la joie et la souffrance babillent également et ne peuvent se taire avant d'avoir tout dit, ce qu'elles peuvent dire et même quelquefois ce qu'elles d'vraient cacher.

Si quelque témoin invisible eût assisté, magique spectateur, à ces deux scènes de la vie d'Arthur, ne se fût-il pas trouvé tenté de trahir sa présence en s'écriant : Hâte-la ! mon pauvre Dérigny ! Assez de folles dans un jour. Vous jouez un détestable rôle ; vous êtes un véritable bouffon, larmoyant, pitoyable personnage, croyez-moi. Comment ! vous avez devant vous celui qu'il est votre regardé comme l'assassin de votre bonheur, un homme lon à prendre, s'en vous pour un pareil méfait ; un rival dont vous êtes jaloux jusqu'à l'ébriement, et que vous essiez vos vortiers bédonnés, pour étouffer dans sa bouche ces doux sons italiens, ces amoureux accents dont les modulations passionnées vous torturaient, vous crispaient, comme l'écrit fut un hyton infernal, hurlé à vos oreilles par un chœur de démons !... Et c'est à ce même homme que vous allez confier vos douloureuses et tant soit peu ridicules sensat ions ! C'est l'ami dans l' sein duquel va descendre votre secret ! C'est à lui que vous allez dire : Mon homme ne m'aime pas ! Si quelque salutaire réflexion ne vient à votre aide, je ne regarde pas que moi, que vous intéressez sans

le savoir, je ne sois, pour vous rendre visite, obligé de traverser bientôt les immenses cours du Sanitat et de vous chercher, dans un élégant et riche salon comme celui-ci, mais de vous regarder à travers la grille d'une étroite collure où, pénitent triste ou joyeux, ayant tout fait pour endormir votre raison, vous attendez, sous le bon plaisir de la Providence, qu'il plaise à Dieu de la réveiller. Je pencherais à croire que c'est par pré-sentiment que vous êtes venu vous loger aussi près que vous l'êtes de l'hôpital des fous, afin de ne pas avoir la fatigue d'une longue route pour y arriver.

Si ces paroles eussent été prononcées dans le cabinet d'Arthur, il les eût prises pour l'écho de cette voix intérieure qu'on appelle conscience ou pudeur, selon le cas dont il s'agit, et qui, dans le fond de sa pensée, lui disait à peu près ce que nous venons de dire. Il hésitait, combattait entre la crainte et le désir de parler. Mais réfléchissant que s'il avait été jaloux, il ne l'était plus de qui que ce fut au monde ; qu'il pouvait raconter ses soupçons, sans nommer, sans indiquer en rien celui que son ombreuse imagination lui avait un instant représenté comme un rival aimé, et d'ailleurs, entraîné à l'indiscrétion par un invincible besoin d'être son secret de son cœur... il parla.

Roger l'écoutait avec une admirable attention, sans changer d'attitude, sans laisser échapper d'autres mots que ces espèces d'aparte qui signifient, parlez toujours, je vous entends. Dérigny, encouragé par la contenance de son auditeur, se laissait aller à peindre jusqu'à la moindre de ses émotions. Plus il parlait, plus sa poitrine se dégonflait de soupirs. A chaque image passant de son esprit à sa voix, sa tête s'allégissait, son front devenait moins brûlant ; certes, la potion la plus calmante l'eût moins physiquement soulagé que cette verve d'élocution.

Mais quand il eut tout dit, quand la vibration prolongée de sa dernière phrase evertit celui qui l'écoutait que la parole lui était accordée à son tour et qu'on attendait sa réponse, alors... laissant aller avec bruit la chaise sur laquelle il s'appuyait, Roger, le visage animé d'une ironique gaieté, les traits contractés, les muscles agités par une soudaine et joyeuse convulsion, les lèvres écartées, les dents à découvert, fit entendre un long et fougueux éclat de rire, bruyant, insultant, satanique, et s'avançant vers Dérigny :

— « Ma parole d'honneur, il est fou ! s'écria-t-il. »

Stupide, muet de surprise, Arthur fit en arrière un mouvement spontané.

— « Oui, feu ! arêchif ! continua Roger dans son imperturbable audace. Quels yeux terribles ! bon Dieu ! quel air courroucé ! allons, men cher, calmez-vous ; la fureur vous ravie ! »

— Monsieur, savez-vous bien !... »

— Que je suis un impertinent, n'est-ce pas ? c'est vrai, quant à l'air du moins. J'ai tort, grandement tort... Tenez, pardonnez-moi, comme je m'accuse avec toute la franchise et la promptitude possible. Que voulez-vous, ce que vous m'avez dit n'est qu'un tissu d'ex-ravagances, et j'ai ri... sans dessein, malgré moi. Encore une fois, j'ai eu tort, car j'aurais dû réfléchir que si vous êtes insensé, vous êtes malheureux ; que vous n'avez pas le sens commun dans vos chagrins, mais que vous n'en souffrez pas moins et beaucoup !... Vous avez la fièvre, j'en suis sûr. »

L'impertinent saisit le bras de l'insensé, et de force le retint immobile un instant, sous les doigts qui en inspectaient les pesantes et capricieuses pulsations.

Lorsque l'air et le ton sérieux furent revenus sur son visage et dans sa voix, lorsque Dérigny, déconroucé, fut en état de l'entendre, Roger prit avec une gravité doctorale :

— « Écoutez-moi ; tant que vous avez parlé, j'ai cherché phrase à phrase l'explication de ce que vous di-iez. Dans ce que vous n'avez probablement regardé que comme une relation de faits, je n'ai vu, moi, que l'exposé de votre caractère ; vous l'avez, sans vous en douter, entièrement déroulé devant moi et mis dans tout son jour, à la portée de ma petite vue intellectuelle. En vous traduisant à mesure, émotion par émotion, en abaissant l'idéal au niveau du positif, j'en suis venu à vous connaître beaucoup mieux que vous ne vous connaissez vous-même. »

— C'est un peu tort ! »

— Nullement. J'ai mis une demi-heure à étudier mon Dérigny, ce n'est pas aller vite ; et il m'est souvent arrivé d'apprendre, corps et âme, tout un individu dans une minute.

— Ah !

— Sans doute, il y a tant de gens qu'un regard, un geste, une intonation nous révèlent tout entiers. Mais vous, vous êtes un peu difficile ; il y a, dans votre caractère, des points presque imperceptibles, des nuances presque insaisissables.

— Que votre sagacité a pourtant vu et saisis !

— Ma sagacité ! merci ; vous m'allez faire une réputation d'observateur.

— Puisque vous me savez si bien, vous plairait-il... comment dirai-je ? de m'enseigner mon *Moi* ?

— Si vous voulez, me voilà prêt à vous donner en même temps une leçon de monde... Je n'entends pas monde, ce qu'on a coutume de nommer ainsi, ces matières d'usage ces puériles études sur le maintien et sur la voix, ce catéchisme du bon ton ; je veux dire, par leçon de monde, ce qu'on définit en terme vulgaire par savoir mener sa barque, et ce que j'exprimerai d'une leçon plus noble, avec une figure plus poétique,

par savoir s'orienter sur l'acôn du sort. Enfin ce que je veux vous apprendre, c'est à faire l'analyse raisonnée de votre existence sociale.

— Eh bien! voyons, mon maître.

— Pourriez-vous d'abord me dire lequel est le plus sage, quand lo bonheur se présente, de le recevoir ou de le renvoyer?

— Plaisante question... le recevoir et bien vite; ce n'est pas un tel visiteur qu'on renvoie ou qu'on fait attendre.

— C'est pourtant ce que vous faites.

— Comment?

— Mais oui, voilà je ne sais combien de temps qu'il se morfond à votre porte, et vous l'y laissez bien décidé à ne pas ouvrir. Vous croiriez déroger à votre dignité d'homme sensible en lui donnant audience; ce n'est pas un hôte d'assez bonne compagnie pour vous, et s'il était aussi effronté que moi, s'il entrerait malgré vous, mal lui prendrait, je crois, d'avoir été assez hardi pour forcer la consigne.

— Ainsi, selon vous...

— Vous êtes malheureux parce qu'il vous plaît de l'être; car ce n'est pas le sort qui vous boude, mais c'est vous qui lui faites la moue.

— Je vous remercie de m'apprendre qu'il ne tient qu'à moi de faire connaissance avec le bonheur, c'est une découverte que je n'eusse pas faite à moi seul, et s'il me prend envie de voir un peu comme il s'annonce...

— C'est tout justement l'envie qui ne vous prendra pas. Et tout calculé, je pense que vous ferez aussi bien de le laisser où il est; car je ne vois guère de communauté possible entre vous deux.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Pourquoi? C'est que le malheur vous est devenu nécessaire; vous l'avez rendu inhérent à votre nature, c'est quelque chose d'indispensable à votre existence, un aliment intellectuel dont vous ne pouvez plus vous passer; aussi, crainte d'en manquer, vous en faites provision, et s'il vous en fallait subir une disette, je vous regarderais en danger d' inanition sentimentale, d'étisie d'âme... Enfin, mon cher, vous avez la passion du malheur, c'est une passion tout comme une autre et dans la hiérarchie des vôtres, c'est celle qui occupe le premier rang.

— Comme un précepte s'appuie ordinairement sur un exemple... je pense...

— Comment donc! C'est où j'allais en venir. Voyons, que vous manque-t-il? Vous êtes jeune, maître de vous; vous possédez un nom que la particule n'allonge pas, il est vrai, de sa syllabe orgueilleuse, mais auquel elle se joindrait fort bien sans avoir l'air d'une saugrenue; un nom flanqué d'une bonne et vieil le estime, et gracieux et facile pour la prononciation, ce qui n'est pas entièrement à dédaigner; car un nom harmonieux résonne; quelquefois aussi doucement à la pensée qu'à l'oreille. Vous n'êtes pas ce qu'on appelle un joli garçon, mais une tournure élégante, une physionomie pensive et distinguée, une mise simple et riche, un organe doux et lent, tout cela, joint à d'excellentes manières, à une certaine nonchalance, donne à votre personne un aristocratisme que je ne sais quoi, un vernis de grand monde, demi-bouddhiste, demi-sidon. Vous êtes riche et savez profiter de votre fortune; ce qui n'est pas aussi facile qu'on pense. Vous avez le goût de la dépense, du luxe, du grand ton, vous vous satisfaites; roi de la mode, vous exercez un empire plus despotique que beaucoup de souverains; vous êtes admiré par les uns, dénié par les autres; mais tout le monde parle de vous, c'est le grand point, louange ou blâme, peu importé, c'est de la publicité qu'il faut à toute espèce de gloire.

Dans la situation où vous êtes placé, une femme étant un indispensable meuble d'apparat, vous avez trouvé dans madame Dérigny ce qu'il vous fallait tout juste pour le monde, une femme jeune, jolie, instruite, gracieuse sans minauderies, spirituelle sans prétentions; ni prude, ni coquette de cœur, respectant ses devoirs et ne rachetant pas la régularité de sa conduite, par l'acreté, la farouche de son caractère. Une femme qui n'a pour vous qu'une affection légère à porter, ce qui ne vous aime pas... d'amour s'entend... C'est admirable, si vous n'êtes pas content, je ne sais pas ce qu'il vous faut.

— Ce qu'il me faut, ou plutôt d'abord ce qu'il ne me faudrait pas, c'est cette affection bourgeoise, cette amitié vulgaire, aussi commode à donner qu'à recevoir, qu'on accorde à sèment et presque toujours à plusieurs à la fois. Ce sentiment, enfant de l'estime, nourri par l'intimité et qu'on pourrait, selon moi, désigner sous la dénomination de courtoisie du cœur. Mais ce que je voudrais, ce que je n'ai plus même la chance d'obtenir, la consolation d'espérer, c'est cette large et profonde affection dans laquelle s'enferment toutes les autres; c'est ce sentiment d'innocence, dont la tyrannique et puissante volonté se place au dessus des lois et des entraves de la raison, quand la raison et le monde prétendent l'enchaîner et lui commander. Ce qui me manque, c'est de l'amour, c'est une âme donnée tout entière, mais une âme à sensations énergiques, ardentes et pourtant suaves et flexibles, hors du pouvoir du temps, toujours fraîches d'illusions et fortes de réalités; c'est un être tout à moi, qui pense avec ma pensée, existe avec ma vie, ma femme!

— Amoureux! Eh! malheureux! savez-vous ce que c'est que d'être adoré d'une femme?

— Je crois l'avoir su, répondit Arthur avec un âcre sourire, et il ne me semblait pas que ce fût un si grand malheur!

— Mais cette femme n'était pas la vôtre?

— Elle devait l'être.

— Oh! ce n'est pas la même chose. Tant pis pour vous, mon cher,

si vous ne comprenez pas la différence qui doit exister entre l'épouse et la fiancée. Persuadez-vous donc bien, s'il est possible toutefois que cette vérité trouve place parmi vos convictions, que l'amour est admirable jusqu'au jour du mariage et ne vaut plus rien dès le lendemain des noces.

— Et comment cela, je vous prie? Je sais bien qu'il arrive souvent que le contrat de l'hymen est le testament de l'amour; mais je ne vois pas que ce soit un bonheur qu'il en arrive ainsi. Et si vous vouliez m'expliquer comment il...

— Ce serait un peu long, et d'ailleurs vous ne comprendriez peut-être pas. Mais ce que je vous dirai, c'est que rien n'est insipide, obsédant, comme une femme à langueor, à adoration, qui ne vous regarde jamais sans larmes dans les yeux, qui ne peut vous parler sans soupirs dans la voix... Quel fardeau!... Quel ennui!... Et quand elle est jalouse, bon Dieu!... c'est une malediction, c'est un enfer! des gémisséments, des bouleries, du désespoir ou de la rage! La jolie petite existence pour un mari! Si je le deviens jamais, je me donnerai de garde, je vous jure, d'aller m'em pêtrer dans une passion conjugale.

— Oh! je le conçois, brillant papillon, vos ailes se dévoluteraient à rester ployées.

— L'amour! voilà donc le point central autour duquel tourbillonnent vos regrets du passé, vos ennuis du présent, vous demandez à l'avenir. L'amour! Et ne savez-vous donc pas que tous ces beaux sentiments, cette théorie du tendre, ce code de galanterie chevaleresque, jadis si habilement discuté devant des juges au doux minois du temps des plaisirs d'amour... que tout cela n'est plus qu'une gothique toilette de cœur, aussi bien passé de mode que les vertugadins et les pourpoints à aiguillettes de rubans roses; que cette sentimentalité romanesque n'est plus qu'une vieille monnaie qui n'a plus cours dans le commerce du monde. Et quand bien même nous serions encore dans ce bon temps où les hommes mouraient d'amour, oseriez-vous aller déplorer votre douloureux sort? mari, pourriez-vous chanter votre femme? Avez-vous jamais entendu parler de l'épouse d'un chevalier ou de celle d'un troubadour? Eh non! les véridiques historiens des Céladon, des Amadis, n'ont jamais suivi les belles et les héros plus loin qu'à l'autel. Une fois là, ils les ont vite serrés dans la boîte d'oubli. Oh! sensible écho des bords fleuris du Lignon, quel dommage, que, par malice, vous vous soyez avisé de devenir muet de quelles délicieuses lamentations ne vous eût pas fait résonner mon amoureux ami que voilà!

— Il me semble, mon cher professeur, que vous voulez vous tirer d'embaras par une plaisanterie, comme un avocat à court de preuves par un outrage.

— Du tout. Ne criez pas au fait! m'y voici. La première chose que vous avez à faire, c'est de vous convaincre de cette vérité: D'autres temps, d'autres mœurs, à laquelle vous pourriez ajouter ce vulgaire proverbe: Il faut hurler avec les loups. Vous êtes dans le monde, eh bien! soyez du monde; jouez avec lui à égal enjeu. Sachez, dans l'échange des sensations données et reçues, établir un habile négociateur, une juste balance entre les avances et le remboursement; tâchez de ne risquer que le moins possible, dans la crainte de perdre. Mettez votre cœur de côté, ne vous servez que de votre tête comme du meilleur, du seul fonds qu'on puisse avantageusement exploiter aujourd'hui. La société ne prend plus d'actions sur les âmes; gardez la vôtre en magasin comme on fait d'une marchandise qui ne trouve pas de chalands. Elargissez-la à superficie de vos émotions, mais diminuez-en la profondeur. Tant que la fortune aura biens et plaisirs à vous jeter en passant, prenez toujours, c'est une folie que de refuser ce qu'elle offre; il faut en accepter jus qu'à un plus petit brimborion de jouissances; il faut rire avec la vie tant qu'elle est joyeuse, et, lorsqu'elle devient chagrine... Vous ne m'écoutez pas, je crois; et ma leçon...

— Mon esprit la comprend, mais mon cœur...

— Eh bien! tant pis pour votre cœur; ce n'est qu'un petit-maître, un douillet qui crie hola! pour le moindre petit bobol! Et comment ferait-il donc s'il lui arrivait un bon gros malheur! Tenez, je vous en voudrais un bien conditionné, pour vous guérir de tous vos chagrins. Vous haussez les épaules... Allons, je le vois, c'est décidé, j'ai fait en pure perte une assez forte dépense de morale; mais, comme je ne suis pas rhéteur de profession, je ne regrette ma harangue que parce qu'elle vous a ennuyés sans profit. Je vous laisse tel que vous étiez avant mon sermon. Puis-je ne pas vous retrouver tel, si je vous revois jamais! car je pars. J'allais, je crois, m'en aller, sans me souvenir du mouf pour lequel je suis venu, celui de vous faire mes adieux.

— Vous partez? dit Arthur en revenant à lui comme d'un songe.

— Oui, dans deux jours; mon colonel a reçu ce matin un ordre de départ.

— Où allez-vous?

— A Rennes. Avez-vous quelque commission pour cette ville?

— Pas pour le moment; merci, mon cher.

— Présentez mes hommages à Mme Dérigny; mettez-moi à ses pieds dans la plus humble attitude. Je ne cherche pas à me présenter chez elle; je pense que d'après la belle scène que vous lui avez faite, elle ne doit pas être visible de tout le jour. Je lui épargne donc ma visite; celle que je viens de vous faire est assez longue pour compter pour deux. Adieu donc, mon cher Dérigny, tâchez de vous désenamourer, c'est la plus importante chose que je puisse vous souhaiter pour votre repos... Ah! mon Dieu! six heures bientôt; je me salue! Adieu.

— Adieu, mon cher Roger!

Ils se pressèrent la main et se quittèrent : entre eux, c'était une amitié.

VII.

La marquise de Fermont.

C'était à Rennes que le régiment de Roger se rendait en garnison.

Parmi les nombreuses lettres de recommandation, certification d'amabilité, de grâces et d'esprit, dont le bon lieutenant emportait un portefeuille rempli, il n'en trouvait une dont l'adresse avait long-temps attiré ses regards, avait occupé d'un doux travail sa facile imagination. C'est que dans ces trois ou quatre petites lignes, ne contenant qu'une demeure et qu'un nom, il y avait cependant de quoi faire méditer assez profondément une tête de jeune homme; car c'était le nom, c'était la demeure d'une belle, jeune, riche et noble dame. La marquise de Fermont.

Quelques mots sur elle et sur sa famille.

La comtesse de Kersance, sa mère, était un de ces êtres qui, venus de nos jours, sont de véritables anachronismes vivans, une de ces âmes retardataires, façonnées pour le quatorzième ou le quinzième siècle. En arrivant à point, la comtesse eût été parlée pour remplir le rôle d'une fière suzeraine du moyen-âge. Vanité de rang, orgueil de fortune, haute idée de caractère, tenacité d'opinions, soumission passive et méfieuse aux lois des préjugés, haine déclarée contre toute innovation sociale, exigence sévère des droits acquis, fanatisme, intolérance en fait de religion, d'honneur, oubli du bien, souvenir du mal, rien n'eût manqué; l'esprit de la féodalité s'était incarné dans cette femme; mais le malheur, c'est qu'elle était venue trop tard.

Semblable à ces corps célestes qui n'étant pas lumineux par eux-mêmes, brillent cependant par l'effet de la réflexion, de la clarté de leur soleil, dont les rayons passant à travers ces astres transparents, jettent leur doux éclat dans les cieux et scintillent, purs et divines étincelles, comme autant de diamans sur le front de la nuit. Tel le comte de Kersance, vrai miroir des sentimens et des opinions de sa femme, ne savait être que le reflet, l'écho de ce qu'elle re-sentait et pensait. L'allier esprit de la femme pénétrant à son gré le faible et timide esprit du mari, qui remplissait avec la plus servile exactitude la tâche d'émotion qu'il plaisait à la comtesse de lui donner à remplir. Nous nous dispenserons de définir son caractère; ce serait une description tout aussi superflue et ridicule, vu son inutilité, que celle qu'on ferait du reflet d'une personne dans une glace après en avoir exactement dépeint la taille, la tournure, le visage et le vêtement.

Savez-vous qu'il y a dans le monde beaucoup de messieurs de Kersance, beaucoup de caméléons à figure humaine, qui même ne se bornent pas comme le comte à ne réfléchir qu'un seul individu, et qui répètent indistinctement toutes les différentes nuances des différens caractères en face desquels ils se trouvent. Le moyen de connaître ces esprits qui ne vivent que d'emprunts, est on ne peut plus facile; vous n'avez qu'à leur demander : que pensez-vous de telle chose ? ils vous répondront : faites-moi d'abord connaître votre avis; vous le leur direz et ils ajoureront, à n'en pas douter, voilà justement ce que je pense. Et cela sera vrai; car vous, vous serez la voix, eux l'écho!

Mariée jeune, madame de Kersance y s'écolait plusieurs années, sans qu'il plût à Dieu d'exaucer la demande qu'elle lui faisait d'un héritier de son nom. La première fois que l'espérance d'être mère vint lui sourire, en s'appuyant d'une certitude, la comtesse, confondant le désir et la réalité, se persuada qu'elle portait dans son sein un vicomte de Kersance, et, dans ses rêves d'orgueil maternel, bâtissant l'avenir de ce noble enfant, elle le voyait déjà marchant à grands pas dans le chemin de la fortune et des honneurs, obtenant, pour récompense de ses glorieux services, de ses dignes travaux militaires, le grade de maréchal de France, et qui sait, peut-être ressusciterait-on en sa faveur la charge de grand connétable... Mais force lui fut d'ajourner ses brillans songes; car le garçon fut une fille; le futur connétable, une demoiselle de Kersance.

La pauvre petite eût couru grand risque de n'avoir pour lot d'affection qu'une portion de haine, si la comtesse n'eût conservé l'espérance d'obtenir plus tard ce d'un fils qui lui était refusé. L'amitié qu'elle eut pour Ambroisine tint d'abord de la résignation, et puis ensuite... Il faut expliquer cela.

Mme de Kersance détestait en masse la classe roturière. Monans et Bourgeois étaient regardés par elle comme une secte à part, une caste de par as. Mais il était un point exceptionnel, un avantage qui, possédé par un vilain, le rendait à ses yeux presque l'égal d'un seigneur, et polissait d'un vernis de noblesse et d'éclat une obscure et basse extraction. C'était la beauté, donx et puissant privilège, qu'en vain l'art voudrait accorder; présent qu'on reçoit de la seule nature, niveau qu'elle passe sur l'infériorité, levier souvent plus fort que le génie ou la gloire. La fierté patricienne de la noble comtesse disparaissait devant un beau visage plebein et lui rendait un involontaire hommage d'admiration. Beaux traits, belle âme! pensait-elle. C'était sa conviction, sa manie, sa faiblesse.

Le premier regard qu'elle jeta sur son enfant fut pour elle une concession pénible; mais en examinant la tête d'ange de la petite Ambroisine, en calculant toutes les chances possibles d'un développement favorable à ces traits déjà si purs et si gracieux dans leur enfantine expression, elle se dit que sa fille serait belle, et elle l'aima.

Deux autres rejetons sortirent de la tige des Kersance; hélas! deux filles encore! mais Dieu qui les prit en pitié, les rappela bientôt de la

terre au ciel: la mort les trouva mûres au bout de quelques jours, pauvres petites! ce fut heureux pour elles. La patience de la comtesse se trouvait épuisée; il ne lui en restait plus pour subir une quatrième fille, lorsqu'il en vint une. Celle-là ne s'en fut pas du monde; elle y resta pour porter, innocente victime, le poids de la haine d'une mère. Malheureuse Juliette! enfant réprouvée! tu fus maudite en venant au jour, par celle qui t'avait donné l'être, et le sein paternel ne t'offrit pas un refuge pour t'y suayer de cette injuste et cruelle inimitié. Quand sa femme le voyait à une éternelle exécution, ton père eût-il osé l'aimer!

Juliette fut l'éignée de la maison de ses parens; y une cousine de sa mère la prit chez elle et l'éleva. La comtesse la voyait à peine une fois par an, et autant aurait valu qu'elle ne la vît jamais, car Juliette n'aonçait pas devoir être belle.

Le comte mourut; sa veuve ramassa tout ce qu'elle avait d'affections éparses dans le monde, pour les verser sur un seul objet, son Ambroisine, à qui chaque jour apportait un surcroît de charmes. Beauté achevée à dix-sept ans, elle épousa alors le vieux et riche marquis de Fermont, ancien officier-supérieur. L'orgueil et l'intérêt décidèrent cette alliance, qui ne fut pas un sacrifice pour celle qui le forma; car son cœur ne brûlait pas encore de cette fièvreuse ardeur qu'un nomme amour.

La jeune marquise devint veuve au bout de trois ans. Héritière des biens de son mari et ne perdant ainsi que lui par sa mort, elle le regretta cependant. Son deuil fut vrai. Mais le temps qui cicatrise de profondes blessures, effaça par degré cette peine qui ne pouvait être profondément incurable. Lorsque le dernier tour funèbre fut délaissé de sa parure, la joie se trouva toute revenue à la pensée de la marquise. Elle regarda devant elle, vit un large présent, un avenir plus immense encore; les plaisirs en réalité, le bonheur en espérance. Or, l'amour étant ce qu'une femme prend pour le bonheur, elle attendait un être à aimer. A l'époque où Roger vint à Rennes, le cœur et même les yeux d'Ambroisine n'avaient pas encore aperçu l'Idole aux pieds de laquelle elle avait à déposer l'offrande de son âme. Cache-toi! cache-toi bien vite! ferme tes yeux, voile ton cœur... Il vient, ne regardé pas... Imprudente, c'est la vue du serpent qui fascine et qui tue... Sauve-toi!

La marquise avait habité Paris. Trois hivers passés dans la capitale où M. de Fermont l'avait conduite, en avaient fait une femme selon la mode, un esprit à l'ordre du jour. Après la mort de son mari, elle revint à Rennes pour y passer le temps de son deuil, et puis, acclimatée de nouveau sur le sol natal, elle ne songea plus à le quitter. A Paris, quelque grâce, quelque beauté qu'elle eût, elle ne pouvait, au milieu de la foule fashionable, se dessiner en ligne aussi saillante qu'elle le faisait au sein d'une société de province et dans une ville où sa fortune et son nom la plaçaient au premier rang. Sa maison, ouverte à des visiteurs nombreux, mais choisis, devint le temple du bon goût. La secte initiée par l'aimable divinité aux gracieux mystères de son culte, était ce qui composait l'élite de la société de Rennes et des châteaux environnans. Mme de Fermont, plus sage en cela que sa mère, ne pensant pas qu'il fallait faire preuve de ses quartiers de noblesse pour être admissible dans le monde, donnait l'entrée de ses salons à tous ceux qui, par leur esprit, leurs grâces ou leurs talens, pouvaient embellir ou animer ses réunions.

La marquise faisait marcher de front, chez elle, la causerie, la musique et la danse. Mais le jeu était consigné et n'entraît pas. Mme de Fermont éprouvait à la vue d'un tapis y et une sorte d'horreur qu'elle ne pouvait dominer. Un de ses oncles, ayant autrefois perdu sa fortune au jeu, s'était tué de désespoir. Le souvenir de cette mort se cramponnait à sa pensée comme des ongles aigus; chaque fois qu'elle apercevait une table de jeu, il lui semblait que toute personne ayant des cartes à la main et de l'or sous les yeux, courait la chance d'être à la veille d'un crime ou d'un suicide. Les joueurs étaient donc bannis de chez elle, et ainsi le plaisir, en y entrant, ne traînait pas du moins l'intérêt à sa suite.

Ce fut dans son château, peu distant de la ville, que la marquise reçut la première visite de Roger, que lui adressait une dame de ses amies qui demeurait à Nantes. Cette dame le lui recommandait comme un homme charmant, précieux pour le grand monde, et dont une maîtresse de maison devait se trouver ravie de faire les honneurs à la société. Roger valait la louange, rien dans la lettre de madame de Fermont n'était exagéré; c'était l'homme le plus séduisant à connaître superlativement; mais à connaître à fond... ah! c'était par malheur le revers de la médaille, et peut-être allait-elle se retourner.

Habitué à plaire, n'ignorant aucun de ses nombreux avantages, habitué à s'en servir, passé maître dans l'art de charmer, de subjuguer une femme, certain de ses forces, guidé par l'espérance, fier d'un succès inébranlable, ne se laissant abattre par aucun revers et n'abandonnant jamais, après une attaque manquée, le siège d'un cœur ou d'une tête, ne déposant les armes qu'après le triomphe, Roger visait à coup sûr, nulle de ses flèches ne tombait à terre sans avoir touché le but. Jamais le beau lieutenant n'avait en vain souhaité de plaire.

Comme un général, qui le matin d'une bataille éroque, pour ranimer son courage, le souvenir de ses victoires, les voit passer nobles et fières devant sa pensée; d'une main elles semblent appeler à elles la nouvelle seigneur qui leur doit maître, tandis que de l'autre, elles ramènent pour s'en draper, s'en couvrir tout entières, leur manteau de gloire, aux vastes plis, aux couleurs éclatantes. Ainsi Roger, en se rendant au château de la marquise, revivait dans sa mémoire le souvenir de ses innombrables conquêtes. La plus grande partie, pour ne pas dire la totalité de ces

images de femmes, étaient tracées dans son esprit comme ces caractères formés avec de l'encre sympathique, qui ne sont visibles que par l'effet de la transparence de la lumière ; ces pauvres images ne s'apercevaient qu'en les approchant du feu de la vanité, mais elles se trouvaient alors très voyantes ; car l'imagination qu'elles peuplaient était réchauffée par un ardent brasier d'amour-propre.

Climenant, accompagné des plus séduisantes chimères, Roger se voyait déjà seigneur suzerain du château de Fermont. Il se sentait à provision de si fortes munitions d'amabilité, qu'il croyait pouvoir, sans risque, tenter l'attaque du cœur de la belle châtelaine, forteresse inexpugnable encore, mais qui ne pouvait manquer cette fois de se rendre à discrétion.

Ce jour-là, quoiqu'il eût été loin de pressentir qu'un cheval et la destinée conduisaient au grand trot vers elle un aussi dangereux ennemi, Ambroisine était triste sans chagrin, affaissée par cet ennui léthargique, effet sans cause, si pesant à porter et que l'on consentirait volontiers à échanger contre un malheur, ainsi qu'un paralytique qui voudrait échanger l'engourdissement qui l'immobilise contre la crise la plus nerveuse, la plus acérée. L'ennuyée, pour sentir la vie à l'âme, le malade, pour la sentir au corps.

Un visage nouveau est souvent un remède sûr dans cet état de pesanteur, de souffrance énigmatique, qu'on ne se définit pas en soi et qu'on explique aisément dans un autre. Lorsqu'on annonça à la marquise qu'un messager inconnu lui apportait une lettre qu'il ne voulait remettre qu'entre ses mains, elle se pressa de donner l'ordre d'introduire sur-le-champ le porteur de la dépêche. Elle se leva, déjà toute légère d'ennui, pour aller, du moins d'un pas, au devant de l'estafette. Elle était debout, tenant un des battons de la porte qu'elle avait ouverte, dans l'impatience de voir venir à elle quelqu'un dont elle ignorait le visage.

— « Entrez, monsieur, avait-elle déjà dit que les visages éprouvés de Roger n'avaient pas encore franchi le seuil du salon. »

Il entra, s'inclina. Jamais, peut-être, il n'avait mis autant de grâce respectueuse dans un simple salut, et la marquise, jamais peut-être autant d'hésitation, d'embaras dans une révérence.

— « Inonet, dit-elle à son valet de chambre, donnez un siège et allez avertir ma mère... Monsieur, voulez-vous bien... »

Il s'assit, présenta son passeport, c'est-à-dire la lettre d'introduction. La marquise la prit, ses doigts distraits brèrent machinalement le cachet et ses yeux lurent d'abord seuls ; enfin, sa pensée ramenant sur le papier, acheva la lecture. E le ferma la lettre, la posa sur une petite table placée près d'elle ; et, d'une voix qu'elle s'efforça d'émotionner, elle s'informa, par acquit de bienséance, de la santé de Mme de Germin, de la manière dont elle partageait le temps ; et, après avoir fait ces indispensables questions d'usage :

— « Monsieur, continua-t-elle, j'espère que ce ne sera pas la dernière fois que vous me procurerez l'honneur de vous voir ; si vous avez, comme me l'assure Mme de Germin, autant d'obligance que d'aimables talents, j'aurai, maîtresse de maison, une dette de reconnaissance à payer à la personne qui vous adresse à moi. La présence d'un convive tel que vous, monsieur, est un véritable trésor pour la société, et surtout inappréciable dans une réunion de province dont le cercle d'agrément est toujours un peu étroit ; mais vous savez élargir celui dans lequel vous vous placez, et si vous ne dédaignez pas... »

— Madame, interrompit Roger, avant de décider dans ma conscience si je puis ou non croire au compliment que je viens d'entendre, me permettez-vous de vous adresser un reproche ?

— Un reproche ! à moi, monsieur... volontiers... Eh bien ?

— C'est débiter par une énorme faute de lèse-courtoisie, c'est peut-être porter un coup mortel à la réputation que m'a faite auprès de vous Mme de Germin ; mais, poussé à cela par une forte tentation de vérité, je vous dirai, madame, que, sous une apparence d'humilité, j'ai trouvé beaucoup de vanité dans ce que vous venez de prononcer d'obligeantes paroles.

— De la vanité !... Comment cela, monsieur ?... A coup sûr, s'il y en a dans ce que j'ai dit, j'en ai mis sans le savoir.

— Oh ! non, vous le savez bien ; car vous ne pensez pas, madame, que partout où vous êtes on puisse soupçonner l'absence de quelque séduction, et que vous ayez besoin d'autres que de vous-même pour compléter le charme de vos réunions. Non, madame, vous n'êtes pas, vous ne pouvez être à ce point ignorante de vous-même, et c'est à peu près comme si vous me disiez : Je suis laide ; vous croiriez-je persuadée, madame ? et n'y aurait-il pas beaucoup d'orgueil dans cette lausse confiance ?

Mme de Fermont rougit jusqu'aux yeux ; heureusement pour son embaras, sa mère entra.

En apercevant Roger, la comtesse de Kersane ressentit intérieurement un étonnement d'admiration ; elle se trouvait en face du plus bel homme qu'elle eût encore aperçu. Aussi reçut-il de la hauteaine dame un accueil parfait d'aménité.

Les lois de l'hospitalité étaient religieusement observées au château de Fermont. Si c'eût été du temps qu'un main montant la garde sur une plate-forme, annonçait en donnant du cor, qu'un arrivant réclamait passage sur le pont-levis, abri sous le toit et siège à la table, les échos n'eussent souvent répété l'annonce retentissante ; car il était rare qu'il ne se présentât pas tous les jours grande et nombreuse compagnie. Cependant ces dames, par extraordinaire, avaient été seules le matin ; mais, avant

le dîner, il arriva successivement au château plusieurs personnes des environs.

Roger fut retenu. Le repas fut animé, gai sans bruit, spirituel sans malice. Mme de Germin, dans le catalogue des qualités de celui qu'elle cautionnait, n'avait pas oublié la délicieuse voix dont les sons avaient si bien éveillé la jalousie du pauvre Arthur. On fit de la musique, et l'harmonieux chanteur fut, comme on s'en doute, applaudi par des braves d'extase. Le parc fut exploré. La journée passa vite, la nuit vint, on se sépara... c'était dommage.

— Je l'aurais parié ! s'écriait au retour la tête du lieutenant.

— Roviendra-t-il ? se demandait le cœur de la marquise.

— C'est un bien bel homme ! prononçait la voix de la comtesse.

Amour ! la flèche est partie !

VIII.

Un tison.

D'importantes affaires d'intérêt appelaient Ambroisine à Paris ; mais il y avait de la glue à Rennes, comment s'en arracher sans y laisser la moitié de soi-même ?

Nous n'oserions guère assurer que le prétexte derrière lequel la marquise retrancha sa résolution de rester fut bien fort de réalité, de probabilité même ; mais, plausible ou non, elle en trouva un, et la comtesse partit pour Paris chargée de la procuration de sa fille, qui revint à Rennes aussitôt le départ de sa mère.

Le temps inaperçu avait marché sans bruit, et emporté à la sourdine cinq ou six mois de l'existence de Mme de Fermont ; c'est qu'on ne songe pas au temps quand on aime, et elle aimait bien, la pauvre femme.

Regardez, ils sont ensemble, les voilà tous deux assis devant la cheminée d'un petit salon ; Ambroisine est placée dans une bergère et lui est à ses pieds, assis sur un petit tabouret ; il soulève la tête vers elle, et de ses grands et beaux yeux attache sur les siens un regard immobile et passionné, et semble plongé dans une suave méditation d'amour. La marquise laissait, distraite, ses jolis doigts s'égarer dans les anneaux soyeux et parfumés des cheveux de jas, qui, par l'effet du con raste, relevaient encore l'éblouissant blancheur du front noble et pur de Roger, et tous deux se taisaient.

Oh ! qu'entre deux êtres pareils d'âme, un tel silence gardé quand les paroles extérieures sont permises est une voix éloquent ! Intime langage parlé de cœur à cœur, combien n'as-tu pas d'ingénieuses expressions, de doux idiotismes, que les lèvres ne peuvent traduire ! heureux qui te parle, ineffable et mystérieux langage !

C'était le soir ; la clarté de la lampe, dirigée horizontalement, laissait le plafond et la moitié de la hauteur des murs dans une douteuse obscurité ; mais le côté de la cheminée était doublement éclairé et par la lampe et par un feu large et brillant. La bûche à demi consumée qui soutenait les autres, s'étant rompue, un tison enflammé roula fumeux et pétillant, et se heurta contre la digue de cuivre qui l'arrêta au premier bond de sa course ardente ; mais, s'étant brisé dans le choc, plusieurs éclats s'élançèrent impétueusement et retombèrent sur le tapis. Ambroisine, effrayée, se leva en poussant un cri, et Roger se saisissant des pincettes, se hâta de renvoyer vers le fond de l'âtre ces étincelles débris.

— Peureuse ! dit-il en se retournant vers la marquise pâle et tremblante. Mais aucune étincelle ne vous a touchée, mon ange ?

— Non, je ne crois pas, dit-elle avec insouciance et presque avec tristesse. J'ai eu peur, je l'avoue, mais non de quelque accident causé par la chute de ce feu. Nous ici, aucun danger n'était à craindre.

— Et qu'avez-vous craint, mon Ambroisine ?

— Je ne sais ; mais il m'est venu au cœur un mouvement spontané d'effroi, qui me l'a rétréci, glacé comme l'étreinte d'un douloureux pressentiment. C'est qu'aussi, il faut si peu de chose pour retomber de la vie idéale dans l'existence positive !

— Et la réalité paraît bien aride et bien sombre à mon Ambroisine ?

— Oh ! ne dites pas cela, mon ami ; ma vie est brillante et parfumée, car vous la colorez de bonheur et l'embaumez d'amour !

Puis un touchant, un long sourire à l'indicible expression, s'arrêta sur ses lèvres dont la pâleur s'en allait.

— Alors, qui vous a donc effrayée, mon amour ? quelle crainte a pu jeter dans votre pensée sa douleur incitive ?

— Ce n'est pas, croyez-le bien, Roger, un doute sur un bonheur présent ; mais c'est un coup d'œil rapide, tombé malgré moi, sur la fragilité de ce qui nous paraît le plus solide en fait de ressorts, d'existence et de félicité. Ce feu étouffé, oh bien ! si personne ne se fût trouvé ici, une seule étincelle, en s'arrêtant sur ce tapis ou en jaillissant vers ces rideaux, n'eût-elle pas suffi pour embraser, pour dévorer les objets auxquels elle se serait attachée ? Et bientôt la flamme, en s'agrandissant, devenue un large et mordant incendie...

— Mais rien de tout cela n'a couru la chance d'arriver.

— Non ! mais j'ai soudain pensé que le bonheur était comme la vie, sans cesse exposé à mille événements destructeurs contre lesquels la prévoyance la plus active se précautionne souvent en vain. Je me suis dit qu'un instant suffisait pour entraîner de la félicité la plus exquise à l'infortune la plus amère... et j'ai eu peur.

— Eh ! mon Dieu ! ma bien-aimée, si nous regardions ainsi à toutes les pertes du chemin, oserions-nous jamais faire un seul pas ? Il vaut mieux à tort à l'aveugle. Mais, pour dissiper cette noire pensée qui vous

triste, consultez vos croyances superstitieuses; et si vous voulez attacher un présage à ce feu défait, choisissez celui-ci comme un des plus accredités : un tison qui roule, c'est si sort qui apporte un événement heureux. Ce qui reste à savoir, c'est si nous avons tous deux une part dans l'événement promis ou s'il ne doit arriver qu'à l'un de nous deux sur un surcroît de bonheur; si c'est à moi, c'est peut-être enfin le choix de ce jour de suprême félicité, ce jour où le sceau des loix doit s'apposer à notre amour. Mon amie, vous le retardez bien long-temps; combien de millions de vœux ardents n'ait-je pas adressés à l'avenir pour qu'il se hâte de me l'apporter, Oh! pour-quoi ne venez-vous pas qu'il vienne ce beau jour d'hymen? Si vous saviez, Ambroisine, combien, par le retard, vous jetez dans mon âme de doute accablants! Si vous le saviez, le remords vous prendrait de tout le mal que vous me faites, vous auriez pitié de ma lourde attente. Vous me dit-iz : tel jour, à telle heure, nous serons unis pour l'éternité. Mais non, vous ne voulez pas me le dire encore; vous êtes femme, et la peine que vous causez sourit à votre orgueil; vous êtes fière de mes tourmens; plus je souffre et plus vous reconnaissez l'étendue de votre pouvoir, plus vous croyez...

— Ce que je crois, mon ami, c'est que je ne mérite pas d'être accusée de cette cupidité de puissance que vous me reprochez. S'il est vrai que je possède quelque empire sur vous, je ne veux l'exercer qu'au profit de votre bonheur.

— Hypocrite! c'est pour mon bien qu'elle recule ainsi le jour de notre union... et je l'accuse!... Ah! je suis vraiment un monstre d'ingratitude.

— Ne vous ai-je pas dit que le rapprochement ou l'éloignement du jour de notre mariage dépendait du plus ou moins de promptitude dans le résultat du voyage de ma mère à Paris.

— Oui, mais vous a-t-il plu de me dire quel est ce résultat que vous attendez? Non. Vous me laissez me fatiguer l'âme à s'égarer de conjectures en conjectures, à se heurter contre mille doutes, mille chances de malheur, sans pouvoir saisir la moindre probabilité. Et quand je vous demande, inquiet, tourmenté, quand je vous pris en grâce, à genoux, de m'apprendre ce qui s'est posé à votre décision, vous souriez de me voir souffrir et répondez joyeuse; c'est mon secret, vous le saurez. Oh! pitié pour mon inquiétude, pitié! Ambroisine, parlez! dites-moi pour-quoi vous le repoussez si loin dans l'avenir, l'instant qui doit consacrer notre amour? Parlez! votre silence me fait bien malheureux!

Les yeux de Roger étaient humides; il y a une grande et magnifique éloquence dans des pleurs amoureux. Ambroisine, délicieusement émue, prit une des mains de son bien-aimé, la porta à ses lèvres, y déposa un baiser de regret, et dit :

— Ne m'accusez pas, mon Roger, ne me gênez pas, par vos reproches, le plaisir de la surprise que je vous vous faire. Laissez-moi garder mon secret quelques jours encore. C'est le dernier que j'aurai, je vous promets, toi d'aimer, vraie et fidèle, de ne plus rien vous cacher.... Curieux que vous êtes, savez-vous que vous êtes pire qu'une femme! Allez, il boude encore. Mais rassurez-vous donc, persuadé-je vous bien que ma résolution de hier ma vie à la vôtre est réelle, indéclinable; qu'elle a été prise par mon cœur, par ce cœur tout à vous. Non, ce n'est point une résolution due au caprice et frivole comme lui. Et si l'un de nous deux doit mettre obstacle à notre mariage, ce sera vous qui ne voudrez pas de moi, et non pas moi qui refuserais d'être à vous. Oh non! ma destinée vous est soumise. Prenez-venez dans mon cœur, vous y posez un sceau que rien ne pourra briser. Nul avant, nul après... Toi seul, ô mon souverain maître! car je t'aime d'estime, d'amour, d'amour... Et toi! mon bien-aimé, despote adoré?

— Oh! oui! oui!

Il la serra contre son sein.

— Il est tard, reprit-elle! Voyez, onze heures dix. Que le temps est agile. A demain, mon bien-aimé, à demain. Quoi! vous restez encore! partez donc, importun.

Il sortit. Ambroisine resta long-temps, après son départ, à rêver d'amour éternel, de bonheur sans mélange; à s'applaudir de son choix.... Hélas! bientôt pourtant tu dois l'évanouir, brillant mirage d'amour!

IX.

Un titre.

Arrêtez-vous, jours de bonheur qui fuyez avec tant de vitesse, arrêtez-vous, Ambroisine, arrêtez-vous!

A demain, mon bien-aimé, avant-elle dit la veille à Roger lorsqu'il la quitta... A demain...

Deux marteaux se firent entendre à la fois, l'un était celui de la pendule, qui annonçait chaque soir à Ambroisine l'heure du retour du beau lieutenant, et l'autre, qui avertissait qu'il était à la porte de l'hôtel de Fermont. On l'ouvrit, il entra...

Roger trouva la marquise tenant en main un volume de don Quichotte.

— Je lisais en vous attendant, lui dit-elle, l'histoire de ce bon chevalier de la triste figure. C'est mon héros favori. Savez-vous bien que j'ai une passion pour lui.

— Je vous remercie de l'aveu, mais ne me donnez jamais que de semblables rivaux, et je vous pardonnerai votre inconstance.

— Oui, je l'aime par l'effet d'une certaine sympathie entre son caractère et le mien. Car j'ai regret parfois, à ce beau temps de la chevalerie

errante, à cette fidélité des amans d'autrefois envers la dame de leur pensée, à cette noble et téméraire valeur des jeunes preux. Et je me disais, quand vous êtes entré, que si nous eussions vécu de ce temps-là, je vous aurais pris pour mon chevalier, si vous m'aviez voulu pour votre dame. Dites, m'avez-vous chérie? eussiez-vous porté mes couleurs, proclamé mon nom dans les tournois? M'eussiez-vous envoyé vos captifs enchaînés, vos géans vaincus?

— Et vous, belle dame, eussiez-vous, adorable inhumaine, réduit par vos rigueurs le pauvre esclave de vos charmes au désespoir, à la folie ou à la mort? Ou bien, pour le récompenser de sa bravoure, pour le payer de sa constance, lui eussiez-vous octroyé le don précieux de votre cœur?

— Oui, si vous eussiez été mon chevalier, vous eussiez été le seigneur de mes pensées, le roi de mon âme... comme vous l'êtes, mon ami.

— Vous m'aimez donc?

— Ingrat!... Il le demande, il ne le sait peut-être pas.

— C'est que je ne pourrai jamais en être assez persuadé, mon ange. Mais où en étiez-vous de l'histoire du brave et galant don Quichotte de la Manche? Sa redoutable épée venait-elle de pourfendre quelque géant, de mettre en fuite une armée rangée en bataille?

— Non, pas encore, J'en étais à l'endroit où l'imitable amant de l'insupportable Dulcinée du Toboso, après avoir fait la veille des armes dans la cour d'une hôtellerie, se fait conférer, par l'abergiste, l'ordre de chevalerie. Vous êtes arrivée au moment où le héros à genoux reçoit sur l'épaule l'indispensable coup de plat d'épée. En lisant ce passage, il m'est venu la fantaisie de vous conférer aussi, moi, cet ordre que peut-être vous ne voudrez pas recevoir.

— Loin de le refuser, je solliciterais même de votre courtoisie de me l'accorder dans le moindre délai possible, et surtout de ne pas oublier le baiser d'usage nécessaire à la validité de cette auguste cérémonie.

— Eh bien! voyons, je vous dispense de la veille des armes. Voici justement votre épée, c'est ce qu'il nous faut. A genoux donc, les mains jointes, le front incliné... bien. Maintenant, recueillez-vous en silence, demandez au dieu des amans comme au dieu des héros, d'affirmer à nos yeux à la fois le courage et l'amour. Jurez d'être ami fidèle et guerrier vaillants. Vous engagez-vous, par serment, à ne servir que votre dame, à n'aimer qu'elle?

— Oui, je jure de n'adorer jamais que la noble et belle Ambroisine! de n'avoir pas une pensée qui ne lui appartienne, de lui consacrer ma gloire, si j'en puis acquiescer; d'obéir à ses ordres, de me soumettre en aveugle à la moindre de ses volontés, de sacrifier tout pour elle, ma vie même, s'il lui plaît d'en vouloir l'abandon.

— Ce dernier serment est trop. Après?

— Je jure de n'entreprendre rien d'important qui n'ait obtenu son aveu ou ne mérite de l'obtenir. Je promets de l'invoquer comme mon ange tutélaire, ma divinité secourable; et, dès ce moment, je prends pour ma devise d'aimer et de guerrier : Jusqu'à la mort! Ambroisine et l'honneur.

Alors la marquise prit d'un air grave l'épée de Roger, en frappa légèrement à plat l'épaule de l'aspirant, la remit ensuite dans le fourreau, et se penchant vers lui, lui donna le baiser de l'ordre.

— Maintenant, ajouta-t-elle, relevez-vous, noble et vaillant preux; relevez-vous, beau chevalier. Edouard Roger, lieutenant au deuxième escadron du troisième de chasseurs à cheval, vous êtes promu au grade de capitaine au premier escadron du même régiment, en remplacement du comte de Lesseval, admis à la retraite. Vous êtes appelé à prendre place parmi la noblesse de France; il vous est permis de porter et de signer comme votre le titre et le nom de baron Saint-Aire. Sur ce, bien dûment autorisé par lettres et patentes accordées à vous, Edouard Roger, rayé du cadre de bourgeoisie, fait noble et baron sous bon plaisir royal. Ainsi donc, relevez-vous, capitaine baron de Saint-Aire.

La marquise l'aida d'une main à se relever, et de l'autre, lui présenta un volumineux paquet revêtu d'un cachet ministériel. Roger le regarda d'un air interdit, ne pouvant comprendre ce qu'étaient ces papiers. Les dernières paroles de madame de Fermont ne lui avaient pas semblé plus sérieuses que les premières. Enfin, il regarda! C'était bien son adresse, écrite sur une enveloppe, scellée dans les bureaux du ministère de la guerre.

— Eh bien! vous ne lisez pas, vous ne comprenez pas? c'est mon secret devenu le vôtre. Allons, mon cher baron, reprenez vos esprits, sortez de ce grand étournement.

Roger lisait. C'était une dépêche du ministre de la guerre, lui annonçant que S. M. Louis XVIII, roi de France, venait, à la recommandation de Son Excellence et vu les bons renseignements pris et donnés sur ledit Edouard Roger, de lui accorder le titre de baron de Saint-Aire et de l'élever au grade de capitaine.

La surprise était si étourdissante, que le nouveau baron fut quelques minutes avant de pouvoir débrouiller du chaos de ses pensées ce qu'il lui en fallait pour comprendre ce qu'il venait de lire, pour s'expliquer comment il recevait ces faveurs inattendues, et, il faut être justes, si peu méritées.

Il était évident que c'était à la marquise qu'il était redevable et de son grade et de son titre. Mme de Fermont, bien qu'elle ne partageât pas les préjugés de sa mère et que l'amour qu'elle ressentait fut plus fort que toutes les considérations sociales, ne pouvait cependant consentir, sans une espèce de honte, à abdiquer le rang où sa naissance et son mariage

avec le marquis l'avaient placée dans le monde, pour devenir la femme d'un simple lieutenant, d'un petit bourgeois. C'était devenir, en le faisant, la fable de toute la ville ; c'était passer pour une folle passionnée. Quelque amoindri qu'il fût par l'amour, son orgueil était encore assez puissant pour former opposition à son mariage. Mme de Kersance sentait aussi sa fierté se révolter à l'idée d'un gendre roturier pour successeur d'un grand marquis. Et quelle douleur pour Roger, quelque aimable qu'il fût pour elle, elle aurait eue de voir le nommer son fils. Enfin, ces deux dames s'avisèrent ensemble d'un remède à cette plaie de vanité. Voici comment elles parvinrent à l'appliquer :

Mme de Fermont était, par alliance, co-usine à un degré éloigné du ministre de la guerre qu'elle avait connu et vu souvent du temps qu'elle habitait Paris. Mère de Kersance, en partant pour cette ville, se chargea de voir son excellence. Le ministre alla au devant de ses vœux, enchanté de pouvoir donner à sa belle parente une preuve de son amitié, en employant en sa faveur le crédit qu'il possédait auprès du roi. Ce fut avec le plus gracieux empressement qu'il sollicita pour Roger les lettres de noblesse, que Sa Majesté accorda au protégé par estime pour le protecteur. L'obligeant ministre joignit à l'envoi de ces lettres celui d'un brevet de capitaine. Mme de Kersance se hâta d'adresser le tout à sa fille. On se doute bien, d'après cela, que ce n'était pas sans intention que la marquise, en attendant Roger, lisait ou feignait de lire les aventures du fameux don Quichotte.

Avant qu'il eût recouvré la parole que l'étonnement et la joie lui avaient fait perdre, cette explication s'était présentée nette et claire à l'esprit de Roger. Il bile à commander à toutes ses impressions, à les cacher ou les montrer selon qu'il lui étau utile qu'on les connût ou qu'on les ignorât, sa science ne se trouva pas en défaut. En proie intérieurement à un délire de vanité, rien ne transpara au dehors de son accès d'orgueil. Ce fut à la reconnaissance qu'il fit tous les honneurs de la satisfaction qu'il ressentait ; et quand sa voix, qu'avait arrêtée la surprise eut recouvré sa liberté, il savait les deux mains de la marquise, y déposa de nombreux et ravales baisers, et dit :

— Eh quoi ! mon Ambroisine, c'est à vous que je dois ces honneurs, ce rang que je vais occuper dans le monde ? Oh ! si vous pouvez deviner ce que je éprouve, si vous connaissez des paroles qui rendent ma pensée, essayez-les-moi ; car je n'en sais pas qui puissent la dire, et pourtant je voudrais l'exprimer.

— Mon ami, ceux qui s'aiment s'entendent du cœur, et je vous comprends.

— Ma bien-aimée, je vous devrais donc tout, bonheur, rang et fortune.

— On peut payer tout cela, et beaucoup plus encore avec un peu d'amour... et mon bon, je l'espère, n'est pas un débiteur insolvable.

— Oh ! non ! toute mon âme pour le payer ma dette.

— Soit, je la prends ; mais n'allez pas la redemander.

— Jamais.

— Me pardonnez-vous maintenant d'avoir eu un secret à moi, de vous avoir fait mystère de tout ceci, qu'il n'était bon de vous apprendre, que comme je jet accompli, et qui jusqu'à la réussite ne valait rien du tout à vous être dit ? M'en voulez-vous encore, mon beau chevalier ?

— Je n'ai guère en cet instant la force de vous en vouloir, mon adorée. Vous me faites pour cela trop heureux en m'attachant du cœur la crainte empoisonnée qui l'aurait en sa lecture ; car je ne vous ai pas dit tout ce que j'ai souffert ; c'était horrible ! Si vous le saviez, si vous connaissiez le sup, le feu, le feu, quel vous avez livré mon âme !

— Ne vous en souvenez plus que le temps de me le raconter, et puis oubliez le pour toujours ; ce tantum dont je suis la cause innocente ; car vous ne songez pas que je me plaise à donner la question à votre cœur. Voyons, mon ami, que pensez-vous donc ?

— Je comparais ma destinée à celle de mon Ambroisine : je trouvais nos deux places dans le monde, marquées si loin l'une de l'autre, qu'il m'était bien permis de craindre que l'amour fût impuissant à les rapprocher. Vous, ma femme ! vous, ma compagne pour la vie ! Pouvais-je croire mériter qu'il me vint autant de bonheur ! Je me rappelais en vain, pour me rassurer de mon doute, cette envante réponse que vous me faites, lorsque je vous disais, que si le ciel m'eût fait prince ou roi, ce n'aurait été qu'à vos pieds que j'aurais voulu enchaîner ma grandeur et ma liberté. Si vous étiez prince, m'avez-vous demandé de votre douceur et ravi-sante voix, m'ameriez-vous plus que vous ne m'aimiez ? Le pourrais-je, m'étais-je écrié, quand vous avez comblé pour moi la mesure d'amour que peut contenir un cœur d'homme ? Eh bien ! avez-vous répondu, si je vous ne m'aimeriez pas davantage, à quoi vous servirait d'être prince pour me plaire ? Et vous m'avez tendu la main en ajoutant :

— Elle est à vous, mon Roger, soyez mon guide, mon appui, mon époux. Ces paroles enchantées, ces mots talismaniques, d'amoureuse magie me résonnaient en vain sans cesse à l'âme ; j'avais bien les écouter, je ne pouvais les revêtir de conviction. Y ajoutai-je, m'eût semblé l'effet d'une présomption presque coupable. Et, le disai-je ? Ion de chercher à m'en persuader, je tremblais d'y croire. J'avais peur d'accueillir une espérance qui, déçue, m'eût précipité du ciel dans l'enfer. N'était-il pas possible que votre orgueil eût pris non cœur pour son hochet ! En accusant mes vœux, en me promettant votre main, ne prouvez-vous pas, ma bien-aimée, vous être fait un plaisir de m'enivrer d'espérance, de me montrer le fantôme du bonheur ? Ne pouviez-vous pas ensuite me montrer la réalité auprès de l'illusio, me désabuser tout d'un

coup, me briser, m'abandonnant par un de ces aveux qui tuent, me dire : Je ne vous aime pas ? Vous n'étiez pour moi qu'un simple jouet d'enfant, dont je me suis amusée quelque temps et que maintenant je foule aux pieds, parce qu'il m'ennuie ou qu'il m'en faut un autre.

— Ah ! Roger, quelle idée vous aviez de moi !

— Pardon ! mon ami, pardon ! ce que j'ai souffert m'a assez puni de mon injustice, ne me la reprochez pas !

— Croyez-vous enfin que je vous aime ? vous sentez-vous pleinement convaincu ? S'il vous reste quelques doutes encore, dites-les-moi, pour que je vous a de à les dissiper.

— Je n'en ai plus, je vous offenserais, si j'en conservais après la preuve d'amour que vous venez de me donner. Non, je n'ai plus peur de me tromper en me croyant heureux !... Et vous, mon Ambroisine ?

— Ah ! doublement heureuse de votre bonheur et du mien... Ainsi, plus de nuages à votre ciel d'amour, n'est-ce pas, mon ami ?

— Plus de soupçons, du moins, et si quelque peu de tristesse se mêle encore à la joie qui me gonfle le cœur, ce n'est pas votre faute, c'est celle d'un insensé, d'un orgueilleux... c'est la mienne.

— Eh qu'avez-vous donc, mon ami ? confiez-moi cette pensée amère. Vous dites qu'elle est folle, je me ferai raisonnable pour la combattre, si je le puis ; je ne veux pas que votre bonheur reste incomplet.

— Non, ma bien chérie, vous ne la saurez pas.

— Qu'il je ne pourrai obtenir une petite confiance en échange de mon plus grand secret ! Méchant !

— Ne me pressez pas, de grâce ! Si j'éprouve en ce moment une seule émotion pénible à re-sentir, c'est ma faute, je vous le répète, et j'ai raison de la vouloir cacher.

— Non, vous avez tort, très grand tort ; si je ne puis rien sur vous par la prière, j'essaierai le commandement ! Vous êtes mon chevalier, vous devez m'obéir. Vous m'avez fait serment d'obéissance, ne vous parjurez pas, entendez-vous bien, Roger ; je veux tout savoir, tout ! Prenez garde à ne pas avoir dans votre pensée de porte dérobée dont vous ne me donniez pas la clé.

— Allons ! puisque vous le voulez !... Ambroisine, ce nom qu'on me permet de porter, ce rang que je vais posséder me seront chers, sans doute, ils me viennent de vous ; mais ce n'est pas pour moi que vous me les avez fait obtenir.

— Et pour qui donc, s'il vous plaît ?

— Ce n'est pas pour vous non plus. Vous savez bien que je ne puis m'enorgueillir d'un titre et d'un nom qu'il m'est impossible de porter sans me ployer dessous ; car vous en conviendrez vous-même. Ambroisine, je n'ai rien en moi qui puisse justifier le présent qu'on a bien voulu m'en faire. Quant à vous, mon amie, je me flatte qu'hier vous n'aimiez pas moins et pas autrement le petit bourgeois, le simple lieutenant Roger, que vous n'aimiez demain le baron de Saint-Aire. J'étudie votre cœur dans le mien, qui n'aime, de la noble et riche marquise de Fermont, que la belle, la douce, la charnante Ambroisine !

— Oui, je le sais, mon ami, votre amour me regarde moi seule ; il ne voit ni mon rang, ni ma fortune. Mais achevez, pour qui donc vous ai-je fait obtenir...

— Pour le monde, pour les préjugés dont votre cœur, malgré l'amour, subit encore le joug glacé, le despotisme étroit. Je suis injuste de me plaindre et trop avide de bonheur : ne m'en avez-vous pas donné l'élan au delà de ce que je devrais en avoir. Je le sens, je ne veux pas l'étrier oublié du monde, tandis que vous valez pour moi mille fois plus que tout ce que j'oublie pour vous. Ce monde, dont l'image a fui de ma pensée quand la vôtre est venue prendre place dans mon âme, qu'avai-je à m'offrir ? de froids amusements, de vains plaisirs frivoles, huchets de l'esprit. Et vous, mon ange ! quelle ineffable félicité !

X.

Le Dédit.

Vous qui, possédant la jeunesse, la beauté, le rang et la fortune, ne vous trouvez cependant en possession de l'une chétive part de bonheur, femmes ! qui, le cœur vide encore d'amour, accusez l'avarice du sort et lui demandez de remplir votre âme, en y plaçant une image chère... vous qui, oubliant ou méprisant ce que vous possédez, soupirez de regret et d'envie ardente, après ce qui vous manque, ce que vous embellissez par la magie du désir ; vous qui vous dites dans vos souhaits et dans vos plaintes : oh ! si j'avais ! si l'on m'aimait ! répondez : n'est-ce pas qu'Ambroisine est bien heureuse ? que si vous donnez la même somme de félicité qu'elle, le sort n'aurait plus rien à vous donner, car vous aimerez et l'on vous aimera !

Vous croyez donc qu'on l'aime, quand épousant Roger, la marquise achète, du moins cette fois avec sa fortune, une provision de bonheur pour toute sa vie ? Eh bien ! laissez son existence s'alourdir de deux mois seulement, et fouillez dans son âme ; cherchez, recherchez dans tous les coins, si vous y trouvez le plus petit vestige de bonheur, vous serez plus habile qu'elle, car elle ne trouve plus rien.

Pour Ambroisine, ce n'est pourtant pas la mort qui le lui a pris son bonheur ; l'abs ne ne l'en a rien ôté, car il est là, tu le vois, tu l'entends encore te répéter à l'âme, et ces mêmes mots, que tu écoutes naguère avec délice, que tu recueillais dans ta mémoire comme une phrase sacrée et céleste ! tu les entends résonner comme des paroles de réprobation, tu les écoutes avec stupeur, avec effroi... D'où vient donc,

hâ! ce qui les rendait si doux à ton oreille, à ton souvenir! c'était d'évanouir, et tu n'y crois plus! Tu fais morte, ton dieu d'amour s'est évanoui comme un rêve. Hélas! pourquoi t'en vas-tu emportant le bonheur avec toi?

Elle n'y croit plus, mais qui l'a trompée? Comment a-t-elle su que celui qu'elle idolâtrait, qu'elle divinait dans son culte, qu'elle voyait à ses genoux, comme un sujet soumis aux pieds de sa souveraine, qui paraissait lui penser que par elle, ne voir que par ses yeux, n'éprouver que par ses sensations, dont l'existence tenait à son amour et qui devait mourir s'il n'était plus aimé... comment a-t-elle appris que cet homme, acteur et non pers-mage dans ce beau drame sentimental, se revêtit d'amour avant de paraître en scène et rejetait son masque dès qu'il rentrait dans la coulisse?

Elle a su cela d'une façon toute simple, par un des événements contre les plus se heurtent ceux qui ne les cherchent pas, comme la pierre fatale contre laquelle vint heurter le pied mignon de Perrette la laitière, et dont le choc inattendu causa la chute de son pot-au-lait. Vous savez cette histoire, n'est-ce pas? Le *bonhomme* vous l'a dite autrefois quand vous étiez enfant; il vous l'a racontée avec toute sa bonne foi, sa naïveté de génie, et vous vous en souvenez, car ce que dit le vieux conteur ne s'oublie pas.

Or donc, quand la marquise rencontra ce maudit événement auquel elle s'attendait si peu, que dans sa prévoyance, elle ne l'avait jamais placé parmi les accidents dont son avenir pouvait être menacé, elle ne songea pas comme Perrette, de poules couvées, de vaches, de métaiers, mais elle songea d'amour, de fidélité... lorsqu'ayant par hasard regardé par une des portières de sa voiture, elle aperçut au travers des vitres d'un magasin de nouveautés divers objets dont elle se ressouvint d'avoir besoin; elle fit arrêter les chevaux et descendit.

Elle rêvait, indécise sur le choix de plusieurs étoffes qu'on s'était empressé d'étaler devant elle, lorsqu'un nom, qu'elle entendit prononcer tout près d'elle, par un commis causant à demi voix avec une demoiselle de boutique, la fit tressaillir depuis les cheveux jusqu'aux ongles, et lui retourna tout le sang vers le cœur. Elle s'arrêta, penchant l'oreille; et, feignant d'examiner ce qui se trouvait sur le comptoir, elle écouta.

Si elle fût morte avant d'avoir entendu ce qui se disait, elle fût morte heureuse; mais, en ne vivant qu'une minute après l'audition de ce fatal dialogue, c'était assez de temps écoulé pour mourir la plus infortunée de toutes les femmes.

Grand Dieu! ce Roger qu'elle adore, qui déjà doit à son amour le nom qu'il porte, le rang où il est parvenu, la place qu'il occupe; cet homme à qui elle ferait présent de sa vie, s'il la lui demandait, lui donne lâchement une indigne rivale. Le baron de la veille sacrifiée à la vaniteuse coquetterie d'une grisette l'amour si tendre, si exclusif d'une noble marquise. Il rit avec la petite fille de la faiblesse et de la grande dame, il la foule aux pieds, la couvre d'opprobre, la froisse sous son mépris et rit de la perdre!

Et la malheureuse, en apprenant tout cela, n'a pas senti sa vie brisée par cette atroce secousse morale. Ses yeux sont secs, sa voix est tranquille; elle écoute, elle parle... Oui, mais son cœur! Oh! supplices de l'enfer, vous ne devez pas être plus terribles aux damnés que cette souffrance ne le fut à son âme! Pitié pour elle!

Encore, si l'amour expirait quand le mépris arrive, si la haine pouvait ôber en venant au cœur lorsqu'il l'appelle à son secours; si ce mot impudique, cette parole de dépit, ce cri de vengeance; je vous déteste, pouvait être vrai! Mais, hélas! qu'il faut de temps et d'efforts pour faire une vérité de ce douloureux mensonge! Quel tourment de ne pouvoir l'exercer sur celui qu'on méprise! Que la haine seurt douce alors! mais comme l'esclave impatient de liberté qui ne peut briser le joug de son tyran, l'âme reste long-temps attachée à l'amour.

Tant que madame de Fermont n'est pas revu Roger, ce ne fut rien encore après de ce qu'elle ressentit en l'apercevant. Comment peindra une semblable situation? impossible. La pensée n'a point d'images pour la rendre.

Ambroisine voulait en vain s'envelopper d'une fausse indifférence, grimacer le dédain; elle essaya, mais ne put continuer, et sa douleur, brisant les dignes impuis-antés que lui opposait sa fierté de femme outragée se répandit en timides reproches. Le baron qui s'était d'abord aperçu à la froideur de la marquise qu'elle avait un orage dans le cœur, et que c'était lui qu'allait chercher la foudre, aida lui-même à l'explosion, sachant trop le danger d'un dépit concentré pour le laisser fermenter davantage. Elle parla.

Il y aurait eu maladresse extrême, faute impardonnable à sa présence d'éprier de se retrancher derrière une dénégation complète. Il avait une partie des torts reprochés, et, dans cette faible portion de vérité, trouva un solide appui pour étayer son mensonge. Il fit le confus, le repentant, le désolé; et il pleura. Rien de plus fort de persuasion aux yeux d'une femme que des larmes dans ceux d'un homme. La puissance des pleurs d'un amant l'emporte à un point extraordinaire sur le pouvoir de ceux d'une maîtresse. C'est en apparence une irréversible preuve de désespoir, d'une cécité ou de repentir; et les larmes que versa Roger, répandues avec toute l'habileté, la ruse, la politique de son machiavélisme amoureux, produisirent sur l'offensée une partie de l'effet qu'attendait l'offenseur.

Elle pardonna donc, mais sans recevoir intérieurement aucun bien de son indulgence; elle pardonna par résignation à son infortune. La pro-

mière goutte de fiel venait de toucher ses lèvres, et il était dit que la vie pour elle devait à chaque instant augmenter d'amertume.

Le séjour de Mme de Kersance à Paris se prolongea comme cela devait être. Le motif de son voyage était un vieux procès rajeuni, et l'on sait que la noire magicienne que l'on nomme chicane, peut d'un seul coup de baguette changer en mois les jours employés aux soins d'un procès.

Avec quelques instances que la marquise fût pressée par le baron de Saint-Aire d'avancer le jour de leur mariage, quelque irrévocable que fût encore sa résolution d'unir son sort à celui de Roger, elle avait également arrêté d'attendre pour former cette union le retour de la comtesse de Kersance, mais ce retard, causé par le devoir filial, n'alarmait plus l'impatient capitaine. La chaîne d'Ambroisine était rivée, il n'appartenait qu'à la volonté du despote de briser les fers de l'esclave. Certain de son pouvoir sur l'esprit de Mme de Fermont, Roger lui écrivit un jour le billet que voici :

« Ma belle Ambroisine,
« Je suis un malheureux; hier j'ai eu la faiblesse de me laisser entraî-
« ner au jeu, j'ai joué, j'ai perdu, et je dois au vicomte d'Esty quatre
« mille francs sur parole. Ce serait en vain que j'espérerais pouvoir,
« à moi seul, satisfaire à cette dette d'honneur; je me vois forcé de
« m'adresser à qui m'aime. J'ai plusieurs amis qui, sans doute, se fe-
« raient un véritable plaisir de m'obliger, mais je croirais faire outrage à
« la tendre affection que vous avez pour moi, si je m'adressais à un autre
« qu'à ma toute bonne et bien-aimée Ambroisine. C'est donc vous, mon
« ange, dont je viens prier l'obligeance de venir au secours de la folie
« de celui qui idolâtre et qui ne peut jamais assez adorer l'unique amie
« de »

« Roger, baron de SAINT-AIRE. »
« Si vous êtes assez bonne pour me prêter cette somme, j'espère pou-
« voir vous la rendre bientôt; la fortune est capricieuse; hier elle m'a
« été sévère, j'ai tout lieu d'espérer qu'elle me sera douce demain. Je ne
« lui demande qu'un sourire, et je l'abandonne après, la coquette. »

Roger était donc un joueur de profession, il le fallait, pour avoir risqué de perdre autant qu'il avait perdu. C'était un joueur, vous savez-
« vous? Quel que l'horreur qu'éprouvait la marquise à la vue d'une table de
« jeu? Quel coup terrible pour elle, que la lecture d'un semblable billet!

Elle le reçut dans un moment où son esprit était agité d'un de ces accès de débauche contre l'avenir, qui enlèvent même quelquefois les âmes les plus heureuses. On sait que par l'effet de cette stupeur momentanée, tous les sentiments les plus actifs éprouvent une sorte d'engourdissement lethargique; c'est alors que la raison vient demander compte aux passions de ce qu'elles peuvent faire encore. Elle juge froidement tous les actes du cœur et condamna plus qu'elle n'absolut... Revêtue d'un surcroît de puissance, elle en profita pour décréter les plus importants arrêts. C'est l'instant le plus propice pour prendre une forte résolution.

Armée d'un pénible courage et renvoyant ses larmes, de peur que leur empreinte humide ne trahît l'émotion dont elle voulait faire un secret pour elle seule, Ambroisine répondit ainsi :

« Je vous envoie, en billets de banque, les quatre mille francs que vous
« devez au vicomte d'Esty. Cette dette d'honneur acquittée, je vous con-
« seille, en amie, de vous en tenir là avec la fortune. Vous la nommez
« coquette, et vous avez raison. Croyez-moi, ne cherchez plus à obtenir
« ses grâces, retournez sur vos pas, tandis que vous pouvez encore sor-
« tir de la voie dangereuse où vous êtes enre. »

« Je viens de recevoir une lettre de ma mère, qui me demande auprès
« d'elle; je pars jeudi. Les soins qu'il faut que je donne aux apprêts de
« mon voyage ne me permettront de recevoir aucune visite dans la jour-
« née; je vous le dis, pour vous épargner une course inutile, s'il vous
« avait pris l'envie de vous présenter chez moi. Ce soir, je vais au con-
« cert; demain, ma soirée est également prise. Ainsi, je ne pourrai vous
« voir avant mon départ. Veuillez donc, dès ce moment, recevoir les
« adieux de votre très humble, » AMBROISINE DE FERMONT. »

La marquise soupira.
« Ivonnet, portez cette lettre chez le baron de Saint-Aire. C'est sans
« réponse; revenez vite. »

Roger, dont le visage s'était animé d'une expression de joie à la vue des quatre billets de banque, fronga le sourcil en parcourant les froides lignes que venait de tracer la main de Mme de Fermont. Il froissa le papier avec humeur, le jeta à terre, puis le releva, le lissa, le plia tranquillement, le mit dans un coffret qui renfermait la correspondance de la marquise.

« Voici, murmura-t-il, de longues lettres qui vous feront repentir de ce petit billet. Ah! noble dame! vous vous croyez libre, parce que vous ne sentez pas le joug. Eh bien! nous saurons l'appesantir. Mon tendre oiseau, vous êtes sont coupées, vous ne vous envolerez pas. »

La journée s'écoula, sans qu'il se fût présenté pour forcer la consigne; le soir vint. Comme Ambroisine était bien disposée pour aller au concert! Elle y fut pourtant, ne voulant pas entendre sonner l'heure qui ramenait Roger vers elle, au même endroit où elle éprouvait tant de plaisir à l'attendre, tant de bonheur à le revoir.

Il était minuit lorsqu'elle rentra chez elle.

« Je ne me coucherais pas, dit-elle à sa femme de chambre, il faut que j'écrive; donnez-moi mon peignoir du matin. C'est bien; laissez-moi. Elle était seule depuis quelques minutes, lorsqu'un faible bruit, venant du côté de l'alcôve, lui fit tourner la tête, »

— « Ah ! Roger !
— Ambroisine !
— Monsieur ! comment êtes-vous ici ?
— Qu'importe ? n'y voilà. Et je ne m'en irai que lorsque vous m'aurez entendu.

— Je vous écouterai demain ; veuillez avoir la bonté de vous retirer, ou mes gens...

— Prenez-y garde, le bruit de votre sonnette pourrait trouver de perfides échos.

— C'est vrai, dit la marquise, d'un ton d'amertume et d'effroi, en laissant retomber sur la cheminée la main dont elle allait saisir un cordon de sonnette. Que me voulez-vous, monsieur ?

— Ce que je veux ? l'explication de votre billet de ce matin ; caprice ou ferme résolution, je veux savoir le motif de votre départ.

— Je vous l'ai écrit : ma mère m'attend.

— Non ! elle ne vous attend pas. N'essayez pas de le soutenir, Ambroisine, la fuite vous serait trop difficile. Vous voulez partir, parce que votre esprit est las de se jouer du mort eueur, parce qu'après avoir enfoncé le poignard dans le sein de votre victime, vous ne vous sentez pas la force d'assasier à son agonie. Eh bien, ou vous guérissez la plaie que vous avez faite, ou vous soutenez la vue de votre crime... Vous ne partirez pas.

— Qui m'en empêchera, monsieur ?

— Moi, madame !

— Vous ! en vertu de quel droit, s'il vous plaît ?

— En vertu de celui que vous m'avez donné sur vous, en me faisant croire à votre amour. Pensez-vous qu'après m'avoir dit : je vous aime ! après avoir fait pour moi de cette phrase, vraie ou fausse, un suprême arrêt de la destinée, vous ayez maintenant la liberté de me dire : je ne vous aime pas, ou je ne vous aime plus, sans qu'il me soit permis de vous demander pourquoi ? Vous avez ainsi disposé de mon existence morale pour l'empoisonner de regrets, la dessécher d'illusion, la jeter aux serres du désespoir. Quoi ! vous pourriez me rendre impunément à jamais malheureux, et moi, je ne pourrais vous adresser un reproche de mon infatigable Non, Ambroisine, les droits d'un amant lui sont acquis, plutôt par l'amour qu'il éprouve que par celui qu'il inspire. Si vous avez abdiqué les vôtres, j'ai gardé les miens ; et je vous le dis encore, vous ne partirez pas.

— Fort bien, monsieur ! continuez ce rôle de maître qu'il vous a plu de prendre. Quand à moi, comme rien ici ne me force d'accepter celui d'écouter ce que vous voulez me faire prendre, je le refuse. Continuez cette scène à vous seul, je ne me sens nullement disposée à vous donner la réplique.

Roger regarda fixement Mme de Fermont. Réfléchissant, d'après sa réponse glacée, qu'il avait tout à fait manqué cette première attaque, il résolut de changer de batterie, et, prenant tout à coup d'autres armes, fut s'asseoir dans un fauteuil auprès d'elle, laissa tomber sa tête sur les mains d'Ambroisine ; et mettant dans sa voix l'apparence de la plus profonde émotion :

— « Mon amie ! ma bien-aimée ! continua-t-il, pardonne-moi, je suis si malheureux ! Dis-moi que tu oublies mes torts, que tu resteras, que tu m'aimes ! Ambroisine, sois bonne, sois généreuse, pardonne au pauvre insensé qui t'outrage, rends-lui sa raison ou prends pitié de sa démence ! Tu m'as promis du bonheur, tu le sais ; ne me reprends pas ce que tu m'en : s'il d'a donné. Tu ne sais pas ce que tu m'as fait de mal aujourd'hui, combien j'ai déjà dépeché d'existence à souffrir ! Oh ! repens-toi de ma peine, que toi seule as causée, Ambroisine ! Paie-moi ta dette ; dis-moi que tu m'aimes, et non seulement je ne serai plus malheureux, mais je n'aurai jamais encore éprouvé tant de bonheur !

Il avait relevé la tête, ses yeux attachés sur ceux de la marquise leur regard le plus passionné. Jamais Ambroisine ne l'avait vu plus beau ! jamais la ravissante figure du baron ne s'était empreinte d'une expression plus séduisante, plus magique, que ce mélange de douleur et d'espoir qui l'animait alors ! Si elle avait eu conservé son estime pour lui comme elle avait gardé son amour, grand Dieu ! qu'elle se fût sentie fière de l'aimer, qu'elle eût refusé avec joie, trop certaine de perdre un change d'être cet orgueil de son cœur pour donner un diadème à son front ! Mais hélas ! elle le méprisait, et l'amour qu'elle éprouvait pour lui était dans ce moment atroce à ressentir. Quel supplice d'âme, quelle angoisse indicible, que de voir ce visage embellé d'une beauté nouvelle ! O marquise ! marquise ! il fallait que vous eussiez bien du courage pour cesser de l'adorer.

Cependant Roger la regardait toujours. Mme de Fermont se taisait ; son cœur saignait du silence que lui imposait sa raison ; plus elle le trouvait beau, plus il lui faisait peur.

— Oh, dis-moi donc que tu ne partiras pas ! que tu m'aimes ! que tu seras ma femme ! Tu ne vois donc pas que je suis le condamné, que tu es le juge, que j'attends ta réponse, pour savoir si je dois vivre ou mourir. Si tu m'aimes, dis-le-moi ; si tu ne m'aimes, dis-le aussi ; mais parle, il faut que je sache mon sort. Parle donc, Ambroisine ! ma torture est assez longue, ne la prolonge pas davantage ; ton silence est par trop cruel. Parle, réponds-moi, m'aimes-tu ? mon Dieu, m'aimes-tu ?

— Oui, répondit-elle d'une voix déchirante ! oui, je t'aime ! je suis bien malheureuse de ne pouvoir m'empêcher de t'aimer.

— Malheureuse ! quand tu sais que je t'adore, quand ton amour me rend insensé de bonheur.

— Oui, malheureuse, répéta-t-elle ; si l'on pouvait acheter pour son cœur tous les sentiments qu'on voudrait éprouver, je paierais volontiers de ma vie une heure de haine ou d'indifférence pour mourir en te détestant, ou, du moins, en ne t'aimant plus.

— Que veux-tu dire, Ambroisine ? Tu ne crois donc pas à mon amour, tu ne sens donc pas que je t'idolâtre ? Quoi ! ma voix, mes regards, mon émotion, ne te sont point des garans de mon cœur ? Que veux-tu que je fasse pour te prouver que je t'aime ? Quelque tâche pénible que tu veuilles m'imposer, si je parviens à te convaincre, qu'elle me sera douce à remplir !... Mais tu m'as promis de rester, n'est-ce pas ?

— Moi, non, je veux partir, je le dois.

— Tu veux me quitter, me faire mourir de ton absence ! Que t'ai-je fait pour m'abandonner ainsi ? car c'est une fuite. Tu ne veux donc plus être ma femme ? Et ton serment, oseras-tu le trahir ? Tu m'as promis d'être à moi, tu l'en souviens ?

— Si j'ai tu, ce rent la marquise d'un ton plus digne, la faiblesse de vous faire ce serment, je dois avoir la force de le rompre. Vous me demandiez l'explication de mon billet, la voici : je reprends la parole que je vous ai donnée et je vous rends la vôtre.

— Tu ne veux plus m'épouser, Ambroisine, dis-tu vrai ?

— Oui, Roger ; ne cherchez point à connaître le motif d'une semblable résolution ; qu'il vous suffise de savoir que je ne serai jamais votre femme. N'essayez pas de combattre ma volonté ; je vous avertis d'avance qu'elle est assez forte pour résister à tous vos attaques. D'après cet aveu, nous ne devons plus nous revoir ; je pars pour ne plus être exposée à vous rencontrer encore : séparons-nous sans éclat, quittez-moi sans me haïr, et laissez-moi vous fuir sans vous mépriser.

— Non, tu ne me quitteras pas, tu tiendras ta promesse ; tu ne veux pas me tuer ! et je mourrais si tu n'étais pas à moi. Tu m'appartiens, tu n'as plus le droit de disposer de ton sort.

— Vous vous trompez Roger ; je ne reconnais en ceci que ma volonté pour arbitre. Je veux faire preuve de ma liberté en refusant votre main. Je ne vous épouserai pas. Tout est dit, monsieur.

— Tu m'épouseras, Ambroisine, tu le dois, il le faut.

— Non, monsieur, la seule nécessité qu'il y ait pour moi, c'est d'obéir à ma raison qui dicte mon refus.

— Tu m'épouseras, te dis-je, continua Roger d'une voix terrible en saisissant avec force la main de Mme Fermont ; noble marquise, le petit baron sera ton maître ; si ton orgueil me refuse, la frayeur m'acceptera. Tu ne briseras pas les liens sans te meurtrir à les rompre. Père Ambroisine, ma haine est vengeresse.

— Quoi ! monsieur, vous pourriez...

— La menace réussit quelquefois, quand la prière est vaine.

— Et de quoi m'avez-vous menacer ?

— Devine !

— Ah ! je ne vous pas chercher.

— Tu m'as écrit un billet un peu dur ce matin, mais ta plume a parfois été plus tendre.

— Grand Dieu ! mes lettres ! vous oseriez vous abaisser à ce point...

— Pourquoi pas ?

— Roger ! vous seriez un grand monstre !

— C'est possible. Mais si je ne puis sans lâcheté laisser impuni l'affront que me ferait un rival en m'élevant un objet aimé, pourquoi te respecterais-je encore quand tu ne veux plus de mon amour ?

— Vous me rendez ces lettres.

— Te les rendre ! et ma vengeance !

— Et votre honneur, Roger !

— As-tu pensé au tien, imprudente marquise, lorsque tu m'as fourni de pavilles armes contre toi ?

— Je suis perdue ! s'écria-t-elle pâle et frémissante d'une atroce frayeur.

— Oui, tu l'es et sans retour, si tu ne rétractes à l'instant même l'arrêt que tu viens de prononcer. Veux-tu m'épouser ?

— Non, jamais !

— Eh bien ! puisque tu n'y forces, choisis. Veux-tu signer ce papier, c'est une promesse de mariage portant un dédit de deux cent mille francs : ou veux-tu que demain tes lettres d'amour imprimées apprennent à toute la ville les secrets du cœur de la fière marquise de Fermont ?

— O ciel ! qu'osez-vous dire ?

— Veux-tu signer ce dédit ?

— Je respecte assez mon nom pour n'en pas revêtir un acte d'infamie.

— Tu n'as pas craint de signer tes amoureux billets, et je ne veux pas, par un frivole scrupule, priver plus long-temps, toi, de ta renommée d'auteur, et le public, du plaisir de te lire.

— Roger ! vous n'exécutez pas cet odieux projet, vous voulez m'épouser ! mais votre conscience...

— Ne serait qu'une sottise, si elle me privait de ma vengeance !

— Mais que voulez-vous faire ? c'est horrible ! c'est d'un scélérat profondément coupable !

— Il n'y paraît pas, puisque tu préfères supporter les effets de ce dédit.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je n'étais donc qu'un être répréhensible, puisque vous m'avez donné de l'amour pour un pareil homme ! Mon cœur, as-tu bien pu l'aimer ?

— Maintenant, par pitié pour vous, c'est moi qui ne vous engage pas au retour, car je ne vous soupçonne pas un assez grand courage pour soutenir

tous les assauts qui vous seront livrés. De quel front supporteriez-vous le reproche amer ou la raillerie cruelle des regards juges qui poursuivraient les vôtres? Comment verriez-vous les femmes qui vous entouraieraient pour s'abriter de votre crédit dans les paroles d'aménité; je ne vous connais pas, je ne veux plus vous connaître. Comment pourriez-vous être né de ces motifs railleux, terribles, prémonitions à demi-voix, mais près de votre oreille, par des rivaux heureux de votre honte, ou par quelques uns de ces hommes qui dans la malice ou la vengeance se nourrissent du déshonneur des femmes! Comment verriez-vous de loin ces gestes réprobateurs qui désignent l'objet qu'ils indiquent au mépris ou à l'insultante compassion du public? Comment...

— Ah! par pitié, monsieur! n'achevez pas cet horrible tableau, vous ne l'avez déjà que trop avancé.

— Signeras-tu?

— O ma mère! dit-elle en sanglotant, que tu es loin de prévoir l'avisement de ta malheureuse fille! Moi qui faisais ton orgueil, je ne ferai donc plus que ta honte! ma pauvre mère!

— Tu l'aurais voulu, noble marquise. Si je l'attaquais, ce ne sera du moins qu'après l'avoir fait ma déclaration de guerre, qu'après ton refus du traité de paix. Réfléchis le en aux suites de ton refus; avant d'ouvrir la cage du tigre, vois si tu veux le mesurer contre lui.

Mme de Fermont gardait le silence et baissait la tête. Roger, debout, immobile devant elle, attendait sa réponse.

— « Donnez, monsieur, dit-elle enfin, donnez, je signerai.

Elle s'approcha de son secrétaire, l'ouvrit, s'assit et prit une plume. Roger, sans quitter le papier, le plaça devant elle.

— Veux-tu que je lise? continua-t-il.

— Non, c'est inutile.

Elle signa.

Il plia le papier, l'enferma tranquillement dans son portefeuille, et, par la plus subite métamorphose, revenant de la fureur à la tendresse, comme il était passé de la tendresse à la fureur.

— Mon Ambroisine, reprit-il de la voix la plus doucement émue, pardonne-moi le mal que je viens de te faire. Il le fallait pour toi; car il vaut mieux une larme d'un moment qu'une souffrance de toute la vie. Mon ange! regarde-moi sans colère, j'ai besoin de voir ton cœur dans tes yeux, d'éprouver du bonheur après le supplice que j'ai souffert à te voir le mépris, la haine, la vengeance, à t'accabler, à te sembler coupable.

— Quoi! dit la marquise étonnée en regardant fixement l'astucieux capitaine, que signifie ce nouveau langage? Ne m'avez-vous pas assez insulté, après tout ce que vous avez mis de fiel dans vos menaces? Que veulent dire ces mille-les paroles?

— Que c'est indigne moi que j'ai été réduit, pour l'arracher une nouvelle promesse d'être ma femme, de me servir de l'odieux moyen que je viens d'employer. Si tu savais combien chaque parole de mépris m'a été cruelle à prononcer! Ton foblet de ma vénération, de mon culte d'amour, je t'ai insulté, je t'ai fait paraître avilie, ma bien-aimée, c'était un horrible effort, je souffrais plus que toi, mais il le fallait.

— Comment cela?

— Ce matin, en recevant ta lettre, en lisant ce fatal congé, car c'en était un bien formel, j'ai été sur le point de devenir fou. Il m'a fallu long-temps pour ramener ma pensée. J'ai prévu la résistance que tu m'opposerais, et j'ai cherché des armes pour la vaincre. J'en ai trouvé de puissantes, et je suis venu. J'ai réussi à gagner la femme de chambre, qui m'a caché ici et s'est engagée à me faire sortir sans être aperçu du reste de tes gens.

— Dans tout cela, monsieur, vous n'avez agi que pour vous, et je suis dispensée de la reconnaître.

— Eh quoi! si j'eusse pu partir, n'aurais-tu pas regretté d'avoir fui? Tu parlais seulement pour te sauver de moi. Le motif, je l'ignore et ne veux pas chercher à le connaître. Mais tu m'aimes, quelque envie que tu puisses avoir de me haïr, tu m'aimes! Ne me trouvant plus pour tes yeux, ne m'aurais-tu pas toujours cherché du cœur? Crois-tu que l'absence soit si facile à subir? En me refusant la main, ton orgueil inquiet l'aurait peut-être dit de la donner à un autre; mais à qui? à quelqu'un que tu aurais haï, j'aurais pu t'aimer, car il n'y a de place dans un noble cœur comme le tien que pour un seul objet. Livrée bientôt à de pénibles regrets, ta tendresse pour moi n'eût été qu'un moment subjugé. Tu l'aurais sentie revenir plus forte et plus puissante, et tu au-rais éternellement souffert des suites douloureuses d'un seul moment d'erreur.

— Vous êtes bien soigneux de mon bonheur, Roger, c'est dommage que vous n'oubliez que une ingratitude.

— Si tu l'es encore, tu ne peux toujours l'être. Tu me remercieras bientôt de l'avoir fait passer par une violente secousse de malheur, pour te rendre à la félicité que tu laissais échapper, si je n'avais eu le courage d'oser la retenir.

— Si je suis aveugle encore, dessillez donc mes yeux, il m'est trop pénible de ne rien voir du service que vous prétendez m'avoir rendu.

— Ah! tu n'as pu croire à la sincérité de mes outrages. Ces lettres, que je t'ai menacé de publier, non, jamais d'autres regards que les miens ne parcourront ces lignes enchanteresses, ces caractères sacrés, tracés pour moi par la main adorée. Je les croirais souillées par les yeux mêmes de mon meilleur ami. Ton honneur m'est plus précieux encore qu'il ne l'est cher; si tu n'avais pas consenti à me renouveler la pro-

messe d'être ma femme, je serais mort, car je n'aurais pu vivre sans toi mais je serais mort innocent du moindre outrage à mon Ambroisine, à celle qui m'eût été la vie!

— J'es-pérais qu'après avoir écouté tout ce que vous m'avez dit, après avoir signé l'engagement que vous m'avez fait prendre, vous renoncerez du moins à l'hypocrisie.

— Hypocrisie, grand Dieu! quand je n'ai jamais parlé plus vrai.

— Je le désire, mais j'ai grand-peine à le croire.

— Oh! tu le croiras, mon amie, mon ange!... Et quand veux-tu combler mon bonheur? quand veux-tu que je sois ton mari?

— Je ne le sais pas encore. Mais jusqu'à l'époque de notre mariage, je ne souhaite pas de vous revoir, Roger; absentez-vous de vous présenter chez moi...

— Et le monde... Ambroisine, qu'en dirait-il! que penserait-il de ce refroidissement? Songe à lui, si tu ne te souviens pas de moi.

— Revenez donc alors pour le monde, pour lui seul, à qui je viens de faire un si grand sacrifice. Sur le m'avez-tu!

— Ah! qu'il l'ignore.

— A jamais! laissez-moi, Roger, j'ai besoin de repos.

— Tu me pardonnes?

— Oui... allez!

Il sortit enfin, après avoir osé appuyer ses lèvres perfides sur la main qui venait de lui signer un billet de deux cent mille francs.

— « Le monstre, et je l'aime! » s'écria la marquise après qu'il fut parti.

C'était une horrible vérité que ce mot. O femmes! soyez donc riches! soyez grandes dames! aimez et croyez qu'on vous aime... vous voyez!

XL.

Un suicide.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis cette odieuse scène dans laquelle Roger avait déployé tout son infernal talent dramatique. La marquise était calme, c'est-à-dire paraissait calme. Elle n'avait fait aucun reproche à sa femme de chambre, le seul complice du baron; mais elle l'avait envoyée à Paris, en lui disant que Mme de Ker-sance désirait avoir auprès d'elle une personne de confiance.

L'examen le plus minutieux de l'amitié la plus attentive n'aurait pu rien découvrir d'extraordinaire au fond de la pensée de Mme de Fermont. Mais nous qui sommes dans le secret de sa peine, nous presunons facilement combien elle devait souffrir, et nous applaudissons à l'exercice du courage avec lequel elle réussissait à feindre la tranquillité. Elle recevait Roger comme à l'ordinaire, mais devant le monde... Elle avait écrit avec le plus grand soin de se trouver seule avec lui. Devant témoin, elle se contraignait assés pour sourire aux brillantes saillies du baron, pour applaudir à sa grâce, à son amabilité, pour répondre aux louanges qu'on faisait de lui. Mais elle ne sentait pas assez de force pour l'écouter parler d'amour. Pour en venir là, il lui aurait fallu un secours surnaturel, et ce n'était plus le temps des miracles.

Une fois seulement si des regards amis avaient alors interrogé son visage, un reflet de son cœur eût paru sur ses traits. Elle causait avec un ancien avocat qu'elle connaissait depuis long-temps; elle parlait de jurisprudence, de procès compliqués, de causes criminelles. Elle lui demandait, en ayant l'air de ne lui adresser qu'une oisive question, ce qu'un juge ordonnerait d'un homme qui, en employant les plus effrayantes menaces, aurait contraint une femme sans défense à lui signer un acte.

— « C'est un cas de galères! » répondit froidement l'avocat qui ne soupçonnait pas le motif de la question, ne se doutant pas du mal que faisait la réponse.

Un cas de galères! ô ciel! Roger n'était donc pas criminel seulement d'après sa conscience, il l'était donc aussi devant la loi... Quoi! si la marquise parlait, la main du bourreau levait non celui qu'elle adore de l'ineffaçable empreinte de ce secou réprobateur qui marque le corps du coupable du cachet de son infamie! Quoi! ce front si pur serait brûlé des feux du soleil, ce teint si frais, si velouté, serait bruni, hâlé par la brise des mers! Sa voix, qui sait dire, lorsqu'il le veut, de si douces paroles, n'aurait donc plus que de grossiers accents pour en frapper les échos du bague! Sa marche, si noble et pourtant si légère, serait ralentie par le poids de la chaîne, par celui du boulet du forçat! Ses délicates mains aux doigts effilés se meurtriraient à rudes travaux! Quoi! ce élégant Roger n'aurait plus pour paraître qu'un grossier vêtement pourpre du malheure! Il n'aurait pour anie, pour compagnon de ses fers, qu'un voleur, un traître, un parricide peut-être... Quelle image! et pourtant!

Le jour de sa fête approchait; tous les ans à pareille époque elle réunissait le soir ses amis les plus chers, ses connaissances les plus intimes. C'était une espèce de fête de famille que ces moments consacrés à l'écouter des relevances de vœux que le cœur était censé présenter à lui seul. Quelque peine qu'elle eût à l'âme, Ambroisine ne voulait pas se soustraire au touchant plaisir de recevoir de semblables hommages. Elle fit donc tout disposer pour cette fête. Comme sa mère n'était pas la pour presider aux préparatifs de la soirée, ce fut la marquise qui fut obligée de venir elle-même aux apprêts nécessaires.

Son appartement était ordinairement orné d'une grande quantité de fleurs artificielles, elle les fit toutes placer dans le grand salon et fit décorer sa chambre à coucher de caisses de fleurs réelles, que le matin on

lui avait envoyées pour bouquet. Roger, pour sa part, lui en avait fait apporter tout un jardin des plus rares, des plus enluminés de la saison, sortis des serres du plus célèbre jardinier. Ce voi-usage de fleurs mentueuses et de fleurs vides avait quel chose de mystérieux et d'émblématique. C'était pour ainsi dire une image du monde. Le faux mérite déguisé cherche le jour et brille du plus vif éclat, mais ne produit rien, n'a point de parfums; lorsque les talents véritables, les franches vertus restent presque toujours à demi cachées dans l'ombre, sans enluminer leur solitude de leur suave encens. Le jardin artificiel brillait éclairé par les lustres du salon, tandis que le parterre transplanté dans la chambre ne recevait de clarté que la faible lueur d'une lampe voilée. On respirait dans cette pièce un air balsamique et frais; les rideaux qui drapant la croisée étaient rabattus, mais la fenêtre ouverte laissait passer un léger souffle d'air qui caressait les tendres arbrustes dont les branches flexibles frémuaient doucement sous ce baiser du soir.

La marquise resta dans le salon mais les personnes qui étaient là passèrent tour à tour dans la chambre pour payer un tribut d'admiration aux attraits parfumés du délicieux bosquet.

Ambroisine était ce soir-là plus affectueuse que d'habitude; une faible nuance de tranquille mélancolie ajoutait à l'ancienneté de ses regards, à la grâce touchante de ses paupières d'amit é.

— Il n'est pas tard, disait-elle à cette femme qui se levait pour sortir. Oh! restez encore!

Elle l'on restait, car il y avait une prière du cœur dans ce peu de mots. Enfin, peu à peu, tout le monde se leva, et quand, à son tour, Roger lui dit adieu en déposant un baiser sur sa main, ses doigts tremblans répondirent à la pression de ceux du baron.

— Adieu, dit-elle, adieu, dit-elle encore d'une voix plus émue, et son regard qui se reposa sur celui de Roger, fut long-temps à s'en détacher. Adieu!... Sa main se dégagea, il sortit; bien dit elle fut seule.

Ses domestiques allaient emporter les fleurs de sa chambre.

— Ne dérangez rien, leur dit-elle, c'est bien comme cela.

— Mais, madame, l'odur vous incommodera peut-être.

— Non, non! laissez, j'aime à respirer ce parfum.

Les fleurs restèrent, la fenêtre fut fermée, et la femme de chambre qu'elle avait à son service depuis quelques jours seulement, laissa, après l'avoir deshabillée, sa maîtresse libre d'abandonner sa pensée aux songes du sommeil ou aux rêves de l'insomnie.

Le lendemain, environ à neuf heures du matin, Roger reçut une lettre portant le timbre de la poste où elle avait dû être jetée le jour précédent. Elle était datée de la veille l'après-midi. C'était l'écriture de Mme de Fermont. La voici :

« Ne donnez pas une larme à qui ne souffre plus, mais donnez un regard au soubrette de votre faute. Adieu, Roger! adieu à vous ainsi qu'au monde, à mon amour comme à la vie. Au revoir de la mort que vous m'avez apportée sans le savoir; merci, vous venez d'être bien généreux envers moi. Vous m'avez fait le plus beau présent que je puisse recevoir de la destinée.

« Vous ne m'entendez pas, Roger, vous ne comprenez pas sans doute ni mes adieux ni ma reconnaissance? Eh bien! sachez donc que lorsque vos yeux parcourront cette lettre, l'homme qui l'a tracée peut-être sera déjà rendu et glacé par la mort. Oui, morte! la pauvre Ambroisine que vous avez tuée vous-même, car sa vie tenait à son estime pour vous, et en la laissant à vous mépriser, vous l'avez réduite à mourir pour se sauver de son amour.

« Peut-être à l'instant même où vous recevez mes adieux, les médecins appelés pour constater le décès de la marquise de Fermont, penchés sur son cadavre, cherchant en vain une dernière étincelle de l'existence éteinte, interrogent-ils d'une main assurée, et d'un geste douteux, son cœur muet et ses froides veines, son sein immobile.

« Rien, plus rien, qu'ils ne cherchent plus, l'âme est partie, où donc est-elle? Dieu seul le sait.

« Je vais mourir; mais avant de m'en aller vers un autre monde, j'ai dû songer au soubrette que je laisse après moi; j'ai dû ne pas entacher de la souillure d'un suicide le noble nom que j'ai reçu de ma famille, celui que m'avait donné mon époux. Je pouvais me précipiter du haut d'une fenêtre élevée. Les eaux de la Vilaine pouvaient m'envelopper d'un voile humide, me rouler dans leurs ondes grondées, me jeter inerte sur la grève. Le poison pouvait glisser dans mon sein une mort lente ou rapide, à mon choix; mais en expirant ainsi, on dirait : Elle est morte par désespoir d'amour. Mais en m'empoisonnant, si tous mes gens, soupçonnés du meurtre de leur maîtresse, seraient traînés au tribunal, accusés et condamnés peut-être comme mes assassins. Non, je ne veux pas à mon ombre un sacrifice d'innocentes victimes. Je mourrai; mais ma mort ne criera pas vengeance à la justice des hommes; mais on ne dira pas que j'ai voulu mourir.

« C'est vous-même, Roger, qui, m'envoyant ce matin pour bouquet de fleurs aux jardins enivrans, m'avez donné la clé d'une porte; par où j'ai puis sortir sans entacher personne après moi, sans laisser l'opprobre sur le seuil, pour marquer mon passage.

« Telle est ma constitution physique, qu'il m'a toujours été impossible de supporter aucun parfum, surtout celui des fleurs. Aussi n'ai-je jamais eu dans mon appartement que des fleurs artificielles. Celles que vous m'avez envoyées ce matin, placées dans ma chambre à coucher, y y restent toute la nuit, leurs exhalaisons enluminées se répandant autour de moi, chargeront l'air d'esprits mortels. Et demain, quand

» ma femme de chambre entr'ouvrira les rideaux de mon lit, la vie aura fui de mon sein et l'amour de mon cœur. J'aurai passé d'un sommeil parfumé à celui qui n'a pas de réveil sur la terre. Effrayée de mon silence, de mon immobilité, elle appellera, on viendra, et quand l'arrêt, et il n'est plus d'espoir, aura été prononcé, alors on dira : Que l'impuissance! coucher avec des fleurs auprès de soi! Pauvre marquise de Fermont! mourir ainsi quand la vie lui était si belle! Noble, riche, jeune, aimée, quelle proie pour la tombe! Et des pleurs d'amitié se sont peut-être répandus sur moi, mais pas une larme d'amitié ne coulera pour me pleurer. Car si vous yeux sont humides, ils ne seront mouillés que de pleurs d'éti juette, tribut exigé par la bienséance. Car on sait que vous deviez m'épouser; et, pour le monde et pour vous, vous serez obligé de regretter la perte de votre fiancée.

« Maintenant, Roger, la vérité n'est permise. Lorsque je voulais vous reprendre mon serment, quand je vous écrivis ce billet, la cause de ma mort, celui que je vous adressai en vous n'voyant les quatre mille francs que vous me d'mandiez, j'eus besoin, pour vous l'écrire, d'appeler à moi le peu de raison qui me restait encore. Il me fallut bien du courage pour oser vous regarder sans pitié, pour vous voir tel que vous étiez. Je vous contemplai donc, je vous vis sans amour, sans respect même pour moi. Je vous vis joueur, c'était vous, qui vous-même veniez de vous montrer à moi sous ce dernier aspect, et pourtant, vous saviez bien l'horreur que j'ai toujours eue pour le jeu. Quand vous m'apparaissez ainsi, Roger, quels que fussent mes sentimens pour vous, devais-je les écouter, vous engager ma vie pour en faire le jouet de votre vanité? Car j'étais noble et riche. C'était une marquise, dont le rang s'abaissait au niveau de celui où elle vous avait fait monter; et monsieur le baron, à défaut d'ancêtres à lui, pouvait parler des aïeux de sa femme. L'or de madame pouvait, poussé par la main de monsieur, rouler dignement sur un tapis vert. Puis, la petite gisette pouvait trouver un escalier aux degrés faciles, pour descendre de la mansarde au premier étage.

« Voilà quelques unes des images qui se présentent à moi, quand mes yeux dessillés regardent du côté de mon avenir! de mon avenir uni au vôtre! Je ne vous rappellerai point les menaces que vous m'avez faites, quand vous m'avez forcée de vous signer un dédit. Gravées dans mon âme, en tristes caractères, elles ne sont pas sans doute encore effacées de votre pensée. Relisez-les, si vous l'osez, sans horreur de vous-même.

« En me contraignant à vous signer cette promesse, qu'avez-vous fait, Roger? Vous vous êtes rendu coupable froidement d'un attentat que les lois puniraient d'une peine infamante, si cette cause était portée au tribunal. Ce n'est pas l'amour, c'est l'intérêt seul qui vous a fait commettre cette faute, dont vous n'ignorez pas quel pouvait être le châtiement? Vous saviez bien, quand vous la faites, que si j'osais vous en accuser, vous épaulé fumante eût reçu l'éternelle empreinte de lettres ignominieuses! Vous aux galères, Roger! vous! et rien qu'un seul mot pourrait vous y conduire! Mais non, vous saviez bien que je ne le dirais pas, ce mot terrible! que le sacrifice de ma vengeance était nécessaire à mon cœur, à mon non! Apprenez donc maintenant que, lorsque j'ai revêtu de ce nom le fatal dédit que vous avez entre les mains, je n'ai signé qu'après avoir pris l'irrévocable résolution de briser à la fois, et la chaîne qui m'attachait à vous, et les liens qui retenaient mon âme. Oui, la mort seule peut expier la honte d'avoir aimé un homme tel que vous!

« Insensée que j'étais! quand je demandais au ciel de me faire aimer aussi moi. Ingrate envers mon sort, je l'accusais, je voulais de l'amour; Dieu m'en a envoyé dans un jour de colère! c'est la punition fatale que mon âme a eue!

« Et pourtant je la regrette encore, ces courts instans d'erreur où je me crus aimée. Oh! si dans mon dernier sommeil dont je vais m'endormir, un songe ayant vos traits, vos regards, votre accent, pouvait venir à moi pour me parler ce langage imposteur qui subjugait mon cœur tremblant à l'écouter; si, dans ce dernier rêve, je vous croyais encore; si je retrouvais l'émotion de bonheur que j'éprouvais à vous entendre!...

« Que dis-je, malheureuse! Ah! fasse plutôt le ciel, que votre image ne s'efface pas à ma pensée, que j'aie fini de l'amour avant d'enlever de la vie! que le dernier fantôme de mon imagination ne revête que la forme chérie, que les traits de ma mère! qu'il prenne sa voix et me dise : Je te pardonne de m'être ma fille! Ma mère! à mon Dieu! tu devien-dra-t-elle, en apprenant la mort de son Ambroisine, de sa fille chérie? Ah! qu'elle ne maudisse pas ma mémoire! qu'elle oublie mon crime! qu'elle ne charge pas ma tombe de sa haine ou de ses mépris!

« Ma mère! Et c'est moi qui vais porter à son cœur un semblable coup! moi qu'elle a tant aimée! Qu'elle donne à ma sœur les sentimens qu'elle eut pour moi; que Juliette obtienne à son tour cette amitié si tendre dont elle m'entourait; puis-je lui léguer le bonheur d'être aimée de ma mère! Mais, hélas! ma sœur va posséder cette fortune que me fut si fatale. En devenant plus riche que je ne l'étais, puis-elle ne pas rencontrer un homme qui, attiré par sa richesse, lui fascine le cœur comme vous avez fasciné le mien! Oh mon Dieu! si tu lui donnes de l'amour, mets-en pour elle dans l'âme de celui qu'elle aimera!

« C'est assez d'une victime; que la destinée de ma sœur ne soit pas une continuation de mon sort!

« Ma mère! ma sœur! et je ne puis les voir avant d'expirer. Mais

» peut-être, en les voyant, je sentirais s'évanouir la triste résolution que j'ai prise; je n'oserais plus mourir, et je le dois! Quoi, vous m'avez donc fait une nécessité du crime que je vais commettre! Oh! que Dieu me pardonne de sortir de la vie sans qu'il m'ait dit: Viens! Sans doute, j'aurais dû accepter la dernière que vous m'avez faite, baisser la tête et m'incliner sous mon malheur. Je n'ai pu supporter la pensée de vous mépriser, elle a été plus forte que mon courage, elle l'a brisé et je m'en vais, car je ne puis rester... Adieu donc!

» Ignorez-vous le motif, la cause de ma mort vous est connue, Roger; savez-vous indiscrètement votre conscience vous permettra-t-elle de l'être? Malgré tous les vœux que vous m'avez fait soulever, j'ose encore me flatter de votre silence. Ah! si les remords de votre faute pouvaient trouver place dans votre âme, si vous pouviez un moment me regretter pour moi; que ces actes par lesquels, sans le savoir, je vous livrai mon sort; que ces larmes fatales, dont vous m'avez menacé de vous servir pour me d'honneur et vivante, soient sacrifiées à mon souvenir, comme une offrande expiatoire; que ces gages d'amour, ces preuves de ma folie, soient remis aux mains de ma mère qui soit tout! C'est la dernière prière que mon cœur vous adresse, il vous l'envoie avec votre pardon. Ne la repoussez pas! Songez qu'ils sont sacrés, les vœux que l'on jette du bord de la tombe à qui reste après soi dans la vie.

» Je le sens, je ne voudrais plus vous voir, et pourtant il le faut encore une fois; car vous allez venir m'apporter aussi, vous, vos hommages. Il faudra que mes yeux subissent vos regards, que ma voix réponde à la vôtre. Ah! du moins, en me retournant du côté de quelques uns de ces hôtes que j'attends pour célébrer ma fête! Je rencontrerai des regards d'ami; j'entendrai du moins dans leur voix des paroles vraies, des accents du cœur! Oh! puisse la mienne, en leur répondant, ne laisser échapper aucun de ces mots involontaires, de ces mots perfides qui trahissent tout un secret!... Puisse aucune larme n'arriver devant eux jusqu'à mes paupières! Puissiez-vous ne pas sortir le dernier!

« Adieu, Roger! adieu! Je vous pardonne! »
Après avoir achevé la lecture de cette lettre, le baron, la tenant encore à la main, s'assit, dirigea vers la terre un regard morne et fixe, et pensa... A quoi songeait-il, le malheureux? Avait-il le honneur de lui-même? Qui sait? peut-être oui, peut-être non. Quelques pages encore, et le mot de l'épigramme est ouï.

« A ce n'est pas possible! » s'écria-t-il enfin. Et comme il prononçait ces mots, sa porte s'ouvrit avec bruit. C'était un des gens de la marquise venant lui annoncer la mort de sa maîtresse asphyxiée par des fleurs.

« Ah! c'était donc vrai, » murmura sa pensée. Et ses lèvres laissèrent échapper cette exclamation de désespoir, faux ou réel, mais de surprise feinte.

« A que dites-vous, Charles? la marquise est morte! Où est elle? montrez-la-moi! Je veux la voir! O mon Dieu! morte! »

Il se rendit, ou plutôt courut sur-le-champ à l'hôtel de Fermont. La justice l'y avait déjà précédé. Des hommes de loi faisaient poser les scellés, tandis que les médecins, après avoir vainement à son secours, après avoir constaté le genre de mort de la marquise, abandonnaient son corps aux derniers soins de la religion.

Roger passa au travers de la foule qui encombra l'hôtel, entra dans la chambre où l'on avait déjà allumé le cierge funéraire, dont la flamme lugubre vacillait au gré du vent, que la croisée ouverte laissait passer pour décharger l'air des parfums homicides qui s'étaient exhalés du calice des fleurs qu'on avait portés dans la cour.

Le baron s'approcha du lit où reposait le cadavre qui attendait un cercueil, découvrit le visage de la morte, s'inclina, et ses lèvres brûlantes cueillirent un fond de baiser sur la bouche glacée d'Ambroisine. Il lui prit ensuite la main droite, en dia un simple anneau d'or, qu'il passa à l'un de ses doigts... et s'en fut sans avoir prononcé un mot, sans qu'on eût osé lui en adresser un seul. On respectait trop sa douleur, son désespoir, pour lui parler.

« A le malheureux! se disait-on, il l'aimait! »

XII.

Un serment.

Mme de Fermont n'avait tracé ses adieux au coupable auteur de sa mort qu'après avoir écrit ceux qu'elle adressait à Mme de Kersane. L'infortunée avait devoté aux regards de sa mère jusqu'au moindre secret caché dans les replis de son cœur, qui bientôt allait cesser de battre. Elle avait détaillé jusqu'à la plus petite des circonstances qui avaient amené pour elle le triste résultat qu'elle avait subi de son erreur, de son amour. La marquise employait dans cette lettre les plus touchantes supplications à demander pour sa sœur l'amitié d'une mère; elle ajoutait également la comtesse, par les liens les plus sacrés, par la prière la plus ardente, de n'hésiter à aucun sacrifice pour enlever au misérable, pour qui elle allait mourir, les lettres qu'il possédait encore.

« O ma mère, lui disait-elle, que ces preuves de mon aveuglement ne demeurent pas au pouvoir du malheureux qui m'a tuée! Tant qu'il restera dans ses mains, ce funeste dépôt serait une continuelle menace d'opprobre à mon souvenir. A quelque prix qu'il veuille le vendre, s'il ose encore en trafiquer, n'importe, rachetez-le; que la mémoire de votre fille ne soit pas souillée. »

Ce ne fut pas de la même manière qu'avait battu le cœur de Roger,

que palpita celui de la comtesse, à la lecture des adieux d'Ambroisine. Rappelez-vous toutes les nuances du caractère de Mme de Kersane; souvenez-vous de son exclusive amitié pour la marquise, de son orgueil, et représentez-vous la situation de son âme en recevant la foudroyante nouvelle de la mort de sa fille. Elle l'eût suivie, si Mme de Fermont ne lui eût laissé un devoir sacré à remplir, celui de rassurer son ombre. La marquise avait mis sous l'enveloppe une boucle de ses cheveux; à la vue de cette relique sur laquelle était tombé son premier regard, la comtesse avait frissonné, et, avant d'avoir lu un seul mot, une voix secrète, une voix terrible, celle du pressentiment, lui avait dit: Ta fille n'est plus.

La lettre d'Ambroisine commençait par cette phrase: Au nom du ciel, si vous n'êtes pas seule, ne lisez pas, ou veuillez sur votre cœur! et finissait par cette recommandation: Ne partez pas aussitôt après avoir reçu cette lettre. Attendez l'avis officiel de ma mort. On sait le temps qu'il faut pour venir de Paris à Rennes. N'arrivez pas un jour trop tôt; le moude, par un froid calcul, pourrait peut-être soupçonner... Attendez, je vous en supplie!

C'était le matin, et la comtesse se disposait à sortir, quand on lui remit le paquet qui arrivait de Rennes. Elle était seule heureusement lorsqu'elle l'ouvrit. Libre de pleurer, elle ne pleura pas. C'est qu'une souffrance trop poignante s'arrête au cœur et y reste; tous les éléments sont alors attirés vers le foyer de l'existence de l'âme. Erreur de la croire insensible, c'est lui qui, frappé de quelque grand coup moral, n'a ni soupir, ni larme à donner à son infortune; si à les yeux secs, si sa voix est tranquille, c'est qu'il est trop malheureux pour se plaindre, c'est qu'il souffre trop pour pleurer.

La comtesse ne pleura donc pas; elle appela, demanda son châle et sortit. Elle rencontra dans la rue une personne qui l'arrêta pour lui parler d'affaires; elle l'écouta avec avant d'attention, répondit avec autant de calme qu'elle aurait pu le faire avant le triste message de la marquise. Elle continua sa route, et entra dans une église dont la porte se trouvait justement tendue de noir. On allait célébrer une messe funèbre, et déjà le convoi était entré dans l'église.

Mme de Kersane s'approcha d'un bénitier, y mit la main, et trempa dans l'eau sainte la boucle de cheveux d'Ambroisine qu'elle tenait serrée entre ses doigts, elle la retira toute mouillée, la mit dans son livre de messe, entre les feuillets de l'office des morts.

Le prêtre était à l'autel; elle s'approcha à portée d'entendre les paroles sacrées. Elle pria aussi, elle, pour le repos d'une âme, mais ce n'était pas pour la paix de celle qui avait animé le corps que renfermait le cercueil qu'on venait d'apporter. Après sa prière, sa voix murmura sourdement des paroles qui n'étaient pas tracées sur les pages que ses yeux parcouraient. C'était un serment prononcé devant Dieu, devant son ministre qui ne l'entendait pas, mais dont la présence le sanctifiait; c'était celui de satisfaire au dernier vœu de sa fille, de retirer des mains de l'assassin de la marquise les lettres qui l'avaient perdu.

Mme de Kersane reçut le lendemain la confirmation de la nouvelle du malheur qu'elle avait appris la veille. Alors elle songea à son départ.

Déjà la mort de Mme de Fermont, Roger était resté enfermé chez lui. Il avait facilement obtenu de son colonel la permission de se dispenser d'accomplir, pendant quelque temps, les devoirs de son service militaire. Ses amis s'étaient présentés pour le voir, mais une sévère consigne les avait empêchés d'entrer. Tout le monde le plaignait, car sa retraite semblait à tous la preuve de ses regrets.

Huit ou dix jours après son arrivée, la comtesse lui écrivit, pour lui redemander les lettres de la marquise. Nous ne rapporterons pas les expressions dont s'était servie cette malheureuse mère; on doit presser que sa douleur avait puisé de l'éloquence dans son âme. La réponse du baron fut la demande d'un rendez-vous qui lui fut accordé.

Roger n'apportait pas les lettres; le premier prétexte du refus qu'il en faisait était qu'il ne voulait pas se dessaisir de ces gages de l'amour de son Ambroisine, qui rappelaient à ses yeux comme à son cœur l'amie qu'il avait perdue. Sans doute lui seul avait causé la mort de la marquise; mais était-il aussi coupable que malheureux? N'avait-il pas été tout simple à lui de vouloir s'assurer de la main qui lui avait été promise? Pouvait-il penser en lui faisant signer un dédit à l'exagération du désespoir de madame de Fermont? pouvait-il se douter du fatal dénouement d'un pareil drame?

De tels arguments furent repoussés comme ils devaient l'être.

« Madame, dit-il ensuite en commençant à changer de ton, mon mariage avec la marquise ne promettrait la plus douce existence, le sort le plus brillant. En la perdant, j'ai perdu mon avenir, et je veux le retrouver. Ces lettres... »

« Combien voulez-vous les vendre? Puisque vous osez en être le marchand, mon devoir est d'en être l'acquéreur. Quel prix en voulez-vous? »

« Le prix, madame, le seul prix auquel je puisse consentir à les céder... c'est... »

« Parlez, monsieur, parlez; de semblables débats me fatiguent. Voyons, combien vous en faut-il? »

« Eh bien! madame, si vous voulez reprendre ces lettres, sachez donc qu'elles ne passeront de mes mains dans les vôtres que le jour où Mlle Juliette de Kersane deviendra Mme la baronne de Saint-Aire. »

« Vous, mon fils! s'écria la comtesse... jamais! »

« Comme vous voudrez, madame. Mais je vous avertis que je cher-

cherai d'autres marchands, car si vous refusez d'acheter, je ne renonce pas à les vendre.

— Les deux cent mille francs que porte le dédit, les voulez-vous, monsieur ?

— Non, madame, vous êtes trop loin de compte avec moi ; acceptez-moi pour gendre, ou je garde les lettres.

— Ah ! vous vendez à prix fixe ! dit la comtesse avec une expression d'accablante ironie. Malheureuse Ambroisine ! voilà donc celui que tu adorais !...

— Mademoiselle de Kersane sera-t-elle...

— N'achevez pas, monsieur, vous me faites horreur !... Vous avez commis un premier crime à vous seul ; vous en voulez commettre un second, et vous me demandez froidement d'être votre complice ! Quoi ! c'est après m'avoir enlevé une fille chérie, que vous me proposez d'entrer avec vous en communauté de forfaits pour m'aider à m'ôter l'enfant qui me reste encore !

— Je vous le répète, madame, je ne suis pas répréhensible du suicide d'Ambroisine ; et en vous demandant la main de Mlle Juliette, ce n'est pas, je le pense, vous proposer de la tuer. En me la donnant, vous la mariez à moi plutôt qu'à un autre, qui ne serait peut-être pas un gendre préférable à celui que je vous offre ; voilà tout.

— Voilà tout ! Vous êtes bien aveugle ou bien familiarisé avec de pareilles circonstances, si vous ne faites pas attention à ce qui reste !

— Mais, madame, réfléchissez aux chances de l'avenir de votre fille. Si vous la mariez, vous ne lui ferez faire probablement qu'un mariage de convenance ; vous lui imposerez un époux aimé ou non, peu importe, vous ne vous en inquiétez pas beaucoup, du moins je le crois ; car votre cœur ne s'est pas souvent souvenu d'elle.

— Ah ! monsieur ! vous me faites un reproche bien douloureux, bien terrible à supporter. Oui, vous avez raison, je n'ai que trop oublié que j'avais deux enfants ! J'aurais dû me le rappeler ; mon cœur aurait dû faire deux parts égales de ses affections, j'en serais moins malheureuse aujourd'hui ! Mais si je suis coupable de n'avoir pas donné à ma fille l'amitié que lui devait sa mère, j'en suis punie bien cruellement. C'est trop, pour la peine que je mérite, de l'odieuse proposition que je viens d'entendre.

— En quoi odieuse, madame ?

— Vous ne la savez pas, monsieur ?

— Ce que je sais, madame, c'est que vous exagérez beaucoup trop l'étrangeté de la situation où nous nous trouvons tous les deux placés en ce moment. Si vous pouviez laisser un peu de sang froid succéder à la passion qui vous domine, vous verriez que l'horreur que vous inspire ma demande de la main de votre fille ne repose que sur une base fragile, qu'un instant de réflexion peut détruire.

— En effet, continua la comtesse avec le même accent d'ironie, j'ai eu tort de me croire offensée ; je reviens de mon erreur, et je prie monsieur le baron d'être persuadé de toute ma reconnaissance pour l'honneur qu'il veut bien me faire en jugeant ma famille assez digne pour s'allier à la sienne.

— Vous me faites un reproche inutile, madame ; car ma vanité ne se trouve nullement blessée du trait que la votre vient de lui lancer. Vous avez mal visé. Si je ne mérite pas de porter le titre que vous avez bien voulu aider vous-même à me faire obtenir, du moins n'ai-je pas le ridicule orgueil de croire le mériter. J'ai reçu le nom de baron comme un présent, et non comme une paie. Noble aujourd'hui, je me souviens encore que je n'étais hier qu'un pauvre plébéien ; et si je me rappelle que je suis tout nouvellement affranchi du collier de la roture, soyez persuadée que vous n'avez prêté aucun secours à ma mémoire. Mais, madame, si mes parchemins sont pâles auprès des vôtres, si le temps ne les a pas encore revêtus de son auguste cachet, s'ils n'ont point un nuage de possesseur aristocratique à jeter aux yeux d'un lecteur ébloui ; si mon arbre généalogique, enfin, n'a point encore poussé de rejetons pour s'agrandir de leur feuillage, je ne crois pas, madame, que ce soit à vous de remarquer la stérilité de sa végétation. Car si vous ne trouviez suffisamment noble pour succéder au feu marquis votre gendre, je dois vous paraître d'assez bonne maison pour épouser aujourd'hui mademoiselle votre fille. Mais revenons à la question dont nous nous sommes inutilement écartés. Pourquoi voulez-vous les lettres de Mme de Fermont ?

— Vous ne vous en doutez peut-être pas ! Vous osez me demander pourquoi je veux arracher ces preuves de l'aveuglement de ma malheureuse fille des mains de son meurtrier !

— Madame !

— Oui, son meurtrier, je le répète, car c'est vous qui l'avez tué ! Ces lettres, je les veux pour les sacrifier à son souvenir, pour garantir sa tombe de l'outrage dont pourrait la souiller une infâme indiscrétion de votre part ; pour garder noble et pur le nom qu'elle a porté !

— Pour rassurer votre orgueil qui tremble ; voilà. Puisque ce n'est que pour le monde enfin que vous voulez racheter cette correspondance amoureuse ; concluez donc. En signant d'une main mon contrat de mariage, de l'autre, je vous rends les lettres d'Ambroise. Mon silence me sert de dot. Entré dans votre famille, il est de mon intérêt de la faire respecter ; l'honneur de votre nom devient la gloire du mien. De plus, vous justifiez entièrement aux yeux du monde, en me prenant pour fils, le choix qu'avait fait de moi le cœur de la marquise. L'hymen de votre fille sanctionne l'amour de sa sœur.

— C'est-à-dire que le malheur d'Ambroisine me fait une nécessité de l'infortune de Juliette.

— Vous allez trop loin, madame. En l'épousant, je ferai de mademoiselle de Kersane ma compagne et non ma victime. Sans doute, mon cœur ne pourrait recommencer pour elle l'amour qu'il ressentait pour Mme de Fermont ; mais le souvenir d'Ambroisine serait l'égide protectrice de Juliette. C'est en regrettant sa sœur que je l'entourerais de soins et d'affection ; ma conscience aurait besoin, pour soi-même, du bonheur de ma femme, et je...

— Ne vous donnez pas la peine de poursuivre, monsieur ; ne dépensez pas inutilement votre éloquence. Voulez-vous trois cent mille francs des lettres ?

— Non, madame ; je vous en ai dit le prix, c'est à vous de voir si vous voulez le mettre. Mais je vous laisse, pesez bien chacune de mes paroles et tâchez d'être plus raisonnable quand nous nous en reverrons.

Quel dialogue ! Et c'était à une mère ayant perdu sa fille adorée, que celui qui l'avait privée de son enfant osait imposer les conditions d'un semblable marché !

Cette conversation produisit peut-être sur la comtesse un effet plus terrible encore que celui de la mort de la marquise. Sa raison en reçut une secousse violente, et bientôt elle fut en proie à une sorte de délire muet et concentré ; cancer moral qui lui rongea le cœur. Attentive à veiller sur sa douleur, le secret en restait dans son âme. Mais un orage continu grondait sourdement dans cet esprit fracassé, que remplaçaient parfois de silencieuses et fantastiques frayeurs.

La pensée de voir une tache au noble nom de Kersane, l'insupportable appréhension d'une insulte à la mémoire de sa fille, la torturaient d'atroces inquiétudes. La vue des cheveux d'Ambroisine qu'elle avait trempés dans l'eau consacrée ; l'aspect du portrait de la marquise, la lecture de sa lettre d'adieu, le souvenir du serment prononcé pendant cette messe funèbre à laquelle elle avait assisté... tout semblait prendre une forme ; chaque idée devenait un fantôme poursuivant son esprit. Repassait-elle un moment, sa fille lui apparaissait. Elle la voyait, entourée de fleurs aux parfums mortels ; elle l'entendait lui crier : « Ma mère ! sauvez ma mémoire ! »

C'était trop, beaucoup trop, et malheureusement la haineuse indifférence que madame de Kersane avait toujours eue pour Juliette, ne pouvait que l'aider à succomber dans cette lutte continuelle. Le souvenir de la morte intéressait plus son orgueil que la destinée de la vivante. Déplorable erreur d'une âme de mère ! pour être presque un crime, tu n'en existais pas moins.

La comtesse osa se demander, sans frissonner, de s'adresser une pareille question, si les remords, qu'il éprouvait sans doute, ne pouvaient faire que le baron se crût obligé de rendre sa femme heureuse ; et, lorsqu'elle se fut répondu que c'était possible, elle fit venir Roger et lui dit :

— Je ne puis vous accepter pour gendre qu'en mariant ma fille séparée de biens.

— Madame, répliqua-t-il froidement, je dicte les conditions et ne les reçois pas. Je garderai les lettres en question pour en disposer autrement au profit de mon avenir, ou j'épouserai votre fille sans qu'il y ait au contrat cette clause que je ne puis accepter.

Huit jours après cette entrevue, la comtesse lui disait :

— « Eh bien ! monsieur, soyez donc mon gendre ! »

Madame de Kersane se hâta de faire venir Juliette, qui était auprès de la vieille tante qui l'avait élevée. Elle lui dit : — « Je vous marie ; voilà votre époux. » Et la jeune fille, en voyant son fiancé, remercia sa mère, et se dit en secret :

— « Oh ! si ma sœur vivait encore ! je serais bien complètement heureuse ! car ma mère ne me hait plus... et mon mari, je l'aimerai ! »

Et le jour du mariage de sa fille, la comtesse jetait au feu, qui les dévorait jusqu'aux derniers vestiges, les lettres d'Ambroisine, le marché venant d'être conclu.

Pauvre baronne de Saint-Aire ! si tu savais !...

XIII.

L'échelle retournée.

Et Dérigny ! qu'en avez-vous fait ? Voilà probablement (si toutefois vous avez la bonté de vous souvenir de lui) une question que vous allez nous adresser. Si, au lieu de nous dire cela à nous, qui ne jouons dans le drame de la vie d'Arthur que le simple rôle de spectateur, vous nous demandez plutôt ce qu'ont fait de lui le temps et la fortune, voici ce que nous répondrons :

Trois ans étaient venus se joindre aux vingt années qu'avait déjà vécu madame Dérigny à l'époque où nous avons fait connaissance avec elle. Vous vous rappelez que la première fois que nous l'avons vue, elle s'occupait de sa toilette, pour la fête qu'elle donnait le soir. Alors un riche collier de diamans relevait encore de son lumineux éclat la fraîche beauté de ses épaules au contour romain. Vous vous souvenez de la magnificence du bal que donnait le vaillant Arthur, de la richesse, des ornements prodigés dans ses vastes salons... Vous n'avez peut-être pas oublié non plus cette maquerie jalouse dont les expressions, combinées par des lèvres perfides à de magnifiques orilles, parcouraient les rangs des convives... Tout cela ne s'est pas effacé de votre mémoire... Eh bien !...

Et Arthur, que tout le monde ridiculisait, dont l'orgueil souriait à ces impuissantes attaques de l'envie mécontente, est encore l'objet d'une

rielle presque générale. Mais l'ironie, au lieu de donner à sa vanité, est maintenant amère à son cœur. C'est que plus on se moque des extravagances du riche, et plus on éprouve en soi-même aux regrets du pauvre.

— Si vous voulez le voir, présentez-vous chez lui sans crainte d'être obligé de faire une fiction dans son appartement, sans redouter qu'un laquais au front sévère, aux manières un peu antiques, ose vous dire d'un ton défiant et la riposte : « Monsieur n'y est pas, » et que vous entendez la voix de monsieur, quand ce même valet vous quitte brusquement pour se rendre à l'appel de monsieur, qui somme dans l'alcôve, quoique monsieur n'y soit pas, a dit l'oracle.

Mais nous devons vous prévenir qu'Arthur Dérigny n'hâte plus cette belle maison située sur le port et dont il occupait le grand appartement. Il l'a maintenant au troisième étage d'une modeste maison anciennement bâtie dans une rue tranquille et sombre.

— Si vous montez chez lui, tenez-vous à la corde d'appui qui règne le long du mur, ne lâchez pas un instant ce fil d'Arnone, et laissez la tête de peur d'attendre de trop près, non point à la hauteur, mais à l'abaissement de la voûte de l'escalier... Vous voilà devant la porte; mais quel qu'un qui vous précède de quelques minutes s'est arrêté au but qui vous destine à votre ascension. De là la sonnette n'est plus à faire entendre sa voix argentine... On ouvre, ne laissez pas retomber la porte, entrez aussi et suivez le valet qui suit une jeune servante qui le guide vers les maîtres de la maison.

— « Mon oncle! » s'écria Arthur en se levant avec empressement.

— Monsieur Rémil dit Francisca, que vous êtes bon de ne pas nous avoir oubliés; et j'ai long-temps que nous ne vous avions vu! N'est-ce pas, Arthur?

— Oh, mon oncle n'a pas bien négligé... Il savait pourtant tout le plaisir que... J'es-père...

— Allons, mon neveu, embrassez-moi donc pour me prouver au moins que je ne suis pas dans les misères.

— Oh! jamais, habillai Dérigny en serrant le bon vieux prêtre contre sa poitrine azurée.

— Et ce joli petit ange veut-il aussi m'embrasser?

— Sans doute, repéta vivement la jeune mère en enlevant dans ses bras un charmant petit garçon d'environ deux ans. Allons, Ambroise, embrasse ton oncle!

L'enfant, eût-il grands yeux noirs parcourant d'un naïf regard d'étonnement ce visage nouveau, eût bientôt fait connaissance avec le jeune homme toute paternelle de l'excellent curé, et lui jetant ses petits bras au cou, l'embrassa très-vivement comme un vieux oncle en bégayant : Papa... beau!... papa!

— « Ah! tu te nommes Amal... » dit M. Rémil avec un sourire.

— Oh, c'est moi qui ai voulu qu'on lui donnât ce nom, repartit Francisca, c'est le vôtre, et j'ai pensé qu'il porterait bonheur à mon fils.

— Vous allez de plus en plus, dit affectueusement Dérigny un peu revenu de l'émotion qui l'avait troublé à la vue de son oncle.

— J'accepte d'autant plus volontiers, que j'ai mérité déjà moi-même l'invité à dîner avec vous. — Ainsi, ma chère nièce, je suis votre convive.

— C'est trop aimable à vous, monsieur Rémil, répondit-elle en se levant pour aller donner des ordres.

En attendant que le dîner soit prêt, laissons Arthur se remettre tranquillement de son trouble, tandis que le curé continue à parler avec simplicité et raison, et causons à nous deux du changement survenu dans la fortune de Dérigny; car il est bien clair que ses affaires ne sont plus au même point qu'on nous les avait laissées.

Nous vous avons dit au mois d'août qu'il avait placé la plus grande partie de son héritage en actions sur certaines entreprises que la nouveauté avait fait réussir au delà de toute espérance. Nous avons ajouté qu'edout par ces premiers succès, Arthur n'avait plus mis de bornes à son goût pour le luxe, et n'avait reculé d'avant aucune dépense pour satisfaire à sa frivolité et ruineuse vanité! En vain la prudence de sa femme avait essayé de l'écarter de ses conseils. Il s'était contenté de ne pas regarder du côté de l'avenir; et marchant à l'aventure dans le présent, il s'était tout à coup heurté contre une circonstance qu'il aurait dû prévoir pour l'avenir. Sa fortune fut prise de choc, et alors il fallut regarder autour de soi et se hâter pour ramasser les vestiges épars de cette splendeur entièrement trépassée.

Une concurrence s'était établie, et le succès de l'entreprise dans laquelle il était intéressé s'étant évanoui sous son regard, la réputation du nouvel établissement, les créanciers d'Arthur (toute personne qui dépense beaucoup, ne paie pas toujours ce qu'il lui faut succéder à leur patience que l'impression qui parlait assez haut pour être entendue, leur débiteur, qui n'avait rien qui lui demeurât honnête homme. Il vendit, pour payer ses dettes, son magnifique mobilier, les diamans de sa femme et une maison de campagne qu'avait la chute de sa fortune s'occupait à faire changer en maison de parcourus. Il ne lui resta qu'un modeste appartement, la maison dont il occupait un étage, une autre sur les pentes, et une petite tente sur les bords de l'état; mais sa conscience s'était échappée saine et sauve du naufrage.

Après le déjeuner, le curé prenant les mains de son neveu et de sa nièce, les serrait contre son cœur d'une forte pression amicale :

— « Maintenant, leur dit-il avec la plus délicate bienveillance, parlons de vos affaires, et surtout ne me cachez rien. Puis-je vous être de quelque utilité? Je ne suis pas un richard, mais je puis obliger mes amis.

Dites-moi franchement, avez-vous besoin de moi pour satisfaire à quelque créance?

— Non, mon oncle; je vous remercie de tant de bonté. J'ai eu le bonheur de m'acquitter entièrement.

— Et que comptez-vous faire? Voyons, comptez-moi vos projets.

— Mon dessein est de me rendre à Paris, pour solliciter, auprès du ministre du commerce, une position à laquelle nous avons droit de préférence, mes associés et moi. Cette malheureuse affaire, pour être manquée, ne doit pas être entièrement perdue; et je ne me croirai obligé d'en abandonner les suites que lorsqu'il me sera bien démontré qu'il n'y aura plus de possibilité d'en rien faire.

— Vous avez raison, Arthur; je pense comme vous que, dans de semblables circonstances, vous ne devez pas, comme le dit le bon peuple, jeter le manche après la cognée. Et quand devez-vous partir?

— Très-près prochainement, dans trois semaines, un mois, au plus tard.

— Et vous, ma nièce, accompagnez-vous votre mari?

— Oh! non, répliqua tristement Francisca; cela ne se peut, quelque envie que j'aie de les-avoir partout. Une femme et un enfant lui seraient une trop grande charge à Paris.

— Et vous resterez ainsi toute seule avec votre petit Ambroise et votre gouvernante?

— Il le faut bien! Je n'ai pas de mère pour être auprès d'elle.

— Je vous avais, mon oncle, dit Arthur en soupirant, qu'un des résultats les plus pénibles de mes extravagances (car il faut bien l'avouer, je n'ai été qu'un fou), est pour moi la nécessité de me séparer ain d'une femme et de mon fils, et de ne pouvoir les laisser dans une situation plus heureuse.

— Allons, mon ami, du courage, dit la jeune femme; je souffrirai de ne pas vous voir, mais je vous attendrai, et chaque soir j'es-pérerai votre retour pour l'occéna n.

Dérigny embrassa la main de sa femme; et, se retournant vers son fils, il le caressa en silence; puis une larme de repentir brilla dans les yeux de ce père, qui naguère avait si peu songé à cautionner l'avenir de son enfant!

— « Ma chère nièce, reprit le curé, vous n'avez pas de mère, m'avez-vous dit; mais vous avez un oncle qui vous aime, un parent dévoué, dont la position sociale et l'habileté pour vous peuvent vous servir d'appui. Voulez-vous accepter un appartement dans ma cure, loger chez moi et venir avec votre enfant embellir de votre douce présence la demeure d'un vieillard qui vous porte dans son cœur et qui s'efforcera, dans sa constante sollicitude, de vous faire oublier ce qui lui sera possible d'effacer de vos regrets? Voulez-vous?

— Mon excellent oncle! prononça Dérigny avec une profonde émotion.

— Eh bien n'a nièce?

— Si je ne craignais de vous embarrasser, mon bon monsieur Rémil, j'accepterais avec une grande joie votre généreuse proposition... mais je vous remercie, et l'embrasse d'un enfant...

— Ma chère petite, on est toujours bien chez soi, lorsqu'on s'y trouve avec des amis. D'avez-vous et ne songez à moi, dans ceci, que pour vous persuader de tout le plaisir que j'éprouverai à vous voir près de moi. Dites, m'avez-vous pour votre chaperon... Arthur, ne confiez-vous votre digne frère?

Dérigny hésita un moment, regarda sa femme, et dit :

— « Oh! mon oncle, devenez son protecteur, son soutien, son mentor; veuillez sur elle et sur moi-même. C'est au plus noble cœur qui me soit connu, au vôtre, que le mien confie ce qu'il a de plus cher dans le monde. »

Francisca se joignit à son mari, pour remercier le curé, avec toute la naïveté d'une véritable reconnaissance.

— Voilà qui est dit, continua M. Rémil; je ne m'en retournerai qu'avec vous trois. Car il faut bien que je mon neveu procède à votre installation... De grâce, ma belle amie, tâchez de ne pas trop vous ennuyer avec moi!

— M'ennuyer, y pensez-vous?

— Eh oui! la science d'un pauvre prêtre n'est pas une grande distraction pour une jeune femme habituée comme vous l'avez été, à tous les plaisirs que prodigue le monde, dans les fêtes que se donnent les heureux. Lorsque le calme succède au bruit dont on avait pris l'habitude, on entend résonner long-temps encore dans sa mémoire l'écho de ce bruit assourdi, et le silence déplaît, ou du moins a bien de la peine à plaire. La tranquillité du continent ennuie le marin accoutumé au grandement des flots.

— Oui, sans doute, quelquefois; mais on a souvent aussi besoin du silence pour se reposer de la fatigue et du bruit... Et je serai bien chez vous.

— Comme vous n'êtes jamais venue me voir, cela soit dit sans reproche, ma chère nièce, je dois vous esquisser le tableau de l'existence que vous mènerez à la cure. D'abord, je vous prévins que mon vieux vicaire vous sera une cour assidue et intéressée. La faveur qu'il vous demandera sera de lui prêter, sinon une attentive, au moins une patiente oreille, pour écouler tout à tour chacun des innombrables récits qu'à des centaines de fois, il vous racontera, sans s'en rendre compte, dans sa large mémoire. Si vous lui donnez toute l'attention qu'il vous demandera, vous serez sûre de lui paraître charmante, et, par amitié pour lui, je vous prie de vouloir bien lui plaire. Quoiqu'un peu raconteur, c'est

un excellent homme, et d'ailleurs, ma chère enfant, lorsqu'on a dépensé presque tout son avenir, on est bien excusable de chercher dans le passé et de revivre par le souvenir les nombreuses années qu'on a déjà vécu. Voici pour M. Leroux, mon vicaire. Pour ma vieille gouvernante, je vous réponds qu'elle s'en ira très bien avec votre jeune homme, et qu'elle aimera votre petit Ambroise; peut-être encore plus qu'elle n'aurait pu le faire. Nous avons pour voisins plusieurs habitants d'un château qui se font un vrai plaisir de vous fêter dans leur manoir, s'il vous plaît d'en franchir le seuil féodal. Quant à mes fidèles et à ces braves paroissiens, il suffira que vous soyez la mère de M. le recteur pour qu'ils vous aiment et vous respectent à l'égal d'une princesse; et, à propos de ces bons paysans, si vous voulez me rendre un service qui leur soit profitable, c'est de faire transporter votre piano avec vos meubles. Je me rappelle de vous avoir entendu dire que, lorsque vous étiez au couvent, vous touchiez quelquefois de l'orgue. Depuis long-temps notre petite église n'a plus d'orgue, et si vous le voulez, je le fais porter le dimanche votre piano dans la tribune; là, derrière une voile, vous nous jouerez quelques airs religieux, et le présent que vous leur ferez de cette harmonie vous rendra à jamais l'objet de la reconnaissance de ces simples et francs Bretons, qui ne sauraient plus de quel moyen se servir pour vous témoigner leur vénération.

— Rien de plus facile que de leur procurer cette satisfaction, à ces bonnes gens que j'aime déjà sans les connaître.... Nous n'oublierons pas mon piano.

— Francisca sera trop heureuse, mon cher oncle, de pouvoir vous être agréable en quelque chose.

— C'est moi, mon neveu, qui serai trop heureux que votre femme veuille bien m'accepter pour son hôte. Ainsi, ma nièce, voilà qui est dit : vous caresserez, vous gronderez votre petit ange, vous ne vous effranchirez pas trop de la familiarité des poules de ma gouvernante, vous écouteriez mon vicaire, vous ferez de la musique, vous broderez, vous vous promèneriez, vous rendrez quelques visites et vous en recevrez; vous causerez avec moi bien souvent de votre mari, et moi, je ferai tout ce que je pourrai pour que vous ne vous ennuyiez pas trop dans un bourg de Bretagne et près d'un vieux curé. »

Quelques jours suffirent pour changer en réalité les projets de M. Rémi.

Lorsque sa femme fut entièrement installée chez son oncle, Arthur se sentit le cœur plus léger. Là, du moins Francisca trouvant unabri sûr, là, elle ne devait rencontrer aucun des regards qui l'avaient saluée riche, pourraient l'insulter pauvre. D'ailleurs, le repos et l'air de la campagne étaient devenus nécessaires pour rétablir la santé de la jeune femme, et elle se fatiguait des fêtes et les chagrins qu'elle avait éprouvés. Il s'éloignait donc tranquille pour elle et pour son fils, et par conséquent moins inquiet pour lui-même.

La surveillance de son départ, Francisca lui prit le bras, l'emmena dans une allée du jardin et lui dit en se penchant :

— Voyez-vous bien, Arthur, voilà l'existence pour laquelle Dieu m'a formé le cœur. Si vous restiez avec moi, si je vous voyais satisfait de votre situation présente et ne songeant plus à celle d'autrefois, que pourrait-il me manquer pour être heureuse? Je vous aurais, j'aurais mon fils, et de bons, de francs amis sont avec nous. Oh! si le sens, je serais bien contente si vous ne partiez pas! Mais vous, si vous restiez, si vous ne vous plairiez pas ici. Cette vie si simple et si tranquille serait trop chétive pour vous, n'est-ce pas? Il faut à votre bonheur plus qu'une femme qui vous aime, un enfant et quelques amis.

— Non, Francisca! non! j'aurais dans la réunion de biens si précieux plus que de quoi satisfaire à mon ambition de légitimité, si la femme qui m'aime savait m'aimer comme je voudrais qu'elle le fût. L'amitié ne suffit; mais moi, près d'un tel sentiment, il reste dans mon âme une large place à remplir et que ton amour seul pourrait combler. Mais l'amour, cette première passion de mon cœur est exilé du tien. Voilà quatre ans que je t'aime et tu ne m'aimes pas encore.

— Eh! mon Dieu! mon ami, est-ce que vous croyez que l'amour est l'unique but de l'existence? Si cela était, avant d'aimer et lorsqu'on n'aime plus, que serait donc la vie? D'ailleurs, pensez-vous qu'un même sentiment éprouvé par des millions d'êtres ne puisse avoir qu'une seule physionomie? Les passions ne relèvent-elles pas les nuances du caractère de ceux qui les ressentent?

— Je le devine; je veux me persuader que toute émotion doit être paisible chez toi, que ton esprit, toujours tranquille, ne peut regarder le bonheur qu'avec calme et la peine avec résignation. Sans doute, tu n'as pas un moment cessé d'être calme, lorsqu'il nous a fallu passer tout à coup de la splendeur à la médiocrité. Quand l'échelle de la fortune a été retournée pour nous, je t'ai étudiée avec soin, je n'ai surpris dans ton âme ni regret du passé, ni frayeur de l'avenir. Tu as salué les mauvais jours comme tu avais accueilli les bons. Pour moi? c'est qu'indifférente aux plaisirs du monde, tu ne les aimais pas, tu les supportais, et tu les as vus s'éloigner sans regret de leur présence. Mais cette impassibilité ne prouve pas que ton cœur ne puisse renfermer aucun sentiment exalté, aucune orange-émotion. Je t'ai vue près du berceau de ton fils malade. Alors, Francisca, ton cœur savait palpiter vite, ton sang bouillonnait, tes veines se gonflaient, tes yeux avaient des pleurs et ta voix des sanglots! alors tu n'étais plus tranquille!

— Oh! non, car j'étais mère et mon enfant souffrait.

— Eh bien! réponds-moi maintenant, Francisca, tu ne peux ressentir avec violence aucun sentiment! »

La jeune femme baissa la tête et ne répondit pas.

— « Ainsi, continua-t-elle, lorsque, séparé de toi et de mon fils, je ne vivrai pas un seul moment sans être tourmenté d'inquiétude et torturé du besoin de vous revoir; tandis que j'accuserai le temps, que je maudirai la triste nécessité d'exister loin de vous, toi, si la vue d'Ambroise te rappelle son père, tu penseras tranquillement à lui, et, patiente, tu m'attendras! Ah! tu es bien heureuse... Et moi!... Enfin Dieu ne le veut pas! »

XIV.

Une rencontre.

Nous avons dit quelque part dans cet ouvrage que la chicane, d'un coup de baguette, changeait en moi les jours destinés à lui être consacrés, c'est-à-dire qu'un plaideur novice qui s'imagine en quelques semaines achever le grand œuvre d'un procès jusqu'au dernier ressort, peut quelquefois plusieurs années à débrouiller du chaos les plus minces conclusions adoptées par ses juges.... C'est une emutieuse vérité, mais c'en est une.

Il y avait près d'un an qu'Arthur était à Paris, et ses affaires ne se trouvaient pas alors plus avancées qu'elles ne l'étaient huit jours après son arrivée. C'est que l'année s'était écoulée sans qu'il eût obtenu de ceux dont il avait réclamé l'obligance ou la justice, autre chose que de pompeuses paroles, de brillantes promesses. La plus légère réalité n'avait encore point été échangée contre l'échafaudage de protestations d'intérêt, d'assurances de zèle infatigable. Et pourtant s'il n'en était que là, ce n'était certes pas sa faute. Il avait vu une partie des députés en audience de deux ou trois ministres, fait de longues stations dans de nombreuses succursales administratives, présenté des mémoires aux chefs les plus influents... Tous ceux à qui il s'était adressé lui avaient garanti l'avenir; mais aucun ne lui avait assuré le présent, et il aurait pu leur répondre avec raison : Eh bien Dieu! messieurs, promettez-moi, mais tenez plus; je n'ai pas besoin de nouvelles espérances, je ne sais que faire de toutes celles que j'ai déjà; débarrassez-moi de tout ce que j'en ai d'inutiles, et donnez-moi en échange la moindre réalité!...

Rien d'emmyeux, de triste comme la position d'un solliciteur au régime de l'espoir, surtout lorsqu'éloigné des lieux qu'il habitait, séparé des objets auxquels son cœur était accoutumé, il ne trouve en rentrant chez lui aucun visage ami pour interroger le sien, pour s'assombrir ou s'égayer selon que sa physionomie, à lui, s'assombrit ou s'égaie, lorsqu'il n'entend aucune voix affectueuse lui demander le compte de sa journée pour l'aider à se consoler d'un désappointement ou à croire à quelque heureux probabilité. Sa situation ressemble en quelque sorte à celle d'un naufragé jeté sur une plage déserte, et qui, les yeux tournés vers l'Océan, attend l'apparition d'une voile, l'approche d'un vaisseau libérateur, attend, attend toujours, et ne découvre rien entre l'onde et les cieux.

C'était surtout lorsqu'il écrivait à sa femme et à son oncle, que Dérigny souffrait davantage de cette lassitude de soi-même, de cette fatigue d'isolement qui engourdit le cœur et paralyse toute activité morale. C'était avec joie qu'il avait écrit ses premières lettres adressées à Mme Dérigny; car il entrevoit déjà une solution rapide, et par conséquent un retour prochain. Mais plus tard il en avait écrit pour lui de ce succès auquel il croyait toucher comme de ces châteaux fantastiques que les magiciens du moyen-âge faisaient soudain apparaître tout illuminés aux regards fascines d'un chevalier errant égaré, par un nuit sans étoiles, dans la sombre épaisseur d'une forêt. En vain, le pauvre chevalier, victime du malin enchanteur, obéissant à la vue de ce manoir idéal, les fatigues de son long voyage et l'épuisement de son fidèle palefroi, réveillait du bruit de son long fouet, arguillaient les flammes ambrées de son noble cœur courcier... Le château marrait comme lui; et, par l'effet d'un cruel enchantement, la distance qui se trouvait entre le voyageur et le castel où il espérait rencontrer l'inséparable, restait infranchissable. Ami le résultat qu'il attendait n'avait jamais été Arthur qui le poursuivait toujours. Et, en écrivant à sa femme, il ne pouvait que lui dire : — J'espère, mais c'est tout.

Alors, pris d'un accès de découragement, il eût volontiers tout abandonné, pour partir lui-même au lieu de sa lettre. Et, s'il restait, c'est que l'image de son Ambroise s'offrait à lui pour l'arrêter. Je suis père, se disait-il, je ne dois pas, pour un peu d'ennui, priver mon fils de son avenir.

Cet ennui, que nul caprice n'avait aidé à détourner de son cœur, pesant un jour de tout son poids sur la pensée de Dérigny. Il s'était présenté chez un couvreur à qui on l'avait adressé. Ne trouvant que le domestique, qui lui dit que son maître ne serait de retour que dans deux heures, il laissa sa carte en recouvrant un mandant d'annoncer sa visite, et sortit. Il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte et eut, s'interrogeant pour savoir ce qu'il ferait de deux heures qui devaient s'écouler avant l'arrivée d'un conseiller. Qu'il y a pour tout homme de moyens superflus qui l'embarassent à vivre, sans qu'il puisse se souvenir d'un seul de ces vœux cette difficile d'existence! Arthur, encore indécis sur l'emploi de cette parcelle de temps, avait fait quelque pas dans la rue, lorsque, se trouvant devant une des grilles du Luxembourg, la vue des arbres lui inspira une fantaisie de promenade. Il entra dans le jardin et se dirigea du côté du petit bois.

Le ciel était nuageux, le jour était sombre, il y avait de la mélancolie dans l'air. Dérigny marchait lentement, s'occupant à pisser l'examen de la polygone des promeneurs assez rares dans les allées du bois, car le temps indolent n'avait pas à la confiance. Arthur rencontrait-il un visage gai, insouciant, des yeux n'ayant d'autre reflet que celui de la lumière, il soupirait d'envie, regrettant de ne pas avoir aussi, lui, un cœur tranquille, une oisive pensée comme l'étaient sans doute le cœur et la pensée de l'être au paisible visage qui passait près de lui. Mais rencontrait-il une expression de tristesse, des yeux languissants, des lèvres pâles, un front aux rides anticipées... alors il se disait : Dans le partage qui le sort fait aux hommes, combien de lois d'infortune ! et combien peu de portions de bonheur ! Et sa pitié généreuse donnait un soupir aux misères d'autrui.

Mais bientôt ses regards ne se dirigèrent plus que vers un seul objet, non qu'il n'y eût plus à se promener qu'une seule personne et lui, mais mis à l'avant à lire, à présumer tant de secrets de malheur en examinant une douce et pâle figure de femme qu'il avait rencontrée ses yeux, que tout disparaît pour lui hors celle qui était alors l'unique but de tous ses pensées. Et pourtant il ne la connaissait pas, il ne l'avait jamais vue, elle ne ressemblait à aucune personne qu'il connaît, et cependant elle ne lui était pas tout à fait étrangère ; c'était une de ses intimes fictionnelles réalisées, c'était le type extérieur d'une femme aimante et malheureuse.

Cette personne, dont la mise annonçait la simplicité du bon goût, comme l' démarche le laissait aller du bon ton, pouvait avoir vingt-deux à vingt-trois ans ; elle était grande, mince et légère. Une certaine nonchalance réparée dans tout son maintien donnait à sa taille flexible, à sa tournure distinguée qu'une chose de vague, d'idéal, tenant un peu de l'apparition. Elle glissait plutôt qu'elle ne marchait, et dans ce presque insensibile mouvement, chacun de ses pas semblait être une impulsion donnée à ce corps aérien par l'élan d'un soupir. Elle était blonde, très blanche, et son teint n'était animé que ce qu'il fallait indispensablement pour attester qu'il y avait de la vie sous cette frêle et délicate enveloppe. Elle avait le visage ovale, les yeux un peu creusés, le menton légèrement avancé, le front haut, le nez droit, les lèvres minces et paraissant accoutumées à une contraction de profonde amertume, de douce et silencieuse tristesse ; ses yeux bleus, aux paupières, au sentimental regard, devaient sans doute avoir l'habitude des larmes, mais des larmes venues du cœur, des pleurs qu'on se plaît à répandre en secret, à laisser couler seulement pour soi-même. Tout enfin dans cette femme portait l'empreinte d'un chagrin profond et déjà vieux, car les douleurs de l'âme commencent par l'agitation et se continuent par l'abattement... Quelle occupation pour les yeux d'Arthur qu'une semblable étude extérieure !

Elle se promenait en lisant et ne paraissait rien voir au delà des étroits feuillets d'un petit livre in 12 recouvert en moire brune et dont la reliure était ornée de légères feuilles d'or ou de métal doré appliqués aux angles de ce livre élégant. Elle méditait probablement à chaque ligne, savourait lentement le miel des pensées de l'auteur, car sa main ne retournait les pages qu'à de longs intervalles, et selon toute apparence, du moins d'après l'expression de son intéressante figure, l'ouvrage qu'elle lisait était sérieux, le style était triste, profond ou rêveur... et son attention tout entière était absorbée par cette lecture.

Presque certain de ne pas être remarqué, même aperçu, Dérigny s'attachait à la contempler ; déjà, pour la septième fois, il venait de passer devant elle, lorsqu'une voix claire et sonore, une voix bruyante et connue jeta ces mots non loin de son oreille :

— « Allons donc ! il est bon, est-ce qu'on aime par le temps qui court !... Ah ! ma foi, s'il fallait... »

Arthur se retourna vivement.

— « Je ne me trompe pas, se dit-il, c'est Roger, c'est lui-même. Hé ! Hé ! dit-il donc !... »

Mais Roger ou son ombre, ainsi qu'un jeune homme qui l'accompagnait, étaient déjà hors de la portée de la vue de Dérigny.

— « Oh, c'est bien lui, continua-t-il. Eternel railleur du cœur humain, je l'aurais reconnu rien qu'à cette phrase que j'ai surprise. Insouciant Roger ! il se peut que vous n'aimez pas, mais l'amour existe encore ; il y a aujourd'hui sur la terre la même somme de sentiments qu'autrefois. Vieux comme l'univers, et destiné à vivre autant que lui, le flambeau des passions continuera d'échauffer de sa flamme inspiratrice et réchauffer le cœur et la pensée des hommes, tant que l'astre-roi du jour prodiguera sa lumière aux yeux, sa chaleur à la terre. Vous qui niez l'existence de l'amour, incrédule Roger, je gagerais volontiers contre vous que le cœur de cette femme... Ah ! grand Dieu, que vois-je !... »

Il court, il vole, il est près d'elle ; près de la jeune inconnue qui s'était approchée d'un arbre contre lequel elle paraissait chercher un appui pour étayer la faiblesse de ses genoux défaillants ; une de ses mains blanches comme l'ivoire et sans doute glacée comme le marbre, était posée sur ses yeux, l'autre main tenait encore le petit livre qui glissait insensiblement sous les doigts délicats qui ne le serrèrent plus. Arthur se trouva près de la malade assez à temps pour la soutenir et l'empêcher de tomber. Elle avait alors entièrement perdu connaissance. D'un bras ferme il lui enlève la taille, la retint fortement contre lui, tandis qu'il lui approchait du visage un flacon d'éther que, par bonheur, il portait constamment sur lui. Les yeux de la jeune dame ne tardèrent pas à se rouvrir. Étouffée d'elle-même et de la présence de Dérigny, elle jette un faible cri, repousse la main qui la secourt, se dégage du bras qui la re-

tient, se recule, regarde où elle est et paraît chercher dans sa pensée l'explication de ce qui se passe alors pour elle.

— « Vous trouvez-vous mieux, madame ? lui demanda-t-il d'une voix timide. »

— Ah ! pardon, pardon, monsieur, dit-elle enfin ; combien je suis confuse ! vous avez vu la bonté de me secourir ; je suis désolée de la peine que je vous ai donnée.

— Trop heureux d'avoir pu vous être utile, madame ; mais comment vous trouvez-vous ?

— Mieux ou plutôt moins mal.

— Permettez-moi de vous conduire jusqu'à ce banc, madame, vous y serez mieux qu'ici.

L'inconnue ne répondit pas, mais se laissa mener à la place qu'on lui indiquait ; Arthur s'y assit auprès d'elle.

Tous deux avaient fait ensemble un échange dont ni l'un ni l'autre ne semblait se douter. La dame tenait dans ses mains le flacon de Dérigny, tandis que lui tenait dans les siennes le petit livre échappé de la main de la malade. Au bout de deux ou trois minutes, Arthur renouvela son affectueuse question :

— « Je me sens glacée d'un frisson de fièvre... J'ai besoin d'être chez moi. »

— Eh bien, madame, veuillez accepter mon bras pour vous ramener jusqu'à votre porte. Je vous proposerai une voiture, mais je craindrais que le cahot vous incommodât... et si vous voulez...

— Non, monsieur, non, je vous remercie, je puis aller seule... Je marcherai lentement.

— Alors, madame, vous vous résignez à être suivie, car je ne vous quitterai pas que je ne vous sache arrivée chez vous.

— C'est inutile, monsieur.

— Je vous en conjure, madame, l'appui d'un bras vous est nécessaire ; faible comme vous l'êtes encore, la moindre inégalité du pavé pourrait vous faire faire une chute dangereuse ; et en permettant que je vous accompagne, vous êtes sûre d'éviter tout accident de ce genre. Voyons, madame, décidez-vous à une chose aussi simple... Une malade peut accepter le bras d'un inconnu.

— Allons, monsieur, je le veux bien, puisque vous êtes assez bon... Cependant j'abuse peut-être...

— Non, madame, soyez persuadée que vous me rendrez service, car je prendrai congé de vous beaucoup plus tranquille sur votre état présent que je ne le serais si je vous quittais maintenant.

Elle se leva, lui prit le bras, et tous deux sortirent du jardin où, selon toute apparence, la scène qui venait de s'y passer n'avait point été remarquée ; personne ne s'était approché de la jeune dame lorsqu'elle s'était trouvée mal. La route ne fut pas très longue, quoique le guide et celle qui lui conduisait marchassent avec une extrême lenteur. Ils étaient au pied de l'escalier...

— « Madame la baronne, dit le concierge, une carte pour vous. »

— C'est bien, Richard, répondit-elle ; et se retournant vers son obligé conducteur, elle voulut lui présenter ses remerciements.

— Je vous en prie, madame, laissez-moi ne vous quitter qu'à la porte de votre appartement. »

Ils montèrent, une femme de chambre vint ouvrir. Alors la baronne, d'un air embarrassé, proposa à Dérigny d'entrer au salon.

— Mlle grâces, madame, ma présence serait maintenant indiscret. Vous avez besoin de repos. Je vous quitte, veuillez recevoir mes hommages et mes vœux pour le rétablissement de votre santé.

— Et vous, monsieur, veuillez croire à toute ma reconnaissance pour les soins empressés que vous avez bien voulu me prodiguer.

Arthur la salua, et descendit.

Il s'était écoulé près de trois heures depuis sa sortie de la maison du conseiller ; mais l'idée de l'audience qu'il attendait s'était entièrement effacée de son esprit. Presé de se trouver seul pour examiner tout à loisir l'état de sa pensée, Dérigny courait plutôt qu'il ne marche, hâtant un passage tout ce qui se trouve sur le même pavé que lui, risquant de se faire écraser par chaque voiture qu'il rencontre, allant en aveugle, en hobéte, arrive chez lui, ferme sa porte, se jette dans un fauteuil, et là respire à l'aise.

C'est alors seulement qu'il s'aperçoit qu'il tient encore le livre que lisait la baronne. Il tressaille, et ce cri lui échappe :

— Ah ! je pourrai la revoir !

En effet, il est tout simple qu'il reporte ce livre qu'il a oublié de rendre. Mais ce n'est qu'à elle, à elle seule qu'il la remettra ; d'après ce qu'il a fait, on ne peut refuser de le recevoir, surtout ayant un semblable prétexte pour justification de sa visite. Il n'y a rien là qui doive offenser, rien qui ne puisse être fait. C'est un don anonyme, avoué par la plus austère bienséance... Il la reverra !

Il la reverra ! Et d'abord cette idée avide prend à elle seule toute sa pensée et ses artères se gonflent, se tendent, s'agitent, et son front brûle, et le souffle manque à ses lèvres, et son cœur le gêne dans son sein... Quoi ! déjà ?

Mon Dieu, oui, déjà ! Mais ne l'accusez pas, ne le condamnez pas, cela devait être, c'était presque indispensable, c'est la conséquence naturelle de tout ce qu'il a ressenti depuis qu'il pense et qu'il éprouve ; c'est le résultat de tous les événements, de toutes les circonstances qui ont composé son sort depuis qu'il existe... C'est un malheur, sans doute,

mais il n'y peut rien, ce n'est pas sa faute; tout est comme il fallait que fût... C'eût été un miracle, si cela n'eût pas été.

Cela devait être! N'allez-vous pas un peu vite? Vous n'avez pas dit ce que fût une de ces femmes que l'on ne peut voir sans s'écrier involontairement: La belle créature! Et dans une inconnue qui se promène lisant, qui se trouve mal, que l'on secourt par l'impulsion d'un mouvement de pitié, que l'on reconduit chez elle, toujours par l'effet de cette même impulsion, il n'y a pas...

Vous avez raison, pour la presque totalité des hommes, c'est un événement de passage, une des mille insignifiantes aventures jetées éparées sur le fond de la vie par la main du hasard. Et qui sont pour ainsi dire le sens de la destinée. Mais, pour Arthur, ce n'était plus cela; ce n'était pas le hasard, mais le sort qui lui avait amené cet événement incisif, qui déjà creusait sa pensée pour s'y mettre d'aplomb; et pourtant, comme vous l'avez dit, jamais la vue de la baronne n'avait arraché cette exclamation: Qu'elle est belle, ou qu'elle est jolie! Mais qu'importe aux yeux d'Arthur la forme et la couleur du masque, qu'importe cette beauté extérieure, fixée à la superficie des traits ou du teint; ce qu'il a vu, et, c'est des dessous de l'écorce, c'est...

Arrêtez, ce n'est pas dans un moment qu'on en vient à soulever cette enveloppe physique, à voir à nu l'être moral...

— Vous croyez? Roger disait un jour à D'igny, il y a des individus qui s'apprennent corps et âme dans une minute, et c'était vrai; Arthur ne connaissait la baronne que depuis deux heures; mais c'était beaucoup plus de temps qu'il ne lui en avait fallu pour apprendre cette femme. Elle était triste et malheureuse; triste, de quelle mélancolie? malheureuse, de quelle infortune? il l'ignorait; mais une femme pouvait goûter toute la saveur des larmes, étant pour lui le chef-d'œuvre de la création humaine; son émotion à l'espérance de revoir la baronne était donc intense... Qu'en dites-vous, maintenant?

Il avait ouvert le livre; les Nuits d'Young! N'avait-il pas, à l'attention donnée à cette lecture, deviné le genre de l'ouvrage que méditait la romanesque? Oui, son imagination tendre et rêveuse devait plutôt s'alimenter de pensées de mort que se plaire à s'environner d'images d'existence. Young!... Oh! qu'elle lui sembla belle en la voyant alors dans sa dernière!

Il lisait; mais bientôt interrompant sa lecture, il retourne vivement ces pages, revient au premier feuillet... Une réflexion rapide avait couru sur ses doigts agiles... Son nom était peut-être inscrit sur ce livre... oui, le voilà...

Mme la baronne Juliette de Saint-Aire. C'est bien elle. Le concierge à nommée baronne en lui remettant une carte de visite.

Juliette! lui c'est doux ce nom, qu'il doit être facile de l'entourer d'un ouïr amoureux!

Puis son regard s'assombrit tout à coup; car il n'a que le doute pour répondre à cette question, qu'il ne s'était pas encore adressée. Est-elle veuve ou non? Si son mari existe, est-il avec elle ou sont-ils séparés par l'absence ou autrement?... Si le baron est à Paris, s'il est chez sa femme, comment D'igny se hasarderait-il à reporter le volume oublié?... Oh! s'il pouvait savoir... mais il y songe... Oui, cela se peut.

Le lendemain il passe dans la rue où demeurait madame de Saint-Aire, reconnaît la maison qu'elle habite, aperçoit une femme dans la loge du portier, s'avance, et demande:

— « Monsieur le baron de Saint-Aire?

— « Ce n'est pas ici, monsieur, lui réplique-t-on: nous n'avons dans la maison que madame la baronne de Saint-Aire. Quant au baron que vous demandez, nous le connaissons pas.

— Mille pardons, madame.

Quelle réponse pouvait être plus au gré d'Arthur; il peut risquer sa visite, sans crainte de rencontrer l'œil lâcheux d'un mari; mais il faut attendre.

Quatre jours s'écoulent, D'igny, à bout de sa résignation à la patience, se décide enfin à se présenter chez la baronne.

Il vient de terminer sa toilette, il va sortir; ou lui apporte une lettre de sa femme. Il l'ouvre, et la parcourt d'un œil mécontent. Malheureusement pour elle, la pauvre Francisca ne s'entendait nullement à passionner son style; elle écrivait comme elle sentait; ses expressions s'enchâssaient naturellement, simples, naïves, et pourtant choisies; mais elles ne pouvaient émouvoir, elles étaient pour cela trop paisiblement vraies.

— Quelle femme! s'écria-t-il avec humeur. Il n'y a donc dans toutes ces charmes probables de la destinée humaine aucune secousse, quelque violente qu'elle soit, dont elle puisse ressentir au cœur la plus légère commotion. Rien aujourd'hui dans cette âme de plus qu'hier, de moins que demain. Toujours la même, toujours; quelle insipide monotonie! quelle existence de plomb!

Il déplie la lettre, la met dans son portefeuille, et sort.

Si la baronne est chez elle, s'il est regu, il s'agit pour lui d'un arrêt décisif; c'est une partie de dés qu'il va jouer contre le sort; c'est l'avenir de son cœur à gagner ou à perdre.

Mme de Saint-Aire était chez elle; sa femme de chambre vint lui annoncer que le monsieur qui lui avait ramené l'autre jour d'après à lui remettre le petit livre qu'elle pensait avoir perdu. La baronne hésite un moment.

— Faites entrer, dit-elle.

Arthur est introduit.

Sa vie s'était alourdi de cinq jours au vol pesant, à la charge aug-

mentée d'un surcroît d'existence, depuis sa rencontre au jardin du Luxembourg; et, depuis ce temps, il n'avait pas vécu une minute sans mêler sa visite, sans arranger le plan de cette entrevue, de manière à en obtenir un résultat d'accord avec ses projets. Il fallait amener la baronne à lui permettre de renouveler sa visite. Il ne présumait pas qu'il dût être aisé d'en venir là dans un moment. Aussi combien avait-il été difficile sur le choix des moyens qu'il imaginait! Que de précautions à prendre, que d'adresse à déployer, que de détours pour louvoyer autant que possible, et quel empire à prendre sur soi-même pour se rappeler son rôle!

Dieu l'aider, il n'oublia rien. D'abord il s'excusa sur son audace, entra dans de bienveillantes questions de détails sur la santé de la baronne, dont les joues pâles et les yeux abattus annonçaient la faiblesse. Il disserta sur les œuvres d'Young; ensuite il trouva le moyen de parler de lui, de sa splendeur passée, de sa situation présente, de sa femme, de son fils, de la lenteur de ses juges, de son ennui, de ses regrets, de son désir de revoir sa famille. Il causa de tout cela, sans qu'il parût étrange qu'il en parlât. Et lorsqu'on sut ce qu'il était, il demanda qu'on lui permit d'oser revenir.

Madame de Saint-Aire refusa.

— « Monsieur, lui dit-elle, je ne reçois personne. Quoique demeurant à Paris, j'ai su m'y faire une existence d'ermite. Entrée du monde, j'ai su briser un à tous les anneaux de la chaîne qui me liait à lui. Satisfait de mon isolement, je cherche à l'augmenter autant que je puis. J'aurais refusé votre visite, si la reconnaissance ne m'eût prescrit de la recevoir. »

Arthur ne jugea pas la partie perdue. Il eut raison, car au bout d'une demi-heure, la baronne lui dit en le reconduisant:

— « Allons, monsieur, je le veux bien. Vous viendrez m'apporter des nouvelles de Mme Dérigny; nous causerons d'elle, de votre enfant. Au revoir donc, monsieur. »

Il a gagné. Bonheur absent, tu reviens à lui!

XV.

Juliette.

Un mot à nous deux. Ne venez-vous pas de nous faire retrouver dans madame la baronne Juliette de Saint-Aire une personne de connaissance, mademoiselle Juliette de Kersance, cette victime dont la destinée fut par une mère offerte en holocauste au souvenir d'une sœur, à la mémoire de l'infortunée Ambroisine de Fermont, l'épouse du meurtrier de la marquise, la femme de Roger, enfin?...

Elle-même. Vous voyez où elle est arrivée; voici comment elle y est venue:

Roger avait donné sa démission. Ayant de la fortune, il n'avait plus besoin d'un état. En devenant riche, il avait engagé tout son temps au plaisir. Mais à Rennes, il rencontra à chaque pas, dans tous les objets, sur tous les visages, quelques mois épars de l'histoire de Mme de Fermont. Ne pouvant se rendre aveugle, il fallait aller où il n'aurait rien à voir qui lui rappelât cette portion de son passé, que l'arrêt d'un pouvoir secret et dominateur refusait à l'oubli.

Quelques jours après son mariage, sa volonté de maître décida qu'il fallait quitter la Bretagne, pour aller s'établir dans la capitale. Il fut obéi sans objection, et il vint habiter Paris avec sa femme et sa belle-mère.

Quelle odeur que fût pour elle la vue de son genre, la comtesse voulut suivre sa fille. Elle espérait que sa présence servirait de frein au baron, pour le retenir dans les limites, sinon de l'amour, de l'amitié, du moins, des bienséances envers sa femme. Souvenir vivant de la faute de celui qui était devenu son fils, elle se flatta de l'espérer de servir de sauvegarde à Juliette. Il fallait être bien facile à s'illusionner pour croire à tout... Mais que voulez-vous? quand la raison s'en va...

Le baron était loin de trouver beaucoup de charmes dans la société de la comtesse. Mais en la séparant de sa mère, sa femme lui serait nécessairement tombée sur les bras, c'est-à-dire qu'il aurait fallu l'accompagner partout, lui servir de mentor, s'occuper dans mille détails sur celui de l'intérieur de sa maison, recevoir d'ennuyeuses confidences... Non, non... Il valait mieux qu'une telle charge fût supportée par une mère que par lui. Et il se résigna à la société de Mme de Kersance.

Juliette qui, jusqu'à l'époque de son mariage, n'avait trouvé d'affections dans le monde que l'amitié de sa vieille tante, amitié grondeuse, égoïste; Juliette qui à son entrée dans la vie, avait été saluée par la haine d'une mère, se persuada aisément que Dieu lui faisait don d'une nouvelle existence pour lui faire oublier les chagrins de la première. La comtesse l'avait accueillie avec bienveillance. Peut-être cette réception annonçait-elle que son cœur allait payer à sa fille sa dette de sentiments. L'époux qu'elle offrait ne pouvait manquer de plaire à la jeune fiancée qui n'avait point encore entendu prononcer pour elle un seul acte d'amour. Deux choses cependant troublaient ce bonheur qui paraissait lui être destiné, la mort de sa sœur et sa séparation d'avec sa tante. Celle-ci n'inspirant nullement le désir d'habiter dans les mêmes lieux, sous le même toit que sa cousine de Kersance, se décida, voyant qu'on allait marier sa nièce, à aller demeurer chez son fils, époux d'une femme charmante et père de plusieurs enfants, dont les soins allaient doucement entretenir la vieillesse de leur aïeule.

La jeune fille céda vite à la séduction. Roger fut aimable pour elle tant que durèrent les préparatifs des noces, et l'acte qui son prétendu lui fit un époux, lui sembla un pacte de bonheur passé devant Dieu pour

l'éternité. Hélas ! et te erreur si brillante et si douce d'avoir traversé sa vie comme un éclair qui traîne l'espace. Cet aspect de l'oubli et présent à l'âme de la baronne comme le vu des deux qui l'on montré pour un raflament de fortune à un prisonnier que l'on sort du cachot rebouteux où il languissait depuis longues années pour l'y rejeter un instant après.

Une fois ébloui des lieux témoins de sa faute, Roger brisa le jong sans le quel les lénions s'étaient courbés pendant quelques jours. Il eut bientôt fait d'arriver jusqu'à la dernière entrave ; et, retiré dans une chambre chargée, il ne fut plus que lui-même ; jeune, libertin, railleur, accablé des préjugés les plus sacrés, athée endurci du culte social...
— Tu viens m'êler, n'est-ce pas, que j'ai qu'avait pué le lieutenant ne pouvait plus souffrir au ruyaux-passe-temps du baron. Il fallait agrandir les chaînes au lieu de sa fortune. Il avait commencé avec de l'argent, continué avec de l'or, il fallait poursuivre avec du papier. Ce n'était plus que des villos de lampe qu'il croyait pouvoir fixer d'éternité aux carices du hasard, dont le soleil rapide emporte ses feuilles légères bien loin de celui qui les abandonne à cette course aveugle. Elles passent sans cesse de l'hôtel au palais, du palais à la simple maison ; mais reviennent-elles où elles ont déjà passé ?

Ce fut bien bonté plus assez, pour Roger, de Frascati ni du Palais-Royal. Il voulait, à ces jeux qu'il n'avoue qu'à voix basse, en joindre un dont on peut parler haut, son qu'on s'y rime ou qu'on s'y enrichit : la bourse, les chances de la hausse et de la baisse, l'agotage enfin. Voulez-vous cela la passion des coiffes, la gloire d'être profès dans l'ordre gastromonique, et vous avez une idée de la rapidité de la pente où glissent à la fois et à richesse et le bonheur de la baronne. Hélas ! pour elle un doux rêve d'un jour, et puis une effrayante et durable réalité ?

Comment rendre au just : la position de la comtesse, lorsque l'âme de son gendre se lui montait ce à s'y yeux ? Dans cette horrible situation, un malheur lui manquait encore pour couler sa somme d'infortune. Il lui arriva ce malheur, et ce fut d'aimer Juliette.

Où, de l'aimer. Et la douleur, sa conscience prenait une part dans les revers de la jeune femme. En l'aimant, chaque jour venait lui qui venait au cœur de sa fille et se coulait sur le sien plus poignant et plus long. Cette amie, si long temps refusée, cette affection tardive, mais forte, n'y était point de toute sa maturité, donnait un aliment inépuisable au remords du sacrifice de la dernière de sa dernière enfant, fait pareil au souvenir de la première. Et dans chaque émotion de ce souvenir vengeur, la comtesse recevait un coup de poignard à double lame qui lui sautait à la fois son âme et sa raison.

Et cette fragile raison, cette pauvre expérience humaine qui, pour s'en aller de vous, n'attend pas toujours que votre âme vous quitte, se sépara de la pensée de cette femme et s'en alla pour ne plus revenir. Mais en faisant, loin d'emporter avec elle aucun élément de douleur, elle laissa par sa plus vide et de toute sa vaste à la faculté de son feu, et donna la dose pour à cette pensée-garantie qu'elle abandonnait pour toujours.

La mort ne pouvait pas être bête. La veille du jour où elle vint perdre sa prière, Juliette, eut une affaire importante avait continué à sortir par un mot, trouva en entrant chez elle sa mère évanouie, serrant dans ses mains un papier tout froissé par cette pression convulsive. C'était un billet, que la baronne, aidée de ses domestiques, parvint, non sans peine, à dégoter des doigts qui la retenaient. La comtesse, revenue à elle, ne put pas chercher l'objet qu'on lui avait pris, et s'endormit dans un profond sommeil. Madame de Saint-Aire, assise auprès d'elle, voulut prendre, tandis qu'elle reposait, connaissance de la lettre mystérieuse sans doute qu'elle lui avait été des mains. Que devint-elle en lisant ! c'était la lettre d'adieu de la marquise.

Après tout ce qu'elle avait fait pour avoir nîr la fatale correspondance d'Ambrósio, madame de Kersane aurait dû nécessairement joindre de la lettre aux autres ensembles, que la femme avait divorcés. Mais, déçue par un pouvoir inexplicable, par un invincible sentiment de supériorité, elle n'errait jamais, que l'heure noble de fois qu'elle l'eût tenté, elle n'avait pu détruire ce monument récusable du suicide de madame de Fermat. Son cœur, pour se justifier à ses propres yeux, elle faisait en secret l'étude de ce funèbre papier.

— C'est sa prière de mourir, se disait-elle, c'est du bord de la tombe qu'elle me l'a adressée. Si elle peut mourir, j'ai dû exécuter le dernier de ses vœux ; ton, je l'ai dû ! Et, sans autre moment, elle repliait la lettre en regardant dans sa pensée ces mots justifiés ainsi : — Je l'ai dû !

Quelle atroce révolution pour Juliette, que celle d'un pareil secret ! Quel c'était à l'honneur qui avait causé la mort de sa mère qu'elle était un jour jamais. Le monstre fut, et depuis qu'ilques mois elle portait dans son sein un enfant à lui. Oh ! combien elle se reprochait de son cœur d'avoir, sans son père, du moins par le mépris, renoncé à l'homme qu'il avait épousé ! Ma pauvre sœur ! Ah ! grâce à Dieu, Sébastien n'est pas l'aimé plus ! Le malheur ! Réfléchissant en suite à la précipitation de son mariage, il lui fut facile d'en découvrir l'unique sursis motif. Et, comme si le sort eût été jaloux de la laisser à l'unique erreur consolatrice, le lendemain de ce jour précipité, à toute sa vie, on l'arrachait du lit de sa mère expirante, que dans l'âge de la dévotion qu'elle a sa mort, revêta à sa fille le plus à la mémoire et reconnaissance de son père hymen.

Infortunée ne se révolta pas, elle bussa la tête et son cœur se souleva de toute sa plénitude de déceptions et de regrets. Ce plénil d'était en soi pour elle dans la nuit, une espérance de refuge, un avenir heureux appui qui était son âme et l'empêchait de succomber sous son fardeau

de malheur. Ce n'était point de rapprocher de la vertu un époux qui de jour en jour s'en écartait davantage ; il était trop loin pour revenir. Il ne pouvait que faire une halte ou poursuivre ; ju-qu'au but ; le retour était impossible. Mais l'espoir qui éclairait d'un jour et calme rayon, était de presser contre son cœur ému, d'élever avec la plus minutieuse sollicitude au ciel ; l'enfant qu'elle allait mettre au jour, c'était d'être mère dans l'homme ; c'était de ce mot si susceptible de nombreuses et différentes interprétations. Et ce bonheur qu'elle demandait avec tant d'affectueux instances, ce bonheur qu'elle se sentait faire pour saisir sans en laisser échapper le moindre parcelle... eh bien ! Dieu le lui envoya. Elle fut au monde un héritier du nom de Saint-Aire.

Qui l'aurait cru ?... lui-même ne l'eût pas soupçonné. Roger, qui, avant la naissance de son fils, ne s'était pas donné la peine de penser qu'il devait naître, s'aperçut qu'il était au monde, moins à ses regards avides qu'il ardeait sur lui qu'aux battements précipités de son cœur.

Tant que son fils vécut, Roger parut vouloir se rapprocher de sa femme, mais dès qu'il eut acquis la triste certitude qu'il avait cessé d'être père, et en ne fut capable de la retenir ; et, sans pitié pour les larmes de la jeune mère penchée sur le berceau de son fils, cherchant à rechanter de son baladeur brûlante l'hallucination glorieuse de son enfant, il s'écarta hors des lieux où gisait encore l'être qui naguère faisait battre si délicieusement son cœur.

Retiré dans le tourbillon dont la naissance de son fils l'avait tenu pendant quelque temps éloigné, Roger ne mit plus de frein aux déréglés de ses passions. Il s'y abandonna sans honte et sans remords ; et, sans souvenir aussi, comme sans honte et sans remords, il continua de livrer au gouffre du jeu le brillant héritage que la marquise de Fermat et la comtesse de Kersane avaient laissé à Juliette. Il ne se fut probablement pas souvenir quel lien l'unissait à la sœur et à la fille de ses deux victimes. S'il avait pu, sans son secours, se défendre des biens qu'elle possédait...

Un jour, qu'après un mois d'absence, et que, ramené par le besoin d'argent, Roger avait, sans succès, essayé tout à tour la prière et la menace pour obliger sa jeune épouse à lui signer un nouveau acte de vente. Fari-rix de sa résistance, il ne craignit pas, pour l'y contraindre, d'employer les plus odieux traitements.

Révolée d'une telle violence, Juliette, déshéritée de famille, de bonheur, d'amour, sans larmes pour son mariage son cœur... seule à lutter contre sa destinée, comprit tout ce qu'elle avait à craindre pour son avenir, si elle l'aurait pu si long-temps aux mains de l'époux qui s'en était emparé, et qui le déposait à terre ; si effrayante rapidité ! Elle savait bien qu'elle n'y pourrait aller, et cependant, cet avenir qui s'était montré à elle si large et si brillant, et que si elle osait en demander compte à celui qui, sans pitié, en disposait au gré de sa colère et de la haine et de la haine ; que sa voix serait impuissante à se faire entendre !... Elle implora celle des lois.

Le scandaleux conduite de Roger rendit peu difficile à obtenir la demande en séparation que la baronne de Saint-Aire eut le courage de solliciter.

Entièrement retirée du monde depuis sa séparation, seule avec une femme de chambre, elle occupait un modestement appartement dans le voisinage de Luxembourg. La proximité de cette belle promenade, où chacun peut s'éloier comme il lui plaît, avait engagé Juliette à choisir ce quartier de préférence à tout autre. Et, du moins, elle ne serait pas exposée à se trouver en face de l'assassin de sa mère et de sa sœur ; elle savait bien que Roger n'y quitterait ni la Baronne ni Frascati pour venir se plaindre devant elle... L'émotion qu'elle éprouva en l'entendant parler et en l'approchant qui traversait avec un jeune homme le petit bois de Luxembourg, où elle se promenait en lisant, car c'était bien Roger qui avait prononcé cette phrase : « Allons donc ! il est fou, etc., etc., etc. », prouve qu'elle avait eu raison de s'éloigner des lieux que fréquentait celui dont la voix et la vue venaient de réveiller dans son cœur tous les souvenirs qu'il y avait jetés ; et pourtant, plus de trois ans s'étaient écoulés depuis que le son de cette voix n'avait frappé son oreille, depuis que ses regards n'avaient non entré ceux de Roger.

De ne s'être pas ce qui en serait advenu pour Juliette de cette rencontre inattendue, si le mélancolique Arthur D'igny, qui l'examinait depuis une heure sans qu'elle s'en aperçût, n'était arrivé assez à temps, en la voyant chanceler, pour l'y aider de faire une chute.

Pauvre Juliette, puisse ce secours qui te fut prodigué avoir un si touchant empressement ne pas te devenir funeste !... Puise-t-il ne pas te faire regretter un jour les contusions qu'il t'a évitées !... Les contusions aussi... elles s'effacent, Juliette... Mais le malheur... jamais !!!!!

Heureux de ton approbation, D'igny va te offrir chez toi... Ton âme, ouverte à toutes les sympathies, recevait l'entière confiance des espérances non rare sées de la sienne. Tu le plaindras, Juliette, tu n'oublies pas sa peine, car tu le comprendrais ; mais n'oublie pas les miens que le père est bien souvent l'ayant-cœur de l'homme. Arrive te parlera d'abord de son fils, de son joli petit Ambrósio, de sa femme, ce si bonne et froide Frances ; puis il te fera parlera plus... Mais il te parlera de toi... toujours de toi... de lui... de son amour... Car il t'aime, Juliette ; S'il te le dit, tu peux l'en croire... Mais s'il te jure qu'il t'aimera toujours, qu'il n'aimera que toi... oh ! par pitié pour toi-même,

Juliette, tâche de ne pas l'entendre, songe à ta sœur, rappelle-toi que cette belle, jeune, noble et riche marquise de Fermont nouut pour avoir cru à de pareils sermens.

Quand, sans égard pour les fraîches années d'Elisa Mercœur, sans respect pour ses vertus, pour son génie, comme sans pitié pour mes larmes, la mort l'entraîna dans la tombe, elle eut la douleur d'y descendre sans avoir vu se réaliser l'espérance la plus chère à son cœur; avant d'avoir terminé ses travaux, dont le produit aurait pu, disoit-elle, dans le cas où elle viendrait à mourir, assurer à sa vieille mère un sort à l'abri du besoin.

Ne pouvant joindre aux œuvres de ma pauvre enfant, le plan de ses romans, puisqu'elle n'en écrivait jamais, je vais tâcher, à l'aide de ma mémoire, de faire connaître à peu près ce que devaient contenir les chapitres qui manquent. Je prie donc le lecteur de ne point considérer ce qui suit la lacune comme une suite que j'ai voulu donner au chapitre inachevé de Juliette (j'y sens trop ce que mon style aurait de disparaté pour l'avoir tenté), mais seulement comme un préliminaire que j'ai cru nécessaire à l'explication que je vais essayer de donner. J'ai pensé qu'il était à propos de bien faire connaître la situation des personnages.

Suivent les titres et l'explication des chapitres qui manquent à ce roman. J'ai pensé qu'il serait bien de placer sous chacun des titres des chapitres qui manquent à ce roman l'exposé du plan du chapitre même.

(Exposé du plan du chapitre XVI qui devait faire partie du roman de *Quatre Amours*.)

XVI.

Le baron de Saint-Aire.

Dérigny était retourné chez la baronne de Sainte-Aire, et avait obtenu, à sa grande satisfaction, de lui consacrer les courts instans que lui laissent les nombreuses sollicitations qu'il était obligé de faire. Il résulta de cette union ce qui devait en résulter : que Juliette, dont l'âme était aimante, quoique froissée, et sans affection aucune, entendant les continuelles plaintes d'Arthur sur son malheur d'avoir épousé une femme dont l'âme était si peu en harmonie avec la sienne, l'aima.

Le bonheur, comme toute autre chose, ne peut vivre toujours; et celui qui n'avait besoin ni d'inquiétudes ni de larmes pour s'alimenter ne pouvait convenir long-temps à Dérigny. Il lui fallait du malheur pour être heureux; Roger le lui avait dit, et c'était vrai.

Fatigué de son monotone bonheur, car Juliette l'aima toujours, Dérigny, qui dans les commencemens la quittait à peine, s'en éloigna souvent. Un jour qu'absorbé dans ses réflexions, il marche sans rien voir, quelqu'un lui frappe légèrement sur l'épaule; il se détourne, et reconnaît Roger, ce bon lieutenant qui jadis avait excité si injustement sa jalousie. Arthur lui apprend que, par suite de ses mauvaises affaires, il s'est vu forcé de venir à Paris, pour solliciter une place dans quelque bureau, et il lui parle du chagrin qu'il éprouve du peu de succès de ses démarches. Roger lui proposa de le conduire chez une dame de la haute société avec laquelle il est fort lié, et lui dit que cette dame recevant chez elle les ministres, leur recommandera son protégé, et qu'ils se trouveront trop heureux de faire quelque chose pour la belle sollicitueuse. Et cherchant aussitôt une de ses cartes dans son portefeuille, il la donne à Dérigny afin qu'il puisse la venir prendre à l'heure convenue. Dérigny, en regardant sur la carte quelle est la demeure de son ami, s'aperçoit qu'elle porte un autre nom que le sien et le lui fait observer. Alors Roger raconte à Arthur que lorsqu'il partit de Nantes pour aller en garni on à Rennes, il y fit la connaissance d'une grande dame; que, devant l'épouser, elle lui fit obtenir du roi le titre de baron; que Sa Majesté l'avait autorisé à y joindre le nom de Saint-Aire; que, depuis lors, il n'en signait pas d'autre. Que cette dame étant morte quelques jours avant l'époque fixée pour leur mariage, il avait demandé et obtenu de M^{lle} Juliette de Kersaire, sa sœur, pour épouse, et de laquelle il vit séparé depuis plus de trois ans. Dérigny comprit par là que la baronne de Saint-Aire, qui avait toujours gardé sur ses chagrins le plus religieux silence, était la femme de Roger. Cette découverte ne l'empêcha pas d'être ponctuel au rendez-vous que lui avait donné le baron. Roger le conduisit chez Mme Darbi, c'est le nom de la dame; Dérigny est ébloui de sa beauté; Juliette perd beaucoup à la comparaison.

(Exposé du plan du chapitre XVII qui devait faire partie du roman de *Quatre Amours*.)

XVII.

Les Habitans du presbytère.

Francisca et son fils sont adorés des habitans du presbytère; il ne manque au bonheur de la jeune femme que la présence d'Arthur. Elle est l'âme de la société de la noble seigneurie; sa complaisance est souvent mise à l'épreuve, et c'est toujours sans faire acheter le plaisir que l'on goûte à l'entendre, qu'elle exécute sur le piano les morceaux qu'on lui demande.

Le comte et la comtesse de Trévolck, les plus proches voisins du presbytère du bon curé Ambroise Rémy, déjà un peu âgés et sans enfans, voudraient que Francisca ne les quittât pas. Le comte tombe malade; la comtesse, secondée par la jeune femme dans les soins que nécessitent la

maladie du comte, s'attache encore à elle davantage. Toute la noble seigneurie d'environs d'ait célébrer la convalescence du comte; une grand messe et un Te Deum doivent être chantés en actions de grâce; des sons de beaucoup plus graves que ceux du piano de Francisca se font entendre au Te Deum, ce sont les sons d'un orgue que la comtesse de Trévolck, à l'aide du curé, a fait venir de Paris en cachette de son mari et de Francisca, et dont elle fait présent à la paroisse, en reconnaissance de ce que Dieu lui a conservé son époux, et pour mériter tout le monde à même d'apprécier le talent de Francisca sur cet instrument.

(Exposé du plan du chapitre XVIII qui devait faire partie du roman de *Quatre Amours*.)

XVIII.

L'intrigante.

Les grâces et la beauté de Mme Darbi avaient fait une telle impression sur le cœur d'Arthur, lorsque Roger le lui présenta, qu'il était devenu en peu de temps l'esclave soumis de cette dame. Ses moindres caprices étaient des lois pour lui; toutes les femmes, pensait-il, seraient adorées si elles ressemblaient à Mme Darbi. L'amour qu'il avait eu pour Juliette était entièrement effacé de son souvenir, et s'il la voyait encore quelquefois, c'était seulement par bienveillance. Juliette regardant l'abandon d'Arthur comme le juste châtimement de sa faute, le supporte sans se plaindre, et croit, en voyant le changement si subit d'Arthur, qu'elle n'en a jamais été aimée; mais, qui plus que Francisca, pensait-elle, avait dû croire à la constance de son amour! Louise ne lui semble être morte si jeune, que pour éviter l'inconstance d'Arthur. S'il lui avait repris son amour pour le rendre à Francisca, elle se serait trouvée heureuse de ne plus être aimée par la certitude de son bonheur; tandis qu'elle craint, connaissant la faiblesse de son caractère, que subjugué par les charmes de Mme Darbi, car on ne lui a pas laissé ignorer qu'il en est éperdument amoureux, que cette femme, qui n'est autre qu'une intrigante, ne l'entraîne dans quelque démarche honteuse.

Roger le visite souvent chez le banquier chez lequel Mme Darbi est parvenue à le faire entrer comme caissier. Il est toujours porteur de billets de cette dame; Dérigny les reçoit avec transport. L'un d'eux lui apprend que pour sauver l'honneur d'une famille infortunée, elle a répondu de 10,000 francs; que, ne se trouvant pas en fonds, et toutes ses démarches pour arrêter les poursuites de la justice ayant été infructueuses, on saisira chez elle le lendemain si elle ne se procure la somme... qu'elle ne se trouve dans un tel embarras que par la bonté de son cœur... qu'elle compte assez sur l'amitié de Dérigny pour penser qu'elle viendra à son secours; que ce n'est que pour lui puis seulement qu'elle a besoin de la somme... qu'elle confie sa cause au cœur du bon Arthur... véritable moyen de la gagner!... C'est pour sauver l'honneur d'une famille infortunée, se dit Arthur, qu'elle se trouve dans l'embarras; on ne saurait le blâmer de lui prêter secours; huit jours d'ailleurs sont bientôt écoulés... Roger emporte les 10,000 francs... Elle lui adresse successivement plusieurs demandes, qui toutes ont un motif louable, et qui sont exaucées. Roger est habile à lever les difficultés... Mais Arthur finit par réfléchir et par refuser... Alors Mme Darbi met la menace à la place de la prière... Elle découvre tout au banquier, s'il persiste dans son refus; et Arthur est obligé de céder. Un jour qu'il tient dans ses mains une des infortunées demandes de Mme Darbi, le banquier entre, tenant dans les siennes plusieurs billets qui place sous les yeux d'Arthur, et lui demande d'une voix forte qui les a signés... Le banquier répète sa demande à Arthur et le menace de le livrer à la justice s'il ne lui dit à l'instant qui a signé les billets. Atterré par le ton de cette demande, Arthur voit le châtimant de sa faute; il veut fuir, le banquier lui barre le passage; alors, éprouvé, hors de lui, Dérigny saisit un couteau-poignard qu'il portait toujours sur lui, pour se défendre la nuit en cas d'attaque, et le plonge dans le sein du banquier, qui tombe sans pouvoir proférer une seule parole. Arthur, épuisé, voit son crime; mais, sans chercher à fuir, il crie, on accourt; il demande qu'on le livre à la justice, qu'il est assassin et fauteur; on l'entraîne.

(Exposé du plan du chapitre XIX qui devait faire partie du roman de *Quatre Amours*.)

XIX.

Sa confession.

Arthur plie sous le poids de son crime; si quelque chose peut en adoucir l'amertume, c'est qu'il fut criminel sans préméditation. Sait que Juliette a appris son arrestation, elle a obtenu la permission de le visiter; elle vole à sa prison, lui parle de la clémence infinie de Dieu, et relève, par ses pieuses exhortations, le courage abattu de celui qui la dédaigne. Arthur l'a priée d'écrire à son bon oncle, le curé Ambroise Rémy; il veut déposer le fardeau de ses fautes dans le sein de son second père, du protecteur de sa femme et de son fils. Le curé est arrivé à Paris; il a caché à Francisca le sujet de son voyage; il a sans cesse avec lui Pierre, ce serviteur à qui le jureur du bal de l'anniversaire de Francisca, fit entrer M. Rémy, qu'un valet congédiait assez brusquement. C'est un orphelin élevé par le curé, le miracle garçon, plein de zèle, et le meilleur ouvrier de son protecteur. Toutes les démarches du curé pour arracher son neveu au déshonneur qui l'attendait ont été vaines; il sera jugé le lendemain. Il se rend à la prison de Dérigny pour y recevoir sa confession. Arthur ne

paraître point un tribunal des hommes avant d'avoir désarmé la colère du juge-suprême par un aveu de ses crimes et de son crime. Juliette est auprès de cet infortuné; l'esquion introduit le vénérable pasteur, elle se jette aux pieds du vertueux prêtre, lui dit qu'elle est coupable, implore sa bénédiction et se retire. Dérigny se recueille; le bon curé lui prend les mains, les presse dans les siennes, et de pose un baiser paternel sur le front d'adieu du malheureux fils de sa sœur; il lui parle de Dieu, de Dieu toujours indulgent. Dérigny d'importe à son oncle s'il croit à l'immortalité de l'âme; M. Romé répond que ce serait un crime d'en douter; que la matière seule est mortelle, mais que l'âme survit à cette matière périsable pour y recevoir de Dieu la récompense de ses bienfaits ou la punition de ses fautes. Arthur se croit récompensé de Dieu, son crime lui semble indigne de pardon; puis, comme la hôte, il a cédé à l'instinct de ses passions sans calculer les suites!... Trois fois l'amour avait embellie sa vie, et ce bonheur ne lui avait pas semblé suffisant; il lui fallait un quatrième amour; Dieu permit qu'une furie le lui inspira, pour venger les trois anges qui lui avaient donné le jour; et Dérigny raconte au bon curé que, pour satisfaire aux dépenses folles de Mme Darbi, il a contrefait la signature du banquier; que cette faute l'a conduit au crime qu'il a commis; que ce crime est trop grand pour que Dieu puisse l'en absoudre... Dieu a pardonné aux meurtriers de son fils!... Cette réflexion du curé porte un peu de calme dans l'âme d'Arthur; il reçoit à genoux et dans un grand recouvrement le corps de notre Seigneur. Ce baume, versé sur les blessures d'Arthur semble diminuer ses souffrances; il prend les mains de son oncle, les baise avec respect, les place sur son cœur, et lui recommande sa femme, son fils; et Juliette, Juliette, si bonne, si malheureuse, met ordre à ses affaires, pour n'avoir après la sentence, qui sera sa mort, qu'à se disposer à paraître devant Dieu.

Exposé du plan du chapitre XX qui devait faire partie du roman de *Quatre Amours.*

XX.

Voilà ce qui vient de paraître!

Les juges ont prononcé. Arthur subira la punition de son crime; déjà se fait entendre partout ce cri que des voix rauques répètent à l'envi: *Voilà ce qui vient de paraître!* la sentence qui condamne à la peine de mort le nommé Arthur Dérigny, pour crime d'assassinat commis sur la personne de M... banquier. D'autres crieurs font entendre une autre sentence, mais le nom ne parvient pas. Tous les crieurs quittent le quartier en même temps; un monsieur a tout acheté... Quelque malade peut-être, que ces cris incommodes, l'aura prié de les renvoyer; mais point, c'est un parent de Juliette. Il la trouve à vingt pas de sa maison; il lui dit, pour l'engager à rentrer, qu'il vient passer une heure avec elle. « Eh bien! lui dit-elle, donnez-moi votre bras. » Elle veut employer ce temps à se promener; elle part le lendemain pour un long voyage; elle veut revoir encore le jardin du Luxembourg; cette promenade est si belle! elle la parcourt et parait, lorsqu'elle est dans le bois, examiner avec attention un de ses arbres. Elle veut s'asseoir sur le banc le plus proche de cet arbre; c'est celui contre lequel elle s'était appuyée lors que Dérigny la secourait, et le banc sur lequel il la fit asseoir. Elle prie son parent de la conduire au quai d'une église qu'elle lui indique; il veut l'attendre, elle s'y oppose. Elle se met à genoux sur la pierre, entend la messe dans un grand recouvrement, communique... Elle sort de l'église, prend un fiacre, et se fait conduire à la prison de Dérigny... Il lui apprend qu'il doit mourir le lendemain; elle l'exhorte au courage, lui dit qu'il ne mourra pas seul, qu'elle recevra la mort du coup dont il sera frappé... Elle veut encore une fois être bénie par l'honnête curé, qui ne quitte pas son neveu; mais elle demande qu'il la bénisse avec Arthur. Ils se mettent à genoux, et les béni. Dérigny d'importe parole à Juliette, elle le presse sur son cœur... Elle rentre chez elle, prend quelque nourriture, donne l'ordre de ne recevoir personne, et se met à écrire.

Exposé du plan du chapitre XXI qui devait faire partie du roman de *Quatre Amours.*

XXI.

La charrette des condamnés.

Juliette, qui ne s'est pas couchée, est sortie de grand matin pour aller entendre la messe; elle a fait des aumônes. En rentrant, elle demande si son café est prêt, parce qu'elle doit sortir. Elle se fait habiller en noir; elle file de son cou la chaîne d'or qui pend sa montre, la passe au cou de sa fille de chambre; elle la prévient qu'elle ne rentrera pas dîner. Dérigny a prié toute la nuit et a demandé à Louise de désarmer en sa faveur la colère céleste; il a lu quelques passages de la Sainte-Bible et de l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si le repentir peut effacer le crime, Dieu lui pardonnera le sien.

Le bon curé arrive; il est suivi de Pierre, l'orphelin qu'il a élevé et qu'il a amené avec lui à Paris. Pierre se jette aux pieds de Dérigny, lui dit qu'il vient pour le sauver, car les moments sont comptés, qu'il doit profiter de ceux qui lui restent pour fuir; que dans peu il ne sera plus temps; qu'il doit vivre pour sa femme, pour son fils; que lui n'a point

de famille sur qui le déshonneur de sa mort puisse rejaillir; qu'étant tous les deux de la même taille, et ayant les cheveux de la même couleur, il lui sera facile de sortir de la prison sans être reconnu; qu'il n'est besoin pour cela que de changer de vêtements. Dérigny se jette dans les bras de Pierre, refuse le sacrifice de ce fils le serviteur; il a fait le crime, il doit subir la peine. M. Romé presse Pierre et Dérigny sur son cœur; le bon vieillard les mouille de ses larmes.

La porte s'ouvre; à la vue de ces deux hommes si étroitement serrés sur le sein du vénérable pasteur, une larme coule sur les joues de l'exécuteur des hautes-œuvres. Il s'avance vers Dérigny, il n'ose lui dire qu'il vient le chercher pour le mener au supplice; mais Dérigny comprend la mission et le langage muet de cet homme; il suit gré au bourreau de son silence; il se laisse conduire; le curé et Pierre le suivent. La faule charrette est au bas de l'escalier; il y monte; son oncle tenant un crucifix et un chapelet à la main, se place à ses côtés. La charrette reste à la même place; qu'attend-elle? Un autre condamné et son confesseur y montent; ils s'assoient derrière Dérigny qui ne les voit point; tout disparaît pour lui; il n'aperçoit que les cieux; il baise les divines plâtes de Notre-Seigneur mort sur la croix, pour racheter tous les hommes. Les grilles de la cour de la prison s'ouvrent; les chevaux cheminent lentement. En entrant dans une rue étroite, une des roues de la charrette des condamnés est accrochée par les roues d'un landau qui semblait être pressé de sortir de cette même rue. Le landau est découvert; un jeune homme y est assis en face d'une belle et élégante dame; Dérigny est prêt à se trouver mal, il a reconnu Mme Darbi. C'est elle qui est dans le landau et qui crie avec humeur au cocher d'avancer. Le valet de chambre qui est sur le siège croit, en apercevant les condamnés, que Mme Darbi souhaite retourner chez elle; il descend, se présente à la portière, et demande où madame désire qu'on la conduise. — Au bois de Boulogne. — Et le char part rapide comme l'éclair.

La charrette, au terme de son voyage, s'arrête; les condamnés et leurs confesseurs en descendant; ils montent sur l'échafaud qui va, en terminant leur supplice, éterniser leur déshonneur... Un cri aigu se fait entendre; on distingue ces mots: « Roger! Arthur! » Tous les regards se dirigent au pied de l'échafaud. La foule se presse autour d'une femme; chacun voudrait lui porter secours; on la relève, on la délace, mais en vain. Un billet cacheté est dans son sein; il est à l'adresse du curé Ambroise Rémi, oncle et confesseur d'Arthur Dérigny. Le commissaire le prend, l'ouvre; il peut contenir quelque chose de favorable à l'accusé; il le lit, le relit, et le remet à Ambroise Rémi. C'est un testament olographe de Juliette de Kersance, baronne de Saint-Airo, en faveur de l'ancien, femme d'Arthur Dérigny, dont Ambroise Rémi sera l'exécuteur testamentaire. Juliette venait de faire entendre son cri de mort.

Une scène non moins déchirante succède à celle qui vient de se passer; au cri que Juliette a jeté, Dérigny qui n'avait point cherché à connaître les traits du malheureux, qui comme lui va recevoir la punition de son crime, se retourne, et voit Roger. Roger, qui, par ses perfides conseils, l'a conduit sur l'échafaud où ils vont recevoir la mort... Roger a été condamné pour assassinat prémédité. Il a frappé, au détour d'une rue, un Anglais qui emportait une forte somme qu'il avait gagnée à Frascati. Roger l'avait suivi; les cris du malheureux avaient attiré du monde; Roger avait été arrêté et conduit en prison. Roger a compris au cri échappé à Juliette et au testament trouvé dans son sein la nature de ses liaisons avec Dérigny. Il veut mourir le premier; Dérigny l'accable de reproches. C'est au plus coupable à être témoin du supplice de l'autre, et la tête d'Arthur tombe la première...

Je serais inconsolable si l'aperçu que je viens de donner des six chapitres qui manquent au roman de *Quatre Amours*, ne pouvait donner l'idée de ce qu'ils auraient eu de dramatique et de touchant sous la plume de ma chère Elisa.

Ve MERCŒUR, née Adélaïde AUMAND. (1)

(1) Extrait des œuvres complètes d'Elisa Mercœur.

Il y a déjà huit ans, une jeune fille descendait dans la tombe suivie des symptômes de la toule et des larmes de quelques uns. Ses vertus, son talent lui avaient acquis l'estime et l'admiration de tous, c'était Elisa Mercœur. Nos lecteurs apprendront avec plaisir que la mère de l'infortunée poète vient de rassembler ses œuvres. Elles se composent de quelques nouvelles parmi lesquelles on distingue la *Contesse de Pileguier* et les *Quatre Amours*. Le volume qui doit attirer l'attention du public, c'est celui qui renferme la pensée d'Elisa Mercœur, le volume de poésies. En lisant ces pages où la jeune fille a déposé, jour à jour, sa mélancolie, ses illusions et ses souffrances, on ne peut se défendre d'une émotion à la fois vive et douce qui appelle les pleurs! Que cette poésie est simple et belle, comme l'inspiration qui anime ces accents si suaves et virginales! Ces élégies ne sont ni celles de Propertius, ni celles de Tibulle; elles sont empreintes d'une tendresse d'âme où le souffle du christianisme a passé. Un ange n'aurait pas mieux chanté les sentiments du cœur et les couleurs de la création.

Citons les vers qu'elle adressait à M. de Châteaubriand :

.....
 Mais il est des moments où la lyre repose,
 Où l'inspiration sommeille au fond du cœur,
 Où les gouttes du ciel qui baignaient une rose
 En se séchant par degrés s'éteignent plus à fleur.
 Dans ces instans de rêverie,
 Où ton luth sans accord est muet sous tes doigts,

Une Histoire amoureuse.

Louis XIV n'avait point encore conquis l'Alsace, l'Artois, la Flandre et les Evêchés; il n'avait pas encore bâti Versailles et achevé le Louvre; il ne tenait pas dans sa main la France, comme un faiseux vigoureux dont les forces ne pouvaient plus s'user et s'éparpiller. Il n'était encore que le pupille du cardinal Mazarin, le fils respectueux de la blanche et fière Anne d'Autriche, un prince gracieux et enjoué, déjà remarquable par la grandeur de son air et le soin extrême qu'il avait de sa dignité; mais on ne pouvait guère prévoir qu'il serait un jour le monarque le plus redoutable de l'Europe en même temps que le plus aimable cavalier de son royaume.

Le jeune roi, tout en étudiant les ressorts de l'état et en méditant sur les devoirs d'un souverain, ne paraissait donc occupé que des plaisirs de son âge et du côté brillant de son rang sans pareil. La cour, long-temps errante et traquée par la rébellion, avait repris enfin la paisible possession du Louvre et des autres résidences royales. Une foule de jeunes et gais seigneurs de la génération qui avait grandi à l'écart, durant les troubles de la Fronde, se présentaient autour du jeune roi, semblables à l'essai de papillons douteux que soulèvent les rayons du soleil levant. C'était tout d'abord Monsieur, frère du roi, trop beau pour un garçon et qui, par cette raison, se plaisait, dans toutes les mascarades, à revêtir le costume féminin, prince spirituel du reste, et qui eut, une fois dans sa vie, la force d'être brave.

C'étaient les princes de Lorraine, de Bouillon et de Savoie, et parmi eux cet Henri de Guise, petit-fils du Balafre, que l'on pourrait appeler le dernier Guise et que l'on nommait le héros de la fable, par opposition au grand Condé, ce héros tout historique; c'était le duc de Lude, sis avant en ajustemens : MM. de Créqui, si parlés convives : MM. de Villeroi et de Villiquier, danseurs accomplis; c'était le spirituel chevalier de Grammont, ce beau joueur, si cruel aux femmes, que son esprit d'opposition galante n'avait pas encore fait exiler; le beau marquis de Vardes, qui passa le premier jour favori de Louis XIV; le comte de la Guiche, la fleur des hommes à la mode, beau et railleur par excellence; M. de Roquetaure, ce malicieux bonhomme; M. de Marsillac, le premier des mauvais sujets du bel air; le petit marquis de Péguin, qui fut Lauzun, et qui ne faisait alors que de paraître, mais déjà décidé et hautain de manière à faire présager qu'il ne resterait pas dans une médiocre fortune; le marquis de Bellefonds, le premier cœur de bague après le roi; le marquis d'Humière, depuis duc, maréchal et grand-maître de l'artillerie; le marquis de Richelieu, héritier d'un nom naguère terrible, qui ne retentissait maintenant que dans les ruelles et les boudoirs, à qui son amour du cérémonial valut d'être duc et pair; et tant d'autres, porteurs pour la plupart de noms qui devaient leur lustre aux guerres civiles, mais ne songeant plus qu'à briguer la faveur royale et à se montrer aussi parfois courtisans que leurs devanciers avaient été frondeurs et rebelles audacieux. Tout était renouvelé dans cette cour : les habits, le langage et surtout les esprits. Les vieux qui restaient encore, la grande Mademoiselle, qui avait fait tirer le canon sur le roi; le duc de Beaufort, roi des halles, le duc de Larche-foucault, tous les héros adversaires du Mazarin étaient entièrement régénérés et donnaient les premiers l'exemple de la soumission et de la flat-

terterie; le cardinal de Retz, échappé de sa prison, disputait encore son archevêché, mais inégalement pour ne pas céder trop tôt; la redoutable famille d'Épernon était ensevelie en province; Turanne était devenu l'homme de la cour; Condé faisait négocier sa rentrée. C'en était fait de la guerre civile, jadis si chère à la noblesse, et qu'elle regardait, comme son plus beau privilège; les parlemens l'avaient gâtée en l'usurpant et en l'appliquant à leurs griefs entortillés.

Dans cette cour jeune et galante, les femmes étaient une partie trop importante pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Si nous n'avons point commencé par elles, comme c'est l'usage, c'est que nous avons entrepris le tableau politique; cela doit faire excuser une inversion qui autrement serait insupportable et dénoterait un manque de savoir-dire ridicule. Aucune cour ne fut plus florissante en beautés. Les femmes, condamnées à la retraite et à l'ennui depuis longues années par les troubles, s'empresaient de venir briller et jouter de grâces et de coquetterie sur ce théâtre qui leur était ouvert et où les attendaient de précieux et charmans suffrages et des plaisirs à leur choix. Nombre d'entre elles sont devenues historiques.

Il suffit de nommer la princesse Henriette d'Angleterre, la princesse de Conti, la comtesse de Soissons, mademoiselle de Mancini, mademoiselle Hortense, ces trois dernières, nièces du cardinal, et qui ne désaient ni leur pays ni leurs parents pour la beauté et pour l'esprit; mesdames de Créqui, de Chaulnes, d'Humière, madame de Guiche, qui fut mariée à treize ans et put avoir des amans à soixante; mademoiselle de Villeroi, madame de Châillon, le plus tendre cœur qui fût onques; madame d'Orléans, la femme qui fit le plus de passions, qui en feignit beaucoup et qui n'en eut pas une. Nous sommes contraints d'en passer beaucoup et des plus illustres. Il y en eut parmi ces astres sourians et gracieux, qui ne firent que luire un instant à l'horizon et qui s'éclipèrent soudain dans le mariage, la vie de province ou le cloître. Ainsi fut-il de mademoiselle de la Mothe, qui faillit être aimée du roi, de la célèbre Menneville, beauté qui étonnant au point d'empêcher l'amour; de mademoiselle Gourdon, sans laquelle toute fête était incomplète; ainsi fut-il de l'héroïne de cette histoire, à laquelle il faut bien finir par arriver.

Mademoiselle de Lampeyrière était parmi les filles de la reine-mère; les demoiselles qui y étaient admises obtenaient ainsi un brevet de beauté aussi bien que de grande noblesse, Anne d'Autriche ne voulant voir autour d'elle que des jeunes personnes bien faites et d'agréable figure. Nous trouvons ce luxe bien entendu et tout à fait royal. Il ne laissait pas toutefois d'avoir son inconvénient. Le roi, voyant chaque jour et dans l'intimité toutes ces belles créatures, ne pouvait manquer, jeune et porté à la galanterie comme il l'était, d'en aimer ou du moins d'en désirer quelqu'une, et les encouragemens ne lui étaient pas refusés; pourtant, comme s'il se fut essayé dans les affaires d'amour, à la majestueuse circonspection qu'il apporta depuis dans les entreprises plus graves, il ne se pressait point de choisir. Il avait déjà fait l'amoureux de plusieurs femmes; mais il ne s'était point attaché à elles, et, en les honorant de ses attentions, il n'était point allé jusqu'à les compromettre, ou, pour mieux dire, jusqu'à les élever au titre de maîtresse. Sa passion pour la comtesse de Soissons s'était évanouie comme un caprice d'adolescent; le goût qu'il témoignait pour Mlle de la Mothe-Houdancourt dura moins encore et ne tint pas contre une représentation de sa mère. La belle en fut pour ses espérances et les courtisans pour leurs conjectures. Comme il fallait bien pourtant que le roi parlât à quelque femme ou fille de la cour, qu'il suffisait qu'il fût retint deux fois pour prêter aux caquets, ce fut alors au tour de Mlle de Lampeyrière de fixer l'attention de la cour. Son air rêveur et sa fraîche pâleur qui contrastaient avec le brillant de ses yeux et le caractère de sa physionomie vive et méridionale, la firent distinguer du roi. Un jour, il lui envoya quelques objets de toilette qu'il avait gagnés à la loterie, jeu que sa nouveauté mettait fort à la mode, bien qu'on ait éprouvé depuis qu'il n'avait pas besoin de cet attrait pour être séduisant. On remarqua que, le soir, à la comédie, le roi tint constamment ses regards attachés sur la belle Provençale (ainsi la désignait-on); qu'il ne se fit nul attention au spectacle, que pourtant il aimait passionnément, et que la reine fut obligée de lui répéter deux fois sans question, distraction extraordinaire chez lui et qui montrait à quel point il était occupé. Enfin, dans une fête qui fut donnée à l'arsenal, le roi mena Mlle de Lampeyrière, et lui parla toute la journée. Cela fit un fracas véritable. Il n'en fallait pas tant assurément pour étourdir la pauvre Louise, et faire rêve à ses penes, si non les bannir tout à fait. Les femmes la considéraient avec jalousie, les hommes l'entouraient de respect; le vieux marquis souriait et voyait peut-être passer devant lui les fleurons de la pairie. Tout cela ne devait être encore une fois qu'un rêve. Il était écrit que Louis XIV ne se donnera l'point de maîtresse avant d'avoir donné une reine à la France, afin de procéder méthodiquement en toute chose.

La cour n'était alors occupée que du voyage de St-Jean-de-Luz, où le roi de France et le roi d'Espagne devaient se rendre chacun de son côté pour s'embarasser et ratifier ainsi le traité conclu entre leurs plénipotentiaires. Louis XIV y devait en outre épouser l'infante d'Espagne, comme en effet cela eut lieu. Tout le monde faisait ses préparatifs pour paraître à ces noces avec la magnificence convenable. Il s'agissait de flatter le goût du roi par la richesse des ajustemens, et aussi d'éblouir une nation rivale qui de tout temps s'est distinguée par le luxe des costumes. On peut juger, par de tels mobiles, que les seigneurs n'épargneront rien pour être splendides, et que les tailleurs firent des merveilles pour les satisfaire.

Comme un son fugitif de quelque note amie,
Accueille doucement un accent de ma voix;
Caresse le présent au nom de l'espérance,
Songe au peu de saisons que j'ai pu voir encore,
Et combien peu ma bouche a puisé d'oisiveté
Dans le vase rempli dont je presse le bord.
Tends une main propice à celui qui chancelle;
J'ai besoin, faible enfant, qu'on veille à mon berceau,
Et l'aigle peut du moins, à l'ombre de son aile,
Protéger le timide oiseau.

Les hautes protections, les grands encouragemens ne purent sauver Elisa Mercœur. Pauvre et vertueuse, elle était condamnée à mourir. Il fallait que la tombe l'engloutit, pour qu'on s'aperçût qu'un talent si remarquable avait besoin de quelques-uns des choses les plus nécessaires à l'existence. On se cotisa à l'envi pour élever une tombe de marbre à la jeune fille qu'on avait délaissée... Luxe inutile! faiblesse et exploitation d'un affreux égoïsme!

Pourtout, même dans les chûtes les plus gracieuses d'Elisa Mercœur, il s'échappe comme une odeur de cyprès, comme un pressentiment d'une fin prochain que vient suspendre les sons de cette lyre. Hélas! l'imagination humaine peut donc lire quelquefois dans l'avenir, puisque ce triste pressentiment du poète s'est si tôt réalisé? Du reste, il est à remarquer que presque tous les poètes qu'on meurt prématurément a frappés ont aussi employé ces coloris dans leurs œuvres.

Qu'elle devait souffrir, l'infortunée jeune fille, lorsqu'appelée dans le grand monde, dont une indiscrete curiosité lui ouvrait les portes, elle voyait toutes ces joies et toutes ces richesses, elle qui vingt fois malade, épuisée, faillit manquer de pain! Qu'elle devait souffrir lorsqu'elle voyait ses insinuations proférées par des regards, à qui lui reprochaient sa pauvreté, et qui, sous le poète, sous la fille de Dieu, allaient chercher l'indignité!

Elisa Mercœur, en quittant la vie, avait la conscience qu'elle laissait à sa mère un véritable trésor, ses poésies; cette douce idée a dû consoler le cœur brisé de la jeune fille en lui faisant espérer des jours meilleurs pour cette mère qu'elle aimait encore plus que la gloire.

Avant le départ, le surintendant Fouquet donna une grande fête dans sa maison de Vaux, où furent leurs majestés et tout ce qui suivait la cour. Malgré l'entretien des appartements et des jardins, il y eut une presse immense et un peu de désordre. On donna la même représentation des *Précieuses* de Molière, comédie de toute bourgeoisie, et qui, par cela même qu'elle se passait dans une région tout à fait inconvenue de cette noble assemblée, devint y paraître davantage.

— Que pensez-vous de cela ? demanda le roi au sieur Dangeau, demi-seigneur à qui Brouillon et la bouffonne, si ce ne fut pas une inconvenance, d'adresser sa satire sur la noblesse.

— Sire, ce n'est pas dans le goût espagnol qui a jusqu'à ce jour régné sur la scène. L'ne s'y trouve point d'imbroglio, rien qui surprenne ; tout y est simple et rap, elle ce qu'on voit de ses yeux à la ville.

— Peut-être n'est-ce pas plus mauvais à cause de cela. Cela pourrait enfin être la Foire-générale, interrompit le roi. L'auteur est un homme d'esprit.

— Ces bourgeois ont une façon de s'exprimer bien peu assurée, dit la reine Anne d'Autriche, de qui les oreilles étaient aussi délicates que les autres organes.

— Ce n'est pas la faute de Molière, reprit le roi. Il est trop modeste, d'ailleurs, pour exercer son talent sur les ridicules des gens qui sont au dessus de lui, bien que probablement il s'en trouve à la cour comme à la ville.

Après la comédie, il y eut bal et souper. Les banquet furent illuminés, afin que les dames pussent y distinguer les frais sans parler à la médecine. Le roi, voulant garder le décorum à cause de son mariage très-prochain, demeura à causer avec la reine et les princesses ; il est vrai à ce que mademoiselle de Mazarin était là, de qui le roi, depuis quelques jours, paraissait rechercher l'entretien. On sait que les nièces-du cardinal étaient de la compagnie habituelle de la famille royale. Sa conversation roulait, comme il était naturel dans les circonstances, sur des sujets de métaphysique amoureuse qui n'étaient pas encore passés de mode.

— Les personnes d'un certain rang, disait le roi, sont bien malheureuses, en ce qu'elles ne peuvent jamais être sûres d'être aimées pour elles-mêmes.

— Mon fils, répondit la reine, je puis vous dire, sans que l'amour maternel m'aveugle, que cette inquiétude ne peut être votre fait.

— Aussi, dit mademoiselle d'Orléans, est-il nécessaire de séparer la qualité de la personne ? Pour moi, j'estime que notre rang fait partie de nous-mêmes, autant que tout autre avantage, et que, s'il est vrai qu'un manant peut mériter de l'amour, ce n'est pas une raison pour les princes de s'affliger, mais s'ils en placent de mépriser un bonheur si vulgaire.

— Je crois, dit la reine, qu'il n'est pas de sujet où ma nièce ne sût introduire l'étiquette de la préférence.

— Ma chère sœur, reprit le roi, a des sentiments de fierté qui vont bien à sa naissance. Elle a été souvent un peu second pour maintenir la grandeur de notre maison. A présent, elle me déjais à relever l'état des princes en général ; mais elle oublie que, pour être roi, on n'en est pas moins homme ; et, ne jugeant que par elle, elle pense qu'il doit toujours être possible de se nourrir des soins de sa dignité et des ressources de son état. Sans avoir besoin d'affection et des dévouements d'un commerce où le cœur soit intéressé. J'avoue, pour moi, que je ne me sens pas ainsi hâté. Et que je n'ai point à regretter les jours où il était permis à un chevalier, si grands que fussent son rang et sa maison, d'être couvert d'armes sans cesse, ni faire briller sa pique sur ceux de sa fiancée et de se rendre maître de son cœur avant de l'être de sa personne.

— Ce discours, dit la reine en riant, me rappelle le jour où vous vouliez vous battre contre mon frère pour braver la guerre tête-à-tête. Les jeunes gens ne sont touchés que de la gloire personnelle, qui cependant est la moindre de toutes.

— C'est ainsi la seule qu'on ne puisse contester, répartit le roi.

— Si Votre Majesté le permet, dit mademoiselle, je puis raconter une histoire qui a trait à ce dont nous parlions, et que j'ai lui y a longtemps ; mais elle m'a frappée et n'est toujours demeurée.

— C'est la nous aidera à attendre le jeu, dit la reine.

— Je commencerai donc. Et d'abord je vous avertirai que l'histoire se passe en Asie, mais dans cette Asie dont mademoiselle de Scudéri, la première, je pense, nous a révélés l'existence. Les royaumes de Mysie et de Paphlagonie étaient de très-long-temps divisés par une guerre, ou tout à tour ils l'avaient eue, et qui les avait tous deux fort affaiblis. Enfin le prince de Mysie eût un jour un jeune roi qui, à force de victoires, contraignit son antagoniste à lui demander la paix et à lui offrir sa fille en mariage pour plus de sûreté, car le roi de Paphlagonie était déjà d'un certain âge.

— Voilà, interrompit le roi, deux royaumes et deux rois que, sauf les noms, je croirais plutôt européens qu'asiatiques.

— Votre majesté verra qu'il n'en est rien, pour-évit mademoiselle. Ici cessent toute es-embiance ; car la princesse de Paphlagonie, sans avoir été un préalable épousee par un ambassadeur extraordinaire, fut envoyée vers la capitale de Mysie, dont j'ai oublié le nom, le me rappelle seulement que ce n'est point Paris. Le cortège était nombreux et magnifique, la dot nombreuse ; c'était l'usage, le temps et du pays. On portait seulement au roi de Mysie des robes en plus curieuses que riches, en me oiseaux lions, parfums d'Arabie, étoffes d'épaille et crânes supérieurs, on la confiait en des jupes excellentes des Paphlagoniens. Comme la princesse voyageait en l'air, le char lui s'allongea fort, et l'homme ne tarda pas à s'emparer d'elle. Ses dames d'honneur ne savaient quel conte lui faire ; il

n'était pas alors question de modes. La princesse bâillait donc continuellement et ne mangeait quasi plus. L'ambassadeur de son père, vieux et sage ministre, mais qui, s'il avait jamais été galant, avait bien oublié dans les affaires l'art de divertir les dames, se désolait de cette tristesse et craignait qu'elle n'inflût d'une manière fâcheuse sur la beauté de la princesse et sur les dispositions de son fiancé ; mais il ne trouvait d'autre remède à y apporter que de blâmer les esclaves qui peccotaient la littérature afin de les lâcher. La princesse, qui était bonne et de plus très-peureuse, défendit qu'on les pressât ainsi. Et toujours son esprit empirait, jusque-la qu'elle en pleura et parla très-durement à tout le monde de ce qu'on ne savait pas la distraire. En cet état, un soir qu'on s'était arrêté dans un bois d'angers pour y dresser les tentes, car on se pays on rencontre peu de villages, un ménestrel vint offrir ses services à l'ambassadeur qui le congédia durement ; mais la princesse se fit aussitôt rappeler et voulut l'entendre. Pour s'écouter, elle goûta fort et sa personne et son chant, passa une grande partie de la nuit à l'écouter et par ainsi à le regarder. Lui fit des questions auxquelles il répondait avec une grâce parfaite. Lui demanda s'il voulait l'accompagner pendant le reste du voyage, et fut tout heureux qu'il acceptât. Pour l'ambassadeur, il était aux anges. Dès lors, plus d'ennui, plus de dépit chez la princesse, plus d'inquiétude chez le ministre, plus d'embaras ni de réproches pour les dames d'honneur. La conversation du jeune et beau ménestrel était plus agréable encore que sa voix ; il possédait surtout l'art de faire des compliments détournés, toujours respectueux et délicats. La princesse eut bientôt plus de plaisir à l'entendre, causant qu'à le faire chanter. Dans une occasion qui se présenta, il montra d'allours une qualité que les dames, surtout celles de grande maison, ont toujours tenue en grande estime. Le cortège ayant été attaqué par une bande d'Arabes, et presque mis en déroute, il tint tête aux bandits, en tua plusieurs de sa main, et, quoique blessé lui-même, il rallia les gens de l'escorte et remporta la victoire. Cette action acheva d'éprendre la princesse, qui s'était déjà fort ébahie ; elle déclara son vœu pour bander les blessures de son défendeur, qui n'eut plus de doute de l'amour qu'il avait allumé dans ce jeune et noble cœur. Je dois dire cependant, pour l'honneur de la princesse de Paphlagonie, que ces deux ne se firent qu'en mots-courts, qu'il n'y eut point de gages échangés ni d'autres folies, et que l'ambassadeur n'y vit absolument rien. Bien loin de là, il se jura d'intervenir près de son maître pour jeter à la cour ce jeune homme si brave et si bien fait. On arriva enfin à la capitale de Mysie. En approchant, la princesse était red venue triste, et son conducteur avait eu bien aisé d'être au terme du voyage, car il n'espérait pas une seconde rencontre. La princesse fut présentée au roi, dest né à être son époux, en qui elle fut bien étonnée de reconnaître le ménestrel. Cet événement, comme on le voit, était mêlé d'un plaisir qui au surplus ne dura guère. — Madame, lui dit le roi, pardonnez-moi si j'ai désiré vous connaître et vous épouser à l'abri d'un drapeau. Je ne veux épouser qu'une princesse et de tels sentiments sont ni entiers à sa dignité et qui sont restés avant tout. Je n'ai point l'outrecuidance de penser qu'aucun homme ne l'emporte sur moi pour les agréments, et vous ne m'avez pas donné lieu de penser que la considération de votre rang vous en eût délié d'y être sensible. Notre connaissance se terminera donc ici. Je vous promets de conserver toute ma vie le souvenir de votre affection et de vous en donner avec élan le bon sang. » La princesse n'eut rien à répondre, et il lui fallut s'en retourner comme elle était venue.

— Ainsi, dit la reine, la curiosité du roi fut cause que la guerre recommença.

Pour cela, répondit Mademoiselle, l'histoire n'en parle pas.

— Je m'en doute, dit le roi, que la princesse ait pu se méprendre sur la qualité de son compagnon.

— C'est ce qui n'arrivera jamais à Votre Majesté, dit Mademoiselle, qui faisait sa cour d'une façon agréable, entretenait toujours la louange et la satire ; mais s'il en eût été autrement, il n'y aurait pas d'histoire.

DE BALZAC.

RACHEL LA CHARMERESSE.

Messire Thomas de Pisan, astrologue du roi Charles V, passait un matin du mois d'août 1372, dans la rue de l'Hirolandelle, alors une des plus belles et des plus fréquentées du quartier de l'Université, lorsque des cris et des gémissements pitoyables frappèrent son oreille. Jusque-là le savant philosophe avait eue une sans prendre garde aux choses de ce monde ; tout entier à ses réflexions et à ses pensées, il marchait machinalement vers l'hôtel Saint-Paul où le roi l'avait installé avec toute sa famille. Les plaintes dououreuses qui arrivèrent jusqu'à son âme le ramenerent de la vie contemplative à la vie réelle ; il se mit à regarder tout autour de lui, et aperçut à la pointe de la rue qui touchait presque au pont de bois de Saint-Michel un pilori, et sur ce pilori une jeune femme nue comme un Madelon, et que deux valets du bonreau de Paris fouettaient à tour de bras. Le sang ruisselait de toutes les parties du corps de cette malheureuse, et dans les courtes tresses que l'on voulait bien lui accorder, la boue se passait sur ces blessures une éponge imbibée d'eau et de vinaigre. Le remède était pire que le mal ; aussi la pauvre laissait-elle retentir l'air de cris et de blasphèmes que la torture lui arrachait.

L'astrologue du roi s'approche, et, avaisant un honnête artisan tout la

figure lui parut empreinte de compassion que de curiosité, il lui demanda quelle était cette femme, et quel grand crime elle avait commis.

— N'avez-vous donc jamais entendu parler, monsieur, de Rachel la juive ? fit l'artisan.

— Nullement, répondit le philosophe, fort étranger à ce qui se passait par la ville, hors les limites de l'hôtel Saint-Paul.

— Je vais donc prendre la liberté, monsieur, de vous mettre au courant de tout ceci : Rachel est une fille folle de son corps, qui volontiers hante les tavernes des écoliers de l'Université et les cabarets des arbalétriers et hallebardiers du roi, notre sire. Elle vend ses faveurs pour un double à l'écolier, au soudard, et souvent même les leur donne pour rien, quand le diable a percé leur escarcelle ; mais pour messieurs les clercs du parlement et nos maîtres de la Sainte-Chapelle, elle est hors de prix, et ne laisse hanter qu'à prix d'or.

— Il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans tout cela ! interrompit ingénument l'astrologue. Les écoliers et les soldats sont chargés d'argent comme œufs de plumes, et il y aurait conscience à une fille qui vend des plaisirs de leur tenir la dragée trop haute. Je ne vois pas jusqu'à présent, moi compère, pourquoi on fusigne cette pauvre créature.

— Attendez donc, monsieur, et vous allez voir. Rachel la juive, en refusant l'accès de sa maison (et Dieu sait quelle maison, monsieur ; un vrai taudis, une effroyable tuerie, où Satan en personne perdrait ses petits, s'il lui prenait fantaisie d'y venir loger), en fermant donc sa maison aux gens du parlement et de notre mère la sainte Eglise, s'est attiré l'animadversion et la haine des personnages les plus huppés. Comme à son gentil métier d'amour elle a voulu joindre le métier non moins profitable de charmeresse, et qu'en effet, à certains jours, plusieurs viennent chez elle se faire tirer leur horoscope et fortune, le prévôt de Paris, sollicité par monsieur le recteur de l'Université et monsieur l'évêque de Paris, lui a fait dire de bien se tenir sur ses gardes. La pauvre fille n'a tenu compte de l'avertissement ; bien mieux, comptant sur l'amitié des écoliers, des archers et du menu populaire, à qui elle ne se lasse pas de donner sa dîme, elle a voulu braver le prévôt, et s'est insurgée, tout en tirant ses oracles, de se promener splendidement vêtue sur le port St-Landry et au marché aux œufs, entre un écolier et un arbalétrier, se pavant et se rengorgeant ni plus ni moins que la reine de Saba. Mal lui a pris ce acte de superbe et de vanité. Malheureusement pour elle, le couvre-feu était sonné, on vous l'a happée malgré l'écolier et l'arbalétrier, qui voulaient jouer des couteaux pour la défendre, et depuis lors elle est étroitement enclâssée dans les cabanons de la Tournelle. Ce matin elle en est sortie pour subir le jugement auquel l'a condamnée M. le prévôt, à savoir, cent cinquante coups de fouet, rien que cela, et, en cas de récidive, pendue et brûlée. — Voilà, monsieur, l'histoire de la juive ! Vous voyez que le peuple ne la déteste pas, quoiqu'elle soit d'une race qu'il abhorre, car vous n'entendez pas sur la place un seul cri de joie et d'approbation. C'est que, voyez-vous, cette fille se fait pardonner le scandale de sa vie par sa charité : quand vient l'hiver, elle donne à celui-ci des sabots, à celui-là un surcot de tertiaire, à l'une une camisole de drap de Rouen, à l'autre un chaperon de tissu d'Auxerre ; elle donne à tout le pain autant qu'elle en a. C'est une bonne fille au demeurant, monsieur, et si Dieu voulait toucher son cœur et lui envoyer un petit rayon de sa grâce, il ferait bien.

L'astrologue ne prêtait plus qu'une oreille inattentive aux discours du loquace artisan. Le supplice venait de recommencer, et chaque double coup de fouet arrachait un cri à l'infortunée.

— Combien Rachel at-elle déjà reçu de coups ? fit Thomas de Pisan, en mettant la main devant ses yeux, pour se dérober la vue d'un si douloureux spectacle.

— Cinquante, monsieur, elle en a encore cent à recevoir. Mais, vous avez vu, il y a des poses de vingt-cinq en vingt-cinq.

En ce moment une légère agitation se manifesta sur la place. Un cavalier magnifiquement vêtu, et escorté par douze estafiers couverts de hoquetons galonnés d'argent et portant des écus aux armes de la ville, venait de déboucher par le pont de bois.

— Voilà le chevalier du guet, dit à l'astrologue l'artisan. S'il le voulait bien, il le tiendrait qu'à lui d'abréger le supplice de Rachel.

Ce fut un trait de lumière pour Thomas de Pisan :

— En êtes-vous bien sûr, mon compère ? dit-il d'un accent bref et élevé.

— Si sûr et si certain, répliqua l'artisan, qu'il n'y a pas huit jours, il a fait grâce de cent coups de fouet à une bouquetière de la Planchette-Mir-bray. Il est vrai que le crime de cette fille se réduisait à avoir écouté un peu plus longuement qu'elle n'aurait dû les discours de son amoureux sur les marches de l'église Saint-Médéric.

Thomas de Pisan avait fendu la foule, et se trouvait déjà près du chevalier du guet, avant que l'artisan eût terminé sa seconde histoire.

— Salut à messire Gaspard des Ourdailles, dit Thomas de Pisan en s'inclinant légèrement devant le brillant chevalier du guet.

— Eh ! c'est vous, messire Thomas de Pisan, répondit le chevalier, en se baissant galamment sur la tête de son coursier, et en déboutonnant une de ses mains de son gantelet de buffle pour la tendre à l'astrologue. C'est vous ! Quel bon vent vous amène dans ces parages, vous, l'hôte sédentaire de l'hôtel Saint-Paul ? Notre roi Charles vous a-t-il donné mission d'aller en Sorbonne présider aux thèses des docteurs *in utroque* ? ou bien allez-vous faire l'achat de quelque vieux manuscrit arabe ou chaldéen dans les masures de la rue de la Juiverie ?

— Aucune de vos suppositions n'est juste, messire ; je sors tout bonnement de la boutique du fameux écrivain Nicolas Flamel, qui copia en ce moment, par les ordres du roi, les poésies de ma bien-aimée fille Christine...

— La charmante enfant, interrompit Gaspard des Ourdailles ; c'est un joyau précieux qui haussera dignement une couronne de comte ou de marquis.

— Ou un casque de brave et loyal chevalier, interrompit à son tour Thomas avec intention.... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment et nous avons le temps de penser aux épousailles de Christine qui n'a encore que neuf ans.... Messire Gaspard des Ourdailles, êtes-vous homme à m'accorder une grâce ?

— Vous accorder une grâce ! messire Thomas, y songez-vous ? je donnerais la moitié de ma vie et le tiers de ma part du paradis pour vous être agréable.

— Écoutez-moi donc, messire, je serai bref, car on souffre là-bas. (Il désignait le pilori.) Comme je vous le disais tout-à-l'heure, je sors de la boutique de maître Nicolas Flamel, qui loge, comme vous savez, tout près de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie. En quittant son logis, j'ai, par forme de me promener, poussé jusqu'à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, où j'ai entendu la messe. Puis un bateau m'a conduit sur l'autre bord de la Seine, et je suis arrivé tout méditant jusqu'ici, où des cris mélancoliques sont venus m'arracher à mes pensées. Messire Gaspard, l'aspect d'un supplice, même mérité, a toujours été pour moi d'un effroyable présage ; sauvez-moi celui-là, et remettez à la pauvre malheureuse qu'on maltraite si dru, le surplus de la fustigation qui lui reste à recevoir.

— N'est-ce que cela, messire Thomas ? dit le chevalier d'un air courtis ; par l'âme de mon père, je croyais d'après votre préambule qu'il s'agissait de donner l'assaut au Châtelet ou de monter une cloche neuve sur la croupe de mon cheval dans la tour neuve de Notre-Dame-de-Paris. Oh ! la Piquetelle, ajouta-t-il en désignant un de ses estafiers, va dire de ma part aux valets du bourreau qu'ils cessent incontinent leur exercice, qu'ils délient cette fille et la rendent à la liberté : j'en fais mon affaire.

L'estafier partit, et quelques instans après, Rachel, revêtue de ses habits, grâce à l'assistance de la bourelle, descendait lentement les degrés du pilori, au bruit des acclamations du peuple qui se réjouissait de sa délivrance.

Thomas de Pisan éprouvait une de ces joies intimes et pures qui suivent ordinairement l'accomplissement d'un devoir ou d'une généreuse action.

— Merci, merci, messire Gaspard des Ourdailles, dit-il au chevalier du guet. Il me sera peut-être permis un jour de vous donner une revanche.

— C'est moi qui dois vous remercier, au contraire, répartit Gaspard ; vous m'avez fourni l'occasion de faire une bonne œuvre et de vous être agréable ; c'est une double bonne fortune. Mais vous ne vous en tenez pas si vite, messire ; celle que vous avez si charitablement secourue vient vous apporter le tribut de sa gratitude.

La juive en effet, qui du haut de son trône d'ignominie avait remarqué la conférence du chevalier du guet et de l'astrologue au roi, venait lentement, appuyée sur le bras de deux robustes et complaisants spectateurs, témoigner sa reconnaissance aux deux courtisans.

Thomas de Pisan remarqua alors sa beauté parfaite, la noblesse de sa taille et la régularité de ses traits : la douleur semblait même prêter à Rachel un charme nouveau ; elle était pâle ; mais cette pâleur faisait ressortir l'éclat de ses yeux et la suave harmonie des lignes de son visage.

— Que le dieu que vous adorez vous bénisse à tout jamais, messire, dit Rachel d'une voix douce et sonore ; la pauvre juive, jusqu'au dernier soupir de sa vie, ne cessera de vous révéler et de vous bénir. Gentil chevalier du guet, continua-t-elle, je ne puis vous offrir rien qui ne soit à vous... vous commanderez quand il vous plaira à votre servante... Quant à vous, messire Thomas de Pisan, vous philosophe si grave et austère (1), que feriez-vous des caresses d'une pauvre créature telle que moi ?... Mais, dit-elle, en se rapprochant de lui, je puis vous prouver aussi à vous, que je ne suis pas ingrate... Soyez ce soir, une heure après le couvre-feu, dans l'île aux Vaches, continua-t-elle en baissant la voix ; je vous apprendrai un secret qui vous vaudra autant d'or et de renommée qu'en valut autrefois au sage roi Salomon son fameux jugement des deux mères. Il s'agit de la révélation d'un grand crime impuni.

— Un grand crime ! Serait-ce le meurtre de Pallas de Bœusjour ? dit l'astrologue.

Silence, reprit la charmeresse en mettant un doigt sur sa bouche. A

(1) Thomas de Pisan jouissait, dès avant de venir en France, d'une réputation méritée de science et de sagesse. Né à Bologne, il avait été appelé à Venise, et était devenu un des conseillers de la république. Le roi de France (Charles V) et le roi de Hongrie Pavèrent simultanément à venir visiter leur capitale. Thomas de Pisan donna la préférence à Charles V, et à part sa qualité d'astrologue, paya noblement sa dette à sa nouvelle patrie par ses lumières et sa capacité dans les affaires. Le traitement de Thomas Pisan ne s'élevait guère qu'à 100 liv. par mois, à peu près 800 fr. de notre monnaie ; mais il recevait fréquemment des cadeaux du monarque et des principaux courtisans. Après la mort de Charles V, il supprima sa pension, et le philosophe mourut presque de misère dans une petite maison de Gentilly, lui qui avait habité le palais des rois ! L'illustre Christine, fille de Pisan, fut royalement gratifiée par Charles VI, comme il appert des registres de la chambre des comptes de l'année 1311.

ce soir, messire Thomas de Pisan. — A demain, gentil chevalier ! Et la juive regagna son logis, escortée par la foule qui s'était tenue à distance pendant sa conversation avec les deux courtisans. Bientôt le chevalier du guet prit congé de l'astrologue et se dirigea vers le palais où était situé son hôtel. Thomas de Pisan tout préoccupé, reprit la route de l'hôtel St-Paul, bien décidé à aller au rendez-vous mystérieux assigné par la juive, car, outre que le bon astrologue n'était pas ennemi des richesses, il voyait dans la révélation d'un crime le moyen d'assurer et d'agrandir la réputation de présence qu'il s'était acquise à la cour.

Mais disons un mot du meurtre qui avait éveillé à un si haut point la curiosité et la sollicitude de maître Thomas.

L'assassinat.

Pallas de Beauséjour, guidon des archers de la garde du roi, était un jeune homme de haute naissance. Sa bravoure, la beauté de sa personne et l'élégance de ses manières, lui avaient attiré les bonnes grâces des dames de la cour, mais les succès qu'il avait obtenus auprès du beau sexe avaient porté si loin sa présomption et son outrecuidance, qu'il ne se donnait plus la peine de voiler les faveurs qui lui étaient accordées. Cette conduite inconsidérée lui avait suscité nombre d'ennemis secrets ; mais telles étaient sa bravoure et sa position à la cour, que les victimes de sa félonie amoureuse n'osaient le défier en combat singulier, ni porter leurs plaintes aux pieds du roi.

Cependant, aux fêtes de Pâques de l'an 1372, Pallas de Beauséjour disparut tout à coup, et toutes les recherches pour savoir ce qu'il était devenu furent inutiles. Cet assassinat (car on ne doutait pas qu'il n'eût perdu la vie sous le poignard) jeta la consternation dans l'hôtel St-Paul. Le roi ordonna au prévôt de Paris d'instruire sur cet événement, mais rien ne mit sur la trace des coupables, et cinq mois après la disparition de Pallas, le prévôt, au grand mécontentement de Charles V, n'avait pu saisir le moindre fil de cette trame odieuse.

On conçoit l'intérêt que Thomas de Pisan pouvait avoir eu, en qualité d'astrologue, à connaître un crime dans la recherche duquel la justice avait, comme on disait alors, *perdu son latin*.

A neuf heures du soir, il était donc arrivé dans l'île aux Vaches, où la Charmresse l'avait devancé. Ils s'assirent l'un et l'autre sur un tertre de gazon ombragé de saules, et Rachel, prenant avec une respectueuse effusion la main du philosophe, lui dit :

— Messire Thomas de Pisan, ce que je vais vous confesser est bien précieux pour vous, je le sais ; le mystère que je vais vous dévoiler sera pour vous le dernier degré de l'échelle symbolique du patriarche Jacob ; mais je dois contribuer, autant qu'il est en mon pouvoir, à votre fortune ; car vous m'avez sauvé la torture.

Soyez brève, ma mie, répartit le philosophe qui craignait d'être surpris en un rendez-vous avec une fille qui n'était pas un modèle de vertu ; la calomnie a des yeux d'aigle et des ailes de chauve-souris.

— Je vous comprends, interrompit Rachel, vous tremblez qu'on vous voie avec une pauvre fille folle de son corps et charmresse... Vous avez raison, messire, la sagesse même peut se ternir ; je vais tout vous dire en deux seuls mots : « Pallas de Beauséjour est entré le lundi-saint au soir chez nous ; le prévôt de Paris ; il n'en est jamais ressorti ! »

— Tu mens, Rachel, fit Thomas en se levant précipitamment ; tu te venges d'un juge qui t'a condamnée en cherchant à détruire ses cheveux blancs. Ah ! tu mens, fille impudique, car Jacques de Rochevert est le plus intègre, le plus vigilant et le plus pur des magistrats.

— Accablez-moi, messire, d'épithètes injurieuses ; tuez-moi, si tel est votre bon plaisir ; le droit et la force sont pour vous ; mais croyez-moi, par grâce, croyez-moi !

Et la juive s'était jetée à genoux devant le philosophe, et elle le regardait de ses deux beaux yeux encore humides des larmes que le supplice lui avait arrachées le matin.

Thomas la contempla quelques instans avec une douce émotion ; elle était si belle !

— Non, tu ne peux pas mentir ; tu ne peux pas être un monstre, un serpent venimeux, Rachel. Cette bouche ne peut pas distiller le fiel ; ces yeux si éclatans, si limpides, ne peuvent pas masquer une âme noire. Mais on t'a trompée, Rachel.

— On ne m'a point trompée, messire, car c'est moi, moi-même, par mes yeux, qui ai vu Pallas de Beauséjour entrer dans la demeure du prévôt, non par la porte, messire, mais par la fenêtre de l'oratoire de sa femme, qui donne sur le pré à Glèbe. J'y étais, messire, car puisqu'il faut tout vous dire, Pallas sortait de mes bras... poussé par un jaloux sentiment, je l'ai suivi de loin, de bien loin ; je l'ai vu suspendu au balcon de fer comme un gnome... puis il a disparu... hélas, pour toujours !

— Que dis-tu là, Rachel ?

— La vérité, messire. Et songez donc que depuis six mois le prévôt de Paris, cet homme qui a le pouvoir de tout connaître, n'a rien découvert, rien appris. Songez donc qu'il a voulu se charger uniquement, au détriment de MM. les juges de la Tourneille et du Châtelet, de l'instruction de l'affaire. Songez enfin, messire, que Jacques de Rochevert a plus de soixante ans, et que sa femme Gertrude n'en a pas vingt-cinq !

— Ah ! Rachel, Rachel, je crains bien maintenant que tu aies rencontré la vérité. Si le crime est découvert, tu seras l'instrument dont Dieu se sera servi pour en faire payer la rançon ?

— Jurez-moi, cependant de me conserver le secret, dit Rachel.

— Je te le promets et te le jure, répondit Thomas. Adieu, fille d'Israël, adieu pauvre et fragile créature. Tiens, reçois cet or, non pour payer ton secret, mais pour adoucir la rigueur de tes vieux jours, si tu sais du moins le conserver.

— Hélas ! messire, répartit Rachel, je ne sais pas plus conserver l'or dans mes mains que refuser le sourire et le baiser sur mes lèvres ; or et caresses appartenant à celui qui sait les prendre. Mais, grand merci toujours, et s'il y a là-dedans, ajouta-t-elle en faisant résonner la bourse que Thomas de Pisan lui présentait, s'il y a un chaperon à plumes blanches pour mon amant, il y a aussi quelques bons pains de Genesne pour les enfans de mes pauvres voisins. Adieu !

La charmresse disparut derrière les saules, et le philosophe remonta dans le bateau qui l'avait conduit de la berge de l'hôtel St-Paul à l'île aux Vaches. Thomas ordonna à ses bateliers de remonter la rivière jusqu'à l'île aux Anguilles (1) où il espérait trouver le roi, qui affectionnait cette promenade solitaire.

Charles V y était en effet, et, tout occupé qu'il paraissait à la pêche, il n'aperçut pas venir son astrologue.

— Votre Majesté a-t-elle fait une bonne pêche ? dit Thomas en faisant au monarque une révérence à la lombarde (2).

— Très mauvaise, mon féal, dit Charles en souriant ; les poissons ne veulent entrer dans la nase ni mordre à l'hameçon. Les mal-avisés qu'ils sont, ajouta-t-il en retirant sa ligne et la plaçant près de lui, ne savent pas tout l'honneur qu'il y aurait pour eux à être capturés par un maui qui tient l'épée et le sceptre.

— Je pense que je vais faire tomber, moi qui ne me pique pas d'être un grand pêcheur, un bien gros poisson dans les filets de Votre Majesté, dit Thomas de Pisan d'un ton mystérieux. Êtes-vous seul en ce moment dans l'île aux Anguilles, sire ?

— Tout seul, mon brave Thomas, Charlot (3) et ta fille Christine ont voulu m'accompagner ; mais bientôt ils se sont lassés de gambader sur le vert gazon et de courir, et ils ont fini par me quitter pour aller prendre collation chez ma sœur, la comtesse de Bar, qui les gâte, les malins enfans.

— Sire, est-il bien prudent de rester ainsi sans gardes ? Permettez-moi...

— Thomas, interrompit Charles avec bonté, un roi qui est gardé par l'amour de son peuple est bien plus en sûreté que le lyraux qui ne marche qu'entouré de hallebardiers et de soldats. Le métier de roi est le pire de tous, crois-moi bien, quand la confiance et la bonte pour ne portent pas la queue du manteau royal. Mais Thomas, mon ami, voyons ce que tu as à me communiquer.

— Sire, répondit l'astrologue en composant ses gestes et son visage, vous désirez depuis long-temps connaître la malheureuse affaire de Pallas de Beauséjour.

— Certes, oui, Thomas ; je ne suis pas un prodigue ; mais je retirerais volontiers cent écus d'or de mon épargne pour les donner à celui qui m'éclairerait sur ce crime détestable ; car il y a un crime là-dessous, et ce jeune homme ne peut s'être abîmé comme une sauterelle apocalyptique.

— Sire, quand j'ai vu que les hommes renonçaient à découvrir ce forfait inouï, je me suis appliqué à consulter la science avec une persévérance infatigable. C'a été un travail bien long et ardu ; car de quel point partir pour retrouver les traces d'une influence astrale qui n'existe plus ?

— Cela est vrai, Pisan, fit le roi d'un accent de conviction.

— Enfin, sire, à force de veilles, de combinaisons magnétiques et chiromanciques, je suis parvenu, je pense, à connaître l'assassin de Pallas de Beauséjour.

— C'est ? dit le roi.

— Le prévôt de Paris, Jacques de Rochevert, sire !

— Par Saint-Denis, s'écria Charles en se frappant le front, tu me croiras si tu veux, Pisan ; mais cette idée m'est venue vingt fois depuis six mois, et je l'ai toujours classée comme une mauvaise pensée. Je ne vois jamais depuis ce temps ce petit vieillard jaune et rabongri, sans me sentir gonfler d'ire et de terreur.

— Sire, je ferai observer à Votre Majesté que toutes les sciences humaines, et l'astrologie judiciaire elle-même, sont sujettes à l'erreur. Un mot, un chiffre, un rayon, une confusion nébuleuse suffisent pour annihiler le travail le plus consciencieusement entrepris et le plus dextrement fait. C'est pourquoi je désire vivement que Votre Majesté mette dans l'éclaircissement de cette affaire toute l'assiduité et la gravité qu'elle apporte aux soins qui touchent aux personnes de l'état.

— Allons, allons, mon maître, répartit le roi ; suis-je donc un Néron ou un Caligula, pour me faire de telles recommandations ? Je vous promets d'agir comme un disciple de Socrate et de Platon ; mais demain, sans plus tarder, comparaitra devant moi le prévôt.

(1) L'île aux Anguilles est ce que nous appelons aujourd'hui l'île Louviers. Elle était alors une annexe de l'hôtel Saint-Paul, et son nom atteste assez le prix que les pêcheurs y attachaient. Sous le règne de Louis XIII, les ormes, les chènes et les saules qui embellissaient cette petite île, furent abattus ; quelques uns seulement du règne du roi Jean. Aujourd'hui, d'ignobles chantiers de bois à bruler déshonorent cette île charmante, et qui mériterait bien un emploi plus digne des souvenirs qu'elle rappelle et de son heureuse situation.

(2) La révérence lombarde consistait en une genuflexion et en trois saluts : Thomas de Pisan avait introduit cette manière de saluer à la cour de Charles V.

(3) Le dauphin, qui depuis fut Charles VI.

— Quelle que soit la tournure que prennent les choses, je supplie Votre Majesté de ne rien divulguer de ce que j'ai eu l'honneur de lui révéler.

— Si tu t'es trompé, Pisan, je ne dirai rien; si, au contraire, tu as prouvé, par la force de ta science, le véritable criminel, je ne me lasserai pas de le répéter à toute la cour. Il n'est pas mal que mes gros vassaux sachent une bonne fois que je puis être instruit à ma guise de tout ce qui intéresse le bonheur et le salut de l'état, la gloire de la justice et la prospérité de la patrie.

Thomas de Pisan s'inclina humblement et le roi reprit :

La Justice.

— Je ne me dédis pas, Thomas, les cent écus d'or sont à toi si tes calculs sont justes et si le coupable est enfin trouvé.

— Vous êtes un roi très magnifique et très grand, sire, répondit Thomas de Pisan, et votre nom vivra jusqu'aux dernières générations du monde, comme celui d'un monarque protecteur des lettres et ami du peuple.

— Ainsi soit-il fit Charles en souriant.

Et alors ils se placèrent dans la baraque qui avait amené l'astrologue, et en quelques tours de bras de leurs vigoureux rameurs, ils se trouvèrent à la pointe sud des jardins de l'hôtel St-Paul.

L'aube avait à peine coloré d'un rayon nacré le faite des bâtimens de l'hôtel St-Paul, que le roi Charles, abandonnant sa couche, où il n'avait pu trouver le sommeil, se rendit dans son cabinet, où Jacques de Rochevert ne tarda pas à être introduit.

Le roi et le prévôt restèrent seuls : le visage de Charles était froid et impassible comme celui d'un juge ; nulle trace d'émotion ne trahissait les sentimens qui agitaient son âme ; seulement son front se plissait à des intervalles inégaux, et de ses yeux clairs et brillans s'échappaient des regards interrogateurs.

Jacques de Rochevert debout, le bonnet à la main, attendait les yeux baissés, que le roi l'interrogeât. Le vieillard ne tremblait pas, son attitude était celle d'un homme profondément résigné ; mais sur sa figure pâle et décharnée on remarquait les stigmates d'âpres combats intérieurs et de longues insomnies.

D'un geste, Charles lui indiqua un escabeau ; d'un signe de tête il lui ordonna de s'asseoir.

— Prévôt de Paris, dit alors le roi d'une voix brève, il y a long-temps que je voulais vous interroger sur les devoirs de votre charge, sur les affaires de ma bonne ville de Paris.

— Je suis prêt à répondre aux questions de Votre Majesté, fit Rochevert.

— Prévôt de Paris, il y a six mois je vous demandai compte, et dans un délai que j'assignai, de la disparition de Pallas de Beauséjour, guidon des archers de ma garde... Ce délai n'est-il pas écoulé depuis long-temps, prévôt?... et n'allez-vous pas m'instruire aujourd'hui du sort de cet infortuné gentilhomme? Répondez : est-il tombé sous le fer d'un assassin, ou dans les embûches d'un ennemi.

— Sire, me permettez-vous de faire passer vos yeux, et par ordre de dates, les principales affaires où mon autorité a dû agir pour la sécurité et le bien de la cité, ainsi que pour la gloire de Votre Majesté, dont la ville de Paris est l'épouse politique?

— Qu'il soit fait ainsi que vous le demandez, prévôt.

Jacques de Rochevert tira de son sein une longue pancarte de parchemin, et commença, d'une voix ferme et vibrante, la récapitulation de ses actes :

— Sire, voici ce que j'ai exécuté et fait mettre à fin depuis six mois. Des troupes de Bohémiens désolaient les faubourgs de la ville, et venaient piller jusque sous les tours des portes de Bucy et de Saint-Denis. Je me suis mis à la tête du guet à pied et à cheval, et j'ai forcé ces hordes à une retraite précipitée, après en avoir détruit pour l'exemple un nombre considérable.

— C'est bien, prévôt.

— Les lépreux, excités sous main par les juifs et par les Anglais, avaient depuis plusieurs années abandonné les hôpitaux à eux destinés, pour venir étaler dans la capitale le spectacle hideux de leurs plaies. J'ai mis fin d'un seul coup à cette désobéissance coupable, et les lépreux sont rentrés incontinent dans les maladreries.

— Très bien, prévôt.

— Sire, des soldats fainéans, des vagabonds et autres ruffians s'étaient installés dans les carrières de Montrouge, et de là rançonnaient les voyageurs et les bourgeois qui avaient l'imprudence de s'attarder sur la route. J'ai attaqué ces brigands avec un piquet de vos arbalétriers et trois compagnies de la milice ; ils ont tous été pris et bientôt après pendus sur le théâtre même de leurs crimes.

— Et vous avez fait justice, prévôt. Mais Pallas?

— Sire, des filles de joie, venues de la Frise et du Hainaut, s'étaient établies dans les environs de l'Université, et débouchaient les écoliers dont elle faisait des dupes et des victimes. J'ai donné l'ordre au bourreau et à ses valets de mettre fin à ce désordre, et les ribaudes ont été chassées.

— Optime, fit encore le roi ; mais Pallas de Beauséjour?

— Trois hôtelleries, tenues par des Castillans, des Portugais et des Italiens, s'étaient ouvertes aux alentours de votre château du Louvre. Je remarquai que les rixes et les meurtres étaient plus fréquens dans cette

partie de la capitale depuis leur venue. J'ai fait murer ces tavernes, et j'ai fait pendre, après information préalable, ces misérables, qui n'étaient autres que des assassins déguisés.

— Toujours bien ; mais Pallas de Beauséjour?

— Sire, une charmeresse juive, célèbre par ses charmes et ses attraits, causait un grand scandale aux environs de la Sainte-Chapelle, et attirait chez elle un grand nombre de jeunes seigneurs de la cour dont elle pervertissait les mœurs et le cœur. La voix publique l'accusait en outre d'être complaisante aux amours adultères, et de vendre à la fois des philtres pour se faire aimer et des poisons pour hâter la venue des héritages. J'ai fait appréhender cette dangereuse sirenne, et elle a subi hier la peine du fouet à laquelle je l'ai condamnée en réparation.

— Et Pallas de Beauséjour? répéta le roi.

— Au mépris de votre autorité royale, sire, des factieux avaient formé le dessein de rendre Jean de Grailly, captal de Buch, à la liberté. Je n'ai pu empêcher l'exécution de ce complot dont les ramifications se trouvaient dans votre hôtel même de St-Paul, mais du moins j'ai été assez heureux pour livrer à Votre Majesté les instigateurs de cette félonie, et le captal, repris à quelques lieues de Paris, est réintégré dans sa prison.

— Tout ce que vous avez fait là est bien fait, prévôt de Paris ; mais Pallas de Beauséjour?...

— Sire, continue Jacques de Rochevert, en remettant au roi le parchemin qu'il tenait à la main, jetez les regards sur cet écrit. Et vous y lirez les noms de tous les coupables punis et à punir pour les méfaits et crimes dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir.

Charles prit le parchemin, le parcourut minutieusement, puis portant les yeux sur le prévôt :

— Je ne vois pas là le nom de l'assassin de Pallas, fit-il.

— Pardonnez-moi, sire, répartit le prévôt, ce nom est le dernier.

— Le dernier, prévôt de Paris ! le dernier, c'est votre signature ; c'est votre sceul qui se trouve sur ce parchemin le dernier !

— C'est qu'aussi je suis un meurtrier, reprit Jacques de Rochevert en mettant un genou en terre, c'est qu'aussi je suis l'assassin de Pallas de Beauséjour, et que je viens le remettre en ce moment à la justice et la mansuétude de Votre Majesté.

Thomas de Pisan ne m'a pas trompé, se dit Charles en lui-même. Puis, lançant des regards courroucés sur Jacques de Rochevert !

— Ce crime si mystérieusement accompli est donc enfin connu, s'exclama-t-il, et l'assassin, le meurtrier, est un magistrat, un homme appelé par ma confiance au maintien des lois ; un vieillard à demi-penché sur la tombe, et qui fait ses adieux à la vie par la plus exécrable action de l'homme : l'assassinat !

— Sire, répondit Jacques de Rochevert, toujours prosterné aux pieds du roi, je ne viens point défendre ici un reste d'existence que votre justice peut m'ôter quand il lui plaira ; je ne viens point non plus excuser un crime qui m'opresse depuis le jour fatal où je l'ai commis : je viens seulement mettre sous les yeux de mon juge et de mon roi, comme je l'ai déjà mis sous le regard du juge et du roi qui est là-haut, les circonstances dans lesquelles j'ai été forcé de rougir ma main de ce forfait.

— Relevez-vous, Jacques de Rochevert, et parlez.

Le prévôt se releva, noble et calme ; il reprit ainsi :

— J'ai une femme jeune et belle, sire, vous le savez. Déjà vieux, je la pris, sans fortune, sans naissance et sans avenir, pour être la compagne de mes derniers jours. Je lui donnai mon nom ; je lui confiai mon honneur d'homme et de magistrat, me mettant d'autre clause à ce contrat que sa promesse d'être chaste et vertueuse, et de se montrer digne du rang où mon affection l'élevait. Gertrude parut comprendre tout d'abord la reconnaissance et les égards qu'elle devait à son vieillard-père : sa conduite fut modeste et régulière ; ma volonté fut sa loi, et mes moindres desirs parurent être pour elle des ordres. J'étais heureux, sire. Revêtu d'une charge importante, entouré de votre royale confiance, aimé du peuple, dont je m'appliquai à être l'appui et le vengeur, je passai doucement mes derniers jours dans la calme et la sécurité.

Le génie du mal, à qui ma félicité fit sans doute envie, vint planer alors au dessus de mon foyer. J'ouvris ma porte, insensé que j'étais, à quelques jeunes seigneurs de votre cour, et entre autres à ce Pallas de Beauséjour dont vous me redemandez la vie aujourd'hui. Dès l'instant où cet homme mit le pied sur le seuil de mon logis, une révolution s'opéra au cœur de Gertrude. Elle naguère si douce et si prudente, devint subitement aigre et rebelle ; ma personne lui fut odieuse, et elle me déchira le cœur en paraissant rongir de mes cheveux blancs. J'osai la rappeler à ses devoirs, elle m'écouta d'un air de pitié.

Je me retirai alors, la douleur au front, dans la solitude de ma maison, pour veiller au bonheur et à la sécurité des autres. Cependant les assiduités de Pallas de Beauséjour continuèrent avec plus d'audace et d'outrageance que jamais. Le lâche, il venait insulter au désespoir du vieillard dont il avait souillé la couronne de cheveux blancs !...

— Souvenez-vous, interrompit Charles d'un air austère, que Pallas est mort, et qu'à personne il ne doit être permis de distiller le fiel sur un cercueil.

Jacques de Rochevert s'inclina et reprit :

— Alors un sorveteur fidèle m'avertit, de cet accent de vérité qu'on ne peut supposer ni feindre ; il me dit ce que seul j'ignorais, pauvre aveugle ! le feu de la honte me monta au front. Je l'avouerais, sire, mon malheur circonscrit dans l'enceinte seule de ma maison, m'aurait trouvé assez fort pour le supporter, car j'aimais encore l'indigne objet de ma

honte. Mais quand j'ai appris que moi, magistrat, vieillard, féal serviteur de trois grands rois, j'étais chaque jour ouvertement traîné aux géminies du sarcasme et du déshonneur ; oh ! alors une terrible pensée de vengeance surgit dans mon cœur. Ce sang qui, dans ma jeunesse, coula si souvent pour la défense de la patrie et de votre père, se réchauffa à l'haleine de l'ignominie, et je jurai de me venger cruellement !...

Le prévôt de Paris s'arrêta ; on s'apercevait que la fureur n'était pas encore éteinte dans ce corps que le temps avait cependant courbé ; la figure de Rochevert était pourpre comme un charbon ardent ; sa poitrine baissait échapper de sourds murmures, et de ses mains convulsivement agitées, il pressait tantôt la poignée de son épée, tantôt les plis de son chaperon, comme s'il eût voulu faire une brèche à son âme avec ses ongles ou avec le fer.

Charles était attendri de l'immense douleur de ce vieillard ; il le regarda d'un oeil de consternation, presque de pitié, puis, avec effort :

— Continuez, prévôt de Paris, fit-il.

— Qu'ajouterais-je, sire ? Le démon s'empara de tous les ressorts de mon être ; il s'assit dans mon âme, il roula son ardeur et ses poisons dans mon sang. Une soif inextinguible de vengeance me saisit ; j'aspirai à l'heure du meurtre comme le pèlerin égaré aspire après l'oasis salutaire. Le moment si ardemment désiré arriva : la nuit du lundi-saint, — nuit éternellement effroyable, continua le prévôt d'une voix sourde, je trouvai mon rival dans la couche impudique de Gertrude... Alors, sire, hors de moi, éperdu, plein de rage, je l'immolai sans pitié, sans remords ; je le vis sans frémir se rouler et se torturer dans les dernières étreintes de l'agonie, près de cette femme qu'il avait souillée.

Voilà mon crime ; j'attends avec résignation votre sentence. Que votre paternelle puissance, sire, me punisse ou m'absolve, je supporterai avec une égale douleur ou le châtiement ou le pardon ; mais songez, mon roi, que je suis gentilhomme et magistrat, et qu'il s'agitait de l'honneur.

En achevant ces mots, le prévôt se jeta à genoux aux pieds du roi, attendant sa réponse silencieusement et les mains jointes, en signe de pitié et de merci.

L'émotion de Charles était au comble.

— Prévôt, lui dit-il, après s'être recueilli quelques instans, votre crime est grand, et la manière dont vous l'avez préparé, les circonstances dans lesquelles vous l'avez perpétré sont comme lui impardonnables et monstrueuses.

— Eh quoi ! sire, reprit Jacques de Rochevert en pâlisant, connaissez-vous ces circonstances !

— Peut-être, dit le roi. Il existe à la surface du firmament de merveilleuses pages où la science peut lire les actions humaines les plus cachées.

Le prévôt sourit d'un air d'incrédulité ; puis relevant le front d'un air fier :

— Eh bien ! dit-il, pourquoi célébrerais-je ces détails que d'ailleurs vous paraissez connaître. Oui, j'ai contraint la moderne Samaritaine à traîner le cadavre de son amant jusqu'à la fosse que d'avance moi j'avais creusée. C'est elle qui a jeté sur ce corps encore palpitant la première pelle de terre, et qui a passé sur cette tombe béante encore, la première heure de sépulture entre une lampe funèbre et la figure vengeresse de son époux outragé.

— Ah ! c'est horrible ! s'écria le roi.

— Oui, c'est horrible, répliqua le vieillard en s'animant ! mais cet homme m'avait voué à la honte et au mépris six mois durant ; il m'avait déchiqueté le cœur fibre à fibre ; il s'était fait un jeu de mes angoisses.

Charles frémit à ce dernier trait d'une âme abîmée dans la douleur. Il regarda le prévôt, et à la vue de ce visage creusé par les pleurs, une pensée de clémence descendit dans son sein.

— Jacques de Rochevert, dit-il d'un accent ému, il n'appartient qu'à Dieu et aux successeurs des apôtres, qui seuls peuvent lier et délier sur cette terre, de vous absoudre du forfait que vous avez commis. Pour moi, je ne puis que détourner de votre tête le glaive de justice qui doit vous frapper. Allez ! je les conseillers de mon parlement, ni les juges de la Tourneelle ne connaîtront de votre crime, et la procédure en commence et en doit finir aujourd'hui en moi. Jacques de Rochevert, je vous condamne, vous et votre femme, à l'exil personnel, hors de ma domination. Allez !

— Sire, dit le prévôt presque défaillant, l'exil, à mon âge, n'est-ce pas la mort ?

— Allez ! réfléchissez et à la grandeur du crime et à la lenteur de l'aveu... Prévôt, il y a eu hypocrisie de votre part.

— Ah ! sire, il n'y a eu que terreur.

— La sentence est rendue ; quittez la France, Jacques de Rochevert, et priez Dieu qu'il vous fasse comme moi miséricorde.

— Sire, reprit le vieillard, demeure courbé aux pieds du roi, encore une grâce, je vous en conjure.

— Parlez.

— Sire, votre royale main à baiser.

— Ma main ! fit le roi.

— Votre main, sire.

— A un meurtrier ?

— A un meurtrier, sire, mais à un meurtrier qui, avant de demander à imprimer ses lèvres respectueuses sur l'auguste main de Votre Majesté, a perdu une des siennes en défendant le roi Jean votre père, et qui a reçu le coup qui était destiné à son maître (1).

Et en achevant ces paroles, le prévôt montra à Charles sa main gauche... C'était une main de bois, mais si artistement faite, si habilement articulée et recouverte d'une peau si semblable à la peau humaine, que c'était merveille à voir.

Charles, profondément attendri, abandonna sa main au prévôt de Paris, qui la baisa avec respect, puis s'éloigna d'un pas grave et mesuré.

Le lendemain, il partait avec Gertrude.

Charles Y mourut en 1380. Excité par le désir de la vengeance, soit par le besoin de revoir sa patrie, Jacques de Rochevert revint en France secrètement. Il trompa, selon les historiens du temps, dans la révolte des Maillotins. On dit même que, malgré son grand âge, il se mit, à Paris même, à la tête des mécontents, et fit saccager les hôtels des seigneurs qu'il prétendait avoir eus pour ennemis. Quo qu'il en soit, Charles VI, revenant de Flandre avec son armée victorieuse, s'appliqua à faire rentrer les rebelles dans le devoir, et y réussit en peu de temps. Charles usa de clémence envers le peuple, mais il déploya une grande sévérité envers les seigneurs et les gentilshommes qui avaient pris part, directement ou indirectement, à la rébellion.

Jacques de Rochevert fut jugé par contumace : il se sauva de Paris avec tant de précipitation, qu'il fut obligé de mendier le long du chemin jusqu'à Bruxelles, où il avait laissé sa femme Gertrude. Le malheureux vieillard succomba bientôt à ces dernières et poignantes atteintes de la fortune, et expira presque de besoin, dans une mesure du faubourg de Scarberg, près de Bruxelles. Sa femme Gertrude, qui était encore belle, et qui avait acquis par ses malheurs une triste célébrité, se maria en secondes noces avec un bourgemesstre des environs de Liège. L'épithète de cette femme, que l'on voyait encore vers 1664 dans une église de Liège, vantait ses vertus d'épouse et de mère, et marquait son décès au dix-neuvième jour de février 1424.

HONACE RAISSON.

DES MOTS HISTORIQUES.

Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?

(Amphytrion, acte Ier, scène 1re.)

Dans ces derniers temps, on a mis en doute avec une juste défiance tous ces mots sentencieux, véritables axiomes de l'histoire, qui ne furent pour la plupart prononcés ni dans les circonstances ni par les personnes à qui on les a prêtés. Ces sentences, empruntées aux apocryphes, sont le plus souvent de l'invention de ceux qui les citèrent les premiers, et qui, par un singulier calcul d'amour-propre, aimèrent mieux, ne s'en avouant pas les auteurs, les attribuer à quelques hommes célèbres dont la réputation déjà établie devait aider à celle du mot. L'auteur s'effaçait ainsi et se sacrifiait pour son œuvre ; il jouissait incognito de la célébrité que son innocente supercherie lui avait faite, et si parfois il avait sa paternité, ce n'était qu'en secret et aux fidèles. Faite en public, cette révélation eût dissipé le prestige, et l'auteur, sans en gagner pour soi, aurait compromis la gloire de son mot. C'est ainsi que nous avons été trompés et que pendant long-temps, avec la bonne foi de l'admiration, nous nous sommes extasiés sur toutes ces paroles fameuses, sublimes accents de la pitié, de l'héroïsme ou du désespoir. Nous devrions même être encore trompés, nous devrions admirer encore ; mais les fidèles ont parlé, le secret du mot a été violé, et, l'apprenant, notre enthousiasme est tombé ; pouvons-nous, en effet, citer désormais et répéter avec faveur cette phrase fameuse : *La garde meurt et ne se rend pas*, quand nous savons qu'au lieu d'être héroïquement prononcée au milieu du carnage de Waterloo, elle fut écrite de sang-froid dans le cabinet d'un journaliste, M. de Rougemont. Cambroune, à qui il la prêtait, avait répondu aux sommations des Anglais par une interjection plus énergique dans sa brièveté, mais moins héroïque. Le mot perd ainsi tout son prestige. La pensée et l'inspiration semblent s'en détacher, et il ne reste plus qu'une phrase banale et sonore, une sentence. La phrase qu'on prête à l'abbé Edgeworth sur l'échafaud de Louis XVI : « *Fils de Saint-Louis, montez au ciel !* » n'est pas plus authentique que le mot de Cambroune. Interrogé par M. de Bausset s'il avait prononcé ces paroles, le vénérable abbé, simple et ennemi de toute dissimulation, répondit qu'il ne se souvenait pas de s'être exprimé ainsi, bien que c'eût été à peu près sa pensée. Le ministre Bertrand de Motteville, qui lui fit la même question, rend le même témoignage dans ses Mémoires. Et c'est justice, car ce mot est encore d'un journaliste, du rédacteur du journal le *Republicain français*, M. Charles Iles, le même qui réclama pour soi, en 1814, l'honneur que s'attribuait le maire de la ville d'Orléans, d'avoir imploré le premier la pitié publique en faveur de la royale orpheline du Temple. Mains jaloux pour son mot que pour l'article de journal où il faisait cette supplique, M. Iles en laissa toute la gloire à l'abbé Edgeworth et ne le revendiqua jamais ; cela par calcul encore. Son article le recommandait favorablement au roi et à la duchesse d'Angoulême, et son mot ne lui servit de rien, bien loin de là. Comme Louis XVIII l'avait cité dans l'épithète latine qu'il fit pour l'abbé Edgeworth, son ami, M. Iles, en le réclamant, prouvait au roi qu'il s'était trompé, et c'était perdre sa flatterie.

Quelques autres mots et phrases historiques doivent leur naissance à cette même flatterie. Ce sont ceux surtout qu'on prête aux princes et aux rois. Ainsi, sans mettre toutefois aussi expressément en doute ce mot de Louis XII : *le roi de France ne renge pas les injures du duc d'Orléans*

(1) Jacques de Rochevert avait perdu la main gauche à la bataille de Poitiers.

je me contenterai de rappeler que Philippe, comte de Bresse, devenu duc de Savoie, avait dit avant le roi de France : « Il serait honteux au duc de venger les injures faites au comte. » Peut-être quand Louis XII monta sur le trône se trouva-t-il quelque chroniqueur complaisant qui faisait allusion à sa conduite vraiment généreuse, retourna pour le roi ce qu'avait dit le duc, sans s'inquiéter s'il trompait l'histoire. Pour le mot de François Ier : *Tout est perdu, madame, fors l'honneur*, il est plus irrévocablement faux. Selon tous les faiseurs de chroniques et d'ans, c'est là tout ce qu'écrivait à sa mère François Ier, vaincu à Pavie. Malheureusement pour eux il est de la vérité de dire que sa lettre est très longue, et que tout s'y trouve, excepté le mot qui, selon eux, devait seul la remplir.

De nos jours il s'est trouvé des flatteurs d'une autre espèce qui, ne se contentant pas d'inventer les mots, les prêtaient aux princes et les leur faisaient débiter ; beaux esprits en titres d'office, improvisateurs jurés, ils devaient ménager l'à-propos, l'amener avec adresse et inventer le trait saillant qui devait à lui seul rendre la conversation du prince remarquable et le faire admirer. Tel était le rôle du marquis de Pezay auprès de Louis XVI. Dans les jours d'apparat, les circonstances difficiles, il devait avoir de l'esprit pour sa majesté, le roi comptant sur lui comme le comédien sur son souffleur. Instruit par M. Necker de tout ce qui se préparait, Pezay écrivait à Louis XVI tout ce qu'il devait faire : « Vous ne pouvez pas régner par la grâce, sire, lui écrivait-il un jour, la nature vous en a refusé, imposez-en par une grande sévérité de principes; Votre Majesté va tantôt à une course de chevaux ; elle trouvera un notaire qui écrira les paris de M. le comte d'Artois et M. le duc d'Orléans. Dites en le voyant : « Pourquoi cet homme? Faut-il écrire entre gentilshommes ? La parole suffit. » Cela arriva, dit le prince de Ligne, j'y étais. On s'écria : Quelle justice et quel grand mot du roi, voilà son genre.

Dans une circonstance plus importante et où l'effet était par conséquent plus nécessaire, le comte Beugnot remplit ce rôle d'homme d'esprit complaisant. Il fut pour le comte d'Artois ce que Pezay avait été pour Louis XVI. C'était après les Cent-Jours, le comte d'Artois allait rentrer à Paris ; toute la masse des royalistes s'était portée à sa rencontre et encombraient le passage. Comment traverser la foule enthousiaste sans prononcer une belle parole, sans un mot qui l'électrisât et devint le prétexte d'unanimes bravos. Tous les courtisans se frappaient le front mais en vain. Leur esprit si prompt à inventer une flatterie pour le prince, ne trouvait rien pour le peuple. Et pourtant on avançait, on était presque arrivé.... Quelques pas encore et, faute d'esprit, l'effet allait être manqué, quand tout à coup on vit accourir, au triple galop de son cheval, un homme poudreux et haletant.... C'était le comte Beugnot ; il avait trouvé le mot et il l'apparait en poste.

Puis aussitôt, et comme pour ne pas l'oublier, le comte d'Artois se dressant sur sa selle en homme désormais sûr de soi et de ce qu'il va dire : « Mes amis, cria-t-il au peuple, il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. » L'effet fut prodigieux. Ce ne fut par toute la foule qu'un cri d'admiration. L'esprit du prince, son absence dans l'à-propos devinrent l'objet de mille louanges ; le mot surtout fit fortune, et pourtant le comte Beugnot ne s'en vanta jamais. C'était un habile flatteur.

Aucune époque ne fut plus que celle de la révolution féconde en grandes et belles paroles, mais, il faut le dire aussi, aucune époque ne transmit à l'histoire un plus grand nombre de phrases mensongères, de sentences dénuées d'authenticité. Jamais plus qu'alors on ne vit autant d'orateurs plagiaires empruntant, quétaient partout des mots à grand effet et les dérobaient aux auteurs morts, aux contemporains ou même à leurs collègues. Mirabeau fut le premier et le plus remarquable de ces voleurs parlementaires ; comme Molière, il prétendait pouvoir prendre son bien où il le trouvait. Le grand orateur avait exploité ses larcins sur la scène, le grand orateur les exploitait à la tribune. Champfort lui faisait ses discours ; celui qu'il prononga sur ou plutôt contre les Académies est de cet académicien, et le fait une fois connu, on ne trouve que plus piquantes les invectives de ce discours, où l'inutilité des grandes corporations littéraires est péremptoirement établie. Mirabeau n'avouait pas cette collaboration qui lui était si utile ; il s'attribuait toute la gloire croyant avoir assez fait pour celle de Champfort, quand il l'aurait appelé *mon cher philosophe*. Si peu original, et pour parler ainsi, *si peu lui-même* dans ses discours écrits, Mirabeau ne l'était guère plus dans ses improvisations.

Les traits les plus brillants et les plus soudains qu'on y distingue sont plutôt dus à sa prodigieuse mémoire qu'à son génie. Ainsi quand il s'écriait dans ses invectives contre les grands : « *Hommes de marbre, hommes durs et polis*. » Il se rappelait certainement cette phrase de la Bruyère : « *La cour est un édifice de marbre, je veux dire quelle est composée d'hommes durs et polis*. » Le 15 juillet 1789, voulant réprimer la joie que la nouvelle d'une visite du roi excitait dans l'assemblée, quand il s'écria : « Qu'un morne respect soit le premier accueil fait au monarque. » Dans un moment de douleur le silence des peuples est la leçon des rois. » Il citait sans le dire et en dénaturant seulement la mesure un vers de notre grand tragique. On lui a contesté aussi une des plus belles inspirations de sa vie parlementaire ; cette belle réponse à M. de Brézé, « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la puissance des baionnettes », est dit-on un emprunt que fit Mirabeau au discours d'un de ses collègues.

La veille du jour où ces paroles furent prononcées, on avait intimé à

l'assemblée l'ordre de se séparer, et n'ayant pas obéi, elle s'attendait à une nouvelle sommation. Volney, l'un de ses membres, s'était préparé à y répondre. Mirabeau avait lu son discours, et cette phrase énergique l'avait frappé ; mais pour la dire il fallait un organe sonore et vibrant, une voix qui pût répondre et même ajouter à la vigueur des paroles, et cette faculté, Volney ne l'avait en aucune façon, tandis qu'elle dominait dans Mirabeau. Aussi quand M. de Brézé se présenta, voyant que le moment de foudroyer la vieille monarchie était arrivé, et que pour frapper fort, les paroles de Volney étaient les plus vigoureuses : « Laissez-moi parler à votre place, lui dit-il avec ce maintien froid, avec cette voix faible, on ne vous écouterait certainement pas. Laissez-moi dire ce que vous avez écrit. » Le timide orateur s'écarta discrètement, et Mirabeau s'avancant terrible, déclara par ces mots formidables, à la royauté qui domine par la force, ce qu'elle ne doit pas oublier ; et au peuple, qui fonde ses droits sur la justice, ce qu'il doit espérer. Ces paroles, toutes remarquables qu'elles sont, durent certainement leur plus grand effet à l'organe de Mirabeau. Mais, tout en lui laissant la gloire de les avoir dites, l'histoire aurait dû consacrer à Volney celle de les avoir pensées (1).

Ici, du reste, tout est honneur pour celui à qui la postérité prête de semblables paroles ; d'autres fois, ce n'est qu'un opprobre de plus, et, par cette liberté mensongère, l'histoire ajoute à l'infamie commise à la gloire. Sneyès eut ce triste avantage. Il est reconnu aujourd'hui qu'il ne dit pas en votant la mort du roi : « La mort sans phrase. » Il avait sans doute assez de laconisme dans l'esprit pour parler ainsi, mais il en avait trop dans le langage pour le dire. Quand il eût émis son vote : « La mort, » revenu à sa place et entendant les vaines déclamations de ceux qui l'avaient suivi à la tribune pour voter comme lui, il put seulement dire, comme on l'a rapporté depuis, à ceux qui l'entouraient, « Moi j'ai voté la mort, mais sans phrases. » La chronique prit acte de cette parole, et d'intime qu'elle était la rendit publique, sans s'inquiéter si elle ajoutait ainsi une défrustrure de plus au nom d'un homme qui ne le méritait pas. Sneyès dut ainsi une partie de sa mauvaise gloire à un mot supprimé, et nous devons ajouter encore ici, pour la vérité de l'histoire, qu'il doit à une sorte de plagiat l'idée première du livre qui lui fait le plus d'honneur. Sa brochure *Qu'est-ce que le tiers?* qui fit sa fortune politique et littéraire, ou, comme dit Devalsens, sa fortune séditieuse, ne lui appartient pas. Il en prit l'idée et le titre à Champfort qui disait habituellement : *Qu'est-ce que le tiers état? rien et tout*. N'est-ce pas là toute la pensée du livre, et le comte de Launaguais n'avait-il pas raison de dire à Champfort, et lui parlant de Sneyès et de son pamphlet : « *Vous lui avez donné le peuple à vendre, au tiers état?* » Combien de pareils plagiat auriens-nous encore à constater à cette époque de la révolution où les hommes éprouvèrent tout le besoin de travailler vite et de produire des œuvres nouvelles, et s'entre-tuaient trop souvent pour ne pas se voler quelquefois. Combien de mots et des plus authentiques, combien de faits et des plus avérés n'aurions-nous pas à redresser encore, tant l'histoire est devenue délicate et minutieusement sceptique en fait de vérités. On met en doute à présent la plupart des mots attribués à l'abbé Maury. Selon M. Sargent Marceau, ce n'est pas lui qui émit et popularisa le premier le mot de *sans-culottes*. C'est d'André, dit-il, dans une assemblée de constituants. Suivant le même auteur, ce n'est pas Philippe d'Orléans qui se donna à lui-même le nom d'*Egalité*, c'est Manuel qui le lui imposa en pleine commune. Enfin, au dire de Lombard de Langres dans ses Mémoires, ce n'est pas Santerre qui commanda le fatal roulement. « C'est un général que tout le monde connaît, dit-il, et que je ne veux pas nommer. » Constater de pareils faits, c'est permettre le doute pour tout ce qui regarde l'histoire. Dans la seconde partie de notre histoire parlementaire sous la restauration, quelques mots méritèrent aussi d'être historiques, mais furent aussitôt combattus et accusés de plagiat. Ainsi, après l'assassinat du duc de Berri, M. Bourdeau ayant dit à la tribune : « *Il avait en France une conspiration patente qui existe partout et qu'on ne voit nulle part*. » on entendit crier au vol, au plagiat au vieux mot rajouté ; et Colin de Planey écrivit dans ses anecdotes du XIX^e siècle : « On a beaucoup parlé du *partout et nulle part* de M. Bourdeau. Malheureusement, pour la gloire de l'honorable député, ce mot est bien vieux. La Brédusse Uhaire est *partout et nulle part* dans la *Caroliade*. Le Démon Elimi, dans les excursions d'Urban Grandier, interrogé sur son domicile habituel, répondit qu'il était *partout et nulle part*. Les assassins du vieux de la Montagne se vantaient d'être *partout et nulle part*. Le tribunal secret de Westphalie siégeait *partout et nulle part*. Enfin, quand les juges qui veulent condamner l'ours de Saint-Corbinian, comme loup garou, lui demandant sa demeure, il répond : *partout et nulle part*. Reste à savoir qui l'a dit le premier du démon Elimi ou de M. d'Arlicourt, de M. Bourdeau ou de l'ours de Saint-Corbinian, et Evertuez-vous donc à faire des mots historiques pour être exposé à de pareilles comparaisons.

Si nous passons de l'histoire politique à l'histoire littéraire, nous trouvons encore une foule de mots et de faits qu'un long usage et une si fréquente citation ont rendus vérités historiques en dépit de l'histoire et surtout de la vérité. J'aurais à cœur de relever toutes ces erreurs, mais

(1) C'est encore à un discours de Volney que Mirabeau emprunta, au 22 mai 1790, cette apostrophe formidable contre la royauté à laquelle on voulait consacrer le pouvoir exécutif : « Et je vois d'en la fenêtre d'en, à la sanglante nuit de la Saint-Barthélemy, l'âme Charles IX tira sur son peuple. »

ce serait une réputation trop longue, et je crains qu'il sera bon de n'en prendre ici que celle de deux faits d'autant plus importants que, par l'erreur qu'ils propagent, ils compromettent deux personnages fameux dans notre littérature, chacun dans une circonstance de sa vie littéraire.

Je veux parler de Molière et de Mme de Sévigné, l'un pour le mot célèbre qu'on lui prête contre M. de Lamoignon, lors de la défense de *Tartuffe*, l'autre pour ce jugement ridiculement comparatif et antiphrasique sur Racine et le café Molière à tel dit, en plein théâtre : « Nous nous proposons de vous donner ce soir la deuxième représentation de *Tartuffe*, mais M. le premier président ne veut pas qu'on le joue. » M. Étienne (notice sur *Tartuffe*, page 10) se chargea de répondre à cette question, et il le fait en homme d'esprit et de goût : « C'est dit-il une bonté qui pouvait échapper à son humeur dans un petit cercle d'amis ou dans l'intimité d'une conversation particulière. Mais comment supposer que Molière, homme grave et homme de cour, se soit permis de le dire au public assemblé... Il connaissait trop les convenances sociales, il entendait trop ses intérêts pour hasarder un méchant jeu de mots qui eût été justement blâmé et qui était aussi indigne de son génie et de son caractère. C'était bien assez d'avoir affaire à tous les gens d'église sans se brombler avec tous les gens de robe, Lamoignon était d'ailleurs le modèle des magistrats, le protecteur des lettres. Ami de Boileau, il avait droit au respect de Molière, et si le premier président défendit *Tartuffe*, il céda moins sans doute à sa conviction personnelle qu'à ces craintes injurieuses d'une cabale que les hommes publics sont trop souvent exposés à prendre pour l'expression de l'opinion générale. » M. Duprez, dans une notice sur Molière, a exposé aussi vigoureusement les mêmes preuves. Cette anecdote si fréquemment citée, tombe donc d'elle-même et ne mérite plus d'être rappelée que pour l'ingénieuse allusion qu'en fit un jour Florian. Il était alors chez monsieur de Penthièvre. Ce prince avait permis que sa petite comédie du *Bon Père* fût jouée sur le théâtre de Sceaux ; un moment avant que le spectacle commençât, le prince fit dire qu'il n'assisterait pas à la représentation. C'était la défendre. Florian congédia les spectateurs en leur disant : « Nous allons vous donner le *Bon Père*, Monseigneur ne veut pas qu'on le joue. »

Terminons, enfin, par la réutation du mot attribué à Mme de Sévigné, Mirabeau a dit expressément dans une notice sur cette femme célèbre : « Il est vrai qu'elle a écrit qu'on se dégoûterait de Racine comme du café. » La Harpe avant Mirabeau avait aidé à propager le jugement que renferme cette phrase, Suard le répéta d'après eux, et tout le monde fit comme lui. L'autorité de tels écrivains justifiait alors l'erreur pour le public, comme l'autorité de Voltaire l'avait justifiée pour eux, car c'est d'après lui que les poètes avaient parlé, sans s'inquiéter s'il se trompait lui-même en parlant d'après Mme de Sévigné. Moins confiant, ils n'eussent consulté que les lettres de l'ingénieuse marquise, et voilà seulement ce qu'ils eussent trouvé sous la date du 16 mars 1672 : « Racine fait des comédies pour la Champmeslé, ce n'est pas pour les siècles à venir. Si jamais il n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille. »

Puis, quatre ans plus tard, le 16 mai 1676, ils l'eussent trouvée écrivant ces seuls mots : « Vous voilà donc bien revenu du café. Mille Merci l'a aussi chassé ; après de telles disgrâces peut-on compter sur la fortune ? »

C'est tout ce que dit Mme de Sévigné. Les deux parties du jugement qu'on lui prête se trouvent bien dans ces phrases ; mais où est la comparaison, où est le rapprochement ? Personne, certes, ne se serait avisé de l'établir entre deux fragmens écrits à quatre années de distance. Si Voltaire ne l'eût fait et, étant séduit par une double réminiscence, n'eût écrit à propos de Mme de Sévigné : « Elle croit toujours que Racine n'a pas sa loi ; » elle en jugeait comme du café dont elle dit qu'on se désabuse bientôt. On crut voir une citation dans ces mots de Voltaire, et le goût de Mme de Sévigné subit depuis ce temps la peine de cette erreur.

EDOUARD FOURNIER.

Poésic.

A MOLIÈRE !

- Venez le rire au cœur et les palmes aux mains !
La tête du génie est celle des humains !
« Voici d'un noble jour l'illustre anniversaire !
« Des vœux de son temps l'immortel adversaire
« Va, deux siècles passés, r'envoie aujourd'hui
« Les hommages d'un peuple à genoux devant lui !
« L'heure approche où Paris va léter son Molière !
« Voyez naître l'aurore et poindre la lumière,
« Et déjà s'avancer à l'horizon lointain
« Le cortège éclaire des splendeurs du matin.
« A sa tête paraît le ministre du temple,
« Qui préche les vertus, et les préche d'exemple ;
« Quant devant des grands-ours on voit plus courir,
« Qui cherche loin des cours le pauvre à secourir,
« Est humain, tolérant pour toute âme frazde,
« Renverse les bâcliers au nom de l'Évangile ;
« Du grand homme expiré béni-sant le tombeau,
« Allume la raison au feu de son flambeau,
« Est soumis à nos lois plus qu'aux bulles de Rome,
« Et croit que le génie est le vrai Dieu fait homme !
« Qui marche à ses côtés ? Ces nobles citoyens
« Du salut de l'état, intrépides soutiens,

- « Qui des valets de cour dédaignent la bassesse,
« À de nobles travaux demandent leur noblesse ;
« Qui ne conquièrent pas cordon, honneur, emploi,
« A baisser humblement les pantouffes d'un roi ;
« Qui, s'ils sont nés du peuple, y restent avec gloire ;
« Et d'un obscur bécot respectent la mémoire,
« N'abritent pas le fils d'un gaxou ou d'un pollron
« Sous le cimier d'un duc ou les fleurs d'un baron.
« Mais quel essaim charmant s'élarce sur leur trace ?
« C'est nous, types heureux de science et de grâce,
« Vous qu'un nouveau Mécène érige en Institut
« Pour cultiver les arts ainsi que les vertus.
« Femmes, qui sous l'air d'un pudique mystère,
« Fréquentez le Parnasse et non le ministère,
« Et qu'on voit, l'âme pure ainsi que vos écrits,
« Fidèles à la rime autant qu'à vos maris !
« Approchez, de Sapho modestes survivantes !
« Amis de la pudeur, place aux femmes sivantes !
« Mes yeux émerveillés ne me trompent-ils pas ?
« C'est Harpagon jetant de l'or à chaque pas !
« Sous un voile décent dont son front s'enveloppe,
« Célimène s'avance au bras de monsieur l'otrope,
« Qui, plein du charme heureux de sa fidélité,
« Aux humains erreurs sourit avec bonté,
« D'un ascendant suprême, ô puissance infinie !
« Hommage le plus pur qu'on espère le génie !
« Par le comique tout vertement fustigé,
« De ses nombreux travers l'homme s'est corrigé.
« Qui peut lire Molière et conserver ses vices ?
« L'auteur trois fois sifflé pour ses œuvres noyées,
« Dans la place publique appelant à un revers,
« Ne nous poignarde plus du récit de ses vers !
« La prude, s'inspirant de charité chrétienne,
« Respecte notre vie et veule sur la sienne ;
« Le malade, aux juleps honteux de recourir,
« N'appelle un médecin qu'un monsieur l'otrope,
« Pour les Amphitryons il n'est plus d'infortuné,
« Les Scapins sont partis avec les Scaganelles !
« De son sort menaçant Georges Dandin frappé,
« N'épouse plus un nom de pour d'être trompé !
« Les fâcheux sont discrets, les Agnès vertueuses,
« Et tout s'est amendé jusques aux précieuses !
« Triomphe donc, grand peintre, une seconde fois !
« La France et l'univers le chantent par ma voix.
« Tes leçons repoussant la morgue doctrinale,
« Font au sein du plaisir pénétrer la morale,
« Et de l'esprit humain reculant l'horizon,
« Ceux que tu convertis le sont par la raison !
« Au pied du monument que notre orgueil élève,
« Ains-i je m'écriais, mais je criais... en rêvé ;
« Pleine du lendemain ma pensée en sommeil
« Flattait une chimère envolée au réveil !
« Cette métamorphose, hélas ! n'était qu'un songe.
« Des vœux d'un esprit juste ineffable m'ensoigne !
« A devenir meilleur les fous n'ont pas songé !
« Molière, en le lisant, le sage a seul change !
« Qu'importe qu'après tout ce fruit manque à la gloire !
« Nos travers éternels assurent la mémoire !
« De les nobles écrits voilà les seuls effets !
« Seraient-ils immortels s'ils nous rendaient parfaits ?
« Non ! à la vérité ta peinture fidèle
« Trace dans le portrait les défauts du modèle !
« Ta touche, où du pervers les fornes saillont,
« Est un signalament qui s'attache à son front,
« Et les œuvres et nous, nous restons en présence
« Pour nous faire rougir de notre ressemblance !
« Législateur divin à la puissante voix,
« Qui du bon sens suprême as fait passer les lois,
« Héros d'un peuple ennu les glorieux hommages
« Que de ses souverains recueillent les images !
« Paris, qui dans ses murs tient tant de royautés,
« Veut dans son culte unir toutes les majestés,
« Et contempler, vivans d'éclat et de lumière,
« Le roi Louis-le-Grand près du grand roi Molière.

J. LESGUILLOU.

LE PROSCRIT.

1793.

La châtelaine.

C'était l'hiver ; une neige épaisse couvrait le sol, un vent lugubre et glacial faisait crier les girouettes des toits et gémir les arbres des forêts. Mais pourquoi cette neige a-t-elle plus que jamais l'aspect d'un lineon ? Pourquoi ce vent n'a-t-il jamais autant rappelé les plaintes des mourans ? Pourquoi les champs paraissent-ils incultes, les villages déserts, les cités mortes et silencieuses ? pourquoi les passans semblent-ils désolés comme des orphelins, ou sombres comme des criminels ? Chaque année ramène les frimas ; comment se fait-il alors que tout soit aussi triste que si pour la première fois l'hiver dépouillait la terre et jetait le désespoir dans les cœurs ?

C'est que la France vient d'apprendre un de ces forfaits qui frappent également de stupeur ceux qui l'ont accompli et ceux qui ne l'ont pas empêché ; c'est que désormais nul ne pourra se croire assez pur et assez juste pour ne pas craindre le contact hideux de la main du bourreau ! Lo

petit-fils de saint Louis est monté au ciel par les marches sanglantes de la guillotine, et des hurlemens de cannibales ont annoncé aux populations consternées ce crime qui eut pour complice le silence des trois quarts d'un pays long-temps célèbre par sa fidélité et son dévouement à ses souverains.

Cette affreuse nouvelle est arrivée le matin même dans la ville de Chaumont en Bassigny, et elle s'est répandue avec la rapidité de la foudre dans les villages environnans. Un vicux prêtre vient de l'apprendre à la comtesse de Mareilles, en lui apportant les dernières consolations de la religion : il espérait la résigner plus facilement à mourir.

Glossinde de Courgenay, comtesse de Mareilles, n'avait que vingt-cinq ans lorsque son mari s'était séparé d'elle pour courir à la sainte et imprévoyante croisade de l'émigration. Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis le triste jour de leurs adieux, et la pauvre femme avait usé sa vie à lutter contre des tourmens auxquels elle n'était point préparée, car les débuts de sa destinée ne lui avaient promis et donné que du bonheur. D'abord, la loi, en frappant son mari de mort civile, l'avait déclarée veuve ; et, dans l'impossibilité où elle était de recevoir des nouvelles de son cher proscrit, elle avait fini par se dire que peut-être l'horrible fiction d'un code de spoliateurs et d'assassins était devenu une réalité.

Long-temps elle avait résisté à cette pensée dévorante, en contemplant le berceau de ses deux enfans, frêles créatures conçues dans la joie et nées dans les larmes; mais ses forces avaient à la fin trahi son courage, et les cloches dont le tocsin venait d'annoncer la mort du roi-martyr allaient bientôt sonner son agonie.

Le prêtre vient de la quitter pour retourner vers les bois qui lui servent d'asile, et, dans son vaste château, naguère animé par la présence d'amis joyeux et de serviteurs fidèles, elle est restée seule avec ses enfans et deux domestiques. L'un est Adrienne Lemesle, ancienne femme de charge; l'autre Louis Lemesle, autrefois valet de chambre de confiance du comte de Mareilles. Adrienne est auprès du lit de sa maîtresse; Louis est depuis le matin en *permanence* à la municipalité, car son éloquence facile, et ses principes *austères* et *incorruptibles* l'ont fait nommer maire du village de Mareilles, l'un des plus beaux de la ci-devant Champagne, maintenant chef-lieu d'un des cantons du département de la Haute-Marne.

Il est huit heures du soir. Une seule bougie éclaire si faiblement de sa flamme vacillante la grande chambre de la comtesse, qu'on ne peut distinguer que le visage pâle de la mourante assise sur son lit.

Apportez-moi mes enfans, ma bonne amie, dit-elle d'une voix éteinte à Adrienne; je voudrais les embrasser et les bénir encore une fois, avant de les éloigner de cette chambre envahie par la maladie et qui sera bientôt envahie par la mort.

Adrienne passa sa main sur ses yeux pour dissiper le nuage de larmes qui les obscurcissait, et elle se dirigea vers un large berceau dans lequel dormaient en souriant deux frères jumeaux de la plus ravissante beauté.

La femme de charge les prit l'un après l'autre, et elle alla les déposer dans les bras de leur mère.

— Pauvres petits, leur dit la comtesse en les pressant sur son cœur, les hommes ont banni votre père, et Dieu qui me rappelle à lui va bientôt vous laisser seuls dans ce monde. Qu'allez-vous devenir lorsque le peu de vie qui reste en moi cessera d'animer ce cœur qui ne battait plus que pour vous depuis long-temps?... Adrienne, s'écria la mourante en posant les enfans sur ses genoux pour se tordre les mains avec désespoir: Adrienne, promettez-moi que vous ne les abandonnerez jamais, que vous le défendrez contre tous et même contre...

— Arrêtez, madame, répondit la femme de charge en se prosternant tout en larmes au chevet du lit de sa maîtresse. Je sais, hélas! ce que vous voulez dire, et je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que, si nous avons le malheur de vous perdre, je serai une mère pour vos enfans.

— Merci, ma bonne Adrienne, dit la comtesse d'une voix moins brisée, il me semble à présent que je mourrai plus tranquille.... et c'est à vous que je le devrai, ajouta-t-elle en essayant de sourire.

Et la comtesse inclina la tête pour remercier Dieu, qui, après l'avoir si cruellement éprouvée, lui envoyait une consolation ou du moins un soulagement à son heure suprême.

— Ecoutez-moi bien maintenant, reprit-elle après quelques minutes d'un profond recueillement; encore quelques jours, quelques heures peut-être, et ces enfans qui reposent sur le sein qui les a nourris, n'auront plus que vous au monde. Adrienne, je ne vous recommande pas de leur enseigner à servir Dieu, car vous avez une âme chrétienne qui leur apprendra la foi par l'exemple; je ne vous demande pas non plus de leur dire d'aimer leur mère morte et leur père proscrit, parce que je connais votre cœur aussi reconnaissant que dévoué; mais je vous supplie de leur cacher autant que vous le pourrez que c'est la France en délire qui les a rendus orphelins. Oh! faites qu'ils la chérissent malgré ses crimes, et tâchez qu'ils comprennent que la patrie est une seconde mère qu'ils peuvent plaindre, mais qu'ils n'ont pas le droit de juger. Ils seraient trop malheureux s'ils se mettaient à haïr la seule chose qu'il leur reste à aimer en ce monde.

— Je ferai de mon mieux, ma bonne maîtresse, répondit Adrienne en sanglotant; mais, de grâce, chassez ces tristes pensées. Vous pouvez encore guérir; M. le comte peut revenir, et nous serons tous heureux comme autrefois.

— Que Dieu l'entende, mais que sa volonté soit faite! dit la comtesse

avec la plus touchante résignation. Maintenant, remets ces deux chers petits dans leur berceau. Tes paroles m'ont fait du bien; je vais essayer de dormir.

Et la malade s'affaissa sur ses oreillers; quelques instans après, le bruit régulier de sa respiration annonça à Adrienne que sa maîtresse reposait.

— Que le ciel les protège tous! dit la bonne femme de charge en joignant les mains avec la plus douloureuse anxiété. J'ai parlé d'espérance, et il ne m'en reste plus guère dans le cœur.

Comme Adrienne prononçait ces mots à voix basse, la porte de la chambre s'ouvrit lentement, et donna passage à une tête coiffée d'un bonnet rouge.

— Retire-toi, malheureux, reprit Adrienne toujours à voix basse, mais en fortifiant l'énergie de ses paroles par un geste impératif.

L'individu, au lieu d'obéir immédiatement, fit signe à la femme de charge de venir lui parler.

— Quel nouveau crime vas-tu m'apprendre! lui dit-elle en le reposant dans la pièce voisine et en fermant la porte sur eux.

— Je viens au contraire pour en empêcher un, ma mère, répondit Louis Lemerle, avec un embarras qui voulait jouer la fermeté. Les habitans de Cirey doivent venir piller le château demain matin, et il ne faut pas qu'ils y trouvent la citoyenne et ses enfans.

— Puisque tu es si bien instruit de leurs projets, que ne les empêches-tu de les exécuter? reprit vivement la femme de charge en arrêtant sur son fils un regard qui lui fit baisser les yeux.

— Il faut que la justice du peuple s'accomplisse, dit le *municipal* avec une voix sourde mais terrible.

— Veler les honnêtes gens, tu appelles cela la justice du peuple, misérable! mais tu ne crains donc pas celle de Dieu?

— Depuis qu'il n'y a plus de roi, il n'y a plus de Dieu, ma mère; je ne connais que la République.

— Monstre, s'écria Adrienne en se frappant la poitrine, tu as donc oublié que le sein qui t'a nourri a aussi nourri ta maîtresse?

— Il n'y a plus de maîtresse, ma mère... Mais trêve de paroles! Voulez-vous, oui ou non, sauver la citoyenne et ses enfans? Je vous répète encore une fois que demain à la pointe du jour le château sera pillé et peut-être brûlé. Maintenez le reste vous regarde.

— Mais que faire? mon Dieu!

— Conduire ceux que vous appelez vos maîtres, répondit Louis avec un dédain féroce, dans la loge du père banal, à la lisière de la forêt. Quand ce sera fait, nous reviendrons ici, vous et moi, et nous ferons de notre mieux pour arrêter le désordre.

— Serais-tu hométe homme une fois dans ta vie? dit Adrienne avec défiance.

— Si je ne l'étais pas, je les laisserais tous égorger, et j'achèterais le château et la terre de Mareilles avec mes économies.

— Avec les dons de tes bienfaiteurs, tu veux dire? N'importe, je te croirai encore une fois; mais souviens-tu bien que s'il arrive quelque chose, tu seras maudit par ta mère.

— Est-ce que les mères maudissent encore par le temps qui court? Tout ça c'est des vieilles idées. Allez seulement prévenir la citoyenne; moi je vais faire préparer un brancard, et je reviens avec quatre hommes sûrs.

Une heure après cette conversation, la grille du château de Mareilles s'ouvrait devant un cortège lugubre comme un convoi. Une immense lièbre recouverte d'un tapis et portée par quatre hommes vêtus de la carmagnole et coiffés du bonnet rouge, emportait la comtesse mourante et ses deux enfans endormis. Louis Lemesle marchait en avant, portant une lanterne; Adrienne suivait, chargée d'un paquet de linge et d'un panier de provisions. La bise soufflait avec violence, la neige tourbillonnait, la terre, durcie par la gelée, rendait un retentissement sinistre sous les pas lourds du *municipal* et de ses quatre acolytes. Il pouvait être près de minuit.

Lorsqu'on fut arrivé à la loge du père, Louis fit déposer la lièbre auprès d'un grand feu qu'il avait fait allumer d'avance, puis, sans attendre que le tapis qui cachait aux regards de la malheureuse comtesse ce qui se passait autour d'elle fût enlevé, il dit à Adrienne à voix basse :

— Arrangez-les pour le mieux, et vous reviendrez ensuite au château. J'entends déjà le tocsin qui sonne dans la ci-devant église de Cirey.

Adrienne prêta l'oreille, et il lui sembla en effet que le vent lui apportait un bruit confus de cloches et de clamours humaines.

— Que Dieu te bénisse, mon fils, dit-elle, si vraiment tes intentions sont pures!

— Pas de bêtises, ma mère, répondit Louis en pâlisant. Et il s'éloigna suivi de ses ans.

Aussitôt qu'ils furent partis, Adrienne découvrit la lièbre, et elle vit avec une indicible satisfaction que les tâtages et les nouvelles émotions de la comtesse n'avaient point empiété son état. Pendant le trajet, elle s'était endormie en pressant les deux enfans sur son cœur. Bien avant ce pite de ses longues douleurs et de sa soudaine résignation.

A un mouvement que fit Adrienne pour mettre la lièbre à l'abri du voisinage du foyer, la malade s'éveilla.

— Nous sommes donc arrivés, dit-elle en souriant tristement... C'est singulier, ma bonne Lemesle, mais je ne suis pas du tout fatiguée; il me semble même qu'il y a long-temps que je ne me suis sentie aus-

bon qu'en ce moment. Je ne saurais dire pourquoi je crois que mes tourmens vont bientôt finir. As-tu, du moins, remercié ton fils de son dévouement ? J'avais eu des doutes sur sa fidélité, mais aujourd'hui je suis sûr de lui et j'en suis bien heureux pour toi.

Adrienne baignait en pleurant la main que lui tendait la comtesse, celle-ci repart en la tutoyant toujours pour lui montrer plus d'affection : — Tu vas retourner là-bas, m'as-tu dit ; de grâce, ne t'expose pas, ma vieille amie ! Laisse-les piller tant qu'ils voudront, afin qu'ils nous laissent désormais tranquilles ; j'ai d'ailleurs emporté tous mes trésors : mes deux enfans et le portrait de mon mari.

— J'espère encore que tout ceci n'est qu'une fausse alerte, comme nous en avons eu si souvent depuis six mois, dit Adrienne avec un découragement qui démentait ses paroles.

— J'espère aussi. Cependant, comme il faut tout prévoir, voici une lettre que j'avais depuis long-temps préparée pour être remise à mon mari, s'il vit encore et s'il revient un jour.... Garde-la soigneusement, ma bonne Adrienne, car elle parle de mes enfans et elle raconte ce que tu as fait pour nous.

— Vous me la donnerez demain, répondit Adrienne en sanglotant. — Prends-la toujours ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Quand elle sera entre tes mains, j'aurai un tourment de moins dans l'esprit.

Adrienne prit la lettre et la mit sur son cœur ; sa main tremblante l'aurait laissé échapper.

— Maintenant, adieu, ma bonne nourrice, poursuivit la comtesse ; je vais partir pour toi et pour ton fils ; je trouverai ainsi ton absence moins longue.

Adrienne se jeta à genoux auprès du brancard, et elle entoura de ses deux bras sa maîtresse et les deux enfans toujours endormis, puis elle se releva brusquement, comme si elle se sentait au bout de son courage, et, après avoir fermé à double tour la porte de la loge, elle se dirigea à grands pas du côté du château.

Elle le retrouva désert comme elle l'avait laissé deux heures auparavant. Alors, avec une activité et une présence d'esprit extraordinaires, elle se prépara à l'événement que son fils lui avait annoncé. Un grand feu fut allumé dans la cuisine ; des bouteilles et des verres furent posés sur les tables et les buffets. Pour ôter tout prétexte à la violence, Adrienne ouvrit toutes les portes et mit des clés à tous les meubles. A la voir ainsi prompte et attentive, on n'eût jamais dit que c'était une émeute qu'elle attendait, et la vieille femme de charge, qui avait vu tant de fêtes brillantes, allait assister à la dévastation, à la destruction peut-être de la demeure de ses maîtres chéris et respectés.

Quand tous ces tristes soins furent terminés, la pauvre Adrienne, brisée de fatigue et de douleur, alla s'agenouiller dans la chapelle du château. Le tocsin sonnait toujours, et depuis une heure environ, le roulement du tambour lui répondait.

Ce qu'on appelait un grand citoyen

Louis Lemesle, après sa sortie de la cabane du père, avait renvoyé ses compagnons en leur disant qu'il irait bientôt les rejoindre à la maison commune où la municipalité était en permanence ; mais, au lieu de se rendre directement au village ou de retourner au château, il s'était mis en embarcadure sur la bisière de la forêt, près de laquelle la loge avait été construite.

Il y demeura dans une immobilité parfaite jusqu'à ce qu'il eût vu sa mère s'éloigner. Certain alors que la comtesse était seule avec ses enfans, il se mit à siffler, et peu de momens après, le bruit d'un pas l'avertit que quelqu'un s'approchait de lui.

— Est-ce toi, Dody, dit-il à l'individu qui semblait avoir obéi à son signal ?

— Oui, citoyen Lemesle, c'est bien moi, à preuve que je suis gelé.

— Tu te réchaufferas tout à l'heure, répondit Louis avec une jovialité cruelle. As-tu apporté tout ce qu'il faut ?

— Voilà le paquet tel que vous me l'avez remis : maintenant que faut-il faire ?

— C'est que je t'ai dit ce matin. Le signal convenu est un coup de fusil tiré dans la cour du château.

— Et vous m'assurez que la nation me donnera une bonne récompense ?

— Si la nation te la refuse, je paierai pour elle. Es-tu content maintenant ?

— J'aurais mieux aimé gagner votre argent d'une autre manière.

— Reculeras-tu, poltron ? prends-y garde ! si tu ne m'as pas ici, je l'enverrai défendre la république à l'armée de la Moselle, choisis.

— J'obéirai, citoyen ; puisque vous répondez pour la nation, je suis tranquille.

— N'oublie pas le signal ; tu l'entendras demain avant le point du jour.

Avant prononcé ces mots, Louis Lemesle reprit le chemin du village. Il marchait du pas léger d'un homme qui vient de faire une bonne action.

— Demain, pensait-il, il n'y aura plus d'obstacle à mes projets. La république héritera du comté de Marcellis, mort civiquement, et moi, son ancien domestique, je me rendrai adjudicataire de ses propriétés. Ma mère ne se doutera de rien, et, si elle découvre la vérité plus tard, elle me pardonnera, car nous serons riches ; pourvu maintenant que les fédé-

rés de Cirey soient exacts. Mais j'entends la générale qui lat chez eux... avant une heure ils seront ici.

Quelques instans après, Louis Lemesle arrivait à la maison commune de Marcellis.

Tout y était dans un désordre à la fois grotesque et terrible. Une vingtaine de paysans albutés par l'ivresse, hébétés par le sommeil, vociféraient dans une salle infeste et enfumée. Une centaine d'hommes armés de faux, de piques et de haches, stationnaient en dehors sur la place publique du village. Les premiers compoisaient le comité révolutionnaire, les autres la garde nationale de Marcellis.

Des hurlemens de joie accueillirent la venue de Louis Lemesle.

— Citoyens, dit-il en entrant, un grand acte de justice se prépare. Nos frères de Cirey doivent venir cette nuit même pour s'assurer, conjointement avec nous, s'il existe un dépôt d'armes dans les souterrains du château de Marcellis. Prouvons-leur que nous ne sommes pas les esclaves des préjuzés, en nous joignant à eux avec la fermeté qui convient à des hommes libres.

— Vive la république et à bas les aristocrates ! s'écrièrent les membres du comité révolutionnaire.

— A bas les aristocrates ! répéta la foule qui stationnait en dehors.

— Surtout pas de pillage, citoyens, reprit Lemesle avec fermeté. Les défenseurs de la patrie ne doivent pas se conduire comme des voleurs de grands chemins. Visitez le château depuis la cave jusqu'au grenier, mais respectons une propriété qui sera peut-être bientôt à la république.

Un profond silence accueillit cette dernière recommandation. Le patriote des deux fédérés de Marcellis s'était subitement refroidi en apprenant qu'il ne fallait pas piller.

— Si nous nous en allons chacun chez nous, dit un jeune gaillard qui portait au bout d'une fourche un sac vide qu'il comptait bien remplir.

— Nous ferions aussi bien, reprit un autre ; je commence à croire qu'on s'est moqué de nous.

— Le citoyen Lemesle sait ce qu'il fait, ajouta un troisième ; il ne veut pas qu'on pille, parce qu'il compte acheter le château et qu'il aime autant y trouver du lingé et des meubles.

— A bas le traître qui ménage les aristocrates, cria une voix partie de la foule rassemblée devant la porte ouverte à deux battans de la maison commune.

— Qui m'appelle traître ? demanda Louis Lemesle en paraissant sur le seuil de cette porte.

— Moi, Dominique Grisier, répondit la même voix avec hardiesse. Je dis que tu trahis la république comme tu as trahi tes anciens maîtres. Tu voudrais passer pour patriote ; tu n'es qu'un voleur.

— Citoyens, ne le croyez pas ! répondit Lemesle avec moins d'assurance qu'il n'en avait montré jusqu'alors.

— Camarades, croyez-moi, reprit à son tour Dominique Grisier. Il a envie d'acheter le château, et c'est pour cela qu'il ne veut pas que le peuple y touche.

— Acheter le château, dit Louis Lemesle en pâlisant, mais il n'est pas à vendre.

— Il le sera bientôt, continua Dominique. On sait ce qu'on sait.

— Citoyens, s'écria Lemesle en reprenant son énergie et sa présence d'esprit, je vais tout vous dire, puisqu'on m'y oblige pour défendre mon honneur. Le pillage du château de Marcellis est parfaitement légal, parce que le peuple a le droit de reprendre son bien partout où il le retrouve ; mais, si ce pillage a lieu cette nuit, les habitans de Cirey en profiteront, ce qui n'est pas juste, puisqu'ils n'ont pas de château chez eux sur lequel nous puissions prendre la revanche. Qu'en pensez-vous, mes amis ?

— Tous les patriotes sont frères, répliqua Dominique qui sentait souffler de son côté la faveur populaire. C'est toi qui as excité par dessous main ceux de Cirey à venir ici ; c'est à nous de leur donner part à notre lutin.

— Vive Dominique ! à bas les traîtres ! hurla la foule.

— Faites donc ce que vous voudrez, mes amis, dit Lemesle qui se vit perdu s'il ne cédait pas ; et il entra dans la salle où le comité était en permanence.

— Qu'ont-ils donc à crier là-bas ? lui demanda-t-on :

— Ils veulent piller, et moi j'aurais voulu les en empêcher jusqu'après le départ de nos amis de Cirey.

— Ils ont raison et tu as tort, citoyen maire, grognèrent les législateurs endormis et avinés ; les privilèges sont abolis, et les Français sont égaux devant le pillage et devant la loi.

— Si tel est aussi votre avis, citoyens municipaux, je n'ai plus rien à dire. J'avais cru, je vous l'avoue, que c'était à ceux qui avaient le plus souffert de la tyrannie du ci-devant seigneur qu'il appartenait de se dédommager ; mais, puisque vous pensez autrement, que votre volonté soit faite !

— C'est tout de même vrai ce qu'il dit là reprit les autres, ébranlés par la logique, et calmés par l'apparente soumission du maire. Mais comment faire entendre cela au peuple ?

— Soutenez-moi, et je m'en charge, répartit Louis Lemesle. Après tout, vous êtes les maîtres.

— C'est vrai ; c'est vrai ! Vive la liberté et la justice !

— La séance est levée, dit Lemesle. J'entends le tambour de nos frères de Cirey; allons les recevoir.

Les municipaux se levèrent en tumulte et se précipitèrent vers la porte qui donnait sur la place publique. Il ne resta dans la salle que Louis Lemesle et un vieillard qui avait paru étranger jusqu'alors à ce qui s'était passé.

— Que Dieu vous récompense, jeune homme, dit celui-ci et qu'il me pardonne, car vous venez de vous conduire en brave, et je vous croyais ingrat et méchant.

Une rougeur subite couvrit le visage pâle de Louis Lemesle, qui se hâta d'aller rejoindre ses compagnons.

— Malheureux France! murmura le vieillard en sortant à son tour, mais en se dirigeant du côté du château. En ce moment, les fédérés de Cirey arrivaient sur la place de Mareilles; il pouvait être alors trois heures du matin.

Où a souvent retracé des scènes de ce temps de crimes et de saturnales, pendant lequel la nation qui passait pour la plus civilisée du monde semblait frappée d'une fureur féroce; mais les historiens et les romanciers s'étant principalement attachés à peindre les terribles événements dont Paris et les grandes villes du royaume avaient été le théâtre, nous pensons qu'on lira avec quelque intérêt le récit d'une de ces émeutes secondaires, qui, pour avoir été sans influence sur la marche des choses, n'en offrent pas moins des détails curieux sur une époque qui sera longtemps encore exploitée avant d'être parfaitement connue.

Presque tous les châteaux de France ont été pillés de 1790 à 1794, mais très peu l'ont été par les habitants des villages dans lesquels ils étaient situés. La révolution, qui jouait la grandeur, l'intégrité, la justice, s'amusait aussi à singer la délicatesse et la pudeur, de sorte qu'elle mettait quelquefois une certaine hypocrisie dans ses crimes. A très peu d'exceptions près, les gentilshommes de ce temps étaient bons, humains, charitables, et ceux dont ils avaient été les bienfaiteurs sentaient qu'ils se rendraient trop odieux s'ils se faisaient les spoliateurs des anciens maîtres qui avaient rebâti leurs chaumières, qui leur donnaient du pain pendant les disettes, des secours dans leurs maladies, des consolations dans leurs chagrins. Étrange contradiction de la faiblesse humaine! On voulait bien consentir à être voleur et assassin, on redoutait de passer pour ingrat, parce que le crime causait moins d'horreur que la bassesse. L'antique honneur français s'était réfugié dans une grossière capitulation de conscience.

Le moyen qu'on avait imaginé pour arriver à ce résultat était aussi simple qu'ingénieux. Deux villages voisins l'un de l'autre avaient-ils chacun un château, les meneurs des deux endroits se réunissaient, et après avoir longuement parlé de liberté, de justice, d'humanité, de patriotisme surtout, on se séparait en se disant: nous pillerons chez vous, vous pillerez chez nous. La révolution doutait de sa durée au milieu de ses triomphes.

Peut-être qu'un bon sentiment se cachait au fond de cette pensée lâche et coupable en apparence. Croyons-le, ne fût-ce que pour reposer nos esprits dégoûtés par de si tristes souvenirs, qui n'ont pas empêché le pardon, quoiqu'il soit toujours vivant dans les mémoires.

Louis Lemesle avait éprouvé plus qu'un autre le besoin d'user de moyens détournés pour arriver à son but, qui était de devenir un jour propriétaire de la terre de Mareilles, car plus qu'un autre il se sentait ingrat et criminel. Élevé dans la famille de la comtesse dont il était le frère de lait, comblé des bienfaits du comte qui l'avait pris pour valet de chambre, lors de son mariage, il était sans cesse poursuivi par l'idée que les plus coupables avaient encore le droit de le mépriser. Haineux, avide, vaniteux, il avait vu dans des événements qui ôtaient des espérances aux ambitions les plus subalternes une possibilité d'arriver à la fortune, et, tout en ce ne se détournant jamais de la voie dans laquelle il était entré, il aurait voulu conserver certains dehors de vertu que son bon sens lui faisait considérer comme indispensables dans une situation plus élevée que celle pour laquelle il était né. Doué d'une intelligence peu commune et d'une persévérance infatigable, il jugeait les hommes et les événements avec une sévérité de tact qui le rendait maître des esprits grossiers que les circonstances avaient soumis à sa domination. Son habileté avait été jusqu'à contraindre son orgueil de futur parvenu à supporter le cumul de son métier de valet avec ses fonctions de maire, double servitude dont il avait eu le talent de faire une double tyrannie.

Rendons-lui la justice de dire qu'il n'avait rien négligé pour arriver à ses fins par des moyens moins odieux que ceux devant lesquels il n'avait pas reculé à la dernière extrémité. Ainsi, il avait fait les plus grands efforts pour déterminer la comtesse à aller avec ses enfants rejoindre son mari sur la terre étrangère, s'offrant même à l'aider au péril de sa vie et au prix de sa popularité dans une entreprise que les événements rendaient chaque jour plus périlleux. Mais la comtesse, qui savait que son exil aurait pour conséquence immédiate la confiscation de ses biens, avait persisté, et Louis Lemesle, avec son inflexible tenacité, s'était résigné à poursuivre d'une autre manière la réussite de ses projets de spoliation. On a pu voir, dans le chapitre précédent, que sa fidèle et malheureuse mère l'avait en partie deviné.

C'était donc lui qui avait lentement préparé l'émence qui, du village de Cirey, allait porter la désolation et le pillage dans la demeure de ses anciens bienfaiteurs. Un moment troublé par l'attaque de Dominique Griser, il s'était promptement remis, et, descendu sur la place publique, il n'avait pas tardé à reprendre son influence sur la multitude, à

l'aide d'une de ces harangues révolutionnaires dont ses mauvaises passions lui avaient enseigné le secret. Toujours déterminé à empêcher le pillage si les événements lui en laissaient la possibilité, il avait cependant pris la résolution de le permettre si cela devenait nécessaire, car il était bien réellement ce qu'on appelait alors un *grand citoyen*.

Rien de plus sinistre et en même temps de plus burlesque que l'aspect qu'offrait le village de Mareilles depuis l'arrivée de la garde nationale de Cirey. Un immense bûcher avait été allumé sur la place, et ses flammes, agitées par la bise, jetaient des lueurs effrayantes et bizarres vers des groupes qui auraient pu servir de modèles aux compositions capricieuses d'un nouveau Callot. Tous les âges, tous les sexes, tous les types étaient réunis et confondus, tous animés par une commune pensée de destruction et de pillage. Les refrains joyeux se confondaient avec les cris de mort, les gestes menaçans accompagnaient les danses qui avaient si souvent foulé les vertes pelouses du château hospitalier qu'on allait dévaster avec l'insouciance de gens qui courent à une fête; et cependant parmi cette foule bien des enfans avaient senti les lèvres de la comtesse s'appuyer sur leur front, bien des hommes avaient vu la main généreuse de l'exilé s'ouvrir à leurs infortunés! Pauvres aveugles qui entraînaient dans le malheur par l'ingratitude.

Sur un signe de Louis Lemesle, les tambours des deux troupes firent un roulement, et les groupes dispersés se réunirent autour du bûcher. Quelques hommes allumèrent des torches de paille préparées à l'avance, et la hideuse colonne se mit en marche au cri mille fois répétés de: Vive la république! mort aux aristocrates! La voix lugubre du tocsin y répondit.

Louis Lemesle, un drapeau tricolore à la main et le front couvert d'un bonnet rouge, se tenait à la tête du rassemblement. Son maintien avait une fermeté farouche et satisfaite, qui eût fait frémir ses complices s'ils avaient pu en découvrir la cause dans son âme. A ses côtés marchait le maire de Cirey, sorte de Pylade stupide que Louis Lemesle traînait à l'exécution de ses desseins sans lui avoir confié ce qu'ils avaient de personnel. L'un aimait la révolution comme un maïs, l'autre l'exploitait comme un habile; Bertrand et Raton sortaient de la fable pour entrer dans l'histoire.

Après un quart d'heure de marche dans une avenue spacieuse et déserte, on aperçut une masse noire qui se détachait sur le sol couvert de neige. La troupe fit halte sans commandement, et pendant quelques instans elle resta silencieuse. Elle venait de découvrir que la grille du château était ouverte, et cette preuve de confiance jetait de l'incertitude dans ses résolutions. Une parole généreuse l'aurait fait retourner en arrière. Louis Lemesle le comprit; aussitôt, sans hésiter, il agita son drapeau au dessus de sa tête et cria d'une voix sombre et terrible: Mort aux aristocrates!

La foule se précipita dans la cour du château.

Louis Lemesle.

Ma mère est folle, pensa Louis Lemesle, en voyant que toutes les portes du château étaient ouvertes; il n'y a plus possibilité maintenant d'empêcher le pillage. Tâchons seulement qu'il ne dure pas trop longtemps.

Et il entra sous le vestibule d'un pas ferme et délibéré. Adrienne l'y attendait.

— Ma mère, lui dit-il en désignant du geste les hommes à figures sinistres qui se pressaient derrière lui: voilà de braves patriotes qui viennent s'assurer par eux-mêmes qu'il n'y a pas d'armes cachées dans le château.

— Puisque tu n'as pas su le leur dire, répondit la femme de charge avec une froide indignation, ils n'ont qu'à chercher partout. J'ai ordre de ma maîtresse, qui est aussi la tienne, *monsieur le maire*, de les bien recevoir. Entrez, messieurs, ajouta-t-elle en se rangeant de côté pour démasquer complètement le passage: ce grand escalier conduit aux appartemens de réception; celui-ci conduit dans les souterrains; ce corridor mène aux archives qui renferment aussi l'argenterie; cet autre va aux cuisines; vous y trouverez les meilleurs vins de nos caves et tous les verres de la maison à votre service. Soyez les bien-venus, braves gens! le château de Mareilles n'a jamais refusé l'hospitalité à personne.

A ces paroles si dignes, si fermes, si calmes, toutes les têtes se découvrirent par un mouvement spontané; le pillage n'était plus possible, et la Providence venait de permettre, dans ses vues impénétrables, que les projets coupables de Louis Lemesle dusent leur réussite aux vertus de sa mère.

— Citoyen maire, dirent les hommes qui entouraient Louis Lemesle, nous allons annoncer à nos camarades qui sont là dans la cour que le château de Mareilles est sous la protection des patriotes, et que le premier qui pillera sera déclaré traître à la république. Nous rentrerons ensuite pour visiter les souterrains.

Ils se retirèrent en effet, et Adrienne demeura seule avec son fils pendant quelques instans.

— Tu vois, lui dit-elle, que ce peuple serait honnête si, au lieu de stimuler ses mauvaises passions, on faisait un appel à ses bons sentimens. Louis, tu es bien coupable!

— Ne vous flattez pas encore, ma mère; il y a dans cette foule des gens qui n'entendent pas raison. Écoutez ces cris, ces murmures! rien n'est fini.

Louis Lemesle ne se trompait pas; les hommes qu'Adrienne avait émus par son langage, trouvaient une opposition formidable parmi ceux qui étaient restés dans la cour. Deux partis s'étaient formés, et ils allaient en venir aux mains.

La femme de charge, que son premier succès rendait confiante, parut sur le perron du château.

— Braves gens, dit-elle d'une voix ferme et retentissante qui couvrait toutes les clamours, si on veut vous faire croire qu'il y a ici des armes cachées, en vous trompe; mais si on vous assure qu'on ne veut pas vous recevoir, on vous trompe encore davantage. Entrez tous dans cette demeure, vous y trouverez bon accueil; de ceux qui n'ont jamais fait de mal à personne n'ont rien à redouter de ce qui ce soit.

— Vive la république! crièrent ceux qui ne voulaient plus de pillage.

— Mort aux aristocrates! répondirent les autres, à chaque instant moins nombreux.

— Mais il n'y a plus d'aristocrates ici, reprit Adrienne avec une énergie toujours croissante. Il n'y avait ce soir qu'une pauvre femme mourante et deux petits innocents au berceau qui ont été chercher un asile dans une chambrée. Veulez-vous donc que, lorsqu'ils reviendront demain dans ce château, ils n'y trouvent plus un lit pour reposer leurs corps brisés de fatigue?

— Non! non! nous ne le voulons pas! cria la foule, à dater de ce moment unanime. Faites venir du vin ici; nous n'entrerons pas dans le château.

Ces paroles étaient à peine prononcées que deux tonneaux roulèrent du perron dans la cour. Louis Lemesle avait tout prévu, et pendant que sa mère haranguait les fédérés indécis, il était descendu à la cave avec le maire de Cirey et quelques hommes dont il était sûr.

En un clin d'œil les tonneaux furent mis debout et défoncés: le château était sauvé pour cette fois. Adrienne était radieuse. Hélas! Louis Lemesle triomphait aussi, et cependant son visage était plus sombre que jamais.

Pauvre peuple! tu serais souvent généreux si ceux qui te dirigent n'étaient pas souvent intéressés à te rendre criminel.

La femme de charge, rassurée, rentra dans la cuisine du château, suivie de Louis Lemesle, du maire de Cirey et de quelques notables des deux villages. Toutes les portes restèrent ouvertes. Une fête populaire avait remplacé le pillage.

La neige avait cessé de tomber, et des milliers d'étoiles étincelaient dans l'azur sombre du ciel. Des feux avaient été allumés dans la cour, et, autour de ces feux, de joyeuses farandoles passaient et repassaient; le cri de: Vive la république! troublait seul les échos de la vieille demeure féodale.

— Crois-tu maintenant que nos maîtres pourront revenir demain? dit à voix basse la vieille femme de charge à son fils?

— Demain est venu, ma mère, dit Louis Lemesle en évitant de s'expliquer plus clairement.

— Pourquoi es-tu triste, mon ami? il me semble au contraire que tu devrais être joyeux, car tu as agi en honnête homme.

Louis Lemesle baissa les yeux après avoir jeté à sa mère un regard qui la fit involontairement frémir.

— Le jour va bientôt paraître, dit-il après quelques instans de silence, et pendant que nos gens sont bien disposés, il faudrait peut-être donner le signal du départ. Les feux s'éteignent, le vin diminue: défilons-nous du froid et de la soif.

Cette proposition était trop du goût d'Adrienne pour qu'elle songeât à la combattre; elle remercia son fils par un serrement de main rempli de tendresse et de reconnaissance.

— Partons, citoyens, reprit Louis en s'adressant à ses compagnons attablés à la cuisine. La république a suffisamment montré à ses ennemis qu'elle sait être grande et généreuse.

Tout le monde se leva pour descendre dans la cour. Adrienne, avant de quitter la cuisine pour aller remercier les gens qui étaient restés au dehors, s'approcha d'une fenêtre qui donnait sur la partie de la forêt près de laquelle était située la loge du père.

Tout était calme de ce côté; il lui sembla même qu'une étoile plus belle que toutes les autres brillait au dessus de l'asile où elle avait conduit sa pauvre maîtresse.

— Que le ciel les protège! dit-elle.

Et le cœur rempli d'une douce espérance, elle se dirigea vers la cour. La foule, rassemblée par les soins de Louis Lemesle, était prête à se mettre en marche.

Adrienne parcourut les rangs en prononçant des paroles pleines de tendresse et de reconnaissance. Si elle n'eût songé à sa maîtresse mourante et à son maître proscrit, elle aurait crié aussi: Vive la république!

— Citoyens, dit Louis d'une voix farouche, vous avez été généreux comme il convient à de vrais patriotes... Déchargeons nos armes en signe de paix et de réjouissance.

Et il donna l'exemple en tirant en l'air le fusil qu'il portait sur son épaule.

— Vive la république! guerre aux traitres! respect aux femmes! crièrent les fédérés en déchargeant aussi leurs armes.

Quand le nuage de fumée qui accompagnait cette détonation fut dissipé, une clarté soudaine illumina le château dont les vitres resplendirent comme si le soleil avait subitement paru sur l'horizon.

— Le feu! dit une voix déchirante. C'était celle de la femme de charge.

Un moment de silence terrible suivit cette parole.

— Ce n'est pas le château qui brûle, cria la foule avec une évidente satisfaction, c'est la forêt.

— Ce n'est pas la forêt, reprit un paysan, c'est la loge du père banal. Un cri de douleur retentit. La malheureuse Adrienne révélait ainsi l'asile de la comtesse.

— Courons, mes amis, dit-elle avec un affreux désespoir, il y a là une pauvre femme et deux enfans, ne voudrez-vous pas les sauver?

Et elle s'élança comme une femme dans la direction de l'incendie. La foule la suivit en poussant des clamours qui témoignaient de sa sympathie. Louis Lemesle resta en arrière pour fermer la grille du château.

— Mon Dieu! mon Dieu! nous arriverons trop tard, criait Adrienne, toujours en tête du rassemblement. Voyez, les flammes enveloppent la loge! le toit s'écroule! les ruisseaux sont gelés! oh! mon pauvre maître! oh! ma chère maîtresse! mais où est donc Louis! mes amis, hâtons-nous!!! Mais, voyez, la forêt est aussi en feu! le château brûle! — Toute la France n'est qu'un immense brasier!!! plus vite, plus vite! ou nous arriverons trop tard. On dira que c'est vous, que c'est mon fils, que c'est moi, peut-être, grâce! grâce! mon Dieu!!!

Et l'infortunée Adrienne tombait évanouie de fatigue et brisée de douleur, à quatre pas de la loge qui s'écroulait et ne formait plus qu'un immense bûcher. Tout était consommé!

Un hurlement de rage s'éleva du sein de la foule indignée. En ce moment, il n'y avait pas un de ces hommes qui n'eût donné sa vie pour racher celle de la comtesse et de ses deux enfans.

Tout à coup, à la clarté de l'incendie, on vit un individu qui fuyait à travers les champs.

— C'est l'assassin, cria-l-on, qu'il meure à l'instant même!

Et quelques jeunes gens plus alertes que les autres s'étant mis à sa poursuite l'atteignirent et le ramenèrent auprès du brasier.

— C'est toi, misérable! recommande ton âme à Dieu. Tu as déshonoré la république, dirent en même temps deux cents voix.

— Et quand ce serait moi, répondit l'incendiaire en tremblant de tous ses membres, est-ce à dire pour cela que je sois le plus criminel? Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de...

Il n'eut pas le temps d'achever, un coup de fusil tiré à bout portant le renversa dans le brasier qu'il avait allumé, et on vit Louis Lemesle, pâle comme un spectre, qui laissait tomber à ses pieds son arme déchargée.

— La république est vengée, dit-il d'une voix sombre.

— Elle est trahie! répondit une autre voix qui était celle de Dominique Griser.

— Sommes-nous arrivés à temps? s'écria Adrienne qu'on avait relevée. Mais oui, il me semble, puisque voilà un feu de joie! Oh! ma chère comtesse, comme vous êtes belle et rayonnante! Dieu vous a donc sauvée et guérie? Merci, mes amis! merci, mon brave Louis, continua-t-elle en pressant son fils sur son cœur. Oh! pardonne-moi, car je te croyais un monstre et je vois que tu es un honnête homme! Quand mon maître reviendra je lui raconterai comme tu t'es noblement conduit, et si je ne veut pas me croire, je lui montrerai une lettre que la comtesse m'a remise tout à l'heure, et qui lui demande de toujours nous protéger. Mais pourquoi ce silence? Ne voulez-vous donc plus danser et boire? Louis, fais venir du vin, je veux aussi porter la santé de la nation. Vive la république! qui respecte les femmes et les enfans. Tu ne réponds pas, mon fils! tu es pâle, immobile! Est-ce que tu ne serais pas joyeux d'avoir sauvé ta maîtresse en l'engageant à se réfugier dans la loge du père? Car c'est lui, mes amis qui nous a amenés ici en nous disant que vous deviez venir piller le château! Madame la comtesse, priez pour votre frère de lait qui s'est montré si dévoué et si fidèle. Ah! je suis une bienheureuse mère, n'est-ce pas? Criez tous avec moi: Vive Louis Lemesle, le grand citoyen, le loyal serviteur! Mais on ne veut donc pas me parler? Je suis donc seule ici à me réjouir? Vous ne voyez donc pas, comme moi, ma chère comtesse et ses deux petits enfans qui vous tendent les bras comme s'ils voulaient vous promettre de vous aimer comme leurs ancêtres aimaient les vôtres. Songez que cette femme c'est du pain pour vos pauvres, de la joie pour vos chambrées, de la consolation pour vos infortunes. Louis, empêchez-les donc de s'éloigner! ils vont me laisser seule avec toi et j'aurais peur!... Pourquoi a-t-on éteint le feu de joie qui était si brillant tout à l'heure? Pourquoi ne crie-t-on plus: Vive la république! du vin! des dames! des chansons! je veux me réjouir à mon tour, puisque mes maîtres sont sauvés.

Et la malheureuse Adrienne, frappée de démence, se mit à battre des mains.

— Votre mère est folle, citoyen Lemesle, dit le maire de Cirey à Louis, immobile en face du brasier; il faut la ramener au château.

— Chargez-vous-en, reprit Louis à voix basse; je n'ose l'approcher, car elle a l'air de croire que c'est moi qui ai fait ce malheur.

— Elle dit le contraire, citoyen; d'ailleurs, je ne puis à moi seul la conduire, et tous nos gens nous ont abandonnés.

— Ma mère, reprit Louis après quelques minutes d'un morne silence, ne voulez-vous pas retourner au château? Le jour va bientôt paraître, et votre présence est sans doute nécessaire là-bas.

— La fête est donc finie? murmura Adrienne avec stupeur; dans ce cas, partons.

Une demi-heure après, la pauvre femme de charge rentrait dans le château de ses anciens maîtres, devenu propriété nationale.

Le mois suivant l'administration des domaines de la Haute-Marne mettait en adjudication la terre de Marailles.

Un seul acheteur se présenta; c'était Louis Lemesle, le grand citoyen. quinze mille francs qu'il tenait des bonté du comte le rendirent propriétaire de trente mille francs de rentes. Sa mère était toujours folle.

DEUXIÈME PARTIE.

1814.

Le bivouac.

Vingt-un ans s'étaient écoulés depuis les évènements que nous avons racontés dans les trois premiers chapitres de cette histoire. Louis Lemesle, subitement enrichi par le crime et la spoliation, avait encore augmenté sa fortune par une économie qui allait jusqu'à la plus sordide avarice. Toujours enfermé dans son château de Marailles avec la pauvre Adrienne, qui n'avait pas encore recouvré la raison, il n'ouvrait jamais sa porte à un voisin ni sa bourse à un indigent. Méprisé pour l'origine plus que suspecte de sa fortune; hui pour sa dureté d'avare et son orgueil de nouveau riche, il était devenu un objet d'horreur pour toute la contrée, qui ne lui pardonnait pas d'avoir voulu faire peser sur elle la solidarité d'un crime dont lui seul avait recueilli le fruit. Plus d'une fois même il avait tenté d'arriver à son oreille des paroles terribles, qui lui prouvaient que les précautions dont il avait cherché à entourer son forfait n'empêchaient pas des soupçons, qui, pour Dominique Grisier et quelques autres encore, étaient de complètes certitudes; et tandis qu'il se faisait appeler, par ses complaisans, monsieur Lemesle de Marailles, les paysans ne le nommaient que Louis le Chauffeur.

Au milieu de son apparente prospérité et en présence de sa fortune toujours croissante, son existence était donc vraiment misérable. Au retour de l'ordre, ses fonctions de maire, qui flattaient sa vanité, lui avaient été enlevées. Fatigué de son isolement, que le souvenir de son crime rendait horrible, il avait souvent essayé de se marier; mais à quelque distance qu'il allât chercher des relations, la vérité parvenait toujours à les rompre au moment où il les croyait assurées. Sans autre passion que celle d'amasser, il se sentait impuissant à jouir de ses richesses, et il ne pouvait jeter l'émotion d'aucun goût ni le bruit d'aucun plaisir au milieu des murmures de sa conscience, non pas repentante, mais alarmée. Sa vie s'écoulait, sombre dans sa monotonie, agitée dans son repos apparent, dans l'unique et triste satisfaction d'opprimer deux ou trois subalternes qu'il avait pris à son service, et dans les soins, disons-le, touchans qu'il rendait à sa mère, transformée cependant pour lui en remords vivant. La pauvre femme, croyant toujours à l'existence de sa maîtresse, s'obstinait à se considérer toujours comme servante, et elle se livrait à des simulacres d'occupations qui rappelaient son ancien état. Tantôt elle tenait de longues conversations avec des êtres imaginaires qu'elle nommait monsieur le comte et madame la comtesse; tantôt elle passait des heures entières à remuer son pied comme si elle berçait un enfant, et elle accompagnait ce mouvement d'un de ces chants doux et monotones des nourrices, auxquels nous avons tous dû l'oubli de nos premières douleurs. Quelquefois elle reprochait à Louis de négliger son service de valet de chambre, humiliant ainsi l'orgueil du parvenu, en même temps qu'elle jetait le trouble dans la conscience de l'assassin; et celui-ci était obligé de tout supporter, de ne rien contredire; car s'il eût tenté d'éclaircir Adrienne, il aurait pu la guérir de sa folie. Dieu n'avait fait qu'une grâce à ce grand coupable, c'était de lui conserver l'affection de sa mère en la privant de sa raison. Nos lecteurs peuvent deviner maintenant quello avait été l'existence de ces deux êtres pendant les vingt années qui s'étaient écoulées entre la fin de janvier 1793 et le commencement du même mois en 1814.

La France était envahie, et les armées innombrables de la coalition, après avoir franchi sans obstacle le Rhin et les défilés des Vosges, venaient de faire irruption dans la Champagne. La ville de Langres avait repoussé une reconnaissance de cavalerie autrichienne, et un officier envoyé et parlementaire avait été tué. Des bandes de paysans armés s'élevaient aussi montrées dans la Franche-Comté et dans la Bourgogne, de sorte que les souverains venaient, de leur quartier-général de Nancy, de prendre des mesures énergiques pour arrêter ces premières manifestations du sentiment national, qui pouvaient, en se propageant, inspirer à la France, fatiguée de gloire et épuisée de combats, le désir d'imiter le sublime hérosisme de l'Espagne.

Il avait donc été décidé qu'une colonne mobile, composée de troupes d'élite de différentes armées, et commandée par un officier supérieur brave et expérimenté, occuperait les points les plus importants du département de la Haute-Marne, pendant que le gros de l'armée alliée se porterait sur Brienne, où l'empereur concentrerait ses forces. Cet officier supérieur avait reçu les pouvoirs les plus étendus.

Il est inutile, comme il y a vingt ans, une neige épaisse couvrait la terre, une bise glaciale enlève les neiges ébréchées de frimas. Le sol rentre-t-il encore sous des pas pressés et nombreux; mais cette fois ce n'est plus l'émeute qui se précipite au pillage, c'est l'invasion qui s'avance à la conquête. Les crimes ont enfanté des malheurs! La France a déchiré

ses entrailles pour donner le jour à la liberté, et après avoir enfanté la tyrannie glorieuse d'un grand homme, elle subit la douleur de la défaite en attendant la honte du joug étranger.

Des deux côtés d'une ancienne voie romaine qui conduit de la petite ville de Nogent-le-Roi à la route de poste de Chaumont à Neufchâteau, s'étendent des prairies basses et marécageuses qui servent ordinairement de parcours à de nombreux troupeaux de moutons. Le sol en est pauvre et rebelle, l'aspect triste et monotone en toute saison. Quelques flaques d'une eau terne et immobile, autour desquelles croissent des joncs séchés à leur naissance, coupent de loin à loin la désolante uniformité de ce lieu, sans le rendre plus riant à l'œil. Pendant l'été, à l'heure où la chaleur du jour en éloigne les troupeaux, on n'y entend que le chant agaçant de la cigale; l'hiver, que le cri plaintif du courlis. On eût dit, à l'époque dont nous parlons, un lambeau des steppes de la Crimée, apporté par les hordes du czar, pour leur rendre une image de la patrie absente.

C'était peut-être cette ressemblance qui avait déterminé le choix que le général K... avait fait de cet emplacement pour y établir le camp de sa colonne mobile. Militairement parlant, la position d'ailleurs était bonne; car elle permettait de surveiller en même temps, à l'aide de nombreux détachemens, la route de Chaumont à Nancy, celle de Langres à Vesoul, et celle de cette première voie à Dijon: les Vosges n'étaient plus à craindre, l'armée russe du général Barclay de Tolly les couvrait de ses innombrables bataillons. Le quartier-général du comte K... était à Nogent-le-Roi.

La voie romaine dont nous avons parlé présentait, en dépit de l'heure et du temps, l'aspect le plus animé. Des patrouilles la sillonnaient en tous sens; des pièces d'artillerie et des caissons faisaient retentir ces vieilles dalles, incrustées dix-huit siècles auparavant dans le sol vierge des Gaules par le poids des légions de César; des feux allumés à droite et à gauche dans la prairie la couvraient d'une lumière aussi éclatante, mais plus lugubre que celle du jour.

Autour d'un de ces feux, un groupe d'officiers de hulans, enveloppés de leurs longs manteaux blancs, se faisait particulièrement remarquer. Les individus qui le composaient causaient avec cette insouciance joyeuse que les vainqueurs ont toujours, et que les vaincus montrent quelquefois quand ils espèrent couvrir l'échec du jour par la victoire du lendemain.

— Notre pauvre colonel est plus sombre que jamais depuis que nous avons passé la frontière, dit l'un des officiers en secouant la neige qui s'était attachée aux longues touffes blondes de sa chevelure.

— C'est qu'il aime toujours le pays qui l'a proscrit et les patriotes qui l'ont dépouillé après avoir égorgé sa femme et ses enfans.

— Il est bien à plaindre, car il a un cœur noble, reprit un autre.

— Je sais pourquoi il est plus triste depuis ce matin, ajouta un troisième. Il a appris que les habitans de ses terres, qui sont à quelques lieues d'ici, ont égorgé une patrouille, et il redoute peut-être pour ses anciens paysans les suites de cet événement. Le général a juré qu'il ne ferait plus de grâce.

— Voilà une bonne occasion pour se venger, dit le premier qui avait parlé; à sa place, je ne la laisserais pas échapper.

— Jeune homme, c'est un triste plaisir que la vengeance, répondit d'une voix grave un officier supérieur à moustache grisonnante, à la joue pâle, sillonnée d'une large et profonde cicatrice. Vous sarez cela un jour quand vous aurez assez souffert pour sentir que, lorsque toutes nos joies sont mortes, celle de pardonner est encore vivante.

— Major, j'ai eu mon palais brûlé à Moscou et mon père tué à Borodino.

— Et moi, Michel, j'y ai perdu mes deux fils, dit le major en essayant une larme qui tombait brûlante sur sa moustache couverte de givre. Ce jour-là je commandais le régiment, car le colonel était blessé, et c'est ma voix qui a envoyé mes enfans à la mort. Eh bien! depuis cette époque, je n'ai jamais tiré mon sabre du fourreau avec moins de tristesse qu'auparavant. J'ai reçu assez de blessures depuis trente ans pour avoir le droit de dire que je déteste la guerre.

Les jeunes officiers gardèrent le silence; la conversation avait pris une teinte de tristesse qui n'était plus en harmonie avec leurs pensées.

En ce moment un cosaque d'ordonnance arriva au galop. Il tenait à la main un paquet cacheté, et demandait le colonel des hulans de Courlande.

Le major prit la dépêche et se dirigea vers un autre feu qui brillait à quelque distance. Un homme se tenait debout auprès de ce feu; cet homme était le comte de Marailles, colonel au service de Russie.

Le comte de Marailles, en apprenant, il y avait vingt-un ans, la mort de sa femme et de ses enfans, ne s'était pas senti le courage de revenir en France, et, après le licenciement de l'armée de Condé, ayant quitté son nom de Marailles pour prendre celui de Moréau, qui avait jadis été porté par une branche éteinte de sa maison, il s'était décidé à accepter de l'empereur Paul un emploi de capitaine dans les chevaliers-gardes. La Russie était alors en paix avec la France, et le noble proscrit espérait que la douleur poignante de l'exil, jointe à toutes celles qu'il avait éprouvées, ne le laisserait pas vivre assez long-temps pour porter jamais les armes contre son pays. Sa destinée en avait décidé autrement, et cette fatalité avait été la plus grande souffrance de ce cœur qui avait tant souffert.

Il avait gagné tous ses grades par son sang-froid, par sa bravoure, sans mettre une seule fois le sabre à la main.

Toute l'armée française le connaissait sous le nom du loyal émigré, et à la désastreuse journée de Leipsick, comme il revenait, lui vingtième, d'une charge où son régiment avait été écrasé, un bataillon de la vieille garde, sur le front duquel il passait, lui avait spontanément présenté les armes.

Lorsque l'invasion de la France avait été résolue dans les conseils des coalisés, sa première pensée fut de donner sa démission; mais en apprenant que le corps d'armée dont son régiment faisait partie devait opérer en Champagne, le désir et l'espoir de pouvoir être utile à ses concitoyens l'emportèrent sur toute autre considération, et il franchit la frontière avec cette résignation douloureuse qui fait la force et le tourment des cœurs voués aux devoirs pénibles. Il ne fallait pas moins que le témoignage de sa conscience pour le soutenir dans cette terrible épreuve; car c'est le sublime du dévouement que de s'exposer au blâme avec l'unique appui d'une intention pure pour soi, mais mystérieuse encore pour tous.

— Eh bien! major, que venez-vous encore m'apprendre? Depuis la nouvelle que vous m'avez apportée ce matin, je ne vous vois pas m'approcher sans frémir, et pourtant vous savez si je vous aime, ajouta le comte de Moréal en tendant la main au vieil officier.

— C'est une dépêche du quartier-général, colonel. Les trois cachets qui la ferment annoncent qu'elle est importante et pressée.

Le colonel déchira l'enveloppe, et à la lueur d'un tison enflammé que tenait le major, il lut ce qui suit :

« Colonel,

» Une patrouille de dix hommes a été éborgnée la nuit dernière par les habitants d'un village nommé Mareilles, situé à quatre lieues d'ici. Les ordres que j'ai reçus m'obligent à un exemple sévère, et j'ai résolu de vous en confier l'exécution. Au reçu de cette dépêche, vous vous mettrez donc en marche avec deux escadrons de votre régiment, soutenus d'un bataillon des chasseurs de Finlande, et après avoir frappé le village d'une contribution extraordinaire en bestiaux, vous le livrez au pillage pendant une heure. J'attends demain, dans la soirée, votre rapport sur cette expédition, qui doit être conduite avec vigueur et célérité. Je sais ce qu'elle aura de particulièrement pénible pour vous; mais vous trouverez la force de l'accomplir dans la pensée qu'elle frappera le pays d'un tueur salubre qui nous dispensera de prendre des mesures aussi rigoureuses à l'avenir.

» Le général major comte K***. »

La lettre tomba des mains du colonel.

— C'est affreux! dit-il en baissant la tête; si j'accepte, je suis déshonoré; si je refuse, l'ordre sera donné à un autre, et le meurtre et l'incendie suivront peut-être le pillage. Il n'y a que honte et malheur pour celui qui porte les armes contre son pays; car la malédiction de Dieu suit partout les enfants dénaturés.

— Vous pourriez peut-être, colonel, reprit le major du ton incertain d'un homme qui offre une consolation à l'efficacité de laquelle il ne croit pas, en vous chargeant de l'exécution de cet ordre, en diminuer la rigueur.

— Adoucir! diminuer! major! mais ce serait trop peu. Vous ne savez pas à quel point ma situation est horrible! Ce village de Mareilles, où je dois aller porter la dévastation, c'est le berceau de ma famille! c'est là que j'ai passé mon enfance! la que reposent les restes de mes aïeux, confondus depuis des siècles avec la cendre des pauvres! Si j'exécute cet ordre, quelque ménagement que j'y mette, on ne dira pas que c'est une nécessité que je subis, mais on croira que c'est une vengeance que j'ai réclamée comme un droit, et je serai mille fois plus coupable et plus déshonoré que ceux qui ont jadis, à une époque de délire, fait périr ma femme et mes deux enfants.

— Vous avez raison, colonel, cette position est horrible, et je comprends maintenant votre désespoir. Cependant tout n'est pas encore perdu. Montons à cheval tous les deux, allons trouver le général en chef, expliquiez-lui les raisons que vous avez pu refuser d'exécuter ses ordres, et si vous l'ébranlez, je me joindrai à vous et nous demanderons ensemble la grâce des coupables au nom de mes deux fils morts glorieusement pour la patrie.

— Merci! merci! mon noble ami, dit le colonel en posant sa main tremblante sur l'épaule du major. Vos paroles me font du bien, d'abord parce qu'elles sont généreuses, et ensuite parce qu'elles me donnent un peu d'espérance. J'accepte votre offre, et quelle que soit l'issue de notre tentative, j'en suis sûr, j'oublierai votre courageux dévouement et cette sublime pitié qui vous fait mépriser vos douleurs pour compatir à celles de vos ennemis.

— Qui pourrait se plaindre quand vous ne vous plaignez pas? qui pourrait songer à la vengeance quand vous ne songez qu'au pardon? A cheval, colonel! et que Dieu benisse l'entreprise que nous allons tenter?

Une demi-heure après, les deux officiers mettaient pied à terre à Nogent-le-Roi, à la porte de la maison où le général-major K... avait établi son quartier-général. Ils furent immédiatement admis en sa présence.

L'otage.

Quoiqu'il fût deux heures du matin, le général K... n'était pas couché. Assis devant une table couverte de papiers, son attention semblait absorbée par une carte géographique étendue devant lui; il étudiait la route que, suivant ses calculs, la colonne avait dû prendre pour arriver avant le point du jour dans le village de Mareilles.

Au bruit que firent les deux officiers en entrant, il leva la tête, et en les reconnaissant son visage prit une expression sévère.

— Qu'est-ce à dire, messieurs? Colonel, n'avez-vous pas reçu mes ordres?

— Les voici, général, répondit Moréal en montrant un papier que sa main pressait convulsivement; mais j'ai cru pouvoir prendre sur moi de venir vous consulter avant de vous ôter.

— Me consulter! Perdez-vous la tête, colonel, ou me suis-je trompé sur votre zèle?

— Ni l'un ni l'autre, général; j'ai seulement le cœur brisé de douleur. Vous savez que je suis Français.

— Je l'ai si peu oublié, que c'est pour cela que je vous ai choisi, parce qu'un autre que vous aurait pu dépasser mes ordres.

— Tels qu'ils sont, général, je ne saurais encore les exécuter, et cependant je viens vous supplier de ne pas les confier à un autre.

— Que prétendez-vous donc?

— Je ne prétends rien, général; je veux seulement vous mettre au fait de ma situation. Vous jugerez ensuite si ma démarche est aussi coupable qu'elle le paraît.

— Parlez, monsieur, mais soyez bref; car par vous ou par un autre, le village de Mareilles doit être puni avant le lever de l'aurore: le sang de dix de nos camarades crie vengeance.

— Général, je connais les lois de la guerre, et depuis huit ans je les ai subies, sinon sans douleur, du moins sans murmures; mais aujourd'hui il s'agit de me déshonorer, l'épreuve est au dessus de mon courage et de mon dévouement.

— C'est un cas que vous avez dû prévoir quand vous êtes entré les armes à la main dans votre ancienne patrie.

— Je ne sais ce que vous entendez par cette expression, répondit le pauvre proscrit en palissant; la patrie est toujours la patrie, le devoir est toujours le devoir.

— Ecoutez-moi, colonel, reprit le général avec une expression moins sévère, votre action est si inouïe de la part d'un homme tel que vous, qu'il faut que vous ayez des raisons bien graves pour vous la permettre; mais, au nom du ciel, faites-les moi promptement connaître! j'ai besoin de continuer à vous estimer.

— Général, ce village de Mareilles est celui dont j'étais seigneur avant d'être exilé; mes pères y sont morts dans la paix après y avoir vécu dans la vertu! Ma femme et mes enfants y ont péri victimes des fureurs populaires... Voulez-vous donc que j'ajoute le crime de la vengeance au tort ineffaçable de porter les armes contre mon pays?

— Ne dites pas un mot de plus, comte, reprit vivement le général, en cherchant à cacher une émotion qui se manifestait dans le tremblement de sa voix. Vous êtes dispensé d'exécuter cet ordre, et je vous remercie d'avoir deviné que vos nobles scrupules seraient compris par moi.

— Ce que vous m'accordez est immense, général, et cependant ce n'est pas encore assez... Je vous demande la grâce de mes malheureux compatriotes.

— C'est impossible; mon devoir et l'humanité me le défendent également. Songez donc à ce que deviendra la guerre si on n'arrête pas les premiers élans de l'esprit national.

— Général, dit à son tour le major qui n'avait pas encore parlé, n'existe-t-il donc aucun moyen de concilier les ordres que vous avez reçus avec les généreux desirs d'un des plus braves officiers de notre armée.

— Il en existe un peut-être, et je consens à l'employer; mais ne me demandez rien de plus, on je refuse tout. Colonel, vous allez retourner au camp; vous ferez prendre les armes aux deux détachements que mon ordre vous désignait, et vous occuperez militairement le village de Mareilles. Une proclamation de vous leur fera connaître aux habitants que c'est à votre sollicitation que je suspens pour eux l'exécution des lois de la guerre, mais qu'en agissant ainsi il me faut des garanties que mon indulgence ne tournera pas contre nous. Un otage, désigné par le sort parmi les douze notables du pays, sera amené à mon quartier-général pour y rester jusqu'à ce que j'en ordonne autrement. Si le pays devient calme, cet homme n'aura à souffrir que la perte momentanée de sa liberté; si un seul coup de fusil est tiré, il sera traduit devant un conseil de guerre et paiera de sa tête le crime de ses concitoyens. Voilà mon dernier mot, colonel... Maintenant partez vite: il faut que dans huit heures l'otage soit entre mes mains.

Les deux officiers sortirent. Pendant qu'ils regagnaient le camp de toute la vitesse de leurs chevaux, le colonel dit à son compagnon :

— Major, mon cœur est soulagé d'un grand poids, et cependant il n'est pas satisfait encore. Cet otage peut devenir une victime, car son existence sera à la merci du premier paysan ivre qui enverra une balle à une de nos vedettes. Puis cette idée d'entrer en vainqueur dans le village qui m'a vu naître m'est odieuse; mieux qu'un autre vous le comprendrez. Un seul espoir me reste, c'est que je ne serai pas reconnu. Vingt-quatre

années d'exil ont passé sur mon front, je garderai mon nom de Moréal, et ma proclamation dira que c'est à la demande d'un Français que le général pardonne aux habitans. Mais nous sommes arrivés ; major, rassemblez les deux détachemens et partons... Il me tarde que cette terrible journée soit finie.

Peu de momens après, les deux escadrons de hulans et le bataillon des chasseurs de Finlande s'avancèrent aussi rapidement que le permettaient l'obscurité de la nuit et les difficultés des chemins de traverse encombrés par la neige, dans la direction de Marelles. Le colonel, accompagné d'un trompette et d'un adjudant, marchait à une centaine de toises en avant de la colonne ; il n'avait pas eu besoin de prendre un guide.

A chaque pas, et malgré la nuit qui empêchait de voir distinctement les objets, des souvenirs poignans s'offraient au cœur du pauvre proscrit. Arrivait-il à un carrefour où plusieurs routes venaient aboutir, il reconnaissait un de ses anciens rendez-vous de chasse, et croyait voir passer comme des fantômes les ombres des joyeux compagnons de son heureuse jeunesse ! Entendait-il une cloche lointaine sonner lentement l'heure au milieu du silence de la nuit, le timbre qu'il retrouvait dans sa mémoire lui disait le nom du village et lui rappelait le sourire d'une jeune fille ou le regard d'un indigent, pour lequel sa venue était une espérance. C'est lui qui a posé la première pierre de cette église ! lui encore qui a fait ouvrir dans les bois ce sentier qui le rapprochait de la demeure d'un ami ! et quand il s'arrête pour écouter si le vent ne lui apporte pas les accents d'une voix connue, il entend des paroles prononcées dans une langue étrangère, et il se dit avec horreur qu'il est plus exilé que jamais, puisqu'il revient en ennemi dans cette patrie qui lui est si chère !

Plus il s'avance et plus les tortures de son âme sont cruelles ! Le jour commence à poindre, et la clarté lugubre d'une aurore d'hiver lui permet de reconnaître tout ce que son cœur avait déjà revu. Un arbre est sur le bord du chemin ; il retrouve sur son écorce un chiffre que sa main a gravé au temps de ses premiers rêves d'amour. Un bloc de pierre se dresse à l'angle d'un bois ; il distingue sous la mousse qui le couvre l'écusson de sa famille, qui marquait la limite de l'héritage paternel ! Mais une angoisse plus terrible que les autres oppresse sa poitrine et fait monter le sang à ses joues décolorées ! ! A la sortie de la forêt qui lui avait caché jusqu'alors le village de Marelles, il aperçoit une croix qui s'élève sur l'emplacement où jadis était la chaumière du père banal.

— Pourquoi ce symbole d'expiation, se dit-il en lui-même, et d'où vient le redoublement d'anxiété que j'éprouve en son aspect ? Ce lieu, je n'en saurais douter, a été le théâtre d'un crime ; mais existe-il un coin de terre dont on ne puisse dire autant ? Cependant il me semble que je sens toutes les plaies de mon cœur se rouvrir, et depuis le jour fatal où j'ai appris que tous les miens avaient péri, je n'ai jamais autant souffert qu'en ce moment ! Si c'était là, grand Dieu !

Il n'a pas le temps d'achever ; le roulement du tambour, le son éclatant des trompettes le rappellent à son devoir. L'avant-garde de la colonne a aperçu le village ; elle s'arrête, et elle attend que son chef la rejoigne.

Moréal abaisse sur ses yeux la visière de sa coiffure militaire, et relève sur ses joues le collet de son manteau ; puis il adresse quelques mots énergiques à ses soldats pour leur défendre de sortir des rangs, et à son commandement la troupe se remet en marche. Le chemin qu'elle devait suivre pour arriver au village longeait les murs du château, dont toutes les fenêtres étaient fermées comme s'il avait été abandonné.

Le major est aux côtés du colonel, et son regard attendri lui témoigne la tendre sympathie de son cœur.

— Jusqu'à ce moment aucun être vivant n'eût été montré sur la route et dans les champs, et cette solitude, ce silence ne disaient que trop au comte à quel titre il rentrait dans son pays natal.

— S'ils allaient se défendre ! pensait-ils avec désespoir ; oh crime ! oh folie ! et que j'envis le sort de ceux qui ont prétéré périr dans leur patrie de la main du bourreau, plutôt que d'en sortir pour y rentrer comme des parricides ! Et cependant Dieu sait si mes intentions sont pures.

Noble pensée que le ciel entendit comme une prière ; car, au même instant, une députation des habitans de Marelles se montra à l'entrée du village ; elle avait à sa tête Dominique Griser, nommé maire depuis le jour où Louis Lemesle avait été destitué.

— Nous venons implorer votre pitié, dit le vieux paysan en s'adressant au comte ; de braves soldats ne pardonneront-ils pas à des hommes qui n'ont eu d'autre tort que d'aimer leur pays et d'avoir voulu le défendre ?

— Je vous apporte le pardon, répondit le colonel en surmontant l'émotion douloureuse que ces paroles si dignes et si fermes faisaient naître dans son cœur. C'est un de vos compatriotes que les révolutions ont condamné au malheur de servir l'étranger, qui a obtenu votre grâce du général en chef ; mais cette grâce est à une condition, monsieur le maire. Entrons à la maison commune, je vous la ferai connaître. Soldats, continua-t-il en langue russe ce ne retournerai du côté de sa troupe, la moindre infraction à la discipline sera sévèrement punie.

Le détachement se mit en bataille sur la place du village ; le colonel, suivi des paysans, entra dans la maison commune. L'anxiété était peinte sur tous les visages, mais aucun n'en exprimait autant que celui du comte, et ce ne fut qu'après quelques minutes de silence qu'il put faire connaître les ordres de son chef.

— Pourquoi tirer au sort, dit Dominique Griser, quand il eut compris qu'on demandait un otage ? Je suis le maire du village, c'est à moi qu'il appartient de répondre pour mes concitoyens.

Le comte saisit vivement la main de Dominique, et la pressa avec une chaleureuse émotion ; mais, dans ce mouvement, le collet de son manteau retomba sur ses épaules, et le visage du proscrit se montra à découvert. Cependant personne ne le reconnut encore ; un soupçon vague traversa seulement l'esprit de Dominique.

— Mes ordres sont positifs, reprit le comte ; le hasard seul doit décider. Ditez donc, monsieur le maire, je vais écrire.

Onze noms furent écrits ; celui de Louis Lemesle, comme le plus riche du village, se trouva le premier sur la liste.

— Quant au douzième, ajouta le comte, je n'ai pas besoin que vous me l'indiquiez, et c'est moi au contraire qui vais vous le dicter. Après les riches, les pauvres ! Écrivez, monsieur le maire : Robert de Marelles !

Le proscrit ne se sentait plus le courage de rester inconnu ; il ôta son casque et montra son front chauve et ravagé par les douleurs de l'exil.

— C'est lui ! mon Dieu ! s'écria Dominique, et il se jeta aux genoux de l'émigré.

— Dans mes bras ! dit le comte en le relevant pour le presser sur son cœur. Ne voulez-vous donc pas que j'oublie pour un instant mes longues et cruelles souffrances ? O mon pays ! je pourrai désormais fouler ton sol chéri et regretté sans me sentir la honte au front et le désespoir dans le cœur !

Nous reconvenons à peindre les instans qui suivirent ce moment solennel de réconciliation et d'oubli. Bien des douleurs, bien de remords se revirent ; mais aussi bien des joies vinrent les adoucir : tout le monde avait pardonné, et chacun était reconnaissant comme s'il avait reçu le pardon.

— Monsieur le comte, dit Dominique Griser d'une voix pleine de sanglots, savez-vous bien ce qui s'est passé il y a vingt ans ?

— Je ne veux rien savoir, reprit le comte en pâlisant, j'ai tout oublié, ne me rappelez rien !

— Mais nous, poursuivit Dominique, nous ne pouvons accepter les crimes qui ne sont pas notre ouvrage ! Nous avons été ingrats, c'est vrai, mais nous n'avons pas été assassins ! S'il y a bien des fous dans le pays, il n'y a eu qu'un coupable, c'est Louis Lemesle.

— Louis Lemesle ! s'écria douloureusement le comte ; il ne s'est donc pas borné à acheter mes biens ?

— Pour qu'ils fussent à vendre, dirent tumultueusement les paysans, il a fait périr dans les flammes votre femme et vos enfans, qu'il avait méchamment envoyés dans la loge du père, pendant qu'il nous conduisait, insensés que nous étions ! au pillage de votre château.

Le malheureux comte se souvint alors de cette croix plantée à la lisière de la forêt, qui lui avait causé une si douloureuse émotion.

— Ma pauvre femme ! mes pauvres enfans ! dit-il en se couvrant le visage de ses deux mains.

Aussitôt Dominique Griser prit la parole, et avec la plus noble franchise, la plus touchante éloquence, il fit le récit de cette journée de crime et de malheur. Il dit comment Louis Lemesle les avait égarés en leur affirmant qu'il y avait des armes dans le château ; comment il avait ensuite empêché le pillage après avoir fait naître le tumulte nécessaire à l'accomplissement de son forfait ; comment, depuis ce jour, il était devenu un objet d'horreur pour toute la contrée, honteuse et repentante d'avoir un seul jour subi son influence ; comment enfin la malheureuse Adrienne vivait encore, folle de désespoir depuis plus de vingt ans !

— Merci, mon Dieu ! murmura le comte ; je croyais qu'il y avait bien des coupables, et j'apprends qu'il n'y en a qu'un !

— Ne pouvez-vous donc le punir, dirent les paysans ! prononcez une parole, monsieur le comte, et justice sera faite.

Une terrible expression de haine et de vengeance passa sur la physionomie noble et résignée du comte ; mais ce fut un éclair et presque aussitôt elle reprit la sérénité triste qui lui était habituelle.

— Votre justice serait un crime, mes amis, dit-il d'une voix ferme quoique émue ; laissons à Dieu le soin de punir le coupable. Maintenant j'ai un triste devoir à remplir. Vous savez qu'il me faut un otage.

Les papiers furent pliés et jetés dans le casque du comte, qui se dirigea ensuite du côté de la porte.

Il prononça quelques paroles en langue russe et un jeune tambour s'approcha.

Le comte lui parla de nouveau en lui présentant le casque. Le tambour y plongea la main et en tira un papier qu'il remit à son chef.

Celui-ci le déplia lentement et le passa sans le lire à Dominique Griser.

— Louis Lemesle ! s'écria le vieux paysan.

La Revendication.

Pendant que ces événemens se passaient dans le village, Louis Lemesle, retiré dans l'appartement le plus reculé du château, était en proie à des pressentimens vagues, mais sinistres. Il savait, à n'en pouvoir douter, que, depuis le commencement de l'invasion, les propriétaires des biens nationaux n'avaient été inquiétés nulle part, et cependant une terreur mortelle torturait son cœur aussi lâche que cruel. En vain sa mère l'interrogeait sur le passage de ces hommes armés qu'elle avait a

longeant les murs du château, il restait muet à toutes ses questions et ne songeait qu'au moyen de se soustraire par la fuite aux dangers dont il sentait la menace dans sa conscience. Ce n'est pas pour ses trésors qu'il tremble, car il les a enfoncés dans les entrailles de la terre; ce n'est pas non plus pour ses propriétés, car il ne doute pas de la mort de leur ancien possesseur; mais c'est pour sa vie, tourmentée cependant par tant de remords, qu'il est inquiet. Il sait qu'il a de sûrs ennemis, qu'on peut le dénoncer comme assassin, et de même qu'il a profité d'une émeute pour s'enrichir par un crime, il pense que ceux qui le haïssent pourront profiter du tumulte de la guerre pour se venger d'avoir passé pour ses complices. Sa seule illusion est de se croire des envieux, et elle est encore un sujet de terreur pour lui.

— Puisque tu ne veux pas répondre à mes questions, lui dit sa mère, moi je vais t'apprendre une nouvelle. Madame la comtesse m'a dit hier en se couchant que monsieur le comte reviendrait aujourd'hui.

Louis Lemesle, qui avait eu pendant vingt années l'odieux courage de sourire aux pieuses rêveries de sa mère, ne s'en sentit pas la force en ce moment.

— Comme nous allons être tous heureux ! continua-t-elle. Louis, il faudra donner un air de fête au château, allumer un feu de joie, mettre des fleurs partout.

— Des fleurs, ma mère, vous oubliez donc la saison ?

— C'est vrai, mon fils. Voilà bien des années, il me semble, que la neige ne cesse pas de tomber. J'ai eu tort aussi de te dire qu'il faudrait allumer un feu de joie; il suffira que notre bon maître lise le contentement dans nos yeux et la fidélité dans nos cœurs. Mais tu ne réponds pas, Louis; tu baisses la tête comme pour éviter mes regards ? Si tu te présentes ainsi à monsieur le comte, il croira que tu n'es pas heureux de le voir.

— Ne sauriez-vous parler d'autre chose ? ma mère ! s'écria Louis avec plus de colère que de prudence. Cette conversation m'est odieuse.

— Mais de quoi veux-tu, mon fils, que s'entretiennent de fidèles serviteurs, si ce n'est de leurs maîtres ! Moi je ne pense qu'à cela, je ne saurais parler d'autre chose.

— Encore une fois, ma mère, taisez-vous ! s'écria Louis exaspéré; monsieur le comte ne reviendra pas.

— Qui te l'a dit ? pourquoi ?

— Parce qu'il est mort, et sa femme et ses enfants !

— Comment le sais-tu, quand je l'ignore ? Malheureux, c'est donc toi qui les a tués ? Mais, non, tu n'es pas un assassin, tu veux seulement jurer la vieille mère, pour qu'elle soit ensuite plus joyeuse. Louis, mon enfant, ne me trompe pas, dis-moi au contraire que M. le comte va revenir, que Mme la comtesse est là haut auprès du berceau de ses deux enfants; mais écoute, continua la femme de charge en se levant avec précipitation de son siège, j'entends un bruit de chevaux dans la cour. Je te l'avais bien dit, c'est notre maître qui revient; reste avec moi pour le recevoir.

— Laissez-moi fuir, ma mère ! s'écria Louis Lemesle en cherchant à se dégager de l'étreinte d'Adrienne qui l'avait pris dans ses bras.

— Non ! tu ne l'en iras pas, s'écria-t-elle à son tour en se cramponnant à lui avec une force surnaturelle, il approche ! j'entends ses pas dans l'escalier ! Soyez béni, mon Dieu, le jour de votre justice est arrivé !

Comme Adrienne prononçait ces derniers mots, la porte s'ouvrit lentement, et un officier suivi de deux soldats parut sur le seuil.

— Monsieur, dit-il à Louis Lemesle, le sort vous a désigné comme otage, et je suis chargé de vous conduire au quartier-général. N'ayez aucune inquiétude pour votre vie, ajouta-t-il en voyant la pâleur de la mort couvrir subitement le visage de son prisonnier. Si vous avez quelques dispositions à prendre pour une absence de quelques semaines, je suis autorisé à vous donner un quart d'heure, mais je ne dois pas vous perdre de vue.

— Ma mère, c'est vous qui l'avez voulu, s'écria Louis Lemesle en pleurant de rage et de frayeur ! Si vous ne m'avez pas retenu, j'aurais pu gagner le souterrain qui conduit dans les bois, et vous ne me verriez pas envenimer comme un malfaiteur.

— Certainement, madame la comtesse, que j'irai avec lui, puisque vous avez la bonté de le permettre, dit avec égarement la pauvre femme de charge. Entends-tu, Louis ? voilà notre bonne maîtresse qui m'autorise à te suivre partout où tu iras. Mais remercie-la donc. Adieu, madame la comtesse ! au revoir les enfants ! je reviendrai bientôt; en attendant, soyez bien sages et n'approchez pas du feu.

Et Adrienne, ayant fait deux ou trois révérences, suivit les soldats qui emmenaient son fils.

Une charrette était dans la cour du château : Louis Lemesle y monta avec sa mère; les cavaliers se rangèrent à l'entour, et le cortège descendit rapidement l'avenue qui conduisait au village.

Le détachement était toujours en bataille sur la place, n'attendant plus que le prisonnier pour retourner à Nogent-le-Roi.

Le major donna le signal du départ, et la colonne défila une seconde fois sous les murs du château. Le comte de Mareilles s'était retiré chez Dominique Grisière.

Louis Lemesle, le visage plongé dans ses deux mains, semblait échanger à ce qui se passait autour de lui. Sa mère ne cessait de lui parler de son maître qu'ils allaient bientôt revoir.

On marcha ainsi jusqu'à la hêrière de la forêt. Tout à coup le cri de halte ! retentit; la colonne s'arrêta; le général, suivi de son état-major,

venait de sortir du bois, et s'étant approché du commandant, il lui parlait à voix basse.

Louis Lemesle releva la tête pour savoir ce qui se passait, et il reconnut avec horreur que la charrette était arrêtée en face de la croix qui marquait l'emplacement de son crime. Adrienne s'était mise à prier.

Tous les officiers furent appelés auprès du général en chef et se formèrent en cercle autour de lui. Louis Lemesle comprit que ces hommes délibéraient sur son sort; sa mère pria toujours.

Une demi-heure s'écoula ainsi, lente, solennelle, terrible ! Enfin les officiers retournèrent à leur place de bataille, et sur l'ordre de l'un d'eux, un détachement de douze fantassins se sépara du bataillon et alla se mettre en ligne à quelque distance.

Quand ces dispositions furent prises, le major s'approcha de la charrette, et d'une voix émue il dit à Louis Lemesle :

— Monsieur, j'ai un triste devoir à remplir. Ce matin le général en chef, en faisant grâce au village de Mareilles de la punition qu'il avait encourue pour avoir érigé une de nos patrouilles, avait décidé qu'un otage désigné par le sort lui servirait de garantie contre le retour d'un autre événement; le hasard vous a été funeste, et maintenant le malheur a voulu que deux de nos soldats aient été encore massacrés cette nuit par les habitants du village de Cirey, dans lequel vous avez aussi des propriétés. Un exemple terrible est indispensable... les officiers réunis en conseil de guerre vous ont condamné à la peine de mort. Descendez de cette voiture qui va emmener votre pauvre mère.

— Qui êtes-vous ? s'écria Adrienne d'une voix retentissante, pour oser rendre la justice sur les terres du comte de Mareilles ? Ne crains rien, mon fils, ils ne toucheront pas un cheveu de ta tête, car ta maîtresse et ses deux enfants sont à genoux au pied de cette croix et demandent grâce pour toi.

— Laissez-moi mourir, ma mère, interrompit Louis Lemesle; le plus affreux supplice me fera moins souffrir que vos paroles !

— Mais tu ne les vois donc pas, mon fils ! ils sont là, là ! reprit-elle en forçant Louis à fixer ses regards sur la croix.

— Je les vois, ma mère, et c'est pour cela que je veux mourir ! Monsieur, continua-t-il en s'adressant au major, arrachez-moi de ses bras ! par pitié, par humanité, fusillez-moi !

Et Louis Lemesle, faisant un violent effort, se précipita en bas de la charrette et se prosterna au pied de cette croix dont la vue lui faisait désirer la mort.

— Mais il ne viendra donc pas ! s'écria la malheureuse Adrienne en regardant subitement la confiance qui l'avait soutenue jusqu'alors. Il m'avait cependant dit qu'il ne nous abandonnerait jamais. Louis, tu as raison, ils sont morts ! il ne nous reste plus qu'à mourir !

En ce moment on entendit le galop précipité d'un cheval, et le comte de Mareilles parut sur cette scène de désolation.

— C'est lui ! s'écria Adrienne, et elle tomba évanouie.

— C'est le démon de la vengeance ! dit Louis Lemesle en se frappant le front contre les marches de la croix.

— C'est l'ange du pardon ! murmura le major en levant les yeux au ciel. Un moment de silence suivit ces trois exclamations. Le général, qui s'était tenu jusqu'alors à l'écart, se rapprocha.

— Général, lui dit le comte, vous avez à punir la mort de deux de vos soldats, moi j'ai à venger celle de ma femme et de mes deux enfants; je vous demande de me livrer cet homme qui a été leur assassin.

Le général garda le silence.

— Vous ne répondez pas ! poursuivit le comte avec un redoublement d'énergie. Mais vous n'avez donc pas entendu que je voulais me venger ? Cette vie m'appartient ! L'exil ne m'a laissé que cette fortune ! m'en dépossédez-vous aussi ?

— Je ne puis consentir à un assassinat, répondit le général. Je suis venu ici pour faire un exemple et non pour autoriser un crime. Colonel, cet homme est votre compatriote.

— Eh bien ! si vous me refusez sa vie, accordez-moi sa grâce... c'était là la vengeance que je vous demandais.

— Mais mon devoir, dit le général.

— Mais mon honneur, reprit le comte.

— Le sang versé demande justice !

— Cette croix debout sur les cendres de ma famille dit pardon !

— Qui oserait punir quand vous faites grâce ? Colonel, je suis livre cet homme !

Louis Lemesle, ajouta le comte avec une douloureuse émotion, reprenez-vous ! Retournez dans votre château avec votre vieille mère, et tous deux, tant que vous vivrez, priez le ciel de me pardonner d'avoir porté les armes contre mon pays.

Et le comte de Mareilles, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, disparut dans les bois.

Quelques jours après, à la bataille de Brienne, il fut tué en défendant contre deux Cosaques un officier français mortellement blessé.

Après le départ du détachement qui suivit immédiatement celui du comte, lorsque Louis Lemesle remonta sur la charrette pour retourner chez lui, il ne trouva plus qu'un cadavre ! Sa mère était morte de joie, car elle avait encore le sourire sur les lèvres : son dernier regard avait reconnu son maître.

En 1816, le château de Mareilles fut transformé en une école d'arts et métiers pour les orphelins !

MARQUIS DE FODRAS.

LES MOUSTACHES A LA CHINOISE.

C'était décidé, arrêté, conclu.

Il m'était permis de partir pour Paris, ce but si long-temps offert à ma jeune imagination.

Après un dernier serrement de main, je grimpe sur l'impériale, où j'espérais rencontrer quelque artiste voyageur, quelque étudiant, fumeur intrépide, et qui ne doute de rien parce qu'il ne croit à rien, ou un de ces observateurs nomades, cosmopolites par besoin, dont la conversation a tant de charmes, par la manière originale dont ils euvisagent les choses.

Il me semblait que j'avais d'autant plus de raison de croire à la possibilité de cette rencontre, que j'avais entrevu, au passage de la voiture, et à côté du conducteur, une longue moustache chinoise qui descendait jusqu'au nœud de la cravate, et une barbichonnette noire dont l'aspect avait provoqué un haussement d'épaules très significatif de la part de notre voisin, ancien marchand de cocons, qui confondait dans sa haine ceux qui doutent du patriotisme éclairé de M. Guizot, et les malheureux jeunes gens qui portent quelques poils sous le nez :

Moustaches et barbichonnette !

— Signes qui trahissent toute figure d'artiste, me disais-je dans ma naïveté provinciale, en caressant amoureusement ma barbe moyen-âge ; signes physiques d'une haute intelligence, que les enfans poursuivent encore aujourd'hui de leurs huées, à cent lieues de Paris ; signes proscris enfin, que les grands parens, en province, ne tolèrent que forcément, et non sans une myriade d'imprécations fort peu catholiques.

J'arrivai donc, à l'aide de quelques courtoises, jusqu'à cette figure à moustaches, qui aurait été mise à l'index dans le chef-lieu de canton qui m'a vu naître, et je m'assis entre elle et le conducteur.

La voiture partit

En traversant la Craû (1), mon compagnon de voyage, qui n'avait pas desserré les dents jusqu'à la Samattane, poussa un cri perçant, monté au diapason de la frayeur, en m'indiquant du doigt un point assez rapproché de nous et vers la gauche.

— Que font là ces cavaliers ? dit-il.

Je regardai dans la direction désignée et ne pus m'empêcher de rire aux éclats de ce qui avait terrifié mes moustaches à la chinoise.

Le conducteur en fit autant.

J'eus toutes les peines du monde à faire comprendre à mon compagnon de voyage que ce qu'il voyait, était tout simplement un effet d'optique très commun dans la Craû et dans les déserts de l'Arabie, que les savans appellent *mirage*, et que les paysans provençaux et les pâtres rendent d'une façon si poétique et si pittoresque par *Danso deis arlequins*. Les rayons du soleil, en effet, en tombant d'aplomb sur les cailloux nus et polis dont cette plaine est couverte, semblent danser comme des arlequins, et l'œil trompé croit apercevoir, tantôt un régiment de cavalerie lancé au triple galop, tantôt les eaux impétueuses d'un fleuve, et quelquefois une troupe de fantômes enveloppés dans leurs blancs lincolns.

— Mais ce n'est pas possible, reprit-il, honteux de s'être effrayé pour si peu de chose.

— Regardez, lui dis-je, et rendez-vous à l'évidence ; ne vous semble-t-il pas que nous allons traverser une rivière dont les flots agités ondoient et serpentent dans la plaine ?

— C'est vrai.

— Plus nous approchons, et plus le lit de la rivière semble fuir devant nous, n'est-ce pas ?

— C'est vrai encore.

— Examinez à présent l'endroit où vous avez cru voir cette rivière, nous y sommes.

— Il n'y a que des cailloux : oh ! mon Dieu, ce c'est singulier !

Cette exclamation, poussée hautement et à plusieurs reprises, me fit examiner attentivement le personnage que le hasard m'avait donné pour compagnon de voyage... Il frisait ses moustaches qu'il avait admirablement belles.

— Comment diable, pensai-je, quelqu'un qui est doué d'une barbe si romantique, un artiste enfin, ignore-t-il que les effets du mirage se renouvellent dans la Craû tous les jours, de midi à deux heures.

Ce n'est pas un peintre, ni un poète assurément, c'est peut-être un musicien... C'est ça, ce doit être un musicien. Au même instant où ces réflexions interrogatives obstruaient toutes les issues de mon cerveau, quelques lambeaux des *Diamans de la Couronne* sont murmurés à mes côtés.

Jamais rien de si faux, rien de si anti-harmonique n'avait encore frappé mes oreilles.

C'était à vous crispier tout le système nerveux, à donner le vertige, à faire broncher les chevaux.

On ne peut mieux comparer le timbre de cette voix qu'au grincement névralgique de la scie partageant une pièce de marbre.

Je fus obligé de convenir, *in petto*, que je n'étais aventuré un peu légèrement dans ma conjecture, et je m'écriai, à part moi :

— Oh ! non, ce n'est pas un musicien, je le jure.

Mais alors à quel genre de talent appartient donc ces moustaches à

la chinoise, et cette superbe barbichonnette si fine, si noire et si bien parfumée ?

Dans ce moment, les chevaux, aiguillonnés par le fouet du pestillon, partirent au galop de charge... Je me rappelai mon Virgile et je m'écriai : — *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum*.

Mon compagnon fronça les sourcils d'une manière aussi terrifiante que Jupiter lorsqu'il fit trembler l'Olympe.

— Ce n'est pas un pédant, pensai-je, les citations ne me font pas l'effet de lui être très agréables.

Oh ! j'y suis ; cet air posé et réfléchi convient parfaitement à un historien ; je perierais volontiers tous les poils de ma barbe contre un caillou de la Craû, qu'il traite Bouche et César Nostradamus d'ignorans, et qu'il travaille à l'histoire de la Provence. Il doit savoir d'un bout à l'autre l'histoire de chaque pierre du château de Salon ; il connaît peut-être le nom du novice de l'ordre du Temple, dont la pierre tumulaire est à Saint-Michel.

Oh ! c'est cela ! je suis sûr que Mézerai avait des moustaches à la chinoise, malgré la mode de son temps, lorsqu'il rassemblait les matériaux laissés par André Duchesne, qui lui servirent à composer son histoire de France.

— Comment nommez-vous cette ville que nous venons de quitter ? me Jemanda mon compagnon de voyage.

— Vous désirez savoir le nom de cette ville... de celle que vous quittez... où vous avez dîné ? dis-je d'un air étonné.

— Oui, comment la nomme-t-on ?

— Salon.

— Salon... Salon... mais ce nom ne figure pas sur la carte de France.

— Comment ! ma ville natale n'est pas sur la carte de France, répondis-je, sans chercher à cacher ma mauvaise humeur ; il paraît, monsieur, que vous n'avez jamais ouvert un *Lezage* ni un *Brulé*, à moins de vous appliquer les paroles du psaume : *Oculos habent*, etc.

À cette réflexion, la figure de mon interlocuteur s'élargit grotesquement sous la forme d'un sourire. Mais il y avait tant de stupidité dans le mouvement de sa physionomie, que je me surpris à me demander s'il ne se pourrait pas qu'il ignorât complètement le latin.

Si ce n'est ni un peintre, ni un poète, ni un musicien, ni un historien, qu'est-ce donc ?

Je résolus de poursuivre la conversation, quand je devrais en faire à peu près tous les frais, pour asseoir une idée certaine sur son compte, et ne pas être obligé de relever l'échafaudage de mes hypothèses chaque fois qu'il s'écroulerait.

Je continuai donc :

— Comment ! vous n'avez jamais entendu parler de Salon, ni du plus illustre de ses enfans, du gentilhomme-ingénieur que les pauvres appelaient leur ami, d'Adam de Craponne, enfin ?

— Adam de Craponne ! connais pas !

— Vous ne connaissez pas cet ingénieur philanthrope, qui s'est ruiné pour donner du pain à ses concitoyens, et auquel ses concitoyens, qui lui devraient un autel, ont constamment refusé, et refusent encore aujourd'hui une modeste statue !

— Parfaitement inconnu !

Je ne vous demandai pas alors si le nom du célèbre astrologue Michel Nostradamus est arrivé jusqu'à vous.

— Ah ! Nostradamus, Nostradamus ! oui, oui, je le connais de réputation du moins ; c'est celui qui faisait des almanachs avant Pierre Larivay et Mathieu Lansberg. Oh ! c'était un grand homme. Ma grand-mère, qui a pour lui beaucoup de vénération, prétend qu'il ne s'est jamais trompé dans ses prédictions ; le temps aurait-il été le plus beau du monde, si le matin il avait annoncé qu'il pleuvrait avant la fin de la journée, on pouvait bravement prendre son manteau ou son rillard, avant de sortir, à moins de vouloir être trempé jusqu'aux os.

— Monsieur, dit le conducteur en s'adressant à moi, il y a beaucoup de fables, n'est-ce pas, dans tout ce qu'on raconte de Nostradamus ?

— Mais c'est suivant ce qu'on en dit, répondis-je.

— Ceci, par exemple, est-il vrai ? reprit-il.

Une jeune fille, nommée Suzette, qui allait aux champs, passa un matin devant lui :

— Bonjour, Moussu, Nostradamus, dit-elle.

— Bonjour, fillette, répondit l'astrologue, qui ne dédaignait pas de parler l'idiome provençal, et qui était persuadé qu'un salut en valait bien un autre, quelque grand personnage que l'on fût d'ailleurs.

La réflexion du conducteur amena un sourire sur mes lèvres.

Il continua :

— Le soir, assis sur le banc de pierre qui était devant son logis, Nostradamus devait d'agriculture avec plusieurs agriculteurs groupés autour de lui, auxquels il conseillait de semer des fèves de préférence à des petits pois, lorsque Suzette revint des champs.

En passant de nouveau devant la maison du vieux médecin, elle lui dit encore en le saluant.

— Bonsoir, Moussu Nostradamus.

— Bonsoir, femo, répondit celui-ci avec un sourire malin.

— Comment femo ! mais vous ne me reconnaissez donc pas, dit la jeune personne en s'approchant.

Si fait, si fait ; tu es Suzette, la fille de Pierre-Lou-Novi, qui reviens de ton bastidon, où tu as passé la journée.

(1) La Craû est une plaine inculte couverte de cailloux, ayant cinq à six myriamètres de circonférence et située entre Salon et Arles.

— Pourquoi, alors, m'appellez-vous femme ? Vous savez bien que je ne suis pas mariée, puisque ce matin vous m'avez dit fillette ?

— Ma petite, reprit l'astrologue, à quoi bon tant de questions ? — Tu n'as pas besoin, je pense, que je t'explique ce que tu sais mieux que moi.

— Mais enfin...

— Mais enfin, je t'ai appelé fillette ce matin, parce que ce nom convenait à ta position, et je t'appelle femme ce soir parce que... parce que... Demande à Janet, ton calignaire (1) qui t'attendait à la vigne, pourquoi je t'appelle femme ce soir ?

Suzette, confuse et honteuse, se retira, la tête basse et la rougeur des joues, au milieu des éclats de rire et des compliments goguenards des cultivateurs qui composaient la cour de Nostradamus.

La chronique salonnaise assure qu'à dater de cette époque, plus d'une fillette, revenant le soir de sa vigne, eut soin d'éviter la maison du vieux sorcier.

— Je ne réponds pas de l'exactitude de cette narration, répondis-je, mais je vais vous citer un fait dont je puis vous garantir l'authenticité.

Mon voisin de droite n'avait pas desserré les dents, mais il écoutait *auribus arrectis*, comme la mule d'un contrebandier.

Je commençai :

— Il y a trois ans, un homme d'une quarantaine d'années environ, d'une tenue parfaite, et recherché dans ses manières, entre dans la bibliothèque d'Aix, et demande à M. R., bibliothécaire, s'il ne connaît pas, parmi les milliers de volumes confiés à ses soins, un livre qui cite le nom du bourreau qui trancha la tête au duc Anne de Montmorency, à Toulouse.

Étonné de cette question, et du ton grave dont elle était faite, M. R. met sous les yeux de l'étranger plusieurs ouvrages qui parlent de cette exécution sanglante et l'engage à les feuilleter attentivement.

Après plusieurs heures de recherches opiniâtres et infructueuses, l'étranger, visiblement contrarié, s'approcha du bibliothécaire. Il lui dit que depuis cinq ans il voyage par toute la France ; qu'il a même visité plusieurs pays circonvoisins, intéressé qu'il est à résoudre ce point historique, environné aujourd'hui encore d'épaisseurs ténébreuses.

« Nostradamus, ajouta-t-il, l'a nommé long-temps avant la décapitation de Montmorency, et Nostradamus ne s'est jamais trompé dans ses prophéties.

« Ses centuries, lues avec foi et recueillement, vous annoncent tous les événements majeurs qui se sont succédé en France depuis le seizième siècle.

« Il a pleuré sur la fatale nuit de 1572, puis il a parlé de Louis XIII et de sa faiblesse, de Louis XIV et de son orgueil ; il a dit un mot de l'homme au masque de fer. Les horreurs de la régence y sont relatées en lettres phosphorescentes, la mort de Louis XVI en caractères sanglans.

« Il n'est pas jusqu'à la révolution de 1830 qui n'ait été prédite par lui.

« Tous ces faits, monsieur, se sont réalisés sous des yeux attentifs à suivre l'accomplissement de ses prophéties.

« Aussi, je le répète bien haut et bien sincèrement, Michel Nostradamus n'est pas seulement un grand astronome et un médecin distingué, c'est encore un homme qui a reçu d'en haut une mission sainte pour l'enseignement de son siècle et des temps à venir.

« C'est un homme qui doit avoir ses admirateurs et ses disciples comme Solon, Lycurgue, Zoroastre, Confucius et Mahomet, et je suis son admirateur sincère et dévoué.

« J'ai écrit un in-quarto, dans lequel je prouve qu'il était vraiment un être inspiré, un envoyé de Dieu dont les rimes paraboliques n'ont pas encore été comprises ici-bas, en un mot, un véritable prophète, comme Daniel et Isaïe.

« A présent, je vais de nouveau prendre le bâton de voyageur et me remettre en route ; moderne Juit-Errent, je parcourrai le monde pour ne m'arrêter que lorsque j'aurai trouvé ce que je cherche.

« Je visiterai l'Europe entière, puis l'Afrique, l'Asie et l'Amérique ; il n'est pas jusqu'à la cinquième partie du globe qui n'ouvrira ses annales vierges encore au disciple de Michel.

« Ma religion a besoin de trouver la preuve authentique de cette nouvelle prophétie de Nostradamus.

« S'il a dit vrai, et cela ne peut être autrement, je livre mon ouvrage à la publicité ; aussi, recueillant les moindres faits, les moindres paroles de la vie de cet homme extraordinaire, expliquant au vulgaire le sens parabolique de ses centuries, je veux prouver au monde entier qu'un prophète, un grand prophète, a passé sur la terre, et qu'il a été méconnu. »

— Qu'aurait dit cet étranger, repris-je, en m'adressant à mon voisin de droite, dont le silence obstiné me chiffonnait vivement, s'il vous avait entendu avancer que Salon, la ville qui a donné naissance à Nostradamus, n'est pas sur la carte de France ?

— Voilà une industrie que je ne connaissais pas encore, répondit-il en frisant ses moustaches ; mais cet homme était un véritable commis-voyageur. Les uns font les todes et les calcots, les autres les graines de vers à soie et de moultarde ; il voyageait, toi, pour les centuries de Nostradamus. Oh ! c'est parfait, comme les sous-jupes Oudinot et les mousselines unies de Tarare.

Voilà bien, pensé-je, la réflexion épigrammatique d'un artiste pour tout ce qui tient à l'industrie.

— Du reste, continuai-je tout haut, si vous voulez baser votre opinion sur un fait qui est bien réellement authentique à propos de Nostradamus et de ce don surnaturel de seconde vue qu'il possédait à un degré si éminent, écoutez :

L'histoire nous apprend que Charles IX, visitant la Provence, fit à Salon sa première couchée, et qu'il donna à Michel Nostradamus, avec le brevet de son médecin ordinaire, deux cents écus d'or, auxquels la reine mère, alors régente, en ajouta cent autres.

Le lendemain au soir, c'était le 16 novembre 1564, Catherine, la fanatique et superstitieuse Italienne, se rendit avec peu de suite au logis du célèbre astrologue pour le prier de tirer l'horoscope du prince de Béarn, qu'elle avait alors avec elle.

Michel, après avoir promené silencieusement sa baguette dans l'air, porta ses regards scrutateurs sur la physionomie enfantine du Béarnais, et crut y reconnaître un caractère mystérieux.

Sa curiosité, vivement excitée, le porta à faire déshabiller le jeune prince.

(1) « Le gouverneur accorda la demande fort volontiers ; il jugea bien qu'elle ne se faisait pas sans un grand sujet, et qu'il devait se promettre une grande réponse après la visite.

« Le prince seul y apporta de la résistance ; sa jeunesse lui fit avoir peur de la longue barbe de Nostradamus.

« On dit aussi qu'il s'imagina que le gouverneur prenait ce prétexte pour pouvoir lui donner le fouet plus facilement.

« Mais quand on l'eut ramené sur ces deux points, il se rendit facilement et se laissa librement déshabiller.

« Alors le vieillard le visita, l'examina, et fait toutes observations de son art. Après cela, il dit au gouverneur que ce jeune prince serait roi de France un jour ; qu'il essaierait, néanmoins, beaucoup de traverses, mais qu'il régnerait assez long-temps. Il ajouta qu'il serait très galantin et muguetteux, mais... et le devin essaya une larme qui se faisait jour à travers ses paupières, qu'il n'aurait pas le temps de pénétrer dans le sérail du grand sultan. »

Et bien ! que vous en semble ? Y a-t-il un seul point de cette prophétie qui ne se soit pas accompli ?

A-t-il fallu des travaux aussi nombreux que ceux d'Hercule pour voir enfin assis sur le trône :

..... Ce héros qui régna sur la France,

Et par droit de conquête, et par droit de naissance ?

L'histoire de ses amours avec Gabrielle d'Estrées, la marquise de Verneuil et tant d'autres justifie suffisamment les épithètes de galantin et de muguetteux.

Quant aux derniers mots de l'horoscope, tout le monde connaît le projet chevaleresque et religieux de Henri IV, tendant à chasser les Turcs d'Europe et à refouler le mahométisme dans l'Asie où il a pris naissance ; projet dont on veut faire l'honneur à Pierre-le-Grand, qui, s'il y a pensé, l'a fait cinquante ans après, en adoptant les vues ambitieuses du vainqueur d'Ivry.

Il ne se doutait guère, le grand Henri, que ses idées sur l'empire ottoman jetteront des racines assez profondes, pour que la politique européenne du XIX^e siècle, tournée entièrement du côté de l'Orient, pût en faire comme le manifeste de ses vues belliqueuses de conquête et de spoliation.

Le coup de poignard de Ravallac est annoncé dans cette larme qui se fait jour à travers les paupières du vieillard, et qui coupe son recit.

Ceci est vrai, c'est de l'histoire, comme l'acte impie du soldat de Carreaux.

Vous ignorez sans doute cette circonstance sacrilège qui n'est véritablement connue qu'en Provence ?

Écoutez donc :

La légion allobroge, après avoir battu les Marseillais sur les bords de la Durance, les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à Salon où elle s'arrêta quelques jours.

Comme on le pense bien, les couvens et les églises ne sont pas à l'abri de la rapacité des soldats républicains, mais la profanation la plus grande est celle qui se commet dans l'église des Cordeliers.

Après avoir brisé l'autel, déchiré les ornemens sacrés, qui sont ensuite brûlés au *Savage* avec les bannières des pénitens, les Allobroges font des recherches impies dans les tombeaux. Ils voulaient trouver celui de Nostradamus dans lequel on leur avait dit qu'étaient renfermées des richesses immenses.

Une inscription lue par un érudit de la légion leur indiqua qu'ils avaient mis la main sur ce qu'ils cherchaient.

La pierre tumulaire est enlevée, et au lieu d'habits ruisselans de pierrieres, du bonnet de magicien surmonté d'une émeraude de grande valeur, de la baguette d'or massif, ils ne trouvent que des ossemens blanchis.

Grand fut le désappointement des profanateurs à cette vue !

Au milieu de la stupefaction générale et des jurons peu rassurans de ses compagnons, le savant qui avait déchiffré l'inscription, saute brus-

(1) Calignaire signifie amoureux.

(1) Tout ce qui est guillemeté est tiré du *Livre Blanc*, qui est à la mairie de Salon.

quement dans le sépulcre béant et s'empare du crâne du vieillard célèbre. Après avoir secoué la terre qu'il renfermait, il le fait remplir de vin et le porte à ses lèvres, en s'écriant :

— Fumez scierier ! toi qui as prédit tant de choses, tu n'as pas écrit, dans tes centuries apocalyptiques, qu'un soldat de la légion allobroge ferait remplir ton crâne renommé du vin exquis des Canourgues, et qu'il porterait un toast à tes mânes avec cette coupe d'une espèce nouvelle : « A la santé de Michel Nostradamus ! »

Le crâne vidé et rempli tout à tour par chaque soldat circula ainsi à la ronde tout le temps que la cave des frères corderiers put fournir aux nombreuses libations des républicains, et le crâne du célèbre astrologue resta la propriété de celui qui avait porté le premier ce toast sacrilège.

Ainsi il est certain que lors du transfèrement des restes de Nostradamus à l'église St-Laurent, l'on a ramassé un crâne étranger qui, mêlé aux ossements du médecin salomais, tient la place de celui qu'emporta le soldat allobroge.

— Allons, je me rends, dit mon compagnon de voyage en secouant la cendre de son cigare, Nostradamus est un grand homme, et le grenadier de Cartaux un ivrogne biefié, mais il est bien permis d'ignorer l'existence de Salon.

D'ailleurs, c'est une ville qui n'est pas encore civilisée, et mes preuves, les voici ; elles sont accablantes :

Nous avons fait à l'hôtel de l'Horloge un dîner détestable ; La servante m'a donné un soufflet pour avoir voulu lui pincer la taille ;

La fille de la maison a haussé les épaules en m'applaudissant *arléri* toutes les fois que je lui adressais un compliment ;

Et un jeune homme du pays, assis à mes côtés, a déclaré ne jamais avoir entendu parler de la maison Delille, de Paris, pour laquelle je voyage, et qui fait des affaires avec toute l'Europe.

— Vous voyez bien, ajouta-t-il en caressant sa barbe d'une façon que je trouvais alors bien prosaïque, vous voyez bien que Salon est une ville qu'il faut envoyer à l'école pour y épeler l'a-b-c-d, une ville plongée dans les ténébères, et qui ne mérite pas d'avoir donné naissance à celui qui a tracé le chemin à Pierre Larriway.

Le commis-voyageur ! il venait de se trahir ! Oh ! c'en était bien un, avec ses phrases prétentieuses, son ton tranchant et sa suffisance proverbiale ; le commis-voyageur, puisqu'il faut l'appeler par son nom, avait enfin dépouillé sa robe d'emprunt, et se montrait tel que la nature et l'exercice de sa profession l'avaient fait.

Il continua sur le même ton jus-qu'à Arles, voulant sans doute se dédommager amplement du long silence qu'il avait gardé jusque alors.

Quant à moi, sous le prétexte spécieux, c'était au mois d'août, que les nuits étaient trop fraîches, je me hâtai de descendre dans l'intérieur. J'étais furieux contre moi-même d'avoir pu prendre un commis-voyageur pour un homme d'une organisation exquise, pour un de ces êtres impressionnables qui chéissent, en voyage, la banquette d'en haut, comme la place avantageuse pour contempler le spectacle mélancolique et enchanteur de la nature, au coucher et au lever du soleil. Averti par cette déception, je me j'romis bien, à l'avenir, de ne plus voir des artistes dans tous ceux qui porteraient *moustaches à la chinoise, barbihoulette au menton*, et qui funéraient, sur l'impériale, des cigares de deux sous.

VIE E. DE CANOURGUE.

LE SECRET DE LA CONFESSION.

Voici une histoire que m'a contée un artiste, l'une des gloires les plus éclatantes de la peinture belge. Telle qu'il me l'a dite, je vous la dis. Elle m'a paru intéressante, voulez-vous l'entendre ? Elle a un mérite, elle n'est pas très longue :

« En 1839, par une froide matinée du mois de décembre, je traversais la place du Marché-du-Vendredi, si fameuse dans l'histoire des troubles qui ont agité, au xv^e et au xvii^e siècles, cette ville de la Belgique que la raucure du despotisme a nommée Gand-la-Turbulente. Mes regards cherchaient l'endroit où s'était élevée, en 1600, à la mémoire de l'empereur Charles-Quint, une colonne que le souffle populaire de 1796 a fait disparaître. Mais voyez, je vous prie, comme le hasard se plaît parfois à jeter notre curiosité hors de ses gonds ! Voyez comme, en dépit qu'il en ait, notre pauvre esprit, dont cependant nous nous disons orgueilleusement les souverains maîtres, est souvent tran-porté, par une puissance capricieuse et inconnue, loin, bien loin du but qu'il s'était promis d'atteindre ! Là où je cherchais un souvenir historique, je trouve..... Quoi ? Une lettre d'amour ! — Je me préparais à m'enfoncer dans les profondeurs de la science, peut-être même avais-je rêvé quelque méditation philosophique, et voici que, bon gré, mal gré, je voyage sur la carte de Tendrel — Vanité des vanités !

— C'était, d'ailleurs, une lettre d'amour parfaitement semblable à toutes les lettres d'amour présentes, passées et futures. Elle était sur papier fin, satiné, parfumé, écrite de cestyle de feu que les parties intéressées appellent naïvement « la lave d'un volcan qui bouillonne », mais qu'un tiers impartial est toujours prêt à prendre pour la flumme avare que puise une allumette au sein d'un briquet phosphorique. Les points d'exclamation y foisonnaient, et les « ange de ma vie », les « âme de mon âme », les

« cœurs dont les battements se répondent », y jouaient un rôle des plus agréables. Bien mieux ! cette lettre d'amour il y avait un *post-scriptum*. — Eh ! que serait une lettre d'amour sans *post-scriptum*, je le demande à toutes les créatures douées d'une dose quelconque de sensibilité ? Un rosier sans roses ! une année sans printemps ! une chaumière sans laitage ! un berger sans houlette ! un i sans point ! moins que rien ! — Ce *post-scriptum* ne manquait pas d'une certaine signification. Il était ainsi conçu : « Si vous m'aimez comme je vous aime, vous ferez avec moi la tyrannie de parents barbares. A la nuit tombante, je serai dans la chapelle de Rubens. Mon cœur me dit que je ne vous y attendrai pas en vain. »

« Je connaissais au non peut mieux la chapelle de Rubens ; je savais que l'on désigne ainsi l'une des chapelles de l'église de Saint-Bavon, qui renferme le seul tableau de Rubens que possède la ville de Gand. Donc, tout en tournant et retournant entre mes doigts l'épître amoureuse dont le hasard m'avait rendu possesseur, je me demandais si je n'aurais pas en véritable ami des arts en faisant, à la nuit tombante, une nouvelle visite au chef-d'œuvre que plus d'une fois déjà j'avais étudié. Pendant que je me consultais, une jeune fille vint avec une remarquable élégance vint à moi, et d'une voix tremblante d'émotion me dit : « Monsieur, ce papier » que vous avez en ce moment entre les mains, ne l'avez-vous pas » trouvé. »

« Je répondis affirmativement.

« Monsieur, c'est moi qui ai perdu ce papier ; refuserez-vous de me le rendre ?

« — Le voici, mademoiselle.

« — Encore une question, monsieur. Ce papier à la possession duquel vous renoncez avec une bonne grâce dont je vous suis profondément reconnaissant, vous ne l'avez pas lu ?

« — Mademoiselle, je ne sais pas mentir... Je l'ai lu.

« La pauvre fille, dont tout à l'heure le front avait la rougeur de l'écarlate, devint plus pâle qu'une morte.

« Je me hâtai d'ajouter : « Rassurez-vous, mademoiselle ; j'ai déjà oublié par qui et à qui cette lettre est écrite. Je vous promets de ne jamais m'en souvenir. »

« La jeune fille me remercia par un regard d'une adorable expression ; puis, abaissant son voile sur son charmant visage, elle disparut. Il y avait mille choses dans le regard dont elle m'avait gratifié ; il y avait de la naïveté, du regret, mais aussi une résignation désespérée. Je compris qu'elle eût voulu, mais n'avait pas osé me dire : « Ce que je vais faire » est mal. Qu'y puis-je ? La fatalité ne pousse ! — La fatalité, vous savez, cette grande excuse de ceux qui n'en ont pas !

« — Ma foi ! j'en pense à moi-même, je suis peut-être fort indiscret, mais cette jeune fille a des yeux trop éloquents pour qu'on ne s'intéresse pas à elle. Et d'ailleurs, que prouve cette lettre ? Que cette jeune fille est aimée, que peut-être elle aime, mais qu'elle n'est du moins coupable qu'à demi. Elle a encore le droit de dire comme le vaincu de Pavie : « Tout est perdu, fors l'honneur ! » Si ma présence pouvait l'arracher au péril ! Pourquoi non ?... Au fait, je n'hésite plus ; j'irai à la chapelle de Rubens ! Oui, je veux admirer encore l'admirable chef-d'œuvre de *Saint-Baron, reçu dans l'abbaye de Saint-Amand*. J'ai vu cela cent fois, mais je ne l'ai pas vu à la nuit tombante, et Rubens mérite d'être vu et revu, fût-ce même... au clair de la lune.

« Il n'eût pas été convenable que les deux amans me devançaient au rendez-vous ; aussi il faisait grand jour encore quand je me rendis à la chapelle de Rubens. Ma conscience exigeait que j'accordasse au moins quelques minutes d'attention au chef-d'œuvre. Je n'y manquai pas ; mais, une fois cette apparence de satisfaction donnée à mes scrupules, je m'occupai de trouver une retraite d'où il fût possible de tout apercevoir sans être aperçu. Rien n'était plus facile. Il y avait dans la chapelle même un confessionnal dont les quatre portes m'étaient ouvertes. Je n'avais que l'embarras du choix. »

« Avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis, cher lecteur, d'interrompre la narration de mon ami pour vous dire en quelques mots que les confessionnaux belges ne ressemblent pas du tout aux confessionnaux parisiens. Les confessionnaux parisiens, vous le savez, ne peuvent recevoir à la fois qu'un pénitent et deux pénitents, un de chaque côté. Il n'en est pas de même des confessionnaux belges, qui, presque tous, se composent d'un assemblage de deux, de trois, de quatre et même de six confessionnaux réunis. Figurez-vous une suite de cellules qui séparent seulement une mince cloison et l'espace dans lequel chaque pénitent vient s'agenouiller. On comprend que tout en étant agglomérés les uns près des autres, ces confessionnaux gardent parfaitement le secret d'une confession dite à voix basse ; mais on comprend aussi que si, par suite de circonstances dont la réalisation est des plus possibles, une confession se fait à voix haute, il arrivera que le pénitent aura trois ou quatre confesseurs pour un.

« Et maintenant je laisse mon ami continuer son récit.

« J'étais installé dans ma cachette depuis une bonne demi-heure, lorsqu'un jeune homme parut. Il regarda à droite, il regarda à gauche, et sembla vivement surpris de ce qu'on le faisait attendre. Je vous avouerai entre nous que de prime-abord ce jeune homme eut le talent de me déplaire. J'ai, de tout temps, professé une haine profonde pour cette race d'individus qu'on appelle les *Beaux*, individus dont tout le mérite gît dans une cravate bien mise, une bottes soigneusement vernies, un habit bien fait, un gant sans taches et une physionomie fiercement amoureuse d'elle-même. Or, le personnage qui se cambrant à deux pas du grillage de mon

« confessionnal émit un *bruit* dans toute l'acception du mot. Je me pris à désirer que la jeune fille ne vint pas.

« Le ciel s'inquiéta peu de mon sonnet : la jeune fille vint.

« Entre eux alors commença une conversation des plus vives, et des plus ardentes, que j'entendis fort mal, mais que je devinais fort bien. Le beau pressait, insistait, suppliait; ses gestes, ses supplications, ses instances, pouvaient se résumer en un seul et même mot : « Faisons ! » La jeune fille se défendait avec mollesse, cependant elle se défendait. — Au ! si j'avais osé lui crier : Courage !

« Pendant ces longues débats, la nuit était arrivée. Au mois de décembre, la nuit tombe très prompte et très épaissée. Il me sembla cette fois qu'elle était tombée beaucoup plus prompte, beaucoup plus épaisse de contenu, et maudissant cette obscurité qui m'empêchait de continuer mon rôle d'observateur, je m'apprêtai à sortir de ma retraite, quand à explorer le moins mal que je pourrais mon intervention dans un tête-à-tête où je n'avais que faire. Tout à coup la jeune fille s'écria : « Ciel ! une lumière ! du monde ! Ou nous cachet ? » Puis, comme si une soudaine inspiration l'eût illuminée, et par un mouvement tout plein d'une piqûre vivante, elle poussa son amant par les épaules et dit : « Dans ce confessionnal ! Voici, mortel ! Et que Dieu nous protège ! » Elle se tut ; deux portes s'ouvrirent, se reformèrent. Je n'entendis plus rien...

« Après quelques secondes d'attente, je vis apparaître le bedeau de l'église, il portait une lanternette à la main et précédait de dix ou trois pas un prêtre à l'aspect vénérable, à la chevelure blanche, à la démarche raide, hêlée par l'âge. A côté du prêtre se traînait péniblement une femme qui semblait abîmée dans sa douleur. Des regards gémissemens s'échappaient de sa poitrine et des larmes moulaient son visage. Je compris qu'à cette femme, frappée de la rude main du malheur, venait implorer les mystérieuses consolations de la parole de Dieu, et je mandai la curiosité qui m'avait piégé dans une situation non moins difficile que bizarre... Si on allait me surprendre ! qu'aurais-je à dire ?

« Le hasard vint à mon aide et fit que le prêtre entra dans le seul des quatre confessionnaux qui fût resté libre.

« Une lampe était suspendue au plafond de la chapelle ; le bedeau l'alluma, et, de son pas lent et lourd, il se rejeta dans la sacristie.

« A ce moment, un silence profond régna dans la vaste cathédrale.

« Bientôt des paroles murmurées avec effort arrivèrent jusqu'à moi. Aux murmures succédèrent les plaintes à demi étouffées ; puis des sanglots éclatèrent, puis, malgré les touchantes exhortations du prêtre qui s'efforçait, mais en vain, de contenir le débordement de cette âme désolée, la voix de la pénitente s'élevait à mesure que de pénibles aveux et l'évocation d'amers souvenirs donnaient plus de force et de son à sa douleur mal comprimée, ce qui devait être une occasion ne fut plus qu'une vive lamentation jeée par le désespoir aux échos de la chapelle sonore. Enfin, ayant plus moyen de ne pas entendre, je pris mon parti ; j'écoutai :

« Mon père ! mon père ! pourquoi m'avez-vous empêché de mourir ? Pourquoi vous êtes-vous trouvé sur mon chemin, alors que j'allais donner à ma mère la mort de cicatriser les bleus sûres que les hommes ont faites à ma pauvre cœur ? Pourquoi m'ordonnez-vous de rester sur la terre puis que j'en ai plus ni en enfant ? Es me l'ont juré, les cruels ! mon enfant si beau et si bon et mon orant que j'ai aimé de toutes les forces de mon âme !... mon enfant que Dieu m'avait donné dans un jour de clémence, et qu'après lui qu'il était mon espoir, mon bonheur, ma vie, Dieu m'a ravie violemment ! Cela est-il juste, mon père ? »

« Je n'entends pas ce que le prêtre répondit à ces accusations qu'une douleur insensée lançait contre la divinité ; mais il me parut que l'effluence du saint homme n'avait pas laissé d'obtenir quel que succès, puisque ce fut avec moins d'importunité que de résignation qu'il la pénitente continua. « Où, mon père, où il, j'en crois vos saintes et douces paroles, » Dieu me punit de la faute que j'ai commise ! Elle fut bien grande, je le sais. Un fol amour s'était emparé de tout mon être ; un homme m'avait dit que je suis belle et séduisante entre toutes les femmes ; il m'avait enivré de ses adulations ; et comme ma mère, qui n'avait point foi en cet homme, avait craint d'aigreur notre amour, j'avais prêté l'oreille à de coupables suggestions, et, la nuit, j'avais fui la maison de ma mère, de ma mère qui ne vivait que pour moi et par moi !... »

« Oh ! cela était affreux !... Mais, depuis ce temps, j'ai été la proie de tortures si déchirantes, qu'il me semblait que cette faute avait été suffisamment punie, et que je l'avais rachetée par de bien terribles expiations !... Je m'étais trompée, je le vois.

« Et cependant, ma mère n'était-elle pas morte de désespoir quand elle s'était vue abandonnée par son enfant ? Morte sans qu'il m'ait été donné de m'avoir son dernier regard d'amour, sans que j'aie pu me jeter à ses pieds pour lui demander indulgence et pardon !... N'avoir pas reçu la bénédiction d'une mère à son lit de mort, pour un crime que sa dernière parole ait été pour maudire sa fille, quel est le punition, mon père !

« Et lui, lui pour qui j'avais tout quitté... lui, pour qui j'avais tué ma mère ! lui à qui j'avais tout sacrifié, et la vie, et l'honneur, mille fois plus précieux que la vie ! n'avait-il pas été avec moi et par moi et à ma fin ? N'avait-il pas menti à toutes mes promesses, à tous les sermons d'amour qu'il m'avait adressés à la face des autels ? Ne m'avait-il pas abandonné de son indifférence et de ses mépris ? N'avait-il pas refusé de légitimer notre union, en me jetant à la face cette sentence horrible :

« — Qui fut mauvaise fille sera mauvaise épouse, et qui trompa sa mère »

« trompera son mari ! »

« Quel cela n'était pas encore assez, mon Dieu !... »

« J'avais un fils, le jeune agneau vivant de ma faute, il est vrai ; mais enfin c'était mon fils, c'était ma joie, c'était mon tout ! Et vous me l'avez enlevé, mon Dieu ! Vous avez permis que des méchants le massassent après l'avoir déshonoré ! Vous avez permis qu'après lui avoir raproché publiquement la honte de sa naissance, — la honte, hélas ! dont sa mère l'avait doté, — de misérables spadassins rongeassent son sang qui était le mien ! Et quant à succéder sans ma douleur, j'ai vu ma mère arracher à ce monde le cri et ne me retenant plus, voir e minstre s'est placé entre mon désespoir et moi, et, en votre nom, il m'a défendu de disposer de cette vie qui n'est point à moi, m'a-t-il dit, car elle m'est venue de vous ; il m'a ordonné de vivre, sans doute afin que les autres femmes me voyant chargée de mon vain titre de mère, moi qui n'ai plus de fils, me voyant venir à moi, moi qui ne fus jamais épouse, apprennent ce que l'âme a de regrets et de désespoir dans un faute !... »

« Dès ce moment, je n'entendis plus que des larmes et des gémissements, au quels se mêlaient parfois, en accents pathétiques d'une voix tendre et pénitente. Puis, les larmes cessèrent de couler, les gémissements s'éteignirent, et je compris que le prêtre et la pénitente élevaient leur âme vers Dieu.

« Cela dura quelques minutes. Enfin, et le prêtre et la pénitente s'éloignèrent de la chapelle.

« Bientôt un des confessionnaux s'ouvrit. Une femme passa devant la cellule où je m'étais réfugié ; au travers de ses deux mains dont elle se couvrait le visage, je vis sous ses longs cheveux, son amant la suivait. Tous deux marchaient à pas précipités ; je m'élancai sur leurs traces.

« Lors que je les atteignis, ils étaient parvenus à cette même place du *Marché-du-Vendredi* où le matin j'avais rencontré la jeune fille. Non loin de là, et derrière une mesure abandonnée, une chaise de poste attendait. Là une nouvelle lutte était près de s'engager, car déjà la jeune femme avait pris la parole, déjà il attestait le ciel de la pureté de ses intentions ; la jeune fille refusa de l'entendre, et, d'une voix grave et solennelle, elle lui dit :

« Tout est inutile, monsieur, vous ne me convaincrez pas, car tant que je vivrai, les terribles paroles que j'ai entendues ce soir retentiront dans mon cœur ; et qui fut maux aille fille sera mauvaise épouse, et qui trompa sa mère, tromperait son mari ! »

« Le jeune homme voulut insister, même il essayait de saisir la main de la jeune fille qui, en se relevant, se retourna, m'apparut, courut à moi, et s'empara de mon bras : « Monsieur, s'écria-t-elle avec force, monsieur, si, comme je le crois, vous êtes un honnête homme, conduisez-moi chez ma mère ; ma mère et Dieu vous béniront. »

« Pen après nous nous dirigeâmes vers l'hôtel du comte de D*** et la chaise de poste roulait sur la route d'Allemagne. Vers la fin de l'année 1810, Eugénie D*** était ma femme. Jamais, depuis cette époque, nous n'avons eu à nous repentir d'avoir surpris le *secret de la confession*. — Aux yeux d'un bon catholique c'est là un gros péché ; mais il me semble qu'un gros péché qui fait deux heureux est à peu près digne d'absolution. Qu'en pensez-vous, mon ami ? »

« Hélas ! dis-je avec tristesse, je ne suis pas un casuiste ; mais, puisque vous me demandez mon avis, je vous répondrai que pour moi un péché qui fait deux heureux, ressemble singulièrement à deux bonnes actions. — Donc, allez en paix et péchez toujours ainsi.

ÉDOUARD LEMOINE.

PIERRE VALÉAS.

Sombre et silencieux pendant de longues années, l'hôtel de Rochemère, situé dans un des plus belles rues du faubourg Saint-Germain, était depuis quelques jours plein d'une activité qui faisait le sujet de toutes les conversations du voisinage. Le vieux possesseur de cette noble résidence était-il mort récemment, laissant son antique demeure à des héritiers empressés d'en faire disparaître les derniers souvenirs ? Un pareil évènement est le trop fréquent dans une ville comme Paris, pour exciter long-temps la curiosité publique. Que se passait-il donc à l'hôtel de Rochemère ?

Le vieux marquis de ce nom avait été un des plus brillants gentilshommes de la cour de Louis XV. Jeune, il avait été lié avec le roi d'une amitié qui ni le temps ni les intrigues de cour n'avaient altérée. Il lui eût été facile d'aspirer à ces éminentes positions ; mais, s'il se souvenait de son insouciance, il s'était tenu à l'écart de toutes manœuvres politiques, et, sans abaisser son caractère jusqu'à de misérables flatteries, il avait su conserver son crédit auprès du prince sans les diverses influences qui dominèrent le règne du roi lui-même.

Vers l'âge de quarante ans, le marquis avait épousé une jeune fille, belle autant que sage. Par une singulière, étrange pour le temps, il l'avait choisie dans une famille alliée à la sienne, il est vrai, mais dont la pauvreté égalait la noblesse. Si un sentiment du cœur avait dicté cette union, on s'il avait agi par calcul, c'est ce que nul n'avait pu savoir. Pris née à la cour, la jeune marquise de Rochemère y profita d'une grande sensation ; mais si sa grâce lui attira de nombreux hommages, sa candeur et sa noblesse d'âme inspirèrent le respect aux moins timides. La

maison du marquis de Rochemère devint bientôt une des plus recherchées de la capitale; y être admis était un honneur d'autant plus envié, que les nobles maîtres se montraient plus scrupuleux dans le choix de leurs relations.

Dès la première année de son mariage, Mme de Rochemère donna le jour à un fils, et cet heureux événement augmenta encore une félicité que rien ne vint interrompre pendant plusieurs années.

Tout à coup la tristesse sembla envahir cette demeure jusqu'alors si heureuse. M. de Rochemère devint sombre et mélancolique; Mme de Rochemère perdit sa fraîcheur, sa vivacité, comme si un mal caché la dévorait. Bientôt on apprit que le marquis venait d'être chargé par le roi d'une mission diplomatique en Espagne. On s'étonna de cette ambition si tardivement éclose, puis on y chercha quelque motif secret; mais la curiosité fit de vains efforts. Le marquis laissa seulement entrevoir que ce voyage dans une contrée méridionale était indispensable pour rétablir la santé de sa femme. Ils partirent, emmenant leur jeune fils, et le monde parisien les eut bientôt oubliés.

Plusieurs années après, M. de Rochemère revint à Paris, mais seul, ayant laissé en Espagne sa femme et son fils. La santé de la marquise, à laquelle un climat plus doux était nécessaire, tandis que celle du marquis ne s'accommodait pas des chaleurs de la Péninsule, telle fut l'explication donnée à cette séparation. On ne s'en occupa d'ailleurs que médiocrement à la cour. Des amis qu'y avait laissés M. de Rochemère, les uns étaient morts, d'autres s'étaient éloignés. On ne parut pas surpris de voir M. de Rochemère abandonner son vaste hôtel du faubourg Saint-Germain pour se confiner dans une modeste habitation d'un quartier retiré.

Dans sa nouvelle résidence, le marquis vécut absolument isolé; il n'avait avec lui qu'un vieux domestique, ancien s'écuyer de sa maison, confident peut-être, mais confident discret et incorruptible des peines de son maître. Celui-ci avait rapporté d'Espagne une humeur taciturne et irritable, une habitude extérieure capable de le faire méconnaître, même de ses plus intimes amis. Son visage creusé, son front plein de rides, ses cheveux rares et déjà presque blancs, sa démarche pénible et lente, attestaient que les forces physiques combattaient avec peu de succès le mal qui le minait, tandis que l'incertitude ou la fixité de son regard, le désordre de ses vêtements, la brièveté de sa parole, montraient, que, chez lui, le moral n'était pas moins souffert que le physique.

De longues années se passèrent au sein de cette réclusion volontaire, sans que la demeure du marquis s'ouvrit pour d'autres que les deux hôtes silencieux.

Un jour pourtant, vers le soir, une voiture rapidement traînée par deux chevaux de choix s'arrêta devant cette triste maison. Un homme en descendant, frappa avec précipitation, se fit admettre avec quelque peine, et, au bout de peu d'instants, en sortit avec le marquis, qu'il fit monter dans sa voiture. Les chevaux partirent avec la plus grande rapidité. Deux heures après, M. de Rochemère était ramené chez lui dans la même voiture. Le lendemain, il fit partir pour l'Espagne un courrier porteur de la dépêche suivante :

« Madame la marquise,

« Le misérable qui vous a calomnié vient de mourir; mais, avant d'expirer, il m'a fait appeler et m'a révélé l'odieuse machination dont vous avez été victime. J'ai pardonné à cet homme, madame, afin de mériter de vous un pardon que j'ose à peine espérer, et sans lequel pourtant la vie ne serait plus pour moi qu'un intolérable supplice. Si votre âme n'est pas fermée à la pitié, revenez donc madame, revenez avec notre fils. Que je puisse vous voir encore avant de quitter la vie.

« Je serais parti moi-même pour vous chercher, si mes forces m'eussent permis de voyager assez vite au gré de mes desirs.

« Marquis de ROCHEMÈRE. »

Cette lettre montre la cause mystérieuse de la séparation des deux époux. Un homme sans cœur, dédaigné par la marquise, n'avait pas eu honte de se venger en la calomniant auprès du marquis. Un mensonge adroitement combiné, avait fait croire à M. de Rochemère que sa femme était coupable, et qu'il en avait eu la preuve irrécusable. Accusée avec colère, la marquise ne s'était défendue que par une dénégation hautaine; condamnée quoique innocente, elle s'était silencieusement resignée. Pour éviter un scandale inutile et pénible, M. de Rochemère avait sollicité une mission en Espagne. Il avait établi la marquise et son fils dans une petite ville de la Galice; lui-même s'était rendu à Madrid, puis était revenu en France sans avoir revu ni sa femme ni son enfant. Mais la douleur avait déchiré l'âme de cet homme, et sa vie, depuis la fatale révélation, n'avait été qu'un long désespoir.

La lettre de M. de Rochemère trouva la marquise dans un tel état de faiblesse, et la joie de cette nouvelle lui causa une si vive impression, qu'elle ne dut pas songer à entreprendre, au moins pour le moment, de retourner en France. Le long exil, pendant lequel tous ses jours s'étaient écoulés dans une souffrance que ne pouvait calmer le sentiment de son innocence, cet exil avait usé ses forces; le vague espoir d'une réhabilitation lointaine, l'affection qu'elle portait toujours à son mari égaré, l'amour dont elle entourait l'enfant resté près d'elle, avaient servis pu la soutenir dans cette rude épreuve. Elle s'était dévouée tout entière à son fils; aidée d'un vieil officier espagnol qui s'était distingué autrefois dans les guerres de la succession, elle avait cultivé les heureuses dispositions dont la nature avait doué le jeune comte de Rochemère, et le succès de ses efforts lui avait fait une douce consolation.

Charles de Rochemère était alors un grand jeune homme de vingt ans, habitué à tous les exercices du corps, qu'il avait appris du vieil infanterie, et ayant reçu de sa mère ces manières de bon goût qui constituent ce qu'on appelle en Espagne un *caballero*. Il eut une grande joie quand sa mère lui annonça qu'il était appelé auprès du marquis; mais cette joie fut attristée par la pensée de partir seul; il se résigna pourtant quand il sut que son départ était nécessaire au bonheur de sa mère. Mme de Rochemère écrivit aussitôt au marquis :

« Monsieur le marquis,

« Je remercie Dieu de ce qu'après de pénibles souffrances et la ligue » voulu m'envoyer une récompense que je n'espérais pour ainsi dire » plus. En déplorant l'erreur qui vous fessait agir, sans que j'en eusse la cause, je n'ai jamais eu la pensée de vous accuser d'un malheur qui nous frappa tous deux. Dieu vous a éclairé, qu'il soit béni » et veuillez, comme nous, pardonner au coupable. Le triste état de ma » santé ne me permet pas de me rendre encore auprès de vous. Mon » fils me précède à Paris, et je compte l'y suivre au plus tôt.

« La malheureuse femme ne partageait pas l'espoir qu'elle donnait à son époux; trop instruite de sa position réelle, elle sentait bien que la France ne la reverrait plus.

Charles de Rochemère partit donc seul, à cheval, après avoir tendrement embrassé sa mère, qui fondait en larmes à l'heure de cet adieu qu'elle prévoyait éternel.

C'était donc pour fêter le retour de son fils que le marquis de Rochemère était rentré dans l'hôtel de sa famille. De nombreux ouvriers avaient été appelés; les plus brillants fournisseurs de la capitale avaient été mis à contribution; rien ne coûtait au vieux gentilhomme pour préparer à son fils un séjour où il pût oublier toutes les privations qu'il avait dû supporter en Espagne.

Le jeune comte de Rochemère avait voyagé à cheval jusque vers le centre de la France, où il lui était plus facile de trouver les moyens de voyager rapidement en voiture. Il avait alors expédié un courrier chargé d'annoncer le jour de son arrivée au marquis.

Le jour tant désiré arriva enfin. Dès le matin, M. de Rochemère avait donné un dernier coup d'œil à tous ses préparatifs; à chaque instant il lui venait quelque nouvelle idée aussitôt mise à exécution; tous ses soins ne parvenaient pas à tromper son impatience. Enfin le galop des chevaux retentit dans la rue encore silencieuse à cette heure, puis une voiture lancée avec vitesse franchit la porte de l'hôtel. Un instant après, le père et le fils étaient dans les bras l'un de l'autre.

Il serait difficile d'exprimer la joie du marquis en revoyant si beau et si fort, ce fils qu'il avait quitté faible et débile enfant; il ne se lassait pas de l'admirer, de le questionner, sur sa mère toujours, puis sur ses études, ses habitudes, ses goûts et ses desirs. Alors cet empressement, le jeune homme répondait avec une sorte de réserve que le père attribuait à la timidité et à l'embaras. Le soir, il y eut une fête brillante où eut réuni tout ce que la cour comptait alors d'élegants gentilshommes et de femmes jeunes et belles. Charles de Rochemère fut peut-être un peu gêné au milieu de ce monde; on lui indulgait pour ce jeune homme élevé loin de la France, c'est-à-dire loin de Paris; et chacun s'empressa de lui faire un accueil cordial et bienveillant.

Charles se livra avec ardeur à tous les plaisirs qui virent s'offrir à lui et fut bientôt un homme à la mode. Le marquis, ravi du succès de son fils, n'oubliait pourtant pas qu'une personne manquait encore à sa joie et à son bonheur. Chaque jour, il pressait son fils de partir pour aller chercher la marquise; et chaque jour le jeune homme trouvait quelque prétexte pour ajourner son départ. M. de Rochemère mit d'abord cette conduite du comte sur l'envnement des premières jouissances, puis il s'étonna de tant de froideur, s'en affligea et finit par n'en plus parler. Il écrivit directement à la marquise, dissimulant son chagrin, et la supplia de hâter son retour. Mme de Rochemère n'était réellement pas en état d'affronter les fatigues du voyage; elle promit de partir dès que sa santé, déjà améliorée, serait plus complètement rétablie.

On sait ce qu'étaient les mœurs sous Louis XV; on ne sera donc pas étonné que le jeune Rochemère, devenu le *lion* (comme on ne disait pas alors) du moment, ait compté autant de succès qu'il tentait d'entreprendre galamment. Il eut enfin la jalousie de ses compagnons de plaisirs si tous n'avaient eu ou n'avaient pu espérer d'avoir les mêmes bonnes fortunes. Il se trouva cependant une femme qui repoussa les hommages du jeune comte. Ce fut une fille d'opéra, nommée Juana née en Bearn, et que, pour cette raison et à cause de sa merveilleuse beauté, on appelait la *belle Béarnaise*. Malressée du jeune comte de Lanauy, un des intimes de Charles, elle avait eu l'occasion de voir plusieurs fois celui-ci; dès les premiers instants, elle avait paru frappée de son aspect, puis n'avait témoigné qu'une profonde indifférence. Rochemère avait remarqué la beauté de cette femme; ses premiers galanteries auprès d'elle n'ayant pas paru la toucher, il l'avait négligée. D'autres conquêtes, une absence de deux mois que fit la danseuse, l'avaient presque effacé de l'esprit de Charles. Lorsqu'elle revint, son qu'il fit plus libre alors, soit que la beauté de la jeune fille lui semblât plus séduisante, et se montra plus empressée. Juana mit dans son accueil plus que de l'indifférence; les moins clairvoyants y reconnurent de l'antipathie. Dès lors, à tout le monde, et de Lanauy en tête, s'efforça de stimuler l'amour-propre du comte de Rochemère. Celui-ci, repoussé dans ses hommages, essaya d'un autre système; il s'appliqua à se faire le confident, le partageant confidamment

de Juana; mais Juana ne se montra pas plus émue de ces attaques qu'elle ne l'avait été de ses folles amoureuoses. De Rochemère se papaya vivement au jeu et se mit à faire une guerre incessante à la dan-èise.

Un jour que les hostilités avaient été plus vives que de coutume, Charles, exaspéré du sang-froid de son adversaire, qui ne lui répondait point, se laissa transporter jusqu'à reprocher à Juana de s'être enrichie aux dépens de ses amans. La Béarnaise répliqua avec une ironie amère :

— C'est vous dites là, M. le comte de Rochemère, n'est pas digne d'un *coû* gentilhomme. Ceux que j'ai dépouillés, moi, se portent tout bien et sont de bons vivans.

Juana avait appuyé sur certains mots. On remarqua que le comte parut troublé, mais il se remit promptement, répondit en riant à la dans-èuse, et cet incident fut oublié.

Le lendemain matin, Juana, arrêtée à son domicile, était transférée au Fort-l'Evêque.

Le soir du même jour, une escouade de soldats envahit l'hôtel de Rochemère, un magistrat fut introduit chez le marquis de Rochemère, et, après une assez longue conférence, se retira, emmenant avec lui le jeune comte, qui fut immédiatement enchaîné à la Bastille.

Cet étrange événement fut bientôt expliqué. On apprit que Charles de Rochemère était accusé de n'être qu'un imposteur ayant pris le nom et la qualité du véritable comte de Rochemère, qu'il aurait assassiné. Cet imposteur, nommé Pierre Valès, avait l'office de guide dans les Pyrénées françaises; chargé de conduire le jeune Charles dans les défilés des montagnes, il avait su obtenir la confiance du voyageur. Parvenu dans un endroit favorable à la perpétration d'un crime, Pierre avait assasiné le malheureux comte, l'avait ensuite dépouillé de ses papiers, de ses vêtements auxquels il avait substitué les siens propres, et avait jeté le cadavre dans un précipice qui devait garder à jamais ce terrible secret.

Or, tout cela s'était passé dans le pays même de Juana. Celle-ci, fille d'un paysan de cette contrée, avait eu quelques occasions de voir Pierre Valès. Partie de bonne heure pour Paris, les traits de cet homme lui étaient revenus en mémoire lorsqu'elle l'avait vu sous le nom de Rochemère. Pendant l'absence qu'elle fit peu après l'arrivée du comte, elle était retournée aux Pyrénées, et avait appris que Pierre avait trouvé la mort dans un précipice d'où une inondation avait jeté son corps que l'on avait reconnu seulement à ses habits. De retour à Paris, Juana, désormais fixée sur le véritable état du faux gentilhomme, hésitait encore à agir, quand, à la suite de l'incident rapporté plus haut, le prétendu Rochemère avait obtenu contre elle une lettre de cachet. Alors, elle s'était décidée à parler. Sa déclaration, reçue d'abord avec défiance, fut appuyée par elle de circonstances si précises, que la justice ne dut pas hésiter à s'emparer de celui qu'elle accusait.

L'arrestement fut général. Le marquis de Rochemère ne sortit de sa surprise que pour tomber dans un accablement qui fit craindre pour sa vie.

L'accusé opposa de constantes dénégations aux paroles de Juana qui, elle, persista dans ses allégations.

Une seule personne pouvait éclairer les magistrats: c'était Mme de Rochemère. On dut donc se résoudre à la faire venir à Paris. Toutes les précautions furent prises pour lui faire faire ce voyage, pendant lequel elle ignora l'affreux malin ur qui la traquit.

Arrivée à Paris dans un état d'extrême faiblesse, elle apprit avec une muette et sombre douleur l'accusation portée contre celui qui se disait son fils. Le silence de ce fils qui ne lui avait pas écrit une seule fois depuis leur séparation, avait toujours été pour elle un grand chagrin, et lui semblait, en ce moment, la preuve évidente de la vérité.

Il fallut qu'elle se resignât à la dernière et terrible épreuve de cette vie de deuil. Mère en présence de l'assassin, elle ne put que s'écrier: Mon fils! mon pauvre fils! qu'en avez-vous fait? et elle s'évanouit. Devant cette femme presque inanimée, Pierre Valès perdit toute son assurance et confessa le crime qu'il avait commis. Condamné à la peine capitale, il subit son supplice sur la place de Grève, en présence d'une affluence immense.

M. et Mme de Rochemère ne s'étaient revus que pour partager une nouvelle douleur et de nouvelles souffrances. L'hôtel de Rochemère reprit son ancienne physionomie solitaire et ne se rouvrit plus, à quelques jours d'intervalle, que pour laisser passer deux cercueils.

FELIX LATHAË.

L'angélus.

À l'approche de l'automne, se renouvelle l'émigration des pauvres enfans de la Savoie. A cette époque, des hommes, parlant assez bien le patois montagnard pour tromper les montagnards eux-mêmes, exploitent la misère et la crédulité qui régnent dans les huttes de terre et dans les trous où végètent les tristes habitans de cette partie des Alpes; avec quelques pièces d'argent qu'ils font briller à la flamme résineuse du foyer; avec quelques espérances de fortune, ils arrêtent les larmes prêtes à tomber des yeux d'une mère qui presse son dernier né sur sa poitrine. Un troupeau d'enfans joufflus et roses descend joyeusement les chemins si nombreux qui conduisent aux vallées. Tant que leurs regards peuvent s'arrêter sur la montagne, ils suivent glorieusement leur guide silencieux. Une

paire de sabots neufs aux pieds, un bonnet de laine et des habits de même étoffe, voilà tout leur bagage; quelques châtaignes et un morceau de pain noir, voilà toute leur fortune; mais le maître doit pourvoir à leurs besoins, c'est du moins l'engagement qu'il a contracté.

À mesure que les monts se perdent à l'horizon, leurs yeux éblouis s'arrêtent sur des villages que les enfans des montagnes prennent pour de riches cités; alors la parole du maître devient dure et menaçante; cet homme qui a promis à des mères inquiètes de fournir une nourriture abondante aux enfans qu'il emmène, organise la mendicité, et il la commande du geste et de la voix. Ici commence pour les petits Savoyards la rude et honteuse tâche que leur impose une industrieuse tyrannie; la faim les fait obéir; ils sont forcés, pour se soustraire à la brutalité de leur garde, d'exploiter la pitié qui inspire, au profit de ce misérable qui les accable de coups et d'injures quand la fortune ne leur a pas été favorable.

C'est alors que bien des regards se tournent en arrière, que bien des regrets font venir des larmes aux yeux. Mais la Savoie est si loin déjà! Les pauvres enfans, abusés par les formes capricieuses de quelques nuages, croient encore apercevoir leurs montagnes, et l'espérance les ranime. Ils marchent pieds nus quand la charité ne renouvelle pas leur chaussure; si une bonne âme a remplacé les sabots brisés par une paire de souliers bien ferrés, la cupidité s'en empare aussitôt, « parce que, dit le maître, il ne faut pas que l'un ait tout et les autres rien; » et les souliers sont vendus à la première occasion.

Telle est l'existence misérable de la plupart de ceux dont la voix criarde nous éveille chaque matin, de ces petits ramoneurs qui, à peine vêtus, grelottent de froid à nos portes, attendant un petit sou qui les sollicite avec tant d'instance et un si triste sourire! Comme cette petite main noire se tend en tremblant pour saisir le morceau de pain blanc qu'on lui présente! Quelle joie franche et naïve dans les traits du petit Savoyard quand il vous voit porter la main à votre bourse! Oh! ce n'est pas le regard terne de nos mendians *rieux routiers*! C'est un rayon céleste qui brille et vous pénètre; il en coûte bien peu pour se réchauffer le cœur à ce rayon-là!

En 1827, vers le milieu de l'automne, le concierge de l'hôtel du duc de B... avait reçu l'avis de la prochaine arrivée de son maître et de sa famille. Parmi les dispositions qui lui restaient à faire pour préparer les appartemens, il avait oublié le ramonage des cheminées; c'est seulement le matin même du jour où M. le duc était attendu à Paris qu'il y songea; encore fallut-il que la voix argentine d'un petit Savoyard lui rendit la mémoire. Durand appela le petit montagnard et le fit entrer dans sa loge.

— As-tu de bons bras et de bonnes jambes? lui dit-il en l'examinant de la tête aux pieds.

— Oui, monsieur, balbutièrent les grosses lèvres roses de l'enfant.

— Te sens-tu la force de ramoner huit cheminées dans la matinée?

— Oui, monsieur.

— As-tu déjeuné?

Les deux grands yeux blancs du ramoneur restèrent fixés sur le concierge.

— Tu n'as pas l'air de me comprendre. Veux-tu manger avant de te mettre à l'ouvrage?

L'enfant roula son bonnet de laine entre ses doigts, et il se mit à rire d'un air embarrassé.

— Oh! bien, bien, je conçois.

Durant tira d'une armoire de chêne un pain rond; il en coupa un ample morceau qu'il couronna d'une tranche de viande froide.

— Allons, et en deux temps, casse la croûte, et après tu endosseras ta cuirasse et tes genouillères.

L'enfant remercia le concierge en tirant la jambe en arrière; il remit son bonnet sur sa tête, fit deux ou trois sauts pour marquer sa joie, et alla s'asseoir sur un banc de pierre. Le vieux concierge le suivit des yeux et ne tarda pas à se dire: « Prompt à manger, prompt à travailler; je vois qu'en deux coups de dents et en trois tours de main, ce petit gaillard m'aura nettoyé le morceau de pain et les cheminées. »

En effet, quelques minutes suffirent à l'enfant pour déjeuner, et tandis qu'il mangeait encore sa dernière bouchée, il s'équipa et se prépara au rude travail que le hasard lui avait fait remonter. Il suivit Durand qui, son troussseau de clés à la main, lui recommandait de ne pas passer sur la besogne, et pourtant de se hâter, car il désirait qu'il n'y parût plus à midi.

Après avoir vu disparaître le petit Savoyard sous le manteau de marbre d'une cheminée, le concierge sortit pour vaquer à d'autres soins.

Plus de quatre heures se passèrent en allées et venues. Durand, qui s'impatientait, s'avisait plusieurs fois de se baisser et d'allonger la tête dans la cheminée et de dire en grossissant sa voix: « Hé! la-haut!... mioche! ça va-t-il? » C'est à peine s'il entendait la voix étouffée qui descendait du sombre et étroit tuyau; il ne se donnait pas le temps de recueillir la réponse qui lui arrivait au milieu d'un nuage de suie, et se retirait en grommelant: « Pauvre petit diable, va! » Enfin Durand entendit le bruit de la *raquette* dans la dernière cheminée. Alors, se frottant les mains, il descendit encore une fois à sa loge.

Désirait de sa principale pensée par des visiteurs oppressés qui viennent s'informer si M. le duc de B... est de retour, Durand oublie le ramoneur; il ne se le rappelle enfin que pour s'apercevoir qu'il s'est écoulé près d'une heure depuis sa dernière visite dans les appartemens; il

s'empresse d'y monter de nouveau, et il entend encore grincer l'instrument de fer sur les parois de l'interminable cheminée, puis, à son grand étonnement, il s'aperçoit que le tapis, si bien broché, porte de nombreuses empreintes de pieds humides et noirs; il éprouve plus d'impatience que de défiance et de colère, et crie bien fort pour se faire entendre de l'enfant. Aussitôt le bruit de la *raquette* redouble et devient plus criard; mais un autre bruit attire en ce moment l'attention du concierge; une chaise de poste s'arrête devant la porte de l'hôtel. Il quitte le petit Savoyard pour aller ouvrir la grande porte et recevoir son maître. Un quart d'heure après, le duc entraîne dans son cabinet, suivi du concierge qui n'était pas sans éprouver une secrète inquiétude.

On peut se figurer l'étonnement du noble propriétaire de l'hôtel, à la vue d'un enfant à genoux et appuyé sur la riche tenture qui tapisse la muraille. C'est le ramoneur tout poudreux de soie, les pieds nus, les mains jointes; son corps est affaissé; il paraît privé de sentiment, et sans le point d'appui qui le retient, on devine qu'il tomberait la face sur le parquet.

En quelques mots, Durand explique au duc la présence du ramoneur dans l'appartement; mais ce qu'il ne peut dire, c'est le motif de l'évanouissement et le mystère des larmes abondantes dont les traces sillonnent le visage noir de l'enfant.

Le petit montagnard se ranime; ses yeux hagards s'arrêtent enfin et se fixent sur un tableau appendu à la muraille; puis des mots entrecoupés et bizarres sortent tumultueusement de sa bouche; ils renferment un sens mystérieux que nous devons expliquer au lecteur.

Petit-Jean était monté dans la dernière cheminée sans se douter des émotions qui l'attendaient à la fin de sa tâche; tandis qu'il l'achevait, Durand avait donné de l'air et du jour au cabinet de M. le duc, et lorsque l'enfant redescendit en chantant, le soleil brillait sur les tentures de soie et sur le vernis des meubles en laque, mais ce ne fut pas le reflet pourné du satin de damas, ni l'éclat du vernis rehaussé d'or qui éblouirent les regards du petit Savoyard; un spectacle bien plus imposant attira son attention, et le fit rester pendant quelques minutes dans une immobilité complète. Cramponné à la corniche de marbre de la cheminée, la tête penchée en arrière, la bouche ouverte.

Il était la proie d'un rêve qui venait de faire disparaître pour lui les riches lambris, et qui le reportait au milieu des tourbillons de l'air vif et glacial de ses montagnes de neige; il revoyait le petit hameau où il était né et la chapelle où on baptisa sa sœur; il distinguait la croix de bois noir et les branches de sapin encore vert qui marquaient la place où dormait Jacques, Pierre et Marcel. Il entendait gronder le torrent où il tomba l'autre année en poursuivant une chèvre; il cherche des yeux sa cabane; voilà pourtant la place où étaient assis ses murs de terre! Une avalanche l'aurait-elle écrasée? Et sa mère! sa sœur! sont-elles sous la neige, dans la terre, ou abritées sous cette hutte d'où s'échappe cette fumée noire? Pauvre petit! Le panorama de ses montagnes, son enfance et ses souvenirs, tout est là sur ce tableau qu'il contemple... Copie fidèle tracée par une main savante, elle fait mourir de douleur un pauvre enfant dont les émotions feraient elles-mêmes mourir de joie l'artiste habile qui a su les faire naître.

Qu'il était donc devant un tableau représentant la vallée de Chamouni que le petit Jean restait pétrifié.

Puis, passant tout à coup à la joie la plus folle, Jean bondit comme un chevreuil sur le tapis velouté qu'il frotta; il danse, il saute au milieu du nuage de poussière qui s'échappe de ses vêtements et de sa chevelure; il couvre de soie la riche moquette dont les couleurs s'éteignent sous ses pieds; il bat des mains et rit aux éclats; il pleure! Il pleure et boit ses larmes avec le noir qui coule le long de ses joues; enfin petit Jean s'arrête, il écoute, il entend la voix du concierge, et il s'éclaire dans la cheminée avec la rapidité d'un caïor; mais bientôt se sachant seul, il descend de nouveau pour revoir ses montagnes, alors il ne retrouve plus sa joie aussi vive devant cette image; la raison lui est revenue; ce n'est plus qu'un souvenir déchirant pour son jeune cœur; les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, il cherche à rappeler l'illusion qui s'est dissipée comme par magie; il reconnaît bien encore son hameau, ses montagnes; mais comme tous ces objets lui paraissent rapetissés, sans relief, sans couleurs! Lui qui respirait il n'y a qu'un instant l'air vivifiant de sa patrie, il étouffe maintenant; ses larmes ne coulent plus, elles restent dans son cœur.

Petit-Jean jette un regard de reproche vers ce tableau menteur et se dispose à prendre son sac, à ramasser sa raquette; tout à coup il frissonne de la tête aux pieds! Il arrache son bonnet de laine qu'il avait déjà replacé sur sa tête; il cherche d'où peut s'échapper le bruit qu'il vient d'entendre; ses yeux s'arrêtent encore sur le tableau; une seconde fois, un son métallique et sourd frappe son oreille, puis d'autres coups plus distincts, plus pressés se succèdent. « L'Angelus! l'Angelus! » s'écrie-t-il, et il tombe à genoux. Les yeux fixés sur le tableau, qui cette fois lui paraît plus grand que la nature elle-même. C'est la cloche de sa chapelle qu'il entend au loin! C'est l'Angelus que le vent des montagnes apporte jusqu'à lui. Il suffoque! il prie, il pleure et baise la poussière du tapis; il prie pour sa mère, pour Jacques, pour Pierre, pour Marcel; il se frappe la poitrine, il se traîne vers le tableau d'où descend l'Angelus; car c'est bien du tableau que sortaient ces sons pieux; il voudrait grincer le long de la muraille pour se rapprocher de son église, de son village, de son pays; mais il est sans force et retombe sur ses talons! La cloche ne sonne plus!... plus rien! Le cœur du petit Sa-

voyard parut cesser de battre quand le timbre du tableau cessa de bourdonner. Seulement par les riches lambris de l'appartement, on l'eût cru mort. C'est dans cette attitude que le propriétaire du splendide hôtel l'avait trouvé. Son âme était compatissante. Il s'était approché du pauvre enfant. A un regard plein de cette mélancolie qui donne aux cœurs les moins poétiques le souvenir du pays, et que l'enfant avait de nouveau jeté, pour toute réponse, sur le tableau, le duc avait tout compris.

Depuis, ce temps, un serviteur du duc de B... ne passe jamais sans s'incliner pieusement devant le tableau qui représente la vallée de Chamouni; c'est le petit Jean; il a recouvert un bienfaiteur dans son nouveau maître, et un ami dans le vicieux Durand.

ROLAND BAUCHERY.

LA ROSE DE LA VALLÉE.

I.

Vers la fin d'avril de l'année 1833, un jeune homme de fort bonne mine traversait, le fusil sur l'épaule, une de ces vastes forêts de sapins qui prennent naissance à la base des Vosges et vont couronner un diadème de verdure les pics les plus ardues de la montagne. Notre promeneur, — car l'éclat de ses bottes vernies est à peine altéré par une légère couche de poussière, preuve évidente que sa course n'a pas été longue, — atteignit bientôt la lière du bois et se dirigea vers une petite maisonnette, assise au fond de la vallée.

C'était la demeure du capitaine Morizot, vieux grognard de l'empire, débris de nos victorieux phalanges, ruine vivante d'une époque, rapprochée de nous, et dont les bras ont déjà la taille des geans, bien qu'on ne les aperçoive pas encore au travers du microscope des siècles. M. Morizot avait cinquante ans accomplis; mais ses cheveux grisonnaient à peine. Son front, légèrement dépeigné dans les environs des tempes, n'offrait pas une ride. C'était une tête de ces natures de bronze, qui résistent à la fatigue et au chagrin; car, — nous devons le dire, ici, — le capitaine avait essayé de terribles épreuves. Une femme, qu'il aimait de toutes les forces de son âme, l'avait indignement trahi. Le soldat, à son retour des camps, espérait retrouver cette femme, comme il l'avait connue jadis, aimante et pure. Il voulut en faire sa compagne; mais, ainsi que tant d'autres, il fut sacrifié lâchement à l'absence. Depuis dix-neuf ans bientôt que cette trahison lui avait déchiré le cœur, le capitaine souffrait comme au premier jour, et souvent il lui arrivait de repousser les caresses de sa fille, aimable et douce enfant, qui venait lui sourire quand elle voyait son front devenir sombre et de grosses larmes s'échapper de sa paupière.

— Laisse-moi, Louise, laisse-moi! disait alors le capitaine, d'une voix rude et enrouée; tu lui ressembles, et ta vue me rappelle d'odieux souvenirs!

Mais, se repençant bientôt de ces paroles, que lui arrachait une implacable douleur, le vieux soldat s'approchait de Louise, qui s'était reculée, toute tremblante; puis il l'embrassait doucement au front.

La jeune fille essayait alors de connaître la cause de ces brusqueries impévuees.

— Non, non, lui répondait M. Morizot, ne m'interroge pas... Tu es ma fille; oh! oui, tu es ma fille et je t'aime!

A part ces légers nuages, la vie de la maisonnette était paisible et pleine de charmes. Le capitaine avait une pension de quinze cents francs, qui était plus que suffisante à ses besoins modestes et à ceux de Louise. Par une originalité fort singulière, M. Morizot avait voulu que la jeune fille fût élevée comme la plus simple des paysannes. Il veillait lui-même à lui donner l'éducation du cœur; mais, pour l'éducation de l'esprit, il ne paraissait y songer en aucune sorte. Chez le vieux soldat, cette conduite était le résultat d'un système bien arrêté; nous croyons même qu'il eût été médiocrement satisfait d'apprendre qu'un autre se chargeait de réparer cet oubli volontaire.

C'était pourtant ce qui avait lieu, depuis deux mois.

Lorsque le capitaine s'absentait de la maisonnette, Louise avait soin d'obliger une vieille domestique, qui l'aider dans les travaux du ménage. Alors elle montait à sa chambre, s'approchait de la fenêtre et agitant, en dehors, un voile blanc. La jeune fille était sûre que le signal serait aperçu de M. Ernest Forestelle, neveu du plus riche fabricant de planches des environs.

En effet, aussitôt que le bienheureux voile paraissait dans l'air, celui qu'il appelait s'empressait de quitter la splendide demeure de son oncle, située à quelque distance, sur la pente inclinée de la montagne. C'est Ernest Forestelle que nous venons de voir traverser la forêt de sapins qui sépare le château du fabricant de la maisonnette du capitaine.

Ce dernier venait de partir pour aller à Raon-l'Étape toucher le trimestre de sa pension.

Joyeuse et souriante, Louise attendait Ernest sur le seuil de la porte. A l'approche du jeune homme, elle courut à sa rencontre, et tous deux se dirigèrent du côté d'un petit jardin, fermé d'une haie vive et cultivé par M. Morizot lui-même, lequel n'avait plus que deux passions, celle de la chasse et celle du jardinage. D'une imperceptible portion de terrain, qui avoisinait sa demeure, le capitaine avait fait une espèce d'Éden en

maturation. Toutes les plantes de la montagne, la térebinte aux grappes écarlates, la bruyère aux fleurs d'or, la pervenche aux corolles d'azur, et la famille entière des myrtes et des seringatés se trouvaient là réunies, mariés leurs branches flexibles et mêlant aux leurs parfums. Des berceaux de chèvre-leu et de vignes sauvages étaient disposés aux quatre coins de ce gracieux parterre, et ce fut sous l'un de ces berceaux que Louise confiait son jeune professeur.

— S'assurant l'un et l'autre devant une table formée par deux planches de saisis, oncles, s'asseyant sur quatre bancs enfoncés dans le sol. Sur ce banc là il y avait des livres et un cahier d'écriture, que la jeune fille s'attacha à tenir sous les yeux d'Ernest.

— Vraie, dit-elle, comme j'ai bien travaillé ce matin !

— En effet, répondit le jeune homme, vous serez bientôt plus habile que votre maître, Louise.

— Oh ! que non, monsieur Ernest ! Songez combien de choses il me faut encore à apprendre. Je sais lire couramment, j'écris un peu... mais l'histoire ! mais la géographie ! Je suis honteuse d'être aussi ignorante, et quand je me pense que vous avez eu la bonté de m'instruire, moi, pauvre fille... Je ne pourrai jamais vous exprimer toute ma reconnaissance.

— Ne parlons pas de cela, Louise. Dites-moi... votre père ne se doute de rien en ce qui ?

— Non, mais je me traiterai bientôt, c'est inévitable. Comme je vous le dis je suis tout à fait, près de vous, monsieur Ernest, je suis honteuse de mon ignorance ; vous êtes si savant ! Mais avec mon père, c'est autre chose ; je suis fière du peu que je sais, et, à chaque instant, je meurs d'envie d'en dire encore. M. Joseph Cornu, vous savez, le secrétaire du juge de paix de Rouen ? Il n'est allé au capitaine les *Fastes de la Gloire* ; eh bien ! j'étais sur le point de m'emparer du livre et de lire à mon tour.

— Quelle imprudence ! Oh ! ne faites jamais une pareille chose, Louise, je vous en conjure !

— Mon Dieu, monsieur Ernest, cela vous contrarierait donc, si j'apprends à mon père combien vous êtes bon, combien vous êtes obligant pour moi ?

— Non, Louise, répondit le jeune homme avec embarras ; mais je veux à tout prix que ma tâche soit accomplie et que vous soyez savante, bien savante.

— Et cela durera-t-il long temps encore ?

— Oh ! non, car vous avez des dispositions admirables, et je suis sûr qu'avant un mois...

— Vrai ? dit-elle, en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre ; alors je vais travailler avec courage... Ne pardons pas une minute.

— La surprise que vous ménagez au capitaine, sera bien plus grande, lorsque vous pourrez lui raconter l'histoire de son empereur, poursuivit Ernest, en taillant la plume de Louise.

— Vous avez raison, dit la jeune fille. Mon père vous aime déjà beaucoup, monsieur Ernest ; mais il vous aimera bien davantage, quand je lui dirai tout ce que je vous dois.

— Peut-être sera-ce tout le contraire, Louise ; peut-être M. Morizot me blâmera-t-il...

— Et pour qui donc ? dit-elle avec une candeur charmante.

— Mais... je ne sais pas trop vous dire... Le capitaine est parfois si cruel ! Ainsi, par exemple, il n'a jamais voulu, malgré les invitations répétées de Mme Forestelle, me laisser vous amener aux réunions de la soirée.

— Mme Forestelle est bien bonne et bien aimable, répondit la jeune fille ; mais ce serait une pauvre paysanne, au milieu d'un si grand nombre de dames élégantes ? Bonne comme je trouvais, rien que d'y songer. Voyez-vous, monsieur Ernest, il faut que cela soit désastre à sa place, comme dit mon père. Je suis bonne à signer mon petit ménage et à vous me parlez à souper, lorsque vous revenez tous les deux de la chasse, harassés de fatigue. Serrez-moi de là, je ne suis plus capable de rien... Mais vous ne finirez pas de tailler cette plume, monsieur Ernest : je récris donc pas aujourd'hui ?

— Parlez-moi, Louise, convenez pourtant que le capitaine a tort de vous laisser ainsi avec des vicieuses de paysanne. Sous un costume de ville, vous n'êtes que ça.

— Vous croyez, monsieur Ernest ?

— Si je le crois, Louise ! Ah ! pourquoi M. Morizot n'a-t-il pas voulu vous laisser venir, ce soir, au bal du château ? Je suis persuadé qu'avec les plus simples des paroles, vous auriez éclipsé Mlle Victoire de Fontanges.

— Quelle folie ! dit la jeune fille.

— Et puis votre présence n'aurait soulevé, n'aurait donné du courage... car je suis bien malheureux, Louise.

— Sur ce, s'écria-t-elle, monsieur Ernest ? s'écria-t-elle, en se levant tout à coup et en s'approchant du jeune homme. Ce n'est pas moi qui vous ai causé du chagrin, n'est-ce pas ? ce serait bien involontairement, je vous le jure, car je vous aime... Il me semble quelquefois que vous êtes mon frère.

— Oh ! ma Louise, vous êtes bonne, sensible, vous avez toutes les qualités d'un ange.

— Puis-je le dire, à voix basse, en se parlant à lui-même :

— Et Frédéric me conseilla de la séduire ? Non, jamais ! je serais un lâche !

— Ecoutez... dit tout à coup la jeune fille, en prêtant l'oreille : il me semble... comment, déjà de retour ?

— C'est la voix du capitaine, dit Ernest, qui se leva précipitamment : je ne veux pas qu'il me rencontre... Au revoir, Louise, au revoir !

Et le jeune homme, prenant son fusil, qu'il avait déposé dans un coin du bœuf, sortit en toute hâte, après avoir serré la main de son élève et sauta lestement par dessus la haie de la clôture du jardin. Quelques secondes après, il avait disparu derrière les arbres de la vallée, pendant que Louise se disait, en cachant ses livres et ses cahiers, sous une touffe de chèvre-feuille :

— Alors, voilà que je ne prendrai pas de leçon aujourd'hui... Et ce pauvre M. Ernest qui est malheureux ! s'il avait pu seulement me dire ce qui le chagrine, je l'aurais consolé peut-être.

— Louis-elle ! Louise ! cria la grosse voix du capitaine.

— Me voici, mon père, répondit-elle, en accourant avec la légèreté d'un oisau.

— Tu me m'attendais pas encore, n'est-ce pas mon enfant ? Figure-toi que je rencontre, à moitié chemin de Raon... devine qui ? le receveur particulier lui-même, qui se promenait en char-à-bancs, tandis que j'allais à son bureau pour toucher mon trimestre. En vérité, ces messieurs-là sont sans gêne ! Après tout, j'en serai quitte pour retourner demain à la ville. Mais j'ai fait une autre rencontre, ajouta le capitaine, en montrant un gros garçon joufflu qui se tenait planté comme un terroir sur le seuil de la maisonnette. C'était aujourd'hui le tirage, et ce poltron de Joseph Cornu a pris le numéro cent vingt.

— Comme vous le dites, capitaine, répondit le secrétaire du juge de paix, en ôtant, pour saluer Louise, son castor, orné de rubans aux couleurs nationales, et je m'en félicite, palsambleu !... Ne vous effrayez pas, mademoiselle, palsambleu est un très joli mot dont j'ai fait la découverte dans un roman moderne.

— Quoi ! monsieur Joseph Cornu, vous lisez des romans ? demanda Louise.

— Si je lis des romans, vertubleu !... Vertubleu, mademoiselle, est encore un autre mot, parfaitement distingué, que l'on vent, à ce qu'il paraît, remettre en vigueur. Si je lis des romans ? mais j'en fais ma nourriture, je les devore : c'est l'expression la plus convenable, dont je puisse me servir.

— Des romans, dit la jeune fille avec naïveté, ce doit être une lecture bien amusante.

— Oui, par la corbleu ! je vous l'affirme... Par la corbleu, mademoiselle, était le juron favori de sa majesté Louis XV, et je suis enchanté de pouvoir, en ce moment, vous parler la langue de ce grand roi. Les romans, voyez-vous, les romans...

— Qui parle, ici, de romans ? s'écria M. Morizot, qui, pendant le dialogue rapporté ci-dessus, avait été disposer dans la salle voisine sa canne et son chapeau.

— En ! vertubleu ! c'est moi, capitaine !... Vertubleu, vous le savez, est un autre juron, que les seigneurs du siècle de Louis XV...

— Et pourquoi parles-tu de romans, devant ma fille ? cria M. Morizot, d'une voix de tonnerre, en se précipitant sur le malencontreux conscrit.

— Pourquoi ?... Dame, capitaine... Aiel si vous avez envie de m'étrangler, allez-le.

— Mon père, s'écria Louise, que vous a donc fait ce pauvre garçon ?

— Au fait, j'ai tort, dit M. Morizot, en lâchant Joseph Cornu, qu'il venait de saisir à la gorge. Là, conviens avec moi que tu es un imbécile.

— Je conviendrais de tout ce qu'il vous plaira, capitaine, pourvu... Palsambleu ! quel poignet vous avez, pour votre âge !

— Les romans... se dit le vieux soldat, qui se parlait à lui-même, ce sont les romans qui l'ont perdu !... Mais, encore une fois, j'ai tort de m'alarmer, continua-t-il en s'adressant à Louise ; car, Dieu merci, mon enfant, tu ne sais pas lire, et c'est une chose dont je me félicite chaque jour... Mais comme te voilà pâle et tremblante ! C'est pourtant moi qui viens de t'offrir de la sorte... Alors, je suis un brutal, c'est convenu. A propos, Joseph, es-tu d'avis de souper avec nous ?

— Par la corbleu, capitaine, j'accepte.

— Ah ça, qu'est-ce qu'il a donc, cet animal, avec ses vertubleu, ses corbleu ? Je ne lui ai jamais connu ce langage.

— Mais, capitaine, c'est une manière de jurer très innocente : autant celle-là qu'une autre.

— Et pourquoi jurer, je te le demande ? Est-ce que tu m'entends jurer, moi, qui suis un vieux soldat ? Tu ne te figures pas comme tu es l'été quand tu affiches de pareilles prétentions.

— Merci, capitaine.

— Il n'y a pas de quoi. C'est décidé, tu souperas avec nous, et, pour fêter ton numéro, nous décauchèterons une bouteille de vin du Rhin. Ça voyons, Louise, ajouta M. Morizot, va bien vite aider la vieille Magdeleine et fais-nous souper de bonne heure... Tu sais que je suis invité ce soir au château.

— Eh ! mais, s'écria Joseph, je dois y aller aussi, moi ! Le juge de paix ayant reçu sa lettre d'invitation, M. Forestelle ne pouvait pas se dispenser de m'envoyer la mienne.

— C'est parfaitement juste. Et tu vas te présenter sans doute avec cette bigarure à ton chapeau.

— Non, capitaine : Mlle Louise aura la bonté de me découper les rubans... N'est-ce pas Mlle Louise ? Tiens, elle est partie !... Alors, tant mieux, j'ai quelque chose à vous dire... qui la concerne.

— Ah! ah!

— Chemin faisant, j'ai eu vingt fois la bouche ouverte pour vous communiquer mes aveux, et je n'ai pas osé, capitaine... A la fin du compte, vous ne me mangerez pas, et je me risquerai.

— Parle, dit M. Morizot, qui prit place sur un banc de pierre adossé contre le mur de façade de la maisonnette. Viens t'asseoir, là, près de moi... Tu ne m'en veux donc pas de ma brutalité de tout à l'heure?

— Vous en voulez, par exemple! Toutes les fois que vous aurez des bonheurs de cette nature, ne vous gênez pas, capitaine... Allez toujours! allez toujours!

— Brave garçon! dit M. Morizot, qui serra vivement la main du jeune homme. C'est qui, vois-tu, lorsque j'entends parler de ces livres infâmes, il me prend comme des accès de fureur... Les romans m'ont coûté tout le bonheur de mon existence!

— Eh bien, capitaine, je n'en lirai plus, je vous le jure.

— Oh! pour toi, je suis sans crainte. S'il y a du ridicule dans ce genre d'ouvrages, tu le prendras sur-le-champ; mais le venin n'aura pas d'influence sur ta bonne et franche nature. Voyons, qu'as-tu de si pressant à me communiquer?

— Dame, capitaine... répondit Joseph Cornu, qui faisait tourner son feutre entre ses genoux, je ne sais trop par quel bout m'y prendre. Vous savez que je gage six cents francs chez le juge de paix de Raon: c'est un beau denier, capitaine! Il est vrai que je ne suis ni logé, ni nourri, ni blanchi; mais c'est égal, je me mets toujours une vingtaine de francs de côté tous les m-és, et, lorsque ma grand-tante s'aviserait de trépa-ser... ce que je ne désire pas, au contraire! j'hériterais d'une petite somme assez ronde et je pourrais bien acheter le greffe... Vous comprenez, capitaine?

— Oui, mais achève.

— Ah! diable! je n'ai pas commencé par le plus difficile!

M. Morizot souriait dans sa barbe. Il voyait bien où le pauvre garçon en voulait venir et s'amusa beaucoup de l'embarras de sa contenance. Le secrétaire de la justice eut continuait à tourmenter son feutre, et le capitaine e-pérait que Joseph Cornu finirait par transformer ledit feutre en un élafe de la plus belle espèce. Comme ils devaient aller ensemble au bal du fabricant de planches, M. Morizot ne jugea pas convenable de s'opposer à la métamorphose.

— Ça, voyons, as-tu perdu le fil de ton discours?

— Non, capitaine... mais j'ai tellement peur d'un refus... Bah! je suis un imbécile!

— C'est toi-même qui le dis.

— D puis deux ans, que je vous connais... Oui, capitaine, voilà deux ans que je vous rends visite presque tous les soirs. Pour venir de Raon-l'Étape, il y a tout au plus une demi-heure de marche, et, l'été, quand il ne fait pas d'orage, l'hiver, quand il gèle, j'accours après la fermière du bureau; je viens vous lire les *Pastes de la Gloire*... un ouvrage bien intéressant, mais que je sais par cœur!

— Après?

— Dame, capitaine, j'ai usé pas mal de chaussures, et je dois vous le dire, ce n'était pas uniquement à votre intention.

— Eh bien! c'est poli, ce que tu me dis là.

— J'étais sûr que vous alliez vous fâcher... N'importe, je lâcherai le grand mot, j'en aurai le cœur net: j'aime Mlle Louise!

— Ouf, capitaine... et, si mon audace vous offense, voilà ma tête, je vous autorise à la prendre.

— Garde-la, mon garçon, dit M. Morizot en souriant.

— Vous ne vous fâchiez donc pas, capitaine? demanda Joseph Cornu, dont la figure était rayonnante.

— Tu le vois bien, ce me semble. Ecoute... Tu viens me prier de te donner la main de ma fille...

— Et vous me l'accordez? fit le secrétaire.

— Peste! comme tu y vas! Il nous faut au moins le consentement de Louise.

— Ah! mon Dieu! voilà que je tremble à présent. Si elle allait refuser d'être ma femme?

— Et pourquoi refuserait-elle? n'es-tu pas un brave, un honnête garçon, dont le modeste avenir est à peu près assuré? Tu es un peu naïf sans doute, mais le mariage te dégoûtera.

— Je l'espère bien, capitaine.

— Ah! ah! fit M. Morizot, voilà justement Louise, qui vient nous annoncer que la table est servie.

En effet, la jeune fille se montrait au seuil de la porte. Tous les jours, à l'heure du repas, elle ajoutait quelques légers détails à sa toilette et, sous le costume original et gracieux des montagnardes, Louise était ravissante. Un beret de velours, coquettement placé sur sa jolie tête, dégageait son front pur et laissait tomber en bandeaux ses cheveux, d'un noir d'ébène. Elle portait au cou la petite croix d'or, bénie au contact de reliques de la *Sainte-du-Rocher*. Son corsage, également de velours, dessinait sa taille légère, et sa jupe courte, en simple toile grise des montagnes, était relevée par un tallier d'indienne, d'une couleur éclatante. Rien de naïf, de candide et de virginal, comme cette belle jeune fille, ornée de toute sa pudeur et de toute son innocence; aussi l'appelaient dans le voisinage la Rose de la Vallée. Louise était brune; ses yeux, un peu bâchés par le soleil des Vosges, avaient l'éclat velouté de la pêche; ses grands yeux bleus, voilés par de longs cils noir, cussent

fait tressaillir les pinceaux de Raphaël et du Corrège, et deux adorables fossesses, creusées à chacun des angles de sa bouche vermeille, rendaient son sourire aussi doux que celui des anges.

En ce moment, le visage de Louise était éclairé par les derniers rayons du jour, qui filtraient doucement à travers des sapins de la montagne. Le secrétaire, en la voyant si belle, tremblait d'espoir et de bonheur.

— Approche, Louise, dit M. Morizot: tu ne te douterais jamais de la confiance que Joseph vient de me faire.

— Oh! non, capitaine, pas à présent! murmura le jeune homme, avec un air de supplication craintive. Si j'étais refusé, je n'aurais plus le moindre appétit, je vous assure. J'aime beaucoup mieux que vous entamiez la chose au dessert, entre deux gorgées de votre excellent vin du Rhin... Supposons qu'un malheur m'arrive, j'aurais plus de courage et de force pour le supporter.

— Diable! fit M. Morizot, tu es un gaillard de précautions... Va pour le dessert.

Il entra dans la salle. La jeune fille et Joseph le suivirent.

La maisonnette n'avait qu'un seul étage. Le rez-de-chussée se composait de la salle, dans laquelle les nous venons d'introduire nos lecteurs, et d'une autre pièce, qui servait à la fois de cuisine et de logement à la vieille Madeline. L'étage au dessus était pris tout entier par la chambre de M. Morizot et par celle de Louise. Sur la derrière de la maisonnette se trouvaient alignées plusieurs huttes, couvertes en chaume, et destinées, les unes au bétail et les autres au peuple errant de la basse-cour. Tout cela respirait un air de simplicité pastorale, qui faisait plaisir à voir. Ça et là, des fontaines d'une eau limpide jaillissaient des tuyaux mousseux, nettoyaient le pavé de la cour et entre eux en la salubrité des étalles. Les murailles étaient tapissées de lierre, et quand, après une pluie d'orage, le soleil faisait briller les gouttes d'eau suspendues à cette verdure, on eût dit que la pauvre et modeste demeure du capitaine étincelait, comme le palais des fées, d'émerautes et de saphirs.

Mais retons dans la première pièce de la maisonnette, où nous avons laissé tous nos personnages, en train de prendre le repas du soir.

Cette pièce était celle où l'on recevait les étrangers, bien qu'elle n'eût pas la moindre apparence de luxe. Les Vosges touchent de près à l'Allemagne, et le caractère de nos montagnards a plus d'un rapport avec le caractère germanique: même hospitalité franche et sincère; mais aussi même réserve, même défense à l'indiscrétion de pénétrer dans le mystérieux sanctuaire de la famille. La salle dont nous parlons était vaste et spacieuse. Au fond, se trouvait une immense cheminée, dont le vaste chambranle pouvait abriter dix personnes pendant les veillées d'hiver. A droite de ce foyer patriarcal, se dressait un lit, aux rideaux de serge verte, où couchaient les amis de la maison, lorsqu'un de ces orages si fréquents dans les Vosges interceptait tout à coup les communications, changeait les ruisseaux en torrents et défendait au visiteur de regagner son domicile sans danger pour ses jours. Ernest Forcstelle et Joseph Cornu avaient dormi plus d'une fois sur cette couche hospitalière et rêve de la jeune fille, qu'ils aimaient... car le lecteur intelligent n'a pas été jusqu'ici sans comprendre que le secrétaire du juge de paix et le neveu du fabricant sont rivaux, bien qu'ils ne s'en doutent guère encore. Les autres côtés de la salle étaient envahis par des planches, chargées de vaisselle d'étain, dont le brillant faisait honneur à la ménagère. Sur ces mêmes planches, on voyait, rangés à la file, des pots de lait, des terrines de beurre et des boîtes de sapin, contenant ces fromages mous, dont les baigneuses de Plombières sont si friandes. Ces petites industries champêtres avaient le double avantage d'occuper les journées de Louise et d'augmenter les revenus de M. Morizot; car, tous les samedis, la vieille Madeline chargeait le dos d'un âne du surcroît de ces provisions domestiques et allait vendre le tout au marché de Raon.

Capitaine le souper tirait à sa fin. Le capitaine venait d'allumer sa pipe et de déboucher cette fameuse bouteille de vin du Rhin, dont il a été question plus haut. Joseph Cornu portait alternativement ses regards inquiets du père à la fille, et M. Morizot, en voyant l'embarras du secrétaire, souriait doucement dans sa barbe et lançait au plafond d'épaisses bouffées de tabac d'Alsace.

Tout à coup, il s'écria, sans autre préambule:

— Dis-moi, Louise, est-ce que voudrais te marier, mon enfant?

La jeune fille regarda le capitaine avec surprise.

— Mon père, dit-elle, si vous le jugez convenable... vous savez bien que je n'aurais jamais d'autre volonté que la vôtre.

— Voilà ce qui s'appelle répondre. Toutefois, je serais au désespoir de forcer ton inclination, ma chère petite. Que penserais-tu d'un mari de cette espèce-là? poursuivit-il, en frappant sur l'épaulé de Joseph Cornu.

— Il me semble, mon père...

— Allons, parle sans crainte.

— Que M. Joseph serait un bon mari... qui rendrait sa femme bien heureuse.

— Oh! oui, mademoiselle! s'écria le secrétaire, qui se leva de son siège et eut le air de se plier aux genoux de la jeune fille: ma vie tout entière sera consacrée à votre bonheur. O mon Dieu! ce n'est pas un rêve! elle consent à être ma femme! Vous m'aimez donc, Louise?

— Mais, répondit elle avec un doux sourire, on n'accueille avec joie que ce qu'on aime, et toutes les fois que vous êtes venu nous voir...

— Je suis aimé, capitaine! je suis aimé, comprenez-vous? s'écria Joseph, en se relevant et en faisant sauter son feutre au plafond. Et je suis

quitte de la conscience ! deux bonheurs en un jour ! Il y a de quoi devenir fou !

— Je te reconnais bien là, poltron, dit Morizot, qui essayait une larme d'attendrissement. Tu avais une peur affreuse d'aller combattre les Bedouins et de laisser ta peau dans les environs de l'Atlas.

— Dame ! capitaine, je voudrais vous y voir.

— Qu'entends-tu par ces paroles ?

— Pard... je dis une bêtise. Tu viens dur à cuire comme vous, ça ne demande que pluie et bœuf ! Enfin, convenez-en, ce sera beaucoup plus agréable pour vous de nous voir au tour des deux, ma petite femme et moi, vous calmer du matin au soir... Et puis, nous aurons des enfants, capitaine, des charmants d'enfants qui ressembleront à Louis...

— Ah ça ! veux-tu bien te taire ? dit M. Morizot, se levant à son tour et prenant l'oreille de Joseph Cornu, qu'il secoua rudement. Écoute-moi le plaisir de garder ces discours-là pour un peu plus tard... Voyons, à quand la noce ?

— Le plus tôt possible, capitaine.

— On ne te parle pas, à toi... Réponds, Louise.

— Quand il vous plaira, mon père.

— Va, tu es une bonne fille, dit M. Morizot en l'embrassant avec tendresse. Brosse mon habit et débouze les rubans du chapeau de ton futur, car nous allons partir.

— Faudra-t-il vous attacher votre croix, mon père ?

— Certainement, dit Joseph.

— De quoi te mêles-tu ?

— Frotte z donc, à présent je suis de la famille... j'ai voix délibérative.

— C'est à dire, et je dois obéir, dit M. Morizot, en ouvrant un petit coffret de nacre placé sur la cheminée.

Il tira une croix de la Légion d'honneur et dit, en la montrant à Louise et à son prétendu :

— Voilà le seul héritage que je vous laisserai, mes enfants. Ma pension n'est pas lourde : nous la mangions presque tout entière, et vous savez qu'elle s'écoule en eau moie.

— Bon ! s'écria Joseph, qui fit de nouveau sauter au plafond son castor, que la jeune fille venait de lui remettre après l'avoir débarrassé de tout ornement superflu. J'oubliais de vous parler d'une chose... Ma parole d'honneur, la joie ne rend stupide ! Sachez donc, beau-père, sachez donc, mademoiselle Louise, que nous allons être riches peut-être, que nous allons rouler sur l'or !

— Es-tu fou ? demanda M. Morizot.

— Non pas, je possède en ce moment toute mon intelligence. Vous savez, capitaine, que M. Forestelle a mis son château en loterie... son château, celui-là même où nous allons ce soir.

— Eh bien ?

— Voici... j'avais trois cents francs dans ma tirelire et j'ai pris deux billets avec mes économies de deux ans.

— Double grand ! Ne vois-tu pas que ce vieux avaré de M. Forestelle qui, je crois, a l'intention de se retirer à Paris, car il a fait une fortune colossale en ruinant avec sa mécanique toutes les industries de nos pauvres scieurs de planches... ne vois-tu pas, dis-je, que, des-spirant de trouver un acquéreur pour sa maison de campagne, son château, si tu l'aimes mieux, il l'a mis en loterie, dans le seul but d'en obtenir un prix plus élevé ?

— Je ne dis pas le contraire, capitaine.

— C'est une indignité que ces loteries ! continua M. Morizot ; car elles n'ont d'autre résultat que de faire naître l'avidité dans l'âme du pauvre et de le priver de ses dernières ressources, en excitant en lui le soif du gain. Le gouvernement, je l'espère, les défendra tôt ou tard. Combien de malheureux vont se repentir d'avoir jeté leurs économies dans ce gouffre !... Et toi-même, imbécile, toi-même...

— Ah ! moi, c'est différent ! j'ai de la chance, et j'en appelle au numéro cent vingt, le plus haut du tirage, et que j'ai joué du premier coup sous le nez du maire... à preuve que ce respectable magistrat m'a dit, avec un accent de bonné paternelle : « Cet animal de Cornu ! Dieu me pardonne, il est né coiffe ! » Là, voyez-vous, capitaine, chacun s'en rapporte. Et puis, il faut tout vous dire, j'ai pris les billets au nom de Mlle Louise... Un ange d'innocence comme elle, ça doit gagner partout et toujours.

— Comment ! dit la jeune fille, vous avez fait une pareille folie ?

— Mon Dieu oui, ma chère Louise, et, bien plus, j'ai choisi les chiffres correspondants à votre âge et au mien, dix-huit et vingt-un... Si nous ne gagnons pas, il y aura de la malice.

— Tais-toi, dit M. Morizot, car tu finiras, bien sûr, par me mettre en colère.

— Bah ! s'écria Joseph, après tout, si le sort ne nous est pas favorable, ce sera trois cents francs de perdus, et il me restera toujours ma petite femme, un vrai trésor, n'est-ce pas, capitaine ? Mon Dieu, les plus heureux en ce monde ne sont pas les plus riches, et je suis bien sûr que M. Ernest Forestelle est moins satisfait d'épouser Mlle Victoire de Fontanges, que je ne le suis d'épouser Louise. La réunion de ce soir m'a tout l'air d'une fête de fiançailles.

— Quoi ! dit la jeune fille d'une voix émue, M. Ernest va se marier ?

— Oui, mon enfant, répondit M. Morizot, et j'ai bien peur, en effet, que son grippeson d'onde ne le force à ce mariage, parce qu'il voit un tout quatre cent mille francs de dot. J'en serais désolé pour M. Ernest, car c'est un brave et digne jeune homme.

— Certes oui capitaine ! et qui vaut mieux dans son petit doigt que son ami Frédéric d'Ornuil, dans toute sa personne... Vous savez, ce godelureau, qui veut conter fleurette à toutes les paysannes d'alentour ? Si je le trouvais jamais rôdant autour de ma future... sacristie !

— Allons, bavard ce tu es, dit M. Morizot, voici l'heure de partir, et chemin faisant nous causerons de nos affaires. Bonsoir, Louise ; bonsoir, mon enfant... mais comme te voilà triste !

En effet, la jeune fille s'était assise à l'écart et des larmes brillaient aux cils de sa pupille.

— Laissez donc, capitaine, dit Joseph Cornu à l'oreille de M. Morizot, le mariage fait toujours rêver les jeunes filles. Vous savez cela, j'espère... à votre âge ? Au revoir, Louise, ma petite femme.

— Au revoir, monsieur Joseph, répondit tristement Louise.

— Hm ! gramma M. Morizot, ceci m'a paraît bien étrange ! — Allons, Louise, reprit-il à haute voix, tu vas, j'espère, t'enfermer soigneusement avec Madeleine... J'ai ma clé... ne sois pas inquiète, je reviendrai de bonne heure.

Le capitaine, accompagné de Joseph Cornu, sortit de la maisonnette et prit le chemin du château de M. Forestelle. Louise les suivit lentement du regard et, lorsqu'ils eurent disparu sous les premiers arbres de la forêt, et eurent levé les yeux au ciel et se dit avec un accent de douleur.

— Pauvre M. Ernest ! Voilà pourquoi sans doute il me disait tantôt qu'il était malheureux !

II.

Depuis long-temps déjà le soleil avait disparu derrière la montagne, et la lune, qui montait à l'autre extrémité de l'horizon, envoyait de tremblantes lueurs sous le rideau noir des sapins et caressait la cime des vertes yeuses et des bouleaux flexibles. On entendait au loin les chants du rossignol et les murmures des cascades, qui, tombant d'une source éternelle, clapotaient sur la surface des rochers et craquaient ensuite, en petits ruisseaux d'argent, sous les bruyères fleuries.

— Je t'ai prévenu que nous parlerions d'affaires, dit M. Morizot, qui s'appuya familièrement sur le bras de Joseph Cornu. Tu as tes papiers, j'ai ceux de Louise : il faut, ainsi que tu le disais, que votre mariage soit conclu le plus vite possible ; d'ailleurs, j'ai des raisons pour le presser.

— Quelles raisons, capitaine ?

— Cela ne te regarde pas.

— Pourtant il me semble...

— Est-ce que, par hasard, tu aurais en moi de la défiance ?

— Pas l'ombre, capitaine... Ah ! par exemple !

— A la bonne heure. Tu es averti : les motifs que je puis avoir ne toi regardent nullement, et cela doit te suffire.

— Cela me suffit, beau-père.

— Or, te crains-tu, lié, vis-à-vis de Louise et vis-à-vis de moi, par ce qui s'est passé ce soir ?

— Certainement, ventrebleu ! Pardon, capitaine, j'oubliais...

— S'il en est ainsi, je te délivre de tout engagement.

— De tout engagement?... Je vous avoue que je ne saisis pas...

— C'est facile à comprendre : je veux dire que tu es parfaitement libre encore ou d'épouser Louise ou de refuser sa main.

— J'épouse, capitaine, j'épouse !

— Un instant ; peut-être vas-tu changer d'avis : Louise n'est pas ma fille.

— Hein ?.... Je vous demande mille excuses ; mais j'ai mal entendu sans doute.

— Je te répète que Louise n'est pas ma fille.

— Ah ! capitaine, pouvez-vous faire d'aussi mauvaises plaisanteries... A votre âge ?

— A mon âge, à mon âge ! On dirait, sur ma parole, que je suis un barbon du premier calibre. A mon âge, monsieur Joseph Cornu, les hommes de ma trempe ont l'ouïe, bon œil, et pourraient à la rigueur donner du fil à retordre aux conscripts de votre espèce... Mais parlons sérieusement. Je t'ai dit que je n'étais pas le père de Louise, et j'ai dit vrai. C'est une pauvre jeune fille que j'ai recueillie, quelques jours après sa naissance, et que j'ai fait élever comme un enfant à moi... car aussi bien ce devait être mon enfant ! Louise a grandi dans cette persuasion, sans se douter qu'elle n'était que ma fille adoptive.

— Et son véritable père, le connaissez-vous ?

— Je n'ai jamais pu mettre la main dessus, sacrebleu ! Oh ! puissais-je le rencontrer un jour et... par la mort ! il ne m'échappera pas !

— Bon, je vous y prends, capitaine, voilà que vous jurez comme un sapeur.

— Oui, je jure, tête et sang ! je jurera plus d'une fois encore, si je ne réussis pas à trouver l'infâme... Assez là-dessus ! Tu viens d'entendre un aveu que me dictait ma conscience : à présent, je te demande si tu restes toujours dans les mêmes dispositions ?

— Toujours, monsieur Morizot, toujours ! Eh ! peu m'importe, à moi, que Louise soit votre fille ou celle du roi d'France ! je n'y tiens pas, je vous assure. C'est elle que j'épouse, et non son père... Je serais bien fâché, ma foi, d'épouser son père !

— Bien, fit M. Morizot : nous arrivons... silence !

Ils débouchèrent de l'avenue de sapins, qu'ils avaient suivie jusqu'au bout, et se trouvaient en face de la demeure de l'oncle d'Ernest.

C'était effectivement une riche et somptueuse habitation, qui dominait

la vallée dans toute son étendue. A droite et à gauche s'avancèrent en vedettes deux pavillons, qui laissaient en arrière le corps principal du logis et formaient une espèce de cour d'honneur, fermée par une grille, dont les barreaux étaient terminés en fer de lance.

Le fabricant Forestelle, ainsi que nous l'a déjà fait connaître le vieux soldat, est un de ces hommes sortis en ligne directe de la souche d'Harpagon, moins franc que lui peut-être dans leur rapacité sordide, mais plus dangereux, en ce qu'ils possèdent l'art si développé dans notre siècle, de semer l'or pour le récolter au centuple. L'oncle d'Ernest était natif des Vosges. Il avait quitté le pays, assez jeune encore, par suite d'un scandale dont il craignait les résultats. Commis dans une maison de banque de la capitale, ayant au bout de dix années réalisé quelques économies, et persuadé d'ailleurs que la cause de son départ était oubliée, M. Forestelle revint dans les montagnes avec sa femme, dont il n'avait pas eu d'enfants. Bientôt il eut amassé plus d'un million. Nous devons convenir qu'il gagna cette fortune en rulant cinquante pauvres familles; mais le moyen qu'il mit en œuvre était légal, et, comme le disait souvent lui-même l'ancien commis de banque, il était parfaitement dans son droit.

Chacun sait que la plus grande industrie des montagnards des Vosges consiste dans la scièrie des planches.

Or, jusqu'à l'arrivée de M. Forestelle, cette industrie s'exerçait d'après des habitudes fort routinières. Les paysans avaient leur modeste usine, que mettaient en mouvement le ruisseau de la vallée. Les flots faisaient tourner une roue, la roue faisait manœuvrer la scie; enfin, les bras aidant, le montagnard avait, au bout de sa journée, vingt ou vingt-cinq planches, et son travail lui donnait du pain noir, une robe de bure pour sa femme, un fichu pour sa fille; tous ensemble pouvaient aller, le dimanche, entendre la messe à l'église du hameau, puis, les devoirs religieux accomplis, se reposer des fatigues de la semaine, à l'ombre des sapins.

Mais arriva le jour où tous ces pauvres gens furent obligés de se croiser les bras auprès de leur usine muette. M. Forestelle avait fait venir d'Angleterre une mécanique admirable, fonctionnant par la vapeur, et qui abattait plus de besogne à elle seule que toutes les scieries d'alentour.

Cependant, disons-le bien vite, Mme Forestelle était une excellente femme, dont la vie tout entière était consacrée à réparer, autant que possible, le tort causé par son époux à toutes les petites industries de la localité. Chaque jour, à l'insu du fabricant, elles visitaient les chaumières et venaient au secours du malheureux sans ouvrage. Non contente de pourvoir aux nécessités du moment, elle s'occupait de l'avenir. Une somme annuelle était remise entre les mains du curé du hameau. Cette somme devait payer un médecin pour traiter les malades, et un instituteur chargé de l'instruction des jeunes montagnards. De cette manière, tous ces pauvres enfants, arrivés à un certain âge, pouvaient être placés à la ville, au service du riche, et l'on venait en aide à ceux qui préféraient apprendre un état. Mme Forestelle était, en un mot, aux yeux de toute la contrée, l'ange de la bienfaisance; elle seule put empêcher son mari d'être victime de la haine qu'on lui avait généralement vouée.

Comme on le devine déjà, le caractère de M. Forestelle ne lui suggérait pas souvent l'idée d'une bonne action. Ce fut sa femme qui le força, pour ainsi dire, à prendre soin de l'éducation d'un neveu à lui, le seul héritier probable qu'il eût eu.

Ernest était alors âgé de vingt-quatre ans. Il avait fait son droit à la faculté de Strasbourg, et son nom se trouvait sur la liste des avocats au barreau de Saint-Dié. Mais il n'exerçait pas, attendu que sa tante, qui l'aimait comme s'il eût été son propre fils, voulait continuellement l'avoir auprès d'elle. Depuis un mois environ, le fabricant avait résolu de marier Ernest. Et vain Mme Forestelle, qui avait deviné la répugnance du jeune homme pour ce mariage, essaya de changer la détermination de son époux. Chaque fois qu'elle aborda ce terrain, la phrase suivante lui fut invariablement donnée pour réponse; « Mlle Victorine de Fontanges est la plus riche héritière des environs: quatre cent mille francs de dot et plus encore en espérance! » Le fabricant prétendait qu'il n'y avait pas à cela de réplique possible et poursuivait son projet, malgré les observations de sa femme et la tristesse évidente de son neveu. L'avare décida qu'une dot aussi belle valait bien la peine de se mettre en dépense. Il envoya des lettres d'invitation aux dames de Fontanges, ainsi qu'à toute la société de Raon-l'Étape et de Saint-Dié. Le mariage une fois conclu, M. Forestelle avait le dessein de se retirer à Paris. Ne trouvant pas à vendre convenablement sa maison de campagne, ainsi que les propriétés adjacentes, il les avait mises en loterie, pour une somme de deux cent vingt-cinq mille francs, représentée par quinze cents billets de cent cinquante francs chacun; Joseph Cornu, notre estimable connaissance, en avait pris deux, si nos lecteurs veulent bien s'en souvenir.

Cependant le capitaine Morizot, toujours accompagné du secrétaire du juge de paix de Raon, s'approchait comme nous l'avons dit, du château de M. Forestelle.

Les deux battans de la grille étaient ouverts et des lampions brillant de distance en distance pour éclairer l'entrée des voitures. Le plus grand nombre des invités manquait encore. M. Morizot et Joseph Cornu ne trouvèrent dans les salons que cinq ou six jeunes gens venus à cheval et qui avaient précédé les calèches ou devancé les tilburys.

Ernest, qui se trouvait au milieu d'eux, accourut à la rencontre du capitaine.

— Bonjour, mon intrépide chasseur! dit M. Morizot qui passa cordia-

lement la main du jeune homme. Quand on a comme vous un oncle qui possède une bonne partie des forêts de nos montagnes, on peut brûler de la poudre en temps prohibé... Ça, voyons, contez-nous vos exploits!

— Hélas! mon cher monsieur Morizot, je laisse en paix les sangliers et les chevreuils.

— Et pourquoi cela, morbleu? Nous avons martel en tête, ce me semble. Allons, allons, je viendrai vous prendre, un de ces matins, pour faire une battue, et, tout en envoyant des balles aux loups du Homeck, vous me conterez vos peines de cœur... car je parie que vous avez des peines de cœur.

— Eh! bien oui, capitaine! Mon oncle veut me faire épouser mademoiselle Victorine de Fontanges, et je la déteste!

— Chut! prenez garde, mon ami: nous avons là des oreilles autour de nous.

— Que m'importe? s'écria le jeune homme: j'ai déclaré tout à l'heure à mon oncle que je n'obéirais pas à ses ordres tyranniques. Il a cru m'effrayer par la menace de me priver de son héritage... Eh! mon Dieu! qu'il me désérite! je ne veux pas acheter la fortune au prix du malheur.

— Diable! diable! fit le capitaine, vous m'apprenez là, mon ami, des choses fâcheuses et qui me chagrinent véritablement; car je vous aime... Et tenez, continua-t-il, en montrant Joseph Cornu, qui se tenait au beau milieu du salon, dans la posture la plus effarée qui se puisse voir, je souhaiterais que vous fussiez assez heureux que ce gaillard-là. Bientôt il sera mon genre, et je vous assure qu'il adore sa fiancée.

M. Morizot n'avait pas achevé ces paroles, qu'Ernest lui saisit le bras avec force et le regarda d'un air si profondément désespéré, que le capitaine tressaillit.

— Qu'avez-vous, au nom du ciel? lui demanda-t-il.

Mais en voyant approcher les curieux, au nombre desquels se trouvait le secrétaire, M. Morizot reprit à voix basse:

— Il me semble pourtant ne vous avoir rien dit qui pût vous causer un pareil trouble.

— En effet, balbutia le jeune homme... pardonnez-moi... Je suis si malheureux que le bonheur des autres me paraît incroyable... Je souffre... oh! comme je souffre, mon Dieu! Je désire, capitaine, que votre fille soit heureuse... mais recevez mes excuses: voici les invités qui nous arrivent... Je dois dissimuler et rester convenable. Nous nous reverrons, mon ami, nous nous reverrons!

Ernest s'éloigna.

M. Morizot se frappa le front avec inquiétude. L'entretien qu'il venait d'avoir avec le neveu de M. Forestelle donnait plus de consistance encore à un doute qu'avait fait naître dans son esprit la tristesse soudaine de sa fille, au moment où il allait s'éloigner de la maisonnette.

— Ah ça! morbleu, se dit-il, en se parlant à lui-même, je suis donc aveugle, à présent!... J'ai beau chercher dans mes souvenirs, jamais un mot, jamais un regard... Eh! mes craintes sont absurdes! Je n'ai pas la moindre preuve à l'appui de mes soupçons. Quoi qu'il en soit, je pressurais le mariage: c'est une mesure de prudence à laquelle je ne veux pas renoncer... car, après tout, on aurait vu des choses plus singulières! Bien certainement, ce vieux ladre de M. Forestelle ne consentirait jamais à ce qu'il appellerait une mésalliance. Hum! une mésalliance... en fait d'écus, c'est possible!

Le capitaine en était là de ses réflexions, lorsqu'il fut accosté par M. Forestelle en personne. Le visage du fabricant était pourpre de colère, et M. Morizot dut passer la majeure partie de la soirée à écouter les doléances de l'avare et ses récriminations contre Ernest. Il connut alors une chose qui le rassura complètement sur les suites de la rébellion du jeune homme aux volontés de son oncle: c'est que Mme Forestelle avait pris avec feu le parti d'Ernest. En conséquence, il n'était pas probable que le fabricant, malgré ses menaces, dût jamais se décider à désériter son neveu.

Nous connaissons trop les convenances et nous avons trop bon goût, pour ommettre ici nos lecteurs de la description d'une fête provinciale. Il suffira de leur dire que la société, qui se pavait dans les salons du parvenu, se composait de personnes vivant dans les montagnes à cent lieues de Paris.

Les raffraichissemens se ressentaient du caractère de l'amphitryon.

La plupart des danseurs étaient venus à franc étrier: qu'on juge après cela de leur toilette. Les femmes croyaient se distinguer en se montrant prétentieuses, et les hommes, en affichant une fatuité ridicule, se figuraient atteindre les dernières limites de l'esprit et du bon ton. Toutefois, on aurait tort de croire que nous voulions diriger une attaque spéciale contre les remuans de province: beaucoup de cercles parisiens peuvent revendiquer la meilleure part de notre critique.

Ernest, au milieu de cette foule, réussit à cacher ses tortures secrètes et fut sans contredit le seul homme irréprochable du bal. Il ne quitta la fête qu'un instant, pour avoir avec Frédéric d'Ormeuil et quelques autres amis une conférence mystérieuse dans les jardins du château. Un quart d'heure après, il était à faire les honneurs du salon de son oncle. Il fut à l'égard de Mlle de Fontanges une politesse froide et très-rvée, l'invitant sans affectation pour les contredanses et ménageant avec un tact parfait la délicatesse de sa situation vis-à-vis de cette jeune fille. En voyant cette conduite d'Ernest, le fabricant eut le cœur un peu tranquille, et M. Morizot lui-même crut sincèrement que le jeune homme lui avait expliqué ses répugnances.

Vers minuit, le capitaine, s'en allant à la retraite, chercha dans les salons le secrétaire de la justice de paix.

Joseph Cornu ne se trouva pas, et M. Morizot, visitant les jardins en désespoir de cause, le rencontra sur une avenue de tilleuls, assis, la tête entre ses mains, et sanglotant avec amertume.

— Ah! ça, pour quel plaisir-tu n'as-tu pas vu le capitaine.
— Je pleure... Oui, c'est vrai, je pleure... au lieu d'aller me battre avec eux et de les souffleter en plein salon! Je n'ai pas d'âme, je n'ai pas de sang dans les veines, je suis un lâche!

— Mais explique-moi, quel diable? De qui parles-tu?

— De qui je parle, capitaine... des amis de M. Ernest. Oh! je ne les ai pas assommés pourtant... c'est Frédéric d'Ormeuil surtout!

— Allons, reprends du calme, dit M. Morizot, qui lui frappa doucement sur l'épaule.

— Du calme... cela vous est facile à dire, à vous... Du calme! quand j'aurais dû les broyer sous mes talons. De beaux chenapans qu'il a pour amis, M. Ernest! Oui certes, je l'en félicite de tout mon cœur. Figurez-vous qu'ici même, en cet endroit, ils complotaient pour enlever Louise!

— Enlever Louise! s'écria M. Morizot, qui sentit le rouge lui monter au visage. Les misérables!... mais non, tu as mal entendu, je ne puis te croire.

— B n! vous voilà comme eux; ils me soutenaient aussi que j'avais mal entendu! Soit, ventre-bien! je n'ai pas d'oreilles, je suis une buse, un comble, une maraote en vie... je suis tout ce que vous voudrez.

Le pauvre secrétaire redoublant de sanglots et se meurtrissait le front avec désespoir.

— Viens! s'écria tout à coup le capitaine, suis-moi! Nous allons les confondre et les forcer de s'expliquer en ma présence.

— A la bonne heure, je comprends cela! s'écria Joseph, en poussant un cri de joie sauvage.

Et il s'élançait vers le château, lorsque M. Morizot le retint.

— Non, dit-il, toutes réflexions faites, un pareil éclat n'occasionnerait que du scandale. Sans doute ils m'iraient encore, et chacun blâmerait notre violence. Il vaut mieux que tu me racontes tout ce qui s'est passé, tout ce qui s'est dit... Enlever Louise, mon Dieu! mais c'est un rêve! On voudrait aussi déshonorer la fille, on lui réserve le même sort qu'à sa malheureuse mère... Oh! ma tête se brise!

— Tenez, capitaine, dit Joseph, qui s'éleva rapidement les yeux, nous fions bien de venir à la nuit noire; car ce dame Frédéric d'Ormeuil et les autres disaient que la chose aurait lieu peut-être demain matin... Toutefois, comme j'ai découvert la mèche, il serait possible que cette nuit... pendant votre absence...

— Oui, oui, partons! s'écria M. Morizot. Malheur à eux, s'ils avaient l'audace... Oh! oui, je les tuerais!

Bientôt ils eurent quitté le château de M. Forestelle.

Ils arpentaient rapidement cette même avenue de sapins, que la lune éclairait au travers du feuillage. Sans ralentir sa marche, M. Morizot dit au secrétaire :

— Enfin tu ne m'as pas donné le moindre détail! Ernest était-il avec ses amis quand tu as entendu leur complot?

— Par exemple! pour qui le prends-tu, capitaine? Oh! non, je ne l'accuse pas, c'est un bonhomme jeune homme, et je suis bien certain que, s'il se fit trouver là... Voici comment j'ai découvert le pot aux roses: j'avais quid é bal, où je n'étais pas à mon aise... Tous ces petits messieurs me regardèrent de leur hauteur et les femmes étaient toujours invitées quand je les priais pour une contre-danse... de vraies bégueules, capitaine! parce que je n'ai pas de lottes vermes et de gants jaunes... Enfin je me suis dit: Prenons l'air! et c'est alors que j'ai eu l'idée de faire un tour dans les jardins. En y énétrant sous l'allee de tilleuls, j'aperçus M. Ernest, qui regardait les salons... Vous voyez bien, capitaine, qu'il n'était pas du complot. Les autres avaient attendu son départ pour arrêter le plan de leur infamie: c'est clair.

— Ham! fit M. Morizot, en hochant la tête: n'importe, va toujours!

— Un instant après, j'entendis à deux pas de moi des chuchotements et des éclats de rire étouffés. Je m'approche et j'écoute une conversation, qui me fait frémir. — Tu sais bien, la charmante Louise, disait Frédéric d'Ormeuil à un nouvel arrivant, celle qui a surnommée la Rose de la Vallée? — Oui, répondait l'autre. — Eh bien, l'affaire est dans le sac; nous n'avons plus de scrupule et nous l'enlevons. — Quand cela? — Peste! le plus tôt possible... D'ailleurs, si l'occasion s'en présente; car il paraît qu'on veut la donner à celui de Joseph Cornu... Vous voyez qu'on m'arrangeait bien, capitaine!

— Ne l'arrête pas à si peu de chose, voyons la fin.

— L'enlever? disait un autre: ce n'est pas facile et vous pourrez bien vous piquer au sabre du grognard... Du grognard! c'est de vous qu'ils parlaient, beau-père... Du grognard! les insolents!

— Continue, dit M. Morizot.

— Frédéric d'Ormeuil se permit alors d'avancer une chose... mais je n'en crois pas une syllabe. Soupçonner mademoiselle Louise, la candeur et la vertu même... A l'ons donc! j'aurais la tête sur le billot, que je soutiendrais encore qu'il en a menti comme un chien!

— Tu me feras mourir d'impatience avec tes lenteurs! s'écria le capitaine.

— Bref, à celui qui le menaçait de votre sabre, Frédéric d'Ormeuil a répondu: — Laissez donc! la petite est d'accord avec nous. Depuis deux mois, nous avons avec la jolie Rose les plus délicieux tête-à-tête, nous

lui apprenons à lire... quand le père est absent, bien entendu! C'est l'affaire d'un petit signe télégraphique... et, demain, si le bonhomme quitte la maisonnette, nous ferons en sorte d'attirer la jeune fille dans le voisinage de la route de Strasbourg. La drôgne passe à huit heures du soir... deux places de coupe, folette pistillon! nous sommes, au point du jour, à la frontière, et c'est bien le diable! si de l'autre côté du pont de Kehl et sous les ombrages de la Forêt-Noire, on vient troubler nos amours! Voilà, capitaine. En ce moment, je me suis précipité, comme un furieux, au milieu du cercle, et criez-vous qu'ils ont eu l'audace de se tenir de mes approches et de m'en coëter? — Eh! mais, d'où sortez-vous, monsieur Cornu? — Quelle mèche vous pique? Vous riez, on n'enlève personne. — Où prenez-vous une parcelle là-faire? — Messieurs, vos dénégations deviennent une lâcheté de plus! — Oh! oh! dit d'Ormeuil, je crois que monsieur Cornu nous insulte! — D'une, le pauvre diable a peur qu'on ne lui cueille sa rose. — Oh! lui en tournira des roses! — Ah! donc, monsieur Cornu, vous allez prendre femme? Le nom que vous portez est de fâcheux augure. — Au revoir, monsieur Cornu; nos respects à madame Cornu. — Tâchez, monsieur Cornu, de ne pas l'être en menage!... et mite autres plâiseries indécentes qu'ils me jetent à la face. Ils disparaissent l'un après l'autre, et moi, capitaine, je restai là, muet de stupéur et versant des larmes de desespoir.

M. Morizot marchait toujours, plongé dans une sombre rêverie et portant, par intervalles, son mouchoir à son front, pour essayer la sueur, qui déconlait de ses tempes à gouttes pressées.

— Voyons, beau-père, ajuta le jeune homme, d'une voix tremblante, que pensez-vous de tout ceci?

— Je pense, mon garçon, que l'hygiène, en te permettant de découvrir le dossier de ces misérables, a voulu sauver Louise, et sois tranquille... je suis là!

— Ainsi vous partagez mon opinion, capitaine? Ce Frédéric d'Ormeuil a fait un odieux mensonge. Non, je ne puis croire que Louise... M. Morizot l'interrompit, en lui prenant la main, qu'il serra de toutes ses forces.

— Si Louise était coupable, vois-tu... si elle était coupable! je ne croirais plus à rien en ce monde; je ne croirais plus à la parole d'un ange, je ne croirais plus même en Dieu!

— Oh! capitaine.

— Oui, c'est blasphème, je ne l'ignore pas... Eh bien! je blasphémerais et je maudirais le ciel, si le ciel pouvait permettre qu'un visage, où rayonne l'innocence, ne fût qu'un masque trompeur.

— C'est impossible! s'écria Joseph.

— En effet, tu as raison, mon ami, c'est impossible. Louise, pauvre enfant, je n'ai garde de soupçonner tes pures et douces vertus! Nous arrivons, continua M. Morizot; maintenant écoute: la nuit est belle, tu n'as rien à craindre ni des loups ni des voleurs, ainsi tu vas retourner à la ville.

— Oui, capitaine. C'est juste, ma vieille tante ne me voit pas revenir, et je suis sûr que la brave femme est dans une inquiétude...

— Ce n'est pas tout, mon garçon; tu dois comprendre qu'il m'est désormais impossible de m'absenter de ma demeure.

— Par Dieu, gardez-vous-en bien, capitaine!

— Je devais aller à Raon prendre l'argent de mon trimestre chez le receveur; tu me feras le plaisir de loucher toi-même les fonds et de donner en échange ce reçu que j'avais préparé... le voici.

— Suffit, beau-père, demain, à la fermeture de mon bureau, j'accours vous apporter le sac d'écus.

— Bonssoir, mon garçon, dit le capitaine.

Joseph prit un sentier qui se trouvait en face de la maisonnette. Quant au vieux militaire, il ouvrit la porte, à luma sa lampe et monta doucement l'escalier qui conduisait au premier étage. Arrivé près de la chambre de Louise, il prit l'écritoire. Tout était calme et l'on n'entendait que la respiration de la jeune fille endormie.

— Elle dort, pensa-t-il, et le dort du sommeil des anges. On m'a filé! car j'étais avec un indicible bonheur à te donner ce nom, puissent tous les sermons de l'innocence entourer ton chevet!... Repose, chère enfant, repose; je veille sur toi!

Le capitaine entra dans sa chambre, qui était voisine de celle de Louise. Mais il fut impossible à M. Morizot de reposier durant tout le reste de la nuit. Le sommeil fuyait sa pupière et des réflexions pénibles se présentaient obstinément à sa pensée.

D'après le récit de Joseph, le capitaine avait deviné parfaitement une chose, qui devait échapper à la simplicité du prétendu: c'est que Frédéric d'Ormeuil n'était dans toute cette affaire que le conseiller d'Ernest Forestelle. Le neveu du fabricant avait aimé Louise, M. Morizot n'avait plus aucun doute à cet égard, et c'était là tout le secret de la répugnance du jeune homme à contracter le brillant mariage que lui avait ménagé son oncle. Quant aux principes d'honneur et de délicatesse auxquels il s'était jusqu'alors soumis, Ernest n'était plus que la voix de la passion. Jamais le fabricant ne lui permettra d'épouser une pauvre fille sans fortune; alors il enleva Louise, il exécuta le plan qui lui trace un ami débauché! Le capitaine frémissait en songeant que cette douce et virginele créature, qu'il avait entourée d'une affection toute paternelle, eût été perdue sans retour, si le hasard n'avait pas fait découvrir une trame odieuse. Mais comment l'amour d'Ernest a-t-il pu m'insinuer? Serait-il possible que Louise eût accueilli les visites mystérieuses du jeune homme? Le capitaine ne pouvait le croire. Si le cœur

de la jeune fille avait parlé pour un autre, elle aurait sans contredit repoussé Joseph Cornu ; donc elle n'aime pas le neveu de M. Forestello. Cependant les assertions de Frédéric d'Ormeuil avaient été positives. On profite de l'absence du capitaine, on fait un signal ; si Louise n'est pas coupable, elle est du moins abusive.

M. Morizot réfléchit à tous les moyens qu'un jeune homme comme Ernest pouvait avoir à sa disposition pour entraîner dans de fausses démarches un enfant crédule et sans expérience. Il résolut d'éclaircir ses soupçons, et voici le moyen qu'il employa : laissant croire à Louise qu'il allait retourner à la ville pour cette même affaire, qu'il n'avait pu se terminer le jour précédent, M. Morizot quitta la maisonnette et prit le chemin de Kaon. Mais, retournant bientôt sur ses pas, il fit un assez long détour et vint se mettre en observation dans le voisinage de sa demeure.

Il ne tarda pas à voir Louise agir à sa fenêtre le voile blanc, qu'Ernest apercevait du château de son oncle.

Au bout d'un quart d'heure, la jeune fille et le neveu du fabricant se trouvaient assis sous ce même berceau qui les avait abrités la veille. S'approchant aussitôt sans bruit, et caché par l'épaisseur du feuillage, le capitaine put tout entendre sans être vu.

M. Ernest, dit Louise avec émotion, ma conduite jusqu'à ce jour a été coupable et je n'aurais pas dû accepter l'offre bienveillante que vous m'avez faite, de m'apprendre à lire et à écrire... Oui, je le sais à présent, je désobéissais à la volonté de mon père. Quels que soient les motifs qui l'engagent à me laisser dans l'ignorance, ces motifs, je dois les respecter.

— Ainsi, Louise, je ne vous verrai plus ! s'écria le jeune homme avec angoisse.

— Mais, toujours, comme de coutume... Seulement, puisque vous cesserez de me donner des leçons, il sera tout à fait inutile de faire un signal, et vous viendrez sans mystère, quand il vous plaira.

— Louise ! Louise ! vous me désespérez !

— Je vous désespère, dites-vous... Mon Dieu, comme vous êtes pâle ! Ah ! vous avez raison, j'oubliais que bientôt vous ne serez plus libre... Vous vous mariez, monsieur Ernest.

— On vous a donc appris cette nouvelle ? demanda le jeune homme d'une voix frémissante en regardant Louise.

— Oui, j'ai su par mon père que vous épousez Mlle de Fontanges.

— Détrompez-vous, jamais elle ne sera ma femme ! Mon oncle me déshérite, on chassera de chez lui, j'en m'imposerais ! Je ne lui reconnais pas le droit de tyranniser mon cœur et d'imposer le reste de mon existence en me forçant à m'unir à Mlle de Fontanges, que je n'aime pas, que je ne puis aimer !

Le capitaine avait grande envie de paraître. Néanmoins, rassuré par le naïf langage de Louise, il prit le parti d'attendre et d'écouter encore.

— Et voilà pourquoi vous m'avez dit hier que vous étiez malheureux, monsieur Ernest ? reprit la jeune fille.

— Mais vous, Louise, vous êtes heureuse...

— Heureuse ! dit-elle, quand vous souffrez !

— Mes chagrins, mademoiselle, ne d'ivent pas jeter le trouble dans votre âme, répondit Ernest avec un sourire plein d'amertume. M. Joseph Cornu peut-être, en sa qualité de votre futur époux, aurait le droit de vous demander compte d'une pareille confusion.

— C'est singulier, dit la jeune fille, en levant sur Ernest ses grands yeux, tout remplis de surprise, vous me dites cela d'un air que je ne vous ai jamais vu prendre avec moi. Si mon mariage ne vous fait pas plaisir, je prêterai mon père de la rompre.

— En vérité, Louise ! vous n'aimez donc pas celui qu'on vous destine ?

— Pardonnez-moi, répondit-elle, Joseph serait un bon mari... Cependant, s'il faut tout vous dire, cela me serait égal de rester comme je suis.

— Pauvre enfant, s'écria le jeune homme, dans votre innocence à causer vous ne comprenez pas vous-même la nature de vos impressions. Non, Louise, vous n'aimez pas votre fiancé, vous ne l'aimez pas, je vous l'affirme... Oh ! si vous pouviez savoir combien cette pensée me donne de bonheur !

— A nisi, vous ne serez plus malheureux, à présent ? dit-elle d'une voix tremblante ; car Ernest venait de lui saisir la main, qu'il portait passionnément à ses lèvres ; et Louise, à cette action du jeune homme, éprouva dans tout son être un tressaillement inconnu.

M. Morizo fit un pas, en se rapprochant du berceau ; pourtant il ne se montra pas encore. Nos lecteurs trouveront peut-être qu'il y mettait beaucoup de longanimité. Nous répondons à cela que le capitaine, homme de sens, avait évidemment, pour laisser se prolonger un pareil entretien, des raisons que nous serons appelés à connaître plus tard.

— Louise, écoutez-moi, reprit Ernest, et jugez vous-même si je pouvais obier à mon oncle, en épousant Mlle de Fontanges. C'est ce le malheur de toute ma vie, car j'en ai une autre ! une autre, dont les simples vertus et les grâces naïves ont charmé mon cœur. Mais celle que j'aime est pauvre et l'on ne voudra jamais consentir à me la donner pour femme... Jugez de mon désespoir ! Oh ! si je pouvais être sûr qu'elle daignerait répondre à ma tendresse ! Si dans un de ses regards, dans un de ses sourires, je lisais l'espérance !

— Et pourquoi ne vous aimait-elle pas, monsieur Ernest, vous si bon, si généreux ?

— Pourquoi, Louise ? Ah ! c'est que je n'ai jamais osé lui parler de mon amour ! c'est qu'elle est si calme et si belle dans son innocence, que

jusqu'à présent je me suis fait un scrupule d'éveiller en elle un sentiment qui causerait son infortune peut-être, comme il a causé la mienne ! — Est-ce que je la connais ? demanda la jeune fille, en levant sur Ernest un regard timide.

— Oui, Louise, reprit-il d'une voix émue, et tirant un papier caché dans sa poitrine. Et tenez... cette lettre vous dira son nom ! Vous trouverez là tous les vœux auxquels mes lèvres se refusent... car je tremble en sa présence, et je n'exprimerai qu'imparfaitement ce que mon âme éprouve. Dans cette lettre, Louise, je vous demande une grâce... une grâce de laquelle dépend la félicité de ma vie tout entière... Oh ! promettez-moi de me l'accorder, Louise !

— A ces mots, il tendit la lettre à la jeune fille ; mais le capitaine parut, en ce moment, à l'entrée du berceau.

La foudre, tombant aux pieds d'Ernest, ne lui eût pas causé plus d'effroi que cette apparition subite, à l'heure même où il essayait de consumer une séduction contre laquelle s'étaient révoltés jusque-là tous ses principes de droiture et d'honneur. Quant à Louise, elle s'était levée, rouge et palpitante, du banc de chêne où elle était assise. M. Morizot, sans paraître remarquer son trouble, s'approcha d'elle et l'embrassa tendrement au front, comme d'habitude ; puis, se retournant vers le neveu de M. Forestello :

— Si je ne me trompe, mes enfants, dit-il, vous étiez en train de vous faire des confidences, et le hasard a permis qu'j'entendisse une partie de vos discours. Mais je n'imagine pas, mon-neveu Ernest, que Louise ait le pouvoir de vous être utile, et je crois que vous serez plus sage en vous mettant sous ma tutelle... Ainsi donc, mon ami, donnez-moi cette lettre, qui sans doute indique la nature du service que vous réclamez.

Tout en parlant de la sorte, M. Morizot s'empara de l'écrit, qu'Ernest tenait encore à la main, sans que le jeune homme osât opposer la moindre résistance.

— Au fait, s'écria tout à coup le capitaine, vous serez beaucoup moins timide avec moi... D'homme à homme, tous ces ménagements deviennent superflus... Au diable le griffonnage !

Et il déchira la lettre en mille morceaux.

— Merci, capitaine, merci ! s'écria le jeune homme. Une pareille générosité...

— Dis-moi, Louise, interrompit M. Morizot, sais-tu que ce n'est pas gentil de m'avoir laissé partir sans déjeuner ? Je me suis aperçu de cet oubli en gravissant la montagne ; mon estomac criait comme un beau diable et mes jambes refusaient nettement le service... Ma foi, je me suis dit : retournez ! Ventre affamé n'a pas... d'affaires. Prépare-moi bien vite une côtelette, une tranche de jambon, la moindre des choses... Va, ma fille, va, ne me laisse pas jeûner plus long-temps.

Il poussa Louise hors du berceau.

Resté seul avec Ernest, M. Morizot lui jeta un regard si plein de reproche et de douleur, que le jeune homme tomba suppliant à ses genoux et s'écria :

— Pardonnez-moi, capitaine, oh ! pardonnez-moi !

— Votre faute est bien grande, Ernest... Vous le voyez, je sais tout. Je n'ignore pas même le contenu de cette lettre que je viens de déchirer... pour vous épargner la honte de la lire en votre présence. Vous vouliez attirer Louise dans les environs de la route de Strasbourg ; vous vouliez m'enlever mon enfant, ma seule joie, ma seule consolation sur la terre ! Vous m'eussiez sans regret déchiré le cœur, à moi, qui vous témoignais tant d'amitié, tant de confiance ! Ecoutez, Ernest... je vais vous raconter mon histoire, une terrible histoire, et qui vous fera comprendre tout ce qu'une séduction peut occasionner de malheurs.

M. Morizot fit asseoir le jeune homme à ses côtés.

Ernest était plus pâle qu'un mort, et peut-être eût-il préféré la colère du capitaine à cette bonte touchante, qui lui faisait sentir plus vivement l'indignité de sa conduite.

— Il y a long-temps de cela, reprit le vieux militaire, et pourtant mon cœur saigne encore... C'est une blessure qui ne se fermera jamais ! J'habitais ce pays, Ernest, et j'étais une jeune fille pure et vertueuse, comme celle que vous avez aujourd'hui l'intention de séduire. Cette jeune fille se nommait Clémence ; nous étions promis l'un à l'autre, et je voyais approcher le jour où le prêtre allait bénir notre hymen, quand un décret de l'Empereur me sépara de ma fiancée, pour m'entraîner, l'écrit sur le dos, dans les steppes glaciales de la Russie. Au moment de me séparer de Clémence, comme elle fondait en larmes, à cette heure suprême des adieux, je lui dis : Attends-moi ! garde précieusement mon souvenir, et je reviendrai bientôt, la poitrine ornée de l'étoile des braves ! Elle me le promit, hélas ! et j'allai me battre, Ernest... car je voulais lui marquer ma parole, moi ! Sur le champ de bataille de Moscou, Napoléon me nomma capitaine et me décora de sa propre main.

Le vieux soldat, en prononçant le nom de l'Empereur, découvrit sa tête chauve. Une larme coula lentement sur sa joue brunie, et, pendant quelques secondes, il garda le silence.

— Vous savez, reprit-il ensuite, combien fut désastreuse la fin de cette campagne. Lirécé par des hordes barbares, exténué de fatigues, traité près que partout en ennemi, je fus deux ans à regagner la France. Mais le souvenir de celle que j'aimais soutenait mon courage... Enfin j'arrive ! Je cours à l'habitation de Clémence, qui restait à Saint-Désir, chez un de ses parents. Là, mon ami, je reçus au cœur cette blessure dont je vous parlais... Clémence était séduite, deshonorée, hénée ! Elle avait oublié nos serments, pour prêter l'oreille au langage de la séduc-

tion. Un lâche, un misérable... Jules Palaiseau, c'était son nom... Je l'ai cherché partout, cet homme, sans pouvoir le rencontrer jamais, pour lui cracher au visage et jeter ma vie contre la sienne !... Ce misérable, dis-je, employa pour séduire Clémence les moyens les plus indignes. D'abord, il lui mit entre les mains ces livres dangereux, qui excitent le délire de l'imagination, pervertissent les principes et gâtent le cœur. Puis il réussit à la convaincre que l'objet de son premier amour devait être resté, comme tant d'autres, enseveli sous les glaces du nord. Mais à peine eut-il triomphé de la résistance de la malheureuse, qu'il l'abandonna lâchement et disparut. Je retrouvai Clémence expirant de misère et de honte, après avoir donné le jour à une fille...

— Et cet enfant ?... demanda le jeune homme d'une voix frémissante, car il lisait d'avance la fin du récit dans les regards du capitaine.

— Cet enfant, vous le devinez déjà, c'était Louise ! En face d'un lit de mort, je ne me suis pas senti le courage de maudire, et je promis à Clémence de veiller sur la pauvre créature qu'elle venait de mettre au jour. J'ai sincèrement accompli ma promesse, en témoignant à Louise une affection sans bornes, en éloignant d'elle tous les dangers qui avaient perdu sa malheureuse mère... Et vous, Ernest, vous à qui je croyais des sentiments honorables...

— Oh ! ne m'accablez pas, je vous en conjure.

— Non, mon ami... Vos larmes me prouvent assez votre repentir. Entré par de funestes conseils, vous avez pu vous égarer un instant ; mais vous rentrerez dans la droite ligne, et je ne crains plus de votre part de nouvelles tentatives. M. Forestelle, vous le savez bien vous-même, est inflexible : il ne vous permettra jamais d'épouser une fille sans fortune, et dont la naissance, il faut bien l'avouer, dont la naissance est tachée de honte.

— Mais, s'écria le jeune homme, j'aime Louise ! et M. Forestelle n'est pas mon père ! que m'importe son consentement ? que m'importe son or ? Je suis pauvre aussi, capitaine... et je vous demande la main de votre fille adoptive.

— Ernest, répondit M. Morizot, d'une voix grave et solennelle, le sacrifice que vous accomplirez aujourd'hui, vous pourriez le regretter plus tard... et le bonheur de Louise n'est trop précieux, pour que je l'expose en acceptant une offre qui vous est dictée par l'enthousiasme et la passion. Hier, avant d'écouter le conseil de vos amis et de vous préparer à l'exécuter, si vous étiez venu me demander la main de ma fille, votre démarche aurait brillé d'un éclat de noblesse et de franchise qu'elle n'a plus en ce moment... Je regrette, Ernest, d'être obligé de vous parler de la sorte. Tout en vous rendant mon estime, je ne puis entièrement encore vous rendre ma confiance... Joseph Cornu, du reste, a ma parole, et, vous ne l'ignorez pas, la parole d'un soldat de l'Empereur est sacrée !

Le capitaine achevait ces mots, en prenant affectueusement la main du jeune homme, lorsque Louise vint annoncer que le déjeuner se trouvait servi.

À l'aspect d'Ernest, qui fondait en larmes, elle accourut toute frissonnante et lui demanda la cause de sa douleur.

— Ma fille, s'empressa de répondre le capitaine, le neveu de M. Forestelle m'annonce qu'il va faire un voyage, lequel sans doute le retiendra long-temps loin des Vosges. A la veille de nous quitter, le chagrin qu'il ressent nous prouve qu'il sait répondre à l'amitié dont nous lui avons donné tant de preuves... Allons, Ernest, mon ami, du courage ! vous savez ce qui vous reste à faire.

— Oui, je vous comprends... répondit Ernest au milieu de ses sanglots... Adieu, Louise ! adieu pour jamais !

Et, jettant un dernier regard sur la pauvre jeune fille, que ces paroles venaient de frapper au cœur, il s'éloigna dans un égarement inexplicable.

Il parcourut, pendant tout le reste du jour, les sentiers les plus déserts de la montagne, se demandant à lui-même s'il ne ferait pas mieux d'en tenir avec la vie, puisque Louise et le bonheur lui échappaient ensemble. Vers le soir, les domestiques du château de son oncle, qu'on avait mis à sa recherche, le trouvèrent au bord d'un précipice, pâle, haletant, les cheveux en désordre, et mesurant de l'œil la profondeur du gouffre. Ils le ramportèrent dans un état de délire affreux, et la nuit même, une fièvre cérébrale se déclara, qui mit Ernest à deux doigts de la mort.

III.

Près de six semaines se sont écoulées depuis les événements dont nous avons fait le récit. Les chaudes rafales de juin passent au travers des gorges des montagnes et viennent mûrir les seigles de la vallée. Sous la faux tranchante du paysan, les longues herbes tombent avec les fleurs qu'elles ont vues naître ; la blanche marguerite, le lysotis couleur de ciel, et cette éblouissante renoncule des prairies, éprouvent bientôt d'or, de roses et de fleurs, au moyen de légers râteaux, sont entassées par une troupe de jeunes filles, aux brunes épaules, qui folâtraient gaiement et écoutent en chantant les rondaux de la tenaison.

Joseph Cornu suivait alors un chemin bordé de hautes bruyères et de haies touffues, qui ne tarda pas à le conduire au milieu de cette scène animée.

Certes, il fallait qu'il y eût un étrange bouleversement dans l'esprit de ce pauvre secrétaire ; car ses jours, si tranquilles d'habitude, avaient perdu leurs vives couleurs, et, chose plus singulière encore, depuis deux

jours il n'avait pas fait acte de présence à son bureau. La veille il s'était rendu de Ron-l'Étape à Saint-Dié, tout exprès pour interroger Frédéric d'Ornueil. Voulant à tout prix éclaircir ses doutes, il avait surmonté le répugnant ce qu'il éprouvait à demander une entrevue à ce jeune fat, dont les plaisanteries lui restaient encore sur le cœur. Chez l'ami d'Ernest, Joseph sut une chose que M. Morizot n'avait pas jugé convenable de lui dévoiler jusqu'alors, et qui redoubla tellement les craintes du prétendu que, sans égard à une lettre par laquelle son patron lui reprochait verbalement sa première inexactitude, il prit, le lendemain de ce voyage, la direction de la maisonnette, au lieu de se rendre à son travail, se mettant ainsi dans le cas de récidiver. Il ne trouva ni le capitaine ni sa fille ; mais la vieille servante, qu'on avait instituée gardienne du logis, lui annonça que M. Morizot surveillait lui-même la récolte des foms, et qu'il avait emmené Louise.

En conséquence, Joseph Cornu se dirigea du côté de la prairie.

Grâce aux fonctions de son emploi, le secrétaire du juge de paix était parfaitement connu des montagnards, à cinq ou six lieues à la ronde. Lorsqu'il fut à l'extrémité de la route verdoyante, qu'il venait de suivre, il se vit entouré par les faneuses et les faucheurs qui quittèrent leur besogne pour venir lui serrer la main.

— Bonjour, monsieur Joseph Cornu.

— La santé, comment va-t-elle.

— Et les amours, et le mariage ? Est-ce qu'il y aurait des empêchemens ? Le capitaine est bourru comme tous les diables, et Mlle Louise devient chaque jour plus triste.

— Voyons, monsieur Joseph, dirent à leur tour les faneuses, quand nous permettez-vous de danser ?

— J'ai fait l'acquisition d'un fichu de dentelle.

— Et moi, d'un cotillon rouge.

— C'est bien mal de retarder ainsi la noce.

A toutes ces exclamations, à toutes ces demandes, le jeune homme ne répondit que par un douloureux soupir et se dirigea vers M. Morizot, qu'il apercevait à quelque distance.

— Comment, c'est toi ! s'écria le capitaine.

— Oui, beau-père.

— Et ton bureau ?

— Mon bureau, répondit Joseph, je m'en inquiète fort peu dans ce moment. Le juge de paix grondera, tempêtera... Même, si bon lui semble, il peut m'ôter ma place... mourir de faim, mourir d'autre chose... C'est toujours mourir !

— Allons, Joseph, montre un peu de philosophie, que diable ! Tu le sais bien, mon garçon, cela ne dépend pas de moi, si ton mariage est retardé. Vraiment, tu as tort de t'affliger à ce point ! Louise est triste, elle invente des prétextes, elle fait mille des lenteurs... Mais tout s'arrangera, je te le promets.

Joseph hochait la tête d'un air incrédule.

— Où est votre fils, capitaine ? il faut que je lui parle.

M. Morizot étendit le bras vers un bouquet d'aunies et de jeunes trembles, qui baignaient leurs racines dans les eaux transparentes d'un ruisseau voisin. Joseph Cornu s'approcha de cette espèce d'oasis, où s'était réfugiée la fraîcheur, à cet instant du jour. Il trouva la jeune fille assise sous l'ombrage. A ses côtés, sur l'herbe, elle avait déposé son chapeau de paille à larges bords et le râteau de faneuse. Louise paraissait plongée dans une rêverie profonde. Elle regardait couler à ses pieds les eaux fugitives, qui tournoyaient en gracieux tourbillons, et caressaient de leur blanche écume les larges feuilles et la fleur jaune du nenfar.

À l'approche du secrétaire, Louise leva la tête et tressaillit. Son front se voila presque aussitôt d'une légère pâleur ; cependant elle tendit la main au jeune homme. Celui-ci pressa doucement cette main dans la sienne et murmura d'une voix qui tremblait d'émotion :

— Louise, il y a plus d'un mois déjà que vous devriez être ma femme, et chaque jour vous me priez d'attendre ; sans cesse vous trouvez de nouvelles raisons pour retarder notre mariage... Eh bien ! il faut aujourd'hui que je vous ouvre mon cœur ! Tout cela prouve que je m'étais trompé d'abord en m'imaginant que vous m'aimiez... N'est-ce pas, Louise ? Ne craignez rien, j'aurai de la philosophie, comme disait tout à l'heure le capitaine, et, si vous ne m'aimez pas, il vaut mieux m'enlever tout d'un coup mes espérances que de me les arracher une à une... Cela fait trop souffrir.

L'accent que Joseph Cornu venait de donner à ces paroles, toucha profondément la jeune fille.

— Vous avez la promesse de mon père, répondit-elle ; fixez vous-même le jour de notre union... J'obéirai.

— Mais il ne s'agit pas d'obéir ! s'écria le secrétaire : il s'agit de m'avouer pourquoi vous avez mis des retards à la célébration du mariage, pourquoi vous êtes triste et réveuse... Car, voyez-vous, Louise, je n'aurais pas acheté mon bonheur, au prix d'une seule de vos larmes !

— Oh ! dit la jeune fille, vous avez un noble cœur... Je vous aimerai, Joseph, car vous méritez de l'être... seulement, je vous en conjure, au peu de patience.

— Hélas ! répondit le pauvre garçon, j'avais deviné juste, vous ne m'aimez pas... et si vous attendez maintenant que l'amour arrive, nous ne sommes pas au bout de nos peines... Allons, c'est un parti qu'il faut prendre ! J'étais bien naïf de me figurer que vous pourriez avoir de la tendresse pour moi. Je suis un montagnard à peine décaissé... J'ai bon cœur, je ne dis pas non ! mais le bon cœur tout seul, sans les agré-

mens de l'esprit, sans les belles manières, sans la toilette... aux yeux des femmes, c'est bien peu de chose.

— Ah! monsieur! dit la jeune fille, en lui jetant un regard plein de reproche.

— Je sais, reprit Joseph, que vous n'avez pas l'ombre de coquetterie. Vous êtes une simple fille des montagnes, douce, timide, innocente; mais vous voyez clair comme une autre, Louise... et vous avez pu faire des comparaisons qui ne sont pas à non avantage.

A ces mots, il la regarda fixement. Elle tremblait, rougissait, et son trouble acheva d'abattre le malheureux jeune homme, qui jusqu'ici n'avait pas encore perdu tout espoir.

Il posa la main sur sa poitrine, pour en étouffer les pulsations violentes.

Quant à la fille adoptive du capitaine, elle voyait avec effroi que Joseph allait mettre à nu le secret de son cœur, ce secret, qu'elle avait été si long-temps sans comprendre elle-même, et que le cri d'adieu du neveu de M. Forestelle lui avait révélé tout à coup, avec cette rapidité de l'éclair, qui déchire le sombre voile des orages. Louise, ayant deviné qu'Ernest l'aimait, sentit presque aussitôt qu'elle l'aimait à son tour, et, dès ce moment, la pensée de sa prochaine union la glaça d'épouvante. Le capitaine vit les terreurs de la jeune fille et sut provoquer ses confidences avec cette bonté toute paternelle, dont il lui avait donné constamment des marques si nombreuses. Il employa, pour combattre son amour, ces arguments dont l'esprit reconnaît la justesse, mais que le cœur néanmoins repousse avec énergie. Louise promit à son père de suivre ses conseils, tout en le suppliant de lui laisser le temps d'oublier. Ce n'était pas l'avis de M. Morizot, qui pensait avec raison que le mariage, joint à la tendresse d'un nouvel époux, serait le moyen d'oubli le plus infailible. Cependant il ne voulut pas brusquer la douleur de Louise, et souvent même il aida la jeune fille à colorer de prétextes vraisemblables les retards qu'elle apportait à la conclusion de son hymen avec Joseph Cornu. Mais celui-ci, malgré toutes les précautions du capitaine, ne tarda pas à saisir la véritable cause de ces lenteurs. L'infortuné secrétaire avait déjà lu son ariét sur le front de la jeune fille, car ce front ne savait pas mentir, et s'il venait encore d'interroger Louise, c'est qu'il obéissait à la voix impérieuse qui, dans les trances les plus terribles du découragement, et au sein des malheurs les plus réels de l'existence, crie toujours à l'oreille de l'homme : « A père! »

Pendant quelques minutes, Joseph et la fille du capitaine furent plongés dans un morne silence.

— Louise, reprit enfin le jeune homme, j'ai fait, hier, une démarche qui m'a coûté beaucoup.... Cependant je ne la regrette plus, puisqu'elle me permet de vous apporter des nouvelles de M. Ernest.

— Que dites-vous? s'écria la jeune fille, dont le visage devint écarlate.

— Oh! ne vous troublez pas, mademoiselle... et surtout dans mes paroles ne voyez point un piège! Je sais que M. Ernest Forestelle est amoureux de vous... et je crois, en outre, avoir deviné la cause de votre chagrin; car vous bien des nuits que je passe à réfléchir! D'abord, j'étais jaloux, j'éprouvais des transports de rage et, si je fermais l'œil pendant quelques minutes, je faisais aussitôt un rêve de sang... C'était bien difficile de renoncer à vous, sans me briser le cœur! Enfin, je ne suis dit; Voyons, aimez-vous véritablement la fille du capitaine? Oui... Alors tu dois tâcher avant tout de la rendre heureuse; autrement ton amour ne serait plus que de l'égoïsme. Voilà pourquoi j'ai voulu pénétrer le mystère que vous me cachez, mademoiselle. Si l'objet de votre tendresse eût été ce Frédéric d'Orneuil, je l'aurais tué sans miséricorde! car il est indigne de vous. Mais, puisque c'est M. Ernest que vous aimez, Louise... je n'ai plus rien à dire, et je trouve tout simple... que vous le préfériez à moi.

Pendant que le secrétaire parlait ainsi, la jeune fille s'était levée d'abord, pâle et frémissante; mais lorsqu'elle eut compris le sublime dévouement de Joseph Cornu, lorsqu'elle envisagea tout ce qu'il y avait de noble et de véritablement beau dans sa conduite, elle se reprocha les souffrances qu'elle faisait endurer à cette âme généreuse.

— Joseph, dit-elle, je suis bien coupable envers vous; j'ai retardé l'exécution d'une promesse solennelle et sacrée... Oui, je dois vous en faire l'aveu, j'ai jamais M. Ernest, et j'ignore comment cet amour a pris naissance dans mon cœur... Quand j'ai voulu le combattre, il était trop tard! A présent qu'Ernest est parti, que je ne dois plus le revoir jamais... l'absence fermera ce tressure... et si vous me jugez digne encore d'être votre femme, voici ma main, Joseph. Je ne puis l'accorder à un homme qui mérite à plus juste titre l'estime des autres et la mienne.

— Arrêtez, Louise, arrêtez!... pauvre enfant, croyez-vous donc que l'amour puisse ainsi disparaître et s'éteindre? Oh! non, Louise... je le sens bien, moi! Dieu me préserve d'accepter le sacrifice auquel votre belle âme vous entraîne... Cependant, lorsque vous aurez entendu ce qui me reste à vous dire, si vous perdez-éveillé dans les mêmes sentiments, si vous me dites encore: Voici ma main! J'accepterai, Louise, avec ivresse et bonheur! et je vous aimerai tant, mon Dieu! je vous aimerai tant... qu'il vous deviendra presque impossible de me haïr.

— Parlz, dit la jeune fille, en tournant vers le secrétaire ses beaux yeux, tout baignés de larmes.

— Eh bien! sachez que M. Ernest n'est pas parti, comme on vous l'avait laissé croire... avec intention sans doute.

La fille du capitaine devint plus pâle encore, et ses genoux se dérobèrent sous elle.

— Voyez-vous! dit Joseph, avec un accent de douleur: rien que la pensée qu'il est là... près de vous... que peut-être vous allez le revoir... Je vous le disais bien, Louise, on ne guérit pas de l'amour!

La jeune fille se voila le visage de ses deux mains et n'osa plus regarder son futur.

— Ce n'est pas tout, continua le secrétaire, qui faisait de violents efforts pour surmonter son émotion. Comme je vous le disais, j'ai rendu visite à Frédéric d'Orneuil. Il sait que je le déteste... et, voyant que lui demandais des révélations, il s'est empressé de me faire toutes celles qui pouvaient me déchirer l'âme. J'ai su par lui que M. Ernest avait demandé votre main au capitaine, et que, désespéré du refus de M. Morizot, le pauvre jeune homme avait voulu terminer son existence en se précipitant au fond du gouffre de la Roche-Noire, celui qui se trouve à mi-chemin de la montagne.

— Grand Dieu! s'écria Louise avec épouvante.

— Rassurez-vous, les domestiques de son oncle sont arrivés à temps pour le sauver de cet acte de désespoir. Le chagrin de vous perdre lui a causé une maladie sérieuse... car il vous aime bien aussi! Mais ne vous effrayez pas, Louise, ne vous effrayez pas... Aujourd'hui le malade est en pleine convalescence... Eh bien! consentez-vous encore à être ma femme? Avez-vous assez de courage pour oublier M. Ernest, que son amour pour vous a presque conduit aux portes de la mort? Vous ne répondez pas, Louise... Vous pleurez! Allons, il s'agit à présent de remplir mon devoir. Vous seriez deux à souffrir, c'est beaucoup plus naturel que je souffre tout seul... Venez, Louise, venez! Il ne dépendra pas de moi sans doute de renverser tous les obstacles qui s'opposent à votre hymen avec M. Ernest... Toutefois, il en est un que je puis détruire, à l'honneur même.

Cela dit, Joseph Cornu prit la main de la jeune fille, qui n'avait plus la force de prononcer une parole, et l'entraîna vers l'endroit de la prairie où se trouvait M. Morizot.

— Capitaine, dit le secrétaire, ma conscience m'ordonne de vous dégager d'une promesse que vous m'avez faite dans des jours plus heureux. Ainsi donc, à partir de ce moment, Mlle Louise est libre d'en épouser un autre.

Et Joseph s'éloigna rapidement, sans attendre la réponse du vieux soldat, que cette brusque déclaration venait de frapper de surprise.

M. Morizot n'eut pas le courage d'adresser des reproches à sa fille, car la malheureuse enfant était si diète et si abattue, qu'elle excita sa compassion plutôt que sa colère.

Le capitaine abandonna la surveillance des faucheurs, pour ramener Louise à la maisonnette. Chemin faisant, il apprit les motifs qui avaient dirigé la conduite de Joseph Cornu.

— Pauvre garçon! dit le capitaine, excellent cœur! c'était le genre qu'il me fallait! Que la volonté de Dieu soit faite, et n'en parlons plus.

Vers le soir, Louise et son père étaient assis dans cette même salle que nos lecteurs connaissent. Le repas, apprêté par la vieille Madeleine était resté sur la table: M. Morizot et sa fille n'y avaient pas touché. L'un se livrait à des réflexions douloureuses, et l'autre s'adressait dans le fond de son âme tous les reproches que le silence du capitaine exprimait plus éloquemment que ne l'eussent fait ses paroles.

Tout à coup, on entendit plusieurs voix qui s'élevaient dans le voisinage de la maisonnette, et bientôt parurent, à l'entrée du jardin, le fabricant de planches, accompagné de madame Forestelle et d'Ernest, qui se refusait obstinément à les suivre dans la demeure du capitaine.

— Allons, mon ami, disait la bonne tante, notre promenade a été longue, tu as besoin de te reposer.

— Comprenez-vous cette lubie de mon neveu? cria M. Forestelle, qui fit invasion dans la salle. Il se refuse à vous dire bonsoir, à vous, monsieur Morizot, qui êtes venu le visiter cinq ou six fois pendant sa maladie. C'est une chose incroyable, et l'on dirait vraiment que le cerveau... Dame! il a subi de rudes atteintes!

Cependant Ernest, entraîné d'autorité par sa tante, se trouvait alors sur le seuil de la porte. Sa figure conservait la trace du mal terrible qui l'avait presque conduit au bord de la tombe. À l'aspect de ces traits décomposés par la souffrance, Louise ne put retenir un cri déchirant et courut à la rencontre du jeune homme. Mais le capitaine, qui venait de se lever de son siège, arrêta sa fille et lui dit à voix basse:

— Je vous ordonne, Louise, de monter à votre chambre!

Madame Forestelle entendit cette impérieuse injonction du vieux soldat.

— Ça, capitaine, dit-elle, ne prenez pas votre ton grondeur. Tandis que vous allez causer avec Ernest et mon mari, Louise va me montrer les curiosités de votre parterre. N'est-ce pas, mon enfant? continua-t-elle, en s'emparant du bras de la jeune fille.

Puis, se penchant à l'oreille de M. Morizot:

— Ernest m'a tout conté... Soyez prudent! son oncle ne sait rien encore, on le moins peu de chose.

A ces mots, elle sortit avec Louise.

Cependant le malade, trop faible pour supporter d'aussi vives émotions, venait de tomber sur une chaise, dans un état d'épuisement qui faisait craindre qu'il ne perdît connaissance.

— Bon, ce n'est rien, dit M. Forestelle. Attendez, capitaine, j'ai là dans ma poche certain flacon... Peste! nous sommes obligés d'emporter

avec nous une pharmacie complète! Tenez, voilà qu'il revient à lui, les sels de ce façon ramèneraient un mort. Et quand je pense que c'est l'amour qui l'a réduit à un pareil état; vous avouerez avec moi que ceci devient absurde... car enfin, ma femme ne m'a glissé que deux mots à cet égard, et je puis vous le dire en confiance: il aime quelque paysanne de ces environs!

— Mon oncle... oh! par grâce, taisez-vous! s'écria le malade, qui joint les mains d'un air suppliant.

— Et pourquoi ne raconterais-je pas vos folies, bel Amadis, languoureux don Quichotte? répliqua M. Forestelle, en éclatant de rire. Je voudrais la connaître, votre Dulcinee! Je suis sûr d'avance que j'apercevrais une grosse fille rougeande et malvue, certainement, capitaine, il y en a de gentilles, de fort gentilles... Mais là, convenez qu'un jeune homme, qui voit en perspective un héritage de près d'un million, peut avoir une amourlette, l'un caprice pour un paysanne... mais l'épouser! cela n'a pas le sens commun. Tenez, moi qui vous parle, ah! dame, c'est de l'histoire ancienne... j'étais alors dans les beaux jours de ma vie de garçon... Vous saurez que je ne me suis marié qu'à trente-sept ans! Et là, la connaissance d'un fillette jolie... mais jolie au possible! Elle habitait l'un des faubourgs de Saint-Dié.

— De Saint-Dié! réjeta le capitaine, qui fixa des yeux ardents sur M. Forestelle.

— Oui... que trouvez-vous de surprenant à cela?

— Rien, dit le vieux militaire, allez toujours.

Ernest s'était levé de sa chaise, et son cœur battait à rompre sa poitrine; car il se rappelait la funeste histoire que lui avait racontée M. Morizot, six semaines auparavant.

— Je vous disais donc, poursuivit M. Forestelle... Ah! d'abord, vous saurez qu'elle s'appelait Clemence...

— Enfin! s'écria le capitaine, qui se dressa de toute sa hauteur, en face du fabricant épouvanté.

— Quelle diable de figure me faites-vous là? dit l'oncle d'Ernest, qui recula vivement son siège.

M. Morizot, presque suffoqué de rage, fut quelque temps sans reprendre la parole. Enfin il cria d'une voix de tonnerre:

— Et toi, lâche!... toi! tu avais pris le nom de Jules Palaiseau! Voilà ce qui, jusqu'à présent, m'avait empêché de te découvrir! Tu as séduit Clemence, ma fiancée... tu l'as rendue mère, et tu n'as pas craint de l'abandonner ensuite à son malheureux sort. Il y a dix-neuf ans bien tôt qu'elle est morte entre mes bras, en m'adressant son indéfini supplicieux... A genoux! à genoux, te dis-je! et fais au ciel ta prière suprême... car nous allons nous battre, entends-tu? J'ai, là-haut, des armes, et trop long-temps j'ai mûri mon projet de vengeance pour laisser échapper l'occasion que Dieu m'envoie!

La colère du capitaine éclatait avec une violence effrayante, Mme Forestelle et Louise entendirent ces clameurs et s'empresèrent de rentrer dans la salle.

— Je vous en conjure, dit Ernest en se précipitant vers M. Morizot, qui venait de saisir le bras du fabricant, presque mort de peur, et l'entraînant comme dans un cercle d'acier; je vous en conjure, modérez-vous! Un pareil scandale d'avant ma tante et devant cette jeune fille... Et puis, vous êtes ici chez vous, capitaine! L'homme qui se trouve sous notre toit, fut-il un ennemi mortel, réclame quelques égards, et, pour nous-mêmes, nous devons le respecter.

— Oui, vous avez raison, monsieur Ernest, murmura le vieux soldat, qui lâcha le bras de M. Forestelle. Et puis, ajouta-t-il, en essayant la sueur brûlante qui lui couvrait la figure, je ne veux pas que Louise apprenne jamais que ce misérable est son père!

— Miséricorde! que se passe-t-il donc? demanda la tante d'Ernest, pendant que le jeune homme allait prendre Louise et la conduisait devant le fabricant éperdu.

— Mon oncle, dit-il, d'une voix respectueuse, mais ferme, voilà celle que j'aime! Un homme d'honneur a toujours en son pouvoir le moyen de réparer une faute... et, sans entrer avec vous dans des détails que vous devinez déjà peut-être; sans vous dire à quelle époque est morte la mère de Louise... O h, mon oncle, je m'apitoie que vous m'avez compris... et je me jette à vos genoux, en vous suppliant de me laisser épouser la fille... du capitaine.

M. Forestelle sentit un frisson lui passer dans le cœur. Il détourna les yeux, qu'il avait arrêtés un instant sur Louise, avec une indéfinissable angoisse, et les reporta sur le vieux militaire. Ce dernier se trouvait alors dans un état de prostration complète, et le fabricant de planches, qui luttait entre son avarice et le désir d'empêcher, en présence de sa femme, la révélation de ses torts, répondit à Ernest:

— Le moment est mal choisi pour me faire une pareille demande... Je verrai, je réfléchirai.

— Quant à moi, répliqua le jeune homme, mes réflexions, monsieur, sont toutes faites. Si vous ne reparez pas une erreur... injurieuse, dès ce jour, je vous le déclare, je me débarrasse de votre tutelle et je ne remet plus le pied dans votre maison.

— Ernest, mon ami! s'écria la bonne tante, effrayée de cet audacieux langage, les menaces ne font qu'irriter ton oncle... Eh! lui, au fait, je l'approuve! continua-t-elle, en se reprenant; je ne souffrirai pas qu'on fasse mourir mon fils... Oui, dit-elle à son époux, qui l'observait avec stupeur, Ernest est mon fils, je n'en ai pas d'autre! Si vous refusez de vous rendre à sa prière... Eh bien! nous plaiderons en sépara-

tion! Vous savez, monsieur, que nous sommes mariés sous le régime de la communauté; par conséquent, j'ai droit à la moitié de votre fortune, et je la partagerai, je vous le jure, avec ces enfants!

— Mais c'est un piège! s'écria l'avare, c'est un complot arrêté d'avance! Qui m'assure, après tout, que cette jeune fille... Non, non! cela ne sera pas! Vous oubliez, madame, qu'il faut des causes à une séparation. Je resterai le maître unique de ma fortune, et mon cher neveu vaudra bien épouser celle que je lui destine, ou sinon...

Le fabricant n'acheva pas; car M. Morizot, revenu de son abattement, marchait droit à lui, animé de cette même colère qui avait tant effrayé déjà l'oncle d'Ernest.

— Sortez! s'écria-t-il d'une voix formidable, sortez monsieur! je ne réponds plus de moi!

Le jeune homme, Louise et Mme Forestelle s'élançèrent au devant du vieux soldat. Le fabricant de planches, cédant à son effroi, se mit en devoir de quitter la maisonnette; mais il fut arrêté par Joseph Cornu, qui, depuis un instant et sans que personne eût remarqué sa présence, se trouvait debout à l'entrée de la pièce.

— Hâte-toi! fit le secrétaire du juge de paix, qui prit sans façon M. Forestelle au collet et je suis présent, tel que vous me voyez, un soldat de l'armée d'Afrique, et je n'aime pas les deserteurs! Voyons, de quoi s'agit-il... Vous refusez, si je ne me trompe, de marier votre neveu à la fille du capitaine, et cela sous le frivole prétexte que la pauvre enfant n'a pas de dot? Eh bien, détrompez-vous, monsieur de la mécanique anglaise! J'arrive de St-Dié... où j'avais deux mots à dire à l'oreille d'un officier de recrutement... un digne officier, ma foi! qui m'a fait boire du champagne au Café de Strasbourg! Là, j'ai su, par hasard, qu'on tirait aujourd'hui, chez votre homme d'argent, la fameuse loterie, que vous savez, lui-bonnaire de mon cœur.

— En effet, dit M. Forestelle, je devais assister à ce tirage; mais j'ai cru plus convenable...

— Ohé! qui veut savoir le numéro sortant? cria Joseph Cornu, que le champagne avait mis dans un état d'exaltation singulière. Numéro dix-neuf! Mademoiselle Louise a gagné le château! Vive mademoiselle Louise! Vivent les soldats d'Afrique!

Un cri général d'étonnement se fit entendre.

— J'espère, continua Joseph, qu'il n'y a plus d'obstacle au mariage. Adieu, capitaine... adieu, Mademoiselle Louise... et vous, Monsieur Ernest, rendez-la bien heureuse!

À ces mots, le pauvre garçon fondit en larmes.

— Non, mon brave Joseph, dit M. Morizot, qui pressa le jeune homme avec affection contre son cœur, ni sa fille, ni moi, nous n'accepterions un tel sacrifice.

— Qui parle de sacrifice? Il n'y a pas un sacrifice, entendez-vous, capitaine! La liste de loterie porte, en toutes lettres, le nom de Mlle Louise Morizot. Le château ne peut être adjugé qu'à elle seule: il n'y a pas de réclamation possible... Eh! par le corbeil! je savais bien ce que je faisais! Seulement, Ernest, monsieur si ça vous est égal, bri-iez la mécanique d'enfer, qui a ruiné nos pauvres sœurs... Ce sera une bonne action.

Louise tendit la main à Joseph et lui dit, en singlotant:

— Du moins, ne partez point... restez avec nous?

— Non, Louise... non, ma sœur... car aujourd'hui, vous n'êtes plus que ma sœur. Mais, dame! il faut que je m'éloigne pour quelque temps... J'ai le malheur, c'est une distraction comme une autre, et je veux aussi rapporter la croix! Alors, je reviendrai, je vous le promets, Louise... je vous le promets, capitaine, et nous nous raconterons mutuellement nos campagnes... Encore un lois, adieu!

Joseph Cornu s'éloigna sans qu'il fût possible de le retenir.

Un mois après son départ, on célébrait dans l'église du hameau le mariage de Louise et d'Ernest.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

EPISODE DE 1811.

LE GUERRILLER DE PLAZENTIA.

Les hardis partisans dont les bandes nombreuses sillonnaient l'Espagne dans la guerre de l'indépendance, n'étaient pas tous de patriotes ardents qui aimait le saint amour du pays. À côté de quelques noms justement célèbres, et que l'histoire nous a transmis purs de toute souillure, combien a-t-on vu de ces guerrilleros qui se montraient plus redoutables à leurs concitoyens qu'aux soldats envahisseurs! Combien est-il de ces hommes donnés par des passions violentes, de ces fils de famille perdus de dettes et de deuauche, qui s'abritaient derrière le drapeau national pour commettre les excès les plus odieux! À cette époque de désorganisation et d'anarchie, la force était le droit, et un bandit courageux, à la tête de sa guérrilla, se croyait tout permis. Que de crimes inutiles, que de vengeances personnelles ont ensanglanté la plus noble des causes! Si les Empeinado, les Fuentes, les Mérimo ont combattu vaillamment les ennemis de la patrie, s'ils ont rendu de véritables services à leur pays, il n'en est pas de même des Fernando Paez, des Gitano, à tous ces taux trépas, en un mot, qui répondant la terreur sur leur passage, et dont le souvenir est encore aujourd'hui en exécration dans certaines localités.

Voici, entre mille, un épisode de la guerre de 1811. Il apprendra aux lecteurs de quelle manière certains de ces partisans entendaient la liberté.

A Plazentia, dans l'Estramadure, vivait une noble veuve, nommée dona Concepcion Norvera, dont le mari était mort pour la défense de l'Espagne. Dona Concepcion, qui aimait son époux passionnément, le suivit dans la tombe, laissant sa jeune fille, âgée de quatorze ans, orpheline et sans fortune. Dona Emmanuela reçut dans sa maison l'enfant de sa sœur.

Fort de son affection et de son expérience, elle veilla sur elle avec une tendre sollicitude, et s'efforça de remplacer la mère qu'elle avait perdue. A seize ans, Rita était une merveilleuse créature. Des yeux noirs, larges et bien fendus; des traits fins et délicats, une taille élancée, qui aurait tenu dans un bracelet, une véritable taille de Valengaise, un pied aussi petit que celui d'une Aragonaise, ne vous donnent qu'une idée imparfaite de ce qu'était, à cet âge, notre orpheline. Il fallait la voir marcher pour comprendre toute la séduction que Dieu a départie à la femme.

C'est qu'on devinait dans chacun de ses mouvements, dans le geste le plus simple, tant de grâce, de naturel, d'harmonie et d'innocence tout à la fois!

C'est qu'il y avait tant de pudique coquetterie, dans la manière dont elle drapait sa mantille, tant de fierté et de douceur dans le regard qui brillait à travers la résille andalouse!

Aussi ne s'écrit-voilà pas surpris d'apprendre que tous les jeunes cavaliers de Plazentia se pressaient sur les pas de la charmante orpheline, lorsqu'elle se rendait à la promenade avec dona Emmanuela; qu'ils accouraient en foule à l'église, le dimanche et les jours de fête, certains d'y rencontrer la plus belle fille de l'Estramadure.

Parmi les plus assidus des adorateurs de Rita, se trouvait un jeune bachelier, nommé Juan Alvarès. Juan et Rita n'avaient jamais échangé une parole, mais l'amour sait bien se faire comprendre sans parler. Bientôt un regard, un sourire, eurent appris au jeune bachelier que son cœur ne battait pas seul.

Juan était riche, et l'orpheline ne possédait au monde que sa beauté, trésor bien précieux assurément, mais qui ne parut pas à la famille du bachelier, devoir tenir lieu de dot. Juan insista, car il était fortement épris; il jura de fuir la maison paternelle, de s'enrôler dans la guerrilla de l'Empecinado, qui se trouvait alors à Ciudad-Rodrigo, d'où il harcelait habilement les Français, si Rita ne devenait pas sa femme.

Cette menace produisit son effet. M. Alvarès, qui connaissait le caractère résolu et emporté de son fils unique, se rendit, aussitôt après cette explication, chez dona Emmanuela, pour lui demander la main de sa nièce.

Voilà donc les jeunes gens bien heureux! Juan, reçu dans la maison de dona Emmanuela, peut à chaque heure du jour voir celle qu'il aime, entendre le doux aveu que murmurent ses lèvres tremblantes, parler avec Rita de l'avenir de bonheur qui les attend.

L'amour est exclusif, il est donc égoïste. Juan oubliait pendant les charmantes causeries l'invasion du sol de la patrie par une armée étrangère, les malheurs de l'Espagne, la misère de ses compatriotes, le sang qui coulait pour la plus sainte des causes.

Encore huit jours et le bachelier de Plazentia sera le plus heureux des époux. Comme il est le plus épris des amans. Un soir, selen son habitude, il se rendit chez dona Emmanuela; mais son inquiétude fut extrême en apercevant sa fiancée. Rita, en effet, était pâle, ses beaux yeux noirs, rouges et gonflés, indiquaient qu'elle avait versé des larmes abondantes. La respiration entrecoupée de la jeune fille, son sein qui s'élevait par bonds irréguiliers, l'expression de terreur répandue sur son visage, trahissaient quelque douloureux mystère.

— Mon Dieu! que se passe-t-il donc? s'écria le bachelier en se précipitant aux genoux de Rita et en prenant dans ses mains les mains de l'orpheline, pendant que son œil interrogeait les siens avec anxiété.

— Oh! Juan, je n'ose parler, répondit-elle en laissant tomber sa tête sur la poitrine de son amant.

— De grâce! senora, dit-il en s'adressant à dona Emmanuela, apprenez-moi, vous qui êtes calme, ce qui cause ce profond désespoir.

La vieille tante était calme, en effet, la sérénité de son regard, sa tranquillité de corps et d'esprit, contrastaient singulièrement avec le trouble et l'agitation de sa nièce.

Aussi, laissant passer sans réponse la demande de Juan, elle se contenta de hauser les épaules.

Le bachelier était à la torture, comme on peut bien le penser.

— Au nom de Dieu! reprit-il en serrant sur son cœur la main de Rita, ne prolongez pas davantage mon tourment! qu'est-il donc arrivé depuis hier?

— Juan, répondit l'orpheline, en relevant ses yeux humides, quo l'impossibilité de ma tante ne vous fasse pas illusion, la senora s'abuse. Elle ne croit pas à l'imminence du danger qui vous menace. — Mais moi, je le vois si près de vous, que j'en frémis et j'en tremble.

— Un danger! s'écria le bachelier, dont le regard s'illumina soudain d'une noble ardeur; il n'en est qu'un seul que je craigne, c'est celui de perdre votre amour.

— Oh! celui-là n'est pas à redouter, poursuivit-elle; mon cœur vous appartient jusqu'à ce qu'il cesse de battre. — Écoutez-moi, Juan: ce jour qui comble tous mes vœux, le jour qui nous verra prosternés au pied de saints autels, nous jurant une fidélité éternelle, eh bien! il est loin de nous

encore. — Juan, croyez-en une femme qui vous aime, croyez-en une femme qui mourrait si vous mouriez; il faut vous éloigner de Plazentia, il faut partir demain, aujourd'hui, sur-le-champ.

— Elle est folle! murmura dona Emmanuela.

— Partir! répéta le bachelier, qui n'avait pas entendu les paroles de la tante, et d'une voix éclatante. Partir! parce qu'un danger me menaçait! Oh non! Rita, vous n'y pensez pas; cela est impossible, qui voudrait sur vous pendant mon absence? Mais ce danger que vous voyez si près de moi, quel est-il?

— Vous allez le connaître: Depuis trois semaines environ, la guerrilla de Fernando Paez est dans nos murs, — vous savez, dans ce temps de désolation et d'anarchie, combien est redoutable la puissance de ce chef de bande. Fernando est le maître ici, le seul maître auquel les alcades obéissent; il régit de fait à Plazentia comme l'Empecinado sur les bords du Douro, comme Marino à Burgos. — Le caractère violent, emporté, vindicatif du guerrillero vous est connu. Ses passions sont terribles, impétueuses; cet homme aime, comme il hait, avec rage. — Je ne vous parle pas de la réputation de cruauté qu'il a conquise par ses brigandages, des actions honteuses et criminelles qu'on lui attribue, dans sa dernière campagne. Un fait plus récent nous a donné la mesure de son audace et de sa barbarie.

Vous vous rappelez la fin prématurée de la jeune Paquitta, qui passait pour être sa maîtresse. Un soir Fernando la soupçonna de lui être infidèle. Le lendemain matin, Paquitta fut trouvée morte dans son lit. Un poignard triangulaire lui avait percé le cœur. Et per-sonne n'ignore que Paez porte toujours à sa ceinture un poignard triangulaire. Toutes les voix accusaient le guerrillero, mais la justice est restée sourde et aveugle pour lui. Rien ne peut donc arrêter cet homme ni le détourner de ses projets. Les alcades le craignent, et le peuple le maudit tout bas. Un nouveau meurtre resterait impuni comme le premier, et ce nouveau meurtre...

— Achevez! s'écria le bachelier d'une voix étouffée.

— Fernando est votre rival, comprenez-vous?

— Mon rival! répéta Juan en se levant debout et en enveloppant Rita et sa tante d'un regard qui trahissait toutes les angoisses de son âme! Parlez, senora, que dois-je croire de cet étrange discours?

— Tout et rien, répondit dona Emmanuela. Il est vrai que le guerrillero s'obstine à nous suivre en tous lieux, à la promenade, aux offices; partout où nous portons nos pas, il est derrière nous. Ce matin, ma nièce s'est rendue toute seule à l'église. Une légère indisposition survenue tout à coup m'avait empêchée de l'accompagner. Comme elle retournait à la maison, Paez s'est approché de Rita et lui a déclaré qu'il se mourait d'amour pour elle; voilà tout. Assurément, il n'y a pas là de quoi trembler et frémir. Fernando n'est ni un monstre ni un assassin, comme une vaine rumeur peut le faire supposer à ma nièce. S'il mérite une épithète, c'est celle d'aimable mauvais sujet, pas davantage.

— On commence par être mauvais sujet, on finit par être assassin, dit Rita en interrompant sa tante, surtout dans ce temps-ci, ajouta-t-elle.

— Il n'a jamais été prouvé qu'il eût frappé Paquitta, reprit dona Emmanuela. S'il se fût souillé de ce crime, le frère de la victime, qui est un des braves compagnons de Fuentes, en aurait tiré une vengeance éclatante. Rita est une sotte de vous effrayer pour un tendre regard qu'on a jeté sur elle, pour quelques flatteries qu'on lui a adressées. Son silence aux galans propos de Paez auront appris au guerrillero qu'il doit tendre ses filets ailleurs. Votre mariage, s'il n'en est pas persuadé avant, lui fera comprendre que ses soupirs sont dépensés en pure perte.

Du reste, son séjour à Plazentia ne doit pas se prolonger long-temps. Incessamment, dit-on, il se remettra en campagne. Il est probable qu'à son retour, il aura renoncé à ses anciens projets de séduction.

Pendant cette longue tirade de dona Emmanuela, Juan, les bras croisés sur sa poitrine, le regard sombre, le front plissé, avait gardé un profond silence. Lorsque la senora eut terminé son plaidoyer en faveur du guerrillero, qui lui rappelait peut-être quelque doux souvenir, le bachelier se rapprocha brusquement de sa fiancée en lui disant d'une voix stridente.

— Oui, oui, je comprends, Fernando vous aime! et c'est pour cela, sans doute, que vous voulez m'éloigner de Plazentia!

A ce reproche injurieux la jeune fille tressaillit. Elle ne fit entendre aucune plainte, ses lèvres restèrent muettes, mais son regard, un moment sévère et indigné, redevint bientôt en rencontrant celui du bachelier, tant d'amour, tant de dévouement, tant de tendresse, que Juan, honteux d'avoir offensé, tomba à ses genoux en implorant un généreux pardon.

Ce pardon lui fut accordé, et Rita, rassurée par les paroles du jeune bachelier, par celles de dona Emmanuela, cessa de craindre pour une vie qui lui était si chère.

Pendant les huit jours qui suivirent, rien ne vint troubler les rêves de bonheur que faisaient les deux amans. Fernando, il est vrai, rôdait toujours autour de la demeure de dona Emmanuela. Il ne renouait pas à se promener sous les fenêtres de la belle orpheline, et ses yeux se portaient chaque fois sur les jalousies derrière lesquelles Rita attendait Alvarès.

Il est vrai aussi qu'il ne fallait rien moins que les douces prières de sa jeune fiancée, pour modérer les transports jaloux du jeune bachelier, pour l'empêcher de demander raison au guerrillero de ses poursuites odieuses.

Mais si prochain était le terme fixé pour le départ de Fernando! Si persuasive était la voix de Rita!

— Un peu de patience, disait dona Emmannela, bientôt vous aurez le droit de donner le bras à ma nièce. Lors-qu'on lui connaît un défenseur légitime, personne, pas même Paez, ne sera assez osé pour la suivre à l'église, pour murmurer à ses oreilles des compliments amoureux.

— De la prudence, ajoutait l'orphelin, en l'environnant de toutes les séductions de son regard. N'irritez pas cet homme qui trouverait, dans une querelle, le moyen de se débarrasser d'un rival préféré. Passez auprès de lui sans le voir, sans répondre à ses provocations, s'il est assez hardi pour aller jusqu'à.

— C'est bien difficile, ce que vous me demandez, dit Juan.

— Et le prix de quelques jours de contrainte sera une vie tout entière de bonheur et d'amour, reprit Rita avec un sourire ineffable.

Juan promit de se vaner; et, avec des efforts mous, il y parvint. La veille du mariage, Rita, que de douces pensées avaient tenue éveillée une partie de la nuit, se leva avec un sourire charmant sur ses lèvres. Le soleil lui paraissait plus brillant, le chant des oiseaux plus harmonieux, le ciel plus beau que de coutume. Le bonheur a le talent d'y mêller tout, même ce qui est beau. La jeune fille s'approcha de la fenêtre et respira voluptueusement pendant une heure les suaves parfums que lui apportaient les brises matinales. Elle fut distraite de ses vagues rêveries par deux billets qu'elle aperçut en dehors des jalousies, sur la pierre du balcon.

Un fâcheux pressentiment vint assaillir la fiancée d'Alvarès. Le nom de Fernando sorti de sa bouche avec un soupir étouffé. Agitée, tremblante, elle avança la main, prit les billets, en ouvrit un et y porta les yeux. Mais à peine l'a-t-elle parcouru, qu'elle poussa un cri retentissant et se baissa-tomber sur un fauteuil.

Dona Emmannela, dont l'appartement touchait au sien, accourut aussitôt. Elle trouva sa nièce en proie au plus violent désespoir. Les questions de la vieille senora restèrent sans réponse; la jeune fille n'avait pas la force de parler, mais elle montrait à sa tante les papiers maudits qui s'étaient échappés de ses doigts. Dona Emmannela, après les avoir lus, comprit ce qui venait de se passer. Elle donna l'ordre à la diégna d'aller sur-le-champ prier Alvarès de se rendre chez elle. Puis elle s'approcha de sa nièce qu'elle essaya de consoler.

Bientôt un torrent de larmes déborda des yeux de la jeune fille, et des phrases entrecoupées sortirent de ses lèvres. Rita croyait voir un poignard suspendu sur la tête de son amant. Elle ne parlait de rien moins que de fuir l'on de Plazentia, de se retirer dans un couvent, et de consacrer à Dieu cette fatale beauté, cause de tous ses malheurs. Dans ce moment, Alvarès entra dans la chambre de sa fiancée. Rita voulut s'élaner vers lui, mais sa faiblesse était si grande, qu'elle tomba sur son fauteuil.

Le bachelier se précipita à ses genoux, et attendit, les yeux fixés sur ceux de dona Emmannela l'explication de cette réception étrange.

— Lisez; lui dit la senora, en lui présentant les deux billets.

Alors, pendant qu'un de ses bras soutenait la tête de sa fiancée, Juan ouvrit le premier billet; voici ce qu'il contenait :

« Il est temps encore de prévenir le coup qui menace Alvarès. Renoncez à devenir sa femme, si vous ne voulez pas être veuve avant de recevoir la bénédiction nuptiale. »

— Une lettre anonyme! et voilà le motif de ce grand désespoir, dit-il en souriant à Rita.

— Si la signature manque, l'écriture est bien reconnaissable, répondit dona Emmannela. C'est celle de Fernando Paez.

Pendant qu'elle parlait, le bachelier achevait la lecture du second billet. Il était ainsi conçu :

« Soyez sans inquiétude, le meurtrier de Paquitta ne commettra pas un nouveau crime. »

— Point de signature non plus, reprit-il sans s'émouvoir; mais je devine qui a écrit ces deux lignes. En me rendant ici, j'ai cru apercevoir Francisco, le frère de Paquitta, qui sortait de chez l'alcade. Son visage était sombre, et ses regards avaient une expression de haine qui m'a frappé. L'ami et l'ennemi nous sont maintenant connus. J'ai entendu parler de Francisco. On dit que c'est le plus brave des compagnons de Fuentes, et qu'il portait à sa sœur une vive affection. Si c'est bien lui que j'ai vu, il est amené à Plazentia par quelque grave motif. Pendant que Paez médite un crime, la punition s'approche.

— Mais, qui vous a remis ces billets? demanda Alvarès à Rita.

— Je les ai trouvés là, sur le balcon, répondit la jeune fille qui venait de retrouver l'usage de la parole, et, avec un geste d'effroi : Oh ! Juan, s'écria-t-elle en entourant de ses deux bras le cou de son amant, vous le voyez, mon amour donne la mort. Fuyez, abandonnez-moi, car le meurtrier de Paquitta ne reculera pas devant un grand crime.

— Enfant, dit le bachelier, que ces paroles ne sont douces puisqu'elles me prouvent combien vous m'aimez. Mais, au nom de Dieu, calmez cette frayeur. Soyez sans inquiétude, comme vous le recommande Francisco. Vous le voyez aussi; pendant que Paez menace, il est menacé à son tour. Mais l'appui du frère de Paquitta me manquerait-il, est-ce que vous me croyez incapable de tenir une épée? et serais-je digne de devenir votre époux, si je n'avais pas le courage de défendre mon bien contre ceux qui veulent me le ravir? Non, non, apprenez mieux à me connaître, Rita.

— Mais s'il vous tend un piège, s'il vous attaque ce soir avec quelques uns de ses compagnons, vous qui serez seul et désarmé?

— Rassurez-vous, Rita; le ciel veille sur nous, et l'avenir nous appartient. Demain nous serons unis. Bien loin de fuir de Plazentia, ou de rester enfermé chez moi, comme un lâche qui a peur, je vais parcourir la ville pour découvrir la retraite de Francisco. Je veux savoir si quelque ressemblance ne m'a pas abusé, si c'est lui qui a écrit le billet.

Et alors, s'il est vrai que quelque danger me menace, eh bien! j'ai des amis qui ne me refuseront pas le secours de leur bras.

— Allez du moins trouver l'alcade, dit dona Emmannela, et mettez-vous sous la protection des lois.

— Les lois aujourd'hui protègent les meurtriers, et l'alcade tremble devant Fernando. Je vais avertir mes amis, cela vaudra mieux mille fois.

Après avoir quitté les deux femmes, Juan, ainsi qu'il venait de le dire, parcourut la ville en tous sens, espérant toujours rencontrer le frère de Paquitta. Mais ses recherches furent infructueuses, personne ne put lui donner les renseignements qu'il demandait. Francisco se cachait assurément, si toutefois c'était bien lui qu'avait vu Alvarès; mais s'il n'était pas à Plazentia, quel était celui qui avait écrit le second billet? L'ami de Rita ne l'aurait rien soupçonné à son père des pensées tumultueuses qui fermentaient dans son cerveau. Il courut chez plusieurs de ses amis dès qu'il eut renoncé à trouver Francisco, et il convint avec eux de se rendre à onze heures au café d'El Rey, où ils devaient se réunir.

Dans certaines provinces de l'Espagne, il est d'usage que, la veille du mariage, le futur époux aille souper, encore une fois, une romance amoureuse sous le balcon de celle qu'il doit conduire à l'autel; même aujourd'hui, cet usage est en grande vigueur à Plazentia. Quel que fût le danger qui planait sur sa tête, Juan se serait cru déshonoré, s'il avait privé sa fiancée du plaisir que fait toujours aux jeunes filles cette dernière sérénade. A l'heure convenue, il se rendit au café d'El Rey, et il se dirigea de là, avec ses compagnons, vers la rue de la senora Emmannela.

Jamais la nuit n'avait été plus belle. Le ciel parsemé d'étoiles, la lune qui jetait sur la terre ses mélancoliques rayons, un vent capricieux qui semait dans les airs les tièdes parfums qu'il avait ravés à la fleur de l'orange, tout dans la nature invitait aux douces rêveries, tout, sur cette poétique terre d'Espagne, parlait d'amour et de plaisir.

Les amis d'Alvarès gardaient les deux issues de la rue, décidés à répondre quiconque voudrait troubler la sérénade. Juan prit sa guitare et chanta cette *trana*, connue de toutes les fiancées de l'Estramadure :

La donna que esta dormida, etc.

(La dame qui, au milieu de son sommeil, se sent appeler par la guitare, n'aime guère son amant, si elle lui préfère son lit.)

Aux premiers accords qui jaillirent de l'instrument, la fenêtre de Rita s'entreouvrit, et la jeune fille, moitié tremblante, moitié trieste, tendit le cou et avança la tête au dehors.

Juan soupira les deux autres couplets, les yeux amoureusement tournés vers le balcon de sa fiancée; aux dernières notes, une rose que Rita avait portée toute la journée sur son sein, tomba aux pieds du chanteur. Juan s'empressa de la ramasser, et il déposa sur la fleur des baisers passionnés, s'approchant ensuite tout près du mur :

— A demain! s'écria-t-il d'un voix radieuse.

— A demain! répondit Rita. Que la vierge du Carmen veille sur nous! Elle suivit du regard Alvarès qui s'éloignait.

Il n'avait pas encore atteint l'extrémité de la rue, lorsque des cris, accompagnés d'un affreux cliquetis d'armes, retentissent tout-à-coup et troublent le silence de la nuit. Un cri leur répond; il partait du balcon de la jeune fiancée.

Le guerillero a tenu sa promesse. Assurément il est tombé, à la tête de ses bandits, sur les amis d'Alvarès, et il va punir son rival de la préférence qu'on lui accorde. Rita a cru entendre la voix de Juan. Il demandait du secours. Pâle, égarée, la tête en feu, l'amant d'Alvarès s'enveloppe de sa mantille, et sans rien craindre pour elle-même, elle se précipite dans la rue.

Le combat était terminé lorsqu'elle arriva sur le lieu de la scène. Les agresseurs fuyaient dans tous les sens, mais un homme était étendu sur le pavé. Un nuage a passé devant les yeux de la jeune fille; elle met la main sur son cœur, écarte les cheveux qui descendent en désordre sur son visage; puis elle se penche, elle regarde, elle examine ces traits défigurés, et, trop faible pour résister aux sensations qui viennent tout-à-coup l'assaillir, elle chancelle, et glisse dans le sang, à côté du cadavre. C'était celui de Fernando Paez.

Le lendemain, pendant qu'Alvarès, ivre de bonheur, et Rita, plus belle que jamais, quoique un peu pâle, recevaient à l'église de Plazentia la bénédiction nuptiale, un brave guerillero sortait de la ville par la porte du nord, se dirigeant vers la Sierra de Estrela, où se trouvait Fuentes. Francisco avait tenu parole; Paquitta était vengée. D'un même coup, il avait puni son meurtrier, arraché Juan à une mort certaine, et délivré l'Estramadure d'un brigand audacieux dont le poignard triangulaire avait acquis une funeste célérité.

CHARLES EXPLILLY.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,

RUE COQ-HÉRON, N^o

au bureau du Journal;

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS :

An un 12 fr. p. c.
Six mois 6 50
Trois mois 3 50
Un mois 1 25

Edition avec 48 gravures, par an 24 fr.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté au fr. un mandat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Recits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, de BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, J. ION GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies.

Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4^o, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine. — Quatre par mois. — 48 par an.

SOMMAIRE.

La Pêche aux filets, par ALEXANDRE DUMAS.
L'Assassin de Jeanne d'Arc, par PAUL FOUCHER.
Le Progrès, par M^{me} SOPHIE GAY.
La Messe à sept points, par AUGUSTIN CHALAMEL.
Les Suites d'une passion, par ALEXANDRE DE LAVERGNE.
Les Blancs et les Bleus, par MARIE AYCARD.
Les Femmes poétiques, par ÉMILE SOUVESTRE.
Misère et Vertu, par EUGÈNE NOEUVÉGLISE.
Grégoire XVI et son Barbier.
Les Suites d'un Feuilleton, par SAINT-MAURICE.
Charles-le-Téméraire, par P. ZACCONE.
Voyage dans la Vallée de Cachmir, par SAINT-HUBERT-THEROULDE.
Un Mariage à Gretna-Green, par J. LESGUILLON.
Les Chasseurs de la Saône, par ÉLIE BERTHET.
Force et Faiblesse, par PAUL FÉVAL.
La Maréchale Brune, par S. HENRI BERTHOUD.
Nouvelles à la Main.

LA PÊCHE AUX FILETS.

I.

Lorsqu'on j'avais le bonheur de demeurer à Naples, place de la Vittoria, hôtel de M. Martin Zirr, au troisième, vis-à-vis le Chiatomone et le Château-de-l'Œuf, tous les matins, en m'éveillant, je m'accoudais à ma croisée, et, jetant au loin mes regards sur ce miroir éclatant et limpide de la mer Thyrrénienne, je me demandais, à part moi, d'où pouvait venir un si triste proverbe, dans le pays le plus gai, le plus insouciant et le plus heureux qui soit au monde : *Voir Naples et mourir* ! A force de réfléchir, je crois pourtant avoir trouvé l'origine de ce rapprochement bizarre et sinistre ; c'est qu'il n'est pas une seule époque de l'histoire napolitaine, où, par une cruelle ironie de la nature, cette ville, si heureuse en apparence, n'ait été désolée par quelque terrible fléau ; ce peuple, si paisible et si calme, n'ait été agité soudainement par l'émeute et la guerre civile, ou ces eaux si transparentes et si pures n'aient été rougies par le sang. Remontez seulement de quelques années ; c'est Caracciolo pendu au mât d'un vaisseau, au milieu d'une flotte pavoisée des plus brillantes couleurs. Remontez encore, c'est Masaniello, empoisonné aux acclamations du rivage, criblé de balles au pied de l'autel. Remontez toujours, et l'imagination reculera épouvantée devant les luttes des Anjou et des Duras, devant les meurtres et les crinies des deux Annas, sombres constellations qui ont laissé sur ce beau ciel de l'Italie un long

sillon de sanglans souvenirs. Arrêtons-nous là et déchirons une ou deux pages de cette affreuse histoire. C'est un récit que personne encore n'a fait, que nous sachions ; c'est un drame simple et terrible qui se déroula au milieu des incidents les plus rians et les plus pittoresques ; c'est un lugubre tableau, aux personnages sombres et muets, au fond joyeux et splendide.

Nous sommes en 1444. Le 25 juillet, par une des plus brillantes soirées de ce mois, dont la chaleur est d'habitude étouffante à Naples, et qui, dans cette néfaste année où se place notre histoire, dépassa tous les degrés de température que la nature humaine peut supporter. Le soleil, entouré d'une auréole de vapeurs, rouge comme un fer sortant de la fournaise, s'était plongé, avec impatience, dans une mer de plomb fondu. On eût dit que l'astre du jour, dont l'apparition est ordinairement saluée par des chants d'allégresse, et dont le départ est accompagné tristement par le son des cloches plaintives, ce jour-là s'était hâté de se dérober au spectacle des souffrances et aux malédictions des hommes. Mais la nuit, si vivement désirée, n'avait apporté aucun soulagement à la population avilie ; une brise imperceptible et légère, qui avait erré çà et là pendant la fin du jour, pareille au souffle d'un mourant, venait de s'éteindre tout à fait, et la nature gisait haletante, immobile, épuisée, comme une virge antique au pouvoir d'un dieu impoyable et vaqucur. Le goëte si azuré, si bruyant, si animé dans des jours meilleurs, ressemblait à un de ces lacs plombés et maudits, tels que l'Averne, le Fucinus et l'Agnano, qui couvrent d'un immense lincol mortuaire les volcans éteints. Pas une voile, pas un flambeau, pas une chanson de pêcheur attardé n'éclairaient l'impassible surface ; le silence de la mort régnait sur la ville et sur la mer, comme aux portes d'une autre Pompéïa. Le Vésuve grondait sourdement dans ses immenses profondeurs, prêt à vomir sa lave dévorante sur la campagne déjà à moitié embrasée. Dans les vastes plaines élyséennes, les mânes des anciens semblaient se réjouir de cette atmosphère de fumée infernale, que bientôt nul mortel ne pourrait plus respirer. La Mergellina se couvrait d'un voile ; le Pansilippe n'osait plus se mirer dans les eaux qui l'enlouraient, et la belle et voluptueuse syrène, symbole de poésie et d'amour, la nièce du Tasse, la nourrice de Virgile, paraissait rendre le dernier soupir, semblable à Proserpine se débattant en vain dans les bras de Pluton.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, une torpeur irrésistible gagnait de plus en plus les habitants de Naples. Tout le monde avait cédé à une lassitude qui tenait encore mieux du sommeil que de la léthargie ; on eût dit que les étoiles craignaient de montrer leur face souriante et sereine, et percevaient faiblement l'épais rideau de vapeurs, comme les rayons d'une lampe agonisante à travers un double rempart d'albâtre. Une fleur incertaine et blanchâtre éclairait confusément les objets, et le seul bruit vivant, au milieu de ce calme universel, était le son lent et monotone de la cloche qui marquait l'heure à l'horloge du château. Cependant, malgré la prostration générale, un homme veillait. La haine et l'ambition avaient chassé à jamais la fatigue de ses membres, le sommeil de ses paupières, le repos de son cœur. Debout et immobile derriè-

re la croisée d'une petite maison de Chiatamone, il fixait obstinément ses yeux sur un point de l'horizon du côté de Caprée. Tout à coup se d'un front de vingt-cinq ans s'éclaircit, ses noirs sourcils froncés se détachèrent, un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres contractées. C'est qu'il aperçut au loin, sur le golfe, une faible lumière qui avait un moment brillé à l'horizon et s'était promptement évanouie comme ces feux follets qui ne laissent ni aucune trace de leur passage. C'était apparemment un signal convenu; car au même instant le jeune homme tressailla, se précipita promptement de la croisée près de laquelle il se trouvait, se jeta d'un bond sur un banc de bois, passa à sa ceinture une corde, partit d'un saut en une torche de résine et un stylolet, et s'avança d'un pas ferme vers la jetée de Santa Lucia.

L'heure qu'il étoit Falcone sonnait lentement le douzième coup de minuit. Le pêcheur nocturne que l'inconnu avait paru attendre avec tant d'impatience, arriva de nouveau à une distance plus rapprochée et disparut à sa vue, comme la première. Malheureusement notre jeune homme ne put jeter ses regards sur toute l'étendue du rivage, il ne vit pas un bâtiment, pas un bateau ancré à la rive. Les pêcheurs et les barques passées par le *sirocco* avaient été cherchés sous des grottes ou dans des trous, mais un air et un peu de fraîcheur. Au reste, en supposant qu'il n'y eût eu que quelqu'un dans cette nuit de malheur, ce n'eût pas été le cas de le perdre, de gré ou de force, cette personne à se mettre à la mer. Le pêcheur napolitain craint le *sirocco* presque autant que le *lazzarone* les souris; par un temps pareil, un descendant de Masaniello n'aurait pas osé avoir une rame pour tout l'or du monde. Bien plus, si l'on n'a pas de chance, le diable, personne n'aurait porté la main à son front par un effet de son croci. Absorbé par sa préoccupation profonde, le jeune seigneur n'avait pas réfléchi à un obstacle bien facile à prévoir dans cette circonstance, et d'après la paresse naturelle des gens du pays. Que dirait-il si on le traînait à la recherche d'un sens; qui sait jusqu'où l'aurait mené une telle expédition; et il aurait risqué à la fin d'être reconnu. Alors, sur le pont et rendre de la torche à un bateau mystérieux qui venait à sa rencontre, c'était un parti auquel il ne pouvait se résoudre; et le tremblement qu'il devait entamer ne pouvait avoir pour témoin que le ciel et la mer.

Toutefois, quand il aperçut le rivage en proie à la plus grande agitation, en tournant par les d'un pilier auquel on attachait d'ordinaire quelques gros canots, en état de réparation, il aperçut une barque à moitié engloutie dans le sable, et au fond de cette barque un jeune batelier de dix-huit à vingt ans, profondément endormi. Ce qu'on pouvait voir de ses traits et de sa figure, à travers la lueur phosphorescente de ce qui restait de ses imperceptibles traits et la sympathie. De son long bonnet de laine, sa petite queue de cheval noir, épais et bachelé; une petite imbricature de cuir, un *chiaro* de cuir, broché sur un morceau d'étoffe noire, pendait à son col robuste et bien modelé. Son costume se composait de tout d'une espèce de gilet de drap rouge et d'une large bricole de toile rayée qui lui venait un peu au-dessus du genou; les bras, la poitrine et les jambes du pêcheur étaient entièrement nus. A cette rencontre inattendue et inattendue. Il n'y avait au moment, quel que fut son desir de s'entourer de silence et de mystère, poussa une exclamation de joie. Il était toujours la barque élargie, qui tenait vers lui le messageur attendu, arrivé à la moitié du golfe, avait fait un troisième signal. L'inconnu doubla le pas, se courba à la hâte vers le batelier endormi et le secoua fortement par les bras.

— Excellence, murmura le pêcheur machinalement, me voici! Je suis prêt, excellence!

Et après deux ou trois essais également infructueux pour ouvrir les yeux et pour se tenir sur ses jambes, accablé de fatigue et de sommeil, il chancela et retomba au fond de la barque.

— Debout, mon garçon, j'ai l'esoin de ton bateau, dit l'inconnu en le soulevant par la taille; je n'ai pas de temps à perdre, vite la rame à l'eau et partons.

— Vous parlez bien, monsieur, répondit le pêcheur qui commençait à s'éveiller et à arrêter les yeux sur son interlocuteur, lequel ne lui paraissait déjà plus monter le titre d'excellence; vous parlez bien pour vos affaires; mais avant de m'éveiller si brusquement, il me semble que vous enseriez bien fait de vous enlever si j'étais disposé à travailler par une nuit pareille, ou même les âmes du purgatoire qui, pourtant, doivent être faites à la chaux, n'auraient-elles pas leur four, fût-ce pour s'en aller en paradis.

— Et comment, drôle, pourrais-je deviner tes intentions sans t'éveiller? dit le jeune seigneur se contentant avec peine.

— Alors il valait mieux me laisser dormir.

— Par la mort-Dieu! s'écria l'inconnu en frappant du pied, n'es-tu pas là, *brigante*, pour servir le public?

— Le jour, c'est possible; mais la nuit je suis libre. Ainsi donc, si tu n'as plus rien à me dire, conclut le pêcheur tout à fait éveillé et passant sans trop de cérémonies de l'excellence au tutoiement le plus simple, tu peux bien t'en aller à tous les diables.

— Allons, allons, reprit l'inconnu en voyant qu'il n'était pas prudent d'irriter un homme dont il avait si grand besoin, rend-moi ce petit service et je te paierai ta course tout ce que tu voudras.

— Mais une once d'or? demanda le pêcheur d'un ton gougnard.

— Mais deux, pourvu que tu te dépêches.

— Alors c'est différent, répondit le batelier en attachant son regard fixe et pendait sur l'inconnu, nous pouvons nous entendre.

Et il ajouta tout bas : — Ou cet homme est un prince déguisé, ou un galbrier qui s'échappe.

— Voyons, dit l'inconnu en sautant dans le bateau, en finiras-tu, malheureux!

— Un moment, *signor mio*, irons-nous bien loin? car, en vérité, cette nuit, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis renouer les bras.

— Deux milles tout au plus.

— Deux milles à aller et deux milles à revenir... ça fait quatre; laissez-moi chercher un compagnon.

— C'est inutile, je t'aiderai moi-même, dit le jeune seigneur saisissant une rame et faisant d'un seul coup voler le bateau comme une flèche.

— Et vous ne donniez, comme nous sommes convenus, deux onces d'or?

— En voici quatre, répondit l'inconnu en lui jetant sa bourse avec mépris, et je t'en promets trois fois autant lorsque nous serons de retour; silence et courage.

— Pardonnez-moi, excellence, reprit le pêcheur en rougissant de honte, d'émotion et même d'un certain dépit. Vraiment j'étais encore endormi... je ne sais plus où j'avais la tête... j'ai eu tort. Reprenez votre or, j'ai plaisir. Mais je vous vois montrer que je sais bien servir mon monde et faire mon devoir. (Et en parlant ainsi, il ramait de toutes ses forces.) Que diable, je ne suis pas un juif, et je tiens beaucoup à sauver mon âme. Une piastre, c'est assez... c'est même trop. Il est vrai qu'à la nuit il n'y a point de tarif; mais je ne surrais personne. Et si ce n'était que demain c'est jour de fête, qu'on annonce de grandes réjouissances publiques, une procession, des courses, une belle pêche aux filets, je ne vous aurais demandé qu'un carlin par mille, le prix ordinaire... Mais je suis à sec, j'ai tout donné à mon père et à mon jeune frère... un gamin pareux... dont vous ne vous faites pas une idée... tout ce que j'avais...

Mais l'inconnu n'écoutait plus son bavardage. Se voyant à deux ou trois portées d'arballe du point qu'il voulait atteindre, il battit son briquet, alluma sa torche et l'agitait au-dessus de sa tête. Aussitôt on vit flamber, à deux ou trois cents pas, un second *fatal*; et une barque, poussée par de vigoureux rameurs, franchit rapidement la distance qui séparait les deux personnages mystérieux de ce rendez-vous nocturne. Alors on put apercevoir, sur la poupe du bateau qui venait de Caprée, un vieillard d'une soixantaine d'années, à la barbe et aux cheveux blancs, au dos voûté, revêtu d'une espèce de froc et coiffé d'un long chaperon.

— Etoins ton flambeau, dit le vieillard à voix basse; on ne saurait avoir trop de prudence.

— Je ne serais pas fâché d'examiner tes traits, répondit le jeune homme, et de voir d'abord à qui j'ai affaire.

— A qui bon, puisque tu ne me connais pas; avant toute explication, je te dirai mon mot d'ordre, et si tu ne me réponds pas tu tien, nous briserons là, et je m'en retournerai comme je suis venu.

— C'est juste, dit le jeune homme en jetant sa torche à la mer; voilà pourtant l'inconvénient de ne pas connaître les gens qu'on emploie et de choisir des agents par procuration.

— Mon Dieu! répliqua le vieillard avec un sourire d'ironie, cela nous arrive assez souvent de ne connaître ni nos amis, ni les gens qui nous servent, ni ceux qui nous desservent. Malheureusement on n'a pas tous jours un mot d'ordre pour se tirer d'embaras.

— Dis-moi donc le tien, astrologue.

— Le voici, échanton : *Aut César, aut nihil*; à ton tour...

— Trois fois maudit, une fois damné!

— C'est bien; et sautant d'un bond dans le bateau du jeune homme, avec une légèreté et une force qu'on n'aurait pas dû attendre d'un homme de cet âge, le vieillard fit signe à ses deux matelots de s'éloigner sur-le-champ et de ne revenir auprès de lui que lorsqu'il les sifflerait.

Lorsque la barque, qui avait amené l'étranger fut hors de la portée de la voix, le vieillard fit un geste significatif pour indiquer la présence du batelier, qui était de trop dans l'entretien qui allait suivre.

— Parle avec assurance, dit à demi-voix le jeune seigneur, je réponds de la discrétion de cet homme.

Si le pauvre pêcheur avait pu entendre ces paroles ou voir le sourire fatal qui les accompagnait, il eût passé le peu de moments qui lui restaient à vivre à recommander son âme à Dieu; mais il avait vingt ans, se sentait fort de son innocence et aimait la plus jolie lavandière de Nisida; si bien que, dans cet instant terrible, au lieu de songer à son âme, il pensait tranquillement à sa belle fiancée.

— Parle, répéta le jeune homme d'un ton impérieux: quelles nouvelles m'apportes-tu de notre conquérant?

— MONSEIGNEUR, murmura le vieillard d'une voix lente et lugubre, depuis que j'envoyé de votre excellence est venu m'engager à votre service, je n'ai jamais cessé d'observer les astres pour...

— Je t'ai pris pour observer les actions du roi et non pas le cours des étoiles.

— Mais, monseigneur, je m'appelle Galvano Pedicini, je suis médecin et astrologue...

— Et je te paie, moi, comme espion et comme empoisonneur.

— Pardonnez-moi, excellence, vous ne faites honneur de la moitié; jusqu'à présent j'ai consenti à vous tenir au courant des progrès de Ladislas dans la guerre de Toscane; quant à l'autre point, il n'en a jamais été question dans vos lettres et dans vos messages.

— C'était sous-entendu... Mais voilà pourquoi, avant de te donner

mes dernières instructions, j'ai voulu te parler moi-même et ne plus me fier à des intermédiaires.

— Me voici prêt à recevoir les ordres de votre excellence ; mais je dois dire à monseigneur que si les services qu'il attend de moi sont de nature à porter le trouble dans ma conscience, alors ma probité m'impose...

— De demander un double prix, c'est trop juste. Voyons d'abord comment tu l'es acquitté de ma première commission. Que vous ont appris les constellations jusqu'ici, messire astrologue ?

— Hélas ! monseigneur, continua le magicien d'une voix dolente, les astres m'ont trompé encore une fois, ou plutôt, puisque les constellations sont infaillibles, moi-même, dans mon empressément à scruter l'avenir, j'ai dû commettre une erreur dans mes calculs, et je vous avais prédit que l'orgueil et la puissance de Ladislus se briseraient contre les murs de Bologne. L'éclipse totale de Mars n'admettant pas de doutes à cet égard. Eh bien ! malgré l'éclipse, j'ai la douleur de vous annoncer quelle roi...

— A pris non seulement Bologne, mais Sienna également...

— Sienna aussi ! s'écria l'astrologue avec étonnement et terreur, et qui a pu vous dire ?...

— Qui m'a dit qu'il avait pris Bologne ?...

— Vous saviez donc...

— Que les vents te servent aussi mal que les astres.

— Pas possible.

— Si tu en doutes encore, entre demain dans la ville, et si un homme qui a vendu, comme toi, son âme à Satan, ne craint pas d'entrer dans une église, tu verras que moi et la princesse régente nous irons rendre grâce, avec toute la cour, à Santa-Maria del Carmine, pour la double victoire qu'elle a bien voulu octroyer à sa majesté hérétique, notre auguste maître, trois fois excommunié.

— Patience, murmura le sorcier pris en faute ; si je suis en retard envers vous de deux victoires, vous aussi, monseigneur, vous êtes en retard envers moi de deux mois de paie.

— Oui, mais moi, dit le jeune homme, en lui montrant une bourse d'or, je viens réparer ma négligence.

— Et moi aussi j'espère me faire pardonner la mienne.

— Voyons.

— Monseigneur, qui est si bien informé des progrès du roi Ladislus, n'aura peut-être pas une connaissance aussi exacte de ses intentions ? Monseigneur ne sait pas peut-être que Ladislus, immédiatement après cette campagne, renonçant à ses vastes desseins de conquête, a le projet de retourner à Naples au moment où on s'y attendra le moins. N'est-ce pas que monseigneur ne savait pas cela ?

— Non, mais je le suppose.

— Monseigneur ne suppose pas que, aussitôt son retour, le roi confiera le gouvernement à un homme ferme et dévoué, et ordonnera à son auguste sœur, Jeanne de Duras, de ne plus se mêler de politique.

— Non, mais je le crains.

— Et monseigneur ne craint pas que le roi ne commence par le faire pendre ?

— Non, mais en tous cas je le prévendrai.

— Et comment, excellence ?

— Ecoute : les remèdes sont infaillibles ?

— Bien plus que les étoiles.

— Ton métier d'astrologue te donne un livre accés auprès du roi ?

— Le jour comme la nuit.

— Quel prix demandes-tu pour le charger du roi Ladislus ? Tu m'en-tends ?

— Je ne demande que de remplir auprès de votre majesté, lorsqu'elle aura pu s'asseoir à côté de Jeanne sur le trône de Naples, le même emploi d'astrologue que je remplis maintenant auprès de Ladislus.

— Oui ; mais non pas celui de médecin, ajouta le jeune homme en souriant.

Le vieillard tendit sa main décharnée, prit la bourse qu'on s'empressait de lui remettre, et, après avoir sifflé ses deux matelots, prit congé de son interlocuteur.

— Adieu ! Galvano, dit celui-ci en le voyant s'éloigner.

Au revoir Pandolfello, murmura le sorcier avec un accent étranger et un sourire diabolique.

Le jeune seigneur se tourna tout à coup vers ce magnifique amphithéâtre de maisons, de jardins, de villas et d'églises qui s'étend de Portici au Pausilippe, et l'embrassant tout entier d'un regard ambitieux et cupide :

— A moi Naples ! dit-il, à moi la reine ! à moi le royaume !

Puis, se souvenant que tout n'était pas fini et qu'il y avait un homme de trop parmi les vivans, il frappa doucement sur l'épaule du batelier, qu'il avait presque oublié au fond de sa barque, et qui paraissait plongé dans un profond sommeil.

— Assez dormi, mon garçon ! s'écria le jeune favori d'une voix sinistre. Prends la rame et retournons au rivage.

Le pêcheur n'avait pas fermé l'œil un seul instant. Au ton dont ces paroles furent prononcées par son étrange passager, il comprit qu'il n'avait plus aucun espoir de salut. Quoiqu'il eût fait tout son possible pour qu'aucun mot de ce terrible entretien ne parvint jusqu'à lui, il sentit que, dès le moment que sa fatalité l'avait choisi pour être témoin d'un secret de mort, il était perdu. Aussi ne se laissa-t-il pas tromper un seul instant à la douceur hypocrite de son compagnon. Il reprit donc tristement ses rames, jeta un regard à la dérobée

pour voir s'il n'apercevrait pas une barque, une lumière, un écho lointain. Rien ! Tout était silence et solitude. Il épia un moment favorable pour se jeter tout à coup sur son homme et essayer d'une résistance désespérée, ou bien pour s'élaner à la mer et se sauver à la nage ; mais le favori le serrait de près, et il voyait briller dans sa main un long stylet qu'il lui eût enfoncé dans la gorge au moindre mouvement. Tout ce qu'il aurait tenté pour se défendre n'aurait donc pu que hâter le moment fatal. Le pêcheur adressa à Dieu une prière muette et suprême, continua à ramer, et quand il s'aperçut que la terre approchait sans qu'aucun signe d'âme vivante parût sur la jetée, il tendit sa poitrine à son compagnon de voyage, et lui dit d'une voix calme :

— Je suis, monseigneur, quelle récompense m'attend pour vous avoir conduit à votre rendez-vous ; seul et sans armes, je ne puis ni résister ni me défendre. J'ai fait tout mon possible pour ne rien entendre, pour ne rien voir ; mais je n'ai dû que trop comprendre qu'il s'agit d'un secret terrible. Je vous jure sur la mémoire sacrée de ma pauvre mère, sur Dieu et sur tous les saints du paradis, je vous jure, seigneur, que je ne chercherai jamais à pénétrer les mystères de cette nuit, et que pas un mot ne s'échappera de mes lèvres qui puisse vous compromettre, dit-on me briser les os sous la roue ! Je ne crains pas la mort, mais je vous prie de me faire grâce, non point à cause de moi, mais de mon père dont je suis le seul soutien. C'est un vieux soldat mutilé qui a déjà perdu deux enfans au service de sa patrie, et qui n'a plus de bras pour gagner son pain. Grâce pour lui et pour mon jeune frère, monseigneur ! et Dieu, à son tour, vous fera miséricorde dans ce monde et dans l'autre, et il y aura trois cœurs qui prieront pour vous nuit et jour, car vous les aurez sauvés, vous avez écouté la voix de l'innocent, vous vous serez fié à la parole du pauvre batelier.

— Qui donc est ton père ? demanda le favori s'approchant de plus en plus du pêcheur.

— Giordano Lancia. Vous avez peut-être entendu prononcer son nom ?

— Lancia ! s'écria le jeune homme avec un accent de haine et de colère. Si je le connais ! je crois bien ! Il m'a sauvé la vie...

— En ce cas je suis mort ! s'écria le pêcheur avec un soupir. Et en effet, avant qu'il eût eu le temps de pousser un cri, l'inconnu lui avait plongé son poignard dans le cœur.

Puis, le faisant glisser dans la mer, il ramena promplement le bateau dans un endroit solitaire et gagna sa maison pour se présenter, le lendemain de bonne heure, comme il en avait l'habitude, au lever de la régente.

II

Seize heures et demie venaient à peine de sonner à l'église de *l'Incoronata*, ce qui, suivant le calcul italien, correspond, vers la fin de juillet, à l'heure de midi. A l'instant même, et comme pour attester l'exacitude de la vieille horloge gothique, on entendit éclater tout à coup le carillon immense, universel, épouvantable des cloches sans nombre qui ont de tout temps assourdi les oreilles napolitaines, et surtout à l'époque assez reculée où se passe cette histoire. Après une nuit telle que nous venons de la décrire, on peut imaginer quel jour intolérable et brûlant lui avait succédé. Cependant, dans les quartiers situés sur les bords de la mer, la chaleur était moins suffocante. Une brise presque insensible, et n'ayant pas assez de force pour rider la surface du golfe, paraissait suffire aux poumons de ces hommes habitués à une température littéralement infernale. Le plus mince filet d'ombre projeté par le tût d'une colonne ou par le rebord d'une fenêtre, un éventail improvisé avec quelques branches de laurier rose, la vue de ces eaux calmes et limpides qui invitaient le plongeur avec tout l'attrait d'une jeune fille souriante et coquette, c'était plus qu'il n'en fallait aux Napolitains pour délier la cavalcade et prendre la vie en patience. Au reste, on avait pris toutes les précautions d'usage, dans les grandes solennités, pour garantir une partie de la ville contre cette pluie de feu que le bon ciel laisse tomber sur les peuples abattus en secouant sa crinière. Toutes les rues qui s'étendaient de la royale demeure de Castel-Nuovo jusqu'à l'église del Caracciolo étaient abritées par d'énormes tentes carrelées de mille couleurs ; des fleurs et des arbustes jonchaient le pavé sur lequel, par une ruche riche tout à fait sybaritique, on avait étendu une double couche de sable fin et humide ; des fontaines baccées à la hâte, à l'aide de trois ou quatre tonneaux superposés, soufflaient, par la bouche de leurs tritons de plâtre, une cascade argentée, et remplissaient le double office de rafraîchir l'atmosphère et d'arroser les passans. Tous ces apprêts annonçaient évidemment quelque fête extraordinaire, quelque réjouissance publique, l'accomplissement d'un devoir impérieux et solennel qu'on n'avait pas jugé à propos de différer à un moment plus propice. En effet, la régente Jeanne de Duras, nièce de la terrible Jeanne Ire, d'homicide et adultère mémoire, après avoir reçu à son lever les grands officiers de la couronne et les principaux barons du royaume, s'était rendue en grande pompe et suivie de toute sa cour à l'église de Sainte-Marie-du-Mont-Carmel, pour remercier l'effigie miraculeuse qu'on y vénérait de la double victoire remportée par son frère et seigneur, Ladislus Ier, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile.

La nouvelle n'était arrivée que la veille, et aussitôt l'ordre avait été donné d'en instruire le peuple par une fête improvisée, et d'en rendre grâce à Dieu par une cérémonie pieuse et solennelle, ce qui prouvait à la fois la dévotion de Jeanne et son immense amour fraternel. Le cor-

tège avait déjà, une première fois, traversé les quais pour se rendre à la place du Marche, et la foule, dont la curiosité était bien d'avoir été satis-ait par ce premier spectacle, attendait impatiemment le retour de la brillante cavalcade. Cependant quelques groupes plus onctueux ou plus dédaigneux se détachèrent de la masse des spectateurs et vaguèrent à leur besoin, complètement étrangers à tout le bruit qui se faisait autour d'eux, exception d'autant plus frappante qu'elle faisait contraste avec la curiosité générale. C'était un à part de ceux de ce chœur de cris de toute espèce, un horizon de tableau en désaccord avec les premiers plans, contre toutes les règles de l'art et, disons mieux, de la nature. Un de ces groupes était formé par une douzaine de pêcheurs qui non reconnaissaient aisément à leur teint blême par le hâle, à leurs bonnets rouges, et à la mélodie douce et monotone dont ils se berçaient lentement en tirant leurs filets de la mer. Ils se tenaient à l'écart sur un petit coin du rivage, et, pour diminuer la fatigue que la chaleur rendait accablante, ils s'étaient partagés en deux troupes et se relayaient ponctuellement de quart d'heure en quart d'heure. Ceux des pêcheurs qui avaient droit au repos venaient s'asseoir à l'ombre, sous l'arche d'un pont à moitié écroulé et formaient cercle autour d'un personnage qui semblait égarer singulièrement leur récitation. C'était un vieux soldat d'Avelino, aux traits durs et bronzés, aux cheveux blancs et crépus, à la poitrine vaste et musculeuse. Il suffisait d'un seul regard jeté à la hâte sur cet homme pour se convaincre qu'il avait dû prendre une part active et glorieuse à toutes les guerres qui agitaient, depuis plus d'un demi-siècle, son malheureux pays, convoité comme une proie par tant de princes et de peuples divers. Le nombre des cicatrices qui se croisaient en tous sens sur le corps du vieillard était vraiment prodigieux. Il y en avait de si profondes qu'elles montraient s'être ouvertes plusieurs fois, comme si le fer de l'ennemi, ne trouvant plus d'autre place, eût été obligé de se plonger dans la même blessure. Ses bras, ses jambes, dont les os fracturés avaient été remis ensemble tant bien que mal, ressemblaient aux rameaux noueux et brisés d'un vieux tronc ravagé par la foudre. Par quels liens mystérieux et inconnus l'âme d'un chrétien pouvait-elle tenir à cet amas de membres mutilés, à ce débris de charpente humaine, à cette ruine vivante? C'était le secret de la Providence. Ce qui est incontestable, c'est qu'il marchait, parlait, grondait, accusait tout le monde avec une colère impuissante et risible. Depuis quelques jours la haine et l'emportement du vieillard étaient arrivés à un tel degré d'exaspération, que le plus âgé des enfants qui lui restaient, le batelier, hélas! avait de la peine à le calmer. Était-ce un nouveau chagrin dont le pauvre jeune homme ignorait la cause? Était-ce une nouvelle escapade du petit Peppino, — enfant paresseux et incorrigible, — vrai lazaronne dans la force du mot? Personne n'en savait rien. La dernière de ces deux conjectures était néanmoins la plus probable, car toutes les fois que le batelier s'éloignait pour aller à la pêche ou pour conduire ses passagers, le père, irrité, laissait tomber un regard de courroux ou de mépris sur le dernier et le plus indigne de ses fils. Quoiqu'il en fût, les propos du soldat devenaient tellement violents, que tout autre que lui eût payé bien cher ses paroles. Mais la seule vengeance qu'on daignât tirer de ses plaintes stériles, c'était de le livrer comme un jouet à la populace ameutée, et qui profitait souvent de l'absence du batelier ou de la faiblesse du lazaronne pour exciter les grognements du bonhomme et écouter en riant ses bravades.

En ce moment le fils Giordano Lancia (car c'était lui) était donc sans défense. Son vieux Lorenzo, — tel était le nom du batelier, — absent depuis la veille, n'avait pas encore reparu; ce qui du reste lui arrivait souvent, attendu que le pauvre garçon était obligé de travailler pour trois, pouvant ainsi suffire à peine à l'entretien de son jeune frère et de son père infirme. Inquiet, maussade et soucieux plus qu'à l'ordinaire, le vieux Lancia reportait de la mer au rivage, et du rivage à la mer, le seul ail qui lui restait, depuis qu'un grand coup de percutane l'avait réduit à l'état de Cyclope. Assis sur un banc de chène vernoulu et boiteux, digne pedestal d'un tel débris, le soldat ne prêtait aucune attention aux railleries et aux provocations des gens qui lui l'entouraient. Absorbé tout entier par son idée, il semblait oublier le lieu où il était, la cause qui l'y avait amené, et les paroles qu'il venait d'échanger avec quelques-uns des pêcheurs qui tiraient les filets. Enfin, après plusieurs questions demeurées sans réponse, après plusieurs minutes de cette inspection continuelle et muette, Lancia laissa échapper un cri de satisfaction, et pre-que au même instant un petit lazaronne de douze à treize ans, dont les traits délicats, le sourire épanoui et la tournure presque féminine contrastaient complètement avec la physionomie dure et courroucée du soldat, arriva près de lui en quatre bonds et se coucha à ses pieds comme un lévrier essoufflé de sa course.

— Eh bien? dit le vieillard d'un ton sévère.
— Je ne l'ai pas trouvé; mais j'ai rencontré sa fiancée, la belle lavandière, qui l'a vu hier au soir. Lorenzo était gai et bien portant comme à l'ordinaire, et il comptait travailler beaucoup dans la matinée, parce que...

Le l'enfant s'arrêta timide et interdit.
— Parce que... interrompit le père d'une voix farouche.
— Parce qu'il m'a promis un bonnet neuf pour aujourd'hui, que tout le monde se fait beau pour la fête.
— Malheureux vaurien, c'est toujours à cause de toi que ce pauvre garçon se tue de fatigue. Tu le feras mourir à la peine.

— Mais, mon père...

— Tais-toi, lâche, paresseux, incapable.

— Mais, mon père, est-ce ma faute à moi si je ne puis gagner ma vie? Personne ne veut de moi ni pour ramer, ni pour tirer le filet. Les plus vigoureux n'ont pas d'emploi ni de travail, et pourrissent sur le pavé ou se font tuer à la guerre. Et puis si je m'éloignais de vous, qui sentiriez-vous pas, qui vous défendrait contre les insolens qui vous manquent de respect?

Un rire bruyant et universel accueillit la dernière excuse de l'enfant. Ses yeux se convirent de pourpre; il se leva chancelant de honte et de colère, et montra les poings aux railleurs, qui ne daignèrent pas faire un seul geste pour rejouir sa vaine démonstration de fureur.

— Couche-toi, misérable, s'écria le père d'une voix de tonnerre, couche-toi, mauvais sujet, où tu rampais tout à l'heure. Voilà l'appui que tu me donnes: jolie défense!

— Mais, mon père, balbutia l'enfant, se laissant couler à terre par un mouvement convulsif...

— Silence!... Veux-tu que je leur raconte ton dernier trait de bravoure?...

— Grâce, mon père, murmura le lazaronne d'une voix suppliante, et il se mit à lui baiser les genoux pour l'attendrir.

— Voyons, voyons, père Lancia, s'écrièrent les pêcheurs en s'approchant du vieillard; laissez donc tranquille ce pauvre Peppino, et parlons de notre affaire. Ce qui est convenu est convenu.

— Vous avez ma parole, reprit le soldat gravement, et s'apaisant par degrés, quoique, à vrai dire, ajouta-t-il en tournant son regard dans la direction de l'église, ou la cour venait de se rendre, il vaudrait mieux remettre le marché à un autre moment. Aujourd'hui le diable prie.

Les pêcheurs se regardèrent en souriant.

— Ah! ah! mon maître, voici que ça vous reprend; faites votre signe de croix, et le diable n'aura rien à démêler dans nos affaires.

— Pour faire mon signe de croix, il faudrait avoir des bras, mes amis, et je n'ai que des moignons. Aussi me contenterai-je du prié mentale du Seigneur d'envoyer— pas plus que trois minutes— un bon tremblement de terre, lorsque le cortège viendra à passer sous la campanille del Carmine.

— C-ci n'est pas d'un bon chrétien, et encore moins d'un bon soldat. Revenons, s'il vous plaît, à notre marché, voulez-vous en courir la chance?...

— Je vous ai dit que vous aviez ma parole.

— Tout ce que nous prendrons de poisson dans le filet que nous venons de jeter, soit vingt rotoli, soit deux livres, est à vous, vous avez le droit de l'emporter ou de le vendre, et cela moyennant six carlins de votre monnaie. Si nous ne prenons que des cailloux, le prix sera de même. Ça va-t-il?

— Touchez là, s'écria vivement le vieillard, en tendant son bras mutilé.

— Vous oubliez, mon brave, que vous n'avez plus de mains. Cela ne fait rien, votre parole est bonne, et puis c'est aujourd'hui jour de pato pour les vétérans, vous devez vous trouver en force. Ainsi, continua le pêcheur en jetant un petit coup d'œil à ses camarades, toute la pêche contre six beaux carlins à l'effigie de ce bon Charles d'Anjou, que Dieu ait son âme dans son repos éternel.

Et il appuyait malicieusement sur ces dernières paroles.

L'âme de Charles est en lieu sûr, reprit le vieillard avec un rire ironique, et j'estime que toute sa race ira bientôt le rejoindre.

— Oh! oh! répétèrent plusieurs voix, ceci nous paraît louche.

— Voilà bien les soldats! dit le pêcheur qui avait pris le premier la parole, vous n'allez jamais au sermon, père Lancia, et vous ne vous êtes jamais trouvé à Melo un dimanche après vêpres, lorsque le père Girolamo, pour une demi-livre de poisson par tête, vient nous raconter tant de belles choses sur ces bons maîtres que Dieu nous a envoyés du fond de la Provence, de vrais saints de père en fils, quoi!

— Oui, oui, c'est vrai, murmura le soldat d'une voix sourde, le roi Charles était un grand roi! Un roi de la branche cadette, comme ils disent! Il protégeait les pauvres, mais il maltraitait leurs filles en secret; il créait des nobles, mais il les dépossédait de leurs privilèges; il fondait des couvents, mais il emprisonnait saint Thomas-d'Aquin; oui, il a fondé deux églises magnifiques: celle del Carmine à la même place où il avait fait décapiter Conradin, le roi légitime, et celle de San-Lorenzo où se rassemblaient autrefois les nobles et le peuple dans le vieux palais communal; oui, le père Girolamo a raison, voilà deux autels qui font bénir la mémoire de leur saint fondateur; voilà deux chapelles préparées d'avance avec un soin tout paternel pour les deux derniers descendants de ce bon roi, Jeanne et Ladislas; aujourd'hui, la sœur est allée prier au Carmine; la fille de l'assassin sur le tombeau de la victime; demain peut-être le frère ira prier à San Lorenzo: le fils de l'usurpateur sur le tombeau de la liberté!

Les rires et les chuchotements s'arrêtèrent, et le cercle se resserra autour du vieillard.

— Oui, continua-t-il, ce sont de nobles rois, de père en fils... En effet, Charles II, ce maudit boiteux.

— Oh! quant à ça, vous boitez aussi, père Lancia.

— Moi j'ai boité pour la première fois en me relevant du champ de bataille sur lequel j'étais couché tout sanglant. Mais lui!... C'est Dieu qui l'a marqué du naissance. Ce maudit boiteux a tellement opprimé le peuple,

que le peuple, poussé à bout, s'est levé comme un seul homme, et a exterminé jusqu'au dernier de ses oppresseurs.

— Le peuple a eu raison ! s'écria l'auditoire.
— Et Robert, à son tour, n'a-t-il pas usurpé le royaume qui appartenait à son frère aîné ? N'a-t-il pas attiré la guerre, la désolation, la misère sur notre pauvre pays ? Et Jeanne, sa digne fille, la digne tante de cette autre qui porte son nom et qui l'a déjà surpassée en vertus, n'a-t-elle pas égaré son mari ? Et lorsque le pauvre André, la voyant tout occupée à liss-er un cordon de soie et d'or, lui demanda à quoi pouvait servir ce cordon, ne répondit-elle pas avec une infernale impudence : C'est pour vous pendre, monseigneur !

— Horreur ! fit le cercle atterré.
— Il est vrai, reprit le vieillard, que Charles III, son cher fils adoptif, le père des princes qui nous gouvernent, étouffa Jeanne à son tour, qui cependant n'avait d'autre tort envers lui que de lui avoir sauvé la vie tout enfant et de lui avoir donné un royaume. Mais, que voulez-vous, la reconnaissance est héréditaire dans cette famille. Aussi Charles III n'a-t-il pas tardé à recevoir la récompense de sa belle action. La veuve d'André lui avait fait présent de la couronne de Naples, la veuve du frère d'André lui fit présent de la couronne de Hongrie. Mais il n'eut pas le temps de payer ce second bienfait comme il avait fait payer le premier ; car, un moment après qu'il eut porté sa santé à la reine Elisabeth et à sa fille Marie, les deux femmes soulevèrent à la fois leur verre, et, à ce signal, un soldat qui s'était tenu caché derrière lui, leva la hache et lui fendit le crâne.

Puis, comme il ne mourait pas assez vite au gré de ses parents, on le traîna dans un cachot et on empoisonna sa blessure. N'est-ce pas, mes enfants, que la généalogie de nos bons princes ne saurait être plus édifiante, — et que je connais notre histoire un peu mieux que le père Girolamo ? J'en ai été, voyez-vous ; — et tout ce que je vous dis là vaut bien au moins deux livres de poisson par tête, mais je suis un pauvre soldat et je me contente d'achever le poisson que je mange.

Les pêcheurs qui avaient trouvé plaisant d'exciter le vieillard par ses allures de ses folles menaces, demeuraient immobiles et cloués par l'étonnement et par la terreur. Mais le quart d'heure du repos était passé, il fallait relever la première troupe et retourner aux filets. Ils se levèrent donc préoccupés des graves paroles qu'ils venaient d'entendre, et reprirent lentement leur travail et leur chanson monotone. Les nouveaux venus s'installèrent sur le sable, et la conversation, un moment interrompue, continua sur un autre ton :

— Eh bien ! mon illustre Lancia, quel chien vous a mordu ? Je vous entends gronder soudainement comme le Vésuve au moment d'une éruption. Y a-t-il quel-ques dangers pour ceux qui vous entourent ?

— Je sais d'où lui vient ce nouveau surcroît d'amertume, dit un pêcheur qui n'avait pas encore parlé, en essayant du revers de sa main la sueur qui ruisselait à larges gouttes de son front.

— Vraiment ! dit le soldat d'un ton gougenard.
— Depuis cinq ou six jours il n'est plus reconnaissable. D'abord il ressemblait à un dogue qui n'aurait pas d'os à ronger, et maintenant on dirait un ours qu'on aurait fait jeûner une semaine.

— Et après ? continua le vieillard en regardant son interlocuteur.
— Après, — si tu ne finis pas de grogner, je vais conter une histoire que nul ne sait ici, — vieux conteur, — et dont j'ai été témoin lundi passé, à la nuit tombante.

— Parle, et que l'enfer t'écrase ! dit le vieillard tremblant de colère et de crainte.

L'enfant tressaillit et tourna un regard épouvanté vers le pêcheur.
— Eh bien, messieurs, j'étais lundi, vers le soir, tapé dans un coin de la petite rue de Santa-Maria-Neva, où je m'abritais de la pluie qui tombait à verse. Personne ne marchait par ce beau temps, excepté le brave Lancia qui, en sa qualité de héros, ne craint ni l'eau ni le feu, et le garçon que voilà, qui est à son père ce que la bécquette est au perclus, ce que le chien est à l'aveugle. Le vieux Lancia tenait le milieu du pavé, comme un marguillier allant en procession ou un capitaine commandant la parade, lorsque tout à coup le grand chambellan, débouchant de la rue, le heurta de son cheval et le renversa sur le pavé sans le moindre respect pour ses glorieux services.

— Malédiction ! s'écria le vieillard. Tout est dit, je perdrai mon troisième fils, mon pauvre Lorenzo !

— Il devient fou ! dirent les pêcheurs en haussant les épaules ; tandis que Lancia, accablé de désespoir et de honte, répétait des mots sans suite et de terribles menaces.

— Je n'étais pas seul... Malheur ! Un autre a été témoin de l'insulte. — Oh ! cette fois-ci, je ne puis plus le cacher à Lorenzo, mon dernier, mon seul fils ! Il me vengera ! et puis la mort ! C'est clair. On le tuera, lui aussi... Mes cheveux blancs ! mes blessures ! ma gloire ! inlaine !

Puis reprenant tout à coup son énergie et sa lucidité de raison ordinaires, et s'adressant aux pêcheurs étourdis de sa brusque sortie :
— Oui, messieurs, s'écria-t-il, ce que cet homme vient de vous dire est vrai. Le grand camerlingue m'a jeté dans la boue, et je n'en ai rien voulu dire à Lorenzo, car je le connais, celui-là, il est mon digne fils, il est le digne frère de mes deux premiers enfants tombés à mes côtés sur le champ de bataille, il aurait vengé mon honneur au prix de sa vie, tandis que ce malheureux poltron que vous voyez à mes pieds...

— Tiens ! dit le plus jeune pêcheur, ce n'est pas sa faute, à lui, si ce pauvre Peppino n'a pu...

— Peur ! peur ! répéta le vieillard avec une terrible explosion de colère : l'entends-tu, misérable, l'entends-tu ? On a insulté ton père devant toi, on t'appelle lâche devant ton père, et tu ne bouges pas de ta place ! Mais tu n'es donc pas mon fils, malheureux ?

Le regard de l'enfant étincela comme un éclair, mais il ne fit pas un mouvement.

— Calmez-vous, calmez-vous, père Lancia, reprirent les pêcheurs d'un ton sérieux et attendri. Voyons, nous avons eu tort de plaisanter, et vous avez plus tort que nous de vous faire de la peine pour des enfantillages. C'est fort heureux que Lorenzo ne soit pas là ; c'est un digne garçon, et qu'il ne faut pas exposer sans motif. Soyons à notre pêche, voilà notre tour de tirer les filets... nous n'en avons plus que pour un quart d'heure. Bonne prise, père Lancia, et laissons-là le grand camerlingue et le diable qui le protège. D'ailleurs, on le sait, les nobles sont toujours des nobles.

Et les pêcheurs s'éloignèrent sur ce consolant axiome.

— Lui noble ! répondit le vieux soldat, sans s'apercevoir que le cercle venait de changer encore une fois et que ses auditeurs n'étaient plus les mêmes, lui noble ! Mais savez-vous quel est ce Pandolfello Alopo, ce puissant feudataire qui marche fièrement à la tête de l'aristocratie napolitaine, ce brillant cavalier qui foule aux pieds les passans ?

— Ah ça ? qu'est-ce qu'il nous veut, à présent, avec son Pandolfello ? Ohé ? Lancia ! Giordano ! Messire ! Maître ! vous nous prenez pour d'autres.

— Savez-vous quel est ce Pandolfello, le premier chambellan du roi, le plus puissant baron du royaume ? Je vais vous l'apprendre, moi ! C'est un bâtard qui n'a jamais connu ni son père ni sa mère, un mendiant rongé de vermine, un vagabond expulsé de son village comme une bête immonde. Et savez-vous qui a recueilli ce bâtard, qui a fait la première aumône à ce mendiant, qui a placé ce vagabond dans les écuries du roi ? C'est moi ! moi qu'il a lâchement outragé. C'était un enfant frêle, étioilé, malade. Grâce à moi, il reprit peu à peu la vie et l'espérance ; grâce à moi, l'adolescent pâle et chétif devint un jeune homme robuste et bien tourné. Ce fut alors que la princesse le découvrit dans son humble costume et en fit d'abord son échanton, ensuite son favori, comme elle en fera bientôt votre roi. Oui, messieurs, un garçon d'écurie !

— C'est impossible ! s'écrièrent les pêcheurs !

— Oh ! ce que je vous dis là est bien la vérité, et je n'ousse pas craint de la lui jeter à la face ; mais je n'ai pas de bras, mais je n'ai plus de jambes, je ne pouvais courir après lui, je ne pouvais l'arracher de sa selle, je ne pouvais graver sur son front le talon de mon soulier, comme il avait flétri ma poitrine du sabot de son cheval. Honte et misère !

— Lancia, dirent les pêcheurs à voix basse, il ne fait pas bon de parler ainsi du grand chambellan. Parlez des morts tant que vous voudrez, personne ne se lèvera pour les défendre ; parlez de la régente, parlez du roi, ils vous le pardonneront peut-être. Mais pas un mot sur Pandolfello, ou prenez garde à vous, prenez garde à vos enfants, prenez garde à Lorenzo !

Cependant la pêche touchait à son terme, et les filets devenaient si lourds que ceux qui tiraient la corde se virent obligés de demander un renfort de bras. Tous les pêcheurs se mirent à la chaîne, et on oublia bientôt le vieillard et ses plaintes pour commencer un autre dialogue d'une tout autre nature.

— Par la madone ! dit l'homme qui avait proposé le marché, voilà une belle affaire ! Il y a là pour deux cents livres de pois on, et nous venons de le laisser à ce vieux diable enragé pour six carlins.

— Tu n'en fais jamais d'autres, dit son voisin en frappant le sable du pied ; avant-hier tu as refusé trois ducats de la pêche, et nous n'avons pris qu'un manche à balai.

— Et pourtant j'avais consulté saint Pascal, continua l'homme au marché en s'adressant à lui-même, ce n'est pas bien, cela ! A la première quête, je me souviendrai de ce tour.

— Dites donc, l'Avellinois, voulez-vous me céder votre poisson pour une piastre ?

— J'en donne deux.

— J'en donne trois.

Et les pêcheurs poussaient les enchères à mesure que les filets approchaient du rivage. Mais le vieillard di-trait et comme hébété ne semblait rien comprendre aux propositions qui se pressaient de toutes parts.

— Le bonheur le rend idiot, disaient les pêcheurs.

— Je crois bien, c'est énoré.

— Les filets auraient dû se rompre.

— Je parie pour un thon.

Et tous ces hommes au visage enflammé, aux bras tendus, aux yeux étincelans, se serrèrent autour de la prise avec une curiosité halotante et cupide, lorsque tout à coup un seul ci s'échappa de leur poitrine, et ils reculerent d'effroi à la vue d'un cadavre.

— C'est un homme foignardé !

— Un jeune homme !

— Un pêcheur !

Ces mots sinistres circulaient dans la foule atterré et tremblante, lorsque Lancia, haïssant sur son siège et dominant le tumulte d'une voix forte et brève :

— Un cadavre ! dit-il ; c'est quelque nouvelle victime de nos tyrans. Écartez-vous, messieurs ! il est à moi, il m'appartient, je l'ai payé, c'est ma pêche !

Et marchant d'un pas ferme et sûr au milieu du peuple qui se rangeait en silence, il arriva aux fils lentement pour regarder le corps de plus près, et à son tour, l'infortuné vieillard poussa un cri soudain, désespéré, terrifié.

— Lorenzo ! mon fils !

Il ne put en dire davantage et roula sur le sable, à côté du cadavre de son enfant.

Mais le petit Iazzarone, qui était resté jusque alors dans une attitude menaçante et impassible, écoutant, sans répondre un seul mot, les reproches de son père et des insultes de la foule, se leva avec la rapidité d'un éclair, prit son père dans ses bras avec une force dont personne ne l'eût cru capable, le posa doucement sur son banc de chêne, et sans perdre un instant, sans jeter un regard sur le corps de son frère, disparut du côté de l'église. Au même instant, le royal cortège parut à l'angle de la rue, précédé de plusieurs rangs d'enfants, d'hommes et de femmes, tous presque nus, disposés par ordre d'âge et de haillons. Les vieillards sinistres parties du groupe des pêcheurs se perdirent au milieu des acclamations frénétiques de cette masse nombreuse et compacte qui ouvrait la marche en poussant des cris sauvages. Au reste, les soldats de l'esorte jouaient si bien du plat de leurs épées et du bois de leurs lances, que la foule se rangea sur deux ailes et laissait défiler la procession en silence.

Les chevaliers, les barons, les hauts dignitaires, suivis d'écoliers, de valets et de pages, rivalisaient par le luxe de leurs costumes, par la beauté de leurs chevaux, par l'éclat de leur armure. Les agrettes de diamans, les casques d'or, les cuirasses d'argent étincelaient au soleil et forçaient le peuple ébloui de baisser le regard.

Jeanne de Duras, régente du royaume, montait un cheval arabe plus blanc que la neige, couvert d'une housse de soie et d'or, brodée de perles, à la manière orientale. La sœur de Ladislas, dont le souvenir est resté dans la tradition populaire comme un type de toutes les perfections que la nature puisse accorder à une femme, était alors dans tout le développement de sa magnifique beauté. Quoiqu'elle eût déjà dépassé sa trentième année, il était impossible, en regardant l'exiguïté de sa taille, la pureté de son front et l'éclat velouté de ses cheveux, de lui donner plus de vingt ans. L'extrême régularité de son profil et ses sourcils noirs, noblement arqués, donnaient à sa figure un air imposant, tempéré par la douceur de ses regards humides et voilés. Une séduction irrésistible, un charme impérieux semblaient enchaîner à ses pieds les volontés les plus rebelles, les orgueilleux les plus indomptés. Jamais femme n'inspiré plus de respect et plus d'amour ; jamais reine n'a posé-é une grâce plus sévère, une plus séduisante majesté.

À la droite de Jeanne, Pandolfello, qui, après son meurtre infâme avait à peine en le temps de changer de costume pour se présenter au château, faisait caracolier avec une noble aisance un coursier calabrais d'un noir d'ébène, qui, pour la perfection de ses formes, la souplesse de ses mouvements, n'avait pas d'égal dans les écuries du roi. Pandolfello alors était à peine âgé de vingt-cinq ans ; mais cet espace de temps, si court qu'il paraît, lui avait suffi pour s'élever de la plus vile condition à une fortune presque royale. Admirablement beau, mais doué d'une beauté mâle et fière, il dominait de sa tête cette colue de barons, de princes, assez méprisables pour l'enfer dans leur cœur, assez lâches pour prosterner huit siècles de noblesse aux pieds d'un lâlard. Ses cheveux s'échappaient, en boucles épaisses et parfumées, d'une riche barette de velours, ornée d'une agrafe de diamant et d'une seule plume noire. Son regard s'arrêtait sur Jeanne avec cette expression d'empire irrésistible qui avait forcé la princesse à lui livrer, en un seul jour, les faveurs de la cour et les destinées d'un royaume. Sa taille était serrée d'un pourpoint d'une très grande richesse, dont le fond noir disparaissait sous l'or et les pierres, et on voyait briller sur sa poitrine les insignes de l'ordre de la Vierge, singulière et classique décoration inventée par le roi Ladislas en l'honneur des Aragonaises, et qui a peut-être donné origine à l'ordre de la Toison-d'Or.

Au moment où le noble couple passait devant la jetée, sur laquelle les pêcheurs avaient exposé le cadavre de Lorenzo, le vieillard, que les cris du peuple avaient tiré de sa torpeur, leva ses bras mutilés et lança sur son ennemi une malédiction foudroyante. Hélas ! il ne savait pas encore que c'était le même homme qui, non content d'avoir outragé le père, venait d'assassiner le fils ! il le mandait cependant, par haine, par instinct, par pressentiment peut-être ! Puis, voyant que sa voix, affaibli par la douleur et perdue dans les acclamations générales, n'arrivait pas jusqu'au chambellan, il voulut porter les yeux sur son jeune enfant pour lui reprocher une dernière fois sa lâcheté ; mais, nous l'avons dit, l'enfant n'eût pas pu pour écouter ces reproches. Mesurant d'un regard aussi rapide que sûr la distance qui le séparait du cortège, Peppino avait rampé comme un couleuvre, à plat ventre, au risque d'être écrasé sous les pieds des chevaux ; puis, se dressant soudain, comme une apparition sinistre, entre Jeanne et son favori, il avait frappé ce dernier d'un coup de poignard. Pandolfello tomba sans pousser un seul cri, tellement le choc avait été subtil et violent, et la princesse ne s'était encore aperçue de rien, que déjà tout le monde se ruait sur le petit Iazzarone.

Lancée, ne voyant pas son fils à sa place ordinaire, avait tout deviné. Berronnet fut à côté de sa femme, sa sœur, sa princesse, il s'avança sans guide, sans appui, sans d'ailleurs, et se plaçant devant Jeanne :

— Grâce ! s'écria-t-il en sanglotant, grâce pour mon dernier enfant !

— Je ne suis plus un enfant, je vous ai vengé, mon père, répondit

Peppino d'une voix ferme, je suis un homme, et je saurai mourir en homme.

— Grâce pour lui, madame, répétait le vieillard avec des cris déchirants. J'ai perdu deux enfans à la guerre, le troisième, on vient de me le tuer, que me restera-t-il si vous me prenez mon dernier !

— Point de grâce pour l'assassin, s'écria Jeanne, les traits contractés par la douleur et par le désespoir.

— Prenez ma vie, mais sauvez mon enfant.

— Que veux-tu que je fasse de ta vie, à toi, misérable vieillard ; te l'arracher serait une récompense.

— Alors, madame, je demanderai justice au roi !

— Va te traîner jusqu'à lui si tu le peux, en attendant, ton fils expirera dans les tourmens.

— Hélas ! madame, si je ne puis aller jusqu'au roi, Dieu l'enverra peut-être jusqu'à moi.

— Emparez-vous de l'assassin, dit Jeanne à ses soldats et qu'on jette ce vieillard à la mer.

— Et moi je demande leur grâce ! s'écria en se relevant Pandolfello qui avait été renversé par le choc et non par la blessure. La Providence a sauvé mes jours et les reliques du bienheureux saint Janvier que j'ai toujours portées sur mon cœur ont ému les poignards des assassins.

— L'enfant avait une cuirasse ! murmura Peppino en jetant à son père un regard désespéré.

La régente ne trouvait pas de mots pour exprimer sa joie, et, dans son délire, elle se fût jetée au cou de son amant en présence du peuple entier, si le grand proto-notaire, qui occupait par son grade la deuxième place dans le cortège, ne l'eût arrêtée d'un regard. Puis, s'approchant de Pandolfello, il lui dit à l'oreille.

— Vous savez, mon cher seigneur, que je remplis les fonctions de premier juge du royaume. Mon dévouement vous est connu. Que votre seigneurie ordonne de quelle mort il lui serait agréable de voir mourir ce misérable. Pendu, écartelé, brûlé, rompu vil ; votre volonté sera ma loi. Attendez aux jours de votre excellence ! mais c'est porter un coup à la sûreté de l'état ! c'est presque un crime de lèse-majesté !

— Merci, mon noble seigneur, répondit le chambellan à voix basse ; je suis gré à votre excellence de cette offre amicale, et m'en souviendrai en temps et lieu. Mais la mort de ce manant peut n'être pas tout à fait inutile : qu'en le jette dans un cachot, et toutes les fois qu'un homme nous gênera, nous le ferons passer pour son complice. Lorsque nous aurons besoin de ses aveux, il suffira de quelques traits de corde ; recommandez-le à vos tourmenteurs ordinaires ; c'est un sujet précieux.

Les deux grands-officiers de la couronne se séparèrent avec les marques d'une déférence mutuelle, et Pandolfello s'approcha de Jeanne pour la remercier, par un tendre regard, de l'intérêt qu'elle venait de lui montrer. Le cortège reprit sa marche. Quant au peuple, il était venu pour voir une fête, et il assistait à une tragédie. C'était deux spectacles pour un. Aussi cria-t-il de toute la force de ses dix mille poumons :

— Vive saint Janvier ! vive le grand-chambellan !

III

Le lendemain de sa visite au Carmine, qui avait failli lui devenir fatale, Pandolfello Alopo respirait l'air, déjà sensiblement rafraîchi, sur une des terrasses du Château-Neuf, à demi couché sur des coussins de velours cramoisi, les paupières closes, et sa belle tête appuyée aux genoux de la régente, à qui le danger qu'il venait de courir le rendait plus cher que jamais.

Il pouvait être de neuf à dix heures du matin. Une brise légère et parfumée, sur laquelle personne n'eût osé compter la veille, se jouait dans les cheveux du jeune homme et les soulevait doucement. Un large et épais berceau de jasmins protégeait la princesse et son favori des rayons du soleil et des regards des hommes. Les pêcheurs avaient repris leurs chansons et leurs occupations de tous les jours ; le vieillard avait emporté le cadavre de son fils, soutenu par une force surhumaine, l'avait couché pieusement sur son pauvre grabat, comme s'il n'eût été qu'endormi, avait fermé la porte à double tour, et était allé s'asseoir sur la jetée sans plus verser une larme, sans prononcer une seule plainte. A voir cet homme si grave, si muet, si impassible, on eût dit qu'il était fou ou qu'une voix intérieure lui criait au fond de l'âme d'espérer en Dieu et de calmer. Rien ne troublait le repos de Pandolfello et de Jeanne, et le calme qui régnait au palais n'était, du reste, qu'un reflet de celui que respirait en même temps le royaume. Naples jouissait d'une paix profonde. Personne n'osait plus attaquer un peuple dont le roi, loin d'attendre la guerre chez lui, la portait chez les autres avec une telle promptitude, que son bras, pareil à la foudre, frappait souvent l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de se mettre en garde. L'ambition de Ladislas n'avait pas de bornes ; non seulement glorieux et redoutable au dehors, couronné de son éclat les horreux mystères de sa cour ; les exploits du frère faisaient oublier les débâcles de la sœur ; la boue disparaissait sous le sang.

Ladislas avait dompté la rébellion de Hongrie à l'âge où les autres n'ont pas la force de porter une lance ; il avait battu deux fois Louis d'Anjou, deux fois les Florentins, trois fois le pape, ce qui, par parenthèse, lui valut ses trois excommunications ; il était maître de Faenza, Folli, Verone, Sicme et Arezzo, et à l'époque où se passe notre histoire, sa confiance en lui-même était si grande, son orgueil si absolu, que, no

croyant plus avoir aucun ménagement à garder, il avait fait broder sur son manteau royal ces paroles : *aut Cesar, aut nihil* ; empereur ou rien ! Après les succès de Toscane, ses projets de conquête devaient naturellement devenir plus vastes, et quoiqu'il fit annoncer souvent, entre deux victoires, qu'il allait rentrer dans son royaume pour goûter quelques instans de repos et se préparer à de nouvelles campagnes, il lui arrivait bien rarement d'interrompre le cours de ses triomphes et de quitter l'armée pour revoir ses sujets. Aussi, la véritable reine était Jeanne ; le roi de fait, sinon de droit, était Pandolfello. Qu'avait-elle à craindre ? que pouvait-il souhaiter davantage ?

Et cependant, voyez le terrible enchaînement du crime et l'inférieure logique des passions ! Cet homme, dont personne n'eût dit trouble peut-être le coupable bonheur, poussé par une nécessité fatale, entassait meurtre sur meurtre, trahison sur trahison, parjure sur parjure ; il ne vivait qu'au milieu des sicaires, des espions, des empoisonneurs ; il ne traitait que des conspirations, il ne rêvait que l'assassinat ! Cette femme, aimée par son frère, adorée par le peuple, belle sur toutes les belles, puissante sur tous les puissans, passait sa vie dans les trames perpétuelles, ne fermant jamais les yeux que pour les rouvrir en sursaut, ne regardant jamais son favori sans trembler pour sa tête.

Comme nous l'avons dit, Pandolfello était plongé dans un léger assoupissement, moitié réalité, moitié rêve. Il ne songeait déjà plus au meurtre qu'il avait commis et au meurtre qu'il avait ordonné. Les remords n'allaient jamais chez lui au-delà de quelques heures, et deux nuits étaient déjà passées sur son double crime. Le rêve du grand-chambellan était tout d'or et d'ivoire ; il se voyait assis sur un trône de velours cramoisi, élevé à droite du maître-autel de Santa Chiara, le manteau royal sur l'épaule, le cercle fleurdelisé sur la tête, ayant Jeanne à sa gauche et les sept grands officiers de la couronne, sur différens gradins, à ses pieds ; tandis que le cortège funèbre de Ladislus défilait silencieusement vers l'église de San Giovanni à Carbonara, où le monument était déjà ébauché, par les soins de la régente, sous la forme de trois statues : l'une assise, l'autre couchée, et la troisième à cheval. Pandolfello s'enivrait des applaudissemens de la foule et des parfums mystiques dont quatre jeunes thuriféraires, en surplis blancs, l'encensaient à tour de bras, le front courbé jusqu'à terre. Comme il en était là de son rêve, un navire parut à l'horizon. Jeanne tressaillit vivement, et, touchant l'épaule de son favori, l'appela avec une émotion dont elle ne pouvait se rendre compte.

— Pandolfello ! une voile du côté de Caprée.

— Est-ce une raison, ma belle souveraine, pour m'ôveiller si brusquement ? dit le jeune homme avec une douce nonchalance et sans ouvrir les yeux.

— Je tremble malgré moi, si c'était une flotte ennemie !

— Mon Dieu, Jeanne, dit le grand-chambellan en soulevant sa tête à regret, quel est l'ennemi qui oserait traverser notre golfe tant que le drapeau de Ladislus flottera sur la tour de ce château ; et quel danger pouvez-vous craindre, ma noble souveraine, lorsqu'entre ce danger et vous, il y a les poitrines de tous vos sujets ?

— Je ne sais, Pandolfello, je ne puis me défendre d'une vague terreur. Un pressentiment sinistre me dit qu'en ce moment notre sort se décide. Vois, à dans la direction de ma main, deux, trois, quatre galères. Le vent les pousse rapidement vers nous. Dans une heure, nous ne pourrions peut-être plus échapper au malheur qui nous menace.

— En effet, dit le jeune homme, se penchant sur le bord de la terrasse ; nous ne pouvons tarder à recevoir des nouvelles des voyageurs qui nous arrivent. Rassurez-vous, madame, c'est probablement le message d'une nouvelle victoire. Le roi, mon maître et votre auguste frère, nous a habitués à une telle suite de triomphes, qu'il ne nous est permis de douter d'aucun prodige. Peut-être encore a-t-il besoin de nouveaux renforts pour étendre sa domination au-delà de la Toscane, et la flotte que nous voyons est-elle destinée à transporter de nouvelles troupes de Naples à Livourne. Mais, quoi qu'il arrive, ma belle princesse, je ne veux pas que vous restiez plus long-temps dans le doute. Holà ! ajouta-t-il en frappant trois fois dans ses mains, et aussitôt deux pages, qui se tenaient discrètement dans le salon contigu à la terrasse, s'avancèrent avec respect pour recevoir les ordres du maître du palais. Qu'on aille s'enquérir à l'instant même des nouvelles que nous apportent ces navires qui voguent à pleines voiles sur le golfe.

Jeanne voyait approcher la flotte avec une anxiété croissante, malgré les efforts que faisait Pandolfello, pour lui prouver, par les raisons les plus concluanes et par les plus tendres expressions, l'absurdité de ses craintes. Tout à coup le regard de la régente devint fixe, sa paupière se dilata effrayamment, un frisson mortel courut dans ses membres, et elle s'écria en joignant les mains :

— Dieu de justice ! le pavillon royal à la galère qui aborde avant les autres !

Le grand-chambellan pâlit comme un coupable à la vue de l'échafaud. Sa conscience chargée de crimes lui représentait ce brusque retour comme une punition foudroyante. Mais la réflexion lui fit bientôt espérer que le roi, absorbé, comme toujours, par ses projets et par ses plaisirs, n'aurait ni le temps ni l'envie d'écouter des plaintes et de punir des méfaits. Il maîtrisa son trouble, et, offrant sa main à Jeanne pour rentrer dans le salon, lui dit d'un air rassuré :

— Eh bien ! qu'avons-nous à craindre, madame ? Il s'agit de commander immédiatement une fête royale et splendide, et, comme cela tendre dans les fonctions spéciales du grand-chambellan, je vais immédiatement

donner des ordres pour que la réception soit digne du vainqueur de l'Italie, et pour que le triomphe que nous allons lui improviser surpasse en magnificence et en éclat tout ce qu'on a vu jusqu'ici dans le royaume.

Et, posant respectueusement les lèvres sur la main de la princesse, il s'éloigna, comme il avait dit, pour veiller aux préparatifs d'une de ces gigantesques saturnales qui avaient le double avantage d'endormir le roi et d'apaiser le peuple.

Cependant des matelots, des pêcheurs, des soldats, des lazzaroni s'assemblaient tumultueusement sur le port pour assister au débarquement de la flotte. Les bruits les plus contradictoires et les plus invraisemblables circulaient dans la foule. Des groupes nombreux et animés se formaient sur le môle. Le grand-sénéchal accourait à la tête pour disposer ses officiers et ses hommes d'armes en une double haie, de puis le débarcadère jusqu'au château. Les uns regardaient ce retour malin et soudain comme le présage de nouvelles luites et de nouveaux maux ; d'autres allaient fondre sur ce pauvre pays remis à peine de ses guerres étrangères et de ses discordes civiles ; les autres y voyaient au contraire un secours du ciel et un châtiement providentiel qui punirait bientôt l'insolente tyrannie du favori et mettrait un frein aux débauches de la cour. Tout le monde s'étonnait que ni Jeanne, ni Pandolfello, dont on connaissait l'astuce et la prévoyance, et qui entretenaient visiblement à leur service une armée d'agens et d'espions, n'eussent reçu aucun avertissement de cette brusque arrivée, et que le message qui avait apporté la nouvelle de la victoire célébrée publiquement la veille, n'eût pas annoncé aux personnes qui avaient plus d'intérêt à le savoir, qu'il précéderait Ladislus seulement de quelques heures. Il était sûr que le roi n'était pas attendu. Le trouble des courtisans, la surprise des officiers du palais, qui arrivaient par petits groupes et en désordre, la confusion qui régnait au château, dans les rues, sur le pont, ne laissaient pas de doute à cet égard.

Tandis que le peuple se pressait en masse sur la jetée, un seul homme paraissait étranger à tout le tumulte et à tout le bruit qui se faisait autour de lui. Cet homme était Lancia. Le vieux soldat muet, accroupi sur le sable au soleil, la tête cachée dans ses genoux, songeait à ses deux fils, dont l'un était couché sur le grabat de sa chambre, sans aucun espoir de se réveiller jamais, et l'autre plongé dans les cachots de Castel-Nuovo pour subir les affreux supplices qu'on lui préparait, et ce qui navrait encore plus le vieillard, succomber probablement à la torture et déshonorer le nom de sa famille par des aveux arrachés à la faiblesse et à la peur. Comme il songeait tout cela, en proie à cette double douleur, quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Giordano Lancia souleva la tête et vit à côté de lui un homme debout et masqué qui le regardait à travers les deux trous de son capuchon rouge avec une attention maitte et bienveillante. Le vieillard, sans sortir de son égarement, fixa pendant quelques secondes ses yeux sur l'inconnu comme s'il avait voulu lui demander de quel droit il venait l'arracher ainsi à ses pensées ; mais, oubliant aussitôt les paroles qu'il voulait prononcer et la cause qui les motivait, il s'affaissa de nouveau sur lui-même et retomba dans ses funèbres rêveries.

— Lancia ! cria l'inconnu, se baissant jusqu'à l'oreille du soldat.

— Que me veux-tu ? répondit le vieillard sans changer de position.

— Réveille-toi, Lancia !

— Je ne dors pas, je pleure.

— Il n'est plus temps de pleurer ; l'heure de la vengeance est sonnée.

— Vengeance ! murmura le vieillard sans quitter sa sombre attitude ; je n'ai plus de bras, je n'ai plus de fils !

— Hélas ! je le sais. On n'a pas voulu en finir trop vite avec lui, pour le réserver à une mort plus cruelle, à une longue agonie. Pauvre Peppino, auras-tu la force de pouvoir souffrir, auras-tu le courage de ne pas me déshonorer ? Les infâmes !

— Consolé-toi, Lancia, ton fils a souffert comme un homme, et sa constance a lassé les bras de ses tourmenteurs.

— Que dis-tu ? s'écria le vieillard en se dressant d'un seul bond ; qui a pu l'apprendre ces terribles détails ? Comment as-tu pu pénétrer les sanglans mystères de Castel-Nuovo ?

— Je te dis que cette nuit on a longuement tourmenté ton fils pour lui faire avouer ses complices et compromettre ainsi le nom de plusieurs innocens. Je te dis que j'ai été témoin du long supplice et du courage de ton enfant auquel on n'a pu arracher un seul mot de faiblesse ou de prière. Je te dis que lorsque la torture a été finie, il s'est approché de moi et a prononcé ces propres mots d'une voix ferme : « Au nom de la miséricorde divine qui descend sur tout homme, que je sois le premier à tomber, va chercher mon père, et si la douleur ne l'a pas tué, apprendslui ce que tu viens de voir. Je priera pour ton âme. »

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ne me rendez-vous pas mon enfant ? Faudra-t-il donc douter de votre puissance !

— Ne blasphème pas, vieillard.

— Non, il n'y a plus de Providence, il n'y a plus de justice.

— Regarde devant toi.

— Quelle est cette foule ?

— C'est un peuple qui vient au-devant d'un roi qui arrive tout exprès pour le venger.

— Mène-moi jusqu'à lui, car je ne suis plus qu'une masse inerte et immobile, la douleur a achevé de détruire le peu de forces et de vie que m'avaient laissé mes blessures.

— Je ne le puis, Lancia ; ma présence devant lui n'est qu'un

— Qu'as-tu donc, grand Dieu ?

— Le bourreau.

A ces mots, l'homme au capuchon rouge disparut comme par enchantement, et le père informé ne pouvant faire un pas, malgré tous ses efforts, leva ses bras muets vers le roi, et, au moment où le roi passait devant lui, recueillant tout ce qui lui restait de force dans l'haleine et de voix pour ce moment suprême, il s'écria d'une voix déchirante :

— A moi, Ladislás, grâce ! justice !

— Quel est l'homme qui m'appelle par mon nom, dit le roi en se dirigeant vers lui et écartant du geste les gardes qui l'entouraient.

— Sire, continua le vieillard en tombant sur ses genoux, c'est un soldat qui vous demande justice.

— Comment l'appelles-tu ?

— Giordano Lancia.

— Lancia ! c'est le nom d'un brave, et ce n'est pas la première fois qu'il arrive à mes oreilles.

— J'ai servi cinquante ans, sire ; j'ai pris part à toutes les campagnes qui ont illustré le pays depuis un demi-siècle, et j'ai été témoin de tous les crimes qui ont pendant ce long espace ensanglanté le royaume.

— Mais nous, grâce des victoires, reprit Ladislás d'une voix sévère, je suis content ; et moi, d'ailleurs, si je venais à les oublier, il ne manque pas de gens qui m'en feraient souvenir. Mais quels sont les crimes auxquels tu as assisté, dis-tu, et dont tu n'as pas vu et même temps la puni-

— ?

— Puis-je parler librement, sire ?

— Par le pape, ne me fais pas attendre, si tu ne veux pas te repentir d'avoir commencé.

— J'ai vu assassiner Tommasso, comte de Monte-Scaglioso.

— Après ? dit le roi d'une voix sombre.

— Vincenzo, duc d'Amalfi.

— Après ?

— Hugues, comte de Potenza.

— Après ?

— Luigi, comte de Mélito ; Henri, comte de Terra-Nuova ; Gasparo, comte de Matera...

— Assez ! Que me veux-tu donc, vieillard, avec cette longue et terrible liste de victimes ? Les morts t'ont-ils chargé de réclamer leur vengeance ?

— Et que me font à moi tous les Sanseverini massacrés dans un fossé et jetés aux chiens du château ? que me font à moi tous les nobles dont la tête a roulé sur l'échafaud ? que me font à moi tout le sang versé par son ordre ! s'écria le vieillard pendant tout à fait la raison. On m'a tué un fils, on m'en torture un autre, entends-tu Ladislás ? Et cela par les ordres de Pandolfello Alopo, et cela avec la permission et le consentement de ta sœur ! Voilà mes griets, à moi ; voilà les crimes dont je demande justice !

— Prends garde ! répondit le roi d'un air terrible ; tant que tu m'as accusé, moi, je t'ai laissé parler ; mais tu accuses Joanne, ma sœur bien-aimée, tu accuses les plus grands personnages de la cour ; malheur à toi, vieillard, si tu n'as pas de preuves pour soutenir ton accusation !

— Des preuves ! N'est-il pas à la connaissance de la ville entière qu'il ne manque plus à Pandolfello que le titre de roi pour régner à ta place ? Ne m'a-t-il pas renversé dans la boue, ce lâche bâtard qui me doit la vie et la faveur dont il joint au château ? N'a-t-on pas pêché ici, au même endroit que tu l'as fait de ton pied, le cadavre de mon fils ? Des preuves ! Fais-tu donc ouvrir les portes de la prison, et si on ne s'est pas empressé de l'assassiner lorsque ta galère aura paru, pour se défaire d'un témoin dangereux, tu verras mon pauvre enfant, mon dernier, mon seul espoir, les pieds rivés dans des entraves, les bras chargés de fer, les membres brisés par la torture.

— Tout cela constitue des présomptions graves, dit le roi d'un air glacial, mais rien ne me prouve encore, que ce soit Pandolfello Alopo qui se t'as rendu coupable de l'assassinat de ton fils.

— Puis, se tournant vers sa sœur, que tant d'audace de la part d'un pauvre soldat avait rendue si humble et muette de stupeur :

— Qu'on s'empare de cet homme, dit-il, et surtout qu'on lui prodigue tous les soins que son état réclame. Et maintenant, messieurs, à Castel-Nuovo.

Arrivé au palais, Ladislás s'enferma chez lui avec cinq ou six barons des plus fidèles, et qui ne l'avaient jamais quitté un instant pendant le cours de ses longues et dangereuses expéditions. Le grand chambellan, comme sa charge lui en donnait le droit, fut le premier qui se présenta dans les appartements du roi et demanda à lui baiser la main. Ladislás lui fit répondre par le comte d'Avellino qu'il ne verrait personne avant la régence, et qu'on ferait prévenir la princesse lorsque le roi serait en état de la recevoir. Ce premier échec, joint au récit qu'on venait de lui faire au même instant de l'étrange scène du vieux soldat, n'était pas de nature à calmer les inquiétudes et l'apprehension de Pandolfello. Il se rassura néanmoins, songeant qu'en définitive, et comme il venait de prendre toutes les précautions nécessaires pour faire disparaître jusqu'à la dernière trace de ses derniers crimes, personne ne pouvait le contraindre devant le roi. Il s'agissait donc tout au plus d'une disgrâce momentanée et passagère ; mais Pandolfello comptait trop sur les moyens de séduction et sur la passion aveugle qu'il avait inspirée à la sœur, pour craindre sérieusement la sévérité du frère. Il s'en remit donc au hasard, ou, comme on disait alors, à son heureuse étoile, qui

l'avait favorisé jusque alors ; et, modifiant un peu la réponse du roi, il annonça à la princesse que sa majesté se préparait à la recevoir avec tous les égards qu'une si haute dame méritait, et qu'il faisait taire son affection fraternelle devant l'inflexible étiquette de la cour. Jeanne qui, comme toutes les personnes douées d'une vive imagination et d'une grande mobilité d'idées, passait facilement de la crainte à l'espoir, ajouta une foi entière aux paroles de son favori, et voulut se parer à son tour, pour paraître aux yeux du roi avec tous ses avantages, et effacer jusqu'aux moindres soupçons qu'on aurait pu faire naître contre elle ou contre son conseiller dans l'esprit de son frère, par cette fascination irrésistible qu'elle exerçait également sur ceux qui la connaissaient dès sa plus tendre enfance. Le soir venu, et lorsque les appartements de Castel-Nuovo furent splendoramment illuminés, le comte d'Avellino fit savoir à la princesse et aux sept grands officiers de la couronne que le roi les attendait. Alors la porte de la chambre à coucher de Ladislás s'ouvrit à deux battants, et à la place qu'occupait ordinairement le lit royal, on vit une estrade drapée de velours noir, sur laquelle deux hommes entièrement couverts de leur armure se tenaient silencieux et debout comme deux fantômes vengeurs. Jeanne recula de trois pas et jeta un cri de terreur à la vue de cet étrange spectacle. Pâle, tremblante, agitée d'un frisson convulsif, elle se tourna vers son frère et lui demanda, moins de la voix que du geste, que signifiaient ces deux terribles personnes ?

— Ce sont les juges, madame, dit Ladislás en fronçant le sourcil. Asseyez-vous, princesse, ici, à ma droite. Quant à vous, messeigneurs, dit-il, en s'adressant aux grands dignitaires, tenez-vous chacun à la place que votre rang vous assigne, et prêtez bien attention à ce qui va se passer. Qu'on amène l'accusateur.

A ces mots, quatre écuyers transportèrent dans la chambre du roi le vieux Lancia, assis sur un large fauteuil, et l'ayant posé à gauche de l'estrade, se retirèrent en silence.

— Parle, dit le roi, sans crainte et sans ménagement pour personne.

Le vieillard fixa sur Pandolfello un regard terrible et prononça lentement ces paroles, dont chaque pénétra dans le cœur de Jeanne comme un coup de poignard.

— J'accuse le comte Pandolfello Alopo, grand-chambellan du palais, de m'avoir indignement maltraité en me foulant aux pieds de son cheval ; je l'accuse d'avoir poignardé mon fils Lorenzo et de l'avoir jeté à la mer ; je l'accuse d'avoir torturé mon fils Peppino, pour le forcer à dénoncer des innocents dont il voulait se défaire.

— Qu'avez-vous à répondre, Pandolfello ? dit le roi, en se tournant vers le grand chambellan.

— C'est homme est fou, répondit le jeune homme avec un sourire de mépris.

— Vous niez donc ?

— Je m'étonne, sire, qu'on puisse seulement me croire capable de telles infamies.

— Faites avancer les témoins, dit Ladislás, sans que sa voix trahit la moindre émotion.

Alors il se passa dans les quatre murs de Castel-Nuovo un drame affreux et terrible. Peppino, plutôt traîné qu'escorté par les soldats, entra dans l'appartement, se soutenant à peine sur ses genoux. Le pauvre enfant, brisé par la torture de la veille, portait encore les traces de ses atroces souffrances ; mais son visage, pâle et résigné, était empreint d'un courage héroïque, d'une noble fermeté. Arrivé en la présence du roi, il jeta d'abord un regard indéfinissable d'amour, de compassion et de tendresse à son père, puis il voulut parler... mais tout à coup sa langue se colla sous son palais, ses lèvres se blémirent, une convulsion mortelle agita ses membres. Il tendit la main vers son père en signe d'adieu, et tomba raide mort aux pieds de Ladislás.

— C'est bien, pensa Pandolfello, le grand proto-notaire ne m'a pas trompé.

— Mon fils ! s'écria le vieillard, mon pauvre fils ! ils l'ont empoisonné.

Et Lancia retomba sur son fauteuil, sans mouvement et sans vie.

— Qu'avez-vous à dire ? Pandolfello, demanda le roi avec le même sang-froid.

— Monseigneur, je suis innocent, je ne suis pour rien dans la mort de cet enfant. La frayeur l'a tué. D'ailleurs, il a voulu m'assassiner aux yeux de la ville entière, et je lui ai fait grâce.

— Au roi seul appartient le droit de faire grâce, messire ! s'écria Ladislás d'une voix foudroyante.

— Pardon, sire, le trouble m'égare ; j'ai voulu dire que j'avais intercedé en faveur du coupable auprès de votre auguste sœur, qui, en votre absence, exerçait les droits de la royauté.

— Est-ce vrai, Jeanne ?

— C'est bien vrai, mon frère ; Pandolfello est un digne et loyal sujet, et rien ne prouve qu'il ait commis les crimes dont l'accusent ces manans.

— Rien ne le prouve en effet, continua Ladislás avec lenteur ; mais comme il y a d'assez graves présomptions contre l'accusé, on va sur-le-champ l'appliquer à la torture.

— Ah ! sire, s'écria le grand chambellan avec indignation. Je suis comte et baron, j'occupe la première place à la cour ; et je ne dois être jugé que par les nobles, mes pairs !

— Tu mens, répondit Ladislás, dont la colère éclata devant l'audace indomptable du meurtrier, tu mens devant ton souverain et les juges ;

tu n'es qu'un misérable bâtard, qu'un valet d'écurie qui n'as pas craint d'abuser des faveurs dont on t'a comblé pour commettre les actions les plus lâches, les crimes les plus odieux. Nous verrons si ton assurance sera la même tout à l'heure. Faites entrer les valets du bourreau.

A ces mots, deux hommes à physionomie sinistre, les bras nus, armés de tous les instruments de la torture, entrèrent dans la chambre. Pandolfello pâlit légèrement, Jeanne joignit ses mains suppliantes et s'écria avec un mouvement d'effroi indécible :

— Mais c'est affreux, monseigneur ; grâce pour lui, ayez pitié d'une pauvre femme. Je ne pourrai jamais supporter un si horrible spectacle...

— Vous avez été jusqu'ici le roi de Naples, ma sœur, dit Ladislas, appuyant sur ce mot cruel, et un roi doit savoir administrer la justice sans partialité et sans faiblesse.

En un clin d'œil une poulie fut fixée au plafond, les poignets du favori furent serrés derrière son dos par des nœuds étroits, et il jeta un cri de douleur. On l'avait hissé, à l'aide d'une corde, à six pieds du sol. Cependant il supporta avec courage ce premier degré de question ordinaire et répondit d'une voix ferme :

— Je suis innocent !

On le descendit à terre ; puis, sur un nouveau signe de Ladislas, se suspendant tous les deux à la corde, les aides du bourreau soulevèrent le malheureux jusqu'au plafond, et le lâchant tout à coup, le firent retomber de tout son poids à trois pieds de hauteur. Cette douloureuse opération fut répétée trois fois, et chaque fois Pandolfello répondit d'une voix étouffée :

— Je suis innocent !

Alors on l'étendit sur un cheval, les tourmenteurs attachèrent à ses pieds et à ses mains quatre énormes poids de fer. Les os du patient craquèrent, ses jointures se disloquèrent, le sang jaillissait en abondance.

— Grâce ! s'écria le torturé ; grâce, monseigneur, je suis innocent ! On suspendit les tourmens. L'accusé n'avait pas avoué.

— Est-il coupable ? demanda le roi aux deux juges, couverts de pied en cap de leur armure.

— Non, répondirent-ils d'une voix caverneuse.

Pandolfello respira. Un rayon d'espoir brilla sur le front de Jeanne ; elle crut que son amant était sauvé.

— Eh bien ! dit le roi, il ne se trouve plus personne ici qui veuille témoigner contre l'accusé ?

— Personne, répondirent les assistans.

— Alors, c'est moi qui remplirai cet office.

Un silence d'étonnement et de terreur accueillit les paroles du roi. Cet étrange procès commençait à prendre les proportions d'une révélation fantastique et surnaturelle.

— Réponds-moi, Pandolfello Alopo, où as-tu passé la nuit du 26 juillet ?

— Dans une petite maison de Chialame.

— Tu mens, tu étais dans une barque, en pleine mer.

Pandolfello regarda le roi d'un air égaré. Ladislas continua froidement son interrogatoire.

— Qui as-tu rencontré dans ta promenade nocturne ?

— Personne, répondit le jeune homme de plus en plus renversé par cet accablant témoignage.

— Tu mens, tu as rencontré un vieillard qui venait au devant de toi sur une autre barque conduite par deux rameurs, et ce vieillard se nommait Galvano Pedicini.

— Il sait tout ! pensait Pandolfello atterré.

— Et qu'as-tu dit à Galvano Pedicini ?

— Rien, monseigneur... des choses indifférentes...

— Tu mens ! tu l'as payé pour m'assassiner.

Un cri d'horreur se éleva dans la chambre.

— Jamais ! sire, balbutia l'accusé frissonnant de tous ses membres ; c'est Galvano qui a menti, qui m'a calomnié fausement.

— Traître et lâche ! s'écria Ladislas d'une voix de tonnerre ; voici ta barque... et il la lui jeta à la face ; voici les deux hommes qui étaient dans la barque du vieillard qui t'a parlé, et il montra les deux hommes couverts de leurs armures... Galvano, c'était moi.

Pandolfello tomba la face contre terre, foudroyé par ces terribles paroles.

— Est-il coupable ? demanda de nouveau le roi.

— Oui, répondirent les assistans d'une voix unanime. Quant à Jeanne, elle avait perdu connaissance.

Alors le roi se leva et prononça ainsi l'arrêt qui condamnait Pandolfello.

— Moi, Ladislas I^{er}, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile, je déclare Pandolfello Alopo coupable de lèse-majesté. J'ordonne qu'on lui attache sur le front un écriteau infâme, qu'on le lie sur une charrette et qu'on le traîne ainsi dans tous les quartiers de Naples, que des bourreaux lui arrachent les chairs avec des tenailles rouges, qu'on le roue sur des rasoirs, et qu'on le jette sur un bûcher de bois vert pour qu'il soit brûlé lentement jusqu'à ce que mort s'en suive.

Cette horrible sentence fut exécutée littéralement. Après le supplice, le peuple se rua sur le bûcher et s'empara des os de Pandolfello pour en faire des sifflets et des manchettes de fougère.

Un homme avait assisté à cette scène affreuse, hissé péniblement sur le parapet d'un pont et soutenu par un groupe de pêcheurs. L'œil fixe, la

bouche entr'ouverte, la poitrine haletante, il n'avait pas perdu un seul détail de l'horrible exécution. Cet homme, c'était Giordano Lancia. Lorsque tout fut fini, le pauvre vieillard, dont la raison avait déjà reçu de si rudes atteintes, saisit un moment où personne ne faisait attention à lui et s'élança d'un seul bond à la mer, s'écriant avec un immense éclat de rire :

— Mes amis, venez me repêcher à mon tour.

ALEXANDRE DUMAS.
(La Mode.)

L'ASSASSIN DE JEANNE D'ARC.

Première époque.

I

Le 17 juin 1429, il y avait fête à Reims pour la France entière. Charles VII était sacré dans cette cathédrale, où l'avait conduit la main d'une femme, et l'Anglais, refoulé de jour en jour hors du territoire qu'il avait usurpé, se sentait déjà perdu.

Jeanne se tenait debout devant l'autel, son étendard à la main, à côté de Charles VII ; elle semblait en proie à cette exaltation divine qu'elle avait communiquée à toute une armée ; elle était plus belle, plus imposante que jamais.

Tout à coup ses yeux se remplirent de larmes ; une émotion de cette terre vint dissiper ses rêves célestes ; elle avait aperçu, à la porte de l'église, Jacques d'Arc, son père, et Durand Laxard, son oncle ; ces deux vieillards étaient venus de Donremy, à pied, un bâton à la main, contempler la gloire de Jeanne ; bienheureux pèlerins qui, dans leur dévotion paternelle, avaient droit de prendre leur enfant pour madone.

Tout le bonheur domestique des premières années, toutes les fraîches impressions d'une obscure et paisible jeunesse étaient revenus à la mémoire de l'héroïne. Toutes ses affections de villageoise avaient repris son cœur de guerrière. A peine la cérémonie fut-elle achevée qu'elle alla se précipiter aux pieds de Charles VII.

« Gentil roi, lui dit-elle, puisqu'il est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous vissiez à Reims recevoir votre droit sacré en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir, j'ai accompli ce que le Seigneur m'a commandé, qui était de lever le siège d'Orléans et de faire sacrer le gentil roi. Maintenant, laissez-moi retourner dans mon village auprès de mon père. Cette armure, cette épée, cet étendard, tout cela n'appartient pas à mon sexe. Un soufflet divin m'a poussée à m'en emparer. Mais je sens que ce soufflet s'est retiré de moi... et maintenant je ne suis plus qu'une femme, une femme née pour filer ou garder les troupeaux, une femme qui aurait peur dans les combats, qui s'y laisserait tuer sans se défendre. Oh ! permettez-moi de retourner à Donremy pour filer ou garder les troupeaux. C'est là qu'est mon bonheur ; c'est là qu'est mon salut... »

— Vous, Jeanne, nous quitter ! s'écria le roi ; laisser là votre œuvre commencée... mais cela ne se peut... nos soldats croiraient que Dieu les abandonne avec vous... Oh ! non ! non !... restez pour combattre, pour vaincre encore.

— Mais si je reste, ce ne serait plus que pour mourir, s'écria Jeanne.

— Sire, dit Guillaume de Flavy, capitaine farouche et redouté, permettez-moi de vous dire que cette jeune fille a raison. Elle a été pour nous une marque visible de la protection de Dieu ; elle est venue rendre la confiance à ceux qui n'avaient que du courage ; mais maintenant que vos chevaliers et vos capitaines puissent se mesurer avec l'Anglais sans exposer les jours d'un enfant que redemande sa chaudière ! Rendez le repos à cette femme, sire, j'ose vous en supplier ; le tonr des hommes est venu. »

Des murmures avaient fréquemment interrompu Guillaume de Flavy. A peine eut-il achevé que le duc d'Alençon, La Trémoille et dix autres se levèrent contre ses paroles et réclamèrent le droit de retenir Jeanne d'Arc dans leurs rangs.

— Vous le voyez, Jeanne, dit le roi, vous ne pouvez nous quitter.

— Je demeurerais auprès de vous jusqu'à la mort, sire, répondit-elle en soupirant, et pourtant mes plus grands ennemis ne sont pas dans les rangs des Anglais ! Mon père, mon oncle, dit-elle aux deux vieillards qui s'approchaient et qui baisaient ses mains en pleurant, Jeanne ne peut revenir parmi vous pour garder vos troupeaux, Jeanne va combattre encore... Priez pour elle !

II

Peu de temps après, les tristes prisonniers de la Pucelle s'étaient confirmés. Sa gloire était devenue impatience même à ceux de ses frères d'armes qui avaient d'abord voulu voir l'héroïne conserver le commandement. Ils avaient dans le cœur une rage secrète de s'entendre citer qu'un seul nom dans toutes les victoires. Déjà, à l'attaque de la porte Saint-Honoré de Paris, ils avaient laissé Jeanne s'exposer imprudemment à des périls qu'ils connaissaient d'avance et auxquels elle n'avait pu échapper qu'au prix de son sang. Elle fut ensuite se jeter dans Compiègne, que l'Anglais assiégeait, dans Compiègne, où commandait le plus

acharné de ses ennemis, Guillaume de Flavy, déjà détesté de tous à cause de ses vices et de sa tyrannie.

Elle alla d'abord communier à l'église Saint-Jacques, et pendant qu'elle priait, une sombre vision vint glacer son courage; elle pâlit, et s'écroulant contre un pilier, elle dit à plusieurs bourgeois et à un grand nombre d'enfants qui se trouvaient là :

« Mes bons amis et mes chers enfants, je vous le dis avec assurance, je serai trahie, et bientôt je serai livrée à la mort. Priez Dieu pour moi, je vous en supplie, car je ne pourrai plus servir mon roi et le noble royaume de France. »

En ce moment entra dans l'église un officier qu'elle avait mis en sentinelle sur les remparts. Il vint et l'avertit que les Anglais n'étaient plus sur leurs gardes et que le moment était favorable pour faire une sortie. Toutes les tristes pensées de la Pucelle se dissipèrent à cette nouvelle; elle ne rêva plus que triomphes, elle ne ressentit plus que l'enthousiasme de sa divine mission. Devant l'Anglais elle ne craignait plus rien.

Pendant ce temps, Guillaume de Flavy, selon sa coutume, riait et se gaudissait, en tenant table avec des courtisans. La porte s'ouvrit tout à coup, et Jeanne apparut sur le seuil comme doit se montrer aux pécheurs l'ange du jugement dernier.

« Messire de Flavy, cria-t-elle, est-ce le temps d'irriter le ciel par ces fêtes sacrilèges, quand nous avons besoin de son secours? Lèvez-vous et priez Dieu?... car voici l'heure du combat, et que ce soit victoire ou mort que la Providence nous prépare, faut une âme pure pour mériter l'une ou pour braver l'autre. »

Guillaume de Flavy se leva et alla prendre ses armes sans répondre. Soudain avant tout, il ne pouvait rester sourd à un appel de guerre; mais il se disait en lui-même, « Ah! Pucelle maudite, tu me paieras cher tout ce que tu m'as fait subir de tortures jalouses et d'humiliations sanglantes. »

Vers une heure après midi, la Pucelle sortit avec ses gens par la porte du pont Lévi sur l'Assise.

Les Anglais campés de ce côté étaient sans défiance et presque désarmés. Quand ils se virent attaqués brusquement, ils se rabattirent sur le corps de bataille, puis ils revinrent en nombre. L'année à la tête des Français, les fit plier deux fois; mais enfin, la lutte devenant trop inégale, il fallut ordonner la retraite. Guillaume de Flavy était resté avec un corps de troupes à la barrière du pont du côté de la ville pour servir de réserve; mais il se garda bien de secourir Jeanne en péril.

Bien tôt les Français furent rejetés sur le pont; leur front en désordre s'y entassa précipitamment, et pressés par ceux qui arrivaient sans cesse, ils poussaient dans la rivière des hommes et des chevaux à droite et à gauche, comme un vase trop plein qui déborde. Cependant Jeanne restait la dernière, et son étendard redoublé, le prestige qui s'attachait à sa personne, la valeur de quelques preux qui l'entouraient, tenaient encore l'ennemi en respect.

Les Français étaient rentrés dans Compiègne, sauf le groupe qui combattait toujours avec Jeanne d'Arc, et qui se repliait vers la ville en faisant toute contenance. Flavy avait fait disparaître dans la place tous ceux qui venaient de s'y réfugier, et il était resté presque seul à la barrière du pont. Il s'approcha de l'homme qui la gardait.

« Ferme cette barrière, dit-il.

— Monsieur, répondit le gardien, cela ne se peut. La Pucelle et monsieur ur de Ponton ne sont pas rentrés, et ce serait les perdre avec tous ceux qui les escortent.

— Fais ce que je te dis... Je suis maître ici. Cent écus d'or si tu obéis... sinon... »

Il leva sa hache d'armes sur la tête du gardien, qui poussa la barrière par un geste presque involontaire.

La hache était toujours suspendue sur sa tête; le gardien ferma la barrière à clé.

Lorsqu'il eut obéi, la hache, tombant tout à coup sur lui, s'enfonça violemment dans son épaule et le renversa baigné dans son sang. Flavy alla redoubler.

« Qu'y a-t-il? que faites-vous? s'écrièrent quelques officiers qui accoururent et qui l'arrêtaient.

— Je punis ce misérable, reprit Flavy; il ferme la barrière du pont malgré mon ordre, et il est cause de la perte de nos gens qui sont en dehors. Laissez-moi achever de faire justice.

— Cet homme est déjà mort, dit en le poussant du pied l'un des officiers. Songeons plutôt à rouvrir la barrière. »

Il chercha la clé à terre dans le sang du gardien.

« Il est trop tard, s'écria Flavy. L'Anglais a profité de ce funeste retard. »

Et il montra, à travers les barreaux, Jeanne d'Arc, que toute une armée emmenait prisonnière.

III.

Depuis ce jour, quelques rides nouvelles vinrent sillonner le front soucieux du sire de Flavy. Son sommeil fut agité, et il sembla éprouver des remords, lui qui avait exercés sans honte et sans effroi une odieuse tyrannie dans Compiègne comme dans tous les lieux où il avait commandé. Il défendit du reste avec un cœur de despotisme la place qui lui était cédée, et l'ennemi fut forcé enfin de lever le siège.

Charles VII, que l'exemple de Jeanne d'Arc avait arraché un instant à son indolence ordinaire, était retombé dans sa voluptueuse léthargie. La

Trémoille, son favori, l'entretenait dans ses dispositions fatales avec une attention qu'on attribuait déjà hautement à la trahison et contre laquelle on s'indignait de toutes parts.

Le roi le voyait avec ce gentilhomme et quelques autres de son commerce privé quand on donna du cor à la porte du château où il se trouvait. On lui annonça La Hire, Guillaume de Flavy et quelques autres preux. Il ordonna qu'on les introduisît.

« Prenez place à ce banquet, mes frères serviteurs, leur cria-t-il du plus loin qu'il les vit, et si pauvre que soit la table du roi de France, il saura bien vous y réserver votre part à tous.

— Sire, dit Flavy avec sa brusquerie habituelle, ce n'est pas à nous de prendre place à vos côtés; mais à vous de prendre rang à notre tête, car nous avons résolu une expédition où vous devez marcher le premier. Il faut pousser jusqu'à Rouen et soumettre toute la Normandie.

— Et délivrer la Pucelle, ajouta La Hire...

— Et qu'avez-vous besoin du roi pour cela? répliqua La Trémoille; pourquoi l'exposer inutilement? Le roi marchera à votre secours si vous êtes d'accord...

— Oui, reprit Flavy avec colère, il se mettra en campagne dès qu'il n'aura plus de soldats! Ce sont là des conseils de maladroit, pour ne pas dire davantage...

— Ce que vous dites est remontrance d'insolent, répliqua La Trémoille en se levant.

— Silence! cria enfin le roi. N'allez-vous point verser du sang devant moi! comme si Dieu ne vous avait pas envoyé des Anglais à foison pour que vous puissiez satisfaire cette envie si elle vous prend. Mais rien ne presse, mon brave Flavy, continua-t-il en se renversant sur son fauteuil.

— Oui, rien ne presse, reprit Flavy, voilà ce qu'on veut vous persuader, sire. Il sera trop tôt pour vous jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour nous et pour la France; je voudrais savoir combien l'on paie à la cour du duc de Bourgogne les conseils que l'on ose vous donner ici. »

La Trémoille se leva pâle de rage et s'empara d'un couteau.

« C'est Guillaume de Flavy, dit-il d'une voix sourde, qui ose parler de trahison, lui qui a livré Jeanne d'Arc aux Anglais!... »

Charles VII se leva à son tour. Des cris d'étonnement éclatèrent de toutes parts.

« Oui, reprit La Trémoille, qui s'était avancé trop loin pour reculer, qui a ordonné au gardien du pont de Compiègne de clore la barrière et d'enfermer la Pucelle dans les rangs des Anglais.

— Ce misérable, dans une terreur panique, l'a fermée malgré moi, reprit d'une voix altérée Flavy, sur qui tous les regards se fixaient. Mais j'ai puni ce lâtre à l'instant même!

— Vous l'avez frappé, il est vrai, reprit La Trémoille. Mais on se défait d'un complice plus promptement que d'un ennemi.

— Pas un mot de plus, s'écria Charles. Le roi de France ne croit jamais qu'un de ses compagnons de plaisir et de périls ait conspiré avec les Bourguignons ou avec les Anglais contre lui ou contre cette sainte fille, martyre de son dévouement pour la France. Le misérable qui a fermé cette barrière a été frappé justement. Et je le jure sur ma royale couronne, s'il pouvait être prouvé que Jeanne d'Arc a été lâchement trahie, je livrerais la vie de l'assassin à qui voudrait la prendre, et je promettrais sûreté entière à qui en ferait justice, fût-il enfant du coupable, le coupable ne fût-il aussi cher que mon propre enfant.

— Sire, reprit Guillaume, permettez-moi de défier dans un combat sans merci le sire de La Trémoille pour l'insulte qu'il m'a faite, insulte irréparable, jusqu'à ce que mort s'en suive.

— J'accepte, répondit La Trémoille.

— Et moi je refuse, dit le roi. Je vous propose un duel qui vengera bien mieux votre honneur; prenez pour adversaire l'Anglais, pour lieu du combat la ville de Rouen, pour prix de la victoire la liberté de la Pucelle, je serai à la fois juge de camp et votre second à tous deux, car je marcherai avec vous à la tête de ma brave armée. L'heure des festins est passée. A cheval, et je ne dirai plus que deux mots d'ici à Rouen: Montjoye et Saint-Denis!

En ce moment entra un messager qui remit au roi un paquet cacheté. A peine Charles VII l'eut-il ouvert qu'il le laissa tomber avec désespoir.

« Il est trop tard, dit-il d'une voix éteinte; la Pucelle vient d'être brûlée à Rouen sur la place du Vieux-Marché. »

Un silence de consternation succéda à cette lugubre nouvelle.

« Oh! reprit le roi un instant après, pourrai-on inventer un supplice assez cruel pour l'homme qui aurait livré cette femme, pour le Français qui aurait allumé un bûcher anglais sous les pieds de cette Française héroïque!

— Plus de preuvel » pensa Flavy.

IV.

Vingt ans s'étaient écoulés; Guillaume de Flavy avait porté au comble cette tyrannie que tous les gens de guerre croyaient alors avoir le droit de faire peser sur les pays qu'ils avaient protégés. Tous les capitaines, jusqu'à La Hire lui-même, dont le renom chevaleresque s'était accru si brillamment jusqu'à nous, à défaut d'une paie régulière, levaient sur leurs compatriotes, quand l'ennemi leur manquait, une dime de brigandage, et ils ne reculaient pas devant le titre d'*écorcheurs* que la terreur des populations leur jetait de toutes parts.

Guillaume de Flavy était signalé entre tous par ses débauches et ses cruautés insatiables. Quoique déjà vieux, il avait convoité la dot de la fille d'un baron normand, le sire de Boisrobert. Il avait d'abord obtenu le consentement du père, mais celui-ci, sur les renseignements qu'il avait pris du caractère et de la conduite passée de son gendre présomptif, se préparait à retirer sa parole lorsqu'il mourut subitement.

Son terreur inspirée par Guillaume, soit respect pour la volonté de son père, dont elle n'avait pas su les dernières dispositions, Isabeau de Boisrobert se donna ou plutôt se laissa prendre, elle et ses domaines, et devint la femme de Guillaume de Flavy. Elle ne se doutait pas, la pauvre enfant, quelle destinée odieuse elle allait partager et combien de malédictions chargeaient le nom qu'elle avait échangé pour le sien. En vain ses bienfaits cherchaient à réparer tous les crimes du sire de Flavy. Elle-même n'était pas oubliée dans l'asservissement et les outrages que Guillaume de Flavy faisait poser sur tout ce qui l'entourait. Cinq ans de mariage s'étaient à peine écoulés qu'il la délaissait pour les femmes les plus viles, qu'il osait admettre à sa table, où Isabeau ne voulait plus s'asseoir.

Parmi les officiers qui défendaient Compiègne sous les ordres de Guillaume, un seul se refusait à partager les orgies du gouverneur ; il se nommait Pierre Louvain. Riche et de bonne mine, il était venu se jeter dans Compiègne, dont les Anglais désolaient toujours les environs, afin d'apprendre l'art de la guerre. Il semblait en proie à une tristesse dont sa vie, si heureuse en apparence, ne trahissait pas le secret. Un vieil écuyer qui lui semblait fort attaché était son unique ami et probablement son confident.

Un soir, Pierre Louvain se promenait aux pieds des remparts, lorsque le vieil Berthold accourut.

« Messire, lui dit-il, je vous engage à quitter Compiègne au plus vite, le gouverneur sait tout.

— Tout ! dit Pierre ; que veux-tu dire ?

— Il sait que vous aimez Mme de Flavy...

— Que je l'aime, reprit Pierre brusquement ; mais cela n'est pas... Je ne l'ai dit à personne, pas même à toi...

— Mais il l'a vu dans vos regards, reprit Berthold. Les yeux d'un jaloux voient toujours mieux que les yeux d'un confident ou d'un amant. D'ailleurs, s'il ne vous eût pas trouvé une crime, il vous en eût inventé un, tant il vous en veut de ne point partager les plaisirs auxquels il vous invite.

— Parce que ma présence à ces orgies serait un outrage pour elle, s'écria-t-il.

— Il a deviné le motif de votre répugnance ; ainsi donc, je vous engage à quitter le château au plus vite sous un prétexte quelconque.

— Crois-tu que je craigne pour moi ?

— Non, sans doute, reprit Berthold, mais craignez pour elle ; ce qui ont déplu au sire de Flavy n'ont que le choix entre deux choses : ou mourir de sa main immédiatement ou mourir de maladie dans un bref délai, comme le comte de Boisrobert, le père de la dame de Flavy.

— Il est vrai, reprit Pierre, que ma présence est un danger pour elle ; mais mon absence la laisse sans secours. Que faire ? que faire, mon Dieu ?

— Partir, vous dis-je.

Sans la revoir, c'est impossible. Ecoute, Berthold ; je consens à tout, mais il faut que je puisse lui dire adieu.

— Si vous tentez cela vous êtes mort, s'écria Berthold en voyant Pierre se diriger vers les appartements de Mme Isabeau. Puisqu'il faut à toute force qu'elle ait de vos nouvelles, eh bien ! je me chargerai d'une lettre de vous.

— Toi ?... Mais le danger est aussi grand...

— C'est pour cela que j'y vais moi-même. Mais le gouverneur ne me reconnaîtra peut-être pas... D'ailleurs, je dois la vie à votre père ; il me recueillit un beau jour quand j'étais mourant d'une blessure, et il m'a laissé riche à sa mort ; ainsi, dans ce moment, je ne fais que payer une dette.

« Eh bien ! mon fidèle Berthold, je vais lui écrire. Elle va souvent en pèlerinage à la croix de St-Leu ; qu'elle s'y rende demain ; là je lui ferai mes adieux si ma fuite peut la sauver.

Et rentrant dans sa chambre, il écrivit quelques lignes que Berthold emporta.

Il parvint avec une extrême difficulté jusqu'à la dame de Flavy. Mais à peine eût-elle jeté les yeux sur le contenu de la lettre qu'elle la rendit à Berthold.

« Je n'irai pas, dit-elle ; reportez ce papier à votre maître, et qu'il sache que, si malheureuse que je sois, Dieu m'a épargné la plus cruelle de toutes les souffrances, le remords. Eloignez-vous, car messire de Flavy pourrait venir, et ne reparaissez jamais si vous tenez à votre vie.

— Je tiens à celle de mon maître, madame, et il mourra de douleur s'il ne vous voit une dernière fois. »

Isabeau ne répondit pas, car Guillaume de Flavy venait d'entrer.

« Quel est ce ribaud ? dit-il en s'asseyant auprès de sa femme.

— Je ne le connais pas. »

Isabeau devina le soupçon de son mari. Elle comprit que s'il apprenait que cet homme était l'écuyer de Pierre Louvain, le malheureux était perdu, lui et son maître.

« Cet homme m'est envoyé par mon oncle, dit-elle ; il venait m'annoncer dix tonnes de vin que le sire Hugues du Boisrobert vous destine pour votre fête prochaine, la saint Guillaume. »

A ces paroles, la figure de Flavy s'épanouit. Il ne soupçonna plus aucun mauvais dessein, dès qu'on lui eût annoncé un pareil présent.

« Recevez donc bien en mon nom ce digne messenger, Isabeau, reprit-il ; mais ne le laissez pas sortir encore, j'ai justement à écrire au sire de Boisrobert, et j'écrirai demain, car ce soir je ne me sens pas à mon aise. »

Guillaume sortait de table, la tête alourdie par les vapeurs du vin, et il s'assoupit bientôt à côté d'Isabeau. A l'heure du sommeil, il se tenait toujours éloigné d'elle, sans qu'on pût deviner la cause de cet éloignement singulier ; mais, cette fois sa tête était si pesante qu'il ne put regagner son appartement.

Un avait ennuagé Berthold, à qui Isabeau avait fait promettre de ne pas s'éloigner de peur d'éveiller les soupçons. Isabeau était restée seule avec Guillaume de Flavy, toujours étendu sur le lit de repos. Quelques heures s'écoulaient. Tout à coup Isabeau vit à la lueur du dernier candélabre qui s'éteignait, Guillaume s'agiter et rouler sur le carreau, et parmi les paroles qu'il laissa échapper dans son délire, celles-ci frappèrent les oreilles épouvantées d'Isabeau.

« Ferme cette barrière, dit-il ; ferme... tiens... Ah !... enfin... on n'en parlera plus... Prisonnière... la Pucelle !... Nul ne le sait... Ah ! sire de Boisrobert, tu veux me refuser ta fille... Tu ne veux pas la donner à un traître... Eh bien ! on a par héritage ce qu'on ne peut avoir en présent... »

Isabeau se leva convulsivement. D'horribles soupçons qu'elle n'avait osé conserver se révélèrent dans sa pensée. Et elle avait vécu cinq ans avec cet homme ! Elle courut à la porte :

« Faites-moi venir l'homme qui s'est présenté chez moi ce soir, dit-elle à une suivante.

— Vous êtes l'écuyer d'un digne chevalier, dit-elle à Berthold, dès qu'il parut, vous devez être un honnête homme ; il faut que le mensonge que j'ai fait pour vous sauver devienne vérité. J'ai dit que vous étiez envoyé par sir Hugues de Boisrobert. Vous me ramènerez près de mon oncle. Je ne puis rester un instant de plus dans ce château ; je ne me contenterai qu'en vous. Mes seigneurs n'oseraient rien sans l'ordre de mon mari. Nous allons partir cette nuit même, à l'instant.

Berthold s'inclina, mit la main sur son cœur en signe de respect.

« Notre chemin, pensa-t-il, est de passer demain matin par la croix de St-Leu. »

V.

Berthold et la dame de Flavy étaient sortis de Compiègne et s'avançaient dans la campagne, lorsqu'en approchant d'une grande croix, plantée dans un carefour de la route, ils aperçurent un homme assis sur les degrés. Cet homme se leva à leur approche. Isabeau poussa un cri en le reconnaissant.

« C'est une trahison ; dit-elle à Berthold, et vous m'avez égarée à dessein.

— Ah ! pardonnez-lui, madame, s'écria Pierre. Quel danger avez-vous à redouter d'un rendez-vous donné en plein jour et au pied d'une croix ?

— Votre lettre seule, répondit Isabeau, l'a rendu dangereux ; votre lettre seule a changé en colère l'estime que je vous portais.

— Et que faut-il faire pour éteindre cette grande colère, madame ?

— Ecoutez-moi, Pierre Louvain, je vais vous dire quelle est ma résolution irrévocable. Si je continuais à vivre sous le toit de mon époux, peut-être pourrais-je vous revoir ; la maison d'un mari est pour une femme un asile sacré ; mais des secrets terribles et que la torture même ne m'arracheraient pas me forcent à fuir Compiègne pour jamais. La fatalité a voulu que votre écuyer fût le seul à qui je puisse me confier pour me réfugier chez mon oncle. Je prévois d'avance tous les malheurs que de fatales apparences vont attirer sur mon honneur ; mais ma conscience est pure, et cette pensée me soutient. Séparée du sire de Flavy, je ne dois, je ne puis vous revoir jamais.

— Ah ! vous ne m'aimez pas ! s'écria Pierre.

— En est-ce une preuve que de ne vouloir plus me trouver en votre présence ? reprit vivement Isabeau. Mais si je vous aimais, ma résolution devrait être plus ferme encore... Quoi qu'il en soit, vivez heureux loin de moi, c'est ce que je demande à Dieu.

— Heureux ! moi ! reprit Pierre. Ordonnez donc de vivre à un malheureux quand on lui a arraché le cœur !

— Mais... reprit Isabeau, songez qu'il reste encore des Anglais dans notre beau royaume de France. L'œuvre de Jeanne-la-Sainte n'est pas encore accomplie. La présence d'un soul de ses ennemis sur le sol du pays est une profanation de sa mémoire.

— Isabeau, reprit Pierre, seriez-vous inexorable ?

— Il est tard, reprit Isabeau ; messire de Flavy peut s'apercevoir de ma fuite et me faire poursuivre. Adieu, Pierre Louvain.

— Permettez au moins que je vous accompagne pour vous défendre s'il en est besoin.

— Pour me défendre !... L'homme qui ose aimer la femme d'un autre ne peut l'accompagner que pour la perdre, et sa protection aux yeux de tous est encore un outrage.

— Au moins, ajouta Pierre en soupirant, puisque vous me condamnez à mourir loin de vous, donnez-moi quelque chose en souvenir de cette entrevue, la dernière peut-être. »

Isabeau hésita un instant.

« Eh bien, dit-elle en détachant une petite croix suspendue à son cou,

prenez ceci. Je ne puis pas tout vous refuser, puis que nous nous disons un éternel adieu. Mais jurez-moi que cet homme qui vous appartient me conduira fidèlement au but de mon voyage.

— Je vous le jure, reprit Pierre.

Après avoir mis la croix sur son cœur et baisé respectueusement la main d'Isabeau, il remonta sur son palfre et s'éloigna rapidement.

Les deux fugitifs continuèrent leur route. Vers le soir, Isabeau, épuisée par l'émotion et la fatigue, descendit de cheval et s'assit à l'entrée d'un petit bois. Au moment où elle pensait à se remettre en route, les gens du sire de Flavy apparurent tout à coup en grand nombre autour d'elle.

« Fuyons, s'écria-t-elle précipitamment.

— Madame, il est trop tard, » répondit Berthold.

Et s'élançant sur son cheval, il disparut dans le bois.

« Il m'a trahi », murmura Isabeau ; le lâche ! »

Les gens de monseigneur de Flavy, heureux de retrouver leur maîtresse, nesongèrent pas à poursuivre Berthold. Ils firent remonter Isabeau à cheval et reprirent le chemin de Compiègne.

VI.

« A la santé de Mme Isabeau de Flavy, » cria le gouverneur de Compiègne qui était à table au milieu de sa société accoutumée, et que Dieu ne pardonne si j'abroge un peu le voyage qu'elle entreprend pour son plaisir. »

Un rire bruyant accueillit ces paroles prononcées par une voix que l'ivresse alterait déjà.

« Monseigneur, dit un homme d'armes qui entra tout en sueur, messire Pierre Louvain, qui a engagé presque seul un combat avec un parti d'Anglais au pied des remparts, est enveloppé par les ennemis, et si on ne le secourt promptement, il est perdu.

— Qu'il aille au diable ! reprit Guillaume. Pourquoi s'expose-t-il à escarmoucher avec si peu de monde ? Si la vie l'ennuie, je n'ai pas besoin de lui donner compagnie pour le voir s'en débarrasser. D'ailleurs, les seuls hommes d'armes que j'aurais pu envoyer à son secours sont à la poursuite de Mme de Flavy. »

Le nouveau venu sortit et l'orgie continua.

Une heure après, un serviteur de Guillaume vint lui annoncer qu'on lui ramenait madame Isabeau.

« Qu'elle entre, » dit froidement Guillaume.

A cette parole, il y eut presque un mouvement d'effroi parmi les convives du gouverneur.

« Ah ! ah ! dame châtelaine, » cria en riant Guillaume à Isabeau dès qu'il l'aperçut, il paraît que vous aimez l'air des champs ; et quelle est la cause, ma mie, de ce brusque départ ?

— La cause de ce départ, répéta Isabeau, elle est trop affreuse pour que je puisse la dire tout haut à l'heure. Il suffirait d'ailleurs pour excuser ma fuite du spectacle auquel on condamne mon retour.

— Fort bien ! dit Guillaume ; et croyez-vous que l'on suppose à une dame qui s'enfuit en secret de la maison de son mari l'intention d'aller en pèlerinage ? Vous avez perdu le droit d'être si arrogante, et le lieu où vous revenez vaut bien celui où vous alliez.

— J'allais chez sire Hugues de Boisrobert, le frère de mon père, reprit Isabeau. J'allais où mon bonheur et ma dignité pouvaient être en sûreté ; car il y a un moment où la patience devient lâcheté, où la soumission devient opprobre. N'avouerez-vous pas, messire, que pour une femme qui est insultée aussi publiquement, tout asile devient préférable au toit de son époux ? »

Guillaume ne lui répondit que par un sourire outrageant et en lui désignant du geste une place à table, comme pour lui ordonner de s'y asseoir.

— Malheureusement pour la France entière, dit Isabeau d'une voix basse mais ferme à l'oreille de Guillaume, je ne suis pas la seule femme honorable que vous ayez lâchement trahie...

L'effet de cette parole sur le gouverneur fut inexprimable. Il se releva, une pâleur soudaine passa comme un éclair sur ses joues avinées, et sa main chercha instinctivement son poignard.

— Vous voulez me tuer, reprit Isabeau, soit ; je ne serai pas dans la famille pour prendre vie avec moi...

— Quand on sait d'aussi terribles secrets, reprit Guillaume, on ne les rend pas à ceux à qui on les a pris, pour peu qu'on tienne à la vie...

— Pourquoi voulez-vous que j'y tienne ? reprit Isabeau.

En ce moment, la porte se rouvrit, et un homme d'armes vint annoncer que Pierre Louvain, après des prodiges de valeur, s'était dégagé du milieu des Anglais ; mais au moment de rentrer dans Compiègne, une flèche l'avait dangereusement blessé, et on l'apportait tout sanglant chez le gouverneur, car la seulement il pouvait trouver les secours dont il avait besoin.

Un médecin, que le sire de Flavy avait choisi pour ses officiers afin de s'en faire un es-pion, s'approcha de Guillaume et lui remit une petite croix tachée de sang qu'il avait trouvée sur le sein du blessé en examinant sa plaie.

A peine Guillaume l'eut-il regardé sur le tre-saillant de joie.

« Ah ! madame Isabeau, lui dit-il tout bas, vous m'avez accusé sans preuve ; moi, je n'accuse pas, j'attends les événements et alors je condamne. Vous en avez trop fait pour douter de votre arrêt ; vous en savez trop pour espérer votre grâce. Quant à votre amant, soyez tranquille, je

l'épargnerai ; mon médecin est d'avis que sa blessure est mortelle... »

Et il fit un signe pour lui ordonner de se rendre dans son appartement.

Isabeau, qui n'avait plus de courage en présence du malheur du général Pierre Louvain, obéit en silence. Tandis qu'elle traversait un sombre corridor, il lui sembla qu'une voix murmurait à son oreille :

« Prenez courage, madame, il vous reste un ami à tous deux !... »

Elle se retourna ; on avait déjà disparu.

VII.

On ne put connaître exactement dans Compiègne la raison des discordes qui avaient éclaté entre Mme Isabeau et son époux ; mais on s'entre-tint vaguement de sa fuite, de son retour forcé, et on trembla pour elle, car on savait ce que promettait la colère du sire de Flavy. Si esclavé qu'elle fût, sa bonté et sa bienfaisance avaient trouvé moyen de se maintenir pour les pauvres de la ville. La nouvelle de la blessure de Pierre Louvain fut aussi accueillie avec douleur ; on avait apprécié la bravoure et la générosité de ce jeune capitaine. La haine profonde et sourde qui bouillonnait dans tous les cœurs contre Guillaume s'accrut encore ; mais elle n'osait éclater.

Au milieu de la tristesse générale, on remarqua un vieillard dont la déolation faisait pitié. On eût dit qu'il y avait dans ses souffrances plus que de l'inquiétude pour les jours de Mme Isabeau et du capitaine Pierre Louvain. Ce vieillard se nommait Harduin ; il était gardien de la barrière du pont de Compiègne, celle-là même qui s'était fermée dans la retraite de Jeanne d'Arc. Il avait succédé à l'homme qui avait été frappé par Guillaume de Flavy, et dont le cadavre avait subitement disparu, recouvert sans doute par la pitié d'un ami, qui avait voulu lui assurer une sépulture.

Le vieillard attaché à cette barrière, dont il était une clé vivante, une espèce de gond insparable qui la faisait mouvoir à l'ordre du maître, vivait dans une misérable cabane adossée au rempart. Les saisons se succédaient, et il n'avait d'autre refuge que les dix planches et le toit de paille qui composaient cette misérable habitation, et cependant dans l'ombre infecte de cette chaumière vivait une jeune fille, ravissante de beauté et de fraîcheur, seul reste d'une union qu'avait formée le pauvre Harduin. On ne s'expliquait pas comment cette fleur avait pris racine dans cette fange.

Malheureusement les haillons qui couvraient la jeune Berthe ne pouvaient déguiser la beauté qu'elle avait reçue de la nature, et la veille du jour où Mme Isabeau s'était enfuie, elle avait été enlevée à son père, Harduin, qui avait envoyé sa fille chercher dans la ville les provisions pour la journée, ne la revit plus. Il voulut courir sur ses traces, mais un officier qui l'avait rencontré à quelques pas, l'avait ramené sous le plat de son épée au poste qu'il ne devait pas abandonner vivant. Muet, stupide, il était demeuré étendu sur le seuil de sa porte, et il était aussi immobile que la pierre sur laquelle il était couché.

Un homme s'approcha du pauvre Harduin pour le consoler. Harduin leva lentement la tête. Les vêtements misérables dont le nouveau venu était couvert inspirèrent quelque confiance au vieillard désolé. Le malheureux n'attend jamais de sympathie d'un plus puissant que lui.

« Tu pleures ta fille, dit l'inconnu après avoir échangé avec lui quelques paroles d'affection, eh bien, si tu le veux, tu pourras la retrouver et la reprendre. »

— La retrouver et la reprendre ! s'écria Harduin en joignant les mains, comme si D en lui était apparu. Où est-elle donc ?

— Je le sais, et je te le dirais que cela ne servirait à rien ; mais je te garantis les succès si tu veux m'obéir. Cependant, je te prévins d'abord qu'il faut risquer ta vie.

— Après ? reprit Harduin.

— Le sire de Flavy attend son frère Raoul, qui doit entrer aujourd'hui dans Compiègne par la porte dont l'entrée t'est confiée. Il doit par ses conseils décider du sort de quelques victimes, desquelles le gouverneur veut se venger. En les sauvant, tu sauveras sans doute en même temps ta fille, bien qu'elle leur soit étrangère. Pour cela il faut empêcher la rencontre des deux frères, car Raoul est encore plus méchant que l'autre, et pour-sait Guillaume au crime, si celui-ci avait besoin d'être excité.

— Que dois-je faire ?

— M'obéir en tout.

— J'obéirai. Mais si nous réussissons, tu me rendras ma fille ? Tu jures Dieu et ton patron que tu ne me trompes pas et que c'est pour elle que je vais agir ?

— J'en jure Dieu et mon patron.

— A ton poste, Harduin, s'écria quelques instans après Berthold, car c'était lui qui était venu trouver le vieillard.

En effet, Guillaume s'avantagé suivi de quelques officiers qui lui étaient dévoués, et dont les épées suffisaient à faire pher le front à toute une population.

« Ouvrez la barrière, » dit Berthold.

A peine Guillaume et les siens furent-ils arrivés à cheval sur le pont de Compiègne, que Berthold s'approcha du gouverneur et se plaça devant lui.

— Qu'est-ce que cet homme ? s'écria Guillaume... Arrière ! drôle ! je n'ai pas le temps de faire l'aumône.

— Monseigneur, je ne suis pas un mendiant, au contraire, reprit Berthold.

— Comment ! au contraire.

— Veuillez m'écouter, monseigneur. Comme je n'ignore pas que la moitié du trésor trouvé dans une ville appartient au gouverneur et l'autre au roi de France, je viens vous faire part d'une découverte que j'ai faite, et si vous voulez me laisser un quart de la somme, je vous abandonnerai les trois autres sans parler de l'affaire.

— Et qui me prouve ce que tu avances ?

— Ceci, monseigneur, reprit Berthold en lui montrant quelques écus d'or encore salés par la terre. Voici un échantillon de ma découverte, le reste est encore enfoui à deux pas d'ici, au pied du rempart.

— Eh bien ! plus tard, reprit Guillaume.

— Plus tard, n'y aurait-il pas danger que le trésor fût trouvé et enlevé par un autre ? reprit Berthold.

La cupidité de Guillaume était vivement excitée; il ne pouvait soupçonner un piège, tant il croyait tout le monde tremblant à ses pieds. Il ordonna à ses officiers de continuer leur route au pas, ne voulant pas les rendre témoins du larcin qu'il voulait faire au roi de France et même à Berthold, témoin inconnu dont il eut la pensée de se défaire dès le premier moment.

Tous deux rentrèrent dans la ville et Guillaume ne remarqua pas que Berthold faisait en passant à Harduin un signe d'intelligence.

Arrivés à un endroit voisin et assez désert, au pied du rempart, Berthold souleva une pierre, se mit à creuser la terre, et on vit en effet briller quelques pièces d'or qu'il avait enfouies lui-même la nuit précédente.

Guillaume se pencha avidement vers le trésor, et aussitôt il sentit un poignard s'enfoncer profondément dans son cou.

« A moi, Harduin ! » cria en même temps Berthold.

On entendit le bruit de la barrière qui se fermait.

« A moi, mes amis ! » cria Flavy, qui tomba en se débattant, et dont la vigueur expirante résistait encore à Berthold, quoiqu'il perdît son sang à flots.

— Les tiens ne viendront pas ! s'écria Berthold ; tu vas mourir ici ! La barrière du pont s'est fermée entre toi et ton salut comme tu l'as fermée devant Jeanne d'Arc. Meurs, infâme ! assassin d'une femme ! traître au pays ! boureau de la ville !

La lutte se prolongea quelque temps encore. Berthold, qui n'était plus jeune, fut sur le point d'être étouffé dans les dernières étreintes du colosse tombé. Mais enfin les forces de Flavy l'abandonnèrent, et le genou de Berthold posé sur sa gorge acheva l'œuvre de son poignard.

« Le tyran est mort, cria le vainqueur en parcourant la ville. Enfants de Compiègne, le temps de la liberté est venu. Désarmons ou exterminons ceux qui voudraient venger Flavy ! Empêchons les siens de rentrer dans la ville ; Compiègne est libre ! »

Dès que ce cri : « Guillaume de Flavy est mort ! » eut retenti, la haine, l'indignation, si long-temps contenues, éclatèrent en même temps. On s'arma, on barricada les portes pour empêcher les officiers du gouverneur de rentrer. Chacun voulut voir de près le cadavre de l'ennemi public, et ce corps, insulté et mutilé, fut ensuite pendu aux murailles.

Le vieil Harduin reprit lui-même sa fille dans le château, où il pénétra avec le peuple. Mme Isabeau fut rendue à la liberté, tremblante et effrayée de sa délivrance. Pierre Louvain changea de médecin ; mais la rage impitoyable et jalouse de Guillaume de Flavy survivait dans son frère Raoul.

VIII.

La révolte de Compiègne et le meurtre de Guillaume avaient mis le roi de France en grande colère. Il avait envoyé des hommes d'armes à Raoul de Flavy pour réduire la ville, qui faisait mine de vouloir résister. Comme il s'était bientôt approché lui-même de la cité rebelle, elle n'avait osé conserver son attitude hostile plus long-temps, et s'était rendue à la discrétion du monarque.

Berthold, à la nouvelle de l'arrivée du roi, s'était hâté de faire partir en litière son maître, dont la blessure mettait encore les jours en danger, et il l'avait si bien caché aux environs de Compiègne qu'il fut impossible de le découvrir.

Raoul accusa alors Isabeau d'avoir été la complice de l'assassinat de Guillaume, et malheureusement mille apparences fatales l'accusaient ; elle avait accueilli chez elle et dérobé à la colère de son mari Berthold, sous le nom d'un serviteur de son oncle ; elle avait fui avec lui, et c'était au moment où une preuve de l'adultère dont on l'accusait avait été découverte par son mari, que ce même Berthold, confident sans doute des amours de son maître avec Isabeau, avait délivré celle-ci en assassinant le gouverneur. En vain l'infortunée avait protesté en pleurant de son innocence, en vain mille voix s'étaient élevées en faveur de sa jeunesse et de sa bonne renommée ; pour toute réponse à ses larmes, un bâcher s'était élevé sur la place de la ville, quinze jours après la mort de Guillaume de Flavy.

Le farouche tyran de Compiègne aurait dû revivre, qu'il n'y aurait pu en un deuil plus général et plus grand dans toute la cité. Une douleur unanime éclata à la vue de cette jeune femme traitée si belle et si pure à la mort, devant un peuple entier et devant le roi lui-même, dans le cœur duquel Raoul de Flavy combattait d'avance toute velléité de Clémence. Au moment où la victime allait mettre le pied sur le bûcher, un

homme fendit les flots du peuple et s'en alla hardiment se placer devant le roi :

« Sire, dit-il, je suis Berthold, l'écuier de Pierre Louvain ; j'ai assassiné le sire de Flavy pour sauver mon maître qu'il allait faire empoisonner par son médecin. Si c'est un crime, seul je l'ai commis, seul je dois en subir la peine... Madame Isabeau n'est pas coupable.

— Tu viens te livrer sans la sauver, misérable, s'écria Raoul ; il est prouvé que Mme Isabeau est coupable d'adultère avec ton maître, qu'elle lui avait donné une croix pour gage de son damnable amour ; il est prouvé que tu étais leur instrument et que tu n'as pu agir que pour servir leurs détestables projets. Sire, ajouta-t-il en se tournant vers le roi, la cause est jugée. Mme Isabeau doit périr ; maintenant, qu'on arrête son complice... »

Le roi ne répondit pas d'abord ; mais Raoul s'était emparé de son esprit avec un art si infernal, on avait peint au monarque sous des couleurs si odieuses la révolte de Compiègne et le meurtre du gouverneur, on lui avait tant représenté la nécessité d'un grand exemple, qu'il dit, après quelques instans de réflexion :

« La dame de Flavy doit périr selon l'arrêt qui a été prononcé. Quant à cet homme, qu'il soit saisi et qu'on lui dresse un gibet à côté du bûcher de sa complice.

— Ah ! Berthold, s'écria Isabeau, vous vous êtes perdu inutilement.

— Faudra-t-il donc que vous mouriez ! reprit Berthold avec rage. Ah ! la blessure de mon maître est mortelle à présent. »

On avait saisi Berthold, on allait l'entraîner. Tout à coup un éclair de joie passa dans ses yeux...

« Sire, s'écria-t-il ; oui, tout à l'heure, je mentais. Mme Isabeau m'a commandé en effet le meurtre de son époux... Mais à cause de cela même vous ne pouvez la laisser périr sans fausser votre parole... »

« Ces étranges paroles répercutèrent un cri de surprise du peuple et un gémissement d'Isabeau, accusée si injustement.

— Que veut dire cette extravagance, misérable ? reprit le roi.

— Sire, lorsqu'il y a vingt ans, on soupçonna que la Pucelle d'Orléans avait été livrée traitementement aux Anglais, n'avez-vous pas juré que vous accorderiez d'avance grâce et absolution entière au meurtrier du lâche qui avait privé la France de son plus héroïque soutien, fit-il l'enfant du criminel et ce criminel vous fit-il plus cher que votre enfant à vous ?

— Oui, répondit le roi.

— Eh bien ! reprit Berthold, ce lâche, ce traître, c'était Guillaume de Flavy. Donc sa vie était offerte à qui voulait la prendre.

— Et la preuve, s'écria Raoul en se levant furieux.

— La preuve, reprit Berthold, c'est qu'il avait ordonné au gardien de la barrière du pont de la fermer à la Pucelle.

Un seul homme pourrait confirmer ce que tu avances, reprit le roi... c'est le gardien lui-même, et il est mort de la main du sire de Flavy.

— Peut-être, reprit Berthold ; et s'il se présentait ?

— Alors, dit le roi, je tiendrai ma parole de roi de France ; je ferai grâce à Mme Isabeau et à toi. Mais, je le jure en même temps, il n'y aurait plus de tortures assez longues, de supplices assez cruels pour le complice de l'assassin de Jeanne d'Arc. Ainsi, cet homme ne se présentera pas s'il existe.

— Il existe, reprit froidement Berthold, il n'est pas mort de sa blessure, et bien que vingt ans l'aient changé, plus d'un dans cette ville, en lo regardant bien, pourra le reconnaître.

— Oh est-il donc ? reprit le roi impatient.

— Cet homme, dit Berthold en ouvrant ses vêtements et en montrant une énorme cicatrice... c'est moi ! »

PAUL FOUCHER.

LE PROGRÈS.

Le progrès ! N'est-ce pas là le mot qui se répète le plus souvent aujourd'hui ? Ne le trouve-t-on pas dans tous les discours de tribune, les articles sur la politique, les discussions littéraires, les critiques du passé, le culte du présent, dans l'éloge des innovations les plus désastreuses, des perfectionnements les plus incommodes, des usages les moins amusants, enfin, jusque dans les ovations du vaudeville et les annonces des marchands ? Partout le mot *progrès* trouve sa place ; il explique tous les événements.

C'est pour n'avoir pas suivi le progrès que telle dynastie a succombé, que telle autre est tremblante sur son trône.

C'est pour avoir devancé le progrès que telle révolution a avorté, que tel ouvrage a manqué son effet. Un homme de mérite ne réussit-il à rien ? « Que voulez-vous ! dit-on, il n'est pas dans le progrès. »

Un sot audacieux se permet-il les essais les plus burlesques, on s'accorde à dire qu'il a senti les besoins de l'époque, que le goût moderne ne pouvant plus se contenter des sujets épiques, il lui fallait du nouveau, de l'étrange même, pour se réveiller du sommeil luthérien qu'il plongeaient ses vieilles admirations ; et on entasse intrigue sur intrigue, crime sur crime pour arriver à émouvoir ce public blasé que l'horreur ou la force seules trouvent encore sensible. On en conclut que faire autrement, c'est faire mieux ; le contraire ou l'exagération d'un genre s'engage en progrès. Mais, voyons un peu ce que tant de génio nous rapporte.

On va beaucoup plus vite à Versailles qu'on n'y allait dans le temps

où tout le monde y avait un ministre à solliciter, un prince à courtiser, ou une grâce à obtenir; c'est un fait incontestable; mais on sait ce que c'est avantage à déjà coûté, et les ombres des victimes parlent assez haut pour nous dispenser de joindre notre humble voix à leurs voix gémissantes. On a compté sur le bruit des machines à vapeur et sur ce grand mot d'*industrie* qui retentit d'un pays à l'autre pour couvrir les accents plaintifs des voyageurs muets. En effet, les ballots arrivent comme par magie, les denrées affluent de toutes parts; on prend son café avec du lait de Normandie, on déjeuner avec des œufs frais d'Orléans; mais les laitiers, les cochepieds des environs de Paris crient misère; car les fruitiers de province, vivant à meilleur marché que ceux qui avoisinent la capitale, peuvent donner leur marchandise à plus bas prix. Il en résulte la ruine de nos anciens fournisseurs de lait, et c'est une punition bien sévère du procédé hydraulique qui doublait leur fortune.

Est-ce dans nos habitations que l'on s'aperçoit du progrès? Sans doute les maisons sont fort belles à l'extérieur, on n'y épargne ni les ogives, ni les volutes, ni les bas-reliefs, ni les balcons *moyen-âge*; mais la distribution commode des appartements répond-elle au luxe des décorations?

Janetée chargée dernièrement de chercher un logement pour des personnes à qui leurs revenus permettent de mettre six mille francs à leur foyer. Avant le progrès, on pouvait espérer de trouver un appartement complet pour ce prix-là. Eh bien! pour cette somme, on n'a offert un chaumière dans la rue de Rivoli, ou un rez-de-chaussée dans un de ces Louvres nouvellement bâtis dans les fermes dorées. Les fenêtres à glaces, les escaliers tapissés, promettent aux locataires toutes les recherches du luxe avec aux déments du confort.

Cet appartement avait tout ce qu'il fallait pour éblouir les visiteurs et ceux qui l'habiteraient. Mais quand je demandai où étaient les cabinets de toilette qui tiennent d'ordinaire aux chambres à coucher, on me répondit avec ce dédain qu'on a pour les gens peu au courant de la mode:

— Il y a long-temps qu'on n'en fait plus.

— De toilette? dis-je.

— Eh non, de cabinet.

Alors, confuse de mon ignorance, je m'informai timidement de l'endroit où l'on mettrait coucher la femme de chambre de Mme ...

— Mais la haut, répondit le portier.

— Dans un entresol? dis-je.

— Dans un entresol? reprit-il. Ah! bien oui, dans un entresol; sa chambre est avec elle des autres domestiques... au septième.

— Au septième! m'écriai-je avec stupeur. Et si sa maîtresse vient à se trouver mal au milieu de la nuit, il faudra qu'elle descende sept étages avant de pouvoir lui porter secours?

— Mais madame doit savoir que c'est de même dans toutes les maisons nouvelles; il y a vraiment bien trop de locataires ici pour que leurs domestiques soient logés comme dans ces vieux hôtels, où seul le rez-de-chaussée habité par les maîtres, tout le reste était consacré aux gens de la maison.

— Pourtant les domestiques sont encore de mode, répondis-je, et il faut bien qu'ils couchent quelque part.

Alors je voulus voir la chambre où ils devaient se reposer des fatigues de leur service, et le portier, après m'avoir fait gravir un escalier éternel, m'a ouvert la porte d'un petit grenier de six pieds de long sur cinq de large, éclairé par ce qu'on appelle une *tabatière*, espèce de fenêtre percée sur le toit, et composée d'un unique carreau de verre. Un lit étroit, une petite malle et une chaise, voilà le seul mobilier que puisse contenir cette niche, à laquelle on ne saurait donner le nom de chambre.

Certes, pensai-je, aucun des esclaves soumis au furet d'un colon n'est aussi misérablement logé, aussi privé d'air, de jour, et livré au supplice de rôir en été et de geler en hiver. Quoi! c'est dans ce siècle de philanthropie, quand tous les murs de Paris sont couverts d'annonces de livres prêchant l'humanité, imposant l'égalité sous peine de révolutions; à cette époque où les dames de charité abandonnent, ou le sort des prisonniers les plus criminels excite leur sensibilité au point d'aller leur porter elles-mêmes les plus douloureuses consolations jusqu'au fond des cachots réservés aux assassins; c'est lorsque la charité s'étend jus-qu'aux voleurs, qu'on en a si peu pour ses domestiques.

Faites donc des révolutions, tuez des rois, massacrez la noblesse, guillotinez tous les riches d'un pays sous prétexte de niveler les fortunes et d'améliorer le sort des classes inférieures, tout cela pour arriver à traiter les laquais en ilotes, et à faire du titre d'*épicière* la plus grande injure qu'on puisse dire à un bourgeois! Eh bien! sous ce tyran de Louis XIV, où Molière prodiguait les noms de coquins, de marauds, de pendards, aux créanciers de ses marquis de cour, il ne lui serait jamais venu à l'idée de tourner en ridicule une *honnête* industrie, et de reprocher à un bon bourgeois de parler le langage d'un bon bourgeois, à l'épicière de parler sa langue. C'est de celui qui singeait le gentilhomme que Molière se moquait avec raison. Mais aujourd'hui que la civilisation a fait tant de progrès, on se moque de tout, et plus encore de l'homme utile que du fat agréable.

Mes amis n'étant pas encore à la hauteur des idées modernes sur la nouvelle philanthropie, je ne pus me décider à louer pour eux cet appartement, si beau et si incommode. Cependant le grand et le petit salon en étaient fort bien disposés pour recevoir le nombre d'élégances et de fumeurs qui composent aujourd'hui un *root*; car en changeant nos joyeux soupers français contre ces collations de salon, où l'on se couloie avant de se saluer, où l'on se rencontre sans pouvoir se parler, où la

femme la plus belle, étouffée dans un groupe de douairières à turban, ou d'ingénues à triples falbalas, ne peut être aperçue; où l'imbécile bien cravaté a l'avantage sur l'homme d'esprit mis simplement; où nous avons adopté avec cet usage d'outre-mer le nom que les Anglais lui donnent.

Hélas! cette conquête de mœurs faites sur nous par une nation rivale, qui, peut-être plus forte que nous en politique, reconnaissait notre supériorité sociale, n'est pas la moins déplorable! Le sceptre de la conversation méritait d'être mieux défendu ou mieux remplacé.

Jamais la manie de l'imitation, cette duperie des esprits médiocres, ne devait atteindre les Français; ces rois de la *causerie*, dont les arrêts condamnaient l'ineapacité au silence, la pédanterie aux travaux forcés, et les prétentions au ridicule. Ces Français qui érigeaient le salon de Mme de Staël en temple des *idées*, où se décernaient les couronnes politiques et littéraires; ces Français dont les bons mots faisaient le tour de l'Europe, inquiétaient les souverains, intimidaient les ministres, et faisaient rire tout le monde; enfin, ces Français dont l'esprit combattait aussi glorieusement que l'épée, comment se figurer ce qu'ils étaient en voyant ce qu'ils sont devenus? Où sont ces coteries spirituelles si bien peintes par Mmes de Sévigné, Du Defland, d'Épinay, ces réunions des mêmes amis où chacun dépensait ce qu'il avait reçu du ciel en idées, en gaieté, où le désir de faire applaudir une répartie vive donnait la patience d'écouter, où l'ambition de plaire était la plus dominante, la plus générale; enfin ce temps où le talent d'amuser menait à tout? Aujourd'hui que le progrès fait tant de grands hommes, ils désaffectent d'être amusants. Je ne sais pas ce que l'état y gagne, mais je sais bien ce que la société y perd.

Est-ce dans l'élégance que le progrès se fait sentir? Ces favoris de la mode appelés *roués* sous la régence, *merveilleux* sous Louis XIV, *mirriflores* sous Louis XV, *incroyables* sous le directoire, *agréables* sous l'empire, etant-ils très inférieurs aux lions de nos jours? Le duc d'Enghien, le comte de Guiche, le maréchal de Richelieu, le duc de Lauzun, avaient tous quatre un charmant visage, la tournure la plus distinguée, des manières à la fois nobles et simples, beaucoup d'esprit et de magnificence. L'état du mauvais sujet exigeait alors tous ces dons de la nature, et plus tard même on n'aurait pas permis à un homme médiocre de s'engager en séducteur; il fallait être beau pour donner la mode, spirituel pour donner le ton. Le marquis de Conflans, qui a amené la suppression de la poudre, avait de beaux cheveux, une belle tête, et cet air de confiance que donne l'habitude des succès dans plusieurs genres et qui les attire en les dénonçant. Le comte de Narbonne, ce charmant débris des seigneurs élégans de la dernière cour, était la grâce en personne. Sa conversation ravissante n'apprenait rien, ne prouvait rien, mais on aurait passé sa vie à l'entendre avec délices.

Les lions de la révolution, tout parvenus qu'ils étaient, n'en avaient pas moins les qualités indispensables: la beauté, la passion, et tout le luxe que permettaient alors les allures républicaines. Leur langage ne répondait pas à leur plumage, il en faut convenir, mais ils ne demandaient pas mieux que de s'instruire dans l'art de plaire aux femmes bien élevées et que de s'initier dans les mystères de la bonne compagnie; plusieurs y ont réussi.

Les modèles qui nous restent du temps de l'empire suffisent pour prouver qu'à cette époque on était fort exigeant sur les agréments qui devaient servir d'excuses aux travers d'un homme à la mode. Le comte de Montrond, ce héros de tant d'aventures romanesques, typé d'élégance; que la mort vient de frapper, et qui a conservé jusqu'à son dernier moment toute la lucidité d'un esprit transcendant; le comte de Montrond réunissait les qualités les plus brillantes aux défauts les plus amusants; il était brave et moqueur, dévoué et infidèle, généreux et amateur d'argent, causeur et joué; mais avant tout, professeur dans la science de notre ancienne politesse; on peut dire même qu'il en paraît toutes ses actions, et qu'on lui pardonnerait beaucoup en faveur de son culte pour le bon goût. Avec de tels avantages, une jolie figure, une taille parfaite, et beaucoup d'assurance, on avait tous les droits à commander la troupe. Des lions de ce régime, où les lions militaires étaient en grand nombre, le comte de Fl... le plus en réputation de ces derniers, est encore la pour prouver qu'il fallait être aussi gracieux dans un salon que brillant à l'armée pour mériter ce titre. Il ne fallait pas moins que la beauté *apollonique* du général d'Orsay, que l'élégance aristocratique du jeune Étienne de Choiseul, que l'esprit de Benjamin Constant, que le génie de M. de Châteaubriand pour produire de l'effet à cette époque, où chaque jour amenait un prodige de gloire, et je doute qu'en ce moment nous soyons en progrès de ce côté.

Sommes-nous plus heureux dans l'art dramatique? Corneille et Molière sont là pour nous répondre. Il se fait moins de bouquets à *Chloris*, moins de sonnets mythologiques, et l'on aurait tout lieu de s'en féliciter, si les éloges *byronniens*, les soupçons rimés ne les avaient remplacés. Restent donc les grandes créations poétiques des Lamartine, Victor Hugo, Soumet, et les ravissantes rêveries d'Alfred de Musset, de La Touche, sans compter les beaux ou jolis vers de quelques femmes dont les ouvrages auraient suffi jadis à la renommée d'un grand poète. Ici nous nous inclinons devant des talents dont le siècle s'honore en laissant à la postérité à décider s'il y a progrès de leurs chefs-d'œuvre à ceux d'Homère, de Virgile et du Dante.

L'éducation, ce principe de toute société civilisée; ce grand intérêt des familles et des peuples; cette puissance que tous les corps de l'état se disputent; qui a fait de si grands progrès depuis les premiers temps

de notre histoire jusqu'au siècle de Louis XIV, en fait-elle encore? L'instruction est plus répandue, c'est un fait : l'ouvrier sait lire, le marchand n'est plus étranger à la politique, à la littérature, aux beaux-arts ; mais ces connaissances morales lui donnent nécessairement le dégoût de ses occupations, toutes matérielles : quitter les *Méditations* de Lamartine, les *Martyrs* de Chateaubriand pour prendre le mètre et mesurer de la percale, c'est tomber du ciel dans une boutique ; et il est impossible que cette chute ne les rende pas fort dédaigneux pour leur métier ; or, ce qu'il y a de plus misérable au monde, c'est de professer un état qu'on méprise. On ne peut douter de l'extension de ce malheur en voyant le soin de tous les petits ou gros marchands à élever leurs enfans dans l'ignorance de leur commerce, et dans l'ambition d'atteindre aux emplois les plus élevés. Ainsi la vanité du parvenu remplace cet orgueil de famille fondé sur trois cents ans de probité reconnue, et qui faisait, il y a cent ans, d'une enseigne gothique le blason d'une maison bourgeoise.

Alors la fierté d'un brave négociant consistait à laisser intactes, à son fils, de bonnes affaires et une bonne réputation. Il ne lui venait pas à l'idée d'élever ce fils pour entrer dans une classe où il ne pourrait le suivre. Soumis aux mêmes habitudes, s'amusant aux mêmes plaisirs, ils parlaient le même langage, et l'on ne rencontrait pas de ces déplacements burlesques qui sont la joie des grandes et petites sociétés d'aujourd'hui ; car on ne saurait voir sans pitié les humiliations dont sont abreuvés les gens communs qui paient de millions l'honneur d'avoir pour grand-père le pauvre héritier d'un grand nom, surtout quand ce beau-père, nourri dans le culte de l'argent, ne l'a pas été dans la science des belles manières, dans cet élégant jargon dont la politesse et la simplicité surtout sont difficiles à imiter pour ceux qui ne l'ont pas parlé dès leur jeunesse. C'est un vrai supplice pour la jeune et jolie millionnaire, appelée à rétablir la fortune d'un marquis ou d'un comte ruiné, que d'avoir à supporter les airs dédaigneux, les sourires moqueurs, qu'on ne lui épargne pas à chaque tradition plus que bourgeoise qui rappelle son origine, et que d'entendre furivement les citations des bons mois de *bourse* que le beau-père a laissé échapper dans sa confiance financière. Combien de fois la pauvre femme regrette de n'être pas restée parmi les siens ! Qu'elle maudit le *progrès* qui la prive des avantages d'une bonne situation, pour lui refuser ceux de la position qu'elle a si chèrement achetée ! Il est vrai qu'elle a pour compensation le plaisir de faire la grande dame avec ses parens, d'humilier ses cousines, de leur rendre une partie des dédains qu'elle récolte journellement. Mais ce triste plaisir à la double inconvenance d'ajouter à ses ridicules et de la faire haïr de ses amies d'enfance.

Et ces jeunes filles élevées à rivaliser d'instruction avec leur mari, ces enfans dont la maternité entière est consacrée à tant de leçons si différentes, que la tête la plus forte, l'organisation la plus mâle en serait accablées, à qui l'on apprend tout, excepté à régir un ménage, à soigner les enfans de leur mère, en attendant qu'elles en aient à elles, et à rendre leur maison agréable.

Le talent de réunir des gens d'élite, de les mettre en rapport, de les faire valoir, de leur inspirer cette émulation d'esprit qui fait de chacun d'eux un foyer d'étincelles, était, avant le *progrès*, le premier mérite d'une maîtresse de maison. On n'exigeait pas d'elle de causer en quatre langues, d'interrompre les dissertations les plus érudites par quelques mots techniques, prouvant ses études sur le grave sujet qu'on traite ; au contraire, lorsque la conversation menaçait de devenir trop pédante, on lui savait bon gré de la ramener par quelques mots piquans aux intérêts frivoles qui sont à la portée de tout le monde, et qui fournissent à tous les genres d'esprit.

Aujourd'hui, les maîtresses de maison placent auprès d'elles les deux personnes qui flattent le plus leur vanité comme hôtes, ou qui leur promettent le plus d'amusement en qualité de causeurs ; le reste du salon devient ce qu'il peut ; elles ne s'en inquiètent pas le moins du monde ; à table, elles ne s'en occupent pas davantage. C'est le maître d'hôtel qui est chargé d'offrir à chacun les plats qui composent le dîner et de les servir selon sa fantaisie, sans consulter la leur ; de condamner le gros mangeur à de petites portions, et le mauvais estomac à des parts énormes ; la rude voix du majordome faisant entendre à votre oreille le nom d'un rôti ou celui d'un vin étranger, à remplacer l'inflexion gracieuse de la maîtresse de la maison, qui prenait souvent pour prétexte de vous adresser la parole, l'offre d'un entremets glacé, ou de quelques fruits savoureux. Le plaisir de s'entendre nommer par elle, d'être un moment l'objet de ses soins polis, était une de ces faveurs dont l'espoir s'emparait et qui faisait rêver doucement le convive. Aujourd'hui ces maîtresses-la font pitié ; et quand le vin est vieux et la chère excellente, peu importe la voix qui les offre et la main qui les sert.

Les femmes étant dispensées de ces usages d'une vieille urbanité, veulent pourtant se faire remarquer, et c'est à ce désir qu'on doit attribuer leur zèle à s'initier dans une foule de connaissances ignorées de leurs mères. Les mathématiques, la physique, la théologie, les langues mortes, rien ne les intimide. On ne craint autre jour une maîtresse de pension qui formait ses élèves dans l'art de n'être point trompés par leurs maris.

— Ah ! m'écriai-je, quelle admirable découverte ! Mais tous les prix Monthyon réunis ne suffiraient pas pour récompenser un aussi grand bienfait ! Qui ! elle apprend aux jeunes filles à ne point trouver d'infidèles ?

— Il s'agit bien de cela, vraiment ! me répondit-on, et l'on s'inquiète bien du plus ou moins de temps qu'un mari peut être agréable au aimé ! On est convenu, en bon ménage, d'être réciproquement fort indulgent pour ces sortes de trahisons ; mais les tromperies en affaires d'argent sont

plus graves, et c'est pour mettre ses élèves à l'abri d'un abus de confiance que cette grande institutrice a imaginé de joindre à tous ses cours d'études un cours de droit fait par un avoué très savant en chicane, et qui instruit si bien les jeunes personnes dans la connaissance de nos lois et dans tous les privilèges qu'elles leur accordent, que le mari le plus rusé, fût-il un ancien procureur, n'en pourrait tirer une signature imprudente.

Honneur donc au progrès qui apprend aux femmes à se défendre... contre leur mari.

En nous moquant un peu de ces sciences de luxe que nous croyons fort inutile au bonheur des femmes, nous sommes loin de blâmer l'instruction qui ajoute au développement de leur esprit et même à celui de leur génie ; mais nous voulons que la vocation seule en décide. Nous trouvons fort simple qu'une jeune abonnée du cours de M. Menuchet, exaltée par le récit de traits historiques, bien choisis et bien racontés, essaie d'en faire des extraits pour les graver dans sa mémoire, et que, entraînée même par l'exemple du professeur qui devient poète en parlant de poésie, elle mette en vers la bonne prose qu'elle vient d'entendre ; ce sont là des plaisirs très pardonnable, surtout quand ils n'empêchent pas sur les devoirs de famille et qu'ils sont dénués de toutes prétentions pédantes. Mais nous voudrions que les talens portés si haut, parlant de femmes supérieures, ne servissent point de prétextes à toutes les autres pour s'abstenir dans des arts si rebelles à leurs efforts. Nous voudrions que la pauvre enfant à qui le ciel a refusé une belle voix ne s'égosillât pas à chanter des airs de Meyerbeer et ne fit pas le désespoir de ses voisins par ses études vocales. La multiplicité des pianistes en herbe est telle que Paris est devenu inhabitable en été, non pas parce qu'on y étouffe, mais parce que l'on ne peut ouvrir sa fenêtre, donnât-elle sur un jardin, sans être assailli aussitôt par le charivari d'une douzaine de pianos faisant assaut de notes, d'accords étranges, et jouant presque toute la sonate à la mode ; mais l'un au commencement, l'autre au milieu, celui-ci à la fin du morceau, ce qui produit la cacophonie la plus insupportable.

La musique, cet art où le nouveau détruit sans pitié le connu, où l'on s'abandonne avec tant de complaisance à l'émotion présente sans se demander d'où elle vient, cet art où les moyens d'effet sont aujourd'hui si multipliés, est-il en progrès... Les combinaisons harmoniques qui ont remplacé la mélodie, le bavardage d'orchestre qui couvre les voix, les instrumens de cuivre qui étouffent les voix et l'orchestre, ont-ils ajouté aux douces sensations que produisaient dans mon temps la musique de Gluck, de Grétry et de Cimarosa ? Que diraient ces anciens amateurs de la musique italienne, ces marmottels, ces piccinistes, qui appelaient Gluck le *Grand hurleur*, si, réveillés de leur sommeil éternel par les trombones, les timbales, les tam-tams, qui font retentir nos salles d'opéra, ils assistaient à une de ces représentations sans fin, arête ouverte à tous les bruits, où chacun combat de toutes ses forces, où chaque air se termine par une convulsion générale et laisse le spectateur assourdi dans un agacement nerveux qui ressemble beaucoup à une combustion. Appelleraient-ils *progrès* ces entremêles joyeux, substitués aux enchaînemens d'*Armide* ? cette chaudière de noifs, substituée au volcan de la *Muette de Portici* ? Et la danse elle-même a-t-elle dépassé les jeux aériens de la *Sylphide* ? non, le mauvais goût du jour exige qu'une danseuse dont le talent poétique et les grâces sont incontestables, s'exerce à sauter de plus ou moins haut dans les bras d'un monsieur plus ou moins Grec ou berger, dont le premier mérite est d'être assez robuste pour recevoir de pied ferme le charmant fardeau qu'on lui lance. Quelle que soit sa légèreté, la désinvolture de cette déclaration d'amour à quelque chose de si positif, qu'elle éteint l'imagination du spectateur. On ne s'intéresse au théâtre qu'à la marche des passions, qu'au but de l'intrigue ; et quand une demoiselle s'est ainsi précipitée sur le sein de celui qu'elle aime, la conversation dansée qui succède à cet abandon peu chaste, est d'un bien faible intérêt.

— Quant aux Italiens, le progrès les a amenés du chant aux cris, de l'abus des roulades à la nudité de la phrase musicale. Ceux qui restent fidèles aux points d'orgue en font des sonates de gosier dont l'exécution étonne plus qu'elle ne ravit. C'est dans leur jeu seulement que le *progrès* est frappant. Ronconi, dans le dernier acte de *Maria di Rohan*, peint les tortures de la jalousie, les voluptés de la vengeance, avec cette noble férocité, cette joie terrible, ce talent dramatique, qui rappelle Talma dans *Otello* et qu'il semblait avoir emporté avec lui dans la tombe.

Mais si les talens deviennent rares et exagèrent leurs moyens pour s'attirer les applaudissemens, il est juste de dire que le public est devenu bien difficile à énuoyer. Il n'y a guère qu'Arnal qui soit certain de le faire rire, et Mlle Rachel qui puisse se flatter de le faire pleurer.

Ce n'est plus le temps où la société entière se divisait en partis pour ou contre un talent, ou la représentation de la veille faisait la conversation du lendemain, où les esprits les plus distingués s'occupant d'intérêts dramatiques et regardant les acteurs comme les interprètes des passions humaines, leur savaient gré de leur profonde intelligence à les saisir et de leur exactitude à les rendre.

Aujourd'hui que trente journaux vous disent tous les matins ce qu'il faut penser du talent à la mode ou de l'ouvrage nouveau, vous n'avez plus l'idée de réfléchir sur ce qu'ils valent. La certitude de n'en entendre parler ni à votre club, ni ailleurs, vous ôte toute envie de vous en occuper. De là vient cette incuriosité du public qui dégénère en malveillance ; car les gens ennuyés sont rarement indulgens.

Les clubs, autre singerie anglaise, ont achevé la ruine de nos salons,

Ces réunions d'hommes, où l'on peut se montrer impunément dans le plus grand négligé, cravate môme, parfum de tabac, le cigare à la bouche, la cravache, ou pour mieux dire le fouet à la main, aussi muni d'une queue que l'on se trouve en disposition de l'être, sans nulle obligation de faire les moindres frais pour personnel; ces assemblées de républiques de société devaient obtenir un grand succès dans ce temps d'égotisme. Mais, — ne je plains les pauvres fumeurs de ces *clubs*, redoutés à votre égard, et à attendre chaque soir le retour tardif de leur mari, que l'absence d'atouts au whist, ou quelque discussion politique, ont souvent mis de fort mauvaise humeur. Encore si cet abandon conjugal tournait au profit de la galanterie! Mais non, les vengeurs naturels de ce tort le partageant, et il faut se résigner aux ennuis de la solitude ou aux dangers d'un rendez-vous. Car nos amoureux modernes ne perdent pas leur temps en respectueux sergesses; la conquête d'une jolie femme est souvent pour eux l'objet d'un pari qu'ils font bien de gagner, mais dont ils devraient laisser ignorer la chance. Une femme d'esprit a dit : « Otez le mystère à l'amour, ce ne sera plus qu'un mariage indécent. »

Eh bien, la crainte de passer pour des soupçons d'autrefois fait adopter à nos jeunes gens des manières cavalières, des airs insoucians, un ton de *propriétaire*, qui sont fort en harmonie avec le cigare et le paletot à la mode, mais qui n'ajoutent pas plus au bonheur de nos élégans qu'à leur bonne grâce; s'imer vite, se le prouver de même, voilà ce qui constitue le progrès en amour.

La crainte d'être ennuyés nous empêche de pousser plus loin nos observations en ce genre. Nous concluons en déclarant que, sauf le peu d'exceptions citées dans cet article, nous ne reconnaissons le progrès que dans trois choses, plus utiles que poétiques : les *troitours*, les *bains à domicile* et les *omnibus*.

M^{me} SOPHIE GAY. — (La Presse.)

LA MESSE A SEPT POINTS.

I

Après avoir jeté un coup d'œil sur la chaîne titanique des Pyrénées, il faut traverser le Béarn pour étudier les mœurs de ses habitans. Ils ont conservé ce bérêt rouge ou bleu qui les distinguait, dans le moyen-âge même, du reste de la France; ils se divertissent avec le patriarcal jeu de quilles; ils observent scrupuleusement les fêtes religieuses, jours de récréation pour ces grands enfans qu'on appelle les hommes; ils mettent la poule au pot le plus souvent qu'il peuvent; Heureux Béarnais! leur pays est gai, propre, accidenté. Vu à vol d'oiseau, il ressemble à une ravissante toile du Poussin encadrée de montagnes. Paix et travail sont leur devise; ils la portent merveilleusement inscrite sur leur visage souriant et enluminé. Aussi hospitaliers qu'économés, ils désirent la visite d'un voyageur comme si elle était un bienfait du ciel. En ce pays, chaque habitation, malgré sa simplicité, est pourvue de ce confortable qui fait le charme de la vie. Une haie vive lui sert de mur. Ça et là, sur la route, on rencontre quelques bergers, quelques laboureurs dont le patois est tout à fait intelligible pour les étrangers; ces bonnes gens s'en reviennent chez eux la veste sur l'épaule. Ici, c'est une femme d'un âge, hélas! respectable, qui galope à califourchon sur son cheval, ou bien deux époux voyagent en *caçolet*, assis dans d'énormes paniers; là, de vigoureux paysans prennent leur repas au grand air, devant leur maison. A peine le passage d'une diligence leur fait détourner la tête; impossibles, ils se complaisent dans leur repos suprême, et dévorent la poussière sans se livrer au péché de curiosité.

Au seizième siècle, les Béarnais étaient les mêmes qu'aujourd'hui; la province, presque aussi bien cultivée, avait le même aspect, n'était bon nombre de châteaux féodaux, qui ont pour la plupart disparu, n'était quelques lieues de terrain inculte que nos explorateurs modernes ont su défricher.

En 1542, à trois lieues de Pau, sur la grand' route, on remarquait une chaumière bien humble et bien petite. Une mère et son fils l'habitaient. Madame Escaloubier était veuve d'un des plus fidèles hallebardiers de Louis XII, et avait obtenu, après la mort de son mari, une pension de deux cents livres qui, jointe à son patrimoine, lui assurait une existence indépendante. Inconsolable épouse et bonne mère, elle avait chaque jour pleuré celui qui s'en était allé mourir dans le duché de Milan, pendant les désastreuses guerres de l'Italie. Les larmes avaient fletri son visage, et ses rides, bien sûrs, provenaient moins de l'âge que du chagrin. Son regard avait conservé une vivacité juvénile et avait des rayonnemens divins lorsqu'elle contemplant un enfant, toujours à ses côtés, image vivante du hallebardier. Un regard de mère qui exprime l'amour et la crainte tout ensemble, et qui semble dire : Je ne te quitterai point, car tu es ma consolation et ma seule espérance!

Gaston n'avait encore que seize ans, cet âge mixte et dangereux où l'on n'est plus un enfant, où l'on n'est pas encore un homme. Il entrait dans la vie, car, jusqu' alors, sa mère avait pour ainsi dire vécu pour lui. Sans être absolument beau, Gaston pouvait espérer de devenir un gentil cavalier. D'épais cheveux noirs ombraient son front large et transparent; ses sourcils formaient l'arc et encadraient les plus doux yeux du monde. Gaston était grand, bien fait, peut-être trop fluet; le développement de sa taille avait nui à sa force. Rien de plus vil que son langage, de plus expressif que son regard. On l'appelait partout *messire le page*,

tant il ressemblait à ces gracieux adolescents qui servaient alors dans les châteaux. Ce surnom éveillait bien un peu l'envie des camarades; mais, on le verra dans la suite de cette histoire, Gaston était l'homme aux surnoms.

La veuve Escaloubier avait disposé à sa façon l'avenir de son fils, elle s'efforçait de développer en lui le goût de l'agriculture : — Oh! mon Gaston sera toujours près de moi, disait-elle, simple metayer, protégé par son seigneur, laboureur habile, intelligent. Et puis, elle faisait tout pour lui inspirer une sainte horreur de la carrière des armes. Le nom chevaleresque qu'il portait était pour elle une cause de désolation; elle eût voulu laisser ignorer à Gaston la profession de son père. Rêves maternels, qu'une circonstance devait faire évanouir! Plus la mère Escaloubier prêchait à son fils l'amour de la paix et du bonheur domestique, plus Gaston se sentait de penchant pour être militaire. Quelle ne fut pas sa douleur en entendant raconter un jour, devant lui, par des écuyers étrangers, plusieurs épisodes de la bataille de Marignan! Une ballé, la frappant au cœur, ne l'eût pas blessée davantage. Le soir même de cette malheureuse conversation, Gaston regarda avec complaisance les troupes soldées qui passaient sur la route. Il était fixé sur le choix de sa profession.

On était encore dans l'enfance des armées permanentes créées par Charles VII. Gaston attendait une occasion pour s'y incorporer, elle se présentait.

Le mois de juillet de l'année 1542 fut remarquablement beau; jamais ciel plus pur n'avait plané au dessus des Pyrénées, jamais la nature méridionale du Béarn n'avait été plus luxuriante ni plus colorée. C'était un temps de voyage, car une fraîche brise adoucissait l'ardeur du soleil, et le temps clair et fixe permettait les ascensions sur les montagnes.

Trois dames à cheval, escortées de pages, se rendaient à Pau avant la nuit; au moment où elles passaient devant la maisonnette de dame Escaloubier, une d'entre elles, qui marchait à la tête de la cavalcade, arrêta sa haquenée, fit signe à ses compagnes de mettre pied à terre comme elle, et se dirigea vers le logis de Gaston. Elle frappa à la petite porte. Gaston ouvrit. La noble voyageuse demanda du lait pour se rafraîchir, et le jeune homme, étonné à la vue de ces dames, appela aussitôt sa mère, qui, après maintes générosités, sortit pour s'acquitter de la commission dont on la chargeait. Gaston présenta des escabeaux aux visiteuses, et la conversation suivante s'engagea :

— Mademoiselle connaît la cour? demanda Gaston à la plus jeune des trois dames.

— Oui, beaucoup, mon jeune ami.

— Que ces dames sont heureuses!

En disant ces mots Gaston poussa un soupir plaintif et langoureux, contrastant avec sa physionomie éveillée, si bien que la curiosité piqua les trois amies. L'une jeta sur l'interlocuteur un regard de bienveillance pitié; l'autre laissa errer un inaperçue sourire sur ses lèvres; la troisième ne parut point étonnée. Qui allait répondre à Gaston? La plus âgée pensa qu'il lui appartenait de porter la parole.

— Vous voudriez donc bien voir la cour de Nérac? dit-elle.

— Oh! oui, madame!...

Ce mot *madame* arracha un pincement de lèvres à la demoiselle qui interrogeait Gaston, et lui fit souger à son âge. Maladroit enfant! Les compagnes sourirent.

— Vous êtes un petit ambitieux, reprit la demoiselle. Qu'y feriez-vous?

— Je parlerais à la reine Marguerite, je lui demanderais sa protection pour entrer dans une compagnie de ses archers. Si vous saviez, madame, combien je désire porter l'habit militaire! Mon père était hallebardier; mais ma mère veut faire de moi un paysan. N'est-ce pas terrible?

Gaston accompagna cette dernière phrase d'un geste de désolation tragi-comique, et tel que les dames se regardèrent d'un commun accord. Sur ces entrefaites, la veuve Escaloubier rentra, portant à grand' peine une jarre de terre vernissée et remplie d'un lait crémeux et chaud encore, avec quelques poteries communes. Elle s'excusa sur la simplicité de sa vaisselle, puis versa le lait dans chaque tasse. Après avoir bu, les trois voyageuses s'approprièrent à sortir; seulement l'une d'elles, la plus âgée toujours, s'approcha de la veuve Escaloubier :

— Bonne mère, lui dit-elle en montrant Gaston, nous ne vous payons pas, mais nous ennuions demain votre fils.

— Mon Gaston! vous l'emenez?...

— A Nérac; nous serons ses protectrices. Il se trouvera demain, avant dix heures, devant la porte du château de Pau. Il montrera cette bague aux valets, qui le laisseront entrer.

La veuve Escaloubier hasarda un geste de résistance. Gaston ouvrait de grands yeux tout ébahis.

— Je le veux, dit impérieusement la demoiselle, à moins que votre fils ne s'y oppose.

Il y eut un instant de conversation muette entre tous les personnages de cette scène. La mère regarda son fils; Gaston remercia des yeux celui qui le prenait ainsi sous sa protection; les dames lui adressèrent chacune un signe de main fort encourageant, et sortirent.

— Toi! Gaston! partir! Non, jamais, je me l'y oppose.... De quel droit....

— Ma mère, interrompit Gaston, ces dames sont de la cour du Nérac. Argument sans réplique. La veuve Escaloubier n'ajouta pas un mot. Quelques larmes mouillèrent ses paupières. Le jeune homme, au con-

traire, se laissa aller à sa joie égoïste, il sortit sur le pas de la porte et regarda s'éloigner la cavalcade qui venait de se remettre en route.

II

Je voudrais pouvoir écrire le journal du voyage que Gaston fit de Pau à Nérac, mais sans doute il vaut mieux faire connaître au lecteur les trois protectrices du jeune Escaloubert, et décrire avec quelques détails ce qu'on appelait alors la *petite cour*. Marguerite de Navarre habitait le splendide château bâti à Nérac par les sires d'Albret. Il se composait de trois corps de logis édifiés successivement : celui de l'ouest, par Aménil d'Albret ; celui du midi, par Charles II ; celui qui borde la rivière, enfin, par Alain d'Albret. Situé dans une campagne à la fois productive et pittoresque, cet antique manoir avait pris un aspect nouveau depuis que Marguerite y avait établi sa cour. Cette reine-poète, sœur de François I^{er}, aimait les beaux-esperts autant qu'elle était belle et spirituelle. Parmi ses courtisans, et ils étaient nombreux, on comptait des écrivains, des théologiens, des évêques, des histrions venus d'Italie, qui tous s'efforçaient de procurer à leur souveraine mille plaisirs variés, mille occasions de faire briller son talent supérieur. A la *petite cour*, on devait sans cesse ; on y écrivait des contes érotiques ; on y chassait à outrance, on y représentait des comédies *gaillardes*. Des dames couraient les aventures romanesques, ce qui n'était pas rare au seizième siècle ; mais elles ne s'en cachèrent pas, ce qui était plus grave. Bonaventure Despériers, notamment, amusaient cette cour, qui avait pour motif d'ordre le plaisir, pour âme l'amour, pour existence la volupté.

Les trois dames que nous avons vues sur la route de Pau appartenaient donc à la *petite cour* ; et, comme elles ont chacune leur rôle dans cette histoire, nous ne manquerons pas de tracer leur portrait physique et moral. Celle que Gaston avait sotte ment appelée *madame* portait le nom de Villiers. Elle avait gardé le célibat, non à cause de sa laideur, qui était véritablement typique, mais parce qu'elle n'avait jamais pu se faire à l'idée d'être dominée par un mari. Elle était, dans la présente année 1542, si vieille, si ridée, quant au physique ; si monotone, quant au moral, que nous nous abstiendrions d'en parler plus long-temps, et cela par charité. N'oublions pas toutefois de mentionner son défaut le plus capital : Mlle de Villiers avait trente-huit ans passés, avec une foule de prétentions. Une jeune orpheline, descendant de l'illustre famille des d'Aubermale, était placée sous sa surveillance immédiate. Mlle Anna d'Aubermale était le vivant contraste de sa protectrice. Sa beauté, plus que remarquable, n'était encore que la très humble servante de son esprit distingué. Elle pouvait avoir vingt et un ans, et faisait, comme on dit, les délices de la *petite cour*. De brillans cheveux blonds délicatement noués en tresses, de beaux yeux d'un bleu vif, une taille bien prise, attirant à Anna les flatteries quotidiennes des courtisans. Mais Mlle d'Aubermale avait trop d'esprit pour se laisser prendre aux belles paroles de ses adorateurs ; aussi le marquis de Boissac, premier en date, gentilhomme gascon de naissance et de caractère, avait fait à sa dédaigneuse idole, par manière de vengeance, une réputation de femme romanesque qu'elle ne méritait qu'à moitié. Il prétendait et répétait partout que Mlle d'Aubermale n'aimerait jamais qu'un officier de fortune, un héros ou bien un roi de France.—La troisième personne de notre triadité féminine avait sacrifié au dieu d'hymen, pour parler le langage *marotique*, mais elle avait un peu renié sa foi. Il souffrira pour le prouver, et pour faire en même temps l'éloge de sa beauté, de rappeler au lecteur qu'elle a été une des *amies* de François I^{er}. Le roi-chevalier l'avait délaissée ; elle était venue à Nérac pour se désoler ou se consoler à son aise. Mme de Cani, ainsi l'appelaient-on, avait un peu d'âge et beaucoup de jalousie. Elle aimait à plaire, et, sous ce rapport, qui résistait aux robustes volontés d'une veuve ? Sa position à la cour de Nérac lui paraissait désagréable, et l'était en effet. Mme de Villiers lui rendait belle par le moyen des contrastes ; mais Mlle d'Aubermale la rendait laide à faire peur. A faire peur ! c'était son expression de dépit, qu'elle avait soin de prononcer toujours bien bas. Mme de Cani détestait Mlle d'Aubermale ; en revanche, elle aimait peu Mlle de Villiers. On les disait toutes trois amies inséparables. La petite cour de Nérac était, vous le voyez, le lieu des grands mensonges.

Marguerite de Navarre rendait pleine justice à ses trois dames d'honneur ; elle savait à quel s'en tenir sur leur compte, et elle les aimait sincèrement. Leur protection fut favorable à Gaston, qui, à peine arrivé à Nérac, fut incorporé dans les grades privilégiés de la reine, et entra en faveur auprès d'elle. La veuve Escaloubert, un peu consolée, se décida à venir habiter la vile où se tenait la *petite cour*. Son fils était soldat ! Mais quel avenir plus radieux que celui de Gaston ! Son service était aussi léger qu'agréable ; il ne sortait pas du château de Nérac, il était chargé de veiller sur ses protectrices. Une année se passa, pendant laquelle Gaston sut mériter l'estime générale. Il devint lieutenant des gardes.

Un soir qu'il se promenait dans les jardins du château royal, situé au bord du plateau qui sépare la ville neuve de la vieille, Gaston se livra tout entier aux plus profondes méditations. On lui tint de chemin, po à po sur les ailes de l'imagination, que bientôt il oubliera même ce qu'il écrivait, ce qu'il faisait, ce qu'il désirait. Il se perdit dans l'analyse de ses sensations. Sa pensée vagabonde le poussa hors des limites de la vérité, du vraisemblable. Comme ces aéronauts dont tous les efforts tendent à s'élever au dessus des régions terrestres, et qui, parvenus à l'apogée de leur

course aérienne, manquent soudain de respiration et sont forcés de redescendre, Gaston, au bout de ses divagations, put se convaincre qu'il était sous l'influence d'une idée fixe ; qu'il y était toujours ramené malgré lui ; que le but de sa vie actuelle, il le connaissait. Des trois personnes qui le protégeaient, deux avaient sa reconnaissance, une son amour. Effrayé de ces découvertes, il essaya de donner le change à ses véritables sentimens ; mais plus il voulait nier tout haut la passion qui remplissait son cœur, plus, tout bas, il la reconnaissait vivace et inexorable.

Il marchait à grands pas, gesticulant, la tête bouleversée. L'amour est un sentiment trop fort pour les jeunes cerveaux.

Gaston s'enfonça dans un massif sombre d'arbustes épais. La fièvre l'y saisit, il répétait à tout instant le nom de celle qu'il aimait, et se plaignait amèrement de la condition dans laquelle il était né, quand tout à coup un frémissement de feuilles appela son attention ; il se détourna. Mlle d'Aubermale était derrière lui, un livre à la main. En la voyant, Gaston se sentit défaillir ; puis reprenant ses forces, il courut se jeter aux pieds de la jeune fille.

— Oh ! mademoiselle, s'écria-t-il avec une vivacité et une éloquence unique, pardonnez-moi de n'avoir pas pressenti votre arrivée.

Les regards d'Anna et les siens se rencontrèrent. Gaston avait en ce moment une beauté toute particulière : on aurait dit qu'il était inspiré.

— Relevez-vous, messire lieutenant, répondit Anna en s'efforçant de cacher son trouble. Si moi-même j'avais pensé devoir interrompre vos rêveries, je me serais gardée de traverser ce massif.

Gaston obéit. Il eut un instant l'envie de s'enfuir à toutes jambes. La nuit tombait, le silence le plus absolu régnait autour des deux amoureux. Anna ferma son livre, le lieutenant la contempla avec ravissement, et s'approcha enfin, lui disant de sa voix la plus douce et la plus persuasive :

— Mademoiselle, vous savez qui je suis, un pauvre soldat par la grâce de la reine Marguerite. Je n'ai pas de nom illustre ; je n'ai ni châteaux, ni revenus, ni pages. Et pourtant je sens qu'il me serait possible d'acquiescer tout cela.

— Vous êtes sur le chemin de la fortune et du bonheur, messire.

— De la fortune, peut-être ; du bonheur, j'en doute.

La main de Gaston se trouvait, comme par hasard, placée dans celle de Mlle d'Aubermale. Il ne résista pas au désir de la presser sur ses lèvres ; et alors il fit entendre bien doucement un : *Je vous aime, dont eut peur la noble demoiselle*. Elle retira sa main. Il était trop tard.

— Oh ! je veux tout vous dire, reprit Gaston. Chaque jour, dans les appartemens du palais, mon regard vous cherche et vous poursuit.

— Je vous répondrai, messire, que je m'en suis aperçue, et que je sais l'occasion présente pour vous en faire un reproche.

— Un reproche ?

— Oui. Déjà Mme de Cani m'a lancé quelques épigrammes dont vous et moi nous étions l'objet.

— Il serait possible ! Ah ! pardonnez encore ! Vous, souffrir à cause de moi ! vous, si belle et si bonne ! Si vous saviez, mademoiselle, ce qui se passe dans mon cœur ! Depuis un mois, je n'ai plus de courage ; je regrette. — devrais-je l'avouer ici ? — je regrette la maison où je vivais seul avec ma mère... car d'ors... je ne vous connaissais pas. Depuis un mois, votre image ne me quitte plus. Je perdrais toute ambition si votre regard ne m'encourage ; je mourrais s'il me faut renoncer à vous voir. Oh ! parlez, dites-moi que vous ne riez pas de mon amour ; et surtout dites-moi que vous n'aimez pas le marquis de Boissac !

Cette déclaration soudaine, et vraiment fort audacieuse, jeta la jeune fille dans une extrême perplexité. Ces quelques paroles avaient été échangées en moins de temps qu'il ne faut pour les lire. Peut-être mademoiselle d'Aubermale n'était-elle pas éloignée de partager les sentimens de Gaston. Elle ne répondit rien à ses dernières interrogations. Seulement, cédant à une volonté plus forte que la sienne, elle tendit la main au jeune lieutenant, et précipitamment se retira. Gaston ne chercha pas à s'expliquer le brusque départ d'Anna. Était-il aimé ? Cette main qu'elle lui avait donnée à baiser pouvait le lui faire croire. Dédaignait-on son amour ? Oh ! bien sûr ; car on n'avait pas dit un mot du marquis de Boissac ; car on s'était enfui comme non coupable. N'ayant qu'un désir, celui de savoir sur quoi il devait compter, l'imprudent Gaston voulut parler encore à Mlle d'Aubermale. Il la suivit, prenant la route par laquelle Anna était sortie du jardin. Au moment où il allait franchir le seuil d'une poterne donnant dans la première cour du château, il se sentit coudoyer assez rudement. Comme il faisait presque nuit, Gaston ne vit pas quelle personne se plaçait sur son passage. Il continua sa route, quand une voix par lui bien connue :

— Vous venez d'avoir un entretien avec Mlle d'Aubermale. Vous êtes trop favorisé, et moi trop malheureux. Quoique je sois noble, et vous roturier, il convient que nous tirions l'épée, messire le petit lieutenant chéri des dames.

— A votre aise...

— Me reconnaissez-vous ?

— Vous êtes le marquis de Boissac...

— Je suis votre rival. Nous nous battons.

— C'est une première affaire d'honneur, messire. Votre épée anoblira la mienne, et, plus tard, personne ne me refusera un duel, grâce à vous.

— Vous avez de l'amour-propre...

— C'est ma richesse... Je suis enchanté de me mesurer avec un gen-

un homme tel que vous. Choisissez les armes, messire, et décidez l'heure et le lieu du combat.

— L'épée, D'annan, à la septième heure du jour, hors de la ville, près des ruines romaines.

— Je n'y rendrai. Mais il est un point essentiel...

— Des conditions?... interrompit le marquis de Boissac, avec hauteur.

— Un point essentiel, messire, répliqua Gaston en élevant la voix et d'un ton ferme et décidé, c'est le silence. Jurez-moi votre parole de gentilhomme que personne ne connaîtra les motifs de ce duel, pas même nos témoins. Il s'agit de l'honneur de Mlle d'Aubermale, qui serait compromise par notre querelle.

— Vous l'aimez d'une bien?...

— J'espère vous le prouver demain, monseigneur. Donnez-moi votre parole.

Le marquis jura de ne rien ébruiter, et se retira. Gaston se rendit à son service ordinaire.

Il est bon de savoir que deux personnes avaient entendu la provocation du marquis : c'étaient Mme de Cani et Mlle d'Aubermale.

III

Gaston voulait aller embrasser sa mère, peut-être pour la dernière fois. Une permission lui était indispensable. Il demanda à Mme de Cani la faveur d'un moment d'entretien, qu'elle lui accorda aussitôt.

Mme de Cani possédait l'appartement le plus somptueux du château de Nérac, après celui de la reine. La disposition en était d'un adorable mystère. On pouvait aisément fuir d'une chambre dans l'autre par des couloirs ménagés entre chacune d'elles. Les rideaux de soie, les tapis, les charmants objets de luxe et de fantaisie s'y trouvaient à profusion. Ici une gracieuse petite table du Rosso était appendue au dessus d'un fauteuil délicatement sculpté en bois, avec les armes et la devise de la noble dame; là, deux ou trois parades d'ébène formaient les rayons d'une bibliothèque composée de vingt volumes environ.—bibliothèque considérable pour l'époque.—tous reliés avec la plus grande richesse, tous à fermoirs d'or et d'argent. Plus loin, un surtout de bois précieux était couvert d'objets de toilette. C'était la chambre favorite de Mme de Cani, celle où elle recevait les personnes amies, celle où elle reçut Gaston.

Assise dans son fauteuil sculpté, mise avec un négligé tout à fait étudié, ouvrant à demi les yeux, et ne prononçant d'abord que quelques rares paroles, Mme de Cani attendit l'arrivée du jeune lieutenant. Lorsqu'il entra, elle se leva pour aller au devant de lui, et le conduisit vers une fenêtre qui donnait sur une cour intérieure, près de la poterne où Gaston et le marquis s'étaient rencontrés, elle apostropha ainsi son jeune visiteur.

— Je devine l'objet de l'entretien que vous m'avez demandé, messire.

— Je désire une permission, madame, pour me rendre ce soir auprès de ma mère.

— Est-ce bien la vérité? reprit la dame de Cani, en souriant d'une étrange manière...

— Ma mère est malade, répondit Gaston d'une voix peu assurée.

— Ce n'est pas cela, messire, ce n'est pas cela... Regardez par cette fenêtre... n'apercevez-vous pas le marquis de Boissac qui parle vivement avec le marquis de Morgeais? Il le prie d'être son second pour un duel... un duel qui l'a demain avec vous.

— Madame...

— J'ai tout entendu d'ici, sans sortir de cette chambre... Avouez-vous le fait, messire?

— C'est vrai... le marquis m'a insulté.

Mme de Cani lança sur Gaston un de ces regards qui lisent au fond de l'âme, et Gaston se croyait perdu sans savoir au juste pourquoi. La dame continua :

— Allons, mon ami, vous ne dites pas sincèrement quelle personne a été la cause de votre querelle avec le marquis. Vous ne doutez pas, je l'espère, de ma bienveillance pour vous?

Gaston salua profondément Mme de Cani.

— La conduite de Mlle d'Aubermale... sans doute, été fort légère; elle a pris un chevalier bien jeune pour défenseur... Messire, savez-vous quelle est Mlle d'Aubermale?

Cette question eutina singulièrement, on pourrait presque dire épouvanta le lieutenant. Il répondit, avec une désolante et courageuse naïveté :

— Je sais qu'elle est jeune, noble et belle.

— Quelle exaltation!... Vous parlez en enthousiaste... en adorateur...

Mme de Cani fit, en prononçant ce dernier mot, une petite moue bien significative. Si Gaston avait été plus expérimenté, il aurait compris son imprudence et le déplaisir que son admiration pour Anna causait à la dame qui l'interrogeait. Mais les amours sont ainsi faits : Ils voient plus qu'il ne faut les qualités de l'objet qu'ils aiment, le reste du monde semble pour eux invisible. Avec quelle joie Gaston entendit Mme de Cani terminer la conversation par une phrase telle que celle-ci :

— Je respire votre salut... Vous n'êtes brave? Le courage est la vertu des hommes. Vous pouvez, messire, aller voir votre mère. D'annan, vous vous battez, si c'est votre bon plaisir. Que Dieu vous garde!

Elle le reconduisit aussitôt jusqu'à la porte de son appartement avec

une impassibilité remarquable, et disant une seconde fois : Que Dieu vous garde! Gaston la remercia par une genouflexion humble et timide. Il sortit précipitamment, pensa pendant quelques minutes à cet entretien, fut d'abord un peu de crainte de voir que son secret était déjà connu de tout le monde, et puis se consola en disant : — Bah! le marquis sera discret, il l'a prouvé sur son honneur... Mme de Cani sera discrète, car elle est l'amie d'Anna, et Anna s'est peut-être alarmée à tort sur la méchanceté de cette dame.

Voici maintenant ce qui se passa au château de Nérac.

Mme de Cani se rendit une heure après dans les appartements de la reine, où tous les courtisans se trouvaient rassemblés. Mlle d'Aubermale était pâle et soucieuse. Quand, l'heure étant avancée, on se sépara, la jeune fille remarqua que Mme de Cani restait seule avec la reine, sans comprendre le motif de l'entretien qui pourrait avoir lieu entre elles. Gaston rentra au château que vers minuit. A peine il eut mis le pied dans la première cour intérieure, que deux halbardiers lui montrèrent un ordre signé de la reine Marguerite, ordre par lequel il lui était enjoint de les suivre. Il fut gardé à vue toute la nuit dans un appartement du château. Le matin arriva, puis l'heure de son rendez-vous avec le marquis de Boissac. L'anxiété du prisonnier devint extrême. Il demeura convaincu qu'on avait voulu l'empêcher de se battre. Tout naturellement, il soupçonna Mme de Cani. Elle l'avait trahi, elle avait appris à la reine ce qui s'était passé la veille dans la soirée. Quand dix heures sonnèrent, Gaston recouvra sa liberté. Il chercha partout le marquis de Boissac, mais celui-ci était absent depuis la pointe du jour. Coup sur coup, le jeune lieutenant reçut trois lettres, dont le lecteur va prendre ci-dessous connaissance.

La première lettre scellée aux armes du marquis de Boissac, était ainsi conçue :

« Messire lieutenant,

» Je sais qu'il vous a été impossible de vous trouver au rendez-vous promis. Je renonce à toute satisfaction. Pour preuve de ma bonne et loyale amitié, je vous offre de partager ce matin même, avec quelques amis et moi un agréable déjeuner. Je vous attends à onze heures.

— Pardieu! se dit Gaston en mettant la lettre dans sa poche, le marquis n'est donc pas si méchant qu'il en a l'air!

La seconde lettre était de Mlle d'Aubermale. L'amant lut avec avidité!

« Messire,

» Dieu veuille que vous soyez encore de ce monde quand cette lettre vous parviendra. Je sais que vous vous êtes battu ce matin. On vous a surpris fier. Votre imprudence peut me plonger dans un abîme de maux. Voyez à quelle extrémité elle me réduit; d'abord, à vous faire l'aveu d'un sentiment qui me livre à votre générosité; puis, à vous déclarer que, quoi qu'il arrive, je suis prête à vous donner ma main.»

— Elle consent! je l'épouserai! elle m'aime! ô mon Dieu! en deviendrai-je fou! s'écria Gaston ivre de joie et baisant à plusieurs reprises l'intéressante missive.

Il ouvrit, une minute après, la troisième lettre, ne doutant pas que la lecture n'en fût aussi satisfaisante. Elle était écrite par le secrétaire de la reine Marguerite et signée par elle. Elle renfermait cette seule phrase :

» Si messire Gaston Escatoubier, lieutenant dans nos gardes, prétend à la main de notre protégée et amie, damoiselle Anna d'Aubermale, il encourra à l'instant même notre disgrâce.»

— Que me fait cette disgrâce! elle m'aime! cela me suffit! s'écria Gaston avec emportement, en froissant ce dernier billet dans sa main. Plus d'incertitude à présent!... je suis le plus heureux des hommes... Qui m'empêchera d'être à celle que j'aime? qui osera me défendre de l'aimer? Oh! dire qu'elle ne me croit pas indigne d'elle!... j'en deviendrai fou!... En un mot, Gaston composa des variations de toutes sortes sur le bonheur d'un amant heureux.

Il aurait bien voulu voir Anna, mais elle était auprès de la reine. En désespoir de cause, il alla tout simplement trouver le marquis de Boissac, se promettant bien d'être joyeux, mais de ne rien laisser percer du secret de sa jure. Le troisième billet était déjà oublié; seule, la lettre de Mlle d'Aubermale l'intéressait; et, chemin faisant, il la relut six fois selon quelques historiens, selon d'autres plus de vingt fois.

La maison que le marquis habitait mérite description. Elle était située sur la rive droite de la Base, dans un lieu où cette rivière ressemble à un torrent. Deux étages, surmontés d'un toit plat à tuiles enroulées, composaient l'habitation, d'aillours fort coquette et digne en tout point d'être le réduit d'un grand seigneur; e le datait de la fin du quinzième siècle; la pierre et le bois s'y mêlaient; les fenêtres, à demi-cadrées, étaient encadrées. Et là, dans le mur jaunâtre, des pans de briques faisaient de grosses taches rouges que le badigeon aujourd'hui saurait nettoyer. Au rez-de-chaussée les cuisines et les *caparnatim*; une vaste salle à manger décorée à neuf et pleine d'inscription passablement épicuriennes. On lisait sur une des portes du plafond : MANGE BIEN, NE CRAINS RIEN... — TEMPÉRANCE MÊME A SOUFFRANCE. Chaque panneau qui recouvrait les murs portait sa devise, et le marquis, grand admirateur d'un livre nouveau de maître Rabelais, après *Pantagruel*, y avait fait écrire les noms des héros rabelaisiens. Enfin, au dessus d'un buffet sculpté, on avait peint au trait une sorte d'amphore représentant la *Dieu bouteille* avec ces vers dedans :

O bouteille,
Pleine toute
De mystères,
D'une oreille
Je l'écoute, etc., etc.

Le premier étage comprenait l'appartement de coucher et de salon. Le second étage n'était qu'un immense grenier. Comme la maison dominait un quai à pente rapide, on y jouissait partout d'une admirable vue ; on apercevait le château de Nérac, six lieues de campagnes environnantes, traversées par la Baise, quelques débris d'antiquités romaines et le pont de Barbaste.

Avant l'arrivée de Gaston chez le marquis, nous nous transporterons dans cette salle à manger modèle, où de Boissac et son ami de Margeais attendaient, en compagnie de quelques autres gentilshommes, le résultat de la lettre envoyée le matin au jeune lieutenant.

Il y avait sept convives et huit couverts. Un magnifique déjeuner était préparé ; les vins du Midi les plus renommés, les mets les plus recherchés allaient être servis. Au coup de onze heures, tout le monde se mit à table. De Margeais voulut faire enlever le huitième couvert. Boissac s'y refusa, et apprit à ses amis que cette place était réservée à ce certain lieutenant des gardes, Gaston Escaloubert, qui avait dû se battre avec lui.

— La chose est vraiment merveilleuse, dit alors, en faisant un geste de dédain, le comte de Pelafior, gentilhomme navarrais fort orgueilleux de son naturel. Vous avez donc cédé à ce petit damoiseau ?

— Oui, mon cher, dit Margeais à Pelafior, le marquis a fait la paix avec son rival. Mademoiselle d'Aubermale l'a très mal reçu hier soir, et il s'avoue vaincu...

— Vaincu !... non pas, non pas, interrompit brusquement Boissac. Je veux jouer au pauvre un tour de ma façon, et j'ai compté sur vous tous pour m'aider dans cette circonstance. A midi et demi, la reine se rend à la promenade, et suivra le cours de la Baise jusqu'au moulin du Pourfendeur. Ces dames doivent donc passer devant mon logis. Nous irons au devant d'elles. Je veux que Mlle d'Aubermale fasse alors rencontre du jeune Gaston... Mais devinez dans quel état il sera... ivre !

— Excellente idée ! s'écria Margeais. La belle a horreur de ce qui sent la diva bouteille. Quelques mots, dits comme par hasard, lui feront penser que Gaston est un intempérant de première force.

— Voilà ma vengeance... Est-elle bien combinée ? reprit Boissac triomphant. Si le fortuné mortel vient à mon déjeuner, il est perdu... et..

La porte s'ouvrit. Un valet annonça Gaston, qui parut. Les sept gentilshommes poussèrent, à sa vue, des éclats de rire homériques, dont Boissac expliqua adroitement le motif probable en disant au nouveau convive :— Comment ! vous êtes armé ? Ces messieurs croient peut-être que vous avez des intentions hostiles... Asseyez-vous... messire lieutenant.

IV

Il est inutile de décrire ici le déjeuner, dont Boissac avait été lui-même l'ordonnateur ; car un *déjeuner raconté* ne vaut jamais rien. Le marquis ne l'eût pas raconté non plus, lui qui pensait avec apparence de raison, que les plus belles phrases, en pareil cas, ne valent pas le moindre coup de dent. Qu'il suffise au lecteur de savoir que la conjuration tramée par les sept gentilshommes obtint un plein succès, grâce à l'inexpérience du jeune lieutenant en matière gastronomique. Ils lui parlaient sans cesse de son heureuse fortune, ayant soin d'arrosar chaque compliment avec une rasade de vin vieux. Au bout d'une demi-heure, Gaston sentit que ses jambes allaient ployer sous lui. Par un effort de volonté extraordinaire, il s'arrêta, et, pour qu'on ne lui versât plus à boire, leignit d'être encore moins raisonnable qu'il ne l'était réellement. Les convives estimèrent alors ce moment convenable pour couronner leur œuvre. On proposa la promenade ; on résolut d'aller au devant de la cour, ce qui fut accepté avec joie.

Margeais et Boissac prirent chacun un bras de Gaston.

Hélas ! l'instant était fatal au malheureux supplicé. Pelafior faisait le guet, et annonça bientôt l'arrivée de la cour. A peine les conjurés étaient en vue de mademoiselle d'Aubermale, en voyant s'élancer simultanément les deux bras de Gaston. Gaston, honteux en quittant sa belle maîtresse, fut pris d'une faiblesse singulière, et s'affaissa sous lui-même. Il tomba, Anna, de son côté, ne s'expliqua une pareille chute qu'en pensant au duel du matin ; elle crut que Gaston, blessé mortellement, succombait devant ses yeux. Elle jeta un léger cri, et s'évanouit tellement qu'on fut forcé de la ramener au château de Nérac et de la transporter inanimée dans son appartement. La cavalcade eut lieu sans elle. Satisfaits du dénouement de leur comédie, Boissac et ses amis suivirent la reine, laissant Gaston seul sur le pavé, et laissant leur souveraine inquiète du sort de Gaston, à l'aide de quelques mots qui donnaient des détails sur le déjeuner.

Tout le monde surnomma aussitôt Gaston le *Duc de la Bouteille*.

C'était là, en réalité, un événement tragique. L'avenir de l'amoureux Gaston allait s'assombrir. Le lieutenant perdrait un peu de son prestige aux yeux de Mlle d'Aubermale lorsqu'il lui aurait raconté les exploits du *Duc de la Bouteille*. Boissac triomphait, et se drapait déjà dans le manteau de vainqueur. Néanmoins, il emboucha trop tôt la trompette. La suite de cette histoire prouvera que si la Providence sait déjouer les complots des méchants, elle ne se fait pas davantage faute de combattre les ruses des Gascons.

Mlle d'Aubermale, grâce aux soins qui lui furent prodigués par ses suivantes, reprit promptement l'usage de ses sens. Elle ne voulait pas prononcer seulement le nom de Gaston, qu'elle croyait mort. Le désespoir auquel elle se livra fut un de ceux qui abattent une âme, et la laissent sans force contre tous les événements.

Quant à Gaston, après quelques minutes d'étonnement, il se releva. Ses artères battaient ; il était en proie à une exaltation que jusqu'alors il n'avait jamais éprouvée. A peine se rappela-t-il ce qui venait de se passer, les lettres qu'il avait reçues, son déjeuner avec Boissac et ses amis, l'apparition soudaine d'Anna, sa propre défaillance. Un seul point occupa sa pensée, voir Mlle d'Aubermale.

Il se dirigea vers le château de Nérac ; un des gardes lui adressa la parole.

— Savez-vous ce qui vient d'arriver, messire ?

— Non, pardieu ! Qu'y a-t-il donc ?

— Mlle d'Aubermale était partie pour accompagner la reine ; on l'a ramenée évanouie dans son appartement.

— Quel malheur ! s'écria Gaston sans pouvoir se contenir. Puis, tout à coup, s'adressant à un halbardier qui se trouvait près de là : — Robec ! lui dit-il, va chercher mon cheval, tu l'attacheras en dehors du château, là...

Et il montrait les fenêtres de l'appartement d'Anna. Les yeux de Gaston étincelaient. Sa parole, plus brève qu'à l'ordinaire, était accompagnée de gestes vils et déhébérés. Le halbardier obéit, et Gaston courut bien vite à l'appartement de Mlle d'Aubermale.

Il entra, malgré les suivantes, dans la chambre où reposait Anna, et, pariant au nom de la reine Marguerite, il leur ordonna de s'éloigner. Puis, — et c'est ici que vous ne reconnaîtrez plus le timide Gaston, — il s'approcha de sa maîtresse, dont l'oreille était insensible à tout bruit extérieur, dont les yeux étaient restés constamment fermés, et déposa un baiser sur le front humide d'Anna, en prononçant d'une voix émue ces mots solennels et mélodramatiques :

— Anna ! tu m'appartiendras !

Par un même mouvement, il prit Mlle d'Aubermale dans ses bras, et l'emporta comme une proie, joyeux et triomphant. Il ouvrit une des fenêtres de la chambre. Son cheval était là. La route était déserte, Gaston déposa son précieux fardeau sur son destrier, et, l'ayant en croupe, fit sentir l'éperon au fidèle animal, qui prit le train de galop.

Ce fut alors seulement qu'Anna ouvrit les yeux. Tout s'était fait en un instant de raison.

Quelle scène plus étrange, j'oserais dire plus terrible que celle-là ! Un orage menaçait ; de grosses nuées noires amenaient la nuit au milieu du jour. Le vent, se déchaînant par bourrasques, faisait rouler des montagnes de poussière, courbait les plus grands arbres, et remplissait la campagne d'un bruit effrayant. Les paysans étaient rentrés dans leurs chaumières, et si quelques uns d'entre eux tenaient encore la route, ils marchaient aveuglés par les rafales.

Mais Gaston ne voyait rien que les yeux bleus mourans de sa conquête et n'entendait rien que les battemens précipités du cœur d'Anna. D'une main il guidait son cheval ; de l'autre, il soutenait adroitement la belle captive qui jetait de faibles cris et l'accablait d'interrogations. Ils allaient d'une vitesse extraordinaire, traversaient au galop les buissons et les marais, et quelquefois ils frolaient en passant les branches des arbres qu'ils rencontraient sur leur chemin. Gaston, impitoyable, ne disait pas une parole ; mais il lançait à Mlle d'Aubermale des regards passionnés et audacieux.

Anna eut peur. Elle fut sous l'empire d'une hallucination complète. Il lui sembla, dans son effroi, que l'âme de Gaston était revenue pour l'entraîner, qu'elle était sa prisonnière, et que, si les pleurs et les prières n'avaient pu la fléchir, la résignation sans doute y parviendrait. Elle se résigna donc, et resta pâle et éfarée près de Gaston, qui ne cessait de presser le pas de son cheval.

Deux ou trois paysans, qui les virent de loin passer, se dirent : — Ah ! voilà une belle dame qui fuit avec un gentil cavalier. Aucun ne venait à leur rencontre.

Après deux heures de cette course aussi rapide que mal dirigée, les deux amans n'avaient pas fait plus de sept lieues. Ils étaient à peu de distance du village de Montereau, lorsqu'un orage effroyable éclata. Gaston trouva bon de s'arrêter devant une maisonnette sise au milieu d'un champ fort éclairé. Il descendit de cheval, prit une seconde fois Anna dans ses bras et la porta dans cette chaumière qu'habitait une vieille fançuse. Anna était demi-morte de fatigue et de frayeur.

— Bonne dame, dit Gaston à la fançuse, voulez-vous nous donner l'hospitalité ?

— C'est trop d'honneur, messire cavalier. Ma maison est bien petite.

— Je ne vous demande autre que jusqu'à la nuit.

— Soyez les bien-venus... Cette noble dame paraît être souffrante !

— Je le crains...

— J'ai là haut quelques essences dont l'usage pourra la soulager... Je cours les chercher, messire... Ah ! vous resterez dans ma chaumière tout autant qu'il vous plaira.

— Allez, je n'oublierai pas ce signalé service. Nous sommes tout près de Montereau, n'est-ce pas ?

— Dix minutes de chemin, tout au plus...

— Merci...

La fanèuse disparut, et courut avec empressement à un escalier à vis qui communiquait à une soupe-née.

L'eau tombait par torrents. La vivacité des éclairs, le bruit du vent et du tonnerre augmentant d'instant en instant, Gaston s'approcha d'Anna, qui, assise sur un escalier, fixait sur tous les objets qui l'environnaient des regards étonnés. Il s'agenouilla devant elle, et lui dit, presque pleurant :

— Oh ! pardonnez-moi ce que j'ai fait ! Vous m'avez dit que vous m'aimiez, et j'en ai perdu la raison, voyez-vous. Oh ! si vous voulez être à moi pour jamais, si mon amour ne vous déplaît pas, ce soir même nous serons unis devant Dieu, et nous vivrons oubliés dans quelque habitation au pied des Pyrénées. Notre bonheur nous suffira... Car, je le sais, si vous restiez au château, notre mariage serait impossible. Je vais chercher un prêtre au village voisin. Avant une heure je revendrai.

Gaston n'osa pas déposer un baiser sur le front de sa maîtresse. Malgré la pluie, il remonta à cheval. Anna se leva, et lui cria du plus loin qu'elle put l'apercevoir :

— Messire, ne revenez pas ! oh ! ne revenez pas !

Mlle d'Aubermale s'assit de nouveau, et quand la fanèuse rentra :

— Dites-moi, est-ce qu'il existe, ce jeune homme qui était là tout à l'heure ?

— Un beau jeune homme, répondit la vieille que cette question étonnait singulièrement.

— N'était-ce pas une âme en peine

— Non, non, madame.

Anna tomba à genoux.

— Merci, mon Dieu ! s'écria-t-elle ; il vit. Mes yeux m'avaient trompée ! C'est lui, c'est bien lui ! Et ce mariage dont il parlait, cette existence ignorée et toute d'amour qu'il m'a proposée, ce ne sont point des songes ! Oh ! je lui appartiendrai... je suis libre de donner mon cœur et ma main à celui que j'aime.

— Elle est folle, pensa la vieille femme, s'approchant d'Anna, et lui offrant des sels à respirer. Secours inutile. Mlle d'Aubermale était revenue à la vie et à la réalité. L'espoir brillait dans ses yeux, et elle médita sur ce qui s'était passé depuis le matin.

Une chose lui paraissait impossible à expliquer, c'était son enlèvement. Cette aventure, en apparence si romanesque, pouvait cependant être facilement comprise. Mais les causes en étaient trop prosaïques, et Anna, ignorant le dépitier du marquis de Bois-sac, devait se perdre en conjectures. Gaston avait bu chez le marquis une assez forte dose de liqueur, lequel avait déterminé une assez forte dose de hardiesse. Depuis longtemps il avait conçu le projet d'enlever Mlle d'Aubermale ; mais toujours, jusque alors, le courage lui avait manqué pour le mettre à exécution. Ainsi se trouvait expliquée l'audace momentanée du lieutenant.

Nous allons voir comment il mit fin à son amoureuse entreprise.

À peine était-il parti depuis une heure, que le ciel se rasséréna, et que la nature plus calme reprit son aspect ordinaire. Vers le soir, Gaston étant revenu, un prêtre frappa à la porte de la chaumière. Il était accompagné d'un enfant portant un coffret de moyenne grandeur. Anna comprit la pensée de Gaston ; elle se jeta à son cou ; les deux amans s'embrassèrent, et le mariage s'en suivit, comme on dit vulgairement. Un habit servit d'autel ; les autres objets du culte étaient renfermés dans le coffret que l'enfant avait apporté ; Anna et Gaston s'agenouillèrent. Le prêtre leur donna la bénédiction nuptiale.

Seulement, il leur dit une messe à sept points.

V.

Une messe à sept points ! C'est ici que nous avons besoin d'entrer dans les études théologiques. Mais notre excursion sera courte ; le lecteur peut se rassurer ; une simple définition le mettra au courant de cette hérésie du seizième siècle.

À l'époque où se passe cette histoire, les doctrines de Calvin essayaient de pénétrer en France. C'est par le Béarn qu'elles commencent. Un carme, nommé Solon, s'en faisait le plus éminent apôtre, et remplaçait la messe catholique par la messe à sept points : premier point, la messe avec communion publique ; deuxième point, la messe sans élevation de l'hostie ; troisième point, la messe sans adoration des espèces ; quatrième point, la messe avec oblation du pain et du vin ; cinquième point, la messe sans commémoration de la Vierge et des saints ; sixième point, la messe avec rupture du pain à l'autel, d'abord pour le prêtre, ensuite pour les fidèles ; septième point, la messe célébrée par un prêtre marié !

Gaston avait été élevé par Solon, dont il ignorait l'apostasie. Solon, rue enthousiaste des nouvelles croyances, le laissa dans cette déplorable ignorance, et célébra ce mariage comme s'il eût été prêtre catholique.

Le lendemain de la bénédiction nuptiale, Gaston et Anna, ivres de bonheur et d'amour, allaient continuer leur fuite, et gagner les Alpes en traversant le pays de Toulouse. Déjà le cheval était selle, et les deux époux s'appretaient à mettre le pied dans l'étrier, quand une foule de paysans parurent dans le chemin qui conduisait à la drumère de la fa-

(1) Nous garantissons au lecteur l'authenticité de ces détails historiques. S'il voulait en trouver de plus complets sur ce sujet, il pourrait consulter l'excellent ouvrage de M. Autan, *Vie de Calvin*, 2 vol. in-89.

neuse. On entendait un bruit de pas et de voix, mais il était impossible de savoir ce que voulait cette foule. Gaston craignit que des agents, envoyés par Marguerite de Navarre, n'eussent cherché, puis découvert sa retraite. Il monta lestement à cheval avec Anna et se dirigea vers le côté opposé à celui d'où les cris partaient.

— Anna ! dit Gaston avec amour, nous fuions, mais nous sommes réunis pour toujours... Parle... faut-il retourner au château de Nérac ?

— Oh ! non, non... jamais...

— Commande, j'obéirai.

— Non, vous dis-je, vous y reverriez madame de Cani... j'en serais jaloux. Dieu a reçu nos serments, nous pouvons nous aimer sans crime... Fuyons, quittons ce pays, quittons la France ! Notre amour, tu l'as dit toi-même, nous suffira...

— Et ma mère !... ma mère !... reprit Gaston en laissant échapper quelques larmes de ses yeux.

— Nous la ferons venir... Nous vivrons tous trois...

— Oui, ma bien-aimée, répondit Gaston...

Aussitôt il piqua des deux. Mais, par une fatalité tout à fait inexplicable, plus ils allaient vite, plus les cris semblaient se rapprocher.

— C'est un effet de fécho, pensèrent les deux fugitifs.

Arrivés à un endroit où le chemin formait un coude, chemin couvert, plein d'ombre et tortueux, ils entendirent distinctement proférer ces cris : Mort aux hérétiques ! mort aux hérétiques !

— Cela ne vous regarde pas, chère Anna, dit Gaston en souriant. Ces hommes en ont à quelques mauvais chrétiens... S'ulement, comme nous pourrions rencontrer une autre bande de paysans sur la route, il est bon de ne pas éveiller leur attention. Nous irons au pas tant que nous serons en leur présence...

— Oh ! oui, c'est prudent. Je ne sais pourquoi j'ai peur, cependant, continua la jeune femme... s'ils allaient nous attaquer !

— Fille ! dit Gaston en l'embrassant, est-ce que nous sommes des hérétiques ?

— Non, sans doute...

— Alors, pourquoi craindre ?

À peine Gaston avait achevé ces mots, qu'ils se trouvèrent face à face avec une centaine de paysans armés de pieux, de bâtons et de lances. L'heureux couple ralentit le pas, et voulut continuer sa route, prenant toutes les précautions imaginables pour passer. Mais, tout à coup, un voix sortit du milieu de la foule :

— Les voici ! les voici ! mort aux hérétiques !

— Tu crois ? répondit un des chefs de la bande.

— Oui, je les ai vus passer hier, les deux tourtereaux.

— Mort aux hérétiques ! répéta-t-on de toutes parts.

En même temps plusieurs paysans s'élançèrent au devant du cheval de Gaston. Le tirant par la bride, et firent reprendre à leurs compagnons la route de Nérac. Anna s'efforçait de calmer les plus turbulents, en les assurant qu'elle et son mari étaient de vrais et sincères catholiques. Pour Gaston, il eut une minute d'indécision ; devait-il attendre une explication ? devait-il faire résistance ? Le premier parti lui sembla le meilleur à prendre, d'autant plus que la résistance ne pouvait qu'irriter davantage les paysans. Il se laissa donc faire. Ils le menèrent à Monterebeau sans répondre à aucune de ses interrogations, sans prêter la moindre attention aux paroles de Mlle d'Aubermale. À Monterebeau, ils poussèrent de nouveaux cris, et conduisirent leur gibier de bûcher, — c'est ainsi qu'ils nommaient Gaston et Anna, — au château-fort, dont les portes, se refermèrent sur les époux. Chacun eut un cochon séparé. Pauvres amans ! c'était un joli lendemain de noces !

Il est nécessaire ici d'expliquer comment ce dernier événement était arrivé. Le moine Solon, depuis long-temps, avait éveillé l'attention publique par les fréquents concubines qui se tenaient dans son logis. Un faux frère, initié à tous ses secrets, avait dénoncé l'hérésie de Solon dans le village, et la nouvelle s'en était promptement répandue. Le moine que Gaston avait été chercher n'avait pu se défendre d'une joie extrême en mariant à sept points son ancien élève. C'était la première cérémonie nuptiale faite en Béarn d'après les rites de Calvin. Une fois cette cérémonie achevée, Solon avait imprudemment chargé l'espion de porter, le lendemain matin, une lettre à Gaston, lettre par laquelle il l'avertissait lui et Mlle d'Aubermale qu'ils n'étaient pas mariés catholiquement, et que force leur serait d'adopter les principes calvinistes, sous peine d'être accusés de concubinage. On n'avait point encore sévi contre les hérétiques dans le Béarn, et Solon concevait l'espérance de se faire deux co-religieux nouveaux dans les deux époux.

Le porteur de cette lettre en avait violé le secret ; il avait amené tout le village. D'abord contre Solon, puis contre Gaston et Anna. Voilà ce qui avait déterminé l'expédition des paysans que nous avons rencontrés sur la route de Monterebeau. Mais revenons à la petite cour, et sachons ce qui s'y passait.

Au château de Nérac, tout le monde était en émoi et sur pied depuis la disparition de Mlle d'Aubermale. Pendant plusieurs heures, on ignora complètement les faits. Le comte de Pellafor, plus pénétrant au plus adroit que les autres gentilshommes, eut l'idée d'interroger les gardes, et connut bientôt toute la vérité.

— Eh bien, marquis de Boissac, s'écria-t-il en plein salon, devant la reine Marguerite et toute sa cour, vous avez, comme dit le proverbe, donné des verges pour qu'on vous fouette.

— Qu'entendez-vous par ces paroles, comte ?

— J'entends par ces paroles que vous avez enhardi le timide jeune homme, en le faisant asseoir, chez vous, en compagnie du rouge Bacchus.

— Enfin, que voulez-vous dire ?

— Le lieutenant Gaston a tout simplement enlevé Mlle d'Aubermale qu'il aimait, et dont il était aimé. Comprenez-vous ceci ? Vous êtes battu, mon cher.

— C'est impossible !...

— Pardon, marquis, ce n'est pas impossible, puisqu'il y a fait accompli. J'ai su les détails par un hallebardier à qui Gaston avait demandé un cheval.

— Le misérable ! s'écria Boissac désappointé.

— L'impertinent ! s'écria Mme de Cani.

— L'audacieux ! s'écria Mlle de Villiers.

— C'est abominable, dirent tous les courtisans en chœur, basse contine de ces différents solos.

Marguerite de Navarre frôla le sourcil. Elle était furieuse de voir son autorité ainsi méconnue. Elle donna sur-le-champ des ordres pour qu'on allât à la poursuite des fugitifs. On se rendit chez la veuve Escaloubier ; mais la pauvre femme n'avait pas vu son fils, ne savait rien, et pleura bien fort. Toutes les recherches avaient été inutiles. Mme de Cani ne cessait d'irriter la reine contre celui qui avait eu l'imprévoyable tort de la déaigirer. Le marquis de Boissac disait tout haut qu'une défection du service royal était, de la part de Gaston, un véritable crime de lèse-majesté. Marguerite accusait Anna absente d'ingratitude et de mauvais cœur. C'en était fait des deux amans, si l'on parvenait à les découvrir.

Tous en perdaient l'espoir et commençaient déjà à se consoler de l'aventure, quand un courrier, venu de Montcrabeau, apporta à la reine la nouvelle de la captivité de Gaston et de Mlle d'Aubermale.

Cette nouvelle fut reçue, nous pouvons dire, avec joie, chacun ayant contre les fugitifs sa petite vengeance à exercer, qui par amour-propre, qui par jalousie, qui par orgueil, qui par plaisir de mal d'autrui. Il n'est pas de cour, si modeste qu'on la suppose, où ces quatre sentimens-la ne trouvent un refuge.

La reine Marguerite interrogea le courrier, et le mot d'hérétiques par lui prononcé combla la mesure de l'indignation générale. Les exclamations recommencèrent.

— Ce crime mérite le feu dit Boissac en s'adressant à la reine. Votre Majesté ne saurait être trop sévère à l'égard de ce malheureux, et le roi François I^{er} vous verra avec plaisir travailler à l'extinction de l'hérésie dans son royaume. Calvin est un fatieux. Calvin est un assesseur du démon. Calvin est l'antéchrist...

Marguerite de Navarre lui fit signe de se taire. — Messieurs, dit-elle avec hauteur en interpellant tous les courtisans, vos conseils sont ici superflus. Je suis souveraine maîtresse, et jalouse de mon autorité. Rien ne pourra fléchir ma volonté royale. La vie de ces deux coupables m'appartient.

— Votre Majesté... hasarda le marquis.

— Je n'aime pas les conseils, monseigneur, pas même lorsqu'il s'agit de mes œuvres pratiques.

— Jamais je ne l'ai vu si sévère, dit tout bas Boissac à Pelafior.

— Elle se charge de vous venger contre le petit lieutenant, répondit le comte en parlant à l'oreille du marquis.

— Qu'on me laisse, ajouta la reine après une minute de réflexion.

Tous les courtisans se retirèrent en silence. Marguerite de Navarre resta quelque temps enfermée dans son appartement. Elle était seule. Bientôt après elle sortit. Une pensée grave la préoccupait. Le peu de courtisans qui se rencontrèrent sur sa route cherchèrent à lire sur son visage les résolutions qu'elle avait prises. Mais Marguerite n'avait aucune émotion visible. Un billet était dans sa main. Le donnant à un des officiers attachés à sa personne, elle dit, avec une impassibilité diplomatique :

— Vous allez partir pour Montcrabeau, et ramenez demain de grand matin, au château de Nérac, messire Gaston et sa jeune épouse.

Quel était le projet de Marguerite de Navarre ? Chacun se le demanda, et plusieurs gentilshommes en eurent le sommeil troublé. Les suppositions les plus contradictoires furent faites, admises, et rejetées tour à tour. C'est un mystère que demain éclaircirait : tel fut le cri général.

Donc, le lendemain, vers huit heures du matin, Anna et Gaston rentrèrent, escortés et sous bonne garde, dans le château d'où ils avaient fui. Ils avaient en plus d'une fois lieu de trembler pendant ce triste voyage de Montcrabeau à Nérac. Les paysans, atourés sur leur passage, les accablaient de menaces, et le secours de ceux qui les accompagnaient fut bien nécessaire au couple persécuté. Impossible aux prisonniers de comprendre les motifs de leur arrestation. Un instant, ils crurent que la reine s'était servie du prétexte d'hérésie afin de les faire poursuivre criminellement. Mais cependant Anna ne pouvait comprendre comment Marguerite, si bonne, si indulgente pour elle, aurait eu la pensée de la perdre. Gaston, au contraire, se rappelait la petite lettre qu'il avait reçue la veille, et qui était signée par l'intendant de la reine. Il allait épier cruellement sa désobéissance. Il n'y avait plus rien à espérer, à moins de toucher l'âme de Marguerite.

Les coupables devaient comparaître à onze heures devant la reine. Oh ! combien ils redoutaient cet instant fatal ! Combien ils avaient besoin d'être soutenus par leur amour mutuel pour supporter les regards courroucés de leur souveraine !

On les gardait à vue dans une salle basse du château. Personne n'avait accès près d'eux. Ils étaient là, craintifs, pleureurs, désolés, attendant que leur sort fût décidé.

Mais Mme de Cani avait probablement obtenu la permission de les entretenir, car elle parut bientôt à une des portières de la salle, au moment même où Gaston déposait un baiser sur la joue pâle et froide d'Anna, un de ces baisers qui sont un double gage d'amour et de douleur, et n'attirent que les larmes. Le bruit de ce baiser retentit au fond de la poitrine de Mme de Cani ; elle poussa un cri douloureux, et, s'approchant des prisonniers :

— Messire Gaston, je viens de vous dit-elle... au lieutenant avec une inflexion de voix qui déguisait mal son trouble et son agitation.

— Pour me perdre ? interrompit brusquement Gaston, regardant avec hauteur la dame et pressant Anna sur sa poitrine.

— Pour vous sauver, peut-être, reprit Mme de Cani. Il y a pour vous un moyen d'échapper à l'abîme entr'ouvert sous vos pas...

— Quel est-il ? ô mon Dieu ! s'écria Anna, en se tournant du côté de son ancienne amie. Oh ! par pitié ! si vous en connaissez un, indiquez-le-moi... Madame, ce serait un grand crime de nous arracher l'un à l'autre ! Dites, parlez ! et je me jeterai à vos pieds, et je vous proclamerai la meilleure et la plus généreuse des femmes !

Mme de Cani éprouvait de véritables angoisses. Cet amour tuait le sien. Elle balançait entre l'égoïsme de la vengeance et la noblesse du dévouement. Ce combat intérieur dura quelques minutes. Enfin, l'intérêt qu'elle portait à Gaston fut vainqueur de tout autre sentiment.

— Séparez-vous, dit-elle à Gaston et à Anna, en fixant sur eux un regard attentif.

Les deux époux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Jamais ! jamais ! madame, répliqua vivement Gaston indigné d'entendre une pareille proposition.

— Nous séparer ! dit à son tour Anna... Ah ! nous n'avez pas encore aimé, vous !... Je préférerais mille fois la mort. Dieu m'est témoin que je suis innocente, et que si mon Gaston a outre-passé ses droits d'amant en m'enlevant du château de Nérac, sa faute lui vient de sa passion même... Je lui ai pardonné, je l'aime, je suis sa femme... et le ciel a reçu nos sermens...

— Malheureux ! vous ignorez donc qu'un hérétique vous a mariés, que le moine Solon est un disciple de Calvin ?

— Mensonge, madame ! notre amour vous irrite...

— Je vous répète, continua Mme de Cani, qu'il en est temps encore, que vous pouvez casser ce mariage, pour obtenir aujourd'hui la bénédiction d'un prêtre catholique.

— Mensonge, madame...

— Tenez, dit-elle sans écouter Gaston, allant vers une table et y plaçant un parchemin, écrivez tout ensemble, et votre renonciation à ce mariage hérétique et une supplique à la reine Marguerite...

— Je n'écrirai ni l'une ni l'autre...

— Savez-vous qu'il s'agit de la mort, que la reine peut vous faire condamner tous deux à être brûlés vifs ?

— Nous ne vous croyons pas, madame, répondit une dernière fois Gaston, dont la main serrait la main d'Anna.

Alors Mme de Cani comprit qu'il fallait aller jusqu'au bout, et tout risquer pour convaincre ces infortunés amans. Elle voyait avec désespoir l'obstination de Gaston. Anna s'adressa-t-elle à Anna.

— Mais vous, Anna, lui dit-elle, sachez pourquoi je suis venue ici ! Sauvez votre mari malgré lui, madame... Faut-il donc tout vous dire ? Oh ! je vous l'avouerai, oui, j'ai aimé Gaston plus qu'il n'est possible... Vous voyez bien que je suis sincère...

Anna la repoussa, et, mettant sa tête dans ses mains, versa un torrent de larmes. Mme de Cani ajouta :

— C'est pour cela que je veux le sauver, aux risques d'en courir moi-même une disgrâce... Ah ! songez au supplice qui vous attend ! La reine est inflexible dans ses décisions... Vous le savez... vous le savez... ne bravez pas sa colère...

Anna ne répondit rien. Elle regarda fixement Gaston, comme pour l'interroger des yeux, comme pour savoir l'effet qu'avait produit sur son esprit l'aveu de Mme de Cani. Le lieutenant demeura calme et froid ; puis il s'avança vers la dame, et lui dit en montrant mademoiselle d'Aubermale :

— Je vous en prie... ne la faites pas souffrir davantage !...

Madame de Cani n'ajouta plus que ces paroles :

— Oh ! vous voulez mourir, insensés que vous êtes !...

Et elle se dirigea vers la porte. Ces derniers mots avaient foudroyé Anna ; elle voulut courir après de madame de Cani, la rappeler, l'interroger encore ; mais il n'était plus temps, et elle fut forcée de s'arrêter devant la terrible consigne d'un hallebardier. Dix minutes s'étaient à peine écoulées quand le marquis de Boissac entra. Lui aussi, dans la salle basse. Il était porteur d'un ordre de la reine, qui ordonnait à Gaston et à Anna de comparaître à onze heures devant elle. Gaston lut cet ordre sans émotion. Avant de sortir, le marquis de Boissac adressa la parole à son rival :

— Messire lieutenant, lui dit-il en souriant, je devrais vous haïr plus qu'aucun autre, car vous n'avez ravi un bien inappréciable.

Il montrait Anna, assise au fond de la salle basse.

— Vous oubliez, monsieur le marquis, répondit Gaston s'efforçant de

s'arrêta aussi; vous oubliez le déjeuner que vous cûtes la bonté de m'offrir, et qui m'a si bien profité.

— Non, je n'oublie rien, messire; nous sommes quittes. Votre situation seule me touchait l'honneur qu'il est.

— La reine ordonne ça...

— Je sais fort bien, vrai Dieu! qu'elle ordonnera! Et c'est ce dont je me plains!... Vous êtes trahi par tout le monde, messire. Le moine Solon, qui vous a marié, veut d'arriver au château. A tout avoué.

— C'était d'une vraie s'écrit Gaston d'es-père...

— Vous en êtes plus sûr que moi... Voyons, ne faites pas l'étonné... vous aimez l'honneur de Noyon?...

— Qu'il fatalité! comme il nous a trompés...

— Mais, qui ne garde pas rancune, reprit Boissac, je viens à votre secours, j'adrais Mlle d'Aubermale; elle est votre femme à présent, je la respecte. — Or, je vais vous donner un conseil...

— Monsieur le marquis, interrompit vivement Gaston, j'expliqueroi tout à la reine avec sincérité.

— On dit qu'elle assemble un conseil dont je ferai partie. Le moine Solon, selon moi, n'a eu qu'un tort, celui d'avouer le fait... Messire, il faut que moi-même je me confesse à vous... Je suis les doctrines de Calvin; nous sommes donc corréligionnaires... Plusieurs gentilhommes de cette cour partagent nos opinions. Nous essaierons de vous sauver... Au moment où vous parlez dans le salon, nos amis seront prêts... Un coup de mousquet, tiré de la cour intérieure, sera le signal... Ah! nous ne voulons pas qu'un calviniste meure par notre faute!...

— Oh! monseigneur, merci! merci! s'écria Anna en se jetant aux genoux du marquis de Boissac.

— Mais je ne suis pas... calviniste, dit Gaston.

Mlle d'Aubermale avait deviné sa pensée, et lui posa sa main sur la bouche, pour que le marquis de Boissac, qui se retirait, n'entendit pas le dernier mot de la phrase.

— Qu'importe! dit-elle à son mari... pourvu que nous sortions bien de cet abîme! Est-ce que toutes les apparences ne sont pas contre nous? Ne nous serait-il pas libre de rester vrais chrétiens? — Imprudent!

Tout espoir n'était pas perdu pour Anna et Gaston. Onze heures sonnèrent. Il y eut un grand mouvement dans le château de Nérac. Les dames, les courtisans, les gardes remplissaient le salon d'honneur. Marguerite de Navarre, parée comme pour une fête, était assise dans un magnifique fauteuil. On trouva le fait étrange, inexplicable; on murmura presque. Dès que toute sa cour fut entrée, Marguerite se fit amener Anna et Gaston, qui se trouvèrent placés auprès de la reine, près du moine Solon. Il y avait une grande préoccupation parmi les courtisans. Il semblait que l'air se ressentît du complet fomenté par quelques uns d'entre eux. Boissac était derrière Gaston, attendant avec impatience le coup de feu qui devait servir de signal. La détonation se fit entendre; personne ne bougea, personne ne se jeta dans le salon d'honneur en criant: Délivrance! comme cela avait été convenu. Mais la reine se leva, et pleine de noblesse et de majesté, elle apprit à sa cour qu'elle avait découvert une sorte de conspiration dont elle s'était facilement rendue maîtresse.

— Nous sommes perdus! pensèrent Gaston et Anna.

Marguerite de Navarre, quelques instans après, prit pour la seconde fois la parole, et montrant aux assistans un petit livre magnifiquement relié:

— Messieurs, dit-elle, ces jeunes gens ont commis une grande faute; ils ont désobéi à leur souveraine; ils se sont mariés sans notre royal consentement.

La veuve Escaloubier, présente à la cérémonie, se jeta aux pieds de la reine, qui la releva.

— Ce petit livre, continua Marguerite, est une gentille œuvre nouvelle que je viens d'acheter.

L'étonnement était extrême. Qu'y avait-il de commun entre un nouveau livre de la spirituelle reine de Navarre et l'accusation d'hérésie qui pesait sur Gaston et Anna? Suivons les faits.

... Ce petit livre est le *Miroir de l'âme pécheresse*, ouvrage calviniste où j'ai moi-même suivi les préceptes de l'homme de Noyon. C'est assez vous dire, messeigneurs, que non seulement je pardonne à messire Gaston sa désobéissance, mais encore que je regarde son mariage comme bien et dûment célébré. Ce pardon, que je lui accorde, est dû à sa croyance... Révérend Solon, ajouta-t-elle en s'adressant au moine, nous allons vous suivre dans notre chapelle, où vous direz une messe à sept points.

Anna et Gaston croyaient rêver. Quelque extraordinaire que leur parût l'ordre de Marguerite, ils ne purent qu'y bénir.

Lors qu'on se mit en marche pour aller entendre la messe, la reine dit tout bas au marquis de Boissac:

— Vous voyez qu'une conspiration n'était pas nécessaire.

— Votre Majesté prendra pitié de mes amis, répliqua le marquis tout découragé.

— Vos amis sont en ce moment à la chapelle... ils m'attendent.

Ne croyez pas que les deux époux aient embrassé la réforme. Ce petit coup d'état, un des caprices de Marguerite de Navarre, ne changea rien à la cour de Nérac; seulement les calvinistes furent bien reçus, protégés même, jusqu'à ce que, la fortune leur étant devenue contraire, ils durent se réfugier ailleurs. L'amour de Gaston et d'Anna fut plus constant que la croyance de Marguerite; ils vécurent à la cour de leur souveraine. Anna était bien un peu jalouse de Mme de Caui, qui, heureu-

sement, partit six mois après pour la cour de France. Boissac et Pelafon demeurèrent en bonne intelligence avec Gaston, dont la reine se fit un premier écuyer, mais que les courtisans appelèrent bien long-temps le *Mari à sept points*. — C'était le troisième surnom que portait le fils de la veuve Escaloubier

AUGUSTIN CHALABEL.
(*La Chronique.*)

LES SUITES D'UNE PASSION.

I

Dans une excursion que j'ai faite en Champagne pendant l'automne de 1837, avec plusieurs personnes de ma famille, nous fûmes assaillis un jour par un orage si violent que force nous fut d'aller chercher un refuge pour nous et pour nos chevaux dans un petit hameau situé à deux portées de fusil d'une des routes départementales qui conduisent à Cézanne. A défaut d'auberge, nous fûmes fort heureux de trouver un gîte dans une misérableasure à laquelle affectait une grange abandonnée on l'on put renouer notre voiture et dételier nos chevaux. Ce gîte, qui n'offrait au surplus qu'un abri fort imparfait contre les torrens de pluie qui inondaient le sol, nous fut accordé, je dois le dire, avec une mauvaise grâce fort peu en harmonie avec les vertus hospitalières dont les poètes et les romanciers se sont plu à doter les bons villageois. Ni Philémon ni Baucis ne vinrent au devant de nous pour nous dire :

Vous me semblez tous cinq

(Nous étions cinq non compris notre cocher.)

Fatigués du voyage,

Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;

L'idee des dieux a fait que nous le conservons;

Usez-en. Saluez ces pinates d'argile... etc. etc.

Et d'abord nous n'aperçûmes aucune espèce de Philémon, mais seulement une Baucis. Elle était laide et vicieuse;

... Sur son front les rides s'étendaient;

mais c'était tout ce qu'elle avait de commun avec la Baucis de la fable, et au droit d'asile qu'il nous fallut en quelque sorte conquérir chez elle, elle se donna bien de garde de joindre la plus légère offre de service. Tranquillement assise auprès de son rouet, elle ne cessa pas un instant de filer, et si nous n'eussions pris le parti de nous enparmer, sans y être conviés, d'un banc et de deux escabeaux, il est probable qu'elle nous eût évité la peine de nous asséer. A coup sûr nous aurions été des excommuniés dans la scène se serait passée au moyen-âge, que notre hôtesse n'eût pu nous montrer d'une manière plus ostensible combien elle était disposée à nous refuser le pain et le sel. Dieu vous garde, lecteur et lecteur, de l'hostilité champenoise... au moins dans le hameau dont j'ai oublié le nom.

Si notre petite troupe n'eût été composée que d'hommes, sans doute il nous aurait été facile de prendre gaiement notre parti sur cet épisode de notre voyage, mais nous avions le bonheur de posséder parmi nous, deux jeunes et charmantes dames dont l'une avait peur du tonnerre et dont l'autre commençait à se plaindre du froid. La partie devenait embarrassante. Au bout d'une heure environ passée tout entière en exclamations douloureuses sur l'état de l'atmosphère, qui, loin d'éprouver aucune amélioration, semblait au contraire empirer à chaque instant, l'un des nôtres se hasarda à demander à notre Baucis champenoise si nous étions encore bien éloignés de Cézanne, où nous comptions dîner et coucher.

« Cézanne, fit-il répondu du ton le plus maussade, vous en êtes ici à quatre lieues. »

Cela dit, la vieille paysanne, qui avait interrompu un moment son ouvrage, se remit à tourner son rouet.

Quatre lieues, bon Dieu! par une tempête épouvantable, ce n'était guère encourageant. Cependant, comme cette extrémité était peut-être préférable encore à la faculté qui nous était laissée de demeurer dans cette misérableasure, où la pluie pénétrait à travers la toiture disjointe, nous étions tous déjà résolus, sans nous être même adressé une parole, à nous remettre en route en dépit des éléments conspirés contre nous lors qu'une de nos compagnes de voyage crut devoir demander timidement :

« La route est-elle bonne ? »

La vieille, sans quitter son rouet cette fois, grommela entre ses dents : « Oh! pour ce qui est de cela, vous pouvez y aller voir vous-mêmes. Seulement, vous ferez bien de partir pendant qu'il fait encore jour, si vous avez peur des fondrières. »

A ce seul mot de fondrières, vous eussiez vu nos dames pâlir, comme si quelque funèbre vision venait d'être évoquée devant elles, et échanger un regard terrifié.

« Qu'à cela ne tienne, s'écria brusquement l'un de nos compagnons, le vicomte de L..., ancien brigadier des gardes-du-corps, mieux vaut encore affronter toutes les fondrières de la Champagne que de passer plus long-temps dans cette maudite bicoque en compagnie de cette chouette à face humaine. Eh bien! quand nous n'atteindrions pas Cézanne aujourd'hui, nous trouverons toujours bien sur notre chemin un abri plus sortable que celui que nous avons ici, et surtout des gens plus hospitaliers.

— Eh! ch! reprit la paysanne en hochant la tête et sans paraître sensible le moins du monde aux paroles un peu dures de notre ami, il y a

deux bonnes lieues d'ici au plus prochain village et le temps est à la malice pour le restant de la journée.

— Oh ! d'abord, répartirent tous deux presque d'une voix nos compagnons de voyages, s'il y a des fondrières sur la route, nous ne bougeons pas d'ici.

— Y songez-vous, mesdames, répliqua en chœur le sexe masculin, où trouveriez-vous ici à dîner et à coucher ? Il faut prendre notre parti en braves et continuer notre route. Cette femme nous trompe. La Champagne est un superbe pays, et il est impossible qu'on puisse y faire deux lieues sans rencontrer quelque bonne auberge. A défaut d'auberge, n'y a-t-il pas d'aïeilleurs dans les environs quelque château où l'on ne nous refusera certainement pas l'hospitalité ?

— Un château ! interrompit vivement la vieille avec un sourire du plus mauvais augure ; il y en a un tout proche d'ici, à un quart de lieue au plus.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, harpie ? s'écria M. de L... avec un horrible juron.

— Le fait est, ajouta l'un de nous, qu'un pareil temps excuse suffisamment ce que notre demarche peut avoir d'indiscret.

— Il n'y a qu'un petit malheur, dit la paysanne, c'est que le maître de ce château ne reçoit jamais personne.

— Ah ça, s'écria-t-on à l'envi, c'est donc un sort jeté sur les gens de ce pays ? Riches et pauvres se donnent la main pour être inhospitaliers, l'humble toi comme le château.

— C'est ce que nous allons voir, reprit notre ex-garde-du-corps, et il faudra bien, bon gré mal gré, que le châtelain du voisinage se détermine à nous fournir un gîte, s'il ne veut nous forcer à lui donner l'assaut ; n'est-ce pas, mesdames ?

Puis, se tournant vers la paysanne :

— Comment l'apprez-vous, sibylle, le maître de ce château ?

— On le nomme M. de B...

— Est-il jeune ou vieux ?

— On le dit jeune encore.

— De B... ou je ne trompe fort, on c'est mon ancien camarade de la compagnie de Luxembourg, Ferdinand de B..., un homme de mon âge, trente-six ans au plus, un de mes amis intimes ; au fait, je me rappelle parfaitement maintenant qu'après la mort de sa femme il a acheté une terre en Champagne et qu'il s'y est retiré tout à fait. Il y vit l'été comme l'hiver, n'est-ce pas ? Oh ! c'est lui, c'est lui, et je vous réponds à tous de son hospitalité. Vite les chevaux à la voiture et partons !

On pense bien que toutes ces paroles, articulées avec une pétulance sans égale par notre ami, n'avaient pas manqué de se trouver entendues de reponces plus ou moins précises de la part de la paysanne qui nous avait si mal accueillis. Pour notre part, témoins de la confiance de notre futur introducteur, nous ne fîmes pas long-temps à nous y associer. Aussi bien, il nous tardait tellement d'être dehors de notre gîte et surtout de la présence de notre maussade hôtesse, que quand même le château de M. de B... n'eût dû nous offrir qu'un amas de ruines et de décombres, notre choix n'eût pas été douteux. Un seul instant, nous nous mîmes donc en route de nouveau par une pluie battante, en appelant le courroux des dieux sur ce hameau

..... Plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur...

et à défaut de Baucis qui nous échappait, espérant trouver Philémon dans la personne de M. de B... La vieille salua notre départ d'un regard moité satisfait, moitié ironique, dont l'expression sauvage rappela à l'une de nos compagnes la sinistre figure de Meg Merrilies la Bohémienne dans l'une des plus poétiques exécutions du romancier écossais, et inspira à la jeune dame les plus-sombres pressentiments. Quant à nous, nous ne fîmes qu'en rire, et moins d'un quart d'heure après, notre carrosse ayant franchi une grille d'honneur demeurée ouverte, faisait son entrée triomphale sous le porche du château de M. de B...

C'était une habitation d'un aspect assez bizarre, où tous les styles d'architecture se trouvaient confondus, depuis l'ogive sarrazine jusqu'aux ornements contournés du temps de Louis XV, mais qui en dépit de cette anomalie présentait encore un certain caractère de grandeur. En arrière du château et sur les côtés s'étendaient à perte de vue un vaste parc dont les ombrages jamaissent et en ce moment touchés par l'orage invitaient l'âme à une mélancolique rêverie. Au bruit de la voiture, plusieurs valets accoururent avec un air de stupeur profonde. Ils étaient vêtus de noir de la tête aux pieds et nous contemplaient curieusement. L'un d'eux s'approchant de la portière de notre voiture, prit la parole :

— Que venez-vous faire ici ? s'écria-t-il presque à voix basse.

— Nous venons voir M. de B..., fut-il répondu de notre côté.

— M. de B... n'est pas visible.

— Il le sera pour moi, dit notre introducteur ou du moins soi-disant tel, en sautant rapidement de voiture. Annoncez-lui la visite d'un ancien ami, du vicomte de L..., ex-brigadier aux gardes.

Et en même temps notre compagnon, sans donner même au valet le temps de le précéder, s'éleva sous le vestibule, où sa voix retentit encore quelques instans et finit par se perdre dans les profondeurs des murailles. Au bout d'un demi-quart d'heure environ, pendant lequel nous pûmes nous communiquer nos conjectures sur tout ce qui venait de se passer, le vicomte de L... revint. Il avait le visage triste et composé, et ce fut d'une voix presque étouffée qu'il nous dit :

« Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre. Vous pouvez venir maintenant. Sûrement, je vous recommande une chose : quel que vous puissiez voir ou entendre de bizarre dans ce château, ne donnez aucun signe d'étonnement, je vous en dirai plus tard la raison. »

Nous n'en exigeâmes pas davantage, et descendant à notre tour de voiture, nous suivîmes notre introducteur. En haut de l'escalier se tenait le maître du château, qui était sorti de son appartement pour nous recevoir. C'était un homme de haute taille, d'une physiognomie pleine de régularité et de noblesse, mais empreinte d'une mélancolie profonde. Bien que jeune encore (il avait à peine 35 ans), ses cheveux étaient entièrement blancs. Il nous reçut avec une politesse un peu cérémonieuse, nous montra à travers les croisées les points de vue de son domaine, qui nous parurent fort beaux, mais en général assez agrestes, et s'excusa beaucoup de ne pouvoir nous offrir qu'une hospitalité imprévue qui se ressentirait, dit-il, de ses habitudes campagnardes. Pendant qu'il parlait, notre ami, oubliant tout le premier de l'injonction qu'il nous avait faite avant d'entrer, attachait sur lui un oeil hagard, comme s'il s'était demandé intérieurement si l'homme qui se trouvait devant lui était bien celui qu'il avait espéré rencontrer, Ferdinand de B..., un ancien frère d'armes, le compagnon de plaisir de sa jeunesse, et s'il n'était pas le jouet de quelque ténébreuse méprise.

Il y avait dans la chambre où nous nous trouvions réunis un portrait en pied représentant une jeune femme d'une rare beauté et dont les traits d'une douceur angélique, encadrés par des cheveux blonds retombant en boucles soyeuses le long des joues et presque jusqu'à la naissance des épaules, rappelaient d'une manière frappante ces vapeureuses *ladies* que le pinceau de Lawrence a immortalisées, et dont les formes délicates et presque aériennes semblent une sorte de compromis entre la nature de la femme et celle de l'ange. Profitant d'un moment où notre hôte répondait à une question d'une de nos dames, je me penchai vers M. de L..., et pensant l'arracher ainsi à sa rêverie, je lui dis à voix basse et après lui avoir désigné le tableau par un rapide coup-d'oeil :

« C'est le portrait de madame de B..., sans doute ? »

Notre introducteur mit son doigt sur le bord de ses lèvres comme pour m'inviter au silence ; mais M. de B... s'en était aperçu ; il leva les yeux au ciel, et se tournant vers son ancien ami :

« Mon cher L..., lui dit-il, il y a aujourd'hui trois ans jour pour jour que j'ai perdu Mme de B... Il doit t'en souvenir. Le temps était aussi à l'orage ce jour-là. »

Ces paroles furent prononcées sans aucune affectation, du ton le plus calme et le plus simple en apparence ; mais sous cette tranquillité si bien jouée et que pas un muscle du visage ne démentait, il y avait une profonde émotion intérieure qui n'eût point échappé à coup sûr à l'attention de l'observateur, et puis je ne sais pourquoi cette association d'idées, née des mêmes circonstances atmosphériques, me glaça involontairement de terreur.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit à deux battans et deux grands laquais vêtus de noir comme ceux que nous avions aperçus en entrant vinrent annoncer que le dîner était servi. Nous passâmes dans la salle à manger, où nous trouvâmes une table couverte d'une profusion de mets assez splendides, en égard au peu de temps qui s'était écoulé depuis notre arrivée. Mais à notre grande surprise à tous, sur cette table garnie de liège et de cristaux des plus précieux, il ne figurait pas une seule pièce d'argenterie. Tout était en fer, depuis les couverts jusqu'aux moindres ustensiles. Ma voisine ne put s'empêcher de me dire tout bas :

« Voilà un goût bien singulier pour un homme chez lequel tout annonce l'opulence. »

M. de B... s'écria avec un sourire mélancolique :

« Je vous ai prévenues, mesdames, que je n'avais à vous offrir qu'une hospitalité toute campagnarde. »

Le repas fut silencieux, malgré tous les efforts que nous fîmes pour l'animer. La vue de ce vieillard de trente-cinq ans, dont les traits pâles et flétris grimâcaient la satisfaction d'un amphitryon heureux de se trouver au milieu de ses hôtes, dont l'œil terne s'animait par moments de leurs fatécies, effarouchait les bons propos, et je suis sûr que dans cette salle à manger seigneuriale, si bien close à tous les vents, si magnifiquement éclairée, devant cette table servie avec tant de profusion, il arriva à plus d'un convive de regretter encore les réparties maussades de notre vieille Champenoise du hameau voisin, et le pain bis et l'eau claire qu'elle n'aurait pu se dispenser de nous vendre.

Après le dîner on se rendit au salon. C'était une grande pièce octogone, meublée comme toutes les autres avec beaucoup de luxe. On avait jeté dans le vaste foyer de la cheminée plusieurs quartiers de hêtre qui répandaient une vive flamme et dont le pétilllement et l'éclat joyeux, allés à l'influence bienfaisante du café, nous rendirent à tous un peu d'allégresse.

« Allons ! pensai-je à part moi, il faut espérer que la soirée sera un peu moins triste que la journée. »

Et comme à la campagne le jeu est une puissante ressource contre l'ennui, et surtout une utile diversion à bien des soucis, je regardai avec attention le long des murs et dans toutes les embrasures de fenêtres si je ne découvrais pas une table de billard ou de piquet, fut-ce même de boston. Je ne vis rien ; le maître du château était dénué du droit de seconde vue, mais, bien que mon inspection eût lieu de la manière la plus indifférente, il arrêta sur moi ce regard morne et vitré qui semble l'attrait des moribonds, et s'écria d'un ton lugubre :

« On ne joue pas ici.

Peu de temps après, il prit un flambeau sur la cheminée, et après nous avoir prie de l'excuser s'il nous quittait si tôt, ayant, disait-il, quel que lettres pressées à écrire; il ajouta que le temps était beaucoup trop mauvais pour qu'il consentît à se séparer de nous avant le lendemain au plus tôt, que des ordres étaient donnés pour que des chambres fussent mises à la disposition de chacun de nous, et qu'au surplus il nous suppliait de considérer sa demeure comme la nôtre. »

Cela dit, il pressa avec une vivacité convulsive la main de son ancien ami et sortit rapidement du salon. Comme la porte se refermait sur lui, un éclair, bientôt suivi du plus violent coup de tonnerre, illumina l'appartement d'une lueur blafarde, et le château sembla s'ébranler jusque dans ses fondemens.

« Ah ça! nous serâmes-nous tous d'une voix en apostrophant notre introducteur, chez qui donc nous avez-vous conduit ?

— Rassurez-vous, nous dit-il, et écoutez-moi. »

II

Nous prîmes place autour de la cheminée, et voici à peu près le récit que nous entendîmes.

Ferdinand de B... servait avec moi dans les gardes lorsque éclata la révolution de 1830. C'était l'un de nos plus jeunes et de nos plus spirituels compagnons de folie. Pour moi, c'était mieux encore, c'était le plus intime de mes amis. Jeune, beau, noble, à une époque où la noblesse était encore quelque chose, app. le dans un avenir plus ou moins prochain à une grande fortune. Ferdinand avait une belle carrière à parcourir. Du moins nous le pensions tous ainsi, nous ses amis, et cette pensée était pour nous un bonheur et une espérance. Vous savez quels motifs me firent quitter Paris à la fin de 1830. Je restai absent pendant trois années. A mon retour, mon premier soin fut de courir à l'ancien domicile de Ferdinand de B...; j'appris qu'il l'avait quitté peu de temps auparavant pour se marier. Il avait épousé une jeune fille dont il était éperdument épris. Je me rendis chez lui, je me jetai dans ses bras. Avec quelle exultation nous nous embrassâmes après une séparation de trois années! Vous avez vu son portrait, et je vous jure sur mon honneur qu'il n'était point flétri. Qu'il vous suffise de savoir que chez elle les perfection morales n'étaient point au dessous des perfection physiques.

Aussi, comme Ferdinand et elle étaient fiers de leur choix réciproque! C'est le meilleur ménage que j'aie vu de ma vie, et je puis en parler sagement, moi qui ai vécu pendant toute une année dans leur intimité. Au surplus, il faut bien le dire, car cette dernière considération est, à mon sens, d'un grand poids dans le mariage, les conditions matérielles du bonheur ne manquent pas plus à Ferdinand de B... que les conditions morales. Sans être riche comme il l'est devenu depuis, il avait, tant par lui-même que par sa femme, les ressources suffisantes pour que son état de maison fût, au moins en apparence, des plus convenables, et s'il n'allait que rarement dans le monde, ce n'était pas que Mme de B... eût à reculer devant les dépenses de toilette qu'entraîne la vie de salons, c'était bien plutôt sans doute que l'un et l'autre avaient reconnu de bonne heure le néant de ces bruyans plaisirs auxquels ils préféraient les calmes et pures jouissances du foyer domestique.

Dépendant, depuis quelque temps Ferdinand, sans cess. r d'être tendre et empressé auprès de sa jeune moitié, s'absentait fréquemment dans la journée et même dans la soirée. Un jour, Mme de B... qui n'osait lui demander compte de ces absences, me prit à part, m'avoua ses inquiétudes et me supplia, les larmes aux yeux, de lui révéler franchement ce que je pouvais savoir à ce sujet.

« J'ai du courage, me dit-elle, et je suis résignée d'avance à tout; mais plutôt la mort que cette cruelle incertitude! »

Je compris qu'elle était jalouse de son mari et qu'elle soupçonnait une infidélité. Je la rassurai de mon mieux et franchement c'est-à-dire avec conviction que je remplissais cette tâche, car il ne pouvait venir à ma pensée que Ferdinand, depuis quelques mois à peine l'heureux époux d'une des plus jolies femmes de Paris, et blâsé comme il l'était avant son mariage sur tous les plaisirs du monde, pût s'occuper d'une autre coupée! à coup sûr indigne de lui. Je connaissais d'ailleurs ses principes en matière conjugale, principes tant à fait antipathiques aux suppositions de Mme de B... Pauvre jeune femme! Pût à Dieu que j'eusse été assez heureux pour la convaincre! Mais hélas! il n'en fut rien. Le lendemain même de notre entrevue, elle eut la faiblesse de sortir de chez elle sur les pas de son mari; elle le suivit. C'était dans une maison de jeu, à Frascati, que Ferdinand allait passer les heures qu'il lui déroba.

Peut-être une autre à sa place eût-elle accepté comme un bienfait du ciel une révélation qui ne lui faisait perdre aucun de ses droits de femme et d'amante; Mais Mme de B... avait été élevée dans une famille où le jeu était regardé à la fois comme un crime et comme un stigmate d'innamie. En voyant ce-lui qu'elle aimait par dessus tout au monde, pro-ntre pla-é à un tapis vert à côté de quelques femmes perdues, et s'évanouant; il fallut la reporter chez elle demi-morte, et, lorsqu'elle reprit ses sens, elle était en proie à une fièvre brûlante qui fallut la tuer.

Pendant tout le temps que dura sa maladie, Ferdinand ne bougea pas de son chevet. Oh! comme il maudit alors la funeste passion qui l'avait entraîné! Avec quel désespoir il s'agenouillait devant sa victime en implorant son pardon et en jurant de ne plus toucher une carte de sa vie! Aussi

bien, il était temps de prendre une pareille résolution, comme je l'ai su depuis, car déjà la majeure partie de ce qu'il possédait avait été perdu au jeu, et le soir où il avait été suivi par sa femme, le malheureux venait d'engager les diamans qu'elle avait apportés en mariage.

Il pourtant Ferdinand n'avait jamais été joueur pendant tout le temps de son séjour aux gardes. Il avait suffi d'un moment pour déterminer chez lui un goût si fâcheux, et comme il n'arrive que trop souvent, c'était une bonne prise-pente-ctre qui lui avait défilé la plus mauvaise des résolutions. Je vous l'ai dit: sa fortune était médiocre et il n'avait reçu des pères de sa femme qu'une dot assez modeste. Ferdinand, qui aimait à l'égalité celle qu'il avait associée à son sort, aurait voulu qu'elle ne pût former un désir sans qu'aussitôt ce désir fût satisfait. Un jour, en cheminant avec elle le long des boulevards, il l'entendit dire: « Quand vous aurai-je une voiture? » car il n'y avait dans la maison qu'un cabriolet dont mon ami usait à peu près seul. A partir de ce jour, Ferdinand n'eut plus qu'une pensée, celle de donner une voiture à sa femme, et comme son revenu lui interdisait un pareil luxe, il eut la faiblesse de demander au hasard ce que le hasard devait toujours lui refuser. Vous savez le reste.

Bien qu'elle fût d'une constitution frêle et délicate, Mme de B..., grâce à sa jeunesse, aux bons soins de son mari, échappa à une mort que pendant plusieurs jours on considéra comme inévitable, et elle entra en convalescence, mais les sources de la vie avaient reçu chez elle une atteinte profonde et elle avait besoin des plus grands ménagemens. La moindre émotion pouvait lui être fatale.

Ce fut un beau jour pour Ferdinand que celui où il put conduire pour la première fois la jeune convalescente au bois de Boulogne, non point dans un brillant coupé, ainsi qu'il l'avait espéré, mais dans une modeste voiture de louage. Les médecins avaient conseillé l'air de la campagne; on loua à peu de distance de Paris une petite villa en miniature; c'était pendant l'été de 1834. Ferdinand ne quittait pas sa femme d'un instant; il veillait sur elle avec le soin jaloux d'un avare qui couve son trésor et qui y est d'autant plus attaché qu'il l'avait craint un moment d'en être privé. Mme de B... avait oublié... dirai-je la faute ou le crime de son mari? Et le moyen qu'il en fût autrement! Ferdinand s'était montré si repentant, il était si bien guéri. En pensant au bonheur que goûta pendant deux mois ce couple charmant dans cette douce retraite, je ne puis me défendre d'une cruelle émotion.

Les pertes de Ferdinand avaient été si considérables qu'il s'était vu dans l'obligation, par les cour. r d'admirer presque tout son bien, et le moment arriva où il recomm. avec effroi qu'il lui devenait impossible de maintenir sa maison sur le pied où il l'avait montée. Une grande réforme était nécessaire. S'il eût été seul au monde, il aurait supporté sans se plaindre l'état de gêne au quel il se voyait déjà condamné, et qui, au surplus, ne pouvait manquer d'avoir un terme dans un avenir plus ou moins prochain, à raison de l'âge avancé d'un oncle fort riche et fort avare dont il était le seul héritier; mais l'idée d'un jeune homme tendrement aimé, habituée dès l'enfance aux douceurs d'une vie opulente, serait associée à toutes ses privations, et e idée lui brisait le cœur.

Sur ces entrefaites, il advint qu'il rencontra l'un des proches parents de sa femme, ex-sénateur, puis pair de France, qui avait d'abord boudé le gouvernement de juillet, et qui, s'étant rallié un beau matin, à l'exemple de beaucoup d'autres, jouissait d'un certain crédit au, rés du pouvoir. Ce courtisan émuette s'étonna beaucoup de ce que Ferdinand n'eût point cherché à utiliser ses talens et à se faire une position, puis en fin de compte, il lui offrit son appui, quelle que fût la carrière qu'il voudrait suivre.

En toute autre circonstance, Ferdinand eût poliment décliné cette offre, mais dans la situation où il se trouvait, il l'accepta comme un moyen espéré de cacher à tous les yeux et à ceux de sa femme surtout l'étendue des pertes qu'il avait éprouvées. Il autorisa en conséquence son parent le pair de France à faire des démarches en son nom pour l'obtention d'une sous-préfecture. Tout bien calculé, ce poste était celui qui lui convenait le plus, parce qu'il aurait ainsi un prétexte plausible de quitter Paris, que de puis-santes considérations d'économie domestique ne lui permettaient plus d'habiter, et où il laissait d'ailleurs un souvenir bien pénible.

Il fut part de cette rencontre à sa femme ainsi que du projet qui en avait été la suite. Celle-ci l'aimait trop pour ne pas applaudir à toutes ses vues. Il ne fut donc plus question des loqs que de la réaliser. Ferdinand se fit sollicité. C'était un rôle pour lequel il n'était propre à aucun titre, mais il subissait les conséquences de la position qu'il s'était faite. L'été se passa ainsi. Au mois de septembre 1834, il fut, s'il vous en souvient, qu sion d'un grand remanement dans les préfetures. L'occasion était favorable. Le pair de France vint trouver M. et Mme de B..., dans leur petite maison de campagne, il leur annonça que l'affaire était en bon train, et que, selon toute apparence, Ferdinand serait appelé à l'une des premières sous-préfetures du royaume. Cependant il ne laissait pas que d'avoir des concurrens redoutables, et il s'agissait de frapper un coup décisif. Le vieux gentilhomme s'était rappelé, à ce sujet, deux vers d'un comédie d'un de nos plus célèbres poètes contemporains :

Tout s'arrange en dix minutes dans le siècle où nous sommes,
Et c'est par les diners qu'on gouverne éss hommes.

Il avait donc pensé qu'il pourrait être d'une bonne politique pour Ferdinand d'engager à dîner quelques personnages influens dont l'appui serait précieux; deux députés en faveur, le directeur du personnel de l'intérieur, etc. Si l'on pouvait réunir ces messieurs, et l'habile diplomate

s'en faisait fort, le succès était assuré. Le jour fut immédiatement fixé, et l'on convint que le dîner aurait lieu à la campagne. Ferdinand réclama avec instance de sa femme le privilège d'en être l'ordonnateur exclusif, il avait de bonnes raisons pour cela, comme je l'ai appris par la suite, car il ne s'agissait pas seulement de donner un dîner d'apparat qui pût faire penser aux conviés que si l'on sollicitait leur appui, ce n'était pas qu'on eût besoin à aucun titre de la place demandée; il s'agissait aussi de payer ce dîner, et Ferdinand, il faut bien le dire, avait épuisé ses dernières ressources. Sous des prétextes plus ou moins plausibles, le cabriolet et le cheval avaient été vendus, les domestiques réduits à deux, dont les gages n'étaient point payés depuis long-temps. Enfin, on était arrivé à cette phase cruelle où le crédit commence à s'évanouir et où le dernier fournisseur se croit autorisé à vous manquer de respect parce qu'il sait que vous manquez d'argent.

Ferdinand avait bien des amis ou des parents qui eussent pu venir à son aide, mais son âme était trop fière pour qu'il descendît jusqu'à leur confesser sa mauvaise fortune, et il se serait brûlé la cervelle plutôt que de convenir qu'il n'avait pas 500 fr. en caisse pour donner à dîner à un pair de France, à des députés et à des hommes en place. Combien de gens dans Paris, cette Babylone où la misère affecte toutes les formes, jusqu'à celles du luxe le plus éfrené, se sont trouvés au moins une fois en leur vie dans des situations semblables, prêts à voir leur échapper toutes les chances du plus bel avenir faute de quelques écus! La misère en haillons n'es- pas toujours celle qu'il faut plaindre le plus. Dans celle-ci la lutte est consommée; dans l'autre, le lutteur est debout encore et se débat contre la honte et la dérision.

Comment Ferdinand sans argent, sans crédit, sans ressource, parvint à organiser un dîner digne en tout point des hôtes d'élite qu'il y avait conviés, c'est ce que je n'ai jamais bien su, mais je ne doute pas qu'il avait dû déployer pour cette œuvre importante autant de savantes combinaisons que tel général consommé pour s'emparer d'une ville réputée imprenable.

Le jour fixé étant venu, je me rendis vers quatre heures à la maison de campagne de M. et Mme de B... Je n'étais point le premier arrivé. Mais Mme de B... était au salon avec une de ses cousines, qui était du nombre des conviées. C'était une jeune femme comme elle, et toutes deux, car il m'en souvient, étaient occupées à mon arrivée à chanter au piano l'air des Bouffes de Mercedano qu'elles interrompaient à chaque instant par des éclats de rire les plus francs et les plus communicatifs qu'il soit possible d'imaginer. Jamais Mme de B... ne m'avait paru aussi joye que ce jour-là, vaine comme elle l'était d'une simple robe de mousseline blanche qui faisait ressortir encore l'éblouissant éclat de son teint et les fraîches couleurs de ses joues. Jamais non plus je n'avais vu rayonner sur ses traits une plus vive expression de bonheur et d'allégresse. C'est qu'elle se faisait une fête de cette petite solennité dont son miroir lui avait déjà dit sans doute qu'elle allait être la reine.

Je demandai des nouvelles de Ferdinand. Il était parti dès le matin pour Paris, afin de s'occuper de quelques derniers préparatifs pour la soirée qui devait suivre le dîner. Au surplus, il ne pouvait tarder maintenant à revenir pour recevoir ses hôtes. Peu de temps après moi arriva le respectable pair de France. Il était accompagné de Mme la païresse, une vieille dame assez prétentieuse et assez massade, qu'on dit être la tante de Mme de B..., et qui s'étonna fort que son neveu par alliance ne fût pas venu lui offrir la main pour descendre de son carrosse. La jeune femme excusa son mari de son mieux, puis il se passa environ une heure pendant laquelle arrivèrent plusieurs autres personnes; deux députés influents, le directeur du personnel de l'intérieur, un auteur fort en vogue, un superbe dandy, cousin de Ferdinand, etc. Mais du maître de la maison aucune nouvelle. Qui pouvait causer son retard? Déjà les conjectures commencent; l'orage sans doute avait pu le retarder; il était tombé dans l'après-midi plusieurs averses. Mme de B... ne paraissait encore, quant à elle, nullement inquiète, et elle faisait les honneurs de son salon avec une grâce toute charmante. Cependant, lorsque six heures sonnerent sans qu'Ferdinand eût donné signe de vie, elle commença à se troubler et sortit du salon. Elle ne fut guère absente plus d'une minute; mais lorsqu'elle entra elle était pâle comme une morte, et il me sembla que ses yeux étaient bagarés, bien qu'elle essayât de sourire. Je m'approchai d'elle et ne pus m'empêcher de lui dire à voix basse : « Qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé? — Oh! rien, absolument rien, » me dit-elle. Mais il me sembla qu'il y avait de l'effroi dans le ton avec lequel elle accentua ces paroles. Je ne pus, au surplus, en dire davantage, car son cousin le jeune dandy venait de poser familièrement sa main sur le haut du fauteuil où elle était assise, et lui demandait en grassoyant si elle comptait prendre un atome aux Bouffes, dont la saison allait commencer, quelques jours après.

Cependant, je n'étais pas le seul que le changement subit survenu dans la physionomie de Mme de B... eût frappé. Son oncle, le vicux pair de France, crut devoir lui adresser à peu près la même question que moi, et comme elle y fit une semblable réponse, il s'empressa d'ajouter qu'à coup sûr elle devait être malade.

« Moi, malade! répondit la jeune femme avec un rire dont l'étrangeté me fit frémir; où! ce n'est pas possible, je suis trop heureuse de vous recevoir. Je ne me suis jamais aussi bien portée qu'aujourd'hui... »

Il y avait une telle expression de souffrance intime et profonde dans tous les traits de Mme de B... pendant qu'elle parlait ainsi, que je conjecturai qu'il devait se passer en ce moment quelque chose de funeste

hors de ce salon, où le corps seul de la jeune femme habitait encore, mais où son âme n'était déjà plus. Ne pouvant maîtriser mon inquiétude, j'interrompis brusquement une conversation politique que je venais de commencer et je sortis.

J'entrai dans la salle à manger, où le dîner était déjà servi, et une chose me frappa, c'est que sur cette table ornée avec tout le luxe d'un repas de fête, il n'y avait pas un seul couvert d'argenterie. A titre d'ami de la maison et déjà saisi d'ailleurs par un fatal pressentiment, je crus devoir demander aux domestiques la cause de cet oubli. Savez-vous ce qui me fut répondu?

« Monsieur a emporté toute l'argenterie ce matin à Paris, et il avait défendu d'en parler à madame parce qu'il veut lui faire une surprise; mais il a bien fallu tout à l'heure dire à madame ce qui en était. »

Ces mots furent pour moi un trait de lumière. Pauvre jeune femme! comme elle devait souffrir, obligée de sourire pendant que, le cœur brisé, elle se demandait quel serait le dénouement de ce drame si poignant à la fois et si vulgaire, dont l'intrigue mystérieuse renfermait peut-être pour son mari et pour elle une question de vie ou de mort. Je descendis dans la cour, j'allai jusque sur la route, aucun bruit ne vint à mon oreille. Morne et désolé, je rentraï dans le salon. Comme j'ouvrais la porte, j'entendis distinctement la femme de pair de France s'écrier :

« Ma nièce, il me semble bien extraordinaire que votre mari nous fasse attendre ainsi, et si vous n'en croyez, nous dînerons sans lui. »

— Oui, c'est cela, dit une jeune femme; cela lui apprendra à être plus exact une autre fois.

Ici Mme de B... comme saisie d'une sorte de vertige, se leva convulsivement de son fauteuil, puis elle s'y laissa retomber sans haleine et sans voix : elle était évanouie. On s'en pressa autour d'elle, et au bout de quelques minutes elle commença à reprendre ses sens, mais ce fut pour murmurer des paroles sans suite où revenait incessamment, comme le répons d'une litanie funèbre, ce mot qui me glaçait jusqu'à la moëlle des os : « L'argenterie... l'argenterie! » Il était alors huit heures du soir.

Je ne sais s'il vous est arrivé jamais de vous trouver au milieu d'une de ces catastrophes bourgeoises qui viennent fondre sur une famille et la plonger dans le deuil. Alors, chacun s'efforce de passer inaperçu, chacun s'esquive en toute hâte, comme si en demeurant plus long-temps sous le toit où le malheur vient de pénétrer, il craignait d'en emporter avec lui la contagion. Moins de dix minutes après l'évanouissement de Mme de B..., tous les conviés avaient disparu. le salon était vide, j'étais demeuré seul auprès de cette malheureuse jeune femme, que ses domestiques, muets et conspués comme moi, contemplaient avec une respectueuse compassion.

Tout à coup, au milieu du silence lugubre qui régnait dans le salon, le bruit des roues d'un cabriolet tiré avec rapidité sur le sable se fit entendre, puis la grille s'ouvrit; un bruit de pas retentit sous le vestibule, enfin la porte du salon s'ébranla avec fracas et un homme parut : c'était Ferdinand de B... Il était pâle aussi, lui, et de ses cheveux en désordre tombaient de grosses gouttes de sueur, mais son front rayonnait d'allégresse et d'orgueil.

« Qu'est-ce donc? s'écria-t-il vivement; où sont tous nos conviés? » Je me contentai de lui montrer du doigt la femme étendue sans mouvement dans un fauteuil auprès d'une fenêtre qu'on avait entièrement ouverte. A cette vue il poussa un cri déchirant.

« Ah! misérable! dit-il en s'élançant auprès d'elle, c'est moi qui l'ai tuée. »

Je ne voulus pas en entendre davantage, et crus devoir me retirer par discrétion. En traversant la salle à manger, mes regards s'étaient portés machinalement sur la table, je remarquai que l'argenterie était à sa place. Est-il besoin de vous expliquer ce mystère? En présence de nécessités auxquelles il s'était vu forcé de pourvoir, Ferdinand n'avait pu résister à la passion cruelle qui n'était qu'assouvi je dans son cœur. Il avait joué, et après maintes alternatives, il avait gagné enfin et rapportait l'argenterie... c'était la grâce du condamné dont la tête vient de tomber... Quelques minutes après l'arrivée de son mari, Mme de B..., accablée par les cruelles émotions de la soirée, expira dans ses bras.

Par un de ces jeux du sort trop fréquents dans la vie, Ferdinand reçut dans la même soirée la nouvelle de la mort de son oncle, qui lui laissait une fortune évaluée à deux millions et l'avis de sa nomination à la sous-préfecture de... »

Maintenant vous savez pourquoi M. de B... est si triste, pourquoi ses cheveux sont blancs à trente-cinq ans, pourquoi il a proscriit l'argenterie de sa table, pourquoi enfin il s'est condamné dans ce château transformé en couvent à une existence solitaire et désolée.

Tel est à peu de chose près le récit que nous fit notre introducteur M. de L... ex-brigadier aux gardes de la compagnie de Luxembourg. Quel que vulgaire, peut-être, que puisse paraître la circonstance que je dois mentionner le dénouement, il nous fit à tous une impression que je ne saurais rendre, tant il y a parfois dans les détails les plus futiles en apparence de notre existence bourgeoise les éléments du drame le plus saisissant et le plus terrible, alors que nos passions, nos intérêts et notre orgueil ne se trouvent en jeu. J'ajouterai, pour compléter ce récit, que je ne me même serais point permis de traduire sous la forme d'une Nouvelle une catastrophe malheureusement historique, si je n'avais appris tout récemment que M. de B... est mort en son château de Champagne, peu de temps après notre visite, et qu'il n'a point laissé d'héritier de son nom.

ALEXANDRE DE L'AVÈRNE.

LES BLANCS ET LES BLEUS.

I

La ville de Port-Louis, située à l'entrée de la rade de Lorient, est petite, mal bâtie; ses rues étroites et tortueuses présentent à la vue un amas de maisons, au milieu desquelles le seul édifice à remarquer est l'église paroissiale, construction élégante qui gagne encore à être mal entourée; mais Port-Louis a un port assez vaste pour contenir plusieurs vaisseaux de guerre, de belles casernes, une citadelle très forte et dont l'approche est défendue par des rochers d'autant plus dangereux, qu'ils sont à demi cachés par les eaux de l'Océan et non moins redoutables pour des vaisseaux ennemis que l'étaient jadis Carybde ou Sylla. En 1796, le général Hoche, chargé de pacifier la Vendée, avait établi à Port-Louis une commission militaire à peu près permanente, qui jugeait en dernier ressort, sans desamparer, et dont la rigueur et l'équité tout à la fois contribuèrent journellement à apaiser les troubles qui désolaient le Morbihan, ce tribunal redoutable ne recherchait l'opinion d'aucun citoyen, suivant la devise adoptée par Hoche : *res non verba*, il s'attachait aux faits, et celui de tous qu'il pour-nivait le plus sévèrement, c'était, non pas l'émigration, mais la co-munivance avec les ennemis du pays, l'achat ou la détention d'armes anglaises. Les bons sens de la population avaient compris la gravité de ce crime, et aussi la punition des coupables paraissait-elle, avec raison, juste et nationale. C'est une erreur de croire que les provinces de l'Ouest aient tout entières été contre-révolutionnaires : une grande partie des habitants de la Vendée a senti dès le commencement de notre révolution les avantages qu'elle allait apporter avec elle, et la cause de la guerre civile dût s'émouvoir autant à l'ignorance des masses et à la rapidité des événements, qu'à l'égoïsme de ceux qui avaient intérêt à la susciter; Hoche aurait donc réussi à pacifier entièrement le pays, si une mort prématurée ne l'eût enlevé, si le temps, ce grand pacificateur de toutes choses, ne lui eût manqué.

Ces quelques réflexions nous ont paru nécessaires pour l'intelligence du récit qui va suivre.

Dans la salle commune d'une petite auberge de Port-Louis, et par une belle matinée d'août 1796, le hasard venait de réunir deux personnes du même âge et d'une position bien peu égale, l'une recouverte d'une espièce de houppelande bleue boutonnée jusqu'au menton et souillée de poussière, chaussée de fortes bottes et la cravache à la main, se promenant d'un air soucieux dans la petite salle à manger de Paulberge, tout en jetant les yeux sur une fenêtre qui donnait sur le port, et de laquelle on pouvait voir les pêcheurs et leurs barques; l'autre, assise sur un banc de bois, dormait d'un sommeil en apparence tranquille et profond. Ces deux personnages étaient tous deux grands, vigoureux, et à juger de leur âge par leur figure, ils pouvaient avoir de vingt à vingt-cinq ans. Le dormeur était en sabots, il avait un gros pantalon de toile, une veste pareille au pantalon; un chapeau de paille était à ses pieds, et sur ses genoux reposait le bâton auquel il avait probablement suspendu, durant sa route, son petit paquet de voyage.

— Que ce rustre est heureux! pensa l'individu qui, toujours l'oreille au guet, le regardait dormir; ça n'a point de soucis, ça ne craint rien, ça dort où le sommeil le prend, tandis que moi...

Au moment même où on envoyait ainsi son bonheur, les paupières du rustre s'ouvrirent un peu, deux larmes s'échappèrent à travers ses cils et se mêlèrent ses larmes :

— Ma pauvre mère! ma pauvre mère! murmura-t-il tout en dormant.

Le bonheur rend indépendant; le malheur, au contraire, semble nous mettre à la disposition du premier venu; ce fut là, du moins, ce que pensa le personnage inquiet qui venait d'arriver à Port-Louis. Il s'approcha du dormeur, le toucha sur l'épaule et le réveilla; celui-ci secoua la tête, se frotta les yeux, et passant presque sans transition du sommeil au réveil, il prit son bâton, en frappa une table et cria :

— O hé! la fille! la fille!

Une grosse fille aux yeux bleus et aux cheveux de lin se présenta.

— La fille, un pot de cidre et un morceau de fromage.

— La fille, dit l'individu à la houppelande, deux bouteilles du meilleur, un morceau de bœuf froid et du pain blanc.

C'était, pour l'époque et le pays, le déjeuner le plus luxueux possible. La servante resta quelques moments indécise, sans savoir auquel de ces deux ordres elle obéirait d'abord. Celui qui avait parlé le dernier, reprit :

— Allons, vite; ce brave garçon déjeûne avec moi.

Etes-vous dit que le bon vin vaut mieux que le cidre, et que le bœuf est préféré au fromage. Le dormeur accepta d'un signe de tête et avec l'indifférence d'un homme qui, au fond, met peu d'importance à un déjeuner. Le vin arriva le premier; l'amblyopique remplit deux verres, en offrit un à son convive et but à sa santé.

— Vous me paraissez bien fatigué, lui dit-il ensuite.

— Fatigué? non citoyen, je viens de si près!...

— Ah!

— Oui, je suis d'Hennebont, je suis du Blavet.

— Le Blavet, j'ai risé... Mais il n'y a qu'une lieue d'ici à Hennebont.

— Pas davantage, citoyen... Ah! quelle nuit nous avons passée, ma pauvre mère et moi!

— Que vous est-il donc arrivé, mon ami?

— Nous avons pleuré toute la nuit comme des gens qui ne se verront plus... Ah! citoyen, laissez ainsi une mère pauvre, infirme... A chaque pas que je faisais, il me prenait envie de retourner... Mais, patience, je vais me battre contre l'Anglais.

— Et où donc? demanda en tressaillant le jeune homme à la houppelande.

— Citoyen, répondit son convive, qui se leva et fit le salut militaire, je vais avoir l'honneur de servir la patrie; je suis de la réquisition; dans deux heures, j'arrive à Lorient, je me présente au citoyen maire, et avant la fin du jour je suis matelot, etc., vive la république!

En parlant ainsi, le futur matelot déploya un papier sale, signé du maire d'Hennebont, qui déclarait que le porteur, âgé de vingt-deux ans, et nommé Yves Jurny, était natif d'Hennebont, et qu'une feuille de route lui avait été donnée pour qu'il se rendit à Lorient, où conformément à la loi qui obligeait tous les Français de son âge au service militaire, il serait embarqué.

— Et, continua Yves en versant des larmes et en repoussant son assiette, si encore la pauvre femme avait de quoi vivre, si seulement la pauvre mère que j'avais à ferme et que je cultivais pour elle lui appartenait!... mais rien... rien qu'une vieille belle-sœur presque aussi pauvre qu'elle... et si les Anglais me tuent!...

Yves s'exalta à cette idée et il se mit à chanter d'une voix entrecoupée:

Mourir pour la patrie,

Est-il un sort plus beau et plus digne d'envie ?

— Oui, oui, dit-il ensuite, moi j'aurai la gloire, le bonheur de mourir pour la république, mais elle... ma pauvre mère! que deviendra-t-elle ? Tout autre aurait été au n'ri de cette lutte entre le patriotisme et la tendresse filiale; celui à qui parlait le malheureux Yves Jurny ne songea qu'à en profiter. Il est juste de dire que M. le comte René de Péricat (tel était le nom de ce personnage) se trouvait dans une position où l'amour de soi l'emportait ordinairement sur tout autre sentiment. Avec une finesse au-dessus de son âge, le comte René résolut d'exploiter à son profit l'amour du jeune Yves pour sa mère et se décida à faire une confidence dangereuse, puisqu'il allait s'adresser à un républicain, mais indispensable pour conserver sa vie. Tandis qu'Yves parlait, M. le comte l'avait regardé avec une attention minutieuse. Le paysan breton avait, nous l'avons dit, le même âge et à peu près la même taille que le noble comte, tous deux avaient les cheveux châtain, les yeux noirs et il devait être facile de les prendre l'un pour l'autre. M. de Péricat tira sa montre de son gousset, et il calcula avec terreur le temps qui s'était écoulé depuis le lever du jour.

— Ainsi donc, Yves, dit-il, vous aimez avec passion votre mère ?

— Et la patrie, répondit Yves.

— La patrie, continua le comte, peut se passer d'un matelot, une mère pauvre, vieille, infirme, ne peut pas se passer d'un fils.

— C'est vrai, répondit Yves, aussi jamais je n'aurais quitté ma mère si la loi ne m'y eût forcé; lorsqu'il soit beau de mourir pour le pays, quoique je haïsse l'Anglais et Pitt et Cobourg, je serais volontiers resté à Hennebont pour faire vivre ma mère; mais le moyen? la loi...

— Vous avez raison, mon ami. Eh bien! moi, si vous voulez, je puis assurer une existence aisée à votre mère.

— Vous? vous êtes riche-petit-é ?

— Je puis vous donner la somme nécessaire pour acquérir cette métairie dans laquelle, vous absent, votre mère vivrait sans besoins.

— Vous! vous! dit le jeune Breton, vous le pouvez, je le crois; mais le ferez-vous?... Et pourquoi, ajouta Yves en jetant sur le comte un regard défiant, pourquoi le ferez-vous? et à quelles conditions?

— C'est ce que je vais vous dire, répondit le comte, écoutez-moi: Vous êtes républicain, moi royaliste, chouan, ce qu'il vous plaira... Cela ne doit pas vous étonner; vous savez que les chouans ne manquent pas dans le pays; il y en a sur les bords du Blavet, sur ceux de la Loire, partout... Quoiqu'ils paraissent vaincus et qu'ils soient dispersés, Notre-Dame d'Auray n'a pas encore abandonné les royalistes.

— Vous croyez? dit Yves.

— Je l'espère; quoi qu'il en soit, vous voyez en moi un proscrit, mon signalement est donné dans tous les ports, dans tous les hâvres; depuis Ploermel jusques à Vannes, les agents de la république me pourchassent, je leur ai échappé ce matin, grâce à la présence d'esprit de mon hôtesse et à la vitesse de mon cheval, qui est là, dans la petite cour de cette misérable auberge, fourni et sarrimé; si on m'atteint, je suis perdu, la république ne me pardonnera pas.

— La république est grande et généreuse, dit Yves.

— C'est possible, reprit le comte, mais je n'ai à attendre d'elle ni grâce, ni merci; elle me fera faire mon procès et me fera fusiller.

— Eh bien! répondit froidement Yves, vous mourrez pour votre opinion, pour votre roi; c'est tout simple.

— Voulez-vous, dit avec la même froideur le comte, mourir pour votre mère? c'est une chose toute aussi simple.

Avant qu'Yves fût revenu de l'étonnement où l'avaient jeté ces paroles, le comte continua :

— Je n'ai pas un moment à perdre, dans quelques minutes les cavaliers qui me poursuivent peuvent arriver à Port-Louis et se saisir de moi... Voilà vingt mille livres en or; vous pouvez, avec cette somme, assurer à votre mère de quoi vivre dans l'aisance jusqu'à ses derniers

jours... Si vous refusez, ajouta le comte, elle mourra de misère, et vous-même, vous seul l'aurez tuée.

— Moi, tuer ma mère ! s'écria Ives, moi la laisser mourir de besoin !

— Sa vie est en vos mains.

— Que faut-il faire ?

— Le voici : Vous allez me donner votre feuille de route, nous changerons de vêtements ; je me nomme le comte René de Périac, vous prendrez mon nom avec mes habits et mes papiers ; moi, cependant, je serai Ives Juray, j'irai à Lorient ou ailleurs, et, protégé par ce déguisement, je trouverai sans doute un moyen de passer en Angleterre.

— Et moi ? dit Ives.

— Vous ! vous serez probablement pris et fusillé à la place.

Au moment même où le comte achevait ces paroles, l'horloge de la cathédrale sonna sept heures.

— Je ne vous demande que vingt-quatre heures, dit le comte. Comptez... sept... Demain, à pareille heure, votre rôle sera fini ; vous pourrez reprendre votre nom et raconter même ce que vous aurez fait pour moi. Peut-être échapperez-vous ; alors vous aurez fait le bonheur de votre mère sans qu'il vous en coûte rien. Si vous êtes pris, tout ne sera pas perdu ; quelque rapide que soit la justice républicaine, il est probable qu'il s'écoulera plus de vingt-quatre heures entre votre arrestation, votre jugement et l'exécution. Demain à sept heures vous pourrez donc tout avouer. Il est vrai que la république punit sévèrement ceux qui facilitent l'évasion d'un émigré, mais ce crime n'est pas toujours puni de mort ; d'ailleurs, vous êtes républicain, vous ne demandez qu'à servir la patrie et on regardera à deux fois avant de la priver d'un défenseur tel que vous... Le motif qui vous aura déterminé est saint, il est sacré ; vous le ferez valoir.

La peur rendait le comte éloquent, et on comprend combien il lui était facile de remuer le cœur du paysan breton, en lui présentant le tableau d'une mère sans ressources et réduite dans peu, peut-être, à implorer la charité publique. Ives, les deux coudes appuyés sur la table, le front caché dans ses mains, paraissait réfléchir profondément, et néanmoins il ne voyait qu'une chose : sa mère placée pour toujours au dessus du besoin ; l'idée du danger qui l'attendait, lui, s'il acceptait ce marché singulier, se présentait à peine à son esprit ; la seule chose qui lui répugnait sérieusement, s'il venait à être arrêté, c'était de passer pour un chouan, pour un émigré, pour un ennemi de la république. Le comte observait avec anxiété tous les mouvements du visage d'Ives, et tantôt il cherchait à deviner quelle serait sa décision, tantôt il s'irritait de sa lenteur à prendre un parti.

— Le temps presse, dit-il enfin, il faut que je cherche une retraite plus assurée que celle-ci : voyez, voulez-vous sauver, je ne dis pas moi, mais votre mère... voulez-vous que la pauvre femme meure de faim ?

Ives leva sur le gentilhomme des yeux irrités :

— Vous dites qu'il y a vingt mille livres dans cette bourse que vous m'offrez !... Otz-en huit : je ne vends pas mon sang, j'échange ma vie contre celle de ma mère, et douze mille livres suffisent pour la pauvre femme... la métairie dont je vous ai parlé ne vaut pas davantage.

Le comte obéit. Ives prit la bourse, l'enferma dans une ceinture de cuir qu'il avait autour du corps et il livra sa famille de route. En un clin d'œil, le comte fut déshabillé et il eut revêtu les haillons de toile qui couvraient le pauvre paysan. La joliette d'Ives fut plus longue. M. le comte René de Périac fut obligé d'y mettre la main. Elle s'acheva pourtant sans encombre et sans que la servante de l'auberge entrât dans une pièce dont les portes étaient ouvertes. L'échange terminé, le comte se saisit du chapeau de paille et du bâton nouveau d'Ives ; il prit même son petit paquet de voyage, et ayant jeté sur la table une pièce d'or, apparemment pour payer le déjeuner auquel ni lui ni son convive n'avaient fait honneur, il disparut comme un éclair.

II

Dès qu'Ives fut seul, un sentiment bien naturel de conservation s'empara de lui ; il avait promis de se donner pendant vingt-quatre heures pour le comte René de Périac, mais non pas de se faire prendre. Pourquoi ne chercherait-il pas à éviter les poursuites des ennemis du comte, comme le ferait celui-ci ? Il n'était plus si pressé, d'ailleurs, d'aller à Lorient. Avant de s'embarquer, il voulait retourner à Hennebont, revoir sa mère et lui remettre son trésor. Il fallait aussi se défaire de la houppelande du comte et des bottes qui le gênaient ; pour cela, il n'avait qu'à sortir et échanger chez les marchands de Port-Louis, l'une contre une carmagnole, les autres contre les sabots. Aussi agité que l'était M. de Périac une heure auparavant, il se promenait comme lui et passait et repassait devant une fenêtre qui, ainsi que nous l'avons dit, donnait sur le port même, lorsqu'il vit le comte revêtu de ses habits, et abordé par quatre ou cinq gendarmes, et qu'il entendit la conversation suivante :

— Et tu es sûr, citoyen, disait un gendarme, que le ci-devant de Périac est dans cette auberge ?

— Oui, répondit le comte, en contrefaisant la voix d'un paysan breton, un grand gros qui a un habit bien, de grosses bottes et un cheval gris, que vous trouverez dans la cour de l'auberge.

Et comme si ce n'était pas assez de ces indications, le comte désigna la fenêtre devant laquelle se trouvait Ives, qui n'eut que le temps de se retirer pour n'être pas vu par les gendarmes. Plus de doute, M. de Pé-

riac trahissait celui dont il venait d'acheter le silence et la vie, par la raison toute simple qu'Ives arrêté, toutes les poursuites cessaient au moment même. Ives tenta alors d'échapper ; il quitta la salle où il se trouvait, entra dans la cuisine, et, passant par la première issue qui se présenta à lui, il traversa la cour où était toujours le cheval gris ; il s'élança dans une écurie et se cacha comme il put derrière un morceau de foin. Les gendarmes, cependant, avaient rempli la maison, et Ives ne tarda pas à être découvert et arrêté.

— Tu es le ci-devant de Périac ? lui dit le gendarme qui l'aperçut le premier.

— Oui, répondit Ives résolument.

On se saisit de lui, et il ne tarda pas à être conduit dans les casernes du fort.

M. le comte René de Périac, qui, en exploitant la tendresse maternelle du jeune paysan breton, venait d'échapper ainsi aux républicains, était le second fils du comte Humbert de Périac, et par la mort de son père et de son frère aîné, infés tous deux un an auparavant à l'affaire de Quiberon, le comte René se trouvait l'unique représentant de cette riche et noble famille. On sait que, durant les guerres des Stuarts, les prudens Écossais eurent toujours le soin de diviser leurs intérêts et de s'arranger de façon à ce que les membres de la même famille fussent placés dans les deux camps ; afin de conserver leur influence, de ne pas perdre leurs biens par la confiscation et pour que le vainqueur pût au besoin protéger le vaincu : ce calcul, qui n'a rien d'honorable pour l'espèce humaine, fut celui du comte René en 1789. Quand il vit la guerre civile s'allumer dans la Vendée, quand il vit son père et son frère prendre les armes, il calcula qu'un cadet de famille n'avait rien à gagner en suivant leur exemple, et il partit pour Paris, où il ne tarda pas à s'affilier aux clubs les plus avancés de l'époque ; mais, pour réussir dans les révolutions, il faut joindre à un caractère ardent beaucoup de courage personnel ; le comte René changea de nom, fut très assidu au club des Jacobins, et ne soutint d'ailleurs le parti qu'il avait embrassé ni par ses paroles, ni par ses actions, et il fut négligé de tout le monde. Quatre ans se passèrent ; son père et son frère furent tués ; alors, profitant de l'obscurité où il avait vécu, il retourna dans la Vendée, se mit en possession de ses biens, et comme il se vit entouré de parents engagés dans le parti contraire à celui qu'il avait suivi jusque-là, et que la réputation laissée par son père pouvait lui être utile, il changea de cocarde et se mit à la tête de ses paysans. En arrivant au château de Périac, aujourd'hui détruit et qui s'élevait jadis sur une petite colline à une demi-lieue de Ploërmel, il y trouva Mlle Aglaure de Kirbon, jeune fille de dix-huit ans, sa parente, qui, élevée au couvent des Ursulines de Ploërmel, s'était réfugiée au château lorsque les religieuses furent obligées de quitter le couvent.

Mlle Aglaure avait été destinée par sa famille à épouser le frère aîné de René, et après la mort de celui qu'elle regardait comme un héros, ou plutôt comme un martyr, elle pensa n'avoir de refuge qu'au château de Périac, et crut que le seul époux qui pût lui convenir était le comte René. Celui-ci, qui la savait riche, se flattait aussi de cette espérance, et le désir de conclure ce mariage contribua pour beaucoup, sans doute, à faire de l'ex-républicain un chef de chouans. La première entrevue des deux parents fut triste ; Mlle de Kirbon s'attendrit au souvenir du jeune guerrier mort, dont elle retrouvait les traits dans les traits mâles et distingués du comte René, et sans concevoir pour lui une passion romanesque, elle se soumit volontiers à une union que sa présence au château rendait nécessairement prochaine. Désireuse de porter un nom déjà remarquable dans le parti royaliste, et remplie des passions politiques qui, à cette époque, agitaient même les femmes, elle aurait voulu que son cousin se distinguât par quelque action d'éclat, et serait devenue volontiers le prix d'une victoire. Le comte René trouva Mlle de Kirbon plus jolie qu'elle ne l'était quatre ans auparavant. Aglaure avait grandi, sa taille s'était développée, son teint, blanc comme celui des filles de l'Armorique, ressortait merveilleusement sous sa chevelure noire, genre de beauté remarquable partout et rare dans un pays où l'on compare plus volontiers les cheveux des jeunes filles aux rayons du soleil ou à l'or des épis qu'au jais ou à l'ébène. L'éclat du regard de Mlle de Kirbon était difficile à soutenir. Aussi le comte baissa-t-il les yeux devant elle, comme si la jeune fille eût pu deviner sa conduite passée ; mais, le premier moment passé, M. de Périac reprit courage et parla de son amour d'abord, de ses projets ensuite, fidèle à ses principes de prudence et se sentant plutôt fait pour les négociations que pour le combat, il ne croyait pas qu'il fût convenable de tenir la campagne.

Selon lui la présence de Hoche dans la Vendée devait arrêter les chouans et faire remettre la guerre active à des temps plus heureux, il congédia donc ses paysans, et malgré les représentations de Mlle de Kirbon qui lui conseillait de marcher sur la trace de ses parents, ou du moins d'émigrer, il resta dans son château et se contenta de correspondre avec M. de Puisaye et les autres chefs du parti royaliste qui, de Loudres, annonçaient sans cesse des succès prochains en hommes et en argent. Quelques répugnances qu'il éprouvât à se compromettre, il ne put pas empêcher cependant que le château de Périac ne demeurât le dépôt d'une partie des armes fournies aux Vendéens par l'Angleterre, et il n'osa pas non plus détruire des correspondances précieuses à son parti et qui intéressaient toute la noblesse des environs de Ploërmel ; ainsi flottant toujours entre la peur d'agir et la crainte de se compromettre vis-à-vis des siens s'il n'agissait pas, il se plaçait dans une de ces positions mixtes qui sont

également dangereuses pour la fortune et pour l'honneur. Quelques jours même avant son arrivée matinale à Port-Louis et la rencontre qu'il y fit d'Ives Jurry, son seul but était d'épouser sans retard Aglaure de Kirbon et de lui échapper des tergiversations qui auraient sans doute abouti plus tard à un accommodement avec le parti vainqueur. Déjà le contrat était dressé, et le comte n'attendait plus que l'arrivée d'un prêtre qui devait bénir son union. Lors qu'au milieu de la nuit, un domestique affidé se précipita dans sa chambre et lui tira brusquement de son premier sommeil.

— Monsieur le comte, lui dit-il, hâtez-vous si vous voulez échapper vivant aux deux républicains.

Le comte se réveilla, et la pâleur sur le visage il regarda fixement ce messager de malheur.

— Oui, reprit le domestique, la gentilferme de Plœrmel est aux environs du château, toutes les issues sont gardées, en va procéder à une visite domiciliaire, dont le résultat est facile à prévoir... Vous serez arrêté nous et notre jeune dame, Mlle de Kirbon.

— Arrête! s'écria le comte en sautant hors de son lit et passant les vêtements qui se trouvèrent sous sa main.

— Ils ne nous tiennent pas encore, dit le domestique, vieux chouan qui plus d'une fois avait échappé des coups de fusil avec les bleus, d'abord ne craignez rien pour Mlle de Kirbon, j'ai un moyen pour la sauver.

— Un moyen, dit le comte, et lequel?

— Une issue, près de la troisième poterne à droite... mademoiselle sortira du château par là, se rendra à la ferme de Jean Guernik par le chemin couvert, elle s'en sera prise peut-être... c'est une chance à courir; d'ailleurs on ne tire pas sur les femmes; si elle échappe... et elle échappera, il y a la ferme un cheval tout selle et un domestique dévoué qui la conduira sans danger à Vannes ou à Port-Louis.

— Et moi? dit le comte, qui avait achevé de s'habiller.

— Vous et moi, répondit le courageux domestique, c'est différent; nous avons des fusils anglais, de la poudre anglaise qui est sèche et bonne. Nous ferons le coup de fusil aussi long-temps que nous pourrions, et à la fin, quand nous ne pourrions plus tenir...

— Eh bien! dit le comte, à la fin.

— Nous nous ferons sauter.

C'était le seul parti qu'avait à prendre des hommes de courage, mais le comte René, quoiqu'ambitieux, n'en était pas moins un lâche; il jugea, comme son domestique, que sa position était désespérée, et résolut d'en sortir à tout prix. La peur, qui, dans un danger pressant, fait perdre toute présence d'esprit, double quelquefois nos facultés et le comte n'est pas sous les yeux, et ce fut l'effet qu'elle produisit sur le comte; la pâleur de son visage s'effaça, ses dents cessèrent de s'entrechoquer, ses mains de trembler, et il put regarder son domestique d'un air tranquille.

— Mon brave, lui dit-il, vous avez raison; il n'y a que ce double parti à prendre pour Mlle de Kirbon et pour nous.

Il alla en suite jusqu'à son secrétaire, l'ouvrit, et tira une bourse pesante et plusieurs rouleaux d'or qu'il glissa dans sa poche, puis il revint vers le vieux chouan.

— Attendez-moi un moment ici, dit-il, je vais prévenir Mlle de Kirbon, et je reviens.

Il quitta alors son appartement, prit le grand escalier du château, traversa la cour, se glissa vers la troisième poterne, entra dans le chemin couvert, et le bonheur de gagner la ferme sans être rencontré, et s'emparant du cheval préparé pour Mlle de Kirbon, un temps de galop l'éloigna de ses ennemis et le sauva du danger de s'enlever sous les ruines de Périac. Il s'agissait de sa vie et non plus de son honneur parmi les Vendéens, ni de son mariage avec la jeune fille qu'il abandonnait. La peur lui donna des ailes, et nous l'avons vu arriver sain et sauf à Port-Louis.

Cependant les républicains pénétrèrent sans beaucoup de peine dans le château de Périac. On s'empara des armes qu'il recelait, de la poudre cachée dans les caves et de la correspondance du comte René, que celui-ci n'avait en ni le temps ni la pensée de détruire. Rien dans tout cela ne pouvait compromettre directement Mlle de Kirbon, et, quoique les ordres du général Hoche fussent assez doux pour la mettre à l'abri de tout danger sérieux, elle n'en fut pas moins arrêtée et conduite à Port-Louis, sans pouvoir s'expliquer comment le comte René n'était pas prisonnier, comme elle, ni pourquoi il ne l'avait pas défendue; elle rendit grâce au ciel de le savoir échappé à un danger imminent et inopiné, et, sur la route de Plœrmel à Port-Louis, elle s'attendait à être délivrée par des amis rassemblés à la hâte, quand cette espérance s'évanouit.

— René a raison, se dit-elle, je ne risque rien; un interrogatoire fatigant, une détention de quelques jours, voilà tout. Le général H. che ne souffrira pas qu'on répande le sang d'une jeune fille. Dieu fasse, cependant, qu'il soit là où l'on me mène!

Ainsi le nom seul de Hoche apaisait déjà les haines les plus invétérées et calmait les craintes les plus légitimes.

En arrivant à Port-Louis, Mlle de Kirbon put communiquer avec les domestiques du château prisonniers comme elle. Le vieux chouan, qui le prenait avec amitié à la venue des républicains, lui raconta sa dernière entrevue avec le comte René, qui ne l'avait quitté, lui dit-il, que pour le rejoindre et la prévenir.

— Le comte René, dit Mlle de Kirbon, je ne l'ai pas vu.

— Et moi, répondit le vieux chouan, qui lui fit indiquer le moyen de

vous sauver et qui l'attendait pour défendre le château et le faire sauter si les ennemis étaient les plus forts, je l'ai vainement attendu.

— Que dites-vous? s'écria la jeune fille, en rougissant d'indignation.

— La vérité, répondit le vieux chouan.

— Mais alors le comte René aurait fui, au moment du danger! Il aurait abandonné ses amis, ses serviteurs, au lieu de mourir avec eux! et moi, moi qu'il aime, que, dans ce même jour, il devait épouser, il m'aurait laissée dans les mains de ses ennemis, dans les mains des bleus, dans une situation dont son amour doit encore lui exagérer les dangers; c'est cela que vous voulez dire?

— Le vieux chouan baissa les yeux.

— Prenez garde, ajouta Mlle de Kirbon, tremblant de colomnier votre maître, le serviteur dévoué de nos rois, le fils, le frère de vos seigneurs morts sur le champ de bataille... Prenez garde, mon ami, reprit-elle avec plus de douceur, vous parlez de mon parent, d'un gentilhomme de nom et d'armes, dont je dois un jour porter le nom.

Tandis que Mlle de Kirbon défendait avec une aussi chaleureuse indignation celui que, en effet, elle devait épouser, le bruit se répandit parmi les prisonniers que le comte René de Périac avait été arrêté et qu'il était dans les prisons de Port-Louis.

— Eh bien! serviteur ingrat, valet colomniateur, dit la jeune fille au vieux chouan, vous le voyez, le comte est prisonnier, s'il avait fui comme vous le dites, s'il s'était éloigné du danger, il serait libre... et depuis quand, grand Dieu! se permet-on d'attaquer la loyauté du comte dans sa propre maison?

Le chouan s'inclina et demanda humblement pardon d'un soupçon injurieux que l'intérêt seul qu'inspirait Mlle de Kirbon, avait fait naître. Dans la soirée du même jour on apprit que le ci-devant comte René de Périac avait été condamné à mort par la commission militaire en permanence à Port-Louis; le même jugement rendait la Liberté à Mlle de Kirbon, ainsi qu'aux domestiques du comte.

III

Mlle de Kirbon, en apprenant la condamnation du comte René, fut pénétrée de remords. Elle le considérant depuis peu de temps, elle avait vu sous le même toit que lui pendant quelques mois à peine, et quoiqu'elle l'eût toujours regardé comme un homme auquel elle devait s'unir, elle était forcée de s'avouer qu'elle ne lui avait jamais rendu l'amour qu'il paraissait avoir pour elle; quelquefois même, en le voyant déposer le musquet du chouan pour échanger des notes avec les émigrés à Londres, elle avait douté de son courage, et enfin, le jour même où le comte était jugé et condamné, elle avait écouté la dénonciation colomniateuse d'un valet. Hélas! le malheureux allait expirer pour une cause qu'elle l'avait accusé de trahir ou du moins de défendre sans courage. Aglaure sentit qu'elle lui devait une réparation, une marque de dévouement, et elle alla frapper à la porte de sa prison, pour voir encore une fois le condamné, car elle n'espérait nullement obtenir sa grâce. A ses yeux, le comte René était un martyr de son opinion, qui, vaincu, devait aller rejoindre son père, mort pour la même cause. Mentir pour sauver sa vie, était impossible, et eût été d'ailleurs honteux. Pleine de ces idées, Mlle de Kirbon se présenta devant le capitaine de la forteresse, le même qui avait présidé le tribunal militaire en présence duquel avait paru le prisonnier. La nuit était venue, et l'officier républicain ne lui causa pas que, quelques minutes écoulées, il ne serait plus possible de sortir de la forteresse.

— Citoyenne, lui dit-il, vous pouvez voir le condamné, mais il vous faudra rester auprès de lui jusqu'à demain, car les portes vont se fermer pour ne plus se rouvrir qu'au matin.

Par une fenêtre de l'appartement du commandant, qui donnait sur l'Océan, Aglaure de Kirbon voyait le ciel noir de nuages et, de temps en temps, sillonné par des éclairs précurseurs d'une tempête; le bruit des vagues soulevées par le vent et qui se brisaient contre les murailles même du fort, venait jusqu'à elle et l'épouvantait; la proposition qu'il lui faisait alarmait sa pudeur, et la jeune fille sentait chanceler son courage. Elle leva les yeux sur l'officier républicain... C'était un homme dans la force de l'âge, dont les traits rudes avaient néanmoins l'expression de la bienveillance. Mlle de Kirbon reprit des forces et répondit plutôt à ce qu'avait sans doute pensé l'officier, qu'à ce qu'il avait dit.

— Le comte René de Périac, dit-elle, est mon parent... il n'en faut d'autre que moi; je suis sa fiancée. Quelques jours encore, et j'ai été mon époux.

L'officier s'inclina respectueusement, et, appelant le soldat qui était de planton à sa porte, il donna l'ordre de faire conduire Mlle de Kirbon dans la pièce occupée par le citoyen Périac. La jeune fille fut confiée à un porte-clés qui lui fit traverser plusieurs corridors, et lui ouvrit la porte d'une pièce spacieuse, où le condamné devait passer sa dernière nuit. Ives avait été d'abord placé dans une casemate souterraine et obscure; mais, après son jugement, on avait supprimé toute rigueur inutile, et quand Mlle de Kirbon entra dans sa prison, elle le trouva assis devant un bon feu, et d'un coup d'œil, elle put apercevoir une table chargée de quel ques mets intacts, et qui prouvait que les juges du comte savaient du moins affirmer l'humanité à la sévérité de leurs condamnations. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, Ives tourna la tête, et en voyant une femme, il se leva et s'avança vers elle. La lampe de fer qui sur le porte-clés éclaira en plein la figure du jeune Breton, et Aglaure poussa un cri:

— Ce n'est pas lui, dit-elle, ce n'est pas le comte de Périac !

Le porte-clés était un Parisien qui, blessé durant les premières guerres de la Vendée, avait obtenu son emploi en récompense de ses services et qui, rompu depuis trois ans aux ruses des prisonniers, était aussi fier de sa vigilance que de sa perspicacité :

— A d'autres ! dit-il, jeune fille, nous connaissons ça... Nous en avons tant vu !

En parlant ainsi, il fit un pas en arrière, ferma la porte, dont il n'avait pas abandonné la clef, et tira les verroux. Mlle de Kirbon était seule avec le condamné... Elle fit un pas vers lui, elle courut vers la table, elle prit l'unique flambeau qui éclairait la pièce où elle était prisonnière et parcourant du regard Ives tout entier, elle reconnut le réticent bleu de son parent, ses bottes ; puis, élevant le flambeau à la hauteur du visage de Ives :

— Vous n'êtes point M. de Périac, vous n'êtes point mon parent, lui dit-elle... on s'est trompé, on aura ouvert une porte pour une autre. Au nom du ciel ! monsieur, trouvez un moyen de me faire sortir d'ici.

— Vous voulez parler, dit Ives d'un ton mélancolique, du comte de Périac, qui correspondait avec M. de Puisaye, qui avait dans son château un dépôt d'armes et de poudres, et qui demain, à six heures du matin, doit être fusillé sur la place d'armes ?

— Oui, répondit Mlle de Kirbon en baissant les yeux.

— Eh bien ! dit Ives, c'est moi qui suis le comte de Périac.

— Vous ?

— L'autre, continua le Breton, est maintenant Ives Jurny, d'Hennebon, le fils d'une pauvre femme veuve et infirme, qui devait être matelot à bord d'un bâtiment de la république et qui passe aux Anglais...

Comme la jeune fille paraissait ne pas comprendre ce langage, Ives la prit par la main, la conduisit au fond de la pièce, et l'aidant à monter sur un banc de pierre sur lequel on atteignait à une meurtrière, il y monta après elle. De là, Ives découvrait l'Océan qui se perdait au loin et se confondait avec l'horizon. L'obscurité était profonde. Aglaure ne put d'abord rien distinguer, les rafales du vent frappaient son visage, le bruit des vagues agitées arrivait à elle :

— Un moment, dit Ives, un moment, regardez à droite.

Un éclair subit illumina l'Océan et le ciel.

— Avez-vous vu ? demanda Ives.

— Non.

— A droite, une barque et des hommes qui rament de toutes leurs forces.

— Les éclairs se succédèrent, et Mlle de Kirbon s'écria :

— Oui, je la vois, une barque qui s'éloigne malgré la tempête.

— Elle a déjà dépassé les rescis qui entourent le fort, elle n'est plus à la portée du canon, elle a échappé à la surveillance du commandant, elle est en pleine mer ; dans une heure ou deux elle abordera un de ces vaisseaux anglais qui rôdent sans cesse autour de nos côtes, et votre parent, M. le comte René de Périac, sera sauvé. Moi, je mourrai demain à sa place.

— Noble jeune homme, dit Mlle de Kirbon, en quittant la meurtrière et en tenant dans ses mains la main d'Ives, vous vous êtes sacrifié pour le comte, vous avez donné votre vie pour la sienne...

— Non, répondit Ives, je ne lui ai pas donné ma vie... je la lui ai vendue...

— Vendue !

— Oui, continua Ives, je me suis chargé de son nom, de ses habits, de ses papiers, et je lui ai vendu mon nom à moi d'Ives Jurny, mes habits de toile sous lesquels battait le cœur d'un honnête homme, ma feuille de route qui l'a constitué matelot au service de la république, tout cela était d'une part afin de le sauver, parce qu'un homme poursuivi pour un crime politique trouve toujours de la pitié dans le cœur même de ses ennemis, d'autre part pour donner du pain à ma mère...

— Vous vous êtes exposé à la mort pour donner du pain à votre mère ? dit Mlle de Kirbon attendrie.

— Oui, à une mort possible, mais non pas certaine ; je pouvais échapper, et il n'était pas dit dans notre marché que le comte de Périac, revêtu de mes habits, armé du titre que lui donnait mon nom, irait trouver ceux qui le poursuivaient, et qu'il leur dirait en me désignant : — Vous cherchez un ci-devant, un affidé de l'Angleterre, un ennemi du pays, un chonan ? Le voilà !

— Oh ! non, s'écria Mlle de Kirbon.

— C'est ce qui a fait votre parent, dit Ives.

— Mais c'est impossible, dit la jeune fille.

— C'est vrai ; je l'ai vu, je l'ai entendu... le lâche... Pardon... vous venez le voir, vous venez mourir avec lui ? Vous mourrez avec le pauvre paysan qu'il a dénoncé ; lui, il a fait marche avec le patron d'une barque de pêcheur ; il est un large, il est avec les Anglais... à moins que... dit Ives en tournant les yeux vers la meurtrière, à travers laquelle on voyait briller les éclairs et on entendait gronder la tempête.

Mlle de Kirbon était assise sur un escabeau de bois, devant un feu de tombe, dont la lueur rougeâtre illuminait tout l'âtre de la cheminée ; elle tomba dans une longue rêverie ; le comte René l'avait abandonnée ; il avait fu sans daigner seulement lui donner avis du danger ; il n'avait pas voulu défendre le château, et, non content de ces deux lâchetés, il en avait commis une troisième, il avait encore dénoncé l'homme qu'il avait séduit à force d'or.

— Vous ne mourrez pas, dit-elle à Ives, j'irai trouver le commandant

du fort, celui même qui vous a condamné, et il apprendra de moi toute la vérité.

— Et moi, répondit Ives avec une fermeté toute bretonne, je vous démentirai. Depuis que la mort s'avance avec tant de rapidité vers moi, j'ai réfléchi ; quoique je n'aie agi que dans un but sacré, quoique Dieu qui me voit sache les motifs de ma conduite, il me semble que j'ai fait un marché honteux... Moi, républicain, mourir de la main des miens sous le nom d'un chonan... pour de l'or... Parler, dites-vous ? parler avant le moment convenu entre le ci-devant Périac et moi ? Mais alors cet or qui brûle mon sein, je le volerais, et j'aurais commis une double infamie... Et d'ailleurs, reprit Ives, parler serait inutile, j'ai tout avoué, comment me rétracter maintenant ? On a saisi sur moi les papiers de votre parent, j'ai reconnu que ces papiers étaient miens... Nous sommes du même âge, de la même taille : C'est bien lui, disaient des assistants, tandis qu'on me jugeait. Si je voulais maintenant revenir sur mes aveux, ou ne me croit pas. Vous même, madame, vous-même, en demandant à me voir, en passant la nuit auprès de moi, vous donnez un nouveau poids à mes aveux, vous confirmez la ruse employée par votre parent ; il faut donc mourir... O ma mère ! ma mère !

Mlle de Kirbon regardait attentivement ce jeune homme auquel l'approche du moment fatal donnait de l'éloquence ; elle fut surtout pénétrée de ses dernières paroles. Oui, en s'enfermant dans cette prison, en passant la nuit auprès du condamné, elle aggravait sa position. Qui voudrait croire qu'elle se fût compromise ainsi pour un étranger, pour un autre homme que le comte de Périac, son futur époux ? Et si elle parvenait à le persuader, alors sa pudeur s'alarmait, son honnêteté native se révoltait ; alors on ne pouvait donner que deux motifs à sa démarche : ou son amour pour Ives Jurny, ou sa complicité déshonorante avec le comte de Périac, une complicité meurtrière, une complicité avec un dénonciateur ! Et Ives, sur lequel elle fixait ses yeux brûllants d'émotion et humectés de larmes, Ives était beau, sa figure régulière et distinguée ressortait sous les vêtements du comte ; son front large, ses regards assurés portaient l'impression de cette fermeté de caractère qui s'allie avec le courage et la générosité ; et le sacrifice qu'il avait fait de sa vie, non pour de l'or, mais pour assurer du pain à sa mère, ne démentait pas les nobles signes de loyauté empreints sur toute sa personne.

Mlle de Kirbon, quels que fussent ses préjugés nobiliaires et quoique ses passions politiques fussent bien éloignées des sentimens républicains du jeune Breton, n'en reconnut pas moins ce dernier avait toutes les qualités qui manqueraient à son noble parent, le comte de Périac.

— La nature s'est trompée, se dit-elle, en dotant si largement ce jeune homme, tandis qu'elle n'a fait qu'un lâche de celui auquel elle a donné la naissance et la fortune.

Ives, de son côté, élevé au dessus de la timidité qu'il devait à sa position par l'idée de la mort prochaine qui l'attendait, fit ce que sans doute il n'aurait pas osé faire quelques jours auparavant, s'il eût rencontré la jeune fille sur les bords du Blavet, il leva les yeux sur Mlle de Kirbon, et il la trouva belle, sensation éphémère, plutôt douloureuse que douce, mais qui lui donna cependant assez de hardiesse pour ouvrir librement son cœur à la jeune fille.

— Je suppose, lui dit-il, que vous êtes libre, ou du moins que, si vous êtes prisonnière, vous n'êtes pas réservée au sort qui m'attend... Eh bien ! exaucez mon dernier vœu, accomplissez ma dernière volonté... Ma mère... c'est pour ma mère que je mourrai demain, dans quelques heures, car déjà la nuit s'efface... Regardez, la tempête a cessé, les nuages noirs s'éloignent, et déjà le matin s'avance... Ma mère, une pauvre veuve, qui demeure à Hennebon, pas loin d'ici, allez la voir, dites-lui qu'elle n'a plus de fils... Avec cet or, achetez pour elle la petite métairie qu'elle tient à ferme, qu'elle y vive et qu'elle y meure en paix... c'est le prix de mon sang.

À ces mots, Yves tira de son sein la bourse qu'il tenait du comte René, et la déposa dans les mains de Mlle de Kirbon.

— Vous ne mourrez pas ! vous ne mourrez pas ! dit en sanglotant la jeune fille.

— Oui, je mourrai, et je mourrai justement, puisque j'ai pu me laisser égarer jusqu'à vendre ma vie, qui appartenait à mon pays... Hélas ! j'ai désespéré trop tôt de ma fortune, je n'ai pas compris qu'aujourd'hui, que nous sommes tous égaux, je pouvais, comme un autre, me distinguer, m'élever par mon courage ; et que, d'ailleurs, en échange de mon sang, la patrie aurait nourri ma mère... Ce que je vous prie de faire, je comptais en charger le brave officier qui m'a condamné, il vaut mieux que ce soit vous.

Ives s'éloigna de quelques pas, il cacha son front dans ses mains et fit quelques tours dans sa prison. Il n'avait pas tout dit. Il revint vers Mlle de Kirbon.

— Cet homme qui me fait mourir à sa place, dit-il, est votre parent ?

— Oui, mon ami, répondit Aglaure en tendant la main à Ives par un mouvement spontané.

— Et vous l'aimez ?

— Je devais l'épouser.

— Le lâche ! il vous a abandonnée ; il a fui sans songer à vous sauver avec lui !

Mlle de Kirbon savait maintenant que le comte, non seulement n'avait pas songé à la sauver, mais encore qu'il avait profité pour lui-même d'un moyen de fuite que lui avait ménagé, à elle, un domestique dévoué ; elle leva les yeux sur Ives et se tut.

— Ah ! reprit le condamné, si je vous avais aimée, si j'avais été aimé de vous... mais ne parlons pas de choses qui n'ont pas été et qui ne peuvent plus être... Adieu, je croyais en mourant ne regretter que ma mère ; vous me faites regretter une autre personne.

La jeune fille, la rougeur sur le front, allait prononcer quelques paroles de consolation et d'espoir ; lorsque la fortresse retentit du bruit des armes et des acclamations des soldats qui la gardaient. La porte de la prison s'ouvrit et on entendit ces cris :

— Vive Hoche ! vive notre général !

— Le général Hoche est ici ! s'écria Mlle de Kirbon ; vous êtes sauvés.

Et elle partit comme un trait et s'élança vers le lieu d'où partaient les cris.

IV

Le porte-clés, dès que Mlle de Kirbon fut sortie, entra dans la prison, en ferma soigneusement la porte, mit la clé dans sa poche et s'avança vers Ives :

— Voilà, citoyen, lui dit-il, une femme qui t'aime bien, c'est ton épouse

— Non, répondit Ives.

— Alors, continua le porte-clés parisien, c'est ta sœur, ou ta cousine, ou ta bonne amie, car vous autres, ci-devant, vous avez de tout cela et en quantité.

Et, comme Ives ne répondait rien, le porte-clés ajouta :

— Elle croit qu'elle aura ta grâce... Ah ! citoyen, ne t'y fie pas ; le citoyen général Hoche est galant, puisqu'il est Français et Parisien comme moi... c'est-à-dire il est de Versailles, c'est la même chose, et peut-être mieux pour la galanterie ; mais il a des ordres... Aussi, pourqu'on t'es-tu lassé prendre ? Crois-moi, ajouta-t-il en tirant de son gousset une grosse montre d'argent, tu as là une bouteille d'excellent Bordeaux, un morceau de veau rôti qui ferait envie à un représentant, bois un coup et mange un morceau.

Ives déboucha la bouteille, il remplit deux verres et en présenta un au geôlier.

— A ta santé ! lui dit-il.

Le geôlier allait répondre par le même souhait, lorsqu'il réfléchit sans doute à la position du condamné :

— Bast ! dit-il, ce n'est qu'un mauvais moment à passer après tout... et qui sait ? le citoyen général Hoche est galant, il peut t'accorder ta grâce ou un sursis...

— Un sursis ! s'écria Ives.

— Oui, répliqua le porte-clés, et du temps, c'est la vie... Allons, à la santé, citoyen ci-devant, dans tous les cas, tu as encore deux heures.

Après ce souhait charitable et cet avertissement utile, le porte-clés se retira, et Ives demeura seul. Il avait cet ange descendu du ciel auprès de lui, cette jeune fille dont il ignorait même le nom, et il ne voulait plus mourir. On meurt pour sa mère, on hésite à mourir pour sa maîtresse, parce que l'amour, c'est le désir de la possession, et qu'il fait faire tous les sacrifices, excepté celui qui serait une abnégation de lui-même ; mais Ives sentait que sa volonté ne serait pour rien dans le drame qui allait se jouer. On avait crié : Hoche ! Hoche ! et à ce cri, la jeune fille avait quitté pleine d'espérance. Ives ignorait les hommes et les choses ; pauvre paysan élevé par la charité du curé de son village, quoiqu'un peu plus instruit que ne le sont les paysans bretons, il n'en avait pas moins quitté la charue la veille, et le nom de Hoche n'était autre chose pour lui que le nom d'un général républicain plus sévère sans doute encore que les officiers qui l'avaient jugé. La jeune fille n'obtiendrait rien, l'émotion qu'elle avait montrée se dissiperait devant le premier refus qu'elle essaierait, et, honteuse de son impuissance, elle ne reviendrait pas même lui dire un dernier adieu... cet or, qu'elle avait laissé, elle ne viendrait pas même le reprendre... Au fond, c'était tout simple ; si le hasard, si une erreur pareille à celle de la veille vous jette en présence d'un homme qui va m'arriver, on s'attendrit, on pleure, on s'émeut ; on quitte cette victime, et l'impression s'affaiblit, les larmes se séchent, on oublie. Ives raviva le feu que la fraîcheur du matin rendait nécessaire, et il attendit la mort.

— Je suis un républicain, se dit-il ; un lieu, ce sera pour elle et les siens un ennemi de moins.

Cependant Mlle de Kirbon était loin de mériter ces injustes soupçons. Elle traversa comme un éclair un long corridor, descendit un large escalier de pierre rempli de soldats qui regagnaient leurs postes ou leurs logements, et arriva dans la cour du fort au moment où un groupe d'officiers à cheval allait en franchir la porte. A leur tête était le général Hoche reconnaissable à la contenance respectueuse de ceux qui l'entouraient et au bouquet de plumes tricolores qui ombrageaient son chapeau. Mlle de Kirbon entra dans la cour comme le cortège militaire s'ébranlait, elle s'élança, agitant son mouchoir et poussant des cris... Hoche fit sentir l'épée à son cheval et partit ; la jeune fille suivit, toujours craint, toujours implorant la pitié du général qui s'éloignait. Enfin Hoche s'arrêta, il tourna la tête de son cheval vers cette femme en pleurs, et il allait s'approcher et écouter sa prière, lorsqu'un officier se pencha vers son oreille et lui dit quelques mots tout bas, alors le général ôta son chapeau, salua respectueusement la jeune fille et s'éloigna au galop. Mlle de Kirbon s'évanouit.

Le porte-clés parisien, qui était dans la cour et qui suivait de l'œil tous

les mouvements de la jeune fille, la reçut dans ses bras et la transporta sous un petit hangar où l'on avait établi une cantine pour les soldats.

— La mère Loroche, dit-il à la cantinière, un verre de quelque chose pour faire revenir la citoyenne, c'est la bonne amie du ci-devant qui ce matin... vous savez... Elle a voulu demander sa grâce au général, mais comme je le disais au ci-devant lui-même, il n'y a qu'un moment, impossible ; cependant le général est galant, il l'a salue, vous l'avez vu ?

Et quand Mlle de Kirbon fut revenue à elle, le Parisien, jaloux d'être le témoin d'une jolie femme et de se montrer aussi galant que le général Hoche :

— Citoyenne, lui dit-il, je ne m'attendais pas à voir ce matin le général Hoche, ni toi non plus sans doute ; car tu dois savoir que depuis deux mois environ le quartier-général est à Vannes, mais Hoche est infatigable, il était à Auray hier au soir, et c'est l'orage de cette nuit qui nous l'amène. Vois-tu, citoyenne, ce sont toujours les nuits d'orage qui choisissent les chouans pour se mettre en communication avec les Anglais ; le chouan, après une tempête, va visiter tous les rochers creux qui garnissent nos bords et il y trouve les armes, les munitions, l'argent même qu'il y ont déposés les agents de Pitt. Voilà pourquoi le général Hoche est venu ce matin souhaiter le bonjour au commandant de la fortresse et s'est fait accompagner de quelques uns de nos officiers pour aller faire une petite reconnaissance militaire sur nos côtes.

— Il reviendra ! il va revenir ? demanda Mlle de Kirbon qui peu à peu reprenait ses sens.

— Sans doute, puisque le cuisinier du commandant a reçu l'ordre de préparer au déjeuner pour le général et son état-major ; oui, ajouta l'impitoyable porte-clés en tirant sa grosse montre d'argent, il reviendra, mais un peu tard, je le crains pour le ci-devant auquel tu t'intéresses.

— Il faut que je voie le commandant, dit Mlle de Kirbon en se levant et en passant son bras sous celui du porte-clés comme si elle le choisissait pour son introducteur.

— Citoyenne, lui répondit celui-ci, évidemment flatté de cette marque de confiance, tu as choisi un bon guide ; sans moi, tu pourrais difficilement pénétrer jusqu'au commandant ; mais, citoyenne, crois-moi, tu t'abusas, si ce que tu souhaitais pouvait t'être accordé, le général Hoche ne se serait pas contenté de te saluer, etc...

— L'heure s'avance, dit avec anxiété Mlle de Kirbon, ne perdons pas une minute.

Et elle entraîna son guide vers la demeure du commandant, où déjà elle avait pénétré la veille. Le porte-clés fit un signe au planton, qui les laissa passer ; il frappa doucement à une porte, l'ouvrit, et Mlle de Kirbon se trouva ainsi devant le seul homme dont elle pût raisonnablement attendre quelque merci.

L'esprit pacificateur de Hoche semblait s'être étendu, dans la Vendée, sur tous les agents du gouvernement, et ils avaient dépouillé ces formes brusques qui, deux ans auparavant, accompagnaient les jugemens sommaires des tribunaux républicains, soit civils, soit militaires ; la loi néanmoins était exécutée sans passion comme sans faiblesse. Au moment où Mlle de Kirbon entra chez le commandant, celui-ci, accoudé sur une table, rédigeait le rapport du jugement qu'il avait rendu la veille, et il y parlait du condamné comme d'un homme qui n'existe déjà plus.

— Conformément à la loi, écrivait-il, le ci-devant comte René de Périac a été exécuté en vertu du jugement du... du...

Et à mesure qu'il traçait ces mots, il jetait les yeux sur les papiers qui couvraient sa table ; c'étaient les lettres trouvées dans les vêtements qui couvraient Ives au moment de son arrestation, la correspondance saisie au château de Périac, et qui contenait la preuve d'assez de complots contre la république pour faire fusiller les trois quarts de la noblesse bretonne. L'état des armes et munitions trouvées au château, enfin l'interrogatoire d'Ives, qui avait déclaré être le comte de Périac. La porte s'ouvrit, le commandant leva la tête, il reconnut la jeune fille à qui, la veille, il avait permis de passer la nuit dans la fortresse, et une vive contrariété se peignit sur son visage ; il se leva cependant et fit quelques pas au devant de la jeune fille.

— Citoyenne, lui dit-il sans employer le tutoiement alors en usage, je me suis repenti hier de ma facilité à vous laisser passer la nuit dans la fortresse... Que vous avez dû souffrir !... J'ai été inhumain, et maintenant, quand je vais opposer un refus à votre demande, vous allez me trouver barbare, cependant je ne suis que l'instrument de la loi, d'une loi juste.

— Monsieur, répondit Mlle de Kirbon avec assurance, ne vous reprochez pas votre humanité, elle vous épargnera une erreur que vous regretteriez amèrement plus tard...

— Une erreur ! s'écria le commandant en mettant sous les yeux de Mlle de Kirbon les papiers qu'il avait dans les mains. Voyez vous-même, citoyenne...

Aglaire repoussa doucement les papiers de la main :

— Hélas ! monsieur, dit-elle, ces pièces me prouvent votre générosité ; liée par le sang et par l'opinion à M. de Périac, vous auriez pu m'accuser d'une complicité qu'il n'eût été difficile de repousser ; vous ne l'avez pas fait...

— Citoyenne, répondit le commandant, la république punit les coupables ; mais (toutes les fois qu'elle y peut supposer l'innocence, elle le fait volontiers... Nous avons pensé que vous aviez ignoré les menées criminelles du condamné Périac, ou que si vous les aviez connues, vous avez

été entraînée par une volonté supérieure à la vôtre... Vous apprécierez notre indulgence.

— Je vous remercie, commandant, dit Mlle de Kirbon, et cette indulgence m'est d'autant plus précieuse, qu'elle me permet de vous voir et de vous faire réparer une injustice... non, commandant, je me trompe, une erreur... Ce n'est point le comte de Périac que vous avez condamné, ce n'est point lui qui attend la vengeance de vos lois... c'est un pauvre jeune homme, républicain comme vous, qui a été substitué au comte par un concours de circonstances dont je vais vous faire le détail.

Le commandant remua la tête en signe d'incrédulité.

— Aussi, continua Mlle de Kirbon, je ne vous demande point de grâce, je n'en veux point. M. de Périac est coupable, je le sais; mais ce n'est point lui que vous allez présenter aux balles de vos soldats; lui, il a fui, il vous est échappé, il s'est débroué au supplice, et à sa place reste un pauvre payan qui, hier même, a quitté sa mère pour aller s'enrôler sous vos drapeaux... Voyez-le, commandant, interrogez-le vous-même, vous découvrirez facilement la vérité. Cependant, le temps presse; encore quelques instans, et l'heure fatale va sonner, ne vous condamnez pas à des regrets éternels... N'en croyez pas ces paroles, commandant, mais examinez, un moment d'attention suffira; ce que je vous demande, c'est un sursis... un sursis de quelques heures.

Le commandant ne crut pas un mot de ce que lui disait Mlle de Kirbon; comme l'inséparable porte-clés, il se défiait de toutes les ruses que fait imaginer l'espérance de reculer la mort d'un homme aimé, ne fut-ce que d'une heure.

Ici d'aillours tout paraissait invraisemblable; le coupable avait tout avoué; il avait signé sa déclaration; durant le jugement même, son identité avait été reconnue. Et qui le était cette femme qui venait lui révéler un fait si singulier? Une parente, une amie de M. de Périac, une femme amoureuse qui, si l'étrange substitution qu'elle dénonçait avait eu lieu, l'aurait cachée, dans l'intérêt même de celui qu'elle voulait sauver et qu'elle aimait. On lui demandait bien peu de chose, il est vrai, un sursis d'une heure ou deux; mais la Bretagne était en armes, elle était vaincue et non soumise; le gouvernement républicain était souffert seulement sur quelques points; ses agens vivaient au milieu d'ennemis acharnés. Le condamné, M. de Périac, était l'unique représentant d'une famille influente dans le pays; il avait des amis, des serviteurs dévoués; déjà même la ville de Port-Louis était remplie de la population des environs, que le bruit de l'exécution du comte René avait attiré. Le nom de cet homme était un drapeau, et qui sait les accidens que pouvait amener un retard d'une heure? Une insurrection, une reprise d'armes de la part des Vendéens, d'audacieuses tentatives pour arracher le condamné au supplice. Peut-être le mensonge grossier de cette jeune fille supplante cachait une conspiration. Le commandant restait muet et pensif, tandis que la jeune fille continuait ses prières.

— Une heure, Monsieur le commandant, disait-elle, une heure pour un éclaircissement qui ne demande qu'un quelques minutes... Ah! si le général Hoche m'avait écoutée! s'il avait daigné avoir égard aux larmes et aux cris d'une pauvre fille!

Ces paroles ne laissaient qu'augmenter la défiance du commandant, qui comprenait néanmoins à quelle scène de désespoir son refus allait l'exposer.

— Eh bien! lui dit-il, citoyenne, vous serez satisfaite, le condamné sera interrogé de nouveau, et je ferai retarder son supplice.

En achevant ces mots, il se leva et donna l'ordre de conduire Mlle de Kirbon hors de la forteresse.

Il la trompa.

La jeune fille obéit à regret; on la confia au porte-clés officieux qui l'avait introduite chez le commandant, et celui-ci l'accompagna jusqu'à la porte du fort, qui se referma sur elle. La ville était agitée, on interrogeait le cadran de la cathédrale; l'heure fatale approchait, et Mlle de Kirbon, étonnée d'avoir été ainsi brusquement éloignée d'un interrogatoire où sa présence lui semblait nécessaire, ne s'éloignait pas de cette porte, qui devait nécessairement se rouvrir pour elle. Elle se rouvrit en effet; des soldats armés sortirent, commandés par leurs officiers. Au milieu d'eux, la foule distingua un jeune homme pâle qui marchait d'un pas ferme et avec une figure résignée.

— C'est lui, c'est lui! c'est le chouan! cria-t-on de toute part.

C'était, en effet, Ives Jurny qu'on menait au supplice.

V

Mlle de Kirbon, en réfléchissant à ce qui venait de se passer depuis trente-six heures, ne pouvait pas douter que le gouvernement n'eût adopté des principes de douceur plus propres à pacifier le pays, que les mesures violentes et les exécutions qui avaient précédé. Ainsi elle était libre, les domestiques du château l'étaient aussi, et c'était là de la clémence, car leur complicité à tous et leur mauvais vouloir contre le gouvernement républicain sautaient aux yeux. Le commandant, le juge d'Ives Jurny, l'avait regné deux fois, il avait eu pour elle autant d'égards que de respect; mais, quand elle venait de lui raconter un fait vrai et important, puisqu'il s'agissait de la vie d'un homme, il n'avait pas ajouté foi à ses paroles; lorsqu'il le lui parlait avec franchise et conviction, il avait cru qu'elle mentait! Un sentiment de honte s'empara d'elle, son amour-propre froissé se révolta, et ses jours pâles se colorèrent; ce fut un mouvement fugitif qui s'effaça bientôt devant le danger que courait le con-

danné, dont la dernière heure était venue. La foule se pressait autour de la jeune fille, avide de contempler pour la dernière fois les traits du dernier des Périac, et Aglaure, dont les yeux ne quittaient pas le pauvre paysan, était obligée de convenir d'une ressemblance bien faite pour tromper ceux qui l'entouraient, puisqu'elle-même se laissait aller involontairement à une illusion dont la fausseté lui était bien connue.

— Le voilà, disait-on autour d'elle, c'est bien lui; il ressemble à son frère, celui qui est mort à Quiberon.

— Vous le reconnaissez? demanda Mlle de Kirbon à une vieille femme placée devant elle.

— Sans doute, répondit celle-ci, j'ai été assez souvent au château pour cela.

Le malheureux s'avancait cependant vers le lieu fatal, et la foule suivait compacte, mais silencieuse et sans manifester aucun de ces symptômes d'irritation qu'avait redoutés le commandant du fort. Mlle de Kirbon jeta un coup d'œil désespéré sur toute cette population qui l'entourait, sans que ses regards pussent y découvrir un ami, une connaissance, un des domestiques même du château de Périac dont elle pût invoquer le témoignage; puis, en y réfléchissant bien, elle comprit qu'un homme vaincu de l'erreur hésiterait peut-être à la proclamer et qu'Ives était perdu: la mort du malheureux jeune homme semblait convenir, en effet, aux deux partis; aux républicains, parce qu'elle faisait croire à la mort d'un chef redouté; aux royalistes, parce qu'une erreur semblable sauvait un des leurs. Alors la tête d'Aglaure se perdit, elle se crut complice des uns par son opinion et des autres par son impuissance; il lui sembla que la mort de l'innocent la laisserait coupable d'un homicide et sans se rendre compte de ce qui se passait en elle, sans rien calculer, sans savoir ce qu'elle allait faire, elle suivit Ives qui passa devant elle sans l'apercevoir.

Le trajet de la forteresse à la place d'armes était court. Mlle de Kirbon, poussée par une impulsion irrésistible, se rapprocha à chaque pas du condamné, et quand on fut arrivé au lieu désigné, elle se trouva mêlée aux soldats de l'escorte et à côté d'Ives lui-même... Le jeune homme tourna la tête et il la vit:

— Pardonnez-moi, dit Ives en lui tendant la main, j'ai eu un moment que vous m'aviez abandonné.

Mlle de Kirbon sera la main du jeune homme dans les siennes et ne répondit pas. Ce qu'on appela alors la place d'armes dans la ville de Port-Louis, et qui a changé de nom et de destination, était un carré long entouré de trois côtés par des maisons assez mal bâties: on y arrivait par le port, qui, à droite, communiquait avec la forteresse par une chaussée, tandis qu'à gauche un étroit sentier longeait le port en serpentant autour des côtes jusqu'à la pointe de la baie qui touche à Landeven; c'était ce chemin qu'avaient pris Hoche et son état-major en quittant la forteresse. Le condamné devait être placé en face du port, et pour éviter tout accident on avait eu soin d'éloigner quelques barques de pêcheurs qui d'ordinaire stationnaient sur ce point. Le ciel était sans nuages, le soleil brillait d'un éclat que rien n'altérait, et la mer, apaisée, était aussi tranquille qu'elle avait été houleuse et turbulente quelques heures auparavant. En tournant ses regards vers la mer, Ives pouvait voir le point où la veille au soir le comte de Périac s'était embarqué pour aller rejoindre les Anglais, et s'il portait les yeux vers la ville il apercevait la petite alberge où il avait fait le marché qui lui coûtait si cher.

— C'est là, là, dit-il à Mlle de Kirbon, en indiquant du doigt la petite alberge où pendait une branche de pin.

— Ives, lui dit tristement la jeune fille, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous sauver; je n'ai point failli à ma promesse; mais, erreur ou justice, votre mort est décidée... Adieu!... vous mourrez pour un des miens, que dis-je, vous mourrez trahi par un des miens; je ne l'oublierai jamais... votre mère sera la mienne... elle vivra auprès de moi; je fermerai ses yeux, ou elle fermera les miens.

— Votre nom! dit Ives avec un léger tressaillement, votre nom! que je le prononce en mourant, qu'il soit le dernier son que j'entende mon oreille... Ah! votre nom, s'il vous plaît, dites-le-moi, quand il devrait être le même que celui de...

— Non, reprit Mlle de Kirbon, non ce n'est pas le même, et je vous jure que jamais je ne porterai le nom de l'homme dont la dénonciation vous conduit à la mort.

Elle se pencha vers le jeune homme et lui glissa dans l'oreille le nom qu'il demandait.

— Aglaure! Aglaure! dit le malheureux Ives.

Mlle de Kirbon s'agenouilla, Ives se pencha vers elle, il la soutint dans ses bras, et la noble Bretonne sentit s'appuyer sur son front deux lèvres brûlantes qui donnaient leur dernier baiser.

Jusqu'à la, Mlle de Kirbon avait été traitée avec des égards auxquels elle était loin de s'attendre; un commandement humain, le général Hoche, qui n'avait point voulu l'écoûter, il est vrai, mais qui du moins s'était incliné devant son malheur, un porte-clés bavard, mais d'une humeur douce et gaie; maintenant elle était au milieu de soldats exaspérés contre les chouans et surtout contre la noblesse, braves gens néanmoins qui, chargés d'une mission toujours douloureuse pour des hommes de cœur, avaient hâte d'en finir.

— Allons, la belle, lui dit un soldat en la poussant légèrement, demeurtez à droite et assez can-e.

On la toudya, on lui adressa quelques plaisanteries gros-sières, on alla même jusqu'à menacer ses pieds délicats de la crosse du fusil. Heureusement l'officier qui commandait le peloton s'aperçut du supplice qu'elle

éprouvait, et comme si elle était destinée à trouver partout des regards, ce jeune homme s'avança vers elle avec politesse, et la prenant par la main, il l'éleva doucement d'Ives, en lui disant :

— Croyez-moi, quel que soit l'attachement que vous inspire avec raison, sans doute, le condamné, par pitié pour lui-même, abrogez son supplice. Éloignez-vous ; quel est l'inhumain qui vous a laissés pénétrer jusques ici ?...

— Ce n'est pas lui, répondit Mlle de Kirbon, ce n'est pas lui, ce n'est pas au compte de Périac que vous allez ôter la vie, c'est à un pauvre garçon, Ives, Jur y, un républicain comme vous.

L'officier avait des ordres. Il confia Mlle de Kirbon à un sergent auquel il commanda d'éloigner la jeune fille du lieu de l'exécution, et il fit avec silence et rapidité les préparatifs nécessaires. Ives, mit les yeux bandés et fut placé vis-à-vis du port, les soldats s'alignèrent sur la place d'armes à vingt pas du condamné, la foule compacte et silencieuse remplissait les côtes, et l'officier, sans se servir de la voix, faisait les commandemens avec sa canne, comme celà se pratique dans une exécution. Ives, debout et immobile au moment où il entendit les fusils s'abaisser et se dirigant vers lui, cria :

— Vive la république !

Encore un mouvement de la canne, et le malheureux tombait percé de coups, la vie du condamné tenait à un signe, à une seconde, lorsque Mlle de Kirbon s'éleva au sergent qui la gardait et, plus rapide qu'une flèche, elle se précipita sur la place d'armes et, debout, entre Ives et les soldats, trop étourdi pour pouvoir parler, elle étendant les bras vers ce sentier à gauche qui conduisait hors de la ville, l'officier suivit de l'œil les gestes de Mlle de Kirbon, et il vit s'avancer le général Hoche qui, suivi de son état-major, revenait de sa promenade militaire à Mlle de Kirbon assurant qu'il y avait erreur, que ce jeune homme n'était pas le comte de Périac, le condamné venait de crier : vive la république ! chose que ne faisant pas les châtains avant de mourir. Si on s'était trompé, en effet, s'il y a eu substitution d'homme, non seulement la justice demandait qu'on différât l'exécution, mais encore l'intérêt bien entendu du gouvernement l'exigeait aussi. L'officier d'ailleurs avait fait une remarque bien simple, et cependant précieuse pour arriver à la vérité : on donnait le condamné pour le comte de Périac, c'est-à-dire pour un jeune homme riche, qui n'avait jamais dû être astreint à aucun travail manuel ; or, il avait les mains dures, calleuses, des mains qui avaient évidemment manié la bêche, on tenait l'aiguillon de la charrue, c'était là un indice évident, suivant l'officier, qui crut donc pouvoir suspendre de quelques minutes l'exécution et attendre l'arrivée du général Hoche qui s'avançait au galop.

— Portez armes ! dit-il aux soldats dont les fusils étaient déjà en joue. Les fusils se relevèrent.

— Oh ! monsieur, s'écria Mlle de Kirbon, Dieu vous bénira.

— Présentez-vous, armes ! continua l'officier, qui vit que le général Hoche était déjà au milieu de la place d'armes.

Hoche jeta un coup d'œil sur la foule qui l'entourait, sur ce jeune homme immobile et attendant la mort, sur cette femme suppliante qu'il se rappelait avoir vue deux heures auparavant dans la cour de la forteresse... Un jeune homme plein de force et de vie, qui va mourir, une jeune fille au désespoir qui pousse des cris, tout cela émeut la multitude, qui passe alors volontiers de l'horreur pour le crime à la sympathie pour le criminel... Hoche, avec ce tact particulier aux hommes de talent, jugea que son montrer éloquent, c'était, dans cette occasion, être non seulement habile, mais fort, et, donnant à son geste et à ses paroles tout le poids possible, il poussa son cheval vers Ives, et détacha lui-même le bandeau qui couvrait ses yeux.

— La république, dit-il, n'a pas besoin du sang des traitres ; que les lâches, que les parricides, que ceux qui vendent leur pays à l'étranger, qui d'une main criminelle, cherchent à ensanglanter la France et à répandre le sang de leurs frères, vivent pour leur éternelle honte ; mais qu'ils quittent ce sol sacré, qu'ils aillent chez l'étranger traîner leur ignominie et tramer, s'ils veulent, de nouveaux complots, la république ne les craint pas : elle les punit assez en les retranchant du nombre de ses enfans !

Puis, se rapprochant des soldats, il ajouta :

— Retournez au fort, camarades, le sol du pays ne sera pas souillé du sang de cet homme.

Le cri de : Vive la république ! sortit de toutes les bouches, et Ives, la tête baissée, le front caché dans ses mains, semblait recueillir ses esprits et demander si ce qu'il entendait se passait réellement dans ce monde, dont il avait été si près de sortir. Tout à coup un bruit sonore retentit à ses oreilles, le marteau de l'horloge s'éleva, il frappa un coup, deux, il frappa jusqu'à sept fois.

— Sept heures ! s'écria Ives.

Et il s'éleva jusqu'à Hoche, il saisit sa main :

— Général, dit-il, je suis républicain, je suis un bon, faites-moi fusiller si vous le voulez, mais ne me confondez pas avec ceux qui s'arment contre la patrie, avec ceux qui se vendent à l'étranger.

Hoche, interdit, allait le presser de s'expliquer plus clairement, lorsque Mlle de Kirbon, jâc, tremblante et brisée par les émotions de la nuit et de la matinee, s'avança, et voulant réparer autant qu'il était en elle le tort que René de Périac avait fait à Ives :

— C'est moi, général, dit-elle, qui étais au nombre de ceux que vous accusez lorsque...

Hoche descendit de cheval avec une courtoisie qui aurait de nouveau fait vanter sa gaucherie au porte-clés parisien et il écouta Mlle de Kirbon avec respect ; celle-ci raconta naïvement les faits, sans se prévaloir de ses efforts, sans haine, ni sans indulgence pour le comte René, parce que depuis la veille elle était sans estime pour ce parent dépourvu de courage. A mesure qu'elle parlait, le visage de Hoche devenait sévère, il jetait sur Ives des regards d'indignation :

— Malheureux ! lui dit-il quand il fut instruit, vous apparteniez à la république et vous avez disposé de vous au profit d'un ennemi, vous avez vendu une vie qui n'était plus à vous... Quels excès ! les vus futurs camarades ; non, vous n'étiez plus digne de servir sur les vaisseaux de l'état...

— Ah ! général, s'écria Mlle de Kirbon, si vous avez encore votre mère, si...

Hoche tendit la main au jeune Breton, entra dans un régiment d'infanterie, lui dit-il, distinguez-vous à la première occasion, et dans six mois vous serez mon aide-camp.

Le général achvait à peine de parler que la foule qui l'entourait s'ouvrit pour faire place à un officier suivi d'une civière sur laquelle se trouvaient les cadavres de deux hommes noyés dans la nuit et rejétés par la vague sur les rochers dont la forteresse était entourée. Toute la population du Port-Louis reconnut dans l'une de ces deux victimes le patron d'une barque qui avait quitté le port la veille au soir, et Ives Jurny n'eut besoin que de jeter un coup-d'œil sur l'autre pour désigner au général le comte René de Périac.

En l'an 1800, le général Bonaparte étant premier consul, un jeune homme revêtu de l'élegant uniforme des guides, parcourait les rues larges et généralement bien percées de Périac ; il arrêtait tous les passans et s'informait à tous les lieux où logeait Mlle de Kirbon. Son uniforme lui attirait des regards polis, et sa cocarde tricolore était loin de provoquer ces regards farouches qui accueillent dans la même ville son apparition quatre ans auparavant ; c'est qu'alors, suivant l'expression du premier consul lui-même, la république était comme le soleil, on ne pouvait la nier, ni la braver impunément.

— Capitaine, lui disait-on, en le salueant (tel était le rang cet officier, capitaine, au bout de la rue, le dernier hôtel à gauche, près du Champ-de-Foire.

Et le capitaine faisait vingt pas ; puis, dans le trouble où il était, il faisait encore la même question à un nouveau passant. Il arriva enfin à l'hôtel désigné, souleva le marteau d'une main tremblante, et fut introduit dans un salon magnifique où se trouvait une vieille femme qui filait, tandis qu'auprès d'elle une femme, jeune et d'une grande beauté, faisait tout haut la lecture d'un journal où elle cherchait peut-être le nom de celui qui se présentait ainsi inopinément devant elle.

— Ives ! Ives ! s'écrièrent à la fois les deux femmes.

Ives Jurny était dans les bras de sa mère et de Mlle de Kirbon. Il serait trop long de dire par quel concours de circonsances le paysan breton passa de la Vendée à Paris, et par quels hasards, ou pour mieux dire par quels ordres du ministre de la guerre, il fit partie de l'expédition d'Égypte. Il suffira d'apprendre qu'il partit sur le *Muron*, se fit remarquer du général, se distingua partout, et qu'il revint, avec Bonaparte, capitaine et placé de façon à avancer rapidement. Il avait tenu plus qu'il n'avait promis à la jeune fille généreuse qui l'avait sauvé quatre ans auparavant, et il ne tarda pas à devenir son époux.

On dit généralement : les blancs sont toujours les blancs, et les bleus les bleus ; Mlle de Kirbon fit mentir le proverbe. Après avoir été lâchement abandonnée par son parent, après avoir sauvé Ives et surtout après l'avoir épousé, elle devint bleue, elle vécut bleue, elle a traversé bleue la restauration, et enfin elle est morte bleue.

MARIE ATCARD.

Les Femmes poétiques.

La femme poétique est une découverte de notre temps. Sous la restauration, elle ne fut guère qu'une héroïne d'épique. L'air était alors au marivaudage platonique. A cette époque, la femme poétique, pâle, rêveuse, déchevillée, ne fut donc pas précisément une femme : ce fut plutôt une vignette anglaise.

Mais bientôt vinrent les modes moyen-âge ; les artistes lâsèrent pousser leur barbe pour ressembler à Benvenuto ou à Michel-Ange ; les marchands de pendules substituèrent des chevaliers en cuirasse à leurs Romains indécens, et les devans de cheminée nous apprirent l'histoire de France d'après le bibliophile Jacob. La femme poétique fit alors allonger la taille de ses robes sur le devant ; elle s'essit dans un fauteuil gothique, derrière des vitraux de gaze peinte, et suspendit à sa ceinture un porte-visite en forme de missel. La vignette anglaise s'était faite châtelaine.

L'amar de cendit aussitôt de ses hauteurs éthérées et prit une forme plus palpable. La passion prit un caractère à la fois romanesque, pieux et féroce : chaque châtelaine voulut devenir, derrière ses tapisseries, une nouvelle Françoise de Rimini ; les étudiants en droit remplacèrent les pages séducteurs ; les feuilletonistes tirent lieu de troubadours, et les sous-lieutenans sortant de Saint-Cyr furent les nobles jouvenceaux récemment armés chevaliers.

Si cette crise du moyen-âge fut l'une des plus fécondes pour la femme

poétique, elle lui devint aussi parfois l'occasion de désappointemens cruels.

Il existe une autre variété de femmes poétiques fort nombreuses de nos jours : ce sont les femmes enthousiastes de l'excentricité, celles qui gardent une mère de cheveu de Laxenaire et écrivent des lettres tendres à Fieschi. Le seul moyen de fixer leur attention est de sortir de la foule à quelque titre que ce soit ; il faudrait être au moins bâlard pour leur plaire ; mais, pour peu que l'on soit forcé au fils de bourreau, on est sûr d'être adoré.

Nous avons connu, il y a quelques années, une de ces femmes que ses parens engageaient en vain depuis long-temps à faire un choix, et qui, faute de trouver un scélérat d'élite, s'obstinait au célibat. Riche et belle, les prétendus ne manquaient pas ; mais tous avaient une position faite, un nom estimé, un passé connu. Lassée d'efforts inutiles, sa famille parut enfin renoncer à l'établir.

A cette époque, un étranger parut dans la ville qu'habitait notre héroïne. Il était sombre, silencieux, et avait toujours une seule main gantée. La jeune fille le marier demanda en vain son nom : nul ne lui en connaissait d'autre que celui d'Adrien, qu'il s'était donné en arrivant. Pas de nom et une main toujours gantée... Claire commença à s'occuper sérieusement de l'inconnu. Elle réussit à le faire inviter aux soirées que donnait son père, et, au bout d'un mois, des relations suivies étaient établies entre elle et lui.

Adrien semblait se plaisir singulièrement dans sa société. Avec Claire, seulement, il était causeur et spirituel ; mais, par instant, au milieu de ses éans de gaîté, une pensée fatale semblait traverser son âme : le sourire mourait sur ses lèvres ; il baissait la tête et gardait le silence. Claire voulut plusieurs fois l'interroger, mais il répondit toujours vaguement et avec embarras.

Cependant le mystère qui entourait Adrien avait vivement intéressé le cœur de la jeune fille ; lorsqu'elle était un jour sans le voir, elle exprimait une tristesse inexprimable ; le regard et la voix d'Adrien étaient devenus nécessaires à sa joie : elle n'en pouvait plus douter, elle l'aimait.

Quant au jeune homme, il ne lui avait rien dit de ses sentimens ; mais ses assiduités prouvaient suffisamment que l'affection de Claire était payée de retour.

Un jour qu'ils étaient à la campagne, Adrien, qui devait y passer quelque temps, arriva plus triste et plus pâle que de coutume. Il parla long-temps de ces existences exceptionnelles qu'un sort fatal poursuit ; on rappela l'histoire de Gaspard Hauser, en le mettant en doute, et il s'écria :

« Cette histoire est vraie ! Ah ! je le sais, moi. »

Le père de Claire lui ayant dit, dans la conversation, qu'un étranger était venu demander son adresse le jour même, il se fit dépendre cet étranger. — Plus de doute, c'est lui ! s'écria-t-il, après cette description. Et il se leva tout éperdu.

Claire vint le rejoindre à la fenêtre ; elle était si troublée qu'elle ne put lui faire aucune question. Mais Adrien se tourna vers elle, il la regarda d'un oeil fixe, puis, lui saisissant les mains avec agitation :

— Non, je ne veux pas vous quitter ! s'écria-t-il ; qu'il tremble ; je restera.

Et il disparut.

Le soir même, Claire était à la fenêtre de sa chambre : elle entendit parler à voix basse dans le parc et aperçut deux hommes qui se glissaient dans l'ombre ; un instant après, un coup de feu partit, et presque au même instant Adrien passa, en fuyant, sous sa fenêtre. Elle le vit bientôt revenir avec tout ce qu'il fallait pour creuser une fosse, puis il se perdit dans les bosquets. Lor-qu'il revint, un quart d'heure après, il s'arrêta sous les fenêtres de Claire et leva les yeux ; en apercevant la jeune fille, il jeta un cri.

— Silence ! murmura Claire, que sa pâleur éclairée par la lune rendait plus belle ; je sais tout.

Quelques jours après, Adrien épousa Claire, à la grande joie des parens de la jeune fille. Le lendemain du mariage, comme les nouveaux époux pas-aient dans le bosquet, Claire sentit le sol fléchir sous ses pieds, et s'aperçut qu'elle marchait sur de la terre fraîchement remuée : elle regarda Adrien et frissonna.

— Tu foutes un cadavre, dit ce dernier.

Adrien l s'écria la jeune femme en regardant autour d'elle épou-vantée.

— Ne crains rien, reprit-il, c'est un cadavre de chauve-souris.

Claire sut alors seulement qu'elle avait été jouée par ses parens et par son mari ; mais les soins de celui-ci finirent par la consoler de n'avoir point épousé un assassin.

Outre toutes les femmes poétiques dont nous avons parlé, il y a encore la femme éprise d'illustres défunts, et qui porte dans son corslet le portrait de Bonaparte ou de lord Byron ; il y a encore la femme émancipée, qui fume, boit de la bière et porte des bottes éculées. Celle-ci est une espèce assez rare.

ÉMILE SOUVESTRE.

MISÈRE ET VERTU.

En 1792, toute une pauvre famille habitait dans un grenier d'une des grandes maisons de la Cité. Trois cabinets venant aboutir à une salle commune servaient de chambres à chacun des membres de cette famille, car ils étaient là trois à souffrir : une vieille femme, sa fille et un veuve de cette vieille femme.

Au moment où commence cette histoire, la vieille Marguerite était endormie sur son grabat. Dans la salle commune travaillait sa fille Fauny. Cette dernière quittait souvent son ouvrage pour aller jeter un coup d'œil dans le cabinet de sa mère, car la pauvre femme était bien malade. Parfois aussi, elle ouvrait une fenêtre qui donnait sur la rue et regardait avec inquiétude ce qui se passait au dehors. C'est que ce jour-là l'émeute était dans la rue et que depuis le matin celui qu'elle appelait son frère n'était pas rentré. La nuit arriva à attendre ; dix heures sonnèrent. « Où peut-il être ? » se demandait Fauny. Puis, se rappelant qu'il fallait travailler pour faire vivre sa vieille mère malade, elle se remettait à l'ouvrage avec ardeur.

— Fanny ! cria bientôt Marguerite de sa chambre.

— Hélas ! dit la jeune fille en quittant son ouvrage, la voilà qui s'éveille, la voilà qui revient au malheur.

— Fanny ! cria de nouveau la malade.

— Que voulez-vous, bonne mère ?

— Georges est-il rentré ?

Fauny ne répondit pas. Alors la vieille Marguerite, voulant s'assurer par elle-même de la vérité, entra dans la chambre. Elle était affreusement pâle et se soutenait à peine. Sa fille courut au devant d'elle.

— Que faites-vous, bonne mère !... Quelle imprudence !... Vite ! mettez-vous sur cette chaise.

— J'en étais sûre ; il n'est pas encore rentré, dit Marguerite d'une voix triste après avoir regardé de tous côtés dans la chambre.

— Georges va revenir !

— Tu l'excuses toujours, mon enfant...

— Absent, il ne peut se défendre, dit la jeune fille avec une simplicité charmante.

Marguerite ne répondit pas ; elle voulait d'entendre du bruit dans l'escalier. Georges entra.

C'était un jeune homme qui pouvait avoir vingt ans. Il était grand et d'une maigreur extrême... De longs cheveux noirs mal peignés descendaient sur ses épaules et encadraient son visage qui était d'une pâleur livide. Il avait des genouilles sur le corps et des savates aux pieds. Son aspect misérable était bien fait pour attirer le cœur le plus dur, l'âme la moins charitable. On ne pouvait être plus malheureux.

Georges parut surpris de voir sa tante et sa cousine dans la salle commune, il s'attendait à trouver Marguerite couchée et endormie, et quant à Fauny, il savait bien qu'il ne devait pas craindre ses reproches. Il resta donc un peu embarrassé en présence des deux femmes.

— D'où viens-tu, malheureux sujet ? lui demanda Marguerite avec humeur... du cabaret, sans doute.

— Da tout ! répondit le jeune homme avec vivacité... je ne vais plus dans ces endroits-là... je viens du château.

— Du château ! fit Fauny avec surprise.

— Sans doute. Ah ! c'est qu'aujourd'hui, 10 août, le roi est prisonnier, et plus d'un chevalier du poignard pend accroché aux lanternes des rues. Et, vous le savez, mère Marguerite, quand les maîtres ne sont plus à la maison, les domestiques s'amuseant.

— Je comprends... tu as été te réjouir du malheur des autres... et peut-être t'enrichir de leurs dépouilles.

— Que dites-vous là, mère ! fit Georges blessé de pareilles suppositions... Je suis revenu comme j'étais parti, sans un sou dans la poche, sans un morceau de pain dans l'estomac.

Et le jeune homme baissa tristement la tête sur sa poitrine.

— Je n'ai rien à te donner, dit Marguerite d'une voix sombre, car, tu le sais, tout nous manque ici...

— Je ne me plains pas, fit Georges.

— Ça ne peut pourtant pas aller toujours ainsi... Pourquoi rester de la sorte à courir les rues comme un vagabond ? Cherche de l'ouvrage.

— De l'ouvrage ?... n'en a pas qui veut. Et puis je n'ai pas le cœur au travail. La faute en est à ma mère qui n'a pas su faire de moi un homme utile. Ah ! pourquoi ne m'a-t-elle pas enseigné un bon état ? Exempt de soucis, riche de mes talens, j'aurais pu rendre aux deux femmes qui m'ont servi de mère et de sœur, les secours qu'on est en droit d'attendre d'un fils et d'un frère... Mais, loin de là, insupportable à moi-même, j'ai toujours été à charge à tous ceux qui m'ont connu... Tenez, ajouta Georges avec découragement, depuis long-temps, vous eussiez dû chasser de chez vous un misérable qui n'a pas la volonté de travailler, un lâche qui n'a pas le courage de mourir.

— Georges ! dit la vieille Marguerite d'une voix grave.

— Malheureusement, mère Marguerite, j'ai toujours marché au hasard, agi sans but, existé sans passions d'une vie triste, calme et inutile. Incapable de commettre une action mauvaise, sans doute, comme inhabile à faire une bonne œuvre ; engourdi, irrésolu, misérable, sans toit pour m'abriter, sans habits pour me vêtir, je serais, je ne puis en douter, mort de faim et de froid sans vous, Fanny, et sans vous aussi, mère Mar-

guérie, qui avez bien voulu vous souvenir que je suis le fils de votre frère, et, toutes deux, touchées de mon malheur, heureuses de votre bonne action, vous m'avez accueilli chez vous par charité. Depuis lors, j'ai toujours mangé à votre table, dormi sous votre toit, sans m'occuper du présent, sans songer à l'avenir. Souvent, je vous voyais commencer votre journée de grand matin et ne quitter votre ouvrage que fort tard dans la nuit ; je sentais que vous deviez être bien malheureuses de travailler ainsi sans relâche ; je comprenais la fatigue sans apprécier le dévouement... ou du moins sans en tenir compte ; je restais inactif... Votre maladie, mère Marguerite, notre dévouement m'ont enfin fait comprendre que je devais gagner de l'argent pour vous secourir à mon tour. J'ai cherché de l'ouvrage, j'ai voulu travailler... mais mes mains étaient raides, inhabiles ; mon âme sans courage... et ne pouvant rien achever, réussir en rien, mes maîtres m'ont chassé. Alors, malheureux, désespéré, abruti, j'ai découvert la tige, incliné le corps, tendu la main : — j'ai menti !

En achevant ces mots, le jeune homme se couvrit le visage de ses deux mains.

— Pauvre Georges ! dit Fanny en regardant son cousin avec compassion... Hélas, ne sommes-nous donc sur cette terre que pour souffrir !...

— Hélas ! répéta la malade.

Georges et Fanny s'approchèrent d'elle.

— Vos souffrances augmentent ? demanda la jeune fille avec inquiétude.

— Nos souffrances ont toujours un terme, ma fille.

— Oui, la santé qui va vous revenir...

— Non... la mort qui m'attend.

— Ma mère ! s'écria Fanny en tombant éplorée aux genoux de Marguerite mourante.

Georges ne parla pas, mais deux grosses larmes glissèrent le long de ses joues pâles. La vieille femme en voyant leur douleur eut regret de sa franchise, qui ressemblait trop à de la cruauté, et elle les attira tous deux sur son sein.

— Parlez... pardon, y mes enfants, leur dit-elle alors avec une tendre émotion, pardon de faire couler vos larmes... mais il faut prévoir le malheur pour le surprendre avec courage au jour de l'épreuve. Et puis, songez-y, puis-je regretter la vie ? chaque jour nouveau a amené pour moi un nouveau malheur. Derrière moi, pas un souvenir de joie, et devant moi, l'idée affligeante que ma mort laisse ma Fanny seule au monde.

— Eh bien ! est-ce que je ne lui reste pas, moi, dit Georges.

Marguerite le regarda.

— Que pourrais-tu pour ma fille, ne sachez-tu pas d'état ? lui dit-elle. Le pauvre mendiant garda le silence.

— Et puis, continua Marguerite avec un peu d'humeur, ton ami André, j'en suis sûre, finira par le perdre... c'est le plus dangereux des hommes... Mais que je ne le revois jamais ici, car, je te le jure, ma voix aurait encore assez de force pour lui dire ses vérités, et mon bras assez d'énergie pour le chasser de cette maison.

Marguerite s'était animée en parlant, et une agitation extrême parcourait tous ses membres.

— Ma mère, calmez-vous... cette agitation va vous faire mal. Georges ne reverra plus André... il vous le promet.

Georges ne répondit pas.

— Tu fais parler ton cousin contre sa volonté, ma fille... son silence devrait bien le faire comprendre pourtant qu'il ne veut pas renoncer à fréquenter ce mauvais sujet.

— Je ferai selon vos ordres, ma tante, dit Georges qui n'osa pas résister davantage. Mais il n'y a pas de bon sens de s'emporter de la sorte... Voyons, rentrez dans votre chambre et remettez-vous au lit : le calme et le repos sont nécessaires au malade.

— Ils ne peuvent plus rien pour moi, dit la vieille femme en secouant tristement la tête. — Ton bras, Fanny.

— Appuyez-vous sur moi, bonne mère... je suis forte, allez.

Les deux femmes se retirèrent. Georges resta seul.

— Forte !... dois-je la croire ? dit-il en regardant s'éloigner sa cousine et sa tante... Elle se nourrit à peine et travaille sans cesse ; ce n'est pas le moyen de se faire un bon corps. Il faut se reposer quand on est las et manger quand on a faim.

Le mendiant, tout en parlant ainsi, s'était approché d'une armoire. Il l'ouvrit et y plongea machinalement la main. Il la retira vide.

— J'avais oublié, dit-il alors d'une voix sombre.

Et il alla s'asseoir dans un coin de la chambre. Il paraissait souffrir.

— Oh ! fit-il bientôt avec un cri de douleur, que la vertu est difficile au pauvre !... O mon Dieu ! soutenez-moi dans le malheur, préservez-moi contre la tentation ! ne me laissez pas penser que dans la maison où je souffre de la faim, moi, pauvre mendiant, il y a des gens qui regorgent de richesses... et qui refusent de me secourir ! Surtout, mon Dieu ! ne placez plus André sur mon chemin, car je n'aurais plus être plus la force de lui résister davantage ; je sens mes forces qui s'épuisent, ma raison qui s'égare, et je pourrais bien suivre ses conseils, imiter son exemple...

— Peut-on entrer ? dit un homme qui passa sa tête par la porte qu'on avait laissée entrouverte.

— André ! fit Georges avec effroi... car c'était lui.

L'homme qui venait de parler, et qui entra après avoir parlé, avait une figure féroce et des manières communes. Sa casquette lui tombait sur

les yeux qu'elle cachait à moitié, selon l'habitude des mauvais sujets de Paris. Son aspect était des plus repoussants. Rien qu'à le voir, on devinait qu'il ne devait ouvrir la bouche que pour blasphémer, agir que pour commettre une action basse.

Nous l'avons dit. Georges fut désagréablement surpris à la vue d'André. Ce qu'il craignait surtout, c'était d'avoir été entendu par lui.

— Tu étais là à m'écouter ? demanda-t-il avec un peu d'hésitation.

— Je t'ai entendu parler sans le vouloir, répondit celui qu'on interrogeait... Pourquoi aussi dis-tu tout haut ce que tu devrais te contenter de penser seulement... C'est une mauvaise habitude... Ça ne se voit plus que dans les comédies.

— Qu'importe ! quand on est fort de sa conscience.

— La conscience... ça n'empêche pas la poche, ça ne calme pas la faim.

— Vas-tu recommencer tes contes ? Tu es ici chez ma tante Marguerite, une brave et digne femme : ne l'ouïs pas. Elle est là, dans cette chambre, couchée, malade, mourante même ; mais si elle te savait ici, je crois que la force lui reviendrait pour venir casser un misérable qui veut perdre son neveu, déshonorer sa maison.

— Ta, ta, ta... grands mots que tout cela, grands mots qui disent de fort mauvaises choses... Ta tante souffre ; il lui faut un médecin pour la soigner, des médicaments pour la guérir, et cela coûte gros, Georges.

— Hélas ! fit le mendiant avec abattement, je n'en sais que trop !

— Eh bien ! reprit André avec vivacité, procurons-nous ce qui nous manque !

Georges le regarda.

— Dans ce monde, vois-tu, continua le mauvais sujet, il y a quelques personnes qui ont trop d'argent, d'autres qui n'en ont pas assez, et cela n'est point juste, n'est-ce pas ? Eh bien ! établissons la balance.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que l'émette est dans la rue, et que, par conséquent, le pillage est possible. Viens, suis-moi... je te dirai ce que tu auras à faire.

— Me prends-tu donc pour un de tes pareils ?

André était déjà près de la porte qu'il venait d'entr'ouvrir ; il s'arrêta étonné de la résistance de Georges.

— Tu seras toujours pauvre, lui dit-il avec un certain mépris.

Georges releva la tête.

— Je serai toujours honnête, répondit-il avec une noble fierté.

— Dis, sans pitié !

— Comment ?

— Là, fit André d'une voix qu'il voulait rendre larmoyante et en désignant le cabinet de Marguerite d'un geste rapide, là une pauvre femme se meurt faute des secours d'un médecin, et lorsque je t'offre le moyen de calmer ses souffrances, de la sauver peut-être, tu refuses avec dédain sans réfléchir.

À ces paroles d'André, le mendiant parut vivement ému. Il avait pu entendre sans danger pour lui les propositions coupables du mauvais sujet, alors qu'il ne s'agissait que de son honneur ; mais maintenant qu'il était question de la santé, de la vie de celle qu'il appelait sa mère, il sentait sa vertu faiblir.

André s'en aperçut de suite, et, voulant frapper un dernier coup, il prit le mendiant par le bras et entr'ouvrit la porte du cabinet de Marguerite.

— Regarde donc comme elle souffre, lui dit-il alors tout bas... cela frond le cœur à voir... En vérité ! il est bien temps de faire appeler un médecin.

— Mais je n'ai pas d'argent, moi, André ! fit Georges avec un cri de douleur et en refermant avec vivacité la porte de la chambre de Marguerite, comme pour se soustraire à la vue de cette misère affreuse qui lui faisait mal.

— Vraiment ? dit André avec un sourire.

— J'ai vendu tout ce que j'ai pu vendre, continua le mendiant ; je n'ai gardé que ces gentilles, et de puis hier soir je n'ai pas mangé... que puis-je faire de plus ?

— Rien, sans doute... Bon courage, Georges ; moi, je vais travailler à m'enrichir... et André fit un pas.

— Où vas-tu ? lui demanda Georges.

— Ne te l'ai-je pas dit ? voir s'il n'y a pas moyen de sortir de la misère.

— Aux dépens des autres, est la force d'objecter le mendiant.

— Je ne m'en cache pas, répondit le mauvais sujet avec effronterie. Les noblesse sont enrichis du travail des pêcheurs, et les pêcheurs à leur tour, vont reprendre ce qu'on leur a volé... et j'en suis de ceux-là !

André était arrivé à la porte ; il allait sortir. Le mendiant pensa alors que cet homme parti il ne lui restait plus qu'à mourir, et à cette idée sa vertu chancelait. Pourtant il ne rappela pas André, mais il lui laissa voir son émotion.

— Ah ! tu as raison, fit-il en tombant accablé sur une chaise, tu as raison, les nobles ont été trop durs pour les malheureux... Jamais une olive pour les secourir dans leur misère, jamais une larme pour les consoler dans leurs afflictions.

En entendant ces paroles amères, en voyant cet abattement complet, André comprit que Georges était à lui.

— N'est-ce pas, dit-il, comme pour achever la pensée du mendiant, n'est-ce pas que nous avons assez souffert comme ça, et qu'il est temps enfin que nous prenions notre revanche !

— Ai-je dit cela ? fit Georges étonné.
 En cet instant, on entendit Fanny qui quittait sa mère pour venir dans la salle commune.
 — Grand Dieu ! ma cousine ! fit Georges.
 — Je sors. Où faudra-t-il l'attendre ?
 — Entre dans ce cabinet...
 — C'est dit... mais ne m'y laisse pas moisir.
 — Va donc !
 Et le mendiant poussa André dans le cabinet. Fanny entra aussitôt.
 — Il était temps ! dit Georges en voyant sa cousine.
 — Vous étiez seul ? demanda la jeune fille à son cousin, en regardant de tous côtés dans la chambre.
 — Sans doute, ma cousine, répondit Georges avec un peu d'embaras.
 Et voulant changer le cours de la conversation : comment va ma tante ? demanda-t-il aussitôt.
 — Hélas ! elle souffre toujours beaucoup... et, malheureusement, je ne puis rien pour elle.
 — Ne vous désolés pas ; nous tâcherons de la guérir.
 — Vous chercherez de l'ouvrage ? demanda Fanny.
 — Je chercherai de l'argent, répondit le jeune homme d'une voix brève. Fanny le regarda.

En ce moment, on entendit dans la rue des cris confus, des cliquetis d'armes. Georges et sa cousine se mirent à la fenêtre. Ils virent deux hommes, le père et le fils à en juger par l'âge, et deux demoiselles, les deux sœurs, à en juger par la ressemblance, tous quatre poursuivis par ces mauvais sujets, sans convictions politiques, qui commettent seuls les crimes dont on accuse si injustement les vrais patriotes. A mesure qu'ils couraient, ces derniers gagnaient de l'avance sur ceux qu'ils voulaient atteindre. Encore quelques minutes, et la fuite devenait impossible aux nobles, car c'étaient bien des nobles que les gens du peuple poursuivaient. Leur mise élégante, leur air distingué et plus encore les armes qu'ils tenaient à la main, ne laissaient pas de doute sur leur haute condition. Le danger devenait imminent. Les demoiselles jetaient des cris affreux. Tout à coup le jeune homme poussa son père et ses deux sœurs dans la maison de nos mendiants et, rouvrant le chemin, marcha fièrement à la rencontre des hommes du peuple. Cette action avait été exécutée avec tant de rapidité, qu'il avait été impossible aux révolutionnaires de s'en apercevoir, ou du moins d'être à même de désigner au juste la maison hospitalière qui venait de refermer sa porte sur les pauvres proscrits en fuite. Et puis le jeune homme restait dans la rue ; que leur importait quant à présent le vieillard et ses deux filles. « Arrière ! cria le jeune homme à ceux qui venaient vers lui... et livrez-moi passage ! » Et, aussitôt, il s'élança comme un furieux au milieu des gens du peuple, blessa un homme avec son épée, renversa une femme de la main et passa outre. Il était sauvé.

Fanny avait suivi cette scène avec une émotion indicible ; son cœur avait même cessé de battre pendant les quelques minutes qu'avait duré la lutte ; mais, maintenant que le jeune homme était bien hors de tout danger, elle respirait plus à l'aise. Quant à Georges, il était resté froid devant le noble dévouement du fils pour son père, du frère pour ses sœurs. Les nobles ne lui semblaient plus dignes de pitié.

En quittant la fenêtre, les deux mendiants se trouvèrent en face du vieillard et des deux demoiselles qu'ils avaient vu entrer dans leur maison. Georges fit un mouvement comme pour les chasser de chez lui ; Fanny le retint par le bras.

— Qui que vous soyez, dit la plus jeune des deux sœurs, au nom de Dieu qui nous jugera tous un jour, sauvez... sauvez notre père.
 — Que puis-je faire pour lui ? demanda Fanny.
 — L'arracher des mains d'un peuple en démence, abriter sa tête sous votre toit protecteur.

— Monsieur est un de ceux que les pauvres gens poursuivent de leur juste colère ? dit Georges en s'animant un peu.

M. de Vaulieu, ainsi se nommait le vieillard, le regarda avec dignité.
 — Naguère j'étais riche et puissant, lui dit-il, et, en ma présence, tu te serais découvert avec respect... aujourd'hui je suis pauvre et proscrit, et tu me regardes avec dédain, tu me parles avec dureté...
 — Et je dis que c'est justice ! s'écria l'homme du peuple en marchant à sa rencontre... chacun son tour, mon beau monsieur.

En voyant l'air menaçant de Georges, les deux petites demoiselles vinrent se placer devant leur père. Fanny arrêta le mendiant dans sa marche.
 — Georges, est-ce bien vous qui parlez de la sorte ? lui dit-elle avec reproche... Oubliez-vous que le malheur a toujours droit à nos égards comme à notre dévouement ?... Laissez faire ; votre cœur vous dictera votre devoir.

Georges ne répondit pas. Il alla s'asseoir dans un coin de la chambre. Il paraissait mécontent et soucieux.
 — Entrez, monsieur, continua Fanny en se tournant vers le noble : vous trouverez ici la misère, mais, du moins, vous serez en sûreté contre la trahison. Oubliez les paroles de mon cousin et croyez à son repentir.

M. de Vaulieu s'approcha de la jeune fille et lui prit la main.
 — Merci ! dit-il avec émotion, merci, pauvre enfant, de votre bonne hospitalité. J'étais sûr d'être ainsi reçu par vous. Oui, continua le vieillard en se tournant vers ses deux enfants, oui, quand nos amis nous quittent, quand le malheur nous accable, quand le péril nous environne et nous presse, c'est toujours dans la mansarde de la femme du peuple

que nous trouvons un abri pour notre tête et dans son cœur un dévouement à notre infortune.

— Je ne fais que mon devoir, répondit Fanny avec modestie.
 — Et nous vous en tiendrons compte, mademoiselle, dit l'aînée des deux sœurs en retirant de dessous son châle un coffret qu'elle montra. Viennent des jours meilleurs, et une somme pareille à celle que contient cette cassette vous sera fidèlement comptée.

En cet instant, la porte du cabinet où se tenait caché André s'entr'ouvrit doucement, puis se referma presque aussitôt. Pourtant le mauvais sujet avait pu jeter un coup d'œil sur la cassette.

Les trois proscrits se mirent alors à la fenêtre pour savoir ce qu'était devenu leur généreux défenseur ; Fanny les rassura en leur apprenant l'issue du combat.

— Mon père, dirent alors les deux sœurs qui regardaient dans la rue, le bruit se calme ; peut-être pourrions-nous sans danger nous remettre en chemin.

— Je ne le pense pas, fit Georges en les regardant fixement... La lutte est sérieuse. Voyez-vous ? Les masses émus demandent à haute voix du pain, ou sinon... sans hésiter, prennent du fer pour mourir en combattant. Insensés, ceux qui n'ont pas eu pitié de la douleur du peuple... en reconnaissance de sa force ; car une fois la partie engagée, il faut qu'elle soit perdue sans ressource ou gagnée sans partage, rien ne l'arrête dans sa marche, rien ne le calme dans sa fureur : les barrières... il les brise, et les dangers... il les brave !...

— Georges, vous êtes cruel de parler de la sorte, dit Fanny.
 — Laissez-le dire, mademoiselle ; il vaut mieux prévoir le mauvais temps qu'être surpris par l'orage.

Tout le monde garda alors un sombre silence.

— Fanny !... Fanny !... cria bientôt la vieille Marguerite de sa chambre.

La jeune fille pâlit un peu en entendant la voix de sa mère. Elle n'avait pas oublié qu'elle souffrait, sans doute, mais le danger que venait de courir les nobles était venu un instant faire diversion à sa douleur.

— Il y a quelqu'un dans cette chambre ? demanda le vieillard avec un peu d'inquiétude, en désignant du doigt le cabinet de Marguerite.

— Ne craignez rien... c'est ma mère. La pauvre femme est bien souffrante, hélas ! et ses cris me disent assez qu'elle a plus que jamais besoin de mes secours. Permettez-moi donc de vous quitter. Seulement, comme il ne serait pas prudent de rester dans cette chambre où nos amis peuvent venir d'un instant à l'autre, entrez dans ce cabinet qui, à quelques mois, communiquait encore avec la chambre de ma mère. Vous y serez en sûreté.

Et la jeune fille fit entrer les proscrits dans le cabinet, dont elle retira la clé. Puis elle se rendit auprès de sa mère, en jetant toutefois les yeux sur son cousin, qui l'avait regardée pendant toute cette scène sans dire un mot.

Dès que Fanny ne fut plus dans la salle commune, notre bandit sortit de sa cachette, et allant droit à Georges :

— Il y a là un bon coup à faire, lui dit-il en désignant du doigt la chambre où étaient les proscrits.

— Que veux-tu dire ? demanda Georges étonné.

— Allons, ne fais pas l'enfant !... Tu le sais, le noble est là, dans ce cabinet, et, tu l'as entendu, il a de l'or... Il a de l'or... et une faible cloison nous sépare de cet homme... Eh bien ! cette cloison, il faut la briser, comme il faut prendre cet or !... Viens.

— Mais, malheureux ! Fanny pourrait nous entendre...

— Qu'importe !... Pour s'enrichir il faut briser les obstacles ! Jusqu'à présent nous avons toujours été malheureux... et cela n'est pas juste ! Je suis fatigué de la vie que je mène, je suis jaloux du bonheur des autres ! Aux riches, le jeu et ses émotions, la fortune et ses honneurs... A nous, la misère, l'ennui, la fatigue ; à nous, les tortures de la faim... Non, non, il ne faut pas réfléchir, il ne faut pas hésiter ; viens !... viens, te dis-je !... Que crains-tu ? Il est seul et nous sommes deux : la lutte ne peut donc être douteuse... Viens ! de l'audace et adieu ce pourra !

— André, c'est au crime que tu m'entraînes...

— Non, c'est vers la fortune que je te pousse !

— Cet or volé brûlerait mes mains...

— Qu'importe ! s'écria le bandit en s'arrêtant un instant devant le cabinet ouvert.

Et André se mit à ébranler la porte du cabinet. Georges le regardait faire sans oser mettre obstacle à ses desseins criminels. Puis il sentait toute une révolution, révolution fatale, s'opérer en lui. L'idée du crime commençait même à entrer dans son cœur. Il avait faim... et près de lui se trouvait un homme qui avait de l'or. L'idée de sortir de la misère le rendait fou. Son cœur battait avec violence, la sueur lui ruisselait sur le front. Il n'avait plus de force, il n'avait plus de courage pour résister à André... il était perdu. La porte du cabinet céda enfin sous les violents efforts d'André et tomba avec un bruit affreux.

— Me suis-tu ? demanda le bandit en s'arrêtant un instant devant le cabinet ouvert.

— Oui ! répondit Georges en s'armant d'un couteau.

André prit Georges par la main pour l'entraîner dans le cabinet ; mais les deux hommes s'arrêtèrent bientôt surpris et effrayés : Fanny était venue prendre la place des nobles et elle se tenait pâle, immobile et menaçante sur le seuil de la porte.

— Assassins ! leur cria-t-elle avec une grande énergie et en étendant

les bras comme pour les repousser... je vous défends de faire un pas!...

Les deux hommes se regardèrent interdits.

— Georges, continua Fanny en s'adressant au mendiant, vous avez manqué à vos promesses; Georges, vous avez trahi votre hôte; Georges, vous êtes un infâme! — N'essayez pas de vous justifier; je ne vous croirais pas; celui qui a agi avec déloyauté peut bien mentir sans scrupule.

— Eh! qui vous dit que je veuille m'excuser?

— Bien, Georges! fit André tout bas.

— Rendez grâce à Dieu, ma cousine, qui vous fit femme et faible, car, sans cela, je me vengerais de vos injures, de votre audace.

En voyant la résistance du mendiant, André comprit que tout n'était pas encore perdu. Une femme ne pouvait du reste les gêner long-temps. Il prit donc Fanny par le bras pour la forcer à leur lever passage.

— Que voulez-vous donc, malheureux? lui cria la jeune fille en s'opposant à ses efforts.

— Atteindre le noble et le punir, répondit André.

— Allez donc l'arracher des bras d'un cadavre! dit Fanny en laissant la porte du cabinet libre et en venant tomber sur une chaise où elle pleura à chaudes larmes.

— Que dites-vous, Fanny? demanda Georges d'une voix altérée.

— La triste vérité, Georges, votre tante n'est plus et, en attendant vos abominables projets, les pauvres proserits sont venus s'abriter sous l'aile de la mort... Pendant que vous méditez leur ruine, ils ont eu le temps de faire céder la porte qui, seule, se séparait de la chambre de ma mère... Vos cris ne vous ont pas permis d'entendre leurs efforts... et Dieu en soit loué!

— Ne vous réjouissez pas si vite, Fanny, dit André en faisant un pas vers le cabinet, la partie n'est pas encore gagnée... et je vais...

Georges l'arrêta par le bras. Il venait de recouvrer toute sa dignité. C'était pour sa tante malade seule qu'il avait cédé aux conseils d'André; sa tante était morte, il pouvait donc revenir à la vertu. Et, du reste, un moment avait suffi pour chasser le vertige de sa tête et pour faire entrer le remords dans son cœur.

— Pourquoi me retenez ainsi? demanda André étonné... La porte est ouverte, et, je le répète, je vais...

— Sortir de cette maison pour n'y revenir jamais, lui répondit Georges d'un ton qui n'admettait pas de réplique... et, sache-le bien, s'il arrivait malheur à cette noble famille, je saurai à qui m'en prendre, et ma légitime colère ferait justice du traître indigne de vivre. Ma cousine, ajoutez le mendiant en se tournant vers elle, pardonnez-moi un moment d'erreur. L'irréparable perte que nous venons de faire me dicte enfin mon devoir. Vous n'avez plus de mère, Fanny; mais il vous reste un ami sûr, un frère dévoué qui vous consacrera désormais sa vie tout entière.

Puis, prenant André par le bras: — Viens, sortons de cette maison, lui dit-il... mais par deux routes différentes, car, entre nous, il ne doit plus y avoir rien de commun.

— Soit! répondit André qui vit bien qu'il eût été inutile et dangereux de résister davantage... Va où ton idée te pousse!... quant à moi, je cours au pillage.

— Prends garde à la colère des braves gens, prends garde à la colère des véritables hommes du peuple: ceux-là combattent à armes égales et en plein jour... et renient tes pareils!

— Bah! on n'est penlu qu'une fois... Au petit bonheur!...

— Moi, je me rends au travail.

— Nous verrons celui qui deviendra le plus riche.

— Nous verrons celui qui sera le plus heureux!

Et les deux hommes sortirent ensemble; mais, arrivés à la porte de la rue, ils se séparèrent aussitôt.

Fanny se rendit auprès du vieillard et de ses deux demoiselles; elles les trouva en proie à la plus vive inquiétude; ils étaient même si troublés que, entendant les pas de Fanny, ils crurent voir entrer les deux hommes et se rapprochèrent étroitement. La jeune fille les rassura.

Pourtant, le danger n'était pas encore passé pour les pauvres proserits. Ils entendirent bientôt marcher dans la chambre commune, Fanny les quitta pour aller voir qui entrerait.

André, comme on le pense bien, n'avait accompagné Georges que dans l'espoir de l'éloigner de sa maison. Une fois le mendiant hors de chez lui, notre bandit avait beau jeu en effet pour s'emparer du coffret du noble. Il revint donc sur ses pas. Seulement, comme la lâcheté s'allie souvent avec le crime, André pensa qu'il ne serait pas prudent à lui de rentrer seul dans la mansarde, et il alla trouver quelques ouvriers en leur disant qu'il pouvait les mettre sur les traces d'un chevalier du poignard. Ces derniers, qui avaient le désir de la vengeance et des représailles, le suivirent aussitôt, et quand Fanny se présenta dans la salle commune, ils y étaient déjà tous. André était à leur tête et semblait les commander. La jeune fille marcha fièrement à sa rencontre.

— Que venez-vous faire ici, André? et que veulent ces hommes? lui demanda-t-elle.

— Je viens vous sauver de la trahison... répondit André, et, quant à ces hommes, ils viennent châtier un coupable. Voyons, Fanny, pas de résistance, elle serait inutile. Livrez-nous le chevalier du poignard.

— Que voulez-vous dire? demanda la jeune fille qui fit l'étonnée.

— Inutile de feindre et de vous justifier: je sais tout, j'ai tout vu; leur

présence ici et votre trahison. Amis, il n'en faut pas douter, le noble est dans cette chambre.

Et André leur montra la chambre de Marguerite du doigt. Tous les hommes se précipitèrent de ce côté. Fanny se plaça avec vivacité devant la porte pour leur barrer le passage. André la prit par la main et la fit crier, mais elle ne bougea pas de place; elle était résolue à mourir plutôt que de livrer les malheureux qui étaient venus se mettre sous sa protection.

— Arrière! cria André furieux.

— Je ne bougerai pas, répondit la jeune fille, et vous n'entrerez pas ici.

— Trahison!

— Lâcheté!

— Fanny! cria André en s'avançant vers elle l'œil menaçant et le bras levé.

— Oui, dit la jeune fille sans pâlir, oui, lâche est celui qui vent frapper avec les siens un homme seul et sans armes. Lâche est celui qui emploie sa force pour violenter une faible femme; lâche! lâche!!

Fanny avait fait deux pas en prononçant ces deux dernières injures. Elle touchait André qui la repoussa rudement. Les hommes du peuple se jetèrent sur elle. Déjà ils levaient leurs armes sur la jeune fille, quand la porte du cabinet de Marguerite s'ouvrit devant M. de Vaulieu.

À la vue de M. de Vaulieu, les hommes du peuple poussèrent un cri de joie, et, abandonnant Fanny, vinrent se jeter sur lui.

— Enfin! fit André en voyant que le noble ne pouvait plus lui échapper.

— Hélas! mon père, qu'avez-vous fait? dirent les deux petites demoiselles, en venant se placer devant M. de Vaulieu pour le protéger contre la fureur des ouvriers.

— Mon devoir, répondit le noble avec fermeté.

— Allons! allons! amis, cria André, retrouvons nos moustaches, aiguillons nos armes: le noble attend.

— Arrêtez! crièrent les trois femmes.

— Non! point de grâce pour ceux qui n'ont point eu de pitié! dirent tous les hommes du peuple d'une seule voix.

— Un instant, un instant, au nom du ciel! dit l'aînée des deux sœurs.

Mon Dieu! donnez-moi des larmes qui puissent les attendrir, des paroles qui puissent les convaincre. Mon Dieu! inspire-moi! — Amis! je me prosterne à vos pieds; amis, j'embrasse vos genoux... Ecoutez-moi... Ne soyez pas sans pitié; ne frappez pas devant mes yeux... devant les yeux de sa fille!... un homme qui ne vous a jamais fait de mal... Voyons: parlez: que lui reprochez-vous? quel est son crime?... Vous vous taisez!... Ah! ah! c'est que pas un de vous ne peut lui reprocher une action coupable!... Arrière donc! vous tous qu'égaré une colère aveugle...

Les ouvriers se regardèrent. L'émotion de la petite demoiselle commençait à les gagner. André s'en aperçut, et sans leur donner le temps de se consulter, de se reconnaître, il arracha violemment les deux enfants des bras de leur père.

— C'est la fille d'un noble... nous ne devons pas la croire, dit André aux hommes du peuple qui le regardaient faire sans lui prêter secours... frappons, car l'heure de la vengeance est arrivée!

Dix hommes firent un pas vers M. de Vaulieu, dix piques se levèrent sur sa poitrine.

— Oh! qui donc vous sauvera, mon père! dirent les deux sœurs, en se tordant les bras de désespoir.

La porte du fond s'ouvrit brusquement et un homme entra.

— Moi! cria cet homme.

— Georges! fit-on de tous côtés en reconnaissant le mendiant.

— Oui, Georges, qui vient vous empêcher de commettre une lâcheté, un crime!

— Qu'oses-tu dire!... cria André en s'avançant vers l'audacieux jeune homme.

— La vérité... qu'il te faudra entendre. Car, sache-le bien, ma voix est assez forte pour couvrir tes murmures, mon bras assez vigoureux pour te contraindre au silence. — Ecoutez-moi tous. — Comme vous, mes amis, je suis un homme du peuple, un sans-culotte, un brave. Et, chaque fois qu'il y a eu des coups à donner ou à recevoir, vous n'avez toujours vu le premier au combat. Je suis connu, et personne de vous n'oserait me contredire. Mais aujourd'hui je ne veux plus être des vôtres! — Qu'au milieu d'un combat, étourdi par le bruit de la poudre, enivré par l'odeur du sang, l'on frappe au hasard, sans clémence; c'est bien. Car, là, on risque sa vie, et il est juste qu'on ne fasse pas grâce à ceux qui vous tueraient sans pitié. Mais que vingt hommes armés se précipitent sur un homme sans armes et frappent celui qui ne saurait se défendre... oh! cela serait lâche et honteux, et, s'il en était ainsi, je vous renierais tous pour mes compagnons d'infortune. Les vrais braves agissent sans fureur, interrogent sans prévention, condamnent sans joie: c'est ainsi qu'il faut faire. Si cet homme est accusé, qu'il soit entendu et jugé: les lois sont là pour le punir. En agissant ainsi, vous auriez fait votre devoir, et les nobles et les historiens, les uns vaincus par votre vaillance, les autres gagnés par votre huyauté, seraient forcés d'écrire en lettres d'or sur le grand livre de l'histoire: « Le peuple a été terrible pendant l'action, et clément après la victoire, le peuple s'est servi de l'épée du soldat et a rejeté le poignard de l'assassin: gloire au peuple! »

En entendant ces paroles énergiques et qui flattaient si bien leur amour-propre, les ouvriers battirent des mains. Ils venaient de rencontrer un

homme capable de les comprendre, un chef digne de les commander. Georges pouvait compter sur leur obéissance.

— Où devons-nous conduire le noble? demandèrent-ils tous au mendiant.

— Je me charge de ce soin , leur répondit ce dernier avec empressement ; qu'un de vous seul reste avec moi, et, à nous deux, nous viendrons bien à bout d'un homme seul et désarmé. Seulement, la nuit étant trop avancée, il faut remettre la partie à demain. Voyons, qui de vous se présente pour m'aider dans cette expédition ?

— Moi, répondit d'une voix faible un jeune homme qui était entré sur les pas de Georges dans la mansarde.

— Soit ! lit Georges en regardant attentivement celui qui venait de parler ; autant toi qu'un autre. Reste donc ici.

— Bonne chance ! dirent les ouvriers en sortant de la chambre les uns après les autres.

— Où vas-tu ? demanda Georges à André, qui, furieux de ce qui arrivait, mais trop lâche pour résister ouvertement à un homme de cœur, cherchait à s'éloigner aussi.

— Je vais rejoindre les amis.

— Reste, j'ai à te parler.

— Il se fait tard... et j'ai besoin de rentrer chez moi.

— Reste ! te dis-je !

André obéit. Georges se tourna vers le jeune homme qui devait l'assister dans son expédition. Il se tenait dans le fond de la chambre et son bonnet de laine enveloppait profondément sur la tête cachait une partie de son visage. En sentant le regard du mendiant, il rougit et se troubla.

— Approchez ici, mon camarade, lui dit Georges.

Le jeune homme ne bougea pas.

— Je vois que vous n'êtes pas habitué à obéir... Eh bien ! puisque vous ne voulez pas venir à moi, c'est moi qui vais aller à vous. Êtes-vous content ? Relevez donc votre bonnet ; il vous cache les yeux... et vous êtes assez joli garçon, j'en suis sûr, pour montrer votre visage.

Celui que notre mendiant tourmentait ainsi porta violemment la main sous sa blouse comme pour chercher une arme. Georges lui prit le bras.

— Ne faisons pas le méchant, jeune homme, dit ce dernier d'un ton grave ; je viens de sauver votre père... et je ne vous veux pas de mal.

— Arthur ! crièrent les trois proscriptions en reconnaissant le jeune homme.

— Lui-même, dit Georges ; je l'ai reconnu à son air distingué, à sa voix douce comme celle d'une femme. J'ai bien vu de suite que ce jeune monsieur ne pouvait être des nôtres. La blouse ne fait pas plus l'ouvrier que l'habit ne fait le grand seigneur. Voyons, jeune homme, allez donc embrasser votre vieux père et vos deux jeunes sœurs qui vous tendent les bras !

Arthur, car c'était bien lui, ne se le fit pas répéter deux fois ; il courut à M. de Vaulieu qui le pressa tendrement sur son cœur. Tandis que ses deux sœurs couvraient ses mains de leurs baisers et de leurs larmes. Il leur raconta alors que, s'étant procuré une blouse et un bonnet de laine chez un serviteur dévoué, il était venu rôder autour de la maison où il avait vu entrer son père et ses deux sœurs ; et que, bientôt, entendant leurs cris et pensant leurs jours en danger, il avait tout bravé pour venir les défendre ou mourir avec eux.

Pendant que le jeune homme parlait et que chacun lui prêtait attention, André avait songé plus d'une fois à prendre la fuite. Il allait enfin mettre son projet à exécution, et déjà il tenait la porte du fond entr'ouverte, quand Georges, qui ne le perdait pas de vue, lui barra le passage.

— Tu es bien pressé de partir, mon camarade... Est-ce que notre compagnie ne serait pas de ton goût ? Un coquin comme moi, en effet, ne doit pas se plaire au milieu d'honnêtes gens comme nous.

— Georges !

— Ah ça ! comment se fait-il que je te retrouve ici ?... nous devons prendre deux routes différentes...

— Je me serai sans doute trompé de chemin.

— Alors tant pis pour toi, mon cher...

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que je suis las de ta présence comme de tes persécutions. Nous ne devons plus nous rencontrer... tu es venu te placer sur mon chemin. Malheur donc à toi, car, dans notre choc, je te brise !

Et le mendiant porta une main vigoureuse sur l'épaule d'André.

— Grâce pour lui ! crièrent les trois femmes.

— Non ! non ! laissez-moi punir cet en à me, répondit Georges en les écartant de sa pitié... il faut qu'un temps je suis victime de ses conseils, de sa pitié... il faut qu'un temps je finisse. Si ma pauvre tante est morte de misère, c'est lui qui en est la seule cause... lui qui est venu me perdre par son exemple... et vous voulez que je fasse grâce à ce misérable à qui je suis toutes mes fautes passées... Non ! non ! quand la colère de Dieu s'endort au ciel, c'est aux hommes qu'il appartient de faire justice ici-bas. Allez, retirez-vous : il faut que ma vengeance soit satisfaite.

— Georges ! vous ne ferrez pas cela, dit Fanny avec autorité.

Le mendiant la regarda.

— Pourquoi donc ? fit-il indécis.

— Parce que c'est moi qui vous le défends, répondit la jeune fille.

Georges prit une des mains de Fanny et la porta à ses lèvres.

— Vous avez raison, ma cousine, dit-il avec effusion ; c'est à vous, maintenant que ma tante n'est plus, qu'il appartient de me commander...

cet homme vivra donc... mais il vivra pour sauver ceux qu'il voulait perdre !

— Comment ?

— M. de Vaulieu, continua Georges en s'adressant au noble, cette rue est gardée par le peuple, et le peuple viendra demain réclamer sa proie ; il faut qu'il ne vous trouve plus ici.

— Quelle est ton idée ? demanda M. de Vaulieu.

— Elle est simple, comme tout ce qui vient du bon Dieu. Vous Allez prendre la blouse d'André et vous en couvrir.

— Mais je ne sais pas si je dois... dit André.

— Donne... ou je frappe... — Puis ce pantalon de travail.

— Mais, malheureux, tu me dépoilles...

— C'est toi qui as fait le mal, c'est toi qui dois m'aider à le réparer.

Allez, vite, dépêchez-toi ! Ah ! ce chapeau sur les yeux...

— Mon chapeau aussi ?

— Sans doute. N'as-tu pas peur de l'enrhumer ?

Les deux petites demoiselles avaient aidé leur père à s'habiller. Il était prêt.

— Mes filles vont me suivre ? demanda M. de Vaulieu.

— Il n'y faut pas songer, répondit Georges ; elles vous feraient reconnaître... Mais, ne craignez rien, nous n'assassinons pas les enfants, et bientôt, dans quelques heures, je les prendrai toutes deux par la main et j'irai les conduire à l'endroit qu'il vous conviendra de m'indiquer.

— Je les attendrai à la barrière d'Enfer... qu'elles y soient avant le jour, afin que nous puissions nous mettre en route sans nous exposer encore une fois à la fureur du peuple. Nous quitterons la France.

— C'est bien... éloignez-vous avec votre fils.

— Généreux ami !... comment reconnaître un si grand dévouement !

— En m'accordant votre estime, monsieur... L'estime d'un homme de bien, ça doit porter bonheur.

— Puisse votre dévouement ne point vous être fatal, dit le fils du noble en pressant la main du mendiant.

— Allez toujours !... vous savez bien que les loups ne se mangent pas entre eux...

Et Georges alla reconduire les nobles jusqu'à sa porte. André était resté dans la chambre, honteux de sa position ridicule.

— Entre ici, lui dit Georges en lui montrant le cabinet où il s'était caché une première fois ; tu y restoras le temps nécessaire pour mettre les proscriptions en sûreté. Allons ! pas de résistance ; elle serait inutile. Passe devant moi !

André poussa un cri de rage... mais il obéit. Les deux jeunes sœurs se mirent à la fenêtre pour voir leur père et leur frère qui s'éloignaient.

— O Georges ! dit Fanny en regardant son cousin avec admiration et avec crainte, maintenant que vous vous êtes montré si dévoué, serez-vous assez généreux pour me pardonner toutes mes injures ?

— C'est à vous que je dois d'être resté dans le droit chemin. Fanny ; sans vos reproches, je succombais à la tentation, je commettais un crime.

Il ne m'appartient donc pas de vous pardonner... Je dois vous bénir.

— Allons priver pour notre mère qui n'est plus, Georges, dit la jeune fille en prenant la main de son cousin.

Et tous deux entrèrent dans le cabinet de Marguerite.

Georges fut fidèle à sa promesse ; il rendit les deux petites filles à leur père et ne les quitta qu'après avoir assuré l'une l'autre à tous. En rentrant chez lui, il trouva sa cousine sur le seuil de la porte qui l'attendait. Le mendiant lui montra ses deux mains chargées d'or. Les nobles n'avaient pas voulu se séparer de l'homme du peuple sans lui laisser une marque de leur reconnaissance.

EUGÈNE NOEUVEGLISE.

GRÉGOIRE XVI ET SON BARBIER.

En traçant ici un aperçu historique de la vie du pape actuel et de celle de son favori, nous lui n'est pas d'écrire un recueil d'anecdotes plus ou moins intéressantes. Les faits que nous allons citer ont une portée sérieuse ; et si nous résumons dans un même tableau le pape et le maître, c'est uniquement parce que la vie privée et publique de l'un est intimement liée à la vie privée et publique de l'autre, à la vie politique de tout un peuple. Ce n'est pas non plus un thème de personnalité que nous avons choisi ; seulement nous prenons occasion de faits personnels, pour caractériser un système.

L'histoire des gouvernements absolus présente de nombreux exemples d'hommes parvenus des derniers rangs de la domesticité au faite du pouvoir, sans toutefois avoir jamais été revêtus d'aucun caractère officiel ; et ces mêmes exemples sont plus fréquents et plus complets là où le despotisme est plus absolu, l'ignorance plus profonde, la faiblesse plus évidente. Il faut une force peu commune pour soutenir tout seul le poids d'un sceptre, et une énergie plus rare encore pour ne pas sentir bientôt le besoin de partager le fardeau.

Mais que le despotisme soit un faible vieillard, étranger aux affaires, passé tout à coup de l'état de subordination à la puissance suprême, repoussant le travail et les soins, comme les seuls ennemis qu'il aient à redouter la quiescence et la prolongation de ses vieux jours, et l'on ne se trompera jamais en le déclarant personnellement innocent du mal, aussi bien qu'étranger au bien qui s'opèrent en son nom. Est-ce à dire pour cela qu'un habile et vertueux ministre aura l'exercice du pouvoir ? Non ; assurément ; car le choix et la conservation d'un tel ministre exigent une science politique et une persévérance de volonté qui sont nécessairement exclues dans un tyropeuthèse. Le dépositaire du pouvoir sera le plus adroit, ou, plutôt, celui dont les rapports avec le faible souverain rendent la transmission de son autorité plus facile. Suivant le caractère et les habitudes du maître

tro, d'un des moit, le premier ministre sera sans malice ou son valet de chambre. Ne voit-on pas, à chaque jour, dans la vie privée, le vicillard affaibli ou l'homme rapetissé dans le dos, dans les insupportables de l'âme, l'indifférence de ceux qui supportent le corps, qui soutient des pas chancelants, qui lui montent le repos ou les plaisirs? En champion de pest on, on ne change pas de nature; même on pape, on est l'apôtre invariable, on ne change ni par l'empereur, c'est toujours la manière la qui gouverne. L'on a compris que c'est de la papauté que nous voulons parler (comme despotisme électif).

Un d'éc, les calculs d'ambition, des membres du conclave, allant presque toujours chercher le successeur de Saint Pierre parmi les candidats dont l'âge avancé promet de nouvelles et prochaines vates à se tenir sur la tête du cardinal dont l'espérance peut-être peut porter ombrage à personne, il s'en suit que le papauté est ordinairement le papage d'un vicillard, honnête homme peut-être, mais essouffé, et pour peu à recueillir d'égout à la tête de souverain. Tous les conditions qui peuvent engendrer le favoritisme entourent donc le saint-siège. Bien en même temps à la tête de carême qui ne l'ont choisi pour sa charge qu'après avoir fait leurs réserves et pris leurs sûretés, le pape a besoin d'un confident, nous dirions presque d'un protecteur, qui lui serve de conseil si bien que d'appui. Le pape, qui a la volonté du bien sans la force de l'exécuteur, lui vient de ses grands visirs, et mourant dans un abandon que le plus pauvre de ses sujets n'a pas à redouter. C'est que la noblesse de son caractère, ou une destinée funeste, l'avait privé de l'assistance d'un favori dévoué.

Nous ne signalons donc qu'une vérité vulgaire, et sans que, dans un gouvernement tel comme le nôtre, il n'y ait véritablement une nécessité. Il y a sans doute un malheur à ce que le pape, le gouvernement pontifical est trop mal organisé, ou plutôt il est enveloppé d'abus trop profondément enracinés, qui forment en quelque sorte son essence, pour que ces abus isolés d'un régime et les inspirations d'un favori puissent avoir une influence notable sur les destinées du pays.

La voilà assez de réflexions générales, pour qu'on ne fasse pas à Grégoire XVI un accusé en persécution de *favortisme*. Il a donné son amitié et sa confiance, et c'est l'autorité dont il dispose à son barbier! Qu'est-ce, après tout, que le rang de favori, si ce n'est la chose est honnête?

Au palais du Vatican, au Quirinal, à Castel-Gondolfo, suivant que vous visitez Rome en hiver, en été ou en automne, vous voyez de loin étinceler les halbranes des Suisses, et les garces des portes se ranger sur deux files pour livrer passage aux carrosses d'été. Ceux qui en descendent sont revêtus de pourpre, et chacun, à leur approche, s'incline avec respect. D'un air distraît et superbe, ils traèssent un air de sanctuaire, et leurs pieds se posent sur les degrés des marches, les autres à leur suite, les uns devant, les autres derrière, et pourtant ils vont eux-mêmes se prosterner aux pieds d'un maître. Il n'est qu'une seule fois où le grand, ou que les privilégiés qui l'on comblé en sa personne soient bien sacrez, pour que les papes puissants et les plus orgueilleux viennent ainsi plier le genou devant lui! Oh, sans doute, car, lorsqu'il paraît lui-même, eussent-ils que nous avons vu naguères courber le front, se prosterner la face contre terre, comme en présence de la divinité.

Dans les mêmes palais et aux mêmes époques, un homme, à la mise simple et unifiée, au maintien humble et modeste, va et vient sans être aperçu, pour ainsi dire, sans qu'aucune opposition, aucun cérémonial retardé ses pas. Simplement, l'un remarque qu'il est le plus humble devant l'éclat de la pourpre, et que c'est lui qui se prosterne le plus profondément en présence du divin empereur. C'est sans doute le levite à qui le s'la de l'autel est confié. On n'est à l'en même temps un autel, et l'un y verra tout à l'heure brûler de l'encens, par eux, auxquels il veut lui-même de rendre, en passant, un tribut d'adoration.

Le premier est Grégoire XVI, pape; le second est Gaétanino Moroni, barbier. L'un est le représentant de la dignité et de la toute-puissance, c'est le maître; l'autre est le maître et l'instrument de cette même puissance, c'est le favori.

On se rappelle les circonstances orageuses qui ont signalé la formation du dernier conclave et accompagnent les commencements du pontificat de Grégoire XVI. La révolution de juillet venait d'ébranler les bases du despotisme en Europe; et la France, en proclamant le principe de la non-intervention, avait donné la vie aux espérances des patriotes italiens. L'excès du pape, c'est-à-dire du despote le plus influent de la Péninsule, était donc à ces, ou jamais, une question de la plus haute importance pour la diplomatie européenne. La France et l'Autriche surtout, avaient le plus grand intérêt, l'une à faire paraître un candidat dont les principes on les dit on se souviendrait un utile recours à sa politique, l'autre à faire assésor sur le trône pontifical un homme dont l'influence peut balancer le danger que les idées nouvelles fassent courir à sa puissance au delà des Alpes. Aussi, tous les ressorts furent-ils mis en jeu; et il semblait que l'intrigue la plus habile dut l'emporter. Déjà même l'on tenait pour certain que le candidat autrichien serait proclamé. Mais la France, bien qu'en minorité dans le conclave, était toujours armée du droit redoutable d'un *veto* sur le résultat d'un premier dévouement de scrutin. De son côté, l'Autriche avait un droit pareil; en sorte que les deux parties restaient en présence, sans oser, ni l'un ni l'autre, livrer leur secret dans une vainne proclamation de leurs candidats respectifs.

Comme chaque des deux puissances ne peut user qu'un seul-fois de son droit de *veto*, la tactique consista à se faire épiser le droit de l'adversaire contre un premier vote au conclave libéralement préparé, et de tenir en réserve un candidat d'écieux, dont l'élection ne serait plus des lors susceptible d'obstacles. Mais, des deux côtés, on ne réussit à rien. Les cardinaux ne pouvaient bien le cas que la France et l'Autriche se sont attribués dans le siècle dernier sur les opérations au conclave, exclut nécessairement du trône pontifical tout homme dont l'incapacité politique ne serait pas, pour les deux rivales, un gage sinon de neutralité, du moins d'impassibilité partielle. En effet, de guerre la-se, et après six-seize-vingt jours d'incertitude, le conclave, du commun accord des parties belligères, offrit la tiare au cardinal Cappellari, que l'estime de Léon XII était allé recueillir de la pourpre au milieu des études de la vie monastique.

Le bruit courut bien alors que l'Autriche était vivement contrariée d'un choix auquel elle ne s'attendait pas, et qu'elle regrettait d'avoir dépensé en pure perte son droit de *veto*, en frappant d'exclusion le cardinal Feltz, sur lequel l'était porté, dit-on, une première fois, la majorité des suffrages. Mais, comme toutes les actes des convocations sont enregistrés dans un profond mystère, il est impossible de savoir la vérité sur les intrigues qui ont précédé la nomination. Il est impossible même de constater qu'un *veto* ait été prononcé. Il serait plutôt à présumer que l'ambassadeur d'Autriche ait laissé croire à son mécontentement dans cette cir-

constance, afin de rendre moins suspecte dans la suite la part qu'il comptait pour prendre dans la politique du nouveau pape.

Qu'on qu'en soit, le cardinal Cappellari accepta l'élection, et prit le nom de Grégoire XVI. Il fut proclamé le 2 février 1831; deux jours après, le drapeau tricolore et arbore dans les légations; et le gouvernement provisoire de Bologne décréta la déclaration du saint-père comme souverain temporel. Les diplomates attachés furent alors la moitié de ses états à Grégoire XVI, il est vrai; mais celui-ci put goûter en même temps tout ce que la protection de l'étranger contient d'inertie. Et depuis lors, le saint-père, menacé alternativement par le contentement et le désespoir de ses sujets, ou par les prétentions d'un protecteur dominant, a dû se dire plus souvent que le royaume des jouissances domes et tranquilles n'est pas de ce monde.

Dur esclavage des formes de la cour pontificale; craintes incessantes autour du trône; terreurs plus légitimes encore, à la delà des frontières; c'est donc toujours un triple caractère d'humilité qu'on a placé sur la tête d'un vicillard. Grégoire XVI est dans sa 79^e année. Heureusement, il a un ami, un serviteur fidèle, p à égard de la tiare et les piéges qui l'environnent, à étranger aux ambitions des papes en expectative, sans autre intérêt, et, partant, sans autre but que celui de conserver de ces jours à son maître. Vigilant et attentif, il est toujours à portée de la main d'alléger le vicillard; sans prudence et s-ge, il ne laisse pas voir le bras qui communique une force empruntée, et nous avons déjà dit que le favori qui domine les autres cardinaux solliciteurs, leur base respectueusement la main dans l'antichambre.

Du reste, la confiance de Grégoire XVI dans Gaétanino est légitimée par une amitié de quarante ans. Ils n'étaient encore, l'un qu'un simple moine, l'autre qu'un pauvre barbier du coin de la rue, que déjà une étroite liaison existait entre eux. La boutique de Gaétanino était ouverte à tous; bourgeois et soldats, prêtres et moines venaient y réclamer les services de sa profession. Le père Cappellari était un des habitués du salon de Gaétanino, si toutefois l'on peut nommer salon une pièce de cinq mètres carrés, au niveau de la rue, où le pavé est constamment recouvert d'une épaisse couche de poussière ou de boue, suivant la saison, et où les pratiques attendent, debout, que son tour soit venu. Avant et pendant l'opération, la conversation élait naturellement établie sur le pie d'égimité entre les chiens et l'artiste, et plus d'un se rappelle encore les bons mots de barbier, qui disait parfois au père Cappellari, en lui tenant le menton :

« Lorsque vous serez pape, je vous ferai la barbe. »
La prophétie de Gaétanino ne tarda pas à entrer dans la voie de la réalisation. Les humbles dispositions du P. Cappellari, son amour pour l'étude, son zèle pour la loi, l'avaient fait remarquer de ses supérieurs; et, sur leur proposition, Pie VII le nomma membre de l'Académie de la religion catholique. Dès lors, il put se livrer à son goût pour les sciences théologiques; et les divers ouvrages qu'il publia sur les questions religieuses, lui valurent successivement les titres de censeur de l'Académie, de lecteur émérite de théologie, de vice-procureur, enfin d'abbé des comaldes à Rome, en 1807.

Un concept que les nouvelles dignités du P. Cappellari ne lui permirent plus de veuir à l'échappe comme se réclamer son tour sur le fauteuil du barbier; ce fut celui-ci qui, à jous fois, se réclama un e, pour servir son ancien ami, maintenant devenu son maître, selon le monde. L'abbé cependant n'était devenu ni se, ni ingrat, et Gaétanino retrouvait toujours la loi la même affabilité qu'autrefois, mais seulement à une générosité toujours croissante. Mais protégé et protégé furent mis tout à coup à de rudes éprouves. Les conqûes françaises forcèrent Pie VII à quitter sa capitale, les ordres religieux furent dispersés, et le P. Cappellari se retira dans l'état vénitien, sa patrie, au monastère de Mirano. C'est-separa-tion fut bien cruelle, surtout pour Gaétanino, qui restait exposé aux railleries de ceux près d'ouels il avait vanté avec complaisance la torture assurée qui attendait son ami.

Les regrets et les doléances du barbier durèrent jusqu'en 1814, époque où toutes choses purent reprendre leur ancien cours dans les domaines des successeurs de saint Pierre. Le P. Cappellari, qui avait mis à profit les loisirs de l'exil par la publication de nouveaux ouvrages théologiques, fit imprimer alors un écrit sur les concours des prodiges qui avaient ravivé le gouvernement pontifical, considérés comme motifs de foi.

Rappelé à Rome, il y fut nommé abbé-procureur-général de son ordre, puis conseiller de l'inquisition et de la propagande; mais il n'avait pas oublié Gaétanino, et les deux barbiens trouva dans l'exceuil et dans la torture nouvelle de son ami plus d'arguments qu'il ne lui en fallait pour fermer la bouche aux envieux et aux mauvais-plaisans.

Le père Cappellari fut promu au cardinalat en 1826, puis enfin élevé à la papauté en 1831. Nous avons donné plus haut les motifs de cette décision du conclave. Si l'élection remplit de joie l'abbé et l'ordre entier des Camaldoles, l'on peut croire qu'elle combla aussi tous les vœux de l'heureux barbier. Cependant l'on assure que, dans cette circonstance, il eut assez d'empire sur lui-même pour ne rien laisser paraître de l'ivresse qu'il devait éprouver dans son cœur. Il revint de la place Saint-Pierre avec la foule qui était allée attendre le dépouillement du scrutin. L'excitation du cardinal Cappellari semblait être un événement indifférent pour Gaétanino, qui termina sa journée, comme à l'ordinaire, en servant ses pratiques.

Dépuis que le favori de Grégoire XVI a la toute-puissance dans les états de son maître, il n'a pas démentit le seul instant le rôle de moines politiques; qu'il s'est employé, le jour où il comprit que c'était lui qui allait porter la tiare. Après treize ans de faveur non contestée, vous pouvez voir Gaétanino Moroni, comblé d'honneurs et de richesses, baron, comte et marquis en bons tiers, se ranger respectueusement sur le passage des prêtres et des évêques dans la position dépend de lui, et ne pas se soustraire d'autre titre que celui de *cameriere*, valet de chambre de sa sainteté. Il remet à une autre époque la jouissance ostensible de ses titres et de sa fortune.

Aussi, que Grégoire XVI eut pris possession du palais du Vatican, Gaétanino et sa famille vinrent y occuper un appartement contigu à celui du saint-père. Le nouveau souverain, transporté, sans transition, du calme et de l'uniformité de la vie monastique, au milieu du bruit, de l'intrigue, des préoccupations, des embarras qui entourent l'administration d'un royaume, ne savait, avec la meilleure volonté du monde, quel usage faire de l'autorité absolue qui venait de tomber dans ses mains impériales. Une grande timidité naturelle et son isolement rompu par le milieu d'une cour qu'il ne connaissait pas, rendaient en ce sens son état peu agréable. Ce fut donc, non seulement un bonheur, mais une nécessité pour lui que l'intimité de Gaétanino; trouvant tout d'abord dans son intérieur l'affection, le dévouement, nous dirions même l'appui d'un homme de confiance, le père Cappellari avait le temps de revenir de son éblouissement,

de s'habituer à sa position ; car, enfin, il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un monarque, tiré du cloître pour être placé sur le trône. Mais, à l'âge des papes, on n'apprend plus guère les choses nouvelles. La prolongation de la vie, les soins d'une existence comode et tranquille tiennent le premier rang dans les passions d'un vieillard. Grégoire XVI, en goûtant en quelque sorte les avantages du bonheur domestique dans la société de Gaetano et de sa famille, ne pouvait élever que le serviteur, que l'ami qui pouvait des sous-cuntons et personnels, celui dont la présence est indispensable partout où le devoir et les usages emportent le positif, et qui, le soir venu, partage seul les plaisirs et les délassans de l'homme ; pite, il était incapable, disons-nous, que ce serviteur, cet ami, ne devint par l'un l'autre obligé entre le souverain et ses sujets, le moteur de la volonté, l'unique dispensateur de ses grâces. Telle fut l'origine de la fortune de Gaetano Moroni, le barbier.

D'abord, simple agent des solliciteurs, il comprit bientôt le rôle qui lui était réservé. Du bon sens et un certain tact, à défaut d'instruction, le mirent au niveau de sa position. Il n'eut fait pastant pour faire aller les choses à Rome. Deux écus, cependant, étaient à éviter pour la faveur : l'un sur le chemin de la fortune, l'autre sur le chemin du pouvoir. De puissants amis tous, d'orgueilleuses parentés ou étaient à ménager dans l'exercice d'une autorité d'emprunt. Nous avons déjà vu avec qui les marques de respect le barbier tout-puissant abrégea les hauts dignitaires dont le sort est dans ses mains. Nous avons vu indiquer le rôle du maître dans l'administration des terres et ses richesses. Le cardinal dont il a su entretenir les abords de son pretore ne lui fut moins d'honneur à son jugement et à son esprit, on lui même à sa probité, car ne fait pas qui veut, accepter de l'argent à Gaetano. Il faut, avant tout, que le bon droit lui semble du côté du solliciteur ; puis, qu'un vague mystérieux couvre la main qui donne et la main qui reçoit. Ce n'est qu'après moitié et favori que les clés sont lui indiquées avec la fraicheur qui tient à l'intimité ; et l'on assure que cela valait mille pour toi, Gaetano, et tu m'as reçu que cinq cents !

Il semblait même, parfois, que le favori tint plus à la forme qu'à la valeur des moyens. Témoin la colonne des juifs de Rome. Dans une affaire d'inquisition, ils avaient, à plusieurs reprises, tenté infructueusement, bien que par des offres toujours croissantes, la cupidité qui ils souspait à Gaetano. Enfin, le désespoir lui donna de l'esprit. Une colonne d'argent, aux yeux de rubis, magnifiquement surmontée, et tenant dans son bras un rayon d'or, vint s'abattre dans l'appartement du puissant barbier, au moment où il ourait sa fenêtre au soleil levant. Le placet des malheureux persécutés et suspendu par une chaîne d'or, au cou de la messagère de prix. Cette fois, non pas la colonne, elle resta, mais un clerc (le corbeau de l'arche), reporta aux enfans d'Israël leur supplice, munie du sceau de grâce.

De la disposition des affaires privées au règlement des affaires de l'état, des détails à l'ensemble, Gaetano n'avait qu'un pas à faire. Grégoire XVI, d'ailleurs, n'avait pas tardé à reconnaître que son favori était, par ses dispositions naturelles, un être préparé lui-même à l'administration des choses temporelles. Le tact et le bon sens du barbier, ayant maintes fois suppléé au manque d'expérience du maître, s'étaient trouvés heureux de pouvoir ajouter une confiance remplie de sécurité à une amitié déjà pleine d'abandon. Voilà comment Gaetano fut chargé à la fois du bonheur domestique de l'homme en même temps que de l'honneur public du souverain. A la suite d'une aussi longue intimité, son ascendant sur l'esprit et le cœur du saint-père a dû avoir plus de bornes, et prendre parfois les formes de l'autorité d'un mentor. Et, en preuve, nous allons citer un fait, remarquable entre tous pour l'effet que la concession a dû coûter à sa sainteté.

Depuis quelque temps, Grégoire XVI avait destiné le chapelain de cardinal à un prélat qui avait su mériter ses bonnes grâces. La fête de l'Épiphanie, *Beffana*, au prochain. Cette fête est à Rome ce que la saint Nicolas est en France : un jour de moisson pour les enfans, et le saint-père se prometait une joie indélébile de la surprise qu'il lui ménageait à monseigneur D... Tout avait été prévu pour qu'un défilant chaque jour, déposé sur la cheminée du prélat, vint, à son réveil du 6 janvier, lui annoncer sa nouvelle dignité.

Il faut connaître les habitudes intimes de Grégoire XVI, et surtout la persistance de sa volonté dans ce qui concerne les goûts et les détails de la vie privée, pour pouvoir juger, par la circonstance actuelle, de l'empire tout puissant de Gaetano. Informé du projet de son maître, il fit d'abord quelques observations sur l'inconvénient d'adopter une plaisanterie en matière aussi grave. Mais d'un vint que ses conseils n'étaient pas écoutés, et que rien tant ne ferait renoncer à sa sainteté au plaisir qu'elle s'était promis de l'intervention officieuse de la *Beffana*, il attendit la visite de l'ex-ult. Le chap an était prêt, et les dispositions prises. Le sage barbier fit disparaître l'un et contemanda les autres ; au lieu de la persuasion, il employa l'autorité.

Un accident assez bizarre, comme il peut en arriver toutefois dans la vie de tous les souverains, est venu augmenter encore la faveur de Gaetano, en lui fournissant l'occasion de sauver la santé, si ce n'est même la vie de son maître. Grégoire XVI a consacré des heures aux monastères un goût prononcé pour les récréations bruyantes dans l'intérieur d'un jardin ou sous la tente d'une terrasse. Le jeu de la *Punto* a été un de ceux auxquels il invite de préférence les cardinaux et les prélats qui l'affectionnent particulièrement. Chacun de ceux qui forment la partie, met son enjeu dans la *Pentola*, sorte de tureen en terre cuite ; puis le bandeau sur les yeux et armé d'un bâton après avoir préalablement subi tout tour sur lui-même, dans l'intention de le désorienter, il s'avance dans la direction pressuadé du vase et frappe un coup, qui s'avance dans la direction qu'il veut. Les personnes qui réussissent, la part est à recommencer. Tous les joueurs avaient déjà fait leur tour, et la *Pentola* était encore debout, pleine et intacte ; il ne restait plus que le coup du grand et robuste cardinal T... Mais ce dernier avait si bien pris ses mesures, malgré une double évolution exigée, car on le savait le plus adroit, que le monarque bâton allait évidemment n'attendre le point vainement cherché par ses devanciers. Déjà le redoutable joueur était en arrêt, l'arme haute, et d'un coup de direction qui qui ne laissait plus de doute sur le résultat. Tous les assistants retenaient leur haleine. Sa sainteté seule, par un dévouement imprudent, voulut sauver la partie ; et se baissant pour écartier la *Pentola* menacée, au moment même où le bras du cardinal T... se raidissait avec force, elle allait recevoir sur la tête ou sur le corps un coup terrible ! Heureusement, Gaetano était là. Par une brusque, bien que irrépressible impulsion, il mit le saint père hors d'affaire ; une seconde encore, et il n'était plus temps. La *Pentola* avait été en danger.

C'est peut-être ici la place de dire quelques mots au sujet d'autres habitudes

de certains critiques reprochent malicieusement au saint-père. On a parlé souvent de langues flottant aux tentures du Vatican, et d'excès bachiques fréquemment renouvelés. Grégoire XVI a trop le sentiment de sa dignité, Gaetano trop de sagesse, d'influence et de vraie affection à l'égard de son maître pour que de semblables choses se réalisent. Les exagérations tiennent à ce qu'on ne connaît pas le caractère privé du pape. Moins aux mœurs simples et faciles, il n'y a certes pas changé de nature en changeant de position. Tout homme, dont l'ambition ou la cupidité ne remplissent pas le cœur, cède irrésistiblement aux attraits de la famille. Lais-lez-le est un applique contre nature. Grégoire XVI donc, concentré dans le bonheur et les jouissances de la vie intime, est dans ses rapports avec son favori, sa femme et ses enfans, comme un père au milieu de sa famille, sans autre arrière-pensée que celle d'avoir une part dans leurs joies, dans leur bien-être. Et le maître, et sachant qu'il ne doit de comptes à personne, il n'y met pas tant de légèreté. Voilà tout. Quant aux reproches d'exces de table, nous avons été à la source, et voici la vérité. En vertu des lois fondamentales de la cour pontificale, le pape doit prendre ses repas seul ; jamais un convive ne peut être admis à ses côtés. Les chambellans de service, les officiers de la garde suisse assistent debout, au silence dîner. La sobriété du saint-père fût-elle à l'état de vertu, qu'elle ne dispenserait pas l'échauffement et le panache des préparatifs copieux que le service d'un souverain exige toujours. Les cuisines pontificales ne sont donc pas en reste, et les caves sont mises chaque jour à une abondante contribution. On présente le plus dévot au saint-père, on met les vins derrière elle ; Grégoire XVI y touche ou les repose avec satisfaction, n'importe, les vins, en sortant du cellier, ont perdu le droit d'y rentrer. III. Les officiers, on fait d'office, et le saint-père porte la responsabilité des actes accomplis. Il est juste de dire cependant que les vrais coupables confessent à qui veut l'entendre leurs libations quotidiennes aux dépens des caveaux sacrés et de la réputation non méritée de leur maître.

Le népotisme, cette plaie affreuse qui a déshonoré tant de papes et fait le malheur de l'Église, n'entre pas dans les faiblesses de Grégoire XVI. C'est à peine si l'on remarque la position qu'il a faite à son frère et à ses neveux, contents de jouir paisiblement d'une modeste fortune. Les idées d'ambition et d'éclat semblent être étrangères à la famille. D'ailleurs, la douce médiocratie que sa sainteté trouve dans ses rapports avec Gaetano, absorbe toutes ses passions ; l'affection et l'intérêt de son favori remplissent sa vie tout entière. Et ne devons-nous pas leur savoir gré à l'un et à l'autre, pour nous avoir préservés ainsi des idées que l'histoire nous montre à chaque page, dans la biographie des papes qu'un vainqueur dévouement à leur famille a entraînés dans les excès les plus déplorable ? Qu'est-ce, après tout, que le favoritisme à huis-clos de Grégoire XVI, comparé au népotisme étouffé d'un grand nombre de ses prédécesseurs qui ont sacrifié la fortune de l'état à celle de leurs familles ? Que d'exemples nous en pourrions citer !

Aucun acte, aucune tentative même, de ce genre, ne sont à reprocher à Grégoire XVI ; mais ne craignons pas de répéter que c'est peut-être à Gaetano, le barbier, que la chrétienté est redevable de n'avoir pas vu grossir davantage le compte des *creurs* du saint-siège. Terminons par un trait qui prouvera que l'affection du maître pour le favori va jusqu'au sacrifice de la vanité la plus légitime. Grégoire XVI, comme on sait, est un habile et profond théologien ; sa vie entière a été consacrée à des études et à des travaux sur des matières religieuses. Depuis qu'il est pape, les loisirs de la vie retirée qu'il a su se ménager à l'ombre du trône ont développé encore davantage ses goûts pour l'étude, et il vient de terminer un grand ouvrage sur *l'histoire de la théologie*. Mais, cédant tout ours à la voix de l'amitié et de la bienveillance, il a laissé au barbier l'honneur et les bénéfices de son travail. *L'histoire de la théologie* paraît par brisseries, sous le nom de Gaetano Moroni ; et l'on peut croire que les scribes ont pu se leurrer, sans attendre. Avouons qu'il y a des papes n'ayant jamais employé d'autres moyens pour enrichir leur favori, l'histoire de l'Église romaine serait réduite de moitié par la suppression de ses pages les plus sanglantes.

E. C. X.

(Constitutionnel.)

LES SUITES D'UN FEUILLETON.

I

Il n'était question depuis plus de trois semaines, dans la petite ville de S..., que du prochain mariage de la fille du notaire, M^e Gaudiffret, qui, après vingt-cinq années passées dans toutes les vertus notariales, aspirait enfin au repos, et devait se démettre de sa charge en faveur d'un jeune homme, qui réunissait toutes les qualités requises pour lui succéder, pour devenir à la fois son successeur et son gendre. M^e Gaudiffret destinait à la fois son étude et la main de son Hermine, de sa fille chérie, à l'homme mortel dont le choix lui avait coûté bien des soins et des peines ; il lui avait fallu multiplier les enquêtes, les contre-enquêtes, produire tout l'art d'une diplomatie laborieuse, les frais de voyages, afin d'obtenir des renseignements exacts et désintéressés, des garanties suffisantes d'aptitude, de moralité surtout ; M^e Gaudiffret avait donc trouvé un gendre, sinon accompli, du moins qui promettait de faire le bonheur d'Hermine, et de continuer la prospérité de l'étude ; et ce gendre désigné, accepté, ce gendre qui avait subi tant d'épreuves difficiles, c'était le second clerc d'une des premières études de Paris, un jeune homme qui, après cinq ou six ans d'un pénible apprentissage dans le notariat, avait borné sa modeste ambition à l'humble position d'un notaire de province.

M^e Gaudiffret, qui avait voulu assumer sur sa tête la responsabilité exclusive du choix d'un époux pour sa fille, et qui une certaine prétention d'amour-propre paternel à refuser l'intervention de tout médiateur officieux, de tout négociateur, avait adressé ces seuls mots à Hermine, en revenant de la capitale, où il avait conclu les derniers arrangements matrimoniaux : « Ma fille, ma chère fille, tu seras contente ! » En vain Hermine lui demandait des détails, des explications qui l'entraînaient tant les demoiselles à la veille de prononcer le oui fatal ; en vain, sa curiosité bien légitime interrogeait son père sur ce qu'il avait vu, sur les

motifs qui avaient déterminé son choix. M^e Gaudifret se renfermait dans une impénétrable réserve; il éludait les questions; et, quand Herminie, contrariée, impatientée de cet inexorable silence, menaçait son père de quelque manifestation de mauvais humour, le notaire avait recours à l'invariable formule: « Ma fille, ma chère fille, tu seras contente. » Il fallait qu'Herminie enfin en prit son parti, et se résignât à attendre le moment où elle pourrait juger le jugement de son père. Mais elle craignait que M^e Gaudifret n'eût pas été trop indulgent sur quelques chapitres dont il n'appréciait pas assez peut-être l'importance: toutefois, l'époux que son père était allé lui chercher, lui découvrir à Paris, avait aux yeux d'Herminie une recommandation qui la disposait favorablement pour lui; non seulement il venait de Paris, mais il y avait fait ses études, non dans l'obscurité d'un pensionnat, mais dans un collège royal, renommé par sa célérité princière et ses rapports classiques avec les Tuileries.

Mlle Herminie n'avait pas un goût très prononcé pour les fonctions notariales; si son père l'eût consultée, s'il eût voulu entrer dans la confiance de ses penchants secrets, de ses sympathies intimes, il aurait appris qu'elle avait rêvé un époux placé tout à fait en dehors des affaires, des papiers et des dossiers. Mlle Herminie avait espéré qu'un mariage la délivrerait au moins des ennemis de la petite ville, et c'est dans cette espérance qu'elle s'était montrée si sévère, rigoureuse même pour les nombreux prétendants de la localité; elle ne supposait pas, elle n'admettait pas qu'il pût y avoir quelque esprit, quelque goût dans un jeune homme de province; et bien qu'elle jugât avec une indulgence sans doute fort intéressée la petite ville de S..., bien qu'elle y reconnût les progrès d'une civilisation assez avancée, sous le rapport du luxe et de l'industrie, elle n'y apercevait aucun jeune homme qui fût digne de la main de l'héritière de M^e Gaudifret.

C'était donc une importante concession, un grand sacrifice que celui-ci avait fait à sa fille, en s'imposant les frais et le travail d'une pérégrination dans la capitale, pour y trouver un époux parisien à cette fièvre et difficile Herminie; il faut dire aussi, et cette circonstance doit diminuer un peu le mérite de ce dévouement aux yeux de sa fille, il faut dire que M^e Gaudifret y avait trouvé une occasion de visiter Paris, qu'il ne connaissait que par les récits des voyageurs et les livres de géographie; aussi le vieux notaire, en pardonnant à Herminie sa répugnance peu motivée pour les futurs de la petite ville, avait bien compté sur sa docilité entière et sans réserve; il ne craignait plus, il ne pouvait craindre que sa fille n'élevât d'autres prétentions plus exorbitantes. Il voulait que son gendre fût notaire, et qu'il acceptât l'étude pour dot. Herminie s'était résignée à subir cet arrêt de la volonté paternelle.

Enfin le jour heureux, le grand jour fixé pour l'arrivée du gendre choisi par M^e Gaudifret à lui; une lettre du jeune homme l'a précédé dans la ville de S...; elle annonçait qu'il descendrait de diligence vers midi, si toutefois le conducteur ne mentait pas. Herminie aurait bien voulu lire ce message, que son imagination transformait en une tendre et spirituelle épître, en une héroïne tempérée par des impressions de voyage; mais le vieux notaire avait obstinément refusé à la curiosité de sa fille le plaisir de juger cet échantillon du style parisien; peut-être avait-il deviné l'intention d'Herminie; et comme le message du futur était d'une concision singulière, M^e Gaudifret s'était empressé de le mettre dans sa poche, après avoir annoncé à sa fille la nouvelle d'une arrivée prochaine qui allait mettre fin à son impatience et à son incertitude.

Onze heures sonnaient à la pendule placée dans le cabinet du vieux notaire, quand Herminie vint frapper à sa porte.

— Eh bien! que me veut-on? dit Gaudifret avec l'accent affecté de la mauvaise humeur.

La porte s'ouvrit.

— C'est moi, mon père.

— Ah! je m'en doutais bien. Mais pourquoi viens-tu me déranger?

— Quo! n'est-ce pas à midi que M. Bertrand doit arriver?

— Oui. Eh bien! qu'il arrive.

— Mais, mon père, ne serait-il pas convenable...

— Aller à sa rencontre, n'est-ce pas, de l'aider à descendre de diligence. Mais y penses-tu, mon enfant? Quelle opinion Bertrand aurait-il de nous, de nos manières? c'est à lui de venir et à nous de l'attendre ici.

Herminie rougit un peu en entendant cette petite leçon de goût et de convenance.

— Ah! oui, vous avez raison, reprit-elle, et je ne songeais pas que M. Bertrand est un jeune homme de Paris... qu'il connaît les devoirs de la politesse et surtout de sa position.

— Certainement, ma fille; c'est en outre un garçon d'esprit.

— Un garçon d'esprit!... Vous ne me l'avez pas encore dit, mon père.

En prononçant ces dernières paroles, Herminie ne put dissimuler sa joie.

— Un garçon d'esprit, répéta-t-elle; se pourrait-il?

— Qu'y a-t-il donc d'étonnant à cela?

— C'est que pour être notaire, ce n'est pas une condition de rigueur...

— Je le sais bien, et je suis le premier à le reconnaître, quoique appartenant au corps respectable des notaires; je préfère, il est vrai, un gendre intelligent, honnête et ferme sur la pratique, à un aimable miniflor qui ferait des pointes et des colombours au lieu de s'occuper de sa

clientèle. Mais un jeune homme qui réunit l'utile à l'agréable, *miscuit utile dulci*, comme nous disions autrefois au collège, un jeune homme qui peut avoir de l'agrément en société, tout en faisant bien les affaires de son étude, a un double mérite à mes yeux, et c'est ce qui m'a décidé en faveur de M. Bertrand.

Herminie sauta au cou de M^e Gaudifret, fort surpris de ces vives démonstrations.

— Allons, un peu de calme, mon enfant, prépare-toi à l'épreuve terrible... Le moment approche; tu seras jugée aussi, toi, et Bertrand est peut-être difficile; s'il allait m'accuser de l'avoir prévenu par des éloges exagérés; s'il trouvait que l'original est inférieur au portrait...

Herminie baissa les yeux; l'observation de son père avait tout à coup soulevé dans son esprit des scrupules et même des craintes; un profond silence succéda à cet échange de paroles entre M^e Gaudifret et sa fille; celle-ci, pour se donner une certaine contenance et dérober à l'investigation curieuse du regard paternel le secret de son trouble, prit sur le bureau du notaire le journal départemental dont celui-ci était le plus ancien et le plus fidèle abonné; chose qu'il ne manquait jamais de dire ou d'écrire toutes les fois qu'il correspondait pour les annonces judiciaires ou pour les affaires électorales avec le rédacteur en chef du susdit journal.

Quand midi vint à sonner, Herminie parcourait encore la feuille, tandis que de son côté M^e Gaudifret cotait et paraphtait, suivant l'usage antique et solennel, des papiers-ans entassés devant lui.

— Déjà midi! s'écria la jeune fille avec l'accent de la mauvaise humeur et de l'impatience.

Et elle jeta sur le bureau le journal qu'elle tenait à la main.

M^e Gaudifret n'était pas homme à s'émouvoir pour si peu de chose; il leva les yeux, regarda sa fille, sourit; puis, continuant son travail, il fit semblant de ne pas s'apercevoir de la brusque sortie d'Herminie, qui ferma la porte avec une violence extraordinaire. Le notaire n'en fut pas troublé; il était habitué à ces mouvements, à ces sorties presque dramatiques de la part de sa fille.

Tout à coup la sonnette, qui, dans la plupart des petites villes de province, remplace le marteau des portes parisiennes, retentit agitée par une main vigoureuse: « C'est lui, dit Herminie en entr'ouvrant la porte du cabinet de son père.

— Qui donc?

— Eh bien! monsieur Bertrand.

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai deviné, je parierais que c'est lui... Je l'ai aperçu de ma fenêtre, et de plus il m'a saluée très poliment.

— Tu peux t'être trompée, mon enfant; pour éviter les funestes effets d'une méprise de ce genre, je te conseille de te retirer un moment. Je l'avertirai, quand il sera temps de paraître; la prudence l'exige.

— Je vous obéirai, mon père.

— Le bruit des pas d'une personne qui montait l'escalier et se dirigeait vers le cabinet du notaire hâta la retraite d'Herminie; elle sortait par une porte quand un homme entra par un autre; c'était en effet Jean-Pierre Bertrand, le gendre élu, le successeur en expectative de M^e Gaudifret.

II

En venant dans la petite ville où l'attendaient une étude et une épouse, Bertrand avait cru pouvoir se dispenser de renseignements sur la localité; il ne connaissait nullement les mœurs et les habitudes de la province, et croyait n'avoir pas besoin de précautions, de soins, d'attentions pour ce qu'il appelait une double affaire; il avait la parole de M^e Gaudifret, sous la réserve toutefois qu'il ne déplairait pas trop à sa fille; et cette réserve, cette clause réductoire ne lui causait aucune inquiétude. D'abord Bertrand était jeune, et quoique d'une physionomie un peu commune, il ne pouvait passer pour laid; puis, il arrivait de Paris, où il était deuxième clerc, dans une étude de deuxième ordre, et dandy de troisième classe. Mais Bertrand, habitué de bonne heure à n'apprécier que le positif dans les choses de ce monde, Bertrand prédestiné en quelque sorte au notariat, avait borné toute sa littérature au dictionnaire de Masse; doué d'un sens droit, d'une grande aptitude pour les affaires, il ne se doutait guère qu'il allait rencontrer dans une petite ville, où il n'y avait pas même une sous-préfecture, des exigences littéraires; il ne s'imaginait pas qu'il avait été précédé par une réputation de garçon d'esprit; réputation qu'il lui faudrait soutenir, sous peine d'être éconduit peut-être, et d'être obligé de revenir à Paris sans étude et sans épouse.

La première entrevue qu'il eut avec sa future, en présence de M^e Gaudifret, fut favorable au nouveau débarqué; et il obtint même un succès complet, et il dut se croire garanti contre toute espèce de changement ou de péripétie funeste; il est vrai que ce jour-là on ne parla que des inconvénients de la diligence, des sites plus ou moins pittoresques de la route, et des agréments et curiosités de la ville dont M^e Gaudifret offrit de faire dès le lendemain les honneurs à son futur gendre. Herminie était satisfaite de la tournure, de la toilette et des manières de Bertrand; sous ce triple rapport, Bertrand n'avait du reste à redouter aucune comparaison avec la fashion de la ville de S...; mais ce n'était pas tout; il lui restait encore à affronter les périls d'une autre épreuve, périls dont il n'avait nulle idée, aucun soupçon. Il s'endormit donc ce jour-là dans des rêves de bonheur, et il se révéilla avec les plus douces illusions; pour s'en fallait qu'il ne s'écriât dans les transports de son

ivresse : « Je suis venu, j'ai vaincu ! » M^e Gaudifret lui-même avait renché de cette première entrevue à la conclusion définitive du mariage et à la cession de son étude; il se félicitait, il s'applaudissait du résultat de son voyage; il était fier de son bonheur, et, le soir, quand Bernard se fut retiré, son premier mot à sa fille fut une question dont il se promettait une réponse qui devait avoir pour lui le prestige et l'autorité d'un bulletin de sa victoire.

— Eh bien ! ma fille, s'écria M^e Gaudifret, avant de déposer sur son front le baiser paternel, es-tu contente ?

Hermine hésita à répondre : cette hésitation surprit son père.

— Tu ne m'as donc pas entendu, dit celui-ci, voyons, es-tu contente ?

— Oui, mon père, oui.

— Ah ! c'est fort heureux. Mais ce oui-là ne me paraît pas dégagé de toute restriction mentale. Que manque-t-il donc à Bertrand ? Diable, tu serais bien difficile, en vérité, si tu ne l'arrangeais pas d'un tel mari. Est-ce le physique qui ne te convient pas ?

— Je ne dis pas cela, mon père.

— Un des meilleurs seconds clercs de Paris, un jeune homme plein de probité et d'intelligence, un brave garçon enfin...

— Mais... mais, mon père, ne m'avez-vous pas dit que c'était un garçon d'esprit ?

— Ah ! lui nous y voilà. Que ne le disais-tu donc plus tôt ?

Et M^e Gaudifret se prit à rire, en apprenant ce qui empêchait Hermine de donner au choix fait par son père une approbation exclusive et sans réserve. « Eh ! mon Dieu, donne donc le temps à Bertrand de faire ses preuves... A peine est-il arrivé, à peine a-t-il pu s'orienter dans un pays tout nouveau pour lui : moi qui ai causé souvent avec lui, dans la capitale, qui l'ai vu dans le salon de son ancien patron, je l'assure qu'il n'est pas un imbécile ou une bête, mais au contraire qu'il peut soutenir avec avantage toute espèce de conversation.

— Mais, mon père, a-t-il de la littérature ?

— De la littérature !... Comment donc ! Mais il parle comme un professeur, quand on le met sur ce chapitre. Au surplus, tu le jugeras beaucoup mieux demain ; il sera complètement remis des fatigues du voyage. Tu l'interrogeras toi-même, si tu veux, et tu verras que c'est un homme instruit, lettré, même beaucoup plus qu'il ne convient à un notaire. Va, mon enfant, dors en paix. Tu auras un époux qui te fera honneur sous tous les rapports.

Hermine, un peu tranquillisée par ces nouvelles assurances de son père, prit son parti et se retira dans sa chambre; elle dormit peu, et le lendemain eut lieu la grande réunion, où Bertrand fut présentée avec une grande solennité à tous les membres de la famille, aux amis et connaissances invités pour cette fête préliminaire, pour cette préface de la cérémonie conjugale.

Bernard, naturellement un peu timide, n'eut peut-être pas tout l'éclat, toute l'assurance nécessaire devant ces visages divers, devant ces ridicules convoqués tout exprès pour lui. En butte aux obsessions incessantes des regards observateurs qui étaient ses moindres gestes, qui suivaient tous ses mouvements, il ne put cacher l'ennui et l'embarras que lui causait un rôle aussi pénible. Or, il y avait là aussi des ennemis secrets qui étaient venus avec des dispositions hostiles au Parisien, un peu trop vanté par la vanité indiscrète de Gaudifret, car il n'avait pas nié les susceptibilités concitoyennes, et elles ne demandaient pas mieux que de se venger des mépris du notaire pour les prétendants *intra muros*.

Après le dîner, où il régna beaucoup de froideur et de contrainte, par suite de ces dispositions générales, on passa dans le salon du notaire, et alors, à l'aide du café, des liqueurs et du punch, la conversation s'anima un peu ; Bertrand se rappela l'objet et le but de son voyage ; il s'était aperçu qu'Hermine avait pris un air boudeur, que M^e Gaudifret lui-même était vivement contrarié de son désappointement. Bernard eut donc recours à tous ses souvenirs, à toute son expérience, pour paraître aimable; ce fut une transformation soudaine, une subite métamorphose. Il se lança à corps perdu dans la conversation ; il provoqua les discussions, les débats avec les nombreux bavards du salon ; il abordait tous les sujets avec une audace extraordinaire, et le greffier du juge de paix, personnage qui jouissait dans la petite ville de S..., d'une réputation très honorable d'économiste, rendit hommage aux connaissances spéciales du futur gendre de M^e Gaudifret. Hermine regardait Bertrand avec une surprise mêlée de satisfaction ; le vieux notaire triomphait ; l'assemblée était sous le charme des improvisations du deuxième clerc parisien qui, en moins d'une heure et le punch aidant, avait repris tous ses avantages, regagné tout le terrain qu'il avait perdu.

Tout à coup, M^e Gaudifret, entraîné par son enthousiasme pour l'encyclopédisme de Bertrand, lui adressa cette question à brûle-pourpoint : « Qu'y a-t-il de nouveau en littérature ? » Bernard répondit sans hésiter, par quelques considérations sur les derniers ouvrages dont il avait lu les annonces dans les journaux, sur les pièces de théâtre qu'il croyait avoir vues avant son départ de Paris ; il parla du Théâtre-Français, de Mlle Rachel, des classiques et des romantiques, de la tragédie ancienne, du drame moderne avec une facilité et une aisance qui enlevèrent tous les suffrages. L'envie était réduite au silence, l'orgueil provincial s'inclinait devant cette supériorité incontestable. Alors s'avancèrent Bertrand un petit vieillard à perruque blonde ; c'était l'adjoint du maire : « Monsieur, dit-il au jeune parisien, votre nom n'est pas étranger à la littérature ?

Bernard regarda l'adjoint et rougit un peu : « Oh ! pardonnez-moi, si

je blesse votre modestie, ajouta l'adjoint ; mais après avoir entendu votre dissertation littéraire, je me suis rappelé quelques charmants feuilletons insérés dans un des meilleurs journaux de la capitale, et signés d'un nom que vous connaissez bien... Je parierais que vous êtes l'auteur de ces articles.

— Moi... monsieur... ah !... je ne croyais pas...

— Vous auriez tort, monsieur, de ne pas l'avouer... Ces feuilletons ont eu un grand succès à Paris et dans les départements. »

Il y eut un moment de silence, et Bertrand qui rougissait de plus en plus, balbutiait quelques banalités de modestie; enfin, il eut l'air de se résigner : « Il est vrai, monsieur, répondit-il, qu'il m'est arrivé quelquefois de chercher des distractions, un délassement dans des essais littéraires... auxquels, du reste, je n'ai jamais attaché d'importance... et puis, vous le savez, *solatia musæ*; les muses consolent et délassent tout à la fois. Voilà mon excuse. »

En prononçant ces paroles, Bertrand baissait les yeux avec une humilité tout à fait pudibonde; M^e Gaudifret regardait sa fille en souriant, puis se penchant vers son oreille :

— Hein ! je l'avais bien dit que c'était un garçon d'esprit.

— Il sait faire des feuilletons, répondit Hermine à voix basse.

— Et il parle latin !

Cependant l'adjoint au maire désirait de la part de Bertrand une confession plus explicite :

« Monsieur, reprit-il en s'adressant au jeune Parisien, je ne me souviens pas précisément du nom du journal que vous enrichissez des fruits de vos loisirs, des tributs de votre muse ; serez-vous assez bon pour suppléer à ma mémoire ?

Bernard s'était trop avancé pour reculer ; il eût bien voulu éluder la réponse à la nouvelle question de l'adjoint ; mais il y allait de sa réputation, de sa considération et d'autres intérêts qui ne se rattachaient pas tous à son amour-propre.

— Oh ! c'est bien malgré moi, répondit-il, que l'on a signé de mon nom les petits feuilletons que vous avez pu lire ; je n'y attachais, je vous jure, aucune importance, et je les croyais condamnés à l'éternel oubli.

— Mais quel est donc ce journal dont le nom m'échappe aujourd'hui ?

— *L'Indépendant*.

L'Indépendant ! répétèrent tous les assistants.

Puis Bertrand, comme fatigué, embarrassé de son rôle de littérateur modeste, aborda, sans transition, le domaine de la politique générale, afin de faire oublier, s'il était possible, et *L'Indépendant* et les feuilletons qui avaient, sans qu'il s'en doutât le moins du monde, illustré le nom de Bernard en province...

III

Quand le sommeil eut dissipé les fumées du punch qui avait un peu troublé la raison de Bertrand, ordinairement si sage, si modeste, il ne se rappela qu'avec mauvaise humeur ce dernier épisode de la soirée, bien qu'il en eût été le héros : il se repentit d'avoir cédé aux entraînements d'une ridicule vanité, d'un amour-propre qui lui avait fait accepter un rôle dont au fond il ne se souciait nullement ; la justesse de son esprit, ses réflexions lui faisaient apercevoir plus d'un danger dans ce titre d'homme d'esprit, de littérateur, surtout de journaliste, dans une petite ville dominée par la tyrannie de tous les préjugés de province. Cependant il voyait aussi dans sa faute des circonstances atténuantes : le désir de plaire à Hermine, dont il avait surpris le secret et dont il avait voulu flatter la gloire, avait eu beaucoup de part à cette imprudence qui le rendait justiciable d'une critique jalouse et l'exposait à des désagréments de plus d'un genre ; il se rassura aussi en pensant que M^e Gaudifret, son futur beau-père, le traitait avec indulgence, si toutefois il ne partageait pas l'admiration de sa fille pour le talent littéraire que venait de révéler une indiscrétion de Bertrand.

Cependant il eut un moment envie d'aller trouver M^e Gaudifret, de lui demander une audience particulière dans son cabinet, de lui avouer, là, qu'il était entièrement étranger à toute espèce de littérature, et quo loin d'avoir eu jamais la pensée de composer, de faire imprimer un feuilleton dans le journal *L'Indépendant*, il ignorait qu'il existât un journal de ce nom. Mais le cœur lui manqua pour un aveu de ce genre ; il craignit le désenchantement d'Hermine, qui déposée tout à coup de ses illusions et forcée de voir seulement dans son mari un simple mortel, un prosaïque notaire, aurait bien pu s'armer tout à coup d'invincibles, d'invincibles antipathies contre le deuxième clerc de la capitale. Alors Bertrand prit le parti de subir sa réputation illégitime, sa gloire usurpée, s'il ne pouvait laire autrement ; et puis, il espéra que l'oubli viendrait à son aide, et qu'en évitant toute espèce de discussion, d'entretien sur un sujet étranger à la spécialité de sa profession, il finirait par ne plus se souvenir lui-même de l'innocent mensonge qui l'avait affublé de prétentions si chancelantes.

Pendant que Bertrand, tout en faisant sa barbe, était livré à ce flux et reflux de réflexions qui prolongèrent presque au-delà de cinq grands quarts d'heure cette opération préliminaire de sa toilette, pendant que le futur époux d'Hermine flottait entre la crainte et l'espérance, dans sa petite chambre de l'embarge du *Beauf couronné*, le notaire Gaudifret recevait la visite d'un monsieur en habit noir, en culottes courtes, au maintien compaëc.

— Ah ! c'est vous, M. le maire, s'écria le notaire, en allant au devant

de lui; quel motif me procure donc l'honneur d'une visite aussi matinale?

Le maire, car c'était lui, ne répondit pas tout de suite; mais, prenant un chaise, il s'assit, après avoir fait un signe à Gaudiffret d'en faire autant; il regarda le notaire un peu étonné de ce préambule:

— Quoi! c'est vous, monsieur Gaudiffret... un homme que tous les honnêtes gens estiment et respectent... un homme qui... Ah! qui aurait pu le croire?

Et le maire poussa un profond soupir qui aurait pu être entendu des deux clercs qui gressoyaient dans l'étude contiguë au cabinet du notaire. Gaudiffret pâlit et rougit tout à tour en entendant cette longue apostrophe qui formulait une espèce d'anathème:

— Achevez, de grâce, achevez, mon cher ami, ou plutôt, monsieur le maire, car après ce que vous venez de me dire, je ne sais pas si je ne dois pas oublier nos bonnes relations de voisinage et d'amitié.

— Quoi! monsieur Gaudiffret, vous ne comprenez pas, vous ne devinez pas...

— Ah! non, parbleu; je ne suis pas sorcier.

— Eh! le maire prit un ton tout à fait solennel et tragique:

— Parez-vous bien donner la main de votre fille, donner votre étendue à un... à un... je ne sais pas si j'aurai le courage de prononcer ce mot affreux... ce mot horrible.

— Est-ce que Bertrand serait par hasard un... ou un... Oh! c'est impossible!

— C'est bien pis que cela, monsieur, et vous ne l'ignorez pas cependant. Cessez donc de jouer la surprise, ou l'ignorance. Vous savez bien que votre futur gendre est un de ces perturbateurs du repos public, un de ces écrivains anarchistes qui... nu de ces pamphlétaires qui jettent quotidiennement... dans la société... des brandons de discorde... Enfin, un journaliste.

— Un journaliste! Ah! vous me rassurez un peu, monsieur le maire; que ne le disiez-vous donc plus tôt; vraiment, je commençais à éprouver des scrupules, des craintes même.

— Mais savez-vous ce que c'est qu'un journaliste... un journaliste parisien encore?

— Je crois que sur ce chapitre on ne m'apprend rien de nouveau.

— Et voilà le gendre, voilà le successeur que vous êtes allé chercher dans la moderne Babylone... Je vous en fais mes compliments sincères. Adieu, monsieur Gaudiffret, adieu; malheur à vous, à votre fille, et à votre étude, si vous persistez dans votre résolution funeste!

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il se leva, jeta un dernier mais terrible regard au notaire stupéfait, confondu de cette malédiction. Le maire se dirigea vers la porte, quand Gaudiffret, s'apercevant de son mouvement, l'arrêta par le bras: — De grâce, monsieur le maire, ne condamnez pas ainsi les gens sans les entendre; Bertrand est un honnête homme, qui entend fort bien les affaires; j'ai obtenu les meilleurs renseignements sur son compte; il était second clerc dans une bonne étude de Paris; il plaît à ma fille.

— Tant pis, mon cher monsieur, tant pis pour elle; je la plains du fond de mon cœur, la pauvre enfant. N'y avait-il pas chez nous, dans notre bonne petite ville, des jeunes gens de mérite aussi... Elle n'avait que l'embaras du choix... Mais il lui fallait un mari parisien!... Adieu, monsieur Gaudiffret; faites vos réflexions, et s'il en est temps encore, si vous tenez toujours à l'estime des honnêtes gens, à la ménace, ainsi qu'à mon amitié, vous renverrez votre Bertrand à Paris; un journaliste ici! mais c'est un véritable choléra-morbus.

Et le maire, s'éloignant précipitamment, échappa aux observations, aux objections nouvelles de M^r Gaudiffret, qui commençait à être un peu ébranlé par les menaces du magistrat municipal. Resté seul, il réfléchit sur ce qui venait de se passer, sur les conséquences que pourrait avoir l'octroi de son étude et la main de sa fille à un jeune homme précédé par une aussi effrayante réputation. Bertrand était donc... s'il fallait en croire le maire, un journaliste bien connu et en exercice. Il avait donc dissimulé le cumul étrange du journalisme et de la cléricature! Cependant Gaudiffret n'avait pas négligé le chapitre des renseignements, et puis rien ne prouvait que si Bertrand avait pu, comme il l'avait déclaré la veille, faire inscrire quelques articles dans les journaux, il n'eût pas entièrement renoncé à la littérature, pour se livrer sérieusement et exclusivement au notariat. Bien que le vieux notaire ne partageât pas les préventions ridicules dont le maire venait d'être le furieux interprète, cependant il ne se sentait pas le courage de lutter contre elles, de se mettre en état d'hostilité permanente et de guerre ouverte avec les autorités de la ville de S... Après avoir long-temps médité sur la question, il se décida à demander des explications à Bertrand avant de prendre une décision qui devait être pénible pour lui et pour sa fille surtout, force peut-être d'attendre encore les résultats chanceux d'une exploration nouvelle. Il se prit à s'écrier dans le silence de son cabinet, avec l'accent de la colère: — Que le diable emporte les journaux et les journalistes!

A peine avait-il prononcé cette excommunication qu'Hermine entra, sans l'avoir prévu d'une requête à la tendresse paternelle qui s'impatiente souvent des brusques distractions; elle remarqua l'air inquiet, agité de Gaudiffret: — Mon père, lui dit-elle, ariez-vous quelque chagrin, des contrariétés d'affaires? A la ville d'un mariage...

— A la ville d'un mariage, ma fille, répondit le notaire interrompant sa fille, à la ville d'un mariage, on en est quelquefois bien plus loin qu'on ne croit...

— Que voulez-vous dire, mon père? Et M. Bertrand, il n'est pas encore revenu! Ah! lui serait-il arrivé quelque malheur... quelque accident?

Le notaire regarda Hermine en soupirant: — Eh bien, mon père, vous ne me répondez pas!

— Hélas! ma chère enfant, je redoute des obstacles, des difficultés inattendues... On ne m'avait pas tout dit sur le compte de Bertrand, et ce que je viens d'apprendre...

— Vous m'effrayez, mon père.

— Ma fille, je crains bien que M. Bertrand n'ait trop d'esprit... ou plutôt qu'il n'ait pas celui de son état.

Hermine prit gaiement la chose, en dépit de l'expression mélancolique que Gaudiffret avait voulu donner à cette déclaration: — De l'esprit, mon père, mais on n'en saurait jamais trop avoir. Hier, vous partiez tout autrement; vous rendiez justice à M. Bertrand, vous admiriez comme moi, plus que moi peut-être l'élocution facile, spirituelle et les connaissances variées de ce jeune homme, et aujourd'hui...

— Aujourd'hui, mon enfant, aujourd'hui...

Le bruit de la sonnette vint heureusement au secours de Gaudiffret et arrêta sur ses lèvres l'aveu désolant qu'il s'appropriait à faire à Hermine. Un homme apportait au notaire une lettre qu'il lui remit. Celui-ci la détacheta vivement, et y lut ses premières lignes écrites à la hâte: « Au moment où vous lirez ce billet, je ne serai peut-être plus de ce monde... »

Le notaire s'arrêta, maîtrisa son trouble et son émotion, puis froissant la lettre, qu'il mit dans sa poche, il fit signe au messager de sortir, et le suivit comme s'il avait quelque chose à lui dire en particulier.

Hermine, restée seule, attendit le retour de son père pour lui demander le mot d'une énigme qui avait son cœur à une cruelle perplexité mais Gaudiffret devait encore l'augmenter ou prolonger son absence.

Que s'était-il donc passé? On va le voir.

IV

— C'est à monsieur Bertrand que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, monsieur. Que lui voulez-vous?

Telles étaient les premières paroles échangées entre Bertrand, au moment où il sortait du *Bauf couronné*, et un jeune homme portant de véritables moustaches de lussard ou de professeur d'écriture d'un collège communal, et portant à la bouche une pipe en terre, longue de soixante centimètres au moins; près de ce jeune homme se tenait un autre individu qui semblait être son camarade, et cacher quelque chose dans les plis de son large paletot.

Bernard avait été fort surpris de la question, car il ne croyait pas être si connu dans une ville où il arrivait à peine; mais en répondant au questionneur il avait remarqué sur sa physionomie des intentions hostiles et des pensées de menace; Bertrand n'était pas tout-à-fait un Cid ou un Achille, mais il avait du cœur, et il se prépara tout de suite aux chances de cette rencontre: — Je suis fort aise, monsieur, ajouta l'inconnu, de ne pas m'être trompé; il y a long-temps que je vous cherchais, monsieur.

— Moi! alors, j'ai bien fait de venir, et si j'avais pu savoir que quelqu'un en cette ville souhaitait de me voir, je me serais empressé de le satisfaire, d'abréger ses recherches; s'agit-il de quelque emprunt hypothécaire, d'une vente d'immeubles?...

— Non, non, monsieur, il s'agit d'un article.

— De contact?...

— D'un article de journal, monsieur; entendez-vous, monsieur?

L'inconnu insista sur ces derniers mots, et porta la main à sa moustache, en envoyant une bouffée de tabac à son interlocuteur, qui recula de quelques pas, pour éviter le nuage.

— D'un article de journal, répondit Bertrand, ah! ça, je ne comprends pas...

— De l'*Indépendant*... Vous le connaissez un peu, sans doute.

A ce nom, Bertrand se troubla; il rappela tout à coup ses conversations et son triomphe littéraire de la veille, fondé sur une supposition qu'il jugeait tant à fait innocente; il hésita à répondre, lorsque son interlocuteur grossissant sa voix:

— Est-ce que vous ne connaissez pas l'*Indépendant*, et l'auteur de ce feuilleton intime, abominable?

— Quoi! monsieur, il existerait donc un journal...?

— Ah! vous faites l'ignorant; parce que vous n'osez répondre en face de vos calomnies.

— Monsieur, permettez-moi au moins de m'expliquer...

— Tenez, monsieur le journaliste, reconnaissez-vous cette signature?

Le jeune homme tira de sa poche le numéro d'un journal, et le montrant à Bertrand:

— Voici, monsieur, cette feuille du 5 mars 1833; qui a signé ce feuilleton: *le Café de la petite ville*.

Bertrand jeta les yeux sur le journal; c'était effectivement l'*Indépendant*, dont il ne soupçonnait pas l'existence, et le feuilleton était signé Bertrand. C'était évidemment une bizarre coïncidence, le résultat d'une singularité fatale. Le deux-ème clerc allait-il décliner la responsabilité de l'article, nier l'identité, invoquer l'alibi? On ne l'aurait pas cru; la fatuité provinciale aurait vu dans ces protestations les dévoués et les faux-fuyans de la lâcheté. Bertrand prit tout de suite son parti; s'amusant d'une

résolution héroïque, il se décida à subir toutes les conséquences du rôle de journaliste :

— Eh bien, oui, monsieur, dit-il. en s'avancant vers le susceptible provincial, don Quichotte de l'honneur de son clocher; oui, monsieur, c'est moi qui ai écrit cet article, un de ces jours... je ne sais pas lequel; mais qu'importe ?

— 5 mars 1833, monsieur; l'article n'est pas vieux.

— Après.

Il se pnsa fièrement devant son antagoniste, et si près de lui, qu'il faillit briser sa pipe exorbitante :

— Après! après?... il faut que vous me rendiez raison, sinon...

— Raison de quoi, s'il vous plaît.

— Eh! parbleu! de votre article et des personnalités, des outrages, des calomnies qu'il contient.

— Contre qui! Ce n'est pas sans doute contre vous que je ne connais pas...

— Quoi! est-il possible de désigner plus clairement, plus positivement au ridicule, au mépris public un citoyen honorable, électeur, officier de la garde nationale.

— Permettez-moi au moins de lire... ou plutôt de relire l'article.

— Pas de mauvaise plaisanterie, monsieur; vous m'avez gravement insulté dans votre prétendu tableau de mœurs; je me suis reconnu sous le pseudonyme de M. Léonidas, ou le héros du café de la petite ville, et vous avez l'audace, on plutôt l'effronterie, de venir dans une ville où...

— Assez de phrases comme cela, M. Léonidas: avez-vous des armes? Je suis prêt, marchons.

L'air décidé de Bertrand, son ultimatum laconique firent quelque impression sur le provincial.

— Un moment, monsieur, dit celui-ci, vous savez, ou plutôt vous ne savez pas qu'à titre d'offensé j'ai choi des armes.

Bertrand haussa les épaules.

— L'épée, le pistolet, le sabre... à votre choix... ça m'est égal. En avant, marchons!

En disant ces mots, il fredonnait l'air de la *Parisienne*.

La fière contenance du soi-disant journaliste contrastait avec l'embaras et la surprise de M. Léonidas, qui s'attendait à avoir bon marché de son adversaire parisien.

— Monsieur, dit-il, j'ai apporté ici mes pistolets de combat, des pistolets dont je me sers toujours dans une affaire d'honneur, car j'en ai eu déjà au moins vingt.

— Bon, celle-ci sera la vingt et unième, monsieur Léonidas.

— Monsieur, malgré votre feuilleton, je ne m'appelle pas...

— Il me plaît à moi de vous appeler M. Léonidas... En avant, marchons!

Le provincial fit un signe à son acolyte, qui tira de dessous son paletot les fameux pistolets et les montra à Bertrand.

— Un moment, messieurs; je vous demande la permission d'écrire un mot à une personne de ma connaissance.

Bertrand déchira une feuille de son agenda, y traça au crayon quelques lignes, et remit le billet à un domestique de l'auberge: puis il revint trouver les deux provinciaux.

— A présent, messieurs, je suis à votre disposition.

— Mais il vous faut au moins un témoin.

— Le premier individu que nous rencontrerons m'en servira. En avant, marchons!

Le clerc de notaire marcha en avant, en fredonnant encore la *Parisienne*.

V

On était déjà sorti de la ville, et l'on s'approchait d'un petit bois qui y touchait. Le trajet avait été silencieux: une fois seulement, quelqu'un avait essayé de rompre ce silence, et peut-être de provoquer un arrangement; mais ce n'était pas Bertrand: c'était M. Léonidas lui-même qui avait risqué quelques timides ouvertures sous la forme de questions presque bienveillantes adressées à son antagoniste. Mais le deuxième clerc avait été bien loin d'y répondre.

— Est-ce que nous ne nous arrêterons pas ici, s'écria-t-il avec la brusquerie de l'impatience et de la mauvaise humeur? Nous n'avons pas besoin de tant de place pour vider notre petit différend.

Les trois personnages se trouvaient alors derrière un vieux mur de clôture: ils s'arrêtèrent, et aussitôt Bertrand se mit en devoir de mesurer les distances pour les combattants.

— A vingt-cinq pas, monsieur? dit le provincial.

— A quinze, si vous voulez... Ça m'est égal.

— Puisqu'on peut fort bien se tuer à vingt-cinq, je ne vois pas pourquoi...

— A la bonne heure.

Ce sang-froid de Bertrand aurait pu faire croire qu'il était tout-à-fait désintéressé dans l'affaire, et qu'il y allait jouer seulement le rôle de témoin. Chez le provincial, au contraire, le moral n'était plus à la hauteur de ses redondances et de ses provocations; cependant il cherchait à faire bonne contenance; il ralluma sa pipe qui s'était éteinte et se mit à fumer en allant occuper son poste: tout à coup il se rappela que Bertrand n'avait pas de témoin, et il lui en fit l'observation.

— C'est vrai, répondit le clerc, il faut procéder légalement.

Alors il jeta les yeux autour de lui, et aperçut un villageois qui se ren-

daît à la ville; il lui fit signe de s'approcher, et comme celui-ci était justement un ancien soldat, il lui eut bientôt fait connaître ce dont il s'agissait et le service qu'il lui demandait: le paysan ne se fit pas prier pour le rendre, et aussitôt les deux adversaires allèrent se placer l'un devant l'autre, à la distance convenue.

D'autres villageois et quelques personnes de la ville, attirés par le spectacle de ces dispositions, étaient venus pour assister au duel entre un notable de la cité et un étranger dont le sort inspirait quelques inquiétudes, car son adversaire passait pour être de première force à l'épée et au pistolet.

— C'est à vous de tirer le premier, monsieur Léonidas, cria Bertrand.

Il attendit le feu de son ennemi; au signal des témoins, le coup partit, et la balle passa à trois ou quatre pieds au dessus de sa tête. C'était son tour de tirer; il ajusta, mais avant de tirer:

— Monsieur Léonidas, cria-t-il, votre pipe est beaucoup trop longue!

Et la cheminée de la pipe, emportée par la balle de Bertrand, laissait à la bouche de M. Léonidas un fragment de tuyau. Etourdi, épouvanté, le provincial avait abandonné son pistolet qui était tombé à terre; il chancela même et les témoins accoururent vers lui.

— Il est atteint, s'écrièrent les assistants.

— Je n'ai blessé que sa pipe, répondit en souriant Bertrand qui rechargeait tranquillement les pistolets.

Mais la foule se pressait autour du Parisien; elle voulait voir de près un jeune homme qui avait montré à la fois tant de sang-froid, d'adresse et de générosité; car on reconnaissait qu'il avait eu la vie de son adversaire à sa disposition.

— Etes-vous satisfait, dit Bertrand à M. Léonidas qui venait vers lui en tenant à la main les deux morceaux de sa pipe?

— Oui, monsieur, répondit celui-ci en lui tendant la main.

— Eh bien! maintenant je puis vous dire, et je prends ici à témoin de ma déclaration les personnes qui m'entendent, que le feuilleton de l'*Indépendant* n'est pas de moi, que je ne soupçonnais pas même, il y a une heure, l'existence de ce journal; je vous en donne ma parole d'honneur.

— Quoi! vous ne seriez pas journaliste!

— Non, monsieur; je ne l'ai jamais été, je ne le serai sans doute jamais.

— Mais ce nom au bas de l'article?

— Il appartient à beaucoup de monde, à quelques hommes d'esprit et à bien des imbéciles.

— Ah! je comprends; mais pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt?

— J'avais mes raisons pour cela.

Et les deux adversaires, devenus amis, se dirigèrent vers la ville, au milieu de la foule qui s'épuisait en conjectures sur les causes de ce singulier duel, mais qui décernait à Bertrand le titre de héros; elle était sur-fout enchantée de la leçon qu'il venait de donner à M. Léonidas, cet autocrate superbe, ce tyran orgueilleux du café de la petite ville.

VI

La consternation, le désespoir règnent dans la maison de Gaudiffret; après avoir reçu le funèbre message de Bertrand, message fort peu explicite et que le notaire avait presque interprété dans le sens d'un suicide, celui-ci avait cherché à éclaircir l'horrible mystère; ses démarches, ses questions à l'auberge du *Buffet couronné* avaient été inutiles; de retour chez lui, il avait eu à subir les assauts de la curiosité et des inquiétudes d'Hermine, enfin il avait laissé échapper quelques mots qui avaient inspiré à sa fille les plus affreux pressentiments.

— Où donc est M. Bertrand? Qu'est devenu M. Bertrand?

Et le pauvre Gaudiffret ne répondait à ces interrogations que par de profonds soupirs.

Mais soudain de sourds et lointains murmures se font entendre: on dirait presque d'une émeute qui va passer sous les fenêtres de M. Gaudiffret; il ouvre celle de son cabinet, et il aperçoit, environné d'un grand nombre d'habitants de la ville et de la campagne, Bertrand, Bertrand lui-même, en habit noir, et marchant comme un triomphateur; M. Léonidas, le neveu du maire, lui donne le bras; le maire lui-même l'accompagne, en lui adressant de gracieuses paroles. A la voix de Gaudiffret, Hermine accourt et vient savourer ce spectacle si doux pour son cœur; le cortège s'arrête devant la porte du notaire, et bientôt le maire paraissant aux yeux de Gaudiffret:

— Ah! mon ami, s'écrie-t-il, que je vous félicite d'avoir un tel gendre! Ah! je m'étais bien trompé sur son compte.

Bertrand arriva bientôt après et se jeta dans les bras du notaire:

— Que vous est-il donc survenu, dit Gaudiffret?

— Une légère discussion... Quelque chose qui ressemble à un duel. A propos d'un feuilleton, d'un article de journal, que je n'ai pas fait, que je n'étais pas capable de faire. Mais tout est arrangé: c'était le résultat d'une méprise. On m'avait pris pour un journaliste, pour un homme d'esprit... Je ne puis, je ne veux être ni l'un ni l'autre.

— Mais vous n'avez donc pas travaillé à l'*Indépendant*?

— Pas plus que vous, ni moi ni Gaudiffret; mais si j'y avais travaillé réellement, je n'en rougirais pas.

— Dieu soit loué!

Hermine lui sa les yeux et rougit.

Monsieur Gaudiffret, dit le maire, permettez-moi de rendre un solennel hommage à votre gendre; il s'est conduit avec autant de courage

quo de générosité. Provoqué, offensé par un étourdi, il avait au bout de son pistolet la vie de mon neveu, et il l'a prouvé par son adresse. Il s'est noblement vengé. J'espère que M. Bertrand voudra bien me compter dès aujourd'hui au nombre de ses amis et de ses clients.

Le maire donna une poignée de main à Bertrand, qu'Herminie regardait avec un aimable sourire; le héros du duel, le vainqueur si généreux et si fort sur le pistolet avait aboussé aux yeux de la jeune fille le journaliste déchu.

Huit jours après cet événement, Bertrand était l'époux d'Herminie; il trônait dans l'étude et dans le cabinet de l'ex-notaire Gaudifroid, mais de plus, il était le premier, le plus grand citoyen de la ville de S....

A cette heure il est commandant en chef ou généralissime de la garde nationale de cette petite ville; il a pour principal clerc M. Léonidas, qui a coupé ses moustaches et ne va plus au café; quant aux journaux et aux feuilletons, il n'en lit guère, car il n'a pas le temps d'un lire, mais il en parle souvent, car il se souvient avec plaisir de ce fameux feuilleton dont il avait assumé assez étourdiment la responsabilité, et dont il bénit aujourd'hui les suites et les conséquences. SAINT-MAURICE.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE.

Le 15 septembre 1835, à six heures du soir, un jeune homme des environs de Saint-Brieuc, chef-lieu du département des Côtes-du-Nord, grimpa gaiement sur l'impériale des messageries Laffitte et Caillard, qui partait pour Paris, en fredonnant ce doux refrain d'une romance connue :

Et puis de la Bretagne
Le soleil est si doux.

Il faisait un temps affreux; la pluie tombait fine et serrée; notre jeune homme s'enferra frileusement dans son manteau, alluma un de ces cigares dont la génération fashionable de l'époque pouvait encore se permettre la volupté moyennant vingt centimes, étendit les jambes, s'allongea convenablement, et se disposa à passer de son mieux la nuit qui arrivait à grands pas. Le conducteur vint alors prendre place à ses côtés, et l'ayant reconnu, il lui dit avec quelque surprise :

- Tiens, c'est vous, monsieur Charles ?
- Oui, répondit le jeune homme.
- Et vous allez à Paris ?
- Et je vais à Paris !
- Votre père s'est donc enfin décidé à vous laisser faire le voyage ?
- Il l'a bien fallu.
- Ah ! je vous reconnais là, mon gaillard, vous ferez l'outre chemin.

Charles sourit et secoua la cendre de son cigare; puis la diligence partit.

Charles était assurément le plus original et le plus spirituel jeune homme de l'arrondissement de Saint-Brieuc. Elevé dans la maison de son père, fermier de Binie, initié dès sa plus tendre enfance aux mœurs patriarcales de la campagne, il avait compris de bonne heure que la vie des champs, tant célébrée par ceux qui ne la connaissent guère, n'aurait jamais pour lui de charmes, et de bonne heure il avait cherché un moyen de s'y soustraire. A dix-sept ans, il était entré en qualité de commis chez le percepteur des contributions de l'endroit; mais malgré son assiduité, son zèle, sa capacité même, il ne prévoyait pas que ce premier pas dut jamais le mener à une grande fortune. Son père n'avait prêté serment à aucun gouvernement, il n'était pas docteur, il n'avait rendu à aucune puissance de ces services signalés dont on peut se croire autorisé à demander la récompense.

Cependant Charles était d'un caractère aventureux, hardi, entreprenant; à une fois qu'il eut placé un but devant ses desirs, il ne connut point d'obstacle capable de l'arrêter. On ne l'ignorait pas dans le pays, et on savait si bien son imagination ingénieuse et féconde, qu'on l'avait surnommé Charles-le-Téméraire.

- Mon père! dit Charles, je suis décidé à partir pour Paris.
- Mon fils, répondit le père, vous feriez mieux de me laisser dormir et d'aller vous promener.
- Mon père, reprit Charles, je vais à Paris et je viens vous demander trois cents francs pour mon voyage.
- Mon fils, répartit le père, ce que vous dites est insensé, et je n'ai que faire de vous écouter.

Le colloque commença sur ce ton ne promettait rien de bon. Cependant il eut une issue favorable aux projets de Charles. comment cela se fit-il? Le plus facilement du monde; car il faut qu'on ne l'ignore pas. Quelque rude, inabordable, insensible que soit le père, il y a toujours en son cœur, une fibre, que la voix du fils sait faire vibrer. Charles le savait, et il ne ménagea rien pour obtenir le succès tant désiré.

- Mon père, si je ne vais pas à Paris, je mourrai.
- Plait-il ?
- Je me tuerai.
- Qu'est-ce à dire ?

Le vieillard regarda son fils, et lut dans ses yeux une résolution bien arrêtée, et octroya les cent écus demandés.

Charles ne les compta pas deux fois, et, en quittant son père, il courut chez le percepteur des contributions, qui lui remit une lettre de recommandation.

C'est donc muni des cent écus de son père dans une poche, et de la lettre du percepteur dans l'autre, que Charles s'éloigna de Saint-Brieuc. Quand il fut arrivé à Paris, il se trouva d'abord quelque peu étourdi du bruit et du mouvement extraordinaire qu'il y rencontra; mais il se remit bientôt, et ne s'étonna plus de rien; d'ailleurs, il n'avait pas le temps de s'étonner de ce qu'il voyait.

Alors il songea sérieusement au motif de son voyage.

Un jour, ayant soigneusement renfermé dans son portefeuille la lettre du percepteur, il se dirigea avec confiance vers la demeure de M. Cocius, chef de bureau au ministère des finances. Il était splendidement mis: son pantalon lui dessinait élégamment la jambe, un gant pur Jovrin emprisonnait sa main, et un lergon coquet se balançait capricieusement sur son gilet resplendissant.

M. Cocius était un homme de cinquante ans environ, gros, replet et orné d'un visage tout émaillé de rubis révélateurs d'un tempérament sanguin; il toisa Charles un nombre indéterminé de fois, lut et relut la lettre qu'il lui avait remise, et lui posa enfin cette question, en l'accompagnant d'un rire assez original que notre héros ne saisit pas tout d'abord.

— Si je comprends bien ce que me dit l'ami Versant, monsieur, vous venez solliciter vous-même une place de percepteur.

- Oui, monsieur.
- Et quel est le député qui vous appuie ?
- Je n'en connais aucun, répondit Charles timidement.
- Aucun ! et vous croyez réussir ?... c'est bien téméraire...
- On m'a fait espérer que votre bienveillante protection...
- Ah! ah! Et le chef de bureau se prit à rire pour la seconde fois.

Charles ne savait que penser de ce qu'il entendait et de ce qu'il voyait; mais plusieurs fois, et par instinct, le rouge de l'impatience lui monta au visage, il sentit la haine pousser des racines profondes dans son cœur.

Après quelques paroles échangées, quand il se fut levé pour se retirer, il salua M. Cocius et lui dit :

— J'ose espérer, monsieur, malgré les grandes difficultés que vous me faites entrevoir, que vous voudrez bien m'aider dans cette circonstance, j'aurai l'honneur de revenir.

— Oui, oui; revenez, revenez. Et Charles sortit.

Il descendit tristement les marches de l'hôtel, et parvint à pas lents sur le seuil de la porte. Ses illusions venaient de recevoir un rude coup dans ce premier choc contre la réalité. Mais il ne se tint pas pour battu. C'était un combat à soutenir, il l'accepta presque avec joie. D'ailleurs, il allait de son avenir, il ne l'ignorait pas, et il se raffermir encore davantage dans sa résolution de ne repartir pour Saint-Brieuc que son brevet en poche.

Dans ces dispositions, il dirigea ses pas vers les boulevards, et s'y promena tout en s'avouant un détestable avare... Tout à coup, et pendant qu'il s'amusait à suivre du regard les élégantes voitures qui sillonnaient toute la ligne, il crut remarquer que l'une d'elles transportait un cocher à la livrée de M. Cocius, et je ne sais pourquoi cette vue révéla subitement mille pensées encore confuses dans son esprit. Ce ne fut qu'un éclair, mais il su fit pour éclairer ses incertitudes, et comme s'il eût été poussé par un génie particulier, il franchit la distance qui le séparait de la voiture, et se mit à la suivre au pas de course.

Heureusement pour ses jambes, la course ne fut pas longue, et il arriva assez à temps pour voir descendre M. Cocius qui disparut bientôt dans l'entrée d'une maison dont Charles eut soin de remarquer le numéro. Alors et sans s'apercevoir, il fit jaser le cocher, apprit de lui que M. Cocius était chez une jeune veuve qu'il courtisait depuis long-temps, qu'il devait l'épouser sous peu, et qu'en outre, il s'était toujours montré à l'endroit de la dame, d'une profonde jalousie.

Ce fut assez pour Charles, et sur ces indices, il ne tarda pas à bair de nouvelles espérances au moyen desquelles il devait non seulement conquérir sa place, mais encore tirer une petite vengeance de la manière cavalière dont le chef de bureau l'avait reçu.

Il se plaça en conséquence vis-à-vis de la maison, attendant que M. Cocius en sortirait, et dès qu'il l'eut vu remonter en voiture et s'éloigner, il se précipita dans l'entrée et parvint en un instant dans le salon de la jeune veuve.

- Madame, lui dit-il, d'un ton qui frisait le drame, M. Cocius ne sort-il pas d'ici ?
- Oui, monsieur, répondit la jeune veuve surprise de l'air effaré de son interlocuteur.
- Ah! cela est donc vrai, reprit Charles en se prononçant à grands pas dans l'appartement, d'une façon désordonnée, eh bien, nous venons! — je le démasquons!... je le...

- Mais, monsieur, qu'avez-vous? que me voulez-vous ?
- Rien, madame, je ne veux rien de vous, vous êtes innocente, vous.
- Mais c'est lui ! lui ! oh ! qu'il tremble, car un quelque lieu qu'il se cache, ma vengeance saura l'atteindre !
- Qui ? qui ? mais qui donc ?
- M. Cocius.
- Qu'a-t-il donc fait, mon Dieu !
- Ce qu'il a fait ! s'écria Charles avec un rire infernal, ah ! vous me le demandez.
- Je le demande.
- Eh bien !
- Achevez !

— Eh bien ! il a fait, madame, qu'il va épouser celle qui m'avait promis sa foi... celle... oh ! c'est horrible à penser.

- Se marier !
- Ah ! vous en doutez, vous !
- Cela est-il possible ?
- Cela est, cela est, vous dis-je, madame !
- Mais alors il ne trompe !

Et la jeune veuve devint toute pensive.

Charles cependant s'était assis dans un coin de la chambre, la tête dans les mains, et frappant le parquet d'un pied impatient.

- Tout à coup il se leva et boudit vers la veuve :
- Ecoutez-moi, lui dit-il, peut-être y a-t-il un moyen.
- Lequel ?
- Aimez-moi !
- Vous !
- Non ! non ! feignons l'un pour l'autre un amour que nous ne ressentons ni l'un ni l'autre. Cela peut se faire, et peut-être la jalousie ramènera-t-elle vers vous l'époux infidèle, vers moi l'annante parjure...
- Je réfléchirai.
- Aimez-vous mieux que je le tue ?...
- Que dites-vous ?
- J'en suis capable !
- Revenez ce soir.
- Je reviendrai.

Et Charles s'éloigna.

Il n'avait pas mal joué sa première scène, mais le succès dépendait surtout de la seconde, et il combina ses moyens de manière à ne pas manquer son effet.

La journée lui parut longue et ennuyeuse. Les cigares lui semblaient sans saveur, le soleil sans éclat, les semences sans beauté. Enfin, le soir vint. Sept heures sonnèrent, et Charles se présenta chez la femme veuve, et trouva Lisette qui le reçut une lettre à la main.

Lisette était une sorte de suivante égarée, au nez retroussé, à l'allure vive et hardie, à la répartie prompte et gaillarde.

- Madame est-elle visible ? dit Charles en entrant.
- Madame est sortie, répondit Lisette.
- Sortie, fit Charles.
- Sortie, répéta la suivante avec un sourire.
- Seule ?
- Avec M. Coccius.
- Ah !
- Oui, monsieur.
- Ainsi, ils se sont raccommodés.
- Comme vous le dites, M. Coccius ne se marie pas !
- Fort bien !
- Madame est furieuse contre vous !
- A ravir !
- Et M. Coccius a promis qu'il se rappellerait votre nom !
- A merveille !

Charles regarda Lisette d'un air véritablement piteux ; il se jeta dans un fauteuil qui le reçut dans ses bras et réfléchit. — Ce ne fut pas long, il se releva bientôt avec précipitation et saisit la main de Lisette,

- Lisette ! lui dit-il...
- Plait-il, monsieur !
- Quelle est cette lettre que tu tiens !
- Elle est pour le cousin de madame.
- Il y a un cousin !
- Un vrai, sans conséquence, il est marié !
- Comment s'appelle-t-il ?
- Charles Vermont.
- Charles ! je suis sauvé ; voyons cette lettre.
- Du tout !
- Je t'en prie !..
- Point.
- Cinq francs pour cette lettre !
- Il m'en donnera dix.
- Vingt francs pour cette lettre !
- Non.
- Ma bourse pour cette lettre !
- Combien y a-t-il ?
- Comptez !
- Cinquante francs ! dit Lisette après avoir compté.
- Le marché est-il conclu ?
- Vous serez discret ?
- Dame !
- Vous serez discret ?
- Eh oui, donne !
- Jurez-moi !
- Je le jure ! je le jure ! je le jure !

Charles sauta au cou de Lisette, qu'il n'embrassa pas, et s'enfuit en courant dans la rue. — Voici ce qu'il y avait sur la lettre :

- « Charles,
- » Je serai seule demain ; j'espère que tu voudras bien venir passer la soirée avec moi : il y a si long-temps que je ne t'ai vu !

» HORTENSE DE SAINT-PRÉ. »

Le lendemain, Charles se présenta chez le chef de bureau : il venait

d'apprendre qu'une place de percepteur était vacante dans les environs de Saint-Brieuc, et ne voulait point perdre de temps. M. Coccius, comme la veille, était dans son cabinet ; il ne se fit point prier pour le recevoir.

— Eh ! bonjour, monsieur Charles, lui dit-il dès qu'il l'aperçut ; ma foi, je pensais à vous justement.

— Vous êtes trop bon assurément, fit Charles en s'inclinant et sans montrer que le ton de persiflage de son interlocuteur ne lui avait pas échappé.

- Oui, continua M. Coccius, oui vraiment, car voici précisément une place vacante qui pourrait vous convenir et dont je puis disposer.
- Vous auriez pensé !
- Certainement. Seulement, monsieur, ce que j'aurais peut-être accordé hier, aujourd'hui vous n'avez plus le droit de l'attendre de moi !
- Que voulez-vous dire ?
- Que hier, j'ignorais encore ce dont vous êtes capable !
- Je ne comprends pas !
- Mme de Saint-Pré pourra vous mettre au courant !
- Comment ! fit Charles en laissant errer sur ses lèvres un sourire si peu imperceptible que le chef de bureau en fut frappé !
- Vous souriez ! dit ce dernier.
- Ce n'est rien, dit Charles, je regrette seulement que vous n'avez pas mieux compris le désir qui m'a poussé à demander la place que je sollicite.
- Quelle est cette nouvelle ruse ?
- Deux partis s'offrent à moi dans cette circonstance, monsieur : le premier est de retourner en province, si j'obtiens la place ; le second de rester à Paris, attendant des temps meilleurs.
- Au fait ! au fait !
- Le premier est le seul parti que je veuille prendre, car je n'ai point l'intention, je le dis franchement, de continuer une intrigue que j'ai vue se renouer hier avec peine, je vous le jure !
- Vous osez soutenir !
- Et je ne craignais de vous offenser, je proposerais de vous donner des preuves.
- Des preuves ! des preuves ! monsieur, je le veux, je l'exige !
- Je vous les donnerai, à une condition.
- Tout pour une preuve.
- Même la place de percepteur ?
- Même la place de percepteur.
- Voici la preuve.

Et Charles remit la lettre qu'il avait eue de Lisette.

Dépendre le désappointement de M. Coccius serait impossible ; il parcourut la chambre avec colère, froissa violemment la lettre d'Hortense, et vint enfin se placer en face de notre solliciteur.

- Si je vous donne cette place, lui dit-il, vous partirez sur-le-champ.
- Je partirai ce soir.
- Et vous ne reviendrez pas à Paris ?
- Jamais !
- Vous le promettez !
- Je le jure.
- Voici votre nomination.
- Croyez que ma reconnaissance...
- Vous me la prouverez en partant le plus tôt possible !

Charles devint percepteur. Hortense expliqua la lettre à M. Coccius, qui l'épousa peu de temps après.

Le percepteur est aujourd'hui député... Quelques personnes l'appellent encore *Charles-le-Téméraire*.

P. ZACCONE.

VOYAGE DANS LA VALLÉE DU KACHMIR, (1)

Au moyen de la protection du gouvernement anglais, qui assure celle du gouvernement natif, on voyage dans tout le Kachmir avec la plus grande sécurité. Les privations et les fatigues, inévitables dans la vie de voyage, sont moindres que celles auxquelles on doit s'attendre dans ces contrées encore peu civilisées. Le pire inconvénient est la vermence qui fourmille dans les maisons et sur la terre même. Elle grouille sur vous. Le pays, les hommes, le langage, les mœurs, tout est nouveau. Le changement, la variété continuelle de positions, l'incertitude d'un gîte et des événements du lendemain, donnent un charme intime à la vie errante.

Tout le pays est intéressant à explorer dans l'intérêt des sciences naturelles et de la géographie. Il n'y a rien à faire pour l'archéologie et la littérature. Il n'y a ni monuments, ni livres, ni savans. Cela est d'autant plus extraordinaire que dans la vallée de Kachmir et dans les montagnes environnantes au nord, on trouve des mommens anciens, des lieux de pèlerinage, et des traditions d'antiquité hindoue. Comme on voit dans la vallée de Radjour beaucoup de ruines de châteaux-forts, on peut penser que les chets qui y régnaient se faisaient la guerre entre eux, et qu'au milieu des troubles continuel qui ont agité le pays, toute trace de littérature et d'ancienneté a disparu.

La ville de Kachmir s'étend le long du Djalum. Les maisons sont construites en bois, sur des fondations en pierres de taillé. Les fenêtres sont fermées par des compartimens en bois découpés à jour, et formant des dessins variés. On les enlève à volonté. Pendant les froids, on les recouvre de papier. Les toits sont cou-

(1) Nous empruntons ce récit à une excellente relation de voyages faits dans les diverses parties de l'Inde, pendant les années 1838, 1839 et 1840, par M. Saint-Hubert-Theroulde. Cette relation, rapide et concise, est néanmoins pleine de faits et d'observations de plus grand intérêt.

verts de terre. Il y pousse de l'herbe et des fleurs. C'est ainsi que sont toutes les maisons dans la vallée; et de toutes les villes et les villages ont un aspect très pittoresque. Le long de la rivière, sont amoncelées d'énormes pierres de taille qui forment les quais. Excepté la grande mosquée, qui est construite en bois, toutes les mosquées sont bâties avec ces pierres, et de très anciens temps en indous. Plusieurs pierres portent des figures, et trois portent des inscriptions. Une de ces inscriptions est dans la rivière, et découverte seulement pendant les basses eaux. Les ponts sont construits en bois sur pilotis de pierre. Ils ont des boutiques comme sur le Port-Neuf. Il n'est pas sans charme qu'une promenade, le soir, sur la rivière. L'ombre dore aux yeux la saleté de la ville et des habitants. Du fond noir des maisons se détachent quelques fenêtres éclairées où se dessinent les légères et gracieuses formes des brûlantes fêtes du pays.

La ville est dominée par un fort qui a un aspect terrible. Au bas est un palais antique presque entièrement conservé. Tout autour est un joli lac entouré de montagnes et couvert de plantes et de fleurs, mais très insalubre. Il exhale dans les temps de sécheresse une odeur infecte de bours; beaucoup de sources s'écoulent. Tantôt il se décharge dans la rivière, tantôt, au contraire, la crue des eaux environnantes le fait remonter. Au bord de ce lac, à l'est, est un top indien, avec la mosquée rivale bâtie à côté. La mosquée est complètement en ruines. Le top est encore debout, seulement il paraît incliné comme s'il avait été ébranlé par une forte secousse. Ce top renferme un linga; le dôme et en forme de crèche.

On montre la place d'où Salomon ordonna aux eaux de se retirer. Les natifs disent qu'autrefois la vallée était un lac, et qu'il devint tout à coup une terre habitable. Les Musulmans attribuent le miracle à Salomon, les Indous l'attribuent à Kacyapa, célèbre *Mouni* qui péra la vallée à Barananda. Sans recourir à des fables, on peut admettre, d'après la tradition, que la vallée était un lac, et que ses eaux comprimées et pressant ses bords, finirent par s'ouvrir un passage à Barananda, où le terrain incline beaucoup. Les habitants s'en croient encore à présent de la manière progressive des eaux. Ils montrent des vastes plaines qui étaient autrefois d'eau. Beaucoup de sources se sont taries; du moins on ne trouve plus de traces d'eau dans des ruines de vill s'il y a eu autrefois, qui, dans un pays si bien arrosé, n'ont plus dû être fertiles sur des emplacements arides.

La terre de Kachmir est réputée sainte par les Hindous. Les Musulmans l'ont aussi en grande vénération. Chaque secte y a ses pèlerinages, ses saints, ses légendes; mais tout ce qui est monnaie religieuse ancien est hindou. On montre une grande barbe qu'on dit être celle du prophète; une pierre dans le lac est un homme change en pierre par un saint musulman irrité; les Hindous ont mieux qu'à cela; ce sont de grands temples, de majestueuses ruines qui ont défilé la rage dévastatrice de leurs ennemis, et qui ils ont été impuissants à rivaliser. Presque toutes les mosquées élevées par les musulmans auprès des temples hindous sont en ruines, tandis que les temples hindous sont encore debout, admirables au-delà de ce que les Shabaz et de Nishababz, tout le gouvernement actuel prend soin. Les jardins sont en amphithéâtre. A chaque étage sont des constructions plus ou moins importantes. Une source d'eau coule au milieu en formant de cascades, des bassins et des jets d'eau. Au dessous des cascades sont de petites ravines destinées à recevoir des lumières qui se réfléchissent dans les eaux scintillantes. Les natifs font baigner dans les bassins des bayadères à l'état de nuage. Ils sont très passionnés de ces spectacles pour les yeux, et des jeux de lumière. Leurs lieux d'artifice sont très brillants. Ils s'en donnent souvent la récréation dans leurs maisons, même aux jours ordinaires. Ils y mêlent les femmes, les fleurs, les riches costumes, la musique et la danse. Ils aiment le brillant et l'exagération; ce se retrouve partout, dans leurs costumes, dans leurs fêtes, dans leur architecture et dans leur poésie. C'est sans doute au milieu de ces spectacles fait uniquement pour flatter les yeux et les sens les plus grossiers, qu'ils ont perdu le goût et le sentiment de la nature. Quand on se jure quelque temps dans les grandes villes et au milieu des natifs, on finit par se plaindre aux mélancoliques, et à cette nature artificielle qui emplit les parterres de la poésie persane, qui semble l'image exacte de ce qui trappe continuellement les yeux.

Dans ce pays si vanté pour la beauté de ses femmes, il est impossible de se figurer les horribles créatures qu'on rencontre dans les rues. Quant aux femmes un peu distinguées, on ne les voit pas. Il ne reste que les bayadères, mais comme on exporte les jolies à Lahore et dans l'Inde, et que la plupart ne reviennent que lorsqu'elles ne sont plus dignes d'occuper les loisirs d'un public distingué, ce n'est pas à Kachmir qu'on peut juger d'elles. Parmi celles qui m'ont rendu visite, j'en ai trouvé tout au plus deux ou trois jolies, et pourtant avec leurs cheveux si joliment nattés, leurs beaux yeux noirs, leurs traits distingués, leurs bijoux, leur costume coquet, leurs chants et leurs danses gracieuses, il faut qu'elles soient laids si comme pas charmant.

Les bayadères sont de très artistes musiciennes, danseuses et courtisanes. Elles jouissent d'une certaine considération, et on passerait fort mal élevé si on ne les respectait pas. Leur chant est doux et mélancolique, même quand il exprime la joie et l'amour. Il paraît d'abord étrange, mais peu à peu on s'y accoutume, et il finit par transporter. Le colyrie qu'elles se mettent autour des yeux les allonge. C'est une coquetterie, et aussi un moyen de se garantir des ophtalmies fréquentes dans le pays à cause des marais. De bonne heure elles apprennent à fondre les passions, l'amour, la pudeur, la jalousie, et elles les expriment d'une manière si naïve et si réelle qu'il est impossible de ne pas se taire indulgent. Elles n'ont rien de l'air fade et apprécié de nos danseuses, qui, du reste, pour la grâce et la légèreté leur sont incomparablement supérieures.

Les Orientaux, malgré le grand nombre de femmes qu'ils entièrement appellent souvent les bayadères à leurs fêtes. La danse et le chant sont proscrits de l'éducation des femmes honnêtes.

Les danseurs s'habitent en femmes. Ils s'étudient tout jeunes à imiter les manières féminines, et ils les imitent si bien qu'on se méprendrait facilement. Ils sont souvent parés de troupes ambulantes qui jouent en plein air. On y présente des scènes grotesques et de différents caractères de personnages, et la liberté avec laquelle on se moque du gouvernement et de ses officiers est surprenante. Le despotisme est trop bien établi dans les mœurs pour avoir quelque chose à craindre de la critique et du ridicule.

A mon arrivée à Kachmir, je trouvai *Mirca-Ahmed*, l'ancien ministre de Jacquemont. Il me donna des renseignements sur le pays, il m'indiqua les lieux intéressants à visiter, les inscriptions, les ruines et les monuments; il me procura aussi quelques médailles. Malheureusement j'eus à peine pu en donner sept un tourneur redoublant la personne de M. le capitaine Cunningham, aide-de-camp du gouverneur-général, qui avait écrit sa prochaine arrivée à Kachmir, et avant demandé qu'on lui mit de côté des médailles. Je levai les inscriptions qui n'avaient

pas été levées avant moi, et une sur une mosquée, celle de la rivière, et quelques lettres au bas d'un moison.

On me presenta le plus savant de tous les pandits de Kachmir. Il savait à peine lire, mais il ne comprenait pas un mot à ce qu'il lisait, ni lui ni ses fils. Son fils me lut quelques vers de *Cripavald*, d'un ton de plam-chant. Il me parla d'une histoire du pays, qui l'avait donnée à Moorcroft, disant que c'était le seul monument de ce genre qui existât à Kachmir. C'est le *Kadja-Tarangini*. Je lui demandai des catalogues de livres. Il me répondit qu'il n'y en avait plus dans le pays, parce que les pandits du roi de Lahore les avaient emportés à l'époque de la conquête de Kachmir. Le grand pandit du roi n'avait bien dit que je ne trouverais pas de livres à Kachmir; mais il ne m'en avait pas dit la raison.

Ma bonne réception à Kachmir ne dura pas longtemps. Les lettres du roi et du premier ministre étoient peu favorables. Une note me fut donnée de quelques endroits curieux à visiter, et je n'eus pas même la liberté de me promener dans l'intérieur de la vallée. Il me la fallut camper strictement aux endroits indiqués sur le *p-rwanah*. Pour changer de route il me fallut écrire au gouverneur, qui répondit d'un ou trois jours après, en me traçant un nouvel itinéraire qui me coûta de nouveaux embarras.

Les lettres du gouverneur étoient au reste fort polies, et écrites dans le style persan le plus fleuri. J'étais toujours un océan sans rivages de savoir; je faisais jurer l'astre de la science des pandits de Kachmir; ce qui n'était pas bien difficile. J'étais le Platon, l'Aristote et le Socrate de mon temps.

La ville la plus importante après Kachmir est Islamabad. Il s'y fabrique beaucoup de châles et surtout de tapis en *patou*, espèce de grosse étoffe dont les habitants se font des habits. Les maisons de la ville sont construites en bois sur des fondations en pierres et en briques. Les toits sont couverts de tuiles, de plantules de fleurs. Elles sont arrosées par quelques sources; et deux sont surlignées, et par le Djalamon, sur lequel est construit un pont en bois. La ville et les habitants sont horriblement sales.

Tout le pays, de Kachmir à Islamabad, est magnifique. Les plaines ininterrompues de bois, de mentricules, et arrosées de sources vives, ravissent les yeux fatigués de la monotonie des hauts pays de l'Inde. On a raison de dire que Kachmir est le paradis, et on conçoit tout l'enthousiasme des Orientaux pour cette belle vallée; mais après tout elle n'est pas supérieure à une belle province de France.

A deux lieues d'Islandabad, sur un plateau élevé, sont de magnifiques ruines couvertes de bas-reliefs représentant un grand nombre de figures de tigris. Les montagnes environnantes leur font comme un cintre. A toutes les questions, les natifs répondent que ces monuments ont été bâtis par les Kourous et les Pandits. Ce sont les noms de deux familles anciennes citées dans les épopées épiques sanscrits. J'examinai bien toutes les pierres et à l'après l'autre; je n'eus point de doute sur ce point. Le monument est entouré d'une cour carrée. Les portes de la cour sont elles-mêmes magnifiques et couvertes de bas-reliefs. Les murailles sont hautes en énormes pierres de taille. La salle centrale est très petite, et ne paraît pas avoir jamais été destinée à admettre le public. Il en est de même de tous les temples de Kachmir. En outre, il y en a trois qui sont construits au milieu d'étangs, ce qui donnerait à penser qu'on préférerait ne pas laisser approcher la foule. Ces temples, selon la tradition, renfermaient des idoles.

En descendant au nord-est, on trouve Mauton. Il y a un étang sacré entouré d'habitations où restent des laquais. On y garde le *Granth*, les poissons de l'étang sont sacrés. C'est un œuvre méritoire de leur jeter quelque nourriture. Plus loin sont des caves creusées dans le roc, où l'on entre par des portes taillées en forme triangulaire. Il y a de longs dans l'intérieur. D'autres caves où on ne pénètre plus sont, dit-on, tout éteintes. Beaucoup de sources s'échappent de là, et vont se réunir au Djalamon, qui forme de suite une rivière navigable.

A Verana sont les ruines d'un palais très intéressant par son architecture. Il ne reste plus que quelques débris au milieu de bassins formés par une chute d'eau considérable. Au milieu des ruines est une figure de Ganeça. Je trouvai sur ma route une figure de la déesse Parvati.

Il y a de ce côté de la vallée beaucoup de petits étangs formés par des sources. Les Hindous et les musulmans les regardent comme sacrés, et ils en nourrissent les poissons, qu'ils disent être les enfants de Dieu. Je leur disais que nous l'éfions tous. Mais je ne pus obtenir d'autre explication de ce culte particulier qu'ils rendent aux petits habitants de ces sources.

On cite comme une curiosité une pierre de feu et une pierre de neige. La pierre de feu est un gros bloc de silex, et la pierre de neige est dans une caverne obscure où l'on a l'habitude de laisser jusqu'à la moitié des jambes, et où l'on ne voit rien du tout. En supposant que cette pierre de neige existe ce peut être un glacier dont le sommet s'élevé dans la caverne, où la température n'est pas assez élevée pour faire fondre la glace.

Je visitai sur ma route deux mines de fer en exploitation, et des forges. Il faut entrer dans les mines en se couchant et en marchant sur les mains et sur les genoux. Il n'y a pas de constructions ni de galeries. Le pays est très riche en mines; aussi-tôt que les travaux s'étendent un peu loin, on les abandonne pour exploiter une autre mine.

Il y a de ce côté de ces montagnes des sites fort célèbres, entre autres un lieu de pèlerinage, où se rendent, en août, des milliers de laquais. Il faut marcher plusieurs jours sur la neige. On me fit le récit des dangers et des fatigues que je courrais. Comme j'insistai, on finit par me refuser la permission d'y aller. Sur toute ma route j'étais comme prisonnier, obligé de restreindre mes excursions aux endroits qu'on m'avait spécialement désignés. Je n'avais auprès de moi aucun homme du pays. Tous ceux qui avaient suivi les autres voyageurs, voyant qu'ils n'avaient rien à gagner, s'étaient excusés. Quand on n'a pas auprès de soi un natif respectable, il est impossible d'avoir des renseignements. Je ne pourrais pas même avoir le nom des villages. Au contraire, mes moindres paroles et mes moindres actions étoient épies et rapportées au gouverneur, qui envoyait des bulletins à Lahore. Comme tous les auteurs de bulletins, il m'envoyait pour les rendre intéressants. J'eus occasion de le vérifier par quelques uns qui vinrent à ma connaissance.

Je revins à Kachmir en longeant les montagnes au nord. La nuit, les ours et les lions descendent dans les plaines. Il faut allumer des feux autour des tentes et des chevaux pour les éloigner. Un jour nous trouvâmes à cinquante pas de la tente une gémisse qui avait été tuée par un tigre.

C'est avec intention que j'ai beaucoup parlé de serpents et de létes féroces, parce que les premiers voyageurs sont doués pour ne pas gêner par de tristes images les descriptions de la romantique vallée, en dit qu'il n'y en avait pas. Les serpents sont au contraire très nombreux et très dangereux. *Shah-Gahab*, l'un des Européens, me dit que leur morsure cristallait la mort au bout de quelques heures. Une autre plate de Kachmir est la vermine, qui entretient la malpropreté

des habitants. Elle grimpe partout. Il y a surtout près des montagnes une espèce de petite mouche qui attaque par milliers les hommes et les chevaux, et qui ne laisse aucun repos. Les moindres ruisseaux abondent en saugues, dont une espèce passe tout être venimeux. On y est égal-ment incommodé par le moustique indien, dont le bourdonnement est aussi insupportable que la piqûre. Il y a dans les champs et sur les arbres beaucoup d'espèces de lézards venimeux. Le pays est très-mal-ain. Dans les bas-fonds on est exposé à des fièvres continues. Ni moi ni aucun des hommes qui m'accompagnaient n'y échappâmes. On est aussi très exposé aux ophthalmies, causées par l'abondance des eaux marécageuses. Je fus complètement aveugle pendant quinze jours. Ce n'est pas tout à fait, comme on le voit, le paradis terrestre de Bernier, où ne coulent que des ruisseaux de lait et de miel. Mais Bernier avait long-temps séjourné à Delhi, dans un pays sec et brûlant, et rien n'est enchanteur comme l'aspect général de la vallée de Kachmir, de ses hautes montagnes couvertes de neige, de ses montagnes boisées, et de ses campagnes arrosées de ruisseaux limpides, couvertes d'une riche verdure et des plus belles fleurs.

Après quelques jours de prison dans la ville, je repartis pour visiter l'ouest de la vallée. Il y a de ce côté plusieurs temples hindous plus ou moins bien conservés. Ils sont toujours dans le même style d'architecture que celui de Pampour. Il y en a un dans un lieu au milieu d'un grand lac. Tout autour des anses de pierre qui forment une espèce de chaussée. Une tradition dit que cet emplacement était une grande ville. Ce lac a plusieurs heures de circonférence. On a été exposé à des tempêtes. Sur ses bords, du côté du nord, est une montagne qui rend de temps en temps un son semblable à celui du canon. Les habitants disent qu'on entend cette détonation souterraine quand le pays doit changer de maître. On l'entendit quelques jours avant la mort de Raudjit Singh, et une seconde fois encore pendant que les Anglais triomphaient dans l'Agharistan, et qu'on parlait de leurs projets de s'emparer de Pendab. La mort de Gowak Singh, fils et successeur de Raudjit-Singh, arriva quelque temps après. La rencontre était singulière. L'eau de ce lac est très-belle; elle n'a pas l'odeur de bourbe du lac de la ville de Kachmir. Toute la surface est couverte de singuarah, espèce de noix d'eau qui sert de nourriture aux habitants pauvres. Le revenu pour le trésor est d'un lac de roupies (250,000 fr.).

Il y a deux autres temples très-précieux l'un de l'autre à Pautton, et un à Foulighour dans un fort, ou plutôt qu'il s'agit d'un fort. Enfin, on en trouve un dernier appelé Barakouh, sur les bords du Dioumou, dans une vallée très-étroite. Il est adossé à une montagne à pic, hérissée de rochers du milieu desquels s'élève un fort de sapin. Il ne porte aucune trace de figure, et c'est probablement à cette circonstance qu'il doit d'avoir été respecté par les musulmans. Maintenant des arbustes et des arbrisseaux le couvrent de leurs rameaux. Un vieux pandit me dit que dans les montagnes voisines il avait eu autrefois connaissance d'un temple et d'inscriptions, mais que depuis long-temps on n'y allait plus, et qu'il ne saurait en retrouver la route. Il m'indiqua vaguement deux inscriptions qui étaient dans le voisinage. Je les trouvai au milieu d'un champ de riz après de très-longues recherches. Ces deux inscriptions sont après de sept petites sources. L'endroit s'appelle *Sath Richi*. Près Foulighour il y a beaucoup de bornes portant des figures. Tout le district est entrecoupé de montagnes boisées, et forme de petites vallées dans la vallée. On y trouve des ruines de villes très-grandes, et des débris des divinités indiennes, surtout de la déesse de la guerre. Une pierre cossale représente *Yshourouh*.

À Baramoula, le Dioumou s'échappe par une gorge très-étroite. Il roule avec fracas sur des rochers énormes dont il entraîne des débris dans son cours. Il y a aux environs, dans les creux des montagnes, de vastes anses de sables.

Entre Kachmir et Baramoula est Saporou, c'est-à-dire un fort bâti à l'extrémité d'un pont en bois. La sentinelle du fort m'arrêta par ordre du commandant. Cette insulte inutile me valut de très-mauvais augures, mais j'eus bientôt au contraire un sujet de me réjouir. C'était une lettre très-amable du gouverneur, qui m'envoyait un perwanah pour visiter le district de Kamradj, ou plutôt un site fort célèbre de ce district où Rama vint se reposer après la conquête de Lanka (Ceylan). Je devais cette faveur à M. le général Ventura, qui, daignant enfin se souvenir de moi, avait écrit au gouverneur. Il ne lui aurait pas coûté beaucoup d'écrire plus tôt et plus souvent.

Le district de Kamradj est très-boisé et arrosé d'une rivière qui porte le même nom. On se perd dans un labyrinthe de montagnes et de petites vallées. On change à chaque instant de température. Dans une même vallée on est de la pluie chaude, puis de la neige fondue. Je campai un nuit sur la terre couverte de neige. A quelque distance de là il croissait du riz et on recueillait le raisin noir. Je devais rencontrer dans une de mes marches un pendu sur la route, mais les ours l'avaient dévoré, et m'épargnerait ce désagréable spectacle. Il ne restait que la potence, qui était suspendue à un arbre. J'arrivai après cinq jours au lieu du pèlerinage. À l'entrée de cette montagne sont quelques grosses pierres de taille dont l'arrangement laisse voir qu'elles formaient un édifice régulier. C'est le demeure de Rama. A côté est le demeure des serpents, construite avec des pierres brutes. Un peu plus haut, auprès d'un bassin formé par une source, est une place vide qu'on dit avoir été le demeure de Sita et de Lakshmana. Ces ruines sont ombragées de marronniers et de sapins. Un oiseau d'un brillant plumage vint voltiger devant moi, comme pour me remettre en mémoire l'histoire des malheurs de Sita. En remontant un peu à droite dans la forêt, on trouve auprès d'une source l'habitation d'Honouman. La terre est nue. On y trouve seulement une figure de ce singe célèbre.

L'habitation de Balarama est sur la cime d'une montagne élevée qui m'ont monta par une route escarpée. A une certaine hauteur, la montagne est tout à fait à pic. J'y grimpai en m'élevant sur les sautoirs. Ce site habitait non tout simplement un rocher qu'on dit avoir été d'or autrefois. Ce miserable rocher ne valait pas la peine que je m'étais donné, mais je fus récompensé par la vue du magnifique spectacle qui s'offrit à mes yeux. De là on voit un côté toute la vallée de Kachmir, et de l'autre côté des montagnes qui s'étendent au loin, bordées par la cime neigeuse de l'Himalaya. Tout près de là sont les sources du Krishna Ganga.

Ces pays ont été long-temps à se soumettre à Raudjit-Singh. Ils ne songèrent pas à se révolter après sa mort. J'admire ces belles montagnes qui sautaient de rocher en rocher avec leurs longs habits. Dans les passages difficiles ils m'élevaient avec eux. Ce fut là le terme de mes excursions dans la vallée. Je n'en avais pas seulement vu la moitié. Les obstacles continués à mes excursions m'empêchèrent de lever une carte de Kachmir. Pendant quatre mois entiers que j'y suis resté, j'en aurais eu le temps. Peut-être le dessin avait-il de le faire à tel que la course des obstacles que j'ai rencontrés. Le gouverneur de Kachmir est aussi intéressé que le gouvernement de Lahore à entraver toute exploration qui ferait connaître les ressources du pays, parce qu'il peut craindre d'être obligé de payer un tribut plus fort. Chaque chef de district en particulier à la même in-

térêt par rapport au gouverneur. Je ne puis obtenir aucun renseignement sur l'industrie. On fabrique à Kachmir le plus beau papier de toute l'Inde, un fort joli papier glacé. Je ne fus pas admis à visiter cette fabrique. Je visitai seulement les ateliers de châles. Les meilleurs ouvriers en châles gagnent deux ou trois *anas* par jour, environ six sous, qui leur sont donnés en nature. Ils sont à la disposition du gouverneur. Les admirables dessins de châles sont faits d'imagination. Je vis le plus célèbre artiste, Mahmoud Din, en composer devant moi. Il lançait simplement son crayon. Aucune fleur, aucune plante à Kachmir n'a d'analogie avec ces dessins. D'ailleurs l'incapacité où ils sont de représenter un objet naturel quelconque exclut toute idée de représentation réelle. Dans les châles fabriqués pour le natif, ils dessinent des arbres, des oiseaux et des animaux. Tout y est grossier et méconnaissable. Au près de ces dessins, les tapisseries des vieux châles sont des chefs-d'œuvre. Mais ils ont un talent extraordinaire pour varier les dessins de lignes. Le travail de leurs boissiers est d'une délicatesse infinie. Les renseignements qui me furent donnés sur le commerce des châles étaient contradictoires, et je ne pus y ajouter aucune confiance. En général, il faut se défier de tous les renseignements donnés par les Kachmiriens, qui sont les plus grands menteurs du monde. Ils soutiennent étroitement un fait dont on peut vérifier la fausseté à leurs yeux mêmes. La plus belle paire de châles de sortie de Kachmir 3,000 fr. Il faut ensuite payer les droits de sortie de Kachmir et beaucoup d'autres encore pour les faire arriver en Europe. Évidemment ils comptent ne les payer pas si cher. On trouve à l'entrepôt d'Anritsir de bien plus beaux châles qu'à Kachmir même.

La terre de Kachmir est très-fertile. On voit dans les brouilleries une profondeur de cinquante à soixante pieds de terre noire végétale. On fait deux récoltes chaque année, l'une de bié en juin, et la seconde de riz en octobre. Cette dernière récolte manque quelquefois, à cause de froids hâtifs. Chaque champ cultivé est arrosé d'une source. Les terres, même les plus fertiles, qui ne sont pas arrosées, sont incultes. Il y pousse tous les arbres fruitiers de l'Europe, excepté l'olivier. Le raisin est très bon, surtout une espèce sans pépins. On fabrique du vin. Celui que le gouverneur m'envoyait, et dont j'ai bu dans une autre petite cour indienne, a un goût de vin anti-scorbutique. Il est très-spiritueux. Les sikhs l'aiment beaucoup. Le gouverneur était quelquefois ivre plusieurs jours de suite. Le raisin et le bié dont on fait l'huile sont monopolisés par le gouverneur; il fallait lui écrire pour en avoir. On trouve beaucoup de papillons, de trembles, de saules et quelques ormes. Le platane *cheunar* y atteint une croissance extraordinaire; il n'y a pas de chênes ni de hêtres. Ce serait un cadeau à faire à ce pays. Shih-Galeb y avait introduit la culture de la pomme de terre dans ses jardins, mais elle n'est pas du goût des natifs. Le chanvre et l'avoine sont considérés comme plantes sauvages. Le lin n'est cultivé que pour la graine, dont on fait de l'huile.

Kachmir est le paradis de l'Inde, mais ne l'est pas pour les malheureux qui l'habitent. Rien ne peut exprimer la misère et l'oppression qui pèsent sur le laboureur et l'artisan. Aussi y voit-on beaucoup de mendians. Ils sont plus sûrs de gagner leur vie à mendier qu'à travailler. Le pays était dans le moment dépeuplé à cause d'une famine affreuse causée par les déprédations de Shere Sing, le roi actuel de Lahore. Un grand nombre avaient émigré à Loudana. A l'époque où j'étais à Kachmir, il était dépeuplé sous des peines très-sévères de quitter le pays.

La langue des Kachmiriens est presque sans-crite. Avec le sanscrit, je comprends les mots isolés. Ils ont beaucoup de livres, sans doute des traductions de livres sans-crits; mais pour avoir un pandit qui enseigne la langue, pour obtenir des livres et en général pour payer les moindres services, il faut énormément d'argent. Il faut aussi divers objets à offrir en cadeau. L'usage est de s'habiller en se faisant des présents. J'étais absolument dénué de tout, je n'osais demander à personne le moindre service. Le gouvernement de Lahore avait complètement défrayé Jarquemond et les voyageurs qui vinrent après lui. Je recus moi-même beaucoup de ses secours, sans que je n'aurais pu vivre à Kachmir. Je le regrette encore, m'étant malheureusement confié aux récits des voyageurs, sans paroles de l'un d'eux qui revenait du pays, et aux promesses d'une personne fort honorable qui l'habitait. J'avais négligé de prendre les précautions nécessaires pour extraire le voyage.

J'ajouterais que dans tous ces pays on ne court aucun danger. Une fois accueilli par le gouvernement, on est parfaitement gardé et traité très-honorablement. Les Orientaux sont très-polis et très-affables. On a prétendu que la politesse et la douceur de mœurs venait de l'influence de ces femmes dans la société, et que les peuples les plus polis étaient ceux chez lesquels cette influence est plus grande. En Orient, les femmes ne paraissent pas en public, elles n'ont aucun pouvoir, et pourtant rien ne peut exprimer la grâce de manières et l'exquise politesse des Orientaux de la haute société. Toujours beaucoup de prévenances, un grand soin d'écouter et de répondre par des paroles agréables; jamais d'emportement ni de brusqueries. Il faut seulement se défier de leurs belles paroles et de leurs promesses, et aussi de celles des personnes qui ont long-temps vécu parmi eux. J'en ai fait l'expérience.

SAINT-HUBERT-ROULDE.

UN MARIAGE A GRETTEN-GREEN.

I

Figurez-vous une petite maison blanche, c'est-à-dire qui fut blanche, car il s'en exhale continuellement une fumée qui, s'élevant le long des murs, en a coloré les parties inférieures d'une teinte noireâtre; le rez-de-chaussée est la boutique d'un marchand-ferrier. Ou sommes-nous? Je le dirai plus tard. Dans la boutique, des ouvriers sont occupés à forger; le bruit des marteaux s'interrompt tout à coup; le maître de la maison est entré.

— Bon, mes enfans!... assez travaillé, leur dit-il... voici l'heure où mes occupations spirituelles commencent... laissez-moi... Vous n'avez encore vu venir personne?

— Personne, notre maître, lui répond un enfant de douze ans qui aurait pu au besoin servir d'enfant de chœur dans l'église du village.

— C'est là-bas, répliqua Trimm... (Trimm, c'est le nom du maître). Mon cher Yorick, la journée commence mal... Comment! pas encore un mariage? Est-ce que la semaine se passera sans qu'une riche héritière se fasse entendre?

— Mais, notre maître, comme je suis tout nouveau chez vous, je voudrais bien que vous m'expliquiez votre chose.

— Voyons, parle!... (et maître Trimm redoublait de dignité), parle... ma position ne m'empêche pas d'être affable; parle, mon ami, je t'écoute; malheureusement, je n'ai que cela à faire.

— On dit qu'il vous vient du monde de toutes les parties du globe?

— Oui, il n'y a pas dans l'univers un pouvoir égal au mien, je suis le seul de mon espèce.

— Ah! vous êtes unique dans votre genre.

— Tu connais ta religion?—A peu près.

— Bon, chaque peuple a une manière spéciale de commencer un mariage.

— C'est possible, mais ça finit toujours de même.

— Silence! jeune homme, respectez les mœurs.—Je les respecte.

— A la bonne heure, j'en reviens donc à mes leçons. Toutes les nations, les Français, les Hottentots, les Cosaques, les Chinois, même, ont des notaires.

— Ah! il y a des notaires chinois?

— Il y en a même d'Arabes. On ne peut pas faire une noce sans eux.

Eh bien! il y a en Angleterre un homme qui tient lieu de tout cela, et cet homme c'est moi!

— C'est vous?

— C'est moi!

— Quel plaisir d'être en apprentissage chez un homme qui est tout cela. Est-ce que vous m'apprendrez à être ce que vous êtes?

— Cela ne s'apprend pas, jeune homme, Gretna-Green est le rendez-vous des amans gênés dans leurs affections; Gretna-Green, tout est renfermé dans ce mot-là: c'est le refuge des malheureux, c'est l'Eldorado des pressés, c'est la terre promise, c'est le paradis de Mahomet, c'est le ciel des chrétiens!

— Comment, il y a tant de choses que cela dans votre boutique?

— Ainsi donc, vous qui voulez vous tuer par amour, ne soyez pas si bêtes que de mourir; prenez la poste, et venez à Gretna-Green, je réparerai votre voiture, et je vous marierai gratis sans frais de luminaire, sans droit de timbre, sans honoraires pour le contrat, ce qui est très économique; vous venez, vous dites oui. Au diable toutes les oppositions: je ne vous demande pas qui vous êtes, image de Dieu, tous les mortels sont égaux devant moi.

— Comment, j'aurais l'honneur d'être votre égal?

— Vous voyez en moi le ministre, le prélat. — Ah! ah! — Le bedeau.

— Oh! oh! — Le greffier. — Eh! ch! — Le maire. — Peste! — Le notaire.

— Bah! — Les parents.

— Si vous voulez m'en servir, moi qui n'en ai pas.

— Enfin le mariage, c'est moi; aussi je ne puis suffire à la foule des demandeurs. Mais personne ne paraît encore, c'est étrange! il n'y a donc plus d'amour dans les trois royaumes? Allons Yorick, mon garçon, va voir au second si tu ne distingues pas de voitures sur la route.

Et Yorick grimpa au second pour tâcher de voir arriver un équipage.

Le plus gros des deux acteurs de cette scène, c'était le vénérable Trimm, déjà nommé, héritier de la boutique de maréchal-ferrant de son père, et, comme lui, possédant de père en fils le droit de marier les amans, suivant l'usage célèbre en Angleterre. Aujourd'hui il semblait triste et absorbé dans de longues réflexions, ce qui faisait naturellement supposer que l'atelier matrimonial avait un peu perdu de sa vogue, et que depuis un certain temps aucune des familles distinguées de l'Angleterre n'avait vu de miss amoureuse ou contrariée s'enfuir avec quelque intrigant séducteur.

— Les voilà! les voilà! s'écria Yorick; et il entra suivi de deux nouveaux-venus: un jeune homme et une jeune femme. Comme écrivain, nous aurions certes bien le droit de dire que cette jeune femme était jolie et de lui départir les qualités les plus exquises du beau sexe; mais nous écrivons une histoire et non un roman, et par cela même nous devons être vrais. Ainsi, nous nous contenterons de vous faire savoir que la figure de cette femme exprimait une bonté et une douceur plus attrayantes que la beauté même. C'était une de ces physionomies anglaises que l'âme colore et qui doit toute sa magie à son cœur.... Quant au jeune homme, nous dirons qu'une chevelure longue et noire tombait en boucles sur son cou. Ses yeux noirs et vifs étincelaient, son front haut et large annonçait une résolution élevée et une volonté inébranlable. Quoique l'aurait regardé sans l'examiner se serait dit: c'est un grand homme! Mais en apercevant ses sourcils presque joints l'un à l'autre, Lavater ou un philosophe observateur aurait rabattu de cette appréciation et conçu quelques doutes sur le mérite apparent du héros de notre drame. En somme, c'était un de ces hommes pour lesquels les femmes abandonnent leur mari et les jeunes filles leur mère.

Elisabeth Webs s'appuyait sur le bras de son guide, et Maurice s'avantait vers Trimm avec une impatience imprudente et colère.

Maudit postillon, criait-il... nous briser une roue auprès de ce maudit village!

Maudit, pensa Trimm... en voilà un qui ne connaît pas ce dont il parle. Milord, dit-il en s'inclinant avec grâce, me voici prêt à prendre vos ordres.

— Je désirerais que l'on recommandât de suite notre voiture, il nous est arrivé un accident, et Madame a eu une frayeur horrible.

— Nous n'en voyez encore toute tremblante, murmura doucement

miss Webs en s'asseyant sur un escabeau semblable aux prie-Dieu des églises.

— Madame est votre épouse! demanda Trimm. — Oui.—C'est dommage.—Pourquoi cela?

— Pour rien. Voilà une bonne affaire de moins pour moi... Vous dites donc que votre voiture... Oh! j'aurai bientôt fait... vous n'aurez pas un quart d'heure de perdu... j'y cours.

Et Trimm sortit pour rajuster l'équipage endommagé, avec la joie d'avoir une bonne affaire, tempérée par le regret qu'elle ne fût pas meilleure.

— Quel malheur! s'écria miss Webs sitôt qu'ils furent seuls... au moment d'arriver au but de notre voyage, être arrêté par un pareil accident!... Quand on va voir que j'ai pris la fuite avec...

— Avec votre époux.

— Vous ne l'êtes pas encore, et voilà ma terreur; mes parents vont suivre nos pas; ils répandraient l'or pour nous précéder au village où nous nous rendons... ils seront secondés par l'autorité; ils me ramèneront de force au château que j'ai quitté cette nuit avec vous, et ils nous séparont avant que notre union n'ait été sanctionnée par la coutume de Gretna-Green.

— Rassurez-vous, mon amie, mon amante adorée, lui répondait Maurice en couvrant ses mains de baisers; nous avons huit heures au moins d'avance sur votre père; votre absence n'aura même pas été remarquée avant l'heure où vous avez l'habitude de descendre au salon... cette circonstance nous favorise... Avant quelques heures nous serons à Gretna-Green, et personne alors ne pourra vous enlever à mon amour.

— Milord, milord... tout va bien! s'écria Trimm en rentrant... en deux tours de main la voiture sera sur pied; j'ai tout disposé, et mes ouvriers finissent.

— Dites-moi, brave homme, lui répondit Maurice, sommes-nous loin de Gretna-Green?

— Gretna-Green, répliqua Trimm avec le sourire d'un homme qui voit poindre un rayon d'espérance, vous y êtes...

— Quel bonheur!... Ne pourriez-vous m'indiquer la demeure de?...

— De?...

— De cet homme qui a le droit de...

— Ah! madame rougit... je comprends; vous demandez l'homme qui marie les amoureux?

— Oui, oui, son nom, sa demeure?

— Son nom, c'est Trimm, sa demeure est ici, et lui, c'est moi.

— C'est vous!... Ah! mou ami... monsieur Trimm, nous réclamons vos services.

— Volontiers, mes enfans.

Et soudain, donnant à sa physionomie le caractère solennel de la religieuse cérémonie qu'il allait célébrer, il quitta les vêtements noircis de sa profession grossière pour s'affubler des insignes de sa dignité; à la place du maréchal-ferrant, vous eussiez vu aussitôt comme par un changement à vue, paraître un digne pasteur.

— Me voilà... mes chers administrés... vous voyez que je ne suis pas long... maintenant, procédons... Milord, que je ne connais pas, nous jurez de prendre pour votre légitime épouse milady que je ne connais pas davantage.

— Je le jure.

— Et vous, milady, que je vois pour la première fois, vous prenez pour votre légitime époux milord que je n'ai jamais vu.

Milady qui ne l'était pas encore, répondit en regardant Maurice avec amour: « je le jure. »

Et Trimm avec onction et pitié: « Je vous unis, mes chers enfans, n'oubliez jamais les nœuds sacrés qui vous enchaînent... et que votre fidélité... soit à l'avenir... »

— Notre maître, notre maître, cria Yorick en interrompant l'exhortation qui paraissait devoir être très pathétique, la voiture est sur pied.

— Très bien... très bien... qu'on attèle les chevaux... je vous bénis.

Vous qui avez aimé, vous comprendrez le bonheur des deux époux... cette puissance colossale d'un simple maréchal-ferrant réunis sur pour jamais deux cœurs séparés par l'intérêt ou la tyrannie d'un père, sans doute, et la parole du grossier villageois avait serré des chaînes indissolubles. Indissolubles, sans doute, mais avec une réserve pourtant tout à l'avantage des amans; car, et notons bien cette particularité de la coutume devenue loi, les pères, les mères, et toute la cohorte des puissances, ne pouvaient rompre ces nœuds; mais les époux pouvaient de gré à gré divorcer à l'amiable, ce qui consolait pour l'avenir les tyrans du ménage privés de leurs droits.

— Ma chère Elisabeth! s'écria Maurice, quel bonheur! nous voilà donc enchaînés pour la vie... rien ne pourra plus nous désunir... Ah! monsieur Trimm, combien je vous dis!

— Vous me devez... nous allons faire notre compte... payez-vous le raccommodage de la voiture et le mariage en même temps? Oui... bon... nous disons... une patte de fer... deux vis, et une bénédiction nuptiale; total, cinq guinées.

— Les voici... maintenant partons...

— Faites avancer la voiture de milord; milord et milady, j'ai bien l'honneur...

Et avec toutes les grâces imaginables, Trimm fit monter ses chers enfans dont il venait d'assurer le bonheur, dans la voiture restaurée et attelée de chevaux frais, les seuls qu'il y eût dans l'auberge du Griffon,

poste royale, ferma la portière, les salua de la main, et la voiture roula au milieu d'un torrent de poussière.

Il y avait à peine une demi-heure qu'ils étaient partis, lorsqu'une berline entra dans le village comme la foudre, mais comme la foudre qui s'éteint; il en sortit un homme furieux et terrible : — Des chevaux ! des chevaux ! mille tonnerres !...

— Absens... les deux derniers ont été donnés à un jeune couple que je viens de marier.

— Ce sont eux... mariés! mariés! damnation? infortuné père! et pas de chevaux... les nôtres sont accablés de fatigue... et ils ont sur nous l'avance... Infâme Nelson!... ah! ta vie me récompense de cet outrage... Al-lons, qu'on reparte... ces chevaux feront ce qu'ils pourront, dussent-ils crever en route... le premier relai nous rendra ce que nous perdons.... Postillon... un galop sur leurs traces. Et la berline sortit du village par la même route qu'avait suivie nos époux improvisés, et Trimm rentra chez lui, en se disant avec l'accent de l'orgueil qui devine un mystère : « C'est sans doute le père de la jeune personne. »

II

Maurice Nelson, secrétaire et intendan de milord Webs, n'avait pu voir miss Elisabeth sans éprouver l'influence magnétique qu'elle répandait autour d'elle; chacun de ses pas, de ses actes, ou de ses paroles, avait en effet un charme invincible, et quoiqu'elle ne pût être citée pour sa beauté, il était impossible de la voir sans l'aimer; ainsi Nelson, plus à portée par ses relations d'apprécier toutes les qualités de son esprit et de son cœur, succomba à un sentiment que lui interdisait la distance immense que le sort avait mise entre Elisabeth et lui. D'abord les réflexions graves, inspirées par sa raison combattant ses penchans; mais comme il arrive toujours en ces sortes de duels où se trouvent deux contre un, la raison, qui était seule contre l'amour et l'amant, céda peu à peu le terrain, et quand elle finit par lâcher prise et s'enfuir sans retour, l'espérance prit sa place, et les impossibilités de l'avenir s'évanouirent dans l'esprit du vainqueur, qui ne rencontra plus de contradiction.

Alors commencèrent tous les épisodes d'un amour que l'on cache, et que l'on avoue justement par tous les soins qu'on prend de le dissimuler. Les parens, que n'éclairait jamais la prévoyance, l'expérience des hommes supérieurs, ne purent deviner le sens de mille choses insignifiantes dont se compose la correspondance naturelle de deux cœurs qui commencent à se comprendre. Pâleur, rougeur, prévenances de Maurice et embarras de la jeune fille, demi-mots incertains, insaisissables pour des indifférens, tout cela avait déjà signalé entre les deux jeunes gens les symptômes d'une passion; mais, au château, personne ne s'en doutait. Le noble père d'Elisabeth, d'ailleurs, eût-il pu penser qu'un homme de rien, le fils d'un simple ministre, accueilli chez lui par faveur, par pitié peut-être, osât lever les yeux au dessus de sa sphère, et profaner par une espérance même la splendeur héréditaire de sa haute maison?

Ainsi se passèrent plusieurs mois, pendant lesquels grandirent et se développèrent avec force les germes d'amour que chaque cœur avait reçu; peut-être même étaient-ils moins coupables qu'on ne croirait, et ce sentiment caché eût-il pris moins de force et d'intensité si les évènements n'étaient venus les réveiller avec violence et les doubler par l'obstacle.

Aucun averti n'avait encore été fait, et tous les deux ignoraient jusqu'à quel point la sympathie était puissante chez l'autre.

Un matin, le thé était servi, toute la maison à table attendait le retour du comte, parti de grand matin pour une visite au baronnet Charles Etherton, son voisin. Pendant que l'on s'inquiétait, il entra, le baronnet étai avec lui, timide, tremblant, et jetant à la derobée des regards sur miss Elisabeth.

Enfin le grand mot fut lâché... c'était un mari que le comte présentait à sa fille; le baronnet était nommé son gendre.

A ce coup de foudre, voyez-vous d'ici les divers sentimens qui durent agiter tous les esprits. La mère, qui était dans le secret, observait sa fille pour juger du plaisir que lui causerait une telle nouvelle; car, en femme attentive et pénétrante, elle avait observé avec soin l'âme d'Elisabeth à l'égard du baronnet, et chacune de leurs relations lui avait démontré sans réplique qu'ils se convenaient et qu'ils étaient faits l'un pour l'autre; alors elle triomphait de sa pénétration. L'effet produit sur sa fille par la brusque déclaration de son mari, confirma la justesse de ses observations. En effet, Elisabeth avait pâli, avait manqué même de s'évanouir, et n'avait pu prononcer que des paroles inintelligibles. C'était clair, le baronnet avait pu; et comment n'aurait-il pas séduit un cœur encore libre, et qui n'attendait que le consentement des parens pour aimer ? Il était riche, jeune et beau... comme sont tous les Anglais de vingt ans!

Quant aux deux deux âmes de Maurice et d'Elisabeth, je laisse non l'acteur deviner ou plutôt décrire ce qui s'y passa. Le premier mouvement fut de l'effroi et de la douleur; le second fut la révélation de ce qu'ils n'avaient qu'imparfaitement compris jusque-là; ils sentirent qu'ils s'aimaient, et le sentir, ce fut jurer de s'aimer toujours et de tout braver pour tenir ce serment.

La nuit qui suivit ce coup de théâtre, Elisabeth, seule à sa fenêtre, rêvait en regardant le ciel à son malheur, à son amour, et surtout aux moyens de fléchir un père et d'éclaircir un mariage dont il la menaçait. De ne pas s'insister des amans lui avait appris que Maurice serait sous sa fenêtre, mais il y était; un soupir qu'elle entendit lui apprit qu'il gémissait comme elle. Sans s'être rien demandé, Maurice avait es-

caladé la muraille en s'attachant aux espaliers, et s'était jeté aux pieds d'Elisabeth, à qui il jurait de mourir plutôt que de consentir à la perdre... Cette scène fut douloureuse et terrible; bien des pleurs y furent versés, bien des baisers donnés et rendus. Jusque-là ils ne s'étaient rien avoué, rien promis; mais la présence de l'ennemi commun les avait dispensés des préliminaires, et l'alliance défensive s'était conclue tacitement par la seule approche du danger. Ce qu'ils avaient éprouvé ensemble au déjeuner équivalait pour eux à des années d'échange de paroles et de protestations... enfin, ils étaient arrivés d'un bond à la fin d'un roman dont l'intervalle s'était passé en une heure.

Le résultat de cette entrevue toute pittoresque, et dont l'importance avait produit la soudaineté, fut qu'Elisabeth ferait tous ses efforts pour attendre son père, pour obtenir au moins du temps. S'il était inflexible, Maurice devait consacrer la journée à des préparatifs de fuite pour Gretna-Green, et la nuit suivante ils partiraient ensemble pour ce village, dont le privilège formerait entre eux une union que ne peuvent rompre ni les lois ni les pères.

Si jamais homme fut surpris, ce fut le comte, lorsque le lendemain il vit sa fille se jeter à ses genoux, et tout en larmes, le supplier de ne pas conclure un mariage qui ferait le malheur de sa vie... De l'étonnement il passa à la fureur, et menaça la coupable de toute sa haine si elle osait témoigner au baronnet la moindre apparence de répugnance ou de doute... Elle demanda le temps de réfléchir; mais cette prière produisit l'effet tout contraire à celui qu'elle attendait... « Da temps! du temps!... s'écria-t-il... pour que vous cherchiez les moyens d'échapper ce mariage... Non! non!... Votre désir avancera même l'époque que j'avais fixée; demain nous signerons le contrat. »

Il sortit et la laissa désespérée.

Cette rigueur de son père justifia à ses yeux ses efforts pour échapper à sa tyrannie. Maurice, par un mot d'elle, apprit qu'il n'avait pas d'autre recours que la fuite. Tout fut prêt, et à dix heures de la nuit une chaise de poste était en station à l'entrée du parc, à vingt-cinq pas de la petite porte qui ouvrait sur les champs... Minuit était l'heure fixée pour le départ... Elisabeth devait profiter de ce moment où tout reposait pour sortir, traverser le parc, et aller rejoindre Maurice qui l'attendait. Minuit sonnait, et déjà Maurice croyait à travers le feuillage distinguer les pas de son amante, lorsqu'il fut tout à coup abordé par le garde-chasse de milord, qui depuis plusieurs nuits guettait les voleurs de ses fruits et de ses bois... L'embarras de Maurice, sa station en ce lieu et à cette heure, lui inspirèrent des soupçons, et d'un ton menaçant il lui demanda le motif de sa présence à la porte du parc...

Maurice, pour toute réponse, lui offrit de l'or; le garde-chasse indigné sentit ses soupçons redoubler et il les exprima d'un ton qui prouva à Maurice tout le danger de sa position... Ne pouvant ni corrompre, ni toucher, ni effrayer cet homme, voyant que tout était perdu... qu'en cas de succès même, c'était un témoin dangereux... Une pensée terrible traversa son cerveau, et avant de l'avoir examinée ou réfléchi, il avait arraché du fourreau le couteau de chasse de son antagoniste et le lui avait plongé dans le cœur... La victime tomba en poussant un cri... Il saisit le cadavre qui respirait encore et le jeta dans un fossé, pour qu'Elisabeth ne connût pas ce crime et ne vit pas qu'un meurtre avait présidé à la première démarche de ses amours. Au même instant elle arriva, il saisit vivement sa main, et la soutenant dans sa course, il rejoignit la voiture et partit avec elle.

III

Ainsi donc tout était accompli pour que Maurice pût loyalement posséder son épouse et la pré-entier au monde sous ce titre... Déjà ils avaient laissé bien loin derrière eux Gretna-Green, et arrêté leur course au milieu d'un village dont la solitude et l'éloignement les rassuraient sur le danger des poursuites. Maurice était aux genoux de celle qu'il nommait sa femme... ses caresses et ses paroles étaient brûlantes; la pauvre Elisabeth, élevée dans l'ignorance de ce que savent nos passionnaires les plus modestes, s'étonnant de ces accès, de ces gestes, dont elle avait redouté l'expression et l'éloquence... Enfin, le moment solennel, celui que dans ses rêves elle n'avait sans doute jamais entrevu même, arriva. L'heureux Maurice, ivre de joie et d'amour, la conduisit dans la chambre la plus élégante de l'hôtel, et d'un baiser fit comprendre à son amante qu'elle était entrée dans la chambre nuptiale... Elle l'aimait... elle l'avait suivi... elle était sa femme devant Dieu et devant les hommes! que pouvait-elle lui refuser?

Tout à coup un bruit affreux se fit entendre... des cris de domestiques, des juremens de postillon, de imprécations du maître, retentirent et pénétrèrent jusque dans leur chambre... Ciel! c'est mon père! s'écria Elisabeth, et les mains jointes, elle supplia Maurice de la sauver de la fureur de son père.

Maurice blasphéma, accablé de malédictions son persécuteur et se prépara à une vigoureuse défense. Un instant après, un bruit épouvantable ébranla sa porte... Au milieu du fracas, le comte expiré accablé d'outrages et de menaces le ravisseur de sa fille... C'était du sang qu'il lui fallait; c'était sa mort...

Dans la cour de l'hôtel, les curieux joignaient leurs cris aux siens, et tout cela formait un horrible concert dont frissonnait Elisabeth et Maurice lui-même. « Nous préférons mourir forte à un père outragé! c'est tout ce que nous assistons. C'est une infamie! enlever une jeune fille à son père... Mort au ravisseur! » et chacun s'armait de tout ce qu'il pouvait

trouver, et tous s'apprêtèrent à faire le siège de l'appartement où Maurice cachait sa victime.

Il ouvrit la fenêtre et d'une voix haute dominant la foule : « Cette femme est mon épouse, cria-t-il; et je ne dois la rendre à pers une ! »

— « C'est faux, c'est un mensonge, cria le vieux père... »

— « Nous avons été mariés à Gretna-Green. »

— « Que la jeune fille paraisse et atteste qu'elle est mariée. »

Elisabeth, raffermant son courage, parut à la fenêtre! on fit silence...

— « Oui, dit-elle, nous avons été mariés à Gretna-Green, et je suis avec mon époux. »

— « Alors... arrangez-vous ensemble, dirent tous les assistants. Ils ont été unis légalement; la loi les protège : respect à la loi ! »

Et tous les furieux qui, naguère, allaient envahir la chambre de Maurice, s'évanouirent et disparurent, soumis à l'usage qui est devenu chez eux une loi, et ne voulant pas, en bons Anglais, porter la moindre atteinte à un de leurs privilèges.

Qui pourrait peindre la fureur du père ainsi abandonné à lui seul... Il se mordit les poings de désespoir, tâcha en vain d'ébranler la porte; mais elle était barricadée, et tous ses efforts furent inutiles.

Il allait se brûler la cervelle peut-être de rage et de honte; soudain une idée étrange lui vint, dont il désespérait, mais la seule possible, la seule probable.

Il lui fallait protester à son lecteur de la sincérité de son récit : le dévouement lui paraissait si incroyable, que je n'oserais jamais l'écrire si la vérité n'en était attestée par le récit des témoins qui me le racontèrent.

Lord Weis s'approcha de la porte et d'une voix basse demanda à Maurice un moment d'entretien particulier; il lui jura sur son honneur de ne rien tenter ni contre lui, ni contre elle; et que si leur débat n'était pas fini après, il repartirait pour son château et le laisserait avec sa fille.

Maurice, commissant la loyauté anglaise, ouvrit sa porte, fit un pas en dehors, et attendit que Weis commençât.

Voici sur l'honneur ce qui fut dit, ce qui fut fait :

— « Maurice, je pourrais faire casser votre mariage. »

— Nous verrons.

— Les tribunaux seront pour moi.

— Nous plaiderons.

— Je ne vous pardonnerai jamais votre outrage.

— Qu'Elisabeth m'aime et me le pardonne, c'est assez pour moi.

— Je vais de ce pas la déshériter, et donner toute ma fortune à mon neveu, que j'adopte.

— Grand Dieu!

— Eh bien! je vous offre un arrangement : 25,000 liv. st. en billets de banque sont là dans mon portefeuille; ils sont à vous, partez pour la France et renoncez à ce mariage.

— Vingt-cinq mille livres sterling.

— Je les ai là; je m'en étais prévué. Par prévoyance.

— Vous les avez là?

— Oui... les voici... voulez-vous?

Maurice ne répondit pas; cinq minutes après il était à cheval pour un port de mer, possesseur de vingt-cinq mille livres sterling en bons billets de banque. Milord Weis était entré dans la chambre nuptiale, avait pris sa fille par la main, lui avait commandé de s'habiller, l'avait fait monter avec lui dans sa chaise de poste, et la ramenait au château.

Quelque temps après, Elisabeth était l'épouse du baronnet Etherton. On assure qu'elle lui a toujours été fidèle. Je ne pense pas qu'elle eût de l'attachement pour lui; seulement elle avait acquis plus d'expérience; elle savait ce que c'est que l'amour d'un homme.

J. LESGILLON.

Les Chasseurs de la Saône.

— 1793 —

I.

Un jour de décembre triste et sans soleil allait se lever sur un sombre et majestueux paysage de la Bresse; une tinte pâle commençait à peine à se montrer à l'orient, et la terre était encore à demi plongée dans les ténèbres. La Saône, débordée, couvrait les vastes prairies qui forment ses deux rives, et un brouillard glacial et épais, qui pesait à sa surface, empêchait de distinguer les plants des peupliers dont on apercevait vaguement la forme élancée à droite et à gauche de la rivière.

En ce moment, un de ces légers bateaux, connus dans le pays sous le nom de nagerets et qui servent exclusivement à la chasse des oiseaux aquatiques, fendait rapidement les flots et s'avancait vers les plaines inondées. On sait que ces nagerets, longs et étroits, s'élèvent à peine de quelques pouces au dessus du niveau de l'eau. Aussi il y avait de quoi frémir à voir ce misérable es-poir lutter contre le courant d'un fleuve impétueux, qui, augmenté par les pluies, avait en ce moment plus d'une demi-lieue de large en beaucoup d'endroits. Le danger eût paru plus

grand encore, si l'on avait songé que le bateau était fait pour contenir un seul chasseur avec son équipage, et que deux hommes le surchargeaient de leur poids dans un moment où le plus léger mouvement, la plus impérieuse distraction pouvaient le faire chavirer avec ceux qui le montaient.

Dépendant les deux hommes ne semblaient nullement préoccupés des difficultés de ce trajet périlleux. L'un d'eux, vieillard robuste, au visage brun et comme brûlé par les intempéries des saisons, était assis sur la culasse et tenait avec insouciance le gouvernail. Son compagnon, paysan d'une trentaine d'années, vigoureux comme avant d'être le vieillard dans sa jeunesse, maniait avec une adresse inconcevable deux rames légères qui faisaient voler le bateau aussi rapidement qu'une hirondelle à la surface des flots. Tous deux portaient des capes de laine et de larges chaquemaix.

Il n'était pas difficile de reconnaître dans ces intrépides bateliers des chasseurs de canards partant pour l'affût. Vers le milieu du nageret était monté sur un pivot un de ces longs fusils de neuf à dix pieds, si connus sous le nom (de canardiers), d'autres armes étaient disposées avec un ordre admirable dans un étroit espace, et l'on devinait, à la précision des manœuvres, aux allures franches et paisibles des chasseurs au milieu des flots, qu'ils avaient acquis une longue expérience dans leur profession et qu'ils ne faisaient en ce moment que ce qu'ils avaient fait depuis de longues années.

Cependant ils avaient traversé le milieu du fleuve et ils entraient déjà dans des eaux plus tranquilles. Alors le vieillard abandonna à son jeune compagnon le soin de diriger seul le nageret, et il se mit à essayer avec la plus minutieuse attention les armes, qui avaient été légèrement mouillées, malgré le cuir dont elles étaient couvertes.

— « Ainsi donc, José, » dit-il en continuant une conversation déjà commencée, « ce matin, quand tu as voulu aller à la chasse, tu t'es aperçu que bateau et équipage, tout avait disparu? »

— « Oui, beau-père, » répondit son compagnon, « j'avais tout préparé pour me rendre à la grande lie, où l'on m'a dit qu'on avait vu s'abattre un vol de Lécassines. Je suis rentré un moment à la maison, pour prendre une ramette que j'avais oubliée, quand je suis revenu, j'ai trouvé la chaîne du bateau ouverte et j'ai vu à quelque distance un objet noir qui courait sur la rivière; j'ai appelé, j'ai crié, on ne m'a pas répondu. Mais par mille millions de diables, si je mets la main sur mon volleur... »

— « Et tu n'as pu distinguer?... »

— « Que voulez-vous que l'on distingue par ce satané brouillard! » reprit José avec colère. « Il m'a semblé seulement que celui qui m'a joué ce tour avait une grosse cape brune comme celles que nous portons dans les mauvais temps. J'ai cru le voir aussi se diriger de ce côté, et c'est pour cela que je vous ai demandé une place dans votre nageret, quoique je sache bien, père Bernard, que cela vous gênera; mais... »

— « Oui, pardieu! tu ne gêneras, » reprit le vieillard en grommelant, « je ne rentrerai pas ce soir avec six pièces de gibier. Un temps si beau! A-t-on vu jamais deux chasseurs de canards dans un même bateau! Ah! José, si tu n'étais pas mon genre! »

— « Allons, père Bernard, » reprit José, « ne vous fâchez pas. Si je trouve mon nageret, Jacqueline vous apportera ce soir deux magnifiques pics sauvages que j'ai tués hier au marais. »

Le vieillard cessa de foudroyer avec sa manche les armes qu'il tenait à la main, et lança à son genre un regard de colère.

— « Tu ne veux donc pas comprendre, tête de fer, qu'un vrai chasseur ne tue pas pour avoir le plaisir d'avoir du gibier dans sa cuisine ou de le vendre au marché? »

Que m'importe de posséder chez moi une belle pièce que je n'aurai pas abattue d'un coup de ma canardière ou de mon becassonier? Crois-tu que je ne sois pas assez riche pour pouvoir me passer d'aller courir sur l'eau matin et soir, et que je t'en soupçonne moins bien si je n'ai rien tué? Oublies-tu que je suis maître de ma commune depuis que les autres l'ont fait une révolution, et que les nobles sont partis? »

— « Beau-père, interrompit José, je ne voulais pas vous offenser. »

— « Oui, voilà comme vous êtes, vous autres jeunes drôles, continua le chasseur, vous ne voulez que de l'argent, vous. Tiens, vois-tu, José, ce n'était pas ainsi que pensait le plus grand, le plus adroit, le plus généreux de tous les chasseurs de la Saône, notre ancien maître, ce jeune comte des Vignards, qui a été obligé de se sauver parce que les patriotes de Mâcon voulaient le faire guillotiner. C'était là un homme! j'ajoutai-t-il avec enthousiasme; et ce n'est pas lui qui aurait tiré par surprise sur une bande de pauvres oiseaux! et comme il savait faire une approche! quelle vue perçante! quelle adresse pour conduire un nageret par la pluie et la neige! quelle justesse de coup d'œil! oh! il était mon élève celui-là, mon digne élève! Ce n'est pas lui, tout riche qu'il était, qui m'eût proposé, comme toi, de me donner du gibier qu'il aurait tué; il comprenait mieux l'orgueil du vieux Bernard. »

Et il soupira avec amertume.

— « Ma foi! beau-père, » répondit José avec humeur, « je ne dis pas que votre comte n'ait été un habile chasseur, on ne peut pas lui refuser cela; cependant je crois qu'il y a des canardiers bien adroits dans la Bresse, et si l'on voulait chercher, il ne serait pas très difficile de trouver plus fort que lui; d'ailleurs, il était si fier, si hantain... »

— « Ah! je sais, » reprit Bernard d'un ton légèrement dédaigneux, « tu lui en veux du temps où, lui et moi, nous passions notre vie sur la rivière, malgré les supplications de Mme la marquise. Souvent, M. le comte

ne dédaignait pas d'accepter mon souper, et il disait quelques gentilles- ses à ma fille Jacqueline, qui est aujourd'hui ta femme. Tu étais jaloux de tout cela, et d'ailleurs tu ne pouvais souffrir qu'un jeune homme, élevé avec délicatesse et dans l'opulence, fût aussi robuste et aussi courageux que toi.

— « Quoi qu'il en soit, beau-père, » dit José sérieusement piqué, « votre jeune comte ne reviendra plus sur notre rivière pour tuer nos canards, et je te jure que si jamais je l'y prendrais... »

— « Eh bien ! que ferais-tu ? »

José frappa de la main sur sa canardière avec un regard significatif.

— « La loi permet de tuer les nobles et les aristocrates partout où on les trouve ! dit-il d'un ton farouche. »

— « Eh bien ! prends-y garde ! » reprit Bernard avec fermeté ; « si jamais tu guesde de la canardière était dirigée sur le comte, je te jure que tu verrais de près le canon de mon fusil. »

José garda le silence, mais on pouvait deviner, à l'expression de sa physionomie, que l'admiration de son beau-père et ses menaces n'avaient pas diminué sa haine pour son ancien seigneur.

Cependant on était arrivé à une vaste prairie que la Saône débordée couvrait seulement de quelques pieds d'eau. Le calme de cette nappe liquide et nitrant avec la fureur du courant que les bateaux venaient de traverser et on ne pouvait trouver un endroit plus favorable pour la chasse. Le vieux Bernard se leva, promena partout son regard d'aigle qui perceait le brouillard mat dont il était entouré, et, malgré la demi-obscurité qui régnait encore, il aperçut à une grande distance de petits corps noirs qui s'agitaient à la surface de l'eau, à côté d'une espèce de taillis qui bordait la rivière. Cette vue sembla lui rendre sa bonne humeur.

— « Tiens, José, dit-il à son gendre en lui tendant la main, ne nous boudons pas, mon garçon, puisque le comte est loin d'ici et ne reviendra peut-être jamais, je te tiens pour le premier chasseur du pays et je ne crois pas que personne le dispute cette qualité. Ainsi, n'en parlons plus ; vois-tu là-bas, près de ces arbres, cette bande de garrots ; laisse-moi en tuer quelques uns, et j'ai te promets que lorsque ce sera fait, nous nous mettrons à la recherche de ton nageret et nous ferons justice de ton voleur. En attendant, place-toi de manière à ne pas me gêner, car je veux faire seul cette approche, entends-tu ? absolument seul. »

— « Voyons cela, beau-père ? » répondit José, à qui les éloges qu'il venait de recevoir avaient subitement rendu sa bonne humeur.

Il quitta les rames et se coucha dans la partie supérieure du bateau, au dessous même de la canardière, de manière à occuper le moins de place possible.

Le vieux Bernard, de son côté, s'étendit à plat-ventre sur un cuir tanné qui garnissait le fond du nageret. Son visage était penché sur la croix de la canardière, et son oeil ne perdait pas de vue le gibier qu'il croyait ; il avait saisi avec les talons la barre du gouvernail, et ses deux mains, armées de palettes légères, en guise de rames, étaient enfoncées dans l'eau, afin que le gibier ne pût voir aucun mouvement qui lui eût donné de l'ombrage. Le chasseur fit d'abord volte-face, afin de s'avancer en ligne droite et de ne se présenter que dans la position où il offrait le moins de surface ; puis il commença à chevaler, c'est-à-dire à ramer dans l'eau avec les plus minutieuses précautions, et à voir ce bateau calme, silencieux, poussé par une force inconnue, s'approcher lentement vers la terre, on n'eût pu croire qu'il contenait une créature animée.

On avança ainsi jusqu'à la distance de quelques centaines de pas ; le chasseur redoublait de précautions, et le nageret, à cause du peu d'élevation de son bordage, semblait une planche abandonnée que l'eau entraînait au hasard. Bernard était comme pétrifié, l'œil fixe, l'haleine comprimée ; l'arme meurtrière déjà appliquée à son épaule, afin qu'il pût faire feu aussitôt qu'il serait à portée raisonnable.

Tout à coup il s'arrêta, comme frappé d'étonnement et de colère ; une sorte de grognement sourd, indéfinissable, sortit de sa poitrine.

— « Qu'y a-t-il donc ? demanda José à voix basse. »

— « Regarde ! » murmura le vieillard en lui montrant par un geste presque imperceptible quelque chose qui flottait à une courte distance dans la direction du rivage, l'œil du jeune chasseur ne s'y trompa pas.

— « C'est un nageret, » dit-il avec vivacité, « et même conduit par un gaillard balble, si je ne me trompe. Qui peut ainsi traverser notre chasse, père Bernard ? »

— « Dieu le sait, » répondit Bernard tout pensif ; « toujours est-il qu'il est plus près des garrots que moi ; mais par tous les diables ! il ne sera pas dit qu'un insolent m'aura ravi du gibier qui m'appartient sûrement ; car je garantis bien qu'ai vu cette bande avant lui. »

Et sans qu'aucun mouvement à l'extérieur pût le trahir, il se mit à juer des pieds et des mains pour faire avancer le bateau avec toute la rapidité possible. De son côté, le nageret inconnu repêta absolument les mêmes manœuvres et glissa plus rapidement encore vers la terre. Bernard voulut prendre un peu à droite pour suivre le fil de l'eau et arriver sur le gibier, à l'improviste, l'inconnu gagna sur lui comme pour lui couper le chemin.

— « L'insolent ! » murmura Bernard en grinçant des dents, « et pourtant je veux être damné si l'on a jamais vu tourner un nageret comme fait le grand qui conduit e-tui-là. »

Plusieurs fois il chercha à reconquérir l'avantage sur son adversaire. Celui-ci semblait d'abord lui laisser prendre l'avance, mais au moment où Bernard s'y attendait le moins, il voyait l'inconnu faire demi-tour et

se placer entre lui et le gibier. Cette lutte silencieuse, sur cette vaste étendue d'eau, par ce brouillard épais, sans qu'on en vît les principaux acteurs, avait quelque chose de fantastique et de mystérieux.

— « C'est le diable en personne ! » disait le vieillard avec rage.

Les manœuvres continuèrent ainsi quelque temps. Enfin l'inconnu, las, sans doute de se jouer du vieux chasseur, s'approcha des oiseaux à portée ordinaire et s'arrêta comme pour tirer.

— « Oh ! le lâche ! » s'écria Bernard en s'arrêtant aussi et en laissant aller ses palettes au courant de l'eau, « il va tirer posé. »

Mais il était dit que l'inconnu ne le fédérât en rien au vieux bonhomme pour la générosité des procédés comme pour l'adresse des manœuvres. Tout à coup, un sifflement aigu se fit entendre, les garrots partirent avec un grand fracas, et la canardière de l'inconnu les abattit presque tous d'un seul coup.

— « Que cinq cent mille millions de tombereaux de cailloux m'entrent dans le corps si jamais j'ai vu plus belle chose ! » s'écria Bernard avec une admiration qui l'emportait sur sa colère.

Et il se mit à chevaler rapidement vers l'étranger.

Cependant celui-ci s'était levé et s'amusa à achever avec un fusil ordinaire les oiseaux qu'il n'avait que démontés. José, qui l'aperçut, se leva précipitamment et saisit une rame pour avancer plus vite.

— « Voilà mon voleur ! » s'écria-t-il. « Je reconnais mon bateau et mes armes ; vite, mon père ; il va nous payer toutes ses insolences et ses friponneries. »

— « Holà, hé ! maître filou ! » dit le père Bernard quand il fut près de lui, « vous êtes j'en conviens, un fameux luron ; mais tous avons des comptes à régler ensemble, et vous allez voir de quel bois je me chauffe. »

— « Ah ! vous riez, dit Bernard en saisissant par un geste énergique son fusil double. »

— « Eh bien ! vieux canardier, » s'écria une voix moqueuse « quo dites-vous de votre élève ? »

Le vieillard laissa tomber son fusil, et José pâlit : ils venaient de reconnaître le jeune comte des Vignais.

— « J'aurais dû m'en douter, » s'écria le chasseur ; monsieur le comte seul pouvait venir à bout de me vaincre pour le chevalage et pour le tir. »

José poussa un cri de rage ; mais ni le comte, ni Bernard ne semblèrent y faire attention.

Bientôt les deux bateaux se trouvèrent bord à bord, et le vieux paysan et le jeune seigneur se pressèrent dans les bras l'un de l'autre avec une sorte de fraternité.

Après les premiers transports, Bernard et José examinèrent le comte. C'était un beau et robuste jeune homme qui, bien qu'il fût vêtu, comme ses compagnons, d'un grossier pantalon, d'une cappe et d'un large chapeau, avait encore un air d'aisance et de dignité.

— « Monsieur le comte, » demanda le vieux chasseur, à qui la présence d'esprit revint promptement, avez-vous oublié que vous êtes lors la loi comme émigré, et que si l'on vous trouve si près de vos terres... »

— « Que veux-tu donc, mon cher, » dit le comte d'un ton insouciant, j'en n'ai pu y tenir. Je suis rentré en France malgré les périls qui me menacent, uniquement pour venir tirer mes canards avec toi et te jouer quelque tour du métier. »

— « Et vous avez parfaitement réussi, » s'écria Bernard avec enthousiasme. « Mais, monsieur le comte, » reprit-il d'un ton plus posé, « avez-vous songé aux conséquences de votre démarche imprudente ? songez-vous que si l'on vous voyait ici, seriez-vous cent fois plus adroit encore que vous ne l'êtes à épauler un fusil ou à manier une palette, rien ne pourrait vous sauver de la guillotine. »

— « Va-t'en au diable, oiseau de mauvaise augure, » dit l'émigré d'un air joyeux. « ou plutôt obignons-nous un peu de la rive et nous cause-rons. »

Chacun saisit sa rame ; les deux nagerets se retournèrent avec précision comme s'ils avaient été armés et rasèrent la surface du fleuve en piquant droit sur le courant. Parvenus au milieu, ils se collèrent l'un à l'autre, et la conversation continua.

— « Bernard, » reprit le noble, « on m'a dit que tu étais maître de la commune des Vignais ; cela est-il vrai ? »

— « Oui, monsieur le comte, » répondit le vieillard, avec une sorte de confusion.

— « Il n'y a pas à rougir de cela, mon vieux canardier ; le choix des brigands pouvait tomber plus mal, et je te promets que plus tard, lorsque nous serons triomphants, tu ne seras pas inquiet pour cette papaille. Mais s'il en est ainsi, il t'est facile de me cacher dans le voisinage jus qu'à ce que des temps de terreur soient passés, et il ne peut en durer ; j'en ai la certitude. »

— « Ne vous y fiez pas, monsieur le comte, et d'ailleurs vous seriez infailliblement reconnu. »

— « Et qui diable veux-tu qui me connaît dans cet airail ? » demanda le comte en jetant un regard tragique sur son costume sauvage ; d'ailleurs, je serai toute la journée sur l'eau, et tu sais que sur l'eau, toi seul, mon vieux Bernard, tu es capable de lutter contre moi. »

— « Je n'ai pas prouvé tout à l'heure, » dit l'épaveur en faisant la tête avec embarras ; « pour ce que c'est de loper chez moi, » continua-t-il, « vous savez bien que c'est impossible, et d'ailleurs, à cause de mes fonctions, vous seriez exposé à être vu de trop de monde. Cependant voilà

José qui vient d'établir une petite auberge dans le village et qui pourrait vous louer commodément ses attars et ses soupçons. On annoncerait que vous êtes un canard et de quelque village chamois, et parvenu que vous consentirez à l'être d'une résignation excessive, tout ira bien.

« Alors le comte parut seulement accorder une attention sérieuse au compagnon du vieux chasseur. Pendant toute la conversation que nous venons de rapporter, il se était resté froid et immobile à l'autre bout du nagoret, comme s'il avait voulu éviter de prendre part aux relations amicales de son beau-père avec l'ancien seigneur.

— « José, » lui dit-il, « je te dois des excuses pour m'être emparé ce matin de ton nagoret, mais que veux-tu, c'est là que j'ai vu en arrivant cet appareil de chasse sur le rivage, je n'ai pu résister à l'entraînement, j'ai sauté dans la barque et je suis parti sans m'occuper du reste. Et toi femme, la gentille Jacqueline, comment se porte-t-elle? elle doit faire la plus agaçante petite hôtesse... »

— « Elle se porte bien, » répondit José d'un ton brusque. Quelle que fût l'appareil humilié du jeune noble avec ses deux conrères canards, il n'en avait pas moins dans le cœur tout l'orgueil de caste de l'ancien noblesse. Cet air bourru du bien-être le chiqua profondément, quand il s'abaissait, lui, à faire des avances. Cependant il pouvait se considérer à la rigueur comme étant à la merci de cet homme, et il n'eût pas osé se plaindre de son ressentiment.

— « Et toi, est-ce toujours aussi déterminé à leur qu'au trefois? Prends-tu toujours, » dit naïvement l'en ricain, « des rats d'eau pour des pluviers? »

À cette question qui contenait une allusion malicieuse à une aventure de José dans de temps éloignés, le gendre du vieux Bernard rougit de colère.

— « Non, monsieur, » répondit-il vivement, « mais je ne prierai pas un aristocrate de me donner des leçons de tir et de courage. »

— « Voyez-vous, le manant! » dit le comte, incapable de maîtriser plus longtemps sa colère; « c'est Bernard, votre gendre à toujours été un petit sans-culotte, et les déclamations de cette ganache de maître d'école que mon père n'a pas voulu chasser du village, car il serait crève de faim le lendemain, ont tournée la tête à votre philosophie de cabinet.

— « Pardonnez-lui, monsieur le comte, pardonnez-lui, » s'écria le vieillard les larmes aux yeux. « Demande grâce, José, demande grâce à ton seigneur, on ne te prie que tu vas t'en repêcher.

— « Laisse-le, Bernard, » dit le comte, je vois que José est absolument le même qu'au trefois. Je ne lui dirai manderai rien de chose: Veut-il ou ne veut-il pas me cacher chez lui, à condition pourtant que je lui paierai généreusement son hospitalité!

— « Il l'accepte, monsieur, il l'accepte, » dit le vieux chasseur; « moi malgré son mauvais caractère, je vous réponds de lui comme de moi-même. Oh! vous verrez, quels magnifiques afûts nous irons faire dans nos arais! »

Et il serria à la broyer, la main de son gendre. Celui-ci adressa quelques excuses au comte avec une sourde répugnance.

— « À la bonne heure! » reprit le manant, « et d'ailleurs, monsieur le comte, » ajouta-t-il naïvement en se tournant vers le jeune des Vignauds, « une jolie petite Jacqueline que vous connaissez vous fera oublier quelques fois les brusqueries de son mari.

— « Je l'espère, » dit le comte en retenant un sourire.

Cependant on approchait du village des Vignauds, dont le clocher et le manoir seigneurial se montraient sur le rivage, au-dessus de quelques grands ornés de pomelles de filles. À la vue de cette somptueuse habitation où il était né, de ce village qui avait appartenu à son père, aujourd'hui dans l'exil, le jeune comte cessa de ramer, en proie aux plus douloureux souvenirs, et laissa aller le nagoret à la dérive ses deux compagnons respectèrent sa douleur et gardèrent un profond silence. Un bruit de charriots et de chevaux qui se fit entendre dans le chemin parallèle à la Saône tira l'émigré de sa rêverie. Il leva la tête et aperçut un convoi conduit par des cavaliers en uniforme qui semblaient se diriger vers le château.

— « Qu'est-ce là? » demanda-t-il vivement.

Bernard se rapprocha de lui.

— « Monsieur le comte, » répondit-il d'une voix altérée, « ce sont des réquisitionnaires qui me sont annoncés et qui viennent chercher les récoltes de vos domaines comme propriétés nationales, ils vont habiter quelques jours le château de vos ancêtres; ils se nourriront du blé que vos terres ont produit, ils emporteront le foin; ça a été fauché dans vos prairies. »

Le comte se couvrit les yeux avec la main pour cacher ses larmes. Un sourire de joie parut sur le visage de José.

— « Allons! allons! » pensa Bernard en hochant sa tête brune et dépeuplée de cheveux; « je crois encore que notre jeune seigneur aurait mieux fait de rester en Allemagne; ça eût été de revenir chasser des canards dans la Bresse! que la sainte Vierge nous protège! mais José et le comte n'ont pas l'air de s'en soucier. »

II.

La nuit était sombre et la pluie tombait par torrents sur le village des Vignauds. Dans une petite maison blanche située à l'entrée du village, sur le bord de la Saône, on aurait pu voir en ce moment un de ces paisibles petits tableaux d'intérieur qui font toujours contraste avec le désordre du dehors. Dans une salle basse, éclairée par une lampe de fer-

blanc, et garnie de tables de chêne qui dénotaient une auberge, deux personnes semblaient écouter paisiblement le cliquetis de l'eau que le vent touillait contre le toit de chaume. Un homme en costume de paysan était fort occupé à chanter la pierre d'un long fusil qu'il tenait sur ses genoux, tout en sifflottant un air, tandis que sous le vaste manteau de la cheminée, on brillait un feu de sarments clair et bien nourri, une jeune femme belle et proprete dans ses ajustements de villageoise, préparait les gaufres de maïs qui font la principale nourriture des habitants de la Bresse.

— « Mon Dieu! mon mari va revenir par ce temps horrible, » dit-elle avec inquiétude, « mais que la sainte Vierge et tous les saints aient pitié de lui! »

— « Ne songe pas tant à ton mari, Jacqueline, » dit le paysan en déposant soigneusement le fusil et en s'asseyant sur un escabeau à côté de la jeune et accorte ménagère, « ton mari est un ladre qui ne veut pas revenir de la ville sans avoir vendu sa dernière pièce de gibier, et il a bien mérité ce qui lui arrive aujourd'hui.

— « Le fait est, » dit Jacqueline, « que depuis que monsieur le comte est avec nous, ce pauvre José a sa charge d'oiseaux chaque fois qu'il va au marché... »

— « Pourquoi m'appelles-tu M. le comte, au lieu de Baptiste tout court, comme ceux qui viennent ici! »

— « Oh! monsieur le comte, quand nous sommes seuls, le respect... »

— « Jacqueline, » dit gracieusement le jeune des Vignauds en prenant la main de son hôtesse, qui n'osa la mot, « il y a eu un temps où tu n'étais pas si respectueuse envers moi et où je t'aimais davantage... »

— « Oui, dit Jacqueline en souriant, « quand nous étions enfants tous les deux et quand mon père vous apprenait la chasse sur l'eau.

— « Tu t'en souviens donc, Jacqueline? »

— « Oh! oui, monsieur le comte; vous n'étiez jamais fier avec moi, comme vous êtes avec José, par exemple; vous me traitez comme une grande dame, et j'étais si contente quand vous m'enbraziez devant toutes les filles du village.

— « Et maintenant, Jacqueline, si je te demandais de l'embrasser? »

La jeune femme comprit que les souvenirs d'enfance l'avaient entraînée un peu loin et elle reprit brusquement sa main.

— « Et maintenant, monsieur le comte, je vous répondrais que je suis la femme de José et que vous ne pouvez m'embrasser que devant lui.

— « Tu n'as rien dit, » reprit le comte, « je suis curieux d'en essayer. »

Et avant qu'elle eût pu se défendre il lui donna un baiser.

En ce moment la porte s'ouvrit brusquement et José, les habits imbibés de pluie glacée, entra dans la salle. Jacqueline se leva toute rouge de honte, le comte fit un mouvement comme pour éloigner son siège de celui de son hôtesse. José se regarda avec un air de dédaigne.

— « J'étais bien impudique de toi, José, » s'écria la jeune femme; « sois le bien-venu, car je ne pouvais comprendre la cause de cette longue absence. »

José déposa tranquillement sa cape brune et ses guêtres toutes souillées de la boue des chemins.

— « J'ai été retenu à la ville, » répondit-il avec calme; « on guillottait des aristocrates, et des prières. Les pratiques étaient allées vers l'exécution, il a bien fallu attendre. Du reste, je savais que monsieur le comte était près de toi, et que tu ne t'ennuies jamais en sa compagnie.

— « Méchant! » murmura Jacqueline toute interdite du reproche secret que contenait ces paroles.

Elle s'empressa d'entourer son mari de soins et de prévenances; elle lui prépara un siège auprès du feu, jeta un fagot dans l'âtre, et lui apporta une bouteille de vin et un verre qu'elle mit sur une table à côté de lui. Le paysan la laissa faire, répondant à peine aux questions qu'elle lui adressait, et vint s'asseoir à côté du comte, qui était plongé dans ses réflexions.

— « Tu dis donc, » reprit celui-ci avec un soupir, « qu'il y a eu encore des exécutions à la ville? »

— « Oui, monsieur, » dit le paysan sans lever les yeux sur lui et en avalant un verre de vin, « deux nobles et leur chapelain ont eu la tête coupée sur la grande place de Mâcon. On dit comme ça que les citoyens de Paris ont fait une loi sur les suspects, et que ceux qui ne dénonceront pas les aristocrates seront punis comme eux, et que ceux qui les dénonceront seront récompensés... »

— « Et sais-tu les noms de ces infortunés? » demanda le comte.

— « Les jeunes messieurs de Ravignac.

— « Ravignac! mes amis, mes camarades de collège? Oh! mon Dieu! qu'ont-ils fait? qui les a dénoncés? »

— « Ce qu'ils ont fait! ah, voilà, dit José froidement; ils ont été fiers, ils ont insulté le pauvre monde quand ils étaient puissants, et l'on s'en est souvenu, l's étaient cachés chez l'un de leurs fermiers qui les aurait sauvés peut-être; mais l'un d'eux a cherché à séduire la femme de son hôte, et le fermier s'est vengé. »

Un profond silence suivit ces paroles. Le comte, malgré son intrépidité naturelle, frémit en cherchant à pénétrer la pensée de José, dont le visage restait impassible. Jacqueline, toute pâle et tremblante, s'approcha de son mari.

— « De quoi viens-tu parler là à monsieur le comte? » dit-elle, « Qu'y a-t-il de commun entre ces messieurs, qui étaient durs et méchants peut-être, et notre jeune maître, qui est si doux, si bon! »

— « Oui, pour toi, » répondit son mari sans oser encore la regarder en face, non plus que le comte.

Jusqu'ici, des Vignauds avait cru que son hôte n'avait voulu que l'effrayer. Mais cette fois il alla franchement au devant du danger qu'il soupçonnait. Il se leva et s'approcha de son hôte avec fermeté.

— « José, » lui dit-il, « que signifient ces discours ambigus, cette contrainte, cette indifférence pour ta femme ? Pourquoi ces menaces cachées que tu parais m'adresser ? Parle, faut-il me défier de toi ou faut-il croire seulement que l'ondée de cette nuit a causé la mauvaise humeur ? »

Le paysan ne répondit rien.

— « Parle, que me caches-tu ? car tu me caches quelque chose ; misérable, m'en irais-tu dénoncé ! »

— « Il vous a dénoncé ! » répéta une voix rude et accentuée derrière lui.

Le vieux Bernard parut sur le seuil de la porte ; sa figure bronzée avait une expression terrible sous son large chapeau ; son attitude était menaçante. Il était en costume de chasse avec son havresac et sa gourde ; il portait sous le bras son inévitable fusil à deux coups et tenait à la main un papier qu'il froissait dans ses doigts crispés. A son apparition et surtout aux paroles qu'il venait de prononcer, tous ceux qui étaient dans la petite salle possédèrent un cri d'étonnement et d'effroi. José sembla sortir de son apparente insensibilité, et ses yeux s'anémèrent. Le vieillard vint droit à lui.

— « Tu ne m'attendais pas, traître, » dit-il, mais je t'ai fait une promesse et je viens l'accomplir. »

Et il approcha le bout de son fusil sur la poitrine de son gendre.

— « Mon père ! ne le tuez pas ! » s'écria Jacqueline en tombant à genoux.

— « Bernard, je te le défends, » dit le comte d'une voix imposante.

Et prompt comme l'éclair, il détourna le coup. La balle alla s'enfoncer dans la muraille. Le comte lui arracha son arme.

« Bernard, grâce pour lui, » répéta-t-il. « Es-tu sûr qu'il m'ait trahi ? »

— « Voyez ! »

Et il lui tendit le papier qu'il tenait à la main.

— « Lâche, » reprit-il en s'adressant à son gendre tout ému d'avoir vu la mort de si près, « tu oubliais donc qu'en ma qualité de maire, c'est à moi de faire exécuter les ordres qui arrivent de la ville ? Mais réponds, qui t'a inspiré la pensée de cette action infâme ? »

José se redressa tout à coup et dit d'une voix éclatante :

— « Fallait-il donc laisser séduire ma femme, votre fille, à vous, Bernard ? Fallait-il supporter sans vengeance les outrages dont il m'accable aujourd'hui dans ma maison, comme au temps où il était maître et triomphant ? Que Jacqueline ose vous dire qu'elle est innocente... »

— « Ne le croyez pas ! mon père ! » murmura Jacqueline avec désespoir.

— « Je ne le crois pas, ma fille ; je ne le crois pas, monsieur le comte. José, je te connais, moi, et tu ne me tromperas pas. Ce n'est pas la jalousie de mari qui l'a poussé à ce crime, c'est la jalousie du chasseur, entendis-tu ! »

— « Eh bien, oui ! » dit José avec force ; « je n'avais qu'une ambition, un orgueil, celui de vaincre tous les autres dans ma profession, et ce comte m'a ôté. Il n'est question maintenant dans le voisinage que du canardier Baptiste, qui l'emporte sur vous, Bernard, sur moi, sur tous, par son adresse et son intrépidité. De quel droit vient-il, lui qui est noble et riche, lui qui a été fait pour vivre doublement dans de belles maisons, avec de beaux habits, se revêtir de nos habits grossiers et se faire le roi de la rivière ? »

Le comte prit Bernard par le bras.

— « Laissez-le, » lui dit-il, ne vois-tu pas qu'il est fatigué de chasse comme toi et moi, quoique dans un sens différent. Bernard, autant que je puis en juger par ce papier, le même courrier qui t'a apporté l'ordre de me faire arrêter a porté aussi au commandant des soldats qui occupent encore le château l'ordre de venir sur-le-champ entourer cette maison. Ils ne se feront sans doute pas attendre... »

— « Oui, monsieur le comte, il faut vous sauver, vous sauver à tout prix. Je ne vous quitterai plus jusqu'à ce que vous soyez en sûreté. »

— « Que dis-tu, Bernard ! songes-tu au danger que tu veux affronter ? »

— « Monsieur le comte, » reprit le vieillard, « vous êtes un seigneur et moi je ne suis qu'un paysan, vous êtes riche et moi je suis pauvre, vous êtes jeune et moi je suis vieux ; nous n'éditions pas fait pour nous entendre, mais il y a entre nous la fraternité des chasseurs ; je dois vous assister dans l'infortune. Je pourrais oublier votre titre de noble, je n'oublierai pas ce titre de compagnon et je suis prêt à exposer ma vie pour vous. »

— « Non, Bernard, je ne puis pas, je ne veux pas accepter ce sacrifice ; et d'ailleurs, que faire ? Ou aller ? »

— « Quand la loutre est poursuivie sur la terre, elle se réfugie dans les eaux, où elle trouve plus de force et de courage. Nous sommes comme la loutre, monsieur le comte, nous sommes amphibies comme elle. A nos nagerets, mon élève ! Et quand nous sentirons la Saône sous nos pieds, et sous notre main nos canardières bourrées de balles, vous verrez que nous pourrions défier toutes les armées de la France. »

— « Mais ce projet est insensé ! » s'écria le comte.

— « Ecoutez, » dit Jacqueline toute pâle d'effroi.

— « Ce sont eux ! » pensa José.

Un bruit semblable à la marche cadencée de plusieurs soldats se fit entendre, Bernard s'élança vers son gendre.

— « Les clés de ton nageret. »

José voulut résister ; le fusil à deux coups fut encore appuyé sur sa poitrine. Il donna les clés. Le comte s'empara des lourdes canardières qui étaient suspendues à la cheminée.

— « Adieu, Jacqueline, dit le vieux chasseur en ouvrant la porte.

— « Adieu, mon père ; adieu, monsieur le comte. Pardonnez-lui. »

La lampe s'éteignit. Bernard et des Vignauds s'élançèrent vers la rivière.

— « Par ici ! par ici ! » s'écria José en appelant les soldats qui s'avançaient dans l'ombre. Jacqueline voulut poser une main sur sa bouche, il la repoussa rudement et elle alla tomber à l'autre bout de la salle. Puis il sortit précipitamment.

— « Suivez-moi ! » s'écria-t-il en courant sur les traces des fugitifs.

Un pâle rayon de la lune se reflétait sur les eaux agitées de la Saône, et à quelque distance du rivage deux ombres noires glissaient avec rapidité.

— « Les voici ! » s'écria José en indiquant du doigt ces deux ombres.

L'œil moins exercé des soldats ne pouvait rien distinguer ; cependant quelques coups de fusil partaient. Un rire moqueur et des imprecations se firent entendre au dessus du bruissement des flots.

— « Oh ! nous les rattraperons, » dit José ; « ils ne peuvent débarquer nulle part sans être arrêtés ; je me vengerai de l'orgueil de l'un et du coup de fusil de l'autre. »

III.

Une quinzaine de jours s'était écoulée, et ni Bernard ni le comte n'avaient reparu aux Vignauds. Le bruit s'était répandu qu'ils avaient cherché asile plusieurs fois dans quelques uns des villages qui avoisinent la Saône. Mais à cette époque de terreur, où les villes et les campagnes étaient également en émoi, où les populations en armes gardaient tous les passages, il leur avait été impossible d'aller plus loin, et tous les paysans, chez qui cette aventure s'était promptement répandue, soutenaient qu'ils avaient regagné la rivière et qu'ils erraient encore sur les flots débordés, sans asile et sans abri par ce temps rigoureux.

Personne ne s'informait avec plus d'intérêt des détails plus ou moins fabuleux que l'on formait sur les proscriptions que José, devenu maire de la commune depuis la fuite de son beau-père, et il était investi par sa nouvelle dignité d'un pouvoir discrétionnaire pour poursuivre ce que l'on appelait les vengeances de la patrie, en même temps que ses rancunes personnelles. Le malheureux Bernard, à cause de l'assistance qu'il avait donnée au jeune comte et à cause de sa fuite avec lui pendant qu'il était encore fonctionnaire public, avait été mis hors la loi. José avait donc toute puissance pour s'abandonner à sa haine de plébéien et d'homme offensé, et à sa jalouse de chasseur.

Le quinzième jour après les événements que nous venons de raconter, vers le soir, le comte et son compagnon étaient tous les deux dans une espèce de mesure près de cette plaine noyée où s'est passée la première scène de cette histoire. On eût dit une chaumière dont quelque incendie avait consumé le toit et que les propriétaires avaient abandonnée depuis long-temps. La noige tombait en abondance, et c'était à peine si quelques lambeaux de chaume qui avaient résisté aux dégradations du temps abritaient les pauvres fugitifs. Un grand feu brillait dans l'âtre découvert, et devant ce feu bouillonnant un petit pot de terre que Bernard portait d'ordinaire avec lui dans ses courses aventurées.

Le comte était couché dans un coin, enveloppé dans sa cape et dans celle de son compagnon. Ses traits pâles, sa respiration entrecoupée, annonçaient qu'il était attaqué d'une maladie grave, suite de privations et de fatigues. Bernard alimentait le feu avec des branches sèches, et de temps en temps jetait un regard inquiet sur le jeune homme, qui poussait des gémissements involontaires.

— « Courage, courage, monsieur le comte, lui dit-il enfin en se penchant sur lui avec l'affection d'un père ; courage, vous allez avoir un bouillon de sarcelle comme vous n'en avez jamais goûté dans votre château pendant le bon temps. Pourvu que cette pauvre Jacqueline puisse nous apporter ce soir un peu de pain ! Qui sait si son mari ne l'aura pas épicié ! Oh ! si jamais je puis le voir encore une fois au bout de ma canardière, je jure bien... »

Le comte sembla faire un effort sur lui-même et lui tendit sa main amaigrie.

— « Bernard, mon vieil ami, lui dit-il, tu as assez luté ; je suis perdu, tu vois bien. Ces fatigues auxquelles je n'étais pas habitué ont brisé en moi les ressorts de la vie. Je ne veux plus que ni toi ni ta pauvre fille vous vous sacrifiez pour moi. Abandonne-moi à mon sort puisque tu ne peux me sauver. »

— « Que je vous abandonne, moi ! dit le vieux chasseur pendant qu'une grosse larme roulait sur sa joue ; vous, mon ami, mon camarade, mon frère ; car je vous le répéterai toujours, vous êtes mon frère, voyez-vous, monsieur le comte. Nous avons battu l'eau ensemble le matin et le soir, nous avons bu à la même tasse, nous avons couru les mêmes dangers ! Que je vous abandonne quand vous êtes faible, malade, persécuté ! Je mourrai avec vous s'il le faut, monsieur le comte, mais je ne vous abandonnerai pas ! »

Des Vignauds prit sa main, qu'il porta à ses lèvres. Le vieux chasseur se jeta à genoux, et ils s'embrassèrent convulsivement.

— « Oui, » reprit Bernard, « je devais deviner que vous ne pouviez, malgré tout votre courage, être endurci comme moi aux intempéries des

saisons. C'est une terrible vie que nous m'ont, monsieur le comte ; toujours errant sur cette maudite rivière, toujours poursuivis de retards en retraite et de cette maladie, cette funeste maladie, qui vient nous arrêter maintenant quand nous avons tant besoin d'activité et de vigilance pour nous soustraire à nos ennemis ! Oh ! si ce cœur de José se doutait que nous sommes si près de lui, à quelques pas de son village !

— « Mon vieux Bernard, » dit le comte en se soulevant péniblement sur le banc, « n'as-tu pas entendu un bruit de pas ? Au nom du ciel ! laisse-moi, j'étais que nous soyons surpris ! »

— « Ce n'est rien, monsieur le comte ; Jacqueline ne peut venir encore ; le jour n'est pas assez avancé, et elle n'aurait garde de s'aventurer dans la campagne avant la nuit. »

Il se mit à attiser le feu et à écarteler la neige qui s'amoncèlait autour du malade ; une espèce de signal qui retentit dans la campagne à quelque distance le fit tressaillir.

— « Un bruit, déjà ? » s'écria-t-il.
Et presque aussitôt, Jacqueline, enveloppée dans sa mante, parut à la porte de la chambre. Son père s'élança au devant d'elle et la pressa dans ses bras.

— « Qu'y a-t-il, ma fille, mon enfant ? pourquoi viens-tu si vite, à cette heure, quand tu peux être poursuivie ? Qu'y a-t-il de nouveau ? Apportes-tu quelque chose pour notre pauvre malade ? »

Jacqueline, toute hâlée, lui tendit une gourde pleine de vin et un pain qu'elle avait enveloppés dans son tablier.

— « Mon père, monsieur le comte, » dit-elle en pleurant, « voici sans doute la dernière nourriture que je vous apporterai ici. Vous êtes décourvés ; la fumée qui s'échappe du toit vous a trahis, on a vu vos nagrets sous les franchises dont vous les avez convertis. Mon mari sait tout ; dans quelques moments il sera ici. »

— « Que Dieu nous pardonne nos fautes ! » dit Bernard avec désespoir. Comment faire ? In s'écrier le comte ne peut sans le plus grand danger recommencer cette vie errante sur l'eau. Jacqueline, est-tu bien sûre de ce que tu dis ? »

— « Trop sûre, mon père ; quand je suis partie du village on préparait des bateaux pour vous couper la retraite sur la rivière. Mon mari a fait venir des soldats du château ; oh ! vous êtes perdus si vous ne fuyez pas. »

— « Merci, mes amis, de votre affection, de votre dévouement, » dit le comte d'une voix faible ; « mais je veux, Bernard, que tu songes à toi, que tu te conserves pour ta fille. Tente encore un effort, les jours deviendront meilleurs, tu pourras vivre heureux quelques années. Moi, je ne puis être sauvé, tu le vois bien. »

— « Mon père, avez pitié de moi, s'écria Jacqueline en suppliant. Que devient José ? je ne vous ai plus pour appui ! Oh ! j'ai besoin que vous me défendiez contre la colère de José. »

Le vieux chasseur sembla réfléchir un instant. Mais aussitôt rougissant de son hésitation, il se tourna vers des Vignauds :

— « Allons ! monsieur le comte, lui dit-il d'une voix que l'émotion rendait plus brusque encore qu'à l'ordinaire, je tenterai un dernier effort, mais avec vous. Essayez de vous lever et rajeunissez nos nagrets. »

— « Tu le veux ? dit le comte tristement ; ami, c'est inutile. En effet, il retomba avant d'avoir pu se dresser sur ses jambes. »

— « Oh ! je vous sauverai malgré l'enfer et le paradis, reprit Bernard avec énergie. »

Il fit prendre au comte un peu de vin et un brulion de sarcelle ; puis il dit à sa fille :

— « Charge-toi de nos armes, petite, et suis-moi. »

Et alors il saisit le comte dans ses bras et le porta, l'enleva de terre avec facilité et sortit de la chambre. A peine avait-il fait quelques pas qu'il aperçut des uniformes dont les vives couleurs tranchaient à l'autre bout de la prairie sur la blancheur de la neige.

— « Nous aurons le temps de fuir, » dit le canardier en pressant le pas. — « José les conduit, » s'écria Jacqueline avec terreur ; que vais-je devenir quand je vais être seule avec lui ? »

— « Silence, ma fille, reprit Bernard avec autorité ; à peine tu te plaindre quand es brave et noble jeune homme court de si grands dangers par la faute de ton indigne mari ! »

Ils arrivèrent à l'endroit où étaient cachés les nagrets ; en quelques secondes ils furent débarrassés des branches qui les couvraient ; Bernard déposa son fardeau avec précaution dans celui qui paraissait le plus solide et le plus léger, prit ses armes, et donna une vigoureuse impulsion au bateau, poussa au large au moment où José, suivi de quelques soldats et de quelques paysans décorés du nom de gardes nationaux arrivaient en courant sur le rivage. Jacqueline eut le temps de s'enfuir dans le taillis voisin avant qu'elle eût pu être reconnue.

— « Ils nous échappent encore, » dit José avec colère. « Mes amis, » ajouta-t-il en s'adressant aux soldats, « vous les voyez aujourd'hui ; tirez, tirez sur les aristocrates. »

Les soldats obéirent, mais il ne parut pas que les balles eussent atteint le nagret ; les fugitifs ne daignèrent même pas répondre à cette attaque, bien que les gens du rivage pussent distinguer la queue de la canardière toute remplie de mitraille, et la main du comte qui était posée sur la détente. Il eût fallu trop de temps pour décharger et recharger les armes, et Bernard, quel que fut son désir de se venger de son gendre, sentit qu'il n'avait pas une minute à perdre.

— « N'importe ! » reprit José ; ils vont au devant de nos bateaux ; mes amis, ils seront à nous ! »

En effet, deux ou trois grosses barques chargées de rameurs tournant en ce moment le coude que formait la rivière, et barraient le passage aux fugitifs.

Le vieux chasseur hésita un moment. Il ne pouvait descendre le courant sans s'exposer à chavirer en ramant avec trop de rapidité, tandis que les autres bateaux, plus légers de bord, n'avaient pas à craindre ce danger. Il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était d'avancer bravement sur les ennemis sans se faire jour parmi eux.

Bernard continua donc sa course ; ses rames s'agitaient en cadence comme les deux ailes d'un oiseau pêcheur. Quand il fut près des barques, il sembla se rapprocher du rivage pour les attirer de ce côté. Elles serrèrent le bord en effet, croyant prendre le conducteur du nagret comme dans une nasse. Mais lui se laissa un moment entraîner par le fil de l'eau, pour se dégager de ses adversaires qui commençaient à l'entourer. Puis prenant le large tout à coup, il remonta dans l'espace vide, tandis que les barques, entraînées par leur impulsion première, le dépassaient involontairement.

On vit bientôt tout ce qu'il y avait d'habileté dans cette tactique. Le nagret, léger et rapide de voix, poussé par des mains vigoureuses, romrait facilement le courant, tandis que les grosses barques, plus lourdes et moins bien conduites, ne pouvaient avancer dans cette direction qu'avec une extrême difficulté. D'ailleurs il fallait faire volte-face, traverser le fleuve, et tout cela demandait beaucoup de temps et d'habileté dans les manœuvres.

— « Les maladroits ! » disait José en frappant du pied ; ils ne les atteindront pas maintenant. Oh ! sautez, sautez encore ! »

Tout à coup il sembla frappé d'une idée.

— « Personne ne peut les atteindre, » s'écria-t-il ; eh bien ! je les atteindrai, moi ; on dit que ces deux hommes sont les plus habiles bateliers de la Saône, nous allons voir qui remportera le prix. »

Il s'élança vers l'autre nagret qui était resté amarré au rivage.

— « En chasse ! maintenant, mes amis, vive la Convention ! »

José s'éloigna de terre avec rapidité. S'il n'avait pas une aussi grande expérience que le canardier, il était plus jeune et plus robuste. D'ailleurs, il profita bien vite d'un avantage que le hasard lui offrait. Le rivage d'où il venait de partir était, comme nous l'avons dit, une prairie à moitié inondée, dont l'eau était calme et tranquille. Bernard, pour éviter les bateaux, avait été obligé de prendre l'autre bord où il lutait péniblement contre la violence des flots. José rasa le rivage et parvint rapidement à la hauteur du nagret ennemi ; il remonta encore un peu pour prendre l'avantage du courant, et puis, traversant tout à coup la rivière, il devait bientôt se trouver inévitablement bord à bord avec ceux qu'il poursuivait.

En ce moment l'intérêt de ce combat naval en miniature était suprême pour tous les spectateurs. C'était un spectacle bizarre et de terrible à la fois de voir, sur ce fleuve impétueux, ces deux petits morceaux de bois sur chacun desquels ne se montrait qu'un homme, s'observant, se tenant des poignes, se menaçant quelquefois de leur petite batterie, qui n'avait été destinée qu'à combattre des oiseaux sauvages, tout cela pendant que la neige tourbillonnait sur leur tête et que le torrent mugissait sous leurs pieds.

Pendant l'expédition de José avait réussi ; il gagnait rapidement sur le vieux Bernard. Celui-ci s'arrêta tout à coup ; le bec de son nagret se tourna du côté de son adversaire, et on le vit distinctement se coucher dans le bateau, comme pour faire feu si José continuait d'avancer. Des menaces furent proférées sans doute, car José s'arrêta aussi et exécuta la même manœuvre. Mais il ne s'arrêta pas à une simple démonstration. Un éclat de lumière brilla au milieu des flocons de neige, la fumée monta en tourbillons, et un coup de canardière, qui retentit au milieu du silence, fut répété par l'écho des campagnes voisines.

Un moment les spectateurs du rivage crurent que Bernard et son compagnon invisible avaient péri et que le nagret s'était enfoncé dans les eaux. En effet, le bateau du vieux chasseur était à demi submergé et tourbillonnait sur lui-même.

Tout à coup on vit un homme se relever en chancelant, tendre la main vers José en lui montrant un cadavre qui était au fond du bateau. Puis une voix forte, énergique, puissante parvint jusqu'à ceux qui couraient la rive.

— « Le comte notre maître est mort, disait-elle ; priez Dieu pour lui et pour celui qui va le venger. »

Un nouveau coup plus terrible encore que le premier se fit entendre...

Quand la fumée se fut dissipée, nagrets, chasseurs, équipage tout avait disparu. La Saône avait tout englouti. Le dévèment de Bernard avait été complet.

On monte encore la prairie près de laquelle s'est passé ce terrible événement. La famille des Vignauds y a fait bâtir sous la restauration une chapelle qu'on appelle la *Chapelle des Chasseurs*. Long-temps Jacqueline est venue prier pour les victimes dans ce petit édifice religieux.

ÉLIE BERTHET.

FORGE ET FAIBLESSE.

I.

Deux Frères.

Le château de Saint-Maugon était bien vieux déjà au xvii^e siècle ; il était presque aussi vieux que la noble race de Mauguer, dont les aînés juraient hommage au Riche-Duc, debout et couverts, ni plus ni moins que La Marche et Porhoët. Maintenant, Porhoët, La Marche et Mauguer sont morts ; le trône ducal de Bretagne s'est écroulé depuis des siècles, mais Saint-Maugon dresse encore ses cinq tours grises, tout en haut de la montagne d'Ernee-le-Vicomte, à trois lieues de la bonne ville de Rennes. Son donjon, dix fois centenaire, domine toujours la plaine, comme au temps où la plaine, vassale, obéissait à Mauguer depuis Châtillon jusqu'à Saint-Hellier. La mousse, cette rouille du granit, a rongé ses murailles ; le lierre a monté de la base au faite, pour redescendre ensuite des créneaux jusqu'au sol, multipliant d'année en année ses grêles festons, jetant une bouture dans chaque fente, couvrant chaque crevasse d'un sombre bouquet de verdure, si bien que la pierre disparaît sous son luisant et noir feuillage, comme se cachent parfois la décrépitude et la vieillesse sous les plis opulents d'un manteau de velours. Ainsi drapé, Saint-Maugon fait une véritable ruine. Le jour, on l'aperçoit de bien loin ; son aspect met au cœur du passant une vague mélancolie ; il est comme ces vieux hommes qui restent dans la vie, tristes et seuls, après avoir vu mourir leurs petits-fils ; ces hommes ne peuvent point accoutumer leurs yeux de cent ans à contempler des choses nouvelles ; ils ont vu mieux que le présent ; ils regrettent ; ils ne se sont point assez hâtés de mourir. De même l'antique manoir, débris d'un passé trop lointain, fait tâche au milieu des bourgeois-villas qui s'asseyaient auxroupes des collines environnantes. Il ne les connaît pas ; elles ne sont point de sa famille.

La nuit, quand la voie lactée étend au dessus des toits aigus sa diaphane et blanche banderolle, Saint-Maugon semble grandir et redresser sa gothique façade. Aux villas le soleil, à lui les ténèbres ; la nuit, il est suzerain encore. — Il règne. Le voyageur s'arrête au pied de la montagne, il regarde cette masse opaque, dont les hautains profils décomptent le pâle azur du firmament ; il regarde et s'incline. Des hommes dorment dans les villas ; au château, des souvenirs veillent. Dix siècles sont derrière ses murailles ; elles ont vu l'âge d'or, les jours de sincérité, de vaillance, de chevalerie, et l'âge d'airain qui jeta l'armure pour revêtir la soie, et l'âge de fer qui francha la tête des rois, et cet autre âge enfin qui trafique, corrompt, trahit et se parjure. — L'âge de plomb ou nous sommes !

Deux avenues conduisent de la plaine au château de Saint-Maugon. L'une dont la pente est peu sensible, aboutit au pignon méridional ; l'autre, ménagée dans la direction de Rennes, suit en ligne droite la rampe abrupte et escarpée. Ces deux avenues ne sont plus marquées quo par des talus. Le taillis de coupe réglée couvre uniformément leur large voie ; mais au xvii^e siècle, époque où les Mauguer de Saint-Maugon faisaient encore figure aux états de Bretagne, une quadruple rangée de grands chênes alignait ses robustes troncs le long des talus. Ces magnifiques allées, longues chacune d'une demi-lieue, gardaient au manoir son apparence seigneuriale.

Par une journée d'hiver de l'an 1683, deux cavaliers s'engagèrent presque en même temps sous les arches décapitillées du parc. L'un prit l'avenue méridionale ; l'autre, celle qui venait de Rennes. Tous deux étaient jeunes, beaux, et portaient comme il faut le costume blanc, galonné d'argent, des officiers du régiment de la Couronne. Celui qui arrivait de Rennes, montait un cheval frais qu'il maniait d'une merveilleuse façon. Il paraissait avoir vingt-deux ans, son visage était grave et doux ; son regard ferme, intelligent, intrépide. De son feutre à plumes s'échappaient des boucles abondantes d'une chevelure noire qui tombait en gracieux anneaux sur ses épaulettes de capitaine.

L'autre cavalier était plus jeune encore. Il arrivait de loin, car sa monture, haletante, avait de la boue jusqu'au poitrail. Ses traits, qui présentaient, avec ceux du capitaine une remarquable ressemblance, étaient plus délicats et plus fins. Il y avait dans son regard moins de fermeté, mais plus de fougue, et sa chevelure blonde échevenait davantage l'ensemble de sa physionomie. Il n'avait que l'épaulette d'enseigne.

Il poussa vivement son cheval, qui n'en pouvait plus guère, et semblait fort pressé d'atteindre le château. Tout ce qu'il put faire fut d'arriver au portail en même temps que le capitaine, qui pourtant ne se hâtait point.

Dès que nos deux cavaliers s'aperçurent mutuellement, ils poussèrent un joyeux cri de reconnaissance, quittèrent la selle et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Roger ! dit le capitaine en appuyant un baiser presque paternel sur le front de l'enseigne.

— Monsieur mon frère ! répondit celui-ci avec une tendresse mêlée de respect.

— Fi ! Roger, au régiment ou devant la foule, passe encore ; mais ici, appelle-moi Bertrand, rien que Bertrand ! Les autres sont aînés et cadets ; nous sommes frères, nous !

— Oh ! oui, frères, répéta Roger, qui avait une larme dans les yeux,

Les deux jeunes officiers se prirent par la main et franchirent le seuil de la cour. C'étaient MM. de Saint-Maugon, fils de Hervé Mauguer de Saint-Maugon, chevalier, baron de Kernau, mort brigadier des armées. Il y avait six mois qu'ils ne s'étaient vus. Roger, pendant ce temps, avait tenu garnison à Nantes ; Bertrand était resté à Rennes. Or, Bertrand et Roger ne s'étaient jamais quittés jusqu'alors ; ils s'aimaient comme se peuvent aimer deux frères qui n'ont plus de famille, et sont désormais tous l'un pour l'autre. La tendresse de Bertrand était forte comme son cœur, inaltérable, patiente, dévouée ; l'amour de Roger se ressentait de l'enfantine frivolité de son caractère et de l'infériorité réelle de son rang. Roger était cadet : son frère avait sur lui l'autorité d'un père. A cause de cela, Roger était plus respectueux, mais plus exigeant ; il prenait tous les droits de la faiblesse. Comme il devait obéir, il prétendait qu'on lui cédât. Cette dépendance peut ne point paraître logique, mais elle est vraie, et votre puissance empire, belles dames, suffit à le prouver surabondamment.

— Tu as grandi, Roger, disait Bertrand en traversant les grandes salles du rez-de-chaussée de Saint-Maugon. — Te voilà fort, maintenant, tu es un homme.

Roger toucha l'impondérable duvet qui commençait à poindre sur sa tête supérieure.

— Je suis un soldat, frère, dit-il. Mais toi... tu as bruni, Bertrand. Comme tu sais bien porter ta moustache ! Sur ma foi, je parie qu'il n'y a pas un autre officier du régiment de la Couronne qui soit moitié aussi beau que toi.

Et Roger contemplant avec une admiration naïve le mâle visage du capitaine. Celui-ci souriait doucement et passait sa main dans les blonds cheveux de l'enseigne. C'était un talon gracieux et touchant ; rien n'est saint, rien n'est suave comme les joies de la famille.

Ils s'arrêtèrent dans une salle de moyenne grandeur, où Hervé Mauguer avait coutume de recevoir ses hôtes. Tous deux se découvrirent devant le portrait de leur père, tous deux dirent un *Ave* au fond du cœur pour le salut de la dame de Saint-Maugon, dont le doux regard semblait encore leur sourire sur la toile du cadre sculpté. Puis ils s'assirent, bien près l'un de l'autre, sous un trophée d'armes surmonté de l'écusson de Mauguer, qui est « d'or au massere de sable, cheville de dix cors. »

Leurs mains étaient enlacées, ils se parlaient du regard avant d'ouvrir la bouche, et leurs yeux disaient tout le bonheur qu'ils éprouvaient à se revoir.

— Six mois ! c'est bien long, frère, dit enfin Roger ; si M. de Gadagne, notre colonel, ne m'eût rappelé à Rennes, je crois que j'aurais quitté mon poste pour venir t'embrasser.

— Toujours étourdi comme autrefois, et toujours bon ! répliqua Bertrand. Et, dis-moi, qu'as-tu fait durant cette longue absence ?

— Bien des choses, frère. Il y a de nobles fêtes à Nantes, et les jeunes gentilshommes du Nantais tirent volontiers l'épée...

— Tu es battu ! interrompit vivement Bertrand.

— Plaisante question, frère ! J'ai bienôt dix-neuf ans.

— Et avec qui l'es-tu mesuré ?

— Je ne sais... Avec l'un, puis avec l'autre... Mais laissons-là ces bagatelles.

Il y avait plein contraste entre l'inquiète sollicitude de Bertrand et l'indifférence de Roger.

— Laissons cela, en effet, dit l'aîné de Saint-Maugon. Je vois que, sur ce sujet, nous ne pourrions point nous entendre. Je n'aime pas, moi, ces combats de mode, où deux bons serviteurs du roi se vont tuer par plaisanterie, et comme on va danser une courante.

— C'est le devoir d'un gentilhomme.

— C'est la manie d'un fou, quand ce n'est pas la faiblesse d'un enfant...

Moi, aussi, j'ai tiré l'épée, Roger ; mais ce fut à contre-cœur, et malgré moi.

— Vous êtes sévère, monsieur mon frère, dit Roger, d'un ton de reproche.

— Pardonne-moi... c'est vrai... J'aurais dû garder ces paroles de blâme. Mais, je t'aime tant, Roger !

Celui-ci rappela son sourire et pressa la main de Bertrand contre son cœur.

— Frère, dit-il, d'une voix caressante et pleine de joyeuse malice, à ma prochaine affaire, je viendrai prendre tes graves conseils... Et, puisque tu ne veux point parler de duels, parlons amour.

— Es-tu donc amoureux ?

— J'ai dix-neuf ans, répéta Roger avec une comique emphase.

— C'est juste... Et peut-on connaître ?

— Chut !... Nous savons sur le bout des doigts notre code de galanterie, monsieur le capitaine, et nous serons sévère à notre tour... Fit deux fois bien curieux !

— Je confesse ma faute... Ce nom-là ne se dit point... Moi-même...

— Es-tu donc amoureux, toi aussi ? interrompit en riant Roger. Bertrand fit un grave signe d'affirmation.

— Tant mieux ! s'écria Roger ; en cela, du moins, nous nous comprenons. Nous parlerons d'elles. Il ne faut point te méprendre, frère ; j'en aime point, comme je fais tout le reste, à la légère et en riant...

— Tant pis ! prononça involontairement le capitaine.

— Pourquoi ? elle est noble, riche, belle...

T'aime-t-elle ?

— De le crois... Elle sait que mon cœur est tout à elle... Souvent j'ai cru lire dans son sourire un aveu.

— Les sourires sont toujours, mon frère.
Roger devint triste; ses traits prirent une expression de pitié.
— Serais-tu malheureux en amour? demanda-t-il.
— Non, répondit Bertrand.
— C'est que les paroles... Mais je suis fou! la femme que tu aimes doit être fière en effet. Celle-là sera heureuse entre toutes.
— S'il ne faut pour cela que l'aimer, elle sera heureuse, mon frère, car je l'aime!...
— C'est comme moi.
— Je l'aime plus que femme ne fut jamais aimée... Elle est si belle!
— Oh! pas plus belle que la mienne! s'écria vivement Roger.
— Plus belle que toutes les autres femmes, frère. Si tu la voyais!...
— Si tu voyais la mienne!
— N'en jure pas vu tout ce que Rennes contient de beautés? Elle brille comme une reine au milieu de ses compagnes.
Roger fit un geste d'impatience.
— Nantes est plus grand que Rennes, dit-il, et celle que j'aime est la fille de Nantes.

— Rennes est le centre de noblesse, répondit Bertrand qui prenait feu sans le savoir; — quel autre qu'un amoureux s'aviserait de comparer les marchands du Nantes aux nobles dames qui suivent les états?

— Mais elle suit les états! s'écria Roger avec violence; elle est noble, et, de par Dieu! si tu n'étais mon frère!...

Il toucha brusquement son épée, puis, honteux de ce mouvement, il cacha son front rougissant dans le sein du capitaine. Celui-ci se calma tout à coup.

— Enfant! murmura-t-il, en jetant ses bras autour du cou de Roger. C'est moi qui ai tort, c'est plutôt nous venons de faire assaut d'éourderie. Elles sont belles toutes deux, puis-je nous les aimons.

Roger se releva et rendit à Bertrand son accolade, mais il restait sur son gracieux visage quelques traces de méchante humeur.

— Je veux que tu la voies! dit-il. Je veux que tu me demandes merci comme un chevalier désarmé; que tu te declares vaincu!...

— Je le fais d'avance, puis-je cela te plaît?

— Non pas! il faut juger en connaissance de cause.

— Mais, objecta Bertrand, il y a loin d'ici Nantes!

— Elle n'est plus à Nantes, elle est à Rennes, et la prochaine fois que quelqu'un de messieurs des états donnera bal...

— C'est l'été ce soir chez M. le marquis de Poulpry, lieutenant de roi, interrompit Bertrand.

— A merveille! alors je te provoque formellement, frère, et la querelle sera vidée ce soir... Ah! monsieur le capitaine, l'amour ne connaît point le droit d'absence, et je vous présage une rude défaite.

— Nous verrons! dit Bertrand moitié riant, moitié piqué au jeu; j'accepte la bataille.

Quelques heures après, à la nuit tombante, MM. de Saint-Maugon, cachant sous de sombres manteaux leurs galans uniformes, montèrent à cheval dans la cour du château. Six écuyers, à la livrée de Mauguer, et quatre laquais armés les suivirent. C'était, pour le temps, escorte noble; mais, cent ans auparavant, il eût fallu cinquante hommes d'armes pour accompagner comme il faut le premier né de Mauguer.

Les deux frères, impatients de vider leur différend, éperonnèrent vaillamment leurs montures, et laissèrent loin derrière eux, écuyers et valets. Tout le long de la route, Roger chanta victoire, et acclama son frère de joyeux et innocentes fanfaronnades. Celui-ci le laissait dire, sûr qu'il croyait être de triompher dans quelques instans.

On arriva aux portes de Rennes. L'anzuleux cailloutage des rues fit feu sous les pieds des chevaux. Après avoir galopé un quart d'heure dans les rues étroites et fangeuses de la basse ville, les deux frères revirent le ciel que leur avaient caché jusqu'alors les toits surplombans des vieux hôtels. Ils étaient sur la place du Palais. A droite, un édifice de noble architecture montrait ses nombreuses fenêtres brillamment illuminées. C'était l'hôtel de monsieur le lieutenant de roi.

MM. de Saint-Maugon jetèrent la bride de leurs chevaux aux loquais rangés devant le seuil et montèrent le grand escalier que remplissait d'op Pharmacie du bal. L'huissier les annonça; ils firent leur entrée.

Il y avait foule dans les salons et foule dans les galeries. Autour des lambris sculptés ou couverts de riches tentures, regardait un double cordon de femmes. C'étaient partout des fleurs, des perles, des diamans. Les regards sentillaient; les regards se croisaient, éblouissans ou timides, hardis ou supérieurs; les pourpoins de velours tranchaient auprès des corsages fourrés de cygne; les gardes des épées sentillaient comme les agrafes de ceintures; et les éclatans panachés des gentilshommes ondu-laient doucement à la brise parfumée des éventails. C'était délicieux à voir. L'air charmé ne savait point choisir entre ces deux enchantemens, et quand les violons entamaient l'austère ouverture du menuet en vogue, composé d'ordinaire par Jean-Baptiste Lully, on oubliait la terre pour se croire au fabuleux pays des rêves.

Bertrand et Roger firent le tour des salles, interrogeant du regard ce parti de femmes, cherchant et s'étonnant de ne point trouver.

— Salut à M. le baron d. Keruan, disaient en passant quelques jeunes officiers du régiment de la Couronne.

Bertrand saluait d'un geste distrait et s'entretenait sa recherche.

Quant à Roger, il n'avait point de titres, et ses camarades ne lui faisaient qu'un lambeau de bourse à Saint-Maugon.

Nos deux frères avaient parcouru toutes les salles et toutes les galeries.

— Elle n'est pas là! dit Bertrand.

— Elle n'est pas là! répéta Roger.

— Frère, reprit l'aîné de Saint-Maugon, il nous faudra remettre notre gazouze.

Un huissier souleva la portière de la porte principale.

— Peut-être! dit Roger, qui tendit l'oreille avidement.

— Monsieur le président de Montméril! annonça l'huissier.

Les deux frères s'esquivèrent.

Un vaillard portant le costume des présidens à mortier au parlement de Bretagne, franchit la portière. A son bras s'appuyait une jeune fille de la plus exquise beauté.

— La voilà! dirent ensemble les Saint-Maugon avec un accent de triomphe.

Ce mot fut pour tous deux un coup de foudre. Ils se regardèrent. Bertrand avait pâli, mais son œil ne gardait d'autre expression qu'une douleur amère et profonde; au contraire, dans celui de Roger il y avait de la rage.

— Et tu dis qu'elle t'aime! murmura-t-il.

Bertrand ne répondit point. Roger lui saisit fortement le bras. Deux larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent sur sa joue. — Puis il ferma les yeux, et Bertrand le regarda, évanoui, sur sa poitrine.

II.

Mademoiselle de Montméril.

L'huissier de M. le marquis de Poulpry, lieutenant de roi, annonça ce soir-là de bien illustres noms. A part les seigneurs tenant charges royales, tels que Vignerot-Duplessis, duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, M. de Pontchartrain, intendant (nommé) de l'impôt, le chef d'escadre Coëlogon et bien d'autres, toutes les grandes maisons de Bretagne avaient des représentans dans les salons de M. de Poulpry. Rohan causait avec Gouffaine, Rieux s'appuyait au bras de La Cheverie; Penhoët donnait la main à Combourg. Il eût fallu aller jusqu'à Versailles pour trouver une autre et aussi noble assemblée.

L'arrivée du président de Montméril et de sa fille fit événement, non seulement pour MM. de Saint-Maugon, mais pour tout le reste de l'assistance. M. de Montméril, en effet, doyen des présidens à mortier du parlement breton, était fortement soupçonné de mauvais vouloir à l'encontre du gouvernement de sa majesté. Il fomentait, au sein des états, cette opposition hardie, et jusqu'alors victorieuse, qui repoussait l'intendant royal de l'impôt, et prétendait conserver à la province le droit d'administrer elle-même ses revenus. Hors des états, son rôle n'était pas moins actif, mais devenait, disait-on, plus coupable. Beaucoup affirmaient qu'il n'était point étranger à cette révolte partielle, peu offensive, mais obstinée, des paysans de la Haute-Bretagne, qui ne demandaient rien moins que l'annulation du pacte d'union consenti par la duchesse Anne, malgré son peuple. Madame de Sévigné, dans ses lettres, trahit fort sévèrement cette insurrection; les historiens la citent à peine pour mémoire, et ne se donnent point souci de discuter la légitimité de ses motifs. Ceci ne nous doit pas surprendre, attendu que les insurgés furent vaincus. — Mais l'Irlande aussi peut être vaincue. A Dieu ne plaise qu'il nous vienne à l'esprit une comparaison injurieuse pour la France! La France fit de chaque Breton un Français, tandis que l'Angleterre, ce gigantesque comptoir qui spéculait sur tout, sur le sang et sur les sueurs, ne prit l'Irlande que pour le pressoir. Néanmoins, la Bretagne était un peuple, et l'on doit concevoir qu'il se puisse trouver parmi un peuple des esprits pour ne vouloir point comprendre qu'une femme ait le droit de capitaliser leur nationalité, afin de l'apporter en dot à l'étranger. Ces esprits ont tort dans tel cas donné; leur révolte est peut-être condamnable; mais, de toutes les révoltes, n'est-ce point celle-là qui se peut le plus naturellement excuser?

— Quoi qu'il en soit, quand la Bretagne s'insurge, ce n'est pas pour un jour, d'ordinaire, et ce n'est jamais tout à fait en vain. La révolte dont nous parlons, soit en un quel que sorte par la résistance des états aux volontés souveraines de Louis XIV, fut souvent redoutable, et empêcha plus d'une fois de détruire les ministres du grand roi. En 1683, elle avait suivi une révolte écossoise, et quelques jours avant le bal du marquis de Poulpry, on avait vu, aux portes même de Rennes, une manière de bataille. Les paysans s'étaient retirés laissant une centaine de prisonniers aux gens du roi; mais ils avaient promis de revenir, et Dieu sait qu'ils tenaient toujours les promesses de ce genre. Les capitifs avaient été enfermés à l'ancien château ducal de la Tour-le-Bât, où l'on faisait bonne garde aux portes de la ville.

On doit penser que, dans ces circonstances extrêmes, il y avait, de la part de M. de Montméril, suspect de connivence avec les insurgés, une téméraire audace à venir braver jusqu'en son hôtel le représentant de l'autorité royale. Aussi son nom, prononcé, provoqua dans l'assemblée un écho d'admiration général et d'augure équivoque. Tous les yeux se fixèrent à la fois sur lui. C'était un vieillard de haute taille, à la physionomie sévère et dont le caractère principal indiquait une inflexible détermination. Il ne parut point être la garde à l'émotion de la foule, et s'avança d'un pas lent et grave vers le marquis de Poulpry, qu'il salua avec une froide courtoisie. Cela fut, sans gêne aucune et sans affectation, il se mit à aux groupes des invités.

Quant à mademoiselle de Montméril, elle fit aussi sensation; mais non

point de la même manière. Sa vue mit dans le cœur des femmes le dépit et l'envie ; au cœur des hommes elle fit maître, comme toujours et partout dès qu'elle se présentait, une admiration sans bornes. Bertrand et Roger avaient raison tous les deux : c'était bien la plus belle !

Elle avait dix-huit ans : sa taille haute et flexible gardait de la fierté dans sa grâce ; elle marchait de ce pas correct et majestueusement naturel que ne peuvent point imiter les comédiennes affublées d'un rôle de vierge noble. Son front pur s'encadrait de boucles blondes qui ondulaient, élastiques et molles, jusqu'à la naissance de ses épaules, chastement voilées. Son œil, d'un bleu obscur, pensait et parlait ; sa bouche sérieuse savait sourire, et l'ovale exquis de son visage semblait emprunté aux tableaux de ces peintres d'Italie qui voyaient Marie et les anges dans les saintes extases de leur génie. Tout était beau dans cette belle fille ; son nom même lui était une parure ; elle s'appelait Reine.

Roger l'avait vue à Nantes, où M. de Montméril avait fait un voyage au commencement de l'hiver, pour s'entendre avec les mécontents de Clisson. Le cadet de Saint-Maugon, jeune, ignorant la vie, fougueux et faible à la fois, fut pris d'une de ces passions subites et accablantes qui croissent seulement au cœur des adolescents. Il aima Reine ardemment et sans mesure ; cet amour fut plus fort que sa timidité, il ballaita des mots de tendresse et ne fut point repoussé.

Qui pourrait dire où s'arrêta la légèreté, où commença la coquetterie ? Reine écouta Roger. Il était beau, et puis il aimait tant ! Mais lorsque Reine quitta Nantes pour revenir avec son père en la capitale de la Bretagne, ce fut sans douleur bien amère et sans regrets fort cuisants. Tandis que Roger se morfondait en pensant à elle, Mlle de Montméril n'était pas cependant, il faut le dire, sans songer un peu à lui. Voici comment : elle avait trouvé à Rennes Bertrand de Saint-Maugon, lequel ressemblait à son frère comme une bonne épée de combat ressemble à une rapière de parade. Ce fut en comparant que Reine se souvint. Or, la comparaison n'était point à l'avantage du pauvre Roger. Bertrand Mauguer de Saint-Maugon, baron de Keruan, capitaine au régiment de la Couronne, était chef d'armes, et succédait aux biens considérables de Mauguer ; Roger n'avait, lui, que son épulette d'enseigne. Cette différence importait assez peu à Mlle de Montméril, mais elle avait un père, et nous en devons tenir compte. A part cela, d'ailleurs, Bertrand, vaillant soldat et cavalier accompli, ne le cédait en rien à son frère par les avantages extérieurs ; pour les choses de l'intelligence et de l'âme, il était évidemment son maître. Reine vit cela. Qui sait ? le pauvre Roger avait frayé peut-être la voie qui conduisait au cœur de sa maîtresse. Le chemin frayé, ce fut Bertrand qui passa. Reine crut voir en lui sans doute un autre Roger plus parfait et plus digne.

Mlle de Montméril était une de ces femmes qui accaparent les regards et monopolisent les hommages. Bertrand, au contraire de Roger, prétendit résister à l'attrait qui l'entraînait vers elle. Il se savait fier ; il se confiait en lui-même, mais sa force le trahit. Et comme il avait résisté davantage, l'amour entra plus profondément dans son âme. Ce fut une passion en quelque sorte réfléchie, où il y avait de la tristesse, et de l'exaltation. Bertrand mit en Reine tous ses espoirs de bonheurs. Il l'aima comme savent aimer les natures d'élite, avec une tendresse de père, un culte de servant et un dévouement d'ami.

Nous l'avons dit, et le mot est à peine assez énergique : ce fut pour les deux frères un coup, de fondre lors qu'ils se virent rivaux. Roger lui frappe au cœur ; un monde de pensées navrantes fit irruption dans son cerveau ; il était jeune ; il fléchit sous le poids de cette fatalité écarant, inattendue. L'angoisse de Bertrand fut plus mortelle encore, mais il soutint le choc. Les gens comme lui ne tombent qu'une fois ; c'est pour mourir.

Son frère était là, près de lui, renversé sur un siège, pâle, sans mouvement. A quelques pas, Mlle de Montméril, entourée d'un triple rang d'admirateurs, jetait au hasard ses sourires que l'on se disputait au passage. Son regard croisa celui de Bertrand, et tout aussitôt son sourire changea ; elle y mit des paroles, et le triple cercle tressaillit d'envie. Bertrand posa la main sur son cœur qui battait à soulèver son uniforme ; puis, au lieu d'obéir au sourire qui était un appel, il salua gravement et se dirigea vers la porte.

Il était fils d'Adam. Avant de passer le seuil, il se retourna. Le regard de Reine, perçant la foule, arriva jusqu'à lui et l'interrogea timidement.

— Ayez pitié, mon Dieu ! murmura Bertrand qui fit un pas vers la jeune fille.

Mais son œil tomba sur le front pâli de Roger. Il refoula toute égoïste pensée, et souleva brusquement la portière derrière laquelle il disparut.

— Qu'à donc ce soir M. le baron de Keruan ? demanda le jeune monsieur de Kercornéec en précipitant les véloces roulettes du grassement de Qui-apper.

— Le bonheur le rend fou, répondit un cadet de Trégaz avec l'accent chromatique du pays nantais.

— Le fait est, s'écria M. de Châteaubrihel, un gros homme rose et blanc, qui nasillait comme c'est le devoir et le droit de tout habitant de Rennes, — le fait est que le petit baron est un fortuné mortel !

Les gens de Vitré, de Vannes, de Saint-Brieuc et de Saint-Malo, firent tour à tour leurs réflexions ; à Vitré, on clapot ; à Vannes, les mots passent des deux côlés des langues épaisses ; à Saint-Brieuc, la voix se dandine lentement sur d'incroyables cadences ; à Saint-Malo... Mais, à tout prendre, où parlo-t-on comme il faut ? Le véritable accent français est-il ce cahoteux et bruyant roulement à l'aide duquel s'ébouriffent respectivement les riveurs de la Garonne ? Est-ce plutôt le débouaire

gloussement du Picard ? la traînante chanson du Normand ? le grêle et glapissant fausset du Parisien ? ou le *choit bärter les pons hōbidans* de l'Alsace ?

Reine n'écoutait point ces questions et ces réponses qui se croisaient autour d'elle. C'était, pour son oreille, un bourdonnement dépourvu de signification. Son regard restait fixé sur la porte par où venait de sortir Bertrand.

— Ne m'aime-t-il donc plus ! murmura-t-elle.

Reine fut bien triste pendant une grande demi-heure. Puis elle fut saisie par la fièvre du bal. Sa tête tourna au vent de ces frivoles pensées qui sont dans les notes joyeuses de l'orchestre, dans l'éblouissant éclat des girandoles, dans l'atmosphère de la fête, toute saturée de tièdes parfums. Elle dansa ; ses rivalités furent écarées sous le poids de son triomphe ; son triomphe l'étourdît et l'exalta. — Soyons éléments. D'honnêtes coeurs, des hommes graves ont oublié parfois de sérieuses douleurs au milieu d'un succès de tribune ou d'académie ; nul ne résiste au prestige de l'ovation ; nous ne pouvons exiger que l'âme d'une jeune fille ait cette mémoire précise, tenace, imperturbable, que possède l'estomac d'un député des centres.

Lorsque Roger parvint à secouer enfin l'affaissement physique et moral qui s'était emparé de lui, ses idées se prirent à rouler confusément dans son esprit, comme il arrive si l'on est éveillé en sursaut après un pesant sommeil. Il jeta autour de soi son regard étonné.

— Il s'est passé quelque chose ! murmura-t-il enfin avec frayeur, comme s'il eût craint maintenant de renouer le fil brisé de ses souvenirs.

C'était entre deux menets. Des couples passaient et repassaient. Entre mille voix Roger reconnut la voix lointaine de Mlle de Montméril. Cette voix, entendue, préconnaît le mouvement de son sang. La mémoire des faits récents envahit son cœur avec violence.

— Il l'aim ! pensa-t-il ; Bertrand ! mon frère... C'est mon frère qui me prend tout mon bonheur !

Sa tête brûlait.

— Mon frère ! répéta-t-il avec amertume et colère ; — n'avait-il pas assez de tout ce que le hasard lui avait donné à mon préjudice ?.. Titres, fortune... De par Dieu ! nous sommes égaux devant cette femme ! Et je la lui disputera, fallût-il... !

Il s'arrêta. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front sur sa joue. Son visage décomposé annonçait le paroxysme d'une effrayante exaltation. Seul, dans un angle obscur de la galerie, abrité par l'ombre d'une colonne, il semblait un mauvais génie, égaré au milieu des splendides joies de cette fête.

A ce moment, Mlle de Montméril, appuyée sur le bras d'un brillant cavalier, montra son radieux sourire au bout de la galerie. Roger l'aperçut. Cette vue, au lieu d'attiser sa colère, mit une larme de repentir dans ses yeux.

— Peut-on ne la point aimer ! se dit-il ; — pauvre frère !

Tandis que Reine passait, Roger, le cou tendu, l'œil grand ouvert, la couvrait de son regard fixe. Quand elle eut disparu à l'angle de la galerie, Roger se leva et fit quelques pas en chancelant. Il voulait chercher son frère, lui parler, l'interroger, savoir...

Son frère n'était plus au bal, mais, en le chuchotant, il se trouva bientôt face à face avec Reine qui le reconnut, rougit, et ne parut point prendre souci de cacher son émotion. Roger l'aborda. Reine était parfaitement revenue de cette attaque de mélancolie qui l'avait prise au commencement de la nuit. Il lui restait seulement un peu de rancune contre Bertrand, ce qui, naturellement, fut tout profit pour Roger. Mademoiselle de Montméril voulait bien se souvenir, en effet, des belles fêtes de Nantes et des longs entretiens qu'elle avait eus avec le cadet de Saint-Maugon. Celui-ci était transporté. Il se croyait aimé. Il en venait parfois à plaindre son frère dont Reine, pour cause, ne disait pas un mot. Elle n'avait garde. Le charmant abandon qu'elle montrait à Roger était peut-être une petite vengeance à l'adresse de Bertrand. Parler de ce dernier, c'eût été montrer son dépit ; — or, fi donc !

Tout prend fin, hélas ! Les choses qui plaisent, surtout, ne durent point. Roger fut forcé bientôt de donner le baise-mains et de se retirer.

Il avait épuisé son contingent de joie pour cette nuit. Pendant tout le reste du bal, il erra dans les salons, tâchant de ne point perdre de vue un instant la belle Reine, et réussissant très bien à attirer l'attention des observateurs, gens qu'on n'appelait peut-être point encore alors des badauds.

— Hé ! hé ! hé ! fit par trois fois le jeune M. de Kercornéec, qui trouva moyen de grassever d'une façon déplorable, quoiqu'il n'y ait point d'r dans ces monosyllabes. — Je crois que le petit Saint-Maugon, — qui sera bien quand il aura moustache, — veut marcher sur les brisées de son aïe !

Le cadet de Trégaz procéda par deux tons pour répondre :

— Hé ! hé ! hé ! cela pourrait bien être.

A quoi M. de Châteaubrihel repartit en imitant de son mieux l'organe d'un oiseau appartenant fort différemment du cygne :

— Hé ! hé ! hé ! cela ne paraît pas impossible !

Les gens de Vitré, de Vannes, de Saint-Brieuc et de Saint-Malo énoncèrent des opinions non moins ingénieuses, à l'aide de voix encore plus surprenantes.

En dehors de ce groupe aimable, un autre personnage observait, lui aussi, le cadet de Saint-Maugon. Ce n'était rien moins que M. le président de Montméril en personne. Plusieurs fois, il parut être sur le point de

s'approcher de Roger, mais toujours, au moment de l'aborder, il se re-visait.

Roger ne prit point garde. Il ne voyait que Reine. Un coup de tonnerre ne l'eût point distrait de son ardente contemplation.

Mais, pour un soldat, la voix d'un chef parle plus haut que le tonnerre. Ce fut Gilbert d'Albagnac, comte de Verdun, colonel du régiment de la Couronne, qui vint enfin le tirer de son rêve.

— Qu'est-ce que monsieur de Saint-Maugon ? lui demanda le colonel, vers la fin d'Al.

Roger ne prit plus à son frère. Ce mot réveilla en lui un souvenir.

— Je ne sais, monsieur, répondit-il avec embarras.

— Un des ordres à lui donner... une mission à lui confier... Vous êtes brave, monsieur de Saint-Maugon ; êtes-vous prudent ?

— Un pareil doute, monsieur...

— Tu n'as point voulu vous offenser, mais les circonstances sont difficiles ; essayez-moi.

M. de Montméril s'était approché d'eux sans bruit. Il appuya son épée à la colonne voisine et prit la parole. — Nous ne prétendons point excuser le président à mortier, mais, quand on veut savoir ce que les gens disent, c'est un moyen.

— Monsieur de Saint-Maugon, reprit le colonel, nous avons cent insurgés prisonniers à la Tour-le-Bât. On craint une nouvelle attaque pour demain. Je comptais charger votre frère du poste de la Tour... Le temps presse... Si vous plait, vous le remplacerez.

— Cela me plait, monsieur, et je vous rends les grâces de votre confiance.

— Vous la méritez, j'en suis sûr... Allez vous préparer, sur-le-champ, je vous prie.

Le colonel salua d'un geste et aborda un autre officier. Il était évident que des mesures d'urgence étaient prises et que l'insurrection se faisait plus menaçante que jamais. Roger se dirigea vers la porte. Comme il allait sortir, il se sentit toucher le bras.

— Je voudrais vous entretenir, monsieur de Saint-Maugon, dit une voix à son oreille.

Il se retourna. Le président de Montméril était à ses côtés. En ce moment Roger se fit excuse vis-à-vis de tout autre, mais le père de Reine !...

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit-il.

— Dans deux heures, où pourrai-je vous rencontrer ?

— Au château de la Tour le Bât, où l'on vient de m'assigner pour poste.

— Je m'y rendrai, monsieur, dit le président de Montméril, qui se perdit aussitôt dans la foule.

III.

La Tour-le-Bât.

On voyait encore à Rennes, il y a quelques mois à peine, le vieux château ducal de la Tour-le-Bât dresser confiantement ses donjons, ses corps-de-logis, ses remparts, un milieu de gracieux jardins et de maisons blanches. Il semblait honteux, l'antique castral, non pas de son grand âge, mais de l'insulte qu'on avait faite à sa vieillesse. La demeure des riches ducs était devenue prison. La salle d'armes s'était transformée en ignoble *pistole* ; les terrasses servaient de preau ; les croisées saxonnes, barrées de fer, ne laissaient passer que des jurons de bas lieu et d'objets paroles.

Nous nous trompons ; jette-mêle avec les scélérats vulgaires, se trouvaient là, dans ces ruelles antiques, des cœurs loyaux, — de saints vieillards qui pouvaient reconnaître le cachot qu'ils avaient occupé déjà durant la terreur, d'intrepides adolescents qui savaient souffrir et confesser leur croyance, comme furent leurs pères en des temps d'héroïque martyre ; de vaillantes femmes enfin, de ces femmes qui vivent pour prier, secourir, aimer, angois de la terre qu'attendent et admirent les anges du ciel, trésors de fidélité, de force, de patience ; de ces femmes qui craignent la renommée, fuient les bravos du monde, et cachent, sous un voile de modestie, leur magnifique et silencieux dévouement.

Il ne fallait rien moins que ces hôtes pour réhabiliter la vieille forteresse. Elle avait vu les anaires de ses captifs, mourir sur ses murailles en combattant l'Anglais ; les siècles passent sur la ruine de Bretagne, et ne changeant point le cœur de ses enfants ; la forteresse ducal reconquit les armées-petits-fils des preux dans ces hommes qui regardaient en face l'échafaud menaçant et disaient : — Quand même !

On a démoli la Tour-le-Bât.

En 1683, elle n'avait point de destination bien précise. C'était un arsenal et un poste militaire. Dans les moments d'urgence, la partie des bâtiments qui bordait les remparts de l'Est et qui dominait le cours de la Vilaine, de concert avec le fort Saint-Georges, servait au besoin de prison de guerre.

C'était là qu'on avait déposé les cent paysans faits prisonniers à la dernière rencontre.

Le soleil venait de se lever et dispersait capricieusement toutes les nuances du prisme sur les prés humides qui séparaient le tour de la rivière. Roger de Saint-Maugon, assis sur l'arête du rempart, donnait son âme entière aux péons soulevés du bal de M. le lieutenant de roi. Plongé dans ce d'un sommeil qu'impose la fatigue, il voyait passer devant ses yeux Reine, qui lui souriait doucement, puis son frère, triste, morne, vaincu.

— Il se croyait aimé ! murmurait alors le cadet de Saint-Maugon. Pauvre Bertrand !

Les voix des sentinelles, qui refusaient passage à un étranger, le jetèrent brusquement hors de son rêve. Cet étranger était de grande taille.

Son chapeau rabattu ne permettait point de voir ses traits, et le reste de sa persenne disparaissait sous les plis abondants d'un vaste manteau.

— Monsieur de Saint-Maugon, cria-t-il de loin, je viens à notre rendez-vous.

— Le président de Montméril ! pensa Roger, qui avait oublié cette circonstance.

Puis il ajouta tout haut :

— Laissez passer !

Les soldats baissèrent leurs mousquets et s'écartèrent. Le président traversa lentement le terre-plein et vint se poser en face de Roger.

— Merci, dit-il.

Son regard inquiet fit le tour du terre-plein, et mesura la distance qui le séparait des sentinelles, comme s'il eût voulu se bien assurer que ses paroles ne pourraient point être entendues.

— Monsieur de Saint-Maugon, reprit-il brusquement après cet examen et en se tournant vers Roger, — vous aimez ma fille.

Le jeune homme ne put retenir un geste de surprise.

— Vous aimez ma fille, repéta Montméril d'un ton positif et péremptoire. Vous l'aimiez depuis six mois. Je le sais. J'avais deviné cet amour à Nantes, et si j'avais pu garder quelques doutes, le bal de la nuit dernière me les eût élevés. Ma fille vous aime-t-elle, monsieur ?

Roger balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Elle vous aime. Vous le croyez, au moins.

— Si je pouvais l'espérer !... commença Saint-Maugon avec chaleur.

— Espérez, si cela vous peut être un plaisir, interrompit M. de Montméril ; mais laissez-moi poursuivre. Je ne suis pas venu ici pour entendre des sermons d'amour.

Il y avait quelque chose de brutalement forcé dans le ton de cet homme. Sa voix riait, tandis que son front restait grave, et son regard indéfiniment accompagnait mal la rudesse tranchante de ses paroles. Il jouait un rôle. C'est pitié de voir la gêne et ce qu'on donne un bon fils de la Bretagne quand, par hasard, il essaie le masque de l'intrigue à son simple et franc visage. Montméril était à la tête et faisait un pauvre acteur, mais un plus naïf encore eût réussi auprès de Roger, qui éprouvait, en face du père de Reine, cette terreur stupéfiante qui empêche le païen de voir que son idole est un vil morceau de bois.

— Je suis venu pour vous dire, reprit le président, que Reine de Montméril ne peut point être votre femme.

— Oh ! monsieur... monsieur ! s'écria Roger avec accablement ; pourquoi cet arrêt cruel ?

— Parce que je suis un Breton, monsieur, et que vous, vous n'êtes qu'un Français.

Roger se redressa, offensé.

— Monsieur le président, dit-il, vous oubliez que votre robe passe après mon épée ; vous oubliez que vous avez se perdait dans la foule quand les miens s'assayaient aux marches du trône ducal.

— Tant mieux pour eux qui suivaient une glorieuse route ! s'écria Montméril ; tant pis pour vous qui désertez leurs traces !

Il n'y avait plus ici de rôle appris. Le vieux Breton était fort, et digne, et solennel en prononçant ces mots qui jaillissaient de son cœur, exalté par l'amour de la Bretagne.

— Vos pères, reprit-il, servaient un duc ; un roi est venu, qui, puissant et inique, a volé l'héritage de ce duc... Entre ce duc et ce roi, monsieur, quel parti eussent pris vos pères ?

— Mais vous me parlez de deux cents ans ! voulut répliquer Roger ; il n'y a plus de duc...

— Les souverains ne meurent pas, monsieur, prononça lentement Montméril, et leurs droits ne sont point de ceux qui se peuvent prescrire. — M. de Montméril ébaucha respectueusement son feutre. — Monseigneur Julien d'Avagour, héritier légitime et direct de la maison de Breux, sans armes, sans argent, exilé, proscrit, est, par la grâce de Dieu, duc de Bretagne, tout comme s'il avait cent mille soldats, des trésors et une patrie !

— Je respecte le malheur de M. d'Avagour, mais je suis né sujet du roi, et je porte l'uniforme de son armée.

— Tais pis pour vous ! dit une seconde fois le président.

Il se fit un instant de silence. M. de Montméril avait parlé avec éléquence et noblesse ; parce que ses paroles, pour être férocement appliquées, enchaînaient néanmoins un principe fondamental et d'une éternelle vérité. Mais il se souvint qu'il était venu pour faire un marché ; son langage changea.

— Je suis un homme de robe, reprit-il au bout de quelques secondes, et vous me l'avez rappelé à propos, car j'avais tentation de parler plus qu'il n'est besoin... Ma volonté est irrévocable. Toute discussion serait superflue. Vous n'avez, pour la flétrir, qu'un moyen... un seul !

Roger tendit avidement l'oreille. C'était son arrêt qu'on allait prononcer.

— Je ne vous demande point, continua M. de Montméril, de vous faire Breton après avoir été Français. Nous sommes assez nombreux, Dieu merci, pour n'avoir pas souci de quêter des défenseurs, — mais il se trouve dans ces murs, cent malheureux dont le seul crime est d'avoir été fidèles, dévoués, intrépides... Soyez leur sauveur ; la main de ma fille est à ce prix.

— C'est une trahison que vous me proposez ! s'écria le cadet de Saint-Maugon qui recula d'un pas.

— C'est un marché, répondit froidement Montméril, un marché où

vous gagnez et où je perds. Les plus nobles partis se disputent la main de ma fille; je vous l'offre, à vous, quand je pourrais la garder à votre frère.

— Mon frère! interrompit Roger dont la jalousie serrait le cœur.

— Votre frère, qui est aussi riche que vous êtes pauvre, aussi puissant que vous êtes faible.

Roger mit sa tête entre ses mains.

Un sourire de triomphe vint à la lèvre de M. le président de Montméril.

— Vous n'agirez pas, reprit-il encore; vous laisserez faire... Fermez les yeux, ce n'est point trahir... Je crois, moi aussi, que Reine vous a distingué, monsieur de Saint-Maugon.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Roger aux abois.

— Il est vaincu! pensa le président. — Eh bien! continua-t-il tout haut, voulez-vous être l'époux de Mlle de Montméril?

— Pitié! s'écria l'enseigne. Pitié! monsieur; vous voyez bien que ma raison se perd... Retirez-vous!

— Votre refus la jette aux bras d'un autre...

— Ah! tenter une sentinelle à son poste, est acte indigne d'un chrétien et d'un gentilhomme, monsieur... Laissez-moi!

— Adieu donc! dit Montméril en tournant le dos. Reine, la pauvre enfant espérait une autre réponse.

Roger poussa un sanglot déchirant et arrêta Montméril par son manteau.

— Monsieur, dit-il avec le calme de la démence, donnez-moi Reine et prenez mon honneur!

Le milieu du jour était passé. Le ciel gris et sombre se fondait en tourterelles de pluie glacée. Le lugubre tintement du tocsin se faisait entendre à la fois aux cinq clochers des paroisses de Rennes, et le bourdon de la tour de l'Horloge était en branle. Les bourgeois avaient prudemment fermé leurs portes; quelques uns même, donnant un exemple qui ne devait pas être perdu pour les bourgeois à venir, se cachaient jusque dans leurs caves.

Bertrand de Saint-Maugon, qui revenait de son château, afin de remplir les devoirs de son grade, entendit de loin les cloches et hâta le trot de sa monture.

Il était pâle comme on est après une nuit sans sommeil, passée au milieu des hésitations et des angoisses. Lorsqu'il avait quitté le bal de M. le marquis de Poulpry, c'avait été pour monter à cheval et prendre au grand galop la route de Saint-Maugon. Le vent des nuits, en glissant sur son front qui brûlait, ne pouvait y mettre sa fraîcheur. Il allait comme la foudre, labourant les flancs de son cheval, et murmurant de ces paroles sans suite que dicte le trouble de l'âme.

En arrivant au château, il traversa la longue suite d'appartements qui conduisait au salon où nous l'avons vu naguère avec Roger. Là, il se jeta épuisé sur un siège.

C'était un valeureux et robuste cœur, mais force et vaillance peuvent fléchir, à condition de se relever. Bertrand demeura quelque temps comme accablé. Au bout d'une heure d'apathique désespoir, son regard tomba sur le portrait de son père, dont le fier visage semblait vivre encore et refléter de loyales pensées. Bertrand, ramené par cette vue, retrouva courage.

Il traversa le salon d'un pas ferme, et vint se mettre à genoux devant le portrait.

— Monsieur mon père, dit-il avec un saint recueillement, priez Dieu d'avoir pitié de vos fils et donnez-moi conseil.

Les heures de la nuit s'écoulaient. Bertrand demeurerait à genoux, mais il avait maintenant la force de combattre contre lui-même. Il mit son frère avant son amour, et refoulant l'ardente protestation de sa passion, il résolut d'attirer à soi toute la souffrance, afin de laisser à Roger le bonheur.

Après cette douloureuse victoire, il se sentit plus calme. Les premiers sons du tocsin qui frappèrent son oreille au moment où il reprenait la route de Rennes, jetèrent à travers son martyre une sorte de joie sauvage. Il devina de loin un danger matériel, et piqua des deux, impatient de trouver la mêlée, le péril, la mort peut-être.

On se battait bel et bien, en effet, par les rues de Rennes. Les paysans étaient vus en nombre, de la forêt de Saint-Aubin-du-Cormier, et jusque de Louvigné-du-Désert. Les troupes royales avaient presque partout le dessous, d'autant mieux qu'elles étaient attaquées sur leurs derrières par la populace, à laquelle se joignaient les cent captifs qui, au moment du combat, avaient recouvré la liberté comme par enchantement. C'était, on en conviendra, hasard déplorable ou fort noire trahison.

Nul ne vit, ce jour-là, dans la mêlée, le cadet de Saint-Maugon.

En revanche, au plus fort de la bataille, un cavalier portant l'uniforme du régiment de la Couronne, rehaussé par les deux petites épaulettes de dragonne qui indiquaient le rang de capitaine, déboucha vers deux heures après-midi du côté du faubourg Saint-Helier. Il prit seul, et armé uniquement de son épée, les assaillants à revers, perça comme un boulet de canon leurs rangs tumultueusement formés, et se vint mettre à la tête d'un gros de fusiliers qui se défendaient de leur mieux, à la tête du pont de Viarmes. C'était Bertrand Maugon de Saint-Maugon, baron de Kerau.

Son arrivée changea le cours de la bataille. Bien qu'il fût renommé déjà pour sa brillante valeur, jamais on ne l'avait vu charger comme il le fit en cette occasion. Les pauvres paysans tombaient sous son épée comme le sainfoin et le trèfle sous le fer du faneur.

Ils résistèrent long temps, puis ils se débandèrent. Ce mouvement déterminé la retraite générale des insurgés. Mais les gens du roi de France payèrent chèrement leur victoire. En luyant, les paysans gardèrent leurs prisonniers au nombre desquels était Gilbert de Gadagne d'Hosning, comte de Verdun en personne.

Cependant, lorsque la fièvre du combat se fut calmée, un bruit courut parmi les officiers et soldats du régiment de la Couronne. On disait que le président de Montméril, lequel était en fuite maintenant, avait acheté l'officier chargé du poste de la Tour-le-Bât, ce qui avait causé l'évasion des cent captifs. — Quel était cet officier? Personne ne pouvait le dire. C'était Gilbert de Gadagne lui-même qui l'avait mis à ce poste et le malheureux colonel n'était point là pour répondre.

Bertrand ne donnait point attention à ces bruits. Couvert de sueur et de sang, il allait par les rues et demandait à tout passant des nouvelles de son frère qui n'avait pas paru au combat.

Les passans répondaient que Roger de Saint-Maugon était sans doute à son poste; quelques uns disaient qu'il était prisonnier des rebelles, et il se trouva un bourgeois, de ceux qui sortaient de leurs caves, pour affirmer que lui, bourgeois, avait sauvé la vie au cadet de Saint-Maugon en mettant à mort deux douzaines de paysans. — N'avons-nous pas vu, il y a treize ans, d'autres bourgeois piper des places et des rubans à l'aide de mensonges analogues?

Bertrand, dévoré d'inquiétudes, interrogeait toujours.

Enfin, l'un de ses camarades qu'il rencontra, le força d'entendre le récit de la trahison qui entachait l'honneur du régiment de la Couronne. Au nom du père de Reine, Bertrand pâlit, et un funeste soupçon lui traversa le cœur. Il remonta son cheval au galop et poussa vers la Tour-le-Bât.

Le terre-plain était désert; mais en pénétrant dans le corps-de-garde, Bertrand se trouva face à face avec son frère qui le regarda d'un œil fixe et affolé.

— Ce n'est pas toi, s'écria Bertrand; dis-moi que ce n'est pas toi qui as trahi!

Roger demeura muet. Bertrand, l'âme navrée, s'assit auprès de lui.

— Frère, reprit-il d'une voix suppliante, ce n'est pas toi, n'est-ce pas? Même silence. — Un éclair d'indignation brilla dans l'œil de Bertrand.

A ce moment, on entendit au dehors la voix des officiers qui s'entretenaient vivement et se disaient :

— Il faut pourtant que nous sachions le nom du traître!

Roger se leva, posa la main sur son cœur et retomba, brisé, sur le sol.

Bertrand se pencha et mit un baiser sur le front glacé de son frère. Puis il sortit du corps-de-garde et ferma la porte à clé.

— Le nom du traître! répétaient les officiers.

— C'est moi, dit Bertrand de Saint-Maugon en s'avançant vers eux.

Les officiers reculèrent, étonnés.

— M. de Saint-Maugon, dit Hugues de Maurevers, lieutenant-colonel, je vous ai vu si bien faire aujourd'hui, que je ne puis vous croire.

— C'est moi, vous dis-je! répéta Bertrand.

Maurevers réfléchit un instant.

— Il y a en ceci un mystère que je ne comprends point, reprit-il enfin. Quoi qu'il en soit, je dois faire mon devoir... Au nom de sa majesté, le roi, monsieur de Saint-Maugon, je vous requiers de me rendre votre épée.

Bertrand obéit aussitôt.

IV.

Péripipties.

Le lendemain, dans une chambre basse de la Tour-le-Bât, les deux Saint-Maugon étaient réunis. Roger dormait d'un sommeil fiévreux et plein d'angoisses; il était couché tout habillé sur le lit de camp qui formait, avec deux escabelles, le mobilier de cette espèce de prison.

Bertrand, à genoux devant un crucifix de bois pendu à la muraille, achevait sa prière du matin. Il avait le regard seré et le front calme.

Tout à coup un roulement de tambour, qui se fit au dehors pour appeler le corps de garde sous les armes, éveilla Roger en sursaut. Son premier regard tomba sur Bertrand, et un doux sourire vint épanouir sa lèvre.

— Ce n'était qu'un songe! murmura-t-il, un songe effrayant et cruel... Oh! frère, j'ai fait cette nuit un bien terrible rêve.

Bertrand se leva sans répondre et s'approcha lentement du lit de camp.

— Que Dieu te bénisse, frère! dit-il d'une voix grave, mais exempté de toute amertume.

— Si tu savais ce que j'ai rêvé! reprit Roger en tendant son front au baiser de Bertrand. J'en frémis encore, et il ne faut rien moins que ta vue... mais où sommes nous donc?... ces froides murailles... ce ciel humide...

Roger retomba sur le lit.

— Malheur! malheur! s'écria-t-il avec désespoir. Ce n'était pas un rêve, et le nom de notre père est flétri!

Bertrand prit sa main qu'il serra entre les siennes. Il y avait tout l'amour d'un père dans le regard triste et résigné de l'aîné de Saint-Maugon. Roger pleurait et ne cherchait point à retenir les sanglots qui soulevaient sa poitrine.

— C'est toi qui seras son époux! prononça-t-il enfin d'une voix en-

trouquée : — misérable et insensé que je suis ! cet homme m'a trompé...

— Il était bien fort contre toi, pauvre frère !... ce fut, de sa part, une tentation perfide.

— Oh ! oui, s'écria Roger en peinant en effort ! ses paroles... il me semble les entendre en ore !... troublent mon cœur, avouglent ma raison. Que sais-je ? S'il m'eût demandé davantage !... mais que pouvait-il me demander de plus !

Il ratura d'un geste brusque la main que pressait Bertrand, et détourna la tête.

— Vous me méprisez, monsieur mon frère, dit-il.

— Je l'aime et je te plains, répondit doucement le capitaine.

— Vous me plaignez !... votre rôle est facile : vous êtes le mieux, vous !

Bertrand regarda le ciel.

— Frère, dit-il, tu souffres... Je te parle.

— Je n'ai que faire de votre pardon, s'écria Roger en se levant, et je repousse votre pitié, monsieur... Reine m'aimait... je le sais... j'en suis sûr... entendez-vous ? j'en suis sûr !...

Il se mit à parcourir la salle basse à grands pas.

— Elle m'aime... en moi, tu m'aimes... vous pourriez être son époux...

— Ne désespérez pas, répliqua Bertrand qui ne perdit pas cette inaltérable mansuétude que donne la vicieuse moralité.

Roger s'arrêta et regarda son frère en face. La souffrance viciée profondément les cœurs faibles. Roger se sentit venir un fongueux mouvement de haine.

— Hypocrisie ! pensa-t-il. Il me raille en hésitant de mon bonheur !

Puis il ajouta tout haut avec rudesse :

— Que faites-vous ici ?... Je suis prisonnier ; vous êtes libre ; ne laissez au moins pour de tout mon cachot ?

— Pauvre enfant ! murmura l'ainé de Saint-Maugon ; qu'elle doit être poignante l'angoisse qui met ces paroles dans la bouche d'un frère !

Il jureait Roger d'après sa et se trompait. Certes, Roger souffrait, mais dans sa souffrance, il y avait autre chose qu'un remords. Ignorant le dévouement de son frère, il se croyait pris au piège, sous le coup d'une accusation de trahison. Le châtiment prochain lui semblait une expiation. Ce qui le transportait de rage, c'était l'inutilité de sa faute. Reine lui échappait. Son bonheur, cet inestimable enjeu, était joué, était perdu. En revanche, au lieu du bonheur espéré, il recueillait la honte.

La honte mortelle qui ne se rachète point : l'échafaud.

Mais sa jalousie, furieuse et folle l'aveuglait à l'endroit de sa honte. Sa torture était dans son amour.

La veille encore, Roger était un enfant loyal, mais faible. Aujourd'hui c'était une âme déchue, un gentilhomme indigné, un soldat dégradé, un mauvais frère.

C'est que, pour un cœur faible l'existence est une périlleuse loterie. La vieillesse peut venir sans chute, par hasard, mais le plus souvent le déshonneur la gagne de vitesse. Le droit chemin, pour employer une expression péjorative dans sa trivialité, est un très étroit sentier qui passe au-dessus d'un abîme. Comment l'homme, pur et bon qu'il soit, résisterait-il aux passions qui l'attirent vers le précipice, s'il n'a point la force, cet appui sublime auquel seul l'antiquité accordait le nom de Vertu ? L'honneur, la probité, la fidélité, chez les cœurs débauchés, sont comme ces couleurs éclatantes qui brillent sur les tissus de bas prix. Le matin, elles éblouissent ; le soir, après quelque rude averse, il ne reste qu'un haillon terne et misérable.

Bertrand ne voyait en Roger que le malheureux et non point le complice. Généreux et dévoué comme tous ceux qui sont frisés, il avait résolu, dès le premier moment, d'attirer à soi la tempête pour en préserver son frère. Mais il ne voulait pas dévoiler son dessin, de peur d'éprouver un obstacle de la part de Roger lui-même. Celui-ci se croyait captif ; il fallait lui laisser cette croyance. Aussi, lorsque Roger le somma brutalement de sortir, Bertrand se retira aussitôt. Il était, lui, bien réellement prisonnier, et dut s'arrêter dans la pièce d'entrée qui formait une sorte d'antichambre. Comme il y mettait le pied, une clef tourna dans la serrure de la porte extérieure, et un soldat parut, suivi d'une femme voilée.

— Entrez, madame, dit le soldat. La consigne est sévère, mais, dût-on me pendre, je ne me repentirai pas, si votre visite fait plaisir à M. le baron.

Ce que disait ce soldat, tous ses camarades l'eussent dit à sa place : Bertrand était si brave et si bon !

La femme voilée entra et se découvrit le visage. C'était Mlle de Montméril.

Bertrand n'était point préparé. La vue de Reine amollit son cœur. Il se sentit fléchir dans sa résolution. Sa passion, vaincue, se releva plus irrésistible, et recommença la lutte. Il aimait Reine de cet ardent et profond amour qui l'honneur n'a point deux fois en sa vie, et qui, rebouté un instant, reprend l'âme de vive force et la domine tyranniquement.

— J'étais résigné, pensa-t-il ; pourquoi Dieu m'envoie-t-il maintenant ce cahec de suprême amertume !

Reine ne ressentait guère à cette brillante jeune fille que nous avons admirée au bal de M. le marquis de Poulpry. Plus de diamants dans ses cheveux, plus de sourire à sa bouche ; une robe sombre ; des yeux fatigués de larmes, et de la pâleur sur sa joue. Mais elle était belle encore ainsi, plus belle peut-être que la veille, entourée qu'elle était alors de tant de splendeurs et de tant d'hommages.

Bertrand, cachant son trouble sous une froideur respectueuse, s'était incliné en silence, et lui avait montré du doigt l'unique siège qui se trouvait dans l'antichambre. Reine ne voulut point s'asseoir.

— Monsieur, dit-elle, je viens vers vous d'après la volonté de mon père.

Elle s'attendait peut-être à quelque tendre reproche touchant la froideur de ce début. Son attente fut déçue.

Monsieur de Montméril, répondit Bertrand avec tristesse, peut-il rendre à Monsieur l'honneur qu'il veut de lui ravir.

— L'honneur ! répéta Reine interdite : — il s'agit de votre liberté, monsieur... Et, au nom du ciel ! ajouta-t-elle, ne pouvant soutenir plus long-temps ce rôle glacial ; — ne le pouvez pas ainsi, Bertrand !... Quo vous ai-je fait ? Qu'avez-vous depuis hier ?

— Depuis hier ! murmura le capitaine, dont tout le cœur s'élevait vers Reine ; — oh ! je suis bien malheureux depuis hier, mademoiselle !

— Tout peut être réparé... commença Reine.

— Non ! dit Bertrand.

Et comme Mlle de Montméril le regardait de son regard perçant et doux, regard d'ange auquel on ne résistait point, il coarba la tête afin de fuir l'enlèvement qui montait de son cœur à son cerveau. Sa piété fraternelle aux abois fit un d'un effort.

— Non, répéta-t-il, sans relever les yeux ; — mais vous parlez de liberté ?...

— Je viens pour vous sauver, ne le devinez-vous point ? Dans un quart-d'heure, les postes vont être relevés ; les sentinelles sont gagnées...

— Dites-vous vrai ? interrompit le capitaine avec vivacité.

— Tout est prêt ! répondit Reine. Des chevaux attendent au dehors.

— Il sera donc sauvé ! s'écria Bertrand, dont l'œil se releva fier et brillant.

L'amour était vaincu du nouveau. Son héroïque abnégation avait le dessus.

Reine ne comprenait point

— De qui parlez-vous ? demanda-t-elle.

— Ecoutez, dit Bertrand avec entraînement ; c'est par vous qu'il est malheureux ; c'est par votre père qu'il fut coupable. — Votre dette est grande ; il faut l'acquitter, mademoiselle !

— C'est vous que je veux sauver.

— C'est lui que vous sauvez ! Lui, mon pauvre Roger, mon frère, dont hier encore la vie était si pure et l'avenir si riant ; lui que la mort de notre père a fait mon enfant ; lui qui vous aime et qui vous a tout donné, je n'ai notre bonheur !...

— Mais vous... vous ! interrompit Reine.

— Ma, mademoiselle !...

Bertrand s'arrêta. Sa bouche, rebelle, se refusait à consommer le sacrifice.

— Moi, reprit-il enfin d'une voix altérée ; — moi... Je ne vous aime pas.

Reine s'appuya au mur humide de la salle basse. Elle défaillait.

— Vous voyez bien qu'il faut le sauver ! dit encore Bertrand.

— Oui, répondit Reine qui ressaisit sa fierté de femme ; — je le vois, et je suis prête, monsieur.

Roger était toujours assis sur le lit-d-ramp, immobile, morne. Le corps affaissé, l'âme enroulée. L'approche de Reine qu'introduisait Bertrand le galvanisa tout à coup.

Lorsqu'on lui dit de suivre Reine, il se leva et obéit. Il ne demanda point comment, prisonnier, il lui était permis de sortir. Il ne vit point que son frère demeurait à sa place. Pas un mot pour ce dernier, pas un geste d'adieu. Reine était là. Son esprit ébranlé n'avait plus de ressort que pour une pensée : Reine. Il la suivit machinalement et d'instinct, comme un somnambule, dominé par le despotisme fluide, suit le magnétiseur qui l'appelle.

Reine, au contraire, en qui tant la salle basse, ne put retenir un douloureux soupir, qui descendit jus-qu'au fond du cœur de Bertrand.

Les deux fugitifs partirent. Bertrand, resté seul, croisa les bras sur sa poitrine. Il resta ainsi, les yeux au ciel et le visage content. Lorsque le bruit des lourds battans de la madresse porte du château lui apprit que les fugitifs étaient hors de danger, il remercia Dieu.

Il y avait des guirlandes de fleurs aux vénérables lambris du château de Saint-Maugon. L'or de l'écusson de Manguar scintillait aux feux de mille flambeaux. La musique inondait les hautes salles où se pressait une noble tourte. C'était dix-huit mois après les événements que nous venons de raconter.

— Ma foi de Dieu ! disait le jeune M. de Kercornbrec, natif de Quimper, — M. le baron de Kernaun peut se vanter d'avoir la plus belle femme de la Bretagne.

— C'est à-dire la plus belle femme du monde ! s'écria avec une excellente méthode le cadet de Tregoz. Nautais fort éloquent.

— C'est tout un nasilo ! R. mais Château-ruché.

Les gens de Vitré, de Saint-Brieuc, de Vannes et de Saint-Malo, firent à ce sujet des observations analogues et qui ne méritaient point d'être rapportées. Après quoi M. de Kercornbrec reprit, en grossissant de la façon la plus remarquable :

— Ce pauvre baron l'échappa belle, s'il vous en souvient, messieurs, il

ya un an ou dix-huit mois. Si ces damnés paysans de Louvigné n'avaient pas rendu la liberté au colonel de Gadagne, l'ainé de Saint-Maugon se laissait condamner au lieu et place de son frère, ce qui eût été, ma foi de Dieu ! grand dommage.

— Le fait est que Gilbert de Gadagne revint fort à propos... c'était lui qui avait assigné le poste au petit Roger de Saint-Maugon. Son témoignage sauva le pauvre baron.

Un valet passait à ce moment avec un plateau chargé de vins choisis. M. de Châteauruhel saisit cette occasion pour parler au nez.

— Je propose, dit-il, de boire à la santé des nouveaux époux.

Cette motion fut acceptée avec enthousiasme.

— Et Roger ? demanda Trégaz, s'il vous plaît, qu'est-il devenu ?

— Il était amoureux fou de Mlle de Montmeril, qui est depuis hier Mme la baronne de Kérour. Mais la belle Reine ne l'aimait point. Quand le témoignage de M. de Gadagne eut mis la vérité en lumière, Roger, qui se cachait à Montméril prit la fuite.

— C'était un pauvre cœur.

— Tout beau, messieurs, interrompit Châteauruhel : il est mort comme il faut, en Breton et en gentilhomme... Il est mort devant la ville africaine d'Alger, en combattant pour le roi.

— Donc, que Dieu ait son âme ! dit le reste du groupe.

Un étranger était entré dans la salle. Son feutre rabattu cachait son visage. Il portait la double épaulette de capitaine. En entendant l'oraison funèbre de Roger, il se prit à sourire.

Pendant cela, Bertrand de Saint-Maugon, assis auprès de Reine, sa femme, se recueillait en son bonheur, au milieu de toute cette joie bruyante ; mais son bonheur n'était point sans mélange.

— Vous semblez triste, Bertrand, dit Reine avec tendresse.

— Je suis heureux, répondit l'ainé de Saint-Maugon, bien heureux, car vous êtes à moi et je vous aime... Mais notre père mourant l'avait mis à ma garde. Il était mon frère et mon fils... Pauvre Roger !

— Pauvre Roger ! répéta Reine.

— Mon frère ! mon noble frère ! dit une voix émue à leurs côtés.

Puis Bertrand se sentit prendre à bras le corps ; et une bouche s'appuya passionnément contre son front.

Le feutre de l'étranger tomba et laissa voir les traits de Roger, brûlés par le soleil des côtes africaines. Bertrand poussa un cri de joie.

De par Dieu ! murmura le jeune monsieur de Kercornébec, il paraîtrait qu'il n'est pas mort !... Il a gagné une épaulette, voilà tout.

— J'ai voulu voir votre bonheur, dit Roger ; demain, je repars pour l'armée.

— Quoi ! si tôt ? demanda Reine.

— Madame ma sœur, répondit le jeune homme en baissant les yeux et avec un léger trouble dans la voix, il faut la gloire pour effacer la honte !

— Dieu est bon ! murmurait Bertrand, plongé dans une sorte d'extase ; — Reine, Roger... tout ce que j'aime !...

Sa voix fut couverte par le nez de M. de Châteauruhel, qui proposait de boire au retour du cadet de Saint-Maugon, ce à quoi obtinrent avec satisfaction, MM. de Kercornébec et de Trégaz, — ainsi que les gens de Vitré, de Saint-Brieuc, de Vannes et de Saint-Malo.

PAUL FÉVAL.
(Quotidienne.)

LA MARÉCHALE BRUNE.

I.

Au bord de la Seine.

S'il jamais vous rencontrez, en flânant sur les quais, un petit volume in-18, avec ce titre : *Voyage pittoresque et sentimental dans plusieurs des provinces occidentales de la France*, hâtez-vous de l'acheter ! C'est une des plus précieuses raretés qu'un curieux puisse placer dans sa cahua. Non pas que l'exécution typographique se recommande par une correction et par une pureté écrivainnes ; non pas que le livre soit un de ces chef-d'œuvre plus ou moins authentiques, devant chacun desquels s'extasient les bibliophiles... Loin de là, le petit tome de deux cent dix-neuf pages, qui porte la date de 1788, est composé avec des caractères usés et ronds que l'on nomme *têtes de clois* en langage typographique ; il ne porte pas même de nom d'imprimeur ; enfin il ne se recommande ni par les grandes marges si chères aux virtuoses de bouquins, ni par un tirage égal et net. Quant au style de l'auteur et à sa valeur littéraire, l'épigramme suffira pour en faire juger :

« Qu'ils sont à plaindre ceux dont la sensibilité n'est pas la plus douce
» des jouissances ! Ils ignorent les charmes de l'amitié, »

L'AUTEUR.

Le reste du livre est pensé et écrit dans le même genre : l'auteur semble avoir pris pour modèle, non pas Sterne, comme le titre semble le promettre, mais les *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, à l'imitation du galant Bannister, il parle d'un œil de poudre la chevelure à l'oiseau royal qu'il donne aux nymphes et aux satyres ; il fait des arches bleus et impossibles à la manière de Watteau ; il entre-mêle la prose doucereuse de vers plus doucereux encore, et nous des vains au cou des brebis. Enfin, il ne veut, pour garder les troupeaux,

que des bergères à houlette dorée, vêtues de courtes robes de soie gorge de pigeon, et chaussées de charmantes petites mules jaunes. Les madrigaux interrompent à chaque instant le récit. Jamais on ne s'est mis plus ingénieusement à la torture pour dénaturer la pensée et l'entortiller dans les oripeaux d'une phraseologie maniérée. Ecoutez comment l'auteur parle des héros du moyen-âge.

Galans dans le sein des murailles,
Galans même au sein des batailles,
Ces anciens nobles paladins,
Vais, tendres, joyeux et badins,
Rougis de sang dans les alarmes,
Ne pouvant résister aux larmes,
Ils promettaient à la beauté
Respect, amour et loyauté.

Mais n'obtenaient des demoiselles
De n'être qu'amoureux fidèles ;
Et trouvant partout de beaux yeux,
Parlout ils étaient amoureux,
Et, par caractère, infidèles,
Trompés souvent souvent trompeurs,
Changeaient tous les mois de couleurs.

L'auteur du *Voyage sentimental* était un jeune homme d'une grande beauté ; sa taille élevée, ses manières élégantes eussent fait envie au plus galant monsigneur. Pour écrire en style prétentieux des fadeuses médiocres, Guillaume Brune ne renouvait pas moins à un esprit d'une rare intelligence une sensibilité profonde. L'éducation de la famille, ce précieux et saint palladium, le tenait en garde contre la dépravation du temps auquel il vivait et les mœurs corrompues du monde dont il se trouvait entouré. Fils d'un avocat célèbre de Brives, élevé par un père pieux et tendre, sorti du sein de la plus honorable bourgeoisie, on comprend sans peine que Guillaume, arraché par la nécessité à une douce existence pour se créer une position, demandât d'abord la fortune à la littérature, cette autre illusion des cœurs bien placés. Par malheur, et comme il n'arrive que trop souvent, la littérature et la fortune se montrèrent cruelles pour le débutant ; il fallut donc, après avoir épuisé toutes ses ressources à faire un premier livre qui ne se vendit pas, recourir à des moyens plus positifs d'existence. Guillaume entra comme compositeur dans une imprimerie : la tête ceinte du bonnet de papier sacramental, il se mit bravement à lever la lettre, comme l'avait fait avant lui Franklin ; et comme l'ont fait depuis Béranger et M. de Balzac, Il imprima les œuvres des autres pendant deux années, au bout desquelles la passion d'écrire le reprit plus impérieusement que jamais. Alors il résolut d'acheter le fonds d'une petite imprimerie qui se trouvait à vendre, et de créer un journal dont il serait à la fois le rédacteur et le typographe. Il employa toutes ses ressources, toutes ses économies de trois années à l'exécution de ce projet, et l'on vit bientôt paraître le *Journal de la Cour et de la Ville*. C'était une demi-feuille in-8o qui se publiait chaque matin, et dont les huit pages, écrites avec verve, servaient et défendaient la cause de l'aristocratie. La publication quotidienne de Guillaume obtint beaucoup de succès et devint productive pour son fondateur propriétaire. Pendant une année, il suffit seul à la rédaction de son journal ; plus tard, il reconnut la nécessité de s'adjoindre des collaborateurs, et appela à son aide Jourdain de Saint-Méard et Gauthier, les Janin et les Théophile Gautier de ce temps-là. La reine prit sous son patronage le petit journal, la cour et la ville l'adoptèrent ; bref, la fortune sourit tout à fait, cette fois, à l'heureux Guillaume.

Si quelques numéros du *Journal de la Cour et de la Ville* tombait aujourd'hui entre les mains des personnes qui lisent ce feuilleton, elles ne pourraient s'empêcher de remarquer l'absolue différence survenue entre les gazettes de 1841 et celles de 1789. Toute la matière du *Journal de la Cour* tenait à l'aise dans une douzaine de colonnes qui forment le rez-de-chaussée de la *Presse*. Ce sont d'abord d'insignifiantes nouvelles et des plaisanteries contre l'opposition naissante, plaisanteries qui paraîtraient bien inoffensives et bien anodines aujourd'hui. On voit ensuite une pièce de vers doucereux ; après cela viennent des comptes-rendus des pièces de théâtre, faites en vingt lignes de gros caractères, le tout terminé par une charade et des bouts-rimés.

D'ordinaire, les bouts-rimés excitaient au plus haut point l'ardeur poétique des abonnés. Chacun d'eux s'efforçait au milieu de ses collègues du lendemain contenant toujours cinq ou six pièces de vers envoyés sur les rimés proposés la veille. Le journaliste décidait en juge souverain de ce concours ; il classait les auteurs d'après leur mérite, plaçait au bas de leur œuvre des notes critiques sur les expressions hasardées, combattait la tendance ambitieuse des mots, et donnait des conseils paternels parfois fort plaisants.

Devenu riche, Brune ne changea rien, pourtant, à ses habitudes régulières et laborieuses. Il travaillait dans la journée au milieu de ses imprimeurs ; quand venait le soir, son seul plaisir consistait d'ordinaire à se promener le long des quais et à rver à ses articles du lendemain. Les étoiles du ciel, les mille lumières dont respal-maisait Paris, et qui venaient se refléter dans la Seine comme d'innombrables astres, le silence rarement interrompu de ces quartiers solitaires, favorisaient ses méditations et renouveauient l'activité de son esprit.

Un soir qu'il errait, selon sa coutume, sur le bord de la Seine, il entendit

une voix fraîche qui chantait sous une des arches du pont Saint-Michel. Il s'arrêta, car cette voix de femme était d'une pureté, d'une fraîcheur et d'une étendue merveilleuses; sans compter que la romance, qu'elle disait avec beaucoup d'expression, appartenait à Guillaume, et qu'il en avait lui-même fait les vers :

Non, non, trop orgueilleux remparts,
Qui paraissent porter les nues
Sur vos murailles étendues,
Vous n'attirez plus mes regards.

C'est une fille au fin corsage,
Belle et jeune comme l'Amour,
De sa beauté modeste et sage
Seule doit orner ce séjour.

Il se pencha sur le revers du pont.

A la clarté de la lune, qui semblait sortir tout exprès d'un nuage pour satisfaire le désir du curieux, il aperçut une jeune fille, les bras nus et en petit corset; elle lessivait du linge à la rivière. Il resta là jusqu'au moment où la savée lavée, comme la blanche Nausicaa d'Homère, après avoir terminé sa lessive, et ne soupçonnant point qu'on l'épaula, plongea ses beaux bras dans la Seine et y baigna ses petits pieds mignons. Ensuite elle prit gaîment le panier qui contenait son linge humide, et se dirigea vers l'une des rues pauvres et noires qui avoisinent le quai.

Le lendemain, Guillaume resta deux grandes heures à se promener sur le pont en attendant la chanteuse du bord de l'eau; hélas! elle ne vint point.

Il s'en retourna triste et surpris de sa tristesse.

Quatre jours s'écoulèrent; il revint obstinément chaque soir au pont, sans être plus heureux. Enfin, comme il allait, encore désappointé, reconnaître son logis, tout à coup la douce voix frappa son oreille; elle chantait l'air composé par Guillaume, et il put distinguer de loin la jeune fille qui s'avancait prestement, son panier sur la tête et ses bras appuyés sur les hanches, dans l'attitude gracieuse que savent si bien prendre les femmes du Midi.

Arrivée sur la grève, elle déchargea son fardeau et se mit à l'œuvre avec une gentillesse extrême. Guillaume put cette fois remarquer la beauté des cheveux blonds de l'inconnue, la finesse de ses traits, la piquante agacerie de sa petite bouche et de son nez légèrement relevé, le charme de ses grands yeux bleus, la souplesse de sa taille et les formes exquis-es de ses mains, dignes de la plus belle statue antique. Caché près d'elle, il distinguait jusqu'à l'incarnat de ses joues roses, jusqu'au léger duvet de pêche qui chatoyait sur l'ovale accompli de son visage, à la clarté scintillante de la lune.

Pendant trois mois Guillaume se livra au plaisir innocent et sans danger, il le croyait, du moins, d'épier mystérieusement la jolie lavandeuse. Hélas! l'hiver arriva, et l'hiver tint la jeune fille éloignée de la rivière.

Un ennui profond ne tarda point à s'emparer de Guillaume. Il avait leau s'efforcer de rire d'un pareil enfantillage, ses amis ne l'en voyaient pas moins pâlir et tomber dans une profonde mélancolie. A toutes les questions qu'ils lui adressaient sur les motifs secrets de sa tristesse, il ne répondait qu'en niant qu'il eût de la tristesse... Cependant les articles qu'il écrivait pour le *Journal de la Cour et de la Ville* manquaient de verve et de gaieté; souvent même il se trouvait dans l'impossibilité de travailler; comme le lui disait Gauthier, il semblait frappé d'un sort par quelque sorcière.

Un dimanche matin, Guillaume se promenait dans le quartier qu'il présumait habité par la jeune fille du pont; tout à coup il la vit passer près de lui, parée de ses habits de fête. Je vous laisse à juger de son émotion, et combien le cœur lui battit avec force! Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il la suivit de loin. La jeune fille entra dans l'église Notre-Dame, s'agenouilla devant une des chapelles latérales et entendit la messe avec une édifiante dévotion. Quand elle se releva et qu'elle sortit de l'église, Guillaume marcha de nouveau derrière elle. Cette fois, elle s'aperçut qu'elle était suivie, car une vive rougeur colora son visage, et elle hâta le pas avec une rapidité dans laquelle il était facile de reconnaître du trouble. Elle arriva devant une maison d'humble apparence, et se jeta dans le corridor obscur qui servait d'entrée.

Guillaume s'éloignait moins triste que d'ordinaire, puis n'il savait du moins où demeurait son inconnue, quand il aperçut, en jetant un dernier coup d'œil sur la maison, le rideau d'une fenêtre qui s'entr'ouvrait au quatrième étage et montrait un œil de femme regardant furtivement dans la rue. Aux battements précipités de son cœur il reconnut celle qui, depuis si long-temps, s'était emparée de son imagination.

Peu de jours après, la jeune fille apprit de sa portière que la petite chambre qui se trouvait au quatrième étage, sur le carré, en face de la Seine, venait d'être louée par un ouvrier imprimeur. Il sortait de grand matin, ne rentrait que fort avant dans la nuit, et semblait un garçon rangé et laborieux. Seulement, il aimait peu à causer, quoiqu'il ne demandât jamais le soir sa lanterne que chapeau bas et de la manière la plus polie du monde.

Un dimanche matin, la jeune fille, en se levant de chez elle, se trouva furieuse, sur son carré, avec le nouveau locataire, qui lui fit un de ces respectueux saluts vains si fort par la portière. Elle devint rouge et tremblante; elle reconnut que le jeune homme qui l'avait suivie un jour, au sortir de la messe,

Après cette découverte, elle résolut de ne jamais sortir de chez elle qu'après avoir regardé par le trou de la serrure si son voisin ne se trouvait point là. Malgré cette précaution, et quelques soins qu'elle prit de leur silence, le locataire la vit dans la serrure, à peine franchissant-elle le seuil de sa chambre, que le voisin sortait de la sienne. Il n'y avait aucun moyen d'éviter son salut et de répondre aux paroles de politesse qu'il adressait à la jeune fille, ainsi qu'il est d'usage entre personnes de la classe à laquelle cette dernière appartenait.

Un matin, comme Guillaume quittait sa chambrette et se disposait à descendre l'escalier, son pied trébucha sur les marches rendues glissantes par l'humidité. Il tomba, et tomba si malheureusement qu'on le releva sans connaissance avec une grave blessure à la tête. On le remonta chez lui; on appela le chirurgien, puis on souleva l'importante question de savoir s'il ne fallait point le faire porter à l'hôpital, car le pauvre mobilier qui garnissait la mansarde semblait annoncer une situation de fortune presque voisine de l'indigence. Le mot d'hôpital fait peur, même aux pauvres. La jeune fille déclara sans hésiter qu'elle subviendrait aux dépenses que nécessiterait la maladie de son voisin. Cet exemple généreux trouva bientôt des imitateurs, et ce fut aussitôt, parmi les bonnes femmes, à qui montrèrent le plus d'empressément pour veiller près du malade et venir en aide à la jeune fille dans ses résolutions généreuses.

Après une semaine environ, Guillaume, que ses amis cherchaient pendant ce temps-là avec désespoir et en le croyant victime de quelque gnet-apsis, reprit connaissance et vit cesser le délire et la fièvre qui le dévorait depuis le moment de sa chute. Il crut rêver encore en voyant, assise près de son chevet, sa jolie voisine, qui lui fit signe du doigt de ne point parler, et présenta au malade une potion qu'elle lui porta aux lèvres en lui soulevant doucement la tête. Bientôt il apprit et comprit tout; son regard humide de larmes se leva vers le ciel avec reconnaissance.

Ce furent d'heureux jours que ceux de la convalescence de Guillaume. Ne point quitter d'une minute, durant la journée, sa bienfaitrice, celle à qui certainement il devait la vie, la voir travailler près de lui, entendre sa douce voix, recevoir ses soins, tendre comme les soins d'une sœur... La santé n'a point, hélas! de pareilles émotions! Plus d'une fois il soupira en songeant que sa guérison avançait à grands pas, et en disant que tout bonheur allait bientôt cesser. En effet, à mesure que les soins d'Ange, ainsi se nommait la jeune fille, devenaient moins nécessaires au malade, celle-ci rentrait peu à peu, sans affectation, mais avec une pudeur et un tact exquis, dans sa réserve première. Elle remplaçait une à une, entre elle et lui, toutes les barrières restées possibles pour une jeune fille et pour l'homme qui lui devait tant de reconnaissance. Guillaume se sentait saisi d'admiration et de respect devant une intelligence si pleine de pudeur et de dignité.

A la fin, les soins de la garde-malade devinrent tout à fait inutiles au blessé. Ange annonça gaîment la bonne nouvelle à Guillaume. Cependant, à travers cette gaîté, le jeune homme crut entrevoir avec joie une émotion qui se trahissait.

— Adieu, monsieur, lui dit elle en s'appêtant à le quitter; adieu!

— Adieu! reprit-il. Quel! voulez-vous que nous devenions désormais l'un pour l'autre des étrangers? Cela est-il donc possible?

— Cela était avant votre maladie; il faut que tout redevenne comme auparavant.

— Voulez-vous que j'oublie la reconnaissance que je vous dois? Ma vie, ma santé, ma raison, peut-être! Oh! non, vous ne l'exigerez pas, vous ne pouvez point l'exiger.

— Elle soupira.

— Au nom de la reconnaissance que vous croyez me devoir, dit-elle, quittez cette maison, oubliez-moi et laissez-moi vous oublier; ou plutôt ne nous souvenons plus l'un de l'autre que comme on se souvient d'un bon rêve.

— Eh quoi! mademoiselle Ange, dit-il avec émotion, mon amour vaut-il si peu que vous ne me permettiez même pas de vous l'avouer?

— Ne me dites pas cela, ne me le dites pas! s'écria-t-elle; laissez-moi mon repos et mon bonheur.

— Non, je ne me séparerai point de vous; je vous aime, Ange, et vous ne refuserez point de devenir la femme de celui qui vous le demande, au nom de la vie qu'il vous doit. Je ne suis point riche, sans doute, je ne suis qu'un ouvrier, ajouta-t-il en se reprochant cette innocente tromperie, mais je saurai me montrer actif, intelligent et laborieux pour me rendre digne de vous. Dites, Ange, ne le voulez-vous point?

— Elle ôta de son doigt un petit anneau d'or qu'elle passa au doigt de Guillaume.

Le lendemain, la maison entière apprit que Guillaume Brune allait devenir le mari de Mlle Ange. Guillaume déclara qu'il voulait avoir à ses noces tous les braves gens par lesquels Ange avait été secouru dans les soins donnés au blessé; ce fut même parmi eux qu'il choisit ses témoins. Du reste, il y avait dans sa conduite je ne sais quoi de mystérieux et d'indéterminé qui inquiétait vaguement la fiancée.

Enfin, le grand jour du mariage arriva; Guillaume conduisit sa jolie fiancée à la municipalité, et, après avoir dû mener à ses convives un modesto dîner dans un des restaurants du quartier, il ramena sa femme à la petite mansarde qu'elle occupait. Ce fut là que le jour de ménage s'ouvrit.

Guillaume sortait tout les matins pour se rendre, d'abord, à son imprimerie. Il était toujours fort tard quand il revenait près de sa femme.

Ange avait accepté sans chagrin cette longue solitude de la journée, ordinaire, du reste, à toutes les femmes d'artisans. Elle charmait ses heures d'attente par le travail, de manière à joindre ses économies aux économies que pouvait faire son mari sur le prix de ses journées. Du reste, Guillaume était le modèle des époux et des compositeurs d'imprimerie : chaque semaine, il apportait exactement à sa femme le prix de son solaisant travail manuel.

Ce bonheur romanesque dura deux années entières pour Guillaume. Un jour il s'agenouilla d'une façon à la fois comique et grave devant Ange, et lui demanda pardon.

— Et que veux-tu que je te pardonne? répondit la riieuse jeune femme en lui donnant un baiser. Sais-tu que vraiment tu vas me donner de l'inquiétude?

— Prends mon bras, dit-il, et accompagne-moi.

Elle descendit, fort intriguée de cette plaisanterie, et monta dans un fiacre que Guillaume avait amené. La voiture le transporta dans le quartier de la place Royale, et s'arrêta devant une arcade, précisément en face de la maison occupée aujourd'hui par M. Victor Hugo.

Guillaume donna son bras à Ange, la fit monter au second étage, l'introduisit dans un salon où se trouvaient réunies trente ou quarante personnes, et dit solennellement :

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter ma femme.

— Votre femme! s'écrièrent avec étonnement les témoins de cette scène singulière.

— Oui, messieurs, ma femme, depuis deux ans, ma femme! Elle m'a conservé la vie par son dévouement : elle a cru n'épouser qu'un simple ouvrier. Certes, si j'eusse pu prolonger encore cette églogue, je l'eusse fait. Mais l'année 1792 n'est point favorable aux églogues, et peut-être vais-je me voir forcé de quitter Paris avec le général de camp Henslenzier, qui vient de me nommer capitaine-adjoint à ses adjudans-généraux. Avant de partir, j'ai voulu faire prendre possession à ma femme du nom et de la position sociale qu'elle partage avec moi.

Messieurs, je suis fier de proclamer devant vous combien je me sens heureux d'avoir un nom sort à une femme d'un si bon cœur et d'une intelligence si noble! Allons, chère Ange, ajouta-t-il en s'interrompant avec émotion, embrassez pour la dernière fois le compositeur Guillaume. Messieurs, madame Brune va faire les honneurs de mon salon.

II.

Ange.

Vers le commencement du mois d'octobre 1807, un maréchal de l'empire se présenta aux Tuileries pour demander audience à Napoléon. Les chambellans eurent à peine annoncé ce maréchal, que l'empereur ordonna de l'introduire dans son cabinet. Il se leva pour le recevoir, lui tendit avec affection la main et lui dit :

— Maréchal Brune, je suis content de vous.

Brune, les yeux pleins de larmes et profondément ému, s'inclina sans pouvoir proférer une seule parole, tant sa joie et son trouble étaient profonds.

— Vous m'avez servi fidèlement, reprit Napoléon ; je vous et je dois vous en récompenser.

— Sire, je viens de recevoir la plus douce et la plus glorieuse des récompenses : votre approbation. Que puis-je désormais désirer, si ce n'est que jamais cette approbation ne s'éloigne de moi? Pour la conserver, je vous laisse mon sang et ma vie.

— Ainsi, maréchal, vous m'obéiriez aveuglément, quels que fussent les ordres que je vous donnerais?

— Votre Majesté sait que je n'ai jamais réfléchi avant de lui obéir. N'ai-je point la conviction qu'elle ne peut me donner que des ordres dignes d'elle et de moi?

— Eh bien! maréchal, j'ai à requérir de vous une nouvelle preuve de cette obéissance.

— Sire, je vous répondrai comme on a répondu un jour à une reine : Si la chose est possible, elle est faite ; si elle est impossible, elle se fera.

— Ecoutez-moi bien, mon cher Brune : nous sommes tous partis d'un rang obscur pour arriver à de hautes positions ; fils de nos œuvres, nous avons grandi à mesure que nous nous élevions. Par malheur, il n'en a pas été de même de ceux qui nous entouraient... La gloire impose souvent des sacrifices douloureux ; il faut savoir, quand la nécessité l'exige, sacrifier jusqu'à ses affections les plus tendres. C'est un exemple que je vais donner, et que doivent imiter tous ceux qui ressentent pour moi une véritable affection.

— Je n'ai pas l'honneur de comprendre Votre Majesté.

L'empereur fit signe au maréchal de s'approcher, se pencha à son oreille, et lui dit à voix basse :

— Vous serez le premier à connaître ma pensée, maréchal.... Bienôt mon divorce avec Joséphine.... doit avoir lieu....

Brune, en recevant cette confidence, recula vivement, comme s'il eût vu se dresser devant lui une vipère.

Napoléon continua, sans paraître remarquer le trouble de celui qui l'écoutait.

— Joséphine ne saurait me rendre père, et puis j'ai besoin de consolider mon pouvoir par une haute alliance : la fille de l'empereur d'Autriche deviendra ma femme.

— Je ne me permettrai jamais de donner un conseil à Votre Majesté sans qu'elle daigne m'interroger sur mes sentiments... Néanmoins...

— Vous avez raison, interrompit Napoléon, ce ne sont point des avis que je veux, mais de l'obéissance à mes ordres. Or, maréchal, je désire que vous m'imitiez. Une alliance avec ma propre famille récompensera vos services. Quant à votre premier mariage, il sera facile à rompre, car vous avez épousé une blanchisseuse, et, je le sais, quelques formalités légales qui n'ont point été scrupuleusement remplies permettent de rompre facilement cette union.

— Sire, répondit le maréchal, j'ai épousé une femme que j'aime et que je respecte. Si je savais que mon mariage avec elle eût quelque chose d'illegal, je m'empresserais de faire disparaître ces vices de forme.

— Ah! dit l'empereur en se levant, voilà comment vous faites cas de ma volonté et d'une alliance avec ma propre famille?

— Sire, ma vie vous appartient, mais non pas mon honneur. Je donnerais mon sang pour vous, mais jamais je ne trahirai mes devoirs.

— Et qui vous parle, monsieur, de trahir votre honneur et vos devoirs? Je suis donc, moi, traité à cet honneur et à ces devoirs, en faisant ce que je vous propose de faire?

— Non, sire ; mais vous voulez abandonner une femme dévouée pour épouser...! S'interrompit.

— Eh bien! continuez.

— Pour épouser la fille d'un de vos ennemis.

Napoléon fit un geste de colère; le maréchal s'inclina et se disposait à se retirer. Un signe de tête le rappela.

— Vous êtes bien énergique quand il s'agit de me désobéir et de me blâmer, monsieur. Vous auriez sagement fait d'user de cette fermeté pour réprimer les expressions offensantes du roi de Suède contre ma personne. Elle vous aurait encore été utile pour traiter avec moins de condescendance lors de la capitulation relative à l'île de Rugen. Si châtouilleux sur votre honneur, comment avez-vous laissé émettre, dans votre capitulation, l'énumération des titres de votre maître? Si sévère pour vos devoirs, pourquoi avez-vous accepté, à des villes anséatiques, une gratification?

— Quoi! sire, s'écria Brune, vous avez prêté l'oreille à l'accusation de mes ennemis! Heureusement quelques explications peuvent me justifier.

— Je n'entendrais, je n'écouterai que la promesse de m'obéir.

Le maréchal maîtrisa son trouble et prit une attitude ferme. L'empereur le regarda fixement, et une pâleur subite passa sur son visage.

— Ma volonté, est, monsieur le maréchal, que vous vous rendiez dans le département de l'Escaut, pour présider à Gand les opérations du collège électoral. Vous partirez aujourd'hui même pour aller remplir ces devoirs, ajouta-t-il en insistant avec ironie sur les derniers mots.

Le maréchal Brune obéit, et partit pour Gand.

Quand il revint à Paris, il demanda une audience à l'empereur pour rendre compte de sa mission. Cette audience lui fut refusée.

L'injustice de Napoléon envers l'un de ses plus fidèles soldats fut douloureuse au maréchal Brune ; il la supporta néanmoins sans faiblesse, en homme de cœur qui se sent frappé sans s'en avoir mérité. Il se retira dans le château de Saint-Just, près de Brives, et occupa son ardente activité à des travaux agricoles qui améliorèrent sa fortune, beaucoup moins considérable que ses ennemis ne l'avaient dépeinte à l'empereur, — car il possédait à peine 16,000 francs de rentes. — Il devint le colonisateur du pays, comme il en était le bienfaiteur, et il contribua beaucoup, par ses exemples et par ses expériences, à réformer les mauvaises méthodes d'agriculture employées jusque-là par les paysans de la contrée. Il consacrait le reste de ses loisirs à des travaux littéraires, et il commença, entre autres, par une traduction de la *Retraite des dix mille*, par Xenophon ; il accompagna cette traduction de commentaires et de notes explicatives.

La maréchale seconda son mari dans toutes ses entreprises, et contribua beaucoup à lui rendre moins pénibles les ennuis de l'exil. Brune n'avait jamais voulu avouer à sa femme les véritables motifs de sa disgrâce, mais elle les avait devinés, et la tendresse et le dévouement de son mari avaient encore ajouté au respect qu'elle lui portait. C'était une femme de petite taille, avec un léger embonpoint. Ses manières nobles avaient peut-être quelque chose d'émphatique ; mais il fallait attribuer ce défaut, presque imperceptible d'ailleurs, à la nécessité où se trouvait la grande dame d'éviter les habitudes et les réminiscences de l'ouvrière. Elle avait, du reste, efficacement travaillé à se donner l'éducation qui lui manquait ; des lectures intelligentes, des études courageuses, le soin qu'elle mettait à s'entourer de personnes instruites, la rendaient digne du haut rang qu'elle occupait. Ce qui l'en rendait plus digne encore, c'était sa bonté, sa bienveillance naturelle et son amour pour le maréchal. Dix-sept années de mariage n'avaient altéré en rien l'affection des deux époux, et le petit nombre d'amis qui composaient leur intimité ne pouvaient se lasser d'admirer le bonheur de ce ménage.

— J'ai payé cher mon bonheur, disait un jour le maréchal à un de ses amis ; mais, en résumé, je ne l'ai pas payé trop cher.

Cependant, des événements terribles vinrent bouleverser l'Europe, jetèrent l'ennemi sur le territoire de la France, et renversèrent Napoléon et sa puissance. Malgré l'accueil honorable qu'il avait reçu de Louis XVIII, malgré l'injustice de Napoléon, Brune, quand l'empereur revint de l'île d'Elbe, n'en eut pas moins au devant de son ancien maître. Nommé général en chef de l'armée du Var, et gouverneur de la huitième division militaire, il s'appliqua surtout à prévenir la guerre civile dans les

pays confiés à sa direction. Waterloo survint avec ses désastres... Vous savez le reste de cette histoire. Le maréchal Brune trouva des assasins à Avignon, et son cadavre fut jeté dans le Rhône.

Quand Mme Brune apprit la mort de son mari, ce fut d'abord un coup terrible qui fallit lui ôter la vie; mais la première crise de ce désespoir une fois passée, la veuve s'arma de courage et de force, car il lui restait de grands et délicats devoirs à remplir. Il fallait venger la mort et la mémoire du maréchal, confondre ses calomniateurs et frapper ses assassins. Né les obstacles presque insurmontables d'un pareil dessein, ni les périls des relations politiques, ni les haines des parais, ne l'arrêtèrent. Secondé par un petit nombre d'amis fidèles et courageux, elle fit dresser un monument sur la mort de son mari, recueillit les faits, écrivit de nombreux mémoires à les constater, et poursuivit avec persévérance son œuvre pieuse.

Ensuite Mme la maréchale Brune se retira dans ses terres, où elle vécut sans autre désir que celui de repandre autour d'elle un bonheur et un repos dont elle était privée à jamais. Il ne fallit rien moins qu'un nouvel outrage à la mémoire de son mari pour la faire sortir de son obscurité et de sa retraite. Ce fut lorsque Martainville accusa Brune de dégradation.

Alors elle eut de nouveau recours à M. Dupin pour flétrir le calomniateur de celui dont elle portait le nom. Cette fois elle échoua; le journaliste fut acquitté, et elle revint cachier dans la solitude sa douleur et son indignation.

D'un peu plus, on n'entendit plus parler de madame la maréchale Brune. Sa famille et les habitants de Saint-Jus, qu'elle comblait de bienfaits, savaient seuls quelle existerait encore. Enfin, le 1er janvier 1829, elle mourut, entourée de bénédictions et pleurée amèrement par toute une population.

Telle est l'histoire de la pauvre fille épousée par un poète, et qui se trouva, sans le désirer, jetée au milieu des grands d'une vie princière et des souffrances qui n'appartiennent qu'à de hautes positions sociales. Peut-être bien des fois reporta-t-elle avec un sentiment d'amertume et de regrets sa pensée vers l'époque où elle se croyait la femme d'un simple ouvrier.

S. H. BERTHOUD.

Nouvelles à la main (1).

L'OPÉRA EN 1789.

Il nous est tombé entre les mains un état des recettes et des dépenses de l'Académie royale de Musique pendant l'année 1789, avec le chiffre des appointements des acteurs et les noms des locataires des loges.

Nous puissions dans ce curieux document les renseignements qui suivent et qui nous paraissent pleins d'intérêt.

Les premiers sujets du chant, Lays, Lainé et Mme Saint-Huberti avaient chacun 9,000 francs d'appointements; les premiers sujets de la danse, Gardel, Vestris et Mlle Guillard, chacun 7,000 francs.

Le chef d'orchestre avait 5,000 fr.

Le machiniste en chef, 3,000 fr.

Le maître tailleur, 2,500 fr.

Le portier, 800 fr.

Le suisse, 400 fr.

Il y avait cinq espèces de loges, qui s'appelaient *Cychoirs*, *Timbales*, *Entre-colonnes*, *Chaises de poste*, et *loges de balcon*.

Une *Timbale* était louée à MM. le duc d'Orléans, le duc de Choiseul et M. Necker, au prix de 3,200 fr.

Une *Entre-colonne*, du prix de 7,000 fr., est aussi portée avec le nom du duc d'Orléans pour locataire.

Une *Chaise de poste*, du prix de 3,600 fr., était occupée par Mme de Genlis et Mme la princesse de Lomballe.

La loge de la reine était de 7,000 fr.

Celle du comte d'Artois, de 3,000 fr.

Les ambassadeurs de Naples et de Russie occupaient la même loge, qui était du prix de 3,600 fr.

Le prince des Deux-Ponts et l'ambassadeur de Malte avaient ensemble une loge de balcon.

Parmi les noms des autres locataires de loges nous remarquons ceux de MM. de Tressan, d'Audifréret, d'Orsay, de Vergennes, de Levis, de Vauy, Lavoisier, Pasquier, etc., etc.

Les loges du côté de la reine produisaient annuellement 250,100 fr.

Celles du côté du roi 225,100

Total 475,200 fr.

Le total des entrées était de 288, réparties entre l'hôtel-de-ville, la maison du roi, la Comédie-Française, les acteurs de l'Opéra, les auteurs, les journalistes, etc., etc.

Les journaux n'avaient que huit entrées, les auteurs trente-deux. Pour les premiers, il n'y avait que trois rédacteurs. C'étaient l'abbé Aubert, pour la *Gazette de France*; M. de Crance, pour le *Journal de Paris*; et M. Panckoucke pour le *Mercur*.

Parmi les noms des auteurs on trouve Favart, Marmontel, Monsigny,

Sodaine, Gossec, Grétry, Piccini, de Moras (le la famille de Lulli), Hoffmann, Bismarck, etc., etc.

Parmi les acteurs de la Comédie française, Molé, Dugazon, Dazincourt, Fleury, Talma, Raucourt, Contat, Montois, etc., etc.

Un monsieur et une dame Guerne avaient leurs entrées à cause du *voisinage incommode de l'Opéra*.

L'excédant de la dépense sur les recettes, d'avril 1789 à avril 1790, fut de 212,676 l. 14 s. 6 d.

Le théâtre Italien et les spectacles forains payaient à l'Opéra une redevance qui variait de 12,000 à 15,000 fr. par mois.

On jouait quatre fois par semaine, les mardi, jeudi, vendredi et dimanche.

En mars 1790, *Didon* et *la Chercheuse d'esprit* faisaient 321 fr. de recette et *Jephthé* et *Télémaque*, 4,175 fr.

La Caravane faisait 637 fr.; *OEdipe* et le *Déserteur*, 1,524 fr.; *Iphigénie en Aulide*, 129 fr.; *Iphigénie en Tauride*, de Gluck, 1,320 l.

La même pièce, avec le *Devin de village*, 117 fr.

Au mois de juillet, l'Opéra fut fermé du 10 au 14, à cause des troubles. Les vainqueurs de la Bastille se passèrent d'Opéra le 14 juillet, qui était un mardi. Ils ne devaient guère être d'humeur, du reste, à aller voir jouer *Arione* et les *Prétendus*, spectacle qu'on donnait alors.

Un billet de première loge, pris au bureau, coûtait 45 fr.

Le total de la recette à la porte, pendant l'année théâtrale de 1789, fut de 236,836 l. 14 s.

Les appointements généraux s'élevaient, par mois, à 40,000 fr. à peu près, et le prix du rouge et de la pommade à 30 fr.

Voilà des chiffres qui sont bien éloignés de ceux d'à présent, et l'on voit qu'en 1789 les *ut* de poitrine des tenors et les pointes des danseuses n'étaient pas cotés aux prix où on les paie de nos jours.

Aussi l'Opéra ne dépensait-il que 250,000 fr. par an, à peu près, au delà des recettes, tandis que maintenant il en dépense plus de 600,000.

Si M. Pillet ne peut revenir au bon temps où MM. les premiers sujets se contentaient de 9,000 fr. d'appointements, nous lui souhaitons au moins une location de loges annuelle de 475,000 fr.

LA CONFUSION DES HEURES.

Depuis que le progrès, ce grand fou de l'humanité, a multiplié ses horloges dans les quartiers de Paris, le Parisien ne peut plus parvenir à savoir l'heure qu'il est.

Quiconque vit dans la capitale, a pu faire cette remarque. C'est la confusion de tous les moments, de toutes les minutes, — une véritable Babel chronométrique.

Grâce à la foule de nos horloges, il est, à un même instant donné, midi au Luxembourg et onze heures à la place de la Bourse.

Encore si l'administration s'était tenue aux régulateurs, si souvent déréglés des monuments publics. Mais l'administration est, par sa nature, horlogère comme feu Yaucanson, horlogère jusqu'à la moelle des os.

Et voilà que, dans sa sollicitude pour les cochers de fiacres, elle a mis à chaque station une façon de coucoux ridicules, sous le spécieux prétexte d'indiquer les heures.

Qui n'a pas vu ces imbéciles cadrans à tous les endroits où stationnent les chars numérotés? Ils sont là, les indignes, pour tromper les passans, pour porter atteinte à tous les rendez-vous.

Exemple :

Vous êtes attendu à déjeuner dans un quartier lointain, vous regardez le cadran de la station la plus voisine, et vous vous dites :

— Il est onze heures, la chose est pour midi; j'ai donc une heure devant moi.

Après trois quarts d'attente, vous arrivez juste à temps pour vous lever de table.

Le régulateur en est la cause. — Régulateurs guet-apens, ne vous aurait-on pas inventés dans l'intérêt des avares qui donnent à dîner?

Quel-qu'un racontait récemment qu'il s'était engagé dans un cabriolet de place, pour suivre le parcours de la Bastille à la Madeleine. Au moment du départ, le régulateur de la Bastille marquait une heure cinq minutes. — A l'arrivée, celui de la Madeleine disait une heure moins vingt-cinq. — De sorte qu'à l'inverse des voyageurs ordinaires, celui dont nous parlons était en droit de dire à son cocher :

— Cocher, vous me d'avez une demi-heure.

Ainsi les heures parisiennes sont devenues une mystification.

UN JEU DE MOTS ACADÉMIQUE.

On parlait ces jours-ci, à un membre de l'Institut, de la candidature de M. D..., qui se propose pour le fauteuil.

M. D..., disait-on à l'académicien, pense que cent volumes de romans et la moitié environ de pièces de théâtre, vous paraîtront suffisants pour sa candidature.

— Pas aussi suffisants que leur auteur, s'écria le vieil inmortel!

Et il refusa sa voix.

(1) Extrait du piquant recueil édité par M. Lallemand-Lépine, rue Richelieu, 52.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,

RUE COQ-ŒRON, N^o

Au bureau du Journal;

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS :

Un an	12 f. » c.
Six mois.....	6 50
Trois mois....	3 50
Un mois.....	1 25

Edition avec 48 gravures, par an 24 f.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui la demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies.

Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4^o, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine. — Quatre par mois. — 48 par an.

SOMMAIRE.

- L'Orage, par FRÉDÉRIC SOULIÉ.
- Scènes de l'histoire d'Angleterre, par PAUL FOUCHER.
- Un Mariage parisien, par M^{me} GATTI DE GAMOND.
- Les Caprices du cœur, par MARC FOURNIER.
- Un Corsaire sous la terreur, par E. DE LA LANDELLE.
- Le Jupon de flanelle, par MARIE AYGARD.
- Un Rêve de jeune fille, par CHARLES EXPILLY.
- Le Déjeuner du sage Pelloquin, par ÉDOUARD OURLIAC.
- Le Tueur blanc, épisode de la guerre des six deniers, par FRANZ DE LIENHART.
- Poésie : la Réverie, le Style, par CHARLES NODIER.
- Les Résignées, par le vicomte CHARLES DE LAUNAY.
- Marmontel à la Bastille, par ÉDOUARD FOURNIER.
- Les Guêpes, par ALPHONSE KARR.
- Nouvelles à la main.

L'ORAGE.

Puisqu'il est vrai que ces derniers temps, si stériles en pièces de théâtre et en nouveautés dramatiques, dont je suis souvent chargé de rendre compte, des succès ou des chutes, me laissent quelques instans de repos, permettez-moi d'en profiter pour vous raconter une anecdote qui pourrait bien être aussi une petite comédie, si nous avions un homme comme Marivaux pour la faire. C'est que Marivaux était un homme d'un talent admirable pour rendre vraisemblables les aventures les plus inouïes, pour parler d'une grâce séduisante des sentimens qu'on peut dire honteux, pour faire parcourir à l'amour, et en quelques heures, tous les sentiers détournés qui le mènent droit à une faiblesse; faiblesse que les acteurs du théâtre d'alors sauvaient toujours par un mariage. Rappelez-vous les *Fausse Confidences*, cet amour d'une femme du grand monde pour son intendant, amour qui dit son premier mot à l'instant même où Araminte voit Dorante pour la première fois. — *Marthon, quel est donc cet homme*

qui vient de me sauver si gracieusement? — Vous voyez, elle a déjà vu que Dorante l'a saluée très gracieusement; puis, quand elle saura que c'est son futur intendant, elle vous dira tout de suite qu'il a très bonne façon: la bonne façon d'un intendant, à quoi cela sert-il? Cela sert à alarmer presque Araminte de ce qu'il est si bien fait; mais elle sera si prompte à se laisser persuader qu'il est honnête homme; et d'ailleurs, la recommandation de M. Rémi est si puissante, qu'elle déclarera le prendre tout de suite, et tellement tout de suite, que lorsqu'on parlera de conditions à faire à ce bel intendant, elle répondra qu'il n'y aura pas de dispute là-dessus, qu'il sera content; que si on demande où il sera logé: « Mais où il voudra, dit-elle; qu'il vienne, seulement qu'il vienne. » Tout cela dans une scène de quelques lignes. Et, en vérité, si ce n'est déjà un peu d'amour qui se montre, n'est-ce pas déjà beaucoup de curiosité qui agit? De la curiosité, entendez-vous, ce sentiment par lequel commencent si souvent toutes les passions des femmes.

Mais je n'ai point à vous analyser les *Fausse Confidences*, je n'ai pas à vous dire non plus le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, où un gentilhomme et une demoiselle s'éprennent, l'un d'une chambrière, l'autre d'un valet, et ceci de la façon la plus naturelle et la plus intéressante. Il est vrai que la chambrière est une demoiselle et le valet un gentilhomme; mais ce n'est pas cela qui fait qu'ils s'aiment; cela ne sert qu'à donner au public l'espoir que cet amour si gracieux, si prompt, si inouï, pourra être heureux; et, à ce compte, ce public si prude quelquefois permet à Silvia d'aimer Bourguignon, à Dorante d'aimer Lisette. Il ne s'aperçoit pas que, parce qu'il est dans la confidence des déguisemens de ses héros, il accepte de leur part des sentimens qui seraient les plus fous et les plus honteux, si la position apparente des personnages était ce que chacun d'eux offre. Une fille de bonne maison qui aime un valet, un gentilhomme qui offre sa main à une servante (et voilà la vérité pour eux), n'est-ce pas incroyable, inconvenant, et d'un cœur plein de bassesses, surtout quand une journée suffit à faire naître cet amour et à le pousser jusqu'aux plus vives résolutions? Qui vous fait donc oublier l'imvraisemblance et le déshonneur de ces deux passions? C'est une simple ruse de l'auteur. Comme il vous a bien averti qu'elles ne peuvent pas avoir de résultats honteux, vous ne regardez pas qu'elles sont honteuses par elles-mêmes. Vous aimez l'amour de Silvia pour Bourguignon, et l'amour de Dorante pour Lisette, bien plus que vous n'aimez l'amour de Silvia et de Dorante l'un pour l'autre; vous leur savez gré à tous deux de méconnaître leur rang, leur dignité, leur devoir; et si cependant Bourguignon était un vrai valet, quelle misérable fille que Silvia! Si Lisette était une chambrière, quel sot que ce Dorante! que de dégoûts vous inspirerait cette jeune fille! que de mépris vous auriez pour cet homme! Mais, dites-moi, le mériteraient-ils? Le hasard qui les sauve tous deux d'une infamie, est-il autre chose qu'un bonheur? Doit-il être une justification? Et si ce hasard n'arrivait pas, faudrait-il condamner tout ce qui arrive? Que répondra à cela, si ce n'est que le plus souvent on estime tout, sentimens et actions, plutôt par leur résultat que par ce qu'ils sont en eux-mêmes: ceci est vrai en mo-

rale, ceci est vrai en politique. Le succès est une absolue qui rassure bien des consciences.

La grande question est donc de réussir, surtout dans les entreprises téméraires, et j'avoue que la mine n'est étrange non. Est-ce donc que l'histoire que j'ai à vous raconter est bien invraisemblable? Je ne sais, mais elle est vraie. Se passe-t-elle dans des pays presque inconnus? Mon Dieu, non. Elle a commencé et fini rue de Bondy. Est-elle d'une époque de révolution ou de licence? Non, encore. Elle s'est passée il y a eu dimanche huit jours. Qu'est-ce donc? Je vais vous le dire du mieux que je pourrai; et si vous ne me croyez pas, je... Mais ce serait vous dire le dénouement d'avance, et le dénouement n'est pas consommé à l'heure où j'écris.

Posons d'abord une décoration.

Imaginez-vous un de ces appartements étroits et coquets, habilement distribué, dans un espace qui eût à peine suffi il y a cent ans à un salon médiocre; un de ces appartements, arrangés presque comme un nécessaire de voyage où rien ne manque, où chaque chose a sa place marquée, mais où il ne faut rien laisser hors de son lieu sous peine de l'encombrer; une antichambre qui n'est qu'un entre-deux de portes; une salle à manger où les chaises se rangent autour de la table, les sièges dessous, pour permettre une libre circulation; un salon pour lequel on fait ces pianos droits qui sont si jolis et si lourds; et une chambre à coucher où l'on ne peut être deux qu'à la condition d'y être comme un. Dans cet appartement demeure Mme Amélie de Leurltal. La voici dans sa chambre; elle achève sa toilette. C'est une toilette de campagne toute fraîche et toute neuve. Cependant Amélie paraît pensif en se regardant dans son armoire à glace de palissandre. Ne se trouve-t-elle pas jolie ainsi vêtue de mousseline blanche? Ce ne peut être cela; car jamais on ne vit si doux visage, taille plus flexible, pieds plus étroits, mains plus blanches et plus éfilées. Cependant sa préoccupation est si profonde que deux grosses larmes viennent à ses yeux. Et qu'elle ne s'aperçoit pas que sa bonne (pardonnez-moi le titre, sa domestique ne me semble odieux); sa femme de chambre ne serait pas vrai, car Justine faisait la cuisine de madame; sa cuisinière ne serait pas non plus exact, car Justine habillait madame; et vous savez bien que nous n'avons plus de boutiques, plus d'apothicaires, plus de barbiers; mais bien des magasins, des pharmaciens et des coiffeurs; or, Amélie ne s'aperçoit pas d'abord que sa bonne, après avoir exactement remis toute chose à sa place, ne quitte pas sa chambre et essuie avec affectation des grains de poussière qui n'existent pas. Enfin cette présence se fait remarquer, et Mme de Leurltal dit à Justine :

— Eh bien ! qu'attendez-vous ?

— Je voulais demander quelque chose à madame.

— Quoi donc ?

— Madame va à Saint-Germain aujourd'hui ?

— Oui.

— Madame ne rentrera pas de la journée et n'aura pas besoin de moi ?

— Je comprends, vous voudriez sortir.

— Oui, madame. C'est aujourd'hui dimanche; et tous les domestiques du premier vont faire une partie à Versailles, et ils m'ont invitée.

— Et vous avez accepté à ce que je vois, car vous voilà déjà endimanchée.

— Je me suis habillée de précaution, dans le cas où madame voudrait bien me permettre...

— Très volontiers, vous pourrez sortir dès que je serai partie.

— C'est que...

— Eh bien !

— C'est qu'ils partent dans un quart-d'heure.

— Oh ! si ce n'est que cela, allez, je n'ai plus besoin de vous.

— Oh ! merci, madame, merci... Je serai rentrée de bonne heure pour déshabiller madame...

— C'est bien.

— Madame vandra-t-elle souper ?

— Ce n'est pas mon habitude.

— C'est égal, je préparerai quelque chose.

— Bien ! bien !

Justine quitta la chambre, et Amélie, après avoir regardé à la pendule qu'il n'était encore que dix heures, passa dans son salon et se mit à rêver en ajustant encore quelques plis de sa robe, en agrafant un bracelet, en hissant les noirs bandeaux de ses cheveux; puis Justine rentra.

— Je sors, madame.

— Bien.

— Puisque madame a la bonté de sortir seule, elle aura soin de bien fermer la porte à double tour.

— Oui ! oui !

— Madame aura aussi l'attention de fermer les fenêtres, parce que le temps n'est pas sûr, et que s'il venait un orage, ça inonderait le salon.

— Je ne l'oublierai pas.

— Faut-il que je dise au portier de laisser monter, si quelqu'un vient ?

— Oui ! le premier commis de monsieur Dallois; ce vieux monsieur Cambet, doit venir me chercher pour m'accompagner à Saint-Germain.

— Je m'en vais donc. Adieu, madame, merci, madame; amusez-vous bien aussi.

La bonne sortit, et un triste sourire effleura les lèvres d'Amélie à cette

recommandation de Justine. Et Amélie, demeurée seule, jeta un regard triste sur sa robe neuve. C'était sa première parure blanche après treize mois de veuvage; elle s'assit en face du portrait d'un homme qui pouvait avoir cinquante ans; elle se prit à le considérer. Ce fut en regardant ce portrait que lui vinrent et les souvenirs et les pensées que nous allons dire :

« Vous avez été un noble ami et un bon mari pour moi, M. de Leurltal. Vous m'avez rencontré, orphelin, élevée par la bienfaisance d'une tante qui ne s'était souvenue, en me donnant une brillante éducation, que du rang qu'elle occupait. Elle avait oublié que la fortune qui reposait sur sa tête s'en irait avec sa vie, et qu'elle me laisserait d'autant plus pauvre que j'aurais vécu comme riche; d'autant plus abandonnée qu'elle m'accoutumait à un monde dans lequel un nom, si noble qu'il soit, n'est pas une recommandation, quand c'est une femme qui le porte. Les hommes sont heureux. Autrefois on donnait aux aînés de nos maisons tous les biens de la famille, aujourd'hui encore, lorsqu'il arrivait qu'ils sont pauvres, ils ont presque une dot dans le nom qu'ils peuvent donner à une femme. Il y a encore beaucoup de bourgeois qui achètent le titre de marquis ou de vicomtesse. Mais qu'importe à un banquier d'épouser la fille d'un Noailles ou d'un Montmorency, si elle doit s'appeler madame Dupont ou madame Durand ? Vous avez prévu tout cela, vous, M. de Leurltal, et m'avez offert votre modeste fortune et votre nom de bon gentilhomme contre un si déplorable avenir. Dieu a permis qu'au milieu des plaisirs bruyants où un entraînait ma jeunesse, la voix de votre paternelle raison fût plus forte que celle de la vanité que pouvaient m'inspirer des hommages qui me plaisaient. Vous m'en avez bien récompensée, et durant les deux ans que j'ai passés près de vous, j'ai été heureuse et calme; et lorsque la mort nous a séparés, j'ai trouvé que vous aviez assuré à votre veuve tout ce que les révolutions vous avaient laissé d'une grande fortune. Ah ! je vous suis reconnaissante pour tout cela. Ce deuil que je quitte, je le porterai dans mon cœur, non pas comme celui d'un mari qu'on oublie dans un nouveau mariage, mais comme celui d'un bienfaiteur, d'un père; et un père ne se remplace pas. Pardonnez-moi donc la démarche que je vais faire aujourd'hui, pardonnez-moi d'avoir cédé aux conseils de l'ami à qui vous m'avez confiée ainsi que ma fortune. Oui, j'ai à peine quitté mes habits de veuve, que je vais à une entrevue où sera un homme à qui l'on veut me marier. C'est que votre ami m'a parlé comme vous m'avez parlé. Il m'a dit que si vous m'avez mise à l'abri de la pauvreté, vous ne m'avez pas mise à l'abri de la calomnie, tant que je serais jeune et belle, ni à l'abri de la solitude quand je ne le serai plus. Oh ! certes, s'il m'était né un enfant de vous, jamais je n'aurais porté d'autre nom que celui de mon fils. Une mère est forte de son enfant; un enfant, fût-il un berceau, protège une femme. Mais moi, je suis seule, en but aux persécutions incessantes de tous les hommes riches, pour qui une maîtresse qui a une position dans le monde et la liberté de sa vie, est une possession charmante et sans danger; en but aux adulations sordides de ces beaux incapables, qui n'ont de fortune que leur élégance empruntée, et qui me donneraient volontiers leur nom et leurs dettes. Voilà ce que m'a dit M. Dallois, un honnête homme comme vous. Il m'a fait voir avec quelle attention on surveillait la vie d'une femme comme moi, avec quelle malignité on commentait ses paroles, ses démarches, jusqu'à ses regards. Il m'a épouvantée, et voilà pourquoi je vais aujourd'hui chez lui pour voir l'homme auquel il veut m'unir. Ce n'est donc pas oûdi, ce n'est pas ingratitude envers vous ce que je vais faire, mon bon et noble mari. Et quoiqu'on m'ait dit que celui qu'on me propose était tout ce que vous étiez, délicat, généreux, indulgent, il ne sera jamais pour moi ce que vous avez été, je vous le jure. Il ne chassera pas de mon cœur le souvenir de vos bienfaits, de votre bonté, de la noblesse de votre cœur. Après vous avoir pleuré, je sens que je pleurerai votre nom, qu'il me faudra quitter aussi; ce sera une nouvelle séparation, pardonnez-moi d'y consentir. Elle a un but honorable, n'est-ce pas, monsieur ? et moi n'en voudrez pas à votre femme, à votre enfant, à votre Amélie. »

En parlant ainsi à elle-même, Mme de Leurltal était doucement descendue de son siège, et s'était mise à genoux devant ce portrait. De bonnes larmes qui n'avaient que de la tristesse sans désespoir et sans remords, coulaient sans efforts de ces yeux et baignaient son doux et beau visage; on eût dit qu'elle semblait attendre une réponse de cette toile à laquelle elle attachait ses regards, lorsqu'un coup de sonnette l'arracha à sa préoccupation. Elle se releva avec vivacité, essuya ses larmes et se regarda devant une glace pour voir si la personne qui allait entrer ne pourrait s'apercevoir qu'elle eût les yeux rouges. Mais l'émotion éprouvée, bien que profonde, avait été calme, rien ne pouvait trahir Amélie et elle attendit. Cependant personne n'entra, et un second coup de sonnette vint rappeler à madame de Leurltal qu'elle était seule dans son appartement. Elle alla ouvrir; un jeune homme la salua avec embarras, en disant :

— Madame de Leurltal ?

— C'est moi, Monsieur.

Pour toute réponse, ce jeune homme lui tendit un petit billet ouvert; madame de Leurltal le prit et lut ce qui suit :

« Madame,

« Des lettres d'une extrême importance pour les affaires de M. Dallois, me forcent à demeurer à Paris jusqu'à trois heures au moins, ex-

» cusez-moi donc si je ne puis avoir l'honneur de vous accompagner à Saint-Germain. J'ai chargé de ce soin Anselme Ferou, l'un de nos commis, qui va à Saint-Germain pour communiquer à M. Dallois les lettres que j'ai reçues. Il sera charmé de vous servir de cavalier ; et il remplira sans doute cette mission, beaucoup mieux qu'un vieux loup de bureau comme moi qui suis fort embarrassé dès qu'il me faut quitter ma chaise et mes livres en partie double.

» J'ai l'honneur d'être avec respect,

» Madame,

» Votre très humble, très obéissant et très
» affectionné serviteur.

» P. P.

» LOUIS CAMBET. »

Amélie reconnut l'écriture et la signature de M. Cambet, qui lui envoyait exactement tous les trois mois le compte des fonds qu'elle avait chez M. Dallois, et qui, oubliant qu'il écrivait une fois par hasard pour son propre compte, avait conservé à sa signature le fameux P. P. (par procuration) qui attestait au monde commercial la confiance illimitée que son patron avait en lui.

Après avoir lu la lettre, Amélie regarda le jeune homme ; elle se rappela l'avoir vu une ou deux fois chez M. Dallois, aux soirées que donnait le banquier ; elle se ressouvint même qu'il avait été un danseur fort assidu aux contredanses où elle figurait, quoiqu'il n'eût point dansé avec elle. Seulement Amélie remarqua alors que ce M. Anselme Ferou, dont elle apprenait le nom, était un jeune homme de tournure fort distinguée. Il avait un beau visage d'homme à traits vivement accentués, auquel ce que je pourrais appeler des yeux femme donnait une grâce singulière. En effet, son œil noir et velouté, couvert d'une longue paupière bordée de longs cils, avait une expression de douceur mélancolique qui faisait contraste avec le large développement d'un front hardi et la prestance d'un corps vigoureux. Son allure ferme, ses traits caractérisés, avaient trente ans, ses yeux baissés et timides en avaient dix-huit, l'homme en avait vingt-cinq. Il s'était arrêté sur la porte pendant que Mme de Leurlat lisait la lettre de M. Cambet, et ce ne fut que lorsqu'elle l'eut finie qu'elle lui fit signe d'entrer, en lui disant :

— Je vous prie de m'excuser, si je vous ai fait attendre et sonner deux fois ; je suis seule, ma bonne est sortie, et je l'avais oublié.

M. Ferou ne répondit que par une inclination respectueuse et entra ; il suivit silencieusement Mme de Leurlat jusqu'à son salon, où elle lui fit signe de vouloir bien entrer. Puis elle passa dans sa chambre pour y prendre son chapeau et son chapeau ; mais au moment où elle finissait de mettre ses gants et où elle allait prendre son ombrelle, voilà tout à coup le jour qui s'obscurcit. Un de ces orages qui montent de l'horizon à tire d'aile étend rapidement ses nuages sur le ciel ; et en moins de deux minutes voilà les éclairs qui brillent, le tonnerre qui éclate et la pluie qui tombe avec fracas.

Amélie rentre dans le salon où elle avait laissé M. Anselme Ferou, considérant avec attention le boulevard qu'on voyait des fenêtres.

— Impossible de partir par un temps comme celui-là, dit-elle.

— D'autant plus impossible, dit M. Ferou avec embarras, que toutes les voitures qui étaient sur la place viennent d'être prises par les promeneurs, et qu'il y a bien loin d'ici au chemin de fer.

— Ce n'eût pas été un obstacle pour moi qui aime à marcher, mais non par un temps pareil à celui-ci.

— S'il en est ainsi, ce n'est qu'un retard de quelques instans, car cet orage est trop violent pour durer long-temps, et dans vingt minutes nous pourrions partir.

— Attendez.

Le jeune homme s'inclina.

— Veuillez vous asseoir, monsieur.

Anselme s'assit d'un côté du salon et Mme de Leurlat de l'autre ; lui, son chapeau et sa canne à la main ; elle, gantée, coiffée, enveloppée de son mantelet à dentelles noires ; tout prêts à se lever au premier rayon de beau temps, mais assez embarrassés, et probablement fort peu soucieux de se dire quelque chose. Anselme suivait du bout de sa canne les dessins capricieux du tapis ; Mme de Leurlat, n'ayant rien de mieux à faire, serrait soigneusement les plis de son ombrelle sous l'anneau d'ivoire qui les retenait. Ce silence était assez ennuyeux ; Amélie jugea qu'étant chez elle c'était à elle de le rompre, et elle dit à M. Ferou.

— Vous connaissez la maison de campagne de M. Dallois ?

— Oui, madame, il a la bonté de m'y inviter tous les dimanches.

— C'est une belle habitation sans doute ?

— Admirable, madame.

— M. Dallois est si riche !

— C'est aussi un homme de goût ; ce n'est pas le luxe de sa maison qui me plaît, c'est le parfait arrangement de toutes choses ; on dirait plutôt la maison d'un riche artiste que celle d'un banquier.

— Vous aimez les arts, monsieur ?

— Je m'en occupe dans mes heures de loisir, lorsque les travaux du bureau sont terminés.

Le silence reprit, et pendant ce temps une idée passa par la tête de Mme de Leurlat ; cette idée la conduisit à dire à M. Ferou :

— Puisque vous allez tous les dimanches chez M. Dallois, vous devez connaître toutes les personnes qu'il reçoit habituellement à la campagne ?

— Mais ce sont celles que vous avez pu voir dans son intimité à Paris ;

— Ah ! et il ne voit pas d'habitans de Saint-Germain ?

— Fort peu, si ce n'est M. et Mme Dauby, vieux rentiers, dont le fils est employé chez lui avec moi.

— Ah !... c'est tout ?...

— Il y a encore un monsieur de Fortis.

— M. de Fortis, dit Amélie avec vivacité, quel homme est-ce ?

— Je le crois un galant homme.

— Ce n'est pas un jeune homme ?

— Non vraiment, madame ; c'est un homme de cinquante ans, fort bien conservé, car il a grand soin de lui.

— Qu'entendez-vous par là ? Serait-ce un de ces hommes surannés, coquets, qui imitent les modes de la jeunesse ?

— Point du tout, et bien au contraire. Je le crois un très galant homme, comme je vous dis, mais il a ses manies.

— Vous voulez dire ses ridicules.

— Je n'oserais les nommer ainsi dans un vieillard.

— Un vieillard, dites-vous ? A cinquante ans, monsieur, reprit Amélie avec intention, on n'est pas un vieillard.

Anselme jeta un regard furtif sur le portrait de M. de Leurlat, et réprit en souriant :

— C'est que si M. de Fortis n'est pas un vieillard par son âge, il me fait l'effet de l'être par ses habitudes ; il se lève régulièrement à la même heure ; à dix heures il se couche ; il mange avec discrétion de peur d'indigestion ; il choisit ses mets de crainte de s'exciter ; il note à chaque instant le degré de température de son appartement pour la maintenir dans un milieu qui ne soit ni trop chaud ni trop froid ; il ne quitte guère sa dentelle ouatée que lorsque nous avons trop chaud dans nos pantalons de coutil ; il a un bonnet de soie pour dîner dans les salles à manger un peu fraîches, et l'hiver il a soin de se mettre loin du poêle qui lui fait monter le sang à la tête.

— Mais reprit Amélie d'un ton pincé, c'est le portrait d'un homme fort ridicule que vous me faites là.

— Non, madame, car ces ridicules, si vous les appelez ainsi, sont protégés par un des esprits les plus fins et les plus mordans que je connaisse.

— Ah ! c'est un homme d'esprit ? dit vivement Amélie.

— Oui, et dans toute la force du terme : sans opinions politiques, sans engouement littéraire, sans foi aux passions, M. de Fortis est un homme qui juge sévèrement, je dirais presque sèchement, toutes choses et toutes personnes. Armé d'une expérience froide et qui semble ne lui avoir laissé aucune illusion, il possède en outre un bonheur de mots cruels pour exprimer ses jugemens. Malheur à qui l'attaque, car il est sans pitié pour ceux même qui ne lui font aucun mal. La plus légère observation faite par lui devient dans sa bouche une anecdote souvent très amusante. Ainsi, dimanche dernier, ayant rencontré dans le parc une dame encore belle, mais déjà âgée, avec un très jeune homme, il nous demanda ce que nous en pensions. On crut que c'était une mère et son fils ; mais M. de Fortis jugea que c'était une vieille Anglaise et un dandy français, et paria que la voiture et les chevaux où ils montèrent étaient ceux de la riche Anglaise, qu'elle avait soldé le compte du tailleur qui habillait ce joli jeune homme, et que la canne à pomme entourée de brillans sur laquelle il s'appuyait, était tirée de quelque ancienne parure qu'elle avait fait remonter chez Thomassin pour son chevalier ; il ajouta enfin toutes les conséquences de cette supposition, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il se trouva avoir deviné.

— M. de Fortis est bien habile. Une femme, à son compte, ne peut donc donner le bras à un homme sans se compromettre ?

— Cela ne va pas jusque-là. Mais voici le temps qui s'éclaircit, et je suis à vos ordres.

— Voyez, reprit Amélie, voyez, je vous prie, s'il y a une voiture sur la place.

— Non, pas encore. Mais vous savez marcher.

— Je préfère attendre, répondit Amélie.

Les observations de M. de Fortis avaient épouvanté Amélie, et elle eut une peur instinctive de traverser la moitié de Paris ou bras d'un jeune homme fort beau et sur lequel les commentaires seraient si plausibles. Ils reprirent tous deux leur place en face l'un de l'autre.

Ce n'était pas assurément la crainte des observations personnelles de M. de Fortis qui avait arrêté Mme de Leurlat ; mais le caractère que lui attribuait M. Ferou était-il si exceptionnel, qu'elle ne pût rencontrer sur son chemin une personne qui ferait, sur le compte d'un beau jeune homme et d'une jolie femme passant ensemble, des suppositions beaucoup plus plausibles que celles qu'avait fait naître la vieille anglaise ? Sans doute ces commentaires devaient être indifférens à Amélie s'ils portaient de gens qui ne la connaissaient pas ; mais elle pouvait être vue par un de ces hommes dont elle se plaignait un instant avant en sa pensée ; et on a si tôt dit dans un salon, d'un air malignement mystérieux :

— Vous ne savez pas ? cette jolie Mme de Leurlat, qui a toujours l'air de croire qu'un compliment va la compromettre, je l'ai rencontrée se promenant en tête-à-tête avec M. Ferou.

— Bah ! Et on allait-ils ?

— Ma foi, je ne me suis pas amusé à les suivre ; tout ce que je sais, c'est qu'ils étaient seuls, pairs et pomponnés comme des amoureux de quinze ans qui vont tête à tête dimanche à la campagne.

Mme de Leurlat n'avait pas poussé plus loin le développement facile de méchans propos auxquels cette nouvelle pouvait donner lieu si elle

tomber en mauvaises langues; elle avait commencé par ne vouloir sortir qu'en voiture. En voiture on n'est pas aisément reconnu, et il semblait à Amélie qu'une fois arrivée au chemin de fer, elle serait à l'abri de toute supposition fâcheuse de la part des gens de sa connaissance qui pourraient l'y rencontrer; car le chemin ne pouvait avoir qu'un but pour elle, la maison de M. Dallois, et ce lui expliquait la présence de M. Feroué, et n'était plus qu'un guide, comme M. Cambet.

D'ailleurs, sa pensée vint plus rapidement que nous ne le disions sur ces réflexions qu'elle eût dû examiner très sérieusement peut-être; car elle se serait demandée alors pourquoi elle trouvait M. Anselme si compromettant, et elle se serait aperçue qu'en moins de dix minutes elle avait remarqué qu'il était beau, jeune, élégant, qu'il parlait avec aisance, jugait ce dont il parlait, et menaçait d'avoir de l'esprit pourvu qu'elle voudrait bien le lui permettre; mais Amélie ne s'expliqua pas les causes de son appréhension, et sa pensée ne s'arrêta que par un sentiment plus grave et plus triste: elle se mit à réfléchir sur ce qu'elle verrait d'apprendre de M. de Fortis. Le portrait qu'en faisait Anselme n'avait rien de bien attrayant, et M. Fortis était le mari que M. Dallois destinait à Amélie. Épouser un pareil homme, n'était-ce pas s'exposer à accepter une sorte de rôle de garde-malade, ou du moins de dame de compagnie, ou mieux encore, et pour me servir d'un mot qui ne laisse pas d'équivoque, *d'épouse de compagnie*, c'est-à-dire tous les devoirs de la gouvernante d'un vieux garçon, moins la faculté de le quitter lorsqu'il est insupportable? Certes, madame de Lourtal n'était pas amoureux de plaisirs; la médiocre fortune de M. de Lourtal, en lui permettant fort peu, lui en avait cependant assez donné pour ses goûts; souvent elle-même avait évité, par égard pour son âge, ceux auxquels son mari ne prenait point part; souvent elle abrégait pour lui les longues veilles du monde à l'heure où il devient le plus brillant et le plus aimé, à l'heure où elle y paraissait la plus belle; mais de ce petit sacrifice volontaire de ses plaisirs à une vie réglée sur une montre de Lépine, et dont chaque heure devait chaque jour être régulièrement et irrévocablement marquée pour une occupation invariable, de cette concession faite et reçue de bonne grâce à un devoir rempli ou réclamé avec une humeur, de ces hasards qui n'étaient qu'une occasion d'être prévenante pour M. de Lourtal à une habitude réglementaire qu'elle ne pourrait rompre sans déplaire à M. de Fortis, il y avait un monde, il y avait plus qu'un monde, et il y avait l'âme tout entière d'Amélie, tout son devoir et toute son indépendance, tout ce que sa reconnaissance pouvait accorder à une noble protection, et tout ce que sa dignité devait refuser à un froid égoïsme.

C'est pourquoi elle était préoccupée et silencieuse en face de M. Feroué. En effet, le petit mouvement de crainte qui s'éleva dans le cœur d'Amélie, à propos de sa sortie avec Anselme, fut plutôt instinctif que volontaire, comme celui par lequel on évite le choc d'un corps qui passe; mais il n'en fut pas de même de sa révolte contre la nécessité d'épouser M. de Fortis. Ce mariage était le but de sa visite à Saint-Germain; il occupait sa pensée et l'agitait d'un trouble puissant; c'est lui qui l'avait portée à interroger M. Feroué, et qui la faisait s'empressement méditer sur sa réponse. Et il y avait aussi dans l'âme d'Amélie une voix qui parlait en dépit d'elle, et qui la poussait surtout à cette révolte.

Quoi qu'elle en eût, sa jeunesse murmurait d'être encore enchaînée à un vieillard. Lorsqu'à seize ans elle avait épousé M. Lourtal, Amélie n'avait pas renoncé à l'amour, elle n'y avait pas encore pensé, et elle était trop bonne femme et trop reconnaissante pour y avoir pensé pendant son mariage. Mais depuis qu'elle avait perdu M. de Lourtal, les hommages mêmes qui lui déplaisaient lui avaient fait entendre un mot auquel elle rêvait quand elle ne l'entendait plus, et qui lui paraissait devoir être doux à écouter dans une voix qui cependant n'aurait pas encore parlé. Elle avait beau mépriser l'amour qu'on lui jurait, elle ne le méprisait que parce qu'elle sentait en elle qu'il y en avait un autre, qu'il y en avait un meilleur qu'elle pourrait inspirer, puisqu'elle pourrait le rendre.

Expliquez pourquoi la plante, qui d'abord a poussé droite et forte à l'ombre, se penche et se tord, rampe ou s'élanche pour gagner un rayon du soleil quand le temps de la floraison est venu, et je vous dirai pourquoi, à l'âge de sa puberté, le cœur aspire à l'amour, pourquoi il se tord et se penche comme la fleur pour s'élever à ce soleil qui l'a pas vu, mais dont les rayons magnétiques l'appellent à travers tous les obstacles. Amélie n'aimait pas, et en épousant M. de Fortis, elle n'eût fait le sacrifice d'aucun amour, si ce n'est de l'amour lui-même; elle n'abandonnait pour lui ni le passé ni le présent, les bras étendus et deserts que sa vie calme n'avait peuplés d'aucun grand souvenir; mais elle lui donnait l'avenir, ce vaste champ où court et bondit l'espérance jeune, ce riche domaine que Dieu nous a fait sans limites visibles!

Comme elle avait été heureuse avec M. de Lourtal, Amélie, dont le cœur savait vivre de peu, s'était résignée à un bonheur pareil avec M. de Fortis; mais dès qu'elle avait soupçonné qu'elle n'aurait pas même celui-là, la voix intérieure qu'elle avait fait taire s'était levée pour crier qu'il lui en fallait un plus grand. Oh! croyez-moi, toutes les passions humaines ont de ces clans qui les révèlent à elles-mêmes. Ce fut à l'heure où Louis XIV refusa un régiment au prince Eugène, que celui-ci se dit qu'il était fait pour commander des armées. Ce fut à l'instant où la modestie et froide espérance d'Amélie lui échappait, qu'elle s'étonna de n'en avoir pas conçu une plus belle et plus envivrante. Et comme tout cela murmurait en elle, comme elle s'étonnait à la fois de son trouble et de ses desirs, elle leva les yeux et aperçut ceux d'Anselme attachés sur elle.

Elle en rougit de pudeur; il lui sembla que le regard de ce jeune homme eût pénétré dans son âme et eût deviné toutes ses agitations; et si le sentiment involontaire qu'elle éprouva à ce moment eût osé parler, elle se fût peut-être écriée: — Vous êtes d'une étrange curiosité, monsieur.

Mais cela ne fut pas dit, et Amélie, encore plus troublée par la contrainte qu'elle dut s'imposer, se sentit contrariée, malheureuse de sa situation, d'un devoir qu'elle s'était dicté, et elle dit à M. Feroué:

— Pardon, monsieur, mais on vous a chargé d'une mission dont vous ne prévoyez pas tout l'ennui. Vous avez à voir M. Dallois de bonne heure pour les nouvelles dont me parle M. Cambet, et je ne partirai peut-être qu'un peu tard, trop tard sans doute; car les affaires qui vous appellent à Saint-Germain sont pressées.

Anselme sourit et répliqua:

— C'est qu'en vérité, madame, il n'y a aucune affaire qui m'appelle à Saint-Germain à une heure plutôt qu'à l'autre.

— Que signifie donc ce billet de M. Cambet? dit Amélie avec une légère expression de fierté.

— C'est un prétexte...

— Un prétexte, pourquoi? dit vivement Amélie en se levant de son siège.

— Un prétexte pour ne pas vous conduire à Saint-Germain, madame, reprit Anselme en se levant à son tour.

— Un prétexte, répéta lentement Amélie en regardant avec effroi autour d'elle et en se voyant seule enfermée avec un homme qu'elle connaissait à peine, un prétexte pour ne pas me conduire à Saint-Germain, et sans doute pour qu'un autre...

— Non, madame, dit Anselme en interrompant Amélie, dont il avait compris la supposition, rien de pareil n'est entré dans la pensée de M. Cambet; rien d'offensant pour vous ne peut entrer dans la pensée de personne. Je vous demande pardon de vous avouer un enfantillage de M. Cambet; mais... mais il a ému du chemin de fer.

— Vrai! dit Amélie, moitié émue de l'offense imaginaire qu'elle avait redoutée, moitié riant de l'explication qui la rassurait. Vrai! il en a peur?

— Oui, madame, une peur que je dois croire invincible, puisqu'elle a résisté à la dernière épreuve à laquelle M. Dallois a cru devoir le soumettre.

— Quelle épreuve, monsieur!

— Celle du plaisir de vous accompagner... M. Cambet, madame, et j'ai bien le droit de dire tout ce qu'il a de bon, puisque je viens de lui donner un petit ridicule. M. Cambet a pour vous une affection, une tendresse, une admiration que vous ne savez peut-être pas; et je parle de vous qu'avec une sorte de respect religieux, et assurément l'idée de vous rendre un service, si léger qu'il fût, l'eût emporté sur sa frayeur, si quelque chose pouvait la vaincre; mais M. Dallois s'est trompé, la peur a été plus forte que vous.

— Oh! reprit Amélie, que le respect d'un vieillard pour elle avait touchée jusqu'aux larmes, oh! que je suis fâchée qu'on ait ainsi tourmenté ce pauvre homme pour moi.

— Et il l'a été d'une manière affreuse, reprit Anselme en riant. Depuis sept heures du matin qu'il est levé, vous ne pouvez vous figurer ses agitations; il entrait, il sortait du bureau à chaque minute, cherchant s'il n'arriverait rien qui pût le retarder, prétendant qu'il y avait lieu à aller à la campagne par un temps détestable (il ne pleuvait pas alors, et jamais M. Cambet n'a manqué sa visite du dimanche à Saint-Germain, quelque temps qu'il fit), me grondant de ce que je ne l'aidais pas à sortir d'un enlras qu'il n'avouait pas. Enfin l'heure est venue où il lui a fallu s'habiller; il a quitté le bureau en fermant la porte avec fracas, puis lorsqu'il est rentré il était vêtu tout de travers; il s'était coupé deux fois en se faisant la barbe, il ne pouvait mettre ses gants, il cherchait son chapeau qu'il avait sur la tête, et comme je ne pouvais m'empêcher de rire, il s'est approché de moi avec bien plus de résolution qu'il ne lui en eût fallu pour aller en chemin de fer de Paris à Saint-Petersbourg, et il s'est mis à débattre contre l'impertinence des jeunes gens. Je crois en vérité que si je lui eusse répliqué, il n'eût proposé un duel pour échapper aux dangers de la locomotive. Mais je n'ai pas voulu lui donner ce facile moyen d'échapper à sa terreur. J'ai repris gravement mon travail; alors il a parcouru le bureau avec une colère qu'il ne pouvait dissimuler, poussant les registres, plantant les poignons dans les bureaux, écrasant les plumes, lorsqu'il lui a pris tout à coup l'idée de regarder ce que je faisais. Il ne l'avait pas encore vu qu'il s'écriait:

— Ce n'est pas ça; il y a six erreurs dans ce tableau.

— Mais, lui ai-je dit, où sont-elles?

— Bah! elles sautent aux yeux...

— Cependant.

— Cependant... cependant... On vous a chargé de calculs auxquels vous ne comprenez rien. Je vais refaire ce tableau moi-même.

— Mais, madame de Lourtal...

— Eh bien! nous l'accompagnerons à ma place, tandis que je vais travailler à la vôtre.

— Mais je n'oserais me présenter.

— Oh! si ce n'est que ça, je vais vous donner pour elle...

Et il s'est mis à écrire, tout en me disant:

— Je suppose qu'il est arrivé des nouvelles, vous comprenez. Je ne vous pas aller dire à tout venant que vous ne savez pas votre métier; je

quant à M. Dallois, vous lui direz ce que vous voudrez... Tenez, voilà la lettre.. Allez-vous partir!

— Je vous l'avoue, madame, ma vanité de commis n'a pas été jusqu'à résister aux angoisses de ce pauvre homme, j'en ai eu pitié, j'ai accepté et je crois que je lui ai fait grand plaisir, car il s'est écrié aussitôt avec son excellente bonhomie :

« — Voilà ce que c'est que d'être jeune, tous les bonheurs vous arrivent ensemble : les anciens font votre ouvrage, et l'on va à la campagne avec une femme charmante. »

Amélie rougit.

— Pardon, madame, reprit Anselme, c'est M. Cambet qui parle, et si vous saviez que de recommandations il m'a faites!

— Quelles recommandations?

Anselme se tut un moment et répondit :

— Elles ont été longues et sur bien des sujets... Il m'a dit... Mais que vous importe? Il a été jusqu'à me dire : N'insistez pas trop pour la conduire par le chemin de fer, c'est un sot plaisir que vous pouvez trouver charmant avec votre tête de jeune fou, mais qui ne séduira guère une femme si calme, si posée, si parfaite que madame de Leurtal. Aussi, me voyez-vous tout prêt à obéir aux conseils que j'ai reçus et à suivre le chemin qu'il vous plaira de prendre, tant j'ai envie d'être agréable à M. Cambet.

— Vraiment, monsieur, dit Amélie d'un ton plus piqué que gai, quoi? elle affecta de rire en parlant, vraiment vous avez rendu à un éminent service à M. Cambet, et il doit vous en savoir gré.

— Je crains bien qu'il n'y ait que lui, dit Anselme en souriant et en regardant Mme de Leurtal.

— Si sa reconnaissance égale sa frayeur, elle sera immense, monsieur.

— Si vous pensiez, madame, reprit Anselme toujours en riant, que j'ai exagéré les terreurs de M. Cambet, vous seriez bientôt démentie en arrivant à Saint-Germain; car M. Cambet est un héros à côté de M. de Fortis. M. de Fortis, lui, a des attaques de nerfs au seul mot de vapeur : la vapeur sur terre ou sur mer est pour lui un monstre horrible. Il dit que c'est le minotaure, auquel le siècle sacrifié tous les ans des milliers de victimes. Il s'est fait une occupation de relever dans les journaux le récit de toutes les explosions de chaudières, de toutes les rencontres de convois; il compte les cadavres, il fait le calcul des jambes et des bras cassés, il...

— Mais en présence des nombreux accidents qui arrivent de tous côtés, cela n'est pas tout à fait aussi ridicule que vous le prétez, monsieur, dit Amélie en interrompant Anselme d'un ton sec.

En effet, ramenée malgré elle à la pensée de M. de Fortis, elle fut cette fois contrariée de le voir l'objet des railleries d'un jeune homme; elle en était humiliée, car enfin elle avait presque consenti à l'épouser ou du moins à le connaître dans ce but, et il ne pouvait être si ridicule sans qu'elle le fût un peu. Anselme, qui semblait ignorer les projets de M. Dallois, se méprit sans doute sur la cause de l'humeur d'Amélie, et lui répondit :

— Si vous éprouvez la moindre appréhension, nous prendrons tout autre moyen de transport.

Une impatience singulière agitait Amélie, et elle répondit en s'efforçant vainement de le cacher :

— C'est inutile, monsieur, décidément, tenez, je crois que je n'irai pas à la campagne, l'heure s'avance, le temps devient de plus en plus mauvais, ce serait une triste partie de plaisir, je resterai chez moi.

En parlant ainsi, Amélie avait retiré son chapeau, posé son ombrelle, ôté ses gants; elle se retourna pour saluer M. Féron, mais elle s'arrêta en voyant sur son visage l'expression d'un véritable et profond chagrin : les yeux d'Anselme étaient si timides et si tristes, qu'elle craignit de l'avoir blessé, et lui répondit plus doucement :

— Je vous remercie, monsieur, pardonnez-moi un caprice, sans doute, mais je préfère rester.

Anselme demeura immobile, et Amélie reprit :

— N'oubliez pas qu'on vous attend.

Anselme parut faire un grand effort sur lui-même, et répliqua d'une voix dont la légèreté et l'aisance avaient fait place à une timidité souffrante.

— Vous oubliez qu'on vous attend aussi, madame. Que dirai-je quand on me demandera pourquoi vous n'êtes pas venue?

— Mais que je n'ai pas voulu... que j'ai eu peur de la pluie... que j'ai eu peur du chemin de fer...

— On ne me croira pas, madame, on m'accusera.

— Et de quoi peut-on vous accuser?

— C'est que, voyez-vous, reprit Anselme avec plus d'assurance et en se laissant aller à la gaieté qui lui était naturelle, c'est que j'ai une très mauvaise réputation.

— Qu'appellez-vous une mauvaise réputation?

— M. Cambet et M. Dallois prétendent que je suis un écrivain, un lard, qui dis sans y prendre garde toutes les folies qui me passent par la tête et qui souvent ne sont pas très convenables. Si vous ne venez pas, on croira... que sais-je? que j'ai manqué envers vous de politesse, de respect, que vous avez eu peur de venir avec moi.

La naïveté d'Anselme en parlant ainsi rassura tout à fait Amélie; il n'avait plus l'air d'un beau jeune homme sûr de lui-même; c'était un écuyer qui a peur; elle ne put s'empêcher de sourire et répliqua :

— Rassurez-vous, je rendrai bon témoignage de vous à M. Dallois.

— Le meilleur de tous serait votre présence.

— Permettez-moi de vous le refuser, dit Amélie, j'ai des raisons. — Et elle pensait à M. de Fortis; mais elle s'arrêta et reprit :

— Décidément, le temps est fort mauvais.

— Il fait un soleil admirable.

— Vous tenez beaucoup à m'emmener?

— Je tiens beaucoup à ne pas être mal reçu. On m'accusera, vous dis-je, si vous ne venez pas; toutes mes explications seront vaines; les vôtres même ne l'excuseront pas; on vous sait si bonne et si indulgente, qu'on attribuera tout ce que vous pourriez dire à votre délicate générosité, et on ira jusqu'à croire que j'ai parlé.

— Parlé de quoi, monsieur?

— Oh! de rien... de rien du tout, madame, dit Anselme avec vivacité.

C'était le tour d'Amélie d'être étonnée; elle s'imagina qu'il y avait un mystère caché dans sa visite à St-Germain, qu'on lui préparait une surprise, qu'elle devait y apprendre quelque grande nouvelle; et ne voulant pas faire manquer par son absence des arrangements dont M. Dallois se faisait probablement une fête; elle répondit :

— Eh bien! monsieur, puisque ma présence est si nécessaire à votre justification, j'irai à Saint-Germain.

— A la bonheur! s'écria joyeusement Anselme, et vous viendrez par le chemin de fer?

— Par le chemin de fer, soit.

— Et alors nous pourrions nous moquer tous deux de M. de Fortis.

— Ah! s'écria Amélie avec un véritable mouvement d'humeur, M. de Fortis! toujours M. de Fortis! Mon Dieu! monsieur, laissez-le en paix avec ses ridicules.

— Pardon, madame, reprit Anselme avec une franchise originale, c'est que je le déteste cordialement.

— Et vous en dites du mal!

— Ah! je vous jure que je ne vous en ai pas dit le quart de ce que j'en pense.

— En tous cas, j'en sais probablement plus que lui sur ce chapitre.

— Non certes, madame; si je l'épargne en son absence, je ne le ménage pas en face. Il me le rend bien; c'est une guerre déclarée entre nous.

— Dans laquelle vous êtes sans doute le vainqueur?

— Hum! pas souvent.

— Il est fort spirituel, m'avez-vous dit?

— Et là cinquante ans, c'est un grand avantage; il peut tout dire, et je ne puis pas tout répondre.

— Mais enfin, monsieur, pourquoi le détestez-vous tant?

— Parce qu'il est froid, égoïste, haineux, parce qu'il déteste tout ce qui est jeune, parce qu'il semble envier aux autres les espérances qu'il n'a plus, le cœur qu'il n'a jamais eu; parce qu'il raille tous les enthousiasmes, parce qu'il donne une raison odieuse et détestable à tous les bons sentiments; parce que si moi, qui ne suis rien que le fils orphelin d'un honnête homme, j'ai jamais une femme plus riche et de meilleure naissance que moi, il dirait, et il l'a dit, que c'est par intérêt et par vanité.

— Il l'a dit, reprit Amélie en souriant. C'est donc vrai?

— Vrai! quoi donc, s'écria Anselme d'une voix émue, que j'aime par intérêt! bas et sordide, que j'aime par vanité?

— Non, non, non, monsieur, dit Amélie en calmant par un nouveau sourire l'indignation d'Anselme, ce que je veux dire, c'est que puisqu'il a si mal traduit vos sentiments ils existent.

Anselme rougit, Amélie continua :

— C'est qu'il est vrai que vous aimez une femme.

— Je crois, dit Anselme en balbutiant; que nous ferons bien de profiter du beau temps.

— Mais, monsieur, il pleut à verse maintenant.

— C'est vrai, c'est un fait exprès.

— Oui; il paraît que le ciel ne veut pas que j'aille à Saint-Germain.

— Ah! pardieu! dit Anselme du ton d'un homme qu'étouffe un gros secret : que le ciel soit loué, si c'est pour vous empêcher d'épouser M. de Fortis.

— Monsieur, répartit madame de Leurtal d'un ton offensé, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Comment, vous ne le savez pas? répartit Anselme avec une volubilité difficile à arrêter; on vous a trompée aussi. Je m'en doutais, je ne pouvais pas croire qu'une femme comme vous, qu'une femme... qu'une ange comme vous, eût consenti à se sacrifier à un pareil homme; la beauté unie à la laideur, la jeunesse à la caducité, les grâces, l'esprit, la bonté au ridicule, à l'égoïsme, à la méchanceté, ce n'était pas possible!

— Pardon, monsieur, reprit froidement madame de Leurtal, mais je vous ferai observer que vous daignez vous occuper d'intérêts qui ne sont pas les vôtres.

— Qui ne sont pas les miens!... s'écria Anselme; puis il reprit d'un ton si respectueux, si soumis, qu'il désarma presque madame de Leurtal: Pardonnez-moi, madame, j'ai tort, j'ai tort, j'ai tort, un écrivain, comme dit M. Dallois; j'éprouve trop des sentiments irréflexibles, je vais si loin que je deviens injuste et méchant. Je vous ai dit du mal de M. de Fortis, je vous l'ai peint ridicule. Je puis le voir ainsi, moi, avec mon caractère brusque, avec mon cœur qui ne comprend rien qu'avec passion; mais je n'ai pas le droit de le calomnier. M. de Fortis est un galant homme; c'est la probité et l'honneur en personne. La femme qui portera son nom n'aura jamais à

en rougir, et il fait un noble usage de la fortune qu'il a gagnée par les travaux les plus distingués et les plus honorables.

— Voilà qui est une amende-à-honneur pour lui que pour vous. Mais permettez-moi de vous faire observer que si vous saviez les projets de M. Dallois, ce n'était pas sa confiance que de me parler de M. de Fortis comme vous l'avez fait.

— D'abord je vous dirai, madame, que M. Dallois ne m'ayant rien rien confié, je ne l'ai point trahi.

— C'était tout au moins le contraire dans ses projets.

— C'est ce qui m'arrive, madame, toutes les fois que je crois qu'il fait quelque chose de mal. Dans la maison, et lorsqu'il s'agit d'affaires, il y a trois puissances bien distinctes : M. Gambet, d'un côté, qui représente la résistance, qui se débat contre toute idée nouvelle, contre toute affaire qui ne se fait pas de toute éternité ; de l'autre côté, il y a moi, madame, qui représente le progrès, qui crie toujours en avant, qui n'ai foi qu'aux idées actuelles ; puis, M. Dallois, c'est le gouvernement, le pouvoir temporel qui marche entre ma fougue et l'immobilité de M. Gambet, qui le tire d'une main à sa suite en m'arrêtant de l'autre.

— Tout cela est très bien, mais je ne vous pas ce que cela fait à mon mariage avec M. de Fortis.

— C'est que c'est une idée de M. Gambet, une idée affreusement odieuse que l'on a soufflée à M. Dallois sans m'en prévenir, sans que j'aie été appelé au conseil.

— Et c'est par esprit d'opposition à M. Gambet que vous la trouvez mauvaise, dit Amélie en riant ; c'est par amour pour le progrès que vous vous y opposez.

— Ma foi, madame, je crois que l'abolition des mariages mal assortis serait un grand progrès social.

— Vos expressions sont bien touchantes, monsieur, dit Amélie sévèrement. Ce que vous appelez des mariages mal assortis sont souvent plus heureux que ceux qui se basent sur de présumés passions qui s'évanouissent bientôt.

— J'ai tort encore, madame, toujours tort ; et cependant j'avais bien promis à M. Gambet de ne pas vous parler de M. de Fortis.

— Pourquoi donc avoir commencé, monsieur ?

— C'est que, lorsque j'ai accepté la mission de vous accompagner, je m'étais dit : j'irai chez Mme de Leurlat, je la trouverai prête, nous partirons. Nous monterons en fiacre, nous parlerons du fiacre, les fiacres sont toujours si mauvais, qu'il y a mille manières de s'en plaindre. Nous gagnerons le chemin de fer : une fois arrivés là, on trouve assez de sujets d'étonnement et de conversation. Il y a des salons d'attente, les rampes pour descendre, les wagons, les machines, mille choses que j'aurais pu vous expliquer, car je suis ingénieur, madame, élève de l'École polytechnique. Nous aurions causé rails, tunnels, pompe à feu ; nous serions arrivés à Saint-Germain sans qu'il eût été question de M. de Fortis. Mais point du tout, mes prévisions sont renversées ; au moment où nous allions partir, voilà qu'il pleut. Vous m'interrogez sur les personnages que voit M. Dallois, je suis bien forcé de vous répondre ; vous me demandez ce que j'en pense, je suis trop honnête homme pour vous le cacher. Ce n'est pas ma faute. On dit que je suis étourdi et inconscient. J'ai du malheur, voilà tout... je vous ai déplu, et c'est assurément le plus grand malheur qui pût m'arriver.

A mesure qu'Anselme débitait cette phrase, sa voix s'était émue, et aux derniers mots qu'il prononça, il avait un accent pénétré qui troubla Amélie. Cependant il lui sembla ridicule de se laisser dominer par les idées folles de ce jeune homme qu'elle ne connaissait pas ; et voulant ramener la conversation à un ton de gaieté qui effaçât complètement le tour animé qu'avait pris la conversation, elle répondit :

— Eh bien ! monsieur, oublions tout cela ; faisons comme si tout s'était passé comme vous l'avez imaginé.

Elle remit son chapeau et reprit son ombrelle.

— Vous arrivez, continua-t-elle ; je suis prête et nous partons.

— Comme il vous plaira, madame... mais il pleut encore un peu.

— Non, monsieur... il ne pleut plus du tout.

— Permettez-moi alors d'aller chercher une voiture.

— Je n'en ai pas besoin.

— Il fait une bonne horrible.

— Je sais marcher.

— Allons, madame, soyez bonne : j'ai été bien grossier et bien maladroit, ne me forcez pas à vous accompagner ainsi dans cette toilette élégante, à traverser des rues impraticables... Attendez cinq minutes et je reviens.

— Oh ! si vous pensez, monsieur, que je veux aller à pied par colère, je vous trompez ; et pour vous le prouver, allez chercher une voiture, je vous attends... Allez, allez donc !

Anselme se dirigea lentement vers la porte du salon, il sortit, Mme de Leurlat reculait à traverser la salle à manger, lorsqu'un coup de sonnette assez vigoureux retentit dans l'appartement.

Lorsqu'Amélie entendit le coup de sonnette, qui probablement lui annonçait une visite, elle écouta si M. Ferou, qui se trouvait en ce moment dans l'antichambre, ouvrirait la porte, comme il était tout simple de le supposer. Mais il ne se fit aucun bruit. Mme de Leurlat n'attendait personne : c'était peut-être quelqu'un qui se trompait. Elle écoutait toujours, lorsque la sonnette se fit entendre une seconde fois. A ce moment elle quitta son salon pour aller ouvrir ; mais elle s'arrêta en voyant M. Ferou revenir sur la pointe du pied.

— Eh bien ! monsieur, qu'y a-t-il ?

— Chut ! fit M. Ferou en parlant à voix basse.

— Qu'est-ce donc ?

— Faut-il ouvrir ?

— Et pourquoi ne pas ouvrir ?

— Parce que c'est peut-être une visite qui vous retiendra très longtemps ; et comme vous êtes très pressée de partir pour Saint-Germain, cela eût pu vous contrarier.

Amélie haussa les épaules en riant et répondit :

— Puisque vous n'avez pas ouvert, c'est inutile à présent.

— Alors je vais aller chercher la voiture, dit Anselme en se dirigeant vers la porte.

— Attendez au moins, reparti Amélie en l'arrêtant, que la personne qui a sonné ait eu le temps de descendre.

— C'est juste, c'est juste, dit Anselme en revenant vers le salon, je vais m'assurer qu'elle est sortie.

Et, en disant cela, il traversa le salon et se mit à la croisée pour regarder dans la rue. Mme de Leurlat l'observait en souriant ; Anselme lui semblait si vraiment original, si franc, si gai, qu'elle se sentait presque à l'aise avec lui ; elle ne lui en voulait plus de ses singularités ; il lui semblait même que ce caractère brusque et ouvert devait cacher un noble cœur ; elle lui pardonnait de bon cœur ses propos sur M. de Fortis, et prenait plaisir à suivre ses mouvements d'impatience lorsqu'elle le vit se retirer brusquement de la fenêtre.

— Ma foi, dit-il, j'ai bien fait de ne pas ouvrir, c'était Mme Davin en personne, la plus insupportable bavarde de la terre.

— Et la plus méchante aussi.

— Vous en aviez pour deux heures tout au moins.

— Etes-vous bien sûr que ce soit elle.

— Pardieu ! elle a levé la tête en traversant la rue, et je l'ai parfaitement reconnue.

— Elle a levé la tête, vous l'avez reconnue ? dit Amélie ; puis tout à coup, et comme frappée d'une idée cruelle, elle reprit avec vivacité : Mais elle a pu vous voir, et vous reconnaître aussi ?

— Eh bien ? madame.

A cette interrogation, Mme de Leurlat resta d'abord comme anéantie devant l'impassibilité de M. Ferou. Mais presque aussitôt sa colère éclata, et elle lui dit :

— Eh bien ! monsieur, elle va dire, et elle en a le droit, qu'elle est venue chez moi, que j'y étais, le concierge le lui a dit puisqu'elle est montée ; elle dira que j'y étais seule, enfermée avec un homme ; le concierge le lui aura dit encore lorsqu'elle est redescendue ; elle dira que je n'ai pas voulu ouvrir ma porte ; elle dira que cet homme c'était vous, car elle vous a vu à ma fenêtre, et elle n'a regardé à cette fenêtre que parce qu'on lui a dit qu'il y avait quelqu'un avec moi. Quand on fait une visite et qu'on ne trouve pas les gens, on ne lève pas la tête pour regarder à une fenêtre, pour espionner par une fenêtre, à moins qu'on n'ait une mauvaise pensée ! donc Mme Davin a cette mauvaise pensée.

— Mais, madame, quelle mauvaise pensée voulez-vous qu'elle ait ? répliqua Anselme, qui semblait tout abasourdi de la colère et de la douleur d'Amélie.

— Quelle mauvaise pensée ! répéta celle-ci ; mais, monsieur, continuez-elle presque avec violence, à quoi pensez-vous, que prétendez-vous... Je ne vous comprends pas, vous êtes bien fou ou bien méchant !

— Madame, s'écria Anselme, je suis un honnête homme !...

— Mais alors comment me demandez-vous, monsieur, quelle mauvaise pensée aura Mme Davin ; car enfin, puisqu'il faut tout vous dire, puisque vous ne comprenez rien... un jeune homme et une femme enfermés seuls ensemble dans un appartement, et qui n'ouvrent pas la porte quand on arrive... que doit-on supposer ? que peut-on dire... Ne comprenez-vous pas ce qu'on peut dire ?...

La figure d'Anselme gagna encore un moment un air de stupefaction ; puis il sembla que tout à coup une pensée soudaine venait l'éclairer, et tout aussitôt il devint pâle et se mit à trembler.

— Le croyez-vous, madame ? dit-il aussitôt d'une voix altérée. Croyez-vous qu'on ose vous calomnier ?

— En doutez-vous, monsieur ? Mais c'est peut-être déjà fait ! Mais si Mme Davin a rencontré quelqu'un à qui dire ce qui est arrivé, elle l'a déjà dit. Elle a mieux fait, monsieur, elle n'a pas attendu un hasard, elle est allée chercher des occasions. Tenez, ajouta Amélie avec colère et désespoir et en se laissant aller à l'entraînement d'une pensée qui s'acharne à prévoir toutes les conséquences d'un malheur, tenez, regardez encore par cette fenêtre, je parie que Mme Davin est entrée en face de chez moi chez sa digne amie, Mme Ribert ; je parie, monsieur, qu'à l'heure qu'il est, il y a des sentinelles posées derrière les persiennes du son appartement pour vous voir sortir de ma porte.

Anselme passa ses mains sur son front avec colère, puis poussant une sourde exclamation comme pour chasser l'angoisse à laquelle il était en proie, il reprit avec plus de calme :

— En vérité, tout cela est impossible ; un hasard pareil, une circonstance si frivole, ne ternit pas la réputation d'une honnête femme. Permettez-moi de vous le dire, madame, vous craintes sont folles ; d'ailleurs, il n'y a pas d'esprit assez méchant pour donner une si infâme explication à la chose du monde la plus naturelle.

— Vous croyez, monsieur ? reprit Amélie dont la colère avait fait

place aux larmes. Eh bien ! supposez que cela vous fût arrivé, que vous fussiez allé chez une femme, qu'on vous eût dit ce qu'on a dit probablement à madame Davin, que cette femme était chez elle, seule, avec un homme ; supposez que vous fussiez monté, que tout se fût passé enfin comme cela vient d'arriver, que penseriez-vous ?

— Puis-je le savoir ! dit Anselme avec embarras ; peut-être n'y eussé-je pas fait la moindre attention.

— Mais supposez, monsieur, que cette femme eût été la vôtre ; qu'elle eût été votre sœur, ou même votre maîtresse, n'y auriez-vous point fait attention ?

— Sans doute, madame, en de pareilles circonstances, la jalousie, la crainte de mon nom compromis, m'auraient peut-être assez égaré pour me faire concevoir, je ne dirai pas des soupçons... mais des craintes... que voulez-vous que je vous dise ? En ce moment ce n'est pas la même chose ; car enfin, ici, ce n'est ni un amant, ni un mari, ni un frère, intéressé à tout savoir, à tout expliquer.

— Et croyez-vous donc, monsieur, reprit Amélie, qui était tombée sur un siège, croyez-vous que l'amour seul est jaloux, que l'envie n'est pas aussi curieuse que l'affection, et que Mme Davin ne commente pas en ce moment avec méchanceté et bonheur cette circonstance frivole qu'un mari ou un frère chercherait à éclaircir avec colère et désespoir ?

Anselme sembla n'avoir rien à répondre à cet argument, et il se mit à parcourir le salon en serrant les poings et en menaçant le plafond, et il s'écria :

— Oh ! malheur à cette femme si elle ose dire un mot, malheur à elle si elle essaie de tenir d'une parole votre réputation, elle me le paierait cruellement, car je puis la perdre, moi, cette femme !

— Vous pouvez la perdre ? dit Amélie.

— Oui, je puis la perdre, dit Anselme, que la colère emportait sans qu'il s'en aperçût ; je sais, moi, je sais mieux que personne que toute sa vertu n'est qu'hypocrisie, j'en ai les preuves écrites de sa main ; j'ai encore ses lettres.

— Ses lettres ? reprit Amélie.

— Ses lettres, dit Anselme ; oui, ses lettres, écrites à moi.

— A vous ? dit Amélie en suspendant ses mots et en regardant Anselme en face ; à vous, son amant sans doute ?

— A moi, qui l'ai été comme bien d'autres...

Amélie croisa les mains avec désespoir et s'écria doucement :
— Et voilà où j'en serai réduite à mettre mon honneur sous la protection de l'infamie de cette femme ! Monsieur, monsieur, je ne sais ce qui en arrivera ; mais sortez de chez moi ; sortez, vous dis-je !

— Calmez-vous, madame, calmez-vous !

— Ah ! monsieur, reprit Amélie en se relevant de toute sa hauteur, sortez ! vous oubliez que je ne vous ai pas reconnu les droits que votre maîtresse vous prête sans doute.

Anselme essaya de dire un mot ; mais Mme de Leurtal ouvrit la porte de son salon, et d'un geste impérial lui montra celle de l'antichambre. Dans la confusion d'idées où Anselme était plongé, il obéit machinalement ; il se dirigea vers la porte, tandis que Mme de Leurtal le suivait d'un regard irrité ; mais à peine l'eût-elle ouverte, qu'il se trouva face à face avec le concierge de la maison.

— N'est-ce pas vous qui êtes M. Férou ? dit-il.

— C'est moi, dit Anselme.

— Voilà un billet pour vous, répartit le concierge en tirant la porte pour la refermer et en marmonnant : « J'étais bien sûr qu'ils y étaient, moi. »

Ce petit incident avait arrêté M. Férou ; il restait immobile, tenant cette lettre dans ses mains sans la regarder, tandis que Mme de Leurtal ne le quittait pas des yeux. Après cet imperceptible moment d'arrêt, Anselme mit la main sur la clé pour sortir, et en même temps il jeta un coup d'œil sur le billet. A la vue de l'écriture, il tressaillit, et faisant une exclamation de rage, il ouvrit la porte ; mais plus prompt que lui, Mme de Leurtal la referma avec violence, et se plaçant devant lui, elle lui dit avec résolution :

— Quelle est cette lettre, monsieur ?

— Madame... je ne sais.

— Quelle est cette lettre qui est venue vous chercher jusque chez moi, monsieur ?

— Mais, madame...

— Qui savait que vous étiez chez moi à cette heure, si ce n'est Mme Davin ?

— Pouvez-vous croire ?...

— Cette lettre est de Mme Davin.

— Je vous jure...

— Oh ! ne montez pas ; monsieur, je l'ai soupçonné à votre trouble quand vous l'avez regardé ; j'en suis sûre à votre pâleur.

— Eh bien ! oui, madame, dit Anselme avec tristesse et dignité ; oui, elle est de Mme Davin ; mais croyez...

— Je veux voir cette lettre.

— Madame, madame, rassurez-vous !

— Ah ! monsieur, vous m'avez fait la rivale de cette femme ; je veux voir la lettre de cette femme !

— La voici, madame, reprit Anselme ; j'ignore ce qu'elle contient, ne me rendez pas responsable de ce qu'elle peut avoir d'offensant.

Amélie prit la lettre sans répondre, elle en brisa le cachet, elle en lut les premières lignes avec avidité, puis elle continua plus lentement ;

une expression de tristesse et d'embarras remplaça peu à peu sur son visage l'animation exaltée et douloureuse à laquelle elle s'était laissée aller. Puis elle demeura un moment immobile, parut vouloir se recueillir sans y pouvoir arriver. Enfin elle reprit la lettre, la mit dans son sein, et dit doucement à Anselme d'une voix basse et émue :

— Revenons un moment, monsieur, revenons.

Ils passèrent dans le salon ; Mme de Leurtal montra à Anselme un siège ; sans doute elle avait beaucoup de choses à lui dire, mais elle paraissait fort embarrassée d'entamer une nouvelle conversation après ce qui venait d'avoir lieu ; lui-même n'osait l'interroger sur la lettre qu'il venait de recevoir et qu'elle avait gardée ; le silence devenait fort embarrassant des deux côtés. Anselme se hasarda à le rompre.

— Madame, dit-il à Amélie, puisque cette lettre qui semblait devoir être pour vous une nouvelle cause de colère contre moi a eu un résultat que je n'attendais pas, puisqu'elle m'a valu cette grâce de ne pas sortir de chez vous, chassé comme un misérable, permettez-moi de profiter de ce bonheur incertain et de me justifier.

— Volontiers, monsieur, dit Amélie avec vivacité, délivré qu'elle était de l'embarras énorme de reconnaître ; voyons, que direz-vous pour votre justification ?

— Pour ma justification, madame, dit Anselme en poussant un soupir... je ne sais, en vérité, car je cherche mes torts.

— Quoi ! monsieur, dit Amélie, vous cherchez vos torts ?

— Oui, madame, je les cherche ; car enfin, qu'ai-je fait, moi ?... je suis venu... la pluie nous a arrêtés, nous avons causé, on a sonné, je n'ai pas ouvert. Voilà tout.

— Et il y a une femme qui me croit votre maîtresse, monsieur, voilà tout ! vous n'avez compromise, perdue de réputation, voilà tout !

Le calme avec lequel Mme de Leurtal prononça ces dernières paroles donna le change à Anselme ; il s'imagina qu'il cachait la froide résolution d'un violent désespoir, et il répondit aussitôt :

— L'ai-je fait, madame ! cela est-il vrai ?

— Oui, monsieur, cela est vrai ; cette lettre en est la preuve.

— Eh bien ! madame, daignez m'écouter un moment ; je vais vous dire tout ce qu'un honnête homme peut vous dire.

— Je vous écoute, monsieur.

Anselme fit un violent effort sur lui-même, et reprit en laissant échapper d'abord ses paroles une à une.

— Je suis le fils du cocher de M. Dallois. Mon père est mort à son service et en lui sauvant la vie. Au moment où son maître allait périr dans un précipice, emporté par des chevaux fougueux qu'il avait voulu conduire lui-même, mon père sauta du siège où il était près de M. Dallois, s'élança à la tête des chevaux, les arrêta, et presque aussitôt tomba mort du coup affreux que le timon de la voiture lui donna dans la poitrine. J'avais six ans alors ; M. Dallois me recueillit, M. Dallois me plaça dans un collège où j'ai fait mes études, puis à l'École polytechnique, d'où je comptais sortir pour entrer à l'École de Metz, lorsque M. Dallois me fit savoir qu'il désirait me garder près de lui et me charger de quelques affaires de la maison. Il y a de cela quatre ans.

— Je le sais, monsieur, dit Amélie ; mais vous ne me dites pas à quelle occasion M. Dallois décida que vous ne suivriez pas la carrière des armes.

— Qu'importe ! madame ; cela ne peut influer en rien sur ce qui me reste à vous dire.

— Cela se peut, monsieur, mais je veux tout savoir.

— Eh bien ! madame, reprit Anselme, ce fut à propos d'une affaire dans laquelle M. Dallois, un homme de soixante ans, lui lâchement insulté devant moi par un homme de vingt-cinq. Malgré son âge, M. Dallois avait demandé raison à ce misérable qui passait pour un duelliste de profession. Je laissai croire à mon bienfaiteur qu'il pourrait obtenir lui-même cette satisfaction ; mais cet homme n'était pas à cent pas de l'endroit où il avait quitté M. Dallois, que je l'avais rejoint, insulté, souffleté, et que je l'avais forcé par la gravité de mes injures à satisfaire d'abord sur moi sa rage en duel.

Pour sauver M. Dallois, il ne s'agissait pas de mourir, car cet homme serait venu le chercher le lendemain de ma mort ; il s'agissait de rendre impossible cette rencontre. Voilà pourquoi j'ai tué cet homme, voilà pourquoi j'ai profité sans remords d'une adresse que je trouvais si méprisable dans mon adversaire. Ce fut alors, comme je vous l'ai dit, que M. Dallois me garda près de lui. Depuis ce temps, j'ai vécu dans ses bureaux des appointements qu'il a bien voulu me donner, n'ayant aucune fortune à attendre de personne, et presque décidé à renoncer à faire la mienne tant que mes services pourraient être utiles à M. Dallois, dans quelque condition subalterne qu'il veuille me laisser ; car il m'a fait ce que je suis, et je lui en suis comblé.

— Le dévouement vous honore, monsieur ; cet oubli de vos intérêts est digne de ce que vous avez déjà fait pour M. Dallois. Mais permettez-moi de vous demander ce que je dois conclure du récit que vous venez de me faire.

Anselme parut encore hésiter à répondre, mais il s'arma de courage et reprit :

— Le voici, madame ; je suis le fils d'un pauvre domestique, moins que le fils du plus misérable paysan ; je suis l'un des milliers de commis d'une riche maison de banque, c'est-à-dire un homme vivant du plus modique salaire. Maintenant, s'il est vrai que j'ai compromis votre réputation, s'il est vrai, comme vous le dites dans un moment de désespoir, que je vous ai perdue, puis-je venir vous dire : Pour toute réparation,

madame, acceptez mon nom qui a été celui d'un valet, vous qui tenez de votre famille un nom si honorable; partagez ma fortune qui est celle d'un mercenaire, vous qui en avez une acquise; puis—je vous dire cela sans être insensé, sans que vous me repoussiez avec mépris. Ah! que vous avez bien fait de me chasser... Il faut chasser les valets... Chassez-moi! chassez-moi!

Pendant qu'Anselme prononçait ces derniers mots, de grosses larmes coulaient de ses yeux, où ses poings fermés avec rage voulaient vainement les retenir.

— Non, monsieur, lui dit Amélie, on ne chasse pas les hommes d'honneur et de cœur, quel que soit le nom de leur père, surtout quand il n'y a aucune tache de crime ou de vice sur ce nom.

— Que dites-vous? s'écria Anselme se relevant, vous ne me chassez pas, vous?

— Je vous l'ai dit, monsieur, on ne chasse pas de tels hommes, mais on n'accepte pas...

— Ah! je vous comprends, dit Anselme avec amertume.

— Laissez-moi finir, monsieur; on n'accepte pas, dis-je, une réparation pour des torts qui, vous l'avez dit, n'existent pas. On ne prend pas la vie d'un homme et on ne lui donne pas la sienne, parce qu'un hasard vous a mis dans une fausse position; l'amour peut faire de pareils sacrifices et les accepter; mais vous ne m'aimez pas, monsieur, vous ne m'aimez pas.

— Madame, madame, s'écria Anselme en regardant Amélie avec une tristesse et un trouble extrême, ne m'interrogez pas là-dessus, ne me demandez pas si je vous aime, car je vous le dirais, je vous dirais que je vous aime!

— Vous, monsieur? dit Amélie en souriant.

— Oh! depuis long-temps, depuis la première fois que je vous ai vue, et alors je vous ai aimée parce que vous étiez belle, spirituelle, charmante; puis, quand je vous ai connue par les autres, madame, car je n'ai jamais osé m'approcher de vous, lorsque j'ai su ce que vous étiez, je vous ai aimée pour votre vertu, pour la noblesse de votre cœur. Je vous ai aimée en vous vénérant, en vous pleurant; car je vous ai espérée et perdue. J'ai osé avouer mon amour à un homme, à M. Cambet; je lui ai dit que pour vous mériter je me sentais le courage de devenir riche, honore, illustre même s'il le fallait. Mais sa froide raison m'a fait mesurer la distance qui nous séparait, et j'ai écarté de moi toute espérance pour marcher seul dans ma carrière d'abandon et de servitude.

Anselme se taisait, et Amélie, dont le cœur battait à coups pressés, tenait les yeux baissés et se taisait aussi.

— Et maintenant, madame, que voulez-vous, qu'ordonnez-vous, quelles réparations puis-je vous offrir du mal bien involontaire que je vous ai fait?

— Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y en a qu'une de convenable en pareille circonstance?

— Sans doute, madame, reprit Anselme avec angoisse et d'une voix tremblante; mais vous m'avez dit aussi qu'il faut aimer pour l'offrir, qu'il faut aimer pour l'accepter... Moi je vous aime depuis long-temps...

— Et moi d'à présent, dit Amélie en tendant la main à Anselme.

— Hein... quoi! non! vrai! qu'avez-vous dit... Amélie... madame?... s'écria Anselme en se levant et en regardant autour de lui comme un homme qui vient de recevoir un coup violent d'une main invisible; puis il s'arrêta devant Amélie, et lui dit avec des larmes et des sanglots:

— Oh! dites-moi si je ne suis pas fou!

— Un peu, dit Amélie en souriant; mais voici qui vous calmera.

Et en disant cela, elle rendit à Anselme la lettre de Mme Davin, et Anselme lut ce qui suit:

« Pardonnez-moi, monsieur, de venir troubler par une lettre importante le charmant bonheur dont vous jouissez. Mais vous comprendrez que vous ne pouvez pas garder plus long-temps des lettres qui maintenant pourraient vous compromettre autant que moi.

« Enfin, vous avez réussi, monsieur, vous êtes le futur époux de madame de Leurtal. Du premier jour que vous l'avez rencontrée, j'ai deviné que vous l'aimiez. Vos dénégations n'ont fait que m'en rendre plus certaine. C'est sans doute une personne d'un bien haut mérite... que cette madame de Leurtal, puisque pour pouvoir vous permettre d'aspirer à sa main, M. Dallois se décide à vous adopter...

— Moi! s'écria Anselme, moi!

— Continuez, reprit Amélie.

Anselme, à qui tout de bonjour paraissait un rêve, reprit la lettre, mais il ne put lire sans sourire la phrase suivante:

« Et puisqu'il se décide pour elle à donner son nom au fils de son... je n'écris pas le mot par respect pour moi, lorsqu'il n'avait pas cru devoir le lui donner quand, il y a quatre ans, il lui a sauvé à peu près la vie. J'ai appris la nouvelle de votre bonheur il y a quelques heures, par M. de Fortis, qui n'a pas cru devoir rester à Saint-Germain pour y être spectateur des sentimentalités et des surprises de tout genre qu'on vous y ménageait; car je ne puis croire que vous ignoriez les projets de M. Dallois, ainsi que le prétend M. de Fortis; mais, dans tous les cas, il me semble que vous pouvez vous passer du bonheur que vous attend à la campagne, et que celui que vous goûtez à Paris doit vous suffire. Permettez-moi donc de vous féliciter de l'un et de l'autre, et de vous rappeler que les lettres que j'ai pu écrire à M. Ferrou ne sont pas à l'adresse de M. Ferrou-Dallois.

« Votre très humble servante

» EMILIE DAVIN. »

Quand Anselme eut fini cette lettre, il demeura un instant immobile; il avait la tête et le cœur si pleins, il éprouvait tant de joie et tant d'étonnement que la conscience de la vérité lui échappait. Il était pâle, son corps tremblait, il paraissait acablé et prêt à s'affaisser sur lui-même, lorsque tout à coup il se secoua fortement, et s'écria avec éclat:

— Oh! je ne veux pas mourir!

— Que dites-vous? s'écria Amélie en s'approchant de lui.

Il la prit dans ses bras, et, la serrant contre son cœur, il s'écria en la couvrant de son regard.

— Oh! c'est vrai, n'est-ce pas? c'est vrai, Amélie!

Elle baissa les yeux en rougissant, et répondit à voix basse:

— Oui!... oui!... monsieur!

— Vous dites... monsieur?

Elle releva lentement jusqu'à son front ses yeux pleins de bonheur et reprit doucement:

— Est-ce que je sais comment vous vous appelez, vous?

Il se pencha vers elle, et il n'est pas bien sûr que le léger murmure qui s'entendit alors fut le nom d'Anselme qu'il prononça, plutôt que le bruit d'un baiser qu'il appuya sur ce doux visage. D'ailleurs, un fracas violent de sonnette se fit entendre et couvrit tous les murmures; peut-être n'eussent-ils pas ouvert, mais ce bruit redoubla avec plus de violence, accompagné de coups nombreux frappés à la porte: Anselme et Amélie allèrent ensemble ouvrir la porte, et furent fort surpris de voir M. Cambet, qui avait l'air tout effaré.

— Ah! vous voilà, s'écria-t-il; c'est bien heureux...; il paraît que vous savez tout?

— Tout; dit Anselme; oui ma foi, nous savons tout!

— Deux convois arrêtés en route, reprit M. Cambet, dix personnes blessées, et quand on dit dix, cela veut dire cent!

— Ou une, reprit Anselme.

— Une! une! s'écria M. Cambet; croyez-vous que dans vos infernaux chemins de fer il arrive des accidents pour un! Que non, la vapeur ne saute pas à si peu de frais! Quoi qu'il en soit, un, dix ou cent, ce n'est ni l'un ni l'autre de vous, et voilà l'important. Ah! nous avons été dans une cruelle anxiété quand nous avons appris cela à Saint-Germain, et que nous ne vous avions pas vu arriver. La fête eût été gâtée!

— Quelle fête? dit Anselme.

— Eh bien! la fête... est-ce que je sais?... j'ai dit la fête comme autre chose... toujours arrêté! que j'ai pris la voiture de M. Dallois, que j'ai crevé les chevaux pour arriver plus vite, et que je vous enmène.

— Comment cela, si les chevaux sont crevés? dit Anselme, qui se plaisait à tourmenter M. Cambet.

— Ils m'ont promis de ne mourir qu'à Saint-Germain, dit M. Cambet en imitant le ton railleur d'Anselme.

— Et vous avez juré de vous taire jusque-là, n'est-ce pas, vieux Cambet? dit le jeune homme.

— Me taire sur quoi, s'il vous plaît? reprit M. Cambet d'un ton alarmé.

— Sur quoi?

En ce moment Amélie, qui avait été se rajuster pour la troisième fois, parut, et dit avec ce regard et ce sourire où rayonne le bonheur:

— Anselme, donnez-moi votre bras.

— Anselme! répéta le vieillard... Anselme!

— Partons, Amélie, reprit M. Ferrou en regardant M. Cambet d'un air railleur.

— Ah! s'écrie le vieux commis. Anselme! Amélie! ils savent tout. Et M. Dallois, qui comptait sur une suite de surprises!

— Nous lui en apportons une, dit Amélie.

— Et laquelle?

— C'est que nous nous aimons.

FREDÉRIC SOULIÉ.

QUEST-CE QUE LA PUDEUR?

J'ai à peindre un objet charmant, mais qui se refuse sans cesse à la couleur de tous les styles, et souffre peu d'être nommé. Je l'envisage ici de haut, et on le sait avec peine, même quand on le considère dans soi-même ou auprès de soi.

Mon entreprise est donc pénible; elle est impossible peut-être. Je demande au moins qu'on me suive avec persévérance dans le détail et les détours où mon chemin m'a engagé. Je désire qu'on m'abandonne à la pente qui me conduit. Enfin, je réclame pour moi ce que j'ai moi-même donné à mon sujet et à mon style, une espérance patiente et une longue attention.

La pudeur est on ne sait quelle peur attachée à notre sensibilité, qui fait que l'âme, comme la fleur qui est son image, se replie et se recèle en elle-même, tant qu'elle est débrutée et tendre, à la moindre apparence de ce qui pourrait la blesser par des impressions trop vives, ou des clartés prématurées.

De la cette confusion qui, s'élevant à la présence d'un désordre, trouble et mêle nos pensées, et les rend comme insaisissables à ses atteintes.

De la ce tact mis en avant de toutes nos perceptions, cet instinct qui

s'oppose à tout ce qui n'est pas permis, cette immobile fuite, cet aveugle discernement, et cet indicateur muet de ce qui doit être évité, ou ne doit pas être connu.

De la cette timidité qui rend circonspects tous nos sens, et qui préserve la jeunesse de hasarder son innocence, de sortir de son ignorance, et d'interrompre son bonheur.

De là ces effarouchemens par lesquels l'inexpérience aspire à demeurer intacte, et fuit ce qui peut trop nous plaire, craignant ce qui peut la blesser.

Quelques uns ont une pudeur peu subtilement ourdie ; d'autres n'en ont qu'un lambeau.

La pudeur allaise notre paupière entre nos yeux et les objets, et place un voile plus utile, une gaze plus merveilleuse entre notre esprit et nos yeux.

Elle est sensible à notre œil même par un magique enfoncement, qu'elle prête à toutes nos formes, à notre voix, à notre air, à nos mouvemens, et qui leur donne tant de grâce ; car on peut le voir aisément : ce qu'est leur cristal aux fontaines, ce qu'est un verre à nos pastels et leur vapeur aux paysages, la pudeur l'est à la beauté et à nos moindres agrémens.

Quelle importance à la pudeur ? Pourquoi nous fut-elle donnée ? de quoi sert-elle à l'âme humaine ? quelle est sa destination, et quelle est sa nécessité ?

Je vais tâcher de l'expliquer.

Quand la nature extérieure veut créer quelque être apparent tant qu'il est peu solide encore, elle use de précautions.

Elle le loge entre des tissus faits de toutes les matières, par un mécanisme inconnu, et lui compose un tel abri, que l'influence seule de la vie et du mouvement, peut, sans effort, y pénétrer.

Elle met le germe en repos, en solitude, en sûreté, le parachève avec lenteur, et le fait tout-à-coup éclore.

Ainsi s'est formé l'univers ; ainsi se forme en nous toutes nos belles qualités.

Quand la nature intérieure veut créer notre être moral, et faire éclore en notre sein quelque rare perfection, d'abord elle en produit les germes et les dépose au centre de notre existence, loi des agitations qui se font à notre surface.

Elle nous fait vivre à l'ombre d'un ornement mystérieux, tant que nous sommes trop sensibles et ne sommes pas achevés, afin que les développemens qu'elle prépare à cette époque puissent se faire en sûreté dans nos capacités modestes, et n'y soient pas interrompus par les impressions trompeuses des passions dures et fortes qui s'exhalent des autres êtres et qui émanent de tous les corps.

Comme les molécules qui causent nos sensations, si elles entraient sans retardement dans cet asile ouvert à toutes les invasions, détruiraient ce qu'il contient de plus tendre, en livrant notre âme à l'action de la matière, la nature leur oppose un rempart.

Elle environne d'un réseau inadhérent et circulaire, transparent et imperçu, cette algèbre aimante et vivante, où, plongé dans un demi-sommeil, le caractère en son germe reçoit tous ses accroissemens.

Elle n'y laisse pénétrer qu'un demi-jour, qu'un demi-bruit, et que l'essence pure de toutes les affections.

Elle oppose une retenue à toutes nos sensations, et nous arme d'un mécanisme suprême qui, aux légumens palpables destinés à protéger contre la douleur notre existence extérieure, en surajoute un invisible propre à défendre du plaisir nos sensibilités naissantes.

À cette époque de la vie enfin la nature nous donne une enveloppe ; cette enveloppe est la pudeur.

On peut, en effet, se la peindre en imaginant un contour où notre existence en sa fleur est de toutes parts isolée, et reçoit les influences terrestres à travers des empêchemens qui les défont de leur lie ou en absorbent les excès.

Elle arrête à notre surface les inutiles sédimens des impressions qui arrivent du dehors, et, n'admettant entre ses nerfs que leur partie élémentaire, dégagée de toute superfluité, elle fait sans effort contracter à l'âme la sagesse, et à la volonté l'habitude de n'obéir qu'à des mobiles spirituels comme elle.

Elle assure à nos facultés le temps et la facilité de se déployer, hors d'atteinte et sans irrégularité, en un centre circonscrit, où l'pureté les nourrit et la candeur les environne, comme un fluide transparent.

Elle tient nos coeurs en repos et nos sens hors de tumulte, dans ses invisibles liens, incapable de nous contraindre dans notre développement, mais capable de nous dérober en amortissant tous les chocs et en opposant sa barrière à nos propres excursions, lorsque trop d'agitation pourrait nous nuire ou nous détruire.

Elle établit entre nos sens et toutes leurs relations une telle médiation et de tels intermédiaires, que, par elle, il ne peut entrer dans l'enceinte où l'âme réside que des images ménagées, des émotions mesurées et des sentimens approuvés.

Est-il besoin maintenant de parler de sa nécessité ?

Ce qu'est aux petits des oiseaux le blanc de l'ouf et cette toile où leur essence est contenue, ce qu'est au pîpin sa capsule, ce qu'est à la fleur son calice, et ce que le ciel est au monde, la pudeur l'est à nos vertus.

Sans cet abri préservateur elles ne pourraient pas éclore ; l'asile en serait violé, le germe mis à nu et la coupée perdue.

Appliquons cette idée aux faits et le système aux phénomènes.

Nous avons tous de la pudeur, mais non une pudeur pareille. Cette lutte immatérielle à des contextures diverses. Elle nous est donnée à tous, mais ne nous est pas départie avec une égale largesse, ni avec la même faveur.

Ceux qui portent en eux les germes de toutes les perfections ont seuls une pudeur parfaite, seuls une pudeur entière, et dont les innombrables fils se rattachent à tous les points où aboutit leur existence. C'est celle-là que je décris.

Nous ne la gardons pas toujours. Elle est semblable à la beauté : d'affreux accidens nous l'enlèvent, et d'elle-même, sans efforts, elle diminue et s'efface lorsqu'elle serait inutile et que le but en est atteint.

La pudeur, en effet, subsiste aussi long-temps qu'il est en nous quelque partie inconnue, qui n'a pas pris sa substance et toute sa solidité, et jusqu'à ce que nos organes aient été rendus susceptibles d'adopter et de retenir des impressions éternelles.

Mais quand les molles semences de nos solides qualités ont pris tout leur développement ;

Quand nos bienveillances premières, comme un lait qui se coagule, ont produit en nous la bonté, ou que notre bonté naturelle est devenue inaltérable ;

Quand, nourri de notions chastes, notre esprit s'est développé, et peut garder cet équilibre que nous appelons la raison, ou que notre raison est formée ;

Quand nos rectitudes morales ont insensiblement acquis cette indestructibilité qu'on nomme le caractère, ou que le caractère en son germe a reçu tous ses accroissemens ;

Enfin, quand, le secret principe d'aucune dépravation ne pouvant plus s'introduire en nous que par notre volonté, et nous blesser qu'à notre su, notre défense est en nous-mêmes ;

Alors l'homme est achevé, le voile tombe, et le réseau se dégorde. Même alors, cependant, la pudeur imprime en nous ses vestiges et nous laisse son égide. Nous en perdons le mécanisme, mais nous en gardons la vertu. Il nous reste une dernière ombre du réseau ; je veux dire cette rougeur qui nous parcourt et nous revêt, comme pour effacer la tache que veut nous imprimer l'affront, ou pour s'opposer au plaisir excessif et inattendu que peut nous causer la louange.

Elle nous légue encore de plus précieux fruits :

Un goût pur dont rien n'émaussa les premières délicatesses ; une imagination claire dont rien n'altéra le poli ;

Un esprit agile et bien fait, prompt à s'élever au sublime ; une flexibilité longue que n'a desséchée aucun pli ;

L'amour des plaisirs innocens, les seuls qu'on ait long-temps connus ; la facilité d'être heureux, par l'habitude où l'on vécit de trouver son bonheur en soi.

Je ne sais quoi de comparable à ce velouté des fleurs qui furent long-temps contenues entre les freins inextricables, où nul souffle ne put entrer ; un charme qu'on porte en son âme et qu'elle applique à toutes choses, en sorte qu'elle aime sans cesse, qu'elle a la faculté d'aimer toujours ;

Une éternelle honnêteté ; car il faut ici l'avouer, comme il faut l'oublier peut-être, aucun plaisir ne souille l'âme, quand il a passé par des sens où s'est déposée à loisir et lentement incorporée cette incorruptibilité ;

Enfin, une telle habitude du contentement de soi-même, qu'on ne saurait plus s'en passer, et qu'il faut vivre irréprochable pour pouvoir vivre satisfait.

JOURNÉE.

Scènes de l'Histoire d'Angleterre.

1.

— Et tu dis, mon vieux fauconnier, reprit le roi, qu'il y a eu encore un beau cerf tué par ce misérable braconnier dans mes royales forêts ?

— Oui, sire, reprit Landry, on a poursuivi ce bandit, mais il a failli échapper sans proie et il a disparu, et malgré nos recherches infatigables aucun de nous n'a pu découvrir le mécréant qui ose empiéter ainsi sur les droits de son maître.

— Si jamais on l'arrête, dit le roi, je le ferai pendre si haut que tout le pays pourra le voir. Quoi qu'il en soit, Landry, je n'en reconnais pas moins ton zèle, et j'ai chargé mon trésorier de le reconnaître encore mieux.

— Sire, je vous remercie, reprit Landry d'une voix triste, mais à quoi me serviraient vos bienfaits ? Je prie votre majesté de les garder pour de plus riches que moi...

— De plus riches ? dit le roi en riant.

— Oui, sire, pour ceux qui ont la seule chose qui rende vos bien-

faits profitables : la faculté de partager. Je suis seul au monde... ma femme est morte... Je n'ai jamais eu qu'un fils, qui, après avoir fait le malheur de mes vieux jours par son impiété et ses vices, est sans doute allé se faire tuer au service du roi de France, votre suzerain. A mon âge, on n'amasse que pour léguer, et quand on ne peut plus donner, à quoi sert-il de recevoir ?

— « Eh bien ! » dit le roi, j'en ferai la somme que je te destinais au couvent de Saint-Onen, ainsi que l'on dise des prières pour le repos de l'âme de ton fils. Maintenant, partons pour la chasse, car il faut bien espérer que ton insolent braconnier aura laissé quelques pièces de gibier... à son roi... »

Et tout s'apprêta pour une chasse brillante à laquelle la cour et la famille de Henri devaient prendre part. Si ce prince n'était pas le plus puissant monarque de la chrétienté, au moins pouvait-on le regarder comme le mieux partagé en joies domestiques. Six filles et sept garçons, sa superbe espérance postérieure qu'il devait presque entièrement, il est vrai, à des liaisons illégitimes, entouraient son trône, et jusque alors avaient rempli sa vie intérieure de bonheur et d'espérance.

Au moment où Henri 1^{er} se livrait avec ardeur aux plaisirs de la chasse, pour lesquels les grands montraient alors une passion exclusive, une mauvaise nouvelle vint changer ses dispositions joyeuses en humeur sombre et amère. Le roi de France, Louis-le-Grand, venait d'entrer en Normandie à main armée. Henri continua néanmoins sa chasse; mais ce jour-là lui sembla frappé de malheur; ses limiers avaient perdu la trace; ses faucons semblaient endormis; tout contribuait à aiguïr son esprit.

Le roi, dans son impatience, s'était éloigné de sa suite, lorsqu'il aperçut à quelque distance un cerf que ses chiens avaient poursuivi en vain et qui, se croyant à l'abri de tout péril, paissait paisiblement dans la plaine comme sur un champ de victoire. Henri, fort adroit à l'arbalète, se promit de faire payer cher à ce cerf l'insolente invasion dont le menaçait Louis-le-Grand. Caché dans le taillis, il ajustait déjà une flèche, quand un homme, la tête enveloppée d'un large capuchon, parut à l'autre extrémité de la plaine, et, provenant du roi, lança au cerf un trait qui alla s'enfoncer dans son flanc. Le cerf, blessé, quoiqu'il ne tombât pas sous le coup, s'élança en bravant douloureusement dans un bois voisin. Son nouvel ennemi le poursuivit, et tous deux disparurent ainsi aux yeux du roi.

C'était là sans doute l'insolent braconnier que lui avait dénoncé Landry. Henri jura par les saintes reliques, afin que sa vengeance fût plus certaine, qu'il ne ferait aucune grâce à ce larron sans vergogne qui osait l'offenser un jour où il était de mauvaise humeur. Il rejoignit sa suite et donna des ordres sévères. L'objet de la chasse était seulement changé, et un braconnier eût l'espèce de bête fauve aux traces de laquelle il ordonna de s'attacher. Aussitôt gentilshommes, limiers et piqueurs, rivalisant de zèle, s'élançèrent sur les traces du braconnier, et quelque temps après les chasseurs ramenèrent ou plutôt rapportèrent aux pieds de Henri un vigoureux gars, la tête toujours enveloppée dans le capuchon qui avait servi à le désigner et qui empêchait de le reconnaître.

Landry, qui de loin avait dirigé les recherches, s'approcha du criminel, et arrachant le capuchon qui cachait ses traits, le regarda en face. Mais de ces deux têtes, si près l'une de l'autre, la plus épouvantée et la plus déçue, ce fut celle de Landry. Cet homme était le fils unique dont il pleurait la mort, après avoir si long-temps déploré sa vie.

Nul ne saurait exprimer ce qui reste encore d'amour au cœur des pères qui ont maudit leur enfant et combien il y a plus d'attachement peut-être dans ce qu'ils croient leur haine que dans toutes les vulgaires amitiés. Ce fils, c'était pour Landry la vie qui recommençait. La vie, ce mot qui signifie tant de douleur et qui renferme un charme si puissant. Landry se jeta aux pieds du roi. — « Sire, dit-il, si ma vie tout entière passée à votre service mérite une récompense, oh! accordez-moi la grâce de mon fils; s'il est coupable, sire, ne m'en punissez pas! sire, laissez-lui le temps du repentir! »

Mais Henri n'était pas disposé à la clémence; il fut inexorable. Vainement plusieurs chevaliers, et entre autres le vieux Etienne Osbern, l'un des plus braves défenseurs de la couronne d'Angleterre, joignirent-ils leurs instances aux prières du malheureux père: le roi ordonna qu'on procédât immédiatement à l'exécution.

« Sire, » cria Landry désespéré, « je n'ai plus pour toute famille au monde que ce jeune homme. Grâce! grâce! — Pour lui, c'est clémence! — Pour moi, c'est justice... »

Le roi ne répondit qu'en lui montrant l'imprudent braconnier suspendu aux branches d'un grand chêne.

« Sire, » reprit Landry le cœur brisé, « votre justice aujourd'hui a été mauvaise et cruelle; mais Dieu juge tous les arrêts humains, et il a souvent pour venger les opprimés un terrible talion. Ma famille se composait d'un seul enfant... la vôtre en compte treize... Je pourrais être trop vengé... Priez Dieu. »

Le roi mit la main à son poignard. Etienne Osbern s'élança pour arrêter le coup; mais le roi n'eut pas frappé sans doute le vieillard, car déjà le remords l'avait suivi, le remords, première vengeance que Dieu accorde aux victimes. Le vieillard s'enfuit dans les bois.

II.

Parmi les turbulents vassaux du roi d'Angleterre, il n'y en avait pas de plus dangereux qu'Eustache, comte de Breteuil. Pour s'assurer de son

obéissance, Henri lui avait donné en mariage sa fille naturelle Juliane, qu'il chérissait tendrement. Bientôt Juliane devint mère de deux petites filles; leur angelique beauté et leur doux caractère semblaient démentir le sang de leur père.

Eustache avait demandé à son beau-père la tour d'Ivry, forteresse imprenable et dont l'on pouvait porter à chaque instant dans le comté de Breteuil une guerre imprévue et foudroyante. Henri ne voulut pas se dessaisir de ce poste important; mais, pour prouver à son gendre qu'aucune intention hostile ne se cachait sous ce refus, il obligea Raoul de Harenc, gouverneur de la tour, de livrer son fils unique en otage à Eustache de Breteuil. Pour rassurer, d'ailleurs, la tendresse de Raoul, il garda lui-même les deux petites filles d'Eustache, s'engageant à ne les rendre à leur père ou à Juliane qu'en échange de la liberté du jeune Harenc.

Par une belle matinée d'hiver, Raoul de Harenc se promenait sur un rempart inférieur et s'entretenait avec l'épouse fidèle qui partageait sa captivité de gouverneur, lorsque tout à coup une troupe nombreuse de cavaliers, d'hommes d'armes, parut dans la plaine et s'avança jusqu'au pied de la tour. Eustache de Breteuil était à leur tête... Le loyal gouverneur songea à peine à une trahison qu'il n'avait pas même fait prendre les armes à ses gens.

« Baisse le pont-levis, Raoul de Harenc, » cria Eustache de Breteuil, « et livre cette tour au gendre de ton souverain. »

— « Avez-vous un ordre de lui ? » demanda Raoul.

— « Je n'ai pas d'autre ordre à te donner que mon nom; mais on obéit toujours à celui-là. »

— « En ce cas, retirez-vous, » cria Raoul, « si vous ne voulez apprendre à vos dépens que les murs d'Ivry sont aussi inébranlables que la fidélité de son gouverneur. »

Pour toute réponse, une pierre lancée par une fronde vint tomber à côté de Raoul et effleura la tête de sa femme.

— « Trahison ! Retire-toi, Marie, » dit-il rapidement. « Aux armes ! » cria-t-il.

— « Mon ami, » dit Marie avec épouvante, « cet homme tient notre fils en son pouvoir. »

— « Il n'osera y toucher, » dit Raoul, « ses enfants sont au pouvoir du roi. »

Bientôt l'attaque commença. On jeta des fascines dans le fossé, des échelles furent appliquées au mur; mais Raoul et les siens s'étaient mis bientôt sur la défensive... et la chance tourna pour le bon droit. Les échelles furent renversées, toutes chargées d'assautans; le comte de Breteuil, blessé lui-même, vit bientôt qu'il n'y avait rien à craindre d'un combat.

« Raoul, » cria-t-il, « tu persistes à refuser les clés de cette tour au gendre de ton souverain ? »

— « Je ne rendrai les clés qu'à celui qui pourra me rendre mon serment. »

— « Eh bien ! regarde, et tu vas voir par quel côté nous allons maintenant attaquer la forteresse que tu commandes. »

Et il lui montra un enfant, aux longs cheveux noirs, autour duquel étincelaient des armes.

« Le gouverneur d'Ivry, » reprit Eustache avec une ironie sanguinaire, « sera-t-il aussi inébranlable que les murailles de sa forteresse ?... »

— « Comte Eustache, » répondit Raoul d'une voix altérée, « tu n'oserais commettre un tel crime. Je ne te parlerai point de Dieu; il faut que tu n'y croies pas pour tenter aussi lâchement le cœur d'un père; mais tes enfants, qui sont entre les mains du roi mon maître, me répondent de la sûreté de mon fils. »

— « Insensé ! » répartit Eustache avec un éclat de rire, « qui crois que pour venger le fils du premier officier venu, un monarque irait répandre à plaisir un sang royal... son propre sang. A l'heure qu'il est, Juliane, comtesse de Breteuil, a sans doute ramené nos filles en notre château. Le roi te trahit le premier!... pourquoi ne le trahis-tu pas ?... »

— « So pourrait-il ! » murmura Raoul les lèvres tremblantes.

— « Allons, » reprit Eustache, « ces clés!... livre-les moi... et restons bons amis, bien que tu m'aies tué quelques uns des plus braves des miens... »

Raoul reprit d'une voix ferme : — « Si le roi Henri 1^{er} trahit ses sujets, que Dieu le punisse! mais il ne dira pas que Raoul de Harenc lui en a donné l'exemple... Comte Eustache de Breteuil, vous êtes le maître au dehors de cette tour; mais il n'y a pas de crime qui puisse vous en ouvrir l'entrée. »

— « Eh bien, regarde comme cet enfant est beau ! s'écria Eustache avec rage. « Remarque bien le feu qui brille dans ses yeux noirs... Tu les vois pour la dernière fois. »

Les armes s'agitèrent autour du jeune de Harenc, il poussa un faible cri. Le visage cicatrisé de Raoul pâlit affreusement. Tous les défenseurs de la forteresse s'agitèrent. L'on eût dit que les murailles elles-mêmes avaient tressailli, se sentant plus ébranlées dans leurs fondemens par ce faible cri que par tout le fracas d'un assaut. Raoul disparut du rempart pour ne rien voir.

Un instant après, une trompette de parlementaire sonnant au pied des murs rappela le gouverneur. Il revint le cœur plein d'une indicible angoisse où se mêlait cependant une espérance fiévreuse. Son enfant n'était plus là. « Je ne vois pas son cadavre, » pensa-t-il, « espérons. »

— « Tu me demandes, » reprit Eustache, « les ordres du roi pour me livrer la forteresse. Je vais te les envoyer dans une cassette. »

Une petite cassette scellée monta bientôt jusqu'en haut des remparts au moyen d'une corde.

Nul que Raoul ne sut ce que contenait cette cassette, par les fentes de laquelle sortaient cependant des gouttes de sang. Mais à peine l'eut-il ouverte qu'il la ferma convulsivement.

— « Raoul, tu ne te rends pas ? dit Eustache triomphant.

Une grêle de traits lancés des murs lui répondit.

— « Demain je reviendrai ! cria Eustache. Raoul, réfléchis ! Tu as vu mes ordres aujourd'hui ; tu ne me forceras pas, j'espère, à t'en adresser d'autres. Et il tourna bride avec tous les siens.

III.

Vers le soir du même jour, le roi Henri I^{er} étant dans son palais de Rouen, venait d'entendre une pieuse lecture. Après avoir assisté à son conseil, sentant dans sa tête fatiguée le besoin d'échapper à la royauté pour se réfugier dans la famille, il souleva une tapisserie et appela à mi-voix : « Rosemonde ! Agnès ! »

Aussitôt, comme deux tourbillons, parurent et tournoyèrent autour du roi deux charmans enfans aux longs cheveux blancs qui, en un instant, grimperent sur les épaules du monarque, se suspendirent à son cou, entremêlant leurs petits doigts à sa barbe grisonnante, riant, criant, et tous deux à l'envi accablant le monarque de caresses à le rendre aussi heureux que le plus simple paysan de ses domaines.

— « Nous avons été bien long-temps en pénitence loin du grand-père, » dit Rosemonde, l'aînée de ces deux chérubins.

— « Mes chères petites, » dit le roi ; « je tenais mon conseil.

— « Ton conseil ! » dit Agnès ; « est-ce que c'est quelque chose de bien beau ?

— « Non, » dit Henri, ce n'est pas beau, mais c'est utile.

— « J'oue un roi avec nous, » dit Rosemonde. « Je suis le roi ; Agnès fait la reine, et tu es le cheval. Nous allons monter sur toi. — Me voilà peuple, pensa peut-être Henri, plus lettré et plus éclairé qu'on ne l'était alors dans son siècle. — Et Rosemonde allant chercher l'épée du roi l'apporta à peu près avec autant de labour qu'on nous représente notre Sauveur traînant sa croix ; elle monta sur les épaules du roi, qui s'était mis dans la position obligée avec une docilité que trouvaient seuls en lui les deux enfans qu'il adorait.

Un bruit s'était fait entendre, le roi se hâta de désarçonner les cavaliers improvisés, qui roulerent en riant sur les tapis de pied. Juliane parut. Les deux enfans d'un seul bond s'élançèrent dans ses bras.

— « C'est vous, chère fille, » dit le roi ; « je ne vous attendais pas si tôt. Quelle est la cause de votre présence bien-aimée ?

— « Sire, » dit Juliane en balbutiant, car elle allait mentir, « le comte Eustache de Breteuil, mon époux, atteint d'une grave maladie, voudrait revoir ses enfans et m'a chargée de vous les demander, car il ne sait pas si Dieu lui permettra désormais de venir jusqu'à eux.

— « Une maladie grave ! Mais je n'en avais jamais qu'à parler ? Juliane, contez-moi cela.

— « Sire, » dit Juliane ; « il revenait de la chasse au sanglier.

— « Il y va donc maintenant, notre cher gendre, lui qui n'aimait à chasser, en fait de gibier, que les barons ses voisins !

— « Oui, sire, et très échauffé il a bu un grand hamp rempli d'eau glacée.

— « Il boit donc de l'eau maintenant, » dit le roi. « Cela ne lui est jamais arrivé, moi présent.

— « Oui, sire, et la fièvre la pris.

— « Et il est véritablement en danger ?

— « Oui, sire ; il y a danger !... et vous permettrez, n'est-ce pas, qu'il embrasse ses enfans ? Quel remède ce serait pour vous si vous priviez les derniers instans d'un père de cette suprême consolation, de cette vue bien aimée qui ouvre un autre avenir aux yeux du mourant. »

Il était visible qu'en parlant ainsi Juliane mentait ; son embarras perçait à travers son inquiétude réelle, qui n'était pas pour son époux. En effet, ses prières ni ses larmes n'ayant pu arrêter Eustache de Breteuil dans l'entreprise hardie et déloyale qu'il avait résolue, la seule pensée de cette mère fut dès lors de dérober à tout prix ses enfans aux terribles représailles qui allaient les menacer et contre lesquelles la tendresse même du roi pouvait n'être pas une suffisante protection.

— « Jo ne puis accorder ce que vous demandez, Juliane, » dit le roi, soupçonnant un mensonge ; « tant que le fils de Raoul de Harenc restera entre les mains de votre mari, ces enfans ne peuvent vous être rendus. Amenez-moi le fils de Raoul, et s'il est réel qu'Eustache de Breteuil se trouve aux extrémités que vous dites, la liberté des otages pourra s'opérer passagèrement par échange.

— « Oh ! sire, pas de délai, je vous en supplie ! » dit Juliane la mort dans l'âme. « Je vous jure qu'Eustache va rendre le dernier soupir. Mais ne me voyez-vous pas que votre refus me brise le cœur ! Ne voyez-vous pas que je vais mourir moi-même ! »

Elle embrassait en pleurant les mains du roi, qui se sentit ému. Se trompant enfin sur l'objet de cette douleur si vraie, il s'épouvanta à la pensée d'enlever à un mourant son dernier bonheur. Après de longues instances, Juliane obtint de la faiblesse du vieillard ses deux filles, et les embrassant avec un délire de joie, elle se dirigeait vers la porte lorsqu'un homme parut, pâle, hors d'haleine, couvert de sueur, qui arracha vivement les enfans aux mains de Juliane. Celle-ci voulut les ressaisir ;

mais dix gentilshommes qui suivaient le nouveau venu entourèrent les jeunes captives et opposèrent une barrière de fer aux efforts désespérés de la mère. Tout cela se passa en un instant.

— « Quel est l'insolent qui ose porter ainsi la main sur les petites-filles du roi, » s'écria Henri, car il n'avait pas reconnu les traits décomposés de Raoul de Harenc, « Qui a osé les enlever à leur mère ?

— « Sire, » dit celui-ci, « c'est quelque chose de plus puissant que le roi.

— « Quoi donc ? » reprit Henri, se levant avec fureur.

— « La parole du roi.

— « Ma parole ?

— « Oui, sire, votre parole, donnée à moi, Raoul de Harenc, votre parole, qui m'a garanti la sûreté de l'enfant qu'on m'a enlevé sur la tête de ces royaux otages, qui m'appartiennent désormais !

— « Vous ici, Raoul de Harenc ! De quel droit avez-vous quitté la tour d'Ivry, dont je vous avais confié la défense ?

— « C'est que, pour défendre la tour d'Ivry, ce ne sont ni des hommes d'armes ni des machines de guerre qu'il me faut à présent : ce sont ces deux enfans !

— « Qu'en voulez-vous faire ? » dit Juliane presque mourante.

— « Justice ! » dit Raoul. « Votre mari, madame, Eustache comte de Breteuil, a fait arracher les yeux à mon fils, son otage : j'en ferai autant à vos enfans, qui sont mon otage, à moi. »

Un cri plaintif des jeunes princesses répondit à cette terrible menace. « Mon père ! » s'écria Juliane éperdue, « vous ne souffrirez pas cette atrocité ! Non, vous ne le permettrez pas... Vous êtes roi, vous êtes père, vous êtes homme ! Il n'y a pas un de ces titres qui ne vous fasse une loi d'empêcher cette horreur pour laquelle il n'y a pas de nom sur la terre.

— « C'est ce que votre époux m'a fait dire tout à l'heure, » reprit Raoul.

— « Raoul, » dit le roi, « c'est à moi seul qu'il appartient de décider dans cette affaire, et quel que soit mon jugement, je vous somme de remettre ces enfans entre mes mains.

— « Pourquoi ne dites-vous pas entre celles de leur mère, puisque telle est votre intention ? Sire, » reprit amèrement Raoul, « vous allez être satisfait ; vous êtes mon roi ; je dois vous obéir à tout prix. Et d'ailleurs, cela est tout simple ! Il est bien vrai, sans doute, que, lorsque vous m'avez enlevé mon enfant pour le livrer au comte de Breteuil, je vous ai dit :

« Sire, ce fils unique, qui est pour moi autant que le prince royal est pour vous et pour l'Angleterre, ce fils est perdu entre les mains du comte Eustache ; ce sera le premier cadavre dont il comblera le fossé de la tour d'Ivry. » Et vous ne m'avez pas écouté, et vous me l'avez enlevé. Il est bien vrai encore que vous m'avez dit : « Moi, le roi, dont la parole est sacrée, je garde en otage les filles d'Eustache de Breteuil, et elles te répondront de ton enfant, sang pour sang ! » Il est bien vrai encore que le comte Eustache de Breteuil, ainsi que je vous l'avais prédit, est venu assiéger la tour d'Ivry, qu'il l'a attaquée, et que pour la défendre j'ai présenté ma tête la première à ses coups dans le combat. Il est bien vrai encore que, désespérant de vaincre ma résistance, l'infâme a fait arracher les yeux à mon fils, et a osé (c'est horrible ! et le cœur me manque à cette parole) me les envoyer dans un coffret scellé du pommeau de son épée de chevalier ! Il est bien vrai, enfin, qu'il peut encore exercer d'autres éffroyables supplices sur cet enfant sans défense, avant d'avoir la pitié de l'égorger. Mais il est juste que cela arrive ainsi ! L'enfant d'un pauvre officier, cela n'est bon qu'à se faire tuer comme son père. Ses filles, à lui, ce sont des princesses ; elles lui seront rendues sautes ; il me l'a dit quand j'ai voulu défendre votre forteresse au prix du sang d'Arthur : il est juste que ce brigand receive une récompense pour sa trahison, la où un serviteur dévoué voit impunément assassiner son fils, sous ses regards, pour châtimement de sa fidélité ! »

A ces paroles, prononcées avec l'accent d'un père au désespoir et avec une indignation brûlante, Henri resta anéanti. Juliane elle-même, suffoquée, ne put que tourner des yeux supplians vers son père.

— « Sire, » dit Etienne Osborn, l'un des gentilshommes qui s'étaient joints à Raoul, « plus d'un d'entre nous a aussi donné des otages pour les intérêts de votre majesté ; si Raoul de Harenc n'obtient pas aujourd'hui prompt et terrible justice, bien des épées fortes et loyales, qui vous auraient toujours servi comme par le passé, se briseront à l'exemple de l'épée de Raoul, et celle-ci sera la première, » ajouta-t-il la main à son côté.

— « Pas de rébellion, dit le roi, le cœur déchiré. Là où un roi baisse si douloureusement la tête sous le joug de son propre serment, qui donc oserait se révolter contre lui ? Juliane, il ne te reste plus qu'à implorer la clémence de Raoul pour les enfans, car les enfans lui appartiennent. »

Juliane poussa un cri déchirant.

— « Raoul, dit le roi, tu vois la douleur de cette femme, celle de ton roi, l'innocence et la beauté de ces enfans... Tu ne seras pas aussi impitoyable qu'Eustache de Breteuil, tu feras grâce.

— « Grâce ! » dit Raoul, « est-ce que ce mot existe encore ?

— « Raoul ! » s'écria Juliane en étreignant de ses bras l'armure du sire de Harenc, « vous avez une épouse ; une épouse qui est mère de votre fils ; je me soumetts à votre arrêt, si elle le confirme quand elle aura vu mes enfans, mes enfans si innocens de tout le mal qu'on a fait au vôtre !

— « Oui, » reprit Raoul amèrement ; « je pardonne comme elle peut encore pardonner... »

— « Se peut-il ! » dit Juliane.

— « Elle est morte de douleur ! »

— « Raoul ! » reprit le roi suppliant.

— « Sire, la nuit s'avance. Demain, le comte Eustache de Breteuil doit venir de nouveau attaquer votre bonne forteresse d'Ivry. J'ai à peine le temps d'y rentrer. Je pars, et j'emporte avec moi ma défense et ma vengeance. »

Et il disparut avec les deux enfants, laissant Juliane en délire se débattre contre les chevaliers qui la retenaient.

Le cœur de Henri était déchiré par une affreuse douleur ; mais, outre la religion du serment, quelque chose de plus fort que lui l'avait contraint à accepter cette souffrance. Il se souvenait confusément du fauconnier Landry, et, à travers la vengeance cruelle d'un homme, il comprenait la justice sévère de Dieu.

IV.

Le lendemain, au moment où Eustache de Breteuil s'approcha des murailles d'Ivry, le coffret sanglant redescendit jusqu'à lui au moyen de la même corde, avec un papier portant ces mots : « Tes filles survivent encore ; pour sauver leur existence, respecte celle de mon fils Arthur. »

Le surlendemain, Eustache de Breteuil, enroulé sous les drapeaux de Louis VII, s'était révolté hautement contre le roi d'Angleterre. Henri Ier dut marcher lui-même pour combattre son gendre. Ne pouvant résister à des forces supérieures, Eustache avait abandonné Breteuil. Il y avait là Juliane, qui était revenue auprès de lui, et dont l'état alarmant n'eût pas permis sans doute le départ.

Henri ne trouva aucune résistance dans cette ville ; les habitans vinrent lui apporter les clés. A leur suite marchait Juliane, chancelante et affreusement pâle ; ses longs cheveux avaient blanchi en quelques jours, et dans la prunelle de ses yeux caves brillait un feu sombre ; on ne pouvait dire si c'était l'indignation, le désespoir ou la vengeance qui animaient sa physionomie d'une si sombre expression.

— « Juliane, » dit Henri, « pardonne-moi. La religion du serment me le commandait ; et, crois-moi, Juliane, j'ai autant souffert que toi. »

— « Autant souffert que moi ! » dit Juliane, et un rire étrayant crispa sa figure livide. « Ah ! je vous crois, sire. Vous n'avez qu'un mot à dire pour sauver mes pauvres petites filles, et vous ne l'avez point dit. Mais qu'importe ! vous avez juré... peut-être un autre père n'eût-il point pu de mettre les enfans de sa fille en danger ; mais n'importe encore !... vous étiez roi, et pour les rois la famille n'est qu'un domaine comme un autre ; ils en usent selon les intérêts et le bon plaisir de leur ambition. »

— « Juliane, vous êtes injuste, » dit Henri les yeux pleins de larmes. « Dieu m'est témoin que je suis le premier puni du douloureux assentiment que Raoul m'a arraché pour légitimer sa vengeance. Juliane, ma fille, pardonne-moi ! »

— « Que je vous pardonne, mon père, » répondit Juliane, dont une larme fit briller la paupière rougie ; « mais vous n'avez sans doute fait que votre devoir de roi ! Seul tenant, venez consoler votre enfant. Laissez à ces chevaliers qui vous entourent... et que ma douleur puisse se répandre librement dans votre sein. »

Le roi fit signe à ses gentilshommes de s'écarter un peu.

— « Sire, » dit Etienne Osbern à l'oreille du roi, « ne vous avancez pas trop du côté de la place. Craignez quelque trahison des gens du comte de Breteuil. »

— « Je suis avec ma fille, » répondit le roi.

— « Venez, mon père, » disait toujours Juliane. « venez ; que je sois seule avec vous. »

Et elle l'emmena du côté des remparts.

— « Qu'avez-vous à me dire encore, chère fille ? » dit le roi.

— « J'ai à vous dire, » dit Juliane se dressant devant son père, qu'elle sautait par ses vêtements, tandis que son visage prenait une expression de démenée et de rage si subite qu'on eût dit qu'un masque venait d'en tomber. « J'ai à vous dire que vous avez assassiné mes filles ! car vous les avez livrées à Raoul ! et Raoul, pour venger son fils, mort des suites de ses blessures, a tué mes enfans ! et pour cela, roi d'Angleterre, vous allez mourir ! »

— « Mourir ! cria Henri. « Oh ! pas de ta main, Juliane ! pas de ta main ! ce serait trop horrible ! »

— « Non ! pas de la mienne, » dit Juliane, « elle n'est pas assez sûre ! »

Elle étendit le bras vers le rempart, et aussitôt une flèche vint en sifflant frapper le roi à la poitrine, comme si la main de Juliane l'eût dirigée. Le roi chancela sous la violence du choc ; mais une cotte de mailles impénétrable, cachée sous ses vêtements, avait amorti le coup, et en un instant tous ses chevaliers accourus lui avaient fait un rempart de leurs corps. Quant à Juliane, elle jeta sur le roi un dernier regard plein d'une fureur impuissante, et se précipita dans les fossés profonds de Breteuil, elle disparut sous l'eau bouillonnante qui les emplit.

— « Mon Dieu ! dit le roi, « être châtié d'une douleur par une autre ! perdre ma fille et la perdre paricide !... quand déjà Dieu m'a repris trois des enfans qu'il m'avait donnés. »

— « Sire, » dit Etienne Osbern, « il vous reste le prince Guillaume, votre fils chéri et l'héritier de votre couronne. »

V.

Il n'y avait pas dans tout le peuple de Rouen un homme aussi résolu,

aussi redouté, aussi violent que Berold, le boucher. Ni gentilhomme ni manant n'osaient le regarder avec dédain lorsqu'il se tenait sur le seuil de sa porte, croisant ses bras nerveux... Il n'y avait pas d'enfant plus timide et plus gauche lorsqu'il se trouvait devant Alix, la fille de Fitz Stephen, l'armateur de Harfleur. Obligé de courir sans cesse la mer, le vieux marin avait confié son enfant à la mère de Berold, et celui-ci avait conçu pour la jeune fille une passion qui s'était enracinée profondément par l'habitude. Il y avait dans son attitude, dans son accent, lorsqu'il était auprès d'elle, un respect mêlé de crainte. Berold avait peur devant Alix. Cette force colossale, cette large stature, cette tête puissante et expressive, tout cela tremblait à la vue de la frêle et délicate créature à laquelle son âme s'était dévouée. Cette main, qui d'un seul coup semblait pouvoir abattre un taureau, osait à peine toucher les doigts gracieux d'Alix, comme si elle eût craint de les briser.

La mère de Berold, moins timide pour les intérêts de son fils qu'il ne l'était lui-même, avait demandé à Fitz Stephen de l'unir à Alix. Il ne manquait plus que le consentement de celle-ci. Elle avait long-temps hésité ; puis le dévouement et les soins de Berold avaient enfin prévalu dans son cœur, qui n'avait été jusque-là effleuré par aucun sentiment d'amour. Peu après, la jeune fille semblait être tombée dans une sombre mélancolie ; sa famille n'avait pas remarqué que c'était depuis qu'elle avait vu passer le jeune prince Guillaume Atheling, fils de Henri Ier, entrant à Rouen, suivi d'une brillante noblesse ; mais enfin la sérénité reparut sur le beau front d'Alix ; elle avait réfléchi sans doute. C'était un rêve trop insensé, même pour le cœur si crédule d'une jeune fille ; comment penser qu'un prince d'Angleterre s'aperçût seulement de l'existence de la pauvre Alix, lui l'héritier présomptif de la couronne !

Revenue de ses folles idées, Alix était donc debout sur le seuil de la boutique de Berold, pensant à son mariage, qui devait se célébrer le lendemain, cherchant à se faire une espérance et à étouffer un regret. Fitz Stephen devait revenir dans la nuit même pour assister à la noce...

Tout à coup un jeune homme vêtu très simplement se présenta et s'adressant au fiancé d'Alix, placé à côté d'elle : « Maître Berold, » dit-il, « je suis un varlet du prince d'Angleterre. Il doit donner un grand festin à l'occasion de la fête de Noël, qui a lieu ce soir. Faites-lui tuer ce que vous aurez de mieux. » Puis à un moment où Berold regardait d'un autre côté :

— « Je suis le prince d'Angleterre, » dit-il tout bas à Alix ; « c'est vous que j'aime ! »

Berold retourna la tête. Alix, confondue de surprise à ces paroles regarda et reconnut le prince. Elle ne put trouver une parole.

— « Dans dix heures, » reprit tout bas Guillaume, « je passerai on grande pompe sous vos fenêtres. Si je puis espérer, laissez tomber ce que vous aurez à la main, un bouquet, par exemple. » Le prince disparut à ces mots. Alix était restée immobile à la même place.

— « L'arrivée de ce varlet me fait penser, » s'écria Berold, « qu'une grande procession, à laquelle doivent se mêler les princes, va passer sous vos fenêtres. Allez vite vous parer, Alix. »

— « Mais, » dit Alix, dont les remords se révélaient, « je ne sais si j'aurai le temps. »

— « Il le faut, » dit Berold ; « jamais peut-être vous n'aurez une telle occasion. »

Alix alla se parer. — « Au fait, » pu usa-t-elle, « ce n'est pas tromper Berold que de contempler une dernière fois le prince. »

Au moment où, recuë de ses plus beaux atours, elle allait se placer à la fenêtre, Berold entra un bouquet à la main. « Voici pour compléter votre parure, chère Alix, » dit-il. « Quoi ! vous me refusez, » ajouta-t-il en voyant le geste d'effroi que fit Alix pour repousser le bouquet. — « Je puis le prendre, » ajouta-t-elle, je le garderai. » Bientôt on entendit le signal de la procession. Nous ne parlons pas de tout ce qui n'aurait point l'attention d'Alix. Elle ne vit rien jusqu'au moment où les acclamations du peuple saluèrent le prince.

Jamais il n'avait été si séduisant ; ses longs cheveux blonds se déroulaient aux rayons d'un beau soleil et flottaient au gré d'une brise légère ; ses vêtements magnifiques ajoutaient toute la majesté de la royauté à toute la grâce de la jeunesse. Il tourna vers Alix un regard suppliant qu'elle seule comprit. Incertaine, tremblante comme une coupable, par un mouvement involontaire, elle voulut saisir les mains de Berold comme pour se rattacher à lui ; le bouquet s'échappa de ses doigts convulsivement agités et tomba dans la rue.

— « Quel malheur ! » dit Berold, « je vais chercher le bouquet. »

Un sourire ineffable de bonheur agita les lèvres du prince, qui passa rapidement.

Le soir Alix ne pensait plus qu'avec épouvante au mariage qui devait se faire le lendemain. Elle était seule dans sa chambre, appuyant en vain le sommier ; elle entendit du bruit auprès d'elle ; étonnée, elle allait crier : une main douce et parfumée se plaça sur ses lèvres.

— « Laissez-moi dit Alix dans un état de trouble indéfinissable, ou je vais appeler ; il y a là une servante. »

— « Je l'ai gagnée, interrompit le prince ; c'est elle qui m'a fait entrer. Je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'avez pardonné. »

— « Fuyez, fuyez ! au nom du ciel ! » cria Alix égarée. Fuyez, si vous m'aimez ! »

— « La conséquence n'est pas juste, » reprit le prince en souriant.

En ce moment le pas rapide d'un homme retenti dans la rue. Une voix ordonne d'ouvrir.

— « C'est la voix de mon père ! il revient ! Oh ! fuyez ! fuyez !
 — J'y consens, » dit le prince en s'asseyant, « pourvu que vous venez avec moi.

— « Fuir avec vous ! grand Dieu !

— « Il le faut, » dit le prince. « L'Angleterre et la Normandie pour moi ne sont rien sans vous ; vous seuls êtes nécessaire à mon bonheur !
 — Mais fuyez donc ! » cria Alix, « mon père va monter.

— « Eh bien ! alors, dit le prince, il me prendra pour un voleur et me tuera : je me laisserai faire ; vous ne douterez plus alors de mon amour.
 — Mais je ne puis fuir : je rencontrerais mon père !

— « Non, dit le prince ; on peut descendre par la chambre de la servante ; elle donne sur la petite rue opposée, où des chevaux nous attendent.

— « Alix ! je veux voir Alix ! dit la voix de Fitz Stephen, qui retentit dans la maison.

— « Mon père !... Il va vous trouver ici ! dit Alix. Oh ! par pitié !...

— « Venez donc, dit le prince en l'entraînant.

Le pas de plusieurs chevaux se fit entendre au loin et s'éteignit peu à peu dans le silence de la cité.

VI.

On ne put jamais deviner la main toute puissante et mystérieuse qui avait ainsi ravi à deux hommes leur bonheur. Un gant brodé trouvé dans la chambre d'Alix avait seul trahi la complicité d'un noble séducteur. Depuis cette nuit fatale, un sombre désespoir s'était emparé du père et du fiancé. La douleur de celui-ci était peut-être encore plus profonde, car elle avait en plus de force, de jeunesse et d'énergie à abattre. Son unique pensée était de retrouver les traces d'Alix, que Fitz Stephen se refusait à poursuivre, aimant mieux se figurer que sa fille était morte que de se convaincre qu'elle était déshonorée. Quant à ce dernier, un seul sentiment survivait dans son cœur ; mort désormais à toute affection douce, c'était une vive insensibilité en ce qui touchait l'honneur de son nom et ses droits de marin. Aussi, plusieurs mois après, lorsqu'en dépit de la requête adressée par lui, Fitz Stephen eut appris que le roi Henri lui avait choisi un autre vaisseau que le sien pour le transport de Normandie en Angleterre, avec ses enfants, son cœur, tout brisé qu'il était, s'étant encore et, au moment où Henri vint visiter sur le port le navire qu'il avait choisi, il trouva devant lui Fitz Stephen.

— « Que voulez-vous ? dit le roi.

— « Je veux, sire, que vous ne me déshonoriez pas !

— « Vous déshonorer ? Eh ! qui en a la pensée ?..

— « Sire, il y a souvent autant d'affront dans un oubli que dans une humiliation préméditée. Je me nomme Fitz Stephen, patron de navires à Harfleur. Mon père avait en l'honneur de conduire en Angleterre votre père Guillaume-le-Conquérant ; ce glorieux monarque, frappé du sang-froid et de l'habileté qu'avait déployés mon père dans une tempête, lui avait concédé, à lui et à sa descendance, le droit exclusif de transporter tous les princes de la sienne de Normandie en Angleterre, jusqu'à l'extinction de l'une des deux familles. Sire, je comptais si bien sur l'honneur qui m'avait été attribué par votre aïeul, que j'avais fait construire un vaisseau, celui que vous pouvez voir en vous retournant de ce côté, sans penser qu'un ambitieux voudrait m'enlever ce droit, qui appartient à ma famille, comme l'Angleterre à la vôtre. J'avais osé rappeler mes titres dans une requête que j'avais remise à Rouen au capitaine de vos hommes d'armes, ne pouvant parvenir jusqu'à votre majesté. »

Le roi se tourna vers le capitaine, qui se défendit mal. Il avait été gagné par le maître du vaisseau que le roi avait choisi.

— « J'en suis fâché, mon brave, dit le roi, mais j'ai donné ma parole. D'ailleurs ton vaisseau ne me paraît pas aussi solide qu'il est richement orné. Va demander à mon trésorier trente écus d'or pour le dédommager.

— « Sire, dit Fitz Stephen, nous n'acceptons dans notre famille d'autre argent que celui que nous pouvons gagner légitimement. Vous refusez de monter le *Candide*, que j'ai fait construire exprès pour vous selon mes droits ; vous ne vous croyez pas en sûreté sur un vaisseau gouverné par Fitz Stephen ! c'est un déshonneur que j'ai sans doute mérité, car ce n'est pas le premier que Dieu m'envoie ; mais il n'en est pas moins cruel ! »

Et le vieux marinier s'inclina et allait s'éloigner.

— « Un instant, » dit le jeune prince Guillaume, qui venait d'arriver et qui déjà avait compris ce dont il s'agissait. « Deux mots à part, mon vieux marin. Ne pleure pas ainsi ; tout n'est pas désespéré. Mon père a donné sa parole à un autre ; mais moi je n'ai pas donné la mienne, et si nous montions dans ta coquille, moi et mes frères, tu ne perdras peut-être pas au change.

Un rayon d'espoir émana à travers les larmes de Fitz Stephen.

— « Il se pourrait, monseigneur !... »

— « Un instant. Moi, mes frères et mes gentilshommes, nous ne nous soucions guère de monter sur le même vaisseau que mon père, parce qu'on s'y ennuiera royalement. Sa majesté, qui ne se souvient guère qu'elle a été aussi jeune et même plus jeune qu'un autre, nous ferait faire en carnaval une traversée de carène ; c'est bien assez de nous avoir ennuimés en terre ferme, sans créer pour nous exprès un ennui maritime ; mais avant de m'engager avec toi, jure-moi toi-même de ne laisser entrer dans ta galère que ceux que je nommerai... excepté celles dont je te tait les noms. »

Fitz Stephen s'inclina en signe de respect et d'obéissance. Guillaume s'approchant de son père lui adressa sa demande. Henri refusa d'abord, mais Guillaume insista, supplia, menaça, et le roi, qui était l'esclave de ses enfants, se tourna enfin vers Fitz Stephen.

— « Je cède, dit-il. Le peu d'étendue de la traversée me rassure. Je te confierai mon fils Guillaume... le seul prince parmi mes enfants qui puisse hériter de ma couronne ! Je te confierai son frère naturel, Richard, et sa sœur Mathilde, comtesse du Perche ; mais songe que de ma famille, déjà décimée par la mort, c'est là tout ce qui me reste. Songe surtout que la vie de Guillaume Atheling que tu vas passer sur ton bâtiment, c'est le seul avenir, c'est le salut de la monarchie qu'a fondée ce Guillaume-le-Conquérant ton père a passé sur son navire.

— « Sire, » dit Fitz Stephen, « les princes ne peuvent courir aucun risque dans une traversée courte et facile ; mais si quelque péril les menaçait, j'ose jurer devant Dieu que ma vie et celle de tous mes matelots jusqu'au dernier ne seraient pas inutilement sacrifiées pour les sauver !

— « Ah ! l'honnête homme ! » dit tout bas Guillaume à son gentilhomme favori. « Je pourrai par ce moyen emmener sur son vaisseau la plus belle de mes conquêtes. »

VII.

Une grande affluence s'était portée sur la plage de Barfleur, pour voir s'embarquer le roi et ses enfants. Berold, errant sans dessin ou plutôt sans pensée aucune, se trouva placé derrière la haie d'hommes d'armes qui protégeait le passage des princes. La foule s'était rangée spontanément devant cette colossale et sombre apparition. La *Candide* était en rade à quelque distance, et Fitz Stephen, debout sur le tillac, prêt à recevoir les augustes personnages qui allaient rejoindre le vaisseau dans une barque élégante. Le jeune Richard parut, conduisant sa sœur la comtesse Mathilde. Quelques gentilshommes les suivaient... Après eux venait le prince Guillaume, escorté aussi de ses gentilshommes et donnant la main à une femme voilée et richement vêtue. La taille, la tournure de cette jeune femme, fixèrent l'attention de Berold. Une brise légère venant de la mer, ayant soulevé un coin de son voile et laissé voir son cou marqué d'un signe brun, le Louchor s'éleva vers elle comme par un mouvement instinctif. Un rude coup que lui donna dans la poitrine l'un des hommes d'armes, avec le bois de sa lance, le fit reculer violemment ; son œil brillait déjà de colère et son poing se levait comme pour briser cette muraille vivante, mais dix pertuisanes se croisèrent contre lui, et il comprit que la lutte ne pouvait être égale.

— « Laissez-moi passer, mes braves, » dit-il, « je suis l'ami, presque le fils de Fitz Stephen, le patron de la *Candide*, que je puisse lui demander de monter sur son vaisseau.

— « Fitz Stephen lui-même ne pourrait l'accéder ce que tu désires, » répliqua brusquement un officier. « Il ne doit laisser monter sur son navire que ceux-là seulement qui auraient été amenés ou désignés par les princes. Retire-toi avec tes mauvais desseins, car tu parais en avoir, et sache que si tu te trouves encore à portée de ma lame, elle te dira deux mots qui réjouiront tes héritiers, si tu en as ! »

Berold disparut dans la foule.

« La *Candide* aura pourtant un passager de contrebande, » dit-il en s'éloignant. »

VIII.

Cependant la *Candide* était sur le point de faire voile. La joie commençait à régner à bord. Princes et gentilshommes, délivrés de la surveillance du roi, riaient et se gaudissaient comme des écoliers le premier jour des vacances. En montant sur le navire, ils avaient jeté dans le bonnet des mariniers leurs bourses, que ceux-ci avaient dépensés aussitôt en copieuses libations et en vivres, considérant sans doute l'inutilité des richesses monnayées en pleine mer. Au moment de mettre à la voile, tout l'équipage était déjà plus d'à moitié ivre, au grand désespoir de Fitz Stephen. Il défendit à ses gens de boire une rasade de plus ; mais son ordre fut accueilli avec des cris d'indignation par les illustres passagers, qui proclamaient dans tout le bâtiment, malgré tous les efforts de Fitz Stephen, une liberté illimitée de gosier, et se mirent à prêcher d'exemple.

Au moment de s'éloigner de la côte, quelques moines se présentèrent sur le vaisseau ; leur habit les avait fait seuls excepter de l'ordre rigoureux qui défendait qu'on mit le pied à bord sans une permission du prince. Ils venaient, selon l'usage, bénir le vaisseau et conjurer par leurs prières, les périls qui pouvaient le menacer pendant la traversée. Quand ils passèrent sur le tillac et le long des bannes des mariniers, l'équipage, quoique déjà fort troublé par la boisson, s'agenouilla respectueusement, du moins ceux qui le purent sans tomber. Mais il n'en fut pas de même quand les bons pères se présentèrent dans la chambre où déjà les nobles passagers pratiquaient les principes bachiques qu'ils avaient proclamés sur leur bâtiment. Des huées et des rires insultants apprirent aux religieux qu'ils avaient affaire à des têtes échauffées par des vins de première qualité.

— « Que nous veut ce frocard avec son eau bénite ? » s'écria Richard. « Arrière ! il va en jeter dans mon vin ! »

— « Bons pères, » s'écria Guillaume, « si vous venez pour la quête, sachez qu'il ne me reste plus rien. Le vin est toujours si cher et l'armoire haute de prix tous les jours, tant les moines nous font concurrence.

— Que Dieu vous preserve de tout souffrance, de tout danger, » dit sans les dévoter le supérieur les yeux levés au ciel.

— « Et si n'avez donc par deçu rien, » dit Richard.

— « Et si n'avez donc par deçu rien, » dit Guillaume, c'est de vous permettre de baisser la main de ma maîtresse. « Mais je ferai quelque chose pour vous, mon frère, quand je serai roi d'Angleterre. »

— « Roi d'Angleterre ! » dit un des moines en s'approchant de Guillaume. « Est-tu bien sûr de jamais le devenir ? »

— « Si j'en suis sûr ! » dit Guillaume éclatant de rire. « Plus sûr que tu ne l'es de devenir abbé, et sans intriguer, comme tu le feras sans doute. »

— « Tu as déjà, contre ton trône et ta vie, deux grands ennemis, » dit-il par le mine.

— « Qui donc ? » répartit Guillaume. « Est-ce par hasard le roi de France, et ton cousin Guillaume Cliton ? Nous avons des traités avec eux. »

— « Non, dit le moine, c'est la cruauté de ton père qui arme contre ta famille la justice de Dieu, et ton impiété qui décourage sa clémence. As-tu aussi des traités pour te défendre contre ce danger ? »

— « Mon frère ! » dit Guillaume saisissant un couteau sur la table.

— « Le vin s'en est-il donc coûté, dit Richard. « Bavons et laissons aller un paix ce vieux fou. »

— « C'est singulier, dit Guillaume en se rasseyant et suivant des yeux le moine, qui s'éloignait silencieusement, « le dernier qui m'a parlé s'est abîmé par un trait à un ancien fauconnier de mon père, nommé, je crois, Landry, et qui a quitté le service du roi à l'occasion d'un sien fils qui lui fit perdre la justice. »

— « Si l'en est ainsi, » répartit Richard, « je l'ai trouvé bien venus à nous parler en maître, ces moines dont la confrérie se recrute de nos valets ! »

IX.

L'orgie continua, et déjà il n'y avait plus une seule raison intacte dans tout le vaissau, excepté celle de Fitz Stephen, lors qu'à tout à coup apparut dans la chambre des princes un homme d'une taille gigantesque. L'eau ruisselait de ses longs cheveux, de ses habits.

C'était B. rold, Nageur infatigable, il avait suivi et repint la poupe de la *Candide*. Les matelots l'avaient aidé à monter à bord, sans songer même, dans l'ur ivresse, à en demander la permission à Fitz Stephen, qui était occupé à la proue.

À son apparition subite dans la chambre des princes, des cris d'horreur s'élevèrent de toutes parts. « Où s'est-ce cela ? Arrière ! *va de retour !* »

— « Il était écarté la-haut, » dit Richard, « que nous aurions aujourd'hui de l'eau dans notre vin !... »

— « Quel est ce triton ? » s'écria Guillaume. « Où est ta coupe ? comment s'y porte Amphitrite ? »

— « Ah ! ma usaigneur, » int'rompit Berold, malgré lui intimidé à la vue de si hauts personnages, « pardonnez-moi ; mais vous m'avez enlevé une femme que j'aime, la voilà ! Elle est à côté de vous !... Rendez-la-moi ! rendez-la-moi ! »

En effet, c'était Alix, qui, ne connaissant pas ce vaissau, construit pour une destination spéciale, y était entrée sans qu'aucun indice eût été fait de ses soupçons ni de ses remords.

— « Ah ! tu es B. rold, le boucher de Rouen ? Eh bien ! moi ! garga, as-tu tué ce que tu avais de mieux pour le festin du prince ? »

— « Monsieur, par pitié ! Si vous sachez combien elle est nécessaire à mon existence, cette femme qui n'est qu'un amusement pour vous ! »

Alix, à ce te parole, pâlit et se leva. Le prince d'un geste la fit rasseoir.

— « C'est toi, reprit-il, et non pas elle, qui nous sers ici d'amusement. Cependant, comme il ne faut pas s'ennuyer trop long-temps, même pour son plaisir, retourne à l'eau d'où tu es, et rends-nous le service de rester un peu plus chez toi. »

— « Prince, s'écria B. rold, je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez promis de me la rendre. Vous serez mis-éricordieux, car vous êtes puissant, et la clémence n'appartient qu'à la force. Sans doute Alix est déjà bien coupable, mais féline ou pure, ingratitude ou vertueuse, il me la faut, il me la faut ! Et, tenez, depuis que je l'ai revue, là, à vos côtés, oui, à vos côtés, c'est presque de la joie que je ressens. Monseigneur, avez pitié ! Vous êtes prince, faites grâce, c'est votre rôle !... vous êtes riche, faites l'aumône, c'est votre devoir ! »

— « Il n'est plus amusant du tout ! Aymar, » dit Guillaume à un page ; « dis à Fitz Stephen qu'il vienne p' lui faire embarquer ce fou sur une chaloupe. »

— « Prince, prenez garde !... prenez garde ! » reprit Berold, dont la violence, long-temps contenue, se réveillait enfin. « Songez, si puissant que vous soyez, que vous n'êtes pas à l'abri d'une vengeance desespérée ! Songez qu'il suffirait que ce jong s'abâtissait vers vous pour écraser une armure sur vos épaules de chevalier ! pour briser votre front de roi en y enfonçant la couronne ! »

— « Misérable ! s'écria Guillaume en se levant avec tous les gentilshommes, qu'un même mouvement avait fait quitter leurs sièges. Mais, reprit-il en se rasseyant et en ordonnant du geste qu'on l'imitât, tu ne sais donc pas, pauvre fou, qu'avant de faire un pas vers moi tu sentrais

les flèches de dix archers s'enfoncer dans ton cuir de taureau ! Que pourrais-tu faire ! brute contre la plus délicate main de gentilhomme, pourvu qu'elle sût tenir une épée ? Au reste, je ne vois pas que tu puisses attribuer à la violence le triomphe d'un autre genre remporté par Guillaume Athelin, prince royal d'Angleterre, sur Berold, boucher de Rouen. Si Alix consent à te suivre, tu n'as l'ennemi. »

— « Oh ! » s'écria B. rold, « Alix, par pitié, suivez-moi ! Daignez m'aimer encore !... Je suis si malheureux de vous avoir perdue, que si je vous reprends, mon bonhi m'enra pas de souvenirs !... Jamais un reproche sur le passé ! Alix ! Alix ! de grâce, venez, venez ! je vous aime tant ! »

Alix hésita un instant avant de répondre... Un reste de pitié et un commencement de remords l'agitaient ; mais ici était un prince jeune et beau, couvert de soie et d'or, et là un homme grossier, à qui son misérable équipage ne prêtait pas la grâce qui lui manquait.

— « Je suis la servante de mon souverain, monseigneur » dit-elle en prenant la main du prince et en la portant à ses lèvres.

— « Tu le vois, reprit Guillaume, « maintenant, sors ! Je ferai te grâce pour ton insolence ! J'ai le vin indulgent, mais n'y reviens pas, car je te fais abattre par mes chevaliers comme un de tes animaux. »

— « Oh ! » murmura B. rold, « il a flétri le corps, il a égaré l'âme candide d'Alix ! Oh ! je me venge, tu !... »

En ce moment parut Fitz Stephen, devant lequel Alix baissa rapidement son voile avec un mouvement d'indécible terreur.

— « Prince, dit Fitz Stephen, je me rends à votre ordre, mais que votre altesse daigne ne pas me retenir long-temps. Nous approchons d'un écueil dangereux, et dans l'état où se trouve l'équipage je ne me ferais à qui que ce soit pour me remplacer au gouvernail. »

— « Il s'agit, dit le prince, de faire mettre hors du navire ce fou qui vient m'insulter, pour lui avoir enlevé sa fiancée, qui me précède à loi, ce qui lui paraît si extraordinaire qu'il ne peut encore le croire ; mais je suis bon prince, je lui pardonne sa fatuité. »

Un éclat de rire général suivit les paroles de Guillaume et sembla fondre de toutes parts sur B. rold.

— « Sa fiancée ! » répéta Fitz Stephen en pâlisant.

— « Ce n'est pas à moi à la redemander, en effet, » dit Berold. « Alix n'était point ma femme ; elle appartenait encore à son père, et son père, voilà ! »

En tout autre instant, cette révélation subite eût fort troublé l'âme des princes, si impies qu'ils pussent être ; mais alors la présence du roi lui-même n'eût point imposé à ces têtes bouillonnantes.

« Le père ! » s'écria Guillaume. « Allons, il faut espérer que la famille est complète à présent ! »

— « Oui, c'est votre fille ! » dit Berold à Fitz Stephen anéanti. « C'est elle qui a été séduite par le prince, qui l'a enlevé pour l'abandonner bientôt peut-être au premier de ses gentilshommes, qui la cédera ensuite au dernier de ses plus fiers ! Et c'était vous, vous-même qui briguez l'honneur de transporter sur votre navire celui qui a déshonoré votre nom avec sa complice ! »

— « Ah ! l'aventure est admirable ! » continua Guillaume en éclatant de rire.

— « Prince, dit enfin Fitz Stephen lorsqu'il put parler, « ce que vous avez fait est un bien grand crime, car c'est pour moi une affreuse douleur, que j'ai pas méritée ! Dieu, un jour vous en demandera un compte sévère ! Quant à moi, jusqu'au moment où je vous déposerai sur les côtes d'Angleterre, je vous appartiens, je ne suis plus homme ni père ; je suis votre gardien, je réponds de vous au roi ; je vous ramènerai à lui. Que ce soit pour ma ruine ou pour ma gloire, je n'ai pas même le droit de le savoir... Vous me déshonorez, je dois vous servir ! Vous marchez sur moi ; je dois baisser vos pieds ! Berold, le prince l'a ordonné de sortir ; le prince est maître ici ; obéis ! »

— « Et maintenant, » ajouta Fitz Stephen quand Berold fut sorti, pâle et les dents serrées, « prince, le dernier péril nous menace, je retourne au gouvernail, et je ne le quitterai plus que la traversée ne se soit heureusement accomplie pour vous. »

— « Mon père ! mon père ! » s'écria la voix suppliante d'Alix, « ne sortez pas avant de m'avoir pardonné. »

Et malgré les efforts de Guillaume, qui voulait la retenir, Alix, éclatant en sanglots, alla tomber toute couverte de ses riches parures aux pieds du vieux marinier, dont le seul aspect avait réveillé en elle tous les remords que les fureurs de Berold y avaient laissé dormir.

— « Grâce ! grâce ! » continua-t-elle en pleurant et en étouffant les geoux de son père, qui cherchait à lui s'échapper. »

À ces cris plaintifs, toute la cohorte de Fitz Stephen se foudit subitement en douleur et des larmes coulèrent sur ses yeux desséchés.

— « Tout cela finira-t-il bientôt ? dit Guillaume, humilié intérieurement du repentir d'Alix. L'aimable chose qu'un repas joyeux avec accompagnement de remords, et qu'un choral de sanglots qui s'éternelle au bruit des verres ! »

— « Ah ! s'écria Fitz Stephen, à qui enfin la patience échappait, vous ne craignez donc pas Dieu, pour insulter à la douleur d'une enfant qui reçoit pour la première fois après son déshonneur les écheveux blancs de son père ! »

— « Dieu ! » cria Guillaume, je ne le crains jamais qu'à jeun ; or, en ce moment,...

Il n'acheva pas sa phrase, car une secousse terrible fit bondir le vaissau comme un être animé. Les tables, les verres, l'argenterie roulaient

pêle-mêle sur le plancher avec les convives. Fitz Stephen seul, dont le pied était ferme et la tête saine, resta debout, sa fille entre ses bras... Il prêta l'oreille... et au fracas de la secousse succéda un bouillonnement sourd.

— « Nous sommes perdus ! » s'écria-t-il. « Nous avons donné contre l'écueil ! Le navire fait eau ! Princes ! au tillac ! suivez-moi ! »

X.

Déjà le tillac était couvert de matelots et de gens de la suite du prince, qui couraient çà et là, égarés par la terreur.

— « La barque à la mer ! » cria Fitz Stephen.

La barque fut mise à flot immédiatement, car le navire s'alourdissait et commençait à s'affaisser sur lui-même. Aussitôt toute une foule vout se précipiter dans cette petite barque dont les frères planches offraient le seul salut qui pût être espéré.

— « D'abord les princes ! » cria Fitz Stephen d'une voix formidable et en brandissant une hache : « si quelqu'un veut descendre avant eux, qu'il soit gentilhomme, varlet ou matelot, je lui annonce qu'il n'y descendra que sa tête ! Le prince Guillaume quittera ce vaisseau le premier... moi le dernier ! »

Tous, à ces paroles qui les rappelaient à leur devoir, se rangèrent devant les princes. Quand Guillaume, Richard et la comtesse Mathilde furent placés dans la barque, Fitz Stephen se tourna vers le seul marinier à qui il fut resté un peu de raison :

— « La mer est calme, » dit-il, « il n'y a plus d'écueil ; le reste de la traversée est facile, mais il faut un guide aux princes. Jean, descends dans cette barque, et conduis-les à terre. Moi, je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai cherché ma sûreté dans celle de mes maîtres. Seulement prends ma fille. Les princes, elle et toi, c'est tout ce que la barque peut contenir.

— « Ta fille ! » s'écrièrent ensemble les gentilshommes, chez qui la terreur ne laissait plus qu'un égoïsme impitoyable : « quel est son titre pour usurper notre salut ? L'intérêt de sa vile existence ne peut être préféré à la conservation du sang le plus noble d'Angleterre ! Non, non !... qu'elle reste et qu'elle meure avec nous, ou bien nous descendrons tous avec elle dans cette barque ! »

— Vous avez raison, dit Fitz Stephen ; ma fille, déshonorée par de nobles personnages, doit encore être immolée par eux ! Nous périrons ensemble, Jean, » ajouta-t-il, « descends seul, et au large ! et n'approche plus du navire si tu tiens à la vie ! »

Il retint dans ses bras Alix épouvantée, et la barque s'éloigna.

Alix, à qui la mort apparaissait horrible comme elle l'est à seize ans, poussait des cris si douloureux que Guillaume, qui d'abord s'était tu durant la querelle, hésitant entre le salut d'une maîtresse de passage et le salut de ses plus vieux amis, ému enfin par les cris de sa victime et par les prières de sa sœur elle-même, força Jean, le poignard sur la gorge, de le ramener vers le navire. Quand la barque se fut rapprochée du tillac, Fitz Stephen, ne pouvant plus résister à ses angoisses de père, jeta sa fille dans les bras de Guillaume. Mais aussitôt passagers, gentilshommes, matelots se précipitèrent pêle-mêle dans la frêle embarcation. Parmi ceux qui s'y ruèrent alors, un spectateur calme eût pu remarquer un homme qui s'y élança si brusquement, qu'il semblait moins vouloir se sauver qu'accélérer la perte de ses compagnons d'infortune. En effet, ce fut sous le poids de ce colosse que la barque écrasée disparut dans les flots.

Cet homme, c'était Berold.

XI.

Le grand navire tout brisé coula à fond peu après la barque comme un père qui suit son enfant au tombeau. Au milieu des débris humains du naufrage, le prince Guillaume, revenu sur les flots, cherchait à sauver sa vie en nageant avec courage. Ses vêtements légers l'avaient soutenu au dessus de la mer. Pendant un quart-d'heure, il lutta contre les vagues. Mais déjà sa tête s'appesantissait, déjà des crampes douloureuses paralysaient ses membres affaiblis, déjà l'eau bourdonnait dans ses oreilles et éblouissait ses yeux, lorsque tout à coup, sous ses mains défaillantes, se trouva une corde qui tenait à quelque chose. Il la saisit instantanément, et, remuant jusqu'à l'extrémité, il vit que cette corde était roulée autour d'un mât qui flottait. Un mât ! c'était tout un navire pour le malheureux naufragé. La *Candide* n'avait pas coulé très loin de la côte, et sans doute il suffirait de ce bois flottant pour y porter le prince. Guillaume embrassa avec force l'appui précieux que Dieu dans sa bonté lui faisait rencontrer.

La nuit était descendue sur l'Océan pendant ces terribles scènes. Guillaume s'avança peu à peu le long du mât pour tâcher de découvrir quelque chose à l'horizon ; sa tête, qui baignait à moitié dans les flots, se heurta contre un pied d'homme. C'était un être qui, comme lui, avait rattaché son existence à ce débris du navire ; c'était un compagnon de lutte, c'était un auxiliaire sans doute, car quel est celui qui ne devrait pas se dévouer à sauver les jours du fils de son souverain ! Guillaume regarda donc avec confiance, et à la lueur de la lune aperçut la figure sombre de Berold, qui était assis sur le mât et qui jetait un regard plein de surprise et d'une joie féroce sur le prince débile et glacé.

— « Ah ! c'est toi, prince d'Angleterre ? » dit Berold avec un sourire implacable.

— « Oui, c'est moi, Berold ; sauve-moi ! sauve-moi ! Songe que je suis le seul héritier légitime du trône. Sauve-moi ! Je suis ton prince. Mon salut, c'est celui de l'Angleterre.

— « Que m'importe ! » reprit Berold. « Tu étais mon prince à Rouen, en Angleterre, à bord de la *Candide* même, c'est-à-dire que tu étais le plus fort à l'aide de tes gentilshommes, de tes archers. Mais ici, c'est moi qui suis le prince ! c'est moi qui suis le roi car c'est moi qui suis le plus fort ! Mon royaume, c'est ce débris de mât dont je me suis emparé le premier. Mon empire, c'est le salut, dont je te chasse comme tu m'a chassé de la *Candide*.

— « Le fils de ton souverain ! tu n'oserais pas ! dit Guillaume, avec toute la fierté de son sang royal.

— « Le fils de mon souverain !... Est-ce que j'ai maintenant un autre souverain que l'Océan ! » continua Berold avec un sourire de mépris. « Mais celui-là est meilleur maître que les autres. Il ne fait que tuer quand il nous veut du mal ; quelquefois même il nous épargne. Eh bien ! futur roi d'Angleterre, où sont tes archers pour percer à coups de flèches, comme tu le disais, mon cuir de taureau ? Où sont tes gentilshommes pour m'abattre à coups d'épée ? Il me semble qu'ici la force brute, celle que tu méprisais tout-à-l'heure, a bien aussi quelque prix ? Baisse la tête, roi d'Angleterre, et prie Dieu pour ton âme ! Il n'y a plus ici ni gentilhomme, ni vilain, ni prince, ni sujet ; il n'y a que deux lutteurs nus et désarmés ; il n'y a plus d'autres témoins que deux éléments, l'air et l'eau. Roi d'Angleterre, commande aux nuages de me foudroyer ! Roi d'Angleterre, commande aux vagues de m'engloutir ! Voilà les seuls satellites, voilà les seuls bourreaux qui puissent à présent te secourir contre moi ! »

— « Berold, Berold ! écoute-moi ! » reprit Guillaume, qui sentait ses deux mains de femme broyées dans une seule des larges mains de Berold. « Mon père m'adore, et si tu me savares, sa reconnaissance n'aura pas de bornes. Berold, les trésors de tout un peuple... »

Berold continuait de détacher avec violence les mains du prince de la corde, à laquelle il se cramponnait convulsivement.

— « Berold, une couronne de comte, une province entière !... »

Berold lui brisait ses faibles doigts.

— « Eh bien ! je te pardonne, » dit-il comme s'il fût touché de pitié ; « je te pardonne si tu peux remplir une condition... »

— « Oh ! je le pourrai, je le pourrai ! » s'écria Guillaume.

— « Rends-moi Alix vivante et pure et vertueuse, comme autrefois. Tu ne réponds pas ?... A la mer, misérable prince, qui ne sais faire que le mal et ne sais pas le réparer ! »

— « Berold, » cria le prince, « n'espère pas l'impunité ! Mon père inventera pour toi des supplices, comme il eût inventé des bienfaits si tu m'eusses sauvé !... »

— « Eh ! qui saura que je t'ai tué !... Le vent ou les flots l'ont-ils dire en Angleterre ? »

— « Dieu voit ton atroce vengeance !... »

— « Dieu sait mon offense, et c'est lui qui me donne le droit de me venger ! A la mer ! à la mer ! »

— « Berold » dit une voix plaintive qui n'était pas celle de Guillaume. Guillaume tourna la tête, et vit des cheveux blanchis flotter à la surface de l'eau. Deux mains ridées s'attachèrent au mât, et Fitz Stephen montra sa tête vénérable, éclairée par un pâle rayon de la lune, car c'était lui, le meilleur nageur d'Angleterre et de Normandie, que le hasard, ou plutôt que la Providence avait dirigé vers le théâtre étrange de cette horrible lutte.

— « Berold, grâce pour Guillaume ! j'ai répondu de sa vie à son père. Berold, je dois revenir ou mourir avec ce dépot vivant.

— Et Alix !... Alix !... cria Berold. Est-ce qu'elle est sauvée, puisque vous existez encore ? »

— Si elle avait pu l'être, ne serait-elle pas dans mes bras ! répondit Fitz Stephen.

— Eh bien ! va donc la rejoindre ! rugit Berold en se retournant vers Guillaume. Tu l'as séduite, je te forcerai bien à lui être fidèle ! »

Et, rassemblant toutes ses forces, il frappa d'un si violent coup de pied le front du prince, que celui-ci, déjà affaibli par la lutte, perdit connaissance, lâcha la corde et disparut pour jamais dans les flots.

— « A vous sa place, mon père, dit Berold ; j'ai vengé votre affront.

— « Berold, répéta douloureusement Fitz Stephen, « tu m'as condamné en me vengeant ; tu as voulu laver un déshonneur par un autre. Le marinier ne peut plus réparer sur la terre quand son royal passager est mort. Ma fille n'est plus ! mon honneur est souillé ! Fitz Stephen ne veut plus qu'une tombe, et heureusement il n'a qu'à se coucher ici pour dormir dans celle du marin. »

Et se rejetant dans l'abîme, il y disparut à son tour.

— « Oh ! Alix ! Fitz Stephen ! mon père ! ma fiancée ! » murmura d'une voix creuse Berold, tandis qu'une larme coulait de sa joue jusque sur sa poitrine. « Oh ! tout mon bonheur dans ce gouffre. »

Et le mât continua à flotter dans la nuit avec son passager, entre la mer et le ciel.

XII.

Les seigneurs qui les premiers apprirent cet épouvantable désastre éprouvèrent un grand embarras pour annoncer au roi une nouvelle si horriblement inattendue. Après en avoir long-temps délibéré, ils résolurent de faire paraître devant le monarque un jeune page tout en plours,

comme s'il devait y avoir dans la vie d'un enfant une sorte de soulagement, même aux plus grands malheurs. Néanmoins, lorsque Henri eut appris la funeste cause de cette douleur, il tomba, privé de sentiment, la face contre terre.

Depuis ce moment on ne le vit sourire qu'une seule fois, ce fut lorsque, quinze ans après, étant tombé malade au château de Lihons, près Rouen, un vieux prêtre lui annonça qu'il fallait se préparer à mourir.

— Ah! enfant, dit-il, je serai donc plus seul! Mon père, Dieu est bien cruel! De treize enfants, la maladie, la guerre, le naufrage, le suicide ne m'ont laissé qu'une fille; et celle-là, elle n'est plus ma fille; elle est impératrice d'Allemagne, elle ne se souvient de son père que pour convoiter sa succession!

— Mon fils, il faut se soumettre aux arrêts de Dieu! répondit le moine.

— « Mais, » s'écria doucement le mourant, « voir tous mes enfants, les consolations de la vieillesse, les soutiens de la royauté, tomber devant moi un à un, eux qui devaient me fermer les yeux, eux qui devaient me survivre! Je sais que tout homme doit perdre ses parents, mais ses enfants! mais mon fils-ainé! mon héritier succomber avant moi-même, et me prendre ma tombe! Oh! Dieu est donc plus cruel que les hommes, car il n'en est pas un qui oserait dépouiller violemment ainsi son père de toute sa famille!

— « Aucun! » reprit le moine. « Roi d'Angleterre, vous avez la mémoire courte, quand il s'agit des douleurs d'autrui. Le roi qui prend un vieillard son fils unique, n'est-il pas aussi cruel que Dieu est juste en lui prenant tout à tour ses douze enfants?

— « Qui êtes-vous donc? » reprit le roi, « pour que votre voix me frappe comme si un remords me parlait?

— « J'ai été le fauconnier Landry, » répondit le moine en découvrant sa tête chauve; « le fauconnier Landry, qui ai demandé autrefois vengeance à Dieu contre vous, et maintenant je suis le frère Landry qui depuis longtemps prie en votre faveur Dieu qui m'a bien vengé. Mais enfin puisque la Providence a voulu que vous fussiez le calice jusqu'à la lie; courage! voici la mort qui rend aux orphelins leurs pères, aux jureurs abandonnés leurs enfants; à la mort qui peut conduire au ciel un pécheur quand ses souffrances ont expié ses fautes.

— « Oui, Dieu était juste, même dans sa sévérité, » murmura le roi expirant, « mais il me pardonnait, puisque vous me pardonnez. »

Et le vieux prêtre passa la nuit sur la pierre, près du corps du roi, veillant et priant pour le repos de son âme.

PAUL FOUCHER.

UN MARIAGE PARISIEN.

Nous avions besoin de nous reposer sur des tableaux moins sombres que ceux des *Mystères de Paris*. Nos regards, après s'être initiés aux douleurs de la partie la plus abjecte de l'espèce humaine et avoir suivi le crime dans ses diverses phases de turpitudes, cherchions à se porter d'un autre côté. Ce besoin a fait naître le livre des *Fières de l'âme*, que publie l'éditeur J. Delahaye. L'événement a répondu à cette pensée, et Mlle Gâté de Gamond, auteur déjà connu de plusieurs ouvrages que le succès a couronnés, nous offre une suite de récits qui allient le caractère de la vérité au charme et à l'intérêt du roman. Riche ou pauvre, législateur ou artiste, ouvrier modeste ou marchand, spéculateur ou rentier, chacun a ses vices, ses passions, ses mœurs qui influent sur la famille, sur l'ensemble de la société, sur le bonheur de tous. Écrit avec une grande délicatesse d'expressions, ce livre est apte à figurer parmi les œuvres de choix. Des artistes distingués, Victor Adam, Frère, etc., l'ont illustré de vingt-un types à deux teintes, tous très des sujets mis en scène. Le récit suivant, que nous reproduisons, fera mieux apprécier le mérite et la portée de ce livre :

Ma société habituelle était réunie; nous avions parcouru les journaux sans oublier la page d'annonces, et nous plaisantions au sujet des maisons qui se chargeaient spécialement de marier les gens. Nous ne pouvions croire que cela fût sérieux, et qu'il y eût réellement des personnes autorisées à ce métier, et qui y gagnassent leur vie. Car enfin, disions-nous, supposons que ces maisons existent; qui donc irait s'y adresser? qui voudrait consentir à être marié de la sorte?

— Je connais une jeune dame, reprit le docteur, qui s'est trouvée mariée par l'intermédiaire de l'une de ces maisons; elle n'en savait rien, et en fut tellement dépitée lorsqu'elle fut vint à sa connaissance, que sa colère fallut entraîner de graves malheurs. C'est un récit fort piquant que je tiens de sa bouche; je vous le ferai volontiers, mais je vous prévins que ce sera un peu long, car c'est tout un roman.

Nous nous rapprochâmes autour du docteur, et il commença son histoire. M. Grandpré est un type dont nous connaissons tous des copies. C'est le type du financier actuel représenté surtout par la classe des banquiers et agents de change. Le financier de notre époque n'est plus le Turcaret de Le Sage. Il n'en a ni les vices, ni la fâche orgueilleux, ni le ridicule, ni la grossière ignorance. Le financier d'aujourd'hui est un monsieur fort bien mis, qui a bon ton, se présente bien, ne manque point d'instruction et de connaissances générales, cause de tout fort agréablement, enfin, c'est un homme de la société, et, au premier abord il produit une illusion assez agréable, et paraît être absolument comme tout le monde. Il fut quelque temps pour s'apercevoir que c'est un *homme d'argent*; mais ce mot dit tout, et l'on sait tout de suite à qui l'on a affaire. Un homme d'argent n'a de soucis, d'affection, d'intérêt d'impudicité, de sollicitude que pour l'argent. Différent de l'avare, en ce que ce dernier met toute sa joie et son bonheur à garder ses écus, les entasser, les contempler, les caresser, les conspuer; tandis que le financier tient bonsoir plus à les gagner, et à toujours les augmenter; sa manie à lui, c'est de craindre qu'un écu en poche, ou un billet dans son portefeuille ne châtisse vingt-quatre heures sans rapporter d'intérêt; toujours il compte, il suppose dans sa tête des chiffres entassés, accumulés, son imagination

est constamment tendue, toutes les idées possibles se traduisent dans son cerveau par les quatre règles d'arithmétique, et si son esprit pouvait devenir palpable et s'écrire comme une épigramme, je suis certain qu'il ne recorerait que des chiffres additionnés, soustraits, multipliés et divisés.

Le financier diffère de l'avare; il diffère aussi du dissipateur. Ce dernier étend et dissipe l'air pour s'approprier le monde et toutes ses jouissances. Le financier voudrait aussi s'approprier la création entière avec ses merveilles, mais ce serait pour la changer en or et en billets de banque, et la mettre dans son portefeuille.

Le financier tient plus de la nature du joueur; ses affaires comme il les entend sont un jeu perpétuel de hausse et de baisse; toujours possédé du désir de gagner, d'accroître, il tente la fortune sous toutes ses faces; mais le joueur risqué, son jeu est presque toujours un quitte ou double, son dieu est le dieu du hasard; le financier ne risque guère, son dieu est le dieu du calcul, et jamais il ne fait son jeu tout.

M. Grandpré, le type dont nous parlions, est un riche banquier de la Chaussée-d'Antin. Le matin il se lève et lit ses journaux; il s'absorbe dans la contemplation du tableau des rentes. Il reçoit, fait des affaires, donne des ordres à ses commis. A deux heures, il est à la Bourse; c'est sa récréation, son divertissement, sa joie, son bonheur; pour lui le temps passe aussi rapidement au milieu des voix criardes des vendeurs et des acheteurs de rentes, qu'il goûte chaque jour à cette heure les délices d'un rendez-vous amoureux. Qu'il ferme la Bourse, et M. Grandpré n'aurait plus de but à sa existence. Il rentre dîner avec une pancarte à la main, représentant encore le tableau des rentes avec les variantes du jour. Le soir, il reçoit, traite d'affaires, et donne encore des ordres à ses commis. Ainsi s'écoule son existence; s'il y a place dans cette vie pour quelques affections ou plaisirs, sont les prévenances de la nièce, soit un diner ou une soirée d'obligation, restez persuadés qu'elle a glissé sur l'aîne de M. Grandpré, et que tout entier à ses méditations habituelles, il ne s'aperçoit pas s'il est aimé ou amusé.

M. Grandpré a une nièce orpheline et dont il est tuteur. Il ne s'en est jamais occupé que pour la mettre en pension, aussitôt qu'elle lui fut confiée, et pour tout dire, ce moment se comptait de toutes les heures, sous le regard scrutateur d'Emilie et ami de M. Grandpré, autant qu'un financier puisse avoir d'amis, a pris sur lui de faire sortir la jeune fille de pension lorsque celle-ci eut atteint sa dix-neuvième année, et de lui faire arranger un joli appartement dans la maison de M. Grandpré. Celui-ci ne s'est opposé à rien, et a parfaitement accueilli Emilie, car, pourvu que rien ne le dérange de ses chiffres, de ses spéculations et de ses habitudes, c'est un homme excellent, dans le sens qu'il est impossible d'être moins méchant et de moins trasser autrui. Emilie, qui a un caractère fort doux et fort aimable, s'est tout de suite faite aux manies de son oncle. Elle dirige le ménage, a pris une vieille gouvernante pour l'accompagner dans ses visites et ses courses, et sans voir beaucoup de monde, néanmoins cherche à se rendre la vie le plus agréable possible. Elle n'a pas un moment d'ennui, s'amuse de peu de chose, et trouve que, dans la vie d'une femme c'est un fort beau temps ce celui qui s'écoule entre sa sortie de pension et son mariage.

Toutefois, cela ne fait pas le compte de M. Servant. M. Servant est un vieux garçon, qui n'a pas eu de plus grand bonheur dans tout le cours de sa vie que de se mêler de mariage, et de faire le plus de mariages qu'il peut; peu importe que l'on se convienne, peu lui importent les conséquences ultérieures de l'union, pourvu que l'on se marie, pourvu qu'il lâche un mariage, qu'il fasse les démarches, qu'il assiste à la première entrevue, qu'il signe au contrat et qu'il soit de la noce! C'est peut-être parce qu'il a tant de plaisir au mariage des autres qu'il oublie de se marier lui-même. Depuis quatre ans qu'il est subrogé-tuteur d'Emilie Grandpré, il se rejouit par avance du plaisir de lui chercher un époux; c'est dans cette intention secrète qu'il a hâté sa sortie de pension; et depuis lors, il n'a pas passé un jour sans dire à son ami Grandpré : « Mon cher, il faut cependant songer à marier Emilie. Ou bien à Emilie elle-même; » « Ma chère enfant, à Paris, passé vingt ans l'on commence à devenir une vieille fille, si l'on est pas jeune femme. Votre oncle se souge guère à vous marier; voulez-vous que je m'en occupe? »

A son grand chagrin, Emilie répondait qu'il n'y avait rien de pressé à son établissement, et M. Grandpré ne lui répondait pas de tout.

M. Servant finit par se dire que s'il ne se mariait tout seul de ce mariage il ne se ferait pas, et que ce serait bien dommage, car il ne rencontrerait pas souvent dans sa vie des jeunes filles comme Emilie à marier. Non seulement elle est jeune, jolie, aimable, spirituelle, mais encore elle possède huit à neuf mille francs de rente, en inscription sur le grand livre, placés au cinq pour cent par les soins de M. Grandpré. Enfin Emilie n'a point de famille, sauf son oncle, qui ne compte guère, et souvent c'est un avantage aux yeux de certains hommes qui redoutent avec raison d'épouser, en même temps qu'une femme, père, mère, frères et sœurs; cousins et neveux.

Comme M. Servant était fort préoccupé de l'idée de trouver un parti convenable pour sa pupille, il se revoit un matin, au café des Mille colonnes, avec un individu qui l'avait remarqué si souvent dans des endroits publics, qu'à force de le voir par hasard, il avait fini par le regarder comme une connaissance. C'est un monsieur gros, et gros, fort bien mis et décoré; il a l'air de vivre de ses rentes, puisqu'on le rencontre partout, qu'on le voit fort bien dîner, fort bien dîner, et il donne très rondement la pièce au garçon. Du reste, ce monsieur s'exprime fort bien, cause politique et littérature comme vous et moi, et paraît surtout avoir une connaissance parfaite de la meilleure société à Paris, et de tout ce que la capitale envoie de plus distingué en femmes et en jeunes filles riches et de bonne naissance.

Du reste, il n'est connu de M. Servant que sous le nom de M. Maurice; et bien qu'il paraisse fort répandu et en rapport avec tout le monde, jamais personne n'en a dit autre chose à M. Servant si ce n'est qu'il s'appelle M. Maurice.

Ces deux messieurs se saluent, s'accostent, se placent à la même table, et se proposent mutuellement une tasse de café et le jeu de dominos. Tout en jouant ils causent, et ils viennent à parler mariage. M. Maurice disserte sur cette matière en connaissance profonde; il dit comment les avantages doivent s'équilibrer de part et d'autre, etc., lorsque jeunesse et fortune ne se rencontrent pas à la fois, comment il faut y suppléer par la compensation, et ainsi de tous les autres mérites. Il énumère les plus beaux mariages qui se soient faits à Paris dans le cours de l'année, et parle des qualités diverses, et particulièrement des apports faits par les deux parties contractantes, en homme qui aurait été initié aux secrets les plus intimes des familles, et qui par conséquent se trouverait en étroite liaison avec les personnes les plus considérables de la capitale.

A mesure qu'il parle, M. Servant sent croître son estime et sa considération pour cet homme extraordinaire. Il se trouve tout à fait en analogie de sentiments

et de goûts avec lui. Son attention redouble lorsque M. Maurice jette négligemment ces paroles : — Je me suis souvent mêlé de mariage, et j'ai toujours eu la main heureuse. En ce moment je connais un homme qui cherche une femme et qui réunit tous les avantages d'un excellent parti.

— C'est comme moi, ne peut s'empêcher de dire M. Servant en songeant à Emilie ; je connais une demoiselle charmante qui réunit tous les avantages d'un très bon parti.

— La personne dont je vous parle est encore jeune ; il est ma foi, très bien de figure.

— Comment donc ? reprend M. Servant, nous sommes fort jeunes, moi et de vingt ans, et charmante en tous points.

— Nous sommes d'un caractère fort doux, fort tranquille, reprend à son tour M. Maurice, et nous jouissons d'une excellente réputation.

— Nous sommes un ange de douceur, de bonté, et nous nous entendons au soin du ménage ; nous avons des talents, de l'esprit, de l'instruction ; nous savons rester chez nous, et ne pas toujours courir dehors pour attraper le plaisir.

— Fort bien, fort bien. Sans appartenir à la noblesse, nous appartenons à la bonne bourgeoisie ; nous sommes négociant, je ne veux point dire marchand-boutiquier, mais négociant en grand, tout bien ceci.

— Nous appartenons à la finance, qui est la vraie noblesse d'aujourd'hui.

— Ce serait bien heureux que les apports pussent se convenir. Nous jouissons d'une fort belle position sociale. Notre fonds, tant en immeubles qu'en meubles, et en créances solides, se monte à près de cinq cent mille francs ; le taux dans le commerce est six pour cent ; ce qui fait trente mille francs net de revenu.

— Cela est bel et bon, mon cher monsieur ; mais le commerce est toujours une chose variable, chancelante, et j'aime mieux, ma foi, deux cent mille francs placés en bonnes rentes, et réalisables du jour au lendemain, que vos cinq cent mille francs, partie meubles, partie créances.

— La future a donc deux cent mille francs ? reprend M. Maurice, d'un air épanoui.

— Huit à neuf mille francs placés en rentes sur l'état. J'en sais quelque chose puisque je suis son subrogé-tuteur.

— En se mariant, elle jouira aussitôt d'une fortune ?

— Elle aura cent mille francs comptant ; les autres cent mille francs lui seront comptés à sa majorité.

— Touchez là mon cher monsieur, dit l'homme décoré, avec transport, en présentant la main à M. Servant ; si vous le voulez bien, c'est une affaire faite. Il ne vous restera qu'à ménager une entrevue aux deux prétendus ; ils ne peuvent manquer de se convenir, et nous réglerons aussitôt les formalités du mariage.

— Un moment, un moment, dit M. Servant tout étonné ; vous ne m'avez pas encore dit le nom du prétendu, et vous ignorez le nom de la jeune personne.

— Qu'importe les noms lorsqu'on est d'accord sur tous les points ? Ce n'est pas que je veuille agir avec une précipitation blâmable ; il faut dans ce genre d'affaires, beaucoup de prudence, de jugement et de circonspection. Voici ma carte, veuillez me faire l'honneur de me donner la vôtre, et demain matin je vous amènerai mon prétendu.

Ces messieurs échangeant leurs cartes, et se quittent en se serrant cordialement la main. La carte de M. Maurice porte uniquement son nom avec le titre de chevalier, et la croix d'honneur en guise de blason. Décidément, ce dit M. Servant, c'est un homme tout à fait comme il faut, et je suis fort curieux de connaître son prétendu.

Le lendemain matin, M. Maurice se rend chez M. Servant avec un monsieur qui effectivement a fort bonne mine, et qu'il lui présente sous le nom de M. Vanboerseem. M. Vanboerseem, très bien au fait de l'objet de sa visite, se hâte avec beaucoup de franchise de se faire connaître à M. Servant. Il est négociant en gros en épicerie à Anvers ; sa maison est une des plus anciennes et des plus connues. Son actif monte à plus d'un million, son passif ne dépasse pas cinq cent mille francs ; reste donc le capital net d'un demi-million. Il a trente-cinq ans, et cherche une femme pour rendre son intérieur agréable, et verser quelques fonds dans son commerce. Il remet à M. Servant des papiers parfaitement en règle, des lettres de personnes fort honorables qui le traitent avec une haute estime et lui donne l'adresse de diverses personnes à Anvers et à Paris, auxquelles il peut s'adresser pour prendre toute espèce de renseignements. M. Servant, voyant la tournure très sérieuse que prend la conversation, cède à son penchant de marié, et s'engageant pour M. Vanboerseem, il lui fait à son tour l'éloge le plus pompeux d'Emilie, lui répète le chiffre précis de la dot, et s'engage à le présenter à M. Grandpré.

Le même jour, M. Servant en parle au banquier, qui consent très volontiers à ce que le subrogé-tuteur fasse toutes les démarches pour cette affaire. Puisqu'il faut toujours que sa nièce finisse par se marier, il ne demande pas mieux que ce soit un autre que lui qui se charge des démarches et préliminaires de cette négociation, et qui la mène à bonne fin. Car tout soin qui dérange le banquier de ses habitudes quotidiennes lui est fastidieux.

M. Vanboerseem lui est présenté dès le lendemain, et sa demande est agréée. Il ne reste plus qu'à prévenir Emilie, et faire avec elle une entrevue aux prétendus.

M. Maurice et M. Servant se sont à la vérité observé l'un à l'autre que d'ordinaire l'entrevue a lieu avant qu'aucun engagement fut pris de part et d'autre. En ce cas-ci, les choses ont marché plus vite ; mais ces messieurs décident qu'il n'y a pas de mal, puisqu'en résultat les engagements de MM. Grandpré et Vanboerseem sont entièrement subordonnés au consentement d'Emilie.

C'est ce dernier consentement qu'il faut obtenir, et M. Servant, tout joyeux, se charge de parler à la jeune fille et de la préparer à l'entrevue. Depuis qu'il s'agit de mariage, c'est un autre homme ; il va, vient, remue, se précipite d'un air affairé et mystérieux ; il attache déjà le plus grand intérêt à faire réussir cette négociation, et n'y épargnera ni ses peines, ni ses soins, ni ses démarches ; et cependant il connaît à peine M. Vanboerseem, ne sait nullement s'il est capable de rendre une femme heureuse, et c'est la pauvre Emilie, qu'il aime comme sa propre enfant qu'il est si aise de donner à un inconnu.

Il aborde Emilie d'un air singulier, qu'il s'efforce de rendre grave, bien qu'à la joie rayonne sur son front. — Qu'avez-vous donc, monsieur Servant ? s'écrie-t-elle avant qu'il n'ait ouvert la bouche.

— Une grande nouvelle à s'apprendre. (Il l'avait vue naître, et la troyait depuis l'enfance.)

— Je devine. Une loge aux Bouffes. Vous saviez mon désir d'y aller.

— Il ne s'agit pas de spectacle, mais d'une affaire très importante.

— Laquelle ?

— Il s'agit de te marier.

— Me marier ! A propos de quoi ?

— A propos de ce que tu es en âge. Il faut bien que tu te maries un jour.

— Mais je ne connais personne qui me convienne ni qui songe au moi.

— La personne dont il s'agit ne l'a jamais vue.

— Ah ! c'est une plaisanterie. Vous voulez me marier à quelqu'un que je ne connais point ?

— Non, l'on n'exige pas cela de toi. Demain cette personne te sera présentée, et je suis sûr qu'elle te plaira. Ton oncle a donné son consentement.

— Ah ! c'est mon oncle qui désire ce mariage ?

— Tu sais bien que ton oncle ne désire rien, et ne songe à rien en dehors de ses affaires. C'est moi qui ai arrangé ce mariage ; tu ne voudrais pas me faire de la peine en refusant.

— Mais enfin quel est ce prétendu ?

— Il s'appelle M. Vanboerseem.

— Juste ciel ! mon cher tuteur, vous voulez que je m'appelle madame Vanboerseem ?

— Allons, ne vas-tu pas te récrier pour un nom, toi qui es raisonnable ? C'est un riche négociant qui a trente mille livres de rentes. Il veut une femme qui rende sa maison agréable, et l'aide à donner des fêtes et à dépenser convenablement ses revenus. Je dois te prévenir qu'il réside à Anvers.

— A Anvers ! Vous voulez que j'aille demeurer à Anvers ?

— N'y a-t-il donc que Paris au monde ? Lorsqu'on a trente mille francs et une bonne maison l'on se trouve fort bien partout. D'ailleurs on n'est pas lié pour la vie à l'état de négociant. L'on se retire des affaires, on réalise sa fortune, puis on voyage et l'on habite Paris si l'on veut.

— J'ai toujours tant désiré voyager ! reprend Emilie, dont le visage se dilate. Vous croyez qu'il me conduira en Italie ?

— C'est un homme dont tu feras tout ce que tu voudras, fit M. Servant avec mystère et lorsqu'on fait de son mari ce que l'on veut, on le mène en Italie et au bout du monde.

— Et ce n'est pas une plaisanterie ?

— C'est si peu une plaisanterie, que ce matin j'ai couru avec lui les premiers magasins de Paris pour arrêter le choix de la corbeille de mariage. Rien n'est trop beau à ses yeux pour te l'offrir. Je ne te parle pas du cachemire de rigueur, ni d'une parure en perles montées en diamans ; mais tu ne peux pas te figurer les charmantes étoffes, les modes élégantes, les robes ravissantes, les riches dentelles que nous avons désignées ensemble pour l'en faire cadeau. Il y a entre autre un petit bonnet tout en dentelles, avec quelques rubans ponceaux ; d'une forme tellement coquette et délicate, qu'il suffirait seul à tourner la tête d'une jeune fille, et lui faire désirer le mariage. Il ne manque pas de goût, ton futur, quoique négociant. Tu ne peux te refuser à respecter sa vieille expérience en ces matières.

— C'est donc demain que je le verrai ?

— Demain on vous présentera l'un à l'autre, et vous pourrez vous connaître. Jusque-là, ma chère enfant, rien n'est conclu ; mais je suis bien sûr que tu me remercieras un jour d'avoir fait ton bonheur.

Il laisse Emilie sous l'influence de sensations fort agréables, et il lui tardait d'être au lendemain pour voir son prétendu.

L'entrevue eut lieu solennellement sous les yeux de M. Grandpré, qui continuait à lire son journal dans l'embrasure d'une croisée, et de M. Servant et Maurice, qui, également à distance, discutaient les avantages physiques, moraux et pécuniaires des deux prétendus, chacun en faisant valoir son protégé, sans toutefois rabaisser les qualités de l'autre. Durant ce temps, Emilie et M. Vanboerseem étaient assis en face l'un de l'autre, à une distance calculée soigneusement d'après les convenances, et paraissaient fort embarrassés de leurs manières. Elle est charmante, se disait tout bas M. Vanboerseem, mais je ne sais que lui dire.

— Il n'est pas mal, se disait mentalement Emilie, mais je le croyais plus jeune.

— Il faut cependant que je parle, ou elle me prendra pour un sot, se disait le négociant dans son monologue.

— J'ai l'air d'une petite fille qui sort de l'école, et je ne sais vraiment quelle figure faire, se disait Emilie.

Enfin le prétendu prit son grand courage pour articuler quelques lieux communs. Emilie, qui avait beaucoup de naturel et de grâce, reprit tout aussitôt son assurance, et sauva l'embarras de la situation en s'en moquant toute la première.

M. Vanboerseem lui fit si bon gré de lui rendre sa liberté d'esprit qu'il consentit à en devenir amoureux.

MM. Servant et Maurice, la montre à la main, au bout de vingt minutes précises, vinrent arracher les deux prétendus à l'embarras d'une sorte de tête-à-tête, en rendant la conversation générale. Ils avaient calculé que cinq minutes suffisaient aux prétendus pour perdre et reprendre contenance, et un quart d'heure pour avoir le temps de se connaître. Le banquier s'avance également la montre à la main, pour ne pas manquer l'heure de la Bourse, et, au bout de dix minutes, salua M. Vanboerseem, prit à part le subrogé-tuteur pour lui dire de tout conclure, prendre rendez-vous avec le notaire et fixer le jour du mariage ; et il s'en alla à ses affaires, fort satisfait d'avoir consciencieusement rempli ses devoirs de parent et de tuteur.

MM. Vanboerseem et Maurice se retirèrent aussitôt écrivainement. Comme M. Servant les reconduisait, le prétendu prit avec instances le subrogé-tuteur d'obtenir de M. Grandpré que le mariage fût se faire avec toute la promptitude possible, parce que des affaires de commerce exigeaient impérieusement sa présence à Anvers.

M. Servant vint tout enchaîné près d'Emilie, et lui dit l'empressement de son prétendu. La jeune fille resta étonnée. Son consentement se trouve arrêté sans qu'elle l'ait prêté ; on lui annonce que dans quelques semaines elle sera une indissolublement à un homme qu'elle n'a vu qu'une fois, et qui tout aussitôt doit l'emmener dans un pays étranger, de tout ce qu'elle aime, de ses amies, de ses habitudes, de tout ce qu'elle connaît, de tout ce qu'elle aime au monde. Cependant elle se laisse aller tout doucement aux instances et aux assurances flatteuses de M. Servant, et donne son assentiment à tout ce qu'il veut. Après tout, si elle n'aime pas M. Vanboerseem, elle n'a d'inclination pour aucun autre ; elle le connaît fort peu ; mais dans le monde l'on peut se voir hors-temps sans se connaître davantage ; elle n'est point pressée de se marier, il est vrai, mais à son âge elle n'a rien de mieux à proposer que de se marier, et c'est un moyen que son cher tuteur, M. Servant, ne s'en occupe plus ; il y a beaucoup de choses en faveur des mariages de convenance, peut-être offrent-ils plus de chances de bonheur que les mariages d'inclination ; et enfin, raison préemptoire qu'Emilie

n'avons pas tout haut, on ne trouve pas tous les jours des prétendus qui mettent à vos pieds toute mille livres de rente, sans compter la riche corbeille dont M. Servant a fait une description si attrayante.

Pour celui-ci, il est vite de joie d'avoir conduit cette affaire à bonne fin. Il va porter le consentement au délit d'Emilie M. Vanboerseem et Marthe, qui l'ont fait si volontairement; il se frotte et se contente avec eux comme si réellement il était resté à qui qu'on n'aurait point voulu le faire desirer. M. Maurice ne peut s'empêcher de sourire, et se dit à part soi : Voilà cependant à quel sort sont les amis ! Griez-vous qu'il y a des gens qui prétendent qu'il y a des gens de maisons de commission ayant la spécialité d'arranger des mariages ; je vous demande à quoi serviraient ces négociateurs à tant pour cent, puisqu'ils ne peuvent épouser de personnes obligées et serviables comme vous et moi s'adressant à M. Maurice, pour se mêler de ce genre d'affaires gratuitement et avec plaisir.

C'est au point que M. Maurice à sujet de rire de ces paroles, car il n'est autre que l'ami principal de l'une de ces maisons ; et ses bons offices pour M. Vanboerseem ne sont rien moins que gratuits.

Quant aux sentiments de M. Vanboerseem, nous pourrions en juger par ce fragment de lettre, qui le servait le soir même de l'entrevue à sa sœur, plus âgée que lui de dix ans, habitant sa maison à Anvers, qui tenait à ce mariage et l'attendait sans compter depuis plus de vingt ans, que les deux étaient orphelins et avaient continué la profession de leurs parents, sans rien changer à leurs habitudes.

« Voici ce qu'il lui disait :

« Mon mariage est arrêté pour dans trois ou quatre semaines au plus tard. « R. C'est-à-dire, ma chère Louise, je suis sauvé; d'ici à un mois j'apporterai cent mille francs en mon portefeuille, la moitié de la dot de ma future qui me sera payée comptant le jour du mariage, et en donnant et à compte immédiat à nos créanciers, j'obtiendrai les delais nécessaires.

« Il n'y a qu'à Paris pour trouver des ressources de ce genre. La chose à laquelle j'ai résolu de m'en tenir en venant à Paris était assurément d'y prendre mon mariage. Je m'étais adressé vainement à l'une en associé de mon pere, qui est à Anvers, et à son mari, qui n'est que le beau-père, quoiqu'il m'eût fait de grands efforts de toutes parts. Il fut inexorable à mes prières, et j'envoyai chercher ailleurs. Je suis allé à Anvers, à Liège, à Bruxelles, j'étais désolé de n'avoir pu rien faire. Il m'est venu un jour l'idée de m'adresser à un de mes cousins, qui habite à Paris, et qui reçoit un droit de commission sur tous les mariages. Il est ma foi de ce que vous m'avez dit, et j'ai obtenu de lui une lettre de recommandation, et il m'a écrit pour m'indiquer où et comment j'irais me voir. J'ai donc écrit à ce cousin, et il m'a répondu qu'il me conduirait à Paris, et qu'il m'offrirait une chambre de garçon, et qu'il m'indiquerait le lieu où j'irais me voir. Je suis allé à Paris, et j'ai obtenu de lui une lettre de recommandation, et il m'a écrit pour m'indiquer où et comment j'irais me voir. J'ai donc écrit à ce cousin, et il m'a répondu qu'il me conduirait à Paris, et qu'il m'offrirait une chambre de garçon, et qu'il m'indiquerait le lieu où j'irais me voir.

« Une condition ! je m'excuse, je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire.

« Je ne demande pas mieux que d'accéder à cette condition, mais je vous en supplie, ne vous méprenez pas de moi.

« Je vous parle très sérieusement. Ce n'est pas que j'aie personne en vue, mais j'ai la certitude d'être à tant jours de vous avoir trouvée une femme qui fasse appétit et de vous satisfaire de toutes manières.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer, n'est-ce pas ?

« Il s'agit de me le dire, et je m'excuse, je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire.

« M. Maurice réfléchit un instant, et se dit à part soi : Voilà donc la chose que l'on m'a proposée, et que j'ai acceptée. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire.

« Trois jours après j'étais présenté à M. Grandpré, l'un des premiers banquiers de Paris, comme aspirant à la main de sa nièce ; j'étais peu aimé par elle, et elle n'était pas très riche. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire.

« Toi, cela me parait un rêve; je ne puis pas croire à un si grand bonheur, et je n'ai pas le temps de te remercier. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire.

« Quelques semaines plus tard le mariage eût été conclu, et quelques heures après la célébration. Emilie et son époux se trouvaient dans une chambre de poste, pour se rendre directement en Belgique. La jeune femme avait obtenu que sa gouvernante, la bonne Marthe, la accompagnât et restât attachée à son service.

« Le jour-là avait été splendide, et les convives acclamèrent tout le temps les nouveaux mariés de compliments et de félicitations. M. Grandpré était ému de ce qu'il avait fait, et il avait remis à Emilie, en présence de son époux, et avec une épiphanie en décharge, un portefeuille contenant cent mille francs en lettres de change payables à vue sur deux ou trois banquiers à Anvers ; il s'était

de plus engagé à lui remettre l'autre moitié de sa dot aussitôt qu'elle aurait atteint sa majorité.

M. Maurice, invité à la noce, était parfaitement content, vu qu'il avait touché son droit de commission. M. Servant éprouvait la plus vive joie de sa vie, et à voir son air radieux l'on eût juré qu'il était lui-même l'heureux époux. Emilio avait été exclusivement occupé, depuis trois semaines, des préparatifs de son mariage et de son départ; et de jour même, un lui avait même tourné la tête de sa toilette, du déjeuner et de ces emballages, qu'elle n'avait pas eu le temps de respirer ni de penser. Ce ne fut qu'au moment de monter en voiture qu'elle fut saisie de quelque trouble et d'un grand serrement de cœur; M. Grandpré eût si peu expansé qu'elle se jeta dans les bras de M. Servant, en fondant en larmes. Celui-ci, ému et surpris, l'assura qu'elle aurait toute sa vie en lui un ami et un père, et lui recommanda de s'adresser à lui, en toutes circonstances. Enfin, de toutes ces personnes M. Vanboerseem était le seul véritablement inquiet et soucieux, car sa sœur lui écrivait lettres sur lettres pour presser son retour, étant elle-même harcelée par les créanciers, et le malheureux négociant ne pouvait depuis huit jours que proférer, saisis, faiblir et désespérer. Tout le monde avait remarqué sa préoccupation durant la cérémonie du mariage et les quelques heures consacrées nécessairement au déjeuner; on voyait aussi qu'il se mourait d'impatience et cherchait à hâter le moment du départ; mais on attribuait ce trouble et cette précipitation à l'exces de son bonheur et à l'ivresse de son amour. La vérité était cependant que l'infortuné Vanboerseem n'avait en tête que ses créanciers, et songeait beaucoup plus à son portefeuille qu'à sa femme.

Après le départ des époux, M. Servant reçut trois lettres de la jeune femme, presque coup sur coup, qui nous montrèrent beaucoup plus à même de juger sa position et ses sentiments dans les premiers temps qui suivirent son mariage, que si l'entrepreneur de vous les donnait moi-même.

Voici la première lettre, datée de Valenciennes, vingt-quatre heures après son départ :

« Mon cher tuteur, je vous écris quelques lignes en toute hâte. Je n'ai pas le temps de me louer de M. Vanboerseem, et je crains de ne trouver bien malheureuse avec lui. Sa conduite à mon égard est incroyable. Nous voyagions en chaise de poste, et serions bien maîtres de nous arrêter; il me veut succombant de fatigue, et il prétend néanmoins me continuer, brève à brève, jusqu'à Anvers, sous prétexte que d'autres s'y attendent. Pauvre femme ! les pellets du monde à oublier et une heure de repos, que j'ai eue à Anvers, vous ne savez croire à avoir quel mauvais honneur il me l'a accordée, et j'ai entendu murmurer entre ses dents : Ces femmes, avec leurs caprices ! Je n'ai pu me gêner d'être paroles plus aimables jusqu'à présent. D'puis vingt-quatre heures que nous voyageons ensemble, il n'a pas, pour ainsi dire, desserré les dents; il ne fait pas attention si je n'ai pas froid, si je suis à l'aise, si je ne despire pas à m'arrêter, ni prendre quelque chose, rien ! Il n'a qu'un souci, c'est de crier au postillon : vite, vite ! Et si nous venons à une montée, il trépigne d'impatience, et prend un air si fâché qu'il me fait peur. Marthe, qui a de l'expérience, m'assure qu'elle n'a jamais vu un semblable mariage de noce, et que j'ai là un fort triste mari. Durant les premiers heures, j'ai éprouvé un fort grand dépit de son silence obstiné et de sa distraction et intimidée, et j'avais résolu de garder moi-même le silence; mais j'en suis venue à me rendre compte que je n'aurais rien à dire sur ce que j'ai vu. Je suis si impatient sur tout ce que vous voudrez ; je vous en prie de me le dire.

« J'ai passé la nuit à pleurer tout bas. Le matin, il n'a pas eu l'air de s'apercevoir que j'eusse les yeux rouges et les traits décomposés. Décidément, mon cher tuteur, je suis très malheureuse, et ne me ferai jamais à vivre avec cet homme-là. Prenez la poste et venez me trouver à Anvers, afin que j'aie quelque chose à me proposer et que je sois en sûreté.

M. Servant resta confondu à cette nouvelle. Il n'y a-t-il pas quelque chose d'extraordinaire, se dit-il; j'ai vu mari n'a guère de meilleure sorte le premier jour de son mariage surtout lorsqu'à sa femme est jeune et belle. Peut-être le pauvre Vanboerseem se trouve-t-il malade par suite de l'éducation et de la fatigue du jour de noces; je m'en vais aller le voir, et lui faire un peu de bien.

Rassuré par ce monologue, M. Servant n'eut pas que la prochaine lettre d'Emilie ne lui annonçât un changement total dans la physionomie et dans les façons de son mari.

Quelle fut sa consternation en recevant cette seconde lettre !

« Mon cher tuteur, je suis au désespoir. Ah ! vous ne savez pas à quel honneur vous m'avez livrée; vous avez bien des regrets, car en voulant mon bonheur, vous m'avez brisé mon avenir. Je ne suis encore à moi-arrêter, mais bien certainement je ne continuerai pas à vivre sous le même toit que M. Vanboerseem.

« Vous le jurez fidèle de ce qui m'est arrivé depuis que je suis dans cette maison; vous le jurez fidèle de ce qui m'est arrivé depuis que je suis dans cette maison; vous le jurez fidèle de ce qui m'est arrivé depuis que je suis dans cette maison.

« Notre voiture s'arrêta devant une grande vieille maison, de l'aspect le plus triste, et dans le plus laid quartier de la ville. Nous descendîmes de voiture, nous entrâmes. M. Vanboerseem donna des ordres pour faire monter les paquets à une vieille demoiselle vint à notre rencontre; il me la présente comme sa sœur, et son autorité ni de ses clés. Elle m'a paru désagréable et revêche; fort com-
« trariée et fort jalouse de ma présence et de celle de mon frère. Je ne m'en aperçus que plus tard; dans le premier moment, elle fit à peine attention à moi, et nous étions encore dans le vestibule qu'elle prenait son frère à part pour lui parler bas. Un vieux domestique, nommé Joseph, le tiraît d'un autre côté pour lui

dire aussi son mot. Durant ce temps, je restais debout sur l'escalier. Enfin, M. Vanboersem donne ordre à Joseph d'aider Marthe à porter nos bagages, et de me conduire dans ma chambre.

Arrivée au premier, cet homme nous fait traverser une suite de pièces servant de magasins, pour aboutir à un escalier dérobé qui devait me conduire à ma chambre au second; car l'on ne peut rien imaginer de plus mal là où cette vilaine mesure. En passant par les magasins, je jette un regard de côté et d'autre, et je me sens de faillir et la rougeur me monter au front. Je n'avais jamais songé à demander au quel nom marié était négociant. Je saviez-vous? est-ce avec connaissance de cause que vous m'avez mariée à un épier? Oh! mais le mot. Les objets qui frappent ma vue étaient des ballots de café, sucrés, chandeliers, etc. L'un de ces magasins, qui exhalait une odeur si horrible que je n'aurais pas réussi à le traverser sans mon flacon des quatre violets, était le eroirez-vous, un approvisionnement considérable de morue séchée. Me voilà donc mariée à un épier; ce mot qui toute ma vie a représenté à mes yeux le type de la médiocrité et de la vulgarité, ce mot devait devenir une chose qui m'appartenait, qui me personnifiait en quelque sorte moi-même. Il ne valait pas la peine de recevoir une éducation soignée, et d'avoir mené la vie de Paris, pour en venir là.

Enfin, nous terminons notre excursion jusqu'au second; Joseph nous ouvre une immense chambre, et se lève à descendre. Au premier regard que nous jetons autour de nous, si ce n'était que Marthe fait une si drôle de mine qu'elle me donne envie de rire, j'eusse fondu en larmes. Figurez-vous une chambre avec quatre grandes croisées à petits vitrages, qui ne donnent pas un jour suffisant, mais replanté dans cette vaste pièce une table et quatre chaises, d'où naît un goût de moi-même fort prononcé. L'on n'avait pas même eu l'attention d'allumer du feu. L'ameublement était au moins de cinquante ans, tout est vieux, usé; des toiles d'araignées drapent le plafond, ainsi qu'un papier noirâtre qui n'a plus de couleur. Un immense lit dans une immense alcôve toute noire, et dont je n'ai pas encore osé sonder les profondeurs; un lit en forme carrée, avec un couvre-pieds et des rideaux en épais dans rouge, qui, date, je pense, du temps des croisés, me fait un effet tellement lugubre, que pour rien au monde, je n'aurais pu me mettre là-dedans, et là tout dernière j'ai partagé le lit de Marthe.

Après un coup d'œil jeté sur cette affreuse chambre, Marthe et moi, nous nous asséons chacune sur une chaise, en face l'une de l'autre; il n'y a même pas un fauteuil, et nous n'avons regardons de la façon la plus pitieuse. Cependant le froid ne saisit, je me lève, je m'agite, je veux sommeiner pour voir une fois l'homme; il n'y a pas de sonnette. Je propose à Marthe de débarrasser mes robes et mes chapeaux; il n'y a pas d'armoires; j'ai beau frapper les murs d'une toute leur largeur, il n'y a pas un placard! Je vois seulement une affreuse commode dont les tiroirs portent encore l'empreinte de tabac et de bouts de cigare. Il y a même des tuyaux de pipes casés. Vous figurez-vous les uns sur les autres là-dedans? Je renonce à nous rassembler. Cependant, le temps passe, il me paraît irréparable que M. Vanboersem ne me négocie de la sorte. Je jette un regard, je vois, je regarde par les croisées, et vois du mouvement dans la cour, des hommes à figures sinistres, M. Vanboersem qui se traverse d'un air hâlé, et avec une marche précipitée. Marthe s'inquiète silencieusement, et se rappelle le roman de Jean Sbragar; mais, hélas! il n'y a rien de romanesque à tout cela, et c'est bien de la plate prose que mon triste mariage.

Arrive enfin Mlle Vanboersem. Elle me prie de prendre un peu de patience, parce que ce jour-là le dîner s'ajournera quelque retard.

Le dîner disje avec surprise; il est à peine midi.
— Nous dinons chaque jour à midi précis.
— Vous diniez à midi! je m'écrie au comble de la surprise.
— Nous dinons à midi, nous soupions à huit heures, et à dix heures tout le monde est couché dans la maison.

Je présume que M. Vanboersem vaudra bien, par égard pour moi, apporter quelque modification dans ses habitudes qui sont d'habitude opprimees aux miennes.

Depuis que nous sommes au monde nous vivons de la sorte. A Anvers, on vit généralement ainsi, excepté les personnes qui ne sont pas dans la commerce, et qui disent à une ou deux heures. Il est donc plus simple que vous admettez nos coutumes, que de vouloir nous apporter les habitudes désordonnées des capitales.

Je change la conversation et je demande si elle m'a retenu une femme de chambre.

Une femme de chambre, reprend-elle avec surprise, pourquoi d'une façon?

Apparemment pour m'habiller et arranger mes toilettes comme je les entends.

— Vos toilettes! s'écrie la vieille fille; moi Dieu, que ces Parisiennes sont étranges! A quoi bon des toilettes? Mon frère ni moi ne voyons jamais perso; ne. Quatre fois par an, aux grandes fêtes, nous donnons un dîner. D'ailleurs, à Anvers, chacun vit chez soi; l'on ne sait pas ce que c'est que de courir les plaisirs comme dans vos capitales. Le dimanche on va à la messe, puis on se promène sur la place Verte. Nous nous conduirons une fois au port et une fois au musée. Il n'y a pas d'autres plaisirs à Anvers. Les oisifs vont de temps en temps au théâtre, mais les gens occupés comme nous ne peuvent pas aller veiller dans ces endroits-là jusqu'à des minuit.

Je demande s'il n'y a pas dans la maison une chambre plus petite et plus commode.

Celle-ci est pourtant bien belle, reprend-elle avec étonnement, et en regardant de tous côtés pour mieux s'affirmer dans son admiration!
Elle est assurément plus belle que toutes les autres. D'ailleurs, elles sont toutes encombrées par nos approvisionnements, c'est la seule qui soit libre. Le commerce avant tout, vous apprendrez cela.

Je ne vous répétai pas toute notre conversation, mais comme elle s'aperçut bien que j'étais outrée de ce que j'entendais, en me quittant elle murmura à demi-voix: Elles sont toutes comme cela ces Parisiennes! Quel tintoin elle va nous donner!

Un quart d'heure après arrive M. Joseph, d'un air moitié content, moitié effaré. La maîtresse de maison, me demande-t-il avec empressement, où est la maîtresse de maison?

Je la lui désigne du geste.

Il l'ouvre avec les clés que lui a remises son maître, et fureté dans. Il y a un secret dans les couvertures, me dit-il, et je suis si troublé, si ému, que je ne sais pas le découvrir. Si madame voulait m'aider!

— Que cherchez-vous donc dans cette maîtresse?

— Ce que je cherche, le portefeuille de monsieur, qui contient les cent mille francs payés à compte de la dot de madame.

— M. Vanboersem a besoin tout de suite de ce portefeuille?

— Je crois bien, à l'instant. Ils sont tous là à attendre. Il a fallu que monsieur leur parle une heure pour qu'ils se contentent d'un à-compte.

— Qui donc cela? Que voulez-vous dire?

— Madame sait bien. Les créanciers. Est-ce que madame ignorerait?...
— Non, non, Joseph, je sais tout, lui dis-je, en réprimant un saisissement; ces créanciers sont donc bien pressés?

— S'ils sont pressés! voilà quinze jours qu'ils ne nous laissent pas un moment de repos. Mademoiselle avait beau leur dire que monsieur était occupé à se marier à Paris, et qu'il allait venir les payer avec la dot de sa femme, ils ne pensent que c'était une histoire, et ma foi aujourd'hui ils veulent opérer une saisie. Depuis ce matin ils sont là avec les huissiers, qui mademoiselle pleure et leur dit: Vous voulez donc la ruine de mon frère? attendez donc qu'il arrive avec sa femme. Il étoit temps que vous arriviez, car il y avait une lettre de retard et ils devenaient comme des furieux. Mais, je vous en prie, madame, aidez-moi à trouver ce portefeuille; monsieur attend et va se mettre dans une terrible colère.

Vous pouvez penser, non tuteur, dans quel état j'étais en entendant ce discours; je me vois livrée non plus seulement à un marchand de chandeliers, mais à un banqueroutier, un homme ruiné, en faillite, qui a indignement trompé votre confiance et celle de mon oncle. Je me précipite sur la maîtresse, j'ouvre le secret, j'en arrache le portefeuille, je le serre contre ma poitrine, et je m'is à Joseph, d'un ton impérieux et avec une énergie, que je ne me connaissais point. — A-lez dire à votre maître qu'il vienne sur-le-champ, que je veux lui parler.

Comme cet homme recule tout étonné, survient M. Vanboersem, qui s'impatient de ces lenteurs et arrive chercher lui-même le portefeuille. Il se l'entend; mais des dernières paroles, il voit tout noir, mon geste, il me dit: tout; il fait signe à Joseph de se retirer, et s'apprête à se justifier, comme s'il y avait une justification possible à une conduite si indigne.

Je ne chercherai pas à vous rendre la scène qui eut lieu entre nous. J'étais exaspérée et je l'accablai de reproches; je lui donnai les noms les plus odieux. Je disis convenir qu'il s'arma de patience, et chercha à pallier sa conduite, à me faire des promesses pour l'avenir; mais je ne voyais là-dedans qu'un subterfuge pour me faire rendre le portefeuille; j'avais déclaré que je le prétenais le retirer, et que je ne consentirais point à ce que ma fortune servît à payer ses dettes. Ses excuses arrivées sans succès tout éperdue, lui cria:

— A quoi donc pensez-vous, Louis? si tu tardes encore tout est perdu. Il s'imaginait que tu n'aimais d'eux, et que ce sont des histoires que nous leur contons. A ces mots, M. Vanboersem, rouge écarlate, sans dire un mot et avec un transport de colère et un geste de violence que je ne saurais vous rendre, m'arracha le portefeuille des mains, en me maudissant et me jetant presque à terre, tout il était hors de lui et me hurta avec force.

Je ne vous dirai point ce que je ressentis en me voyant traitée de cette sorte. Tout étoit confus dans mon esprit; je n'étais de distinct que des sentiments d'indignation, de mépris et de haine, et je dois vous dire que ces sentiments ne se sont pas affaiblis, bien qu'en apparence je sois plus calme. Enfin il me restait une dernière découverte à faire, plus revoltante que tout le reste.

La maîtresse de M. Vanboersem, ainsi que le secret, et étant restés ouverts, et mes yeux s'y étaient par distraction. J'aperçus un petit papier plus très proprement, et je le prends machinalement, je l'ouvre et je lis: Reçu de M. Vanboersem la somme de six mille francs pour avoir négocié son mariage avec

Mlle Emilie Grandpré. Signé: M. Maurice, associé à la maison Philippe, commis pour sa spécialité dans ces sortes d'affaires.

Oh! mon maître, voilà la découverte que j'ai faite. Je suis mariée à la fille de M. Maurice, père d'intermédiaire d'une de ces maisons qui ont servi tant de fois de retraite à nos ruffiens de porteurs de fonds. Je suis victime d'un marché honteux fait à mon insu et à celui de ma famille. Mon nom se trouve sur une sorte de registre public, probablement avec l'énormité de mes qualités, de mes défauts, du montant de ma dot et de mes espérances. Voilà ce que M. Vanboersem s'est tout d'abord adressé pour m'obtenir. Voilà où il a dressé le piège dans lequel il vous a attiré le premier. Voilà comment il se fait que moi

heureuse jeune fille, avec un avenir brillant, été amenée à épouser un homme que je connais si peu, et comment j'en suis venue à la position affreuse où je me trouve. Depuis hier je n'ai fait que pleurer, le chagrin et la fatigue m'avaient donné la fièvre; j'accusais d'un mal homme Marthe avec moi pour me soigner. Ce matin je suis plus calme. J'ai pas revu M. Vanboersem depuis l'affreuse scène que je vous ai racontée; je ne suis enterrée, et n'ai point voulu lui ouvrir. Au moins cette vilaine chambre possède un verrou.

C'est son seul agrément. Arrivez vite, mon cher tuteur, que nous décidions ensemble ce qu'il y a de mieux à faire dans la position; car pour rien au monde je ne veux rester dans cette maison, ni revoir M. Vanboersem.

A la lecture de cette lettre, M. Servais resta comme foudroyé et fut soulevé. Il commença à s'apercevoir qu'il avait fait une grave sottise en mariant ainsi légèrement sa pupille. Il avait surtout à cœur d'arriver eidequid de Marthe, en passant par notre officieux un intermédiaire à tout pur, cent. Il courut chez M. Grandpré lui communiquer la lettre d'Emilie; mais dès les premiers mots échangés se fêcha et la traite de sottise capricieuse; elle devait savoir ce qu'elle faisait en épousant M. Vanboersem; et ne l'avait point voulu, son mariage était chose irrévocable, et elle devait s'acquiescer à son mari. Toute ce lui pourrait faire en sa faveur, serait de tâcher de lui sauver les cent mille francs qui restaient de sa dot.

Ce qui rend M. Grandpré si sévère pour sa nièce, c'est qu'il est lui-même au moment de faire faillite, et qu'il est précisément occupé à prendre des mesures pour déposer son bilan et faire une fugue en Belgique. Il ne peut donc se mettre du côté d'Emilie contre son mari, qui peut lui être utile à lui-même dans la circonstance, et qui, après tout, a bien le droit aussi d'avoir des créanciers, et de les payer avec la dot de sa femme, ce qui est préférable à ne pas les payer du tout.

M. Servais voit bien qu'Emilie ne doit attendre d'appui ni de conseil que de lui seul, et il se prépare à partir de la bud-maison pour Anvers. Comme il a déjà endossé son habit de voyage, et qu'il mange un morceau, tout en regardant à sa montre pour ne point manquer l'heure des messes-gardiennes, il reçoit une nouvelle lettre d'Emilie, dont la lecture accroît beaucoup son anxiété et lui fait craindre que la mésintelligence des époux ne soit désormais sans remède.

Voici à peu près ce que disait cette lettre:

— Mon cher tuteur, depuis hier soir j'ai pris une résolution d'espérance, et je suis au point de me lacerer. J'aurais résolu toute la journée de recevoir M. Vanboerse, mais j'ai cependant moyen de s'introduire chez moi dans la soirée, et j'ai écrit à Marthe de se retirer. Croirez-vous que cet homme abominable pût être si confiant, lui qui s'est passé, et voulait me prier de lui servir de témoin, que ses amours sont arrangés, et qu'il a le temps? Je suis sûr qu'il n'en a pas, et que je n'aurais jamais rien de commun avec lui. C'est un homme à mes yeux, je ne le connais point, je sais seulement qu'il a trop de fois regardé la situation de ses affaires. Il n'a eu qu'une réponse à tout cela, c'est qu'il ne mourra, et que je dois l'aimer comme tel. Je suis sûr maintenant que cette scène se serait terminée, si une violence at- taquée de ma part n'était venue à mon secours. Il a bien fallu rappeler Marthe et moi vers la porte, puisque sa vie ne pouvait qu'aggraver mon état, et que je ne lui demandais seulement pour toute grâce que de se retirer. J'ai pu cependant tout prévoir, et être en conférence avec ma bonne gouvernante, de ce que je venais d'exposer, et que la scène d'hier au soir se renouvelât, et que vous pût me présenter vingt autres heurts de plus dans sa maison. Il est à croire qu'il n'y a rien de plus à attendre, et que Marthe et moi, en allant à Bruxelles, nous aurons droit au demandeur qui conduit à Bruxelles, et de Bruxelles à Paris. Nous ne connaissons pas les rues qui conduisent à l'embarcadere, mais nous prendrons pour guide le premier commissionnaire.

— Une seule chose m'inquiète; je vous sens fort malade et je n'ai guère d'argent que pour payer ma place et celle de Marthe jusqu'à Bruxelles. Nous prendrons néanmoins la diligence, et arrivés à Paris je vous ferai prévenir immédiatement et vous recevrai payer tout fonction. Une fois près de vous, je commencerai à respirer. Je crois que les lois permettent à une femme de demander séparation de corps et de biens, d'aider Marthe et moi à passer. Vous me protégerez et vous me consolerez, mon cher tuteur; j'espère que mon oncle ne me fera pas peser sur son appui, et ne verra dans ma conduite que le droit de la femme de bien.

— A la lecture de ces nouvelles lettres, M. Servant, quoique fort inquiet du présent d'Emilie de voyager malade et sans argent, craint cependant de pouvoir aller à Paris que de l'attendre à Paris et de rester à l'hôtel, tout le jour suivant, de l'arrivée des diligences. Mais vainement il se transporta le matin et le soir de Desargens à Bayard, et à celles des Laflotte et Gaillard; aucune voiture n'amenant rien, ni un cocher n'avait laissé à mi-roue, une jeune dame malade, ainsi que le craignait M. Servant. Plein d'impatiences, il attend encore le lendemain et le surlendemain point d'Emilie et point de lettres; il pense que la jeune femme a elle rejoint par son mari, en empêchée dans son projet de fuite, et il prend la résolution d'aller rendre directement à Anvers sans plus de délai. En tous cas, il laisse ses instructions chez lui, soit pour recevoir Emilie, si elle se présente, soit pour la expédier à lui-même, *poste restante*, les lettres qui lui seraient adressées, ainsi qu'à sa pupille vient à lui écrire, il ne manque point de le savoir.

— Avant son départ il se rend chez M. Grandpré sans savoir encore s'il l'instruira du projet de l'Emilie; mais il n'a pas le temps de résoudre s'il doit aller à Anvers, car son oncle lui répond que M. Grandpré qui le bonjour pour faciliter un arrangement avec ses créanciers, vient de partir pour Bruxelles.

— Le desordre des affaires de M. Grandpré inquiète pas un moment M. Servant; car depuis tant d'années qu'il est lié avec lui il sait que c'est une mesure périodique que prend le financier pour rester au niveau de ses affaires, et se récupérer des pertes inévitables dans la carrière; des spéculations un maintenant la balance en son profit et le positif, et n'acceptant que la chance de gain. Il ne s'inquiète même point de la dot d'Emilie, car il connaît assez le tuteur pour savoir qu'il est incapable de truster sa pupille, et qu'il ne comprend pas un dépôt dans la même patrie que les créanciers.

— C'est ce qui rend si difficile dans ce siècle de distinguer les honnêtes gens d'avec les gens malhonnêtes. Les plus probes font d'énormes concessions à la corruption générale; les plus ont des points d'honneur et des scrupules de délicatesse. Dans ce desordre d'âges et de principes, aucun ne s'avoue improbe, et on croit tout au moins en avoir fait le plus.

— M. Servant se met définitivement en route et ne s'arrête qu'à Anvers, où il se rend directement chez Vanboerse. Il le trouve dans la plus profonde désolation de la fuite d'Emilie. Lorsqu'il s'en est aperçu, il a songé aussitôt qu'elle ne quitte sa maison que pour retourner à Paris auprès de ses tuteurs, et il s'est rendu immédiatement à Bruxelles; mais vainement il a pris des renseignements dans tous les bureaux de messageries, le signalement qu'il donnait d'Emilie et de Marthe ne s'accordait avec celui d'aucun des voyageurs. Il a écrit à M. Grandpré, et attend impatiemment une réponse.

— Cette réponse ne saurait venir puisque M. Grandpré a quitté Paris. M. Servant a une explication franche avec M. Vanboerse; il lui expose tous les griefs d'Emilie. Le négociant répond avec une égale franchise. Il lui met sous les yeux la lettre qu'il écrit à sa sœur pour lui parler son mariage. Il lui montre ses livres, ses créanciers, et lui voit clairement que la somme de cent mille francs, en contentant les créanciers dans la mesure du temps, ne laisse guère de ressources, de biens, de propriétés, qu'après un an, il dépendra de lui de réaliser une fortune claire et nette de près d'un demi-million.

— M. Servant est étonné des explications de M. Vanboerse, en passant une journée avec lui et sa sœur, il a occasion de reconnaître que ce sont d'excellentes gens, et ne doute pas que si Emilie s'était donné le temps de s'habituer à eux, elle aurait fini par modifier leurs habitudes, et par se créer une existence tout à fait indépendante. L'essentiel pour le moment est de retrouver la fugitive; ils en sont d'accord, et plus inquiets, qu'ils ne savent qu'imaginer, ni qu'elle démarche leur papier sur sa trace. Enfin, ne recevant aucune lettre de Paris, ils se résignent à se rendre d'un nouveau à Bruxelles, et tâcher d'y obtenir quelques renseignements.

— M. Vanboerse en propose de descendre à l'hôtel des Trois-Couronnes, où des valets vont à l'ordinaire de l'après-midi lorsque des affaires l'appellent dans la capitale du roi de France de la Belgique. M. Servant, qui ne connaît pas une dans ce lieu, va avec son oncle et se laisse guider par le négociant. L'hôtel, au nom de l'abbé, est un lieu qui s'est élevé de son M. Vanboerse, paraît un peu suspect, et on peut aller, tout en introduisant ces messieurs dans la salle commune, et d'un côté de ces ordres pour le déjeuner, il avoue qu'il n'a pas été cherché, cependant, tout en tournant et rebourant son bonnet de papier, dans ses mains comme pour y chercher une idée, probablement une idée qui lui viendrait tout à coup d'un tout à fait à l'Anvers, où il lui faut trouver une chambre sur l'heure, et qu'un plus tard au soir elle sera libre. M. Vanboerse se rappelle que cela suffit, puisque une partie de la journée ils seront en course.

— M. Servant sort après le déjeuner, et s'en va visiter le parc, les boulevards, la cathédrale, le Musée, l'Hôtel-de-Ville, tout en songeant aux moyens de retrouver sa pupille. M. Vanboerse se retire dans le bureau de M. Gros-Jean, pour écrire quelques lettres relatives à son commerce. Nonobstant son habitude de ne jamais négliger les affaires dans les circonstances les plus pénibles, comme les plus satisfaisantes, il a peine à fixer son attention, tant il est douloureusement occupé du souvenir d'Emilie. Pour le pen qu'il la connut, il s'est attaché passionnément à elle, comme un homme de son âge s'attache à la première et unique femme qu'il ait jamais voulu aimer; jusque-là, entièrement absorbé par les affaires, enroulé dans la monotonie de ses habitudes, il y a tout le côté pratique, brillant et sentiment de la vie qu'il a totalement négligé, et que la vue d'Emilie et l'espoir d'une union avec elle je me fille lui ont tout à coup fait pressentir et entrevoir. Toutefois, il n'avait guère pu s'alanguir à ces sensations nouvelles ni à tout ce prestige d'amour, de séductions et de promesses d'avenir, qui commençaient à agir délicieusement sur son âme, partagé qu'il se trouvait entre l'idée attrayante de son mariage, et l'horrible crainte de ses créanciers. Cette inquiétude à motive toute sa conduite vis-à-vis d'Emilie; durant la nuit, et lors de son arrivée à Anvers, il était dans une situation d'âme si extraordinaire et si terrible, qu'il ne se reconnaissait plus lui-même et n'aurait pas honte à se brûler la cervelle, si sa laillotte eût été rendue inévitable. M. Vanboerse n'est pas accoutumé, comme M. Grandpré, à se faire un jeu de ces sortes d'affaires. Depuis soixante ans, de père en fils, la maison Vanboerse a rempli fidèlement ses engagements, et il n'avait tenu rien moins que la crise commerciale qui a eu lieu, il y a quelques années, en Belgique, pour que l'honnête négociant, se trouvant lui-même enveloppé dans d'autres laillottes, dut prendre avec ses créanciers des arrangements à l'amiable et demander des délais. L'idée d'une laillotte déclarée, d'une banqueroute positive, lui paraissait déjà horrible, et il eût préféré la mort; mais en songeant qu'il aurait de plus enroulé Emilie dans sa ruine, et que cette loyale jeune fille aurait eu droit de le considérer comme un intriguant, un faussaire et un vil banqueroutier, cette idée, durant toute la route de Paris à Anvers, le mettait dans un si grand transport de fureur et de rage, qu'il n'aurait pas eu le temps de réfléchir à la faire causer littérature, poésies et spectacle, il déchirerait à part lui, s'il ne ferait pas mieux de le renvoyer à son oncle et de se casser la tête en route; plutôt que de la conduire à Anvers, où peut-être il trouverait les scelles mis sur tout ce qui lui appartenait et la contrainte par corps.

— Maintenant ses affaires sont arrangées; il est tranquille de ce côté; mais il craint que sa jeune femme n'ait conçu par lui des sentiments de mépris et d'aversion. Elle est en fuite, peut-être est-elle exposée à de graves dangers; et tout cela par sa faute; car, s'il y a d'une part quelque excuse à sa conduite, il ne se dissimule point qu'il a eu le tort réel d'entrer dans une famille en déguisant la situation véritable de ses affaires.

— Comme il est absorbé dans ces tristes méditations, et que les yeux fixés en imagination sur l'image d'Emilie, sa main trace machinalement des caractères d'écriture qui ont pour signification un achat en gros de savons, de chandelles et d'épices, entre Gros-Jean, avec un air mouiné content, mouiné contrarié.

— Votre chambre sera vacante ce soir, dit-il, du moins je le veux ainsi. Je suis maître chez moi, et si mes voyageurs ne me paient point, j'ai, ma foi, bien le droit de les renvoyer.

— Je le voudrais pas, dit M. Vanboerse, à qui vous renvoyassiez personne me faire place; pour une fois, je puis bien aller ailleurs.

— Non pas, non pas, je dégoûterai plutôt moi-même que de ne pas vous faire place dans ma maison. Mais, dans la circonstance, il y a encore d'autres considérations; il s'agit d'une jeune dame.

— D'une jeune dame? répond le négociant avec émotion. Est-elle seule?

— Seule, avec une espèce de gouvernante, de femme de chambre, une vieille femme enfin qui la sert et qui la soigne.

— Une gouvernante! s'écrie M. Vanboerse avec une émotion plus vive. Depuis combien de jours sont-elles chez vous?

— Depuis dix jours, et elles me doivent leur dépense de tout ce temps-là.

— C'est chez moi, Vanboerse. Et il pâlit, il est prêt à perdre connaissance.

— La grande stupéfaction de Gros-Jean, qui ne l'a jamais vu dans un état semblable. — Mon cher Gros-Jean, continue le pauvre mari, racontez-moi en détail tout ce que vous savez de cette jeune dame, tout ce qu'elle a fait et dit depuis qu'elle est chez vous. Mais d'abord rassurez-moi; tandis que nous causons ici, n'y a-t-il pas de risque qu'elle ait quitté votre hôtel?

— Non, vraiment, car je ne sais pas encore comment je la déciderai à partir ce soir. Voici toute l'histoire, puisque cela vous intéresse; aussi bien, ce ne sera pas long.

— Il y a dix jours que cette dame est arrivée ici de bon matin. J'ai entendu qu'elle venait d'Anvers par le chemin de fer; ainsi il est bien possible que vous la connaissiez. Elle n'avait d'autre bagage qu'un livre de prières à la main et un sac avec un très fin mouchoir en batiste, mais fort peu de pièces d'argent. En arrivant, elle fit retirer deux places aux messageries pour partir le soir même.

— Sans quel nom? dit M. Vanboerse. Et il pâlit, il est prêt à perdre connaissance.

— Elle se fait appeler Mlle Dupuis; il est clair que c'est un nom d'emprunt. Je me suis aperçu depuis qu'elle a de très motifs pour se cacher; je ne sais pas lesquels, mais elle meurt de peur d'être découverte. Et ce que vous m'avez dit, est-ce une personne comme il faut? voilà ce que je me demande depuis qu'elle est ici.

— Pourquoi n'est-elle pas partie après avoir fait retirer sa place?

— Voilà, la fièvre l'a saisie; elle a dû se coucher, et pendant deux jours elle était incapable de se lever ni de marcher. Elle aurait bien voulu partir ensuite, mais elle n'avait plus d'argent, sa place était perdue; comment faire? elle a écrit tous les jours à Paris...

— A M. Servant?

— Non, à M. Grandpré, banquier, rue Saint-Honoré, à Paris. Je trouvais moyen de lire les adresses, quoique la vieille cherchait à me les cacher.

— Je comprends, se dit à part lui M. Vanboerse; elle ne pouvait savoir que M. Grandpré a quitté précipitamment Paris et craignait probablement que M. Servant ne fût déjà parti. Voilà pourquoi elle a écrit de préférence à son oncle.

— Elle attend chaque jour une réponse, continua Gros-Jean, et cette réponse n'arrive pas. Si peu de dépenses qu'elles aient à elles deux, elles en font, et j'ai peur de n'être pas payé. Ce n'est pas tout, je crains quelque fâcheuse aventure dans mon hôtel.

— Pourquoi donc?

— Elle est fort jolotte, cette dame ou demoiselle; vous savez que je loge beaucoup de jeunes gens. Ils ont eu bientôt déniché sa jolotte figure à travers une fenêtre mi-ouverte ou bien à la dérobée un passage, dans le corridor et en mon-

tant et descendant les escaliers. Ce n'est pas naturel non plus, une femme seule, qu'à pas d'argent, qui pleure et qui s'ennuie. Ça les intrigue, et c'est l'histoire de tout l'hôtel. On essaie de faire parler la vieille bonne; on glisse des billets sous sa porte; on est à l'affût si ses rideaux se lèvent ou si sa porte s'ouvre. Pas plus tard que ce matin, ces messieurs ont enlevé son soulier à la porte de sa chambre, et l'ont posé sur la table du déjeuner; où il a excité l'admiration, car il n'en existe pas de plus joli et de plus petit; c'est comme la pantoufle de Cendrillon. Mais enfin, cela ne peut durer; sous prétexte de galanterie, ces jeunes fous finiront par insulter cette jeune dame, car ils sont décidés à la voir et à lui parler. Déjà elle n'ose plus ouvrir sa chambre, ni sa fenêtre, ni sortir, ni bouger de chez elle, ce qui doit lui être fort incommode. J'ai saisi le prétexte de vous logger pour lui dire qu'elle doit absolument partir de mon hôtel aujourd'hui même; elle a pleuré en me demandant où elle pourra aller sans argent. C'est fort embarrassant pour elle, j'en conviens, mais pour moi, hein ?

— Mon cher ami, dit M. Vanboerseem, rendez-vous chez cette dame, et dites que je demande à la voir. Mais ne me nommez point; dites que je suis un ami de son oncle, une personne qui lui offre ses services, et à rien de plus à cœur que de la tirer d'embarras.

— Ah ! ah ! dit M. Gros-Jean avec surprise, je m'en vais lui répéter cela comme vous me le dites.

Et tout en se rendant chez la jeune dame, il se disait à lui-même : Je n'ai jamais vu M. Vanboerseem s'élever de la sorte pour aucune femme. Si ce n'est qu'il vient de se marier, je croirais vraiment... Ce sera peut-être une sœur ou une cousine de sa femme, qui se sera enfuie de chez ses parents pour une histoire d'amour; c'est cela, c'est cela.

Il frappe à la porte d'Emilie, car c'est bien elle, qui se récrie en le voyant; elle craint qu'il ne vienne lui réitérer l'ordre de son départ. — Rassurez-vous, rassurez-vous, lui dit Gros-Jean, je viens au contraire vous apporter une bonne nouvelle; c'est un monsieur qui veut vous voir et vous offrir ses services.

— Vous savez que je ne veux recevoir personne; je n'ai aucune connaissance dans cette ville.

— C'est une personne qui vous connaît, c'est un ami de votre oncle.

— De mon oncle ? Vous a-t-il remis quelque lettre pour moi ? ou est-il ? quel âge a-t-il ?

— Non non, son nom, ah bien ! il ne m'a pas dit quel non vous dire. Tenez, tout de même, confiez-vous à lui; je le connais, c'est un honnête homme, je vous en réponds, moi.

— Monsieur Gros-Jean, je vous en supplie, dites-moi quel il est ? Dans l'affreuse situation où je me trouve, ce serait un coup du ciel pour moi que de trouver un honnête homme à qui me confier.

— Eh bien, je vais tout vous dire, je crois que ce sera le mieux. C'est le plus excellent, le plus honnête homme de tout Anvers.

— Ah ! mon Dieu, il est d'Anvers ?

— N'ayez pas peur pour cela, il n'est pas capable de vous faire de la peine, et ne veut que vous obliger. Ce n'est pas un friquet, comme ces autres jeunes gens de mon hôtel; mais c'est d'un âge mûr, d'un caractère solide; dame, c'est le premier négociant d'Anvers.

— Juste ciel ! un négociant d'Anvers !

— Mais n'ayez donc pas peur comme cela. Confiez-vous à lui sans crainte; d'abord il est marié; vous connaissez peut-être sa femme ?

— Quel est son nom ? quelle est sa femme ?

— Je ne sais pas le nom de sa femme, c'est une Parisienne qu'il a été chercher à Paris. Ce mariage a d'abord bien étonné tout le monde. On ne croyait pas qu'il aurait jamais voulu se marier, parce qu'il n'a jamais quitté sa sœur, et c'est une si bonne demoiselle, si rangée, si économe, si active, qui dirige sa maison, qui tient ses livres, qui a toujours l'œil sur toutes choses, qui a compagnie comme cela çà l'empêchait de penser à une autre femme. Si l'on avait su qu'il voulait se marier, il n'y a pas une famille à Anvers qui n'aurait désiré lui donner une de ses filles, et des meilleures familles encore; quand on a comme lui un bon commerce, une belle fortune et une réputation de bon et de probe comme il n'y en a pas deux, on n'est pas embarrassé de trouver une femme avec une bonne dot. C'est drôle tout de même, cette idée d'en aller chercher une à Paris !

— Je croyais, dit Emilie d'une voix tremblante, que M. Vanboerseem était embarrassé dans ses affaires ?

— Ah ! tiens, tiens, vous savez son nom, et moi qui croyais ne pas vous l'avoir dit. Eh bien ! oui, il a été un moment embarrassé dans ses affaires, maintenant ça peut se dire. C'est tout simple, les autres lui faisaient faillite, c'était comme un feu de file, il avait le droit de dire à mon tour ! Il s'en serait remis comme tant d'autres, et son commerce n'en aurait été que mieux. Mais il n'est pas de ces gens-là, lui. Qu'a-t-il fait ? Il s'est marié pour payer ses créanciers avec la dot de sa femme et avoir le temps de se retourner. Ils ne perdont pas un sou. Et comme cela son mariage a été une bonne action.

— Ah !...

— Depuis que ça se sait, il y a des négociants qui viennent lui dire : il fallait vous adresser à moi, ou à moi, ou à moi, je vous aurais donné de l'argent et encore ma fille. Mais ce sont de ces choses qui se disent après coup; tant que le mauvais moment dure on ne trouve personne.

— Ses affaires sont-elles arrangées ?

— Ses affaires bien. Quand on a vu qu'un lieu de profiter de l'occasion pour donner le 50 p. 0/0, le 10 p. 0/0, il s'engageait à tout payer et donnait de beaux acomptes, le crédit lui est tout-à-coup revenu, et ses créanciers aujourd'hui, au lieu de vouloir être payés, offrent tous de placer des fonds dans sa maison. Ce n'est pas un négociant comme un autre; il y a tant de belles actions dans sa vie qu'on ne saurait pas les compter.

Pendant la révolution, il faisait des distributions aux ouvriers sans ouvrage. Quand on s'est battu aux portes d'Anvers, il a fait de sa maison un hôpital, et il allait voir comme sa sœur soignait les blessés et ne les laissait manquer de rien. Lui, il a été faire le coup de fusil avec les autres, pour montrer qu'il est brave, car il ne se soucie pas du tout des révolutions. C'est pendant le bombardement qu'il a fait voir tout le mal qu'il s'est donné; il courait d'un côté pour éteindre le feu; il courait d'un autre pour ramasser des blessés, rassurer les vieillards, exhorter tout le monde à s'entraider dans ces terribles moments. Ce qu'il a fait de plus beau c'est l'année passée; il a sauvé à lui seul des centaines de personnes qui auraient péri dans l'inondation des polders; et il a donné à lui seul plus de vingt mille francs de secours aux victimes de ce désastre. Savez-vous bien où il place tous les ans ses économies? il achète des bruyères dans les campagnes, près d'Anvers, et il fait des avances à de pauvres familles pour qu'elles viennent y bâtir

des maisonnettes et défricher les terres; il se contente de la plus légère part du produit, et assure aux travailleurs la propriété de leurs petits domaines. Hein ! est-ce faire du bien cela ? Mais je m'aperçois que le plaisir de parler de lui me fait oublier l'impatience avec laquelle il attend ma réponse.

— Qu'il vienne, dit Emilie avec la plus profonde émotion.

— Une voile semblait lui tomber des yeux; et elle se demandait comment elle avait pu juger avec cette rigueur d'un si excellent homme, par le seul fait de la menace d'une faillite, elle qui avait toujours vu son oncle traiter ces sortes d'affaires avec une si déplorable légèreté; elle se reprochait aussi amèrement d'avoir donné tant d'importance à des détails de vie intérieure, et pour des choses qui ne lui semblaient plus à cette heure-là que des minuties, d'avoir pu quitter de la sorte la maison de son époux, jeter la désolation dans une bonnête famille, et risquer sa propre réputation et son bonheur, en courant à l'aventure les grandes routes et les auberges! Tandis qu'elle se reproche ses fautes avec cette sévérité, paraît M. Vanboerseem, fort inquiet de l'accueil qu'il recevra; Emilie se jette dans ses bras en pleurant et en lui demandant pardon. Le brave homme est transporté de joie; ils veulent s'expliquer, mais s'interrompent à chaque mot pour se féliciter du bonheur d'être réunis, et se faire mille promesses dans l'avenir pour se dédommager du mal qu'ils se sont fait mutuellement dans le passé.

Tandis que ces deux confidées ont lieu entre les deux époux, une scène très comique se passait dans la salle commune. Par un singulier hasard, M. Servant, en rentrant à l'hôtel, s'était tout à coup trouvé en face de M. Maurice, et comme ce dernier s'informait des nouveaux mariés et que le subrogé-tuteur l'accablait de reproches du rôle mercantile qu'il avait joué dans ce triste mariage, la scène s'était compliquée par l'arrivée inattendue de M. Grandpré. Après les exclamations de surprise de cette triple rencontre, le banquier est saisi de colère, en apprenant la fuite d'Emilie; il certifie qu'il ne la recevra chez lui que pour la conduire immédiatement chez son mari. M. Maurice, de son côté, en apprenant cette nouvelle, est au désespoir; par la raison qu'il vient expressément en Belgique établir une maison spéciale pour les mariages, en guise de contrepartie de la maison Philippe, à Paris, et il craint que l'écart fâcheux de la fuite d'Emilie ne nuise à son projet. Il offre ses services à M. Grandpré pour l'aider à retrouver Emilie, et la ramener à son époux. M. Grandpré lui dit de se mêler de ses affaires; Maurice prétend que ce sont ses affaires, puisqu'il a négocié le mariage; tous deux s'importent; M. Servant se fâche plus fort qu'il en a encore, en prétendant que c'est à lui seul à remettre la concorde entre les époux Vanboerseem, puisque c'est lui qui a fait le mariage; tous les trois crient et tempêtent, lorsque d'autres voix se font entendre, et Gros-Jean paraît tout ébloui, suivi de quelques gens, et bientôt de toutes les personnes de l'hôtel qui accourent au bruit. Il prend ces messieurs à témoin de l'indécence de ces jeunes gens, qui, ayant aperçu un homme emporté avec une certaine jeune dame dans la chambre, prétendent se pointer au passage en face de la porte, pour reconnaître celui d'entre les habitués de l'hôtel que la jeune dame, en apparence si prude et si sévère, a favorisé. Comme tout le monde parle à la fois, M. Maurice, continuant à interpellé M. Grandpré, Gros-Jean reconnaît le nom du banquier de Paris, et s'écrie que la jeune dame qui excite tout ce scandale est la propre nièce de M. Grandpré.

À cette exclamation imprudente, toutes les personnes présentes restent stupéfaites, et l'on n'a plus regardé M. Grandpré, qui ne sait lui-même quelle mine faire. Heureusement, à l'instant même, paraît M. Vanboerseem, tenant Emilie par la main, laquelle est suivie de la bonne Marthe, et qui s'informe d'où vient tout ce tumulte. Emilie reconnaît avec surprise son oncle et M. Servant, elle rit en reconnaissant M. Maurice. Vanboerseem commande une voiture, et salue tout le monde, en prévenant qu'il retourne à l'instant à Anvers avec sa femme.

M. Servant, tout en les conduisant jusqu'à la voiture, demande tout bas à Emilie s'il est nécessaire qu'il consulte un avocat pour la séparation de corps et de biens. Emilie rit de nouveau, bien que les larmes lui viennent aux yeux, et elle dit à son bon tuteur en lui serrant la main : — Vous voyez en moi une enfant repentante et corrigée, et une femme cent fois plus heureuse qu'elle ne le mérite; elle vous attend à Anvers.

J'ai su, peu de temps après ces événements, qu'effectivement madame Vanboerseem jouissait du sort le plus désirable. Elle a une maison charmante à Anvers, meublée dans le dernier goût, située dans le plus beau quartier de la ville. M. Vanboerseem ne fait guère que surveiller ses magasins restés dans son ancienne demeure, sous la direction immédiate de sa sœur et de son premier commis. Les deux époux passent les hivers à Anvers, où ils voient une société choisie; comme Emilie est excellente musicienne, et que les Anversoises sont de justes appréciatrices de ce talent, on excède d'habitude chez elle de délicieux concerts, et tous les artistes de quelque renom qui passent par cette ville se font immédiatement présenter chez Mme Vanboerseem et lui consacrent plusieurs soirées. L'été, les deux époux se transportent dans une charmante campagne près Malines. Ils ont fait dernièrement une tournée en Suisse et en Italie; je les ai vus à leur retour, tandis qu'ils séjournaient momentanément à Paris; et Emilie, en me donnant tous ces détails, me confiait qu'après le plaisir de voyager, son plus grand bonheur était de rester chez soi. Elle me disait encore qu'elle ne tenait qu'un vœu pour compléter son bonheur d'intérieur; c'était que la sœur de M. Vanboerseem vint reprendre le tissage de clés et s'occuper des détails du ménage, afin qu'elle pût se livrer de préférence à son goût pour la musique, la lecture, le jardinage. Dans une lettre qu'elle m'a adressée d'ailleurs, elle m'annonce qu'elle aime M. Vanboerseem est venue l'aider dans ses soins de maternité, et a consenti le grand cœur à reprendre les clés. Rien ne manque à ma félicité, me dit Emilie; toutefois, que mon exemple n'encourage pas tout tuteur dans sa manie de marier les gens à tort et à travers; car lors même que l'on apporte dans ce genre d'affaire tout le discernement et tout le soin imaginable, l'on n'est pas encore bien sûr de ce que l'on fait.

M^{me} GATTI DE GAMOND.



LES CAPRICES DU COEUR.

Le cœur d'une femme est une partie des cieux; mais aussi, comme le firmament, il change nuit et jour.

EYRON.

I.

Ceci se passait cette année, dans un petit château des environs de Paris, dans une habitation délicieuse bâtie au milieu d'un site pittoresque, le seul paysage un peu montagneux qui soit à dix lieues à la ronde.

Ce jour-là, qui avait été l'un des plus beaux du mois d'août, le soleil se coucha dans un océan de flammes, et les longues traînées de pourpre qui suivaient son char demeurèrent sur l'horizon plus d'une heure après qu'il eût disparu le dernier de ses rayons. La nuit commença, mais une de ces nuits si lumineuses et si tendes qu'elles ne sont plutôt qu'une hâteive aurore du jour impatient de se paraitre. L'âme et le corps, tous deux accablés par les halénes caméléones, ne se sentent réellement la force de vivre qu'à cette heure du crépuscule où les premiers brises du soir trompent leurs ailes dans la rosée, et soulèvent en passant les parfums reveillés des plantes.

Mme la comtesse Clarisse de R..., qui était propriétaire de ce petit domaine, se mit à son balcon, dont elle fit ouvrir les grandes portes vitrées, et s'appuyant sur la balustrade de pierre, elle s'oublia dans une profonde rêverie.

Le balcon plongeait à pic sur un précipice façonné par la main des hommes autant que par celle de la nature. On y arrivait par le rez-de-chaussée, composé d'un petit salon de travail que venait de traverser la comtesse, et d'un ludoire attenant aux appartements particuliers de cette dame. De cette plate-forme, appuyée dans le roc au moyen de cariatides, l'œil plongeait à trente pieds plus bas dans les flots obscurs d'un feuillage épais, du sein desquels perçait çà et là quelques pointes de silex dont la teinte blanchâtre tranchait heureusement avec cette sombre verdure. Le creux, qui se prolongeait assez loin dans la plaine, servait de lit à un filet d'eau amené là pour entretenir la fraîcheur parmi les boulaux, les saules, les coudriers, les acacias et les buissons épineux, tous plantés sur ses bords ou hardiment crispés aux parois de la ravine.

Le silence était descendu dans cette gorge touffue en même temps que les ténèbres. Les oiseaux venaient de s'endormir, et pour qu'un bruit montât encore au taillis, il fallait qu'un frisson courût sous ses ombrages et fit soupirer la naïade qui s'y tenait cachée.

La comtesse Clarisse soupirait aussi. C'était une petite femme de vingt-deux ans, d'un léger embonpoint, d'une physionomie piquante, et fort blanche, malgré ses cheveux noirs. Ce qu'elle avait certainement de plus beau, c'était ses yeux. Dans la gracieuse posture où elle se tenait, le visage appuyé sur sa main et le coud sur la balustrade, elle abaissait ou élevait tour à tour ses regards, qui passaient ainsi des sombres recoins de la ravine sur la serene étendue où la nuit allumait déjà toutes ses lampes d'or. Le mouvement languoureux qu'elle donnait alors à ses prunelles augmentait leur éclat, à peu près comme il arrive d'une es-carboucle dont on fait jouer les étincelles. Parfois le feu d'une étoile tombait dans ce beau regard et l'embrasait de mille flammes soudaines dont les reflets se répandaient sur les traits de la rêveuse. C'était un délicieux spectacle assurément; mais ce qui en vint compléter le charme, ce furent deux larmes qui tombèrent un instant au bord de deux franges d'ébène, et roulerent le long des joues de Clarisse, calmes et belles dans leur cours comme la nuit qui descendait.

L'art qu'une femme devrait le mour-ambitionner est celui des pleurs. C'est un art dangereux pour elle. Je le demande à vous, mesdames, comment s'empêcher de faire pleurer une maîtresse qui paraît mille fois plus enivrante dans l'éclat des larmes? Les belles larmes sèment d'autres larmes en tombant. Après cela, il faut bien le dire, les femmes qui savent pleurer ont à leur douleur une compensation pleine d'attrait. Que la tristesse est donc tira-sûr qu'on peut faire une si charmante parure!

Le bruit qui tira la comtesse de son attendrissement revint fut celui d'un vaste fauteuil en point d'Aubusson, qu'un domestique vint rouler jusque auprès de la porte vitrée.

Le lendemain après parut une fille suivante donnant le bras à une vieille dame, qui s'aïdait en outre pour marcher d'une canne à corbin d'ivoire. On appela cette vénérable personne Mme la chanoinesse Aurélie. C'était une tante maternelle de la comtesse. Elle avait été attachée, avant la révolution, au chapitre des dames d'Autemil, et pouvait avoir de soixante-dix à soixante-quinze hivers; mais elle se putait à merveille, et montrait encore un enjouement et une activité d'esprit fort remarquables. Le cordon de chanoinesse, insigne que Mme Aurélie ne voulait jamais quitter, etot passé en sautoir par dessus son ample doublet en soie pure, ce qui ne l'isssot pas qu'elle lui donner un fort grand air, en dépit de sa tête dégrée et de sa tête tremblante.

Quand elle fut assise, et que la foue me de chambre eut avancé un tabouret pour qu'elle pût se poser ses pieds, des petits pouds-magnétiques et chaussons de nûtes à talons rouges, elle congreda la fille d'un geste musical et regarda sa niece. Allongent alors le front recouvert de sa laupelle vers le bras de la comtesse, elle le tira doucement à elle, ce qui eut pour effet d'arracher une seconde fois Clarisse aux pensées dont le triste chûme semblait incessamment l'attrier.

—Ma fille, dit-elle alors d'une voix dont le timbre agréable n'était pas tout à fait brisé, je voudrais bien savoir ce que vous pouvez dire aux étoiles? Est-ce que vous leur recitez une héroïde de M. Colardeau?

— Oh! ma tante, je n'y mets pas tant de cérémonie, répondit Clarisse en affectant un air d'indifférence qui réussit assez bien; je ne fais absolument que leur bâiller au nez.

— Vous bâillez alors à cœur-joie, comtesse; si bien que les larmes, si je ne me trompe, vous viennent aux yeux.

Clarisse rougit et la chanoinesse sourit.

— À votre place, petite, continua celle-ci, j'irais bel et bien me coucher. Voilà deux nuits que vous ne dormez non plus qu'un voleur. Vous verrez que vous vous tuerez les nerfs à ce jeu-là.

Clarisse ne put retenir une petite convulsion d'impatience, à quoi Mme Aurélie sourit encore.

— Allons, soit, ne dormons pas, se hâta-t-elle d'ajouter, ne dormons pas, puisque vous le voulez. Aussi bien, je me rappelle que nous autres femmes, jor-que nous sommes en proie à de certains mauxaises, nous ne gagnons absolument rien à dormir, attendu qu'on les retrouve en rêve...

La chanoinesse avait une expression favorite : elle disait toujours à nous autres femmes, depuis qu'elle ne l'était plus. Mais il faut bien passer quelque chose aux vieillards.

Clarisse se tourna vers sa tante, lui prit la main d'un air distraît et la porta néanmoins contre ses lèvres; ensuite elle s'assit sur le tabouret où la chanoinesse, sans tenir beaucoup de place, appuyait le bout de ses petites mules, et reposa sa tête sur les genoux de la dame. Mais elle ne répondit à la réflexion de celle-ci que par un soupir.

— Quoi! reprit vivement Mme Aurélie, il serait donc vrai, mon enfant, vos chagrins sont de ceux qui ne dorment pas!

— Oh! je vous en supplie, ma tante, ne me pressez pas de questions.

— Ah! mon Dieu, mais c'est inquiétant! Tu crains donc de répondre?

— Non, ma tante, fit Clarisse en hochant la tête d'un air fort grave; mais je crains de mentir en répondant.

La chanoinesse éclata de rire. Elle trouvait le mot comique.

— Je n'insiste pas, Clarisse, continua-t-elle d'un ton enjoué. Je sais que les femmes ne se disent jamais entre elles, que ce qu'elles veulent bien se dire, et que finasser pour obtenir une confiance, c'est du temps perdu; le plus court est d'attendre. Mais voilà de ma part une discrétion qui mérite sa récompense; tout ce que j'exige, c'est que tu répondes sans mentir à une question que je vais te faire.

Clarisse leva sur sa tante des yeux inquiets.

— Je la route depuis deux jours sur mes lèvres, en la retenant comme je peux, et serolement, je crains qu'elle ne m'éloffe. Voilà près d'un semaine que nous n'avons vu lord Rutland; est-ce qu'il te boude?

La chanoinesse regardait sa niece en dessous, en attendant la réponse.

— On ne boude que ceux qu'on aime, fit Clarisse, comme se parlant à elle-même, et après un moment de réflexion.

— Oh! bien! tranquillise-toi, il te boude!

— Je ne crois pas, ma tante.

— Bah! Est-ce qu'il ne t'aime plus?

— Je crains davantage.

— Allons, ne vas-tu pas me faire accroire qu'il te hait?

— Oh! si ce n'était que cela!

— C'est juste, il y aurait de la ressource; mais, alors, tu me fais une peur horrible. Quoi! il ne te hait même pas!

— Pourquoi me plaindrai-je, hélas! n'ai-je pas mérité son mépris.

Cela fut dit avec un bassement d'yeux des plus hypocrites, à quoi Mme Aurélie leva les siens, qui pétillaient de malice.

— Ta, ta, ta, fit-elle d'un ton où perçait une ironie si fine et si légère qu'elle dut échapper à Clarisse; vous êtes un peu bien trop sévère pour vous-même, jolie niece. Nous autres femmes, voyez-vous, nous sommes les servantes très-humbles de nos cœurs. Pour ceux que nous aimons, tant mieux, pour ceux que nous n'aimons pas, tant pis. Eh bien! parce que vous ne réussissez pas à devenir amoureux de Rutland, faut-il vous enlâcher à force de pleurer. Qu'il se fasse aimer, ce sont ses affaires, et non les nôtres.

Clarisse, un peu surprise d'entendre la chanoinesse parler aussi légèrement d'un homme que la dame avait toujours paru tenir en fort grande estime, la regarda quelques instans avant de répondre; mais le visage de la vieille personne demoura dans un état d'impassibilité parfaite.

— Hélas! dit alors Clarisse avec un long soupir, je n'espère plus, ma tante, de sens la que je ne l'aimerais jamais.

— Ah! dame, fit la chanoinesse, le cœur a comme cela des mots irrévocables! Mais cela ne vaut pas la peine d'en mourir, ajouta-t-elle grande que aussitôt de cette voix claire et sereine qui rappelle si bien les grandes comètes du siècle d'or. Elles étaient presque toutes de l'école de Fontenelle, cet admirable égariste qui avait le cœur plein de cervelle, comme on aurait pu le dire.

— Ce que j'ai fait d'efforts pour l'aimer, Dieu seul et moi nous le savons.

— Eh bien! ma fille, le bon Dieu t'en récompense-ra.

Décidément Clarisse était d'habitude. Elle n'avait jamais vu sa tante aborder si bien dans ses idées l'endroit de Rutland.

— D'abord, s'il faut le parler vrai, continua la vénérable madame Aurélie, je lui trouve un défaut terrible à lord Rutland: c'est celui de m'en pas avoir. Est-ce qu'on aime ces héritiers accomplis où l'on ne sait à quoi s'arracher, non plus que le cœur? C'est bien assez déjà de les admirer.

Milord est un ange, un Dieu, un héros, tout ce que tu voudras ; mais, nous autres femmes, nous aimons mieux les hommes.

Ayant ainsi parlé, la chanoinesse tira de sa poche une boîte d'or et se fourra plusieurs pastilles dans la bouche. Clarisse commençait à boudier. Elle ne savait que faire de sa victoire, et cela lui déplaisait beaucoup. Aussi tâcha-t-elle de relever la bataille, pour avoir l'agrément de combattre.

— L'essence de Rutland, dit-elle, c'est l'abnégation de lui-même. Vraiment, ma tante, vous devriez me donner d'autres conseils. Lorsque des raisons puissantes firent de mon mariage avec le comte de R... une affaire de devoir et de nécessité, lord Rutland, fixé en France depuis quelques années, m'aimait déjà profondément, eh bien ! vous le savez, ce fut lui qui eut le courage héroïque de lever tous les obstacles et de favoriser cette union. Ah ! voyez-vous, madame, il y a des cœurs qui renaissent de leurs débris comme le phénix de ses cendres. Celui de Rutland, brisé par la douleur, n'en devint que plus vaillant et plus beau. Je n'aimais pas le comte, il me le fit aimer ; oui, ma tante, il me le fit aimer... Ah ! je dois tout à Rutland, tout jusqu'à mes vertus !

— Ah bah ! dit Mme Aurélie, qui avait fini de mâchonner son cachou, ne vous inquiétez pas de ce que vous lui devez. C'est un homme à faire crédit toute sa vie.

Cette réponse acheva d'irriter Clarisse qui perdit l'espoir de plaider contradictoirement contre Rutland.

— Je crois, en vérité, dit-elle en se levant, que vous mêlez un peu de raillerie dans tout ceci ; mais moi, madame, je parle ou ne peut plus sérieusement ; Rutland m'est antipathique !

— Et à moi donc ! Voilà tout à l'heure cinq ans que j'entends chanter ses louanges. Ecoutez : je suis d'avis de le vouer à l'ostracisme, et qu'on n'en parle plus.

— Mais vous ne songez donc pas, s'écria Clarisse en frappant du pied d'un air de mutinerie charmante, que si je n'épouse pas Rutland, je suis condamnée à un célibat éternel. Oubliez-vous que le comte me fit promettre en mourant de ne donner ma main qu'à Rutland, si je me remariais un jour ? Je vous demande un peu, ma tante, si l'amour est de ces choses qu'on règle comme une donation après décès ! Non, non, je n'aimerais jamais Rutland. Après cela, qu'il accepte ma main, s'il l'ose !

— On ne m'ôttera pas de l'idée que le comte, en l'arrachant cette promesse, a eu l'intention de jouer un mauvais tour à son ami Rutland.

— Mais, avec tout cela, moi, je suis liée, et c'est indigne.

— Ah ! ah ! ah ! tu es d'une simplicité pastorale, fit la chanoinesse en éclatant de rire : as-tu peur que le défunt ne vienne te tirer par les pieds ?

— J'ai peur que lord Rutland n'invoque un jour cette promesse...

— Ah ! ce n'est que cela. Eh bien ! rassure-toi, ma chère fille, je vais t'apprendre une nouvelle qui te fera plaisir. Je sais pourquoi nous ne voyons plus lord Rutland.

— Comment cela, demanda vivement Clarisse ; ne vous informiez-vous pas tout à l'heure ?...

— Une ruse, ma chère, une ruse ; je voulais savoir si le vent t'en était venu aux oreilles. Rutland se marie...

Une exclamation bien sèche, suivie d'un long silence, fut toute la réponse de Clarisse. La chanoinesse s'éleva sur son fauteuil, renversa sa tête en arrière, et se mit à compter les étoiles de la Grande-Ourse. La comtesse, pendant ce temps, fit quelques tours sur le balcon.

— Et toi, Clarisse, demanda enfin madame Aurélie, quand te marieras-tu ?

— Moi, ma tante, où avez-vous deviné...

— Tiens ! c'est apparemment dans les astres. Félicie, ta femme de chambre, l'a bien deviné dans les cartes ; pourquoi veux-tu que je sois plus bête que Félicie ?

Clarisse rougit profondément, et la chanoinesse, malgré les ombres qui croissaient, put distinguer sur le front de la comtesse les traces de cette émotion nouvelle.

— Oh mon Dieu ! continua-t-elle, je ne vois pas de mal à ce que Félicie te fasse les cartes. Autrement, quand il me prenait fantaisie d'aller au couvent songer pendant quelques jours à mon salut, c'était mon seul passe-temps un peu supportable. J'y étais devenue fort amoureuse d'un valet de trefle. Le tien est un valet de cœur, je sais cela. Un beau blond, comme dirait Félicie, jeune roué, mauvais sujet, adoucié comme un diable, et dissipé comme une fille, d'Opéra, les antipodes de Rutland, quoi ! Veux-tu que je dise son nom ?

— En vérité, ma tante... je ne sais... je vous assure...

— Allons, tu n'exigeras pas, je pense, que je sois plus discrète que tes soupçons.

— Quoi ! vous oseriez prétendre...

— Que tu es amoureuse ? Oh mon Dieu ! oui.

— Mais de qui, juste ciel ! de qui ?...

— Eh ! de lui, donc.

— De lui ! jamais !

La chanoinesse, qui venait de provoquer cette naïveté charmante, partit d'un bryuant éclat de rire, et fut obligée, pour se calmer, de puiser une seconde pincée de cachou dans sa boîte d'or. Clarisse se mordait les lèvres jusqu'au sang.

En ce moment, une domestique ayant doucement entr'ouvert la porte du salon, annonça que M. Robert de Castillon venait d'arriver, et de-

mandait en grâce qu'on voulût bien lui permettre de présenter ses hommages à Mme la comtesse.

— Je n'y suis pas ! s'écria vivement Clarisse. Je suis souffrante, je vais me coucher, je ne puis recevoir ! Faites mes excuses à M. de Castillon. Quand la porte fut refermée, la comtesse se laissa tomber sur une chaise au fond du salon, et attendit, pour retourner près du balcon, d'avoir surmonté le trouble qui l'agitait.

— Allons Clarisse, dit tout à coup la chanoinesse après un moment de silence, prenez-en votre parti, ma fille ; je vois que vous l'aimez plus encore que je ne pensais.

— Vraiment, madame, vous êtes ce soir d'une perspicacité... qui m'effraie, s'écria la comtesse en relevant la tête, tandis qu'un léger tremblement d'impatience crispait ses jolis doigts roses et effilés.

— Mais, c'est l'a, b, c de l'amour. Refuse-t-on de recevoir les gens qu'on ne craint pas ?

La comtesse se leva et vint respirer l'air sur le balcon. Tout à coup elle se tourna vers sa tante, et d'un ton bien décidé :

— Eh bien ! oui, madame, j'aime M. de Castillon. Maintenant, ce me semble, je suis libre d'aimer.

— Comment donc, comtesse ! dit Mme Aurélie en croisant ses jambes de façon que l'une de ses petites mules se mit à danser assez gracieusement, mais vous auriez le plus grand tort de prendre ce *garçon-là* en grippe. Il a bien quelques défauts, j'en conviens, mais l'amour raccommode tout, et j'ai idée qu'il vous aime. D'ailleurs, il est ruiné, complètement ruiné, et je vous assure que c'est à considérer. Vous avez assez de fortune pour deux, et en faisant la sienne, vous vous assurez d'avance les rênes de l'empire conjugal. Il est évident pour moi que M. Castillon cherche à faire une fin ; c'est un homme fatigué de plaisirs, qui ne court plus qu'après les tranquilles joies du mariage. Ma chère, un mari comme cela, c'est un trésor ; on n'a pas à craindre ses infidélités, puisqu'il n'a plus ni l'envie ni le privilège d'en commettre. Ah ! si M. Castillon possédait encore une fortune intacte, une jeunesse... sans hypothèques ; si c'était une de ces fraîches primeurs comme les petites filles ont la sottise d'en rêver, je serais la première à vous dire : Ne l'épousez pas ! Mais lui, j'ai entendu dire que ses maîtresses n'en voulaient déjà plus ; ainsi ce serait jouer de malheur.

En achevant ces mots, la chanoinesse agita une petite sonnette qu'elle portait dans les vastes poches de ses jupes, et sa suivante accourut à ce bruit. Clarisse était suffoquée d'indignation ; mais trop fière pour en rien marquer à sa tante, dont elle craignait d'ailleurs l'énigmatique ironie, elle se baissa pour présenter son front au baiser que la vieille dame y déposait chaque soir, tandis qu'elle lui disait d'un air parfaitement étouffé :

— Je suis bien joyeuse, ma tante, d'avoir votre approbation dans cette affaire. Je craignais que votre ancienne amitié pour lord Rutland...

— Mon amitié pour Rutland n'a jamais été jusqu'à me faire oublier celle que j'ai pour toi. Je t'ai parlé ce soir avec franchise, et c'est de bon cœur que je te fais mon compliment d'être débarrassée de cet amoureux. Avoue qu'il te pesait furieusement sur la conscience.

— C'est vrai, un peu, balbutia Clarisse qui voulait tenir bon jusqu'au bout.

— Cela t'apprend, mon bel ange, que c'est toujours une bête de promettre quoi que ce soit. On ne doit rien jurer... ni jurer de rien.

En disant ces mots, la vieille chanoinesse s'éloigna de son pas lent et mesuré et regagna ses appartements, frappant à temps égaux le parquet de sa canne à corbin d'ivoire.

Mme Aurélie, rentrée chez elle, fit fermer exactement toutes les portes, et se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit, sur un vaste sofa d'une mode un peu Pompadour, qui décorait sa chambre. Là, elle se mit à rire d'un air de satisfaction très prononcée ; car, malgré ses soixante-dix ans, c'était une personne très riieuse et très gâtée que la chanoinesse Aurélie.

— Dis donc Joumy, fit-elle en se tournant vers sa femme de chambre, qui se tenait debout auprès d'elle, j'ai mis ce soir le Castillon dans un bel état. D'abord, je lui ai fait refuser la porte, c'était essentiel à nos projets ; et ensuite j'ai donné à la comtesse une indigestion de ce maraud dont elle n'est pas pressée de guérir. Mais à propos, c'est donc vrai ce que Félicie vient de te coiffer tout à l'heure ?

— Très vrai, madame. Il paraît que M. de Castillon part demain pour l'Angleterre au point du jour, et que n'ayant pu être reçu ce soir, il a eu l'audace de proposer à Félicie...

— Qui a eu l'audace d'accepter... Eh bien ! cela va m'amuser. Mais admire donc comme cela se trouve. Moi qui ai écrit ce matin à lord Rutland, j'avais un pressentiment. Dès que Rutland arrivera, tu l'introduiras ici. En attendant, je vais dormir un peu sur ce sofa.

Et la chanoinesse s'endormit.

II.

Le cœur d'une femme est soumis à une foule d'accidents pathologiques, en d'autres termes, de phénomènes que certains esprits acerbés ou cyniques à une vérocité brutale, osent appeler des caprices.

L'étude approfondie de cette matière est sans contredit l'une des plus sublimes qui puissent séduire l'esprit humain, et nous voyons pourtant que les bavards vulgairement connus sous le nom de philosophes ont mieux aimé s'occuper de plusieurs billevesées tout à fait secondaires, telles que l'immortalité de l'âme, le système des mondes ou la théorie des atomes crochus, que de consacrer leurs veilles ou leurs scalpels à l'examen de cet organe tour à tour si riche, si pauvre, si tendre, si dur,

si revêche, si humide, si fier, si despotique, et finalement si amusant : le cœur d'une femme !

Nous dirons si un tellement que notre opinion est inébranlable à cet égard. Oh, nous mettons au dessus de toutes les volupés philosophiques, l'homme de distraction de l'oubli de l'oeil de notre plume les fibres folpantes de cette merveilleuse machine, — à moins cependant qu'on ne nous propose de venir faire des fonds dans un puits.

La comtesse Clarisse — on devina peut-être que les réflexions précédentes nous ont été inspirées par cette intéressante héroïne — se retint dans son honte, fort empêchée à débrouiller le chaos où flottaient ses pensées. Elle n'eût pas été plus embarrassée pour diriger sa course sans compasser sur un océan sans côtes, qu'elle ne l'était de se rendre un compte juste de l'état précis où l'avaient jetés les chicaneries de madame la chanoinesse. Au reste, il faut bien le dire, la dignité tantôt avant ce respectable privilège d'apporter habituellement le trouble dans l'esprit de Clarisse, chaque fois qu'il lui prenait fantaisie d'avoir de l'esprit à ses dépens. Au fond, c'était une assez bonne creature que Mme Aubray; mais le sentimentalisme de notre époque lui agaçait les nerfs, et il lui était fort le sens-à-propos de ses traditions galantes. « Avez le courage de vos goûts », disait-elle souvent par manière d'apophthegme; et regard l'irritait particulièrement, c'était de voir sa belle Clarisse cacher, sous l'hypocrite tissu de mille délicatesses romantiques, la plus franche nature de coquette qu'elle eût jamais admirée.

En attendant nous supplions le lecteur de considérer que la chanoinesse, en sa qualité de vieille femme, n'avait pas toute la charité désirable en pareilles matières. Le dût secret que lui faisait éprouver l'éloignement de Clarisse pour lord Rutland exagérait à ses yeux les torts de la comtesse. Nous en appelons ici à toutes les jolies femmes qui daigneront nous lire ces lignes; elles jugeront si lord Rutland ne méritait pas un peu son surnom.

Et d'abord, notre belle lectrice sait déjà que lord Rutland doit être considéré comme un amant vertueux et magnanime. Lors du mariage de Clarisse avec le comte de R..., on a vu que cet amoureux héros ne fit que des vœux plus vifs de s'unir à son June, pour favoriser une union que, pour d'autres motifs d'ait le détail est inutile, la famille de Clarisse ambitionnait.

Il y eut dans ce fait une faute impardonnable. En affaire d'amour, ne peut-on pas aux femmes de magnanimité; elles vont diront toutes que ce n'est pas à elles qu'il est loisible. C'est une vertu négative pour laquelle nous professons une invincible horreur. Lord Rutland, qui se vantait d'être un homme de bien, et dont l'influence était grande sur la famille de la jeune comtesse, avait intérieurement cédé Clarisse au comte de R... C'était là une contradiction, digne, sans contredit, d'être mentionnée dans le Plutarche de la jeunesse, mais où Clarisse trouva je ne sais quoi d'assez important, à remplir grief.

Plus tard, le comte de R..., sentant sa fin, et sachant que Rutland n'avait jamais cessé d'aimer Clarisse, obtint de celle-ci, à force de sermons et de prières, la promesse de ne se remarier qu'avec Rutland. Il est vrai qu'on ne refuse rien aux nonnains; mais pas moins ce diable de défunt comte avait recédé sa femme à son sublime ami, lequel ne se fit pas faute d'acquiescer. Second grief.

Les choses ainsi réglées, peut-être croirez-vous, madame, que Rutland s'empressa de reconnaître de la jolie veuve l'exécution du codicille? Pas le moins du monde. Toujours tendre, enpressé, dévoué, il attendit que Clarisse se rappeât sa promesse, mais il ne demanda rien. « Quoi! s'écriait Clarisse, il faut qu'un homme soit bien fier et bien assuré de sa puissance, pour aimer avec tant de patience et ne rien demander! » Troisième grief.

Mais ce n'est pas tout. Mettez une jeune veuve dans la situation singulière où se trouvait la comtesse, et vous jugerez si Clarisse, coquette autant qu'une jeune femme se croit le privilège de l'être, dût rêver l'indépendance et la révolte.

Car enfin, les rôles étaient intervertis: Rutland était un peu le maître et Clarisse l'esclave.

Le premier acte d'insubordination qu'elle imagina fut de se persuader à elle-même qu'elle abhorrait Rutland, et le second, de convaincre Rutland qu'elle en aimait un autre. Elle prit pour cela le premier venu qui lui tomba sous la main. C'était un lion de la plus belle espèce, Robert de Castillon, comte de quelques années de moins que lord Rutland. Il avait pour excellence particulière d'attacher les femmes qu'il daignait adorer; aussi la comtesse, effrayée d'abord de son aventure, s'étant écartée avec eux de Baden, M. de Castillon la suivit-il avec un traicis qui lui fit le plus grand bonheur. Il en fut même parlé à l'Opéra, dans la loge des *coeurs*, où l'on s'accordait à dire que si la comtesse voulait Robert pour mari, son plus sûr état de se dépecher, — de peur de l'avoir pour amant.

Robert était plus qu'à moitié ruiné; mais il trouva des jivres compatissans qui lui escomptèrent ses espérances sur les 30,000 livres de rente de la comtesse. Tout l'hiver ne fut de sa part qu'une succession d'adorables et d'ambuleuses folies. Aux courses du printemps, Robert perdit 1,000 louis; mais il gagna l'année suivante avec un cheval que montait son jockey, et, pour cette partie seulement, des couleurs choisies ce jour-là par la comtesse; elle eut en robe de velours garnie avec une écharpe blanche. On trouva le tour d'une galanterie parfaite.

Mais n'allez pas croire que tout ce bruit empêchât Rutland de dormir. Il plaignait beaucoup Clarisse d'être ainsi la proie d'un lion; mais d'être jaloux d'un aussi sot animal, Félécie ne lui en vint même pas à l'esprit. Clarisse faillit en mourir d'indignation. « Quoi! s'écriait-elle dans

le délire de sa colère, il pousse l'insultante sécurité de son cœur jusqu'à dédaigner d'être jaloux. — Elle peinait ainsi pour un excès de mépris ce qui n'était de la part de Rutland qu'un excès d'estime; mais pas moins jugea-t-elle que ce trait d'originalité devait être considéré comme un quatrième grief qui combattait la mesure.

Clarisse s'en prit à la chanoinesse. Elle ne cessa de lui répéter chaque jour, avec cet air de haute hypocrisie que lui conseillait la situation, combien elle était navrée de faire d'inutiles efforts pour aimer Rutland. Elle ajoutait néanmoins, avec un soupir rempli de contrition, qu'elle respectait la promesse solennelle faite par elle à son époux défunt, et qu'en cela, s'il le fallait, elle consulterait son devoir et imposerait silence à son cœur! Elle savait bien, la perfide, que chacune de ces paroles cruelles était répétée à Rutland.

Mais la chère comtesse en avait cette partie avec un partenaire qui en avait gagné plus d'une. Mme Aurélie fut aux anges de jouer encore son rôle dans cette petite comédie galante, et l'on a pu voir qu'elle n'avait pas tout à fait perdu le talent de la réplique. En même temps, elle prévint Rutland de se tenir tranquille, et qu'elle prenait le commandement de toute la campagne. La pauvre Clarisse tomba donc en des mains qui, pour être encore douces et blanchettes, n'en étaient pas moins armées d'assez bonnes griffes.

Clarisse, comme nous avons dit, venait de passer dans son appartement, lequel donnait, ainsi que le salon, sur le paysage pittoresque dont nous avons parlé. Elle étouffait. Elle fit ouvrir toutes les fenêtres, et se mit dans un déshabillé de batiste qui flottait autour de sa taille ravissante en plus nombreux et discrets.

Félécie, sa femme de chambre, tournait autour de la comtesse, et jetait fréquemment les yeux, par la fenêtre ouverte, sur les solitudes sombres et tranquilles du ravin.

— Mais venez donc me coiffer de nuit, Félécie, dit tout à coup la comtesse d'un ton d'impatience que nous engageons le lecteur à lui pardonner en considération des secrets tourmens qui l'agitaient, et remettez à une autre fois le soin de compter les arbres que l'on aperçoit d'ici. Qu'avez-vous donc à tant regarder par la fenêtre? Craignez-vous que les voleurs ne montent par la ravine?

— Oh! bien sûr, non, madame, répondit Félécie. Les voleurs sont trop prudents pour prendre un chemin où il y a vingt chances contre une de se briser les os. Les galans, je ne dis pas, ajouta-t-elle en riant de l'air du monde le plus dégagé.

— Les galans! fit la comtesse, sans plus répondre à une impertinence qu'elle eût sévèrement relevée dans toute autre occasion; les galans! répéta-t-elle avec une vague sourire.

III.

Il y a de ces idées insaisissables et rapides qui traversent l'esprit comme une étoile filante, sans y laisser de trace. Les femmes ont toutes leur petit mystère romantique, réduit mystérieux où elles s'amusent quelquefois à pénétrer, cachées à tous les regards, comme la Diane au bain. C'est là qu'elles donnent audience à leurs songes, et que les songes prennent pour leur plaisir mille figures fantasmagoriques et déhiantes. En même temps, défile devant leurs yeux charmés le beau cortège des don Juan, des Lovelace, des Amaviva et des Fronsac, tous cavaliers adorables, amans audacieux et vainqueurs, portant guitares et lanterne sourdes, échelles de soie, masques de velours et rapières, troupe galante qui mène à sa suite les belles amours, celles qui écrivent sur leurs drapeaux triomphants: *Beaucoup osé, c'est beaucoup aimé*.

La comtesse était-elle, ce soir-là plus qu'un autre, disposée à goûter cette poésie caressante des passions! qui le sait? Elle laissa dire sa soubrette, et parut entrer en méditation. On ne saurait faire un crime à la comtesse de ce penchant si doux à la rêverie, auquel on a pu voir qu'elle se donnait volontiers. Rien ne sied à une jolie femme comme d'être plongée dans une bergère douillette, et d'y affecter une pose languissante et néanmoins étudiée, surtout si la dame est naturellement de formes souples et mollesues, — ce qui était ici le cas au suprême degré.

A ce moment précis, Félécie, qui jamais à pleines mains les tresses noires comme la nuit des cheveux de sa maîtresse, poussa un grand cri de frayeur et lâcha prise, pour se réfugier à l'un des coins de la chambre.

Clarisse releva brusquement la tête, et vit un homme à cheval sur l'appui du balcon.

En deux sauts, l'audacieux fut dans le boudoir, planté bravement en face de Clarisse, qu'il salua d'abord d'une manière leste et correcte; ensuite il se jeta à ses pieds, et fit mine de lui vouloir prendre la main.

Mais la comtesse ne tenait pas ainsi ses mains à la dévotion du premier venu à qui la fantaisie prenait de grimper par les fenêtres. Le premier usage qu'elle en fit fut de croiser vivement sur sa poitrine les plus un peu relâchés de sa robe de chambre, et d'arrêter ensuite le téméraire d'un geste qui le cloua sur place.

Il n'est peut-être pas inutile, pour l'édification de nos petits-neveux et l'instruction de leurs talleurs, de donner ici un léger crayon de la toilette du personnage. Elle avait ce caractère officiel de haute prépondérance qui n'est habituellement de tout ce qui sert à vêtir ou à parer un ministre responsable et constitutionnel de sa majesté la mode. Cela sentait son ordonnance contresignée, légalisée et dûment enregistré au Bulletin des lois par MM. les chanceliers du Jockey-club.

Ce costume était celui des lions de l'été dernier.

L'habit, large, flottant et carré, était de couleur brune, avec un collet très haut et des manches légèrement froncées aux entournures. Le gilet, fort long, se dandinait sur les hautes, et tenait la poitrine à l'aise, comme le pourpoint du seigneur Sganarelle; avec cela, un pantalon de nankin, des souliers vernis et des bas bleus chinés; le col de la chemise, relevé par la cravate négligemment nouée, se dessinait à angle droit sur la figure, et le chapeau avait cette mesquinerie de formes propre aux coiffures britanniques. N'oublions pas le lognon, espèce de monnaie d'or assez massif, passé dans un ruban noir large de deux travers de doigt.

Il y a des gens dont le portrait est achevé lorsqu'on a décrit leurs vêtements. Il ne nous reste donc autre chose à dire ici que le nom du personnage. C'était M. Robert de Castillon.

La toilette de Robert était un peu du matin; mais le lecteur voudra bien considérer que ceci se passe à la campagne, et qu'en général les élégans ne daignent pas honorer la nature en se présentant au milieu de ses pompes dans un costume habillé; il est vrai que la nature s'en soucie très médiocrement. Mais revenons à Clarisse.

Elle était debout, émue, indignée, et rouge comme la plus belle cerise de Montmorency.

— Monsieur, s'écria-t-elle enfin, en donnant à sa voix ce calme dédaigneux sous lequel les femmes savent cacher leur effroi, il me semble que je vous avais refusé ma porte.

— C'est bien pour cela, madame, que j'ai passé par la fenêtre, répondit Robert avec un sang-froid de Mohican.

— Chez moi, à une pareille heure!

— Il est dix heures vingt minutes, madame, et à la campagne l'on peut se présenter jusqu'à onze sans trop choquer les convenances. Je suis dans les termes de la loi.

— Cette audace! cette assurance?... Me direz-vous, monsieur, ce que vous venez faire ici? Votre conduite est un outrage. Je ne sais ce qui me retient de vous faire... chasser!

À ce mot, Robert, qui était demeuré à genoux, se releva d'un bond et s'approcha de la fenêtre d'un pas rapide.

— Clarisse, dit-il d'une voix basse, mais prompte et passionnée, si vous faites un mouvement pour accomplir cette menace odieuse, je me jette dans le précipice, et je me brise la tête sur ces rochers. Cela, voyez-vous, je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur mon amour!

Si, dans ce moment, la comtesse se fût souvenue d'une des plus belles scènes du roman d'*Ivanohé*, elle eût peut-être éclaté de rire à la singulière parodie que lui en donnait Robert, et le sportman se serait trouvé pour lors dans une situation délicate. Mais le ton, le geste, l'air résolu de Castillon, firent impression sur Clarisse, dont un imperceptible éclair de vanité, échappé des derniers replis du cœur, sulfita d'ailleurs pour aveugler le bon sens.

Elle trembla pour les jours de Robert, — ce qui n'était pas un mal, mais il y eut pour elle comme une volupté secrète dans le sentiment du cet effroi; — et c'est ici que nous citerions les paroles de la comtesse, si nous étions aussi savant sur les cas de conscience que les révérends pères de la foi.

— Vous êtes fou, Robert, murmura-t-elle d'une voix éteinte.

— Oui, madame, répondit le lion avec une simplicité sublime.

— Malheureux! poursuivit-elle (Clarisse se complaisait évidemment dans cette pensée), vous avez risqué la mort pour arriver jusqu'ici!

— Et je la braverai pour redescendre; mais il faut que vous m'écoutez, Clarisse...

— Ah! y songez-vous?

— Il le faut, il le faut! insista Robert avec un geste éperdu; mais pour vous prouver que je n'ai été conduit à vos pieds que par des intentions pures, je parlerai en présence de votre cameriste. Qu'elle demeure!

Certes, un homme qui s'expose à se briser les reins, et cela dans des intentions pures, a quelque droit, j'imagine, à la miséricorde d'une femme sensible. Clarisse, un peu remise de ses frayeurs, reprit place sur son fauteuil, et fit signe à Felicie de venir rattacher ses cheveux.

« Mais, au nom du ciel, me direz-vous, monsieur, quel motif assez puissant a pu vous faire oublier ainsi toutes les convenances? demanda Clarisse d'un accent où ne perçait plus qu'une surprise assez naturelle.

Robert, assuré dès-lors que la place était conquise, reprit son air de lion galant, et choisit un siège assez rapproché de celui de la comtesse.

— Madame, répondit-il en s'y laissant tomber avec infiniment de grâce, je suis venu vous faire mes adieux.

— Ah!... fit la dame en regardant Robert.

— Clarisse... nous ne nous reverrons jamais! Jo pars cette nuit même.

— Juste ciel et pourquoi donc?

— Oh! mon Dieu, pour rien, parce que je suis ruiné. J'ai dit-on, trois cent mille francs de dettes, c'est possible. Ils sont là-bas une meute de recors sur mes talons. Ainsi je pars. Mais de vous donne la dernière heure que je puis passer en France.

Il y a une façon de dire les choses. Si M. de Castillon eût balbutié d'un air penaud, s'il eût rougi, s'il eût poussé le plus léger soupir, sans nul doute c'était un homme perdu dans l'esprit de la comtesse. Mais il parla, sourit, se dandina comme aurait pu le faire le duc de Lauzun ayant ses peccadilles à Mlle d'Orléans. On ne saurait croire quel âlme séparé deux situations parfaitement semblables en apparence: — être

ruiné, ou n'avoir pas le sou. Celle-ci n'est qu'une honte, l'autre est en-core une gloire.

— Je vous devais cette confession, Clarisse, continua Robert délicieusement étalé sur son fauteuil, et vous allez me comprendre. Je vous aime, et je pars; non que je veuille en rien trancher ici du héros tragique, mais il n'en demeure pas moins avéré que vous aimez et vous fuir, cela doit paraître au premier coup d'œil d'une excentricité surnaturelle. Il est possible que je vous sois, au fond, très indifférent; mais néanmoins, je courrais le danger que vous expliquassiez mon départ d'une façon débilitante pour ma délicatesse. J'ai un rival; il est lord d'Angleterre, il a de gros revenus, et l'on dit que votre main lui est engagée en vertu de je ne sais qu'elle promesse *in articulo mortis*. Tout cela veini donc la partie fort belle à lord Rutland, et tuez, c'est m'avouer vaincu. Je n'ai pas voulu que cela fût dit. Tenez-moi pour têt que vous voudrez, excepté pour un cuisire qui s'effraie. Si je ne continue pas la guerre, c'est que les subsides me manquent, et voilà tout.

— Et où allez-vous? demanda Clarisse, qui ne put se défendre d'un mouvement d'intérêt bien naturel, et qu'allez-vous faire maintenant que vous voilà ruiné?

— Je vais en Angleterre me faire sauter la cervelle.

— Ah! mon Dieu!!!

— Ma foi, oui. Mais rassurez-vous, madame, je ne suis pas venu dans l'idée de jouer ici le mélodrame. Je dis cela comme je l'ai résolu, simplement et froidement. Prenez-le de même; je me tue parce qu'avec la meilleure volonté du monde je ne saurais vivre. Une fortune à tous les diables, un amour désormais sans espoir, des ruines! Allons donc! il vaut mieux en finir.

— Malheureux! murmura Clarisse en laissant tomber sa tête dans ses mains; devez-vous finir ainsi.

— Il y eut un instant de silence.

On ne saurait croire combien une pause bien ménagée est d'un excellent effet dans certaines circonstances. M. de Castillon connaissait ce point de mise en scène.

Tout à coup éclata d'un rire sec et nerveux.

— Pardieu, se dit-il, comme se parlant à lui-même, c'est une amusante histoire que la mienne. J'ai aimé les femmes avec délire... avec enthousiasme; seulement, nul ne sait ce qu'il y avait au fond de mon amour.

Robert s'était levé, et se promenait à grands pas dans la chambre.

— Je crois, Dieu me pardonne, qu'il y avait une vertu. D'hérédité du sourire de ma mère, pauvre ange remonté au ciel le jour fatal où je venais sur terre, j'ai cherché ce sourire chez toutes les femmes. Ah! je m'en souviens; j'aurais souhaité que le genre féminin n'eût que deux lèvres de rose pour les presser toutes d'un seul coup. Que voulez-vous? On croit que le bonheur est dans ce qui manque. Elevé par des hommes, les uns durs, les autres indifférens, la plupart imbéciles, j'entrevis les femmes comme autant de récepteurs. Mais, bast! tombé de mon rêve dans la réalité, mieux eût valu, je crois, tenter le saut de Leucade. Autant de maîtresses, autant d'erreurs, en elles, je n'aimais qu'elles, tandis que chacune d'elles, au lieu de l'amant, aimait l'amour. Nous ne nous entendons pas.

Robert retomba sur son siège comme accablé.

— Je cherchais toujours, poursuivait-il d'une voix plus lente; malgré mes deboires, je continuais d'aimer ce sexe à qui j'aurais dû, ma mère, si ma mère eût vécu. Quelquefois, dans mon dépit, je comparais les femmes à du plomb vil. Mais en fusion par les passions les plus basses; mais je ne cessais de chercher une goutte d'or au fond de ce creuset dévorant.

— Monsieur... interrompit Clarisse, tandis que ses lèvres tremblaient d'une émotion inconnue, ce langage... je ne puis l'entendre...

— Oh! vous l'entendez, Clarisse! s'écria Robert; car, cette goutte d'or, cette femme si long-temps rêvée, ce sauveur que j'attendais, un jour il a passé devant moi, le front re-plendissant d'une beauté divine. O bonheur! je ne m'étais pas trompé; il y avait donc ou monde une femme digne de mon amour!...

— Robert!

— C'était vous. Mais dites que le sort n'a pas de l'esprit? Dans cet amour suprême, où j'entrevois la vie, je n'ai trouvé que la mort.

— O ciel! expliquez-vous.

— Clarisse, vous êtes un ange, et pour vous j'ai dédaigné toutes ces femmes, tous ces démons charmans de ma jeunesse; mais c'est l'ange qui m'a perdu!

La comtesse était fort agitée; elle regardait Robert avec des yeux où l'effroi, la pitié, la sympathie peut-être entremêlaient leurs éclairs. Evidemment Clarisse s'attendrissait.

— Il fallait vous voir, continua Robert en se laissant glisser aux genoux de la comtesse; il fallait vous suivre, vous entourer d'hommages, et pénétrer sur vos traces dans cette sphère éclatante où vous brillez. Clarisse! A Bade, en Suisse, aux courses, dans les fêtes, partout, je voulais vous apparaître pour vous aimer partout et vous le dire à toute heure. De l'amour, ce n'était pas assez; il fallait de l'or; j'en ai demandé. A mesure que je le jetais au vent de mes folies, ceux qui me ruinaient m'en donnaient encore. Je ne sais ce que j'ai promis ni ce qu'ils m'ont fait signer. Savez-vous ce que c'est qu'un préteur? c'est un engrenage où vous engagez d'abord le bout du doigt, où bientôt vous avez le corps, l'âme, l'esprit, la vie, et où cela se brise, se broie et disparaît. Que dirai-je?

chacun des sourires qui, de vos lèvres, est tombé sur moi comme un rayon de Dieu, m'a coûté un lambeau de moi-même.

— Robert, c'est affreux!

— Eh! qu'importe, Clarisse, je ne m'en plains pas, mourir pour vous, c'est encore du bonheur. Serais-je né ce soir, si demain je ne devais pas mourir? Oserais-je vous parler ainsi? vrais-je votre sein tressaillant de pitié? vrais-je couler vos larmes?... Ah! qu'est-ce que la vie pour payer tout cela? — Adieu, Clarisse; je marche vers l'éternité d'un pas tranquille. En quant ce monde, j'emporterai votre image... c'est assez pour défier le tant!

Robert, qui venait de se lever en disant ces mots, fit un pas vers la fenêtre.

— Non! non! s'écria Clarisse, au comble de l'émotion; non, vous ne mourrez pas, Robert! Pourquoi voulez-vous mourir?

— Certes, voilà un cri qui me ferait regretter la vie... Oh! merci de ce you, Clarisse; il augmentera le trésor de ma félicité future.

— Robert, arrêtez!

— Je ne puis, Écoutez, Clarisse, mûrit sans un clocher du village; cet entretien doit finir, les convenances l'exigent. Adieu, ne me retenez plus.

— C'est impossible, vous ne partirez pas sans m'avoir juré... Écoutez-moi; vous êtes assez noble pour que je ne rougisse pas de ce que je vais vous dire. Non, attendez, Mon Dieu, moi que n'offense pas, Tenez, voici un mot à M. de N... qui suffira. M. de N... c'est mon banquier; cela ne souffrira pas l'ombre d'une difficulté. Si j'avais de l'or ici, je vous le donnerais.

— Clarisse, pas un mot de plus!

— Oh! mon Dieu! voilà qu'il va refuser.

— Pluôt mille morts!

— Robert, je l'exige!

— Jamais.

— Je vous en prie, Oh! ne me refusez pas; je veux réparer le mal involontaire que j'ai causé; vous ne pouvez me refuser. Je suis riche, tenez, prenez ceci; prenez-le, Robert, ou vous me voyez mourir à vos pieds.

Clarisse, en disant ces mots, tendait un papier où elle venait de tracer quelques lignes rapides; mais Robert de Castillon repoussa doucement la comtesse, et lui dit d'une voix où perçait à la fois la tendresse et la fierté.

— Je ne recevrai jamais rien des mains de la pitié, madame, si la compassion seule vous inspire, n'insistez pas davantage. Que me fait votre or, à moi qui ne veux que votre amour.

— Robert... acceptez... babillard la comtesse, tandis qu'un voile de pourpre sembla couvrir son front; Robert! ah! je sens que la rougeur de mon visage... doit vous empêcher de rougir!

Robert, à cet aveu, se sentit vaincu; il jeta un cri d'amour, et tombant aux pieds de Clarisse, les yeux noyés de larmes (il avait aussi le don des larmes), il tendit la main pour recevoir ce gage d'une compassion si tendre. Mais Félicie, qui avait écouté toute cette scène avec l'attention la plus scrupuleuse, se précipita promptement comme l'éclair, entre Castillon et Clarisse, et s'empara du papier.

— Ce fut un assez joli coup de théâtre.

Robert pâlit, ouvrit des yeux hagards, et se releva sans dire un mot. Clarisse, stupéfaite de l'audace hardie de cette fille, ne savait comment elle devait l'expliquer, elle regarda Castillon. Alors elle vit le trouble dont il était la proie, et presque aussitôt une idée bizarre se fit jour dans son esprit. Au lieu de s'adresser à Félicie avec le ton de la colère, c'est tout ce qu'elle put faire, que de lui demander le motif de sa conduite d'une voix basse et tremblante.

— Reprenez ce papier, madame, dit la fille avec assurance; j'ai reçu des instructions à cet égard. On a les yeux sur monsieur.

— Félicie, êtes-vous folle?

— Je ne le pense pas, madame. Au reste, souffrez que j'introduise en votre présence deux personnes qui n'attendent que mon signal, et qui vous expliqueront tout cela mieux que je ne pourrai le faire.

Félicie, en parlant ainsi, se dirigea vers une porte qui paraissait conduire dans l'intérieur des appartemens, et disparut en faisant signe à Clarisse qu'elle allait revenir.

— Que va-t-elle faire chez ma tante? murmura la comtesse au comble de la surprise, et que peut signifier...

— Cela signifie, madame, que je suis déçue et mat, répondit Castillon en se redressant avec étonnement. Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour deviner que je tombe victime d'un complot... m'étonnant.

A peine eut-il dit ces mots que, sautant sur le balcon, il en franchit lestement la balustrade, prêt à disparaître par le chemin périlleux dont il s'était servi pour monter. Toutefois, se retournant vers la comtesse :

« Clarisse! lui cria-t-il, tandis que de la main qu'il avait libre il lui envoyait un baiser à travers les airs, Clarisse, le hasard qui préside aux destinées est un lâcheux coquin. S'il m'eût permis de rouler ce soir, je vous que le diable m'emporte! si je ne fusse relevé nu sans comme un grandisson. Arrou-nx et ruzé, je ne demandais au ciel que deux trésors; un prix de ma conversion; votre cœur et votre fortune. Ils m'échappent, mais avant que j'ai été loin près d'attraper l'un et l'autre, Bess! vogue la galère! c'est égal, comtesse... j'ai aimé comme un perdu. »

Mais Castillon ne jugea pas à propos d'en dire davantage, et regagna le ravin, car la porte qui s'était refermée sur Félicie venait de se rouvrir.

IV.

Il faut dire à la louange de Clarisse, que, dès l'apparition de Robert, elle avait été démise par une oppression pénible. Elle sentait murmurer en elle non seulement sa conscience, mais jusqu'aux moindres délicatesses de sa dignité de femme. Toutefois, un mélange confus d'exaltation et de pitié quelques souvenirs réveillés des galanteries folles, mais un peu chevaleresques de Robert, tout cela, jusqu'au prestige inséparable de l'audacieuse façon dont il avait su s'introduire, put causer à Clarisse une fascination passagère. Ce fut de l'entraînement si l'on veut, mais non de la séduction. D'ailleurs, le dévouement aussi étrange qu'inattendu de cette femme tendit à la comtesse toutes ses premières terreurs. Elle était comme sous l'influence d'un de ces mauvais rêves qui tiennent l'âme et les sens dans les vagues douleurs d'une torture indéfinie dont on éprouve le poids sans en deviner la cause. Pâle et le front trempé d'une sueur brûlante, elle regardait Robert se balancer en dehors de la fenêtre; et cette figure, frappée elle-même d'un certain vertige, prenait à ses yeux des aspects bizarres; ses orilles bourdonnaient et ne lui transmettaient les paroles de Castillon que comme des sons confus et discordants. Une minute de plus et Clarisse tombait évanouie; mais la porte qui s'ouvrit à ce moment fit courir un souffle rafraîchissant autour d'elle, Clarisse se retourna, poussa un cri de délivrance et courut se jeter dans les bras de la chanoinesse qui se présenta sur le seuil.

— Faites donc attention, Clarisse, s'écria Mme Aurélie, en baissant les jupes de la comtesse; j'aime assez les caresses, ma fille, mais il en faut garder un peu pour les autres.

En disant ces mots, elle montrait un élégant personnage, au bras duquel elle se tenait pendue. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'une figure remplie de douceur et d'expression, et portant sur toute sa personne les marques d'une distinction parfaite. Clarisse baissa les yeux et tendit sa main à Rutland.

— Mais, que vois-je! continua la chanoinesse en se dépêchant de prendre place sur un canapé, car l'âge ne lui permettait pas de demeurer longtemps sur ses jambes; l'épave est donc dénichée? Tant pis, ma foi, je ne promettais de rire. T'emporte-t-il de l'argent, ma colonie?

— Madame... voulait balbutier Clarisse, au comble de la confusion, mais ces paroles moururent au bord de ses lèvres tremblantes.

— Vite, vite, milord, reprit la chanoinesse; racontez-nous votre histoire. Tu vas voir, Clarisse, un conte à mourir de rire. Milord ne m'en a dit que le plus gros; et, d'ailleurs, j'en savais déjà quelque chose. Sais-tu que c'est un amusement d'être que ton Castillon? Écoute bien!

— Avant de rien vous dire, madame la comtesse, j'ai à vous demander pardon du singulier moment que je choisis pour vous faire ma visite...

— Après quinze jours de rigueur, interrompit Clarisse avec un soupçon involontaire.

— Dixes quinze jours d'exil et de souffrance, dit Rutland à voix basse.

— Bien, bien, reprit la chanoinesse qui devina plus qu'elle n'entendit ces paroles; nous pruserons plus tard à faire la paix. Je sais ce que durent des négociations de ce genre. On n'a jamais tout dit, et l'on recommence toujours. Ainsi, vite, au plus pressé.

— Eh bien! donc, ma chère Clarisse, continua le pair des trois Royaume-Unis, j'ai su ce soir que vous deviez être l'objet d'une tentative audacieuse de la part d'un chevalier d'industrie, dont les fredaines ne me sont malheureusement connues que depuis deux jours, et j'ai pris la liberté de venir veiller sur vous.

— Castillon... un chevalier d'industrie... répéta la comtesse à voix basse; vous êtes bien sûr de ce que vous dites là milord?

— Parfaitement sûr.

Clarisse tressaillit, et son cœur se gonfla de honte. Elle conçut pour elle-même un sentiment de mépris.

— Et comment avez-vous su que cet homme méritait un pareil titre? demanda-t-elle sans oser lever les yeux.

— De la façon la plus bizarre, continua Rutland dont l'accent avait cette simplicité franche et modeste propre à toutes les natures de bon aloi. J'étais, il y a peu de jours au café de Paris; tout à coup, dans un groupe de jeunes fâs, dont quelques uns m'étaient connus, j'entendis qu'on prononçait votre nom.

— Mon nom! répéta Clarisse en pâlisant.

— Je m'apprêtais alors sans être vu, et je reconnais Castillon. Il était en train de stipuler les termes d'un pari.

— L'impudent maroufflet! se dit la chanoinesse à elle-même, par manière de réplique.

— Il s'agit-n't simplement de son prétendu mariage avec vous, il paraît d'être en mesure de l'annoncer avant la fin de la semaine. L'enjeu, soutenu par un étourdi dont le nom m'échappe, était de deux cents louis.

— Voyez-vous d'ici ma belle Clarisse engagée sur la mise à prix de deux cents louis! s'écria Mme Aurélie, en vérité, pauvre chère, tu vaux mieux que cela. Mais deux cents louis, c'est peut-être une somme pour ces jeunes gredins.

— Ma tante... vous êtes implacable!

— Atons, allons, je me tais; tu n'es pas volée, c'est l'essentiel. Mais continuez, milord.

— Oh! Clarisse, je ne sais si vous me pardonneriez un mouvement de vivacité dont je n'ai pas été le maître; maintenant que j'y songe, j'ai failli compromettre votre réputation sans tache dans un état déplorable. Mais que vous dirai-je, je n'ai pu me défendre d'un frisson d'horreur. Je

savaient que Robert, dont les assiduités vous importunent depuis l'été dernier, était un de ces jeunes gens dont l'existence équivoque traîne dans Paris une oisiveté dissipée, et que le nom d'une femme, en passant par ses lèvres, ne pouvait manquer de s'en échapper terni.

— O honte ! balbutia Clarisse d'une voix étouffée par les sanglots. — Et alors, continua-t-elle en levant des yeux humides, qu'avez-vous fait, Rutland ?

— J'ai fermé la bouche de l'insolent avec le revers de ma main.

— Un soufflet !

— Oh ! ne l'écrasiez pas, dit la chanoinesse ; c'est ici que le plus amusant commence. Il y eut néanmoins un tendez-vous de pris, n'est-il pas vrai, milord ?

— En effet, continua Rutland, pour hier matin. Mais écoutez-moi, Clarisse, et ne jugez pas mal ce que je vais vous dire... Je vous aime bien plus que mon honneur, et cependant j'allais tuer un homme qui peut-être... Si elle l'aime, me disais-je, si Robert doit la rendre heureuse... Oh ! je crois que je serais mort du même coup qui vous eût ravi le bonheur.

— Ah !... encore un sacrifice ? interrompit Clarisse avec un accent de dépit dont elle ne fut pas la maîtresse.

— C'eût été le dernier... Oui, Clarisse, oui, je tremblais, j'avais peur, une fois sur le terrain, de n'être plus maître de moi. Qui sait ? en présence de cet homme, le cliquetis des épées eût peut-être couvert le cri de mon âme. La vue de ce rival, la pensée funeste que vous l'aimiez... Non, non, Clarisse, je n'aurais pas eu la force de retenir mon bras. J'aurais tué Robert ; oui, sur mon âme, je sens que je l'aurais tué.

Clarisse se le leva de son siège aussi rapide que l'éclair, et courut à Rutland dont elle prit les mains avec violence.

— Vous l'auriez tué ? s'écria-t-elle d'une voix haletante.

Rutland regarda la comtesse, et se méprenant sur l'objet de son trouble, croyant que le danger qu'avait couru Robert en était la cause unique, devint tout à coup d'une pâleur horrible, et repoussa Clarisse.

— Oui, madame, répéta-il l'œil sombre et les dents serrées, oui, je l'aurais broyé sous le pommeau de mon épée plutôt que de lui laisser un souffle de vie !

— Rutland... vous êtes donc jaloux ?

— Jaloux à en mourir...

Clarisse tressaillit, tandis qu'une flamme subite fit étinceler ses larmes. La chanoinesse frappa dans ses petites mains en signe de victoire.

— Milord, s'écria-t-elle, voilà le grand mot lâché ; je vous fais mon compliment, vous êtes enfin désenoreté ! Peste ! il était temps. Mais finissez vite votre histoire, que j'aille me recoucher. La nuit devient froide à périr.

— Clarisse... murmura Rutland qui n'écoutait guère la chanoinesse, je ne sais si je dois comprendre... vous souriez !

— Continuez votre récit, Rutland ; vous disiez que vous aviez peur de tuer Castillon.

— Aussi, hier matin, mon plan était tracé ; j'attendais les renseignements que j'avais fait prendre. Si Robert eût mieux valu que sa réputation, si malgré ses loïes, ses prodigalités, ses débauches, il eût possédé un cœur digne du vôtre, une âme qui sût apprécier votre âme, un amour assez pur, assez noble, assez grand pour vous être offert, eh bien !... je me serais enfié... oui, Clarisse, je me serais enfié comme un lâche ! Evitant tout scandale, prévenant tout malheur, j'aurais regagné l'Angleterre et je serais allé mourir dans mon vieux château de Grumnor.

— Rutland ! et ma promesse faite au lit de mort du comte, vous l'oubliez donc ?

— Votre amour seul devait m'en faire souvenir... N'est-ce pas vous dire que je l'ai depuis long-temps oublié !

— Quoi ! vous auriez souffert que je fusse parjure !

— Parjure !... rassurez-vous, Clarisse, fit Rutland avec un sourire mélancolique, ne vous ai-je pas dit que je me serais hâté de mourir pour que vous ne le fussiez pas ?

— Rutland ! s'écria Clarisse en se jetant dans ses bras.

— Allons, voilà ce que je craignais, s'écria la chanoinesse ; nous n'en finissons pas de cette nuit. Au nom de mon saint patron, Rutland, soyez plus raisonnable que cette jolie fille et achevez-vous votre histoire avant de commencer le roman dont je vois que vous entamez le plus doux, mais le plus long chapitre.

— Oh ! la fin de l'in-tou-ri n'a rien de bien intéressant, reprit Rutland, qui ne quitta plus la main que lui abandonnait Clarisse. Hier, je reçois un billet de Robert, qui s'excuse en termes ambigus de ne pouvoir se trouver au rendez-vous. Je cours, je m'informe ; j'apprends qu'il se cache, traqué par les dupes nombreuses qu'il avait faites. Je parviens à tout savoir. Robert est sous le coup de la loi ; on le cherche, on ne tardera pas sans doute à le saisir. Alors une affreuse idée s'empara de mon esprit. Ce homme vous a aimé, Clarisse ; il a fait plus, il vous a compromise dans de bruyantes folies, tout Paris sait qu'il a recherché votre main, on l'a vu maines fois à vos côtés dans tous les lieux publics, et c'est moi, moi, moi, honte de vos regards, que l'on traînerait devant les tribunaux, et qui mériterait le nom de Clarisse à sa défense...

La comtesse ne put retenir un cri d'horreur, et ses traits se décomposèrent si rapidement que la chanoinesse eut la force de se lever toute seule et d'aller lui prendre les mains, qu'elle serra avec une tendre effusion.

— Clarisse, mon enfant, calmez-vous, lui dit-elle d'une voix douce et

imprégnée de larmes, rions, car tout cela n'arrivera pas. Rutland a eu le temps de tout réparer. Cela lui coûte une centaine de mille francs, mais au moins ce drôle de Robert n'ira point en prison. Le maraud n'eût sans doute pas fait sa tentative de ce soir s'il avait su qu'aujourd'hui même Rutland l'avait mis à l'abri de toutes les poursuites de la justice. Puisset-il rentrer en lui-même quand il connaîtra le dénonciement si heureux pour lui de cette aventure. Ainsi, console-toi, petite, et souviens-toi seulement de cette aventure comme d'une leçon salutaire. Nous autres femmes, vois-tu, nous sommes un peu comme les moucheron, nous aimons ce qui brille ; et si nous nous sommes coquettes, et nous avons une rage ridicule d'être adorées avec fracas. Un homme bon, noble, dévoué, modeste, ce n'est pas toujours notre affaire, nous désirons...

— Assez, ma bonne tante, assez, vous voyez bien que je ne désire plus rien.

La comtesse avait laissé tomber sa tête sur le sein de Rutland et levait vers lui le plus enivrant des regards.

— O Rutland ! lui dit-elle d'une voix toute remplie de délicieuse caresse et avec une naveté charmante, si j'avais été libre de vous refuser ma main, il y a long-temps que je vous l'aurais donnée.

La chanoinesse fut prise à ce mot d'un excès de gaieté folle.

— Vois-tu, Clarisse, je t'aime, quoi que tu fasses, parce que tu es femme jusqu'au fin bout de tes joies doigts.

— Et, cependant, dit la comtesse en hochant la tête d'un petit air boudeur, vous n'avez pas craint ce soir de me... méchante tante... me dire que Rutland allait se marier !

— Simple que tu es ! c'était pour que tu songeasses à le prendre... Et d'ailleurs, me suis-je si fort trompée ? répondit la chanoinesse en les regardant tous deux avec un fin sourire.

MARC FOURNIER.
(Illustration.)

UN CORSAIRE SOUS LA TERREUR.

I.

Au sortir d'une ville de Provence, lorsqu'on a franchi les faubourgs, la ligne d'océroi et les limites communales, on ne se trouve pas encore en rase campagne. L'horizon reste borné dans toutes les directions par un réseau de murs couverts de poussière qui divisent le pays en une multitude de petits trapèzes, et donnent ainsi à l'ensemble des lieux la pittoresque physionomie d'un échiquier mal tracé. Tout cet horizon a peu à peu tend à être seigneur suzerain d'une de ces cases, qu'il appelle sa campagne, et que l'idiome local désigne sous le nom moins pompeux de *bastide*, ou littéralement de bâtisse, nom moins exact, car un pareil domaine est plutôt l'ouvrage du maçon que celui de l'agriculteur. Qu'on se représente, du reste, un ou deux arpens de terre scrupuleusement clôturés, et au centre une maisonnette blanche, tapissée de vignes, à toits rouges et à volets verts ; qu'on ajoute à cela une inévitable tonnelle brûlée par le soleil, quelques oliviers rabougris disséminés dans un jardin potager, des arbres fruitiers en espalier, un parterre exigü et le ciel au zénith, et l'on connaît exactement le modeste *Tibur* du bourgeois provençal. Pour celui-ci rien n'égale le bonheur de posséder une telle propriété. Il aime avec passion son étroit enclos, dont la température, par l'effet de la réfraction, égale en certains momens celle d'une étuve. Mais qu'importe ! c'est là qu'il croit respirer l'air pur des champs ; c'est là qu'il prétend contempler la belle nature ; c'est là enfin qu'il vient passer tous ses jours de loisir, ou, s'il le peut, la belle saison en entier et même une partie de l'hiver.

Le 20 décembre 1793, vers cinq heures du matin, on eût remarqué entre ses voisins la bastide la plus rapprochée de Marseille, à droite de la route d'Italie. Tandis que l'obscurité enveloppait les environs, c'était la seule qui fût éclairée. Le vent qui s'engouffrait dans une fenêtre laissée ouverte, et soulevait par intervalles les rideaux à carreaux tricolores, eût permis d'entrevoir une jeune fille, inquiète sans doute, car elle prêtait une oreille attentive aux moindres bruits extérieurs. De temps en temps, elle écartait les plis de la draperie, se penchait au dehors et semblait essayer de percer du regard l'épaisseur des ténèbres ; puis elle retirait en soupirant :

— Mon Dieu ! que lui est-il donc arrivé ? disait-elle : il ne revient pas, et le jour va paraître ! J'ai moi-même peur quand il est au large.

Maria Charabot venait de se rasseoir près d'une table chargée d'armes et de paquets, lors que deux hommes s'élancèrent à cinquante pas de la maison, franchirent avec précaution un mur de clôture et s'arrêtaient sur le grand chemin.

— Mon brave madet ! dit-il à plus jeune à voix basse, cette existence n'est plus tenable. Va à Mars-les-Bains, je me risque à demander l'hospitalité ici, j'en suis trop las pour le suivre, adieu !

— Je vous parlerai, mon capitaine, répondit l'autre ; dans une demi-heure nous serons en route, chez mon hôte ; la terre et le bon vin et le bon air ; soyez tranquille, et pour l'honneur de Dieu prenez courage !

— Du courage, j'en ai ; mais les accès m'empêchent ! Tant ce que je puis faire, c'est de me faire un peu de pain, dit l'ancien en montrant la bastide.

— Oh vous ! mon brave, capitaine.

— Que m'importe ! je n'ai pas plus loin, sauve-toi.
 — Vous laisser ! j'aimerais mieux être nus en étoupe, voyez-vous ! Me sauver sans vous ! je mériterais d'être écharpé en quarante mille morceaux !

Le matelot avait un peu élevé la voix en prononçant ces dernières paroles. Ce bruit confus attira l'attention de la jeune fille qui accourut aussitôt à la fenêtre.

— Une femme, dit l'officier, jeune, jolie, bonne, sans doute. Vois-tu, j'ai confiance. Allons !

— Rideau tricolore, capitaine, défiez-vous !
 — Silence ! Va-t'en à Mars-ville, et donne chance ! Sauve-toi, je le veux, je te l'ordonne, s'il le faut !

— Pardieu, capitaine, je vous desolerais pour la première fois de ma vie ; mais quand M. Louis de Touranges jure sa peau, Christian, dit Negro, peut bien risquer la sienne, Surtout !

L'officier ne répliqua point ; il se contenta de serrer la main de son vieux serviteur. Tous deux ensuite s'avancèrent lentement, les yeux fixés sur la croisée et dans une anxiété qui croissait à chaque pas. Quand ils furent arrivés à la porte du jardin.

— Citoyenne ! s'écria Christian, par pitié, viens ouvrir à deux pauvres marins qui se meurent de faim et de misère devant la porte.

La jeune fille tressaillit en entendant cette voix inconnue qui s'élevait tout à coup dans l'obscurité ; elle eut peur et d'abord ne trouva pas la force de répondre. Le matelot répéta sa prière avec plus d'instances, en se plaçant de manière à être aperçu.

— Vous n'êtes que deux ?
 — Oui, citoyenne ; encore celui qui est avec moi est-il aux trois quarts fini. Ouvrez-nous, ouvrez-nous, au nom de ta mère !
 — Mais je suis seule.
 — Si tu tardes, il sera mort.

Surprise par la rude supplication de Christian, Marie Charabot avait dû payer tribut à la faiblesse de son sexe ; mais fille d'un frégate corsaire, douée d'une énergie toute meridionale et naturellement compatissante, elle avait pleine confiance dans le caractère des gens de mer. Le matelot venait de faire vibrer la fibre la plus sensible de son cœur. Quelques secondes suffirent pour raffermir son courage. Selon l'usage de ces temps difficiles, elle s'arma et descendit résolument jusqu'à la grille du jardin.

Après une courte conférence avec Christian, elle ouvrit la grille devant les voyageurs, et les introduisit dans la maison. L'appartement se trouvait dans un état de désordre complet. Des objets de toute espèce confusément entassés, plusieurs malles fermées, l'absence des meubles les plus indispensables, attestaient le prochain abandon de la maison de campagne. On voyait facilement qu'on avait réuni à dessein dans la seule pièce encore habitée, les derniers effets de déménagement. Marie rassembla quelques provisions, du pain, du vin et une corbeille de fruits, qu'elle plaça devant ses hôtes. Louis de Touranges contemplant avec admiration l'hospitallerie jeune fille, quoique le bonnet rouge ombrageât sa tête gracieuse, et que sa jupe taillée fut emprisonnée dans une tunique grecque, selon la mode du temps. La jeune fille, de son côté, examinait curieusement les hôtes étrangers qu'elle venait d'accueillir, et ne remarquait pas sans une secrète appréhension le sang et la poussière qui couvraient leurs vêtements. Tous deux avaient les mains déchirées. Si le costume du plus âgé était tout simplement celui d'un marin, l'accoutrement bizarre de l'autre démentait la faule grossière improvisée par Christian un moment auparavant. Ces observations successives intimidaient la généreuse Marie, elle se repentit d'avoir cédé aux instances de gens de si mauvaise mine, et se retira à l'écart par un mouvement soudain de défiance qui n'échappa point à Louis.

— Mademoiselle, dit-il en se levant...
 — Dis donc, citoyenne, s'écria brusquement le matelot. Vois-tu, citoyenne, continua-t-il, nous venons de faire ôtre avec notre bick. Voici deux ans passés que nous étions partis de France, et celui-ci n'a pas encore l'habitude de tutoyer le beau monde comme toi.

Christian avait défilé cette excuse avec une telle volubilité que l'officier n'eut pas le temps de l'interrompre ; mais sa loyauté ne savait pas transiger, et il repoussa aussitôt toute espèce de subterfuge.

— Mademoiselle, dit-il en lançant un regard impérieux à son subordonné, il serait indigne de nous de reconnaître vos bienfaits par un mensonge. Nous sommes... c'est-à-dire je suis... aristocrate, officier de l'ancienne marine, échappé par miracle aux républicains qui ont pris Toulon avant-hier. Nous allons chercher asile à Marseille ; voici deux jours entiers que nous n'avions pris aucune nourriture, et les forces m'ont manqué. Nous avons passé la nuit à venir jusqu'ici par des chemins détournés, grimpant de rocher en rocher, recherchant les lieux isolés, escaladant les murs garnis de verre, qui nous ont ensanglantés comme vous voyez. J'ai dit la vérité ; notre sort est entre vos mains. Quel que vous fussiez, mademoiselle, vous n'avez rien à craindre de nous ; mais, je vous en supplie, laissez finir ce bon matelot, qui n'est coupable que d'un dévouement sans bornes pour moi.

Pendant ce récit, une vive émotion s'était peinte sur la physionomie de la jeune fille, qui se préparait à répondre. Déjà Louis s'applaudissait d'avoir parlé avec franchise, sûr à l'avance d'un intérêt bienveillant et plein d'espoir en cette ingénieuse sympathie que le malheur inspire aux femmes, lorsque Marie pâlit tout à coup et s'écria :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ils sont perdus ! Sainte Vierge ! prenez pitié de nous !

— Ils ne nous auront pas vivans, j'en réponds ! dit en même temps le matelot, qui sauta sur une paire de pistolets.

L'officier ne comprenait rien à cette exclamation suivie d'un profond silence, mais son indécision ne fut pas de longue durée ; il entendit à son tour des voix tumultueuses qui hurlaient le terrible *Ça ira !* et se rapprochaient insensiblement. Il s'arma aussi ; puis, se ravissant :

— Pourquoi viendraient-ils ici plutôt qu'ailleurs ? dit-il.
 — Retournez-vous, ajouta Marie ; vos ombres paraissent sur les rideaux.

En ce moment, le groupe de chanteurs passait devant la porte, et les clameurs s'élevèrent peu à peu.

— Vous et votre ange tutélaire, mademoiselle, reprit alors l'officier, qui avait lu sur sa figure tout ce qu'elle avait éprouvé de terreurs. Mais, de grâce, chez qui sommes-nous ?

— Je m'appellais Marie, répondit-elle en souriant tristement ; un beau nom, celui de la sainte Vierge, ma patronne ; c'était ma pauvre mère qui l'avait choisi.

— Après un court silence, elle ajouta en quelque sorte à regret :
 — Mais aujourd'hui ils ne nomment Décia ; c'est la volonté de mon père.

Les marins surent bientôt qu'elle était fille du vaillant Décuis Charabot, l'un des corsaires les plus estimés de Marseille, ardent républicain, coulant et généreux.

— Brest-zet, monsieur de Touranges, continua-t-elle ; attendez son retour, il vous sauvera, j'en suis certaine ; il ne me refuse rien.

Christian contait la jeune fille avec admiration, et des larmes de reconnaissance brillaient dans ses yeux, quand deux coups violemment frappés à la grille jetèrent de nouveau l'épouvante parmi les réfugiés.

— Est-ce toi, mon père ? demanda Marie.
 — Ah ! il n'y est pas !... On l'attend... Ouvrez-nous, citoyenne, répondirent plusieurs voix ; nous te tiendrons compagnie jusqu'à son retour.

— Vous le trouverez bien certainement à son bord.
 — Ouvrez-nous ! te dis-je ; ne reconnais-tu pas le citoyen commissaire Scipion ?

Décia, n'osant différer de crainte de paraître suspecte, indiqua de la main à ses hôtes la porte d'un petit cabinet où ils se blottirent précipitamment. Elle rentra suivie de trois hommes vêtus de carmagnoles et coiffés de bonnets rouges.

Le premier cependant était mis avec une certaine recherche ; il s'efforçait de concentrer sur lui l'attention de la jeune fille, paraissait heureux de pouvoir la tutoyer sans gêne, et profitait de cet usage avec une affectation marquée.

— Je regrette vivement, lui disait-il, que ton père ne soit pas ici ; avec la protection de son ami Scipion je viens tenter une dernière démarche auprès de lui. Mais pourrai-je heurter la tête, Décia ? il ne s'agit plus de mon amour, je ne m'exposerais pas de si tôt à de nouveaux refus d'entrée ; ta part, je ne sollicite qu'une place de simple volontaire à bord de la *Mouraille*.

Marie se détourna et regarda en face son interlocuteur.

— Ta mère était une aristocrate, continua-t-il ; ta mère avait une aversion antipathique pour moi et les miens ; elle n'aurait jamais voulu m'accorder ta main, et je ne le sais que trop, tu as hérité de ses injustes préventions. Je veux en triompher, Décia ; je mériterais l'estime et l'amitié de ton père, tu ne me dédaigneras plus alors, et peut-être parviendrai-je à obtenir ton consentement. Il faut être marin, il faut être corsaire pour plaire au capitaine Décius et à toi ; je l'ai compris, et je me fais corsaire.

— Citoyen Agricola, je vois avec douleur que vous n'avez point renoncé à d'innutiles projets, mais vous avez eu tort de vous croire l'objet d'une aversion particulière. Je croyais avoir répondu assez clairement à vos propositions.

— Tu m'as fait dire que tu ne m'aimais pas.
 — Eh bien ?
 — J'ai pu espérer que cet arrêt n'était pas irrévocable.

Cette conversation fut interrompue par le commissaire de section qui jusque-là s'était contenté de son côté avec le troisième personnage.

— Tu es levé de bien bonne heure, citoyenne ! dit-il en s'adressant enfin à la jeune fille.

— J'attends mon père.
 — N'a-t-il pas sa clé ?
 — Il l'avait oubliée hier matin.
 — Ah ! il n'a pas paru de qu'il hier matin ?
 — Non, citoyen.
 — Pourquoi donc ces deux verres de vin sur la table ?
 — C'est... d'avant-hier soir.

— Cela pourrait bien être plus moderne, la petite, dit en prenant la lampe l'un d'eux, habitué aux visites domiciliaires. Il me semble que tu ne mérites pas le plaisir de trinquer en tête-à-tête.

— Elle aime à rire, elle aime à boire ! fredonna d'un ton impudent celui qui n'avait pas encore pris la parole.

— Il n'y a pas une heure que ce vin est versé, continua Scipion ; le bouchon de la bouteille est encore bûnidé... et ces miettes de pain !... et ces gouttes de vin fraîchement répandues !... En affaire politique ou criminelle, j'aurais assez de preuves, là, sur cette table, pour te faire tout avouer, la belle enfant ; mais les amourettes ne sont pas de mon ressort,

poursuivit le commissaire en ricanant ; cela regarde plutôt le camarade Agricola. N'est-ce pas, citoyen ?

— Oui, en effet, cela me regarde, dit ce dernier, qui d'abord avait pâli de jalousie, et n'était parvenu à dissimuler sa colère que par un violent effort de volonté. Respectueux jusque-là envers Marie, il dépouilla subitement toute retenue, et passant d'un extrême à l'autre.

— C'est un heureux coquin que ton galant, citoyenne. Ah ! ah ! je ne suis plus étonné si un brave garçon qui ne te demandait qu'en mariage n'a pas été le plus heureux. Après tout, puisqu'il en est ainsi, tu ne me refuseras pas un baiser en passant, hein ! mignonne ?

— Je n'ai pas de galant, citoyen Agricola, et laissez-moi, ou je me plaindrai à mon père.

— Laissez-moi ! Elle a dit : Laissez-moi ! Serais-tu aristocrate ? demanda sévèrement le commissaire.

Décia tremblait et rougissait. Du fond du cabinet, les marins n'entendaient pas sans frémir les révoltantes plaisanteries des acteurs de cette scène ; ils seraient convulsivement leurs croses de pistolets, et sans la crainte de compromettre leur jeune protectrice, ils eussent certainement fait irruption dans la chambre. L'indignation qu'ils éprouvaient allait triompher de leur prudence quand la voix du capitaine Charabot se fit heureusement entendre au dehors.

— Hé ! Décia, viens m'ouvrir, j'ai oublié ma clé.

— Vous voyez bien, citoyens ! dit-elle, en essayant ses pleurs, et elle sortit en courant.

— Je l'en aurais cru incapable ! murmura Scipion quand elle fut partie. Oh ! les femmes ! bonnes républicaines ou royalistes maudites, c'est toujours la même chose ; il ne faut pas se fier à la plus candide.

— Son amoureux est peut-être caché par ici, reprit Agricola en se levant.

— Impossible ! elle attendait son père, et Décius n'entend pas raillerie sur ce chapitre. Brisons-là ; parlons de nos affaires.

Cette réponse arrêta Agricola qui allait ouvrir la porte du cabinet. Néanmoins, il ne revint pas s'asseoir ; visiblement préoccupé de ce qu'il croyait avoir appris, il se promenait à grands pas. La découverte de l'intrigue supposée par Scipion détruisait un espoir long-temps caressé avec bonheur. Il avait pu, au premier moment, chercher à se venger en affectant un ton de mépris envers elle ; mais il l'aimait au point d'avoir voulu renoncer à une existence qui promettait de devenir belle, pour aller jouer sa vie à bord du corsaire de Charabot. Les refus réitérés de la jeune fille ne l'avaient pas encouragé ; et maintenant qu'il n'osait mettre en doute les soupçons du commissaire, maintenant qu'il croyait voir une preuve matérielle dans ces verres encore humides posés sur la table, ce n'était pas par une vaine ironie qu'il eût pu satisfaire sa jalousie. Aussi dans son trouble souriait-il avec rage et restait-il étranger à ce qui se passait autour de lui.

Le chef de la bande en profita pour reprendre sa conversation confidentielle avec son compagnon.

— Ainsi, Vincent, résumons-nous, lui dit-il : tu te nommes Régulus, et pas un mot de ton passé.

— Sois tranquille ; la république elle-même me coffrera ; j'y joue ma liberté, la tienne et nos têtes par dessus le marché.

— C'est entendu.

— Ce gaillard-là nous a bien gênés avec sa sottie passion, reprit Vincent. L'imbecille ! venir chez les gens à deux heures du matin, lorsqu'ils sont en affaires, et s'y planter jusqu'au jour ! J'ai vu le moment où il nous empêchait de convenir de nos faits.

— Il a bien fallu en passer par ce qu'il voulait, d'autant plus, Vincent, qu'il serait fort important pour moi de m'en débarrasser. Il a une influence du diable dans la section des Pieux, et j'aurais peur qu'il vint à prendre la place que j'y occupe.

— Qu'il s'embarque donc ! J'aurais mieux aimé, pourtant, n'avoir rien de commun avec lui. Je ne serais pas très flatté qu'on me connût.

— Je le sais ; silence !

— Citoyen Scipion, s'écria tout à coup Agricola en faisant un effort sur lui-même, je te remercie de tes bons offices, mais je ne me soucie plus de partir. Adieu l'état de corsaire ! Inutile de faire la cour au père du moment que je ne voudrais plus de la fille ; mes sentiments pour elle ont émigré avec armes et bagages. De reste à terre, c'est décidé !

Le commissaire haussa les épaules et allait répliquer, quand Décius Charabot poussa la porte avec violence et entra.

C'était un homme de haute stature, aux formes athlétiques, à la voix impérieuse ; il ne cherchait pas à dissimuler sa colère et faisait trembler la bastide par de formidables imprécations. D'ailleurs, il était armé de manière à inspirer le respect : une hache, un sabre et deux pistolets garnissaient sa ceinture.

— N'est-ce pas assez, criait-il, d'avoir sur les bras les Espagnols, les Italiens, les Anglais, et de se battre tous les jours au large ! Faut-il qu'on massacre, jusque sur les quais de Marseille, les défenseurs et les pères nourriciers de la patrie ! De faux frères, citoyens, viennent de poignarder mon second ; on l'accusait de modérantisme, mille noms ! Un homme que j'ai vu arranger les Anglais comme ça... continuait avec fureur le corsaire, qui, pour donner plus d'expressions à son discours et suivant l'usage gesticulateur des Provençaux, faisait un moulinet de hache autour de sa tête. Citoyen commissaire, ce sont les hommes de ta section qui ont commis ce meurtre ; je le sais, et je demande justice de ceux qui

restent. J'ai commencé par en abattre une demi-douzaine, mais les autres se sont enfuis.

— Un vrai républicain ne doit pas se faire justice par lui-même : respect à la loi, liberté, égalité, dit Scipion d'un air dogmatique.

Le corsaire l'interrompit par un geste qui fit trembler ses trois auditeurs.

— Je n'aurais pas vengé mon second sur ses assassins ! s'écria-t-il. Le commissaire de section ne jugea pas à propos de maintenir la conversation sur un ton aussi dangereux.

— Tu as raison, dit-il ; *les droits de l'homme* l'autorisent à se défendre quand il est attaqué. J'avais mal interprété les faits. Viens au club à midi et nous prendrons les mesures exigées par la circonstance ; le sang d'un bon citoyen crie vengeance ; je m'en charge.

— Bien ! dit le corsaire ; achève ce que j'ai commencé, et maintenant, que veux-tu ? Pourquoi à pareille heure êtes-vous trois dans ma bastide ?

— Nous avions besoin de te voir avant ton départ pour le bord. Le citoyen Régulus, que je te présente, et Agricola, que tu connais, désiraient faire partie de ton équipage. Celui-ci a changé d'idée depuis ; veux-tu de l'autre ? C'est mon ami, je te le recommande.

Charabot jeta un regard scrutateur sur Vincent, et, malgré la fâcheuse impression qu'il éprouva, il ne jugea pas possible de répondre par un refus. Mais Marie, qui savait lire sur le front de son père, y reconnut aisément les signes d'une profonde répugnance.

— Et que sait-il faire ? est-il marin, canonnier, bon tireur ? demanda le capitaine.

— Il est républicain, dit sentencieusement le commissaire.

— Républicain jusqu'à la mort, ajouta Vincent avec une emphase hypocrite, je deviendrai marin et canonnier, mais j'ai du cœur et je mane une pique...

— Une pique ! interrompit le corsaire avec dédain.

— La pique est l'arme de l'homme libre, a dit Romme, l'auteur du nouveau calendrier proposé à la Convention.

— Assez ! je le prends ; qu'il aille se faire enregistrer au bureau et qu'il soit à bord de la *Mouraille* dans l'avant-port à trois heures de l'après-midi.

— Je te remercie, citoyen capitaine.

— Allons ! Agricola, dit Scipion, ton dernier mot ; tu vois que le capitaine est accommodant.

— Je n'en veux plus, tu sais pour quelles raisons.

— Je n'accepte que des braves de bonne volonté. Tiens-moi, compte, commissaire, d'avoir admis ton Parisien par amitié pour toi.

— Je suis de Carcassonne, interrompit Vincent.

— De Carcassonne, soit ! repartit le corsaire en ricanant ; mais ça ne l'empêche pas d'être Parisien : *Un Parisien c'est un terrien*.

Le début de cet aphorisme maritime venait de rendre Charabot à sa bonne humeur, et sa figure mobile perdait toute trace des émotions violentes qu'il avait successivement bouleversées. Pendant qu'il reconduisait les trois hommes jusqu'à la grille du jardin, Agricola se rapprocha de lui, mit la conversation sur le compte de Décia et en parlait encore quand son hôte referma la porte. Le dernier tour de clé était à peine donné que brusquant sa péroraison, Agricola lui cria à travers les barreaux :

— Je croyais qu'on me distinguait à ton bord je parviendrais à mériter ses bonnes grâces et à vraineur ses répugnances. Pour elle, j'aurais donné ma vie ; mais sache tout, Décius, j'en fais fi à cette heure. Ta fille a un amant !

— Misérable ciel ! le corsaire en saisissant un pistolet dont la détonation retentit aussitôt.

Agricola n'avait pas été atteint, et répondit de derrière le mur :

— Va visiter la chambre de ta vertueuse enfant, et tu verras.

Le corsaire, furieux, voulait rouvrir la grille pour avoir vengeance de cette ironie calomnieuse, mais dans sa colère il avait laissé tomber la clé, et lorsque la porte tourna de nouveau sur ses gonds, il n'entendit plus que le pas des visiteurs, qui avaient pris la fuite en courant.

— Si l'enfante avait dit vrai, cependant, murmura-t-il. Ce soupçon plus rapide que l'éclair lui fit abandonner toute autre pensée ; il remonta précipitamment, repoussa Marie qui voulait l'arrêter, tira brusquement le panneau du cabinet, et vit Louis de Touranges accroupi contre la muraille. Aussitôt il saisit et ajusta son second pistolet.

— Grâce ! cria Marie en se jettant sur le bras de son père ; et comme celui-ci cherchait à se débarrasser d'elle, il se sentit comprimé par l'étreinte nerveuse d'un homme qui s'était précipité sur lui et le tenait immobile à sa place.

Louis de Touranges vint en aide à Chrétien et à la tremblante Marie. A eux trois, ils entraînent au milieu de l'appartement le corsaire, qui dit alors en laissant tomber son arme : « Ils sont deux, grâce au ciel ! Larguez-moi donc, et expliquons-nous ! »

II.

Quatre mois après les scènes dont la bastide de Décius Charabot avait été le théâtre, un brick de douze canons, poussé par une violente brise de mistral, naviguait péniblement à travers les lames courtes et dures de la Méditerranée. Les flancs et la mâture du léger bâtiment portaient de glorieuses cicatrices ; son gouvernail de fortune, son grément rajus-

té, ses vergues jumelées et ses voiles traînées en mille endroits prouvaient éloquentement qu'il avait eu de nombreux luttes à soutenir. Un mouvement gardé avait lieu sur le pont. L'équipage, armé comme par une action, mûrissait deux files d'hommes, qu'il eût été aisé de reconnaître pour des prisonniers de guerre. Le capitaine et le second, assis à l'écart sur la dunette, causaient en suivant des yeux les préparatifs d'une exécution maritime.

Lorsque, en sa qualité de maître de manœuvres, Chrétien, qui avait pris depuis son embarquement le nom de Nègro, eut achevé de faire amarrer à l'échelle des hommes un matelot dont les traits portaient l'empreinte d'une profonde terreur, il s'avança vers les chefs du navire, ôta son chapeau et dit de sa voix enrouée :

— Régulus et moi nous sommes prêts, commandant.

— Deux ne se retournent pas et on n'a sa conversation interrompue ;
— Non, lieutenant, dit-il à Louis de Touranges, qui des son côté se faisait nommer Artimon, jamais d'indulgence pour les lâches et les traîtres ! Et que penserait mon équipage si je m'appelais comme une femme ?

Après cet ultimatum, qui réduisit l'officier au silence, il sauta sur le pont et s'adressa enfin au maître qui était resté élagé au bas :

— Prends une garette, Nègro, et attends mes ordres.

Puis il s'avança jus qu'au pied du grand mât, et parlant tour à tour en français et en anglais, il s'écria d'un ton solennel :

« Le conseil de discipline assemblée aujourd'hui à bord du brick français la *Mouraille*, composée de moi Decus Charabot, capitaine du dit brick, président ; du lieutenant Artimon et des trois premiers matelots : Nègro, maître de manœuvres ; Fénelon, maître de chantier ; et Garpestras, maître des caronages ; j'englobe le nomme le dit matelot, à recevoir trente coups de corde, pour avoir mérité des intelligences criminelles avec les prisonniers de la Ville-Blanche, contrairement à ce qu'il s'adressait aux Anglais ; rappelez-vous qu'un matelot dans le faux-pont, je vous fais tous brûler. Paris, s'adressant au maître pour lui donner l'ordre de l'exécution : *Exécutez* ; s'adressant et pas de plaisir au dit matelot :

Cette dernière recommandation était inutile : l'exécution fut fondement sur les époules du condamné, à qui l'on n'eut ni compassion, ni pitié, ni crainte de la mort ; Nègro s'acquitta consciencieusement de ses fonctions, et l'unique vêtement du coupable était tenu de sautoir, lorsqu'on le démarra de l'échelle. Quelques matelots le portèrent aussitôt dans l'entrepont et lui offrirent une autre chemise, mais il se refusa à en changer avec une énergie à laquelle on était loin de s'attendre.

Cette résistance n'évalla cependant aucun soupçon : « Garpestra, chien méchant, puisque tu le veux », lui dirent les corsaires ; et le fait remis aux fers avec les prisonniers anglais.

Vincent, surnomme Régulus, qui venait de subir et se peina, avec lequel nous avons déjà fait connaissance au cours de notre chapitre précédent, n'évita pas la moindre pitié, lui dit à Nègro et ses camarades blâmant entre eux le second d'avoir voulu le capitaine, qui, au moment de la découverte du complot, avait voulu brûler la cervelle au coupable.

— J'ai déjà navigué avec le lieutenant Artimon, disait le maître ; c'est un vrai matelot, un *choix sur choix* ; mais chacun à son dévot ; le sien, c'est d'avoir le cœur tendre. Hors le moment du combat, on le prendrait pour un agneau en nourrice.

— Ou du moins as-tu déjà fait campagne avec lui ? demanda un matelot. Au service apparemment, car il vous a des airs d'aristocrate.

Maître Nègro tourna la tête du côté de l'imprudent questionneur et lui lança un regard menaçant.

— Qu'est-ce que ça te fait, curieux ?

— Rien, rien, maître ; il n'y a pas d'offense, ni me semble. Après ça, notre second serait un ci-devant que je n'en moquerais. C'est un brave et un bon enfant, ça me suffit.

Depuis son embarquement à bord de la *Mouraille*, Vincent, dit Régulus, n'avait que trop bien justifié les réprobations instinctives du capitaine Charabot. Il s'était comporté avec une mollesse et une lâcheté qui lui avaient attiré le mépris de ses camarades. Du mépris à la haine souvent la transition est courte ; Vincent devint bientôt le jouet et le passeron de l'équipage ; les matelots n'employaient sans cesse aux travaux les plus ignobles ; le capitaine ne pouvait supporter sa présence ; on le reléguait habituellement dans le faux-pont et dans la cale. Régulus se trouva donc en rapport fréquent avec les prisonniers, et, soit qu'il fût animé par le désir de se venger ou de se soustraire aux mauvais traitements dont il était l'objet, soit qu'il suivit un projet antérieur à son arrivée à bord, il ordait avec les Anglais une négociation qui avait pour but de s'emparer du navire.

Il méconnaissait Nègro avait tout découvert, et nous venons de voir quel fut le résultat de cette négociation.

Le maître avait pris Vincent en horreur depuis la nuit passée à la bastide ; la conduite cynique de cet homme lui était odieuse ; il le détestait comme un complice des deux terroristes qui l'avaient mis en péril, lui et Louis de Touranges, pendant cette nuit où le hasard les avait tous réunis à la bastide du capitaine. Le danger n'avait pas même été entièrement débarrassé par les explications données à Decus après la fuite des trois sans-culottes. Le corsaire, il est vrai, heureux de savoir sa fille innocente, accéda facilement à ses demandes lorsqu'elle sollicita la place de second pour l'officier présent et l'embarquement de Chrétien à bord du brick ; mais le départ fut retardé par suite de l'enquête relative à l'assassinat du premier lieutenant de la *Mouraille*, et

plusieurs jours se passèrent pour les fugitifs et pour leurs hôtes dans des transes mortelles.

A cette époque, en effet, il n'était pas permis d'entourer de mystère les moindres actes de la vie intime. La demeure du capitaine, qui avait quitté avec ses hôtes la bastide pour sa maison de ville, était d'ailleurs un lieu de rendez-vous ordinaires pour certains membres des clubs, qui, au sortir des séances, venaient s'entretenir avec lui des nouvelles maritimes. En ce moment, ces nouvelles se liaient étroitement avec les intérêts et les affaires générales du pays. La reddition de Toulon à la flotte combinée, les dissensions de l'escadre française, l'appareillage des six vaisseaux du contre-amiral Saint-Julien, qui resta fidèle à la république, la prise de Toulon par l'armée nationale, l'expulsion des Espagnols et des Anglais, l'incendie du port et la conduite des forçats de l'arsenal, dont la plupart s'empresèrent d'éteindre le feu au lieu de chercher à s'enfuir à la faveur du désordre, fournissaient d'inépuisables sujets de discussion. Le commissaire Scipion était un des plus assidus discoureurs. Il se gardait bien de faire allusion à la matinee de la bastide et de parler des amours de Decus, qu'il croyait avoir découverts ; le capitaine n'eût pas été d'humeur à le soulager ; mais il développait complaisamment d'intéressantes diatribes contre les recailleurs de suspects. Mais tout cela n'entendait émettre de pareilles opinions, tandis que Louis de Touranges était caché dans la pièce voisine. Quant à Decus, il restait impossible, tout en luttant de ses vœux l'instant de mettre sous voiles ; car les causes de retard se multipliaient, les vents devinrent mauvais, et les sans-culottes continuaient à affluer chez le capitaine, dont le salon était de nouveau le club des Bigues. Bien des fois la jeune fille dut user de ruse pour donner le change à la foule des visiteurs, dont, fort heureusement, Agrioda ne faisait plus partie. Nul n'était plus à craindre que lui, car la jalouse vole des soupçons aux preuves ; mais après ce qui s'était passé à la grille de la bastide, il n'était plus réparateur, et il avait même ailleurs le récit du corsaire. Toutefois, Marie remarqua avec étonnement qu'il était constamment aux environs, épiant tous ceux qui entraient ou qui sortaient, et s'efforçant de reconnaître aux moindres indices son rival dans leur nombre, semblable à un oiseau de proie qui cherche une victime. Elle n'avait pas ses craintes à son père, qu'elle savait compris par l'hospitalité accordée à l'officier fugitif ; elle avait trop de délicatesse pour lui parler d'Agrioda ; elle afficha, au contraire, une gâté folle, ce l'infatigable sentinelle dut observer avec dépit. La jeune fille allait, venait, chantait et jouait, courant à la terrasse, se mettant à la fenêtre, entrant précipitamment, revenant à la hâte et dissimulant son inquiétude sous l'apparence de l'attente. Elle ne laissait deviner qu'à Louis de Touranges les émotions dont elle était agitée, afin d'augmenter la gratitude du jeune officier. La reconnaissance, d'un côté, et la pitié, de l'autre, établissent ainsi peu à peu une douce et pure intimité entre le prisonnier et sa libératrice. Mais l'absence seule devait les éclairer plus tard sur la nature de leur sentiment réciproque. Car la *Mouraille* mit enfin à la voile, emportant loin de Marseille Louis de Touranges, en qualité de second, sous le nom d'Artimon ; Chrétien, son fidèle serviteur, en qualité de maître, sous le nom de Nègro ; le capitaine Charabot, dit Decus, et enfin Vincent, dit Régulus, à qui nous venons de voir administrer un rude châtiment.

Le mistral soufflait avec force au moment où nous avons laissé le cours de notre récit pour entrer dans quelques détails rétrospectifs qui nous semblaient indispensables. Le brick était alors dans un état de débâtement complet. Ses dernières voiles venaient d'être mises en pièces, et son gouvernail improvisé fut bientôt enlevé par les lames. Les mâts supérieurs dépassés, la *Mouraille* fatiguait horriblement sous le poids de son artillerie ; les bordages extérieurs, désunis par quatre mois de croisière et plusieurs combats, laissaient pénétrer l'eau dans la cale ; les matelots poussaient sous les yeux des maîtres ; le capitaine Charabot et son lieutenant interrogeaient le ciel et la mer avec anxiété, et le résultat de leurs observations augmentait d'heure en heure des inquiétudes trop bien fondées. Parfois ils se rencontraient sous la dunette ; échangeant quelques paroles :

— A quoi sert maintenant de l'avoir tiré des mains des sans-culottes ? disait Decus.

— Croyez-vous que je n'aimerais pas mieux finir noblement sur la mer, à vos côtés, que d'être la victime de ces brigands ?

— Brigands ! entendez-vous ; je suis républicain, moi aussi !

— Oui, mais vous êtes sincère dans votre opinion, capitaine, et vous êtes honnête homme.

— Plus honnête que ceux qui ont mis le feu au port de Toulon. Je pourrais à bon droit les appeler brigands aussi, ceux-là !

— Vous savez ce que j'en pense ; j'ai mieux aimé m'exposer à être pris par vos sans-culottes eux-mêmes, que de rester avec mes camarades après cette infamie des Anglais.

— Ce que j'aime en toi, c'est que tu détestes l'étranger.

— Ce que j'aime en vous, c'est que vous rendez justice à tout le monde. Vous seul pouvez me faire consentir à changer de nom et à employer toutes ces ruses pour vous suivre au large.

— Maheureusement c'était bien inutile, dit tristement le capitaine. La mer nous mange ! Pauvre Decus !

— Pauvre Marie ! murmura l'officier. Mais tout n'est pas perdu ; peut-être le temps ne tardera pas à se calmer.

— Commandant, dit maître Fénelon en entendant, les pompes ne fran-

chissent plus. Tout à l'heure l'eau passera par nos trous de boulets de la flottaison.

Les deux officiers s'élançèrent hors du roof.

— Alloos, les grands moyens ! s'écria le corsaire, coupons la mâture, il en est temps.

— Il est temps aussi de jeter l'artillerie à la mer, dit le lieutenant à voix basse.

— L'artillerie à la mer ? jamais ! répondit impétueusement le capitaine.

Moins d'une demi-heure après, cependant, à Louis de Touranges avait triomphé de cette noble répugnance et les douze bouches à feu suivaient la mâture.

Le brick, ras comme un ponton, sans gouvernail et privé de ses braves canons, roulait et tanguait au gré des lames. D'après les ordres de Décius, les prisonniers avaient été mis en liberté; les corsaires en armes les gardaient encore tout en travaillant avec l'énergie du désespoir. En ce moment de danger commun, les inimitiés s'étaient assoupies; vainqueurs et vaincus réunissaient leurs efforts, car il s'agissait du salut général. Les seaux, les buvards, les pompes étaient insuffisants. La chute de la mâture, les mesures extrêmes prises par les chefs avaient retardé l'instant fatal, mais cet instant approchait enfin; le navire coulait à vue d'eau. Chrétien harcelait les travailleurs avec autant d'activité et de sang-froid que s'il eût été simplement question de *virer de bord un peu vivement*. Il n'est pas, en effet, dans la nature du vrai matelot de se décourager ni de se lamenter, comme pourraient le faire croire certaines descriptions de naufrages faites à plaisir par des gens qui ne connaissent pas le caractère des enfants de la mer. Toutes les fois que les chefs conservent assez d'empire sur eux-mêmes pour donner des ordres à leurs subordonnés, ces ordres sont exécutés jusqu'à la fin sans plaintes, sans murmures, avec une héroïque indifférence. Les marins semblent insensibles au péril tant que leurs officiers en acceptent franchement la responsabilité. Si l'on a des exemples de scènes effroyables, dignes du nom de déroutes maritimes, c'est que les hommes appelés à commander avaient les premiers manqué à leurs devoirs, et crie, pour ainsi dire, *le sauve qui peut*.

Chrétien savait la mort sous ses pieds, il savait que dans quelques instants elle allait déferler à bord, mais il voyait ses chefs fermes à leurs postes, et il était inébranlable au sien.

Louis de Touranges, calme aussi, bien que triste au souvenir de Marie, combattait par tous les moyens les envahissements de la mer, et faisait ponctuellement exécuter les commandements du capitaine.

Quant à ce dernier, il était sublime de sang-froid, de prudence et de science nautique. Cet homme impétueux, irascible, qu'un mot transportait de fureur dans la vie ordinaire, ne jurait plus, ne s'échauffait plus, parlait doucement comme un docte professeur en chaire. Il mesure les minutes d'existence qui restaient à son navire avec la précision du praticien qui étudie la mort sur le pouls d'un agonisant. Ses prescriptions laconiques inspiraient aux matelots une singulière confiance.

Maître Fénélon disait tout bas à ses camarades :

— Le capitaine, voyez-vous, les mignons, c'est un homme qui ferait naviguer un saumon de plomb; regardez-le : il est à son aise là-bas ni plus ni moins qu'à une noce.

— Et puis, ajoutait maître Carpentras, vous savez bien ce que nous disait notre hôtesse, la citoyenne Péture, qui est aux trois quarts sorcière : « Si la *Mouraille* ne fait pas de vieux os, elle en fera de neufs. » Ce n'est pas clair, mais ça donne du cœur tout de même.

Les Anglais ne pouvaient, comme les corsaires, puiser dans l'assurance de Fénélon ni dans les récits merveilleux de Carpentras une espérance superstitieuse; ils voyaient clairement que, dans une demi-heure au plus tard, la *Mouraille* disparaîtrait. Toutefois, ils ne se ralentaient pas et pouvaient couragement.

Les Français n'avaient eu besoin d'employer la force qu'envers un seul homme, Vincent Régulus, qui pleurait et blasphémait tout à la fois.

— A l'ouvrage, traitre, et ferme ton bec, dit maître Nègre en lui présentant la pointe de son sabre.

Le misérable se tut et fit mine de travailler. Malgré l'horreur du moment, un éclat de rire général retentit au pied du grand mât; mais un commandement de Décius rétablit le silence :

— *Bas les pompes et les seaux !* Lieutenant, faites traîner les embarcations sur les passavans. Les tribordais et vous monterez dans le grand canot. *A moi les babordais et la chaloupe !* On abandonnera le petit canot aux prisonniers et à Régulus.

La surface de la mer se trouvait alors de niveau avec le pont. La caïe et les deux tiers du faux-pont étaient noyés. Les trois canots, posés sur des espars comme sur des chiantris, présentaient leurs avans aux mâtures du navire. Quand les apprêts de ce douteux sauvetage furent terminés, Décius donna l'ordre d'ouvrir en même temps deux brèches à coups de hache. On n'entendit plus que le mugissement des vagues et les craquements des parois qui cédaient. Puis les lames se précipitèrent avec violence sur les passavans et les gailards qu'on leur abandonna; défoncèrent les panneaux et roulerent impétueusement dans l'entrepont.

Au premier coup de roulis, la chaloupe glissa hors du brick; un cri de joie signala que sa manœuvre avait réussi.

Le grand canot rencontra de plus grandes difficultés; il fut entraîné à l'intérieur par le même coup de roulis qui avait mis la chaloupe à flot. L'on dut craindre que son avant ne fût plus convenablement tourné

lorsqu'il serait temps de pousser au large. Heureusement Louis de Touranges s'était attendu à ce qui arrivait; on cordage habilement disposé, que les marins appellent une *retenue*, maintint l'embarcation dans la ligne nécessaire. Grâce à l'adresse de Chrétien, qui dirigeait les mouvements des matelots, le périlleux appareillage s'effectua également sans catastrophe.

Quant aux prisonniers dont le frêle canot devait sortir par la même ouverture que la chaloupe, ils essayèrent vainement d'imiter son évolution. Brisés et clavirés par les vagues, ils furent roulés çà et là sur le pont; la plupart s'élançèrent à la mer et s'attachèrent aux débris de mâture qui entouraient le bâtiment. Pable ressource ! car ne pouvant s'éloigner, ils étaient destinés à couler en même temps que la *Mouraille* : on sait quelle est la puissance du remous causé par un bâtiment qui s'engloutit.

Les lames, désormais maîtresses du navire, déferlaient sur les gailards comme en pleine grève, démolissant et balayant tout ce qu'elles rencontraient sur leur passage.

Quelques minutes plus tard, un affreux tourbillon indiquait seul la place où le vaillant brick des corsaires venait de creuser sa tombe.

Lor-que le capitaine Décius Charahot se vit forcé de tenter l'unique chance de salut qui resta à son équipage, le vent de mistral commençait à diminuer de force; mais, par suite de la tourmente, l'état de la mer était encore le même, et les crêtes des lames retrecissaient tellement l'horizon de la chaloupe, qu'une fois débordée elle n'aperçut point les autres embarcations. On ne savait si la tentative du grand canot avait réussi, le bruit des vagues ne permettait d'entendre aucun signal, et ce fut à peine si la disparition du brick se fit ressentir par une secousse sourde que les plus vieux matelots furent les seuls à comprendre. Le capitaine baissa tristement la tête, comme l'Arabe du désert au dernier hennissement de son coursier de bataille. Cet intrépide croiseur, qu'il avait monté si souvent, achevait de rendre son âme aux flots. Pour le marin, le navire n'est pas simplement un corps matériel, une machine, un meuble, une caserne, c'est un être doué de vie et de sensibilité, qui gémit pendant la tempête, qui se lamente et pleure lorsque le calme l'enchaîne, qui dort au mouillage, qui veille et travaille au large. Le jour du naufrage, le marin croit entendre le cri d'agonie de son bâtiment en détresse. Cette voix plaintive domine pour lui pendant quelques instants la voix des éléments en courroux. Son vaisseau ne s'engloutit pas seulement; il meurt !

Dans la chaloupe, quelques grognards tressaillirent aux derniers adieux de la *Mouraille* abandonnée, mais nul n'osa rompre le silence. Une muette douleur succédait au bourra d'allégresse qu'une réussite inespérée avait arrachée aux babordais. Loin de tout point de relâche, sans vivres, sans munitions, sans can douce, ils prévoyaient l'horrible position dans laquelle ils allaient se trouver avant peu. Quand même, par des efforts surhumains, ils parviendraient à éviter d'être clavirés ou remplis, une mort plus cruelle encore les attendait : la mort de la faim !

Les avirons n'effleuraient les flots qu'avec difficulté; Décius, grave et triste, gouvernait lui-même, car désormais la vie des naufragés dépendait d'un faux coup de barre. L'embarcation naviguait ainsi au hasard, luttant au milieu du chaos contre des périls sans cesse renouveau. Elle présentait l'avant aux menaçantes masses d'eau qui s'avancèrent à sa rencontre, l'enlevaient sur leur sommet, roulaient sous sa quille et la laissaient glisser ensuite au fond d'un précipice en face d'une nouvelle avalanche.

— Commandant, dit tout à coup maître Fénélon, j'ai vu un fort brick, tribord à nous, petite distance !

— Navire au vent ! s'écrièrent à la fois plusieurs matelots.

— C'est bien, répondit le patron, restez assis. J'y vois pour tous.

Quelques minutes s'écoulèrent dans une incertitude cruelle, mais à la levée de la lame, Décius découvrit à son tour la voile signalée; son œil exercé ne pouvait le tromper sur la nature du bâtiment.

— Brick de guerre anglais. Enfants ! dit-il à haute voix, il est à la cape et la houle l'empêche de nous voir. Vive la *Nouvelle-Mouraille* ! Silence ! et tenons-nous parés à l'abord. Pèse sur les avirons. Ensemble, garçons ! *Souque ferme !*

Tous ceux qui n'étaient pas occupés à *nager* apprêtèrent leurs armes; quelques uns n'avaient que des couteaux, d'autres comptaient sur les rames, les gaffes et la barre du gouvernail. Tous les cœurs battaient maintenant d'une ardeur martiale. Mais il fallait surprendre l'ennemi, une attaque inattendue pouvait seule compenser le désavantage du nombre et le manque absolu de poudre.

Quand la chaloupe passa en poupe de l'anglais, un cri d'alarme retentit dans ses lames :

— Courage, enfants, à bord ! au plutôt paré ! hurla Décius en brusquant l'accastage.

— Lasse aller les avirons ! vive la république !

Et les corsaires, à la suite de leur intrépide commandant, s'élançèrent sur le pont du brick.

Au resacc des lames, l'embarcation, brisée en mille pièces, manqua sous les pieds des derniers à sauter à l'abordage.

— Vaincre ou mourir ! On ne se rendra pas !

— Oui, capitaine ! vaincre ou mourir !

— En avant ! mettoyez vous les gailards ! pas de quartier !

Les matelots français obtinrent d'abord un avantage marqué et prirent possession de l'arrière sans éprouver grande résistance; mais les

Anglais, malgré leur épouvante, parvinrent bientôt à se mettre sur la défensive. Dès lors la face du combat changea; les compagnons de Décimus avaient eu à la vérité le temps de s'armer avec le tact ordinaire des matelots, en se saisissant de leviers de pointage, de barres d'aspect, et même de quelques salutes trouvés dans la dunette ennemie; mais de la mâture, les gabiers les érasaient de projectiles; le peloton des soldats de marine était formé en bataille et les décimait par un feu nourri; à chaque instant de nouveaux adversaires surgissaient des panneaux, et les officiers anglais avaient rejoint leurs hommes en traversant le faux-pont.

Les corsaires, réduits à la dernière extrémité, perdaient toute chance de succès, mais n'en continuaient pas moins cette lutte inégale sans essayer de capituler.

— En avant! cria Décimus. Et ralliant à lui tous ses hommes, il se précipita sur le garnison qui rechargeait ses fusils et n'eut que le temps de croiser la baïonnette.

La mêlée recommença; le feu se trouva interrompu; les gabiers cessèrent de lancer des biscaïens, de crante d'attendre leurs compatriotes; les Français gagnèrent encore quelques pieds de terrain; mais chaque pas coûtait la vie à plusieurs d'entre eux. Les Anglais, sûrs de l'emporter, grâce à leur force numérique, eurent recours à un dernier moyen qui devait mettre fin au carnage. Une caronade chargée à mitraille fut démarrée du sabord et braquée sur le groupe des combattants; l'ordre d'exécuter la retraite fut donné aux soldats, qui s'efforcèrent de reculer, afin de laisser le champ libre aux canonnières. Cependant chaque corsaire se faisait un rempart du corps de son antagoniste; il fallait à tout prix s'emparer de la pièce prête à faucher les abordeurs d'un seul coup. La mêlée allumée brillait au dessus de la lumière.

— Ne tuez plus! disait Décimus, désarmez-les! Faites comme moi, empoignez-les, et marchons droit au canon.

Le capitaine, en effet, tenait du bras gauche sur sa poitrine un sergent d'infanterie, qui lui servait de bouclier, et courait aux artilleurs en brandissant sa hache de la main droite. Les matelots français suivirent cet exemple autant qu'ils purent. Le commandant anglais vit que son navire se trouvait compromis, il saisit la mèche et la posa à quelques lignes de l'équipelle. Décimus et ses compagnons ne lâchèrent point prise et avançaient toujours; l'Anglais se décida enfin à sacrifier ses propres soldats pour se débarrasser des corsaires, et il allait faire feu lorsque le cri: « A l'abordage! à l'abordage! » retentit de nouveau à l'avant. Le grand canon arrivait. L'issue du combat cessait d'être douteuse. Le commandant n'osa plus consommer l'horrible sacrifice auquel l'espoir de vaincre l'avait décidé tout à l'heure; mais jaloux d'une mort glorieuse, il s'élanca presque seul sur les nouveaux assaillants; et là, périt les armes à la main, criblé de coups et sans demander merci. Les soldats et les canonnières, pris à revers, avaient rompu les rangs; quelques uns se rendirent à discrétion, les autres s'enfuirent dans la cale. Le pavillon français flotta enfin sur le poupe du brick anglais.

Avec deux misérables barques, et presque sans armes, l'équipage de la *Mouraille* venait d'accomplir un de ces exploits incroyables qui gisent oubliés dans les chroniques éparées de notre marine, car ils n'ont point trouvé d'écho au milieu des grands chanteurs de la république et de l'empire. Et cependant, est-il dans les fastes maritimes d'aucun peuple un trait d'audace plus digne d'admiration que celui de ces marins en détresse dont un nouveau danger ravive l'énergie, et qui, au lieu d'implorer un asile, font glorieusement une dernière conquête?

III.

Une heure après la prise du brick anglais, par l'équipage de la *Mouraille*, le service était régulièrement organisé à bord, on avait débarrassé le champ de bataille, pansé les blessés, fait l'appel, mis les prisonniers aux fers dans le faux-pont et lavé le navire. Décimus Charabot avait donné à sa glorieuse capture le nom de la *Nouvelle-Mouraille*.

— Parbleu! disait maître Nègro en faisant rouler les cordages, voilà des réparations qui ne coûteront pas cher à nos armateurs. Un beau brick de 18, tout neuf, pour une vieille caravelle de 12 criblée de boulets. Parlez-moi d'un pareil commerce. Après cela, on peut décemment retourner à Marseille.

Dans le bassin de la Méditerranée, à la suite d'une tempête, la mer ne conserve pas pendant plusieurs jours une longue houle creuse et fatigante, ainsi qu'il arrive sur l'Océan. Dès que la tempête a cessé, la surface des eaux se rassérène et un brillant clapotis remplace les nappes écumeuses. C'est ce qui arriva bientôt. Le capitaine ordonna donc de faire de la toile et de prendre une allure de marche au lieu de rester à la cape sous des voiles de mauvais temps; et il se serait immédiatement dirigé vers les côtes de Provence sans l'intervention de Louis de Touranges, qui lui suppliait de courir au bord à la recherche du petit canon. Certes, le corsaire ne pouvait être accusé d'inhumanité et donnait constamment dans sa vie privée des preuves du contraire, mais il avait une haine si vive pour les Anglais, que la problématique sauvetage des prisonniers ne s'était pas même offert à sa pensée.

On ne tarda pas à découvrir du haut des mâts le lieu où la vieille *Mouraille* avait disparu. Des espars, des fragments de pavois, et le petit canon chaviré, servaient d'omers au jeune lieutenant, qui faisait gouverner de manière à passer au milieu de ces débris flottants. Quelques hommes convulsivement accrochés à des bouts-hors et à des poulies, furent

recueillis; le dernier que les corsaires hissèrent à bord était Régulus Vincent.

— Encore ce misérable! s'écria le capitaine avec dégoût. A fond de cale! à fond de cale! et qu'on le jette sur les quais dès que nous arriverons.

Le lieutenant transmit au maître d'équipage l'ordre qu'il venait de recevoir; Nègro alla s'emparer de Régulus, dont l'extérieur pitoyable provoquait les huées de l'équipage.

— Tu peux te vanter, lah-gas, lui dit-il en l'escortant, que tu as de fameuses obligations à notre lieutenant.

Vincent tremblait de colère et d'effroi; il tourna d'abord son regard sinistre vers le contre-maître, et le reporta ensuite du côté de l'officier; puis les muscles de son visage se contractèrent, et il murmura d'une voix sourde :

— Oui! oui! mais c'est un Touranges!

Nègro tressaillit. Il fut au moment de se jeter sur le traître et d'étouffer dans sa gorge les paroles qu'il avait cru distinguer, mais il se retint en supposant qu'il avait mal entendu, et laissa le misérable aux fers à fond de cale.

Cependant les voiles avaient été orientées et l'on faisait route pour Marseille.

Décimus, tout fier de ses prises nombreuses dont plusieurs l'attendaient déjà au port, et fier surtout de ramener en trophée un brick de guerre anglais, passait les soirées à s'entretenir avec son lieutenant du plaisir qu'il aurait à ranger à l'honneur les foris de la rade :

— Ils vont rire un peu la-bas, disait-il en se frottant les mains, quand ils verront la *Nouvelle-Mouraille* rentrer, huniers et perroquets au vent, le yacht renversé, inférieur aux couleurs nationales!

Quelquefois aussi il parlait du vieux brick sur lequel il avait commencé ses croisières, et il ne cherchait pas à dissimuler ses regrets :

— C'était un vaillant navire qui m'embêtais à la voix, lieutenant, un noble ami que je n'ai pu quitter les yeux secs; je n'ai pas laissé voir mon émotion à l'équipage, mais mon cœur était déchiré comme par un remords. Si le devoir ne m'avait ordonné de sauver mes hommes, si Décimus ne m'avait pas attendu au port, vois-tu, je ne me serais jamais séparé de ma *Mouraille*, nous aurions péri ensemble.

Souvent les sentiments paternels du loyal corsaire reprenaient le dessus, et le jeune officier se gardait bien alors de détourner un sujet de conversation qui était celui de ses plus doux rêves. Que de fois, pendant cette longue croisière, il avait évoqué le souvenir de sa gracieuse protectrice! ce que de fois il avait songé à cette enfant naïve et confiante qui l'avait accueilli, lui proscrit; à cette prudente jeune fille dont le courage ne s'était pas démenti un instant dans des circonstances de plus en plus difficiles. Aussi, maintenant que la *Nouvelle-Mouraille* faisait voiles pour Marseille, peu lui importaient les nouveaux périls qui l'attendaient s'il était reconnu ou dénoncé! une seule pensée le préoccupait, la pensée de revoir son ange tutélaire, et cette pensée se mêlait à un vague espoir, qui ne prenait pas sa force dans la seule reconnaissance.

La fin de l'expédition ne présenta aucun incident défavorable, et huit jours après le naufrage de la *Mouraille* les vigies de la côte purent reconnaître à la flèche d'un brick anglais de dix-huit canons le guidon particulier au capitaine Charabot. La population encombra bientôt les quais, applaudissant aux nouveaux succès de ses vaillans corsaires.

La *Nouvelle-Mouraille* achevait à peine de s'amarrer que, conformément aux ordres du capitaine, un premier canon s'en détacha, portant à terre un homme pâle et soucieux qui traversa la foule en courant; c'était Régulus Vincent. Quand il fut à quelque distance il se retourna, lança un regard plein de haine et de menaces au navire d'où il venait d'être honteusement chassé, puis il disparut. Pendant ce temps les rangs de la multitude s'ouvrirent pour laisser passer une jeune fille. Un murmure de sympathie se fit entendre autour d'elle; les hommes étaient respectueusement leurs bonnets rouges, les femmes la contemplaient avec envie, chacun lui rendait hommage; car la bienfaisance et les vertus de Décimus Charabot n'étaient pas moins populaires que les exploits de son père.

Les matelots ferraient les voiles et roulaient les cordages; Chrétien faisait aligner les vergues et raidir les manœuvres; Décimus lui-même activait les travaux d'ordre et de propreté, car il tenait à l'honneur de ne descendre à terre que quand son brick serait entièrement *espainé, lustré, attifé*, en un mot, digne de lui; mais le lieutenant, debout sur la dunette, ne prenait aucune part au mouvement général. Absorbé dans une contemplation muette, il regardait la fille du corsaire, accourue, comme celle de Jéphé, au devant de son père victorieux. Louis de Touranges avait deviné Marie avant même de l'apercevoir, et maintenant qu'elle était là, séparée de lui par une si faible distance, il oubliait tout, jusqu'à ses devoirs, et restait indifférent à ce qui se passait à bord comme aux acclamations de la multitude.

— Eh bien, lieutenant, que tais-tu? s'écria le capitaine en montant à côté de lui; ne nous amusons pas à écouter ces brailards! Débarrassons-nous des prisonniers au plus vite, installons-nous vivement, faisons tout de suite des vivres et de l'eau; que personne ne descende avant que le brick soit prêt à prendre le large. C'est tout ce que ce son regarde. Maître Nègro, embarquez mes canonnières! ajouta-t-il d'un ton de commandement, et s'adressant de nouveau à son second: Je puis maintenant aller embrasser ma fille!

— La voici, capitaine, répondit l'officier en la lui montrant sur le quai. Le père salua son enfant de la main, et descendit rapidement dans l'embarcation armée, en recommandant encore une foule de travaux accessoires.

Dès que la yole fut débordée, Louis de Touranges se pencha au sabord, vit Marie se précipiter entre les bras de Décuis, et la suivit des yeux, tandis que le père et la fille s'éloignaient, escortés par la foule. Le peuple célébrait à grands cris les succès du capitaine et le reconduisait en triomphe. Quand tout eut disparu, le lieutenant, revenu à lui comme après un doux songe, s'empressa de faire exécuter les ordres du capitaine. Placé entre le désir de revoir promptement celle qu'il aimait, et la ferme intention d'obéir littéralement aux injonctions de son chef, il commença son zèle à l'équipage et fit signifier d'abord que nul n'obtiendrait la permission de s'absenter avant que le brick ne fût en état de remettre sous voiles. Les matelots, aveuglément dévoués à leur commandant et à leur second, ne murmurèrent pas à cette sévère proclamation, et cependant quel était celui d'entre eux qui n'avait pas aperçu sur le quai, tout à l'heure, un ami, une sœur, une mère? Quel était celui qu'une belle Provençale aux yeux noirs n'attendait pas au rivage?

Les prisonniers furent livrés à l'autorité militaire; le navire fut débarrassé, le grément remis en état et le chargement d'eau douce complété; enfin l'on armit le dernier baril des vivres de campagne, lorsque six heures du soir sonnèrent à la cloche du bord. On tira au sort les noms des hommes de garde, puis Louis de Touranges et les matelots exempts de service sautèrent joyeusement dans la chaloupe. Ceux-ci allaient chercher les bruyantes joies de l'orgie, celui-là les suaves émotions d'un amour pur et timide, qui n'osait encore qu'à peine s'abandonner à l'espoir. Louis n'avait pas en effet la présomption de se croire l'objet d'un sentiment plus tendre qu'un certain intérêt inspiré par sa position de proscrit. Il savait seulement que le cœur de Marie n'appartenait à personne; il savait qu'Agriola n'avait pu obtenir sa main, et tout au plus comptait-il sur l'amitié de Décuis sur les circonstances qui le rapprocheraient naturellement de la jeune fille.

Au moment où il allait se rendre à terre, Chrétien s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

— Méfiez-vous, mon capitaine (Chrétien donnait toujours ce titre à son ancien officier, à moins qu'il ne lui parlât en public), méfiez-vous; ce que tu m'est tombé et j'en maronne, car autrement j'aurais navigué dans votre sillage et ouvert l'œil pour deux. Il y a plus de danger pour vous à louver sur le plancher des vaches, par la brise de guillotine qui souffle à terre, qu'il n'y en avait l'autre jour, quand le brick était en train de faire son trou dans l'eau et qu'il venait à déraciner les yeux.

— Sois tranquille, Chrétien; on respectera le second de la *Mouraille*.

— A-t-on respecté celui qui l'était avant vous, et qui pourtant se faisait gloire du nom de républicain?

— Bon quart! mon brave; les jours se suivent et ne se ressemblent pas. A demain donc, et d'ici là, n'aie pas peur.

Le maître, inquiet comme un père, tenta inutilement de retenir Louis de Touranges. En le voyant partir, il jura entre ses dents, soupira à pleins poumons et se laissa aller aux plus sombres presentiments. Ses craintes instinctives n'étaient que trop bien fondées. Vincent Régulus s'était rendu tout d'abord chez Scipion, commissaire de la section des Piques. Scipion habitait un hôtel vendu comme bien national. C'était une des plus belles maisons de la ville, située entre le port et l'ancien quartier aristocratique. Elle se faisait remarquer par une disposition à la fois élégante et commode. Les représentants du peuple délégués par la Convention à Marseille y avaient logé plusieurs fois. Cet hôtel, du reste, était décoré dans le goût de l'époque, c'est-à-dire avec un mélange singulier de simplicité spartiate et de raffinement qui rappelait l'ancien régime. Au dessus de l'entrée principale, on lisait en gros caractères : « Vivre libre ou mourir ! » Plus bas, contre le mur, selon la loi du temps, était affichée la liste des nous, prénoms et qualités des hôtes du logis.

En homme qui connaissait les êtres, Vincent traversa rapidement la cour, monta l'escalier et se dirigea dans un couloir étroit au bout duquel se trouvait le cabinet du commissaire. Il écouta quelque temps à la porte pour s'assurer que Scipion était seul, puis il tourna le bouton et entra.

— Toi ! s'écria le commissaire vivement contrarié ; tu devais cependant ne plus revenir !

— Bien sensible, mon bon Emile, au plaisir que tu as de me revoir ! répondit Vincent en fermant la porte à double tour. Il n'y a que les réorts qui ne reviennent pas. Ecoute.

— Mais tu ne sais donc pas que la présence à Marseille peut me perdre ! Tu ne sais donc pas que plusieurs de tes pareils ont été pris et guillotinés ! Il fallait nous diriger à la mer, l'enfermer à l'étranger, ou tout au moins rester à ton bord ; tu me l'aurais promis.

— Promettre et tenir sont deux, voilà ce que je sais aussi, reprit Vincent avec une ironique effronterie. Il est facile d'invier les gens à se taire leur lorsque leur existence vous gêne ; mais que veux-tu ! j'ai voulu épargner la douleur de me pleurer et de porter mon deuil. Bien fâché de la peine, mais tu seras obligé d'attendre encore un peu ma succession.

— Misérable ! murmura Scipion en pâlisant.

— D'ailleurs, écoute-moi, et tu verras s'il m'a été possible de fuir, ou de rester à bord, ou de te faire mon héritier. J'avais cependant calculé

mon affaire avec un art admirable, parole d'honneur ! Sans ce maudit maître d'équipage, dont je compte bien me venger (et j'en ai les moyens), sans lui la *Mouraille*, qui a coulé bas, et son capitaine Charabot ne se seraient pas quittés à l'amiable. Je serais Anglais à l'heure qu'il est ; oui, Anglais, ou Espagnol, ou Italien, ou n'importe quoi ! La philosophie ne reconnaît pas ces vaines frontières que les préjugés ont établies entre les différentes fractions de la grande famille humaine. Le véritable philosophe n'a qu'une patrie, le monde, parce que le monde lui donne à dîner. Ne fronce pas le sourcil, mon bon, c'est inutile. Il faut me servir bon gré, mal gré, sinon je l'entraîne avec moi, ce qui me ferait beaucoup de chagrin, pour moi surtout. Vois-tu, Emile, tu m'as donné des arrhes, il y a quatre mois, et ces arrhes je les ai gardées.

— Infâme !

— Tes insultes ou rien, c'est la même chose. Entre amis on doit se passer la vérité. Mais il s'agit à cette heure de se mettre à l'ouvrage. Voici un plan. C'est superbe. Ecoute.

Vincent commença par raconter avec une hideuse sincérité tout ce qui s'était passé à bord. Le commissaire éprouvait un profond dégoût en l'entendant parler de ses lâchetés avec tant de cynisme.

— J'aurais été bien bon de me battre, disait Vincent, pour des gens que je voulais quitter à la première occasion. Et puis, une blessure, un évanouissement, un rien pouvait me trahir : tu comprends ? Je laissai donc les amateurs de coups de hache prendre deux bricks de commerce et un trois-mâts. Quelques jours après, ils eurent affaire à une corvette dont Charabot se débarrassa avec un bonheur insolent. J'en fus fâché : j'espérais que nous serions capturés à notre tour. Il y eut encore deux autres combats dont je m'abstins également, toujours pour ma santé et pour mieux garder l'incognito ; je suis modeste. Les autres firent encore une masse de prisonniers. — « C'est bon pensai-je, plus il en viendra, plus tôt je pourrai exécuter mon projet. » — Je ne l'ai pas dit qu'à cause de l'impartialité que je gardais entre les combattants, on m'écrasait de mépris, qu'on me chassait du pont, qu'on m'obligeait à curer la poulaie, et à nettoyer le poste de la cale où les Anglais étaient entassés, comme si, au dire de tous les philosophes, l'impartialité n'était pas une éminente vertu. Je profitai de la circonstance pour me lier avec ces derniers. Il fut convenu entre nous que je me procurerais adroitement la clé des fers et que je leur fournirais des armes pour molester tous les Français.

Scipion frissonna de horreur.

— C'est comme ça, Emile, continua Vincent en haussant les épaules ; tu as tort de t'effaroucher pour si peu. Sous prétexte de salut public, n'envoies-tu pas tous les jours *ad patres* des gens qui valent cent fois mieux que toi ? Et puis, ne te vantes-tu pas tous les jours d'être un Brutus qui sacrifierait sa propre famille sur l'autel de la patrie ; et cela après m'avoir fourni de faux papiers, que je conserve précieusement, par parenthèse.

— Le lâche ! il me reproche jusqu'à mes bienfaits !

— Oui, parce qu'ils prouvent que tu ne vaux pas mieux qu'un autre, avec tes grandes tirades vertueuses. Mais il n'y a pas de plaisir à causer avec toi ; tu interromps toujours. Ecoute donc jusqu'au bout, que diable ! Ah ! pardon ; j'oubliais que vous avez aussi aboli le diable. Or donc, les choses allaient le mieux du monde. Les Anglais n'avaient pris en amitié; car les préjugés internationaux, vois-tu, c'est encore de la plaisanterie. Bref, notre coup était monté pour la première nuit de gros temps, qui rendrait la surveillance moins active. Mais voici qu'un damné maître (que je connaissais de longue date, comme tu vas voir) entendit tout, me mit les fers aux pieds et rendit impossible mon ingénieux projet. Il fit son rapport à Décuis, qui voulut me brûler la cervelle, le brutal ! Son lieutenant le retint fort à propos, et me sauva la vie. Quelle bêtise de sa part ! Le lendemain on me donna trente coups de corde. Heureusement, on me laissa ma chemise de toile et je n'eus garde d'en changer, ainsi que tu penses.

— Oui, je ne sais que trop bien ton motif.

— La suite de cette intéressante histoire, tout le monde te la dira à Marseille. Enfin on vient de me chasser du bord et me voici. Mais ce que l'on ignore, je l'ai découvert dès le jour du départ. J'ai beau jeu à mon tour, va ! Apprends donc que le capitaine a sauvé deux suspects. C'est immoral, comme tu sais. Nous imitions fort les anciens, excepté, à ce qu'il paraît, pour ce qui tient à l'hospitalité. Or, le premier est un aristocrate, un noble, un lieutenant de l'ancienne marine que j'ai vu mille fois à Toulon, au temps de l'agréable séjour que j'ai fait en cette ville, et que j'ai reconnu tout de suite. Mieux que ça, c'est un Tourange !

— Un Tourange ! répéta le commissaire avec effroi.

— Oui, un Tourange, oui ; le fils de celui... il y a cinq ans, tu sais ? Vincent accompagna cette indication d'une affreuse pantomime : il fit le geste d'un homme qui donne un coup de poignard ; puis il reprit son récit.

— Eh bien ! le capitaine en a fait son second, sous le frivole prétexte que cet aristocrate est un homme de talent et un brave. Quel préjugé, n'est-ce pas ? Quant à l'autre, c'est un simple matelot qui a déserté l'escadre pour suivre son officier, auquel il est dévoué jusqu'à la mort. Bien du plaisir ! Tu te souviens sans doute de la nuit où nous allâmes à la bastide avec le vertueux Agriola, pour solliciter mon incorporation dans l'équipage de la *Mouraille* ? ils y étaient cachés tous les deux. La fille du capitaine, une jeune personne de belle espérance, venait de les recueillir. C'étaient eux qui avaient bu dans les verres que tu remarquas. J'ai tout appris à bord, je ne dirai pas par la Providence, puisqu'elle n'existe

plus, mais par hasard. On a des oreilles pour écouter, Emile, des yeux pour regarder, une intelligence pour deviner, une mémoire pour retenir, un cœur pour haïr, et une volonté pour se venger! Maintenant donc, il faut que tu accuses Décius et que tu me venges de ses mauvais traitements; accuse sa fille, qui a recelé des suspects; accuse Louis de Touranges, que je hais dans sa famille; accuse ce prétendu maître Negro, son acolyte qui, du reste, s'appelle Chretien de son nom, ce qui est une circonstance singulièrement aggravante par la tolérance qui court.

— C'en est trop! s'écria Scipion, exaspéré. Décius est mon ami; ce Touranges lui-même l'a préservé de la juste colère du capitaine; il l'a sauvé la vie, misérable! Eh quoi! du sang! du sang! toujours du sang! ne marcherai-je que dans du sang! Pût au ciel que tu cusses péri comme tu le méritais! Et moi-même, que ne l'ai-je dénoncé, il y a quelques mois! Tu aurais expié tous tes crimes d'un seul coup!

— Tu ne le pouvais pas, mon cher Emile. Alors comme aujourd'hui ton intérêt me répondait de toi. Crois-tu donc que je me serais laissé racourcir de la tête sans en faire usage pour parler apparemment? Je le dégradais par mes aveux, et de ce moment, quel est le citoyen de Marseille qui l'aurait voulu pour commissaire!

— Tu es mon mauvais génie! dit Scipion, vaincu par ce raisonnement. Seras-tu donc, toute ta vie, un affreux obstacle placé entre moi et mon devoir! Me faudra-t-il toujours manquer à ma conscience à cause de toi?

— Ta conscience! Ah! oui, parlons-en: ce sera un sujet tout neuf de conversation. Va, va, l'on ne m'en impose pas avec de grands mots. Ton devoir, c'est ton intérêt; ta conscience, c'en est la mesure!

— Au nom de Dieu! s'écria le commissaire sans chercher à réfuter ce qu'il venait d'entendre; et ne suffit-il pas d'être sain et sauf! que veux-tu donc?

A l'invocation inusitée du patriote, la physionomie de Vincent devint froidement moqueuse; mais à la fin de la phrase, elle s'anima tout à coup.

— Ce que je veux! hulla le misérable. C'est toi qui demandes ce que je veux! Vengeance! vengeance! voilà ce qu'il me faut! Je suis lâche, dis-le, redi-le, j'en conviens, c'est vrai, je m'en vante; mais je sais haïr et me venger. Tu faiblis, toi, Brutus de carrefour! moi je ne faiblis pas! je n'oublie pas que tous nos malheurs sont venus de cet insolent comte de Touranges, le père de celui-ci, qui nous a tyrannisés vingt ans. Je n'oublie pas qu'il a brisé ma vie et mon bonheur, qu'il m'a enlevé la femme que j'aimais, la seule que j'aie jamais aimée, qu'il l'a épousée quoiqu'il ne l'aimât pas, parce qu'il était riche et puissant. Il m'a insulté ensuite, il l'a insulté toi-même sans réparation aucune, quand nous n'étions que de *cils roturiers*, comme ils disaient alors. Et alors, je t'ai entendu le maudire aussi, lui et toute sa race. Depuis ce jour, il est vrai, tu as quitté la Saintonge, toi. Le brave des braves; mais moi, le lâche, j'y suis resté pour me venger! Cette femme, qui ne m'avait rendu que dédains pour mon amour, cette femme, qui était coupable à mes yeux du fils qu'elle avait donné à Touranges, cette femme a péri par le poison; cet homme a péri ensuite par le poignard. Eh bien! je veux que leur fils à son tour périsse par l'échafaud! Je le veux! Il me faut la tête d'Louis de Touranges, dussé-je sacrifier la tienne, et même, ce qui est encore plus pour moi, la mienne par dessus le marché, tout lâche que je suis. Malheur à toi, Emile, si tu te refuses sottement à servir ma haine.

Scipion recula jusqu'à la table, et saisit convulsivement la paire de pistolets qui s'y trouvait posée, selon l'usage d'un temps où chacun se tenait constamment sur ses gardes.

— Bah! tu n'oseras pas plus me tuer que me dénoncer, reprit Régulus Vincent d'une voix calme; mais je veux que tu m'aides, et tu m'aideras!

— Eh quoi! répondit le commissaire avec effort, ne crains-tu pas d'être reconnu?

— J'ai tout calculé. On doit croire que j'ai péri dans l'incendie du port de Toulon; j'ai les faux papiers dont je suis red-vable à ton consciencieux patriotisme; je suis aujourd'hui le citoyen Régulus de Carcassonne; mon passe-port est parfaitement en règle, ton visa en est la preuve; je ne risque donc absolument rien. Lorsque j'en aurai fini avec ces corsaires et avec leur capitaine, lorsque j'aurai vu monter dans le tonneau ce Chretien, qui a été successivement mon accusateur, mon juge et mon bourreau à bord de la *Mouraille*; lorsque j'aurai promené sur une pique la tête du dernier des Touranges, alors, mais seulement alors, mon cher Emile, je te débarquerai de la vue du meilleur de tes amis. Sainte amitié! va! j'irai à Paris. L'endroit est bon de ce temps-ci, et j'ai toujours eu envie d'honorer de ma présence cette agréable capitale du monde civilisé, ce centre des lettres et des beaux-arts, ce foyer de lumière, ce rendez-vous patriarcal de toutes les vertus primitives. Oui, c'est dans ce séjour enchanteur des ris et des grâces que je veux me délasser de mes fatigues et goûter enfin le repos qui assure une conscience pure et sans tache. Ainsi, mon cher, il ne tient qu'à toi de me voir décroître dans trois ou quatre jours. Tu as plus peur que moi de me voir découvrir. Eh bien! fais agir promptement la guillotine. C'est toi qui en tiens la ficelle, heureux gaillard que tu es!

Après cette dernière raillerie, Vincent s'étendit sur la chaise-longue du cabinet, et comme un orateur sûr d'avoir porté un coup décisif, il attendit patiemment l'effet de son affreuse argumentation.

Il avait tort cependant de compter sur le concours du commissaire.

grâce au funeste mystère qui semblait enchaîner leurs destinées. Celui-ci avait de nobles sentiments au fond du cœur. Poussé à la tête d'une faction populaire, par une de ces circonstances fortuites que produisent les révolutions, et aveuglé par le prestige de son éphémère autorité, Scipion croyait sincèrement accomplir un devoir quand, les armes à la main, il faisait triompher le parti montagnard dans les rues de Marseille. « Le régime actuel improvisé des armées et sauve la patrie! » disait-il alors en sabrant de toutes ses forces. C'était la même pensée que le rendait terrible au tribunal ou au comité, lorsqu'il croyait avoir affaire à des ennemis de la république. Mais si la passion politique pouvait l'entraîner au-dessus du juste et du raisonnable, jamais du moins, quand son opinion le laissait de sang-froid, il n'eût commis une cruauté dans son intérêt particulier. S'il était violent, c'était par faiblesse même de caractère et par incertitude. Il était semblable, dans ce grand mouvement révolutionnaire, à ces astéroïdes qui se heurtent dans l'espace contre la sphère d'attraction d'une planète, et qui, dès ce moment, adoptent le même mouvement et la même vitesse qu'elle. Il avait été rencontré par le sanglant tourbillon de la terreur, et il gravitait naturellement dans cette sphère mouvante. Malheur aux ennemis politiques qu'il rencontrait sur cette voie! Mais ses ennemis privés pouvaient le regarder passer sans crainte.

Les odieuses propositions de Régulus Vincent l'avaient frappé de stupeur à force d'indignation. Il resta quelques instants à réfléchir, tandis que son farouche visiteur l'examinait attentivement. Enfin il parut avoir pris une résolution.

— Non! s'écria-t-il, dussé-je être guillotiné à côté de toi, je ne toucherais ni à Charabot ni à aucun des siens, je le jure! Je suis las d'être l'involontaire complice de tes infamies! Je t'abandonne Va-t'en, misérable, va-t'en!

Vincent se leva brusquement; la colère l'emportait sur sa prudence ordinaire, les muscles de son visage se contractèrent horriblement, ses yeux ternes roulaient dans leurs orbites, il était devenu livide. Mais, avant qu'il eût essayé de répondre, cet accès de rage était comprimé, et son masque avait repris l'ignoble expression du sarcasme féroce et de la lâcheté vindicative.

C'est qu'au même moment on avait frappé deux coups à la porte du cabinet. Scipion alla ouvrir en ordonnant de nouveau à Vincent de se retirer. Celui-ci n'hésita pas; il venait de reconnaître dans l'individu qui entraient le citoyen Agricola.

Le commissaire comprit avec douleur que c'en était fait des secrets du capitaine Charabot.

IV.

Depuis cette matinée où nous l'avons vu à la bastide du capitaine Charabot, en compagnie de Scipion et de Régulus Vincent, Agricola s'était jeté sans réserve dans la tourmente révolutionnaire. Doué d'une de ces organisations impétueuses qui préfèrent toujours les partis extrêmes, il avait voulu ce jour-là se faire simple match pour gagner l'estime du père de Decia. Sa jalousie le fit renoncer subitement à ce projet, et rechercher dès lors dans le fievre populaire les moyens de conquérir par la peur, à défaut de l'amour, la main de la jeune fille, ou de se venger d'elle et de son rival, si vraiment il en avait un. Entreprenant, exalté, grossièrement éloquent, intrepide, il ne tarda pas à se faire de nombreux partisans. Comme Scipion l'avait craint, il parvint à conquérir une prépondérance marquée dans les clubs. Le commissaire qui n'avait qu'une énergie morale que les jours d'écoute, sur la place publique, fut éclipsé par lui au tribunal et à la commune. Agricola plus jeune, plus fougueux, plus hardi, le dépassait, le dominait; et c'était lui qui, plus fort, sinon de droit, était le véritable chef de la section des Piques.

A l'attitude de ces deux hommes, Vincent n'eut pas de peine à voir que les rôles avaient changé pendant ses quatre mois d'absence. Un sourire sardonique plissa ses lèvres, et il regarda Scipion d'un air méprisant.

Agricola, de son côté, reconnut Régulus et parut hésiter avant de s'expliquer devant lui. Cependant, soit qu'il dédaignât de prendre aucune précaution, soit qu'il présentât qu'il parlait devant un ennemi de Décius, sent enfin qu'emporté par la passion, il fut incapable de se contenir, il se décida à parler sans réserve.

— La *Mouraille* vient d'entrer dans le port, dit-il à Scipion. Tu sais ce qui m'amène.

— Je t'ai promis de te réconcilier avec Charabot, je l'essaierai.

— Eh! que m'importe l'amitié du père, si elle ne doit pas m'assurer l'amour de la fille.

— Son amour! interrompit Vincent; tu arrives trop tard, ou trop tôt, citoyen, je sais tout. Tu as un rival.

— C'est faux! s'écria Scipion, c'est faux! ne l'écoute pas. Viens chez le capitaine; nous allons nous entendre, Agricola. Fie-t'en à moi, ne fais pas attention aux paroles de cet aventurier. De vaines apparences nous ont trompés sans doute. Le capitaine ne saurait aujourd'hui refuser son consentement à un homme tel que toi. Si mon amitié est impuissante, son intérêt du moins te répond de lui. Allons, collègue, suis-moi, partons, ne m'arrêtons pas une minute, profitons du moment où Décius doit être de bonne humeur; viens, je suis prêt.

Agricola examina le commissaire qui s'animait d'une manière étrange, puis ses yeux se reportèrent sur Régulus, dont l'ignoble physionomie était triomphante.

— Je sais tout, te dis-je, et même beaucoup d'autres choses encore, citoyen Agricola, reprit Régulus. L'amour de la fille pour un autre et la répugnance du père pour toi, se lient à une vaste machination que j'ai révélée au commissaire tout à l'heure. Par amitié pour le capitaine, qui est compromis, cet homme sensible et philanthrope voudrait te cacher ma découverte; mais je suis un franc sans-culotte, moi, je parlerai; je ne souffrirai pas qu'on trompe la république. Quant à toi, citoyen, tu feras ton devoir, quoique tu ne sois pas encore commissaire de la section des Piques; mais cela viendra. La vertu trouve toujours ici-bas sa récompense.

Scipion, réduit au silence, se laissa retomber lourdement sur son fauteuil.

— Tu aimes Décia, continua Régulus en appuyant sur chaque mot de manière à impressionner vivement son auditeur. Tu as raison, car elle est encore digne de toi. Son amour est un de ceux qu'à peints d'une manière si pastorale le ci-devant chevalier de Florian. C'est de la bucolique première qualité. Or, qu'est-ce qu'un pareil amour dans la vie d'une jeune fille! un rêve, voilà tout; un rêve que peut remplacer un autre rêve. Ton rival est un ci-devant, un aristocrate, un Tourange. Fais-le disparaître comme une simple muscade. La guilotine n'a pas été inventée pour flatter seulement le coup d'œil. Les absents ont tort sous le nouveau régime comme sous l'ancien. Or, comme il n'y a pas de plus longue absence que la mort, tu es bien sûr, une fois le noble galant enlevé, d'avoir raison auprès de la jeune fille. Et d'abord on a toujours raison quand on est seul à raisonner. Donc, enlevé l'aristocrate! enlevé! Ton bonheur est dans tes mains, puisque la guilotine y est aussi.

A cette révélation encourageante, Agricola se sentit transporté tout à la fois de fureur et d'espoir.

— Ah! elle aime un aristocrate, s'écria-t-il. Ah! son père a sauvé des suspects. Merci, citoyen Régulus, merci! Voilà donc le mystère dévoilé. Je sais ce qui me reste à faire. Viens, viens Régulus. Et toi, commissaire, prends garde à ta tête! Toi aussi tu protèges les suspects, tu défends les aristocrates! Tu n'es qu'un faux frère! Fais un pas, dis un mot en faveur de Charabot, et je te traduis toi-même à notre barre! Tu sais qu'on n'en revient guère!

— On connaît mon patriotisme, répondit Scipion bouleversé. Vive la république! à bas les aristocrates! Mais vois-tu, citoyen, Décus est si brave! C'est un vieux ami, et je ne pouvais croire au rapport de Régulus.

— Soit! reprit Agricola d'un air inajoutable, je te pardonne ta faiblesse en considération de cette amitié dont tu parles. Seulement, fais ton devoir au tribunal et tâche d'expier ainsi une faute qui entache singulièrement tes vertus civiques.

Scipion feignit de croire à la sincérité de ces paroles; mais il n'ignorait pas que la place de commissaire de la section était depuis long-temps convoitée par Agricola. Il s'approcha Vincent et lui dit à voix basse :

— Tu veux donc me perdre, ingrat!

Non, répondit celui-ci; cela ne me servirait à rien. Je suis magnanime, moi aussi, quand je n'ai aucun intérêt à ne pas l'être. Tout ce que je veux c'est me venger, et je vais le pouvoir enfin. Ouf! suis adieu.

Agricola et Régulus sortirent se donnant le bras, et ce dernier fredonnant d'une manière dérisoire, pour marquer le pas :

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé!

Scipion resta seul, en proie aux plus vives inquiétudes. La présence de Vincent à Marseille, la conduite de Décus et de sa fille, les menaces d'Agricola, l'intérêt que tant de gens avaient à le trouver coupable pour le perdre, par haine ou par rivalité, le tourmentaient horriblement. La terreur l'atteignait à son tour. Il croyait déjà voir le fatal triangle suspendu sur sa tête.

Chemins faisant, Agricola sentait peu à peu le calme rentrer dans son esprit. Il finit par hésiter sur le parti à prendre; son désir, comme celui de tous les amis, était d'être aimé et non point d'être craint. Devait-il donc renoncer à la violence, acheter le silence de Régulus, respecter le secret de Charabot, se faire ainsi de Scipion un auxiliaire utile, protéger Louis de Touranges au lieu de le frapper, et tâcher de plaire à Décia à force de générosité? Telles étaient les questions qu'il agitaît en lui-même tout en se dirigeant vers la commune. Son compagnon l'examina d'un œil scrutateur et cherchait à pénétrer ses projets. Ayant de mystérieux antécédens à cacher, Vincent comprenait trop bien que le rôle de délateur lui servirait d'abri, en même temps qu'il lui permettrait d'assouvir enfin sa vengeance. Dénoncer publiquement Louis de Touranges et Chrétien, accuser le capitaine et sa fille d'être leurs complices, compromettre autant qu'il le pourrait les gens de l'équipage de la *Mouraille* qui l'avaient traité en paria, telle était sa résolution irrévocable. Il était déterminé à n'accepter aucune transaction. Aussi, comme s'il eût deviné l'irrésolution d'Agricola, comme s'il eût soupçonné les propositions de paix et de conciliation que celui-ci était sur le point de lui faire, il se hâta de reprendre la parole pour raviver toutes les fureurs jalouses du jeune sans-culotte.

Avec une adresse infernale il répondait à des objections que l'amoureux de Décia n'osait formuler tout haut; il connaissait assez le capitaine et le lieutenant pour les accabler par ses rapports, et ce qu'il avait appris de Marie soit à la bastide, soit à bord, lui suffisait pour toucher juste à l'endroit sensible chez son auditeur. Agricola avec son caractère emporté, n'était pas en état de résister à de semblables attaques; la violence

l'emporta enfin. Seulement il fut convenu que la jeune fille ne serait point accusée. Régulus Vincent fit volontiers cette concession et accepta la mission d'espionner les mouvements de Décus et de Louis, tandis que son compagnon se mettrait en mesure de les faire arrêter le plus tôt possible. Celui-ci entra donc à la commune, et Régulus Vincent se dirigea vers les quais, où il arriva au moment où l'équipage de la *Mouraille* descendait à terre. Il vit l'officier descendre le premier, remarqua avec joie que Chrétien ne l'accueillait pas, et le suivit ensuite de loin, à travers le vieux quartier jusqu'à la porte du capitaine.

Le lieutenant, portait l'élégant costume de corsaire, le large pantalon rayé, la ceinture rouge, la veste à boutons de nacre et le petit chapeau ciré; un sabre d'abordage pendait à son côté, un petit galon au collet indiquait le rang qu'il occupait à bord. Son air franc et marin et les douces émotions qu'il éprouvait en ce moment, le rendaient bien différent de cet aventurier en haillons, mourant de faim, que Marie avait recueilli quatre mois auparavant à la bastide. Quand il entra dans la salle où la jeune fille se trouvait avec son père, elle ne put réprimer une exclamation admirative. Puis elle baissa les yeux en rougissant. Le jeune officier, de son côté, était profondément ému et n'osait prononcer une parole.

— Eh! eh! mes enfans, dit le capitaine, est-ce ainsi qu'on se revolt? Allons, embrassons-nous! que diable, nous sommes de vieilles connaissances.

Le lieutenant rougit à son tour et déposa un baiser sur le front de Marie.

— Tu m'as fait cadeau d'un vrai brave, Décia, et, ma foi, je veux t'en remercier devant lui. Il n'en a pas l'air, avec sa petite mine de muscadin, mais sapsabieu, c'est un marin fini et un enragé au combat!

Le capitaine se plut ensuite à rappeler à la louange de son second les circonstances les plus glorieuses de la campagne et surtout le moment où il était venu dans le grand canot pour consommer la prise du brick anglais. Marie, redevenue maîtresse d'elle-même, était fière de ces éloges, si bien mérités, et pour la première fois Louis de Touranges était fier aussi de ce qu'il avait pu faire.

— A demain les affaires et la politique! disait Décus; ce soir nous sommes en famille; et ne te crois pas de trop, lieutenant. Tu me plais, je te garderai à mon bord tant que tu voudras, et à terre tu auras tous les jours ta chambre chez moi, comme ton prédécesseur, ce pauvre camarade qu'ils m'ont assassiné! ajouta-t-il tristement.

Cette retexonne réveilla chez la jeune fille de douloureuses inquiétudes; elle jeta sur Louis un regard craintif.

— Je ne risque plus rien, dit l'officier; le second de Décus ne saurait devenir suspect.

Le corsaire n'exprima sa pensée qu'en demandant brusquement si la *Mouraille* était prête à reprendre la mer.

— Je ne me serais pas permis de descendre s'il en était autrement, répondit le lieutenant.

— Quoi! d'être partir! s'écria vivement Marie.

— Peut-être! murmura Décus. En tout cas, il est bon de se trouver en règle : on dort plus tranquille.

L'absence avait été longue, le mot de départ venait d'être prononcé et résonnait douloureusement dans le cœur de Marie. Ne savaient-ils pas tous deux par leur regard, ce que leur voix n'avait point encore dit de primé.

En rentrant dans sa chambre, la jeune fille s'agenouilla et pria ardemment sa sainte patronne de veiller sur son père et sur Louis de Touranges.

Le soleil dorait à peine les toits de la ville, que Décus et son lieutenant se disposaient déjà à retourner à bord pour visiter leur navire et son équipage. Marie les avait accompagnés jusque sur le perron. Elle écoutait, les yeux baissés, quelques paroles que le jeune officier, enhardi par l'intérêt affectueux qu'elle lui avait témoigné la veille, osait enfin lui adresser. Décus s'était arrêté sans avoir l'air de rien voir et de rien entendre, et souriait de l'embarras de sa fille et de celui du jeune officier.

— Allons, allons, dit-il enfin, assez de galanterie pour une fois. *Bastante hemos haalado*, comme dit l'Espagnol. A bord! à bord! et à ce soir la suite du conte!

Au même instant une troupe de sans-culottes, guidée par Vincent, déboucha tout à coup dans la rue et eut bientôt fermé la porte.

— Au nom de la loi, saisissez-vous de ces hommes! A bas les aristocrates! Désarmez-les, et en route, cria l'émissaire d'Agricola en se tenant prudemment à distance par respect pour les redoutables ceintures des deux corsaires. Mais la résistance et la fuite étaient également impossibles. Décus protesta énergiquement. Louis fit bonne contenance quant à Marie, elle pâlit et put à peine se soutenir.

— En route! répéta Vincent.

— En route! en route! Ah! ça ira! ça ira! hurlèrent ses compagnons. Dès que la bande cut emmené les deux prisonniers, Agricola parut à l'angle de la rue, se précipita sur le perron et saisit vivement les mains de la jeune fille.

Elle était immobile et muette d'horreur; une sueur glacée couvrait son front; ses yeux égarés suivirent la direction dans laquelle avaient été emmenés son père et son amant. Elle ne s'aperçut pas de la présence d'Agricola; puis, comme si elle se fut réveillée après un songe affreux, elle poussa un cri déchirant et chancela. Agricola voulut la soutenir; et

mouvement rendit à la jeune fille toute son énergie; elle repoussa son

— Arrête, ma-cé-able! dit-elle: que me veux-tu?

— Je t'aime! s'écria-t-il, comme si ce seul mot justifiait tout.

— Et moi, dit la jeune fille, je te hais et je te méprise!

En même temps elle s'élança dans la maison.

Agricola voulut la suivre, mais la porte s'était refermée.

— Déjà, lui cria-t-il, écoute-moi: consens à devenir ma femme, et je puis encore te sauver; et je te rends ton père, et je fournis à ton... à ton proscrit les moyens de passer à l'étranger. Leur sort dépend du mot que tu vas prononcer.

— Non! répondit énergiquement la jeune fille. Ni mon père ni celui que j'adore, entends-tu? ne voudraient à ce prix devoir leur salut à un infâme tel que toi!

À ces mots, Agricola n'écoutant plus que sa fureur, s'éloigna de la maison en priant d'épouvantables menaces, et se rendit à la commune pour presser la mise en jugement des accusés.

Cependant le bruit s'était bientôt répandu dans la ville que le capitaine Charabot était accusé d'avoir sauvé deux ci-devant. Le peuple, encore sous l'impression de son enthousiasme de la veille, accourut en foule pour assister à la séance du tribunal révolutionnaire, qui devait avoir lieu dans la journée même. La justice de ces temps-là ne faisait pas attendre ses terribles arrêts. La séance s'ouvrit bientôt. Décius et son lieutenant comparurent devant leurs juges, et un murmure improbateur s'éleva dans la foule.

Les rapports d'Agricola, les délations de Vincent étaient accablantes.

Scipion n'osa élever la voix ni pour ni contre les accusés. Placé entre le capitaine et Agricola, il évitait les regards du premier et n'osait affronter ceux du second: il n'avait ni assez de courage pour défendre l'un ni assez de faiblesse pour seconder l'autre. Il était là, sur son siège, pâle, les yeux baissés, inquiet; et à comparer son attitude tremblante à celle des accusés, c'est eux qu'on aurait pu prendre pour ses juges. Régulus Vincent ne le perdait pas de vue, d'ailleurs, et lui commandait, de son regard sinistre, de garder la plus complète neutralité, afin de ne pas contrarier du moins son horrible vengeance, s'il se refusait à la servir.

Louis de Touranges, sur la preuve seule de son identité, qui se trouva constatée en quelques minutes, fut immédiatement condamné à mort et reconduit en prison.

Le peuple garda le silence.

Mais quand vint le tour de Décius, quand l'accusateur public contint le brave corsaire à la peine capitale, un murmure se fit entendre, puis les voix s'élevèrent, puis la salle trembla sous les rugissements de la multitude, sous les trépignements des pieds et le bruit des piques. Le peuple souverain faisait connaître son bon plaisir. Intimidé par l'attitude menaçante de l'auditoire, le président prononça un acquiescement stérile, qui empêcha une collision sanglante.

Pour la seconde fois porté en triomphe, le capitaine maudissait les vains honneurs qu'on lui rendait. L'arrêt qui frappait Louis de Touranges semblait l'avoir frappé lui-même. Ce n'était pas seulement son brave lieutenant, c'était son fils qu'il allait perdre; il le comprenait, et peut-être le même coup devait-il atteindre sa fille chérie. Il résolut donc de tout tenter pour sauver le jeune homme, et même, s'il le fallait, d'opposer la violence à l'iniquité. Il était déterminé à disputer son lieutenant au bourreau lui-même. Aussi, s'arrachant aux transports de la populace, il se hâta de courir chez tous ses amis, à l'exception de Scipion, dont il n'avait pu comprendre l'inerte faiblesse; il fit appel à tous les marins qu'il rencontra; il se multipliait, car les moments étaient précieux, Agricola hâtait, de son côté, l'exécution de la sentence, dans la crainte de voir sa proie lui échapper. L'acquiescement imprévu du capitaine avait détruit le plan auquel il s'était arrêté en dernier lieu. Il avait espéré fléchir la fille en lui accordant la grâce de son père. Mais c'était le peuple lui-même qui avait fait grâce, en ne souffrant pas que son héros de la veille fût condamné le lendemain comme traître à la patrie. Quel que fût le nouveau plan que lui inspirerait plus tard le désir de triompher des républiques de Déca, Agricola comprenait, d'après les odieuses suggestions de Vincent, que la première condition de succès, c'était de se défaire de celui qu'elle lui précéderait.

Dix heures après, un tombeau, escorté par la force armée et par les plus fougueux sans-culottes, traversait dans la foule et se dirigeait vers la Cannebière, large rue qui était le lieu ordinaire des exécutions. Louis de Touranges, la tête nue, les bras attachés par derrière, se tenait debout, calme et résigné à son sort. À cette époque, on avait appris par de grands exemples l'art de mourir, non pas avec grâce, comme le gladiateur, mais avec dignité, comme le martyr.

Les amis de Décius, répandus dans la multitude, osaient à peine, malgré leurs promesses, téméraire de l'intérêt pour le jeune condamné, en citant çà et là à voix basse, à leurs voisins, ses traits de courage, pour tâcher d'émouvoir la masse en sa faveur. Quelques matelots, plus hardis, harcelaient le passage du cortège. Une rixe s'engagea alors autour du tombeau. Le capitaine, profitant du tumulte, s'élança aussitôt sur une borne, et de cette voix retentissante qui à bord commandait le combat et dominait la tempête, il harangua la foule dans le style emphatique du temps, dont il avait fait l'apprentissage aux clubs.

— A Citoyens, s'écria-t-il, écoutant la mer qui baigne vos murs est le théâtre des exploits de condamné. C'est elle que nous invoquons,

comme Manlius-Torquatus invoquait le Capitole. Peuple de Marseille, seras-tu moins reconnaissant que celui de Rome? Rappelle-toi que la fameuse était à tes portes, et que ce sont les corsaires qui l'ont ramenés des convois chargés de vivres. Est-ce donc pour prix de leur patriotisme que tu envoies le plus brave d'entre eux à la guillotine? »

— Grâce! grâce! criaient mille voix.

— Non! non! répondit Agricola, à mort l'aristocrate! Force à la loi! Et les sectionnaires réunis autour de lui répétaient le cri terrible de leur chef.

Et la fatale charrette continuait de s'avancer vers la Cannebière.

V.

Le premier mouvement de Marie, lorsque Agricola se fut éloigné de la maison, fut de prier Dieu; puis, comme inspirée d'en haut, elle songea que l'équipage de la *Mouraille* ignorait encore que ses officiers venaient d'être arrêtés comme suspects et allait être traduits dans la journée même devant le tribunal révolutionnaire. Aussitôt, elle se mit résolument en route, pour porter cette triste nouvelle à bord, dans l'espoir vague qu'il pourrait leur venir de là quelque secours inespéré.

En ce moment, Chrétien, assis sur la dunette du bâtiment, où il avait passé la nuit, attendait avec inquiétude des nouvelles de terre; ses craintes augmentaient incessamment; il ne pouvait attribuer le retard de Louis de Touranges qu'à des causes sinistres; il était tenté de débarquer pour aller voir ce qui se passait; mais la consigne le retenait à bord. Il avait envoyé à la découverte plusieurs des matelots de service; aucun ne reparaissait. Le maître frémissait d'impatience; il était déjà dix heures du matin. Quelques corsaires avisés regagnaient bien le navire, mais nul ne savait rien ni du lieutenant ni du capitaine.

— Parlez! répondit Carpentras, ils font de leur côté à la cabine du capitaine ce que font les autres chez la citoyenne Pelure; ils s'amusez, donc! C'est assez juste, après quatre mois de campagne.

— As-tu été au tribunal révolutionnaire? à la commune? au club? demanda Chrétien.

— Bon! répliqua le canonnier en riant, j'ai été au cabaret où les amis sont amarrés à quatre amarres; ils font là-bas un sabbat du diable!

Tandis que Carpentras parlait, le maître reconnut tout à coup la courageuse Marie qui se dirigeait vers le quai.

— Un canot! un canot! s'écria-t-il, voici la fille du capitaine qui vient à bord.

— Quelle idée! dit Carpentras.

— Embarque dans le petit canot, vivement! répéta le vieux marin.

À la démarche de Marie, il avait tout deviné. Quand il la vit descendre dans l'embarcation, il ordonna à tous les hommes qui lui restaient de se charger de pistolets, de sabres et de haches d'abordage, et en désigna quelques uns seulement pour garder le brick.

La jeune fille monta sur le port; elle était pâle et tremblante.

— Ils sont arrêtés? lui demanda Chrétien à voix basse.

— Oui, répondit-elle. Vous le savez? Qui donc vous l'a appris?

— Moi-même à moi-même, répondit-il; mais ne vous désolez pas; mademoiselle, tout n'est pas encore perdu. Carpentras, continua-t-il, écoute-moi: tu vas rester à bord; je te confie la fille du capitaine. Tu en réponds sur ta tête. Tu te tiendras paré à appareiller. Que rien ne soit engagé quand nous reviendrons. Et vous autres, suivez-moi; nous officiers sont peut-être condamnés à mort à l'heure qu'il est!

— À terre! à terre! criaient les hommes, chargés d'armes. Chrétien les conduisit aussitôt chez la mère Pelure, où se prolongeaient la saturnale nocturne des gens de la *Mouraille*. Après une nuit d'ivresse, leur subordination ordinaire les avait abandonnés; ils obliaient qu'il était temps de rentrer à bord, et ne songeaient guère plus au navire qu'au Grand-Turc. Tout à coup la porte céda aux efforts du maître. À sa vue, un silence subit succéda aux danses et aux chansons.

— Notre lieutenant est à la guillotine! s'écria Chrétien, qui venait de tout apprendre sur le quai; notre capitaine est compromis, nous sommes tous suspects! Voici des armes!

— Aux armes! aux armes!

Hommes et femmes se précipitèrent vers la Cannebière. Le torrent se grossissait en roulant de tous les marins qu'il rencontrait sur sa route. Les équipages de tous les bâtiments du port sautaient à terre pour venir en aide à leurs camarades.

Lorsqu'ils arrivèrent, la charrette était déjà parvenue au pied de l'échafaud.

— Grâce! — À mort! — Justico! — Au secours! — Force à la loi! criaient la populace ameutée.

Décius reconnut ses braves; il les rejoignit aussitôt et se mit à leur tête.

Agricola, de son côté, fit former une haie par les sans-culottes tout autour de la guillotine.

Louis de Touranges descendit alors du tombeau.

À ce spectacle, les corsaires s'élançèrent avec autant d'impétuosité qu'à l'abordage, entre les bourreaux et la victime. La hache au poing, ils ouvraient la brèche; leurs matresses déchevelées les suivaient, poussant des cris, frappant, égrainant, renversant les sectionnaires. Ceux-ci et les soldats résistaient à la baïonnette. Chrétien et Décius faisaient des prodiges.

Le peuple, d'abord incertain, se prononça enfin pour les marins, et la fatale charrette fut renversée. La victoire penchait du côté de Charabot,

mais le lieutenant était encore au pouvoir des sectionnaires, qui opposaient une vigoureuse résistance.

L'alarme était donnée, d'ailleurs, par Vincent dans les quartiers avoisinants, et déjà de nouvelles bandes de sectionnaires envahissaient toutes les issues; Agricola encourageait les siens et se rapprochait du condamné, autour duquel le combat devenait furieux. Le sang ruisselait. Au milieu des cris de Vive la république! également poussés par les deux partis ennemis, on distinguait la voix tonnante du capitaine qui répétait : *Mouraille! Mouraille!* Les terroristes cédoient du terrain, mais sans abandonner le prisonnier. Enfin, son rival, transporté de rage et désespérant du succès, était sur le point de consumer lui-même cette vengeance jusque-là réservée au bourreau. Il allait frapper, lorsque Chrétien lui plongea son sabre dans la gorge. Les sectionnaires se débattaient alors. Charabot coupa les liens du prisonnier, un groupe d'amis les entoura, et les corsaires crèrent victoire!

— A bord! à bord! commanda Décimus, et la cohorte libératrice battit en retraite, en continuant le combat contre les sectionnaires, qui s'étaient ralliés et s'efforçaient de reprendre leur condamné. Mais ce fut en vain. Vingt minutes plus tard, les câbles de la *Nouvelle-Mouraille* étaient filés par le bout. Tous les marins, Décia, le second et le capitaine se trouvaient à bord. Les voiles gonflées par une jolie brise de nord-est faisaient rapidement glisser le navire, qui sortit des passes de Marseille aux cris de Vive la république!

Vincent Régulus, qui s'était lâchement tenu loin de la mêlée, parvint alors à faire signaler aux batteries de la côte l'ordre de tirer sur le brick pour le forcer à rentrer, mais cette dernière tentative fut encore inutile; les signaux semblèrent si absurdes aux commandans des forts qu'ils ne furent pas exécutés. Quand des ordres plus précis arrivèrent, car force était restée aux terroristes dans la ville, il n'était plus temps; la *Nouvelle-Mouraille* était sortie du port, et déjà courait de nouveau à la poursuite des ennemis de la France. Ce fut en vain que lessans-culottes, pour faire, disaient-ils, un exemple, condamnèrent Décimus et ses gens à mort par contumace. Qu'importait la proscription au vaillant équipage? Ses officiers étaient sauvés, le calme et l'abondance régnaient à bord; la mer fournit bientôt de belles prises pour ravitailler le navire. La mer était son champ d'asile et son champ de bataille.

L'amour de Louis et de Marie se développait au milieu des orages et des combats; leur vie, dans laquelle les événements si variés de la navigation et de la guerre jetaient tant d'émotions, étaient encore poétisée par les plus douces rêveries. Le capitaine souriait à leurs espérances, les appelait déjà ses enfans et les avait solennellement fiancées. Cette course de la *Nouvelle-Mouraille* fut donc une époque pleine de charme pour les deux amans, que l'équipage entier affectionnait en raison même des dangers affrontés pour les rendre l'un à l'autre. Chrétien surtout ne jetait pas un regard sur l'arrière sans éprouver une noble satisfaction; le bonheur de son officier tant aimé, c'était le sien; et si l'on demande la cause d'un attachement si dévoué, nous ne répondrons que deux mots qui résument les plus belles qualités du matelot: piété filiale et reconnaissance. Louis de Touranges avait autrefois secouru la vieille mère de son serviteur.

Tous les soirs, le lieutenant et la jeune fille venaient s'asseoir sur cette dunette où s'étaient accomplies tant de circonstances mémorables. Marie lui parlait de son enfance et de sa mère; les confidences provoquaient les confidences: l'officier lui apprenait de son côté les premières douleurs de sa jeunesse, qu'un drame terrible avait déjà ensanglantée. Il était né dans le château de Mersac, en Saintonge.

L'affreux récit que Vincent avait rappelé à Scipion dans leur dernier entretien devint dans la bouche du jeune homme une histoire touchante. Il raconta la mort si prématurée et si inexplicable de sa mère au milieu d'horribles convulsions; puis la mort de son père, que, peu de temps après, un soir de vacances, à son retour de l'école militaire de Rebay, il trouva sur son lit frappé à mort par le fer d'un assassin inconnu. Je pris sa main déjà glacée, continua le jeune officier, je la pressai sur mes lèvres, je la couvris de mes larmes. Il rouvrit les yeux; sa première pensée fut pour moi.

— Mon fils, mon fils! où est mon fils? demanda-t-il d'une voix défaillante.

— Ici, mon père, répondis-je, il prie pour vous.

— Dieu soit loué! dit-il alors, le lâche avait menacé d'épier ton arrivée et de te poignarder aussi!

Ses dernières paroles eurent pour objet de me faire quitter le château aussitôt après sa mort, dans l'intérêt de ma sûreté. Puis il mourut sans avoir pu donner aucun indice précis sur son assassin. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, je partis, conformément à ses recommandations, pour Rochefort, où je m'embarquai bientôt comme appartenant à la marine militaire. Vous savez le reste, Marie; vous savez quels événements politiques ont rempli ces dernières années, et comment le proscrire a dû livrer à votre généreuse hospitalité. Si cruels qu'ils aient été pour les miens et pour moi, je les bénis, puisque je leur ai dû de vous connaître.

Pendant ce récit, la jeune fille avait gardé les yeux, et plus d'une fois elle leva sur le lieutenant ses yeux mouillés de larmes. Quand il eut cessé de parler :

— Mais cet homme, s'écria-t-elle avec effroi, et comme inspiré par un fatal pressentiment; cet homme, cet empoisonneur de votre mère, cet assassin de votre père, vous ne le connaissez donc pas? Il est donc resté inconnu et libre par conséquent? S'il allait vous rencontrer, si

même il vous poursuivait, s'il réalisait ses horribles menaces, si sa vengeance... Oh! mon Dieu! Et Marie se couvrit le visage de ses mains.

— Rassurez-vous, Marie, reprit le lieutenant, ses menaces étaient sans doute d'affreuses mais vaines jactances. Un pareil homme, d'ailleurs, a dû se faire pendre depuis long-temps, et enfin, nous avons tant d'autres dangers à courir, que c'est en vérité se créer une inquiétude chimérique que de songer à celui-là. A l'heure qu'il est, mon Dieu, ne sommes-nous pas tous proscriés, car vous aussi vous l'êtes, Marie, et c'est à cause de moi!

Cette réflexion fut suivie d'un court instant de silence que la jeune fille rompit la première en disant avec une grâce charmante :

— Vous voyez bien, monsieur, que votre existence m'appartient en retour de la mienne que vous avez si gravement compromise.

Ainsi s'entretenaient chaque soir les deux jeunes amans; elle, blonde fille de la mer qui avait balthusé ses prières d'enfance devant l'image de Notre-Dame-de-la-Garde; lui, noble marin, qui n'avait trouvé que sur les flots un abri contre la proscription. Le ciel étoilé de la Méditerranée versait ses clartés sur eux, les flots murmuraient le long du bord en les berçant au roulis, et le navire bondissait sous leurs pieds. Ils se parlaient dans une langue chaste et harmonieuse dont le toitement était exclu. Lorsque l'expressive familiarité réservée naguère aux cœurs amis était tombée dans le domaine commun, une délicatesse instinctive la leur faisait repousser. Ils conservaient l'ancienne forme aristocratique qui, bannie comme eux, devait leur sembler plus belle et plus passionnée.

Cinq mois de croisière s'écoulaient ainsi comme un seul jour.

Mais le désir de revenir à terre commençait à agiter l'équipage. Décimus, en remarquant les premiers symptômes de découragement, se rapprocha des côtes et apprit des pêcheurs les grands événements qui venaient de changer la face de la république. Le 9 thermidor avait mis un terme au régime de la terreur.

— Encore une prise, enfans! dit Décimus à son équipage; encore une prise et nous allons faire les noces à Marseille.

Selon sa promesse, le corsaire repassa bientôt sous les forts de la rade, avec un gros trois-mâts richement chargé à la remorque.

— C'est la corbeille de mariage, disait-il en riant.

La population de Marseille accueillit l'équipage de la *Nouvelle-Mouraille* avec autant de sympathie que précédemment. Le capitaine accorda un mois de repos à ses braves marins.

Son premier acte, quand il fut descendu à terre, fut d'exécuter le dessin qu'il avait conçu à l'époque de son départ forcé, et qu'il n'avait pas abandonné un seul instant pendant toute sa croisière. Il se dirigea à grands pas vers la demeure de Scipion.

L'ancien commissaire de la section des Fiques était bien descendu du sa puissance éphémère. Quoique le secret de ses sympathies pour Charabot fut mort avec Agricola, on ne tarda pas, après le départ de la *Nouvelle-Mouraille*, de l'accuser lui-même de modération et de le traduire devant ce tribunal dont il avait été l'un des membres. On l'accusait surtout, lui homme d'énergie et d'action, de s'être tenu à l'écart le jour où Louis de Touranges avait été arraché au bourreau, et de n'avoir point parti pour les sans-culottes contre les corsaires. Grâce aux intrigues de Régulus Vincent, à qui sa qualité de dénonciateur avait valu une certaine influence, et qui avait un intérêt secret à protéger l'ex-commissaire, ce dernier, bien que condamné à mort par ses anciens collègues, avait été oublié dans sa prison jusqu'au 9 thermidor. Caché depuis cette époque, il vivait modestement dans un ignoble galeas, abandonné de tout le monde, même de Régulus, qui n'avait plus à tirer de lui ni protection ni argent.

— Scipion, lui dit le corsaire, je viens te demander compte de ta conduite.

L'ex-commissaire pâli: — Mes intentions ont toujours été pures, répondit-il; la terreur ne pouvait durer, mais c'est elle qui a sauvé la république.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit Décimus. Je ne viens pas te parler politique; je ne te parlerai même pas de l'odieuse neutralité que tu as gardée entre mes accusateurs et moi, quoique notre qualité de vieux amis dût t'inspirer autrement lorsqu'il s'agissait de ma tête. Ce que je te reproche, c'est de m'avoir indignement trompé, c'est d'avoir abusé de ma confiance en toi. Régulus Vincent m'a dénoncé, moi et les miens; et cependant, cet homme, je l'avais accueilli à mon bord; et cependant, cet homme, ce lâche, ce dénonciateur, cet infâme, c'est toi qui me l'avais proposé comme ton protégé, comme ton ami. C'est de cette trahison que je viens te demander compte!

L'ex-commissaire garda le silence en ce moment, puis, comme faisant un violent effort pour parler, il répondit avec hésitation et en baissant la tête : — Cet homme... c'est mon frère.

— Ton frère! s'écria Décimus en reculant. Et, désarmé par cette confidence, il ajouta : Hélas! Scipion, je veux te donner une dernière preuve d'amitié, la plus grande, certainement, que tu auras jamais reçue de moi; je ne révélerai à qui que ce soit cette dés-honorante parenté. Adieu!

Le lendemain même, tous les gens de la *Nouvelle-Mouraille* assistaient au mariage de leur lieutenant avec la fille de leur capitaine. C'était par un beau jour d'été qu'ils s'étaient réunis à cet effet dans la bastide de Charabot. Ils avaient tous des bouquets à la boutonnière, et des rufans malicieux leur attaient à leurs chapeaux. La joie rayonnait sur ces mâles

figures bronzées par la mer. Afin de témoigner sa reconnaissance aux sauveurs de son mari, aux compagnons de sa croisière sur la Méditerranée, la jeune et belle mariée les servait elle-même sous la tonnelle. Les terribles iniquités qu'elle avait éprouvées étaient bien loin de sa mémoire dans un pareil moment. Le bonheur présent avait effacé toutes les peines du passé, toutes les craintes de l'avenir. Si donc, pendant le repas, quelque loustic du gaillard d'avant promena en ricanant le nom du dénonciateur de son père et de son mari, le nom de Vincent, ce nom n'éveilla en elle aucune impression douloureuse. Pour les marins qui en parlaient, Régulus n'était plus qu'un lâche dont ils bafouaient jusqu'à la mémoire; et pour la fille de Décius, pour la femme de Touranges, ce n'était plus qu'un ennemi de sang, vaincu, et que la tourmente révolutionnaire avait sans doute emporté, car nul ne savait ce qu'il était devenu.

Le misérable était là pourtant à quelques pas d'elle. Sa haine implacable veillait dans l'ombre, sur le seuil de ce banquet nuptial.

Après le 9 thermidor, Vincent Régulus avait dû se cacher, moins encore pour se soustraire à la réaction que pour attendre en sûreté le retour des corsaires. Depuis la veille il était donc sorti de sa retraite et s'était mis à épier tous leurs mouvements. La fête de la bastide lui parut être l'occasion qu'il guettait depuis si longtemps. Il pensa qu'après le repas de noces, les deux nouveaux mariés ne manqueraient pas de reconduire leurs convives hors de la bastide. Il ferait mit, alors, les sentiers étaient déserts, et les murs de clôture étaient faciles à franchir pour se soustraire à toute poursuite. Il se cacha par conséquent à l'angle du mur du jardin en attendant le moment d'agir.

Déjà l'obscurité était profonde et des nuages noirs voilaient les étoiles comme un crêpe funèbre. Vincent Régulus entendait de sa retraite tout ce qui se disait sous la tonnelle de la bastide. Plusieurs fois son nom arriva à ses oreilles, accompagné d'insultes éclats de rire, et son cœur battit d'impatience et de rage. Il murmura en portant la main aux pistolets qui lui garnissaient la ceinture :

— Riez! riez! mon tour viendra. Rira bien qui rira le dernier!

Enfin, il vit sortir les matelots du jardin. Après eux sortirent Louis et Marie accompagnés de Chrétien et du capitaine. Régulus se contenta. Il avait espéré que les corsaires seraient ramenés jusqu'à l'entrée de la ville, et que les nouveaux époux reviendraient seuls à la bastide. Il s'était trompé. A peu de distance de la maison le groupe de famille s'arrêta, recut les adieux des mariés et revint sur ses pas. Le capitaine ouvrit la grille et entra. Vincent comprit que l'occasion allait lui manquer, et n'écoutant plus que son imprudent fureur, il s'avança vivement. L'arme à la main, vers Louis de Touranges. Un coup de pistolet retentit au même instant. Un homme poussa un cri de douleur. C'était Chrétien. L'arme de l'assassin avait troué dans sa main, et la balle destinée au dernier des Touranges avait morellement frappé son vif serviteur, qui ne l'avait pas quitté et se trouvait placé tout près de lui. Le malheureux contre-maître tomba baigné dans son sang. Le capitaine et les marins, qui étaient revenus sur leurs pas au bruit de l'explosion, se précipitèrent à la poursuite du meurtrier, qui avait pris la fuite aussitôt. Louis et Marie restèrent seuls auprès de la victime, qu'ils firent transporter dans la bastide pour lui prodiguer tous les secours nécessaires.

Pendant ce temps-là, Régulus, avec l'agilité de la peur, franchissait quelques murs de clôture et disparaissait parmi les oliviers. Mais l'alarme avait été donnée aux habitants de toutes les bastides voisines; on n'entendit bientôt dans les environs que des cris, des pas précipités, des imprécations. Cent hommes s'étaient à la recherche du brigand, qui fut traqué comme une bête fauve. Des torches avaient été allumées de toutes parts pour faciliter les recherches. Enfin un effrayant clameur apprit aux jeunes époux que justice allait être faite. Le misérable avait été trouvé dans un fossé où il s'était blotti. Il voulut d'abord invoquer la pitié; mais quand il vit qu'il n'avait pas de grâce à attendre, la fureur, chez lui, l'emporta sur la crainte. Les assistants l'entendirent avec horreur se vanter, en blasphémant, d'avoir empoisonné la mère, d'avoir poignardé le père et d'avoir frappé le fils d'une balle.

— Tu te trompes, misérable, dit le capitaine. La Providence n'a pas permis que tu puisses accomplir ce dernier acte de ton exécrable vengeance. La lâcheté a fait trembler ta main, même en assassinant dans l'ombre; ce n'est pas le fils que tu as frappé.

— Est-il possible! s'écria Régulus dans un transport de rage et avec un abominable cynisme de langage qui lui était familier. Eh quoi! ce n'est pas Louis de Touranges que j'ai criblé?... c'est un autre!... Malédiction! Moi qui pourtant ne m'étais jamais trompé de but en pareil cas!... grâce à une longue habitude... Et puis on dira encore que l'expérience sert à quelque chose!... Il faut que la Providence s'en soit mêlée cette fois!... Je suis volé!

La colère et l'indignation des marins, que le capitaine ne put contenir plus long-temps, ne lui permit pas d'ajouter de nouveaux blasphèmes. L'infâme fut taillé en pièces; et alors, à la lueur des torches, on put voir sur son épaule la débrisserie du bague, qu'il avait cachée jusque-là avec tant de soin. Régulus Vincent était un ferat évadé de Toulon quelques mois auparavant, à la faveur de l'incendie du port.

Un sentiment de dégoût éloigna les marins du cadavre qu'ils venaient de déchirer en lambeaux.

— Sa tête n'est pas même digne d'être portée au bout d'une pique, dit maître Carpentras en la repoussant du pied.

Une scène moins hideuse, mais plus triste encore, se passait en même

temps dans la bastide du capitaine. Chrétien, étendu tout sanglant sur un lit improvisé, avait pris la main de Louis de Touranges, et la serrait avec effusion :

— Adieu, mon capitaine, dit-il, je file mon meurtre, content, puisque vous voilà heureux et inouï sur un vrai fond de perles fines. Et vous, madame, ajoutez-lui en s'adressant à Marie, aimez-le bien toujours; car, voyez-vous, c'est un cœur de matelot fiéffé, un homme qui a donné du pain à la mère et du courage au fils. Adieu, mais ne pleurez pas ainsi l'un des deux; il n'y a pas de bon sens à faire de l'eau par les yeux à cause de moi; mon quart d'en bas est fini; voilà tout. Il paraît que le bon Dieu a besoin à la hauteur d'un quartier-maître de manœuvres. Je me rends à l'appel. Tout ce que je vous demande, mon lieutenant, c'est de penser quelque-fois à ce pauvre Chrétien, qui est heureux de vous rendre un dernier service en mourant à votre place.

Quand le capitaine et ses marins revinrent à la bastide, ils trouvèrent les deux jeunes époux qui pleuraient et priaient près d'un corps inanimé. Malgré les principes du temps, les marins, toujours religieux par nature et par tradition, firent dévotement le signe de la croix et s'agenouillèrent aussi devant le cadavre sanglant de leur camarade.

G. DE LA LANDELLE. (Suite.)

Le Jupon de flanelle.

Jean-Jacques Rousseau raconte qu'étant un jour allé voir avec Mme d'Épinay le château de la Chevrette, auquel M. d'Épinay faisait ajouter une aile avec des dépenses immenses, ils poussèrent leur promenade un quart de lieue plus loin, jusqu'à n'éprouver des eaux du parc, qui touchait la forêt de Montmorency, et où était un joli potager avec une très petite loge appelée l'Ermitage. Ce lieu solitaire et pittoresque le frappa; il laissa échapper son transport, et l'année suivante Mme d'Épinay le ramena aux mêmes lieux où, à peu de frais et en détachant quelques manières et quelques ouvriers de ceux du château, elle avait fait bâtir une petite maison modeste et commode qui suffisait pour loger trois personnes.

— Mon ours, lui dit-elle, voilà votre asile; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre; j'espère que vous perdrez la cruelle idée de vous éloigner de moi.

Rousseau accepta avec d'autant plus de plaisir, qu'il soupirait après le moment où il sortirait de Paris, et que l'amitié qu'il avait vouée à Mme d'Épinay paraissait devoir être éternelle. Grimm n'avait pas encore passé par là. Quand on lit attentivement les *Confessions de Jean-Jacques*, qui parurent de son vivant, et auxquelles Mme d'Épinay n'a jamais rien répondu, quoiqu'elle ait vécu plus de vingt ans après leur publication; quand on a sous les yeux les *Mémoires* de cette dame, qui n'ont été publiés qu'en 1788, et qui, de l'aveu de Grimm lui-même, sont restés vingt-quatre ans en sa possession, on devine facilement quel homme malévolant a brouillé le philosophe avec tous ses amis, qui a cloigné Diderot, Saint-Lambert, et qui, après s'être lié intimement avec Mme d'Épinay, a abreuvé Rousseau d'injures si vives, de plaisanteries si dures et en même temps si lourdes, que force fut à Jean-Jacques de ne plus se présenter à la Chevrette, où Mme d'Épinay avait le mauvais goût de livrer son hôte et son ami aux sarcasmes germaniques de Grimm. Celui-ci était devenu très fier de sa faveur; il exerça sur Mme d'Épinay un pouvoir despotique, et mettait dans les actes les plus simples de sa vie privée une rare insolence. Il avait un laquais qui le servait avec dévouement, et comme si le nom de cet homme eût souillé sa bouche, il ne l'appelait plus que *cué!* ou bien quand il le chargeait de quelque achat, il jetait sur le parquet l'argent nécessaire, pour ne pas compromettre sa personne par le contact de son serviteur; aussi Rousseau, outré de l'ingratitude et de l'outrecuidance du baron allemand, dit-il: — Grimm est le seul homme que j'ai haï. — Mais, comme nous le disions, les orages suscités par la haine jalouse de Grimm s'accumulaient mystérieusement sur la tête de Rousseau sans éclater encore, et l'amitié de Mme d'Épinay pour lui était entière. Il n'hésita donc pas à accepter le logement qu'elle lui offrait à l'Ermitage, et il s'y établit avec Thérèse et la mère de Thérèse, Mme Levasseur, que Grimm sut ranger plus tard au nombre de ses ennemis. Ce fut là qu'il passa l'hiver de 1756 à 1757, se bercant de tous les rêves enchanteurs qui nous ont valu la *Nouvelle Héloïse*, rêves sans objet d'abord, fantômes créés par une imagination vive et sensible, dont il écrivait les passions feintes avec un tel entraînement et une si grande ardeur de cœur, que, lors de l'apparition de ce livre, les femmes en général ne voulurent pas croire que la *Nouvelle Héloïse* fût un roman, et plusieurs lui écrivirent pour le prier de leur prêter le portrait de Julie. Le soir il lisait ses cahiers aux deux femmes qui vivaient auprès de lui, et tandis que Thérèse sanglotait, la vieille Mme Levasseur lui disait :

— Ah! monsieur, que cela est beau!

Un jour de janvier, la campagne était couverte de neige, le froid piquait, et le ciel couvert de neige interceptait la lumière du soleil, lorsqu'un domestique de Mme d'Épinay arriva à l'Ermitage avec un paquet pour Rousseau; c'étaient quelques menues provisions de papier à copier de la musique, de l'encre, des plumes, dont Mme d'Épinay fournissait le solitaire; mais elle y avait joint une jupe bleue en flanelle d'Angleterre, avec un billet où elle lui disait qu'elle l'avait porté et qu'elle voulait qu'il s'en fit un gilet. « Le tour de son billet, ajoute Rouss-

seau en rapportant cette anecdote, était charmant, plein de caresse et de naïveté ; ce soin plus qu'amical ne parut si tendre, comme si elle se fût dépeignée pour me vêtir, que, dans mon émotion, je baisai vingt fois le billet et le jupon : Thérèse me croyait devenu fou. Il est singulier que de toutes les marques d'amitié que Mme d'Épinay m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, et que, même depuis notre rupture, je n'y ai jamais pensé sans attendrissement. »

Il fit dîner le valet, lui fit donner son meilleur vin, puis courut s'enfermer dans son cabinet pour toucher et manier à l'aide le précieux jupon. Mme d'Épinay l'avait, en effet, porté ; le ruban, froissé dans le milieu, laissait voir l'endroit où le nœud avait été formé, et sur les deux côtés du jupon de légères éraillures indiquaient, en montrant la traînée de l'étoffe, le contact de la robe. Rousseau suivait toutes ces traces avec avidité, non qu'il fût le moins du monde amoureux de Mme d'Épinay, mais parce qu'il y a toujours dans l'amitié d'un homme pour une femme quelque chose de tendre et de personnel, qui n'est pas de l'amour, mais qui l'avoisine.

— Je n'ai pour vous que de l'amitié, écrivait Sterne à Elisa Drapper ; mais si, dans la chaîne de cette amitié, il se mêle à mon âme quelques fils d'amour, n'allez pas déchirer la trame pour si peu.

C'était là précisément ce qu'éprouvait Rousseau dans ce moment : le fil d'amour se glissait, sans qu'il s'en doutât, dans la trame de son amitié pour Mme d'Épinay ; et il était si ému, si heureux, qu'il en vint à regarder ce précieux jupon comme un talisman, et à se persuader, malgré le vœu de Mme d'Épinay, que ce serait une profanation que de mettre le ciseau dans ce gage d'amitié, et de faire un gilet d'une chose qu'il devait conserver précieusement. et qui, semblable à un anneau constellé, portait avec elle un sort. On se souvient de Rousseau aux Charmettes, lorsque, tourmenté de terreurs religieuses, il faisait dépendre absolument de son adresse sa béatitude ou sa damnation éternelle. Il ramassait alors un caillou, puis se désignait un des arbres qui l'environnaient, et si on disait damné s'il manquait ce but, et devait s'asseoir aux côtés de saint Pierre et de saint Mathieu s'il l'atteignait ; or, il avait grand soin de s'approcher de l'arbre le plus qu'il pouvait, et il ne lançait son caillou que lorsqu'il en était à dix pas. Un reste de cette ancienne faiblesse d'une imagination non pas précieusement superstitieuse, mais trop vive, s'empara de lui, et il ne vit plus dans le jupon de flanelle bleue de Mme d'Épinay qu'une amulette, une relique qui devait garantir leur amitié mutuelle de toute rupture et même de refroidissement. Il répéta soigneusement ce jupon, et ouvrit une petite cassette où il renfermait ses papiers les plus précieux, il le plaça sous le manuscrit déjà commencé de sa *Julie*. A peine avait-il achevé cette opération, qu'il leva la tête et remarqua sur le tapis de neige qui couvrait sa petite avenue les traces de deux chevaux ; au même moment, Mme d'Houdetot s'élança auprès de lui ; elle était en homme, habitait vert galonné d'or, bottes à l'écuyère et fouet à la main. « Quoique je n'aime point ces sortes de mascarades, dit Rousseau, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et cette fois ce fut de l'amour. »

Mme d'Houdetot approchait alors de la trentaine, et n'était point belle ; son visage était marqué de la petite vérole ; son teint manquait de finesse ; elle avait la vie basse et les yeux un peu ronds, mais elle avait l'air jeune avec tout cela, et sa physionomie à la fois vive et douce était caressante. Elle avait une forêt de grands cheveux noirs naturellement bouclés, qui lui descendaient jusqu'au jarret ; sa taille était mignonne, et mettait dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois. Elle avait l'esprit très naturel et très agréable ; la gaieté, l'éclat, l'élégance et la naïveté s'y mariaient très heureusement ; elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point, et qui venaient quelquefois malgré elle. Elle avait plusieurs talens agréables, jouait du clavecin, dansait bien, faisait d'assez jolis vers. Pour son caractère, il était angélique : la douceur d'âme en faisait le fond ; mais, hors la prudence et la force, il rassemblait toutes les vertus.

Voilà comment Rousseau parle d'une femme pour laquelle, à l'âge de quarante ans, il a éprouvé la passion la plus vive que jamais homme ait ressentie, dit-il ; passion stérile en plaisirs, et source pour lui des sentiments les plus amers et les plus poignants. Mme d'Houdetot avait été mariée très jeune au comte d'Houdetot, homme de condition et brave militaire, mais joueur, chicaneur, très peu aimable, et qu'elle n'a jamais aimé ; elle s'attacha à Saint-Lambert, qu'elle aima toute sa vie passionnément, et sa liaison avec lui fut publique. Sans vouloir ici qualifier cette conduite, nous répéterons seulement les paroles de Rousseau, qui dit à ce sujet : « S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un pareil attachement, que sa durée épure, que ses effets honorent, et qui ne s'est jamais cimenté que par des vertus. »

Dès que Mme d'Houdetot fut auprès de Jean-Jacques, il oubliât sa belle-sœur Mme d'Épinay, et le jupon bleu qu'il venait de recevoir. Julie ne fut plus pour lui un être idéal, ce fut Mme d'Houdetot, et lui devint Saint-Preux ; il prêta à son héros tous ses sentiments, tous ses desirs passionnés, il alla même, pour que la ressemblance fût plus frappante, jusqu'à lui donner quelques uns de ses défauts. Cependant si la Chevrette n'était pas négligée pour Eubonne, où habitait Mme d'Houdetot, Jean-Jacques ne portait plus auprès de Mme d'Épinay qu'un esprit distrait, qu'un cœur rempli tout entier d'une passion nouvelle ; il n'y eut dans cette conduite ni trahison, ni infidélité, puisqu'il n'avait jamais eu pour Mme d'Épinay que de l'intimité et de l'amitié ; mais cette dame fut jalouse des sentiments qu'elle n'avait pas inspirés, et une guerre sourde

commença entre ces trois personnes. Grimm survint ; il envenima facilement les premiers germes de discorde, et les tracasseries se succédèrent et s'aggravèrent. Déjà le succès du *Devin du village* avait irrité l'amour-propre de Grimm ; quelques lecteurs de la *Nouvelle Héloïse*, en prouvant la supériorité de Rousseau, achevèrent de lui faire un ennemi du baron allemand. Dix mois s'étaient écoulés depuis l'envoi du jupon bleu et quoiqu'on fût au commencement de l'hiver, Mme d'Épinay résolut d'entreprendre un voyage à Genève ; il s'agissait de quitter Paris pour cacher un événement prochain, et auquel, disait-on, Grimm avait la plus grande part : Mme d'Épinay et lui n'imaginèrent rien de mieux que de proposer à Rousseau d'être du voyage ; celui-ci sentit le piège, et il refusa ; il était d'ailleurs souffrant, malade, et se croyait près de la mort. Ce refus fut regardé comme le comble de l'ingratitude. Il tourna cependant à l'avantage de Mme d'Épinay, qui eut le talent de se faire accompagner par son mari lui-même. Mais de Genève les rapports s'aggravèrent de nouveau et devinrent si hostiles, que Rousseau crut devoir quitter l'Ermitage, et, sans mettre aucune précipitation dans sa résolution, il écrivit à Mme d'Épinay :

— J'ai voulu quitter l'Ermitage, et je le devais ; mais on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au printemps ; et, puisque mes amis le veulent, j'y resterai jusqu'au printemps si vous y consentez.

Mme d'Épinay lui répondit durement :

— Puisque vous voulez quitter l'Ermitage et que vous le devez, je suis étonnée que vos amis vous aient retenu. Pour moi, je ne consulte point les miens sur mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres.

Outré de colère, Rousseau, malgré la neige et la glace, commença sur-le-champ son déménagement. M. Mathas, procureur fiscal du prince de Condé, lui fit offrir une petite maison qu'il avait à son jardin de Mont-Louis, à Montmorency, et Rousseau accepta cet asile. En déplaçant ses meubles, la petite cassette où il avait renfermé le jupon de flanelle bleue d'Angleterre lui tomba sous la main, et il se dit :

— Pauvre Jean-Jacques, les talismans, les amulettes, les reliques, n'ont point de puissance pour le conserver tes amis ; la méchanceté des hommes l'emporte sur toute leur vertu !

Il ouvrit alors la cassette et chercha inutilement le jupon bleu : il avait disparu. Il l'avait vu trois mois auparavant ; qui pouvait-il accuser d'un vol pareil ? Thérèse ou sa mère, Mme Levasseur ? La première en était incapable ; quant à la seconde, elle n'aurait jamais dans son cabinet, et, sans être certain de sa probité, dont il avait plusieurs raisons de douter, il ne lui croyait pas la hardiesse de fouiller dans ses papiers, ni l'habileté nécessaire pour ouvrir une cassette fermée et dont il avait la clé. Le jupon n'était plus là ; le gage de l'amitié de Mme d'Épinay s'était évaporé, et avec lui cette amitié elle-même. Quel puissant argument pour un homme superstitieux ! Quel rapport singulier entre ce qui arrivait et l'espèce de charme qu'il avait attaché à ce jupon ! Le déménagement s'acheva, et le ménage de Rousseau changea de face : il conserva Thérèse, son chien, son chat ; mais, comme il avait acquis la certitude que la vieille Mme Levasseur avait été circonvenue par Grimm, qu'elle épiait ses actions et rapportait tous ses discours, il la renvoya vivre à Paris, où il lui fit une pension. Un matin donc, il la conduisit de Mont-Louis à la voiture du messager, qui passait non loin de là. Mme Levasseur marchait devant, et Rousseau suivait triste, mélancolique, et méditant déjà peut-être sa lettre à d'Alembert sur les spectacles, qu'il écrivit en effet quelques semaines après, lorsqu'un ruisseau se présenta : Mme Levasseur releva ses jupes pour le traverser. Au mouvement qu'elle fit, sa robe se releva plus qu'elle ne le croyait et laissa voir à Jean-Jacques le jupon de dessous, le jupon de flanelle bleue de Mme d'Épinay ! Il était là, à la portée de sa main ; il ne tenait qu'à lui de le faire rentrer en sa possession et de renouveler ainsi le charme rompu, en supposant toutefois qu'il voulait céder à une superstition ridicule ; mais, blessé dans son amitié, humilié dans son juste orgueil, il était loin de se laisser aller à d'aussi puérides idées ; elles n'excitèrent en lui qu'un sourire de dédain.

— L'amitié ne vit qu'une fois, se dit-il ; morte, elle ne saurait renaitre ; quand même cette guenille aurait la vertu que je lui ai sottement supposée, ce talisman tout seul ne me suffirait plus ; il faudrait y ajouter un philtre qui me ravit la mémoire.

Et il alla la Mme Levasseur à monter dans la voiture du messager, sans lui parler du vol qu'elle avait commis.

Rousseau était destiné à bien d'autres douleurs : la publication de l'*Émile*, qui parut cinq ans après l'époque dont nous venons de parler, suscita contre l'auteur les plus rudes persécutions ; l'ouvrage fut brûlé par des mains du bourreau, et l'auteur obligé de quitter la France. Accablé de douleurs et de maladies, il fut prêt à croire, en voyant la laine générale, que tout le monde était devenu fou ; il en appela à l'avenir qui devait le venger, et il s'écriait :

— Quoi ! le rédacteur de la *Paix perpétuelle* a soufflé la discorde ! l'édition du *Vieillard savoyard* est un impie ! l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* est un lâche ! Ah ! non ! Dieu ; qu'aurais-je donc été si j'avais publié le livre de l'*Esprit* ! on tout autre semblable !

Dans l'exil, courant d'Iverdun à Motiers-Travers, à Neuchâtel, de là à l'île de Saint-Pierre et en Angleterre, il n'oubia jamais l'émotion délicieuse qu'il avait ressentie en recevant le jupon de flanelle bleue.

UN RÊVE DE JEUNE FILLE.

I.

L'état du ciel promettait une belle journée, aussi belle qu'on peut la désirer, au mois de mai, dans l'heureuse Provence; le soleil venait de percer le triple rideau de nuages qui le dérobaient aux regards; il commençait déjà à traverser, de ses obliques rayons, les hauts peupliers qui bordent l'avenue du château de Marguailan. Le rouge-gorge, sautant dans la haie d'aubépine et de jeunes mûriers qui entoure le bosquet, saluait de son joyeux refrain l'ascension de l'astre radieux, et les amandiers du verger balançaient mollement, au souffle de la brise matinale, leur riante couronne de blanches fleurs; — neige odorante du printemps.

La petite porte du château, celle qui donnait sur le jardin, s'ouvrit, livrant passage à deux jeunes filles également belles, quoique dans des conditions différentes. L'une était brune comme une Espagnole; de nombreux anneaux d'un épais chevelure noire serpentaient au hasard le long de son cou, et jusqu'au milieu de ses épaules, pendant que d'autres boucles, tombant naturellement de chaque côté de la tête, encadraient une figure pâle et un peu allongée, d'une expression remarquable. Deux yeux admirablement fendus, pouvaient être considérés comme les miroirs fidèles d'une âme énergique et dévouée, d'une âme douée, tout à la fois, d'une grande exaltation et d'une résignation plus grande encore. — Le regard qui s'en échappait, langoureux et pénétrant, trahissait le mystère de quelque souffrance cachée, de quelque préoccupation douloureuse et fatale. Pour un observateur, il était évident que cette jeune fille n'était pas heureuse.

Sa compagne était une svelte et gracieuse créature, comme les aimait le Giotto. Son œil bleu pétillait de malice et d'esprit. Les bandeaux, d'un blond ardent, qui s'échappaient d'une fanchon en dentelle noire, et contournaient le lobe d'une oreille fine et transparente, faisaient mieux ressortir l'éclatante blancheur de son front. Jamais physionomie enfantine ne refléta plus de candeur, plus de franchise, plus de mépris de l'avenir. Tout était gentillesse, naïveté, espérances, innocence, chez cette charmante enfant, dont le sourire seul avait défilé le malheur.

Les deux jeunes filles s'avancèrent ensemble sur le seuil de la porte, et franchirent, en se tenant par la main, les trois marches du perron qui conduisait au jardin.

— Oh! quel beau temps! et quel plaisir de respirer l'air frais et pur du matin! dit la plus jeune en se tournant vers sa compagne, pendant qu'elle levait sa lolle tête blonde aux capricieux baisers du vent.

— Enfant! murmura celle-ci, en levant les yeux au ciel.

Ce fut là toute sa réponse.

Elles se dirigèrent alors toutes deux vers un berceau de chèvre-feuille et de lilas que baigne le canal de Craponne.

Une fois assises sous ce dôme de vert feuillage, les mains toujours entrelacées, leurs têtes se touchant presque :

— Eh bien! Sydonie, dit la plus âgée (elle venait d'atteindre ses dix-neuf ans), nous voici seules maintenant; tout le monde dort encore au château; notre père, ni personne ne pourra nous entendre; tu peux parler, je t'écoute de toutes mes oreilles, ajouta-t-elle à voix basse, et en tenant ses yeux fixés sur ceux de sa compagne :

— Mon Dieu! ma sœur, ne me regarde pas ainsi, ne prends pas ce ton triste, je dirais volontiers lugubre, si ce n'était pas là un vilain mot, pour m'adresser tes questions; sans cela, vois-tu, ma chère Mathilde, je resterais sans voix et tu ne saurais rien, répondit Sydonie.

— Voyons; rassure-toi; c'est le désir que j'ai d'être bienôt instruite, qui rend ainsi mon regard brillant et ma voix tremblante.

— Mais, je ne sais... me voilà tout émue à mon tour.

— Allons! calme-toi, reprit Mathilde en serrant affectueusement sa sœur sur son sein.

— C'est un secret bien grave... proféra Sydonie.

— Un secret bien grave! répéta sa compagne.

— Tout ce qu'il y a de plus grave et ce qui nous concerne toutes deux.

— Toutes deux! répéta de nouveau Mathilde.

— Il s'agit du motif qu'avait notre père, lorsque hier il nous a envoyés chez Mme de Saulnier, notre tante.

— En vérité! il avait un motif... et ce motif... tu le connais?

— Je le connais.

— Et ce motif nous touche?

— Il ne te touche que nous. Lorsque hier notre père nous dit : Mes enfants, Mme de Saulnier m'a fait prier de vous envoyer chez elle; vous y dinerez et vous y passerez la soirée; lorsqu'il nous a dit cela, tu as pensé, toi, qu'il ne s'agissait que d'une de ces invitations affectueuses, comme nous en fait souvent notre bonne tante, n'est-il pas vrai?

— Sans doute.

— Tu n'as pas remarqué que notre père avait un air singulier, en prononçant ces paroles, qu'il nous a embrassés ensuite avec plus de tendresse que les autres fois, lorsque nous prenons congé de lui pour une courte absence, et qu'enfin, au lieu de nous laisser revenir, après dîner, avec la vieille gouvernante de Mme de Saulnier, il nous a bien recommandé d'attendre Firmin, son valet de chambre à lui, qui devait venir nous chercher? Eh bien! toutes ces circonstances m'ont frappée, moi; je soupçonnais que la conduite de notre père cachait quelque mystère :

je ne me trompais pas. Ce mystère, Adèle, ma femme de chambre, me l'a dévoilé hier en me déshabillant.

— Ah! c'est par Adèle que tu sais... :

— C'est par Adèle que je sais que mon père avait le plus grand intérêt à nous éloigner de la maison; c'est par elle que je sais encore qu'il avait deux personnes à dîner; c'est par elle que je connais le nom de ces deux personnes, le but de leur visite, et le sujet de l'entretien qui les a retenues jusqu'à onze heures du soir au château.

— Et quelles sont ces deux personnes? quelle importance avait donc leur visite pour que notre père, qui a placé en nous toutes ses affections, toute sa joie, tout son bonheur, se privât volontairement de notre société pendant une après-midi et une soirée entière?

— C'est là ce grand secret qu'Adèle m'a révélé et que je vais te révéler à mon tour. Ces deux personnes qui avaient à entretenir notre père pendant notre absence, c'étaient... tu ne devines pas? c'étaient... deux adorateurs, achera la jeune fille, en se penchant à l'oreille de Mathilde.

— Deux adorateurs! répéta celle-ci, en faisant un mouvement en arrière.

— Deux adorateurs, un pour toi, un pour moi; oui, ma chère, et qui venaient demander au général de Marguailan la main de ses deux filles.

— Mais, en es-tu bien sûre? demanda Mathilde en se rapprochant vivement de sa sœur.

— Aussi sûre que de ton affection. Adèle est curieuse, comme tu le sais, elle a collé son oreille à la porte du salon, et elle a entendu toute la conversation de ces messieurs.

— Et ces messieurs, quels sont-ils? demanda de nouveau, mais d'une voix tremblante, la fille aînée du général de Marguailan.

— Mon Dieu! comme te voilà émue, ma sœur! calme-toi à ton tour, ou bien je n'aurai pas la force d'achever cette confidence. Voyons, poursuis l'espégle jeune fille, en souriant avec malice, n'as-tu pas quelques indices, quelques soupçons, quelques souvenirs qui t'aideront à deviner le nom de celui qui a recherché la main? Sois franche avec moi, avec ta sœur qui t'aime bien, tu le sais. N'as-tu pas remarqué dans la société que reçoit ma tante...

— Ah! il fréquente les salons de ma tante! observa Mathilde, dont le cœur battait avec violence.

— N'as-tu pas remarqué deux jeunes gens fort aimables, fort distingués, riches et jolis garçons, par dessus le marché, dont l'un m'invoitait assez souvent, très souvent, prétendait Mme de Saulnier, à danser avec lui, tandis que l'autre profitait avec plaisir de toutes les occasions qui se présentaient pour l'adresser des compliments et des flatteries? — Oh! je ne suis pas aussi sotte et aussi aveugle que tu le crois, ma chère Mathilde. Voyons, réponds donc; à ce portrait que je viens de tracer, à ces détails que t'ai donnés, ne pourrais-tu pas reconnaître les deux cavaliers en question, ou l'un d'eux, du moins?

— Mais, ma sœur, il en est beaucoup qui l'invoitent souvent à danser; il s'en trouve quelques uns aussi, j'en conviens, qui se montrent galans et empressés auprès de moi. Je ne vois pas...

— Cherche bien... Ce sont deux frères, et ils sont bruns tous deux.

L'émotion de Mathilde allait toujours croissant; à ces nouvelles indications de Sydonie, elle mit la main sur son cœur et voulut parler; mais ce fut à peine si elle put articuler ces deux mots, deux fois répétés : — Oh! leur nom! leur nom!

Sydonie regarda sa sœur avec une curiosité inquiète; elle ne comprenait pas ce qui se passait alors en elle.

— Allons! puisque ta mémoire te fait défaut, je vais t'aider tout à fait; le nom de nos adorateurs, dit-elle en prenant une pose en rapport avec le timbre de sa voix, qui, de claire et argentine, était devenue tout-à-coup sonore et quelque peu solennelle, — le nom de nos adorateurs, répéta-t-elle, est Lucien et Ernest, comte et vicomte de Vieuville.

— Ah! c'est lui! s'écria mystérieusement Mathilde avec un accent et un geste intraduisibles.

Puis, comme honteuse de ce qu'elle venait de dire, elle jeta ses bras autour du cou de Sydonie, et resta ainsi un instant sans oser proférer une parole, sans oser lever la tête. Sydonie, dont l'âme n'avait pas encore été traversée par une pensée absorbante et profonde, Sydonie qui ignorait l'amour et ses ardeurs, et ses épreuves, et ses inquiétudes, ne devinait pas la cause puissante de l'agitation de sa sœur. Pour elle, naïve et insouciant enfant, dont les désirs les plus vifs avaient été comblés jusqu'alors par l'achat d'une robe, d'une fleur ou d'une fraîche toilette; pour elle, dont l'existence paisible et uniforme n'avait point été troublée par ces rêves respirent et merveilleux, que forme une imagination exaltée, les sensations délicieuses, ineffables qui résultent d'une affection partagée, étaient encore un mystère; la nouvelle même de la visite des deux cavaliers qui aspiraient à sa main et à celle de sa sœur, la révélation qui lui fut faite du but qu'ils se proposaient d'atteindre, n'éveillèrent en elle aucune idée d'un bonheur plus parfait, plus beau, plus magnifique que celui au milieu duquel elle vivait depuis seize ans. Dans la perspective d'un mariage, Sydonie n'entrevoit qu'un changement de position pour lequel toutes les jeunes filles devaient se tenir prêtes; sa pensée naïve et candide n'allait pas au delà; aussi, la surprise et le trouble de Mathilde, ses paroles entrecoupées, ses exclamations arrachées du fond de l'âme, laissaient Sydonie avec toute son ignorance précieuse. Bonne et sensible cependant, autant qu'innocente et coquette, elle ne pouvait rester froide et indifférente devant le spectacle que lui donnait sa sœur. L'émotion de Mathilde s'était communiquée à Sydonie; mais si les pau-

pières de celle-ci étaient humides, c'est qu'une larme tombée des yeux de Mathilde avait brûlé la chair de son cou. Si le cœur de Sydonie battait avec plus de précipitation qu' auparavant, c'est qu'elle sentait contre sa poitrine les battements précipités de celui de sa sœur.

Après un silence de quelques minutes, Sydonie, que sa tendresse pour Mathilde alarmait facilement, essaya de se dégaier du son étreinte, afin de pouvoir contempler son visage.

— Mon Dieu ! mais qu'as-tu donc ? Mathilde, ma chère Mathilde, réponds-moi, réponds-moi ? disait-elle d'une voix éplorée.

— Pardon ! oh ! pardon, Sydonie, ma sœur, proféra enfin la jeune fille ; mais, vois-tu ? tu ne peux pas comprendre ce que j'éprouve là. Ta confiance m'a fait un bien... un bien qui empêche de parler, tant il absorbe. C'est que, vois-tu ? poursuivait-elle avec un accent pénétré, celui qui est venu hier au soir demander ma main à mon père, oh bien ! oh ! je puis te le dire maintenant, à toi, ma sœur ; ch bien ! je t'aime, moi ; je t'aime depuis plus d'un an. Et c'est parce que jamais un mot de lui ne m'avait donné à entendre qu'il me payait d'un tendre retour, que je désespérais me nuire lentement ; mais pâlure, ma tristesse, les larmes que je répandais lorsque je me croyais seule, te sont expliqués maintenant par ce secret que la pudeur retenait au fond de mon âme.

— Ma pauvre sœur ! l'amour est donc une chose bien terrible, puisqu'il produit de pareils résultats ! s'écria, d'un ton dolent et en faisant un geste d'effroi, la naïve Sydonie.

— Terrible ! oui, oui, pour certaines organisations ; mais non pas pour toi, charmante sœur, dont le cœur sera toujours défendu par la tête. Mais, continua-t-elle en approchant sa figure de celle de Sydonie et en plongeant son regard dans celui de sa sœur, mais tu n'as pas achevé la confiance. Quel est celui des deux, d'Ernest ou de Lucien, qui m'est destiné et à toi aussi ? demanda-t-elle, pendant qu'une sueur froide baignait son front.

— Quel est celui des deux qui m'est destiné ? Mais, vraiment, tu n'as pas réfléchi, ma chère Mathilde, en m'adressant cette question. Evidemment c'est celui qui m'a demandé en mariage ; et celui-là, c'est le même qui m'engageait souvent, trop souvent, comme le prétendait Mme de Saulnier, à danser avec lui. C'est le vicomte Ernest de Vieuville.

— Le vicomte ! Ernest ! répéta Mathilde qui resta la bouche ouverte, le cou tendu du côté de sa sœur, les mains entrelacées sur ses genoux, comme si les paroles de Sydonie eussent eu le don de la pétrifier.

— Mais, sans doute, le vicomte ! et cela est dans l'ordre, ma sœur. Le hasard nous a servies l'une et l'autre avec une rare intelligence, observa Sydonie, d'un air fin et avec un geste rempli d'innocente coquetterie. — A toi, mon amie ; poursuivait l'espiègle jeune fille, l'aîné des fils du maréchal-de-camp de Vieuville. — Une couronne de comtesse siéra bien à ton front puissant et fier. — A moi, la plus jeune des deux sœurs, le plus jeune des deux frères, celui auquel il n'est échu, par sa naissance, qu'un titre plus modeste, ce qui n'exécitera pas ma jalousie ; à toutes deux l'homme qui devra faire notre bonheur, l'homme que nous aurions choisi, si cette faculté nous avait été accordée. — N'est-ce pas cela, ma sœur ? N'est-ce pas le comte Lucien que tu aimes, et celui, par conséquent, que tu aurais choisi pour époux ?

— Oui, Lucien ! le comte Lucien ! répondit Mathilde qui était devenue depuis quelques instans d'une pâleur extrême, et en promenant autour d'elle des regards égarés.

Dans ce moment un bruit léger, comme celui que produit le sable d'une allée lorsqu'on l'écrase en marchant, retentit à quelques pas des jeunes filles, derrière le berceau. — Sydonie se leva debout aussitôt, elle écarta les branches de chèvre-feuille et de lilas qui se trouvaient à sa portée ; mais elle n'aperçut personne. Son attention, toutefois, avait été détournée, et pendant qu'elle cherchait à découvrir la cause du bruit qu'elle venait d'entendre, elle ne pouvait pas remarquer l'altération effrayante des traits de Mathilde. — Tout-à-coup, une pensée qui traversa son âme colora subitement les joues de la jeune fille et donna une expression étrange à son regard.

— Sydonie, ces projets sont fort beaux, s'ils se réalisent, dit-elle d'une voix que l'émotion rendait tremblante ; mais, pour cela, il faut que mon père accueille la demande de M. de Vieuville, or, tu as oublié de m'apprendre quel a été le résultat de leur visite.

Sydonie ouvrait la bouche pour répondre, lorsqu'un voix qui partit, à la droite de sa sœur, de l'autre côté du berceau, lui en vint à la peine.

— Le général de Margailan, heureux d'accommoder l'avenir de ses deux filles, a agréé la recherche du comte et du vicomte de Vieuville, proféra cette voix.

Et au même instant, le général de Margailan s'offrit à la vue de Mathilde et de Sydonie. Celle-ci poussa d'abord un cri d'effroi et de surprise ; puis l'idée que son père pouvait avoir entendu toute leur conversation, amena le rouge de la pudeur sur son visage qu'elle cacha dans ses deux mains. La brusque apparition du général produisit un effet plus violent sur Mathilde. Le saisissement que ressentit la jeune fille, et de cette apparition, et peut-être aussi des paroles qui l'avaient précédées, déterminèrent chez elle une crise nerveuse. Elle chancela sur le banc, ses bras se raidirent, et elle serait tombée aux pieds de sa sœur, si le général ne l'eût reçue sur son sein.

II.

Il n'y avait rien qui ne fût parfaitement exact dans la confiance que

Sydonie venait de faire à Mathilde. Le comte et le vicomte de Vieuville étaient les fils d'un maréchal-de-camp tué sur les bords de la Moskova. Leur mère, femme de beaucoup d'esprit, avait été liée autrefois avec Mme de Saulnier, sœur du général de Margailan. Maintenant affligée d'une affection cataleptique, elle avait dû renoncer à aller dans le monde, et même elle se voyait forcée de garder la maison et de ne plus quitter son fauteuil. C'est donc chez Mme de Saulnier que le comte de Vieuville et son frère avaient vu les deux charmantes nièces de cette dame ; C'est là qu'ils avaient commencé à se aimer, autant qu'il était dans leur nature de le pouvoir.

Lucien, l'aîné de messieurs de Vieuville, était un homme de trente ans, doué d'une phisonomie dure et sévère, mais belle cependant et expressive, sinon distinguée. Long-temps il avait manifesté une aversion insurmontable pour le mariage ; cela tenait à l'opinion peu avantageuse qu'il entretenait à l'égard des femmes. Celles-ci le jugeaient froid et peu susceptible d'éprouver un tendre sentiment, et elles se trompaient. Si le comte avait constamment opposé une réserve digne, mais glacée, aux agaceries, aux avances, aux provocations très significatives qu'il recevait de la part de certaines coquettes effrontées, c'est que les intrigues légères ou coupables, c'est que les amours qui sont une honte ou un crime, n'étaient pas le fait de cette nature d'élite ; de même, s'il se montrait peu désireux d'unir sa destinée à celle de quelque jeune et riche héritière, c'est que Lucien de Vieuville joignait à une grande élévation de sentimens une sensibilité exquise. Une épouse, dont le cœur eût renfermé tous les trésors de tendresse et de fidélité que contenait le sien, oh ! cette épouse, il l'eût adorée à genoux, jusqu'à son dernier soupir ; mais une trahison de celle qui aurait porté son nom, et qui posséderait tout son amour, oh ! cette trahison l'aurait tué.

Et voilà pourquoi le comte Lucien de Vieuville n'avait pu se résoudre, jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, à confier à une femme le soin de son bonheur. Il était réservé à Mathilde de dissiper tous les scrupules, tous les doutes, toutes les appréhensions de Lucien. Après de nombreuses rencontres qui n'avaient ébranlé en rien la tranquillité de son âme, un jour vint, où le comte comprit, au plaisir mêlé de terreurs qu'il ressentait auprès de la jeune fille, qu'un terrible danger le menaçait. Il voulait fuir, mais il n'était plus temps. Seulement, comme il était tout à la fois, et amant vivement épris, et homme grave et sérieux, il se montra toujours d'une timidité excessive ; mais il ne put s'empêcher sur lui d'avouer à la jeune fille l'effet qu'elle avait produit sur son cœur. Bien différent de son frère qui papillonnait d'une dame à l'autre, qui, s'empressait, galant et aimable, auprès de Sydonie, aussi bien qu'auprès de sa sœur, le comte restait muet et irresolu auprès de Mathilde, c'est ainsi qu'il s'était décidé à entreprendre la demande solennelle auprès du général Margailan, sans s'être assuré auparavant des dispositions de sa fille.

Quelle différence entre le comte Lucien et le vicomte Ernest, son frère ! Celui-ci venait d'atteindre sa vingt-huitième année. Frêle et délicat comme une jeune fille, il possédait de plus une taille svelte et élancée, des yeux bleus sous de magnifiques sourcils bruns, une de ces figures pâles et intéressantes qui plaisent tant aux femmes. Avec un extérieur si grêle et si débile en apparence, le vicomte pouvait être pris pour une de ces natures souffrantes qui ne se nourrissent que de poésie et d'air, qui méprisent les plaisirs grossiers de la terre, et dont toutes les inspirations s'évoilent vers le ciel. Combien les apparences sont trompeuses quelquefois !

Le vicomte devait à un séjour assez prolongé à Paris, de posséder à fond ces manières élégantes et faciles, ce langage simple quoique choisi, ce goût exquis pour s'habiller, qu'on ne puisse que dans la meilleure société ; mais il ajoutait à ces dons séduisants, une morale des plus accommodantes, des principes que n'eût point désavoués un petit abbé de la régence, et sous une peau fine et d'une transparence presque malade, les ressorts d'un système nerveux des mieux conditionnés. Depuis dix-huit mois seulement, il était revenu en Provence, appelé par la comtesse, sa mère, qui, après une attaque d'apoplexie, était restée affligée de cette affection cataleptique, que nous venons de signaler ; en somme, donc, c'était un cavalier bien dangereux que le vicomte Ernest, avec son air mélancolique et souffrant ! Léger et superficiel par caractère, aimable et galant avec les dames, spirituel et brave avec les hommes, le vicomte, incapable d'éprouver une affection profonde, devait vouer au malheur celle qui s'attacherait à lui de bonne foi. Ennuyé des coquettes du monde parisien, mais horriblement fatigué des prétentieuses et languoureuses provinciales, Ernest, le mauvais sujet, s'était laissé prendre au joyeux habil, à la gaieté expansive, à la narveté indécible de Sydonie. Le hasard qui présida au choix des deux frères, fit preuve, en cette circonstance, en effet, d'une intelligence peu commune. Le vicomte revenait nécessairement à Sydonie, de même que Mathilde ne pouvait être véritablement heureuse qu'avec un homme du caractère de Lucien de Vieuville.

Tel était l'état des choses, lorsque le comte de Vieuville songea à accomplir la démarche qui devait décider de son sort. Depuis quelques semaines, Ernest ne cessait pas de vanter la figure spirituelle et éveillée de Sydonie, sa gentillesse d'enfant, l'extrême adorable de ses réponses naïves. Il ne l'aimait pas, bien certainement, mais, à coup sûr, elle lui plaisait beaucoup. Le comte Lucien découvrit son projet à son frère, en l'engageant à suivre son exemple ; le vicomte demanda quelques jours pour prendre un parti. Diable ! un mariage, c'était une chose sérieuse et dont l'éventualité ne s'était pas présentée encore à l'esprit d'un mauvais sujet aussi renforcé. Les avis de Lucien, les sages exhortations de la comtesse

pour laquelle les deux frères éprouvaient une affection mêlée de respect et même de crainte, triomphèrent de la répugnance du vicomte.

Nous savons ce qu'il advint de leur visite. Nous avons entendu le général de Margailan nous dire lui-même qu'il avait agréé pour ses deux filles la recherche du comte et du vicomte de Vieuville.

M. de Margailan s'était levé ce jour-là de meilleure heure que de coutume, tourmenté qu'il était par le désir d'annoncer, dès le matin, à celles que cela intéressait si fort, cette importante nouvelle. Ayant appris par Firmin, son valet de chambre, que les deux sœurs étaient déjà descendues dans le jardin, le vieux général s'était dirigé vers le berceau de chèvre-feuille et de lilas établi sur le bord du canal. M. de Margailan connaissait la prédilection toute particulière dont ce lieu isolé se trouvait l'objet; aussi supposant avec raison qu'il y retrouverait ses filles. Mais il n'arriva auprès de ce dôme de fleurs et de feuillage qu'au moment où Mathilde adressait à sa sœur la question à laquelle le général avait répondu. Cette question révéla au père que la nouvelle qu'il apportait n'en était plus une. Il ne put, toutefois, les interroger aussitôt à ce sujet; l'indisposition de Mathilde ayant tout à fait changé le cours de ses pensées.

Pendant cette crise nerveuse, que l'effroi seul avait provoquée, disait le général en n'accusant que lui, n'eût pas de suite déplorable. Le lendemain, Mathilde se sentit assez bien, quoique toujours pâle et fatiguée, pour céder au désir de son père et descendre au salon. Le comte et le vicomte de Vieuville s'y trouvaient depuis quelques instans; ainsi que Mme de Saulnier et deux ou trois autres personnes de la famille. M. de Margailan présenta les deux jeunes gens à ses filles, et les autorisa, dès ce jour, à faire leur cour à celles qu'ils aimaient.

Vers le milieu de la soirée, le vieux général ayant entamé, avec Mme de Saulnier, une discussion assez vive, à laquelle prirent part les autres personnes réunies dans le salon, le vicomte profita de l'occasion pour échanger, tout bas, quelques paroles avec sa future épouse. Le sourire charmant qui s'épanouit alors sur les lèvres de Sydonie, le teint vermeil mais nullement embarrassé de la jeune fille, les gestes inspirés par une coquetterie naturelle dont elle accompagnait ses réponses, annonçaient assez que les galans propos du vicomte ne lui étaient pas désagréables.

En face de ce couple qui puisait dans son esprit les paroles que le cœur ne pouvait pas lui fournir, se passait une scène d'un autre genre, moins joye, moins gracieuse, mais plus attachante, plus éloquentes mille fois.

Le comte et Mathilde étaient à côté l'un de l'autre; ils se touchaient presque, et isolés des autres personnes qui les entouraient, par la discussion qui les occupait toutes, ils ne trouvaient pas un mot, un seul mot à se dire. La jeune fille, le teint pâle, le sein agité, le front brillant et glacé, tout à la fois, essayait fréquemment, avec le mouchoir de batiste qu'elle tenait à la main, la sueur froide qui coulait sur son visage. Ses yeux restaient constamment baissés vers la terre.

Le comte, dont le cœur battait vivement, considérait, avec un attendrissement profond, celle dont la destinée désormais devait être liée à la sienne. La timidité de Mathilde le serrait, on ne peut mieux. Il s'enivrait du bonheur que donne toujours l'union de l'objet aimé, et ne craignait pas de rencontrer celui de la jeune fille, il embrassait d'un regard sympathique, le pâle et beau visage de celle pour laquelle il aurait versé son sang. Chacun d'eux paraissait si fort absorbé par ses pensées, qu'il lui devenait impossible d'entamer un entretien intime et de le continuer. Pendant le comte comprit, à la fin, combien cette contemplation silencieuse pouvait paraître ridicule à Mathilde. Après des efforts inouïs, il parvint à maîtriser assez son émotion pour proférer ces paroles, que l'accent dont elles étaient prononcées, rendait si éloquentes :

— Mademoiselle, m'est-il permis de croire que vous obéirez, sans trop de répugnance aux ordres du général Margailan?

A cette question, Mathilde tressaillit, et, d'une voix faible : — Mon père avait le droit de disposer de mon sort... J'obéirai.

En entendant ces mots, le comte tressaillit à son tour.

— Oh !... mademoiselle ! que vous me connaissez mal, si vous me jugez capable de vouloir assurer mon bonheur au dépend du vôtre, reprit-il avec animation; moi, vous épouser malgré vous ! Oh ! non, non, cela ne sera jamais; si donc, je comprends bien le sens de vos paroles, si votre volonté a été forcée...

— Ma volonté forcée ! répéta Mathilde, en levant ses yeux qui s'arrêtèrent sur le couple formé par sa sœur et le vicomte. Non, non, je n'ai pas été consultée, voilà tout, achèra-t-elle en étouffant un soupir.

— M'est-il permis de penser alors, mademoiselle, que les ordres du général ne rencontreront aucune opposition de votre part ?

— Je vous ai dit, monsieur, que j'obéirais; répéta d'une voix entre-coupée la jeune fille.

— Et m'autorisez-vous à espérer, mademoiselle, que plus tard le don de votre cœur suivra celui de votre main ?

Un silence de quelques secondes s'établit, après ces mots, entre les deux jeunes gens. Mathilde, dont le sein fréquemment soulevé, trahissait l'agitation, le rompit la première.

— Vous voulez que je vous parle avec franchise? dit-elle en tenant ses yeux attachés sur ceux du comte.

— Avec franchise?... Certainement, répondit Lucien, que cette interrogation venait de plonger dans une anxiété cruelle.

— Eh bien ! alors... alors... je vous l'ai dit, j'obéirai, répéta Mathilde d'une voix si peine intelligible, et en essayant une larme qui venait de mouiller sa paupière.

Dans ce moment, le vicomte portait à ses lèvres une des mains que Sydonie lui avait abandonnée.

A dater de ce jour, la tristesse de Mathilde prit un caractère plus sombre. Au gré de la palur de ses jours, les soupirs qui s'exhalèrent de son sein, les larmes qu'elle répandait à l'écart, lorsqu'elle se croyait seule, annonçaient assez que la jeune fille souffrait d'une blessure cachée. Elle nous a révélée elle-même la cause de sa blessure. C'était un amour ignoré, dédaigné, peut-être. Cette pensée était affreuse à l'âme exaltée de la romanesque Mathilde...

Mais, à la nouvelle de la visite de MM. de Vieuville, le cœur de la jeune fille s'est ouvert à la joie. En apprenant le but de leur démarche, elle a été près de succomber à la violence de ses sensations; elle aurait passé de vie à trépas dans ce moment, si le bonheur tuait jamais ! Et, dans l'intervalle de quelques minutes, après avoir confié à sa sœur le secret qui l'étonnait depuis deux ans, après cette expansion d'une âme qui voit réaliser enfin ses rêves les plus chers, elle donna tous les signes d'un découragement profond. Cet homme, le comte Lucien, celui qu'elle prétend être l'arbitre de son sort; cet homme qui, bien loin de rester froid en devant une sensibilité si exquise, a concentré en Mathilde tous ses desirs, toutes ses espérances, toutes ses adorations; cet homme lui parle d'une voix que l'émotion rend tremblante, et elle lui répond comme le ferait une victime.

Quel est donc le mystère de cette conduite ?

Le comte et le vicomte de Vieuville ne négligeaient pas de profiter de l'autorisation que le général leur avait accordée. Chaque jour ils venaient passer tous deux plusieurs heures au château de Margailan, s'ingéniant, dans ces visites quotidiennes, à gagner les bonnes grâces de celles qu'ils devaient épouser. Le semblant Ernest ne fut pas long-temps sans s'apercevoir des progrès qu'il faisait auprès de Sydonie. Le caractère léger et insouciant de la jeune fille s'accommodait très bien des qualités brillantes, mais peu solides, du vicomte. Les allusions piquantes, les saillies spirituelles qu'Ernest décochait avec un rare bonheur, les romances nouvelles qu'il chantait avec plus de goût que de méthode, son talent pour la danse, tous ces avantages si frivoles devaient être dignement appréciés par Sydonie; aussi, bientôt, toutes les sympathies de la jeune fille furent acquises à l'entrepreneur danseur, au dandy beau parleur qui lui donnait ses sons.

Le règne des chiffons, des robes, des élégantes toilettes était passé; le vicomte les avait remplacés dans le cœur de Sydonie, ou plutôt le vicomte partageait avec eux les affections l'es plus tendres de sa future épouse. En d'autres termes, chacun donnait ce qu'il avait, chacun aimait comme il sentait, et le sentiment léger, superficiel, que le mauvais sujet éprouvait pour Sydonie, s'était glissé tout naturellement dans l'âme de la coquette jeune fille.

Il n'en était pas de même des deux autres jeunes gens. Le comte Lucien, dont toutes les facultés étaient concentrées en une idée unique, celle d'obtenir le cœur avec la main de Mathilde; le comte Lucien, qui aimait véritablement, souffrait en voyant souffrir la fille aimée du général. Il avait beau se répéter que l'amour appelle l'amour, que Mathilde, lorsqu'elle aurait lu dans son âme, se sentirait reconnaissante, touchée, émue, à son tour, de tout le dévouement qu'elle renfermait; l'air de résignation qui se peignait sur la figure de la jeune fille, lorsqu'il lui adressait la parole, le teint brisé de sa voix, à elle, lorsqu'elle lui répondait, prouvaient assez au noble Lucien qu'un obstacle, un obstacle qu'il ne voyait pas, mais dont il devinait la présence, s'interposait entre Mathilde et lui.

Chaque fois que le comte, avec cette voix tremblante que donnent le désir de plaire et la crainte de ne pas réussir, répétait à Mathilde la question qu'il lui fit le soir même de la présentation, chaque fois qu'il lui demandait, les mains jointes, les yeux humides et supplicants, s'il pouvait éprouver enfin que ce mariage ne serait pas regardé par elle comme un douloureux sacrifice.

— Mon père m'a signifié ses intentions à mon égard... J'obéirai, répondait invariablement la jeune fille, en dévorant les larmes qui se perdaient derrière ses paupières.

Tout le monde au château, le général, Sydonie, Mme de Saulnier, remarquaient la sombre tristesse de Mathilde. Chacun l'avait interrogée à ce sujet, mais personne n'en avait obtenu une réponse satisfaisante. Mathilde parlait peu, recherchait la solitude et dans certains moments paraissait éviter sa sœur.

Les stations dans le berceau de chèvre-feuille étaient devenues, aussi, et plus fréquentes et plus longues. Elle y passait des matinées entières, murmurant des mots sans suite, mais non pas sans liaison entre eux.

— Révéler à mon père, dit-elle un jour, que sa tête brûlante paraissait vouloir se fendre, lui tout avouer, et mourir de honte à ses pieds, ou bien lui demander, lorsqu'il saura tout, de me permettre de me retirer dans un couvent pour tout le reste de ma vie... Allons ! achèra-t-elle en se dirigeant vers le château.

Mais en arrivant devant la porte du salon où se trouvait le général, elle ne se sentit pas la force d'entrer; elle resta immobile, appuyée contre le mur pendant un quart d'heure; puis elle s'enfuit comme une folle en murmurant tout bas :

— Oh ! non, non, je n'oserai jamais... plutôt mourir.

III.

Un matin, elle se trouvait seule, sous le berceau de fleurs, lorsque Sydonie vint l'y rejoindre.

— Ma chère Mathilde, dit Sydonie, tu as refusé jusqu'ici de nous apprendre ce qui cause tes peines, et le chagrin qui l'opresse nous rend tous malheureux. Mais, en vérité, si je ne te voyais pas maigrir et pâlir chaque jour davantage, je ne croirais pas que tu puisses souffrir. Ecoute, l'est-il même, sous ce dôme de feuillage, que tu m'as avoué aimer le comte Lucien depuis plus d'un an. Eh bien ! Le comte répond à la passion qu'il t'a inspirée... Vos vœux les plus chers seront comblés bientôt... Dans quelques mois, il deviendra ton époux ; et au lieu de remercier le ciel qui accomplit tous tes desirs, on croirait que tu l'accuses d'avoir fait ton malheur. Quel est donc ce ver rongeur qui détruit la santé, la fraîcheur, la joie, et notre bonheur à tous, par conséquent ? Mathilde, aie confiance en moi, ta sœur ! Voyons, parle, qu'est-ce qui cause tes tourmens ?

— Des tourmens ! moi ! je n'en ai pas. Je suis malade, voilà tout, répondit la jeune fille, en amenant un vague sourire sur ses lèvres.

— Oui, tu es malade, sans doute ; mais d'où provient cette cruelle maladie ? Avant la démarche de MM. de Vieuville, tes yeux étaient caves usés, ton teint plombé aussi, la démarche chancelante aussi. Alors, c'était un amour caché qui te minait sourdement ; mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui, Sydonie...

— Eh bien ! qu'est-ce qui t'afflige et te tourmente ? Voyons, achève.

— Eh ! rien ! rien ! répétait Mathilde avec un accent qui démentait cette affirmation.

— Méchante qui s'obstine à se taire ! tu n'auras donc pitié ni de nous, ni du comte Lucien qui t'aime avec tant de dévouement ! Si tu savais combien grand est son désespoir en pensant que tu éprouves pour lui une aversion insurmontable ! Plusieurs fois déjà, et hier encore, suppliant que le général violentât la liberté, en te donnant à lui, le comte a voulu lui rendre sa parole. Mais je connais mon père ; il est prompt à se mettre en colère, et surtout il est jaloux de son autorité, autant, mon Dieu, qu'il est bon et généreux, tu le sais ; il aurait fait peser sur vous deux tout le poids de son courroux, sans rien changer à ce qu'il a ordonné ; aussi nous sommes-nous employés auprès du comte de Vieuville, et avons-nous réussi. M. Ernest et moi, à le détourner de ce projet.

— Ah ! tu lui as fait comprendre... et M. Ernest aussi...

— Nous lui avons fait comprendre que cette démarche obtiendrait précisément le résultat opposé à celui qu'il désirait pour toi.

— Oui, oui, le seul parti qui nous reste est de laisser notre destinée accomplir, murmura d'une voix étouffée la jeune fille.

— En vérité, je ne comprends rien à ce qui se passe sous mes yeux, éprit Sydonie. Combien de fois n'as-tu pas répété qu'avec mon caractère insouciant et léger une affection profonde n'était pas à redouter pour moi, et que ma tête défendait l'entrée de mon cœur ! Mais je m'aperçois aujourd'hui que mes sentimens sont plus solides que les tiens. Il est vrai que je n'entends rien à votre manière d'aimer, ni Ernest non plus, de toi et du comte Lucien. Vous soupirez sans cesse, vous restez les heures entières sans vous parler, ce qui, je te l'avoue, nous paraît un singulier moyen de se faire la cour. Je préfère le système du vicomte, il est plus gai, plus naturel ; je voudrais vous le voir adopter, persuadé qu'il vous rendrait aussi heureux que nous le sommes nous-mêmes, le comte et moi.

— Toi, si folle, si évaporée, tu l'aimes donc, maintenant... le vicomte Ernest ? demanda Mathilde d'une voix vibrante et fortement accentuée.

— Si je l'aime ? éperdument... ma chère, depuis que je sais qu'il doit être mon époux ; tandis que toi, c'est tout le contraire. Ton cœur est changé pour le comte Lucien, depuis le jour précisément où tu as appris qu'il t'a demandé la main. C'est singulier tout de même, ajouta la jeune fille, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

— Oui, oui, c'est singulier... très singulier, répéta Mathilde... mais pisse-moi, ma sœur, et... suis heureuse avec celui que tu aimes... éperdument, ajouta-t-elle, en mettant la main sur son cœur.

Emue par l'accent désolé dont cette dernière phrase avait été prononcée, et craignant de l'avoir offensée, Sydonie se jeta dans les bras de sa sœur, en sollicitant son pardon. Mathilde exécuta un mouvement comme pour se soustraire aux marques de tendresse qui lui étaient données. Elle détourna la tête et essaya de repousser sa sœur. Mais le spectacle de la douleur de Sydonie ne lui laissa pas la force d'accomplir son projet. Cédant à l'attendrissement qui la gagnait, elle cacha bientôt, à son tour, sa tête sur le sein de sa sœur.

Ce tendre épanchement dura quelques minutes, après lesquelles Mathilde voulut sortir du berceau et se retirer dans sa chambre.

— Non, non, je ne te laisserai pas s'éloigner, cette fois, sans que tu m'aies révélé le sujet de tes peines, s'écria Sydonie.

— Mais, je n'en ai pas. Tu sais combien ma santé est faible depuis quelque temps ; c'est la maladie qui me donne cet air sombre et chagrin, ce sont les souffrances du corps qui me rendent triste et soucieuse.

— Oui, oui, c'est toujours la même réponse ; mais je ne m'en contenterai pas aujourd'hui, reprit Sydonie en prodiguant à Mathilde les plus tendres caresses.

— Bonne petite sœur.

— Je ne te quitterai pas, non plus, sans que tu m'aies promis d'accueillir avec moins de froideur et de dédain le comte Lucien. Je me suis

engagée à obtenir de toi cette promesse, et je ne te lâcherai pas, dit-elle en lui prenant la main, que tu ne me l'aies faite ou bien que tu ne m'aies dit son crime.

— Son crime ! Il n'a pas commis de crime, répondit-elle en souriant. — Oui, son crime... ce qu'il t'a fait ; enfin, pour changer en haine l'affection exaltée qu'il t'avait inspirée.

— Ah ! ce qu'il m'a fait, ma sœur... ce qu'il m'a fait... répéta Mathilde en serrant la main de Sydonie. Tu me demandes... Vous me le demandez tous !... moi, toi, ne l'avez deviné... Oh ! ma tête est en feu... Ne vois-tu pas qu'il ne m'a rien fait, mais que je suis folle ? acheva-t-elle en s'élançant dans le jardin.

Cette étrange sortie, ces phrases incohérentes, murmurées par Mathilde, ce sombre désespoir, cet égarement qu'elle venait de manifester, auraient bien pu désiller les yeux d'une personne plus expérimentée que Sydonie. La jeune fille ne vit dans tout cela que le résultat du malaise dont se plaignait sa sœur, depuis quelque temps, et cette opinion, partagée par le général, prévalut bientôt auprès de Mme de Saulnier, qui s'était obstinée jusque alors à soupçonner un autre motif à la tristesse de sa nièce.

Le médecin de M. de Marguailan fut appelé. Le membre de la faculté, homme positif et pratique entre tous, chercha une cause physique à laquelle il put attribuer le dépérissement de Mathilde. Après avoir consulté les ravages de la maladie, après avoir longuement raisonné sur ses effets, il émit sa doctorale opinion, qu'il formula en termes scientifiques et incompréhensibles par conséquent. Afin de ne pas mettre à la torture l'esprit de nos lecteurs, nous traduirons et nous résumerons l'opinion de l'Esculape proterogal, en quelques mots que nous emprunterons, tout simplement, au langage usuel. Le docteur praticien reconnaissait, en effet, que la santé de la jeune fille était sérieusement compromise, et il expliquait, par une trop grande irritabilité dans le système nerveux, l'affaiblissement de ses principaux organes.

Une nourriture légère et légumineuse, le séjour de la campagne, pas de bals et de plaisirs, et un mari, ajouta-t-il en se penchant mystérieusement à l'oreille du général, devaient infailliblement rétablir l'équilibre dans ce corps fatigué.

M. de Marguailan, qui ajoutait une foi entière aux arrêts de la Faculté, prescrivit le régime indiqué, et, afin de hâter le rétablissement de Mathilde, il avança le terme fixé pour les deux mariages.

Cette décision fut accueillie avec plaisir par le vicomte. La rougeur qui couvrit subitement la figure de Sydonie, et le coup d'œil rapide qu'elle jeta à la dérobée sur son amant, prouvèrent suffisamment que la jeune fille acceptait, sans trop de chagrin, les nouvelles combinaisons de son père. Quant au comte Lucien, il ne cessait pas d'avoir ses deux yeux fixés sur le père de Mathilde. Il espérait qu'un signe, un mouvement, un indice quelconque, lui révélerait la pensée intime de celle qui ne le jugeait pas digne de sa confiance. Mais Mathilde ne releva pas la tête et ne changea pas la direction de ses regards qui restèrent attachés sur la tapissérie qu'elle tenait à la main. Toutefois, en dépit de sa volonté, sans doute, un tressaillement involontaire agita tout le corps de la jeune fille. Ce tressaillement convulsif ne fut pas perdu pour M. de Vieuville. Pour lui c'était la constatation suprême autant qu'éloquente d'un fait qu'il voulait toute sa vie au désespoir ; pour lui c'était une plainte, un cri de désolation, la dernière révolte d'un cœur qu'on opprime et qui se soumet. Mathilde le haïssait, et cependant elle laissait accomplir le sacrifice. L'horrible sacrifice que son père exigeait d'elle. Son obéissance aveugle aux ordres du général empêchait la jeune fille d'avouer ses véritables sentimens, mais il les devinait, lui, depuis long-temps déjà. L'immensité de sa passion s'était seule opposée jusqu'alors à ce qu'il prit enfin une détermination digne d'un galant homme, d'un homme d'honneur. Aujourd'hui la force ne lui manquera plus... Il saura faire son devoir.

Le lendemain Mathilde se dirigea vers le salon, à l'heure où elle savait que son père était ordinairement seul. L'insomnie avait été cruelle pour la jeune fille. Ses yeux caves, ses paupières gonflées, attestaient une nuit douloureuse. La nouvelle décision de M. de Marguailan, en lui montrant plus rapproché d'elle le jour où le sacrifice devrait être consommé, lui avait rendu une partie de son ancienne énergie. Oui, elle tombera aux pieds de son père, oui, elle lui fera un avou qui la soulagera, tout en brisant son âme, car ce secret, ce secret affreux finirait par s'étouffer, et la mort, à tout prendre, serait préférable à l'existence qu'elle traîne depuis trois mois.

Le général était seul, en effet, dans le salon. Les journaux restés intacts sur le guéridon paraissaient avoir peu piqué sa curiosité. Une lettre se trouvait parmi eux. Elle était ouverte, chiffonnée presque. Le général debout contre la cheminée frognait le sourcil, mordait ses lèvres et gardait enfin un silence qui ne présageait rien de bon. Il prenait du nouveau la lettre ouverte parmi les journaux, lorsque Mathilde, qui venait d'implorer la protection divine, se présenta devant lui.

— Mon père... dit-elle d'une voix tremblante.

— Ah ! c'est vous, mademoiselle ? s'écria le général d'un ton qui n'était rien moins qu'encourageant, vous arrivez très à propos, car j'allais vous faire prier de venir me parler. Voici, poursuivit-il, une lettre étrange que je viens de recevoir. Elle émane du comte Lucien de Vieuville, l'époux que je vous ai choisi. Lisez-la.

Mathilde, dont l'émotion était extrême, avança la main et prit le papier que son père lui présentait.

Cette lettre contenait ce qui suit :

« Monsieur le général,

» Vous savez si j'aime mademoiselle votre fille. Depuis deux ans, son image régnait souverainement dans mon âme, et le plus beau jour de ma vie, à moi, qui avais juré de ne jamais me marier, sera celui où je pourrai la conduire à l'autel. Mais il est quelque chose qui m'est aussi cher que Mathilde, monsieur le général, c'est l'honneur. Eh bien! l'honneur, qui fut toujours le guide du maréchal-de-camp de Veuville mon père, et le vôtre aussi, mon général, l'honneur me défend d'aspirer à votre noble alliance.

« Mathilde me hait, je le sais, depuis le jour où je lui ai été présenté. Elle ne me l'a pas dit, mais elle l'a laissé voir; c'est le sentiment que j'ai été assez malheureux pour lui inspirer, et non pas un certain dérangement dans le système nerveux, ainsi que l'a sottement prétendu le docteur Mafery, qui la mine lentement et la conduira inévitablement au tombeau, si l'on n'arrête à temps les progrès du mal. Le remède, le voici: il faut laisser Mathilde libre de disposer de son sort. Quant à moi, monsieur le général, je vous ai demandé une épouse, je n'accepte pas une victime.

« Veuillez communiquer ma lettre à mademoiselle votre fille, et si elle juge que je me suis trompé en supposant qu'elle me hait, oh! qu'elle daigne me le dire, et alors, alors, mon général, avec quelle joie j'irai vous remercier votre parole, que je vous rends.

» J'ai l'honneur, etc.

« COMTE LUCIEN DE VEUVILLE. »

— Eh bien! dit M. de Margaiilan, lorsque la jeune fille eut terminé sa lecture, vous avez lu cette lettre; vous avez connaissance de l'outrage sanglant que nous fait le comte de Veuville, en me rendant ma parole. Je dois, maintenant, vous prier de me parler avec franchise. Dites, Mathilde, ce motif qu'il allègue pour justifier son refus, est-il réel, en effet? Est-il vrai que vous le haïssez, cet homme que je vous destinai pour époux? Mais parlez; parlez donc; ne comprenez-vous donc pas que je suis sur des charbons ardents, en attendant le comte de Veuville, et qu'il faut, lorsqu'il se présentera ici, que ma réponse soit toute prête.

— Mon père... balbutia la jeune fille, sans pouvoir en dire davantage.

— Voyons... Je vous écoute... reprit le général en lâchant d'être calme, sans pouvoir y parvenir.

— Mon père!... non... je n'ai pas de haine pour le comte de Veuville.

— Il en a donc menti, et ce motif n'est donc qu'une indigne défaite, s'écria M. de Margaiilan en faisant un geste menaçant.

— Mon père... modérez-vous... se hasarda à dire la jeune fille... M. le comte Lucien ne mérite pas que vous le traitiez de la sorte; il y a du vrai, beaucoup de vrai, dans ce qu'il avance... Non, je ne le hais pas, moi...

— Mais... achevez... Il y a du vrai... Vous ne le haïssez pas... mais... Mais ce n'est pas lui qui peut faire le bonheur de votre fille.

— Expliquez-vous! Que signifient ces paroles?

— Ce n'est pas lui que j'aime, murmura Mathilde, en se laissant tomber aux genoux de son père.

— Ce n'est pas lui que tu aimes! s'écria le général! Mais... tu avais donc que tu en aimes un autre.

— Mon père...

— Il est donc vrai!... Voilà la cause de tes dédains pour le comte de Veuville! Tu en aimes un autre! Eh bien! cet autre, quel est-il? Il est temps de me le faire connaître.

Mathilde était suffoquée par les sanglots. La voix expirait dans son gosier... Elle ne pouvait se résoudre à parler.

— Son nom? son nom? répétait le général d'une voix retentissante, et sans penser à relever sa fille.

— Mon père, put enfin répondre celle-ci, n'exigez pas que je vous le dise; de grâce, ne l'exigez pas; mais plutôt, exaucez la prière que je venais vous adresser. Permettez-moi d'aller passer dans un couvent le reste d'une vie que le destin a vouée au malheur!

— Un couvent! et tu n'es pas coupable! s'écria M. de Margaiilan, en penchant son visage vers celui de sa fille, et en cherchant à lire dans ses yeux.

Mathilde soutint la fixité du regard de son père, et sa physionomie continua à refléter, au lieu de l'embarras et du remords d'une âme déçue, l'expression qu'y cherchait le général, la souffrance imméritée, le désespoir, mais aussi la résignation d'un cœur brisé sans retour.

— Enfin, cet homme, quel est-il? quel est son nom? demanda M. de Margaiilan d'une voix tout aussi pressante, mais moins irritée.

— Vous le voulez... Eh bien! méprisez-moi, mon père, ou plutôt plaignez-moi, plaignez votre enfant que la fatalité poursuit; son nom est celui du mari que vous destinez à ma sœur... c'est celui du vicomte Ernest... de Veuville, acheva-t-elle en cachant sa figure dans ses mains.

— Ernest de Veuville! répéta le vieillard en faisant deux pas en arrière. Oh! mais... ce n'est pas possible! j'ai mal entendu... Ernest de Veuville, le frère du comte Lucien! le futur mari de ta sœur! répétait-il d'une voix mal assurée, en considérant Mathilde, que l'émotion empêchait de répondre.

Il y eut un silence de quelques instans qui fut bien douloureux pour ces deux personnages. Le général tenait toujours ses yeux fixés sur la jeune fille, prosternée à ses genoux, sans pouvoir faire un pas vers elle pour la relever; une force invisible le retenait invinciblement à sa place. Ma-

thilde, baignée de larmes, les cheveux épars, le geste suppliant, osa alors lever la tête et regarder son père. Le général ne put résister à cet appel si éloquent et si triste tout à la fois. Il tendit les bras à son enfant, l'attira sur son sein, et lui prodigua les plus tendres caresses.

IV.

Ce premier moment une fois passé, la jeune fille fut interrogée avec douceur par le général sur la naissance de cet amour qui avait si vite grandi dans son cœur. Mathilde raconta alors comment l'élégance, la distinction, l'amabilité du vicomte avaient produit sur elle une impression profonde: elle dit à son père tout ce qu'elle avait souffert, toutes les sensations étranges qu'elle avait éprouvées depuis un an; la joie qu'elle n'avait pu contenir en présence de sa sœur. Le jour où elle apprit la démarche de MM. de Veuville. Le vicomte, cependant, ne lui marqua pas plus d'attention qu'aux autres dames de la société de Mme de Saulvray. Quelquefois, il est vrai, lorsqu'il se trouvait à ses côtés, il lui arrivait de lui adresser des complimens et des flatteries; mais, de la part d'un homme qui connaît aussien son monde que M. Ernest de Veuville, des paroles amables, un empressement de bon ton étaient choses toutes simples et toutes naturelles. Ainsi donc, jamais le vicomte ne lui avait donné lieu de supposer qu'il nourrissait pour elle un tendre sentiment; et c'est là précisément ce qui la faisait horriblement souffrir. Toutefois, la direction constante de ses pensées vers un objet unique, devait porter ses fruits; c'est par elle seule qu'on pouvait expliquer comment, à la nouvelle de la visite du comte et du vicomte de Veuville, elle s'était imaginé un instant que ce dernier était venu demander sa main. Si elle ne l'avait pas ardemment désiré, elle n'aurait pu se tromper sur ce point. Elle initia son père à toutes les phases de son désespoir, depuis le moment où la plus chère de ses espérances dut s'évanouir; elle n'omit rien ni la reconnaissance qu'elle gardait au comte Lucien pour ses prévenances délicates, pour la constance de son affection, pour son inaltérable dévouement, car elle n'ignorait pas à quel point elle était adorée, ni l'admiration que lui inspirait son noble caractère et que venait d'augmenter encore la lecture de sa lettre. Mais elle avait beau se répéter que le comte de Veuville méritait un tendre retour... l'amour ne se commande pas, et le sien était acquis au vicomte Ernest.

Le vieux général ne put entendre, sans en être attristé, ce récit des souffrances de sa fille. Après qu'elle eut parlé, il essaya de lui faire comprendre le langage de la raison, de lui démontrer combien elle avait été folle, avant la démarche de messieurs de Veuville, de nourrir un espoir que rien ne pouvait justifier; combien, insensée, après la demande en mariage, de céder à un désespoir fatal, de s'obstiner à entretenir une flamme dédaignée, coupable même, au lieu de la laisser s'éteindre au souffle d'un autre amour plus généreux, plus noble et plus puissant aussi. Il y a de la déraison dans une résolution semblable, il vient de le lui prouver, et il espère bien qu'elle comprendra enfin que l'imagination est un mauvais conseiller; car c'est elle seule qui a fait tout le mal.

— Oui, ma chère Mathilde, et crois-en la vieille expérience de ton père, il n'y a rien de bien sérieux dans tout ceci, que le triste état de ta santé, poursuivit le général, si je ne craignais de détruire la première de tes illusions, je te dirais que tu n'aimes pas le vicomte, que tu ne l'as jamais aimé.

— Moi, ne pas l'aimer! répéta la jeune fille, en joignant ses deux mains.

— Non, non, tu ne l'aimes pas; égarée par ton imagination romanesque, tu as donc le séduisant aspect de tous les attributs que possédait l'ange de tes rêves; à lui un cœur fidèle et dévoué, à lui une âme énergique et fière, à lui un esprit distingué et profond, tandis que véritablement et réellement le vicomte n'est qu'un fort joli garçon, un cavalier aimable et spirituel, possédant le tact exquis des convenances, des manières élégantes et faciles, tout ce qui constitue, en un mot, un homme de salon et de bonne compagnie. Or, cet époux que je destine à ta sœur, espègle et ricieuse enfant, que la gravité d'un homme glacerait d'effroi, ne saurait le convenir, à toi, ma chère Mathilde, dont l'organisation est toute différente de celle de Sydonie. L'exaltation seule de ton esprit a pu t'empêcher jusqu'ici de t'en apercevoir. Mais ton père continuera à être plus raisonnable que tu ne l'es été; il assurera ton bonheur, malgré toi, d'abord; persuadé qu'il est que tes yeux ne tarderont pas à s'ouvrir à la lumière, et que bientôt, dans quelques mois seulement, tu me remercieras de t'avoir choisi pour mari une homme sérieux autant que tu es sérieuse, tendre et constant autant que tu peux l'être toi-même, noble par le cœur et par la naissance, distingué tant par le caractère que par les sentimens; un homme dont l'esprit élevé est à la hauteur du tien, ma fille, dont la sensibilité est aussi exquise que la tienne, et qui, t'aime comme jamais son frère ne saura aimer.

Mathilde écoutait, sans avoir la force d'interrompre son père, ces paroles qui pourtant lui faisaient un mal affreux.

Elle, s'abuser à ce point! ne pas voir le vicomte tel qu'il était! lui supposer des qualités qu'il ne possédait pas! ne pas l'aimer véritablement, ou du moins n'aimer en lui rien de ce qui lui appartenait. Oh! c'était à douter si elle avait bien entendu... ou si, n'étant pas le jouet d'un vain songe, celui qui lui parlait ne se plaisait pas à lui briser le cœur.

— Ainsi donc, ma chère Mathilde, reprit le général, voilà qui est bien et irrévocablement arrêté. Sèche tes larmes, mon enfant, et crois que ton vieux père ne voudrait pas être cause de ton malheur. Oui, le comte

de Vieuville est celui qui t'est destiné, c'est l'époux qui te convient, et dans quinze jours vous serez unis à ma grande satisfaction.

— Mon père... rétracté cet arrêt fatal... s'écria Mathilde en se jetant de nouveau aux pieds de M. de Marguailan.

— J'ai dit tout à l'heure que j'assurais votre bonheur, malgré vous, reprit-il d'un ton grave et solennel le général. Allez ! et n'oubliez pas qu'il est du devoir d'une jeune fille d'obéir en toutes circonstances aux ordres de son père. Dans quinze jours le comte de Vieuville deviendra votre époux.

— Mon père... j'en mourrai.

— Ma fille, tu seras heureuse, répondit M. de Marguailan, en relevant Mathilde. Il t'entreint quelque temps encore ; il lui parla avec un tendre sollicitude de son avenir, et, la baisant au front, il la pria de le laisser seul pour recevoir le comte.

Celui-ci arriva en effet un moment après le départ de Mathilde ; sans autre préambule, M. de Marguailan lui tendit la main, et d'une voix pétreée :

— Monsieur le comte, lui dit-il, vous êtes un homme qui possédez toute mon estime, depuis que j'ai l'honneur de vous connaître. Aujourd'hui mon admiration vous est acquise.

Non, monsieur le comte, on ne vous hait pas, comme vous avez pu le penser, en voyant la tristesse peinte sur le visage décoloré de Mathilde, depuis que je vous ai présenté à elle. Cette tristesse a une cause qui est moins sérieuse que nous ne l'avions pensé jusqu'ici, et elle résistera pas à six mois de mariage et à un voyage en Italie.

Et non seulement Mathilde ne vous hait pas, mais de plus, elle se dit profondément touchée de vos nobles procédés à son égard, très reconnaissante du dévouement inaltérable que vous nourrissez pour elle. J'ajouterai que son admiration pour votre généreux caractère, depuis qu'elle a lu votre lettre, surpasse encore la mienne.

Or, m'est avis qu'une femme touchée, reconnaissante, et qui en est déjà à l'admiration, n'est pas loin d'arriver à l'amour. Que vous ensemble, monsieur le comte ?

La surprise de M. de Vieuville, en entendant ce discours, s'égalait seule la joie qu'il éprouvait. Il se jeta au cou du général, et si l'émotion l'empêchait de dire tout ce qu'il éprouvait, une larme, qui déborda de sa paupière, traduit plus éloquemment encore à M. de Marguailan les sensations délicieuses que traversaient son âme.

À l'époque fixée par le général, Sydonie devint vicomtesse de Vieuville et le comte Lucien de Vieuville, son frère, conduisit à l'autel Mathilde de Marguailan.

Pauvre Mathilde ! père barbare ! N'est-ce pas ?

Deux ans s'étaient écoulés depuis la célébration de ce double mariage. Par une belle matinée d'avril, une élégante chaise de poste roulait rapidement sur le chemin qui conduit de la petite ville de... au château de Marguailan... Quatre personnes occupaient l'intérieur. Sur la banquette devant, on voyait une fraîche et vigoureuse nourrice, revêtue du costume pittoresque des paysannes de la Calabre... Elle berçait dans ses bras un bel enfant de quinze mois à peu près, bien rosé et bien joulou, dont les joues rebondies appelaient les baisers.

Sur la banquette placée vis-à-vis était un homme et une femme, jeunes tous deux, à l'air content et satisfait, et regardant avec bonheur l'enfant qui souriait à sa nourrice.

La voiture arriva dans la cour du château. Le général de Marguailan, donnant le bras à Sydonie, accourut au devant des voyageurs, avec toute la vitesse de ses jambes de soixante-treize ans. Le vicomte Ernest marchait après eux.

— Mon père !

— Ma sœur !

— Ma fille !

Ces trois exclamations se croisèrent dans l'air, et quelques minutes après, le comte de Vieuville et la comtesse sa femme se trouvaient au milieu de leur famille. Lorsque le vicomte Ernest s'approcha de sa belle-sœur pour la saluer, Mathilde répondit d'une voix assurée et ne perdit pas un seul instant cette douce sérénité que nous venons de remarquer sur sa figure. L'enfant de la comtesse passa de mains en mains ; chacun voulut le manger de caresses, ce qui ne réjouit pas peu le cœur de sa mère.

Après le déjeuner, le vicomte prit congé des hôtes du château de Marguailan ; il partit à l'instant même pour Marseille, car le plaisir de voir, à leur descente de voiture, son frère et la comtesse, sa femme, lui avait fait négliger deux affaires qui nécessitaient depuis la veille, prétendait-il, sa présence en cette ville. Dès qu'il eut tourné les talons, Sydonie essaya à la dérobée une larme qui venait de glisser entre ses cils et de rouler sur sa joue.

Les deux sœurs se trouvaient, un instant après, sous le bercail qui domine le canal de Craponne. Le chèvrefeuille n'avait pas acquis encore tout son développement, mais les lilas étaient dans toute leur splendeur ; des grappes odorantes se penchaient mollement sur la tête des deux jeunes femmes, et mêlaient leur parfum à celui qui émanait de leurs cheveux noirs et dorés. Mathilde regardait sa sœur avec une douce pitié, tandis que celle-ci faisait tous ses efforts pour paraître calme et tranquille.

— Ma sœur, tu n'es pas heureuse ! dit enfin la comtesse en embrassant Sydonie d'un coup d'œil pénétrant et incisif. Tu as pleuré, tout à

l'heure lorsque ton mari s'est éloigné. Je t'ai vu essuyer la larme qui avait roulé sur ta joue, et l'expression de ta physionomie, depuis ce moment, m'annonce que nos rôles sont changés à toutes deux.

— Mais tu te trompes, ma sœur, je te jure que je n'ai pas lieu d'être chagrine, répondit Sydonie d'une voix qu'elle s'efforçait en vain de rendre ferme.

— À mon tour de te dire : Sydonie, aie confiance en ta sœur, épanche ton cœur dans le sien, car tu souffres et tu as besoin d'un être sympathique qui prenne pour lui la moitié de ses peines.

À ce doux et tendre appel, la vicomtesse se jeta dans les bras de Mathilde qui, à son tour, comme autrefois Sydonie, pour la consoler, lui prodigua les plus tendres caresses.

— Serait-ce ton mari qui causerait ainsi tes tourmens ? demanda la comtesse d'une voix compatissante.

— Plus bas ! ma sœur, plus bas ! car si mon père le savait, il le tuerait, vois-tu ? répondit Sydonie. Il vient de partir pour Marseille, pour suivre-elle d'un ton voilé... pour Marseille, où l'attendent deux affaires très importantes. Ces affaires, je sais en quoi elles consistent : l'une compromet sa fortune ; l'autre... oh ! l'autre a classé pour jamais la paix et le bonheur de notre ménage.

— Qu'entends-je ? ma sœur ! ma bonne sœur !

— Le vicomte a dériément spéculé sur les huiles, il a perdu 250 mille francs ; il veut les rattraper en tentant une nouvelle spéculation ; voilà le premier motif de son voyage à Marseille. Mais d'où lui vient ce motif ou plutôt cette passion pour les opérations de cette nature, lui qui a toujours affiché un dédain superbe à l'encontre du négoce ? C'est qu'il lui faut fournir aux ruineuses exigences d'une femme de théâtre, ma sœur, sans être obligé de recourir à son notaire pour une demande de fonds dont l'emploi ne pourrait être avoué.

— Que dis-tu ? le vicomte te sacrifie à une indigne rivale ! et il risque pour alimenter son luxe extravagant, de perdre sa fortune !

— Il y a deux ans que cela dure... quelques mois après notre mariage, tu venais de partir pour l'Italie avec ton époux, une prima donna, qui arrivait de Paris pour remplir les conditions de son engagement, contracté à Marseille, traversa notre petite ville. Le soir, un garçon d'hôtel remit un billet au vicomte, et le lendemain mon mari suivait à sa destination la prima donna qu'il avait autrefois connue à Paris. Cette créature est fort belle, dit-on, car je n'ai pu me résoudre à me rendre au théâtre, depuis que la nouvelle de cette liaison est parvenue jusqu'à moi ; mais elle est encore plus avide et plus intéressée, et c'est pour défrayer son train de princesse que mon mari a déplacé, une fois 180 mille francs de chez son notaire, et une autre fois 250 mille fr., pour solder la dette que lui a fait éprouver la baisse. Oh ! ma sœur ! et dire que c'est trois mois seulement après mon mariage que j'ai connu le délaissement et l'abandon ! et que depuis deux ans j'ai un secret, moi aussi, un secret qui me fait horriblement souffrir.

Cette douloureuse confidence amena des larmes dans les yeux de la comtesse ; elle chercha à consoler sa sœur, mais sans pouvoir y parvenir.

— Et toi, ma chère Mathilde, es-tu contente de ton sort ? reprit Sydonie. A en juger par ce que j'ai pu voir, tu dois autant avoir à te féliciter de ton époux que j'ai eu à me plaindre du mien. Ce bel enfant qui dort sur tes genoux est un gage de plus de l'union de deux âmes.

— Ma bonne Sydonie, si ce n'était pas insulter à ta triste position, je te déclarerais que jamais homme n'a mieux mérité d'être aimé par une femme que le comte Lucien. Il n'a pas le caractère léger, cet extérieur séduisant, cet esprit sarcastique et railleur de son frère ; il ne danse, ni chante aussi bien que lui, mais il a un cœur si bon ! une âme si bonne et si généreuse ! son commerce est si facile ! Il est si ingénieux à prévenir le moindre de mes désirs, qu'il faudrait être cent fois ingrate, pour ne pas concentrer en lui toutes ses affections.

— Tu as raison, nos rôles sont changés, murmura Sydonie d'une voix brisée ; mais explique-moi alors pourquoi, avant de consentir à lui accorder ta main, tu accueillais le comte avec une froideur si marquée, je dirai presque avec un dédain si offensant ? Tu étais pâle et malade ainsi, tandis qu'à présent, les fraîches couleurs de la santé te sont revenues, et chaque parole que tu adresses à ton mari est accompagnée d'un sourire qui en augmente le prix.

— À ors, ma chère Sydonie, à l'époque dont tu me parles, et qui est déjà bien loin de moi, j'étais comme ceux dont parle l'Évangile : j'avais des yeux et je ne voyais pas. Grâce à l'exaltation de mon esprit, j'avais fini par me figurer que l'exaltation seule, et non pas la raison unie à l'amour, pouvait nous conduire au bonheur ; volontairement je méconnaissais le comte... Je te l'ai dit ici même, dans ce temps-là, j'étais folle.

— Et maintenant ?

Cette interrogation fut adressée à Mathilde par le général de Marguailan, qui avait, une fois encore, trompé la vigilance de ses filles, et qui parut à l'entrée du pavillon, accompagné du comte de Vieuville.

L'air qu'avait le général en la faisant, indiquait suffisamment aux deux sœurs que leur père, ainsi que le comte, n'avaient entendu que la réponse de Mathilde.

— Maintenant, répondit la comtesse, entre mon père, mon mari, mon enfant et une sœur, je m'estime être et je suis, en effet la plus heureuse des femmes.

CHARLES EXILLY.

LE DÉJEUNER DU SAGE PELLOQUIN.

Le sage Pelloquin et son digne ami (1) qui avait bien de l'esprit, en sortant de cette ville inhospitalière de Bouanne et arpentant le grand chemin, n'avaient point encore déjeuné selon l'habitude, et notez qu'il était midi. Ils marchaient depuis l'aube, et le grand soleil devenait accablant; cette situation mit du froid entre eux, ils gardaient le silence, levaient les yeux parfois vers le fond de la route et frappaient vaillamment du bâton en terre.

Entin, Nazarille soupirant, adressa cette parole à son compagnon : — Mon ami, je suis assailli de doutes, de troubles, de tentations, il faut que tu viennes à mon secours.

— Quels doutes? dit Pelloquin.

— Des doutes sur les fondemens et l'autorité de la morale. Oui, oui, je conçois, quand on n'a pas déjeuné à l'heure qu'il est, qu'on se fasse voleur de grand chemin.

— Oui, si le grand chemin était peuplé de rôtisseurs.

— Je ne plaisante pas, et si j'étais tant soit peu philosophe de l'école encyclopédique ou même seulement ecclésiastique, je te prouverais clair comme le jour que celui qui n'a pas peut assurément détrousser ceux qui ont.

— C'est-à-dire que si tu n'as rien, je suppose, ou elle y mène, — Quoi qu'il en soit, je te défie de me convaincre dans l'état où je suis, s'il me plaisait d'argumenter.

— Te convaincre, je n'en sais rien; mais te suivre, c'est autre chose; tu m'as embarqué jus'ici dans bien des affaires, tu m'as fait faire assez de pas de clerc; mais s'il te prenait sérieusement envie de badiner avec le code, de te brouiller avec l'honnêteté et de jouer à cache-cache avec les gendarmes, tu pourrais dire adieu à ton cher ami: je ne me sens pas assez de philosophie ni d'appétit pour voler seulement un mouchoir.

— Allons donc! est-ce que je t'aurais admis à l'honneur de ma compagnie, si je n'étais sûr de ton honnêteté? Je ne suis pas plus capable que toi de nuire au bien du prochain; je trompe ma faim par des rêves. Seulement, sans se faire voleurs, si l'on se déguisait en voleurs, et si l'on en retirait les bénéfices sans en encourir les disgrâces? Nous voici deux honnêtes garçons, je suppose : un voyageur passe, je grossis ma voix, et je l'arrête; il se trouble et jette sa bourse; tu la ramasses, et nous partons. Il croit avoir affaire à des voleurs; il se trompe, nous sommes d'honnêtes gens. C'est une pure plaisanterie. Qu'a-t-on à dire à cela?

— Bien, sans que les gendarmes te tiennent pour honnête; seulement, ils te courent sus, ils grossissent leurs voix, l'arrêtent et te mènent aux galères. Tu crois qu'ils se fâchent, tu te trompes; ils t'estiment de tout leur cœur. C'est une pure plaisanterie. Tu n'as rien à dire à cela.

— Tu calomnies la force armée du royaume, qui est en général fort bien composée.

— Non, je t'assure en vérité qu'il ne vaut rien de paraître pire qu'on est. Quiconque est loup agisse en loup. J'ai la tête fourrée d'exemples sur cette matière, et notamment deux jeunes gens que j'ai connus...

— Tu m'as déjà dit cette histoire.

— Il s'agit d'un vieux commerçant en droguerie M. Lafrimbolle...

— Tu m'as rabâché cela cent fois.

— Il ne m'en souvient pas... Son histoire quand il partit pour Rome?...

— Eh bien! oui... Je n'entends autre chose, et tu m'en as rebattu les oreilles dans toutes nos discussions sur les avantages de la morale et de la franchise...

— Silence! dit Pelloquin en s'arrêtant,

— Qu'est-ce?

— Je sens de la chair fraîche...

— Je ne sens rien.

— Bon! à moi la trouvaille... ou je suis fort trompé, ou non loin d'ici gît le repas d'un honnête homme... Écartons-nous vers ce taillis... et prenons garde où tu mets tes pieds dans l'herbe.

— En effet... (Nazarille mit le nez au vent, en aspirant à plusieurs reprises. Je sens un parfum mille fois plus doux que la violette.)

Ils s'avancèrent avec précaution sur la lisière d'un petit bois; et Pelloquin, rangeant de la main le branchage d'un baïsson touffu, poussa tout à coup un grand cri.

— C'est à moi!

— C'est-à-dire à nous deux.

— Nous verrons; cela dépend de moi: c'est moi qui ai senti et qui ai trouvé.

Il y avait en cet endroit, caché sous les herbes, un havre-sac gonflé, et dans le havre-sac une belle tourte à la farce, bien dorée, un pain frais, deux harengs sautés pour entrer en vin, comme dit Rabelais, et une précieuse gourde honorablement ventrée.

— Béné soit l'heureux homme, dit Nazarille, qui a de telles pensées en sortant de chez lui le matin, et que Dieu le garde de tout accident!

— Allons, dit Pelloquin, je suis bon prince, je l'invite à déjeuner. — Penses-tu bien, reprit Nazarille d'un air discret, qu'il y en ait pou deux?

— J'essayerai, dit magnifiquement Pelloquin. Il faut bien se gêner un peu pour un camarade; mais d'abord, tirons un peu de ce côté, ça je ne puis penser que l'obligeant mortel qui a déposé là ce trésor n'ait aucune pensée de revenir savoir de ses nouvelles.

Ils s'engagèrent dans le plus épais du bois, où, ayant trouvé parmi les arières une petite place bien ombragée, bien tapissée de mousse, qui sembla leur convenir, ils se mirent à manger rustique, ils s'accommodèrent, élargirent leurs provisions et commencèrent, selon l'avis de Pelloquin, à badiner dévotement avec les harengs.

Nazarille, après avoir apprécié du coin de l'œil la capacité du pâté, qui ne répondait pas tout à fait à ses vœux, dit à son ami :

— Eh bien, frère, où sont tes principes? Te voilà de mon avis. G. havre-sac ne t'appartient pas, et tu joues un rôle fort opposé à la délicatesse qui t'est habituelle.

— Il y a, mon cher ami, une grande différence entre un bien trouvé et un bien volé.

— C'est ce que nous allons voir. Tu m'as commencé là-dessus un histoire d'un M. Lafrimbolle que je te prierais bien de finir.

— Je te l'ai déjà contée, à ce que tu prétends, et ce n'est plus le moment d'ailleurs de faire des contes.

— Oui, mais tu la contes d'une façon dont tout le monde ne tombe pas d'accord.

— Voilà qui est fort. Je la tiens d'un ami propre de M. Lafrimbolle, et je le connais moi-même ce Lafrimbolle-là.

— Je le connais aussi, il était droguiste à Paris, dans la rue des Lombards, mais on m'a dit son aventure tout autrement que tu ne la dis; et je ne m'en étonne plus, si tu le connais.

— Cette aventure n'a rien de déshonorant, et je ne sais quel intérêt on aurait à la dénigrer.

— Oui, selon M. Lafrimbolle et ses amis; mais son fils s'était fait voleur.

— Il a feint de l'être.

— Il l'était véritablement, et voilà qui anéantit les raisons de tout l'heure. Il s'était fait chef de brigands en Bohême.

Pelloquin, poussé à bout, laissa tomber la tête de hareng qu'il rogeait.

— Et voilà comment, s'écria-t-il, tu ne sais pas un mot de cette affaire. Et d'abord il n'était pas en Bohême, mais en Italie; et puis il n'était pas chef de brigands, puisqu'il était seul avec son cousin. Tu parles comme une pie borgne. Voici ce qui s'est passé.

— Je ne demande pas mieux que d'être éclairé, dit Nazarille en ouvrant tout doucement le pâté, et penser le moins de mal possible de mon prochain, mais j'ai grand-peur de trouver à redire à ta version.

Pelloquin reprit plein d'impatience :

« M. Lafrimbolle était droguiste, en effet, dans la rue des Lombards. C'est une chose que tout le monde a pu savoir, puisque son nom était au-dessus de sa boutique et que son successeur l'y a laissé, parce que la maison s'est honorablement achalandée avec cette enseigne. Il y a quelques années, les évènements politiques s'arrangèrent de telle sorte entre les divers cours étrangers, que l'Indigo devint extrêmement commun. M. Lafrimbolle venait de perdre sa femme; il lui restait deux enfans : une fille et un garçon. De plus, il était le tuteur d'un petit parent éloigné à qui son père avait laissé quelque bien en mourant. M. Lafrimbolle fit élever ce petit jeune homme avec ses enfans. Son père prévoyant sur le cours naturel des choses, ses magasins, à l'époque dont je t'ai parlé, se trouvèrent remplis d'indigo. Tout son avoir y avait passé; il commençait à s'inquiéter, quand se déroulèrent de nouveaux évènements bien autrement graves, que je ne t'expliquerai point; et l'on fit tant dans la politique, que l'indigo devint extrêmement rare. Il monta tout à coup jusqu'à dix francs la livre. M. Lafrimbolle vendit le sien et se trouva riche de deux à trois cent mille francs; après quoi il se retira du commerce. Son fils et son pupille, en ce moment-là, sortaient du collège le fils de M. Lafrimbolle s'appelait Antoine, et son petit cousin Thomas. Ces deux enfans s'étaient pris d'une vive amitié; ils aimèrent beaucoup aussi leur sœur et cousine Augustine. M. Lafrimbolle, voyant ces jeunes gens si joliment unis, résolut de resserrer encore les liens qui les attachaient par le mariage de sa fille avec son pupille : la fortune, l'âge, l'humeur, tout était d'accord. Il se trouva même que Thomas et Augustine y avaient déjà pensé, et quand M. Lafrimbolle s'en ouvrit à eux ils se mirent à s'aimer avec plus d'ardeur que devant. Quant il fallut choisir un état...

— Ou diable fais-tu remonter ton sujet? Que ne les prenais-tu à maillot? Il s'agit d'un homme qui vole en Italie, et tu m'opposes l'indigé que son père vendait à Paris.

— Voilà de mes brouillons qui nient un fait, s'écria Pelloquin, et qui ne veulent point entrer dans les raisons. C'est le caractère de ces gens-là qui t'expliquera l'événement; je suis bien obligé de te le faire connaître, surtout celui du jeune Lafrimbolle qui joue ici le principal rôle. C'était un jeune homme ardent, enthousiaste, plein d'imagination, qui pour-n'avait à bride abattue les visions éliques de la jeunesse en ce temps-là. Il était ce qu'on appelait alors jeune-France. Tu te rappelles ces épiques aussi bien que moi. Il n'a peut-être point changé : il y a des esprits généreux qui ne peuvent se résoudre à lâcher si vite une sottise. Il avait pr

(1) Nazarille et Pelloquin sont des personnages créés pour faire la satire de notre temps à la manière de Lesage; ou plutôt à la manière de M. E. Ourlac. Deux chapitres de ce livre piquant ont paru dans *la Presse* et dans *la Revue de Paris*.

en goût quatre ou cinq auteurs sans savoir pourquoi ; mais il se serait fait empaler pour le plus mauvais de leurs hémistiches ; le seul nom de Racine lui troublait la bile, et il ne l'avait point lu ; juge un peu s'il l'eût mieux connu ! Il avait sur tous les sujets les idées les plus variées, les plus fourmillantes, les plus fantasques, et surtout les moins communes du monde ; il y avait mis bon ordre. Il ne s'entendait là-dessus qu'avec cinq ou six coryphées modernes qui avaient traité de Dieu, de l'homme et de la société d'une manière tranchante, mais assez superficielle. Je n'entrerais pas dans les détails de ce mouvement littéraire, auquel je n'entends rien comme de juste, mais dont on voit les traces partout ; et d'abord on prenait le monde à rebrousse-poil, et l'on niait haut le pied tout ce que l'on avait cru et pratiqué jusque alors ; en sorte que c'étaient autant de jolis pas dans cette voie nouvelle de l'esprit humain, je suppose, que de mettre la charrue devant les bœufs, l'aveugle devant son chien et la chandelle sous le chandelier, tu vois d'ici tout ce que cette méthode peut enfanter de hardi et de simple à la fois. Le jeune Lafrimbolle excellait déjà en ce point qu'il parlait de tout et ne savait rien ; il était, je te dis, dévoré d'ambition. Il voulait... je ne sais ce qu'il voulait, il ne le savait pas lui-même ; que ne voulait-il pas plus tôt ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il portait un chapeau fureusement pointu. C'était la livrée voulue pour ceux qui désiraient avoir du génie. Il voulait être grand poète, grand peintre, grand artiste, ce qui ne l'empêchait pas de viser autrement à la gloire ; il soulevait un fusil de munition à bras tendu et avalait deux douzaines d'œufs durs sans boire. *Artiste ! quel funeste mot, et qu'il a fait de ravages dans ce temps-ci !* On ne trouve plus un pâtissier. Les garçons bien constitués se font tous artistes. Est-ce que tu trouves que cela est aujourd'hui bien différent ?

— Oui, dit Nazarille, quand il s'agit d'un homme d'esprit, et d'imagination, et de goût, et d'étude....

— Combien en comptes-tu de ce genre ? mais il est bien certain qu'abstraction faite de la force des conceptions, de l'élevation des idées, du goût, de la grâce, de l'esprit des compositions, la peinture....

— Ne vaut pas la pâtisserie, j'en suis d'accord, dit Nazarille en revenant à la tourte.

— Encore une fois, combien vois-tu de peintres de cette étoffe par siècle ! l'artiste n'est qu'un manœuvre, même en admettant cette sottise condition, dont on fait grand bruit, d'une exacte reproduction de la nature. Je vais te faire copier parfaitement, après vingt ans d'études, un mur et des arbres par un horloger. Veux-tu gager que tel peintre flamand en renom n'était qu'un butor ?

— Poursuis et suis en paix tes paradoxes, dit Nazarille en prenant la goude.

— Lafrimbolle, le fils de Lafrimbolle se fit peintre, les commencemens furent pénibles ; il se coiffait chez lui d'un bonnet de laine, se regardait dans la glace, s'applaudissait de ressembler tant soit peu à un gardeur de porceaux peint par Murillo, et prenait patience. Trouvant que les noms d'Antoine et de Thomas n'avaient rien qui fût digne d'eux, il se faisait appeler Tony et avait abrégé le nom de son cousin en celui de Tom. »

Le jeune Tom était d'une autre humeur. C'était un caractère froid, doux et lent sur lequel la pétulance de Tony avait grande action. Il partageait naturellement les goûts et l'enthousiasme à froid sans ce sérieux et cette tranquillité. Les points de la doctrine commune étaient, je ne dirai pas si bien définis, mais si bien décidés entre eux qu'on n'en ouvrait jamais la bouche. Ce fanatisme se déclat à peine de temps en temps, en fumant la pipe, par une sentence brève et grave décochée sur le plancher avec un jet de salive. Tom était bien curieux à voir en ces momens-là. Quand il fallait choisir un état, Tony lui avait si bien monté la tête, qu'il l'entraîna dans son opinion, et Tom annonça hautement qu'il voulait aussi être peintre. M. Lafrimbolle père ne vit pas ce choix sans étonnement et sans scrupule ; mais comme cela était alors à la mode, comme les jeunes gens s'éblouirent de raisonnemens tout nouveaux, comme ils se méquèrent même de lui, et comme après tous ils avaient chacun de quoi vivre, le bonhomme donna son consentement.

Les choses, en effet, allaient au mieux, quand le sort voulut que Tony reçut un prix au concours, lequel prix mettait le vainqueur dans l'obligation d'aller passer trois ans à Rome. Tom voulut aller à Rome à ses frais pour continuer ses études avec son cousin. La joie de la famille fut mêlée de grands regrets. M. Lafrimbolle ne pouvait se résoudre à quitter son fils ; Augustine redoutait l'éloignement de son prétendu. Tony déclara que la gloire les attendait là-bas ; cela était sans réplique. M. Lafrimbolle leur donna mille conseils, leur fit mille recommandations : de ne point fréquenter la mauvaise compagnie, de ne point faire de dettes, de se conformer aux mœurs des diverses nations qu'ils allaient voir, d'étudier ces différens peuples, de faire respecter le nom français, et de se bien couvrir la tête la nuit.

« Surtout, dit-il, méiez-vous des inconnus. »

Il craignait l'imagination prompte de Tony, qui était une fois tombé sur le nez en fuyant la garde nationale un jour d'émeute. Quant à Tom, qui était aussi fort poltron, le bonhomme était rassuré sur son compte. Augustine joignit aux exhortations de son père un gigot froid en papillote, un pot de confitures de sa dernière provision et deux paires de pantoufles brodées de ses mains vermeilles.

Tom était d'ailleurs trop jeune pour entrer alors en ménage. Mais M. Lafrimbolle lui promit solennellement qu'à son retour de Rome, quand il aurait l'âge raisonnable, qu'il se serait perfectionné dans son art, qu'il

aurait enfin un état, on lui livrerait aussitôt la main d'Augustine. Cette promesse enflamma le jeune homme ; les adieux furent touchans, Tony monta en diligence comme à l'assaut d'une redoute.

M. Lafrimbolle se retira dans une belle maison qu'il avait achetée au Morais, et vécut paisiblement avec sa fille, ce qui ne l'empêchait pas de se plaindre à ses amis, devant elle, qu'il était *tout à fait isolé*. Occupé depuis la première jeunesse dans sa boutique, rompu au train journalier des affaires, il ne pouvait s'accoutumer au repos ; il s'ennuyait de son bien-être, il s'ennuyait de tout. Il est vrai qu'Augustine, excellente fille, du reste, douce, bonne, timide, était la personne la moins capable du monde de le divertir, ni lui ni bien d'autres. Elle ne savait nourrir une conversation de quelque étendue et de quelque suite qu'avec son serin, encore d'une manière en apparence assez confuse. Mais un jour qu'elle avait laissé la porte de la cage ouverte, se fiant à son attachement, ce serin s'envola, ce qui ferait penser qu'il n'était pas aussi satisfait qu'on pourrait croire. Les lettres d'Italie apportaient un médiocre soulagement dans la maison : on n'en avait que plus d'impatience d'embrasser les jeunes gens. Cette oisiveté, chez un autre homme que M. Lafrimbolle, aurait pu produire des effets funestes, car elle est, comme on l'a tant dit, la mère de tous les vices. M. Lafrimbolle se remit au basson, qu'il avait effleuré dans sa jeunesse.

— C'est l'histoire du père que tu contes là ? dit Nazarille ; à la bonne heure, va pour l'histoire du père.

— J'arrive aux jeunes gens. Tu te moques ; mais apprends un peu, mon petit ami, que je n'ai point vu de tous les droits que donne aujourd'hui cet agréable métier de narrateur, et dont j'ai pris connaissance dans des livres couleur safran qui font fureur. Je ne t'ai point fait seulement le portrait physique et détaillé de mes personnages, ce qui est indispensable pour frapper l'esprit du lecteur, quoiqu'il soit bien clair qu'il ne peut s'en faire aucune idée. Je ne t'ai point dit que M. Lafrimbolle avait la prunelle *tigrée de fibrilles glauques*, qu'un *réseau de veines d'azur couvrait comme les coloriations d'une carte géographique sous la peau grasse et mate de son visage*, et que *les commissures des lèvres étaient fouillées au ciseau*, comme cela se pratique entre gens de fantaisie et de loisir, qui n'ont rien de mieux à dire. Je ne t'ai point tracé de ces peintures anatomiques qui font lever le cœur à la description d'une jolie femme. Que dis-je ? Je ne t'ai point rapporté d'Augustine *qu'elle avait au bout de ses bras deux mains patriciennes dont les attaches étaient d'une finesse fabuleuse*, et qu'elle avait le *col fièrement emmanché dans les épaules* ; et pourtant il est certain qu'Augustine avait le col emmanché tout aussi bien qu'une autre ; la chère enfant ! cet égoïste l'eût fait frémir à la seule idée que tout cela pouvait être d'avantage beaucoup mieux *bien attaché et emmanché* ; elle eût craint à chaque pas de tomber en pièces comme le danseur des *fantoccini*... J'aurais pu te dire aussi, car on assure que cela aide prodigieusement au développement d'un récit, que M. Lafrimbolle avait dans son salon douze fauteuils ventrus pointus en gris clair, à pieds cannelés, couverts d'une étoffe de soie en couleur tontercelle ; que le sujet de sa pendule en cuivre doré était l'Amour prêt à saisir un papillon, et je parlais de la pour te décrire l'ameublement jusqu'à la poussière qui chargeait les saillies d'un buste d'Hippocrate placé sur le secrétaire, à cause que M. Lafrimbolle avait été droguiste.

— Si ce n'était mon amitié pour toi, mon indulgence pour les défauts et l'intérêt que je prends au fond du récit, interrompit Nazarille, je m'enfuirais.

Pellicoquin éclata de rire, à la faveur de quoi Nazarille, outrant le comique de sa mauvaise humeur, revint encore à la tourte.

— Vraiment, ce n'est pas la plaisante point, reprit Pellicoquin, j'aurais dû te dire surtout que M. Lafrimbolle était le plus intègre, le plus rigoureux, le plus probe, le plus honnête homme qui eût jamais vendu à faux poids un quarteron de jujubes dans toute la rue des Lombards. Il tremblait à l'idée d'une tache sur le nom de cette race vénérée qui, durant trois générations, s'était impunément roulée de père en fils dans le noir de fumée et de la cochonille. Bien entendu qu'il ne comptait pour rien les petits et les grands détournemens, permis, tolérés, pratiqués dans le commerce et qui ne laissent pas d'être nombreux. Et voilà bien nos gens ! Ils rougiraient de sotirer un mouchoir d'une poche, et ils vons devaient tranquillement, assis derrière leur comptoir... Je reprends le fil du récit.

— A ton aise, dit Nazarille, ne te gêne point.

— Vois-tu, reprit Pellicoquin, c'est que cela est assez difficile. Le fil se divise en cet endroit et menace de se rompre par conséquent. Je suis à ce que l'on pourrait appeler, pour les conteurs comme pour les voyageurs de grand chemin, *une patte d'oie*. Mon action se bifurque, en effet ; les uns sont à Paris, les autres à Rome. Qui suivre ? Cette difficulté m'arrête sans qu'il y paraisse, d'autant que je m'étudie à mettre en récit cette histoire qui m'est familière, après l'avoir exposée déjà sous une autre forme....

— Allons donc....

— Oui, j'en avais fait une pièce de théâtre, et, de cette manière, les actes, les scènes parfaitement divisés, éparçnaient les transitions et arrangeaient tout... Je n'aperçois que le récit est une autre affaire.

— Est-il bien possible ? Tu t'es mêlé d'écrire !

— Oui, Ton venait de me chasser d'une place de commis parce que je n'avais point assez étudié. Il fallait bien faire quelque chose... Je fis un vaudeville. Tout bien considéré, je pense qu'il faut ici nous remettre à la suite des jeunes gens. Tom et Tony passaient donc le temps de leur mieux à Rome, fâchés d'une seule chose, c'était de n'avoir jamais vu, jamais

touché, jamais admiré un seul de ces fameux bandits qu'ils s'attendaient à trouver en Italie d'après les renseignements nombreux des romances, des opéras et des devant de cheminée. Ils avaient rencontré des voleurs dans les auberges, dans les boutiques et même parmi leurs camarades, mais de petits voleurs qui travaillaient en tenue bourgeoise. Or donc, ils rêvaient le bandit à l'escopette, couvert de velours et de scapulaires, posté à l'affût derrière un roc sur un fond de soleil couchant. Ils n'avaient jamais vu celui-là. Il est vrai que Tom n'aimait pas à se trouver la nuit dans les champs.

— Tu verras, disait Tony, que si nous ne nous en mêlons point, il n'y aura plus un seul brigand à caractère dans cette Italie dégénérée.

Ils firent cependant quelques dettes çà et là qui jetèrent l'alarme dans l'esprit de M. Lafrimbolle. Comme la troisième année s'achevait et qu'il fallait revenir, ils reçurent de lui une lettre fort étonnante. Le Lonhomme avait atteint sa cinquante-huitième année avec le plus vif désir de voir l'Italie; les livres et les journaux lui avaient éclairé la tête l'adessus. L'occasion était admirable : il irait chercher ses enfants et l'assurerait par lui-même de la conduite qu'ils avaient tenue. Il annonça cette résolution à sa fille, qui en fut charmée, et il écrivit aussitôt à ses jeunes gens une lettre qui leur marquait punctuellement le chemin qu'il prendrait, et le jour et l'heure de son arrivée. Les jeunes gens...

— Ah! nous y voici, interrompit Nazarille.

— Oui, nous y voici, reprit Pelloquin stimulé et tu vas voir... Les jeunes gens firent des gambades à la réception de cette lettre; ils jouaient depuis long-temps une excursion pittoresque dans les solitudes de la campagne de Rome; tout s'accordait à merveille, ils résolurent d'aller au devant de leurs voyageurs.

II.

Ils firent leur calcul sur les nouvelles lettres que M. Lafrimbolle écrivait en route. Ils mirent ordre à leurs petites affaires et quittèrent la ville un beau matin, comme pour une partie de campagne.

Tout leur regret était de n'avoir pas un costume digne des sites qu'ils allaient parcourir. Mais il n'avait tenu qu'à eux de laisser croître leur barbe et leurs cheveux, ils les portaient fort épais; du reste ils étaient en blouse. C'était après les fêtes de Pâques qui amènent à Rome une grande affluence.

Ils avaient envoyé leur malle par un messager à l'auberge d'un petit village sur ce trouvaient sur la route. Ils arrivèrent eux-mêmes à cette auberge sur le midi... Et maintenant suis-moi bien.

— Sois tranquille, reprit Nazarille, en écornant un coin du pâté.

— Tu ne laisseras ma part, interrompit Pelloquin.

— Je l'attendis à la fin, reprit Nazarille.

— Je ne te dirai pas le nom du village, continua Pelloquin. L'auberge était tenue par l'homme de police du lieu, qu'on appelle, je crois, le gonfalonier. Le pays est magnifique en cet endroit. Figure-toi les transports des jeunes artistes en se voyant seuls, à pied, dans cette campagne sauvage où rien au monde ne rappelle les modes et la civilisation de Paris, comme dans les rues de Rome. Ils arrivent à l'auberge, et trouvent la fille du gonfalonier toute seule. Les paysans à cette heure étaient aux champs; les jeunes gens s'informent de leur valise et sortent pour boire au frais en causant sous une tonnelle.

Tout à coup ils découvrent au pied d'un mur deux drôles en guenilles, l'œil farouche, le sourcil épais, qui se reposaient en mangeant une croûte de pain noir, dans l'ajustement le plus pittoresque du pays, avec la cape, les sandales, la cornemuse et le reste. Tom et Tony tombent en extase. Tom croit voir les brigands qu'il rêvait; Tony lui prouve que ces montagnards, quoique dignes d'un meilleur sort, ne sont que de misérables *piferari*, c'est-à-dire, en français, des joueurs de cornemuse. Ces drôles se voyant observés, viennent jouer une complainte sur leur instrument, devant nos voyageurs, en demandant la charité.

— Dites-moi, s'écrie Tony poursuivi par ses idées de brigands, vous connaissez le pays? Ne vole-t-on pas un peu sur les chemins?

Les joueurs de cornemuse se troublent, et protestent en balbutiant que les habitants du pays sont honnêtes.

— La peste soit de votre honnêteté, reprend Tony. De quel droit portez-vous ce costume si vous êtes honnêtes? Et les fainéants qui demandent l'aumône avec ces visages-là...

Il ajoute d'autres plaisanteries agréables. Bientôt une idée lui vient; il la communique à son cousin; depuis long-temps ils cherchaient à se procurer un costume véritable de brigand. Ils songent au plaisir de se pavaner dans cette solitude avec une pareille déroge, et d'aller ainsi à la rencontre de leurs parents. Tony jette à la surprise de son père. Tom à l'admiration d'Augustine; ils proposent aux mendians de changer d'habits avec eux. Ceux-ci voient à quels gens ils ont à faire. Le marché se conclut moyennant un surplus de monnaie, et tandis que les artistes s'occupent de leur métamorphose, l'un des mendians se glisse dans la salle de l'auberge, emporte la valise qu'il y avait cachée, son camarade couvre sa manœuvre et le suit bientôt.

Voilà nos jeunes gens qui se carrent dans leur costume et qui prennent des airs de scarpant. Mais voici le gonfalonier qui revient avec des paysans en parlant des vols effrontés qui se sont commis sur la route, après les fêtes. Il est question surtout d'un certain Scalabra, qui est devenu la terreur du pays. Les artistes, piqués de curiosité, s'approchent, pour écouter, avec des mines si farouches, que les paysans les regardent de fort mauvais œil. Tony applaudit hautement à la hardiesse du fameux

Scalabra dont on parle. Les paysans commencent à l'injurier. Tom, alarmé se jette sur son cousin pour le modérer et l'emmène faire un tour en attendant, car c'était dans ce village qu'ils avaient résolu d'attendre M. Lafrimbolle et sa fille.

Sur ces entrefaites paraît un brigadier de la milice avec une dépêche pressante pour le gonfalonier, et le signalement du redoutable Scalabra et de son complice Borrrelli. Le brigadier ajoute qu'ils ont dû ce jour-là même passer dans le village. Le gonfalonier songe aussitôt à ces deux gars qui viennent de partir, le signalement paraît s'accorder, il appelle sa fille; la fille sort en jetant les hauts cris. Elle vient de s'apercevoir qu'on lui a volé la valise des jeunes voyageurs qui buvaient sous la tonnelle. Elle se souvient aussi des deux mendians qu'elle a vus se reposer au pied du mur. La description qu'elle fait de leurs habits s'accorde avec le signalement du brigadier et celui des deux hommes que le gonfalonier et les paysans venaient de voir. Plus de doute, c'est Scalabra et son compère qui étaient là, et ce sont eux qui ont volé la valise. Voilà le village en rumeur, on s'arme, on s'empresse, et l'on se met en masse à la poursuite de nos jeunes gens.

Justement Tom et Tony revenaient alors à l'auberge par un autre côté. Ils frappent; la fille du gonfalonier, croyant voir les voleurs, pousse des cris effroyables. « Grâce! messieurs! » Ils n'y comprennent rien et veulent du moins chercher leur valise.

— Hélas! messieurs, dit la fille, vous avez pris la seule valise...

— Quoi! notre valise, dit Tony!

— Volée! dit Tom.

Ils s'élancent dans la maison; mais pendant ce temps la fille court dans la rue, crie à l'aide; les paysans accourent du bout du village et s'apprent à cerner les brigands. Les peintres s'étonnent, s'effrayent de ces cris; ils n'ont que le temps d'escalader un mur et se sauvent à travers champs... sans valise.

Le gonfalonier, le brigadier recueillent les nombreux renseignements de la fille, qui confirme les premiers, et l'on se met avec une nouvelle ardeur à la recherche des bandits, dans la direction qu'ils ont prise...

Je devrais encore ici te peindre le site grandiose où le hasard, au bout d'une longue course, conduisit les petits Lafrimbolle. C'était une gorge profonde et sauvage, embarrassée de pierres et de broussailles. Malheureusement la nuit était tout à fait tombée. Les beautés du lieu se changeaient en embûches. Les artistes se déchirant aux ronces, trébuchant aux cailloux, roulant dans les creux, n'avaient plus le loisir d'admirer la nature. Leurs vêtements nouveaux les gênaient fort. Tom commença de se repentir.

Pour comble de disgrâce, ils entendaient çà et là les cris de la bando armée qui battait la campagne à leur poursuite. Ils ne doutaient pas du mauvais parti qu'on leur ferait, s'ils se laissaient prendre. On les serrait de si près, qu'en un certain moment ils n'eurent que le temps de se cacher dans les creux d'un roc, et la patrouille défila devant eux de manière à raser leurs habits. Tom était plus mort que viv. Tony ne cherchait plus à déguiser qu'il n'était pas en meilleur état. Cependant le bruit cessa. Ils eurent lieu de croire que ces enragés paysans s'étaient lassés de cette chasse. Mais ce qui leur fournissait un sujet inépuisable de lamentations, c'était d'être tout à fait égarés, de ne pouvoir rencontrer leurs voyageurs, de renoncer au but et au plaisir principal de leur course, et d'amener par là mille nouveaux embarras. Tout à coup, Tom saisit le bras de Tony, en disant : « Ne vois-tu pas une tête sur ce rocher? »

— Tu me fais peur à moi-même, » interrompit Nazarille en attaquant tout à fait la croûte du pâté.

Pelloquin se mit à rire, car il avait prémédité cet effet de son récit. Il dit seulement : « Ne mange pas tout. »

Il reprit son histoire en riant encore malgré lui de la frayeur de Nazarille. — En effet, mon cher ami, c'était une tête, une tête humaine, éclairée d'une lanterne sourde qui venait de se démasquer. Ils virent d'abord un homme escalader le rocher, et puis deux, et puis la lanterne s'éteignit, et ces deux hommes vinrent droit à eux.

Les jeunes gens, se voyant découverts, jetèrent aussitôt les stylets qu'ils avaient à la ceinture, afin de moins indisposer la force armée. « Qui va là? dit un des hommes en leur portant son pistolet sous le nez. — Hélas! de pauvres voyageurs égarés, répondit Tom d'une voix faible. — Oui-dà, vous voulez rire; les honnêtes gens n'ont pas coutume de se promener ici à l'heure qu'il est. »

Les jeunes gens protestèrent de nouveau de leur innocence et donnèrent mille raisons. « Fort bien, reprit l'homme toujours le pistolet au poing, faites-moi donc le plaisir de vous dépouiller sur-le-champ, ou vous êtes morts. La bourse ou la vie! »

Les jeunes gens virent alors combien ils se trompaient. Ils avaient affaire à des bandits. Tom s'affaisse sur ses jarrets tremblans. Tony se ravise et ramène son camarade. Qu'aurais-tu fait à leur place? Ils se mettent à rire, malgré leur peu d'envie, et avouent qu'ils sont en effet d'honnêtes confrères cherchant fortune, et qu'ils ont cru rencontrer les gens du brigadier. Je m'en étais douté, reprend le bandit; mais, Dieu me pardonne! vous êtes nos jeunes gens de ce matin.

Il demasqua sa lanterne. Tom frémit; mais Tony ne perd pas la tête : — Seigneur, dit-il, vous pardonneriez à des apprentis qui travaillent en pays étranger. Bien instruit comme les voyages. — Touchez là, dit le voleur, Dieu me préserve de décourager la jeunesse. J'aime les gens de mon métier, de quelque pays qu'ils soient. La terre et le soleil à tous. Pour moi, je m'appelle Scalabra, et je jouis, j'ose le dire, de quelque

considération parmi mes confrères. On peut consulter là dessus les hommes de police. »

Scalabra s'explique alors clairement pourquoi ces messieurs l'ont tant lorgné à la porte de l'auberge, et pourquoi ils lui ont proposé de changer d'habits, et il avoue qu'en ce moment-là il y avait trouvé grand profit, étant lui-même assez vivement inquiété. « Mais, ajoute-t-il, je me reproche un procédé qui ne convient pas entre camarades, et vous aurez à me le pardonner, car vous ne doutez pas, j'espère, que votre valise soit dans nos mains. »

— Nous venions, dit Tony, d'en débarrasser un gentilhomme anglais aux portes de Rome, et voilà justement pourquoi nous désirions changer de figure.

On éclate de rire, on s'explique toute l'aventure : on s'est trompé les uns les autres. Voilà nos gens les meilleurs amis du monde. « Jeunes gens, reprend Scalabra, puisque le sort a pris plaisir à nous réunir par une rencontre si bizarre, vous me permettez de vous faire les honneurs du pays. Les braves que je commande sont séparés de moi, je vous propose de les remplacer et de travailler en commun avec moi et mon camarade que voilà. »

Il n'y avait guère moyen de refuser, les aristes s'encouragent l'un l'autre et montent bonne contenance. Voilà comment cela se fit et en quoi le petit Lafrimbolle fut tout à fait excusable. « Justement, continua Scalabra, je suis venu de ce côté dans l'intention de tenter une aubaine qui m'en aurait coûté de laisser perdre... Vous nous donnez un bon coup de main : nous ne serons pas trop de quatre, bien qu'il n'y ait pas grand risque à courir, d'après les informations que j'ai prises. Mais, avant tout, soufrez la liberté de ma question : Êtes-vous des gens de cœur ? entre nous, que savez-vous faire ? »

Tony une fois rassuré et voulant soutenir son rôle, se vanta de mille filouteries et de je ne sais combien de tours pondables dont la seule idée faisait dresser les cheveux sur la tête de Tom. Scalabra et son confrère parurent fort satisfaits. Le premier ramassant derrière un buisson deux carabines, les leur livra ; il y joignit une paire de pistolets ; ensuite il tira de sa poche une magnifique montre en or et la fit sonner. Puis se mettant à genoux, l'oreille contre terre, il commanda qu'on le suivit en silence par une espèce d'escarpement presque impraticable.

Les difficultés du chemin obligèrent nos hommes de se séparer, Tom et Tony purent se communiquer leurs angoisses. Tom surtout se défaitait à chaque pas, dans cette idée qu'il allait tremper ses mains dans le sang et causer la mort du prochain, ou, ce qui ne l'attendrissait pas moins, la sienne propre. Tony, qui ne concevait pas de moindres scrupules en voyant à la plaisanterie poussée si loin, essayait pourtant de réconforter son pauvre cousin. Il lui faisait entrevoir qu'il surviendrait sans doute un désordre dont ils pourraient profiter pour s'enfuir, et que d'ailleurs le lever du jour leur en fournirait mille autres occasions.

Comme ils arrivaient au sommet. « Ah, ça ! leur dit Scalabra en se retournant, je compte que vous ferez votre devoir en tout bien tout honneur ; mais je dois vous prévenir qu'en galant homme je casserai la tête au premier de vous qui ne paraîtra pas digne de ma confiance. »

Cet avertissement mit fin, comme tu le penses, au colloque des jeunes gens, et leur ôta toute espérance ou peu s'en faut. Tom leva les yeux vers le ciel comme pour se recommander à Dieu, et Tony, le poussant du coude, fit un mouvement de résignation, comme pour signifier qu'il fallait se ranger modestement à son devoir de brigand.

On descendit alors le revers de la hauteur et l'on arriva parmi des amas de pierres éboulées sur le bord d'une route. Scalabra mit encore l'oreille en terre pour distinguer un bruit lointain, et, sans perdre de temps, il disposa son monde en embuscade, gardant pour lui le poste le plus périlleux.

C'était environ une demi-heure avant le jour. Les étoiles commençaient à pâlir. Tom et Tony, le nez couché sur leur escopette, émus de compassion pour les malheureux qui allaient passer, poussaient bien, chacun à part soi, des gémissements étouffés, mais ils étaient plongés dans un fossé jusqu'au menton et placés trop loin l'un de l'autre pour pouvoir se rien communiquer. Après quelques momens on entendit le roulement d'un carrosse. « Sur vos gardes ! s'écria Scalabra... »

— Assez, assez, mon cher ami, interrompit brusquement Nazarille, en voilà assez, il n'y a plus de pâté.

Pelloquin regarda son compagnon d'un air stupéfait.

— Oui, reprit tranquillement Nazarille, toute la farce est achevée. » Pelloquin porta vivement la main sur la tourte et reconnut qu'elle était vide. Nazarille l'avait si bien entretenu dans son récit, qu'il avait eu le temps de manger tout le pâté à lui seul.

— C'est-à-dire, s'écria Pelloquin avec un coup-d'œil furibond, que la farce est jouée.

— D'ailleurs, reprit Nazarille, ton histoire n'est qu'un conte vulgaire qui ressemble à tout. Je l'ai lue cent fois depuis l'aventure de Gil Bias avec les voleurs. »

Pelloquin, d'abord accablé, rougit, pâlit, puis enfin s'écria :

— En sorte que tu me laisses jaser pour manger mon pâté ! Traître, cela ne se passera pas ainsi, et nous allons voir... »

III.

Comme il se levait tout furieux et sans qu'on pût prévoir à quelles violences il allait se porter, les branches du taillis s'écartèrent ; un hom-

me parut dans le plus ridicule équipage de chasse qu'on pût voir, et, jetant un regard hébété sur le havresac entr'ouvert et les débris du déjeuner :

— Oui-dà, messieurs, leur dit-il, ne vous gênez pas, et ben appéit. Savez-vous bien que ce havresac m'appartient ?

— Voilà, s'écria Pelloquin dans sa colère, voilà le goulou qui a mangé votre déjeuner !

— Excusez-moi, monsieur, reprit Nazarille, mon ami que voici l'a flairé, l'a trouvé. Il m'a invité à me le rafraîchir ; j'ai accepté... par politesse... Je ne sais autre chose.

— Quoi ! malheureux, tu oses dire ?...

— Ce sont tes propres paroles.....

— Y ai-je seulement touché, moi ?

— Peu importe !

— N'as-tu pas tout pris ?

— A ta prière et pour t'obliger.

— Il n'importe, messieurs, disait le chasseur, j'ai affaire à vous deux ; cela ne saurait se passer ainsi.

— Adressez-vous à ce drôle, s'écria Pelloquin.

— Parlez à mon ami, dit Nazarille.

— Il n'importe lequel, disait le chasseur. Et se tournant vers Pelloquin :

— Cependant, comme il paraît que c'est monsieur qui a fait les honneurs de mes provisions, je veux bien lui déclarer qu'il m'en doit indemnité, ou que je me verrai forcé de le mener chez M. le maire de cette commune.

— Allez au diable, dit Pelloquin, je ne paierai point un déjeuner que je n'ai point mangé.

Et il prit une attitude si menaçante, que le timide chasseur recula d'un pas en abaissant le canon de son fusil à la hauteur de la poitrine de Pelloquin, ce qui suffit pour le contenir.

— Voyons, mon ami, dit généreusement Nazarille à son camarade, tu m'as offert à déjeuner ; ta galanterie, que je me plais à reconnaître, mérite salaire. Je veux bien te tirer d'embarras.

Et s'adressant ensuite au chasseur, en relevant son arme :

— Monsieur, je désire que cette affaire se termine à l'amiable et selon l'équité. Que voulez-vous de mon ami que voilà ? de l'argent ? il n'en a point, et vous cesserez de vous en étonner en apprenant qu'il est un des savans les plus distingués dont la France s'honore. Mon ami est chimiste. Nous avons été dépêchés par une compagnie scientifique pour goûter les eaux thermales de ce canton. Le malheur a voulu que notre curiosité se soit arrêtée à cet excellent flacon, qui n'était pas précisément de notre compétence, mais qui ne laisse pas d'avoir son mérite ; à présent, monsieur, c'est à vous de voir si nos talens peuvent en quelque sorte nous acquitter envers vous.

— D'autant mieux, reprit le chasseur visiblement radouci, que nous sommes d'assez proches confrères. J'ai l'honneur, moi qui vous parle, d'être l'instituteur primaire de chez nous.

Et il ajouta, avec un gros rire qui lui ouvrit la bouche d'un demi-pied :

— Je ne m'attendais pas à trouver de pareil gibier. Hil hi hi !

— Que vois-je, s'écria Nazarille, la chose me regarde directement, et je suis ravi de pouvoir rendre ce service à mon ami ; demeurez la bouche ouverte, je vous en supplie ; là, bon. Vous avez dans ce coin une molaire entièrement gâtée, et qui suffirait, si vous la laissiez faire, pour empoisonner toute la mâchoire d'un requin.

— Il est vrai, monsieur, dit le magister, elle me fait parfois souffrir.

— Et il vous en eût écarté bien un écu pour la faire arracher ?

— A peu près.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir. J'en fais mon affaire.

— Quoi ! monsieur, vous auriez la bonté...

— Monsieur, votre pâté valait bien ça. Je ne sais de quoi je dois le plus m'applaudir, ou de ce que vous avez une dent si gâtée, ou d'être si bien en état de vous l'arracher.

— Il est vrai, dit le magister, que cela est peu de chose pour des savans tels que vous.

— Pelloquin, saisissez monsieur, »

Il fit brusquement assoir le magister sur le gazon ; Pelloquin lui appuya le genou sur l'épaule, après quoi Nazarille tira un *pelican* à demi rompu de sa poche, et sans laisser au patient le temps de se reconnaître, il le lui fourra dans la bouche.

Il saisit la dent, prend son élan, et donne un tour de main, en faisant une pirouette.

Le magister poussa un mugissement de taureau.

« Maudit instrument, dit Nazarille, la dent s'est rompue ; je n'en ai que la moitié ; mon *pelican* est un peu boiteux, mais si monsieur le permet, je vais achever d'extraire.... »

— Non, non, monsieur, de grâce.....

— Dans tous les cas, reprit Nazarille, je vous enlève la moitié de votre douleur. Vous voilà grandement soulagé, et notre déjeuner largement payé, d'autant qu'en l'état où vous êtes, vous n'étiez pas capable d'y prendre grande part.

Cependant le magister tenait sa tête à deux mains, érachant le sang de ses mandibules et hors d'état de répondre.

— Quant à toi, mon cher ami, continua Nazarille, je conviens que tu n'as pas eu le loisir de te restaurer autant que moi, mais je m'engage solennellement à te donner à déjeuner au prochain village.

— Je n'ai qu'à compter li-dessus, dit Pelloquin.
 — Tu n'as qu'à me sommer de tenir ma promesse.
 — Sait, nous verrons bien.
 — Monsieur, poursuivait Nazarille, en s'adressant au magister, pourriez-vous ajouter à vos honnêtetés celle de nous indiquer l'auberge la meilleure et la plus près d'ici ?

Le pauvre patient maugréa tout bas, en hochant la tête, qu'ils trouveraient au hôt d'une demi-lieue, le village du Perthuis, où il y avait une excellente hôtellerie. Nazarille le remercia civilement.

— Sur ce, reprit-il, je suis charmé d'avoir tiré d'embarras un si galant homme ; mais vous le savez mieux que nous, on ne peut toujours se distraire en des conversations agréables, et nos fonctions nous appellent ailleurs ; adieu donc nos adieux, et nos regrets de vous quitter si tôt.
 Le magister, toujours accablé, put à peine leur faire un signe de tête. Nos compagnons se remirent en route.

Durant quelques années, ils gardèrent tous deux le silence. Pelloquin hochait visiblement, et Nazarille semblait plonger dans ses réflexions ; enfin reprenant la parole, il dit à Pelloquin :

— Tu vas te moquer de moi et de la morale. Je t'ai interrompu par bravade dans l'histoire de Lafimbolle. Je croyais t'enrichir au dévouement et j'y ai mis trop de précipitation ; mais plus j'y songe, plus je suis curieux à présent de connaître ce qui suivit.

— Bah ! dit le Pelloquin, prenant sa revanche, ce n'est qu'un conte qui ressemble à tout, tu en devineras aisément la fin.

— Je ne le crois plus, ou du moins j'en doute. Je soupçonne que je t'ai interrompu au milieu d'un incident qui a dû changer la face des choses. Je voudrais bien savoir si je ne me trompe point.

— Je ne dois point te cacher, reprit Pelloquin, que tu as précisément refusé d'entendre la complication bizarre d'un ressort principalement l'innocence du jeune Tony Lafimbolle, serviteur, à ta pénétration.

— Ça, dit mollement Nazarille, tu ne veux pas conter le reste à ton ami ?

— Non, dit Pelloquin, on ne t'a point trompé, et tu sais les choses tout justement comme elles se sont passées.

— Ah ! tu mets bien de la mauvaise grâce dans tes représailles.

— Eh ? interrompit Pelloquin, je ne vois pas pour quoi, si cela t'intéresse, j'irais te régaler d'une histoire après ton imagination et plat procédé de tout à l'heure.

— Allons, tu es bien de la peine à digérer ce méchant pâté. Ne me suis-je pas engagé à te donner à dîner au premier bourg.

— Je voudrais bien savoir comment tu l'y prendras.

— Que t'importe ? pourvu que je me rende à la sommation au prochain bouchon. Le récit allégera le chemin. Je meurs d'envie de savoir ce qui se passa dans le combat, car il dut y avoir un combat ?

— Cela paraît bien être.

— A moins que les jeunes gens n'aient lâché pied ?

— C'est chose possible.

— Mais non, je tiens pour ma première version, et tu seras cause que je mourrai la conscience chargée de ce jugement téméraire : qu'un membre de la respectable famille des Lafimbolle a volé sur un grand chemin.

— Allons, j'ai pitié de toi, mais songe à ce que tu m'as promis.

— Sois tranquille, j'y ferai plus d'attention que toi.

— Où en étais-je resté ?

— Le bruit d'une voiture venait de se faire entendre au loin sur la route ; Nazarille cria à ses bandits d'être sur leurs gardes, et les jeunes gens tenaient leur escopette au poing...

Pelloquin reprit son récit en ces termes :

— La voiture approcha, tra, tra, tra, elle passe, Scalabra donne le signal ; on tire quatre coups de feu qui ne blessent personne et sagement pour effrayer. Le postillon se jette à bas de son cheval, Scalabra court à la portière et fait descendre plus morts que vifs un vieillard et une jeune fille en bonnets de nuit.

— On démarré lestement la voiture, on remet le postillon à cheval, on lui commande, le pistolet sur la gorge, de repartir à grand train ; il ne se fait guère prier, et l'on enlève dans les rochers les paquets et les voyageurs.

— La jeune fille était comme pétrifiée, et le vieillard cherchait à s'arracher un reste de cheveux, en déplorant d'échouer au port, comme il le disait. Les peintres, rassurés par la promptitude, la facilité du coup de main et le peu de mal qui en était résulté, commençaient à prendre en goût le brigandage et se donnaient des airs de laudans, tout en affectant des regards chevaleresques pour les malheureux voyageurs. Mais Scalabra, plein de méfiance, leur cria tout à coup : « Hé ! vous n'avez pas brillé dans l'action. Ça, vous le plus grand, foutez-moi ce Casandre, qu'il finisse ses jérémiades ; et vous, mon cadet, décrochez les yeux de cette infante. J'ai l'œil sur vous. »

— Tu te figures l'épouvante de Tony et de Tom. Ils étouffent aussitôt leur sensibilité, ils grossissent leur voix et se mettent à hausser les épaules avec des juréments si effroyables, que ces pauvres gens ne doutaient point qu'on n'allât les tuer sur-le-champ. « Eh ! messieurs, disait la jeune fille, — Sauvez mon enfant ! disait le vieillard. — Ciel ! la voix de papa, dit Tony. — La voix d'Augustine ! » reprit Tom.

Ils s'expliquèrent en un clin d'œil toutes les circonstances de cet événement prodigieux.

Ils se trouvaient justement sur la route par où leurs parents devaient

passer, et l'heure qu'il était se trouvait d'accord avec les calculs qu'ils avaient établis sur leur arrivée.

— Je m'en étais douté, interrompit Nazarille en cet endroit.

— Devines-tu le reste ? dit Pelloquin.

— Je n'ai garde, reprit Nazarille, Continue.

Pelloquin continua : — Le plus pressé était de rassurer le malheureux père et sa fille, qui étaient fort capables de mourir de frayeur ; mais l'implacable Scalabra ne perdait pas de vue ses collaborateurs.

Cependant, tout en ruivant les victimes : « C'est moi ! dit Tony tout los à son père. — Votre fidèle Tom ! dit l'autre à Augustine. — Mon Dieu ! dit Augustine. — Est-il possible ! » s'écria M. Lafimbolle en laissant tout et se fêta dans ses mains.

Au milieu de tant d'émotions, la voix de ces jeunes brigands quoique déguisée, avait déjà jeté dans l'esprit du père et de la fille je ne sais que les vagues et monstrueuses appréhensions. Le jour, qui commençait à paraître, ne leur laissa plus aucun doute en leur montrant tout ce qu'ils avaient de cher dans le monde, sous les plus sales et les plus formidables guenilles de bandits qu'ils eussent revus.

Les jeunes gens avaient compté rassur et leurs parents en se faisant connaître ; mais tu juges de l'effroyable secousse qui ébranla l'entendement de M. Lafimbolle ; il arrivait incontinent déjà de quelques dettes, de quelques peccadilles de ses jeunes gens, et il les retrouvait voleurs de grand chemin ! C'était tomber, comme on dit, de fièvre en chaud mal.

Tom et Tony avaient bien promis tout bis de s'expliquer, Scalabra se retournant à chaque pas avec sa mine farouche, il fallait bien démentir tout haut les choses qu'on disait tout bas.

Tony se vit dans la dure nécessité de donner d'assez rudes bourrades à son père, avec quelques soufflets et quelques coups de pied. Tom, le cœur navré, ne mena pas mieux sa charmante Augustine.

En ce moment, tandis que l'autre bandit faisait le guet, Scalabra fit sauter le cadenas d'une maille de M. Lafimbolle pour procéder au partage.

On déploya les bonnes provisions de linge du bonhomme ; on profana ses gilets de flanelle et ses bonnets de coton.

A chaque nippée tombée dans leur lot, les bandits poussaient un ricane ment d'allégresse, et Tom et Tony, pour renchérir, passaient l'objet, par décision, sous le nez des malheureux voyageurs.

Il est certain que le plaisir de fouiller dans la garde-robe paternelle, sous l'ombre d'une nécessité, l'emporta pour un instant chez eux sur tout autre sentiment. Il paraît prouvé que Tony se jeta avec une avidité mal déguisée sur un nécessaire de voyage qu'il avait long-temps convoité, et Tom ne mit point trop de répugnance à remplir ses poches d'une grosse part d'écus-dans ses dettes et un peu de gêne au moment du départ l'avaient rendu ardent.

Je veux croire que l'intention de ces jeunes gens était bonne, qu'ils ne cherchaient qu'à mettre à couvert des objets précieux, et qu'ils pensaient fort bien agir en les empêchant du moins de sortir de la famille ; mais M. Lafimbolle et sa fille, qui n'avaient point cette consolation, n'en purent croire leurs vœux, et ils le furent leurs mains au ciel.

Tout à coup le bandit en sentant la remonte tout effrayé. Tout est perdu, tout est découvert ! les patrouilles sont derrière lui, et il n'a point achevé ces mois, qu'on voit paraître au dessus des rochers les paysans mêlés aux drâgons.

Les bandits, resserrés dans un fond, n'ont pas le temps de fuir ; la patrouille se s'est divisée et se montre à la fois de tous côtés ; on échange une fusillade, on se précipite, on se mêle avec de grands cris. M. Lafimbolle tombe à plat ventre. Tom jette ses armes, Augustine s'évanouit. On débrite aussitôt les voyageurs et l'on garnit les brigands.

M. Lafimbolle était en pitoyable état, mais il retrouve des forces pour fuir le lieu de cette scène.

Le gonfalonier prend les devans. Bientôt on entend des cris de triomphe à l'entrée du village. La fille du gonfalonier court au devant de son père et lui demande de nouvelles de la valise qu'on lui a volée. Il sait seulement qu'on apporte tous les bagages reconquis sur les bandits ; mais il se rappelle à ce sujet qu'il y a parmi eux-ci deux individus vêtus comme des bourgeois et qui paraissent étrangers.

Il faut se souvenir ici que Scalabra et son compère portaient encore les vêtements qu'ils avaient reçus des peintres en ébauche.

M. Lafimbolle et sa fille arrivent à l'auberge, accablés de tant de fatigues et d'émotions diverses ; on les entoure de soins, on transporte dans leur chambre les bagages retrouvés qui portent en grosses lettres le nom de M. Lafimbolle désormais déshonoré.

Cependt un Ange-tine veut poursuivre l'aveu de cette terrible intrigue. Elle s'informe si ces brigands sont connus dans le pays ; on lui reprend qu'ils y errent depuis long-temps l'épouvante. La fille du gonfalonier ajoute qu'ils lui ont pris la valise de deux jeunes peintres français de Rome. « Deux peintres français ! s'écrie Augustine. — Qui attendaient leurs parents... — Qui attendaient leurs parents ? »

Augustine donne aussitôt leur signalement, qui s'accorde à peu près avec les indications de la fille du gonfalonier. M. Lafimbolle, se croyant compromis, a beau faire mille signes suppliants pour engager sa fille à se taire, Augustine n'y peut tenir, elle s'écrie : — « Ce sont eux, mon père ! ils sont innocens ! »

Elle raconte aussitôt comment son frère et son cousin devaient se trouver sur la route. — « Eh ! s'écrie le gonfalonier en songeant aux gens en bourgeois qu'il a vus, on les a pris pélo-mêle avec les bandits ; mais

rassurez-vous, on rendra justice à qui de droit : je vais recevoir vos parens et les traiter comme il convient. »

M. Lafrimbole, étourdi, ébranlé, ne savait plus que penser; il disait seulement à sa fille : — « Non, il n'est pas possible; ils m'ont donné trop de coups de poing. »

Il se retira ensuite dans sa chambre pour mettre en ordre ses paquets, aussi bien que pour ne pas assister aux scènes qui allaient suivre.

Par un nouveau caprice du hasard, l'escorte qui tenait les voleurs s'était divisée, et c'était justement Scalabra et son compère qu'on amenait les premiers.

Le gonfalonier, qui n'avait entendu parler de deux voleurs, n'était que mieux convaincu par ce qu'il venait d'apprendre. Il reconnaît de loin ses bourgeois, il court au devant, et crie à ceux qui les tiennent : « Doucement, Pietro, doucement, que diable, ne les rudoyez pas; lâchez ces messieurs. »

Où s'étonne, on se regarde. « Lâchez, vous dis-je, vous ne savez ce que vous faites... Excusez-moi, messieurs; je suis désolé du quiproquo... — Il n'y a pas de quoi, reprend Scalabra, sans savoir ce dont il s'agit... Otez cette corde, Pietro, nous connaissons ces messieurs... Oui, messieurs, tout est réparé; je vous demande pardon. Monsieur votre père est ici. — Bah! fait Scalabra effrontément. — Votre sœur de même. Seulement on n'a pas encore retrouvé la valise; on ne sait ce que les bandits en ont fait. — Pour la valise, dit Scalabra, ce n'est qu'un petit malheur. »

Le gonfalonier explique tout à ses gens, qui font à leur tour des excuses. Les bandits en même temps pénètrent l'affaire. Tout va le mieux du monde, reprend Scalabra; mais, puisque la chose est réglée, ne pourrions-nous continuer à présent notre petite promenade? — Monsieur votre père est ici, interrompit le gonfalonier, il se meurt d'envie de vous embrasser; je vais le faire avérir. »

Ah! certes cette petite formalité, qui venait à la traverse, gênait terriblement les drôles; ils rôdèrent bien autour de la porte; mais comme les voleurs prétendus allaient arriver, le gonfalonier donna l'ordre fort intempêtif d'empêcher que personne sortît de la maison.

Les voleurs véritables, fort désappointés, déclinèrent alors toute la méprise, et résolurent effrontément de la pousser à bout, n'ayant pas d'autre ressource.

En ce moment M. Lafrimbole et sa fille, avertis, descendent et accourent, les larmes aux yeux. On est allé les chercher en leur disant que leurs enfans sont arrivés. Le père résiste encore, inquiet de l'intrevue, mais sa fille l'entraîne par la main dans la salle.

Comme Pelloquin en était là de son récit, un gros chien sortit d'une maison qui était sur le bord de la route, et vint se jeter dans ses jambes en aboyant horriblement.

— *Sa fille l'entraîne par la main, s'écria Nazarille... Veux-tu le taire, vilaine bête! Hu! Ps! tirez! à la niche!*

En même temps, il tomba sur le chien à grands coups de pieds, et parvint à préserver son ami. Il reprit aussi comme un homme vivement intéressé :

— *Mais sa fille l'entraîne par la main dans la salle.*

Pelloquin, touché de ce service, reprit ainsi son histoire : « Mais sa fille l'entraîne par la main dans la salle, et sante au cou de... Scalabra. Elle recule, elle pousse un cri : — Ce n'est pas Tony! ce n'est pas Tom! — Qu'avez-vous fait de mes enfans? s'écrie M. Lafrimbole. — Ils sont pris, dit Scalabra sans se déferrier; si vous dites un mot, vous les faites pendre. — Ils ne sont point coupables, reprend le bonhomme en balbutiant. — Ils ne sont point coupables?... »

Et là-dessus, Scalabra conte tout du long les exploits dont ils se sont vantés : comme quoi ils ont pillé un hôtel, arrêté des voitures, tué un Anglais, et enfin comment ils ont donné dans le comptoir de dévaliser le carrosse de leurs parens.

M. Lafrimbole frémit, recule d'horreur, jure qu'il ne veut point les reconnaître pour ses enfans; et il emmène sa fille, dans l'intention de partir sur-le-champ.

Voici qu'on entend dans la rue des huées et des malédictions. Ce sont nos malheureux jeunes gens qu'on entend. Tony a voulu inutilement faire entendre raison à cette foule irritée. Fort de son innocence et des preuves qu'il va fournir, il se contente de demander en arrivant si son père est dans l'auberge.

« Votre père! Qu'est-ce à dire, malfaiteurs? — Pas d'injure; je demande si le vieux voyageur français est arrivé? — Il n'y a qu'un petit malheur, dit le gonfalonier en persifflant, c'est que monsieur votre père a retrouvé ses enfans. »

Ici les voleurs, qui s'étaient prudemment tenus dans un coin, se redressent en affectant de belles manières. « Ce sont ces misérables, s'écrie Tom, qui nous ont arrêtés, qui ont pris notre malle et nos habits! — Ces malfaiteurs extravagants, reprend Scalabra en se dandinant; je pardonne ce subterfuge invraisemblable à l'embarras où ils se trouvent. — Il faut avouer, s'écrie le gonfalonier, en portant le poing sous le nez de Tom, que vous êtes bien effrontés! Quoi, vous osez encore accuser ces pauvres honnêtes gens que vous avez détournés. »

Là-dessus, il prend et lit tout haut le signalement qu'il tient du brigadier et qui désigne de point en point l'attitude des jeunes gens. « Ces habits ne sont pas à nous, crie à son tour Tony, ils sont à ces bandits; nous les avions achetés... par pur agrément... »

— Et vous me ferez croire, reprend le gonfalonier furieux, qu'un

honnête homme troque par agrément ses habits contre ceux d'un voleur? — La peste soit de ton idée, dit encore une fois Tom à Tony. »

Voilà de nouveaux cris, de nouvelles protestations; même indignation du gonfalonier, même effronterie des voleurs.

Tom et Tony invoquent à grands cris la présence du voyageur français. Le gonfalonier se décide à l'aller chercher pour les confondre.

L'approche de cette scène produisit les effets divers que tu peux imaginer. Les artistes paraissaient fort soulagés, et les bandits ne pouvaient se défendre d'une certaine inquiétude.

M. Lafrimbole paraît, entraîné par le gonfalonier, et se laisse tomber sur une chaise en entrant, pâle, tremblant, près de s'évanouir.

Tom se jette à ses pieds, Tony veut l'embrasser. « Mon père! c'est moi, Tony! — C'est Tom! venez à notre secours! »

On attend dans le silence.

Tu couçois qu'après ce que le bonhomme venait d'apprendre de Scalabra sur le compte de ses enfans, il n'était guère tenté de mettre à jour sa parenté avec des coupe-jarrets si résolus. Il lève la tête et dit solennellement : « Je ne reconnais... personne... — Eh quoi! que dites-vous? je ne suis pas votre fils! — Nous ne sommes pas vos enfans!... — Non, reprit M. Lafrimbole héroïquement, vous n'êtes pas... Vous ne fûtes jamais... Je ne vous connais pas. »

Les voleurs et le gonfalonier triomphent. Tom et Tony ont beau prier, crier, on les saisit, on les garrotte.

M. Lafrimbole ne pouvant soutenir plus long-temps ce spectacle, se retire en délibérant s'il ira solliciter pour eux à Rome ou s'il doit les abandonner à leur mauvais sort. Les bandits, Scalabra et son compère, sous prétexte de le suivre pour l'embrasser, vont prendre la fuite, quand tout à coup...

Pelloquin s'arrêta pour attendre quelque objection de son camarade, mais Nazarille depuis long-temps n'opposait plus un mot et marchait toujours. Pelloquin vit dans ce silence un prétexte de sa victoire, et continua d'un air triomphant : Quand tout à coup la fille du gonfalonier se jeta dans la salle en criant : « Mon père! mon père! j'ai retrouvé la valise, la valise volée! elle est là, parmi les bagages de ce vieux voyageur français. — Oh! oh! dit le gonfalonier, comment cela se fait-il? nous n'en finirons pas avec les voleurs... Doucement, monsieur!... »

Et il court après M. Lafrimbole comme celui-ci justement appelait un paysan pour emporter ses malles : pour le coup le bonhomme se voyant pris au collet, perdit tout à fait la tête et confirma les soupçons du gonfalonier méfiant, qui lui dit : « Un instant! vous ne partirez pas si vite; nous avons une petite affaire à débrouiller ensemble. — Je suis innocent! s'écrie le digne négociant, je suis connu! je suis un Lafrimbole informez-vous dans mon quartier. — On verra, monsieur; mais il y a parmi vos bagages une valise volée dans ma maison... »

Pelloquin, voyant que Nazarille ne faisait aucune observation, s'interrompt de lui-même en cet endroit, pour donner un éclaircissement.

— Tu l'expliques sans doute cette accablante péripétie, et comment la valise des artistes se rencontrait parmi les malles de M. Lafrimbole. On les avait trouvés pêle-mêle dans les broussailles où les bandits avaient caché leur butin, et l'on n'y avait point pris garde dans le moment. M. Lafrimbole avait tout réclamé comme étant à lui; on découvrirait tout à coup cette valise à l'auberge dans son bagage, il était fort naturel de concevoir des soupçons. De même, tu comprends à merveille d'après ceci que les propres débâtes sur le compte de Lafrimbole sont doublement faux et calomnieux, puisqu'on en aurait pu réjandre de tout pareils sur son père, un moment accusé comme lui; mais, Dieu merci, la malignité s'est arrêtée devant la solide réputation de l'honorable droguiste.

Nazarille ne dit rien encore, et Pelloquin reprit ainsi son histoire : — On entraîne M. Lafrimbole dans une salle contiguë où sont les bagages et les peintres que l'on garde à vue.

— Scalabra et son camarade, demeurés presque seuls, s'empresment de mettre ce moment à profit. Ils représentent au brigadier que tout désormais s'explique, qu'on n'a plus d'ordre pour eux, et qu'ils vont seulement respirer le frais air du moment.

Le brigadier et les gens qui gardent la porte leur livrent poliment le passage; mais, comme ils franchissent le seuil, sur le point de gagner au pied, le gonfalonier accourt et les arrête par le bras.

— Eh! messieurs, où allez-vous? Il y a bien du nouveau; monsieur votre père vous appelle. La valise est retrouvée, et avec elle des papiers qui ont transporté de joie le cher homme; car il vous en voulait un peu, à ce qu'il paraît, il ne cesse de crier; — Mes enfans! mes chers enfans!

Les bandits demeurent penauds. Le gonfalonier est sorti trop tôt après la découverte des papiers qui sont dans la valise. Ces papiers sont des passeports qui démontrent parfaitement l'innocence des artistes et qui ne laissent aucun doute sur la vérité de leurs explications. Pendant que le gonfalonier parle à Scalabra, M. Lafrimbole en effet mouille de ses larmes Tony et Tom.

Il repartait dans la première salle, suivi de ses enfans et de tout le monde. Le gonfalonier pousse les bandits dans ses bras, les prenant toujours pour ses fils. M. Lafrimbole, Tom, Tony, Augustine jettent un cri d'horreur. Scalabra et le gonfalonier s'écrient que le vieillard a décidément perdu la tête. La fille du gonfalonier veut éclairer son père. Tout le monde parle à la fois, et le brigadier par prudence ferme de nouveau la porte.

On commença à s'expliquer. M. Lafrimbole reconnaît hautement ses enfans. Il donne pour preuves la valise, leurs passeports fraîchement si-

gnés qu'il exhibe : il raconte leur aventure comme ils viennent de lui conter, et il désigne à l'indignation publique les véritables brigands, Scallabra et son compère Borrelli.

Voilà des étonnements, des exclamations, des transports sans fin. On se félicite : le père embrasse le fils, Tomi embrasse sa future épouse ; la foule prend part à leur joie. On dépêche les deux bandits à Rome sous bonne escorte, et M. Lafrimbollo, dans son extrême joie d'avoir retrouvé ses enfants et ses bagages, commande un bon repas où il invite le gonfalonier, sa fille, le brigadier et les principaux du pays.

Ils repartirent le lendemain pour Rome ; ils visitèrent le reste de l'Italie, et Tomi, de retour à Paris, épousa mademoiselle Augustine Lafrimbollo.

M. Lafrimbollo fils, blanc comme neige, vit à présent de ses rentes et lut de la peinture en amateur, marié aussi, père de trois enfants. Je ne sais s'il a gardé son goût pour la *couleur locale*. Il demeure rue de la Michodière.... Eh bien ! qu'en dis-tu ?

— Peuh ! fit Nazarille, qui avait l'air de rêver et n'écoutait pas.

Pelloquin, mal satisfait, crut devoir constater lui-même la clarté de ses explications ; il reprit donc :

— Tu vois fort bien que la découverte de la valise et des papiers qu'elle contenait coupe court à toute chicane ; et s'il était resté le moindre doute, M. Lafrimbollo, qui est un honnête homme, n'aurait point certainement dégrisé son fils, et il n'aurait point donné sa fille à Tomi, qui dans ce cas n'eût pas mieux valu que Tony. De plus, la police romaine ne se fût point dessaisie de l'affaire, et pour dernière et triomphante raison...

— Assez, assez, interrompit Nazarille d'un ton d'impatience et de lassitude, c'est bien toujours cette même aventure dont tu m'as si souvent assommé.

Pelloquin se retourna piqué jusqu'au vil.

— C'est cette même aventure que tu voulais tant savoir.

— D'ailleurs, reprit Nazarille, je t'avouerai maintenant qu'on t'a fait là une sottise : histoire, qu'elle fourmille d'invéraisemblances, et qu'on distingue parfaitement à leur accent des Français et des Italiens. N'est-il pas absurde d'accuser ton vieillard à propos d'une valise qu'on vient de reprendre aux voleurs, et que la petite Italienne arrive si tard pour expliquer tout ? Enfin, il y avait peut-être moyen de bâtir là-dessus une bluette capable d'amuser un moment ; mais tu racontes d'un ton si lourd, si pénible, si glacial, que ton conte, déjà médiocre, ne signifie plus rien et ne peut valoir ton vaudeville, quand il serait le plus mauvais du monde.

Pelloquin regarda son camarade de travers, ne trouvant point sans doute d'expression pour rendre son indignation.

Nazarille continua sans y prendre garde.

— Et puis, qu'est-ce que cette manière sottise et commune de finir une histoire par un mariage et un bon repas, où le narrateur, pour se faire bien venir, a l'air de convier jusqu'à l'auditeur lui-même.

— Eh parbleu ! s'écria Pelloquin impatient et charmé de prendre une espèce de revanche, tu m'y fais songer ; ce repas m'a donné de l'appétit à moi-même, et je te serai fort obligé de tenir sur-le-champ ta promesse.

— Quelle promesse ? dit Nazarille en se curant les dents.

— Quoi ! vas-tu me nier que tu m'as promis à déjeuner au prochain village ?

— Non, j'en conviens, cela est vrai.

— Eh bien ? dit Pelloquin.

— Eh bien ! dit Nazarille.

Pelloquin regarda autour de lui.

— Nous y touchons bientôt sans doute, à ce village.

— Il est passé, reprit froidement Nazarille.

— Il est passé !

— D'une grande demi-lieue.

— C'est impossible ! s'écria Pelloquin.

— Cela est pourtant.

— Je t'aurais vu.

— Tu l'as au moins regardé, et c'est que tu n'as pas voulu voir comme moi les maisons, les jardins et les enfants qui criaient. Tiens, je me souviens même qu'un gros chien s'est élancé de la grand'porte d'un débitant de tabac, et s'est rôté dans les jambes. Mais, une fois lancé dans tes radotages, tu perds le sens, tu ne vois rien. Voilà ce que c'est que le bavardage. Tu sommeillais si bien au milieu de tes impitoyables Lafrimbollo, que...

— Tu t'es gardé de m'interrompre, dit Pelloquin avec une rage étouffée.

— Tu les reçois si bien mes interruptions ; et tu te conçois pourtant que je ne puis avoir patiemment essayé ton anecdote, et par là-dessus te payer à déjeuner, en dehors de nos conditions. Il faut être juste.

— Voilà bien des gentillesques pour un jour, dit Pelloquin, en appuyant sur les mots ; mais, patience, je saurai reconnaître tes procédés, et j'en aurai raison tôt ou tard d'une manière à quoi tu ne t'attend pas.

Nazarille répliqua gravement :

— Je pense que tu n'as rien à me reprocher, et que c'est plutôt à moi de me plaindre ; mais j'aurais en le malheur de te déplaire et de te faire tort, que je connais trop la générosité de ton cœur pour avoir rien à craindre.

Pelloquin ne daigna pas répondre.

Ils arrivèrent à la nuit tombante en un lieu où se continua le cours

de leurs aventures, entremêlées d'entretiens non moins curieux, que l'on fera plus tard connaître au lecteur.

E. OURLIAC. — (L'Artiste.)

LE TUEUR BLOND.

ÉPISEME DE LA GUERRE DES SIX DENIERS.

— MULHOUSE 1665. —

I.

Les Compagnons blancs.

L'atmosphère surchargée d'épaisses vapeurs qui se résolvaient en larges gouttes de pluie sur le sol crayeux de Mulhouse s'embrasait, par intervalles, de luciers bifarades et sinistres, auxquelles succédait le roulement prolongé du tonnerre. N'était lo murmure inquiet de la terre et le son mat et plaintif que le vent arrachait aux plaques de cuivre appendues en guise d'enseignes à presque toutes les maisons de la ville, Mulhouse tout entier était plongé dans la paix du sommeil ou dans ce calme de la stupeur qu'impose ordinairement à la nature la grande voix de l'orage.

Certes, à cette heure et par ce temps, nul bourgeois ne se fût aventuré hors de son logis sous l'innocent prétexte de prendre l'air et de goûter les voluptueuses jouissances d'une promenade nocturne ; cependant, çà et là sur les places et les carrefours, des portes s'entr'ouvraient mystérieusement dans l'ombre, puis des têtes se montraient farouches et vigoureusement accentuées à la fugitive leur des éclairs. Des yeux perçants scrutaient les ténèbres, des oreilles attentives écoutaient, puis enfin des hommes enveloppés dans de longs manteaux blancs, surgissaient dans l'obscurité comme des fantômes, s'éloignant d'un pas rapide et disparaissaient après mille détours, dans une maison de chétive apparence, qu'un bouquet de houblon desséchés, placé au dessus de la porte, indiquait être une brasserie.

Dans la salle étroite et oblongue où avait lieu cette réunion, quelques flambeaux de résine fichés au mur, projetaient leur clarté rougeâtre et sanglante comme dans un antre infernal ; la fumée qui s'en échappait lourde et noire, s'amouillait péniblement et ondulait sous la voûte comme une nuée d'orage. Des tables vermoquées encombrées de choppes et de pots faisaient face à des bancs boiteux, chargés d'hommes aux traits rudes, aux mains calleuses, aux franches allures, dont la contenance méditative prouvait assez qu'ils étaient là tous dans une autre intention que celle de boire. Si profonde était leur préoccupation, qu'on eût pu entendre voler une mouche au dessus de ces fronts nâles et pensifs, quand l'orage redoublant d'intensité cessait parfois de gronder dans les airs.

— Temps maudit ! fit impatientement un buveur attablé dans un des plus obscurs recoins de la salle.

A cette exclamation soudaine qui semblait accuser un péril imprévu jusqu'alors, un frissonnement de crainte parcourut l'assemblée. Toutes les têtes à la fois se tournèrent avec méfiance vers l'interlocuteur.

— Je n'avais pas encore aperçu ce personnage, dit un homme noir et nerveux comme Vulcain, et dont le pourpoint de cuir jaune portait en sautoir deux marteaux d'argent, insigne de la corporation des forgerons.

— Sa tournure m'est suspecte, dit un autre ; je l'ai observé dès mon entrée ici, et il n'a pas bronché sous le riche mantel qui le cache ; son pot, j'en suis sûr, n'a pas perdu une goutte de cervoise.

— C'est peut-être un de ces damnés bourgeois !

— Ou bien un des familiers du bailli Wilbredt.

Et quelques mains s'agitèrent armées de larges coutelas.

— Il faut absolument sortir de cette incertitude, reprit le forgeron Eylich ; ce serait folie en vérité de discuter nos projets devant un inconnu qui pourrait les révéler aux magistrats, et compromettre ainsi par ses lâches trahisons le salut de nos intérêts et de nos existences.

Il se leva ; mais dans ce moment retentit au dehors le chant monotone d'un *crieur de nuit*. Tous se tirèrent muets et immobiles.

— Minuit ! c'est l'heure ! murmura-t-on quand le crieur eut fait douze fois résonner sa trompe.

Alors la porte s'ouvrit brusquement sur le passage d'un homme de haute taille que recouvrait une sorte de tunique en toile grise. Sa tête belle et fière était coiffée d'une calotte de laine blanche, d'où s'échappait sur ses épaules une forêt de cheveux d'un blond magnifique. La troupe s'accablait devant lui en l'accueillant avec les marques de la plus vive amitié.

— Quoi de nouveau, Herrmann ? demanda le forgeron.

— Ce que j'avais prévu arrive, répondit Herrmann.

— Tu as parlé au bailli ?

— Je le quitte à l'instant, et j'y serais encore s'il ne m'avait pas fait mettre à la porte.

— A la porte ! s'écrièrent les compagnons blancs indignés.

— Mais, demanda un charpentier, se refuse-t-il donc à faire droit à nos réclamations ?

— Plus que jamais ! Vous voulez une augmentation de salaire et le droit de bourgeoisie, me dit-il, vous n'aurez ni l'un ni l'autre. Si vous n'êtes

pas satisfaits, sortez de la ville et retournez chacun dans vos pays. Les ouvriers ne peuvent pas plus manquer que les maîtres, et nous n'avons que faire de vos services si vous y attachez un tel prix : quant au droit de bourgeoisie, il ne s'accorde pas aux vagabonds !

— Bailli du diable, grommela un homme, dès demain je préparerai une dentelle de chanvre pour ton cou !

— Comme je lui représentai froidement, continua Hermann, qu'une loi de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg conférait le droit de cité à tout habitant non privilégié, à tout étranger qui aura fait dans la ville un séjour de trois ans ; qu'en conséquence, citoyens de droit, nous n'implorons que la confirmation de ce titre, il répondit qu'aucun magistrat de Mulhouse ne consentirait à honorer de cette faveur la lie des populations que chaque cité a rejetée de son giron, et que lui-même y ferait opposition de tout son pouvoir. Puis il fit un signe à ses gardes et je fus mis dehors.

— Infamie !

— Vous voyez si, pour remplir fidèlement ma mission, j'ai reculé devant les obstacles et supporté patiemment l'outrage, et pourtant mes efforts n'auront fait qu'accélérer notre ruine commune. Oui, dès demain, nos maîtres, informés de notre projet, refuseront le travail à ces bras employés constamment pendant trois années à mériter ce droit de bourgeoisie, objet de notre seule ambition, parce qu'il est pour nous une garantie de sécurité pour le présent et de prospérité pour l'avenir. Nos enfants périront de faim et ceux-là que nous avons enrichis nous chasseront !!!

L'assemblée était devenue profondément attentive. Jamais tous ces hommes présents n'avaient entendu tant d'audace jointe à tant de raison, jamais tous les intérêts particuliers engagés dans cette réunion ne s'étaient mieux effacés devant une cause commune, et toutes les haines s'étaient confondues dans l'universelle terreur de cette situation. Chacun honteux, mais convaincu, tenait les yeux baissés ; mais Hermann, le front haut, l'œil animé et fièrement ouvert, les dominait tous par l'énergie de sa parole vibrante.

— N'ont-ils pas expulsé la noblesse qui vous protégeait ? reprit enfin une voix dans la foule ; où donc s'arrêtera l'audacieuse insolence de ces bourgeois ?

— Frères ! s'écria Hermann, un seul moyen nous reste pour obtenir justice. Nous avons prié, l'on a ri de nos prières ! Nous avons menacé... l'on a méprisé nos menaces... Frappons donc ! peut-être nos coups nous feront-ils respecter.

— Oui, dit Eyrych, la force peut nous donner ce que la résignation n'a pu nous conquérir : frappons !!

Il n'y eut alors qu'un seul cri de vengeance sur toutes les lèvres, et ce fut un effrayant spectacle à voir que tous ces hommes debout, brandissant leurs couteaux d'un air féroce, hurlant des cris de mort qui se croisaient et se répondaient, échangeant leurs coups et se jurant fraternité d'armes ! C'était un grondement de trois cents voix creuses, rauques et cassées, un cliquetis de poignards et de verres, de chants et de blasphèmes, de menaces et de plaintes ; un désordre solennel et sauvage dans lequel des têtes se mouvaient, sinistrement éclairées de la flamme sanglante des torches et dominées parla belle et pâle figure d'Hermann, qui jetait comme Satan un regard superbe sur les révoltés.

— Sans doute, la vengeance est notre dernière ressource, hasarda gravement un vieillard, mais quels moyens possédons-nous de l'exercer ? Sommes-nous en masse pour agir ? en armes pour frapper ?

Tous les fronts s'abaissèrent désespérément vers le sol, car la triste réalité de leur impuissance apparaissait glaciale et accablante à l'esprit de ces gens trop courageux pour être faibles, mais trop peu nombreux pour rester forts.

— Dieu est juste, continua le vieillard, il viendra à notre aide !

— Hélas ! dit Hermann, nous enverra-t-il ses anges pour combattre ? Où trouverons-nous jamais du secours, nous pauvres, nous malheureux, et qui se présenterait donc pour soutenir notre cause ?

— Moi ! fit en s'avancant l'inconnu, vers qui tout à l'heure les regards soupçonnes des plébéiens s'étaient dirigés.

— Tu nous portes bien de l'intérêt... Qui donc es-tu ?

— Je suis Pierre de Régheim ! répondit-il en écartant son manteau.

— Le seigneur de Brundstatt ? s'écria Hermann avec surprise ; et il se recula respectueusement en portant la main à son bonnet. Tous ses compagnons l'imitèrent.

— Oui, reprit Pierre, je suis le seigneur de Brundstatt, autrefois votre ami et votre protecteur, aujourd'hui le banni, l'exilé ! Vos désirs de vengeance me portent à vous proposer mon secours... D'un mot, je puis rassembler une armée entière de nobles, avides comme vous et moi de laver dans le sang de nos ennemis la plus odieuse injure. Je puis vous sauver, acceptez-vous mon appui ?

— Oui, oui ! répondit-on avec une joie furieuse.

— A demain donc, au coucher du soleil, dans les plaines d'Iltsach !

— A demain !!!

Et, comme si le ciel eût voulu confirmer par sa divine approbation, cette nouvelle arche d'alliance que venait d'élever contre la tyrannie de l'oppressur, la faiblesse opprimée, la foudre, rompant la digue d'épais nuages qui amoncés autour d'elle, avaient triple sa force au lieu de l'encantrer, fondit avec rage au milieu des frêles arcades de la Prévôté, dont une partie de la toiture arrachée, vint tomber lourdement sur le sol.

II.

Cœur de Citoyen.

Quelques années avant le fait que nous rapportons, les Mulhousiens, épuisés par l'usure des juifs, s'étaient rués sur eux dans un soulèvement général, et avaient massacré tous ceux qu'une promptie fuite n'avaient pas soustraits à leur fureur. Un édit de Charles IV déclara nuls tous les titres de créance de cette race malheureuse, qui fut presque entièrement exterminée dans l'Alsace par une bande de fanatiques que conduisait un cabaretier du nom d'Armléder.

Quand il ne resta plus de juifs à frapper, les Mulhousiens voulurent se couer un autre joug, celui de la noblesse. Ils avaient hâte d'en finir avec ces hommes, dont les sympathies et les intérêts constamment opposés aux leurs, avaient été cause de tant de maux. Déjà ils avaient expulsé Pierre de Risheim ; mais le duc d'Autriche, Albert le boiteux, s'étant mêlé de l'affaire, avait surpris la ville et l'avait livrée au pillage. Ce malheur fut imputé à tous les nobles ; la malveillance publique, excitée par des abus de pouvoir, s'envenima de plus en plus, et l'exemple de Bâle, Mulhouse chassa pour toujours de ses murs, les nobles et toutes leurs niches.

Mais ces bannissements ne fructifièrent pas à la ville ; au contraire, affaibli par ces mutilations successives, elle acheva de s'épuiser dans les procès et les luttes de tout genre qu'il lui fallut soutenir à la suite de ces violences. C'est dans de telles circonstances qu'on vit tout à coup surgir la terrible colère d'HERMANN KLÉE. Certes, le moment était mal choisi par les bourgeois de combler la mesure de leurs iniquités et de redoubler de vexations envers les ouvriers, cette dernière classe du peuple, la plus laborieuse et la plus intéressante. Mais cette, ville comme beaucoup de nos gloires contemporaines, se laissait aveugler par sa prospérité et ne fut jamais aussi près de sa ruine que lorsqu'elle se croyait à l'apogée de sa splendeur et de sa fortune.

Les étrangers réfugiés à Mulhouse dans l'espoir d'y trouver l'asile et le pain dont leurs ingrates patries ne pouvaient les doter, confians dans les magistrats de la cité, comme tout homme du peuple l'est avec son égal, comptaient, sur la foi des traités, obtenir enfin ce droit de bourgeoisie qui leur fut si brutalement refusé. Bien plus, afin de punir cette canaille d'avoir osé compter sur l'appui des lois, le bailli conseilla secrètement aux maîtres de diminuer le salaire de leurs ouvriers, et ainsi les pauvres gens se virent réduits à la dernière extrémité.

Alors un simple menuisier, Hermann Klée, homme de trempe énergique, colosse de stature et de force, exaspéré à la vue des calamités qui assaillaient incessamment ses frères, ne put contenir davantage les élans de son indignation. C'était une âme d'élite, un de ces hommes destinés aux plus grandes fortunes, si le hasard ne les brise prématurément, un de ces martyrs que le ciel envoie aux nations tous les siècles pour racheter leurs douleurs et leur servitude par un noble sacrifice. Lorsqu'il eut reconnu l'inefficacité de ses consolations sur ces cœurs désespérés, il fit un appel à leur haine, et des oreilles naguère sourdes aux accents de la résignation accueillirent avidement son éloquence empoisonnée ; et des créatures insouciantes comme le marbre parurent sortir de leur léthargique sommeil. Ces nains d'énergie et de puissance durant la servitude, grandirent avec la rébellion qui germait en eux, et se dressèrent, géans intrépides, au premier choc de leurs fers brisés !

Le lendemain de cette nuit d'imprécations et de tempête, Hermann entra chez le bailli de Mulhouse, occupé de faire rendre gorge à ses fermiers d'Iltsach. Pour le repos de sa conscience, il allait tenter un dernier effort de conciliation et de paix ; car un secret instinct l'avertissait des atroces représailles qui devaient signaler l'émancipation de ses compagnons. Il savait, lui, homme du peuple, combien le peuple si patient, si résigné, si impassible sous le joug, est formidable dans sa fureur ! Plongé dans une habituelle apathie, le peuple travaille, se courbe et souffre ; il gémit sans avoir l'idée de s'affranchir de ses douleurs, ignorant qu'il est d'ailleurs de la force terrible qui gît, comme au tigre, entre ses doigts velus et informes. Mais qu'une voix généreuse s'élève du milieu de cette vallée qu'il féconde par ses travaux et ses larmes, qu'elle lui rappelle ce qu'il est, qu'elle lui révèle ce pouvoir qu'il ne soupçonnait pas, et un cœur immense lui répondra, menaçant, sauvage, effrayable.

Un lion se laisse saisir, muscler, dompter : il obéit à l'homme, ce maître impitoyable que Dieu a doué d'une si grande énergie de regard et de volonté, apanage sublime de la supériorité de l'intelligence sur la brute ; mais en léchant cette main qui le captive il fera jaillir du sang ; le sang qui ressuscite en lui ses primitifs pechans de carnage, qui lui rappelle qu'il est LION. Alors il se dresse, rugit et frappe !!! Ainsi du peuple. Et je le répète : Hermann le savait :

— Maître Wilbredt, je demande justice...

— Va-t'en au diable !

— Maître Wilbredt, voici le fait : Jean Beck et Werner de Tubingen restent mes débiteurs de six deniers bâlois sur mon salaire, et ne veulent pas me les donner ; est-ce équitable.

— Laisse-moi tranquille. Tu vois bien que je suis occupé d'affaires pressantes, et je n'ai pas le temps d'examiner une contestation aussi minime.

— Maître, vous êtes bailli de la ville, vos intérêts doivent-ils passer avant ceux des citoyens ?

— Non, mais comme tu n'es pas citoyen....

— Je le suis !

— Si tu veux recommencer encore la scène d'hier, je vais te faire conduire à la geôle!

— Eh bien, je t'en défie! s'écria enfin Hermann en reconnaissant l'innuité de sa tentative, je t'en défie! et si quelqu'un de vous fait un seul pas en avant, ajouta-t-il en se tournant vers les gens du bailli, je le casse en deux comme cela!

Il venait de briser d'un coup de poing, l'énorme bahut de chêne dans lequel maître Wilbredt avait complaisamment rangé ses sacs d'argent. — Écoute, Wilbredt, continua le meunier d'une voix sourde et grondante, pour six milleheures deniers que l'on me vole et que tu ne veux pas me faire rendre, tu auras une guerre terrible à soutenir! Pour ces six deniers, souvenirs-t'en! ton hôtel, ta ville, tes richesses, ta famille seront détruits! Et toi-même, je te ferai pendre à la plus haute tour de l'église des Franciscains, pour que ta chair y devienne la pâture des corbeaux et des croquerelles!... Va, crois-moi, il est temps de faire tes derniers préparatifs, car tu n'as plus long-temps à vivre... Au revoir, Wilbredt!

Et il sortit.

Ce me serait une chose impossible que de vous dépeindre la stupefaction du bailli à cette apostrophe imprévue. Incapable d'y répondre un seul mot, suffoqué de colère, il retomba sur son siège, écumant, étouffé, assis immobile qu'une statue sur son piédestal. Puis revenant enfin à lui-même et se livrant ensuite aux transports de la plus grande violence, il donna l'ordre d'arrêter Hermann Klee et de le pendre sur-le-champ.

Six hommes d'armes s'élançèrent aussitôt sur les traces du meunier qui cheminait paisiblement vers Illsach.

III.

Cœur de père.

L'hôtel de la Prévôté de Mulhouse, était un bâtiment vaste et irrégulier, dont la situation excentrique, les murs crénelés, le pont-levis béant sur les larges fossés qui étreignaient sa masse du côté de la campagne, indiquaient assez que, dans l'origine, il avait été destiné à la *défense de la ville*. Sa construction pouvait remonter au onzième siècle; elle offrait un orgueilleux monument de la superstition monacale et de la munificence des princes. Des agrandissemens successifs, jugés nécessaires par ses différens possesseurs et par la marche progressive des choses, avaient prolongé sa face imposante sur toute l'extrémité nord-est de la ville; mais l'esprit de conservation domine rarement dans ces époques de troubles et de dissensions, et le temps moins que la guerre y avait fait de sensibles ravages. Si les sculptures dégradées et les balcons démantelés de ce corps de bâtiment composant l'aile occidentale de l'hôtel, attestaient son ancienne splendeur, le lierre qui serpentait aux créneaux brisés, l'humidité de ses pierres et le gazon croissant dans ses cours attestaient aussi son abandon. Car la partie la moins ébranlée de ces ruines, convertie en prison pour les malfaiteurs, n'avait pas souvent à garder de captifs.

La face de la Prévôté regardait dans l'intérieur de la ville. On y entrait de plain pied par une magnifique porte sculptée donnant sur la place, à l'extrémité de laquelle surgissait le haut clocher de l'église de Saint-François. Le côté opposé donnait sur les plaines d'Illsach, un des bourgs les plus importants des environs. Un fossé qu'un bras de l'III traversait, séparait la forteresse de la plaine et du rivage où un énorme rocher permettait de seoir dans l'occasion le lourd pont-levis de la Prévôté.

Une fois cette description des lieux donnée au lecteur, pour lui faciliter l'intelligence des évènements de cette histoire, revenons aux acteurs du drame.

Hermann, furieux et pâle de colère, était déjà à quelques milles de Mulhouse, lorsqu'un détour d'un taillis il vit s'avancer à sa rencontre le seigneur de Brunstadt, suivi de plusieurs autres seigneurs récemment expulsés comme lui. Les nobles bannis l'accueillirent comme un égal, lui promettant avec chaleur de défendre ses intérêts, mais comptant faire de lui l'instrument de leur vengeance. Ils étaient tristes et silencieux, car on n'était pas encore au milieu des dangers, on les prévoyait, on les pressentait; et cet attende d'un événement prochain, inévitable et terrible, assombrissait toutes les figures.

— Voyez, dit Pierre de Rogheim au meunier, en lui tendant un rouleau de parchemin, ceci est un manifeste de guerre par lequel la noblesse expulsée déclare prendre fait et cause pour vous et les vôtres contre Mulhouse. Notre intention est de l'envoyer au bailli par un de nos écuyers, afin qu'il ne puisse jamais dire qu'on l'a traité avec douceur.

— Seigneur comte, dit Hermann, si ce parchemin est un défi, il n'appartient qu'à moi de le faire lire à nos ennemis, et je le ferai; mais toute ma science consiste à tendre bien au vent les ailes d'un moulin, et je ne saurais prendre connaissance de cet écrit. J'attendrai mon fils; en échange des services qu'il rend journellement aux moines de Saint-François, on lui a enseigné à lire et...

Il s'arrêta soudain; ce fils dont il parlait, osait-il bien s'en souvenir? Il l'avait abandonné dans sa fuite sans le prévenir ni lui sa femme... Il était parti sans songer même à les arracher du milieu de ses persécuteurs à qui il laissait imprudemment cet otage précieux contre sa fureur. A cette pensée, son cœur se déchira, la sueur découla de sa face;

il se sentit la langue sèche et le gosier brûlant; et dans sa tête, ses artères battaient à lui rompre le crâne.

— Mon fils! s'écria-t-il avec terreur; jo leurai ai laissé mon fils!

Et cette douleur était si vraie, si triste à contempler et à entendre qu'aucun des assistans ne pouvait retenir ses larmes.

— Frère, dit le forgeron Eyrich en lui frappant sur l'épaule, ne suis-je pas là? Que ne me charges-tu de ramener ton fils? Douterais-tu que j'accomplisse cette mission.

— Insen-é! répondit le meunier, tu courrais à ta perte! rentrer dans la ville... mais ce serait y chercher la mort!

— Qu'importe! d'ailleurs, Dieu est le bouclier du faible, il me protégera.

Hermann releva vivement la tête et fit quelques pas en arrière:

— J'irai moi-même leur arracher mon fils! s'écria-t-il.

— Non, par le diable! tu n'iras pas, dit Eyrich en l'arrêtant; Hermann, la douleur l'égaré, tu oublies que tu es notre chef, tout notre espoir repose en toi... Tu parles de périls, mais ceux que tu cours sont immenses en comparaison des nôtres, et si tu tombais entre les mains de l'ennemi, tu mourrais à l'instant. Que deviendront alors nos projets de vengeance? Nous demeurerons privés de tes conseils et de ton courage. C'est-à-dire, d'esprit et d'action comme un corps dont on a tranché la tête...

Le forgeron fut alors interrompu par un grand bruit qui s'éleva dans la plaine; quelques rebelles accoururent vers le groupe de seigneurs qui entourait Hermann et son ami, avec les signes du plus vil contentement; ils annonçaient que six hommes d'armes de la prévôté, lancés à la poursuite du meunier venaient d'être faits prisonniers. Bientôt après, en effet, on les aperçut. Ceux qui les conduisaient, les chassant devant eux à coups de corde et de bâton, ainsi que des bêtes de somme, s'étaient emparés de leurs armes et chantaient déjà leur victoire.

— Que venais-tu faire, parmi nous avec tes soldats? demanda le seigneur de Brunstadt au chef de l'escorte.

— Je venais arrêter Hermann Klee par ordre de notre très honoré maître, le bailli de Wilbredt, répondit-il, une potence est dressée pour lui sur la grande place, et si j'avais pu...

— A mort! à mort!!! vociféra-t-on autour de l'homme d'armes.

Eyrich s'approcha de lui.

— Tu sembles ne connaître ni le mensonge ni la peur, dit-il au capitif, toujours impassible et calme au milieu de la tempête qui grondait sur lui; tu peux alors racheter ta vie au prix du service que je vais réclamer de toi.

— Non! non! hurla la foule! à mort tous les soldats de Mulhouse! à mort!!!

Le forgeron se croisa les bras, en jetant autour de lui des regards qui firent baisser plus d'une tête et faire plus d'une voix:

— Tes soldats vont raser en notre pouvoir, dit-il à l'homme d'armes, ce soir à huit heures nous les tuerons et les renverrons sains et saufs à Mulhouse, selon que tu vas bien ou mal exécuter mes ordres.

— Voyons, fit tranquillement le capitif.

— Quel est son projet? se demanda Hermann.

— Nous allons partir tous deux pour rentrer dans la ville, tu seras mon guide et mon défenseur, et quoi qu'il arrive, promets-moi de me conduire sur-le-champ auprès de Wilbredt, j'ai à lui parler.

— Après?

— Si, au mépris des droits sacrés de la guerre, moi, envoyé de notre chef Hermann Klee, je suis exposé à périr par les ordres du bailli, tu feras pour me sauver tout ton possible. Si tu acceptes, tu es libre.

— J'accepte.

La vie de tes compagnons, reprit Eyrich, dépendra de la conduite de Wilbredt à mon égard. Je vais lui demander le fils d'Hermann, s'il refuse de me le laisser ramener à son père, cinq de tes hommes d'armes paieront ce refus de leur vie.

Un cri de joie sauvage accueillit cette dernière phrase du forgeron qui tendit au meunier sa main rude et noire; ces deux hommes échangèrent un coup d'œil sublime.

— Adieu, Hermann, dit-il, ou plutôt: au revoir! car quelque chose m'assure du succès de ma démarche.

— Comment reconnaîtrai-je jamais un tel dévouement! soupira le meunier.

— Tu le peux sans grand obstacle, répondit le forgeron avec un sourire.

— Et... le moyen?...

Les yeux d'Eyrich brillèrent d'un éclat extraordinaire; il se rapprocha d'Hermann et murmura:

— Donne bientôt le signal de la guerre!

Hermann tressaillit. Ces mots semblaient l'arracher à un rêve pénible. Il se rappela que d'autres soins non moins sérieux que la recherche de son cher Wilhelm sollicitaient aussi son attention, et remerciant d'un signe de tête amical l'attendit forgeron:

— Pars en paix, lui dit-il, j'y songe!

Eyrich s'en alla suivi de l'homme d'armes qui partit comme il était venu, sans craintes dans l'âme, sans rudes au front. Le meunier les vit tous deux s'éloigner à travers les sinuosités du chemin et l'épais feuillage des arbres; puis, quand ils eurent disparu à ses regards, il essaya furtivement une grosse larme qui s'illonnait sa joue, et se retournant vers la foule:

— A nous maintenant! s'écria-t-il d'une voix forte et brève.

Nobles et manans, exilés et rebelles, tous marchèrent à sa suite vers Illsach.

IV.

Le Fils de l'Homme.

Pendant que ceci se passait dans le camp des révoltés, une scène d'un aspect différent, mais dont le but était à peu près le même, se développait dans une des grandes salles de l'hôtel de la Prévôté. Deux hommes, assis l'un en face de l'autre, y discutaient vivement ensemble. C'était le bailli de la ville de Mulhouse et maître Wolf, son conseiller, ou plutôt son bourgeois. — Et certes, jamais titre bien mérité ne fut mieux porté.

Ce maître Wolf était un petit homme au visage pâle et plombé; un nez long et mince supportait deux énormes sourcils noirs, mal plantés sur un front jaune et lissé. Ses yeux vitreux étaient d'une fixité insupportable, ses lèvres minces et bifarades étaient continuellement agitées par un tremblement convulsif. Une grande robe grise à moitié usée, était soutenue autour de ses reins par une ceinture de cuir à laquelle appendaient des rouleaux de parchemin et un écrioire de corne.

— Assurément, maître, disait ce dernier au bailli, après un tel scandale, vous ne sauriez vous dispenser de punir la race entière de ce meurtrier maudit, ne fût-ce que pour effrayer la rébellion par un exemple. Si Hermann Clée, qui est fou de ses fils, son enfant unique, vient à être averti que ce trésor est en notre pouvoir, nul doute qu'il ne se soumette et n'accepte telles dures conditions qu'il vous plaira de lui imposer. Si, au contraire, vous laissez en paix sa femme et son enfant, sûr de leur inviolabilité, il préparera sans peur sa vengeance. — et — entre nous, — la chose peut aller bien loin avec des créatures aussi exaspérées!

— Je le sais, répondit Willbred en branlant la tête d'un air convaincu, aussi vais-je mettre à profit vos excellents conseils, maître Wolf, et sitôt que Wilhelm Clée et sa mère auront été arrêtés...

— Votre désir était prévu, répliqua le conseiller avec un sourire sardonique, les prisonniers sont déjà depuis ce matin sous ma garde. Le fils du meurtrier, ainsi que sa mère quoique gravement malade, ont été, par les soins de votre humble serviteur, enfermés chacun dans un cachot séparé.

— Vous êtes expéditif; faites-les venir.

Wolf s'éloignait, joyeux comme un loup qui tient sa proie, quand le bailli se ravisa.

— Réflexion faite, dit-il à son conseiller, je préfère interroger les deux captifs à tour de tête; que l'enfant paraisse d'abord, nous prendrons la mère ensuite.

— C'est plus logique, en effet, reprit en se courbant comme un cerceau le méchant petit vieillard.

Il sortit Willbred ne put s'empêcher de jeter un regard de profond mépris sur cet homme. Car bien qu'il eût recouru à lui en mainte occasion, il le détestait, sachant que son cœur n'était accessible qu'à des pensées de haine, que ses oreilles n'aimaient que le bruit de la douleur et que sa bouche ne s'ouvrait jamais avec plus d'empressement que pour accuser, flétrir ou condamner.

Par un de ces effets inexplicables, et pourtant si ordinaires à toute conscience mauvaise, Willbred se sentait agité par de sinistres pressentiments. Triste et morose, il voulut essayer d'oublier ses remords, mais la paix n'est pas si vite rendue aux méchants, et en reconnaissant l'inutilité de ses efforts, il demanda à des distractions extérieures une autre série d'idées et d'émotions. Il se mit à son balcon; de là, on découvrait comme un petit point noir sur l'horizon immense, les tourelles d'Illsach encaissées par des collines boisées, dont les pentes aboutissaient aux fossés de la Prévôté; plus loin, de hauts s'montagnes se perdaient dans l'éloignement, ayant à leurs pieds des plaines fécondes et riantes, qui opposaient des charmes d'un autre genre aux beautés sévères de la ville, avec les vieux remparts de laquelle elle formait un assez pittoresque contraste.

Les reflets du soleil couchant sur le tableau romantique de la vallée qui s'éclaircissait par degrés, à mesure que les teintes de la nuit se prononçaient davantage, excitaient dans l'âme de Willbred des sentiments d'une nature douce et tranquille, qui lui eussent sans doute fait oublier sa vengeance injuste et barbare, si le conseiller Wolf n'avait pas subitement reparu avec quelques gardes et sa victime, Wilhelm.

Wilhelm était un enfant de seize ans; sa physionomie était douce et rêveuse, ses membres délicats, sa tournure frêle et délicate, la longue chevelure blonde qui tombait sur ses épaules plus blanches que la neige, lui donnait plutôt l'apparence d'une jeune fille que d'un homme; mais il était comme son père doué d'une âme énergique et puissante. Il entra d'un pas ferme, décidé à tout souffrir plutôt que de trahir les projets de l'auteur de ses jours. Courbé sous le poids de ses fers, il attendit dans une attitude calme et résignée que ses juges, ou plutôt ses bourgeois, lui posassent les questions auxquelles il devait répondre.

Sous la pernicieuse influence du conseiller, Willbred avait recouvré toute sa rage et ne ménageait plus les moyens pour surprendre les secrets de l'enfant. Après lui avoir adressé plusieurs questions insidieuses, et l'avoir, pour ainsi dire, sondé sur tous les points, il eut la certitude que si Hermann avait fait à son fils quel que confidence subversive, ce dernier n'était pas disposé à les révéler, et cet échec redoubla sa colère.

— Enfant! s'écria-t-il, prétendrais-tu, comme ton père, insulter à ma

dignité magistrale? Ignorez-tu que je puis d'un mot faire broyer à l'instant tous tes membres dans la torture?

— Je le sais, dit Wilhelm; mais je n'ai pas peur; car tous vos supplices ne m'arracheront pas une parole qui soit nuisible à mon père, et ma mort elle-même ne deviendrait pour vous qu'un secret de plus.

— Voilà de belles phrases! répliqua Wolf d'un ton ironique, mais je sais le moyen d'y mettre un terme...

— En me faisant arracher la langue peut-être?

— Non, en te faisant fouetter.

— Fouetter! s'écria le jeune homme en bondissant de colère, me fouetter! et qui l'oserait? ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil sombre à ceux qui l'environnaient.

— Eh! eh! pas mal, garçon! Pas mal, sur mon âme! Pour le fils de ton père, tu montres d'excellentes dispositions à l'orgueil et à l'insolence... Aussi vais-je te corriger un peu dans ton propre intérêt. Qu'on prépare des verges!

Wilhelm, malgré une résistance désespérée, se vit en un moment dépouillé jusqu'à la ceinture et terrassé. Une foule de bras s'élevèrent aussitôt sur lui, armés et menaçans.

— Parleras-tu, dit Wolf rayonnant.

— Non! non! répondit Wilhelm.

— Nous sommes prêts, reprit le vieillard.

— Moi aussi! fit l'enfant résigné, et il ferma les yeux.

Le conseiller parut réfléchir.

— Eh bien! non; je suis un maladroit, se dit-il après un instant de méditation; j'aurais dû prévoir son enlèvement et commencer par là... en fustigeant la mère et le fils l'un devant l'autre, nous réussirions mieux.

Et sur l'ordre qu'il donna, un varlet quitta la salle; mais il reparut presque aussitôt.

— Quoi! tu reviens seul? demanda Wolf, dont les épais sourcils se plissèrent.

— Oui, maître... cette femme.

— Parle donc, misérable! n'est-elle pas dans ton cachot?

— Si maître... mais...

— Se refusait-elle à te suivre?

— Maître, elle ne le put plus... l'infortunée est morte!

— Diable! diable! grommela Wolf, voici qui devient contrariant.

Wilhelm, à cette horrible nouvelle, sentit tout son sang se glacer dans le cœur; la certitude d'une agonie prochaine ne l'eût pas autant terrifié; il resta sans mouvement, les yeux fixes, sans force, sans paroles... Tout choc violent est suivi d'un anéantissement semblable; ce n'est qu'après, que les douleurs confondues dans la chute, se dessinent et se particulièrement. Une minute, longue d'un siècle, s'écoula: l'enfant à genoux, immobile, les dents serrées, les poings crispés, la paupière vacillante, souffrait sans plaintes ni larmes. Il fut quelques momens en proie à une affreuse torture intérieure, puis il tomba évanoui sur la dalle retentissante en poussant ce dernier cri:

— Ma mère!

Alors Eyrich entra brusquement dans la salle suivi de son guide.

— Ah! ah! compère! tu nous amènes du gibier? dit Wolf à l'homme d'armes; mais où est le meurtrier? je ne l'aperçois pas.

— Il est encore à Illsach.

Le conseiller resta stupide d'étonnement.

— A Illsach? s'écria-t-il enfin. Mais, imbécile, ne t'avais-je pas commandé de me l'amener?

— Certes, répondit le soldat, si je pouvais m'emparer de lui. Mais comme au lieu de le prendre, c'est moi qu'on a pris, je n'ai pu exécuter vos ordres.

— Je ne comprends pas, dit Wolf.

— Ni moi, ajouta le bailli.

— Deux mois vous expliqueront tout, reprit gravement le forgeron, qui s'avance. D'ailleurs, le temps presse; il faut en finir au plus vite. Tes soldats, leurs prisonniers par Hermann Clée, doivent être pendus ce soir à huit heures, si les fils du meurtrier n'est pas à la même heure dans les bras de son père. Le rendras-tu!

— Vil nainant! s'écria Wolf.

— Qui l'interroge, toi? demanda Eyrich en toisant le vieux conseiller. Le rendras-tu? répéta-t-il au bailli.

Willbred, irrité de l'audace du forgeron, se leva tout frémissant, et montrant du doigt le corps de Wilhelm:

— Voici ma réponse! dit-il.

— Jésus Maria! qu'avez-vous fait? s'écria Eyrich en reculant d'horreur. Puis, di-trait de sa propre situation par ce spectacle inattendu, oubliant ses dangers pour les souffrances de cet enfant qui gisait sur le sol, il se précipita vers lui, le souleva dans ses bras nerveux, et chercha à le rappeler à la vie.

Mais Wilhelm ne bougeait pas.

Le forgeron prit sa main, elle était froide. Il poussa un soupir profond et désespéré, car une affreuse idée lui était venue au cœur.

En ce moment, le beffroy de l'abbaye de Franciscains retentit neuf fois sur la grande place. Eyrich tressaillait.

— Il est trop tard! dit-il tristement, voici l'heure fatale, l'heure de la vengeance et du désespoir, l'heure du réveil et du combat! La lutte sera terrible, comme votre injustice, comme notre haine. C'est une heure grande et solennelle que celle-ci, maîtres bourgeois! Vous aurez à vous

la reprocher au jour du jugement, et Dieu, qui sait tout ce que nous avons essayé pour éviter de tels maux, Dieu vous demandera compte du sang qui va se répandre!

Puis il ajouta, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine :

— Maintenant, pauvre Hermann, tu crois ton fils bien-aimé mort, ton épouse chérie morte, ton fidèle ami mort! Maintenant cinq créatures innocentes vont payer de leur vie la lâcheté d'un seul homme!

Wolf souriait avec dérision en entendant ces paroles lentes et gutturales.

— Depuis bientôt deux jours, dit-il, nous supportons avec patience vos folies. Pourquoi ne vous en tenir encore qu'aux imprécations et aux menaces, et ne pas joindre l'action au discours? Vous avez donc bien peur?

Tout ce que la figure du forgeron avait de mesquin, de plat, d'insignifiant, disparut à ces mots. Son front, tout à l'heure encore penché sous la douleur, se releva brillant, illuminé d'une audace capable de défier le ciel. Son regard terne lança des flammes, un sourire de dédain et de supériorité contracta ses lèvres d'ordinaire maisement entr'ouvertes. C'est que l'âme puissante et vigoureuse de cet homme se reflétait alors sur ses traits et y imprimait un caractère d'une noblesse et d'une grandeur inexprimables.

Il s'approcha du balcon, et soulevant le rideau de cuir qui dérobaît aux yeux l'aspect de la campagne, il affecta d'imiter le geste forcené du bailli, et s'écria à son tour :

— Voici ma réponse!

Tout le monde demeura comme foudroyé devant l'affreux spectacle qui s'offrit aux regards.

Un vaste ruban de pourpre circonvenait la campagne, des nuages épais et glauques s'élevaient, traversés d'instant en instant par de rapides lueurs.... La flamme jaillissait et tourbillonnait de toutes parts, léchant les murailles de sa langue ardente; une fumée rousse parsemée d'étincelles tombait comme une pluie sur les plaines, au bruit des clameurs lointaines. L'incendie se propageait d'une manière effrayante, le vent poussait les flammes avec violence et en activant les progrès; lilsbach n'était plus qu'un vaste foyer incandescent, au centre duquel se balançaient d'un air sinistre les cinq hommes d'armes de Wilbredt, mis à la potence.

Bientôt l'épouvante fut dans la ville, et la foule agglomérée sur les remparts vilonduler sur les divers plans de l'horizon en flammes, les lignes obscures et bigarrées des rebelles qui s'épaississaient par degrés. Les soldats et les habitants se pressaient en tumulte, s'interrogeant de la voix, du geste et du regard. De toutes parts éclatèrent les gémissements des femmes, des enfants et des vieillards; puis la consternation succéda à la terreur et plana sur toute la cité; un sépulcral silence régna dans les rues, dans les maisons et dans les familles, comme à la veille d'une grande calamité.

La face du conseiller, reflétée au plafond par cette clarté rougeâtre, avait une horrible expression de méchanceté, les rides de son large front allaient et venaient, se plissaient, s'élargissaient, comme s'il eût été sous l'influence d'une idée fixe, d'un problème de vengeance dont il cherchait la solution. Quant au bailli, il était resté foudroyé; son anéantissement ressemblait à de la folie. Debout, l'œil fixe, la bouche béante, les bras étendus, il demeurait morne, paralysé, stupide.

C'est que lui, premier magistrat de Mulhouse, en était aussi le bourgeois le plus riche. Le bourg d'Ilsbach presque entier et les champs circonvoisins étaient sa propriété. En voyant toutes ces richesses, dont il était si vain, lui échapper par la colère d'une poignée de serfs insurgés, son exaspération ne connut plus de bornes.

— Eh bien! vous qui me restez, s'écria-t-il en se retournant vers le forgeron et le fils du meunier, vous qui me restez, vous paierez pour les autres! Qu'on pendre ce misérable à l'instant même! dit-il à ses gardes en désignant Eyrich.

Et avant que ce dernier eût le temps d'exprimer sa surprise, trois soldats s'avancèrent pour obéir à leur chef; mais le premier qui toucha le forgeron tomba aussitôt frappé au cœur d'un large coup de poignard; ses deux camarades reculèrent.

— Quoi! dit alors Wilbredt avec mépris, vous n'osez approcher d'un tel manant?

Honteux de leur mouvement, les deux gardes se ravisèrent; ce furent deux nouvelles victimes. Eyrich les étreignit de son bras de fer et leur enfoncea tranquillement sa dague dans la poitrine. Personne ne bougeait plus. Le bailli interpellant alors chaque soldat, fit des efforts inouïs d'éloquence pour exciter leur courage, ce fut peine perdue; il arriva ainsi de rang en rang jusqu'à l'homme d'armes qui avait servi de guide au forgeron.

A son aspect, la farouche expression du visage d'Eyrich s'effaça. Il sembla arriver à une espérance, et un moment il fut tenté de sourire et d'ouvrir ses bras au brave et loyal archer. — Mais celui-ci montra tant d'empressement à obéir au bailli, que le forgeron laissa tomber son arme d'un air abattu et en poussant un cri d'étonnement. Cette trahison inattendue d'un être dont la loyauté apparente avait attiré toute sa confiance, désespéra ses courageuses résolutions et le fit enfin douter du moindre succès. On profita de sa préoccupation pour le charger de liens et l'enchaîner. Eyrich laissa faire ses ennemis sans penser à résister. A vrai dire, il n'avait alors pas de pensée, tant cette perfidie avait bouleversé ses esprits et son cœur.

Le cortège atteignit bientôt la place fatale.

— C'est ici! dirent les gardes, et ils s'arrêtèrent.

Le forgeron alors sortit de sa rêverie, il leva les yeux et frissonna; l'instrument du supplice se dressait devant lui.

— Ho! ho! fils de Satan! cria-t-il au tralatre, j'ai une grâce à te demander avant de mourir.

— Laquelle? fit le soldat en s'avancant vers la victime.

— Dis-moi ton nom, afin que je m'en souvienné là-haut.

— Je me nomme Klein, ne l'oublie pas! dit l'homme d'armes avec un sourire singulier.

— Sois tranquille! reprit le forgeron.

Puis on le fit monter à l'échelle fatale, la corde fut fixée à son cou et....

— Quant à celui-ci, s'écria Wilbredt quand la porte se fut refermée derrière les soldats qui entraînaient Eyrich, il faut qu'il meure sous le fouet, et demain Hermann recevra le cadavre de son fils!

Et Wilhelm fut aussitôt saisi par quatre piquiers munis de cordes et de lacets, qui se mirent à l'en frapper de toutes leurs forces. Les chairs de l'enfant bleuissent, les meurtrissures saignent, et des plaies s'ouvrent enfin, larges et vives. A chaque coup, Wilhelm répondait par un gémissement, bientôt ce furent des plaintes cruelles, puis des cris perçants. Dans ses contorsions désespérées, en levant les yeux, il vit aux dernières lueurs de l'incendie un homme aux formes athlétiques, tristement appuyé contre les poteaux externes du pont-levis; il le reconnut, et se traînant vers le balcon où il se releva brisé, haletant, il s'écria :

— Au secours! mon père!! mon père!

Et il retomba de nouveau sans souffle et sans regard.

— Réaissez-le, dit le bailli, et qu'on l'achève!

— Maître, répliqua Wolf avec ce sourire infernal que la dureté avait stéréotypé sur ses lèvres, ce serait bien de l'ouvrage inutile, car il ne sentirait plus la douleur, à peine vivra-t-il encore quelques minutes. Si vous le permettez, on le déposerait dans un des caveaux de l'ancienne prévôtale pour le renvoyer demain, sans nul doute, dans l'état que vous désiriez qu'il fût.

— Soit, dit Wilbredt après avoir réfléchi.

Aussi bien il commençait à se lasser des souffrances des autres comme il l'était de sa propre fureur, et il congédia tout le monde pour prendre un instant de repos. Mais il était écrit qu'il n'en trouverait plus sur la terre, car à peine, se croyant seul, allait-il entrer dans sa chambre pour se coucher, qu'il aperçut au seuil de la porte la figure pâle et bouleversée d'un de ses gardes.

— Qu'est-ce que donc encore? lui demanda-t-il.

— Les sentinelles de la tour du Nord ont vu tout à l'heure un homme descendre dans les fossés et gagner nos murs à la nage, elles assurent avoir positivement reconnu Hermann Klein.

— Encore cet infâme meunier!

— Oui, maître.

— Vous rêvez tous... murmura Wilbredt.

Mais soudain il poussa un grand cri d'effroi et se réfugia dans un coin de la salle, tremblant de tous ses membres et regardant avec terreur les rideaux de son balcon qui s'agitaient comme si une main cachée les avait saisis.

Le voile de cuir s'écarta et laissa voir, en effet, la face médusienne d'Hermann. Une expression terrible de rage dominait, entre toutes, sur cette physionomie où mille passions violentes semblaient s'entrechoquer. Il ne proféra pas une seule parole, l'émotion l'étouffait; mais il leva sur Wilbredt un doigt menaçant... et le bailli s'évanouit dans sa peur. Quand il revint à lui, l'air foué vision avait disparu et le rideau s'était reformé. Il ne s'en précipita pas moins sur la cloche d'alarme, qu'il agita convulsivement pour appeler du secours. En un clin d'œil la salle regorgea d'officiers, d'hommes d'armes et de bourgeois armés à la hâte, et sur les indications entrecoupées du bailli, tous s'élançèrent au dehors sur les traces du redoutable meunier.

V.

La nuit des pendus.

A huit heures, Hermann avait fait mettre le feu aux quatre coins d'Ilsbach. Puis seul, il s'était avancé d'un pas lent et rêveur jusqu'au bord des fossés de la Prévôté, où il planta dans un poteau, avec la lame de son poignard, le parchemin de Pierre de Régisheim qui déclarait la guerre aux Mulhousiens en ces termes :

« Je vous prendra la défense d'Hermann Klein, et être votre ennemi.

» Tout le mal que je vous pourrai faire, soit par le pillage, soit par le meurtre, je le tiendrai à honneur pour moi.

» Que Dieu m'entende et vous maudisse!

Cette lettre de défi était signée par tous les mécontents.

Sa mission finie, le meunier laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et pensa à son fils bien-aimé, à sa pauvre femme malade et inquiète, à son fidèle Eyrich, mort peut-être victime de son généreux dévouement, et il se prit à verser des larmes... car tous ces hommes d'airain ou de bronze qui se redressaient devant le joug des puissants, rient du danger et frappent avec sang-froid, sont plus sensibles que des femmes quand leur cœur doit partager la lutte avec leurs bras, et plus faibles que des enfants quand leurs affections leur sont ravies.

Et comme ses larmes glissaient brûlantes le long de ses joues, et que

ses oreilles, pleines du bruit de la dévastation, se réjouissaient de ce murmure étrange, le vent apporta jusqu'à lui un son inouï de douleur et de désespoir. Il pâlit ; et, tremblant, se penche pour mieux entendre... Il a reconnu la voix de son fils !

Mais, quand il se fut assuré, en atteignant le balcon de la Prévôté, que Wilhelm déjà n'y était plus, tout son courage l'abandonna, et il plongea de nouveau sous les flos.

Il était trop tard : les gardes couraient çà et là sur les deux côtés de la rive, et examinaient les eaux du fossé, fouillaient chaque touffe de roseaux et hachaient impitoyablement les massifs de hautes herbes. Bientôt une acclamation féroce apprit à Hermann qu'il était découvert. Des pierres, du sable, des projectiles de toute espèce lui furent jetés ; une barque s'élança sur ses traces. Le meunier nagea, nagea toujours ; parfois il plongeait, di paraissant à tous les yeux qu'il le recherchait en vain ; puis, plus loin, on l'apercevait s'épuisant à fuir, mais s'épuisant en efforts stériles, car la barque approchait poussée par de vigoureux rameurs. Bientôt le meunier épuisé fut obligé de ralentir le mouvement de ses bras, ses forces le quittaient une à une, et la barque approchait encore... Bientôt il distinguait la voix railleuse des hommes d'armes et leurs imprécations, il nagea toujours mais faiblement ; la barque n'était plus qu'à douze brasses de lui, puis à six... à cinq... à quatre... à trois... et la hallebarde d'un piquier s'enfonça dans le flanc du fugitif. Hermann cette fois disparut complètement.

De nouveaux cris de joie signalèrent cette prouesse, et celui qui avait si adroitement atteint le meunier retira de l'eau sa pique à laquelle était retenu le mantel blanc d'Hermann.

— Au moins, fit-il avec un geste de triomphe, si je ne l'ai pas retiré vivant, je le forcerai bien à mourir au fond !

— Quel bon débarras ! dit un autre, ce mécréant nous en aurait fait voir de belles ?

— Que ne le cherche-t-on pour montrer sa carcasse au bailli ? reprit une voix.

— A qui lui servirait-elle ? répondirent-ils tous, partons, nous ferons mieux.

Et ils partirent. Et Hermann qui, nageant entre deux eaux, — après avoir attaché son mantel à la pique du soldat, — avait atteint l'escarpement du fossé et pris asile sous un massif de roseaux et d'herbes, entendit tout cela avec un sourire, car sa ruse avait réussi, et maintenant qu'on le croyait noyé, il était libre, sauvé... ou ne songeait plus à le poursuivre !

Peu à peu tout redevenait silence et solitude autour du fugitif. La lune brillait de toute sa clarté sur l'eau des remparts dont il venait de sortir risuelant et les cheveux collés à ses joues. De douces ondulations amenaient par intervalles au rivage des flos d'argent et d'émeraude, tout était calme et repos. Il respira enfin : cette tranquillité de la nature gagna insensiblement le cœur d'Hermann, et il s'agenouilla pour remercier Dieu de l'avoir attaché à ses persécuteurs ; puis, aucun bruit ne troublant plus le silence absolu de la rive, il se convainquit que les archers de Wilbredt rassurés par sa mort prétendue s'étaient éloignés. Il se hasarda à sortir de son nid d'herbe, il regarda de tous côtés aussi loin que sa vue pouvait s'étendre et ne vit rien qui dût l'alarmer. Ensuite il examina le lieu où il se trouvait : c'était devant la parlie occidentale de la Prévôté dont les ruines n'étaient abordables que par un étroit sentier qui les séparait du fossé ; en face de lui s'élevait une sorte de cave souterraine qui servait sans doute, comme nos égouts d'aujourd'hui, à l'évacuation des immondices de la geole. Hermann transi de froid, accablé de fatigue, rêvait comment il pourrait entrer dans cette cave lorsqu'un gémissement prolongé se fit entendre au dessus de lui... Il regarda, mais ne vit rien, — et comme un profond silence avait succédé à cet accent de terreur, il se persuada que son imagination encore sous le coup de récentes impressions l'avait sans doute abusé, et que émotion seule avait récent des sons qui n'existaient pas... mais bientôt un nouveau cri retentit soudainement et lui inspira une terreur invincible tout en lui donnant la conviction de ce fait auquel il n'osait croire.

— Qui peut gémir ainsi dans ces ruines ? se demanda-t-il en frissonnant et il continua ses perquisitions.

Il avança courageusement : au bout de quelques pas il sentit les degrés d'un escalier de pierre qui le guidaient dans une galerie supérieure où quelques rayons de lune jetaient leur pâle lumière, à travers les ogives fantastiques du lierre et de la clématite entrelacées. Ici une troisième clameur plaintive, plus prolongée et plus rapprochée que les autres se fit entendre. A chacune de ces exclamations extraordinaires le sang d'Hermann se figeait dans ses veines.

— Cette voix venue mes entrailles ! murmura-t-il, est-ce donc une illusion... On dirait... Mais non, n'espère plus, malheureux, tu n'as plus de fils !..

— Mon père ! soupira la voix.

— Ciel !... Wilhelm, mon fils, est-ce toi ? où es-tu ?

Et guidé par les plaintes de l'enfant, Hermann finit par découvrir à ses pieds un soupirail dont il essaya d'enlever les barreaux rouillés et humides.

C'était Wilhelm en effet. La porte d'un cachot s'était refermée sur lui ; il s'y retrouvait dans une obscurité complète, impuissant et désespéré comme le criminel qu'on enterrait vivant et qui entendrait les pelletes de terre tomber sur son cercueil. Alors n'ayant plus aucun secours à attendre de la nature et des hommes, il comprit qu'il allait enfin succomber à

tant de souffrances. Ses muscles se relâchèrent avec tout son courage, le vertige de la peur et l'affaiblissement de tous ses organes faisaient éclater dans son cerveau mille pensées hideuses et peuplaient sa prison de monstres et de fantômes ; une sueur glacée mouilla ses tempes, ses yeux se fermèrent, ses jambes fléchirent et il tomba sur la dalle à moitié mort et gémissant !

Quand Hermann se précipita enfin auprès de lui, il venait de perdre connaissance.

— Dieu merci je n'arrive pas trop tard ! s'écria le meunier qui sentit encore battre le cœur de son fils. Dieu merci ! il respire encore et je suis vivre, moi, maintenant que j'ai retrouvé mon enfant !

Que de joie, que de délire dans son âme ! Quel bonheur divin resplendit alors sur le visage du pauvre père ! Son enfant... il l'avait retrouvé, il le tenait dans ses bras, le mouillait de ses larmes, le couvrait de ses baisers et lui prodiguait les caresses d'une jeune mère passionnée et folle...

Sa joie pourtant fut courte, car un trait de lumière glissa tout à coup sous les voûtes antiques ; il passait et repassait, et de plus en plus sa clarté se rapprochait, se précisa, s'accroissait. Des pas se firent entendre dans les corridors, une clarté résineuse illumina le guichet de la porte (et ici Hermann se cacha précipitamment dans le coin le plus reculé de la cellule) ; puis enfin les gonds rouillèrent sur leur axe oxydé par la rouille, avec un bruit sombre répété à plusieurs reprises par les échos intérieurs, et un des côtés de la porte entr'ouverte, laissa voir la grande figure jaune et ridée de maître Wolf qui s'avança suivi du bailli tenant une lanterne dont il dirigea le foyer lumineux sur le captif.

— Eh bien ! fit Wolf, avais-je tort ou raison ? il n'a pas bougé et il est minuit à présent. Voici donc bientôt cinq heures qu'il médite sur la correction que nous lui avons donnée... et, ajouta-t-il en se penchant vers Wilhelm, il y a apparence qu'avec des blessures aussi profondes le fils du meunier ne fera pas long-temps de farine !

Et un rire méphistophélique, vrai rire de tigre, termina cette phrase moqueuse.

— N'as-tu rien entendu, Wolf ?

— Non, maître, dit celui-ci fort étonné, pourquoi cette question ?

— Il me semble qu'un soupir s'est exhalé près de moi... reprit Wilbredt glacé de terreur.

— C'est la paille que vous aurez remuée du pied.

— C'est bien un soupir ! insista le bailli.

Il dirigea les rayons de sa lampe sur tous les coins du cachot, sur la voûte, sur le sol, sur chaque barreau et sur chaque pierre, et ne voyant rien :

— Non, c'était la paille ! dit-il enfin.

Alors il s'accroupit vers sa victime et la contempla avec un sourire de rage satisfaite. De son côté, Wolf déroulait une corde et la passait dans un anneau de fer scellé à la voûte.

— Comme je vous disais donc, maître, s'écria-t-il d'un ton doctoral, c'est en serrant le nœud coulant d'un gilet de telle ou telle manière, que l'on peut opérer promptement ou lentement sur le corps d'un condamné. Mais j'ai pour principe de joindre toujours l'exemple aux préceptes, donc regardez-moi et soyez attentif. Vous passez d'abord la tête du patient ainsi, reprit-il en plaçant à son cou le laçot fatal, le bourreau saisit l'autre extrémité passée dans l'anneau, et selon qu'il hisse vite ou doucement le pendu meurt à la minute ou quelques minutes après. Vous comprendrez d'autant mieux, hum ! hum !... ce raisonnement que... Ah ! — ah ! !..

Le bailli, éfrayé des cris étonnés de Wolf se redressa aussitôt... Le corps du conseiller penchait au haut de la voûte expirant, étranglé ! O surprise horrible ! La lampe qu'il venait de relever pour mieux examiner cet inconcevable spectacle, éclairait en plein le visage de son implacable ennemi, Hermann Kice tenant encore d'une main la corde qui tuait Wolf !... Cette apparition inattendue, ses remords, l'aspect lugubre de cette scène, ce cadavre... suspendirent absolument toutes ses facultés. Ce meunier qui s'était dressé devant lui comme un message de mort... il avait trevailli en le reconnaissant, aussi courba-t-il le front avec stupeur comme s'il cédait enfin à la supériorité incompréhensible, mais réelle de cet homme. Alors un rugissement de hyène affamée sortit de la poitrine d'Hermann, ses yeux étincelèrent dans l'ombre comme ceux d'un chacal, des vertiges affreux l'envahirent, un tremblement convulsif ébranla tout son corps... Il semblait craindre que sa vengeance ne lui échappât, et cette seule pensée l'agitait... Le tuera-t-il ?

Mais le salut de son fils, il le comprit, pressait bien plus encore que l'assouvissement de sa haine, il ne songea bientôt plus qu'à se sauver avec son fardeau précieux ; et le chargeant sur ses épaules, il allait en fermer le bailli dans la cellule, lorsqu'une idée subite traversa son cerveau :

— Qu'as-tu fait du forgeron Eyrich ? demanda Hermann à Wilbredt.

— J'ignore... murmura ce dernier.

— Parle, et je promets de ne pas te tuer ; mais hâte-toi, où je t'ajouterais à cette corde !

— Maître Wolf a cru nécessaire... vu le péril... de... mais ce n'est pas moi !

— Il est dans un cachot aussi, je le devine, infâme ! Eh bien ! marche devant et délivre-le, je le veux !

Et il chercha à l'instant, la situation d'esprit de Wilbredt était telle qu'il crut être un instant le jouet d'une illusion infernale, et se figura que Satan en personne lui red-mandait sa proie.

— Grâce! s'écria-t-il en tombant aux genoux du meunier. Hélas! j'ignore s'il n'est pas trop tard, car Wolf... il y a plus de dix heures... l'a fait... attaché... au gilet!

Cette nouvelle pétrifia le meunier. Repoussant loin de lui le bailli prostré, et le regardant avec un tel fauve, il ne put retenir un rire de pitié et de mépris à la fois, mais il y avait dans ce rire tant d'audace et d'égarément que Wolf crut sa dernière heure arrivée.

Il n'en fut rien. — Il tira par la lampe de cuivre, sortit et referma la porte sur le bailli privé de l'usage de ses sens et de sa raison.

Hermann n'avait pas de temps à perdre, et pourtant il fut un moment embarrassé de savoir comment il se tirerait de ce labyrinthe inextricable. Seul, abandonné à lui-même, mais confiant dans sa destinée, et convaincu d'ailleurs de l'impossibilité où était le bailli de le poursuivre, il prit au hasard la première galerie qui se trouva devant lui et marcha. Le temps y avait fait de grands ravages, les murs étaient dégradés, la voûte encombrée de débris; le meunier avançait d'un pas craintif, sachant à peine où poser ses pieds. Quelque faible que fut le bruit de sa marche, de lugubres échos ne cessaient de le répercuter par des répercussions si rapides que souvent le fugitif croyait déjà être poursuivi. Cependant, malgré le retrecissement progressif du chemin, et les décombres qu'éclairait à peine les lueurs mourantes de sa lampe, il surmonta tout obstacle et arriva à une porte basse conduisant dans un second passage qui, selon toute probabilité, devait aboutir à une des sorties de la goole. Cette porte une fois franchie, il ne restait plus aux fugitifs qu'à gagner les remparts. A l'extrémité du passage se trouva un escalier tournant dans lequel le vent s'engouffrait avec une telle violence qu'il éteignit la lumière!

Que devenir, grand Dieu! Wilhelm était toujours immobile; son père, sous le poids de ce fardeau et des émotions de la journée, sentait toute force l'abandonner. L'heure pressait; plus de clarté qu'il éclairait pour se guider dans ces détours qu'il ne connaît pas; on pouvait s'apercevoir de sa fuite, le poursuivre, l'arrêter... Perdition éternelle! Haletant, couvert de sueur, il serre de nouveau son fils dans ses bras et monte à tâtons cet escalier rempli de broussailles et de cailloux, et que les débris amoncelés rendaient presque impraticable, et bientôt il sent à la fraîcheur de l'air que Dieu l'a heureusement guidé à l'issue de ce tunnel. Une cour s'étendait devant lui, vaste et humide, entourée de sombres murailles et de hauts châtaigniers dans lesquels se jouait la lune blonde et serène. Le silence régnait sur toute la nature, nulle forme humaine ne se montrait dans ce lieu plein de calme et de triste solitude. Hermann y plongea son regard d'angle et ne vit rien... rien! Alors il crut pouvoir reprendre sa course; mais au moment où il s'éloignait de l'alsidie, vint qu'une main de plomb, lourde et glaciale, se posa sur son épaule.

Il se retourna tremblant d'effroi... C'était Eyrieh le forgeron, le pendu pâle et sanglant!

Devant cette apparition surnaturelle le meunier chancela, prêt à mourir de la peur qu'elle lui inspirait.

— Hermann, dit le spectre, hâte-toi de fuir! Je te charrie. Viens, les instans sont précieux, ne les sacrifies pas à un découragement insensé. Viens, te dis-je, suis-moi!

— Par tous les saints du ciel! Eyrieh, est-ce bien toi que je vois.
— Pourquoi cette question? méconnaîtras-tu ton ami, Hermann?
— Est-ce bien toi en chair et en os? vivant?... toi, que l'on a pendu il y a deux heures?

Un homme d'armes surgit à ces mots derrière Eyrieh et à cette vue le meunier souleva un piège leva un couteau pour l'en frapper.

— Arrête! dit à voix basse le forgeron, c'est mon sauveur! Je lui dois la vie! arrête!

— Tu n'es donc pas un fantôme? Tu es donc réellement encore mon ami?

Une étroite fraternité convainquit le pauvre Hermann de son erreur.

— Suivez-moi, dit Klein, et faites silence car nous marchons à travers les salles d'armes et les sentinelles.

Ils obéirent. Au bout d'un quart d'heure, leur fidèle guide s'arrêta, prêta l'oreille et secoua la tête d'un air mécontent.

— Ils viennent! murmura-t-il; l'éveil est donné, c'est par la fuite rapide et prompte que vous pouvez seulement leur échapper; — partez, le chemin est encore libre de ces côtés, ne perdez pas une minute.

— Ami, dit le forgeron, dans quelques jours cette ville sera mise à sac et ses défenseurs seront massacrés. Je te dois la vie, laisse-moi m'acquitter envers toi en te sauvant aussi, sous des bâtons.

— Non, dit l'homme d'armes; en vous sauvant je n'ai fait que vous récompenser de la noble confiance qui vous fit vous livrer entre les mains d'un ennemi; — je resterai moi-même exposé à ce que je vous salue; — adieu, fuyez, j'entends le pas des gardes et le cliquetis des armes.

— Réfléchis bien, dit Eyrieh, le bailli te tuera pour m'avoir sauvé, et mes compagnons ne tueront pour avoir défendu le bailli; — demandez la mort l'entourera, ce soir tu peux encore décider de ton sort. — Nous suivras-tu? ajouta-t-il avec pitié.

— Allons!!! dit le soldat à moitié convaincu.

— Hétons-nous donc! reprit Hermann, avec le bruit grave de ce côté.

Et les trois amis s'enfuyant ensemble la victime de Wilbredt, toujours sans connaissance, prirent leur course à travers champs et disparurent derrière le taillis des remparts extérieurs.

VI.

Le bras du peuple.

Le lendemain, le pillage, le meurtre et l'incendie signalèrent le réveil des insurgés. Mulhouse, surprise à l'improviste, circonvenue de toutes parts, pléme de dissensions et d'incertitude, soutint pendant sept jours consécutifs les attaques réitérées de l'ennemi; et le huitième, sans que il n'eût rien fait, il prit au bailli, les terribles compagnons blancs se ruèrent dans la ville comme un torrent dévastateur. Les seigneurs de Lauterbach, de Bannock, de Kuttack, de Balchwiller, de Falkenstein, et une foule d'autres nobles bourgeois, suivirent avec leurs troupes. Mulhouse fut pillée et en partie brûlée. A la tête d'une jûbe ivre de sang et de carnage, les trois chefs de la rébellion, Hermann Klée, Eyrieh, et Wilhelm qui une sinistre et prompt renommée avait baptisée dans la contrée du nom de TERRA MOX, dirigèrent tous ces excès, et se baignèrent dans les flots du sang ennemi.

Cette ferocité d'un jeune homme, que ses antécédens paisibles et une exquise sensibilité ne peuvent assez faire concevoir, n'était que l'effet de la fièvre; il céda à l'impulsion du matin. Soumis à cette atmosphère de haine et de lueur qui enveloppait le camp des révoltés, il s'était peu à peu fait à leurs penchans sauvages; et il ne faut pas s'étonner alors que cette organisation si jeune et si ductile, mal dirigée et mal conseillée, se fût bientôt égarée aux allures d'antracite et se fit une sorte de gloire à surpasser les erreurs de ses semblables. Sa valeur naturelle, son instinct guerrier, sa qualité de fils d'un chef redouté, toutes ces circonstances n'avaient que trop contribué à stimuler son ardeur; en peu de temps, sa réputation s'étendit de ville en ville; et dans quelques campagnes, encore aujourd'hui, les mères menacent du TERRA MOX leurs enfans indociles, comme dans notre pays les nourrices, de *Croque Mitaine*.

Après bien des jours d'atrocités représentées, la révolte fatiguée se croisa les bras sur son œuvre, et s'assoupit dans un voluptueux bain de sang. Hermann Klée remplaçait dans son pouvoir le bailli Wilbredt, dépossédé et captif, attendant à chaque heure, dans les fers, cette mort qui lui était promise. La terreur régnait partout, dans la ville comme dans les cœurs; on n'entendait plus même genir les vaincus.

On était alors dans les derniers jours du printemps; la leur du soleil couchant éclairait encore obliquement la campagne et les hauts pignons de Mulhouse. Par moment un vent capricieux apportait au loin un parfum de chèvrefeuille florissant et de roses sauvages, et sous les branches fleuries du saule échevelé les fauvettes concertaient une musique céleste qui ravissait le cœur en y faisant eclorre de douces rêveries.

Hermann se promenait à grands pas dans la salle d'assises de la Prévôté; sa tunique entr'ouverte laissait voir son cou bruni et ses membres nerveux endurcis sans fatigue. Il se dressa à toute la hauteur de sa taille imposante dans cette salle massive et étroite, son regard flamboyant et ses lèvres étalées en un sourire plein d'ironie. Des mots sans suite s'échappaient de sa bouche, il semblait en proie à une violente agitation.

Un jeune homme surchargé d'armes comme un véritable arsenal, et dont le pourpoint ni-partie rouge et bleue supportait les armes de Glaris, se tenait respectueusement devant la porte, d'où il paraissait attendre la réponse du meunier.

— Sait! s'écria celui-ci en s'arrêtant. D'ailleurs, il est écrit dans les livres des prêtres: Qui frappe avec l'épée périra par l'épée! D ne que ma destinée s'accomplisse et que la volonté de Dieu soit faite! Ecoute, enfant, retourne vers ceux qui t'ont envoyé et dis bien au Landvogt que je n'entends traiter de la paix avec lui que d'égal à égal, et que nous ne mettrons bas les armes que si une charte particulière de l'empereur confirme les privilèges pour lesquels nous avons combattu. Quant au bailli de Mulhouse, il mourra en dépit de vos menaces, et le monde entier se souviendra pour le sauver que ce serait inutile.

L'envoyé s'inclina et sortit. Puis Hermann frappant un bouclier d'airain commanda à un de ses officiers, accourus à ce signal, de faire rassembler aussitôt les principaux chefs de l'armée, et il tomba ensuite dans ses rêveries habituelles.

Quelques heures après, la nuit était venue froide et triste comme une nuit d'hiver, chaque habitant était rentré au gîte, chaque lumière s'était éteinte et le sommeil régnait en maître sur Mulhouse. Wilhelm regardait sa demeure marchant seul et courageusement à travers la solitude des rues désertes, comme si la prière qu'il venait d'adresser au Seigneur dans son temple était un talisman qui dût le préserver de tout maléfice. Au détour d'une rue étroite et fangeuse, il crut distinguer le pas d'un homme qui marchait derrière lui, et se rappela qu'il entendait déjà ce bruit depuis quelque temps. Il s'arrêta pour mieux voir qui le suivait ainsi, mais le bruyard l'empêcha de rien distinguer. Il continua sa route, espérant qu'on l'attendrait bientôt s'il allait lentement; mais l'impitoyable espion régla son pas sur celui de Wilhelm de manière à conserver toujours la distance égale. Peu à peu cependant, ce bruit de pieds qui semblait être l'écho de ceux de Wilhelm, d'abord lointain, puis plus rapproché, enfin tout près de lui, se continua avec le même mystère. Alors le fils d'Hermann relevant sa tête, regarda en arrière la capote de son mantel, chercha dans sa poitrine une lame effilée et rallentit encore sa marche; — On marcha plus lentement derrière lui. — Il doubla le pas; — on le suivit plus vite. — Il alla à gauche, puis à droite; — on fit courir... Ses... Les soupçons du *Tueur blond* s'étaient ainsi coulinnés.

il reconnut les mauvais dessins de ce promeneur nocturne, et las de tant de détours, il prit le milieu de la rue, se retourna et fondit sur son ennemi... C'était un moine!

Wilhelm recula saisi d'étonnement.

— Quoi! c'est donc vous, bon père, dit-il au vieillard en baisant sa main.

— Oui, mon fils, et tu t'étonnes à bon droit de mon obstination à suivre parmi ces rues en ruines celui qui réduisit Mulhouse en cendres! — Trêve de reproches, mon père! dit brusquement le jeune homme, et venons au fait. Que désirez-vous de moi?

— Il y eut un instant de silence. Tous deux semblaient embarrassés; le père ne put s'empêcher de faire tout haut une réflexion que, du reste, Wilhelm s'était faite intérieurement.

— Quand tu gardais les troupeaux de notre abbaye dans les vastes pâturages des bords de l'Ille, et que tu recevais chaque jour de moi les leçons d'un père et d'un chrétien, tu ne me parlais pas ainsi, Wilhelm!

— Oh! pardon! s'écria péniblement le fils du meunier.

— Tu te repens, dit le moine, ah! je le savais, tu es né bon et généreux. Ces horribles excès qui t'ont valu un surnom de maldiction, tu les réprouves, n'est-ce pas? Eh bien! c'est confiant dans ta générosité que je suis venu à toi te demander une grâce que tu ne saurais me refuser...

— Non, mon père, parlez...

— Me jurerais-tu sur ce crucifix de m'accorder cette grâce?

— Vous ne pouvez rien me demander de mal, dit le jeune homme.

— Non.

— Ni d'impossible, reprit-il.

— Non plus, répéta le père.

— Je le jure donc par ce Christ!

— Sauve le bailli de Mulhouse! fit alors le vieillard.

Wilhelm bondit en arrière, comme s'il eût marché sur un aspice.

— Sauver celui qui nous a perdus? Sauver l'inflâme qui fut la cause première de tant de calamités?

— Ne l'as-tu pas juré?

— C'est indignement surprendre ma parole; je ne l'aurais jamais cru de vous, père Gualbert.

— Alors tu refuses?

— Je ne puis sauver celui qui tua ma mère!

— Ne l'as-tu pas assez vengé, ta mère. TUEUR BLOND!!

— Et mon père... y consentira-t-il, mon Dieu! je ne puis lui déshériter ainsi... mais si je trouve quelque moyen de soustraire adroitement le coupable à son juste châtiement, j'en userai... pour expier mes erreurs...

— Embrasse-moi, mon fils! je ne m'étais pas trompé sur toi! Je savais bien que dans ta poitrine battait un noble cœur... Allons, commence donc ta mission pacifique, et retourne vers ton père et plaide pour la victime. Sa triste épouse embrasse déjà ses pieds pour le fléchir, fais pencher la balance en sa faveur... et partout où tu seras, mon fils, si jamais tu as besoin de l'abbé Gualbert, appelle-le... il viendra!

— Qu'il vous souvienne de cette promesse, mon père!

— Je m'en souviendrai, dit le moine; adieu!

Wilhelm se rendit en hâte à la Prévôté. Tous les chefs de la noblesse et du populaire s'y trouvaient réunis et paraissaient absorbés dans la discussion d'affaires graves et imminentes. Une femme jeune encore, et velue par les longues tresses de ses cheveux noirs, était agencoullée au milieu de cette assemblée imposante, et implorait, mais en vain, la grâce du bailli son époux.

— Oh! grâce et pitié! criait-elle, ne le tuez pas! Laissez-vous toucher par mes larmes, par mes supplications. Ne voyez pas en moi la femme de Wilbredt, mais la mère de trois pauvres enfants abandonnés... Hélas! que deviendront-ils sans leur père?

— Et quand mon fils implorait pour sa mère, ton misérable époux lui a-t-il fait grâce? reprenait le meunier farouche et impassible.

— Par pitié!!! Oh! s'il est une chose que vous désirez et que je puisse vous donner, demandez-le moi en échange de ses jours! Quand ce serait ma richesse!... quand ce serait mon honneur!... quand ce serait ma vie!...

— Je ne désire qu'une chose, c'est que vous sortiez.

— Oh! non. Laissez-moi embrasser vos genoux!

— Sortez! La justice doit avoir son cours.

— Père, dit alors Wilhelm, ouvrez votre grand cœur à ces plaintes d'une pauvre femme, étouffez en vous tout levain de haine et de ressentiment et pardonnez! Est-ce la vie d'un homme qui manque à votre gloire?

— Est-ce la voix de mon fils qui prie pour le bourreau de sa mère?

— Hermann va fléchir, dit le forgeron en se levant; je le connais. Il faut le mettre dans l'impossibilité de commettre une pareille faute. S'il nous a promis la mort de Wilbredt, il faut qu'il tienne sa promesse.

Eyrich s'esquiva d'un air sinistre.

— Père, reprit le *Tueur blond*, je joins mes supplications à celles de cette femme, ne soyez pas impitoyable, et Dieu vous bénira bien plutôt pour cette victoire que vous aurez remportée sur vous-même, que pour toutes celles qui ont signalé votre colère à nos ennemis.

Un murmure de mécontentement parcourut l'assemblée et raffermît le meunier dans ses résolutions.

— Non, dit-il enfin, cette victime ne peut être ravie à notre fureur, et je ne ferai pas grâce à cet homme que je hais de toute la haine de

mon cœur! Je ne puis souffrir qu'il vive sur la même terre que moi, il a déshonoré mes frères, tué ma femme, torturé mon fils et ordonné la mort du plus sincère de mes amis... Non, il mourra!

— Grâce! encore une fois grâce! reprit ensemble la pauvre femme et le jeune homme.

— Il est trop tard! s'écria le forgeron en paraissant au seuil de la porte; il est trop tard! et il jeta au milieu de la salle le corps du bailli dont la poitrine gardait encore le poignard assassin.

— Justice est faite! dit Hermann.

Au milieu de la confusion qui suivit ce terrible incident, Wilhelm, après tant d'efforts de générosité inutile, se précipita sur la malheureuse femme qui, après avoir poussé un cri comme si tout se brisait à la fois en son cœur, vibra sur elle-même, puis s'affaissa et tomba par terre, pâle, évanouie. Pendant qu'il l'emportait loin de cette scène horrible pour lui prodiguer les soins et les consolations qu'exigeait son état, le cadavre du bailli fut relevé et jeté par une des fenêtres sur le sol. La masse englantée fut accueillie au dehors par les cris d'une joie effrénée qui s'élevèrent soudainement et se traînèrent comme les râles d'un mourant jusqu'aux profondeurs les plus reculées de la place. Rien ne transpara dans le public de ce qui fut résolu ensuite dans ce lugubre conseil; mais le soir même de ce jour, et sans qu'on sût à quoi attribuer cette inconcevable retraite, l'armée d'Hermann Klée abandonna les murs de Mulhouse et se retira dans les montagnes.

VII.

La main de Dieu.

Les sept anciens cantons d'Uri, de Schwitz, d'Unterwalden, de Lucerne, de Zurich, de Zug et de Glaris, prenant fait et cause pour Mulhouse, avaient fait secrètement alliance avec les bourgeois de cette ville, et leur envoyèrent, en vertu des conventions jurées, des secours d'hommes et d'argent.

Cette armée, que commandait le Landvogt Rheingraf Zu-Stein, s'était approchée sans bruit des murs pour surprendre les rebelles, mais ce plan avait été déjoué et toute proposition de paix rejetée.

Cependant, comme Hermann jugeait impossible de se défendre dans une ville dont toutes les fortifications avaient été détruites, on se décida, après mûre délibération, à l'évacuer et à gagner les montagnes, où quelques châteaux appartenant encore à la noblesse pourraient permettre une longue et fructueuse défense. Mais soit trahison soit tout autre motif indépendant de la volonté des chefs, ce projet ne recut pas son entière exécution, et le Landvogt poursuivant sans relâche les *compagnons blancs* les força de se retirer à la hâte dans les châteaux d'Eggenstein et de Haut-Hastat, dont Pierre de Regisheim était châtelain, et leur livra un assaut victorieux.

Le généreux courage d'Hermann ne se démentit pas un seul instant. Nu jusqu'à la ceinture, et armé seulement d'une longue hache, on le vit pendant sept heures de combat constamment sur la bièche d'Eggenstein. Presque seul au fort du désordre, il rappelait en même temps les fuyards et défiait les ennemis. La vue de cet homme sublime enivrait ses frères d'armes et effrayait les soldats du Landvogt. Il frappait de sa hache tout ce qui passait, et tout ce qui passait tombait. Il amoncelait devant lui les cadavres; quand le tas de ses victimes devenu trop haut, gênait son œuvre d'extermination, il allait plus loin et s'entourait encore du même rempart. Sa hache se lève et s'abaisse irrégulièrement comme le balancier d'une horloge; lui sent est immobile, irrésistible, inébranlable et scellé au sol malgré les masses de guerriers bardés de fer qui se ruent incessamment sur lui. Cependant le nombre des assiégés diminue peu à peu, leurs rangs s'éclaircissent, et dans un moment de déroute générale, Hermann disparaît sous un torrent de sang et de poussière.

Lors de la capitulation, on promit la vie à Regisheim et à tous ses guerriers, s'il consentait à livrer Hermann Klée.

— Venez donc et prenez-le! dit tristement le seigneur de Brunstadt.

Et il guida les vainqueurs vers une chapelle démolie par les catapultes. Vingt combattants s'y élancèrent la dague au poing, bien persuadés que le terrible géant ne se laisserait enchaîner qu'après la plus héroïque résistance; mais, hélas! c'en était fait de lui! Rien ne lui avait réussi, ni génie, ni courage, ni dévouement. Il était froidement couché sur la dalle du saint lieu; sa noble poitrine, sillonnée par le fer ennemi, ne présentait plus, pour ainsi dire, qu'une seule plaie; il avait reçu quarante-huit blessures depuis le commencement de l'assaut!

Vainement fit-on les recherches les plus actives pour retrouver son fils: le *Tueur blond* avait disparu en même temps que son père. Plus d'un cadavre à blonde chevelure fut ramassé; mais ils étaient tous tellement défigurés par le massacre qu'il fut impossible d'en reconnaître aucun; on n'osa plus douter de la mort du fils d'Hermann.

.....

Depuis cinq ans, la guerre des six cantons commençait à s'oublier. Mulhouse avait recouvré son antique splendeur, les bourgeois leur fortune, les nobles leurs prérogatives, le peuple... son travail quotidien, et rien ne survenait plus de ces effrayantes catastrophes, que le souvenir des féroces du *Tueur blond* et l'exécution générale du nom de Klée.

Un soir d'automne de l'année 1470, un jeune chevrier aux gages des religieux de saint François, s'arrêta haletant et couvert de sueur à la porte de l'abbaye, dont il secoua vivement la cloche fêlée et cria. Une

grande barbe blanche parut à la petite fenêtre percée au dessus du porche.

— C'est encore toi, vaurien? nasilla à l'enfant une voix aussi peu harmonieuse que la cloche. Tu te présenteras donc toujours à l'heure de mes plus graves occupations.

— Est-ce que vous seriez à souper, par hasard? demanda naïvement le père; je suis fâché de vous déranger, père Etienne, mais il faut qu'à l'instant j'entretenne le seigneur Gualbert, votre abbé.

— Il est occupé aussi, dit la barbe blanche.

— C'est-à-dire, père Etienne, que vous avez peur qu'en passant dans votre tour, je ne vous mange une de ces belles poires dont votre bahut est toujours garni... Cependant, c'est bien pressé, et vous m'ouvrirez!

Le chevrier se prit à tourmenter la cloche de si bonno volonté que le moine d'entendit referma vivement sa lucarne :

— Attends-moi donc! fit le moine en paraissant enfin à la porte, armé d'une terrible discipline.

— Père Etienne, ne vous fâchez pas, dit l'enfant en reculant; c'est pour un pauvre homme qui se meurt que je viens.

— Malheureux enfant! s'écria le frère portier, et tu plaisantes devant un cas si pressant... Entre donc, dépêche-toi donc!

Quelques minutes après, la porte de l'abbaye s'ouvrit de nouveau, donnant cette fois passage à l'abbé Gualbert et à trois jeunes franciscains qui suivirent le pas pressé du chevrier. La nuit commençait à s'étendre sur la terre; tout présidait que la soirée serait mauvaise; un vent d'ouragan balayait lourdement le caillou des rues solitaires, et les chauve-souris plus nombreuses volaient d'un air inquiet le long des murailles noires. Gualbert suivait, sans trop savoir ce qu'il faisait, le guide qui le précédait en doublant le pas comme s'il eût craint d'arriver trop tard. Il marchait préoccupé par de sinistres pensées qui se dressaient l'une après l'autre dans son esprit, absorbé dans de douloureuses réflexions et déchiré de mille terreurs inconcevables qu'il n'osait ni accueillir ni étouffer.

Une fois sorti de Mulhouse, ils se dirigèrent vers Hilsach, puis, arrivés à quelque distance des remparts, ils quittèrent le grand chemin pour longer un champ inculte. Les arbres et les buissons se dessinaient en noir sur l'horizon rétréci; des nuages gris et plombés rasait la terre, silencieuse et grave, qu'ils semblaient ainsi rapprocher du ciel. A travers les découpures bizarres des branches déjà dépouillées du chêne, du bouleau et de l'épine-vieille, une corne de la lune glissait mystérieusement, et nul autre bruit que le pas des moines et les plaintes des feuilles emportées par le vent ne troublait la nature attristée et sombre. Au bout de la prairie, le chevrier frappa trois coups mesurés à la porte d'une chéive cabane qui se trouvait isolée entre quelques touffes d'orme. Un enfant de quatre ans environ vint lui ouvrir.

— Entrez, mes pères, dit-il aux moines.

Le malade était étendu sur un lit de mousse. Son attitude était superbe et solennelle, sa figure portait l'impression d'un calme désespéré. Anagris par de longues souffrances, pâle et décharné, il présentait déjà, quoiqu'encore vivant, l'aspect de la mort. Les rayons obliques de la lampe qui éclairait cette unique chambre (mais d'une clarté si faible que les angles reculés du mur disparaissaient entièrement aux regards), faisaient ressortir encore l'expression mélancolique de la physionomie de cet homme; une indéfinissable tristesse, des regrets amers, peut-être des remords, mais bien sûr une douleur profonde tourmenta sa pauvre âme.

L'abbé Gualbert demeurait devant lui, immobile, muet, incapable de se mouvoir et de changer de place ou de pose. Il regardait le malade d'un œil fixe, cherchant à se rappeler ces traits qu'il avait déjà vus quelque part; un doute affreux l'épouvantait sans qu'il pût lui-même s'en débarrasser. Une sinistre préoccupation le subjuguait, et son cœur semblait dans cette situation douloureuse et poignante où l'on devine le malheur sans trop le comprendre ni prévoir d'où il viendra. Il reconnaissait le moribond, mais il n'en était pas certain, et son inquiétude s'accroissait à chaque instant. Ces traits, ce geste, ce regard, que de fois ils l'avaient frappé! Mais il y avait plus de jeunesse, plus de fraîcheur dans l'image d'autrefois; et d'ailleurs, en cinq années un homme ne pouvait changer à ce point! Debout au pied du lit, les bras croisés sur sa poitrine, l'abbé Gualbert considérait ce spectacle avec une inconcevable expression de peine et de pitié.

— Révérend père, dit un des moines, pourquoi ce trouble sur votre visage? Est-ce la vue de ce moribond qui le cause?

— Oui, répondit Gualbert, je trouve dans ses traits une ressemblance si frappante avec ceux... d'Hermand Klee...

A ce nom qui parut rappeler au malade d'affreux souvenirs, il se dressa sur son séant et s'écria :

— Qui parle de mon père?

— Son père? firent les moines, malédiction! Cette pauvre créature est folle!

— Comment se nommait votre père? demanda Gualbert avec compassion.

— Assassin! répondit le mourant d'une voix rauque.

— Mais vous, qu'êtes-vous? insista le prêtre.

— Assassin!

— Votre nom?

— Assassin!

— Voula qu'il recommence encore, dit le chevrier. Quand il est triste, il répond toujours ainsi.

— Ami, reprit encore Gualbert, où souffrez-vous?

— Là! fit le malheureux, en touchant son cœur d'un geste désespéré! là! Et tous ses secours ne peuvent remédier à ce mal qui me dévore, mes pères, il n'y a que Dieu qui guérisse d'un remords!

— Quel mystère! se dirent les prêtres à voix basse.

— Vous m'avez envoyé chercher, reprit l'abbé, je suis venu et je vous écoute. Eloignez-vous un peu, mes enfants.

— C'est bien, murmura le malade; puis il dit ces mots comme s'ils devaient constater encore un nouveau souvenir : « Partout où tu seras, mon fils, si jamais tu as besoin de l'abbé Gualbert, appelle-le, il viendra! »

L'abbé se recula en pâlissant, — mais il entendit râler son pénitent, et ses plaintes extrêmes lui firent tout oublier. Il s'approcha du lit et écouta.

— Mon père, j'étais né bon, et le monde m'a fait méchant. Par vengeance, j'ai commis les plus grands crimes, et je me suis baigné dans le sang de tous mes ennemis. Eh bien! c'est ce sang que je vois toujours fumer devant moi; ce sont ces cadavres qui m'environnent sans cesse dans mes rêves, dont il faudrait me délivrer. Si vous saviez comme un remords déchire! Si vous saviez la vie misérable que j'ai menée depuis plusieurs années! comme vous reconnaîtrez bien la main de Dieu au milieu de toutes ces expiations et de ces douleurs!

— C'est une preuve, mon fils, que le ciel ne vous a pas abandonné! Vous y entrez et purifié par les épreuves.

— Croyez-vous? dit le mourant. — Puis il reprit : Ah! comme je souffre!...

— Tous les ressorts de la vie sont brisés dans cet homme, dit le vieil abbé à ses suivants. Avant une heure, il sera devant Dieu!

— Que sa volonté sainte s'accomplisse, répondirent-ils en se signant.

Gualbert se pencha vers le moribond et chercha vainement à le faire parler; mais sa langue s'était paralysée, et une pâleur livide avait envahi son visage; son souffle déjà ne s'entendait plus; on voyait seulement qu'il n'était pas encore mort, par les convulsions de son agonie.

Les religieux s'agenouillèrent alors et Gualbert se mit à réciter l'office des morts. Les flammes du foyer ne jetaient plus qu'une pâle lueur, la lampe venait de s'éteindre. Au dehors, le vent sifflait à travers les crevasses de la misérable cabane, et les feuilles desséchées glissaient en sautant sur le sable de la plaine. Gualbert venait d'achever sa prière quand l'agonisant fit un bond affreux sur son lit, s'y dressa la tête tout d'une pièce, puis retomba, les yeux grands ouverts, fixes, en faisant entendre un râlement sourd et étouffé.

— C'est fini! dit l'abbé. A présent, mes frères, il nous reste à lui rendre les derniers devoirs.

— Hélas! fit le petit chevrier, dans quoi l'ensevelir? Nous n'avons ici que le manteau de ce pauvre homme, et encore il ne peut guère servir, troué et déchiré qu'il est, comme si toutes les arquebuses des vèlites en avaient fait un point de mire; regardez plutôt!

— Que vois-je! s'écria Gualbert étonné, le manteau d'un compagnon blanc!

— Un compagnon blanc! répéta l'assistance avec terreur.

— Mais, dit le vieillard, quel était donc cet homme qui vient de mourir?

— Un soldat qui a dû assister à plus d'une bataille si tout ce qu'il m'en a conté est vrai, répondit l'enfant; mais tenez, ajouta-t-il en sortant du lit une hache tout ébréchée et brisée, voilà une arme qui lui a bien servi autrefois, il l'aimait tant qu'il ne s'en séparait pas même pendant son sommeil.

— Cette arme terrible, un homme seul pouvait la manier, murmura Gualbert, quel soupçon! Et dis-moi, petit, sais-tu le nom de cet homme?

— Oui... il s'appelait, je crois, Wilhelm Klee.

— Le *Iucar blond*, s'écrièrent les moines, un maudit! Laissons-le!

Et ils s'élançèrent vers la porte.

— Mes frères, dit l'abbé de Saint-François, cet homme s'est repenti et il est mort chrétien; n'oubliez pas qui vous êtes, et au lieu de songer à la fuite, songez plutôt à la prière!

— Révérend père, hasarda timidement un jeune novice, les crimes de cet homme furent si grands...

— Oui, interrompit Gualbert avec tristesse, mais il y a quelque chose de plus grand encore que ses crimes... c'est la miséricorde de Dieu!

FRANZ DE LIENHART.

Poésir.

LA RÉVERIE.

Loué soit Dieu! puisque dans ma misère,
De tous les biens qu'il voulait m'enlever,
Il m'a laissé le bien que je préfère.
O mes amis! quel plaisir de rêver,
De se livrer au cours de ses pensées,
Si par hasard l'une à l'autre enlacentes,
Non par dessin : le dessin y nuit.
L'heureux loisir qui délasse ma vie

Perd de son charme en perdant son secret ;
 Il est volage, irrégulier, distraît,
 Le nonchalant ajoutée à son attrait,
 Et sa douceur est dans sa fantaisie.
 On se néglige, il semble qu'on s'oublie,
 Et cependant on se possède mieux.
 On doit alors à la bonté des yeux
 Deux attributs de leur grandeur suprême ;
 Car on existe, on est tout pour soi-même,
 Et l'un embrasse et les temps et les lieux.
 En fait de bien chacun a son système,
 Desquels le moindre a du prix à mon gré ;
 Si l'un pourtant doit être préféré,
 Jour est bon, mais c'est rêver que j'aime...
 ... Le bonheur, à vrai dire, est toute la sagesse
 Et rêver est tout le bonheur.

LE STYLE.

... Peu m'importe que la pensée
 Qui s'égare en objets divers,
 Dans une phrase cadencée,
 Soumette sa marche pressée
 Aux règles faciles des vers ;
 Ou que la prose journalière,
 Avec moins d'étude et d'apprentis,
 L'enlace, vive et familière,
 Comme les bras d'un jeune lierre
 Un orme géant des lauriers ;
 Si la manière en est laurée
 Et qu'un sons toujours de saison
 S'y déploie avec harmonie,
 Sans prêter les droits du génie
 Aux débauches de la raison.
 La parole est la voix de l'âme,
 Elle vit par le sentiment :
 Elle est comme une pure flamme
 Que la nuit du néant réclame
 Quand elle manque d'aliment.
 Elle part, prompte et fugitive,
 Comme la flèche qui fend l'air,
 Et son trait vit, rapide et clair,
 Va trapper la foule attentive.
 D'un jour plus brillant que l'éclair.

 Si quelque gêne l'empoisonne,
 Défiiez-vous de son lien.
 Tout effort est contraire au bien.
 Et la parole en vain foisonne,
 Sîlot que le cœur ne dit rien...

CHARLES NODIER.

Après les noms de nos grands poètes et ceux de nos grands penseurs, la postérité placera honorablement celui de ce grand écrivain. Grand écrivain ! c'est encore là un assez beau titre ; et, malgré toute sa modestie, M. Nodier savait bien apprécier la rareté et l'excellence de son propre mérite lorsqu'il disait, dans *Séraphine* :

Il n'y a pas dix hommes par siècle qui aient un style à eux.

LES RÉSIGNÉES.

A chaque nouvelle candidature académique, les divers galans admirateurs de nos diverses femmes célèbres répètent en chœur et comme un refrain cette même charmante flatterie :

— Mais c'est vous, madame, c'est vous qui devriez vous mettre sur les rangs !...

Aussitôt un académicien quelconque se hâte de reprendre :

— Madame, je vous promets ma voix. Puis, après un gracieux ou affreux sourire, selon ses moyens, il ajoute : Sérieusement, pourquoi n'y aurait-il pas à l'Académie française deux fauteuils réservés pour des femmes ; pour Mme Sand et pour madame une telle ? Dans chaque salon on dit un nom différent. Pourquoi les femmes d'un grand talent ne seraient-elles pas de l'Académie ?... Pourquoi ?... Nous allons vous le dire..... Parce que ce serait une anomalie, une incongruence, une chose ridicule et contre vos mœurs. Nous vous demanderons à notre tour : Pourquoi donc les femmes auraient-elles un fauteuil dans un pays où elles ne peuvent avoir un trône ? Pourquoi voulez-vous leur octroyer la plume, quand vous leur avez refusé le sceptre ? Pourquoi, lorsqu'elles ne sont rien par leur naissance, seraient-elles quelque chose par leur génie ? Pourquoi leur reconnaître un privilège quand on leur a dénié tous les droits ? Une femme, en France, ne peut être duchesse ou comtesse qu'en épousant un duc ou un comte ; ch bien ! elle ne doit être académicienne qu'en épousant un académicien. Toute dignité personnelle est interdite aux femmes dans ce beau pays de la chevalerie ; elles ne doivent briller que de reflets ; la loi salique les atteint partout, vous le savez bien ; ne rêvez donc pas de les y soustraire : les exceptions sont dangereuses ; elles détruiraient l'harmonie, elles provoquent les espérances folles, elles retardent, pour les opprimées, l'heure bienfaisante, l'heure fortunée, l'heure de la résignation, cette grande force des victimes : **RÉSIGNATION** ! mot sublime qui signifie tant de choses : secret découvert, trésor trouvé, moyens ingénieux, res-

sources inespérées, rôle accepté, travail souterrain, trappes, échelles de soie, portes murées, glaces tournantes, lanternes sourdes, tapis muets, guerre intime, puissance voilée, foi profonde, orgueil ténébreux, modestie implacable, gracieuse haine, mépris doucereux, vengeance calme, ressentiment éternel ; voilà ce que signifie chez les femmes le mot résignation. Vous comprenez combien il est important pour elles d'être promptement et complètement résignées.

Du jour où une femme a prononcé le mot terrible : « Quo voulez-vous ! il a bien fallu se résigner... » Tremblez... si vous êtes son mari ou son tyran, à dater de ce jour, décachez sa correspondance, interrogez tous les tiroirs de sa commode, de son secrétaire, de sa table à ouvrage, ne dormez que d'un œil, et refusez toute boisson acidulée.

Oh ! galans législateurs, ne touchez pas à la loi salique, c'est une sage loi qu'il ne faut vouloir abroger dans aucun de ses articles. Bien loin de la maudire, les femmes doivent l'aimer pour ce qu'elle a de flatteur dans son humilité naïve. Ne vous êtes-vous jamais demandé comment il se faisait que le peuple de France, peuple de troubadours et de paladins, l'esclave de l'amour, le défenseur de la beauté, fût précisément le seul qui eût pensé à exclure à jamais les femmes de la succession au trône, et à leur ravir toutes les dignités de la noblesse et de la littérature. Comment ce peuple adorateur des *Dames* a-t-il pu imaginer un arrêt cruel contre les femmes ? Peut-on concilier tant de courtoisie dans les mœurs avec tant de malveillance dans les lois ? Quelle est donc la cause de cette contradiction inexplicable ?

— L'envie.

— Les hommes sont envieux des femmes ?

— Non... les Français sont envieux des Françaises, et ils ont raison...

Un Italien a plus d'esprit qu'une Italienne,

Un Espagnol a plus d'esprit qu'une Espagnole,

Un Allemand a plus d'esprit qu'une Allemande,

Un Anglais a plus d'esprit qu'une Anglaise,

Un Russe a plus d'esprit qu'une Russe,

Un Grec a plus d'esprit qu'un Grecque,

Mais une Française a plus d'esprit qu'un Français.

Hâtons-nous de dire que nous ne parlons pas des hommes d'esprit, des hommes supérieurs de France. D'abord, un homme d'un esprit complet est de tous les pays, ce qui ne l'empêche pas d'être plus particulièrement du sien ; mais il n'est pas de génie sans universalité ; ensuite, un homme d'esprit a toujours plus d'esprit qu'une femme d'esprit, par l'excellente raison qu'un homme supérieur, un homme de génie, dans la perfection de sa nature, réunit toutes les qualités de l'intelligence : les qualités de l'homme et les qualités de la femme, la force de l'un et la délicatesse de l'autre. Et la preuve qu'il possède toutes les qualités de la femme, c'est qu'il en a aussi tous les défauts : il est capricieux, nerveux, *impressionnable*, inquiet, susceptible, jaloux comme un enfant gâté ; il est aussi doué de finesse et d'adresse, ce qui ne devrait pas être permis, quand on a déjà pour soi l'énergie et la tenacité. Le génie d'une femme (une brillante exception ne prouve rien) ne possède pas ce double avantage : il n'a jamais ni les qualités ni les défauts masculins, alors même qu'il s'exerce le plus à les acquérir. L'énergie factice et fébrile qu'une femme donne à son talent par l'excitation est toujours stérile et passagère ; après ces excès, ces attaques d'épilepsie intellectuelle, elle retombe dans le vague, plus faible et plus dévouée ; car elle n'obtient jamais cette énergie d'emprunt qu'aux dépens de sa force naturelle, qui n'est point, comme celle de l'homme de génie, dans la violence des passions, dans la gravité des études, dans la vigueur des pensées, mais dans la profondeur des observations, dans l'exaltation des croyances, dans la subtilité des sentiments.

Comment, nous dira-t-on, avec de telles idées excusez-vous les femmes qui font des tragédies ? Nous répondrons que si elles font des tragédies féminines elles sont dans leur droit ; qu'une femme, sans présomption ridicule, peut bien célébrer, dans un drame ou dans un poème, l'action héroïque qu'une autre femme a eu le courage d'accomplir. Il y a même des héros qui, par leur faiblesse, ont mérité d'être illustrés par une femme, c'est leur châtiement. Sans doute, l'Antoine de Rome, vengeant César, appartient au plus mâle génie ; mais l'Antoine d'Égypte adorant Cléopâtre est une proie naturelle pour l'imagination d'une femme ; elle doit laisser par respect le vainqueur de Philippe à Shakspeare ; mais, convenez-en, le fuyard d'Actium lui revient. Ainsi plus d'un événement dans l'histoire appartient à ce que nous appellerons l'éternel féminin ; car il mériterait d'être reconnu et défini. Croyez-vous, par exemple, qu'une œuvre littéraire qui serait parmi les créations de l'intelligence, ce qu'est la femme parmi les êtres de la création divine, ne serait tout simplement une chose admirable ? Eh bien ! n'est-il pas permis d'essayer de la créer, et si l'on parvenait à former cette belle femme littéraire, ne vaudrait-elle pas à elle seule toute une bibliothèque de livres saints, difformes et masculins ?

Nous mettons donc hors de cause les hommes d'esprit et les femmes d'esprit, et nous disons qu'en général les Françaises ont plus d'esprit que les Français. De là vient que depuis la conquête des Gaules par les Francs, la guerre est déclarée entre les hommes et les femmes dans notre belle patrie.

Tout Français déteste la femme qu'il aime.

Toute Française considère l'être adoré comme son plus mortel ennemi ; inquiète et soupçonneuse, elle est toujours auprès de lui comme l'Arabe dans le désert, il se repose un moment sur le sable, mais en gar-

dant à ses côtés un fusil armé pour sa défense, un cheval sellé pour la suite. Entre un Français et une Française, l'amour n'est qu'une hostilité déguisée, un moyen commode d'espionnage certain; c'est la lutte harmonieuse de deux tyrans jaloux l'un de l'autre, c'est l'accord perfide de deux conquérants rivaux qui rêvent chacun la victoire et la domination personnelle. Et la preuve que cet amour est de la haine, c'est la joie que ces tendres ennemis éprouvent en découvrant dans l'objet cheri quelque affreux défaut, quelque bon vice incorrigible; des cœurs aimans s'affranchiraient de cette triste découverte, eux s'en félicitent... Je le tiens, dit l'un, — il ne m'échappera pas, dit l'autre. Mais à parler franchement celui des deux qui doit le plus se réjouir, c'est le Français; son autorité est toujours la plus menacée. Aussi comme il redoute les femmes qu'il risque d'estimer ou d'admirer! Il vient à elles mais par vanité, et il leur fait payer cher l'hommage forcé qu'il leur rend.

Un Français n'aime beaucoup que la femme qu'il méprise un peu. Les femmes d'un monde fantastique sont celles qu'il préfère; comme elles sont dans sa dépendance par la misère de leur condition, il se s'aperçoit pas qu'il est dans la leur par la pauvreté de son caractère, et il daigne leur obéir parce qu'il ne leur reconnaît pas le droit de lui commander. Ce sont les seules femmes à qui il pardonne d'avoir plus d'esprit que lui. Car en France, excepté les bas-bétes, toutes les femmes ont de l'esprit.

Les Français qui ont de l'esprit en ont beaucoup; mais il y a beaucoup de Français qui n'ont pas même un peu d'esprit.

Sur cent hommes, vous en trouvez deux spirituels; sur cent femmes, vous en trouvez une bête. Voilà la proportion :

Examinez l'intérieur d'une maison, interrogez le portier. — Monsieur est-il sorti? — Je l'ignore. — Madame est-elle rentrée? — Je ne pourrais pas bien vous le dire. — Y a-t-il encore du monde chez madame? — Je ne sais pas. Le portier (une brillante exception ne prouve rien) ne vous fera jamais d'autre réponse; il est abruti par la fumée de son poêle et de sa pipe; et il ne voit rien, n'entend rien.... Mais interrogez un peu la portière; elle vous répondra sans hésiter: Monsieur est chez lui, madame est rentrée; et si l'est onze heures et demie du soir et qu'il n'y ait pas de voiture à la porte, elle vous dira toujours qu'il n'y a plus personne chez madame; ce qui veut dire: Voilà encore des visiteurs qui nous feront veiller jusqu'à deux heures, je vais les renvoyer. Toute portière est un Argus, où, pour parler un langage moins mythologique et plus à la mode, toute portière est une *Anastasia Pipelet*, tout portier est un *Alfred*.

Regardez maintenant la femme de charge: c'est une maîtresse femme qui méprise tout.

Admirez la femme de chambre: c'est une fée laborieuse, aéroïte, qui fait tout.

Voyez l'apprentie femme de chambre.... c'est une fine mouche, qui, sans avoir encore rien appris, sait tout.

Maintenant, regardez les hommes qui composent le personnel de cette maison; il y en a douze, excepté l'entendant, qui est un industriel; le maître d'hôtel, qui est un poète; le cuisinier, qui est un architecte; et le cocher, qui est un naturaliste, et qui, du moins a acquis un peu d'intelligence dans le commerce... non dans la société des chevaux, tous les hommes de cette maison sont de grands pousseux qui ne savent qu'boire, manger et dorait. Ainsi, sur quatre femmes, quatre personnes intelligentes; sur deux hommes, quatre spirituels, huit nuls.

Entrez dans un magasin: il y a dix-huit commis; quatre sont intelligents et ont très bonne façon; huit sont de véritables *Chatanels*. (Voir les *Mystères de Paris*.) Dans ce magasin, il n'y a qu'une femme; ses manières sont pleines de tact et de dignité; toutes ses paroles sont convenables, et quelquefois elle répare en un moment et d'un mot les inqualifiables sottises que les huit *Chatanels* viennent de débiter à l'envi.

Consultez les autorités et les amateurs... A l'Opéra, parmi les figurantes, combien de bêtes? Ils vous diront: Il y en a trois tout au plus. Et parmi les figurants?... Un soupir sera leur réponse.

Dans un régiment on compte trois mille soldats, dans le nombre deux cents sont, nous en convenons, spirituels comme des soldats français; ce mot dit tout. Il n'y a que trois cantinières qui ont plus d'esprit à elles trois que tout le régiment.

Il n'est qu'une seule condition dans l'état social de notre pays où il se trouve que les hommes ont autant d'esprit que les femmes, chez les laborieux. Cela s'explique facilement: les rudes travaux de la campagne éteignant l'imagination des femmes, l'égalité s'établit.

Rien n'est plus rare en France qu'une femme tout à fait sotte. Depuis quinze ans et plus que nous allons dans le monde en observateur, étudiant malgré nous, comme types, comme modèles, comme exceptions, comme preuves, les individus qui vivent sous nos yeux, nous n'avons encore rencontré qu'une seule femme complètement bête, d'une bêtise stupide, *anathème*... Mais il faut être juste et tout dire, cette femme a un frère qui est plus bête qu'elle.

Or, par ce mot un *homme bête*, nous n'entendons pas un monsieur plus ou moins bien élevé, qui, dans un salon, pendant une heure, vient dire des balourdises; ce bavard-là peut être un homme d'esprit fort remarquable en affaires, en industrie, en politique, et voire même, en littérature; le jargon du monde est un langage de convention à l'usage des gens médiocres, et que les gens supérieurs ne parlent pas toujours avec facilité. Nous appelons un homme bête un monsieur qui sérieusement, lourdement, longuement, vient vous raconter ses projets; d'abord, ses projets sont absurdes; ils trahissent une complète ignorance des intérêts du

jour, des besoins et des préjugés du pays. Ensuite, il énumère ses chances de succès; chimères les plus folles mêées des raisonnemens les plus faux; il prévoit les objections et les obstacles, et développe avec inspiration ses moyens de les combattre vicieusement; c'est alors qu'il fait défiler sous vos yeux des troupeaux d'arguments stupides; c'est alors qu'il répand autour de lui, comme une lave sombre, des torrents de bêtises noires; c'est alors qu'il égraine avec une profusion merveilleuse, pour vous éblouir, des chapeteaux d'erreurs... Et ce n'est rien encore: sa stupidité rayonnante éclate tout entière dans son plan de vengeance contre son ennemi... Il est beau, ce plan de vengeance; il est admirablement bien combiné, et il réussira certainement... à faire parvenir sa victime aux emplois qu'on sollicite pour elle deux ans plus tôt qu'on n'aurait osé l'espérer.

Pour une personne qui a de la gâté dans le caractère, et que les *bonnes charges* divertissent, rien ne vaut, pas même une comédie de Molière, rien ne vaut la conversation d'un homme bête qui admire Machiavel.

Jamais une femme n'atteindra ce degré de bêtise suprême, il faut, pour y parvenir, une force que les femmes n'ont point. En cela, comme en tout, les hommes leur seront toujours supérieurs.

Assi, quand nous disons que les Françaises ont plus d'esprit que les Français, ne prétendons-nous pas donner l'avantage aux unes sur les autres, nous voulons seulement dire qu'en France il y a plus de femmes spirituelles que d'hommes spirituels; c'est une question de nombre. Mais cela suffit pour expliquer l'immense influence des femmes dans ce pays où elles ont si peu d'autorité, où elles ne sont rien, et où tout se fait par elles et pour elles. Il n'existe pas un homme à Paris, en province, qui n'agisse par la volonté d'une femme, ou fatalement ou à son insu. Presque tous les actes de nos hommes politiques répondent à des noms de femme. A Paris, tous les gens importants sont menés par une intrigante de leur société; en province, l'influence est légitime. Nous avons habité pendant six mois une petite ville de la Touraine: là, tous les maris étaient menés par leurs femmes, excepté un, un seul, qui était mené par la femme d'un autre.

Après tout, ce que nous disons là n'est pas à la louange des Françaises; elles n'ont à un si haut degré les passions de l'esprit que parce qu'elles n'ont pas les autres; si elles avaient plus de sentimens, elles auraient moins d'idées; si elles avaient plus d'amour, elles auraient moins d'ambition; mais ce sont d'étranges personnes; les Françaises ont une imagination dévorante et une nature froide, une vanité folle et un cœur plein de bon sens.

L'ambition, c'est toute leur vie; avoir de l'importance, c'est tout leur rêve. L'amour n'est pour elles qu'un succès; être aimée, c'est seulement prouver que l'on est aimable.

L'unique passion qu'elles puissent ressentir et comprendre, c'est la passion de la maternité; parce que l'amour maternel est une ambition sainte, un orgueil sacré.

Ce qu'il y a de plus rare en France, après une femme bête, c'est une femme généreuse. Il n'y a point d'exemple d'une riche héritière qui ait choisi un jeune mari parce qu'il était séduisant et beau; celle-ci a voulu être ambassadrice, celle-là a voulu être duchesse.

Quand la femme d'un vieux maréchal goutteux vient à mourir, toutes les jeunes filles qui ont de belles dots, en s'éveillant tentent à lui.... Mère la maréchale!... pour une âme tendre, ce mot est si doux:

Les Français sont généreux et capables de nobles folies; ils ont une bonté de cœur admirable. Les Françaises n'ont pas le cœur aussi bon, mais elles font beaucoup de bien et rendent de grands services pour constater leur influence et conserver leur clientèle.

Plus une Française est jeune, et plus elle est ambitieuse et intéressée. Une Française sincère n'a pas une pensée généreuse avant trente ans; à cet âge, elle s'intéresse, elle se demande si elle ne s'est pas trompée de route, si les doux affections ne valent pas mieux que les hautes positions; elle a un éclair de sensibilité, elle entrevoit, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, les vanités de la vanité, elle consent à faire une expérience de cœur, elle se hasarde, elle se risque à aimer; mais cet essai n'est pas de longue durée, bientôt elle retombe dans la vérité de son caractère, elle revient à sa nature, et après s'être fait la tendre protectrice de quelque jeune inconnu, elle se fait la gouvernante de quelque vieillard en crédit pour retrouver plus promptement son importance perdue; elle expie enfin par des années de raison et d'orgueil une heure folle d'amour.

Mais là aussi il y a des exceptions... Sans doute, il y a des femmes qui, ayant de l'importance par elles-mêmes, n'ont pas besoin, pour en obtenir, de sacrifier leurs affections; mais en ce peut pas savoir si elles auraient été généreuses dans la nullité, ni ce qu'elles auraient fait pour acquérir de l'importance si elles n'en avaient pas eu déjà par leur position ou par leur talent.

Certes, il a fallu aux femmes une bien grande habileté pour arriver à cette influence, malgré tant d'obstacles, malgré ces lois faites contre elles, malgré les craintes soupçonneuses des hommes, si jaloux de leur autorité. Elles ne sont parvenues à prendre cet empire qu'à force de duplicité et d'innocente hypocrisie; elles se sont *résignées*; elles ont accepté avec douceur le rôle modeste qu'on leur imposait pour déguiser leurs prétentions au rôle important qu'elles voulaient jouer; elles ont voulu leur supériorité réelle sous une utilité volontaire, exagérée, insupportable, et elles ont ainsi rassuré leurs tyrans, ou plutôt leurs rivaux,

qui, les voyant si folles et si légères dans leurs plaisirs, ne se sont pas aperçus qu'elles étaient plus que jamais ambitieuses et profondes dans leurs desseins.

Elles ont dansé pour cacher qu'elles pensaient; elles ont déraisonné pour cacher qu'elles devaient; il y en a même qui ont fait semblant d'aimer pour cacher qu'elles jugeaient; elles ont volé le sceptre et l'ont caché sous des chiffons, et comme elles étaient bien soumises on les a laissées régner.

Ce fut un travail merveilleux et tant soit peu diabolique; mais un vieux philosophe de nos amis prétendait que toute Française était plus ou moins douée d'une certaine dose d'infamie. Elle n'a pas, ajoutait-il, précisément fait ni signé de pacte avec Satan; oh! non, une Française ne se compromettrait jamais jusqu'à lui laisser de son écriture; mais il s'occupe d'elle, et elle est en coquette avec lui. Sans le bien traiter, elle l'écoute, et s'il n'en conçoit pas de fatuité, ce qu'un homme ferait à sa place, c'est que la fatuité est une espérance, et que Satan habite un royaume où, le Diable l'a dit, on n'espère plus!

Voilà comment les Françaises sont parvenues à détruire les effets de la loi salique. Ce résultat était glorieux; il y a quelques années, les basbleus ont fallu tout perdre. Les insensés!... ils s'étaient révoltés; ils avaient proclamé la femme libre; ils avaient demandé des droits, de l'air et de l'encre pour tous! Et les femmes ne dansaient plus!... et leur influence de jour en jour s'éteignait.

Heureusement la Polka vient de les sauver; les Françaises reprennent leur fatuité, elles vont retrouver leur empire.

VICOMTE CHARLES DE LAUNAY. — (La Presse.)

Marmontel à la Bastille.

On a bien médité de la Bastille et de ses rigneurs, on a crié bien haut contre la dure captivité qu'on y subissait, et toutes ces plaintes qui ont autrefois ameuté tant de colères, soulevé tant de haines, me semblent, à bien considérer, un peu déclamatoires. Sauf l'homme au masque de fer et Latude, je ne sais guère de prisonniers qui aient à crier si haut contre le sort qu'on leur faisait dans la terrible forteresse. Les poètes surtout ont eu tort, ce me semble, de tant vociférer contre elle. Leurs cris ont la plupart du temps calomniateurs, et il y a eu de l'ingratitude à eux de lancer tant de virulentes libelles contre une prison qui, à tout prendre, leur servait souvent de refuge contre la famine et les créanciers. N'est-ce pas un homme de lettres qui a dit dans un accès d'honorable franchise: « La Bastille ne vient point, et je ne sais comment payer mon terme. » C'était pour les auteurs l'hôtel garni le plus confortable. Lisez les Mémoires de Mme de Staël, vous enverrez le bonheur qu'il goûtait, sous la régence même, les détenus politiques; vous plaindrez Mlle Delaunay de son élargissement, comme elle s'en plaint elle-même; vous regretterez, avec la pauvre captive, les plaisirs sans nombre qu'elle perd en redevenant libre; car, où retrouverait-elle dans le monde un valet aussi complaisant que son geôlier, un souriant aussi docile, aussi empressé que ce bon M. de Maison Rouge, gouverneur de sa prison. Et le chevalier Dumesnil, où le renverra-t-elle, où pourra-t-elle lui parler aussi librement que dans sa prison? Hors de la Bastille, il va la leur peut-être, ou lui donner un rival; plus de captivité, plus d'amour! La pauvre femme regrettera souvent, je le répète, ses beaux jours de la Bastille.

L'élégant Fronsac y mena plus joyeuse vie encore : chaque jour de son temps la prison se mettait en fête; c'était tous les matins des promenades régulières sur la plate-forme, d'où l'œil complaisant du beau captif plénait sur la foule des femmes les plus nobles et les plus belles, accourues pour le voir, et encombrant, dans leur impatience admirative, les boulevards et jusqu'aux balcons de la rue Saint-Antoine. Le soir, il y avait partie et réception, tantôt chez le commandant, tantôt chez le major. On y jouait aussi gros jeu, on y perdait aussi gaillardement qu'à l'hôtel de Richelieu. Fronsac se croyait chez lui à l'heure des repas surtout; car si la noble prison se recommandait à ses hôtes, c'était principalement par sa simplicité, son confortable gastronomique. Vous en allez juger par la manière toute splendide dont on y traitait les poètes, et, après avoir lu ce qui va suivre, vous avouerez, comme moi, j'espère, que la Bastille était le pays de Cocagne des auteurs.

Marmontel s'était laissé attribuer dans le monde une satire de M. de Cury dirigée contre le duc d'Anjouin, en façon de la parodie de la fameuse scène d'Auguste avec Cinna et Maxime; et plutôt même que de récuser la paternité de cette œuvre scandaleuse et de révéler le véritable auteur, auquel il avait dit-on promis le secret; il avait permis, sans se plaindre, qu'on l'approuchât au corps et qu'on le conduisit à la Bastille. C'était de la générosité toute chevaleresque, un beau scrupule de point d'honneur, aussi sa conscience lui en sut-elle bon gré, mais quand il eut vu s'abaisser le pont du terrible château-fort, il commença à craindre que son étoumae ne fût pas du même avis et ne lui reprochât tout bas ce que son cœur approuvait si hautement.

Pri-onnier novice et ignorant les secrets de la formidable Bastille, il se mit à se retracer avec les plus sombres couleurs ce qu'il avait entendu raconter des rigneurs de cette prison, de la brutalité féroce de ses geôliers et surtout des privations de toute nature qu'on y imposait aux malheureux captifs. Voluptueux commensal de la Poupinière, il comparait tristement tous les festins passés avec ceux qui semblaient l'attendre, et frémissait en pensant au pain noir et à la cruche d'eau tradi-

tionnels. Bury, son valet, à qui on avait permis de le suivre, gémissait encore plus fort. Moins philosophe et tout aussi gastronome, il regrettait tout haut l'office et les reliefs exquis de cette cuisine après laquelle son maître soupirait tout bas en dépit du stoïcisme et de l'honneur. Quand la diète s'en mêle, un penseur, si profond qu'il soit, est bien vite sur les dents. Bury le voyait bien, et sûr d'être écouté de son maître et approuvé au moins tacitement, il répétait :

— Eh! bien, monsieur, êtes-vous encore content de votre générosité, vous félicitez-vous toujours d'avoir fait le magnanime. Votre honneur pourtant va nous faire faire maigre chère; pendant que monsieur de Cury qu'il s'ave, va bien dîner en se gaussant de nous peut-être. Si j'étais que de vous, je me repentirais bien d'avoir été si bon, et je saurais bien y remédier. Plus l'heure de manger approche, plus je m'aperçois qu'on a tort d'avoir du cœur quand on a de l'appétit.

Et Marmontel soupirait.

— Voilà un soupir qui se comprend, reprenait Bury, il en dit autant qu'il est gros; à la bonne heure; vous n'entendez à présent, monsieur, et quoi qu'on dise le proverbe : *Ventre affamé a des oreilles...* pour les bous avis.

Et Marmontel soupirait encore en homme dont la fermeté s'ébranle et comme tenté de retourner ainsi le vieil adage.

Ventre affamé n'a plus de conscience.

— Parbleu, monsieur, vous me fendez l'âme, disait Bury attendri, et si vous continuez ainsi, je vous empêcherai bien de vous rendre plus long-temps victime de votre innocence; je dénoncerai toute la vérité, quoi que vous puissiez dire, et je vous forcerai ainsi de ne pas vous condamner vous-même à une si rude pénitence, au pain noir et à l'eau; ô et il nous qui savons si bien vivre, et qui mangeons si bien, nous les grands gourmets des tables financières. Du pain noir et de l'eau!

Il n'avait pas achevé cette jérémiade gastronomique, que deux mormions entrèrent comme pour la démentir. Polis et propres, et n'ayant rien de l'aspect sombre des goujats de prison, on les eût pris à voir leurs habits d'une blancheur irréprochable et leur salut gracieux, pour des cuisiniers de grands seigneurs. Après avoir dressé devant Bury une table légère et mobile que l'un d'eux portait et y avait déposé sur une nappe de la toile la plus blanche, un couvert d'argent et les plats dont l'autre était chargé : « Voilà votre dîner », lui dirent-ils, et ils sortirent après un nouveau salut.

— Par ma foi, s'écria Bury, que leur apparition avait étonné, mais que le fumet des plats commença à rendre à lui-même, ces cuisiniers savent vivre, et pour être de la Bastille ils ont d'excellentes allures. Ils sont propres, leurs plats sentent bon, et je crois qu'ils m'ont salué. C'est plus de politesse que l'on ne m'en faisait chez M. de la Poupinière; mais c'est qu'ils me prenaient pour vous, monsieur; tapi dans votre coin, ils ne vous ont pas vu; et regardez, c'est devant moi qu'ils ont mis la table. J'ai des plats jusqu'au menton. Allons réveillez-vous, mangez monsieur, savourez ces mets qui s'annoncent si bien; bonne digestion tient lieu de consolation; puis si quelques restes survivent à votre appétit de prisonnier, pensez à moi.

Marmontel n'avait pas attendu la fin de ce beau discours pour se mettre à table. Bury parlait encore qu'il avait déjà découvert chaque plat et souri avec béatitude à ce qu'il contenait. C'était pourtant un bien simple ordinaire; une purée de fèves blanches, pour potage un plat de ces mêmes fèves, et un autre de morue en faisioient tous les frais; mais tout cela avait si bonne apparence. Le beurre qui ruisselait autour était si parfumé, que Marmontel, sans autrement commenter le menu de ce dîner inespéré, se mit à table, hautement déjà par tous les pores le délicieux fumet. Son front, épanoui devant ces mets vulgaires, rayonnait d'un air de bonheur qu'il n'avait jamais eu devant les tables plus somptueuses. Quand on a faim, tout ce qui n'est pas pain noir semble si délicieux, en prison surtout; et puis ces fèves rappelaient au poète les meilleurs repas d'autrefois, ses joyeux dîners au collège de Mauriac; il retrouvait avec l'appétit de ses beaux jours les mets les plus chéris. Aussi il me les marchandait guère; en un clin d'œil le plat de fèves fut englouti.

Cette fois ce fut Bury qui soupira, car le pauvre garçon avait compté sur les restes... L'espérance de son dîner était à tout entière, et les fèves disparues, il n'eût plus en perspective que quelques bribes de morue; encore tremblait-il que son maître ne l'épargnât pas davantage. Il avait raison, et cette fois il put se convaincre de la vérité du proverbe, et que *ventre affamé n'a pas d'oreilles...* pour les solliciteurs. Une fois le poison entamé, Marmontel ne le quitta plus qu'il n'en eût fait aussi un marché que des fèves; Bury, qui le regardait avec une anxiété croissante et poussait un soupir à chaque coup de dent, le pauvre Bury, dis-je, le vit s'animer à tout dévorer sans pitié, et si bien savourer chaque morceau, qu'il ne resta bientôt plus rien de cette succulente morue, dont certain parfum d'aïl et d'épices lui avait fait espérer tant de jouissances.

— Parbleu, monsieur, dit-il, quand tout fut fini, votre mauvaise humeur n'est pas rancunière, elle ne vous tient ni au cœur ni au ventre; vous ne boudez guère contre eux et l'appétit vous revient vite. Mais comme je suis de même et que nous vivions au même écot, je m'en trouve mal. Vous avez tant fait en ne me laissant rien, que je me reproche tout bas d'avoir cherché à vous consoler, puisque les consolations vous remettent si bien en appétit. Je regrette même à présent le pain noir que vous redoutiez tant. Vous m'en eussiez laissé du moins; et, à tout prendre, mieux vaut le pain sec que le jeûne.

A tout cela Marmontel ne repoussait que par un sourire égoïste et par quelques condoléances de bonne digestion. Bury n'en souffrait pas moins; et il allait recommencer ses plaintes quand les deux marmittons rentrèrent plus chargés que la première fois et suivis d'un troisième valet qui portait le vin et les liqueurs.

Quand ils eurent tout dressé au grand ébahissement de Bury et de son maître : « Voilà le dîner de monsieur, dirent-ils.

— Comment mon dîner ?

— Certainement, monsieur.

— Et celui de tout à l'heure ?... dit Bury, déjà plein d'espérance.

— C'était le vôtre; et les marmittons sortirent.

— C'était mon dîner, monsieur, entendez-vous, s'écria alors Bury triomphant, et vous l'avez mangé; or, voici le vôtre, et... vous comprenez.

— C'est juste, dit Marmontel, je n'y prétends rien.

— Et moi j'y prétends tout; non par ma dignité, mais par mon appétit qui m'en rend digne.

Et le joyeux garçon se mit sans plus attendre à regagner le temps et les coups de dents perdus. Or, les mets qu'il attaqua si bravement eussent affriandé, comme on va voir, une femme moins active que la sienne. Voici le menu :

Un excellent potage, une tranche de bœuf saucelée, une cuisse de chapon bouilli ruisseau de graisse et fondant, un petit d'artichaut frais en marinade, un d'opinaris, une très belle poire de cressane, du raisin frais, une bouteille de vieux Bourgogne, le tout sans préjudice du café et des liqueurs.

Par malheur, Marmontel n'eut garde de se tromper une autre fois, ce repas fut unique pour ce pauvre Bury, aussi le regretta-t-il toujours, et bien souvent depuis on l'entendit répéter à l'office : « Ah! mes amis, pour bien dîner il faut être à la Bastille. »

ÉDOUARD FOURNIER.

Les Guêpes. (1)

(Livraison de mars.)

Quelques membres du Jockey-Club — ont pris une excellente habitude, c'est de tenir des notes circonstanciées sur les cochers qui entrent chez eux — et qui sortent de leurs maisons. — De cette façon, quand un cocher va se présenter, — il est facile d'être tout de suite parfaitement renseigné sur son compte.

« Le nommé François Quefferec, journalier, né à Langonet, précédemment condamné à cinq ans de travaux forcés par la cour d'assises des Côtes-du-Nord, a été condamné à la même peine par la cour d'assises de la Finistère, pour vol avec escalade d'une somme de quatre-vingt-dix centimes. »

Il a été établi aux débats, — qu'à peine en possession de cet argent, — il avait couru en acheter du pain chez un boulanger.

Le boulanger lui a vendu un pain qui ne pesait pas le poids indiqué et payé, — il a été de son côté, condamné à cinq francs d'amende.

Dans la plupart des églises de campagne — on a établi le long d'un mur un banc où se placent tous ceux qui ne peuvent pas payer leurs chaises. — Certes, s'il est un endroit où l'égalité ne devrait pas être une fiction, c'est l'église. — Au dessus de ce banc, il est écrit en grosses lettres : BANC DES PAUVRES; ceux qui ne peuvent pas payer leur place en argent la paient en humiliation; là où il n'y a rien le roi perd ses droits — mais pas l'église. Si, dans l'église, il y avait une distinction possible à faire entre les pauvres et les riches, ce serait en donnant aux pauvres les meilleures places.

Beaucoup de pauvres gens qui ne peuvent pas payer leur chaise, se privent sur leurs besoins — pour ne pas s'asseoir sous cet écriteau — d'autres ne vont pas à l'église.

Il faut voir de quel air — et de quel pas on présente le pain béni au banc des pauvres.

Quelle plus grande preuve de la sainteté et de la puissance de la religion, que de la voir subsister malgré ce que font certains prêtres contre elle !

Autrefois le boucher qui achetait le bœuf gras, emmenait sa boutique de branches de lauriers et de rubans de couleurs. Cette année, la plus grande partie des bouchers, sous prétexte d'avoir acheté un mouton gras ou qui aurait pu le devenir, s'organise une boucherie illustrée (style Curmer). Dans toutes les rues on voit des petites morgues, où sont artistement rangés des cadavres et des fractions de cadavres, le tout orné de fleurs et de rubans. — Le soir, ces charniers sont éclairés à giorno. — Les cadavres sont généralement divisés en amphithéâtre dont le sommet est formé de gigots de mouton groupés d'une manière architecturale. — Sur des montons entiers sont dessinées quelques saturnales de carnaval. — Ces dessins s'obtiennent en enlevant certaines parties blanches de la peau, qui, laissent alors le dessin en chair rouge et sanglante. — Le veau gras joue un grand rôle; la graisse séparée avec soin est découpée en draperies blanches qui s'enlèvent sur

le reste de la chair, et soutenues par des rubans et des faveurs comme des rideaux. — J'ai vu près le marché Saint-Germain, dans la rue Mont-faucon, un veau entré, couvert de fleurs; dans le ventre, il y avait un petit jardin anglais avec un petit bassin, un jet d'eau et deux cigales, en porcelaine, qui nageaient dans ledit bassin. Ceci n'était pas une imitation, le jet d'eau allait; les rochers étaient en petits mine-raux; il y avait une forêt faite avec des petites branches d'arbres verts; le jardin était composé de fleurs naturelles dont la queue était plantée en terre. — Si les bouchers croient tenter les gastronomes avec ces hideuses représentations, je pense qu'ils se trompent, je ne connais rien de plus dégoutant; ces fleurs et ce jet d'eau dans ce cadavre éventré, ces cyprès sur ces entailles faisaient fort peut être avoir aux douces de l'art culinaire.

REVERUS KARR.

Nouvelles à la main (1).

(Livraison de mars.)

Peu ou prou on parle encore des ouvrages littéraires ou autres qui se publient à Paris; mais il en est d'autres dont on ne dit absolument rien, ce sont les ouvrages qui ne se publient pas.

Nous entendons par-là les livres annoncés depuis des siècles sur les couvertures des in-octavos jaunes ou verts, et dont les titres ont été livrés par leurs auteurs à la publicité, comme des védictes perdues, qui ne doivent jamais retrouver leur campement.

Il nous semble que ces intéressants volumes, qui ne doivent jamais exister, valent bien la peine qu'on leur consacre quelques mots.

Ils ont au moins le mérite de n'avoir ennuyé personne.

S'ils n'ont fait aucun bien, ils n'ont fait aucun mal.

S'ils n'ont pas enrichi notre langue d'expressions nouvelles, ni élargi le cercle de l'intelligence humaine, ils n'ont pas non plus fait frémir les paristes par des mots mal sonnans, ni affligé les esprits supérieurs du spectacle de leur nullité.

Donc, ils ont droit à toute notre estime et à celle de nos lecteurs. C'est pourquoi nous ne croyons pas que ce soit trop de leur accorder les honneurs d'une nomenclature faite pour réveiller bien des souvenirs éteints chez les amis des lettres qui, après avoir long-temps attendu leur publication, ont fini par les oublier.

Nous avons d'abord le *Quiquengrogne*, roman en deux volumes, de M. Victor Hugo, annoncé depuis plus de quinze ans, et qui ne paraîtra jamais.

Il y a aussi la suite de *Stello*, de M. de Vigny, annoncée depuis une époque non moins reculée, alors que l'éditeur Renduel lançait chaque semaine deux volumes nouveaux dans la circulation, dont un si petit nombre circulait encore.

Vient ensuite *Or et Fer*, roman de M. Félix Pyat.

Puis enfin l'histoire de l'empire, de M. Thiers, achetée cinq cent mille francs, mais non encore payée, car elle n'est pas non plus écrite; ce qui fait que l'éditeur Paulin aurait pu sans imprudence l'acheter beaucoup plus cher encore.

Ces livres ressemblent aux promesses d'amour éternel, lesquelles ne se réalisent jamais.

Leurs titres subsistent comme les bagues en cheveux et les médaillons qui renferment des boucles parfumées pour rappeler la fragilité des engagements des hommes.

Ce qui démontre d'une façon bien claire que si la chair est faible, l'esprit ne l'est pas moins.

Le petit dialogue suivant s'établit l'autre jour entre deux actrices d'un théâtre de vaudeville :

— Je viens, dit la première, de recevoir une lettre de cet excellent D***. Quel honnête garçon ! ajouta-t-elle avec feu ; il attend que sa mère soit morte pour venir m'épouser.

— En ce cas, ma chère, répondit la seconde, je souhaite que M. D*** te donne des enfants qui lui ressemblent.

La naïve fiancée assura qu'elle y comptait bien.

La gageure suivante a fort égayé ce mois-ci les habitués du Jockey-Club.

Un gentilhomme, connu par ses hardiesses, venait de parier qu'il séduirait dans un temps donné, une jeune duchesse de mœurs assez sévères.

Le pari proposé était de mille louis.

Sur ces entrefaites, arrive le mari en litige. Sans s'informer de l'objet de la gageure, il veut à toute force entrer pour cinq cents louis dans le jeu du séducteur.

On accepte en riant tout bas, et voici qu'il y a quelques jours l'infortuné duc vient, à ce qu'on assure, de gagner ses cinq cents louis.

Les rieurs ajoutent que l'excellent homme se serait écrié, en recevant son or :

— Tous les maris ont du bonheur au jeu !..

L'aventure a été consignée sur le livre des paris ouverts au Jockey-Club.

(1) On souscrit au bureau, rue Neuve-des-Petits-Champs, 35.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,

RUE COQ-HÉRON, N^o 3,

Au bureau du Journal;

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS :

Un an	12 fr. 0 c.
Six mois	6 50
Trois mois	3 50
Un mois	1 25

Édition avec 48 gravures, par an 24 fr.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On lire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHELET, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 40,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies. Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4^o, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine. — Quatre par mois. — quarante-huit par an.

SOMMAIRE.

- Aimery Bérenger, par FRÉDÉRIC SOULIÉ.
- Encore une âme vendue au diable, par LÉON GOZLAN.
- Le Dyk de Middelbourg, par le vicomte DE CANOURGUES.
- Jules Négat, ou dans le royaume des aveugles les borgnes sont pendus, par WILHELM TÉNINT.
- Les Trois générations, par le marquis DE FOU DRAS.
- Les Trois nuits de sir Richard Cockerill, par PHILIBERT AUDEBRAND.
- Fleurs de mai, par GEORGE SAND.
- La Gemma, par PAUL FÉVAL.
- La Légende des Sept-Dormans, par ALEXANDRE DUMAS.
- Esquisses maritimes : le Chien du bord, par G. DE LA LANDELLE.
- le Mal de mer, par GUY PODEL.
- Amusements de quelques grands hommes, par ÉDOUARD FOURNIER.
- Pèlerinage au mont Pellegrino, par LÉOPOLD DURAS.
- Mœurs judiciaires en Angleterre, par A. L.
- Le Kouskoussou, par ***.
- Poésie : M. Ferdinand Lesseps à Marseille, par MÉRY.
- Les Guêpes (livraison d'avril), par ALPHONSE KARR.

Aimery Bérenger.

Voici ce qui arriva le 6 avril 1334, le jour de Pâques. A huit heures du matin, Aimery Bérenger sortit de sa maison, précédé de deux trompettes et d'un tambour. En franchissant le seuil de la porte, il s'arrêta un moment, et prenant une poignée de sols ray-mondiens dans son escarcelle, il les jeta à une foule de mendiants assemblés autour de lui, en leur criant :

— Voici la largesse du noble étudiant Aimery Bérenger, pour le degré de licencé qu'il vient de prendre en l'université de Toulouse.

Puis, se tournant vers les trompettes et le tambour qui le précédaient, il leur dit en les frappant de sa badine de bois de houx :

— Hé! vous autres, lâchez de faire du bruit chacun comme dix, tous trois comme trente, puisque les réglemens de maître Bartolucchi Fiechier, notre recteur, ne nous permettent pas de rendre nos visites de licence en plus magnifique équipage. Après ces paroles, il se mit en marche. Son

allure déterminée et sa bonne mine relevaient la simplicité de son costume ; car d'après les derniers statuts du pape Jean XXII, publiés en 1329 par une bulle de Guillaume de Landou, archevêque de Toulouse, il portait une chape à manches qui recontraient tout le bras, au lieu d'être fendues à la saignée, de pendre par derrière et de laisser voir les manches étroites et brodées du corset. Il avait, selon le règlement, une sobreveste fermée, des brodequins au lieu de souliers à la poulaïne, des mitaines en place gants, et la barrette qui lui servait de coiffure était de ratine noire, comme son capuchon. Tout le prix de son costume ne montait pas au delà de 25 sols tournois, suivant l'ordonnance. Cependant il avait une prestance fière et dégagée sous ce vêtement, et l'Université le comptait parmi ceux qui soutenaient le mieux l'inviolabilité de ses privilèges, soit en chaire par sa parole vive et entraînée, soit au pré, l'épée ou le bâton ferré à la main. Il marchait alors la tête en arrière, mordant sa moustache blonde, la main gauche sur son poignard, portant sa badine sur son épaule droite, comme il eût fait d'une hache d'armes, narguant les bourgeois, et saluant cavalièrement les dames.

Il alla d'abord rendre sa visite aux six docteurs régens ou lois, aux six professeurs en décrets et aux quatre maîtres ès-arts et ès-grammaire. Il s'arrêta devant la maison de chacun d'eux, ôtant sa barrette et son capuchon, et à chaque arrêt, le tambour et les trompettes jouaient du vacarme, rendant d'autant plus d'honneur à la science du professeur qu'ils faisaient plus de tapage. Les maîtres descendirent à la porte de leur demeure, et y reçurent la visite de leur écolier auxquels ceux qui étaient ecclésiastiques donnèrent la bénédiction, et les chevaliers l'accolade. En allant ainsi par les rues, Aimery Bérenger était suivi d'un grand concours de peuple, surtout de jeunes filles ribaudes et d'enfants du Jet, ainsi nommés parce qu'avec leur front ils ne laissaient point de repos aux archers des capitols, et les agaçaient sans cesse, bien que quelques uns passassent souvent ce jeu d'une bonne fleche qui les traversait nettement. De grandes acclamations suivaient et précédaient le licencié, et toutes les fenêtres et boutiques s'ouvraient et se chargeaient de curieux à son approche. Toutes les fois qu'il arrivait devant la demeure d'un écolier de renom, ou qui lui était attaché de parenté ou d'amitié, il s'arrêtait un moment et lui criait par dessus le bruit du tambour : *A la taverna de dona Albino!* faisant de cette manière les invitations pour le banquet de la licence. A plusieurs fois qu'il fut obligé de passer devant la maison de quelques capitols, il fit cesser le bruit de son tambour et de ses trompettes, pour leur marquer son mépris, et lorsqu'il se trouva devant celle du seigneur Paschal de Ganro, capitul du quartier de la Daurade, il ordonna à son tambour de lui battre une aubade en frappant sur le bois de sa caisse, et à ses trompettes de lui jouer une fanfare en soufflant par le mauvais bout de leurs instruments. La maison resta muette à cette insulte, nul sergent du capitul ne parut aux portes, nul archer aux fenêtres ; seulement une main blanche et polie, qui avait soulevé une tenture de serge bleue, se retira violemment comme si elle eût été frappée et punie d'avoir aidé une indiscrette curiosité ; et sans le tumulte de la rue, on eût pu croire qu'on avait entendu la voix brutale

d'un homme et le cri douloureux d'une femme. Mais personne n'y prit garde, pas plus qu'à l'expression convulsive dont Béranger tourmenta soudainement son poignard, et à la pâleur dont se couvrit son visage.

A ce moment, les cloches de l'église de la Daurade se firent entendre, et Béranger se rendit à la messe, où il fut admis à communier au même rang que les membres de l'officiat du évêque. Après la sainte cérémonie, qu'il entendit le capuchon en tête, comme d'ère licencié, il sortit de l'église et trouva le plus grand nombre de ses invités l'attendant à la porte. Il fut sauté d'unanimes acclamations, non seulement par les écoliers, mais encore par le menu peuple qui s'était rassemblé en grand concours. Béranger ouvrit alors son escarcelle, et en tirant encore quelques poignées de deniers croisés, il les jeta à la foule; les écoliers, imitant son exemple, firent aussi leurs largesses pour l'honneur, et ce fut un moment comme une pluie de menues pièces d'argent qui occasionna un tumulte risible et joyeux parmi les manans qui se raiaient les uns sur les autres à qui les attraperait en l'air ou les ramasserait à terre.

Tout à coup les cris de : *A côté! à côté!* ouvrirent la foule, et l'on vit s'avancer deux sergens du chapitre toulousain; après eux venait solennellement un capitul avec sa longue robe garnie de fourrures aux manches et aux revers, le martier en tête, et portant à la ceinture une large épée et un long poignard. A son aspect, tout le peuple, manans et bourgeois, se débarrassant de leurs capotes et chapeaux: Les écoliers seuls gardèrent insolemment leur barrette; mais nul ne se permit de lui adresser la moindre parole, quelque haine qu'ils eussent pour lui. Ce capitul était le seigneur de Gaure qui se rendait à l'église de son quartier; en arrière de lui venaient deux écuvers portant son missel et celui de sa femme Ermesinde qui marchait lentement à sa droite. Les voiles qui pendaient toujours de deux hautes cornes de sa coiffe sur ses épaules, étaient, ce jour-là, ramenus sur son visage, et sa main droite, que d'ordinaire elle laissait tomber négligemment à son côté, tenait une fleur qui s'échappait presque toujours à la rencontre d'Aimery; cette main était ramené et cachée sous ses voiles. Béranger, en la voyant ainsi, fit un mouvement pour s'avancer vers elle, mais il fut retenu par le bâtarde de Penne, son compagnon. Cependant Ermesinde, en passant devant lui, fit semblant de troubler; et, se penchant vivement en avant, son voile se sépara de son corps, et laissa voir à Aimery sa main enveloppée d'une blanche toile, et son bras soutenu par un ruban attaché à son cou. Un regard douloureux, un sourire triste, mais sans amertume, dirent toute la vérité à Aimery, et une feuille de rose, tombée des lèvres entrouvertes d'Ermesinde, remplaça la fleur qu'elle ne pouvait porter.

A l'instant même, Béranger se jeta à la place où elle venait de passer; il renferma entre ses deux pieds, comme dans un sûr asile, et en prenant soin de ne pas la toucher, la feuille de rose qu'il n'osait ramasser sur-le-champ; et là, s'opposant de toutes sa force, immobile et silencieux, au flot du peuple qui se précipita dans l'église à la suite du capitul, il attendit qu'il pût se laisser sans danger d'être remarqué ou dérangé, pour s'emparer de ce gage si frêle d'un si puissant amour.

Aussitôt après, il accompagna ses amis à la taverne de dona Alhoïna. Ils entrèrent dans une vaste salle où était dressée une longue table servie de plats d'étain luisans, et chargée de toutes sortes de mets. Aimery Béranger, qui s'était laissé surprendre à un moment de mélancolie, bientôt éveillé de ses préoccupations par la joyeuse humeur de ses amis, et obligé de faire les honneurs de son banquet, se mit au haut de la table, à la place d'honneur. Tous les écoliers, au nombre de cent environ, s'assirent en suite selon leur rang d'admission aux écoles, et non point selon leur titre. Les plus renommés étaient Pierre, dit le bâtarde de Penne, qui, de la main et sans fronde, lançait un caillou au dernier étage du clocher de Saint-Sernin; Robert de Foix, frère du comte de cette ville, et grand chasseur d'ours; Rostaing de Laudun, neveu de Farchevêque; les cinq frères de Penne, parmi lesquels on remarquait le beau Raymond Cornélius, qui n'avait pas encore quatorze ans, et qui s'était déjà battu en lice au bâton et à l'épée, parce que l'on avait raillé en sa présence la naissance de son frère Pierre, dit le bâtarde. Au milieu de ces joyeux convives allait commencer le banquet à-sez paisiblement, lorsqu'Aimery, d'un coup d'oeil sur une vaste tourière pour en servir à ses amis, en fit voler la couverture en morceaux, et s'écria soudainement en parlant aux servans:

— Qu'est cela, malandrins? des pigeons en compte? N'y a-t-il ni perches, ni caillies, ni faisans, qu'on me serve de telles ordures? Il faut, faites venir la tavernière.

Béranger n'eut pas plutôt fini, qu'elle parut à la porte, et demanda ce qu'on exigeait d'elle.

— Hé! Cathare, lui dit Béranger, ne t'ai-je pas commandé un splendide repas de hencece pour un noble écolier? et non pas une ripaille servie comme sur l'élection d'un prévôt de marchands?

— Sans d'auc, sans doute, reprit la tavernière; mais vous savez bien que les réglemens vous défendent, à vous, sous peine de dégradation cléricalle, de dépenser pour le banquet une somme de plus de quinze livres; et à moi, de vous servir un repas de plus haut prix, si je ne veux voir ma maison fermée et envahie au profit des domaines de l'Université. Je ne pense pas, pour le prix, pouvoir vous offrir davantage, surtout lorsqu'il ne peut plus entrer dans la ville sans payer un sou de du sixième par un les frans de la porte, et le sou de droit de souper et d'arrière-souper que nous n'avons d'abord le honte de vin que nous récoltons, puis le quart de celui que nous vendons.

— Or ça! s'écria Béranger, c'est donc ici toujours la même comédie. Allons, Pierre, mets sa conscience en règle et qu'un nous s'rive.

A ces mots, le bâtarde de Penne se leva, appliqua un coup médiocrement vigoureux de sa houssine sur les épaules de dona Alhoïna, et lui montra sous le nez la pointe de son poignard.

Il s'agit, messeigneurs, dit-elle en saluant humblement, vous êtes tous témoins qu'il y a violence; et que je ne suis plus responsable de rien; vous allez être satisfaits sur-le-champ.

Et au-stôt le dîner déjà servi disparut: les pigeons, oies, lapins et tourterelles qui s'y trouvaient en abondance, firent place aux grives, aux caillies, aux faisans et aux paons; les choux préparés avec du lard fumé et les navets bouillis dans le vin furent remplacés par la truffe et le rouzillon à l'odeur de résine; les vins de Gaillac, lourds et épais, cédèrent la table au Frontignan liquoreux, au léger Limoux et au Roussillon vieilli dans le sable. Alors la joie commença et les propos circulaient avec les coups. — Nargue des ordonnances du roi et du pape! disait l'un d'eux. — Moi, j'ai habillé ma maîtresse Doube de Compans, répondait Gaillard de Durfort, de robes et volles brodés, de perles et de fourrures, malgré les canons du concile de Montpellier. — Ne sais-tu pas, s'écria Sieard de Montant, que l'on veut faire revivre le décret de l'arnaud de la Tour, et qu'il faudra que nous portions de chap-longues et flottans comme les écoliers de Paris, et non plus nos habits nus et courts? — Ah! et damnation à ces barbares de France! ils ont apporté leur lesme et leur pavotré dans nos belles comtes de la langue d'Oc, s'écria Bertrand du Puy. — Tout beau! sire Provocal, reprit Arnand de Carci, je suis Français, et je cloueraï sur sa patene la langue de celui qui dira du mal des Français.

— Hé! la! la! mes maîtres, interrompit Pierre de Penne, les disputes ne sont bonnes à table que pour échauffer le gosier et faire naître soit de bon vin, et non point de sang. Allons debout tous, et en santé: A la belle Provence, l'aimée des Gaules! à la belle France, sa dign cadetelle.

Une acclamation universelle suivit cette santé, et le repas continua ainsi jusqu'au moment du second service, où l'on apporta les fruits et confitures.

— Sur mon âme, s'écria Béranger après que tout fut disposé, cette sorcière n'a pris sou de rien! Alons, ici; hé! tavernière, ici la dona Alhoïna!

Et tous les écoliers frappant la table de leurs gobelets, s'écrièrent en chœur: Ici, ici la tavernière! Cette fois elle se fit attendre et arriva tréblante et déconcercée; car déjà les autres de vin d'Espagne s'étaient vides, plus d'une dame-jeune de Limoux et de Roussillon avait disparu, et les yeux flamboyans des écoliers annonçaient qu'ils étaient en humeur de faire des joyeux-seus.

— Par mon sac! (et ce juron était terrible dans la bouche des écoliers) par mon sac, s'écria Béranger, je te ferai brûler comme hérétique pour le banquet que tu me fais offrir à mes convives! Comment, nous voici au second service, et nous n'avons pas eu la moindre amade d'instru-miens! point de comédiens, ni d'histriens pour nous amuser et nous faire rire! Faut-il pour ceci te mettre le poignard sous la gorge?

— Hélas! messeigneurs, vous me frapperiez jusqu'à me tirer le sang des veines, que je ne pourrais vous donner ce que vous me demandez; j'ai couru tout Toulouse, il n'y a ni balour ni histriens que je n'aie visités, tous m'ont refusé, en peur de l'excommunication dont ils sont menacés s'ils viennent à vos banquets pour vous divertir.

— C'est des peltrons à qui nous apprendrons à choisir entre la messe et nos houssines; à la première rencontre, répliqua Aimery; mais, sorcière, tu pourrais nous avoir quelques Bohèmes pour danser. Ils sont fils du diable, et ils se soucient de l'excommunication comme un chien d'un capitol.

A ces paroles, la tavernière se signa, et pâle comme la mort, elle balbutia à mi-voix:

— Ôh! messeigneurs, silence sur ce chapitre, car j'ai voulu essayer des Bohèmes, et ils m'ont dit en confidence que Manina, la jolie danseuse, n'était point partie pour l'Égypte, après avoir dansé dans le banquet de sir Hugues Gardillac, comme on leur a ordonné de la raconter, mais qu'elle était saisie et emmurée par la sainte-inquisition.

Ce nom ne fut pas plutôt prononcé, qu'il sembla qu'une terrible apparition avait glacé toute l'assemblée. Quelques uns des écoliers se signèrent; les plus braves gardèrent le silence.

— Mais enfin, s'écria Béranger, dominant le premier cette terreur universelle, à défaut d'histriens et de Bohèmes, tu aurais dû nous offrir un concert.

— Impossible, reprit dona Alhoïna; le roi des violons a reçu défenses des capotels de paraître à vos banquets, s'il ne veut, lui et sa compagnie être exclu de la fête des jeux floraux qu'ont institués les bourgeois de Toulouse, il y a sept ans, et pour laquelle les violoneurs sont hébergés et nourris aux frais de la ville.

La tavernière n'avait pas fini, qu'une acclamation de rage et de satisfaction à la fois s'éleva de tous les coins de la salle, si furieuse, qu'en ôit dit qu'on avait fait injure à chaque écolier, et si bruyante, qu'il semblait qu'ils voulassent se venger sur les capotels de la morte stupeur où les avait jetés le nom seul de l'inquisition.

— Ah! s'écriait l'un, les capotels veulent aussi nous régenter, il faut les fustiger comme des clercs d'au, b, c, pour leur apprendre nos droits. — Non, non, disait l'autre; ils ont le sang trop chaud, il faut leur en tirer. — Ils ont la tête trop près du bonnet, disait un troisième. — Alors, lui

répartit un voisin, nous les séparâmes; et pour qu'ils ne se rejoignent pas, nous mettrons leur bonnet sur la tête d'une âne, et leur fêtu sur le manche d'un fouet.

Ainsi de propos en propos continua le repas, croissant en tumulte, en cris, en menaces terribles, la rage appelant la soif et le vin, la soif et le vin redoublant la rage; les uns chantant comme des furieux, le poignard tiré; d'autres chancelant et riant d'un rire hétébété, tous perdus d'ivresse. Aimery Béranger lui-même se laissait gagner par cette colère de tous. Peut-être cherchait-il, dans l'espoir d'un désordre public, le charme d'un entretien, d'un mot, d'un baiser, d'un regard; toujours est-il qu'à plusieurs fois il avait crié : Nargue aux capitols ! (*Fico als capitols*) mot intraduisible, et qui représente la blessure ou la fente faite par la lance d'un poignard. Pierre de Penne, à qui le vin laissait plus de raison, voulait déjouer les catastrophes que devait faire naître cette violente irritation; mais comprenant qu'il n'y pourrait parvenir sans lui jeter quelque aliment, il se leva tout à coup et réclamant le silence à grands cris : — Camarades ! dit-il, que nous ont fait les capitols ? Ils nous ont refusé le concert; eh bien ! il faut le leur donner : sus, sus, les gobelets et les chaudrons ! charivari aux capitols !

— La plaisanterie est logique, et la rétorsion généreuse, ajouta doctoralement l'Espagnol Blaise de Luna; il faut l'adopter : charivari aux capitols ! Et parmi les rires, les choes des gobelets, le bruit des brocs et le grincement des couteaux, le cri : Charivari aux capitols ! domina bientôt toutes les opinions. Aussitôt plats, saucières, compotiers, et bientôt poêles, chaudrons, lécifrites, prirent la place des poignards, et les écoliers s'élançèrent et se ruèrent vers la porte avec un bruit si violent à la fois et si discordant, que les premiers bourgeois s'entreurent épouvantés, en s'écriant : Gare au charivari des écoles ! comme au mois de mai on entend quelquefois au pied des montagnes le cri terrible : Voici l'avalanche !

Pendant quelque temps ils parcoururent la ville, ayant le bâtarde de Penne à leur tête comme capitaine du charivari. Dès l'aurore, ils semblèrent maîtres de Toulouse, et ils purent aller sans obstacles aux portes des capitols, les appelant par leurs noms, et criant à tue-tête les histoires scandaleuses qu'on racontait d'eux; faisant des intervalles de silence pour écouter les orateurs, et puis les applaudissant à grand fracas des chaudrons et de marmittes. Aimery Béranger, revenu de son ivresse, avait écarté la marche des abords de la maison du seigneur de Gaure; car il prévoyait que si la foule des écoliers se portait chez lui, quelques malheurs pourraient en arriver, soit parce que de tous les capitols il était le plus détesté, soit qu'il ne fût pas homme à laisser humilier son caractère de magistrat, et qu'il y aurait probablement lutte et sang versé. Outre ces deux craintes, une plus affreuse était venue au cœur de Béranger. A supposer que les fenêtres et portes de la maison du capitoul restassent fermées et muettes comme le matin, n'y avait-il pas derrière ces murs une victime à qui la brutalité du seigneur de Gaure avait déjà fait payer l'injure qu'il avait reçue de Béranger ? Dans cette anxiété, Aimery suivait tristement la discordance bacchanale, moqué par ses amis, tiraillé pour rire, jetant au hasard un cri qui voulait affecter l'ivresse, frappant à peine du manche ferré de son poignard la large patène qu'il tenait à la main. Cependant le peu d'obstacle que rencontrait le charivari semblait promettre qu'il s'écoulerait paisiblement, comme toute passion et toute force que rien ne heurte, lorsque le nom oublié, le nom fatal du seigneur de Gaure, fut soudainement prononcé. Comme un éclair qui perce une large nuée qu'on pensait voir aller s'effacer à l'horizon et qui déclare l'orage, ce nom jaillit de la foule, et la révéilla dans sa torpeur. On eût dit, à ce nom, que tous ces corps, que toutes ces âmes d'écoliers fussent liées les unes aux autres par un fil unique, car ils frémissent tous d'une même colère et d'une même joie. Les premiers à qui ce souvenir était venu, arrêtés un moment pour le communiquer à leurs amis, virent ce projet courir et endurer jusqu'à l'extrémité de la foule; puis, un moment suspendu, revenu plus terrible; puis, gonflé de toutes les fureurs, il jeta cette masse en avant, fit déborder tous ses emportemens, et tout ce torrent se précipita comme une lave vers la maison du seigneur de Gaure. A ce moment, voix et instrumens n'eurent plus ce discordant et inégal fracas que pouvait dominer ça et là un son plus bruyant et plus aigu : tous les instrumens frappés à la fois, toutes les voix hurlant unanimement, tous sans relâche et avec fureur, il en résulta un ragissement effroyable, soutenu, et qui ne cessa que lorsque les écoliers furent arrivés devant la porte de la maison du seigneur de Gaure.

Alors les insultes, les injectives, les grossièretés s'élançèrent de cette troupe de jeunes gens ivres; c'était à qui trouverait un mot de mépris ou un outrage qui pût aller droit à l'orgueil et aux affections du capitoul. Mais l'attaque était difficile; car le traître de lâche, il n'y fallait point penser : sa large épée avait donné trop de démentis à cette injure; l'appeler avare; il avait enrichi Toulouse des dons; lui reprocher son insouciance : l'appeler sa noblesse; le nommer brutal et jaloux; ou l'écarter était vrai et devait le blesser. On le fit donc; on cria, on le tailla de la garde sauvage qu'il exerçait sur la belle Ermessinde. A ces cris, on eût dit que les pierres de cette maison s'animaient. Personne ne vit rien remuer, rien s'agiter; mais, comme par un instinct prodigieux, on sentit qu'on avait frappé juste. Enfin, on était sur la bonne voie; on avait touché le tigre, c'était bien; mais il ne renuait pas encore; il fallait continuer. Béranger se sentit devenir pâle et froid; il écoutait toutes ces voix aères et mordantes s'adresser au sire de Gaure; elles soufflaient sur ce vieillard pour l'attiser; elles lui jetaient les plus irritantes railleries; mais le volcan se taisait encore, et il fallait encore que la foule s'ingénât. Oh ! mal-

heureusement, la trace était bonne, et il arriva que, par une transition inévitable, la vocifération passa des sarcasmes sur sa conduite; et cette jeunesse irritée, oubliant que pour arriver au cœur du capitoul, elle traversait inhumainement une âme triste et malheureuse, cette jeunesse promit au sire Paschal de Gaure, pour venir de sa jalousie, la tromperie, la honte et l'insulte publique le menaçant au doigt. A ces paroles, comme à un cri magique, la porte grinça sur ses gonds, le sire de Gaure parut, et Béranger crut voir son épée teinte de sang. Ce n'était rien, rien qu'un reflet de sa pourpre qu'il venait de revêtir. Il était pâle, souriant, et il s'avança hardiment parmi les vifs tumultueux. Cinq hommes de ses valets le suivaient, cinq hommes ! l'histoire a gardé ce nombre, afin de prouver, comme dit la chronique, pour combien il se comptait, lui sixième, venant attaquer plusieurs centaines d'écoliers. A son aspect, une ironique salutation l'accueillit. Mais lui, résolu à être calme, ne redoutant ni une lutte de paroles contre paroles, ni de fer contre fer, s'arrêta dans le cercle que firent les écoliers autour de lui, et dédaigneusement appuyé sur son épée, il leur dit :

— Par Dieu ! messieurs, c'est un bien grand ignorant, que le licencié de ce jour, s'il ne vous a pas appris que les ordonnances du roi Philippe défendent les charivaris.

— Excepté trois cas, reprit malignement le bâtarde de Penne : 1^o le jour de la fête des ânes, sire Paschal.

— C'est juste, mais la fête des écoliers ne tombe pas le jour de Pâques, que je sache. Quel est le second cas ?

— Celui où un homme se laisse battre par sa femme, répliqua Robert.

— On dit que le sire capitoul bat la sienne, dit le bâtarde de Penne, piqué d'avoir été vaincu dans sa première plaisanterie, et ce n'est pas un cas qui puisse le regarder; mais il y en a un troisième qui lui sied à ravir : c'est celui où un homme prend une femme qui l'épouse en secondes noces.

— Ce serait juste, si cela m'était arrivé, répondit dédaigneusement le seigneur de Gaure.

— Eh ! s'écria imprudemment Pierre de Penne, cela t'arrive toutes les fois que tu rentres du chapitre et que tu as laissé ouverte une porte par où puisse passer une barrette d'écolier.

Cette parole rendit le visage du capitoul livide à faire croire qu'il allait se mourir; mais Aimery Béranger, qui le suivait de l'œil, vit son regard se jeter à la fatale fenêtre du matin. Ermessinde y était, Ermessinde, la vue attachée sur lui, Béranger, qui ne l'avait pas aperçue. De là le regard féroce du capitoul, comme un limier lancé sur la voie, suivit le regard passionné de sa femme, et tomba droit sur le visage enflé de Béranger; et aussitôt, sans le perdre de l'œil, il s'écria, en s'élançant sur le bâtarde de Penne, et en le saisissant à la gorge :

— Eh bien ! tu me diras sen nom, toi, car je le crois trop lâche pour parler lui-même.

A ce mouvement, Aimery ne pensa pas, comme tous les autres écoliers, à son camarade arrêté, à son ami presque étouffé par la main terrible du capitoul et menacé par son épée; il vit Ermessinde soupçonnée, perdue, brisée par cette main, sanglante sous cette épée; et dans sa pensée prompte comme la foudre, il se dit résolument : — Il vaut mieux que ce soit lui qui meure ! Et d'un coup de son poignard, il frappa le capitoul au visage et à l'œil, comme pour y tuer le regard qui venait de tout lui apprendre; mais le poignard glissa sur la joue, fendit la lèvre supérieure, brisa les dents, entra dans la gorge, et étendit le capitoul à terre sans mouvement ni signe de vie.

Après ce coup, Béranger osa regarder à la fenêtre. Ermessinde y était, et elle regardait encore Béranger. Oh ! la malheureuse ! à quoi pensait-elle ? Cependant les écoliers s'arrêtèrent dans leurs cris; les serviteurs avaient disparu; le corps du capitoul restait là-géant; il n'y avait plus de résistance pour exciter la fureur de toutes ces âmes; il n'y avait plus qu'un meurtre accompli, sanglant, immérité; ils s'enfuirent tous; Béranger emporté par ses amis malgré ses menaces et ses efforts; Pierre de Penne entraîné par la force : tous disparurent. Le corps du capitoul resta seul étendu par terre.

Dès que les écoliers furent écoulés, quelques bourgeois, comme des oiseaux après l'orage, se hasardèrent à briser la tête hors de leur logis; ils virent leur magistrat étendu dans la rue, sa robe rouge luisant sur les cailloux de la Garonne, dont on avait eûtendu de semer les principales rues. Ils descendirent, coururent vers lui, et malgré sa blessure, lui ayant fait prendre un peu de vin, le sire de Gaure se ranima. Avec ce peu de vie qui rentre lentement au cœur de celui qui a été frappé d'un complet évanouissement, revint à l'esprit du capitoul ses souvenirs, sa colère, ses soupçons; et lorsqu'il se vit dans la rue, entouré d'étrangers, puis de quelques tardifs serviteurs qui ne devaient venir qu'eux-mêmes, il se tint pour assuré d'un crime qu'on lui avait dénoncé et ne pouvant parler, il fit signe qu'on le portât dans sa maison. On le monta dans la vaste salle nuptiale où il avait laissé Ermessinde; elle y était encore, mais assise sur une escabelle, les mains jointes sur son giron, l'œil fixe et sans expression. Son amantissement donna tous ceux qui le virent, sans que nul pût se l'expliquer.

Après qu'on eut suffisamment lavé son visage avec de l'eau, le sire de Gaure envoya quérir tous ses collègues, en écrivant leurs noms sur des tablettes de corne blanche, et resta seul avec Ermessinde. Le capitoul était sur une large chaise à bras. Ermessinde sur son escabeau; lui agitée, elle immobile; il la regarda long-temps, et par une puissance d'attraction incompréhensible, mais insoutenable, il ramena à lui le regard

égaré et perdu d'Ermesinde, et l'enchaîna implacablement au sien, ce fut alors une étrange lutte entre ces deux êtres silencieux, où l'œil parlait à l'œil, où le mari plongeait de toute la force de sa volonté dans l'âme de sa femme, qui se débattait vainement sous son regard, pénétrée jusque dans les plus secrets replis de son cœur. Un moment elle essaya de détourner sa vue de cette obsession acharnée; mais elle n'y put parvenir, et se sembla s'y résigner tristement, puis elle y devint indifférente, et se laissa, pour ainsi dire, regarder complaisamment, puis elle sentit toute l'accusation qui se levait contre elle, toute la douleur qu'on lui promettait, toute la vengeance qu'elle aurait à subir; et alors elle se mit en courroux de la dédaigner, puis de la braver, et pas une parole ne s'étant prononcée de part ni d'autre, qu'elle se leva fièrement, et resumant en un mot toute cette muette explication, elle dit au seigneur de Gauré :

— Eh bien ! oui, je l'aime.

La même intelligence qui avait dicté cette parole à Ermesinde fit que Paschal l'entendit sans en être surpris; mais une chose horrible à voir, fut ce qui se passa sur le visage pâle du capitul. Selon sa coutume, l'expression de la rage qui lui brûlait le cœur voulut affleurer un amer sourire; mais cette fois, dans son douloureux effort, la lèvre fendue se contracta inégalement, pendante et enroulée, et l'asp. et on fut si lédoux, qu'Ermesinde, qui en elle-même avait calculé et prévu toutes les chances de sa position, qui avait pensé aux violences les plus extrêmes, et s'il le fallait à la mort, se sentit soudainement saisie d'une terreur et d'un effroi insurmontables, qu'elle tomba évanouie et épousée aux pieds de son époux.

Un bruit que fit le seigneur de Gauré en frappant le plancher du pommou de sa lourde épée, deux valets accoururent et emportèrent Ermesinde; et bientôt après, les onze capitols de la ville de Toulouse arrivèrent successivement; tous irrités, vieillards et jeunes hommes, tous jurant vengeance à Paschal; tous, le heaume en tête, l'épée et le poignard au flanc, la guisarme sur l'épaule, s'enflammaient mutuellement au récit de l'affront souffert par toute la libre bourgeoisie de Toulouse en l'un de ses magistrats. A la tumultueuse exaspération qu'ils montrèrent d'abord, le seigneur de Gauré parut satisfait; mais bientôt l'assemblée prit un caractère plus calme, et la délibération commença, tous les capitols debout, le seigneur de Gauré assis. Ce qui arrive ordinairement dans toutes les discussions où l'on soute des l'abord aux extrêmes d'une résolution, advint dans celle-ci. On était venu avec des mats de vengeance, et l'on parla de justice; on avait en le projet de s'armer, et on discuta la forme d'une plainte au roi. A mesure que la colère des capitols s'apaisait, celle du seigneur de Gauré redevenait plus furieuse; aussi se leva-t-il soudainement au moment où les magistrats assemblés allaient prendre une décision, et tous les yeux se tournèrent vers lui. C'était une cruelle situation pour cet homme accoutumé à diriger de sa parole toutes les volontés de cette assemblée, que de la voir ainsi lui faillir dans sa cause personnelle, sans pouvoir ni la prier, ni la maudire, ni l'égarer. Cependant la passion qui était au cœur de Paschal était si violente qu'elle eut son éloquence muette, si puissante et si vraie qu'elle se fit encore entendre. Le capitul, debout, l'œil en feu, les sourcils froncés, se leva lentement la tête; puis d'opoulant sa tige de pourpre, il la jeta à terre, puis la repoussa dédaigneusement du pied. Les capitols, surpris, s'entreregardèrent, et le seigneur de Gauré, saisissant à bras sa large épée, la brandit fièrement à leurs yeux en appuyant sa main sur sa poitrine, comme cherchant son secours en lui seul.

— Eh bien ! s'écria un capitul jeune encore, que veux-tu de nous, Paschal ?

Le sire de Gauré voulut murmurer un mot, mais il ne put pas, et le sang coula plus abondamment de sa blessure. L'estuyant alors avec sa main, il la tendit toute sanglante à ses confères, avec le geste d'un mendiant qui demande l'aumône.

— Tu veux du sang ? dit le capitul.

Et la tête de l'offensé se bassa en signe d'assentiment; et le jeune magistrat, traduisant les projets du sire de Gauré, s'écria rapidement :

— Nous arrêtons les coupables, n'est-ce pas ? — Oui, répondit un signe de Paschal. — Et au lieu de les livrer à l'official ou à l'imposition, tribunaux vendus à l'Université, nous gardons le jugement de notre injure ? — Oui, oui, dit le geste armé du sire de Gauré. — Et alors ?... ajouta le jeune capitul.

Le sire de Gauré l'arrêta à ce mot, comme gardant cette résolution pour lui, et se tournant vers ses collègues, il leur demanda si tel était leur avis; et tous, devinant que c'était le sien, jugèrent à propos que ce fut le leur.

— Qui se chargera de l'arr-station ? demanda l'un d'eux.

— Moi ! dit le geste de Paschal en les regardant alors de la main. Il fit entrer, dès qu'ils furent sortis, le l'ameux Dolan-Bélan, chirurgien de race juive, contemporain ainsi aux bulles et mandements des évêques qui défendaient à tout chrétien d'avoir recours aux soins de ces médecins, sans peine d'excommunication. Dolan-Bélan, selon les principes enseignés au synde médical de Narbonne, couvrit la blessure du sire de Gauré avec un fil de lin et une aiguille d'or, et l'ayant soigneusement enduite d'onguent, il se retira, laissant le capitul à ses projets de vengeance.

Le soir de ce jour, à neuf heures de la nuit, deux cents hommes, conduits par le sire de Gauré et quelques capitols qui s'étaient concertés à la clameur universelle de la ville de Toulouse contre le seigneur, atten-

drèrent la maison des cinq frères de Penne, qui avaient donné asile à Aimery et leur frère Pierre le bâtard. Quelques grand qui fit le crime de Bérenger, les étudiants nobles avaient une telle confiance en leurs privilèges et en la sauvegarde inviolable qu'ils tenaient de l'Université, que les frères de Penne, ni Bérenger, n'avaient pas songé qu'ils pussent être inquiétés autrement, que par l'official, dont la lente justice laissait toujours chance de fuite à l'accusé. Aussi furent-ils aisément surpris et arrêtés, lorsqu'au milieu de la nuit ils entendirent briser les portes de leur demeure, et que les sergens de la garde des capitols, la hache au poing, s'élançant dans la maison. Tous ceux qui s'y trouvaient, écoliers ou domestiques, furent immédiatement enchaînés, au nombre de trente, et conduits sous bonne escorte à l'hôtel-de-ville. Le sire de Gauré, dont une grande foule avait suivi la troupe armée, voulant que le peuple prit part en quelque sorte, à cette expédition, abandonna la maison à la multitude, et le pillage en fut permis jusqu'au lever du soleil.

L'œuvre des écoliers qui avait produit tous ces malheurs n'avait duré que quelques heures, comme il arrive à des esprits jeunes et fougueux; mais celle qui s'empara des capitols, après cet acte d'autorité, fut plus longue et plus terrible. S'abreuvant de l'orgueil de son triomphe sur l'Université, secrètement entretenue par la vengeance du seigneur de Gauré, elle dura trois jours entiers, pendant lesquels des actes inouïs furent commis, des jugements sans exemple rendus et exécutés.

Ainsi, le lundi qui suivit ce jour de Pâques, l'official, ou tribunal de l'évêque, manda au chapitre de Toulouse, ou conseil des capitols, d'avoir à lui remettre son prisonnier, qui devait être considéré comme clerc, et jugé conséquemment par la puissance ecclésiastique. Le chapitre était assemblé dans la grande salle de l'hôtel-de-ville, et à cette demande il ne répondit qu'un montrant à l'envoyé Aimery Bérenger, la tête entièrement rasée, et ne gardant ainsi aucune trace de sa cicatrice; puis, sans attendre plus d'information, ordre fut donné de l'appliquer à une rude torture, ainsi que le bâtard de Penne. Certes, cette action fut toute de cruauté et de vengeance, car aucun des deux ne pensa à nier la part qu'il avait eue au crime. Puis le mardi, sans désenfermer, le chapitre prononça son jugement, qui consistait à condamner Aimery Bérenger au plus infâme supplice, et le bâtard de Penne à une honteuse prison. A la nouvelle de l'arrêt, toute la ville s'émut, tant l'audace des capitols lui semblait grande et la punition effroyable. Mais comme le condamné interjeta appel de la sentence du chapitre au parlement et au viguier de Toulouse, on supposa que le premier adoucirait la peine, ou que le second réclamerait le prisonnier comme noble et adessus de la juridiction civile. Mais les capitols, appuyés des unanimes applaudissements des bourgeois pour la vigueur qu'ils montraient dans cette affaire, ne tinrent compte d'aucun de ces appels, et méprisant en un coup tous les privilèges des clercs et des nobles, ainsi que les lois de la hiérarchie et tous les sentiments de justice, ils ordonnèrent, pour le lendemain mercredi, l'exécution de l'arrêt qu'ils avaient rendu.

D'abord, dès le matin, toutes les avenues des écoles furent gardées par de nombreux arbalétriers et sergens, avec ordre de courro sur à tout écolier qui se montrerait dans les rues. Tous les bourgeois armés sortirent de leurs maisons pour soutenir l'exécution du jugement et abaisser la superbe de l'Université qui tant de fois les avait humiliés; et ce fut ainsi que Bérenger subit son supplice, sans qu'aucun effort pût être tenté pour le délivrer. Les hommes nobles s'y montrant indifférents parce que l'Université leur pesait souvent à eux-mêmes, et les écoles bouillonnant dans leurs quartiers, mais retenues par leurs maîtres et régens, qui craignaient que, dans l'état des esprits, la moindre tentative de écoliers serait le signal du massacre de tous; car il est remarquable que lorsqu'il arrive que l'inférieur peut atteindre son supérieur de sa vengeance, il le frappe sans relâche ni mesure, comme l'enfant qui a peur de l'animal qui a vaincu. Or donc, Bérenger, abandonné de tous, sortit le matin de l'hôtel-de-ville. Il est inutile de raconter les détails de sa marche. Attaché à la queue d'un cheval, il traversa les principales rues de Toulouse et fut conduit vers la maison du seigneur de Gauré. Ce fut alors que le jeune étudiant sentit son cœur prêt à faillir; car il comprit qu'en cet endroit son supplice n'était plus pour lui seul, et que chaque torture qu'on allait lui infliger avait briser une autre vie et déchirer une autre âme. Il ne pouvait en douter; le seigneur de Gauré avait pris soin de lui doubler ses douleurs en lui disant qu'un autre les partagerait. Ce fut une bien douloureuse réflexion, une consultation bien effroyable qu'eut à faire en lui-même Bérenger, pour savoir de quel air il supporterait cette épreuve. Se montrant-il triste et désespéré d'avoir autre cette infortune à Ermesinde ? mais alors on le croira faible et lâche. Sera-t-il fier et dédaigneux ? mais alors elle croira qu'il ne pense qu'à la vanité de sa mort; et en ce moment, il eût voulu pouvoir rire à ses bourreaux et pleurer à sa jeune maîtresse.

On arriva cependant devant cette maison. Les portes en étaient toutes grandes ouvertes, et la fenêtre, cette fatale fenêtre était tendue d'un serge rouge, brodé d'or; deux sièges étaient placés sur le balcon qui s'ouvrait jusqu'au plancher. En face de cette maison était une estrade recouverte d'une serge; sur le haut de l'estrade un billot; près du billot un homme vêtu d'un justaucorps rouge, la tête couverte d'un capuce et appuyé sur une hache. Dès que Bérenger fut arrivé, le seigneur de Gauré et Ermesinde prirent place, comme de nos jours on arrive à une loge d'opéra pour voir exécuter un spectacle. Bérenger regarda Ermesinde; il la vit calme et fière, son visage était serein, et

son teint pur et animé; il se sentit calme et fier. Aussitôt un capitul élevant la voix, lut le jugement qui condamnait Béranger à faire amende honorable au sire de Gaure pour le crime qu'il avait commis en le frappant. Immédiatement après, on le força à monter sur l'estrade, et on lui ordonna de se mettre à genoux; il obéit. Tout le temps qu'avait duré la lecture du jugement, son regard n'avait pas quitté Ermessinde, et Ermessinde n'avait pas cessé de le regarder. Paschal de Gaure, d'abord dédaigneux de ce courage, n'en put supporter la durée, et, saisissant violemment sa femme par le bras, il lui dit :

— Oh ! tu me braves !
— Seigneur mon époux, lui répartit Ermessinde d'une voix qui s'entendait clairement, vous n'avez amenée pour voir, je regarde.
— Vous avez raison, ce n'est pas fini, dit le capitul.

Pendant Béranger était à genoux, et on lui ordonnait de réciter la formule d'amende honorable qu'il devait au magistrat. Il s'y refusait, et les archers qui le retenaient le frappaient du manche de leur arc à chaque refus. C'était une horrible lutte, pendant laquelle le sire de Gaure, à son tour, regardait sa femme, et voyait retentir chaque coup sur son visage, au léger tremblement de ses lèvres. Mais Béranger, trop éloigné pour saisir cette imperceptible apparence de ses atroces douleurs, voyant son visage toujours calme, s'animait lui-même à son supplice, voulant aussi paraître insensible à toute douleur qu'Ermessinde pourrait supporter. Cependant que les coups et les refus se pressaient, Ermessinde voulut lever sa main comme pour dire : assez ! Le sire de Gaure la retint ; alors, ne pouvant ni s'écrier ni pleurer, tant sa douleur était forte, elle arracha son voile, et s'en essuyant le visage, elle enleva le fard dont son mari l'avait peinte, et se fit voir pâle et déjà flétrie au regard de Béranger. A cet aspect, un froid mortel le glaça ; il sentit toute sa douleur quand il vit qu'un autre en souffrait, et, prenant pitié d'elle, il abaissa son orgueil et fit signe qu'il allait parler ; mais au lieu de réciter la formule qu'on lui prescrivait, il tendit vers le balcon ses mains déjà brisées de tant de tortures, et s'appliquant un verset de la Bible, il s'écria douloureusement :

— Pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! car je ne savais ce que je faisais !

Le seigneur de Gaure comprit le double sens de cette excuse ; mais les capituls en furent satisfaits, et l'on procéda à la seconde partie de l'arrêt. Rien ne peut décrire la douleur de Béranger, qui sentait que cette âme qu'on associait à son supplice manquerait de force pour le supporter. Il leva les yeux sur Ermessinde, et lui adressant du regard les paroles qu'il disait au bourreau, il s'écria hautement :

— N'est-ce pas, ami, que cela ne fait point de mal, et qu'un poignet abattu par une hache fait moins souffrir que frappé par une main brutale ?

Il vit alors la figure d'Ermessinde se contracter : ses dents étaient serrées, son œil fixe et ouvert, ses mains fermées ; il devina qu'elle amassait toute sa force, comme un patient qui va subir une opération ; et lui-même, portant sa main à sa bouche comme pour y cueillir un baiser, salua Ermessinde, qui de même baissa la tête, mais convulsivement, comme si elle eût dit : J'ai compris. Puis il tendit au bourreau cette main qu'il avait portée à sa bouche, et tout aussitôt elle tomba à terre dans un plat d'argent. Béranger et Ermessinde restèrent immobiles, les yeux fixés l'un sur l'autre ; celle-ci reproduisant de temps à autre le mouvement convulsif de sa tête, comme si elle lui eût dit : Oui, oui. Pendant ce temps, un des sergens prit le plat sur lequel était cette main, et entrant dans la maison du sire de Gaure, il alla lui remettre ce gage de sa vengeance. Le capitul le considéra avec une joie silencieuse, et le montra du doigt à sa femme. Tous les assistants avaient les regards enchaînés à cette fenêtre, et la plupart trouvaient ce caprice du capitul une brutalité indigne, de forcer sa femme d'assister à ce supplice, expliquant sa pâleur par son dégoût seulement, lorsqu'ils la virent tout-à-coup examiner cette main avec curiosité, puis la saisir, l'entrouvrir comme pour en arracher quelque chose, et porter ensuite à ses lèvres ce qu'elle en avait arraché. Ce geste fut un éclair ; mais il avait suffi au dernier message d'amour de Béranger ; car il venait de lui envoyer ainsi la pauvre feuille de rose qu'il en avait reçu trois jours avant. La force de tous deux était au bout, Ermessinde tomba comme morte sur le plancher après avoir murmuré ces mots :

— Un jour viendra ! Elle ne put achever. Béranger, attaché sur une chaise, fut traité sans connaissance au château Narbonnais, où, selon les dernières dispositions de sa sentence, il eut la tête tranchée, après quoi sa tête et son corps furent pendus aux fourches patibulaires dudit château.

Trois ans se passèrent ensuite en procès, soit de l'Université contre le Chapitre, devant le pape Jean XXII, qui ordonna aux capituls de réparer, par la pénitence, la cruauté qu'ils avaient commise, soit des parents et amis de Béranger contre la ville de Toulouse elle-même, devant le parlement de Paris, qui rendit un jugement qui fut exécuté au mois d'août 1335, comme nous allons le raconter, sous la commission du clerc Hugues Archibé, du chevalier Guillaume de la Flotte et de maître Etienne d'Albrét, professeur ex-leso ; ce, pendant trois jours consécutifs et correspondants aux trois jours qu'avait duré l'attente des capituls, c'est-à-dire pendant un lundi, un mardi et un mercredi.

Le premier jour, les trois commissaires se rendirent à l'hôtel-de-ville, où six capituls les attendaient à l'entrée de la grande porte. Ils furent, par eux, introduits dans la cour principale, au milieu de laquelle était élevé un

haut tribunal sur lequel trois commissaires s'assirent, ayant les capituls au dessous d'eux, la tête découverte. Aussitôt après, ils firent lecture des lettres-patentes du roi et du parlement ; ensuite ils se rendirent ensemble à la consécration de la chapelle érigée en la mémoire d'Aimery Béranger, que les capituls détèrent de quarante livres tournois d'or de revenus. Ce fut en cette chapelle qu'ils acquittèrent l'amende de quatre mille livres tournois à laquelle la ville de Toulouse était condamnée envers l'Université. C'est ainsi que se passa le premier jour.

Le mardi, les érieurs de funérailles parcoururent la ville de Toulouse, s'arrêtant dans toutes les rues et criant au peuple : « O vous tous habitants, tant hommes que femmes, priez Dieu pour le salut de l'âme d'Aimery Béranger que, contre droit et justice, vous avez martyrisé et décapité par le bourreau ! » Après eux venait le héraut des commissaires qui faisait retentir la ville des sons lugubres de sa trompe, et qui enjoignait, au nom du roi, à tous les pères de famille de s'apprêter à suivre le convoi du noble Aimery Béranger, sous peine de confiscation de leurs biens. Pendant ces deux jours, l'hôtel-de-ville fut orné de signes de deuil ; dans la grande cour fut élevé un autel où venaient prier successivement les plus riches bourgeois ; et tout le pavé de toutes les salles fut couvert de draps pour ne point troubler le silence de cette pénitence.

Le mercredi, la pompe funèbre sortit de la maison commune. Les croix des paroisses et des couvens étaient portés en avant, et cent pauvres, vêtus de deuil aux frais de la ville, les suivaient immédiatement, portant chacun une table où se trouvaient représentées les armes du noble Aimery Béranger ; après eux venait une bière vide, sur laquelle était jeté un lin-cueil dont quatre capituls portaient les coins, la tête rasée et couverte de cendres. L'archevêque de Toulouse marchait après le cercueil ; le resto des capituls et tous les bourgeois de Toulouse le suivaient enfin deux à deux. Dans cet ordre, ils se rendirent aux écoles de droit, de grammaire et de théologie, sous la porte desquelles se tenaient debout les professeurs et écoliers de l'Université, la barrette en tête ; et là, tout le convoi, à genoux et le front découvert, supplia, par la bouche de l'archevêque, les maîtres et les écoliers de l'Université de vouloir bien pardonner au peuple toulousain, magistrats, nobles et bourgeois, de ce qu'il avait violé leurs privilèges, et, traîtreusement assassiné un fils de l'Université. Après avoir ainsi obtenu le pardon de toutes les écoles, le convoi, auquel se joignirent les maîtres et écoliers de l'Université, se rendit processionnellement aux fourches patibulaires du château Narbonnais. Dès qu'ils furent à ce château, tous les assistants, de quelque qualité qu'ils fussent, se mirent à deux genoux sur la terre, priaient avec de grandes lamentations ; les capituls s'avancèrent, et, de leurs mains propres, ils détachèrent du gibet la tête et le corps de Béranger, et les déposèrent dans le cercueil. Aussitôt après, on retourna vers la ville, et l'on s'avança vers l'église de la Daurade, où était préparé le tombeau de Béranger. Déjà le convoi en approchait, et le cercueil était arrivé devant la maison du sire de Gaure, lorsque la terrible fenêtre s'ouvrit tout à coup, et le sire Paschal y parut lui-même ; il tenait dans ses bras un corps de femme, mais si pâle, si livide, qu'on eût pu dire un cadavre. Le peuple s'arrêta, immobile et épouvanté ; il se fit un moment de funeste silence, et l'on entendit la voix rauque du sire de Gaure s'écrier :

— Puisque le jour est arrivé, va leur porter ce qui leur manque !
Et le corps de la malheureuse Ermessinde vint tomber aux pieds des capituls qui entouraient le cercueil de Béranger. Elle rouvrit encore les yeux, porta la main sur sa poitrine, et, sous le vêtement de l'infortunée, on trouva une main de squelette pendue à son cou ; c'était celle de Béranger. On força la maison ; mais le sire de Gaure s'était enfui. Le héraut de Penne demanda que le corps d'Ermessinde fût déposé dans la même tombe que celui de Béranger. Ce qui fut accordé.

Après cette inhumation, et dans l'église même de la Daurade, la ville de Toulouse fut dégradée de son droit de cité, dans la personne de ses capituls. Le bourreau leur arracha leurs robes de pourpre, qui furent brûlées à la porte de l'église et les cendres jetées au vent. Les commissaires renirent, au nom du roi, les clés de la ville et la masse de justice au viguier de Toulouse, lui confiant ainsi la juridiction criminelle sur les bourgeois, et le soin de sa sûreté. L'événement qui rendit à Toulouse ses droits perdus est non moins curieux.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

ENCORE UNE AME VENDUE AU DIABLE.

I.

— C'est étrange, c'est désolant, c'est à se précipiter dans la Seine, c'est à s'empoisonner avec ce qui reste de vermillon chinois au fond de cette vessie, se disait triste, hagard, fou, désespéré, le jeune artiste Mandane, en regardant avec des convulsions de rage un tableau placé devant lui. Me voilà refusé par le jury ! refusé..... oui, refusé..... ce qu'il y a de plus odieusement refusé. Mais que faut-il donc faire ? murmurerait-il en enfonçant ses deux poings fermés dans ses poches, et en frôignant sur le parquet, au point de faire trembler à tous les coins de l'atelier ses plâtres et ses squelettes. J'ai consulté mes amis pendant que je travaillais à mon tableau ; j'ai écouté toutes leurs critiques, accueilli tous leurs conseils, et retouché mon sujet place par place, en mille endroits différents, partout enfin ; composition, dessin,

coloris, ont été refaits sans relâche; et au bout de tant de peines, de soins, de veilles et de temps, un refus! Demain les journaux publieront ma défaite et ma honte, les journaux, ces consolateurs qui élargissent les blessures dans l'intention de les guérir. Demain, le beau-père de celui que je devais épouser m'y congédiera, mon propriétaire me signifiera de sortir de sa maison, son prétexle de réparation et d'embellissement; demain mon portier me dira: « Qui demandez-vous?... » Demain... mais demain je serai mort.

Mandanne se tut un instant pour concentrer sa douleur sur son tableau refusé... un tableau de quarante pieds pourtant, encaissé dans un cadre magnifique, et représentant ce qu'il y a de plus poétiquement beau dans la mythologie: *Le Temps découvrant la Vérité*.

— Oui, le temps, reprit-il avec une nouvelle amertume, découvrira un jour... à bouté... la vérité de mon mérite, de mon talent, du charme de mon œuvre; mais je ne serai plus, je serai avec tous les grands artistes persécutés, avec...

Ici Mandanne recita la longue litanie des martyrs de l'art, et il ne fut pas consolé.

Fimions-en, ajouta-t-il en allant chercher au bout de l'atelier un de ces mauvais enciens de peintre dans lesquels il y a de tout, excepté de l'encien. Il parvint toutefois à tracer ces lignes sur un morceau de papier où se voyait un commencement de caricature:

« Je meurs innocent, et je veux qu'après ma mort mon tableau du *Temps découvrant la Vérité* soit donné à Clampaneules, ma ville natale. »

Il prit ensuite son chapeau pour aller se noyer en face du Louvre, à quelques mètres du monument où il avait été refusé. Il tenait beaucoup à cet endroit.

« Encore un regard à mon œuvre, » se dit-il; et il s'arrêta, les larmes aux yeux, à quelques pas du tableau proscrit par l'arrêt des membres de l'Institut. Le soleil, en se couchant, coupait diagonalement la cage de son atelier et venait illuminer les deux seules figures de son immense toile. L'effet de la lumière donnait une grande valeur au sujet, et prêtait, comme d'usage, à la peinture un charme qu'elle n'a pas toujours en réalité. Le soleil couchant est un flateur. Le voile que soulevait le *Temps*, suspendu dans les airs, paraissait d'une délicieuse légèreté, et la *Vérité* rendue avec une grande séduction de couleurs. A Mandanne tout sembla parfait, incomparable, sublime, et la tête du *Temps*, et sa barbe grise, et ses jambes cognueses, luyant en arrière dans les nuages, et la figure de la *Vérité*, et son coloris, et ses mains, et son expression, Raphaël avait passé par là, mais Raphaël riche des progrès de trois siècles, des idées humanitaires et de mille autres perfectionnements.

Mandanne étouffait de désespoir en se voyant ainsi dans sa supériorité avant d'aller se noyer dans la Seine, en face du Louvre.

— Il y aurait de quoi se donner mille fois au diable! s'écria-t-il en ouvrant la porte de son atelier, si le diable existait; mais il n'existe pas plus...

Ici Mandanne allait proférer un horrible blasphème, et c'est sans doute ce qui amena violemment l'individu avec lequel il se trouva face à face au moment où il allongea la jambe pour franchir la première marche de l'escalier.

— Je vous demande pardon, j'existe, lui dit un homme vêtu d'une redingote de velours noir, et portant des gants fourrés.

— Vous seriez?...

— Je le suis.

— C'est invraisemblable, dit Mandanne.

— Je ne dis pas... Mais qu'est-ce qui est vraisemblable? Est-il vraisemblable qu'on aille se noyer pour un tableau?...

— Le trouvez-vous mauvais, vous aussi?

— Je ne dis pas cela; je ne dis rien. Vous m'avez désiré, je suis venu.

Je ne puis vous prouver que j'existe qu'en vous donnant des témoignages de ma puissance. Parlez!

— Faites mourir d'apoplexie, sur-le-champ, tous les membres du jury, et je vous crois.

— A quoi cela vous servirait-il?

— A rien, en effet; mon tableau ne serait pas moins refusé.

— Demandez-moi une impossibilité utile, et vous verrez.

— Eh bien! que mon tableau du *Temps découvrant la Vérité* se transforme à l'instant même, que le sujet en soit changé, et, que, porté devant le jury, il soit accepté.

— Ceci est un jeu d'enfant; votre âme vaudra davantage.

— Vous voulez donc que je vous vende mon âme?

— Puisque vous ne croyez pas en moi, risquez-vous à signer ce pacte?

— C'est que vous m'ébranlez...

— Hâtez-vous, jeune homme; je traite avec un ministre avant dix heures, ce soir, et avec une fille avant minuit. Mes minutes sont comptées.

Mandanne pâlit.

— Mais si je suis accepté, balbutia-t-il, aurai-je du moins une belle place au Salon?

— La meilleure.

— Vous me l'assurez?

— Vous aurez le coin du roi quand on le peint en garde national...

— Vous me tentez.

— C'est mon métier. Et non seulement vous obtiendrez l'endroit le plus favorable du Salon carré; mais vous aurez des éloges dans tous les

journaux, vous obtiendrez la croix d'honneur, vous aurez des commandes, vous d'innerez des audiences au directeur des Beaux-Arts; vous aurez enfin tout ce que vous désirez.

— Il est donc bien convenu alors, reprit Mandanne, qui s'habitait déjà au diable, comme on s'habitue à la garde nationale, que notre pacte durera toute ma vie, que vous n'aurez pas le droit de limiter.

— C'est convenu... mais dès que votre heure suprême aura sonné, je serai là pour prendre votre âme!

— Mais qu'en ferez-vous?

— Ah! c'est mon secret.

— Bah! dit Mandanne après quelques minutes d'hésitation, que je sois trahi pour une chose ou pour une autre! J'accepte! s'écria-t-il en tendant la main au diable, qui eut la prudence de retirer la sienne.

— Vous jurez d'être à moi? lui dit le tentateur.

— Je le jure.

— Levez les yeux, lui dit alors le diable, et regardez.

— Mandanne regarda. Il était au Salon, au milieu de trois ou quatre mille personnes qui, de près, de loin, de toutes les distances, avaient les yeux fixés sur un magnifique portrait à l'huile représentant la femme d'un notaire célèbre. Ce portrait était signé Mandanne.

II.

Et voici ce qu'on disait autour de lui :

— Vit-on jamais rien de plus ressemblant! Quel feu! quelle originalité! quelle vigueur! quel relief! C'est aussi beau que le portrait de François Ier par Titien, que celui du grand pensionnaire par Van Dyck.

— Laissez donc! murmurait des jeunes gens coiffés de casquettes rouges; Titien et Van Dyck ne seraient pas dignes d'essayer les pinceaux de Mandanne.

Mandanne rougissait; c'est une justice à lui rendre.

— Et quand on songe, ajoutaient-ils, qu'un artiste comme lui n'est pas décoré, tandis qu'on jette des boisseaux de croix et des aunes de ruban à des barbouilleurs de chapelle dont tout le mérite est de savoir attendre, pendant vingt ans, tous les jours, dans les couloirs du ministère, que le directeur des Beaux-Arts vienne à passer pour lui baiser les bottes!...

L'opinion des personnes graves se trouvait, chose extraordinaire, parfaitement d'accord avec celle des jeunes fous; non qu'ils ravalaissent Van Dyck et Titien pour élever Mandanne; mais ils convenaient tous que, depuis ces grands maîtres, on n'avait rien vu d'aussi saisissant en peinture.

— Est-ce que vous ne trouvez pas, cependant, se hasarda à dire Mandanne, avec une timidité qui tenait encore de la pudeur de son ancienne obscurité, que ce front est un peu trop dans la lumière?

— Ce sont vos yeux qui n'y sont pas assez, lui répliqua aussitôt une casquette rouge.

— Mettons moisieur à même de voir un peu mieux, ajouta une autre casquette en soulevant Mandanne à trois pieds du parquet.

— A la lanterne! cria une autre casquette; la lumière ne lui manquera pas.

Ainsi, pour avoir risqué une bien faible critique de lui-même, Mandanne allait passer par une des grandes croisées du Louvre, et peut-être tomber dans cette même rivière où il avait voulu se noyer quelques heures auparavant. Ce danger n'était pourtant pas sans charme pour lui; il aurait volontiers remercié ses assassins s'ils lui avaient permis de parler, mais ils l'étranglaient; tout ce qu'il pouvait faire dans cette situation, c'était de leur sourire. Il serait sans doute mort étouffé, si un flot énergique parti de la porte n'eût causé une diversion puissante parmi le groupe d'effrénés admirateurs au milieu duquel railait le glorieux et malheureux Mandanne. Cette ondulation apporta devant le tableau du Mandanne des admirateurs d'une sphère plus élevée. On distinguait des membres des quatre académies, des officiers de la maison du roi et de celles des princes, et au milieu d'eux le ministre de l'intérieur, qui, après avoir félicité, embrassé et présenté Mandanne aux ambassadeurs associés à cette ovation, le décora de sa main de l'ordre civil de la Légion d'Honneur. On se figure aisément l'étonnement des deux ou trois cents élèves en voyant ainsi honorer le grand artiste Mandanne dans la personne de celui dont ils avaient été sur le point de faire une victime.

Singularité bien notable, aucun d'eux, changeant soudainement d'avis sur le mérite du peintre récompensé, ne dit: « Encore un âne qu'on décore! tandis qu'on laisse dans l'oubli tant d'illustres artistes tels que Trilbardou, Chantecaille et le grand Crapoussin! » Mandanne fut trouvé pur, quoique heureux. On le promena trois fois autour du Salon carré, et on l'applaudit comme une mauvaise tragédie. Le bonheur de sa première journée de gloire ne devait pas se borner là. En rentrant chez lui, il trouva deux lettres: une large et carrée, l'autre oblongue et parfumée. Il déchêta d'abord la seconde, parce qu'il n'avait pas encore trenten ans, et il lut :

« Monsieur,

» La renommée a porté votre nom jusqu'au fond de mon bondoir; si vous ne me croyez pas indigne de vos pinceaux, venez demain matin avant midi chez moi, hôtel d'Armauville, rue de la Ferme. Vous trouverez un modèle de ce que je n'ose pas dire aussi beau que vous le désireriez.

» Votre admiratrice,

» Comtesse DE BUCCHIS. »

— Je commence par les comtesses, murmura Mandanne; par où donc finirai-je?

Voyons ce que contient la seconde lettre. Il lut encore :

« Monsieur,

« Je suis chargé de vous apprendre que M. le ministre de l'intérieur vous accorde vingt mille francs de gratification sur les fonds des Beaux-Arts. Vous aurez à passer à la caisse pour toucher votre mandat. »

Il parait, dit Mandanne, à qui la prospérité n'avait pas encore ôté l'esprit, que mon âme est de première qualité.

Mandanne posa la lettre du ministre de l'intérieur sous sa tête, et le billet de la comtesse de Burgos sur son cœur; et il ne s'endormit pas. On n'étonnera personne en disant qu'à chaque instant il s'attendait à voir le diable entrer dans sa chambre, afin d'avoir à lui rendre compte du plein succès de la journée; le diable ne se présenta pas. En galant homme, en homme qui sait vivre, il échappa à la reconnaissance, et d'ailleurs, comme on le verra dans la suite de cette histoire, si on prend la peine de la lire, il n'a l'habitude de se montrer que lorsqu'on le désire violemment.

III.

Enfin le jour parut, et il n'avait jamais semblé plus rose ni plus riant aux yeux de Mandanne. Parmi tous les souhaits qu'il lui était permis de former, celui d'être beaucoup plus beau, par exemple, afin de ne pas courir la chance de déplaire à la comtesse de Burgos, ne lui vint pas à l'esprit, tant, avec la faculté d'être mieux, nul homme n'ale désir d'être autrement qu'il n'est. Sur ce point, le diable n'a pas de marché à conclure; il y a renoncé. Quand Mandanne fut rasé, coiffé, vêtu à la dernière mode, comme on disait dans le bon temps, et qu'il eut mis cent francs en pièces d'or dans chacune de ses poches, il alla... chez la comtesse de Burgos? Du tout! il est pour l'artiste, sachez-le bien, quelque chose de plus séduisant, de plus irrésistible que l'aimant de la beauté, que celui de la curiosité, que la fameuse même, que le devoir; c'est le besoin de savoir ce que disent de lui les journaux, qu'il prétend ne jamais lire. Les cabinets de lecture ne vivent, on le sait, que du profit que rapportent ceux qui n'y vont jamais, notamment les hommes de lettres, les peintres, les députés, les acteurs et tous ceux qui ont affaire à ce grand lieu qu'on appelle le public. On parle des joies du troisième ciel; le troisième ciel n'est qu'une mansarde, comparé à la volupté exceptionnelle de l'artiste occupé à lire son éloge en déjeunant au café. Les cisèleres dorées du café, les moulures, les arabesques, les corniches guillochées, paraissent à son regard fasciné un reflet de l'Alhambra; le pain est ambre, la côtelette panée exhale le parfum de toutes les prairies de la Bretagne, la dame du comptoir elle-même est une nymphe qui se souvient de la mythologie. Mandanne éprouva cette poétique sensation qui tient du rêve, et mille autres encore en savourant son éloge dans les grandes et les petites colonnes des journaux. Celui-ci disait : « Le salon est exécrable cette année comme les années précédentes; sans le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, le miraculeux portrait du célèbre Mandanne, il faudrait décidément le fermer et mettre les clés sous la porte. » Un peintre est toujours secrètement flatté, dans le fond de l'âme, quand on le loue, d'entendre dire que le salon est ployable. Chacun se croit une exception. Un autre journal exprimait ainsi son opinion sur notre artiste : « Que nous disait-on, que le tableau de M. Mandanne avait été refusé? Le jury n'est pas encore tombé si bas, grâce au ciel. Non seulement le fameux tableau de M. Mandanne n'est pas refusé, mais il excite l'admiration de tout le monde; c'est une de ces merveilles qui apparaissent de loin en loin dans les arts pour prouver aux nations jalouses que la France en tient toujours le sceptre, et qu'elle est encore la terre classique du génie. C'est toujours à elle qu'il faut en revenir en fait de goût, d'esprit et de supériorité. »

Le garçon de café étant venu rendre à Mandanne le surplus de l'argent prélevé sur une pièce de vingt francs pour le prix du déjeuner, Mandanne lui dit : « Gardez. »

Le garçon se dit : « Cet homme est fou ! » Il n'en garda pas moins seize francs.

Il serait tout enivré de gloire pour se rendre à l'hôtel d'Armainville, chez la comtesse de Burgos, lorsqu'il lui tomba sous la main un misérable petit journal, rédigé par ces légions de va-nu-pieds qui vivent de billets de spectacles en attendant d'obtenir un billet d'hôpital. Mandanne le parcourut indifféremment, la main sur le bouton de cuivre de la porte du café. Une ligne l'arrêta : cette ligne était la lueur d'un poignard. La voix : « Oui, Mandanne, nous en convenons avec l'immense majorité des connaisseurs et du public, est un grand, un sublime peintre de portraits; mais nous l'attendons à un tableau d'histoire. Jusque-là, nous ajournons le complément de notre admiration pour le talent de M. Mandanne. » Cette petite critique, dans un journal ridiculement obscur, et encore était-elle une critique? cette observation plutôt, cette simple réflexion née d'une extrême bienveillance, causa plus de douleur à Mandanne que ne lui avaient fait de plaisir les milliers de compliments dont il s'était rassasié en déjeunant.

— Ah! je ne suis pas un peintre d'histoire! Mais qui n'est pas un peintre d'histoire? je le serai quand je voudrai. Ils me reprochent de ne pas peindre l'histoire...

Ce mot histoire revint trois ou quatre mille fois sur les lèvres de Mandanne avant d'arriver à l'hôtel de la comtesse, où il arriva enfin, et où il fut reçu par deux domestiques en livrés.

— Madame la comtesse ne reçoit personne aujourd'hui.

— Mais je suis M. Mandanne.

— C'est différent, répondit un des domestiques en priant l'artiste de l'accompagner dans les appartements de Mme la comtesse.

Mandanne, en foulant des tapis épais et doux comme du gazon, traversa pendant dix minutes des salons vastes et décorés avec un luxe que relevait un silence tout à fait royal; enfin, l'ampleur des pièces diminua, et de cabinet en cabinet plus petit, mais toujours plus exquis d'ornements, il arriva au boudoir de la comtesse. Le domestique s'était respectueusement retiré. La comtesse de Burgos, quoiqu'on lût au mois de mars, était vêtue en mousseline légère, si légère que quand elle se leva à demi sur son séant pour recevoir Mandanne, celui-ci aperçut la nuance bleuâtre de ses bas de soie, tant le tissu de cette robe orientale était vaporoux. Un bonnet grec surmonté d'un gland d'or, des pantoufles chinoises, véritables sabots dorés, complétaient ce costume délicieusement excentrique. Le costume de la comtesse fait naturellement supposer la douce température qui régnait dans son boudoir, atmosphère légèrement chargée du parfum des fleurs venues en serro chaude, et des émanations des sachets qu'on voyait épars sur des tablettes de citronnier.

— Cette pose vous convient-elle? lui demanda la comtesse, sans donner à l'artiste le temps qu'on perd ordinairement à se regarder le blanc des yeux. Le noir des cheveux et le rouge des oreilles, lorsqu'on se voit pour la première fois.

Elle avait jeté avec négligence une jambe sur l'autre, placé son bonnet sur le côté et accroché une rose entre la volute gracieuse de son oreille et l'écheveau doré de ses beaux cheveux blonds.

— Vous m'admirez quand vous n'aurez peinte, dit-elle à Mandanne, qui semblait apporter une extatique lenteur à poser sa toile sur le chevalet.

Je ne me figurais pas ainsi les comtesses, pensait Mandanne. Mais est-elle belle! est-elle resplendissante! est-elle merveilleuse!

— Vos cheveux un peu plus en désordre, madame.

— Voilà! dit-elle en passant avec l'insouciance d'un écolier ses doigts dans ses cheveux.

Ce fut alors Haïdée! c'était l'Orient! c'était l'Espagne! c'était la bello comtesse de Burgos!

D'une voix plus émue, Mandanne dit encore :

— Vos bras un peu plus découverts, s'il vous plaît?

— Vous préférez, dit-elle en soulevant ses longues manches de gaze jusqu'au coude; soit! ils ne sont pas trop mal, ajouta-t-elle.

Déjà une étonnante ressemblance se glissait sous les doigts tremblants du peintre, et, comme à son insu, un dessin fin, accentué pourtant, exact surtout, venait limiter le plus doux, le plus chaud des coloris. La comtesse de Burgos elle-même semblait sortir du fond d'un nuage et se placer graduellement devant les yeux de Mandanne. Il croyait moins être l'auteur que le témoin de son œuvre. Enivré de son talent, enivré de son modèle, Mandanne dit encore à la comtesse de Burgos d'une voix plus émue :

— Vos épaules un peu moins cachées, madame.

A peine avait-il exprimé ce vœu, que la comtesse jeta au loin en riant l'étoffe diaphane roulée autour de son cou, et que son sein blanc comme un vol de colombe, ses épaules se montrèrent dans toute leur éblouissante fermeté aux yeux de notre artiste, nous devrions dire de notre amoureux. Son esprit n'était plus au tableau, il volait autour de son modèle en spirale de feu de plus en plus rétrécie; sa main seule distraite, agitée, ne cessait de couvrir la toile de mille couches enchantées. Et il se disait : Une jeune femme qui me reçoit dans un houdoir, en jupe de mousseline claire, en bonnet grec, qui, pour moi, se décoiffe, se met les épaules, les bras nus avec une complaisance inouïe, doit être amoureuse de moi. — Aussi Mandanne s'écria-t-il, en quittant son chevalet, et en se précipitant comme un fou aux pieds de la comtesse :

— Madame, l'œuvre de mon esprit est faite; celle de mon cœur commence.

— Avant de vous répondre, dit la comtesse d'un air fort noble sans cesser d'être enjoué, je veux voir mon portrait. Si vous n'avez pas de talent, je vous fais mettre à la porte par mes domestiques; si vous en avez extraordinairement...

— Regardez, madame, répondit Mandanne avec une conscience usée fatiguée.

— C'est sublime, s'écria la comtesse de Burgos, qui ajouta : je suis fiévreuse, moi-même, de ne pas répondre à l'amour d'un homme de génie tel que vous; mais si j'avais en la faiblesse d'aimer un artiste, j'aurais voulu qu'il fût à la fois un grand peintre et grand sculpteur, comme Michel-Ange, Pugin et quelques autres.

Il était difficile de concéder une passion avec plus de délicatesse et de bon goût. En saluant Mandanne, la comtesse lui glissa dix billets de banque de mille francs dans la main.

Le diable, notez bien ceci, vous qui pouvez un jour avoir affaire avec lui, ne vous donne jamais que ce que vous lui demandez, et vous comprendrez que c'est déjà beaucoup. Mandanne ne lui avait pas demandé l'usage du monde, et il en avait complètement manqué dans son entretiens avec la comtesse de Burgos. Il aurait pu, sans cela, que plus une personne est élevée en dignité, et plus elle use de ce sans-gêne, de cette familiarité avec ceux qu'elle croit ses inférieurs et que c'est au moment où l'on tombe à ses pieds qu'elle vous écrase. Mandanne ne fut pas plu-

tôt rentré chez lui qu'il se dit, dans un accès de colère vraiment injuste contre le diable :

— Est-ce donc pour cela que je lui ai vendu mon âme ? pour rester peintre de portraits et n'être ni peintre d'histoire ni sculpteur comme Michel-Ange et Puget !

— Tu seras l'un et l'autre, mon fils, lui répondit une voix qu'il ne connaissait déjà.

— Mais quand ? demanda Mandanne.

— Tout de suite. Mets-toi à l'œuvre.

On remarquera qu'il est dans les usages du diable, et nous ne sommes ici ni pour les expliquer ni pour les discuter, de ne paraître qu'une fois en personne. Les fois qui suivent sont des manifestations de moins en moins expressives de son individualité : tantôt il est une voix ; comme dans ce dernier cas ; tantôt un souffle dans l'oreille ; tantôt un conseil ; il finit par n'être qu'une impulsion abstraite, et ces dernières transformations sont les plus dangereuses, car elles tendent à faire oublier à l'âme vendue qu'elle est la proie du mauvais esprit.

L'année qui suivit fut une série de contentements sans exemple pour Mandanne. Il peignait l'histoire avec le même succès qu'il avait peint le portrait ; et il produisit des morceaux de sculpture aussi énergiques que ceux qu'il créa le ciseau de Puget, et vivans comme ceux d'Auguste Prœault. La belle comtesse de Burgos n'ayant plus de raison pour refuser son cœur à Mandanne, lui donna sa main. Comme il est d'usage en Espagne que la femme anoblit, la comtesse de Burgos, qui était Espagnole, fit comte son illustre mari, qui ne s'appela plus que le comte de Mandanne.

Le bonheur est une folie. Mandanne, heureux comme un roi, voulut avoir un palais à sa fantaisie. Il tira des marbres de la Grèce, du granit de l'Égypte, et les employa, avec un goût des plus rares, à l'habitation splendide où il se logea. Quand on possédait un palais, qu'on est peintre, c'est le moins qu'on ait un atelier digne d'un palais. Mandanne s'en construisit un si grand, si vaste, qu'on y circulait à cheval.

On ne s'explique pas pourquoi les peintres, auxquels le silence est si nécessaire, ont, en général, un penchant déterminé, dès qu'ils ont un nom, pour les plaisirs bryans, les fantaisies soldatesques, les relâchemens enfans ; ils aiment les tambours, les cors de chasse, les trompettes, les fusils et les yatagans. S'ils osaient, ils se feraient appeler mon général. Il en existe un, je crois, qui se donne à l'étranger le titre de major.

Mandanne surpassa tout ce qu'on a vu en ce genre de manie. Le matin, chaussé en bottes à l'écyre, il montait un cheval bai, le soir unument isabelle, et souvent il lui arrivait de peindre en cabriolet avec un groom qui, debout derrière lui sur le strapontin, lui tenait la palette. Son atelier permettait ce genre de peindre, dont on parlait beaucoup dans le monde.

Ce n'est pas tout ! dès qu'on entraînait chez lui, un roulement de tambour et des feux de peloton se faisaient entendre, et il n'était pas rare qu'un milieu de la conversation un coup de canon retentît dans l'antichambre pour annoncer la visite de quelque grand personnage. Les journaux se moquaient beaucoup de ces puérilités extravagantes. Mais il est bon de dire ici, et nous prions le lecteur de s'en souvenir, que Mandanne étant passé de la réputation à la renommée, et de la renommée à la célébrité, il ne lisait plus les journaux, quoiqu'il les reçût tous, au contraire de ses premières années, où il les lisait tous et n'en recevait aucun. Que lui auraient appris les journaux ? N'avait-il pas plus de gloire que tous les peintres ensemble ! Quel prix refusait-on à ses ouvrages ? Il avait bien le temps de lire que la Prusse l'appela à grands cris, quand la Russie lui commandait vingt tableaux de cinquante pieds, quand l'Angleterre lui envoyait cent mille livres sterling pour le prix de penser à elle dans ses moments perdus.

Si l'on demande quel rôle jouait la comtesse de Burgos dans cet Olympé de fêtes, on répondra quelle passait chaque jour à la postérité sous des aspects différens, c'est-à-dire qu'elle posait pour son mari, tantôt comme modèle de vierge, tantôt comme modèle de bacchante ; un jour elle prêtait ses seins épaules à Vénus, un autre jour on ne reconnaissait sa figure charmante au milieu d'un groupe d'une fontaine publique. Aussi recevait-elle souvent des billets à peu près ainsi conçus : « Madame, j'ai vu à Brest, sous la coupole d'une fontaine, votre torse divin ; je viens exprès à Paris pour m'assurer si l'original est vraiment aussi beau que la copie. » Une autre fois, c'était un autre billet écrit dans ces termes : « Je vous ai vue ce matin toute nue, sous les traits d'une divine statuette. Me sera-t-il permis, madame, de voir habillée celle que par pudeur je n'ai pas osé acheter ? » Enfin, Mandanne la prodigua avec si peu de mesure, comme image, comme allégorie, comme emblème, qu'un certain jour un de ses confères la lui éleva comme réalité. Pour la retracer à ses vœux éplorés, il allait, de fontaine en fontaine, contempler les débris, les fémurs et les torsos voluptueux qu'il avait sculptés d'après elle. Sa douleur dura peu, quoiqu'il se permit une vengeance éclatante. Que de femmes tirèrent d'ailleurs à le consoler ! Les peintres sont dans une position privilégiée pour être aimés. Toutes les femmes se flattent de la pensée d'être des modèles à leurs yeux, et eux n'ont jamais besoin, comme les poètes et les romanciers, d'avoir sans cesse de l'esprit à répandre ; on les aime gratis.

Mandanne fut donc aimé, et aimé par les dames du grand monde. Deux femmes de ministres l'adorèrent à la fois : l'une, pour ne pas la nommer, était la femme d'un ministre de l'Intérieur ; l'autre était la femme d'un ministre du commerce. Cette double intrigue ne fut pas sans orage. Ces

deux puissantes dames devinrent rivales, et alors ce ne fut pas à qui des deux tuerait l'autre, mais à qui des deux déshonorerait mieux l'autre. Elles réussirent toutes les deux, comme on va le voir, et cela par un moyen auquel le diable ne perdit rien, car il est juste de ne pas l'oublier en toute cette affaire. Vingt artistes excellens s'étaient présentés pour peindre l'intérieur d'une immense église qu'on venait enfin d'achever au grand contentement de personne, car personne ne se souciait de la voir achevée. Ceux qui avaient gagné à cela, c'étaient des serruriers, des couvreurs, des dorciers, et, par dessus tout, des entrepreneurs, qui volaient sur tous ces fournisseurs plus ou moins fripons. Ces vingt artistes étaient parfaitement dignes de peindre cette église ; tous avaient fait leurs preuves, et tous avaient sur Mandanne l'avantage d'avoir déjà décoré des basiliques et des chapelles. Mandanne pourtant l'emporta sur eux, et il fut chargé seul de couvrir une lieue de murs, deux lieues de plafonds, de toutes sortes de sujets de la Bible, qu'il n'avait jamais ouverte. La femme du ministre de l'Intérieur le voulut ainsi. On murmura tout haut, on railla tout bas, on scandalisa ; mais le vent de la fortune soufflait pour Mandanne, et il triompha de la moquerie universelle.

Qui se montra dépitée, jalouse, ce fut la femme du ministre du commerce, indignée de n'avoir pas, comme sa rivale, une basilique à donner à peindre à Mandanne. Elle ne pouvait cependant rester sous le coup de cette défaite. Elle appela à son aide l'esprit, qui lui vint mieux que la colère pour se venger. Son bouddoir était à décorer. Que fit-elle ? Elle usa de tant de séductions auprès de Mandanne, qu'elle obtint de lui qu'il peindrait le portrait de sa rivale sur tous les murs du bouddoir, et dans les actes les moins conjugaux de la vie. Malheureusement la femme du ministre de l'Intérieur prêtait à cette vengeance à la Bussy-Rabutin. Ici on la voyait au bois de Boulogne se promenant en calèche avec le marquis de D... ; là elle était censée prendre les eaux à Bagneres ; mais dans le garçon de bain on reconnaissait un autre amant plus ancien en date. Comme elle avait aussi l'habitude de faire obtenir un emploi à tous les amis de cœur dont le régime était passé, on avait beaucoup à la vue d'un médaillon au fond duquel elle était représentée distribuant des croix, des brevets et des nominations à une foule innombrable, debout sur les degrés de son hôtel. Quand le bouddoir fut achevé, et Mandanne l'avait peint avec la finesse, l'esprit, la supériorité dont on connaît le secret, la femme du ministre du commerce donna une source à laquelle tout ce qu'il y a d'illustre dans la diplomatie et les arts fut convié. On devine si le bouddoir, ouvert aux initiés, fut curieusement visité, malignement commenté ; s'il étonna, si on en parla au dehors, à la cour et partout. La rivale fut foudroyée au premier moment ; mais elle se releva au second, et ce fut pour dire en face à Mandanne :

— Vous m'avez joué un tour odieux, infâme ; mais l'amour n'est souvent qu'un tissu de trahisons, de lâchetés et de larcineries. Votre crime vient de ce que vous aimez mieux ma rivale que moi ; demain vous changerez peut-être d'avis ; mais, en attendant demain, voici, monsieur, ce qu'il faut que vous fassiez aujourd'hui, et, si vous n'y consentez pas, je vous retire tous les travaux dont vous êtes chargé pour l'église de... sous prétexte que vous êtes incapable de les exécuter. Je vous précipite moralement du haut de vos échafaudages.

Mandanne attendit, avant de répondre, que l'esprit dont il prenait conseil dans les occasions importantes se fût révélé à lui.

— Parlez, madame, dit-il enfin, je vous écoute.

Le diable lui conseilla d'accepter ce qui allait lui être proposé.

— Ma rivale est belle, très belle, commença-t-elle par dire.

— Vous l'êtes aussi, madame.

— Je le sais. Ceci convenu, écoutez-moi.

— Oui, madame.

— Sur les murs immenses de l'église que, grâce à moi, vous êtes chargé de peindre, vous vous proposez sans doute de traiter des sujets empruntés à l'Ancien et au Nouveau-Testament ?

Je n'en exécuterai pas d'autres.

— Parmi ces tableaux religieux, on verra souvent figurer des femmes fameuses par leur charité, leur foi, leur dévouement, leur martyre. On en verra mourant de soif dans les déserts, de douleur sous le fer de l'ourlet, plutôt que de laisser porter la moindre atteinte sur leur chasteté.

— Oui, madame.

— Eh bien ! je veux que toutes ces femmes aient la plus grande ressemblance de visage, de corps, de tournure avec ma rivale ; enfin, je veux que tout le monde s'écrie, en voyant chacune de ces saintes : « Mais, c'est Mme... ! c'est elle ! » Vous m'avez entendu ?

— Mais, madame, tout Paris poussera un cri d'indignation.

— Vous voulez dire un éclat de rire. Du reste, les conséquences de votre œuvre ne vous regardent pas. Au surplus, choisissez : point d'église à peindre, ou pointe comme je vous l'ai dit.

— Mais, madame, garantissez-moi du moins l'impunité après mon effrayante hardiesse ; car tout Paris sait bien que votre rivale n'est pas une sainte, et que sa chasteté...

— Je ne vois que deux moyens de vous mettre à l'abri de la vengeance de son mari ; c'est de vous faire nommer ambassadeur.

— J'y pensais, dit Mandanne avec le plus admirable aplomb.

Et, en effet, depuis quelque temps, il rêvait la gloire politique de Rubens, qui fut réellement ambassadeur.

La vengeance s'exécuta à la lettre ; les traits de la rivale de la femme du ministre de l'Intérieur se retrouvèrent sur tous les visages de saintes

peintes dans l'église de *** , et ils y resteront toujours pour l'édification des fidèles. Ainsi c'est elle qu'on adore, en priant aux pieds de toutes les vierges qui décorent cette fameuse basilique. Après cette équipée, sur laquelle les Mémoires futurs seront beaucoup plus explicites que nous-même, Mandanne se vit obligé de songer à réaliser son désir d'être ambassadeur. De fait, il ne lui restait plus rien à désirer : membre de l'Institut, peintre du roi, commandeur de presque tous les ordres, quelle autre ambition pouvait l'émouvoir, si ce n'est celle d'être un des premiers personnages de son temps après le roi ?

On se disait bien : Mais il est ridicule à M. le comte de Mandanne de vouloir devenir un personnage politique, lui qui n'est, après tout, qu'un homme d'art ! Comment saurait-il conserver, défendre les intérêts d'un grand royaume, lui qui n'a jamais vécu que dans les salons et son atelier ? Lui qui ne s'est jamais sérieusement occupé que de dresser des chevaux et de courtiser les femmes ?

— Je vous dis que je serai ambassadeur, répondait-il à tout le monde, ou bien je priverai la France de l'éclat de mon génie. Je ne prendrai plus pour elle.

Comme il était vraiment impossible de lui accorder ce qu'il voulait, avec l'entêtement d'un enfant réveillé, Mandanne alla en Allemagne, où il se vengea, ainsi qu'il l'avait promis, en peignant le petit nombre de victoires que cette nation eût avoir gagnées sur la France. Rien que ce trait prouve combien il était digne d'être ambassadeur.

C'est en Allemagne que le hasard lui fit rencontrer sa femme, la belle comtesse de Burgos, et son amant. S'il était un homme à qui il était imposé de pardonner une faute, c'était assurément lui, dont la vie entière n'avait été qu'une longue infidélité. Cette indulgence lui manqua. Comme l'amant de sa femme, ainsi que nous l'avons dit, était peintre et jouissait aussi de quelque considération, quoi qu'il fût loin de pouvoir lui être opposé, Mandanne s'abandonna à tout l'entraînement de sa colère. Aimé du jeune héritier présomptif, il usa de son influence pour faire arrêter, juger et condamner l'amant de sa femme aux horribles travaux des mines ; et, par un raffinement de cruauté, assez spirituel du reste, il obtint qu'il fût employé à extraire du fond de la terre ce bleu minéral auquel la Prusse a donné son nom. Il trouvait un plaisir diabolique à peindre avec de la couleur qu'il devait aux effets de sa vengeance. Il compta plusieurs tableaux qu'il signa ainsi : *Peint par moi avec de la couleur tirée des mines par l'amant de ma femme.*

Nous arrivons à l'époque la plus brillante mais la plus décisive de la vie de Mandanne, favori du prince, il vivait avec lui sur le pied d'une familiarité si extraordinaire qu'il partageait ses amusements et ses plaisirs, mangeait à sa table et ne voulait plus peindre qu'pour lui. Mais si le bonheur, ainsi que nous l'avons dit, est une folie, la grandeur est un vertige ; Mandanne l'éprouva. Enivré par sa haute position, un jour que le prince discutait avec lui, à table, sur un point de l'histoire de la peinture, Mandanne s'oublia jusqu'à lui dire : « Faites monter l'ouvrage de Vasari ; sonnez ! » A cet ordre donné au prince, comme s'il eût été son domestique, celui-ci lui jeta la serviette au visage. Mandanne s'évanouit.

Il était mort ; une attaque d'apoplexie l'avait tué ; son heure suprême avait sonné. Le diable avait pris son âme.

Quand il s'éveilla, Mandanne, qui ne savait pas s'il avait réellement vécu ou s'il avait rêvé, se trouva à Paris, dans sa mansarde, en face de son gigantesque tableau refusé : *Le Temps découvrant la Vérité.* Une chose pourtant lui disait que ce qu'il avait éprouvé n'était pas tout à fait un songe, c'est qu'il avait cinquante ans ; il avait des rides, des cheveux blancs couvraient ses tempes, et son fameux tableau était devenu blanc et jauni.

— Je n'ai donc pas été le premier peintre de mon temps ? s'informait-il pourtant à un de ses confrères, qui hochait la tête avec la tristesse qu'on a à répondre à un fou qui vous demande compte du passé. Quoi ! je n'ai pas été l'amant, puis le mari de la belle comtesse de Burgos ? Quoi ! n'est-ce pas moi non plus qui ai été commandeur de tous les ordres, favori du prince royal d'Allemagne, l'amant heureux de toutes les jolies femmes de mon époque ?

— C'est possible, mon ami, lui répondit son confrère, mais il faut travailler.

Mandanne soupira et se mit devant son chevalet. Mais, au lieu de cette verve large et tempêteuse, de cette fougue qu'il n'avait pas même besoin de diriger autrefois, il sentit le frein de la prudence, l'embarras du doute ; il n'osait rien risquer. Il ne traçait pas un contour sans se demander si c'était bien dessiné. Wantant, comme tous les esprits timides, avoir un pied dans tous les systèmes, il s'appliqua à les reproduire tous. Et, comme il écoutait chaque conseil comme il obéissait à la critique ! il faut dessiner, disait-il sans cesse ; le dessin, toujours le dessin, rien que le dessin ! Ah ! les anciens, comme ils dessinaient !

Cette conduite, si opposée à celle qu'il avait tenue avant sa mort, eut les résultats que voici : il mit deux ans à peindre un portrait qui ne se trouva pas ressemblant. Il employa cinq ans à retoucher sans relâche son tableau *Le Temps découvrant la Vérité*, qui fut repoussé six fois au Salon. Il demanda des articles à tous les journalistes, et pas un ne parla de lui. Enfin, à soixante ans passés, n'ayant encore ni un nom, ni une commande, ni un tableau acheté, il résolut d'aller en Amérique.

Son industrie, la seule qui le fit vivre en Amérique, était de s'arrêter sur les places publiques ou au milieu de quelque village indien, et de dérouler son tableau *Le Temps découvrant la Vérité*. On lui donnait une poignée de riz, et il allait plus loin. Épuisé de fatigue, de faim, de dé-

couragement, il tomba un jour au pied de son tableau avec l'intention de ne plus se relever. Il allait mourir. Un Français vint à passer par là ; ce Français, ce compatriote, qui était un homme de beaucoup d'esprit, puisqu'il voyageait en Amérique pour ne pas lire des discours prononcés à la chambre des députés, se hâta de porter des secours à Mandanne. Il le souleva, ramena le pauvre vieillard, mais tout à coup il s'écria :

— Vous êtes le fameux Mandanne ?

— J'ai donc été fameux ! dit le moribond ; ce n'est pas un mensonge, un erreur ! J'ai en un atelier grand comme un palais, j'ai possédé un palais du marbre, des chevaux, des titres ? Je ne suis donc pas fou ? C'est bien moi qui avais vendu mon âme au diable.

Quand le Français eut rendu quelque force à Mandanne par un excellent dîner, il lui dit :

— Je vous réponds que vous n'avez pas vendu votre âme au diable, s'il ne m'est pas tout à fait possible de vous assurer que vous n'avez pas eu quelque dérangement dans l'esprit.

— Mais alors cette prospérité...

— C'est cette prospérité même qui vous a quelque peu troublé l'intelligence.

— Mais comment se fait-il que, célèbre, adoré, porté aux nues d'abord, je sois tombé dans cet oubli, dans cette misère, dans ce délabrement ?

— Voici pourquoi : Tant que vous avez obéi aveuglément à l'impulsion de votre génie, tant que vous n'avez écouté que vous-même en travaillant, sans égard au monde, sans nul souci de la critique, vous vous êtes élevé, vous avez marché, vous avez grandi ; on a crié en vous, on vous a loué, on vous a récompensé, on vous a fait roi ; mais du jour, malheureux jour ! où vous avez médié des conseils, fêché l'oreille et le genou, exagéré le respect qu'on doit au passé, obéi à la critique, vous êtes devenu esclave, vous êtes tombé, et l'on a passé sur vous.

Le secret dans les arts, — pourquoi ne l'avez-vous pas toujours compris ? — est de se croire infiniment supérieur à tout le monde, et d'avoir l'utile bon sens de se dire inférieur à chacun.

— Mais la critique n'existe donc pas ?

— Sans doute elle existe aussi bien que la peste ; mais il faut s'en garantir... comme de la peste.

— Mais le diable !

— Le diable ici, mon cher Mandanne, c'est notre imagination.

LÉON GOZLAN.

(Bulletin de l'Ami des Arts.)

LE DYA DE NIDDELBORG.

Il est un pays, voisin du nôtre, qui a été incorporé à la France, et qui, cependant, nous est encore à peu près inconnu.

Ce pays, c'est la Hollande.

A part quelques commis-voyageurs, envoyés par les gros marchands de vins de la Champagne, et les fabricans d'indienne de Nîmes, lesquels, depuis le mois d'avril jusqu'en septembre, foulent le territoire néerlandais, les modernes Bataves ne sont pas souvent honorés de la visite de nos compatriotes.

Et c'est à tort, disons-le bien haut, que les artistes, les hommes d'intelligence et d'imagination, ceux qui s'enthousiasment facilement devant toutes les poésies qu'ils rencontrent sur leur chemin, c'est à tort, répétons-nous, qu'ils négligent d'explorer ce pays si rapproché de nos frontières.

La Hollande, si pauvre en monumens antiques, la Hollande, bien qu'elle n'ait ni ruines éloquentes, ni églises dentelées et festonnées, ni tombeaux, ni temples grecs ou romains à leur offrir, ne laisse pas qu'être riche en exhibitions merveilleuses.

Et d'abord, elle a ses musées, magnifiques galeries tapissées de chefs-d'œuvre de tous les grands artistes, salons resplendissans où Rembrandt, Van Rhyne, Teniers, P. Potter, les trois Van de Wélde, G. Dou, Wouwerman, B. Van Der Helst, Rubens, et tant d'autres maîtres nationaux, fraternisent

Avec Ruos, Durer, Holbein, noms illustres que revendique l'Allemagne ; Avec les peintres français, J. Veruet, le Lorrain et le Poussin ; Avec Murillo, Escalante, Velasquez et Cereso, dignes représentans de l'art en Espagne ;

Avec Paolo et Carlo Véronèse, Coregge, Dominico Zampicri, Tintoret, Salvator Rosa, Titien et Raphaël, qui portèrent si haut la gloire de l'école italienne.

Il est des tableaux dans ces musées qui, seuls, pour être vus et admirés, mériteraient qu'on fit exprès le voyage de Scravenague et d'Amsterdam.

Ceux de G. Dou, par exemple, dont les effets de lumière sont si remarquables.

Et celui de Van Der Helst, représentant un repas donné par les officiers de la garde civique d'Amsterdam, en commémoration de la paix de Munster, en 1648, cet inappréciable tableau appelé à jûsto titre la merveille de l'école hollandaise ;

Et le Combat des Brigands contre des Villageois, par Wouwerman ;

Et les Paysages de P. Potter. — Cette toile parlante, surtout, que nos pères ont pu voir au Louvre, sous l'Empire, mais qui a été restituée, en 1815, au roi des Pays-Bas ;

Et la Tentation, de Teniers;
Et la Garde de nuit,
La Suzana, au bain,
La Leçon d'anatomie du professeur Tulp,
Par Rembrandt.

Nous passons sans silence la curieuse collection d'objets chinois et japonais du docteur Siebold (1), qui n'a de rival dans aucun capitale de l'Europe, pas même à Paris, sur le boulevard Bonne-Nouvelle.

Nous oublions aussi de mentionner le Musée égyptien de Leyden et le célèbre cabinet d'histoire naturelle de cette ville, qui est le plus complet qui existe dans le monde entier, pour arriver de suite aux travaux gigantesques exécutés chaque année, chaque mois, chaque jour, par ce peuple ingénieux et infatigable, afin de résister aux envahissements des flots (2).

C'est, en effet, un spectacle des plus étranges que celui de ces digues (Dyks) monstrueuses élevées dans tout le royaume, sur le bord de la mer. La Hollande est une conquête arrachée à l'Océan, une conquête que l'homme ne pourra conserver qu'à la condition de lutter toujours, sans cesse, contre les attaques de son éternel ennemi. C'est un duel qui ne doit pas finir et dans lequel le Hollandais ne peut avoir un moment de dessous, sans qu'aussitôt son habitation, ses richesses, sa vie ne soient compromises. Ainsi qu'une vigie postée sur le haut du mât, l'habitant de ce pays a constamment son regard fixé sur l'immense plaine d'eau qui l'étreint de toutes parts; s'il cessait de veiller un instant, un seul instant, il risquerait de voir s'abîmer à tout jamais le sol qui le porte dans les profondeurs de l'Océan, d'où sa main l'a violemment arraché. Le Hollandais est dans la position d'une sentinelle perdue au milieu d'un déluge dont les ennemis occupent les hauteurs. Il est bien forcé de ne dormir qu'à un œil, et même de ne pas dormir du tout. S'il veut repousser à temps les agressions perpétuelles de son adversaire, il est nécessaire qu'il soit sur un qui vive continu. Ainsi que le dit un poète du siècle dernier :

La terre, avare à leur égard,
Ne leur a fait aucune part
De ces biens dont à leurs on la trouve remplie;
Et cependant ces braves gens
Ont tant fait pour leur industrie
Qu'ils ont abondamment les besoins de la vie,
En dépit des quatre éléments.

Ce qui est vrai en tous points. — Mais que de peines, que de fatigues, que d'insomnies, pour avoir ces besoins de la vie! que de travaux prodigieux à entreprendre! que de Dyks à élever pour avoir le droit d'ensemencer derrière leur rempart, souvent illusoire, hélas! une petite parcelle de terrain! Les Dyks représentent presque exclusivement le système défensif des Hollandais contre les empiétements des flots; ils les tiennent de leurs ancêtres, les patiens Bataves, *tenaces Batavi*, ainsi que les appelle l'historien romain.

Au lieu de bâtir des murailles, des remparts en pierres que les vagues mineraient à la longue et finiraient par renverser, ils façonnent des claies formées de joncs entrelacés solidement; ces claies, superposées les unes aux autres et disposées en talus, sont fixées sur le rivage par des pieux énormes, par des arbres entiers quelquefois, apprêtés pour cet usage.

On jette du sable ensuite dans les interstices; les trous sont hermétiquement bouchés, et l'on établit plusieurs rangées d'une plante marine qui vient à merveille et vite sur ce terrain improvisé. Cette plante, qui n'est défendue d'arracher sous les peines les plus sévères, consolide l'œuvre protectrice.

Bientôt, en effet, les liges ont pris des développements ardemment désirés; les unes se cramponnent aux claies; elles s'y lient, s'y attachent in-

timement comme le lierre à l'orme; les autres, semblables à des couleurs, se roulent autour des pieux. Toutes jettent des racines profondes et nombreuses, et dès ce moment le Dyk est terminé.

Mais quelle que soit la solidité de l'obstacle qu'on lui oppose, l'Océan ne renonce jamais à saisir sa proie. Cent fois par jour les flots impétueux couvrent d'eau la barrière; contre laquelle se brise leur fureur impuisante. Une muraille construite avec toutes les garanties de durée qu'il est donné à l'homme d'apporter aux œuvres de ses mains ne pourrait résister long-temps à la violence de ce terrible ennemi. S'écarter par la base, elle s'écroulerait bientôt et jucherait le rivage de ses débris.

Le Dyk oppose une résistance plus opiniâtre, plus longue, mais, hélas! tout aussi inutile le plus souvent. A force de revenir à la charge, le perfide élément ébranle le rempart de bois qui fixe des bornes à ses empiétements. La vague déjà creusée le sable dans lequel les poutres sont enfoncées; elle parvient enfin à détacher du sol, à soulever ces énormes solives, et bientôt, claires, pieux et plantes marines volent ensemble dans le sein courroucé de l'Océan. Vous comprenez? Les flots, dont la fureur n'est plus comprimée, se précipitent hors de leur lit en mugissant; une heure à peine s'est écoulée depuis la chute du Dyk, et déjà les modestes canaux, changés en fleuves et en torrens, débordent à leur tour dans les prairies; déjà les campagnes, dans un rayou assez étendu, sont menacées d'une submersion complète.

Mais le tocsin a résonné; le duel va recommencer plus terrible qu jamais, et les deux ennemis acharnés vont se disputer chaudement la victoire. Voyez plutôt.

A ces sens, dont chacun comprend vite le véritable sens et l'importance, les travaux sont aussitôt suspendus; les barques sont démarrées; des familles entières s'y jettent avec précipitation, munies des instruments nécessaires. La plaine est couverte de groupes isolés, mais innombrables, et bientôt une immense population est réunie sur le lieu du sinistre. Les momens sont précieux; aussi se met-on bravement à l'œuvre sans se plaindre. Le concours est unanime; vieillards, femmes, enfans, tous prêtent leur appui aux travailleurs. On a de l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'à la ceinture quelquefois; on enfonce dans le sable; qu'importe! l'Océan mugit, il ne veut engouffrer; le plus pressé est de le retenir dans ses limites naturelles... ce que l'on obtient après une journée, une nuit de fatigues, de souffrances et de périls.

Le bub attend, chacun retourne dans sa demeure, prêt à recommencer huit jours après, le lendemain, peut-être!

Oh! n'est-ce pas qu'il y a une poésie étrange, sauvage, fantastique, une poésie qui vous est restée inconnue jusqu'à présent, dans cette scène que nous venons de reproduire, et à laquelle nous avons assisté, nous qui écrivons ces lignes, mais le front et les membres traversés par un frisson glacé, mais les larmes aux yeux, mais le cœur brisé par mille sensations atroces.

N'est-ce pas que vous auriez payé de votre admiration, de votre sympathie, tant de patience, d'abnégation, d'obstination sublime?

Quelle serait donc la nature des pensées qui s'élevaient dans votre âme, si vous pouviez contempler à votre aise les dunes gigantesques qui ceignent la mer du côté de Scheveningen, et surtout la merveilleuse jetée de Katwyk?

Que diriez-vous donc du génie persévérant des Hollandais, s'il vous était prouvé qu'une seule de leurs provinces (la Zélande) dépense chaque année au delà de 50 millions de florins pour combattre les inondations?

Que de zèle, d'activité, d'intelligence, de dévouement, ne devinez-vous pas dans l'énocce de ce seul fait?

Que de dangers non montrés-t-il pas suspendus sur la tête des malheureux habitans de ce pays qui n'a, à proprement parler, qu'une existence factice.

La Zélande, ainsi que chacun sait, est le point du royaume des Pays-Bas le plus exposé aux inondations, puisque les terres de cette province sont bien au dessous du niveau de l'Océan; on comprend dès lors qu'il faille une surveillance active et constante, des travaux non interrompus, pour combattre, sans trop de désavantage, les invasions du terrible élément. Un ingénieur intelligent est attaché à chacun des Dyks principaux; il doit veiller constamment à la conservation des matériaux, au remplacement des pièces détériorées par un trop long usage; il doit garantir, autant qu'il est humainement possible de le faire, la solidité des constructions, et, en cas de désastres soudains causés par les flots ou la malveillance, réparer sur-le-champ par tous les moyens qui sont à sa disposition la brèche faite au Dyk (1).

Nous venons de parler des désastres soudains causés par la malveillance.

Cette phrase peut offrir un non sens à beaucoup de lecteurs.

Pour d'autres, elle renferme une accusation (tellement extraordinaire, tellement grave et fétisante, que nous devons, afin de les convaincre, nous retrancher derrière l'autorité des faits.

Non, il n'y a rien de téméraire, de léger, de hasardé dans nos dis-

(1) Le docteur Siebold, parti fort jeune de son pays avec le titre de chirurgien, à bord d'un navire de la compagnie des Indes, fut fait prisonnier par les Japonais. Pendant les sept années que dura sa captivité, il étudia les mœurs, les usages, les coutumes de ce peuple et des Chinois, ses voisins. Il recueillit, au prix des plus grands sacrifices, tous les objets qui servent aux besoins, aux plaisirs, à la défense de ces deux nations limitrophes et souvent rivales. Utensiles de ménage, guitare de bambou, costumes, armures complètes, fleches, massues, livres, monnaies, et jusqu'à une maison ornée de ses meubles, jusqu'à un village entier, rien ne manque à cette collection que le patient docteur est parvenu à former et à transporter à Leyden.

Le gouvernement a fait dernièrement des offres magnifiques au docteur pour acquérir la propriété de ses richesses exotiques. Le docteur n'a pas trouvé le chiffre assez élevé; il a refusé. Il est à désirer cependant qu'on entame de nouvelles négociations à ce sujet, et que le gouvernement ne s'en tienne pas à quelques mille florins de plus ou de moins, car la collection du docteur Siebold revient, comme complément nécessaire, au musée chinois et japonais de Scèvevaque, qui pâtit devant elle; il faut bien l'avouer.

(2) Nous pourrions mentionner ici les miracles hydrauliques accomplis par le moyen des moulins à vent, et les nombreux canaux, et les marais profonds, et les lacs desséchés à l'aide de ces appareils d'un nouveau genre; le lac de Harlem, surtout, qui n'a pas moins de trente lieues de circonférence, dont la sonde n'a pas pu constater le profondur, en certains endroits, et qu'une ceinture de moulins, fonctionnant sans relâche, mettra bientôt à sec; ce qui changera une immense étendue de terrain en vallée sous l'eau, et dès lors inutile, en une vaste plaine que creusera le soc de la charrue, et qui ouvrira son sein fertile, autrefois sillonné par des vaisseaux de haut bord, pour produire d'abondantes moissons.

(1) Outre les ingénieurs, il y a dans chaque district des officiers établis pour surveiller les Dyks. Ces officiers, rétribués par le gouvernement, sont toujours pris parmi les notables du pays. Grande est leur responsabilité, mais aussi leurs pouvoirs, en tout ce qui touche les mesures salutaires à prendre, sont fort étendus. Ils composent un conseil d'ant le président est appelé Dykzrave et les conseillers Heemraden. Ils ont le droit de citer directement, et à bref délai, l'ingénieur dont la conduite est répréhensible, devant ce tribunal de justice.

cours. C'est l'histoire qui parle par notre voix. Nous ne faisons que relater ce qu'elle nous a appris.

Dans la direction est de Middelbourg, sur les bords de l'Escaut occidental, est un Dyk formidable, entretenu avec un soin, avec une patience, avec une attention que justifie l'importance de cette barrière pour le salut du pays.

Une seule fois, en effet, au milieu d'une horrible tempête, ce Dyk avait été renversé, puis entraîné par les eaux du fleuve, grossies des flots soulevés de l'Océan.

C'était dans le dix-septième siècle.

Par suite de cette invasion désastreuse, l'existence de la province avait été sérieusement compromise. Plaine, maisons, villes, villages, tout était devenu la proie de l'élément perfide.

Les malheureux Zélandais, réfugiés sur le faite des maisons, ou errant à l'aventure dans leurs frêles embarcations, s'attendaient à chaque instant à disparaître sous les flots.

Cette prise de possession dura huit jours et autant de nuits, après lesquels la tempête se calma enfin.

La mer et l'Escaut rentrèrent alors dans leurs limites, et les naufragés, — de quel autre nom les appeler, mon Dieu ! — purent s'asseoir sur les ruines humides de leurs habitations.

Pendant la durée d'un demi-siècle, cette population industrielle, si riche, si active, se ressentit des pertes éprouvées par la chute du Dyk.

Cette catastrophe, consignée dans l'histoire de la Zélande, et transmise de génération en génération par le père à son fils, cette catastrophe, dont les conséquences furent si funestes, a révélé aux habitants de ce pays toute l'importance du Dyk de Middelbourg.

Ce Dyk est la sauve-garde de la province.

Tant qu'il reste debout, tant qu'il oppose à la fureur des vagues une masse solide et compacte, le pays jouit d'une sécurité parfaite. Les Zélandais doivent toujours, sans doute, entretenir attentivement les Dyks nombreux qui, sur mille points différents, protègent les rivages de leur patrie; mais la condition principale de leur existence, et ils le savent bien, ne se lie pas moins intimement avec la conservation du Dyk de Middelbourg.

Or, le Dyk soigneusement réparé par les ingénieurs français qui dirigeaient, sous l'empire, les travaux de Flessingue, ce Dyk, entretenu depuis lors avec une constante sollicitude, offrait encore en 1819 un rempart solide et rassurant.

Parmi les employés subalternes auxquels la garde du Dyk était confiée, se trouvait un homme nommé Jarbell.

Jarbell avait un caractère violent et emporté; son humeur altière ne souffrait pas la moindre contradiction de la part de ses camarades; souvent même le motif le plus frivole, la cause la plus légère et la plus futile provoquaient chez lui des accès de fureur dont les suites n'étaient pas sans danger.

Jarbell avait du Napolitain dans son organisation, car il était en même temps passionné, vindicatif et hypocrite.

Ainsi, cet homme, si susceptible avec ses égaux, devenait tout à coup, en présence de ses supérieurs, flatteur et soumis, humble jusqu'à la Lasse, rampant comme un esclave.

Dans ces moments, une sourde tempête grondait-elle dans son âme ?

Un visage satisfait, un air riant et joyeux, dissimulant avec art ce qui se passait en lui, donnaient le change aux plus habiles et trompaient l'observateur le plus ombrageux.

Jarbell aurait serré, sans trembler, sans pâlir, voire le sourire sur les lèvres, la main de celui dont il devait percer le cœur une heure après.

Né dans une condition meilleure, admis aux bienfaits d'une excellente éducation, servi par les circonstances et jeté dans les routes tortueuses de la diplomatie, cet homme, si habile à maîtriser, devant le monde, ses impressions les plus intimes, à se composer un visage d'emprunt, en aurait imposé aux plus vieux faiseurs de protocoles. Nous avons dit qu'il y avait du Napolitain, nous ajoutons qu'il y avait aussi du Talleyrand sous cette grossière enveloppe, avec cette différence pourtant que Jarbell pouvait avoir du courage dans l'occasion, et qu'il aurait sacrifié sa vie sans hésiter, pour entraîner plus sûrement dans sa ruine un ennemi abhorré.

Un soir de cette année 1819, Jarbell se promenait silencieusement sur le rivage de l'Escaut; il était seul; par conséquent, il ne surveillait ni ses gestes ni les mouvements qui trahissaient une violente agitation intérieure. La lune, qui venait de paraître à l'horizon, projetait ses pâles rayons sur les plaines de la Zélande, et permettait de suivre d'un œil attentif le jeu succédé de sa physiologie; ses sourcils noirs et épais se contractaient par moments, et les regards qui jaillissaient de sa prunelle avaient une expression fatale.

Parfois, des mots entrecoupés, des syllabes rudes et brèves, des exclamations menaçantes, s'échappaient de ses lèvres, avec un sourd roulement, semblable à celui que fait entendre Satanas dans les vieilles légendes. L'attitude, la démarche, le moindre geste de Jarbell donnaient la mesure des souffrances atroces qui labouraient son âme, et son visage, ainsi qu'un miroir fidèle, reflétait les phases horribles du combat qui se livrait en lui. La douleur, le désespoir de cet homme avaient quelque chose qui forçait à frémir. On devinait qu'il luttait contre une pensée oblique et terrible. La pensée d'un crime, peut-être !

Après un heure environ de cette promenade isolée sur les bords du fleuve, il s'arrêta tout à coup, et, croisant ses deux bras avec rage :

— Elle se rit de mes menaces autant que de mon amour, murmura-

til d'une voix étouffée. L'insensée ! elle ne me croit pas capable de me perdre pour perdre mon rival. Cependant... Oh ! non, non, ce mariage ne se fera pas, poursuivait-il en grinçant des dents ! Non ! jussé-je frapper un coup désespéré, dit-il m'en coûtant la vie, Hollanders ne deviendra pas l'épouse de Wlaanix... Allons ! s'écria-t-il après un silence de quelques instants, et de l'air d'un homme qui vient de prendre un parti; allons ! répéta-t-il en quittant les bords de l'Escaut, et en se dirigeant vers une clarté qui brillait à peu de distance, au nord du Dyk, dans l'intérieur des terres.

Cette clarté paraît de l'auberge de meinherr Carolus Meerdrech, et provenait d'un pétillant feu de tourbe et de bruyères sèches, allumé à cause de la rigueur de la saison dans toute l'ampleur d'une vaste cheminée en briques rouges. L'auberge du *Grand-Doelen* était connue de tous les joyeux amis de la bouteille, à cause de l'excellence du genièvre et du lambic qu'on y débitait; et aussi de tous les jeunes cavaliers de la contrée, à cause de la coquette et jolie Hollanders, la fille de meinherr Carolus Meerdrech, qui en faisait les honneurs avec une grâce parfaite.

Cinq minutes de marche suffirent à Jarbell pour atteindre le cabaret. Avant d'entrer dans le logis, il composa son visage. Les plis de son front disparurent aussitôt comme par enchantement; il prit un air dégagé et avenant; il butonna sa veste avec soin, passa la main dans ses cheveux, dont il répara le désordre disgracieux, et, après une dernière inspection de toute sa personne, il franchit le seuil du *Grand-Doelen*.

A l'aspect du nouveau-venu, Hollanders ne put retenir un geste d'impatience et même d'effroi, car le geste qu'elle fit avait ce double caractère; en même temps, le sourire qui se répandait sur ses lèvres disparut entièrement; son frais et séduisant minois s'obscurcit, et son regard, une minute auparavant satisfait et radieux, traduisit clairement la contrariété, le dépit, l'abattement qui résultaient pour elle de l'arrivée de cet homme.

Le cœur de Jarbell battait avec force et se trouvait en présence de la jeune fille; toutefois, il se voyait observé, et la garde du Dyk réussissait à ne rien laisser percer au dehors, de la tempête qui grondait dans son âme; son regard affectait même une distraction qui lui coûtait beaucoup, sans doute, mais qu'il jugeait nécessaire à la réussite de ses projets.

Il s'assit à une table près du foyer, et demanda un cruchon de lambic (1).

Hollanders, occupée à servir les nombreux consommateurs qui encombraient la salle, n'entendit pas, ou plutôt parut ne pas entendre la voix de Jarbell. Ce fut le maître du logis qui apporta la boisson désirée.

— Eh bien ! dit meinherr Carolus Meerdrech en posant le cruchon sur la table, vous n'êtes donc pas de garde ce soir, mon brave Jarbell, et vous venez nous faire une petite visite ?... C'est très bien à vous, continua-t-il sans laisser à son interlocuteur le temps de lui répondre. Heïn ! que pensez-vous de ce lambic ? ajouta-t-il en exécutant un mouvement de tête très significatif.

— Excellent, meinherr Meerdrech ! parfait, répondit Jarbell en faisant claquer ses lèvres avec l'aplomb d'un connaisseur consommé. Me ferez-vous le plaisir de me tenir compagnie et de m'aider à vider ce cruchon ? — Comment donc ? bien volontiers ! s'écria le maître du *Grand-Doelen*.

Eh, prenant un tabouret, il s'assit à côté du garde, tout en élevant la voix au milieu du tumulte produit par les conversations qui se croisaient en sens divers, pour demander un verre de plus à Hollanders.

Mais la jeune Zélandaise prêtait alors l'oreille à quelque douce flatterie que lui débitait le fils d'un riche marchand du voisinage, nommé Ambrosius Wlaanix, et sa préoccupation était si forte, que la voix de son père n'arriva pas jusqu'à elle. Cette fois, c'était réellement qu'elle n'entendait pas.

— Hollanders ! Hollanders ! répéta l'hôte du *Grand-Doelen* sur un ton plus élevé encore.

— Mon père ?... répondit la jeune fille, dont le visage venait de se couvrir d'une rougeur virgineale aux paroles de Wlaanix.

— Un verre donc, un verre ! s'écria le digne cabaretier, pour que j' puisse faire raison au brave Jarbell, qui m'a convié à trinquer avec lui... Une bonne et excellente fille ! reprit-il en se tournant vers la garde du Dyk, aussi sage que jolie, aussi espiègle que laborieuse, coquette comme une Frisonne, naïve comme une orpheline des Enfants-Trouvés, et ménagère comme une femme de Brugg (2). Mais il faut bien lui pardonner ce soir un peu de distraction; elle jase avec Wlaanix, son prétendu, son fiancé et son époux dans un mois.

En entendant ces paroles, Jarbell ne put s'empêcher de tressaillir; il passa la main sur son front, comme pour en effacer une pensée douloureuse, pendant qu'un frisson glacial parcourait tout son corps; mais possédant lui-même un empire souverain, il conserva une voix dégagée, lorsqu'il répondit à meinherr Carolus :

(1) Lambic, bière forte dont l'usage est très répandu dans les Flandres et la Hollande.

(2) La propriété des ménagères de Brugg est proverbiale en Hollande. Elle est poussée à l'extrême dans un pays où cette qualité est, pour ainsi dire, inhérente à la nature des habitants. Il y a aussi loin de la propriété qu'appartient dans leur intérieur les femmes de Brugg à celles de Harlem ou d'Amsterdam, que du blanc au noir.

— C'est donc une affaire décidée, irrévocablement arrêtée, votre fille doit épouser Wlaanix ?

— Que voulez-vous, je n'ai pas d'autre volonté que celle de ma fille, en cette circonstance. Il s'agit de son bonheur, il est bien juste qu'elle soit consultée. Je sais bien que nous avons eu d'autres idées à ce sujet ; j'avoue qu'autrefois j'ai accueilli favorablement vos prétentions à la main d'Hollanders, et que vous m'auriez assez convenu pour gendre. Mais, que diable ! vous n'avez pas su vous emparer de son cœur ; c'est votre faute ; un autre a été plus habile, et c'est cet autre qu'elle a choisi pour son époux.

— Oui, elle aimait Wlaanix ! murmura Jarbell, et pendant que l'entretenais des sentiments qu'elle m'avait inspirés, elle se riait de moi et de mes projets d'avenir.

— C'est tout simple, répondit le cabaretier, vos projets d'avenir ne se rapportaient guère avec ceux qu'elle faisait de son côté. Mais vous avez oublié une ingratitude et vous avez agi sagement ; car elle n'aurait pas été heureuse avec vous, pas plus que vous avec elle.

— Et si je l'aimais encore ! dit Jarbell d'une voix étouffée.

— Si vous l'aimiez encore, repêta l'hôte en ouvrant de grands yeux, comme s'il craignait d'avoir mal entendu ; mais alors je dis, mon brave Jarbell, ce se serait de l'amour dépense en pure perte ; car dans un mois elle sera Mme Wlaanix, aussi vraie que je m'appelle, moi, Carolus Meerdrœck, et que je tiens l'auberge du *Grand-Doelen* ; mais je comprends qu'il n'y a rien de sérieux dans vos paroles, et je sais que depuis long-temps le lumbic possède seul vos affections. A votre santé ! s'écria-t-il en prenant le verre que venait de poser devant lui la pille Zelandaise. Parlez-moi de la bouteille, ajouta-t-il avec un rire bruyant ; celle-là ne repousse jamais ses adorateurs ; qu'on soit jeune, qu'on soit vieux, qu'on ait de la barbe grise, ou noire, ou blanche, elle rejond toujours à l'amour qu'elle inspire.

— Voilà qui est sagement parlé, répondit Jarbell de la même voix dégagée qu'auparavant, à votre santé et buvons.

De toute la soirée, Hollanders ne cessa pas d'aller et de venir pour satisfaire aux incessants appels des nombreux consommateurs. Quand on lui laissait un instant de repos, elle s'asseyait aux côtés de Wlaanix, et les deux amans échangeaient ainsi, au milieu du tumulte, quelques paroles affectueuses et tendres ; mais ces momens étaient rares ; d'abord, nous venons de le dire, par la raison que les visiteurs étaient nombreux et altérés, et ensuite parce que la jeune fille ne recevait ni aide ni secours de la part de son père, fortement occupé à tenir tête au garde du Dyk. Jarbell avait remplacé le premier cruchon par un autre cruchon, celui-ci par une toupette de genièvre qui, à son tour, s'était effacée derrière une seconde... et ainsi de suite.

Or, le maître du *Grand-Doelen*, qui trouvait en même temps le moyen de pousser à la consommation, tout en participant au plaisir si vivement apprécié par lui, de vider les flacons, n'avait garde de résister aux instances de Jarbell. Il ne se doutait guère que celui-ci ne le retenait à sa table que par suite d'un perfide calcul. En effet, livrée seule aux détails du service, Hollanders ne devait guère avoir le loisir de converser avec son fiancé. Le calcul était juste, et Jarbell triomphait du dépit que ne pouvaient assez cacher les deux amans.

Mais les heures s'écoulaient vite chez meinherr Carolus Meerdrœck. Les laborieuses Zelandaises qu'attendent les travaux du lendemain, pensent enfin à se retirer. Les tables se vident peu à peu. Bienôt la salle du *Grand-Doelen* devient déserte. Quelques buveurs insatiables restent seuls encore à courtiser la divine bouteille.

Wlaanix se lève à son tour. Il serre la main de son futur beau-père et s'avance sur le seuil de la porte avec sa jolie fiancée.

Tous les soirs, depuis que le mariage des deux jeunes gens était décidé, Hollanders accompagnait Wlaanix jusque sur les bords du canal qui marquait le milieu du trajet entre l'auberge du *Grand-Doelen* et l'habitation de son futur époux. Souls, sous un ciel étoilé, en présence de celui qui lit au fond des cœurs, ils échangeaient des sermons d'un amour éternel ; ils formaient de brillans projets d'avenir ; puis ils se séparaient pour recommencer le lendemain encore.

Notons, en passant, que le canal (ou haven) n'était éloigné que d'une portée de fusil du logis le meinherr Meerdrœck, et que l'hôte du *Grand-Doelen*, planté sur le seuil de sa porte, pouvait fort bien ne jamais perdre de vue le couple intéressant ; ceci soit dit afin qu'on ne taxe pas le digne cabaretier d'imprudence, d'aveuglement ou même d'une condescendance coupable.

— Mon ami, disait Hollanders d'une voix émue, Jarbell est un homme violent et emporté, n'est-il pas vrai ? Il est même dangereux, si je ne me trompe ; vous devez savoir cela, vous qui le voyez tous les jours et qui vous trouvez ainsi en rapport fréquent avec lui, à cause de la garde du Dyk.

Pour comprendre cette question, il est nécessaire d'avertir le lecteur que Wlaanix était employé, lui aussi, au Dyk de Middelbourg, mais avec un grade supérieur à celui de Jarbell, qui avait immédiatement sous ses ordres.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? dit à son tour Wlaanix en tenant son œil fixé sur celui de la jeune fille.

— C'est que je crains que cet homme ne nourrisse quelque projet fatal à notre union. Vous savez qu'il m'adressait des complimens autrefois, dit Hollanders en rougissant.

— Oui, oui, je sais cela, interrompit Wlaanix. Eh bien ! quelle conséquence tirez-vous de là ?

— Il m'a semblé que ce soir, ses regards, lorsqu'ils tombaient sur nous, avaient une expression de haine indécible. Il voit en vous un rival préféré, et je crains qu'il ne se venge, en détruisant notre bonheur, du mépris dont j'ai accueilli ses prétentions.

— Chimères que tout cela ! répondit Wlaanix ; Jarbell est un garçon actif et laborieux que je crois incapable de commettre une mauvaise action. Il a un cœur, c'est vrai ; et la preuve qu'il n'est pas insensible, c'est qu'il a fait tous ses efforts pour attendre le vôtre ; mais il est fier et orgueilleux aussi, et si je ne craignais de nuire votre courroux, je dirais que votre nuage n'occupe plus qu'une bien petite place dans son âme.

— Oh ! dites, dites, vous le pouvez, s'écria Hollanders en riant.

— J'oserais même affirmer qu'une autre affection occupe présentement son cœur tout entier.

— Vraiment ?

— Sans doute ; n'avez-vous pas remarqué, ce soir, comme il choyait les cruchons de lumbic et les toupettes de genièvre, de concert avec meinherr Meerdrœck, votre estimable père ? Il a noyé, je le crois, ses chagrins amoureux dans le liquide mousseux, et la bouteille est aujourd'hui son unique maîtresse.

— Pussiez-vous dire vrai ! et ce désir je l'exprime sans la moindre pensée de coquetterie, je vous le jure.

— Allons ! permettez-moi de ne pas m'en rapporter tout à fait à votre exclamation. Jarbell, que vous avez vu votre esclave soumis et dévoué, a demandé et a fini par trouver des consolations. Cela est un crime à vos yeux et je comprends que vous lui gardiez rancune de vous avoir si vite oublié, ajouta-t-il en faisant un petit geste gracieusement taquin.

— Méchant ! s'écria Hollanders.

— Quoi qu'il en soit, dans quelques semaines, lorsque nous serons unis, il faudra bien que votre adorateur obstiné se résolve à prendre son parti. C'est, du reste, ce qu'il y a de mieux à faire ; il chassera alors, loin de lui, ses dernières espérances, s'il lui en reste encore.

Hollanders garda un moment le silence... Elle se consulta pour savoir si elle devait répéter à son fiancé les paroles menaçantes que, la veille, en la voyant s'approcher du Dyk, Jarbell avait murmurées à ses oreilles ; cette confiance aurait peut-être changé la direction des pensées de Wlaanix ; — mais un éclat pouvait s'ensuivre, et elle en redoutait les conséquences. La prudence lui commandait de se taire. Elle n'instruisit pas Wlaanix de ce qui s'était passé ; mais elle ne put s'empêcher de lui recommander de se méfier du garde.

— Et mon père me fait peur ! Je tremble en le voyant et en passant près de lui. Tout mon sang se glace dans mes veines, dit-elle en s'arrêtant sur le bord du canal.

— Enfant ! murmura son fiancé.

Après un dernier adieu, les deux jeunes gens se séparèrent. Hollanders, à la clarté de la lune, suivit quelque temps Wlaanix des yeux, puis elle reprit le cœur délicieusement ému, le chemin du *Grand-Doelen*. Mais à peine avait-elle fait quelques pas, qu'un homme, débouchant aussitôt d'un massif de sapins, s'offrit brusquement à sa vue.

A cette apparition inattendue, la jeune Zelandaise poussa un cri d'effroi ; car cet homme, qu'elle venait de reconnaître, c'était le garde du Dyk, — c'était Jarbell.

— Hollanders, lui dit le garde, qui se tenait debout devant elle et dont la voix s'échappait, faible et haletante, d'une poitrine oppressée, c'est donc un parti pris chez vous de me condamner à mourir ?

— Laissez-moi, de grâce, laissez-moi retourner chez mon père, murmura la fiancée de Wlaanix, en promenant autour d'elle ses regards éfarés.

— Ne craignez rien, vous êtes un sûr-côté avec moi, qui vous entoure d'une affection exaltée, autant et plus encore qu'avec celui que vous me préférez. Malheur à celui qui toucherait à un de vos cheveux, tant qu'il me restera un goutte de sang dans les veines ! Mais malheur aussi au téméraire qui aspirera à votre main, tant que mon cœur sera plein de votre image ! Je vous ai vué un tendre sentiment, Hollanders, et cet amour, encouragé d'abord par votre père, cet amour, dans lequel étaient concentrées toutes vos espérances, tous mes rêves de bonheur, vous l'avez foulé aux pieds, comme une chose qui ne méritait que votre mépris. Vous m'avez jamais soupçonné, Hollanders, les souffrances horribles, les tortures épouvantables que me faisiez endurer vos discours dédaigneux et sans pitié !

— Mais je ne puis entendre plus long-temps ce langage ; je suis fiancée à Wlaanix, votre supérieur, votre chef, vous le savez, dit enfin la jeune fille d'une voix qu'elle s'efforça de ne pas rendre tremblante.

— Lui ! Wlaanix ! mon rival ! s'écria le garde, votre époux dans un mois ! Oh ! non, non ! cela n'est pas possible, tant que je vivrai, dit-elle.

— Mais, monsieur...

— Écoutez, Hollanders, je n'ai rien dit à Wlaanix ; je ne lui ai jamais rien laissé soupçonner du sentiment qui me ronge le cœur ; car, voyez-vous, il est mon supérieur, je lui dois le respect, et si nous avions eu à traiter ce sujet de conversation, si je l'avais entendu se vanter d'être aimé de vous, je ne sais ce que le désespoir m'aurait inspiré. Mais vous...

— Assez, monsieur, assez, ou j'appelle mon père... Ah ! c'est lui qui j'aperçois.

— Eh bien ! allez, Hollanders, retournez dans votre demeure ; révez au jour fortuné où votre fiancé vous conduira à l'autel... Mais rappelez-vous les paroles que j'ai murmurées à vos oreilles, hier, sur le rivage de l'Escaut. Le jure de nouveau que Wlaanix ne jouira pas long-temps de son bonheur, et que vous serez veuve aussitôt qu'épouse.

Dans ce moment, meinherr Meerdrech, que le cri jeté, en apercevant Jarbell, par la jeune fille, avait fait sortir de sa demeure, arriva sur le lieu de la scène. Il ne fut que le temps d'ouvrir les bras et de recevoir sur son sein Hollanders, que les dernières paroles du garde avaient privée de connaissance.

Quant à Jarbell, il s'était glissé dans le massif des sapins qui lui avait servi précédemment de retraite, pendant la conversation des deux amans. Il ne songea à traverser le canal que lorsque meinherr Meerdrech et sa fille, dont il protégeait la faiblesse, eurent regagné l'auberge du *Grand-Doelen*.

La conduite de Jarbell paraîtra peut-être singulière à quelques lecteurs. Ce n'est pas ainsi, en effet, qu'on agit ordinairement, lorsqu'on se trouve dans une position analogue à la sienne. Un homme violemment épris, et repoussé par celle dont le souvenir le poursuit en tous lieux, s'efforce d'étouffer dans son cœur un amour qui reste sans espoir. C'est le parti le plus sage et que prend enfin, après une lutte plus ou moins longue, plus ou moins opiniâtre, celui qui est encore accessible aux conseils de la raison. Si la passion le domine et obscurcit toutes les issues de son cerveau, si la jalousie l'agite de ses noires fureurs et le frappe d'un fatal aveuglement, alors il pourra bien se donner la démenche jusqu'à provoquer son rival, jusqu'à vouloir lui faire payer au prix de tout son sang la préférence dont il est l'objet. Voilà les deux solutions ordinaires, les seules admissibles d'un désespoir amoureux. Mais il en était une troisième que les caractères francs et loyaux n'auraient pas trouvée assurément, et qui ne pouvait éclapper à l'esprit tortueux et dissimulé de Jarbell.

Oublier Hollanders n'était pas au pouvoir du garde. Il le croyait, du moins.

Disputer, les armes à la main, la possession de la jeune Zélandaise, était une résolution à laquelle on ne devait pas s'arrêter un homme aussi rusé, aussi égoïste, un aussi bon logicien que Jarbell.

Si le sort trompait son courage ! s'il tombait sous les coups de Wlaanix ! Il assurait ainsi plus sûrement encore le triomphe de son rival. Et puis, Wlaanix consentirait-il à se mesurer avec un inférieur ?

Mais menacer une faible et timide créature ; mais l'effrayer par l'annonce d'un danger inévitable ; lui montrer sans cesse suspendue sur la tête de son futur époux une épée qui avait soif de son sang ; lui persuader, si son union avec Wlaanix s'accomplissait, que la mort ne tarderait pas à frapper sa victime. Oh ! c'était bien là, il est vrai, une manœuvre vile, odieuse, exécration, mais son emploi pouvait être couronné d'un plein succès. Jarbell n'hésita pas un instant à user de ce moyen pour entraver les projets de mariage de meinherr Meerdrech, et détruire le bonheur de deux fiancés.

Ce plan, inspiré par les plus basses passions, avait complètement échoué, d'abord contre la force du sentiment qui remplissait le cœur de Hollanders. Elle éprouvait bien, depuis sa rencontre avec le garde, une crainte instinctive et insurmontable à l'aspect seul de cet homme. Son souvenir suffisait, il est vrai, pour amener un frisson glacial sur le front de la jeune fille. — Mais voilà tout. — L'apparition subite et inattendue de Jarbell sur le bord du canal, produisit un effet plus terrible sur l'esprit de Hollanders. L'ombre, l'isolement, l'heure avancée, les gestes de désespoir, les regards enflammés du garde, toutes ces circonstances réunies, sans oublier le timbre caverneux de sa voix, donnèrent une signification horriblement précise à ces paroles qui la veille ne l'auraient que faiblement affectée : — Vous serez veuve aussitôt qu'épouse.

Nous avons vu que la fiancée de Wlaanix, en entendant ces horribles paroles, avait senti le froid de la mort parcourir toutes ses veines, et qu'elle serait tombée sans mouvement sur le chemin, si son père, averti par le cri qu'elle avait précédemment poussé, ne fut arrivé à temps pour la recevoir dans ses bras.

Hollanders eut le délire toute la nuit. Elle murmurait des mots sans suite, parmi lesquels revenaient souvent ceux de *veuve* et d'*épouse*. Le lendemain, cette agitation fébrile avait un peu diminué... Sa tête était moins brûlante ; elle put raconter ce qui s'était passé entre elle et Jarbell.

— Mon amour donne la mort, disait la jeune Zélandaise, en versant un torrent de larmes ; que Wlaanix m'oublie ; qu'il cherche ailleurs dans la province une épouse digne de lui.

Meinherr Meerdrech employait, comme on le pense bien, toutes les ressources de son esprit pour calmer les inquiétudes et dissiper les terreurs de sa fille. Ne pouvant réussir à la rassurer complètement, il envoya chercher Wlaanix, auquel il découvrit la cause de ce grand désespoir. Wlaanix se montra vivement affecté de l'état dans lequel il trouvait sa fiancée, et jura d'avoir raison de la conduite de son subordonné. Il employa toute son éloquence, toutefois, pour rendre à Hollanders le calme et la tranquillité dont elle avait besoin ; et lieu qu'il ne comprit pas quel état lui fut que se proposait Jarbell en agissant ainsi, il garantit à sa fiancée que le garde n'était pas à craindre, et qu'il serait bien déjouer ses projets, s'il était vrai qu'il en eût formé pour le perdre.

En sortant de l'auberge du *Grand-Doelen*, Wlaanix n'eut rien de plus pressé que de chercher à joindre Jarbell. Nous ne dirons rien de l'explication qui eut lieu entre les deux rivaux, si ce n'est que le futur époux

de Hollanders s'ouvrit franchement et loyalement à Jarbell, qu'il lui reprocha d'une voix indignée sa conduite tortueuse, et qu'il lui enjoignit, comme à son inférieur, de ne plus fréquenter le cabaret de meinherr Meerdrech, en attendant qu'il l'eût fait changer de résidence.

L'astucieux Jarbell s'était humblement excusé devant son supérieur ; il n'avait conservé, dit-il, aucun souvenir de ce qui s'était passé la veille entre Hollanders et lui ; les libations abondantes qu'il avait faites avec meinherr Meerdrech avaient tellement obscurci son cerveau qu'il pouvait bien, en dépit de sa volonté, avoir proféré des paroles menaçantes. Il en était au désespoir, car un sentiment de haine et de vengeance était bien loin de son cœur. Il pria Wlaanix d'agréer ses excuses et de les déposer aux pieds de la victime de sa brutalité involontaire, pour laquelle il conservait toujours, à défaut d'amour, un respectueux attachement. Il le supplia encore de ne pas donner suite à son projet de le faire changer de résidence, s'engageant à ne plus franchir le seuil du *Grand-Doelen*, et à ne plus adresser un mot à la jeune Zélandaise, qui avait été détrônée, dans son âme, depuis long-temps déjà, par le lambic et le genièvre.

Fidèle à son rôle de dissimulation et d'hypocrisie, Jarbell réussit parfaitement à désarmer son rival abusé. Le discours qu'il venait de débiter, les yeux baissés, les bras pendans, le corps dans une humble posture, portant un tel caractère de vérité, il cadrait tellement avec les idées que Wlaanix s'était faites sur son compte, qu'il aplani tous les obstacles qui pouvaient s'élever encore pour une réconciliation complète entre les deux rivaux. Chacun d'eux, après cet entretien, retourna à ses occupations, le cœur agité pourtant par des pensées d'une nature bien différente.

Il ne fut pas aussi facile de persuader Hollanders et de chasser de son âme les appréhensions, les craintes, les terreurs qui venaient l'assaillir à toute heure du jour et de la nuit. Jarbell, fidèle à sa promesse, avait cessé de venir à l'auberge du *Grand-Doelen*, mais chaque fois que le hasard amenait la jeune fille sur son chemin, les regards du garde, plus éloquent que ses lèvres, avaient une expression fatale qui rappelait à Hollanders les paroles prononcées par lui sur les bords du canal. Quinze jours se passèrent ainsi, sans que la fiancée de Wlaanix pût reconquérir sa confiance en l'avenir. Cependant, comme nulle catastrophe, nul événement ne vinrent troubler la limpidité du bonheur dont jouissaient les deux amans, l'impression reçue se cicatrisa peu à peu dans le cœur de la jeune Zélandaise, et elle en vint à porter complaisamment sa pensée vers le jour où une couronne virginale ceindrait son front, où elle s'agenouillerait avec Wlaanix au pied des autels, où elle pourrait hautement s'avouer l'épouse de celui qu'elle préférait. Toutefois, il était rare qu'à la fin de ces rêves resplendissans, un fatal presentiment ne traversât pas tout à coup son esprit et ne la jetât dans un accablement profond, dont la voix de Wlaanix parvenait toujours à la tirer.

Cependant, on atteignit le terme fixé pour la cérémonie nuptiale. Les deux fiancés, accompagnés d'un nombreux cortège de parens et d'amis, se dirigèrent vers l'église. Wlaanix était fier et radieux ; son regard reflétait les douces émotions qui remplissaient son âme. Hollanders tenait sa tête timidement baissée vers la terre. Son cœur battait, délicieusement agité, sous la main qui le serrait avec force ; et son visage, ordinairement frais et légèrement coloré, avait été envahi par cette pâleur marbrée, indice certain d'une pudeur instinctive dont ne peuvent se défendre les jeunes vierges à la pensée qu'une foule curieuse va connaître le secret de leurs chastes affections. Enfin les deux jeunes gens furent unis.

Sur le soir, une violente tempête s'éleva, qui nécessita la présence de Wlaanix sur le rivage de l'Escaut. Pendant que les convives vidaient force fiocons, le nouvel époux donnait ses instructions à Jarbell, lui recommandait la plus active surveillance, et lui enjoignait de le prévenir, en cas que le Dyk fut le moins endommagé.

— Vous pouvez dormir tranquille, répondit Jarbell en souriant affectueux ; le Dyk est solide, et j'affirme que les pièces ne bougeront pas sans ma permission.

De retour à l'auberge du *Grand-Doelen*, Wlaanix, satisfait de la réponse du garde et voulant qu'il fût assés ce jour mémorable, lui envoya maintes provisions accompagnées de plusieurs bouteilles de vin de France. Puis il prit congé de meinherr Meerdrech, et gagna, avec sa jeune épouse, son habitation au delà du canal.

Au milieu de la nuit, et au moment où la violence de la tempête était à son comble, un homme, enveloppé dans le manteau gris des gardes du Dyk, s'avança, bravant la pluie, le vent et l'orage, sur les bords du fleuve. Il considéra un instant le gigantesque rempart qui sautait la Zélande, et le voyant résister bravement à la fureur des éléments déchainés, il murmura d'une voix creuse, en se croisant les bras avec rage :

— Pas encore ! pas encore !

— Allons ! encore une entaille, reprit-il après un moment de silence. Ce sera la dernière ; il le faut ! il le faut ! car le jour de la vengeance est arrivé... Ils sont unis ! ajouta-t-il en élevant vers le ciel son regard empreint d'une haine farouche.

Le garde tira aussitôt de dessous son manteau gris une petite scie faite de l'acier le plus fin et d'une trempe excellente. Il s'approcha du Dyk et entra dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il se pencha alors, et sa main armée de l'instrument perilleux attaqua traîtreusement un énorme pieu qui soutenait une grande partie du poids de l'édifice, à quelques pouces au dessous du niveau. La prétesse de la scie, bien que son mordant fût éprouvé, n'aurait pas permis à celui qui s'en servait de partager, après une jour-

née entière de travail, le tronc contre lequel il s'acharnait. La fente devait être bien profonde déjà, car après une demi-heure d'efforts soutenus, Jarbell se releva de toute sa hauteur en faisant entendre un ricanement forcé. Un éclair qui sillonna l'océan, illumina en ce moment le visage de cet homme. Ce visage redoutait toutes les passions de l'enfer qui se heurtaient dans son âme. Il avait une expression fiévreuse et fatale.

— Maintenant, cela ne peut tarder beaucoup, murmura-t-il en lançant sa scie au milieu des flots soulevés et en s'éloignant du rivage.

L'espar du garde ne fut pas trompé. Un quart d'heure après son départ, les rafales s'abattirent sur le Dyk avec un acharnement incroyable. Le pieu, scié à sa base, fut comblé violemment par le choc des vagues et des vents de hafens. Il fit entendre un craquement sinistre, et au-stôt il devint la proie du terrible élément. Les flots se ruèrent alors avec fureur par le passage qui venait de leur être livré, et l'Écoute, ne rencontrant plus une dernière compacte, se répandit, par cette brèche, dans la plaine.

Le jour éclaira un scène dont tous les traits des langues humaines ne pourraient rendre l'incroyable. Les canots n'existaient plus ; ils s'étaient fondus dans la masse liquide que le flot venait à chaque seconde hors de ses limites naturelles. La campagne était complètement submergée ; on ne voyait plus d'autre chose qu'une vaste mer d'eau sans solution de continuité. Le Dyk, solidement construit, résista à l'envie, mais il était évident que les vagues impétueuses finiraient par en avoir raison, et l'édifice s'éroulant, l'existence de la Zelande devenait une seconde fois problématique. Telle était la quantité d'eau que la mer et l'Écoute avaient déjà versée dans la plaine, depuis la chute du pieu, que le niveau s'élevait jusqu'à moitié de la porte des maisons d'alentour. Que serait-ce si le Dyk tout entier disparaissait entraîné par les flots courroucés ?

Attendez à cette physionomie lugubre qu'offrait alors la campagne, des embarcations chargées d'une famille entière, un peuple de travailleurs éveillé en sursaut et accourant sur le lieu du sinistre ; des femmes, des enfants éplorés, appartenant aux familles ou se cramponnant aux vêtements de leurs pères, de leurs époux, et cherchant à les reténir ; et le tocsin qui sème dans les airs ses notes formidables, et les cris, et les sanglots, et les gémissements qui se mêlent aux sifflements aigus de la tempête, au grondement terrible du tonnerre, aux mille voix tumultueuses des éléments déchirés et vous n'avez encore qu'une faible idée du tableau que présentait alors la plaine.

Dans la chambre nuptiale de la maison de Wlaanix se passait une scène déchirante de ce drame effrayant. Falsée à son devoir, le jeune époux voulait se précipiter au milieu du danger ; Hollanders, les bras passés autour de son cou, la tête appuyée contre sa poitrine, employait toute l'éloquence passionnée que possède la femme, dans ces moments suprêmes pour le reténir au logis. Wlaanix était courageux, et souvent il avait fait bon marché de sa vie ; mais les tendres accents de sa nouvelle épouse ébranlaient sa résolution. Il hésitait, il restait sans force devant ce désespoir profond d'une femme qui se croit à la voile de perdre ce qu'elle aime. C'est que les paroles de Jarbell remontaient alors à l'esprit de la malheureuse fille de meinherr Meerdrech, et dans cette instruction des éléments, elle voyait l'accomplissement des menaces du garde.

— Il a dit vrai ; je serai veuve ; assisté qu'épouse, s'écriait Hollanders, agité d'un fatal pressentiment ; reste, au nom du ciel, reste au logis !

— Mais si vous devez m'en débiter, ne m'en dites rien ! répondait Wlaanix.

— Ta vie, c'est ta vie qui je t'en jure ! répétait l'épouse infortunée.

Dans ce moment, une barque passa devant la maison de Wlaanix. Cette barque était montée par un homme robuste, qui la manœuvrait avec bonheur, en dépit de la force et de la résistance des vagues. Il s'approcha de la fenêtre devant laquelle les nouveaux époux échangeaient des paroles désolées.

— Eh bien ! est-ce l'heure des pleurs et des lamentations, murmura Jarbell, car c'était lui qui montait l'embarcation, et d'une voix stridente, d'un fier air, vous perdrez ce courage dont vous étiez si fier, continuant de s'adressant à Wlaanix, et un officier du Dyk laissera-t-il le Dyk se rouler, l'Écoute et la mer renverser nos demeures, sans tenter de prévenir la ruine de notre patrie ?

Ces paroles pénétrèrent jusqu'au plus profond du cœur de l'officier. Il s'arracha des étreintes d'Hollanders et enjamba la fenêtre pour descendre dans le bateau.

— Eh bien ! permets-moi du moins de t'accompagner, de mourir avec toi, s'écria la jeune femme avec un accent sublime de dévouement et d'amour.

Avant que Wlaanix eût répondu à cette prière touchante, Jarbell, qui n'avait pas cessé un instant de tenir son regard fixé sur la compagne de l'officier, se pencha vers elle, et d'une voix cavernreuse :

— C'est à nous de mourir, dit-il. A vous la vie et un deuil éternel. Hier, vous étiez épouse, aujourd'hui vous serez veuve.

Il, sans vouloir permettre à Wlaanix de voler au secours de Hollanders, qui venait de s'adresser sur elle-même en poussant un cri déchirant, Jarbell donna un vigoureux coup de rame et s'éloigna dans la direction du Dyk, dont on apercevait encore le faite qui dominait les flots.

Wlaanix, une fois séparé de Hollanders, avait retrouvé toute son ardeur, tout son sang-froid. Le Dykerave et les Heemrads n'avaient pu encore être rendus sur les lieux ; mais il se multiplia, il organisa les travailleurs, il donna des ordres à tous ceux qui l'entouraient, et paya de sa personne. Les Zélandais accourus sur le rivage de l'Écoute, se sentirent encore électrisés par la voix, les paroles et surtout l'exemple de l'officier. A un signal donné, chaque bateau força de rames, et malgré la vio-

lence des vagues qui poussaient les frêles embarcations vers un tourbillon perdue fatalement connu des marins de l'Écoute pour ne jamais lâcher sa proie, on atteignit le but désiré. Wlaanix comprit au premier coup d'œil ce qu'il convenait de faire d'abord. Le plus pressé était de maintenir les piliers de l'édifice que les flots continuaient à battre avec fureur. L'absence de l'enorme pièce que Jarbell avait coupée, rendait la solidité des autres très douteuse, il fallait prévenir la chute du Dyk tout entier. Déployant une activité courageuse, une intrépidité qui égalait en puissance l'immensité du danger, les travailleurs, guidés par l'officier, après des efforts inouis, réussirent à relier avec des cordages goudronnés, les nombreuses poutres qui supportaient principalement le poids de l'édifice. Ils les assujétirent ainsi, autant que cela était en leur pouvoir, et contrevoient par la faction destructive et simultanée des rafales et des flots.

Cependant la brèche par laquelle l'eau du fleuve se précipitait dans la plaine, était toujours ouverte. Il était urgent, avant de commencer les travaux ultérieurs, de renforcer le Dyk, en remplaçant le pieu que l'Écoute avait entraîné dans son sein. Des hommes avaient été envoyés par Wlaanix, à cet effet, au chantier voisin ; mais ils n'étaient pas encore de retour. Les minutes étaient comptées pourtant. La vie de tous ces hommes et de leur famille, l'existence de la province, dépendaient de l'opportunité, de la diligence, de l'efficacité de cette mesure salutaire, et les hommes ne se moutraient pas en retard.

Dans ce moment, Jarbell éleva la voix, et indiquant du doigt à Wlaanix un objet balotté par les vagues, à quelque distance d'eux du côté du tourbillon :

— N'est-ce pas là, dit-il, la poutre arrachée au Dyk par les flots ?

— Mais il me semble que c'est elle, en effet, répondit l'officier.

— Nos compagnons ne reviennent pas du chantier, reprit le garde, la brèche s'élargit à chaque instant... faut-il?... Et son geste complétait le sens de ses paroles.

— Allons, répondit Wlaanix.

Un éclair de joie sauvage brilla dans le regard de Jarbell. Il s'assit sur son banc, et d'un bras exercé, il se fraya un passage à travers les vagues non tranquises qui soulevaient son bateau. Tous les travailleurs qui remplissaient les autres embarcations, devinrent l'intention de l'officier et du garde, tenaient leurs regards fixés sur eux, et les accompagnaient de leurs vœux. Ils ne sent pas qu'à quelques toises de la poutre, que le tourbillon engloutit et vint à chaque instant, lorsque Jarbell, au lieu de redoubler d'adresse et de vigueur, abandonna tout à coup ses rames, il se plaça debout, l'œil ardent, le visage contracté, devant son supérieur.

— Que faites-vous, s'écria Wlaanix en voyant la barque poussée comme par une main invisible vers le tourbillon.

— Je me venge, répondit le garde d'une voix stridente. Regardez là-bas, derrière le Dyk, à la fenêtre de cette maison, continua-t-il en ricanant, vous y voyez une femme que vous reconnaissez fort bien, n'est-il pas vrai ? Cette femme, je l'ai aimée, moi, et son père me l'avait promise pour épouse ; mais vous êtes venu, et vos paroles mielleuses ont séduit son cœur. Hollanders vous a donné tout son amour ; vous n'avez défendu de retourner dans sa maison, de lui parler, de la regarder presque, tant vous craignez de me laisser la plus petite des consolations. Mais vous ne savez pas combien j'amaigris de haine dans mon âme, combien la vie me devenait à charge, combien votre mort m'était nécessaire.

Feuve aussitôt qu'épouse, ai-je dit il y a un mois à vous belle fiancée, et son destin ainsi que le nôtre va s'accomplir.

— Est-il possible ! s'écria Wlaanix, qui entrevoyait clairement le but de son rival.

— C'est moi qui ai frayé les voies à la tempête, reprit le garde ; depuis un mois, chaque soir, j'ai fait une entaille perdue à cette poutre. Hier elle résistait encore à la violence du vent, je l'ai presque entièrement coupée à sa base ; la rafale a couronné mon œuvre ; l'Écoute a fondu dans la plaine. L'eau monte, monte toujours, le niveau doit avoir atteint maintenant la fenêtre de votre maison ; voyez ! Hollanders qui tend les bras vers vous. Elle vous appelle, elle vous implore... mais c'est en vain, il faut mourir.

— Misérable ! s'écria Wlaanix, en se précipitant vers les rames. Car, pendant les paroles du garde, le bateau était entraîné avec une effrayante rapidité vers le tourbillon ; mais ce n'était pas la compagne de Jarbell.

— Il faut mourir, et mourir l'heureux époux de Hollanders, répéta-t-il d'une voix éclatante et s'élançant sur Wlaanix, il l'entoura de ces deux bras pour paralyser tous ses mouvements. Un immense cri de rage et de désespoir retentit alors sur la surface du fleuve, plusieurs embarcations se détachèrent du Dyk et volèrent dans la direction des deux rivages ; mais elles n'arrivèrent pas à temps. Le bateau monté par l'officier et le garde avait disparu entraîné par le tourbillon.

Autour d'un lit de douleur se pressaient plusieurs personnes que nous connaissons ; c'était, d'abord Hollanders, dont les yeux semblaient une source intarissable de larmes. Venait ensuite meinherr Meerdrech qui avait déserté son cabaret et qui bondait momentanément le lambic et le genévre, pour pouvoir être d'un utile secours à sa fille inconsolable. Un médecin se tenait debout au chevet, écheignant de temps en temps un regard avec le père de Wlaanix.

Le malade a fait un mouvement... ses yeux s'ouvrent à la lumière... Il embrasse d'un regard étonné chacune des personnes qui l'entourent.

Le médecin, d'un geste significatif, ordonne que le silence ne soit pas troublé.

Le malade porte la main à sa tête, il se croit le jouet d'un rêve, la dupe d'une vaine illusion... Tout à coup ses lèvres s'agitent, son regard a rencontré celui de Hollanders, il s'illumine d'une flamme soudaine, et cette double exclamation : *Wlaanx!* Hollanders! sort en même temps de la bouche des deux époux.

— Mais la barque? Jarbell? le tourbillon? demanda-t-il après un moment donné à cette reconnaissance expansive. Mais le Dyk? la tempête? ajouta-t-il en se levant sur son séant et en poussant un cri terrible.

— Tranquillisez-vous, répondit l'Esclapepe zélandais; quoique depuis trois jours vous n'avez pas donné signe de vie, vous êtes réellement ressuscité. Doué d'une force peu commune, vous êtes parvenu à vous débarrasser des étreintes du garde, et le tourbillon vous ayant rejeté à la surface de l'eau, les barques qui accouraient à votre secours vous ont recueilli. Jarbell a expié par sa mort cette agression criminelle. Quant à la tempête, elle a cessé depuis trois jours; le Dyk est solidement reconstruit depuis ce temps, et la province est sauvée.

Ce qui était vrai en tous points

Aujourd'hui le Dyk de Middelbourg est renforcé encore d'une palissade formidable, contre laquelle viennent se briser, avant de l'atteindre lui-même, les vagues gigantesques. Jour et nuit, plusieurs gardes veillent attentivement à ses alentours, et, depuis la mort de Jarbell, une loi a été rendue par les états-généraux, qui punit de mort celui qui serait convaincu d'avoir dégradé, détérioré le Dyk en tout ou en partie, ou bien d'en avoir compromis la solidité par quelque manœuvre criminelle.

Vicomic E. DE CAXOGRÈS.

Jules Négat,

ou

DANS LE ROYAUME DES AVEUGLES LES BORGNES SONT PÉNDUS.

I.

Un inventeur et son ami intime.

Joseph Invéniet, un de nos héros, était homme de génie.

— Mais, dira le lecteur, qui me prouve que M. Invéniet fut homme de génie? Soit dire homme de génie, c'est ressembler à ceux qui font sonner de l'argent dans leur poche et qui se gardent bien de le montrer. Que de fois, si l'on y regardait d'un peu près, on ne trouverait que des jetons jaunes au lieu de louis. Seulement celui qui se donne pour homme de génie peut être de bonne foi, et se tromper tout le premier.

Certes, lecteur, vous êtes récalcitrant. Ma parole ne vous suffit-elle pas? Il faut donc que je vous démontre comme quoi Joseph Invéniet était homme de génie. Voilà une singulière exigence! Et que devenons-nous, grand Dieu! s'il vous prend fantaisie de vérifier les titres de tous ceux qui passent pour des hommes de génie et sont admis comme tels dans la circulation!

Si j'y vous disais :

Que M. Joseph Invéniet portait des cheveux ébouriffés et brouillés, qui se dressaient sur son front large et ferme comme des broussailles sur un rocher;

Que bon nombre de rucs de Paris lui étaient interdites, non pas à cause des précipices qu'y creuse l'autorité, mais à cause de ces autres précipices qu'on appelle *dettes criardes* et au dessus desquels brillent, en guise de lanternes, des yeux farouches de créanciers;

Si j'y vous disais qu'il avait les ongles noirs;

Qu'il dinait parfaitement avec un fromage à la crème;

Qu'il mouillait son unique brosse, afin de donner du lustre à son unique habit;

Que son propriétaire le regardait comme un gueux, et que lui ne regardait pas du tout son propriétaire;

Qu'il demeurait dans le quartier du Champ-de-Mars, dont les habitants ne peuvent qu'être hommes de génie, à moins qu'ils ne soient marchers;

Est-ce que vous n'inclinerez pas le front devant cette montagne de preuves?

Pour le cas où vous ne seriez pas encore satisfait, j'ajouterais que M. Joseph Invéniet avait trouvé le moyen de diriger les ballons dans l'air.

Vous pourriez douter encore de la réalité de l'invention; mais tous vos doutes s'évanouissent quand vous saurez que M. Joseph Invéniet avait un ami intime;

Lequel ami intime, notez ceci, le traitait de maniaque et d'insensé.

Il est évident, d'une part, que si M. Invéniet avait été vraiment maniaque et insensé, son ami intime se fût montré plus indulgent pour lui;

D'autre part, il est non moins évident, en admettant que cette magnifique découverte fût réelle, qu'elle devait être reconnue par les envieux, par les savans, par les sots, par tout le monde, avant de l'être par un ami intime.

Ceci me paraît clair.

Donc, M. Joseph Invéniet avait trouvé le moyen de diriger les ballons dans l'espace.

D'abord il avait inventé un nouvel appareil aérostatique, qui consistait en un système de roues, combiné avec des rames et des ailes.

Rien n'y manquait. Son ballon devait être bateau par les rames, oiseau par les ailes, voiture par les roues et locomotive par la vapeur.

M. Invéniet avait découvert en outre un gaz plus léger que le gaz hydrogène, le plus léger de tous les gaz, à ce qu'on m'a dit.

Il comptait pouvoir atteindre aisément les courans d'air réguliers qui régissent dans les hautes régions de l'atmosphère; car, tout en dirigeant son embarcation aérienne, il ne dédaignait pas de se servir de ce qui pouvait favoriser l'impulsion.

Aide-toi, le ciel t'aidera! dit le proverbe, qui ne fut jamais aussi applicable que pour un voyage entrepris en plein ciel.

Vous concevez facilement qu'une fois maître de ce secret, M. Joseph Invéniet considéra comme bien peu de choses les puissances de la terre; aussi, je vous le demande, quelle royauté pouvait être comparée à la sienne? La France, son pays, avait pour toute ambition de regagner quelques bouts de frontière, et cela lui faisait pitié! L'Angleterre prétendait à l'empire des mers, et il le lui laissait volontiers. Mais à lui l'espace, à lui les immenses plaines azurées, aux cités mauresques, que le soleil revêt d'or! A lui le soleil infini, toute l'étendue des continents et des océans, à lui une royauté, enfin, qui, à elle seule, valait toutes les royautés de ce monde, depuis l'empire du czar jusqu'aux principautés sauvages.

Seulement cette royauté n'avait point de liste civile.

Le premier besoin de notre homme de génie fut de faire part de sa découverte à son ami intime.

Cet ami intime était journaliste et avait nom Jules Négat.

De plus, il était borgne.

Un oeil de verre, toujours immobile, remplissait l'œil perdu, de sorte qu'on ne savait jamais bien ce que M. Jules Négat, regardait ou ce qu'il ne regardait pas.

Nous conseillons fort à tous les diplomates de remplacer un de leurs bons yeux par un oeil de verre.

Ils s'en trouveront bien.

Jules Négat avait été commis-libraire.

Puis, le hasard lui ouvrant les colonnes d'un journal d'annonces, — et quelque diable aussi le tentant, — il avait pu, entre les médicaments du docteur *un tel* et toutes sortes de pommodas pour faire croître les cheveux et les favoris, insérer de magnifiques et compactes tartines de vers :

— Sur le dernier jour d'Herculanum ;

— Les mendians, qui meurent ensevelis sous la neige à la porte d'un riche hôtel, dont les vitres sont illuminées par les mille bougies de la fête ;

— Ou bien encore sur quelque fait de la fable gracieusement raconté.

La mode en est revenue. Vous serez peut-être curieux de connaître le nouveau procédé. Au lieu d'Apollon, on met le seigneur Apollo, et tout est dit.

Jules Négat avait au cœur une rage sourde contre tout ce qui était au dessus de lui. Cette rage, il la prit pour de la poésie — ce n'était que de l'impuissance.

En attendant la gloire, fort lente à venir, il tomba dans les mains d'un exploitateur, sorte d'agent de la célébrité, qui avait un peu moins de cœur et d'entrailles pour ses victimes, que le charretier n'en a pour ses chevaux...

Quand ses chevaux ne sont pas à lui...

Voilà donc Jules Négat faisant des réclames.

Et c'est un rude métier, celui-là! L'encyclopédie n'y suffirait pas. Aujourd'hui, c'est un roman qu'il faut lancer, mais demain ce sera un traité de stratégie, ou statistique, un commentaire des codes, un nouveau système de lampes ou de chauffage, une tragédie par M. le duc de ***; et où se trouve infailliblement ce vers :

Mais quel est le mortel qui porte ici ses pas ?

Et encore une pâte stomacique, des socques articulés, un ouvrage sur la goutte, etc., etc.

Jules Négat avait un exemplaire de tous les livres qui lui passaient par les mains, et, l'un dans l'autre, il les revendait, non coupés bien entendu, un franc le volume.

C'était son gain.

Si vous ajoutez aux souffrances de cette vie d'odieux labeur, les tortures de l'envie et de l'impuissance, les aspirations vers les sommets de l'art, les désespoirs des œuvres ébauchées et mort-nées, les froissements de l'orgueil, les terrifiants contacts de la misère, les haïnes amassées, les bonnes tendances refoulées, broyées, vous comprendrez sans peine qu'une âme qui passe par ces épreuves avilissantes, ne garde plus de pouvoir que pour le mal.

Quand Jules Négat fut bien gonflé de venin, il trouva place dans une revue.

Là, il se pesa en dehors de son bon goût et de la tragédie.

Il faut lui pardonner; il n'avait jamais lu les tragédies dont il avait rendu compte.

Quant au bon goût, vous savez ce que c'est.

Un maçon vous construit, sous prétexte de monument public, une muraille bien nue, blanche pendant huit jours, et ensuite noire comme une cheminée, cela est d'une noble élégance, d'une simplicité de bon goût !

— Vous faites un tableau qui semble envelopper un brouillard grisâtre : noble élégance !

— Vous composez un opéra à faire bâiller des cariatides : simplicité de bon goût !

— Vous delayez un premier-Paris dans une tirade de tragédie : noble élégance !

— Vous vous habillez tout en noir comme un tuyau de poêle : simplicité de bon goût !

Je vous ennuie un peintre célèbre qui a en horreur les soleils couchans ; évidemment, le bon Dieu ne tardera pas à être condamné comme calomniateur.

— Si bien que M. Jules Négat mordait au talon tout ce qui pouvait avoir l'air d'une idée, en quoi que ce soit.

Quand le malheureux Joseph Inveniet vint trouver cet ami intime pour lui faire part de sa découverte, Jules Négat parut recevoir la confiance avec feutoussisme le plus chaud.

— Seulement, comme il avait à faire un article pour un petit journal, et que son cerveau se trouvait aussi vide que sa bourse, vous pensez bien qu'il ne lussa pas échapper l'occasion.

Le lendemain parut un article étouffant sur l'invention de M. Joseph Inveniet.

L'article rapporta cent francs à Jules Négat, car le journaliste revint plusieurs fois à cette excellente veine.

Pour une aussi bonne idée, cent francs, c'était bien peu, surtout vu la rareté des idées sur la place.

Jules Négat imagina de publier sur le même sujet, dans sa revue, un article moins sérieux, moins plaisant, article qui fut plus perdue encore que les autres, — paraissant plus sage.

En vérité, on ne pouvait faire plus pour un ami intime.

De son côté, M. Inveniet avait sollicité de l'Académie des sciences l'examen de sa découverte ;

Mais il lui fut répondu que sa découverte était impossible ;

Que tous les jurés quelqu'un découvrait aussi la quadrature du cercle, et que s'il fallait faire un rapport sur de telles balivernes, les rapporteurs n'y suffiraient pas.

Somme toute, on lui fit entendre, poliment, qu'il n'avait pas sa tête à lui.

M. Inveniet fit des démarches en Angleterre ; mais là il allait sur les brisées de M. Green, à qui appartient le monopole des ascensions d'outre-Manche.

Rebu épartout, M. Inveniet finit par avoir vent des plaisanteries dont il était l'objet, dans la grande et la petite presse ; il n'eut pas grand-peine à reconnaître d'où partait le coup, et voici quelle fut la vengeance éclatante qu'il en tira.

Joseph Inveniet écrivit donc un beau matin à son ami Jules Négat qu'il avait introduit de nouveaux perfectionnements dans son aérostat, et l'invita à en venir prendre connaissance.

— Bon, se dit l'ami intime, ceci me fournira encore le sujet d'un petit article dans mon petit journal, et justement j'ai besoin d'une paire de bottes.

II.

Vengeance dudit Inveniet.

Le ballon s'élevait au milieu de la cour, soulevé à demi par le gaz dont il commençait à se remplir, et déjà ses deux ailes gigantesques s'ouvraient, s'étendaient et frémissaient les murailles.

On eût dit une immense chauve-souris sans oreilles.

— Es-tu fon, s'écria Jules Négat en entrant dans la cour ? Que signifient ces préparatifs ?

— Que je vais faire une ascension, répondit Joseph Inveniet avec le calme superbe d'une résolution inébranlable.

— Une ascension ! et une ascension incognito encore !

— Pourquoi pas ? J'ai ma fierté, mon cher. Je compte réussir sans doute, mais si je ne réussis pas, je ne veux point qu'on s'appuie sur mon sort. Je ne veux pas être plaint. Seulement, je ne pouvais quitter cette terre sans embrasser mon meilleur ami.

— Et tu vas, comme cela ? ...

— Je ne sais... En Amérique peut-être. Veux-tu venir avec moi ?

— Non pas... Bon voyage ! Du reste, tu as singulièrement choisi ton temps ; il fait un brouillard à ne pas retrouver ses pieds.

— A merveille ! on ne me verra pas partir.

— Ta nacelle est un véritable navire !

— Ne fallait-il pas de la place pour les provisions de bord ?

— Ah ! tu as des vivres !

— Pour trois mois de traversée. Veux-tu déjeuner avec moi ?

— Au fait si je déjeûnais. dit le journaliste, qui fut frappé de l'appropos de cette invitation.

— Alors, monte dans la nacelle.

— Oui, mais... si la chose allait partir !

— De quoi as-tu peur ? N'est-ce pas solidement retenu ?

— C'est que je goûte médiocrement l'immortalité qui commence par la mort.

Cependant Jules Négat escalada la nacelle et fit terriblement honneur aux provisions de son ami. Depuis le dîner de la veille, le journaliste n'avait sur son estomac qu'un mélodrame en cinq actes avec prologue et épilogue, accidentés de coups de pistolet.

Mais voici que, tout à coup, il sentit sous ses pieds comme un balancement vague qui le fit trébucher et tomber au fond de la nacelle.

Il se releva précipitamment et voulut s'élaner à terre... O terreur ! il ne vit, à la place de la terre, qu'une vaste nappe vaporeuse où surnaient quelques dômes, comme des rochers sur la mer.

— Au secours ! au secours ! cria le malheureux Jules Négat.

Joseph Inveniet était impassible et riait,

— C'est une trahison infâme !

Joseph Inveniet riait toujours.

— Je ne sais qui me retient !

— Mon cher, si tu rennes sans cesse, tu vas nous faire chavirer.

Jules Négat recomba anéanti sur son banc.

III.

Voyage extravagant.

Et le ballon s'élevait toujours.

— Quel lâche quel-appe ! s'écria Jules Négat après un moment de silence, qu'il avait employé à trembler de tous ses membres.

— Eh ! mon cher, je fais ta fortune. Tu as déjà gagné quelques cents francs à plaisanter sur ma découverte et sur l'inventeur, ton ami intime, et c'est une misère ! Juro ce que te rapporteront tes impressions de voyage.

— Ne m'avoir pas seulement prévenu !

— Et pourquoi ? tu n'avais pas besoin de passeport, je pense !

— Mais enfin j'espère que cette plaisanterie va cesser et que nous allons descendre.

— Oui dà ! pour qu'ensuite tu viennes encore nier la possibilité de diriger les ballons dans l'air.

— Mon cher Inveniet, j'affirmerai tout ce que tu voudras, je te ferai des réclames superbes, mais descendons.

— Des réclames, s'écria l'homme de génie avec un profond dédain. Nous allons à New-York ; de New-York je repars publiquement et je redescends à Paris ; si tu me trouves une réclame qui vaille celle-là, je consens à revenir à terre et à me faire cocher de cabriolet.

Jules Négat, jugeant que toutes les supplications seraient vaines et qu'il avait affaire à un fou furieux, se cramponna désespérément aux cordages de la nacelle et se demanda, par forme de passe-temps, de quelle façon il tomberait. — sur la tête ou sur les pieds.

Une sorte de délire s'était emparé de lui ; la fièvre avec ses mains brûlantes étreignait sa pauvre tête, comme dans un étai de fer rougi au feu.

Nous avons déjà dit qu'un brouillard épais planait sur Paris.

Ce voile brumeux se déchira en plusieurs endroits comme coupé par les rayons du soleil, — ces flèches d'or arguées, — et Jules Négat, dans son hallucination, crut voir un immense jeu de quilles parsemé de boules, à demi noyées dans le brouillard.

Jules Négat se prit à rire d'un rire saccadé fort étrange.

Les quilles étaient des tuyaux d'usines ;

Les boules étaient des dômes d'église ;

L'espèce de trouée qui s'était faite dans le brouillard se déplaçait par momens, et il s'imaginait voir distinctement l'arc de triomphe de l'Étoile qui jouait à saute-mouton avec l'obélisque de Luxor.

Un brouillard s'étendait sur Paris comme une vaste nappe grisâtre, comme un grand lac fumeux, enfermé dans la ligne crayeuse des collines.

Un instant, il vit planer sur ces flots vaporeux deux personnages qui dominaient tous deux, et à qui leur éternel tête à tête paraissait plaire médiocrement.

Ces deux personnages se disaient mutuellement des choses assez désagréables que nous ne vous rapporterons pas, parce qu'elles touchent à la politique.

L'un était l'empereur sur la colonne Vendôme ;

L'autre la Liberté sur la colonne de Juillet. Le premier, en bronze, était sombre. Le second, en or, étincelait.

Jules Négat se fit ces deux questions, excessivement profondes, comme vous le reconnaîtrez sans doute :

— Le despotisme n'est-il pas la liberté bronzée ?

— La liberté n'est-elle pas le despotisme doré ?

Bien qu'il fut embarrassé de trouver une solution, il n'en comprit pas moins qu'il y avait, dans cette double pensée, matière à deux premiers-Paris dans deux journaux différents, et il reconut une vérité depuis longtemps reconnue, à savoir qu'il aurait pu tout aussi bien qu'un autre rien dire en deux colonnes, — et qu'il était né écrivain politique.

Cependant le ballon montait, montait toujours.

Si bien que Paris ne se montra bientôt plus à lui (la brume s'étant dissipée), que comme une de ces mousses sèches, plates, blanchâtres et argentées qui sont collées sur les roches.

Bientôt cette tache recula vers l'horizon, puis sembla insensiblement être rongée, puis disparut tout-à-fait.

Déjà l'azur du ciel devenait noir. Le froid se faisait pénétrant.

A peine si nos voyageurs pouvaient respirer. Leur poitrine était oppressée, serrée comme dans une cuirasse de bronze; le sang bourdonnait dans leurs oreilles et injectait leurs yeux.

Le hallon avait dépassé de beaucoup la région humide des mages. Ceux-ci s'amoncèlent par masses vaporisées tout au fond de l'abîme, s'éclairaient en dessous des lueurs rougeâtres du soleil couchant, et prenaient aux regards de nos voyageurs des teintes grises de fer, qui paraissent des tons enflammés; ont été dit de la brasse convertie de condense.

Parfois, leurs masses sombres s'ouvraient et laissaient plonger l'œil dans un puits lumineux, dont les sphères concentriques allaient toujours en s'embranchant davantage.

C'était une image saisissante de l'enfer de Dante.

Seulement, ce qui se trouvait à la dernière limite des profondeurs du gouffre, c'était notre terre à nous, pauvres humains; — dernier cercle de l'enfer.

Parfois les images étaient plus riantes.

Au milieu de ces nuées que le soleil illuminait, scintillait quelque lac de notre monde, comme une opale enchâssée dans de l'or.

Au lac succédaient de vertes prairies; l'opale était remplacée par le méridaune.

Ces contemplations poétiques n'empêchèrent pas Jules Négat de dire à Joseph Invéniet :

— Voici la nuit qui arrive; si nous descendions?

L'homme de génie se contenta de hausser les épaules.

— Ah ça! est-ce que nous allons voyager la nuit? s'écria le journaliste. Cette pensée lui venait parfois, le reveillant en sursaut, cette pensée qu'il n'y avait rien sous la nacelle, rien que l'espace, un abîme! et, à jo ne sais combien de mille pieds de profondeur, quelque rocher pour le recevoir.

Où, par moments, il lui arrivait d'oublier cette position critique, mais quand le souvenir lui en revenait, la moëlle de ses os se figeait, et ses cheveux se dressaient sur sa tête, plus raidés qu'un alexandrin classique. Il répéta donc sa question :

— Ah ça! est-ce que nous allons voyager la nuit?

— Aurais-tu peur de rencontrer des fondrières, ou que quelque pavé ne nous fit faire la culbute? lui répondit Joseph Invéniet, avec une ironie cruelle et implacable.

Cependant, la lune s'était levée, et le journaliste se figurait la voir sourire de leur voyage.

Ses rayons argentés inondaient les mages; on eût dit de grands amas de plumes de cygne ou plutôt l'écume d'un torrent; la lumière blanche qui tombait du ciel, et dont les nappes se dessinaient sur l'azur sombre, était elle-même le torrent.

Ça et là, la terre se mettrait éclairée par cette lueur, mais bizarrement accidentée d'ombres.

Jules Négat vit s'avancer une troupe immense d'hirondelles qui, réunies et pressées les unes contre les autres, formaient un vaste triangle et fendaient l'air en s'élevant.—la pointe du triangle en avant, bien entendu.

Cette pointe du triangle était occupée par de vieilles hirondelles expérimentées, qui bien des fois déjà avaient fait le voyage et conduisaient les autres.

— Vois-tu, dit Joseph Invéniet, elles montent toujours, elles veulent gagner les courans d'air.

— Ecoute donc, s'écria Jules Négat, écoute donc ce qu'elles disent :

En effet, les hirondelles chantaient; les mères commençaient, puis, les enfans leur répondaient; il s'établissait comme un dialogue.

Et voici leur chanson :

CHANSON DES HIRONDELLES.

Enfans, hâtez-vous! la brise est glacée!

Ce matin les champs étaient gelés,

Et l'on aurait dit que la nuit, chassée,

Laisseait sur les prés, — à leur compressée —

Trainer son long voile aux plus étoiles.

— Mère, pourquoi fuir? non, la brise est douce!

— Enfants, ses baisers vous trompent souvent,

— Restons dans nos nids! — On prendra la mousette...

— Aux pois de corail la feuille d'or pousse...

— Mais la feuille d'or tombe au moindre vent.

— Las! A peine à l'air notre aile résiste!

Verrons-nous jamais ce pays lointain?

Etes-vous bien sûre au moins qu'il existe?

Ne sera-t-il pas plus froid et plus triste?

— Près de son soleil le nôtre est éteint.

Ecoutez le bruit des blés que l'on scie,

Par l'ardent chasseur les champs sont fouillés,

Il brise du pied la paille dorée;

Et par la vapeur la vitre obscurcit

Colque les rameaux des bois dépouillés.

La bus l'air est tiède et les mers sont bleues,

La nuit les embrase; on dirait qu'ailleurs

Vingt comètes vont y balayer leurs queues.

— Mais il nous taudra faire bien des lianes!

Et n'avons-nous pas ici des trésors?

Nous ferons des nids dans ces chaudes meules;

Vierge, avec les fils nous les garnirons;

Qu'est-ce que le froid? Laissons partir seules

Aux pays lointain nos folles aueules,

La route est trop longue, et nous resterons!

En effet, quelques hirondelles, fort étourdiées, se détachèrent du triangle et redescendirent vers la terre.

Il y eut, dans le groupe des mères, comme un moment de cruelle hésitation. Retourneraient-elles en arrière pour sauver, pour entraîner les imprudentes? Mais, avant tout, il fallait sauver la colonie, et elles continuèrent leur chemin en gémissant.

Joseph Invéniet avait emporté une boussole.

De fait, la précaution était bonne, attendu qu'il eût voyagé longtemps ainsi, avant de rencontrer quelqu'un à qui demander sa route.

Il alluma donc une lampe pour pouvoir consulter sa boussole, laquelle lampe était solidement attachée à l'arrière de sa nacelle.

Ce qui explique suffisamment la découverte faite cette nuit-là à l'Observatoire de Paris, et mentionnée deux jours après dans tous les journaux sérieux, d'une étoile mobile d'espèce nouvelle, dont la lueur était rougeâtre et la dimension si petite qu'un astronome calcula qu'il avait fallu cinq mille ans, soixante jours et trois heures, — pas une seconde de moins, — pour que sa lumière arrivât à notre monde.

Enfin le ballon atteignit la fameuse région des courans d'air.

Le courant d'air, en effet, était si fort, que la nacelle, en entrant dans cette zone, en fut bouleversée comme une paille emportée par un torrent.

Si bien que Jules Négat se trouva un moment les pieds du côté des étoiles et la tête du côté de la terre.

Mais, comme il n'avait pas un seul instant cessé de se tenir aux cordages, il en fut quitte pour une secousse légère et une émotion assez neuve.

La nacelle reprit quelque peu d'équilibre, et Jules Négat eut tout le loisir de se remettre au beau milieu d'un vent qui cinglait d'une façon étourdissante.

Il eût dit, chaque fois que sa bouche s'ouvrait, qu'il avalait des lames de rasoirs.

Aussi jugea-t-il à propos de se coucher au fond de la nacelle; là du moins il était un peu à l'abri. Seulement le vent glissait sur lui comme de l'eau qui roule.

Parfois, quand il se hasardait à relever un peu la tête, il lui semblait que le ballon était immobile; car n'ayant aucun point de comparaison, rien ne pouvait lui faire juger si ce terrible ballon marchait ou restait en place. En effet, autour de lui le vide, au-dessus de sa tête les étoiles qui le regardaient fixement, et la lune à la face blafarde et sournoise.

Jules Négat eut alors l'idée de regarder les roues à palettes adaptées au ballon.

Il ne vit rien; elles faisaient trois mille tours par seconde.

Et où allaient-ils comme cela?

Jules Négat eût encore le courage de plonger ses regards dans l'abîme.

Ça et là se formaient, dans les nuages, une fissure qui passait avec la rapidité de l'éclair, et au travers de laquelle il voyait scintiller quelque chose de lointain et de lumineux qui s'évanouissait aussi vite que l'étoile blanche des feux d'artifice, dans la nuit.

Jules Négat jugea avec quelque sagacité que le ballon se trouvait au dessus d'une vaste étendue d'eau, ce qui le rassura fort médiocrement.

Vous dire combien de temps dura ce voyage, serait chose difficile.

Le jour succéda à la nuit, la nuit succéda au jour, mais le malheureux journaliste n'avait plus conscience de la durée du temps.

Toujours il se sentait l'estomac serré par la peur; mais quelquefois cette compression était un peu plus forte; alors il en concluait qu'il avait faim, et il se trainait lamentablement vers le petit magasin des vivres; il mangeait quelques bouchées, puis il se disait : A quoi bon? Il pensait à sa position critique, et son appétit avait bien vite disparu.

Depuis quelque temps, il remarquait que le front de Joseph Invéniet devenait soucieux; que son ami prononçait des mots incohérens et sans suite, et ne daignait pas même répondre aux questions qu'il lui adressait; procéda peu délicat, attendu que le journaliste n'avait pas le choix des interlocuteurs.

Jules Négat ne se tint pour battu. Depuis le commencement du voyage il avait, à part lui, calculé la direction prise par le ballon, calcul fait grâce à la disposition des étoiles, car il est très fort en astronomie, ayant eu une maîtresse, femme aussi blonde que sentimentale, qui, obligée de se séparer de lui, lui avait fait jurer de regarder certaine étoile à une certaine heure de la nuit.

Il résolut donc d'étonner, d'éblouir Joseph Invéniet par l'exactitude et la profondeur du calcul qu'il avait fait.

Et il lui dit négligemment :

— Nous devons être maintenant sur la côte orientale de l'Irlande; si nous descendions?

Joseph Invéniet, le front pâle, les yeux hagards, les cheveux hérissés sur le front, comme une boupe d'oiseau, se contenta de baisser son doigt vers la terre.

Le journaliste regarda dans la direction et aperçut une immense langue de terre toute rongée, toute festonnée, toute déclinée, et pour ainsi dire submergée dans une vaste étendue d'eau.

— Eh bien? s'écria-t-il.

— Que vois-tu?

— Un lambeau de terre entre deux îles.
 — Non, malheureux, entre deux océans!
 — Ça!!
 — Tous mes efforts ont été vains pour sortir de cette région des courants et aller en Amérique...
 — En Amérique!!
 — Et ce lambeau de terre, c'est l'isthme de Panama.
 — Eh bien! c'est gentil! Mais nous ne pourrions donc plus descendre? Nous allons donc être forcés de tourner ainsi autour de la terre jusqu'au jugement dernier. — tout comme le juif errant?
 — Non, j'ai ramé la marche du ballon, et je prévois le moment...
 — Où nous tomberons?
 — Où nous descendrons fort paisiblement.
 — Et dans quel pays?
 — En Occéanie.
 — En Occéanie! pour être mangés par les sauvages, qui sont tous anthropophages; non, mon cher, j'aime mieux une autre station.
 — De te suis pas maître de choisir.
 — Mais c'est odieux! c'est infâme! me prendre à Paris où je dinais si bien chez Champoux, m'enlever comme cela, sans m'en laisser seulement le temps d'emporter des cigares! Et pourquoi? pour me mener chez des gens tatoués, en Occéanie!...
 — Il faut bien en prendre ton parti.
 — De retour en France, je fus en détournement de majeur, feuilletonniste et garde national.

Joseph Inveniet, peu alarmé de cette menace, était tout entier à la manœuvre.

Enfin, Jules Négat jugea à propos de se calmer, vu que, tout bien considéré, il n'avait rien de mieux à faire pour le moment.

Seulement, de temps à autre il marmottait entre ses dents : tomber en Occéanie, comme c'est désagréable!

En ce moment, il se fit un bruit épouvantable, éclatant, mêlé de lumière, de vapeur et de tournolement.

Toute sensation s'évanouit pour nos deux aër, navigateurs.

Le ballon tomba avec une rapidité inouïe.

Figurez-vous un oiseau à qui quelque chasseur vint de casser les deux ailes, ou plutôt une aéroplane lumineuse qui éclate.

Le fut tout à la fois un éclair, une détonation et une chute.

Jules Négat fut rappelé au sentiment de l'existence par une impression glacée et peu agréable.

Il se releva au milieu de l'eau et au plus profond de l'Océan.

Le vola donc qui remonte après avoir descendu, et qui dresse au dessus des flots sa tête couronnée par ses bretelles.

Jules Négat était excellent nageur.

Après bien des efforts, l'infortuné Jules Négat aborda sur une côte déserte; — du moins, le croyait-il.

Mais il n'eut pas plus tôt secoué l'eau de la mer, que quatre ou cinq indigènes, armés d'arcs, de flèches et de frondes, l'entourèrent, en poussant des cris fort ridicules et le firent prisonnier.

Hélas! il avait beau tourner la tête du côté de la mer, pour voir si Inveniet ne serait pas jeté à la côte, Inveniet, sur le génie duquel il comptait maintenant!... Rien sur l'Océan!

Rien que des milliers de petites vagues, toutes joignant au fond un croissant d'or, où s'enclavaient quelques perles d'écumé, toutes follement joyeuses, toutes chantant leur triomphe sur le ciel et venant, un instant après, se briser sur les récifs de corail.

Pauvres triomphateurs, en général! Pauvres vagues, en particulier!

Comme il était plongé dans d'amères pensées, Jules Négat reçut au front, et par forme d'avertissement, un léger coup de casse-tête qui le rendit à la triste réalité.

Il jeta un regard désespéré sur ses farouches compagnons.

Il était nu, tous tatoués, ligotés, rayés, quadrillés, cicatrisés, hutes, frisés, ébouriffés, et pas jolis du tout.

Quant à leurs vêtements, ils avaient pu aller se baigner à deux lieues en mer, et les laisser sur la plage, sans craindre qu'on vint les leur prendre.

Ils parlèrent tous les cinq avec beaucoup d'impudence, et montraient à Jules Négat des dents longues comme des perles à fusil. Ce qui lui donna le chair de poule.

Le malheureux était dans un état déplorable. Ses jambes ployaient sous lui, et lui plouyaient sur ses jambes.

Après une heure de marche en l'ion, on arrivait dans une vaste plaine où un nombre immense de petites cases se groupait avec une certaine symétrie; vue de haut, cette plaine figurait assez bien un carton vert, chargé de toulons de loto.

Hommes, femmes, enfants, vinrent, en poussant des clameurs joyeuses, au devant du prisonnier; les jeunes filles formaient autour de lui des rondes charmantes, qui l'enlaçaient dans leurs bizarres simonistes.

Jules Négat commença à se rassurer; les honneurs qu'on lui rendait lui semblaient de bon augure; il lui parut même présomable qu'on avait l'intention de le nommer roi du pays; ce qui d'ailleurs le félicita pas.

Il est à croire qu'il aurait prononcé un magnifique discours à ce sujet s'il avait su la langue de son peuple futur.

Enfin, on le conduisit avec plus de salutations que n'en fait un rozeau par un jour de grand vent, vers une case plus vaste et plus ornée que les autres, et qui, construite sur pilotis à quelque distance du rivage, se

trouvait aussi isolée dans la mer que les grands hommes le sont dans nos académies.

— Évidemment, se dit Jules Négat, on me mène à mon palais.

Une pirogue se détacha du rivage, et le roi en expectative fut conduit dans une salle carrée, où l'obscurité était si profonde, qu'il pensa mettre le nez dans un livre de philosophie d'outre-Rhin.

Comme Jules Négat se retournait vers ceux qui l'accompagnaient pour leur exprimer, par gestes éloquentes, combien il trouvait le logis peu éclairé, pour un pays où les contributions par fenêtres devaient être incommes, il s'aperçut qu'on l'avait laissé seul et qu'il était bel et bien emprisonné.

IV.

Plusieurs Divinités aux prises.

Peu à peu pourtant, ses yeux s'accoutumèrent à l'ombre, et quel fut son effroi lorsqu'il se vit entouré d'une foule de monstres grimaçans, difformes, avortés, bossus, cagneux, qui renuaient, qui se traînaient, qui rampaient, qui grognaient à terre.

Les uns n'avaient qu'une tête hideuse, brune, avec de grands yeux blancs, comme un maçon dans lequel on aurait percé deux trous laissant voir le chair blanche et mate; ces têtes énormes, non suivies de corps, étaient plantées sur des jambes tordues et terminées par des griffes.

Les autres avaient la tête ronde et les yeux sortans du phoque, avec un corps en forme de payé.

Ceux-ci, le front plat du lézard et les bras garnis d'ailes et d'ongles, comme ceux des chauvies-souris.

Tous ces monstres étaient des dieux.

La porte ne se fut pas plutôt refermée sur le malheureux Jules Négat, que ces divinités horribles l'entourèrent, le cernèrent en poussant des cris exorbitans et fort peu harmonieux.

Il y en avait qui lui mordaient les talons; d'autres, à l'aide de leurs griffes, lui grimpaient le long des jambes; quelques uns lui donnaient de grands soufflets avec leurs ailes de bois.

Et tout cela jacassait, vagissait, mugissait, sifflait, hurlait; Jules Négat allongeait un coup de pied d'un côté, un coup de poing de l'autre, mais, comme il rencontrait partout des têtes de bois, le journaliste se résigna à se laisser devorer par ces vilains dieux.

Ceux-ci l'injuriant dans leur langue, mais, lui, ne comprenait rien

Et voici ce que disaient les idoles.

— Ah! tu as voulu nous détruire!

— Nous n'eûmes donc que de vilis morceaux de bois!

— Des idoles grossières!

— Des bêtises, bonnes à jeter au feu!

— Ah! tu as voulu te faire dieu à notre place!

— Ruiner notre empire!

— Nous enlever nos prêtres?

— Manger pour nous nos cochons rôtis, nos ignames et nos chiens de mer au jus de coco.

Et les idoles de bois riaient à se fendre.

Nous l'avons dit, Jules Négat ne comprenait pas ces injures, mais toujours était-il fort orgueilleux de lui voir jouer le rôle de dieu méconnu et mordu, lui qui jusqu'à lors avait nié tout au monde, — excepté son propre génie.

Les dieux finirent par se calmer et par se remettre en place; ils se contentaient de rater des yeux effrayans.

Si bien que le journaliste resta où pendant deux heures, osant à peine respirer.

Cependant, comme il était esprit fort, il se persuada aisément qu'il avait été le jouet d'une hallucination fébrile, d'un moment de délire.

Comme il de grossiers fêches auraient-ils pu bouger et parler? Sa raison se refusait à croire de pareilles extravagances.

Et c'est une bien belle chose que la raison.

Ceci me rappelle l'histoire d'une goutte de rosée, que la brise avait déposée, pendant la nuit, tout à l'extrémité d'une feuille de tulipe.

La goutte de rosée s'y pavanait et croyait vivre ainsi éternellement.

Un vieux papillon du voisinage, qui ne dormait pas, — des chagrins d'amour! — eut pitié de la goutte de rosée et lui dit :

— Sais-tu que bientôt le soleil va venir et qu'il va te pomper avec son souffle ardent?

— Qu'est-ce que c'est que cela, le soleil? disait la goutte de rosée.

— Si j'étais à ta place, reprit le papillon, je me glisserais tout au fond du calice de la tulipe, et là je braverais les ardeurs du jour qui va poindre.

La goutte de rosée n'en fit rien; elle ne croyait pas au soleil. Et pourquoi aurait-elle cru au soleil? Elle ne l'avait jamais vu. Née avec la nuit, elle ne connaissait que l'ombre. La stricte raison voulait qu'elle mât la lumière.

Aussi fut-elle absorbée, consumée, vaporisée par le premier rayon.

La raison, c'est l'ignorance; la science est le doute.

Revenons à Jules Négat.

Tout à fait remis de sa frayeur, il examina son palais avec attention.

Aux parois étaient accrochées d'autres têtes, moins extravagantes dans leurs contorsions que celles des divinités, et Jules Négat crut y reconnaître quelque chose comme le sentiment de l'art.

Il s'approcha de la muraille, en prit une et la laissa tomber avec un cri épouvantable.

C'était une véritable tête humaine, admirablement conservée par des procédés inconnus au journaliste, et qui avait la bouche et les paupières cousues.

— Ah ça, se dit-il, ces gens-là sont donc cannibales !

Il faisait cette réflexion attendrissante, lorsqu'il entendit un bruit de rames ; puis la porte s'ouvrit.

Un jeune insulaire déposa à l'entrée de la chambre un cochon rôti et des ignames, puis disparut comme s'il eût été poursuivi par un lion marin (*phoca proboscidea*).

— A merveille ! s'écria Jules Négat, un repas superbe ! les braves gens ! Evidemment, ils n'en veulent pas à ma vie, et je ne serais même pas surpris qu'ils eussent la pensée de me faire roi. La façon dont ils me traitent, le logis qu'ils me donnent... tout me fait penser... Oui, mais un roi qu'on emprisonne et qui ne sert à rien... Après ça, ils ont peut-être des rois constitutionnels...

Au moment où il s'approchait tout affriandé, pour attaquer le rôti, une horrible pensée lui traversa l'esprit : s'ils ne me faisaient si bonne chère que pour m'engraisser, et me manger après... Oh ! quelle horreur ! Cette réflexion lui ôta l'appétit.

V.

Un œil de verre au four.

Trois mois se passèrent. Jules Négat avait fini par comprendre qu'il se trouvait dans l'île des Kéras.

Un sauvage nommé Lili, couleur chaudron de cuivre ou aux environs, et plus tatoué que ne l'est la muraille d'un cachot, venait tous les jours tenir compagnie à Jules Négat pendant des heures entières, et s'efforçait de lui apprendre la langue du pays.

Jules Négat ne savait s'il devait s'en réjouir ou s'en désespérer.

Si on cherchait à l'instruire, c'est qu'on avait de hautes vnes sur lui. Mais peut-être ne voulait-on que le distraire pour l'aider à engraisser. Cruelle anxiété !

On le laissait aussi se promener dans certaines parties de l'île, tout en veillant avec attention à ce qu'il ne pût s'échapper. Lili était chargé de ce soin et le suivait partout, son casse-tête à la main.

Du reste, il n'y avait pas de danger qu'aucun des indigènes le maltraitât ; il était considéré comme viande sacrée.

Le malheureux Jules Négat, hélas ! sentait le besoin d'épancher son cœur dans celui d'une keravate quelconque. Mais outre que son compagnon Lili était bien un obstacle à ces tendres projets, nous devons ajouter que la keravate la plus effrontée n'aurait osé écouter les confidences du journaliste, — considéré comme viande sacrée.

De sorte que Jules Négat n'engraissait pas d'une ligne, — ce qui était bien sûr.

Lili, qui n'était pas aussi méchant qu'il en avait la mine, essaya plusieurs fois de le sauver, mais en vain.

Le grand-prêtre du pays, dont plusieurs prophéties avaient été fort malheureuses, et qui accusait de ses bévues le courroux des divinités, déclara que probablement on sacrifierait aux dieux irrités un œil du prisonnier.

C'est un usage de l'endroit.

Grande fut la joie du peuple à cette nouvelle.

Lili avait soufflé ce conseil au grand-prêtre, parce qu'il voyait bien qu'un beau jour les mécontents du pays mettraient en pièces Jules Négat ; il vint donc annoncer au malheureux la résolution du pontife.

Jules Négat répondit qu'il se sacrifierait volontiers pour le bonheur de l'état ; que, quant à son œil gauche, il n'y tenait pas, et qu'il en ferait lui-même offrande au dieu Tatatoua.

Ceci fut dit en langage kerava (que le journaliste était parvenu à parler très couramment) devant le fils du roi et les grands seigneurs du pays, grand-érotix et commandeur de l'ordre du tatouage.

La réponse fit une profonde sensation.

Tatatoua était le plus puissant de tous les dieux. Ces insulaires l'adoraient les uns sous forme d'une grosse tortue, les autres sous forme d'un oiseau gigantesque aux larges ailes ; — car il y avait schisme.

Culte qui, depuis, s'est répandu en Europe avec ses deux sectes. Seulement le dieu Tatatoua, tortue pour ceux-ci, oiseau pour ceux-ci, s'appelle ici **LE PROGÉNÉS**.

Le jour venu, tout le peuple et la cour étaient assemblés dans une plaine riante au bord de la mer.

Jules Négat fut amené au pied d'un autel en ossements, élevé près d'un four.

L'infortuné était dans un état déplorable, car, se disait-il, si on allait me demander l'œil droit.

Au moment venu, il prit un instrument tranchant, se mit à faire des contorsions effrayantes, à jeter des cris perçants qui épouvantèrent tous les pingouins de la côte, puis il se précipita à terre.

Et le tour était fait.

Jules Négat s'était arraché son œil de verre.

Cet homme, vous le reconnaîtrez de plus en plus, était né pour être diplomate.

Le grand-prêtre enveloppa l'œil de verre dans une feuille de lamaniar

et le déposa dans le four ardent, ce qui se passait devant le peuple, agenouillé le nez dans la poussière.

Au bout d'un quart d'heure, le ministre des dieux retira du four l'offrande délicate, qui n'était pas cuite du tout.

— Il paraît, se dit-il, que les divinités sont fort en colère.

Là-dessus, il ramina et raviva le feu, y replaça l'œil récalcitrant, et souffla, et ressouffla et s'essouffla.

Déjà le peuple grognait.

Nouveau quart d'heure de prières, nouvelle visite au four, nouvelle stupefaction impossible à décrire.

Et le feu fut si bien activé, si bien soufflé, qu'une détonation formidable se fit entendre, suivie d'un cri déchirant.

L'œil de verre s'était brisé comme une bombe, et l'un des éclats était entré précisément dans l'œil gauche du grand-prêtre, qui se tenait penché sur le four.

Ce qui l'avait rendu borgne.

Evidemment, les dieux protégeaient l'œil de l'étranger, et venaient de manifester leur fureur. Un œil impossible à cuire ! quel fatal prodige ! Jamais, au souvenir des vieillards, la puissance céleste ne s'était manifestée par une circonstance aussi lugubre et aussi miraculeuse. Hommes, femmes et enfans s'enfuyaient en poussant des gémissements et en se donnant de grands coups de poing dans l'estomac.

De sorte que la plage, en un instant, resta déserte. Lili s'était enfui comme les autres.

Jules Négat, libre, pour la première fois depuis son arrivée dans l'île, ne perdit pas la tête, s'empara de quelques volailles qu'on avait fait rôtir pour le sacrifice, comme accompagnement de son œil, puis courut vers le rivage, où il parvint, non sans peine, à mettre à flot une pirogue échouée dans les herbes.

Il manœuvra assez habilement parmi les récifs de corail qui, creusés par l'eau, entouraient l'île comme un de ces cadres des glaces de Venise, ou des fragmens de miroir brillent au milieu des ornemens de bois sculpté.

Quand il fut hors de toute atteinte, il s'écria avec un accent de mépris superbe :

— Adieu, bêtes sauvages !

VI.

Le rêve d'un usurpateur.

Je vous prie de croire que, si Jules Négat eût conservé un portefeuille et un crayon, il eût pu, tout comme un autre, faire un journal palpitant d'intérêt, où vous auriez lu :

— Jeudi soir, 18 février. — La brise s'éleva. Il tombe une petite pluie fine. Le bout d'une de mes rames s'est brisé sur un rocher.

— Vendredi matin, 19. — Le vent mollit. La pluie a cessé. J'ai eu deux crampes successives dans la jambe droite.

— Même jour, le soir. — La pluie recommence. Il m'est entré dans l'œil une goutte d'eau de mer.

Mais Jules Négat n'avait ni portefeuille, ni crayon. Vous serez donc privé de ces détails émouvans et variés. Ce que sans doute vous regretterez.

Toute la nuit, notre fugitif erra à l'aventure, les membres transis de froid, car il n'avait, pour tout vêtement, que le voile sombre des dieux bordé d'étoiles ; vêtement majestueux, mais qui n'est pas chaud.

Position épouvantable ! Il craignait, d'une part, que, dans l'ombre, quelque courant perfide ne l'eût ramené en vue de l'île des Kéras ; d'autre part, il ne se dissimulait pas que sa provision de volaille rôtie serait vite épuisée, et il se demandait laquelle de ces deux alternatives vaut le mieux : — Être mangé, — ou mourir de faim.

Puis, en admettant que, navigateur inexpérimenté, il pût aborder à quelque autre rivage, la belle avance, s'il devait y trouver de nouveaux anthropophages ?

Comme il s'abandonnait à ces réflexions déplorables, voici qu'il vit poindre à l'horizon quelque chose de petit, de noirâtre et d'informe qui se trouvait posé sur la ligne courbe et brillante que la mer décrivait dans le ciel, comme une pierre sur la corde d'une fronde.

Peu à peu, la pierre grossit, se creusa, se sculpta, prit des tons noirs et violets.

Il pouvait bien être alors dix heures du matin.

Jules Négat côtoya quelque temps cette île qui lui parut immense et inhabité. En approchant, il la trouva entourée d'une ceinture de rochers à pic d'une hauteur prodigieuse et qui l'enfermaient comme dans un mur de forteresse.

— Bien sûr, se dit-il, les Européens n'ont jamais mis le pied ici.

Et tout en faisant cette réflexion, il se demanda si lui-même il pourrait y mettre le pied.

Il longeait la gigantesque falaise, comme un chat qui loge en un nid d'oiseau tout au haut d'un mur de trente pieds.

Enfin, à force de tourner dans tous les sens, il finit par découvrir une sorte de fissure étroite et basse par laquelle, en ployant bien la tête et en rentrant ses rames dans la pirogue, il parvint à introduire à grand-peine.

Il se trouva dans une sorte de canal inférieur qui séparait l'île de cette ceinture de rochers.

Heureux, du reste, et fleuri, Louquet parfumé égala au milieu de la pierre, comme l'amour d'Alceste au milieu de sa misanthropie.

La plage était déserte, pas un ves izo d'habitation. Après avoir hésité bien long-temps, Jules Négat se décida à descendre à terre.

La chaleur ce jour-là était accablante. Jules Négat traversa une vaste forêt où régnaient un silence d'rayant. Pas un cri d'oiseau dans les branches, pas un frôlement d'insectes dans l'air herbé.

Il marcha long-temps, long-temps, et tout en marchant il se disait : — C'est singulier ! il n'y a pas un oiseau, pas un insecte dans ce pays ; il faudra que j'y vive d'racines.

Jules Négat arriva à la lisière de la forêt. Le terrain se creusa tout à coup sous ses yeux, et il découvrit devant lui une plaine immense, grandement en présence de bouquets d'arbres et traversée par une petite rivière qui se déroulait capricieusement, comme un galon d'argent jeté sur un tapis de velours vert.

Le plateau où il se trouvait était beaucoup plus élevé que le sol de la plaine ; une muraille rougeâtre de rochers à pic le terminait de ce côté et l'autre côté dit d'un promontoire s'élevait dans la mer.

La forêt d'où Jules Négat sortit était très sombre, et ses yeux furent d'abord éblouis par la vive lumière qui soulevait l'ombre ; quand ses regards se furent un peu accoutumés à cet éclat, quello fut sa stupéfaction de voir se grouper dans la plaine, et à l'ombre des grands arbres, une foule de maisons qui, en un certain endroit, s'aggloméraient en si grand nombre qu'on eût dit une ville.

Jules Négat ne savait trop s'il devait se réjouir ou se désespérer lorsque son attention fut distraite par un bruit de voix qui partait juste du bas de la muraille de rochers au dessus de laquelle il était posé.

Le journaliste se coucha bien doucement, bien doucement à terre, avança la tête, et vit, assis sur l'herbe à côté l'un de l'autre, un jeune homme et une jeune fille qui se tenaient les mains entrecroisées.

Chacun avait posé de son un bâton.

Le bruit qui fit Jules Négat en se couchant parvint-il aux oreilles des deux sauvages ? Je ne sais ; mais tous deux firent un geste de terreur, et le jeune homme tourna un peu la tête, non pas pour regarder, mais pour écouter.

Si peu qu'il se fût dérangé pourtant, Jules Négat put voir sa figure. Ce jeune homme n'avait pas d'yeux.

Le journaliste faillit, de surprise, tomber du haut de sa muraille de rochers. Tout fois, il jugea bon de se retenir.

Un instant après, la jeune fille pencha aussi la tête de côté. Elle n'avait pas d'yeux non plus.

Il parut que c'est la mode, pensa Jules Négat. Et il se tint coi.

Le bruit de voix recommença et arriva distincte aux oreilles de notre aventurier qui ne fut pas peu surpris de comprendre à merveille tout ce qui se disait. Ces jeunes gens parlaient en effet le langage des Keravans, légèrement dénaturé.

— Oh ! dit-il, le jeune homme, le parfum qui s'exhale de ses lèvres est plus éblouissant que la lueur du kava, qui fait perdre la raison. Haide ! quelle autre jeune fille pourrait me plaire autant que toi ! En est-il dont l'nom soit plus doux à prononcer et si plus gracieux à éblouir du doigt, sur ton beau front pâle comme la pierre qui se trouve au fond du torrent ?

— Lou-Tai, répondit la jeune fille toute tremblante sur son front poli comme la pierre du torrent. Le bruit que nous venons d'entendre est tombé si haut à l'onde qui gronde et gemit.

— Haide, reprit-il l'amoureux. Haide est plus heureuse que la colombe qui se nourrit de muscari ; mais la colombe a une voix moins douce que celle de Haide. Haide est la plus belle de toutes les jeunes filles. Ma main a-t-elle jamais touché d'orilles plus pendantes et de lèvres plus épanies ? J'entendrais à deux lieues les bruits des anneaux qui sont passés à son nez. Entre mille, je le reconnais, tous parfums qui respandent à sa chevelure. Oh ! laissez-moi écouter les battements de ton cœur, de ton cœur qui chante sa chanson d'amour comme un oiseau en cage.

— Lou-Tai ! Lou-Tai, pourquoi faut-il que j'aie consenti à te suivre à l'heure brûlante où l'on dort ? A la maison, ma mère flairera le vide de mon absence. En sortant, son pied tombera sur le sable la trace de mes pas. Oh bien, quand je rentrerai, je rappellerai avec moi quelque chose de cette odeur de feuillage et de fleurs qui nous environne, qui nous pénètre.

— La mère de Haide ne se réveillera pas à l'heure où l'on dort. Elle ne trouvera pas, sur le sable, la trace des pas de Haide, parce que je l'ai effacée avec mon bâton, à mesure que nous marchons. Et la jeune fille en rentrant, répandra sur ses cheveux les parfums de kambou. Alors l'odeur du feuillage et la fraîcheur du grand air s'évanouiront.

— Mais, s'écria la jeune fille, plus effrayée que jamais, quel qu'un est la tout pes qui nous épie.

— Haide est belle, répétait le jeune sauvage en passant sa main sur le visage de sa fiancée.

— Je suis qu'un près d'ici, un étranger !...

— Au fait, se dit Jules Négat, puisqu'ils m'ont découvert, je ne sais pas trop comment, et que mes deux tourtereaux aveugles n'ont pas l'air méchant, si j'allais leur connaître ? — d'autant plus que je meurs de faim.

Et le journaliste, après avoir bien mesuré des yeux la formidable muraille de rochers à pic qui le séparait de la plaine, finit par découvrir une suite d'entailles pratiquées dans le roc et figurant assez bien un escalier perpendiculaire.

Il avait déjà deux ou trois fois posé le pied sur la première de ces cu-

tailles, pour descendre, mais il trouva que le chemin était peu commode et qu'il y manquait une rampe.

Le bruit qu'il fit fut entendu par les deux amoureux, car la jeune fille s'enfuit à travers la plaine, et, en un clin d'œil, le jeune Lou-Tai escalada comme un chat sauvage, les rochers gigantesques que Jules Négat mesurait avec effroi.

Le premier mouvement du journaliste fut de se sauver. Mais il réfléchit et se dit : — Que puis-je craindre d'un aveugle ?

— D'une irata.

Plus Lou-Tai approchait, plus il laissait percer les marques d'une violente surprise ; ses bras étaient tendus immobiles d'étonnement ; ses narines se dilatèrent d'une façon extraordinaire ; enfin il s'écria :

— Qui donc êtes-vous ?

— Ami, répondit Jules Négat, qui tremblait de tous ses membres, et ne comptait pas des yeux le bâton que le jeune homme tenait.

— Ami ! pourquoi avez-vous peur ?

— Moi, avoir peur !

— J'entends votre cœur qui bat.

Et bien ! pensa le journaliste, la charge est bonne ! Le jeune homme est un bel esprit de l'endroit.

— Je vous répète, aveugle infortuné, que je n'ai pas peur.

— Je ne me nomme pas aveugle, je me nomme Lou-Tai.

Et le jeune homme fit un pas pour se rapprocher de Jules Négat.

Mais celui-ci, soupçonnant, au bâton de Lou-Tai, des intentions déplacées, échappa par un détour.

Lou-Tai resta un instant dérouter et hésitant, puis il fondit tout à coup sur le journaliste et le saisit avec vigueur.

Jules Négat, qui, ainsi qu'on le sait, se distinguait par un merveilleux esprit d'à-propos, décida, dans sa haute sagesse, qu'il s'opposerait pas de résistance à des procédés si peu délicats.

Lou-Tai porta précipitamment la main sur le front du journaliste et laissa échapper un léger cri de stupefaction.

— Comment ! s'écria-t-il, vous n'avez donc pas de nom ?

— Et pourquoi, jeune aveugle ?

— Je vous dis que je ne me nomme pas aveugle, mais Lou-Tai, répondit le jeune homme en frappant du pied avec rage ; et s'emparant d'une des mains de Jules Négat, il la posa sur son propre front ; puis il ajouta :

Sentez-vous ? Lou-Tai, c'est mon nom. Il est écrit sur mon front, parce que je suis un garçon honnête, honnête comme l'oiseau, dont le cri annonce le beau temps et ne trompe jamais. Mais vous, il faut que vous soyez plus perfide que le piogouin, pour n'avoir pas votre nom écrit sur le front.

En effet, Lou-Tai, dont la peau était d'un noir transparent (un bas de soie noir, bien tiré sur une jambe blanche, en donnerait assez l'idée), Lou-Tai avait le corps couvert d'un tatouage en relief, tracé par lignes symétriques. Une de ces lignes traversait son front. Comme il le disait, cette ligne reproduisait son nom.

Il fut fort étonné que Jules Négat, après avoir promené long-temps sa main sur ces bizarres caractères, n'en fût pas plus avancé, et que le journaliste eût beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'au pays d'où il venait les gens n'avaient pas pour habitude de porter ainsi leur nom écrit sur la face. Il ne crut pas, du reste, devoir entrer dans des détails de haute philologie sur les inconvénients qu'un tel usage entraînerait pour les voleurs, pour les débiteurs et pour les notaires qui aiment voyager à l'étranger.

En passant la main sur le visage de Jules Négat, Lou-Tai trouva un bien autre sujet de surprise. Il rencontra l'œil unique du journaliste.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il avec un accent de pitié, vous êtes blessé !

— Moi, blessé ?

— Oui, ce trou que vous avez au visage !

— Ce trou ! mais c'est un œil.

— Un œil ! Oh ! pauvre malheureux, que je vous plains d'avoir un œil.

Cela doit faire bien du mal.

Et ce disant, Lou-Tai avait introduit un peu trop violemment son doigt dans l'œil du journaliste, ce qui fit pousser un cri à l'infortuné.

— Vous souffrez, n'est-ce pas ?

Et le jeune homme, continuant de promener sa main sur le visage de Jules Négat sentit couler sur ses joues les larmes que la souffrance lui avait arrachées.

— O puissant Atoua (Dieu) ! votre blessure saigne ! venez à la maison ; mon père vous guérira. Nul n'est plus habile que lui pour sentir les plantes salutaires.

Jules Négat eût bien donné au jeune sauvage des explications sur ce qu'il prenait pour une blessure, mais d'abord il y avait plusieurs heures que son estomac battait la chamade, et fort vainement ; puis ensuite il voyait non sans inquiétude le jour baisser sensiblement.

— La nuit va venir, dit-il à Lou-Tai.

— La nuit ! qu'est-ce que cela ?

— Ah ! c'est vrai ; je ne pense jamais qu'il est aveugle. En d'autres termes, mon jeune ami, le soleil va se coucher.

— Le soleil ! que voulez-vous dire ?

Jules Négat prit la main de Lou-Tai et la dirigea vers l'astre dont le disque rougeâtre descendait à l'horizon.

— Ah ! oui, le grand feu, le grand feu va s'éteindre.

— Soit ! le grand feu va s'éteindre. Ces diables d'aveugles-là, ça ne

veul jamais se mettre à la place des gens. Si nous allions chez votre père avant qu'il ne fasse tout à fait sombre ?

— Tout à fait sombre ! répéta Lou-Tai stupéfait.

— Je veux dire avant que le *grand feu* soit éteint.

— Mon père ne sera pas levé.

— Bon ! en voilà d'une autre. Quand donc se lève-t-il, votre père ?

— Quand le *grand feu* s'éteint.

— Et il se couche ?

— Quand le *grand feu* s'allume.

Décidément, pensa Jules Négat, ce jeune homme est un échappé du Charenton de l'endroit.

— Après ça, se dit le journaliste, comment diable cet aveugle va-t-il s'y prendre pour descendre ces rochers ? et comment s'y est-il pris pour monter ?

Il avait à peine eu le temps de faire cette réflexion, que Lou-Tai était en bas.

— Venez donc ! cria-t-il à Jules Négat.

Mais celui-ci avançait un pied, puis l'autre, s'y prenait par derrière, s'y prenait par devant, et ne pouvait se décider à suivre ce chemin extravagant.

Enfin, après bien des hésitations, des supputations, des contorsions et des malédictions, il prit son courage à deux mains, comme on dit vulgairement, et s'accrocha avec désespoir aux entailles pratiquées, il descendit en fermant ses yeux, ou plutôt son œil.

Et ceci lui prouva en passant qu'être aveugle est encore bon à quelque chose.

Il n'était pas au bout de ses terreurs. Il lui fallut passer un torrent assez profond sur lequel était jeté un simple tronç d'arbre, tout brut, tout rond, tout chancelant ; ce qui confirma notre journaliste classique dans sa haine instinctive du pittoresque.

Lou-Tai traversa sans hésiter ce pont beaucoup trop *couleur locale* ; Jules Négat recommença ses soupirs et ses cérémonies. Somme toute, force lui fut de former encore les yeux... et, qui plus est, de se traîner sur ce pont, en rampant comme un limaçon.

Si, dans ces dix circonstances, Jules Négat prêta à rire au jeune Lou-Tai, qui entendait ses terreurs, le journaliste prit sa revanche en plaine, et marcha d'un tel pas que son compagnon lui dit à plusieurs reprises : — Mais, homme imprudent, comment pouvez-vous marcher ainsi sans bâton ? Donnez-moi la main, vous allez vous casser la tête.

Enfin, tout tombante, ils arrivèrent aux premières maisons d'un village qui paraissait immense, et qui, en effet, était la capitale du royaume des aveugles...

Lou-Tai s'arrêta devant une de ces maisons.

C'était une hutte conique assez vaste, construite en bois. La porte en bois également, était couverte, de bas en haut, de caractère bizarres, sculptés en relief, et qui paraissaient polis par le frottement. A droite de la porte, et dans une petite niche creusée à une certaine hauteur, était luchée une tête, aussi de bois sculpté, assez régulier du reste, et portant sur le front une ligne de caractères qui lui faisait comme un bandeau.

Quelques marches, apposées contre la muraille, semblaient n'avoir d'autre but que de permettre d'atteindre cette niche.

Quatre ou cinq trous circulaires, disposés sans ordre, perçaient le mur de la hutte.

Au moment où Jules Négat et Lou-Tai approchèrent, une jeune fille, ses beaux cheveux noirs épars, la tête penchée sur une de ses mains, dans une attitude de rêverie, était assise sur les marches dont nous venons de parler.

Le bruit des pas qu'elle entendit la fit tressaillir ; elle releva la tête avec vivacité et s'écria :

— Lou-Tai ! quel est cet étranger que tu ramènes ?

— Un malheureux que j'ai rencontré, qui n'a pas de nom sur le front et dont le visage porte une blessure épouvantable.

La jeune fille s'approcha avec intérêt et promena sa main sur le visage de Jules Négat ; puis elle murmura :

— Ce n'est pas une blessure !

— Ce n'est pas une blessure ! s'écria Lou-Tai ; alors qu'est-ce donc, pauvre folle ?

Je ne sais.

— Ne l'écoutez pas, reprit Lou-Tai, en s'adressant à Jules Négat. Elle a perdu la raison.

La jeune fille avait saisi la main de Jules Négat, qui, aux dernières lueurs du crépuscule, la contemplait avec admiration, car elle était d'une beauté remarquable. Sa peau, d'une teinte moins foncée que celle de Lou-Tai et de Haïd, avait des tons chauds et dorés qui rappelaient le bronze. Ses cheveux, légèrement crépus, retombaient en boucles nuageuses sur ses épaules et sur sa gorge admirablement modelée. Son front large et poli était d'une pureté idéale, ainsi que son nez droit et sa bouche aux lèvres fines, qui, en s'ouvrant, laissaient voir des dents blanches de la blancheur mate des fleurs d'orange. Tout, jusqu'à l'absence des yeux, lui donnait une ressemblance frappante avec ces belles statues sans prunelles, que l'antiquité nous a laissées.

— Passez-lui la main sur le visage, reprit Lou-Tai en riant.

Ce que crut devoir faire Jules Négat, dont la main était guidée par celle de la belle enfant.

— Vous sentez comme elle est lide, ajouta le jeune homme peu galant. Eh bien ! dès son enfance elle était ain-i ; dès son enfance elle avait

le nez mince, au lieu de l'avoir gracieusement aplati ; aus-i ne le lui a-t-on pas troné pour y passer les ornemens que toute jeune fille doit porter. Elle a toujours on les oreilles d'une pêtresse épouvantable, et Haïd, qui est belle, a des oreilles qui touchent son épaule. Les lèvres de Haïd sont épaisses, et sa bouche est comme une fleur épanouie. Mais les lèvres et la bouche de Natchéri, ma sœur, sont comme une fleur qui n'a pu s'ouvrir. A peine commençait-elle à parler que déjà son esprit se montrait dérangé. Elle était folle. C'est pour cela qu'on ne lui a pas écrit son nom sur le front, — car les fons n'ont pas de nom. Elle a ses momens d'inspiration, comme ceux dont la tête est dérangée, et c'est elle qui fait les hymnes qu'on chante en l'honneur du grand Atoua (du grand Dieu) et des guerriers illustres, Pauvre Natchéri, va !

Jules Négat comprit que Natchéri était tout simplement ce qu'on appelle en France une femme de lettres, et il répondit :

— Vous vous trompez, Lou-Tai ; votre sœur Natchéri est belle.

Lou-Tai se mit à rire.

Quant à la jeune fille, elle porta à sa bouche la main de Jules Négat, et disparut.

— Entrons chez mon père, dit Lou-Tai, quand il eut entendu s'enfuir sa sœur.

Et tout en passant le seuil de la porte, Jules Négat comptait sur ses doigts : Lou-Tai, un ; Haïd, deux ; Natchéri, trois ; — en tout, trois aveugles, voilà, se disait-il, un pays singulier. J'ai été au café des Aveugles, mais les aveugles n'y étaient pas sauvages, et le sauvagé n'y était pas aveugle. S'il y a une littérature ici, ce doit être une littérature excellente, c'est-à-dire pas coloriste.

Tout en faisant cette réflexion, qui le consolait bien un peu, Jules Négat suivit Lou-Tai, et se trouva dans une obscurité profonde. Il marchait les deux mains en avant et se heurtait à chaque pas dans l'ombre, ou contre les objets, ou contre les murs, ou contre Lou-Tai qui lui criait : — Est-ce que vous auriez trop bu de jus de kava ? (autrement, est-ce que vous seriez ivre ?)

C'est qu'au dehors la nuit était tout à fait close, sans quoi, les trous pratiqués çà et là dans la hutte pour donner de l'air, et par lesquels le journaliste sentait tomber sur lui des bouffées rafraîchissantes, ces trous, disons-nous, laissant passer la lumière, auraient éclairé un peu pour lui l'intérieur du logis.

— Je ne sais si mon père est levé, dit Lou-Tai.

En ce moment, Jules Négat heurta du pied contre quelque chose de mou qui gisait à terre, il trébucha, perdit l'équilibre et tomba.

— Céleste Atoua ! cria une voix terrible. Qu'est-ce que cela ?

Le journaliste s'était laissé choir juste sur le père de Lou-Tai, dont le lit était étendu sur le sol de la hutte.

— Maudit étranger ! dit Lou-Tai avec fureur ; à quoi votre nez était-il donc occupé que vous n'avez pas senti mon père couché là ?

Heureusement, le vieillard n'était pas autrement écrasé, et le journaliste, ayant trouvé sous sa main une espèce d'uscabon, s'y était installé, à peu près sûr de ne plus commettre de semblables maladrotes.

Le digne personnage sur lequel Jules Négat s'était si malheureusement précipité se n'amaï Ta tout court.

— Son fils aîné, on le sait, avait nom Lou-Tai, c'est-à-dire jeune Tai.

Notre lamentable héros ne culbutait plus personne, assis qu'il était sur son escabeau, la paix ne tarda pas à se rétablir, et il profita de l'occasion pour rappeler qu'il était mourant de faim.

— Et votre blessure ! votre œil ! s'écria Lou-Tai.

— Nous en reparlerons plus tard.

— Quel héroïque courage ! dit le jeune homme.

On approcha de Jules Négat une table sur laquelle fut posée, juste devant lui, une écuelle pleine de poisson bouilli, du sel et des ignames.

Jules Négat en fut réduit à manger à tâtons, et son repas se fit passé assez tranquillement n'eût été : 1^o qu'il manqua plonger dans la main du père Tai une sorte de fourche en os, qu'on lui donna en guise de fourchette ; 2^o qu'il mit dans sa bouche la salière, laquelle était faite avec la moitié d'un petit coque ; 3^o que les arêtes prétendaient passer dans son gosier, tout comme la contrebande aux barrières de Paris, sans se soumettre à la visite.

Tout en mangeant il causait avec ses hôtes, et entre autres choses, il leur dit :

— Ah ! ça, pourquoi diable vous levez-vous quand il fait nuit, je veux dire quand le *grand feu* s'est éteint.

— Digne étranger, votre demande est extraordinaire. Nous nous levons quand le *grand feu* est éteint, parce qu'alors il fait plus frais. Lorsque le *grand feu* brûle la chaleur est insupportable. D'ailleurs, nous suivons l'exemple de nos pères.

— Comment ? est-ce que vos pères, est-ce que les autres qui habitent ce village sont aveugles comme vous ? Je veux dire est-ce qu'aucun n'a au visage de blessure semblable à la mienne ?

— Non, malheureux j'une homme. Mais nous ne veus en guéririons pas moins. Avec un peu d'aide de cœc brulant...

— Merci, pensa Jules Négat. Voyez un peu ce vieil empirique avec son huile brûlante ! C'est qu'il pensait à ne rendre aveugle tout à fait. A propos, — car ces mots avaient éveillé en lui une nouvelle idée ; — a propos, ajouta-t-il, comment diable pouvez-vous avoir du feu ?

— Du feu ! dit le père Tai.

— Du feu ! répéta le fils Lou-Tai.

— Pour m'expliquer plus clairement, comment avez-vous fait bouillir le poisson ?

Le père et le fils se prirent à rire; mais Jul ; Négat répétant la question fort sérieusement, ils répondirent à la fois :

— Mais nous l'avons fait bouillir dans l'eau bouillante.

— D'où vient donc cette eau bouillante ?

— Des sources qui sortent de la terre.

— Tenez, se dit Jules Négat, ils ne sont pas si bêtes, pour des aveugles. Voyons un peu quelles idées ils ont en histoire naturelle.

— Et qui est-ce qui chauffe cette eau ? demanda-t-il d'un air passablement pédant.

— Vous savez bien, comme nous que c'est le *grand feu* qui, après avoir roulé dans l'air, va tomber et plonger à moitié dans un vaste lac qu'il fait bouillir. Les eaux du lac s'en vont sous le sol, et sortent par un oeil de la terre.

— Vous voulez dire, sans doute, par un trou ?

— Oui, un œil, un trou !

Tout en vidant son écuelle et en devisant, Jules Négat roulait déjà des projets ambitieux dans sa tête, et ce n'est pas sans de hautes raisons politiques qu'il demanda :

— Cette feu est grande ?

— Oh ! il faut huit *grands feux* éteints et huit *grands feux* brûlants (huit jours et huit nuits) pour en faire le tour.

— A merveille, se dit le journaliste. Et qui est-ce qui vous gouverne ?

— L'illustre Khéré, le fils des Atonas, fils des dieux, qui avant le corps couvert du nom de ses ancêtres, le vaillant Khéré était notre roi, il y a trois grands feux éteints (trois nuits) ; mais le grand Atona l'a rappelé à lui, il est mort ; et, demain, sur le front de Lou-Khéré, son fils, on écrira le mot roi et on effacera le mot feu, qui veut dire jumeau.

— Bravo ! bravo ! cria Jules Négat, et dans le transport de sa joie, il renversa la table qui tomba sur le pied du père Lou-Tai. Bravo ! continua-t-il en français, ma destinée était de devenir roi, et je serai roi ; comment ne le deviendrais-je pas ? Me suis-je peut-être pour ces misérables une divinité tutélaire ? Quel homme de génie a jamais fait pour un peuple ce que je ferai pour le mien ? O mes amis les aveugles ! pestez aveugles, je verrai pour vous. Je vous conduirai, je vous instruirai, je vous gouvernerai ! Oui, c'est une noble, c'est une grande, c'est une sublime mission, et je sens mon cœur se dilater à cette pensée. J'ai pu nier jusqu'à présent tous les progrès, toutes les réformes ; oh bien ! à mon tour, j'aidrai au progrès, je serai réformateur. Ayez confiance en moi, j'aurai des vœux pour vous. Des vœux, ajouta-t-il en se reprenant, c'est-à-dire un œil. Un œil soit ! c'est là destinée qui l'a voulu ; car que dit le proverbe : Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

Seulement, au beau milieu de son triomphe, il se sentit entouré par des cordes dont le père Tai et le fils Lou-Tai le garrotèrent bel et bien ; puis il fut jeté sur un lit et il entendit un vieillard marmotter entre ses dents : Cet étranger est fou.

VII.

Comment la vue n'existe pas.

Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois ! Ce fut sur cette agréable pensée que Jules Négat s'endormit, et cela en dépit des liens dans lesquels sa royauté future était encaquetée. Ne devait-il pas triompher du moment qu'il se réveillerait ? Il se comparait assez volontiers à la foudre que le lourd nuage emprisonne, et qui un jour doit éclater et illuminer l'espace.

Là-dessus, comme il était brisé de fatigue, il ferma l'œil et s'abandonna aux bras du dieu Morphée.

Pendant son sommeil, il lui sembla voir sur sa tête un ciel couvert de nuages grisâtres. Peu à peu, au milieu de ces nuages la voûte bleue apparut d'abord comme une goutte d'azur... puis le cercle s'élargit et le grand voile céleste lui-même se déchirant, il découvrit un séjour si lumineux qu'on eût dit que l'atmosphère y était d'or en fusion.

Sur le seuil de ce second ciel se tenait un ange aux vêtements resplendissants comme le givre au soleil, et dont le voile semblait avoir été fait avec des lambeaux de la gaze d'un arc-en-ciel.

L'ange chantait, et son chant était d'une suavité inouïe.

Jules Négat se réveilla au beau milieu de l'extase que lui causait ce rêve divin ; il se retrouva dans l'ombre, mais chose étrange ! le chant de l'ange continuait.

Il reconnut la voix de Natchéri.

En effet, la jeune fille était assise auprès du lit, et elle chantait en s'accompagnant d'un instrument inconnu dont les sons, d'une douceur infinie, mataient à s'y prendre, la voix du rossignol.

L'hymne composé par la jeune fille était en l'honneur de Jules Négat, qui s'y trouvait appelé : Envoyé des dieux, le patron des peuples, le *grand feu* des âmes, l'oracle de l'univers, etc., etc.

Puis, Natchéri racontait ses douleurs, son existence solitaire et misérable, ses espérances d'avenir, en un mot, tout ce qui la constituait femme incomprise.

Enfin, ajoutait-elle dans une sorte de chant de triomphe : *Il était venu celui qui devait la trouver belle.*

Jules Négat, bien que jus-qu'alors il ne se fût pas distingué par une sensibilité excessive, fut pourtant touché de l'amour de Natchéri, — mais touché jus-qu'aux larmes.

Heure du matin, et il fut le du journaliste, comme il en avait ri des

femmes incomprises, et, pardonnez-nous, l'expression légèrement risquée, comme il avait *blagué* leurs douleurs. Il s'était montré leur ennemi à l'honneur ; il les avait tuées sous le ridicule, si bien qu'une femme lutine par son mari n'osait plus même se plaindre, de peur de laisser croire qu'elle prétendait au rôle de femme incomprise.

Et qui était comode pour me-sieurs les maris.

Il était bien heureux d'en trouver une maintenant, une de ces femmes romantiques, chevelées, et qui, les pieds dans nos fanges, déploient leurs blanches ailes et font de vains efforts pour fuir la vulgarité et s'élever dans l'idéal.

Il y avait si long-temps qu'il n'avait sentis éveiller pour lui la moindre sympathie qu'en un instant sa reconnaissance pour Natchéri devint de la passion ; ce qui vous surprendra d'autant moins que depuis son départ si brusque de Paris, Jules Négat avait vécu aussi sagement que doit vivre une vieille fille bessue. Or, si vous reconnaissez que :

Pour être journaliste, on n'en est pas moins homme,

et vous ne vous scandalisez pas si Jules Négat risque une déclaration brûlante auprès de la jeune fille.

Je dois avouer que la déclaration fut admirablement accueillie.

Natchéri avait vingt-un ans ; jusqu'alors, tous les garçons du pays l'avaient trouvée laide et jugée folle ; pouvait-elle désespérer le premier amoureux qui s'offrait ?

Oh ! que si elle eût été élevée dans un de nos pensionnats, sa conduite eût été toute différente ; au lieu de s'écrier : « Je vous aime, » tout de suite, avec effusion, avec entraînement, avec bonheur, elle eût employé deux heures à le dire. Mais que peut-on attendre d'une femme de lettres sauvage ?

Je vous prie de faire attention que, pendant toute cette scène, Jules Négat est toujours garotté dans le lit du père Tai.

Or, après une conversation d'amoureux, sûr du dévouement de Natchéri, Jules Négat daigna lui révéler sa supériorité et s'efforça de lui faire comprendre comme quoi tous les habitants de l'île, et elle aussi, étaient aveugles, et comme quoi lui jouissait du don de la vue.

Il faut le reconnaître, Natchéri ne comprit pas un mot à l'explication du journaliste, mais elle le crut. Elle le crut parce qu'elle l'aimait.

Sainte erudition de l'amour, foi sublime et aveugle ! etc. Nous pourrions faire à ce sujet un chapitre magnifique et fort enrouyeux. Mais nous ne le ferons pas. Le lecteur nous saura-t-il gré de tant de ré-serves !

Puisque nous sommes en veine de générosité, nous dirons en quelques mots, — pour abrégé, — que Jules Négat confia à Natchéri ses projets ambitieux, et qu'après d'elle qu'au moment même les princes de l'état et les hauts dignitaires étaient réunis pour conférer la couronne à l'illustre Lou-Khéré, le fils du roi mort, et que, selon toutes probabilités, le conseil se prolongerait bien avant dans le *grand feu* brûlant (c'est-à-dire dans le jour.)

En effet, l'aube commençait à poindre.

Natchéri ajouta que son père, le puissant Tai, faisait partie de ce conseil.

Jules Négat conjura la jeune fille de le délivrer de ses liens, car avec le jour lui revenait toute sa supériorité ; il voulait donner, commander, terrifier ses adversaires et prouver qu'à lui seul le trône était dû.

— Pourvu, se dit-il, par forme de réflexion, pourvu que le conseil ne se tienne pas dans une chambre noire.

Natchéri était épouvantée de la hardiesse de son amant ; elle hésita un instant, mais l'amour l'emporta et elle coupa les cordes du liaue qui le retenait captif.

— Oh se tient le conseil ? s'écria Jules Négat.

— Au milieu de la plaine, dans une enceinte où nul profane ne peut approcher sous peine de mort.

— J'irai !

— Oh ! noble ami, croyez-en la pauvre Natchéri. Ne vous exposez pas à leur fureur !

— Je triompherai !

— Vous luyez ? mais je vous suis. La folle inspirée peut entrer partout. Et d'ailleurs, ne dois-je pas chanter l'hymne de triomphe en l'honneur du nouveau roi.

— Le roi, ce sera moi !

Natchéri secoua la tête et dit avec tristesse : — Ce sera notre hymne de mort à tous deux que je chanterai.

Jules Négat sortit de la lutte.

— Et vous ne prenez pas de bâton, cria la jeune fille.

Mais Jules Négat n'entendit pas cette observation, qui prouvait que Natchéri s'était singulièrement rendu compte de ce que c'est que la vue.

Le journaliste, suivi de loin par la jeune inspirée, traversa la ville, et arriva dans la plaine devant un vaste parallélogramme peu régulier, il faut le dire, et formé de quatre murs, prodigieusement élevés, ces murs de bois blanc, solidement liés et noirci par le temps, avaient quelque chose de lugubre et d'imposant. Dans toute la largeur, et jusqu'à hauteur d'homme, ils étaient couverts de bizarres hiéroglyphes, sculptés en relief, disposés par lignes et ornés, de dix pas en dix pas, d'une sorte de pilastres grossier qui séparaient ces hiéroglyphes comme en autant de pages.

— Qu'est-ce que ces caractères ? demanda Jules Négat à Natchéri qui l'avait rejoint.

— C'est l'histoire du pays, écrite par les prêtres sur le bâtiment sacré. Comment diable ces gens-là ont-ils pu arriver à avoir une écriture? ajouta-t-il. Et ces vilaines têtes de bois qui, de distance en distance, sont placées dans des niches et semblent d'es tortues debout dans leur écaille? Natchéri sourit légèrement et répondit :

— Ce sont nos dieux. Mais comment les avez-vous sentis sans les toucher? Des images inanimées!

— Natchéri, c'est une preuve de ma naissance.

Ils étaient arrivés devant une porte ronde au seuil de laquelle était posée une sentinelle avec une lance.

Garde inutile, du reste, car le bâtiment sacré était si respecté dans le pays que, de mémoire d'homme, jamais profane n'avait essayé d'en passer le seuil.

Aussi la sentinelle en prenait-elle fort à son aise et était-elle occupée à lire avec les doigts, la page d'histoire qui se trouvait immédiatement à côté de la porte.

Jules Négat profita de l'occasion et voulut passer comme un éclair; mais le mouvement ne fut pas si prompt. pourtant, que le soldat n'eût eu le temps de lever le nez en l'air avec une expression éfarrée et de croiser la lance en disant :

— Qui va là?

Jules Négat était pris; un peu plus, et il se trouvait embroché.

Que fit-il? Le soldat s'était fendu d'un air menaçant. Le journaliste passa juste entre les jambes du guerrier, et, marchant à quatre pattes, entra enfin dans le bâtiment sacré.

— Ah! permettez, dira le lecteur, ceci est trop fort : passer sous les gens pour arriver à la royauté. Et pourquoi pas? Tant de conquérans, pour y arriver, ont passé dessus!

Aux cris de la sentinelle éfarrachée et humiliée, grande fut la rumeur qui s'éleva dans le conseil des princes et hauts dignitaires du royaume des aveugles. Qu'on y songe! Un intrus, violant la consigne, venait de pénétrer parmi les gens les plus tatoués du pays, nobles depuis la racine des cheveux, jusqu'au coude-pied!

En un clin d'œil, Jules Négat se rendit compte de la disposition de la salle; à l'une des extrémités s'élevait un monticule de sable, sur lequel était campé une sorte d'autel de bois, orné d'un buste qui n'avait guère de remarquable que d'immenses oreilles; ces oreilles, débordant l'autel de chaque côté, auraient touché le sol si elles n'avaient été relevées chacune par un petit monstre, doué également d'oreilles formidables que d'autres infimes personnages, aussi de bois sculpté, tenaient de même par le bout.

Mon Dieu! chez nous, que de gens qui ont de grandes oreilles et n'en sont pas embarrassés.

Devant l'autel était placé un escabeau.

Juste à côté de l'escabeau se trouvaient, sur une sorte de petite table deux ou trois instruments tranchans faits avec des os de poissons, — instruments de tatouage.

Il n'y avait personne sur le monticule; seulement, en bas et de chaque côté, étaient assis, à droite, un vieillard qui pouvait bien être le grand-prêtre; à gauche, un tout jeune homme en qui Jules Négat devina tout d'abord son redoutable adversaire. Lou-Khé, le fils du roi défunt.

Rien ne saurait donner idée du désordre que fit naître l'irruption de Jules Négat dans le bâtiment sacré. Tous les princes, qui étaient paisiblement assis au milieu de l'enceinte, se levèrent avec une impétuosité inouïe et poussèrent des vociférations à faire croquer le plafond, s'il y en avait eu.

Mais c'est un détail que nous ne devons pas oublier : la salle était à ciel ouvert, circonstance qui rendit quelque espoir à l'audacieux Jules Négat. Au moins il y verrait clair.

Espoir bien fugitif, d'ailleurs, car tous les membres du conseil se mirent à sa poursuite et le traquèrent comme une bête fauve. Le journaliste, ne sachant où trouver refuge, voulut se sauver par où il était venu, impossible! la porte était close. Dans cette extrémité, il escalada le monticule dont nous avons parlé, et bien persuadé qu'il allait être déchiré par tous ces aveugles furieux, il se mit à pousser des cris fort lamentables.

Mais, grâce à son ignorance, Jules Négat avait trouvé un asile plus sûr qu'il ne le pensait, du moment qu'à la direction de la voix les membres du conseil eurent compris que Jules Négat avait osé grimper au monticule sacré, tous ils se jetèrent à genoux et les plus devots, — y compris le grand-prêtre bien entendu, — se barbouillèrent de sable le visage.

L'assemblée était atterrée par le sentiment d'un acte effroyable sacrilège. C'est que personne ne devait monter sur cette éminence trois fois sainte.

Le grand-prêtre lui-même ne pouvait se rendre à l'autel qu'après la nomination du roi.

Et pour que le roi fût nommé, il fallait qu'il eût rempli certaines conditions d'où dépendait son avènement au trône.

Il n'y avait vraiment que les sauvages et les aveugles pour prendre ainsi les rois après essai.

À l'attitude de l'assemblée, Jules Négat comprit qu'il avait trouvé un refuge inviolable et il résolut de se faire reconnaître immédiatement comme dieu, sentant bien que c'était le seul moyen de se sauver comme homme.

Et n'était-il pas un dieu pour ces aveugles!

Il profita de la stupéfaction générale pour étudier un peu son public. Il compta cent vingt nobles, ce qui, avec le grand-prêtre et le jeune roi, portait le nombre des assistans à cent vingt-deux.

Il faut pourtant ajouter encore un personnage; ce personnage c'est Natchéri, la belle Natchéri, qui, seule, avait en l'audace de rester debout, dans son incroyable et dans son impiété, au milieu de tous ces princes orgueilleux, froissés par la peur.

La bouche entr'ouverte, les lèvres frémissantes, les cheveux épars, elle se tenait auprès de son amant, et sur son visage doré flottaient à la fois la terreur comme une ombre et l'orgueil comme un rayon.

Pou à peu le calme se rétablit.

Les princes aveugles trouvèrent bon de ne pas rester plus long-temps le nez dans la poussière; ils se relevèrent donc l'un après l'autre, et je vous prie de croire que leur agenouillement n'avait pas formé de faux plis à leur pantalon.

Pendant qu'ils se tenaient baissés, Jules Négat avait pour la première fois découvert, au milieu d'eux, une machine étrange qui avait la forme d'une oreille humaine.

— Encore un de leurs dieux, avait-il pensé. Que diable! un homme avec des yeux, ou plutôt un œil, l'emportera bien peut-être sur ce grossier simulacre.

Un silence morne et menaçant succéda aux cris de fureur et aux gémissemens enfouis dans le sable. On aurait entendu voler une mouche aveugle. Car, bien entendu, dans ce pays, tous les animaux, tous les insectes étaient aveugles. C'est alors que du haut de son monticule, assis, ô profanation! sur l'escabeau royal, Jules Négat prit la parole :

Vous serez peut-être surpris quand je vous aurai dit que son discours fut sténographié séance tenante. Ceci est un mystère que nous expliquerons. Soyez assuré, en attendant, que ce morceau d'éloquence est reproduit ici avec une exactitude parfaite.

« Nobles tatoués, qui portez inscrits sur la peau plus de grands noms qu'il n'est de grains de sable sur la terre, les dieux (atenas) vous parlent par ma bouche, écoutez-les.

« Que de grands feux se sont allumés, que de grands feux se sont éteints depuis que votre race infortunée végète sur cette terre, et vit misérable et souffrante, en punition d'un immense forfait commis par vos ancêtres.... et que je vous raconterai tout à l'heure.

« La colère céleste est tombée sur vous comme un toit qui défonce et s'éroule sur un malheureux. Accablé par les débris de ce toit, le pauvre homme se débat, cherche à délivrer ses membres, et, voyant qu'il se consume en efforts impuissans, le voilà qui se résigne! Une torpeur somnolente s'empare de lui, il languit entre la vie et la mort jusqu'à ce qu'il expire d'épuisement.

« Son supplice dure quelques heures, et le votre dure des années.

« O vous qui m'écoutez et qui ne me connaissez pas, très illustres représentants d'une nation persécutée, là, entre nous, n'avez-vous jamais senti qu'il vous manque quelque chose! Et c'est un aveu que vous pouvez me faire; nous n'en dirons rien au peuple, à qui il ne faut pas donner des idées révolutionnaires. Est-ce que, par hasard, vous ne vous doutez pas que votre organisation est incomplète, marquée, bornée, et qu'il y a un toit écroulé qui vous pèse sur les épaules et sur la tête. Savez-vous bien qu'autour de vous existe un monde qui vous est fort inconnu. Vous, nobles tatoués, vous, élus de l'intelligence, vous qui portez les plus larges oreilles du pays, n'êtes-vous pas profondément humiliés d'être obligés de vous traîner près de chaque objet et de le palper pour vous assurer de sa forme. Ah! laissez-moi entendre vos pensées secrètes, laissez-moi croire que parfois vous vous êtes révoltés intérieurement contre votre destinée, que vous avez deviné une autre manière d'être, et que les doigts remplis de crampes, à force de toucher à droite et à gauche, vous vous êtes dit : Si l'on pouvait se rendre compte des choses autrement que par les doigts! Il est impossible que vous n'avez pas compris que les dieux ont une dent contre vous. En effet, ô puissans impuissans que vous êtes, tout, dans la nature, vous est ennemi; tout se présente à vous par un danger, et vous marchez d'obstacles en obstacles dans une grande incertitude.

« Vous avez entendu ramper sur lesol lentement et lourdement la malheureuse tortue qui porte sur le dos une pesante écaille, et souvent le battiment des ailes de l'oiseau dans les airs est venu frapper vos oreilles si primitivement développées. Eh bien! sachez qu'il est sur la terre d'autres hommes que vous, doués d'un sens que vous n'avez pas, que peut-être vous ne devinez pas, et qu'après d'eux vous seriez comme est la tortue avec sa lourde maison auprès de l'oiseau qui s'élance dans l'espace. »

À cet endroit, de violens murmures accueillirent l'orateur. Évai! évai! criaient les princes, qui, par parenthèse, criaient comme des aveugles; Évai! évai! ce qui voulait dire quelque chose comme : à l'ordre!

Natchéri, la tête penchée sur l'épaule, semblait absorbée dans un raisonnement profond. Elle avait posé un pied sur le monticule, et l'on eût dit qu'elle allait s'élançer dans les bras de son amant.

— O majestueux personnages, continua Jules Négat, celui qui vous parle est un de ces hommes supérieurs! Le grand dieu est venu vers moi et m'a dit : « Tu seras le roi de ce peuple, son guide, sa main, son bâton lumineux. Et pour preuve de ta puissance, tu marcheras toi-même sans bâton. » Oui, mes amis, vous aurez un roi qui n'aura pas besoin de bâton pour marcher. (Exclamations en sens divers.)

« Tu seras le roi de ce noble et malheureux peuple, répéta le grand

deux; toute sa puissance, toute sa sagesse résidentent en toi! Leur loi, envoyée des deux, rien ne restera secret, car je t'ai donné la vue.» Et qu'est-ce que la vue, diriez-vous, venant des ténées? La vue, c'est un filon qui touche de l'un à l'autre, par ce filon ne se sent pas. Vous touchez, tant que vous êtes, sages et braves législateurs, ne vous tuez! Il ne faut pas appeler de vobis et y porter la main pour en avoir la connaissance et en garder le souvenir? Eh bien! moi, sans changer de place, moi, les bras croisés, je vous ai plutôt touché ces objets! je vous dirai leur forme, la distance où ils se trouvent, fussent-ils éloignés de mille, de deux mille, de trois mille pas!

Ride d'un air stable dans l'auditoire.

En ce moment le grand-prêtre se leva de son escabeau et s'écria :

— Étrange frappe de déraison, depuis trop long-temps vous jurez l'autel du grand dieu aux oreilles traînantes. Sachez qu'avant un quart d'heure une corde solide va vous faire toucher la plus haute branche d'un arbre, ce qui est, sans doute, le miracle que vous nous promettez. Nouveaux rites bryennais. Et vous, prêtres d'un royaume sages et braves, vous vous adressez avec attention à l'autel dieu, c'est-à-dire trop long-temps un sacrilège, en qui l'oracle du bon sens est bouché. Hélas! nous ne sommes que des hommes. Lou-Khère, fils du roi défunt, aux épéures qu'il doit subir, afin qu'il soit nommé roi lui-même, et que je puisse m'appeler roi de l'autel et en chasser le misérable qui l'a profané! Malheur! malheur sur lui! les oiseaux de proie lui mangeront les entrailles!

— Entendant cette terrible imprecation, Natchéri pâlit et se mit à trembler de tous ses membres.

Quant à Jules Négat, il sentit le besoin de s'asseoir sur l'escabeau royal ou trône pose devant l'autel; son éloquence s'était tarie tout-à-coup.

Lou-Khère, le futur roi, se leva.

Un des membres du conseil en fit autant, et s'avança de quelques pas dans une sorte d'allée qui se trouvait menagée au milieu de l'assemblée.

Lou-Khère, qui était laid comme un limon, ouvrit et présenta ses narines à l'air, puis, après quelques instants de recueillement, s'écria :

— C'est l'illustre Vertili qui vient de parler moi.

Cette preuve de sagacité, ou, si vous aimez mieux, de finesse d'odorat, fit pousser à tous les princes réunis de féroces exclamations.

— Lou-Khère, dit le pontife, a le nez royal du vaillant Khère son père. Il faut dire que l'illustre Vertili se trouvait à trente pas du futur roi, et que les habitants du pays ne pouvaient sentir les gens, de façon à les reconnaître, qu'à dix pas seulement.

Lou-Khère avait donc fait preuve en apparence du moins, d'une faculté merveilleuse. Mais, dans tous les pays, on triche le peuple en parole, et nous devons avouer que Lou-Khère savait depuis huit jours quel personnage viendrait se placer devant lui.

Après cette cérémonie, le grand-prêtre s'agenouilla devant Lou-Khère et lui remit en main un arc et une flèche gigantesque. Un demi-quart d'heure se passa dans un profond silence.

— Ah ça! se dit Jules Négat, est-ce que ce petit avorton d'aveugle ira tuer les oiseaux maintenant? Ça serait drôle!

Mais pendant ce quart d'heure, deux ou trois petits oiseaux passèrent au-dessus de la salle à ciel ouvert. Lou Khère ne bougeait pas.

Enfin, d'une des extrémités extérieures de l'édifice sortit un oiseau assez gros qui volait avec peine et poussait des cris aigus.

Lou-Khère, dont l'arc était bandé, décocha sa flèche d'un air triomphant.

Mais déjà Jules Négat s'était aperçu que l'oiseau en question se trouvait traversé d'une flèche semblable à celle qui avait été remise au jeune roi; de sorte que la pauvre bête, probablement jetée par-dessus la muraille, grâce à quelque compère du pontife, devait grandir juste assez de force pour agiter encore ses ailes, de façon à faire croire qu'elle volait, et pour tomber épuisée, agonisante, aux pieds de Lou-Khère, ou à peu près.

Si l'enquête eût été calculé le coup, l'oiseau qui, sans doute, avait la vie dure, ne s'abattit pas, et tout hardi qu'il était, continua de voler en se débattant et en gemissant.

La conversation fut profonde parmi les membres du conseil.

Car il faut que vous sachiez que dans ce pays tout exceptionnel on ne prend les oiseaux qu'avec des réseaux et des pièges. Le roi seul passe pour doué du pouvoir de les tuer à coups de flèches. Aussi n'y a-t-il qu'un arc dans le pays, — l'arc royal. Or, de mémoire d'homme, jamais fils de roi, au moment de monter sur le trône de ses pères, n'avait décoché en vain la flèche redoutable. Et de fait, les présentations avaient été toujours assez habilement prises par les prêtres, pour que la représentation réussît.

Le roi, qui n'était pas dans le secret de l'embûche, se croyait pleinement le pouvoir d'attribuer ainsi un but à cette arme terrible; ce qui lui donnait de l'aplomb.

Le peuple, qui n'a jamais été dans le secret d'aucune cérémonie, ou fait furtivement à ses rois, ses miracles, son pouvoir, — ce qui lui inspirait une terreur salutaire.

Et après tout ce n'était pas un mauvais moyen de gouverner.

Mais ce jour-là, — ô fatal destinée! — l'oiseau se tint en face de son dieu, sans les résolutions amères, les breuvages doux, c'est que l'oiseau n'a pas peur de mort.

Si le futur roi n'a pas atteint l'oiseau, c'est que le futur roi n'est point protégé par les dieux.

Et c'est un bien grand fléau qu'un peuple raisonneur!

Jules Négat suit l'impression produite par cet étrange et formidable événement. L'espérance lui renaît au cœur et il reprit la parole:

— Magnanimité guerrière, dit-il, vos royales épéures sont de véritables jongleries, passez-moi le mot. Tout à l'heure, lorsque je vous ai parlé de la puissance que je tiens du grand dieu, quelques uns d'entre vous ont été assés imprudens pour dire: or, saché z bien que si votre race est épéurée, c'est pour avoir été jadis incrédule. Je veux bien pourtant, puisque vous ne paraissez pas disposés à me croire sur parole, je veux bien vous donner des preuves de ma supériorité. En ce moment, écoutez bien ce que l'illustre Vertili, qui s'est retiré au fond de la salle, a le front appuyé sur les deux mains.

Au même instant les voisins de l'illustre Vertili s'assurèrent par des attachemens de la réalité du fait, et ne purent s'empêcher de s'écrier :

— C'est vrai! c'est vrai! comment a-t-il pu sentir ça?

Immense stupefaction dans l'auditoire.

— J'irai plus loin, continua Jules Négat (qui, s'il n'eût été aspirant-roi, eût pu être comparé aux charlatans s'écriant : « Mais, messieurs, ne vous arrêtez point aux lagatelles de la « porter » j'irai plus loin; je vous dirai combien vous êtes ici de hauts personnages. J'en ai compté cent vingt.

Nouvelle stupefaction.

— Je demanderai de plus au grand-prêtre si ce n'est pas la première fois que je me trouve près de lui?

— Je dois l'avouer, répondit celui-ci.

— Et si, depuis que je suis arrivé, je l'ai touché le moins du monde.

— Je ne l'aurais pas souffert! s'écria le pontife avec indignation.

— Eh bien, grand-prêtre, vous avez deux doigts de moins à la main droite et une grosse verrue sur le nez.

Ici, le trouble fut à son comble. Le grand-prêtre faillit, de colère, manger son bâton; toutes réflexions faites, il le trouva dur.

— Je donnerais sur chacun de vous, seigneurs imposans, de semblables détails, si je le voulais. Et n'est-il pas vrai que le jeune Lou-Khère fils du roi défunt, et qui prétend au trône, quoiqu'il en soit si peu digne, n'est-il pas vrai que cet adolescent a les cheveux réunis en nattes par derrière, et de grands os de poisson passés aux oreilles. Que de plus, sa bouche est excessivement fendue, et qu'il lui manque une dent?

Pendant que Jules Négat donnait ce signalement peu flatteur, le grand-prêtre s'était esquivé derrière le monticule. Peu après il reparut.

Une agitation difficile à décrire bouleversait l'assemblée.

Jules Négat, se croyant sûr du succès, eut l'audace de déclarer que ce n'était ni par l'odorat, ni par l'ouïe qu'il opérât ces miracles. Et, en effet, le moyen de sentir que quelqu'un a deux doigts de moins, le moyen d'entendre une verrue posee sur un chef quelconque. Il en vint à affirmer qu'il jouissait d'une cinquième sens refusé aux habitants de l'île. Et pour rendre compte de cette inqualifiable faculté, il fut obligé d'en revenir à la métaphore d'un bâton invisible qui, lui partant de l'œil, allait palper les gens, sans que ceux-ci le sentissent.

— Je vous ai prouvé ma puissance, ajouta Jules Négat triomphant. Maintenant, diriez-vous, cette puissance, comment l'emploiera-t-il? Comment l'emploiera-t-il? À je suppose de vous déclarer que je ne veux que votre bonheur, s'écria le journaliste en sanglotant, car il en était venu à prendre un sérieux son rôle de réformateur, car ce n'était pas une vulgaire ambition que celle qui l'exaltait, car les terribles épéures par lesquelles il avait passé, — tout en y laissant son oeil de verre, — avaient réveillés en lui les bons et généreux instincts. Il acceptait avec bonheur son rôle de providence d'un peuple infortuné! Il se mit donc à dérouler ses plans, et aborda le chapitre des promesses, chapitre long, comme chacun le sait, scénario d'une pièce qui se fait rarement, sac de graines dont bien peu levont d'ordinaire. Quant à Jules Négat, c'était différent, lui, borge, il apportait la lumière dans ce royaume d'aveugles. L'organisation sociale devait être profondément améliorée sous le rapport moral, comme sous le rapport matériel.

Ne devait-il pas lire, ni plus ni moins qu'un dieu, au fond de tous les cœurs? Où trouver un pouvoir plus réel, plus efficace, que le sien? Oh! l'arc de la royauté ne serait pas inutile dans ses mains. Jules Négat promit aux nobles du g'bir à bouche que veux-tu. Il fut assez de modération pour ne pas assurer qu'il tamberait tout rôti. Parfois, dans l'année, les sources d'eau chaude tarissaient et la population affamée ne savait où faire bouillir son poisson. Lui, le roi, il donnerait à ses sujets des fragmens du grand feu du soleil, et cela en frottant deux morceaux de bois ensemble; des merveilles enfin! Grâce aux pêches mieux conduites, grâce à une plus grande habileté dans les procédés agricoles qui étaient, comme on le pensa, fort primitifs; grâce aux récoltes faites avec plus de prudence et d'intelligence, et aussi mieux réparties, les disettes futures cesseraient. L'abondance entrerait dans les plus pauvres cahuts; il enseignerait à son peuple la fabrication des outils, il dirigerait les travaux, etc., etc. Avec un roi à qui rien ne pourrait demeurer secret, la P'ice de l'état s'aurait merveilleusement établie; plus de différends, plus de larmes, plus de collisions entre les familles; enfin, une ère de paix, de propriété, de richesse, et de jouissances jusqu'alors inconnues, commencerait pour les habitants du royaume des aveugles.

Après tout il lui de parler, que Natchéri, emporté par l'enthousiasme, esclada le monticule et vint se jeter aux pieds de Négat en s'écriant :

— Celui que mon cœur attendait est venu. Le pingouin solitaire a quitté son rivage où au bruit des flots il s'entretenait avec les dieux; le pingouin solitaire est le roi de l'avenir.

Et, saisi par l'inspiration, Natchéri se releva et chanta un hymne au l'honneur du pingouin.

Jules Négat eût préféré un autre nom.

Mais le grand-prêtre s'approcha du monticule pendant que la prophétesse chantait.

Et alors un autre prêtre entra dans la salle, apportant un oiseau gigantesque percé d'une flèche. Il l'avait trouvé, disait-il, à cent pas environ de la salle du conseil.

Evidemment c'était l'oiseau tué par Lou-Khéré. O pontifes artificieux! Cette circonstance rendit au jeune roi toute sa popularité.

Et le grand-prêtre prit la parole.

— Vénéérables conseillers, dit-il avec recueilliement, oreilles gauches du grand Atona, vous avez entendu les blasphèmes de l'étranger, plus trompeur que l'écho des forêts, et vous avez frémi! Cet homme, plus artificieux que le crin, s'est couché dans les hautes herbes de la subtilité, au bord du grand lac du doute impie! A l'en croire, — ne serait-il pas doué de qualités surnaturelles, telles qu'aucun autre sur terre ne les aurait possédées avant lui? Mais la saine raison suffit pour écarter ces mensonges, comme votre bâton suffit pour écarter les broussailles. Vénéérables et sages soutiens des lois, le temps des miracles est bien passé.

» Nous savons qu'un jour le grand Atona, jetant ses filets dans la mer, sentit, en voulant les retirer, une résistance étrange. Le grand Atona, joyeux d'avoir pris un si gros poisson, roula dans ses mains la corde du filet et fit un violent effort pour l'amener à lui. Il y réussit, mais la corde, horriblement tendue, lui coupa deux doigts à la main droite, et c'est pourquoi tous vos grands prêtres ont toujours eu deux doigts coupés, en mémoire de cet événement. Vous n'ignorez pas que le gros poisson qui se trouvait au fond du filet n'était autre que notre île. Voilà ce qu'il faut croire, ce que la religion vous enseigne. Mais croire que cet étranger possède, comme il le dit, un cinquième sens, ce serait de la folie! de l'impunité! Qu'est-ce que c'est que ce bâton impalpable avec lequel il nous touche, dit-il, et que nous ne sentons pas, ce bâton qu'il nomme la vue. Comment oser, devant des hommes graves et sérieux, affirmer des absurdités aussi impies? Comment frapper d'une voix mensongère les oreilles infinies du grand Atona et les vôtres, illustres seigneurs, les plus vastes qu'il soit donné à des mortels de porter! Non, l'ordre de la nature ne varie pas ainsi. Ah! dites-vous, homme insensé, nous sommes des tortues accablées sous leur pesante écaille, et vous êtes l'oiseau qui plane dans les airs. Déployez donc vos ailes, et vous sentirez que les tortues nous atteindront.

» Je dois avouer, prudents conseillers, que ce perfide étranger a cherché à manifester sa puissance par des faits qui, à la première sensation, paraissent surnaturels. Ainsi, sans quitter le monticule où il profane de ses pieds souillés, il a indiqué la posture où se trouvait l'illustre juge et nous a dit combien vous étiez de membres réunis dans cette salle, sans m'avoir approché, il a déclaré que j'ai deux doigts de moins à la main droite, et sur le nez une glorieuse excroissance, marque distinctive de ma famille, caractère écrit par les dieux eux-mêmes, qui ont daigné me désigner ainsi comme le grand-prêtre de leur choix. De plus, ce génie perverse a décrit minutieusement la coiffure et le visage du vaillant Lou-Khéré, votre jeune roi, et cela en termes dont nos oreilles se sont redressées d'horreur.

» Ce sont là, noblesse éprouvée, des preuves surnaturelles auxquelles il est facile de trouver de bien naturelles explications. Il n'est pas besoin d'avoir au visage un bâton impalpable et d'une longueur démesurée pour dire des choses aussi peu merveilleuses. Tout le monde sait que le seigneur qui a été flétri par le roi, doit, après un si grand honneur, se retirer modestement au fond de la salle, et se tenir la tête penchée sur les deux mains; c'est un usage qui vous a été transmis par vos pères (que leurs âmes aient du poisson bien bouilli), et que vous avez toujours suivi avec fidélité. Le plus ignorant des hommes du peuple n'ignore pas non plus que les grands-prêtres ont toujours deux doigts de moins à la main droite, et que le signe éminent de leur vocation est précisément cette excroissance du nez que le coupable a nommé verrue. On sait également que tout roi, ou futur roi, a les cheveux réunis en natte et des os de poisson passés aux oreilles. Quant au visage de notre jeune monarque, il est connu du plus grand nombre de ses sujets. Ce prince éminemment populaire a d'aigné souvent se laisser palper. Sa bouche, admirablement grande, est réputée parmi toutes nos jeunes filles, et, quant à la dent qui lui manque, sa voix en a pris un léger sifflement qui surpasse l'harmonie des plus doux instruments.

(Murmure flateur. — Lou-Khéré s'agitait avec joie sur son escabeau.) « Mais, demandez-vous, comment un étranger a-t-il pu connaître tous ces détails. Hélas! dignes bâtons du peuple, ce qui me reste à vous dire remplit mon cœur d'arnigance. Une jeune fille d'une illustre famille, une jeune fille que le souffle du grand Atona a quelquefois inspirée, Natchéri l'insensée, fille du vénérable Tai, Natchéri aux petites oreilles, au nez étroit, au front horriblement lisse, Natchéri, dédaignée par les plus pauvres, et les plus laids, s'est prise d'un amour criminel pour le démon qui s'est présenté à elle sous la forme d'un homme; Natchéri bouillira éternellement dans la source d'eau chaude des pays souterrains, car c'est elle qui a révélé tous ces secrets à l'étranger. Eh! ne l'avez-vous pas entendue tout-à-l'heure se jeter aux pieds du coupable, et

chanter à sa gloire un hymne qui ressemblait aux mugissements du tigre. (Cris d'horreur dans toute l'assemblée.)

« Il n'est donc, équitables vicillards, qu'une seule circonstance qui semble inexplicable; c'est que l'encre de Dieu, qui se prétend son envoyé, ait pu dire combien vous êtes ici de membres du conseil. En effet, la perverse Natchéri n'a rien pu révéler à ce sujet. Est-ce donc là que le merveilleux se réfugie? Non, car la sentinelle placée à la porte vient de m'avouer, qu'interrogée par l'imposteur, elle lui avait appris le nombre des conseillers présents.

» Vous l'entendez, vicillards vertueux, l'étranger a voulu en imposer grâce à de monstrueux artifices. Loin qu'il soit doué, comme il le dit, d'un cinquième sens, les autres sens ne sont pas même développés chez lui. Il est incapable de sentir quelqu'un à dix pas. Le jeune guerrier Lou-Tai, qui l'a rencontré, le dernier grand feu éteint (la dernière nuit), vous affirmera que cet insensé ne pouvait même se diriger dans la campagne, qu'à chaque pas il se heurtait contre les arbres, qu'il n'osait traverser les ponts, le lâche, et qu'il ne s'y hasardait qu'en rampant. Enfin il nous dira qu'en entrant chez le vénérable Tai, il se laissa tomber sur le lit de ce vicillard, qui aujourd'hui est encore tout perclus de ce coup fatal. C'est assez vous faire comprendre que l'odorat de cet imposteur est fort restreint, s'il n'est tout-à-fait nul.

— Je le crois parbleu bien! s'écria Jules Négat, qui, abasourdi, terrifié, écrasé, n'avait pu trouver encore un mot pour se défendre. Je le crois parbleu bien! Il faisait nuit.

— Vous entendez qu'il n'a pas sa tête à lui. Que veut dire : il faisait nuit.

— Le grand feu était éteint.

— Il n'aurait donc son merveilleux pouvoir que quand le grand feu est allumé! Mais, homme coupable, si ce que vous appelez la vue est un bâton qui touche, un bâton touche aussi bien quand le grand feu est éteint que lorsqu'il est brûlant. Que dites-vous, membres du conseil, de cet aveu? Donc l'étranger n'a point d'odorat, et je soupçonne fort que le tact est en lui très ignorant. Je demande qu'on lui présente quelque chose à lire.

Un des conseillers s'approcha de la machine dont nous avons parlé, et qui avait la forme d'une oreille humaine. Il fit jouer un ressort, la machine s'ouvrit, et il en sortit une masse énorme de feuilles minces et verdâtres qui ressemblaient à du papier. C'était du papier, en effet, fabriqué avec l'écorce d'un arbre. Quant à la machine, c'était une oreille véritable, construite avec une habileté inouïe, et reproduisant tout le mécanisme de l'organe, tel qu'il est chez l'homme, si bien que le bruit, en la frappant, y faisait jouer tous les marteaux et autres petits cartilages qui, armés de pointes, venaient frapper sur un tympan où les feuilles d'écorce étaient posées. Les pointes piquaient la feuille et y produisaient des sortes de caractères en relief. Grâce à un ingénieux appareil, quand la feuille mobile était remplie, elle disparaissait pour faire place à une autre.

C'est ainsi que ce peuple avait connu l'écriture.

Une de ces feuilles fut présentée à Jules Négat stupéfait; le malheureux connaissait la langue, mais quant à ces hiéroglyphes, qui devaient être lus avec les doigts, hélas! ni les doigts ni ses yeux n'y voyaient goutte.

Le pontife triompha, et il fut bien prouvé que chez l'étranger le sens du tact était absent.

On ne pensa pas à lui contester le sens du goût, mais on voulut simplement le lui faire perdre.

Un hurra furieux s'éleva contre lui, et comme Lou-Khéré, le jeune roi, avait satisfait heureusement aux épreuves voulues, et que le grand prêtre pouvait monter à l'autel, l'interdiction se trouvant levée, le pontife expiré s'élança sur le journaliste, le saisit à la gorge, et s'écria :

— Que l'étranger meure! Que les dieux soient vengés!

Jules Négat perdit connaissance.

Ce qui se passa, il n'a pu le dire; mais quand il revint à lui, au sentiment d'une douleur atroce, il se trouva pendu à la plus haute branche d'un arbre, la langue pendante, les mains crispées, et il lui sembla qu'il avait le gosier pris dans une scie ou un couper circulaire, qui, à chaque instant, tranchait plus profondément dans sa chair et dans ses os.

Le soleil était splendide, la nature souriante; la plume était solitaire.

Jules Négat sentit qu'il allait mourir.

Il essaya de tourner du côté son œil unique, pour voir s'il ne lui viendrait pas quelque secours. Mais il n'aperçut que les murs noirs et sculptés de la terrible salle du conseil.

Le malheureux fit encore un effort surhumain pour regarder à ses pieds, se déchirant le visage et le sein avec ses ongles.

Jules Négat put pousser encore un faible gémissement.

La pauvre fille bondit, comme un jeune tigre, grimpant à l'arbre, et, avec ses dents et ses ongles, parvint à couper une des cordes qui étranglaient son amant.

Si bien que Jules Négat tomba burdemment à terre et reperdit connaissance.

Conclusion.

Cette année, à l'ouverture des Italiens, et pendant le premier acte de *La Lucia*, un bondissement léger, confus, se fit entendre à l'une des extrémités de la première galerie.

Dans une loge, venaient d'entrer un jeune homme et une jeune femme,

mis avec une élégance exquise; la jeune femme portait un chapeau de satin blanc avec un voile épais abaissé sur le visage.

Quand elle se fut assise, elle releva ce voile par un mouvement irrésistible, et lassa voir un visage d'une beauté de lignes remarquables, mais légèrement bronzé et sans yeux.

Le jeune homme qui l'accompagnait s'empressa de lever la grille de la loge.

On causa l'instant au foyer de cette jeune femme sans yeux, et quelques journalistes affirmaient que son mari ou son amant avait deux yeux de verre.

C'est ainsi qu'on exagère tout. Jules Négat, vous le savez, se contentait d'un œil de verre.

Et quoi? direz-vous, Jules Négat et Natchéri aux Bouffes, quand nous les avons laissés dans le royaume des Aveugles?

Au moment où l'infortuné journaliste revenait à la vie, les membres du conseil et les habitants de l'île qui, selon l'usage du pays, n'assistaient jamais à l'agonie des supplicés, les princes et les sujets aveugles donc, jugeant que l'empereur devait avoir rendu le dernier soupir, s'avancèrent en toute hâte dans la plaine pour détacher le cadavre, qui, s'il fut resté exposé à l'air, eût répandu des émanations fort désagréables pour des odorats aussi distingués.

Jules Négat et Natchéri étaient donc perdus, lorsqu'un grand bruit d'ailes et de rames se fit entendre dans les airs.

Un ballon s'agita et consterna.

Le ballon gigantesque descendit à fleur de terre et notre ancienne connaissance Joseph Inveniet, sautant de la nacelle au pied de l'arbre où gisait Jules Négat, se jeta en pleurant sur le corps de son ancien ami, et, sans demander d'autres explications, le déposa dans la barque, qui reprit son vol.

L'aérostat avait déjà traversé les nuages, quand notre sublime inventeur s'aperçut qu'une fille aveugle avait monté à bord.

Pour le coup, c'est trop fort! s'écriera le lecteur. Quoi! voilà Joseph Inveniet revenu maintenant! lui qui était si bien noyé!

Permettez! Vous ai-je dit qu'il fut noyé? ô susceptible lecteur. Joseph Inveniet, grâce à la nacelle de son ballon, avait pu se réfugier dans une île déserte. Rien d'in vraisemblable à cela.

Au moment où il allait mourir de faim, grâce au régime peu nourissant des semelles de soulier, un navire avait aperçu les signaux que le malheureux avait fabriqués avec des fragmens de son ballon.

Le navire se rendait en Amérique.

En Amérique, Joseph Inveniet avait construit un nouvel aérostat et découvert le moyen de descendre à terre et de remonter dans le ciel, à l'aide d'un mécanisme qu'il serait trop long de vous expliquer.

Joseph Inveniet avait voulu revenir en France, mais pris de remords à l'endroit du malheureux Jules Négat, si indignement entraîné dans un quel agens, il avait visité déjà un certain nombre d'îles de l'Océanie, vers le degré de latitude et de longitude où la première catastrophe avait eu lieu, et le hasard...

Vous savez, le hasard! Un puissant Dieu que celui-là!

De retour en France, Jules Négat a épousé Natchéri. Voilà pourquoi vous les avez vu ensemble aux Bouffes.

Le journaliste est bien changé; allez! moralement s'entend.

Il croit à l'avenir heureux, aux idées sociales, au magnétisme, etc. Quand les incroyables l'arrêtent et lui disent: mais c'est impossible; il se contente de répondre: les aveugles m'ont bien dit qu'il est impossible qu'on voie!

Quant à Joseph Inveniet, il postule toujours à l'Académie des Sciences la nomination d'une commission pour l'examen de sa découverte.

Mais nos grands savans lui rient au nez.

WILHEM TENST.

(*Démocratie pacifique.*)

TROIS GÉNÉRATIONS. (1)

Le Cours-la-Reine.

Le 6 mai 1745, sur les sept heures du soir, le Cours-la-Reine réunissait, comme de coutume, l'élite de la société parisienne. Une multitude de carrosses à quatre et à six chevaux stationnait le long de la rivière, après avoir déposé les belles dames et les beaux messieurs qu'ils avaient amenés, à l'entrée des majestueuses allées plantées par Marie-de-Médicis. La soirée était magnifique: une brise tiède et parfumée balançait doucement les rameaux verdoyans des ormes déjà seculaires, et agitaient les banderoles aux mille couleurs qui servaient d'enseignes aux petites guinguettes et aux théâtres ambulans bâtis aux alentours de la promenade. Tout avait une apparence de vie, de rajouissement et de gaieté. Des orchestres ambulans, imitant les airs de leurs accords incorrects, mais joyeux; les voix

emphatiques des charlatans; les lazzi des bateleurs répondaient aux cris aigus des pichinelles; la vibrante chanson de l'homme du peuple se mêlait aux fredonnemens railleurs de l'élegant monsignetaire. C'était un jour comme tous les autres, et cependant on eût dit un jour de fête, tant la foule semblait inoccupée et radieuse; et en effet la France se reposait tranquille entre un passé glorieux et un avenir serein, car il ne s'était pas écoulé une année depuis qu'elle avait donné à Louis XV le surnom de Bien-Aimé, et elle savait que le roi était parti la veille pour aller animer par sa présence l'armée rassemblée en Flandre sous les ordres du vaillant et populaire maréchal de Saxe.

Le soleil venait de disparaître derrière un rideau d'arbres fruitiers en fleurs, qui couronnaient les hauteurs de Clailly et, lorsqu'un carrosse sans amonies et attelé seulement de deux chevaux, s'arrêta sur le quai, à la hauteur de l'esplanade des Invalides. Deux jeunes femmes en descendirent, et se mêlèrent à la foule joyeuse qui remplissait les allées du cours; puis, ayant trouvé un banc de pierre, qui, par hasard était vide pour le moment, elles s'en emparèrent et elles se mirent à causer.

— Ta tristesse me désole, ma bonne Clothilde, dit avec tendresse celle qui semblait la plus âgée. Tu es donc bien certaine de l'aimer?

— Ce doit être de l'amour que j'éprouve, ma sœur, reprit l'autre, car je n'ai jamais aimé personne comme je t'aime.

— Et tu crois qu'il va partir?

— Hélas! il me l'a affirmé hier au bal de Mme d'Egmont. Son brevet de capitaine dans le régiment de son grand-père devait être signé aujourd'hui même; et aussitôt qu'il l'aura, il se mettra immédiatement en route pour la Flandre, où une grande bataille est, dit-on, imminente.

— Lui as-tu déjà dit adieu?

— Il m'a promis qu'il viendrait ici ce soir, répondit la jeune fille en rougissant, et c'est pour cela, ma bonne sœur, que je t'ai demandé de diriger notre promenade de ce côté.

— Je m'en doutais, Clothilde; et c'est à regret que j'ai cédé à ton désir. Songe que le vicomte de Courson est sans fortune, que sa noblesse est douteuse, et que mon père a bien de l'ambition pour nous. Je le sais par expérience, continua-t-elle tristement.

— Cette ambition devrait être satisfaite par ton grand mariage.

— L'ambition est comme l'amour, ma sœur, ce qu'elle obtient n'est rien, ce qu'elle désire est tout. Dieu veuille que tu ne le saches jamais autrement que par les paroles que je viens de prononcer!

— Mais enfin il s'agit de mon bonheur, de ma vie peut-être...

— Ce serait une raison suffisante pour une mère, Clothilde, dit la jeune femme avec un soupir qui ressemblait à un gémissement; et il y a longtemps que nous avons perdu celle qui aurait eu des sympathies pour toutes nos douleurs!

— Tu n'as donc pas d'espérance pour moi?

— J'en ai peu, mon enfant, et mon devoir est de te le dire. Cependant si le vicomte de Courson se distinguait dans cette nouvelle campagne; s'il obtenait un régiment; s'il attirait surtout les regards du roi, notre père deviendrait peut-être plus facile; mais il ne donnera jamais sa fille à un officier sans fortune, quel que soit d'ailleurs son mérite personnel.

— Alors je n'ai plus qu'à pleurer et à mourir, reprit la jeune fille en sanglotant, car Roger m'a dit que sa famille était depuis long-temps en disgrâce. Il y a vingt-cinq ans que son grand-père est colonel, et il fallu le cri de l'armée entière pour que son père obtint, après les actions d'éclat les plus inouïes, le grade de major et la croix de Saint-Louis.

— As-tu demandé au vicomte les motifs de cette rigueur si constante?

— Sans doute, et il m'a dit qu'il ne les connaissait pas. S'il les avait connus, quels qu'ils fussent, je suis certaine qu'il me les aurait confiés.

— Doit-il venir ce nom de Courson? Il est assez singulier que ce soit celui d'une terre que nous possédons depuis long-temps, je crois.

— J'ai aussi questionné le vicomte à ce sujet, et il m'a répondu que son grand-père et son père l'avaient toujours porté sans contestation. Quant à sa mère, elle appartient à une de ces grandes familles d'Allemagne qui s'allient quelquefois à la pauvreté, mais qui ne transigent jamais sur tout ce qui tient à la pureté de la race.

— Il y a peut-être dans tout cela un mystère dont la découverte te serait favorable, interrompit la jeune femme en essayant de sourire; tâchons de le pénétrer, ma sœur, et en attendant, espérons. Tu ne saurais t'imaginer à quel point ton bonheur m'est cher, et combien je désire qu'il soit assuré par une union de ton côté.

Clothilde, qui avait déjà commencé à répondre aux paroles affectueuses de sa sœur par un serrement de main sympathique, allait lui exprimer plus vivement sa reconnaissance, lorsqu'une émotion soudaine fit expirer sa voix sur ses lèvres tremblantes. Elle avait aperçu, dans les rangs pressés de la foule, un jeune gentilhomme qui venait aussi de la reconnaître, et qui se dirigeait de son côté.

— C'est lui, murmura-t-elle; j'en suis sûre, ma sœur, reçois-le avec bonté, car nous ne le verrons peut-être plus!

— Ne voulez-vous pas vous assoir près de nous, dit gracieusement la jeune femme en répondant par un geste plein de bienveillance au salut respectueux du nouveau venu? Nous parlions justement de vous, ma sœur et moi.

— C'est trop de bonté, madame la marquise, répondit le gentilhomme en prenant la place qui lui était offerte. Grâce à vous, la fin de cette journée sera aussi heureuse que l'a été le commencement.

— Vous avez donc reçu votre brevet, demanda Clothilde, en souriant,

1 La circonstance qui fut le fond de cette nouvelle est empruntée aux Mémoires du duc de St-Simon, tome 1^{er}, page 63 et suivantes de l'édition originale. Le nom de Courson, pris par MM. de Fergues, n'a rien de commun avec celui de la famille qui le porte aujourd'hui. C'était alors un nom de terre.

pour essayer de cacher qu'une pâleur mortelle venait subitement d'altérer son visage ?

— M. d'Argenson me l'a remis lui-même, il n'y a qu'un instant, et il l'a fait avec un empressement qui ne paraît d'un bien bon augure pour mon avenir.

— Et vous partez ? dit Clothilde avec la fermeté sombre du désespoir.

— Cette nuit même, mademoiselle ; ainsi c'est un adieu que je viens vous prier de recevoir en présence de madame votre sœur.

— Clothilde m'a tout dit, monsieur le vicomte, reprit la jeune femme ; et ma franchise a répondu à sa confiance. Si j'étais sa mère ou si son sort dépendait de ma volonté, votre bonheur serait certain, car je mets bien au-dessus des avantages de la fortune les garanties que je trouve dans votre noble caractère ; mais mon père qui les apprécie sans doute comme moi, souhaite quelque chose de plus, et j'ai dû avouer sans détour, à ma sœur, que son consentement serait, selon toute apparence, subordonné à certaines conditions que vous ne remplissez pas encore. Je crois, par exemple, que si votre mérite attirait les regards du roi, vous n'auriez plus à surmonter que des obstacles dont votre persévérance et mon zèle triompheraient à la longue.

— Je puis m'engager, madame la marquise, à faire tout ce qu'on peut attendre d'un gentilhomme pour mériter les bontés de Sa Majesté ; mais je ne saurais répondre de les obtenir. J'ai dans ma propre famille des exemples qui ne sont pas encourageans.

— Songez, monsieur, que la France a donné récemment au roi Louis XV ce surnom de Bien-Aimé qui lui impose des obligations qu'il voudra remplir.

— En y songeant, madame, je me rappelle aussi que Louis XIII a été surnommé le Juste... Mais, n'importe, je ferai mon devoir, et si je n'obtiens pas le seul prix que j'ambitionne, après le témoignage obscur de ma conscience, je consacrerai toute mon existence à prouver que j'en étais peut-être digne.

— N'exposez pas inutilement vos jours ! s'écria Clothilde en joignant les mains.

— Que le ciel vous protège, reprit sa sœur avec attendrissement, car vous venez de prononcer de bien nobles paroles ! monsieur le vicomte, si jamais mon père pensait que la soumission absolue que je lui ai montrée dans une circonstance solennelle de ma vie, mérite une récompense, je lui demanderais de me donner le droit de vous nommer mon frère.

— Puisque vous êtes si parfaite pour moi, madame, voulez-vous me permettre de supplier mademoiselle votre sœur de me dire, devant vous, si elle partage vos sentimens.

— Je crois que c'est moi qui partage les siens, se hâta de reprendre en souriant la marquise, qui vit l'embaras de Clothilde. Partez, Monsieur ; partez heureux et fier, car des vœux bien purs et des sympathies bien fidèles vous accompagneront partout. Ma sœur m'a montré le fond de son âme, et son silence doit vous dire qu'elle ne rétracte aucune des promesses que je vous fais en son nom.

— Adieu, Roger, dit Clothilde en se détournant pour cacher l'altération de son visage ; pensez à moi, moi je prierai pour vous, et le ciel aura pitié de nous peut-être.

Ces derniers mots qui confondaient dans une commune invocation les destinées de Clothilde et celles de Roger, changèrent en certitudes toutes les douces espérances du jeune gentilhomme. Un rayon de bonheur et de fierté illumina son front, et ce fut avec l'émotion la plus chaleureuse qu'il dit :

— L'ai-je bien entendu ? vous priez pour moi pour nous ! Ah ! mademoiselle, cette seule parole réalise, surpassa tous mes rêves, quelque ambitieux qu'ils aient été jusqu'à ce jour ! Maintenant je puis mourir, car j'aurai vécu ; je puis vivre, car le souvenir de ce moment suffirait pour remplir la plus longue existence. Adieu, madame... adieu, Clothilde... en cessant de vous voir, je ne cesserai pas d'être avec vous !

— Il est parti ! s'écria douloureusement Clothilde, en se jetant dans les bras de sa sœur, pendant que Roger s'éloignait à grands pas ; il est parti ! et j'ai le pressentiment que je ne le reverrai plus !

— Calme-toi, mon enfant, lui dit la marquise avec tendresse ; et pour y parvenir, songe à la gloire qui l'attend, et au bonheur qui en sera la récompense.

— Que m'importe cette gloire, qu'on lui contestera peut-être, et qu'il lui faudra acquérir au prix de tant de périls pour lui, de tant de douleurs pour moi ? Il voit maintenant qu'il n'a rien à espérer de mon père, à moins qu'il n'obtienne un avancement rapide, et Dieu seul peut savoir à quelles témérités cette pensée doit entraîner un courage comme le sien. Ecoute, ma sœur, un cœur n'est pas aussi cruellement blessé que le mien vient de l'être, quand il n'entend pas dans ses profondeurs une voix qui lui crie l'annihilation de sa dernière espérance. Qu'il vive ou qu'il meure, je suis certaine qu'il est désormais perdu pour moi !

Les deux sœurs regagnèrent leur carrosse, et peu de momens après la marquise ramena Clothilde chez leur père, dont elle n'habitait plus l'hôtel depuis son mariage. Là, elle chercha encore, mais toujours en vain, à calmer la pauvre enfant, et convaincue enfin de l'inutilité de ses efforts, elle prit une résolution soudaine, et au lieu de retourner chez elle, elle fit demander à son père s'il pouvait la recevoir, et elle fut immédiatement introduite près de lui.

— Qui vous amène à cette heure, marquise ? lui dit-il.

— Ma sœur, monsieur répondit la jeune femme avec une légère altération dans la voix.

— Serait-elle malade ?

— Elle a des chagrins, ce qui est bien plus grave.

— A son âge, les chagrins durent peu. Cependant, voyons, de quoi s'agit-il ?

— D'un attachement qui la rendra malheureuse jusqu'à ce qu'il ait reçu votre approbation.

— Elle peut y compter, si, comme je n'en doute pas, celui dont elle a fait choix est digne d'elle.

— S'il suffit pour cela d'avoir l'âme la plus noble, les facultés les plus brillantes, les sentimens les plus élevés, celui qu'elle aime doit être agréé par vous.

— Vous savez, par expérience, ma fille, que je ne suis pas romanesque, et tous les avantages dont vous me parlez n'auraient de prix à mes yeux que s'ils étaient réunis à d'autres plus solides, comme, par exemple, un grand nom, une belle fortune et une carrière, sinon faite, du moins brillamment commencée : voilà le nécessaire ; le reste est un superflu que je serais charmé de rencontrer, mais que je ne cherche pas.

— Celui dont je vous parle peut acquiescer tout cela, car il est jeune et brave, et ce n'est pas vous, mon père, qui voudriez dédaigner une illustration récente qui serait la récompense de services éclatans rendus à la France et au roi.

— Qu'il obtienne cette illustration, et nous verrons.

— Mais, en attendant, Clothilde est malheureuse ; le chagrin peut altérer sa santé... Autorisez-moi du moins à lui donner des espérances.

— J'y consens, toutefois dans la limite des réserves que j'ai faites tout à l'heure. Comment s'appelle ce jeune homme ?

— Il se nomme le vicomte de Courson.

— Le vicomte de Courson ! jamais, ma fille ! c'est une folie dont il faut perdre jusqu'au souvenir.

— Il n'a que vingt ans ; il est capitaine ; il peut obtenir un régiment.

— Fut-il maréchal de France, il n'aura pas ma fille... Je m'étonne d'ailleurs qu'il veuille l'épouser.

— Mais s'il l'aime, mon père, dit la marquise d'un ton suppliant.

— S'il l'aime, c'est qu'il est lâche ! Ainsi, ne prononcez jamais son nom devant moi, dit votre sœur entrant dans un couvent ! dit-elle mourir, ce mariage ne se fera pas !

— Vous paraissez avoir des motifs bien puissans pour parler ainsi, mon père. Si Clothilde les connaissait, ils l'aideraient peut-être à combattre son amour.

— Vous me demandez-là un immense sacrifice, ma fille ; mais si vous le croyez utile, je le ferai.

Et en prononçant ces mots, il fit jouer un ressort qui fermait une case secrète du bureau devant lequel il était assis, y prit un papier qu'il tira d'une énorme liasse soigneusement ficelée, et d'une main tremblante, le présenta à la marquise, en lui disant :

— Lisez ceci, ma fille, ensuite prononcez.

La marquise parcourut le papier avec une anxiété toujours croissante, poussa un cri déchirant et tomba évanouie aux pieds de son père consterné.

II.

Sous la tente.

Quatre jours après les événemens racontés dans le chapitre précédent, le régiment de Rouergue, infanterie, rejoignait l'armée du maréchal de Saxe, qui avait pris, depuis la veille, position sur l'Escault, à peu de distance de Fontenoy. Aussitôt qu'il fut entré en ligne, M. de Lutteurs, lieutenant-général de jour, lui indiqua le hameau de Notre-Dame-des-Bois pour son poste de bataille, en lui annonçant que la proximité et l'attitude de l'armée coalisée pouvaient faire espérer une action décisive pour le lendemain ; cette nouvelle avait été accueillie aux cris mille fois répétés de : Vive le roi !

Peu d'instans après, le hameau de Notre-Dame-des-Bois, et la colline au sommet de laquelle il est bâti, s'animent de tout le surcroît de vie qui résulte d'une occupation militaire. Des tentes furent dressées ; des détachemens envoyés dans différentes directions, revinrent bientôt, escortant des voitures chargées de vivres ; des officiers d'état-major, l'un en feu, les habits en désordre, allaient et venaient avec une célérité qui trahissait l'importance des dépêches dont ils étaient porteurs ; des soldats chantaient en notoyant leurs armes ; d'autres, étendus le long des haies fleuries ou sur le bord des fossés gazonnés, attendaient le sommeil, sans songer au long et prochain repos qui leur était peut-être destiné ; tandis que quelques paysans, debout sur le seuil de leurs chaumières envahies, contemplaient, dans une méditation douloureuse, leurs champs riches d'espérances que la guerre allait ravager.

La nuit vint, et elle ne ramena d'abord ni le calme, ni l'obscurité. De confuses clameurs humaines se mêlèrent aux vagues rumeurs de la nature ; les feux étincelans de mille bivouacs se confondirent avec les douces clartés du crépuscule ; de bruyans détachemens bellicieux comme la trompette répandirent à des bâtemens pacifiques comme le chalumeau ; puis les clameurs confuses devinrent des voix isolées ; les feux s'éteignirent ; les bivouacs eux-mêmes cessèrent, et un silence plus formidable que le bruit, un repos plus solennel que l'agitation précédèrent, comme un sommeil profond, mais trompeur, le réveil terrible et prévu du lendemain.

Au centre de l'emplacement occupé par les feux palissans du régiment de Rouergue, trois officiers veillaient dans une tente de grande dimension,

à l'entrée de laquelle un grenadier, en faction, se tenait immobile. Ces trois officiers, assis autour d'une table couverte des débris d'un souper, auquel on paraissait avoir fait honneur, causaient en achevant de vider une de ces bouques, et disgracieuses bouteilles, dont la vue fait sourire les amateurs du vin du Rhin. Malgré l'heure avancée de la soirée, et une marche de quinze lieues accomplie par des chemins difficiles et sous un soleil brillant, la tenue de ces officiers était aussi parlante que s'ils venaient d'assister à la parade. Leurs uniformes blancs, à revers amarathes, étaient exactement boutonnés sur leurs poitrines; leurs cheveux, poudrés et accommodés à la mode du temps, annonçaient le récent passage de la main expérimentée d'un valet de chambre coiffeur, et laissaient deviner, à l'exquis odeur qu'ils exhalaient, l'emploi d'une poudre récemment colibrée, dont la découverte était due à l'imagination inventive et galante du fraye et spirituel duc de Richelieu.

Le plus âgé de ces trois officiers était un homme de soixante-cinq à soixante-huit ans, d'une tournure élégante encore à force de dignité, et d'une figure noble, douce et profondément triste. Quoiqu'il se tenue fût soignée jusqu'à la recherche, tout, dans sa personne, révélait l'empire des habitudes militaires, tempérament, toutefois, par l'existence des instincts élevés et délicats du gentilhomme le plus accompli. On voyait qu'il était ferme sans dureté et bon sans faiblesse. Un observateur superficiel n'eût pas manqué de lire dans son regard fier et sur son front élevé les signes certains de l'orgueil et de l'ambition; un esprit droit et généreux eût reconnu à ces indices une âme pénétrée de l'amour du devoir, une volonté inébranlable naturellement tournée vers le bien. Cet officier se nommait le marquis de Courson, et il était colonel du régiment de Rouergue, poste auquel il avait été appelé depuis plus de vingt-cinq ans par Philippe d'Orléans, alors régent du royaume.

Celui de ses compagnons qui venait immédiatement après lui par l'âge et le grade, était un homme d'une quarantaine d'années, qui n'avait été remarqué de qu'une taille robuste et bien prise, et un visage dont l'expression était sévère jusqu'à l'injustice et tendre jusqu'à la haine. Toutefois, on pouvait aussi y découvrir quelque chose de généreux, mais de cette générosité qui a sa source dans l'orgueil humain, et qui, par conséquent, n'inspire que des actions dont le mobile est moins grand que l'apparence. Cet officier, l'un des plus braves de l'armée française, était le comte Ponthus de Courson, fils du précédent, lieutenant-colonel du régiment de Rouergue.

Le troisième, qui portait sur son uniforme les insignes du grade de capitaine, sortait à peine de la première phase de l'adolescence pour entrer dans la jeunesse. Il était beau, vigoureux, son regard, limpide comme l'azur du ciel, reflétait toutes les pensées de son cœur, tous les rêves de son imagination; son front, tout à la fois pensif et lumineux, lui-faisait entrevoir la douce tristesse d'un souvenir de bonheur, sous l'éclair rayonnant d'une espérance de gloire. Le vicomte de Courson, car c'est lui que nous retrouvons sous la tente de son aïeul, sait qu'il est aimé, et il sent d'un son âme la puissance de se rendre digne de l'amour qu'il inspire.

— A la santé du roi! dit-il, en soulevant son verre d'une main et son chapeau de l'autre; puisse-t-il avoir demain, à cette heure, une victoire de plus à placer dans l'histoire de son règne!

— A la santé du roi! répéta le marquis de Courson en se découvrant aussi avec respect, mais en prononçant son toast avec moins d'enthousiasme que son petit-fils; et que Dieu protège le beau royaume de saint Louis.

— Vous ne buvez pas, mon père! s'écria Roger en s'adressant au comte qui restait immobile et somnolent après avoir repoussé son verre loin de lui.

— Quand vous boirez à la France, mon fils, je vous ferai raison; mais pour le moment je n'ai pas soif.

— Si rez-vous donc toujours implacable! Ponthus? dit le vieux colonel avec douceur et tristesse. J'espérais que tout le sang que vous avez versé depuis que vous portez cette cocarde, avait calmé votre ressentiment, et je vois avec douleur que je me suis trompé. Vous devriez, du moins, songer que notre enfant ira demain au feu pour la première fois, et dès lors vous abstenir de prononcer devant lui des paroles qui peuvent jeter le trouble dans sa fidélité et renfermer son courage dans les limites étroites du devoir.

— L'opinion que j'ai de mon fils, monsieur, ne garantit de cette crainte. Vous exemptez et mes conseils lui ont enseigné l'amour de la patrie; un soldat n'a pas besoin d'un autre mobile, n'est-il pas vrai, Roger?

— Je le crois comme vous, mon père, répondit le jeune capitaine avec résolution, et cependant j'en ai encore un autre; je suis ambitieux.

— Et que souhaitez-vous, mon fils, demanda le comte avec un pincet de pitié, pendant que le vieux colonel remerciait par un regard plein de tendresse et de fierté le jeune capitaine.

— Attirez les regards du roi et mériter sa faveur.

— Je préférerais pour vous et pour moi que vous fussiez accusés sa justice, reprit vivement le comte; je vous croyais les sentiments d'un gentilhomme, et vous venez de parler comme un courtisan.

— Je ne vous comprends pas, mon père, répartit le vicomte en rougissant; mais j'espère que demain vous me comprendrez.

— Il faudrait mieux vous expliquer ce sur, mes enfants; et cela sera facile, car je suis sûr que dans le fond de vos cœurs vous pensez de même, dit le colonel. L'ambition d'un homme de vingt ans à-peu-près toujours une cause honorable. Voyons, Roger, dites-moi franchement

comme cela se fait entre bons camarades, que les sont vos raisons pour vouloir attirer les regards de Sa Majesté.

— Je n'ai qu'une; je suis amoureux.

Le front du comte de Courson s'éclaircit, un sourire mélancolique et doux étendra sa bouche habituellement sévère, et, après avoir tendu la main à son fils, il lui dit avec affection:

— Puisque tu es amoureux, je suis tranquille, car j'ai la certitude que tu seras toujours digne.

— D'où que Roger était sorti de l'enfance, c'était la seconde fois que le comte le tutoyait; la première fois, s'était été pour lui dire: « Mon fils, tu n'as plus de mère! »

— Ce souvenir leur revint à tous les deux en même temps, et après s'être regardés quelques instans dans un morne silence, ils se levèrent par un mouvement spontané et se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

— J'étais bien sûr que vous vous entendiez, s'écria le colonel en arrêtant sur eux des regards attendris. A présent, mes amis, reprenez vos places; et vous, Roger, achevez de nous faire vos confidences. Tout à l'heure nous étions inquiets, maintenant nous sommes curieux.

— Celle que j'aime est belle et pure comme les anges; sa famille est considérée; elle sait que je suis sans fortune, et cependant elle m'a permis de l'aimer.

— J'espère, mon ami, dit le marquis, qu'elle n'a rien caché à sa famille.

— Elle s'est confiée à une sœur qui lui tient lieu de mère, et qui m'a dit que si j'obtenais un régiment...

— Il ne faut pas l'obtenir, Roger, interrompit vivement le comte; il faut le mériter.

— C'est comme cela que je l'entends, mon père; je sais ce que se doit à lui-même celui qui a l'honneur d'être votre fils, et je ne l'oublierai jamais.

— Je vous crois, mon fils; mais vous êtes jeune, ardent; vous aimez, ou vous aimez sans doute; voilà bien des motifs pour vous faire comprendre la nécessité de veiller sur votre cœur. Votre bonheur m'est cher, tout fois je ne vous pardonnerais pas de lui sacrifier votre dignité, et ce serait le faire que d'entrer dans une famille qui ne se regarderait pas comme honorée de s'allier à nous. Celle que vous avez choisie sait-elle que vous êtes pauvre?

— Je lui ai avoué ma pauvreté avant de lui avouer mon amour.

— C'est bien, Roger, dit à son tour le marquis avec attendrissement; maintenant il ne nous reste plus qu'à apprendre son nom.

— C'est Mlle Clothilde de Lamignon.

— Mlle Clothilde de Lamignon! s'écrièrent à la fois le marquis et le comte. Malheureux enfant!

— Pourquoi cette exclamation, demanda Roger, en proie à la plus affreuse anxiété?

— Demandez-le à votre grand-père, qui a exigé que je vous fisse un mystère des malheurs de notre famille, repondit le comte d'une voix terrible. Il n'a pas voulu vous enseigner la haine, et votre ignorance vous a conduit au déshonneur. Quant à moi, qui ai juré de me taire, je ne vous dirai qu'une chose, c'est que, si vous épousez Mlle de Lamignon, vous serez le plus méprisable de tous les hommes, et la dernière parole que je vous adresserais serait une malédiction.

— Ponthus! Ponthus! dit le marquis à voix basse, songez que la mort planera sur son front dans quelques heures, et ne le réduisez pas au désespoir.

— Je ne songe qu'à notre honte! puisse-t-il ne pas vivre assez pour qu'elle s'accomplisse!

Le pauvre Roger tourna ses regards du côté de son aïeul, comme pour lui dire: « Ma dernière espérance est en vous; de grâce! parlez! »

Cette prière muette fut comprise, car le marquis reprit aussitôt:

— Hélas! mon enfant, rien n'est plus vrai; mademoiselle de Lamignon est peut-être la seule fille de France que vous ne puissiez pas épouser, et la bonne opinion que me donne d'elle l'affection qu'elle vous inspire, me fait croire qu'elle penserait comme moi si elle n'était pas dans l'ignorance comme vous.

— Mais, encore une fois, elle est pure comme les anges! Sa sœur est citée à la cour comme un modèle de vertu! son père est honoré!..

— Je n'ai rien à dire d'elle ni de lui, car je ne les connais pas, mon fils, reprit le comte en cherchant à maîtriser la violence de ses émotions; mais quand bien même ils seraient tels que vous les voyez, vous devriez encore le haïr comme l'enfant de la victime hait celui du bourreau, comme l'enfant du déshérité hait l'enfant du spoliateur!

De grâce! achevez! s'écria le malheureux Roger, en se précipitant aux genoux de son père. Cette incertitude est plus affreuse que toutes les vérités que vous pourriez m'apprendre, quelque cruelles qu'elles fussent.

— Tu jurés de me taire, et je n'ai déjà que trop parlé, mon fils. Votre aïeul a seul ici le droit de vous révéler le secret de notre pauvreté, et les causes d'une obscurité qui, depuis près d'un siècle, environne notre famille.

— Mais je vais briser son cœur! dit avec désespoir le vieux colonel, et dans quel moment, grand Dieu! quand il a besoin de tendresses et d'espérances, de toutes ses illusions! de n'y consentirai jamais! la douleur courberait son front, et, dans quelques heures, il faut que la fierté le relève.

— Si cette crainte seule vous retient, mon colonel, interrompit vivement le jeune officier, en se dressant de toute sa hauteur, vous pouvez

parler dès à présent : ce n'est pas le malheur qui apprend à redouter la mort, quand le bonheur n'aurait pas empêché de la braver. Je vous écoute.

— Vous le voulez, mon fils ? Eh bien ! sachez donc que l'aïeul de mademoiselle de Lamoignon a été chargé par le feu roi de trouver dans la vie de mon père...

Le marquis fut brusquement interrompu par l'entrée d'un officier de l'état-major du maréchal de Saxe, qui lui remit une dépêche, en disant qu'il lui était prescrit d'attendre le commencement de l'exécution des ordres dont il était porteur.

Le marquis ouvrit la dépêche qui contenait ce qui suit :

« Quartier-général de Fontenoy, le 10 mai au soir.

« Monsieur le marquis,

» Des rapports de déserteurs nous ayant fait supposer que les plus grands efforts de l'ennemi seront dirigés sur la redoute d'Andoin. Sa Majesté, prenant confiance dans votre valeur et votre fidélité, vient de désigner le régiment que vous commandez pour garnir cette redoute et la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Vous voudrez donc bien, au reçu de cet ordre, vous mettre en marche à l'instant même, afin de pouvoir occuper, avant le point du jour, le poste qui est confié à votre honneur.

» J'espère, monsieur le marquis, que cette circonstance, en attirant sur vos yeux les regards du roi, rappellera à Sa Majesté vos longs et honorables services, et provoquera les récompenses qui vous sont bien dues.

» MAURICE DE SAXE. »

— Messieurs, dit le noble vieillard, à son fils et à son petit-fils, après avoir lu cette dépêche, faites prendre les armes au régiment avec le plus de célérité possible, sans toutefois faire usage de tambours. Il faut que nous soyons en marche avant un quart d'heure. Monsieur le vicomte, continua-t-il en s'adressant à Roger qui semblait hésiter à sortir, vous ferez l'avant-garde avec la première compagnie de grenadiers. Cette faveur vous suscitiera des envieux ; je n'ai pas besoin de vous dire par quels moyens vous pourrez les convertir en admirateurs.

Roger s'inclina profondément et suivit son père qui était déjà sorti de la tente. Dix minutes après, les longues files du régiment de Rouergue serpentaient silencieusement et rapidement à travers la plaine, paisible encore, de Fontenoy : la compagnie du vicomte de Courson formait l'avant-garde.

III.

La redoute.

Pendant la première heure de la marche de nuit du régiment de Rouergue, le jeune capitaine, arraché à un moment à ses préoccupations personnelles par la nécessité d'exécuter les ordres qu'il avait reçus, était retombé dans l'abîme de doutes que les aveux incomplets de son aïeul avaient créés entre ses souvenirs et ses espérances. Il comprenait qu'un obstacle terrible, insurmontable comme les exigences de l'honneur, s'élevait entre Clotilde et lui, et une douleur profonde, telle que le marquis l'avait prévue, changeait son énergie naturelle en une sorte de volonté machinale, bien insuffisante pour la situation dans laquelle il se trouvait. Environné d'hommes auxquels il était encore étranger ; errant dans une contrée inconnue ; le corps et l'esprit également plongés dans l'obscurité, il ne sentait plus les nobles élans qui avaient fait sourire, quelques heures auparavant, son père et son aïeul. Cette gloire qu'il avait rêvée, désormais séparée de la pensée de son bonheur, ne lui apparaissait plus que sous la forme austère du devoir et avec l'unique réduction du péril, et s'il souriait à cette image, c'était bien moins parce qu'il y associait l'idée du triomphe que celle de la mort.

Deux ou trois fois pendant le trajet, le marquis de Courson, qui marchait à cheval en tête du gros de la colonne, s'était rapproché de lui, sous prétexte de s'assurer si tout était en ordre à son avant-garde, mais en réalité pour chercher à étudier le moral du jeune capitaine. Dans ces occasions, Roger s'était montré sobre de paroles, mais calme et résolu, de sorte que le vieil officier était toujours revenu à son poste, satisfait du résultat de ses observations, et convaincu que son petit-fils soutiendrait dignement l'honneur de sa race, sans exposer inutilement sa vie avec l'aveugle témérité du désespoir.

Le jour commençait à paraître, lorsque l'avant-garde arriva au pied de la redoute d'Andoin, occupée depuis la veille par un bataillon d'Irlandais émigrés. Roger fit faire halte à sa troupe, échangea le mot d'ordre avec les sentinelles avancées, et attendit le régiment de Rouergue, dont on entendait les pas pressés, et dont on voyait briller les armes à la clarté naissante de l'aurore.

Lorsqu'il fut arrivé, le marquis de Courson communiqua les ordres dont il était porteur au commandant irlandais ; celui-ci fit évacuer la redoute, et peu de moments après le régiment de Rouergue disparut derrière les retranchemens qu'il devait défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de la conservation desquels dépendait le gain de la bataille et peut être le sort de la campagne.

Le soleil se leva radieux, et lorsque les premiers rayons pénétrèrent dans les profondeurs de la redoute, un tonnerre d'acclamations salua sa présence. Les tambours battirent aux champs ; les drapeaux, agités par les moins vacillantes qui les portaient, se relevèrent au souffle de la brise matinale et montrèrent le noble écusson de la vieille France déchiré par la mitraille de cent combats. Puis les tambours cessèrent de battre, les

étendards s'inclinèrent respectueusement, et dix-huit cents hommes recurent à genoux et découvrirent la bénédiction d'un prêtre qui s'associait à leurs dangers et qui ne devait pas participer à leur gloire.

A ce spectacle imposant et nouveau pour lui, le vicomte de Courson se sentit comme électrisé. Il lui sembla qu'une main puissante soulevait à la fois le fardeau qui pesait sur son cœur, et le voile qui obscurcissait son imagination ; le sang remonta à sa joue, la fierté brilla comme la veille dans son regard, et, quand le régiment se remit debout, ce fut sa voix qui donna le signal de la seconde salve d'acclamations, qui répondit au premier coup de canon, parti des batteries de l'armée coalisée.

De toutes les épreuves auxquelles la guerre soumet le courage de l'homme, la plus terrible est, sans contredit, celle qui résulte de la nécessité d'attendre la mort sans pouvoir d'abord la donner. Le soldat dont le régiment est en rase campagne, qui voit son ennemi, qui peut faire usage de sa force et de son adresse, qui sait que des milliers de regards le contemplant et le jugent, puise un redoublement d'énergie dans ces circonstances, toutes flatteuses pour son orgueil. Chaque coup qu'il porte, chaque blessure qu'il reçoit, ont de nombreux témoins, et s'il meurt, celui qui prend sa place dans le rang sourit à la pensée que cette place sera envinée, parce qu'elle est périlleuse. Mais rester immobile derrière un rempart de terre qui vous cache à l'admiration des frères d'armes, sans vous garantir de la mort ; être frappé par des bombes et des obus qui tombent du ciel, sans savoir de quel coin de la terre elles sont parties ; rester immobile quand on voudrait agir, et silencieux quand on sent le besoin de s'animer par l'enthousiasme, c'est une situation qui exige le concours de toutes les plus puissantes facultés de l'âme. Il faut une bravoure surnaturelle, et cette bravoure, on devait savoir l'obliger à se contraindre jusqu'à rester passive ; il faut une grande exaltation, et si cette exaltation se manifeste d'une manière bruyante, elle devient coupable : double combat sur lequel il n'y a d'œil ouvert que celui de la conscience.

Le duc de Cumberland, qui commandait l'armée coalisée, avait appris par ses espions que la redoute d'Andoin n'était défendue que par le bataillon irlandais dont nous avons parlé, dans lequel il croyait avoir des intelligences ; et comme il ignorait le changement que la prévoyante sagesse du maréchal de Saxe venait de faire exécuter, il se croyait assuré d'emporter une position qu'il regardait comme le gage certain d'une victoire complète. Toutefois, cette confiance ne l'avait pas empêché de faire des dispositions d'attaque formidables, et tandis que le combat s'engageait sur toute ligne, une division, composée de l'élite des troupes hollandaises et conduite par des officiers anglais d'une valeur et d'une fidélité éprouvées, s'avancant, précédée d'une nombreuse artillerie qui devait foudroyer la redoute et ouvrir un passage à la troupe chargée de s'en emparer. L'intention du généralissime anglais était de venir en personne se mettre à la tête de la colonne lorsque le moment décisif lui semblerait propice.

Mais comme cette colonne avait de grands obstacles à vaincre avant d'atteindre le point vers lequel elle se dirigeait, la bataille durait déjà depuis plusieurs heures sans que le brave régiment de Rouergue eût trouvé l'occasion de tirer un seul coup de fusil. De temps en temps, les trois officiers connus de nos lecteurs montaient sur les murs de terre qui leur cachaient le théâtre de l'action, pour tâcher de découvrir s'ils seraient bientôt appelés à y jouer un rôle digne de leur impatiente valeur, leurs regards ne pouvaient percer les épais nuages de fumée qui se traînaient sur le sol, et qui ne montaient vers le ciel que lorsque d'autres nuages plus sombres les avaient remplacés. Quelquefois une musique guerrière et des pas pressés et retentissans frappaient leurs oreilles attentives, et ils couraient à leur poste d'observation dans l'espérance de voir arriver l'ennemi, et ils désoleraient avec douleur que ces bruits étaient causés par le passage d'autres régimens plus heureux qui se précipitaient dans la mêlée ; alors ils revenaient vers leurs compagnons attristés, et, l'œil morne, ils fauchaient avec leurs épées inutiles les plantes parasites qui s'élevaient çà et là sur le revers intérieur de la redoute.

— Que pensez-vous de tout ceci, mon père, demanda Roger au comte de Courson, dans un moment où ils étaient seuls sur le sommet du parapet, occupés à regarder défilér le régiment d'Aubeterre qui se dirigeait au pas de course vers le point où le combat paraissait le plus animé ?

— Je pense, mon fils, qu'on est ennuyé d'être injuste envers votre père, et qu'on veut le laisser dans l'inaction pour n'avoir pas besoin de discuter s'il mérite ou non qu'on lui accorde une récompense.

— Ces lâches calculs ne sont pas probables sur les champs de bataille.

— Ce doute fait honneur à votre cœur, Roger ; mais il prouve que vous ne connaissez ni les envieux, ni les contumaces.

— Le maréchal de Saxe ne voudrait pas compromettre le sort de cette journée, pour l'unique satisfaction de ceux qui désirent enlever à de braves officiers l'occasion de se distinguer encore une fois.

— On espère pouvoir se passer de nous : si les choses tournent mal, on nous fera sortir de ce misérable fossé, et on nous enverra au plus fort du péril pour nous faire écraser jusqu'au dernier. Après quoi, on dira que notre imprudence a causé la perte de la bataille.

— Mais c'est indigne ! s'écria Roger avec un geste de colère ; et si j'étais sûr que vous ne vous trompez pas, demain je briserais mon épée et j'en foudroyais les tronçons sous mes pieds jusqu'à ce que la terre les ait engloutis.

Comme le jeune officier prononçait ces mots, une effroyable détonation

se fit entendre, et une douzaine de bombes, décrivant leur courbe dans les airs, vinrent tomber au milieu de la redoute, du fond de laquelle s'éleva aussitôt un cri formidable de vive le roi !

Puis la fumée de cette décharge, évidemment à l'adresse du régiment de Rouergue se dissipa un moment, et les deux officiers purent voir distinctement une masse noire qui s'avancait en bon ordre de leur côté, en renversant tous les obstacles qu'on avait mis sur son passage.

— Mon fils, j'ai eu tort, dit le comte de Courson sans hésiter : le gain de la bataille est ici et nous sommes au poste d'honneur. Retournons près de mon père, et que le bon Dieu vous protège, Roger !

L'aspect de la redoute était complètement changé par la circonstance que nous venons de rapporter. Les visages sombres étaient étincelants, les regards mornes redevenaient fiévreux ; trois officiers et quarante soldats avaient payé de leur vie le bonheur de faire rentrer l'espérance dans les cœurs de leurs compagnons d'armes.

— Eh bien ! messieurs, que se passe-t-il là haut, demanda le vieux colonel au comte et au vicomte de Courson ? Il me semble que nos amis les Anglais ont fini par s'apercevoir qu'il y avait ici bonne compagnie.

— Ils le savent si bien, reprit Roger, que je vous annonce leur prochaine visite ; nous n'avons que le temps de nous préparer à les bien recevoir.

Une seconde détonation, plus terrible que la première, se fit entendre, et fut précédée de l'ébranlement du parapet qui masquait la redoute, dans lequel une masse de boulets venait de s'enfoncer.

— Décidément, c'est à nous qu'on en veut, dit avec sang-froid le marquis de Courson ; ainsi, nous n'avons plus besoin de nous cacher comme des renards dans leur tanière. Capitaine, continua-t-il en s'adressant à Roger, vous allez vous placer, avec votre compagnie de grenadiers, sur le haut de la redoute, de façon, toutefois, qu'il n'y ait que la tête de vos hommes et les canons de leurs fusils, prêts à faire feu, qu'ils dépassent le parapet ; de là vous observerez ce qui arrivera, et vous m'en rendrez compte. Si l'ennemi continue son mouvement sur nous, vous le laisserez s'approcher à dix pas, et vous l'accablerez par une décharge à bout portant ; le reste me regarde.

Roger prononça dans le fond de son cœur le nom de Clothilde ; puis, avec le calme et l'aplomb d'un vieux soldat, il exécuta les ordres qu'il venait de recevoir. Parvenu au sommet du parapet, il se retourna pour jeter un dernier regard sur son père et son aïeul, et il les vit se serrer la main en silence.

— Il ira loin, si les balles de l'ennemi l'épargnent, dit le vieux colonel en passant sur ses yeux humides le pomméau de son épée.

— Et si l'injustice des hommes ne le décourage pas, reprit le comte. La colonne ennemie, précédée de sa terrible artillerie, continuait d'avancer, et quoique ses progrès fussent lents, Roger pouvait prévoir le moment où il serait aux prises avec elle. Quelques brillantes charges de cavalerie, exécutées par la maison du roi, n'avaient servi qu'à donner une nouvelle preuve de la bravoure de cette troupe d'élite, et les corps qui la composaient, foudroyés par la mitraille et la mousqueterie, avaient été obligés d'aller se reformer sous la protection des lignes d'infanterie postées en arrière de la redoute. Il était évident que cette position, ainsi que l'avait prévu le maréchal de Saxe, allait être l'objet de tous les efforts de l'ennemi, et que le salut de l'armée dépendait de la conduite que prendrait le régiment de Rouergue.

Roger observait tout ce qui se passait autour de lui avec le sang-froid le plus intelligent, lorsqu'il vit vers sa droite un groupe assez nombreux qui se dirigeaient de son côté. Les personnages qui le composaient portaient des habits étincelants de broderies, et tourbillonnaient sur de magnifiques chevaux à l'entour d'une charrette d'osier, dans laquelle un homme au visage énergique, quoique contrarié par la souffrance, paraissait à demi couché, et dans cette position, causait avec un cavalier de la figure la plus noble et de la taille la plus imposante, qui se tenait près de lui dans une attitude tout à la fois familière et digne. Ce brillant cortège, c'était l'état-major général de l'armée française ; cet homme mourant, et cependant ferme à son poste, c'était le maréchal de Saxe ; ce beau cavalier qui marchait à ses côtés, c'était Louis XV, roi de France, accompagné du dauphin, son fils, et entouré de la plus brave et de la plus éminente noblesse du royaume.

Le cortège, malgré la canonnade qui foudroyait la redoute, s'arrêta au pied du parapet, et un page, élevant la voix, demanda MM. les officiers supérieurs de Rouergue.

Le marquis et le comte de Courson sortirent du retranchement, et se présentèrent, l'épée sous le bras et le chapeau à la main, devant le maréchal, qu'ils ne croyaient pas si bien accompagné.

— Messieurs, dit celui-ci en cherchant à se mettre sur son séant, je vous ai fait appeler afin que vous puissiez remercier Sa Majesté de la faveur qu'elle vous a faite en vous donnant un poste qui fait envie à toute l'armée.

— Le roi ! s'écria le marquis de Courson en s'inclinant avec respect.

— Le roi ! répéta le comte en saluant de son épée.

— Oui, messieurs, dit Louis XV en soulevant son chapeau avec une grâce inimitable ; le roi qui n'a voulu charger personne de vous remercier de tous les services que vous avez déjà rendus à la France, et de tous ceux que vous lui rendrez encore. Colonel, je vous ai nommé lieutenant-maréchal-de-camp ; mais comme votre régiment a besoin de vous aujourd'hui, je vous laisse à sa tête jusqu'après la bataille ; demain, le comte, votre

fils, vous remplacera ; je ne connais que lui dans l'armée qui en soit digne et capable.

— D'où ça, je serai mort, sire, dit le comte en mettant un genou en terre. Des paroles comme celles que votre majesté vient de prononcer imposent l'obligation de faire des choses surhumaines pour son service.

— Elles seront ordinaires pour vous, monsieur, reprit le roi gracieusement. Mais vous avez un fils ! Pourquoi n'est-il pas là ? J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

— Non, sire, Dieu merci ! Il est en haut de la redoute qui attend les Anglais.

— Faites-le appeler et présentez-le moi : je veux le connaître afin d'être sûr de ne jamais l'oublier. Messieurs, continua-t-il en se tournant du côté des gentilshommes qui l'entouraient, les descendants du malheureux Fouquet sont parvenus par leurs talens aux plus hautes dignités militaires ; il faut qu'il en soit de même de ceux de Fargues. Le roi mon aïeul a dû punir ; plus heureux que lui, je n'ai qu'à récompenser et à réparer.

— Mon fils, s'écria, avec une exaltation extraordinaire, le comte en s'adressant à Roger qui s'avancait ; oubliez toutes les paroles coupables que j'ai prononcées cette nuit en votre présence, et prostérnez-vous, comme moi devant le meilleur des rois et le plus juste des hommes.

— Relevez-vous, messieurs, dit le roi avec émotion ; l'ennemi s'avance, il faut qu'il vous trouve déboules.

Le roi, qui avait fait faire quelques pas à son cheval pour se rapprocher des trois officiers réunis aux pieds de la redoute, finissait à peine de prononcer ces nobles et benevoillantes paroles, lorsqu'une bombe tomba à côté de lui. Roger, prompt comme l'éclair, s'élança sur le projectile qui tournoyait dans le sol avant d'éclater, et posa son pied sur la mèche enflammée qui s'éteignit presqu'instant.

Il y eut un moment de silence terrible, puis le cri de : Vive le roi ! sortit de toutes les poitrines ; la bombe était inanimée sous la pointe de l'épée de Roger, calme, modeste et souriant.

Le roi mit pied à terre, détacha sa croix de Saint-Louis et la passa à la boutonnière du jeune capitaine, auquel il donna l'accolade.

— Adieu, messieurs, dit-il du ton le plus affectueux ; je vais parcourir le champ de bataille ; je vous reverrai après la victoire.

Vingt minutes après, la colonne anglaise donnait l'assaut à la redoute d'Andoin.

IV.

Le quartier-général.

Le même jour, sur les cinq heures de l'après-midi, le roi, après avoir parcouru le champ de bataille de Fontenoy, au milieu des acclamations de son armée, dans toute l'ivresse de son triomphe, arriva, accompagné de sa suite, dans une ferme à demi consumée, où son quartier-général venait d'être établi pour la nuit. Une vaste grange que l'incendie avait épargnée, reçut le monarque victorieux et le dauphin son fils, auquel il avait dit peu d'instans auparavant, en lui montrant le sol converti de morts et de mourans : « Mon fils, voyez ce que c'est que la guerre : ne la faites jamais que lorsqu'il s'agira de l'honneur de la France. »

Au moment où le roi entra dans la grange, le maréchal de Saxe, qu'on y avait apporté, et qui était étendu mourant sur un lit de drapeaux pris aux Anglais, se souleva sur ses genoux, et dit à Louis XV ces belles paroles que l'histoire a recueillies :

— Sire, j'ai assez vécu ; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse.

— L'espère, monsieur le maréchal, que Dieu préservera long-temps encore des jours aussi chers à la France et à son souverain, répondit le roi en embrassant tendrement Maurice de Saxe et en l'obligeant à se remettre sur sa couche si glorieuse et si digne de lui.

— Tous les rapports sur les pertes de cette grande journée sont-ils déjà arrivés, reprit le roi après quelques instans de silence ?

— Tous, sire, se hâta de dire le duc de Richelieu, qui faisait les fonctions d'aide-major général ; tous, à l'exception de celui du colonel de Rouergue, dont le corps, comme le sait Votre Majesté, occupait la redoute d'Andoin.

— Sire, c'est à ce brave officier qu'est dû le gain de la bataille. Si la redoute qu'il a défendue eût été enlevée, l'armée hollandaise aurait pu passer entre cette redoute et celle de Fontenoy, rallier le carré anglais qui nous a fait tant de mal, et une défaite, dont les suites sont incalculables, eût été certaine, dit le maréchal de Saxe.

— A-t-on quelques détails sur ce qui s'est passé de ce côté, demanda le roi, dont l'intérêt paraissait vivement excité.

— De très-incomplètes, sire, répondit le maréchal de Noailles ; on sait seulement qu'une brèche a été faite dans la redoute par l'artillerie des Hollandais ; que cinq assauts, donnés successivement, ont toujours été repoussés, et on suppose que les pertes du régiment de Rouergue ont dû être considérables, car celles des ennemis autour de cette position sont immenses.

— Messieurs, veuillez me laisser un instant seul avec mon cousin, le maréchal de Saxe, dit le roi, après un moment de réflexion ; je désire l'entendre tenir sans témoins. Monsieur d'Argenson, je vous prie de vous tenir à la portée de ma voix ; j'enrai peut-être besoin de vous.

Tout le monde étant sorti, le roi s'assit sur une botte de paille, auprès du maréchal de Saxe, et lui dit à voix basse :

— Il importe à la gloire de mon règne et au repos de ma conscience royale que je fasse quelque chose pour messieurs de Courson.

— Cela sera d'autant plus facile, sire, qu'ils le méritent et que Votre Majesté n'aura à accomplir qu'un acte de justice, ce qui est toujours doux pour elle.

— Le nom de ces messieurs est Fargues, continua le roi avec émotion. Leur père a été un des partisans les plus ardents de la Fronde, si bien que, lorsque le calme fut rétabli dans le royaume, Fargues dut se cacher pour se soustraire au ressentiment de la reine qu'il avait particulièrement offensé. On le croyait hors de France, lorsqu'on sut par messieurs de Guiche, de Vardes et de Lauzun, que, s'étant égarés à la chasse du côté de Dourdan, ils avaient été reçus dans une maison nommée Courson par un certain de Fargues, qui n'était autre que celui qu'on supposait exilé. Le roi, irrité par la récente conspiration du chevalier de Rohan, ordonna au président de Lamoignon de chercher dans la vie de l'ancien frondeur s'il n'y avait rien qui permit de lui faire son procès.

Le président obéit si scrupuleusement, que le malheureux Fargues fut condamné à mort, décapité, et sa fortune, confisquée, passa à la famille de Lamoignon qui la posséda encore aujourd'hui.

— Il serait digne de Votre Majesté de réparer une si grande injustice, répondit le maréchal, et je ne m'étonne pas qu'elle en ait eu la pensée.

— Comment faire ? dit le roi tristement ; des grades, des récompenses seront insuffisants. Pour que la chose fût complète, il faudrait que MM. de Courson retrassent dans leurs biens, et je ne puis l'ordonner, car ce serait jeter le blâme sur un acte de la vie du roi, mon illustre aïeul.

— Vous pourriez, sire, vous adresser à M. de Lamoignon lui-même ; c'est un homme de bien, et il s'eslimera heureux peut-être de s'associer à une belle action de Votre Majesté.

— M. de Lamoignon a des enfants ; une de ses filles est mariée, et il peut se faire qu'il ne soit plus le maître de disposer d'une partie de sa fortune.

— Ne lui reste-t-il pas encore une fille qu'on dit charmante ?

— Je le crois, dit le roi vivement.

— Votre Majesté pourrait la marier au jeune vicomte de Courson, auquel on donnerait un régiment.

— Votre idée est excellente, monsieur le maréchal. Un mariage effacerait toutes les traces du passé ; mais il faut que les parties intéressées y consentent, car je ne voudrais pas réparer une injustice par un acte de tyrannie ; et puis, savons-nous si le vicomte de Courson est encore vivant ?

— Il faut l'espérer, sire ; Dieu a si évidemment protégé Votre Majesté aujourd'hui ! Puisqu'il lui a accordé une victoire, il ne voudra pas lui refuser un bonheur.

— Il faut envoyer sur-le-champ à la redoute d'Andoin : je suis impatient et inquiet, dit le roi, en proie à la plus vive agitation. — Monsieur d'Argenson, continua-t-il, en élevant la voix de manière à être entendu du dehors, vous pouvez rentrer, j'ai un ordre à vous donner.

M. d'Argenson se présenta aussitôt ; il tenait à la main un papier.

— Monsieur le maréchal, dit-il, voici le rapport du colonel de Rouergue ; je viens de le recevoir à l'instant même.

— Lisez vite, s'écria le roi.

Le maréchal déplia le papier et lut à haute voix ce qui suit :

« Redoute d'Andoin, à quatre heures du soir.

» Monsieur le maréchal,

» Le régiment de Rouergue n'existe plus ; mais son étendard est debout sur les ruines de la redoute dont vous avez confié la défense au courage et à la fidélité de mes compagnons d'armes.

» Au deuxième assaut, mon aïeul, le marquis de Courson, a été mortellement blessé ; remplacé dans le commandement du régiment par le comte de Courson, mon père, il n'a pas cessé de donner des ordres.

» Mon père est mort ! Sa dernière parole a été le cri de : Vive le roi !

» Nous avons douze cents morts et cinq cents blessés. Cent hommes veillent encore autour de notre drapeau.

» J'ai perdu un bras, mais il m'en reste un pour le service de sa majesté.

Le vicomte de Courson.

— Noble jeune homme ! s'écria le roi. Monsieur d'Argenson, vous allez envoyer mon chirurgien à la redoute d'Andoin ; vous le ferez suivre par un aide-de-camp qui portera au marquis de Courson le cordon rouge, et au vicomte de Courson le brevet de colonel. Vous reviezrez ensuite pour écrire une lettre sous ma dictée.

Quelques heures après, le courrier qui portait à Paris les détails de la victoire de Fontenoy, avait parmi ses dépêches une lettre pour M. de Lamoignon. Cette lettre, signée Louis, était conçue en ces termes :

« Monsieur de Lamoignon, aussitôt la présente regne, vous vous metrez immédiatement en route pour venir me trouver devant Tournay, où je compte me rendre demain matin.

» Cette lettre n'étant à d'autres fins, je prie Dieu, monsieur de Lamoignon, qu'il vous ait en sa sainte garde.

» Champ de bataille de Fontenoy, ce 10 mai au soir. »

V.

L'hôpital de Tournay.

Le 25 mai, quinze jours après la bataille, le roi, qui était entré l'avant-veille dans la ville de Tournay, visitait l'hôpital où avait été transportée une partie des blessés de Fontenoy.

La suite de Sa Majesté était peu nombreuse ; elle se composait du ministre de la guerre d'Argenson, du duc de Richelieu, du chirurgien ordinaire de Sa Majesté, et d'un personnage au visage austère qui portait le costume grave des magistrats de cette époque.

Le roi, après avoir parcouru les salles, adressant des paroles consolantes aux blessés français et anglais, car il avait voulu que ceux-ci fussent traités comme ses propres soldats, se tourna du côté de son chirurgien et lui dit :

— Monsieur de La Peyronie, conduisez-nous maintenant auprès de messieurs de Courson ; je veux les voir, puisque vous assurez que ma présence ne leur fera pas de mal, et que vous les avez prévus de ma visite. Comment sont-ils ce matin ?

— Le marquis est sans ressources, sire ; mais je puis répondre maintenant des jours du jeune vicomte. L'amputation a réussi à merveille ; dans quelques semaines il sera sur pied.

— C'est bien ; allez m'annoncer.

— Messieurs, Sa Majesté me suit, dit La Peyronie en entrant dans la salle où le marquis de Courson et son petit-fils avaient été placés seuls par ordre du roi.

— Que Dieu lui accorde de longues années et un règne glorieux, murmura d'une voix mourante le vieux gentilhomme. Roger, ce sera à vous d'acquitter la dette que nous contractons en ce moment.

— Il l'a payée d'avance, dit le roi, qui entrait, et qui avait entendu les dernières paroles du marquis. Monsieur de Fargues, continua Sa Majesté en appuyant sur ce mot, la France a fait une grande perte dans la personne de votre fils et je viens chercher des adoucissements dans le spectacle de votre résignation.

— C'en est trop, sire ! s'écria le vieillard en couvrant de ses larmes la main que le roi lui avait tendue. Qui ne se résignerait à ma place ? Mon fils est mort, je vais aussi mourir, mon petit-fils a perdu un bras, tout cela pour le roi et la patrie. Ma famille est aujourd'hui la plus heureuse du royaume.

— Elle en est à coup sûr une des plus noblement fidèles, reprit le roi avec une profonde sensibilité. Monsieur de Fargues, continua-t-il, il n'y a pas long-temps que je connais vos malheurs ; c'est là mon excuse pour ne les avoir pas réparés plus tôt. Maintenant, pour vous prouver que je sais tout, je viens vous demander de venir à mon aide. J'ai encore une preuve de dévouement à réclamer de vous.

— Parlez, sire ! Tout ce que Votre Majesté ordonnera sera accompli, si c'est en mon pouvoir.

— Une noble race comme la vôtre ne doit pas s'éteindre. Je voudrais marier votre fille.

— Vous l'entendez, Roger, dit le moribond avec inquiétude : c'est à vous de répondre.

— Ma vie est au roi, reprit le vicomte de Courson avec respect ; mais mon cœur ne m'appartient plus et je n'ai pas le droit d'en disposer. Sire, ordonnez-moi des choses que je puisse exécuter sans manquer à l'honneur, et vous me trouverez digne de vos bontés.

— La femme que je vous destine, monsieur, est digne de votre affection ; je crois même qu'elle l'a déjà obtenue. Entrez, monsieur de Lamoignon, ajouta le roi en élevant la voix ; il ne manque plus que vous ici.

— Monsieur de Lamoignon ! s'écrièrent à la fois le marquis et le vicomte de Courson.

— Lui-même, interrompit Sa Majesté. Je lui ai confié mes désirs, il m'a confié vos sentiments. Le reste dépend de vous.

— Mon père, c'est à vous de parler, dit Roger en se tournant du côté de son aïeul dans une attitude suppliante.

— Personne n'a le droit de s'opposer à la justice du roi de France, répondit le marquis d'une voix qui laissait un dernier effort pour être ferme.

Monsieur de Lamoignon, voici ma main... Soyez heureux en oubliant le passé comme je l'oublie, et aimez mon enfant qui sera bientôt orphelin.

— Il ne le sera pas, reprit vivement Sa Majesté. Messieurs, suivez-moi ! notre présence n'est plus nécessaire ici.

— Vive le roi ! murmura le marquis. Roger, je te recommande le régiment de Rouergue.

VI.

La surprise.

Quelques semaines après la visite du roi à l'hôpital de Tournay, Mlle de Lamoignon qui habitait près de sa sœur depuis le départ de son père, se promenait seule et triste dans le vaste jardin de l'hôtel de Barneville. La soirée était belle quoique orageuse, et la pauvre jeune fille contemplait mélancoliquement le ciel sillonné d'éclairs, et tressaillait chaque fois que la foudre grondait dans l'éloignement. Elle songeait avec effroi que cet orage si inoffensif à Paris pouvait être terrible dans le Nord de la France, et exercer une influence funeste sur une santé qui était sa plus grande préoccupation, quoiqu'elle en eût d'autres bien cruelles.

Lorsque son père avait été mandé par le roi, il n'avait pris que le temps de conduire Clothilde chez la marquise de Barneville, son autre fille, et il s'était mis immédiatement en route pour Tournay, où l'appelaient les ordres de Sa Majesté. Clothilde, qui savait la mort du comte de Courson, la blessure sans ressource du marquis, et celle moins grave, mais toujours inquiétante de Roger, aurait bien voulu prier son père de lui donner des nouvelles ; elle ne l'osa pas, et ses craintes, doublées par

l'incertitude, étaient devenues affreuses. La *Gazette de France* avait annoncé la mort du marquis de Courson, sans parler du vicomte, son petit-fils, ce qui semblait d'autant plus extraordinaire qu'elle n'avait pas caché à ses lecteurs la brillante conduite du jeune colonel et les inquiétudes que son état avait données à l'armée, dont il était devenu l'idole.

M. de Lamoignon n'ignorait pas les tortures morales de sa fille, et il eût donné tout au monde pour les adoucir. Malheureusement Roger n'était pas hors de danger, et, dans cette situation, faire enlever des espérances à Clothilde, c'était l'exposer à des douleurs mille fois plus affreuses, car il faudrait peut-être en venir à briser un bonheur qu'on lui aurait montré comme certain. Le roi était revenu à Versailles, et Mme de Barneville et sa sœur s'étonnaient avec raison que leur père ne fût pas encore près d'elles. Vainement lui écrivaient-elles à chaque ordinaire et le pressaient-elles de questions sur les motifs de la prolongation de son séjour à Tournay ; M. de Lamoignon ne répondait que par des phrases d'un vague desolant ; la dernière était presque toujours congue en ces termes : « Je ne sais, mes chères filles, quand je vous verrai, mais ce dont je puis vous répondre, c'est ma sollicitude pour votre bonheur. »

Ces paroles cussent versé du baume dans le cœur de Clothilde, si sans l'incertitude dans laquelle elle était sur le sort de Roger. Mais s'occuper de son bonheur et ne pas lui dire un mot de l'homme qu'elle aimait, lui semblait un non-sens ou une dérision ; et quand cette assurance lui arrivait, elle la recevait avec ce douloureux sourire des cœurs pleins d'amertume, et ce regard sombre des êtres qui ne croient plus même à l'espérance.

Telle était la situation de son âme pendant qu'elle parcourait lentement les allées du jardin de l'hôtel de Barneville, se voilant le visage à chaque rayonnement d'éclair, et tressaillant à chaque coup de la foudre comme si elle en eût été frappée. De temps en temps, elle levait les yeux au ciel comme pour s'assurer de la direction que prenaient les nuages, puis elle les baissait sur le sol, et alors les larmes qui les voilaient descendaient le long de ses joues décolorées et amaigrées, sans qu'elle songeât à les essuyer.

Elle était arrêtée tout à fait à l'extrémité du jardin, et elle regardait avec moins de tristesse une éclaircie qui venait de se faire du côté du nord, lorsqu'il lui sembla qu'on l'appelait. Elle se retourna, et elle aperçut sa sœur qui accourait vers elle une lettre à la main.

— Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! ma chère Clothilde. Mon père m'écrit qu'il suivra de près cette lettre que je viens de recevoir à l'instant même. Tenez, lisez ce qu'il me mande.

— Puisque vous me le dites, ma sœur, cela me suffit, reprit la pauvre Clothilde à voix basse.

— C'est qu'il y a un *post-scriptum* qui ne me semble pas pour moi, quoique ce soit à moi qu'il s'adresse.

Et en disant ces mots, la main puisée de Barneville mit la lettre dépliée sous les yeux de sa sœur, qui lut à haute voix, comme si elle voulait s'assurer qu'elle ne rêvait pas, les mots suivants :

« P. S. Vous apprendrez avec plaisir que le jeune vicomte de Courson, qu'on appelle à présent le marquis de Fargues, est parfaitement retabli de sa blessure et qu'il compte être bientôt de retour à Paris. »

Clothilde poussa un cri, pressa le papier sur ses lèvres et tomba évanouie dans les bras de sa sœur.

Mme de Barneville appela ses gens, et l'on transporta Clothilde dans le salon sur un lit de repos.

Elle commençait à reprendre ses sens et elle souriait doucement à une pensée qui se réveillait dans son cœur, mais qui semblait encore un rêve pour sa raison, lorsque la porte du salon s'ouvrit lentement et montra, de bout sur le seuil, M. de Lamoignon.

— Mon père, s'écria Clothilde en essayant de se lever.

— Et votre futur mari, ma fille, répondit-il en présentant Roger qui se cachait derrière lui. Il ne manquera plus que votre consentement, et vous me feriez beaucoup de peine si vous le refusiez.

Pour toute réponse, Clothilde se jeta au cou de son père et cacha sa tête dans son sein.

— Je crois qu'elle vous obéira, mon père, dit en souriant la marquise de Barneville.

La *Gazette de France*, du 2 janvier, de l'année suivante, contenait à l'article : *Nouvelles de la Cour*, le passage qu'on va lire :

« La réception du premier de l'an a été magnifique. Parmi les personnes récemment présentes, on a surtout remarqué Mme la marquise de Fargues, seconde fille de M. de Lamoignon. LL. MM., qui avaient signé, peu de jours auparavant, son contrat de mariage, lui ont fait l'accueil le plus distingué.

La veille, à la réception des hommes, le roi avait donné le bourgeois à M. le marquis de Fargues, nommé colonel du régiment de Bourgue, en récompense de sa belle conduite à la bataille de Fontenoy, où son père et son aïeul ont perdu la vie. »

Marquis de FOUDRAS.

LES FLEURS DE MAI (1).

Belles fleurs de mai, orgueil et jeunesse de la terre, je ne vous aime plus, vous que j'ai tant aimées ! Vos parfums ne m'enivrent plus ; les brises qui vous caressent ne réveillent plus l'ange de ma poésie, qui reposait naguère au fond de vos rians calices. Gardez-les parmi vous, cet ange trop jeune qui ne me connaît plus ! Qu'il consacre avec vous, dans le secret des nuits printannières, ces vins hémécés que je savais surprendre et chanter autrefois ; imitez quelque autre enfant des hommes à vos chastes mystères. Mon esprit a perdu sa couleur ; la sainte ignorance du poète n'habite plus avec moi. Belles fleurs de mai, je ne vous aime plus, vous que j'ai tant aimées !

Lacinthe blanche au cœur vert, toi qui me parus un symbole d'espérance et de pureté, et qui me fis verser des larmes sur ma colère, je ne t'ai point oubliée ! tu naquis et mourus pour moi seul ; tu fus pour moi plus qu'une fleur, plus qu'un ami ; tu fus le mystérieux langage de Dieu. Tu me parlas pendant trois nuits, et tu m'enseignas des choses que je ne savais pas. Mais tes fleurs fleurissent loin de moi, et je n'ai rien à leur demander qu'elles puissent me donner car le temps n'est plus où j'étais poète, c'est-à-dire seul dans la nature avec la beauté. Je suis homme ; l'homme a besoin des autres hommes ; sa vie est liée à celle de ses frères, et si les hommes tuent son âme, c'est en vain que la nature sera féconde, c'est en vain que la nature reverdira et que les fleurs seront belles. Lacinthe blanche au cœur vert, je ne t'ai point oubliée ; tu m'as enseigné bien des choses du ciel, mais tu ne m'as rien révélé des maux de la terre.

Cyclamène de la Brenta, sauge du Tyrol, gentiane du Mont-Blanc, je vous ai conté des douleurs que je n'aurais pas essayé de raconter aux hommes. J'étais seul avec mon ennui ; je ne demandais rien, je n'aspirais à rien dans la société de mes semblables ; j'étais naïf, j'étais égoïste comme l'une d'entre vous. Je ne souffrais que de me sentir froissé par le vent ; je n'avais d'ennemi que l'orage qui courbait ma tête, ou que la sécheresse qui flétrissait mon sein. Vous pouviez, dans ce temps-là, me comprendre et me consoler ; je ne demandais au ciel que ce qu'il vous accorde : la puissance d'exister, la faculté d'être par soi-même et pour soi-même. Je n'avais d'autre besoin que celui qui vous fait éclore, vivre afin de vivre. Vos grâces éternellement jeunes, votre beauté éternellement riche répondent aux aspirations de ma jeunesse aveugle. Je pouvais reprendre confiance en Dieu, comme le fait chaque créature bornée au sentiment de sa propre existence. Fleurs du torrent, filles des montagnes et des glaciers, j'en saurais plus vous confier les douleurs que l'on peut raconter aux hommes.

Bruyère blanche, qui étales tes grappes de perles avec tant d'orgueil, d'où vient que je ne pense plus à toi en te regardant ? Que m'importent tes mille fleurons semés comme une neige légère sur ta palmette flexible ? Est-il un seul de ces petits êtres qui s'inquiète de la vie de son frère, et qui se sente issu de la même tige, nourri de la même sève, soumis à la même loi ? Vous n'êtes que de vains fantômes de l'immortelle beauté, vous n'êtes que de froids enlêments de l'impérissable harmonie, êtres charmans et stupides que la poésie adore et que l'amour ne peut invoquer. Vous ne pouvez parler à la pensée humaine que par des signes glacés et des manifestations vagues ; vous n'aimez pas, vous ne sentez pas, vous ne connaissez pas. Bruyères flétries, quand le sang des hommes vous arrose sur les champs de batailles, vous vous teignez de pourpre, et la rosée du soir lave vos souillures ; mais vous ne demandez point aux cieux si c'est une pluie qu'ils épanchent pour vous purifier, ou si ce sont des larmes répandues d'en haut sur les criames de l'humanité.

Belles fleurs de mai, orgueil et jeunesse de la terre, je ne vous aime plus, vous que j'ai tant aimées ! Vous ne savez pas ce que souffrent les hommes, et vous n'avez rien à leur enseigner pour les rendre purs et tranquilles comme vous. Vous ne savez pas que les plus nobles et les plus vivantes créatures de Dieu se haïssent et se déchirent. Vous ne savez pas qu'elles se disputent le moindre coin de cette terre où vous naissez, où vous vivez toutes libres et à l'aise sous l'œil de la Providence ; vous ne croissez pas sur nos tombes pour consacrer la douleur de nos mères et pour couronner la dépouille de nos héros. Vous vous nourrissez de nos cadavres, et nos entrailles ne sont pour vous qu'un engrais ! Mais, hélas ! l'inévitable main de la destinée vous menace vous-mêmes ; le temps approche, peut-être, où l'humanité tout entière sera une armée, où la terre tout entière sera un champ de bataille. Alors des hordes de spectres affamés ravageront ces jardins où vous croissez pour les délices du poète. La charrie tranchera vos racines ; la hache nivellera peut-être ces buissons où vous entrelacez vos guirlandes ; et il se passera quelques jours avant que la terre songe à sa beauté, avant que l'homme avidé de pain lui redemande des roses.—Ou bien, je fais un plus doux rêve ! Sur les sommets nus et chauves des collines incultes, sur ces vastes landes désertes où vos humbles sœurs, les piles asphodèles et les sombres fougères croissent au bord des tristes marécages, le trop plein de la famille humaine, les enfants déshérités de la civilisation, les mendians et les parias, troupeau du Christ, iront planter dans les terres vierges, avec le pie et la bêche, armes des conquérants pacifiques, le signe sacré d'une religion nouvelle. La Beauté alors, sous l'œil de Dieu et sous la main des hommes purifiés, ses dons immortels, la foi, l'amour, l'idéal. Alors nos vieil-

les sociétés dissoutes et dévastées par les élémens de destruction qu'elles nourrissent fiérement dans leur sein, ne paraîtront plus que comme d'affreuses solitudes, d'où s'exileront par milliers les âmes pieuses, d'où se détourneront à jamais les grâces d'en haut. Alors, vous aussi, reines orgueilleuses et délicates, roses des parterres, jacinthes sans taches, tulipes enflammées, vous irez dans la demeure des hommes réconciliés vous marier aux naïves fleurs de la solitude, et des races plus charmantes et plus parfaites naîtront de vos hyménées. Oh! alors, riantes conquêtes de la civilisation nouvelle, symboles de la poésie ressuscitée, palmes aux mains de l'esclave affranchi, couronnées au front de la Liberté, je vous rendrai mon culte et mes soins, ô belles fleurs que j'ai tant aimées!

GEORGE SAND.

Les Trois Nuits de sir Richard Cockerill.

I.

Le Juré d'enquête.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1833, un grand crime éfraya tout le comté de Lancastre. Il s'agissait d'un assassinat qui venait de se commettre, dans des circonstances aussi mystérieuses qu'horribles, à New-Dolgelly, petite ville sise à quelques milles de Liverpool. On avait découvert, chez un résident, le corps d'un inconnu étrangement mutilé et à demi brûlé. Une enquête étant indispensable, le coroner devait procéder sur-le-champ à cette formalité dans la principale auberge du lieu. Déjà même, vers midi, et bien que le bruit de l'assassinat n'eût été répandu que depuis une heure ou deux, la taverne du Gril-d'Or ne suffisait pas à la foule qui voulait s'y précipiter. A peine avait-il été possible de réserver une place convenable pour le magistrat et pour les jurés.

On avait placé au milieu de la vaste salle une table en bois de chêne assez grossièrement égarrie. Le cadavre y gisait. Un long drap blanc recouvrait, en les accusant, les formes rigides de la mort. Plus d'une fois déjà, malgré la vive opposition d'un gardien d'office, ce drap avait été soulevé par les amateurs d'émotions fortes. Hommes, femmes, enfants, tous se pressaient, tous écartaient ce rideau funèbre, et chacun reculait épouvanté à la vue de ce qu'il voyait.

Non loin de là, une estrade avait été improvisée pour le coroner et pour les douze assesseurs appelés à rechercher avec lui l'origine du meurtre. En Angleterre plus qu'en aucun autre pays du monde, les représentants de la justice tiennent à la mise en scène; tout tribunal, même d'ordre inférieur, sait s'arranger de manière à avoir autant que possible la perspective d'un théâtre juridique assez bien monté. Notre devoir d'historien nous oblige à dire cependant qu'on ne voyait pas encore, dans la circonstance, les bancs soigneusement doublés de velours ni les consisns gonflés d'édrédon qu'on peut remarquer aujourd'hui parmi les accessoires de hautes cours.

Au moment où sonna une heure de l'après-midi, deux constables parurent et fendirent en quelque sorte les flots de la foule, précédant de quelques pas seulement messieurs les jurés; ces derniers étaient pour la plupart des notables de la ville ou de petits propriétaires des environs. A leur tête marchait un vieillard presque septuagénaire, mais vert encore, malgré son grand âge, et qui paraissait, selon toute probabilité, devoir être leur président.

Les deux mots de digression sont nécessaires.

Ancien brasseur dans un faubourg de Liverpool, M. Francis Barrett avait su amasser au temps chaud, comme la fourmi de la fable. En d'autres termes, à force d'avoir vendu du porter et de l'ale aux Trois-Royaumes, il s'était acquis une assez jolie fortune dont un neveu, une nièce et quelques domestiques l'aidaient à dépenser les revenus à New-Dolgelly. Là, justement entouré de la considération de ses nouveaux concitoyens, il n'avait pas cessé de chercher un remède contre l'ennui dans les affaires de la petite commune. Depuis vingt-cinq ans qu'il avait renoncé au commerce, il était constamment membre du jury aux cours d'assises, surintendant du revenu des pauvres et doyen de la fabrique; triple mission qui ne laissait pas d'entretenir sa vanité sur un pied de superbe très remarquable. Vainement l'âge avançait sans relâche, vainement de nombreux amis et George Barrett lui-même, son neveu, avidement d'entrer à son tour dans les honneurs administratifs, s'efforçaient de faire comprendre au vieillard qu'il fléchissait de jour en jour davantage sous le faix de sa tâche; l'excellent homme, non moins têtu que le juste d'Holrace, ne perdait pas contenance pour si peu et se trouvait toujours assez dispos pour remplir avec honneur toute charge municipale. Son exactitude à inaugurer le premier Penquête aurait été au besoin une nouvelle preuve à l'appui de cette prétention.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que l'honorable M. Barrett prenait place sur l'estrade. Déjà tous ses collègues, symétriquement rangés autour de lui, s'entretenaient avec chaleur de l'événement qui mettait en mouvement toutes les langues de la ville.

— On n'attend plus que le coroner, messieurs, s'écria en ce moment l'un des deux constables.

Presque au même instant, un sourd murmure parti de la foule annonça l'arrivée de ce fonctionnaire. — M. Gisborne, coroner en perruque

poudrée, véritable type du genre, était un gros petit homme, tout bouffi d'importance et affectant la brusquerie d'un personnage dont les momens sont comptés. Suivant une expression toute française, il était toujours à cheval sur la loi, et paraissait peu disposé à faire, dans aucun cas, le sacrifice de la forme. Immédiatement après être entré, il se dirigea vers la table, où il découvrit d'une main mal assurée le corps de l'inconnu, tout jaspé de teintes bleuâtres. Plusieurs autres taches violacées parsemaient aussi l'épigastre comme s'il y avait eu un commencement de décomposition, et, circonstance horrible! la tête et la figure étaient tellement brûlées qu'on aurait été en droit de douter qu'elles eussent appartenu à une créature humaine. M. Barrett, occupé à répondre aux questions du greffier, était du petit nombre de ceux qui n'avaient pas encore eu le loisir de contempler ce spectacle dans toute son horreur.

— Savez-vous bien, collègue, lui disait à demi-voix l'un de ses voisins, savez-vous bien que cette mort est venue par le poison? Le poison, arme odieuse et inconnue en Angleterre!

— Pas si inconnue, voisin! répondait l'ancien brasseur. Notre comté même connaît les substances vénéneuses depuis long-temps. Ne hochez pas la tête en signe de doute, je pourrais vous citer un fait. Oui, il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, jour pour jour, qu'étant juré du coroner comme je le suis à cette heure, j'eus à me prononcer sur un cas d'empoisonnement. Tout Liverpool s'en souviendrait au besoin. Cause remarquable, monsieur! Le fils d'un lord tué par l'acide prussique, un jockey irlandais pendu pour avoir été trouvé nanti de la fiole assassine: on se rappellerait un drame à moins!

En achevant de parler, le Nestor jeta les yeux sur la table. Depuis vingt-cinq années qu'il jouait un rôle dans les cours criminelles, M. Barrett devait être considéré comme suffisamment blasé sur ces sortes d'exhibitions et pourtant à peine le cadavre fut-il mis à nu devant lui qu'on le vit pâler et trembler comme la feuille que le vent d'automne détache de l'arbre et emporte au loin.

— Est-ce bien possible? s'écria le vieux juré d'une voix sourde. Il n'y a certainement rien de bien illusoire ni de trop shakspearien dans cette salle; néanmoins je reconnais ces taches homicides! Oh Dieu damne mes yeux, ou ce sont exactement les mêmes souillures qu'on signala, il y a vingt-cinq ans, sur le cadavre du fils de lord Tyrone!

On chuchotta sur le banc des jurés. Les paroles et la pâleur de M. Barrett furent interprétées de différentes manières. La vieillesse, la dérision, la peur, telles étaient les causes auxquelles on attribuait son exclamation. Toutefois, ce trouble du vieillard n'eut pas d'autres suites et bientôt M. Gisborne, revenant à son rôle de magistrat instruteur, coupa court à tous les commentaires en donnant ordre qu'on amenât le premier témoin de la cause.

Ce premier témoin était une femme déjà sur le retour. Une grosse tête ronde assez joutflue, assez foncée en couleur, des cheveux cendrés partagés en deux raies égales au milieu du front; sur la lèvre supérieure, un soupçon de poils follets; des yeux gris et une laogue toujours en éveil, voici, en deux mots, quelle était Jane Coburn.

Après avoir posé la main droite sur la Bible, elle déclara être depuis six mois au service de sir Richard Cockerill, gentleman jouissant, selon toute apparence, d'une fortune considérable, vivant fort tranquillement dans une jolie maison de plaisance, à un mille de New-Dolgelly, et n'ayant qu'un autre domestique appelé Péters. Jane ajouta que son maître était souvent malade et passait pour avoir la tête légèrement fêlée. On avait fondé cette opinion sur quelques bizarreries de caractère, et notamment sur l'amour excessif du gentleman pour les pintades et pour les faisans; sir Richard ne se contentait pas de nourrir ces gallinacées de friandises, il leur avait encore, en vertu d'un codicille, légué le tiers de ce qu'il possédait. Du reste, mistress le voyait peu; c'était elle qui s'occupait de la table et des autres menus soins du ménage. Quant à Péters, il servait de valet de chambre et couchait dans une petite pièce près de son maître, afin d'être sur pied aussitôt que ce dernier l'appellait.

— Assez de digression comme cela, fit observer M. Gisborne. Dites-nous, sans rien omettre, ce qui se passa chez sir Richard dans la nuit du 2 octobre?

— Soyez tranquille, je n'oublierai rien, répondit Jane avec un ton de volubilité extraordinaire. Non certes, Jane Coburn n'est pas femme à passer le moindre détail; mais avant de parler de la nuit, il faut que je prenne les choses d'un peu plus haut. Dans la matinée d'hier, Péters vint me trouver à l'office. — Peut-être de la connaissez-vous, Messieurs? Un bon garçon, toujours avenant, toujours gai, et qui ne manquera pas de se montrer fort étonné lorsqu'il apprendra le fatal événement...

— Arrivez au fait, reprit le coroner impatient.

— M'y voici, monsieur; mais, je le répète, comme je suis ici pour tout dire, je dirai tout.

« — Eh bien! Péters, quoi de nouveau? demandai-je à mon boute-train aussitôt qu'il fut entré.

» — Une bonne chose! Vous savez que j'ai depuis long-temps envie de faire un petit voyage en Irlande, où demeure ma famille; cette envie sera satisfaite d'ici à trois jours. Je vais, de ce pas, dans le comté de Kilkenny; je pars ce soir, à la nuit tombante.

» — Vous partez, Péters! c'est fort bien vu; mais comment le gentleman prendra-t-il la chose?

» — On ne peut plus gentiment. Sir Richard se porte mieux de jour en jour; il me charge d'ailleurs d'une mission qui ne manque pas d'import-

» — D'une mission ?

« — Oui, Jane. La supériorité des pigeons de Kilkenny est proverbiale. J'ai promis, sous serment, de lui en rapporter deux paires provenant des races d'Irlande. En revanche, il est convenu que vous me suppléerez pendant tout le temps que j'irai serai absent. Basseurez-vous, il y a peu de chose à faire. Du grain à donner deux fois par jour aux pintades ; la chambre du maître a leur propre. De temps en temps, lorsque ses accès de mélancolie le reprennent, une infusion de café-chaita à servir. Si le sommeil se fait profond, à trois gouttes de laudanum à mêler à l'infusion ; voilà tout. Est-ce de votre goût, Jane ? Ferez-vous tout cela ?

« — Vous pouvez partir en paix, Péters ; je le ferai scrupuleusement, foi d'honnête femme. Adieu, Péters ! Bon voyage, Péters ! »

Il me quitta et je ne le revus plus. La journée se passa. A la nuit tombante, je sortis moi-même pour aller acheter quelque chose. En revenant j'entraï au salon. Mon maître, qui y était assis en son fauteuil, me dit que Péters était occupé à faire ses malles pour partir dans une heure ; après quoi, il se retira lui-même dans sa chambre.

« — D'achez Tom, — notre chien de Terre-Neuve, — me dit-il, et allz dormir ; je n'ai plus besoin de vous, Jane. »

J'obéis, messieurs. Vers minuit, cependant, je fus réveillée par des cris furieux. La voix de sir Richard était facile à reconnaître. Pensant qu'il se trouvait plus malade, j'accourus, mais inutilement. Aucune issue ; la porte de la chambre était fermée. En collant l'oreille au trou de la serrure, j'entendis mon maître marcher vite et parler très haut ; il paraissait se plaindre et menacer tout à la fois ; il prononçait souvent, au milieu de paroles confuses, le mot de *meurtre*, et respirait d'un accent terrible : *va-t'en, va-t'en !*

Au bout de quelques instants, tout ce bruit étrange cessa. Je me remis à frapper à la porte. Peine perdue ! point de réponse ! De plus en plus effrayée, je m'étais décidé enfin à aller appeler le secours d'un fermier qui demeure à deux cents pas de là, quand sir Richard lui-même en pantoufles et en robe de chambre apparut sur le seuil de la pièce d'entrée. Il était pâle comme un mort. Il me fit signe d'entrer, ferma la porte, et me regardant en face, il me dit d'un air qu'il se forçait en vain de rendre calme.

« — Depuis que vous vous êtes couchée, Jane, il m'e-t venu un visiteur. »

« — Un visiteur, gentleman ; vous me faites trembler ! on parle de vous quelque temps de bandits qui désolent les environs. »

Aussitôt ses yeux rouillèrent et frayés dans leurs orbites, et j'entendis ses dents s'entrechoquer.

« — N'avez pas peur, Jane, ajouta-t-il. Ce visiteur n'est pas un larron de grand chemin comme vous pourriez le supposer ; au reste, il n'est plus à craindre. Il a voulu s'attaquer à moi, et il est mort. Il vient de s'empoisonner. »

Sachant mon maître malade, je compris qu'il tombait dans les accès prévus par le valet de chambre, et il me sembla que le moment était venu de lui administrer l'infusion prescrite.

« — Buvez cette tasse de cochléaria, monsieur, lui dis-je. Deux ou trois gorgées au plus vous calmeront. »

« — Où est cela ? s'écria-t-il en se tenant toujours debout et en envoyant la porcelaine se briser en mille morceaux contre le mur. Non, Dieu m'en garde, Jane ; c'est du poison, du poison, du poison ! »

Bien convaincue, alors, que le gentleman était en proie au délire, je le priaï d'aller se remettre au lit.

« — N'ni, nonni, Jane ! dit-il avec une sorte de frémissement dans la voix. Allez-y, vous ! si vous l'osez ; entrez dans cette chambre, si-éretément, sans bruit, et fermez les yeux du mort ! »

Encore plus alarmés du sens de ces paroles, et emporté par le désir de savoir si mon pauvre maître n'était pas le jouet de quelque rêve funeste, je me décidai enfin à avancer jusqu'au fond de la chambre à coucher.

Ce fut alors que je trouvai sur le lit de sir Richard le même cadavre que j'ai trouvé au milieu de cette salle. Le corps n'était étendu depuis l'oreiller jusqu'au couvre-pieds. Les bras et les jambes allongés, ainsi qu'on a coutume de placer ceux qui viennent de mourir. Les yeux sortaient sanglans de leurs orbites, le visage et presque tout le reste étaient brûlés. Eperdue de frayeur à la vue d'un spectacle si sinistre et si imprévu, je me précipitai hors de la chambre en criant de toutes mes forces. Le gentleman essaya alors de me retenir par mes vêtements, mais je lui échappai. D'un bond, je courus ensuite à l'écurie voisine ; j'y racontai ce que vous venez d'entendre ; et au petit jour, sir Richard était arrêté sous la prévention de meurtre, au moment où, dans la scène de la nuit, il demandait qu'on lui servit son thé, comme de coutume.

— Jane, dit en ce moment M. Gi-borne, pouvez-vous reconnaître le valet de chambre Péters dans le cadavre exposé sous vos yeux ?

— Non, non-jour, en aucune manière. Je dr'ai mieux, dans ces trois dévôres par le feu, il me serait impossible de reconnaître mon propre père.

— De quelle manière sir Richard Cockerill traitait-il habituellement son domestique ?

— D'une manière tout amicale, presque aussi fraternellement que ses pintades. Jamais le moindre reproche. Cette façon d'agir et mille autres motifs m'empêchèrent de croire que ce corps soit celui de Péters. Au moment où minuit sonna et où des cris se firent entendre dans l'apparte-

ment de mon maître, Péters devait s'être mis en route depuis plusieurs heures, et je suis sûr qu'il reviendra dans huit ou dix jours pour dissiper tous les doutes.

Telle fut la déposition du témoin. Le jury et l'auditoire y prêtèrent une attention si soutenue que personne ne s'aperçut de la profonde émotion avec laquelle l'honorable Francis Barrott avait écouté chacun des paroles qui étaient sorties de la bouche de Jane. Les deux maux appuyés sur la paroi d'ivoire de sa chaise et le menton sur ses mains, le vieux juré n'avait cessé de tenir ses regards fixés sur cette femme que lorsqu'elle-même eut fini de parler. Il avait laissé alors échoir par sa poitrine un soupir qui ressemblait à un gemissement, s'était renversé sur le dos de son siège, et avait dit en secouant plusieurs fois la tête :

— D'abord tout ceci passe mon int-elligence !

Jane étant allée s'asseoir sur l'invitation qui lui en était faite, on vit s'avancer à sa place le constable qui avait arrêté sir Richard Cockerill le matin même à son domicile. Ce second témoin déclara que, dès l'instant où il avait été placé sous la main de la justice, le gentleman était, pour ainsi dire, devenu muet, et qu'il avait constamment refusé de répondre à aucune question. Il était, en outre, constaté par la déposition de deux gardiens que le prévenu se retranchait dans un froid dédain, soit qu'il fut obligé de braver le sort de tout meurtrier, soit qu'il se sentit fort de son innocence. Il repartait toutes ses préoccupations sur ses pintades et sur ses faveurs, et n'ouvrait la bouche que pour demander qu'on ne les laissât pas manquer de grain. Jane Coburn était la seule personne qui l'eût aperçu dans un état d'agitation.

Deux heures sonnant à la pendule de la taverne, le moment était venu de faire comparaître l'auteur présumé du meurtre, et d'appréhender de lui-même sur quels moyens il prétendait appuyer sa défense. — M. Gi-borne, imprimant donc à sa voix un ton plus solennel encore que dans les interrogatoires qu'il venait de diriger, jeta ces mots au milieu du silence :

— Qu'on introduise l'accusé !

II.

Une Baguette.

A peine le coroner eut-il achevé de donner cet ordre, que tous les yeux se dirigèrent avec une incroyable avidité vers la porte par laquelle devait entrer le prévenu. L'indélicat et la curiosité étaient excités à un tel point, que les jurés eux-mêmes se levèrent de leurs sièges, malgré les impérieuses admonitions de M. Gisborne.

— Restez assis, messieurs, restez assis, je vous en conjure ! s'écriait le magistrat balayant et fort content d'avoir une occasion de s'écrier. Pas de tumulte dans cette salle ! Nous touchons à une heure solennelle, messieurs ! — Constables, faites faire silence, où je me verrai forcé de réquérir l'évacuation du Guild-Or !

Seul d'entre tous ses collègues cependant, M. Francis Barrott était resté calme sur son banc. Froid, muet, impassible au milieu de cette tempête, il aurait donné une idée parfaite du sénateur romain, si la planche sur laquelle il résidait eût été une chaise d'ivoire et sa redingote un agaçant clamyde de laine ou de pourpre.

— Qu'on fasse silence et qu'on laisse passer sir Richard Cockerill, répéta le coroner d'une voix tonnante.

En ce moment, le vieux juré crut devoir venir en aide au magistrat, et, sortant de son attitude stoïque, il invita, par un léger signe de la main, ses collègues à se rasseoir ; on le vit ensuite remettre son menton vénérable sur le pommette de sa chaise, et il serait convulsivement entre les deux jambes.

— Qu'il t'entr, e mystère ! dit-il en même temps d'une voix faiblement accentuée. L'empoisonneur de Liverpool a pourtant été bien et dûment pendu... Mais il faut voir avant de rien hasarder ; je dois attendre jusqu'au bout avant de rien dire...

L'homme qu'on venait d'introduire offrait aux regards une physionomie assez remarquable pour attirer l'attention sans les circonstances extraordinaires dans lesquelles il se trouvait à cette heure. Sir Richard Cockerill était en deuil. A son costume sévère mais d'une grande richesse, on devinait en lui le dandy contemporain, et peut-être rival de ces lions célèbres de l'Angleterre d'il y a vingt ans, au milieu desquels brûlèrent un instant lord Byron et Bummel. Ses traits moulés à la grecque eussent été beaux sans l'expression d'un peu fauve et presque sinistre qui les animait de temps en temps. Quoiqu'il eût atteint sa quarante-cinquième année à peine, il était déjà chauve, avait le front élevé, mais dédaigneux et fuyant légèrement vers les tempes. Son sourire, d'une étrange mobilité, pouvait aussi très-bien paraître à penser ; mais, ce qui frappait surtout en sa personne, c'était l'amaigrissement de la main droite : ce doigt portait au-dessus de la phalange une baguette ayant en guise de chaton un diamant gros comme une aveline et qui cond-nait toute lumière autour de lui ; or, le gentleman, cédant sans doute à une ancienne habitude de coquetterie, ne cessait de mettre en évidence et la main et le bijou. Le jury tout entier fut d'autant plus à même de remarquer cette circonstance que le prévenu, mis en devoir de prêter serment d'usage, se disposa à le faire avec une grâce érudite et pour ainsi dire théâtrale.

Mais cette assurance de l'accusé ne devait durer qu'un très-court instant, et elle tomba comme par enchantement dès que M. Gisborne eut pris la parole.

— Sir Richard Cockerill, dit tout à coup le coroner avec le plus de so-

norité qu'il pût en trouver dans son larynx, un grand crime vient d'effrayer le pays. A la fin de la nuit dernière, un homme, dont on n'a pu encore savoir le nom, a été trouvé chez vous, dans votre chambre à coucher, sur votre lit, tué par le poison et ayant tous les traits du visage horriblement brûlés. Personne encore n'a donné d'indications précises sur ce personnage, pas même Jane Coburn, votre femme de charge. Au nom de la loi, veuillez vous dire tout ce que vous savez à cet égard.

Sir Richard, évidemment en proie à l'émotion la plus poignante, vacilla soudain sur ses jambes et ne sonna mot.

— Nous ne sommes pas une cour de justice, se mit à dire le magistrat, nous ne sommes qu'une commission d'enquête. Ainsi nous ne préjugeons rien, nous ne faisons que constater. L'interrogatoire auquel vous êtes soumis n'est donc qu'une simple formalité. Revenez à votre sang-froid et s'il vous est impossible de vous tenir debout, voici un fauteuil en velours d'Utrecht à vos côtés; parlez assis.

Nouveau silence.

Pour la troisième fois, M. Gisborne revint à la charge.

— Voyons, gentleman, reconnaissez-vous le cadavre qui vous a été déjà représenté ce matin? Reproduit-il à vos yeux le nommé Péterson-Morton, domestique à votre service, ou toute autre personne qui vous serait connue? Répondez-nous!

Ce fut peine inutile. Au grand étonnement de l'auditoire, cette nouvelle tentative n'eut pas plus de résultats que les deux premières. Durant ce simulacre d'interrogatoire, les yeux de l'accusé ne se levaient pas, afin d'éviter sans doute les regards pécuniaires des douze assesseurs du coroner; ils restaient comme rivés sur le grand drapeau blanc qui recouvrait le corps mystérieux, et un soupir tiré du fond de sa poitrine semblait l'expression du soulagement que sir Richard éprouvait en voyant qu'on lui épargnait l'aspect du hideux cadavre...

Toutefois, peu après cette question : « Ce corps reproduit-il à vos yeux le nommé Péterson-Morton ? » sir Richard, qui s'était laissé choir entre les deux bras du fauteuil, se leva comme s'il eût été surexcité par la pile galvanique, et promena deux yeux ardents sur l'estrade. Le coroner parlait. Sir Richard ne l'entendait pas et regardait toujours. En ce moment même, M. Barrett s'était levé tout tremblant; les lèvres du vieux juré, pâles de stupeur, remuaient, mais sans prononcer un seul mot. Il se cogna le front, ainsi que le fait un homme qui veut rappeler un souvenir rebelle, mais chancelant; dominé par son trouble, il retomba sur son siège, privé de connaissance et inondé de sueur.

— Mon Dieu, j'avais depuis long-temps prédit qu'il en serait ainsi quelque jour! s'écria M. Gisborne d'un ton demi-courroucé, demi-railler. C'est par trop fort, aussi; interrompre la procédure dans la circonstance la plus aguste! Mais qu'attendre d'un juré de soixante et dix ans? L'honorable M. Barrett est à l'âge où l'on se repose; dès demain, je le ferai rayer des rôles...

Et tandis qu'on prodiguait des soins au Nestor de New-Dolgelly, et que plusieurs personnes s'empresaient de lui faire respirer des sels, le coroner, après s'être tourné vers le prévenu, ajoutait avec un petit geste protecteur :

— Gentleman, nous entendons un autre jour les explications que vous pouvez avoir à donner sur cette malheureuse affaire...

En entendant ces mots, l'accusé salua froidement. Sans paraître s'inquiéter en rien de l'incident qui venait d'interrompre si brusquement l'interrogatoire, il avait repris tout son sang-froid, et ses grands yeux noirs pouvaient soutenir tranquillement à cette heure le regard du coroner.

— Messieurs du jury, reprit aussitôt ce dernier, l'indisposition d'un de vos collègues nous ôtant tout caractère légal, il est indispensable que l'enquête soit remise à après-demain. D'ici là, au reste, le corps pourra être soumis à l'examen d'un médecin, et j'aurai moi-même le loisir de procéder, avec quelques uns d'entre vous, à la visite des lieux. Pour ce qui est du prévenu, il restera sous la garde des constables dans cette même taverne. Jusqu'à nouvel ordre, il lui sera permis de communiquer avec qui il lui plaira, excepté seulement avec les témoins.

Sur ces dernières paroles, la foule se retira lentement, non sans donner à chaque pas des marques de l'étonnement d'un lequel venaient de le jeter les événements de la journée. L'évanouissement du vieux juré se présentait comme un nouveau thème à d'innombrables conjectures; chacun le chargeait, suivant sa fantaisie, d'un rôle à jouer dans le terrible drame de la veille. Mais, par bonheur, avant même que la salle eût été entièrement vidée, M. Francis Barrett avait été ramené chez lui dans une chaise à porteurs, et remis aux soins de miss Sarah, sa nièce.

— Cinq ou six sang-sues à la nuque, miss; immédiatement après, une potion calmante, disait le médecin qu'on avait appelé; de la diligence surtout, et ce ne sera rien...

— Du tout, du tout, docteur! s'écriait le malade; non, ni potion d'aucune sorte, ni sangsues! du repos et du silence, pas autre chose...— Ah! cette bague! ôtez-moi seulement de devant les yeux cette bague au chaton de diamant!...

— Vous le voyez, poursuivait le médecin en s'adressant aux assistants, il y a encore un grain de délire. L'ordonnance ne souffre pas un moment de retard, ou je ne réponds plus de rien. Qu'on veuille, ayant tout, à l'application des sangsues!

Ce qu'exigeait le docteur fut exécuté au pied de la lettre. On ne tint aucun compte de la résistance du vieillard; il fut gorgé d'un insipide breuvage et livré aux ongles.

— Ah! mon Dieu, reprenait l'excellent homme, je suis donc condamné à ne voir aujourd'hui que du sang; le mien et celui de.... de l'homme à la bague de diamant!

— Alons, bon oncle, faites un petit effort, disait miss Sarah, qui se tenait constamment au chevet du malade; dormez une heure ou deux et la vision passera.

Le lendemain, dans la matinée, comme le vieux juré était assis au coin du feu, luttant de son mieux contre sa nièce, qui lui présentait toujours de la tisane de quatre fleurs, la porte de la chambre tourna tout à coup sur ses gonds. On vit en même temps entrer M. Gisborne. Il avait la figure écarlate, comme toujours, et portait sous le bras un gros in-folio qu'il jeta d'un air d'importance sur le premier meuble venu.

— Bonjour, master Barrett! Votre très humble, miss! dit le coroner en prenant sans façon une chaise. Eprenez-vous du micox, notre Nestor?

— Ce n'était pas une indisposition sérieuse, répartit le vieillard. Un peu de trouble, voilà tout. Quoique vous ayez parlé d'effacer mon nom du tableau, je suis prêt à remplir mes fonctions de juré, monsieur.

— Nous avons le temps de nous occuper de cela, master. Ce qu'il y a de plus urgent, c'est l'affaire d'hier.

— Vous voulez parler du meurtre?

— Donnez à ce triste événement le nom que bon vous semblera, monsieur Barrett, peu importe. Pour moi il n'est encore qu'un malheur né du hasard; pour vous il est déjà un crime, je le sais. On m'a affirmé, en effet, qu'après, à la sortie de l'enquête, vous appuyant sur je ne sais quelles présomptions toutes plus frivoles les unes que les autres, vous n'avez pas hésité à proclamer tout haut la culpabilité de sir Richard...

— Il est vrai, et depuis douze heures mon sentiment n'a pas changé.

— Eh bien! c'est précisément ce sentiment obstiné qui je viens combattre. Je veux vous prouver que, dans les faits de cette nature, les présomptions en apparence les plus accablantes peuvent quelquefois manquer de fondement. Et afin de vous convaincre par un seul mot, je vous apporte, en guise d'exemple, la relation d'une affaire exactement semblable.

— Oh! exactement semblable! dit le vieillard en hochant la tête.

— Oui, à peu de choses près, ajouta le coroner.

Posant aussitôt sur ses genoux l'in-folio qu'il avait apporté : — Ce je rencontre dans le *Recueil des morts curieuses*, master. Tenez, tenez, et voici; prêtez-moi seulement un peu d'attention.

— Lisez, monsieur, lisez, je suis tout oreilles.

M. Gisborne ne se fit pas prier davantage.

« Le célèbre Elonard Young, dit-il, l'auteur des *Nuits*, fit un jour une partie de plaisir sur la Tamise, avec plusieurs dames de sa connaissance. Pour leur procurer un passe-temps agréable, il joua différents airs sur la flûte, instrument sur lequel il excellait. Mais bientôt, voyant qu'une barque montée par plusieurs officiers suivait le yacht sur lequel il se trouvait, il cessa de jouer et mit l'instrument dans sa poche.

— Pourquoi cessez vous donc de jouer, monsieur? lui demanda l'un des officiers d'un ton passablement brusque.

— Pourquoi cette question? répondit Young avec assurance.

— Vous voudriez bien recommencer tout de suite, dit l'officier.

— Mais....

— Point de mais! recommencez, vous dis-je, ou je vous fais sauter dans la Tamise, où il faudra tout de même que vous jouiez, si vous voulez vous sauver comme ce rapsode antique dont la lyre charmaient les dauphins. Allez une ronde ou une marche, s'il vous plaît?

« Voyant la frayeur des dames avec lesquelles il se trouvait, et cédant à leurs instances, Young se résigna à exécuter l'ordre insolent de l'officier. Il reprit sa flûte et recommença à jouer quelques airs.

« Cependant quand la pronenade fut finie, et que les deux barques eurent atteint le rivage, le poète prit l'officier à part :

— Monsieur, lui dit-il, si vous êtes un homme d'honneur, vous me rendrez raison de vos impertinences menaçées. Je vous attends, demain, sans témoins et au bord de votre épée.

« L'officier accepta. Ils choisirent l'heure et un endroit écarté, à quelques milles de la ville, du côté de Greenwich; puis, ils se séparèrent.

« Le lendemain, dès l'aube du jour, Young fut le premier au rendez-vous. Quand l'officier lui arriva, Young tira de sa poche un pistolet de gros calibre et ajusta son adversaire.

— Quoi! s'écria celui-ci indigné, ce n'est pas une rencontre, mais un guet-apens! Est-ce que vous voulez m'assassiner, monsieur?

— Nullement, répondit le poète avec un très grand sang-froid; seulement je vous invite à danser un menuet.

« Comment?

— Mon Dieu, si le menuet vous répugne, je n'y tiens pas autrement, dansez une gavotte, une courante, ce que vous voudrez. Mais je vous prévins que si vous ne dansez à l'instant quelque petite chose, je vous fais sauter le peu que vous avez de cervelle.

— Ah ça! interrompit en cet endroit M. Barrett, quel diable de conte me débitez-vous là, monsieur? En quoi cette histoire d'hommes qui jouent de la flûte et dansent un menuet présente-t-elle des ressemblances?...

— Attendez donc, master, reprit M. Gisborne; on ne conclut jamais qu'à la fin. Laissez-moi arriver à la fin.

— C'est bon, je vous écoute, monsieur.

Le coroner continua :

« L'officier voulut encore faire quelques objections, mais en vain, il fut forcé de remplir la volonté de son adversaire et exécuta une gigue qui ne dura pas moins de dix minutes.

« — Allons, c'est bien, c'est fort bien, dit Young, quand l'exercice fut terminé. Hier, vous m'avez fait jouer de la flûte; aujourd'hui, je vous fais danser, nous sommes quittes... Néanmoins, si vous voulez une autre satisfaction, je suis prêt à vous la donner.

« L'officier reconnut ses torts et embrassa Young. Dès ce moment, ils se restèrent bons amis... »

— Permettez, interrompit pour la seconde fois l'honorable M. Barrett ; jusqu'ici je ne vois pas trop...

— Mais, un peu de patience, master, répondit M. Gisborne; on ne voit jamais qu'à la fin. Laissez-moi arriver à la fin.

Là-dessus, il reprit, toujours de sa belle voix de juge instructeur, « Ils furent même si bons amis qu'on les vit, à quelque temps de là, aller passer ensemble la belle saison à la campagne, dans une maison de plaisance qui appartenait à l'officier. Ayant l'un et l'autre les mêmes goûts, le même amour pour la méditation et pour l'étude, ils ne se quittaient pas un seul instant; ils avaient mêmes loisirs, même table et surtout même cabinet de travail.

« Un certain soir du mois de septembre, que le froid était plus vif qu'à l'ordinaire, ils se retirèrent dans cet appartement commun; on avait pris soin de chauffer convenablement cette pièce. Young, voulant profiter des dernières heures du jour, achevait de transcrire, au bout de la chambre, l'une de ses mélancoliques fantaisies. Pendant ce temps-là, son hôte, tenant à la main plusieurs de ses longues épingles noires dont se servent les entomologistes, s'amusa à fixer sur une carte plusieurs insectes qu'il avait recueillis dans ses courses de la journée. Mais voilà que tout à coup le fauteuil de l'officier remua; un bruit sourd et une sorte de sanglot étouffé suivit de près ce mouvement; mais Young est tellement occupé de transcrire ses vers qu'il ne tourne pas même la tête. Ce n'est qu'après un bon quart d'heure qu'il se leva afin d'aller prendre place devant l'âtre. Ici un terrible spectacle se livre à sa vue: l'officier étant tombé du fauteuil jusque entre les deux chenets, avait la tête à demi consumée. Aux cris d'épouvante poussés par le poète, on accourut en grande hâte; mais tout était fini; le maître de la maison ne donnait depuis long-temps aucun signe de vie.

« Cette mort singulière, et pour ainsi dire surnaturelle, ne laissa pas d'éveiller les soupçons. Un parent du défunt vint à se rappeler la querelle de la Tamise et le duel qui en avait été la conséquence. C'en fut assez pour établir la culpabilité de Young. On prétendit donc que dans un accès de ressentiment et peut-être de déraison, il avait étranglé de ses mains son nouvel ami, et qu'il l'avait ensuite jeté, tête première, dans le foyer ardent. Ce bruit ne tarda pas à prendre une certaine consistance; le pauvre Young fut arrêté par ordre du coroner et détenu sous bonne garde.

« On l'interrogea sur les diverses circonstances du crime; il balbutia à peine quelques sons intelligibles; on le menaça du châtimement terrible que les lois infligent à tout meurtrier, il demeura muet. Ce silence, en présence de pareils faits, fut regardé comme un aveu.

« Cependant un heureux hasard voulut que le savant Harvey passât par le pays; on fit part de l'événement à l'illustre médecin, et le corps fut soumis par lui à un examen scrupuleux. Harvey n'eut pas grand-peine à démontrer la fausseté de l'accusation qui pesait sur Young. Il prouva que tout en pointant ses épingles, l'officier obèse, pituitux, frappé soudain d'une attaque d'apoplexie foudroyante, avait roulé jusque sur les charbons. Ces explications suffirent à justifier le poète; et Young redevint libre dès le même jour.

— Eh bien, master, votre conviction n'est-elle pas ébranlée? dit M. Gisborne après avoir refermé le livre.

— J'avoue que je n'ai en rien changé de manière de voir, répondit froidement M. Barrett.

— Quoi! il se pourrait! La similitude des faits ne vous aurait point frappé, monsieur? Mais réunissons ensemble, si vous voulez. Un homme est brûlé en la présence d'Edouard Young comme en celle de sir Richard Cockerill. On arrête Young sous la prévention de meurtre; pareille chose arrive pour sir Richard. Après l'inspection d'un homme de l'art, Young est déclaré innocent. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour notre accusé, dans une cause absolument identique?

— Pourquoi?... Parce que, monsieur... Mais il vaut mieux ne rien dire... Pour bien apprécier cette ténébreuse affaire, il faut savoir ce que je sais seul à savoir, probablement... Lorsqu'il fut absous, Young n'avait pas au doigt une bague au chaton de diamant, monsieur! Vous n'avez donc pas remarqué la bague de sir Richard Cockerill?

Mais, attribuant ces paroles à la continuation du délire, M. Gisborne n'écoutait plus le vieillard. Il referma son livre en haussant légèrement les épaules et sortit en marmottant lui-même quelques paroles incolores.

— Que veut-il dire avec sa bague? Bien sûr, le bonhomme radeote. Après tout, il faut être indulgent pour les infirmités de la vieillesse; on ne peut guère mieux faire à son âge. Je vais de ce pas m'occuper de faire effacer son nom de la liste du jury.

Certes, s'il eût été possible à l'honorable M. Barrett d'entendre cette conclusion du magistrat, point de doute qu'il ne s'en fût montré fort af-

fligé. Néanmoins sa conscience l'aurait encore emporté sur sa vanité, et il n'eût point cessé de répéter à ceux qui l'entouraient :

— Ah! mes enfans, cette bague, quel témoin terrible! quelle preuve éclatante du crime!

III.

Entre deux verres.

Ce n'est pas que le vieux juré possédât une certitude complète. Un doute le poursuivait encore, et ce fut sans doute afin de s'en délivrer que, peu de temps après le départ de M. Gisborne, il écrivit au prisonnier du Gril-d'Or cinq ou six lignes que nous reproduisons ici :

« Monsieur,

« Le brasseur de Liverpool ne peut avoir été le jouet d'un rêve lorsqu'il a reconnu hier et votre visage et la bague que vous portez à l'annulaire de votre main droite. Une sanglante affaire, celle du fils de lord Tyrone, lui est soudain revenue à la mémoire. Il s'imagine donc depuis lors, à tort ou à raison, que le nom de sir Richard Cockerill, sous lequel on vous désigne, n'est qu'un nom d'emprunt. Il pense aussi que son devoir lui prescrit de vous demander des éclaircissements sur un double mystère dont son imagination est justement effrayée.

« Veuillez lui faire dire si vous jugez à propos de le recevoir.

» FRANCIS BARRETT. »

Vingt minutes s'étaient à peine écoulées qu'on rapportait au vieillard une lettre passée à l'ambre et qui ne contenait que ces seuls mots :

« Venez sans faute dans une demi-heure.

» SIR RICHARD COCKERILL. »

Tenant sa canne à pomme d'or d'une main, serrant dans l'autre la lettre qu'il venait de recevoir, M. Barrett frappait, au bout d'une demi-heure, à la porte de la taverne.

— Vous êtes la seule personne que le prévenu ait consenti à recevoir, dit l'aubergiste, devenu grolier. Deux maîtres attorneys, venus du chef-lieu en chaise de poste, lui ont proposé de prendre sa défense. Il a répondu qu'il n'avait que faire de leurs conseils, tant il était sûr de lui!

— L'avez-vous fait instruire de mon arrivée?

— Inutile, master. Tout à l'heure, ajouta ce bavard, la pauvre Jane Coburn, désolée de s'être tant pressée d'accuser son maître, qui était, disait-elle, si bon pour elle, si bon pour tout le monde, et incapable de faire du mal à une mouche, Jane Coburn s'est présentée à cette même porte, demandant à être introduite. Elle voulait aller se jeter à ses pieds et implorer son pardon. Le gentleman lui a fait dire que, comme il attendait votre visite, il ne pouvait la recevoir, mais qu'il lui pardonnait de grand cœur. Ainsi, master, vous êtes tout annoncé.

L'aubergiste, en effet, avait à peine achevé ses paroles, qu'une porte s'ouvrit; un constable parut sur le seuil et fit signe au vieillard d'entrer.

— Soyez le bien-venu, monsieur, dit sir Richard.

Et après avoir examiné en silence l'expression de physionomie du vénérable M. Francis Barrett :

— Veuillez vous asseoir, je vous en prie!

En même temps, il donna à voix basse un ordre au constable, qui approcha un fauteuil et se retira dans l'antichambre.

A en juger par ce que vous m'avez écrit, monsieur, reprit le prisonnier, vous avez bien des choses à me dire. Ma figure, prétendez-vous dans votre lettre, ne vous est point tout à fait inconnue. Où m'avez-vous vu pour la première fois?

— Mais, répartit le vieux juré en frissonnant, vous ne pouvez l'avoir oublié; c'est... ce doit être à Liverpool...

— A Liverpool? répliqua sir Richard avec un rire forcé. Il faut que vos souvenirs ne soient pas très fidèles, ou bien que mes traits aient une grande ressemblance avec quelque autre personne que vous y aurez connue... Je ne suis jamais allé à Liverpool!...

— Permettez, sir, les illusions ont peu d'empire à mon âge. Je suis bien sûr qu'il y a vingt-cinq ans, en pleine cour d'assises, le jour même où le fils de lord Tyrone...

— Le fils de lord Tyrone! attendez donc; je sais maintenant ce dont vous voulez parler.

Là-dessus, il s'arrêta court, et avec un calme qui avait quelque chose d'affreux pour M. Barrett, il se leva, posa sur la table une bouteille de vin de Hongrie, deux verres; puis, se retenant dans sa chaise :

— Nous allons causer de tout cela en disant deux mots à ce vin de Tokay, master.

— Non, non, gentleman. Point de Tokay! Je n'ai besoin de rien, s'écria le vieux juré; je ne veux rien du tout, sir Richard Cockerill... puisqu'il vous plaît d'être ainsi appelé. Je n'ai soif que de la vérité, et s'il vous convient de m'expliquer l'étrange rapport qu'il y a entre l'événement d'hier et celui d'il y a vingt-cinq ans... à la bonne heure; j'écouterai tout... mais sans rien prendre, sans faire autre chose que vous entendre.

Sans s'arrêter au refus de son visiteur, sir Richard remplît deux verres; il en tendit un à M. Barrett et vida l'autre d'un trait. Quand il eut remplacé le goblet sur la table, ses traits, qui portaient, quelques instants auparavant, l'empreinte du trouble et de l'égarement, avaient recouvré une sorte de calme; son regard paraissait plus assuré.

— Je comprends votre hésitation, master, reprit-il. La fantasmagorie

d'hier vous effraie. Vous craignez qu'il n'y ait du poison dans cette liqueur. Cette vieille folle de Jane vous en a tant parlé! Voilà quoi vous ne voulez pas boire. Entre nous c'est un grand tort, monsieur; il n'y a peut-être pas, dans toute notre Grande-Bretagne, un flacon de Tokay qui vaille celui-ci... Mais j'oubliais! Parlons de lord Tyrone...

À ces mots, étendant la main droite jusqu'au milieu de la table, il laissa voir dans ses moindres détails la magnifique bague qu'il portait au doigt annulaire.

— Cette bague vous intrigue beaucoup, poursuivit-il; votre billet fait mention d'un mystère auquel elle se rattacherait... Il est bien vrai, il existe réellement un secret dont ce bijou est la clé.

— Voilà ce que je voudrais connaître, dit le vicillard.

— Voilà ce que je vais vous raconter sur-le-champ, répliqua le prisonnier. Écoutez:

Il y a bien un quart de siècle qu'ayant entrepris mon tour d'Europe, ainsi que tout bon gentleman ne peut se dispenser de le faire, je m'arrêtai en Italie, à Gênes, vers le doux mois d'avril. Les merveilles de la ville de marbre vus et revues, je songeais à aller porter ailleurs mon ennui et mes pas; mais voilà qu'au moment de remonter en chaise de poste, on vint me supplier de différer mon départ. Le docteur Vorriciani, médecin des fous, m'invita à passer au moins une matinée dans la maison de santé dont il avait la gestion. Quelque triste que parût être un pareil séjour, je me rendis à ce désir du savant homme et je causai ainsi tour à tour avec les démentes les plus remarquables de ce lieu de misère, avec une demi-douzaine de fanatiques pentapopolitains qui croyaient être chacun l'Ante-Christ, surtout avec un grand naturaliste de Palerme qui prétendait être toujours sur le point de résoudre victorieusement la fameuse question d'ornithologie qui demeure en suspens depuis que le monde est monde, à savoir: *Si c'est la première poule qui a fait le premier œuf, ou si c'est le premier œuf qui a fait la première poule.*

Mais la singularité la plus bizarre et assurément la plus intéressante à mes yeux était celle d'un jeune Anglais, lord James Tyrone...

En entendant ces mots : « lord James Tyrone », l'honorable M. Barrett tressaillit de nouveau sur son fauteuil.

Sir Richard continua :

— D'une immense fortune, qu'il avait dissipée en folies de toutes natures, il ne restait plus au jeune lord qu'un diamant d'une assez belle eau, une bague héréditaire; mais ce bijou, qui était sa dernière ressource, se trouvait être aussi la cause de sa déraison. La folie de cet infortuné consistait à frotter sans cesse ce diamant, afin d'en écarter je ne sais quelles mystérieuses taches de sang, taches chimériques, bien entendues, et que seul il voyait. Cent fois la pensée était venue à M. Vorriciani d'arracher le diamant au pauvre insensé et de s'en défaire.

— Qui sait ? disait le docteur. Peut-être la cause cessant d'être, le mal cessera-t-il de même ? Qui me dit que quand l'anneau fatal aura disparu des yeux du malade, la raison ne reparaitra pas.

Mais dans cette opulente cité de Gênes, il ne s'était pas trouvé un patricien, pas un Doria ni un Popoli qui pût donner un bon prix du diamant. Voilà pourquoi V. Vorriciani arrêtait à peu près tous les Anglais au passage, leur proposant cette affaire, qui ne pouvait être qu'une bonne action et un bon marché tout à la fois. Je ne voulus pas, comme vous pensez bien, laisser échapper nne si belle occasion d'être utile à l'un de mes compatriotes. J'achetai la bague le prix qu'il nous voulait la vendre, me flattant de l'espérer d'améliorer ainsi la position de lord Tyrone et de le voir promptement guérir. Il guérit en effet, monsieur, mais de quelle façon !

Trois jours après mon marché, j'étais à Livourne, sur la jetée du port, regardant l'on après l'autre les vaisseaux qui allaient mettre à la voile. Un homme accourait en même temps. Je reconnus mon domestique.

— Ah ! monsieur, me dit-il, lord Tyrone...

— Eh bien ! qu'est-il arrivé à lord Tyrone ? parle ! Il ne souffre plus, j'espère !

— Non, non, monsieur, il ne peut plus souffrir, en effet : il est mort !

Rien de plus vrai. En me disant cela, le domestique me remettait une dépêche de M. Vorriciani. Le docteur m'y annonçait avec quelques détails la fin du pauvre jeune homme. Vingt-quatre heures après mon départ de Gênes, James, ne voyant plus son diamant, l'avait redemandé; on lui avait présenté le petit sac de guinées que j'avais moi-même offert comme appoint du marché. Le pauvre fou, en éparpillant alors tout le contenu sous ses yeux, avait cru voir une tache de sang dans chaque pièce d'or, et dans le proxyisme de sa démenie, il en avait avalé plusieurs qui, après s'être arrêtées à l'œsophage, avaient amené l'asphyxie.

Mais, dit en terminant sir Richard, afin de faire diversion à la douleur que m'avait causé cette nouvelle, je partis immédiatement pour l'Allemagne; je vis tour à tour le Tyrol, l'illyrie et la Carniole, ces trois provinces où les pituités et les faisans comptent de si belles variétés. Rentré un an après en Angleterre, j'oubliai cette triste aventure et ne m'occupai plus que de retrouver, à force de croiser les races, l'oiseau du phase des anciens, cet admirable oiseau du phase qu'on proclame perdu à tout jamais pour les générations modernes.

— Ainsi, monsieur, voilà tout ce que vous avez à me dire sur lord Tyrone ? demanda M. Barrett, visiblement désappointé.

— Absolument tout, master, répliqua le prisonnier en vidant un second verre. Pourtant, ajouta-t-il avec un sourire étrange, il peut me venir d'au-

tres détails et, dans ce cas, je me ferais un devoir de vous les transmettre... comtez-y.

— Bien obligé, monsieur. Mille pardons de vous avoir causé du dérangement pour si peu, monsieur.

— C'est singulier, reprit M. Francis Barrett, en remuant le pied dehors, ce visage... ce regard effaré et cette diablerie de bague... Il n'avait bien semblé... mais, non; il paraît que j'étais dans l'erreur et que je soupçonnais à tort. M. Gisborne est capable d'avoir raison : un crime aussi noir ne peut avoir pour auteur l'homme qui aime tant les pituités !

L'entretien que le vicillard venait d'avoir avec le prévenu n'était pas la seule pierre d'achoppement qu'eussent rencontrée ses premiers sentiments sur cette affaire. On sait que la petite ville était livrée à toutes les conjectures. Au nombre des versions qui circulaient déjà, deux surtout obtenaient beaucoup de créance.

La première, qui n'était pas la moins vraisemblable, à ce que disait le coroner lui-même, consistait à attribuer le méfait à un membre fameux de la secte des *Résurrectionnistes*. Un certain Samuel Hodges, ancien étudiant en chirurgie, passionné pour la science, mais vivant à cette heure, disait-on, d'un métier fort équivoque, de la dépouille des morts; en un mot, Samuel Hodges passait pour exercer dans la contrée cette profession infâme de voleur de cimetières. Plus d'une fois des ornemens volés et les joailleries de la plus grande valeur reconnus pour avoir appartenu à des personnages d'importance avaient été, peu de temps après le décès de ces derniers, aperçus aux doigts de Samuel, et l'ancien étudiant s'était toujours refusé à s'expliquer sur leur origine. Il faisait, en outre, de fréquents voyages à Londres, et l'on supposait avec un semblant de raison qu'il n'allait si souvent visiter le capitale de la Grande-Bretagne que pour y vendre en secret son criminel butin. Il paraissait donc suffisamment naturel de croire que, suivant son habitude, Samuel avait profané quelq'un des tombes récemment fermées à New-Dolgelly; qu'il avait dépouillé quelque corps de l'or qu'il pouvait encore posséder; qu'enfin, après l'avoir défiguré par le feu, il l'aurait jeté pendant la nuit chez un des résidents, lequel se serait trouvé être par hasard sir Richard Cockerill.

L'autre interprétation paraissait tout aussi fondée et réunissait du même un grand nombre d'adhérens. Dès 1829, on avait signalé dans les alentours une affiliation de coureurs de grande route, qui, sous prétexte d'exercer la contrebande et d'éloider les droits de péage, rendaient fort dangereuse la fréquentation des chemins de traverse. Ces hommes, qui envoyaient chaque année quelques uns des leurs grossir la population de Botany-Bay, étaient regardés, non sans une grande apparence de raison, comme les auteurs de tout ce qui survenait de sinistre dans les environs. Un marchand forain revenait-il déchargé de ses traites, de son butin et léger d'argent, personne ne doutait qu'il n'eût payé des droits léonins à ces amateurs de la liberté absolue du commerce. Parfois un voyageur isolé s'était perdu et n'avait guère été retrouvé qu'à six mois de sa disparition, au fond de quelque marécage bourbeux; il ne fallait pas demander qui avait dévalisé et noyé le brave homme : la bande des routiers seul pouvait avoir fait le coup. — Cette fois encore, disait-on, un cavalier en retard aura été surpris et pris : quelque temps après, ces messieurs, passant d'aventure près de la résidence du gentleman, auront trouvé commode de déposer chez lui, par la fenêtre ouverte, le fardeau accusateur.

— Après tout, disait le vénérable M. Barrett, rendu indécis par l'examen de ces diverses opinions, après tout, l'enquête recommence demain ; il ne peut manquer de jaillir de nouvelles lueurs. Mais décidément je me suis mépris ; sir Richard doit être absous. Un homme qui passe sa vie à croiser des faisans, ne peut demeurer plus long-temps sous le coup du soupçon.

IV.

Confession.

Retrouvons-nous encore une fois, s'il vous plaît, chez l'honorable M. Francis Barrett, le Nestor des jurés du district.

Midi sonnant à une petite pendule d'alliâtre, le vicillard avait brusquement rejeté le dernier numéro du *Times*, à la lecture duquel il paraissait s'être condamné; on aurait pu le voir se promener ensuite de long en large dans sa chambre, non sans donner à chaque minute les marques de la plus vive impatience.

— Déjà midi ! s'écriait le vicillard, et je ne suis pas prêt. Vite, Sarah, ma cravate blanche!... où sont mes gants?... a-t-on donné un coup de fer à ma perruque?... L'enquête recommence aujourd'hui, mon enfant ; il ne faut pas que je sois en retard d'un seul instant.

— Mon Dieu, mon oncle, veuillez vous rassurer, répondit la jeune fille. Nous avons une heure encore devant nous, et j'ose affirmer qu'aucun de vos collègues ne vous devancera. Mais à propos ! faut-il préparer aussi votre flacon d'odeurs ?

— Mon flacon d'odeurs, dis-tu ? répartit le vieux juré d'un ton paternel, dans lequel il entraînait bien aussi un peu de colère. Ah ! ma nièce, si je ne connaissais ton bon cœur, je croirais à une ironie de ta part. Mon évanouissement d'avant-hier t'a suggéré la pensée de me faire cette offre... Oui, il est vrai, je suis tombé d'épuisement. Mais à qui cela ne serait-il pas arrivé ? Pas un n'aurait pu se défendre d'un complet saisissement à la vue de ce visage, de cette bague, de ce... Mais aujourd'hui,

par bonheur, je suis revenu de toute hallucination. Ce sir Richard n'est plus aussi noir qu'il m'avait semblé l'être au premier coup d'œil. Amis, point d'éditeurs, Sarah! Donnez-moi votre oncle est assez vert encore pour supporter sans broncher la fatigue d'une enquête ordinaire.

Après avoir prononcé ces dernières paroles et repris la canne à pomme d'or qui l'accompagnait dans toutes les cérémonies possédées, M. Barrett se disposait enfin à sortir. Trois petits coups raisonnèrent soudain à la porte, tandis qu'une voix se faisait entendre derrière.

— Y est-on? peut-on entrer?

— La jeune fille court ouvrir.

— C'est le vénérable monsieur Anderson! dit-elle.

— Bonjour au chapelain de N. W. Dingley, ajouta le vieillard en tendant la main au nouveau venu. Qui vous amène, saint homme? Les affaires de la fabrique...

— Je ne viens pas pour les affaires de la fabrique, master trésorier.

— En ce cas, ce doit être pour la hallebarde de notre sursis; il m'est revenu que cette hallebarde avait besoin d'être remise à neuf.

— Non, master. Ce n'est pas non plus de cela qu'il est question; mais bien du triste événement qui préoccupé à cette heure toute la ville et vous-même sans aucun doute.

— Parlez-vous donc de l'infatigable de sir Richard Cockerill, vénérable monsieur Anderson.

— Oui, master, je viens de la part du gentleman lui-même. Mandé par lui ce matin à la taverna du Gill-d'Or, j'ai reçu la mission de vous remettre ce paquet.

M. Barrett traita en même temps de l'une de ses poches et tendait à M. Anderson quelques papiers soigneusement cachetés.

— En me confiant cela, ajouta le chapelain, le prisonnier m'apprent qu'il avait eu hier un entretien avec vous, mais que cet entretien ayant été très court, il n'avait pu vous dire bien des choses. Ces papiers sont en quel que sorte un supplément d'information.

— Ah! vraiment? dit le doyen d'âge juré, qui tournant et retournant le mystérieux message entre ses mains, paraissant hésiter à en faire sauter l'enveloppe.

— Recommandez-lui surtout, me dit-il ensuite, de prendre connaissance du contenu.

— Avant l'enquête, mon bon monsieur Anderson! mais comment s'y prendre pour cela? Voilà midi et un quart; l'enquête commence à une heure, et je ne m'y trouverai pas, moi qui suis constamment arrivé le premier; moi qui, depuis vingt-cinq ans, ai toujours donné l'exemple de l'exactitude. N'importe! on ne peut pas être partout en même temps. Nous restez-vous, monsieur Anderson?

— Ma mission est terminée, répondit le chapelain en formulant un profond salut. Adieu, master, et bon courage!

— Adieu, saint homme! Sarah, reconduisez sa révérence.

Se voyant bientôt seul, le Nestor reprit au coin du feu sa place accoutumée. Il se rejeta dans son fauteuil, et après avoir croisé la jambe gauche sur la jambe droite, il rompit le cachet dont étaient scellées les papiers du prévenu. Un petit cri de stupéur partit presque aussitôt de sa poitrine. Voici ce qu'il venait de lire :

Lord James Tyrone, dit sir Richard Cockerill, à master Francis Barrett, juré.

— Lord James Tyrone! mes souvenirs ne m'avaient donc point trompé? Que monsieur Gi-borne vienne maintenant me conter ses histoires d'attaque d'apoplexie foudroyante! Je le savais bien que mon premier sentiment et ma première impression étaient seuls conformes à la vérité...

Laisant ensuite retomber son menton dans sa main gauche, il tourna un feuillet, et lut quelque peu sans s'interrompre autrement qu'en fronçant le sourcil de temps en temps.

MES MÉMOIRES EN VINGT MINUTES.

Préface à mon honorable lecteur.

La nuit porte conseil, monsieur. En vous quittant hier au soir, je me repentis d'avoir encore aggravé d'un mensonge des torts déjà immenses. Vous avez compris que le récit d'un prétendu suicide à Gènes n'est qu'une fable. Le véritable insensé, le fou dont il faut prendre pitié, vit toujours en moi à l'heure où j'écris ces lignes. Sir Richard Cockerill avait eu beau accumuler précautions sur précautions, il ne devait pas mourir en paix. Le châtimement providentiel de plus d'un grand crime ne pouvait pas toujours être ignoré des hommes.

Il serait superflu de vous instruire de ce que j'étais il y a vingt-cinq ans, à l'époque où un grand forfait jeta l'épouvante dans Liverpool comme un attentat du même genre vient de répandre l'effroi dans la petite ville que j'avais choisie pour refuge. Mon père, ancien gouverneur de l'un des comptoirs de la compagnie des Indes, était en possession de richesses considérables. Né au milieu d'une abondance féérique, je fus gâté dans ma jeunesse comme le sont bien peu de cadets de famille. Hélas! je portais en secret dans mon cœur un ver rongeur! Henry, mon frère jumeau, vint au monde quelques minutes avant moi, devait, pour soutenir la dignité du nom paternel, être investi un jour du droit de primogéniture et devenir ainsi l'unique héritier de la maison. La cape et l'épée, un brevet de sous-lieutenant dans une de ces compagnies qui vont combattre les Afghans, tel devait être son lot.

tandis que mon frère posséderait tout! Ainsi l'avait décidé mon père dans l'orgueil de son cœur aristocratique. Il n'avait plus que nous deux pour famille, Henry et moi, car notre naissance, prononcée d'un air terrible, avait causé la mort de notre mère. Ah! puisqu'elle devait mourir, que ne succombait-elle plutôt avant de nous avoir conçus!

Je savais bien que j'aurais toujours de quoi vivre honorablement. Henry, plein de tendresse pour son frère, m'avait dit plus d'une fois en voyant les rides qui descendaient déjà sur mon front : « A quoi bon ces soucis, James? N'avez aucune crainte pour l'avenir, pauvre fou! Cette loi du droit d'aînesse ne sera jamais qu'une lettre morte entre nous; la moitié de la fortune t'appartendra. » Mais ces promesses ne m'avaient pu convaincre. Une incertitude de tous les instans me tourmentait. Je m'imaginai voir mon frère me parler en maître ou bien m'abandonner par pitié quelques parcelles de patrimoine que je croyais devoir appartenir à tous les deux. Pauvre officier de naissance, je me voyais cachant en tout lieu un nom illustre sous ma gueuserie. Alors, tous les serpens de l'envie couvraient dans mon âme; alors, je m'écriai comme le fils d'Isaac plaignant son aîné : « Les jours de deuil de mon père approchent; je tuerai mon frère! » Et de ce jour, je m'envisageai plus Henry que comme un ennemi dont il fallait me débarrasser!

Les temps du deuil arrivèrent. Avant de descendre dans la tombe, mon père fit venir Henry.

— Pourquoi ne m'appelle-t-on pas aussi? demandai-je au médecin avec des larmes de rage dans les yeux. Lord Tyrone n'a-t-il donc au monde qu'un seul fils?

— Il Sagit, monsieur, me répondit le docteur, d'une cérémonie patrilinéaire, de l'investiture du droit d'aînesse, et, dans l'amitié qu'il vous porte, le lord a jugé que le spectacle ne pourrait qu'en être désagréable pour vous. Ce n'est point un autre motif qui l'a fait agir.

Je me contins, et, le soir, quand j'allai enfin, en compagnie de mon frère, fermer les yeux du mourant, j'eus à voir aux doigts de Henry la bague que je n'avais vue jus qu'à ce jour qu'à la main de mon père. J'appris ensuite que, depuis des siècles, transmis d'aîné en aîné dans la famille, cette bague était, pour ainsi dire, le signe visible du droit qui me dépassait.

— Ne la porterais-je donc jamais? me dis-je. Non, non, cela ne serait pas juste; c'est une relique sacrée que tous les aînés ont rendue vénérable. Il faut que chacun la possède à son tour!

— Là-dessus, l'exemple de Jacob me revint encore à l'esprit.

— Pêrisse Esau plutôt qu'une telle injustice soit sanctionnée par mon désaveu!

Ainsi j'avais fait en peu de temps des pas rapides dans la révolte. Le partage ou plutôt l'exvauissement des biens paternels devait mettre, le comble à ma fureur. Pendant un long mois mon frère se trouva possesseur d'une fortune de prince.

— A quoi bon faire deux parts? me dit-il un soir que nous chassions ensemble le renard au fond du plus beau de ses domaines. Tout ceci est à toi. Prends parlout où il te plaira, depuis le navire qui porte mon nom dans le port jusqu'au grain de froment que ce mélayer jette là-bas dans le sillon. Il suffit que j'aie au doigt ce diamant!

Hélas! cette parole haineuse acheva de le perdre dans mon esprit.

— Cette bague disparaîtra de sa main, m'écriai-je; il en est indigne! il ne l'aura plus dans trois jours!

Je ne disais que trop vrai!

Trois jours après la fatale partie de chasse, l'hôtel Tyrone retentissait de sanglots; la grande chambre héréditaire, celle dans laquelle Henry et moi avions vu pour la première fois la lumière du jour, la chambre où mon père était mort, avait été tendue d'un nouveau crépe funèbre; les serviteurs, les chiens et les amis de la famille la mouillaient de larmes. Sur un lit de repos était étendu mon frère mort, mais mort coupé, mais empoisonné, mais empoisonné par moi!...

Le coupable fut-il découvert? ou mit la main sur Tom Murphy, l'un des jockeys de Henry, et Tom Murphy fut condamné à être pendu! Master Barrett, vous étiez l'un des jurés à l'enquête qui eut lieu alors. Oui, vous fîtes un des douze jurés qui rendirent un verdict d'empoisonnement volontaire contre un jeune garçon parfaitement innocent, contre un enfant que mon frère avait pris comme laquais par charité...

Dans une nuit d'infamie et de démence, ce fut moi, moi seul qui mis la fièle assassine dans la petite malle du condamné; ce fut moi qui, par des détails exagérés, envenimai je ne sais quelle insignifiante discussion qu'il y avait eu entre les deux victimes. Je savais que, le soir même de la chasse, le jeune étourdi, après avoir été grondé sur sa négligence, avait dit en murmurant : « Mon maître me le paiera! » Appelé devant les jurés en une double qualité d'accusateur et de témoin, je brodai sur ce mot, qui n'était qu'imprudent, toute ma terrible histoire, et le pauvre Tom Murphy, atterré en vain son innocence, invoquant en vain dans son désespoir toutes les puissances divines et humaines, fut attaché au gibet!

Pour moi, frère unique de la victime, sorti d'une souche glorieuse, nourri dans de grands principes de morale, habitué aux mœurs douces du beau monde, je ne pouvais être un seul instant sous le coup du moi

dre soupçon. Ma tristesse d'ailleurs paraissait d'autant plus réelle que le fouet du remords commençait déjà à m'enfoncer dans le cœur ses lanières acérées; et mes larmes, dont le souverain juge connaissait seul la source, eussent été, au reste, une assez éclatante justification.

— Lord James Tyrone, me dit le président des assises après que le verdict de condamnation eût été prononcé, vous pouvez remporter les restes de votre frère; la justice n'a plus besoin de cette œuvre terrible. Mais dans ce corps dont je m'étais fait le sacrifice bourreau, une chose, une seule excitait ma convoitise : la bague !

Quant à ces membres zébrés de laches violette, mutilés par le scalpel des experts, c'étaient des témoins trop importants et si peu seulement pour la forme que je voulus présider aux funérailles de celui auquel j'avais si odieusement arraché la vie.

V.

Une Pause.

Parvenu en cet endroit du manuscrit, l'honorable Francis Barrett fut tellement suffoqué par tout ce qui lui venait d'apprendre, qu'il ne put continuer davantage un violent soupir.

Il prit ensuite un petit temps d'arrêt, au bout duquel on aurait pu le voir croiser cette fois sa jambe gauche sur sa jambe droite.

Ces préliminaires étant heureusement terminés, il reprit le cours de sa lecture.

LA SUITE DE MES MÉMOIRES.

Enfin, master, Henry fut enterré et le pauvre diable de jockey pendu haut et court. J'étais riche; mais, notre grand Shakspeare l'a dit : « Un lit de velours et d'or ne saurait bercer et endormir une conscience coupable. » Devenu soudainement l'un des plus grands propriétaires terriens des Trois-Royaumes, je possédais effectivement tout ce que les richesses peuvent donner, et comme l'enfant prodigue s'abandonnant aux démons des voluptés, je ne songeai d'abord qu'à m'étourdir et à faire, comme on dit, belle figure dans le monde.

— Allons, me disais-je, qu'y a-t-il à redouter maintenant? Ceux qui dorment sous la terre ne s'éveilleront point. Si par hasard ils venaient à soulever la pierre qui les recouvre, qu'ils nous trouvent dans la salle de festin, au milieu des femmes, des fleurs, de la musique et de tous les enchantements humains! Cela a manqué à don Juan, qui ne vit arriver chez lui la blanche statue du commandeur que lorsqu'il était seul à table, avec son valet sur le seuil de la porte. J'ai de l'or, ruons-nous dans mille et un plaisirs! Un de ces matins je vais croire ce qu'il y a de jeunes fous dans la comédie, et nous allons savoir au juste si les guinees qui portent l'effigie du roi Georges n'auraient point usurpé leur réputation. Quel malheur, cependant, que la race des bardes soit éteinte! nous placerons en tête de la joyeuse bande quelques uns de ces enfants d'Ossian et de Macpherson, et aux mélodies qui jaillissent des harpes, cette inerte et stupide Angleterre, qui a tué glaçon à la place du cœur, se mettrait aux larmes pour nous voir passer, et ne reviendrait certes pas de son ébahissement! Mais qui diraient-ils, les bourgeois de Pall-Mall et les promeneurs amonés de Hyde-Park, s'ils nous voyaient répandre dans le fleuve qui baigne leur ville tout le talia de la Jamaïque et y mettre le feu? Quel spectacle ne serait-ce pas pour ces buveurs de bière et de gin, s'ils étaient surpris tout à coup par la Tamise flamboyant comme un immense bol de punch!

Ces folies remplassaient ma tête, et je m'étudiais à les entretenir, tant je craignais le calme, qui amène les remords, tant je redoutais la raison, qui fait entrevoir le châtiement. Hélas! j'étais entouré d'amis et de convives; les femmes imaginaient, pour fixer mes regards, des parures nouvelles et des sourires inconnus; mais c'était dans l'hôtel même où mon frère Henry avait bu sa dernière coupe, sa coupe empoisonnée!... Et malgré toutes les extravagances que j'appelais à mon aide pour combattre le fantôme, le spectre terrible m'apparaissait toujours et séchait les roses sur mon front!

Voilà qu'un jour, dégoûté de l'ivresse, emporté de la foule, j'rotant toutes les tendresses menteuses, je conçus le beau projet de mettre un terme à cette vie honteuse, je me décidai à commencer même l'expiation. — L'air que je respire dans le Lancashire me paraît lourd comme un plomb; il glace mon sang et dessèche mes poumons. Vendons tout ce fatal héritage, et allons vivre en paix ailleurs... où les linceuls des frères ne s'étendent pas!

A quelque temps de ce monologue, ayant donc, ainsi que je viens de le dire, tout vendu, tout, — excepté la bague paternelle, — je m'embarquai pour le continent. Ce fut alors que vous me perdistes de vue, vous et les autres jurés. Mais on se souvient toujours de moi, et l'on vantait ma pitié fraternelle. Quo de fois j'ai frissonné d'horreur en entendant les louanges que l'on prodiguait à la sensibilité d'un frère affectueux.

— Ce diable lord James Tyrone! disait-on; il ne peut plus vivre dans un pays qui lui rappelle sans cesse une perte douloureuse. Jeune, riche, aimé, il s'exile pourtant, vaincu par le chagrin!

Quant à moi, pauvre fou! si j'étais qu'en m'enfuyant loin du théâtre de mon forfait, j'échapperais pour toujours à de sombres apparitions. L'

gnorais encore que l'image du fratricide dût s'attacher à mes pas; qu'elle s'incorporerait en moi et qu'elle me suivrait dans tous les sentiers du monde en murmurant sans relâche à mon oreille la parole qui gonflait d'horreur l'âme de Cain : *Tout homme a le droit de te tuer!* Comme le meurtrier d'Abel, j'avais au milieu du front un signe indélébile, une goutte de sang qu'aucune main ne pouvait éteindre.

En Italie, où je me rendis en premier lieu, il me vint une résolution dont je pensais j'aurais pu m'applaudir.

— Byron, me disais-je, a bien pu voir le plomb terminer glorieusement une vie qui lui était à charge. Ne puis-je pas rencontrer aussi une balle sur mon chemin, un glaive sur ma poitrine? Voyons de quels côtés l'on se bat, et courons nous jeter au milieu de la mêlée.

Mais, dans ces temps de lassitude, l'Europe affaissée n'était pas sortie de son sommeil. On rêvait le combat sur tous les points, on ne l'entendait point encore.

— Il ne me reste plus qu'une ressource, et j'en usurai, m'écriai-je; c'est de tomber au milieu des bandits qui désolent le midi de l'Italie. Ceux-là ne m'épargneront pas!

Hilston! faux espoir! D's Marais-Pontins à Reggio, je trouvai, en effet des bandits, l'escopette au poing, le poignard à la ceinture; mais la tâche de mon front leur parla, il faut croire; en sorte qu'en me voyant arriver parmi eux, loin de tourner contre moi leurs armes, ils firent de moi dire comme leurs anciens le firent pour Salvator Rosa :

« Tu as assez mauvaise mine pour que nous fassions de toi 'notre chef!' »

Dans cette extrémité, je dus revenir à ce qui avait trompé mes premiers doutes, aux folies de la jeunesse, à l'ivresse, et je me dis alors :

« — Il y a, dit-on, au monde, non loin de cette adorable baie de Naples devant laquelle je viens d'arriver, il y a une ville immense qui a la réputation de consoler toutes les douleurs. Depuis un temps immémorial, les forlans possèdent droit de cité dans cette fourmillière, pourvu qu'ils aient la bourse bien garnie et l'œil bien arrogant. On y dit et l'on y prouve, ce qui est, ce que l'on est le dieu, la vertu, la patrie, l'honneur, tout. Allons dans cette facile cité. »

Et je me mis à crier : — Cocher, tourne tes brides du côté de Pais.

Ici l'honorable M. Francis Barrett fit une seconde pause, au bout de laquelle il tourna un nouveau feuillet, ayant pour titre :

L'HISTOIRE DE MES TROIS NUITS.

Au bout d'une quinzaine de jours, je vis la France, et je me plongeai dans le tourbillon du monde parisien. Je louai un des plus vastes hôtels du faubourg Saint-Honoré. On sut bientôt que les salons du riche Anglais étaient resplendissants de luxe; il n'en fallait pas davantage pour qu'en accourût en foule. Chez moi se réunissaient les jeunes, les vieux, les savans, les hommes du monde, les artistes...

Une nuit, au commencement du mois d'octobre, une femme que j'adorais était à mes côtés; on touchait à cette heure où les convives, fatigués, commencent à se retirer l'un après l'autre, et où les bruits de la fête font place au silence. Le peu d'amis qui restaient écoulèrent en bâillant les notes d'une ravissante musique, et ils parlaient déjà de se retirer. Le premier souffle de l'autonne faisait vaciller les draperies de soie. Tout disposait à l'amour.

— Allons, Mathilde, sois encore notre échanson, m'écriai-je; remplis pour une dernière fois nos verres d'ai, et que nous puissions dans le philtre champenois le poison de la volupté.

— Poison! poison! Le mot fut à deux reprises répété par un écho; il me fut impossible de savoir d'où il venait. Je fus seul à l'entendre, car les amis m'empêchèrent et la jeune femme soumit. Cependant, comme mon verre était vide, Mathilde tendait la main pour le recevoir et pour le remplir; mais effrayée de mon air hagard, elle recula, et jetant les yeux autour de moi :

— Qu'avez-vous donc, James? demanda-t-elle.

— Que j'avais? un souvenir venait d'évoquer dans mon âme toute une tempête. En songeant à la date de ce jour, je vis qu'elle correspondait à l'anniversaire de la mort de mon frère. Je vis en même temps la main de Henry se saisir de mon verre, le jeter sur le tapis, qu'elle montra de sang... et je m'évanouis. Quand je revins à moi, je me vis entouré de mes domestiques se chuchotant tous à l'oreille des mots que je ne comprenais pas...

Des domestiques zélés sans doute, mais plus d'amis; plus même la femme aimée : en m'ayant tué ivre mort. Oui, j'étais ivre, en effet, ivre de remords empoisonnés!

— Ne quitte pas la chambre, monsieur! me dit celui des valets qui ne me quitta jamais.

Mais sans écouter ce fidèle serviteur ni aucun autre, je courus, à travers les corridors, cherchant et demandant cette Mathilde qui m'abandonnait dans un tel moment; je forçai l'entrée de son appartement, je me précipitai dans sa chambre, et entr'ouvrant les rideaux je vis sur le lit... le cadavre de Liverpool, Henry mort!

Je n'ai pu dès lors m'expliquer pourquoi je ne devins pas sur le coup complètement fou. Ma pauvre tête résista, je crois, miraculeusement à ce choc si rude, et le lendemain, quand l'aube blanchissait l'horizon, je me vis avoir rêvé.

Paris m'était devenu odieux. Je le quittai brusquement.

— Tournez-vous vers une contrée plus hospitalière, vers une terre plus indulgente pour tous les maux et pour toutes les folies; partons pour l'Allemagne!

Après être descendu des Alpes tyroliennes, je m'arrêtai quelque temps dans le district de Saxeubach et voulus aller séjourner à Kessel, une petite île située au milieu du lac de Königsée. Il était dix heures environ, quand j'arrivai par un soir de septembre auprès de maître Ugo Colmann, batelier du lac.

— Sir John Passmore m'attend à Kessel, lui dis-je; combien me prendras-tu pour m'y conduire?

— Un florin, le jour; trois florins, la nuit. Voilà la règle.

— Je te donne deux fois ce que tu demandes, si tu me déposes à l'autre bord d'ici à une demi-heure.

— Tepe! répondit Ugo.

La barque me recut, et nous voguâmes assez légèrement, malgré l'obscurité.

— Gagnes-tu beaucoup à ce rude labeur de batelier? demandai-je au gros Allemand.

— Beaucoup, non; mais néanmoins assez pour suffire à une femme, à deux petits enfants et à moi. Ah! si'il me venait souvent des passagers tels que vous!

En rasant ainsi, le pauvre nautonnier avait presque oublié de tourner un petit écuil à fleur d'eau qui se trouve au milieu du lac, et qu'on dit être d'une rencontre assez dangereuse.

— La barque peut se briser comme une coquille de noix, Ugo! Prends donc garde, bavard! veux-tu que je périsse?

En ce moment tout était enveloppé de ténèbres, et la lune s'étant cachée derrière un nuage, on ne distinguait point les objets à quatre pas. Au bout de quelques instants, un rayon lumineux tomba sur la frêle embarcation et éclaira soudain la tête du rameur... Cette fois encore, je ne pouvais m'y tromper, l'ombre vengeresse était à mes côtés, tenant d'une main l'aviron et me montrant avec un rire effrayant l'abîme ouvert sous nos pieds. Eperdu, je me jetai sur le fanion. Une lutte de désespérés commença entre nous. À la fin, quoique mon souffle eût refusé de sortir de mon gosier et mon cœur de battre dans ma poitrine, je le précipitai dans les flots et regagnai ensuite la rive la plus prochaine à la gage.

Je sus le lendemain qu'Ugo avait été trouvé noyé, et je ne fus pas peu surpris d'apprendre qu'on attribuait sa mort au démon lui-même. Le pauvre nautonnier ayant négligé par hasard d'invoquer le nom de saint Barthélemy, patron du lac, avait par se mettre en route, il avait été saisi, dit-on, et étouffé, puis noyé de l'esprit infernal!....

Enfin, monsieur, ma santé cédant à tant de tortures, je devins trop faible pour continuer mes voyages. J'éprouvai un violent désir de terminer dans mon pays cette carrière de misères et de crimes... Mais la vision était plus infatigable que moi... L'homme s'use, le malheur ne meurt point!...

Il y avait à peine six mois que je demeurais dans les environs de New-Dolgelly, sous la garde de mon fidèle domestique Péters, lorsqu'au moment de partir pour aller passer quelques jours chez sa famille, en Irlande, il entra chez moi à la tombée de la nuit.

— Mon bon Péters, lui dis-je, il ne sera pas dit que vous auez pris congé de votre maître sans qu'il vous ait fait boire le coup de l'étrier.

— La-dessus, je voulus le gratifier d'un toast avec une bouteille d'excellent Malvoisie. Je saisis la bouteille, je versai... O prodige! la main qui me tendait le verre n'était plus celle de Péters, mais celle trop connue de Henry... Des idées de suicide me poursuivaient depuis mon retour dans le Lancashire; j'avais empoisonné à l'avance une bouteille de Malvoisie, et le hasard l'avait fait tomber sous ma main. Je versai; l'homme tomba frappé au cœur par ce poison foudroyant qu'on appelle acide prussique...

— Quoi! toujours ce meurtre! m'écriai-je fou de douleur; toujours cette horreur, infernale apparition!

Et je voulus brûler le cadavre pour que mes yeux ne pussent plus le voir. Les vêtements étaient déjà consumés, la tête commençait à être livrée au feu; mais je me crus en enfer... Compréhant trop tard la portée de ce que j'avais fait, j'éteignis la flamme qui gagnait le fauteuil, je portai le corps sur mon lit...

Voilà, monsieur, l'histoire terrible que je vais aller déposer dans le sein de Dieu... Le sang, le poison me suffoquent... Adieu!... Au moment où vos yeux parcourront ces derniers mots, j'aurai cessé de vivre...

JAMES TYRONE.

Entièrement absorbé par la lecture de ces étranges révélations, l'honorable M. Francis Barrett n'avait pas prévu ce résultat tragique. Quoiqu'il comprît qu'il ne restait sans doute plus rien à faire, il sortit le manuscrit à la main, et se dirigea en toute hâte vers la taverne du Grill-d'Or. Là, il rencontra M. Gisborne, le coroner et les onze jurés ses collègues sortant de la salle de l'enquête et atterrés. Au moment de l'amener devant le magistrat, on avait trouvé sir Richard Cockeril, ou mieux lord James Tyrone, mort dans son lit.

Inspection faite des lieux dans lesquels s'était accompli le suicide, on découvrit plusieurs dispositions testamentaires que la loi donnait à l'accu-

sé le droit de faire. Entre autres choses, on remarquait dans un codicille entièrement écrit de la main du feu lord, l'article que voici :

« Item, je lègue et donne par ces présentes aux ayant-droit de Péters mon valet de chambre, la bague de diamant héritière des Tyrone. »

Cette dernière clause fut la première exécutée : le jour qui suivit les funérailles de sir James, la bague fut vendue onze cents livres sterling aux criées, et le produit en fut versé entre les mains des parents de la pauvre victime.

PULIBERT AUDEBRAND.
(National.)

LA GEMMA.

I.

L'Atelier.

L'atelier de maître Simon Vouet, peintre de S. M. le roi Louis XIII, était situé à l'angle de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, en face du Louvre. Cet habile et opulent artiste occupait seul une vaste maison. Rarement il travaillait avec ses élèves; un atelier secret cachait les œuvres du peintre à la mode, jusqu'au moment où il lui plaisait de les livrer à la publicité. A cause de ce mystère, on s'occupait beaucoup du réduit inconnu. Les uns disaient que maître Vouet avait là une galerie entière de tableaux sublimes, et tous dus à son pinceau d'une merveilleuse fécondité; d'autres, connaissant mieux le peintre, qui se faisait paresseux en vieillissant, prétendaient que sa retraite ne cachait nulle œuvre précieuse, mais bien d'immenses trésors acquis à Rome sous le pape Urbain VIII, et en Orient à la cour du grand turc; d'autres enfin, — des envieux, sans doute, — affirmaient qu'il passait là des heures de molle et luxurieuse oisiveté, au milieu d'un essaim de femmes charmantes. Selon ces derniers, maître Vouet avait rapporté de Constantinople des mœurs qui n'étaient pas celles d'un chrétien.

De tous ces on dit le premier peintre du roi ne s'inquiétait point. Sa vogue croissait de jour en jour; il ne pouvait suffire aux commandes qui pleuvaient sur lui et se résolvait en un torrent de beaux écus, enflant ses coffres sans relâche.

En janvier 1637 surtout, les seigneurs de la cour semblèrent s'être donné le mot. Tous venaient chez maître Vouet, qui pour faire décorer ses galeries, qui la chapelle de son manoir, qui le salon d'apparat de son hôtel. Il y avait foule à la porte du vieux peintre qui ne savait en vérité auquel entendre. De leur côté, le roi et le cardinal-ministre s'impatientaient fort de voir des travaux commandés depuis longs-temps rester en arrière. La cour payait bien alors, et elle voulait être servie de même.

Aussi, dans ces jours de grande presse, il fallait voir l'atelier de maître Simon encombré d'élèves et de modèles. Il y avait là un tumulte, une ardeur...; il y avait aussi une largeur de proportions, un luxe d'ornemens, dont aucun atelier moderne ne peut certes donner une idée. C'était une vaste pièce régnant, comme une terrasse, sur toute l'étendue de la maison dont elle formait à elle seule le dernier étage. Elle était éclairée du haut par un vitrage à demeure, latéralement par huit croisées, ouvertes deux à deux, dans les quatre directions cardinales. Dans cette salle magnifique, le jour s'épandait à flots. Pas un coin qui restât obscur; par un objet qui ne fut inondé de lumière.

Les élèves de maître Vouet s'étaient disposés dans un certain ordre; chacun travaillant à une tâche déterminée, la plupart peignaient isolément, mais quelquefois aussi deux ou trois se réunissaient sur la même œuvre. Il y avait même, près de l'entrée, un gigantesque tableau d'église qui occupait quatre pinceaux à la fois; tandis que deux élèves achevaient les plans inférieurs. Deux autres, guidés sur un échafaudage, prodiguaient le blanc et l'outre-mer, afin de badigeonner un ciel qui avait bien deux toises d'étendue.

Et, tout en travaillant, ces trente ou quarante peintres, très jeunes pour la plupart, causaient, riaient, médisaient, de manière à rendre sourd un profane. On était étourdi par un feu croisé de pointes, de lazzi, qui ne se ralentissaient guère, pas même lorsque la large porte, grinçant sur ses gonds neufs, annonçait l'arrivée d'un visiteur. En l'atelier de maître Vouet régnait liberté entière. Comme ses élèves formaient la meilleure partie de son revenu, il n'avait garde de les chagriner. On travaille mieux et plus vite quand on a le cœur content.

Au moment où nous introduisons le lecteur, il se faisait dans l'atelier une sorte de silence comparatif. Une grande discussion venait d'avoir lieu entre les principaux élèves touchant un tableau commandé au premier peintre du roi par un noble de Venise. Maître Vouet n'avait chargé personne de cette tâche, ce qui étonnait grandement tout le monde. Plutôt que de penser qu'il voulait s'en charger lui-même, la plupart concluaient que la commande avait été refusée. La discussion avait été si chaude, qu'un temps de repos était devenu nécessaire.

Mais cet état normal ne pouvait se prolonger. Bientôt, en effet, un tout jeune homme, à la physionomie hardie et railleuse, déposa palette et pinceaux, et se mit à parcourir du regard les toiles de ses camarades.

— Pierre, mon ami, cria-t-il tout-à-coup d'un bout à l'autre de la salle, je connais ton Ponce-Pilate; il acheta l'an dernier une charge

d'huissier à Vergue, près le parlement de Grenoble, qui est ma ville natale.

Une douzaine de têtes se tournèrent vers un grand tableau représentant une scène de la passion et devant lequel s'écroulait Pierre Mignard.

— Et ton centurion, continua l'enfant, ressemble comme deux têtes de l'Albane à maître Hugues Maltravers, mon hôte, halbardier de la paroisse Saint-André-des-Arts.

Un éclat de rire s'éleva, Jean Herbert de Beaulieu, ou *Petit-Jean*, était le Zoïle de l'atelier. Il travaillait peu et mal; mais, intrépide parleur et doué du discernement le plus fin, il s'était emparé du fouet de la critique et s'en servait à tort et à travers au gré de sa bile capricieuse. Mignard répondit à son apostrophe par un sourire contraint; il savait que, contre un tel adversaire, c'était été grande fortune d'avoir le dernier mot.

— A un autre la morsure, Jean, petit serpent! dit un grand et beau jeune homme, vêtu avec une recherche théâtrale et qui semblait dominer de fait toute cette populace de jeunes peintres.

— Hol! hol! maître Lebrun a-t-il l'appétit de critique!

Le grand jeune homme se redressa dédaigneusement, fermant l'œil à demi, il parcourut d'un regard saisissant le tableau qu'il était en train d'achever et ne répondit point.

— C'est fort beau et noble, en vérité, maître Lebrun, reprit Petit-Jean avec une apparence de bonhomie. Foin de l'ami Pierre, qui fait Juifs et Romains sur le patron de nos seigneurs les bourgeois de Paris! Vous, c'est autre chose; à la bonne heure!... Voici une Marianne qu'on dirait copiée sur la *Touloseuse*, cette belle et pudique personne qui danse sur la corde raide, dans un costume qu'il serait malséant de décrire.... Hérodote est aussi galamment dessiné. Tudieu! quelle pose de maître en fait d'armes! quant à la tête de saint Jean-Baptiste... Mais tout est beau, maître Lebrun, et vous en êtes plus persuadé que moi. Ce pauvre Eustache, qui est là près de vous, doit se mourir d'envie à contempler si noble ouvrage!

Celui qu'on nommait ainsi ne fit point un mouvement: on n'aurait pu croire qu'il n'avait point pris garde à l'attaque directe de Petit-Jean, si une rougeur subite n'eût empoûtré sa joue pâle et malade. Il se courba davantage sur son œuvre et travailla avec une nouvelle ardeur.

— Fil Petit-Jean, dit superbement Lebrun qui avait pris fort au sérieux tout ce qui lui était personnel dans la harangue de l'enfant, — on perd sa raillerie à s'attaquer si bas, mon ami!

La raillerie, si tant est que Petit-Jean eût voulu railler un autre que Lebrun, se faisait insulte grossière en passant par la bouche de ce dernier, grand artiste, mais aveuglé, abruti, pour ainsi dire, par un orgueil qui ne connaissait point de bornes.

Eustache Lesueur ne répondit point encore pourtant. Il tourna sur Lebrun son regard plein de tristesse et de timide reproche, puis il continua de peindre en silence.

Petit-Jean et Mignard s'approchèrent en même temps de lui.

— Eustache, dit l'enfant dont la voix était maintenant sérieuse, maître Lebrun s'est mépris comme toujours. Dieu me garde de railler!...

— Arrière, serpent! interrompit Mignard en le repoussant.

Puis, prenant la main de Lesueur, il ajouta:

— Ami, veux-tu que je le châtie?

Il entendait parler de Petit-Jean et n'eût point été fâché de se venger des sarcasmes journaliers de l'enfant.

Eustache pressa la main de Mignard avec reconnaissance.

— A quoi bon? dit-il, pensant qu'il s'agissait de Lebrun. — Ne sais-je pas que je n'ai ici d'autre ami que toi, Pierre?... S'il parle ainsi, c'est que, dans son orgueil, il se croit fort au dessus de moi.

Il allait continuer, mais il vit le regard de Pierre parcourir insoucieusement son travail, puis se fixer avec envie sur l'œuvre de Lebrun. Il comprit et courba la tête.

— Toi aussi, tu le crois, murmura-t-il d'une voix brisée; toi, tout le monde... et moi-même quelquefois.

— C'est un généreux compagnon que ce Pierre Mignard! se disaient à la ronde les élèves de maître Vouet.

Pierre les entendit et regagna son chevalet, tout fier d'avoir donné une preuve éclatante de sa magnanimité.

— Dieu et la Vierge que je prie chaque jour, se disait Eustache avec désespoir, n'auront-ils donc point pitié!

Petit-Jean était resté à peu de distance, sérieusement repentant d'avoir blessé, par son étourderie, ce pauvre jeune homme, objet des lâches attaques des faibles et de l'insultante commisération des forts. Pour Lebrun, il laissait errer négligemment son pinceau sur la toile, oublieux du mal qu'il venait de faire, et presque honteux de s'être occupé un instant d'un autre que lui-même.

Charles Lebrun était alors dans l'opinion de tous ses confrères et de maître Vouet, le meilleur élève de l'atelier. Dans son opinion à lui, il était le premier peintre du monde. Après Lebrun, la voix générale plaignait Mignard; pour Lesueur, il n'avait pas même de rang. Admis par charité chez Simon Vouet, il travaillait sans relâche et passait néanmoins pour un élève du plus douteux avenir. Il possédait bien une certaine habileté de dessin, une admirable entente de la disposition et des draperies, mais ses figures ne vivaient point. Mignard, Lebrun, ou même des élèves de moindre mérite, étaient obligés de retoucher à tous ses tableaux qui, en sortant de ses mains, ressemblaient, au dire de maître Vouet, à des groupes d'académies estompées d'après la bosse.

L'heure du travail était passée, l'atelier se fit graduellement déserto

bientôt Eustache resta seul avec Mignard. Ce dernier, quoi qu'il fit, ne put l'entraîner à sortir avec lui. Eustache voulait profiter des derniers rayons du soleil pour étudier encore.

— Puisque Dieu m'a donné moins d'intelligence, disait-il avec une tristesse profonde, je dois travailler davantage. Peut-être bénira-t-il enfin mes efforts.

A peine Mignard fut-il parti à son tour, qu'Eustache, demeuré seul, releva la tête comme un homme harassé de contrainte qui se trouve enfin en liberté. Il dérangea son tableau, et, derrière, prit une petite toile qu'il contempla long-temps avec attention.

Bien que la tendance des élèves de Vouet n'ait point été une, on peut dire que, dans leurs différents styles, on trouve plus particulièrement l'héritage de l'école des Carrache, comme au contraire, chez le Dominicain et Poussin, on reconnaît les inspirations puisées dans l'étude de Raphaël. Plusieurs même, encouragés par les secrètes sympathies de maître Vouet, suivirent les errements de Michel-Ange, de Caravage, continué alors par Valentin. Lesueur était bien faible pour aller contre cette unanimité; aussi attendait-il avec une grande impatience les rares instans où il pouvait travailler seul. Alors il s'efforçait d'imiter les beaux modèles de l'ancienne école romaine; il évoquait Raphaël, son idole, et, sans conseil qui le guidât, sans encouragemens d'amis, il continuait avec une persévérance infatigable cette étude que contrariaient ses travaux de chaque jour.

La petite toile qu'il contempla quelque temps en silence semblait une copie de bas-relief antique, tant il y avait de grès inimitable dans les contours, de largeur et de simplicité dans les draperies. Il la plaça sur son chevalet et se mit à travailler avec ardeur.

— O Raphaël! murmura-t-il de temps à autre, où as-tu enfoui ton génie.

Puis, joignant les mains et interrompant tout à coup son travail: — Mon Dieu! s'écria-t-il avec passion, faites que je voie Rome! La vie est là pour moi... Rome!

Une porte opposée à l'entrée principale roula sans bruit sur ses gonds, et un homme d'une cinquantaine d'années, à la mine benigne, entra doucement dans l'atelier. Il passa l'un après l'autre en revue toutes les œuvres commencées, en manifestant par des signes muets sa satisfaction ou son mécontentement. Arrivé devant un tableau de Lebrun, il s'arrêta.

— Bien, Charles, bien! murmura-t-il. Je vois en toi mon enfant; d'autant que je signe tes œuvres... comme toutes celles de mes élèves bien-aimés... celles qui en valent la peine au moins.

Il se croyait seul et se frottait les mains en riant d'un petit rire béat. Lesueur, de son côté, n'avait point pris garde à l'entrée de maître Vouet. Quand ce dernier quitta le tableau de Lebrun, il reconnut avec étonnement qu'il avait parlé devant témoin. Mais son sourcil eut à peine le temps de se froncer à demi.

— Ce n'est qu'Eustache, murmura-t-il en reprenant toute sa sécurité première — pauvre enfant!

Et il s'approcha sur la pointe des pieds, afin de regarder par dessus l'épaule de son élève. Tout à coup il recula, et une exclamation de surprise lui échappa. Eustache, tiré de sa préoccupation par le bruit, se leva effrayé.

— Maître, dit-il, en essayant de cacher maladroitement son travail, je mettais la dernière main...

Mais Vouet l'interrompit, et, saisissant la petite toile, il tomba, tout en l'examinant, dans une profonde rêverie.

Eustache demeurait tremblant et déconcerté. Il savait que, dans l'atelier de maître Vouet, il était permis de travailler seulement pour le compte de maître Vouet lui-même.

— Maître... voulut-il dire encore.

Vouet l'interrompit d'un nouveau geste et continua son examen. Quand il eut considéré le tableau jusque dans ses moindres détails, il jeta sur Eustache un regard de profond étonnement.

— Est-ce toi qui as fait cela? dit-il.

Eustache s'inclina.

— Où as-tu trouvé le modèle?

— Ici, dit Eustache en montrant son cœur.

Un sourire d'incrédulité parut sur la lèvre de maître Vouet.

— Impossible! dit-il à part lui. Et pourtant... Dis vrai, Eustache;

n'est-ce point une copie?

— Ce n'est point une copie?

— En jurerais-tu?

— Sur mon sabot, maître!

— Alors, enfant, s'écria Simon Vouet avec chaleur, que Dieu t'aide, et tu seras un grand peintre!

Eustache baissait les yeux baissés, la poitrine haletante. Il se recueillait pour savourer mieux la première joie sans mélange qu'il eût goûtée dans la vie.

— Et pourtant il manque quelque chose, reprit le vieux peintre après un moment de silence. Tout cela est merveilleusement disposé, le dessin est correct, la couleur douce et harmonieuse... Mais à coup sûr il manque quelque chose.

— Maître, dit Lesueur, je le vois comme vous, et j'en prends courage. Depuis deux ans, je prie et je pleure; car Dieu a mis en moi ce qu'il faut pour être un peintre, hors le feu créateur.

— Et pourquoi nous cacher cela? demanda Vouet qui devenait plus paternel à mesure qu'il regardait mieux la toile de Lesueur.

— Oh ! j'allais ce d'arriver rougissant et confus, maître Lebrun se serait moqué de moi.

— Vous n'êtes ni trop respectueux.

— Maître Lebrun a beau râloler, pensait-il, voici, je pense, son rival et son maître.

— Puis il a dit tout haut :

— Puis, bast, ça va, quand tu auras du loisir ; mais ne pleure plus, crois-moi, cela t'aura déjà valu et gâté le travail. Nous finirons par faire quelque chose de toi, mon ami, va !

Maître Vouet mit la petite table sous son bras et redescendit par l'escalier payé. Lesueur, qui ne soulagé, regarda son logis presque joyeux. Il avait donc l'atelier cherché de ses heures de solitude pour un élève. C'est à un atelier d'or au début d'un grand artiste, car alors les idées se pressent en foule dans sa tête, et les élèges sont rares sur son chemin.

II.

L'Apparition.

Le génie peut écueurer parfois à l'état latent durant de longues années, attendre une occasion de se révéler, une île un pour jaillir. Ce disant, nous ne prétendons en aucune façon avancer une vérité nouvelle. Il n'y a pas de génie, d'ailleurs, de nous compromettre avec le génie ! C'est une chose ou d'être bizarre et singulièrement fantasque qu'il ne faut point chercher à définir ou à analyser. On prend sa type, comme dessein des moralistes au petit pied, parmi tant de variétés capricieuses et incommodes ? Certains poètes chantent au vent de la fortune ; le malheur coupe leur voix. D'autres, qui chahutent ayant fait, se turent dès qu'il leur table fut servie. Albert Duror mettait, dit-on, soigneusement à profit ses fragments ; un grand écrivain moderne utilise chacun de ses accès de fièvre, et lord Byron s'inspirait de son spleen britannique. Comment cela et pourquoi ? Nous ne savons ; chercher, serait fatigant ; trouver, inutile ; et d'essayer inutilement. Répétons seulement, ce qui est incontestable, que ces aïeux intelligences recueillies, vastes, colmes, pouvant atteindre, dans leurs suaves prodiges, aux plus magnifiques proportions du génie, muquent de ressait et de fougner pour éblouir sous le ciel gris de l'infortune. Il leur faut pour naître un rayon d'espoir ; pour grandir, une éclaircie de bonheur.

Lesueur était pauvre et soutenait une nombreuse famille. Cette cause seule n'eût peut-être point suffi à comprimer l'essor de son génie, mais les devoirs et les journalières préoccupations qui naissaient de sa misère, contribuaient puissamment à paralyser les efforts que faisait sans cesse sa pauvre et gênée nature pour opérer cette sorte d'enfantelement long, douloureux, d'où devait sortir le grand peintre.

En rentrant chez lui, il trouva sa famille. — Une sœur et trois frères, dont l'aîné n'avait pas quinze ans, rassemblés et plongés dans un morne silence. A sa vue, un cri sortit de toutes les bouches à la fois :

— Frère, du pain !

Lesueur employait les courts instans de relâche que lui laissait l'atelier à peindre pour son compte, à donner des leçons de dessin à ses trois frères, enfin et surtout à corréger des frontispices de livres saints. Quelques uns de ces derniers ouvrages nous restent ; ce sont des chefs-d'œuvre uniques en ce genre. Depuis un mois il s'était exclusivement occupé de ce tableau que nous avons vu aux mains de Simon Vouet. Le seul travail qui amenât quelque argent dans la pauvre demeure avait donc cessé.

Le cri de détresse poussé par son frère lui alla au cœur comme un coup de poignard. Ilomba machinalement son pourpoint, et son pâle visage se couvrit d'une rougeur subite.

— Je n'ai rien ! murmura-t-il.

— Tu n'as rien ! s'écria l'aîné de ses frères avec colère. Oh ! que ne suis-je à ta place, moi ! que n'ai-je passé quatre ans dans l'atelier du premier peintre du roi ! mais pauvres frères ne manqueraient pas de pain.

— Antoine, dit Eustache dont la pâleur était devenue plus mate, plus livide, je te pardonne, pauvre enfant. Tu ne sais pas quel mal peut faire un reproche.

— Je sais que j'ai fait ! interrompit rudement l'adolescent. On m'en donne un pécuniaire et une toile ; je ferai mieux que toi, Eustache.

Un sursaut de pitié douloureuse vint errer sur la levée de ce dernier, mais il n'eut pas le temps de répondre. Les trois plus jeunes enfans entrèrent de nouveau le choeur lamentable.

— J'ai faim ! du pain ! dirent-ils.

— Pitié ! s'écria le peintre en proie à un véritable désespoir.

— Puis, se ravissant tout à coup :

— Écoutez ! dit-il.

Tous les fronts se levèrent ; tous les yeux le regardèrent avec anxiété.

— Ce tableau que maître Vouet a gardé, poursuivait Lesueur en se parlant à lui-même... si je le vendais...

Un incommensurable mouvement de fièvre l'entraîna. Son âme se révoltait à l'idée de réclamer un salaire contesté.

— Non, dit-il, non, de ne puis...

— Eustache, dit à bas-voix Cecile, donne et frère enfant de douze ans, n'iras-tu point nous chercher du pain ?

La tête de la jeune fille se pencha. Crainte anticipée ou besoin véritable, elle se sentait perdre connaissance.

Lesueur fit sur lui-même un violent effort.

— Il le faut ! murmura-t-il. Que Dieu me pardonne d'avoir hésité entre ces chers enfans et mon orneil.

Et, saisissant son futur, il quitta brusquement la pauvre chambre, pour-nous par les cris suppléans de la famille entière, son père et sa mère étaient morts ; il se regardait comme leur enfant, au lieu de ses frères et sœur plus jeunes. Ce n'était pas la première fois qu'il imposait silence à sa fierté native pour l'amour d'eux.

Le cœur gros, la tête en feu, il franchit le portail de maître Vouet et, montant rapidement l'escalier, il poussa une porte avec tant de violence que le pêne, fermé intérieurement, jura et lui livra passage.

Eustache s'était trompé d'étage ; il entra sans prendre garde

Ce n'était point l'atelier commun où s'ébattaient journellement les élèves du premier peintre du roi. De brillantes tentures de soie cachaient les lambris sous leurs gracieuses draperies. Un tapis au long et floconneux plage couvrait le sol. Il y avait dans cette pièce un luxe tout à la fois italien et oriental ; mais Eustache, emporté par sa préoccupation, ne vit rien de tout cela. Il traversa précipitamment la chambre, et, soulevant d'un geste machinal la draperie qui lui taisait lace, il se trouva dans un petit salon octogone. Là, les accords d'une harpe vinrent frapper son oreille et le tirer de sa rêverie.

Il leva les yeux et s'arrêta tout à coup, le corps penché en arrière, les bras tendus en avant, dans l'attitude d'un profond étonnement.

— D'où est-ce que dans un fauteuil élevé sur un piédestal au milieu de la chambre, une jeune fille tenait entre ses mains une petite harpe de forme antique, dont elle traitait au hasard et négligemment de capricieux accords.

Cette jeune fille était vêtue d'une manière étrange. Les innombrables boucles de ses cheveux blancs s'échappaient d'une sorte de turban et tombaient, éparses, sur ses épaules et sur sein qui voulait à peine un léger flot de gaze. Un large pantalon attachant au dessous du genou ses agrafes d'or, d'aurait passage à une jambe nue de la forme la plus exquise. Ses pieds nus dans de petits, délicats comme les pieds d'un enfant, se perdaient à demi dans les plus ondulans d'un coussin.

Son visage était beau, si beau qu'il ne se souvint point d'en avoir vu de plus suave dans ses rêves. De grands yeux d'un bleu obscur chatoiyaient sous l'arc hardiment tracé par ses noirs sourcils ; son teint uni, doucement coloré, n'avait point cette arrière nuance douteuse qui depie de la beauté des blondes ; à voir cette abondante chevelure aux reflets d'or encadrer capricieusement ce visage de brune, on eût dit une ravissante fantaisie de peintre.

A la vue d'Eustache, un enfant sourit entr'ouvrit les lèvres de la jeune fille, tandis qu'un étonnement naïf se lisait dans son regard. Elle ne bougeait pas et retenait son haleine, comme si elle eût craint, par le moindre mouvement, de faire évanouir une illusion qui la charmait.

Pour Lesueur, il resta une minute contemplant dans une muette extase cette apparition merveilleuse, qui lui semblait n'avoir rien d'humain. En ce moment, famille, misère, tout avait fui loin de sa pensée ; son cœur bondissait dans sa poitrine ; ange ou femme, cette vision bizarre le transperçait dans un monde autre et meilleur.

Puis, tout à coup, sans d'une crainte inexplicable, il se couvrit le visage de ses mains et s'enfuit.

Dans la rue, quoique l'eût rencontré l'aurait pris pour un insensé. Il allait tantôt droit devant soi, heurtant tout sur son passage, tantôt chancelant comme un homme ivre et s'appuyant çà et là aux murailles. Sa vue éblouie lui représentait sans cesse l'étrange vision. Le trouble produit dans son organisation morale par cette aventure, que plusieurs trouveront médiocrement surprenante, fut tel cependant que nous renoncions à le dépeindre.

Long-temps il erra ainsi par la ville, incapable de suivre un chemin déterminé. Un nuage d'illusions, d'illusions et confuses, se pressait dans son cerveau ; il ne pensait plus, il dormait.

La nuit était tout à fait tombée. A dix pas de sa propre demeure qu'il avait gagnée au hasard et sans s'en douter, une main familière l'arrêta par son pourpoint, et Petit-Jean en passa son bras sous le sien.

Celui-ci était un de ces êtres incomplets, communs en tous siècles, mais si pullulans au nôtre, qu'on a eût contraint d'inventer tout exprès pour eux le glorieux nom de *épinin*. Bavard, hargneux, railleur, Petit-Jean était bon au fond de l'âme, et ne s'attaquait guère qu'à plus fort que soi. Avec cette délicatesse de jugement qui distingue souvent les gens incapables à produire par eux-mêmes, il avait deviné dès long-temps la supériorité de Lesueur. Malgré une différence complète de caractère, il aimait Eustache, dont la bourse était légère, mais toujours au service de chacun ; il saisit donc volontiers l'occasion de réparer sa récente étourderie.

Lorsque Lesueur sentit le contact de son bras, il tourna sur lui un œil distrait, et Vouet se dégagea.

— Hola ! maître Eustache, dit en riant Petit-Jean, vous nous gardez rançon, je pense, que faudra-t-il faire, si'il vous plaît, pour être pardonné ?

Eustache ne répondait pas ; Jean poursuivait d'un ton plus grave : — Vous êtes sévère, Eustache. Ne n'avez-vous point assez puni en disant que Pierre Mignard est votre seul ami à l'atelier ? Croyez-moi, mon camarade, — d'autant qu'il ne m'arrive point de parler ainsi tous les jours. — S'il est parmi nous quelqu'un qui vous aime, c'est moi.

Petit-Jean attendait sans doute un grand effet de cette brusque déclaration ; mais Eustache, immobile, jetant à droite, à gauche ses yeux égarés, gardait toujours le silence.

— Ça, maître Eustache, reprit aigrement Petit-Jean, dédaigneriez-vous notre alliance, par hasard?... Pauvre garçon ; ne voyez-vous pas que ce Mignard n'aime en vous que votre inpuissance? Le jour où vous ferez mieux que lui sera le premier jour de sa haine ; et gardez-vous bien alors ; car chez nous, comme chez messieurs du Parnasse, l'esprit ne pardonne pas au génie... Mais vous ne m'écoutez pas, auriez-vous quelques chagrins nouveaux ? Vos jeunes frères ?..

— Mes frères ! s'écria Lesueur.

Il répéta quatre ou cinq fois ces mots, semblant faire des efforts désespérés pour saisir une pensée qui refusait obstinément d'entrer dans son cerveau.

— Mes frères ! s'écria-t-il une dernière fois en se frappant le front tout à coup.

Il retourna convulsivement les poches de son pourpoint et baissa la tête avec un profond découragement.

— Je leur avais promis du pain, murmura-t-il.

Son compagnon, qui l'examina avec surprise depuis quelques secondes, tressaillit à ces derniers mots. Il sortit de la poche de son pourpoint suffisamment mûr, une longue bourse de mailles, et fit tomber dans sa main les quatre seules pièces d'argent qu'elle contenait.

— Eustache, dit-il d'un ton presque solennel, quand vivait ma pauvre vieille mère, dont Dieu ait l'âme, je vous rencontrai un soir et je vous dis : « Ma mère souffre ; je n'ai rien. » Vous me donâtes votre bourse. Une autre fois... Je serais bien long si je voulais tout vous dire, car vous êtes généreux et bon, Eustache.

Ici Petit-Jean prit la main de Lesueur dans laquelle il glissa les quatre écus ; puis-il ajouta gaiement :

— Mais je voudrais parler que la mauvaise honte vous étouffera quelque jour. Que ne parliez-vous, mon camarade ? Écoutez, si vous êtes trop fier pour permettre à Petit-Jean d'acquiescer sa dette, vous lui rendrez cela plus tard. Et d'ailleurs... Bonne nuit, maître Eustache !

A ces mots Petit-Jean se hâta de s'enfuir et se perdit bientôt dans l'ombre des maisons.

Eustache monta rapidement les quatre étages de sa demeure. Tandis que ses frères, s'emparant des écus de Petit-Jean, couraient chez le bonlangier voisin, il se laissa tomber sur un siège, rendu de fatigue et brisé par les émotions de cette soirée.

III.

L'Enlèvement.

Quelque dix ans avant les événements que nous venons de raconter, Simon Vouet, revenant de Rome à la suite de son grand voyage en Orient, était tombé malade à Falcone, village des environs d'Asti en Piémont. La maladie était peu de chose, mais la convalescence se prolongea. Vouet pouvait passer encore alors pour un cavalier de figure, et son talent était dans toute sa force ; il eut le temps de faire un tableau et de nouer une intrigue galante.

De son intrigue, nous n'en avons que faire ; son tableau nous occupera davantage.

Un jour qu'il se promenait à l'ombre des grands peupliers, sur la place du village, aspirant au départ et ne songeant guère à retirer ses pinces de sa boîte de voyage, il s'arrêta devant une maison de riant aspect, captivé par une scène qui devait parler à l'imagination d'un peintre. Un vieillard, revêtu du costume ecclésiastique, assis sur le seuil, était entouré d'une foule d'enfants des deux sexes et conversait avec eux, faisant couler dans leurs cœurs, à l'aide d'enseignements simples et familiers, la sainte morale du christianisme.

C'était un groupe d'une naïveté charmante. Parmi tous ces visages curieux et animés d'un respect commun pour le prêtre dont chaque parole était accueilli avec le silence de l'attention, une brune, aux grands yeux bleus pétillants d'intelligence, fixa le regard de Vouet. C'était une enfant comme les autres, une petite fille de six ans, mais si merveilleusement belle que le peintre la contempla long-temps avec admiration. Elle, tout entière aux enseignements du vieillard, ne prenait pas garde, on voyait son œil briller tout à coup au récit d'une noble action, puis se mouiller de larmes quand la parole du prêtre devenait plus touchante.

Bien que Vouet ne fût pas un génie du premier ordre, il était excellent peintre ; et passait surtout pour être particulièrement heureux dans le choix de ses sujets. Sa conduite, en cette circonstance, donnerait peut-être le pourquoi de ce bonheur.

— Laissez venir à moi les petits enfants, murmura-t-il tandis que son œil courait la charmante fille dont la mobile physionomie relétait avec la fidélité d'un miroir les diverses impressions qui passaient par son âme. Délicieux tableau de piété.

Et, sans perdre de temps, s'asseyant par terre au pied d'un arbre, il jeta rapidement sur ses tablettes un croquis de la scène qu'il avait sous les yeux.

Le lendemain, faible et souffrant encore, il se mit à l'œuvre et fit une ébauche.

Vouet travaillait avec une grande facilité. Au bout d'un mois, son œuvre était presque achevée ; un seul détail manquait. Une place restait

vide au milieu du premier plan, et cette place était destinée à la figure principale, après celle du Christ.

En vain, maître Vouet avait essayé de peindre de mémoire la ravissante jeune fille dont la beauté enfantine lui avait suggéré l'idée première de son tableau. Les lignes de son visage, tracées vingt fois et vingt fois effacées, semblaient fuir sous la main de l'artiste qui les voyait sans cesse devant lui, et jamais ne pouvait les saisir. Il dut s'avouer qu'il fallait y renoncer, à moins d'avoir sous les yeux le modèle ; mais ceci n'était point chose facile. Le Français n'avait pas su gagner l'affection des habitants de Falcone ; des bruits malveillants circulaient sur son compte. Dans ce pauvre hameau, reculé de toutes viles, les lumières abondaient peu ; les villageois ne savaient trop si l'étranger ne posait point quelque infernal maléfice ; car son hôte, ayant un jour mis discrètement l'œil à la serrure, l'avait vu debout devant une toile qui ressemblait en vérité, sauf le cadre, au grand tableau de la paroisse. Sur cette toile — chose très certainement diabolique — elle avait vu tous les enfants assis, debout, à genoux, entourer un beau seigneur qui leur faisait signe d'approcher.

En outre, on savait que l'étranger allait plus souvent qu'il n'était besoin à la villa de Pallanti, où une noble et jolie dame vivait solitairement en l'absence de son mari et de ses frères. Le bruit courait même que le peintre avait fait dessein de l'enlever en quittant Falcone.

Malgré ces chances défavorables, Vouet se mit pourtant en quête et chercha patiemment dans toutes les cabanes. Nullo part il ne put trouver son modèle. Partout à son approche, on cachait les petits enfants, comme s'il eût été un ogre friand de chair humaine. Dans une seule cabane, où la ménagère était sans progéniture, il fut accueilli passablement. Là, il apprit que la jolie enfant était une orpheline nommée Maria, et connue de tous sous le nom de la Gemma. Le curé lui-même avait donné ce nom à Marie, parce qu'elle était la perle des enfants du village, elle était adorée de tous, et personne n'eût perlé d'elle. La Gemma sans ajouter le trésor ou le gentil joyau de Falcone. Du reste, elle habitait la maison du curé qui l'avait recueillie et l'élevait à l'aide de la charité des fidèles.

Vouet n'en demanda pas davantage et courut au presbytère. Il se nomma. Le bon prêtre avait bien entendu parler quelquefois de Simon Vouet, peintre de sa sainteté le pape Urbain ; mais, comme il n'avait aucune raison d'espérer sa visite, il prit l'étranger pour un imposteur et le traita en conséquence. A toutes ses instances pour voir la Gemma, le vieillard répondit par des éloges enthousiastes de l'enfant, qui était bien plus belle de cœur que de corps, disait-il ; mais il refusa obstinément de montrer le cher joyau de Falcone.

Vouet revint chez lui la tête basse et réfléchissant peut-être aux vanités des renommées humaines. En rentrant, il examina son tableau ; la place vide le mit dans une sorte de fureur.

— Par le nom du Christ ! s'écria-t-il, c'est œuvre pie que de passer ses jours à ressusciter les saints faits de Jésus, notre Seigneur. Or, qui veut la fin veut les moyens... et je veux avoir le diamant de Falcone !

Le soir même, Vouet fit ses préparatifs de départ. Quand ses bagages furent en état, il eut avec son valet romain la conversation suivante :

— Micaël, dit Vouet, j'ai besoin de chevaux pour demain soir.

— Votre essence a besoin de deux chevaux ?

— Pour demain soir.

— Signor, si.

— Tu monteras l'un, Micaël ; tu tiendras l'autre sellé et bridé au bout du village, sur la route...

Ici maître Vouet crut entendre un léger bruit derrière la cloison de sa chambre ; il prêta l'oreille une seconde, et reprit sa voix haute et intelligible :

— Sur la route d'Asti.

Le valet fit un pas vers la porte. Maître Vouet l'arrêta et lui dit tout bas quelques mots.

— Signor, si, répondit encore le Romain, qui sortit aussitôt.

Dans la chambre voisine, l'hôte, qui avait tout entendu, sauf les derniers mots, faisait de grands signes de croix.

— Maria sancta ! disait-elle, le Français maudit va enlever la jeune signora de Pallanti ! La villa est justement sur la route. Allons, je devrai d'une chrétienne est d'empêcher ce malheur.

Et la bonne femme se mit en marche. Les frères et le mari de la signora venaient d'arriver par bonheur. C'étaient de vaillans cavaliers italiens de l'époque, combattant au besoin trois contre un, mais plus à l'air quand l'ennemi était seul contre dix. Dès le lendemain, ils mirent sur pied tout le village, et, dès que la nuit tomba, une force respectable était cachée derrière les buissons, à l'entrée du chemin d'Asti.

Pendant ce temps, Micaël, le valet romain, attendait son maître, avec deux chevaux, à cent pas de la demeure du curé. Vouet patienta jusqu'à ce que la nuit fût bien noire. Alors il s'introduisit chez le saint homme, qui, n'ayant rien qu'un pût voler, laissait sa maison ouverte. Puis Micaël le vit reparaître, tenant un fardeau entre les bras. Tous deux partirent au galop, se dirigeant vers le Pô.

Pour les protecteurs de la belle signora, ils passèrent la nuit dans des trames mortelles.

Quand vint le jour, ils s'étonnèrent fort d'avoir évité sans et saufs les dangers de cette terrible nuit, et rentrèrent triomphants au village. Là, le vieux prêtre, se frappant la poitrine et versant d'abondantes larmes, leur apprit que le Français avait volé la Gemma, le gentil joyau de Falcone.

Ce fut un deuil général; Maria était la fille adoptive de tous. La douleur était si grande qu'elle fut plus forte que la peur; quelques uns, parmi les plus hardis, montèrent sur leurs chevaux de labour et suivirent le vieux curé sur la piste du ravisseur. Mais Vouet avait une nuit d'avance. Au moment où les paysans de Falcone enfourchaient la selle, il était, lui, déjà de l'autre côté du Pô.

Micaël avait, au point du jour, reconnu avec étonnement la nature du vol commis par son maître. Il ne dit mot et se tint, comme d'habitude, respectueusement en arrière pendant le reste du voyage. Mais, arrivé aux portes de Fenestrelle, la dernière ville italienne qu'ils eussent à traverser, il poussa tout à coup son cheval et vint se mettre aux côtés de Simon Vouet.

— Son essence est satisfaite de son vale? demanda-t-il.

Vouet s'arrêta étonné du mouvement de l'Italien encore plus que de sa question. D'ordinaire, la conduite de Micaël était un modèle de discrétion et de retenue.

Ce dernier, jetant un regard sur Maria qui s'était éveillée seulement depuis quelques heures et pleurait dans son vague effroi, chigna de l'œil et dit :

— Nous voici bien près de la frontière, signor. Je me sens pris déjà du mal du pays. Plairait-il à votre essence de récompenser dès à présent mes faibles services ?

Maitre Vouet revenait comblé des faveurs du souverain pontife; il donna à Micaël une poignée d'or sans compter. Celui-ci larguit de même.

— Que votre essence daigne agréer les humbles actions de grâces de son serviteur, s'écria-t-il. Encore deux fois autant et je fais serment de ne l'oublier jamais dans mes oraisons.

— Comment, maraud! commençait Vouet.

— Nul ne conteste à votre essence le droit d'injurier son serviteur, interrompit Micaël en se courbant au point de toucher du front la crinière de son cheval.

En se relevant, il jeta un second regard vers la Gemma. Une insolence menaçante se cachait évidemment sous sa fente humilée.

— La route est longue d'ici Rome, signor, reprit-il, et le remords est lourd. Encore trois petites poignées de ducats pour faire contre-poids au souvenir de la faute dont vous m'avez rendu le complice.

La plaisanterie n'était pas du goût de maitre Vouet; il voulut passer outre; mais Micaël, mettant son cheval en travers, continua de sa voix doucereuse en redoublant d'inclinations et de respects.

— Que votre essence condescende à pardonner ma hardiesse. Voici Fenestrelle qui serait à cette heure à sa majesté le roi de France, si monseigneur le prince Eugène eût voulu le permettre...

— Que veut dire tout cela, drôle? s'écria Vouet avec colère.

— Patience! dit doucement le Romain. Je ne pense pas avoir manqué à la vénération que je professe pour mon généreux maître... Cela veut dire, signor, que nous ne sommes point encore en France. Cela veut dire aussi que votre essence va me donner, dans sa munificence, quatre poignées de ducats, si mieux elle n'aime me voir confesser notre équipée au gouverneur de Fenestrelle.

Vouet réfléchit un instant, et n'eut pas de peine à se convaincre qu'il n'était pas temps d'hésiter. Il ouvrit, bien à contre cœur, sa lourde ceinture à cadenas; sa main s'emplit et se vida quatre fois.

— Que Dieu et Notre-Dame la Vierge donnent longue vie à votre essence, dit le Romain en agitant son bonnet.

Puis, piquant des deux, il partit au galop, ouïdant, dans sa joie sans doute, que maitre Vouet ne lui avait point fait don du cheval.

Notre peintre se remit en marche de son côté. Malgré sa colère, il se délectait à contempler l'enfant qu'il trouvait plus belle, ainsi baignée de larmes. Telle était sa fantaisie, qu'il n'eut pas un instant de regrets, nous ne parlons point de remords, maitre Vouet avait peu de préjugés.

Tout en regardant la Gemma et en pestant parfois contre ce fripon de valel qui lui enlevait du même coup son cheval et quelques centaines de beaux ducats, il poussait sa monture et galopait de son mieux. Il traversa ainsi sans s'arrêter un des faubourgs de Fenestrelle, et poursuivit incontinent sa route vers la France.

Bien lui en prit. Micaël, en effet, n'avait pas tardé à réfléchir que sa bourse, si bien remplie qu'elle le fut maintenant, pouvait contenir encore quelques pistoles. Au premier détour du chemin, il prit à travers champs et gagna Fenestrelle à toute bride. Aussitôt arrivé, il se fit conduire au lieutenant du duc de Savoie, et dénonça son ancien maître; les portes furent immédiatement gardées.

Quelques heures après, arriva la caravane des bon-habitans de Falcone. Ils cherchaient une enfant, un Français et un valet romain; le valet seul fut trouvé et paya pour tous. Nous ne voulons point dire par là que le vieux prêtre reçut un dédommagement pécuniaire; les autorités de Fenestrelle entendaient mieux leur devoir. Le valet fut complètement dépoillé, il est vrai; mais les rustiques plaiguns s'en retournaient les mains vides. Paix soit à la justice savoyarde!

Maitre Vouet aurait ri de bon cœur s'il eût pu voir Micaël reprendre pédestrement le chemin de Rome, et après avoir laissé son cheval dans les écuries du seigneur gouverneur, et ses pistoles dans les vastes poches de la Thémis italienne. Il lui fallut se passer de ce plaisir. En revanche, il franchit heureusement la frontière et put dormir en paix le lendemain dans une auberge française.

La Gemma restait inconsolable. Quelque soin que prit le peintre de la combler de tous ces riens qui charment l'enfance, elle pleurait toujours;

elle songeait toujours au vieux prêtre et à ses compagnons du village. Long-temps après que maitre Vouet se fût installé à Paris dans la maison où nous l'avons vu au commencement de ce récit, la jeune Italicmo garda sa tristesse. Mais, quel que soit l'excellent naturel d'un enfant, ses regrets ne peuvent être éternels; maitre Vouet, comme s'il eût compris qu'il lui fallait bien de la douceur pour faire oublier à la jeune fille le bonheur dont il l'avait privée, redoublait de soins et de caresses. Le sentiment que lui inspirait Marie était autre, mais presque aussi vif que la tendresse d'un père. Il ne se rassasiait point de sa vue; sa présence le délassait des travaux de son art; il va sans dire que le fameux tableau fut achevé.

Peuplant la Gemma croissait en beauté; c'était la perfection du type féminin dans toute sa grâce, voluptueuse et décente à la fois.

Ce fut une singulière vie que la sienne, durant ces dix années, et plus singulière son éducation. Vouet l'avait d'abord laissée libre de ses actions, mais au bout de peu de temps, les enfans du voisinage, avec lesquels elle était accoutumée de jouer, la virent disparaître tout à coup et n'entendirent plus parler d'elle. A mesure que l'enfant se faisait femme, la tendresse de maitre Vouet se transformait et devenait susceptible de jalousie. Voyant sa Gemma si belle, il prétendit monopoliser sa beauté. Dès lors, cachée à tous les regards, n'apercevant jamais que le peintre et une vieille servante, elle passa ses jours dans la plus rigoureuse retraite. Les pièces somptueuses que nous avons essayé de décrire, un vaste jardin couvert de treillages impénétrables à l'œil, tel était son univers. Son esprit, aidé par ses souvenirs, s'élevait bien au delà quelquefois, mais elle n'avait matériellement ni les moyens de franchir la barrière qui la séparait du monde, ni l'audace de le tenter. Son maître, car la pauvre fille était bien véritablement esclave, lui avait défendu de quitter sa prison dorée; elle obéissait.

L'amour de maitre Vouet, — nous employons ce mot à défaut d'un meilleur; nous décrivons cet amour, ne pouvant le définir, — avait tout le caractère d'une passion; passion exclusivement artistique, où il n'entrait rien de sensuel. C'était une admiration enthousiaste pour ce qu'il y avait de physiquement parfait dans la jeune fille; un dédain complet, brutal de tout le reste; sentiment téméraire et impie, qui, mutilant l'œuvre de Dieu, faisant de sa créature une sorte d'objet d'art, dégradait implicitement l'auteur de toutes choses au rang de modèle en chair humaine; sentiment bizarre et puéril, qui changeait l'être animé en poupée, et s'applaudissait de la transformation! En un mot, Maria était pour Vouet un inappréciable trésor, parce qu'elle était le plus beau des modèles; il l'aimait en ce sens qu'il croyait sincèrement ne pouvoir trouver sa pareille.

Presque toute la journée, elle posait devant lui; il la peignait en Vénus, en Hébé, en Leda, sous toutes les formes mythologiques; puis, entremêlant de perles les boucles, plus noires que le jais, de ses longs cheveux, il la drapait en Alcmé, ou plaçait sur son front le diadème d'une reine. A ses élèves les travaux de commande, à lui son idole, sa Gemma, qu'il voyait toujours plus belle sur le piédestal que sur sa toile, et dont il poursuivait avec ardeur la parfaite ressemblance, sûr qu'il serait alors d'avoir produit un chef-d'œuvre.

Maria se prêtait avec douceur à tous les caprices du peintre. Le souvenir du village, du bon prêtre qui avait élevé son enfance, restait au fond de son cœur, mais voilé, méconnaissable comme les vagues ressentimens d'un songe heureux et lointain. Devant maitre Vouet, elle se dépoillait de ses vêtemens sans rougir, souriait innocemment à l'homme qui contemplant son beau corps sans voile. C'était, à coup sûr, un spectacle unique que cette jeune fille, vierge d'âme et de corps, ignorant jusqu'à la pudeur, une devant ce vieillard incarné dans son pinceau, ne tressaillant à son aspect que d'émotions artistiques, voyant à peine en elle une femme, mais voyant mieux et pis, une œuvre à laquelle son imagination ne devait rien retrancher, rien ajouter; une perfection comme l'art humain n'en avait encore rêvé ni produit.

Vouet n'avait livré au public aucune des innombrables toiles sur lesquelles il avait esquissé la Gemma. Par un juste retour de son adoration exclusivement matérielle, sa puissance de reproduction restait bornée; aucun de ses tableaux n'était irréprochable; il le savait. C'est à peine si, au rebours de Zeuxis, il eût pu recomposer son modèle avec la bouche d'un de ses portraits, les yeux d'un autre, la carnation d'un troisième, etc. A l'époque où commence notre histoire, son ami le plus intime, André Polo, noble Vénitien, lui avait demandé une étude de femme; il désira le satisfaire sans emprunter le pinceau de ses élèves. Mais il ne pouvait peindre la Gemma; pour toute autre tâche, il se sentait pris de fatigue et de dégoût. D'un autre côté, il ne voulait point livrer son diamant, quelque imparfaites qu'en fussent les copies, à la curiosité d'un regard profane. Dans cet embarras, il imagina, pour éluder la difficulté, de transformer Maria, pour ainsi dire, de la rendre, en un mot, méconnaissable.

Un jour, la jeune fille dut, avec sa patience ordinaire, cacher ses magnifiques cheveux noirs sous les longues boucles d'une chevelure blonde. Un turban oriental couvrit la moitié de son front, ses belles formes disparurent en partie sous de légères draperies et la soie d'un pantalon à la persanne. Ce fut ainsi qu'elle apparut à Eustache Lesueur.

Lorsque, revêtu de ce costume, elle prit place sur le piédestal, le premier peintre du roi recula, surpris de la trouver plus séduisante encore, s'il est possible, sous ce déguisement. Ce n'était plus, il est vrai, cette perfection irréprochable devant laquelle il s'agenouillait la veille; il y

avait maintenant, non un défaut, mais une bizarrerie; les cheveux blonds mettaient une langueur inaccoutumée sur ce visage de brune; maître Vouet eut besoin de son habitude de dix années pour ne devenir point amoureux dans les bons sens du mot.

Il la peignit ainsi et fit un tableau passable qui ne le satisfait point. Décidément, il semblait qu'il y eût une maligne influence entre lui et la Gemma. Les obstacles qu'il avait rencontrés dès les premiers jours à Falcone n'avaient point disparu; jamais, sous aucune forme, il n'avait pu saisir sa physionomie. En présence de son modèle, comme autrefois loin de lui, il demeurait sinon inpuissant, du moins incomplet.

Eustache Lesueur était entré, comme nous l'avons vu, par hasard dans cette partie de la maison à lui inconnue. La vue de la jeune fille fit sur lui une impression si vive que nous n'avons pas osé la peindre dans toute sa violence, craignant d'être accusé d'exagération. Pour Maria, nous sommes plus à l'aise; du plus loin qu'elle put se souvenir, elle n'avait jamais vu de jeune homme. Nous ne dirons pas qu'elle fut frappée au cœur comme Eustache; une douce surprise la saisit; elle le trouva beau et fit intérieurement une comparaison qui n'était point à l'avantage de maître Vouet.

Eustache Lesueur n'était pas cependant ce qu'on appelle un bel homme; il n'était pas non plus un joli garçon; mais, à cette époque de sa vie où les veilles et la douleur n'avaient pas achevé d'imprimer leurs stigmates sur son visage, il avait cet attrait qui résulte de la jeunesse unie à une vaste intelligence. Son front était haut et large; ses yeux, d'un bleu pâle, avaient un regard fier, calme, limpide, et ses rares cheveux, fréolant de leurs boucles chaissemées, le duvet naissant de sa joue, ajoutaient un charme singulier à l'ensemble de sa physionomie.

Maria l'avait examiné curieusement. Quand il s'enfuit soudain avant d'avoir prononcé une parole, la jeune fille le suivit d'un regard étonné; son sourire se perdit dans les lignes si pures de sa bouche; elle regretta son absence. Puis, lorsque rentra maître Vouet, par un instinct inexplicable chez une enfant ignorante de tout, elle fut la petite aventure qui venait de rompre inopinément la longue monotonie de sa solitude.

Cette nuit-là, le sommeil de la Gemma fut agité de songes étranges et joyeux. Elle se voyait dans ce lointain village, dont elle ne savait plus le nom, mais qui envoyait parfois à son souvenir son vert paysage et sa rustique félicité; elle se voyait assise comme jadis, aux genoux d'un vieillard dont les yeux se mouillaient de larmes à son aspect. Il l'aurait paternellement à lui et la pressait sur son cœur; mais alors, au lieu d'un vénérable visage, le vieillard prenait tout à coup un front sans rides; sa tête chauve se couvrait de blonds cheveux: c'était le jeune inconnu de la veille.

Et la Gemma se réveillait souriant à ce rêve qui eût effrayé tant d'autres jeunes filles. Elle ne rougissait point. Le rouge peut être la couleur de la vertu, puisque Socrate l'a dit dans la Morale en action. Mais, à coup sûr, ce n'est point la couleur de l'innocence.

IV.

Le Portrait.

Les premiers rayons du jour trouvèrent Eustache s'agitant sur sa pauvre couche, l'œil grand ouvert et le front en feu. Nous ne dirons point son délire et ses visions folles; on devine sans notre aide que la jeune fille mystérieuse ne quitta pas une minute son chevet. Eustache était à peu de chose près dans les mêmes conditions morales que Maria. Ce que la retraite avait fait pour elle, la passion de l'art, le travail constant l'avaient fait pour lui. Il avait alors plus de vingt ans, et jamais aucune idée de plaisir ou d'amour n'avait envahi sa tête ni son cœur. Eustache avait pourtant une âme tendre, faible et même invinciblement portée vers la contemplation; mais jusqu'ici la femme n'avait point eu de part à ses pensées; ce que ne prenait pas l'art, il le donnait à la religion.

Vers la sixième heure après minuit, sa fièvre se calma, et le sommeil vint enfin; harassé de fatigue, il dormit long-temps et paisiblement. Quand il se réveilla, midi avait sonné à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, près de laquelle était située sa demeure.

Le jeune peintre se jeta hors du lit et prit à la hâte ses vêtements. Sa première pensée fut pour le courroux de son maître; mais, à mesure que les dernières brumes du sommeil disparaissaient, la crainte s'enfuyait avec elles; Eustache sentait en lui une fierté, une force inusitées; il semblait que depuis la veille son intelligence se fût élargie et éclairée, que sa volonté eût pris de la vigueur. L'adolescent avait tardé à se faire homme; mais l'heure de la virilité morale avait enfin sonné pour lui.

Ce fut d'un pas ferme et la tête haute qu'il entra dans l'atelier de maître Vouet. La veille encore, il eut tremblé à l'idée des reproches du peintre et des méchants sarcasmes de ses camarades; maintenant, il se sentait capable d'affronter l'un et de rendre aux autres mépris pour railleries.

Il marcha droit à son chevalet, et, trouvant Mignard occupé comme d'habitude à réchauffer les tons de son ouvrage, à donner de la vie à l'ensemble, il l'écarta doucement, mais avec autorité.

— Ami Pierre, dit-il, dorénavant et grâce à Dieu, je ne veux plus d'aide que la sienne. Il faut vous le tenir pour dit.

Mignard leva sur lui son regard, où l'étonnement le disputait à la compassion. Les autres élèves de Vouet partirent d'un gigantesque éclat de rire.

— Eh! mon pauvre camarade, dit Mignard en haussant les épaules,

crois-tu que ce soit un plaisir de corriger tes pauvres barbouillages?... Mais tu t'es levé trop matin, je pense; quelques heures de sommeil l'aurait fait grand bien... N'aurais-tu point la fièvre?

Un autre, s'avancant à ces mots, saisit gravement le bras d'Eustache et se mit en devoir de lui tâter le pouls.

Lesueur eut un moment de doute; il hésita. Sa main n'avait point touché de pinceau depuis la veille; matériellement, il n'avait aucune preuve de cette puissance qu'il annonçait avec tant d'audace; mais le rapide examen qu'il fit en une seconde le convainquit de plus en plus. Il prit l'oreille et entendit au dedans de lui la voix de son génie; la pensée bouillonnait dans son cerveau; sa main frémissait d'impatience auprès du pinceau qui allait donner une forme à ses conceptions.

— Allons, mes maîtres, reprit-il en se redressant avec une fierté calme, remettez à demain vos sarcasmes, je vous prie. Laissez-moi peindre jusqu'au soir, et alors me raillez et me corrigez qui voudra.

— Voilà qui est hardi, Eustache, murmura près de lui la voix de Petit-Jean. Mais, bon courage, et vous ferez comme vous dites!

— Voici que le pauvre est fou! dit Mignard.

— Pauvre Eustache! répétaient ironiquement les autres élèves de Vouet en regagnant leurs places ordinaires.

Charles Lebrun, durant cette scène, n'avait pas même daigné lever les yeux de sa toile.

Lesueur saisit sa palette et travailla.

Ce fut pour lui un moment d'orgueil et de joie délirante, quand il vit que sa main tenait les promesses de son cœur. Plus d'hésitation, plus de tâtonnements, plus de ténèbres; en quelques coups de brosse, il effaça les corrections de Mignard, et reprit son œuvre au point où lui-même l'avait laissée.

Plus d'un, dans l'atelier de maître Vouet, dut croire qu'il y avait en ceci de la magie. Eustache, après s'être un instant recueilli, choisit dans son tableau une tête de vieillard qu'il avait naguère dessinée avec amour, et que Mignard venait de retourner maladroitement. Cette tête, aux contours savants et purs, était jusqu'alors restée dans ce vague état d'imperfection commun à toutes les perfections de Lesueur; il y avait comme un voile entre elle et le regard. A peine eut-il pris en main sa palette, que ce voile sembla se déchirer. Son pinceau, courant sur la toile avec une rapidité merveilleuse, y répandait la vie à flots; lui aussi était maintenant créateur, et cette tête lumineuse, pensante, animée, sortant tout à coup du néant où sommeillaient encore les autres figures, empruntait au contraste un éclat presque surnaturel.

Insensiblement, et sans qu'Eustache y prit garde, les élèves les plus voisins s'étaient rassemblés autour de lui, muets d'admiration et de stupéfaction. Bienôt tous, à l'exception de Lebrun qui ne se dérangeait pas pour si peu, quittaient de nouveau leurs places et s'approchèrent de son chevalet. Il ne les voyait pas et peignait toujours; ce furent seulement les premières exclamations échappées à ce groupe, dont l'admiration ne pouvait plus se contenir, qui le tirèrent de sa préoccupation.

Il se retourna vivement. Toute fierté avait disparu de son œil, qu'il baissa devant ces regards hostiles ou admirateurs.

— Bien, bien, bien! s'écria Petit-Jean au comble de l'enthousiasme.

— Mes bons maîtres, que dites-vous de cela?

Il se fit un murmure; la plupart levèrent, quelques uns se turent. Mignard était de ce nombre.

— Pierre, mon ami, reprit Petit-Jean qui le couvrait de son regard triomphant, ne ferez-vous point aumône d'un éloge à ce pauvre Eustache qui est fou?

Mignard fit un geste violent; il fut sur le point de se précipiter pour broyer cet enfant qui mettait ainsi à nu sa basse jalousie; mais, se retenant, il courba la tête et quitta silencieusement l'atelier.

— Eh! dit encore Petit-Jean, qui délirait de joie comme si la victoire eût été sienne; — notre seigneur à tous, Charles Lebrun n'a point vu cela. Ce serait grand égoïsme de le priver de ce plaisir.

Il s'en alla prendre Lebrun par son pourpoint et l'amena d'autorité devant le tableau de Lesueur.

— Voyez! s'écria-t-il. Si vous raillez par aventure, votre raillerie ne se perdra point pour s'attaquer trop bas cette fois.

A peine Lebrun eut-il jeté les yeux sur la toile, qu'un nuage assombri sur son front hautain; son œil prit une expression de terreur; mais il se remit aussitôt, et, souriant avec condescendance, il laissa tomber ces paroles en regagnant son chevalet:

— Eustache vient maintenant après moi. Je ne l'aurais pas cru plus habile que Mignard.

— Que vous disais-je hier, Eustache? murmura Petit-Jean à l'oreille de son nouvel ami; ne craignez point ce paon qui se mire en lui-même; gardez-vous seulement de tous les autres, et de Mignard plus que de tous.

Eustache serra la main de l'enfant. Quand les travaux de l'atelier eurent repris leur cours, il descendit en lui-même et se prit à rêver.

La blonde inconnue, cette ravissante jeune fille dont la vue avait si puissamment remué son âme, voilà quelle était, selon lui, la cause de cette transformation soudaine; c'est à elle, après Dieu, qu'il rendait grâce au fond du cœur. Et son amour naissant s'augmentait de toute sa reconnaissance.

Se trompait-il? En vérité, nous ne savons. Parce qu'une croyance est douce, poétique, consolante, faut-il, de nécessité, la regarder comme illusoire? Certes, il est probable que cette lutte engagée au dedans de lui-

même entre la lumière et les ténèbres, touchait dès lors à son terme. Mais si, ce qui n'est point douteux, la première furor d'un génie latent ou étouffé est une véritable naissance; si l'homme, au cœur duquel se livrent ces mystérieux combats, subit une sorte de travail ou d'enfouissement moral, pourquoi n'admettrait-on pas qu'un choc violent, moral aussi, pût brusquer la précipité?

Quoi qu'il en soit, à dater de ce jour, Eustache, comme homme et comme peintre, ne fut plus le même; ses camarades d'atelier durent s'avouer sa valeur. Mais il est dans la nature du commun des artistes de s'admirer et d'être supérieur, surtout si cette supériorité, se manifestant à l'improviste, fait monter brusquement au pinacle un rival obscur jusqu'à eux. Il y a chez eux de ce sentiment étroit et tendre qui porte un vétéran à détester son jeune capitaine. Ces hommes, dont l'existence est en quelque sorte une longue lutte d'où ils se retirent battus pour la plupart, nient chez autrui la faculté de vaincre, le génie; ils ferment les yeux pour ne le point voir. Si, avengés par sa splendeur, ils sont forcés de reconnaître sa présence, ils veulent au moins le commander à suivre, pour arriver au sommet, la route vulgaire; à monter un à un les degrés inférieurs, où se sont arrêtés un beau jour leurs propres mérites hors d'alinée. Les élèves de Vouet remplaçaient par là la haine un mépris devenu impossible. C'est à peine si Lesueur ne peut point au change; on ne le railait plus, mais tous les visages présentait à son aspect, une expression froide et malveillante; on lui fait un large espace vide autour de lui. Ses braves y mais gens avaient grand tort; le génie n'est point contagieux de sa nature, et aucun d'eux ne courait risque de gagner le mal d'Eustache Lesueur.

Pierre Mignard s'était mis à la tête de cette persécution sourde. L'écrit, implacable, il ne put jamais pardonner à son ancien protégé d'avoir gruni subitement au point de le dépasser de la tête. Petit-Jean seul resta fidèle; il avait planté son chevalot tout près de celui d'Eustache; et quand l'absence de ce dernier donnait cours aux invectives critiques de ses camarades, Petit-Jean était là qui le soutenait de sa voix stridente et de ses intrépides lazzi.

Eustache lui-même était déjà plus au jour du triomphe. Durant les premiers jours, il s'était complu dans sa force nouvelle; l'image de Gemma, sans cesse présente à sa pensée, avait été un engagement, non une entrave; mais, lorsque la première ivresse fut passée, l'obsession devint tyrannique. Le jeune peintre n'apporta plus à l'atelier qu'une ardeur distraite; il mesurait les heures et attendait le soir avec impatience.

Le soir, on l'eût rencontré dans un coin obscur de la rue des Fossés, l'œil fixé sur les fenêtres de maître Vouet. Il regardait de toute sa force; mais, si une lumière brillait à ces fenêtres, c'était toujours l'ombre du vieux peintre lui-même qui se projetait sur les vitreaux. Pendant bon des jours, Eustache vint passer de longues heures à ce poste, et jamais nul indice, aperçu, ne le paya de sa persévérance.

Deuis que maître Vouet avait ouvert son atelier, il n'y avait point d'exem le quin de ses élèves eût violé le secret de son appartement privé. Les ordres du peintre étaient, à cet égard, formels et sévères. Au premier étage de sa maison se trouvait sa galerie, puis l'escalier se bifurquant, l'une de ses branlées, haute de deux étages, conduisait à l'atelier public; l'autre, on ne savait où.

Mais Lesueur le savait. C'était ce chemin qu'il avait suivi une fois par hasard dans sa préoccupation; c'était ce chemin qui l'avait conduit dans ces pièces étranges et luxueuses où, selon lui, s'était décidé son destin. S'avant, depuis l'insuccès de son mariage, il s'était trompé sciemment de route et, montant les marches défendues, il avait poussé la porte, qui toujours lui présentait un obstacle infranchissable; puis, en face de sa toile, la palette à la main, il ne retrouvait plus ces inspirations saines et chaleureuses qui l'avaient grandi tout à coup à la taille d'un maître, lui, le pauvre paria de la veille!

Comme toutes les âmes ténébreuses, Lesueur était superstitieux. Se voyant ainsi, il crut que sa force tenait par un lien mystique à cette belle fille, cachée par maître Vouet à tous les regards. Il se figura qu'à cette source la fontaine il fallait puiser plus d'un fois. Dès lors, il n'eut plus un instant de repos; deux sentiments, dont un seul était avoué par lui, l'amour d'une femme et la passion de la gloire, se réunirent pour le pousser sans relâche. Il jura dans son cœur qu'il la retrouverait.

Ainsi, tant que durait le jour, les élèves de maître Vouet s'étonnaient de rencontrer Eustache errant dans les escaliers; lui voyait à peine ceux qui possédaient un sourire méchant à la bouche; il épiait, il regardait cette porte toujours close. Quelqu'fois, il est vrai, cette porte s'ouvrait, mais c'était pour donner passage au vieux peintre, qui la refermait aussitôt. Le pauvre Eustache perdait courage.

Un jour enfin, maître Vouet, sortant pour peu de temps sans doute, laissa la porte entr'ouverte. Eustache était à son poste; il se précipita.

Tout était comme il l'avait vu la première fois; ornements, tapis, draperies; mais cela lui importait peu. Il traversa rapidement la première pièce.

Son cœur battit violemment lorsqu'il écarta la draperie; il se sentait défaillir, tant il espérait de bonheur. Aussi fut-il une seconde avant d'oser lever les yeux.

Il regarda enfin; le piédestal était vide, le salon solitaire.

Telle était l'émotion de Lesueur, qu'à cette vue il éprouva un mouvement de bien-être; il s'avouait maintenant trop faible pour ce bonheur si ardemment souhaité.

Il s'avoua d'un pas timide jusqu'au milieu de la chambre. Plusieurs choses qu'il n'avait point remarquées la première fois frappèrent alors ses regards. C'était d'abord une série de tableaux représentant tous la même personne; une belle jeune fille aux longs cheveux noirs, tantôt tressés sur son cou de neige, tantôt roulés en diadème à son front, tantôt flottant capricieusement sur ses épaules, bouclés, peignés ou épars. Toutes les poses, tous les costumes étaient mis à contribution. Il semblait que l'imagination de maître Vouet se fût complue dans cette tâche bizarre, au point de décrire tout un travail.

Eustache regarda d'instinct. Ce n'était point ce qu'il cherchait.

Mais lorsque son œil, après avoir fait le tour de la chambre, s'arrêta sur un petit chevalot dressé à vis-à-vis du piédestal, un cri étouffé sortit de sa poitrine. Il joignit les mains et resta quelques secondes immobile, plongé dans un ineffable ravissement.

Il y avait sur le chevalot un portrait, non pas celui du modèle copié tant de fois; c'était une jeune fille aussi, mais de beaux cheveux blonds tombaient à flots sur ses épaules et son sein demi-nu. Au bas était écrit un nom : *La Gemma*.

— La Gemma! dit Eustache avec passion. Non divin pour une divine créature! oh! c'est elle, je la reconnais... Et pourtant combien elle est plus belle encore!

Il se mit à la genoux tout près de la toile.

— Ma Gemma! mon génie! dit-il d'une voix basse et suppliante, donne-moi un aide afin que j'aie un nom parmi les peintres.

Il avait penché sa tête sur sa main. Tout à coup il se releva, et son front se couvrit de rougeur.

— Cet homme là voit, murmura-t-il avec amertume, tous les jours, à toute heure! elle est à lui! son vulgaire pinceau trace les lignes de son visage, oublieux de mettre dans ses traits l'expression de ce que Dieu lui a départi... Je la retrai, moi, s'écria-t-il en s'exaltant de plus en plus. — A ce corps, je ressusciterai son âme... Arrière, Caravage, Valentin, démon de la matière, à moi, Raphaël! j'y vais corriger mon maître.

Eustache saisit palette et pinceau avec un enthousiasme, il alla vers l'œuvre de Simon Vouet. Il travailla ans sans modèle, copiant son s'œuvre. Le temps passa; il travaillait toujours; on songeait point à maître Vouet, à son retour probable et à sa fureur.

Il y avait déjà plus de six heures que son pinceau poursuivait l'œuvre de transformation, lorsqu'une draperie, cachant une porte intérieure, se souleva d'un coup. La Gemma entra doucement sa charnue tête brune et fit un mouvement pour entrer, mais elle s'arrêta à la vue de Lesueur. Elle l'avait reconnu d'un coup d'œil.

La jeune fille d'un air humble sur le seuil, contemplant avidement le peintre, et retenant son haleine, de peur sans doute de le faire fuir comme la première fois. Elle le trouvait beau; il l'était réellement ainsi, car l'enthousiasme et le génie savent colorer tout visage d'un reflet de beauté. Elle eût voulu le voir de plus près, mais, outre sa frayeur enfantine, un sentiment qu'elle ne connaissait point, avant-coureur d'un amour qu'Eustache devait aussi lui révéler, la timidité la retint.

A ce moment, la porte extérieure grinça sur ses gonds, et l'on entendit la voix de maître Vouet se goudannant lui-même sur sa négligence. La Gemma fit un geste de regret et, laissant retomber la tenture et disparaissant effrayée.

Pour Lesueur, il n'entendit pas seulement, comme son œuvre était achevée, il se leva et fit un pas en arrière afin de la mieux juger.

Vouet entra. A la vue d'un homme, pinceau et palette à la main, devant son tableau fermé, il s'éleva, tremblant de fureur.

— Misérable! s'écria-t-il en secouant rudement Eustache, oses-tu bien toucher ce que ton regard ne devait effleurer qu'avec crainte!

Lesueur le repoussa d'un geste calme; d'un autre geste, il lui montra la toile.

Vouet n'avait pas été sans s'apercevoir des rapides progrès de son élève; mais, méfiant de plus en plus son atelier, il n'avait pu donner à ces progrès l'importance d'une complète transformation. Son étonnement fut donc entier lorsqu'il, suivant le geste de Lesueur, son œil tomba sur le portrait de la Gemma.

Eustache y avait mis toute son âme. Quelques touches restaient à indiquer dans les détails, quelques accessoires à finir; mais le visage ressortait sublime; sous sa magnifique parure de cheveux blonds. Pourtant ce n'était point encore, à bien prendre, la Gemma ou sa ressemblance mathématique; Lesueur l'avait peinte comme il la voyait au travers de ses souvenirs enchanterés; plus belle qu'il n'est donné de l'être à une créature humaine. C'était une de ces œuvres choisies dont la suavité timide, imparçue de la foule monte lentement au cœur et l'élève au dessus des choses de la terre; harmonie pieuse et recueillie, hymne écrite au pinceau, prière humble, mais splendide, faite avec deux mots graves au ciel; amour et religion! une de ces œuvres enfin telle que nous en a légués en quantité le second génie du grand peintre. Et c'était mieux qu'on cela encore; Lesueur n'a pas peint deux fois sa maîtresse.

Pour comprendre les sentiments qui durent agiter Simon Vouet, il faut se souvenir que depuis dix ans, il poursuivait inutilement la solution de ce problème. Il y eut chez lui de la dépit, humiliation et regret, dominés par un admiration non indécible. Sa colère avait fui. L'idée lui vint peut-être de demander à Eustache le motif de cette violation de sa retraite; il n'osa, se sentant là devant son maître.

— Ma fille, dit-il à voix basse et en se découvrant, je vous remercie. Et comme Eustache, rendu à lui-même par cette humilité quelque peu

théâtre, ouvrait la bouche pour s'excuser, Simon Vouet s'empressa d'avancer un siège et ajouta gravement :

— Ce me sera une grande gloire, dans ce siècle et dans ceux à venir, d'avoir fourni mes leçons à un peintre tel que vous, Eustache Lesueur.

Tous deux gardèrent le silence pendant quelques instans. Eustache restait timide, embarrassé, suivant son habitude, dès qu'une lutte fermée à son honneur le rendait à sa modestie native; mais Vouet regardait toujours le tableau. Mais, tout en admirant, il réfléchissait.

Vouet avait parcouru le monde en observateur, il avait vu les fenêtres grillées de l'Italie espagnole, les murs épais des harems d'Orient; il avait vu les ducs, les empereurs, blancs et noirs. Serviteurs et ciótutes lui avaient semblé faire assez mal leur devoir. De ses voyages il avait rapporté, entre autres choses, une foientière à cet antique axiome : Ce que femme veut, Dieu le veut.

Or, pour voir la Gemma si ressemblante, Eustache devait l'avoir vue; s'il l'avait vue, à quoi bon lui fermer désormais le mystère de sa retraite? Les verroux, excellent préservatif suivant le vieux peintre, peñdent leur vertu dès que le mal a pris naissance.

D'un autre côté, on ouvrait sa porte à Eustache; il s'acquerrait un élève dévoué, un ami! Nul, dans l'atelier supérieur, ne saurait les emprunts que le premier peintre du roi pourrait faire ultérieurement à ce précieux et inimitable morceau. Il est vrai qu'en agissant ainsi, Lesueur serait de moitié dans son trésor; il recevrait la Gemma; s'il ne l'aurait point, il pourrait l'aider.

— A cela ne tiennet! s'écria tout à coup le vieux peintre. Vous serez tous deux mes enfans!

Eustache le regarda étonné; Vouet lui ouvrit ses bras et le pressa sur son cœur avec de grands-démonstrations de tendresse.

— Mon fils, dit-il, qu'il n'y ait plus de mystère entre vous et moi. A toute heure cette porte vous sera ouverte. Je ferai transporter ici votre cheval... J'ai cru voir que, parmi mes élèves, il en est qui ne vous estiment point à votre haute valeur. Es pourraient manquer au respect qui vous est dû, et je ne veux point que cela soit.

Eustache marchait de surprise en surprise et ne pouvait trouver de parole pour répondre.

— Refuserez-vous? demanda Vouet se méprenant à son silence.

Comme on le pense, Eustache n'avait garde. Vou-t ne venait-il pas de le dire lui-même? A toute heure, cette porte lui serait ouverte. Il pourrait donc la voir...

— Maître, dit-il avec émotion, je suis tout à vous.

Sur le point de se lever ce contrat, où les deux parties taisaient leur but et leurs des-eins, Vouet hésita encore.

— S'il allait me l'enlever! pensa-t-il.

Mais il comptait sur sa pénétration et sur la simplicité de Lesueur. L'événement, d'ailleurs, le connaissait malgré lui; rien ne pouvant en écher le jeune peintre de connaître son secret, il valait mieux l'imiter de bonne grâce.

— A demain, mon cher fils! dit-il en renouvelant son accolade.

V.

En Poseuse.

Le lendemain, maître Simon Vouet était établi dès le matin dans son atelier secret. La Gemma posait devant lui, nue et les cheveux dénoués.

Maître Vouet avait peu dormi la nuit précédente. Ses camarades de la vente avaient pris de la consistance, et il se reprochait vivement son imprudente précipitation. A force de rêver au moyens d'éloigner le danger, une idée lui était enfin venue qui ne pouvait surgir que du cerveau d'un vieux peintre. Un peintre seul, en effet, peut connaître l'intensité de la réaction produite par une femme descendue au métier de poseuse, sur l'homme que sa profession appelle chaque jour à voir les pauvres créatures de cette espèce braver avec une indifférence brutale les yeux de tous pour un maigre salaire. Un vieillard seul, spéculant sur une telle connaissance, peut profaner de sang-froid son trésor afin de le conserver intact.

— Arrondis ton bras de l'éco pour envoyer un baiser à ton berger... ma perle!... Rejette en arrière les beaux cheveux afin de ne point voiler ta poitrine... Bien! c'est cela! Je veux jurer par tous les peintres de la Grèce et de Rome qu'il n'y eut jamais de bergère comme toi, ma Gemma!... Que tu es belle ainsi!

Ce disant, maître Vouet lançait un regard furtif vers la porte.

— Viennet Eustache maintenant, murmura-t-il.

Maria obéissait, mais c'était avec répugnance. Elle, d'ordinaire si indifférente aux caprices du vieux peintre, soutenait à se montrer ainsi. Une honte vague, une crainte qu'elle ne s'échappait point, adouçissait ses mouvemens. Il semblait que son instinct devinât le petite espoir de Vouet.

— Peut-être va-t-il venir encore! soupira-t-elle.

Le vieux peintre tressaillait à ce mot.

— Qui? demanda-t-il vivement.

Et comme Maria, au lieu de répondre, baissait les yeux avec embarras, il pensa que les deux jeunes gens s'étaient parlés, qu'ils étaient d'accord déjà peut-être. Mais, avant qu'il pût adresser à Maria une autre question, des pas se firent entendre dans la chambre voisine. Lors il jeta un regard de détresse sur la jeune fille, tremblant de l'avoir faite ce

matin si séduisant, tout exprès pour aiguillonner une passion née au cœur d'Eustache.

Il n'était plus temps. Eustache parut à l'ouverture, et maître Vouet se leva précipitamment.

— Voici mon fils bien-aimé! s'écria-t-il en allant à sa rencontre avec toutes les apparences de la joie.

Lesueur prit la main que son maître lui tendait, et la pressa dans les siennes avec respect. Des le seuil, il avait jeté ses yeux autour de la chambre; la jeune fille, debout sur le piédestal, n'avait point échappé à ce regard; il l'avait reconnue dès l'abord pour l'original de tous les portraits appendus aux lambris; c'était le modèle ordinaire de maître Vouet. Pour la céleste fille qui lui était un jour apparue en ce lieu, il ne la voyait point.

Si Eustache avait soupçonné l'identité de ces deux femmes, la condition de poseuse, quelque bas placée qu'elle était dans son opinion, n'eût point suffi pourtant à rompre son amour. Mais qui eût mis ce doute dans son esprit? sa vision ne lui était apparue qu'une seule fois; il se la rappelait seulement pour se l'idéaliser chaque jour davantage, suivant en cela la tendance de sa nature rêveuse et toute spiritualiste. Cette jeune enfant avait, dans la perfection de ses formes, quelque chose de sensuel qui eût contrarié déjà son vague souvenir. D'ailleurs, les longs cheveux blonds, cette parure des têtes virginales, faisaient positivement corps avec l'idée qu'il avait conservée de la Gemma.

Si, d'un autre côté, l'enfant qui était là devant lui n'eût point été poseuse, il l'aurait sans doute considérée avec d'autres yeux. Frappé de la ressemblance, si petite qu'elle pût paraître à ses sens prévenus, il aurait soupçonné le mystère.

Mais le hasard, le caractère de Lesueur et le stratagème de maître Vouet semblaient se combiner pour servir à l'enfer ce dernier. Il dut voir que désormais son trésor était en sûreté, du moins en ce qui concernait Eustache; mais il ne se douta point de la complication de circonstances qui amenait ce résultat; et ignora surtout qu'il y eût dans la croyance de Lesueur deux prisonnières sous ses verroux : l'une, debout maintenant sur le piédestal, statue que le jeune peintre admirait distraitement; l'autre, la Gemma, la reine de ses songes, son amour et son génie.

Pour la pauvre fille, objet de ce conflit et de cette méprise, la vue de Lesueur l'avait frappée comme un coup de foudre. La pudeur venait de se révéler en elle avec une soudaineté pleine de violence. Comme la première femme, après qu'elle eut goûté le fruit mystique, Maria, enfamée et rougissante se fit un voile de sa chevelure; une angoisse inconnue remplit ses yeux de larmes; elle eût voulu mourir pour échapper à cette honte cruelle qui lui navrait le cœur.

Et pourtant elle n'était point au bout de son supplice. Maître Vouet avait pris à part son élève; tous deux, la désignant du doigt, semblaient discuter tranquillement. Quelques mois arrivaient jus-qu'à elle.

— De belles lignes, disait Lesueur de sa voix douce et calme.

— B-lies! s'écriait maître Vouet, que saisissait involontairement son enthousiasme ordinaire, — dites magnifiques, mon fils, dites me magnifiques!

Le regard de Lesueur, — un de ces regards froidement appréciateurs qu'on jette à un cheval de prix, à une chose quelconque, — vint gesser de nouveau sur le corps nu de la Gemma. Alors seulement il prit garde à son attitude suppliante.

— Cette jeune fille ne semble point habituée... voulut-il dire dans son étonnement.

Vouet l'interrompit par un haussement d'épaules.

— Cette jeune fille pose pour moi depuis des années, dit-il en appuyant sur ce mot avec une impitoyable malice.

Maria laissa tomber sa tête sur sa poitrine; le sang abandonna ses joues, qui devinrent d'une pâleur mortelle. L'instinct de femme qui venait de surgir en elle lui montrait dans ces paroles un arrêt de mort. Il était au dessus de ses forces de supporter la souffrance qui la tourmentait en ce moment. Pourtant elle n'osait fuir; un poids écrasant, la conscience de sa nudité, la clouait à sa place.

Lesueur cessa de s'occuper d'elle après la réponse du vieux peintre; il tourna le dos, et se prit à examiner les portraits qui décoraient le salon. Maître Vouet le suivit. Quant ils se retournèrent pour comparer les copies au modèle, le piédestal était vide.

Le vieux peintre laissa errer sur sa lèvres un sourire méchamment railleur.

— Mon fils, dit-il avec une emphase ironique, désormais il ne nous faut plus jurer de rien, puisque voici la petite Maria qui se fait pudibonde.

Lesueur fit peu d'attention à ces mots, et cependant le coup porta. La poseuse fut déshonorée pour lui ce qu'étaient ses pareils; et une créature n'ayant d'humain que la forme, tombée à ce point que ses actions, honnêtes en elles-mêmes, excitaient le rire ou le mépris. Maître Vouet n'en demandait pas davantage.

La Gemma avait profité du moment où les deux peintres avaient le dos tourné pour sauter légèrement du piédestal à terre et s'enfuir dans son appartement. Là, elle se laissa tomber à genoux près de son lit et versa d'abondantes larmes.

Parvenu enfant l'Amour qui remplissait son âme à son insu venait de lui enseigner la plus sainte de toutes les vertus de la femme; la pudeur; et la première manifestation de cette vertu avait été si luce par un miroir persistant et cruel. Maria ne savait pas tout l'étendue de sa misère; elle

ne craignait point les mépris de cette foule qui n'admet pas d'exceptions à certaines règles derrière lesquelles est l'infamie; elle ignorait cette malédiction impie et stupide qui pèse sur des castes entières, ce dédain irréfléchi, implacable, versé à flots par des bouches souriantes, débordant de coeurs purs suivant le monde, et que Dieu eût défilé en vain pourtant de jeter la première pierre à la femme coupable; à comment eût-elle craint tout cela? Mais la vue d'Eustache avait amené la rougeur à son front; à son cœur une émotion poignante, indéfinissable; elle pleurait à ce souvenir. Car Eustache était tout pour elle; qui ne connaissait rien, et qui, n'eût-elle rien ignoré, eût encore mis Eustache avant tout le reste.

Celui-ci était définitivement installé dans l'atelier secret. Ses rivaux virent avec une rage impuissante son cheval enlevé de la salle commune; ce fut, contre le jeune peintre, un nouveau levain d'envie et de haine. Son sort était peu enviable pourtant; tout le jour il travaillait sans relâche; Simon Vouet, débarrassé de toutes craintes, usait de lui sans pudeur comme sans arrière-pensée.

La Gemma venait parfois. Elle s'avavançait d'un pas timide et montait sur son piédestal de l'air d'une victime résignée. Maître Vouet avait beau railler cette souffrance et accuser l'enfant de manège. Lesueur ne put s'empêcher de remarquer le dépérissement lent, mais continu, qui s'opérait en elle. Souvent la pauvre Gemma, posant sous quelque forme gracieuse, se laissait aller à sa silencieuse douleur; deux grosses larmes, démentant son sourire de commande, coulaient le long de ses joues plus pâles que la gaze blanche de ses draperies. Maître Vouet l'éloignait alors, riant de ce qu'il nommait un caprice; mais Lesueur la suivait du regard, involontairement touché de ce muet martyre.

Cette compassion était passagère et stérile. Le jeune peintre avait, lui aussi, sa souffrance, et restait plongé dans cet inculte égoïsme qu'inspire une maladie morale. Il était venu dans la retraite du maître Vouet, plein de vie et d'espoir; et depuis bien des mois qu'il entrât là librement, qu'il parcourait cette mystérieuse demeure en maître, son espérance ne s'était point réalisée. Où était la Gemma, cette blonde fille qu'il ne voyait plus qu'en rêve? Chaque jour il attendait avec cette obsession d'espoir que donne une passion puissante; chaque jour son espérance était déçue. Timide outre mesure, il n'osait s'ouvrir à maître Vouet. D'ailleurs, n'était-il pas éroyable que le vieux peintre cachait volontairement cette enfant? et, parler en ce cas, n'était-ce pas renoncer d'avance à tout hasard heureux qui pourrait amener une rencontre.

Une seule fois, poussé par son désir, Eustache essaya une question détournée.

— Maître Vouet, demanda-t-il, aurons-nous donc éternellement le même modèle?

A cette question, le vieux peintre eut peine à dissimuler sa joie. C'était, en effet, la preuve la plus complète qu'Eustache ne songeait guère à lui enlever son trésor. Dès le lendemain, Maria fut remplacée par une autre et ne reparut plus qu'à de longs intervalles. Le tout, disait maître Vouet, pour ne point offrir à son fils bien aimé un objet dont la vue pût lui déplaire.

Ainsi se passèrent trois années. Lesueur était dès lors dans toute la sève de son magnifique talent. Outre les travaux qu'il faisait journellement chez maître Vouet, il avait peint huit grands tableaux qu'il avait signés de son nom. Sa réputation était ce qu'elle fut jusqu'à sa mort: contestée par la jalousie, peu répandue dans le peuple, qui préférait de beaucoup l'afféterie de Mignard, l'affaetation théâtrale de Lebrun, ou le cliquant de certains peintres inconnus maintenant et divinisés alors. Chaque génération élève ainsi son autel éphémère aux dieux que la postérité doit renier. Les vrais appréciateurs de Lesueur étaient rares, mais dignes. C'étaient des hommes modestes comme lui, chrétiens et gens de cœur jugeant avec leur âme et n'employant point de mots techniques pour formuler leur sincère et profonde admiration.

Maria, comme nous l'avons dit, ne venait presque plus à l'atelier. La pauvre enfant subissait, dans toute son amertume, l'angoisse d'une passion sans espoir. Naïve et n'ayant reçu aucun enseignement qui lui défendît d'avouer son amour, elle eût sans doute révélé depuis long-temps le mal qui la consumait, si Lesueur, toujours froid en sa présence, ne lui eût inspiré un respect qui tenait de l'effroi. Le vieux peintre n'avait en garde, d'ailleurs, de laisser incomplet son système de précautions. Il n'était impitoyable que devant son élève; seul avec la Gemma, il redoublait de carresses.

— Que tu es belle, ma blanche perle! disait-il. Oh! quoi qu'il fasse, n'aise point de crainte; je veillerai sur toi!

— Pourquoi craindre? avait dit la Gemma le premier jour.

— Hélas! mon gentil trésor, cet homme voudrait... Pauvre fille! mais je te défendrai, sois sûre. Seulement, garde-toi de le croire s'il te parle; garde-toi surtout de lui adresser la parole, car alors...

— Alors? avait répété curieusement Maria.

— Tu serais perdue! avait murmuré le vieillard, tandis qu'un frisson de terreur assez bien joué faisait trembler tous ses membres.

En agissant ainsi, maître Vouet avait proportionné son moyen à l'état moral et à l'éducation de Maria. Le vieux peintre avait choisi son stratagème entre les plus grossiers, parce que ceux-là surtout réussissent à tromper les enfants. Mais Maria, enfant par l'esprit, était femme par le cœur; elle ne crut point; son amour lui disait que le malheur était dans l'indifférence d'Eustache, non dans une haine impossible. Seulement ces mystérieuses réticences du vieillard, son emphatique effroi, se combinant avec la mine sévère et dédaigneuse du jeune peintre quand il était près

d'elle, brisaient le courage de la pauvre Gemma. Elle se laissait mourir en silence.

Cependant, chaque jour exaltait de plus en plus sa passion. Elle en était à regretter ces heures de honte, passées en face de Lesueur. Il la voyait du moins alors; son regard s'arrêtait parfois sur elle; et maintenant une autre, debout à sa place sur le piédestal, lui ravissait ce regard qu'elle eût voulu racheter au prix de son ancien supplice. Souvent, depuis le matin jusqu'au soir, elle restait immobile derrière la draperie. Son âme passait entière dans ses yeux; elle regardait, et, les deux mains sur son cœur pour en contenir les battements, elle maudissait la force impérieuse et cachée qui l'empêchait de tomber aux pieds du Lesueur.

Maître Vouet faisait de fréquentes absences. Telle était alors sa confiance qu'il laissait Eustache maître absolu dans sa maison. Celui-ci n'en abusait point. A force d'espérer en vain durant de longues années, il avait perdu foi en l'avenir de son amour. Mêlant son unique souvenir, rêve suave et confus maintenant, avec l'idée de Dieu qui lui remplissait sans cesse, il s'était fait une sorte de mélancolique résignation. S'il espérait encore, le but de son espoir n'était point de ce monde.

La Gemma, ce doux ange, dont le regard avait éclairé sa jeunesse, avait passé sans doute à vie meilleure: il la retrouverait au ciel.

Il y avait un mois que Maria n'avait paru à l'atelier; Eustache avait oublié jusqu'à son existence peut-être, lorsqu'un jour elle ouvrit tout à coup la porte de son appartement, et s'avança vers lui. Elle portait une robe blanche, sans ornement; depuis long-temps elle avait mis à l'écart ces vêtements étranges, ces parures où le vieux peintre prodiguait autrefois son or et ses pierres. Son pas était lent, mais ferme; sa contenance grave et triste. Lesueur était seul; maître Vouet, absent, ne devait point revenir ce jour-là.

— Eustache, dit-elle en levant sur lui ses grands yeux agrandis encore par la maigreur de ses joues. — Veux-tu avoir pitié de moi?

Eustache la regarda, et fut effrayé du ravage qu'un si court espace de temps avait produit sur le visage de cette enfant que, naguère encore, il avait vue si pleine de vie et de beauté. C'était la première fois qu'elle ouvrait la bouche devant lui. Sa voix musicale et pénétrante, son accent étranger, surtout ce tutoiement qu'elle employait ainsi tout d'abord, comme si elle n'eût point connu d'autre formule, lui donnèrent à penser. En même temps un doute subit se présenta à son esprit, il s'étonna de ne l'avoir point eu plus tôt.

Qu'était Maria? Une poseuse. Mais les créatures de cette espèce ont leur gîte ailleurs que sous le toit d'un artiste comme maître Simon Vouet, premier peintre du roi; on s'en sert, on les paie, puis elles oublient la route de l'atelier. Et si ce n'était pas une poseuse, pourquoi ces sarcasmes du vieux peintre? pourquoi cette obéissance passive de l'enfant? pourquoi ce mystère que lui-même était seul admis à pénétrer?

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, Maria, découragée par son silence, faillissait dans sa résolution. Elle répéta pourtant encore, mais d'une voix déjà brisée:

— Eustache, ne veux-tu donc point avoir pitié de moi?

— Qui êtes-vous? demanda-t-il, étonnant, au lieu de répondre, la conclusion de sa réverie.

La jeune fille secoua tristement la tête.

— Maria, répondit-elle.

Eustache sentit redoubler sa compassion. Maître Vouet avait voulu le tromper; il en était sûr à présent. Pourquoi? Il ne savait; mais une simplicité si grande ne pouvait s'unir à la dégradation.

— Et... que voulez-vous? reprit-il en hésitant.

— Te suivre... Où vas-tu lorsque tu quittes ce lieu, Eustache?

La voix de Maria tremblait; une larme se balançait à sa paupière.

— Tu vas près d'elle, n'est-ce pas? continua-t-elle en voulant sourire, — près de cette jeune fille à qui tu parles quand tu es seul?... Laisse-moi te suivre, nous serons deux à la même.

L'émotion prenait le cœur d'Eustache. Un instant il fut sur le point d'exaucer le vœu de cette pauvre enfant, qui semblait tant souffrir. Mais il se souvint que sa présence chez maître Vouet était une preuve de confiance qu'il ne fallait pas mettre en oubli. Il secoua la tête en signe de refus.

Maria resta un instant pensive; puis elle tourna vers lui un regard de reproche, et se retira sans ajouter une parole.

Tout le reste du jour, Eustache se préoccupa de cet incident. Il était intrigué; il avait pitié. En regagnant sa demeure, il pensait encore à la jeune fille.

— J'aurai à ce sujet une explication avec maître Vouet, pensait-il.

Cette enfant souffre et n'ose accuser... S'il y a dans tout ceci quelque criminel mystère, je ferai en sorte que Maria quitte son toit. Je chercherais sa famille...

— Maria n'a point de famille, interrompit une voix à son côté.

Il se retourna vivement: Maria était près de lui.

— Vous ici! s'écria-t-il.

— Je t'épiais derrière la draperie, dit-elle doucement. Quand tu es sorti... tu ne m'avais point défendu de te suivre.

His étaient dans l'allée sombre qui conduisait à la demeure d'Eustache. Maria prit sa main qu'elle serrait sur son cœur.

— Ne me chasso pas, reprit-elle. J'ai bien peu de temps à t'aimer.... Laisse-moi mourir près de toi.

Il y avait dans ces mots une tristesse profonde; dans la voix qui les

prononçait, un charme irrésistible. Eustache était ému jusqu'au fond de l'âme.

— Maria, dit-il faiblement, je ne puis ; je ne puis en vérité. Vous m'êtes en quelque sorte confiée... Donnez-moi votre main, ma pauvre fille ; je vous reconduirai en la demeure de maître Simon Vouet.

Maria tressaillit de la tête aux pieds et répéta ce nom ; puis elle se prosterna.

— Pitié ! murmura-t-elle d'une voix défaillante.

Un combat se livrait dans le cœur d'Eustache. Il se sentait pris d'une passion croissante et mêlée de tendresse pour cette malheureuse enfant qui l'implorait à genoux. En même temps, une illusion étrange, qu'il prit pour un ordre céleste, éblouit ses yeux et remua ses plus chers souvenirs. Dans l'ombre, la figure de Maria lui rappela un autre visage ; il crut voir la Gemma suppliante ; il n'hésita plus.

— Venez, dit-il tout à coup, vous aurez mon toit pour asile.

Puis, un doute lui traversant l'esprit, il ajouta sévèrement :

— Mais sachez-vous que ma maison renferme quatre orphelins, dont une jeune fille qui ne connaît pas même le nom du vice.

Maria s'était relevée vivement, et laissait éclater sa joie naïve. Elle n'avait compris que les premiers mots.

Ils montèrent. Eustache, qui avait sur la famille l'autorité d'un père, ordonna de traiter la nouvelle venue comme une sœur ; Cécile la baisa et la fit asseoir près d'elle ; les deux plus jeunes enfants poursuivirent indifféremment leurs jeux. Antoine, l'aîné des frères, suspendit son travail et se mit à l'écart. Jusqu'à l'heure du sommeil, son œil ardent couvra le charmant visage de l'étrangère.

Eustache retourna le lendemain, comme d'habitude, à l'atelier de maître Vouet. Au retour de ce dernier, le jeune peintre raconta l'événement avec franchise. Nous ne dirons point le tueur du vieillard quand, après avoir tenté tous les moyens de fléchir son élève, il le vit fermement décidé à ne point remettre l'enfant sous sa puissance. Il pria basement, menaça comme un insensé ; tout fut inutile. Comme suprême ressource, il s'avisa enfin de proposer de l'or. Eustache déposa pinceaux et palette, se couvrit et sortit sans mot dire. Depuis, on ne le vit jamais passer le seuil du premier peintre du roi.

VI.

Le Saer-fice.

Lesueur avait vingt-quatre ans, bien qu'il eût alors toute sa valeur artistique, un événement comme celui que nous venons de raconter pouvait seul rompre les liens qui l'attachaient à maître Vouet, son naturel, d'une douceur approchant de la faiblesse, quand nul sentiment honnête ou généreux ne le poussait à la résistance, eût tenu long-temps encore dans cette sorte de servage nuisible à sa fortune et plus nuisible à sa réputation. Il sortit de l'atelier du vieux peintre, pauvre et méconnu par la foule ; long-temps le prix de ses tableaux resta des plus modiques, et il fallut que toute sa prodigieuse facilité lui vint en aide pour tenir sa petite famille à l'abri du besoin.

Lesueur, religieux jusqu'à l'ascétisme, tendre à l'exès et se passionnant seulement pour les choses de l'esprit, devait exceller surtout dans les sujets pieux. On est saisi d'un recueillement profond, plein de repos et d'austère poésie, devant ces toiles admirables où le grand peintre a déposé sa dévote candeur. Qu'il y a loin de lui à son siècle ! et que les siècles suivants sont loin de lui ! A d'autres le soin, la pensée même de traduire la religion dans ses terreurs, la foi dans son fanatisme. Chez lui, point de muscles tordus ou saignants, point d'inquisiteurs livides attisant le brasier ou rougissant la tenaille ; des saints, des vierges, de pieuses femmes qu'à pâles la pensée de Dieu, de naïfs enfants, de sublimes vieillards, donnant leur sagesse à la terre, ou glorifiant le Seigneur au plus haut des cieux.

Bien peu le comprenaient encore. On passait dédaigneusement devant ses tableaux ; la foule voulait du drame ; les artistes demandaient à grands cris l'habileté matérielle ; ils cherchaient en vain l'abus du mouvement, l'exagération du geste.

— Que veut ce homme, disaient-ils, qui tremble en dessinant un raccourci ? Qu'il porte ailleurs sa peinture décolorée, ses formes amariées, ses chairs où il n'y a point de sang.

Et si quelques uns voyaient mieux, ils se taisaient ou rabaisaient l'œuvre du jeune peintre, car ceux-là se nommaient Mignard, Lebrun, Vouet, etc. L'ignorance peut blesser le génie ; c'est à l'envie qu'il appartient de l'achever.

A cette dernière, la critique ne suffisait pas ; elle employait aussi la mensonge et la calomnie. Lesueur était représenté comme un ingrat, comblé des bienfaits du premier peintre du roi, et devenu le bourreau de sa vieillesse. On allait jusqu'à dire que maître Vouet, suspectant à droit sa probité, l'avait honteusement classé de sa demeure.

Eustache gardait le silence ; il ne se croyait point permis de rendre injure pour injure à l'homme qui lui avait servi de maître.

Cependant, malgré les perfides efforts de ses rivaux, son pinceau ne restait pas inactif. Il ne travaillait point, il est vrai, pour sa majesté ou son éminence, mais de graves personnages avaient appris le chemin de son atelier. Ils lui promettaient des jours meilleurs ; leurs éloges et l'amitié constante de Petit-Jean suffisaient à relever son courage.

Petit-Jean avait abandonné le pinceau pour le burin ; c'était maintenant un homme ; il ne permettait plus qu'on l'appelât autrement que

maître Herbert, à moins pourtant, chose rare et flatteuse, qu'on ne voulût l'intituler messire Jean de Beaulieu. Comme graveur, il ne manquait point d'habileté, mais sa légèreté incorrigible, son amour effréné du plaisir le tenaient toujours dans cette position douteuse où nous l'avons vu au commencement de ce récit. Son pourpoint n'était guère plus brillant que jadis, et, sans les bontés d'Eustache, il n'eût pas eu souvent quatre écus dans sa bourse pour en faire part à ses amis en souffrance. A cause de cela, et d'une autre circonstance que nous dirons en son lieu, son ancienne amitié avait pris le caractère d'un fanatisme véritable ; il était toujours prêt à mettre à la main rapière ou bâton, au choix de son adversaire, contre quiconque laissait devant lui planer un doute sur l'excellence du pinceau de maître Eustache Lesueur.

Celui-ci, grâce à l'entremise de ses protecteurs, fut chargé, vers cette époque de décorer le cloître du couvent des Chartreux de Paris. C'était un travail de première importance ; il s'agissait de peindre la vie de saint Bruno en vingt-deux tableaux. Lesueur se mit à l'œuvre avec ardeur, et sa singulière facilité lui fit voir la fin de ce travail avec une rapidité qui passait toute prévision. Pour la première fois il fut récompensé généreusement, et les religieux, ne pensant point s'être acquittés encore, lui gardèrent jusqu'à sa mort et par de là le tombeau, leur admiration reconnaissante.

S'il eût été dans sa destinée d'être glorifié de son vivant, son nom serait devenu dès lors populaire. La foule, se portant dans ces immenses galeries naguère encore nues et tristes, dut, en effet, mesurer avec étonnement la puissance de production de l'homme qui les avait faites, comme par magie, si brillantes. Mais, dans ces vingt-deux tableaux, se retrouvaient toutes les qualités de Lesueur, défauts impardonnables pour le vulgaire. La sottise publique venant en aide au mauvais vouloir des envieux, cette œuvre magnifique n'eut, en définitive, qu'un faible et douteux résultat.

Pendant cette période, la plus heureuse sans nul doute de la vie d'Eustache Lesueur, il vivait en famille, jouissant d'une liberté jusque alors inconnue. Dans l'intervalle de ses travaux, il revenait s'asseoir à son foyer où régnait un calme presque patriarcal. Outre ses trois frères et sa sœur, il trouvait là Maria, sa sœur aussi par l'adoption, et maître Herbert, qui prenait ses heures de repos dans la maison de son ami, et qui se reposait toujours.

Maria n'avait jamais été plus charmante ; la liberté avait opéré en elle un heureux et rapide changement. Cette riche nature, que le malheur avait eu peine à courber, se redressa d'elle-même au souffle du bonheur. La première fois qu'Eustache l'avait vue, Maria était encore une enfant ; il la voyait femme maintenant, et jamais femme plus séduisante, — hors une qu'il n'espérait point revoir ici-bas, — n'était venue enchanter son regard.

L'éducation de l'étrangère avait été tout d'abord confiée à Cécile, jolie et douce fille, clairvoyante et avisée, si ce n'est à l'endroit de maître Herbert qu'elle regardait comme le modèle des cavaliers accomplis. Eustache lui-même suppléait souvent sa sœur. Quelquefois, avant que les enseignements nouveaux qu'elle recevait eussent appris à Maria ce qu'une femme doit taire, elle avait laissé Eustache lire bien avant dans son cœur. La pudicité du jeune peintre ne s'effrayait point de ces aveux naïfs ; il savait maintenant ce que l'âme de Maria renfermait de noblesse et de pureté. Un jour pourtant Cécile, arrivant à l'improviste durant leur causerie, vit Eustache s'éloigner d'un front sévère ; Maria avait des larmes dans les yeux.

Aux questions de sa sœur d'adoption, Maria répondait avec sa franchise ordinaire : autrefois, quand elle était prisonnière, elle avait vu souvent Eustache suspendre son travail et se laisser aller à sa rêverie. Un nom alors sortait de sa bouche, un nom qu'il prononçait les mains jointes et les yeux au ciel ; c'était le nom d'une jeune fille, et jamais, quoi qu'elle fit, Maria n'avait pu le saisir. Quelle était cette jeune fille ? où était-elle ? Maria venait de le demander à Eustache.

Le front de celui-ci s'était rembruni ; une larme avait coupé son sourire.

— Cécile, dit Maria en frémissant, — était-elle donc aussi sa sœur ?

Cécile entendait parler de cette circonstance pour la première fois. Elle eût vivement désiré connaître au moins tout ce que savait Maria ; mais, respectant un secret que son frère n'avait point voulu lui confier, elle rompit l'entretien, recommandant à sa sœur adoptive de ne plus jamais entamer ce sujet. Maria n'avait garde de désobéir ; la tristesse subite d'Eustache l'avait déjà trop punie.

Quand la nuit était venue, et que s'allumait la haute lampe suspendue au plafond, c'était un tableau d'intérieur d'un effet calme et reposant que cette famille d'orphelins qui avait retrouvé un père dans un jeune homme de vingt-quatre ans. Les trois frères dessinaient ou lisaient ; Maria s'asseyait entre Cécile et Eustache, écoutant leurs paroles et savourant ce bonheur intime qu'elle goûtait depuis si peu de temps. Messire de Beaulieu papillonnait de l'un à l'autre, interrompant un des jeunes gens dans sa lecture pour lui conter quelque histoire folle, causant avec Eustache de son dernier tableau, ou protestant tout bas à Cécile qu'elle était bien la plus jolie fille qu'il eût rencontrée sur son chemin, et que, s'il plaisait à maître Lesueur, lui, Jean Herbert de Beaulieu, pourrait bien être un heureux époux quelque jour.

Cécile baisait les yeux et souriait, ne prenant point souci de cacher son plaisir.

Malgré cette apparence, tout n'était pas concorde et calme sous le toit

d'Eustache. On aurait pu dès lors découvrir certains signes présageant, sinon une tempête, du moins une desuétude dans la famille. Antoine, l'aîné des frères, pendant qu'il semblait exclusivement occupé de son dessin, ne perdait pas de l'œil une minute le groupe dont Maria faisait le centre. Si, par hasard, tandis qu'il contemplant aussi, Eustache se penchait en souriant, si Maria relevait sur lui son grand œil bleu, qui ne savait point encore cacher sa tendresse, le regard du jeune homme flânait subitement, sa main tourmentait son crayon avec colère; il semblait sur le point de s'élançer, furieux, Antoine, d'puis le premier jour, était amoureux de Maria.

C'était un jeune homme d'humeur farouche et sauvage, orgueilleux contre moi-même et laissant parfois échapper la pensée qu'il pourrait bien valoir davantage qu'Eustache, son frère aîné. On a pu le voir autrefois reprocher rudement à ce dernier sa misère. Depuis, son caractère ne s'était point amélioré; dur, égoïste, violent à l'excès, il faisait tâche dans ce famille, dont p'urtant il restait le favori.

Or, la vue constante de Maria avait fait sur le cœur d'Eustache une impression lente, mais profonde, il s'était complu d'abord à l'instruire de ce qu'une jeune fille peut savoir; son ignorance, sa candeur l'avaient charmé d'autant plus qu'il l'avait vue telle qu'elle est dans le secret de son âme, sur la loi de maître Vouet. Il n'oubliait point la Gemma, son premier, son unique amour; mais il se disait souvent que, s'il avait à faire choix d'une compagne, Maria, cette pauvre enfant que Dieu semblait avoir mise à sa garde, devrait suffire à son bonheur. Cependant il était loin d'être déterminé encore; le mariage était pour lui chose si sérieuse, si sainte! Il voulait méditer long-temps, égarer à loisir, lui-même la compagne choisie, avant de se lier à jamais; il voulait savoir surtout si, chez lui, l'affection portée à une femme ne serait point affaiblie et minée à la longue par l'action d'un souvenir trop cher, et qu'il sentait devoir être méconnu. Mais tandis qu'il se consultait ainsi, croyant son secret à l'abri, trois personnes l'avaient deviné: Cécile d'abord, qui se réjouissait franchement d'avoir pour sa sœur, sa jeune Maria; Maria elle-même qui espérait, mais n'osait croire à tant de bonheur.

Et enfin Antoine qui devinait aussi et frémissait de rage à cette seule pensée.

Le temps marchait. Eustache, maître absolu de ses actions et n'ayant eu conseil à recevoir que de lui-même, se décidait lentement. Depuis quelques jours, préoccupé par cette idée qui le dominait de plus en plus, il avait dès lors la veille et passait les heures du soir seul, dans sa retraite privée, à prier et à méditer. Cécile et Maria, sans se confier leurs inquiétudes, eurent la même pensée; elles crurent qu'Eustache s'éloignait de sa jeune protégée, et que sa conduite indiquait un changement de résolution.

Antoine seul ne se méprit point. Il connaissait le cœur de son frère; il savait combien sa conscience était pure et timorée; cette retraite solitaire n'était le comble à ses alarmes.

Un soir qu'Eustache était dans sa chambre, occupant ses mains à peindre un frontispice de livre saint, mais partageant son esprit entre Maria et l'image de la Gemma qui se voilait peu à peu dans son cœur, il vit entrer Antoine.

— Frère! tu dit le jeune homme avec une feinte humilité, je viens vers toi pour te dire un secret et réclamer ton aide.

Eustache déposa le pinceau et tourna vers son frère sa loyale et bienveillante figure.

— Parle, dit-il.

Antoine semblait hésiter. Une pâleur inaccoutumée couvrait son visage. Eustache lui prit la main et l'attira vers lui.

— Antoine, tu souffres, dit-il. Depuis quand crains-tu de m'avouer tes peines?

— Depuis quand! s'écria tout à coup le rude jeune homme, incapable de se contredire davantage... Tu me demandes depuis quand? Ecoute, je viens à toi pour te dire mon secret; mais sache auparavant que j'ai deviné le tien. Tu l'aimes; tu veux en faire ta femme... ne nie pas; je le sais... Abusant de l'autorité que l'a donnée le hasard, tu veux... sur mon salut, je ne le veux pas, moi!

Antoine s'était dressé de toute sa hauteur et menaçait son frère du regard; l'œil de celui-ci n'exprimait que la surprise et la compassion.

— J'aurais dû m'en douter, murmura-t-il. Elle est belle, il est jeune et fougueux...

— Entends-tu? répéta Antoine avec colère, je ne le veux pas!

— Pauvre enfant! dit doucement Eustache, tu l'aimes donc?

Mais cette patience, au lieu d'apaiser le jeune homme, porta sa fureur au comble.

— Que t'importe? s'écria-t-il. N'as-tu pas pris de longue main des mesures pour t'emporter sur moi? Prends garde! il n'y avait pas un si enviable trésor entre les premiers nés d'Adam! Renonce à elle, ou bien...

Eustache se leva. Son front pâle était coloré du rouge de l'indignation. D'un geste plein d'autorité, il montra la porte de sa chambre.

— Antoine, dit-il, je vous plains et je vous pardonne. Allez. Dieu punira les mauvais frères; je le supplierai afin qu'il ait pitié de vous.

Le jeune homme baissa la tête en silence; le premier mouvement de son impétueuse rudesse l'avait enfoncé malgré lui. Il se dirigea vers la porte; sur le seuil, il se retourna. Eustache crut voir une larme briller dans son œil; il se sentit de gêner.

— Mon frère! s'écria-t-il en lui tendant les bras.

Antoine resta immobile.

— Eustache, dit-il d'un ton de rancune profonde, j'ai blasphémé; je me repens. Mais, si je t'en demande le pardon de Dieu, je n'ai que faire de ta miséricorde... Eustache, je ne coucherai pas une fois de plus dans une chambre que estienne. Tu as dit que les mauvais frères sont maudits de Dieu; crois-moi, j'ai pour toi, non pour les autres; car demain ce sera toi qui te reprocheras la mort de ton frère.

À ces mots, Antoine franchit le seuil. Une seconde après, Eustache entendit un corps choir lourdement dans l'escalier, il s'élança et trouva le jeune homme qui, brisé par l'effort qu'il venait de faire, était tombé sans mouvement sur les premières marches.

Il le releva et le porta dans sa chambre.

— Frère, dis-tu une heure après Antoine rendu à la vie, cède-la-moi, par pitié! N'as-tu donc pas assez de bonheur en ce monde? Seul dans la famille, tu as pu donner, non recevoir; seul, tu n'as point regretté du pain d'autrui. Tandis que nous restions dans notre misérable demeure, tu avais des enseignements d'un grand peintre; maintenant encore, ne subissons-nous pas les bienfaits? Nous sommes pauvres, obscurs; toi, si misère il te plaît dit vrai, tu marches vers la gloire!... La gloire, Eustache! cela seul n'est-il pas trop pour un homme! Oh! veux-tu donc toujours augmenter ta part aux dépens de la nôtre? et faut-il tout à la fois gloire, fortune, bonheur, quand les enfants de ton père sont inconnus, pauvres, malheureux!...

Eustache écoutait, immobile, cet étrange discours. Tels étaient sa mansuétude, qu'il ne fut point blessé par l'injustice d'un frère qui lui reprochait jusqu'à ses propres bienfaits. Antoine reprit avec une humilité pleine d'amertume.

— Garde ta gloire, je ne puis l'atteindre! Garde ta fortune, je n'y ai point de droits; mais Maria! Maria!... Oh! frère, laisse-moi Maria!

Antoine se lut; il avait prononcé ces derniers mots avec l'accent d'une passion véritable. Une chaise d'ailleurs avait ému Eustache; c'était cette renonciation désespérée, cet adieu qu'Antoine faisait à la gloire, lui d'ordinaire si plein d'orgueil. Jusque-là, en effet, ce dernier s'était joué dans la famille en rival de son frère aîné. Il travaillait peu et mal, mais il parlait haut et beau pour, sinon bien. Grande devait être sa détresse pour qu'il confessât ainsi son infirmité.

Eustache demeura pensif et tarda à répondre.

— Attends! fit Antoine, avec un commencement d'impatience.

Il regardait son frère en face, tout prêt sans doute à renouveler le scandale de ses emportements.

Eustache réfléchit encore quelques secondes; puis il dit d'une voix grave et résignée:

— Mon frère, la providence vous a mis tous quatre sous ma garde. J'ai fait pour vous ce que j'ai pu; peut-être enserai-je dû faire plus encore. Ceci ne doit pas nous occuper; le passé n'est point en notre pouvoir. Maintenant, vous aimez la femme que je m'étais choisie pour épouse; vous la céder ne serait point au dessus de mes forces; Dieu a exigé de moi un sacrifice plus long, plus pénible. Mais... vous aimerait-elle, Antoine?

Un sourire d'orgueil vint épanouir le front de l'adolescent, il se plaça tout près de son frère comme pour le toiser à sa taille, et, dirigeant son regard vers un miroir, il laissa échapper une exclamation de triomphe.

— Oui, dit Eustache souriant à son tour, vous êtes grand et beau, mon frère. Mais laissons là ces matières frivoles, je vous prie... Maria vous aimerait-elle?

— Pourquoi non, je vous prie?

— Mon frère, elle m'a dit, à moi, qu'elle m'aimait.

Antoine changea de couleur. Un tremblement l'agita de la tête aux pieds.

— Elle t'a dit!... s'écria-t-il.

Mais il s'arrêta subitement, se prit à sourire, et ajouta mentalement:

— Mensonge!

Je vous prie de m'écouter, mon frère, continua Eustache avec sa douceur inaltérable. J'y ai point voulu vous refuser; en voici la preuve, mes travaux récents m'ont procuré la somme nécessaire pour exécuter un projet caressé depuis longtemps années; je vais partir pour l'Italie.

Antoine fit un geste de joyeuse surprise.

— Ne vous contraignez point, reprit tristement Eustache. Ce matin, votre joie m'eût blessé cruellement; mais vous m'avez aujourd'hui ouvert le livre du cœur humain, mon frère, et j'ai lu une page douloureuse... Durant mon absence, qui sera de deux années, Maria habitera ma maison de religieux non-cléricaux. Vous pourrez la voir quelquefois.

— Pourquoi ne pas la laisser avec Cécile? voulait demander Antoine.

— Parce que vous êtes bien jeune, mon frère, et qu'il m'est permis de mettre en doute votre prudence... si vous me faites passer une lettre de Maria, renfermant son consentement à votre union, je n'y mettrai point d'obstacle.

— Ces lenteurs sont aussi cruelles que vaines, murmura encore Antoine.

— Mon frère, dit Eustache qui rien ne pouvait irriter; je l'aime aussi et je pars.

Le jeune homme n'osa répliquer. Après quelques instants d'un silence chagrin, il se retira sans qu'un seul mot de reconnaissance fût sorti de sa bouche.

Une fois seul, Eustache pencha la tête sur sa poitrine.

— La gloire! murmura-t-il au bout de sa longue et mélancolique méditation. — Pierre Bignard, mon ami, Antoine, mon frère!... Est-ce donc

un titre à la haine?... La Gemma, Maria!..... Est-ce donc un sceau de malheur?... Dieu a-t-il mis dans la balance la gloire d'un côté, toutes les joies de l'autre?... Faut-il faire un choix entre elle et le bonheur?

Il jougait les mains avec vivacité; son œil s'éclaira d'une lumière ardente et soudaine.

— Mon Dieu! s'écria-t-il en lombant à genoux, si tel est votre arrêt, mon choix est fait. La gloire, donnez-moi la gloire, fût-ce au prix du bonheur.

Puis, au lieu de chercher le sommeil, il fit ses préparatifs de voyage; il avait résolu de ne point revoir Maria, et de partir le lendemain.

VII.

La Tentation.

L'atelier de maître Vouet s'était presque entièrement renouvelé durant ces quatre années; Letrunc avait fait un voyage à Rome. Mignard travaillait pour son propre compte et faisait concurrence à son ancien maître; enfin tous ces jeunes gens que nous avons vus à l'œuvre, rassemblés dans la salle haute de la place du Louvre, étaient maintenant dispersés.

Mais un sentiment commun les unissait toujours. Rivaux, ennemis même pour la plupart, ils étaient d'accord pour haïr et calomnier Eustache Lesueur. Simon Vouet était sous main à la tête de cette coterie; la Gemma, ce charmant hochet, manquait à son imbécille vieillesse; il consérait à son ravis-seur une rançonne implacable.

Dans ces derniers temps, l'intelligence artistique du premier peintre du roi avait considérablement fléchi. Son pinceau ne produisait plus que de pâles et informes esquisses, où la pensée se cédaient encore à l'exécution; si misérable que fût celle-ci. Il n'était pas fort vieux d'âge pourtant; mais enrichi tout à coup à une certaine époque de sa vie par les libéralités de plusieurs têtes couronnées, il avait prétendu dissiper l'argent, voir à lui seul la fin de son or. A cette tâche honteuse, il avait perdu force et intelligence. Le caractère de cet homme, dont le mérite comme peintre demeure incontestable, ne fut beau sous aucun aspect. Il était riche, et l'on ne cite de lui aucune action noble ou généreuse; tous ses élèves, sauf Lesueur, lui payaient forte rétribution, ce qui ne l'empêchait point d'usur de leur pinceau outre mesure. Eût-il été d'ailleurs irréprochable, sa conduite à l'égard d'un grand homme qu'il accueillait en face à bras ouverts, tandis que, dans l'ombre, il ameutait contre lui la populace des hauts antichambres et des ateliers restait une tache éternelle à sa mémoire. On sait que ce fut Simon Vouet dont la cauteleuse et lâche jalousie causa les amers dégoûts qui assaillirent Nicolas Poussin pendant son séjour en France.

Sur ce naturel étroit et peu généreux, le temps avait produit son effet ordinaire; à l'époque où nous arrivons, il n'y avait plus rien, chez maître Vouet, de ce qui avait pu autrefois contrebalancer les vices de son cœur. Activité, talent avaient disparu; l'action dissolvante de la vieillesse n'avait épargné que les principes du mal. Ceux-là, demeurés seuls, semblaient en revanche s'être accrus en nombre et singulièrement développés. Dans ce corps usé avant l'âge, il n'y avait plus d'âme, à moins qu'on ne s'avisé de nommer ainsi l'astile où se pressaient l'astuce, l'égoïsme, l'envie, toutes les qualités mauvaises, dépourvus d'énergie qui les refrénaient ou de pudeur qui pût les voiler.

Pourtant, au milieu de ces ruines, quelque chose était resté debout, qui ressemblait de loin à un sentiment. Maître Vouet n'avait point oublié la Gemma; il la regrettait sans cesse et se sentait capable de tous les sacrifices pour recouvrer son trésor. Ce n'était point amour, ce n'était pas même ce caprice artistique qui s'était fait passion autrefois; où l'art est mort, disparaissent ses résultats mauvais ou bons; c'était désir insensé, puérile marotte de vieillard. Il voulait voir la Gemma, la draper comme autrefois, la conduire au piedestal; sa main tremblante aurait plaisir à souiller quelque toile, en tâchant de reproduire des formes connues; ce serait un passe-temps pour désennuyer les longues heures de son oisiveté.

En outre, Eustache, cet ingrat qui avait reculé devant une bassesse, Eustache l'aimait d'amour, sans doute. N'était-ce pas là une séduction irrésistible, et la jouissance ne s'accroît-elle pas de toute la douleur de l'homme qu'on deteste?

Maître Vouet passait souvent à dessin devant la porte de Lesueur. Le vieillard avait grande foi en son propre talent de persuasion; il espérait toujours amener Eustache à lui restituer ce qu'il nommait son bien; mais le hasard ne l'avait point servi jusque alors; il n'avait jamais rencontré son ancien élève.

Le lendemain de la scène que nous avons racontée au précédent chapitre, maître Vouet se leva dès l'aurore. Un projet vague avait germé dans son cerveau; il voulait sans perdre de temps le mettre à exécution. Que lui manquait-il pour entrer dans la maison d'Eustache? Un prétexte. Ce prétexte, il l'avait enfin trouvé. Le reste, grâce à son habileté diplomatique, devait aller au mieux de soi-même.

Lesueur achevait de disposer son modeste bagage, quand on vint lui annoncer la visite du premier peintre du roi. L'instant d'après, maître Vouet était introduit.

Eustache fut péniblement frappé du changement qu'une année avait produit sur les traits de son ancien maître. Bien que, en réalité, il se fût formé seul, et non par les rares et indifférents conseils du vieux peintre, il lui gardait au fond du cœur une reconnaissance que rien n'avait pu

éteindre. La vue de maître Vouet réveillait d'ailleurs en lui tant de souvenirs! C'était dans l'atelier de la place du Louvre qu'il avait pris en main le pinceau pour la première fois; c'était là qu'il avait vécu d'inevitable espoir et de travail, sinon de bonheur; c'était enfin qu'il avait vu la Gemma, cette femme qui lui était apparue comme pour reprendre sur toute son existence une vague et mélancolique enchantement.

Maître Vouet s'avança tristement; il posa contre la boiserie un tableau recouvert d'un voile, et ouvrit ses bras en disant avec emphase :

— Dieu soit loué, puisqu'il m'est donné de revoir, avant de mourir, mon élève, mon fils bien-aimé!

Eustache lui rendit respectueusement son accolade, et le conduisit à un siège.

— Vous êtes surpris de me voir dans votre maison, maître Lesueur, trempé le vieillard dont la voix devint triste et grave; peut-être n'aurais-je point dû en passer le seuil; mais j'avais besoin de vous revoir. En outre...

Maître Vouet hésita, Eustache voulut profiter de son silence pour le rassurer sur ses propres sentiments, mais le vieux peintre l'interrompit d'un geste.

— Je sais que vous êtes bon, Eustache, dit-il. Une générosité mal entendue a pu seul vous entraîner, lorsque vous avez poité l'affliction dans le cœur d'un vieillard. Ne parlons point de ceci... En outre, disais-je, il me peinait d'avoir profité des œuvres dues à votre pinceau. Je vous apporte une de vos toiles; les autres n'étant plus en ma possession, je suis prêt à vous en compter le prix.

Eustache, comme maître Vouet s'y attendait positivement, rejeta bien loin toute offre pécuniaire.

— Vous êtes quite envers moi et au delà, maître, dit-il. Si l'un de nous reste débiteur de l'autre, c'est moi, votre élève et votre obligé.

— Toujours noble! toujours généreux! s'écria le vieux peintre. Ah! pour qui Dieu a-t-il mis cette pierre d'achoppement entre nous!

Eustache ne répondit point. Maître Vouet, embarrassé, torturait sa cervelle pour trouver un moyen d'entamer la négociation, véritable-but de sa visite.

— Pour qui ces préparatifs de voyage? demanda-t-il, voulant au moins prolonger l'entretien.

Le front d'Eustache se rembrunit.

— Maître, dit-il, mon plus cher désir a toujours été de voir l'Italie. Ces préparatifs sont pour moi; je vais à Rome.

Bien qu'Eustache ne dût point compte à maître Vouet du motif de son voyage, habitué qu'il était à ne jamais dissimuler aucune de ses pensées, il se sentit avoir honte et rougir. Pour cacher son trouble, il prit le tableau apporté par maître Vouet et le débarrassa de son enveloppe.

Son émoi n'échappa point à ce dernier, qui le couvrit de l'œil, prêt à profiter de tout hasard pour entrer convenablement en matière.

A peine Eustache eut-il jeté un regard sur la toile, que le sang abandonna sa joue; il se laissa tomber sur un siège en poussant une sourde exclamation. C'était le portrait de la Gemma telle qu'il l'avait vue pour la première fois, telle qu'il l'avait peinte lui-même en corrigeant l'œuvre de son maître.

Ses mains lâchèrent prise; le portrait glissa jusqu'à terre.

— Qu'avez-vous? demanda maître Vouet étonné.

Eustache n'entendait pas; ses souvenirs, déchainés, l'absorbaient. L'amour, qu'il croyait étouffé sinon éteint dans son cœur, se rallumait tout à coup avec violence. Il demeurait immobile, la tête penchée, et n'osant la relever, car il sentait des larmes couler le long de ses joues, et tomber, brûlantes sur sa main.

— Mon fils, dit tristement le vieux peintre, je vois que vous reconnaissez ce tableau. Moi, j'ai voulu m'en séparer afin de perdre jusqu'au souvenir... A quoi bon ce portrait, puisque l'original...

Avant qu'il eût achevé, Eustache bondit sur son siège, et, lui saisissant les deux mains :

— N'est-elle donc plus! s'écria-t-il avec angoisse.

Un méchant instinct avertit le vieillard de ne point manifester sa surprise. Eustache ce n'aurait pas le suppliant du regard :

— Oh? dites-moi si elle n'est plus? Elle que j'aimais... que j'aimais au point d'aller et parler son souvenir avec la pensée de Dieu! maître, je ne vous avais point dit mon secret; je craignais... Mais rependez donc, par pitié! La Gemma n'est-elle plus de ce monde?

Le vieux peintre écoutait, partagé entre la joie et la surprise. D'abord, il craignait que Lesueur ne fût fou, puis il se ravisa. Un imperceptible sourire cri-pa naïvement sa levre.

— Le hasard me servirait-il à ce point? pensa-t-il. Ah! maître Eustache, mon fils bien-aimé, merci pour la belle partie que vous me faites!

— Elle est donc morte! murmura Lesueur, se méprenant à ce silence. Morte! Ma Gemma, continua-t-il en prenant le portrait devant lequel il s'agenouilla, — maintenant tu es un ange au ciel; tu me vois. Béni sois-tu, mon génie! Dieu est bon, et la terre n'était point faite pour toi.

Tandis qu'il parlait, sa voix s'affaiblissait de plus en plus; son regard était vague, ses yeux se voilaient; il semblait qu'il fut sur le point de rejoindre l'objet de son culte mystique.

— Mon fils, mon fils! disait maître Vouet depuis quelques secondes, je n'ai point dit cela, écartant-il, je vous prie, et revenez à vous.

Eustache l'embrassa enfin et fit un effort pour se tourner vers lui. L'émotion l'avait brisé au point de le rendre incapable de tout mouve-

— La Gemma n'est pas morte, continua Vouet.
— Elle vit ! dit Lesueur, galvanisé par ce mot. Oh ! maître, j'ai bien entendu, n'est-ce pas ?
— Elle vit, répéta le vieux peintre, s'efforçant à soutenir Lesueur, et cachant sa joie sous une émotion de commande.
— Cependant, reprit Eustache, vous disiez...
— A quoi bon le portrait, puisque l'original est près de moi ? interrompit précipitamment Vouet. — Voilà ce que vous auriez entendu, si vous m'eussiez donné le loisir d'achever ma pensée.
— Elle vit ! murmura Eustache, qui retombait dans sa rêverie, mais je dois renoncer à la voir.
— Pourquoi cela, mon fils ?
— Que dites-vous !... Maître, il y a des espoirs qu'il ne faut point mettre au cœur...
— Pourquoi cela ? dit encore le vieux peintre, essayant un sourire de bonhomie.
— Lesueur lui saisit la main, et resta devant lui dans l'attitude d'un coupable attendant son arrêt.
— S'il ne tient qu'à moi, mon fils, reprit Simon Vouet, vous la verrez quand il vous plaira.
— Tout de suite, maître, s'écria Lesueur ; et que Dieu vous rende la joie que vous me donnez !
Il entraîna le vieillard vers la porte ; celui-ci l'arrêta.
— Mon fils, dit-il d'un ton solennel, c'est un grand bonheur, n'est-ce pas, que de retrouver la femme qu'on aime ?
— Oui, maître... bâtons-nous.
— Et c'est un supplice cruel que de l'avoir perdu ?
— Maître ! ne partirons-nous pas !
— Il ne veut pas me comprendre ! murmura Simon Vouet de manière à être entendu. N'y a-t-il donc point sur terre un homme que l'égoïsme ne fasse aveugle et sourd ?
— Maître ! s'écria Eustache, dont l'attente exaltait le désir, que vous faut-il ! parlez !
— Je parlerai ! dit le vieillard avec un geste emphatique. Mon fils, vous avez peu de mémoire, s'il ne vous souvient plus qu'un jour je vous ouvris ma porte fermée à tous. J'étais heureux alors... Rendez-moi Maria que vous m'avez ravie ; bonheur pour bonheur ! je vous donnerai la Gemma.
Lesueur allait passer le seuil ; il s'arrêta. Dans son transport, il avait oublié Maria comme le reste du monde.
— Mon frère ! murmura-t-il.
— Venez ! s'écria Vouet le pressant à son tour.
Non, ce serait infâme ! continua Lesueur en se parlant à lui-même, — et Dieu ne me pardonnerait pas.
— Hésites-tu donc, mon fils ? Gemma si belle, si douce !...
— Laissez-moi, laissez-moi ! disait Lesueur qui sentait sa tête se perdre.
— Gemma, que tu nommes ton génie !...
— Oh ! laissez-moi, maître ; par pitié, laissez-moi.
— Gemma qui t'aime ! dit à ce moment le tentateur.
— Qui m'aime ! répéta Eustache au comble du délire. Elle m'aime ! Pardon, mon Dieu ! ! !
.....
Une heure à peine s'était écoulée. Eustache Lesueur se trouvait encore seul dans sa chambre. Il était assis, immobile, les yeux fermés et le corps renversé en arrière. Au bout de quelques minutes, il se redressa lentement et voulut se lever ; mais ses jambes fléchirent, et il retomba pesamment sur son siège. Alors une idée subite sembla lui traverser l'esprit ; il jeta autour de la chambre son regard éteint.
— Un voyage, murmura-t-il. Antoine... Maria !
Ce dernier mot fut un cri déchirant. Cécile l'entendit et accourut près de son frère.
— Maria ! où est Maria ? demanda Lesueur.
— Ne la savez-vous pas, ? Eustache ? dit la jeune fille ; vous-même l'avez conduite à un carrosse, et...
— Assez ! Cécile, ayez compassion de moi ! s'écria Lesueur en se couvrant le visage.
Le souvenir lui revint. Maître Vouet, abusant d'un moment d'exaltation délirante, avait arraché son aveu ; il avait emmené Maria ; la Gemma devait être le prix de ce marché honteux, qu'Eustache eût voulu racheter au prix de tout son sang.
Le soir, un valet de maître Vouet apporta un message. Eustache ayant rompu le cachet, trouva un croquis au crayon représentant le sujet bien connu d'une fable d'Esopé : *le Chien qui lâche sa proie pour l'Ombré*. C'était une méchante plaisanterie tout à fait dans le caractère du premier peintre du roi.
Eustache vit qu'il avait été trompé, et s'humilia devant la justice de Dieu. Mais il ne s'appliqua point la morale entière de la fable. Son esprit n'était pas de ceux qui deviennent les énigmes. Maria et la Gemma restèrent pour lui deux personnes distinctes.
Maître Vouet, craignant les démarches ultérieures de son ancien élève, s'empressa de quitter la France ; le bruit public désigna Rome comme étant le but de son voyage. Cette circonstance dut contribuer puissamment à développer chez Lesueur le désir de voir l'Italie. Il poursuivit en effet ses préparatifs ; mais alors commençaient à s'élever entre lui et

Rome mille obstacles qui, en définitive, le retinrent en France jusqu'à sa mort. Ce fut d'abord l'établissement de sa sœur. Messire Jean de Beauville n'avait point fait fortune ; Cécile l'aimait. Eustache consacra à leur union la somme péniblement amassée pour son voyage.

Puis, ce fut le tour d'Antoine. Eustache, s'exagérant ses torts réels envers ce jeune homme, se trouva heureux de lui sacrifier ses desirs. Antoine, comblé de bienfaits, était riche déjà qu'il demandait encore ; Eustache donnait toujours.

Enfin, ses deux autres frères vinrent successivement réclamer son appui. Le pineau d'Eustache était fécond ; mais, accablé de trop lourdes charges, et constamment éloigné de la cour par les intrigues de ses rivaux, le grand peintre ne put jamais acquérir qu'une aisance précaire et des plus médiocres.

Dans le courant de sa vingt-cinquième année, Lesueur, poussé par de pieux personnages auxquels il avait donné le soin de sa conduite spirituelle, épousa une femme qu'il ne connaissait pas. Il apporta dans son ménage froidure et résignation ; à sa femme, indifférence et coupables regrets. Elle mourut au bout de quelques années, n'ayant servi qu'à rendre plus amère l'existence de son mari.

Celui-ci cherchait dans le travail l'oubli d'un douloureux passé. Ce fut l'époque de sa vie la plus laborieuse, sinon la plus productive. Contrairement à la tendance de son talent, il était parfois obligé de traiter des sujets mythologiques ; alors même on retrouvait dans ses personnages l'unction grave et décente qu'on admire à juste titre dans ses tableaux religieux. Or, en peinture surtout, les noms importent peu, et l'angélique pureté est aussi sainte au front d'une nymphe païenne qu'à celui d'une vierge des temps chrétiens.

VIII.

Un tableau de Lesueur.

Il est à peine besoin de le dire : jamais Lesueur ne prostitua son pineau à ces écarts honteux où se perdent parfois les plus beaux génies. Il pensait comme parle un jeune poète de nos jours, bien grand déjà, mais que la foule ignore, parce que sa muse fière et digne ne semble s'éveiller qu'au ressouvenir des vertus méconnues, M. le comte F. de Gramont a dit :

Certes, s'il est un crime indigne de pardon,
C'est celui qui, du ciel souillant le plus beau don,
Aux vœux de l'enfer enjoint l'harmonie ;
C'est l'abandon de ces rois de l'esprit
Qui, sous l'orgueil terrestre abaissant leur génie,
Soumettent à Satan les fils aimés du Christ.

A mesure que les années passaient, la tristesse d'Eustache se faisait plus sombre, plus incurable. Deux seuls êtres au monde savaient, sinon le comprendre, du moins l'aimer : c'étaient Cécile et Jean Herbert son mari. Ce dernier montra en maintes circonstances à son ami et bienfaiteur un dévouement à toute épreuve. L'âge n'avait point adouci son caractère inquiet ; bien des fois, sans qu'Eustache en eût connaissance, maître Herbert alla sur le pré pour l'amour de lui, et Pierre Mignard porta jusqu'à sa mort, en plein visage, une écharpe triangulaire, souvenir de la rapine du graveur. Ses s'étaient rencontrés sous les murs mêmes du convent des Chartreux, un jour que maître Herbert avait reproché au futur premier peintre du roi d'avoir, par méchante jalousie, fait déteriorer à prix d'or les tableaux de Lesueur. Ce qui, pour n'être pas absolument prouvé, reste néanmoins vraisemblable.

Par une pâe et brumeuse matinée d'avril 1655, un homme était couché sur un cadre dans une cellule du convent des Chartreux de Paris. Il sommeillait ; son souffle était haletant et faible ; ses joues amaigrées avaient cette transparence nacrée que donnent les maladies de langueur à leur dernier période.

Un religieux de l'ordre, le visage soigneusement couvert par le capuchon de Saint Bruno était près de lui et priait.

Le malade était Eustache Lesueur. Sous le froc monastique était Maria, qui le soignait ainsi depuis plusieurs mois, et qui, la veille seulement, s'était fait faire reconnaître de lui.

Eustache avait traîné pendant douze ans une vie dépourvue de toute joie. Sa sœur était morte jeune ; ses frères avaient payé ses bienfaits par l'indifférence ou l'ingratitude. Quelques honneurs étaient bien venus, ça et là, embellir sa jeunesse ; il avait vaincu Lebrun dans une sorte de joute solennelle ; le cardinal l'avait fait membre de son académie de peinture ; sa gloire, douteuse encore en France, brillait de tout son éclat en Italie, où on le regardait comme un digne fils des anciens maîtres ; Le Poussin lui écrivait et le nommait son frère en Raphaël. Mais tout cela ne suffisait point à vaincre sa tristesse. Eustache, nature loyale, amo tendre et née pour l'amour, succombait lentement sous le double poids d'un amour malheureux et d'un remords trop légitime. La Gemma, Maria, tels étaient les fantômes qui obsédaient éternellement ses songes. La première venait toujours à lui parée de tous ses charmes, comme pour augmenter ses regrets ; l'autre glissait triste et muette ; Eustache voyait ses larmes et se frappait la poitrine en demandant pitié.

Depuis un an il s'était retiré au convent des Chartreux ; les bons pères lui donnaient leurs austères consolations ; Jean venait parfois le visiter ; pour ses frères, riches maintenant par son fait, ils semblaient avoir oublié jusqu'à son existence.

Maria, après la mort de maître Vouet, avait long-temps cherché Eus-

tache. Ce ne fut qu'à force de patience, de précautions et d'innocentes stratagèmes qu'elle parvint enfin près de lui, malgré l'inflexible règle de saint Bruno.

Maria était belle encore, belle autant que jadis. Sur les contours exquis de son visage, les années semblaient avoir glissé, comme glisse l'eau de la tempête au front de marbre des statues antiques. Seulement, sa souffrance avait été longue et cruelle, il y avait dans son regard plus de fatigue et moins d'espoir qu'autrefois, moins d'ignorance et plus de résignation.

Tandis qu'elle priait, agenouillée près du lit, son œil élevé vers le ciel avec ferveur retombait parfois sur Eustache ; alors une immense douleur étreignait son âme. Ses lèvres ne parlaient plus à Dieu.

Mais bientôt, reprenant l'oraison interrompue, elle demandait pardon d'avoir désespéré. Son amour, éprouvé par le temps et l'absence, s'était transformé sans s'affaiblir. Ce n'était pas la tendresse impétueuse de l'enfant à demi sauvage, tourmentée d'inquiètes inspirations et de désirs inconnus ; c'était quelque chose comme l'amour d'Eustache : une piété grave et profonde. Et, chez Maria, ce sentiment si pur s'embellissait encore de cette vertu sublime dont l'Asie vrai est au cœur de la femme. Maria ne voulait pas se souvenir du mal qu'Eustache lui avait fait ; elle pardonnait d'avance tout le mal qu'il pourrait lui faire : le bonheur d'Eustache, fût-ce bonheur aux bras d'une autre plus aimée, voilà ce que demandait au ciel son abnégation sans limites.

Un rayon de soleil, percant à grand-peine la brume, vint se jouer dans les rares cheveux du peintre. Il ouvrit les yeux, et jeta autour de lui un regard languissant.

— Toujours près de moi ! dit-il. Ne prenez-vous point de repos, Maria ?

— Je suis forte, dit la jeune fille d'une voix qui démentait ses paroles. Il ne s'agit point de cela... Votre sommeil semblait bienfaisant et tranquille ?

— C'est à vous que je le dois, Maria. Depuis bien long-temps, je n'avais point passé une heure sans songer au mal que je lis jadis... Ce fut une honteuse trahison !

— Eustache, dit Maria avec douleur, vous m'aviez donné votre protection, à laquelle je n'avais point de droits ; vous me la retirâtes...

— Non, oh ! non. Je fus plus coupable que cela.

Il s'interrompit et secoua lentement la tête, comme pour chasser un pénible souvenir.

— Maria, reprit-il après quelques instans, ne vous semble-t-il pas que le jour est plus morne qu'autrefois, le soleil plus pâle, la lumière moins réjouissante ?

Maria se tourna vers la fenêtre. Le soleil avait triomphé de la brume et inondait la cellule de ses rayons.

— Les matinées d'avril furent de tout temps ainsi, dit-elle en essayant de sourire.

— Je me trompe peut-être, reprit Eustache, mais tant de signes m'annoncent mon dernier jour ! J'ai voulu savoir si mes yeux voyaient encore comme au temps où j'étais un jeune homme, plein d'espérance et de vigueur. Il y a six mois que je n'ai touché un pinceau, bonne Maria. Je ne sais, il me semble que je suis plus fort aujourd'hui. Je voudrais peindre.

— Oh ! maître !... dit Maria effrayée.

— Et je suis donc bien malade ? demanda Eustache.

Et comme Maria ne répondait pas, épuisée par cette scène de douleur :

— Raison de plus ! s'écria-t-il, que je tiens encore une fois ma palette avant d'y mourir !

En disant ces mots, il essaya de se soulever, mais il ne put. Après quelques efforts, il retomba haletant sur son oreiller. Il fut quelques minutes avant de reprendre la parole. Maria retenait ses larmes et cachait sous un sourire l'expression de son désespoir.

— Maria, dit enfin Lesueur d'une voix faiblissante, je sens que je vais mourir... Ne m'interrompez pas, ma sœur ; je le sais... Pendant les quelques heures qui me restent, je veux me confier à vous, à vous qui m'avez toujours aimé... — Je meurs de deux cruelles blessures, Maria : l'une que vous auriez su guérir, s'il n'eût été bien tard ; le remords ; l'autre que nul en ce monde, je le crois du moins, n'aurait pu cicatriser.

— Il l'aime toujours, murmura Maria.

Eustache n'entendit pas.

— Je la vis une fois, poursuivit-il, se laissant aller à ses souvenirs ; j'étais jeune alors ; mon pinceau se refusait à tracer sur la toile les douteuses conceptions de mon âme ; je souffrais. Elle m'apparut comme une lumière céleste ; une pensée des lirs sortit de ses larges et domina ma main... Et je remerciai la jeune fille au fond du cœur ; je la confondis presque avec Dieu.

Ce fut une impiété sans doute, car Dieu n'en a puni sévèrement... Depuis, je l'ai cherchée en vain ; je ne l'ai jamais revue... Mais son souvenir m'est resté, il a éclairé mon existence entière comme un flambeau consolateur, il a duré jusqu'aux heures de mon agonie.

— Oh ! vous l'aimiez, dit Maria avec envie, vous l'aimiez comme je crois pouvoir seule aimer !

Eustache croisa ses bras sur sa poitrine ; son regard se tourna moins ferme vers le ciel.

— Oui, dit-il, je l'aimais !... Pauvre Maria ! ce fut pour elle que je vous avais autrefois à cet homme. Je m'en repens, ma sœur... Mais ma blonde Gemma, mon génie ! je pensais la revoir... Ma sœur, dites-moi encore que vous me pardonnez.

Maria s'était levée : elle voulait parler ; sa voix semblait avoir peine à se faire jour.

— Dites, me pardonnez-vous ? répéta Lesueur.

— La Gemma ! épela péniblement Maria, — c'était la Gemma que vous aimiez !

Lesueur, au lieu de répondre, se délectait à prononcer ce nom chéri. Maria ajouta en éclatant tout-à-coup :

— C'est moi qui suis la Gemma !

Eustache secoua tristement la tête.

— Pourquoi ce mensonge, ma sœur ? dit-il. Mes yeux ne voient-ils pas ?

— C'est moi ! répétait Maria qui était tombée à genoux.

— Je n'ai pu me tromper à ce point... je vous pardonne, ma sœur, mais cessez...

— Moi, interrompit Maria, moi que maître Vouet avait déguisée suivant son caprice... vous vintez... Ah ! je me souviens, Eustache ; par pitié, ayez confiance... c'est moi !

Lesueur s'était lentement dressé sur son séant ; il releva la tête de Maria, et, couvrant ses cheveux noirs de ses deux mains disposées en bandeaux, il la contempla avidement.

Quelques minutes se passèrent ainsi ; un ravissement ineffable éclairait peu à peu le visage du peintre ; la Gemma souriait sous ses larmes.

— Dieu est bon, s'écria enfin Lesueur ; je te reconnais, mon génie !

Il se tenait droit maintenant sur son lit ; ses joues étaient doucement colorées ; la maladie semblait avoir fui comme par enchantement.

— Mon génie ! reprit-il bientôt, d'une voix que la joie seule rendait tremblante. — Oh ! moi-même long-temps malheureux, mais que de bonheur dans l'avenir ! car tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Comme autrefois, murmura Maria, comme toujours !

— Ma Gemma !... écoute. Ils croient que toute pen-ée est éteinte sous ce front ; mais ma pensée, c'est toi ; elle rend ; tu m'apportes la gloire comme la joie... Et qu'il m'est doux de te tout devoir, mon amour !

Il montra rapidement sa tête, puis son cœur.

— Il y a là bien des tableaux encore ! Il y a ici bien de la vie et de la tendresse pour bien des jours !... Oh ! Gemma, que je t'aime !

Il prit la main de Maria qu'il porta passionnément à ses lèvres.

— Eustache, dit-elle, que faire pour remercier Dieu !

— Que faire ! s'écria celui-ci avec enthousiasme. — reproduire les beautés sublimes de sa création, écrire sur la toile les saintes œuvres qu'il accomplit durant son passage sur la terre... Oh ! tu seras là près de moi ; je peindrai, tu m'inspireras. Si tu savais ce que peut sur moi ta présence ! N'a-t-elle pas suffi autrefois à briser mon enveloppe de ténèbres ? Ne suffit-elle pas maintenant à me rendre la vie ? Car me voilà fort et prêt à subir ton influence... Une toile ! Je veux glorifier Dieu ! Je veux rendre grâce à son infinie miséricorde ! Une toile, mes pinceaux !

Tout son corps tremblant ; son haleine brûlait le front de Maria.

— Eustache, dit-elle effrayée, attendez à demain...

Puis il se calma tout à coup.

— Demain, soit ! reprit-il. L'avenir est à nous désormais.

Il s'étendit sur son lit ; et, souriant, il parut s'endormir en murmurant le nom de la Gemma.

Celle-ci remerciait Dieu dans l'allégresse de son âme, et se laissait emporter, elle aussi, à de beaux rêves d'avenir. Sa main était restée dans celle d'Eustache. Vaincue par la fatigue, elle appuya sa tête sur le lit et s'endormit.

Mais la joie rend le sommeil léger. Elle se réveilla bientôt, croyant entendre la voix de son enfant. Son premier regard fut pour lui. Il était toujours dans la même posture ; le calme du bonheur épanouissait sa douce et noble physionomie. La Gemma le contempla quelques minutes avec amour, puis elle se pencha, voulant mettre un baiser à son front.

Alors elle poussa un cri perçant ; une pâleur mortelle couvrit son visage ; elle tomba inanimée sur la pierre de la cellule.

Sa bouche avait effleuré le front d'un cadavre. Eustache Lesueur n'était plus.

— Eustache, mon bien-aimé, murmura-t-elle d'une voix faible comme un dernier soupir : — Tu l'as dit : l'avenir est à nous.

Elle se mit à prier. Durant sa prière, elle s'affaissa sur le lit à côté d'Eustache ; ses yeux fermés à demi se noyaient dans une extatique volupté.

— Mon Dieu, dit-elle prends nos âmes...

Ils moururent ainsi, de cette mort que Dieu réserve aux plus aimés parmi ses élus ; tous deux jeunes et purs, tous deux voyant le bonheur après une vie de souffrance.

S'il y eût eu non scandale au couvent des chartreux lorsqu'on découvrit le sexe de la Gemma, nous l'ignorons ; le sachant, nous n'aurions point souci de le dire au lecteur.

Après cette mort si douce, commença la véritable vie d'Eustache Lesueur. Si les heureux du ciel s'occupent des choses de la terre, il dut voir ses rivaux s'agenouiller devant sa mémoire. Depuis, sa gloire a grandi sans cesse ; la postérité a fait sa place entre les plus grands peintres : à côté du Poussin, sur les marches du trône de Raphaël.

PAUL FÉVAL (1).

(1) Extrait de la nouvelle publication intitulée *le Capitaine Spartacus*. Chez L. Potter, éditeur, rue Saint-Jacques.

LA LEGENDE DES SEPT DORMANS.

En ce temps-là, c'est-à-dire en l'an 249 après J.-C., Trajanus Decius reçut, sous l'appui d'Arabe, le genre d'empire de la Mésopotamie. Mais, ses soldats le nommèrent empereur et lui firent prendre le pourpre. Lui, sans garder ce titre, il se fit dissoudre à Philippopoli, et les deux rivaux, à la tête de leurs légions, en vinrent à une bataille près de Verone, où Philippe fut tué. Decius resta vainqueur. Le sénat ratifia ce que les soldats avaient fait, le peuple se leva à la tête du sénat, et Decius conserva l'empire.

C'est pendant l'un de la victoire ne devait pas être l'un de Dieu.

Dès que deux siècles et demi, il s'était pas à des choses qui, si ce n'était tout de suite, du moins dans l'avenir, devaient changer la face du monde.

D'abord, à Bethléem était né un homme à qui nous avons donné le nom de Sauveur, d'une femme qui avait nom de Marie. En vain Hérodé voulut l'éliminer dans le massacre des innocents; l'enfant du Dieu fut élevé à Nazareth, et le tyran mourut. Pendant trente ans, celui qui les magiciens avaient adoré dans son berceau, travailla comme un obscur artisan à pins, quand vint l'heure, il se révéla tout à coup et surgit comme une divine lumière de sa nuit d'obscurité. Alors il prêcha dans toutes les villes de la Judée, regardant sa parole sur le monde comme Dieu répandait la main dans son désert. Saint dans ses paroles et saint dans sa vie, trois ans il marcha relevant les faibles, rendant les aveugles au jour, ramenant les morts à la vie, ramenant le cadavre du corps pour Lazare et le cadavre de l'âme pour Madeleine, suivi comme un sauveur, écouté comme un dieu, jusqu'à ce qu'enfin, remis de ses disciples, abandonné de Pierre, trahi de Judas, il fut condamné comme un criminel et mourut comme un esclave.

Pendant, après son fils martyr, Dieu envoya des empereurs impies, comme apôtres les semaines, il pourrait faire tomber sur la terre une neige qui, au lieu de les échauffer, les foudroyait.

Pendant quelque temps, le monde ne fut plus que des débordements de ces hommes qui commençaient la décadence de cet empire romain sur les débris duquel le Seigneur devait placer le trône pontifical et le siège de sa volonté.

Et tous les empereurs, une fois arrivés à l'empire, étaient pris d'un vertige comme un homme trop faible placé sur un trop haut sommet; et mesurant la distance qui les séparait de la terre avec celle qui les séparait du ciel, ils se croyaient, dans leur orgueil insensé, plus près des deux que des hommes. Alors ils emphaisaient l'Olympe de leurs passions et dans les faveurs des divinités, ne comprenant pas qu'un jour ce ciel, si vaste qu'il fut, craquerait sous le nombre.

Et pendant que, sur ce sommet où ils se plaçaient, un souffle de vertige les rendait fous, une brise d'espérance passait en dessous d'eux, qui faisait germer les semences du Sauveur.

En effet, saint Pierre avait recueilli les paroles de celui qu'il avait renié et les répandait à son tour. Les douze élus se montraient dans leur sentier divin, jusqu'à ce que vint Néron qui, du premier apôtre, fit le premier martyr. A compter de ce moment, il y eut lutte entre l'empire et Dieu. A mesure que le loi céleste se répandait sur les peuples, la persécution s'étendait de son côté sur eux, et bien qu'elle complétât leur gloire; car tous ces hommes, qui étaient venus disant: « L'annonce », montraient en disant: « Je prouve. » Aussi les enfants du Seigneur augmentaient tous les jours; les vaines se dépouillant pour les catacombes, qui se développaient d'elles-mêmes par les cirques. Mais ils se renouvelaient sans cesse, plus forts et plus nombreux. S'agissant de tous ceux qui jusque alors n'avaient eu que des maîtres cruels, et qui se jetaient avec amour dans cette nouvelle religion qui leur promettait un Dieu juste; de tous ceux qui n'avaient été sur la terre que les enfants des hommes et que leur martyre faisait les enfants du Seigneur; de sorte que la lumière de ce rayon d'Orient grandissait toujours, elle éclairait déjà presque la moitié du monde.

Puis, aux empereurs trop cruels pour croire à Dieu, succédèrent les empereurs trop faibles pour croire à rien; espèce de troupeau de léopards fauves que la colère du Seigneur chassait devant lui, qui s'enfuyaient en criant, et se perdait dans les ténèbres du paganisme, à mesure que les révélations grandissaient dans la clarté de la loi.

Cette persécution éternelle des chrétiens se transmettait donc avec le trône, et, il faut le dire, de leur vivant on ne nommait plus les empereurs divins, comme autrefois, mais on joignait déjà le nom de saint aux apôtres morts; si bien qu'après chaque règne, on pouvait lire, de distance en distance, les noms de tous les martyrs qui semblaient, fiers et imposants dans leur religion et leur espérance, des sentinelles du Seigneur, chargés, inviolables qu'ils étaient dans leur foi, puisqu'ils étaient morts pour elle, de transmettre à chaque génération qui naissait le mot d'ordre de Dieu.

Puis il est facile de voir comme toutes choses marchaient suivant les décrets de la Providence. Pour que la loi sortit victorieuse, il fallait qu'il y eût lutte, et Dieu laissa encore le paganisme vivre fort et puissant dans quatre hommes qui, tous quatre comme lui, avaient droit de tuer. Tibère, Caligula, Claude et Néron, c'est-à-dire la suite des forts et des faibles, des empereurs et des esclaves; mais pour qu'elle fût égale, Dieu, comme nous l'avons dit, envoya aux uns la démesure et aux autres la foi, si bien que la lumière ne descendait pas des rois aux peuples, mais montait des peuples aux rois; ce n'était pas un orage qui tombe,

c'était une marée qui envahit; et il était évident qu'il viendrait un jour où, à force de monter, elle se trouverait de niveau avec les plus hauts sommets. Aussi, dans toute cette réunion de fidales, les empereurs faisaient leur révérence de martyrs; ce n'était plus des gladiateurs, c'étaient des victimes, chaque jour les bourreaux recommençaient; et cependant les idoles chancelaient sur leurs bases, et si atroce que fut la torture, se prolongea que fut la mort, les élus se renouvelaient plus forts et plus grands, comme si le sang de ces hommes saints, qui inondaient la terre, l'eût saintement fécondée.

Or, comme nous l'avons dit, en l'an 249, Decius venait d'être nommé empereur. Dès le commencement de son règne, il promit d'être un des plus nobles antagonistes du Dieu, Philippe, qu'il avait vaincu et tué, défendait les chrétiens, et lui, ne fût-ce que par haine de son ennemi mort, les poursuivait; puis cette persécution s'augmentait de tout son amour et de toute sa religion pour les idoles que tentait de détruire la nouvelle foi, et il semblait ne tuer que pour soutenir. Partout où il passait il élevait un temple à quelque divinité, et, comme un empereur juste et un homme pieux, nommait tout chrétien qui ne l'adorait pas.

C'est précédé de cette réputation qu'il vint à Ephèse. Dès son arrivée, il ordonna d'élever des temples au milieu de la ville, afin que tout le monde sacrifiât avec lui; puis il ordonna de rechercher les chrétiens, ne leur laissant d'autre choix que de renier leur Dieu ou de mourir. La terreur fut grande. L'ami remait son ami, le père son fils, le fils son père. La crainte de la mort était plus forte que l'amour du Seigneur, et il y eut bien des fronts qui s'abaissèrent devant les idoles, et qui, la veille, s'étaient courbés devant Dieu.

Tous cependant n'obéirent pas à l'empereur, et il y eut parmi ceux-là sept hommes en plus d'un sept qui avaient nom Maximin, Malchus, Marcellin, Denis, Jean, Sérapion et Constantin, lesquels ne se rendirent pas aux vœux de Decius et lui furent dénoncés comme les plus braves chrétiens de la ville. Pendant que d'autres couraient à ces sacrifices comme à une fête, n'ayant jamais connu le vrai Dieu ou le remuant, ces hommes, enfermés dans leurs maisons, s'adonnaient au jeûne et à la prière. « Et jamais », disaient même ceux qui les dénoncèrent à l'empereur, « n'avait vu l'humilité plus grande et la foi plus sincère. »

Decius renouvela ses menaces et les sept eurent renouvelèrent leurs pieuses oraisons. Enfin il les fit venir à lui et leur demanda s'il était vrai qu'ils fussent chrétiens et qu'ils suivissent la loi de Jésus? Ils lui répondirent affirmativement; alors il leur accorda trois jours pour considérer ce qu'ils avaient à faire.

Les sept retirèrent tous le sept pieusement comme ils étaient venus, ayant résolu, chacun dans son cœur, que sa réponse serait la même le troisième jour que le premier. Quand ils arrivèrent à leurs maisons, ils profitèrent du restant du jour pour distribuer leurs biens aux pauvres, leur recommandant la prière pour tous; puis, quand la nuit fut venue, ces sept hommes, qui le jour faisaient pauvres, gravirent silencieusement le mont Celion et résolurent de s'y tenir cachés, jusqu'à ce que la volonté de Dieu fut qu'ils mourussent pour sa sainte cause. Le lendemain, Malchus descendit dans la ville sous le costume de médecin, dit la légende, pour rapporter aux autres le pain de la journée et savoir si l'on était à leur recherche. Quand il revint, il apporta à ses frères que l'empereur était parti pour quelque temps, et qu'ils auraient ainsi un peu de repos. Ils remercièrent le Seigneur. Mais Decius revint et se montra plus irrité que jamais contre eux, quand il apprit qu'ils avaient disparu. Ce jour-là, Malchus, qui était descendu de nouveau dans la ville, apporta cette nouvelle, et revint, plein d'effroi, l'annoncer à ses compagnons.

Ils se remirent en prières, non plus pour remercier Dieu de les avoir sauvés, mais pour lui demander leur salut, et non dans la crainte de la mort, mais parce que leur vie pouvait être utile à la conversion des autres. Malchus leur présenta les pains qu'il avait rapportés, les exhortant à prendre la nourriture du corps qui fortifierait en même temps leur âme, et quand ils eurent mangé et prié, tous sept s'endormirent.

Pendant les jours continuaient leurs recherches et la colère de l'empereur allait toujours croissant. Alors il fit venir leurs parents et les menaça de la mort s'ils ne révélaient pas ce qu'ils savaient. Ceux-ci répondirent qu'ils avaient distribué leurs biens aux pauvres, que depuis on ne les avait pas revus et qu'ils ne savaient pas où ils étaient. Alors Decius, pensant qu'ils s'étaient retirés dans une caverne du mont Celion, fit boucher, avec d'énormes pierres, l'entrée de toutes les cavernes, afin que, s'ils étaient dans l'une d'elles, ils ne se révélassent que pour la faim et la mort. Enfin, quand les sacrifices furent consumés, quand il n'y eut plus d'idole à encenser, quand il n'y eut plus de chrétiens à faire mourir, l'empereur quitta Ephèse.

Puis des temps s'accomplirent pendant lesquels Decius et sa race disparut, et pendant lesquels bien d'autres noms encore furent effacés. De grands martyrs, sous le règne de cet empereur, avaient légué de la religion en mourant pour elle, et saint Fabien, saint Alexandre, saint Babylas, saint Prou et saint Origène, sont cinq témoins les plus puissants de la loi.

Mais la lutte ne devait pas s'arrêter là. Valérien continua la haine héréditaire, et Aurélien, quoique averti au moment de les persécuter par la foudre qui tomba à ses pieds, publia contre les chrétiens de sanglants édits.

Puis étaient venus enfin Dioclétien en Orient, Domitien en Occident, qui tous deux firent un pacte pour anéantir le christianisme jusque dans

les derniers croyans. Mais si puissans qu'ils fussent, si sanctes que fût leur règne, qu'on appela l'ère des martyrs, ils ne purent rien contre la volonté de Dieu, et la religion grandissait toujours.

Enfin un miracle s'était fait. Constantin avait triomphé de Licinius, près d'Andrinople, avec ce mot : « Dieu sauvera ! » Alors le christianisme était devenu la religion impériale. Les doctrines païennes, déjà bien affaiblies par trois siècles de lutte, étaient tombées tout à coup d'elles-mêmes, et s'il y avait encore quelques fausses croyances à combattre, c'étaient celles des propres chrétiens qui, comme Arius, niaient la divinité du Christ.

Puis enfin un soutien tout à fait puissant de la foi s'était révélé le jour où l'empereur Théodose était monté sur le trône. Or, c'était un homme pieux que Théodose, dont le premier soin, en arrivant à l'empire et en se voyant malade, avait été de recevoir le baptême des mains de saint Asclepiade, et qui lutta de tout son pouvoir contre l'arianisme, cette hérésie née du sein même de la nouvelle religion, car il fut qui toute chose, belle et puissante, ait des détracteurs parmi ceux-là qui devaient être ses fidèles : donc, sans rien l'ensemble du christianisme, il y en avait qui niaient des parties, et entre autres choses la résurrection des morts. Le pieux empereur, affligé de ce que sous son règne la foi était ainsi attaquée, vivait depuis quelques jours retiré dans son palais, versant des larmes et convert d'un cilice.

Dans ce même temps, un habitant d'Éphèse voulut faire bâtir sur le mont Célius des étables pour ses troupeaux ; les ouvriers se mirent à l'œuvre, et quand ils eurent enlevé les pierres qui cachèrent l'entrée de la caverne où l'on avait enfoncé les sept martyrs, un homme en sortit.

— L'empereur nous a fait chercher pour sacrifier aux idoles, mais Dieu sait, n'est-ce pas mes frères, que nous n'adorons qu'un lui, disait en sortant Malchus, qui croyait se réveiller après le sommeil d'une nuit.

Le saint homme descendit la montagne et se dirigea vers la ville pour y acheter, comme d'ordinaire, cinq pains, et à cet effet il avait pris comme la veille cinq sots. Il fut bien un peu étonné quand il vit à la porte de la caverne ces pierres qu'il n'avait pas vues la veille ; mais comme on ne semblait vouloir les inquiéter en rien, il ne fit aucune question aux ouvriers. Tout étonné eux-mêmes de la vue d'un homme vivant dans une caverne bouchée depuis tant d'années.

Malchus continua donc de descendre la montagne et de se diriger vers la ville, dont le bruit humain arrivait jusqu'à lui, à travers toutes les harmonies de la nature et les mots de sa prière ; car ce n'était pas une expédition sans danger que de descendre ainsi à Éphèse, où Malchus croyait encore trouver l'empereur aussi irrité que la veille, et le saint jeune homme, tout en allant chercher la nourriture de ses frères, priait Dieu, si sa volonté était qu'il mourût, de le faire mourir seul.

Cependant, à mesure qu'il avançait sur Éphèse, il lui parut que tout, jusqu'à la ruine de la cité, n'était plus comme la veille, et il lui sembla que la respiration de la ville n'était plus oppressée, mais libre et pure. Puis le jour était si calme, le ciel était si beau ; tout était dans la nature qui l'entourait, si plein d'une sérénité parfaite, que son âme faite à l'image de Dieu reflétait toute cette pureté, et que chaque souffle qu'il aspirait, chaque brise qui passait sur son front, lui semblait le souffle du Seigneur, et, comme toute chose venant du ciel, paraissait lui apporter, sinon l'espoir, du moins la résignation.

Puis, étant arrivé au pied de la montagne, il s'agenouilla une dernière fois avant d'entrer dans la ville, et si l'on eût pu voir son âme à nu dans cette immensité de calme et de paix, elle n'eût en rien trouble toute cette harmonie pure de Dieu et s'y était mêlé comme un parfum à un autre, comme une note pure à une hymne pure.

Puis il continua sa route.

Au moment où il arriva à la porte d'Éphèse, il vit un berger qui en sortait avec son troupeau. Mais le berger chantait et n'avait plus comme la veille la démarche triste et abattue de l'homme sur qui pèse une volonté puissante. Il se retourna et le suivit long-temps des yeux, se demandant ce qui pouvait donner cet air de fête à cet homme ; quand la veille chacun paraissait accablé. Alors il pensa que c'était un pain qui sacrifiât aux faux dieux sans doute, et que, n'ayant pas lutté pour le Seigneur, il n'avait rien à craindre. Et tout en marchant, il pria pour cet homme et pour tous ceux qui comme lui n'avaient pas en eux un reflet de la lumière divine, un peu de cette rosée ecclésiastique qui parfume l'âme en la désaltérant.

Et comme il était arrivé à la ville, il jeta un dernier regard devant lui. Alors il aperçut la croix au dessus de la porte. Il regarda autour de lui, se croyant le jouet d'un songe, et partout où il avait vu l'image d'une idole il aperçut celle du Sauveur. Il ne pouvait croire ses yeux ; mais comme saint Thomas, il toucha et il crut. Alors il parcourut la ville, ne comprenant pas, malgré tous les miracles que Dieu avait déjà faits, quelle chose avait pu se passer en une nuit qui changât ainsi l'aspect de toute une ville et la croyance de tout un peuple. Il voulait donc parler à ceux qu'il n'avait pas vus depuis la veille ; il s'approcha de la maison d'un boulanger ; mais ne l'ayant pas reconnu, il se dirigea vers la maison d'un autre. Il entra, et il entendit des gens qui parlaient du Christ.

— Comment, disait-il, hier encore personne n'osait prononcer le nom du Christ, et voilà qu'aujourd'hui tout le monde en parle avec assurance. Je ne suis donc plus à Éphèse.

Et s'étant informé, on lui dit qu'il était bien à Éphèse, et il resta confondu. Alors il donna ses cinq sots et demanda cinq pains, ayant hâte

d'aller rejoindre ses compagnons et de leur annoncer le nouveau miracle.

À peine eut-il donné son argent que le boulanger et ceux qui se trouvaient dans sa boutique le regardèrent avec étonnement et dirent que ce jeune homme avait trouvé un ancien trésor. Malchus, les voyant parler entre eux, s'imagina qu'ils voulaient le mener à l'empereur, et il les supplia de le laisser et de garder les pains et l'argent. Mais ceux-ci le retirèrent et lui dirent :

— Qui es-tu, toi qui as trouvé un trésor des anciens empereurs ? Indique-nous-le, nous le partagerons avec toi et nous le cachurons.

Mais le jeune homme ne trouva rien à leur répondre. Alors ils lui attachèrent une corde au cou et le traînèrent par les rues jusqu'au milieu de la ville. Et le peuple accourait en foule pour voir celui qui avait trouvé un trésor. Parmi tous ceux qui l'entouraient, Malchus chercha un visage ami, une personne connue, mais, n'en voyant pas, il pensa que la persécution ne lui avait point laissé d'amis. Il inclina la tête d'un air résigné, et se laissa conduire.

Saint Martin, évêque de la ville, et le gouverneur ayant appris cela, ordonnèrent qu'on le leur amenât, lui et les boulangers, sans lui faire aucun mal ; et, comme on le menait à l'église, il crut qu'on le menait au cirque. Il inclina de nouveau la tête avec résignation, et si l'on eût pu entendre ce qu'il murmurait, on eût vu que c'était une prière.

Quand il fut près de l'évêque et du gouverneur, ceux-ci lui demandèrent où il avait trouvé son trésor. Il répondit qu'il n'avait rien trouvé, et que cette monnaie faisait partie de son patrimoine. Interrogé de quelle ville il était, il répondit :

— Je sais de cette ville, si tant est que cette ville soit Éphèse.

Le gouverneur lui dit alors :

— Fais venir tes parens pour qu'ils répondent de toi.

Et il nomma ses parens l'un après l'autre. Mais à chaque nom le gouverneur tournait la tête d'un air d'incrédulité ; ses parens étaient inconnus.

— Comment venez-tu, dit le gouverneur, que je croie que tu tiens cet argent de tes parens, puisqu'il y a une date éloignée de trois cent soixante-dix-sept ans et qu'il remonte au commencement du règne de l'empereur Décus, et ne ressemble en rien à notre monnaie d'aujourd'hui ? Tu veux donc tromper les vieillards et les sages d'Éphèse ? Aussi, je vais te faire traiter selon la rigueur des lois jusqu'à ce que tu ayons la découverte que tu as faite.

— Je vous supplie, au nom du Seigneur, répliqua Malchus, de répondre à ce que je vous demande. Qu'est devenu l'empereur Décus qui était dans cette ville ?

— Mon fils, il n'y a plus d'empereur de ce nom, et celui qui l'a porté est mort depuis long-temps.

— Tout ce que j'entends, reprit le jeune homme, m'étonne de plus en plus, et vous ne croirez pas ce que je vous dirais. Mais suivez-moi, et je vous mènerai à mes compagnons, qui sont sur le mont Célius, et vous les croirez. Avant-hier, nous nous sommes enfiéus pour échapper à la tyrannie de l'empereur Décus ; nous y sommes restés toute la journée. Hier, je suis descendu pour acheter cinq pains que j'ai apportés à mes compagnons. Aujourd'hui, j'ai voulu en faire autant ; mais voilà qu'on a prétendu que j'avais trouvé un trésor, et que l'on m'a conduit devant vous.

Et l'évêque dit au gouverneur :

— C'est quelque miracle que Dieu veut faire par ce jeune homme.

Et l'empereur Théodose était toujours dans son palais, priant Dieu de rendre la lumière aux yeux qui ne voyaient plus et la foi aux cœurs qui ne croyaient pas, et, comme le plus humble de ses serviteurs et le plus fervent de ses fidèles, il passait ses jours dans le jeûne et l'oraison, et ses nuits, courtes de sommeil, mais longues de prière, non pas dans le lit des rois, mais sur la cendre des apôtres.

Et l'évêque et le gouverneur, qui savaient l'état où l'hérésie tenait Théodose, voulurent lui prouver que Dieu n'abandonnait pas les vrais croyans, et que, s'il y avait déjà des apôtres, il y avait encore des miracles.

Donc un courrier partit, devant annoncer à l'empereur cette joyeuse nouvelle que Dieu venait de se révéler par un signe éclatant, et que ceux qui niaient la résurrection des morts et qui le jetaient dans cette profonde tristesse, allaient être éclairés par la lumière de la vérité, comme l'enfant qui ouvre pour la première fois les yeux à la lumière du jour.

Or, le courrier arriva à Constantinople et se dirigea vers le palais où résidait Théodose ; il le trouva couché sur la terre, dans la position d'un homme qui prie, et couvert d'un sac ; et, lui ayant fait part de cette heureuse nouvelle pour laquelle on l'envoyait à lui, Théodose termina sa prière par une action de grâces au Seigneur. Alors il partit de Constantinople à Éphèse, plus fier de cette révélation de Dieu qu'il ne l'eût été d'une victoire.

Et, à mesure qu'il avançait vers Éphèse, les habitans venant à sa rencontre, si bien que, lorsqu'il arriva aux portes de la ville, lui qui était parti seul comme un apôtre, arriva avec un cortège de roi.

Et sur toute la route c'étaient des louanges à Dieu et des louanges à l'empereur.

Enfin, quand tous les habitans furent réunis au pied de la montagne, Théodose commença de la gravir ; à mesure qu'il avançait, la lumière du jour semblait augmenter comme celle de la foi, et, quand on arriva à la caverne, le visage des saints, en apercevant l'empereur, respirent

Il dit comme le soleil. Alors l'empereur s'agenouilla, rendit grâce à Dieu, embrassa les martyrs et leur dit :

— Je vous vois comme si je voyais le Seigneur quand il ressuscita Lazare.

Et Maximien, l'un des sept élus, lui dit :

— Crois en nous, car, à cause de la foi, Dieu nous a ressuscités avant le jour de la grande résurrection, et comme l'enfant vit neuf mois dans le sein de sa mère où il vit sans ressentir de souffrances, ainsi avons-nous vécu trois cent soixante-dix-sept ans dans le sein de la terre, notre mère commune.

Puis, quand Maximien eut fini, lui et les six autres penchèrent leur tête, et le grand de vie se retira d'eux pour retourner au Seigneur. Alors l'empereur, qui, tant qu'il avait parié, avait agenouillé sa puissance impériale devant ces martyrs, se releva, et, se penchant sur eux, il les embrassa avec des larmes. Puis il se retourna vers la foule, disant qu'il serait fait des chasses d'or afin de les y déposer et de conserver richement leurs restes sacrés, et tous descendirent la montagne en louant le Seigneur.

Mais voilà que pendant les ténèbres, Théodose, à qui cette révélation avait rendu le calme du jour et le sommeil de la nuit, vit les sept martyrs qui lui apparaissaient, disant que jusqu'ici ils avaient reposé dans la terre et qu'il les laissât dans la terre jusqu'à ce que le Seigneur les ressuscitât de nouveau. Et ainsi ils étaient humbles après leur mort comme pendant leur vie.

L'empereur leur obéit; mais ne pouvant faire à chacun une chasse particulière, il en fit une grande de la caverne où ils dormaient, fa lit rempli de pierres, si bien qu'elle ressemblait comme une nuit semée d'étoiles.

Le bruit de ce miracle se répandit par le monde, et ceux qui doutaient furent forcés de croire. Et l'on appela les sept nouveaux élus les Sept Dormans.

ALEXANDRE DUMAS.
(La Mode.)

ESQUISSES MARITIMES.

Le Chien du bord.

L'embarquement d'un chien de bord d'un navire de guerre est un des ces nombreux points de détail qui dépendent uniquement de la volonté du capitaine. L'officier chasseur est donc obligé de solliciter la permission d'emmener son chien avec lui. Pour obtenir une semblable faveur, que jamais un simple matelot n'a songé à demander, qu'il faut souvent de ruses, d'intrigues et de finesse! Que d'engagements tacites sont acceptés! Que de touchans argumens sont développés et parfois en pure perte. Nous connaissons tels Fabricius du gaillard d'arrière qui ne voudraient pas d'un grade ou d'une croix, au prix des courbettes que leur coudrait Tom, *Pilot* ou Gazman. D'autres officiers, plus fiens encore ou plus timides, n'essaient pas même de désarmer l'autorité et renoncent tout d'abord à l'espérance de faire campagne avec leurs compagnons favoris.

La plupart des commandans ont une opinion arrêtée sur un cas qui se reproduit fréquemment; un refus inébranlable est leur réponse et nous n'osons les blâmer.

— « Pas de chiens à bord! c'est mon principe! une première concession m'entraînerait à une seconde, nous serions bientôt encombrés d'une meute complète. Les chiens, d'ailleurs, donnent toujours lieu à des querelles dont je ne me soucie pas d'être l'arbitre; enfin, messieurs, ma frégate n'est pas et ne deviendra point un chenil! »

Après une déclaration pareille, l'ordre d'embarquement d'un escadron entier serait moins difficile à obtenir que celui du moindre roquet. Si l'on cite des capitaines plus tolérans, ils sont en minorité, et la règle n'en est pas moins le bannissement absolu des chiens de plaisance.

Toutefois, il est bien peu de navires sur lesquels aucun chien n'ait droit de cité; — la prescription qui poursuit sa race n'atteint pas le *chien du bord*, une exception le protège; — mais aussi il a ses charges et ses fonctions qui lui valent cette immunité, il connaît ses devoirs et se soumet à la discipline maritime avec l'abnégation d'un vrai matelot.

Le chien du bord a-t-il un maître? — A-t-on primitivement arraché son privilège à force de suppliques? ou n'est-ce qu'un aventurier sans aveu, clandestinement introduit dans le vaisseau la veille d'un départ?

A-t-il été oublié par un passager négligent? ou bien est-il né en mer et ne doit-il qu'à la pitié d'un gabier inconnu d'avoir survécu à la destruction de ses frères! Toutes ces hypothèses sont également admissibles. Souvent il est l'*ancien du bord*; dans ce cas, la prescription le défend contre l'ostracisme, ses droits sont acquis et la consigne ne peut avoir d'effets rétroactifs envers lui.

Pourtant, comme il doit avoir un commencement, nous supposons qu'il est le fruit des amours d'une chienne passagère, — le Joas de sa famille, — le dernier rejeton d'une lignée de hauts et puissans seigneurs boule-dogues, cagnards ou harbets. Peu de jours après sa naissance, une sentence fatale fut prononcée: — l'Océan devait engloutir les nouveaux-nés. L'ordre impoyable allait être accompli, déjà la portée était suspendue sur l'ébène; mais les pleurs d'une mère

*Qua! a populæ vocerens Pylomela sub umbra
Amisus quæritur fetus.*

eurent le don d'attendrir le pauvre exécuteur.

— Dis donc, Mauriceaud, si nous en laissons un, rien qu'un, à cette pauvre bête! Hein?

— Et le capitaine d'armes! Crois-tu que je veuille avoir mon vin au croc pour un de ces gneulards, qui chantent leur *Profandis* comme une poule qui pète à en!!

— Ah bah! le capitaine d'armes ne saura pas qui l'a sauvé; en voilà juste un petit qui est quatre fois plus laid que le maître-coq; ce serait dommage de le noyer, il me plaît tout plein.

— Tu as bon goût, Flandrin, c'est connu! A l'eau la velaille, à l'eau!

— Une! — Deux!...

— Attends donc un peu! Envoie ici; si on dit quelque chose, ça me regarde. Oh! est-il ficelé en manche de veste; on jurerait qu'on l'a rajusté, comme un bas-mât, de trente-six pièces. Voyons! j'asse-le-moi, ça te portera bonheur.

— Tiens, le voilà ton Tape-à-l'Œil!... Et trois! Les requins vont faire la noce.

— Vois-tu, Mauriceaud, il ne gueule seulement pas, cet agneau. C'est égal! il pourra se vanter d'avoir paré une fameuse coque!

— Et toi, matelot, si tu bois de l'huile, ça te graissera le fanal; défaitoi de la marée et ouvre l'œil!

Flandrin rend le petit chien à sa mère, il le garde et le cache à toute heure. Par des soins assidus il parvient à dérober l'existence de son protégé à la surveillance des chefs subalternes; bientôt tous les matelots deviennent complice du sauvetage de Tape-à-l'Œil. Le gaillard d'avant met son amour-propre à le sou-traire aux regards dangereux. Le chien du bord est recelé tantôt dans le trou du beaupré, tantôt dans la pouline, tantôt dans la gatte; et les profondeurs du magasin général ou de la soute au sable lui servent souvent de refuge; quelquefois même, il passe la nuit dans la chaloupe ou dans les lames. Enfin, la chienne passagère débarque avec son maître et Tape-à-l'Œil reste à bord seul de son espèce. Un jappement inopportun doit nécessairement quelque jour trahir sa présence.

— Qu'est-ce que c'est? s'écrie alors la voix formidable du capitaine d'armes. D-puis quand ce chien est-il à bord?

— Pas de réponse. Les matelots chuchotent entre eux :

— La méche est éventée.

— Gare dessous!

— Mêle du vent!

— De la brise qu'il fait; il tombera plus de retranchemens que de doubles rations!

Le capitaine d'armes avise un mousse qui passe et jette le grapin sur son oreille :

— Quel est ce chien?

— Je ne sais pas, capitaine d'armes. Aïe! aïe! si, je sais; c'est Tape-à-l'Œil.

— Tape-à-l'Œil! et depuis quand est-il à bord?

— Dam! depuis qu'il est né. Capitaine d'armes, aïe, larguez-moi, je vous dirai tout.

Le capitaine d'armes tire plus fort.

— Te moques-tu de moi, gringot? Tu voudrais me faire croire qu'il pousse des quadrupèdes dans le faux-pont comme des charaillons ou des cancrelats.

— C'est pourtant vrai! continue le mousse en pleurant; c'est un petit à la chienne de M. Simon, le passager, là! Il y a deux mois qu'il est à bord.

Le capitaine d'armes, humilié d'une révélation qui le blesse dans sa vanité d'argus, ne lâche le malheureux mousse qu'avec regret; il interroge ses propres souvenirs, finit par se rappeler que Mauriceaud était chargé de noyer tous les petits chiens, et fait comparaître le gabier à sa barre :

— As-tu noyé tous les chiens quand je t'ai dit!

— Oui, capitaine d'armes, tous ceux que j'ai trouvés; oh! raide comme balle! ça n'a fait qu'un pli.

— Et ce Tape-à-l'Œil, qu'est-ce que c'est?

— Connais pas.

— Tu vas avoir de mes nouvelles, maître carottier, attends-moi!

— Mais, capitaine d'armes, je vous assure, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, demandez plutôt à maître Marié; à preuve que je les ai tous jetés sous le vent. — Un! deux! trois! Envoyé!

— Qui! envoyé! je sais où je vais l'envoyer, toi! pour l'apprendre à siffler.

Le capitaine d'armes court faire son rapport au lieutenant chargé du détail et conduit à la remarque le corps du délit qui, — les oreilles et la queue basse, — pénètre dans le carré des officiers. Cependant l'équinage s'est amoncé sur le pont, déjà l'on fait l'oraison funèbre de Tape-à-l'Œil :

— C'est fichant tout de même, il commençait à être gentil!

— Nous lui aurions appris son métier un peu soigneusement!

— Je lui aurais donné une *induction* de chien dans le genre rous-turé. Tu l'aurais vu tirer le loto comme un homme et faire l'exercice mieux qu'un *cabillot*!

— Moi, j'y aurais appris la savate, et allez donc!

— Ce tonnerre de capitaine d'armes aussi, qui vous a des oreilles de vingt brasses!

— Que le grand tremblement l'élingue!

— Il paraît avec ça qu'on va mettre Mauricaud aux fers.
— Et cette pauvre bête qu'on débarquera sans pain; Tape-à-l'ŒIL, mon fils, tu vas boire un fahi coup à la grande tasse.

Le capitaine ignore encore ce qui se passe et se promène paisiblement sur l'arrière; — le second, le capitaine d'armes et le chien ne tardent pas à paraître; l'intérêt du gaillard d'avant est excité au plus haut degré. Après un colloque assez court, dans lequel le sous-officier plaide évidemment pour un exemple sévère, tandis que le lieutenant semble faire valoir des circonstances atténuantes, le commandant prononce un jugement sans appel. — Tape-à-l'ŒIL sera rendu à l'équipage et l'on ne punira personne!

Cette concession est du meilleur effet. Un murmure de satisfaction se fait entendre, le chien est proclamé *chien du bord*, et désormais il a ses franchises comme tel. Son cours d'études commence, chaque matelot a un tour à lui apprendre, et il est bientôt capable de rivaliser avec tous les chiens savans des foires et des casernes; mais son instinct se révèle surtout par sa connaissance des hôtes du bord, on croirait qu'il a deviné la hiérarchie; il fait *le beau* pour le commandant; il caresse le second et fuit le capitaine d'armes; il est réservé envers les officiers et plus familier avec les élèves. Il affectionne le gaillard d'arrière, — tous les marins vont l'affirmer, — et pourtant il sait qu'il faut s'y conduire déceintement. Ne craignez point qu'il y commette la moindre incongruité; il ne s'y livre pas même sans contrainte à ses jeux, comme il ferait de l'autre côté du grand mat. Il n'ignore aucun des coins et recoins du navire, ne se hasarde dans le grand-chambre qu'avec précaution, et n'entre jamais chez le capitaine. Il monte et descend les échelles, par tous les temps, en mer comme en rade; le chien du bord a la *patte marine*. Il connaît l'heure du départ des canots et le coup de sifflet qui les fait dîner, et, s'il a envie d'aller à terre, il sait à qui s'adresser pour en obtenir l'autorisation.

Tape-à-l'ŒIL, pendant près d'un an, ne vit le rivage que de loin. Quand on approchait des côtes, un sentiment de crainte et d'inquiétude s'emparait de lui; il courait de l'avant à l'arrière, sautait, aboyait avec rage, et, pour le calmer, il fallait le reléguer dans l'entre-pont. Aujourd'hui il apprécie la terre ferme à sa juste valeur, et, s'il pouvait en donner une définition, il est certain qu'elle ressemblerait beaucoup à celle des matelots: il a trouvé, sur ce sol stable, tant de libertés et de jouissances qui lui font faire à bord! Cependant une courte promenade lui suffit. Quand il a rendu ses visites de ville et de campagne, il éprouve le besoin de rentrer chez lui; l'amour même ne saurait le retenir sur le quai. Du débarcadere il reconnaît son bâtiment entre mille; — on a l'exemple de plusieurs chiens de bord qui, laissés à terre par négligence, surent, dans des rades couvertes de navires, distinguer le leur de tous les autres et le rejoignirent à la nage.

Enfin, le chien du bord est dressé à sauver tout ce qui tombe à la mer, et souvent des matelots doivent la vie à son secours. Quand il a fait ces dernières preuves, il devient vénérable. Chéri et choyé de tous, il marche la tête haute; aucun caprice souverain ne peut l'atteindre désormais. Quelquefois, alors, on le baptise solennellement pour lui décerner, comme récompense, le nom trois fois sacré de Jean-Bart; un pareil titre est sa médaille d'honneur, que les anciens de la mèche ne lui décernent pas légèrement. Auparavant, il pouvait s'appeler comme le prochain de la rue: *Oscar*, *Médor* ou *Mouton*; il avait généralement un nom pittoresque pris dans sa nature même, tel que *Jambé-d'Argent*, *Ecourté*, *Misère* et *Mort-aux-Chats*, ou emprunté au métier, ainsi que *Foc*, *Loffe*, *Pic Misaine*; — mais, maintenant, il est anobli, il est décoré, et, sur son collier de cuivre fabriqué à bord ou même acheté par souscription sur les deniers de l'équipage, on lit en gros caractères:

Tape-à-l'ŒIL. — *De la frégate française L'ARÉTHUSE.* — Surnommé **JEAN-BART** pour avoir sauvé trois hommes et un mousse.

A bord des bâtimens de commerce, il y a toujours un chien, c'est le gardien de la coque; la nuit, lorsqu'on est à l'ancre, il fait l'office de factionnaire, et l'on dort sans crainte s'il est sur le pont.

Les navigateurs de la Baltique et des mers du Nord poussaient plus loin encore la confiance dans leurs chiens: quant la mer devenait furieuse et qu'il faut mettre à la cape, la barre du gouvernail est amarrée à poste fixe, tous les hommes descendent à l'abri, et le chien reste seul pour veiller au salut commun; on l'a transformé en officier de quart: il comprend sa mission, et ses aboiemens préviennent à temps toute rencontre dangereuse. Il signale la présence d'un autre bâtiment, abandonné souvent comme le sien à la garde de son pareil. Si le vent augmente ou diminue, si quelque cordage vient à casser, on peut être sûr que ses cris en préviendront.

Beaucoup de pêcheurs ont des chiens habiles à les aider dans leurs travaux; — qui savent porter une amarre à terre, tirer sur un filet, s'atteler à une corde, et remorquer des fardeaux pesans.

Sur ces derniers bâtimens, le chien de bord n'est jamais traité en objet de luxe, aucun règlement ne le repousse, il est devenu franchement le compagnon des marins? c'est un travailleur infatigable sur lequel on compte fermement, et qui mériterait une mention honorable à la fin du rôle d'équipage.

Mais, sur les navires de guerre, sa vigilance instinctive est presque inutile, il est forcé de le reporter à l'intérieur du bâtiment, et se fait quelquefois un ennemi du contre-maître de cale, dont il étrangle les chats. Les matelots lui pardonnent un attentat qui serait sacrilège de la

part de tout autre, car un préjugé aussi vieux que l'Océan rend les chats de bord inviolables comme dans l'ancienne Egypte.

Après le désarmement, lorsque le bâtiment redevient désert et silencieux, — amarré qu'il est au fond d'un port, — si le chien du bord avait par hasard un maître titulaire, il le suit; mais, le plus souvent, quelques marins congédiés l'adoptent, l'emmènent avec eux, et sous leurs auspices il recommence ses navigations, soit sur un bâtiment de commerce, soit sur un simple bateau de pêche; — ainsi, comme les matelots eux-mêmes, il est susceptible des trois genres d'embarquement.

Le chien du bord doit mourir sur la mer où il est né; il est soigné à ses derniers momens par ses camarades de misère, ses vrais amis du gaillard d'avant, dont il fit si long-temps les délices et dont il a été la plus douce distraction. — Sa disparition laisse un vide dans l'équipage, et plus d'un vieux gabier se surprendra à le regretter sérieusement dans une de ces heures de spleen, où l'on n'a goût à rien de rien, pas même à *juger la bouffarde*.

G. DE LA LANDELLE.

Le Mal de mer.

Lorsque le plus grand des Romains, confiant sa fortune à une misérable barque, prononçait les fameux: « *Cæsarem velis!* » certes, il n'avait pas le mal de mer, car alors tout le ronflant de son grand mot se fût perdu dans un hoquet, et le batelier découragé, abandonnant son esquif à la merci des flots, eût peut-être changé la face du monde.

Dans presque toutes les maladies qui accablent notre faible nature, la victime emprunte à sa situation quelque chose de grave et d'imposant qui inspire une respectueuse pitié. L'on compatit à une souffrance dont le terme est toujours incertain, et dont les causes mystérieuses peuvent amener un dénouement tragique. On sait qu'il n'est point de remède immédiat, point d'opération sans danger, point de secours infaillible; on se défie du succès de la cure, de l'art du médecin. Il n'en est pas ainsi pour le mal de mer, le contact de la terre est instantanément suivi d'un rétablissement absolu, on en est sûr, on n'a ni doutes à concevoir, ni recluses à craindre. Celui qui se débat sous ses étreintes ne produit qu'une impression de dégoût; rien ne ressemble plus à un ivrogne qu'un homme qui *compte ses chemises*. Ainsi disent les matelots.

Prenez la plus jolie femme du monde, une de ces sylphides qu'enveloppe une atmosphère de volupté et d'amour, une de ces créatures qu'on ne peut voir sans frissonner de désir, prenez, en un mot, la *déesse* de vos insomnies, transportez-la à bord d'un navire qui appareille; — après quelques heures de navigation, venez la revoir, et fusiez-vous un Othello ou un Antony, fusiez-vous dévoré par une passion à faire fondre des montagnes, Per Bacco! vous seriez radicalement guéri.

L'antique sultane de l'Orient, la Péri égyptienne, passionnée, forte, altière, l'idéal de la statuaire et de la peinture, merveilleux corps de femme, souple, svelte, plus brillant que le marbre de Paros, vené d'azur et reflétant des teintes inconnues, tête majestueuse qu'on nous dépeint si belle avec sa chevelure de feu, Cléopâtre enfin, la fille des rois, la maîtresse des maîtres du monde, vaincue corps et âme par l'invincible mal de mer, perdit à la fois beauté, noblesse, courage; elle fut! Pour la suivre, Antoine renonce sans gloire au sceptre de l'empire. Que n'aperçut-il à temps son amante au cœur barbouillé, les lèvres bleues et les yeux rouges, blême, maussade, ridicule, appelant la terre d'une voix plus qu'entrecoûpée!

Le rival d'Octave eût haussé les épaules de dédain, et ramenant ses galères au combat, il aurait pu meriter de rentrer triomphalement à Rome, d'être salué de *Victor imperator* par les corbeaux des faubourgs, et nommé *Auguste* par la chambre des pères-conscrits. Le mal de mer n'aurait pas été alors d'une moins grande influence pour les Romains, que la coupe des barbes l'a été depuis pour nous, ainsi que le prouve l'auteur d'*Emerley* dans son *Histoire de France*.

Qui eût découvert le Nouveau-Monde, si Christophe Colomb avait été sujet au mal de mer? Partant, conditionnels-nous aujourd'hui le rhum de la Jamaïque, les liqueurs de Mme Amphoux, les pommes de terre et le tabac?

Marie Stuart, l'infortunée reine, aurait-elle dit si doux adieu au *plaisant pays de France*, si ses entrailles eussent demandé grâce à chaque coup de roulis?

Avec le mal de mer, plus de Césars ni de triomphes, plus d'Amérique ni de cigares, plus de ces rêveries instinctives qui saisissent l'âme quand on perd la terre de vue, plus de chants d'amour ni de poésie.

Avec le mal de mer, pour les guerriers français qui vont, en pantalon garance, cueillir les palmes de l'Indumée sur les rives de l'Algérie, les quarts de vin et les bougrons d'eau-de-vie distribués à bord sont autant de mythes. Leur vaillance ne peut empêcher le matelot, goguenard de boire à leur nez, et à leur mouache, la ration destinée à les reconforter. Que devient l'énergie humaine quand l'estomac envoie le cœur se promener au bord des lèvres? Ainsi n'est-il point d'excuses pour les traducteurs passés des œuvres d'Horace, dont aucun n'a reconnu le mal du mer dans les vers tant de fois cités:

*Ille robur et as triplex
Circa pectus erat, qui
Priapus*

Un marin latiniste vient d'en publier une fidèle version, conçue en ces termes :

C. lui-là avait l'estomac *bordé* en chêne et doublé de triples feuilles de cuir, ce qui le premier, etc...

Nous avons connu d'ux braves étudiants de Strasbourg, l'un grand, noir, maigre et sec, qui se nommait Athanasius; l'autre petit, rouge, gros et gras, qui s'appelait Humbdenstock. Ils ne différaient pas moins au moral qu'au physique; le premier était le type de l'Allemand enthousiaste, qui s'attend d'une pensée, la caresse, l'élaborer, la gaudir par l'étude et la contemplation intime; puis un jour n'en était plus maître, se laisse dépasser par elle. Ces gens-là, comme Athanasius, marchent, marchent toujours, et ne reculent jamais, sans mesurer les obstacles à franchir, sans prendre garde aux conséquences qu'elle peut entraîner, il faut qu'ils obéissent à leur idee fixe.

Le second, tout matériel, savourait les chopées de bière et la chorégraphie de la vie, jour par jour, comme le cad les lui faisait; il ne se nourrissait ni de songes creux ni de poésie, les abstractions philo-sophiques ne troublaient en rien son repos; mais il appartenait tout entier à son camarade. Une parenté éloignée, une éducation commune, une foule de services réciproques avaient resserré entre les deux étudiants une amitié plus vivace peut-être en raison de leurs caractères opposés. Tous deux se-lit qu'ils logeaient, vivaient ensemble et ne se quittaient pas un seul instant. Les choses de la vie usuelle étaient du ressort d'Humbdenstock; mais s'agissait-il de prendre une résolution, d'émettre une opinion quelconque, c'était le lot d'Athanasius. L'exaltation de l'un faisait loi à l'insouciant benêtisme de l'autre; cette manière d'être leur convenait parfaitement. L'un a mille exemples d'associations plus bizarres.

Nos deux, n'ayant jamais perdu de vue le clocher de Strasbourg, ne connaissant point la mer, Humbdenstock n'y songeait guère et ne s'en souciait pas; Athanasius, au contraire, s'enflammait peu à peu pour elle d'une belle passion poétique. Il en rêvait sans cesse; voulait admirer les *vagues mugissant dans leur plaine salée, comme un combat de cent taureaux*; il brûlait d'entendre la grande voix de l'Océan et ces paroles mystérieuses qu'il jette à l'oreille de ceux qui sont nés pour les entendre.

Un incident fort vulgaire mit le comble à son échafaudage d'illusions romantiques. Un soir qu'il était dans une brasserie des environs de la ville, les deux amis fumèrent et méditèrent silencieusement en compagnie d'un vaste pot de bière, des chanteurs ambulans vinrent se placer près d'eux.

Après un prélude péniblement arraché aux cordes grasses d'une guitare, une voix criarde chanta :

« Aïe! mon beau navire... etc. »

Athanasius fit un bond et renversa son verre; la voix continua :

- « Nous n'irons plus ensemble
- « Voir l'empereur en feu,
- « Mexique où le sol tremble,
- « Et l'Espagne au ciel bleu. »

Et bien d'autres choses encore; mais Athanasius n'écoutait plus, il agitait les bras comme un possédé, laissait échapper des phrases incohérentes :

« — La mer! la mer! s'écriait-il enfin, allons lui demander des inspirations! »

Et il se jeta dans les bras d'Humbdenstock. Dans ce mouvement d'effusion, sa tête se brisa en trois morceaux, et il ne s'en aperçut même pas.

De ce moment, la détermination de l'étudiant fut irrévocable; un mois après, les deux amis étaient embarqués sur un brick de commerce. Athanasius n'avait pu se contenir de contempler l'Océan du rivage, il tenait d'ailleurs à mettre le pied sur un sol vierge, seconde monnaie qui découla naturellement de la première. Le bâtiment apparut; bientôt la longue houle et les secousses amenèrent le mal de mer; il fallut abandonner le pont. Athanasius s'était promis d'étudier la poësie de la tempête, il n'en eut pas le loisir; il se toudit sur l'étroite couchette de sa cabine. Lorsque parfois il se hasarda sur le pont pour venir respirer un air plus frais, les plaisanteries et les quolibets d'usage, dont les marins ne manquent pas de saluer sa face jaune et son teint cadavéreux, le forçaient à rentrer précipitamment dans son trou. Pour Humbdenstock, les résultats furent plus simples; il ne bougeait pas de son lit et s'occupait à appliquer une excellente recette hygiénique que lui avait donnée le capitaine; il mangeait avec une persévérance diable d'éloges et faisait de son estomac une espèce de canal par où les aliénés passaient et repassaient sans interruption. Un pareil procédé réussit rarement à apaiser le mal, mais le gros garçon était privilégié par la nature.

Au bout de quinze jours, les deux passagers commencèrent à s'amarriner; alors le brick était déjà dans les belles mers du Tropique, ils avaient été bien secourus dans leur boîte flottante et n'avaient rien vu, la grande représentation était terminée. Alors les flots en courroux l'une brise toujours égale semblaient cloués au même point du ciel; pour tous incidents, ils n'eurent que le spectacle des jeux de ceux que des troupes de marseillais qui venaient parfois s'ébattre le long du bord. Arrivés au terme du voyage, les inférieurs étudiants ne se rappelaient en fait de lames gigantesques que leurs douleurs d'estomac, et étaient moins avancés, ma loi, que s'ils fussent restés en contemplation devant une marine d'Isabey.

Les navigateurs curieux firent bien d'offrir une récompense honnête à celui qui trouverait un remède souverain contre le mal de mer. Jusqu'à ce jour, on n'en sait d'autre que *J'avoir toujours en terre un pied, l'autre n'en est pas long.*

La suite des aventures des deux amis nous les montrerait réussissant aussi peu à la découverte d'un sel vierge de toute impure civilisation que dans la recherche de la poésie maritime; mais il doit nous suffire de les avoir représentés manquant dès le début à leur mission d'observateurs.

Le mal de mer est ainsi la pierre de touche du novice et du passager; c'est un tribut auquel il n'est donné de se soustraire qu'à un petit nombre de romans; le vieux marin, lui-même, s'il a passé trop de temps à bord du *reste à terre*, sera traité comme un *Parisien*. Mais, en général, que lques jours de traversée suffisent pour amarriner; les plus terribles coups de vent peuvent venir ensuite, on les recevra de bon appétit. Cependant il est des natures rebelles aux plus longues épreuves, chez qui le mal de mer est incurable. L'un cite de bons officiers dont il est l'opiniâtre compagnon. Au large, un malaise perpétuel les poursuit; ils font péniblement leur service, et forcés de se résigner à un supplice inflit comme l'Océan, ils rappellent les damnés du Dante. Ceux-la sont réellement dignes de pitié et l'oblionnent par exception; d'ailleurs, ils ne se plaignent jamais, tiennent à l'honneur de cacher leur torture comme une honte et luttent avec une constance qui mérite un meilleur sort.

Nous avons vu le mal de mer s'épargner ni le génie, ni la beauté, ni le courage, ni l'enlèvement, ni la ténacité; il ne fait pas même grâce à l'ignorance, car l'enfance lui est sujette.

Enfin, triste réalité pour les navigateurs gastronomes, il ne méprise pas de s'attaquer aux quadrupèdes et aux volatiles; les moutons, les poulets et les canards souffrent, migrissent et meurent du mal de mer. Qu'importe alors d'être mis au compte de ses attaques directes; le perfide a trouvé une seconde manière de porter le trouble dans les estomacs. Néfaste et maudit soit le jour où le cuisinier éploré déclare qu'une épidémie subite a dépeuplé les cages à poules!

GUY PODEL.

Amusemens de quelques grands hommes.

« On doit quelquefois donner du repos à l'âme, pour que les pensées s'y présentent ensuite avec plus de force. » C'est Esop qui l'a dit : « Car, ajoutait-il, c'est un arc que l'esprit, on le rompt si on le tient tendu trop longtemps. » Et pour réaliser la morale de sa fable, le Phrygien jouait aux noix. Phédre, l'afranchi d'Auguste, qui nous raconte cela, se délassait lui-même, en composant ses fables, des rudes travaux de l'esclavage : « Il faut à chacun son amusement, » dit aussi Montaigne; et docile à son précepte, le bonhomme jouait avec son chat quand il cessait de jouer avec sa plume.

Il est curieux de connaître les distractions souvent bizarres que se donnent quelques grands hommes sièles eux aussi à cette nécessité de délasser leur esprit, — si toutefois les besoins instinctifs de notre nature; mais cette étude, — si on ne l'impose pas à l'homme employé ce mot en parlant d'amusemens, — cette étude, dis-je, devient plus intéressante quand, sans se borner à l'émulation de ces jeux, on les compare à ce qu'on peut connaître de la carrière des hommes, à leurs travaux surtout, à leur expression, mais plus s'rieuse de leur esprit. On connaît ainsi les hommes tout entiers, car on a vu leur double face, enjoints ou graves, en les regardés; et souvent on s'est étonné, en voyant le même esprit presider à leurs travaux ou à leurs distractions, de leur trouver une même physiologie sous ces divers aspects en apparence si différens.

Qu'il joue ou qu'il travaille, c'est toujours le même homme. Ainsi le cardinal de Richelieu, ce ministre si ardent que l'idée seule du repos mettait à la gêne, ne connaissait pour toute distraction que des exercices restans comme son corps, violens comme sa volonté. Quand sa pensée se reposait, son corps devait être actif, et, si je puis parler ainsi, les pieds prenaient pour eux le mouvement qui, pour un instant, abandonnait la tête. L'activité particulière à cet homme étonnant ne perdait rien à passer ainsi du spirituel au matériel. Quand il était bien las de la politique, le cardinal-veuf applaudait un de ses domestiques et descendait avec lui dans son jardin. Là, maître et valet s'amusaient à sauter à qui mieux mieux par dessus un petit mur déjà à moitié démolé par les bonds du ministre. Pas n'est besoin d'ajouter que Richelieu n'aimait pas à être surpris dans cet exercice de louable émolation. Malheur à qui troublait le mystère de ces états secrets! Un jour, pourtant, le chevalier de Grammont en eut le secret et se jeta tout au travers; il avait besoin du cardinal et le chevalier partait inutilement. Enfin, étant descendu au jardin, il le trouva tête nue, les cheveux épars et la sinistre retroussée, prêt à faire le plus bas au monde. L'arrivée du chevalier décontenança un peu le grand homme; il comprit que sa gravité ministérielle était compromise, et il prenait déjà son air sévère, quand Grammont qui était bon courtisan, s'écria : « Parbleu, monsieur le cardinal, je gage que je saute aussi bien que vous; » et ce disant, sans attendre ce que Richelieu pensait de cette sortie inattendue, il mit bas son feutre à plume, son manteau et son épée, et franchit le mur d'un bond vigoureux. — « Bravo ! » dit le cardinal; et, suivant l'impulsion, il sauta et fit merveille à son tour.

De ce jour-là la faveur du chevalier de Grammont fut certaine. S'il fût resté interdit, il était perdu. S'étonner, c'était trouver Richelieu ridicule; faire comme lui, c'était mieux que l'applaudir. Il faut savoir, quoi qu'on dise, clocher avec les boîtes. Pour moi, je pardonne bien plus aisément à Richelieu ses sauts par dessus le petit mur du jardin, que ses travaux soi-disant littéraires. J'aime mieux le voir en sauteur qu'en poète, comme à ces heures de malencontreux loisir où il accoucha de *Mirame*, et commanda à l'Académie la critique du *Cid*.

Un autre cardinal-ministre, Duperron, eut, dit-on, les mêmes goûts turbulents, il franchissait jusqu'à la longueur de vingt-deux semelles. On montra long-temps, dans son jardin de Bagnolet, l'allée où son éminence se livrait à cet exercice ministériel.

Voilà certes deux grands exemples pour les grands sauteurs de notre temps, qui, comme on sait, ne sont pas tous au collège.

Les joueurs de quilles peuvent à aussi juste titre se vanter d'avoir d'illustres patrons : Boileau, Malherbes et Catinat étaient fort experts en ce noble jeu. Boileau, au dire de Louis Racine, était même si habile que souvent il abattait les neuf quilles d'un seul coup de boule. Et après ce bel exploit il lui arrivait souvent de dire : « Avouons que j'ai deux grands talens aussi utiles l'un que l'autre à la société : je joue bien aux quilles et je fais bien les vers. Malherbes, l'autre bon joueur, avait dit la même chose à un pauvre rimour de ses amis; et je crois qu'Adam Billault, le menuisier-poète, avait eu aussi cette pensée quand il fit cette boutade contre sa muso :

Et, méprisant vos douceurs,
Je retourne à mes chevilles,
Espérant d'un jeu de quilles
Gagner plus que des neuf sœurs.

Et je conçois presque, à vrai dire, cette assimilation du métier de poète à celui de joueur de quilles, surtout de la part de Malherbes et de Boileau. Ces deux hommes en effet me paraissent n'avoir vu dans la poésie que deux choses : aligner et abattre; aligner des vers avec plus ou moins d'harmonie, et abattre les mauvais poètes avec plus ou moins d'adresse. N'est-ce pas comme au jeu de quilles ?

Je ne sais si Catinat voyait aussi dans ce délassement vulgaire l'image du métier destructeur où il s'était rendu fameux; ce qui est certain, c'est qu'il s'y complaisait. Après chaque victoire, une partie de quilles le dédommageait de ses fatigues, le délassait de sa gloire. Le soir de la journée de Marseille, comme il y avait grand souper sous la tente du maréchal, on vint à parler des différentes qualités des hommes de guerre. Palaprat, qui était présent et qui avait égayé le repas par ses joyeuses saillies, se mit à dire alors en regardant Catinat : « J'en connais un si simple, que, sortant de gagner une bataille, il jouerait tranquillement une partie de quilles. » Catinat, qui s'était reconnu, répartit avec une froide dignité : « Je l'estimerais davantage si c'était en sortant de la perdre. »

Belle réponse! qu'il ne démentit pas quand, après sa disgrâce, on le vit retiré sous les ombrages du parc de Saint-Geneviève, oublier les injustices de la cour dans l'innocent plaisir de son favori.

Un autre grand général, le roi de Suède, Gustave Adolphe, était aussi modeste dans ses amusements. Au dire de Lamotte-Lavayer, ce puissant et redoutable fléau de la maison d'Autriche s'est souvent égayé, en son particulier, à jouer à *Celia Maillard* avec les principaux officiers de son armée. Pauvre grand homme! qui, sans s'y être précipité en aveugle, trouvait le *pot au noir* dans les champs de Lutzen.

On voit dans les amusements de quelques autres hommes célèbres la preuve plus frappante de cet esprit de suite dont j'ai parlé d'abord, et qui fait qu'on trouve la trace de leur caractère: la où l'on espère le moins la rencontrer. Le relief des inclinations qui leur sont propres rayonne jusque dans leurs yeux. Ainsi, Armand d'Andilly, l'un des plus savans solitaires du Parti-Royal, celui qui fut le maître de Pascal et de Racine, trouvait son plus doux passe-temps dans les soins qu'il donnait à son jardin. Cet homme, si expert dans l'art d'instruire, ne quittait jamais la culture des esprits que pour se livrer à celle des plantes. Quand il avait dédoublé en de sérieuses études six ou sept heures de la journée, il courait à ses pêchers, et là, ardent ouvrier, il prodiguait à ses arbutus chéris le superflu des soins que l'éducation de ses élèves n'avait pu épaisier.

On doit à cette double passion qu'un même sentiment animait chez Armand d'Andilly, les deux grands écrivains que j'ai nommés tout à l'heure, et l'invention des *espaliers*.

Napoléon s'amusa aussi du jardinage pendant son exil à Sainte-Hélène; mais que la pensée qu'il apporta dans cet exercice est différente de celle qui animait d'Andilly! Il mit de la force où l'autre mettait de l'amour, du labeur et de l'opiniâtreté où l'autre apportait des soins et de la persévérance. On va en juger par le passage suivant des Mémoires du docteur Automarchi, son médecin, qui lui avait lui-même prescrit cet exercice : « Oui, docteur, vous avez raison, je bêcherai la terre. » Il fit ses dispositions, et le lendemain il était à l'ouvrage. Noveraz avait l'habitude des travaux rustiques, Napoléon le fit appeler en chef et s'exerça sous sa direction. Les premiers coups de bêche furent heureux; il voulut ne rendre témoin de son adresse, et m'envoya chercher : « Eh bien! docteur, êtes-vous content du malade? est-ce assez de docilité? » Il tenait sa bêche en l'air, riait, me regardait, souriait, secouait la tête, marquant de l'œil ce qu'il avait fait... « Voilà qui vaut mieux que vos

pillules *dottoroccio*; vous ne me droguerez plus, » Il reprit, continua, et cessant au bout de quelques instans : « Le métier est trop rude, dit-il, je n'en puis plus. Mes mains sont d'accord avec mes forces; à la prochaine fois... » Et il jeta la bêche. « Vous riez, ajouta-t-il, je vous ce qui vous égale, mes belles mains, n'est-ce pas? Laissez, j'ai toujours fait de mon corps ce que j'ai voulu; je le plierai encore à cet exercice. » Et, en effet, il s'y habitua et y prit goût.

Mais la volonté, je le répète, avait fait chez lui ce qu'un goût naturel fit faire à Armand d'Andilly. L'empereur s'était plié à cet amusement, le solitaire de Port-Royal s'y était abandonné.

Voltaire, lui aussi, apportait dans ses jeux les plus simples les goûts de son esprit léger et avide de peindre. Toutes ses récréations étaient d'un poète. Se mettait-il à une table de *Biribi*, le jeu en vogue de son temps, vite son esprit s'agitait, et il n'était content que quand il avait griffonné, sur un coin du tapis vert, cet éloge du *Biribi* :

Il est au monde une aveugle déesse
Dont la police a brisé les autels :
C'est du *hocco* la fille euchardeesse,
Qui dans l'appât d'une feinte caresse,
Va séduisant tous les coeurs des mortels.
De cent couleurs bizarrement orée,
L'argent en main et la marche la nuit;
Au fond d'un sac elle a le destinée
De ses suivans que l'intérêt séduit...
La froide crainte et l'espérance avide
A ses côtés marchent d'un pas traînée,
Le repentir à chaque instant la suit
Mordant ses doigts et grondant la perfide.

Une autre fois, venait-il à prendre des cartes, il ne les quittait pas avant d'avoir au moins gagné une partie et d'avoir célébré, comme dans son *Épître à Mme Denis*,

Du roi David la ressource assurée...

Souvent il faisait mieux encore, prenant à tâche de justifier certaine épigramme de Piron qui met le philosophe de Ferney à l'enseignement de l'*Encyclopédie*, il s'écriait en bâillant, parlant ce *professo* de construction, et s'appuyant de sa réputation de grand philosophe, se croyait en droit d'en remonter à l'architecte Lenoir. C'était un jeu de sa vanité. Après avoir sapé et démolit toutes sortes d'abus et de préjugés par système, Voltaire bâillait des mesures par amusement.

Mais le jour qu'il se divertit le mieux fut celui où il tricota des bas. L'aventure mérite d'être racontée.

Son amie, l'impératrice de Russie, cette femme virile qui mérita de son siècle le surnom de Catherine-le-Grand, s'amusa à tourner l'ivoire, pendant ses momens de loisir. Après avoir distribué à ceux qu'elle aimait le mieux dans sa cour quelques informes ébauches de son nouveau talent, elle songea à Voltaire, et par un excès de munificence toute impériale elle lui envoya une tabatière d'ivoire faite de ses mains. Voltaire fut d'autant plus charmé de ce cadeau, que son esprit avide d'antithèses y vit de suite l'idée d'une plaisanterie. Il prit quelques leçons du Mme Dnyss sa nièce, et fut bientôt en état d'envoyer à l'auguste souveraine, en échanse de son présent, une paire de bas de soie blanc tricotés de ses mains. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'une épître galante les accompagnait. Il y dit-ait entre autres choses qu'ayant reçu d'elle un ouvrage réservé ordinairement aux mains d'un homme, il priait sa majesté impériale d'accepter un ouvrage de femme travaillé par lui. »

Ces bas faits par Voltaire coururent l'Europe. Ce fut à qui répéterait le premier, à cette occasion, le vieil conte d'Hercule filant aux pieds d'Orphale. Il se trouva pourtant quelques envieux qui dirent tout bas que le vieux Protée de Ferney venait de trouver une nouvelle manière de se mettre aux pieds d'une souveraine.

Quelques années auparavant, en 1762, J. J. Rousseau avait eu, sauf la flatterie, une velléité de cette espèce, et l'antithèse n'avait pas manqué non plus à l'amusement qu'il voulait se donner.

Voyant qu'il ne pouvait prendre la plume sans enlever contre lui tous les rois de l'Europe, il jura de ne plus écrire, et jura de faire des lacets : « Puisqu'on ne veut plus que je sois homme, disait-il, il faut bien que je devienne femme. » On se disputa, comme vous le pensez bien, les lacets du philosophe, et tout le monde n'en obtint pas. Une jeune fille pourtant lui en avait demandé un pour le jour de ses noces; il lui envoya avec ce billet : « Le voilà, mademoiselle, ce beau présent que vous avez désiré. S'il s'y trouve du superflu, faites-en bon usage, et qu'il ait bientôt son emploi. Portez vous de beaux ans-pièces cet emblème me de biens, de douceurs et d'amour, dont vous tiendrez embrassé votre heureux époux; songez que porter un lacet tissu par la main qui traga les devoirs des mères, c'est s'engager à les remplir. »

Nous ne dirions rien de plus sur ce besoin de distractions souvent bizarres ou futiles que nous portons en nous. Nous croyons avoir assez prouvé qu'il faut des amusements pour tous les hommes... et que plus ils sont grands, plus ils sont vulgaires.

EDOUARD FOUCAULT.

Pèlerinage au mont Pellegrino.

LA MÈRE DE ROBERT-LE-DIABLE.

.... La journée était belle ; nous devons quitter le lendemain Palermo : il ne fallait donc pas retarder plus long-temps une promenade projetée depuis notre arrivée en Sicile. L'ascension au mont Pellegrino. Nous nous fimes amener des ânes, et, montés sur ces pacifiques et inséparables compagnons des voyageurs de montagnes, nous partîmes vers dix heures du matin. Nous étions sortis par la porte sud de la ville, et à une courte distance nous apparut le mont Pellegrino. Assis au bord de la mer, qui baigne sa base au nord et à l'ouest, il s'élève au milieu de la plaine haut et fier, ses pentes sont rudes, ses aspérités après, ses angles aigus ; ses escarpemens se profilent et s'accusent nettement ; tout est brusque et heurté dans ses lignes ; rien n'adoucit ses contours. Cependant, et à cause peut-être de cette sauvagerie sévère, son aspect est d'un effet saisissant. Sa masse enorme est isolée au milieu de champs fertiles, et la verdure qui pare ses flancs d'un jaune d'ocre à des tons d'un vif bleu incroyable.

Nous atteinâmes bientôt la route qui s'élève jusqu'au sommet de la montagne. Tracée avec hardiesse, elle franchit sur des ponts nombreux, jetés d'un côté de la gorge à l'autre, des profondeurs considérables. Sans s'inquiéter de contourner la montagne et de rendre sa tâche plus facile en multipliant ses replis, elle va droit au but. Ainsi elle marche, tournant brusquement lorsqu'un rocher lui présente ses escarpemens infranchissables, et elle atteint par 25 rampes, superposées pour ainsi dire les unes au dessus des autres, l'un des points les plus élevés du Pellegrino.

De distance en distance, on rencontre des bancs de pierre offerts par une généreuse sollicitude au pèlerin fatigué. Nos coursiers à longues oreilles nous dispensèrent d'y avoir recours. Plus d'une fois en gravissant à pas lents le chemin pavé de pierres pointues, nous nous sommes arrêtés pour jouir de la vue qui s'offrait à nos regards. Au dessous de nous, à notre gauche, était la mer, puis en face Palermo, la vieille ville tour à tour sarrazine, normande, allemande, espagnole, Palermo aujourd'hui déchue de ses grandeurs, mais qui a su garder des biens que les révolutions ne sauraient lui ravir ; son beau ciel, sa mer bleutée et ses magnifiques bois d'orangers qui l'environnent et lui font une ceinture de parfums. Au delà de cette plaine verdoyante, un cordon de montagnes forme une enceinte qui semble destinée à protéger la ville ; à l'est le cap de Gephyr s'avance dans la mer et termine le golfe de Palermo ; au loin l'œil se perd dans les lignes onduleuses des collines de la Bagaria. L'océan de la Sicile. A mesure que nous nous élevions, le paysage se développait et prenait les plus larges proportions, mais bientôt nous le perdimmes de vue ; le chemin avait complètement changé de direction, et nous aperçevions au loin la vallée de Colli, la première des gorges qui conduisent de Palermo à Trapani.

Nous nous trouvions alors au milieu d'un terrain couvert de pierres, dont les crevasses et la forme indiquaient l'origine volcanique. Rien n'eût été plus monotone que ces rochers gris-âtres, si de nombreux troupeaux n'étaient venus donner quelque animation à ces solitudes désolées. — C'étaient des chèvres blanches suspendues aux cimes les plus ardues, et broutant quelques herbes aromatiques au milieu des cailloux ; plus loin des vaches d'un rouge sombre, le front orné de cornes gigantesques qui sont l'apanage de la race bovine en Sicile, descendaient la montagne, conduites par de pâtres armés d'une longue perche, et venaient apporter leur lait à la ville.

Puis nous rencontrâmes une chapelle, quelques oratoires placés à côté des bancs de pierres, comme pour inviter le voyageur à la prière en même temps qu'au repos. Le sol que nous foulions, si sec, si aride en apparence, était semé de milliers de paquerettes épanouies sans leur couronne fleurie entre chaque pierre du chemin. Enfin, nous arrivâmes sur le sommet du mont ; nous nous trouvions sur un plateau de médiocre étendue, s'arrondissant comme une conque et couvert d'une herbe assez épaisse, dont les eaux de pluie réunies dans une large citerne entretenaient la fraîcheur et la vie. Nous approchions du terme de notre voyage ; non loin de là, en effet, en nous dirigeant sur la droite nous aperçûmes un clocher, quelques constructions adossées à la montagne ; nous étions arrivés à la chapelle de sainte Rosalie.

Vous le savez, sainte Rosalie est la patronne de Palermo, et le mont Pellegrino, l'antique mont Crota, lui est consacré.

C'est en effet sur le mont Pellegrino que les restes de la sainte furent découverts par un miraculeux hasard en 1624, et transportés ensuite solennellement à Palermo désolée par la peste. La ville dut, à l'intercession de la Vierge, raconter la chronique, de voir le fléau diminuer ses ravages. La reconnaissance des habitans éleva une chapelle à l'endroit où le corps avait été trouvé, et la dévotion publique a orné richement le lieu consacré.

Nous entrâmes d'abord dans une petite église, au fond de laquelle se trouve une grotte creusée par la nature dans un escarpement de rochers. Une source qui filtre à travers les fissures de la voûte, a formé des stalactites nombreuses et de formes généralement bizarres. Reunies industriellement dans mille petits vases de métal, les gouttes d'eau tombent dans un bassin où les fidèles vont tremper leurs lèvres. A gauche et vers le milieu de la grotte est un autel splendide élevé sur la place même où gisent les saints ossemens. Nous nous agenouillâmes pour adorer de plus près une statue de sainte Rosalie, placée sous l'autel et séparée du reste de la chapelle par une double grille qui s'ouvrit devant nous. Elle

était là dans la position d'une femme endormie, entourée de bougie et de fleurs ; la lumière des cierges faisait briller les ceintures de sa longue robe d'or, et son visage de marbre blanc semblait, au reflet vacillant des lumières, s'animer par momens.

Nous songeâmes alors à la destinée de cette jeune fille, issue du sang royal, dit toujours la chronique. Rosalie vivait au douzième siècle, à la cour du roi Roger. Là étaient réunis tous ces braves chevaliers normands, aussi ardens en affaires d'amour qu'en besogne de guerre. Les Sarrazins étaient détruits et l'île ne retentissait que des cris de fête et de plaisir. Rosalie, belle entre toutes, était l'objet des desirs de plus d'un illustre baron ; les parricides étaient vivus comme le sont d'ordinaire celles de gens habitués à emporter de force les citadelles arabes. La jeune et tendre fille sentait ses forces prêtes à l'abandonner, mais sa vertu expirante fit un dernier effort, et elle eut la vertueuse résolution, pour se soustraire au penchant qui l'entraînait irrésistiblement, de se retirer en secret sur le mont Pellegrino, inhabité depuis que les Carthaginois y avaient, au temps de leurs guerres contre les Romains, construit un camp formidable. Rosalie disparut ainsi, et son nom, sa beauté, en même temps que cet exemple de vertu quelque peu farouche, furent bientôt oubliés.

D'autres traditions racontent que Rosalie, était la fille d'un comte sicilien nommé Sinobalde, et qu'elle fut se cacher dans une partie inaccessible de la montagne, pour fuir les brutales violences des Sarrazins.

Mais que j'aime bien mieux la première chronique, nous représentait cette âme délicate, ce cœur tendre, luttant avec lui-même et ne trouvant d'autre refuge contre ses propres desirs que la solitude. Il y a quelque chose d'héroïque et de touchant à la fois dans le spectacle de cette victoire remportée sur ses passions par une jeune fille au prix de toutes les douceurs d'une vie élégante, de toutes les habitudes d'une existence royale. Et bien plus, échangeant le luxe et les plaisirs d'une cour brillante et poêle contre les privations et les souffrances d'un affreux désert, ce n'était rien encore, si la jeune princess n'emportait pas dans sa grotte humide les regrets de quelque amour mal éteint.

Ainsi rêvais-je en sortant de la chapelle et en me dirigeant vers l'extrémité de la montagne, du côté N.-O.

Là sur un rocher au sommet et duquel on arrive par plusieurs marches glissantes, on a élevé une statue gigantesque de sainte Rosalie. On l'aperçoit de loin en mer et quand on arrive à Palermo les matelots siciliens vous montrent de loin cette forme blanche qui domine les flots et veille au loin sur les barques des pêcheurs. Du point où nous étions, nous apercevions une immense étendue de mer. Le soleil, voilé par momens, colorait les flots de mille nuances à l'horizon. Le rocher taillé à pic qui était sous nos pieds, se perdait dans une onde qui nous semblait du plus bel azur ; une longue traînée de lumière nous laissait apercevoir à l'horizon les îles de Lipari et celle d'Ustica. Rien ne saurait rendre l'effet de ce magnifique spectacle, intelligible pour les habitans du nord.

Cependant l'heure avançait, et il fallut nous arracher à notre contemplation pour regagner la ville. Nous remontâmes sur nos ânes, et après avoir sauté d'un dernier regard la chapelle de sainte Rosalie, nous descendîmes assez rapidement la *Scala*, — on appelle ainsi la route de la montagne. — que nous avions eu tant de peine à gravir le matin.

Quand nous arrivâmes au bas, le soir était encore éloigné et déjà cependant Palermo nous apparaissait noyée dans une vapeur rosée au milieu de laquelle se dessinaient les dômes et les flèches de ses églises oratoires.

De retour au legis, nous nous rappelâmes que la sainte vénéral de Palermo jouissait depuis long-temps en France d'une popularité, hélas ! bien profane. N'en a-t-on pas fait la mère de *Robert-le-Diable* et les décorateurs de l'Opéra n'ont-ils pas transporté sa chaste tombe au milieu des splendeurs infernales et des fêtes impudiques du cloître de Montréal ? Allez donc mourir au milieu d'un désert, chaste et pure ; devenez ensuite la patronne d'une capitale, pour finir par être mariée au diable par M. Scribe et mise en musique par M. Meyerbeer !

LÉOPOLD DUBAS (1).

MŒURS JUDICIAIRES DE L'ANGLETERRE.

Il faut rendre justice à qui de droit, et il faut convenir que les Anglais, en général, ont une grande qualité : c'est un sentiment de logique inflexible qui divise leurs habitudes, leurs cités, leurs personnes, en deux parties bien distinctes : le côté public et le côté privé.

Voyez chez nous : un marchand s'apparente-t-il ? A-t-il dans la journée (et quelle journée, depuis six heures du matin jusqu'à minuit !) a-t-il une heure, une minute pendant lesquelles il lui soit réellement permis de s'apparenter, de se reconnaître un instant au milieu du va-et-vient de ses affaires, sous la dépendance impérieuse du premier passant qui met la main sur le bouton de sa porte ? Peut-il être père de famille, époux, tout à son aise, et cela ne fût-ce qu'une heure, dans cette laborieuse journée ? Jamais.

Et l'avocat, et l'avoué, et le notaire ? A quel moment de la journée est-il bien réellement permis de distinguer son caractère public de son ca-

(1) Extrait de l'*Almanach du mois*. Ou souscrit à cette piquante revue, rue Royale-Saint-Honoré, 25.

raclère privé ? N'est-il pas, en vérité, bien logique que les accords mélodieux du piano de madame, l'entrée imprévue d'un enfant charmant avec son tambour, l'arrivée d'une visite de cérémonie que l'on ne peut se dispenser de recevoir, que tout cela concorde avec le sérieux des affaires, le calme imposant que commande l'étude, la responsabilité religieuses qui pèse sur ces graves professions ?

En Angleterre, voyez la différence. Dans la ville, il y a deux villes ; dans l'homme, deux personnes. Le marchand vient dans la Cité ; et là, sans luxe, sur une table de bois peint, à un étage quelconque d'une maison souvent très modeste, vous le voyez au milieu d'un grand nombre de commis, raisonner de ses immenses affaires : un pupitre est le piédestal d'une fortune colossale. Dans cette Cité, en quelques heures, on jorde, par cette centralisation même, des affaires qui, chez nous, les rendez-vous manqués feraient durer des mois entiers. Dans la Cité, vous êtes sûr, à des époques déterminées, de rencontrer les hommes qui appartiennent à une profession quelconque ; et ce qui, chez nous, est le plus absurde comme le plus difficile de tous les problèmes à résoudre, c'est-à-dire, la certitude de réunir facilement, à une heure prochaine et fixe, quatre personnes intéressées à une même affaire, ici, cela se résout sans agenda, sans perdre de temps, sans remise. La raison en est simple : jamais on ne vous répond : Monsieur n'y est pas ; on y est toujours.

Or, cette exactitude, cette ponctualité, cette centralisation du commerce, qui ne viennent que d'un fait en quelque sorte physique, et qui, pourtant, sauvent tant de tourmens, protègent tant d'intérêts, tout cela se retrouve dans toutes les professions, et notamment dans celle de l'avocat.

Dans Lincoln's-Inn, dans Gray's-Inn, aux Temples, se trouvent :

1^o Toutes les cours de justice ; 2^o tous les cabinets de sollicitors, ou avoués ; 3^o toutes les chambres (*chambers*) des avocats, sans compter toutes les études d'agens spéciaux, de notaires, d'avocats consultants.

Il va sans dire que ceux qui ne se trouvent pas dans ces enceintes n'en sont pas très éloignés, et ont soin d'avoir leur bureau dans le circuit.

Là, dès neuf heures du matin, chancelier, maître des rôles, vice-chanceliers, juges, avocats, avoués, notaires, tous arrivent à leur poste. Quels avantages ne tire-t-on pas de cette merveilleuse centralisation ? Tous les avoués étant rapprochés les uns des autres et à des heures fixes, il s'ensuit que la procédure est mieux faite, plus concordante et plus rapide. Les avocats ayant auprès de la cour un asile, sans compter les bibliothèques les plus riches, il s'ensuit que leur temps ne se perd pas à attendre dans une salle des Pas-Perdus le moment de plaider ; ils s'occupent de leurs affaires ; peut-être même y a-t-il là un ou deux autres avantages qui ne manquent pas d'une certaine importance : j'ai ouï dire que, quelquefois, chez nous, les avocats qui attendent sans travailler, ne perdraient pas toujours leur temps, mais l'employai-oi à quelque jaserie où le prochain n'était pas toujours épargné. Je pourrais bien citer quelque endroit, non loin d'un sanctuaire de travail... mais j'oublie que je m'occupe de Lincoln's-Inn. Il y a aussi un autre avantage : c'est que, dans ce pays, où le luxe est extrême, on juge convenable de ne pas l'importer dans les habitudes journalières du Palais, et que ces chambres simples, modestes, semblaient les unes aux autres, ou peu s'en faut, devenant les rendez-vous des affaires, le client qui se présente devant son défenseur n'a jamais la pensée de prendre plutôt cet avocat qui a de beaux et riches appartemens et un nombreux domestique, que cet autre qui vit dans une honorable médiocrité. Ce n'est donc qu'au talent réel, et non au talent luxueux, que les clients arrivent. Notez bien que je ne fais pas ici la moindre comparaison !

N'allz pas croire, du reste, que les barristers anglais soient des ermites, bien que leurs *chambers* ressemblent à des cloîtres. Ils n'ont même à cet égard aucun préjugé ; ils ne sont capables d'aucune réserve calculée.

Ainsi, un avocat qui est occupé, à Londres, gagne beaucoup d'argent. Il y en a qui se sont fait jusqu'à 7 et 8,000 guinées par an, plus de 200,000 fr. ; mais, avant que de revêtir la perrique et la robe : voyez l'avocat chez lui, les maisons, en Angleterre forment la résidence d'une famille entière.

Or, rien ne s'oppose à ce que le plus grand luxe règne dans les maisons d'un avocat, s'il gagne de l'argent ; s'il a de la fortune, rien ne l'empêche d'avoir équipage. Tous les matins, le centre des affaires est obstrué des voitures de la bazarce anglaise ; et tous les soirs, ces brillans phétons, ces laquais, ces groom's à riches livrées reviennent chercher l'homme qui, par son talent, rivalise de luxe avec les négocians ou les ambassadeurs ; et, comme on a le bon sens de n'en rien dire, il s'ensuit que ce n'est, pour ceux qui en jouissent, qu'un avantage et non un élément de vanité.

Il y a mieux, un avocat ne croit pas le moins du monde qu'il soit convenable de lui interdire les exercices les plus salutaires du corps, comme l'équitation ; un barrister peut avoir dix chevaux, et pourtant être un jurisconsulte éminent. Il y a quelques jours, je traversais un parc ; j'aperçois, à quelque distance de moi, un monsieur et une jeune femme sur deux chevaux magnifiques ; derrière eux, deux groom's, vêtus de cette livrée bon-gout que les Anglais ont inventée, et que les autres pays se pâment de copier. Un coup de chapeau de l'écuier attira mon attention ; je m'approchai : c'était un de mes amis, un des avocats les plus distingués de l'Angleterre, accompagnant sa fille à cheval, et se rendant à la Cour de la chancellerie pour y passer la journée à plaider. Le répète, cet écuyer est un avocat des plus laborieux, des plus richement honorés

de l'Angleterre qui pourrait être comparé, pour son admirable talent et pour son ardeur, à M. Philippe Dupin, dont un de nos confrères a dit ingénieusement que sa vie semble être une hymne au travail. Ce barrister ne croit pas qu'en dehors des cours de justice il déroge à prendre un exercice où sa santé est intéressée.

Jugeons maintenant l'avocat à la barre.

Si vous entrez dans une cour de justice, vous serez frappé de l'ordre qui y règne. Ainsi que je l'ai dit : au fond de la salle, sur une estrade qui en occupe toute la largeur, sont assis les juges ou le juge. Au dessous d'eux les greffiers ; devant la table de ces derniers, un banc réservé aux avoués et aux clients ; tous, magistrats, greffiers et clients, en regard des avocats et du public. Devant eux une série de banquettes (non pas en bois, mais en étoffe rougeâtre) disposées en gradins, et devant ces gradins une tablette avec une croûte enroulée dans le bois. (Nous croyons que ces détails ne doivent pas être omis : l'ordre matériel contribue, on le sait, à l'ordre moral d'une institution). Ces banquettes, ces gradins, ces tablettes, sont réservés au Barreau, et aucun étranger ne peut s'y asseoir. Le public circule autour de cette enceinte ; les clients, les avoués, placés devant les avocats, et les seuls intéressés à des communications fréquentes avec eux, sont à leur disposition ; aucune confusion n'est possible.

Il est un usage que nous considérons comme bien important et bien utile dans la pratique : c'est l'ordre des causes, chez nous le rôle des plaçes.

Ce n'est pas à l'audience, sous l'éventualité de l'exactitude d'un troisième clerc d'avoué, en l'absence des avocats, et par une décision prise au moment de l'appel, enfin, au milieu du bruit confus de cette bataille livrée au début d'une affaire, que le rôle est déterminé. La veille, et souvent même quelques jours d'avance, dans le cabinet du magistrat, loin du bruit, l'ordre des causes est déterminé. La liste en est remise aux journaux et à l'imprimeur des cours de justice. Chaque jour on peut lire, soit dans le *Times*, soit dans un cadre exposé à la porte de chaque cour, les causes qui doivent être plaidées dans la journée.

Ainsi, pas de temps perdu, pas de confusion ; les avocats sont à leur place, le public silencieusement à la sienne ; les avoués, les clients, les greffiers attendent respectueusement l'ouverture de l'audience. Le juge paraît, on se lève, on attend son ordre. L'huissier appelle la cause, les plaidoiries sont engagées.

Certes, la justice gagne beaucoup à cet ordre de choses : une grande régularité, un grand respect des professions, une grande dignité.

Au dehors, dans ces larges squares qui entourent les tribunaux, il est encore une mesure que nous avons observée et qui nous a paru pleine d'utilité : des hommes, vêtus d'un costume spécial, circulent et n'ont d'autre mission que de donner à celui qui le demande tous les renseignements qu'il désire. Aussi, l'avocat n'est-il pas exposé à être le commissionnaire du passant qui l'arrête, pour lui demander où est le Petit-Parquet ?

Maintenant, un coup d'œil sur les habitudes du barreau.

On a remarqué que les mouvemens oratoires, l'éloquence ardente, les impressions dramatiques, ces émotions qui sont communes au barreau français, même en matière civile, sont rares en Angleterre. Un avocat doit être, avant tout, un jurisconsulte savant, un esprit direct et logique ; il lui faut non pas un organe agréable, mais assez fort pour se faire entendre. Dernièrement, je plaignais un avocat dont la voix me paraissait couverte sous la dure influence d'un affreux chorizo ; on m'avoua naïvement que c'était là son organe habituel, et que tout désagréable qu'il était, n'empêchait pas celui qui en était doué d'être écouté avec grand plaisir du grand chancelier d'Angleterre, et d'avoir un des cabinets les plus lucratifs de l'Ordre.

L'habitude de faire des citations latines n'est pas perdue ; on peut s'apercevoir en lisant les débats parlementaires, que pas une séance ne se passe sans que les honorables représentans des bonrgs et comtés ne fassent, à cet égard, preuve d'une érudition presque coquette. Cet usage est mis en pratique par le Barreau : ce qui fait dire à un magistrat, sir Thomas Brown, que si cette manie de citations ne cessait pas, le public serait bientôt obligé d'apprendre le latin pour comprendre l'anglais.

Quelques anecdotes, que nous avons recueillies, feront connaître les différentes manières du caractère anglais, au Barreau.

De tout temps, les avocats et les magistrats se sont piqués d'une grande indépendance de parole. Sous le règne de la reine Elisabeth, cela se portait ju-qu'à l'insulte. Lorsque l'infortuné Raleigh était en jugement, Coke, qui remplissait les fonctions du ministère public, l'apostropha de cette façon : « Tu es un monstre !... quoique tu aies la figure d'un Anglais et le cœur d'un Espagnol, tu es une vipère, et c'est pour cela que je te tufoye. » On sait que le tufoyer en anglais est le terme du plus profond mépris, excepté envers Dieu.

Cette liberté de paroles s'étendait même jusqu'aux discussions entre avocats et chanceliers. Ce même Coke n'était pas aimé de Bacon, lorsque celui-ci était avocat, et Coke lui disait un jour : « M. Bacon, si vous avez une dent contre moi, vous ferez bien de l'arracher, car elle peut vous faire plus de mal à elle-même, que toutes les dents de votre tête ne vous feront de bien. » Et Bacon de lui répondre : « Je ne vous crains pas, plus vous parlez de votre grandeur, mais j'en ai une haute idée, et malheureusement pour vous, vous en parlez toujours. — Que puis-je dire de la vôtre, répondit le chancelier courroucé ; vous qui êtes plus que je le suis, et moins que rien ? » Un autre fois, à propos d'une criminelle, dans laquelle un attorney-general s'était signalé par la cruauté de son accusation,

lord Eskine, avocat alors et depuis chancelier, se plaignait à un de ses confères d'un violent mal d'entrailles. « Si tu veux te guérir, lui dit celui-ci, deviens attorney-général; et tu n'auras pas d'entrailles du tout. »

Qu'importe, la liberté de la discussion s'est étendue même jusque dans l'audience; et, cependant, la liberté n'en souffrait nullement. Tous les Anglais regardent comme possible l'alliance d'une grande licence d'expressions avec le respect de la chose constituée. Des murmures, dans un auditor, ne sont qu'un mouvement passager, suivis à l'instant même du silence le plus profond.

J'ai vu recent un jour une singulière leçon. On prétendait que, marié tout récemment dans une grande précipitation, il avait reçu de sa femme, au bout seulement de deux ou trois mois de ménage, un gage précieux de leur amour... un très-bel enfant; cela n'avait pas été tout très secret. Un jour, une jeune femme était appelée à sa barre, et était très honorée dans une déposition importante. Jeffrey se permit de dire à ce témoin: « Est-ce tout? réfléchissez. Ne répondez pas si vite. Vous êtes bien prompte! — Pas si prompte que lady Jeffrey, lui répliqua le témoin. »

Les avocats ne se faisaient pas faute de faire la guerre aux attorneys. Ainsi, un avocat du temps de Charles I^{er}, sir Mathew Hale, qui s'était d'abord destiné à l'armée, et qui, témoin dans un procès, en avait pris le goût pour la profession qu'il illustra, était chargé de la défense de lord Stafford, l'archevêque de Land, qu'il défendait aussi avec son confrère M^{onsieur} de l'Ép^{iscopale} d'une singulière attaque de la part du ministère public. Il y a, dans le droit anglais, une grande distinction entre ce qu'on appelle *high treason* (haute trahison), et *mis demeanour* (rébellion). Le procès récent d'O'Connell en est un exemple. Le s^{er}jeant Wilde, qui accusait, ne pouvant pas arriver à mettre en évidence tous les caractères légaux de haute trahison, se mit à professer cette singulière doctrine: à savoir, qu'il y avait dans la conduite de l'archevêque une foule de cas de *mis demeanour*; et, à ses yeux, cela constituait certainement un cas de haute trahison.

Herne se leva et s'écria: « J'en demande pardon au ministère public, mais j'avoue que je n'ai jamais compris, jusqu'à ce jour, qu'une collection de deux cents couples de lapins nous pût faire un cheval de cette couleur. »

Les leçons de moralité n'ont manqué à personne, et à aucune époque. Nous terminerons par deux faits assez singuliers, à cet égard:

Un jour, un magistrat qui présidait le King's Bench, tourmentait un pauvre homme, sur une caution de 3.000 livres sterling, qu'il avait à fournir. Il justifiait d'un actif de 2.940 livres.—Et les autres, demandait toujours le s^{er}jeant Davy. — Le patient, poussé à bout, dit aux juges: « Mon Dieu! messieurs, pour les 60 livres, j'ai une créance... c'est une somme de 60 livres qui m'est due par le s^{er}jeant Davy. » Ce dernier fut un peu confus de l'apostrophe. Heureux moment pour lui que les juges vinrent eux-mêmes à son secours. Lord Chansfield lui dit: « Eh bien! s^{er}jeant Davy, voilà qui est une chose complète: nous pouvons maintenant accepter la caution de ce brave homme. »

Un jour, le roi George III se trouva assis entre le lord chancelier, lord Esden et l'archevêque de Cantorbéry, le docteur Sutton. « Il me vient, dit le monarque, une idée singulière, qui dirait, messieurs, à nous vous, que je suis assis entre les deux hommes les plus méchants de mon royaume? — Une veut dire Votre Majesté? demandèrent les deux magistrats, assez surpris de l'apostrophe. — Parbleu! messieurs; n'êtes-vous pas les représentants, l'un de la moralité religieuse, l'autre de la moralité judiciaire de la Grande-Bretagne?... et pourtant, messieurs!... chacun de vous a quitté sa femme. »

C'est au milieu de cette liberté de conscience, de paroles, de mœurs; en présence de ces apparentes contradictions avec l'ordre et le respect qu'inspirent les lois, que, néanmoins, subsistent, en Angleterre, les institutions, pleines d'énergie et de grandeur, qui concernent l'administration de justice, Le Barreau, libre, sans préjugé, est, dans ce pays, le centre de toutes les lumières qui vont se répandre ensuite dans tous les degrés de l'organisation politique de cette nation. A. L... — (Droit.)

LE KOUSSOUSSOU.

Chaque peuple a son mets national, qui est en quelque sorte la personification gastronomique de ses goûts, de son caractère, de son individualité. Et je voudrais bien qu'il se trouvât un philosophe, naïf et profond comme Montaigne, gourmet comme Brillat-Savarin, qui passât sa vie à déguster tous les ragouts qui s'apprêtent sur le globe et constatât leur influence sur les passions et sur l'état social des peuples. N'est-ce pas une chose curieuse, en effet, que, dans un temps où tout s'ébranle, lois, trônes, religions, les mets populaires restent si debout, et que le rôtisseur et le pudding à Londres, le macaroni à Naples, le risotto à Milan, la polenta à Venise, la choucroute en Allemagne, lolla-pollida en Espagne, la soupe et le bœuf en France, les nouilles en Suisse, le pilau en Turquie, l'ayoli en Provence, le kari dans l'Inde, le kou-koussou en Afrique, etc., etc., soient peut-être les seuls besoins qui puissent encore rallier et passer les masses?

Et qu'on ne crie pas pour cela un matérialisme, qu'on ne croie pas surtout que les peuples n'ont d'autre cœur que leur ventre! Autour du met

national, ne sont-ce pas les parents, les amis, les femmes, les enfants qui viennent s'asseoir, et dans ces costumes populaires, dans ces habitudes de genre, comme dit Pantagruel, n'y a-t-il pas toutes les bonnes inspirations de la famille, toutes les traditions du foyer domestique? Quand, à l'approche de la Noël en Provence, les plus pauvres ménages s'imposent de dures privations et viennent ju-qu'aux hardes que l'hiver rend pourtant inévitables, pour arrêter la diable et le nuuzat, sans lesquels il n'y aurait pas de fête possible, ne verra-t-on là qu'une grossière gourmandise? Au prix d'un moins grand sacrifice, ces pauvres gens eussent pu cependant avoir un dîner plus selon leur goût; mais autour de cette diète si chèrement achetée, des parents éloignés, une famille nombreuse viennent se réunir; mais cette fête, pour eux-là même aux yeux de qui elle a per lu son prestige religieux, est toujours une fête de famille, et la diète de Noël se trouve ainsi intimement liée au repos et à l'union des ménages; et qui sait l'influence que cet innocent volatiles exerce indirectement sur l'activité et la tranquillité publiques, et par contre-coup sur l'ordre social tout entier?

C'est bien autre chose pour le koussoussou, qui résume en lui toute la nationalité arabe, dont il est à la fois l'impérissable symbole et le plus savoureux dérivé.

Depuis que le soufre mystérieux des destinées humaines, un coup d'éventail, nous a poussé en Afrique, nous nous sommes familiarisés avec le nom, si ce n'est avec la chose, et nous n'aurions jamais eu l'idée d'expliquer la physiologie du kou-koussou si un honnête Parisien ne nous eût, naguère encore, pertinemment affirmé que le kou-koussou était une sorte de friandais flanqué de boulettes de pain en guise de petits pois. Supposer que les Arabes mangent du friandais est une idée qui ne peut entrer que dans la cervelle d'un Parisien pur sang.

Le koussoussou, disons-nous, est toute la nationalité arabe; il est mieux que cela encore, il est toute la vie de famille, il est le bonheur occupation des femmes, le lien de l'hospitalité. Si vous avez le bonheur de pénétrer sous la tente, au milieu des tribus, ou dans une maison mauresque, regardez ces femmes accroupies, le sein demi-nu, agitant avec un mouvement d'oscillation de la farine ou de la semoule dans un tamis d'osier; elles préparent le koussoussou. Chaque ménage le fabrique lui-même et il se procure des ustensiles nécessaires à la manutention: plusieurs tamis en *halpa* (sparterie), dont le fond est disposé comme une petite cloche, et dont les fils longitudinaux sont plus ou moins rapprochés suivant la grosseur que la ménagère désire donner aux grains de son koussoussou; un *gaca*, ou grande sébille en bois faite avec le *dardar*, et que les Kabyles du Jurjura excellent à fabriquer; cette grande sébille sert à humecter le koussoussou au moment de sa cuisson; un vase en terre cuite ou en cuivre, beaucoup plus large du haut que du bas, d'une forme assez semblable à ces marmites où se fait le pot au feu parisien, avec cette différence qu'il est percé à son extrémité d'une multitude de petits trous, et s'adaptant parfaitement à un second vase destiné à contenir de l'eau et à résister au feu, tel est l'ameublement indispensable à tout ménage arabe.

La farine de blé dur ou la semoule forment la base et l'élément primitif du grand mets arabe, et c'est là, à votre avis, une des différences essentielles du génie des races orientales et du nôtre. Pour faire un civet de lièvre, le nous fait un lièvre, quoiqu'on prétende que les traitres des barrières de Paris s'en dispensent tous les jours; tandis que pour faire un kou-koussou, il n'est pas nécessaire d'avoir du koussoussou, mais seulement un peu de farine.

Une vaste table est étendue sur le sol, la ménagère jette dans un premier tamis, dont les fils d'osier sont très rapprochés, une certaine quantité de semoule. Et humectant sans cesse ses mains dans un vase placé à ses côtés, elle la promène également sur toutes les parties du tamis et forme ainsi de petits grains qui s'échappent à travers l'étroite cloche.

Cette opération, faite avec assez de nonchalance, tient une large place dans les occupations domestiques, et, comme elle laisse l'esprit parfaitement en repos, elle est presque toujours l'occasion de causeries et de petits commérages. Pendant que les femmes de la maison, assises dans la cour, travaillent au kou-koussou, il est rare qu'une ou plusieurs voisines, en costume fort négligé, le visage découvert, les jambes nues, la tête couronnée de ja-mains, ne viennent, de terrasse en terrasse, se pencher sur le bord inférieur de la cour, et la conversation s'engage du haut en bas sur les cancanes du voisinage, sur un mariage projeté, sur la toilette de telle et tel au bain, sur l'achat ou l'échange d'un bijou, jusqu'à ce que le regard indiscret de quelque voisin, fumant nonchalamment sa pipe sur sa terrasse, vienne mettre en fuite les imprudentes causeuses, comme un troupeau de gazelles fait épouvanté à l'aspect du chasseur.

Quand le kou-koussou est fait, on l'étend sur un linge, et on le fait sécher au soleil. Mais attendez! voici qu'on fait de grands préparatifs. Le charbon pétille et flambe dans un fourneau mobile; la ménagère a relevé les manches flottantes de sa chemise de mousseline qu'elle a nouées derrière l'épaule. Elle remplit le *gaca* de koussoussou sec, et y éparpillant de l'eau, du bouillon ou du lait en petite quantité, elle l'agit, et l'imbibe sans que jamais les grains perdent leur forme ou deviennent adhérents; puis, ils sont entassés dans le vase percé de trous qui est placé au dessus de la marmite pleine d'eau bouillante; une corde de chanvre effilée, serrée autour du point de jonction des deux vases, sert à fermer à la vapeur toute autre issue que celle des petits trous du vase supérieur, si bien qu'elle doit faire jour à travers les grains de koussoussou, les pénétrer, les cuire enfin. Dès que la vapeur, se frayant un passage, est parvenue

à percer la couche supérieure, le kouskousou est cuit, mais il n'est pas prêt encore.

Ici se présentent des détails qui exigeraient la plume exorcisée de M. Carême, ou l'habileté pratique de Mlle Marguerite, ce cordon-bleu a jamais célébré dans les fastes de la cuisine bourgeoise. Essayons cependant.

Le kouskousou est presque toujours un plat de résistance, mais il est souvent aussi un excellent plat d'entremets, une délicieuse friandise dont notre estomac, comme tous les estomacs bien nés, gardera un éternel souvenir. Nous nous souvenons même que dans notre enthousiasme gastronomique, nous avons composé, en l'honneur du kouskousou, séance tenante, et sous la tente même où il nous avait été offert, une ode admirable, ainsi la jugèrent du moins nos hôtes à qui nous la lûmes; il est vrai qu'ils ne comprennent pas un mot de français.

Quand il est plat de résistance, le kouskousou est mêlé à des morceaux de mouton ou de volaille, cuits avec des légumes et formant une espèce d'olla-podrida dont le bouillon a servi à l'humectation du kouskousou; ou l'assaisonne fortement de canelle ou de poivre rouge. Quand il est plat d'entremets, il est, après sa cuisson, jeté de nouveau dans le *gaga*, où la main habile de la ménagère l'éparquille légèrement et le mêle à du beurre frais; il est ensuite saupoudré de sucre et parsemé de raisins secs; nous déclarons humblement que la science culinaire française n'a rien qui puisse être comparé à ce mets succulent.

Mais, dans les deux cas, le kouskousou est servi dans un plat immense, la famille s'assoit sur un tapis autour d'une petite table ronde, que le plat couvre presque entièrement, et chaque convive mange à même. Armé d'une cuillère en bois ou en corne, chacun fait son trou dans le morceau commun, et pour que le régal soit complet, on boit du lait, non pas de ce lait fantastique que nos crémiers fabriquent par d'ingénieux procédés, mais du lait véritable, inconnu au Parisien. A défaut de lait, on boit de l'eau, car, quoi qu'on en dise, le musulman pratique encore la loi du prophète, il ne boit pas du vin; il est vrai que quand il peut s'enivrer avec de l'eau-de-vie ou de l'anisette, il n'en laisse pas échapper l'occasion, mais il est juste aussi de dire qu'en Afrique, par exemple, ce sont nos continens, nos soldats et nos ouvriers qui lui ont inoculé ce vice honteux.

Dans les grands jours, le jour de l'Aïd-el-Kebir pour les fêtes du grand et du petit Béiram, par exemple, une sorte de crème faite avec de la farine, du lait, du sucre et de la canelle est ajoutée au kouskousou, qui lui sert, en quelque sorte, de corollaire; car il ne faut pas croire que le kouskousou soit toute la cuisine arabe; il en est bien le plat capital; mais là aussi les raffinements d'une civilisation toute différente de la nôtre ont introduit dans le système alimentaire des perfectionnemens, des créations gastronomiques qui méritent, nous le répétons, d'attirer toute la sollicitude du philosophe et du gourmet.

Dans les villes surtout, les femmes mauresques et arabes, friandes comme des nonnes, manipulent des pâtisseries qui révèlent un art consommé et qui étonneraient certainement beaucoup nos plus habiles ménagères. Nous nous rappelons, entre autres délicieuses choses, une sorte de gâteau de Savoie qui peut rivaliser avec tout ce que la pâtisserie européenne produit de plus fin et de plus délicat en ce genre. Elles se servent d'amidon au lieu de farine pour la confection de ces gâteaux.

Vous nous pardonnez d'entrer dans ces détails de ménage; mais que voulez-vous? il faut bien apprendre aux Parisiens qui prennent le kouskousou pour du friandea, que tout n'est pas absolument détestable chez les barbares, et que la science culinaire arabe, quelque grossière qu'elle soit, révèle cependant un état de civilisation plus avancé que le hronc des Spartiates, par exemple, ou même que ce fantastique plat d'artequins de la rue aux Fèves, immortalisé par les *Mystères de Paris*.

On a beaucoup parlé du calumet de paix des sauvages comme signe de leur hospitalité, mais le kouskousou est, à notre sens, une forme autrement agréable et beaucoup plus succulente. La première fois qu'arrivant sous une tente arabe, on nous offrit d'abord une pipe et une tasse de café, nous nous dîmes : ces gens-là sont tout aussi civilisés que les Grecs d'Athènes ou de Smyrne; mais lorsqu'au moment où, fatigués d'une longue course, nous commençâmes à éprouver certains trauilemens d'estomac qui indiquaient que la pipe et le café étaient une nourriture fort insuffisante, lorsque, dis-je, on nous servit un plat de kouskousou fumant, accompagné d'une jatte de lait sortant du pis de la vache, nous nous inclinâmes avec respect devant ce signe touchant d'une hospitalité intelligente et généreuse. Notre hôte, malgré nos instances, refusa respectueusement de prendre part à notre repas. Accroupi comme nous et auprès de nous, les bouffées de son tabac venaient se mêler au fumet de notre kouskousou, et il nous raconta à ce sujet une multitude d'histoires charmantes que nous n'avons pas retenues, car en Algérie comme en France; ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Pour les tribus qui ont toutes leur *Onada*, ou fête annuelle, comme Saint-Cloud ou les Baugnolles, le kouskousou est un but de rapprochement et de fraternité, et la description de ces fêtes étranges aura certainement un jour les honneurs de notre feuilleton. Et ce n'est pas seulement sous la tente : dans les villes même, le kouskousou est un mode de manifestation affectueuse sympathique, et ceci nous remet en mémoire un souvenir charmant. Nous ne résistons pas au plaisir de l'évoquer, d'autant plus qu'il se rattache à notre physiologie générale du kouskousou.

Un Européen et sa compagne habitaient à Alger une maison située dans le haut de la ville. Ils avaient pour voisine une femme arabe dont le mari

était militaire. Cette femme, n'ayant pas eu d'enfans, en avait adopté deux, un gargon et une fille, pauvres orphelins qu'elle avait pour ainsi dire ramassés dans la rue.

La fille était bien la plus gracieuse et la plus espiègle enfant que l'imagination puisse rêver. Elle avait douze ans, et, jusqu'à sa puberté, elle pouvait, non pas dans la rue, mais sur sa terrasse, demurer le visage découvert aux yeux même d'un homme. C'était une vraie gazelle pour la grâce, la légèreté et la souplesse de ses mouvemens; ses yeux noirs étaient pleins d'intelligence et de candeur.

De bons rapports de voisinage n'avaient pas tardé à s'établir entre les femmes, dont l'une cependant ne savait pas un mot d'arabe, et les autres, pas un mot de français. Mais le baragouin leur venant en aide, elles s'entendaient à force de *subir, fasir, estir bono, chapar, undar*, etc. Sorte d'idiome bâlard emprunté à toutes les langues et dont il se fait en Algérie une effrayante consommation entre les femmes européennes et les femmes indigènes surtout; qu'on dise après cela que les femmes ont de la peine à s'entendre.

Il y avait, entre le ménage français et le ménage arabe, échange de bons procédés, de petits services; on ne voisinait pas de porte à porte, mais de terrasse à terrasse, et il ne se commettait pas de part et d'autre la moindre pâis-erie, la moindre friandise, sans que les deux nations ne se communiquassent des échantillons de leurs produits. Toutes les fois que le ménage arabe faisait le kouskousou, au sucre par exemple, le ménage français en recevait sa part. Mais on n'est pas toujours sur la terrasse; comment prévenir la voisine qui veut lui demander où lui rendra un service, surtout quand la communication est difficile, quand une terrasse domine l'autre de beaucoup? Dans ce cas, la petite Mauresque lançait dans la cour de la Française de petits cailloux dont la chute l'avertissait. La gracieuse enfant, vêtue d'un pantalon très large, serré à la ceinture et tombant jusqu'aux genoux, les jambes et les bras nus, attaché au bout d'une perche, un cabas proprement recouvert d'un linge blanc, et le kouskousou faisait son voyage aérien, non sans courir de graves dangers pendant la traversée. La encore, c'était le mets national qui servait de lien entre les vainqueurs et les vaincus; le musulman, qui n'est pas si diable qu'on le pense, tendait un chrétien sa main pleine de kouskousou, et celui-ci ne dédaignait pas de l'accepter. Qui sait si, entre le koran et l'évangile, il y a autre chose que la distance d'un plat de kouskousou? Qui sait si la question d'Orient n'est pas là tout entière, et si, pour mettre un terme à leurs luttes, à leur misère, à leurs haines, il ne suffira pas de faire communier les peuples sous la forme de ce nouveau pain azyme, et le vin des chrétiens.

Les journaux annonçaient dernièrement que plusieurs caisses de kouskousou venues d'Afrique, avaient été dirigées sur l'île Sainte-Marguerite, lieu de détention des prisonniers arabes. Le gouvernement mémo les choses assez de travers en Afrique pour qu'il, si par hasard, sans s'en douter, il lui arrive de bien faire, on lui en fasse compliment. Eh bien! faire manger du kouskousou aux détenus politiques arabes, c'est une idée futile en apparence, mais au fond habile et politique. Nous ne parlons pas de la joie immense qu'on aura faite à ces enfans de l'Afrique en leur servant la ration de kouskousou; mais figurez-vous ce que ces gens-là auront à dire de la grandeur, de la sociabilité de la France lorsqu'ils retourneront au milieu de leurs frères. D'autres parleront des merveilles de notre industrie, de nos édifices, de nos arts, de nos palais, et ils trouveront peut-être des oreilles indifférentes; eux n'auront qu'à dire : « Nous avons mangé en France du kouskousou! »

Un mot encore : nous avons dit du mets national arabe tout le bien que nous en pensons, mais si vous le goûtez, peut-être trouveriez-vous qu'il ne vaut pas la soupe et le bouilli, et vous en auriez parfaitement le droit; ne disputons pas sur les goûts!

(L'Algérie.)

Poésie.

M. FERDINAND LESSEPS A MARSEILLE.

Le plus brillant accueil a été fait à Marseille à M. Ferdinand Lesseps, notre consul à Barcelone, dont la belle conduite dans des circonstances bien pénibles, a été l'objet d'une admiration générale. Dans un banquet qui lui a été offert samedi à l'hôtel d'Orient, le toast à M. Lesseps a été porté par M. Pascal, président du tribunal de commerce.

Le lendemain un autre banquet a été offert à notre consul par le chambre de commerce.

Au banquet de samedi, une pièce de vers a été lue par M. Méry qui a retrouvé ses plus belles inspirations.

A M. FERDINAND DE LESSEPS, CONSUL DE FRANCE À BARCELONE.

Aux vallons de Sicile il est une chapelle
Entre toutes bédies, et dont la cloche appelle
Sous un toit pauvre et sur les pèlerins errans,
Lors que l'Étna, du haut de ses crottes arides
Fait nos vider partout sur ses immenses rides
L'écarlate de ses torrens.

Et tous ces pèlerins, remplis d'une foi sainte,
Abordent, à longs filets, l'hospitallière enceinte,

Dès que la terre grands et tremble ses soleils pas ;
Et le pèlerinant : Sur son seul tréclaire
Du vol en brandade : expète la colre,
S'en fuit ne vous bouchera pas !

Voilà ce qu'on a vu dans l'orangeuse Mlle,
A Barcelone, au feu de la labe evade,
Volant hantant, roulant sur la terre qui bout ;
Quand l'orange couba la loute conterme,
Souverain par vous et dans vous incarmé,
La France seule était d'bout !

D-bout, quand l'homme expire et que la pierre tombe ;
D-bout sur la ruine, et debout sur la tombe ;
D-bout, lorsque la mort pleuvait du haut des airs ;
Tout près la ville en d'ail, sous le drapeau de France,
Recom' issant en vous l'ange de l'esperance
Dans une arcade d'éclair :

Prêtre du temple saint que l'agonie implore,
Elevé sur son toit le signe tricolore,
Vous avez abrité sous ses nobles contours
Ceux qui f'raient déjà leur paupière lettrie ;
Sans demander leur nom, leur cille, leur patrie,
Vous n'avez vu que les malheurs :

Ansi de quels dans pleins d'allégresse vivo
Vous ont-ils salué, tous, glorieux convive,
Quand vint le jour de miel après le jour amer !
Eure-lou tressa le chène à votre tête,
Et Mars-elle, sa sœur, redit l'hymne de fête
De l'autre côté de la mer !

C'est la gloire aujourd'hui qui convient à notre âge ;
Le siècle de la paix veut un autre courage ;
Si la France a ployé ses drapeaux triomphants,
Elle veut qu'aujourd'hui, dans les crises suprêmes,
Les peuples étrangers se désarment eux-mêmes,
Aun sourire de ses enfans !

La France a remporté des victoires sans nombre ;
Ses drapeaux ont couvert les peuples sous leur ombre
Sa lumière courut en sillons éclatans,
Elle faisait jaillir, pour féconder la terre,
Tout un fleuve de sang de sa puissante artère,
Et ce fleuve a coulé vingt ans !

Cette gloire, qui vient du rang et de l'épée,
Ciselée en airain, écrite en oripeau,
Nos pères nous l'ont faite immense ; elle est à nous,
Nous avons pu bâtir, en fermant nos crénaux,
Un Panthéon rempli de nos dieux militaires
Que le monde adore à genoux !

Convive glorieux, votre sublime exemple
Du nouvel héroïsme inaugure le temple ;
La France, à l'étranger, vous bénira souvent ;
L'homme et le ciel, lançant leurs foudres vers les nues,
Peuvent adorer un jour ses couleurs si connues,
Vous êtes son drapeau vivant !

MÉRY.

Les Guêpes. (1)

(Livraison d'avril.)

Nous avons signalé déjà l'association formée entre le gouvernement et les marchands de vin de Paris et de Rouen, pour l'exploitation de la Seine, et des divers procédés employés par cette honorable société pour mettre ledit fleuve en bouteille. — Sous prétexte qu'il prend sa source en Bourgogne, et le vendre au prix moyen de 3 fr. le litre, — tandis que les producteurs-triols qui vendent au si en ne concèdent à deux sous la voie. Et ceci n'est pas une plaisanterie ; les employés de la régie assistent au mélange que font les marchands de vins et contentent par un récépissé que telle bouteille, qui devant eux a été à moitié remplie d'eau contient du vin. — Ce fait déjà signalé par les *Guêpes* vient d'être avoué à la chambre par le ministre des finances. La crûte injuste de la Seine avait fait un égal plaisir au gouvernement et aux marchands de vins. — ils se plaisaient à se prêter en litres et en bouteilles le fleuve qui, sortant de son lit, se répandait sur ses rives, renversant tout sur son passage. Malheureusement un député a demandé aux ministres des explications sur ce fait de la complicité des agents de la régie dans le vol des marchands de vin.

Est-ce par abstinence, — par pénitence, expiation — ou deuil que l'église veut qu'on *jasse maigre* pendant la semaine sainte ?

Je connais qu'un qui, alors ne ferait jamais si maigre qu'en rangeant du loup botté, — et qui doit s'accuser d'attendre et de voir venir avec trop de sensibilité les épaques où les commandemens de l'église l'obligent à manger du poisson, qu'il aime passionnément.

On sait l'histoire de ce clerc auquel son confrère, curé, mandait de jasser maigre, et qui répondait : Je n'ai pas le moyen d'être plus maigre que les moines. Il faut des turbots, des truites, des légumes de printemps, etc.

Je demanderai à la *Quotidienne*, — journal spécialement catholique, si c'est se conformer à la prescription du maigre d'une manière complète, que d'y mettre à sa quatrième page, — le vendredi ou le samedi saint, — l'annonce que voici :

JAMBONS DE PAQUÉS de Bayonne ou de Westphalie, cuits et sans être cuits, telle rue, tel numéro.

O les grands coupables ! — ô les scélérats ! Quel malheur d'avoir de pareilles gens pour voisins ; pourvu qu'ils n'attrent pas la peste sur la ville, — ou la foudre sur la maison dont ils habitent les mansardes ! Le jour du vendredi saint, le père, la mère et les six enfans — ont mangé un pot au feu ! — une livre et demie de viande à huit sous qu'ils ont fait cuire avec une de leurs trois chaises.

Je veux qu'on les chasse de la maison. — C'est un horrible scandale, — surtout quand ils ont sous les yeux de si bons exemples d'abstinence et de soumission aux ordres de l'Eglise. — Je puis jurer que ce jour-là il n'est pas entré de viande dans ma maison. — Il faut savoir résister à ses appétits — et obtenir la tempérance. — Il faut faire pénitence et so mortifier.

Qu'ai-je mangé, ce jour-là ?

Une soupe à la tortue, un homard, des écrevisses, — une truite à la genevoise, — un salado de filets de sole — et une sarcelle en saïnis, — et quelques légumes : — des asperges, des petits pois, des haricots verts, — qui sont hors du prix cette année ; — une croûte aux champignons ; — puis des cerises et des abricots, qui n'avaient pas grand goût, mais en avance de trois mois sur leur maturité naturelle.

Pendant que les gens du cinquième se gorgeaient de viande, ô mon Dieu ! je vous offre mes mortifications ; — pardonnez-leur leur intempérance — en faveur de mon abstinence et de ma soumission.

Mais depuis que je me mêle de combattre les abus, — je n'ai encore pu triompher que de deux ; — le premier était l'habitude des boulangers de vendre des pains de deux livres qui ne pesaient qu'une livre et demie. — J'ai réussi à faire vendre le pain à la livre, — mais les Parisiens ne veulent pas l'acheter ainsi, et d'autre part la loi a une excessive indulgence pour le vol de MM. les boulangers.

Le second était l'heureuse idée qu'avait eu le préfet de police de faire mettre exclusivement à droite, c'est-à-dire derrière le cocher, le tarif des cabriolets que les bourgeois doivent consulter. — On le place maintenant à gauche.

Excepté cela — les choses vont comme devant, — et mes réclamations sur tous les autres sujets n'ont servi absolument à rien.

Ainsi, je ne puis obtenir que l'administration du chemin de fer de Rouen ne place pas les voyageurs les moins aisés dans des voitures qui seraient à peine convenables pour des bestiaux.

Ceci est une chose honteuse, — mais que la loi n'atteint pas.

En voici une autre que je prends la liberté de qualifier du nom de vol, — et qui arrive tous les jours sur le chemin de fer de Saint-Germain. — Si MM. les administrateurs croyaient devoir contester la vérité de ce que j'avance, je les avertis que je leur citerai le jour et l'heure de plusieurs de ces accidens, — et que je tiens tout prêt le témoignage de plusieurs des voyageurs qui en ont été victimes.

On prend au bureau d'une des stations intermédiaires — des places de diligence et un les paie ; — quand on offre de payer des places de diligence, il y en a toujours, — mais quand le convoi arrive, c'est différent ; — il n'y a pas de place dans les diligences, — les voyageurs sont placés dans les wagons. — Je tiens en note le jour et l'heure où, à la station d'Asnières, sur quatorze voyageurs qui avaient pris et payé des places de diligence, — dix seulement en ont obtenu, et les autres ont été, avec toutes les conditions de la brutalité, entassés dans des wagons, — la femmo séparée de son mari, — la fille de sa mère !

On se plaignait de la brutalité proverbiale et de la rapacité des cochers de fiacre.

L'administration des chemins de fer a-t-elle la prétention de les dépasser sur ce point de toute la vitesse dont la machine à vapeur surpasse la marche des coursiers épiques du char numéroté ?

Je prie les journaux de reproduire mes plaintes à ce sujet, — en m'en laissant toute la responsabilité.

Avant d'arriver au bois de Boulogne, en montant l'avenue de Saint-Cloud, — à droite, — on voit sur une maison ces mots, écrits en énormes caractères :

SPÉCIALITÉ BREVETÉE.

Végétation sans terre.

Il ne restait plus en effet pour les affiches que la terre à supprimer. — Cependant, l'invention de ce monsieur laisse quelque chose à désirer, et on ne tardera pas à prendre un brevet de perfectionnement. — En effet, il semé, il est vrai, et il récolte sans terre, mais il lui faut du grain. — C'est un abus qui ne peut tarder à être réformé ; — cependant, c'est déjà quelque chose que d'avoir trouvé moyen de n'avoir plus besoin de la terre.

ALPHONSE KARR.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,

RUE COQ-HÉRON, N^o 3,

Au Bureau du Journal;

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Poses et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS :

Un an 12 f. » c.
Six mois 6 50
Trois mois 3 50
Un mois 1 25

Edition avec 48 gravures, par an 24 f.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au maadat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuiletons, Romanset Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOR, ELIE BERTHET, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 40,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies.

Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4^o, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine; — quatre par mois; — quarante-huit par an.

SOMMAIRE.

- Tragédie bourgeoise, par FÉDÉRIC SOULIÉ.
- Les Épaulettes d'amiral, par G. DE LA LANDELLE.
- Ile de Taïti, topographie, production, population, etc., par L.
- Du changement qu'apporterait dans nos usages et dans notre conversation la prochaine découverte des ballons, Mme SOPHIE GAY.
- Le Vulnéraire du docteur Thomas, par PAUL FÉVAL.
- La Vengeance d'un Maure, par ALEXANDRE DE LAVERGNE.
- Extrait d'un Voyage aux Antilles, par A. GRANIER DE CASSAGNAC.
- Une Mystification, par EUGÈNE GUINOT.
- Le dernier Cabaret, par MARC FOURNIER.
- Le Bigame, par AD. DELAHAYE.
- Une Partie de chasse, proverbe, par AMÉDÉE AUFAYVRE.
- Le dernier livre de Châteaubriant, par CHATEAUBRIANT.
- Les Guêpes (livraison de mai), par ALPHONSE KARR.

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

C'était du temps de l'empire. Or, l'empire fut une époque dont personne au monde n'a encore rien écrit de raisonnable. Nous pouvons dire facilement pourquoi : c'est que, lorsqu'on se retourne vers ce passé qui est si près de nous, la première chose qu'on aperçoit est un immense soleil qui s'appelle Napoléon et qui rayonne par huit cent mille hommes qui se nomment la Grande-Armée. Cette magnifique pyrothérapie scintille d'épaulettes, de sabres d'honneur, de croix, de cordons, de titres, de ma-

nans faits rois, de rois faits rien, d'immenses batailles avec douze cents pièces de canon, de capitales prises, de myriades de combats, etc., etc., et mille autres choses encore. Il en résulte que ce soleil avec ces franges de lumière s'étend comme un réseau sur toute cette période d'années, et que tout ce qui est dessous reste obscur, terne, inaperçu. Aussi qu'est-ce que le drame, le vaudeville, le roman ont pris à l'empire? des colonels, une non moins infinie infinité de sergents, et deux ou trois généraux grognards. A ce propos, quel'un pourrait-il me dire pourquoi on ne met jamais en scène le sergent-major? Jusqu'à présent je n'ai pu en découvrir aucune bonne raison, car je ne puis accepter celle qui me fut donnée par une dame de charité à qui je faisais cette question, et qui me répondit : — c'est tout simple; c'est parce que tous les majors ont du ventre. — D'où diable avez-vous tiré cela? — Je ne sais pas; mais un homme qui s'appelle major doit avoir du ventre. — Je n'ose croire que ce préjugé tout français explique congruement l'exclusion des majors de nos livres et de nos romans. Nous avons dit préjugé français, attendu que nous nous sommes assurés qu'en Autriche et en Prusse le major est représenté comme un être toujours fort maigre, et le plus souvent fort laid.

Quoi qu'il en soit, sergent ou sergent-major, colonel ou empereur, l'empire domine toutes les histoires, contes, drames, vaudevilles tirés de l'empire. Il y avait cependant d'autres hommes que des rois et des généraux de la garde. Mais de ces hommes, personne ne s'en est occupé; il semble que pour eux il n'y eût jamais d'amours, jamais de bons soupers, jamais rien du tout. Eh bien! l'on se trompe, et voici une histoire toute civile, vous remarquerez que je ne dis pas honnête, et qui arriva à un homme qui ne fut jamais employé qu'à manger sa fortune, et à un homme de sénateur que vous connaissez tous, dont le nom commence par un R, et que je nommerai la comtesse de Landry pour que l'on ne m'accuse pas d'indiscrétion; l'homme s'appelait F..... et en maintenant au service de la Prusse. D'après le même système je l'appellerai de Mareuil, et vous voyez qu'il n'y a plus le moindre scandale à craindre.

En 1810, ils étaient jeunes et superbes. La comtesse de Landry était une de ces belles femmes que les hommes de l'empire tiraient de leurs cottes de hures pour les habiller de velours. Car il faut le reconnaître, les femmes de l'empire étaient presque toutes belles, et presque toutes surent parfaitement bien à quoi sert la beauté. Mme de Landry brillait entre les plus courtisées; il n'était bruit parmi les feux des bivouacs étoilés que des charmes divers de la comtesse de Landry. Quand Mme de Landry n'était pas de la conversation, on balançait entre Mmes A., B., C., D.; mais sitôt que le nom d'Albanie de Landry venait à être prononcé, on ne disputait plus que sur elle, on ne balançait plus qu'entre son nez et son menton : les uns voulaient ses yeux, les autres sa noire chevelure, ceux-

ces belles mains, ceux-là ses beaux bras; les plus connaisseurs ad-
mirer ses pieds blancs et menus, sa jambe blanche, et les plus grossiers
admirer tout. L'homme est un animal insatiable.

Pendant ce temps, que faisait Albanie dans son hôtel désert et pendant
que son mari gémissait une province conquise et y établissait les systè-
mes de la conquête et des patentes? Elle s'ennuyait, la belle et jeune
femme. Elle n'avait d'autre plaisir que de se plonger dans des bains jar-
gonnés et là, enveloppée d'une eau blanche par les essences à la mode,
se remuant qu'elle se voyait à la deviner sous son voile liquide;
et quand d'autres, couchés sur son lit à la romaine, converti à un pé-
dalier de gaze, elle les agaçait du bout de ses pieds nus et blancs, qu'elle
frottait doucement, entraînant, et trait de leurs ardents compliments. O
Mme de Landry, restaurateurs de la régence, robes modernes qui
sont si précieuses et le parler, tout entourés que vous êtes de petites
perruches, magrès, pâles, étiques, combien je préfère cette belle galanterie
de la gaieté qui connaît à la romaine et avec la nudité, car toutes ces
paroles pouvant se parler d'un seul beauté! C'est pour cela que l'é-
diteur David n'a pu que le nu.

Mais ces occupations du matin que Mme de Landry copie de celles
de ses amans, s'arrêtaient précisément à l'heure où elles eussent pu de-
venir amusantes. L'imitation cessait à la nuit close, c'est-à-dire à la
fin de la civilisation, quand les bœufs s'élevaient et que Mme de Landry
dormait toute seule. Elle ne le donnait, pas; elle rêvait seule. Elle
rêvait en elle-même, et se rappelait alors les exemples et les conseils qu'elle
avait eus tous les jours. Un amant, deux amans, trois amans, dix
amans, voilà la vie, voilà le bonheur. Cela se dit tout haut, cela se
dit en commode et se dit; et la femme s'en va, c'est à dire qu'elle
part avec une bataille, une oreille sur elle à la pelle la famille impériale
qui l'aime et qui l'aime, comme chacun sait; beaucoup de plus d'un
mari, un pays de sa vie les laissent souverains; car Napoléon savait faire
pour l'armée et avec honneur, les heureux qui ne savaient pas se faire
un nom de leur nom. Albanie vivait dans ce monde épais de l'humidité physique
de la vie qui domine si souvent sur ceux, ne donnerait point leur
nom à ce qui est une merveilleuse. C'est quand l'heure du malheur et de
la déception arriva, de les voir retourner d'un moment avec une idée
d'un dévouement admirable. Toutefois, Albanie ne pouvait se résol-
ver à prendre un amant; un amant, c'était le lot de la moindre
cousine. C'était se conjoindre avec tout le monde; en prendre deux,
c'était avoir dix, et la répugnait à Albanie; il faut avoir l'habitude de
choisir-la pour les faire possible. Enfin, tourmentée de l'ab-
sence de son mari, distillée des conseils de toutes les femmes qui
l'entouraient, elle se décida à profiter de la première occasion qui
se présentait pour se débarrasser de cette virginité matrimoniale qui
l'empêchait de rien faire, mais à en profiter avec une impertinence qui, du
moins, n'était pas à peu de frais, la méritait de pair avec les plus opul-
entes des ses maîtres.

À la même époque vivait (nous entrons par vivre être jeune), vivait
à Mareuil, un gentilhomme d'antrois, d'une figure et d'une taille
qui paraissent à ravir les frisées au crochet, les habits carrés et la ca-
quette de l'époque, possesseur d'une fortune qui eût fourni à Napo-
léon des empereurs tant qu'il en eût demandés, et garçon d'une bran-
che qui se souciait peu de l'uniforme et dont l'opinion, produite à la cour-
toisie, se fait avec toutes les épées accrochées au flanc gauche des plus
distingués de l'armée. M. de Mareuil, n'ayant rien à faire et ne faisant
rien, se voit de sa fortune. C'était, en fait, son métier, sa santé. Quel que
fut le monde, il se fit dans le grand monde de ce que dit M. de Mareuil et
Mme de Landry ne s'étaient jamais rencontrés. Cependant ils se con-
naissaient. Albanie savait tout par jour les conquêtes de M. de Mareuil;
l'histoire, il s'appelait Ernest prononcé ceci avec la grâce parfaite de
l'homme riche; mais et ce sera un mot rassurant, Ernest donc, savait
quand Mme de Landry était belle comme Vénus, qu'elle le laissait
s'occuper de ses affaires, mais qu'elle n'en profitait point, ou n'en fai-
sait que peu de chose. Durant l'une de ces soirées, Albanie se dit
à elle-même: M. de Mareuil m'a dressé la mort, il sera le héros et la vic-
time de sa gloire. Ernest, fils de Rome, est un homme de bien et de
bien, sans Empire. Ernest est d'un sang et d'un sang: — Je parie cinq
cents sur le nez qu'il j'aurai M. de Landry.

À partir de ce jour, les deux amis se cherchèrent; mais Mme de Landry
avait le progrès de M. de Mareuil, et M. de Mareuil ignorait la résolution
de Mme de Landry. L'opinion de celle-ci est prodigieuse chez les femmes.
Je ne connais pas un homme qui ne soit, quel qu'il soit, un homme en front en
un homme français; il n'y a pas de plus belle fille qui ne sache cacher une
goutte de son amour.

Le jour même où elle se fit, elle rencontra à la nuit tombée, celle de M. de
Mareuil, qui Mme de Landry eut la vue aux Français. Aujourd'hui nous en-
trons à Paris, Mme de Landry aux Français, la comédie française était la
sœur de la comédie française, avait sa loge aux Français. En vérité, je vous l'ai
dit, c'était une époque si particulière que celle de l'Empire, une époque
où les habitudes habiles et l'humour des chroniqueurs de temps, se
font plus de plaisir que d'originalité. Comme tout le monde, Mme
de Landry avait sa loge aux Français; ce qu'on appelle aujourd'hui une loge
de la comédie, ce qu'on nomme à l'usage le camarade. Aujourd'hui on l'on
n'a plus sa place au spectacle, il n'y a guère que les marchands de
fond-de-tête de tabac prohibé qui vont à la première galerie. Avec les plus
merveilleux venant y prendre place, pour se trouver devant les loges et

brillaient les souveraines de la mode, M. de Mareuil vint s'asseoir à
vendredi sous la loge de Mme de Landry, et écouta *Andromaque* en lan-
guant Albanie, mais sans lui adresser une parole; Mme de Landry se
laisa longer, mais sans demander à ses voisins quel était cet intrépide
longeur. Deux jours, trois jours, six jours se passèrent ainsi sans qu'il
y eût d'autres marques d'une lettre offerte et acceptée, que le retour
constant de Mme de Landry dans sa loge, et la présence inamovible
de Mareuil à sa place. Tous deux étaient trop habiles pour entamer une
conversation sans raison apparente. Cependant cela commençait à être
remarquable, ou plutôt à ne l'être plus; et quelques amis de Mareuil étaient
venus les premiers jours pour voir commencer l'attaque; mais cette tacite
guerre imitée de *Fabius Cunctator*, parut mortelle aux hommes qui n'en-
tendaient parler que de villes prises en vingt-quatre heures et de femmes
sédentaires en cinq, et l'on se prit à se moquer d'Ernest et à le laisser longer
silencieusement sa belle. Mareuil lui-même s'ennuyait de cette attente
muette et espérait une occasion; Mme de Landry n'en fournissait aucune;
elle venait assidument, comme pour dire: Me voilà; mais jamais elle ne
s'informait vaguement du nom d'un comédien, de numéro, ce qu'Ernest
pouvait répondre, quoiqu'on ne lui eût point parlé. Jamais son éventail n'était
tombé, jamais une circonstance ou il lui fait l'impresario, Albanie le ré-
pondait ou à se faire présenter, ce qui eût été du dernier ridicule, ou à
lui parler sans motif, ce qui n'eût pas semblé fort adroit. Un soir où Ma-
reuil, en descendant de chez lui, allait en venir à ce dernier moyen, un offi-
cier de hussards qui vint s'asseoir à côté de lui, et devant la loge de Mme
de Landry, lui fournit une occasion charmante de se montrer gaiement. Par
un regard ou autrement, l'officier de hussards garda son shako sur la tête
au moment où la toile se leva. Ernest ne s'en fut pas plus tôt aperçu,
qu'il arracha le shako de l'officier, et le jeta dans le parterre en lui di-
sant: — Est-ce que vous ne voyez pas qu'il y a une dame derrière vous? L'officier stupéfait et furieux voulut soulever Mareuil; mais pendant
qu'il levait les mains, Mareuil le jeta dans le parterre après son shako,
et se retournant gracieusement vers Mme de Landry, il lui dit d'un ton
parfaitement humble et poli:

— Veuillez m'excuser, madame, d'avoir appris à ce moment le respect
qu'en doit à une femme comme vous.

— Mon Dieu, monsieur, vous êtes trop bon, lui répondit Mme de Landry,
toute troublée de ce premier hommage. Ce soir-là, la conversation
n'alla pas plus loin. Mais le lendemain, lorsque Ernest reparut blessé,
Mme de Landry ne put s'empêcher de lui dire avec le plus doux intérêt:

— Quoi! monsieur, vous êtes blessé?

— Hélas! madame, répondit Mareuil d'un ton de sincère douleur,
mon adversaire a été plus heureux que moi. Je l'ai tué.

— Il est mort! s'écria Albanie en palissant.

— Il est mort, répondit Mareuil d'un air sombre, il ne souffre plus, il
ne souffre pas d'un amour sans espoir.

Il était difficile de refuser une pareille déclaration. Soit étonnement,
soit adresse, madame de Landry l'accepta, car elle baissa les yeux et de-
vint toute rouge. Mais cette première émotion passée, Ernest ne se trouva
avoir gagné que le droit de causer avec madame de Landry, car dès qu'il
parlait amour, elle le regardait d'un air si moqueur qu'il en était stupé-
fait. Cependant quoi qu'il en soit, elle ne semblait ni étonnée, ni fa-
chée, seulement elle ne répondait pas. Près de quinze jours se passèrent
ainsi, et Mareuil commençait à se dire: Ah! ça est-ce que je suis un enfant,
c'est vis-à-vis de cette femme, il n'est aucun point par où je ne l'ait
attaqué; tenerez-vous passionnée, vanité, ennui de femme seule, j'ai tout
essayé, tout appelé en elle. Désespoir, dépit, assiduité, larmes, naivetez,
je lui ai tout prodigué, car j'en deviens maigre. Est-ce que j'en serais
amoureux? Haivernez! je ne l'aime pas; je l'aurai.

Quant à Albanie, elle écoutait Ernest comme un acteur de premier or-
dre. Quelqu'un cependant, elle pensait qu'il est étonnant qu'on joue si
bien la comédie, sans éprouver rien de ce qu'on débite, et elle ajoutait
tout bas: En vérité, je suis bien heureuse de savoir que ce n'est qu'un
jeu.

Cependant les amis d'Ernest lui raient un nez, les amis d'Albanie lui
répétaient que ce qu'elle applaudissait un triomphe était la plus sottise et la
plus vulgaire puissance de l'empire. Garder un homme à ses pieds
parce qu'on lui résiste! mais c'est de la dernière facilité. La plus médiocre
fille de portière obtiendrait ce succès quand elle voudrait. Il fallait en
finir. Ernest et Albanie le sentaient bien; mais rien n'est gauche comme
en séduisant vis-à-vis d'une femme qui ne joue ni la pruderie, ni la pas-
sion: rien n'est maladroit comme une femme qui veut se donner et qui
n'en a pas l'habitude. Cependant Ernest avait pris un parti. Le soir de
cette résolution, il sortit de sa galerie un moment avant qu'Albanie ne
quittât sa loge, et lorsqu'elle parut, il se trouva là pour lui donner la
main. Mme de Landry l'accepta, et il la reconduisit jusqu'à sa voiture;
il pressa doucement la main qu'il tenait, et s'apprêtait à demander la per-
mission de l'accompagner plus loin, lorsque Mme de Landry se retourna
et murmura: M. de Mareuil de son obligeance, monta dans son équipage et
s'éloigna, tandis qu'Ernest demeurait immobile à sa place.

Ernest était comme un homme qui marche à la prise d'une ville en-
nemie et qui en trouve les remparts déserts et les portes ouvertes. Cet
homme qui se fit si intrépidement jeté à la guérite d'un canon pour esca-
ler et les murs, outre en tremblant dans cette enceinte non défendue;
il lui semble qu'il doit avoir un piège sous chacun de ses pas. Ernest
avait compté sur une observation, sur le moindre étonnement, sur quel-

que chose à propos de quoi il pût plaider sa cause; mais il ne sembla pas qu'on se fût aperçu qu'il eût plus fait qu'à l'ordinaire. Cette aventure commençait à faire réfléchir Ernest sérieusement. D'ailleurs, depuis qu'il faisait sa seule occupation de causer avec Mme de Landry, il croyait avoir découvert en elle un esprit grave au milieu de sa légèreté affectée, une sorte d'innocence de cœur au milieu de la dépravation de ses théories parlées; et un autre sentiment que la vanité commençait à l'intéresser à la défaite d'Albanie. Le petit manège sur lequel il avait compté n'ayant rien amené, il essaya de le cesser puis de le reprendre; tantôt au sortir du spectacle il offrait sa main, tantôt il se retirait sans rien dire, mais une égale impassibilité accueillait les soins qu'il prenait et l'oubli de ces soins.

Enfin voyant que cette prétendue conquête devenait tout à fait une passion d'écolier, M. de Mareuil se déterminait à tenter un grand effort, et le soir venu, il se rendit au Théâtre-Français et retrouva Mme de Landry. Nous ne pouvons avoir suffisamment prouvé l'intérêt que nos deux héros mettaient à triompher l'un de l'autre, en constatant que pendant un mois ils allèrent tous les soirs au Théâtre-Français; en vérité, il devait y avoir un commencement d'amour sérieux dans un si grand dévouement. Le soir dont il est question, M. de Mareuil offrit sa main à Mme de Landry pour descendre de sa loge et regagner sa voiture. Mme de Landry accepta. Ils causaient paisiblement de *Nicomède* qu'on avait joué ce soir-là. Mais au lieu de saluer et de se retirer quand le domestique baissa le marchepied, M. de Mareuil attendit qu'Albanie fût montée dans la voiture, et à peine y fut-elle assise qu'il monta après elle et s'assit à ses côtés. Le domestique ferma la portière avec cette rapidité parisienne qui, aux portes des théâtres, est sans cesse stimulée par les cris des gendarmes chargés de faire défilier les voitures. Mareuil cria à l'hôtel sans s'occuper où on le conduisait, et se retourna vers Mme de Landry, décidé à supporter les reproches les plus vifs sur son impertinence.

— En vérité, monsieur, lui dit Albanie, je ne suis pas de votre avis; Talma a été superbe ce soir.

Certes, si Mme de Landry, par une outrecuidance inouïe eût donné une paire de soufflets à Mareuil, il n'eût pas été plus confondu de cette injure qu'il ne le fut de cette phrase tranquille qui continuait sans étonnement la conversation qu'il avait eue avec elle sous le vestibule. Mme de Landry, sans paraître s'apercevoir ni de cette impertinence ni de la confusion d'Ernest, poursuivait la dissertation sur *Nicomède*, et la voiture arriva dans un bel hôtel de la rue de Bourgogne. Elle entra dans la cour, on ouvre la portière, et Mme de Landry descend. Mareuil étourdi, stupéfait, anéanti, se demande s'il ne devait pas saluer et se retirer, mais en vérité c'eût été d'un sot si complet, qu'il chercha dans l'attitude de Mme de Landry un indice qui l'engageât à se retirer ou à entrer dans l'hôtel; Mme de Landry était parfaitement calme, prête à dire adieu ou à accepter de nouveau la main qu'on lui présentait; Mareuil se dit : Cette femme a des gens apostés ici sans doute, et je m'engage dans quelque mauvaise affaire, c'est assuré; n'importe ! je ne reculerai pas, le sort en est jeté.

Il offrit son bras, on accepta son bras : et Mme de Landry et M. de Mareuil, précédés de deux domestiques de cinq pieds six pouces, entrèrent dans une riche suite d'appartemens et les traversèrent, Mme de Landry causant toujours avec gaieté, M. de Mareuil regardant un peu autour de lui : ils arrivèrent ainsi dans un boudoir délicieusement décoré. A peine Ernest et Albanie y furent-ils, que celle-ci demanda et prit la permission de se retirer un moment, et Mareuil se trouva seul.

Ce n'est point douteux, so dit-il, c'est un piège, et je suis pris; mais jusqu'où cela va-t-il aller? osait-on exécuter des violences sur moi? est-ce seulement une plaisanterie de femme, une mystification? il faut m'en assurer. Il alla vers la porte par laquelle madame de Landry était sortie, elle était fermée.

J'en étais sûr ! s'écria-t-il, véritablement alarmé, je suis prisonnier. Il alla vers une autre porte, celle par laquelle il était entré; il la trouva ouverte, elle donnait sur les appartemens qu'il avait traversés et qui étaient éclairés faiblement : il s'y engagea en tenant à la main une énorme pincette qu'il avait prise dans le foyer du salon. Il gagna ainsi l'antichambre qui ouvrait sur le perron de la cour; quatre domestiques qui s'y trouvaient se levèrent à son aspect, et Mareuil les compta d'un coup-d'œil; il serra sa pincette avec force; les domestiques demeurèrent debout et immobiles.

— Est-ce par là que l'on sort ? dit Mareuil.

— Oui, monsieur, répondirent-ils, et ils lui ouvrirent la porte. M. de Mareuil entra dans la cour, toujours la pincette à la main.

— Je crois que je ferai bien de m'en aller, so dit-il; cependant de quels rires vais-je être accueilli demain si on sait cette aventure! et certes elle est trop ridicule pour moi, pour qu'on ne la sache pas; pourtant si je demeure, je n'en puis douter, je tomberai dans quelque infâme guet-apens. Cette Mme de Landry aura appris les propos que j'ai tenus sur son compte, elle est femme à me faire rompre les os : et qui sait si elle s'arrêtera là? Il descendit trois marches du perron, et s'arrêta tout à coup, il s'écria en lui-même : Je serais le dernier des hommes si je sortais d'ici; il n'y aurait pas assez de quolibets contre moi si je luyais; retons, duss-je périr.

Il rentra.

Il y avait cette fois huit laquais dans l'antichambre. Il prit envie à Mareuil de les charger à coups de pincettes; mais ils étaient dans la posi-

tion respectueuse de gens qui attendent un ordre. Mareuil regagna les appartemens et retourna dans le boudoir.

Il se trouva devant une glace qui descendait jusqu'au parquet et s'y regarda. Il était impossible d'avoir un air plus ridicule que le sien. Le chapeau sur la tête, le visage inquiet, une pincette à la main, il se regardait encore lorsqu'on ouvrit la porte par où était passée Mme de Landry. Une négresse entra, et, sans paraître l'apercevoir, dressa une table et y mit deux couverts. De Mareuil demanda à cette femme si Mme de Landry allait venir. La négresse fit signe qu'elle était sourde et muette, continua à apprêter le couvert, et se retira quand tout fut fini. De Mareuil demeura toujours debout, la pincette à la main, bien décidé à assommer le premier homme qui se présenterait. On ouvrit encore, et ce fut Mme de Landry qui entra vêtue du plus agaçant négligé. A l'aspect d'Ernest qui s'était vivement retourné en levant sa terrible pincette, Mme de Landry ne put retenir un léger sourire, mais elle dit aussitôt avec son indifférence aisée :

— Comment! monsieur, on vous a laissé le soin de ranger ce feu qui s'éteint? permettez-moi de prendre ce soin.

Elle s'avança et tendit la main pour prendre l'énorme pincette.

— Ah ! mon Dieu, fit-elle, où avez-vous été chercher cela? mais il y a ici tout ce qu'il faut.

Et s'asseyant au coin de la petite cheminée de marbre blanc de son boudoir, elle se mit à tisonner. Au même instant où Mme de Landry était entrée, il s'était fait un grand bruit dans la cour, et une voiture était sortie de l'hôtel avec fracas. Mareuil était enragé de sa sottise figure, il jeta la pincette avec humeur et s'écria :

— Madame ! il faut...

— Pardon, dit Mme de Landry en l'interrompant, c'est l'heure de me souper.

Elle sonna, la négresse parut et servit. Mme de Landry se mit à table. Après tout, so dit Mareuil, on n'assassinait pas un homme de ma sorte. Il prit place et soupa. La négresse ne faisait qu'entrer et sortir, et Mme de Landry avait repris sa conversation sur *Nicomède*. Enfin la négresse disparut tout à fait. La voix de Mme de Landry commençait à devenir émue.

Bien ! so dit Mareuil, voilà le moment venu, elle m'excite à quelque imprudence, tant d'émotion après tant d'audace n'est pas naturelle, nous allons voir; et du bout du pied il s'approcha la pincette pour pouvoir la saisir facilement. Presque aussitôt il entendit attacher la barre de fer de la porte cochère. La pendule sonnait deux heures.

— Il paraît, dit Ernest, que toute retraite m'est fermée, madame?

— Vous voulez sortir, monsieur? répondit Albanie; je vais sonner et vous faire reconduire.

Je suis joué, pensa-t-il. Sortir? je suis déshonoré; rester pour rien? je suis encore plus déshonoré. Oser? c'est peut-être là qu'on m'a tend pour donner le signal. Il faut en finir.

— Madame, dit-il tout haut, qu'est-ce que tout ceci signifie?

— Quoi, monsieur?

— Mais, ce qui se passe.

— Que se passe-t-il de si étonnant?

— Il me semble, madame, que ce n'est pas ordinairement ainsi... que l'on reçoit...

— Pardon, monsieur, reprit Albanie, je vous ai fait attendre long-temps dans ce boudoir... c'est qu'en vérité je ne comptais pas sur votre visite, et que rien n'était préparé pour vous recevoir.

— Pour me recevoir ! répéta Mareuil en jetant un regard inquiet autour de lui; pour me recevoir, reprit-il encore, la manière est étrange !

— Quelqu'un de mes gens vous aurait-il manqué de respect ? dit vivement madame de Landry.

— Non, madame, répartit brusquement de Mareuil; mais, vous-même...

— Ai-je manqué de politesse?

— Je ne puis le dire, cependant...

— Eh bien?

Ernest se mit à regarder Mme de Landry; elle avait baissé les yeux, et sa poitrine qui soulevait la gaze des son peignoir, attestait un puissant émotion. Ernest la regarda long-temps; la beauté d'Albanie le troubla. Mille pensées vinrent à l'esprit de Mareuil durant ce court examen. Il se disait : si cette femme eût été bonne et franche, je l'aurais aimée, car elle est plus belle qu'aucune que je connaisse; car jamais je n'ai rencontré tant de complète élégance et d'esprit supérieur. Pou à peu cette idée le gagna, et il se sentit presque honteux et attendri. Par un mouvement lent et doux, il mit un genou à terre devant Albanie, et prit sa main, qu'elle lui abandonna.

— Madame, lui dit-il d'un ton humble et digne à la fois, si je vous demandais mon pardon, me l'accorderiez-vous?

— Quel pardon? dit Mme de Landry froidement.

— Vous ne le savez que trop, madame, répartit Mareuil. Tant de femmes m'avaient donné le droit d'être fat, que j'ai eu la sottise de l'être avec vous. Vous m'en punissez cruellement.

— Je ne vous pas en quoi, dit Albanie en souriant.

— Ah ! madame, ne me raillez pas davantage. J'ai tenu des propos dont je rougis depuis que j'ai appris à vous connaître. Une sottise vanité, que j'avoue, me rend peut-être indigne de vous dire la vérité. Mais sur mon honneur, madame, je vous aime; sur mon honneur, je vous respecte.

Un léger tressaillement accueillit ce mot de Mareuil ; un sentiment de bonheur se répandit sur le visage de Mme de Landry. Mareuil n'y vit que le triomphe d'une vanité satisfaite. Il se releva et reprit à haute voix :

— Madame ! et pardonnez si je parle assez haut pour qu'on m'entende hors de ce boudoir, je n'ai donné le droit à personne de douter de mon courage. Quel que soit le piège qu'on m'ait tendu, vous êtes comme un otage entre mes mains, et avant qu'on ne fût arrivé à votre secours, je pourrais vous punir des violences qu'on voudrait exercer contre moi.

Il marcha vers les portes et en tira les verrous.

— Maintenant, ajouta-t-il, vous êtes à moi ; on peut me tuer, mais on me tuerait dans vos bras, et peut-être trouveriez-vous que la leçon n'en vaud pas la peine. — Eh bien, reprit-il à voix basse, si vous voulez me pardonner, si vous voulez oublier que je vous ai indignement jugée, je sortirai de cet hôtel, je subirai le ridicule de cette aventure, je vous permettrai d'en rire. Je vous ferai le plus grand sacrifice que puisse faire un homme... celui de sa vanité. Car, avant tout, j'ai besoin que vous croyiez à une chose vraie... vraie, madame, reprit-il encore plus bas, et à ce point que toute ma vie se passera à vous le prouver... c'est que je vous aime d'un amour que je n'ai jamais senti, et que vous seule méritez.

En l'écoutant, Mme de Landry tout à fait confuse et agitée, détournait les yeux et s'éloignait de Mareuil.

— Monsieur, lui dit-elle après avoir rassuré sa voix, vous pouvez sortir.

Elle prit un flambeau, et précédée de Mareuil, elle lui fit traverser un long couloir. Un calme absolu régnait dans la maison ; Ernest prêtait l'oreille au silence pour y surprendre un rire étouffé, pour saisir un bruit qui attestât qu'il était surveillé ; mais rien ne s'émut autour de lui, tout demeura désert et muet. Ils gagnèrent ainsi une petite porte qui ouvrait sur la rue, et ce fut au moment où Mme de Landry mit la main sur la clé, que Mareuil pensa tout à coup que ce n'était peut-être que de lui-même qu'il avait été sa dupe. En effet, si toutes ces suppositions d'hommes apostés étaient fausses, si tous les dangers auxquels il croyait avoir échappé, n'avaient existé que dans son imagination, jamais il n'y aurait assez de rires contre lui, jamais assez de quolibets. Cette idée arrêta Mareuil et le fit rougir. A ce moment, il eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir risquer le reste contre dix hommes armés. L'envie lui prit tout à coup de souffler la bougie et de profiter de l'obscurité. Il réfléchit qu'il n'en serait pas moins ridicule, et qu'il deviendrait brutal. Ernest arrêta Mme de Landry au moment où elle allait tourner la clé ; il la regarda au face, et assez long-temps pour qu'elle en fût troublée.

— Madame, lui dit-il enfin, pouvez-vous être franche avec moi ?

— Pourquoi non ?

— Quel a été votre dessein en m'attirant ici ?

— Voilà une expression que je ne puis accepter, monsieur ; vous m'avez abordée au spectacle, je vous ai laissé faire : vous êtes monté dans ma voiture, je n'ai rien dit ; vous êtes entré chez moi, je vous ai reçu ; vous voulez sortir, je vous reconduis.

Ernest demeura assez embarrassé de la réponse ; il garda un moment le silence.

— Monsieur, lui dit Mme de Landry, décidez-vous, prenez un parti ; ce corridor est humide, et je sens le froid qui me gagne.

— Madame, répondit Ernest, ouvrez-moi cette porte, je veux sortir ; car je ne puis expliquer cette conduite que de deux manières. La première, c'est celle qui me fait sortir, c'est la supposition que vous avez voulu me punir de ma fatuité, et s'il en est ainsi, je vous en remercie. La seconde manière d'expliquer votre conduite de ce soir serait si outrageante pour vous et si affreuse pour moi, que je n'ose vous le dire, car je n'ai pas le courage d'y penser.

— Et quelle est cette seconde manière, monsieur ?

— Ce serait de supposer que pour de plus grandes hardiesses que celles que je me suis permises, j'eusse rencontré la même facilité que vous m'avez montrée.

— Et s'il en était ainsi, monsieur ?

— Je vous mépriserais.

— Vous n'aimiez donc beaucoup ?

— Oui.

— Monsieur, répondit Mme de Landry en ouvrant la porte, je vous souhaite le bonsoir.

— Madame, quand vous reverrai-je ?

Elle poussa la porte violemment, et Mareuil se trouva dans la rue, seul à trois heures du matin.

Il regarda autour de lui ; mais tout était aussi tranquille dans la rue que dans l'hôtel, et Ernest put regagner sa demeure sans combat à livrer. Certes, jamais en sa vie, même dans la nuit qui précéda son premier rendez-vous d'amour ou d'honneur, il ne fut aussi tourmenté du lendemain que cette fois. La sincère passion qui, en face de madame de Landry, avait un moment dominé sa vanité, se laissait à son tour dominer par ce dernier sentiment. L'idée de sortir du chez lui épouvantait Mareuil ; il lui semblait que tous les visages qu'il rencontrerait allaient lui rire au nez, il hésitait même à sonner son valet de chambre pour se faire habiller, le drôle aurait bien certainement l'air gouaillard. Enfin il coupa court à toutes ses craintes en prenant une résolution pleine de sens. Je romprai les ns à mon drôle s'il sourit, se dit-il, et je souffletterai le premier venu qui me regardera de travers. Sur cette détermination, il sonna. Le valet de chambre entra.

Ernest inspecta sa figure, elle n'avait rien que de fort ordinaire. Il apportait les journaux, et sur les journaux une lettre et une bourse. Dans la lettre il y avait :

« Vous avez gagné votre pari. »

Dans la bourse il y avait cinq cents napoléons.

Ernest sauta de son lit, et prit le valet de chambre à la gorge.

— Qui t'a remis cela, misérable ? réponds ou je t'étrangle.

— Mais, monsieur le comte... j'étouffe.

— Veux-tu parler ?

— Heu !...

— Parleras-tu ?

Le valet de chambre était violet. Mareuil le lâcha, et la suffocation ayant été suspendue, le malheureux put répondre aux questions de son maître.

— C'est un valet de pied qui m'a remis cette lettre et cette bourse.

— Quelle livre ?

— Bleu et or.

— Revers poceau ?

— Oui, monsieur le comte.

— Calotte poceau ?

— Oui, monsieur le comte.

— C'est elle !

— Qui ?

— Hein !

— Pardon, monsieur le comte.

— Donne-moi de quoi écrire.

Il écrivit ce qui suit :

» Madame,

« C'est trop de raillerie ou d'impudence. Si je n'ai été qu'un sot, dispensez-moi de vous dire ce que vous eussiez été si j'avais été un homme d'esprit. Voici vos cinq cents napoléons ; si quelqu'un les a gagnés cette nuit ce n'est pas moi ; gardez-les.

» Je vous hais.

» Ernest de Mareuil. »

Tout en fermant ce billet stupide de colère, Ernest remarqua la bourse ; elle était en fillet, et brodé de petites perles d'or, figurant un A et un L ; il en tira les cinq cents napoléons. Les enfermés dans une autre bourse en fillet bleu sans chiffre, et remit le tout à son valet de chambre.

— Pierre ?

— Monsieur le comte.

— Tu vas aller toi-même rue de Varennes, hôtel de M. de Landry ; tu demanderas à voir la comtesse de Landry, et tu lui donneras cette bourse et ce billet. Soigne que si cette bourse et ce billet ne lui parviennent pas, je le chasse.

— Il suffit, monsieur le comte.

— Défends ma porte à tout le monde.

— Oui, monsieur le comte.

Le valet de chambre partit. Trois heures après il était de retour.

— Eh bien ! as-tu vu Mme de Landry, bourreau ? voilà trois heures que j'attends.

— Non, monsieur le comte.

— Comment ! drôle !

Pardon, monsieur le comte ; mais madame de Landry n'est plus à Paris.

— Comment ?

— Elle est partie cette nuit à une heure du matin.

— A une heure du matin ?

— Oui, monsieur le comte.

— C'est impossible.

— C'est certain.

— D'où le sais-tu ?

— Je suis allé à la poste, les chevaux avaient été commandés pour minuit, ils sont partis à une heure ; le postillon qui a conduit me l'a déclaré.

— Qu'a-t-il conduit ?

— Une berline.

— Que renfermait cette berline ?

— Deux femmes, la comtesse de Landry et sa femme de chambre, une négresse.

— A une heure du matin ?

— A une heure du matin.

— Impossible.

— C'est certain. Je suis allé à la barrière par où elles sont sorties ; la voiture y a passé à une heure un quart.

— Avec deux femmes ?

— Avec deux femmes.

— Qu'as-tu fait de la bourse et de mon billet ?

— Je les ai remis à l'intendant, qui allait partir avec les autres domestiques pour rejoindre Mme de Landry à Mayence où elle va trouver son mari.

— Stupide animal !

— Vous m'avez dit : Soigne que si cette bourse et ce billet ne lui parviennent pas, je le chasse.

— C'est bon ! ma chaise, un passeport, des chevaux. Dans deux heures nous partons.

— Où allons-nous ?

A Mayence

— Tant mieux, j'aime beaucoup le jambon.

De Paris à Mayence ils coururent comme des banqueroutiers, et démaîndèrent à la première poste :

— A-t-il passé une berline hier ?

— Oui.

— Avec deux femmes dont une négresse ?

— Avec deux femmes dont une négresse.

A la seconde poste ils apprirent qu'une roue de la berline s'était brisée, et qu'au milieu de la nuit il avait fallu trois heures pour la réparer.

— Que faisaient les dames pendant ce temps ?

— Elles ont attendu en se promenant sur la route.

— Seules, dans la nuit ?

— Seules, dans la nuit.

— C'est extraordinaire.

— En quoi, monsieur le comte ?

— Tu es un imbécile. Au galop, postillon !

Puis, à partir de là, c'était tout ours une berline qui avait passé, sans que Mareuil pût gagner un quart d'heure sur elle. Ils allaient comme des ouragés, elles couraient comme des folles.

Connaissiez-vous Mayence? Je déclare n'avoir aucune idée de la ville de Mayence; seulement elle est si intimement liée dans ma tête à l'idée de jambon qu'il me semble qu'hommes et femmes, maisons et rues doivent y avoir un air de fumée et un petit goût de salé qui doit faire boire au premier aspect. Lorsque Mareuil approcha de Mayence, à quatre lieues de la ville, il reconnut au loin sans l'avoir jamais vue, la berline de Mme de Landry. Son cœur aidé de tous les renseignements qu'il avait pris sur la route, lui dit qu'Albano n'était qu'à quelques pas devant lui. Il jeta une lourse au postillon (style d'opéra comique), c'est-à-dire qu'il lui dit qu'il lui paierait les guides double, quadruple, etc., ce qui ne pouvait guère dépasser quatre petits écus, s'il pouvait atteindre ladite berline, l'accrocher et l'arrêter.

Il n'y pas de postillon qui pour cent sous ne crève les deux meilleurs chevaux de son maître, ne brise une voiture de Baptiste, et ne risque de rompre les os à dix personnes. Le postillon obéit et lança la chaise de Mareuil avec une rapidité effrayante. Mais soit que le postillon de la berline sentit l'affront qu'on voulait lui faire, soit que les habitués de la berline eussent à échapper, un intérêt égal à celui que Mareuil avait à suivre, la berline se prit aussi à courir du galop forcené de ses quatre chevaux. Mais outre qu'une chaise roule mieux qu'une berline, Mareuil avait inventé une manière d'éperonner les chevaux qui les faisait aller comme des furieux, au moyen d'une fourchette de voyage qu'il avait attachée au bout d'une canne, il piquait si assidument les coursiers, qu'enfin ils gagnèrent du terrain, et approchèrent la berline. A travers la poussière qu'elle élevait dans sa course, Mareuil apercevait de temps en temps une tête qui sortait de la portière pour s'assurer du terrain que gagnait la chaise. Enfin la distance se rapprocha tellement, que les chevaux de la chaise touchaient du harnais les roues de derrière de la berline. Alors Mareuil s'écria d'une voix exaltée par la chaleur de la lutte :

— Accroche ! accroche !

Le postillon tente un dernier effort, Mareuil laisse sa fourchette dans le derrière du porteur, la roue de la chaise s'engage entre les roues de la berline; tout se casse, se brise, et s'arrête avec un fracas épouvantable que domine une violente explosion. Mareuil s'élança hors de la chaise et court vers la portière opposée pour l'ouvrir. Un homme qui était déjà descendu de la berline, y était debout et tenait une paire de pistolets à la main, l'un d'eux fumant encore du coup qui venait de partir.

— Vous êtes Monsieur de Mareuil ? lui dit-il.

— Oui.

— Voici pour vous.

Et de son second pistolet, il l'éteint par terre.

Huit jours après cet accident, l'empereur reçut la lettre suivante :

« Sire,

« J'ai vengé mon honneur. Informé que ma femme était en lutte aux poursuites d'un homme fameux par ses conquêtes amoureuses, et qui l'avait rendue l'objet d'un pari déshonorant, je me suis échappé de ma résidence. Je suis arrivé secrètement à Paris, je me suis glissé dans mon hôtel la nuit même où Mme de Landry y avait reçu son amant ostensiblement, et devant tous ses gens. Cependant ce fut trop tard, elle venait de le faire évader par une porte secrète; elle jurait qu'elle était innocente; elle avait trop bien arrangé la preuve de cette innocence pour ne pas être coupable. Par une infernale adresse, elle avait tout préparé pour faire croire à son départ, à l'heure même où elle était avec son amant. Deux femmes de service étaient parties à une heure du matin dans la berline, sous le nom de Mme de Landry et de sa femme de chambre. A quelques lieues de Paris, la voiture devait se briser et attendre que Mme de Landry vint la rejoindre pour remplacer les femmes qui à leur tour devaient regagner Paris dans la voiture de louage qui avait conduit Mme de Landry. Tant de précautions annonçaient trop de culpabilité. Cependant aussi incertain qu'irrité, j'ai forcé Mme de Landry à exécuter ce qu'elle avait si bien ordonné. Seulement nous avons rejoint ensemble la berline brisée. J'y ai accompagné Mme de Landry en me cachant avec son aux regards des postillons. Ne sachant si je devais croire à ses protestations d'innocence, j'allais lui pardonner, lorsqu'à quelques lieues de Mayence, la poursuite de

« M. Mareuil, que je reconnus dans la chaise qui courait derrière nous, me montra la vérité et m'exaspéra; je saisis mes pistolets pour le punir. A ce geste, la paleur de Mme de Landry m'a révélé ce dont je doutais encore. Elle était coupable, sire, elle l'aimait! Alors elle s'est écriée: Tuez-moi, c'est moi qui ai tout fait, il est innocent! Elle l'aime! donc je l'ai tuée; je l'ai tué aussi, lui. Maintenant, sire, il ne me reste plus qu'à mourir; quand vous recevrez cette lettre, vous pourrez pourvoir à mon remplacement.

» Comte DE LANDRY. »

Après cette lecture l'empereur s'écria :

— Trois personnes tuées pour un tête-à-tête! Je n'ai jamais vu de bataille si meurtrière!

Régnier, vous présenterez au corps législatif une loi qui rapporte l'article 324 du code pénal. Les maris l'ont pris un peu trop au sérieux. Je ne veux pas que la France se dépeuple.

Cela se passait en 1810.

Cette anecdote fut racontée il y a deux mois à Teplitz, un soir où il y avait dans le salon grande assemblée de baigneurs. Après le récit qu'en fit un monsieur d'une cinquantaine d'années, aux manières nobles et élégantes, il s'éleva une grande discussion pour savoir si le mari avait eu raison de tuer sa femme. Toutes les dames disaient que c'était un assassin.

— A supposer, dit un vieux homme à figure triste, à supposer que l'histoire soit comme monsieur vient de la raconter, la femme n'en était pas moins coupable. Car je voudrais bien savoir ce qui serait arrivé si M. de Mareuil n'eût pas été pris d'une peur subite ?

— Ma foi, reprit le narrateur, depuis vingt-cinq ans que dure l'union de M. Mareuil avec Mme de Landry qu'il a épousée après la mort de son mari, elle n'a jamais voulu le lui dire.

— Comment ! s'écria le vieux monsieur, ils ne sont donc pas morts ?

— Non, monsieur; M. de Landry les avait seulement blessés l'un et l'autre. Il fit les choses à merveille, et à ce la galanterie d'y ajouter, de se brûler la cervelle une heure après.

Le vieux monsieur regarda le narrateur très attentivement; puis il ôta gravement son chapeau, et dit paisiblement :

— Je vous prie de croire, monsieur de Mareuil, que je n'ai pas été assez bête pour ça.

Sur ce mot il sortit, et on ne l'a plus revu.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LES ÉPAULETTES D'AMIRAL.

I.

L'arrestation.

La frégate la *Cléopâtre* louvoyait pour entrer dans la baie de Sainte-Catherine au Brésil. Les commandemens se succédaient sans interruption; à chaque évolution nouvelle on se rapprochait du point où l'ancre devait tomber par le fond. La brise était inégale, comme il arrive d'ordinaire le long des terres élevées; tantôt une bouffée menaçait descendait des montagnes qui font le tour de la rade, plissait la mer à son passage, et s'abatant ensuite sur les voiles, faisait coquettement incliner le navire; tantôt la frégate, abritée par les plus hautes montagnes, se redressait et semblait se reposer avant de reprendre son élan; puis, tout à coup, elle penchait et s'élançait de nouveau. L'on avait déjà dépassé la pointe septentrionale, lorsqu'une risée de vent favorable permit de suspendre la manœuvre : on ne pouvait tarder à prendre le mouillage.

Le commandant se tenait sur le banc de quart; les officiers et l'équipage, répartis à leurs postes divers, attendaient de nouveaux ordres, et un profond silence régnait sur le pont.

A l'avant, auprès du mât de misaine, se trouvait un vieux quartier-maître aux formes carrées qui se dandinait nonchalamment d'un pied sur l'autre et regardait le rivage d'un œil distrait. L'attention de cet insouciant personnage fut tout à coup éveillée par un jeune mousse qui vint étourdiement s'asseoir à côté de lui :

— Que fais-tu là, Austerlitz? veux-tu bien ne pas salir cette poule fraîchement lûlée en te vautrant dessus comme un veau! Debout et leste ! Le mousse se hâta d'obéir.

— Daniel, père Cagnard, je fais comme vous, j'attends qu'on manœuvre pour vous donner un coup de main.

Le marin ne put s'empêcher de sourire en considérant la taille chétive de son valet auxiliaire.

— Tu ferais mieux d'aller balayer le poste de *tes aspirans* que de rester ici à nous gêner.

— Je ne gêne pas, moi; d'ailleurs, père Cagnard, je veux apprendre mon métier; ce n'est pas en demeurant toujours en bas à servir ces messieurs et à curer la vaisselle que je deviendrai jamais un *vieux de la cale* comme vous.

Le commandant d'Austerlitz fut agréablement surpris que le jeune mousse ne dédaignât pas de continuer la conversation à demi-voix. Le mousse répondit à quelques questions sur l'intérieur de ses maîtres, et particulièrement sur M. Martel, le meilleur enfant de tous; enfin, enhardi par la bonhomie fami-

libre de son ancien, il se hasarda, sans crainte d'être indiscret, à demander à son tour :

— Ah ça, père Cagnard, pourquoi donc que vous n'êtes *amatelot* avec personne ?

— Chut ! gringalet, file ton nez, tu es trop curieux aujourd'hui ; allons, détail !

Le quartier-maître tira l'oreille de l'étourdi questionneur, et le poussa loin de lui.

— C'est tête ! pensa-t-il tout bas ; c'est très bête à moi de causer avec un mousse ; ça ne m'arrive plus.

Austerlitz, il faut le dire, avait blessé au vil le vieux marin.

Dans la langue du gaillard d'avant, *matelot* signifie *ami, être amatelotes*, c'est être amis intimes, avoir tout en commun. Cagnard, depuis un an environ, était séparé de son véritable compagnon de navigation et n'avait pu se résoudre à essayer d'une amitié nouvelle à bord de la frégate.

— Et pourtant, continua-t-il, mon seul camarade, mon brave Frise-Poulet, ce n'était aussi qu'un mousse la première fois que je le vis ; pas même un mousse, un gamin, un grain de sel, un rien du tout ; et nous avons navigué ensuite plus de onze ans, toujours *matelots* comme deux doigts de la main. Mais depuis que j'ai été leve pour ce service de malheur, il n'y a plus que déplaister pour moi ; je ne sais où il a passé, et je suis seul ici comme une vraie *figure de poulaine* !

Un *pare à virer* ! qui retentit bruyamment dans la porte-voix, coupa court aux lamentations de Cagnard ; la frégate mouilla quelques instants après.

L'ancre était à peine tombée, lorsqu'on vit accoster une balcinère à quatre avirons. Un petit homme trapu, qui l'avait gouvernée, en sortit, ordonna aux rameurs d'attendre au pied de l'échelle, et monta précipitamment sur le pont, où il fut reçu, selon l'usage, par le lieutenant de service.

— Je suis le capitaine du trois mâts le *Harpon*, du Havre, en relâche ici depuis huit jours pour cause d'avaries, dit tout d'une haleine le nouveau venu, dont le ton précipité et les manières inquiètes contrastaient avec l'air calme de son interlocuteur. Ayez la bonté, monsieur l'officier, de faire prévenir votre commandant de ma visite.

— Il est encore sur le banc de quart, donnant ses derniers ordres pour le mouillage, comme vous voyez.

Loin d'attendre la fin de la manœuvre, ainsi que l'y invitaient les paroles et le geste du lieutenant, le capitaine du *Harpon* se dirigea vers l'arrière en courant ; et, tâchant d'attirer sur lui l'attention du commandant, déclina une seconde fois, à haute voix, son titre et le nom de son navire.

— Je vous demande pardon de vous importuner, ajouta-t-il aussitôt, mais l'affaire dont j'ai à vous entretenir est trop grave pour qu'il y ait un instant à perdre.

Le commandant de la frégate posait. Choqué d'être inopportunistement interrompu dans un pareil moment d'apparat, il ne daigna pas tourner la tête vers le petit homme trapu, et s'adressant à l'officier de quart, lui donna une foule d'ordres minutieux pour la disposition du navire, le forage des voiles et la mise à la mer des canots. Alors seulement il parut s'apercevoir de la présence du capitaine balcinier qui, le chapeau à la main, témoignait d'impatience ; il lui rendit salut pour salut, et dit en souriant d'un air digne :

— Maintenant, monsieur, je suis à vous.

— Mes communications sont sérieuses, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire ; la moitié de mon équipage est révoltée, et je ne sais en vérité comment tout cela aurait fini si votre frégate ne venait d'arriver comme par miracle. Je vous prie, monsieur le commandant, de vouloir bien intervenir le plus promptement possible. Mes matelots français ont voulu tuer le second, qui est Anglais ; ils se refusent à l'ouvrage et se sont comparés des sottes aux vivres. Parmi les rebelles, il y en a quatre surtout dont il me serait impossible de venir à bout sans votre secours, et qui fontient le dés-ordre depuis l'an-tant. Je vous porterai plainte aussi contre mon cuisinier, qui s'est joint à eux et a été au moment de mettre le feu au navire, parce que je lui refusais un canot pour aller à terre.

— C'est bien, monsieur ; dès que mes embarcations seront à flot, on ira à votre bord s'emparer de tous les mutins que vous désignerez ; ils seront jugés et punis selon la rigueur de la loi. Vous me remettrez demain matin un rapport circonstancié de ce qui s'est passé.

L'officier de quart reçut l'ordre de faire mettre les canots à la mer immédiatement.

A l'époque où se passe notre scène, la plupart des balciniers français étaient des équipages dont les matelots appartenant indistinctement à tous les pays : les officiers eux-mêmes provenaient des étrangers. Aussi était-il fort rare que la bonne harmonie se maintint pendant toute la durée d'une expédition ; la discorde n'était de la monnaie d'usage ; accordée aux gens d'une nation au préjudice d'une autre, c'était une cause de dissension de plus qu'il y avait et elle présentait à l'œil ce qu'on devait attribuer les scènes violentes dont le *Harpon* venait d'être le théâtre.

Après avoir adressé quelques questions au capitaine du trois-mâts, le commandant fit appeler le plus ancien des élèves de marine.

Un grand jeune homme à l'allure dégagée, portant une petite veste à boutons ancrés sur laquelle flottait régionalement une vieille aiguillette

d'or, parut bientôt sur le gaillard d'arrière, et, ôtant un vaste chapeau de Manille, salua son chef et lui demanda ses ordres.

— Monsieur Martel, vous allez vous embarquer dans le grand canot et m'amener ici, de gré ou de force, ceux des hommes du balcinier que vous désignera leur capitaine. Faites vos préparatifs et tenez-vous prêt à partir.

L'élève descendit dans son poste, mit son poignard à la ceinture, fit distribuer des armes aux matelots de l'embarcation, et déborda ; la balcinère le suivit. En quelques minutes les deux canots arrivèrent à bord du *Harpon*, où Martel sauta le premier.

Sur l'avant du trois-mâts étaient rassemblés une douzaine d'hommes silencieux. Au milieu d'eux on remarquait un individu maigre et sec dont la physionomie portait les traces d'une terreur profonde ; à sa tournure et à son costume, il était impossible de le prendre pour un marin. Derrière se trouvait un autre groupe composé des officiers, du docteur et de quelques Anglais qui formaient le reste de l'équipage ; tous étaient armés comme pour se défendre d'une invasion. Un grand désordre régnait sur le pont ; les cordages n'avaient point été relevés et pendaient de tous côtés ; des fragments de bâtons, des lances, des haches et des marteaux jetés ça et là, témoignaient d'une lutte récente.

— Eh bien ! capitaine, quels sont ceux qu'il faut arrêter ? demanda l'élève.

— Les quatre que vous voyez couchés à tribord, et puis le cuisinier, ce grand pâle qui est plus loin.

Martel se rendit devant.

— Ah ça ! vous quatre, ralliez ici, et vivement !

Les quatre matelots, interpellés de la sorte, levèrent la tête.

— Qu'est-ce que tu nous chantes ? Va te coucher ; je t'ai trop vu, dit une espèce de bandit à longues moustaches noires, je ne dérape pas d'ici.

— C'est ce que nous verrons, mon vieux, lit l'élève en s'approchant encore : A moi, *Cléopâtre* !

Une dizaine de canotiers, armés de fusils, avancèrent à cet appel.

— Voyez-vous ces gaillards-là, il faut les faire marcher.

Les marins de la frégate s'élançèrent sur les délinquants pour exécuter l'ordre de leur chef, lorsque le patron, qui n'avait encore rien dit, s'écria avec joie en s'adressant à l'un des prévenus :

— Tiens, tiens, tiens ! c'est toi, Frise-Poulet ! tu en es aussi ! Va pas faire de bêtises ; viens ici comme un monton et tais ton bec. Notre capitaine est un ancien qui ne badine que tout juste.

Frise-Poulet se leva.

— Ah ! Cagnard, mon vieux matelot, je suis content de te rencontrer ! C'est le sauvagisme de Requin qui fait sa tête... Je n'en suis plus, je ne rends, moi !

— Ah ! tu te rends ! tu désertes tes amis, méchant licheur ! Garo dessous ! cria le balcinier à moustaches en se dressant brusquement et le menaçant d'un harpon effilé, je vais commencer par toi.

Les deux autres révoltés retinrent le bras de Requin, et la troupe du *Cléopâtre*, se jetant en même temps sur lui, on l'empêcha de faire usage de son terrible instrument.

— Garrottez-le, ballonnez-le, dit Martel. — Et vous autres, vous vous rendez aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur l'aspirant.

— Sans ce blazeur de Requin, nous aurions demandé pardon au capitaine ce soir, et tout serait fini.

— Je vous en supplie, monsieur l'aspirant, laissez-nous à bord, nous serons tranquilles comme de jeunes demoiselles au maillet.

— Ça ne me regarde pas, interrompit l'élève, embarquez.

Frise-Poulet et ses deux compagnons, sans ajouter un seul mot, descendirent dans l'embarcation. Requin, pieds et poings liés, se débattait inutilement ; on l'y jeta à côté d'eux.

— Et le cuisinier ! monsieur, le cuisinier ! l'avez-vous arrêté ? demanda le capitaine du *Harpon*. C'est le plus mauvais de tous, un sournois qui nous empisonnerait quelque jour. J'aimerais mieux garder Requin que d'arriver ce traître-là à mon bord. Débarrassez-moi de cette vermine.

— Oh est-il donc passé, votre monsieur ? demanda l'élève.

Dès que la troupe de la *Cléopâtre* avait paru sur le gaillard d'avant, tous les matelots français qui s'y trouvaient ameutés s'étaient décidés à aller faire leur soumission au capitaine ; mais le cuisinier, qui se sentait le plus coupable, se doutant bien qu'il n'obtiendrait aucune grâce, était descendu furtivement. Personne ne l'avait remarqué au milieu du tumulte occasionné par la résistance de Requin.

— Cagnard, dit Martel au patron, veille sur ces lapins-là ; les canotiers à leurs bancs dans l'embarcation, entendez-tu ? *paré à pousser* !

— Suffit ! répondit le quartier-maître.

L'élève, accompagné de quelques uns de ses hommes et du capitaine balcinier, descendit dans l'intérieur du navire ; les autres matelots de la frégate avaient repris leurs postes de nage. Frise-Poulet et ses deux camarades restaient auprès de Cagnard.

— Comment donc, mon vieux matelot, tu étais là-dessus, dit ce dernier ; allons, donne-moi encore une poignée de main. Eh ! quel tremblement as-tu donc fait à ton bord ? conte-moi ça un peu !

— Une idée ! quoi ! répondit Frise-Poulet. Notre capitaine est un conchion avec ses Anglais. Un aurait dit que nous étions des *bon à rien*. A la pêche, c'était toujours leur tour ; ici, ils allaient à terre comme des princes, et nous pas. Sans compter que le second, qui est Anglais aussi, un poil roux, nous bécotait sur le tempérament pour un oui et pour un non. Requin, que tu vois là, a commencé à lui dégaucher sur l'œil un

soufflet à poing fermé; l'autre a pris une barre de guideau pour s'en venger, tous les Anglais s'en sont mêlés; nous aussi, dame! ce n'est pas juste de se mettre dix contre un! hein?

— Et puis? dit Cagnard.

— Et puis, nous avons mis le grappin sur la soute au biscuit et sur les balénières! Je te dirai le reste à bord de la frégate.

— Mais toi, qu'as-tu fait?

— Oh! pas grand'chose; j'ai seulement empoigné le lieutenant par la basane du ventre pour lui faire boire un coup à la grande tasse; mais je me suis retenu et l'ai jeté en arrière en criant : *Défe du paquet de viande!*

En apprenant que son ami avait porté la main sur le lieutenant du trois-mâts, Cagnard s'était mis à réfléchir profondément. Le cas était grave en effet, quoique en matière de discipline, la pénalité applicable aux délits commis sur les bâtiments de commerce soit loin d'être la même que celle des navires de guerre.

Le patron fit la grimace dont il avait l'habitude dans les circonstances difficiles, et qui consistait à cligner de l'œil droit en passant la langue sur ses lèvres; puis se penchant à l'oreille de son ancien camarade :

— Vois-tu, Frise-Poulet, c'est un conseil d'ami. Tu vas conter ça à l'aspirant de tout à l'heure, M. Martel, un bon enfant, qui vous a de la platine et de l'éducation comme un soixante et quatorze, un soigné, quoi! Moi, je le prierai de parler pour toi devant le conseil; tu en seras quitte à bon compte. Ça te va-t-il?

— Ça me va!

Un éclat de rire homérique qui retentit sur le pont du trois-mâts suspendit la conversation des deux marins. Les canotiers se levèrent sur leurs bancs pour voir ce qui se passait. Ils aperçurent bientôt le cuisinier, barbouillé de noir de la tête aux pieds; l'éleve venait de le dénicher dans la soute au charbon. Sa frayeur était extrême; ses dents claquaient les unes contre les autres; et tendait des mains suppliantes vers le capitaine, puis vers l'aspirant.

— Grâce! grâce! mes deux messieurs, je ne le ferai plus, je suis innocent. Pardonnez-moi, je vous en prie à genoux!

Martel se tenait à distance et lui faisait signe d'embarquer.

— Mais que veut-on faire à un pauvre homme comme moi! mon Dieu! mon Dieu! mon bon Jésus! j'ai peur! Est-ce qu'on va me fusiller à bord de la frégate?

— Tu ne l'auras pas volé, maudit coquin de gargotier, criait le capitaine, le seul que la colère put empêcher de rire aux sanglots et aux lamentations du cuisinier. Embarquez, pendard!

Frise-Poulet et ses compagnons eux-mêmes ne conservèrent pas leur sérieux, et une nouvelle salve de railleries accueillit le cuisinier quand il tomba comme une masse dans le canot où ses jambes ne purent le porter.

— A-t-on jamais vu pareil fahi-chien? dit Cagnard haussant les épaules.

Cette exclamation du quartier-maître provoqua un débordement de quolibets: chaque rameur trouva son mot à dire :

— Tu n'es pas blanc! maître marmion, comme dit cet autre.

— C'est comme ça que tu pâlis, toi; chacun sa mode.

— Tu ne vois pas qu'il fait comme ces dames qui vont acheter pour deux sous de fraîcheur chez l'épicière; il paraît que la soute au charbon est son pot au rouge.

— Non, c'est sa maison de campagne.

— Quand nous inviteras-tu aux vendanges, monsieur de la casserole?

— Oh! le vilain coq! oh! oh! le paysan! le négociant! hu! hu!

Martel, en ce moment, descendit dans le canot.

— Silence! — Pousse! — Laisse tomber les avirons! — Avant partout! le commanda-t-il successivement; puis s'adressant au patron : A bord de la frégate! dit-il, et il s'assit.

II.

Le conseil de Justice.

Le lendemain, vers dix heures du matin, l'équipage de la *Cléopâtre* examinait, non sans de nombreux commentaires, les préparatifs nécessaires par la séance prochaine d'un conseil de justice. Le gaillard d'arrière était converti en salle d'audience; sur une table, convertie d'un tapis vert, se trouvaient en copie général maritime, une chaire et quelques feuilles de papier. Un fauteuil indiquait à l'avance la place du président, tandis que des chaises placées à droite et à gauche marquaient celles qu'occuperaient les autres juges. Deux factionnaires postés au pied du grand mât, limite de l'enceinte réservée, avaient reçu la consigne de ne laisser passer personne sans l'ordre formel du commandant.

Les matelots, pour qui le moindre incident est un sujet d'interminables dissertations, faisaient en attendant mille contes étranges à propos de la révolte des baleiniers. Chacun de ceux qui avaient pris part à l'arrestation des accusés décrivait sa version recueillie à bord du *Harpon*. Tous les récits étaient différents, et la scène de la veille surtout donnait lieu à de nombreuses controverses. Au dire des uns, la résistance de Requin avait été héroïque; mais, d'après les autres, souverainement ridicule. Cependant l'opinion la plus accréditée à ce sujet était celle de Cagnard, qui, en sa double qualité de patron du grand canot et de quartier-maître de manœuvre, jouissait d'une influence considérable, encore mieux établie peut-être par sa réputation de vigueur athlétique. Frise-

Poulet, ancien camarade de Cagnard et avec qui avaient déjà navigué plusieurs autres hommes de l'équipage, excitait donc beaucoup plus de sympathie que ses compagnons d'infortune; par contre, la brutalité farouche du porteur de moustaches était généralement désapprouvée. Quant au cuisinier, il n'y avait qu'une voix sur son compte; le plus débonnaire des spectateurs ne lui accordait pas le moindre intérêt; sa poltronnerie ne trouvait grâce devant aucun des graves censeurs qui condamnaient et absolvaien sur l'avant, par anticipation aux jugements du conseil.

Enfin les officiers parurent au panneau de l'arrière. Au lieu d'être dans la tenue négligée qu'on tolère ordinairement à bord, dans les pays chauds, ils étaient agrafés et colletés comme pour une parade, portant l'épée, la hausse-col et le chapeau monté. Le commandant, qui devait présider, les invita à s'asseoir, et ouvrit la séance. On permit alors à l'équipage d'approcher; en un instant le gaillard d'arrière fut rempli de curieux, et le juge rapporteur commença la lecture des pièces, qui se bornaient à une plainte assez obscure du capitaine du *Harpon*.

Requin fut amené le premier par la garde du bord; il arriva de mauvaise grâce, frognant les sourcils et jetant des regards de colère sur tous les assistants.

— Votre nom? demanda le président.

— On m'appelle Requin, parce que j'ai la peau dure, c'est connu! mes autres noms, je ne les sais plus. D'ailleurs, commandant, ajouta-t-il en retroussant sa moustache, qu'on fasse de moi ce qu'on voudra, je ne réponds rien de plus, c'est trop bête!

Le président continua néanmoins ses questions, mais inutilement; l'accusé s'était croisé les bras et gardait un silence obstiné.

On écouta ensuite les témoins, les officiers et le docteur du trois-mâts, les matelots anglais, et enfin les hommes de la *Cléopâtre* qui avaient arrêté les révoltés. L'éleve fut appelé le dernier et décrit la manière dont Requin avait voulu punir son camarade de s'être rendu.

A mesure que Martel parlait, le taciturne matelot jetait sur lui des regards de plus en plus menaçans. Le président en fit la remarque :

— Accusé, dit-il, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense? Requin détourna la tête avec humeur, il s'opiniâtrait à rester muet.

— Qu'on le reconduise aux fers! ordonna le commandant.

Les autres prévenus comparurent successivement; ils avouèrent tous que la veille une rixe avait eu lieu à bord du trois-mâts, non cachèrent pas la part qu'ils y avaient prise, mais déclarèrent aussi que la sévérité outrée du second était l'unique cause de leur rébellion.

Quant vint le tour de Frise-Poulet, un murmure bienveillant de l'équipage interrompit un instant le silence absolu qui avait régné jusque alors. Le commandant leva brusquement la tête, et regarda lentement sur l'auditoire un regard sévère qui suffit pour rétablir l'ordre; puis, s'adressant au camarade de Cagnard :

— Votre nom?

— Jean Ridal, autrement dit, Frise-Poulet.

— Votre âge?

— Vingt-quatre ans.

L'on entendit alors les mêmes témoins qui avaient déjà déposé contre les premiers révoltés.

— Vous êtes accusé d'avoir porté la main sur le second de votre bâtiment et d'avoir essayé de le jeter à la mer.

— Dame! embarquez Frise-Poulet, en tournant son chapeau dans ses mains avec embarras, n'est avis qu'il m'a fait plus de mal à moi, que moi à lui. S'il n'avait pas tapé le premier, je n'aurais pas commencé, bien sûr! Voyez-vous, commandant, ce n'est pas ma faute si je suis un peu vil.

— Vous avez pris part à une querelle qui n'était pas la vôtre et avez saisi une hache pour éloigner les matelots anglais qui obéissaient à leur capitaine en se jetant sur Requin.

— Oh! ça! l'histoire de leur faux peur; si j'avais voulu, je pouvais drôlement les dégrossir; mais je ne suis pas méchant. Je suis un bon enfant, tout le monde vous le dira. — Et le second lui-même, quoiqu'il vint de me tomber dessus, voyez-vous, commandant, je l'ai seulement poussé derrière, au lieu de le laisser tomber à la mer. Après ça, si vous voulez me garder à bord de la frégate, j'en serai content, parce que j'ai des amis, de vrais matelots ici.

A ces mots, Frise-Poulet jeta un coup d'œil satisfait autour de lui, et rencontra le regard de Cagnard qui semblait approuver son éloquence; toutefois, au lieu de poursuivre son plaidoyer :

— Si vous voulez permettre, commandant, ajouta-t-il, il y a monsieur l'aspirant qui vous contera tout ça, parce que j'ai emmerlé l'alle.

Le commandant avait autorisé Martel à remplir les fonctions de défenseur officieux; l'éleve ne chercha pas à pallier les torts de son client, mais s'appliqua à faire ressortir la brutalité du second, et la folle vanité du capitaine baleinier, ne manqua pas de raconter, à la louange de Jean Ridal, de quelle manière il s'était rendu dès la première sommation, et conclut en le recommandant à l'indulgence du conseil.

La garde reconduisit Frise-Poulet aux fers, et ramena bientôt le cuisinier, dont l'aspect provoqua de nouveau l'ilarité générale.

— Silence! cria le président; qu'on fasse évacuer le gaillard d'arrière! Cet ordre fut exécuté aussitôt; l'équipage se replia sur l'avant du grand mât, et de la continua à écouter l'interrogatoire qui recommença.

— Votre nom?

— Jules Piton, répondit l'accusé, tremblant de tous ses membres.

- Votre âge ?
- Trente ans.
- De quel pays êtes-vous ?
- Je suis de Bayeux en Normandie, monsieur le commandant; mes parents sont pauvres, mais honnêtes; tout en qu'on vous a rapporté de moi est faux, je vous jure! J'en suis incapable, sur mon honneur.
- Taisez-vous!

D'après les dépositions de tous les hommes du balancier, il restait constant que le cuisinier avait été un des principaux auteurs du désordre. Avant d'avoir complètement puni pour ses nombreux larcins, s'il était mis dans les deux années grâces de Requin et de ses camarades en leur distribuant du vin de cabot au capitaine. Quand il se vit un parti dans l'équipage, il quitta l'insolence à ses autres défaits. Depuis ce moment, il voulait organiser une rébellion, piller le navire et s'établir en pays étranger; mais l'équipage qui demande l'exécution d'un plan semblable lui manquait entièrement. Le capitaine découvrit, et essaya de désorienter, et ce fut alors qu'il se résolut à aller à terre faute de canon, il imagina de mettre le feu au bâtiment. Ses camarades eux-mêmes l'en empêchèrent. La veille, quand il était parvenu à se saisir des clés de la cambuse, avait enivré Requin et cause de la sorte la scène sur laquelle conseil le devait statuer.

Les jours son tour vint de parler, le Normand, qui accablait les témoignages unanimes de ceux mêmes qui, deux jours auparavant, faisaient cause commune avec lui. S'efforça de tout nier; il jura qu'il était victime d'un homme injuste, et comme les questions du commandant ne lui laissent aucun espoir de tromper les jurés, il se mit à pleurer et à demander grâce en avouant toutes ses machinations.

Les officiers haussèrent les épaules de mépris, et pendant qu'on le conduisait aux fers. L'équipage de la *Cléopâtre* l'accompagna de ses huées.

La séance devint alors secrète, le conseil délibéra long-temps à demi-voix; chacun des membres prenait la parole à son tour, une discussion assez vive avait l'air d'être engagée; plusieurs des jurés prétendaient qu'il ne leur appartenait pas de prononcer sur un cas aussi grave, et que les prévenus devaient être renvoyés en France pour y être jugés de nouveau.

— Eh! messieurs, dit le commandant, ne croirait-on pas que vous rangez d'hier? Une justice prompte et sévère produit toujours un bon effet à bord; volons la culpabilité, je vous donnerai ensuite mon opinion sur l'application de la peine.

La première question posée par le président fut résolue à l'unanimité; tous les accusés étaient reconnus coupables.

— Et maintenant, loin de faire un exemple qui impose, nous irions remettre à une lente procédure le soin de punir ces mauvais sujets. Contentons-nous de leur appliquer une bonne correction. Ces quatre matelots sont de vigoureux gaillards que nous garderons, et qui, vous le verrez, seront bientôt au nombre de nos meilleurs gabiers. Je ne cherche pas à vous influencer, messieurs, mais ne serait-ce pas pitié d'être cause que ces pauvres diables, assez excusables dans le fond, seraient jetés au logne et perdus pour la marine? Quant au cuisinier, c'est un bandit, heureusement trop poltron pour être dangereux; qu'il aille se faire pendre ailleurs?

La chaleur était accablante, le soleil se faisait cruellement sentir, quoique le pont de la *Cléopâtre* fût garanti par une tente qui l'ombrageait dans toute sa longueur; depuis quatre heures, les officiers s'élevaient sans interruption, et des bâillements mal combinés trahissaient leur ennui croissant. Cette circonstance plaïdait tout bas en faveur des arguments du commandant, dont l'avis fut adopté sans plus d'objections. On ne tarda pas à lire d'accord sur les articles du Code pénal, applicables aux révoltés; les griefs principaux ayant été écartés, le délit rentrait dans la compétence du conseil; il ne resta plus qu'à dresser procès-verbal de la séance et la délibération fut close.

L'équipage de la *Cléopâtre* attendait la lecture de la sentence.

— Frise-Poulet n'aura rien, tu verras! disait un jeune timonier, M. de la Pilonne n'a rien dit pour lui, n'est-ce pas?

— Il n'a pas de tort dans la langue, répondit un autre, ce n'est pas comme les charbons de la frégate qui l'ont fait parer tous les matins.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire à Requin?

— Eh! dit Cagnard, pas grand chose, tu verras; on lui tannera l'écume, et file ton nœud!

— Et le cuisinier? ce Pilon, comme il s'appelle?

— Il n'est pas dans de beaux draps, par exemple; je ne changerai pas mon avis là-dessus.

Comme la fin de conversations semblables furent interrompues par le son du tambour qui battait l'assemblée, l'équipage de la frégate et celui du bâtiment se mirent en rang; les cinq coupables, conduits par la garde, furent faits au pied du grand mât.

— Envoyez! cria l'officier de service.

Un coup de canon fut tiré, et le pavillon de justice se déploya en même temps à l'extrémité du mât de misaine.

Le pastiche maritime est prompt. A peine le conseil était-il dissous et l'équipage rassemblé, que le commis d'administration du navire, en sa qualité de greffier, lut le jugement à haute voix.

Le cuisinier était condamné à la cale.

— Qu'est-ce donc que la cale? demanda-t-il au caporal de garde placé près de lui.

— Peu de chose, mon garçon. On l'apprend d'une manière honnête que tu vas être pendu tout à l'heure, répondit le caporal en souriant.

Le malheureux Normand fut anéanti par cette nouvelle; ses jambes ne pouvaient le soutenir; il devint plus pâle que la mort et s'appuya contre le mât. Ses camarades jetèrent sur lui un regard de dédain.

Requin était condamné à recevoir douze coups de corde et à passer, en outre, trois années consécutives au service de l'état. La première partie de la sentence n'eut pas l'air de lui faire grande impression, mais il fronça le sourcil et laissa échapper un juron formidable lorsqu'il entendit la seconde. Enfin, Frise-Poulet et ses deux camarades durent aussi recevoir douze coups de corde et rester à bord de la frégate jusqu'à la fin de la campagne; cette décision du conseil parut étonner beaucoup l'équipage de la *Cléopâtre*.

— Maître de quart! faites disposer tout ce qu'il faut pour donner la cale, commanda l'officier.

Les gabiers montèrent pour placer les poulies nécessaires et y passer un long cordage qui glissa du bout de la grande vergue à la mer.

Le commandant de la frégate s'adressa à son second:

— Lieutenant, qu'on fasse justice aux quatre autres en attendant!

Dès qu'il eut reçu cet ordre, l'officier tira son épée, fit signe à Requin d'approcher et de retirer sa veste, puis il donna l'ordre à quatre matelots d'amarrer solidement le coupable à l'échelle des haubans.

Le sombre balancier se prêta à ces préparatifs avec insouciance, découvrit à nu ses épaules massives et se laissa attacher.

Le lieutenant promena alors ses yeux sur les matelots gradés du bord:

— Cagnard, dit-il à haute voix, sortez des rangs!

Et lui montrant de la main une forte tresse préparée à l'avance:

— Je vous ordonne de donner douze coups de corde à cet homme, et frappez ferme, sous peine de prendre immédiatement sa place!

Tel est le protocole consacré.

Le quartier-maître laissa tomber à intervalles égaux, sur le dos du patient, la rude manœuvre, qui d'abord y traça son passage en larges raies bleues et finit par se tendre de sang.

Jusqu'au dixième coup, Requin, comme s'il eût tenu à justifier son terrible nom, resta immobile et insensible en apparence; mais à la fin la douleur l'emporta, il se débattit en poussant des cris horribles. Après cela, il fut détaché et laissé libre sur le pont. Les deux autres balanciers subirent la même peine sans affecter le même stoïcisme; Frise-Poulet enfin fut amarré.

— Sois tranquille, lui dit Cagnard à l'oreille, je sais que c'est toi, gueule bien fort!

Le quartier-maître, en effet, sut rendre la garçotte moins pesante pour son ancien camarade. Quand l'exécution fut achevée:

— Tout à l'heure nous causerons, dit Frise-Poulet.

— Et nous fumerons une pipe ensemble, répondit Cagnard, qui alla reprendre son rang.

Le code pénal de la marine, révisé pour la dernière fois par l'assemblée constituante (1), et tel qu'il existe aujourd'hui, n'est pas seulement une œuvre draconienne essentiellement incomplète et toujours élastique par suite des termes vagues dans lesquels il est conçu; mais c'est encore une loi merveilleusement absurde. La classification seule des peines entre elles suffit pour le démontrer. Ainsi, à deux degrés au dessus de la dure punition corporelle que viennent de subir Requin et ses compagnons, se trouve placée par la législation la peine de la cale qui, selon nous, mériterait beaucoup mieux la simple dénomination de bain de mer.

Le coupable est solidement attaché sur un cordage, on le hisse au bout d'une vergue et on le laisse tomber à l'eau, dont il est immédiatement retiré. Le nombre des immersions ne peut être de plus de trois; les meilleures précautions sont prises pour que le patient ne puisse se faire aucun mal; c'est une véritable épreuve de franc-maçonnerie; on a eu soin de le mettre à cheval sur une traverse en bois, et de lui placer les pieds et les mains sur deux autres barres plus petites. Des boulets sont amarrés un peu au dessus de lui, de manière que sa chute est nécessairement verticale. Les bons nageurs qui se jettent à l'eau la tête la première courent beaucoup plus de dangers que l'homme condamné à la cale, car celui-ci, dans aucun cas, ne peut tomber de travers ni se blesser. Lorsqu'on le ramène à bord, il est d'usage de lui offrir un petit verre de liqueur forte pour le remettre de sa triple chute. L'on a l'exemple de matelots qui se déclaraient prêts à recommencer l'expérience, à la condition d'une seconde dose d'eau-de-vie ou de tafia.

Nous ne mettons pas en doute qu'on puisse rendre à la fois plus efficace et moins barbare un régime pénitentiaire exceptionnel qui contraste d'un bout à l'autre avec celui de l'armée de terre, et n'est aucunement en rapport avec les mœurs de notre époque et de notre pays.

Du reste, la peine de la cale n'est jamais semblable à elle-même; redoutable jusqu'à un certain point à bord d'un vaisseau dans les mers du Nord, elle n'est plus qu'un badinage dans les pays chauds, surtout sur un petit bâtiment.

Cependant l'appareil est imposant; l'homme suspendu entre le ciel et la mer tombe à un coup de sifflet et est relégué au pas de course; ce n'est pas sans terreur qu'on le voit disparaître comme un plomb de sonde à trente ou quarante pieds sous l'eau. Enfin elle entraîne la réduction de pied, circonstance qui la rend assez redoutable pour que nous devions en tenir compte.

Jules Pilon, de Bayeux, qui faisait sa première campagne à bord du *Harpon*, n'avait jamais entendu parler du supplice de la cale; se re-

connaissant plus coupable qu'aucun des autres, après le spectacle dont il venait d'être témoin, il n'eût pas la pensée de mettre en doute la réponse du caporal. Quand les gabiers qui devaient l'anarrer sur le fatal cordage vinrent le prendre, il se prit à pousser des cris affreux, et, se croyant à sa dernière heure, demanda d'un ton suppliant à parler au commandant.

— Que lui veux-tu, au commandant ? dit Cagnard, ton affaire est claire, va, il n'y a plus à chanter : papa, maman ! — en roule ! ici ta main ! ton pied là ? allons !

— C'est que je voudrais me confesser, dit le Normand avec effort. Le quartier-maître et ses voisins étouffèrent un éclat de rire et achevèrent leurs amarrages. Dès que tout fut prêt, un coup de sifflet bref et semblable au cri de l'oiseau moqueur, en avertit le lieutenant qui présidait à l'exécution.

— Hissez ; commanda l'officier. Le maître roucoula sur son sifflet un chant saccadé et vif ; trente hommes rangés sur le *cartahu* coururent avec ; trois secondes après, le Normand s'ignait en l'air, semblable à un de ces pantins que les enfants font gesticuler à l'aide d'un fil.

Malgré sa profonde terreur, il retrouva la voix et s'écria encore : — Grâce ! grâce ! pardon ! un confesseur, pour l'amour de Dieu !

Le lieutenant se pinça les lèvres pour conserver son sérieux ; puis il commanda :

— Larguez ! Le rossignol du maître traduisit l'ordre en sons perçans, les matelots ouvrirent les mains, et Jules Piton descendit à la nier avec la rapidité de la flèche.

— Hisse ! Les trente marins, ramassant la corde, s'élançèrent au pas de course ; la blême personne du patient, toute ruisselante, se balança de nouveau à l'extrémité de la grand'verge.

Cette fois le cuisinier n'ouvrit plus la bouche ; sa tête était penchée sur son épaule et ses yeux fermés, il se croyait mort.

Après le troisième coup de cale, on le rentra à bord dans un état d'évanouissement complet.

Le cambusier de la frégate attendait qu'il fût démarré pour lui offrir le bougayan de tafia de rigueur.

— Il ne pourra pas boire, il est quasi-mort, dit Cagnard, occupé à défaire les nœuds du cartahu.

— Attends un peu, tu vas voir, ajouta le caporal de garde.

— Portez-le au poste des blessés, où le docteur l'attend, dit le lieutenant.

Cagnard, le caporal de garde et quelques autres emportèrent le cuisinier, tandis qu'au son du fifre et du tambour on faisait défilier l'équipage sur le pont.

Les cinq ou six marins, toujours suivis du distributeur des rations, firent halte dès qu'ils furent dans la batterie à l'abri des regards de l'officier de service.

— Il y a bien besoin du docteur ! dit Cagnard ; veux-tu parier que je le fais revenir d'un coup de poing ?

— Bah ! dit un autre, il lant le chatouiller sous les pieds.

— Laissez-moi faire ! interrompit le caporal d'un air grave, en sortant une cartouche de sa giberne.

— Tiens ! cette invention !

— Tu vas voir. Le laquique militaire secoua dans sa main une pincée de poudre brune et en remplit le nez de Piton qui se leva en sursaut et éternua à se rompre le crâne.

Les assistans admirèrent également l'ingénieuse idée et la tabatière du caporal qui mettait son tabac à priser dans une cartouche.

— Je n'ai pas fini, reprit le caporal en replaçant son singulier cornet de priser dans un des compartimens de sa giberne ; et s'adressant alors au cuisinier :

— Condamné, dit-il, puisque vous avez échappé à la corde et à la noyade, nous allons essayer de l'empoisonnement. Avez ce *bougayan de mort aux mouches*, par ordre du conseil !

A ces mots, le caporal prit le petit vase de fer blanc des mains du cambusier et le présenta à Piton, qui se frotta les yeux et ne compréna rien à ce qu'on lui disait.

— Allons donc ! avale ce tourne-l'œil, ce sera bientôt fini ; dans dix minutes tu auras filé ton cable, Avale !

Gaspard et ses compagnons rient en insistant.

— Bois donc, potron ! c'est une ration de colique, rien de plus.

— Non ! non ! je ne veux pas, dit avec horreur le cuisinier, qui eut comprendre enfin de quoi il s'agissait.

— Tu ne veux pas ? une fois, deux fois ; eh bien ! à ta santé !

Le caporal rendit au cambusier le bougayan vidé en un clin-d'œil et remonta sur le pont, laissant l'agent des vivres et le Normand aussi stupéfaits l'un que l'autre. Cagnard et ses camarades battirent des mains :

— C'est un malin ! un soigné ! en a-t-il de l'aplomb, le caporal !

Eu ce moment les tambours battaient la breloque, les rangs furent rompus, et Frise-Poulet, frappant sur l'épaule de Cagnard, feignit de venir causer avec lui sur le gaillard d'avant.

Comme ils passaient au pied du mat de misaine, ils rencontrèrent Resquin qui lança sur eux un regard de colère humaine. Ils y prirent à peine garde et allèrent s'asseoir à l'ombre du mâtouin, sur une petite

élévation d'où l'on voyait parfaitement les mornes boisés de la grande terre et les campagnes défrichées de l'île Sainte-Catherine.

III.

Les deux Pipes.

L'équipage d'un bâtiment de guerre est divisé en deux portions égales ou *bordées*, qui prennent les noms des deux côtés du navire : *tribord* et *babord*. A la mer, une *des* bordées est toujours de service, prête à exécuter les manœuvres que nécessitent les changemens de route ou les variations de la brise ; mais si la force et la direction du vent restent les mêmes, les matelots de quart, nonchalamment étendus sur le pont, fument, chantent, causent entre eux, se font des contes ou même essaient de dormir. Un des officiers veille sur le gaillard d'arrière. A l'avant, au milieu des matelots, un élève de marine, assis sur un canon, perché sur le bastingage, ou se promenant de long en large, attend quelque incident qui vienne le distraire de ses rêveries.

Après avoir passé quinze jours au mouillage de Sainte-Catherine, la *Cléopâtre* appareilla pour retourner à Rio-de-Janeiro, emportant les quatre baleiniers incorporés dans son équipage, ainsi que Jules Piton, qu'on devait renvoyer en France par la première occasion.

Le temps était superbe, les babordais étaient de quart et minuit allait sonner :

— En bas, réveillez les tribordais ! commanda l'officier de service.

Cinq minutes plus tard tout le monde était en rang ; on fit l'appel général. Puis il fut permis à ceux qui avaient buveauté jusque-là d'aller, à leur tour, passer quelques heures dans leurs hamacs.

La frégate s'élevait vers le tropique du Capricorne ; la nuit était étoilée et transparente ; la brise portait à bord les parfums de la côte le long de laquelle on naviguait.

Cagnard, qui se trouvait du nombre des nouveaux réveillés, jeta un regard sur le ciel : — C'est un vrai quart de « caregnes » que nous allons faire, matelot, dit-il à Frise-Poulet ; viens l'asseoir sur la drome, et blaignons un peu.

Frise-Poulet suivit son camarade ; il se mirent à causer à demi-voix de leurs navigations passées.

Martel prenait aussi le service ; après avoir parcouru cinq ou six fois la longueur du gaillard d'avant à grands pas, comme pour chasser le sommeil, il grimpa sur une canonade et examina à son tour le temps avec attention :

— Il n'y aura guère à manœuvrer, murmura-t-il ; voici un vent qui nous conduira au jour sans qu'il faille toucher une corde.

Cette réflexion faite, il évoqua ses pensées favorites, et, abandonnant les voiles de la *Cléopâtre* au souffle embaumé qui les arrondissait, il se transporta à deux mille lieues au delà de l'Océan.

Là, les nuages étaient gris ; la mer bruyante se roulait à la plage au bas d'un mur à pic ; quatre longues rangées d'arbres dépouillés de feuilles bruisaient en se heurtant les unes contre les autres, une citadelle sombre, derrière elle des mâtures élevées, plus loin des chantiers, des ateliers, le bague, la corderie, les cosernes de la marine, plus loin encore des clochers aux fleches élancées sur les coteaux d'alentours ; — c'était Brest.

L'élève embrassa rapidement le panorama tout entier ; puis laissant les vieilles tours, les bourgades, le port sinueux, les remparts et même la promenade aux trois allées, il entra dans le petit jardin d'une maison voisine, et regarda attentivement une fenêtre derrière laquelle se croisaient deux rideaux de mousseline jaune.

— Elle dort ! elle rêve peut-être ! je n'aurai pas fini mon quart qu'il fera grand jour ; elle écartera ses draperies et ouvrira la croisée : — Mon Dieu ! dira-t-elle, qu'il fait froid ce matin ! Elle refermera tout bien vite. Car c'est l'hiver là-bas ; les feuilles desséchées roulent sur le cours d'Ajot et la fumée des hautes cheminées tourbillonne au gré du vent. — Ici, c'est à peine si l'on peut respirer, à l'heure qu'il est.

L'aspirant se reprocha aussitôt cette dernière réflexion ; il dénoua sa cravate et déboutonna sa veste, exposa sa poitrine à la brise, et fit de son mieux pour oublier qu'il était au Brésil, à bord de la *Cléopâtre*. Nous devons ajouter qu'il y réussit complètement ; son imagination, son cœur ; pour mieux dire, l'isola du monde réel, l'espace disparut. — Le temps était effacé. — Il ne tarda pas à voir, comme dans un rêve, mais bien distinctement, une jeune fille d'à peine seize ans, blonde, rose et gracieuse qui lui souriait :

« — Bonjour, monsieur René, lui dit-elle ; vous venez passer la journée à la maison, c'est bien aimable à vous ; entrez au salon, maman vous verra avec bien du plaisir ; l'on a beaucoup causé de vous hier soir.

» — Hélas ! mademoiselle, je ne passerai point la journée à terre, pas même en rade de Brest ; l'ordre de partir est arrivé hier soir à nous allons au Brésil, en station. »

La jeune fille pâlit et sa main placée sur le bouton de la porte ne le tourna pas encore. Ses grands yeux bleus interrogeaient Martel et semblaient lui reprocher son départ.

« — Il est des souvenirs qui ne suivront au delà des tropiques ; il est une image chère que rien ne saurait me faire oublier. Pendant mes heures de veille, elle sera devant moi ; je croirai vous voir, vous entendre en ore, et je trouverai ma douneur. »

Lorsque l'élève acheva cette phrase, l'autre main de la douce Sophie se trouvait dans sa main ; il la pressa sur son cœur avec transport et la

porta ensuite à ses lèvres : puis la porte s'ouvrit, et ils entrèrent tous deux.

« — Voici M. René qui vient nous faire ses adieux. la Cléopâtre va partir tout à l'heure. »

Mme Cimard invita l'élève à prendre un siège et lui fit quelques questions relatives à sa prochaine campagne.

Martel, que nous suivions dans ses divagations amoureuses, glissa rapidement sur une conversation assez longue; seulement, il se rappela avec bonheur l'émotion de Sophie et son interruption, tandis que la vieille dame faisait des vœux pour lui.

— Vous nous reviendrez enseigner de vaisseau, je l'espère, disait Mme Cimard.

Et lui-même se dirigeant vers la croisée d'où l'on voyait la rade :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-il, la briso est bonne.

Puis il revint s'asseoir tristement; ses yeux et ceux de la jeune fille se rencontrèrent avec l'expression du regret. Un instant après, un coup de canon se fit entendre; Martel se leva.

— Adieu, mesdames, dit-il; voilà le moment fatal arrivé; ce coup de canon est un arrêt sans appel.

— Bon voyage, mon ami, dit la vieille dame; n'oubliez pas que votre père et M. Cimard se sont aimés comme des frères, et que nous vous portons une sincère affection; enfin, si vous songez à nous quelquefois, et que vous en trouviez l'occasion, donnez-nous de temps en temps de vos nouvelles. Je prendrai toujours un vif intérêt à tout ce qui vous touchera.

— Je serai heureux de vous écrire et n'aurai garde d'y manquer, puisque vous daigniez le permettre, répondit l'élève avec éfusion. Puis, se penchant vers Sophie : — Un souvenir, un souvenir, de grâce ! murmura-t-il d'un ton suppliant.

— Passez par le jardin, répondit la jeune fille à voix basse. Bon voyage, monsieur René, ajouta-t-elle plus haut.

Et elle disparut du salon.

Comme l'élève traversait le jardin, les rideaux de mousseline s'agitèrent, la fenêtre s'ouvrit, et Sophie tendant la main :

— Tenez; adieu !

A ces mots, elle laissa tomber une petite bourse de perles où se trouvait brodé son chiffre de jeune fille, au milieu d'une guirlande de fleurs.

Quand Martel releva la tête, l'apparition avait fui, mais les draperies s'agitaient encore. Il restait en extase, à la même place, comme enchaîné par un pouvoir magique, lorsqu'un second coup de canon rompit brusquement le charme. A l'instant où le dernier canon de la Cléopâtre poussait de terre, il arriva au quai en courant. Quelques minutes après, l'élève avait les yeux fixés sur une fenêtre où, à travers les branches des grands arbres, il croyait apercevoir les formes vagues d'une jeune fille. Dès qu'il fut à bord, il prit une longue-vue et distingua parfaitement Sophie. Enfin, le cabestan gronda, les voiles se déployèrent, et la frégate, penchée sur la hanche, s'élança vers la haute mer en caracolant.

Cette scène passa tout entière devant les yeux de l'amoureux rêveur. Tandis que la Cléopâtre remonta la côte du Brésil, les mêmes rêves qui l'avaient ému à son départ de Brest se représentaient à la fois à sa mémoire et à son cœur; il s'abandonnait à une mélancolie pleine de charmes.

— Comme je fus triste alors ! se disait-il; il me sembla avoir tout perdu. Mes camarades riaient et chantaient; moi j'étais anéanti en voyant la terre s'éloigner.

— Si au moins, cette fois, à notre arrivée à Rio, je trouvais une réponse à l'une de mes lettres ! reprit-il en rentrant tout à fait dans sa position présente.

Il ne lui fallut que cette transition pour se jeter du passé dans l'avenir et bâter un merveilleux château en Espagne : — Il donnait la main à Sophie, montait avec elle le perron de l'église; on allait béner leur union, il était au comble du bonheur...

Nous dirons comment il fut brusquement ramené du passé et de l'avenir dans le présent; mais d'abord jetons les yeux sur le groupe de marins dont Frise-Poulet est le centre maintenant. Les gens de quart n'ont pas long-temps permis au jeune gabier de rester en tête-à-tête avec son matelot Cagnard; il a une réputation de chanteur et de conteur qui l'a précédé sur le gaillard d'avant, et il s'est vu obligé, pour satisfaire le vœu général, de commencer en ces termes l'histoire du Prince Mystérieux :

— Donc, sabot ! cueiller à pot ! eric ! erac ! ma chique dans ton hamac ! Si quelqu'un de vous autres veut savoir le moyen de faire fortune sur mer, je vas le lui enseigner par l'exemple du prince mystérieux. Je te vois là-bas, finasser, consérer de deux jours, qui me largues avec des yeux plus larges que le grand panneau; tu crois peut-être que je ne te donne pas ? — Tu es dans le pétrin, malhe ! Gros-Bas,

— Si Frise-Poulet savait ce moyen, bêtesse dans le coin, que tu te dises toi-même, en place de nous l'enseigner, il s'en serait fait des rentes, et, pour le quart d'heure, il ne nous contrairait pas des blagues sous la religieuse de grand'voile; il se promènerait à terre, la canne à la main, comme un commissaire des classes; il ferait son négociant et porterait des bretelles et un gilet à fleurs d'or. — Ce n'est pas ça ou quasiment que tu calcules en toi-même, hein ? marchand de mau raisé musique. Réponds un peu : à ta mine, je vois que j'ai mis le doigt dessus. Faut donc vous dire en vous disant, matelots, que le pain de munition c'est mon goût et le biscuit mon passion, sans compter que d'être gabier c'est mon plaisir. Je

suis philosophe, comme on dit. Toutes fois et quantes je touche mon décompte de campagne, je ne le laisse pas moisir; à preuve qu'à mon dernier retour, j'avais, le lundi, 435 francs, sans compter les centimes; et que, le dimanche soir, il a fallu que mon hôte me fit crédit pour souper.

— Tiens ! ce n'est pas étonnant, interrompit Cagnard, le jeudi nous allons au pardon de Gouesnou, et vous savez qu'il y a tout le long de la route des mendians bretons, des galeux, des estropiés; voilà Frise-Poulet qui défait sa ceinture où était son décompte...

— Assez causé ! reprit le modeste conteur, c'était pour écrier la moisissure. S'agit à présent du prince Mystérieux; c'était un garçon taillé en bougre, des épaules plus brillans que des fanoux de combat, qui vous regardaient, suivant qu'il était en colère ou de bonne humeur, comme des tonnerres ou du velours; pour sa guibre, la Cléopâtre n'en a pas une plus belle, par en dessous il vous portait des palans de moustaches frises en aérochre-cœur, ni plus ni moins que le croc de la poule de grande anure; pour le gabari on n'a pas vu le pareil du prince Mystérieux. Mais son oncle Grand-Flandrin, le roi du pays, avait mangé la grenouille et mis la cloche sur la porte, sans dire seulement : Défilé du vent ! Sa pauvre bonne femme de mère était morte depuis long-temps, ce qui fait que le prince Mystérieux n'avait pas ce qui s'appelle cinq sous dans sa poche pour acheter une once de tabac à fumer. La bonne mine, c'est agréable; mais tout de même, pour qu'un vous donne à crédit, il vaut mieux avoir un métier, une profession, quoi ! — Ça me fait penser qu'une autre fois je pourrai vous conter l'histoire de Crédit et sa mort ou pays des Provençaux. — Donc, quand on sut dans le royaume que Grand-Flandrin avait déserté de faction, voilà les gendarmes qui vous abordent le prince Mystérieux et lui disent comme ça :

— De la part de la loi et du commissaire de police, vous allez être roi ! c'est votre tour !

— Si c'est vrai que mon oncle a quitté son poste, je ne dis pas non, répond le prince; mais d'abord il faut qu'on me paie un mois d'avance pour entrer en campagne; sans quoi j'aime mieux me faire recommandeur de fauence, vu que j'ai du goût pour cet état et que j'ai étudié dans la partie.

— Mettez-moi le grappin sur cet homme-là, dit le commandant des gendarmes, il faut qu'il soit roi du royaume, et pas tant de raisons !

Ça fait qu'on ramasse le prince Mystérieux et qu'on vous l'embarque dans une voiture tout en or, traînée par sept chevaux blancs qui s'appelaient comme les sept jours de la semaine. Dimanche était en fête qui ne tirait rien, mais en revanche, quand il était une fois à l'écurie, il mangeait, tout seul, pare que les six autres ensemble. La gendarmarie courait tribrard et bahord du carrosse, et il y avait le commandant qui criait en passant par les villes, les villages et tout partout :

— Vive le prince Mystérieux qui est, à cette heure, notre roi, en remplacement de Grand-Flandrin, parti sans permission du congé et qui ne répond plus à l'appel !

Pourtant le prince Mystérieux n'était pas content, vu qu'il n'avait pas un triste farthing dans sa poche et que son oncle avait laissé la caisse du royaume vide comme une bouée en tôle. Quand il arrive au Louvre, il demande à diner. Il y avait par là une vieille servante qui lui donna un morceau de pain de munition plus dur que du biscuit; ce n'était pas rigolant ! Mais où il n'y a rien, comme on dit, le roi ne trouve pas à frioter.

— Vous n'avez qu'à descendre au jardin, sire le roi, lui dit la vieille; dans la grande allée vous cueillerez des pommes; elles ne sont pas trop mûres; c'est égal, ça vous aidera tout de même à faire passer ce pain-là.

— Eh bien ! c'est gentil d'être roi de cette façon, pensait le prince; d'ici à ce qu'on me donne ma paie, j'ai les temps de mourir de faim trente fois. Je vais désertier aussi, c'est bien décidé !

Il se disait donc en lui-même, quand il vous aperçoit une belle dame tout habillée d'or et de diamans; elle s'avance vers lui et lui dit :

— Jo suis ta marraine !

— Ça me va ! répond le prince. Alors, conséquemment, vous êtes la fee Mystérieuse !

— Haide comme ballé, mon garçon ! que dit la fee. Je t'ai vu dans les feux de file, je viens t'en déhaler.

— C'est bien honnête de votre part, marraine; grand merci ! Mais comment ça ?

— Nous allons d'abord casser une croûte, mon petit, et puis je t'apprénderai la chose.

En même temps la fee sortit de sa poche un pain frais, un rôti et une salade de céleri, avec deux bouteilles de vin blanc. Le prince Mystérieux ne se fit pas prier pour larguer son pain de munition et ses pommes vertes.

Après qu'ils eurent bien diné sur l'herbe et pris la liqueur, voilà la fee qui tire de son sac un petit sabot en bois rouge, qui n'aurait pas tenu un boujron d'eau-de-vie, et plus mignon que la yole du commandant, un vrai bon d'embarcation !

Elle lui dit alors :

— Tu vois ça ?

— J'y vois; après ?

— Il y a là un ruisseau qui va à la rivière, la rivière va à la mer, c'est connu.

— Connu ! marraine, dit le prince

— Tu mettras ce sabot sur le ruisseau, tu monteras dedans, et tu t'en iras en mer avec.

— Mais, marraine, ce sabot je puis le cacher tout entier dans ma main, et vous voudriez que j'entrasse dedans ?

— Fais ce qu'on te dit, tu verras.

Voilà le sabot lancé, le prince met un pied dessus, ça va ! le sabot grandissait à mesure ; deux pieds, ça va encore ; Mystérieux s'assied dedans, ça va toujours. Le courant emmenait l'embarcation. Quand elle fut en rivière, un mât lui poussa comme un champignon avec une voile établie dessus. Quand elle fut en mer, voici que le sabot était un joli trois-mâts, avec dix hommes d'équipage, une cargaison de vin de Bordeaux et tout ce qu'il fallait pour naviguer.

Qui fut bien attrapé, quand on chercha le roi dans son jardin ? Qui eut un pied et aussi une brassée de nez ? — C'est le commandant des gendarmes ; pas plus de roi que de prince Mystérieux !

— *Range à border les lumières ! Hisse le grand foc ! Largue les perroquets ! Amure basses voiles !* Le prince était en route pour Calcutta. Le sabot de la fée marchait comme un charme ; on n'a jamais vu un trois-mâts pareil, tout à bord était de fin argent, d'or, de diamant et de satin ; il y avait des garnitures en soie et des bonnettes en dentelle, le pont était brillant comme un miroir, et la cale bondée de marchandises, choix sur choix. Le prince pensait en lui-même :

— Laissons courir, ça va bien !

Pourtant la fée avait mis une condition à toutes ses bontés, il fallait que le prince fût *matelot* comme pas un au retour du voyage.

Frise-Poulet prit haleine après cette brillante entrée en matière ; Cagnard fumait sa pipe avec une évidente satisfaction, car le conte du gahier avait un succès d'enthousiasme ; les auditeurs attentifs demandaient la suite à l'unanimité :

— Par conséquence, reprit le narrateur, le prince Mystérieux pensait en lui-même : — Ce n'est pas tout que des choux, faut encore autre chose pour faire la soupe. — Être matelot comme pas un ! — Ma marraine croit donc qu'on vous fait un matelot comme un aspirant ou un chirurgien, avec des bouquins à quatre sous, du latin qui ne veut rien dire et des grands airs de *si signor*. En voilà une idée de bouff, par exemple, pour une marraine doublée d'or et d'argent, et une fée encore ! Malgré ça, il n'y a pas à dire : c'est ci, c'est ça ; voilà ce que c'est ! Elle m'a bien annoncé qu'il m'arriverait malheur si je n'étais pas un fini, un vrai, un vienx de la cale, quoi ! à notre retour du voyage. Par où je vas-t-il donc commencer ? — Une illumination ! — C'est de prendre un professeur !

Du temps qu'il se contait ça en soi-même, il voit descendre de la lune un ancien, un gahier dans le genre à Cagnard, mon matelot ici présent, un aimant, quoi ! une peau tannée, un flambart, comme dit le Parisien. Il vous avait une balle à être né dans un baril de goudron, une paire de favoris de chaloupière, les cheveux cirés au galipot et tirés en tire-bouchons, des pendans d'oreilles en cuivre doré, une chique de tabac dans le bec... Tu vois ça, vous autres ? permettez que je crache.

— Pst ! qui fit le prince.

— Présent ! dit l'autre.

— Comment l'appelles-tu ?

— Palan d'Amure, mon prince, pour vous servir.

— Eh bien ! puisque c'est là ton nom, veux-tu être mon professeur ?

— Palan d'Amure se mit à rire, comme Cagnard ou moi ferait, si le fils du roi nous demandait de lui apprendre la musique.

— Pas de bêtises, maître Palan, dit Mystérieux ; veux-tu, oui ou non, me faire *matelot* comme pas un, ou tant seulement comme toi ? Si ça te va, je te donne double ration à tous les repas, sans compter un beau cadeau au retour de la campagne.

— Pas de bêtises, mon prince, répond Palan d'Amure ; si c'est la pure vérité, vous ne pouviez pas mieux vous adresser.

Il ramasse alors un bout de corde et lui disant : — Voici l'A B C ; commençons !

— Sitôt, il fait un nœud plat ! *une ! deux !* le prince n'y vit qu'un feu. — Voilà par où l'on commence ; faites-en autant, dit le matelot, et je vous régèlerai.

Mystérieux veut l'imiter ; — cric, erac ; — il fait comme Grand-Sorin le conserit, un nœud de vaches sauf le respect pour la compagnie.

— Ce n'est pas ça, mon prince, dit Palan d'Amure, attrape à recommencer ! jusqu'à temps que vous sachiez faire un nœud plat, vous ne ferez pas autre chose.

Le trentième jour, Mystérieux vous faisait à volonté : nœud plat, nœud d'agui, nœud d'écoute, tour-mort et demi-cité, toutes sortes d'épissures, aiguillage, genoue, queue de rat... c'était un malin sur l'article !

— Ça va, ça commence, dit le professeur ; pour lors voici une seille de goudron, à bas les mains blanches, nous allons travailler un peu proprement.

Mon prince Mystérieux, pas dégouté, trosses ses manches jusqu'à l'épaule, mouille dedans ! Quand il sortit ses bras du seau, vous auriez dit un Congo pour le moins, un mal blanc, un nègre, un fils à Coco.

— Ce n'est rien, dit Palan d'Amure, vous vous savonnez avec du suif et il n'y paraîtra plus !

Le prince était conserit et tant soit peu parisien, mais pas bête ; en trois fois il sut goudronner, balayer, gratter, inquer, fourbir, assiquer, graisser, huiler et lover les cordes à la hollandaise ou en appareillage.

Pousse de fond ! Palan d'Amure l'envoie dans la lune. Le prince

monte crâne comme Artaban, fier comme un manche à balai. Voilà deux gahiers de l'équipage qui Paperçovent, courent après, attrape à jouer des jambes, je t'en fricasse, mon pauvre prince. Les gahiers le crochent au collet et l'amarront en croix.

— Prince Mystérieux, faut payer l'amende ; tout un chacun qui monte pour la première fois dans la lune est forcé de donner quelque chose aux gahiers ; à votre générosité, si vous l'êtes.

On a beau être l'enfant ou le neveu d'un roi, le filleul d'une fée et un garçon bien instruit à lecture dans toutes sortes d'écritures, ce n'est pas une raison pour ne pas financer, comme dirait le fourrier ; hormis pourtant qu'on soit né dans le gréement comme le fils de Guillaume du Conquerant, dont la femme accoucha dans la lune d'Artimon. — (Encore une histoire ! on pourra vous conter ça une autre fois ; j'y étais et Cagnard aussi.)

— C'est juste, on vous paiera la chose, démarrez-moi, dit le prince Mystérieux.

Faut donc dire que la fée avait été plus généreuse que le capitaine des gendarmes et le gouvernement du royaume ; elle lui avait payé ses avances pour six mois, à raison de soixante doublons par heure ; joli denier ! belle paire d'appointements ! Le prince leur donne un sac de quadruples d'Espagne à chacun ; voilà qui est bon !

Il apprend à connaître le passage des manœuvres, à serrer une voile, crocher un ris, prendre une empointure, gréer une bonnette, gouverner de tout temps.

— Quand nous serons à Calcutta, dit Palan d'Amure, nous descendrons dans la cale pour vous montrer l'arrimage ; je vous ferai aussi nager toute espèce de nage à un ou deux avirons, à la française, à l'anglaise, à l'américaine ; godiller, pagayer, tenir la barre à la voile et à la rame ; soyez tranquille. Puis, faudra un peu calfeuter ; ça rend sourd, mais c'est égal, on n'en voit que mieux ; témoin Michel le Calfat, qui est borgne, et rendrait cinq pions aux dames à un qui aurait ses deux yeux. En attendant, voici une aiguille, un paquet de fil à voile et une pannelle, nous allons vous apprendre à coudre dans le gros, ensuite vous travaillerez dans le menu, vu qu'il faut aussi savoir ajuster des laizes d'étamine et coudre une flamme ou un pavillon un peu proprement.

Ça fait que le prince s'entendait à la couture, quand on arriva au mouillage devant Calcutta.

Mais aussi il était porté de bonne volonté ; ce n'était pas comme toi, Grand-Sorin, qui n'es pas, parlant par respect, en état de distinguer tribord de babord.

Voici donc le *Sabot Mystérieux* qui serro ses voiles de satin, laisse tomber son ancre de fin argent, et file son câble de soie jaune brillant, pareil à des plumes de canari. Mais promettez et tenir, c'est deux... — L'enfer est pavé de bonnes intentions, comme dit la mère Cartahu...

Un cri terrible et de fatal augure interrompt le narrateur et fit voler en éclats les doux rêves de l'aspirant.

— Un homme à la mer ! un boume à la mer ! répétait-on de tous côtés.

Les matelots de quart se précipitèrent à leurs postes ; le porte-voix de l'officier fit brièvement les commandements nécessaires pour suspendre la marche du navire, qui mit panne. L'élève sauta dans le canot de sauvetage ; Cagnard, Frise-Poulet et plusieurs autres marins l'y suivirent.

Le bruit occasionné par la manœuvre des vergues empêchait, sans doute, d'entendre les cris de l'homme tombé à la mer ; Martel ne savait vers quel point se diriger ; cependant il s'éloigna du bord, et, calculant à peu près l'espace parcouru par la frégate pendant son évolution, il gouverna de manière à passer à l'endroit même où l'accident avait eu lieu. Le silence était rétabli ; à fréquents intervalles, l'élève faisait lever les rames pour prêter l'oreille. Il n'entendait rien. Néanmoins, loin de se résoudre à regagner la *Utopière*, il s'en éclaircit de plus en plus et regardait autour de lui avec anxiété.

— Je vois quelque chose, dit Cagnard, montrant du doigt un point noir sur lequel on gouverna directement. L'on ne trouva qu'un énorme morceau de liège jeté à la mer, suivant l'usage en pareille circonstance.

— Les deux bouées sont-elles à l'eau ? demanda Martel.

— C'est la cou-signe de les laisser tomber toutes deux, répondit un des rameurs.

— Alors il faut trouver l'autre, l'homme est peut-être dessus.

— Il crierait et nous l'entendrions, objecta Cagnard.

— Silence ! commanda l'élève, jasons moins et ramons mieux !

Un instant après, il remarqua un endroit peu éloigné de la surface de la mer paraissant un peu plus agité qu'ailleurs. Au premier abord il crut avoir entrevu la trace phosphorescente d'un marsouin ou le sillage d'une troupe de poissons volans ; mais l'aspect de l'objet flottant ne lui laissa plus bientôt aucun doute, et tous les caoutiers purent reconnaître comme lui un homme qui nageait de toutes ses forces, traînant à sa remorque la seconde bouée de sauvetage.

— Le voilà ! cria Martel ; un bon coup d'aviron, les enfans !

Au moment où le canot toucha la bouée, le nageur Tabandonna et plongea.

Cagnard et Frise-Poulet, après en avoir demandé la permission, s'élançèrent à la mer en même temps. L'élève fit signe de prendre la bouée et de la mettre dans le canot, il fut fort étonné en voyant un sac de marin attaché sur le vaste bloc de liège.

— Parbleu ! s'écria-t-il, voilà un déserteur comme on n'en voit guère !

Trois hommes qui se débattaient reparurent à la surface de l'eau.

— Larguez-moi! ne me tenez pas! larguez! cria Requin que l'on reconnut à sa voix et aux formidables jurons dont il couvrait ses paroles.

— Crochez ce gaillard-là par les épaules, dit l'élève, et vous autres, faites contre-poids.

— Larguez! ou je vous entraîne tous avec moi, hurla Requin en se penchant au bord du canot et le tirant à lui.

L'embarcation de la *Cléopâtre* était une voile frêle, d'une marche excellente et très convenable par le temps qu'il faisait pour sauver un homme tombé à la mer, mais peu stable sur sa quille et d'autant plus facile à faire chavirer, que la plupart des rameurs se trouvaient du même côté que Requin.

Dès que l'élève eut parlé, deux hommes se jetèrent du bord opposé et tous les autres lâchèrent de hisser malgré lui le déserteur dans le canot, mais celui-ci avait donné une si violente secousse à la voile, que la mer touchait presque au bord; déjà même l'eau pénétrait par les *dunes* (sortes de creux dans lesquels se plaçaient les avirons).

— Lâchez-le! lâchez-le! cria l'aspirant avec terreur.

— Oui, larguez-le! mais lui ne larguera pas! hurla Requin en faisant un dernier effort et prenant pour point d'appui Cagnard et Frise-Poulet qu'il entraîna de ses jambes.

L'élève saisit la barre de fer du gouvernail et voulut en frapper le rebelle, mais il n'en eut pas le temps; un paquet de mer entra dans l'embarcation et tous se crurent chavirés. Il n'en fut rien cependant; Requin avait arraché le bordage supérieur et le morceau lui restait entre les mains.

La voile, après quelques brusques oscillations, reprit de nouveau l'équilibre.

Cagnard, Frise-Poulet et le déserteur se débattaient toujours à la mer, — Laissez-le, si vous pouvez, cria Martel, et revenez ici.

Cagnard, aussi vigoureux que son antagoniste, n'eut pas de peine à exécuter cet ordre; mais Frise-Poulet resta seul entre les mains du balancier qui plongea de nouveau, entraînant avec lui. Cependant ce mouvement ne fut pas si prompt que l'élève n'eût le temps de demander au quartier-maître son sifflet de manœuvre et de le recevoir. Cagnard se hâta d'aller porter secours à Frise-Poulet et tâcha de le sauver des étreintes de son redoutable adversaire. Une horrible lutte était engagée.

— Ah ça, vous autres, prenez-moi vos avirons, et dès que Requin va repaître sur l'eau, tapez dessus! commanda Martel à ses canotiers.

Alors, après avoir écouté le sifflet du patron, il en tira quelques sous aigus, auxquels on répondit de la frégate.

Le premier signal signifiait : *Écoutez!* — le second : *On vous écoute!* Martel siffla de nouveau par quatre fois, et finit en roucoulant.

La frégate ne répondit plus.

Les trois nageurs reparurent; Frise-Poulet était entre les bras de Cagnard; Requin tira ce dernier par les cheveux et cherchait à le mettre sous l'eau.

— Au secours! au secours! cria le quartier-maître, mon matelot est à moitié mort et...

Il ne put achever, car Requin l'entraîna au fond.

Ils n'y restèrent pas long-temps cette fois, et ressortirent à l'arrière de la voile.

Martel, levant aussitôt le bras, asséna sur la tête du balancier un coup de barre capable de briser le crâne à tout autre. Requin ouvrit les mains et resta sans mouvement à la surface de la mer.

Frise-Poulet respirait à peine; ses camarades le prirent des mains de Cagnard et le placèrent dans l'embarcation, le quartier-maître remonta après lui.

En ce moment, le long du canot, passa un énorme requin prêt à happer le farouche matelot qui avait usurpé son nom. Le déserteur fut pourtant encore sauvé à temps et placé à côté de Frise-Poulet.

Ainsi que les oiseaux de proie sont attirés à la suite d'une armée, ainsi les plus voraces des cétaées escortent fréquemment les navires à la mer. On sait qu'ils ne s'attaquent point à un homme qui se remue et s'agit, tandis qu'ils fondent toujours sur un corps immobile. Le combat des trois matelots avait écarté d'abord le monstre marin qui, une seconde plus tard, eût infailliblement dévoré le balancier.

Lorsque Martel remonta sur le pont de la *Cléopâtre*, il y trouva le commandant qui l'attendait avec impatience :

— Eh! monsieur, que faites-vous donc? voilà un siècle que vous nous avez fait savoir le sauvetage de notre homme! Il ne faut pas perdre une minute dans des cas semblables, la brise peut augmenter, le mauvais temps peut venir.

— L'on a mal interprété mon signal, à ce que je vois. Je demandais du secours; nous avons failli périr tous tant que nous étions, mon coup de sifflet était celui du canot major; quatre coups et une *rossignolade!*

— Vous aviez raison, dit avec humeur le commandant à l'officier de quart, et s'adressant de nouveau à l'élève : — Eh bien, monsieur, que vous est-il donc arrivé?

Martel raconta tout ce qui venait de se passer, insista sur la circonstance du sac amarré à la bouée et aussi sur ce que Requin était tout nu, ce qui démontrait doublement son intention arrêtée de gagner la terre à la nage.

L'on réveilla le docteur auquel on abandonna le balancier; mais Frise-Poulet n'eût besoin que d'un coup d'eau-de-vie pour se remettre entiè-

rement. L'élève lui en fit distribuer une large dose, ainsi qu'au quartier-maître.

Un quart d'heure après, la frégate avait repris sa route, Martel se retrouvait assis sur son canon, et les deux matelots, ayant changé de vêtements, continuaient leur quart en causant. La suite du conte fut nécessairement renvoyée à un autre quart; chacun parlait de Requin.

Les pensées de l'élève ne le ramènèrent plus vers ses amours; il faut que l'esprit soit calme pour se complaire à évoquer de tendres souvenirs. L'imagination qu'il avait de toutes nos souffrances, n'a de vigueur qu'autant qu'elle peut voler et s'élever à son gré, sans être ramenée terre à terre par des impressions du moment plus puissantes qu'elle; la réalité lui porta un coup mortel. Aussi l'amoureux aspirant essaya vainement de continuer son joli songe; la scène dans laquelle il venait d'être acteur l'absorbait tout entier. Ses yeux se portèrent par hasard sur les deux marins placés à peu de distance de lui, et, presque sans le vouloir, il entendit leur conversation.

— Je ne t'ai pas encore dit merci, matelot; mais tu m'as porté une fameuse coque; sans toi, ce sauvagement de Requin me faisait boire un coup de trop.

— Il est fort comme un bœuf, ce brigand-là! Pourtant si je n'avais pas été habillé et lui nu, il n'aurait pas eu à faire tant son crâne. Il trouvait prise partout et nous nulle part. Dame! sans l'aspirant, ça pouvait mal tourner, pour toi surtout. Et qu'aurait dit ta *bonne femme*, la pauvre vieille, si tu avais *avalé ta gaffe?*

Frise-Poulet prit la main de Cagnard et la serra avec tristesse :

— Elle n'aurait rien dit, matelot, elle est morte!

— Ta mère est morte! et depuis quand? Pourquoi ne m'as-tu pas dit ça?

— Hum! je n'aime pas à en parler; ça me chavire le cœur; puis, vois-tu, un matelot ne doit pas pleurer; c'est bon pour les mousses et les femmes.

Cagnard et Frise-Poulet gardèrent long-temps le silence.

Le quartier-maître le rompit le premier, et comme pour se distraire d'une pensée qui l'avait ému : — Dis donc, vieux, fumons une pipe!

À ces mots, les deux camarades cherchèrent dans leurs chapeaux, puis dans leurs poches.

— Voilà qui est triste, dit Frise-Poulet, ce caïman de Requin m'a fait perdre ma pipe.

— Et la mienne aussi, répliqua Cagnard en grognant, elle est restée à la mer avec mon bonnet.

— Là-dessus les deux matelots se mirent à faire les plus graves lamentations.

— Et du tabac! j'avais tout le nôtre sur moi, il est avarié, trempé, sale; pas mèche d'en faire rien de bon.

— Et pas moyen d'en acheter, nous sommes au large pour huit jours encore, peut-être.

L'élève interrompit ici le colloque : — Frise-Poulet, dit-il, va-t'en réveiller Austerlitz, mon mousse, qui couche à babord derrière, au sixième éroc dans la batterie.

— Oui, monsieur Martel.

Quelques instans après, le malheureux Austerlitz arriva en bâillant et s'écriant les bras.

— Allons, réveille-toi, *gringalet!* tu ne fais pas de quart, tu dors comme un prince et tu as l'air de te plaindre!

— Non pas, monsieur, dit le mousse se frottant les yeux qu'il ouvrit ensuite comme des portes cochères.

— Tu vas aller dans le poste, tu prendras, au bas de mon armoire, une livre de tabac et deux pipes que tu m'apporteras.

— Mais, monsieur, je n'y verrai pas.

— Ça ne fait rien, lareour, c'est dans le coin à gauche; allons, cours, tu iras te coucher après.

Le mousse obéit dormant encore, se glissa à tâtons jusqu'aux étagères de son maître, et ne tarda pas à remonter avec ce qu'on lui avait demandé.

L'élève prit les deux pipes; il en présenta une à chacun des matelots :

— Tenez, mes vieux! voilà pour remplacer celles que vous avez perdues, et une livre de tabac pour les culoter à mon souvenir!

Les deux hommes marins ne trouvaient pas d'expression assez forte pour témoigner leur reconnaissance. Lorsque la cloche du bord sonna quatre heures du matin, ils n'avaient pas terminé l'éloge en trois points de l'aspirant Martel, qui était, à leur dire : *Un crâne, un bon enfant, un malin, un vrai cœur de matelot, un Errrrrançais, en un mot, à qui cet acte de libéralité venait de faire deux amis dévoués pour tout le reste de la campagne.*

Le lendemain matin, suivant l'usage, le docteur de la frégate rendit compte de la visite de ses malades au commandant, et en parlant de Requin :

— Il faut, dit-il, que cet homme ait un crâne de fer; il est, ce matin, dans son assiette ordinaire.

— Et nos autres malades, docteur?

— Ils vont assez bien, à l'exception cependant de ce misérable cuisinier du balancier, dont la tête bat toujours la campagne; il croit sans cesse qu'on veut l'assassiner. Je le tiens conquis dans l'hôpital, où il fait mille folles. Sa punition l'a rendu à peu près imbécile; c'est un gaillard à renvoyer en France à la première occasion.

— Telle est mon intention ; je n'y manquerai pas, dès que nous serons arrivés à Rio.

Du reste, commandant, rien de nouveau dans le service de santé.

Après avoir ainsi terminé son rapport officiel du matin, le docteur saua la chei suprême et se retira.

Lorsque ce dernier se vit seul, il donna un coup de sonnette ; un pilon vint prendre ses ordres.

— Vous allez dire au capitaine d'armes de me conduire ici Requin.

— Oui, commandant.

Le capitaine d'armes, à bord d'un bâtiment de guerre, est la cheville ouvrière de la discipline. Ses fonctions sont de tous les instans, la police intérieure et les punitions relèvent immédiatement de lui ; il a les clés des fers et des prisons du bord, c'est le justicier perpétuel ; l'équipage le redoute et le maudit. Le capitaine d'armes est un sous-officier qui, le plus souvent, a fait ses débuts au service dans l'artillerie ou l'infanterie de marine. Celui de la *Cléopâtre* ne se fit pas long-temps attendre ; il conduisait avec lui le farouche déserteur :

— Commandant, dit-il en entrant, voici votre homme que je vous amène.

— C'est bien, capitaine d'armes ; restez ici.

L'officier supérieur s'adressa alors au matelot :

— Rappelle-toi, Requin, lui dit-il, que j'ai mis dans ma tête de venir à bout de toi, entends-tu ?

D'abord, réponds à tout ce que je vais te demander, ou je te fais retrancher de tous vivres. Ainsi, pas d'entêtement, je veux que tu me répondes. Entends-tu, encore une fois ?

Le baleinier parut se consulter un instant, puis il fixa le commandant et dit d'une voix creuse :

— Je répondrai.

— Pourquoi as-tu voulu désertir cette nuit ?

— C'était mon idée, que ! Je suis mal ici, et je m'en vais, voilà !

— Je veux d'autres explications que cela, s'écria le commandant en colère ; rappelle-toi bien qu'il ne tient qu'à moi de te faire fusiller.

— Fates, dit Requin dédaigneusement.

— Ne prends pas un ton semblable ; je suis le plus fort, vois-tu. Ce que je voudrai, je le ferai. Je te demande pourquoi tu as essayé de désertir cette nuit ?

Le ton du commandant, plus que ses paroles détermina Requin à parler.

— Eh bien ! commandant, puisqu'il vous dire les choses, reprit le farouche baleinier, c'est que je suis un matelot, moi ! un homme solide et qui sait son métier. On m'a donné des coups de corde, c'est bien ! On m'a mis trois ans au service, c'est bien encore ! Mais ce qui ne me va pas, c'est de faire ici l'ouvrage des mousses. Voici quinze ans que je suis toujours gabier et chef de hune. Ici, on me fait balayer et fourbir ; les plus fahis conscrits sont mieux traités que moi ; il n'y a rien de trop mauvais pour Requin. Voyant ça, j'ai pris mon sac, je l'ai amarré sur la bouée, et quand nous avons été par le travers de la pointe : « Paré ! que j'ai dit, pousse au large ! » Je me suis affilé à la mer tout en douceur, et, sans le factieux de duquette, je serais à terre à l'heure qu'il est. En rade de Rio, il n'y a pas de plaisir à désertir, on me rattraperait de suite ; ici, à la côte, j'étais en bon endroit et pas embarrassé pour trouver ma vie.

— Et si on te faisait gabier, déserterais-tu encore ?

— Non, commandant.

— Maintenant, pourquoi as-tu tâché de noyer Frise-Poulet et Cagnard ? pourquoi as-tu voulu faire chavirer la yole ?

— Pourquoi ! c'est qu'on m'a dérangé de ma route ; je voulais aller à la côte, c'était mon plan. Ces gens-là n'étaient plus des hommes, c'étaient des gendarmes !... D'abord, Frise-Poulet est un traître, un faux ami ; Cagnard est son matelot, je ne puis pas les sentir, moi ! et puis, l'aspirant de la yole, c'est celui qui m'a arrêté, qui m'a accusé l'autre fois ; il m'en veut, il me punit toujours. Ah ! si jamais je le crochais...

— C'est-à-dire que tu menaces encore, maître Requin !

Un grognement sourd répondit à cette interpellation.

— Ce que tu m'as dit me suffit ; je vais l'apprendre la résignation et la patience. Il faudra que tu cèdes bon gré mal gré ; tu verras que je sais punir.

Le commandant fit appeler Martel et lui donna l'ordre de rédiger lo rapport des scènes de la nuit précédente.

IV.

La Bouline.

Un second conseil de justice fut convoqué à bord de la *Cléopâtre*.

Nous n'entrerons pas dans d'inutiles détails sur cette assemblée disciplinaire en tout semblable à la précédente, mais bien moins compliquée. Tous les témoins étaient d'accord sur les faits principaux, et Requin lui-même avouait. En une demi-heure, la séance fut ouverte et levée ; elle eût été moins longue encore si le président n'avait trouvé une vive résistance à ses volontés ; les officiers se déclarèrent de nouveau incompetents, et il ne fallut rien moins que l'opiniâtreté du chef pour que Requin fût enfin condamné à la peine la plus forte que pût infliger le conseil.

La bouline (tel est le nom donné à cette punition) n'est autre chose que l'ancienno coutume des verges long-temps en vigueur dans les armées de terre ; seulement les baguettes des soldats sont remplacées par

des bouts de cordes. Trente hommes au plus forment une double haie ; le patient, nu jusqu'à la ceinture, la tête garantie par un panier d'osier, précédé et suivi de plusieurs hommes armés, passe dans les rangs, tandis que le tambour bat une marche lente et cadencée. Chaque matelot frappe à son tour le coupable ; le nombre des *courses de bouline* ne peut être de plus de trois.

Requin subit le maximum de la peine, qui fut réellement pour lui une affreuse punition. La scène de la nuit précédente avait inspiré un horreur proloinde à l'équipage. L'amitié qu'on portait à Cagnard et à Frise-Poulet, et l'estime qu'on professait pour M. Martel, rendirent les gacettes pesantes contre l'usage ordinaire ; car habituellement cette correction corporelle, dont la description seule inspire un sentiment de pitié et d'horreur, est illusoire, il faut l'avouer. Tout en obéissant en apparence à la loi, on l'écluse par le fait ; personne ne frappe rudement. Les officiers qui surveillent l'exécution ferment les yeux, et l'on joue une comédie qui ne produit même aucun effet moral, car tous les spectateurs sont dans le secret. Aussi, par la force même des choses, les tortures réglementaires tombent en désuétude ; le code pénal de la marine n'est qu'un épouvantail dont les mots sonores effraient le conscrit arrivé de l'intérieur de la France, mais les vieux matelots savent à quoi s'en tenir. La réduction de solde leur inspire un terreur beaucoup plus grande qu'aucune des peines afflictives conservées par la législation maritime.

Ce n'est pas à dire, pourtant, que nous croyions possible de les supprimer toutes, mais nous n'avons pas la prétention de traiter un si grave sujet en quelques lignes. Il doit nous suffire de faire nos réserves à son égard.

Requin supporta la seconde punition avec la même énergie que la première, et, dès le soir, reprit son service sur le pont.

Le baleinier était silencieux, intelligent, intrépide ; depuis le peu de temps qu'il se trouvait à bord de la *Cléopâtre*, les officiers et le commandant avaient eu plusieurs fois l'occasion de l'apprécier. Dans les opérations délicates ou périlleuses, il se rangeait constamment parmi les hommes de bonne volonté ; s'il mettait la main sur une corde, on s'apercevait de sa présence ; s'il travaillait à quelque ouvrage du métier, ce qu'il faisait était toujours parfaitement et promptement fait. Ce mérite, comme marin, lui valut la protection du chef, jaloux d'avoir sur sa frégate le plus grand nombre possible de bons matelots, et persuadé qu'avec de la fermeté on peut dompter les plus farouches caractères.

Le commandant, du reste, appartenait à une vieille école d'officiers qui ont servi sous l'empire et ont vu exercer, à cette époque, un tel despotisme à bord des bâtiments de guerre, qu'ils ne parviennent jamais à se conformer en tous points au système moins sévère qui prévaut depuis quelques années. Pour eux, l'arbitraire et la raison du plus fort sont les meilleurs arguments.

— « Muselez un ours ; il devient doux comme un agneau, » telle fut la pensée qui conduisit le capitaine de la *Cléopâtre* à conserver Requin à son bord ; il plaça même un certain amour-propre à soumettre au joug un matelot que tous les autres chers regardaient comme indisciplinable.

Après la violence, les faveurs ; après les deux punitions exemplaires qu'il avait subies, le baleinier fut nommé gabier de beaupré, à la grande surprise de l'équipage.

Requin comprit que le commandant voulait l'apprivoiser ; il n'avait aucun intérêt à prolonger une lutte inégale, il plia, se laissa faire et même redoubla de zèle dans son emploi special.

Il passait sa vie dans un réduit situé au pied du mât auquel il venait d'être attaché ; il ne sortait de son *trou* (1) que pour la manœuvre ; on ne l'apercevait jamais sur l'arrière ; il s'identifiait avec les boissoirs, les ancres et son entourage d'appareils monstrueux placés à l'avant. Quelques mois après, il devint chef du beaupré ; cette position couronna son ambition, il s'attacha à la frégate et se chercha plus à l'abandonner. Sa force et son caractère sombre inspirèrent peu à peu aux matelots une crainte respectueuse. On ne parla plus de Requin que comme d'une sorte de divinité infernale dont la rencontre ne pouvait être que de mauvais augure. Le baleinier s'aperçut bientôt de l'influence qu'il obtenait par sa sauvagerie, et l'accrut encore en ne paraissant même plus pour les repas dans l'intérieur du navire. Il se faisait porter sa ration par la moussé des gabiers de beaupré et vivait seul dans sa bizarre retraite.

Le soir, on le voyait quelquefois passer la tête hors de son antre, et si ses yeux rencontraient alors Frise-Poulet ou Cagnard, il fronçait le sourcil et murmurait un blasphème. Martel lui inspirait aussi une profonde aversion ; il ne pardonnait pas à l'élève de s'être trouvé sur sa route dans ses deux tentatives de révolte et de désertion, et il lui avait juré une haine implacable. Toutes les fois que l'aspirant se trouvait du service sur le gaillard d'avant, le chef du beaupré s'ingéniait à faire quelque fante qui pût retomber sur lui par contre-coup. Une voile se déchirait, un cordage cassait, une manœuvre manquait, et les ruses du rancuneux gabier étaient telles que le jeune homme paraissait toujours avoir oublié de prendre ses précautions. Martel fut ainsi puni plusieurs fois, sans soupçonner comment, par une inconcevable fatalité, il n'arrivait jamais rien de semblable aux autres événements.

Cette petite guerre ne pouvait cependant suffire à Requin, qui cherchait constamment l'occasion de se venger ; mais les circonstances ne lo

(1) *Trou du beaupré*, nom technique d'un espace fort resserré dans lequel les gabiers de beaupré réunissent une foule d'objets de rechange, d'outils et d'ustensiles que les gabiers des autres mâts ne peuvent facilement loger dans les bunes.

servaient pas. Il attendit jusqu'à la fin de la campagne, méditant sans cesse des projets sâistres que les chances de la navigation dérangerent toujours.

Peu de temps après l'arrivée de la frégate en rade de Rio-de-Janeiro, Martel reçut sa nomination au grade d'enseigne; son service ne l'appela plus désormais sur le gaillard d'avant, et il perdit entièrement de vue le baleinier, dont le département ne relevait plus de sa juridiction particulière.

Frise-Poulet et Cagnard, au contraire, étaient toujours protégés par le jeune officier, qui leur faisait obtenir fréquemment de petites faveurs, comme celle de descendre quelquefois à terre l'un avec l'autre, et d'être attachés tous les deux aux mêmes services spéciaux.

Le nouvel enseigne reçut aussi plusieurs lettres de Mme Cimard, bonnes et affectueuses comme celles d'une mère; il les lisait et les relisait sans cesse; le nom de Sophie y était trace. Tout ce que la bonne dame disait de sa fille, ces petits et minutieux détails dont un cœur épris est si jaloux, mettaient Martel hors de lui. Loin de diminuer, par l'absence, cette pierre de touche des sentimens vrais, l'amour du jeune officier s'était accru de toute l'exaltation de ses douces rêveries. Les plus gros temps, les manœuvres les plus critiques, ne l'empêchaient jamais d'évoquer l'image de la jeune fille, chaque fois qu'il était de quart. Enfin, sa récente épaulette lui donnait l'espoir d'obtenir la main de Sophie à son arrivée à Brest; il était heureux, car il avait foi dans l'avenir.

Quinze ou vingt mois s'écoulèrent ainsi. L'équipage de la *Cléopâtre* soupirait ardemment après l'ordre de retourner en France. Souvent Cagnard et Frise-Poulet, assis sur le gaillard d'avant, faisaient de beaux projets pour l'époque du congédiement.

— Moi, disait ce dernier, voici mon plan : sitôt que j'aurai mon congé, je vas chez mon hôtesse, tu sais, la mère Cartahu, une grosse ronde, qui demeure rue des Mal-Chaussées.

— Comme! comment! c'est aussi la mienne, et puis?

— Et puis! — L'ancienne, à nous du vin et du plus *bédouin*! du rôti et de la salade de celeri! — Ille dedans, les bons enfans. — Une fois ça, je joue un violon et je vais faire la noce à Recouvrance et partout, toujours avec toi et les camarades. — Quand j'aurai bu et mangé tout mon argent, embarque sur un caboteur pour le Havre ou pour Nantes! et là, navigue au marchand.

— Hum! dit Cagnard, je ne ferai pas comme toi; il faut que je pose un mois chez nous. Pourquoi n'y viendrais-tu pas aussi?

— Dame! vois-tu, ça ne se peut pas, répondit Frise-Poulet avec émotion. Je ne verrais pas la maison de ma mère sans *suer de l'œil*; je suis tant cœur de *tourterelle* que j'en ai *vergoogie*, comme dit le Provençal. C'est pourquoi je n'irai pas chez nous.

— Mais n'as-tu pas d'autres jéréms li-bas?

— Pas la queue d'un. seulement. Quand j'étais gamin, tout gamin, qu'on! avant le temps où tu m'em-mas mousser sur *le Que mère (Alcémène)*, où tu étais gabier d'artimon. — Ce n'est pas d'hier, tout ça, — j'ai vu venir un oncle à la case, une espèce de caboteur; depuis, j'n'ai jamais entendu parler de lui qu'une fois. Il écrivit à la bonne femme pour lui demander de m'envoyer à Marseille; il paraît qu'il commandait un grand brick et voulait m'avoir à son bord; moi, j'étais au large; ma mère lui fit réponse, et, do ce jour-là, je ne sais plus ni quoi, ni qu'est-ce qu'il est devenu.

— Dans ce cas-là, dit Cagnard, c'est différent. Pourtant, il faudra tâcher de naviger ensemble.

— Ça n'est pas malaisé; je resterais journalier dans le port jusqu'à ce que tu viennes me rejoindre.

— Alors, garde un pou de ton argent; ne le fais pas tout filer à Brest et à Recouvrance.

— Pas moyen! dit Frise-Poulet; autant me dire de *lorer* le grand mâât dans la cale. Faut que ma paie roule à *réa*; j'aurais cinquante tonneaux de doublons que ça serait tout de même.

Cagnard ne trouvait rien à objecter à cet argument, et termina l'entretien en s'écriant:

— Si seulement la relève pouvait arriver bientôt!

Ce vœu, tous les jours répété cent fois par tous les gens de l'équipage, fut exaucé à la fin. Un matin, on vit à l'horizon un grand navire qui faisait voile pour entrer dans la baie de Rio-de-Janeiro. Les vigies signalèrent en même temps une frégate française.

Ce fut alors à bord de la *Cléopâtre* un cri d'allégresse général : *La relève! la relève! voici notre relève! Nous allons partir pour France!* Tous les matelots accoururent sur le pont, frappant des mains et témoignant leur joie de mille manières. Martel sentit battre son cœur avec violence : « La France, c'était Brest; c'était Sophie! » Les officiers et les clercs se portèrent sur la dunette et sur les banes de quart, examinant le navire qui venait les relever.

Il n'y eut qu'un seul homme qui ne prit aucune part à la joie commune, ce fut Requín.

Il calculait qu'en raison de sa condamnation à trois ans de service, loin d'être congédié en arrivant en France, il serait aussitôt embarqué sur un autre navire, où il ne trouverait aucune des compensations que lui offrait la *Cléopâtre*. Au lieu d'être chef de beaupré, il redevenait peut-être simple matelot du pont, et sans doute il n'obtiendrait pas la protection de son nouveau commandant; enfin, séparé à jamais de Frise-Poulet, de Cagnard et de Martel, il perdrait toute occasion de se venger d'eux comme il le méritait.

Les divers événemens qui s'étaient passés à Sainte-Catherine et à la mer en revenant à Rio étaient oubliés par tous les gens de la frégate, mais restaient toujours présents à la mémoire du raucueux gabier.

Le bonheur de tous ne faisait que l'irriter; il se replongea dans son trou avec rage, et n'en sortit qu'au moment où la *Cléopâtre* leva ses ancres et appareilla enfin pour Brest.

Quant au cuisinier du *Harpon*, depuis un an il avait été renvoyé en France à bord d'un navire de commerce.

V.

L'Héritage.

Dès que la *Cléopâtre* eut jeté l'ancre en rade de Brest, Martel, retenu à bord par les lois de la quarantaine, monta sur la dunette et braqua sa longue-vue sur la petite fenêtre aux rideaux blancs. Pendant plusieurs heures il resta l'œil et le cœur au guet; il observait, il espérait, il soupirait; son exaltation croissait de moment en moment. Parfois il tremblait.

— M'aurait-elle oublié? pensait-il; si l'absence!... Eloignons cette pensée, Sophie ignore peut-être encore l'arrivée de la frégate. Que ne puis-je voler à terre! Mon Dieu, que cette attente est pénible!

Il tenait pressée entre ses mains la petite bourse de perles, gage précieux d'un sentiment partagé. Par momens il jetait un regard de dépit sur le triste pavillon jaune qui se balançait au bout du mâât de misaine. Enfin la croisée s'ouvrit, et le jeune enseigne distingua sa bien-aimée qui semblait aussi, une longnette à la main, examiner attentivement la frégate. Alors il agit sa mouchoir en l'air, un signal répondit à son signal; tous ses doutes se dissipèrent, et deux larmes de bonheur descendirent silencieuses sur ses joues bruniées. Les deux années qui venaient de s'écouler s'effaçaèrent de sa mémoire, et il avait tant de rapport entre le retour et les adieux. Sophie se tint long-temps à la fenêtre, Martel la suivit dans tous ses mouvemens.

Tout à coup un soupir de satisfaction partit de toutes les bouches; la quarantaine finissait. Quelques coups de sifflets retentirent, et l'officier embarqua précipitamment dans le premier canot qui allait à terre.

Il n'est pas de profession qui n'imprime à l'homme qui la embrassée un cachet plus ou moins apparent. La plupart des carrières donnent à l'esprit aussi bien qu'au corps une sorte de désinvolture qui fait dire à l'observateur, après quelques momens d'attention : celui-ci est artiste, celui-là bureaucrate, cet autre militaire. L'état de marin est sans contredit un de ceux qui se reflète le plus aux allures extérieures, au langage et aux idées de l'individu. Le vaisseau, comme un moule de bronze, ne tarde pas à façonner et à modeler ses hôtes suivant ses angles saillans et rentrans; cependant, cette pression n'agit pas de même sur tous; des causes étrangères en atténuent la puissante influence : l'âge, le grade et la position modifient les marins à l'infini. De là, une longue série de figures maritimes, parmi lesquelles on rencontre de distance en distance des physiologies complètes et bien accusées qu'on ne peut confondre avec aucune de leurs voisines. René Martel aurait pu poser comme le type du jeune enseigne; il était parvenu à cette période où tout semble beau dans un métier qui a la propriété de colorer les objets en teintes brillantes et dorées pour les uns, ternes et sombres pour les autres. Il était plein d'espérance, d'amour et de confiance en l'avenir.

Quand le canot eut abordé à la cale la Rose, débarcadère habituel des nouveaux arrivans, il sauta sur le quai, monta rapidement jusqu'au cours d'Ajot, et frappa non sans émotion à la porte du petit jardin.

Il était nu élégamment, mais avec simplicité. Un gilet blanc, une cravate flottante, une casquette d'uniforme, une épaulette scintillante et un poignard à manche d'ivoire, tel était son costume. — Le grand sabre d'antichambre n'avait pas encore été inventé pour la désolation des officiers qui naviguent. On possédait alors un sabre d'agrément qui eût aussi bien servi que le sabre réglementaire en cas d'abordage; dans les circonstances habituelles, pour le service du bord, les corvées de cahot, ou encore, pour n'être pas *sans armes*, on portait le poignard, arme commode qui avait un cachet de distinction particulière au corps de la marine. — Mais revenons à Martel. Son teint, bistré par le soleil intertropical, lui donnait un air plus viril que lors de son départ; mais sa souplesse était la même, et de longs cheveux bouclés augmentaient sa ressemblance avec ces bellos têtes italiennes qu'on doit admirer sur les toiles des grands maîtres.

Contre son espérance, ce ne fut point Sophie qui vint ouvrir; Martel ne songeait pas que deux longues années s'étaient aussi écoulées pour elle, deux années, à cet âge où les navettes de Penfanço disparaissent de jour en jour, et où les jeunes personnes apprennent par principe une réserve qui les épouvante elles-mêmes d'abord, et devient ensuite une seconde nature.

Lorsqu'il entra dans le salon, elle osa à peine lever les yeux sur lui; elle rougit peut-être au souvenir de ce mouchoir qu'elle agitaient tout à l'heure par un sentiment plus fort que sa retenue nouvelle. Mme Cimard reçut le jeune officier comme son propre fils; la jeune fille mêla bientôt sa voix à celle de sa mère. Martel l'écoutait avec une surprise extrême; à mesure qu'elle parlait, il comprenait la révolution opérée en elle pendant l'absence de la *Cléopâtre*; mais, ne doutant pas que son amour ne fût partagé, il sortit de chez la vieille dame, bien résolu à ne point tarder davantage à demander la main de Sophie.

La bienveillance avec laquelle on l'avait accueilli, mille rapproche-

mens qu'il faisait en lui-même, lui donnaient tout à espérer; il se décida donc à tenter sous peu de jours une démarche de laquelle dépendait son bonheur.

Les règnes des bons rois n'occupent qu'une page dans l'histoire, les amours heureuses ne fournissent qu'une ligne au roman. Le mariage de René avec Sophie fut fixé à quelques jours après le désarmement de la *Cléopâtre*.

La frégate était enfin dans le port; son équipage s'occupait à la dégrèder et à rendre tout le matériel aux magasins de la marine avec une ardeur que doublait la certitude de recevoir le décompte, et d'être congédié aussitôt que les travaux seraient terminés; Requin seul ne devait pas être dégoûté du service. Comme il l'avait bien prévu, tandis que tous les autres suivaient les destinées de la *Cléopâtre*, il fut embarqué sur la corvette la *Syphide*, alors en rade de Brest. Le sombre balancier, malgré la protection de son ancien commandant, ne put obtenir le mât de beaupré, mais il fut nommé patron du grand canot. Plus heureux qu'il ne le méritait, il regrettait pourtant avec amertume de n'avoir pu assouvir sa triple vengeance. Le souvenir de Cagnard, de Frise-Poulet et surtout de Martel lui était odieux. — Jamais, se disait-il, je ne pourrai donc les crocher! Oh si! faisons le mort. En attendant, veuille au grain!

Sans avoir encore arrêté aucun projet, il sentit qu'il fallait, par sa bonne conduite, s'attirer l'estime de son nouveau chef, afin d'obtenir aisément la permission d'aller à terre, dès qu'il en aurait besoin. Il résista donc à la tentation de suivre ses grossiers instincts, et d'aller se plonger dans quelque orgie, selon l'usage ordinaire des matelots à leurs retours de campagne; il se contenta dans les bornes de la sobriété et du devoir, et son canot devint bientôt un modèle de tenue admiré par tous les officiers de la rade.

Cependant, le désarmement de la *Cléopâtre* touchait à sa fin. Cagnard, dès l'arrivée, avait écrit dans son pays et annoncé la présence de Frise-Poulet à bord de la frégate. Quelque temps après, ce dernier reçut une grosse lettre affranchie, timbrée de Marseille depuis plus d'un an, et tout récemment de Morlaix; elle portait la suscription suivante :

A Madame
Madame veuve Ridul, hôtesses,
à Morlaix, département du Finistère.

Cette première partie de l'adresse avait été effacée, et on lisait au dessous :

En cas de mort ou autre accident PAREIL, à M. Jean Ridul, son fils, matelot à bord du balancier le Harpon, pour lui être expédié à son retour en France.

Nous laissons à chercher quels peuvent être les accidents pareils à la mort.

Plus bas, une autre main avait écrit :

A bord de la frégate la Cléopâtre, dans le port de Brest.

Frise-Poulet ouvrit cette lettre et y trouva une masse de billets de banque pour une valeur de quarante mille francs.

— Dis donc, Cagnard, en voilà-t-il du papier timbré! est-ce que mon oncle ne prend pour un notaire, par hasard?

Cagnard prit un des billets.

— Ça vaut de l'argent, et en pile; ne vas pas allumer ta pipe avec, matelot. Lis d'abord la lettre; fais voir pour qui est ce trésor.

« Au mer, à bord du brig le *Saunen*, 10 février 18...

» Ma chère sœur,
» Tu trouveras ci-joint ma succession, que Thomas, mon second, a
» ordre de t'envoyer, tout en bon papier, que le monde te changera,
» comme un écu de cent sous, à la première parole. »

— Quarante mille francs, interrompit Cagnard, c'est pas de la monnaie de macaque ça vaut plus d'un petit verre!

— Et ça ne se trouve pas dans la main d'une puce! ajouta Frise-Poulet en reprenant sa lecture.

« Comme il y a toute apparence que je vas filer mon câble par le bout
» avant de mouiller à Marseille, j'ai donc commandé à Thomas, qui est
» un brave homme, de te faire passer cet argent que j'ai bien gagné en
» bourlingant depuis plus de 20 ans. Si tu reçois cette lettre, ça te mar-
» quera qu'on m'a jeté à l'eau et que tout est fini pour moi. Fais dire des
» bonnes messes à la santé de ton vieux frère, et ne te laisse pas flibus-
» ter ton argent par les commissaires ni les avocats. Si par hasard tu
» étais mort aussi, il est convenu que ton gars hériterait de la chose.
» Adieu, porte-toi bien, je n'ai pas le temps de t'en dire plus long. »

Les dernières volontés du patron cabotier avaient été écrites sous sa dictée par son second, mais au dessous se trouvait sa propre signature tremblée, presque illisible et ainsi conçue : — Ton frère pour la vie, MAINE-JOSEPH BROUËL, capitaine au cabotage.

Par une de ces idées fantasques, qui sont le propre des marins sans éducation, maître Brouël avait exigé que Thomas convertît en billets de banque tout ce qui était destiné à la veuve Ridul.

— Je n'ai jamais eu une lettre égarée à la poste, avait-il ajouté, et cinquante fois les négociants m'ont *carotté* mon dû; ainsi, mon vieux, si je *leve mon lof*, à toi le soin! tu ramasseras ce que j'ai d'argent ici et à terre, tu vendras ma part du chargement et enverras le tout à ma sœur dans cette lettre-ci, cachetée en cire noire.

Le patron cabotier ignorait certainement ce que c'est qu'un testament olographe, et du reste, il s'y était pris trop tard pour écrire lui-même

ses dernières volontés. Au moment de mourir, il n'avait pu signer qu'avec peine la lettre dictée à son camarade. Sa défiance pour les gens d'affaires, qui étaient inévitablement, selon lui, des avocats, des commissaires ou des négociants, contrastait d'une manière au moins singulière avec sa confiance absolue dans Thomas le cabotier. Heureusement, ce dernier en était digne.

Quelles qu'eussent été les difficultés que rencontra l'honnête second pour remplir les intentions du testateur, on a vu qu'elles le furent jusqu'au bout. L'héritage arriva donc entre les mains de Frise-Poulet par la grâce de Dieu et de la poste, sans qu'il eût seulement à signer un reçu.

— Eh bien! tout ça est à toi, dit Cagnard en secouant les billets autour de sa tête.

— Pauvre cher homme, là! Je ne le connaissais pas; mais vois-tu, ça me fait de la peine. Dire qu'il a gagné tant d'argent et n'a seulement pas fait la noce avec.

— Après ça! continua Frise-Poulet en changeant de ton, c'est égal! Puisqu'il ne l'a pas faite, nous la ferons! Je me moque pas mal du décompte, maintenant! — Oh! eh! oh! eh! les autres! c'est moi qui réalise! Rallie au lot, qui veut des cartons! voilà des billets doux qui paieront tout!

L'équipage, à cet appel peu usité, accourut sur l'avant, et Cagnard, prenant la parole, expliqua les volontés de son camarade. Après un discours assez diffus dont nous ferons grâce à nos lecteurs, il agita son chapeau en l'air et brusqua la péroraison suivante :

— Ah ça! demain on rend la frégate; nous sommes congédiés, hein! Frise-Poulet vous donne rendez-vous à tous hors des portes, et nous allons courir un bord, mais un bord!... — Tu verras un peu, les enfants, comme ça sera tapé.— Cagnard s'en mêlera, qui n'est pas un *si signore*; nous *filerons trente-six nauts au plus près du vent!*

— A demain! à demain!

Frise-Poulet eut l'air de réfléchir et compteur sur ses doigts.

— A midi! juste comme l'hor! ajouta-t-il.

— A midi!

Les matelots retournèrent à l'ouvrage; mais Cagnard et son camarade, vu la circonstance, n'eurent pas de difficulté à sortir immédiatement du port.

— J'en va-t-y avoir des affaires! j'en va-t-y avoir! dit Frise-Poulet. Allons d'abord chez la mère Cartahu, et nous tirerons nos plans.

Les deux marins descendirent à terre, bras dessus, bras dessous, et arrivèrent chez leur hôte, non sans avoir préalablement consommé plusieurs polichinelles aux cabarets qui font face à la grille de l'arsenal.

— Un coup de *eroc*, ça donne des idées! était une des devises du couple navigateur.

— Vous rentrez de bien bonne heure, vous autres, dit la mère Cartahu, qui se trouvait assise devant sa porto; c'est bête de *courir bordée* le dernier jour. (Un autre, je ne dis pas!) Enfin, puisque vous voilà, que vous faut-il?

— Il nous faut d'abord te taire, vieille carcasse défoncée, et ne pas tant blaguer, parce que nous avons permission de notre capitaine.

La mère Cartahu, à qui les marins avaient trouvé plaisant de donner par antiphrase un pareil surnom, était une grasse, grosse, ronde et rubiconde petite femme, qui ressemblait beaucoup plus à une barrique qu'à un bout de corde (!). La patience n'était pas sa vertu, et déjà la colère lui montait au visage en larges bandes cramoisies; elle allait relever de langue d'hôte l'apostrophe irrévérencieuse de Frise-Poulet, quand Cagnard lui dit avec bonhomie :

— Prenez pas garde, la mère aux matelots, c'est la joie du contentement qui lui chavire le bon sens, à cet enfant. Frise-Poulet vient d'hériter d'un tonneau d'écus.

— Vrai! s'écria la mégère radoucie tout à coup.

— Vrai! comme je nous un ancien, un vieux de la cale, un matelot!

— Pour *torse*, mes mignons! reprit la mère Cartahu, essayant de cambrier sa taille comme une sirène de la place de la Concorde, pour lorse! c'est z'un cas différent.

Elle cligna des yeux et s'efforça de sourire, ce qui lui donna l'apparence d'une betterave bouillie; et ornant son style de plus douxés liaisons :

— Pour lorse, vous allez occuper z'ici le grand z'appartement z'aux princes, à trente-cinq sous par jour.

— Tout ce que tu as de mieux, et avec ça du vin, du pur, un temps, action! Cette dernière partie de la phrase fut prononcée d'un ton de commandement par allusion à l'école du canon à bord.

L'appartement aux princes était, en somme, une chambrette assez propre. Deux lits à grands rideaux rouges en occupaient les extrémités; une fenêtre carrée comme un sabord y répandait la lumière un peu parcimonieusement, mais on avait la vue inappréciable des bassins et de l'horloge du port. Les plus beaux ornements du lieu étaient, sans aucun doute, les gravures colorées appendues aux murs. Trois Napoléon et deux Pomiatowski, la complainte du Juif-Errant, un portrait de Jean-Bart, et la prise d'Alger par l'amiral Duperré monté sur un cheval blanc, faisaient pendant longues années l'admiration des hauts et puissans seigneur

(1) Nos lecteurs peuvent se rappeler qu'on appelle *cartahu* le cordage qui sert à donner la cale; c'est du reste un nom générique applicable à presque toutes les cordes dont l'usage n'est que momentané, à toutes les cordes de circonstance, pour ainsi dire.

admis aux honneurs de la chambre royale. Jusqu'alors, jamais de simples matelots ne l'avaient occupé; il fallut pour le moins être maître-commiss, magasinier ou adjudant pour habiter cette sacro-sainte retraite. Mais le mot héritage avait agi magiquement sur l'insécable hôtesse de l'*Ancre couronnée*.

Cagnard et Frise-Poulet, en tout autre moment, auraient pu examiner le local et disséminer sur les intéressants objets d'art dont il était tapissé; toutefois, il n'en fut pas ainsi. Lorsque la fille leur eut apporté du vin, ils fermèrent la porte et s'assirent l'un en face de l'autre devant une vaste table en bois de chêne qui se développait au milieu de leur domicile, puis ils se regardèrent silencieusement. Ils burent un coup, allumèrent leurs pipes et réfléchirent encore. Enfin Frise-Poulet sortit de sa poche les billets et la lettre :

— D'abord est-il bien sûr que ça vaut de l'argent, et tant d'argent ? demanda-t-il.

— J'en réponds, répliqua Cagnard prenant un billet de cinq cents francs, je connais ça, moi, on m'a payé une fois au Havre avec un torchon pareil; que j'étais dans une rage! Pourtant j'avais tort, on ne m'a pas *carroté* un *bisnacle* chez le changeur. Suffit.

— Donc, *par conséquence*, tout ça est bien à moi, car je suis bien le gas de ma mère comme c'est écrit dessus.

— Oui, dit Cagnard, il n'y a pas de doute; mais, attention! ton oncle a demandé des messes à la bonne femme; la bonne femme ne les lui a pas payées; tu les dois, comme il n'y a qu'un bon Dieu!

Frise-Poulet donna un énorme coup de poing sur la table en signe d'assentiment.

— C'est pourquoi, mon fils, continua le quartier-maître, il faut aller chez le curé et faire les choses un peu proprement.

— Un peu proprement, dis-tu?... cinquante mille millions de milliards de fois mieux que ça. Pauvre cher homme d'oncle! tu en veux des messes, tu en auras, j'en réponds, moi, Frise-Poulet, et des *suivies* encore, tout ce qu'il y a de mieux en messes, avec tous les curés, tous les chantres, toutes les cloches, les grandes, les petites, les monneses de la paroisse, tout l'équipage de l'église et celui de la *Cléopâtre* aussi qui y viendra à cette messe! Et quand le curé y sera, j'en commanderai aussi pour ma mère, pour toi, pour moi, pour tout le monde, des messes! Allons, parle! A-tu aussi quelque parent qui en veuille?

— Pas pour l'instant; mais voyons un peu, à quel curé allons-nous dire la chose? Moi, je suis pour celui de Recouvrance, et la raison, c'est qu'après ça, nous sortirons de suite de la ville, et nous irons faire un repas à la *Ninon* ou à la *Maison blanche*.

— La différence, c'est que je suis pour Brest. L'église est mieux *espalmée*, mieux *grée*, quoi! Veux-tu que mon oncle soit chanté à Recouvrance? un vieux brave homme comme ça! un capitaine! plus souvent! A la grande paroisse Saint-Louis, c'est moi qui le dis!

L'hôtesse de l'*Ancre couronnée* qui, jusque-là, avait écouté à la porte, n'y put tenir davantage.

— Oui, monsieur Jean Ridal, dit-elle, vous avez bien raison, d'autant que M. le curé de Brest est un brave homme qui vous arrangera ça comme il faut. Soyez tranquille.

— Ça ne vous regarde pas, madame Cartahu. Vous êtes entrée sans commandement, c'est mal; mais je suis un bon enfant, connu! Ainsi, puisque vous voilà, je vais vous parler d'autre chose.

L'hôtesse prit un siège et un verre, se versa du vin jusque'aux bords et attendit.

— Les messes! ça ne vous regarde pas, reprit Frise-Poulet avec majesté, ni la musique non plus. — Vois-tu, Cagnard, j'ai une idée sur la musique.—Ce qui vous regarde, madame Cartahu, c'est la jeunesse et la société!

— Ah ça, explique-toi mieux que ça; que veux-tu dire?

— Je veux dire, matelot, continua l'héritier sur le même ton, que je donne un repas demain à l'équipage. Mais le matelot *français* est galant et amoureux; comprends-tu maintenant? Donc, *par conséquence*, Mme Cartahu, du beau monde, des dames et des demoiselles, comme s'il en pouvait, *sur leur trente et un*, bien entendu! Demain, à midi, hors des portes. Nous sommes trois cents de la *Cléopâtre*; vous inviterez tout Brest et tout Recouvrance. Pour midi, entendez-vous, madame Cartahu? Vous fermerez boutique ce jour-là, et vous conduirez vous-même les danseuses. Il y aura bal, voilà!

Cagnard se leva enthousiasmé.

— Frise-Poulet, tu es un crâne! ton denier est en bonnes mains!

— Et de l'argent? demanda l'hôtesse.

— En voilà! va-t'en chez le changeur, dans la Grand'-Rue, et tu m'en diras de bonnes nouvelles!

— Encore un mot, madame Cartahu, vous allez vous occuper de la salle de danse et du repas. Tout ce qu'il y aura de mieux; pas de soupe; du rôti, des poulet et de la salade en masse, comme des officiers, quoi!

— Vous allez vous ruiner, malheureux! dit l'hôtesse par scrupule peut-être, mais plus probablement par crainte de voir tout cet argent mangé hors de chez elle.

— L'argent est rond, c'est pour rouler; quoique pourtant celui-ci soit bien plat, mais c'est tout de même?

Trois minutes après, les habitants et habitantes du quartier, depuis les jeunes gamins jusqu'aux vieilles surannées, étaient en émoi, et la nouvelle des intentions magnifiques de Frise-Poulet avait révolutionné tous les bouchons, guinguettes et cabarets des environs.

Quand les deux matelots sortirent pour aller chez le curé, ils furent suivis par une populace compacte qui criait et chantait à gorge déployée. Ils marchaient en cadence, la tête haute, se donnant le bras, faisant des moulinets avec leurs cannes, enchantés de leur escorte. Frise-Poulet métamorphosa un de ses billets en petite monnaie, rempli d'argent ses poches et celles de Cagnard; deux ou trois fois ils en semèrent derrière eux par poignées.

La bande, en arrivant devant le presbytère, était si nombreuse qu'on craignit une émeute et que les postes voisins prirent les armes. Rien ne fut plus pacifique cependant; l'attroupement se dissipa de lui-même.

— Nous avons à parler à monsieur le curé, dit Frise-Poulet à une vieille servante qui ouvrait la porte.

— Il est dans son jardin.—Entrez.

VI.

La Barre du gouvernail.

Le curé était assis sous sa tonnelle, au soleil et à l'abri du vent; les deux matelots, fort embarrassés pour entrer en matière, s'avancèrent vers lui chapeau bas. Frise-Poulet ne trouva pas de meilleur moyen que de tendre à l'ecclésiastique la lettre de son oncle, en disant :

— Lisez, je vous prie, monsieur le curé, vous verrez de quoi il retourne.

— Vous venez donc, mes enfants, me demander un service funèbre à la mémoire de votre oncle?

— Oui, monsieur le curé, mais un grand service, quoi; du *rousturé*, du *goudroné*, du *galipoté*, voyez-vous, tout un tremblement.

— L'oncle à Frise-Poulet, monsieur le curé, c'était un brave homme, il faut lui en donner une bonne ration de prières, et puis ce que mon matelot ne vous a pas dit... (Cagnard se pencha à l'oreille du curé) c'est qu'il en veut aussi pour sa bonne femme de mère.

Frise-Poulet reprit la parole : — Monsieur le curé, là, je ne sais pas ce que j'ai, mais je ne peux pas vous dire la chose à mon idée. Tenez, une supposition : on me donne un coup de poing, j'en rends deux, c'est-il pas juste, ça?

— Pas le moins du monde, dit le curé en souriant; vous ne rendriez pas deux pièces de vingt sous pour une, j'en suis bien sûr.

— C'est vrai! c'est pourtant vrai! je m'embarbouille!

— D'ailleurs, mon ami, reprit le curé, on ne doit se battre à coups de poing en aucun cas.

— Je sais bien que le maître d'armes dit qu'il vaut mieux se battre à l'espédon, mais ce n'est pas mon avis. Entre amis, un coup de poing passe et deux aussi; mais les sabres, faut les garder pour l'Anglais.

— Il y a du bon dans ce que vous dites, mon garçon, répliqua le prêtre, qui connaissait trop bien les matelots pour heurter de front leurs idées et ne pas faire quelque concession. Je préfère même votre morale à celle du maître d'armes; cependant vous feriez mieux de vous abstenir du poing et du bâton aussi bien que du fleuret. La paix...

— La paix, interrompit Cagnard, c'est une chose juste! mais, voyez-vous, quand on est en colère, la main vous dérange et *bûche! Digue Daou!* ce n'est pas le diable! hein, Frise-Poulet?

Le curé ne laissa pas la dissertation se prolonger.

— Il me semble que vous ne dites pas ce que vous vouliez. Voyons, expliquez-vous?

— Eh bien! puisque les coups de poing ça ne vous va pas, parlons de petits verres. On m'en paie un, j'en paie deux, moi! c'est-il clair, ça? Mon oncle veut avoir quelques messes, moi je veux lui en donner beaucoup. Voyez-vous, monsieur le curé, ajouta-t-il en tirant un billet de sa poche, j'en demande pour tout ça! Une grande, premièrement, où toute la *Cléopâtre* viendra avec moi. Vous metrez tout dehors, bonnettes et cataquois; les cloches, les porte-voix, l'orgue, votre second, vos lieutenant, tout le monde, enfin. Vous comprenez le reste, ce n'est pas mon métier et c'est le vôtre; vous connaissez cette manœuvre, et vous ne seriez pas fichu, sauf votre respect, de faire une épissure ni de serrer un perroquet. Ainsi, c'est clair!

Le curé jeta les yeux sur le billet.

— Mais c'est trop, mon enfant, votre oncle n'en exigeait pas autant; vous avez une famille et des parents à qui une partie de cette somme serait fort utile sans doute.

— Ah ça! monsieur le curé, si vous ne voulez pas, faut le dire sans aller par quatre chemins; il y en a d'autres que vous. J'irai à Recouvrance, à Lambesellec, à Paris s'il le faut. J'aurai des messes là, j'en veux des messes! Je vous ai donné la préférence, parce que vous êtes un brave homme, et que mon hôtesse me l'a dit; vous ne voulez pas, rien de plus juste; je viro de bord.

— Vous ne me comprenez pas, mon enfant, calmez-vous. Ce que je vous dis est pour votre bien et celui de vos parents. Soyez tranquille d'abord, vous aurez une messe de première classe pour le jour que vous désignerez.

— Eh bien! après-demain, là.

— Impossible après demain, parce que c'est dimanche; mais lundi ou mardi, à votre convenance.

— Lundi, ça me va; maintenant, les autres, vous les direz quand vous voudrez.

— C'est bien convenu, n'est-ce pas, mes enfants? Eh bien! asseyez-vous là sur ce banc, écoutez-moi bien et causons raisonnablement.

— Nous vous écouterons tant qu'il vous plaira, monsieur le curé, à votre aise, dame ! nous ne sommes pas pressés. Aujourd'hui nous tirons nos plans, demain ce sera autre chose.

Le curé recueillit un moment ses idées, et, s'adressant à Frise-Poulet :

— Combien la chaloupe de votre frégate a-t-elle de voiles ?
— Foc, misaine, taille-vent et tape-cul, ça fait quatre.
— En peut-elle porter davantage ?

— Dame ! à moins de changer son gréement et sa mâture, c'est impossible.

— Oui sûrement, dit Cagnard ; moi qui étais patron du grand canot, je n'aurais pas pu mettre au vent un mouchoir de plus que ce qu'il vous dit.

— Eh bien ! vous, demanda le curé, si on vous avait donné quinze ou vingt voiles et qu'on vous eût dit : « Vous irez mieux avec ça ! » qu'auriez-vous fait ?

— J'aurais mis mes quatre au vent, et les autres, je les aurais débarquées à la première occasion.

— Et si, à la place de ces voiles inutiles, on vous avait proposé de vous donner ce qui vous aurait le mieux convenu pour le service de l'embarcation ?

— Dame ! j'aurais demandé des avirons neufs, un cablot de recharge, une bosse, un séau, un tas d'affaires, enfin !

— Et ça vous eût fait plaisir ?

— Tiens !
— Eh bien, mon ami, reprit le curé en s'adressant à Frise-Poulet, voilà justement votre histoire avec moi ; vous me donnez trop de messes à dire, c'est comme les voiles dont je vous parlais. Je vous conseille de consacrer le reste de votre argent à des devoirs non moins respectables et plus utiles. Votre famille est pauvre, selon toute apparence ; l'héritage que vous venez de recueillir peut la mettre à son aise ; mais si vous le disséminiez imprudemment, il vous aura fait plus de mal que de bien.

— Je n'ai pas un seul parent au monde ; vous avez pu voir ça dans la lettre.

— Non, mon ami, j'ignorais entièrement que vous n'aviez ni frère ni sœur et vous pouviez être marié.

Le curé s'efforça de se mettre à la portée de ses visiteurs et y réussit assez bien pour que quelques pensées d'ordre et de sagesse entrassent dans leurs cerveaux.

Cependant, Frise-Poulet ne fut pas tellement persuadé qu'il ne conclût en disant :

— Malgré ça, monsieur le curé, vous avez ce billet, gardez-le ; c'est pour mon oncle... Et pour ma mère, murmura-t-il plus bas.

— Puisque vous voulez absolument dépenser mille francs en bonnes œuvres, employez-en du moins une partie en aumônes.

— C'est vrai, dit Cagnard, monsieur le curé a raison ; nous allons donner aux pauvres de quoi se régaler pendant quinze jours.

— Ce serait encore un tort de faire ainsi la charité sans discernement.

— Nous n'avons pas le temps d'aller voir qui a besoin ; ceux qui demandent on leur donne, les autres tant père !

— Cependant, mes amis, il y a de vieux marins infirmes qui n'ont que quelques méchantes petites industries pour gagner leur vie, ils font des chapeaux de paille, de l'étope, du fillet ; ces gens-là, vous ne leur donnez rien et vous jetez votre argent par les fenêtres. Il y a des bonnes femmes qui ont été toute leur vie au service des matelots et dont les enfants étaient vos camarades ; elles gagnent à peine, on filant ou tricotant, de quoi manger du pain noir dont les forçats ne voudraient pas ; vous tournerez le dos à ces misères ?

— Non, non, monsieur le curé, dit Frise-Poulet en se levant. Comment ! il y aurait des gens comme ça de vieux matelots ! Hein, Cagnard, comme toi et moi !... C'est pas Jean Ridal, dit Frise-Poulet, qui les abandonnera. Non, monsieur le curé ; où donc qu'ils demeurent ? j'y cours, je suis riche maintenant.

— Je ne vous dirai pas au juste, mon ami, où vous les trouverez ; mais ne tombez pas d'un excès dans l'autre.

Frise-Poulet coupa la parole à l'écclésiastique : — Voici mon dernier mot, monsieur le curé ; d'abord grand-messe, tout ce qu'il y aura de mieux, lundi matin, à dix heures, n'est-ce pas ? après ça, tant qu'il en faudra des petites pour que mon oncle soit très content. Et puis... vous êtes un brave homme, vous ferez du reste ce que vous voudrez pour les pauvres. Vous les trouverez bien, vous ; et moi, si j'en rencontre, je sais ce que j'ai à faire. Au revoir, monsieur le curé, à lundi.

— Grand merci, au nom des pauvres, mon enfant ; seulement rappelez-vous mes conseils, et si vous ne vous en fiez pas à moi seul, allez trouver quelqu'un de vos officiers, consultez une personne de confiance, et réfléchissez bien à ce qu'il vous reste à faire.

— Ah ! fit Cagnard, si nous allions chez M. Martel !

— Eh bien ! oui, monsieur le curé, dit Frise-Poulet, je vas aller voir un de nos officiers, un bon garçon, M. Martel, qui nous a donné du tabac un jour que nous en avions plus.

— Là-dessus les deux matelots sortirent.

— C'est drôle, pourtant, que des braves gens comme ces curés ça porte malheur quand c'est passager à bord !

— Que veux-tu ? c'est le diable qui buffe le mauvais temps pour les faire bisquer.

— Si j'étais bon Dieu, je lui ferais un polisson de tour-mort sur le cou

qui l'empêcherait bien de souffler, ce diable-là ! — En attendant, allons boire bouteille, et après, chez M. Martel

A quelques pas du presbytère, les deux marins rencontrèrent un cabaret ; ils s'assirent dans un coin, et Frise-Poulet commanda :

- Du blanc, à vingt sous.
- Notre meilleur, c'est du rouge à quinze.
- Envoyez tout de même.

L'on trouva peut-être que nos deux héros font des relâches trop répétées aux diverses guinguettes qui s'offrent sur leur route, et cependant, pour rendre hommage à la vérité, nous sommes contraints d'avouer que ce premier jour ils mirent encore une modération et une réserve exemplaires dans leurs haltes successives.

- Et la musique ? demanda Cagnard.
- La musique ! je vas te conter ça. Demain, nous commençons la noce, l'équipage est congédié, touche son décompte, rallie à l'appel sur la place, hors des portes, à midi.
- Connu ! je sais ça depuis cent ans !
- Puis, le sexe arrive avec la mère Carlahu, on se met à table ; on danse, après on ira se promener, on ne peut pas se passer de musique ; en tête de la société, faut de la musique !

— Tu as raison, matelot ; mais c'est encore connu depuis cent mille ans. Nous louons quatre violons, une clarinette, un trombone et voilà. Prrrrit ! rien de tout ça. Je veux une musique complète. *Tout le monde sur le pont !* grosse caisse, petite flûte, entonnoir, sonnettes, casseroles, tout le tonnerre ! Et pour ça, écoute bien, je vas trouver le chef d'orchestre du régiment, je lui dis : « Mon vieux, je veux l'avoir et ton équipage pour tout demain, combien que ça me coûtera ? » L'autre me dit : « Tant. » Je lui donne tant, et c'est fait.

— Mais Frise-Poulet, mon fils, pourquoi pas la musique de la marine ?

— Tiens ! tu ne devines pas, ça, toi ! Toi qui est mon ancien, on te prendrait pour un *boy*, comme dit l'Anglais. A-t-on jamais vu des matelots se payer entre eux autres choses qu'à boire ? Je ne veux pas non plus avoir des musiciens par complaisance, c'est bête ! Aux troupiers je leur dirai : *Souffle, pantalon rouge, tu est payé pour ça !* Vois-tu la chose ? A ceux de la marine, faudrait dire : *Bois et mange* ; et pendant ce temps-là, pas plus de musique que dans ma poche !

Un geste expressif couronna cloquement les conclusions de Frise-Poulet.

— C'est encore vrai, matelot, dit Cagnard ; allons maintenant chez M. Martel.

— Que faut-il lui dire ? Mettons que nous sommes chez lui.

— Bah ! tu ne t'inquiète de ça à l'avance ; nous lui conterons notre visite au curé, et nous lui demanderons conseil. C'est moi qui lui parlerai, soit tranquille ; tu sais bien que c'est un vrai, un ami du matelot. Il n'est pas malin de s'expliquer avec des hommes comme lui ; devant le commandant, je ne dirais pas ; c'est une face de fer, celui-là, il ne rit jamais.

Le parallèle de Martel et du capitaine de la *Cléopâtre* devint le sujet de la conversation des deux amis, jusqu'au moment où ils arrivèrent au logement du jeune officier ; mais là, leurs beaux projets se trouvèrent renversés ; ils curent beau frapper à la porte et parcourir la maison dans tous les sens, personne ne leur répondit.

Trouvant qu'ils avaient fait assez pour l'acquiescement de leur conscience, ils renoncèrent à leurs intentions et se dirigèrent vers la caserne d'infanterie pour s'entendre avec le chef de musique, quand Frise-Poulet aperçut Austerlitz et poussa un cri de joie : — Il va nous dire où est son maître !

— Oh ! oh ! gringalet, patira, Austerlitz ! oh !

Le mousse se retourna, et reconnaissant les deux gabiers, vint à eux en courant.

— Dis donc ! où est M. Martel ? nous avons à lui parler, et ça presse ; nous venons de chez lui, il n'y est pas.

Austerlitz prit un air confidentiel.

— Père Cagnard, faut pas en bégayer ; il n'y a que moi qui le sache ; mais c'est sûr.

— Eh bien ! parle !

— M. Martel va se marier la semaine qui vient ! vous ne connaissez pas ça, vous autres ?

— Tiens ! tiens ! tant mieux ! Lui aussi va en faire une noce. Mais où est-il, toujours ?

— Chez sa promise, donc ! Sont-ils bouchés, ces vieux !

Cagnard saisit l'occase de l'irrévérencieux gamin :

— As-tu site oublié le respect que tu dois à tes anciens ?

— Aie ! aie ! larguez-moi. Je vas vous mener.

Austerlitz servit de guide à Frise-Poulet et à son compagnon ; ils pénétrèrent tous trois dans le jardin, et, ne jugeant pas nécessaire de se faire annoncer, entrèrent sans frapper dans le salon où se trouvaient en tête-à-tête Sophie et son futur époux.

La jeune fille commença déjà à ressentir les inquiétudes dévolues à la compagne d'un marin. Martel avait un ami intime à bord de la *Sylphide*, et se promettait comme une fête de lui faire part de son mariage ; pour tout au monde, il n'aurait voulu être devancé par un étranger. Bilancourt, tel était le nom de l'autre officier, ne descendait à terre que fort rarement ; il devenait urgent de le prévenir, car le lendemain, dimanche, on devait attacher et publier à l'église l'union de l'enseigne avec Mlle Gimard.

Le temps était affreux sur la rade. *il venait coup de vent*, non pas ainsi qu'à l'ordinaire du sud-ouest grondonné, mais du nord-est strident et clair; les vagues étaient courtes, tourbillonnantes, clapoteuses; elles moussaient, bouillaient, frisaient à faire frémir. Du reste, pas un nuage au ciel, tous avaient été balayés au large, et les rayons du soleil, se jouant dans la poussière humide des lames, coloraient la baie entière des brillantes couleurs du prisme.

Sophie n'avait triomphé qu'avec mille peines de la volonté opiniâtre de Martel.

— Il n'y a rien à craindre dans un bon canot, disait celui-ci en souriant, vous savez que je compte priver Bilancourt d'être notre garçon d'honneur; je t'ens à lui faire cette invitation moi-même. Cependant, puisque vous l'exigez, j'attendrai demain. Ce sera samedi, convenez que je ne saurais tarder davantage.

Ses yeux espéraient que la violence de la brise diminuerait et jeta un regard de terreur sur l'enceinte agitée de la rade. La mer était d'autant plus mauvaise que l'on se trouvait précisément à l'époque des grands marées du printemps, et qu'à certaines heures, la direction des courants et du vent était opposée. Il en résultait un conflit de forces contraires qui, par leur irrégularité saccadée pouvaient être fatales aux meilleures embarcations. Toutefois, la communication avec la terre n'était pas encore suspendue.

René se décida à écrire à son ami pour lui annoncer sa visite du lendemain; la lettre se terminait ainsi :

« *Quelque temps qu'il fasse*, envoi-moi un canot, à trois heures et demie ou quatre heures; il s'agit d'une affaire majeure que je t'ex-pliquerai de vive voix à bord. Adieu. »

Martel venait de acheter cette lettre et causait tendrement avec la tremblante Sophie qu'il cherchait à rassurer, lorsqu'Austerlitz ouvrit la porte à Frise-Poulet et à Cagnard.

— Pardon, excuse, monsieur Martel, dit le quartier-maître après avoir jeté un coup d'œil dans le salon et fait un salut des plus *chiqués* à la jeune fille; pardon, excuse, si nous vous dérangerons. Vous êtes avec votre futur, vous n'avez pas le temps d'écouter des anciens comme nous. L'amour! je connais ça, moi qui suis marié aussi. Suffit! nous allons *brasser à culer* de suite.

Puis, se tournant vers Sophie :

— Malgré ça, mademoiselle, nous ne nous en irons pas sans vous faire notre compliment. Vous aurez là un bon mari, un brave matelot, sauf votre respect. Frise-Poulet pourrait vous en dire autant; monsieur Martel, c'était le père de l'équipage; faudra, voyez-vous, être douce pour lui comme une laize de velours.

Les deux matelots, le chapeau à la main, se rapprochaient de la porte restée ouverte et allaient se retirer.

— Restez, restez! dit la jeune fille, je vous laisse avec votre officier.

— Ce n'est pas juste, mademoiselle, nous allons vivre de bord; ne vous gênez pas pour nous. Ici, vous avez votre nom sur le rôle d'équipage et pas nous autres.

— Maître Cagnard, si tu me disais pourquoi vous êtes venus me trouver, au lieu de faire tant de grimaces. Conte-moi ça en trois mots, et si mademoiselle est de trop, explique-toi.

— Oh! ce que nous avons à vous dire, tout le monde peut l'entendre, et votre futur aussi, dit Frise-Poulet en s'avancant. Nous venons chez vous de la part du curé, parce que j'ai fait un héritage; Austerlitz nous a conté que vous vous mariez, et dame! c'est l'occasion de vous en faire notre compliment.

— Ne vous en allez pas, ma chère amie; c'est inutile; autant que je puis en juger par l'exode de Frise-Poulet.

La jeune fille, charmée de cette invitation, resta dans le salon, le bras appuyé sur celui de Martel, qui attendait qu'un des deux matelots voulût bien s'expliquer plus clairement.

Frise-Poulet était visiblement intimidé par la présence de Sophie; son éloquence, épuisée par son début, lui fit défaut au moment le plus nécessaire. Cagnard, le voyant garder le silence, passa le dos de sa main sur ses lèvres, se gratta l'arrière de la tête par un geste habituel aux orateurs du gaillard d'avant, et, entrant enfin en matière, rendit compte de la visite au curé, non sans de nombreuses digressions et sans d'inviter pardon à Sophie toutes les fois qu'un juron mal étouffé venait accentuer son récit ou ses commentaires.

— Frise-Poulet, dit-il en faisant, ne veut pas placer son argent et la raison; vaut mieux en profiter que de le laisser à des filustiers et des notaires qui le feraient esclaver, ça vrai? mais pourtant, nous avions promis au curé de venir vous voir, et voilà la chose.

L'officier, initié des long-temps aux idées et au langage des matelots, n'avait pas perdu un mot de la narration, et quoique Cagnard, par une prudente réserve, n'eût pas ouvert la bouche des projets d'orgie de Frise-Poulet pour le lendemain, Martel les devina et comprit de quelle utilité son intervention pouvait être dans cette circonstance. Une heureuse inspiration le servit à point.

— Tu as femme et enfants, Cagnard? demanda-t-il.

— Oui, monsieur; dans trois jours je pars pour Morlaix; revoir ma vieille Perine et mon gas Jean-Pierre, qui commence mousser à bord d'un pêcheur, et Pantik, qui est déjà grand; et en âge de se marier aussi; un beau brin de fille, voyez-vous, ce n'est pas parce que je suis son père, mais, sauf votre respect, mademoiselle, elle est quasi aussi jolie que vous.

— N'aimerais-tu pas mieux, au lieu de naviguer au long cours, être tranquillement dans un bateau de pêche, rester avec ta femme et les enfants, et les voir tous les jours de la vie? Tu fumerais ta pipe dans le coin de la cheminée, chaque matin à jeun tu boirais ton *coup de croûte* à ta fantaisie, le dimanche tu ferais ton crâne sur le qual avec ta femme sous le bras; tu serais heureux comme un pape.

— Si ça se pouvait, oui peut-être; c'était mon métier du temps que j'étais jeune; mais je n'ai jamais pu obtenir d'être patron. Il n'y a de place possible que pour les *sans cœur* qui passent leur temps à.... Pardon, excuse, mademoiselle, vous comprenez ce qu'ils font, sauf votre respect... aux armateurs et au commissaire. Moi, je sais gouverner et manœuvrer comme pas un; à preuve, on me choisit toujours pour patron sur les navires de guerre; mais je ne sais pas blâmer ni tourner autour du pot, faire la révérence, et être le chapeau à la main toute la journée. — « Voulez-vous de moi oui ou non! » — On m'a renvoyé sans m'écouter seulement. Ensuite, tant qu'à rester *simple matelot*, on gagne davantage au long cours. Avec ça que les pêcheurs sont toujours sur la côte et qu'on les lève plus souvent que les autres pour le service (1).

— Maintenant, Frise-Poulet, si tu voulais, rien ne serait plus facile pour toi que de rendre ton matelot content comme un Dieu, et de l'être tout autant.

Les deux amis se retournèrent d'un air étonné; mais Sophie devina Martel :

— Et moi, dit-elle à Cagnard, je m'occuperais de la corbeille de noces de Fantik.

L'officier pressa la main de sa fiancée, échangeant avec elle un sourire qui signifiait clairement : — Il est doux de faire des heureux!

Pourtant les gabiers semblaient plus étonnés que jamais. Martel et Sophie jouissaient de leur curiosité muette.

— Ouvrez les oreilles, mes vieux, reprit l'enseigne, et faites ce que je vous dirai. Vous allez partir pour Morlaix; vous achèterez une belle embarcation de pêche, bien grée, bien installée, avec des filets de pêche et tout ce qu'il vous faut. Cagnard sera patron, et le petit Jean-Pierre mousser à bord. Frise-Poulet trouvera Fantik de son goût, et vous ferez la noce honnêtement et sagement. Ensuite, en avant le petit métier! Tous les matins vos femmes vendront le poisson au marché, et vous ne *bourlingueriez* plus au long cours. Moi, j'écarterai votre commissaire; je me charge de tout, commencez-vous à comprendre?

Les marins ne trouvèrent pas de long-temps le mot convenable pour répondre. On lisait sur leurs figures une foule de sentiments divers : la reconnaissance, l'admiration, la joie s'y peignirent tour à tour.

— Le curé, tout de même, avait raison! s'écria enfin Frise-Poulet, laissant dans le vague un monde d'idées.

Sophie et Martel étaient dans l'enchantement.

Cagnard exprima dans sa gratitude en termes énergiques, s'adressant tantôt à lui-même des reproches de n'avoir *pas seulement songé à ça!* Il complimentait Martel sur son esprit, puis remerciait Sophie d'avoir pensé au trousseau de Fantik. Tout à coup cette émotion fit place à un sentiment bien opposé; il se redressa avec dignité :

— Là! là! doucement! lieutenant, dit-il, Cagnard est un honnête matelot, voyez-vous; c'est de la *gnoignote*, votre invention! je n'en suis plus, merci!

Ce fut au tour des fiancés de ne rien comprendre au changement soudain du quartier-maître.

— Oui, je le répète, Cagnard, et c'est moi qui le dis, est un honnête homme, qui n'a jamais fait de tort à personne et n'en fera sûrement pas à Frise-Poulet pour commencer.

Précisant alors la main de son camarade : — Achète un bateau si tu veux, épouse ma fille si ça te convient et à elle aussi, ça ne me regarde pas; mais tu seras patron et pas moi. *Meunier est maître dans son moulin*. La barque sera à toi, à toi de la commander. Il n'! il achèterait un bateau de pêche pour y être second, et moi j'y lui donnerais en place ma fille, qui est gentille, c'est vrai, toi de Cagnard! gentille comme un cœur! mais enfin qui n'a pas un *farthing* et ne vaut pas seulement une maille d'espervier. La justice avant tout!

Ce ne fut pas sans difficulté que l'on parvint à calmer le scrupuleux marin; il céda cependant à un raisonnement tout puissant de Frise-Poulet :

— La barque sera à moi, c'est vrai; je suis armateur, qu'il et d'une. Maintenant, je te nomme patron, ça te va, hein? et de deux. Pour lors, tu rencontres sur le qual, en te promenant, un troubadour qui te dit : — « Je veux aller avec vous. » Celui-là, c'est Frise-Poulet, c'est ton bien de la cale, c'est ton matelot de la *Cléopâtre*. Tu dis : — « Je veux bien l'eu et de trois. Qu'est-ce que ça fait à qui la barque? M'est avis que je puis bien être embarqué à ton bord, si ça te convient et à moi aussi!

Tout vicieux qu'un pareil cercle d'argument pût sembler à l'enseigne, il parut sans réplique à Cagnard, qui tendit une seconde fois la main à son camarade. Le marché fut ainsi solennellement conclu.

— Voilà ce qui reste de l'héritage, dit alors Frise-Poulet; c'étaient encore une fois ses billets de banque. Tenez, monsieur Martel, je garde ceux-ci, dont j'ai besoin pour aujourd'hui, et ceux-là, si vous voulez les conserver, ils serviront à acheter notre bateau de pêche.

A ces mots, le gabier remit environ trente mille francs à l'enseigne, et

(1) Il est bon de rappeler que notre scène se passe antérieurement aux dispositions nouvelles de la *lettre permanente*.

replaça dans la poche de sa veste les cinq ou six billets qui lui restaient, sans parler de l'usage qu'il comptait en faire. Puis il balbutia un moment, et faisant un effort sur lui-même :

— Monsieur Martel, dit-il enfin, il y a pourtant bien encore une chose que je voudrais vous demander ?

— Quoi donc, mon garçon ?

— Ce serait de venir lundi à la messe de mon oncle. Tenez, voyez-vous, m'est avis que ça fera plaisir à ce vieux cabotier qui a *avalé sa chique en burlinguant*, et je crois que le bon Dieu sera bien aisé aussi, pas vrai Cagnard ?

— Le curé ne dirait pas mieux, ajouta le quartier-maître.

— J'irai certainement; il n'y a rien que de fort naturel à votre invitation, mes amis, et pour vous le prouver, je veux vous en faire une à mon tour. Je vous engage à assister à la célébration de mon mariage. Si vous avez confiance dans mes prières, je n'en ai pas moins dans les vôtres. Adieu donc ! à lundi !

— Ah ! voilà le canot de la *Sylphide*, s'écria le jeune officier, dont les regards se portaient de temps en temps sur la mer; je vais aller moi-même porter ma lettre au patron.

— N'embarquez pas surtout, René, vous me l'avez promis, dit Sophie avec douceur.

— Je n'ai qu'une parole, répondit l'enseigne, me croiriez-vous capable de vous tromper ?

Les fiancés restèrent encore un instant pensifs et les yeux fixés sur la rade.

— Allez donc, méchant, et revenez bien vite, murmura la jeune fille. Quand les deux matelots furent dehors : — En voilà-t-il un brave garçon, qui nous prie à son mariage et vient à notre enterrement !

— Une invention ! s'écria Frise-Poulet; faut lui faire un cadeau de nocce !

Tandis que Cagnard et son camarade discutaient entre eux cette nouvelle motion, Martel descendit jusqu'au quai, où il arriva en même temps que le canot de la corvette.

— Patron ! cria-t-il, venez ici un peu.

Un colosse à barbe noire se dressa, sauta nonchalamment à terre et salua l'officier :

— Ah ! c'est toi, Requin, tu es donc sur la *Sylphide*, maintenant ?

— Comme vous voyez, lieutenant, répliqua le patron d'une voix creuse.

— Tu remettras cette lettre à M. Balancourt.

— Vous ne voulez pas venir à bord, vous l'y trouveriez; la brise est bonne, nous irons à la voile en moins de dix minutes.

Le balancier, en engageant ainsi Martel à venir dans son canot, tâchait de donner à sa rude figure une expression de bonhomie cordiale. L'enseigne ne put lui soupçonner aucune arrière-pensée et lui trouva même un air de franchise qui détruisit ses anciennes préventions; aussi reprit-il imprudemment :

— Pas aujourd'hui, mon garçon, mais demain, quand il venterait à décorner les bœufs.

Requin prit la lettre, rembarqua dans son canot, et examinant l'état du ciel :

— Nous en avons pour trois jours au moins de cette brise. A demain donc ! je tiendrai la barre !

A cette pensée, le vindicatif balancier fit une horrible grimace de satisfaction, frotta l'une contre l'autre ses mains roboseuses, et regarda son gouvernail avec le même sentiment d'orgueil et de confiance que doit éprouver un général en contemplant son armée la veille d'une affaire décisive.

VII.

Idees de matelots.

La bonne foi dans la discussion, cette chimère des aréopages et des académies, est encore une chimère parmi les matelots; ils se rangent volontiers aux avis les uns des autres et cèdent avec une simplicité inouïe partout ailleurs. Cagnard ne fit qu'une faible résistance à la motion de Frise-Poulet.

— Oui, ça se peut, avoua-t-il; comme tu dis, vu qu'il se marie, ça se peut.

— Si nous lui achetons une épée d'honneur avec la lame toute en or, proposa l'héritier, qui ne trouvait rien d'impossible à son opulence nouvelle.

— Non, ce n'est pas d'ordonnauco. Si j'en avais le temps, je sais bien ce que je ferais.

— Quoi donc ?

— Un petit chapeau de paille blanc qui ne pèserait pas une once, tant chaque brin serait menu, passé par la plus petite plume d'un pigeon, et cousu avec un fil de soie si fin à se *dératiner* l'œil.

— On n'en trouve pas à acheter, autre chose.

— Une pipe en perles, choix sur choix.

— C'est pas un cadeau de nocce, et puis ça le ferait songer qu'il ne nous a donné que le brûle-gueule d'un sou.

— Qu'il mais par un temps de *rafale* c'est un cadeau, et un crâne ! Cette livre de talce, je la vois encore dans son papier jaune canari; ça semblait un trésor.

— Autre chose ? demanda Frise-Poulet.

— Une montre avec une chaîne ou des breloques, forme d'une ancre, tout d'or et d'argent.

— Un vaisseau d'ivoire avec le grément en verre filé.

— Un chien de chasse.

— Un fusil à deux coups.

— Un cheval.

— Une voiture à quatre roues.

Un signe négatif de part ou d'autre suffisait pour faire rejeter chaque nouvelle idée.

Cagnard frappa tout à coup sur l'épaule de son camarade avec une de ces ronflantes exclamations que nous sommes fait un devoir de supprimer, même en initiales, malgré notre respect pour la vérité et le pittoresque de l'expression.

— Eh bien ! quoi ? fit l'héritier.

— Des épaulettes de général !

— Boh ! il n'est que lieutenant.

Cagnard haussa les épaules d'un air de supériorité.

— Il deviendra amiral, c'est moi qui te le dis; alors, quand il se mettra en tenue, à qui pensera-t-il, hein ? A toi, à moi, à la *Cléopâtre*, aux anciens !

Frise-Poulet approuva; mais comme les deux interlocuteurs se trouvaient alors vis-à-vis le quartier de l'infanterie, ils remirent leurs emplettes à plus tard, se firent indiquer le logement du chef de musique, et s'occupèrent de mettre à exécution un autre de leurs projets antérieurs.

La façon des marins, et surtout quelques bouteilles bues à la cantine en compagnie du sous-officier instrumentiste, prédisposèrent celui-ci à entrer dans leurs vues.

— Pourtant, je ne suis pas le maître, mes enfans, il faut voir le capitaine de musique, c'est lui que ça regarde.

— Et si ce capitaine n'est pas chez lui ?

— Allez chez le colonel, c'est un homme sévère, mais juste, estimé du soldat. Il vous recevra bien, à moins qu'il ne vous fasse mettre à la porte par son sapeur, ce qui pourrait bien arriver.

— Tiens ! dit Frise-Poulet, paraît qu'il est bien difficile d'avoir de la musique pour son argent !

Le sous-officier essaya de démontrer la dignité de son peloton instrumental, et ne parvint guère à prouver autre chose aux matelots que la nécessité de vider un certain nombre de bouteilles en supplément.

Suffisamment surexcités par ces libations abondantes, les amphitryons recommencèrent qu'il fallait aller droit chez le colonel, ce qu'ils exécutèrent le moins mal qu'il fut en leur pouvoir. Leurs facultés oratoires n'avaient encore éprouvé aucune atteinte, et même on peut affirmer qu'ils se sentaient plus de verve et d'ardeur que jamais.

Le sapeur de planton les introduisit.

Il est bon d'avertir que le titre de colonel n'étant pas usité vis-à-vis des capitaines de vaisseau, nos matelots y substituèrent la seule qualification qui fut de ton dans la circonstance :

— Commandant, dit Cagnard, qui se flattait avec raison de mieux porter la voile que son matelot, commandant, nous venons vous demander un petit service, pour notre argent bien entendu. — Rien pour rien, chacun son métier comme on dit. — Si c'est un effet de votre complaisance.

Le colonel retroussa sa moustache et regarda le beau parleur d'un air sévère.

— Que voulez-vous ? dit-il brusquement.

— Faut pas vous fâcher, commandant, continua le quartier-maître, il n'y a pas de quoi, nous voudrions seulement louer pour demain toute la journée la musique de votre régiment.

— Ah ! ça, vous avez vu un coup de trop ou vous êtes fous ?

— Pour être fous, non, commandant, répondit Frise-Poulet, et souls encore moins. Seulement j'ai hérité d'un chargement d'écus, je fais la nocce et je veux de la musique choix sur choix.

Le colonel était en bonne humeur, il laissa continuer :

— On nous a dit, voyez-vous, que vos trompettes et vos fifres et le reste du bastringue, c'était du tapé dans le genre distingué. Moi j'ai pensé que si vous étiez un peu bon enfant vous ne refuseriez pas la chose. Je ne regarde pas à l'argent, d'abord, j'en ai *plenty*, en masse; ça veut-tu ? en voila, comme un marchand de cochons. sauf votre respect, commandant. — Je paierai là ce qu'ils voudront, continua Frise-Poulet, tapant sur ses poches pleines de monnaie. De l'or, du papier timbré, j'en ai à volonté, voyez plutôt.

Frise-Poulet montra en effet les cinq ou six billets qu'il avait encore sur lui.

Et ce n'est pas tout, j'en ai de quoi acheter un trois-mâts chez M. Martel, mon lieutenant de la *Cléopâtre*.

Cagnard enchérisait en faux-bourdon et insistait sur le point capital, la musique à louer.

Le colonel, égayé, les écouta jusqu'au bout, mais refusa net.

Cependant, être précédés dans leur promenade par une esouade de musiciens garantie, était un plaisir trop vil au goût des matelots, pour qu'ils n'insistassent pas avec une opiniâtreté qui ne tarda pas à fatiguer l'officier supérieur.

— Quand je dis non, c'est non ! Allez-vous-en à tous les diables !

— On s'en va ! on s'en va ! pas tant de colère ! On voulait vous acheter votre marchandise, on nous aurait payé le frêt à votre volonté, ça ne vous va pas. Eh bien ! bonsoir, commandant. Quittons-nous bons amis, pas de rancune. D'abord, le curé est pour la paix, il nous l'a dit tout à

Heureux, vive le curé ! vive la paix ! vive M. Martel ! allons chez la mère Cartahu !

— Ces matelots ont parfois des idées impayables, dit gaiement le colonel à quelques officiers témoins de cette scène et qui en riaient à leur aise.

Quant aux marins, une fois dans la rue, ils se regardèrent tristement.

— Pas moyen ! dirent-ils, nous prendrons des bourgeois !

L'idée fixe de Frise-Poulet était la supériorité des curés sur les *commandans de troupe* ; il était choqué du refus de l'autorité militaire, et ne cessait de répéter :

— Ces *pois-pilus* de malheur, c'est bête depuis le premier jusqu'au dernier, car je comprends rien de rien.

Cagnard lui-même se lassa de la monotonie des réflexions de son camarade :

— Tu ne *dérâpes* pas de ton refrain, lui dit-il ; tu rêvasses toujours la même chose. Viens dîner, tu feras mieux.

— Quelle heure est-il ?

— Je n'ai pas de montre, tu sais bien.

— Je t'en achèterai une ce soir.

À ces mots, ils monterent dans l'appartement aux princes. La mère Cartahu y avait dressé un couvert splendide, et n'avait pas négligé de s'y faire elle-même au festin. Fatigués de leurs démarches infructueuses auprès du colonel, les matelots s'en rapprièrent à leur hôte pour le choix de la musique ; et, quand ils sortirent de table, il était convenu qu'elle recruterait tous les artistes de la ville et des environs pour la fête du lendemain. Loué d'augmenter leur état d'ivresse, le dîner remit les vigoureux gabiers dans leur assiette ordinaire. La cloche du soir, qui annonce la fin des travaux du port, n'avait pas encore sonné, et par conséquent l'équipage de la *Cléopâtre*, retenu à bord, ne s'était pas rûné dans la ville. Cagnard et Frise-Poulet, en attendant leurs camarades, descendirent les escaliers sinués qui conduisent de l'auberge de l'*Ancre Couronnée* à la grande rue de Brest, et avisant un magasin de bijouterie des plus renommés, y entrèrent et demandèrent à voir des épaulettes de général.

Le marchand, comme tous ceux des ports de mer, avait l'habitude des fantaisies étranges des marins ; il leur en étala cinq ou six paires brodées, brillantes et couronnées d'angles et d'étoiles.

— Ce que vous avez de plus beau, dit Frise-Poulet. C'est trop petit tout ça ; on dirait qu'on a pleuré pour avoir du *relaqué* dessus ; j'en veux de luisantes comme un soleil.

Le bijoutier se ressouvint d'une monstrueuse vieilleries espagnole, clinquante mais éblouissante dont il ne pouvait se débarrasser depuis plus de dix ans.

— J'ai votre affaire ! s'écria-t-il.

En effet, les deux matelots trouvèrent admirable le nouvel échantillon.

— Vous faudra-t-il autre chose ?

— Nous allons voir.

Frise-Poulet choisit une montre pour lui et en fit prendre une autre à Cagnard. Ils restèrent encore long-temps à examiner le magasin, et les seules choses qui les tentèrent à la fin, furent deux sifflets d'argent et deux lunettes d'approche, toujours de dimensions démesurées.

L'héritier paya sans marchandé, métamorphosa en or tout le reste de son avoir, et garnit sa ceinture ainsi que celle de Cagnard.

Si le galon de laine du quartier-maître n'était été doublé, tandis que Frise-Poulet, en sa qualité de gabier, n'en avait qu'un seul sur la manche, tous deux eussent été exactement costumés de la même manière. Ils portaient également un chapeau ciré, sur le ruban duquel se lisait le nom de la *Cléopâtre*, un collet de chemise bleu à rayes blanches, une veste d'uniforme à boutons acérés, une cravate et une ceinture rouge, un large pantalon de toile grise, des bas blancs et des escarpins. Comme pour rendre la similitude plus complète, ils avaient chacun leurs télescopes en bandoulière, leurs étuis de ferblanc destinés à la feuille de route, suspendus à la boutonnière par des faveurs roses, et enfin ils tenaient d'une main un sifflet d'argent, et de l'autre une épaulette de contre-amiral.

Dans ce pittoresque accoutrement, ils se dirigèrent vers la grille de l'arsenal et se trouvèrent en face de leurs camarades, au moment où les travaux cessèrent et où l'équipage entier se précipita dans la ville.

À bord de la *Cléopâtre*, l'après-midi avait été employé à payer le décompte, le lendemain matin on devait délivrer les congés. L'allégresse la plus bruyante retentissait sur les quais et dans tous les cabarets.

L'*Ancre Couronnée* surtout était inondée de marins.

Toute la nuit, dans les bas quartiers de Brest, l'ivresse et l'orgie tintaient sur pied les gendarmes et les patrouilles, ainsi qu'il arrive toujours après le désarmement d'un grand navire.

Cette nuit si joyeuse à terre était pourtant horrible en rade. La violence du vent d'est ne faisait qu'augmenter, et la mer avait pris l'aspect d'une immense nappe blanche. Plusieurs coups de canon de détresse jetèrent l'alarme dans Brest, et l'on craignit que le jour n'éclatât quelque désastre.

En attendant, les matelots de la *Cléopâtre* se battaient avec la garde, dansaient des rondes sur les places, chantaient à tue-tête, et préféraient de leur mieux à la noce flamboyante annoncée par Cagnard au nom de Frise-Poulet.

La mère Cartahu et ses servantes se multipliaient.

Dans l'appartement aux princes, les meilleurs camarades des deux ga-

biers proposaient les idées les plus folles pour le jour suivant. — Quand chacun aurait sa canoté et une feuille de route, alors seulement on était censé devoir commencer. — Cependant la division de flacons vides qui sautaient par les fenêtres pouvaient faire préjuger à l'observateur le moins rigoriste que les choses étaient déjà pas mal en train.

VIII.

Le Canot de la Sylphide.

Le samedi, en s'éveillant, Cagnard et Frise-Poulet se trouvèrent tout habillés chacun sur un des lits moelleux à rideaux rouges de l'appartement aux princes. Après une lutte assez courte contre les fumées bacheliques qui les rendaient plus lourds que de coutume, ils se mirent sur leur séant. Frise-Poulet regarda l'heure à sa montre ; mais comme il n'avait pas eu la précaution de la monter la veille, il n'en fut pas plus avancé, et, se rappelant la multitude de choses qu'il avait à faire avant midi, il sauta d'un bond au milieu de la chambre, prit la paire d'épaulettes et sortit avec Cagnard, en recommandant à la mère Cartahu de ne pas *manquer à l'appel*, hors des portes de la ville, avec tout son monde.

Une idée lumineuse avait éclairé le gabier, il n'en dit rien à son compagnon, et mit le sujet de la conversation sur les charmes de Fantuk dont Cagnard fit l'éloge avec une complaisance toute paternelle.

— C'est une fille taillée en goëlette de Bayonne, elle vous a une paire d'*décubers* qui vous regardent comme les barquettes de Cadix, et un gilet noir soigneusement relevé sous sa coiffe. Vous-tu, il n'y a pas sa pareille dans Brest. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à la poupée de *Cléopâtre*, seulement l'avant de la petite est un peu plus mignonnettement travaillé.

Il était environ dix heures du matin quand les deux marins, en faisant de beaux projets d'avenir, frappèrent à la porte du petit jardin.

— M. Martel n'est pas encore arrivé, leur dit la bonne.

— Ce n'est pas lui que nous cherchons, répliqua Frise-Poulet, nous voulons dire quelque chose à Mlle Sophie.

La servante les fit entrer à la cuisine et alla demander à sa jeune maîtresse si elle pouvait recevoir les mêmes matelots qui étaient déjà venus la veille.

Sophie, inquiète du temps qu'il faisait encore, fut bien aise de les consulter sur les dangers que pouvait offrir la rade, et connaissant déjà Cagnard et Frise-Poulet, dit de les introduire dans le salon.

Le dernier, entièrement remis de sa timidité de la veille, prit aussitôt la parole :

— Mademoiselle, vous êtes bien aimable de nous recevoir. C'est que nous voulons faire un petit cadeau à M. Martel, et si vous voulez le lui donner de notre part, ça lui fera deux fois plus de plaisir.

La jeune fille sourit en rougissant et demanda de quelle nature était ce présent, pour lequel on jougait son entremise si nécessaire.

L'orateur déroula un vaste foulard rouge dans lequel se trouvait la paire d'épaulettes.

— Il ne peut pas manquer de devenir contre-amiral, pour le moins ; alors, voyez-vous, mademoiselle, ça lui ira tout de plaisir.

Sophie se prit à rire ; puis n'osant refuser de crainte de blesser l'amour-propre des gabiers, elle les remercia avec une grâce qui les enthousiasma.

— Oui, mademoiselle, M. Martel a bien fait de vous prendre pour sa femme, s'écria Cagnard, vous êtes faits l'un pour l'autre, comme une voile pour sa vergue.

— Et comme ses épaulettes pour ses épaules, ajouta Frise-Poulet, en chantant de l'ad-propos.

Sophie sourit encore ; puis, ramenée à ses inquiétudes par une bouffée de vent qui gringa aux feuilles naissantes des arbres, elle jeta un regard sur la mer.

— Croyez-vous, demanda-t-elle à Cagnard, qu'il soit prudent d'aller en rade aujourd'hui ?

— N'y allez pas, mademoiselle, dit vivement le quartier-maître, c'est du fichu temps, parlant par respect.

La jeune fille pâlit, et les matelots s'en aperçurent.

— Après ce il y a aller et aller ; si M. Martel est dans le canot, vous pouvez être tranquille ; faudrait que le diable s'en mêlât pour faire un malheur.

Cette dernière phrase ne rassura guère Sophie ; mais ensuite, ne voyant passer aucune embarcation, elle espéra que son fiancé ne trouverait pas de moyens de transport pour se rendre à bord de la *Sylphide*.

Cagnard et Frise-Poulet se dirigèrent aussitôt vers les bureaux de la marine afin d'y prendre leurs feuilles de route.

À midi, toujours dans le même costume que la veille, embellie cependant de gilets à ramages, ils firent leur apparition sur la place du rendez-vous et signalèrent leur arrivée par une foule de rossignolades sur leurs sifflets d'argent.

L'équipage de la *Cléopâtre* y répondit par des hurrahs !

La plupart des matelots congédiés avaient déjà ajouté à leur costume réglementaire une foule d'ornemens de fantaisie. Des bécots de formes et de nuances variées, de chemises de couleur, quelques uns à jabots, des pantalons rayés, des habits bourgeois et même des cravates blanches, détroussaient l'harmonie de l'uniforme pour donner lieu aux contrastes les plus imprévus. Toutefois, le bâton et l'étui de ferblanc étaient communs à tous, et, à défaut d'autres indices, on pouvait reconnaître à

ces meubles consacrés par la tradition, les enfans de la *Cléopâtre* vivives de Frise-Poulet.

La maîtresse de l'*Ancre Couronnée* et les invités suivaient l'orchestre ; les deux groupes se confondaient, chaque matelot renouvela connaissance avec une payse, ou offrit le bras à une inconnue.

Frise-Poulet et Cagnard mirent l'histoire entre eux, la musique marcha en tête et la bande, en quelques minutes, arriva au grand jardin de *Pafosse*. Une table gigantesque, contournant les allées et se repliant sur elle-même comme un câble sur une cale, avait été dressée par les soins de la mère Carthage qui, dans cette occurrence difficile, s'était surpassée elle-même. L'orchestre fut installé sur une estrade, le festin commença.

Nous ne raconterons pas en détail les divers épisodes qui ont rendu à jamais mémorable, dans Brest et sa banlieue, le grand repas de la *Cléopâtre*. Nous nous contenterons de dire, à la louange de nos héros, qu'ils se confinèrent dans les bornes d'une modération louable. Placés l'un auprès de l'autre, ils désiraient de M. Martel et de Sophie, de l'antique et de leurs projets. Calmes au milieu de la tempête, et fiers de leur ouvrage, ils admiraient la fête et se souciaient du reste assez peu des coups de poing échangés, des coiffes mises en pièces et des cris aigus qui, de temps à autre, dominaient le charivari musical.

Après le dîner, on dansa. Mais, vers quatre heures, la danse parut ennuyeuse au plus grand nombre, il fut décidé à grands renforts de gosiers et de coups de sifflet qu'on traverserait la ville en chantant et qu'on se rendrait sur le bord de la rade, dans un petit bourg nommé la Ninon, où l'on terminerait dignement la journée.

La cohorte se remit donc en marche hurlant à tue-tête des romances sentimentales.

Le refrain :

Je vais revoir mon vieux père,
Ma chaudière et mon troupeau,

prévalait comme adapté à la circonstance ; et lorsqu'on traversa le port dans les chaloupes de passage, il n'y eut qu'un très petit nombre de chutes à l'eau, dont aucune n'eût de résultat tragique. En arrivant à la Ninon, on se répandit dans toutes les guinguettes de la localité : les musiciens et la populace qui escortaient l'équipage se mêlèrent à lui, et une foule de scènes partielles remplacèrent l'unité qui jusqu'alors avait présidé aux plaisirs des matelots.

Cagnard, Frise-Poulet et leurs meilleurs amis s'attablèrent à un cabaret tout à fait au bord de la mer.

— Quel temps ! matelot ! quel temps ! Il vente à arracher la peau du ventre au diable ! Faudrait avoir du toupet pour aller en canot aujourd'hui !

Frise-Poulet achevait cette réflexion, lorsqu'une embarcation de la *Sylphide* s'éleva sur les lames et se dirigea vers l'entrée du port. Cagnard avait à peine eu le temps de braquer sa longue-vue, qu'emportée par la brise sous la misaine, la barque, qui semblait s'engloutir à chaque seconde, se trouvait déjà à moitié chemin de terre.

— C'est Requin qui gouverne ! s'écria le quartier-maître.

Frise-Poulet regardait aussi attentivement.

— Oui, c'est bien lui, il paraît qu'il est patron du grand canot de la corvette.

Bien d'autres yeux étaient fixés avec terreur sur l'audacieuse embarcation. Sophie, qui de sa fenêtre l'avait aperçue, tremblait de tout son corps. Martel ne s'était pas présenté chez elle de toute la journée.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il va embarquer aujourd'hui, j'en suis sûr, et il fait plus mauvais temps encore qu'hier.

Elle se mit à genoux, les mains jointes, priant avec ferveur et ne cessant de regarder la rade et la voile maudite qui échappa bientôt à sa vue en entrant dans le port.

Martel, lui, se trouvait accablé sur le parapet d'où l'on domine la rade, et voyait venir avec joie le canot de la *Sylphide*.

— Mercet, Bilancourt, pensait-il, tu n'as pas craint de braver les ordres timides des chefs pour obliger ton vieux camarade.

Si Martel avait su ce qui se passait dans le cœur de son ami et de sa fiancée, il aurait probablement renoncé à sa visite.

Bilancourt frissonnait ; debout sur la dunette de la *Sylphide*, il croyait à chaque instant que le canot allait disparaître, et se reprochait amèrement de l'avoir expédié. Mais la lettre de Martel était si pressante et Requin avait paru, un instant avant, si sûr d'aller et de revenir sain et sauf, que l'officier de garde s'était rendu aux insinuations du balancier. Deux minutes avaient suffi à l'intrépide patron pour déborder du navire, il avait en quelque sorte surpris l'ordre d'aller à terre pour y chercher M. Martel.

L'enseigne de la *Sylphide* sentait peser sur lui une formidable responsabilité, car le signal de suspendre toute communication avec la terre avait été fait quelques heures avant. Si un accident arrivait, quels reproches n'encourrait-il pas ! Ses craintes redoublèrent quand il vit sortir du port le grand canot avec plus de toile au vent qu'il n'en avait tout à l'heure.

— Laissez-moi faire, monsieur Martel, avait dit le balancier en souriant, laissez-moi faire, je connais cette embarcation comme ma poche ; dans cinq minutes nous serons à bord.

La dessus, Requin avait largué un ris, et jeté sur son gouvernail un regard semblable à celui de la veille ; il en caressait la barre comme un bravo le manche de son stylet.

Martel, enveloppé dans un manteau ciré, s'assit en penchant à Sophie,

au plaisir qu'il aurait à annoncer son mariage à Bilancourt, et peut-être à celui qu'il éprouverait à rendre compte, le soir même, à sa fiancée, de son aventureuse expédition.

La jeune fille, cette fois, ne vit pas l'embarcation repaître sur la mer ; la disposition des terres ne lui permettant pas d'apercevoir le canot que le patron laissait dériver à dessein, en établissant mal sa misaine. Martel, absorbé par ses réflexions, ne portait aucune attention à la manœuvre.

— Bien, bien, pensait Requin, à nous deux tout à l'heure !

Frise-Poulet et Cagnard, leurs lunettes à la main, reconnurent l'officier dans le canot, et, le voyant la tête basse, indifférent à ce qui se passait autour de lui, ils redoublèrent d'attention.

Un cri affreux partit tout à coup du rivage. Le canot de la *Sylphide* venait de chavirer. Cagnard, Frise-Poulet et quelques autres, aimés par le plaisir et cédant à leurs généreux instincts, s'élançèrent à la mer et nagèrent vers le lieu du désastre.

La marée était pleine et forte, la mer démontée, mais le canot était entraîné à la plage par le vent et par le courant. Les hommes de la *Sylphide* se tenaient à la quille, Arrachés par les lames à leur point d'appui, ils parvenaient toujours à le reconquérir. Requin et Martel seuls ne paraissaient jamais à côté des autres naufragés.

Cependant Cagnard et ses compagnons ne tardèrent pas à atteindre le but de leurs efforts. Ils virent le balancier nageant d'une main, et de l'autre retenant le jeune officier qui, embarrassé dans son manteau, ne se débattait plus que faiblement.

IX.

Le Convoi.

L'orgie faisait silence. Les trois cents matelots et les femmes qui les accompagnaient, la populace ameutée, tous les habitants du village étaient rassemblés sur la grève ; chaque lame qui déferlait rapprochait le canot et les hommes pendus à sa quille. L'embarcation ainsi ballottée, semblait devoir arriver lentement à la rive ; mais les rochers couverts par la mer lui barrèrent tout à coup le passage ; les malheureux marins de la *Sylphide* possédèrent alors un horrible et dernier cri de détresse. Une lame plus furieuse que les autres arracha violemment la barque du banc où elle venait d'échouer, la souleva de nouveau au milieu de sa crete d'écumée, et, lâchant enfin sa proie comme un aigle qui ouvrirait ses serres, l'envoya se briser en mille pièces contre la rangée de récifs. Les mâts, les voiles, les débris de toute espèce et les hommes eux-mêmes roulèrent ensuite pêle-mêle vers le bord.

La première figure qui se dressa sur la plage ce fut Cagnard ; il tenait dans ses bras Martel entièrement privé de connaissance. Les femmes s'empresèrent autour du jeune officier ; on crut s'apercevoir qu'il respirait encore, et les soins les plus attentifs lui furent prodigués. Les autres naufragés évanouis ou blessés furent aussi recueillis successivement.

Le quartier-maître, les bras croisés sur la poitrine, faisait face aux flots et allait s'y élançer une seconde fois, quand deux corps hideusement enlacsés l'un à l'autre tombèrent lourdement à ses pieds.

C'étaient ceux de Frise-Poulet et de Requin.

La main du dernier se rattacha convulsivement à la gorge le cadavre de son ancien camarade du *Harpon*.

Le balancier, se sentant enlever Martel par le brave quartier-maître, s'était accroché à l'herminette avec la rage d'une vengeance déçue. Aussi, tandis que l'enseigne était sauvé par l'un des deux amis, l'autre resta seul en butte à la haine du terrible patron. Une infirmité de forces déjà connue et que ne tendaient pas à diminuer les excès de la journée, la lourde ceinture du gabier congédié et son costume plus gênant qu'à l'ordinaire, étaient autant de chances de succès pour Requin.

Cependant, à l'expression de leurs traits, on sentait qu'une lutte acharnée devait avoir eu lieu entre eux. Aucun des deux ne s'était noyé. Il était facile de reconnaître que l'ami de Cagnard était mort étranglé par le patron, et l'on s'expliquait aussi simplement la fin tragique du meurtrier.

Épuisé par ses efforts et son double combat sous-marin, il n'avait pu parvenir à se débarrasser de sa victime, et devenu le jouet des vagues, s'était fracassé la tête contre les rochers.

Le quartier-maître se pencha sur le corps de son ancien camarade ; le cœur ne battait plus, les lèvres étaient blêmes et immobiles.

— Pas un souffle ! rien ; calme plat ! dit-il sourdement.

Dégouté alors des épreuves de Requin les restes de son cher matelot, il s'en chargea lui-même et courut à Paulerger, où il les déposa sur un lit. Dès qu'il eut rempli ce pénible devoir, il ne continua plus ses larmes, et plonge dans la douleur, resta étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

L'équipage de la *Cléopâtre* fit aussitôt trois brancards, on plaça sur le premier Martel, dont l'état demandait encore beaucoup de ménagemens. Les cadavres furent étendus sur les autres civières, et la troupe, sortie si joyeuse des portes de Reconnaissance une heure auparavant, reentra processionnellement dans la ville comme un convoi funèbre ; puis elle se dissipa insensiblement.

Lorsqu'on débarqua à Brest, après avoir traversé le port, le triste cortège n'était plus composé que d'une cinquantaine des hommes les plus dévoués à l'officier et à Cagnard.

Ce dernier suivit les corps inanimés jusqu'à l'hôpital de la marine ;

mais Ansterlitz, qui retrouvant son maître à la côte ne l'avait plus perdu de vue, guida ceux qui le portaient vers la demeure de Mme Cimard.

La jeune dame et sa fille poussaient un cri d'effroi au moment où l'enseigne pâle et défat entra soutenu par quelques matelots. Sophie, hors d'elle-même, courut à lui, le serra dans ses bras par un mouvement passionné plus puissant que la pudeur; elle ne rougit point, elle tremblait. Agitées par mille sentimens divers, muette de terreur et honteuse cependant, elle tomba à genoux et pleura de reconnaissance en remerciant le ciel d'avoir sauvé son fiancé.

Les marins se retirèrent avec une discrétion qui prouve le tact naturel à ces braves gens, rudes et grossiers dans la vie ordinaire, mais sensibles et doux d'un instinct de bonté qui ne leur fait jamais défaut à l'occasion. Ansterlitz seul resta auprès de son maître pour le servir.

L'officier, ému jusqu'aux larmes, essaya alors de faire le récit de ce qui s'était passé; mais Mme Cimard l'interrompit et le condamna à prendre un repos dont il avait le plus grand besoin. Ce fut le mousse qui raconta la catastrophe sans en déguiser aucun détail.

Pendant cette lugubre narration, la jeune fille contemplait la figure décolorée de son futur époux qui s'était involontairement laissé aller au sommeil.

La mort cruelle de ce semillant gabier qui le matin encore était venu lui remettre son étrange cadeau pour Martel, la fit frissonner, et elle soupira en songeant à ce mariage arrangé par elle, la veille, entre Frise-Poulet et la fille de Cagnard.

— Et pourtant, sans ces deux braves matelots, René succombait à la vengeance d'un misérable! pensa-t-elle en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

Ansterlitz, instruit par les réflexions des anciens de la *Cléopâtre*, avait parfaitement déduit les causes de la rançon forcée du balancier et venait de décrire très exactement la position désespérée dans laquelle se trouvait son maître lorsqu'on était venu lui porter secours.

Le lendemain, Cagnard, la douleur peinte sur la figure et dans un désordre de costume qui indiquait assez combien la nuit avait été pénible, demanda la permission de parler à l'officier.

Martel le reçut et n'osa pas même le remercier de son dévouement.

— Lieutenant, au nom de Dieu! je vous en prie, venez à notre secours, dit le marin, on ne veut pas me rendre le corps de mon matelot. Il faut que vous le réclamiez à l'hôpital. On l'a jeté à l'amphithéâtre, à côté de ce renégat de Requim. Ce n'est pas juste, ça; Frise-Poulet était congédié, il doit être enterré comme un homme et comme un chrétien. Demain cette messe qu'il a commandé pour d'autres sera la sienne.

Cagnard n'en put dire davantage.

L'officier lui promit son concours et tint parole.

Les cadavres avaient été déposés sur la table de marbre destinée aux dissections, par un homme qui a figuré dans les premiers chapitres de cette histoire. Jules Pilon, cuisinier du *Harpon*, ayant renouvelé à terre quelques uns de ses melais maritimes, avait enfin trouvé sa punition. Forcé au baigne de Brest, il était infirmier dans l'hôpital. Le misérable ne reconnaît pas sans terreur la farouche physionomie de son complice du trois-mâts balancier; puis voyant de loin Cagnard qui venait réclamer le corps de Frise-Poulet, il se cacha à ses regards. Il ne put éviter ceux de Martel, quand celui-ci vint à son tour faire la même démarche, dans laquelle il réussit sans peine. À l'aspect de l'ignoble figure du galérien qui roula devant lui, dans un linceul, les reste de l'infortuné gabier, l'enseigne détourna la tête avec dégoût, mais jeta cependant sur la dalle sanglante une pièce d'argent à celui qui venait de rendre un dernier service à son protégé.

Le lundi matin, tout l'équipage de la *Cléopâtre*, rassemblé dans l'église Saint-Louis, assistait à l'office funèbre célébré pour Frise-Poulet. La plupart des matelots avaient retardé leur départ de Brest pour être présents à cette triste cérémonie. Ils se tenaient dans un religieux silence, à droite et à gauche du cercueil, en costume de voyage, avec leurs bâtons et leurs étuis de ferblanc.

Dans une chapelle reculée, Mme Cimard et sa fille unissaient leurs prières à celle des marins. Plus loin, dans un angle obscur de la nef, on aurait pu voir dévotement agenouillées et vivement émus, la mère Carthou avec plus d'une de ses filles invitées.

Le premier banc était occupé par Martel en uniforme, et Cagnard, qui pleurait à chaudes larmes.

L'officier suivit l'enterrement du gabier à qui ses anciens camarades firent la conduite jusqu'au cimetière. Jamais équipage congédié n'était sorti en pareil ordre des portes de Brest; un respect muet remplaçait les bruyans refrains du départ. Le cortège marchait lentement, une foule immense l'accompagnait.

Lorsque tout fut fini, quand la fosse se referma, les matelots s'élançèrent sur la route, et eurent bientôt oublié cet épisode lugubre; on songeait au bonheur qui les attendait dans leurs familles. Le peuple reprit le chemin de Brest. Il ne resta plus auprès de la tombe que Cagnard et l'enseigne; ni l'un ni l'autre n'osèrent rompre le silence.

Enfin, le quartier-maître faisant un effort sur lui-même :
— Monsieur Martel, quand sera-ce votre nocce?
— Je ne sais pas encore, mon ami; mais toi, que vas-tu devenir?
— Je pars pour Morlaix de suite; j'attends ici une voiture; car, voyez-vous, je n'ai pas le cœur à rire et à chanter avec les autres; c'est pourquoi je n'ai pas à pied.

L'enseigne pensait au dépôt de Frise-Poulet, mais ne trouvant pas le moment favorable pour parler, il se contenta de dire :

— Je t'écirai dans peu de jours; adieu!

CONCLUSION.

L'enseigne Bilancourt fut condamné à un mois d'arrêts forcés; cette circonstance retarda le mariage de Martel qui s'était fait un point d'honneur d'attendre son ami; mais, sur les entrefaites, la *Sylphide* ayant appareillé pour les Antilles, rien ne s'opposa plus à la réalisation du vœu le plus ardent des fiancés.

Le jour de la bénédiction nuptiale, dans la même église d'où était sorti le cercueil de Frise-Poulet, le patron d'un grand bateau de pêche de Morlaix, récemment décoré d'une médaille d'argent, se tint caché tout le temps derrière une des colonnes. Ses prières pour les nouveaux époux étaient simples et sincères; une secrète douleur l'oppressait cependant, car l'aspect des lieux et la pieuse cérémonie réveillaient également en lui de tristes souvenirs. Tout, jusqu'à la figure du prêtre qui était à l'autel, le portait à faire de cruelles réflexions.

— Mon Dieu! mon Dieu! pensa-t-il en soupirant, à l'heure qu'il est, mon vieux matelot pourrait cependant se marier à Fantik, et nous naviguerions tous les jours ensemble dans cette barque achetée de son argent.

On conçoit que l'enseigne avait écrit et fait accepter à Cagnard l'héritage de Frise-Poulet.

L'infortuné patron suivit de l'œil Martel et Sophie, qui sortaient par le grand portail. Il passa ensuite le dos de la main sur ses joues et descendit le perron en se dandinant d'un air indifférent en apparence. Au lieu d'accompagner son ancien officier, il se dirigea vers la grand'route et retourna à Morlaix.

— J'ai fait ce que je devais, se dit-il, ils sont venus l'autre fois et moi celle-ci; ils étaient tristes pour nous, mais je suis content pour eux.

Une pénible respiration qui sortit de la poitrine du quartier-maître était presque la négation de sa dernière pensée. Son voyage solitaire fut mélancolique. Quand il rentra chez lui, quand il eut embrassé sa femme et ses enfans, il ne prononça pas une parole, s'assit auprès de la cheminée et resta long-temps accoudé sur l'épaisse table de chêne de la chambre commune.

— Sont-ils enfin mariés? demanda Fantik qui ne put contenir plus long-temps sa curiosité.

— Oui, ma fille, et dans la même église où Frise-Poulet...

Des larmes roulèrent dans les yeux du marin, qui ne termina pas sa phrase.

Un mois après leur mariage, Martel et sa femme allèrent passer quelques jours à Morlaix; ils y furent reçus par le vieux patron qui profita d'un beau temps pour leur faire une promenade en mer dans sa barque qui portait le nom de *Frise-Poulet*; et le soir, grâce à l'intervention de Sophie, les vœux de Fantik furent comblés. Cagnard ne s'opposa plus à l'union de sa fille avec un galant pêcheur du pays qui la courtsait depuis deux ans, et qui prit dans le bateau la place qu'aurait dû y occuper le brave gabier de la *Cléopâtre*.

Souvent, depuis, le patron a dit franchement à son gendre :

— Tu es un bon matelot, Kemper, c'est vrai; mais, vois-tu, j'aurais préféré être amarré sur la grande ancre de la frégate et jeté avec par le fond, à te donner ma fille, si défiant le parrain de notre bateau, ce pauvre ancien...

Fantik ne laisse pas achever, elle interrompt toujours à dessein le vieux pêcheur, et s'efforce de donner un autre cours à ses pensées.

Heureuse avec son mari, la fille du patron ne peut regretter le camarade inconnu que son père a tant aimé sur terre et sur mer.

Si l'on nous demande enfin ce que sont devenues les fameuses épaulètes d'amiral ou d'amiiral cagnard, nous déclarerons que Sophie les conserve religieusement. Cependant elle n'espère pas plus que nous les voir jamais devenir fort utiles à son époux, si belles que puissent être les destinées maritimes du jeune enseigne de vaisseau.

X.

La famille Cagnard.

Le manuscrit des neuf chapitres précédents était achevé depuis plusieurs années; l'histoire des deux matelots et du jeune enseigne avait été lu bien des fois dans des réunions de contemporains de Martel et nul ne réclamait une seconde conclusion. Que pouvait-on exiger? Le principal héros était mort et enterré, son farouche antagoniste avait été le sujet d'une leçon d'anatomie, l'honnête Cagnard était patron d'une belle barque de pêche, et Sophie conservait religieusement les fameuses épaulètes d'amiral. Mais depuis l'an de grâce 182., quand tant d'événemens ont changé la face de la France et agité le monde, comment nos personnages auraient-ils pu rester dans l'heureux *status quo* où nous les laissons? D'officieux amis nous ont transmis des détails que nous ne pouvons passer sous silence, si bien que nous sommes amenés à écrire un épilogue.

Épilogue.

— Allons! Kemper, Fantik, Jean-Pierre, Frise-Poulet, Guénolé, mes enfans, en route! les habits de nocce et tout le reste sont à bord; c'est bien! largue l'ancre! hisse le foc! à la drisse de missine! au taillvent! hardi, là!

Ces divers commandemens étaient faits à bord d'un joli chasse-maréé de Morlaix par un vieux patron dont les longs cheveux blancs flottaient au gré de la brise. Une veste à grandes basques, un pantalon de toile grise et de gros sabots formaient son costume. Un air de contentement parfait rayonnait sur sa figure ; parfois il levait les yeux vers le ciel, tout en manœuvrant avec le genou la barre du gouvernail ; parfois un expressif frotement de mains complétait le jeu de sa physionomie.

Nos lecteurs ont dû reconnaître dans ce passage l'honnête Cagnard qui venait d'atteindre sa soixante-cinquième année au moment où nous le faisons reparaître sur la scène ; avec lui sont Kemper son gendre, son fils Jean-Pierre, Fantik sa fille et ses petits-enfants.

Tandis que la barque s'éloignait du quai, une foule de commères et de riverains causaient du vieux patron et de sa famille :

— Oui, oui, je dis, moi, qu'ils sont heureux ceux-là d'avoir à eux un beau chasse-maréé qui ne doit rien à personne, s'écria d'un ton d'envie une vieille réputée fort mauvaise langue.

— Doucement, mère Bringuéale, répliqua un pilote du pays, il faut être juste ; depuis le premier jusqu'au dernier des petits enfans, c'est de braves gens et ça ne pouvait mieux tomber.

— Le père Cagnard n'a pas volé sa croix ni ses médailles, ajouta un invalide, et celle qui y trouve à redire, je lui dérange la carcasse en deux temps.

— Ne vous fâchez pas, l'ancien, reprit la vieille ; seulement, s'ils sont heureux, voyez-vous, ce n'est pas à boulinguer qu'ils ont gagné leur richesse. On connaît l'histoire de l'héritage de l'ancien Frise-Poulet, le fils à la mère Ridal.

— Et après ? ça ne venait pas d'un matelot peut-être ? Le père Broalon n'avait pas sué, n'est-ce pas, pour ramasser ce trésor ? demanda le pilote.

— Je démolis la première qui ne parlera pas bien de ce brave monde ! s'écria de nouveau l'invalide en brandissant sa béquille.

— C'est vrai ! Périne a tort, c'est toujours de même, elle ne laisse pas le mal à dire aux autres ! — Si jamais elle est en paradis, elle brouillera les saints ! — A-t-on jamais vu ? — Oh ! la belle pieccl hurlèrent à l'envi les commères ameutées.

L'invalide poursuivait en faux bourdon, quoique personne ne l'écoutât.

— Jean-Pierre, le fils à Cagnard, dit à son tour un pêcheur, c'est un solide, je l'ai connu, moi, au large comme à terre.

— Et Kemper donc, s'écria un autre, le gendre au bonhomme, qui veut voir un matelot, n'a qu'à le regarder !... Nous étions ensemble sur la *Belle-Paumelle* (la *Melpomène*), commandée par M. Martel, un crâne de commandant aussi, un vrai ! quoi !

La foule fit chorus.

— M. Martel, continua l'ami de Kemper, M. Martel, un officier premier brin, une perle d'homme, un solide au poste, qui mérite de passer amiral comme il n'y a qu'un bon Dieu ! Quel coup de croc je boirai à sa santé si jamais j'apprends qu'il a enfin croché son avancement !...

Ainsi causaient les riverains sur le quai de Morlaix, pendant que le chasse-maréé fuyait à pleines voiles.

À l'aide de la marée descendante, la barque ne tarda pas à dépasser le château du Taureau et à gagner la pleine mer. Quand elle se fut élevée au vent et mise en position de faire route sans manœuvres trop fréquentes, le vieux patron remit la barre à Kemper, s'assit sur un coffre et prit sur ses genoux sa dernière petite-fille, jolice blonde qui s'appelait Yvonak ; Guénolé, le mousse du bord, s'accroupit auprès de son grand-père ; Fantik, alors âgé d'environ trente-six ans, roula un paquet de cordes pour s'en faire un siège, et l'aîné des garçons, qui portait le nom de Frise-Poulet, se plaça à côté d'elle ; Jean-Pierre, qui était devant, accourut.

— Vous ne savez pas où nous allons, mes fils, dit le vieux caboteur, mais notre barque le sait, car elle court comme la foudre. Le *Frise-Poulet* est content, parce que je le suis aussi. Celui qui me dira qu'un morceau de bois bien gréé, bien voilé et bien suivi n'a pas de cœur au vent, je lui dirai, moi, qu'il n'en a pas lui-même. J'ai entendu de mes deux oreilles des navires qui parlaient, qui pleuraient et qui *avaient leur gaffle* comme de vrais chrétiens, et toi aussi, Kemper, n'est-ce pas ?

— Oui, père, quand la *Valceuse* a coulé, elle s'est mise à crier : — Mon Dieu ! mon Dieu ! vive le commandant Martel ! vive son équipage ! — Nous l'avons tous entendu.

— Donc, un navire, ça a ses idées, reprit Cagnard, et voilà pourquoi le *Frise-Poulet* marche si bien aujourd'hui ; nous allons à Cherbourg, voir M. Martel qui est amiral !

— Amiral ! M. Martel amiral ! Jésus, s'écrièrent presque en même temps Kemper, Jean-Pierre, Guénolé, Yvonak, le jeune Frise-Poulet et Fantik, qui ajouta : — Nous allons donc voir aussi Mme Sophie ?

— Oui, ma fille, reprit Cagnard. Elle nous recevra gentiment comme quand j'allai, avec mon pauvre matelot, lui porter ces épaulettes, qu'elle aura mises à son mari maintenant. C'était là une invention ! je devinais juste, par exemple ! Frise-Poulet se mit à rire si drolotement quand il commença à comprendre la chose ; et dire pourtant qu'il n'est pas avec nous à cette heure !

Fantik se leva, alla prendre la main du vieillard et la serra doucement, tandis que la petite Yvonak jouait avec ses longs cheveux blancs.

— La brise adonne, dit Kemper.

— Bien ! bien ! répliqua le caboteur, c'est qu'il y a un bon Dieu pou

nous, nous filons comme un charme ; mollis l'écoute, Guénolé. Comme ça !... Enfin, reprit-il en soupirant, j'irai, moi, lui souhaiter bonne chance encore une fois avant de mourir !

Puis il alluma sa pipe, et les nuages qui obscurcissaient son front se dissipèrent peu à peu.

Martel était bien contre-amiral ; Sophie elle-même l'avait écrit au patron caboteur, car les rapports de l'officier et de sa femme avec la famille Cagnard ne s'étaient point bornés à la courte visite dont nous avons fait mention au chapitre précédent. À l'époque de la campagne de Morée, qui suivit de près le mariage de Fantik, Kemper et Jean-Pierre furent levés pour le service et embarqués avec Martel sur un vaisseau qui prit part au combat de Navarin. Ce fut là que, par une action d'éclat, l'enseigne gagna les épaulettes de lieutenant de vaisseau. En 1830, lors de l'expédition d'Alger, Matel commandant un bâtiment léger, Cagnard laissa à son gendre la direction du bateau de pêche, et alla servir sous les ordres du jeune capitaine dont il était le maître d'équipage. Le jour même du débarquement, à Sidi-Ferruch, on dut à la présence d'esprit du vieux marin le salut de trois grosses chaloupes chargées de troupes, qui, sans lui, se seraient perdues sous le feu de l'ennemi ; il se distingua en outre au combat de Staouli, où il était allé en amateur, et surtout la nuit de la tempête qui jeta en côte plusieurs navires du convoi. Cette brillante conduite lui valut la croix-d'honneur. Martel, de son côté, s'était rendu si utile que le chef de l'expédition lui fit donner le grade de capitaine de frégate. Plus tard, il se trouva à l'affaire de Lisbonne, et s'y fit remarquer, en sorte que lors de la suppression des capitaines de frégate, on le nomma capitaine de vaisseau au choix. Son dernier commandement, qu'il venait de perdre dans de terribles circonstances, était celui de la *Valceuse*, où Kemper avait de nouveau navigué sous ses ordres. La frégate, quoique réduite aux dernières extrémités, avait envoyé des secours à tous les navires du commerce, elle les avait successivement saisis au moyen de sa chaloupe et de ses canots, enfin elle appareilla la dernière et allait prendre le large, quand tous ses mâts furent brisés ; il fallut de nouveau jeter l'ancre à quelques encablures d'un rivage bordé de rochers. Le sang-froid de Martel fut admirable ; il fit établir à la hâte une mâture de fortune, et parvint à mettre sous voiles et à s'élever au vent. Mais le gros temps continuait toujours, une effroyable voie d'eau se déclara ; on ne put s'en rendre maître ; il fallut s'échouer. Martel prit si bien ses mesures qu'on ne perdit pas un seul homme. Sa lutte héroïque contre la tempête enthousiasma le conseil chargé de le juger. Son habileté, mise en évidence par les débats du procès, et enfin les connaissances de tacticien dont il avait précédemment fait preuve dans les escadres d'évolution, lui donnaient des titres véritables au grade de contre-amiral. La marine entière applaudit à sa nomination, que Cagnard apprit un des premiers ; car Sophie lui avait écrit de Paris avant que le nouvel officier-général fût parti pour Cherbourg, où le ministre de la marine l'envoyait en mission. La lettre de la jeune femme finissait en ces termes :

« Si jamais, brave Cagnard, vos voyages vous conduisent au port » où nous serons, vous verrez vos épaulettes sur les épaules de celui qui » vous m'avez si courageusement conservé. »

Après cette lecture, le vieux marin comprima sa joie, mais décida dans sa sagesse que dès le lendemain la famille entière appareillerait pour Cherbourg ; il mit donc mystérieusement le cap en route sans dire à ses enfans où on allait, et sûr, comme un patriarche des temps antiques, de l'obéissance de tous les siens. La barque qu'il montait n'était plus la même qu'il avait achetée dix-neuf ans auparavant, mais, grâce à un fonds de réserve constitué par Martel qui, long-temps avait gardé la haute main sur l'emploi de l'héritage de Frise-Poulet premier, et aussi, nous devons le dire, à force d'ordre et d'économie (car le brave patron était devenu rangé par suite de son nouveau bien-être), Cagnard avait pu acheter un joli chasse-maréé tout neuf. Au lieu de se livrer simplement à la pêche, il faisait maintenant le cabotage. Un non, trois fois sacré et que Kemper lui-même vénérait, le nom de *Frise-Poulet* avait été nécessairement transporté du bateau pêcheur au petit bâtiment.

Le *Frise-Poulet*, poussé par une bonne brise, arriva à Cherbourg. Dès qu'il fut amarré dans le port, le patron se mit en grande tonne de maître de manœuvre, avec la croix-d'honneur et ses quatre médailles de sauvetage, dont l'une était celle qu'il avait gagnée en arrachant Martel aux étreintes de Roquin. Jean-Pierre, Fantik, son mari et ses enfans s'étaient aussi habillés en *habits de nocce*, pour nous servir de leur expression ; ils se dirigèrent vers la demeure du nouveau contre-amiral.

Personne n'ignorait à Cherbourg une histoire qui s'était popularisée dans les cinq ports ; Martel fut ostieusement prévenu de l'arrivée du *Frise-Poulet* ; il revêtit son uniforme et le surchargea des énormes épaulettes d'amiral espagnol ; puis il attendit avec Sophie la visite de son ancien maître d'équipage.

Quand Cagnard entra, l'officier lui prit la main et se jeta dans ses bras par un mouvement plus prompt que la pensée.

— Que le bon Dieu vous garde ! dit solennellement le vieux caboteur, touché jusqu'aux larmes d'un homme sensible, vous me recevez comme un père, amiral ; moi, je vous bénis comme un fils.

Ses regards s'élevèrent sur les épaulettes, il soupira et baissa les yeux. Sophie serra la main de Fantik ; les deux mères se présentèrent leurs enfans. Kemper, chapeau bas, se tenait auprès de la porte :

— Approche, lui dit Martel, crois-tu que j'aie oublié que tu es de la famille ?

— Non, amiral; seulement j'ai une chose qui pend nu au bout de ma langue, faut que je la jarge en grand!

— Quoi donc?

— C'est que si vous avez jamais besoin qu'un homme et ses enfans se jettent au feu pour vous, nous voici.

En disant cette parole, il étendit la main sur Frise-Poulet, son aîné, sur Guénolé et sur Yvonik, que Fantik attira contre sa poitrine par un mouvement d'écrier maternel.

Le vieux patron et l'amiral échangèrent un noble sourire.

— Mais moi, dit Cagnard, en voyant un que je vous laissez; il est temps qu'il navigue avec vous; nous sommes venus pour saluer vos épaulettes, c'est vrai. Pourtant si ne disais, par la même occasion j'emmènerai mon petit Frise-Poulet pour qu'il embarque à votre bord. Mousse! salut ton général.

L'heritier du nom sacré parut interdit et balbutia quelques mots.

— J'en aurai soin, dit Martel, et le recommandera à maître Austerlitz.

— Bon, dit le vieux marin.

— A présent, passons dans la salle à manger.

L'amiral ouvrit la porte, ordonna à Cagnard d'offrir le bras à Sophie et prit celui de Fantik.

— Vous dînez tous avec nous!

— Avec vous, général?

— Avec vos amis, Cagnard.

— Par obéissance.

— Par amitié, te dis-je; ne m'as-tu pas reçu chez toi à Morlaix; je te reçois chez moi à Cherbourg; je suis toujours le même, j'espère!

— Je le vois, répondit le patron en rougissant.

L'on se ferait difficilement une idée de l'embarras de ces braves gens durant la première partie du service, et surtout du fétonnement d'une paire de grands laquais en livrée qui se tenaient derrière les convives. Cependant Cagnard, le premier, se familiarisa avec la position, porta la santé de Martel et de Sophie, causa marine, parla surtout du naufrage de la *Valereuse* dont il connaissait tous les détails par Kemper, et s'échauffa au point d'être aussi à son aise que dans sa propre maison.

Yvonik, Guénolé et les enfans de Martel jouaient ensemble. Après le repas, la conversation se prolongea quelque temps encore; enfin il fallut se séparer; alors Cagnard prit la parole :

— Je vous dis adieu, mon général, adieu pour toujours. Mon temps de manœuvre est fini; je ne naviguerai plus ni à bord du *Frise-Poulet*, ni ailleurs, si ce n'est la-haut dans l'une du paradis où je retrouverai, j'espère, mon matelot et ma vieille bonne femme.

— Pas de chagrin, Cagnard, j'en prie.

— Ça n'a rien de triste, monsieur Martel, ce que je dis là. Faut-il pas que tout finisse, les matelots comme les navires. J'ai bien pleuré *Frise-Poulet* autrefois, eh bien! maintenant que le temps est proche d'aller courir le même bord que lui, son nom me chatouille le cœur comme un grigris. Son nom, je l'ai donné à ma barque; je l'ai donné à mon petit-fils, sans compter que le curé de Morlaix ne voulait pas le baptiser de même : — Il n'y a pas de saint Frise-Poulet, disait-il. — Et moi je vous réponds qu'il y en a un, que je lui dis, un ancien qui doit être au moins brigadier dans le canon du bon Dieu. Ah ça! monsieur le curé, avant le premier saint Pierre, y avait-il un autre saint Pierre? — Enfin, dit-il, donnez-lui un vrai nom de saint, et celui de Frise-Poulet passera par dessus le marché. — Pour lors appelez-le *Jean*. C'était aussi le prénom de mon matelot. Depuis ça, ce gamin-ci, sauf votre respect, est inscrit sur les rôles : Jean Frise-Poulet Kemper, et voilà. Oui, oui, monsieur Martel, *Frise-Poulet* c'est un nom, quand j'y pense, qui me fait l'effet d'une musique choix sur choix. Il y a des années et des années que je l'ai donné aussi à ma vieille pipe; celle du Brésil, celle de la *Cléopâtre*, dont vous me fîtes cadeau du temps que vous n'êtes qu'aspirant. Et à cette heure, vous voyez amiral!

Le patron tira de sa poche un vieux fourneau de terre noire comme jais, le montra à Martel, et puis le portant à ses lèvres, il le baises :

— *Frise-Poulet!* toujours *Frise-Poulet!* murmura-t-il.

Enfin, il tendit le premier la main à l'officier-général, salua Sophie et fit signe à sa famille de le suivre.

Quelques mois après, *Frise-Poulet*, deuxième du nom, embarquait à bord d'une frégate ou flotte encore aujourd'hui le pavillon du contre-amiral, et le gaillard-d'avant se refusait à le croire quand il se vantait d'avoir dîné avec M. Martel et sa femme.

G. DE LA LANDELLE. — (*La Flotte*.)

Ile de Taïti.

Topographie.

Je vais enfin commencer à vous préparer les détails que je vous ai promis sur Taïti; mieux vaut tard que jamais. Je vous préviens tout d'abord qu'il ne faut pas attendre de moi ces histoires poétiques, romanesques, dont fourmillent toutes les relations de voyages que j'ai lues sur Taïti.

Je n'y ai vu ni ces arbres à pain en forme de parasols (rien ne ressemble moins à un parasol que ces arbres), ni ces belles collines où s'écou-

lent des ruisseaux bordés de fleurs et de roses de Chine ou du Bengale.

Je n'y ai pas rencontré non plus ces orateurs éloquentes comparables à Talma dans ses plus beaux momens.

Je n'ai rien vu de tout cela; je ne dirai pas que ces voyageurs ont abusé le public, je suis trop poli pour me le permettre; mais je puis vous assurer que si leurs contes avaient pu m'illusionner, je serais aujourd'hui complètement déabusé.

Taïti a environ 140 kilomètres de tour; elle a pour voisine, distants de 12 kilomètres à l'ouest, la jolie île Demée ou Moréa, dont la circonférence est d'environ 35 kilomètres.

Ces deux îles sont placées au centre du Grand-Océan, à égale distance, à très peu de chose près, du Chili, du Pérou, de Panama, de la Californie, des îles Sandwich, de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande; sous ce rapport, et aussi à cause de la fertilité du sol, je crois qu'elle est appelée à devenir un jour et sous peu de temps, l'une des îles les plus riches du monde, relativement à son étendue.

Si donc je ne passe pas à nos voyageurs tous les récits remarquables qu'ils font sur ce pays, du moins suis-je d'accord avec eux sur les beautés naturelles de cette île charmante, et j'admets volontiers qu'elle soit la plus jolie de toutes celles que j'ai vues, et j'en ai vu beaucoup.

L'île de Taïti est montagneuse dans le genre de celle de Madère; les montagnes sont placées au centre et entourées, presque partout, de plaines qui partent du pied et s'étendent sur une longueur moyenne d'un mille, jusqu'à la mer.

Une chaîne de coraux embrasse presque tout le périmètre de l'île; cette chaîne est écartée du rivage de 2 à 600 mètres, selon les lieux; elle laisse des coupures qui forment l'entrée des ports, car l'encrage des bâtimens se trouve entre cette chaîne et le rivage. Ces havres sont de fort bons bassins, qui offrent aux navires autant de sécurité que de commodité; la mer brise toujours sur ces bancs de coraux, qui sont à fleur d'eau et assèchent aux marées basses, mais la mer est constamment belle entre eux et la terre.

Production.

Les plaines dont j'ai parlé sont envahies depuis peu d'années par le *goyavier*, espèce d'arbre assez commun aux Antilles et dont le fruit donne la *gêlée* la plus estimée.

Les montagnes sont nues en grande partie; ailleurs elles sont couvertes d'arbres, dont le plus commun est une espèce de bananier appelé *fecé*, lequel fournit une nourriture excellente et très abondante.

On trouve aussi dans l'île des arbres à pain, dont le fruit procure les trois quarts de la substance des naturels; ils ont en outre le *taro* (courge de Bourbon), la pomme de terre douce et l'igname.

Les bananes, les oranges, les fruits de vie et l'ananas, sont, avec la goyave, les seuls fruits du pays.

Des rivières assez fortes prennent leurs sources dans les montagnes intérieures, vers le lac qui se trouve sur l'une d'elles; ces rivières fournissent une eau plus fraîche qu'aucune de celles que l'on trouve entre les tropiques, elles ne tarissent jamais, et les sucreries rencontreraient des ressources inamènes pour les moulins hydrauliques.

On ne fait encore dans toute l'île que 50 à 60 tonneaux de sucre.

On ne récolte pas encore assez de café, il se vend de 2 fr. 50 à 3 fr. le kilogramme, et cependant la consommation de cette denrée n'est pas forte, car les blancs seuls en usent, et ils ne se trouvent qu'au nombre de trois cents ou environ, y compris les missionnaires et leurs familles.

Population.

Les naturels sont d'une couleur cuivrée, et généralement de très beaux hommes; je trouve que les femmes de Taïti sont, relativement, plus fortes que les hommes; celles de la taille de 1 mètre 536 à 560 millimètres sont assez communes, — et généralement bien faites.

Quant à ce que l'on dit de leur attachement pour les Européens, il faut mettre cela au rang des arbres parasols, il peut y avoir une exception d'une sur mille peut-être.

Les Taïtiens ont tous embrassé le protestantisme, ou plutôt ils ne croient à rien, ne sont d'aucune religion; mais depuis vingt ans on les force à fréquenter les temples, et aujourd'hui ils s'y rendent assez régulièrement, par habitude.

Les missionnaires leur ont appris à lire la Bible; ils savent aussi presque tous écrire; mais leurs mœurs sont aussi relâchées que du temps du paganisme.

Les pères, les mères, les filles et les garçons, tous ensemble ou particulièrement, parlent des choses les plus obscènes sans plus de précautions que s'ils lisaient leur évangile du jour.

Constructions.

Les cases sont en bois. Une poutre de 5 à 7 mètres de long placée horizontalement est supportée, vers les extrémités, par deux poteaux fixés en terre et s'élevant de 3 à 5 mètres au dessus du sol.

Autour de ces poteaux, ils en plantent d'autres plus courts et qui forment une sorte d'ellipse; ainsi les maisons sont généralement du forme elliptique, ce sont les plus gracieuses et les plus belles; les intristes de ces derniers poteaux sont remplis par de petites perches dépouillées de leur écorce fichées en terre de manière à se toucher.

Une latte en bois est placée sur les poteaux du deuxième grandeur; elle est destinée à recevoir les chevrons dont l'autre bout repose sur la

grande pièce de charpente qui forme le faitage, et des feuilles de pandanos complètent la couverture qui est assez élégante et dont la durée moyenne peut être de sept ans.

Il est question ici des belles maisons, de celles des chefs; les autres diminuent graduellement en grandeur et en élégance, selon le rang et la position de l'Indien.

Quelquefois, mais assez rarement, ces cases sont divisées en deux ou trois pièces.

Les seuls ornemens intérieurs sont des lits et des nattes; les lits sont montés sur quatre poteaux bruts de 576 millimètres de hauteur, joints par des traverses de même genre; le fond, qui sert de matelas, est composé de roseaux en forme de grillage, et le tout est recouvert d'une natte; sur ces lits on voit autant d'oreillers en indienne, remplis d'herbes sèches, qu'il y couche d'individus; le plus souvent ces lits sont entourés de rideaux d'un tissu fabriqué dans le pays avec de l'écorce d'arbre.

C'est dans ces demeures que les jours heureux de l'Indien s'écoulent sans grandes préoccupations, sans grands soucis de l'avenir.

Usages.

Tous les deux ou trois jours, les jeunes gens grimpent dans les arbres du voisinage pour y abriter le fruit de l'arbre à pain.

Quand ceux qui se trouvent près de leurs habitations sont épuisés, ils vont en chercher dans les montagnes; d'autres, à des heures variées, mais le plus souvent vers midi, font cuire la nourriture d'une manière tout à fait primitive. Ainsi, ils placent des pierres sur un grand feu; quand elles ont acquis le degré de chaleur suffisant, ils les retirent et en forment une couche sur laquelle ils étendent la pâte, qu'ils ont eu soin d'envelopper de feuilles d'arbres, puis ils placent dessus une autre couche de pierres également chaudes; enfin, il complète cette espèce de four par une couche de terre, ce qui donne à ces constructions culinaires, une certaine ressemblance à ces grands nids de fourmis que l'on rencontre dans quelques contrées de l'Europe: c'est une espèce de butte taupinière à dimensions colossales.

Le service de la table est assez compliqué pour des sauvages.

Il s'étend d'abord, sur l'herbe sèche, qui sert de plancher à leurs maisons, une longue suite de feuilles d'un arbre qu'ils appellent *Purai*; ensuite, ils préparent les cocos dans lesquels ils mettent l'eau, et des calabasses en forme de tasses qu'ils remplissent d'une espèce de vinaigre fait avec l'amande du coco.

Ce couvert mis, ils se placent tous du même côté, et non en face les uns des autres comme nous le faisons; et là, ils satisfont avec leurs doigts pour fourchettes, le premier des besoins.

Les Taïtiens ne font souvent qu'un seul repas; quelquefois cependant ils vont jusqu'à trois, mais il faut pour cela qu'il y ait abondance de vivres, ce qui serait toujours s'ils n'étaient pas aussi paresseux; mais ils le sont essentiellement, et cela ne saurait être autrement: ils ont tout ce qu'il leur faut; ils n'ont besoin, non pas de se baisser, mais de s'élever pour se procurer leur nourriture.

C'est un petit paradis terrestre pour l'homme de la nature; il n'a qu'à cueillir et préparer ses alimens.

Religion ancienne.

Je ne vous dirai que fort peu de choses sur ce point; je ne suis pas encore assez versé dans la langue du pays pour ne pas redouter de commettre quelques erreurs, et je préfère me taire plutôt que de mentir, même involontairement.

Je sais seulement qu'ils faisaient des sacrifices humains.

Il y a quelques jours, faisant le tour de ma propriété avec le chef qui me l'a cédée, il me montra l'arbre où l'on pendait les victimes offertes au dieu Ono.

Je lui demandai dans quel but ils sacrifiaient à ce dieu? « C'était, me répondit-il, pour apaiser sa faim, car il était très vorace et il lui fallait de nombreux alimens. »

Je demandai encore à ce vieil Indien quel moyen employait le dieu Ono pour manifester ses volontés et son appétit?—Il me répondit: « Par les *UMBEYA* (les prêtres) IL DÉSIGNAIT LA VICTIME QU'IL FALLAIT LUI SACRIFIER. »

C'est par de tels moyens que de tous temps ce peuple a été asservi au despotisme, au joug barbare et cruel de ses prêtres, qui faisaient parler la divinité, prêtres auxquels d'autres menteurs sont substitués.

Je terminai mes questions relatives à Ono par celle-ci: « Et le malheureux Ono, de quoi a-t-il vécu depuis qu'on ne lui fait plus manger de chair humaine, car les dieux ne meurent point? »

L'Indien se mit à rire aux larmes, et lorsqu'il put se retoucher il me dit: « Ono était un mauvais sujet, qu'il couvait actuellement les montagnes, et qu'il pouvait bien vivre comme il pourrait! »

Ainsi, malgré les lumières que prétendent porter dans ces lieux les prêtres d'Europe, voilà un Indien qui fait bon marché de sa croyance, mais qui au fond n'y renonce pas; Ono, pour lui, vit encore; Ono toujours est un dieu, mais un dieu mauvais sujet.

Administration de la justice.

Les naturels mâles qui atteignent l'âge de quarante ans, sont presque tous juges; ils sont nommés et destitués par la reine, agissant sous l'influence des missionnaires anglais, qui ont ici tous les pouvoirs réunis.

Ces juges sont en audience presque tous les jours de la semaine; leurs

décisions roulent sur des discussions de terrains, sur les vols et sur la galanterie, principal et productif revenu du gouvernement.

Les affaires sérieuses, surtout celles qui concernent les blancs, sont toujours résolues avant les débats. Les juges consultent la reine, celle-ci consulte les missionnaires qui dictent la sentence que l'on doit entendre... Comme au temps du dieu mauvais sujet, ce sont les prêtres qui gouvernent.

À la dernière assemblée générale, celle que l'on peut appeler l'assemblée législative; les débats nous ont beaucoup intéressés.

Cette assemblée était présidée par l'un des missionnaires anglais. Les orateurs soutenaient leurs opinions avec une énergie qui semblait ne pas devoir céder, même à l'influence d'un boulet de canon.

La liberté de discussion est très grande chez nos Indiens, et ils en usent largement; mais s'ils ont l'indépendance de la parole, ils n'ont pas celle du vote: ils sont au contraire d'une servilité dont nous ne pouvons nous faire une idée, nous qui...

Ainsi, j'ai vu des orateurs discourir contre les lois que proposait le président, et conclure avec énergie pour leur rejet; mais alors qu'après la discussion le président lisait le texte, et ajoutait: « *Que pouvez-vous donc voir d'obscur dans cette loi? allons, LEVEZ LA MAIN tous;* » opposants et autres, levaient non seulement une main, mais encore les deux: ils auraient je crois levé les pieds, si cela pouvait se faire en même temps.

Aussi, le président a-t-il bien soin de laisser les membres de l'assemblée discuter tant qu'ils veulent, tant il est convaincu que cette liberté seule leur suffit, et qu'ils n'en seront que plus dociles à lui accorder ce qu'il demande.

Je ne sais pas s'il en est de même en Europe, on a voulu me le dire, mais si beau mentir qui vient de loin, que je n'ai pas grande confiance dans les voyageurs.

Caractère.

En général, les Indiens sont doux et d'un excellent naturel. Comme tous les sauvages, ils sont mécontents; ils cherchent aussi à retirer le plus possible et à donner le moins qu'ils peuvent.

Les mêmes voyageurs me disent que cet usage n'est pas moins commun en Europe; cela est possible, mais alors ce que je vous dis ne vous étonnera pas.

Commerce.

Dans ce moment (1842) le commerce n'est pas considérable; j'estime les transactions à 50 mille piastres par an, lesquelles sont effectuées par dix maisons américaines, anglaises et françaises.

Bon nombre de Français nous arrivent; nous sommes maintenant trente résidents... Trouverons-nous secours et protection? l'arbitraire ne viendra-t-il pas nous chasser de cette nouvelle patrie?... Je ne sais; mais je suis grandement tenté de quitter l'île à la première occasion favorable.

Importance de l'île de Taïti pour la France.

Après avoir esquissé à grands traits l'île de Taïti, je me propose de faire connaître de quelle importance elle est, dans mon opinion, pour notre beau pays de France.

1. Sous le rapport de la navigation;
2. Sous le rapport commercial;
3. Comme position militaire.

Bien entendu que je me contenterai d'esquisser sommairement chacune de ces parties; je suis un homme pratique qui n'entend rien aux finesses de la diplomatie. Je dis simplement ce que je pense, ce que je crois bon et utile; mes notes pourront peut-être servir à faire apprécier quelle doit être la conduite du gouvernement.

1. Importance pour la navigation.

La pêche de la baleine a attiré chez nous, depuis long-temps et avec raison, l'intérêt unanime des gouvernements et celui des gouvernés, sous le double point de vue qu'elle forme des matelots à l'état et qu'elle va puiser, à la surface de l'Océan, une richesse précieuse que le sol national ne peut produire.

Néanmoins, la France n'arme pas, pour cette pêche, dans le rapport de sa marine avec les autres puissances maritimes du globe, et je crois que la possession de Taïti lui fournirait promptement l'occasion et la possibilité de se placer au premier rang dans cette branche de précieuse industrie.

Taïti est le centre exact de la pêche de la baleine dans le Grand-Océan, et c'est dans les archipels dont elle fait partie que l'on en prend le plus.

De Taïti on peut profiter des saisons favorables pour diriger les navires de fort échantillon sur la pêche qui se fait à la Nouvelle-Zélande et dans les environs, et dans la saison opposée sur la côte N.-O. d'Amérique et le Japon.

L'île pourrait en outre avoir des bâtimens légers qui pêcheraient en toutes saisons de l'année entre les tropiques.

Les naturels de cette île et de celles qui en dépendent sont bons pêcheurs, et formeraient de bons marins, même de bons soldats à la France.

C'est surtout comme entrepôt français que cette île pourrait être utile à notre pays.

En 1840, je rencontrais sur les côtes du Chili quatre balinières françaises, ayant complète leur pêche en onze et douze mois de navigation et s'en retournant en France.

Combien de temps perdu? combien de frais inutiles pour ces armemens, contraints de faire cinq mois de mer pour transporter leur pêche en Europe et cinq autres mois pour revenir? sans compter une nouvelle cargaison au navire qui aurait pu faire encore plus de deux ans; tandis, qu'avec les mêmes frais d'armement, un entrepôt à l'île de Taïti leur aurait permis de faire trois cargaisons pour une.

Plus puis: le débâcle en retournant en France de bien recomposer un équipage; les gens de pratique le savent, un seul homme peut faire manquer ce genre d'opération.

Le mode de pêche et d'entrepôt que je viens d'indiquer, serait un immense aliment pour nos bâtimens de commerce, presque partout privés de fret de retour, cause principale qui fait que nos produits ne sont pas plus répandus sur la surface du globe.

Ensuite, quelle richesse pour le pays!... Il ne se passe pas de mois qu'il n'arrive ici des navires américains, en grand nombre, avec de la pêche complète exécutée en fort peu de temps, et ils sont forcés, comme nos bâtimens, de se rendre en Amérique, y déposer leurs cargaisons, y remonter leurs armemens comme nous, sur de nouveaux frais.

Et cependant Taïti offre toute espèce d'alimens frais aux équipages, et toutes les ressources possibles pour caréner et réparer les vaisseaux.

Habile sur le gouvernement qui, là, saura établir un entrepôt ou un lieu de station.

L'île serait la plus fertile du monde; le bétail nécessaire à l'agriculture s'y trouve en abondance, tant en bœufs qu'en chevaux; à la vérité, de long-temps encore on ne pourra compter sur les bras des Taïtiens pour les travaux agricoles, l'île est trop riche de ses productions naturelles pour qu'ils ressentent le besoin du travail; mais les nombreuses îles des atchefs voisins, dont les misérables habitans ne vivent que de cocos et de poissons, fournissent des travailleurs à des conditions raisonnables.

Enfin, les ports sont nombreux et peuvent être regardés comme les plus sûrs du monde.

2. Importance pour le commerce.

Si Taïti est le centre exact de la pêche de la baleine, cette île ne sera pas moins le point central du commerce de l'Océanie; car si, de Taïti comme centre et d'une ouverture de compas d'environ 4 mille kilomètres, on décrit sur le contour une circonférence de cercle, elle passera par le Chili, le Pérou, la Californie, les îles Sandwich, la Nouvelle-Hollande, l'île et continents immenses, faisant déjà une consommation considérable des produits de l'industrie française.

Taïti devenant entrepôt des nos produits industriels, comme elle pourrait le devenir pour l'huile de nos baleiniers, aucune douane du monde ne pourrait empêcher ces produits de se répandre et d'embarquer les pays que je viens d'indiquer.

À la Nouvelle-Hollande les produits étrangers ne sont imposés que de 5, 10 et 15 p. 100, et Sydney, ville de luxe, recevait néanmoins, pour la première fois, en mai 1841, des soieries venant directement de France.

Nos modes parisiennes rencontreraient un immense débouché dans toutes les villes de cette cinquième partie du monde.

Mais il faudrait d'un côté admettre chez nous les laines mérinos à des conditions supportables, car c'est le seul article de retour qui puisse être offert à nos navires.

La France y gagnerait, car chaque cargaison française vaudrait quatre cargaisons de laine; ainsi, nos capitaines et nos négocians effectueraient leurs retours un quart en marchandises et le surplus en traites sur Londres, bénéficiant tout clair en faveur de la France.

Taïti, avec son sol fertile et encore vierge, comme toutes les terres de l'Océanie, est appelée, à peu près seule, à fournir de sucre et de café l'immense population anglaise de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Hollande, qui en font une consommation telle qu'il est difficile de l'apprécier.

En somme, deux ou trois cents colons français, transportés de Bourbon, de l'île-de-France surtout d'où ils émigrent tons, feraient bientôt fleurir un pays où cent baleiniers américains abordent chaque année.

3. Importance comme point militaire.

La position topographique de l'île de Taïti la met comme en vedette sur le passage des navires qui partent de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande, pour se rendre en Amérique ou bien en Europe en passant par le cap Horn. Cette route est aujourd'hui la plus fréquentée par les navires qui retournent.

Elle peut couper également les communications entre la mer de Chine et les états de l'Amérique du Sud.

Mieux encore, il viendra un temps, qui n'est sans doute pas très éloigné, où l'on verra l'Océanie se rapprocher de l'Europe par Panama, au moyen des bateaux à vapeur et des chemins de fer; c'est alors surtout que Taïti, placée au centre du mouvement et de la circulation, deviendra un point militaire de la plus haute importance.

Conquête coloniale des îles Marquises.

Après m'être efforcé de démontrer l'importance de l'île de Taïti, je me

propose de justifier l'opinion que je professe pour les îles Marquises, à savoir que leur conquête est une calamité pour la France.

Quand l'Angleterre eut envahi définitivement les continents de la cinquième partie du monde, sans respecter la presqu'île de Banck, que la France avait fait le simulacre de vouloir occuper, l'opinion publique en murmura, et le gouvernement finit de vouloir donner une satisfaction au moins apparente, au désir manifesté d'avoir un point dans ces contrées lointaines, qui fixent l'attention du pays d'une manière assez sérieuse, pour que tout ce qui s'y passe ne soit pas traité avec une indifférence qui, si elle fait la quiétude des gouvernans, peut faire le malheur du pays.

Mais était grand l'embarras du système qui régit la France; il lui fallait chercher un point qui, tout en léurrant le pays d'espérances, ne troublât pas l'ombrageuse susceptibilité de l'Angleterre. Et pour cela les rochers les plus détestables, les plus nus de l'Océan-Pacifique étaient les meilleurs!... Les Marquises ont donc été choisies; elles remplissent au plus haut degré toutes les conditions désirables, hors celles de l'intérêt de la patrie.

C'est sur cet amas de pierres que l'on a dirigé à grands frais une division!... C'est dans ce gouffre béant que la France va entasser de nouveaux millions sans profit, aux grands applaudissemens de notre ennemi naturel, l'Angleterre, qui, dans quelques années, verra encore nos ministres se plaindre à la tribune des dépenses excessives de ces établissemens, et prouver par des chiffres que les colonies, en général, sont ruineuses, et qu'il faut sans retard les évacuer toutes!

C'est dans cette pensée, sans nul doute, que le bâtiment anglais qui est allé s'emparer de Sandwich, passant aux Marquises, a salué notre pavillon avec un empressement et une profusion de coups de canon, telle que nous pouvons considérer cette démonstration ironique comme un mortifiant camouflet, l'éclat de celui plus fort qu'il nous administrait en plantant aux Sandwich le pavillon anglais.

Les colonies, dit-on, sont ruineuses, possible!... mais, comment ne le seraient-elles pas, si l'on ne choisit que celles qui ruinent?... Combien d'années?... combien de millions? combien d'hommes?... n'a-t-il pas fallu dépenser pour rendre habitables les colonies de la côte d'Afrique et la Guyane?

N'avons-nous pas été forcés d'abandonner Madagascar?

Et l'Algérie elle-même n'exige-t-elle pas encore pour sa garde, deux mille hommes peut-être, pour chaque résident français?

Dans l'Océanie, que faisons-nous cependant après tant d'expériences?

Nous nous emparons de quelques masses granitiques sur lesquelles le gouverneur-général lui-même sera réduit, dans cent ans comme dans mille, à faire ses jours gras, ses jours de liesse, de la viande salée et des légumes secs qu'il pourra se procurer à bord des bâtimens qui le visitent; et s'il en est ainsi pour le gouverneur, qu'en sera-t-il pour la population?

On dit que l'on a voulu faire en ce lieu un point militaire; que Nukuhiva est une position des plus fortes?

Quant à la position, je ne la conteste pas; mais que peut être un point militaire force éternellement à retirer ses principaux élémens d'existence annuelle du Chili ou de la Californie, pays placés à six cents myriamètres, et dont les possesseurs peuvent être en guerre avec la France?

Que peut être un point militaire où une chaloupe peut bloquer chaque baie et la réduire à la famine?

Que peut être un pays où les communications par terre, d'une baie à l'autre, sont et seront toujours impraticables?

Que peut être un pays où chaque baie elle-même n'offre pas l'apparence de la moindre culture?

Que peut être enfin pour la France un pays où jamais un Français n'aura la folie de s'établir, s'il n'est nourri et payé par l'état, à moins pourtant que ce ne soit pour y vendre de l'eau-de-vie aux matelots et aux soldats condamnés à y mourir de faim et de chagrin.

Voulez le tableau fidèle et sans exagération des Marquises; elles rentrent, comme on le voit, dans la catégorie des colonies privilégiées de la France, et surtout elles sont au nombre de celles que l'Angleterre nous permet d'occuper.

Tandis que cette nation, jalouse et hardie, s'empara des principaux continents de l'Océanie, que son gouvernement retire des millions sans nombre, par la vente de terres fertiles qu'il livre chaque année à ses sujets; tandis que l'Angleterre prépare un commerce et des débouchés à ses manufacturiers, que faisons-nous?

Ce que nous faisons? C'est la rougeur au front quo je vais vous le dire:

Ben timidement nous venons offrir notre protectorat aux Indiens, eux auxquels nous avions le droit et de justes causes pour leur imposer des lois et l'empire de la France (1); nous plaçons timidement, sans conditions et de manière presque imperceptible, les couleurs nationales jadis si glorieuses et si respectées. Et pourquoi cette timidité à déployer notre drapeau? En vu peut-être de le cacher aux Anglais, comme si nous pouvions supposer cette nation assez stupide pour ne pas deviner nos projets, et assés modeste pour ne pas attribuer notre réserve à la peur qu'elle nous inspire... Nous, peur des Anglais!...

(1) Nous l'avons dit, notre correspondant traçait ces lignes avant la prise de possession.

Quelle qu'ait été notre prudente réserve à Taïti, les Anglais sont venus nous y faire avaler à longs traits le calice de l'humiliation et de la honte; nous l'avons bu jusqu'à la lie, nous tenant à deux mains pour ne pas sourcilier.

Toutefois, il faut être de bon compte, si les Anglais n'ont pas été généreux à notre égard, ce n'est certes pas la faute de nos autorités. Jamais notre administration n'a fait afficher la plus légère sentence en français, tout s'est fait en taïtien et en anglais pour mieux faire la cour à ceux-ci.

Et nous entendons encore notre ex-consul, devenu commissaire du roi (1), dire d'un ton colére, à bord de la corvette la *Boussole*, au capitaine du *Jules-et-Blosseville*, au sujet de quelques graves : *Dans quelle position, monsieur, allez-vous nous mettre à l'égard des missionnaires anglais ?*

Si la France ne conservo pas l'île de Taïti, elle doit évacuer au plus vite les Marquises, qui n'auraient jamais d'autre utilité que de procurer aux habitants français des Sandwich et des autres îles de la Société, les visites nombreuses des bâtiments du fret, dont la présence et la protection leur sont fort utiles, mais pour lesquelles les dépenses occasionnées pour l'occupation des Marquises dépasseront beaucoup cet avantage.

Je parle ici contre les intérêts particuliers de nous autres résidents de Taïti; mais où l'intérêt général parle, l'intérêt particulier doit se taire, et je lui dis : C'est aux îles de la Société ou à celles des Navigateurs qu'il faut aller s'établir, sinon rappeler en France au plus tôt le matériel et le personnel destinés aux Marquises.

On annonce un renfort considérable de troupes pour ce détestable groupe, une division de plusieurs frégates et corvettes, avec des émigrants et un gouverneur à SOIXANTE MILLE francs par an!

Comment peut-on tromper aussi effrontément l'opinion publique?... Comment peut-on conseiller, si on le conseille, une pareille dissipation des deniers de l'état, pour un objet d'aussi peu d'importance que les Marquises?... On peut discuter l'opinion que j'exprime, mais le temps, ce grand maître, attestera à la France la vérité de mes assertions.

Je termine en disant que les navigateurs qui ont écrit sur ces îles ont plutôt exercé leur imagination pour amuser leurs lecteurs de contes romanesques, que pour éclairer l'opinion publique par des rapports vrais et utiles; c'est ce que moi j'ai tenté de faire aux risques d'ennuyer.

L.
(National de l'Ouest.)

Du changement qu'apporterait dans nos usages

ET DANS NOTRE CONVERSATION

La prochaine découverte de la direction des ballons.

« Quelle folie ! dites-vous ? Prédire la prochaine découverte de la direction des ballons ! comme si depuis le temps qu'on la cherche il n'était pas prouvé qu'elle est introuvable. C'est la pierre philosophale de nos jours, les colonnes d'Hercule de la science. »

J'en conviens; mais que de pays découverts depuis la pose de ces colonnes d'Hercule au vieux monde; que de miracles accomplis en dépit des arrêts du possible connu. Si l'un de ces beaux génies du siècle de Louis XIV, Molière, par exemple, avait dit au petit lever :

— Je demande au roi la permission d'aller ordonner le spectacle qu'on donnera ce soir à Paris, ce qui ne m'empêchera pas d'être de retour ici dans trois quarts d'heure pour y prendre les ordres de sa majesté; — entendez-vous les rires éclatant de toutes parts à ces mots qui vous paraissent aujourd'hui la chose la plus simple ? Eh bien ! il en sera de même lorsqu'un rêveur, un monomane, un amateur d'oiseaux, ou ce génie universel qu'on nomme le hasard aura surpris le secret de l'aigle planant dans les airs.

Dans un siècle où tout s'imité avec tant de succès, où tant de gens vivent des idées des autres, où la mécanique est arrivée à digérer comme l'estomac, à marcher comme la foudre, comment tarderait-elle à parodier le mouvement qui dirige l'alaouette du buisson d'épines au sommet du peuplier, et le vautour du nid de la colombe au rocher lointain où il va cacher sa proie... Déjà le gaz a révélé la puissance de s'élever et de se maintenir au dessus ou au dessous des nuages, et tout annonce que le plus fort est fait. Nous pourrions même commettre une indiscrétion à cet égard qui donnerait un grand poids à nos oracles; mais s'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir jeté par terre, il ne faut pas plus vanter le ballon avant de le voir se conduire en l'air.

Les hommes politiques prétendent que les gouvernements ne sont point enclins à protéger cette importante découverte; qu'elle apporterait de trop grands changements dans nos mœurs, dans nos relations commerciales, dans nos moyens d'attaque et de défense, et que les autorités classiques qui sont depuis tant d'années habituées à régir le pays, ou dépit des réclamations du peuple et de l'ignorance des législateurs, n'ont rien à gagner au dérangement de leur administration routinière; qu'enfin, ce qu'on gagne d'un côté on peut le perdre de l'autre, et que les inventions ne tournent jamais au profit des premiers qui en font l'épreuve.

Toutes ces vieilles raisons reproduites avec le même succès à chaque invention, trouvent autant d'approbateurs aujourd'hui qu'en ont eus dans leur temps, comme le dit Figaro, les ennemis de l'attraction, de l'électricité et des drames; ce qui n'empêchera pas plus la propagation des voyages aériens que les vieilles épigrammes n'ont empêché celle des drames lyonnais, du magnétisme et des chemins de fer.

Les railleurs de la découverte se tiennent sur ce que le prix promis par l'empereur Napoléon à celui qui en doterait la France n'a été gagné par personne; car ce souverain, qui se distinguait des autres par autant de protection pour les idées nouvelles, qu'il avait de culte pour les anciennes, avait eu un moment le projet d'utiliser les ballons, malgré leur imperfection, et d'en faire un objet d'effroi, une machine à grêle pour détruire l'armée ennemie; un sentiment d'honneur et d'humanité le détourna de ce projet. Faire pleuvoir la mort sans risquer d'être blessé, c'était changer la guerre en assassinat, et l'homme le plus brave d'une époque qui a tant produit de grands capitaines, ne pouvait se résigner à sacrifier l'héroïsme à la victoire. Des lors, on ne s'est plus occupé de chercher à perfectionner un moyen dont le maître ne voulait pas se servir au détriment de l'humanité; il est certain que le premier avantage dû aux projectiles aériens aurait été vengé aussitôt par l'imitation de cette nouvelle machine de guerre; qu'il n'en serait résulté qu'une occasion de plus de livrer aux hasards le courage et les talents des meilleurs officiers; et c'est bien assez pour cela des balles et des canons à mitraille.

Cependant on en verra là, et les ballons pourront avant peu un grand rôle dans les guerres terrestres, célestes et maritimes.

Que deviendront alors ces belles fortifications si orgueilleuses à voter, si coûteuses à construire, si périlleuses à défendre, si honteuses à démontrer ?

Que de plans politiques bouleversés ! que d'industries déconçues ! que de moyens paralysés ! que d'intrigues nouvelles ! d'intérêts inconnus, de dangers piquans, de fortunes inespérées !... L'esprit se confond dans le rêve que la vie aérienne doit réaliser. C'est un vrai chagrin que de vieillir en tout temps; mais on le ressent doublement la veille d'une si belle révolution. La curiosité humaine, si souvent placée sur des objets indignes, est ici noblement excitée; c'est un empire nouveau qu'il s'agit de conquérir, des mystères jusque alors impénétrables qu'en a le pouvoir de dévoiler; car, du premier navigateur à Christophe Colomb, la distance est grande, et peut-être l'époque qui a vu naître Mongollier sera-t-elle plus rapprochée de celle où quelque Christophe aéronaute découvrira une autre Amérique dans les nues.

Voyez-vous avec quelle fureur on se jettera sur le récit de cette conquête ? comme on s'arrachera les plantes, les pierres, les graines de cette nouvelle lune ! et les portraits mâles et femelles de ses habitants ! Que de tableaux incompréhensibles à l'œil ! que de vérités incroyables, de mensonges amusants ! qui peut prévoir l'extranéité de cette sixième partie du monde ? Pourquoi nos navigateurs célestes n'en rapporteront-ils pas des paniers remplis de saphirs et de rubis, comme les camarades de Colomb ont rapporté de ces vilaines graines rouges et noires, dont toutes les belles femmes des cours de Portugal, d'Espagne et de France se parèrent à l'envi ? Pourquoi ne verrions-nous pas le caté détroné par quelque haricot parfumé, comme Va-et le miel de nos abeilles par le sucre de la Martinique ? Qui sait ? la vraie liberté après laquelle nous courons depuis plus de quarante ans, est peut-être là, vivant tout doucement entre le travail et l'ordre, la raison et le plaisir, sans cour, sans chambres, sans ministres, sous la seule autorité d'un gardien des lois, sous la garantie de l'intérêt mutuel, qui unit celui qui paie à celui qui achète; enfin sous l'empire de cette haute sagesse qui sait se contenter du bien sans vouloir le mieux, et fait sa gloire de son bonheur. L'exemple d'un tel bien-être vaudrait à lui seul les frais du voyage.

Mais ce n'est pas pour faire provision de vertus que l'on parcourt le monde. A peine aurons-nous touché de notre aile gazeuse ce nouveau continent que nous voudrions le protéger à la manière anglaise, que nous le doterons d'une émancipation imaginaire, d'une civilisation corrompue, d'une industrie frauduleuse, d'un gouvernement de fantaisie et d'une littérature féroce; car il est d'usage que les découvreurs, passez-vous le mot, soient en même temps les vainqueurs de ceux qu'ils découvrent et leur imposent leurs mœurs, sans s'empêcher d'adopter ce qu'il y a de bon chez les vaincus; ceux-ci ont beau l'emporter de beaucoup par le nombre, nous avons une manière de les prendre par surprise qui les paralyse. Un simple coup de fusil a fait fuir cent fois plus de sauvages qu'il n'en fallait pour égorger et pour manger tout l'équipage de Christophe Colomb. Eh bien ! l'arrivée majestueuse du ballon moustré destiné à aborder une seconde terre produira non moins d'étonnement sur les naturels du pays; et si le poids de nos armes à feu n'en permettait pas le transport par les wagons aériens, on pourrait les remplacer avantageusement par quelques trombones ou autres instruments assourdissants qui feraient fuir les plus intrépides. Si les Portugais ont été pris pour des dieux en arrivant tout simplement par mer sur les bords américains, jugez des adorations qui attendent les Français descendant des cieux sur les montagnes de la planète inconnue, surtout s'ils revêtent leur habit militaire; car un peuple ne se prosternerait jamais devant un palafit et une casquette de nankin. Quelle source de fortune et de gloire pour ceux dont la manie de s'élever ne connaît point de bornes ! pour ces esprits ardens à qui la terre ne peut suffire, qui la trouvent trop petite pour contenir leur génie, trop ignorante pour les instruire, trop tranquille pour les amuser ! Ou ne peut penser sans effroi à l'émul-

(2) M. Morenhout, consul à Taïti, n'est pas un Français mais un sujet de Léopold, le roi des Belges.

gration qui dépeuplerait notre France, sur ce simple article inséré dans le premier journal venu :

« Le ballon du capitaine Dupuis-Delcourt, arrivé hier à la tour de Montlaur, rapporte des détails fort curieux sur le nouveau continent où, par suite de leurs recherches, nos savants ont acquis la certitude que les habitants de cette *isle volante* vivent environ deux cents ans.

» P. S. L'admission des ballons prévient le public que les départs s'effectueront de quart d'heure en quart d'heure, et que le prix des places sera doublé en raison de l'affluence des voyageurs. »

Quelle occasion ravissante de fuir ses créanciers, ses ennuyeux et sa femme ! Car ces trois obstacles à la vie indépendante et joyeuse sont généralement d'une nature timide ; ayant beaucoup à perdre, ils n'aiment point à risquer. Les premiers, tout occupés de leurs recouvrements, ne savent poursuivre qu'avec le secours d'un huissier. Les seconds, heureux d'assommer leurs voisins d'une présence continue, en trouvent toujours assez pour se consoler de la perte de ceux qui leur échappent, et la femme abandonnée pleure ou se console en secret. Ainsi le fuyard aérien peut compter sur un long répit.

On voit encore tous les jours des gens qui n'osent s'aventurer sur les rails d'un chemin de fer, et qui ne manquent pas de bonnes raisons pour appuyer leur répugnance à essayer ce mode de transport, les destructeurs de machines aérostatiques ne seraient pas moins nombreux, et c'est ce qui assurerait la fortune des ballons ; car l'homme de notre époque est contrairement, cupide et *braveache* ; il aime à humilier ses parents et amis par son audace, à se moquer de leur prudence, tout en la partageant dans le fond plus qu'il ne veut, à passer pour un de ces fous ébloués dont les extravagances calculées charment les jeunes femmes, et conduisent souvent l'hyppocrisie insensé à conquérir l'héritage d'une vieille douairière, ou la dot d'une jeune millionnaire. Avec quelque joie il se précipiterait dans ce char allé, où, la mort à part, on n'a rien à craindre ! Comme il pourrait de la pâleur de quelque beau visage dont le regard fixe sur la nacelle le suivrait dans les cieux ! S'aventurer volontairement pour surprendre un soupir, une émotion, est une folie de si bonne grâce qu'elle ne manque jamais son effet, et l'on ne peut douter du nombre infini de personnes qui s'empresseraient de tenter l'épreuve.

Mais, indépendamment de tous les héros qu'enfantent journellement l'intérêt et la vanité, la direction des ballons, appliquée simplement à nos besoins domestiques, va créer une foule de professeurs, de serviteurs aériens, qui auront encore plus que les autres droit de vie et de mort sur leurs élèves ou sur leurs maîtres. Un cocher ivrogne a dans sa dépendance le sort de deux beaux chevaux, d'une voiture élégante, et souvent d'un bras ou d'une jambe de la jeune *Honne* qu'il conduit ; mais le *ballonnier* aveuglé par l'ivresse de Bacchus (vieux style) sera beaucoup plus fatal à ses victimes ; ce qui forcera la loi à sévir contre les ivrognes, et les punira en le possédant de tous les ballonniers buveurs d'eau. En cela, comme en tout, les millionnaires auront l'avantage d'être les mieux servis. Mais quel local résument dans leurs magnifiques hôtels ! Les couples de riches et de logés domestiques de leurs domestiques, tels que friseurs, bottiers, pal-freiners, etc., etc., seront transformés en vestiaires, et les riches bourgeois moyennement, en oratoires gothiques ; car les voitures aériennes et les ballons se déchirer à l'angle d'un toit, ou leur équilibre sera perturbé et des millions au sommet des maisons ; et comme il serait très fatigant de se tenir six étages pour gagner l'appartement d'honneur consacré au bal ou au concert, et plus fatigant encore de les remonter pour aller reprendre son ballon, c'est dans la rue, à l'empyè de nos jours par la servitude ou la misère qu'on verra bientôt les grands et la magnificence.

Jamais le pauvre n'aura été plus séparé du riche ; comment ses cris plaintifs, qui ont déjà tant de peine à se faire entendre de la borne à la calèche, parviendront-ils du trottoir au palais aérien ? Comme les dévotions nécessaires de la différence des fortunes, et que nos révolutions avaient presque effacées, vont reprendre de pouvoir ? Ces hommes de talent qui commencent à se fatiguer dans le grand monde, à condition d'en chasser l'ennui ; ces gens de lettres à qui l'on pardonnait d'arriver en fiacre, ou à pied, en faveur du charme de leur conversation, du piquant de leur esprit ; ils vont revivre entre eux comme au temps de Boileau, ne donnant qu'aux souverains, ou à quelque grand seigneur spirituel, le droit de les héberger. Le plaisir de les entendre et d'être admis à leurs confidences littéraires ; car la création des ballons publics, comme celle des mailles-postes, attendra que l'amour des voyages en ait fait un besoin. D'ici là, les riches en seront réduits à s'enivrer, à s'humilier respectivement, dans leur noble asile suspendu à la manière des jardins de Samiramis, sans que la gaieté d'un pauvre diable, le génie d'un poète, ou l'imagination d'un de ces prosateurs dont la verve réveillait un mort, puissent égayer la pompe de leurs roasts ou les pâles diadèmes de leurs diners splendides.

Mais les ballons de luxe, ne direz-vous, pourraient être envoyés aux *amuseans* qui n'en ont pas, et les transporter gratis chez nos *Rambouillet* ou nos *Turcaret* modernes.

C'est bien mal connaître les gens d'un mérite quelconque, que de leur supposer assez d'humilité pour consentir à recevoir de certains services, dont leur dignité s'offenserait ! Il y a dans la supériorité personnelle une conscience de sa valeur qui ne se prête pas facilement à la protection des médiocrités dorées ; et le même homme de talent qui ne rougit point de se taire décroît à la porte d'un riche amphitryon,

se trouverait humilié d'y arriver dans la voiture du maître : sans compter que les *pour-boire obligés* rendent ce mode de transport plus coûteux que tous les autres. Il ne faut donc pas se faire illusion ; toute découverte dont l'argent est à la fois l'aliment et le propagateur, ne peut servir qu'à séparer le petit rentier du propriétaire. Mais est-ce un grand mal ? Et les bons bourgeois que leur fortune condamne au *tratinage* de l'omnibus n'auraient-ils pas souvent à se féliciter d'échapper au malheur de tomber morts à la moindre chute et au chagrin de se voir exilés dans les cieux.

Les maîtresses de maison dont la vie mondaine se compose des visites qu'elles reçoivent, de ce passage continu d'oisifs plus ou moins agréables qui servent alternativement de sujets et d'intéressés à la médisance, risquent parfois de ne plus voir arriver l'élégante qui venait attendre chez elles l'heure tardive où l'on peut décentement se présenter au bal ; elles perdront l'avantage de recueillir les nouvelles que le député ventru leur rapportait le soir de sa tournée ministérielle. Le voilage, le quartier, ne seront plus pour rien dans les projets des visiteurs ; une fois dans leur ballon, il ne leur en coûtera pas plus d'aller à l'autre bout de Paris qu'à leur porte, que dis-je, au bout de Paris, au bout du monde.

La campagne ne sera plus une retraite pour personne. On y sera exposé aux importuns tout comme dans la Chaussée-d'Antin. On ne saura plus où aller pour cacher sa honte ou son bonheur. Mais la classe qui souffrira le plus de la direction des ballons, il faut en convenir, c'est celle de la gabelle, ce sont ces intéressans douaniers dont la lance aigüe, fatale aux ballots innocents, comme aux autres peuples, ne pourra plus donner que des coups dans l'air ; nous plaignons ce cerbere des villes qui verra passer paisiblement sur sa tête la proie qu'il aurait saisie de si bon cœur ! Il faudra nécessairement inventer un autre moyen d'entraver le commerce, d'encourager la fraude et de vexer les citoyens ; mais on peut s'en fier à l'imagination des gouvernements pour remplacer avec avantage un impôt par un autre.

J'arrivai l'autre soir dans une maison où l'on s'amusait à prévoir tous les changements qui vont résulter de la découverte si vivement attendue.

— Vous savez l'aventure de ce pauvre M. de R***, disait cette folle de Mme de G***, en se vieillissant de plusieurs années ; il a versé sur Mme de La Roche, et, fort heureusement pour lui, sa nacelle a rencontré dans sa chute le ballon de la marquise, et y est resté suspendu ; on dit qu'ils ont en tous deux une si belle peur qu'ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre et qu'il en résultera un mariage.

— A propos de mari, dit le comte de V***, le pauvre Saint-Hilaire donne au diable de grand cœur les ballons et leur directeur. Sa femme est fort jolie, comme vous le savez tous ; ch bien ! après avoir trouvé fort simple pendant assez long-temps que tous nos lions lui fissent la cour, il s'est subitement pris de jalousie pour le moins beau de tous, il l'a fait épier, et, s'étant aperçu que chaque nuit le ballon du vicomte de C... rôdait au dessus de sa terrasse, Saint-Hilaire imagina de se blottir derrière une caisse de magnolias en fleurs, pour observer les mouvements du ballon suspect. Il le vit d'abord passer et repasser, comme s'il allait chercher son maître dans quelques concerts brillants, pour le conduire dans l'un de ces fumoirs de l'aristocratie qui ne se distinguent des estaminets vulgaires que par la supériorité du tabac ; puis à mesure que les lanternes de la ville s'éteignaient et que les fenêtres de la baronne de Saint-Hilaire entraient dans l'obscurité, le ballon descendait de plusieurs mètres ; enfin, n'étant plus qu'à une petite distance d'un banc de jonc qui touchait à un balcon de l'appartement, l'aérostat laissa tomber une lettre, et s'éleva aussitôt avec toute la rapidité d'un oiseau de proie.

A peine Saint-Hilaire vit-il le message dans les nuages, qu'il s'empara du billet et va le lire dans sa chambre, comme s'il pouvait en apprendre quelque chose ! Mais le cœur humain des maris est ainsi fait ; la probabilité ne l'avertit point ; l'évidence le laisse dans l'incertitude. En tournant et retournant le billet entre ses doigts, Saint-Hilaire se disait :

— Pourquoi trembler ainsi ? Pourquoi la soupçonner ? C'est ne peut-il tenter de la séduire, sans qu'elle soit complice de son projet ? Ne peut-il tenter de la compromettre, sans qu'elle s'en doute, et faire tomber exprès cette lettre entre mes mains, pour amener entre nous des scènes violentes, une séparation, que sais-je ? On en voit tous les jours qui n'ont peut-être pas d'autres causes !

Tout en délibérant ainsi, Saint-Hilaire rompit le cachet orné d'une couronne féodale, et se frotta les yeux pour mieux déchiffrer les lignes qu'il voyait à travers ce brouillard des jaloux qui aveugle ou grossit les objets.

Mais il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Le style était limpide, la proposition positive, et appuyée sur des motifs peu flatteurs pour le baron, il est vrai, mais si plausibles, qu'ils en étaient presque excusables. Le vicomte s'appliquait à prouver à Mme de Saint-Hilaire que le ciel n'avait pu créer une femme aussi belle, aussi adorable qu'elle pour l'unique satisfaction d'un mari laid et fistideux ; qu'il était temps de s'affranchir d'un lien où tout le bonheur était d'un côté et les ennuis de l'autre ; enfin, après un tableau trop fidèle des ridicules de Saint-Hilaire, et un tableau trop flatté de l'existence qui attendait la belle fugitive, le jour où elle se déciderait à suivre son ravisseur dans sa folle villa sur les bords du Gange, M. de C... prévenait la baronne qu'il se rendrait, au milieu de la nuit, sur la terrasse, avec un ballon de voyage, muni de tout ce qui pourrait lui être nécessaire et même agréable pendant

la route. On pense bien que cette invitation était accompagnée de toutes les flatteries, les sermons, les phrases passionnées qui sont le cortège indispensable de tous les enlèvements. Vous voyez d'ici la mine renfrognée de ce pauvre Saint-Hilaire en repassant sa colère de cette prose infernale. Que faire ? Eclater en reproches... confondre la perfide... tuer le rival?... mais les infidèles s'attendent à ces sortes d'attaques, et ont toujours un bouclier tout prêt pour en parer les coups. S'en prendre brusquement au séducteur avant qu'il ait accompli son crime?... C'est lui donner le droit de crier à la calomnie, et sacrifier l'honneur de sa femme sans s'être convaincu qu'elle-même en ferait le sacrifice. Saint-Hilaire se décida pour un parti plus sûr et plus raisonnable : il étouffa son ressentiment pendant vingt-quatre heures, parla d'un voyage qu'il comptait faire incessamment dans l'intérêt de sa fortune, et dont il rapporterait sans doute de quoi acheter le ballon à six ailes que désirait sa petite femme. Il fut calm, caressant et faux comme un amant ; aussi la baronne s'endormit-elle, ce soir-là, avec le remords de tremper un si bon homme.

Pendant qu'elle se livrait aux douceurs du repos en dépit de l'humeur qu'elle avait de n'avoir pu voir le vicomte dans la journée, car le mari avait en la précaution de ne pas se rencontrer, celui-ci cachait son pantalon sous une des robes de sa femme, et sa crinière grise sous le petit bonnet de tulle, la capote de taffetas blanc et le voile de dentelle que la baronne avait portés le matin même pour aller à la messe ; ainsi vêtu et se félicitant pour la première fois de sa petite taille, qui favorisait à merveille son déguisement, Saint-Hilaire s'assied sur le banc de jonc de la terrasse dans la douce espérance d'y passer la nuit sans voir arriver le ballon ravisseur ; car n'ayant pas eu de réponse à son billet, le vicomte doit se croire dédaigné. Douces illusions conjugales, le murmure d'un char voltigeant va bientôt vous faire évanouir !

En effet, un globe qui paraît complètement noir à la faible lueur des étoiles, s'abaisse par degrés sur la terrasse. Un jeune homme s'apprête à s'élançer de la gondole suspendue au ballon, lorsqu'une main couverte d'un gant blanc lui fait signe de ne pas descendre et s'appuie sur la sienne pour aider la fausse baronne à monter dans la nacelle. Au même instant le vicomte, ivre de joie, donne l'ordre à son ballonnier de déployer toutes ailes et de s'élever assez haut pour que son bonheur échappe aux regards de la terre.

Mais à peine le ravisseur et sa colombe ont-ils gagné le plein ciel que la main serrée tendrement par le vicomte lui lance un coup de poing qui trahit son sexe. Surpris d'une telle attaque qu'il pense à se venger : — Qui êtes-vous ? s'écrie l'amant.

— Cet ennuyeux dont vous convoiez la femme ; allons, voyons auquel des deux elle restera.

En parlant ainsi, le haren se débarrassait de son accoutrement féminin, faisait pleuvoir à la lettre bonnets et jupons ; et sortant de ses poches mâles deux pistolets tout chargés, il en offre un au vicomte.

— Je reconnais, monsieur, tous mes torts envers vous, dit l'amant avec une exquise politesse, et je n'y voudrais pas joindre celui de vous tuer ; car j'ai la main malheureuse et une telle habitude de ces sortes d'affaires, que je serais inexcusable d'accepter une lutte si inégale.

— Trêve de balivernes, reprend Saint-Hilaire. Allez vous mettre à ce bout de la nacelle, j'irai me poster à l'autre. A un signal convenu nous ferons feu ; mais, je vous en prévins, si vous ne tirez pas sur moi, j'envoie mes deux balles tout au travers du ballon, et nous descendrons ensemble un peu vite et d'un peu haut.

La menace était effrayante, et le duel offrait plus de chances de salut que la chute. L'offensé tira le premier et blessa son adversaire, qui, sans le filet protecteur, serait tombé des nues. L'équipage, composé de tous gens dévoués au vicomte, traita le baron d'assassin ; le chef déclara qu'il fallait retourner à terre pour livrer le meurtrier à la justice et la victime aux médecins. Heureusement pour Saint-Hilaire, son rival a plaidé pour lui ; on l'a laissé libre. Mais sa femme l'a naturellement pris en horreur, en apprenant qu'il avait cassé l'épaulé de M. de C... ; elle est allée s'établir, en manière de sour du pot, au chevet du blessé. Et ce qu'on osait à peine soupçonner est maintenant su de tout le monde. Jugez si la fatuité du vicomte s'en réjouit.

J'entends d'ici ses bons mots sur les vengeances des maris et le profit qu'ils en tirent, interrompé Mme de G..., mais ce n'est pas chez moi qu'il viendra les dire ! car puisqu'il est si séduisant et qu'il joint à tant de passion pour les femmes, la manie de les enlever, je vais lui faire défendre ma fenêtre.

Vous vous moquez aujourd'hui, aimable lecteur, de ce commérage aérostatique, et dans peu d'années vous direz : La vieille sibylle avait raison.

MADAME SOPHIE GAY. — (Presse.)

LE VULNÉRAIRE DU DOCTEUR THOMAS.

I.

La Tentation.

Le docteur Thomas était un médecin-chirurgien fort en vogue à Paris. Vers l'an 1730, il habitait une maison de modeste apparence, située

dans l'une des petites ruelles obscures, tortueuses et mal hantées, qui vont de la rue du Four-Saint-Germain à celle du Vieux-Colombier. A voir l'extérieur de cette maison, dont la façade surplombait d'une façon menaçante, et qui ne recevait le jour que par une demi-douzaine de fenêtres dépareillées, on n'eût certes point dit qu'elle fut la demeure d'un praticien célèbre, et si bien traité par la fortune qu'il faisait l'envie de tous ses rivaux. Mais le docteur Thomas avait eu ses raisons sans doute pour faire choix de ce domicile.

Ce qu'on ne pouvait point apercevoir ne répondait, du reste, en aucune manière à la pauvreté de l'extérieur. Au dedans, la demeure du docteur Thomas était composée d'appartemens magnifiques, somptueusement meublés. Son arrière-façade, tout neuve et bien percée, donnait sur de vastes jardins ; c'était, en un mot, la contre-partie de certains hôtels qui, de nos jours, étalent sur les boulevards leurs frontispices éblouissans, derrière lesquels s'étage et se succèdent une série de cellules borgnes, juste assez larges pour qu'on s'y puisse asphyxier avec une chauffette.

Le docteur était veuf et n'avait qu'une fille, à laquelle il destinait le fruit de ses travaux, se réservant de lui choisir un époux de qualité. La fortune lui importait peu, mais il lui fallait à toute force un gendre riche, parce que, disait-il, la fille unique du premier chirurgien du quartier Saint-Sulpice n'était pas faite pour épouser un homme de peu. Clémence, ne connaissant point les desseins de son père, n'avait garde de les combattre ; et d'ailleurs, pourquoi les eût-elle combattus ? marquis et vicomtes sont fort ridicules à la Comédie-Française et infiniment grotesques au boulevard ; néanmoins, dit l'histoire, les jeunes filles n'aiment moins souvent d'eux qu'avec eux.

Outre sa fille et ses domestiques, qui étaient fort nombreux, à cause des pensionnaires que renfermait d'habitude sa maison, le docteur Thomas avait chez lui un personnage qui tenait le milieu entre l'ami et le serviteur, mais qui n'était ni l'un ni l'autre. C'était un homme de cinquante ans environ, vigoureusement constitué, et possédant une de ces physiognomies qui donnent à penser aux sergens de ville et font rêver les directeurs de théâtres mélodramatiques, en quête d'un *traître*, chef d'emploi. Son visage offrait un fort laid assemblage d'hypocrisie et de cynisme, ou plutôt un cynisme appris y dominait une expression naturelle d'astuce. Son petit œil vairon, caché sous les touffes épaisses et grisonnantes de ses sourcils, s'essayait parfois au sourire, parfois encore il se baissait avec une feinte humilité ; sa voix s'adoucissait alors et prenait une inflexion pateline ; mais il y avait de l'insolence sous cette douceur, et une effrontée raillerie sous cette humilité. En somme, qu'il mit ou non un masque, il ne pouvait enlever à ses traits l'expression repoussante que la nature leur avait infligée. Il ne le voulait peut-être pas.

Ce personnage avait nom Pascal. Bien qu'il ne fût point admis à vivre sur le pied d'égalité avec le docteur ; bien qu'il ne mangeât point à sa table et portât un costume analogue à sa position équivoque, il traitait en toutes occasions M. Thomas avec un sans-façon qui frisait l'impudence. Poli, obséquieux même avec tout autre, il prenait, dès qu'il s'adressait au chirurgien, un ton rude et presque brutal. Les valets de la maison ne s'étonnaient point trop de ce fait, vu que parfois les bons maîtres passent bien des choses à leurs anciens serviteurs. Or, il y avait long-temps que M. Pascal appartenait au docteur.

Ce dernier était un petit vieillard chétif et portant sur son visage des traces évidentes de souffrances morales. On ne peut dire qu'il fût méchant de cœur, bien qu'il eût commis en sa vie, comme nous pourrions le voir, une multitude de méchantes actions. Mais il y avait en lui une qualité mauvaise si vivace et si développée qu'elle atteignait les proportions d'un vice. Il était vaniteux et poussait jusqu'à la passion l'orgueilleuse estime qu'il avait de sa propre science. Or, en ce temps, où la réclame n'était point passée à l'état d'expédition usuel, et si simple que personne ne s'en prive, il était assez malaisé de se faire un nom. Le chirurgien Thomas, en arrivant à Paris, — trente et quelques années avant l'époque où commence notre histoire, — était pauvre, et ne possédait guère que son diplôme, conquis, à force de travail, près l'université de Montpellier. Il était alors l'ami intime d'un de ses jeunes confrères, le docteur Lenoir, qui avait, lui aussi, fait ses études chirurgicales à Montpellier. Tous deux débarquèrent le même jour par le coche, et, comme ils étaient tous deux dépourvus de patrimoine, ils travaillèrent à l'envi l'un de l'autre. Lenoir, grand et beau garçon, muni d'un visage rose et de jambes qui eussent fait honneur à la culotte d'un duc à brevet, fit rapidement son chemin. Il ne se donna bientôt pas à la cour un coup d'épée sans que la sonde de Lenoir ne fût de la partie, et, en même temps qu'il guérissait l'égratignure de tel marquis, la femme dudit mari lui demandait ses conseils touchant d'obstinées vapeurs qui ne lui voulaient point laisser de relâche. Lenoir donnait bravement ses conseils. Il recommandait le bal et la comédie, et tâchait le pouls d'une si adorable façon, que pas une dame n'eût voulu guérir de ces jolies petites souffrances qu'avaient les femmes avant que la névralgie fût inventée, par d'autres ordonnances que celles du *petit docteur*. — Lenoir n'avait guère que cinq pieds huit pouces et quelques lignes. — Les médecins en titre en s'éclairant de dépit, mais ne savaient qu'y faire.

La destinée du pauvre Thomas était tout autre. Tandis que son heureux camarade prétait domicile aux abords des Tuileries, et faisait ses visites monte sur un cheval de prix, en attendant qu'il eût un carrosse, Thomas végétait dans cette même maison du quartier Saint-Sulpice, où nous l'avons trouvé au commencement de ce récit. Mais alors la

mais n'était à l'intérieur, comme au dehors, une pitoyable mesure, et d'ailleurs, Thomas n'y occupait qu'une petite chambre, où le valet de Lenoir n'aurait pu mettre son lit. Courageux, et soutenu par son orgueil, Thomas fit des efforts surhumains pour vaincre sa mauvaise fortune ; mais, nous l'avons dit, il était chétif et de petite mine : nul ne voulait d'un docteur si pauvre, si laid et si mal logé.

La jalousie commença à entrer dans le cœur de Thomas :

— Pourquoi, se dit mandant-il avec désespoir, pourquoi Lenoir, qui est un ignorant auprès de moi, a-t-il tout le bonheur et moi tous les dégoûts ? Peut-être, s'il n'était pas venu, aurais-je pris la place qu'il occupe.

Et il se promait à souhaiter que, quelque beau jour, le cheval de son ami se cabrât, et puis encore que... Mais il ne s'avouait point cela, et il aurait raison bien fort que même eût achevé tout haut sa pensée. Lenoir et lui s'étaient tant amis ! Maintenant encore, ils s'embrassaient sur les deux joues quand ils se rencontraient, et le chirurgien en vogue descendait de sa monture, en plein jour, pour serrer plus commodément la main du pauvre lere, qu'il appelait son ami, mais auquel il ne prêtait point d'argent.

Par le fait, Thomas avait raison. Rien, chez Lenoir, ne justifiait les faveurs de la fortune. Il avait peu de science, et jamais il ne lui vint à l'esprit de soulager la détresse de Thomas.

— Tu es mon meilleur ami, lui disait-il toujours. Je prétends que nos enfants, si nous en avons, et qu'ils soient de sexe différent, deviennent mari et femme... Pas d'objection ! Je suis le plus riche, mais c'est mon det.

C'était une idée pleine de générosité, mais de générosité à long terme. Nous savons une foule d'honnêtes gens, chirurgiens ou non, qui sont généreux de cette façon.

Les choses demeurèrent ainsi, ou à peu près, pendant fort long-temps. Thomas, toujours pauvre et obscur, gagnant néanmoins du terrain, et, au bout de dix ans, il pouvait pourvoir, à l'aide de son art, à sa modeste existence. Il semblait qu'il dût s'arrêter là, et lui-même ne paraissait point porter beaucoup plus haut son ambition, car, vers cette époque, il fit ce que les hommes d'argent appellent se *casser le cou*, c'est-à-dire qu'il épousa une jeune fille pauvre.

Vers ce même temps, Lenoir conclut un brillant mariage. Il épousait la fille unique d'un médecin célèbre, et consolidait ainsi la belle position que lui avait faite son teint frais, sa science et sa jumble.

Une fois marié, Thomas vit revenir le besoin. Le mariage emoluments de son travail ne suffisait plus pour entretenir sa maison. En cette extrémité, il se souvint d'une formule trouvée autrefois à l'Université, en compagnie de Lenoir, et se rendit sur le champ chez ce dernier pour le prier de lui abandonner la propriété de la recette.

— Pauvre ami ! lui dit Lenoir avec une latente pitié, qui aurait jamais cru que tu te ferais apothicaire ! Mais, suis tranquille, nous marions nos enfants.

— Ma femme est enceinte, répondit Thomas.

Lenoir fit la grimace ; mais il relevait qu'il lui restait une quinzaine d'années pour se dédire et repartir en souriant :

— La mienne aussi ! C'est un ménage tout fait qui va venir au monde... Quant à cette misère, la formule en question, je te la donne, mon ami, en propriété entière ; elle est à toi, rien qu'à toi. Il ne me convient pas, tu sais bien, de spéculer sur des bagatelles de cette sorte.

Thomas prit donc congé, moitié irrité par l'air de supériorité de son ami, moitié satisfait par l'heureux résultat de sa visite.

— Qui sait ? se disait-il, je vais avoir mon tour, peut-être ; cette drogue sera l'occasion qui attirera chez moi la foule et mettra enfin mon mérite en lumière.

Et il se frottait les mains, le pauvre diable ; il allait par les rues, tête basse, et souriait à la pensée de sa gloire prochaine ; car, pendant les longues années d'obscurité et de misère qu'il avait passées depuis son arrivée à Paris, la pensée de la célébrité ne l'avait pas quitté un seul instant. Assez sage pour comprendre que l'ambition n'est pas seulement déplacée, mais ridicule, chez l'homme qui végète au dernier rang d'une classe quelconque, il éclatait soigneusement cette pensée, en lui-même ; mais elle l'assiégeait sans relâche, et ne lui laissait point de repos.

Avant de rentrer au logis, il alla trouver un fabricant d'enseignes, et dépensa ses deux derniers écus de six livres pour acheter un médaillon ou ressortait, en lettres d'or sur fond noir, ces mots qui allaient appeler la fortune : **VULNÉRAIRE DU DOCTEUR THOMAS.**

La fortune ne se pressa point ; l'écriture du docteur Thomas brillait depuis dix ans à sa porte, et c'est à peine s'il avait amassé une aisance des plus modestes. L'âge venait pourtant ; il avait dépassé cette époque de la vie où une chance heureuse peut survenir aux gens qui spéculent sur les besoins ou les fantaisies de la foule. Il avait atteint cet âge où la renommée peut grandir, mais ne s'acquiert plus à moins d'un concours de circonstances bien rares, et qu'il n'est point raisonnable d'espérer. Aussi tout espoir était-il mort dans le cœur de Thomas. Il voyait ses cheveux grisonner, et constatait chaque mois quelque nouvelle ride sur son visage.

— Je suis vieux... se disait-il.

Et il s'enveloppait d'une résignation morne, silencieuse, mais pleine d'amertume.

Clemence était venue au monde à peu près à l'époque où le docteur

Thomas commença à vendre son vulnéraire. Quelques mois auparavant, la femme de Lenoir était accouchée d'un fils.

La renommée du docteur Lenoir avait considérablement fléchi durant ces dix dernières années. Il avait pris du ventre et la goutte le travaillait périodiquement tous les trois mois. En outre, son teint frais s'étaitompensé. C'était maintenant un gros père à la démarche lente, au sonnet fixe et satisfait, au langage convenu, mais passé de mode depuis trois lustres en ça. Or, pour être à la mode, il ne faut point vieillir.

Avec la vogue, les recettes s'en allaient. Les jeunes dames dont les maris se battaient, au temps où le docteur Lenoir avait le teint frais, s'étaient faites dotières et n'avaient plus de vapeurs. Leurs filles suivaient les avis de quelque nouveau venu, poudré à givre, et ayant encore vingt ans devant soi avant d'être pris de la goutte. Néanmoins, la maison de Lenoir ne se ressentait point trop encore de cette inconstance de la mode. C'était un homme prudent. Pendant sa prospérité, il avait mis de côté de fort belles économies, et n'eussent été les goûts dissipateurs de Mme Lenoir, sa compagnie, il eût trouvé très positivement dans sa réserve de quoi rouler carrosse jusqu'à sa dernière attaque de goutte. Mais Mme Lenoir, beaucoup plus jeune que son époux, aimait à la fuir les diamants et les cachemires, et il fallait enlever chaque année de la cassette des sommes considérables pour satisfaire cette inclination bien naturelle.

Malgré cette décadence de la maison Lenoir, il y avait encore une différence totale entre la position des deux anciens amis. Aussi, Lenoir, voyant son fils arriver à sa onzième année, et craignant qu'il ne prit envie à Thomas de réclamer un jour cette promesse, faite autrefois si souvent, d'unir leurs enfants, fit partir son héritier pour Montpellier, où il devait, quand il serait en âge convenable, suivre les cours de médecine à l'Université. Le jeune Edmond quitta Paris sans trop de peine, et son père se crut désormais à l'abri de toute tentative d'hymen de la part de Thomas.

Le fut vers cette époque qu'on aperçut pour la première fois, dans la maison du docteur Thomas, la physionomie hybride, moitié tragique, moitié grotesque de Pascal. Il vint un soir, à la nuit tombante, et réclama du docteur un entretien particulier. Comme il prit grand soin de fermer toutes les portes à double tour avant de prononcer une parole, mais ne sourions tout dire quel fut le sujet de sa visite ; mais, après quelques mots murmurés par Pascal d'une voix basse et timide, on eût pu entendre le docteur Thomas prendre un ton sévère, pour lui ordonner de s'éloigner sur-le-champ et de ne plus revenir.

Pascal obéit aussitôt, et se confondit en excuses et en salutations fort respectueuses ; mais, sur le seuil, il se retourna :

— Réfléchissez, mon bon monsieur, murmura-t-il ; avec ce moyen-là vous serez le premier chirurgien du monde et votre vulnéraire se vendra au poids de l'or.

— Sortez ! répéta Thomas avec colère et mépris.

Pascal cigna de l'œil et prit cet air que devait avoir Thémistocle en prononçant son fameux : *Frappe, mais écoute.*

— Je sors, dit-il, mais réfléchissez !

Et néanmoins, suivant involontairement son conseil, il se prit à réfléchir.

Le misérable ! pensa le docteur dès que Pascal fut sorti.

Il fallut qu'il y eût, dans l'expédition proposée par Pascal, quelque chose de bien difficile ou de bien condamnable, puisque l'ardent désir de célébrité du docteur Thomas, si souvent et si long-temps trompé, ne leva point à vaincre sa répugnance. Au bout de quelque temps, il se leva et fit deux ou trois tours dans sa chambre d'un air agité.

— Cela ne se peut pas, répéta-t-il à plusieurs reprises, comme s'il eût cherché à raffermir sa résolution chancelante ; d'assé-je mourir pauvre et obscur, je ne le ferai point.

Il tint parole, pendant quelque temps du moins. La portière de sa maison sort ordinairement de refus-entrée à Pascal, dont le signalement n'était point malaisé à tracer, et le docteur continua à vendre tranquillement son vulnéraire.

Mais il était écrit que le pauvre homme ne jouirait pas long-temps de cette paisible aisance qu'il avait acquise par des moyens licites et scrupuleusement honnêtes. Madame Lenoir, à mesure qu'elle s'éloignait des belles années de sa jeunesse, avait besoin, pour réparer des ans irréparables, etc., d'une foule d'expéditions qui devenaient de jour en jour plus coûteuses. Lenoir, dans son gros bon sens, se hasardait bien à dire quelquefois que quand les recettes vont diminuant, ce n'est point le moment d'augmenter les dépenses, mais on lui riait au nez, et les prodigalités succédaient aux folies avec une prestesse merveilleuse. Si bien, que le jour vint où voulant voir clair au fond de ses affaires, Lenoir dut reconnaître que quatre ou cinq ans de cette vie le réduiraient à la mendicité. Dans son effroi, le brave homme adressa au ciel une prière si fervente que le ciel en fut touché. Le soir même, madame Lenoir revint du bal avec un commencement de catarrhe, qui, convenablement négligé, l'emporta en quinze jours.

Cette mort fut pour Lenoir une véritable infortune. Il héritait, par le fait, de tout ce que sa femme eût dépensé, si elle avait vécu. Aussi fit-il élever à la mémoire de sa compagne un mausolée couvert d'inscriptions larmoyantes, sur lequel il alla de ses propres pieds, un jour que la goutte lui donnait relâche, déposer un bouquet de violettes et une couronne d'immortelles. Cette dette une fois soldée, il se tint quitte et ne songea plus à la défunte.

Nous nous trompons. Il y sougea bien souvent ; car, chaque fois qu'il ouvrait sa caisse, il ne pouvait s'empêcher de regretter les beaux œufs qui en garnissaient jadis les vastes concavités. Hélas ! Ils avaient fui comme des ombres, et le temps était passé où les dames de la cour se seraient chargées de combler le vide occasionné par leur absence. Il fallait pourtant aviser à trouver quelques moyens de réparer ces brèches. Lenoir chercha et ne trouva point.

Il y avait long-temps qu'il n'avait vu son ancien camarade Thomas. Dans cette extrémité, il résolut d'aller lui demander conseil.

Prenant donc sa canne à pomme d'or, car il craignait d'humilier son confrère en se présentant à sa porte en carrosse, il s'achemina vers le quartier Saint-Sulpice. Arrivé devant la maison qu'il cherchait, il leva les yeux et lut : *Vulnéraire du docteur Thomas*.

Au lieu de soulever le marteau de la porte, Lenoir mit la pomme de sa canne sous son menton, et se gratta l'oreille.

— Vulnéraire du docteur Thomas, murmura-t-il.

Puis, après plusieurs grimaces qui témoignaient du travail de son intelligence, il ajouta :

— Pourquoi pas vulnéraire du docteur Lenoir ?

S'il avait eu bonne mémoire, il aurait fait lui-même réponse à cette question ; mais il ne voulut point se souvenir qu'il avait cédé un jour à son indigent ami la propriété pleine et entière de la formule trouvée antérieurement en commun ; et prenant sa course, il retourna tout joyeux à son nœl.

Le résultat ne se fit pas attendre. Lenoir pouvait n'être plus un médecin à la mode, mais il était connu ; et, dès qu'une affiche semblable à celle de Thomas, sauf le nom du vendeur, se balança au dessus de sa porte, les chalands abondèrent de toutes parts.

Comme on le pense, la prospérité de l'un ne put avoir lieu qu'au détriment de l'autre. Au moment où le docteur Thomas voyait avec un indicible plaisir ses petits bénéfices s'arrondir peu à peu, les demandes diminuaient brusquement. Les acheteurs semblaient avoir oublié le chemin de sa demeure, et bientôt il se vit obligé d'entamer ses faibles économies.

Ce coup frappa rudement le malheureux docteur. Il se crut décidément une victime du sort, et s'endormit, comme tous ceux qui perdent courage, dans une lâillante apathie. Comme il n'y avait point alors de journaux dont la quatrième page donnât, avec accompagnement de vignettes sur plomb, la liste des importants découverts dont les Esculapes de l'époque gratifiaient l'humanité, Thomas fut bien des mois avant de connaître la cause de son malheur, mais enfin il l'apprit. Il sut que Lenoir vendait, lui aussi, du vulnéraire.

Son caractère, froissé sans cesse depuis vingt ans et rendu irritable par une constante infortune, n'était pas de ceux qui gardent leur dignité même dans la colère. Il ne fit qu'un saut du quartier St-Sulpice à la demeure de son ancien ami, et tomba, sans se faire annoncer, comme une bombe, comme la foudre, ou tout autre objet inattendu et non désiré, au beau milieu du cabinet de Lenoir.

— Monsieur, lui dit-il d'une voix étouffée par la lueur, vous êtes un méfame, un misérable, un escroc, un larron, un...

Et, ne trouvant point de mot pour exprimer comme il fallait son extrême indignation, il leva sa canne.

— Oh ! fit Lenoir en recevant le coup de canne dans sa main ouverte, et en arrachant l'arme à Thomas :

— Serais-tu devenu fou, ami Thomas ?

Celui-ci ne put répondre que par un sourd grognement de rage impuissant, et tomba demi-pâmé sur un fauteuil.

Lenoir l'examina curieusement. Son esprit lourd et obtus ne faisait jamais bien rapidement son devoir ; il ne devinait point le motif de la colère de son ancien ami qui soufflait, gémissait et se tordait sur son fauteuil.

— Ah ça ! dit enfin Lenoir, ami Thomas, tu vas détériorer ce fauteuil... N'aurais-tu point été mordu par quelque chien vagabond, mon camarade ?

— Scélérat ! brigand ! voleur ! répondit Thomas.

— Ce ne peut être que cela, murmura froidement Lenoir. Il est enragé ; c'est dangereux !

Et se levant aussitôt, il établit entre lui et Thomas un rempart de meubles artistement disposés. Cela fait, il se rassit avec le plus grand sang-froid.

— Monstre ! balbutia Thomas en montrant le poing, n'est-ce donc point assez de m'avoir volé, de m'avoir dépouillé, de m'avoir réduit à la mendicité, sans me railler encore !

Et retrouvant la voix tout à coup, sa colère s'exhala en une multitude infinie d'injures, parmi lesquelles il plaça un nombre égale de reproches touchant le vulnéraire et l'abandon à lui fait autrefois par Lenoir.

Celui-ci comprit enfin et se mit à son tour en colère, parce que son ancien camarade avait raison. Il fit une brusque sortie hors de sa citadelle improvisée, et, saisissant Thomas par les épaules, il le mit à la porte en disant :

— Ingrat ! moi qui comptais donner la main de mon fils à ta fille... Tout est rompu entre nous !

Malgré sa sottise potiore, Lenoir faisait là, comme on voit, d'une pierre deux coups. Il se débarrassait à la fois du père et de la fille. Aussi son épais visage avait-il une expression triomphante, lorsqu'il ferma la porte sur le dos du désolé Thomas.

La rage de celui-ci était à son comble. S'il eût été le plus fort, il eût enfoncé la porte et étranglé Lenoir ; mais un retour sur lui-même, et la vue de son chétif individu qui reproduisait un belle glace du salon où il se trouvait, lui fit toucher au doigt son impuissance. Il descendit l'escalier. Sur le seuil de la rue, un homme le heurta.

— Que la peste étouffe le maladroit ! grommela Thomas.

À cette voix, l'homme revint sur ses pas et se découvrit humblement.

— Mon respectable monsieur Thomas, je suis bien enchanté d'avoir l'honneur de vous rencontrer, dit-il d'un ton patelin et soumis.

— Je ne vous connais pas !... commença le docteur.

Mais, en disant ces mots, il avait levé les yeux et reconnu le visage remarquablement diabolique de Pascal.

Le docteur tressaillit. Pascal se prit à sourire.

— L'autre jour, dit-il, je vous avais prié de réfléchir. J'ai attendu long-temps, puis je me suis lassé d'attendre ; si bien que, respectable monsieur, je viens offrir mes services à votre savant confrère, le docteur Lenoir, qui, lui aussi, vend du vulnéraire.

Ce disant, Pascal montrait du doigt la brillante affiche de Lenoir.

Thomas avait chargé de couleur ; il semblait violemment combattu.

— N'allez pas chez cet homme, dit-il enfin.

— Si fait, mon bon monsieur ; je vais y aller de ce pas.

— N'y allez pas ! reprit Thomas d'un ton presque suppliant ; il ne vous refuserait pas, lui !

— Croyez-vous ? que le bon Dieu vous entende !

— Misérable ! pensa Thomas, en voyant le nom de Dieu accolé à un souhait qu'il avait ses raisons pour croire odieux et impie.

Pascal le salua et fit un pas vers la maison.

— Reste ! s'écria le docteur ; reste, je te paierai.

— Combien me paieriez-vous ?

— Dix louis... vingt louis !...

Pascal haussa les épaules.

— Trente louis ! dit encore le docteur ; puis il ajouta à voix basse : c'est tout ce qui me reste !

— Respectable monsieur, dit Pascal, je voudrais vous obliger ; mais, avec *mon affaire*, je prétends en gagner le double chaque semaine. Quant à celui qui m'emploiera, vous savez tout aussi bien que moi que c'est par mille livres et non par louis qu'il faudrait compter ses bénéfices.

— C'est vrai, pensait le docteur faisant un dernier effort pour combattre l'irrésistible désir qui s'emparait de lui ; mais c'est une affreuse manœuvre, monsieur !

— Hé ! hé !... fit Pascal, je suis prêt à faire serment que vous êtes un homme honnête... et vertueux... et rigido sur ce qui touche à la conscience ; mais, à tout prendre, que ça soit vous ou le docteur Lenoir, cela s'fera, et, quand on ne peut pas empêcher une chose de se faire...

— C'est vrai, murmura encore et involontairement Thomas.

Pascal riait dans sa barbe.

— Mais, reprit-il, chacun a sa manière de voir, et si l'affaire ne vous convient pas, le docteur Lenoir s'en arrangera peut-être ; et alors, quand vous entendrez dire : le fameux Lenoir par ci, l'illustre Lenoir par là... alors... mais il ne sera plus temps !

— Tais-toi !... tais-toi !... dit Thomas en proie à une agitation extraordinaire.

— À l'honneur de vous revoir, mon respectable monsieur.

Et Pascal mit la main sur le marteau de la porte de Lenoir.

Thomas, en ce moment, se redressa tout à coup, et arrêta le bras de Pascal.

— J'accepte ton offre, dit-il les dents serrées, et d'une voix si basse qu'il fallait l'oreille d'un pirate de terre ferme pour l'entendre.

Pascal l'entendit et lâcha le marteau.

— À la bonne heure ! dit-il joyeusement. Ce soir vous aurez de mes nouvelles, mon excellent monsieur. En attendant...

Il n'acheva pas, mais il tendit la main. Le docteur Thomas y déposa sa bourse, et Pascal, saluant avec une humilité ironique, disparut aussitôt.

— Que Dieu ne pardonne ! murmura le docteur chancelant et prêt à défaillir. J'ai rendu mon âme à Satan !

II.

Le procédé de M. Pascal.

Le soir de ce même jour, à la tombée de la nuit, trois hommes étaient accoudés sur une table de cabaret, dans la partie de la rue du Vieux-Colombier qui avoisine la Croix-Rouge. L'un de ces hommes était M. Pascal. Les deux autres, dégoulinés et porteurs de physionomies patibulaires, étaient presque aussi repoussants que lui. Ils étaient rangés en triangle autour de la table, et leurs têtes, penchées en avant, formaient voûte au dessus d'une large mesure d'eau-de-vie. Ils parlaient bas, bien que le cabaret fût désert.

— Mes excellens amis, disait Pascal, c'est comme j'ai la satisfaction de vous l'affirmer, notre fortune est faite. Toi, Rondel, qui as des goûts champêtres, dans un an, tu auras une bonne ferme en Sologne...

— Ou en Picardie, interrompit Rondel.

— Ou en Picardie. C'est ton affaire... Toi, Gratin, connu comme tu l'es par ton élégance et la distinction de tes manières, tu pourras acheter une charge noble et damer le pion à tous les muguels de la cour.

Gratin posa le poing sur sa hanche, et agita sa main avec grâce, comme si elle eût été entourée de ces riches touffes de dentelles qui for-

tour d'eux et leur prodiguait ses soins avec une ardeur extraordinaire. Le malheureux semblait vouloir réparer, autant qu'il était en soi, le mal dont sa faiblesse l'avait fait le complice. Son domestique et sa servante, étonnés du zèle loquace et inaccoutumé de leur maître, recevaient dix ordres à la fois, et se multipliaient, pour ainsi dire, afin de les exécuter. Les bourgeois furent pansés, frictionnés, lotionnés. Le fameux vulnéraire joua son rôle, et, au bout d'une heure, ils furent en état de remuer bras et jambes sans pousser de trop plaintifs gémissements.

— Vous êtes la perle des docteurs, maître Thomas, dit l'un d'eux, enchanté de ce prompt résultat. Je veux mourir si, moi et mes connaissances, nous employons jamais d'autre chirurgien que vous.

— Et votre vulnéraire, reprit l'autre, est un souverain baume. Tudieu ! à mesure qu'on m'en frottait, je me sentais reprendre vie et redevenir gaillard.... Désormais, le docteur Lenoir, qui avait ma pratique, peut aller au diable. J'aurais eu le temps de mourir dix fois avant de trouver sa maison... Touchez là, docteur Thomas ! Dorénavant je suivrai vos ordonnances, et mon épouse aussi, et mes enfants, et mes oncles, neveux, tantes et nièces aussi... Tudieu ! je ferai une partie de barres, à l'heure qu'il est.

Thomas recevait leurs actions de grâce d'un air froid et contraint : il tenait les yeux baissés. La présence de ses hôtes lui était évidemment pénible. Cependant au nom de Lenoir, un fugitif sourire vint dérider son front.

— Mes conseils et mon vulnéraire sont fort à votre service, messieurs mes voisins, répondit-il. Quant à présent, vous avez seulement besoin de repos. Vous ferai-je préparer des lits dans ma maison ?

Les bourgeois firent l'essai de leurs jambes encore endolories, et déclarèrent qu'ils voulaient regagner leur gîte habituel. On ne rencontre pas tous les soirs des voleurs qui vous brisent les côtes, et c'est bien le moins qu'on puisse, en forme de compensation, raconter à sa famille assemblée la terrible histoire dans toute sa primeur.

Le docteur les reconduisit jusqu'à la porte de la rue, et remonta lentement l'escalier. Ce qui venait de se passer lui semblait un rêve extravagant et plein de fièvre ; il doutait, tant il avait horreur du pacte et de ses résultats : mais bientôt la réalité se présentait, invincible, écrasante. Ces gens qu'il avait soignés tout à l'heure étaient à la fois ses victimes et ses clients. La plaie qu'il avait cicatrisée était l'ouvrage de ses mains. Avant de secourir, il avait frappé, et son secours aurait néanmoins un salaire !

— Et ce sera là ma vie, désormais ! pensa-t-il. Les fléaux qui désolent l'humanité ne sont point assez nombreux ; il faudra que, moi, je leur vienne en aide ! J'attendrai ma victime au détour d'une rue sombre, le fer d'une main, le remède de l'autre. Je frapperai, puis, je tâcherai de la guérir... mais, si je ne pouvais pas guérir.

— Ce serait, mon excellent monsieur, un hasard tout à fait déplorable.

Thomas fit un saut en arrière. Son bougeoir s'échappa de sa main tremblante, et s'en alla rouler sur le sol. Tout en conversant avec lui-même, il avait regagné sa chambre à coucher sans le savoir, et c'était Pascal, toujours étendu dans son fauteuil, et massant une prise de tabac dans la propre boîte du docteur, qui avait répondu à sa dernière question.

Dans l'état de malaise moral où se trouvait Thomas, cette apparition inattendue lui sembla presque surnaturelle. Il n'avait point vu Pascal prendre le chemin de sa chambre, ou, du moins, ce fait était sorti de sa mémoire, et il le croyait dehors depuis long-temps. Le docteur restait là, debout et immobile, devant son complice. Il voulait l'interroger, mais son gosier refusait passage à tout son.

Pascal se leva et ramassa tranquillement le bougeoir ; puis s'avancant vers le docteur, il lui frappa sur l'épaule avec une impertinente familiarité.

— Eh bien ! patron, dit-il, qu'y a-t-il donc ? Nous avons l'air tout déconcerté. Tout à l'heure je vous admirais ; peste ! quel zèle ! quels soins empressés ! Vous traitiez ces gros bourgeois comme des gens de qualité ; et je vous promets, — foi d'homme d'honneur, — qu'ils n'oublieront point le chemin de votre maison. Bien joué, patron ! bien joué, corbleu ! c'est ainsi qu'il faut agir ; et je m'applaudis d'avoir fait choix d'un compère aussi malais que vous.

Thomas prêtait l'oreille sans comprendre, et fixait sur Pascal son regard hébété.

— Mais, maintenant, reprit celui-ci, vous voilà presque aussi contrit que le renard d'Esopé ; vous savez, ce renard auquel on avait coupé les oreilles ou la queue ; quelque chose enfin... Que diable ! mon respectable monsieur, ou plutôt, patron, — je vous veux appeler ainsi à l'avenir, puisque nous faisons actuellement des affaires ensemble ; — que diable ! pourquoi moi regardez-vous comme cela ?

Thomas passa la main sur ses yeux d'un air égaré.

— Comment êtes-vous entré dans cette chambre ? demanda-t-il avec effort.

Pascal se renversa sur son fauteuil, et se livrant à un éclat de rire olympien :

— Assurément, dit-il, quand son éclat du rire fut terminé, je suis entré par la porte, patron... Mais, parlez-moi franchement, vous ne prenez pour le diable, n'est-ce pas ?

Le docteur méprisa ou n'entendit point cette raillerie. Il alla s'asseoir à l'autre bout de la chambre, et mit sa tête entre ses mains.

— Patron, reprit encore Pascal, je crois que ça ira. Voici déjà que vous commencez pas mal, qu'en dites-vous ? Pour ce qui est du scrupule que vous avez manifesté tout à l'heure, il vous honore ; mais tranquillisez-vous. Nous ne sommes pas des novices, et, quand on a dépêché de temps en temps, dans sa vie, quelque badaud pour l'autre monde, on sait ce qu'on fait, patron, et si on tue, ce n'est plus par mégarde... Vous tressaillez ? Ma foi, ne vous gênez pas. Je m'interromprais trop souvent, si je faisais attention à toutes vos simagrées... Or, j'ai beaucoup de choses à vous dire, très respectable patron. Et d'abord, faites-moi préparer un lit ce soir, s'il vous plaît.

— Un lit ! s'écria le docteur ; pour quoi !

— Patron, vous n'êtes pas aimable. Pour quoi donc vous demanderais-je un lit, si ce n'était pour moi ?... D'ailleurs, quand j'ai dit un lit, c'est une manière de parler, et, pour ce soir, je me contenterai volontiers de la moitié du votre.

Thomas fit un geste de dégoût.

— Allons ! dit Pascal, cela ne vous convient pas, n'en parlons plus. Je coucherai tout seul.

Il se leva, ouvrit la porte et appela le domestique.

— Que faites-vous ? demanda le docteur.

— Vous allez voir.

Le domestique entra.

— Mon ami, lui dit Pascal, cet excellent et respectable M. Thomas veut me retenir à coucher ; je serais fâché de le désobliger par un refus, faites-moi un lit dans son cabinet, mon ami... allez !

Il referma la porte sur le nez du domestique. Thomas restait muet de surprise.

— Voilà la chose arrangée, reprit Pascal en se rasseyant, Or ça, patron, tandis que cet honnête garçon va exécuter vos ordres, expliquons-nous. La première fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, vous ne m'avez point donné le temps de vous dédire mon plan. Depuis ce jour, je n'ai jamais eu d'occasion convenable pour vous entretenir... vous m'avez fait fermer votre porte, n'est-il pas vrai ?... Ne niez pas ! le mensonge est un péché... Quoi qu'il en soit, vous n'avez de mon procédé, — Pascal appuya sur ce mot, — qu'une idée notoirement imparfaite. Vous croyez que je m'en vais aller au bout de votre rue chaque soir, avec quelques bons camarades, assommer le premier venu... hein ? Eh bien, patron, vous vous trompez. J'ai peu d'imagination que cela, soit dit sans me vanter. Ceci est la partie brute, le rudiment de mon procédé. En l'employant ainsi à l'étonnante, ou gagnerait à peine de quoi acheter les gourdis nécessaires à l'opération. Mais vous vous endormez, patron !

Thomas n'avait garde. Le malheureux se perdit dans des réflexions de plus en plus mélancoliques. A mesure que Pascal parlait, l'aversion du docteur pour ce misérable qui s'imposait à lui devenait plus irrésistible.

— Monsieur, dit-il, en acceptant vos offres honteuses, je vous ai donné le droit peut-être de me parler sur ce ton. Parlez donc. Quand vous aurez tout dit, je vous ferai savoir mes volontés.

— Vos volontés ! répéta Pascal avec un ricanement équivoque ; — mais nos disputons pas sur les mots. — Comme, je vous disais, il est temps que vous sachiez à quoi vous en tenir sur ma manière de faire. Notre but, c'est de vendre votre drogue. Cette drogue est bonne ou mauvaise, je m'en soucie fort peu dans un sens ; mais néanmoins, si elle était bonne, par hasard, les choses n'en iraient que mieux... Est-elle bonne ?

— Son effet est certain, répondit le docteur, incapable de se taire quand il s'agissait de son élixir.

— Alors, patron, tout ce que nous allons faire est œuvre pie, puisque nous propagerons la connaissance de ce baume bienfaisant et trop ignoré jusqu'à ce jour. Ce soir, j'ai assommé des bourgeois. Demain, on en parlera dans la ville. Eux-mêmes, pour rendre leur histoire plus touchante, diront : — Sans le vulnéraire du docteur Thomas, nous étions morts !... vous saisissez ? Après demain, j'assommerai un ou deux juges ; je vous les amènerai ; vous les guérirez ; ils raconteront au Palais le guet-apens et la vertu miraculeuse de votre baume... saisissez-vous ? Les jours suivants, mon bâton caressera les épaules de quelques gentilhommes, et votre nom pénétrera à la cour... Je suis sûr que vous saisissez.

Pascal ôta son chapeau.

— Enfin, continua-t-il, bien que je sois fervent catholique, si la clientèle du clergé vous fait envie, mon gourdin...

— Paix, drôle ! paix ! dit Thomas en se levant. Ce que tu feras désormais sera pour toi, non plus pour moi, car je renonce à toute part dans les infâmes machinations.

Pascal se leva à son tour.

— Patron, dit-il, je vous souhaite la bonne nuit. Si j'étais méchant, je vous prendrais au mot et me rendrais, de ce pas, chez le docteur Lenoir, votre savant confrère.

— Encore ce nom ! murmura Thomas avec rage.

— Mais, poursuivit Pascal, j'aime mieux profiter pour cette nuit de votre offre obligeante, et voir si vous n'aurez point changé d'avis demain matin... Que Dieu vous envoie un sommeil paisible, mon excellent monsieur !

A ces mots prononcés de ce ton patelin et obséquieux qui avait mis de côté pendant le reste de l'entretien, Pascal s'inclina profondément et disparut.

Il trouva son lit fait dans le cabinet du docteur et se coucha, après avoir fermé prudemment toutes les portes à double tour. Avant de s'endormir, il se frotta les mains plus d'une fois.

— Bêno soit mon étoile! pensait-il. Voici désormais quelle sera ma chambre à coucher; car ce bon M. Thomas va faire fortune et je veux vivre et mourir avec lui.

Quant à Thomas, il demeura long-temps à la même place, comme si la foudre l'eût frappé. Le dernier mot de Pascal, en touchant une fibre qui, chez lui, ne pouvait remuer en vain, sa haine récemment excitée contre Lenoir, venait de lui fermer la porte de derrière par laquelle il espérait encore, un instant auparavant, échapper à cette odieuse association. Il se sentait lié et perdait le courage de secouer sa chaîne.

— Lenoir! murmurait-il avec une amertume profonde; sans toi, je serais resté honnête homme. Dieu puisse-t-il te punir, toi, qui as été mon mauvais génie!

Au bout de quelque temps, machinalement et par habitude, il prit son bougeoir et entra dans la chambre où dormait sa fille pour lui donner le baiser du soir. Clémence, charmant enfant de douze ans, reposait, la tête appuyée sur son bras nu. Thomas la contempla long-temps avec amour et silence. Puis ses sourcils se froncèrent.

— Tu seras belle, dit-il, et je vais te faire riche, enfant. Je voudrais que le fils de cet homme adorât un jour ta beauté ou convoitât tes richesses. Comme tu me vengeras alors, ma fille!

Il mit à son front un baiser plein de passion, car ce vague espoir de vengeance venait de doubler son amour pour sa fille, et il s'en alla chercher le sommeil.

III.

La Gageure.

A dater de ce jour, la fortune se déclara pour le docteur Thomas. Quello que soit l'opinion du lecteur sur le procédé mis en œuvre par Pascal, on doit croire qu'il était du moins efficace, car la cour et la ville apprirent bientôt le chemin de la maison du docteur.

Pendant les premiers temps de cette prospérité, M. le lieutenant de police eut de grands embarras à Paris. Chaque soir il se commettait par la ville quelque nouveau méfait. Tantôt c'était un traitant de d'audacieux bandits avaient roué de coups à vingt pas de son comptoir; tantôt c'était un gentilhomme que son épée du cou n'avait pu protéger contre le gourdin des assassins. Tout le monde avait que, sans l'éclair du docteur Thomas, dont, par bonheur, la vertu miraculeuse s'était révélée au moment même où le mal commençait, les nocturnes bandits auraient bientôt fait de Paris une vaste infirmerie.

M. le lieutenant de police redoutait de zèle et de patrouilles. C'était en vain. Tous les soirs le marteau du docteur retentissait sur la vieille porte verroulée, et des voix lamentables demandaient secours.

Au bout de dix à douze mois, les attaques nocturnes firent trêve tout à coup; mais cela ne nuisit en rien à M. Thomas, qui avait porté le prix de ses fioles à un louis d'or, et qui en vendait tout autant qu'il en pouvait fabriquer. Vers la même époque, une petite ferme de Picardie fut achetée par un homme du nom de Rondel, et les estamens du quartier du Palais-Royal complèrent un habitué de plus: un cadet de Gascogne, M. Grouin de Rabastoul, qui trichait au passe-dix, portait une brette de deux ans, et jurait par ses ancêtres plus souvent qu'il n'était le bon.

Le procédé de Pascal avait fait son effet. Tout le monde était content, sauf peut-être quelques assommés qui, malgré les soins du docteur, avaient perdu à ce jeu bras ou jambe. Il était inutile désormais de recourir à ces moyens extrêmes, et Pascal dut renoncer à cette réclame à main armée, bien autrement productive que celle de nos journaux. M. Thomas continua paisiblement le cours de ses succès; il eût été heureux si Pascal, comme un remords vivant, ne fût resté toujours là, près de lui, et n'eût éveillé sans cesse le cri de sa conscience. Le docteur lui offrait bien souvent la moitié, les deux tiers de tout ce qu'il possédait, à condition qu'il s'éloignât. Mais Pascal ne voulait point entendre à cet arrangement.

— Mon vénéré patron, répondait-il, c'est une faiblesse, mais je vous aime, et veux rester près de vous jusqu'à la mort. D'ailleurs, il faut être juste: les bénéfices ne font que commencer; si je partageais maintenant, ce serait un marché de dupe; cela contrarierait mes habitudes.

Pascal avait raison. Les bénéfices ne faisaient que commencer, mais ils allaient sans cesse en augmentant. Le docteur Thomas avait végété vingt-cinq ans dans une laborieuse et honnête pénurie: en huit ou neuf ans, il acquit une fortune réellement colossale. Pendant ce temps, sa fille croissait en âge et en beauté; on eût trouvé difficilement sa pareille; il semblait qu'elle fût née dans cette opulence où se passait maintenant sa vie. Le docteur, comme nous l'avons dit, sans changer l'apparence extérieure de sa maison, avait fait de l'intérieur une sorte de palais; Clémence en était la reine. La tendresse passionnée de son père ne mettait jamais obstacle à aucun de ses désirs. Il était veuf depuis longues années, et sa fille était le seul être au monde sur lequel il put exercer ce besoin d'affection qui est au fond du cœur de tous les hommes.

Par suite de cette pudeur, ou plutôt de cette honte, trop justifiée par la source plus qu'équivoque de sa fortune, qui avait porté le docteur à garder une maison d'aussi modeste apparence au dehors, il vivait fort retiré: sa fille fai-fait de même; mais, dans l'intérieur de ses appartemens, elle faisait toilette somptueuse, et ne se montrait jamais aux pen-

sionnaires du docteur que couverte d'éblouissantes parures. A cause de cela, sa réputation d'extraordinaire beauté s'était répandue dans le quartier et même dans toute la ville. Le mystère qui l'entourait n'avait pas peu ajouté à son prestige, et plus d'un jeune seigneur, alléché par les ravissantes peintures qu'on faisait de la fille du vieux docteur, avait, quelque jour, laissé son carrosse au coin de la rue du Four, pour parvenir précipitamment à la rue et inspecter l'une après l'autre les fenêtres déparçillées de la maison. Ces jeunes seigneurs en avaient été pour leur peine.

On ne peut penser que la tortue subite et presque sans exemple du docteur Thomas se fût élevée sans exciter de cruelles jalousies parmi les membres respectables du corps médical, qui est le corps le plus jaloux qui soit ici-bas. Mais, parmi toutes ces envies tenaces, haineuses, qui empêchaient de dormir les trois quarts et demi de la Faculté, il y en avait une, si désamorcement développée, qu'elle laissait les autres bien au dessous d'elle. Le docteur Lenoir déperissait littéralement sous le coup des succès de son ancien ami; c'était là un déboîse si imprévu, si complètement inexplicable! Ce Thomas avait été si long-temps malheureux! aussi les attaques de goutte de Lenoir se rapprochaient-elles d'une façon inquiétante, et le dernier poil noir de ses sourcils commençait à grisonner. Pour tromper sa haine il composait des mémoires, ou, suivant la coutume médicale, il injurait son glorieux confrère; mais, comme on sait, Lenoir n'était pas fort: se injures, maladroitement dirigées, retombaient sur lui-même. Le docteur Thomas ne daignait même pas lui répondre.

Ces deux hommes se haïssaient mortellement. Thomas jouissait impitoyablement de son triomphe, et Lenoir comptait sur son fils, qui était près de finir son cours de médecine à Montpellier, pour avoir vengeance dans l'avenir. Il avait fait deux ou trois fois le voyage, pour juger par lui-même des progrès de ce fils unique, il avait trouvé un charmant enfant, intelligent, instruit même, mais non pas en chirurgie.

— Edmond est comme moi, se dit l'ancien chirurgien-médecin des belles dames de la cour de XIV. — Il a des façons de gentilhomme... Mais fera-t-il un médecin?

Ceci était fort douteux. Vers le commencement de 1731, Lenoir cessa subitement de recevoir des lettres de son fils. Il attendit un mois, puis deux mois. C'était l'époque des examens. Peut-être Edmond, absorbé par son travail, n'avait-il point le temps d'écrire. Quoi qu'il en soit, l'inquiétude du vieux médecin devenant par trop violente, il prit le coche et se rendit à Montpellier. Edmond n'y était plus. Nul ne savait de quel côté il avait dirigé ses pas.

Le pauvre Lenoir revint à Paris désolé. Ce dernier coup combait la mesure. Il n'eût même pas la force d'acheter un factum brûlant d'indignation dont il avait écrit les premières pages avant de partir pour Montpellier, et qu'il destinait à anéantir son heureux rival.

A cette même époque, un soir, deux jeunes gens qui semblaient avoir à peine dépassé leur vingtième année, étaient assis devant une bouteille de vin muscat dans une tabagie de la place du Palais-Royal. Ils étaient fort échauffés, et dans un état voisin de l'ivresse. Sans doute, ils étaient entrés là au hasard et sans savoir, car ni leurs costumes ni leurs manières n'étaient en rapport avec la société qui les entourait.

Cette tabagie était, par aventure, le lieu que favorisait de sa présence habituelle notre ancienne connaissance, M. Grouin de Rabastoul. L'ex-bandait avait dissipé depuis long-temps les 5,000 livres qu'il avait reçues autrefois de Pascal pour ses bons services, pendant l'année où l'on avait *chauffé* le vulnéraire du docteur Thomas. Tandis que son confrère Rondel était allé satisfaire ses goûts champêtres en Picardie, il était venu, lui, vivre parmi cette bande de joueurs, d'escrocs et de souteneurs, qui infestait les environs du palais du régent, et parmi lesquels on n'en eût pas trouvé un seul qui ne se dit gentilhomme. Ses 5,000 livres arrièrent duré un an; depuis lors, il vivait de son industrie.

Nos deux jeunes gens causaient fort vivement, sans s'inquiéter de leur entourage. Grouin, assis à quelques pas d'eux, les écoutait criusement.

— Baron, disait l'un d'eux, bel adolescent à la chevelure blonde et bouclée, tu es un fanfaron, mon ami; et si je voulais m'en donner la peine, j'aurais cette jolie enfant aussi vite que toi, je gage.

— Toi? vicomte! répondit le baron d'un ton provoquant; allons donc!

— Pourquoi pas? demanda l'autre en mirant dans une glace voisine son espigle et gentil visage.

— Parce que... tu es un enfant.

Le vicomte éclata de rire.

— Palsambleu! dit-il en se donnant des airs de roué, nous savons plus d'une belle dame qui pourrait vous donner un démenti, monsieur le baron. Mais, en tous cas, êtes-vous donc beaucoup moins enfant que moi?

— Et puis, reprit le baron, tu ne la connais pas.

— Si fait! Je sais qu'elle se nomme Clémence, qu'elle est fille du vieux docteur Thomas, et qu'elle demeure...

— Chut! fit le baron; on nous observe.

Au nom du docteur Thomas, Grouin s'était en effet rapproché pour mieux entendre. Les deux jeunes fous baisèrent la voix; mais, au bout de quelque temps, et après quelques verres de muscat, ils cessèrent de nouveau de se contraindre.

— Eh bien! touche là! s'écria le baron, j'accepte la gageure. Quel sera l'enjeu!

Le vicomte réfléchit quelques instans.

— Ecoute, dit-il; la vie de Paris me plaît. Te plaît-elle?
 — Belle question!
 — Elle te plaît... Avec les trois cents louis que nous avons mis trois ans à amasser sur nos économies, à Montpellier, nous n'irons pas loin...
 — C'est vrai.
 — Jouons-les sur la tête de cette adorable fille. Celui de nous deux qu'elle aimera... car elle aimera un de nous deux.
 — Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. . mais où veux-tu en venir?
 — Celui-là héritera de l'autre.
 — Quelque autre retournera tout seul à Montpellier sacrifier aux autels d'Esculape?

— Oui, baron... Cela te va-t-il?
 — Vicomte, cela me va.
 Ils se touchèrent la main.
 — Un instant, reprit le baron; pour que le perdant ne puisse pas se dédire, je suis d'avis que nous nous engageons par un serment solennel.
 — Comme tu voudras.
 — Jurons donc notre foi de gentilshommes...
 — Non pas, Isidore Doret, non pas! jurons notre foi d'étudiants en médecine.

— Soit! dit le faux baron avec humeur, soit! Edmond Lenoir; mais tu aurais pu parler moins haut. Il n'est pas nécessaire de mettre le cabaret tout entier dans notre confiance... Et maintenant que les enjeux sont fixés, il me tarde de commencer la partie... Au revoir, monsieur le vicomte. Je vous invite à préparer vos bagages, car vous m'avez tout l'air d'être appelé à revoir sous peu la cité de Montpellier.

Le baron sortit à ces mots, laissant le vicomte accoudé devant la bouteille vide.

Le lecteur a compris que ces deux jeunes gentilshommes étaient deux étudiants en médecine, qui se passaient le caprice de mener à Paris deux ou trois mois de joyeuse et noble vie. Nous n'avons pas besoin désormais d'expliquer davantage pourquoi le docteur Lenoir n'avait point trouvé son fils Edmond à Montpellier.

Edmond Lenoir, — le vicomte, — resta tout étourdi de la brusque sortie de son partner. Malgré son inexpérience de la vie, il devinait que, en ces sortes de joutes, celui qui attaque le premier prend sur son rival un fort grand avantage. Mais comment faire pour attaquer à son tour? Il était allé, comme tant d'autres, rôder plus d'une fois dans la ruelle où s'élevait la maison du docteur, et avait pu reconnaître combien il était malaisé d'aborder la place. Pourtant, il n'y avait point de temps à perdre; la gageure n'était pas une bagatelle, et, rien qu'à la pensée de perdre, Edmond se sentait venir aux narines une odeur d'amphithéâtre qui lui faisait lever le cœur.

Les fumées du muscat se dissipaient. Indécis et ne sachant que résoudre, Edmond donnait la gageure au diable, et demeurait appuyé sur la table, la tête entre ses deux mains. Grouin, qui était sorti après le baron, revint au bout de quelques minutes, s'approcha doucement d'Edmond et s'assit à la place laissée vide par son adversaire.

— Mon jeune seigneur, dit-il, je suis désolé d'interrompre votre rêverie, mais vous m'intéressez vivement et j'ai voulu vous le faire savoir.

Edmond releva la tête, et, après avoir toisé l'intrus, dont le costume et la mine ne plaidaient point fort puissamment en sa faveur, répondit avec toute la hauteur convenable :

— Je ne vous connais pas, l'ami.

— Moi, je vous connais, vicomte. Non pas que j'aie été votre condisciple à l'Académie de Montpellier, mais...

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria Edmond, rouge de colère.

— Mais, poursuivit tranquillement Grouin, le hasard et... quelque peu de curiosité... joints à l'attrait particulier qui m'a porté vers vous tout d'abord, mon jeune gentilhomme, ont fait que je me suis approché de vous tout à l'heure, juste autant qu'il le fallait pour entendre votre conversation... monsieur Edmond Lenoir, je vous prie de me mettre au nombre de vos meilleurs amis.

Edmond, irrité et déconcerté à la fois, ne savait trop quelle contenance prendre. Néanmoins, la colère l'emporta, et il toucha la garde de son épée. Grouin haussa les épaules, et versa le fond de la bouteille de muscat dans le verre du prétendu baron; puis, buvant à petites gorgées :

— Pourquoi ce geste? dit-il. En vous donnant le nom de votre père; je n'ai point prétendu vous insulter, mon jeune maître... Mais brisons-là... Vous venez de faire une gageure que vous perdrez, si je ne vous viens en aide... Vous m'entendez bien? vous la perdrez! Vous la perdrez encore, eussiez-vous le droit de perdre le titre que vous avez pris... Moi, je puis vous la faire gagner.

— Vous! répéta Edmond sans déguiser son mépris et son incrédulité.
 — Moi, qui suis ce que vous voudriez être, mon jeune monsieur, gentilhomme et fils de noble maison. Vous trouvez que je n'en ai point l'air? Que voulez-vous! des malheurs et ma générosité trop grande....

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit Edmond.

— Bien parlé! Il s'agit, n'est-ce pas, de gagner votre gageure? Eh bien! je connais intimement, non pas le docteur Thomas, mais un homme qui, dans la maison du docteur Thomas, est plus puissant que le docteur lui-même. Si cet homme veut vous prêter secours, vous serez admis au nombre des pensionnaires, et alors, mon jeune maître, vous savez mieux que moi ce qui vous restera à faire.

Edmond tira sa bourse.

— Monsieur, dit-il, le conseil est bon; je vais en profiter et me présenter chez le docteur en qualité de malade.

Il se leva, et mit un double louis dans la main de Grouin. Celui-ci empocha le louis.

— Vous ne serez point reçu, dit-il; pensez-vous donc que vous soyez le premier qui ait eu cette idée? Le docteur Thomas aime bien l'argent, mais il aime sa fille davantage, et ne reçoit pour pensionnaires que des gens graves, avec lesquels la vertu de Mlle Clémence est en parfaite sécurité.

Edmond se rassit.

— Quant à cet homme dont je vous parlais, continua Grouin, un mot de lui vous ferait accueillir.

— Ne peut-on le gagner?

— Si fait. Il a de l'or, plus d'or que vous n'en avez vu de toute votre vie, mais il est avare, et une certaine de louis...

— Peste! fit Edmond.

C'est pour lui une bagatelle... Une centaine de louis, disais-je, sans compter un millier de livres que vous m'offririez pour droit de commission...

— Peste! fit encore Edmond.

— Mieux vaut, mon jeune monsieur, dit Grouin, sacrifier la moitié que perdre le tout. Avec la somme ci-dessus, l'affaire pourra s'arranger.

— Je la donnerai.

— A la bonne heure, vous êtes plus avisé que votre ami.

— Quoi! lui auriez-vous proposé?..

— Le malheur des temps me force à ne rien négliger; je lui ait fait la même proposition qu'à vous. Il a refusé net. Alors, comme un bon marchand doit avoir de la marchandise pour toutes les bourses, je lui ai suggéré un autre moyen.

— Comment! s'écria Edmond, vous servez les deux à la fois!

— A la rigueur, je ne puis le nier; mais, en définitive, celui que je sers est celui qui me paie le mieux. Le gentil seigneur en sera pour ses dix louis, et quelque autre chose dont je veux vous laisser la surprise. Vous verrez. L'expédition qui l'a choisi est assez adroit et méritait un meilleur sort... Or ça, mon jeune seigneur, sous quel nom vous annoncerai-je?

— Vicomte de Landal! répondit Edmond en rougissant jusqu'aux oreilles.

— C'est un joli nom, et maintenant que j'y songe, il pourrait se faire... Savez-vous que la fille du docteur aura 50.000 écus de rentes?... Adieu, mon jeune monsieur; si vous gagnez ce gros lot, vous vous souviendrez de moi, n'est-ce pas?

Et Grouin, sans exiger son paiement d'avance, s'éloigna, après avoir dit à Edmond de se trouver à la brune devant la porte du docteur.

M. Pascal n'avait point trop changé depuis l'époque où nous l'avons vu pour la première fois. C'était toujours la même pendable figure, demi-pantière, demi-renard, et son succès ne l'avait point rendu plus fier. Il était bien riche pourtant. En attendant que vint le jour des *partages* entre lui et le docteur, il se faisait donner par ce dernier des sommes considérables qu'il ne dépensait point. Tous ses vices semblaient s'être confondus en un seul : l'avarice, l'avarice avide et insatiable. Outre les sommes qu'il extorquait à Thomas, il avait gardé d'autres branches d'industrie occultes et recevait de toutes mains. Nul ne savait à combien pouvait se monter son trésor, mais chacun supposait qu'il égalait déjà la fortune du docteur.

Ce dernier, bien que sa répugnance pour Pascal eût peu diminué, avait cessé de combattre son influence et se laissait dominer par lui complètement. Pascal avait, il est vrai, son ordinaire à part, et, en apparence, ne vivait point avec le docteur et sa fille sur le pied de l'égalité; mais c'était un de ces hommes qui tiennent plus à la réalité qu'aux apparences, et, en réalité, il était le maître de la maison.

Ce fut près de Pascal que se rendit Grouin, en quittant Edmond. L'ancien assureur avait toujours conservé avec son chef d'emploi des rapports d'affaires. Il détestait les dupes que plumait Pascal, et, comme celui-ci, depuis qu'il avait de l'argent, se livrait à l'usure avec une sorte de passion, Grouin lui amenait de temps à autres quelques fils de famille que Pascal mettait à même de manger leur héritage en herbe. Il payait maigrement. Grouin le détestait, mais il le servait.

Pascal était assis dans son cabinet, qui participait de la luxueuse magnificence répandue dans tout l'intérieur de la maison de Thomas, lorsqu'un Grouin entra. L'ex-banquier ne garda point en présence de Pascal cet air d'insolente familiarité qu'il savait si bien prendre vis-à-vis de tout autre. Il se sentait là devant son maître.

— Je viens vous proposer une affaire, dit-il en restant debout et découvert.

— Quelle affaire?

— Voilà! Un fils de manant, qui s'est affublé d'un nom de gentilhomme, a fait un insolent pari, touchant la vertu de la fille de votre maître.

— Je n'ai point de maître, interrompit Pascal.

— Vous me comprenez, c'est tout ce qu'il faut. Je veux parler du docteur.

— Celui-là moins que personne, murmura Pascal; — va toujours.

— Et, comme pour séduire une jeune fille, il faut la voir, je lui ai conseillé de s'adresser à vous pour être admis au nombre des pensionnaires...

— Combien donnera-t-il?

- Deux mille quatre cents livres.
- Il est donc bien pauvre ?
- C'est un enfant.
- Tu l'appelles ?
- Son vrai nom ou son nom de commande ?
- Tous les deux.
- Son nom de guerre est vicomte de Landal : celui de son père est Lenoir.

— Le chirurgien Lenoir ? demanda vivement Pascal.

- Je le suppose, car le jeune homme est étudiant en médecine.
- Et il vient de Montpellier, n'est-ce pas ?
- Comment savez-vous cela ? demanda à son tour Grouin.

Pascal ne répondit point et se prit à réfléchir.

— L'affaire pourrait devenir bonne, pensa-t-il, elle a plus d'un côté. Le père a déposé sa plainte à la police : il cherche son fils, et jouit encore d'une belle aisance ; il paierait bien celui qui le lui ferait retrouver. D'autre part, le jeune homme... autant celui-là qu'un autre ! Je compte peu sur sa reconnaissance, mais un contrat en bonne et due forme est un remède sûr contre l'ingratitude... D'autre part, encore, ce cher et vénéré patron, que je déteste de tout cœur, et qui mourra de dépit en voyant un pareil mariage... S'il ne meurt pas, il paiera, car je le menacerai de tout révéler à son genre. C'est une compensation... Mais 2,400 livres, voilà un bien pitoyable denier !

Il prononça ces derniers mots à voix haute.

— C'est à prendre ou à laisser, dit Grouin, et, sauf meilleur avis, je crois qu'il vaut toujours mieux prendre.

— Tu crois ?... eh bien ! je prendrai, et, comme il faut que tu sois récompensé de ta peine, je te donnerai un écu de six livres.

Quand Grouin fut sorti, Pascal se fit annoncer chez le docteur. La vue de cet homme causait toujours à Thomas une sensation douloureuse, en voyant chez lui de pénibles et honteux souvenirs ; en outre, comme Pascal ne l'abordait guère que pour lui demander de nouveaux sacrifices, il avait double motif pour redouter sa présence. Il le reçut d'un air contraint et inquiet. Pascal, suivant son habitude, s'étendit dans un fauteuil, mit les pieds sur les chaises, et commença d'un ton léger et plein de confiance :

— Comment va la santé, patron ?

Et sans attendre la réponse il ajouta :

— Je voulais vous demander...

— Sur mon avenir, monsieur Pascal, interrompit Thomas, je n'ai rien ; vous m'avez pris avant-hier le montant intégral de mes dernières rentrées... Vous me réduirez à la mendicité, monsieur Pascal.

— Fi donc ! patron ! vous parlez comme ces vieux usuriers qui veulent faire monter le prix de leur argent. Qui vous parle d'argent ? Je sais que vous n'en avez pas pour le moment, c'est pourquoi je ne vous en demande point... au contraire ! Je viens vous apporter une bonne nouvelle.

Thomas frissonna, tant il croyait être sûr que la bonne nouvelle de ce misérable ne pouvait être qu'un malheur.

— Je viens, reprit Pascal, vous annoncer un pensionnaire de qualité, un jeune homme...

— Monsieur Pascal, interrompit Thomas, vous savez les motifs qui m'empêchent d'introduire des jeunes gens dans ma maison.

— Je sais, patron, je sais. Radotez que tout cela. Que diable ! il faudra bien que la petite Clémence...

— Monsieur ! s'écria le docteur qui pâlit d'indignation, — parlez-vous de ma fille ?

Sa voix, en prononçant ces mots, avait pris de la fermeté. Pascal n'osa le pousser à bout, et reprit de son ton doucereux d'autrefois :

— Sans doute, respectable monsieur, je parle de Mlle Clémence, pour laquelle, vous ne doutez pas, j'espère, que je professe un dévouement égal à mon respect ; mais, laissons de côté cette personne accomplie, puisqu'il vous déplait qu'on fasse allusion à elle... Il me semble qu'un gentilhomme que je présente...

— Veuillez ne pas insister, monsieur Pascal, reprit encore le docteur.

— Dont je réponds, poursuivait Pascal. Il me semble... je ne m'attendais pas... je croyais avoir droit à certains égards qu'on paraît vouloir me refuser... En ce cas, mon bon monsieur, excusez-moi de vous avoir inutilement dérangé... Je me retire.

Le docteur Thomas se savait si complètement à la merci de cet homme, dont il connaissait la méchanceté profonde, qu'il se leva et le pria de demeurer.

— Monsieur Pascal, dit-il, cette nouvelle exigence est une cruauté sans motif.

— Sans motif ! répéta celui-ci en feignant de se mettre en colère ; vous en parlez fort à votre aise, monsieur ! Mais alors, pourquoi refusez-vous les trois quarts du temps mes demandes, sous prétexte que vous n'avez pas d'argent ? Que diable ! je ne vous ai pas fourni les moyens d'attirer chez vous les pratiques pour que vous les refusiez, monsieur ! Et puisque vous le prenez sur ce ton, je parlerai haut, moi aussi ! et je vous dirai : Monsieur Thomas, vous recevrez ce gentilhomme, sinon...

Le docteur était retombé sur son siège.

— Épargnez-vous la menace, dit-il d'une voix faible ; vous savez bien que depuis long-temps vous êtes le maître céans. Je recevrai votre protégé. Laissez-moi.

Il a bien fait de me renvoyer, pensa Pascal en refermant la porte ;

car, du diable si je n'ai pas oublié le nom de guerre de mon protégé. Or, je ne pouvais pas lui dire qu'il s'agissait du fils de Lenoir... C'est pour le coup qu'il se fit cabrer, le bon monsieur !

IV.

La Déclaration.

À l'heure dite, M. le vicomte de Landal tournait le coin de la rue du Four, et entra dans la ruelle où était située la maison du docteur. Il avait mis ses plus galans habits, une épée toute neuve et des dentelles d'un goût héroïque. Dans la poche de son habit de cour, une bourse de soie contenait les trois cents louis d'or dont il était propriétaire indivis avec Isidore Doret, son camarade, autrement dit le baron de Maurevers. Pour s'approprier ainsi la somme entière, il s'était fait un raisonnement fort ingénieux, et qui prouvait du moins qu'il n'avait pas absolument perdu son temps, pendant son année de *logique* à l'Académie de Montpellier.

— De trois choses l'une, s'était-il dit : ou je parviendrai seul à m'installer chez le docteur, ou Isidore l'emportera sur moi, ou nous serons introduits tous les deux, — à moins que, par impossible, nous ne soyons éliminés de compagnie. Si je reste seul, il est évident que ce sera pour moi partie gagnée : je garderai notre trésor, qui sera mon bien ; dans le second cas, en partant, je glisserai la bourse au baron ; dans le troisième, qui est complexe, il sera toujours temps de partager la caisse ou de nous remettre sous le régime de la communauté.

À l'aide de cet argument à trois pointes, il avait tranquilisé sa conscience, et ce fut seulement avec cette émotion que donnent les premières affaires d'amour, de quelque nature qu'elles soient, qu'il commença à croiser sous les fenêtres de sa future maîtresse.

Au bout de quelques minutes, un pas précipité se fit entendre, et Grouin passa, courant, près de lui. Il avait à la main un gourdin, qu'il brandissait en riant.

— Patience, vicomte, dit-il, sans s'arrêter. Chacun son tour. Votre ami est le premier en rang, et je cours l'expédier, car je suis un peu en retard ; ce sera bientôt fait ; vous allez voir.

Il disparut au détour de la rue. A peine Edmond l'avait-il perdu de vue, que des cris retentirent dans la direction qu'avait suivie Grouin.

Il faisait nuit presque noire à ce moment. Edmond, n'écoutant que son jeune courage, se précipita, guidé par les cris qui allaient sans cesse croissant, et put voir un homme terrassé, luttant faiblement contre un autre qui l'assommait à coups de bâton. Edmond fondit sur l'agresseur, lequel lâcha prise aussitôt et jeta son bâton en éclatant de rire. La victime se releva péniblement et dit :

— Vicomte, voilà qui n'est pas loyal ! Ne pouvez-vous laisser ce bon garçon signer en paix le passeport qui doit m'ouvrir les portes de la maison du docteur Thomas ?

— Quoi ! c'est vous, baron ? s'écria Edmond au comble de la surprise, et cet homme est...

— Clovis Grouin, seigneur de Rabastoul, Monteyre et autres lieux, pour vous servir, mon jeune monsieur, répondit l'ex-bandit en rasant son gourdin et se mettant en posture.

— Ne vous gênez pas, reprit Edmond ; — vicomte, désolé de vous avoir dérangé... au revoir !

Avant qu'il se fût éloigné, il eut le temps d'entendre Grouin demander à son ami s'il lui plaisait qu'on doublât la dose ; mais le baron, meurtri jusqu'aux os, et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, déclara en avoir reçu suffisamment pour son argent. Grouin rappela Edmond, et tous deux, faisant un brancard de leurs bras tendus, portèrent Isidore Doret jusqu'à la porte du docteur, qui s'ouvrit pour lui donner passage.

— Voilà qui est agir en rival généreux ! dit Grouin à Edmond. A votre tour, maintenant. Avez-vous la somme ?

— Oui, mais je ne puis m'en dessaisir que lorsque le baron aura dépassé le seuil de cette maison.

— Alors, il vous faudra rester dans la rue. Voyez-vous, mon jeune monsieur, moi, je puis vous faire crédit ; mais on n'aborde M. Pascal que l'argent à la main.

— Quel est ce M. Pascal ?

— C'est plus que je ne saurais vous dire ; mais, en tout cas, ce n'est pas grand-chose de bon... Dois-je regarder l'affaire comme rompue ?

— Ma foi, se dit Edmond, je puis du moins disposer de la moitié de notre caisse, et cela fait juste la somme... Entrez, je vous suis.

Grouin ne se le fit pas répéter, et conduisit Edmond droit au cabinet de Pascal. Celui-ci compta par deux fois les cent louis, tira de sa poche un écu de six livres qu'il donna à Grouin, et ordonna à un domestique de conduire M. le vicomte à son appartement. D'ordinaire les coquins de toutes classes cherchent à colorer leurs escroqueries, et se couvrent, vis-à-vis de leurs dupes, d'un manteau d'honnêteté, souvent même de bienfaisance. Pascal n'en agissait point ainsi ; son trafic ténébreux lui était devenu chose trop familière pour qu'il cherchât encore à se voiler, quand il n'y avait point de danger de craindre. Comme il n'avait jamais bien agi en sa vie, il ne songeait même pas à cacher son infamie. Mais il ne faut point croire pour cela que l'hypocrisie manquât à ce monstrueux ensemble de vices qui composait la nature de cet homme. S'il ne dissimulait pas d'ordinaire, c'est que, ayant toute honte bue, il était au dessus du mensonge qui sert de voile et dénote au moins un reste de pudeur ; c'est qu'il lui était indifférent, dans sa vieille effronterie, de faire

horreur ou dégoût. Oh ! qui donc a dit que Tartufe est le type le plus haïssable que puisse offrir l'humanité ? Celui-là, quel qu'il soit, s'est trompé, et le bon sens de tous lui donne un démenti formel. On songe à peine à l'égoût qui coule sous de superbes dalles ; le lépreux qui se cache, inspire la pitié, non l'horreur. Mais l'égoût qui envahirait la voie publique, mais le lépreux qui viendrait étaler son ulcère au grand jour, voilà ce qui est odieux, repoussant, blasphematoire ! Non, non, mieux vaut encore Tartufe et son masque dépassant que Diogène avec sa nudité qui souille ; et dans l'échelle du mal, le cynisme a le pas sur l'hypocrisie.

Edmond parcourut avec un étonnement mêlé d'admiration les vastes et magnifiques appartements de la maison du docteur. Comme aucune partie de l'édifice nouvellement construit ne donnait sur la rue, qui s'en trouvait séparée par la vieille maison, maintenant déserte, il régnait dans les longs corridors, dans les salles où de soyeux tapis amortissaient le bruit des pas, un silence étrange et solennel. Edmond suivait toujours son guide, et prêtait une haute idée de cette science médicale qui mettait ses adeptes à même de s'élever ainsi des habitations précieuses. Tout à coup il tressaillit, et son cœur battit avec force. Au moment où il atteignait le bout d'un corridor, une porte s'ouvrit et se referma aussitôt ; mais son regard avait plongé à l'intérieur. Il avait vu, dans une sorte de boudoir, éclairé par une douce lumière, une jeune fille demi-couchée sur un sofa ; cette jeune fille était si belle, si belle, qu'aucune des femmes qui vivaient dans le souvenir d'Edmond ne pouvait lui être comparée. Elle avait la tête appuyée sur l'une de ses mains, et semblait rêver. Son autre main, immobile, s'était arrêtée sur les touches d'un clavecin.

— Clémence ! murmura Edmond.
Et toute sa forfanterie de jeune homme tomba devant cette grâce exquise et incomparable. Il se sentit trembler et avoir peur. Il oublia qu'il avait passé le seuil de cette maison avec des pensées de séduction facile. Il eût tiré l'épée contre quiconque lui aurait rappelé les termes de sa gageure.

Il s'était arrêté. En ce moment le clavecin cessa d'être muet, et maria ses accords aux notes d'une voix pure, suave et légèrement voilée, comme on se figure les voix des anges autour du trône céleste. Elle chantait un vieil air de Jean-Baptiste Lulli, cet air de l'opéra d'*Atlys*, qui faisait tant pleurer La Vallière. Edmond fit comme La Vallière, ses yeux se remplirent de larmes.

— Eh bien, monsieur ! dit le valet chargé de le guider, ne voulez-vous point que je vous conduise à votre appartement ?

Edmond s'éveilla brusquement et suivit le valet sans mot dire.
— Voici, reprit ce dernier, en enfilant une autre galerie, voici la porte du cabinet de M. le docteur. A toute heure de jour et de nuit, les pensionnaires de la maison peuvent y entrer.

Edmond regarda la porte avec distraction. Il avait maintenant bien autre chose en tête que le cabinet ou les consultations du docteur. Mais, comme il passait outre, il entendit à l'intérieur une voix bien connue, et s'arrêta pour écouter.

— Au moins, monsieur, disait le baron de Mauverevs, vous me donneriez l'hospitalité pour cette nuit ?

— Telle n'est point la coutume de la maison, répondit froidement le docteur.

— Mais, monsieur, je suis meurtri, moulu, demi-mort !
— Je vais sonner pour qu'on fasse avancer un fiacre, monsieur.

— En vérité, docteur, vous avez des façons étranges !
Le docteur, au lieu de répondre cette fois, ouvrit la porte et s'effaça en s'inclinant. Après cet acte significatif, il n'y avait pas moyen de résister. Le malheureux baron dut prendre son parti et se retirer. Le docteur lui souhaita la bonne nuit, et referma sa porte, sans oublier d'ordonner à un valet de reconduire M. le baron et de le mettre dans un fiacre.

Le baron pestait de tout son cœur. Il gémissait à chaque pas, et se fâta les épaules en homme qui commence à sentir tout le cuisant de ses blessures. Jusqu'à ce moment, l'espoir l'avait soutenu ; il avait oublié sa souffrance, en songeant au résultat de sa ruse ; mais maintenant que sa ruse avait échoué, les coups de gourdin demeuraient sans compensation. C'était piquant.

— Si je rencontre ce maraud de Grouin, se disait-il, je lui apprendrai ce que l'on gagne à se jouer d'un homme tel que moi.

Edmond ne voulut point abuser de son triomphe, et s'enfonça dans l'ombre d'une embrasure, pour laisser passer le baron ; après quoi, il rejoignit son guide et gagna son appartement.

Arrivé à la porte de la rue, le baron monta dans un fiacre. Il y avait quelqu'un dans ce fiacre ; ce quelqu'un était Grouin.

Et, comme le pauvre baron, à défaut d'autre consolation, grommelait entre ses dents tout le long de la route :

— Si je rencontre jamais ce maraud de Grouin, je lui apprendrai, etc. Grouin se nomma, lui présenta ses hommages, et réclama les dix louis auxquels il avait droit pour les coups de bâton administrés à M. de Mauverevs.

Celui-ci eût voulu de grand cœur payer Grouin en la même monnaie, mais il avait peine à se remuer ; la vengeance était impossible, et refuser était dangereux. Il s'exécuta de bonne grâce, et entra chez un revendeur, où, en échange de sa montre, on lui remit 300 livres. Grouin payé, le baron eût encore de quoi arrêter sa place au coche de Montpellier, ce qu'il fit. Nous supposons que là il finit paisiblement son cours de médecine, et devint un docteur comme chacun de nous en connaît plu-

sieurs. Notre chronique garde un silence absolu touchant le reste de sa carrière.

Edmond Lenoir était définitivement installé dans la maison du docteur Thomas. Durant les premiers jours, il lui fut impossible de s'approcher de Clémence. Le docteur faisait garde vigilante autour d'elle. Edmond ne pouvait que l'entrevoir ; parfois à la dérobée, et c'était assez pour entretenir la passion que sa première vue lui avait inspirée. La jeune fille était réellement d'une beauté admirable, et l'expression de son charmant visage annonçait un cœur aimant, simple et franc. En outre, la solitude où elle avait vécu jusqu'alors affranchissait ses manières de ce vernis monotone, et tout de convention, dont le grand monde enduit uniformément ses élèves ; elle montrait en chaque chose cette distinction native et non apprise qui est le lot des natures d'élite. Sa timidité ne ressemblait en rien à cette sauvagerie de commande que les maîtresses de pension à la mode enseignent, par principe, en même temps que la danse et le solfège. Quand elle rougissait, c'est qu'elle ne pouvait faire autrement, et derrière son sourire ne se cachaient ni la maussaderie concentrée, ni la jalousie, ni le désir immédiate de briller, que recouvre l'aimable grimace du commun des demoiselles à marier.

Edmond l'aimait d'un amour véritable et respectueux. Il était bien jeune ; son cœur n'avait pas eu le temps de se vicier ; il en était encore tout au plus à ces fanfanonades de rouerie au moyen desquelles tant d'honnêtes adolescents tâchent de se faire passer pour de précoces séducteurs. Il lui arriva en cette occasion ce qui arrive à quiconque est pris d'une passion sérieuse ; il devint meilleur. Ce nom et cette idée d'empêcher dont il s'était affublé lui pesèrent. Il eut honte du moyen qu'il avait employé pour pénétrer dans la maison du docteur. Quant à cette dernière circonstance, il n'était plus de temps revenu, et quant à ses fausses qualités, comment les avouer sans être exilé sur-le-champ ? Edmond se tut, tout en regrettant amèrement sa folie.

Dependant la surveillance du docteur se ralentissait peu à peu. Ses habitudes de retraite et de travail l'empêchèrent bientôt sur sa défiance, et, au bout de quelque temps, il se reprit à passer ses journées entières enfermé dans son cabinet de travail.

Le docteur Thomas, malgré l'éclatante renommée qui avait succédé à son obscurité passée, était un des hommes les plus malheureux qu'on puisse imaginer. Outre le remords, que le temps aurait pu vaincre ou affaiblir à la rigueur, il avait près de lui une sorte de conscience palpable, en chair et en os, dont la vue adieuse lui rappelait sans cesse ses anciens méfaits ; Pascal était le châtiment que Dieu lui avait infligé dès cette vie. Il aurait abandonné volontiers toute cette opulence qu'il avait acquise à si haut prix, pour se débarrasser à toujours de Pascal. Cette renommée elle-même, dont nous venons de parler, et qui seule eût pu adoucir pour le docteur le remors qui pesait sur les jours de sa vieillesse, cette renommée ne le satisfaisait point ; son orgueil se révoltait à l'idée de l'expédition qu'il avait mise en œuvre pour la conquérir. Certes, il se croyait fort au dessus de sa gloire, car sa vanité n'avait point fléchi avec l'âge ; mais néanmoins, en certains moments de doute et d'amer-tume, il rougissait comme font les voleurs de décorations, lorsqu'un factionnaire leur présente les armes. Ces gens ont peur que le hasard n'amène un jour en face d'eux quelqu'un dont la main arrache de leur poitrine la croix indûment portée ; le docteur Thomas, lui, avait peur qu'une voix ne s'élevât sur son passage et ne dit :

— Cet homme est un misérable qui a menti à la société, mais qui ne peut se mentir à lui-même. Voyez ! la honte courbe son front et cloie au sol ses regards. Vous tous qu'il a soulagés et guéris, avant de vous guérir, il vous avait attendus dans l'ombre, il vous avait frappés. Votre mal, c'était lui !... L'incendiaire est-il moins coupable pour jeter tardivement quelques gouttes d'eau sur le brasier qu'ont allumé ses mains ?

Aussi le docteur s'affaiblissait graduellement ; il s'éteignait. La vieillesse venait en aide au remors, pour lui faire franchir plus rapidement les quelques pas qui le séparaient encore de la tombe.

L'instant était favorable pour Edmond. La retraite du docteur lui fournissait une foule d'occasions pour se rapprocher de Clémence. Après avoir hésité long-temps, car l'amour enseigne la timidité, il se hasarda enfin. Clémence l'accueillit sans embarras, parce qu'elle n'avait point d'arrière-pensée. Une sorte d'intimité, favorisée par les coutumes de la maison, et surtout par la liberté complète dont jouissait la fille du docteur, s'établait entre les deux jeunes gens. Le mot d'amour n'était point prononcé dans leurs entretiens. Edmond avait compris d'instinct qu'il ne fallait point agir avec Clémence comme avec ces jeunes filles qui se défendent avant que commence l'attaque, et trahissent ainsi leur science précocée. Elle ignorait tout ; il fallait que l'amour se glissât dans son cœur inaperçu, *incognito*, pour ainsi dire.

Ce n'était point là chose trop malaisée. Clémence avait vu rarement de jeunes hommes ; ceux qu'elle avait vus avaient passé un instant devant ses yeux, pour disparaître presque aussitôt, et ne plus revenir. Edmond était beau ; il y avait, dans sa voix grave et douce à la fois, de ces notes qui descendent au fond du cœur des femmes pour remuer leurs fibres les plus cachées. Il parlait bien et parlait tendrement. Clémence l'aima sans s'en douter, et, comme elle ne combattit point, sa tendresse naissante fit de rapides progrès.

Edmond voyait avec ravissement le but si ardemment désiré se rapprocher peu à peu. Il lisait dans le cœur naïf de Clémence comme dans un livre ouvert. Ses jours passaient rapides ; il était heureux.

Les pensionnaires du docteur, malades pour la plupart, s'empêchèrent

fort peu de l'intimité croissante qui régnait entre les deux jeunes gens. Un seul homme l'avait aperçue : c'était Pascal. Il semblait suivre avec un singulier intérêt les progrès de cette intimité, mais il ne la gênait nullement. Lorsque le hasard le conduisit du côté du berceau où les deux amans passaient ensemble de longues heures, il avança sa tête sous la charmille, faisait un signe d'approbation paternelle et s'éloignait en souriant.

Quand il était à quelques pas, on eût pu l'entendre murmurer :
— Du diable, si le docteur Lenoir ne donnerait pas une bonne somme pour être en fiers dans ce tête-à-tête!

Puis, il se rendait chez son patron, pour voir s'il n'y avait point là encore quelques centaines de louis à extorquer.

Edmond et Clémence prenaient à peine garde à lui. Il y avait cinq ou six mois que le fils de Lenoir habitait la maison de Thomas; il était aimé, il le savait, et n'avait pas encore déclaré sa passion. Ce faux nom sous lequel il s'était présenté se posait, comme un obstacle insurmontable, entre lui et le bonheur; mais plusieurs académiciens, et notamment M. Paul de Kock, l'ont dit souvent : « L'amour est plus fort que la raison. Et cette pensée, si neuve et si vraie, devait recevoir, par la conduite d'Edmond, une confirmation éclatante.

Un jour, Clémence et lui étaient seuls sous la charmille. Clémence venait de chanter cet air de *l'Alfred* de Lulli, qu'Edmond adorait parce que c'était le premier air qu'il eût entendu chanter à Clémence. Quand la jeune fille eut fini, il resta quelques minutes immobile, plongé dans une muette contemplation.

Puis, tout à coup, son visage se couvrit de rougeur. Il se mit à genoux.

Clémence le regarda faire en souriant. Edmond frôna le sourcil, comme si ce sourire lui eût fait mal, et, prenant la main de Clémence, il y déposa un ardent baiser.

Il n'avait jamais tant osé jusque-là. Au contact de sa lèvre, la main de Clémence s'agitait d'un petit frémissement soudain; les couleurs brillantes de ses joues disparurent, puis revinrent, pour céder ensuite leur place à une charmante pâleur. Mais la jeune fille ne perdit point son sourire.

— Clémence! murmura Edmond, dont le cœur battait avec force, Clémence!...

Elle le regardait fixement. Son grand œil bleu exprimait l'inquiétude d'une amie et la tendresse d'une sœur.

— Oh! poursuivit Edmond, je mourrais s'il me fallait plus long-temps me taire; je t'aime, Clémence.

— Moi aussi, répondit-elle, je vous aime.

Edmond baissa tristement la tête.

— Elle ne me comprend pas! se dit-il.

— N'avez-vous jamais songé, reprit Clémence d'un ton important et sérieux, que nous sommes en âge de nous marier?

— Que dites-vous? balbutia Edmond, fou de joie.

— J'y ai songé, moi, monsieur... Oh! vous croyez que, parce qu'on vit en pauvre reclus, on ignore ce qui se passe dans le monde? Détrompez-vous... J'avais une amie, plus âgée de deux ans; elle était bien jolie, bien gaie, bien heureuse. Une fois... il y a de cela quatre ans, elle vint me voir; ses yeux étaient rouges, elle avait pleuré... je ne l'avais jamais vue pleurer. Elle me dit qu'on allait la marier avec un vieux comte qui avait plusieurs châteaux et l'oreille du régent... Elle se maria. Depuis, je ne l'ai pas vue sourire. Elle est morte, il y a six mois.

Clémence essaya une larme et reprit :

— J'avais bien peur que mon père ne voulût aussi me marier, car j'étais heureuse; mais on m'a dit que tous les maris ne sont pas des vieillards, et que la plupart des jeunes filles ne meurent point comme ma pauvre amie...

— Qui vous a dit cela, Clémence? demanda Edmond avec une certaine inquiétude.

— M. Pascal, répondit-elle.

Edmond tressaillit; il avait cru entendre sous le feuillage un éclat de rire étouffé.

— M. Pascal m'a-t-il donc trompée? demanda Clémence en levant sur Edmond un regard craintif.

— Non... non certes! il vous a dit vrai.

— Alors, s'écria joyeusement la jeune fille, je vais aller prier mon père qu'il nous marie sur-le-champ.

Edmond, à ces mots qui devaient le combler de joie, fut pris d'une véritable terreur. Le moment était venu où son masque devait nécessairement tomber, sous peine de forfaire à l'honneur. Il était resté immobile et regardait la terre.

— Clémence se leva, et fit quelques pas en courant vers la maison; puis elle s'arrêta, saisie d'un scrupule instinctif.

— Je ne sais, dit-elle, et je n'oserais dire cela à mon père. Ne pourriez-vous vous charger de ce soin, Edmond?

— Sans doute, s'empressa de répondre celui-ci. Veuillez me laisser un instant, chère Clémence; je vais réfléchir à la manière dont je parlerai au docteur Thomas.

— Réfléchir! répéta la jeune fille avec surprise; c'est pourtant bien simple, et si j'osais... Mais, réfléchissez, Edmond, pourvu que vous ne réfléchissiez pas trop long-temps.

Elle s'éloigna.

Edmond était en proie à une cruelle perplexité. Son amour et son

fort; mais il y avait en lui une voix plus forte encore que son amour, et il se leva, déterminé à agir en galant homme.

Au moment où il allait quitter le berceau, les branches du fond s'écartèrent, et le patibulaire visage de Pascal apparut.

— Hé! hé! monsieur le vicomte, dit-il en clignant de l'œil, voici une personne comme on en voit peu, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce à dire? s'écria Edmond; auriez-vous écouté notre conversation?

— Quelque chose d'approchant, monsieur le vicomte... Ah ça, elle paraît pressée; vous n'allez pas la faire attendre, j'espère?

— Monsieur!... dit Edmond en faisant un pas vers Pascal.

Mais, réfléchissant à l'âge de cet homme, et au poste qu'il occupait près du docteur, il s'arrêta :

— Vous dites? demanda froidement Pascal. Ne vous gênez pas, monsieur le vicomte.

— Je dis, monsieur, qu'une conduite comme la vôtre mériterait un châtimement exemplaire, si...

— Si?... répéta Pascal.

— Si le mépris n'était plus fort que le courroux qu'elle inspire.

Edmond tourna le dos; Pascal le suivit. Ennuyé d'entendre cet homme marcher ainsi sur ses talons, Edmond allait se retourner, lorsque Pascal prit la parole.

— Monsieur Edmond Lenoir! dit-il.

Celui-ci s'arrêta stupéfait.

— Que diable! reprit Pascal, ménagez un peu mes vieilles jambes. Je ne puis vous suivre, si vous continuez à marcher de ce train.

— Vous avez prononcé un nom, monsieur... commença Edmond.

— N'est-ce point le vôtre? interrompit Pascal; alors, n'en parlons plus.

— C'est le mien, monsieur; et j'étais bien fou de penser que le misérable qui, avec vous, m'a servi d'introduit, eût pu garder mon secret.

— Le fait est qu'il ne l'a pas gardé.

— Peu m'importe. Je vais, de ce pas, avouer au docteur Thomas toute la vérité.

— Vous comptez donc bien sur l'amour de la demoiselle?... Moi, je venais vous proposer un marché.

— Quel qu'il soit, je le refuse.

— Vous avez tort. Le docteur Thomas a grande confiance en moi. Je lui aurais affirmé votre qualité; tout était dit: vous épousiez sa fille, et...

— Et quoi?

— Et il ne vous en coûtait qu'un millier de louis pour faire votre la plus riche héritière qui soit de ce côté de la Seine.

Edmond hésita. D'un côté, le bonheur; de l'autre, une expulsion imminente et honteuse.

— Je n'ai pas ces mille louis, murmura-t-il.

— N'est-ce que cela? je me contenterai d'une obligation.

— Oh bien! monsieur, reprit Edmond... Mais non, ce serait infâme, et dussé-je mourir, je ne prolongerai point ce mensonge!

A ces mots, il s'enfuit vers la maison.

Pascal resta penaud et déconcerté.

— Le sot! s'écria-t-il à part soi, en se grattant l'oreille; il refuse une dot de vingt mille écus de rentes, — et il m'enlève à moi le plaisir de faire manquer son mariage en avertissant le docteur Lenoir, qui m'aurait bien payé; je parie...

A tout hasard, il se dirigea, lui aussi, vers la maison.

Edmond avait ouvert la porte de la chambre du docteur, déterminé à lui tout révéler; mais, en entrant, il vit Clémence assise aux côtés de son père.

— Enfin! dit la jeune fille d'un ton de gaité boudeuse; vous avez mis bien long-temps à réfléchir, monsieur.

— Monsieur le vicomte, dit à son tour Thomas, ma fille vient de me faire part de vos vœux et de vos intentions. Elle les approuve. Peut-être eût-il été plus convenable de vous adresser à moi tout d'abord; mais à cela ne tienne. Vous êtes gentilhomme?

Edmond ouvrit la bouche pour répondre; mais une main lui pressa vigoureusement le bras, et Pascal, qui venait d'entrer derrière lui, répondit à sa place :

— Patron, la question est naïve. Demander à un vicomte s'il est gentilhomme?

La présence de Pascal produisit sur le docteur son effet ordinaire. A dater de ce moment, il n'eut plus d'autre désir que de rompre l'entrevue, afin de se débarrasser de son cauchemar. Quant à Edmond, il demeura muet et n'osa contredire l'assertion implicite contenue dans la réponse de Pascal.

— Il suffit, monsieur le vicomte, dit le docteur. Tenez vos titres en règle, et j'aurai l'honneur de vous revoir pour les arrangements définitifs.

Edmond sortit après avoir baisé la main de Clémence. Pascal le suivit encore.

— Monsieur, s'écria le jeune homme en le voyant venir, vous m'avez fait commettre une action aussi folle que honteuse. Où prendrai-je des titres?...

— Vous n'en aurez pas besoin, vicomte, répondit Pascal d'un ton équivoque; je me charge de vous donner les moyens de vous en passer... Mais vous voilà mon débiteur de mille louis. Vous plait-il de signer l'obligation?

Edmond se laissa machinalement conduire dans le cabinet de Pascal, et souscrivit l'obligation.

— A la bonne heure! s'écria celui-ci, quand Edmond l'eût laissé seul. Maintenant, l'affaire prend une tournure satisfaisante, et le docteur Lenoir videra ses poches dans mon coffre avant peu.

V.

L'enlèvement.

Le lendemain, de bonne heure, Pascal frappa à la porte d'Edmond.

— Vicomte, dit-il, je viens faire une chose qui n'a point eu de précédent dans tout le cours de ma vie; je viens opérer une restitution.

— En même temps, il déposa l'obligation souscrite la veille, sur la table de nuit d'Edmond. Celui-ci l'interrogea du regard.

— Que voulez-vous? reprit Pascal; j'ai fait ce que j'ai pu, mais ce diable de Thomas est entêté comme un vieux mulet; j'ai eu beau faire et beau dire, il tient à voir vos titres, et ne sort pas de là.

— Je suis donc perdu sans ressources! murmura Edmond atterré.

— Cela me paraît clair, vicomte, et, pour ma part, ne pouvant vous servir, je vous rends vos mille louis. Nous sommes quittes.

Ce disant, il fit mine de se retirer; mais Edmond l'arrêta.

— Par pitié! monsieur, s'écria-t-il, ne m'abandonnez pas ainsi. Ma position est affreuse, et c'est vous qui m'avez poussé sur le bord de l'abîme. Hier, je voulais parler, vous m'en avez empêché.

— C'est vrai, dit froidement Pascal. D'autres vous diraient qu'ils ont agi aussi par intérêt pour vous; moi, je serai plus franc. J'ai parlé, parce que je voulais gagner mille louis, monsieur le vicomte. Nous n'avons pas réussi, je vous restitue votre argent; que diable voulez-vous que je fasse de plus?

Edmond garda le silence, incapable qu'il était de prononcer une parole; sa position, qui s'offrait maintenant à lui dans toute son horreur, le plongea dans un apathique accablement. Au lieu d'épouser Clémence, Clémence qu'il aimait plus que jamais, il allait être obligé de fuir; s'il ne fuyait pas, son mensonge serait découvert, et on le chasserait comme un vil imposteur; et l'amour de Clémence se changerait alors en mépris. Elle se souviendrait seulement de lui comme d'un misérable qui avait tenté de la tromper; et elle le maudirait, elle le haïrait!

Sa tête était brûlante; son œil fixe et hagard exprimait un véritable désespoir.

— Allons, vicomte! dit au bout de quelques instans Pascal, en faisant le geste de s'essuyer les yeux; il est écrit que vous complèterez mon éducation, à cinquante-huit ans sonnés que je possède en propre. Tout à l'heure je viens d'en apprendre comment se fait une restitution, et sur ma parole, je n'ai nulle envie de recommencer. Maintenant, me voilà qui ai pitié de vous, moi qui, du plus loin que je me souviens, n'ai jamais plaint âme qui vive... Il faut que vous soyez porteur d'un talisman, vicomte.

Il s'avança vers la table de nuit, et reprit l'obligation qu'il mit dans son portefeuille. Telle était la détresse d'Edmond, que ce gesto lui causa de la joie; il se sentit un aide et regagna quelque courage.

— Cette obligation redevient mon bien, continua Pascal en forme d'apologie, puisque je recommence à vous servir; il sera toujours temps de vous la rendre si j'échoue de nouveau... Et maintenant, vicomte, aimez-vous bien la fille du docteur Thomas?

— Si je l'aime! s'écria Edmond.

— Si je l'aime! répéta Pascal en le contrefaisant. Vrai Dieu! voilà un mot et un geste qui eussent fait honneur à feu M. Baron, de la Comédie-Française... Eh bien, puisque vous l'aimez tant, car vous l'aimez bien... Tudieu!... si je l'aime! Ce mot-là ne me sortira pas de la tête. Mais n'importe. Puisque vous l'aimez tant, disais-je, vous ne reculerez devant aucun péril pour l'obtenir?

— Devant, aucun péril, répondit Edmond d'une voix ferme; mais...

— Mais quoi?

— Monsieur Pascal, il ne faut point vous offenser de ma franchise. Vos procédés m'ont donné le droit de douter de votre...

— Allez toujours!

— De votre délicatesse.

— N'en doutez plus; je n'en ai pas.

— Et je dois craindre, continua Edmond, que vous ne me proposiez...

— Si je l'aime! disiez-vous, interrompit Pascal. — Et comme vous disiez cela! Dites-le donc encore: — Si je l'aime!...

— Monsieur Pascal!...

— Bien, bien! ne vous fâchez pas. Mais c'est que, voyez-vous, vous disiez cela d'une façon...! N'en parlons plus... — Et vous voilà qui reculez presque avant d'avoir entendu seulement ce dont il s'agit!

— Je vous écoute.

— Ce ne sera pas long. Il s'agit tout bonnement d'un enlèvement.

— Y songez-vous! s'écria Edmond.

— Oui, vicomte; j'y songe depuis une demi-heure, et, sans cela, je ne vous y ferais point songer.

Edmond était tombé dans une silencieuse rêverie.

— Un enlèvement! reprit Pascal. Si vous ne venez pas tout droit de Montpellier, vicomte, je vous regarderais comme bien peu avancé pour votre âge. Que diable! ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une mauvaise action! Eh! mais, jeune homme, l'enlèvement est une chose fort simple; l'Écriture ne le blâme point et l'histoire romaine l'exalte. D'ailleurs, il

est passé dans nos mœurs. Un mariage qui se fait tout simplement et sans violence est tout au plus bon pour les petits bourgeois et les gens de province. Vous autres, messieurs de la cour, — Pascal prononça ces mots avec une impoytable ironie, vous ne devez point avoir de ces sottises et gênans scrupules qui arrêtent les gens de bas lieu... Mais vous ne m'écrivez plus!

— Si fait.

— Alors pourquoi doutez-vous encore? Un homme qui recule devant un enlèvement, je vous le dis tout net, est indigne de porter l'habit brodé et l'épée, et votre hésitation est du dernier mauvais goût.

— Je n'hésite plus; j'enlèverai Clémence.

Il faut que nos lecteurs fassent à Edmond l'honneur de croire que les arguments de Pascal n'eurent aucune influence sur sa détermination. Pendant que Pascal parlait, il avait réfléchi, cherchant une issue à l'impasse où son étourderie l'avait engagé. Il n'en découvrit, bien entendu, aucune, et, se trouvant dans cette position où l'on doit choisir entre une retraite honteuse qui ruinerait toute espérance, et la réussite amenée par des moyens coupables, il eut point la force de s'arrêter au parti le plus triste, mais le plus loyal. Nous ne prétendons point le défendre; mais les enlèvements, à tout prendre, ressemblent beaucoup aux révolutions politiques; le monde ne songe guère à blâmer ceux dont la hardiesse est couronnée de succès, qu'à se rattraper en accablant ceux qui échouent.

— J'enlèverai Clémence, répéta Edmond, si elle veut y consentir.

— Elle y consentira, monsieur le vicomte, dit Pascal, à qui cette détermination parut faire un sensible plaisir; n'avez-vous pas pour garant ces paroles qu'elle prononçait hier? Je ne puis penser, sans éprouver un bien-être subit, à l'être possesseur d'un assez médiocre somme; vous et votre agent, vous m'en avez pris la moitié...

— Permettez! interrompit vivement Pascal; entendez-vous parler de Grouin?

— Précisément.

— Vous lui avez donc donné de l'argent?

— Cinquante louis.

— Cinquante louis! répéta Pascal en bondissant sur son siège; — cinquante louis! le scélérat! Mais c'est un vol abominable! Mais je le paie, moi aussi, vicomte, et il a ordre de ne rien recevoir des pratiques... Cinquante louis! il ruintera mon industrie, le misérable... Et moi qui lui ai donné, par-dessus le marché, un écu de six livres!

Edmond ne put rétenir un sourire de mépris à la vue de cette grotesque colère. Pascal s'arrêta tout à coup.

— On a bien de la peine, dit-il en soupirant, à trouver des agens fidèles! Mais cela ne vous regarde pas, vicomte. Vous disiez?...

— Je disais que les trois mille livres qui me restaient touchent à leur fin, et que je suis incapable de faire face aux dépenses que va nécessiter cet enlèvement.

— N'est-ce que cela, s'écria Pascal; — je suis là.

— Vous me prêterez de l'argent?

— Tant que vous voudrez!

— Monsieur Pascal, ce trait vous honore, et...

— Attendez donc, interrompit celui-ci; je repousse formellement le compliment. L'argent que je vous prêterai vous coûtera cher, vicomte.

— Peu m'importe. Fixez les intérêts.

Pascal se prit à réfléchir.

— Voici un jeune étourneau, se dit-il, qui me doit déjà mille louis; c'est un crédit raisonnable, et d'ailleurs, je ne fais jamais d'avance sans nécessité... Vicomte, ajouta-t-il tout haut; je vous prêterais bien au dernier cinq pour deux semaines, comme c'est ma coutume avec mes amis, mais je ne veux pas vous tondre de trop près. Reposez-vous sur moi du soin de toutes les dépenses. Nous compterons après le succès... Et du diable si le compte sera long! poursuivit-il à part lui, car ma caisse ne s'appauvrira guère des avances que je ferai en cette occasion.

— Comme il vous plaira, répondit Edmond; — une chaise au détour de la rue...

— Soyez tranquille.

— Deux laquais bien armés, de l'or dans les poches de la voiture.

— Sans doute; me prenez-vous pour un novice?

— Et encore...

— Au diable vos recommandations! Je vous dis que tout y sera... Allons, vicomte, au revoir. Vous avez toute la journée pour déterminer votre belle. Ce soir, à huit heures, une voiture sera prête au lieu que vous avez désigné. Je vous quitte pour m'occuper des préparatifs... J'y songe: prenez rendez-vous avec Clémence dans ce berceau... vous savez, ce berceau témoin de la scène érotique... Eh mais, ne vous fâchez pas; je vous dis de prendre rendez-vous dans ce berceau, parce que vous sortirez par la porte du jardin, dont voici la clé.

Pascal sortit. Edmond se hâta de sauter à bas du lit, afin de chercher Clémence.

Si quelqu'un eût suivi M. Pascal durant cette journée, on n'eût certes pas pu deviner qu'il s'occupait des préparatifs d'un enlèvement. Vers midi, après avoir copieusement dîné, il quitta la maison du docteur

et se rendit au jeu de paume. Tant que dura l'après-midi, il s'en alla par la ville, les mains derrière le dos, entrant de temps à autre dans quelque ténacité, et ne s'écartant pas un instant des habitudes du désœuvré le plus parfait.

Vers cinq heures, il entra chez un traître de la rue Saint-Honoré, soupa comme il avait dîné, se promettant de ne point se coucher avant d'avoir donné une dernière fois signe de vie à son estomac.

Après souper, il consulta sa montre.

— Six heures trois quarts, dit-il. J'ai encore cinq quarts d'heure devant moi, mais il vaut mieux s'y prendre de longue main.

Il paya son souper, et se dirigea vers les Tuileries. Le lecteur pense sans doute qu'il était grand temps de commencer enfin les préparatifs de l'enlèvement. Telle n'était point l'opinion de Pascal ; car il ne se pressait pas, et quand il s'arrêta, ce ne fut point à la porte d'un carrossier.

— Le docteur Lenoir ! dit-il en passant devant la loge du portier.

Le docteur Lenoir était maintenant un gros et long vieillard podagre, goutteux jusqu'au genou, et réduit à un affaiblissement moral presque complet. Une seule pensée était restée debout au milieu de la décadence de ses facultés intellectuelles. Cette pensée était double : elle comprenait une haine avengée et implacable pour son ancien ami Thomas, dont la tardive prospérité avait décimé sa clientèle, et la crainte irraisonnée de voir son fils, dont il n'avait point de nouvelles, se rapprocher par quelque fatal hasard de son mortel ennemi. C'était sur cette double idée fixe du docteur que comptait Pascal. Il avait deviné la haine féroce du vieux Lenoir, en lisant ses mémoires remplis d'injures et de hargneuses récriminations. Quant à sa crainte, il n'était pas besoin d'un grand travail d'intelligence pour arriver à cette conclusion, que le docteur, détestant Thomas et ayant perdu la trace de son fils, devait songer avec terreur au hasard qui pourrait mettre son fils en rapport avec son oncle rival. Pascal avait en sa vie résolu des problèmes plus difficiles. Resterait encore à expliquer comment il pouvait connaître les secrets d'intérieur de Lenoir, auquel il était complètement étranger, si le lecteur n'eût assisté avec nous à cet entretien où Grouin révéla à Pascal le véritable nom du vicomte de Landal. Une réflexion de Pascal durant cet entretien nous a fait connaître dès lors la source où il puisait ses renseignements, et il nous suffira, pour conclure, d'ajouter que, au dix-huitième siècle comme plus tard, la police se servait de toutes sortes d'agens, et laissait trop souvent des yeux indiscrets et peu dignes pénétrer les mystères de l'existence privée des citoyens.

Pascal, homme à toutes mains, pratiquant une industrie multiple, occulte et légalement attaquable, devait tenir par quelque tangente à ce corps nécessaire peut-être, mais, à coup sûr, profondément corrompu, dont la protection couvrait souvent autant et plus de malfaiteurs que sa main n'en sut livrer à la justice.

Le docteur Lenoir, lorsque Pascal lui fut annoncé, était en train de mettre au net son dernier mémoire contre Thomas. Il donna ordre de répondre qu'il n'était point chez lui ; mais Pascal, avec son éfronterie accoutumée, était entré sur les talons du valet.

— Mon garçon, dit-il à ce dernier, ce que vous vient de l'ordonner ton maître concerne tous ceux qui se présenteront désormais ce soir. Le respectable M. Lenoir a besoin d'être seul avec moi... Va !

Il le poussa dehors par les épaules et vint se planter devant Lenoir ébahi.

— Me direz-vous, monsieur... commença le vieillard avec colère.

Mais Pascal l'interrompit en mettant un doigt sur sa bouche.

— Chut ! fit-il, ne vous fatiguez pas d'avance, mon excellent monsieur. Dieu merci, je vous apporte assez d'émotion comme cela... Mais permettez-moi de vous exprimer dès l'abord toute la satisfaction que j'ai de faire votre connaissance. J'ai nom Pascal.

— Je n'ai pas l'avantage... balbutia Lenoir.

— Vous êtes trop aimable, docteur. Tout l'avantage serait pour moi... Oh ! il y a bien long-temps que je désirais vous dire mon avis touchant les fondroyans mémoires dont vous accablez ce charlatan de Thomas.

— En vérité ! vous les avez lus ? s'écria joyeusement le docteur.

— Si je les ai lus ! je les ai dévorés, mon excellent monsieur. C'est une logique, une vigueur, une éloquence...

— Oh ! monsieur, vous me flattez !

— Du tout !

Ici, Pascal changea de ton subitement.

— Ah ça, docteur, reprit-il, vous le détestez cruellement, ce malheureux Thomas ?

— N'en ai-je pas sujet ?

— Je n'en sais rien, mais...

— Vous n'en savez rien ! s'écria Lenoir revivifié par sa haine et son orgueil d'écrivain ; en ce cas, je vais vous lire le mémoire que je compose en ce moment...

— Non pas, non pas !

— Vous allez voir si j'ai sujet de le haïr ; vous allez voir aussi comme je pulvérise ses prétendus succès, ses vices, ses problèmes, ses...

— D'écouter, voulut encore interrompre Pascal, — laissons cela pour le moment !

Mais Lenoir était lancé ; il avait d'autant plus de peine à s'arrêter qu'il ne lui arrivait point de parler ainsi tous les jours.

— Vous allez voir ! pour-suivit-il ; — je lui prouve jusqu'à l'évidence, inductivement, qu'il ne sait guère que des gens bien portans, les hommes jeunes, forts, pleins de sève, qu'un accident a momentanément

prostrés, mais que leur riche nature s'est bien su rendre vainqueur de la maladie sans le secours de sa drogue infernale... Répondez-moi ! c'est parmi ses cures un seul vieillard ! Je vous mets au défi de le faire, monsieur !

— Il y a du vrai là-dedans, pensa involontairement Pascal.

La pendule du docteur sonna sept heures.

— De par tous les diables ! s'écria Pascal d'une voix qui fit bondir Lenoir sur sa bergère, laissons la vous mémoires, docteur, et écoutez-moi. Je vous apporte une arme plus puissante que ces liasses de papier, dont Thomas ne s'inquiète guère, soit dit sans vous offenser. Il a le cuir trop épais pour que de belles paroles puissent l'entamer. Mon arme, à moi, ira droit à son cœur.

Lenoir n'avait jamais eu l'esprit fort subtil, et n'était point familier avec la métaphore. Il crut qu'on venait lui proposer un assassinat.

— Monsieur, dit-il en tremblant, ce n'est pas à soixante ans, quand on a su garder jusque-là ses mains pures, qu'on accueille l'idée d'un crime...

— Eh, qui vous parle de crime ! interrompit rudement Pascal. J'ai plus d'écus dans mon coffre que vous n'avez, vous, de livres tournois. Il n'y a que les mendicins ou les fous, monsieur, qui commettent des crimes.

— C'est mon opinion, murmura le docteur, auquel imposaient la voix haute et les façons abruptes de Pascal ; — mais alors, veuillez vous expliquer.

— Pas encore... Je suis marchand, et ce que je viens vous proposer fait partie de mon commerce. Combien donneriez-vous à celui qui vous rendrait ce soir votre fils ?

— Mon fils, monsieur ! mon fils ! dit Lenoir avec émotion, vous me feriez trouver Edmond Lenoir ?

— Oui... si vous me donnez une prime qui en vaille la peine.

— Je suis pauvre, monsieur, bien pauvre en comparaison d'autrefois.

— Que la peste l'étouffe ! pensa Pascal. Voici sept heures et demie !... Respectable Monsieur, reprit-il tout haut, et ce n'est pas tout encore. En retrouvant votre fils, vous allez humilier Thomas, le blesser jusqu'au fond du cœur.

— Est-il possible ?

— Combien me donneriez-vous pour cela ?

Lenoir, qui avait hésité sur qu'il ne s'était agi que de son fils, répondit, emporté par une sorte d'exaltation :

— La moitié de ce que je possède, monsieur ! Tout, si vous le voulez !

— Les trois quarts suffiront, dit froidement Pascal. Passez votre habit de ville et suivez-moi... Mais, un moment ! avant de sortir, il faut nous mettre en règle. Vous allez, s'il vous plaît, me signer une donation des trois quarts de votre bien.

— Une donation, monsieur ! dit Lenoir, que ce mot refroidit tout à coup ; — une donation des trois quarts de mon bien ?

— Vous venez de m'offrir le tout.

— L'ai-je fait ?... En ce cas, je me rétracte.

— Ce que c'est que l'avarice ! pensa Pascal. — Réfléchissez-y bien, monsieur Lenoir, continua-t-il ; dans vingt minutes, il ne sera plus temps. En conscience, ce n'est pas trop cher ; on ne peut, comme cela, humilier un ennemi en retrouvant un fils perdu, sans bourse délier. D'ailleurs, je ne vous ai pas tout dit. Si vous refusez, la fille de Thomas deviendra votre bru.

— Ma bru, dites-vous ! la fille de cet homme !

— Sa propre fille, monsieur Lenoir ; et cela avant une demi-heure.

— De par Dieu ! s'écria le docteur, je saurai bien l'empêcher sans vous ! Je vais courir chez cet infâme Thomas...

— Vous avez encore seize minutes ! dit Pascal.

— C'est plus qu'il n'en faut pour aller d'ici à la rue du Four.

— Oui... mais si vous ne trouvez personne au domicile de Thomas ?

— N'y sont-ils déjà pas ? demanda vivement Lenoir.

— Je me permettrai de ne point répondre à cette question... Docteur, vous avez encore quatorze minutes.

— Je prendrai une voiture, je ferai crever les chevaux... mais, au nom du ciel, où sont-ils ? où sont-ils ?

— En vérité, mon bon monsieur, à vous entendre, on croirait que vous ne m'avez pas compris. Je suis, je vous le répète, un marchand, et les marchands n'ont point coutume de donner ce qu'ils peuvent vendre... Vous avez encore treize minutes.

Lenoir se laissa tomber sur un siège. Il était pâle et tremblant. La sueur inondait ses tempes.

— La pauvreté, pensait-il, la pauvreté sur mes vieux jours ! c'est horrible !... Mais aussi, voir la fille de cet homme, de ce misérable, devenir la femme de mon fils ! c'est plus horrible encore... Monsieur, je ferai ce que vous voudrez.

— Douze minutes, répondit Pascal ; une minute pour signer, une autre pour passer votre habit... Il était temps, mon bon monsieur !

Lenoir signa. Ils descendirent tous deux précipitamment, car, par grand bonheur, la goutte du docteur faisait relâche ce soir-là, et se jetaient dans un tacre qui parut aussitôt après au grand galop.

— Je suis réduit à la mendicité ! disait dolement Lenoir. Pourvu encore que nous n'arrivions point trop tard !

— Soyez tranquille, mon bon monsieur, répondit Pascal ; maintenant que je vous tiens, je puis vous parler avec franchise. Tout ce que je vous est dit est vrai. L'enlèvement, — car il s'agit d'un enlèvement,

— doit avoir lieu à huit heures précises ; mais il est difficile de me prendre sans vert. Il faut toujours prévoir quelque obstacle ; c'est là ma règle ; aussi, à tout hasard, j'ai encloué la serrure de la porte par où doivent s'enfuir nos amans, et dont je leur avais moi-même prêté complaisamment la clé... Comment trouvez-vous le tour ?

Au lieu de répondre, le malheureux Lenoir se prit à psalmodier sur un ton lamentable son triste refrain :

— La pauvreté sur mes vieux jours !

Pascal lui riposta en sifflant l'air d'un pont-neuf à la mode, et l'entre-tien en resta là. Ils arrivèrent à la porte du docteur Thomas.

— Entrez par ici, mon bon monsieur, dit Pascal. Au bout de ce corridor, vous trouverez le perron qui mène au jardin. Dans un instant, je vous y rejoindrai.

— Mais l'heure!... Ecoutez! voilà huit heures qui sonnent à Saint-Germain-des-Prés...

Pascal était déjà parti. Il monta l'escalier qui conduisait à la chambre du docteur Thomas et entra sans frapper.

— Vite, patron, vite! s'écria-t-il; venez avec moi.

— Pourquoi faire? demanda le docteur étonné.

— Vous allez le savoir; mais le temps presse, venez!

Il lui prit la main et l'entraîna, moitié du gré, moitié de force.

Parvenu au bas du perron du jardin, Pascal, traînant toujours le docteur Thomas après soi, saisit de son autre main, sans mot dire, le bras de Lenoir, et s'enfonça aussitôt dans une allée en berceau, couverte de feuillage épais et touffus. La lune brillait au ciel. Partout où frappait sa lumière, on voyait presque aussi bien qu'en plein jour; mais, sous cette sombre allée, l'obscurité restait opaque et complète.

— Où nous conduisez-vous? demanda Lenoir.

Le docteur Thomas tressaillit à cette voix.

— Chut! fit Pascal avec autorité.

Et ils continuèrent à s'avancer en silence. L'allée où ils se trouvaient conduisait, après diverses sinuosités, à la fameuse porte de derrière dont Pascal avait confié la clé à Edmond; mais, suivant qu'il est d'usage dans les jardins disposés en labyrinthe, et où toute la faculté imaginative du découvreur a été tournée vers la solution de ce difficile problème : donner à quelques toises carrées l'apparence d'un vaste bocage, l'allée n'aboutissait point directement à la porte, dont elle restait séparée par une charmille. Elle se terminait par une petite esplanade découverte qui formait une sorte de clairière, au milieu des bosquets de charmes et d'acacias. La lune tombait alors d'aplomb sur ce petit tertre, et, de l'autre côté de la charmille, sur l'espace qui avoisinait la porte de derrière.

Au moment où nos trois promeneurs nocturnes allaient quitter le couvert pour mettre le pied sur l'esplanade, Pascal s'arrêta et dit à voix basse :

— Nous ne sommes pas ici pour des jeux d'enfans, respectables messieurs; quand vous allez vous reconnaître, je vous invite à supprimer toute bruyante manifestation de plaisir. Le gibier que nous chassons s'effarouche aisément. Ainsi, du silence!

— Serait-ce, par hasard, ce misérable Thomas? se dit Lenoir.

— C'est Lenoir, pensa Thomas.

Ils purent bientôt se convaincre qu'ils avaient deviné juste. A peine étaient-ils sortis du couvert, que la lune frappa d'aplomb sur leurs visages.

Malgré la recommandation de Pascal, leurs bouches s'ouvrirent à la fois. Un nouveau geste de ce dernier, violent et impérieux, leur imposa silence, mais ils se lancèrent de furieux regards et prirent des attitudes menaçantes.

Pascal les regarda une seconde. Il n'était pas homme à se contraindre, et bien que la comédie qu'il avait imaginée ne fût encore qu'à son premier acte, il ne put s'empêcher de rire au nez des deux docteurs, qui semblaient prêts à en venir aux mains; il réprima bien vite cette gaieté impetive, et écartant doucement le feuillage de la charmille, il plongea son regard de l'autre côté.

Clémence et Edmond étaient là. La jeune fille pleurait et tremblait de tous ses membres. Edmond faisait des efforts désespérés pour ouvrir la porte, dont la serrure avait été enclouée par Pascal.

Ce dernier, à la vue des deux amans, sourit avec satisfaction; puis, appelant les deux vieillards, il leur mit la tête à l'ouverture, et leur dit :

— Regardez!

VI.

Imbrogllo.

Clémence ne connaissait point la vie. Il y a des gens qui la plaindront fort, car beaucoup de livres sur l'éducation enseignent qu'on ne saurait trop tôt faire goûter aux jeunes filles le fruit de l'arbre de science. Sur ce pied-là, le serpent aurait tout simplement joné, près de la première femme, le rôle d'instituteur primaire.

Quoi qu'il en soit, Clémence n'était pas tellement ignorante qu'elle ne sût discerner, dans la plupart des cas, le bien du mal. Elle savait qu'abandonner son père est une grande faute, sinon un crime.

Aussi Edmond dépensa-t-il d'abord en vain toute son éloquence pour la déterminer à le suivre. Ses arguments les plus subtils, ses prières les plus passionnées venaient se briser contre cette réponse de la jeune fille :

— Mon père m'aime, et je ne veux point l'abandonner.

Elle dit cela d'abord d'une voix ferme, puis elle le répéta en baissant les yeux, puis elle le balbutia en pleurant. Edmond perdait courage.

Mais, en ce temps, on n'avait point représenté encore un vaudeville intitulé : *Etre aimé ou mourir*, qui est le plus moral de tous les vaudevilles, et dont l'auteur, ou les auteurs, réclameraient à bon droit le prix Monthyon. Les jeunes filles s'effrayaient encore quand elles voyaient leurs amoureux rouler les yeux et dégaîner leur épée. Depuis le vaudeville en question, elles sont devenues plus avisées; elles haussent les épaules à la vue d'une épée, et l'aspect d'un pistolet les fait pouffer de rire. Aussi plusieurs adolescents infortunés, qui comptaient, pour être heureux, sur ce moyen usé jusqu'à la corde, se sont tués tout de bon, afin de n'en avoir point le démenti.

En 1730, le moyen, sans être tout neuf, n'était point réformé encore. Edmond, en désespoir de cause, y eut recours, et obtint un plein succès. La pauvre Clémence arrêta ses larmes, et poussa un cri d'effroi, suppliant Edmond de ne point *attenter à ses jours*, puis elle promit tout ce que voulut son amant.

Quand vint le soir, elle inventa un prétexte pour aller trouver son père, afin de l'embrasser encore une fois. Elle dit un douloureux adieu à son réduit de jeune fille, que le docteur Thomas s'était plu à orner comme un temple; elle se mit à genoux pour demander pardon à Dieu, puis elle se rendit au jardin, où Edmond lui avait donné rendez-vous. Ils attendirent long-temps, espérant toujours que Pascal viendrait les guider; mais comme Pascal n'arrivait pas, Edmond se détermina à partir.

Il essayait depuis quelques minutes d'ouvrir la porte de derrière, lorsqu'arriva la catastrophe qui termine notre dernier chapitre.

A la vue de leurs enfans en costume de voyage et sur le point de fuir ensemble, les deux vieillards poussèrent en même temps un cri : celui de Lenoir était de colère; celui de Thomas n'exprimait encore que la surprise, — il ignorait le véritable nom d'Edmond.

En un clin d'œil, ils se furent frayé un passage à travers les branches de la charmille, et vinrent tomber devant les amans consternés. Pascal les suivit. Lenoir saisit le bras d'Edmond, et Thomas s'empara de sa fille. Ce fut alors seulement que ce dernier devina quel nom odieux recouvrait le pseudonyme de vicomte de Landal.

— Monsieur, dit-il, votre conduite est infâme, et lest tribunaux me vengent!

— Les tribunaux! s'écria Lenoir, ils puniront le misérable qui attire dans sa maison les fils de famille afin de les amorcer par le frais minois de quelque...

— Mon père, mon père! calmez-vous! interrompit Edmond.

— Laissez parler le pauvre homme, dit Thomas d'un ton aristocratique; il ignore sans doute que ce timide adolescent, que j'ai attiré dans ma maison, a pris pour y pénétrer, un faux nom et un faux titre...

— Est-il possible! murmura Lenoir.

Ce fut au tour de Clémence d'explorer son père; mais les deux vieillards étaient également impitoyables. Il y avait trente ans qu'ils se détectaient.

Monsieur Pascal, reprit Thomas, je vous charge d'aller requérir main-forte.

— Du diable si je bouge d'une semelle! répondit insolemment celui-ci. Le spectacle m'amuse, et je n'ai pas pris soin d'arranger tout cela moi-même pour quitter ma place au premier acte... Disputez-vous, mes respectables messieurs, et ne faites pas attention à moi.

— Par grâce, monsieur, et vous mon père, dit Edmond, modérez-vous. J'ignorais non seulement les motifs de cette haine réciproque que vous manifestez en ce moment; mais votre connaissance elle-même était un mystère pour moi. Ne pourriez-vous mettre fin à vos querelles par un mariage qui ferait mon bonheur, et, je l'espère, celui de Clémence?

— Non! répondirent à la fois les deux vieillards.

— Bien parlé! murmura Pascal. Il y a vraiment plaisir à gagner de l'argent, tout en mettant aux prises des originaux de cette sorte... Et maintenant, mes bons messieurs, ajoutez-t-il tout bas, l'air se fait frais, ne regagnez-nous point la maison?

Thomas réfléchit un instant.

— Nous regagnerons la maison, dit-il enfin, mais ces deux messieurs ne la quitteront qu'à bonnes enseignes, et pour être remis entre les mains de la justice.

— Prétendriez-vous nous retenir en charte privée? demanda Lenoir.

— La maison du patron est admirablement disposée pour cela, insinua Pascal. On y pourrait égorger un régiment, sans éveiller le moindre trouble dans le quartier.

Lenoir se sentit frissonner.

— Monsieur Thomas, dit-il, je ne puis croire que vous osiez pousser les choses à ce point.

Au lieu de répondre, Thomas prit à pas lents et d'un air sombre le chemin de la maison. Clémence courut après lui, et, s'appuyant sur son bras, elle murmura à son oreille :

— Mon père, je l'aime! N'aurez-vous point pitié de moi!

La tendresse du docteur pour sa fille tenait presque de l'adoration. Il se sentit ému par cette prière; peut-être allait-il ouvrir la bouche pour prononcer quelques paroles de conciliation, lorsque Pascal le rejoignit.

— Patron, dit-il, vous me devez quelque chose pour le bon office que je vous ai rendu ce soir. N'êtes-vous point content de tenir ainsi votre mortel ennemi sous vos pieds?

— Cet homme est un démon de cruauté ! pensa la jeune fille.

Le docteur dégagea son bras des mains de Clémence ; Lenoir et son fils marchèrent silencieusement à quelques pas ; la jeune fille n'osant se joindre à eux, se tint à l'écart.

— Je me suis donné de la peine, reprit Pascal, mais je n'y ai point regret. Les bonnes figures que vous avez tous les deux !... A propos, je vous ferai un petit emprunt demain. Si vous n'avez pas la somme, qui est un peu considérable, je tuerai sur vous... ne vous inquiétez pas.

— Vous me rimez, Pascal ! dit le docteur.

— Que feriez-vous de vos fonds, si vous ne n'avez pas?... Figurez-vous que ce vieux fou de Lenoir était en train, tantôt, de fulminer un mémoire contre vous. Dans ce mémoire, il prétend... ah ! il faut l'avouer le coup est bien dirigé !... il prétend que vous et votre baucne, vous n'êtes tous qu'à guérir les gens sains de corps, et que jamais un seul vieillard...

— A-t-il écrit cela ? interrompit vivement Thomas.

— N'est-ce pas que c'est bien avisé?... Oui, patron, il a écrit cela.

Le docteur s'enfonça dans une chagrine rêverie, et Pascal se prit à rire dans sa barbe. Au moment où le docteur mettait le pied sur le Perron, Clémence voulut encore se rapprocher de lui, mais il la repoussa durement. Ses dents étaient serrées ; son sourcil froncé.

— Messieurs, dit-il d'un ton péremptoire à Lenoir et à son fils, il vous faudra passer la nuit ici.

Puis, se penchant à l'oreille de son vieux rival :

— Avant que vous sortiez de ma maison pour entrer sous les verrous de la justice, je pourrai peut-être vous convaincre que moi et mon vulnéraire nous savons guérir même les vieillards et les infirmes, entendez-vous, docteur Lenoir ?

Celui-ci haussa les épaules.

— Avant que vous n'ayez prouvé que vous n'êtes point un charlatan, docteur Thomas, dit-il, j'espère que nous verrons lequel de nous deux la justice mettra sous les verrous. En attendant, mon fils et moi, nous déclarons ne nous soumettre qu'à la force ; nous protestons !

On entra dans la maison. Appartements et corridors étaient maintenant brillamment illuminés. A chaque pas, Lenoir poussait quelque exclamation grandeuse que lui arrachait l'envie et le dépit.

— Quel luxe ! grommelait-il, quelle opulence ! on se dirait dans l'hôtel du prince du sang ! Il faut que cet homme ait volé sur les grandes routes pour s'enrichir à ce point, en si peu de temps... Moi qui l'ai connu si pauvre !

Edmond et son père furent introduits dans l'un des appartements destinés aux pensionnaires, et la porte fut refermée sur eux. En ce moment, Clémence disparut en courant et se dirigea vers le cabinet de son père. Celui-ci qui, depuis quelques minutes, semblait puissamment préoccupé, saisit le bras de Pascal et l'entraîna, sans mot dire, au travers des galeries. Comme ils rencontraient partout sur leur passage des valets ou des pensionnaires, ils ne s'arrêtèrent que dans le salon d'attente, situé près de la porte d'entrée et qui se trouva être désert. Ce que le docteur allait dire exigeait sans doute un bien grand secret, car, avant de parler, il fit le tour de la pièce, pour s'assurer que personne n'était à portée de l'entendre.

Lenoir et son fils restèrent quelques minutes en face l'un de l'autre. Le bonhomme n'avait point un trop méchant caractère, quand sa goutte lui donnait trêve, et, par bonheur, on était dans un de ces moments d'armistice. Il y avait trois ans au moins qu'il n'avait vu Edmond ; lors de son dernier voyage à Montpellier, son fils était encore un enfant ; maintenant il s'était fait homme, et fort bel homme. Lenoir ne put constater cette transformation sans éprouver un très vil mouvement de joie. A l'exemple de ces gens qui, dans leur jeunesse, ont été beaux et rien que cela, il estimait exclusivement, et par dessus tout, les avantages physiques. Edmond lui sembla un second lui-même ; il se vit revivre en son enfant et unique héritier.

— Cette jambe faite au tour, — pensa-t-il en frappant sur son mollet devenu colossal ; — cette jambe coupable et victorieuse qui a troublé tant de ménages et fait connaître l'amour à tant de vierges candides, cette jambe ne mourra pas tout entière !

Après cette réflexion, son regard s'adonna considérablement et sa moue devint presque un sourire. Edmond profita de cet instant.

— Eh bien ! père, dit-il d'un ton caressant, après une aussi longue absence, ne me sera-t-il point permis de vous embrasser ?

Lenoir ouvrit ses bras, et pressa l'héritier de sa jambe contre son cœur.

— Mon enfant, soupira-t-il, je suis content de toi ; tu es un joli cavalier ; mais qui diable t'a poussé dans cette maudite maison ?

— L'amour, mon cher père.

— Ah ! l'amour ! interrompit Lenoir qui sentit un élanement dans son orgueil ; — il perdit Troie, mon ami, et je voudrais être encore à faire sa connaissance.

— Elle est si belle ! murmura Edmond.

— Le fait est qu'elle est jolie comme un cœur ! dit Lenoir, dont le gros œil retrouva un éclair ; — elle ressemble à une jeune duchesse, la duchesse de... Mais le nom de cette duchesse importe peu. Je n'aurais jamais cru que ce misérable Thomas pût avoir une aussi charmante fille. Allons, c'est une folie excusable, mon ami, et nous tâcherons de te trouver une femme qui...

— Ah ! mon père...

— Nous parlerons de cela plus tard. Quant à présent, il faut songer un peu à notre situation. Sais-tu qu'elle n'est pas des plus agréables ?

— Quelques heures à passer dans cette chambre, peut-être ; notre cahot n'est pas trop hideux.

— Il n'est que trop beau ! interrompit Lenoir avec colère. — Quels microbes ! quelles tapisseries ! Ou diable ce Thomas a-t-il pris tout cela ?... Moi, qui te parle, je l'ai connu plus gueux qu'un mendiant.

— C'est un grand praticien, dit Edmond.

— Un grand quoi !... un charlatan, mon ami ; un bêtire, un oïzon, un âne !

Edmond comprit qu'il ne fallait point discuter sur ce sujet avec son père. Il garda le silence.

— Mais tout âne qu'il soit, reprit Lenoir avec un soupir, — car c'est un âne, mon ami, un âne bête, je compte le lui dire en face à la prochaine occasion, — il nous tient. J'ai fait bonne contenance tout à l'heure ; mais il n'en est pas moins vrai que ton étourderie lui a donné de cruels avantages... Aller prendre un faux nom, un faux titre... Rougiriez-vous du nom de votre père, monsieur !

— Pouvez-vous le penser ! s'écria Edmond.

— Hé ! hé ! à ton âge, j'aurais donné bien des choses pour pouvoir mettre un talon rouge à mon soulier... Quoi qu'il en soit, cet homme va nous tenter une action criminelle ; il en a le droit et, sans nul doute, la volonté... N'y aurait-il pas moyen de fuir ? Notre présence ici constitue une sorte de flagrant délit.

— Je ne vois pas d'issue, répondit Edmond. Si seulement je pouvais parler à Clémence, elle ne nous refuserait point son aide.

— Crois-tu ?

— J'en suis certain.

— C'est mon vivant portrait ! murmura Lenoir. A son âge, comme je tyrannais le cœur des femmes !... Mon ami, reprit-il tout haut, ton expédient serait excellent, s'il n'était pas impraticable : comment joindre la jeune fille ?

Avant qu'Edmond pût répondre, une clé tourna dans la serrure avec précaution, la porte s'ouvrit, et Clémence parut sur le seuil. Edmond se précipita vers elle, en poussant un cri de joie.

— Dieu soit loué ! dit-il ; voici notre ange sauveur !

— Chut ! fit Clémence, en mettant un doigt sur sa bouche. Ce que je fais-là est mal peut-être ; mais je n'ai pu me résoudre à vous laisser ainsi prisonniers.

— Mademoiselle, dit Lenoir en s'inclinant galamment, je prends sur moi de vous affirmer que jamais action ne fut plus méritoire.

— Suivez-moi, messieurs, reprit Clémence ; et surtout, pas de bruit !

— Tu l'as dit, mon ami, murmura Lenoir à l'oreille de son fils, c'est un ange !... A quoi le ciel songe-t-il quand il donne de tels enfants à de tels pères ?

Clémence entendit, et adressa au docteur un regard plein de mélancolique reproche. Il ne put soutenir ce regard, et eut recours à sa tabatière pour cacher son embarras. Sans savoir ce qu'il faisait, peut-être aussi en matière d'excuse indirecte, il se borna à répéter en s'inclinant de nouveau :

— C'est un ange !

— Et vous me la refusez pour femme ! dit Edmond.

— Mon ami, tu abuses de ma position. Ceci est une autre affaire, et d'ailleurs Thomas n'y consentirait jamais.

— Peut-être ! dit Clémence à voix basse et comme malgré elle.

— Oh ! oh ! pensa le docteur, notre ange compte la franchise au nombre de ses vertus.

Il remonta sa cravate et tint bouche close. Clémence se mit à marcher devant les prisonniers, et ils commencèrent ainsi à parcourir les longs corridors qui conduisaient à la porte extérieure. La jeune fille avait pris ses mesures. Quand elle avait vu les deux captifs renfermés dans la chambre qui devait leur servir de prison, elle avait couru au cabinet de son père, afin de s'emparer de la clé qui servait autrefois au docteur Thomas, lorsqu'il faisait des visites à une heure avancée et qu'il rentrait dans la nuit. Avec cette clé, elle comptait rendre la liberté aux Lenoir. Edmond, coupable envers Thomas, ne l'était point vis-à-vis de Clémence autant que le lecteur peut le penser, ceci par notre faute. Avant de l'engager à fuir le toit paternel, il lui avait avoué sa ruse, et son vrai nom n'était plus, depuis le matin, un mystère pour sa maîtresse. Edt-il d'ailleurs été aussi coupable qu'un homme peut l'être envers une femme, Clémence l'aimait, et il est à croire que, même en ce cas, elle aurait encore fait tous ses efforts pour le sauver.

Nos deux fugitifs et leur guide traversèrent, d'abord sans encombre, la galerie principale qui desservait toute la maison. Ils longèrent ensuite un corridor latéral, et se trouvèrent bientôt dans une grande pièce qui précédait le salon d'attente. Ils n'avaient fait jusqu'alors aucune fâcheuse rencontre, et un sourire de triomphe commençait à se jouer dans les rides de la bouche du vieux Lenoir. Ils n'étaient plus séparés de la porte extérieure que par le salon d'attente, ordinairement désert, et un vestibule où un vieux concierge faisait un semblant de garde.

Mais, au moment où Clémence mettait la main sur le loquet du salon, Edmond lui saisit vivement le bras. On entendait de l'autre côté de la cloison deux voix, dont l'une était celle de Thomas.

Lenoir, son fils et Clémence s'interrogèrent mutuellement d'un regard inquiet. Edmond, se sentant près d'une issue, eut un instant l'idée de dé-

gagner et de s'ouvrir un passage de vive force. La présence de Clémence le retint. Il éteignit la lumière qu'il portait à la main, et tous trois attendirent.

Les deux voix, confuses d'abord, s'élevaient graduellement, et devenaient peu à peu plus distinctes. Edmond et Clémence purent reconnaître que l'interlocuteur de Thomas était Pascal.

— Il faudra pourtant, pensa tout haut Edmond, que je frotte les épaules de ce maraud comme il le mérite.

— Je t'y aiderai, mon ami ! dit vivement Lenoir. C'est lui qui m'a attiré dans ce guet-apens. En outre, il m'a fait signer... Mais je plaiderai.

— Moi aussi, reprit Edmond, il m'a fait signer...

— Toi, tu es mineur, interrompit Pascal ; nous plaiderons.

Un long et bruyant éclat de rire de Lenoir vint mettre fin à cet entretien. Le père et le fils écoutèrent. Clémence écoutait déjà depuis longtemps. La pauvre enfant, la poitrine haletante, et pouvant à peine respirer, avait collé son oreille à la serrure :

— Eloignez-vous ! au nom de Dieu, éloignez-vous ! dit-elle à voix basse.

Mais Lenoir, curieux comme tous les vieillards, n'avait garde d'obéir ; Edmond lui-même prêta l'oreille.

Les voix perçurent maintenant la cloison, distinctes et intelligibles.

— Eh ! que ne parliez-vous plus clairement, patron ? Que diable ! je ne suis pas forcé de deviner quand vous me posez des énigmes ! Expliquez-mous donc catégoriquement, s'il vous plaît. Vous voulez que j'assomme...

Lenoir fit un saut en arrière.

— Silence ! interrompit Thomas ; il m'a semblé avoir entendu un bruit.

— Chaque fois qu'il est question de gourdin, vous entendez toujours comme cela des bruits, patron, reprit Pascal. Tranquillisez-vous, ce n'est que votre conscience qui place son mot dans la conversation... Nous disions donc que, pour ce soir, nous allons reprendre notre ancienne méthode, et nous procurer un sujet à coups de bâton ? Cela me va !

— Vous êtes sans pitié ! répliqua le docteur. Croyez que si je me détermine à cet acte coupable, c'est que...

— C'est que vous y voyez votre intérêt ; je le crois.

— Non ; vous ne me comprenez pas. Il y a en nous, Dieu merci ! que j'ai mis fin à ces manœuvres infâmes, dont le souvenir est pour ma vieillesse comme un ver rongeur...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... prononça péniblement Clémence, qui porta la main à son front et tomba à la renverse sur le parquet. Edmond se précipita pour la soutenir. La pauvre fille venait de mesurer d'un coup d'œil la honte de son père ; elle avait tout entendu et tout compris.

Lenoir, lui, qui n'avait pas entendu le commencement de l'entretien, devait pourtant vaguement ce dont il s'agissait. Son cœur sautait de joie, il lui entrait de plaisir dans la facile et cruelle vengeance que lui offrait le hasard. Il prit la place de Clémence et mit à son tour l'oreille à la serrure.

C'était Pascal qui parlait.

— De sorte que, disait-il, si je ne fais point erreur, afin d'éteindre ce souvenir qui est un ver rongeur pour votre vertueuse vieillesse, vous allez recommencer ?

— Je suis habitué à vos sarcasmes, Pascal ; mais d'où vient que vous me dissuadez aujourd'hui d'une chose à laquelle vous me poussiez si chaudement autrefois ?

— Moi ? je ne vous dissuade point, patron... Peste ! je vous y engageais plutôt. Seulement, je m'amuse, et je me demande d'où vous vient cette subite fantaisie ?... Il y a si long-temps que nous n'avons assommé personne, dans l'intérêt combiné de notre caisse et de l'humanité !

Lenoir se dressa de toute sa hauteur, et joignit les mains. Tout son visage exprima la plus complète stupefaction, sans mélange de blâme ou de mépris.

— Comment ! murmura-t-il, c'est comme cela qu'il débitait son vulgéraire !... Le maraud a toujours eu de l'esprit !... C'est une idée !

Il sourit et appuya sa main contre son menton, ce qui était son attitude favorite, lorsque, par hasard, il réfléchissait.

— C'est une idée ! répéta-t-il ; on pourrait peut-être en faire son profit... Quant à Thomas, son affaire est claire. Je veux mourir si je ne le fais pas pendre !

Pascal reprenait en ce moment la parole :

— Eh bien, patron, disait-il, je ne dis pas non. Cela peut s'arranger pour ce soir. J'ai justement posé Grouin, — un de nos anciens employés, — au cabaret de la rue du Vieux-Colombier... J'avais idée qu'il y aurait quelque chose... Je vais aller lui tailler sa besogne.

— Un mot encore ! répartit Thomas ; vous savez quel motif me pousse à ce dernier méfait ?

— Je crois que je devine, patron ; vous voulez rendre votre ami Lenoir témoin de votre savoir-faire. C'est louable... Entre nous soit dit, patron, je me suis moqué de vous un tant soit peu ce soir ; mais je me suis moqué davantage de ce vieux podagre de Lenoir, le tout pour avoir votre absolution.

— Le drôle ! pensa Lenoir.

— Puisque vous savez cela, reprit Thomas en hésitant, ce qui me resto à dire ne vous surprendra pas. Il me faut ce soir un vieillard.

— C'est juste ! s'écria Pascal en riant. De cette façon, Lenoir sera contraint de jeter son mémoire au feu ; mais, patron, les vieillards ont les os fragiles, et je ne répondrais pas...

— Le sort en est jeté, interrompit Thomas d'une voix ferme, bien qu'étouffée par l'émotion ; il me faut un vieillard.

— Soit ! patron, nous vous fournirons un vieillard.

À ce moment, Clémence, reprenant ses sens, poussa un profond soupir.

— Allez et hâtez-vous, reprit encore Thomas. Pendant cela, je vais me rendre à l'hôtel de M. le lieutenant de police, pour déposer ma plainte contre Lenoir et requérir main-forte.

— Que dit-il ? s'écria Clémence d'une voix faible, tandis qu'elle faisait un effort désespéré pour rappeler ses souvenirs. Qu'il ne sorte pas ! Arrêtez-le ! Mon père... mon père !

Elle s'était élancée vers la porte, mais Lenoir la retint.

— Qu'allez-vous faire ! dit-il, trop absorbé dans sa joie pour avoir égard à la détresse de Clémence. Ne voyez-vous pas qu'il va chercher les sergens et officiers qui vont, avant une heure, s'assurer de sa personne ? De par le diable ! le cher confrère se charge de filer lui-même la corde qui le pendra !

Clémence poussa un cri déchirant et tomba de nouveau, privée de sentiment.

— Vous l'avez tuée, monsieur, dit Edmond.

Lenoir s'avança froidement et lui tâta le pouls.

— Une misère, mon ami, répondit-il en haussant les épaules. Portez-la dans son appartement et débouchez un flacon d'éther.

Edmond s'empressa d'obéir. Le docteur, resté seul, se mit à parcourir la chambre à grands pas, en proie à une fiévreuse impatience.

Au bout d'une demi-heure, il se fit un grand bruit à la porte de la rue. Puis, les domestiques de Thomas ayant ouvert, Lenoir vit entrer un brancard où gisait un vieillard sans mouvement. Il se hâta d'approcher une lumière de son visage pour voir s'il respirait encore ; mais le flambeau s'échappa de sa main, et il recula, frappé de stupeur.

VII.

Péripétie.

L'excessif étonnement de Lenoir était justifié de reste par ce qu'il venait d'apercevoir. Le lui eût-on donné en mille, il n'aurait jamais deviné, avant d'avoir vu, quel était l'homme gisant à demi-mort sur le brancard.

Pascal était sorti le premier, une demi-heure auparavant, afin d'aller chercher son ancien employé, Grouin, et tous deux s'étaient mis en embuscade à l'endroit le plus obscur de la rue où était située la maison du docteur Thomas. Ce dernier était encore occupé, en ce moment, à endosser son costume de ville, pour se rendre chez M. le lieutenant de police.

Grouin et Pascal attendaient depuis quelques minutes seulement, lorsqu'ils virent un petit vieillard s'avancer vers eux.

— Attention ! murmura Pascal.

La lune, masquée par les hautes maisons, n'envoyait au fond de la rue qu'une ombre et douteuse réverbération. Le vieillard approchait. Grouin leva son bâton.

— Il me semble reconnaître cette tournure, dit-il au moment de frapper.

— Va toujours ! prononça Pascal à voix basse.

Le gourdin décrivit dans l'air un rapide demi-cercle, et retomba lourdement sur l'épaule du vieillard, qui poussa un faible cri et fut renversé du coup.

— Le pauvre diable en a assez ! dit Grouin.

Pascal haussa les épaules et arracha le bâton des mains de son acolyte. Puis il frappa trois ou quatre coups à tour de bras. Le vieillard ne bougeait point.

— Maître ! s'écria Grouin qui se sentait involontairement frémir, vous frappez sur un cadavre !

Pascal jeta le gourdin, et mit la main sur le cœur du vieillard.

— Le vieux drôle à la vie dure, grommela-t-il... En route !

Ils chargèrent leur victime sur un brancard apporté tout exprès, et se firent ouvrir la porte du docteur Thomas.

La première personne qu'ils rencontrèrent fut Lenoir, lequel, comme nous l'avons vu, approcha sa lumière du visage du blessé. La cause de la stupeur qui le prit était celle-ci : il avait reconnu dans la victime le docteur Thomas lui-même.

Hasard malheureux, ou plutôt trahison de Pascal, qui espérait bien hériter de son patron, le docteur était tombé dans l'embuscade qu'il avait dressée à autrui. Or, Pascal n'avait point mesuré ses coups à la faible constitution de son maître. Thomas était blessé mortellement et ne donnait presque plus signe de vie. Lenoir s'empressa de lui prodiguer des secours, mais il dut voir dès l'abord que ses soins demeuraient inutiles. Il était trop tard.

— On ne peut nier, murmurait-il, que mon ancien camarade ait quelque peu mérité son sort ; mais c'est égal ! cela me fait plus d'effet que je ne l'aurais cru. Parvons vieux Thomas ! il y avait cinquante ans, cinquante-un ans, vienne la Saint-Gilles, que je le connaissais... Quant à cet infâme drôle qui est cause de tout ceci, le moins que je puisse faire pour mon ami Thomas, c'est de le livrer à la potence.

Il jeta sur Pascal un regard menaçant. Pascal soutint bravement ce regard, et y répondit par un signe de tête familier. Le docteur lui tourna le dos avec indignation. Il y avait au fond de sa nature inerte, apa-

thique et égoïste quelques bons sentimens que cette catastrophe imprévue avait brusquement réveillés. Nous ne voulons point affirmer que si, contre notre attente, le docteur Thomas eût recouvré soudain force et santé, la vieille haine de Lenoir n'eût point repris naturellement son cours; mais, — dans l'état, comme disent les gens de robe nés avant la révolution, — il n'avait réellement au cœur d'autre sentiment qu'une compassion sincère et un désir assez positif de rémunérer Pascal suivant ses œuvres. Le lecteur aura d'autant moins de peine à admettre cette dernière proposition, que, en mettant Pascal sous la main de la justice, Lenoir annulait de fait les deux titres souscrits par lui et son fils au profit de cet homme.

Pascal avait probablement deviné ce qui se passait dans l'esprit de Lenoir. Il s'approcha de lui et passa son bras sous le sien.

— Eh bien! mon bon monsieur, dit-il, voilà un malheureux événement!

— Vous appelez cela un malheureux événement, monsieur! répondit sèchement Lenoir, en cherchant à se dégager.

— Malheureux pour les uns, heureux pour les autres... Vous, par exemple, docteur, cela vous tire d'un grand embarras.

Le docteur jeta un regard inquiet sur les domestiques et pensionnaires qui s'étaient rassemblés peu à peu et commençaient à écouter curieusement cette conversation.

— Que prétendez-vous dire, monsieur! s'écria-t-il avec hauteur, et depuis quand l'assassin vient-il converser tranquillement auprès du cadavre de sa victime?

— Je vous le demande à vous-même, docteur Lenoir, répondit froidement Pascal en le couvrant d'un regard fixe; — vous étiez l'ennemi de notre pauvre maître. Vous et votre fils, vous vous êtes introduits traîtreusement dans sa demeure. Il voulait se venger, et il est mort!... Qui pensez-vous qu'on accuse de ce meurtre, monsieur?

Il se fit un murmure significatif dans l'assemblée.

— Voilà un audacieux coquin! s'écria Lenoir; mais, misérable, tu ne sais donc pas que j'étais derrière cette porte, il y a une heure, et que j'ai tout entendu!

— Revenez bien ceci, messieurs, afin d'en témoigner devant qui de droit: M. Lenoir était derrière cette porte, au moment où mon malheureux maître... mon respectable ami, pourrais-je dire... m'annonçait son intention d'aller sur-le-champ porter sa plainte à M. le lieutenant de police. Il a tout entendu!... et vous savez trop ce qui en est résulté!

Lenoir voulait parler; sa fureur lui ôta la parole. Il cherchait de tout côté Edmond, pour requérir son aide; mais Edmond, occupé à secourir Clémence, était dans la partie la plus éloignée de la maison, et ignorait complètement, ainsi que la jeune fille, les événemens qui venaient d'avoir lieu.

— Dieu n'est témoin, messieurs, reprit Pascal, en paraissant faire un effort sur lui-même, que mon intention était d'épargner ce vieillard (il montrait Lenoir); mais il ne l'a pas voulu: lui-même s'est livré. Maintenant trop de paroles, et des paroles trop graves, ont été prononcées pour que nous puissions songer à reculer... Agissant en vertu du droit qu'à tout honnête citoyen de faire main basse sur un criminel, en l'absence des agens de la justice, j'arrête cet homme.

— Au moment où il portait la main sur le docteur Lenoir, la porte s'ouvrit et Edmond entra. Le jeune homme, ignorant ce qui s'était passé, ne put comprendre le danger qui menaçait son père; mais ce qu'il vit suffît pour altérer son indignation; il s'élança, repoussa si rudement Pascal, que celui-ci alla tomber au milieu des spectateurs étonnés, et tirant l'épée, il se posa résolument devant Lenoir.

Un grand tumulte suivit cet acte. Pascal s'était relevé, et faisant signe à Grouin qui s'était mêlé aux domestiques, il allait se précipiter sur Edmond, lorsqu'un cri unanime s'éleva.

— Silence! disait-on, il romme... il va parler!

Thomas, en effet, avait fait un mouvement. Durant toute la scène qui précède, il avait été dans cet état si commun chez les agonisants, où l'on entend et voit tout, sans pouvoir agir davantage que si l'on avait déjà rendu le dernier soupir. Cet état ne peut se comparer qu'à cette situation, non moins inexplicable, le cauchemar, où chaque membre semble enchaîné par de mystérieux et invincibles liens, et où le patient, gardant la conscience de sa force, se voit réduit à l'inertie, en présence d'un danger terrible, bien qu'imaginaire. L'audace de Pascal avait fortement excité la colère du docteur Thomas. Long-temps il avait lutté en vain contre cette léthargie qui lui infligeait, par anticipation, l'immobilité de la mort; mais enfin, un dernier effort rompit le charme: il parvint à se lever sur son séant.

— Ecoutez, dit-il d'une voix faible et entrecoupée: cet homme ment... le docteur Lenoir, mon ami et confrère, est innocent de ma mort.

— De sa mort! répéta Edmond au comble de la surprise; pauvre Clémence!

— Confrère, je vous remercie, dit Lenoir, dont une larme mouilla la paupière; voilà qui rachète bien des années de haine, et je voudrais que tu, ce que je possède au monde put suffire pour vous sauver.

— Silence! dit encore la foule, laissez-le parler.

— Quant à cet homme lui-même!... prononça lentement Thomas, en tournant vers Pascal un regard de haine profonde...

Il s'arrêta. Pascal s'avança et s'agenouilla hypocritement près du bancard.

— Mon cher, mon excellent patron! dit-il tout haut. Puis, tout bas,

il ajouta: — Mourez comme il convient à un homme, sans rien avouer, sans accuser personne, ou, par le diable, je me vengerai sur votre enfant.

— Ma fille! murmura Thomas avec angoisse.

La lutte fut poignante, mais courte; il la sacrifia sa vengeance à son amour de père.

— Retirez-vous, dit-il à l'assemblée. M. Lenoir s'est trompé, comme Pascal; tous deux sont également innocens de ma mort.

— A d'autres! s'écria Lenoir. Moi je soutiens...

Un geste suppliant de Thomas l'interrompit. La foule, curieuse, et sentant qu'il allait se passer là, sans doute, quelque chose d'extraordinaire, s'éleva lentement et à regret.

Le mourant resta seul avec Pascal et les deux Lenoir.

— Vous savez tout, dit-il, en s'adressant à ces derniers. A vous, je ne puis rien dire, sinon que ma mort est justice... Mais toi, malheureux, toi, Pascal, mon complice et mon instigateur, était-ce à toi de m'assassiner?

— Je savais que c'était lui, murmura Lenoir.

Edmond s'éloigna de Pascal avec horreur.

— Patron, répondit ce dernier sans sourcilier, nous sommes tous mortels. Un peu plus tôt, un peu plus tard; c'est la loi de la nature, comme dit je ne sais plus quel bouquin... D'ailleurs, il était temps de partager, et voilà comme je comprends les partages entre associés de notre espèce... Je suis franc, comme vous voyez; je pourrais tout aussi bien vous dire: Je me suis trompé, je vous ai pris pour un autre, et semblables fadeuses que vous seriez obligé de prendre pour argent comptant; mais nous sommes seuls ici, à quoi bon feindre?

— L'odieux misérable! s'écria involontairement Edmond.

— Vicomte de Landal, si vous me faites l'honneur de parler de moi, vous n'avez pas tort. Je suis ce que les sots appellent un misérable; mais j'ai de l'argent (se yeux s'animèrent), tant d'argent, vicomte, que j'aurais de quoi acheter l'estime de sept cent mille habitans de Paris, si j'étais assés simple pour tenir le moins du monde à cette bagatelle.

— Alors pourquoi l'avez-vous assassiné? demanda Lenoir.

— S'il faut dire la vérité, répondit Pascal, je ne comptais pas brusquer ainsi l'aventure. C'est le patron lui-même qui m'a souillé cette bonne idée. Il m'a demandé un vieillard...

— Assez, assez! interrompit Thomas. Par grâce, épargnez-moi!

— Je ne demande pas mieux... Pour finir, voici ce que je me suis dit: J'ai en poche une obligation de vingt-quatre mille livres, souscrite par M. le vicomte de Landal, né Lenoir; j'en ai une autre bien plus considérable signée par M. son père. En abandonnant ces deux titres à l'héritière du patron, et en graisant comme il faut la patte des bassets de Thémis, je pourrai bien être reconnu comme seul et unique possesseur de ce qui reste au docteur Thomas...

— Mauvais raisonnement, monsieur, dit Lenoir, qui se sentit venir la sueur froide; mon fils est mineur, nous plaiderons.

— A cela ne tiennet! vous êtes majeur, vous, respectable monsieur, et puisque vous avez fait une folie, vous la paierez.

— Je me ruinerais avant d'y consentir!

— Paix, messieurs! interrompit le mourant. Mes minutes sont comptées. Que j'emploie au moins le peu d'instans qui me restent à assurer l'avenir de mon enfant.

— Confrère, voulez répliquer Lenoir, permettez...

Mais son fils lui sera fortement le bras, et il se tut de mauvaise grâce. Thomas fut qu'ques secondes avant de reprendre la parole. Il semblait qu'il désirât vivement et craignit tout à la fois de provoquer une réponse à la question qui se pressait sur ses lèvres.

— Monsieur mon confrère, dit-il enfin avec effort et d'un ton grave, je fais appel à votre franchise. Ma fille... ma pauvre Clémence! s'ait-elle... ce que vous savez?

Lenoir ouvrait la bouche pour dire oui, lorsqu'Edmond, voulant au moins épargner au moribond cette suprême angoisse, répondit sans hésiter:

— Clémence ignore tout, monsieur

— Elle ignore tout! s'écria Lenoir avec un subit enthousiasme qui ramena le sang à sa joue adérvessée; elle ne sait pas!... Oh! béni, béni soit le ciel! elle ne mandira point la mémoire de son père!

Puis, parlant avec une sorte de volubilité:

— Ecoutez! bâtons-nous, ajouta-t-il, je sens que ce sont là mes dernières paroles. Cette joie, que je remercie Dieu de m'avoir accordée, m'a brisée... Pascal, vous m'avez tué; je vous pardonne... Ne souriez pas! Vous vous souviendrez de mon pardon à l'heure de votre mort... qui est proche... Le que vous voulez, c'est toute ma fortune; je vous la donne, je vous la donne de grand cœur! Il ne faut pas que la main de ma Clémence soit souillée par cet or mal acquis.

— Néanmoins, confrère, je vous tenais observer... commençait Lenoir.

— Laissez!... Pascal, donnez ce qu'il faut pour écrire. J'ai écrit la force de tracer mon nom au bas d'une page blanche. Vous écrirez au-dessus ce que vous voudrez.

Pascal se hâta d'obéir. Lenoir trépinait de dépit, et grommelait entre ses dents qu'un acte souscrit *in extremis*, dans le délire de la fièvre, est nul, de toute nullité!

— Avant de signer, Thomas reprit, en s'adressant à Pascal:

— Remettez-moi les titres de ces messieurs... Oh! n'hésitez pas, ou il sera trop tard.

Pascal obéit encore. Thomas signa.

— Maintenant, dit-il en tendant les deux obligations à Lenoir, représentez votre bien, confrère. De meurs pauvre comme j'aurais dû vivre, et ne laisse rien après moi. Mais, au nom de Dieu, exaucez ma prière ! Que ma fille ait un abri sous votre toit, qu'elle soit votre enfant.

— Sur mon salut ! s'écria Edmond en tombant à genoux, je jure que Clémence sera ma femme.

— Merci... merci ! murmura Thomas d'une voix inintelligible.

La mort avait attendu cet instant ; il expira.

Pascal entra sur-le-champ en possession des biens du docteur Thomas. Nul ne lui contesta ses droits, et lui seul recueillit le fruit de l'infamie.

Lenoir n'avait rien promis. Il donna d'assez bonne grâce l'hospitalité à la pauvre Clémence, et crut en cela remplir, sinon outrepasser son devoir. Lorsque Clémence, après un an de larmes, fit quelque trêve à sa douleur, Edmond alla trouver son père et rappela le serment que, lui Edmond, avait fait au lit de mort de Thomas. Lenoir haussa les épaules.

Heureusement le jeune homme avait un cœur ferme et noble. Il se raidit et parla haut. Lenoir, dont le faible esprit était arrivé au dernier degré de la caducité, ne put résister bien long-temps. Il murmura et se soumit. Edmond épousa Clémence.

Ainsi se trouva, bien malgré lui, réalisée la promesse que Lenoir, alors dans tout l'éclat de ses triomphes, avait faite à Thomas au temps de sa mi-ère :

— Nous marierons nos enfants, avait-il coutume de dire.

Quoiconque lui aurait prédit en ce temps les circonstances extraordinaires et romanesques qui devaient amener cette réunion, eût passé à ses yeux pour un imposteur ou un fou.

Les premiers temps, il ne fit point trop bonne mine à sa bru, mais il se réconcilia avec ce mariage en voyant grandir un petit-fils, dont la jambe annonçait devoir être irréprochable.

Quelque dix-huit mois après la mort de Thomas, un soir d'hiver, deux hommes se rencontrèrent au coin des rues du Pot-de-Fer et du Vieux-Colombier, à cette même place où Pascal avait dressé son embuscade, la nuit où il commença son cours d'opération en assommant deux paisibles bourgeois du quartier Saint-Sulpice. Nos deux hommes s'examinèrent quelques secondes avec précaution ; puis, s'abordant brusquement, ils jouèrent cette scène que *L'Auberge des Adrets* a rendue de nos jours populaire, mais qui ne pouvait point alors passer pour un plagiat :

— La bourse ou la vie ! dirent-ils en même temps.

Puis, s'examinant mieux, ils partirent à la fois d'un large éclat de rire.

— Grouin ! dit l'un.

— Rondel ! dit l'autre.

— Hélas ! oui, mon ami, j'ai quitté pour long-temps ma retraite picarde et ses agrestes bonheurs !

Rondel était, nos lecteurs ne l'ont point oublié peut-être, ce bandit, amateur de la belle nature, qui avait été, avec Grouin, l'un des employés de Pascal. Il était couvert de haillons, figurant assez mal une veste de labourer. Son costume ne le cédait en misère qu'à celui de Grouin lui-même.

M. de Rabastoul avait en effet, depuis quelque temps, subi une fortune tout à fait contraire. Pascal s'était fait un homme paisible et ne l'employait plus. Le malheureux gentilhomme avait vendu chaussures, feutre, pourpoint, et jusqu'à sa redoutable rapière. Rondel, de son côté, n'avait guère été plus heureux. De mauvaises récoltes, de nombreuses fredaines l'avaient obligé à s'exiler de son paisible asile, qu'il pleurait à chaudes larmes, en dévalisant les passans par manière de consolation.

— De sorte que, dit Grouin, après ces explications mutuelles et préliminaires, tu n'as ni sou ni maille ?

— Non. Et toi ?

— Ni moi... Mais je connais un trésor.

— Un trésor !

— De quoi acheter la Picardie tout entière.

— Part à deux, n'est-ce pas ?

— Volontiers. Mais il s'agit d'un gaillard solide, bien qu'il commence à se faire vieux... As-tu ton couteau ?

— Je n'ai pas un elou, mon ami !... Voici mon arme : un gourdin coupé sur mes propriétés... O mes boureaux ! vous ai-je donc perdus pour toujours !

— Diable ! dit Grouin en se grattant l'oreille, notre arsenal n'est pas brillant... N'importe ! veux-tu tenter l'aventure ?

— Que ne ferait-on pas pour conquérir la Picardie ? déclara Rondel.

Et les deux bandits se mirent en marche. Ils enfilèrent une rue obscure qui aboutissait à un mur où s'ouvrait une porte basse, la porte qu'avait vainement essayé d'ouvrir Edmond, le soir de la tentative de l'enlèvement.

Grouin et Rondel ne s'arrêtèrent pas pour si peu. Ils escaladèrent le mur et retombèrent sur l'esplanade,

— Il me semble que je reconnais la localité, dit Rondel.

— C'est possible, répondit laconiquement Grouin.

Ils s'enfoncèrent sous la charnuelle.

— O campagne ! murmuraît Rondel, combien ta verdure est plus belle que celle de ces arbrisseaux rabougrés ! Qui me rendra ma Picardie ?

Comme ils sortaient du couvert, la façade intérieure de la maison de Thomas se montra à leurs yeux. Une seule fenêtre était éclairée.

— Le docteur?... demanda Rondel à voix basse.

— Il est mort, répondit Grouin.

— Qui donc ?

— Pascal, qui m'a fait tuer et ne m'a point payé ; Pascal, qui est plus riche à lui seul que tout le quartier Saint-Sulpice ensemble !

— Il doit avoir une armée de valets ?

— Pas un seul !... le vieux fou est plus avare encore que riche ; il a renvoyé tous ses valets et meurt de faim auprès d'une montagne de louis d'or.

— Il dinait bien, pourtant, autrefois ! dit Rondel.

— Maintenant, il regarde sa caisse. Cela lui tient lieu des trois services et du dessert.

Nos deux bandits connaissaient parfaitement les êtres de la maison, cependant ils passèrent une partie de la nuit à surmonter les obstacles que Pascal avait prudemment multipliés. Enfin, une dernière porte céda à leurs efforts, et ils se trouvèrent face à face avec celui qu'ils cherchaient.

— Il dort ! prononça bien bas Rondel en s'avançant à pas de loup.

Grouin le suivit de même.

Pascal dormait en effet. Sans cette circonstance, il est probable que l'attaque de nos deux associés aurait eu pour eux de fâcheux résultats ; car, auprès du dormeur, deux pistolets démesurément longs présentaient leurs bouches cannelées. Pascal s'était endormi, la tête appuyée sur le rebord de sa caisse ouverte ; sur une table, on voyait les restes de son repas : un peu de pain bis et du fromage.

À la vue du monceau fabuleux de pièces d'or de toute taille et de toutes empreintes qui contenait le coffre-fort, Grouin et Rondel eurent grand peine à se contenir. Grouin levait déjà son bâton, lorsque Rondel le retint.

— Ceci est plus sûr ! dit-il en saisissant un des pistolets.

Nous tirons le voile sur la scène qui suivit. Nous dirons seulement que les deux bandits sortirent, plant sous le poids de leur charge, et que pourtant les hospices de Paris, appelés à la succession de Pascal, à défaut d'ayant-droit, eurent encore un fort bel héritage.

Comme le lecteur peut le penser, tous ces événements, si secrets qu'on eût essayé de les tenir, ne purent manquer de transpirer dans le public. Les domestiques et pensionnaires du docteur parlèrent ; peut-être même Grouin, — nous ne disons rien de Rondel, qui se hâta de regagner sa Picardie, — laissa-t-il échapper quelques indiscretions. Toujours est-il que plusieurs versions, touchant la mort du docteur et ce qui l'avait amenée et suivie, se répandirent dans Paris ; elles différaient entre elles, mais se rapprochaient toutes plus ou moins de la vérité, en ce qui concerne la coupable industrie de Thomas et sa fin tragique.

Aussi, et il existe encore sans doute bien des vieillards qui peuvent se rappeler ce dicton populaire, lorsqu'il arrivait à un intrigant ou à un fripon de subir la peine de ses ténébreuses manœuvres, on disait de lui, en manière de proverbe, avant la révolution : IL A PRIS LE VULNÉRAIRE DU DOCTEUR THOMAS.

PAUL FEVAL.

LA VENGEANCE D'UN MAURE.

I.

La Place de Viva-Rambla.

Le dimanche 4 septembre 1619, vers le déclin du jour, toutes les cloches de Grenade sonnaient à triple volée : c'était l'heure du salut. Il y avait grande foule sur la place de Viva-Rambla, pour voir toutes les belles senoras qui se rendaient à la cathédrale. Parmi elles, une surtout fixait tous les regards. C'était une jeune fille de seize ans à peine, à la taille svelte et élancée comme le statuaire nous représente Diana chasserresse ; une tête brune et rêveuse du plus beau profil grec, encadrée par des cheveux d'un noir d'ébène, et qui se détachait radieuse toutes les fois que le briso du soir venait soulever les plis de sa mantille. Elle marchait à côté de sa mère, grande et forte femme au port de reine, sur le front de laquelle les chagrins plutôt que les années paraissaient avoir tracé des rides profondes ; devant et derrière elles venaient un grand nombre de serviteurs en splendides livrées. Lorsque la jeune fille passa devant un groupe de cavaliers du régiment des gardes wallonnes, arrivé depuis peu de temps dans la ville, et y eut un grand murmure d'admiration, et, comme tous s'interrogeaient en s'extasiant sur tant de beauté, un vieillard de haute taille, au visage basané, dissimulant mal, sous un manteau blanc froissé en plusieurs endroits, les haillons dont son corps était revêtu, la tête couverte d'un lambeau d'étoffe qui pouvait avoir été un turban, et portant à la main un long bâton de pèlerin, se dressa tout à coup au milieu du groupe, et, après avoir jeté sur chacun des interlocuteurs un regard rempli d'une étrange gravité, s'écria :

— Vous voulez savoir quelle est cette jeune fille, mes cavaliers ; je vais vous le dire, moi : c'est la belle dona Inez de Penafior, fille de don Juan de Penafior, grand d'Espagne de première classe, général des armées du roi et gouverneur de Grenade, mort il y a un an ; c'est la sœur de don Lopez de Penafior, mort il y a deux ans ; de don Mautrique, mort il y a trois ans, de don Sébastien... Mais que vous importe à vous tous

ces morts? D'ailleurs, n'y a-t-il pas assez de place dans les caveaux de la cathédrale pour bien d'autres encore?

Pendant que cet homme parlait ainsi, sa physionomie s'était empreinte d'une expression sauvage qui glaça ses auditeurs d'effroi, et l'un d'eux ayant ajouté d'un air de compassion :

— C'est donc une maison bien malheureuse que la maison de Penaffor ! le vieillard reprit d'une voix presque inarticulée et comme s'il se parlait à lui-même :

— En sans de plus malheureux encore, moi.

En ce moment parut à l'autre bout de la place, enveloppé dans un manteau de couleur sombre, avec un large feutre ombragé de plumes noires et rabattu sur son visage, un cavalier à la démarche hautaine et résolue. Sait qu'il y eût dans l'œil noir de ce cavalier, brillant d'un feu sombre, sous la visière de son feutre quelque chose qui commandait la crainte et le respect, soit qu'il dût à son rang la déférence de la foule, on put remarquer que les flots de population, se ruant en tous sens sur la place, s'ouvraient devant lui avec une merveilleuse facilité, bien qu'il ne fût accompagné d'aucun esclave ou valet pour lui frayer le passage. Le pèlerin l'ayant aperçu marcha droit à lui, et il y eut entre eux quelques paroles échangées à voix basse ; puis ils se séparèrent, et le cavalier continua sa marche dans la direction de la capitale ; mais, comme il passait près du groupe des gardes wallonnes, deux jeunes officiers qui paraissaient être de ses amis l'arrêtèrent familièrement par le bras, et l'un d'eux lui dit :

— Bonsoir, capitaine, vous arrivez trop tard aujourd'hui sous le porche de la cathédrale pour offrir l'eau bénite à la dame de vos pensées.

Le capitaine (car tel était simplement le grade de ce cavalier) parut vivement contrarié de cette rencontre ; et, cherchant à se dégager :

— Oh ! il n'importe, s'écria-t-il avec mauvaise humeur, par saint Jacques ! laissez-moi, je suis pressé.

— Un seul mot, de grâce, capitaine, reprit le jeune officier ; pourriez-vous nous dire quel est ce pèlerin qui vous parlait, il n'y a qu'un instant, et que je vois encore sur vos pas ?

— Je ne sais, en vérité, messieurs, mais je le retrouve partout.

Et il allait à ces mots traverser l'angle de la place qui avoisine la rue des Tis-erands, par où l'on se rendait alors à la cathédrale, lorsque, sur le seuil de l'hôtel voisin, haussé de quelques degrés au dessus du sol, se montra une face rubiconde de vieillard, accompagnée d'un ventre d'une remarquable obésité, d'un trousseau de clés et d'une façon d'amidonnée. A peine ce nouveau venu eut-il fait un pas pour descendre les degrés, que, de tous les coins de la place, retentirent des accents de la plus vive allégresse, et qu'une nuée de mendians, sortie on ne sait d'où, vint s'abattre devant l'hôtel en question et interrompre momentanément la circulation de la place, en écartant de toute la force de ses poumons :

— Vive le seigneur Geronimo ! La charité, s'il vous plaît, seigneur majordome ! Vive à jamais la très noble maison de Penaffor !

Le seigneur Geronimo, se rengeant avec beaucoup de gravité, fit un majestueux signe de la main qui redoubla encore les cris et les bénédictions de l'assistance, car on avait vu luire dans cette main, aux rayons du soleil couchant, une poignée de maravédis ; puis il commença à s'avancer au milieu des gardes-du-corps improvisés, distribuant à droite et à gauche les amonnes dont son escarcelle était remplie. Tout à coup, sa physionomie changea, et les yeux hagards, la bouche béante, il s'arrêta pâle et immobile d'horreur. Le pèlerin au visage basané et au manteau blanc se trouvait alors devant lui et tendait la main.

— Que vois-je ? s'écria-t-il d'une voix à peine articulée ; c'est Hassan, le Maure, Hassan el Zegri ! Le voilà donc revenu à Grenade ! Malheur ! malheur ! Toutes les fois qu'il meurt quelque un dans la maison de Penaffor, Hassan est là, Hassan le renégat ! Hassan le maudit ! Quand figurera-t-il donc, avec le san-benito en tête, dans un auto-da-fé ?

En parlant ainsi, il se mit à fuir avec une vélocité dont on ne l'eût pas cru susceptible, en faisant maint signe de croix. Tous les mendians terrifiés l'imitèrent, en s'écartant du pèlerin comme d'un pestiféré ; puis, comme s'ils s'étaient repenit de leurs premiers mouvements, ils revinrent sur leurs pas avec une sourde rumeur, et, frappant le sol de leurs bâtons et de leurs béquilles, ils s'appréciaient à se jeter sur Hassan. Déjà plusieurs cris isolés de « Maure l'infidèle ! » commençaient à retentir, lorsque le capitaine, qui était demeuré muet spectateur de cette scène, tira son épée, et se portant en avant du mendiant maure, annonça par un geste plein de menace l'intention de le défendre. Cette démonstration, appuyée par un mouvement des jeunes officiers qui vinrent immédiatement se ranger aux côtés de leur chef, suffit pour faire reculer les plus acharnés à l'autre extrémité de la place. Hassan avait écouté avec un froid dédain les anathèmes et les cris de mort lancés contre lui, et son visage n'avait éprouvé aucun changement. Lorsqu'il vit l'action du capitaine, il demeura également impassible ; seulement une larme glissa au bord de sa paupière, puis, souriant amèrement, il s'écria :

— Vous voulez me connaître, mes cavaliers : eh bien ! vous venez d'entendre le seigneur Geronimo, majordome de Penaffor, et vous savez qui je suis. Oui, mes nobles cavaliers ; on me nomme Hassan el Zegri, et je suis de retour dans Grenade où ont régné mes ancêtres et où moi je m'endie. La charité, s'il vous plaît, mes cavaliers, au dernier rejeton de cette tribu qui a écrit son nom sur les murs de l'Alhambra avec le sang des Abencérages, et qui écrit le sien sur la porte de l'hôtel de Penaffor, ou on lui a refusé l'aumône.

En prononçant ces paroles, il monta lentement les degrés du perron

de l'hôtel, et, tirant de sa ceinture un poignard, il inscrivit avec la pointe, sur la porte de chêne, deux mots arabes qui signifiaient *maison à vendre* ; puis, après avoir posé son seau avec le pomcan de son arme, il s'éloigna tranquillement.

Les cavaliers qui l'avaient regardé faire avec stupefaction le suivirent long-temps des yeux, et, lorsqu'il eut enfin disparu, l'un d'eux ne put s'empêcher de s'écrier :

— Par la croix ! messieurs, il y a quelque chose d'étrange et de terrible à la fois dans cet homme, et, si je ne l'aurais vu là devant moi en chair et en os, je serais volontiers que c'est le Maure enchanté qu'on voit se promener la nuit sur les cimés dentelées de l'Albaycin et qui, en expiation de quelque forfait, est condamné à survivre seul à une nation éteinte.

— Parlons d'autre chose, murmura tout bas un des jeunes officiers : vous savez tous quel est l'esprit superstitieux du capitaine ; voyez comme il est devenu rêveur... Ah ! capitaine, vous avez bien perdu ; je vous jure, à ne pas venir plus tôt ce soir sur la place de Viva-Rambal ; vous auriez vu la plus adorable créature, une vraie madone de Vélazquez, la belle dona Inez de Penaffor, la perle de Grenade.

— Neureux celui qui pourra s'emparer d'un pareil trésor, ajouta un second.

— Oh ! c'est déjà fait, reprit étonnement un troisième.

— En êtes-vous bien sûr ? s'écria d'une voix terrible le capitaine, qui jusque alors n'avait paru prendre aucune part à la conversation.

Le jeune officier demeura interdit à cette brusque apostrophe, car elle semblait annoncer un démenti de la part d'un homme qui jusque alors ne s'était jamais battu en duel sans tuer son ennemi, et ce fut avec la plus grande hésitation qu'il annonça avoir vu la nuit précédente un beau cavalier descendre du balcon de dona Inez. Le capitaine le regarda fixement, puis, de l'air le plus négligent du monde, il s'écria :

— Au fait, messieurs, que nous importe dona Inez ? N'y a-t-il pas bien d'autres beautés dans Grenade ? Voici la nuit ; venez, je vous propose une partie de basset.

Deux heures environ après cet entretien, la place de Viva-Rambal était devenue déserte. Il faisait nuit close. Toutes les boutiques étaient fermées ; pas une lumière ne brillait à travers les croisées, et au morne-silence qui régnait sur la place et dans les rues d'alentour, il semblait que toute la ville de Grenade fût endormie. Un jeune cavalier, vêtu avec tout le luxe de l'époque, vint à passer en fredonnant un joyeux refrain, et, s'étant dirigé vers l'hôtel de Penaffor, il soulevait déjà le marteau de fer lorsque les sons d'une mandoline vinrent frapper son oreille. Poussé par je ne sais quel instinct de curiosité, il demeura la main suspendue sur le marteau, cherchant à découvrir dans l'ombre de la place le musicien inconnu qui donnait cette sérénade, et le logis auquel elle s'adressait. Cependant les sons s'approchaient de plus en plus ; mais la nuit était si noire qu'il était impossible de découvrir aucun objet à trois pas devant soi. Tout à coup un nouveau bruit vint distraire l'attention du jeune cavalier. Une fenêtre de l'hôtel s'était ouverte presque immédiatement au dessus de sa tête et une jalouse venait d'être soulevée. La mandoline se tut, et, en prêtant une oreille attentive, le jeune cavalier put recueillir le dialogue suivant, murmuré à voix basse par une jeune camériste de dona Inez et le musicien inconnu.

— Est-ce vous ?

— Oui ; ne me reconnaissez-vous pas ?

— Il fait si noir ! Parlez vite, que voulez-vous ?

— C'est un billet pour votre maîtresse.

— Elle m'a ordonné de n'en plus recevoir.

— Ce sera le dernier.

— Est-ce bien sûr ?

— Je vous le promets.

— Ecoutez... Il m'a semblé entendre remuer sous le balcon du côté des degrés.

— Ce n'est rien, rassurez-vous, et tendez-moi votre main.

— En vérité... je ne sais... c'est un péché que je fais là.

— Allons ; je vous attends.

Et à travers un des trous de pierre de la balustrade, un bras s'avança ; le musicien, s'aidant d'une des saillies de la muraille, se hissa jusqu'à point où il pouvait atteindre ce bras, et déposa dans la main qu'on lui tendait le billet fatal ; puis il sauta à terre et s'enfuit ; mais à peine il touchait le sol qu'une autre main, une main qui semblait être de fer sous le gant dont elle était recouverte, saisit avec une étreinte convulsive les doigts délicats et potelés de la camériste, et leur arracha le billet. La jeune fille poussa un cri, retira vivement son bras, et l'on entendit immédiatement après le bruit de la jalouse et de la fenêtre qui venaient d'être précipitamment refermées.

A ce bruit, la porte de l'hôtel de Penaffor s'ouvrit, et la face empourprée de maître Geronimo se dessina sur le seuil, à la lueur d'une lanterne dont il était porteur. Les yeux effarés de l'honnête majordome tombèrent presque immédiatement sur le jeune cavalier qui se trouvait dans ce moment au bas des degrés, et prenant aussitôt une attitude pleine d'humilité et de respect :

— Ah ! monseigneur ! s'écria-t-il, est-ce bien vous que je vois ? Que vous est-il donc arrivé ? Comme vous êtes pâle ! Pourquoi sortir ainsi le soir, sans aucune suite ? Il y a tant de vagabonds dans Grenade ! et puis cela inquitte votre noble mère et votre auguste seigneur.

A ce dernier mot, il y eut dans la physionomie du jeune cavalier un mouvement presque imperceptible du plus amer dédain, et, sans répon-

dre un seul mot aux humbles remerciements de son majordome, il lui or donna d'élever sa lanterne, puis, avec une rage concentrée, il brisa le cachet d'un billet qu'il déchira presque en le dépliant.

Après l'avoir lu, il frappa violemment du pied et demeura quelques instans comme absorbé dans une profonde rêverie.

— Les nuits commencent à devenir fraîches, balbutia timidement Geronimo, je pense que monseigneur ferait bien de rentrer.

— Point de signature ! murmura entre ses dents le jeune gentilhomme.

— Je crois que la noble comtesse de Penafior n'est pas encore couchée ; elle serait bienheureuse si Mgr son fils venait lui baiser les mains. C'est qu'elle vous aime tant, votre mère, monseigneur ! Après tout, n'êtes-vous pas son fils unique maintenant, le seul héritier du beau nom de Penafior ? Hélas ! tous les autres sont au ciel... Et votre sœur vous aime bien aussi.

Le comte de Penafior ne put entendre prononcer de nouveau le nom de sa sœur sans jeter sur le pauvre majordome un regard farouche ; mais il se remit bientôt, et, comme frappé d'une idée subite, il tira des tablettes de son sein, y écrivit à la hâte quelques mots, et, dissimulant une larme sous un sourire :

— Tiens, mon bon Geronimo, dit-il au majordome en affectant une grande tranquillité, prends ces tablettes, tu les remettras à ma mère demain matin, à moins que je ne vienne te les réclamer, et sur ce, adieu, mon bon vieux majordome.

— Comment, monseigneur, reprit Geronimo avec le plus grand trouble, vous ne rentrez pas à l'hôtel ?

— Non, pas encore, une affaire indispensable...

— Permettez-moi du moins de vous accompagner.

— Impossible, c'est un secret. Ainsi, va-t'en, et ne dis à âme qui vive dans l'hôtel que tu m'as vu avant demain matin. Il y va de l'honneur d'une dame, tu comprends ?

— Ah ! monseigneur, prenez garde ! prenez garde ! j'ai vu rôder ce soir près d'ici le vieil Hassan, le damné Maure.

— Je ne suis pas superstitieux, va-t'en, Geronimo, et sois discret surtout ; tu me le promets, n'est-ce pas ? Adieu ! adieu !

Geronimo rentra dans l'hôtel et la porte se ferma.

Pendant le temps qu'avait duré l'entretien qui précède, les nuages qui obscurcissaient le ciel s'étaient dissipés, et la lune qui était alors dans tout son plein éclairait d'une vive lueur la place silencieuse et déserte de Viva-Rambla. Le jeune comte de Penafior, après s'être promené quelque temps, en proie à la plus vive agitation, se mit à relire le billet qu'il n'avait cessé de froisser entre ses doigts. Espérait-il y trouver quelque indice qui affaiblirait le crime de sa sœur, ou faut-il penser qu'il cherchait seulement ainsi à s'affermir dans la résolution terrible que venait de lui dicter l'honneur de sa famille outragée ? Ce billet était ainsi conçu :

« Chère Inez, si votre amour égale le mien, il faut m'en donner cette nuit même une preuve éclatante. Puisque l'obscurité de ma naissance m'interdit d'aspirer à votre main tant que je serai sur le sol de l'Espagne, consentez à me suivre en France, où je pourrai du moins vous nommer ma femme. Mes préparatifs sont faits, et je serai ce soir, à minuit, sous votre balcon, avec une échelle de cordes. Inez ! mon Inez » adorée, dis-moi que tu ne me refuseras pas !

Le billet, comme on le sait, n'était point signé.

Dans ce moment, onze heures trois quarts sonnerent à la cathédrale de Grenade. Le comte de Penafior replia vivement le billet, tira son épee, l'éprouva en faisant ployer la lame sur le pavé, puis il alla se blottir silencieusement sous le balcon de l'appartement de sa sœur. Il y était à peine depuis cinq minutes, lorsqu'un cavalier, enveloppé d'une cape de couleur noirâtre et la tête couverte d'un large sombrero empanaché de plumes noires, parut à l'une des extrémités de la place ; et, après avoir regardé avec attention si nul obstacle ne pouvait le trahir, marcha droit vers l'hôtel de Penafior, et s'arrêta devant le balcon de dona Inez.

II.

L'Hôtel de Penafior.

Il était une heure du matin. La belle dona Inez reposait bercée par ce doux songes. La porte de sa chambre s'ouvrit mystérieusement, et une jeune femme qui tenait une lampe à la main et dont le visage était décomposé par la plus vive frayeur, s'avança sur le seuil. C'était Juanita, l'une de ses caméristes. Elle s'arrêta un instant dans l'attitude de quelqu'un qui écoute, sembla hésiter un moment, puis, résolue tout à coup, franchit à pas précipités l'intervalle qui la séparait du lit de sa maîtresse. Alors, lui saisissant vivement le bras :

— Senora ! senora ! lui dit-elle à voix basse, n'avez-vous pas entendu tout à l'heure du bruit sous le balcon ?

— Moi ! je n'ai rien entendu, et pourtant il y a à peine quelques instans que j'étais endormie. Tu es folle, ma pauvre Juanita, laisse-moi dormir. Oh ! si tu savais quel tort tu m'as fait en me réveillant ! Je révais de lui...

— De lui ?

— Oui, de mon beau capitaine.

— Ah ! senora, reprit la jeune camériste avec un trouble toujours croissant, Dieu veuille qu'il n'arrive pas quelque malheur !

— Quel malheur peux-tu craindre ?

— Senora, j'embrasse vous genoux, ajouta Juanita en tombant au pied du lit de sa maîtresse et en versant un torrent de larmes, je vais tout vous dire... pardonnez-moi... il n'y a pas de ma faute, je vous le jure. Apprenez que ce soit une main inconnue, là-bas, sous ce balcon... est venue m'arracher le billet que le messager ordinaire du capitaine venait de déposer dans la mienne.

— Dona Inez devint pâle comme la mort, et, se soulevant sur son lit avec un geste convulsif :

— On l'a pris ce billet, s'écria-t-elle ; ah ! malheureuse, je suis perdue... Que faire ? que devenir ?

— Ecoutez ! dit Juanita toute tremblante, je vous jure que j'entends encore du bruit sous le balcon. Tout à l'heure c'était comme un cliquetis d'épées ; on dirait maintenant le râle d'un agonisant. Senora, laissez-moi aller voir ce que c'est.

Et la camériste, qui était restée à genoux au pied du lit de sa jeune maîtresse, se releva et ouvrit doucement la fenêtre. La lune commença à s'incliner derrière les tours de l'Albicyon, et la place de Viva-Rambala était sombre et silencieuse. Juanita se pencha sur le balcon, promena ses regards de tous côtés, et revint auprès du lit, plus tranquille.

— Je n'ai rien vu, dit-elle, je ne serais trompée...

— Dieu soit loué ! s'écria dona Inez ; car je craignais déjà que ma mère, instruite de mon fatal secret, n'eût fait assassiner le capitaine. Mais qui peut avoir pris ce billet ? Quelque écolier de l'Université peut-être... Oh ! s'il en est ainsi, je n'ai rien à craindre : à cet âge, on a l'âme généreuse, et ce n'est point un jeune homme qui voudrait faire le malheur d'une pauvre fille qui n'a jamais offensé personne en sa vie.

En parlant ainsi, dona Inez cherchait à s'abuser elle-même sur les suites d'un événement qui pouvait devenir si funeste pour elle. Puis, comme c'est assez l'ordinaire des femmes, et des Espagnoles surtout, ramenée par le sentiment du péril qu'elle courait à des idées de dévotion :

— Juanita, ajouta-t-elle, je sens que je ne pourrai plus dormir de la nuit ; habille-moi. Ne veux-tu pas prier avec moi la Sainte-Vierge, afin qu'elle détourne le malheur qui nous menace.

La camériste se mit en devoir d'habiller sa maîtresse, et, tout en remplissant cette tâche, elle lui disait :

— Si j'étais à votre place, senora, je considérerais cette aventure comme un avertissement du ciel, et je ne reverrais plus le capitaine. Il ne peut rien arriver de bon d'une pareille liaison. Une jeune fille de grandemaison comme vous ne saurait devenir l'épouse d'un officier qui n'a pour toute noblesse et tout bien que sa cape, son épee et sa bonne mine. Et puis, je suis comme le seigneur Geronimo, moi. Ce mendiant maure me fait peur, et je ne sais pas comment le seigneur don Rafaël a pu choisir un pareil messager d'amour. Ainsi, senora, croyez-moi, renoncez au capitaine et oubliez-le.

Dona Inez poussa un profond soupir et répondit en mettant la main sur son cœur :

— Je sens là quelque chose qui me dit que j'aimerais toute ma vie don Rafaël. Juanita, prions pour lui.

Les deux jeunes femmes s'agenouillèrent devant un prie-dieu, et se mirent à réciter avec ferveur toutes leurs oraisons. Vers trois heures du matin, un léger bruit vint les distraire de ce pieux exercice. Un homme avait escaladé le balcon et franchissait lestement la fenêtre restée entrouverte. Les deux femmes poussèrent un léger cri en reconnaissant don Rafaël. Son visage, habituellement pâle, l'était plus encore que de coutume.

— Inez, s'écria-t-il, ne soyez point surprise de me voir à une pareille heure. Au point du jour, je dois quitter Grenade, et je n'ai point voulu partir sans vous dire adieu.

A ces mots cruels, Inez se sentit prête à défaillir, et, jetant ses bras au cou de son amant :

— Partir ! vous ! dit-elle, mais vous ne le pouvez pas, car je vous aime, vous le savez, vous m'appartenez comme je vous appartiens. Qui vous force à partir ? Ma mère est-elle donc instruite de tout ? Ce billet que vous m'avez écrit hier serait-il déjà entre ses mains ? Qui vous l'a dit ? Oh ! répondez-moi donc vite, car vous me faites mourir.

— Rassurez-vous, reprit le capitaine, voici ce billet.

Et en même temps il tira de son sein un papier tout froissé qu'il mit sous les yeux de dona Inez. Un éclair de joie illumina le front de la jeune fille.

— Sauvée ! s'écria-t-elle, sauvée ! Entends-tu, Juanita ? nous sommes sauvées toutes deux. Quel bonheur ! Mais alors, pourquoi quitter Grenade ? Parlez-moi donc, que j'entende le son de votre voix, qui est si douce à mon oreille. Vous aurais-je offensé, Rafaël ? C'est donc sans le savoir, et me voilà prête à vous demander pardon à genoux.

Pendant que dona Inez s'exprimait ainsi, un violent combat paraissait se livrer dans l'âme du capitaine. Les yeux hagards, la bouche béante, il voulait parler, et la parole expirait sur ses lèvres. Lorsque la jeune fille s'inclina devant lui, en sollicitant ingénument son pardon pour une faute imaginaire, il y eut des larmes dans ses yeux, et, en proie à la plus vive émotion, il baisa la tête. Dans ce mouvement, sa bouche rencontra le front de dona Inez. Ce contact le fit tressaillir, et se dégageant brusquement des bras qui l'étreignaient, il s'enfuit à l'extrémité opposée de la chambre où se passait cette scène, en s'écriant :

— Inez ! Inez ! dites-moi que vous m'aimez toujours, que vous ne me mandrez pas. Voici l'aube qui commence à poindre, je ne puis demeurer plus long-temps. Adieu, Inez, ne me demandez pas pourquoi je

part. Vous le saurez assez tôt. Adieu... adieu... Donnez-moi votre main à l'air, c'est tout ce que je vous demande.

Inez leva les yeux au ciel comme si elle y eût cherché une inspiration ou un pardon peut-être, puis elle dit d'une voix ferme :

— Eh bien, don Rafael, vous ne partirez pas seul, car j'espère que vous ne refuserez pas d'emmener votre femme.

Le capitaine porta vivement ses mains à son visage : était-ce pour cacher sa douleur ou sa joie !

À cet instant, on entendit dans l'intérieur des appartemens le bruit d'une porte qui venait de s'ouvrir, et Juanita s'écria :

— S-mora ! on vient, et je reconnais le pas de votre mère.

La fenêtre était fermée ; on ne pouvait plus songer à fuir par cette issue. Juanita poussa le capitaine dans un cabinet et en tira la porte à elle, lorsque la comtesse parut.

— Doña Inez, ma fille, dit cette dernière sans s'apercevoir du trouble de dona Inez et de la camériste, car le jour commençait à peine à poindre, et Juanita s'était empressée d'étendre la lampe ; vous êtes bien naturelle aujourd'hui.

— La senora veut accomplir une pénitence de son confesseur, répondit la camériste avec cette présence d'esprit qui ne manque guère aux personnes de sa condition.

— Sortez ! dit la comtesse avec l'air de hauteur qui lui était habituel, je parle à dona Inez de Penafior.

Restée seule avec sa fille, la comtesse s'assit dans un fauteuil, et ayant invité Inez à prendre un escabeau à côté d'elle, elle parut se départir de la froide dignité que tous dans sa maison, à commencer par ses enfans, avaient toujours trouvée empreinte sur son visage. Ce n'était pas que les sentimens affectueux manquaient chez cette femme, et on disait même que, dans sa jeunesse, elle s'était montrée tendre et expansive ; mais, frappée successivement dans tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, son mari et ses enfans enlevés par une mort prématurée, il semblait que la douleur lui eût fait subir au moral cette transmutation que les fables de la Grèce racontent de Niobé. Heureuse si les nouveaux coups que le sort lui réservait n'eussent pas reveillé en elle cette sensibilité que l'on disait éteinte !

— Ma fille, dit-elle, c'est un grave entretien que je vais avoir avec vous, et c'est en même temps une grâce que je viens vous demander.

— Une grâce à moi, ma mère, répondit Inez avec étonnement, ne suis-je pas votre fille ?

— Répondez, aimez-vous votre frère de tout votre cœur, et seriez-vous disposée à faire pour lui le sacrifice de ce que vous avez de plus cher au monde ?

— En doutez-vous, ma mère ? Tout, excepté vous.

— Eh bien ! si se présente une occasion de relever le nom de notre famille par une illustre alliance. On m'offre pour votre frère la main de la nièce du cardinal duc de Lerme et une charge importante à la cour, à la seule condition qu'il sera l'unique héritier de tous les biens de votre père et que vous entrerez dans un couvent. Je connais les droits que les lois du royaume me donnent à cet égard, mais j'ai voulu que votre frère ne fût redevable de la haute position qui lui est offerte qu'à votre seule volonté. Parlez, consentez-vous à entrer en religion ?

Il est aisé de se figurer tout ce que dut éprouver dona Inez à ces paroles de sa mère. Le cloître, à elle qui aimait, qui était aimée, et qui tout à l'heure encore voulait fuir avec son amant ! Un tel sacrifice était au dessus de ses forces, et elle se mit à pleurer. Alors sa mère, cette femme si froide et si sévère, se pencha vers elle, l'embrassa, l'attira sur ses genoux, la nomma deux noms les plus tendres.

— Je vous ai affligée, Inez, lui dit-elle, mais vous me pardonnerez d'avoir voulu vous éprouver ainsi, quand vous saurez que votre frère a refusé hier de lui-même l'alliance qui lui était offerte à un tel prix, et que c'est contre ses intentions que je vous révèle son sacrifice. C'est aujourd'hui jour anniversaire de la naissance de ce généreux enfant, vous vous en êtes souvenue sans doute ainsi que moi. C'est pour cela que j'ai devancé le jour, et que je suis venue vous chercher pour lui offrir ensemble nos souhaits. Venez, Inez, ne voulez-vous pas être la première aujourd'hui à embrasser votre frère ?

Inez se précipita de nouveau dans les bras de sa mère, et toutes deux s'étaient levées, s'apprétaient à se rendre à l'appartement du jeune comte de Penafior, lorsqu'on frappa à la porte de l'hôtel.

— Qu'est-ce donc, dit la comtesse, et qui peut venir si matin ?

En même temps, on entendit dans l'escalier et le long des corridors des voix confuses mêlées de larmes et de gemissemens ; puis le vieux Gerónimo, dans une consternation difficile à décrire, se précipita dans la chambre de dona Inez ; mais, s'étant aperçu de la présence de la comtesse qu'il ne s'attendait pas à rencontrer là, il s'écria d'une voix étouffée en se retournant vers la porte :

— Pas ici ! pas ici !

Et il tomba évanoui. Il était trop tard ; sur le seuil de cette porte, apparaissait déjà un objet d'horreur et de pitié, le corps sanglant du jeune comte de Penafior étendu sans mouvement et sans vie et qu'on venait de retrouver dans les eaux du Xenil. Dona Inez se précipita sur ces restes précieux et les couvrit de baisers et de larmes. La comtesse seule demeura impassible, contemplant d'un oeil sec le cadavre de son malheureux fils. Il y a long-temps qu'on a dit que les grandes douleurs sont muettes.

Un mine qui était entre avec les porteurs s'approcha d'elle, et lui dit à voix basse :

— Senora, je sais quel est le meurtrier de votre fils : il est ici.

Si bas que ces paroles eussent été prononcées, elles n'échappèrent à aucun des auditeurs, et il se fit un grand silence dans la chambre.

— Quel est-il ? s'écria la comtesse sortant tout à coup de sa stupeur par un froissement terrible.

— Le voilà ! dit le moine en désignant du doigt un mendiant couvert d'un manteau blanc avec un simulacre de turban sur la tête, et qui se tenait dans un angle obscur de la chambre. Cette nuit, allant porter l'extrême onction à un moribond, j'ai entendu en passant près du vieux pont le bruit de la chute d'un corps dans les flots, et j'ai aperçu de loin, à la clarte de la lune, cet homme qui a pris la fuite.

— Un concert unanime d'anathèmes et de réprobation répondit aux paroles du moine :

— Oui, voilà le meurtrier ! c'est Hassan le Maure, Hassan le maudit, ce ne peut être que lui ; il faut le lapider.

Et en même temps, Hassan fut assailli par vingt bras ; mais, dominant de sa voix puissante toutes les voix de ses adversaires, il s'écria :

— Ce n'est pas moi qui ai tué le comte de Penafior.

— Qui donc ? murmuraient avec rage tous les assistans.

— Interrogez le seigneur Gerónimo.

Le vieux major domo qui venait en effet dans ce moment de reprendre ses sens, faisait signe qu'il avait à parler à la comtesse. Celle-ci, s'étant approchée de lui, saisit avidement les tablettes qu'il lui tendait, les baisa avec effusion en reconnaissant le chiffre et les armoiries du jeune comte, puis les ayant ouvertes, d'après l'invitation de Gerónimo, elle parcourut à la hâte le funèbre message. Ses mains tremblaient, une sueur froide décollait de son front, et l'on entendait ses dents se heurter comme dans un violent accès de fièvre. Lorsqu'elle eut achevé sa lecture, elle poussa un grand cri et se penchant sur le cadavre elle éclata en sanglots, s'écriant par intervalles d'une voix déchirante : « Men fils ! mon pauvre enfant ! mort ! mort ! on n'a tué mon fils ! »

Les serviteurs de l'hôtel, pensant que le moment était venu de mettre un terme à cet affreux spectacle, s'approchèrent respectueusement de la malheureuse mère et cherchèrent, de concert avec dona Inez, à l'entraîner hors de la chambre. D'abord brisée par le chagrin, elle ne leur opposa aucune résistance ; mais quand elle fut près de la porte, elle s'échappa de leurs bras par un violent effort, et comme si elle eût eu assez de force d'âme pour imposer silence à la plus poignante des douleurs, elle dit avec cette voix calme et solennelle et cet air de commandement qui lui étaient ordinaires :

— Laissez aller ce mendiant ! il est innocent.

Puis jetant sur dona Inez ce regard terne et froid que l'inquisiteur attache sur le coupable, et qui glace de terreur l'innocent même :

— Sortez tous, ajouta-t-elle, je veux rester seule ici dans cette chambre avec ma fille.

Dona Inez, en rencontrant le regard de sa mère, en se rappelant le trouble du capitaine, avait tout deviné. Muette et résignée, elle attendit les yeux baissés l'arrêt de son juge.

— A genoux ! à genoux ! lui dit la comtesse en la saisissant violemment par le bras, et maintenant lisez-moi ces tablettes.

Grâce ! grâce ! murmura la jeune fille épuvante.

— Lisez ! répondit la mère avec un accent terrible.

Ce fut d'une voix faible et à peine intelligible que dona Inez articula les lignes suivantes :

« Ma mère, quand vous recevrez ces tablettes, je serai mort en duel pour venger l'honneur de notre maison... et de la main de celui qui m'a séduit ma sœur. Priez Dieu pour moi, ma bonne mère, et pensez quelquefois à votre tendre et respectueux fils. »

— C'est bien, reprit la comtesse : lisez quel est le nom du meurtrier ? Inez resta muette.

Inez, répéta la comtesse d'une voix tonnante, il me faut le nom de cet homme pour que je puisse le livrer au bourreau.

— Inez, pour toute réponse, se jeta aux pieds de sa mère, en attachant sur elle un regard suppliant, mais la comtesse la repoussa rudement.

— Ah ! malheureuse, s'écria-t-elle, tu ne veux pas me dire son nom ! Eh bien ! toi aussi, tu es morte pour moi : reste avec ce cadavre, je t'enferme ici avec lui, ce sera ton témoin et ton juge !

En parlant ainsi, elle s'arracha rapidement de la chambre mortuaire, et l'on entendit bientôt le bruit de la porte qu'on verrouillait en dehors. Inez, glacée d'effroi, s'était élancée sur ses pas, en criant qu'elle préférait la mort à cet horrible supplice ; mais nul ne répondit à ses cris, et elle tomba évanouie en travers de la porte.

Lorsqu'elle sortit de son évanouissement, la nuit venait. Le cadavre était toujours au milieu de la chambre, et deux cierges brûlaient auprès de lui. A la faible lueur qu'ils projetaient dans l'appartement, elle put voir que nul objet n'avait été dérangé ; tremblante, éperdue, elle se releva, et frappée soudain d'un fatal souvenir, elle se traîna jusqu'au cabinet qui avait servi de cachette au capitaine ; elle ouvrit la porte... il avait disparu.

III.

Le Couvent de Santa-Maria-de-las-Sierras.

Au milieu des montagnes de la Sierra-Morena, au fond d'une gorge âpre et sauvage, il existait au 17^e siècle un antique couvent de femmes, célèbre par l'austérité de la règle qui y était en honneur. Assis sur un roc

dépourvu de végétation et baigné par une petite rivière que les pluies métamorphosaient pendant les trois quarts de l'année en torrent, ce monastère semblait plutôt une forteresse qu'un asile voué à la retraite et au culte du Seigneur, tant les murailles en étaient épaisses et élevées, tant l'aspect en était triste et sévère. Aussi il fallait une vocation bien extraordinaire pour le cloître ou de bien grands pèchés à expier pour entrer dans ce lieu de refuge, qu'en raison de sa position sans doute on avait nommé le couvent de Santa-Maria-de-las-Sierras.

C'est là que le lendemain de la mort du jeune comte de Penaflor on avait amené sa sœur, c'est dans cette solitude que la belle dona Inez avait été ensevelie vivante et qu'elle devait passer le reste de ses jours, en expiation de sa faute. Une année s'était écoulée depuis la catastrophe terrible qui avait abattu le dernier rameau de l'arbre glorieux de la maison de Penaflor, une année de larmes et de regrets pour Inez, de désespoir pour sa mère. On était au commencement de l'automne de l'année 1620. Les épreuves du noviciat étaient terminées et dona Inez devait bientôt prendre le voile. C'est en vain que, frémissant à l'idée de terminer dans une parcellle retraite une existence qu'elle avait commencée sous de si rians auspices, au sein de tous les dons de la fortune, et que l'amour avait un moment embellie de son doux reflet, la jeune fille avait épuisé auprès de sa mère toutes les supplications pour obtenir son pardon et la permission de revenir vivre auprès d'elle; la comtesse s'était montrée inexorable, et toutes les lettres de dona Inez étaient demeurées sans réponse.

Déshéritée de l'affection de sa mère, soumise sans vocation aux austères pratiques d'une dévotion méticuleuse, la triste novice ne pouvait s'empêcher parfois de reporter sa pensée sur le beau capitaine qui avait causé tous ses malheurs, et son amour se ravivait à ce dangereux souvenir. En tuant dans un duel le frère de celle qu'il aimait, don Rafaël n'avait fait, après tout, que marcher sur les traces du glorieux don Rodrigue, ce héros que les soupçons d'amour de toutes les Espagnes devaient se proposer pour modèle, et encore le Cid n'était-il pas plus coupable, lui qui avait tué le père de Chimène? Inez n'examinait point si la cause qui avait armé jadis le bras du jeune hidalgo de Burgos était plus sacrée que celle qui avait forcé l'aventureux capitaine de Grenade à tirer l'épée contre son frère; car rien ne pousse au sophisme comme les passions. Elle aimait don Rafaël, et elle était privée de sa présence; elle pleurait son frère et elle le pleurait depuis près d'un an, voilà tout. Comment s'étonner dès lors si, en déronlant entre ses doigts les grains de son rosaire, il arrivait parfois à la jeune religieuse de mêler tout bas aux pieuses oraisons de l'église quelque profane litanie d'amour?

Mais lui, Rafaël, qu'était-il devenu depuis sa mystérieuse disparition de la chambre de dona Inez? La première idée à laquelle la jeune fille s'arrêta fut que, surpris dans sa cachette pendant qu'elle était évanouie, il aurait été entraîné dans quelque lieu écarté de l'hôtel et mis à mort pour prévenir les chances incertaines d'un jugement. Mais alors quel intérêt avait pu porter sa mère à lui laisser ignorer ce meurtre? La comtesse de Penaflor était trop bonne Espagnole pour négliger cette seconde vengeance. Il n'y avait qu'une personne au monde dont Inez eût pu attendre quelques lumières à cet égard, c'était Juanita sa camariste, et elle n'avait point revu cette fille depuis la fatale nuit du 5 septembre 1619. Enfin, il y avait une question qui devait naturellement dominer toutes les autres: l'absence, qui est quelquefois un grand médecin pour certaines maladies de l'âme, n'avait-elle pas effacé dans le cœur de don Rafaël le souvenir de la jolie fille de la place de Viva-Rembla à Grenade?

Toutes ces pensées absorbaient péniblement Inez, et lorsqu'elle les perdait de vue, c'était qu'un retour sur elle-même la ramenait à des réflexions plus tristes encore qui toutes se résümèrent dans ces seuls mots: — J'ai dix-sept ans à peine et je ne dois pas sortir d'ici!

Un jour qu'après la sortie de l'office divin, elle errait solitaire sous les galeries du cloître, un grand bruit se fit entendre à l'extérieur du couvent. C'était des claquemans de foyots mêlés aux tintemens des grelots d'un grand nombre de mules. Ce bruit la fit tressaillir, car dans ce monastère perdu au milieu des montagnes et voué par la règle à la prière et au silence, il était rare qu'on pût recueillir d'autre bruit que celui des pas sur les dalles, ou le retentissement de la cloche marquant uniformément le cours des journées. Bientôt les voix humaines commencèrent à frapper les échos de la grande cour du couvent. A ces sons inaccoutumés, Inez sentit un léger incarnat animer ses joues pâles et amaigrées, et le cœur palpitant d'une douce angoisse, elle marchait vivement dans la direction du bruit, comme fascinée par le souvenir des sensations du monde extérieur oublié pour elle depuis une année, et qui se réveillait tout à coup, lorsqu'une sœur converse se présenta devant elle et lui fit signe de la suivre.

Pléine de trouble et de joie, elle franchit avec la messagère l'enceinte du cloître, et se trouva bientôt introduite dans une salle sombre et à moitié ruinée, sillonnée de tous sens par de larges toiles d'araignée, et coupée dans toute sa largeur par une vieille grille de fer rongée par la rouille; c'était le parloir du couvent que les années et le défaut d'usage avaient réduit à cet état de dégradation. Toute l'histoire du monastère de Santa-Maria-de-las-Sierras était là dans ce parloir, ouvert seulement à de longs intervalles comme les caveaux où l'on ensevelit les morts.

Derrière la grille se tenait une femme voilée et vêtue de deuil. C'était la comtesse de Penaflor. Lorsqu'elle souleva son voile, un rayon de soleil couchant vint à glisser à travers un fragment du vitrail brisé par lequel la salle recevait le jour, et illumina d'un éclair passager les deux têtes de

la mère et de la fille. Quel dut être l'effroi de ces deux femmes en lisant alors sur les traits l'une de l'autre les cruels changements qu'une année y avait imprimés! Il faut croire que ce spectacle émut de pitié l'âme de la comtesse, car elle tendit la main à travers les barreaux de la grille: et sa fille, tombant à genoux, pressa cette main sur son cœur, et, la portant ensuite à ses lèvres, la couvrit de baisers et de larmes. Il y eut un long silence. Inès fut la première à le rompre:

— Je vous ai écrit, ma mère, dit-elle, et vous ne m'avez pas répondu.

— Je viens, ma fille, vous porter moi-même ma réponse.

— Ma fille! que ce non me fait de bien! Oh! répétez-le encore, ma mère, dites-moi que vous me pardonnez, que vous ne me laisserez pas ici, que vous allez m'emmener avec vous. J'aurai tant de soins de votre vieillesse; je vous aimerai tant que vous finirez par oublier. Oh! si vous saviez combien j'ai pleuré depuis un an, vous auriez pitié de moi, ma mère.

— C'est parce que j'ai pitié de vous, que je suis venue.

— Eh bien! ma mère, partons, je suis prête; je ne veux pas rester ici une heure de plus, je sens que j'y mourrais; j'y étouffé. Voyez-vous, ma bonne mère, je n'ai point de vocation pour le cloître, vous le savez; je ferais une mauvaise religieuse, et je serais damnée... Partons! partons!

Et en parlant ainsi, elle ébranlait d'une étreinte convulsive les barreaux de la grille; la comtesse répondit d'une voix calme:

— Je suis prête à vous emmener; cela dépend de vous.

— Oh? parlez vite; que dois-je faire?

— Le nom de cet homme qui a tué votre frère...

Inez poussa un cri déchirant, le cri de la victime qu'on vient de soumettre à la torture, et qui sent faiblir toute la force de sa résolution.

— Ma mère! ma mère! s'écria-t-elle, pitié pour lui! Jésus-Christ a pardonné à ses bourreaux.

— Qui vous dit que je ne veuille point pardonner au meurtrier de votre frère?

Inez regarda fixement sa mère. Il y avait à ce moment dans la physionomie de la comtesse une expression presque sauvage sur laquelle il était impossible de se méprendre. Sa fille baissa les yeux avec un désespoir résigné et se tut.

— Inexorable! reprit la comtesse; eh bien, je le serai aussi, moi. Mon père! ajouta-t-elle en élevant la voix.

Un religieux qui s'était tenu dans l'ombre s'avança au bord de la grille.

— Vous allez me conduire auprès de la supérieure du couvent, afin que je signe, en qualité de mère et de tutrice, l'acte qui enchaîne à jamais ici cette jeune fille, et, puisque son noviciat est terminé, vous la préparerez cette nuit même à prononcer ses vœux. J'entends qu'elle prononce le voile demain matin. C'est vous qui l'avez voulu, Inez, adieu pour la vie!

En même temps, la comtesse se dégagea par un mouvement brusque des étreintes de sa fille, qui avait saisi de nouveau l'une de ses mains à travers les barreaux et s'y tenait attachée, puis elle sortit précipitamment de la salle.

A peine fut-elle dehors que tous les anciens serviteurs de la maison entrèrent confusément dans le parloir, et s'approchant de la grille, vinrent se jeter aux genoux de leur jeune maîtresse en la suppliant de déferer au vœu de sa mère et de revenir vivre au milieu d'eux à Grenade. Mais elle, trouvant dans son amour le moyen de résister aux prières comme à la violence, les repoussa doucement:

— Je vous remercie de votre attachement, mes bons amis, leur dit-elle avec un mélancolique sourire; mais ce que vous me demandez est impossible. Ce serait une trahison envers une personne qui m'est chère. On ne pardonne pas une trahison à un homme, pourquoi la pardonne-t-on à une femme?

Sur ces entrefaites, le religieux entra dans le parloir; il était seul, et annonça aux serviteurs de la comtesse que leur maîtresse était prête à repartir et leur enjoignait de prendre promptement congé de dona Inez. Tous, les larmes aux yeux, se mirent à défilier processionnellement devant la grille. Inez, à mesure qu'ils passaient devant elle, adressait à chacun quelques mots d'adieu et lui tendait sa main à baiser. Lorsqu'elle eut dit tout le tour du vieux Geronimo, le majordome de l'hôtel, elle lui demanda avec une vive étonnement comment se portait sa nièce Juanita. Le pauvre vieillard, à cette question, ne put retenir ses sanglots, car cette camariste avait été en quelque sorte sa fille d'adoption.

— Mortel murmura-t-il d'une voix inarticulée, morte le lendemain même de votre départ pour le couvent. Votre mère le prévoyait sans doute, car elle avait exigé qu'elle se confessât la veille au soir au révérend qui nous a accompagné ici, et le lendemain matin on l'a trouvée morte dans son lit.

Inez poussa un cri d'horreur; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne point exprimer l'horrible soupçon dont elle venait d'être saisie.

— Adieu, dit-elle, mon bon Geronimo, prie pour elle et pour moi!

Le jour baissait graduellement. Les serviteurs étaient partis, le moine seul était toujours là. Inez s'apprêta à rentrer dans l'intérieur du couvent lorsqu'elle fut retenue par une voix partie d'un angle obscur du parloir qui s'écriait sur un ton lamentable:

— Señora, la charité s'il vous plaît à un pauvre mendiant qui revient de faire son pélerinage à St-Jacques d'Aleutaria. C'est le dernier jour de votre vie que vous pouvez faire l'aumône. Cela vous portera bonheur, et

je vous donnerai en échange un rocaire qui a été béni par notre Saint-Père le pape.

— Je le voudrais de grand cœur, mendiant, répondit Inez, mais je ne puis rien pour vous, à moins que le reverend ne veuille vous donner en échange un de ses marabouts.

— C'est de son côté, dit le moine, reprit le moine; tiens, mendiant, viens, mais ma vie et va-t'en bien vite, car qui t'a permis d'entrer là?

— Tu es bant bantid dévotement la main, et sans répondre à la question du moine, s'élança de la grille et présenta à dona Inez un chapelet dont le poids ôtonna.

— Surtout, dit-il, celui qui vous le donne vous supplie d'en faire usage. Le promettez-vous?

— Je le promets, répondit Inez.

— Songez à votre promesse!

— Avec ces mots, le moine sortit, après avoir appelé sur Inez et sur le couvent toutes les bénédictions du ciel.

De retour dans sa cellule, la jeune novice, épuisée par la violence des émotions qui venaient de l'assailir, et n'ayant plus aucun témoin de sa douleur, se mit à pleurer amèrement. Bientôt même un nouvel aliment se joignit à son désespoir; c'était le bruit du carrosse qui emportait sa mère à l'hôtel. Elle s'élança à l'étroite fenêtre grillée de sa cellule, et voyant, à la clarté des flambeaux, passer et se perdre derrière les rideaux toute l'escorte de la comtesse de Penabaz. Quand le dernier tintement des grelots des mulâtres eut frappé son oreille, elle cacha sa tête dans ses mains et ne pleura plus. Car elle se sentait d'effrayer, et il lui sembla que la mort allait venir enfin mettre un terme à tous ses maux.

Il y avait environ une heure qu'elle était dans cet état, lorsque du sein d'un cloître qui lizonnait les rochers au-dessus desquels le monastère était assis, elle entendit monter jusqu'à elle un chant de pécheur. La voix qui sortait d'un quelquel chose de faible et d'indécis acquiesça insensiblement plus de forme, et le éloignement de la barque et un vent contraire assez violent qui ne permettait d'en saisir que quelques modulations fugitives. Mais, bien rare que des pécheurs vissent jeter leurs filets dans le voisinage du couvent. Le premier mouvement d'Inez fut donc tout à l'étonnement puis, ayant perçu l'oreille, il lui sembla distinguer dans les accents qui parvenaient jusqu'à elle ceux d'une voix continue, et son cœur battit d'une excessive rapidité. Ses yeux parcoururent avidement l'espace. L'air était sombre et chargé de gros nuages noirs; tout annonçait une tempête; mais il était impossible de distinguer le hardi chanteur nocturne, qui paraissait ainsi disposé à la braver. Pourtant, il y eut un moment où le vent s'éleva. Les sons d'une mandoline retentirent alors au-dessous de l'édifice de la cellule, et la voix qui s'y mariait, devenue plus distincte, lui rappela un couplet de la célèbre romance du Cid. N'était-ce point un rival? Inez avait reconnu la voix de don Rafael, en même temps elle se rappela le présent mystérieux que le mendiant lui avait remis. Dans sa douleur, elle l'avait laissé tomber à ses pieds. Hélas! éperdue, elle le regarda et le reconnut pour celui qui portait en tout temps sur son sein le chapelet qu'elle attribuait à ce chapelain tout ce qui lui était arrivé d'heureux dans sa vie. Elle presse sur son cœur ce gage précieux de souvenir, elle le couvre de baisers; elle est folle de joie. Pour elle le passé n'existe plus; elle n'est plus la religieuse du couvent de Santa-Maria dans les montagnes, elle est dona Inez, la fille de Grenade, la jeune fille de la place de la Viva-Vendimia.

Tout à coup, le tintement monotone de la cloche du couvent qui appelle la communauté à la prière vient l'arracher à ses douces illusions; elle se relève de cette cloche la glace d'épouvante; car ce sont autant de voix qui semblent lui crier: Inez, plus d'amour terrestre pour toi, ce n'est que la fiancée de Christ, et demain tu apprendras pour toujours à connaître jaloux! Demain?... Oh! non, jamais! car Inez vient de découvrir, entrelacés avec un art merveilleux entre les grains du chapelet, les instruments qui doivent assurer sa fuite, si elle ose en faire usage: un filon et une corde de soie. Déjà ses faibles mains ébraulées les barreaux et les treillages de fer...

L'œuvre est consommée, l'échelle est fixée et se balance agitée par le vent comme les parcs du mur. Qu'importe peut-être encore la jeune fille? Elle n'est-elle pas la crainte d'Inez? Deut ou plutôt le vertige qui s'est emparé d'elle, en rassurant de l'œil un aligné de quatre-vingts pieds de hauteur! Des accents de prière s'élevèrent jusqu'à elle, mais elle ne répond pas. Soudain, voila que sur le mur d'appui de la fenêtre apparaît don Rafael! Inez s'écrie:

— Inez! s'écrie-t-il, c'est maintenant ou jamais. Un vaisseau nous attend à quelques lieues d'ici, pour nous transporter en France, Venez, venez! car l'orage menace.

— L'orage! répond la novice tremblante et presque inanimée, le voit-elle l'entendez-vous? C'est Dieu qui nous défend d'accomplir un sacrifice; fuyez! don Rafael, fuyez! Ne m'approchez pas; car je vois sur votre manteau les traces du sang de mon frère.

Le tonnerre éclate, en effet, et couvre ces dernières paroles à la pluie tombe à flots, Inez et don Rafael sont face à face tous deux, immobiles et muets d'horreur, n'osant pas même approcher l'un de l'autre, comme si le pétre de comte de Penabaz était venu prendre place entre eux deux. Inez, donc la l'instinct qu'ils avaient tant souhaité? Au milieu de cette scène terrible, on frappa à la porte de la cellule.

— Qui vient là? murmura Inez, d'une voix altérée.

— C'est moi, le confesseur de votre mère, ouvrez ma fille!

Don Rafael ferma la fenêtre, se cacha précipitamment derrière les rideaux, et Inez, plus morte que vive, s'était traînée à la porte de sa cellule, introduisit le religieux. Celui-ci, promenant ses regards avec méfiance autour de lui, s'écria:

— Voilà plus d'une heure que je vous attends dans la chapelle, pour vous préparer à l'acte solennel que vous allez accomplir demain matin; que signifie un tel retard, ma fille?

Inez chercha vainement d's accents pour répondre à cette interrogation. La terreur qu'elle éprouvait avait paralysé sa langue.

— Il se passe quelque chose d'étrange ici, reprit le moine, et je vais appeler...

Inez, les mains jointes, se jeta à ses pieds, et le retenant par sa robe: — Mon père! mon père! dit-elle d'une voix étouffée... Grâce! grâce! j'vois tout vous avouer.

— Point de grâce! répondit le moine, déjà parvenu sur le seuil de la cellule. Holà! holà!

À cet instant, il se sentit saisi par un bras de fer, et une voix brève et menaçante lui jeta à l'oreille ces mots:

— Allez! tais-toi, si tu ne veux pas que je clone ta langue à cette porte. Il n'y a qu'un coupable ici, c'est moi. Je suis venu pour enlever cette jeune fille, elle n'a pas voulu me suivre. Si tu ne penses de déclarer devant tous qu'elle est innocente, je m'abandonne à toi, dispose de ma vie.

— Point de grâce pour elle ni pour toi! répondit le moine, que la première surprise avait rendu muet, voilà qu'on approche; j'entends le bruit des pas, je vais vous dénoncer tous deux.

— Meurs donc! méchant moine, s'écria avec rage don Rafael.

Lorsque la supérieure du couvent de Santa-Maria, accompagnée de deux religieuses, entra dans la cellule de dona Inez, cette dernière était étendue sur le plancher, la face contre terre et semblait évanouie. Un moine était debout auprès d'elle, la tête baissée et dans l'attitude de la méditation.

— Mes sœurs, dit ce religieux, d'une voix calme, vous pouvez faire tout disposer pour la prise de voile de cette novice. Elle a accompli en cet instant une dernière pénitence et sera prête au point du jour à se consacrer entièrement à Dieu. Je passerai auprès d'elle en prières le resto de la nuit, selon les intentions de sa noble mère.

Les trois moines s'inclinèrent en silence et sortirent. L'orage s'était apaisé et on entendait alors un gémissement sourd et prolongé au sein des flois.

IV.

L'Hôtellerie.

La pluie tombait toujours par torrents. Vers deux heures de la nuit, on frappa à coups redoublés à la porte de l'hôtellerie de Saint-Jacques-Majeur, située sur les confins de la Sierra-Morena. L'hôte, après s'être fait attendre assez long-temps, se leva de fort mauvais humeur et répondit:

— Il n'y a pas de place ici, passez votre chemin.

— Si tu n'ouvres à l'instant même, reprit du dehors une voix forte, je jure Dieu que tu ne mourras que de ma main, après que j'aurai mis le feu à ton hôtellerie maudite.

Il y avait dans la voix de celui qui parlait ainsi un tel accent de résolution, que l'hôte ne jugea pas prudent de faire plus longue résistance. Il ouvrit précipitamment sa porte et s'écria avec la plus profonde humilité:

— Excusez-moi, seigneur cavalier, et entrez, si tel est votre bon plaisir; mais vous ne trouverez pas une seule place dans mon hôtellerie.

Don Rafael, car c'était lui, parut sur le seuil soutenant dans ses bras une femme couverte d'une mante et d'un voile noirs, et méconnaissable à tous les yeux sous cet accoutrement: c'était dona Inez.

— Qu'on peigne soon de nos mules, dit-il, et qu'on jette dans l'âtre quelques sarments pour sécher nos habits; c'est tout ce qu'il nous faut. Nous repartirons au point du jour.

L'hôte exécuta ces divers ordres et sortit.

Les deux nouveaux-venus, assis sur deux escabeaux au coin de l'âtre, restèrent muets et immobiles. À la clarté de la flamme qui commençait à pétiler dans le foyer, on eût dit, en voyant avec quel soin ils évitaient de se regarder l'un l'autre, que c'étaient deux criminels unis par le même forfait et déjà tout prêts à se le reprocher. Après un long silence, Inez murmura timidement:

— Sommes-nous encore loin de la côte?

— Six lieues au plus, répondit don Rafael.

— Dieu soit loué! car je sens que je n'aurai pas la force d'aller plus loin.

— Vous vous sentez malade, Inez?

— Oh! oui, bien malade; et plus à Dieu que je puisse mourir de mon mal!

— Inez, je vous fais horreur maintenant et vous me baissez.

— Si je vous haïssais, je ne vous aurais pas suivi.

— Je me suis fait homicide et sacrilège pour vous sauver.

— Mais nos âmes, don Rafael, elles sont perdues, perdues pour l'éternité.

— Inez, Dieu pardonne au repentir, ne voulez-vous pas prier ensemble? cela nous tortera bonheur.

Les deux coupables s'agenouillèrent et récitèrent à voix basse de ferventes oraisons. Alors, comme aujourd'hui, dans cette poétique et malheureuse Espagne où il semble que l'ardeur du soleil laisse germer tous les crimes, c'est par la dévotion qu'on croyait les racheter. Plus calmes après avoir rempli ce pieux devoir, Inez et don Rafaël se rassirent, et ayant adossé leurs épaules à la muraille, vaincus par la fatigue et brisés par les émoions de la soirée, ils ne tardèrent pas à s'endormir au coin de lâtre, les mains entrelacées.

Il y avait à peine quelques minutes qu'ils étaient dans cette position. Lorsqu'un homme qui était couché dans un coin de l'hôtellerie sur un peu de paille se leva avec précaution, et s'emparant d'une petite lampe en fer que l'hôte avait laissée sur une table, s'approcha à pas de loup du couple endormi et vint, à la clarté de cette lampe, contempler le visage de don Rafaël. Dès qu'il l'eut reconnu, un cri d'horreur s'échappa de son sein, et courbant la tête avec une profonde expression de pitié, il s'écria d'une voix sourde, en croisant les bras sur sa poitrine : Dieu veut donc aussi ces deux victimes!... Allons! il était écrit là haut que nul d'eux n'échapperait! Puis, retournant à sa place, il saisit toute la paille qu'il put embrasser dans ses deux mains, la jeta dans un bûcher placé sous l'escalier qui conduisait aux chambres supérieures de l'hôtellerie; puis, y ayant mis le feu, il retira les clés de la porte et se coucha en travers.

Au bout d'un quart d'heure, une épaisse fumée commença à se déclarer dans l'intérieur de la salle. Don Rafaël, réveillé en sursaut, se leva et, montant sur un banc, il ouvrit une des hautes fenêtres treillisées en fer par lesquelles la salle recevait le jour; puis, voyant que malgré cette précaution la fumée devenait encore plus intense, il s'élança à la porte. C'est alors qu'une figure bien connue se dressa devant lui et lui barra le passage.

— Encore toi, mendiant! s'écria don Rafaël, te retrouverais-je donc partout sur mon chemin? Que viens-tu faire ici?

— J'y viens accomplir mon œuvre, répondit d'une voix calme le vieux Maure.

— Malheureux! étoit-ce devant cette porte. Il faut donner l'éveil dans l'hôtellerie. Tu vois bien qu'il y a ici un incendie.

— Silence! reprit Hassan, avec un geste impératif inaperçu par don Rafaël qui venait de s'approcher du bûcher, car la flamme commençait déjà à percer à travers les planches mal jointes qui en formaient la clôture.

— C'est là qu'est le foyer de l'incendie! s'écria vivement don Rafaël; et, par un mouvement instinctif, saisissant le bras de sa compagne qu'il entraîna à demi suffoquée au milieu de la salle, il allait gravir les degrés qui conduisaient à l'étage supérieur pour appeler du secours, lorsque Hassan l'arrêta :

— Capitaine, lui dit cet homme à voix basse et avec le plus grand calme, pas un cri, pas un mot, si vous tenez à la vie!

— Qu'est-ce donc, mendiant? Que voulez-vous dire?

— Ne m'interrogez pas; tenez, j'ai pitié de vous, et je consens encore à vous sauver. Prenez ces clés, ce sont celles de l'hôtellerie; sortez d'ici, sortez-en à l'instant même, sans regarder derrière vous. Vous m'avez sauvé de la fureur du peuple sur la place de Viva-Rembla, je vous sauve aujourd'hui. Nous sommes quittes à adieu.

— Mais toi, mendiant, mais tous ceux qui sont dans cette hôtellerie?...

— Doivent périr. Fuyez! fuyez! vous dis-je. Ne voyez-vous pas les progrès de la flamme?

— Misérable! c'est donc toi qui as mis le feu ici?

— Que vous importe?

— Ah! je ne laisserai pas s'accomplir un pareil crime... Au feu! au feu!

— Capitaine, c'est la mort que vous appelez. Par grâce, par pitié, j'embrasse vos genoux, laissez-moi ma vengeance, capitaine.

Mais comme don Rafaël, le repoussant avec horreur, continuait d'appeler à grands cris tous les gens de l'hôtellerie, Hassan se releva tout à coup, et avec un rire sauvage, qui glaça d'effroi dona Inez :

— Holà! s'écria-t-il, relevez-vous, comtesse de Penafior, l'orage a cessé, le jour vient, vous pouvez reprendre la grande route de Grenade, et vous n'y rentrerez pas seule; car voici votre fille qu'on avait enlevée de son créant, et avec elle le meurtrier de votre fils!

Il parlait encore que déjà toutes les chambres de l'hôtellerie s'étaient ouvertes avec fracas, et qu'à la lueur de l'incendie une troupe de valets armés se précipitait au bas des degrés, pour avoir affaire à quelques brigands de la montagne. Peut-être, dans la confusion d'un pareil moment, don Rafaël aurait eu le temps de fuir en se servant des clés que le mendiant lui avait remises; mais, frappé de stupeur, il négligea ce moyen de salut. Seulement, lorsque les valets de la comtesse s'approchèrent de dona Inez, il s'élança d'un bond au devant d'elle, et, tirant son épée, s'appretait à faire une vigoureuse défense au moment où la comtesse elle-même parut. Alors il la jeta au milieu de la salle les clés de l'hôtellerie, puis il brisa son épée. Mais son front garda dans cet acte une telle expression de fierté et de résolution, que nul de ceux qui l'entouraient n'osait porter la main sur lui. Quant à la comtesse, muette et immobile au bas des degrés, la main droite levée dans une attitude de menace, on eût dit, à voir ses yeux fixes, sa bouche béante et ses longs cheveux épars éclairés par les sinistres reflets de la flamme, qu'un songe effrayant l'avait chassée de son lit, et que, dans un accès de somnambulisme, elle était comme jadis lady Macbeth poursuivie par sa fatale vision. Le craquement

des poutres qui s'affaissaient derrière elle vint la tirer de cette espèce de léthargie.

— Saisissez-vous de ces deux hommes! s'écria-t-elle en montrant du doigt don Rafaël et Hassan, et garrottez-les de telle sorte que ni l'un ni l'autre ne puissent s'échapper cette fois. Toi, ajouta-t-elle, en touchant le bras d'un de ses valets, prends la meilleure de mes mules, et cours sans t'arrêter jusqu'à Grenade. Tu iras trouver l'alcade-mayor, et tu lui diras que le meurtrier de mon fils, que le ravisseur de ma fille est trouvé, et qu'il vienne sur-le-champ faire son office; mais qu'appravant il prenne soin d'avertir le bourreau. Toi, dit-elle à l'hôte qui s'arrachait les cheveux avec désespoir, console-toi, mes gens vont t'aider à éteindre l'incendie, et, avant de sortir d'ici, je te donnerai de quoi élever, à la place de cette misérable habitation, la plus belle hôtellerie qui soit dans toutes les sierras des Espagnes. Et maintenant, chacun à sa tâche! Moi, je choisis la mienne; je vais veiller sur ces deux hommes, et je jure Dieu qu'ils n'échapperont pas.

A cet instant, des cris douloureux retentirent dans l'hôtellerie; c'était dona Inez qui, s'attachant au cou de don Rafaël, demandait en sanglotant qu'on ne les séparât pas, et qu'on la laissât mourir avec lui. La comtesse jeta sur elle un regard rempli du plus amer mépris, et dit :

— Chassez cette femme, je ne la connais pas.

Le vieux majordome Gerónimo s'approcha avec compassion de dona Inez, et l'emmena dans une des chambres de l'hôtellerie, pendant que le reste des valets s'occupait à éteindre le feu. Cette tâche fut aisément remplie, parce que la flamme s'était trouvée concentrée sur un seul point de l'habitation.

Lorsque le soleil parut, la comtesse de Penafior était assise au milieu d'une salle basse de l'hôtellerie, ayant à ses pieds don Rafaël et Hassan, chargés de liens. Un seul sentiment pouvait alors se lire sur son visage : celui de la vengeance satisfaite. Quant aux deux captifs, ils paraissaient résignés. Toutefois, un observateur doué de quelque pénétration n'eût pas manqué de distinguer dans les traits du vieux mendiant, sous cette froide impassibilité dont ils portaient l'empreinte, je ne sais quelle ironie cruelle qu'il avait peine à comprimer. De temps à autre, un éclair jaillissait de sa paupière grise, et ses regards s'attachaient tour à tour sur don Rafaël et sur la comtesse avec une insolente familiarité. Cette dernière, absorbée par une seule pensée, ne s'en aperçut seulement pas. Il y eut un long silence; à la fin, la comtesse s'écria :

— Combien ces gens de justice sont lents à venir!

— Senora, reprit Hassan, je comprends votre impatience; mais s'il vous plaisait en attendant d'écouter une histoire, je pourrais vous en raconter une qui vous intéresserait vivement, j'en suis sûr, ainsi que ce capitaine, mon compagnon.

La comtesse, qui avait la tête baissée, la releva négligemment, fit un geste plein de dédain, et tomba dans son attitude méditative et silencieuse. Don Rafaël ne bougea pas. Le Maure, sans se troubler nullement de l'accueil que recevait sa proposition, continua en ces termes :

— Il y a trente ans, sous le règne du roi catholique Philippe II, il existait dans Grenade deux familles puissantes et revérées; l'une était musulmane et avait pour chef un descendant des anciens rois de ce pays, Soliman el Zegri; l'autre était chrétienne et avait pour chef don Juan de Penafior.

La comtesse se dressa avec inquiétude sur son siège.

— Ah! j'étais bien, dit le mendiant, que mon histoire vous plairait; écoutez-moi donc jusqu'au bout : Soliman avait de grands biens dans l'Andalousie, de beaux enfants, son orgueil, son espoir, et un fastueux palais sur la place de Viva-Rembla; Soliman était heureux enfin, et se reposait sur la loi des traités, il se rendait tous les jours à la mesquée sainte pour rendre grâce au Dieu tout puissant, lorsque le comte Juan de Penafior fut nommé gouverneur de Grenade. A partir de cet instant, il n'y eut plus de bonheur pour Soliman el Zegri. Accusé par le comte Penafior d'entretenir des intelligences avec les ennemis du roi catholique, il fut jeté dans un obscur caulet, et lorsqu'il en sortit, au bout de trois années, faute de preuves suffisantes pour sa condamnation, il ne trouva plus dans son palais de Viva-Rembla ni sa femme, ni ses enfants. Des hôtes étrangers s'étaient installés à leur place, des hôtes inhumains qui le firent chasser à coups de bâton par leurs valets, et lorsque, renversé au bas des degrés de sa demeure, il se releva en pleurant, il put lire sur le front de la porte d'entrée une inscription ainsi conçue : « Ce palais appartient au comte Juan de Penafior. » Qu'en dites-vous, senora? ne pensez-vous pas comme moi que Soliman el Zegri était bien à plaindre?

La comtesse regarda fixement le mendiant, comme si elle eût cherché à démêler dans ses traits l'expression de sa pensée, mais elle se tut.

— C'est pas tout encore, reprit ce dernier; Soliman el Zegri était loin d'avoir atteint le terme de ses épreuves. Chassé de la demeure de ses pères, il parcourut comme un insensé la ville de Grenade et les campagnes qui l'entourent, demandant à tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin où il pourrait trouver sa femme et ses pauvres enfants. Après un mois entier de recherches, il découvrit l'un de ses fils et ses deux filles gardant les troupeaux sur les bords du Xenil, dans un domaine qui lui avait appartenu jadis. Tous trois étaient vêtus de haillons, et se jétèrent à ses pieds, en lui disant : « Mon père, nous sommes les esclaves du comte Juan de Penafior! — Mais votre mère! — Mais vos frères! leur cria Soliman avec un sanglot, qu'en avez-vous fait?... — Hélas! hélas! répondirent d'une commune voix les trois enfants, notre mère est morte de douleur; et les chèvres ont frappé si cruellement à coups de fouet nos

jeunes filles, qu'ils n'ont pas survécu à leurs blessures. Soliman et Zegri l'arrachèrent au sein de la mort; mais, ayant fait signe à ses enfants de le suivre, ils se retirèrent dans le Xenil.

Après ces paroles de lui, Soliman et Zegri vivaient tranquilles avec ses trois enfants, sous un nom qui n'était pas le sien, dans une chaumière isolée sur les confins de la Sierra-Morana, non loin d'ici, sans doute, et il se flatta, l'inconnu, de l'esprit d'avoir échappé à tout jamais aux persécutions de son ennemi. Tout à coup retentit dans les montagnes la nouvelle que le roi Philippe III venait de rendre un édit qui ordonnait à tous les Maures sans distinction de quitter le sol de l'Espagne dans un délai de trois jours. Si l'homme touchait alors à la vieillesse; si, prostré, dépouillé de ses biens, il aimait encore cette belle Andalousie où il avait passé sa vie, et où il reposait les ossements de ses pères, il ne put se décider à fuir, et il préféra se cacher dans les creux des rochers, pensant que l'édit ne serait point exécuté dans toute sa rigueur. Mais un jour des soldats espagnols découvrirent sa retraite, son fils fut massacré sous ses yeux, et ses deux filles, qui étaient belles, après avoir subi le dernier outrage, furent conduites dans des sacs et jetées dans le Xenil. Le chef qui commandait ces soldats, et qui fut sourd aux prières et aux larmes d'un père demandant grâce pour ses enfants se nommait le comte Juan de Penafior.

À ces derniers mots, le mendiant tomba épuisé; la face contre terre. La comtesse en proie à la plus vive agitation, se leva :

— Et Soliman? s'écria-t-elle, qu'est devenu Soliman et Zegri?

Le vieux mendiant fit un bond terrible, et se dressant à moitié, malgré les lents dont il était chargé :

— Senora, senora, murmurait-il d'une voix menaçante, mais vous ne m'avez donc pas regardé?

La comtesse épouvantée fit un mouvement pour fuir, mais le vieux Hassan reprit aussitôt :

— Oh! ne partez pas encore, senora; car vous ne savez pas tout. Regardez-moi, vous dis-je, mon heure est venue et je n'ai plus de secret; tous les malheurs qui sont venus accabler votre maison, c'est à moi que vous les devez, à moi qui, grâce à une adjuration mensongère, ai survécu comme par miracle à toute ma famille, à toute ma nation éteinte, pour les venger l'une et l'autre à la maison de Penafior. Si vos moissons ont été incendiées, si vos troupeaux ont été dévorés, c'est par moi; si votre fille a été séduite et votre nom souillé, si votre dernier fils a succombé dans un duel à mort, c'est moi qui ai conduit la main de celui qui a frappé ces coups. Et maintenant qu'il est bien prouvé pour vous que don Rafael n'a été dans tout ceci que l'aveugle instrument de ma vengeance, voulez-vous encore qu'il meure?

— Lui et toi, répondit froidement la comtesse.

— Et moi, je vous dis, reprit Hassan sur le même ton, que vous ne laisserez pas mourir don Rafael!

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a à vos pieds, dans cet instant, un rosaire que vous avez attaché vous-même sur le sein de votre premier-né, peu de jours avant l'incendie qui réduisit en cendres votre résidence seigneuriale au pied des Alpuxarras, parce que ce premier-né, que vous avez cru mort, existe encore, et que je l'ai choisi entre tous pour venger mes deux filles en-velées dans les eaux du Xenil, et parce que, fidèle au mandat qu'il avait reçu de ma haine, il a tué son frère et déshonoré sa sœur. Voilà, comtesse de Penafior, tout ce que le mendiant maure avait à vous dire.

La comtesse n'entendit même pas ces derniers mots, car elle était tombée évanouie. Elle eut une espèce de sommeil léthargique qui dura tout le jour, et dont elle ne fut tirée que par un grand bruit d'armes et de chevaux qui retentit vers le soir aux abords de l'hôtelierie. Comme elle s'informait du motif qui pouvait causer un pareil tumulte dans un lieu aussi désert que celui où elle se trouvait, on lui répondit que c'était Falca le-mayor de Grenade qui, se rendant au lieu qu'elle avait exprimé, venait avec une troupe d'archers pour enlever les prisonniers. Alors, s'échappant des mains de ses serviteurs empressés autour d'elle à la secourir, elle se précipita à la porte extérieure de l'hôtelierie, et se jetant anxieux de l'alcôve, dans un trouble difficile à décrire, elle le supplia d'excuser une méprise bien fatale, dit-elle; le cavalier qui lui avait été désigné comme coupable du meurtre de son fils était innocent, elle en avait la preuve; il n'y avait dans l'hôtelierie qu'un seul coupable, c'était un certain mendiant maure nommé Hassan ou Soliman et Zegri. La malheureuse mère se contondait à cet égard en protestations, et appelait en témoignage sa fille qui, ajoutait-elle, n'était point entrée de son consentement, mais qu'elle venait d'en retirer elle-même, et, pour mieux le prouver, elle la nommait des noms les plus illustres, la conviait de baisers; puis, se tournant vers don Rafael, qui, muet et consterné, se cachait la tête entre ses mains, et, feignant de ne voir en lui qu'un étranger, afin de détourner tout soupçon, elle le pria de lui pardonner une injuste accusation. L'alcôve, surpris et embarrassé, allait peut-être se retirer, lorsqu'un vieillard couvert de sang et de linge, se faisant jour à travers les rangs des archers, vint tomber épuisé à la porte de l'hôtelierie, et désignant du doigt don Rafael, s'écria :

— Emptez-vous d'un tel homme; c'est lui qui est le meurtrier!

Ce vieillard n'était autre que le comtesse de la comtesse, sauvé par des pêcheurs du sein des flots où il avait été précipité par l'amant de dona Inez.

En présence de tant de preuves accablantes, tout le crédit de la comtesse de Penafior fut impuissant pour sauver le fils qu'elle n'avait retrouvé que pour le perdre d'une manière si funeste. Il fut condamné à

mort en même temps que le Maure Hassan et Zegri, son complice, et le roi ne put s'empêcher de rattacher une sentence qui devait anéantir un des noms les plus illustres de toutes les Espagnes. Seulement, il décida qu'en considération de la noblesse de son origine, le capitaine mourrait par la hache du bourreau. Qu'ut à Hassan, il fut pendu, et cette double exécution eut lieu le même jour et simultanément sur la place de Viva-Rembla.

La comtesse et sa fille voulurent y assister du haut du balcon au pied duquel s'était accompli le fratricide, afin de voir jusqu'à son dernier instant celui qu'elles devaient pleurer toute leur vie; mais ce fut le dernier jour où elles parurent en public. À partir de ce moment, l'hôtel de Penafior resta fermé pour tout le monde, et elles n'en sortirent plus elles-mêmes que dans leurs cercueils.

Au milieu de ce pêle-mêle de constructions d'architecture si diverse qui font de la place de Viva-Rembla à Grenade un des lieux les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer, on voyait encore, il y a quelques années, à l'angle septentrional, un vieux pan de muraille d'une épaisseur peu commune et à moitié caché par un épais rideau de fer et de clématites. Lorsque le soleil éclairait le sommet de cette ruine, on apercevait les vestiges d'une balustrade en pierre à très-hautes mautesques formant saillie et menaçant incessamment d'écraser sous le poids de sa chute la frêle baraque en planches qui s'était établie au dessous. Cette ruine, dont l'aspect avait quelque chose d'attristant par le contraste qu'elle formait avec les édifices baroques de la place, était tout ce qui restait du somptueux hôtel de Penafior et de l'ancien palais mauresque qu'il avait remplacé.

Il s'y attachait de terribles souvenirs, tous consignés dans une légende qui racontait que la nuit, à certaines époques de l'année, on voyait au clair de lune une grande figure blanche, debout sur ce balcon, et qui semblait le fouler aux pieds avec une attitude de triomphe et d'orgueil satisfait. Cette figure, qu'on disait revêtue, selon l'usage des anciens maîtres du pays, d'un manteau et d'un turban blancs, était citée avec effroi dans toute la ville sous la dénomination du *dernier Maure de Grenade*, et pendant long-temps, dans les sombres nuits d'automne, les mulâtres de l'Andalousie ne manquaient pas, toutes les fois qu'ils avaient un passage dangereux à traverser dans quelque sierra, de s'écrier en faisant le signe de la croix : « Dieu nous garde de rencontrer ici des voleurs ou le dernier Maure de Grenade! »

Il y a trente ans environ, à l'époque des premiers troubles qui désolèrent l'Espagne, le vieux pan de mur qui restait de l'ancien hôtel de Penafior fut abattu, et depuis cette époque, on ne parle plus à Grenade du dernier Maure; mais les érudits qui lui ont acquis une si funeste célébrité vivent encore dans la mémoire de quelques mulâtres des Alpuxarras et de la Sierra-Morena, et font le sujet de plus d'une lugubre rumeur.

ALEX. DE LAVERGNE.

EXTRAIT D'UN VOYAGE AUX ANTILLES:

Du Port-au-Prince à la Jamaïque.

Il y a deux moyens de sortir de la baie profonde du Port-au-Prince, quand on veut aller à la Jamaïque; ou bien entrer dans le canal de la Gonave, en descendant la pointe de Léogane, ou bien entrer dans le canal de Saint-Marc, et s'élever au vent de la Gonave; c'est ce dernier parti que prit la *Perle*, le soir du 24 avril, avec la brise de terre. Ce n'est pas une chose commode que de sortir, la nuit, de ce labyrinthe de banes, surtout avec une barcarie, un orage et une pluie comme ceux qui vinrent nous surprendre au moment de l'appareillage.

Les Parisiens ne connaissent ni le tonnerre ni les éclairs; l'éloignement où ils sont des montagnes et la latitude où ils se trouvent les privent ou de la garde des majestueux et terribles phénomènes de l'électricité atmosphérique, dans les vallées de Alpes ou des Pyrénées, le tonnerre redevient la foudre du grand Jupiter; il n'y a pas d'écho qu'il n'ébranle, ou de cœur qui n'émeuve par son fracas retentissant et ses lointains roulements. Moi qui, tout enfant, avais entendu éclater sur ma tête les tonnerres effrayants des Pyrénées, qui avais en l'œil ébloui par ces éclairs immenses déchirant la nue et ouvrant le ciel, qui m'étais agouillé avec ma mère et mes sœurs dans la maison close, éclairée par des cierges, priant Dieu avec la ferveur et la crainte des premières années, en faveur des moissons et de nous-mêmes, je me croyais maître passé et esprit fort en luit d'orages; je déclare que je m'étais trompé. Les orages des Antilles surpassent même ceux des Pyrénées, de toute la grandeur et de toute la majesté que délie la nature des tropiques.

Ce qui éclata tout à coup sur la baie du Port-au-Prince, au moment où la corvette larguait ses voiles, ce n'était pas un orage. Dieu merci, c'était un orage, c'est-à-dire c'était du tonnerre avec des éclairs et de la pluie, mais sans vent. Nous avions le cap dans le canal de Saint-Marc et la terre de trois côtés; derrière nous, le Port-au-Prince; à droite, la côte de l'Archaie; à gauche, l'île de la Gonave. Je ne compte pas les bancs nombreux qui s'élevaient à fleur d'eau, et les flots couronnés de palétuvers qui émaillaient l'entrée de la baie. La corvette ne gouvernait plus, par suite de la chute du vent, qu'au vaient remplacés des brises rares et folles; la nuit, d'une obscurité indicible, dérobaient toute vue des côtes, quoique elles fussent à quelques encablures de toutes parts; et c'est au milieu de

res dangers, au milieu des manœuvres incessantes et contradictoires que le caprice des vagues nécessitait, sous une pluie d'ivoirine qui noyait le pont, où tout l'équipage et son commandant étaient détrempés; avec des coups de tonnerre qui ébranlaient le navire, l'air et les échos lointains des montagnes, et aveuglés par des éclairs immenses, qui ne serpentaient pas, comme ceux d'Europe, mais couraient d'un bout du ciel à l'autre, ouvrant la nue comme un grand livre de feu; c'est au milieu de ces difficultés, de ces dangers et de cette situation que nous quittâmes le mouillage, avançant peu à peu dans le canal de Saint-Marc, contre le vent et par courtes bordées. Au point du jour l'orage avait cessé; le soleil allumait de reflets d'or les feuilles vernissées des forêts de la Gonave, et la corvette, virant de bord à l'ouest, à trois heures de la côte, doublait la pointe de cette île, s'élevant peu à peu au vent du cap Dame-Marie, pour gouverner ensuite sur Kingston, où nous devions passer quelques jours.

Des calmes inattendus dans ces parages, où les vents alisés régnaient d'habitude, retardèrent notre navigation. La mer était belle, bleue, profonde, et le ciel charmant. Nous ne voyions plus Saint-Domingue, et nous ne voyions pas encore la Jamaïque. Notre coté interrogé sans cesse ce vaste et magnifique bassin, placé comme un lac entre les trois grandes Antilles, avec trois issues, s'ouvrant, l'une au nord dans l'Océan Atlantique, l'autre au sud, dans la mer des Caraïbes, l'autre à l'ouest, dans le golfe du Mexique. Un matin, nos crâmes aperçurent, dans la direction de Santiago de Cuba, la fumée d'un bateau à vapeur. Un nuage petit et sombre, réfléchi sur la mer, y produisait une tache noire, que nous prenions pour la coque incandescente du navire, et puis de la mer au nuage montait une colonne noire, torse, tourmentée, épanouie au sommet, qui nous semblait la fumée du pyrôscaphe. Les lunettes braquées sur ce point nous découvrirent l'erreur de nos yeux; ce n'était pas un bateau à vapeur, c'était une trombe d'eau. Je n'avais pas encore vu ce terrible phénomène, et je compris en le considérant la crainte que son nom inspire. La colonne torsée que nous avions remarquée ne montait pas, elle descendait; c'était une sorte de syphon effroyable, par lequel un nuage se vidait dans la mer. Le point où le créateur plongait dans l'Océan était creusé comme un alêne, et la trombe y déchargeait ses eaux avec un roulement signalé par l'éclame, qui en blanchissait les orbites concentriques. Il est évident qu'un navire sur lequel une trombe semblable verserait ses eaux sombrerait immédiatement sous leur poids immense.

Je me suis néanmoins trouvé plus tard à bord d'un navire saisi par une trombe de vent. L'accident qui n'est guère moins dangereux que l'autre. C'était au commencement de juin, à bord de la *barque* américaine *Rapid*, entre le grand banc de Bahama et la pointe des Florides. Les Américains et les Anglais appellent *barque* un trois-mâts gréé en corvette-avis, c'est-à-dire dont le mât d'antenne n'a pas de hune. C'était pendant la nuit; je dormais profondément, étendu sur la table de la chambre, où l'encombrement des passagers avait forcé les stewards de placer mon lit, ayant à droite et à gauche, couchés pareillement sur les bancs de la table, deux charnantes Espagnoles de la Havane, possédant tout ce qu'il fallait de jeunesse et de beauté pour tenir un homme éveillé, mais auxquelles, hélas! je ne pensais guère, suffisamment distrait que j'étais sur le mal de mer. Je fus réveillé tout à coup par un grand vacarme. Les hommes couraient, les femmes se levaient dans le simple appareil d'une telle horreur, et l'équipage se précipitait d'un bout à l'autre du navire, à la voix stridente du capitaine, car les marins anglais et américains ont une manière de crier qui n'appartient qu'à eux et à une scie. Je soulevai donc avec la tête pour voir ce que cela pouvait être; il me sembla bien que le navire tournoyait comme une toupie de Nuremberg, et qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire; mais je fis à part moi ce raisonnement, d'une simplicité extrême: Si l'on se noie, ce n'est pas moi qui sauverai le bâtiment; par conséquent, je n'ai rien de mieux à faire que de tâcher de me rendre dormir. Cette conclusion me parut irrésistible; la brise fraîche des Florides me tombait d'aplomb sur le visage par le panneau entr'ouvert; j'attirai entièrement mon madras sur mes yeux et je me tins tranquille, sans jeter, Dieu m'en est témoin, le moindre regard indiscret sur l'une ou l'autre de mes deux voisines, assises sur leur lit, fort décoiffées en ce moment, et qui poussaient des cris lamentables avec la plus petite et la plus jolie bouche de toutes les Espagnoles.

Le lendemain matin, on parla tout de l'accident de la nuit. J'appris alors que le *Rapid* avait été saisi par une trombe, et qu'il avait fallu couper les écouteurs de la plupart des voiles, afin de manœuvrer plus vite et d'empêcher que le navire ne fût chaviré.

Aucun autre accident de mer ne signala notre navigation de Saint-Domingue à la Jamaïque. Nous aperçûmes les montagnes bleues dans la soirée du troisième jour, et nous rencontrâmes le *both* un pilote, d'un air et d'un sommet de la lame comme une mouette. Il était trop tard pour entrer à Port-Royal, que nous avions encore à quelques lieues devant nous, à l'entrée de la nuit, d'autant que la passe est fort étroite; et l'on se décida à courir des bordées, pour entrer au point du jour.

Il était environ huit heures du matin, lorsque la corvette entra dans la passe. Des roches à fleur d'eau, situées à peu de distance du goulet, avaient l'air, blanchies par l'éclame que soulevait la brise, d'un troupeau d'oies marines voguant vers le port. La côte de la Jamaïque est un peu brûlée au sud de l'île; les environs de Port-Royal, couverts de palmiers rabougrés, n'ont rien qui décele la magnifique végétation des tropiques; et l'on reconnaît aisément à cet air morne de la nature, et aux misérables battes de pêcheurs noirs et mulâtres qui environnent l'arsenal et la maison du commodore, les tristes vestiges du rivage tremblant

ment de terre qui renversa la ville en 1652, de l'incendie qui la dévora en partie en 1702, et de l'ouragan qui la ravagea en 1722: d'où résulte que le nombre *deux* ne lui est pas favorable.

Nous mouillâmes, vers dix heures du matin, à une encablure de terre, et après le salut de vingt-un coups de canon, qui nous fut rendu par un brick à l'ancre plus au large, à cause du mauvais état de la batterie, nous fîmes notre visite au commodore Douglas, un bon officier et un homme de manières fort distinguées, qui avait vu la France, et qui en parlait avec affection, comme du reste tous les officiers de la marine ou de l'armée anglaise que le hasard m'a fait rencontrer.

Je ne pouvais pas m'empêcher, en causant avec le commodore, de le considérer avec curiosité, à cause d'un accident de mer qui a fait quelque bruit en France, dont il avait failli devenir la victime, et qu'un officier de notre marine, témoin oculaire, m'avait précédemment raconté à la Guadeloupe. A l'époque où M. l'amiral Baudin, ayant sous ses ordres M. le prince de Joinville, alla réaliser sa belle et glorieuse entreprise contre la redoutable citadelle de Saint-Jean-d'Ulloa, un brick de guerre français, le *Griffon*, commandé par M. Ollivier, aujourd'hui capitaine de vaisseau, fut chargé par le ministère de la marine de dépêches secrètes pour le chef de notre escadre, alors dans le golfe du Mexique. Le brick avait notamment ordre de ne communiquer avec personne à la mer. Une nuit, comme il longeait à grandes bordées par le travers de la Havane pour remonter les rapides courans qui viennent du golfe du Mexique vers le canal de Bahama, les deux hommes de garde au bossoir signalèrent un gros navire à vapeur qui courait droit sur le brick. Aucun officier n'était encore couché; la grande bordée était de quart, et le pont se trouvait couvert de monde. En moins d'un quart-d'heure, le navire à vapeur fut sur le brick. Un officier de ce navire béla le bâtiment français, et lui demanda en anglais: — Qui êtes-vous? — Le brick de guerre français le *Griffon*. — D'où venez-vous? — De Brest. — Où allez-vous? — Ici l'officier français se contenta de répondre: — Je vais à la mer; qui est ce que f'avez polie de dire! Il ne me convient pas de vous d're ce j'ai vu. Le navire à vapeur parut fort désappointé de cette réponsevasive; et il laissa filer le brick, comme si les officiers eussent réfléchi sur l'événement.

A bord du bâtiment français, la colère commença à chauffer les têtes. La batterie était chargée. L'équipage, à peine maintenu par le calme du commandant, brûlait du désir de châtier cet audacieux visiteur, qui demandait son nom aux passans sans dire le sien. Tout-à-coup le navire à vapeur, qui avait été laissé en arrière, remet de nouveau le cap sur le brick, et après l'avoir dépassé, il revint sur lui, et le rangea de si près de l'avant à l'arrière, qu'il cassa les bouts-déhors des vergues basses de tribord. Pendant cette étrange manœuvre, un officier anglais criait par trois fois: — Où allez-vous? où allez-vous? où allez-vous? L'état-major et l'équipage étaient restés mornes et muets à cette agression; mais le commandant, qui avait sa dignité à garder, avait demandé, en voyant le navire inconnu passer sous son beaupré, si tout le monde était à son poste de combat; et sur la réponse affirmative du lieutenant du bord, au moment où ce navire arrivait juste par son travers et s'embarrait dans ses basses vergues, il fit d'une voix ferme le commandement de: Tribord, feu! Un éclair, suivi d'une effroyable détonation, illumina les ténébreux; le navire à vapeur venait de recevoir toute la volée du brick à bout portant; et si ce n'est la pression de la poudre autant que sous celle des boulets, il venait de enler à une distance considérable.

Une voix cria aussitôt du pont du navire qu'un officier allait se rendre à bord du brick; il y vint en effet quelques instans après, et l'on apprit que c'était un grand bateau à vapeur de la marine royale d'Angleterre, attaché à la station de la Jamaïque, et monté par le commodore Douglas. Un hasard providentiel avait voulu que tout l'équipage se trouvât sur le pont qui était fort élevé; les bouts, parmi lesquels il y en avait un du calibre de quatre-vingts, lancé par un canon à la Paixlans, avaient traversé la batterie déserte, et un chauffeur seul avait eu la cuis-cassée. Le commandant du brick se rendit lui-même auprès du marin anglais: on s'adressa force regrets et force excuses sur le déplorable résultat d'un malentendu; et au bout d'une demi-heure, le *Griffon* reprit sa route.

LES FEMMES AMÉRICAINES.

La créole espagnole ne ressemble à rien de ce qu'on pourrait s'imaginer en France; c'est un genre de grâce et de beauté tout spécial. Elle est généralement de toute taille, plus ou moyenne que grande ou petite, à peu près toujours brune, avec d'admirables cheveux. Le costume français, avec le châle et le chapeau, n'a pas encore envahi les colonies espagnoles, et il est à souhaiter qu'il n'y pénètre jamais. Les femmes y ont conservé un caractère original qui n'appartient qu'à elles, et qui plait parce qu'il est beau.

Il y a deux choses que la créole espagnole garde essentiellement avec la tête, les bras. De là la nécessité de paraître avoir un bon front et de belles mains, et tous les soins que cette nécessité entraîne. La chaleur des pays situés entre les tropiques s'en fait un long et dur usage généralement qu'on se lève de très-bonne heure. On trouve d'ac, aux sept heures du matin, des femmes coiffées en cheveux, les bras nus et chaussées de satin. Cela paraît étrange pour nous, parce qu'une pareille toilette ne se fait guère que la nuit, et pour le bal; mais il n'y en a pas d'autre dans les colonies espagnoles, ce qui donne aux femmes un air de fête perpétuel.

La coiffure des créoles espagnoles et partout la même, c'est la coif-

une des gynécées grecs, les cheveux les s'élevaient en l'ondeau. Elles y ont ajouté un grand rose naturel et un air qui ne remplît sa distance d'un pouce au côté zénith de leur front. Elles portaient aussi le grand peigne d'écaillé à jour, mais dans des proportions modernes, et servant de point d'appui au voile de dentelle qui tombe sur les épaules et descend jusqu'à la taille. Le costume des créoles espagnols ne comporte ordinairement que deux couleurs, le blanc ou le noir. La jupe est assez courte, et découverte une partie d'une finesse exposée et un pied faiblement mignon. En général, une créole espagnole use une paire de souliers par jour, et ce ne marche jamais.

Si l'on me demandait quel est le type propre et spécial des créoles espagnols, je n'aurais qu'à citer une Hayavane aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, Mme la comtesse M..., de la vieille et illustre famille de Jazucho. Ce front large et pur, ce nez droit et fier, ces lèvres minces, ce teint blanc et vigoureux à la fois, ressemblant les qualités les plus générales et les plus éminentes du visage des femmes à Porto-Rico et à Cuba; et, chose qui pourra surprendre, on en trouverait dans ces deux îles un grand nombre d'autres belles, et de belles de la même façon.

L'usage du corset est inconnu parmi les créoles espagnols. Peu de femmes pourraient s'en passer comme elles. Cela donne à tous les mouvements de leur corps quelque chose de singulièrement animé. On voit et on sent de la chair vive frissonner sous ces satin et sous ces dentelles. Jusqu'à vingt ans, ces formes si vigoureuses et si pures se conservent comme des marbres antiques; passé vingt ans, la vie sédentaire les arrondit encore un peu plus sans les altérer. Quelques brunes, les créoles espagnols sont fort blanches, mais d'une blancheur mate et ardente. Cette délicatesse de teint est produite par l'habitude de vivre au fond de leurs maisons; elle n'a cependant rien de l'aldur ou de maladif.

La grande affaire, pour une créole espagnole, c'est d'avoir sa tête parée. Elles commencent généralement par là, et souvent elles s'arrêtent là. Pendant les brillantes journées que la brise ou la pluie ne rafait point, les créoles se promènent à l'ombre de profondes galeries, ou s'y balancent dans un hamac. Comme elles vivent en ce moment pour elles seules, elles usent d'une grande sobriété de vêtements, et se bornent quelquefois à l'indispensable. Le hasard fit que je ne trouvais un matin, vers onze heures, à un balcon de Saint-Jean-de-Porto-Rico, attendant quelqu'un, et regardant dans la rue pour tuer le temps. La rue était assez étroite, et en face de moi se trouvait une maison aux fenêtres de laquelle j'avais aperçu, la veille, pendant une procession, une jeune femme remarquablement belle. Ce souvenir me fit instinctivement lever les yeux vers les fenêtres, qui se trouvaient précisément à mon niveau. Contre l'ordinaire des maisons à une pareille heure, l'une de ces fenêtres était ouverte et l'œil découvrait en y plongeant, une longue galerie actuellement déserte. Comme j'en considérais machinalement la profondeur, je vis apparaître à son extrémité éloignée une femme qui se promenait lentement. Il faisait un chaleur accablante; elle se croyait seule, ne songeant pas qu'elle pût être vue de quelqu'un, et son costume avait le laisser-aller d'une telle situation et d'une telle température. Je reconnus bien vite la jeune créole de la veille, et sa beauté était si réelle, qu'elle perdait évidemment à la parole qui fait le principal mérite de tant d'autres. Je ne savais pas son nom, je ne connaissais pas sa famille; je devais partir le lendemain, j'étais probablement destiné à ne la revoir jamais; mais un désintéressement était donc compact en cette situation; c'est-à-dire mes précautions pour considérer à mon aise la belle promeneuse, uniquement par curiosité d'artiste et par sentiment de poète, qui est heureux de voir une belle femme, comme on est heureux de voir une belle fleur.

Elle était de taille moyenne, blanche à la face des créoles, avec des cheveux d'un noir bleu. Ses pieds nus chaussaient à peine deux petites mules de satin, qui s'échappaient deux ou trois fois à chaque tour de pierre. Du front à la ceinture, elle avait pour vêtement une grande rose empalée, plantée dans les cheveux; car je ne compte pas une canifole de toile de plâtre ou de plâtre en ce moment; et de la ceinture à mi-jambe, elle avait une légère étoffe de coton blanc. Elle s'arrêtait de temps en temps, comme une personne qui rêve, et sa main droite, admirablement dessinée, portait à sa bouche un petit cigare dont la fumée capricieuse lui s'élevait de sa tête et d'année. Elle était le seul point lumineux de cette galerie assez sombre; et le plus grand peintre n'eût pas trouvé quelque chose de plus simple, de plus élastique et de plus charmant.

C'était la première fois que je voyais une femme fumer. J'en fus naturellement choqué. Je vis occasion, le soir, de voir une jeune espagnole, habitant Porto-Rico depuis quelques années; je lui contai ce qu'il y avait de possible à conter dans cette histoire, et elle me dit qu'un assez grand nombre de femmes fumaient ainsi, principalement dans la bourgeoisie; mais qu'elles se cachent généralement, et qu'elles n'en connaissent pas. A Haïti de Cuba et à la Havane, les habitantes de l'élegant et romantique ont peu à peu discrédité le cigare parmi les femmes; l'usage s'en perd de plus en plus, quoiqu'il se maintienne encore, même parmi quelques jeunes filles.

Si jamais le type de la Parisienne se perdait, on pourrait le retrouver à New-York. La première fois que je me promenai dans le Broadway, je me crus à la rue Vivienne. Quand je parlai de type parisien, je n'eus rien entendu du caractère extérieur et matériel; le pitit des Parisiens n'est pas le même que celui de New-York, et il y a une différence de plus en plus grande et même plus belle. C'est la race anglaise, avec sa noble et classique manière de marcher, qui ne s'appelle pas l'éducation fran-

çaise. Deux femmes seules au monde savent porter le châle et le chapeau; ce sont la femme de Paris et la femme de New-York. Du reste, les modes françaises et les cuisiniers français ont envahi l'Amérique; et quoique cela puisse paraître étrange, c'est par les tailleurs, par les indistes et par les cuisiniers que la France s'empêra du Nouveau-Monde. Une gravure du mode boulevards toutes les têtes féminines, depuis le haut Missouri jusqu'à la Nouvelle-Orléans; et je n'oublierai jamais le ton pénétré avec lequel un créole anglais, à la table duquel j'allais avoir l'honneur de m'asseoir, me dit devant tous ses convives, et en face d'une splendide dinée, servie à la mode britannique: « Monsieur, je vous prie de vouloir bien m'excuser; mais je ne puis pas vous donner une fricassée. » L'introduction de la fricassée française en Amérique formera une date glorieuse; et la postérité s'en souviendra, comme on se rappelle que l'acteur Hortensius s'écrivit, le premier, un pain sur la table des pontifes, en sa qualité de membre du collège des Dresseurs de Buffet, et non à son entrée dans le collège des Pontifes, comme le disent les traductions de Pléne, par un atroce contresens.

L'Académie française mit au concours, il y a quelques années, la question de savoir quelle était l'influence des lois sur les mœurs. Si l'auteur du travail couronné avait connu l'Amérique du Nord, il aurait eu à citer un exemple bien frappant et bien curieux d'une influence de ce genre. Une fille anglaise, aboli depuis huit ou dix années, voulait qu'une jeune fille qui se présentait devant le magistrat, et qui déclarait que telle personne lui avait promis mariage, et qu'une séduction avait été la suite de cette promesse, fût crû sur parole. La personne désignée avait le choix du mariage ou d'une amende proportionnée à sa fortune. Cette loi, abolie en Angleterre, existe encore dans l'Amérique du Nord; et, combinée avec d'autres coutumes, elle y exerce sur le caractère et sur les mœurs des femmes la plus étrange influence.

En général, les filles ne sont jamais dotées dans l'Amérique du Nord. A la mort de leurs parents, elles ont de la fortune, s'il en reste. Comme tout le monde à peu près y est négociant ou trafiquant, l'effort du beau-père se réduit à aider le gendre de son crédit. N'ayant que peu ou point à attendre de leurs parents, les filles sont prévenues de très bonne heure qu'elles ont à se pourvoir elles-mêmes. On leur donne une éducation assez solide; on les prévient des hasards, des pertes et des difficultés de la vie; et puis on s'en repose sur Dieu de leur trouver un mari. Comme le mari pourrait ne pas arriver assez vite, les filles le cherchent elles-mêmes.

Dire jusqu'où va généralement, dans l'Amérique du Nord, la liberté donnée par les familles aux filles à marier, liberté complètement avouée par les convenances et sanctionnée par les mœurs, c'est en France, courir la chance de paraître faire un roman. Ces jeunes filles, ordinairement fort belles, sortent seules, vont où elles veulent, comme elles veulent, et avec qui elles veulent. Elles se montrent dans les rues ou aux promenades, causent avec un jeune homme, et personne n'y voit aucun mal. Dès l'âge de seize ans, leur idée dominante est de trouver un mari, et elles le cherchent à leur convenance et à leur gré. Pourvu qu'il soit honnête, bien élevé, disposé à travailler et à gagner de l'argent, car c'est là la grosse affaire aux Etats-Unis. Les parents l'acceptent toujours. S'il ne réunissait pas ces qualités, les parents feraient des remontrances, mais ils accordaient leur consentement; comme c'est la seule chose qu'ils donnent à leurs filles, quand elles se marient, c'est bien le moins qu'ils ne s'en montrent point avares.

Dans ces qu'une jeune fille se sent mariable, elle soigne sa toilette, s'arrange pour paraître belle et aimable, et se met en quête d'un mari selon son goût. Tel qu'elle descend sous terre pour chercher son père; les jeunes Américaines vont beaucoup plus loin, s'il le faut. J'ai fait le voyage de la Havane à New-York avec une robe charmante, qui venait du Mexique. Elle avait sa petite malle, une robe de soie noire, un chapeau de paille, un voile vert et de beaux yeux; le tout à la disposition du gentleman assez heureux pour lui plaire. Quand on se hasarda dans les bateaux à vapeur et dans les wagons qui sillonnent les Etats-Unis, il est rare, si l'on est jeune homme et qu'on ait un extérieur de célibataire, qu'on ne se trouve pas l'objet d'une attention toujours curieuse, quelquefois bienveillante, de la part des femmes qui s'y trouvent ordinairement en grand nombre. On peut être sûr, en pareil cas, qu'il y a là des filles à marier.

Du reste, cette bienveillance, cette familiarité, ont des limites précises, qu'il importe de bien connaître, et qu'il serait dangereux de franchir. Rien de plus simple et de plus aisé que d'obtenir d'une jeune Américaine, quand on lui plaît, de se montrer publiquement et même de faire un voyage avec vous. Mais il ne faudrait pas croire qu'elles agissent ainsi par esprit de dissipation ou de libertinage; rien de plus sérieux et de plus raisonnable que cette liberté apparente et que cet abandon. Ces jeunes filles n'ont qu'un but, le mariage; elles font exprès d'un homme, dont la parenté leur convient, de façon à éviter toute équivoque; et la promesse une fois faite, elles sont et peuvent être bien tranquilles, car la famille lui anglais doit être parlé en vigueur aux Etats-Unis; une fois fait est toujours crû par les magistrats sur sa déclaration, et une fois le mariage prononcé, il faut le réaliser, ou donner le quart, le tiers, la moitié de sa fortune pour rancœur de sa part.

C'est à ces jeunes filles, qui ont des idées si nobles et des yeux si éblouissants, qui se contentent de payer la bienvenue de l'Amérique avec leurs deux courtes, et sont donc pas un attrait sans danger. Les Américains, qui savent tous les secrets des mœurs et des lois, s'en tiennent à l'écart avec une prudente réserve. Les Européens, et surtout les Français,

qui portent partout où ils vont la politesse de leurs manières et leur empressement respectueux auprès des femmes, sont généralement bien accueillis dans cette société où les hommes n'ont que des instincts, des idées et des paroles d'argent. Du reste, aux Etats-Unis comme aux colonies anglaises, cette grande liberté des femmes disparaît avec le mariage; alors s'en vont les coquetteuses, les parures étudées, les idées fantasques, les vagues rêveries avec leurs ailes d'or; la mère de famille reste, avec autant de beauté et plus de raison.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

UNE MYSTIFICATION.

La fortune n'est pas toujours aussi aveugle et aussi injuste qu'on le prétend, et c'est bien souvent à tort que la foule l'accuse de mal choisir ses protégés. Par exemple, lorsqu'elle tombe en pluie d'or dans la poche d'un sot, on lui reproche de faire un mauvais emploi de ses faveurs, tandis qu'après tout ce n'est là qu'une bienveillante et providentielle compensation. L'homme qu'un esprit fertile et faux expose à l'erreur et à la duperie, au sarcasme et au ridicule, n'a-t-il pas besoin d'être riche pour rétablir l'équilibre et trouver quelques dédommagemens aux torts que la nature lui a donnés et que la société ne manquera pas d'aggraver? — Voilà ce qu'on aurait pu répondre à ceux qui se recréent si vivement en apprenant que par un coup du sort tout à fait imprévu Polydore Duplessy venait de recueillir un héritage s'élevant à vingt-cinq mille livres de rente. Selon l'usage, les meilleurs amis de Polydore se faisaient particulièrement remarquer parmi les mécontents. Chacun d'eux disait en jetant sur le jeune héritier un regard d'envie et de dédain: — « La fortune n'en fait jamais d'autres! comme ces vingt-cinq mille livres de rente m'iraient bien mieux, à moi! »

Ceux qui parlaient ainsi étaient de bonne foi, sans doute, car rien ne les désarma. Ils ne furent touchés ni de la modestie que Polydore apporta dans sa nouvelle position, ni de l'infatigable bienveillance avec laquelle il ouvrit sa bourse à ceux qui voulurent y puiser. Loin de lui savoir gré de ces qualités précieuses, on les considérait comme la conséquence nécessaire des imperfections de son esprit. Entièrement dénué d'imagination, Polydore n'était-il pas condamné à une modeste timidité? Le beau mérite de rendre quelques services à des amis dont il ne pouvait se passer! à de bons amis qui voulaient bien éclaircir son ignorance de toutes choses, guider son incapacité, soutenir sa faiblesse! D'ailleurs, n'était-il pas plus ingénu que généreux? Dans la distribution de ses largesses, ne cédait-il pas à de trop faciles ruses plus souvent qu'à un bon mouvement et à une inspiration de cœur?

Par ce dernier argument, les obligés excusaient leur ingratitude aux dépens de leur délicatesse: c'est un système assez généralement adopté par les gens qui ne veulent à aucun prix supporter le fardeau de la reconnaissance. Ici, du reste, la théorie était largement justifiée par la pratique. Les amis du jeune héritier ne se faisaient aucun scrupule d'exploiter sa candeur; ils lui donnaient des leçons fréquentes que le docile élève payait fort cher, et à ce train Polydore pouvait espérer d'arriver un beau jour à une éducation et à une ruine complètes. Les ténébres de son intelligence devraient se dissiper en même temps que ses capitaux. Ce marché si avantageux était en pleine exécution, lorsqu'un jour l'élève dit à un de ses professeurs: — « J'ai une idée! »

C'était là déjà un notable progrès.

— Voyons donc cette idée? demanda gravement Jules de Ramberville. — Vous savez, reprit Polydore, que je me suis lancé dans le monde cet hiver?

— Et vous y avez fait une excellente figure!

— C'est possible, mais je ne m'en suis pas aperçu. Il m'a semblé au contraire que les femmes se moquaient de moi lorsque je témoignais l'intention de leur adresser mes hommages.

— Cependant vous avez tout ce qu'il faut pour leur plaire: vous êtes jeune, riche et bien tourné.

— Oui, mais c'est la conversation qui me fait du tort; je ne sais que dire, et ce n'est pas étonnant, je n'ai rien vu. Et puis, vous vous rappelez bien cette petite baronne allemande?

— Mme de Stanberg?

— A qui vous faisiez la cour?

— Vous vous en êtes aperçu? Cela prouve votre perspicacité. La baronne est une charmante veuve qui reviendra, je l'espère, à Paris l'hiver prochain. Est-ce que par hasard vous en seriez amoureux?

— Pas le moins du monde.

— A la bonne heure! car ce serait entre nous deux une affaire sérieuse, je vous en avertis. La baronne est un parti qui me convient, l'année prochaine, son deuil sera fini, et je compte alors recueillir le fruit de mes soins. J'aurais été désolé de rencontrer en vous un rival, mon cher Polydore.

— Cette rivalité, si elle existait, m'en priverait en pure perte de votre amitié. Je connais l'opinion que la baronne a de moi; je lui ai entendu dire en me désignant: « Ce jeune homme n'est pas mal, mais il manque de poésie. »

— Mme de Stanberg est une femme romantique comme la plupart des Allemandes; elle aime les aventures, il lui faut un héros, et je suis là.

— Le mot de la baronne m'a donné à penser, non pas à cause d'elle, mais parce que d'autres peuvent être de son avis. J'ai fait un retour sur

moi-même, et je trouve qu'elle a raison: je manque de poésie aussi bien que d'éloquence. Cela vient de la vie sédentaire et bornée que j'ai menée jusqu'ici. Telle est la réflexion qui m'a conduit à l'idée de voyager. Les voyages forment la jeunesse, dit une maxime très sage: je veux me former; ma résolution est prise et je partirai dans huit jours.

L'idée de Polydore ne pouvait manquer de produire une certaine sensation; c'était la première, et à ce titre elle devait étonner d'abord et puis affliger ceux qui s'étaient fait une douce habitude de se divertir et de vivre aux dépens du jeune héritier: — Qu'allons-nous devenir lorsqu'il ne sera plus là? Où trouverons-nous une bourse toujours ouverte, un plastron toujours prêt? — D'habiles discours, de vives attaques furent employés pour le détourner de son entreprise; mais Polydore était entêté, opiniâtre, et ce fut en vain que ses amis paraphrasèrent la fable des *Deux Pigeons*. Il fallut y renoncer.

Cependant Polydore n'était pas sans inquiétude. Parmi les objections lancées contre son projet de voyage, quelques unes avaient fait impression sur son esprit; et, comme à l'ordinaire, la douce victime, sentant la nécessité d'un bon conseil, s'adressa précisément au plus impatoyable de ses mystificateurs.

— C'est une consultation que vous voulez de moi? lui dit Ramberville en le voyant venir.

— Oui, mon ami, reprit Polydore; vous avez toujours l'art de me deviner.

— Nul mieux que moi ne sait vous comprendre. Vous faut-il un plan de voyage? Où comptez-vous aller?

— A Bade, d'abord.

— C'est fort bien! un séjour enchanteur!

— Puis, je visiterai tout l'Allemagne.

— Vous avez raison. L'Allemagne est le pays le plus curieux, le plus pittoresque de l'Europe; un pays délicieux qui produit des femmes charmantes.

— Oui, mais ne serai-je pas exposé aussi à de fâcheuses rencontres? On m'a fait d'assez terribles peintures de la Forêt-Noire; on m'a débité des histoires qui, je vous l'avoue, ne sont pas très rassurantes.

— Eh bien! n'allez-vous pas chercher de la poésie, des aventures? Vous en aurez, mon ami, et au retour vous serez plus enbarassé sur l'article de la conversation. Vous raconterez à vos danseuses les sombres épisodes du voyage, vos nocturnes entrevues avec les brigands de la forêt périlleuse.

— Sans doute, c'est quelque chose que de pouvoir faire naître l'émotion par de tels récits; mais l'avantage se paie trop cher, et s'il faut en convenir, je vous dirai que je me soucie peu d'être dévalisé, et peut-être de recevoir un inauspice coup par dessus le marché.

— Qui ne risque rien n'a rien à dire au retour. Pourtant, si les résultats de ces rencontres vous effraient, il y a un moyen de tout arranger.

— J'étais sûr que vous viendriez à mon secours!

— Un moyen bien simple. Voulez-vous ne pas être dévoré? faites-vous loup.

— Je connais cette sentence, mais je n'en saisis pas bien l'application.

— Pour parler plus clairement: voulez-vous n'avoir rien à craindre des brigands? faites-vous brigand!

— Que me proposez-vous là, Ramberville? s'écria Polydore en reculant de quatre pas.

— Une chose toute naturelle et que pratiquent la plupart des voyageurs. Vous avez rencontré dans le monde beaucoup de gens qui ont voyagé; vous les avez salués, vous leur avez serré la main, vous avez joué à la bouillotte avec eux? Eh bien! c'étaient des brigands. Moi-même, moi qui ai parcouru de lointaines contrées, je suis brigand.

— Grand Dieu! que me dites-vous?... Mais non, c'est impossible!

— Rien de plus positif; seulement il faut s'entendre. Rapprochez-vous de moi, mon cher Polydore, et ne me regardez pas de cet air égaré: vous me courez aucun danger, et quoique brigand, je suis encore digne de votre affection. Demain vous serez mon confrère, et vous n'aurez rien perdu de votre propre estime.

— Qui? moi? demain je serai...

— Brigand comme je le suis; oui, mon ami, et cela de votre plein gré, sans forcer votre vocation.

— Quoi! vous osez supposer que j'ai du penchant pour cet état?

— Je pense du moins que la nécessité vous fera un loi de l'embrasser.

— Jamais! j'aime encore mieux courir la chance d'être volé.

— Et assassiné?... Voyons, soyez raisonnable, et écoutez-moi. J'ai voulu jouir de votre surprise; mais il est temps que je m'explique. Le mot de brigand, tel que je l'exerce avec une foule d'honnêtes gens, et tel que vous l'exercerez demain, est une simple sinécure. Au point de vue de l'honneur, c'est un titre purement honorifique. Vous sentez bien que je ne veux pas vous enrôler sérieusement sous la bannière de Cartouche, avec vos vingt-cinq mille livres de rente; et de mon côté, je m'batte que vous ne me soupçonniez pas d'avoir fait ma fortune sur les grandes routes, de nuit et à main armée. Il n'est question ici que d'une pure formalité, d'une mesure de précaution, adoptée, je vous l'ai dit, par un grand nombre de braves gens, à la suite desquels je place votre humble serviteur. Comme vous, mon cher, j'ai été étonné, indigné lorsqu'on m'a passé d'entour dans cette carrière, et puis, après l'explication, je m'y suis lancé joyeusement.

Apprenez donc que les principaux bandits répandus sur la surface de l'Europe forment une vaste corporation, ayant ses lois, ses chefs

ment nos correspondans. Ils ne respectent que ceux qui font partie de leur société. En Italie, ils fournissent une escorte au voyageur qui veut bien la payer; mais cette ressource n'est pas tolérée partout; voilà pourquoi la corporation a imaginé un équivalent productif et protecteur. Cet équivalent est une affiliation à la société, qui s'obtient moyennant une prime une fois payée. On vous donne le mot d'ordre, on vous délivre un sauf-conduit, et les brigands vous épargnent, car dès ce moment il vous regardent comme un des leurs; mais cela ne vous engage à rien; vous n'êtes tenu ni de leur prêter main-forte ni de fournir vos preuves en escarpant des montres ou en arrêtant des diligences. Vous êtes simplement brigand honoraire; associé libre et sans fonctions; également à l'abri de l'oubli et du passé. En un mot, vous êtes assuré sous le couvert d'une ostentation illusoire et plaisante, qui vous permet de dire gaîment à vos amis, comme je vous l'ai dit tout à l'heure: « Je suis un brigand. »

Ramberville cita de très illustres voyageurs, des diplomates, des banquiers, des poètes, des lords et des princes affiliés à cette société. Polydore n'hésita plus, et son ami se chargea de toutes les démarches nécessaires à sa réception. Le lendemain, il le conduisit dans un hôtel du faubourg Saint-Germain où tout était préparé pour la cérémonie.

Polydore fut introduit dans un salon richement meublé. Dix individus penchés et vêtus avec élégance étaient réunis en comité. L'un d'eux, qui se donnait le titre de président, se leva et dit au récipiendaire :

— Vous desrez, monsieur, faire partie de notre société? Vous voyez que nous sommes des gens de bonne compagnie; de simples amateurs comme vous. Je me nomme le comte de Stocktil. Peut-être avez-vous lu les quarante volumes de voyages que j'ai publiés? Mes pouvoirs m'autorisent à vous délivrer le brevet et le poignard que voici. En cas de mauvaise rencontre, vous n'aurez qu'à montrer ces objets: votre personne et vos biens s'en sont respectés.

Polydore prit le papier et le poignard.

Le prime est de cinquante louis, ajouta le président.

Le récipiendaire posa sur la table un billet de mille francs.

— Maintenant, reprit le comte de Stocktil, vous êtes brigand!

— Et pour fêter votre réception, dit Ramberville, qui assistait Polydore comme témoin, j'invite l'assemblée à un dîner que je donne au *Rocher de Candale*.

Le dîner coûta cinquante louis et fut payé avec le billet du nouveau brigand.

Trois mois après cette séance solennelle, Polydore, qui venait de quitter Bade, se trouvait dans une auberge où le mauvais temps avait retenu plusieurs voyageurs. Au moment de se remettre en route, vers le soir, on les avertit qu'une chaise de poste avait été arrêtée et dévalisée la nuit précédente, et qu'ils seraient bien d'attendre le jour pour continuer leur voyage. Cet avis prudent fut goûté de tout le monde, excepté de Polydore qui mit résolument :

— Faites mettre des chevaux à ma voiture; je pars!

Les assistants furent choqués de l'expression fière et dédaigneuse qui accompagna ces paroles; mais comment chercher querelle à un jeune homme qui montrait tant de courage et une si ferme résolution?

— Vous feriez mieux de passer paisiblement la nuit à jouer avec nous, dit un des voyageurs qui avait demandé des cartes et qui paraissait à la manière avec une certaine dextérité.

— Merci, reprit Polydore, je tiens à mon argent.

— Vous ne le pouvez guère!

— Oh! tous les brigands de l'Allemagne ne me feraient pas peur!

Et il partit. — A deux heures de là, dans l'épaisseur de la forêt et des arbres, un coup de feu retentit, un des chevaux tomba mort, la voiture s'arrêta, et trois hommes se présentèrent le pistolet au poing.

— Un instant, dit froidement Polydore, je suis des vôtres.

Pour toute réponse, on le saisit rudement et on le jeta hors de la voiture.

— Bon! pensa-t-il, ces gens-là n'entendent pas le français, mais je vais leur montrer mon sauf-conduit, mon brevet!

Un des brigands prit le papier et le fouilla avec colère dès qu'il se fut assuré que ce n'était pas un billet de banque.

— L'êtes-vous ne lui a peut-être pas permis de distinguer ce qu'il y avait écrit sur ce papier, mais je vais me faire reconnaître à un signe sûr certain.

Et Polydore tira son poignard.

A ce geste menaçant, deux coups de sabre l'étendirent sur le gazon.

Quand il reprit ses sens, Polydore se trouva couché dans un bon lit; et de lui était un médecin et une jeune dame qui l'avait déjà vue à quelque port.

— Mais je ne me trompe pas, dit-il d'une voix faible; madame est la femme de Stanberg?

— Oui, monsieur... nous nous sommes, je crois, rencontrés à Paris?

La civilité de Polydore, son combat contre trois brigands, ses deux coups de sabre, lui commandent cette poésie que la baronne aimait tant. Un double blessure n'était pas dangereuse; mais la contusion fut grave, et le jeune voyageur, déjà poétique, devint éloquent avec l'aide l'amour.

Il quitta le chemin de Paris aussitôt après son mariage avec la belle veuve. C'est ainsi que les mystificateurs comme Ramberville sont quelquefois dupes de leurs plus étuelles plaisanteries.

LE GÈNE GIROU.

Le dernier Cabaret.

Il y avait encore en 1837, rue du Moulin-de-Beurre, au sortir de la barrière du Maine, un petit réduit tout enjolivé de tonnelles, de plates-bandes et d'arbrisseaux, où trouvait une vieille cabaretière et où allaient boire, à la façon du bon temps de nos pères, presque toutes les illustrations de ce siècle.

Aujourd'hui que tant de traditions s'effacent et que l'oubli semble se promener sur les choses passées, comme l'antique charrue sur les cités détruites, il n'est peut-être pas hors de propos de recueillir ici le peu de traces qui nous restent de ce dernier des cabarets dont le seul est encore debout, mais d'où le dieu qui l'animait jadis est depuis long-temps disparu.

C'était donc une salle au rez-de-chaussée, basse, étroite et longue, avec des murailles nues, que Jubel, dont il sera peut-être question dans le courant de ces lignes, recouvrit plus tard d'un badigeon à l'huile, un jour de ripaille, entre deux vins. Sur le mur du fond, au dessus d'une porte qui conduisait au jardin, un cadran, dit *ail-de-bœuf*, avait marqué toutes les grandes heures de l'histoire contemporaine. Ce fut le lendemain de la bataille d'Iéna, qu'il sonna pour la première fois. Depuis il marcha toujours, calme au milieu de nos tourmentes, comme le sablier du destin, et traversa tranquillement tous nos jours de fièvre et de colère avec soixante pulsations à la minute.

L'ail-de-bœuf, avec un vieux damier pendu en face, et la complainte colorée du *Juif errant*, formaient exactement tout le décor des lambris. L'hiver, à partir de la Toussaint, on avait un poêle rond, de faïence, dont les tuyaux serpentaient sous le plafond, et brisaient une vitre pour prendre l'air à la fenêtre. Enfin, on comptait cinq tables à droite, et cinq tables à gauche, toujours couvertes d'un gros linge bien blanc, et d'assiettes symétriquement alignées; c'était l'en cas. On s'asseyait sur des escabelles. Pour arriver dans la salle, on traversait la cuisine, une bello cuisine bien noire avec une vaste cheminée et des jambons pendus sous le manteau; de la salle, on allait au jardin, c'est-à-dire une grande cour entourée de pavillons et de pampres, où d'autres tables, solidement enracinées, attendaient le retour des hirondelles qui ramenaient les buveurs. Une clair-voie fixée sur le mur d'entrée permettait d'apercevoir, de la route, la maisonnette aux volets verts, avec une autre petite cour, un grand arbre et un jardinet planté de laitues qui la séparait du chemin. Celui qui passe aujourd'hui devant ce seul tristement désert, lit sur la façade du logis: BOURDON, SUCCESSOR DE VEUVE SAGNET, DONNE A NOIRE ET A MANGER. Or la veuve Sagnet, — découvrez-vous, fils de nos pères, — s'appelle Madame Grégoire, dans une chanson de Béranger.

On ne sait plus boire. C'est un art qui s'est en allé, je ne sais où, peut-être en Allouagne. Hoffmann buvait encore à Dresde en 1813, au milieu des balles du prince Eugène; c'est la dernière halte connue du vieux Bacchus. Il ne fit depuis que de rares apparitions, se révélant par ci par là, au petit nombre d'apôtres qui lui étaient demeurés fidèles, mais il ne s'arrêta plus. On en sut pourtant des nouvelles, jusque vers 1830, sous les vignes de la rue du Moulin-de-Beurre, et c'est là que se tintrent, à ce qu'on croit, ses dernières bacchanales. Car, en fait de cabaret, ne me parlez pas du *Caveau*. On avait, il est vrai, dressé là-dedans une manière de temple, où l'on offrait à l'idole disparue le culte des souvenirs. Mais on y faisait beaucoup de poésie, — peut-être beaucoup trop. On criait *exote!* mais on s'y abreuvaient d'éléboro un peu plus que de vin. Il y avait du prétentieux et du parti pris dans cet attirail bachique, mais de naturel, pas l'ombre. Remarquez que du jour où l'on a chanté *le jus de la treille*, on a oublié de le boire. Les chœurs, aussi bien que les hommes, ne passent dans le domaine de la poésie, qu'après leur mort. Quand on ne les a plus, on les chante, mais tant que le plaisir existe, on a mieux à faire que de le rimer, on le goûte. Méfiez-vous des poètes couronnés de pampres; ce sont quasi tous des buveurs d'eau.

Je serais désolé de commettre la moindre hérésie dans un sujet aussi grave. Cependant, je crois pouvoir affirmer, touchant le bel art de boire, que nous avons un peu tue celui-là comme les autres! par cette fatale formule de *l'art pour l'art*, qui nous a déjà fait faire tant de sottises. Nous buvons pas de propos délibéré, c'est là le premier des commandemens, et voici le second qui lui est semblable: Attendez, pour boire, l'inspiration du Dieu. Despreaux préchait un jour Chapelle sur sa soif enragée; Chapelle, ému jusqu'aux larmes des conseils de son ami, entraîne Boileau pour les goûter plus à l'aise, dans ce fameux cabaret de la rue Saint-Andre-des-Arcs, où allaient Racine, le *Bonhomme* et tous les autres. Chapelle demande une bouteille, puis deux, puis trois, et fait si bien, qu'il grise le prédicant. Celui-ci, dans la chaleur de son prône contre les excès du vin, ne s'était pas aperçu qu'il vidait son verre, à mesure que Chapelle le remplissait. La morale de cette parabole, mise en action par Chapelle, consiste à dire que le bien-boire doit être avant tout naïf et irréflectif; malheur à l'ivresse préméditée! Les vieux maltrés dont je parle, lorsqu'ils se réunissaient rue du Vieux-Colombier, n'avaient d'autre intention, les bons gens, que de se réjouir et de jaser. Mais ils avaient tant d'esprit que cela faisait rire, ils riaient tant, que cela faisait boire, et ils buvaient tant qu'ils se grisèrent. Nous, au rebours, nous commençons par boire, pensant que le rire est au fond du verre. Simples que nous sommes! Le rire, c'est Dieu qui le donne.

Or, Dieu le donnait aux convives de la mère Sagnet. Ils étaient, là, les nichées d'artistes / artistes par la grâce de leur jeunesse, et par leurs rêves d'avenir, bien plus que par leurs œuvres. Aucun d'eux encore ne s'était beaucoup révélé. A qui bon se presser, disaient-ils. Car, à cet âge, la paresse est charmante; loin d'être le ver qui rongé, elle est comme une fleur indolente qui sait bien que le soleil fécondera son calice, et qui sommeille dans son parfum. Le parfum, voyez-vous, c'est la jeunesse de la rose, comme la paresse est le parfum de nos vingt ans. Laissez fleurir les enfans et les roses !

Il venait donc là, le soir, avec vingt-quatre sous dans leur poche, s'asseoir devant ces tables de chêne, pour chanter, pour rire et pour manger, trois excellentes choses qu'on a le privilège, quand on est jeune, de faire toutes trois à la fois. Ils criaient comme des sœurs tous ensemble, et ils s'entendaient à merveille : autre privilège qui nous quitte, vers l'âge mûr, lorsque l'imagination se tait et que la raison veut parler. La raison ! Ses ne la connaissait pas encore, avec ses argumens crochus et ses yeux de hibou, cette vieille prêcheuse, âgée de tant d'hivers ! et d'ailleurs, ce n'est pas avec vingt-quatre sous dans sa poche, qu'on peut aller bien loin sur les chemins battus où la raison nous guide. Il en coûte plus cher que cela pour voyager raisonnablement dans la vie. Minerve paie son passeport, prend le poste et dîne à la table d'hôte. Quant aux Lazarotes qui dorment sous les arches de la route, elle ne leur jette pas même un rouge liard par la portière, à ces mécréans ! — Ça qui ne les empêche pas de dormir, au contraire.

Un jour, — ceci les évaila plus que toutes les homélies ; — était par une froide matinée d'hiver, un 13 février, date funeste, le ciel charriait de gros nuages froids et sombres, et les arbres dépouillés pliaient sous les giboulées avec des cris lamentables ; ils étaient presque tous là, pressés autour du poêle, tâchant de rire et de boire, et se moquant de l'hiver, eux qui étaient au printemps. Voilà que tout à coup un des leurs entre dans la salle, pâle et pleurant.

— *Juhel est mort!* dit-il en tombant sur un escabeau, le front dans ses deux mains.

— *Juhel!* répondirent vingt cris consternés.

Il faut que je vous dise qui était Juhel. C'était un pauvre et bon ivrogne, peintre d'enseignes de son métier. Il badigeonnait quelquefois ; mais où il excellait de préférence, c'était à peindre des pampres sur la porte des marchands de vin. Les belles grappes blondes et les belles feuilles rouillées qu'il savait faire, cet admirable Juhel! Mais, vous comprenez, à force de planter des vignes à la porte des cabarets, il avait fini par prendre en goût le vieux Silène. Culte d'artiste, voilà tout. Et puis, il avait levé sa gaieté, si fou, si bon enfant, qu'un grisait Juhel toutes les fois qu'on voulait rire ; et ils valseaient toujours rires, chez la mère Sagnet. Aussi Juhel, c'était plus qu'un compagnon pour eux, c'était leur patron, leur maître de philosophie, le grand-prêtre de leurs mystères. Quand on s'apercevait qu'il n'avait plus de pain, on faisait une souscription pour lui en acheter un pain. Alors Juhel, reconnaissant, prenait sa plus belle couleur de rouille pour *rajeunir* les murs du cabaret, et poussait l'inspiration de son cœur jusqu'à dessiner des panneaux sur les murailles, entourés d'une belle grecque du goût le plus pur, afin de réjouir les yeux de ses enfans ! Ils ont voulu que cette dernière œuvre du bon Juhel fût religieusement conservée, et tous les ans, depuis la mort du peintre d'enseignes, la mère Sagnet enlevait, dès le matin, sous des flots d'eau de savon, la poussière qui ternissait la belle grecque, pour que le soir, durant le repas anniversaire, le regard des enfans de Juhel en fût encore réjoui !

Celui qui entra ainsi, le visage défilé, pour annoncer la mort du badigeonneur, s'appelait Charlet. Il y eut un long silence de stupeur et d'épouvante. On se regardait avec des yeux hébétés. Enfin une voix osa se faire entendre, qui demanda de quoi Juhel était mort. Celui qui fit cette question se nommait Dœvria.

— Mes amis, dit alors Charlet d'un air digne et orgueilleux. Juhel, le grand Juhel est mort, en chrétien, dans les vignes du Seigneur. Il était gris comme un âne. C'est une consolation pour ceux qui le pleurent !

— *De profonds!* murmurent alors tous les disciples recueillis du défunt le grand-maître en *beverie*.

En ce moment, la mère Sagnet se précipita dans le cabaret, toute sanglotante.

— Ah ! messieurs, s'écria-t-elle, Juhel n'est plus ! Qui aurait dit, mon Dieu ! que Juhel nous quitterait ainsi. La vendange avait été si belle cette année !

Chacun demeura frappé de la vérité de ce discours, si bien que le cabaretière, encouragé par le silence général, ajouta d'une voix amère :

— Allez ! les vides que la mort de Juhel vient de laisser parmi nous sont incalculables !

— Pauvre femme ! observa Romieu, elle pense à tous les tonneaux que lui *ridait* Juhel ; c'est déchirant !

La réflexion fit sourire, et peu à peu, l'on se prit à songer que l'heureux Juhel, mort d'une *apoplexie de Templier*, comme disait Charlet, devait se réjouir dans le sein de l'éternité, et bon ses enfans *du haut des cieux, sa demeure dernière*, ainsi qu'ajouta Edouard Bonvé, d'un air à faire pleurer les montagnes. Alors Fontan se leva et recita ce distique :

A JUBEL.

Tu nous as fait trop rire dans ta vie
Pour qu'à ta mort on pense à te pleurer.

On trouva le début galant, et chacun se mit en devoir de chercher des rimes en l'honneur du défunt. Cela fit une chanson qui servit d'oraison funèbre, et que l'illustre Collinet joua sur sa petite flûte avec applaudissemens universels.

On attribua plusieurs strophes de cette hymne à l'un des plus joyeux tagageurs du cabaret, M. Victor Ilago. Il venait là, tous les jours, promener sa muse et ses rêves, bon, naïf, insouciant, et le front déjà chargé de ces rayons de gloire dont ses amis oubliaient l'éclat à la franche clarté de son sourire. La mère Sagnet, qui est aujourd'hui une bonne vieille de soixante-cinq ans, n'en parle jamais que l'œil humide. Elle l'appelle toujours *l'enfant sublime*, elle vous conduit derrière sa maison, dans un petit coin gazonné, où s'élevait jadis le *moulin de la Grande-Pinte*. « C'est là, dit-elle alors, au pied du moulin, que M. Victor écrivait ses vers. Le moulin n'est plus, mais je suis bien sûre que les vers sont restés. Ah ! quel aimable enfant que M. Victor, et aussi son frère Abel ! Diriez-vous, mon bon monsieur, que c'est ce fou d'Abel qui m'apprit à faire le *riz à la Valenciennes* et la *tétine de vache* en daube ! Le jour qu'ils sont venus pour attacher leur croix d'honneur, j'ai pleuré comme une Madeleine, mais c'était de joie. Car c'est ici qu'ils ont tous attaché leur croix, tous, les uns après les autres. Et aussi, je les appelais mes enfans, qu'ils étaient déjà de grands hommes ! »

Voyez-vous ces beaux noms de la patrie revenir dans ce cabaret obscur, où tous, sous le même pampre, avaient rêvé la même gloire, revivre le jour de la récompense nationale, et boire encore dans le même verre à la santé du génie, à la santé de la France !

Et maintenant, faut-il vous les citer, ces noms retentissans ? Poètes, peintres, statuaires, journalistes, hommes d'esprit, hommes d'état, tous ceux dont le siècle s'honore sont venus rire sous ces heureuses tonnelles. L'un s'appelait Thiers, l'autre s'appelait David le statuaire, celui-ci BULLANGÉ, celui-là CHENAVARD, cet autre, ARMAND CARREL, cet autre, ALEXANDRE DUMAS, et puis les Dœvria, et puis RIFFET, GAVARNI, TONY JOHANNON, ROMIEU, BOUTANGER, ROUSSAU, COLLINET, FONTAN, VICTOR ILAGO : quelle éblouissante pléiade !

Un jour, la mère Sagnet, voyant que 1830, — 1830 a détruit plus de choses qu'on ne pense, — avait dispersé tous ses poètes, prit sa care en dégoût, et se retira des affaires dans un petit pavillon, tout couvert de feuillée, qui est au fond du jardin. Aujourd'hui l'industrie rôde par là aux environs, traînant après elle un grand bruit de ferrailles et de locomotives, et je crains bien que le pauvre cabaret déserté ne s'éveille un matin tout à fait pris sous le réseau des chemins de fer. On a déjà chassé des environs les arbres et les oiseaux pour tracer des rues sur les prairies éventrées, et l'on plante d'affreuses murailles blanches partout où, hier encore, croissaient les roses et les lilas.

La mère Sagnet voit ainsi monter autour d'elle cette marée de plâtre et de mortiers qui l'emportera. Elle a, d'ailleurs, une bonne vieille figure, assez philosophique. Quand on lui parle d'autrefois, son œil s'anime, et l'on découvre alors de vieux Jeux et de vieux Ris blottis et grelottans sous ses rides profondes. Ils se sont réjouis là pour mourir avec leur mère... ainsi que nous aurions dit du temps de Mme Grégoire.

Il y a quelques années, lorsqu'un tout petit nombre de fidèles venaient encore, chaque soir, sous ces bric-a-brac de chèvrefeuille deviser de ceux qui ne venaient plus, — on se riait guère, on se souvenait, et rien n'attristait comme de compter les absens ; — la mère Sagnet sortait quelquefois de son petit pavillon et apparaissait tout à coup au milieu des buissons. Elle prenait un verre, goûtait leur vin d'une levre dédaigneuse, et jetait un coup d'œil sur les places vides, elle hochait la tête et disait : — Il en manque deux de plus que l'an dernier ; mais ce n'est pas miracle, votre vin est détestable !

On est ainsi quand on vieillit ; on se figure toujours que le vin de la jeunesse était meilleur.

Une autre fois, elle ajoutait : « Il est donc ministre, mon petit *Adolphe* ? Ce cher enfant ! Je n'ai jamais vu un pareil Roger-Bontemps. Il était gai dans sa misère, gai à fendre l'âme ! Ah ! je lui faisais crédit de bon cœur. »

Adolphe, dont elle parlait, avait alors trente-cinq ans ; mais la mère Sagnet, qui appelait toutes les gloires de la France par leur nom de baptême, ne s'imaginait pas qu'elle descendrait jamais vieillir. Elle les avait toutes vues si jeunes et si fraîches ! Et qui était donc cet *Adolphe* ? Oh ! mon Dieu, rien alors, un enfant, un fou, le plus imperturbable de ses buveurs, mais qui avait, dès cette époque, plus d'esprit sans le savoir, qu'il n'en a jamais eu depuis qu'il le sait tant. Un *Jean Joyeux*, comme ils disaient, et voilà tout. C'était la plus adorable misère qui se pût voir. D'ailleurs, à cet âge, la pauvreté, voyez-vous, ce n'est pas autre chose qu'une bonne et charmante fille, à qui l'on rit au nez sans qu'elle s'en fâche. Se fâcher, allons donc ! Elle rit plus haut que tous ses amans, l'épavée, et termine la querelle en buvant dans le verre du premier venu. La pauvreté ! lequel de nous en oserait médire ? lequel de nos chevet n'a-t-elle pas visité, — elle qui ouvrait pour nos rêves la belle porte d'ivoire ! — Qui d'entre nous, dites-moi, n'a pas tenu cette belle amoureuxse sur ses genoux, et malgré ses guenilles encore ? Ah ! bien oui, des guenilles ! on les oubliait pour regarder ses charmes par les trous de son corsage... Allez, allez, cette maîtresse de nos vingt ans, avec son grand œil inspirateur et ses caresses fécondes, ne l'a pas eue qui voulait !

MARC FOURNIER. — (*L'Artiste*.)

LE BIGAME.

Julien D. l'ès, fils d'un ancien négociant de Paris, retiré à Louviers, avait reçu ce que l'on est convenu d'appeler une éducation brillante, c'est-à-dire que pendant huit ans il s'était assis sur les bancs d'un collège et avait fait d'heroïques efforts pour retenir quelque peu de latin et de grec; ce latin et ce grec avaient même fini par lui permettre de parler, de comprendre et d'écrire le français assez convenablement; résultat qui, soit dit en passant, est encore assez rare et qui prouve que notre héros n'avait pas perdu tout à fait son temps. Il faut avoir vu que ce fut tout le profit qu'il tira de ses études, et que le désappointement de ses parents fut grand quand ils s'aperçurent qu'à dix-huit ans leur fils devenait propre à tout autre chose qu'à se suffire à lui-même. Sa n'éducation le rendait bien apte à courir la carrière du barreau, de la médecine, mais il fallait courir aussi les dangers de trois ou quatre ans de séjour dans le quartier latin; et il n'est guère de vertu, qui passant au milieu de ses mille appâts, entre ses mille pièges, ne s'en retourne au logis.

Demi-mort, demi-boîteuse.

Puis, ces quatre années passées, le titre d'avocat, de docteur n'était rien encore, il fallait traverser stage ici, là, des années de pratique, des deux côtés l'attente d'une clientèle.

Si les jarons de province se bissent endormir par les succès de leurs fils dans la béatitude de la vanité satiale, il n'en reste pas moins acquis que, séparés d'eux presque constamment, si tôt qu'une circonstance a éveillé leur sollicitude, ils se laissent aveugler moins que tous les autres; vont, viennent, s'emparent, et finissent par connaître à fond les choses dont ils n'avaient d'abord pas eu la moindre idée. Aussi dès que la famille des D. l'ès fut sur le terrain de la défiance en faveur, la prudence la plus grande présida-t-elle à sa conduite. Le père représenta au jeune homme qu'il aurait tort de vouloir prolonger des études déjà fort coûteuses et qui, de plus, ne lui promettaient pas même la plus modeste position à vingt-cinq ans; que lui, M. D. l'ès, jouissait d'une honnête aisance, mais qu'il avait quatre enfants à pourvoir; chacun devait donc s'efforcer de réussir par lui-même.

Julien le comprenait parfaitement; aussi sa résolution fut-elle bientôt prise. Il commençait à connaître ou plutôt à deviner le monde.

Le barreau, la médecine lui présentaient leurs chances de succès dans une perspective si lointaine, que ce fut l'ambition même et l'espoir d'une réussite plus prompte qui le décidèrent à suivre le sage conseil de ses parents en entrant dans le commerce.

La probité bien connue de son père lui fut une recommandation puissante; aussi, à vingt ans, Julien se trouva-t-il placé et appointé à Paris, chez M. Hippolyte Raysson, l'un des marchands en gros qui occupent toute la rue du Sentier. Né pour le commerce, dont son père lui avait fait connaître les premiers éléments et dévoilé les petits mystères, il avait toutes les qualités pour réussir; discret sans le paraître, ardent aux affaires, habile à saisir les chances favorables, se hasardant et suivant alors ses entraînements avec tant de persévérance, qu'il mérita la fortune de son côté, ayant par dessus tout une volonté ferme, le jeune D. l'ès vit bientôt son travail et son dévouement appréciés et récompensés à leur juste valeur par son patron.

Mais alors, doublé ment honnête et par nature et par calcul, il voulut se marier pour régulariser sa vie, donner une sorte de garantie à la société. Gargon prudent, et ce qui n'est qu'un demi-mot, un peu intéressé, il tenait à avoir une position plus avantageuse et plus assurée.

Il résultait que l'année ne s'écoulerait pas sans qu'il eût réalisé son double plan, et se mit aussitôt à l'œuvre.

Pour le mariage, depuis long-temps, l'amour tournait ses pensées et ses espérances vers une cousine à laquelle il ne paraissait pas déplaire. Il s'en assura mieux et après avoir obtenu le consentement tacite de la jeune fille, profita des moments de liberté que lui laissait la journée d'un dimanche pour écrire à son oncle une lettre de demande.

Certain de l'attention de son oncle, et assuré de ne point déplaire à sa cousine, le jeune amoureux se laissa, après cette production épistolaire, entraîner quelques instans aux mille rêveries de son imagination. Elle était si belle! ses souvenirs la lui rappelaient si fidèlement! Sa bouche fine et rose avec laquelle son nez légèrement retroussé, coquet et spirituel, et son menton frais et bien modelé, s'harmoniaient pour exciter si gracieusement de si jolis sourires; ses yeux où se voyait le reflet d'une âme douce et pure; son beau front blanc sous ses yeux cheveux noirs; son cou élancé qui paraissait elle balancé comme fait l'oiseau prêt à prendre l'essor; son pied candide, fermé et lisse, emprisonné dans son basquin noir, qui relevait avec tant de minuterie la soie ou la mousseline d'une robe pouse; ses mains d'enfant, ses doigts effilés, aux ongles blancs et roses; ses bras qui dans l'intimité de la famille elle laissait nus charmer les regards, ses bras polis, ronds, faits au tour, qui relevaient tant de jeunesse et de virginité, tout, jus qu'à la démarche tantôt calme et lente de la jeune fille, le plus s'avent enlèvement et léger, tout cela passait devant ses yeux à l'œil nu, et venait à l'esprit.

Il lui fallait cependant s'occuper des hauteurs de l'empyre on l'empire et la folle du logis, pour revenir au monde prosaïque et positif, pour formuler une seconde lettre à l'intention de son patron. Il ne restait à se contenter lui-même qu'un quatrième brouillon. Le premier était encore empreint des rêveries qui l'avaient précédé; Julien y portait de sympathie à propos de commerce, mêlant les chiffres de deux ou trois ordres

d'intérêt, et finissait par ces mots: « Je vous adore, âme de ma vie. Votre dévoué commis. » Le second traitait encore bien gaillardement le digne et respectable patron; sa vue faisait tressaillir le cœur de Julien d'aise et d'amour; c'était presque un madrigal. Le troisième commençait à tourner au sous commun; enfin Julien, pour prix de sa persévérance, put écrire quelques lignes raisonnables.

Ce grand ouvrage achevé, Julien relut encore, puis cacheta enfin, et alla confier tout vulgairement ses espérances à la petite poste voisine. Il n'était pas encore dix heures du matin, et notre impatient résolut fort impudiquement de passer la journée de ce dimanche chez lui en attendant les réponses; nous disons fort impudiquement, d'abord parce que les réponses pouvaient fort bien n'être données que le lendemain, ou tarder davantage, ou même ne pas venir du tout; et ensuite parce qu'on ne sait à quel degré d'exaltation peut s'élever une tête livrée à cet emprisonnement quasi cellulaire de la pensée dans une seule idée. Par bonheur, l'ambition et l'amour se partageront cette attente et la rendront, sinon moins longue, assurément moins dangereuse. L'un et l'autre firent passer les plus brillantes images à travers cette lanterne magique que nous appelons l'avenir, qui ne s'éclairait qu'au rayonnement de notre imagination, et dont nos mille désirs font changer si souvent les couleurs. Julien se vit passer tour à tour heureux mari d'une charmante femme, gros négociant de la rue du Sentier, père de famille, chef de bureau, capitaine de la garde nationale. Sa silhouette prenait de l'ampleur, arrivait à l'équilibre, se formait aux idées conservatrices, sautait pour tout le monde, lorsque le bruit de pas bien sonnés fit évanouir plus promptement qu'un coup de baguette, toutes ces scènes imaginaires qui, toutefois, avaient su conduire la journée jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

Au coup qui fut frappé, la porte s'ouvrit et le portier remit deux lettres! Double bonheur! Le cachet est arraché avec une impatience fort peu philosophique, et Julien lit presque à la fois, d'un côté:

« Mon cher bon,

« Je ne pourrai aller chez toi aujourd'hui; le petit a attrapé un gros rhume qui pourrait bien être une coqueluche; l'amour paternel me retient près de son berceau. Au revoir donc, bon appétit, et ne me garde pas rancune,

» Ton ami,

» THÉOPHILE CHAPOTIN. »

De l'autre :

« Cher monsieur,

« La présente est pour vous prévenir que nous ne pouvons, comme nous l'avions espéré jusqu'ici, nous rendre à votre aimable invitation; mon mari, qui a descendu sa garde ce matin, s'est laissé tomber son fusil sur ses cors et souffre horriblement. Vous comprenez notre contrariété. Embrassez Mme Bonnardot et ses enfants pour moi.

» Venez me croire avec considération

» Votre servante,

» CLÉMENTINE COQUET. »

La lecture avait été plus rapide que la pensée, et la vivacité de Julien si grande qu'il n'avait pas songé d'abord à regarder l'adresse; il allait s'en apercevoir lorsque le portier entrant tout essouffé.

— Monsieur Julien, monsieur Julien, il y a erreur, emli: les vôtres; je vous ai donné deux lettres adressées à M. Bonnardot, le locataire du quatrième, qui donne un grand dîner aujourd'hui, même que ma femme en est... pour aider... à la cuisine!

— Ah! fit Julien revenu de sa surprise, présentez mes excuses à M. Bonnardot.

Le portier se retira, rajustant et recollant de son mieux les lettres, en même temps qu'il préparait une délicate justification destinée au locataire du quatrième, Julien, cette fois, regarda l'enveloppe avec plus d'attention et reconnut l'écriture de son oncle et de son patron.

L'émotion commençait à le gagner; son impatiente ardeur s'était portée sur les lettres de M. Bonnardot; il hésitait maintenant; l'amour l'emporta, il ouvrit la lettre de son oncle:

« Mon cher neveu,

« Je sais que sous tous les rapports, je n'ai qu'à me louer de la conduite; je crois bien, comme tu l'assures, que Pauline serait heureuse avec toi; je te permets même de croire qu'elle ne m'a pas dit le contraire. Mais elle n'a que dix-huit ans et toi vingt-cinq; vous pouvez bien attendre encore un an ou deux. Je te te cachai pas d'ailleurs que votre âge n'est à mes yeux qu'un très léger obstacle; la position présente me fait seule jurer le rôle de père barbare. Tu comprendras facilement que, désirant votre bonheur à tous deux, je ne veux point pour ma fille et pour toi d'une condition précaire et d'un sort incertain. C'est donc de toi que tu dépend; des que tu te seras fait une position convenable, Pauline se rendra à femme.

» Adieu, je t'embrasse pour elle et pour moi.

» CÉLESTIN MINEREL. »

La logique paternelle était si sage et si juste, que Julien ne put désapprouver la sagesse de son oncle; la lettre du patron d'ailleurs était là; elle allait lever tous les obstacles; il lo pensait du moins; mais son étonnement le troublait.

« Mon jeune ami, écrivait M. Raysson, j'approuve votre modestie, qui appelle seulement activité ce que j'appelle zèle pour mes intérêts; j'ai pu appeler, depuis quinze ans que vous êtes dans ma maison, l'empresse-

ment et les soins que vous apportez à mes affaires ; je sens que l'âge vient et j'ai résolu de vous prendre pour mon second. Vous me remplacerez pendant mes absences, mes voyages, et vos appointemens seront de dix mille francs. Vous voyez que j'ai songé à vous ; mais vous comprendrez aussi, mon ami, que je ne puis donner cette place à un jeune homme isolé dans Paris : bien que je connaisse parfaitement votre honneur, et, ce qui vaut mieux à mon point de vue, votre probité, je serais blâmé de chacun. La place sera donc à votre disposition dès que vous serez marié.

» Croyez, d'ailleurs, que vous inspirez un vif intérêt à votre ami,

H. RAYSSON,

Négociant en gros et demi-gros, rue du Sentier. »

Jamais contrariété ne fut égale à celle que ressentit Julien après cette lecture ; il répétait alternativement :

— Mariez-vous, et je vous donne une excellente place....

Et :

— Aie, une bonne place et je te donne ma fille.

Son impatience ne put supporter cette double contrariété ; il courut aussitôt chez son oncle, lui raconta que son patron lui donnait une place superbe, et présenta la lettre de M. Raysson ; tout fut inutile.

— Non, Julien, disait l'oncle ; non, ma détermination est prise, et bien prise. Vois-tu, mon garçon, quand tu seras marié, le cher patron reculera de jour en jour ton avancement ; sa santé sera meilleure ; il sentira moins son âge ; il ne vaudra plus voyager ; je crois peu aux promesses ; j'en ai tant fait. (Tous les oncles aiment à passer pour avoir été de petits ou de grands scélérats.) Quand tu auras la place, Pauline sera ta femme.

— Mais, mon oncle...

— C'est décidé, mon neveu.

A demi désespéré, Julien alla essayer de fléchir son patron, lui représentant qu'il allait se marier ; mais que tout serait suspendu jusqu'à ce qu'il eût une position.

Le pauvre jeune homme se heurtait là à une volonté bien plus arrêtée encore que celle de son oncle.

— Monsieur Julien, je veux vous croire ; mais, la place donnée, ce serait retards de la part du jeune homme qui voudrait jouir encore quelques jours, puis quelques mois de sa liberté ; retards de la famille, que sais-je ?

— Mais, monsieur...

— Mon ami, condition remplie, promesse tenue.

Dire les mille pensées qui fermentaient dans la tête de Julien, après cette double entrevue, serait s'exposer à mille et un dangers, d'abord à celui d'ennuyer le lecteur, et celui-là en est si grand, qu'il me peut dispenser d'énumérer les autres. Toujours est-il que, désappointé, mais furieux, notre futur gros négociant retourna chez lui, regrettant de n'être pas né dans quelque contrée lointaine où l'on ne connaît pas ce que c'est qu'une position sociale ; souhaitant que la France se fût faite saint-simonienne et eût aboli les droits paternels ; puis par dessus cela, roulant des idées farouches, maudissant l'existence, traitant la société de Turc à la Mode. Cette fureur un peu calmée, il songea à composer de lamentables épitres capables de toucher le cœur de l'oncle inflexible et dit barbare patron. Il allait se donner cette inutile consolation, lorsqu'un de ses amis, Frédéric Chagot entra chez lui.

— Ah ça ! dit celui-ci, on ne se gêne pas avec ses amis, c'est peu gentil, et pas beaucoup plus consolant. L'exactitude, disait Salomon à la reine de Saba, est la politesse des rois ; il paraît que tu n'es pas roi. Nous devions nous trouver à cinq heures chez moi, et il en est sept, et c'est moi, je crois, qui ai attendu. Par bonheur j'avais passablement déjeuné.... comptes-tu dîner aujourd'hui ?

— Tiens, vois si cela peut donner goût à la vie, et Julien lui tendait les deux lettres avec un geste des plus dramatiques.

— Mais je ne comprends point ! Rien de plus simple !

— Rien de plus simple, n'est-ce pas ? Quand mon aimable oncle s'obstine à ne me donner Pauline qu'après la place ; et quand mon positif patron persiste à me la refuser avant mon mariage. Chacun d'eux m'a offert d'excellentes raisons pour ne pas se départir de son idée fixe.... Cherche maintenant.

— Rien de plus simple, mon ami. Veux-tu me laisser mener ton affaire.

— Je ne laisserais mener par le diable s'il ne voulait servir. Fais comme tu l'entendras.

— Puisque je suis Satan, il faut m'écarter.

— Comment....

— Il faut m'écarter, ou je ne me mêle de rien.

— Diable d'homme, va ! que faut-il dire à Julien à demi impatienté.

— Je l'ordonne, continua Chagot d'un ton comiquement majestueux, nous l'ordonnons de prendre d'ici à quelques jours un congé d'un mois et d'aller le passer dans la famille.

— Eh ! que veux-tu que j'aille faire un mois à Louviers ?

— Ah ! oui, qu'est-ce que je t'ordonnerai donc de faire à Louviers ? Tu feras.... le malade. Des palpitations.... le feu dans la sang... Tu dois ne pas te trouver bien.

Julien était, sinon de corps du moins d'esprit, dans d'assez mauvaises dispositions, pour que l'ordre que lui intimait son ami ne lui fût pas tout à fait désagréable.

Quelques semaines après, il était dans sa famille reprenant des forces pour celles qu'il n'avait pas perdues ; et s'inquiétant un peu de connaître les plans de Chagot, lorsqu'il reçut de son patron une lettre bien différente de celle qu'il avait si fort désespéré. Jugez de sa surprise quand il lut :

« Mon jeune ami,

» Je vois avec plaisir que vous ayez tant à cœur de parvenir ; une volonté ferme n'est jamais un mal. J'espère que vous n'aurez point à vous repentir de votre précipitation à vous marier ; je pense, d'ailleurs, que vos parens auroient bien étudié la personne qu'ils associent à votre sort. Je tiens dès aujourd'hui ma promesse ; votre place vous attend.

» Mes complimens à votre jeune femme,

» Votre ami,

» Hippolyte RAYSSON,

» Négociant, etc., etc., etc. »

Julien ne put guère bien comprendre cette énigme qu'après avoir reçu le lendemain une lettre de Frédéric, qui lui rendait compte de ses opérations, lui annonçant que toutes les connaissances avaient reçu des lettres de faire part de son mariage célébré à Louviers, et lui permettait de revenir à Paris. Huit jours après, Julien était de retour chez son patron, le remerciait de sa bonté, et lui annonçait que la jeune femme, désireuse de ne pas quitter ses parens, les avait déterminés à venir habiter Paris, et arriverait avec eux dans quelques jours. Il avait dû se résigner à cette séparation momentanée.

M. Raysson se prêta très bien à ce mensonge, trouva malicieusement que son second avait la figure un peu défective, et lui donna paternellement quelques conseils sur l'article *Moderation dans le mariage* ; puis il se reposa, dès le jour même, sur lui, de tout le soin de ses affaires.

Il n'est pas besoin de dire que Julien courut aussitôt chez son oncle et le somma de tenir sa parole. M. Mimerel se plaignit bien de ne l'avoir pas vu d'un mois ; mais le changement qu'il avait eu obtenu dans sa position le dispensa d'excuses.

— Mon garçon, je n'ai qu'une parole, dit l'oncle, à quand la noce ?

— Mais, mon oncle, la semaine prochaine, dit Julien qui sentait qu'il ne pourrait tromper son patron beaucoup plus long-temps.

— Et les bans ! tu es d'aplombement pressé !

— Ai-je tort, mon oncle ! Vous vous chargerez d'arranger cela ; moi je vais écrire à mon père.

M. Delbès devait arriver sous deux jours pour dresser le contrat avec son beau-frère, lorsque celui-ci crut devoir rendre avec sa fille une visite de convenances au patron de Julien.

Après les premiers banalités indispensables :

— Permettez-moi, M. Raysson, dit-il, de vous remercier de la position honorable que vous avez faite à mon neveu.

— Il la méritait ; c'est un bon jeune homme, rangé, plein de zèle et de probité.

— Vos éloges s'adressent-ils à l'oncle ?...

— Il doit savoir tout le premier ce que je pense de lui ; jamais personne n'a pris tant à cœur mes intérêts.

— Je suis d'autant plus flatté de ce que vous avez la bonté de me dire, monsieur, que vos paroles sont autant de garanties de bonheur pour ma fille qui va devenir sa femme.

— Qui va devenir ?... qui est sa femme.

— A peu près, en effet, la cérémonie est pour la semaine prochaine.

— Mais le mois qu'il a passé à Louviers?... Mais le mariage du 27 août dernier... ?

— Comment ! un mois passé à Louviers ! le fait est que nous ne l'avons pas vu ce mois-ci. Mais ce mariage ?...

— Oui, monsieur, dans l'église paroissiale de Louviers, le 27 août.

— Mais, monsieur, c'est impossible.

— Mais, monsieur, j'ai sa lettre de faire-part ; mes commis en ont reçu une également. Clément ! Dubois ! dites à monsieur le lieu et la date du mariage de Juli n.

— Le 27 août dernier, à Louviers, monsieur.

— Je suis sûr, se disait l'oncle ; il ne m'avait même pas dit ce voyage. Vous croyez donc, monsieur, reprit-il en balbutiant, qu'il aurait voulu être... bigame ?

— Je ne crois rien, reprit le négociant avec son flegme habituel, mais j'ai sa lettre...

Cependant Julien rentra dans la maison ; ses camarades, qui avaient été témoins ou auditeurs en partie de la scène précédente, et qui par l'indiscrétion de Chagot savaient à peu près ce dont il s'agissait, l'entourèrent, et évoquant les souvenirs de M. de Pourceogneau et du postillon de Longjumeau, se mirent à lui chanter :

— La bigamie est un cas pendable.

Et chaque fois qu'il articulait un : que dis-tu ? on y répondait en chœur : Pendu ! pendu ! pendu !

Impatent, il entra chez M. Raysson. Il comprit tout du premier coup d'œil, et se précipitant vers sa cousine qui fondait en larmes :

— Pardon, dit-il, pardon, do ! la douleur involontaire que je vous cause, pardon, répéta-t-il en se tournant vers son oncle qui, furieux, se contentait de peiner.

— Pardon est bien facile à dire. Pardon d'une douleur involontaire !... involontaire, n'est-ce pas ?

— Involontaire, mon oncle, écoutez-moi...

— Qui voulez-vous que j'écoute?... un fourbe !... un bigame !...
 — Fourbe, si vous y tenez ; mais bigame, non !
 — Voyons, monsieur Julien, dit le patron avec sa gravité, n'êtes-vous pas allé passer à Louviers le mois dernier ?
 — Le fait est vrai, monsieur, et vous avez des lettres dont le timbre le prouve.

— N'allez-vous pas aussi, s'écria l'oncle, me donner pour preuves de vos bonnes intentions les lettres de votre part ?...

— Dont voici le modèle, dit Julien tirant son portefeuille, lisez...
 — Qu'est-ce ? le mariage de Julien Delbès avec Mlle Pauline Mimerel ? Que signifie ceci ?

— Cela signifie que M. Raysson a seul droit de se plaindre de moi, et que je le prie de me pardonner.

— Vous pardonner quoi ? Votre premier ou votre second mariage ?

— Une supercherie bien innocente au fond : vous m'aviez promis la place que j'ai maintenant, quand je serais marié ; mon oncle s'était engagé à me donner ma cousine... quand j'aurais la place ; j'ai insisté auprès de vous, monsieur, assurant que je me marierais de suite ; auprès de vous, mon oncle, en vous présentant la lettre de M. Raysson ; tous deux vous avez été inflexibles ; j'ai dû recourir à la ruse. J'espère que vous me pardonneriez cette espièglerie, devenue nécessaire après votre résolution à tous deux.

L'oncle revenu de sa colère embrassa son neveu ; M. Raysson lui tendit la main et promit d'être son premier témoin ; Pauline, pour punir son cousin de ne l'avoir point mis dans la confidence, fut la dernière à pardonner.

Quelques jours après, les amis de Julien, que Chagot n'avait pas initiés à l'histoire, recevaient à leur grand étonnement une seconde lettre de faire part.

L'explication fut donnée au banquet de noces, et n'augmenta pas peu la gaieté qui y présidait. Pauline et Julien sont heureux ; ils auront peut-être beaucoup d'enfants ; ce qui prouve surabondamment que la bigamie est un cas punissable !

AD. DELAHAYE.

UNE PARTIE DE CHASSE.

PROVERBE.

PERSONNAGES : $\left\{ \begin{array}{l} \text{AGUSTE DUVERNET, propriétaire ;} \\ \text{CHARLES LEROY, avocat ;} \\ \text{Mme LINCELLE ;} \\ \text{Mlle DE PLUMERY.} \end{array} \right.$

La scène se passe sur le *Parisien*, bateau à vapeur de Montereau à Paris.

SCÈNE I^{re}.

DUVERNET et LEROY causant à l'arrière ; ils sont vêtus en chasseurs.

DUVERNET. Ah ça, mon cher, me feras-tu l'amitié de m'expliquer la cause de notre présence ici ? me diras-tu pourquoi nous sommes sur le bateau à vapeur de Montereau au lieu de rouler vers le parc de Varennes ?

LEROY (tire sa montre). En admettant que la vapeur fasse son devoir, et que l'accident de la rive gauche du chemin de fer de Versailles n'arrive pas aux navigateurs du *Parisien*, tu as au moins sept heures pour formuler ton interrogatoire et développer tes conclusions. Comme j'ai l'expérience de l'audience et des réquisitoires, ma patience et mon indulgence te sont acquises à l'avance.

DUVERNET. Fort bien. A Sans, où nous étions depuis une quinzaine, tu t'avisas d'une partie de chasse ! je réponds à la proposition en hochant mes guêtres et en décrochant mon fusil. Nous prenons la route de Varennes, et à peine sur le quai de Montereau, où le groom de Georges stationnait à notre intention, tu m'entraînes malgré mes exclamations, malgré les signaux et les avis du domestique stupéfait comme moi de ta conduite. — Georges pouvait se fâcher, sans-tu ?

LEROY. Bah ! Georges est un vieux camarade de collège, on ne se gêne pas avec les amis d'enfance.

DUVERNET. Mais enfin, la cause de cet enlèvement ; car c'est un véritable enlèvement... avec circonstances aggravantes.

LEROY. Qui sait ? Tu voudrais peut-être me voir appliquer à ce sujet une disposition pénale... Pest ! pour un ami intime.

DUVERNET. Mais, pourquoi donc partons-nous à la chasse, afin d'aboutir au bat au à vapeur ; pourquoi glissons-nous sur l'eau au lieu de rouler sur terre ? Pourquoi Paris que je ne voulais plus revoir, au lieu du parc de Varennes ?

LEROY. Tu es comme le classique ; *felix qui potest rerum cognoscere causas*... remercie-moi donc mon ami, je vais te rendre heureux. — Il y a six mois...

DUVERNET. Avocat, passez ar déloge...

LEROY. Si tu m'interromps ainsi... je n'arriverai jamais... Or, il y a six mois environ, tu vins me tomber sur les bras... au fond du Bourdonnais, dans la maison de campagne de ma tante de Vichy, où je passais mes vacances. Je me rappelle encore mot pour mot tes paroles, et trait pour trait ta physionomie. « Mon ami, me dis-tu de l'accent d'un homme qui

médite un suicide, je suis marié depuis six mois. — En voici la première nouvelle, répliquai-je, voilà sept ans que je ne sais ce que tu deviens. — Ma femme, me dis-tu, est une femme sans cuur, une nature trompeuse, écorce séduisante sur un fruit amer, et qui est à mon égard coupable du tort le plus grave. Je n'avais pas assez de griefs contre elle, pour mettre la justice dans la confidence de mes chagrins domestiques, mais j'en avais trop pour supporter plus long-temps la vie commune. Je viens à toi pour chercher des consolations. » — Avouer que j'ai fait de mon mieux, pour jouer le rôle de Pythée, et d'aider à supporter le lourd fardeau du mariage. Suspendu, pour tout le temps de la cure, ma robe d'avocat aux patères du vestiaire (ce n'est pas un malheur pour les plaisieurs de Cusset), nous nous sommes mis en route. Toute l'Anvergne y a passé ; du midi au nord, de l'est à l'ouest, nous avons pégriné aux quatre points cardinaux, à pied, à cheval, en diligence, en bateau, et, Dieu merci, ma thérapeutique a passablement réussi, les distractions corporelles ont affaibli les douleurs de l'âme, et, sauf quelques soupçons, jours de pluie et d'ostreité, quelques regrets d'être l'époux, même *in partibus*, d'une femme qui... et peut-être pis que cela, tu pourrais presque passer pour un célibataire.

DUVERNET. Ah ça ! dis-moi donc quel rapport il existe entre des choses que je voudrais à jamais oublier, et la fantaisie d'aujourd'hui ?

LEROY. Voici. En descendant de la diligence et au moment où tu hélais le groom de Georges, j'aperçus deux femmes charmantes.

DUVERNET. Parbleu, toutes les femmes qu'on ne connaît pas sont charmantes.

LEROY. Erreur ! Je connais une de ces dames depuis long-temps, je l'ai rencontrée aux eaux de Vichy l'an dernier, à cette époque. Figure-toi, mon ami, des yeux d'un bleu tendre et céleste, des cheveux noirs comme l'aie d'un corbeau, un teint d'une blancheur admirable, des manières pleines de distinction, et avec cela un esprit... ravissant. — Tu comprends le parti qu'on peut tirer de la rencontre.

DUVERNET. — Pourquoi n'avoir pas profité de la saison des bains ?

LEROY. — Impossible ! Elle s'est tenue avec moi dans des termes désespérants. Elle avait juste assez de réserve pour donner du respect, et trop de préférences, pour ne pas insinuer un sentiment profond, et puis son chaperon, une vraie duègne de Castille, moins la laideur et l'âge, ne la quittait pas d'un instant.

DUVERNET. Eh bien ! après ?

LEROY. Comment ! après ? ces dames sont toutes les deux jeunes et jolies, autant du moins que la tournure et les manières de celle qui se couvre le visage de son voile, peuvent le faire supposer, et elles n'ont aucune espèce de suite, pas même une femme de chambre de village. Tu occupes l'âme pour ton compte, et moi je prends avec ma jolte baigneuse le roman où je l'ai laissée, au chapitre de la correspondance. — Cette chasse-là vaut bien autant. — Qu'en dis-tu ?

DUVERNET. Tu es fou ! mon bon Charles, un mari... qui a déserté le drapeau du ménage et abandonné ses foyers, reprendre le rôle oublié de soupirant... c'est impossible.

LEROY. Si ce n'est pour toi, que ce soit pour moi. Que diable ! l'amitié à ses charges, et celle-là n'a rien de bien pénible. D'ailleurs, je jure bien que cela ne me reconciliera pas avec le mariage, et que je conserverai les principes intacts ; ce n'est donc qu'une aventure, une occasion de faire tomber une femme au piège ; pour moi, c'est un plaisir, pour toi, c'est une vengeance ; hein, la vengeance ! le plaisir des dieux et des maris.... chagrins.

DUVERNET. Allons ! je me dévoue, mais, je t'en avertis, je ne suis là que comme un auxiliaire désintéressé, comme un lansquenét de la galanterie, je combats à ta solde, le cœur ni l'amour-propre ne seront de l'expédition.

SCÈNE II. — Le salon du bateau.

CHARLES LEROY près de Mlle DE PLUMERY. — A distance, DUVERNET à côté de Mme LINCELLE. — (Le dialogue s'établit à demi-voix et en *à-part*.)

LEROY. Pourquoi, mademoiselle, ne dois-je qu'à un hasard, que je héris, le bonheur de vous revoir ?

MADMOISELLE DE PLUMERY. Pourquoi ! Voilà bien une question de prétextant ; je n'ose pas dire d'amoureux.

LEROY. — Osez, mademoiselle, osez, car c'est la vérité, je suis amoureux tout de vous.

MADMOISELLE DE PLUMERY. Prenez donc garde, monsieur l'imprudent, vous allez me compromettre ; n'est-ce pas assez déjà de tout le mal que vous avez causé ?

LEROY. Cusé du mal ! mademoiselle, je m'en déclare incapable. Défenseur de la veuve et de l'orphelin par profession et par conviction, si j'ai fait naître quelque infortune, je suis tout prêt à la réparer.

MADMOISELLE DE PLUMERY (sérieusement). Vous n'ignorez pas, monsieur, qu'il est des chagrins, que rien ne peut consoler, ni faire disparaître, et des maux qui sont irréparables.

LEROY. Comment, mademoiselle, je serais l'auteur de chagrins et de maux de cette terrible espèce !

MADMOISELLE DE PLUMERY. Ne riez pas, monsieur, c'est plus sérieux que vous ne semblez le croire.

LEROY. Daignez au moins me faire connaître ce crime irrémissible.

MADemoiselle DE PLUMERY. Vous souvient-il de Vichy ?

LEROY. Voilà une question que vous me permettez de trouver bien injurieuse. Si je me souviens de Vichy ! Mais comment aurais-je pu oublier tous les instans de bonheur que votre présence m'a procurés, ces bals délicieux où vous avez bien voulu, vous, la brillante Parisienne, accueillir avec bonté les hommages d'un pauvre petit avocat provincial, le préférer dans ces mille circonstances que font naître la vie des bains. N'était-ce pas moi, mademoiselle, qui vous servais de chevalier, et veillais sur vous dans nos parties de campagne, pendant, qu'imprudente et audacieuse écuyère, vous vous laissiez aller à la fougue de votre cheval ? N'était-ce pas moi qui recevais votre éventail, obtenais de préférence votre bras dans les excursions pédestres, et votre main dans les soirées dansantes que Mme la comtesse Lehon organisait avec tant de grâce et de bon goût ? J'ai pu m'abuser, mais veuillez pardonner dans ce cas les illusions d'un homme bien épris ; j'ai cru voir, dans cette préférence, percer un sentiment plus tendre que celui de la vulgaire et familière amitié, qui lie si vite les baigneurs entre eux ; j'ai espéré qu'avec la saison ne finirait pas le roman si gracieux qui commençait pour moi, j'ai osé davantage, mademoiselle... j'ai poussé l'audace jusqu'à confier au papier un aveu que je n'osais faire, quand je me retrouvais à vos pieds.

MADemoiselle DE PLUMERY. C'est précisément cette lettre, monsieur, suivie d'une seconde, puis d'une troisième, ce sont ces trois lettres qui ont causé tout le mal que je vous reproche. Imprudente, fille que j'ai été, au lieu de vous renvoyer sans les lire les lignes brûlantes dans lesquelles vous me retraciez la passion que vous échiez, je les conservai. — Pourquoi ! — Je ne saurais trop vous le dire, les femmes ont de si étranges faiblesses et, tant d'indulgence pour l'homme qui les offense par la hardiesse de ses hommages ; c'est peut-être cette vanité de cœur et de sentiment qui m'a rendu complice de tout le mal qui est arrivé.

LEROY. Pourtant, mademoiselle, je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, ce que vous savez d'ailleurs mieux que moi, une réserve pleine de froideur, une affectation constante et visible à éviter ma conversation et ma rencontre, voilà le succès qu'ont obtenu ces trois lettres qui sont, dites-vous, cause de tout le mal, de tous les chagrins mystérieux que vous me reprochez avec tant d'amertume.

MADemoiselle DE PLUMERY. Eh ! monsieur, la dissimulation n'est pas toujours un vice odieux, c'est quelquefois une vertu bien nécessaire pour ces pauvres femmes que vous poursuivez sans avoir pitié de la faiblesse de leur cœur. Je ne sais pourtant si j'aurais eu le courage de cacher la sympathie que l'esprit, les qualités et les prévenances délicates que j'ai remarqués en vous m'avaient inspiré. Il eût été imprudent, peut-être coupable, d'autoriser vos poursuites et vos assiduités, depuis la révélation, pour ainsi dire officielle, de vos prétentions et des sentimens que vous exprimez. Je confiai à Mme Lincelle, mon amie, tout ce qui se passait. Chargée par mon père de remplacer la pauvre mère que je n'ai pas connue, Mme Lincelle, jeune, jolie, entourée d'hommages, avait à veiller sur sa réputation, qui n'appartenait plus à elle seule, mais à un mari jaloux à juste titre du trésor qu'il exposait aux risques d'un voyage nécessaire, et pour une parenté dont il ne connaissait pas l'objet. Mme Lincelle vit l'écueil sur lequel la renommée si fragile d'une jeune fille pouvait se briser. Gardant par précaution les lettres que je ne me sentais pas le courage de détruire, elle m'imposa la froide réserve et la dissimulation que vous avez remarquée... puis, craignant que vous n'en vissiez à quel degré d'imprudance l'absence, elle m'apporta de Vichy, vous laissant peut-être un peu désappointé, mais intrigué, à coup sûr.

LEROY. Dites l'on d'incertitude et implacable ennemi des femmes qui ne voient dans les manœuvres de la coquette que un passe-temps licite, et dans un homme qu'une victime obligée de leur oisiveté.

MADemoiselle DE PLUMERY. Voyez donc, monsieur comme on est jugé !

LEROY. Et mes lettres ?...

MADemoiselle DE PLUMERY. Mon Dieu ! c'est bien simple et bien triste. Mme Lincelle, calmée par une fille de confiance qui avait surpris ces lettres sans en connaître la destinataire, fut dénoncée à son mari qui, susceptible, jaloux et ayant entre les mains la preuve d'une prétendue trahison en voie d'exécution, partit sans lui parler, sans même la revoir, et la laissa solitaire et abandonnée sans lui demander d'explication, sans lui écrire, la laissant dans l'ignorance complète de sa résidence, et par conséquent dans l'impossibilité de se justifier.

LEROY. Je déplore bien amèrement maintenant les fatales conséquences de mon imprudence ; mais qu'y faire ?

MADemoiselle DE PLUMERY. Je crains bien, monsieur, que tous les remèdes ne soient inutiles.

SCÈNE III.

DUVERNET, Mme LINCELLE, puis LEROY et Mlle DE PLUMERY.

DUVERNET. Permettez-moi, madame, de vous faire un aveu. Votre délicieuse canotière, si pleine d'esprit et de sens, si dangereuse, je dois le dire, m'oblige à me rappeler quel malheureusement je suis... je suis... marié, et à solliciter de vous un peu d'indulgence. De grâce, soyez moins prodigue d'enchantemens, épargnez un homme qui ne s'appartient plus, si vous ne voulez le rendre coupable et troubler pour jamais son cœur et sa conscience.

MADAME LINCELLE. Comment, monsieur, vous êtes marié ?

DUVERNET. Malheureusement, madame.

MADAME LINCELLE. Voilà un malheureusement... bien heureux.

DUVERNET. Depuis que je vous entends, depuis que je suis sous le charme de votre parole et de votre personne, mon malheur a doublé.

MADAME LINCELLE. C'est fort galant pour moi, sans doute, mais pour madame...

DUVERNET. Duvernet...

MADAME LINCELLE. C'est beaucoup moins flatteur, avouez-le.

DUVERNET. Qu'importe ! entre époux séparés pour toujours, il ne peut y avoir de commun que le malheur. Mais grâce à Dieu, les remords ne seront pas de mon côté.

MADAME LINCELLE. Comment pouvez-vous supposer qu'ils sont du côté de Mme Duvernet ?

DUVERNET. Des preuves irrécusables, madame, une lettre ! Et tenez, vous qui avez tant d'âme et de si nobles sentimens, jugez la conduite de la misérable créature qui porte mon nom. Cette lettre, surprise par un fidèle domestique, va tout vous révéler. (Il donne une lettre à Mme Lincelle, qui la lit à l'écart.) — Moment de silence.

MADAME LINCELLE (après avoir lu). Je vois la une déclaration brûlante passionnée, née, il est vrai, d'un encouragement donné antérieurement par le destinataire, mais point de preuve matérielle.

DUVERNET. N'est-ce point assez, madame ?

MADAME LINCELLE. Pour un mari jaloux c'est beaucoup plus qu'il n'en faut ; mais pour un époux raisonnable ?...

DUVERNET. Oui, mais une certitude plus complète amenait un châtiement terrible, du sang peut-être ; à coup sûr un éclat et un scandale judiciaire. Je ne puis penser à tout cela sans frémir, et tout considéré, une séparation volontaire, un départ subit était le parti le plus sage à prendre ; c'est celui que j'ai adopté.

MADAME LINCELLE. Tenez, monsieur, confiance pour confiance. Une similitude de malheur et de position nous rapproche. Ce sont des lettres qui ont troublé votre bonheur domestique ; il en est de même pour moi : à votre tour, voyez et lisez. (Elle lui remet deux lettres.)

DUVERNET. Ciel ! c'est la mienne ! main qui a tracé la mienne et les vôtres.

MADAME LINCELLE. Il est bien heureux que tout le monde soit sur à point, vos exclamations seraient vraiment très compromettantes.

DUVERNET. La main qui a tracé ces lignes, quelle est-elle, madame ?

MADAME LINCELLE. Celle d'un jeune avocat de Cusset, M. Charles Leroy, je crois.

DUVERNET. Charles Leroy ! !

LEROY (qui a entendu). Qu'est-ce, mon ami ?

DUVERNET. Votre ami ! osez-vous bien encore me donner ce nom !

LEROY. Est-ce qu'il devient fou ?

MADAME LINCELLE (soulignant le voile noir qui couvrait son visage pendant toute la conversation précédente). Je ne sais vraiment ce penser de monsieur.

DUVERNET. Miséricorde !!! madame Duvernet !... c'est une épouvantable vision. (S'avançant vers Leroy). Monsieur, vous paierez cher, je vous le jure, votre épouvantable conduite. Ecoutez-moi. Il y a un au, vous étiez à Vichy.

LEROY. Assurément, et j'ai tout lieu de m'en féliciter.

DUVERNET. Vous y fîtes la rencontre d'une personne dont la conduite autorisa vos entreprises.

LEROY. Parbleu, je ne m'en suis pas caché, et je m'estime fort heureux d'avoir été favorablement accueilli.

DUVERNET (montrant les lettres). Connaissez-vous cette écriture et ces lettres ?

LEROY. Tiens, si je les connais, puisque ces lettres sont de moi... Mais par quel hasard se trouvent-elles entre tes mains ?

DUVERNET. Alors vous convenez donc ?

LEROY. Certainement, et je te prierais d'en faire la restitution à sa légitime propriétaire.

DUVERNET. Il faut auparavant, monsieur, que nous réglions nos comptes ensemble. — Votre heure, — le lieu, — les armes et vos témoins. — Vous devez être bien convaincu qu'il s'agit d'un combat à mort.

LEROY. Hein ?... mais permettez donc, on ne tue pas ses amis sans leur dire au moins de quoi il s'agit.

DUVERNET. Comment ! vous poussez l'impudence à ce point ?

LEROY. Parole d'honneur, je trouve votre étonnement ravissant ! — Voyons quel est ce gâchis. Jouons-nous aux propos interrompus : Vichy, des lettres, un duel à mort ; quel galimatias ! C'est sans exemple. Quand on accuse un homme, il faut au moins lui laisser la possibilité de plaider sa cause.

DUVERNET. Vous le voulez donc, soit ! Au fait, vous n'aurez plus la ressource du subterfuge. Ces lettres, monsieur, adressées à cette passion des eaux dont vous avez obtenu tant de faveurs... ces lettres étaient pour ma femme.

LEROY (ébahi, à Mlle Plumery). Comment, madame ! tromper aussi indignement deux hommes à la fois. Agréer, en qualité de demoiselle, des hommages destinés à une celebrata. Tromper un mari en prenant son ami intime pour complice. fi, mademoiselle, madame, veu-x-je dire, mais c'est le comble de l'immoralité. (A Duvernet.) Mon cher, je suis désolé de ce qui s'est passé... mais je ne l'en garde aucune rancune, et la preuve, c'est que je t'offre la poignée de main de l'amitié.

DUVERNET. Badinez-vous, monsieur ? C'est armé d'une épée ou d'un pistolet que je veux rencontrer la main que vous me présentez.

LEROY. Mais je trouve votre procédé.... très malsain. Un coupable sans le savoir est toujours innocent en saine doctrine et en pénalité. J'ai très souvent plaidé ce moyen avec succès.

MADemoiselle de PLUMERY (souriant). Peut-être, messieurs, y aurait-il un moyen d'arranger l'affaire.

DUVERNET. Impossible!

LEROY. Écoutez, que diable! il sera toujours temps de se couper la gorge.

MADemoiselle de PLUMERY. A qui écrivait M. Leroy?

LEROY. La question est charmante, vous feignez de l'ignorer. Il faut bien croire Duvernet.... c'est à sa femme.

MADemoiselle de PLUMERY (gâinant et montrant Mme Lincelle). Alors c'est à madame, sous le couvert de ma personne et procréation, que vous laissez la cour? Je vous remercie, monsieur, du rôle que vous m'avez fait jouer.

LEROY. Vous savez bien que c'est à vous, trompeuse, coquette, que s'adressaient mes hommages.

DUVERNET. Pour qu'elle les transmitt à Mme Duvernet...

LEROY (frappant du pied). C'est donc un génie, que ce bateau à vapeur. Vous définitivement, où prenons-nous Mme Duvernet?

DUVERNET (montrant Mme de Lincelle). C'est cela, leignez maintenant le ne pas connaître madame.

LEROY. Je ne féins rien du tout. Certainement je connais, j'ai l'honneur de connaître madame. Mais mes hommages s'adressaient malheureusement à Mme Duvernet.

DUVERNET. Vous voyez bien.

MADemoiselle de PLUMERY (riant aux éclats). Tenez, j'ai pitié de vous, messieurs. Madame (montrant Mme Lincelle), que vous connaissez sous le pseudonyme de Lincelle, est la seule, la vraie Mme Duvernet. Quant à moi, sa cousine, j'étais et je suis encore Mlle de Plumery, et j'ai vécu jusqu'à indépendante des obligations du mariage.

LEROY. Allons donc! tout s'arrange de soi-même. Mme Lincelle, Mme Duvernet, vous je dire, n'a pas cessé d'être pure et honnête femme. Mon ami, n'est pas... ce qu'il en y a d'être; si madame le veut bien, nous ne serons plus ni l'un ni l'autre célibataires, et le duel projeté finira comme au bois de Boulogne... par un déjeuner.

DUVERNET (à sa femme). Je suis bien coupable, madame, mais si vous ne me jurez pas indigne de quelque indulgence, je promets de tout faire pour mériter mon pardon.

MADAME LINCELLE (lui tendant la main). Voyons, il faut bien vous absoudre, puisque vous me promettez désormais plus de confiance, et vous engagez à modérer vos emportemens jaloux; et maintenant, monsieur, quelle conclusion tirez-vous de ceci?

DUVERNET. Je conclus... que si un mari doit y regarder à deux fois avant de se mettre martel en tête, bien qu'il soit le mari d'une jolie femme, en revanche, j'affirme qu'il peut être très dangereux pour une femme de jouer avec un pseudonyme.

MADAME LINCELLE. Il fallait pourtant échapper aux poursuites de M. Leroy, dont nous ne connaissions pas parfaitement les vues, et point du tout l'ambition pour vous. Il était très entreprenant et bell' à jurer... bien plus qu'aujourd'hui, je vous jure.

LEROY. Ce n'est pas généreux, madame, de frapper un ennemi à terre; mais quant à moi, je conclus que le mari d'une jolie femme ne doit jamais se séparer d'elle, en voyage surtout. Si Mlle de Plumery veut bien le permettre, je me propose de mettre à son égard ma tête en patrique.

MADemoiselle de PLUMERY. Je m'engage, monsieur, à Gête aveuglément à mon père.

MADAME LINCELLE. Si M. Leroy lui présente sa requête, je promets, de mon côté, mon apostille, et garantis le consentement.

LEROY. Je suis confus, ravi, enchanté, madame. (A part à Duvernet.) Eh bien! quelle inspiration du ciel que cette chasse aux aveugles au lieu de l'autre... au gibier... Mais j'y pense... toi qui avais juré de ne jamais reprendre ta femme?...

DUVERNET. Chut!... et toi qui avais fait le serment de rester éternellement célibataire?...

LEROY. Chut! Tu vois, mon cher qu'en ce monde: *Il ne faut jamais jurer de rien!*

AMÉDÉE AUFAYRE.

Le dernier livre de M. de Chateaubriant.

M. de Chateaubriant vient de publier un *Vie de Rancé, réformateur de la Trappe*. Il a écrit cet ouvrage pour obéir aux ordres de son directeur. L'abbé Séguin, mort le 15 avril dernier, à l'âge de 95 ans. C'est toujours le poète, qui est à peine vieilli sur le bord de la tombe; il résume un siècle dans la vie d'un homme, et sous sa plume les choses anciennes racontent souvent le temps présent. — Timonin, par exemple, le passage sur ce château de Chambord, où M. de Chateaubriant arrive sur les pas du solitaire:

« Quand on arrive à Chambord, on pénètre dans le parc par une de ses portes abandonnées; elle s'ouvre sur une enceinte décrépie et plantée de violiers jaunes; elle a sept lieues de tour. Dès l'entrée, on aperçoit le château au fond d'une allée descendant. En avançant sur l'édifice, il sort de terre dans l'ordre inverse d'une bâtisse placée sur une hauteur, laquelle

Sabaoso à mesure qu'on en approche. François Ier, arrière-petit-fils de Valentine de Milan, s'était enseveli dans les bois de la France, à son retour de Madrid; il disait comme son aïeule: « Tout ne m'est rien, rien m'est plus. » Chambord rappelle les idées qui occupaient le roi-soldat dans sa prison: femmes, solitudes, remparts.

Quand le roi sortit de France,
En malheur il en sortit;
Il en sortit le dimanche,
Et le lundi il fut pris.

» Chambord n'a qu'un escalier double, afin de descendre et monter sans se voir; tout y est fait pour les mystères de la guerre et de l'amour. L'édifice s'épanouit à chaque étage; les degrés s'élèvent accompagnés de petites canelures comme des marches dans les tourelles d'une cathédrale. La façade, en éclatant, forme des dessins fantastiques qui semblent avoir rebombé sur l'édifice: cheminées carrées ou rondes, enjolivées de fêches de marbre, semblables aux poupées que j'ai vu retirer des fouilles, à Athènes.

» De loin, l'édifice est une arabesque; il se présente comme une femme dont le vent aurait soufflé en l'air la chevelure; de près, cette femme s'incorpore dans la maçonnerie et se change en tours; c'est alors Clorinde appuyée sur des ruines. Le caprice d'un oiseau volage n'a pas disparu; la légèreté et la finesse des traits se retrouvent dans le simulacre d'une guerrière expirante. Quand vous pénétrez en dedans, la fleur du lis et la salamandre se dessinent dans les plafonds. Si jamais Chambord était détruit, on ne trouverait nulle part le style premier de la renaissance, car à Vouise il s'est mélangé.

» Ce qui rendait à Chambord sa beauté, c'était son abandon: par les fenêtres, j'apercevais un parterre sec, des herbes jaunes, des champs de blé noir; retranchemens de la pauvreté et de la fidélité de mon indigente patrie. Lorsque j'y passai, il y avait un oiseau brun de quelque grosseur qui volait le long du Cosson, petite rivière inconnue.

» Le château, près duquel n'a pas même pu se former un village, est frappé de malédiction. Touché par le vainqueur de Marignan, prisonnier à Madrid, par nos soldats dispersés après Waterloo, par les marques du notre attachement à nos rois avant les journées de juillet, on aperçoit partout des traces de gloire et de malheur. Les chiffres de la duchesse d'Etampes, devancière de la comtesse de Châteaubriant, attirent les yeux, traces périssables de beautés évanouies. François Ier, qui sentait l'innamé de ses plaisirs, avait gravé avec la pointe d'un diamant ces vers sur un carreau de vitre:

Souvent femme varie,
Bien est est qui s'y lie.

» Jeux d'un prince qui avait fait détériorer Lauro pour la regarder! Où est le carreau de vitre? Des Français s'associeront dans le dessein d'acquiescer pour Henri, non encore banni, un pare abandonné dans un royaume conquis par ses pères. Courier éleva la voix contre l'acquisition, et la jeune femme innocente, auquel il la voulut arracher Chambord, a survécu.

» Cet orphelin vient de m'apporter à Londres, j'ai obéi à la lettre closo du malheur. Henri m'a donné l'hospitalité dans une terre qui fut sous ses pas. J'ai revu cette ville, témoin de mes rapides grandeurs et de mes misères interminables, ces places remplies de brouillards et de silence, l'ou émergent les fariboles d'une jeunesse. Que de temps déjà écoulés! d puis les jours où je rêvais Reue dans Kingsington jusqu'aux dernières heures! Le vieux banni s'est trouvé chargé de montrer à l'orphelin une ville que mes yeux peuvent à peine reconnaître.

» Réfugié en Angleterre pendant huit années, ensuite ambassadeur à Londres, hé avec lord Liverpool, avec M. Carneg et avec M. Croker, qui de changements n'ai-je pas vus dans ces lieux, depuis George III qui m'honorait de sa familiarité, jusqu'à cette Charlotte que vous verrez dans mes Mémoires? Que sont devenus mes frères en bannissement? Les uns sont morts, les autres ont subi diverses destines; ils ont vu, comme moi, disparaître leurs proches et leurs amis. Sur cette terre où l'on ne nous apercevait pas, nous avions cependant nos fêtes et surtout notre jeunesse. Des adolescents, qui commençaient la vie par l'adversité, apportaient le fruit sembler de leur labeur, afin de séjourner à quelques dans de leur patrie. Des attachemens se formaient; nous priions dans les chapelles que je viens de revoir et qui n'ont point changé. Nous faisions entendre nos pleurs le 21 janvier, tout émus que nous étions d'une oraison funèbre prononcée par le curé émigré de notre village. Nous allions aussi le long de la Tamise, voir entrer au port des vaisseaux chargés des richesses du monde, admirer les maisons de campagne de Richmond, nous si pauvres, nous privés du toit paternel! Toutes ces choses étaient de véritables félicités. Revendrez-vous, félicités de ma mère? Ah! ressuscitez, compagnons de mon exil, camarades de la couche de paille, ne voici reveni! Rendons-nous encore dans les petits jardins d'une taverne dédaignée, pour boire une tasse de mauvais thé en parlant de notre pays; mais je n'aperçois personne; je suis resté seul.

» Rancé va quitter Chambord, il faut donc que je quitte aussi cet asile où je craignais de m'être trop oublié. Je vais retrouver la Loire non loin du parc abandonné; elle me voit point la désolation de ses bords; les fleurs ne s'embarassent point de leurs rives. Ne demandez pas à la Loire le nom des Guise, dont elle a pourtant noyé les cendres. A cont en quante heures d'ici, je rencontrai, il y a huit mois, en terre étrangère, près du jeune orphelin, M. le duc de Lévis, fidèle héritier du com;

pagnon de Simon de Montfort. Mirepoix était *maréchal de la Foi*, titre qui semble avoir passé à son dernier neveu. J'ai retrouvé aussi Mme la duchesse de Lévis, qui porte le grand nom d'Aubusson; elle aurait pu écrire l'histoire de Philippine-Hélène, si elle n'avait des malheurs moins romanesques à pleurer. Je n'étais pas, dans mon dernier voyage à Londres, reçu dans un grenier de Holborn par un de mes cousins émigré, mais par *l'héritier des siècles*. Cet héritier se plaisait à me donner l'hospitalité dans les lieux où je l'avais si long-temps attendu. Il se cachait derrière moi comme le soleil derrière des ruines. Le paravent déchiré qui me servait d'abri me semblait plus magnifique que les lambris de Versailles. Henri était mon dernier garde-malade; voilà les revenans-bons du malheur. Quand l'orphelin entra, j'essayais de me lever; je ne pouvais lui prouver autrement ma reconnaissance. A mon âge, on n'a plus que les impuissances de la vie. Henri a rendu sacrés mes misères; tout dépollué qu'il est, il n'est pas sans autorité: chaque matin, je voyais une Anglaise passer le long de ma fenêtre; elle s'arrêtait; elle fondait en larmes aussitôt qu'elle avait aperçu le jeune Bourbon! Quel roi sur le trône aurait eu la puissance de faire couler de pareilles larmes? Tels sont les sujets inconnus que donne le malheur. »

Passionné pour l'antiquité, M. de Châteaubriant n'a jamais laissé échapper l'occasion d'employer l'artifice des contrastes. Voici un admirable parallèle entre Louis XIV et Napoléon :

« Après la vente de Vézetz, Rancé se défit de ses bénéfices; il ne se réserva qu'une retraite malsaine, pour y mourir. La Trappe. Lorsque Louis XIV prit les rênes de l'état, la France se divisa; les uns allèrent combattre l'étranger; les autres se retirèrent au désert.

« Trois solitudes demeurèrent en présence : la Chartreuse, la Trappe et Port-Royal. A l'abri derrière ses guerriers et ses anachorètes, la France respira. Le dix-huitième siècle a voulu effacer Louis XIV, mais sa main s'est usée à gratter le portrait. Napoléon est venu se placer sous le dôme des Invalides comme pour assurer la gloire de Louis. On a beau faire les tableaux, les victoires de l'empire à Versailles, elles n'ont pu effacer les souvenirs des victoires du dix-septième siècle. Napoléon a seulement ramené, enchaînés à Louis XIV, les rois que Louis XIV avait vaincus. Bonaparte a fait son siècle; Louis a été fait par le sien; qui vivra plus long-temps de l'ouvrage du temps ou de celui d'un homme? C'est la voix du génie de toutes les sortes qui parle au tombeau de Louis; on n'entend au tombeau de Napoléon que la voix de Napoléon. »

Il y a loin de Napoléon et même du réformateur de la Trappe à Ninon de Lenclos, à Mme de Rambouillet, à la veuve Scarron et à cette société si sérieusement frivole du siècle de Louis XIV. M. de Châteaubriant, pour qui cette *Vie de Rancé* est un vaste cadre où il fait entrer les tableaux les plus opposés, esquisse sans transition et à grands traits, les portraits des femmes du dix-huitième siècle, pour les terminer, comme Bossuet, par des réflexions éloquentes sur la vanité de la vie.

« Ninon était fort spirituelle; de là la faveur dont elle a joui dans le 18^e siècle; philosophe et courtoise, c'était la perfection. On a fait trop de bruit de la fidélité que Mlle de Lenclos mit à rendre un dépôt : cela prouve qu'elle ne volait pas. Son incrédulité passait sous la protection de son esprit : il fallait qu'elle en eût beaucoup pour que Mmes de La Suze, de Castellan, de la Ferté, de Sully, de Piesque, de La Fayette, ne fissent aucune difficulté de la voir. Mme de Maintenon, n'étant encore que Mme Scarron, était liée avec elle; elle voulut l'appeler à St-Cyr. La comtesse Sandwich la recherchait; la reine Christine, s'efforçant de l'emmener à Rome, l'appela l'illustre Ninon; Port-Royal prétendit la convertir : « Vous savez, disait-elle à Fontenelle, le parti que j'aurais pu tirer de ce corps; je le pourrais encore de mon âge. » Mme de Sévigné a fait connaître les amours de son fils; elle le blâme d'avoir livré à Ninon les lettres de la Champmeslé, par la raison que dans le mal même il faut avoir de l'honneur. Ninon ne se contenta pas d'une conquête dans la famille de Chantal, elle étendit son pouvoir sur trois générations.

« *L'Anacron du Temple*, ainsi qu'on appela Chaulieu, parlant de la vieille Mlle de Lenclos, assurait que l'amour s'était retiré jusque dans ses rides; toute cette jeune société avait plus de quatre-vingts ans. Voltaire, au sortir du collège, fut présenté à Ninon. Elle lui laissa deux mille francs pour acquérir des livres, et apparemment le cerceuil que l'Égypte faisait tourner autour de la table du festin. Ninon, dévorée du temps, n'avait plus que quelques os entrelacés, comme on en voit dans les cryptes de Rome. Les temps de Louis XIV agrandissaient tout. Que serait-ce aujourd'hui que Ninon ?

« Au moment que parait Ninon, se lève un nouvel astro, Mme Scarron. Elle demeurait avec son mari vers la rue du Mouton. Scarron étant au Mans, s'était enduit de miel, et roulé dans un tas de plumes; il avait jouté dans les rues en façon de coq. Tout cul-de-jatte qu'il était, il épousa Mlle d'Aubigné, belle et pauvre, née dans les prisons de la conciergerie de Niort, élevée au Château-Trompette, où Agrippa d'Aubigné avait été transféré. Elle revenait d'Amérique; son père Agrippa y avait possédé. L'amiral de Coligny avait voulu autrefois, dans les Florindes, fonder une colonie.

« Selon Segrais, Mlle d'Aubigné fut recherchée dans son enfance par un serpent : Alexandre est au fond de toute l'histoire. Retirée chez Mme de Villette, calviniste, et chez Mme de Neullant, avare, Mme de Maintenon commandait dans la basse-cour. Ce fut par ce gouvernement que commença son règne. L'auteur du *Roman Comique* produisit sa femme à l'aide du chevalier de Méré, qui appelait la femme de son puyen ami sa jeune Indienne. Mme Scarron éleva d'abord les bâtards de Louis XIV et

de Mme de Montespan, dans une maison isolée, au milieu de la plaine de Vaugirard. Ce qui lui fournit occasion de voir seule Louis XIV; elle trouva une route à travers les habitudes du roi; elle lui donnait les plaisirs de l'indépendance et ceux de la retenue. Par cette route elle arriva à devenir la femme de Louis XIV. Scarron fut chargé de la sorte d'une grande destinée : les nègres nourrirent pour leurs maîtres ces élégantes créatures du désert qui ont le cou si long et si beau.

« Au centre de la société commençaient les fêtes des Tuileries, bals, comédies, promenades en calèche. Les différents jardins de Fontainebleau paraissaient des jardins enchantés, et, comme on disait, les *déserts des Champs-Élysées*. Louis XIV suivait alors Mme Henriette d'Angleterre, qui épousa Monsieur. Plaisirs le jour, promenades et repas jusqu'à deux ou trois heures après minuit dans les bois, avaient heu, selon Mme de Motteville, d'une manière qui avait un air plus que galant.

« Mlle de Montpensier raconte que l'on fut une fois trois jours à accommoder sa parure; sa robe était chamarrée de diamans avec des houpes incarnat, blanc et noir : la reine d'Angleterre avait prêté une partie de ses diamans. Mademoiselle, qui se vantait de sa belle taille, de sa blancheur et de l'éclat de ses cheveux blonds, était laide; elle avait les dents noires, ce dont elle s'enorgueillissait comme d'une preuve de sa descendance. Sous le cardinal de Richelieu, Mademoiselle avait déjà paru dans le ballet du *Triomphe de la Beauté*; elle représentait la Perfection; Mlle de Bourlon, l'Admiration; Mlle de Vendôme, la Victoire.

« Les contrastes assaïonnaient ces joies, Mademoiselle, pendant la Fronde, après avoir saisi Orléans pour Monsieur, traversait le Petit-Pont à Paris; son carrosse s'accroche à la charrette que l'on menait toutes les nuits pleine de morts; elle ne fit que changer de portière « de crainte » que quelques pieds ou mains ne lui donnassent par le nez. » Durant cette révolution, on vivait dans la rue comme en 1793. Mademoiselle fit une visite à Port-Royal; elle projetait d'avoir dans son désert un couvent de carmélites.

« Le cardinal de Retz était portoit, prenant femme de toutes mains; il fréquentait l'hôtel de Chevreuse. Mlle de Chevreuse « traitait ce qu'elle » aimait comme ses jupes, qu'elle mettait dans son lit quand elles lui » plaisaient, et qu'elle brûlait par une pure aversion deux jours après. » Enfin, au Marais et dans l'île Saint-Louis, demeuraient Lameignon et d'Aguesseau, graves magistrats; on en égalisait le poids dans leur jeunesse avec un pain, lorsqu'une grosse cavale le portait l'un vis-à-vis de l'autre dans deux paniers. Henri III aimait à surprendre ces compagnes retirées, et s'assait au milieu d'elles sur un bahut.

« Sociétés depuis long-temps évanouies, combien d'autres vous ont succédé! Les danses s'établissent sur la poussière des morts, et les tombeaux possèdent sous les pas de la joie. Nous rions et nous chantons sur les lieux arrosés du sang de nos amis. Où sont aujourd'hui les maux d'hier? Où seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle importance pourrions-nous attacher aux choses de ce monde? l'antité? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aime devient puissant. L'amour? il est trompé, fugitif ou coupable. La renommée? vous la partagez avec la médiocrité ou le crime. La fortune? pourrait-on compter comme un bien cette frivolité? Restent ces jours diés heureux qui coulent ignorés dans l'obscurité des soins domestiques, et qui ne laissent à l'homme ni l'envie de perdre ni de recommencer sa vie. »

« Nous finissons par la préface même de ce livre. Elle reflète de la manière la plus originale les sentimens actuels du grand écrivain.

« Je n'ai fait que deux dédicaces dans ma vie : l'une à Napoléon; l'autre à l'abbé Séguin. J'admire autant le prêtre obscur qui donnait sa bénédiction aux victimes qui mouraient à l'échafaud, que l'homme qui gagnait des victoires. Lorsque j'allais voir, il y a plus de vingt ans, Mlle d'Acosta (cousine de Mme de Châteaubriant, alors au nombre de quatre, et qui ne sont plus que deux), je rencontrai, rue du Petit-Bourbon, un prêtre vêtu d'une soutane relevée dans ses poches; une calotte noire à l'italienne lui couvrait la tête; il s'appuyait sur une canne, et allait, en marmonnant son bréviaire, confesser, dans le faubourg Saint-Honoré, Mme de Montboissier, fille de M. de Malesherbes. Je le retrouvai plusieurs fois aux environs de Saint-Sulpice; il avait peine à se défendre d'une troupe de mendiants qui portaient dans leurs bras des enfans empruntés. Je ne tardai pas à connaître plus intimement cette proie des pauvres, et je le visitais dans sa maison, rue Servandoni, 16. J'en traitais dans une petite cour mal payée; le concierge allemand ne se dérangeait pas pour moi; l'escalier s'ouvrait à gauche au fond de la cour. Les marches en étaient rompues; je montais au second étage; je frappais, une vieille bonne vêtue de noir venait m'ouvrir; elle m'introduisait dans une antichambre sans meubles, où il n'y avait qu'un chat jaune qui dormait sur une chaise. De là je pénétrais dans un cabinet orné d'un grand crucifix de bois noir. L'abbé Séguin, assis devant le feu et séparé de moi par un paravent, me reconnaissait à la voix; ne pouvant se lever, il me donnait sa bénédiction et me demandait des nouvelles de ma femme. Il me racontait que sa mère lui disait souvent, dans le langage figuré de son pays :

« — Rappelez-vous que la robe des prêtres ne doit jamais être brodé d'avarice.

« La sienne était brodé de pauvreté. Il avait en trois frères, prêtres comme lui, et tous quatre avaient dit la messe ensemble dans l'église paroissiale de Sainte-Maure. Ils allèrent aussi se prosterner à Carpentras sur le tombeau de leur mère. L'abbé Séguin refusa de prêter le serment :

poursuivi pendant la révolution, il traversa un jour en courant le jardin du Luxembourg et se sauva chez M. de Jussieu, rue Saint-Dominique-d'Enfer. En quittant le Luxembourg pour la dernière fois, en 1815, je passai de même à travers le jardin solitaire avec mon ami, M. Hlyde de Neuville. De tristes échos se reveillaient dans les cours qui ont retenu le bruit des révolutions.

« L'abbé Séguin rassemblait, dans des lieux cachés, les chrétiens persécutés. L'abbé Antoine, son frère, fut arrêté, mis aux Carmes et massacré le 2 septembre. Quand cette nouvelle parvint à Jean-Marie, il entonna le *Te Deum*. Il allait déguisé, de faubourg en faubourg, administrer des secours aux fidèles. Il était souvent accompagné de femmes pieuses et dévotées; Mme Corné se faisait passer pour sa fille; elle faisait le guet et était chargée d'avertir le confesseur. Comme il était grand et fort, on l'enrôla dans la garde nationale. Dès le lendemain de cet enrôlement, il fut envoyé avec quatre hommes visiter une maison rue Cassette. Le ciel lui apprit le rôle qu'il avait à jouer. Il demanda avec fracas que les appartements lui soient ouverts; la fouille est faite. L'abbé Séguin aperçut un tableau peint contre un mur et qui cachait ce qu'il ne voulait pas trouver. Il en approche, soulève avec sa banquette un coin de ce tableau, et s'aperçoit qu'il bonche une porte. Aussitôt, changeant de ton, il reproche à ses camarades leur inactivité et leur donne l'ordre d'aller visiter les chambres en face du cabinet que dérobait le tableau. Pendant que la religion inspirait ainsi l'héroïsme à des femmes et à des prêtres, l'héroïsme était sur le champ de bataille avec nos armées; jadis les Français ne furent si courageux et si infortunés. Dans la suite, l'abbé Séguin, ayant vu quel parti on pouvait tirer de la garde nationale, était toujours prêt à s'y présenter. Le mensonge était sublime, mais il n'en offensa pas moins l'abbé Séguin, parce qu'il était mensonge. Au milieu de ses violents sacrifices, il tombait dans un silence consterné qui épouvantait ses amis. Il fut délivré de ses tourments par suite du changement des choses humaines. On passa du crime à la gloire, de la république à l'empire.

« C'est pour obéir aux ordres du directeur de ma vie, que j'ai écrit l'histoire de l'abbé de Rancé. L'abbé Séguin ne parlait souvent de ce travail, et j'y avais une répugnance naturelle. J'étudiai néanmoins; je lus, et c'est le résultat de ces lectures qui compose aujourd'hui la vie de Rancé.

« Voilà tout ce que j'avais à dire. Mon premier ouvrage a été fait à Londres en 1797, mon dernier à Paris en 1844. Entre ces deux dates, il n'y a pas moins de quarante-sept ans, trois fois l'espace que Tacite appelle une longue partie de la vie humaine; « *Quindecim annos, grande mortalis ævi spatium.* » Je ne serai lu de personne, excepté de quelques arrière-petites-nièces habitées aux contes de leur vieil oncle. Le temps s'est écoulé, j'ai vu mourir Louis XVI et Bonaparte; c'est une déraison que de vivre après cela. Que fais-je le monde? Il n'est pas bon d'y demeurer lorsque les cheveux ne descendent plus assez bas pour essayer les larmes qui tombent des yeux. Autrefois je barbouillais du papier avec mes filles, Atala, Glanca, Cynodocée; chimères qui ont été chercher ailleurs la jeunesse. On remarque des traits indécis dans le tableau du Déluge, dernier travail de Poussin; ces défauts du temps embellissent le chef-d'œuvre du grand peintre; mais on ne m'exusera pas; je ne suis pas Poussin, je n'habite point au bord du Tibre et j'ai un mauvais soleil. Jadis j'ai pu m'imaginer l'histoire d'Amélie, maintenant je suis réduit à tracer celle de Rancé; j'ai changé d'ange en changeant d'années.»

Les Guêpes. (1)

(Livraison de mai.)

Un bourgeois se présente chez un de nos peintres les plus distingués avec sa fille âgée de quinze ou seize ans, — il lui montre un dessin que le peintre a la politesse d'examiner quelques instans, en disant que cela annonce des moyens, des dispositions, — de la facilité, etc.

Le père remercie — et demande au peintre s'il pourrait lui enseigner un professeur qui pût enseigner à sa fille à peindre à l'huile. Le peintre se récrie.

« Ecoutez, dit le bourgeois, voici de quoi il est question. — J'ai des amis députés, j'ai eu le bonheur de rendre quelques services au gouvernement lors des dernières élections; — On a cru devoir reconnaître mon zèle. — On a commandé un tableau à ma fille... il faut que ce tableau se fasse, — et il est indispensable que ma fille sache peindre à l'huile dans quinze jours.

La commande est-elle importante? demanda le peintre.

— Mais... assez... trois mille francs.

— Eh bien! adressez-vous au premier peintre venu, et faites-lui faire le tableau pour 1,500 francs.

— Excellente idée, mille remerciemens!

Un homme reçoit d'un ministère quelconque un mandat d'un millier de francs pour indemnité, appointemens ou tout autre chose.

Il avait des amis au ministère, son affaire n'était nullement compliquée, aussi la somme fut-elle ordonnée au bout de deux mois et demi.

Il n'y a donc plus qu'à aller toucher au ministère des finances.

Il a invité un ami à déjeuner, — il ne sort que pour un instant, l'ami

voudra bien l'attendre. — Il court au ministère des finances, le créancier de l'état se présente d'abord au bureau des oppositions.

Le bureau n'est plus à la même place, ou l'indication est mal donnée, car ce n'est qu'en faisant le contraire de ce qui est écrit sur le papier qu'il arrive à ce bureau. — accueilli peu bienveillant, regard farouche, — le monsieur qui occupe la cage lui arrache le papier, et lui fait un signe terrible qui veut dire peu clairement: passez à gauche; — un autre monsieur, dans une autre cage; — celui-ci ne lui dit rien. Il revient au premier; le premier lui rejette son papier après y avoir apposé un paraphe au coin d'en haut à droite, — allez au numéro 85. Il va au numéro 85, l'hôte de la cage 85 dit magistralement: allez au 87. Le 87 le renvoie au bureau des oppositions qui le renvoie au 87, lui dit: votre papier n'est pas timbré, allez le faire timbrer. Il va rue de la Paix; là, il va de bureaux en bureaux et obtient, au bout de trente-cinq minutes, une tache ronde et noire au coin de son papier pour trente-cinq centimes.

Il revient au ministère des finances; — le papier timbré recommence les promesses qu'il avait faites avant d'être timbré; — au 87 on paraphe son papier — et on griffonne plusieurs autres petits papiers qu'on l'envoie porter à la cage n° 90, — d'où on le renvoie au 87, — d'où on le renvoie dans un endroit, où au bout d'un quart d'heure on commisit lui donne un sac de mille francs.

Il rentre chez lui, — deux heures se sont écoulées, l'ami est allé déjeuner au café du coin, il court après lui et l'invite à dîner.

C'est ainsi que l'administration des finances conserve et augmente les traditions de D. Joan à l'égard de M. Dimanche.

D'puis cinq ans les Guêpes demandent comment il se fait que depuis quatorze ans, — certains médecins prétendent que la gélatine nourrit parfaitement les malades, — certains autres qu'elle ne les nourrit pas, mais qu'elle les empoisonne un peu; — comment il se fait que l'Académie n'ait pas encore décidé cette question, et surtout comment, dans la doute, on continue à en donner aux malades dans certains hôpitaux.

Plusieurs de mes lecteurs ont cru que j'exagerais, sans doute, cette situation incroyable, et à laquelle l'autorité aurait dû, depuis bien des années, mettre un terme, en proscrivant l'emploi de la gélatine dans les hôpitaux, jusqu'à ce que la question fût résolue.

Pour leur montrer que je n'ai rien inventé, je vais transcrire ici textuellement une scène qui a eu lieu dans une des dernières séances de l'Institut, et qui paraîtrait d'un comique exagéré et invraisemblable dans le *Malade imaginaire* de Molière.

« A propos du rapport négatif de l'Institut des Pays-Bas sur les propriétés nutritives de la gélatine, M. Bergama vient en aide à M. Darcel pour soutenir l'efficacité de cette substance comme aliment. Aussitôt, M. Gay-Lussac prend la parole pour rappeler à l'Académie que, depuis quatorze ans, une commission a été nommée pour résoudre une question qui intéresse aussi vivement l'humanité, et qu'il est malheureux que cette commission n'ait pas encore fait un rapport circonstancié à ce sujet.

Cette observation, pleine de justesse, donne lieu à un débat animé, qu'il nous semble intéressant de reproduire, comme un des épisodes les plus curieux de la question.

M. THIÉBARD. Je suis président de la commission, et je dirai à l'Académie que s'il n'a pas été fait de rapport, si l'on n'est pas arrivé à une conclusion, cela tient uniquement au grand nombre de commissaires. Deux ou trois membres auraient travaillé; sept académiciens n'ont rien fait.

M. DUPIN. Que la commission nomme une sous-commission de trois membres, et la difficulté sera levée.

M. THIÉBARD. Deux sous-commissions de deux membres ont été nommées pour travailler chacune de son côté; elles n'ont rien fait.

M. GAY-LUSSAC. Il est impossible que la commission garde plus longtemps le silence sur un tel sujet; car, en attendant, plusieurs établissements publics donnent de la gélatine aux malades.

M. THIÉBARD. Je demande que M. Gay-Lussac soit adjoint à la commission, pour la rallier et la remettre.

M. GAY-LUSSAC. Vous avez dit que la commission était trop nombreuse. M. THIÉBARD. Il y a long-temps que j'ai indiqué l'expérience à faire. Faire maigrir des chiens.

M. POINSON. Pauvres bêtes!

M. THIÉBARD. Faire maigrir des chiens, ajouter alors de la gélatine à leurs aliments insuffisants, et constater si leurs poids continue à diminuer. Dans ce cas, la gélatine ne serait pas nutritive. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si le poids augmentait, j'en conclusais que cette substance est réellement nutritive, ce que je crois fermement.

M. POINSON. Je ne le crois pas.

M. THIÉBARD. Pourquoi ne le croyez-vous pas?

M. POINSON. Parce que les rats mêmes ne veulent pas en manger.

M. MARCEL DE SÈRES. Il faudrait rassembler la commission, et la priver instantanément de faire un rapport.

M. THIÉBARD. Je rassemblerai la commission, mais auparavant je demande l'adjonction de M. Dutrochet.

M. Dutrochet est adjoint à la commission, qui est donc composée de huit membres, quoique sept soient déjà trop nombreux.

ALPHONSE KARR.

(1) Chez Martignon, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, 4.

LE

MAGASIN LITTÉRAIRE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, BEAUX-ARTS, VOYAGES,

Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS ET DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

N^{os} 37 à 42 - Juillet à Décembre 1844.

TOME SEPTIÈME.

PARIS,

BOULÉ ET COMP^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, RUE COQ-HÉRON, 3.

1844

THE HISTORY OF THE

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

SOMMAIRES

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE TOME SEPTIÈME.

XXXVII.

Juillet 1877.

William Shakspeare, par M^{me} CLÉMENCE ROBERT.
Nicolas Compián, nouvelle historique, par G. DE LA
LANDELLE.

Ah! comme on s'amusait avant la révolution! par
PHILIPPE DE MARVILLE.

Le Dieu du sommeil amoureux, par WILHELM
TENTZ.

Cousu, par FREDÉRIC THOMAS.

Voyage de Bone à Tunis.

Une Méprise, par PIERRE LAGACHE.

Les Costumes de cour, par ÉGÈNE BRIFFAULT.

Le n^o 41, 408 du Bagne de Toulon.

XXXVIII.

AOÛT 1877.

Mémoires d'un Ange, par EMMANUEL GONZALES.
Le retour au pays, par HENRI DE KOCK.

Le Czar à Paris, par ÉDOUARD FOURNIER.

L'Homme de mer, par G. DE LA LANDELLE.

La Cantinière de la Grande-Armée, par EUGÈNE
BRIFFAULT.

Poésie : Fables, par M^{me} ADELE CALDELAR.

Les Guépés (juillet), par ALPHONSE KARR.

XXXIX.

Septembre 1877.

L'Abbaye de la Maison-Bien, études morales, par
ÉDOUARD PLOUVIER.

Une loi de Venise, par ÉTIENNE ARAGO.

Mémoires d'un Ange (suite et fin), par EMMANUEL
GONZALES.

Croyances des Hindous, par F.-T.-B. CLAVEL.

Les Papillotes de Ninon de Lenclos, esquisse histo-
rique du siècle de Louis XIV, par PAUL FOI-
CHER.

Les Comètes et les Astronomes, par ÉDOUARD
FOURNIER.

Anne des Hés, tradition bretonne, par PAUL EL-
VAL.

Mademoiselle de Camargo, par ARSÈNE HOUS-
SAVE.

Bon Graviel l'Alferéz, fantaisie maritime, par G. DE
LA LANDELLE.

Un devoir de Victor Hugo en rhétorique, par
ÉDOUARD FOURNIER.

XL.

OCTOBRE 1877.

Le Vicomte de Lannay (1^{re} partie), par FRANZ DE
LIENHART.

Histoire en l'air, par EUGÈNE DE MURCOURT.

Mary, simple histoire, par ÉTIENNE EXAULT.
Voyage au Spitzberg, sur la corvette la *Richelieu*,
par E. L.

Histoire des Révolutions de Firmasentz, ville de
soixante-dix-huit maisons, par ALPHONSE KARR.
Histoire de la *Marseille* se., par GEORGES DUCAL
et ÉDOUARD FOURNIER.

Le Chapeau de François II, par CHARLES EMILIA
Anciennes Meurs judiciaires : *Le roi cède aux pro-
cureurs*, par BATAILLARD.
L'Arlequin de Marseille.

XLI.

NOVEMBRE 1877.

Le vicomte de Lannay (2^e partie), par FRANZ DE
LIENHART.

Ondine, par ÉTIENNE EXAULT.

Mademoiselle Llaïron, par ARSÈNE HOUSSAVE.

Le Chinois à Paris, par MÉRY.

Une Journée de l'histoire de Paris, par MICHEL
MASSON.

Mœurs algériennes, par DEBEY.

Esquisses biographiques : Duquesne, par ALFREDO
LAUNOY.

Les Jeux du hasard, par L. COL VILLAG.

La Fosse du Sénateur, par ÉDOUARD PLOU-
VIER.

Le Quatrain de M. de Lamartine.

XLII.

DÉCEMBRE 1877.

Le vicomte de Lannay (3^e et dernière partie), par
FRANZ DE LIENHART.

Le Rêve de Villebois, par FREDÉRIC SOLLIE.

La Fosse aux Lions, nouvelle maritime, par G. DE
LA LANDELLE.

Une Majesté de cinq ans, par PAUL FOURCHER.

Entrevue de François I^{er} et de Henri VIII au camp
du Drap d'Or, par CAFFIQUÈRE.

Poésie : Grâce pour tous! par M^{me} HERMANE
LESQUILLON.

Anecdotes dramatiques.



LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,

RUE COQ-HÉRON, N° 3,

Au bureau du Journal;

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES.

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS :

Un an 12 fr. » c.

Six mois..... 6 50

Trois mois... 3 50

Un mois..... 1 25

Edition avec 48 gravures, par an 24 fr.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On lire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 40,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies. Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4°, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine; — quatre par mois; — quarante-huit par an.

SOMMAIRE.

William Shakspeare, par M^{me} CLÉMENCE ROBERT.

Nicolas Compians, nouvelle historique, par M. H. DE LA LANDELLE.

Ah! comme on s'amusait avant la révolution ! par M. PHILIPPE DE MARVILLE.

Le Dieu du sommeil amoureux, par M. WILHELM TENINT.

Cousu, par M. FRÉDÉRIC THOMAS.

Voyage de Bone à Tunis.

Une Méprise, par PIERRE LAGACHE.

Les Costumes de cour, par M. EUGÈNE BRIFFAULT.

Le n° 31,468 du Bague de Toulon.

— Et dans la classe du magister, William est encore plus dissipé et plus volontaire qu'à la maison.

— Jésus mon Dieu ! que va-t-il donc advenir de lui !

— Qui voit le commencement voit la fin. William, à seize ans, ne sait pas tenir un livre de compte, ni charger un bateau de marchandises : en revanche, il sait faire des vers, fumer et boire ; il se signale dans les glorieuses joutes des buveurs, et a déjà deux fois remporté le prix sous le grand pommier de Bedford (1). Vous pouvez bien compter qu'il n'engendrera jamais ni honneur, ni richesse dans la maison. Ce garçon-là est né dans le mois où les milans éclosent sur les rochers de notre rivage ; il ne sera jamais, comme eux, qu'un oiseau indomptable et inutile.

Le jeune William, tandis que son père et sa mère s'entretenaient ainsi agréablement sur son compte dans le magasin de laines dont ils faisaient le négoce (2), était assis près d'eux sur des ballots qui, du milieu du magasin, s'élevaient jusqu'aux combles. Placé à peu près à mi-côte de cette montagne, les jambes croisées, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses poings, il écoutait le panegyrique qu'on faisait de lui avec la révolte des enfans indisciplinés, qui consiste à sembler ne prendre aucun souci des remontrances qu'on leur adresse. Il regardait les noires solives de la voûte et sifflait un petit air de chasse.

— William, lui dit son père d'un ton rude, voici la nuit qui tombe ; je vais sortir pour les affaires du commerce, et votre mère va aller préparer le souper de ses huit enfans, qui, quoique plus jeunes, sont plus raisonnables que vous, et font la bénédiction de notre toit. Vous, pendant ce temps, vous voudrez bien garder le magasin, et porter avec soin sur les registres les notes de la journée.

Là-dessus, les parens sortirent et joignirent à la recommandation de garder le logis, qu'ils faisaient au jeune homme, la précaution de fermer la porte à clé, sur laquelle ils comptaient davantage.

William, demeuré seul, prit un petit flocon de laine sorti des ballots, et s'amusa nonchalamment à souffler pour le faire voler en l'air et danser au dessus de sa tête.

WILLIAM SHAKSPÈRE. (1)

PREMIÈRE PARTIE.

Jeunesse du Poète.

— Retenez bien cette prédiction, mistriss, notre fils William Shakspeare ne sera jamais bon à rien.

— Hélas ! je le crains bien ; car, pour la désoléeissance, l'étourderie, la paresse, rien n'est pire que cet enfant-là.

(1) J'ai pensé devoir écrire *Shakspeare* au lieu de *Shakespeare*, parce que la première orthographe de ce nom est celle employée dans la signature du poète, apposée à des actes authentiques qui existent encore aux Archives de Londres, et par cette raison a été adoptée dans la dernière et meilleure édition des œuvres complètes de Shakspeare, publiée dernièrement en Angleterre.

(1) La compagnie des *Toppers and sippers* (buveurs et gourmands), formée des habitans du village de Bedford, défiait les buveurs des environs au combat de la bouteille ; le grand pommier sous lequel se tenaient les joutes porta longtemps le nom d'*arbre de Shakspeare*, parce que le poète y avait remporté le prix dans sa première jeunesse.

(2) Quelques biographes disent que le père de Shakspeare était boucher ; d'autres, qu'il était marchand de laines. M. Guizot, dans son *Histoire de Shakspeare*, juge que les deux versions peuvent être vraies, et que, dans une ville comme celle de Stratford, le père du poète exerçait peut-être l'une et l'autre profession.

— Pauvres petits brins de laine, dit-il, légers et vagabonds, comme vous irez jouer dans les champs si on ne vous avait enfermés et garottés dans ces vilaines toiles grises... Moi aussi, on veut m'enchaîner et m'étouffer ici; on m'a ordonné de garder le magasin; comme si ce vieux bâtiment qui a deux cents ans sur la tête ne pouvait pas se garder tout seul!... Mais si on a fermé la porte à clé, je saurai bien trouver le chemin de la fenêtre.

Le jeune garçon monta sur les sacs entassés contre la muraille, creva d'un coup de main le châssis de la croisée, sauta de dix pieds de haut et se trouva sur le pavé.

— Un revoir, mon vieux, dit-il en saluant de la main le sombre bâtiment, mais ce sera le plus tard qui je pourrai.

William était dans la rue; dans la rue, séjour de luxe et de voluptés dont on jouit au moins du regard! il passait entre les rangées de boutiques où s'étalaient les pourpoints de soie, les manteaux brodés d'or, où se montaient les belles armes de chasse qui font songer aux courses lointaines dans les bois, et les pâtés de gibier et les flacons de vin fin qu'on aime à trouver au retour!...

Cependant il s'arrêta peu devant ces objets de juste convoitise, et se dirigea de toute la vitesse de son pas à l'extrémité de la rue, vers une rotonde en bois, autour de laquelle de nombreux lampions remplaçaient victorieusement le jour qui venait de s'éteindre, tandis qu'une musique bruyante y appelait la foule des quatre coins de la petite ville de Stratford.

C'était la salle de spectacle de l'endroit.

Des planches brutes dressées en cloison en faisant tous les frais de construction. A l'intérieur, des bancs de bois, de vieilles tapisseries, des pommes de pin où brûlait une huile épaisse; pour théâtre une estrade avec un couteau sur lequel on lisait : *Forêt, place publique, ou palais*, selon le lieu où se passait la scène, formaient tout le matériel du spectacle. Là cependant se jouaient les drames de Marlow, de Middleton, les premiers écrivains du temps, et toute la population de la ville accourait pour les voir.

Les seigneurs mêmes et les nobles dames des environs, privés de toute distraction dans leurs terres, venaient souvent s'asseoir aux premières banquettes de ce burlesque théâtre.

William vit arriver de loin un cavalier dont la figure lui était bien connue. Le gentilhomme venait au petit pas de son cheval bai, sur lequel un prodigieux embouquet le faisait tenir droit et ferme comme une tour. Une toque de velours orange à plume de héron couvrait difficilement sa large tête, un justaucorps de satin noir pailleté coignait sa taille et dorait toute cette rotunde formidable.

Il mit pied à terre et William, ayant l'air accoutumé à remplir cet office, prit la bride du cheval pour la garder à la porte du théâtre.

C'était une profession que le jeune garçon s'était donnée à lui-même, et qu'il remplissait avec persévérance. Dans ce pays où les voitures n'étaient guère connues et à peu près hors d'usage à cause des mauvais chemins, les personnes riches venaient au spectacle à cheval, William gardait leurs montures pendant la représentation, jusqu'à ce qu'il eût gagné assez de shellings pour payer une fois son entrée dans la salle, et voir jouer quelques unes de ces belles pièces qui le transportaient d'admiration.

— Prends bien garde à mon cheval, lui dit le seigneur qui venait de descendre; fais attention qu'il ne donne ni ne reçoive de ruades; car s'il lui arrive malheur, tu auras plus de coups de cravache que de shellings pour ta peine.

Le jeune garçon ne répondit à ces paroles brutales que par un regard de déni.

Cependant la force et l'audace qui se peignaient sur ses traits devaient faire juger qu'en se en raignant au silence il n'était retenu par aucun sentiment de timidité, mais seulement par une passion plus forte que son ressentiment : c'était le désir impérieux de gagner le salaire qui lui ouvrirait la porte du théâtre.

En attendant, il passait toute la soirée debout contre la cloison dont les planches mal jointes laissaient parvenir jusqu'à lui quelques sons égarés des vers qui retentissaient à l'intérieur. Il demeurait là des heures entières, sans mouvement, par un froid cuisant, dont le simple sarreau de laine qui le couvrait lui laissait apprécier d'une manière exacte tous les degrés. L'oreille collée contre les ouvertures favorables, l'esprit tendu, le cœur palpitant, il saisissait avidement les mots détachés, les fragments de phrase qui lui arrivaient et cherchait par un travail ardent de la pensée à reconstruire la scène avec ces lambeaux épars, puis, quand le rideau tombait, quand il n'entendait plus rien, il se mettait à compter ses pièces de monnaie, et calculait dans combien de jours il pourrait enfin jurer à son aise de la représentation d'un de ces drames qu'élevaient sa jeune âme dans le monde idéal.

Tableaux saisissants! dont pendant bien long-temps le souvenir charmait ses jours et ses nuits, ramenaient dans son sein des émotions douces et terribles, peuplaient son horizon d'images aériennes, de personnages grandioses, de scènes à jamais oubliées, dont l'apparition fugitive lui rendait en effet bien insipide la compagnie des ballots de laine de son père.

Ce soir-là, tandis que William était plongé dans cet état d'attention extrême, où, pour saisir quelque chose du spectacle, il lui fallait presque déployer le don de seconde vue, un jeune homme, sorti de la salle à la fin du premier acte, vint droit à lui, et lui serra cordialement la main

Le sourire qui s'épanouit alors sur leur visage à tous deux, montra le plaisir mutuel qu'ils avaient à se trouver ensemble.

William attacha la bride du cheval qui lui était confié à un des piliers de la rotonde, et les deux jeunes gens, se tenant affectueusement sous les bras, parcoururent de long en large les galeries éclairées qui régnaient autour du théâtre.

Ils étaient cependant d'une condition bien différente. A côté du vêtement de serge qui couvrait disgracieusement le fils du marchand de laines, le pourpoint d'écarlate, le collet de dentelle, le manteau brodé de l'autre jeune homme, surtout l'aisance et la bonne grâce avec laquelle il les portait, montraient la distance sociale qui existait entre lui et son compagnon. Mais l'un et l'autre avaient seize ans, une âme tendre et enthousiaste, un esprit impétueux dans tous ses mouvements de sympathie et de répulsion, un caractère franc, généreux et indépendant.

Ils avaient fait connaissance au spectacle, où ils s'étaient trouvés placés l'un près de l'autre; quelques observations échangées sur les beautés de la pièce qu'on représentait leur avaient fait connaître les rapports de leurs cœurs, et devant la similitude de nature, la différence de rang avait disparu. William avait trouvé dans Henri, fils du noble comte de Southampton, une cordialité plus franche, une bienveillance plus affectueuse que dans les négociants de sa classe qui se prévalaient de quelque fortune de plus, pour prendre des airs de hauteur avec lui. Henri avait trouvé dans le petit gardeur de chevaux, des idées plus larges, plus lumineuses que dans le monde où il vivait, des communications plus sympathiques et plus intellectuelles que dans le château fortifié, blasonné et lézardé de son père. Il avait surtout trouvé en lui un confident qui comprenait ses rêves de jeunesse, tout d'amour et de poésie, et qui les exaltait encore en les comprenant. Ils en étaient arrivés tous deux, sans le savoir positivement eux-mêmes, au degré de la plus étroite amitié.

— Eh bien, ami, qu'y a-t-il de nouveau pour toi? demanda Henri.

— Rien de nouveau, et par conséquent rien de bon. La férule du magister est toujours aussi rude, les sermons de mon père aussi longs.

— Et ta résistance à leur volonté toujours aussi opiniâtre?

— Que veux-tu, Henri, il est un instinct de conservation qui nous fait défendre notre vie; un instinct semblable nous fait défendre notre âme. On voudrait effacer en moi tout sentiment et toute pensée pour me remplir de calcul depuis la tête jusqu'au cœur, et me rendre semblable à un livre de compte où on ne trouve que des chiffres à chaque page. Et j'ai juré par le ciel qu'il n'en serait rien.

— Mais tu n'es pas le plus fort, pauvre William!

— En attendant, je m'ennuie cruellement, va, et je suis déjà bien dégoûté de la vie... Je n'ai de bons moments que la nuit, je lis bien tard avant de me coucher; ensuite je mets mes livres de poésie sous mon chevet, il me semble que leur approche me fait du bien, que mon esprit s'infilte dans mon cerveau. Je rêve en vers, j'ai de charmantes visions, je suis en pleine campagne, je franchis les monts et les bois, je respire un air embauvé; c'est le printemps qui m'enivre. Je vois sur la colline les plus jeunes fleurs de l'année, sur la hauteur le manoir des siècles écoulés, et sur tout cela le soleil éternel qui unit dans le même flot d'or les deux continents des âges... Mais j'ouvre les yeux... Hélas! ce soleil que je voyais en rêve n'était que la chandelle que ma mère m'apportait afin que je fusse levé avant le jour pour reprendre la besogne.

— Et tout s'évanouit?

— Oh! non; éveillé je continue mes songes; je pense que si cela dure je pourrai bien m'enfuir de Stratford, voyager, courir le monde, et rencontrer quelques uns des joies que j'ai rêvées... Mais, en tout cas, la clé des champs ouvre un coffre dans lequel on trouve toujours la plus belle pièce d'or, — la liberté.

— C'est une idée bien hardie, mais pas mauvaise.

— Et toi, Henri?

— Moi, on fait toujours mon éducation de seigneur. Ma sœur, qui a quelques années de plus que moi, me donne des leçons de blason, en arrangeant des rosettes de rubans; ma grand'mère m'enseigne tous les jeux de cartes qu'on jouait à la cour de Henri VIII; mon père m'instruit au bel art de la chasse; les chiens, les faucons et moi, nous prenons notre leçon ensemble. Mais je suis, comme toi, bien triste et bien fatigué de la vie que je mène; et quand tu tiendras la clé des champs, si tu pouvais me les ouvrir...

— Oh! Henri, si nous pouvions nous délivrer de nos chaînes, partir ensemble, errer dans toutes les contrées, comme les chevaliers de la Table-Ronde!

— Nous serions trop heureux! Plus de magasins poudreux ni de tables de jeu! Plus de comptes à chiffrer ni de blasons à déchiffrer! Nous ne ferions que vivre et jouer, à notre choix et à notre aise!

— Parcourir de beaux pays; à chaque jour un site nouveau et toute la terre pour le voyage.

— Et rencontrer partout ces nobles aventures que le ciel envoie aux hommes de cœur et de courage, ces événements semés sur les grandes routes, dans les châteaux, les monastères, les hôtelsiers...

— Oui, mais il lui faudrait payer pour nous et pour nos chevaux.

— Bast! nous ferions des dettes commes deux oncles, qui ont plus de créanciers que de paillettes à leurs habits.

— Impossible; car alors nous ne serions plus fils du comte de Southampton et d'un marchand de laines qui à quelque crédit, mais les enfants de la nature, les adeptes de la liberté; et ces titres-là n'ont pas de

crédit auprès des aubergistes... Mais, chemin faisant, nous trouverions sans doute quelque moyen de gagner notre vie.

— Oh! assurément; par exemple, tu déclarerais des vers sur les places de village; et moi je donnerais du cor pour assembler les passans; ou bien, nous irions braconner dans les bois, et vendre notre gibier au marché.

— Non, rien de tout cela ne te conviendrait, Henri; tu es né noble et comte, tu es venu sur la terre pour l'embellir et l'illustrer, et non pour y acheter ton existence par un pareil labeur. Moi, c'est différent, je suis fait pour travailler; je pourrais chaque jour à mes besoins, et toutes les tâches me seraient faciles quand je devrais t'en consacrer le salaire.

— Mais le partage ne serait plus égal.

— Si, mon cher Henri, je travaillerais pour toi et tu serais heureux pour moi.

— Oh! pourquoi faut-il que tout cela ne soit que des chimères!

— Peut-être.

— Du moins nous y penserons et nous en parlerons encore ici, demain soir... mais tiens, j'entends la sonnette qui annonce le lever de la toile; nous allons donner le cheval de lord Clarisson à garder à mon domestique, je te prêterai de l'argent, et tu entreras au spectacle avec moi.

— Je le veux bien. Mais, dis-moi, pourrais-tu m'apprendre le nom d'une belle demoiselle blonde, portant une robe bleue garnie de cygne et un turban pareil, qui assistait à la dernière représentation?

— Parbleu! si je peux te le dire... cette belle demoiselle, c'est ma sœur qui arrive de Londres, et dont je te parlais tout à l'heure. Mon père l'a amenée aujourd'hui au spectacle, et tu vas la voir encore avec ce même turban qu'elle affectionne beaucoup, parce que, dans son ingénieuse vanité, elle a su lui donner la forme d'une couronne. Elle est filleule de notre reine Elisabeth, elle porte le même nom. Et, au lieu de renoncer à Satan dans l'eau du baptême, elle y a fait un pacte avec le démon de l'orgueil. Tu verras près d'elle le baron Clarisson qui la recherche en mariage. Elle balance à l'épouser maintenant, parce que l'embonpoint dont il est chargé ne lui semble point aristocratique; mais qu'il devienne dur et pair, comme cela peut bientôt arriver, et elle ne le repoussera plus, je t'assure. Il pourra alors placer sur son écusson les premières armes d'Angleterre, et la fière Elisabeth mettra bien vite sa belle main dans la griffe du léopard.

Les deux jeunes gens entrèrent dans la salle. Henri de Southampton prit place sur la première banquette, où étaient déjà son père, sa sœur, et lord Clarisson auprès de cette dernière; William s'assit non loin de là, dans un angle obscur, d'où il regardait avec une attention curieuse le groupe nobiliaire, et écoutait ce qui s'y disait.

Lord Southampton était un beau vieillard; ses traits portaient cette expression de calme, de douceur, de sérénité d'âme, avec laquelle le blancheur des cheveux s'allie si bien. Dans ces temps de dissensions et de luttes politiques où il vivait, il n'avait qu'une opinion, qu'un système, il voulait que tout le monde fût heureux; et il commençait par répandre toutes les douceurs qui étaient en lui sur sa famille et ses nombreux vassaux.

Les deux enfans du comte de Southampton se ressemblaient de traits, quoique la figure d'Elisabeth fût bien plus régulière que celle de son frère; mais l'expression de physionomie était entièrement opposée. La jeune miss portait sur le front une hauteur, une fermeté immuable, et cette teinte de tristesse soucieuse qu'imprime ordinairement l'ambition. La nuance claire de ses cheveux, la blancheur mate de son teint, jointes à l'extrême pureté des lignes de son visage, lui donnaient quelque chose d'une statue de divinité; marbre insensible et froid, qui n'a de vie que la beauté et la grandeur. La figure de Henri, au contraire, était pleine de mobilité, d'expansion, et avait une empreinte de sensibilité, de tendresse ineffable, que la nature semblait avoir enlevée des traits de la sœur pour les donner au frère.

Le baron Clarisson, épanoui, paré, parfumé, avait une face épaisse qui, sans manquer de l'animation de l'intelligence, contenait surtout celle de la sensualité et les signes qui révélaient une tendance vers les voluptés matérielles. La hauteur arrogante qu'il témoignait dans toutes ses manières, unies à ce sensualisme aspirant toutes les jouissances terrestres, semblaient faire de l'énorme corpulence de ce seigneur une expression de la large place qu'il prétendait tenir dans le monde.

En ce moment, lord Clarisson s'occupait un peu de miss Southampton, dont il se croyait amoureux, un peu du spectacle qui l'intéressait jusqu'à un certain point, et beaucoup du succulent souper qu'il avait commandé, des bechiques gras et fins qui allaient tomber du ciel sur sa table.

Dès que Henri fut entré, miss Southampton, tournant les yeux du côté de son père, sans se donner la peine de dranger sa belle tête droite sur son cou d'albâtre, dit d'une voix lente et d'un ton froid :

— Mon père, vous avez permis à Henri de sortir pendant l'entracte; je suis sûre qu'il est encore allé courir avec ce petit garçon du peuple dont il a fait connaissance.

Le jeune comte rougit, mais n'osa rien répondre.

— Il n'y a pas de mal à cela, dit lord Southampton; pour apprendre de bonne heure à connaître les hommes, il faut les voir de près dans toutes les classes.

— Mais, mon père, fit observer la jeune fille, puisque ces gens du peuple ne sont pas de la même espèce que nous, la fréquentation d'un

petit marchand de laines ne peut pas apprendre à Henri à connaître les hommes.

A cette logique irrésistible, posée sur les principes admis dans la noblesse, le vieux comte se tut. Lord Clarisson ajouta à l'observation qui venait d'être faite :

— Miss Elisabeth a raison; cette basse population est une horde de sauvages chez laquelle on ne peut rien puiser qu'une odeur de pipe à ses habits, et où notre présence ne peut rien apporter de favorable, puisque les frères qui la composent ne sont pas aptes à s'approprier nos exemples.

William, dans son coin retiré, mit en ce moment la main sur son cœur où il sentait un froid mortel : c'était la haine qu'il éprouvait contre ce gros baron, qui ne voulait avoir rien à faire avec lui que les coups de cravache dont il l'avait menacé.

Jusqu'à là il n'avait senti que les tristesses et les privations d'une condition obscure; ce moment lui en faisait connaître l'humiliation. Les paroles de miss Southampton venaient de lui montrer le d-dain de la noblesse pour les classes inférieures à son dernier degré, et lui avait fait sentir un double aiguillon de douleur et de colère.

Cependant il ne pouvait détacher ses regards de cette ravissante jeune fille; il contemplant dans tous ses détails une beauté que ses instincts d'artiste lui faisaient puissamment apprécier.

Cette beauté avait, en effet, une régularité et une splendeur qui, par le plus haut degré de la perfection humaine, approchaient en quelque sorte de la divinité, et aurait semblé légitimer, jusqu'à un certain point, la folle prétention de celle qui l'avait reçue en partage à se croire d'une nature supérieure, si c'eût été dans ses dons personnels, et non dans les faveurs de la naissance et de la fortune, qu'elle eût puisé son orgueil.

William, déjà enthousiaste et passionné, se sentait attiré vers elle par un pouvoir étrange; il lui semblait qu'il ne détestait autant cette femme que parce qu'avec des paroles arrogantes elle venait de l'empêcher de l'aimer. Mais il sentait avec une espèce de joie que si c'était par la haine et non par l'adoration qu'il était lié à elle, du moins il ne l'oublierait jamais. Et puis elle était la sœur de Henri, de ce jeune cœur si tendre, si affectueux pour lui! Depuis qu'il avait entendu comment, dans ce monde-là, on parlait du petit marchand de laines, l'attachement du jeune comte lui semblait un héroïsme de cœur admirable, et il lui voulait dans son âme une reconnaissance éternelle.

Mais le spectacle commença, et tout céda devant cet attrait puissant; l'âme de William s'envola sur la scène. On jouait ce soir-là *Tamerlan*, de Marlow, et le jeune homme de seize ans savait déjà comprendre la puissance de l'écrivain dramatique qui, apercevant dans le passé où dans le monde vivant une grande et remarquable destinée, sait la débarrasser de la foule qui l'obscurcit, des événemens secondaires qui la violent, et la mettre dans une atmosphère lumineuse où ressortent ses traits imposans, ainsi que les hauts enseignemens et les immuables vérités qu'elle renferme.

II.

Il n'y a que Dieu qui crée, pensait le jeune Shakspeare; mais les poètes découvrent ses créations, effacent la poussière que le mouvement du monde fait voler sur elles, et les montrent resplendissantes aux yeux de tous... Que je voudrais être poète!

La toile était baissée que William demeurait encore sous l'empire des impressions puissantes que lui possédait. Le mouvement de la salle vint l'avertir de se retirer.

A la porte de sortie, au moment où la foule était le plus compacte, il sentit la main de Henri serrer furtivement la sienne, et le jeune comte lui dit à voix basse :

— A demain!

Mais ce lendemain, comme tous ceux qui doivent apporter quelque joie, allait peut-être se faire bien attendre.

William revenait à pas lents par la longue rue sombre qui conduisait à sa demeure; la vibration des vers qu'il venait d'entendre résonnait puissamment en lui et l'absorbait tout entier; mais tout à coup, quand il se trouva sous l'ombre du grand bâtiment qui formait le magasin de laines, il redevint le triste enfant de ce légis, et se trouva assez intimidé des suites que pouvait avoir son évasion nocturne. Sa plus grande préoccupation alors fut de savoir comment il parviendrait à franchir l'entrée de la maison sans éveiller son père, afin de ne pas être accueilli à la porte par les coups de pied et de poing qui faisaient partie de l'éducation de famille; ce qui était extrêmement difficile après la manière hasardeuse dont il était sorti.

C'était une bien triste demeure que celle du marchand de laines de Stratford, et au moindre coup d'œil jeté dans l'intérieur on eût compris la répulsion qu'un jeune homme de seize ans devait éprouver pour ce séjour.

Un bâtiment dont le temps avait noirci et rongé les charpentes nues servait d'entrepôt, et dans son immense étendue semblait devoir absorber toute la laine grasse et nauséabonde qui débarquait de la rivière voisine.

A son mur était adossé un petit corps de logis divisé en deux parties. L'une de ces cases contenait les livres de commerce, le comptoir et le marchand lui-même, supputant sa fortune les yeux sur le registre et le souci au front. La seconde renfermait les ustensiles du ménage, les lits de toute dimension servant aux enfans de tout âge, et la bonne mistress, affairée à toute heure du jour à préparer la pâture d'un nombreux mar-

mois qui fourmillaient autour de la gamelle maternelle. Au dessus étaient quelques innombrables pour la vieille servante et les fils aînés.

Devant la maison végétait un petit jardin dans lequel la parcimonie avait rassemblé les plantes potagères les plus utiles au ménage et les moins agréables à la vue, et auxquelles les mauvais goûts de la culture était encore la grâce qu'offrent les plus pauvres objets de la nature. Ce petit enclos était borné par le quai, dont l'encroûtement s'élevait assez haut pour lui ôter toute vue, et lui formait une muraille de charpentes et de ballots de marchandises de tout genre, derrière laquelle on entendait grand et lourdement les dets de l'Avon.

Pour rendre cette habitation plus triste, de l'autre côté du logis était un endroit que la superstition du pays avait frappé d'anathème. C'était une citerne à l'eau vaseuse, à la pierre couverte de mousse, placée entre deux grands arbres morts d'un plus, plusieurs années, mais dont les squelettes restaient encore debout et se rafraîchissant dans l'eau noire. Autour de ce bassin était verdoyant et frais; on venait y puiser de l'eau claire de tous les environs, et il se trouvait toujours sur son bord quelque groupe de la jeunesse de Stratford devisant sur les nouvelles du jour. Mais (il y avait alors vingt ans) dans une triste nuit d'hiver, au moment où l'on se couchait, il était né dans la ville un enfant ayant le pied rond et fourchu comme celui que la tradition donne à Satan, et du reste tellement difforme et hideux que les parents s'étaient décidés à l'exposer au bord de cette citerne, ayant soin toutefois de rester à quelque distance pour savoir ce qu'il deviendrait. Au bout de deux minutes, le nouveau né avait disparu sans qu'on eût vu personne passer sur le chemin. On imagina qu'un démon, trouvant ce petit être fait à son image, l'avait enlevé pour l'adopter et l'élever selon ses lois. Cette aventure se répandit vaguement dans la ville sans qu'on connût le nom de ceux qui avaient mis au monde et abandonné cet enfant. Mais depuis ce jour l'eau de la citerne avait été jugée empoisonnée; on n'en avait même plus les troupeaux boire à son bassin, et les passans fuyaient son approche.

Dependant, quel que fût son destin pour l'habitation où il était né, le plus grand désir de William ce soir-là était, comme nous l'avons dit, d'y rentrer et de s'y trouver installé le lendemain sans qu'on se fût aperçu de son absence. Toute la question était de savoir si la vieille servante qui protégeait ordinairement sa retraite était encore éveillée. Il enrousaient il vit la lueur de la lampe qui éclairait le coucher de la gouvernante vaciller sur le verre trouble de la fenêtre. Cette lumière était sa bonne étoile. Il jeta un gravier contre le vitrage, et, au signal, sa protectrice étant venue tirer le verrou, il put regagner sa mansarde sans accident.

Malgré cet insigne bonheur, il dormit d'un sommeil agité par les émotions de la veille, par des troubles nouveaux et par de vagues terreurs. Endormi tout tout le reste, il était éveillé pour la crainte, et sentait que sa dernière desobéissance, quoique ressemblant à toutes les autres, devait avoir des suites funestes.

Le matin, quand il voulut sortir de bonne heure pour se rendre à la classe du magister, il trouva la porte fermée en dehors. Il était jugé sans procès, à ce qu'il paraissait. Au bout de quelques instans, il entendit sonner la cloche du déjeuner, et pensa qu'on viendrait le délivrer pour qu'il pût répondre à cet appel comme il le désirait vivement; mais rien ne confirma cette espérance. A midi seulement son père monta chez lui, et lui déclara que, pour compenser son éviation de la veille, avec effraction de chasses, il resterait quinze jours enfermé dans sa chambre. Le vieux marchand posa un pain noir d'une livre et une cruche d'eau devant la fenêtre grillée de la pauvre mansarde, qui n'avait guère besoin d'autres accessoires pour être transformée en prison.

William, sans rien répondre, s'assit stoïquement sur un coin de sa paille, et, mettant toujours sa vengeance à ne pas sembler recevoir les douleurs des mauvais traitemens qu'on lui infligeait, il ouvrit un livre et se mit à lire, pendant les virulentes admonitions que son père crut devoir prononcer à la suite du jugement qu'il venait de rendre.

Le jeune garçon lit son temps de prison dans toute sa rigueur, et ces quinze jours décidèrent du reste de sa vie. Ces instincts poétiques que la nature répand capricieusement dans quelques êtres, sous la veste de bure comme sous l'habit de soie, et dont William était largement doué, se développèrent au dernier degré dans sa triste solitude.

Il fit à ses poètes chrétiens tout le jour et une partie de la nuit, grâce à la lune qui se levait chaque soir devant sa petite fenêtre, et il écrivait lui-même tout ce qui se passait dans sa jeune tête, où l'image et la pensée coulaient à pleins bords.

A tout prendre, il aimait encore mieux la réclusion au pain et à l'eau que l'esclavage plus dur de sa vie habituelle. Le travail qu'amenaient chaque matin était en effet très reposant pour le pauvre William; il lui fallait tout le jour durant étiqueter des marchandises, promener des sacs de laine, être le serviteur du magasin. Et ses parens accumulaient sur lui ces occupations pénibles, se plaisaient à lui imposer leur manière d'être et de la vulgarité de leur nature, non par dureté de cœur ni par pitié de l'opprimé, mais pour le retenir dans leur niveau, et ne pas laisser développer cette supériorité intellectuelle dont ils le soupçonnaient instinctivement d'être coupable envers eux.

Malheur au génie qui naît parmi des êtres nuls et communs! Il vit seul au milieu des siens, et la timidité qu'il puise dans le blâme et le dénigrement continué de ceux qui ne le comprennent pas, entrave longtemps son essor et attriste toute son existence.

Dans ses moments de repos, William allumait sa pipe et s'assoyait sur la tablette de sa croisée, qui était revêtue d'une grille, en vertu d'une

précaution qu'avaient eue de devoir prendre ses parens, parce que le jeune homme, souvent enfermé à clé, et tourmenté du désir de se rendre au rendez-vous sous le grand pommier de Bedford, ou bien à la salle de spectacle avait contracté l'habitude de prendre les fenêtres pour portes de sortie. De là le prisonnier découvrait la rivière de l'Avon et le marché établi sur ses bords. Il voyait ces belles eaux, encadrées de saules, n'étoient plus rien qu'une grande route ouverte au commerce sous le poids des nombreux bateaux qui les couvraient; il reconnaissait la plupart des négocians assemblés sur ses bords, et causant entre eux de l'abondance des denrées et de la variation des prix, sans intérêt de leur existence.

— Voilà donc ce que je dois devenir! disait-il, une chose semblable à tous ces gros marchands coiffés de loutre, une machine à puiser des marchandises arrivant sur la rivière pour les répandre dans la ville, qui n'a de communication avec les hommes que par l'échange des valeurs, et pour qui la langue humaine n'a que deux mots! *travail et profit!*

Oh! non, mille fois non! disait-il en jetant sa pipe contre terre et la brisant en éclats; plutôt mourir aussi vite que cette cételle, qui n'a fait que brûler un instant, répandre quelques parfums et s'éteindre.

Et il retournait avec plus d'ardeur à ses livres. Pendant quinze jours enfermé entre ces quatre murailles, presque entièrement privé de nourriture, dans un âge où le corps en pleine sève a besoin de tant d'aliment et d'espace, son imagination s'enlevait et se remplissait d'extatiques rêveries. Ce n'était plus de l'admiration de de l'enthousiasme que lui inspiraient les longs poèmes de Marlow, de Sord, de Webster, de Robert Green, c'était une espèce de délire qui s'emparait de son cerveau; les personnages de ces drames vivaient réellement pour lui, il s'entretenait avec eux, il s'identifiait à leur destinée. Aux passions et aux douleurs fébriles de ces êtres imaginaires, il répondait par de véritables ardeurs et de véritables larmes. Le pauvre enfant, dans sa mansarde fermée à clé, avec son sarrau de bougran, sa ceinture de cuir, n'ayant pas même pour parure cette fleur de la jeunesse qui n'éclot que dans le bonheur, vivait, fraternisait avec les plus grands personnages, avec les héros, avec les dieux.

L'influence du mois de mars se faisait sentir à la terre dilatée; les buissons d'alentour et les gazons aromatiques verdissaient; le jeune homme sentait venir à sa fenêtre ces bouffées d'air printanier qui vous donnent le vertige de courir dans les champs. Il convoitait la liberté, il jouissait d'avance des douceurs de la nature, et il s'emparait déjà de ses trésors en les répandant dans des vers qu'il traçait pendant ces jours de captivité au dos de ses livres et de ses thèmes latins (1), poésies où respirent si bien les charmes du paysage, parce que l'auteur le voyait dans sa pensée où il était plus beau encore que sur la terre.

Et William jurait de conquérir à tout prix la poésie et la liberté.

A deux heures de Stratford, dans les touffes de vieux saules qui s'élevaient au bord de l'Avon, était situé le château-fort qu'occupaient le comte de Southampton et sa famille. Ce sombre édifice, d'une architecture féodale, datait du temps où les seigneurs ne songeaient qu'à se défendre corps et biens dans leurs demeures, sans avoir encore la prétention d'y embellir la vie; tout y était combiné pour la force et l'armement des murailles, devenues bien inutiles, et rien pour les douceurs du confort et les charmes du regard. Le gouvernement de la maison était entièrement confié à la mère de lord Southampton, à laquelle celui-ci, bon et tendre jusqu'à la faiblesse, avait laissé prendre une abusive autorité. Les coutumes et le genre de vie étaient aussi arriérés que le bâtiment lui-même sous la direction de la donataire, qui donnait l'impression de son âge à tout ce qui l'entourait. Les décorations intérieures du château, l'heure des repas, les sujets de conversation, le cérémonial imposé aux plus petites choses, l'usage de sonner du cor à l'heure du lever et du coucher, et à l'arrivée de chaque étranger, tout avait quatre-vingts ans, comme la beauté de la châtelaine.

C'était là que le jeune Henri comptait tristement les heures qui le séparèrent de son cher William, qu'il avait subitement cessé de rencontrer à la porte du théâtre de Stratford, et songeait au moyen de s'échapper seul du château pour aller chercher son ami dans la maison du marchand de laines. Le jeune comte s'était attaché à William avec toute l'ardeur qu'on met à l'amitié quand on n'a pas encore connu d'autre sentiment, et avec d'autant plus de raison qu'il était privé dans son intérieur de toutes relations intimes et douces.

La vieille lady appliquait surtout ses manies à élever, former et habiller à sa guise le jeune Henri qui, d'un caractère plus souple que sa sœur, permettait mieux qu'on s'emparât de lui pour faire une poupée à l'usage de la vieillesse. Parce que la grand-mère de Henri l'avait vu enfant, elle le traitait toujours en enfant; comme tous les vieillards, elle ne tenait aucun compte du temps qui d'éménage. La raison des filles octogénaires pour l'apporter dans celles qui vont leur succéder. Elle imposait ses volontés caducues au jeune homme qui en savait déjà plus qu'elle sur bien des choses; quoiqu'il dût être bientôt riche et grand seigneur, elle ne lui laissait pas la moindre couronne dans son gousset, ni le moindre moyen de se former à l'autorité qu'il devait un jour exercer; elle réglait chaque heure de sa journée, chaque partie de son costume, et se complaisait à le voir paré comme ses anciens adorateurs de la cour de Henri VIII. Le jeune homme, doux et faible, ne se vengeait de ces petites tyrannies qu'en traitait parfois de vieux radoteur un perroquet con-

(1) Voir les sonnets et poésies mêlés de Shakspeare.

temporain de la douairière; mais il souffrait et s'impatientait fort au fond de l'âme.

C'est dans le temps de la première jeunesse, dans ce temps qu'on appelle toujours *l'heureux âge*, que les plus cruels chagrins viennent vous assaillir, que le despitisme de la famille, les sottises de l'éducation ignorante, nous trouvent sans défense; tandis qu'aux tribulations qui viennent ensuite, on peut du moins opposer la force et la liberté.

Henri était souvent entraîné à chercher des entretiens intimes, de doux épanchemens auprès de sa sœur. Mais la différence de nature élevait entre eux une barrière insurmontable. Quand le jeune homme déroulait le tableau de tout ce qui enflammait son imagination et faisait battre son cœur, quand il parlait de poésie, d'amour, de voyage en pays lointains, Elisabeth continuait à compter les fils de canevass sur lequel elle brodait des armoiries, et ne témoignait avoir entendu ce qu'il disait que par un sourire de dédain. Et quand, à son tour, le regard brillant d'une ardeur ambitieuse, elle parlait de titres, de couronnes seigneuriales, de vastes domaines, de bannières suzeraines, c'était lui qui la regardait avec des yeux intelligens et froids, et ne trouvait rien à répondre.

En ce moment surtout les jours étaient bien longs au castel de Southampton. Le comte était sans cesse retenu au dehors pour la gestion de ses terres, dont le printemps redoublait les soins; Elisabeth demeurait dans sa chambre, occupée d'une correspondance relative à une affaire mystérieuse qu'elle négociait à la cour; le changement de saison prolongeait les accès de goutte de la vieille lady et allongeait dans une proportion semblable les parties de cartes qu'elle faisait faire à son petit-fils; les pluies continuelles, qui forment le printemps de la brumeuse Angleterre, éloignaient tout étranger du château, et il n'y avait que la solitude, le silence et le vif perquoit morose dans la grande salle basse où Henri jouait incessamment avec sa grand'mère. Le pauvre enfant mêlait, coupait et jetait des cartes jusqu'à ce que sa tête rose et bouclée tombât endormie sur le tapis vert... Alors il rêvait qu'il montait avec William un cheval ailé qui les emportait tous deux dans les nuages.

Un jour, après du lac Cummore, entre la ville de Stratford et la terre de Southampton, deux jeunes gens se rencontrèrent et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec effusion de larmes et de tendresse.

— William!

— Henri!

Ces deux noms s'échangèrent en même temps.

Le fils du marchand de laines venait de finir ses quinze jours de captivité; le jeune comte avait pu s'échapper un instant de sa prison blasonnée. Le premier usage de leur liberté avait été de se chercher mutuellement, et ils s'étaient rencontrés à moitié chemin. C'était la première fois qu'un semblable embrassement les réunissait. Jusque-là la différence de rang avait caché leur amitié à leurs propres yeux; en ce moment leurs chagrins communs la rendait plus tendre et plus expansive.

Ils s'assirent sous un bouquet d'ébéniers ou fleurs jeté au milieu de la prairie, et l'eau du lac réfléchit ce gracieux groupe d'arbrisseaux et d'amis.

Le projet de s'enfuir ensemble du comté de Warwick qu'ils avaient esquissé dans leur dernière entrevue en forme de château en Espagne, avait grandi dans leur mutuelle solitude, et pris des traits plus arrêtés. En ce moment, ils le fixèrent avec toute l'audace et la confiance de leur âge. Il fut décidé entre les deux réfractaires que le soir même ils se trouveraient tous deux à la rotonde du théâtre, et que, dès le commencement du spectacle, ils partiraient tous deux sur le cheval de Henri.

Ce moment choisi leur donnait en avance le temps de la représentation, pendant lequel on ne s'occuperait pas de leur absence, et ils traverseraient les environs de Stratford, où ils étaient connus, dans le cœur de la nuit qui les déroberait aux regards.

Ce projet d'enfant n'était cependant pas aussi extravagant qu'il pourrait le paraître. A cette époque, les grands chemins, les portes des villes n'étaient point soumis à une vigilante police, et on pouvait facilement s'y soustraire aux investigations de l'autorité; l'exemple encore récent des chevaliers errans donnait une sorte d'héroïsme aux voyages aventureux; l'hospitalité, toujours en usage, défrayait suffisamment sur les grandes routes; et, si toute autre ressource venait à manquer, la facilité de s'engager en qualité d'homme d'armes sous la bannière de quelque seigneur offrait toujours un moyen d'existence.

William attendit le soir avec une joie mêlée d'un serrement de cœur inexprimable. Dans cette jeune âme, déjà si grande, il y avait place pour tous les sentimens; si la fierté et l'amour de l'indépendance dominaient au point de lui faire embrasser une vie errante sans fin ni lieu, dans l'espoir de composer des vers à son aïe et de dormir sous la voûte du ciel, il se sentait cependant uni à la maison paternelle par un lien intime qu'il était douloureux de briser. Dans ces murs, il n'avait guère connu que des souffrances, mais les noms seuls de *père* et de *mère* lui avaient apporté une note du concert harmonique de la famille, et il avait senti alors combien, s'il fut né sous Pan des bois où règne cette harmonie, il eût su en goûter les douceurs joyes, et de quel amour il les eût payées! Il avait peu de préparatifs à faire pour son départ; un habit neuf, des livres et quelques armes, étaient tout ce qu'il possédait au monde; il mit la première partie de ses objets sur lui, le reste dans une gibecière, et se rendit au lieu du rendez-vous.

Henri, bien plus jeune de caractère, n'attachait aucune solennité à son départ du château, et ne regardait guère sa fuite que comme un voyage dont il se donnait la permission lui-même. Aussi songeait-il à se pour-

voir des ressources qui devaient rendre les premiers temps de l'excursion plus agréables. A cet effet, il réunissait dans son havresac tous les bijoux dont il était possesseur, même il y joignait quelques vases d'orfèvrerie qui se trouvaient dans sa chambre, et portait les armoiries de la noble famille, avec l'intention très irrévérencieuse de s'en servir en paiement sur la route, et de boire les vingt quartiers de noblesse sous la tonne du cabaret.

A six heures, William, arrivé le premier, était à la porte du théâtre. Il vit venir lord Clarisson qui, comme de coutume, lui donna son cheval à garder. Une irritation intérieure le fit légèrement frissonner et pâlir en touchant la bride de cette monture et en recevant un ordre de l'arrogant baron. Bientôt arriva la belle Elisabeth sur sa mule richement caparçonnée. William fut de nouveau saisi d'admiration quand les lumières de la rotonde tombèrent sur cette belle personne, au moment où elle mettait légèrement pied à terre rejetant avec grâce la bride sur le cou de l'animal. Mais en même temps il croyait encore entendre passer à son oreille cette phrase dans laquelle la noble demoiselle avait résumé son opinion sur les hommes du peuple : *Ces gens-là ne sont pas de la même espèce que nous*, et qu'elle avait pris la peine de formuler exprès pour lui. Il était étonnant qu'une femme étrangère, ayant passé une fois seulement devant ses yeux, pût inspirer au pauvre écuyer une admiration passionnée et un sentiment de haine si profond. Mais William ne réfléchissait pas à la singularité de ses émotions, il était dans l'âge où l'on a trop à sentir pour prendre le temps d'analyser.

Au bout de quelques instans, Henri, qui était entré dans la salle de spectacle avec ses parents, sortit sans être remarqué et vint rejoindre son compagnon de voyage.

Toute la foule était dans l'enceinte de la rotonde; les deux jeunes gens se trouvaient presque seuls sous l'avent du rustique théâtre. Il était sept heures, la nuit se fermait à l'horizon.

— Viens vite! dit Henri, montons tous deux à cheval et partons, rapides comme le vent, mais plus silencieux que lui.

— Et de quel côté? demanda William.

— Ma foi! je n'en sais rien, et la terre est assez grande pour laisser l'embaras du choix.

— Les oiseaux vont à la mer quand il fait beau, au bois quand la pluie approche; mais nous, qui ne savons pas si notre avenir sera de brume ou de soleil, nous aurons peine à deviner de quel côté il faut tourner.

— Allons au hasard, nous nous dirigerons ensuite: quand on quitte la place sans congé, le plus important est de partir avant de songer à arriver.

— Je présume, Henri, que tu as pris le meilleur cheval de vos écuries et qu'il pourra bien nous porter tous deux. J'aimerais cette manière de voyager; ce cheval qui va nous emporter ensemble sur sa croupe, sera l'emblème du même destin qui va désormais nous réunir tous deux.

— Je goûte fort les symboles, William, et surtout lorsqu'ils sont aussi joyés que ton esprit sait les créer, mais comme nous sommes en fond-pour en trouver d'autres, je crois qu'il faut renoncer à celui-ci. Tu vas tout simplement monter *Jupiter*, le Beau cheval de lord Clarisson, et moi le mien. Nous nous passons vite ainsi, et nous aurons meilleure mine en arrivant dans les hôtelleries chacun sur notre monture, qu'on offrirait la figure d'un cavalier double.

— Tu as raison. Et puis de cette manière lord Clarisson retournera à pied à sa baronnie, et il me sera agréable, je l'avoue, de le savoir marchant dans ces chemins de bois, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe.

William enfourcha *Jupiter*, qui se prêta de bonne grâce à cette situation de maître, parce qu'il y gagnait une charge notable de moins, et les deux jeunes gens partirent au grand galop.

III.

Tout alla bien dans cette première nuit de voyage. Les deux fugitifs ne rencontraient que des champs déserts, des maisons fermées et plongées dans le sommeil; la brume étendue sur la route, l'humidité de la terre qui assoupissait le pas des chevaux, faisaient un chemin tout d'obscurité à ceux qui ne demandaient que l'oubli et l'éloignement de tous regards. L'ivresse du succès leur montait au cerveau, et le plaisir comme les espérances redoublaient pour eux. Au point du jour, ils étaient déjà assez loin de Stratford pour ne plus craindre d'être reconnus; ils s'interrompirent auprès des paysans des localités où ils se trouvaient. Le comte de Warwick était près de finir; la Savigne, qu'on voyait à peu de distance couler sous des coteaux boisés, avait à l'ouest. La montagne que porte la jolie ville de Ludlow, et au sud l'entrée du pays de Worcester, Henri et William se décidèrent pour ce dernier comté, parce que la route qui y conduisait était bordée de peupliers et circulait entre des collines riantes, tandis que les autres points de l'horizon n'offraient que des plaines monotones. Après avoir pris un solide déjeuner, ils se remirent en route.

La seule joie du départ avait suffi à remplir la nuit d'enchantement; maintenant que se montrait à la clarté du jour ces belles campagnes dont ils faisaient la conquête, les suets de plaisir et d'admiration se renouvelaient sans cesse à chaque point du paysage qu'ils saisissaient en volant sur leurs légers chevaux à chaque vallée, château, prairie ou moulin qu'ils embrassaient du regard et établissaient dans leurs souvenirs,

ils étaient heureux et fiers comme un général qui vient de soumettre une contrée de plus.

Dans l'après-midi, ils arrivèrent au bord de la Saverne, en face d'un pont qui allait les conduire dans le comté de Worcester. Sur un bras de la rivière qui se trouvait d'abord devant leur pas, étaient situées une petite auberge et quel ques maisons de pêcheurs. Leur premier soin fut de se restaurer de nouveau. Ensuite le plus sage eût été de poursuivre leur route; mais ces deux s'étaient si pittoresquement qu'ils cédèrent au désir de les visiter en détail, et de commencer ainsi leur rôle de voyageurs artistes.

Les montées par des sentiers sinueux sur une colline qui dominait le courant d'eau, et de là découvrait une vaste étendue du pays qu'ils allaient gagner.

L'aspect en était grandiose et sévère; c'était ni d'énormes rochers dressés à leurs têtes au milieu d'immenses bruyères, et semblant défendre les plaines sauvages contre l'invasion de la culture; au fond de l'horizon, se levait une forêt si haute et si sombre, qu'elle appartenait visiblement aux premiers temps du monde, et qu'on eût dit sa verdure monumentale notée par le cours des siècles; à droite était un château-fort dont l'architecture semblait réaliser de force et d'immuabilité avec les chênes centonaires; à gauche un monticule couvert de ruines informes, dont on ne pouvait assigner l'existence, pas plus qu'on montrait leur débris, sans en laisser deviner la cause. Mais si de tels tableaux, aussi grands à la pensée qu'aux regards, attirèrent la curieuse contemplation de deux jeunes gens échappés pour la première fois des limites de leur comté, un autre objet fixa bien plus long-temps encore leurs regards.

C'était bien que la pauvre maisonnette d'un pêcheur située sur le rivage et ils venaient de descendre; mais à la fenêtre du petit logis qui donnait du côté de la rivière, était une jeune fille, la plus jolie de toutes celles qui paraient dans le Warwick-Shire le bonnet de dentelle noire et le corsage de drap rouge. Elle était occupée à tiser un énorme filet, et lançait agilement la navette entre les mailles sans lever les yeux de son ouvrage, sa coiffe à papillon était retenue par des épingles d'or sur des cheveux du plus beau noir; l'éclat de sa gorge faisait ressortir les formes de sa taille fine et arrondie; une vigne vierge qui serpentait autour de la fenêtre servait de cadre à cette gracieuse figure.

L'eau paisible de la rivière répétait avec une netteté parfaite les traits de la jeune paysanne et les arabesques de verdure qui l'entouraient. Les deux amis, qui avaient mis pied à terre, observaient cette double image et en savouraient l'aspect délicieux.

— Sais-tu à quoi je songe, Henri? dit le jeune Shakspeare; je réfléchis que lorsque l'un de nous deux aura trouvé la femme qu'il doit aimer, il faudra que son reflet, ainsi tracé dans une eau pure, prit un corps et une âme et vint former une créature toute semblable à la première. Comme nous avons tous deux les mêmes goûts, les mêmes penchans, il faut réunir les mêmes perfection pour nous plaire à tous deux; et de cette manière nous pourrions aimer la même femme sans connaître les troubles de la jalousie.

— Tu as raison, ami, c'est ce qu'il faudrait à notre bonheur, et je suis assure que ce que tu desirais ainsi nous sera bientôt donné. Nous trouverons du moins deux jeunes créatures dignes de nous; si ce n'est tout à fait aussi semblables que tu le voudrais. Car tandis que nous causons de nos amours futures, comme nous l'avons fait pendant une partie du voyage, il est aussi dans le monde de belles jeunes vierges qui songent à l'homme nécessaire à leur existence, et on se rencontre bien plus vite quand on se cherche des deux côtés... Qui sait, ajouta-t-il en étendant la main vers la pente fleurie qu'ils venaient de parcourir, peut-être sont-elles bien près de nous; peut-être les verrons-nous descendre de quelques sentiers ombreux de cette ravissante colline, où la nature ne doit rien produire que de parfait.

William avait machinalement jeté les yeux du côté que Henri indiquait. Il vit passer entre les touffes de feuillage quelque chose de rouge et de brillant.

— Je crois, sur ma parole, dit-il, que le diable se moque de nous d'une étrange manière et qu'à la place des deux charmantes sœurs que tu attendais, il nous envoie par ces chemins verdoyans deux hommes d'armes qui viennent nous arrêter.

— Oui, marbré! dit Henri en regardant attentivement; je vois des toques rouges à plumes noires, des plastrons d'acier, ce sont des archers écossais au service de mon père... Il aura envoyé tous ses gens à notre rencontre, et ce qui est sûr sont nos traces.

Quoi que les deux jeunes gens reconnussent distinctement les hommes d'armes, ceux-ci avaient encore du chemin à faire avant de les atteindre, parce que le sentier serpentait en descendant de la colline.

— En route! dit William, et puions des deux; nous pouvons encore prendre le devant.

Ils bridèrent à la hâte leurs chevaux, qui s'étaient débarrassés de leurs mors pour brouter l'herbe du rivage, et Henri en arrangeant les harnais d'une main agitée, observait la marche des assaillans qui leur arrivaient.

— Bon, dit-il, nous Écossais ont encore un grand circuit à faire... Ils s'arrêtent pour dire un *Pater* à la croix du chemin... A merveille, leur pipe s'est éteinte pendant la prière et ils s'occupent à la rallumer.

Les chevaux étaient prêts, les deux déserteurs sautèrent sur leur monture.

— Ne ménage pas l'éperon, mon bon Henri, s'écria William, et tu verras comme nous allons gagner le large!...

— Non pas, si tu vois plait, mes beaux messieurs, crie un grand colosse d'homme qui déboucha de l'angle de la maisonnette, et de ses deux mains pourvues d'une rude force, saisit la bride de chacun des chevaux. C'était le pêcheur de la maison voisine qui, inquiet de voir deux cavaliers, même d'un si jeune âge, s'arrêter sous la fenêtre de sa fille, s'était caché pour écouter leur conversation.

— Non pas, répéta-t-il, il paraît que vous avez quitté la maison sans congé, et je crois que je ferai bonne justice en aidant ces braves gens à s'emparer de vous pour vous reconduire chez vos parents.

Les deux jeunes gens juraient, grinçant des dents de rage et allongeaient de grands coups de cravache au pédagogue de village. Mais pendant ce temps les archers avançaient.

Le pêcheur tenait bon et criait plus fort :

— Ah! mes maîtres, vous prenez sous votre bonnet la permission de courir le monde, et cela pour venir jurer les jeunes filles! et pour tenir de mauvais propos sur elles! pour dire qu'elles veulent courir après des freluquets comme vous!... Mais nenni, pas de ça! Voici nos soldats qui approchent... et bien armés, je dis... ils vont vous remmener dans votre famille, que vous êtes vraiment trop petits garçons pour quitter sans bonne conduite.

Les Écossais étaient en effet descendus sur le rivage. De là, reconnaissant le jeune comte de Southampton, ils s'élançèrent d'un bond au devant de ses pas, et lui intimèrent, au nom de son père, l'ordre de se rendre, et de les suivre à l'instant même au château.

Deux enfans de seize ans ne pouvaient rien contre de vieux soldats cuirassés de fer; cependant Henri, furieux de se voir arrêter par les gens même de sa maison, saisit son épée d'une main, sa dague de l'autre, et s'appêta à faire bonne résistance.

Les archers, voulant désarmer leur jeune maître sans tirer le fer contre lui et sans lutter corps à corps pour ne pas perdre le respect qu'ils lui devaient, se réunirent tous deux contre Henri afin de lui arracher épée et poignard d'un coup de main.

William n'avait donc plus affaire qu'au pêcheur. Dans l'exaspération du désespoir, il lui tira un coup de pistolet dans la tête.

Rien n'était plus innocent que le pistolet de William; d'abord il avait oublié d'y mettre une balle, ensuite, s'en servant pour la première fois, il aurait tué un escargot en visant une hirondelle.

Cependant, tandis que le paysan, étourdi du coup, se débarbouillait le visage et les yeux de la poudre qui y était entrée, il avait été obligé de lâcher la bride du cheval, William, devenu libre, vit la fuite possible; mais avant de partir, il eut le temps de se pencher à l'oreille de son ami, que les archers venaient de désarmer, et de lui dire :

— Adieu, Henri, tu es prisonnier, et en restant près de toi je me perdrais sans te savoir, tu seras moins malheureux que moi du retour à la maison paternelle; je vais continuer seul et tristement le voyage, mais partout où je vivrai, je penserai à toi et t'aimera toujours.

Puis il s'élança sur le pont de la Saverne et s'enfonça dans l'espace.

Le cheval de William fendait la plaine comme emporté par une force surnaturelle; les champs, les rochers, les villages disparaissaient avec la rapidité de l'éclair derrière lui.

Mais bientôt ce ne fut plus des campagnes fertiles comme celles qu'il avait traversées avec son ami; les prés fleuris, les buissons d'églantines, les fontaines argentées, les bouquets d'arbres fruitiers couverts de fleurs roses, tout cela avait disparu. William se trouvait alors dans ces landes de bruyères, semées de roches sombres, que les deux amis avaient aperçues des hauteurs situées au bord de la Saverne. L'horizon était devenu triste, morne, dévasté, comme l'âme de William, de William déjà séparé de son unique ami, de son seul bonheur sur la terre! et qui se trouvait à seize ans, seul, sans ressources dans un pays inconnu, n'ayant dans son passé que de pénibles souvenirs et devant lui, que des projets dont il commençait déjà à comprendre l'illusion.

Cependant cette plaine toute sauvage et rocailleuse, traversée par un rude sentier sur lequel s'usait le pied du cheval, fut bientôt à regretter pour William, qui se trouva tout à coup engagé dans la lièze de la forêt, et là, il lui devenait impossible de rencontrer aucune habitation hospitalière, ni même aucun être vivant.

Le bois était formé de chênes et de sapins qui enlaçaient étroitement leurs bras de géant; à l'intérieur, d'énormes troncs, poussés en toute direction, se croisaient, se montaient les uns les autres, comme la sombre et formidable charpente de l'immense voûte de feuillage qu'ils supportaient; sur le sol, où le soleil n'avait jamais pénétré, on ne voyait que du limon et des reptiles glissant dans les racines.

William voulait retourner sur ses pas; mais l'épaisseur du feuillage voilait alors le chemin derrière lui, et il ne pouvait reconnaître le côté par lequel il était arrivé.

Un très petit étang se trouvait creusé dans une clairière, le voyageur harassé s'assit un instant au bord de ce bassin pour recueillir ses esprits; et craignant les malfaiteurs, hommes ou animaux, qui pourraient venir l'assailir, il regarda attentivement ce qui l'entourait.

Sur la terre glaise qui bordait la pièce d'eau, il remarqua des empreintes de pas. En les examinant davantage, il les trouva trop grands pour appartenir à la griffe d'un animal des bois, trop ronds et trop crochus pour révéler le pied de l'homme.

Comme il réfléchissait à ce que ce pouvait être, un mouvement

assez vif se manifesta à la surface de l'eau, ce qui était étonnant parce qu'il ne faisait aucun vent ; William s'en assura en regardant le feuillage et en le trouvant immobile. Le jeune homme s'approcha du bord et examina plus attentivement le bassin ; les ondulations qui l'agitaient, les cercles qui s'y décrivirent diminuèrent peu à peu et cessèrent entièrement ; l'eau redevint une comme un miroir.

William, s'appliquant à y plonger son regard, crut découvrir au fond un corps humain, maintenant raide et immobile, mais dont les dernières convulsions avaient pu, s'il venait d'expirer, causer le tournoiement apparu à la surface. Cette nappe d'eau, assombrie par la teinte du feuillage foncée qui l'entourait, et coupée seulement de quelques lignes blanches dessinées par la lumière, parut à l'imagination attristée de William offrir l'aspect d'un drap funéraire.

Il remonta à cheval et prit la première route qui s'offrit à lui dans le seul dessein de s'éloigner d'un endroit funeste.

Pendant bien long-temps, la forêt se déroula toujours plus inextricable et plus sombre. Le pauvre jeune homme, voyageur de hasard, acablé dès le commencement de sa route de si tristes présages, commençait à se désespérer de sa situation.

Mais enfin, vers le sommet du feuillage, entre des rameaux qui s'entre-croquaient, il découvrit distinctement des fragments de murailles, qui étaient sans doute situés sur une hauteur dominant la forêt, et lui révélèrent des habitations et la présence des hommes. Redonnant au pas de son cheval brisé de fatigue toute la rapidité dont il était susceptible, il se dirigea de ce côté.

Cependant au milieu de sa course il s'arrêta tout à coup, frappé d'une attention inquiète. Sur la terre humide de la route il venait de retrouver ces mêmes empreintes de pieds ronds et fourchus qu'il avait observés au bord de l'étang. Il suivit de l'œil cette trace qui entraînait dans l'intérieur du bois, et, à la place où elle s'arrêtait, il aperçut au pied d'un arbre un exhaussement de terrain de la forme d'une fosse fraîchement recouverte, et sur laquelle s'abattait un énorme serpent.

— Quel est donc, disait-il, cet être qui sème la mort partout où il passe ? La nature a-t-elle créé un monstre ayant la force de la bête féroce pour détruire, et l'intelligence de l'homme pour cacher dans l'eau et dans la terre les traces de ses crimes ? Et serait-ce le souffle empoisonné de cet être affreux qui assombrait la forêt entière et lui donnerait cet aspect sinistre et désolé.

William s'enfonça de nouveau sous ces funestes ombrages ; mais, par instant, son cheval frissonnait sous lui et poussait de plaintifs hennissements.

Enfin, le jeune cavalier arriva au pied de la côte où il avait découvert des murailles hospitalières ; tout son courage revint ; il mit pied à terre pour dépasser sa monture qu'il tint par la bride, et monta le sentier rocailleux du pas agile de l'espérance. Comme, au moment de la séparation des deux fugitifs, c'était Henri qui avait sur lui toute la petite fortune de la communauté ; William se trouvait sans un shelling dans son gousset ; mais, arrivant enfin dans un lieu habité, il comptait vendre son cheval qui n'était cependant à lui que par le droit de jouissance, et s'en faire une ressource pour donner le temps à la Providence de venir installer sa fortune.

Il était enfin au milieu de ces murs tant désirés. La hauteur des chênes centenaires qui étaient à leurs pieds, et ensuite l'escarpement de la côte, lui en avaient caché la vue jusqu'au moment où il y était entré. Et c'était là que l'attendait la plus cruelle déception.

Malheureux William ! ces constructions qui avaient semblé lui promettre un favorable abri n'étaient que les restes d'un village incendié ; elles n'offraient que des carcasses vides, sans toitures, incapables de le garantir seulement de la pluie qui commençait à tomber avec violence. Il reconnut alors que ces débris étaient les ruines qu'il avait découvertes à gauche de la forêt, lorsque avec Henri il explorait du regard la contrée où ils espéraient pénétrer ensemble. Ces pans de murailles noircies et semblables à des squelettes, ces restes d'habitations d'où la vie s'était retirée, étaient plus tristes encore que le désert des landes et les immenses solitudes de la forêt. Quelque effroi secret qu'il éprouvât pour ce lieu, le voyageur fut obligé de descendre dans le bois, dont l'épaisse voûte le garantirait du moins des ondes de l'orage.

Arrivé au bas de la côte, son cheval, sa dernière fortune, tomba mort de l'excès de fatigue qu'il lui avait fait subir.

William demeura immobile ; un morne désespoir s'empara de lui ; des larmes froides mouillèrent ses paupières. Il songea à se donner la mort, sans attendre que l'abandon et la faim vissent la lui apporter avec toutes leurs tortures ; mais il ne songea point à retourner dans le magasin de laines.

Au moment où, debout, les bras croisés, dans l'ombre épaisse des chênes, son âme se courbait ainsi sous tant de détresse, il entendit un léger frôlement dans le feuillage ; un mouvement instinctif le fit se dérober dans le taillis.

Il vit enfin apparaître une figure humaine et son cœur se ranima ; il était privé depuis tant d'heures de ce doux aspect de nos semblables auquel il semble que notre vie soit attachée !

C'était une jeune femme apparaissant du fond d'une allée ténébreuse. Elle venait d'un pas grave et lent, au milieu des flots de pluie qui ruisselaient sur elle ; une robe de laine brune couvrait seule sa taille haute et svelte, mais ses abondants cheveux blonds, que le vent avait détachés

et faisaient flotter en longues boucles soyeuses autour de son corsage donnaient une sorte de grâce et de parure à son simple vêtement. L'espèce de solennité de sa marche était unie à une extrême légèreté ; elle paraissait à peine effleurer la mousse et donnait toute son attention à un objet enveloppé d'une toile rouge qu'elle portait dans ses bras et regardait avec respect.

Au sommet de la forêt, on entendait les grandes branches des chênes et des sapins frémir sous l'éclair, se courber sous les torrens de pluie, se battre avec fracas dans les rafales du vent. Au dedans, tout était immobile, silencieux et sombre ; et la jeune femme passait dans ce silence ténébreux, toute calme, recueillie, et les yeux toujours fixés sur son précieux fardeau.

Elle s'arrêta devant un vieux chêne au tronc creusé. William se glissa furtivement derrière elle et l'observa d'un œil ardent de curiosité. Elle débarrassa le pied de l'arbre des rameaux épineux qui l'enveloppaient, déposa soigneusement l'objet qu'elle tenait dans la cavité du tronc, recouvrit l'ouverture de mousse et de branches mortes pour qu'on ne pût apercevoir aucun dérangements ; puis elle retourna du même pas lent et paisible sur son chemin.

Dans cette forêt où le meurtre lui était apparu sous plusieurs formes, William pensa que cette femme devait appartenir à quelque bande de malfaiteurs, et leur aidait à cacher les fruits peut-être ensanglantés de leurs rapines. Cette atmosphère de crime enveloppait une créature jeune et belle, lui donnait, aux yeux de William, l'aspect le plus étrange ; avec les indices affreux qui l'entouraient, et le calme qui régnait sur son front, elle avait l'air d'une fille de l'enfer, accomplissant le mal passivement et par une loi suprême.

Cependant, toute malfaitrice et réprouvée qu'il la croyait, le jeune homme voulut la suivre et se glissa furtivement sur ses traces. Elle entra dans une maison rustique, au pied du coteau couvert de ruines, et sur la lisière de la forêt.

Alors William courut à l'endroit où elle avait déposé son fardeau, arracha les broussailles, s'empara de l'objet placé dans le tronc de l'arbre, et développa avec un dégoût inexprimable l'enveloppe qu'il croyait teinte de sang... mais soudain une douceur ineffable se répandit dans son sein ; la toile défilée lui offrit une bible, un crucifix et un petit bouquet de buis, lié d'un ruban rouge.

Cette bible était celle des puritains persécutés par les derniers décrets de la reine, et ce bouquet le signe dont ils se servaient pour se reconnaître entr'eux.

William pensa que l'un de ces sectaires chassés de ville ou ville s'était réfugié dans la maison retirée qu'il venait d'apercevoir, et cachait le signe de sa foi dans le sein de la forêt. Il lui en effet à la première page du livre saint un nom bien connu parmi ceux des puritains qui avaient marqué dans les troubles de l'Eglise. Dès que la jeune fille eut perdu à ses yeux l'aspect sinistre dont ses préventions l'avaient d'abord revêtue, elle lui apparut charmante sous ses traits d'innocence et de sainteté, et il brûla de la revoir. Après avoir remis la bible dans son sanctuaire, il coupa avec son poignard un bouquet de buis, l'entoura d'un ruban rouge arraché de son pourpoint, et courut à la petite habitation isolée, bien sûr de la faire ouvrir avec ce signe de fraternité.

La nuit tombait ; la porte de la maison était entr'ouverte ; William pénétra jusqu'à une salle basse qui formait tout le rez-de-chaussée, et s'arrêta sur le seuil.

Une lampe de fer suspendue au plancher répandait sa lueur dans un intérieur pauvre et nu. Dans un grand fauteuil de cuir était un vieillard de la plus haute taille, mais pâle, la paupière baissée et replié sur lui-même. Sa tête était rejetée en arrière ; son bras pendait le long du fauteuil du côté où un fusil était couché à terre, et, sa main semblait tendue encore vers l'arme gigantesque sur le carreau. La jeune fille de la forêt, debout derrière le vieillard, entourait son cou d'un de ses bras, et de l'autre main approchait de ses lèvres une coupe de vin fumant. Un beau chien, assis devant son maître regardait avec le même air de tendresse et de regret le vieillard défaillant et le fusil renversé.

A un léger bruit que fit la porte, les habitants de la cabane levèrent les yeux, William, forcé de se montrer, s'avança assez intimidé et tremblant.

— Sir Attaway, dit-il, voulez-vous bien permettre à un jeune homme accablé de fatigue et inondé par l'orage de se reposer un instant sous votre toit.

En entendant prononcer son nom, le vieillard dressa la tête ; son œil éteint retrouva un regard flamboyant pour le lancer à l'inconnu, et il lui dit :

— Qui êtes-vous, qui osez encore vous souvenir de mon nom ?

Il fit un mouvement pour porter la main à son fusil ; mais la grande jeunesse de William qu'il venait d'envisager le rassura, il se contenta de l'interroger de nouveau par son regard et l'expression sévère de son visage.

— Ceci vous répondra pour moi, dit le jeune homme en tirant de dessous son manteau le bouquet symbolique.

— Un frère ! s'écria Attaway, et son front s'éclaircit comme sous un rayon de soleil. Oh ! venez, venez ! et soyez béni pour la douceur que vous me donnez de reposer mes yeux encore une fois avant de mourir sur un enfant du vrai Dieu.

Puis se tournant vers la belle jeune fille :

— Anna, dit-il, rallume promptement du feu et prépare tout ce qu'il y a dans la maison pour le souper de notre hôte.

William baissait la tête, humilié jusqu'au fond de l'âme du mensonge par lequel il usurpait cette hospitalité ; mais depuis qu'il avait revu la fille d'Attarway, il avait un désir plus ardent encore de demeurer sous le toit qu'il le habitait.

— Pardonnez-moi, dit le solitaire en lui tendant la main, pardonnez-moi la dureté de mon accueil. Mais c'est que, pour le pauvre Attarway, persécuté, proscrit, condamné à mort, être nommé en face par un étranger, c'est être perdu.

Le vin chaud et surtout la vue du rameau d'union de cette tige bénie des puritains, qui croissait toujours verte dans les ruines de leur autel, avaient ramené le vieillard ; il se plaça à table près de son hôte et but avec lui.

William en savait assez de la secte puritaine pour s'entretenir de tout ce qui concernait ces farouches enfans de Luther, qui ne trouvaient pas la réforme adoptée par le gouvernement assez rigoureuse, soutenaient une doctrine plus austère aux dépens de leur vie. D'ailleurs, Attarway, croyant fermement au ciel, se révélait entièrement à lui.

— Vous savez, lui disait-il, que je suis le frère du plus saint des martyrs qui aient péri dans la persécution. Elisabeth, reine d'Angleterre selon les lois de l'Éfer, avait ordonné que les ministres protestans conservassent les ermites sacerdotaux consacrés par la superstition romaine et que le démon du luxe et de l'orgueil vint toujours couvrir d'or et de pierres le prêtre au pied de l'autel ; le saint évêque Attarway, dans le temple, aux yeux de toute la cour, à déchirer et foué aux pieds ces insignes et mépris qu'on l'avait forcé de prendre, et il est sorti de la pour marcher nu supplice. Après sa mort, mes frères et moi nous nous retirâmes dans un village construit par nos mains sur le coteau de Saint-Magloire qu'on voit de cette fenêtre. Les troupes royales ne purent long-temps y souffrir notre présence et virent ce qui nous traitait ; la résistance était impossible, nous mêmes le feu à nos habitations pour repousser nos agresseurs par des torrens de flammes. La plupart des nôtres succombèrent dans ce désastre ; quelques uns passèrent en pays étrangers ; moi je demeurai dans cette cabane, cachée dans les feuilles de la forêt, où je vis depuis dix ans.

— Comment avez-vous pu subsister si long-temps dans cette sauvage retraite? demanda William.

Attarway montra le portrait de Luther et le fusil tombé près de lui.

— Celui qui a révélé aux hommes leur grandeur et leur liberté, m'a appris à vivre dans une forêt solitaire plutôt qu'au milieu des lâches et des impies, et cette arme m'en a donné les moyens. Je chassai dans ces bois, ma fille allait vendre le gibier au marché le plus voisin et en rapportait ce qui était nécessaire à notre subsistance. Pendant dix ans, le produit de la chasse fut abondant ; les profondeurs de cette forêt regorgent de gibier, et j'étais à peu près seul à le exploiter, car de vagues terreurs en éloignent les habitans des environs, qui la croient habitée par un esprit maléfaisant.

William songeait à ce qu'il avait vu en traversant le bois, et se sentait en vérité plus de tendance à partager la superstition des habitans du comté que l'opinion raisonnable du vieillard.

— Mais un moment bien plus affreux pour moi que toutes les angoisses par lesquelles j'ai passé vient d'arriver, ajouta le solitaire. La violence m'a de nouveau ressourcé ; depuis long-temps je sentais mes forces s'éteindre. Voici qu'elles m'abandonnent tout à fait. Aujourd'hui, après avoir fait quelques heures dans la forêt, il m'a été impossible de poursuivre un daim que je voyais devant moi, et je suis rentré sans rien apporter à la maison. Ma dernière chasse est faite, et je n'ai point d'autre existence !... Ah ! cet arrêt de mort est bien plus cruel que le premier, car il frappe aussi mon enfant !

Le cœur du noble jeune homme s'enflamma d'une ardente pitié ; d'un besoin impétueux de secourir tant de grandeur tombée dans tant de misère.

— N'y a-t-il donc plus d'espoir pour vous ? s'écria-t-il.

— Vous le voyez, dit Attarway en montrant l'arme étendue sur le carreau, le fusil du vieux braconnier est tombé de sa main.

— Et si je le rebrousse, moi ? dit William en se parlant tout haut à lui-même, et en levant au ciel un regard inspiré ; si je domais mes forces à ce vieillard qui m'en a plus pour soutenir son enfant ; si j'allais à sa place chercher les ressources que renferme cette forêt, pour ramener l'abondance dans sa demeure.

— Vous y trouveriez en retour un toit et un pere, dit Attarway.

— Oh ! j'accepte cet échange, et dès demain votre tâche sera la mienne.

— Le ciel vous protégera, jeune homme ; Dieu travaille avec celui qui travaille pour autrui.

Cet élan du cœur, cette offre inspirée par une compassion généreuse, fut bientôt un engagement arrêté. Tant de puritains avaient péri dans ces discussions religieuses, que Attarway crut William orphelin d'un de ces martyrs de leur foi, et lui fit peu de questions sur sa famille. Il fut décidé que le jeune étranger resterait dans la maison du braconnier et continuerait sa sauvage profession. L'enfant et le vieillard, tous deux chargés dans cette solitude par des persécutions différentes, allaient se secourir mutuellement ; l'un pouvait donner un asile, l'autre les forces du corps qui gagnent le pain de la journée ; tous deux l'affection qui console.

Un inconvénient s'offrait cependant, qui pouvait surlever des obstacles assez graves ; William n'avait jamais tiré un coup de fusil, et était par conséquent incapable de tuer un étonneau.

— Qu'à cela ne tienne, dit le vieux braconnier, ma fille est passée maître en l'art de la chasse ; aussi adroite que brave, elle sait tuer un papillon au vol et un sanglier dans son antre ; elle vous donnera des leçons.

— Oh ! alors, dit William, je vais marcher bravement à la guerre des cerfs et des daims, et suis sûr d'y gagner bientôt mes éperons de chevalier.

— Je vous laisserai donc seuls dans les bois, mes enfans, comme je vous laisserai bientôt seuls sur la terre, dit le vieillard avec une expression de sévérité mélancolique ; mais je suis bien tranquille, car, comme vous portez tous deux le signe de la vraie foi, je sais que, quand vous serez seuls, Dieu sera avec vous.

William rougit vivement et baissa les yeux ; mais il n'était plus temps de dire la vérité ; la charité même lui laissait maintenant un devoir de laisser le puritain dans son erreur.

Il passa une nuit paisible dans la petite maison, habitée par la piété, gardée par les immenses chênes qui l'enveloppaient de leurs rameaux. Le lendemain, il partit de bonne heure avec Anna pour aller au sein de la forêt apprendre d'une douce et blonde jeune fille le rude métier de chasseur.

IV.

Tous les premiers temps que le jeune Shakspeare passa dans la demeure de sir Attarway furent semblables. Avant le lever du soleil, William et Anna se rendaient dans la forêt de Worcester ; ils marchaient du même pas rapide et animé ; les hanches jetées en travers des grands arbres enlaçaient souvent ensemble leurs tailles légères et flexibles ; l'air vif du matin mêlait les boucles de leurs belles chevelures. La jeune fille enseignait au novice chasseur de quel côté il fallait se diriger pour prendre le gibier sous le vent ; le chien, dans son attitude impissante, les avertissait que le daim allait débusquer ; alors Anna passait son bras gauche autour de la taille de William, plaçait les mains de son élève sur la batterie de l'arme à feu ; leurs deux têtes s'approchaient pour unir le regard sur le même point ; leurs cœurs battaient à l'unisson, et presque toujours ils avaient couché à terre une belle pièce de gibier qu'ils couraient ramasser ensemble en sautant de joie.

Cependant l'amour n'était pas encore là. Anna avait quatre années de plus que William, était plus grande que lui, et ne le regardait que comme un bel enfant. D'ailleurs, enfermée depuis dix ans, c'est-à-dire depuis la moitié de sa vie, dans une solitude sauvage, elle n'avait vu l'amour que dans la Bible, sous les palmiers de la terre sainte, où il est toujours uni au mariage, et elle ignorait absolument qu'il pût exister en dehors de ce lien ; elle était vivée de pensée comme de cœur. Pour William, dont l'intelligence était déjà si épanouie et les sentimens si exaltés, il ne voyait guère dans la jeune fille de la forêt qu'un des plus simples produits de la nature, un être développé par la chaleur et la rosée, comme les arbutus qui l'entouraient, une plante animée d'un rayon de vie au lieu de l'étre d'un rayon de soleil ; elle ne faisait pour lui que compléter les harmonies du paysage ; il l'aimait comme un beau lever du jour, comme un lac limpide, comme une hirondelle fendant les aers.

Mais, comme Dieu, l'amour est partout, et même où il ne se montre pas visiblement, il a encore quelque chose de son influence vivifiante. Ici c'était l'attrait inmanquable qui attire l'un vers l'autre deux êtres jeunes, beaux et isolés du monde, et cette parcelle égarée de l'amour suffisait pour donner un charme pénétrant aux rapports qui unissaient continuellement les deux enfans de la solitude.

La belle saison avait fini perdre en partie à la forêt de Worcester cet aspect ténébreux et lugubre que William y avait trouvé en la traversant pour la première fois ; ses profondeurs étaient atténuées, tapissées de verdure plus claire et de mousse fleurie. Il semblait que la douce présence d'Anna eût éloigné celle du mauvais génie ; du moins William ne voyait plus sur la terre ces traces du pied de monstre et ces indices de meurtre qui l'avaient si tristement impressionné à son premier passage.

Le jeune chasseur faisait des courses immenses dans cette profonde solitude, tantôt avec Anna, qui semblait la reine de ces lieux et les parcourait comme ses états, tantôt seul, lorsque la jeune fille était retenue à la maison par les soins de l'intérieur ; et alors il mettait une constance infatigable à l'accomplissement de sa tâche, anoblie par un but de bien-faisance ; il portait à ces combats obscurs, cachés sous la voûte des bois, une ardeur chevaleresque, et tenait à l'honneur de revenir au logis un chevalier chargé sur ses épaules et la gibecière bien garnie de perdrix et de faisans.

Cependant, quand il avait à peu près accompli sa journée, il s'asseyait sous un arbre, et écrivait rapidement, il donnait le nombre et la rime aux poétiques rêveries qui ne cessaient de flotter dans son cerveau. Ce fut en ce temps qu'il composa le *Pèlerin passionné* (1). Son génie exhalait alors les vagues préludes des chants auxquels il devait arriver. Un élan vers le ciel, qui lui paraissait si beau entre les voûtes de verdure, la joie de son âme à l'aspect de la liberté, un tendre souvenir à l'amitié de Henri, toutes ses impressions se modulaient en vers, se réfléchissaient dans les strophes incertaines encore, mais vigoureuses, brûlantes, qui formaient son premier livre.

1 *Passionate pilgrim*. Les écrivains contemporains de Shakspeare, qui ont laissé des notes sur la vie du poète, disent que le livre du *Pèlerin passionné*, qui parut peu après l'arrivée de l'auteur à Londres, fut écrit dans sa première jeunesse et lorsqu'il exerçait le métier de braconnier.

Cette douce quiétude de William dura deux années. Le jeune homme qui avait cruellement souffert de la compression et de la dépendance, trouvait dans cette sauvage profession de braconnier où, en dehors des lois sociales, il s'emparait librement de ce que donne la nature, une opposition active, un exercice du libre arbitre qui allait bien à la hardiesse et à l'indépendance de son caractère.

Les peuples heureux, dit-on, sont ceux sur lesquels l'histoire passe rapidement. Ainsi les biographes de Shakspeare indiquent le bonheur qu'il goûta pendant cette phase de son existence en parlant à peine et en oubliant un instant le poète au fond de ses bois.

Un jour, William se trouvait assis avec Anna sur la lisière de la forêt, à la place où il l'avait vue pour la première fois, lorsque seul, égaré, misérable, il était prêt de succomber sous le découragement, et que cette tête blonde et radieuse était sortie des ombres pour se montrer à lui comme une étoile de salut.

Ils étaient tous deux plongés dans le plus profond silence; Anna, la tête penchée en avant et les yeux fixés sur le sable étincelant de l'allée découverte où ils étaient venus prendre le soleil; William, le regard attaché sur elle avec une extrême attention.

Le jeune hôte de Sir Attaray avait alors un peu plus de dix-huit ans; depuis quelque temps sa taille s'était développée et sa figure avait acquis une beauté virile et imposante. Il en était tout le contraire de la fille du vieux puritain; depuis quelques mois elle s'affaiblissait et prenait un aspect de souffrance qu'on n'aurait pas cru pouvoir s'emprendre sur cette forte organisation; ce n'était plus cette jeune créature paisible et fraîche, richement épanouie dans la paix de l'âme et l'activité des travaux journaliers; maintenant, le teint coloré de plus pâles nuances et le corps souvent incliné dans l'accablement, elle se sentait consumée d'un mal inconnu d'elle-même. Les yeux de son père, voilés par l'âge, ne voyaient pas ce changement; ceux de William voyaient le mal et sa cause.

— Anna, dit le jeune homme en montrant son havresac plein de gibier, j'ai fait aujourd'hui une bonne chasse et vous ne m'en félicitez pas.

— C'est que je ne l'avais pas remarqué, répondit-elle.

— Autretels cependant vous aimez à voir tomber le cerf; vos yeux brillent de joie quand vos coups l'avaient renversé, et bien plus encore quand ceux de votre élève avaient accompli cet exploit.

— J'étais fier de mon adresse et de mon courage, parce que je les faisais passer en vous, et il est heureux en effet que vous puissiez maintenant les exercer à ma place, car je crois que mon fusil ne serait plus redoutable même à un passereau.

— Pourquoi ce découragement, Anna?

— Ce n'est pas moi qui renonce à poursuivre le daim dans nos bois, c'est la force de m'élançer aussi rapide que lui, par les rochers et les taillis, qui m'abandonne.

— Et cependant la vie, loin de s'éteindre en vous, y est plus puissante que jamais, dit William en le regardant de nouveau fixement.

— Il faut bien qu'il se passe quelque chose d'étrange en moi, car, voyez, le soleil brille, l'air est tiède, et tenez, j'ai froid.

— Elle mit sa main dans celle de William.

— Vous n'avez pas froid, ma sœur; mais toute la chaleur de vos veines se concentre à votre cœur; je suis sûr qu'il bat violemment.

— Si les forces de la vie étaient réunies dans mon cœur, elles me soutiendraient plus que jamais, car je travaille pour vous, William, pour mon père; loin de là, je remplis à peine les devoirs que chaque heure amène, et cependant le soir je suis plus fatiguée qu'autrefois: on dirait que mes journées sont plus courtes et celles d'alors.

— C'est que vos nuits sont plus longues, remplies par la fièvre qui les agite.

— Il est vrai, et c'est cela surtout qui ne prouve qu'un mal cruel s'est emparé de moi. Mais quel est-il? je l'ignore.

— Je le sais, moi.

— Alors, dites-le moi.

— Vous n'aimez.

Anna fit un mouvement de surprise, et se mit à rire de ce que William appelait maladie la tendre affection de sœur qu'elle avait pour lui; mais en ce moment elle rencontra le regard trop expressif, trop pénétrant du beau jeune homme; un coup subit frappa dans son sein: elle pâlit et baissa les yeux; elle voulait de connaître que le sentiment qu'elle éprouvait pour lui était en effet celui qu'on peut appeler un mal ou un malheur.

— Alors, dit-elle d'une voix entrecoupée par une violente palpitation de cœur, ce ne serait pas une maladie, mais une folie, car je ne sais si vous n'aimez vous-même.

— Anna, il y a deux ans j'étais à cette même place, dans ce massif de rhénans, par un violent orage qui m'avait fait chercher un abri dans la forêt, lorsqu'à la fin de la journée, après la prière finie, vous vîtes, comme vous le faites encore chaque soir, déposer dans le creux de cet arbre la Bible prohibée qui ne pourrait être trouvée dans votre demeure sans vous exposer à la mort. Je vous vis, Anna, et pour vous voir encore, pour passer une nuit sous le même toit que vous, je dérochai ce signe symbolique qui devait m'ouvrir la porte de votre demeure. J'usurpai le titre d'un de vos frères, je commis l'action qui est à la fois criminelle et lâche, le mensonge!

— Dieu du ciel! s'écria Anna en joignant les mains et se retirant avec un mouvement d'effroi.

— Pour demeurer près de vous, pour vous voir tout le jour et vous appeler ma sœur, je continue depuis deux ans cette muette trahison; j'abuse de la puissance auguste de la religion, je trompe votre père, le saint vieillard, non plus par un vain signe de ralliement, mais par mes paroles, par mes prières de chaque heure, de chaque instant du jour, je le trompe dans tout ce qu'il a de plus de cher au monde, dans sa foi, j'usurpe indignement sa confiance, je vole sa tendresse paternelle. Maintenant, dites-moi, croyez-vous que je vous aime?

— Mensonge et impiété! murmura-t-elle en levant au ciel ses beaux yeux mouillés de larmes.

— Oui, mensonge et impiété, crime de toutes les heures, je le vois ainsi. Mais je vois en même temps que si je descends à la teinte, à l'action la plus indigne de moi, ce n'est point pour un intérêt vulgaire, pour la fortune, pour les honneurs, mais pour être toujours près de vous, Anna, pour vous aimer en paix, et je songe que l'amour, comme le feu, purifie tout, efface toutes les souillures.

— Mais moi, William, moi qui maintenant connais la vérité, comment pourrai-je me taire sans être complice de votre trahison?

— Elle va cesser dès ce jour. Vous n'aimez, Anna, il suffit; j'embrasse votre doctrine; je dois reconnaître pour le temple du vrai Dieu celui dans lequel j'ai trouvé le bonheur.

— Vous y consentez? dit-elle en regardant le jeune homme avec une espérance passionnée, vous allez réellement devenir un des enfants de notre secte?

Il le fait bien, puisque c'est à un puritain seulement que votre père accordera votre main.

Ce mot de William, qui déclarait entre eux une union éternelle, fit surgir devant leurs yeux les plus riants tableaux, des années de jouissances pures, de travaux partagés, de tendresse paisible et confiante en sa durée dans la solitude et l'amour. Anna aimait son jeune frère de toute son âme; et William, plein de reconnaissance pour cette tendresse qu'il avait vu croître pour lui et se développer jusqu'à la passion, dans un âge où tous les sentiments se révétaient d'une teinte ardente, prenait cette reconnaissance et cet attrait des sens pour le dernier degré de l'amour.

Ils parlèrent long-temps de leur bonheur.

— O mon ami, quel doux avenir! soupira Anna.

— Un avenir, où riche de paix et d'amour, et garantis de tous les revers du monde par la voûte de cette forêt, nous pourrions dire: Heureux pour toujours!

Un éclat de rire aigu et moqueur se fit entendre près d'eux dans le feuillage:

Ils tressaillèrent, se levèrent précipitamment et regardèrent autour d'eux de tous côtés, dans les taillis, dans les fourrés; mais ils n'aperçurent aucune trace d'être vivant; cependant ils sentaient comme un frisson dans leurs veines qui devait être causé par l'approche d'une puissance malfaisante. Ils se hâtèrent de quitter cette place, où il leur semblait que l'air était devenu âpre et froid, et retournèrent à la maison protectrice.

Attaray était trop heureux de donner un soutien à sa pauvre Anna, qui lui allait bientôt laisser seule dans le monde, pour ne pas accueillir l'instance prière avec laquelle William demandait sa main. Avant la consécration du mariage, le vieux puritain fit apporter du tronc d'arbre où il reposait la Bible qui contenait pour lui le Dieu et l'autel, et, sur ce livre saint, fit jurer au jeune homme qui allait devenir son fils de ne jamais renoncer aux dogmes de la secte la plus austère, de ne point servir ses ennemis, de ne prêter hommage à la reine Elisabeth en quelque circonstance que ce pût être. Puis l'union de Shakspeare et d'Anna Attaray fut fixée au dimanche suivant, où elle serait célébrée au temple d'Up-ton.

La veille de ce jour, William, qui avait passé une nuit agitée de douces espérances, se leva de grand matin, et se rendit de suite à la forêt, afin de remplir les corbeilles de gibiers pour les jours suivants, et de n'avoir plus à s'occuper de ce soin. Le temps était favorable, et en peu d'heures le chasseur eut accompli sa provision; mais, accablé de fatigue, il se coucha et s'endormit.

Il était étendu sur le dos, un bras passé sous la tête lui servait d'oreiller, l'autre appuyait sur sa poitrine. Dans cette attitude, il eut des rêves affreux. Toutes les figures hideuses et inconnues qu'on ne voit qu'en songe, tous les monstres du sommeil vinrent à la file passer devant le dormeur, lui montrer des horreurs impossibles, lui souffler leur haleine empoisonnée sur son sein haletant.

Le cyprès sous lequel il était couché avait de grandes branches horizontales à fleur de son corps.

Il ouvrit les yeux, et vit, étendu sur ces branches et planant sur lui, une figure horrible, aux formes monstrueuses, à la face grimaçante, qui, par l'expansion magnétique lui faisait sentir son poids étouffant. C'était le monstre le plus effrayant des rêves ayant pris un corps visible.

Cette pensée vint à l'esprit de William, qui, regardant froidement l'affreuse apparition, lui dit:

— Te voilà donc vivant, Cauchemar?

— Ménagez vos expressions, beau site, dit l'être étendu sur les branches, je ne m'appelle point Cauchemar, et vous devez songer à me parler poliment; car je suis garde forestier et vous braconnier.

À ces mots, il sauta de l'arbre sur le gazon et se plaça devant le jeune chasseur.

Cet homme portait un pourpoint et des hautes-chausses de cuir jaune;

il était armé de toute pièce. Sa taille petite et grêle annonçait cependant une force musculaire prodigieuse dans ses membres trapus et ramassés ; sa grosse tête aplatie reposait immédiatement sur son cou ; son visage très-bronzé était aussi lodi de forme que d'expression ; la malice s'y montrait profondément incarnée, comme sur les traits de celui qui se livre au mal par nature et au crime par son-sudite. Il n'avait point d'âge, car les années n'avaient pas encore marqué leurs traces sur son front et la jeunesse ne pouvait s'empêcher son empreinte sur un tel être. William, qui l'examinait attentivement, lui trouva un pied extraordinairement arrondi pour celui d'un homme, et qui lui semblait pouvoir s'adapter à l'empreinte qu'il avait observée antefois sur la terre de la forêt, à la place où des meurtriers paraissent avoir été commis.

— Oui, dit ce personnage, je me nomme Minuit, je suis garde forestier de ce canton, et je viens au nom de la loi vous arrêter comme braconnier.

— Tu es armé jusqu'aux dents, répondit le jeune homme, je n'ai que mon fusil, et cependant je ne te crains pas.

— Vous avez tort, sir William Shaks-père, car je puis dénoncer et arrêter avec vous Attarway, le puritain et le braconnier, dont la maison est au fond de l'allée de s'ormis, adossée au rocher de Saint-Magline.

William trembla intérieurement, et pendant il prit sur lui de répondre avec fermeté :

— Si tu avais le pouvoir et la possibilité de perdre ce vieillard, pourquoi ne l'aurais-tu pas fait plus tôt ?

Minuit répondit avec un singulier sourire, empreint de la plus profonde malaisance et en même temps de quelque chose de mélancolique montrant la tristesse dans laquelle la méchanceté est toujours plongée.

— Il était si malheureux, à quoi servait de le faire mourir ! la corde du bourreau n'aurait guère été plus douloureuse que ses angoisses et ses misères de chaque jour. A présent c'est différent, votre présence a ramené l'aisance dans sa maison et la tranquillité à son âme ; il y aurait peut-être quelque charme à le livrer à ses persécuteurs. C'est comme vous, mon bel enfant, quand vous passâtes dans ce te forêt, il y a deux ans, n'étant qu'un pauvre fugitif, sans feu ni lieu, il n'y avait guère plus de plaisir à vous égarer que ce grillon qui passe sous l'herbe. Mais maintenant vous êtes près d'épouser une des plus jolies filles qui soient au monde ; vous la posséderiez demain, c'est pourquoi je vous arrête aujourd'hui.

William sentit qu'il se trouvait réellement dans un danger extrême, puisque la loi était pour son adversaire ; il essaya de se délivrer de celui-ci par des moyens pacifiques.

Il se leva du gazon sur lequel il était resté nonchalamment couché pour braver son ennemi, et dit en mettant la main à son gousset :

— Et si je te donnais plus d' shellings pour me laisser libre que tu n'en recevras pour m'arrêter, est-ce que le plaisir de boire ce surplus de monnaie échangée en bonne eau-de-vie ne surpasserait pas celui de me faire du mal. Qu'en dis-tu ?

— Je dis que si vous m'offriez un nombre honnête de shellings, je les prendrais.

Le jeune homme se crut sauvé, il tendit plusieurs pièces d'argent au garde forestier.

Lorsque celui-ci ouvrit la main pour les prendre, William tressaillit et son cœur se souleva de dégoût, il crut voir sur la paume de cette main la lettre R dont on marquait les voleurs.

— Et celle-ci, dit Minuit en tendant l'autre main, croyez-vous qu'elle n'aie pas aussi fait que sa sœur ?

William y mit dix autres shellings et frissonna de nouveau, car, quoique la rudesse de la peau rendit cette empreinte très vague et incertaine, il crut reconnaître au fond de cette main la lettre M, dont le fer rouge de la justice stigmatisait les meurtriers (1).

— Maintenant, beau fils, dit le garde, suivez-moi chez le lord-maire.

— Chez le lord-maire ? misérable, mais tu viens de me dire que tu acceptais le prix que je t'offrais pour ma liberté.

— Non pas, sir William ; j'ai dit simplement que je prendrais les shellings, mais j'n'ai rien promis en échange.

William, bondissant de colère, sauta sur son fusil qu'il avait laissé appuyé contre le tronc d'un arbre.

— Tout doux ! monsieur, dit Minuit, réfléchissez un peu avant de braconner sur ma personne comme sur celle d'un chevreuil ; je suis plus fort que vous et je vous briserais comme œuf.

En disant ces mots, il prit le tronc d'un jeune arbre qu'il rompit et affecta de se battre comme une tête de bœuf.

— Je suis deux fois plus fort que vous, continua-t-il, et deux fois mieux armé ; il y a donc quatre à parier contre un que si nous luttons, c'est vous qui aurez le dessous. Alors, n'irai-je pas, vous serez arrêté, et sir Attarway, par-dessus le marché, pour vous punir de votre résistance.

— Eh bien, ce sera tout profit pour toi, dit William avec rage, tu auras deux morts pour te repaître.

— Et qui vous dit que ce soit là le plus agréable pour moi ? répondit Minuit avec le sourire méchant et triste qu'il avait déjà fait voir. Allé, pour celui qui déteste les hommes, si il y a presque toujours plus à gagner

à les laisser vivre qu'à les tuer. La mort avec la hache ou le nœud coulant n'a qu'une minute pour faire souffrir, tandis que la vie possède mille moyens ingénieux de blesser, de torturer, d'infiltrer la douleur goutte à goutte.

William, dès qu'il avait entendu que sa résistance perdrait Attarway avait pris la résolution de se rendre. Il fit signe au garde qu'il allait le suivre, et en marchant en silence par la grande allée de la forêt il ne put s'empêcher de lui dire encore :

— Mais pourquoi détestes-tu tant les hommes ?

— Je vous le dirai peut-être un jour quand vous pourrez mieux le comprendre (1).

Bientôt après, tous deux arrivèrent chez le lord-maire.

V.

Le garde forestier conduisit le prisonnier qu'il venait de faire à la municipalité du bourg le plus voisin et le remit entre les mains des aldermen (2).

Comme le lord-maire se trouvait en ce moment à son château, et voulait connaître par lui-même de toutes les causes présentées à sa juridiction, un officier municipal alla l'avertir qu'un braconnier venait d'être arrêté dans la forêt de Worcester. Le magistrat répondit qu'il ne pouvait se rendre à la commune, étant sur le point de monter en voiture pour aller à Londres avec sa famille, mais que si le délinquant pouvait être amené près de lui, à l'instant même, il jugerait cette affaire avant son départ.

William, escorté du garde et de quatre hommes d'armes, fut conduit au château.

La cour de la demeure seigneuriale était remplie d'équipages ; les nombreux gentlemen qui devaient accompagner le lord-maire dans son voyage étaient déjà à cheval et formaient une double haie de la grille d'entrée au porron. Le pont-levis était baissé, les cors remplissaient l'air de leurs éclats et donnaient le signal du départ. Un beau vieillard descendant les marches du péristyle ; à ses côtés venait une jeune femme en habit d'amazone, aussi éblouissante par sa beauté que par sa parure, et qui se complaisait à mettre dans son port-tout la dignité convenable à une châtelaine qui va traverser les rangs de ses nombreux vassaux ; derrière eux marchait un jeune homme portant aussi un élégant costume de cavalier, mais beaucoup moins recherché dans sa mise et dans sa tenue, satisfait seulement du plaisir du voyage, sans songer le moins du monde à faire resplendir sur lui l'honneur de l'appareil imposant qu'on avait déployé.

Ce fut en ce moment que William, placé entre les quatre soldats qui l'entouraient, comme dans une prison ambulante, arriva au pied du porron, devant le seigneur qui avait reçu l'accusation portée contre lui.

— Quel est votre nom, jeune homme ? demanda le lord-maire.

Une voix partant du groupe seigneurial s'écria :

— William Shaks-père !

Et en même temps le jeune homme qui venait derrière le lord-maire descendit rapidement les dernières marches du péristyle et se jeta dans les bras du prisonnier.

William pressa Henri sur son cœur, puis il dit à lord Southampton :

— Vous demandiez mon nom, monsieur ? votre fils vient de vous l'apprendre, et en même temps sa tendresse vous le recommande.

— Je vous reconnais bien maintenant, dit le vieux conte, vous êtes le fils du marchand de laines de Stratford, pour lequel Henri avait pris tant d'amitié.

Lord Southampton prononça ces mots sans aucune apparence de ressentiment, car il n'avait jamais su que William eût été l'instigateur et le compagne de la fuite de Henri, qui d'ailleurs était oubliée depuis longtemps, comme une escapade d'enfance. Il ajouta du ton de l'indulgence :

— Et vous faites ici le métier de braconnier, mon jeune ami ?

— Oui, monsieur, depuis deux ans.

— Je ne vous serai pas trop sévère, mon jeune garçon ; je pense que vous vous livrez à cet exercice défendu parce qu'à votre âge vous avez besoin de mouvement et de grand air, comme l'arbre a besoin d'espace pour développer ses rameaux. Eh bien ! pour toute punition, je vais vous donner un permis de chasse. De cette manière, vous reprendrez vos exercices accoutumés et ne pourrez plus vous aviser de contrevenir à la loi.

— O mon père, que je vous remercie ! s'écria Henri.

— Oui, ajouta le vieux conte en riant, ce beau garçon avait avec la chasse des amurs illégitimes, je vais les marier ensemble afin que la morale soit satisfaite.

Là-dessus il allait monter en voiture, et le rumeur qui se faisait entendre dans la cour annonçait le départ du cortège, lorsque Henri dit à lord Southampton :

(1) Shaks-père, qui a peint Minuit, dans *Caliban de la tempête*, fait voir le maître dans un endroit boisé et sauvage, en souvenir du lieu où il rencontra le modèle de ce personnage.

(2) Shaks-père a mis en charge, dans ses comédies, les officiers municipaux qui le requièrent au moment de cette arrestation et commencent l'instruction de son procès.

(1) A cette époque, en Angleterre, on punissait le vol d'un R imprimé au fond de la main par un fer rouge, et qui signifiât *robber*, voler, et l'assassin à par la lettre M du mot *murderer*, meurtrier.

— Mon père, nous sommes encore à la porte de notre demeure, où tout étranger doit recevoir l'hospitalité, permettez-moi d'y faire reposer et rafraîchir mon ami, ensuite je me mettrai en route à franc-étrier, et je vous promets d'être aussitôt que vous à Londres, dussé-je crever mon cheval pour vous rejoindre.

— Oh ! pour ce qui est de crever des chevaux, je sais bien que tu n'y manquera pas, et que tu prendrais encore les meilleurs de l'écurie ; il te semble toujours que c'est la moindre des choses ; tu as pourtant l'exemple du baron Clarissin, qui regrette depuis deux ans son beau cheval Jupiter, volé on ne sait comment à la porte du théâtre de Stratford, et qu'on a retrouvé mort sur la lisière du bois de Worcester... Non pas, jeune homme ; si tu veux rester ici pour offrir des rafraîchissements à ton ami, ce que je trouve bien naturel, nous allons tous rentrer un instant à la salle à manger, et ensuite nous t'emmenons avec nous.

Le vieux comte ne voulait au fond que prendre sa part des attentions affectueuses de son fils pour un jeune homme d'une classe inférieure, et encourager des sentimens libéraux qu'il n'eût pas osé lui inspirer, mais qu'il était heureux de lui voir. Il fit ouvrir la salle basse où se trouvait un buffet bien garni, et se mit à table avec les deux jeunes gens, jeune et beau comme eux par sa douceur et sa sérénité, car l'âge est une chimère, et on est jeune à soixante ans avec un front serain, un regard aimant et un doux sourire.

Pendant ce temps, miss Elisabeth, la jeune beauté en habit d'amazone, affectait de rester debout pour abrégier le repas ; adossée contre le buffet, elle fronçait ses beaux sourcils, frappait le parquet du bout de sa cravache, regardait dans la cour les cavaliers prêts à partir, et jugeait tout haut que son père avait là une très mauvaise idée de faire attendre tout le monde pour rien. William mangeait de bon appétit les mets que le comte lui servait, remerciait Henri de la constance de son amitié par des regards pleins de tendresse et de furtifs serremens de mains. En même temps, il examinait à la dérobée cette jeune fille dont la vue lui avait déjà fait autrefois une si étrange impression, et dont les charmes extérieurs, comme la hauteur d'épaule, semblaient encore s'être développés depuis deux années. Tantôt, en lui voyant le type si parfait de la beauté nobiliaire et de pure race, il était près de convenir qu'elle avait raison de se croire placée au dessus de la foule des êtres, et il sentait des larmes venir dans ses yeux en songeant à l'immense intervalle qui le séparait d'elle ; tantôt, indigné de l'insolence de ses préjugés, il aurait voulu la briser dans ses mains pour lui montrer qu'elle était sujette à la douleur et à la mort comme les autres êtres.

Quelques mots apprirent à William que la noble miss s'était enfin décidée à accorder sa main à lord Clarissin, et était fiancée avec lui depuis peu de jours.

La collation finie, lord Southampton monta en carrosse et ses enfans sur les chevaux richement harnachés qui les attendaient. Le premier pas du cheval de Henri sépara les mains enlacées des deux amis ; mais William, en envoyant un dernier adieu de la main au jeune comte de Southampton qui s'éloignait, lui cria que bientôt il le reverrait. Il ne lui avait point parlé de son mariage pendant les rapides instans où il s'était trouvé avec lui, parce qu'il n'avait guère eu le temps et parce qu'il l'avait presque entièrement oublié.

Comme William sortait du château, il vit Minuit assis sur un mur à hauteur d'appui qui entourait la cour et qui était surmonté de distance en distance de griffons et de gorgones en bronze ; le noir petit homme figurait très bien au milieu de ces monstres de couleur rembrunie. Il dit en riant à William qui passait près de lui :

— C'est bien, l'ami, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Après cette journée de vives émotions, William ne se trouva plus le chasser sur les dépendances de la commune. Il avait désormais rendu cette occupation impossible. Il n'y avait plus maintenant ni danger à subir, ni audace à déployer ; chaque pièce de gibier abattue n'aurait plus l'attrait d'une conquête ; la chasse n'était plus qu'un métier, un gagne-pain, et trop misérable pour que le braconnier de la veille pût se décider à l'exercer.

Cependant le jour du mariage arriva si vite que William et Anna furent unis au temp d'Épton.

L'amour de Shakspeare pour la fille d'Attarway était né forcément, par le rapprochement continu de deux jeunes êtres dans l'âge des premières inspirations du cœur, comme ces plantes qu'on fait épanouir en serre-chaude ; comme elles, il avait peu de racines durables. Quelques jours de possession suffirent pour le faire disparaître de l'âme de William (1).

Un matin, il sortit doucement du lit de la jeune épouse.

Il la regarda dormir un instant. Le soleil qui se levait derrière l'allée d'ormeaux, répandait dans la petite chambre rustique et sur le lit blanc les ombres portées des rameaux ondoyans. Anna, d'une beauté si fraîche et si pure, endormie dans la paix de l'âme, et au milieu des ombres mobiles de ces arbres qui se balançaient mollement autour d'elle, avait l'air d'être encore dans le sein de la forêt, sa patrie, sa sphère, son monde entier.

William releva doucement la dentelle de sa coiffure nocturne, et laissant sa main appuyée sur le front de la jeune femme, il la contempla avec un attendrissement solennel, et lui dit tout bas :

— Adieu, toi qui m'aimes ! toi que j'aime encore et que je vais quitter. Douce plante à la forme de femme, fleur des bois déclose à leur ombre silencieuse, tu es en la beauté et le parfum, tu donnes l'admiration et le plaisir ; mais pour celui qui t'a contemplée et respirée, il n'y a plus rien à attendre de toi. Tu pouvais être la compagne d'un être dont la simple nature fût toute d'instinct comme la tienne ; pour moi, il me faut davantage, et quand je t'aurais parlé des rêves de mon amour, de ses ardeurs insatiables, tu m'aurais répondu comme la violette au soleil, par l'encens exhalé de ton âme : la lyre de virginité n'a qu'une corde.

Il faut peut-être que je rencontre ailleurs cet amour de joies et de tourmens qui est la vie. Il me faut une femme qui parle le langage de la passion, pour que nous puissions nous entretenir ensemble ; dont l'âme contienne toute la violence de l'amour, pour que nous puissions nous posséder mutuellement ; une femme qui me domine de toute sa puissance quand je ne la tendrai pas liée sous la mienne, qui me rende son esclave dans les momens où je ne serais pas son maître et son dieu.

Pardonne-moi, Anna, car ce que je fais en cet instant n'est pas un acte de ma volonté, mais d'obéissance à une force irrésistible qui me pousse loin de toi. Pardonne-moi, toi qui dors si profondément, et dans une innocence si grande, que rien ne t'avertit des troubles, des combats de ce cœur qui bat près du tien ; pardonne-moi, et que ma présence reste comme un doux songe dans la vie qui n'est rien qu'un paisible sommeil.

Après avoir prononcé mentalement ces tristes adieux, William déposa un baiser sur le front de la pauvre endormie ; puis il sortit de cette chambre, puis de la maison, puis de la forêt, puis du comté de Worcester.

DEUXIÈME PARTIE.

Amour d'un jour, œuvres immortelles.

VI.

Quand notre génie est au dessus de notre fortune, il faut mettre notre fortune au niveau de notre génie ; cet axiome de la nature tourne ment sans cesse les êtres faits pour les hautes destinées, et ils cherchent à se faire place et à s'élever tout naturellement, parce qu'ils sont de l'essence de la flamme qui, descendue des régions supérieures, tend toujours à y remonter.

Shakspeare, qui venait de quitter une maison hospitalière, un vieillard à ses derniers momens d'existence, une femme à ses premiers baisers d'épouse, n'était pourtant pas aussi coupable qu'il aurait pu le paraître. Une impulsion irrésistible le força réellement à chercher au loin le mouvement et la vie. Il laissait à la demeure d'Attarway un serviteur honnête qui pourrait le remplacer dans les travaux de la chasse. Ensuite, en se rendant à Londres, il espérait bien obtenir, par la protection du comte de Southampton, des lettres de grâce qui permettraient au vieux puritain de quitter sa retraite sauvage ; et ce dernier motif aidait puissamment à soulager sa conscience.

Mais avant de se présenter chez Henri Southampton, il voulait absolument avoir un sort assuré, afin que ce jeune seigneur n'eût rien à lui offrir qu'un accueil bienveillant. La carrière des armes était la seule qu'avec son ignorance de toute chose, il pût songer à embrasser. Il comptait donc à son arrivée se rendre auprès d'un capitaine nommé Howard, qui avait autrefois connu son père, et se trouvait alors dans la garnison de Londres, afin d'obtenir de lui un enrôlement dans les troupes qu'il commandait.

Le voyageur arriva dans les murs de la grande ville au cœur de la nuit. Il lui était impossible de distinguer les rues au milieu desquelles il se trouvait ; ce qui était d'ailleurs indifférent, car n'y étant jamais venu, il n'avait point à y choisir son chemin, et ne pouvait compter que sur le hasard pour arriver au quartier-général des arquebustiers, où il désirait se rendre. Cependant le brouillard glacé qui tombait lui faisait vivement désirer de trouver un gîte pour le reste de la nuit ; il n'y avait pas moyen de coucher à la belle étoile, puisque aucune ne se montrait au ciel.

Parmi toutes ces maisons, dont les façades offraient une obscurité désespérante, il vit enfin briller une petite lumière qui perçait d'épais vitreaux garnis de plomb. Il se disposait à frapper à la porte de ce logis,

(1) Tous les biographes de Shakspeare parlent de sa froideur pour sa femme Anna Attarway, qu'il épousa à dix-huit ans. On ne trouve aucune pensée qui lui

soit adressée dans les premières œuvres du poète, remplies cependant de ses impressions personnelles.

lorsqu' cinq ou six individus, mant et chantant à gorge déployée, sortirent de l'allée en laissant la porte ouverte derrière eux. Leur gaieté avait l'air trop aviné pour que William put songer à s'enquérir près d'eux du lieu qu'il cherchait; il les laissa passer et monta jusqu'à l'étage où il avait vu de la lumière. Arrivé là, l'instinct de la pièce éclairée suffit à lui par l'ouverture d'une portière à demi relevée.

Une jeune fille, ou plutôt un amour, rose, bouclé, souriant, éveillé, comme ceux qui prennent des ailes et un carquois sous le pinceau du Corrège, était au milieu de cette chambre, devant un petit miroir, et riait de tout son cœur. On comprit l'hilarité que causait à cette belle enfant l'aspect de son image, en voyant le costume dont elle était accouturée. Par dessus une simple robe blanche, elle avait un manteau de page cavalierement jeté sur une épaule; un chapeau d'homme à long panache était d'une manière non moins déterminée planté sur son oreille; une épée pendait au ruban de sa ceinture; sur la joue fraîche et veloutée que le chapeau placé de côté laissait découverte, se montrait la trace rouge et humide que peuvent imprimer des lèvres nimbées de vin. Mais cette grotesque et très vulgaire mascarade, atténuée par les charmes d'une si jolie créature, n'était vraiment que piquante et risible.

Autour d'elle tout offrait le même bizarre assemblage; on eût dit que la folie avait présidé à la disposition de sa chambre comme à celle de sa toilette. Des guirlandes de fleurs artificielles, des armes de papier doré, des costumes étranges étaient suspendus aux lambris; des coussins de velours, des flacons vides, des flambeaux éteints jonchaient le parquet. On voyait des instrumens de musique, des masques, des pipes, des amphores s'élever en tas sur les meubles dépareillés, qui eux-mêmes étaient arrangés dans la pièce comme après un tremblement de terre.

La jeune fille tourna la tête, et, en voyant un inconnu sur le seuil de sa porte, jeta un léger cri de frayeur et lui demanda ce qu'il voulait.

— R. qu'étais de votre bonté quelques instans d'abri contre la nuit et le brouillard.

— Vous n'avez donc point de demeure dans la ville?

— J'y arrive à l'instant même, et je voudrais descendre au quartier-général des arquebusers.

— Et c'est pour cela que vous entrez chez moi?

— C'est bien me tromper d'adresse, en effet, mais toutes les maisons étaient noires et fermées, la vôtre seule restait encore éclairée... Je suis venu à sa lumière.

— Je vois ce que c'est, mes camarades auront laissé la porte ouverte en sortant, et vous êtes monté...

— Fort indécemment, je l'avoue, mais je n'avais pas le choix des pièces.

La maîtresse du logis avait eu le temps d'examiner légèrement l'étranger, et avait fait de sa jeunesse, de sa bonne mine, de son air de distinction, additionnés ensemble, un total très avantageux à William.

— Allons, reprit-elle, il ne sera pas dit qu'on ait jamais refusé l'hospitalité dans la maison de la comédienne, comme ils appellent mon logis. Quand vous aurez pris un peu de vin chaud, et vous serez reposé quelques instans, j'ai serais au moyen de vous renvoyer.

Elle plaça une escabelle de bois au coin de la cheminée, et y fit asseoir William entre une petite table et le foyer; puis elle s'occupa d'appuyer pour le voyageur une table au vin de Canarie, regardée comme le meilleur confortatif contre l'humidité de la nuit.

Heureusement, dit-elle, mes camarades n'ont encore dissipé une bouteille pleine; ils étaient si gris qu'ils ne l'ont pas vue.

En ce moment elle partit d'un nouvel éclat de rire, car elle venait de rencontrer encore dans le miroir sa burlesque figure.

— C'est Johnson qui m'a attifé ainsi, dit-elle, et le vilain, en m'embrassant, m'a encore laissé sur la joue une tache de vin.

Elle essaya son frais visage, jeta à terre le chapeau, le manteau de page, tout ce qu'il y avait de masculin dans son costume, et n'ayant plus que son petit déshabillé blanc, elle vint se blottir devant le foyer pour préparer le léger repas de son hôte.

— Ce Johnson, demanda William, est sans doute votre amoureux?

— Hélas! non, répondit-elle avec un profond soupir, je n'ai point d'amoureux?

— Ce n'est pourtant pas faute de gens qui vous aiment?

— Je ne compte pas ceux qui me le disent, et je ne m'en souviens guère.

— Il faudrait cependant en aimer un pour avoir le droit d'oublier les autres.

Elle était assise sur un coussin, presque aux pieds de William, et parcourait sa grave attention entre la rôtie qu'elle présentait au feu et l'important sujet de ses réflexions.

— Ah! voilà le difficile, disait-elle. On prétend que l'amour vient sans qu'on y pense, et moi, j'ai beau y penser il ne vient pas. Je parle tous les jours au théâtre de mes tendresses, de mes ardurs, et il n'y a pas une étincelle au fond de mon cœur. Il en est de l'amour comme de nos couronnes de reine, dont je dois me parer chaque soir sans qu'elles m'appartiennent jamais.

— Pauvre enfant!

— Aussi on ne trouve très mauvais dans les rôles de sentimens. Je le crois bien, ces rôles-là je ne les pas dire par cœur; je souris ou pleure sans savoir ce que je demande ou regrette. Le public me supporte parce que je suis jolie; et ce qu'on prétend, mais les connaisseurs ne font nul cas de moi.

A ces plaintes candides William la regardait en souriant, mais cependant avec pitié.

— Je ne suis pourtant ni froide, ni insensible, continuait-elle; au contraire, j'ai bon cœur; les camarades le savent bien; quand ils ont besoin de secours ou de consolation, ils viennent chercher leur bonne Arielle, et ils la trouvent toujours. De l'amitié, de la compassion tant qu'ils veulent, mais pour de l'amour, bonsoir, je n'en sais pas tant!

Le vin était chaud et convenablement aromatisé, elle le posa devant l'étranger, y joignit quelques soldes pâtisseries, et vint reprendre sa place.

— Mais de grands seigneurs aussi doivent vous offrir leurs hommages, dit son hôte.

— Oui; le baron Clarisson, par exemple, soupire d'amour pour moi depuis dix ans.

— Le baron Clarisson! répéta William dont l'attention fut vivement éveillée.

— Mon Dieu, oui! il assiste à toutes les représentations dans lesquelles je dois paraître; il me poursuit de ses messages, de ses présens... Mais qu'avez-vous donc à rester ainsi immobile et penché sur cette coupe de punch? elle n'est pas la pour vous servir comme une claire fontaine à contempler votre image.

— Lord Clarisson vous aime! répéta William avec un accent de triomphe.

Il jousait de penser que le baron était infidèle à sa noble fiancée; il lui semblait remporter une vengeance sur l'altière Elisabeth en la voyant oubliée pour la pauvre comédienne, fille du peuple comme lui.

— Son hôtel, reprit Arielle, est ici à côté, séparé seulement de ma maison par un cloître à moitié démolit, qui dépendait autrefois du couvent des Chartreux; et toute la journée, du haut de ses beaux balcons, le seigneur regarde les fenêtres de la petite comédienne... il me cherche sans cesse, soupire et se plaint de son martyre. Aussi cela fait pitié de voir... comme il engraisse!

— Et vous ne lui rendez que cette pitié moqueuse? demanda William avec une joie croissante.

— Mon Dieu, non; et cependant son amour mériterait peut-être mieux; car on dit qu'il était sur le point d'épouser une noble demoiselle, filleule de la reine Elisabeth, et que, grâce à sa folle passion pour moi, il n'a pu se décider encore à accomplir ce mariage... Eh bien, voilà que vous demeurez encore comme une statue de marbre, votre golette à la main... est-ce que vous comptez l'heure qui sonne? C'est minuit, l'heure de Satan et des dévours maudits; laissez-la passer sans lui rien dire, crainte qu'elle ne verse sa mauvaise influence sur vous.

— L'heure de minuit a pris un corps et un visage, dit William, en qui cette réflexion d'Arielle éveilla un souvenir de deux années. Pour régner dans le cercle du temps au lieu de n'avoir que quelques minutes à exercer son empire, elle a donné son nom et son esprit à un être digne d'accomplir ses œuvres.

— Voilà qui est bizarre, dit Arielle, minuit est aussi le nom d'un écuyer de lord Clarisson, dont ce seigneur se sert parfois pour m'envoyer ses messages.

William ne s'arrêta point aux derniers mots de son hôte, car sans pouvoir se rendre compte à lui-même de ce sentiment, il jousait aussi au fond de l'âme de penser que miss Southampton, la sœur de son cher Henri, ne serait point la femme de ce lord baron pour lequel il sentait une haine instinctive.

— Ainsi, dit-il, revenant au sujet qui lui était agréable, le seigneur Clarisson va délaisser une belle et noble demoiselle, qui aurait accepté sa main, qui l'ambitionnait peut-être, pour vous, ma jolie dédaigneuse, qui le repoussez à votre tour.

— Mon Dieu, ce n'est pas ma faute; je voudrais l'aimer, lui ou un autre, pour connaître enfin ces heureuses peines de l'amour dont on parle tant, et jouer mes rôles d'après nature.

— Bah! ne désespérez pas, dit William en riant, la statue elle-même s'est bien animée sous le regard de l'artiste; pour voir descendre en vous le feu sacré, il ne s'agit que de rencontrer celui qui doit vous le communiquer... Qui sait, ce sera peut-être moi.

Par un mouvement machinal, elle prit la lampe qui était sur la table et l'approcha de William, qu'elle n'avait pas encore bien regardé. Ils rirent tous deux de cette naïveté, puis Arielle dit en soupirant:

— He! he! je le désirerais de bon cœur, mais ce n'est pas à croire.... Voyons, qu'avez-vous faire maintenant? La bouteille est vide, le feu est éteint; mais la nuit est bien noire et la pluie redouble; ce n'est guère le moment de vous mettre à la porte. Vous allez coucher dans le lit des malades.

— Des malades! mais je me porte parfaitement.

— Appelez ainsi le lit que je donne aux camarades quand il leur est arrivé quelque accident. Quand un zéphir est tombé des nuages, quand un guerrier invincible a été renversé par une lance de bois, quand un héros s'est blessé en se donnant la mort, le pauvre diable se fait aussitôt transporter dans la maison de la comédienne. Quelques uns se sont trouvés bien des soins qu'ils y ont reçus, et les autres en ont bien vite appris le chemin.

— Soit, dit William avec reconnaissance; le lit auprès duquel veille une si charitable garde-malade me guérira des blessures passées et de celles qui dovent m'atteindre encore.

Son hôte se leva et dans une chambre très propre et mieux tenue

que la sienne. William y passa une de ces excellentes nuits blanches où l'on ne perd pas à dormir le temps qui peut être mieux employé à d'agréables pensées. Le plaisir seul d'être à Londres, de savoir que les premiers rayons du jour levant lui montreraient les sommets de Westminster, de la tour, du palais Saint-James, eût suffi pour le tenir éveillé, mais il pensait encore au bonheur d'être près de Henri, à quelques pas de son hôtel, et plus près encore d'une charmante créature dont la rencontre en arrivant dans cette ville, ne pouvait être qu'un favorable présage.

Le lendemain il sortit de bonne heure de sa chambre, et trouva Arielle à son lever, fraîche, sereine, riante à épanouir l'âme.

Il la remercia avec le plus doux accent du repos qu'elle lui avait procuré, et lui demanda le chemin qu'il fallait prendre pour se rendre dans la Cité, où était le quartier-général du capitaine Howard.

— Vous allez, lui répondit-elle, vous asseoir dans ce grand fauteuil.

— Pour aller à la Cité? cela ne me semble pas naturel, mais n'importe, je vous obéis.

— Maintenant, ajouta-t-elle avec son plus gracieux mouvement de tête, vous allez m'écouter et me regarder.

— Oh! cela n'est pas difficile.

— Hier, en vous regardant bien, je vous ai trouvé l'air intelligent.

— Vraiment!

— Je vais répéter mon rôle devant vous, vous me donnerez la réplique, et vous me reprendrez toutes les fois qu'une inflexion vous semblera fautive ou sans effet.

Shakspeare entrait dans son élément, il entendait planer dans l'air la sublime musique des vers. Ces vers étaient ceux des premiers poètes du temps, et s'exhalèrent d'une bouche charmante. Arielle disait son rôle de la voix la plus mélodieuse, mais ce n'était encore qu'un récitaif froid et monotone.

Il prit sa main pour la guider dans les mouvements de la déclamation; leurs regards se fondirent l'un dans l'autre. Soudain l'accent de la jeune actrice s'anima, prit cette vibration puissante qui semble être le son rendu par les fibres du cœur; la chaleur de l'âme vint épanouir les vers qu'elle prononçait, en faire resplendir la couleur et ressortir les points lumineux.

— C'est étrange, disait-elle en s'interrompant, je ne trouve plus les mêmes difficultés, je comprends mieux cette poésie et la dis comme mon propre langage... donnez-moi le ton... c'est bien... écoutez encore ce passage... cette scène... écoutez encore!

Cette étude se prolongea long-temps; peu à peu l'inspiration se fit sentir, la femme parut à la place de l'actrice, la parole succéda au débit, les mouvements spontanéés aux gestes appris, la vérité à l'imitation, la vie à la mort.

— Il me semble que c'est mieux! bien mieux! s'écriait Arielle, animée de vives couleurs, les yeux humides et rayonnans. Je n'ai jamais été si contente de moi: et c'est étrange, je sentais cette inspiration soudaine venir de vous: votre approche répandait en moi comme une âme nouvelle; votre regard allumait le mien, comme un flambeau donne du feu à un autre; je sentais la chaleur de votre main courir dans mes veines et pénétrer jusqu'à mon cœur... Il faut me faire répéter ainsi tous les jours; je veux devenir actrice, oh! oui, une grande actrice! (1)

Le déjeuner qui suivit ces longues études eut déjà l'aspect de la connaissance la plus intime, ses charmes et sa gaieté. Ensuite William obtint de son hôte les renseignements qui lui étaient nécessaires pour se diriger vers la Cité et trouver l'état-major des arquebusiers; il lui donna en retour la promesse de revenir le soir prendre asile chez elle.

Il traversa la ville tout occupé du parti décisif qu'il allait prendre: embrassant à regret la profession de soldat, mais la trouvant seule abordable et propre à lui procurer une existence immédiate, désirant et craignant à la fois de se voir enlôlé de suite dans l'armée du capitaine Howard, allant sans rien voir dans la ville où tout était nouveau pour lui, le front empreint de cette sombre préoccupation de gagner la vie qui est toujours la pour faire ombre sur le riant visage de la jeunesse.

Arrivé dans l'immense caserne qu'occupait l'officier supérieur, William fut plus heureux qu'il ne l'aurait voulu. Le vieux capitaine se souvint du père de Shakspeare, fit bon accueil au jeune homme, et lui promit de signer son engagement dans les troupes royales le lendemain à la même heure, au retour d'une grande revue qu'il allait passer à Westminster.

Le jour suivant, William donna une seconde leçon à la jeune actrice, retrouva dans son intimité les mêmes charmes, les mêmes douceurs, mêlés cependant alors de la gravité triste que répandait autour de lui la pensée du nouvel état qu'il allait embrasser.

Comme, après la revue qui se passa à Westminster, les troupes devaient défilier devant la maison qu'occupait Arielle pour se rendre à la Cité, William pensait qu'il les suivrait en ce moment et se trouverait à la caserne au retour du capitaine. Il devait être au quartier-général des arquebusiers à quatre heures. A midi, tous les acteurs du *Globe*, c'était ainsi qu'on nommait le théâtre de Blackfriars, vinrent dîner dans la maison de la comédienne.

Ce fut avec une grande rumeur que les joyeux compagnons firent invasion dans le petit logis où ils venaient dresser leur tente.

Ils arrivaient tous chantant ou déclamant, vêtus de costumes bizarres,

car souvent les cripeaux du théâtre remplaçaient la partie de l'habit du ville qui manquait; on voyait passer sous le bras de chacun la tête d'une volaille, d'un poisson, ou le cou du faucon qu'il apportait au repas: car l'artiste qui n'a pas toujours de quoi dîner, a toujours de quoi faire festin. et, s'il n'y a pas de pain pour la noce du papillon, il y a toujours le suc des fleurs.

Le désordre habituel de la chambre d'Arielle fut encore augmenté par la nécessité de repousser tous les meubles en un coin, pour dresser la grande table. Le service en était semblable à l'extérieur des convives, et composé d'objets très hétérogènes: il présentait, avec l'écuëlle de bois que le père, devenu comédien, avait apportée de son village, la coupe dans laquelle le souverain pontife sacrifiait chaque soir à la scène.

En ce temps où l'art dramatique, pauvre et ignorant encore, naissait en Angleterre, les acteurs se recrutaient dans toutes les classes; les auteurs s'y mêlaient, et ces deux professions même étaient étroitement liées. Les premiers de la troupe composaient ou refaisaient les pièces de leur théâtre, et n'avaient pas plus tôt créé un personnage qu'ils endossaient son costume pour le représenter. Tels étaient parmi les convives de ce repas Johnson, le directeur du *Globe*, Robert Green, Middleton, Rowley, Condeïle, et plusieurs autres. Marlow se trouvait aussi au nombre des assistants; mais cet écrivain misanthrope ne se montrait point à la scène, il n'avait pu faire prendre la marotte à son génie austère, et ne portait jamais sur les planches sa figure empreinte d'une sombre mélancolie.

Si nous ne vivons qu'un jour vivons le gaiment. Telle est la devise que semble avoir pris le comédien qui naît à vingt ans et meurt à quarante; car à la scène on n'est plus rien sans la force et la beauté du corps, qui passe si vite; et après ces rapides beaux jours, on ne sait ce que deviennent les chœurs du théâtre, pas plus qu'on ne sait où tombent ces nuées d'oiseaux qui planaient sur les bois et disparaissent aux premiers jours d'hiver. Mais aussi, pendant ce court espace qui lui est donné, comme le comédien sait bien presser l'existence! Combien d'émotions, de mouvemens, de coups pressés, qui tarissent à la fois la coupe du plaisir et celle de la douleur.

Les acteurs étaient à peine à table que déjà la conversation était montée au plus bryant chorn: les propos de toutes couleurs se croisaient en tout sens, les vers sublimes se heurtaient aux burlesques plaisanteries; déjà se faisait sentir la première pointe de l'ivresse, de l'ivresse ce magique moyen de rire, de chanter, d'être heureux sans savoir pourquoi. Le vin montait au cerveau et doublait l'esprit des convives; et ceux-ci, reconnaissans de ses secours généreux, versaient ses flots dans les plus belles coupes et les semaient de feuilles de roses.

Puis bientôt vinrent les toasts nombreux et retentissans.

— A toi d'abord, Johnson, notre directeur et bon camarade.

— A toi, Robert Green, vieux vagabond, qui a parcouru tous les points du globe et toutes les professions; à toi même, soldat, comédien, auteur! Tu n'as pas besoin du magasin du théâtre, tu as dans ta garde-robe les costumes de tous les états; tu n'as pas besoin d'apprendre tes rôles, tu as joué au naturel toutes les comédies du monde.

— Et brille sur tous les théâtres, vieu Dieu! dit le jovial vieillard! car si vous me voyez toujours pauvre diable, c'est que ma tête est chargée de tant de couronnes qu'il m'en reste plus pour sonner dans mon gousset (2).

— A toi, Marlow, auteur applaudi et même sifflé, ce qui est parfois un meilleur succès. Pauvre génie qui n'as pas l'esprit de te griser! Tu restes là dans ton coin, taciturne et morose. Est-ce que tu boudes encore comme à la représentation des pièces de lord Clarisson, que le public aimait mieux que les tiennes?

— Je ne boudais pas à la représentation de ces pièces, je vous jure; je pensais seulement que, depuis qu'on siffle les auteurs et les acteurs, il serait bien temps de siffler une fois le public qui le mérite si bien.

— Tu lui en veux bien, à ce pauvre public!

— Je le hais à la Neron; je voudrais qu'il n'eût qu'une tête, pour pouvoir la souffleter d'un coup.

— Bah! tu es jaloux de ses faveurs, tu envies lord Clarisson.

— Je ne suis pas jaloux de l'auteur qu'on applaudit, Dieu m'en garde... je le serais peut-être de celui qui ferait mieux que moi.

Ces derniers mots, qu'il prononça à demi-voix, contenaient tout l'ave-nir de Marlow et de sa triste destinée.

— A tous les artistes et auteurs! dit Johnson en levant son large verre. A toi surtout, notre chère Arielle, artiste en grâce et en beauté, auteur de bonnes œuvres et de douces consolations.

Et il cassa son verre pour qu'il ne servit plus après ce charmant toast. Un milieu de tous ces hommes ivres du vin, de punch, d'esprit et de gaieté, Shakspeare était le plus ivre de tous. Certes, celui qui, à seize ans, s'était signalé dans les jolies des francs buveurs de Bedford, n'avait pas laissé en cette circonstance de faire honneur aux nombreux flacons du repas; mais ce qui lui faisait surtout perdre la raison, c'était la joie de se trouver au sein de ce brûlant foyer d'art et de poésie, de voir en personne Middleton, Marlow, Green, les deux de son enfance et de sa jeunesse. Et puis William se trouvait bien dans cette réunion de grands et pauvres artistes; il respirait à l'aise, il sentait son âme s'épanouir dans cette misérable demeure où étaient tant de luxe d'intelligence, tant de richesses de pensées; il aimait cette grandeur d'esprit avec cette liberté de ton, ce négligé de manière; il se sentait vivre au milieu de ces

(1) Les femmes commençaient seulement à paraître sur la scène, et même dans les provinces c'était encore des hommes rasés qui jouaient les rôles de femme.

(2) Couronne, monnaie anglaise.

hommes vigoureux et populaires ; tout était autour de lui comme en lui-même, genre et pauvreté. Le rapport de goût, de nature, remplaçant l'habitude, il croyait avoir toujours été parmi les comédiens, et, eux, ils l'appelaient déjà *camarade*. William était plus transporté, plus étonné que tous les autres ; mais c'était l'ivresse de l'homme élevé qui augmente le plaisir en laissant toutes les facultés pour en jouir (1).

Les comédiens quittant la table au déclin des flacons, se jetèrent sur des sofas, sur des banes de chêne, sur des tapis de soie ; celui-ci assis sur un tabouret, celui-là perché sur la cheminée, l'autre étendu sur un tapis de pied. Puis, comme dans l'ivresse l'esprit revient à ses habitudes familières, ils se mirent à débiter leurs rôles dans un entrain tout de verve et de flamme, montant, chauffant le vers, faisant tonner la tirade, et jetant la finale à ébranler la voûte : c'était une bigarrure de toutes les pantomimes, un concert infernal de tous les accents. William était fou de poésie ; la fumée de tous ces drames lui montant au cerveau, il improvisait, declamait, jouait avec les autres... Puis il s'arrêtait silencieux, écoutait en extase un morceau dont la beauté le frappait, pâlissait d'émotion ou sautait de joie, et embrassait les acteurs.

Tout à coup il devint immobile. son sang se glaça dans ses veines ; un son vague, éloigné, sensible pour lui seul, venait de se faire entendre. Il l'avait bien reconnu : c'était le roulement lointain du tambour, c'était les troupes qui revenaient de la revue de Westminster, c'était l'heure de son encazement qui approchait ! Tout était fini pour lui ; que l'inspiration de bonheur à peine s'étaient écoulées et il avait vécu ! il allait quitter ce foyer de chaleur et de vie, où son âme se dilatait si bien, pour aller s'enterrer, mort et froid, dans une caserne, dans un mot d'ordre... Il tomba dans une sombre et profonde méditation.

La voix de Johnson vint l'en tirer. Le directeur avait fait faire silence ; il allait répéter son rôle dans la tragédie de *Spartacus*, qui était alors à l'étude ; il voulait que tout le monde l'écouât pour lui donner avis, et réclamait aussi celui de William.

Quand il eut fini la première scène :

— Ce n'est pas cela ! s'écria Shakspeare, qui, transporté par l'imitation, ne voyait, n'entendait plus rien que le véritable Spartacus ; c'est froid, c'est débité, c'est factuel qui parle ! Ce n'est pas la esclave romain aiguilloné par le fer de sa chaîne entrant dans ses chairs meurtries, les déchirant jusqu'au sang, l'esclave qui veut mettre le feu aux sept collines, réduire Rome en cendres et mener brouter sa biche sauvage sur les bords déserts du Tibre !...

Il était exalté, palpitant d'enthousiasme tout entier au ballet qui se révélait à lui et le possédait. Il saut le rôle, s'élança sur un banc, et se mit à declamer. C'était une voix inconnue, une manière brute, sauvage, mais des intonations puissantes, des cris de l'âme, du fluide de colère et de vengeance coulant par tous les pores.

Il envia l'auditoire.

— C'est beau ! c'est sublime ! criaient-ils de toutes parts.

— Non, mais c'est vrai, dit-il, élevant sa voix par dessus toutes les autres. O vous, acteurs ! essence de tous les êtres, fils de toutes les passions, soyez vains ! vous serez tout !

La scène est la glace où se réfléchissent toutes les figures du monde ! la scène est le vaste écho où résonnent toutes les voix du monde !

Laissez aux autres arts une pâle imitation. Vous, comédiens, c'est la vérité qui l'vous fait, les peintres, les statuaires, n'ont que du marbre, de la toile, des couleurs, pour ériger les images. Vous, c'est votre corps, vos chairs, vos fibres palpitations, le sang de vos veines avec le soufflé de vos poitrines, que vous sculptez, que vous peignez : riche et noble matière crée par Dieu même ! c'est avec votre existence même que vous créez des êtres vivans que vous représentez, les sentimens, les passions, toutes les grandeurs belles et terribles de la terre ! Vous, artistes tout-entiers, corps et âmes, soyez l'imitation suprême, plus que cela, la vérité !

Des acclamations, des bravos s'élevèrent de toute part ; on battait des mains, on frappait des pieds, les chapeaux volaient en l'air.

Au milieu du tumulte, un seul homme avait écouté froidement, attentivement William, c'était Johnson, le directeur du théâtre ; quand l'emportement d'un homme vint à son front, il se leva et alla s'accouder dans l'ogive de la petite fenêtre à vitreaux de plomb, pour rafraîchir sa tête brûlante.

— Mon garçon, je te donne cent livres sterling par an si tu veux me voler mon rôle et entrer dans la troupe.

William fut étonné par la pensée de cette nouvelle existence qui lui était ainsi jetée à la tête ; il sauta de son banc et alla s'accouder dans l'ogive de la petite fenêtre à vitreaux de plomb, pour rafraîchir sa tête brûlante.

— Oui, c'est cela, disaient les comédiens en redoublant leurs clameurs ; engage-toi aujourd'hui, William ; car c'est jour de bonne fête, et que ce punch flambant soit ton baptême.

Cette proposition positive qui venait à lui, cette nécessité de prendre un parti avait soudain chassé du cerveau de William les vapeurs de l'ivresse ; le front appuyé dans ses mains, il envisagea sa position d'un regard lucide.

D'un côté, il vit dans la carrière qui lui était ouverte, les grandeurs et les séductions dont il venait de parler lui-même ; l'autre et la poésie à leur plus haut degré, l'étude de tous les caractères, l'imita-

tion à toutes les destinées, mille existences en une ! De l'autre il retournera au séjour de son enfance, emporté d'une foi chrétienne si pure et si sûre ; il revit son père dont les bras ne s'ouvriraient jamais pour recevoir un comédien, sa mère qui pleurerait sur lui ; il pensa qu'il était sorti de ce bercail religieux, consacré entre tous, et qu'à l'heure de sa mort ses ossements réprouvés ne pourraient aller reposer dans la terre bénie...

— Oh ! non, dit-il, je dois être soldat ; que mon sort s'accomplisse.

En ce moment il ouvrit les yeux et vit arriver dans la rue, sur laquelle il se tenait penché, le régiment des arquebusiers qu'il devait suivre ; il frissonna, son cœur se serra ; ces soldats seraient venus le chercher pour le conduire à la mort que leur vie ne lui aurait pas fait plus de mal. Il les voyait tout bardés de fer, marchant du même pas, sous le même drapeau, ne formant à eux tous qu'un seul être, et un être qui, sans volonté, sans but, sans pensée, ne savait que faire l'exercice, se battre et mourir.

Il détourna les yeux.

Alors ses regards, reportés dans l'intérieur, rencontrèrent de nouveau tous les bons compagnons qui lui tendaient les bras.

— Allons, viens avec nous, disaient-ils encore. — Tu connaîtras toutes les émotions de la scène, tu verras les flots tempêteux d'une salle soulevée par tes accents. — Tu croieras des rôles avec ces inspirations nouvelles et hardies que tu avais tout à l'heure ; tu seras poète, acteur, auteur ; ces vastes tableaux qui rempliront le théâtre seront ton ouvrage ; tu seras à la fois l'âme et le corps de ces drames immortels.

— Décide-toi, mon enfant, dit Robert Green ; que mon exemple te serve de leçon ; j'ai vécu dans toutes les professions, mais je mourrai comédien.

C'était déjà trop de séductions, cependant le malheureux jeune homme se taisait encore.

Mais Arielle s'approcha de lui avec sa figure radieuse, son regard aimant, son frais sourire, et au milieu de leur charme irrésistible prononça ces deux mots :

— On vous dit que vous feriez de grandes choses en vous unissant à nous, William, je n'en sais rien ; mais je sais bien que vous feriez le bonheur d'Arielle.

Shakspeare sentit une douceur, un bien-être inconnu se répandre dans son sein ; il mit une main dans celles d'Arielle, et tendit l'autre à Johnson en disant :

— J'accepte.

Et le roulement du tambour des troupes royales se perdit dans le lointain.

VII.

Il était huit heures du soir, le grand salon de l'hôtel Southampton venait de s'éclairer à l'issue du dîner, et la famille du comte s'y trouvait rassemblée.

La vaste étendue de cette pièce ne recevait qu'une demi-lueur de deux grandes lampes d'où s'exhalait la douce senteur de Phélie parfumée, et qu'on avait voilées de chapeaux verts pour protéger les yeux affaiblis de l'air-elle. Les portes de chêne sculpté, la cheminée de marbre noir aux massifs ornemens se surmontaient de l'écusson à la couronne de comte ; les lambris et le plafond étaient tendus de damas cramoisi ; les larges moulures fixées sur cette tapisserie simulèrent des troncs de palmiers dorés, et les branches de ces arbres, qui se déployaient au sommet, formaient une magnifique broderie d'or sur ce fond d'ivoire claudé couleur. Les meubles, de forme antique, étaient carrés, volumineux, avec des enroulemens de lourdes dorures. Par l'ouverture d'un rideau de fenêtre, à demi soulevé, on découvrait, à la paisible clarté de la lune, les riches masses de verdure des tilleuls et des marronniers séculaires qui s'élevaient dans le jardin de l'hôtel, le temps avait rendu leurs rameaux et leurs feuillages semblables aux solives et à la voûte solennelle d'un temple.

La construction massive, le luxe solide qui distinguait ordinairement la demeure des riches patriciens, semblait exprimer la stabilité de leur fortune et de leur puissance, tandis que la demeure du pauvre, bâtie sur le sable et couverte de feuilles, peint par sa fragilité celle d'une destinée qui flotte à tous vents.

Mais cette certitude de l'opulence constante et du repos porte avec soi-même la monotonie, la somnolence et une teinte d'ennui. Nul bruit ne s'élevait dans le salon de l'hôtel ; la conversation rare et basse du vieux comte et de lord Clarisson, placés l'un près de l'autre d'un côté de la cheminée, résonnait à peine dans l'étendue. De l'autre côté, le silence était encore plus profond ; là, autour d'un guéridon, où était placée une lampe ombragée de son abat-jour, l'aveule dormait ; Henri lisait un livre nouveau, mais richement relié ; Elisabeth brodait attentivement.

Il y avait une année que la famille séjourna à Londres ; c'était depuis le départ de Worcester, dont Shakspeare s'était trouvé témoin, après avoir été généralement délivré par le comte des mains du garde-chasse qui l'avait arrêté comme braconnier. Cet espace de temps avait changé peu de chose à la situation de la famille de Southampton. Seulement Henri, enfin délivré de la tutelle de sa grand-mère, présenté dans le monde, existant par lui-même, s'était développé dans sa force et dans sa beauté, avait pris un aspect d'aisance, de gâté qui, toujours tempérée par l'extrême douceur de son âme, lui allait admirablement bien. Il en était autrement d'Elisabeth ; depuis un an sa main avait été positivement promise à lord Clarisson, mais, pas plus que le baron, elle ne semblait pressée

(1) Dans l'édition des acteurs de Londres, quelques questions qui furent adressées à Shakspeare sur ses parents et sa province natale, amenèrent une reconnaissance à la suite de laquelle William se trouva cousin de Robert Green.

d'accomplir ce mariage. Sa hauteur, sa fierté, cette assurance de jeune fille qui a foi en un brillant avenir, au lieu d'être fortifiées par l'union avantageuse qui l'attendait, semblaient avoir baissé. Malgré l'impassibilité de son front de marbre, malgré sa ponctualité à suivre les occupations, les habitudes de chaque jour, et surtout les exercices de piété, comme attestation d'une tranquillité d'âme parfaite, il était impossible de ne pas voir qu'une triste préoccupation s'était emparée d'elle, qu'une influence étrangère faisait vaciller son humeur et la rendait parfois des plus sombres. Elle s'oubliait souvent seule sous les épais ombrages du jardin, et en sortait plus morne et plus absorbée. Même au milieu du calme et de l'indifférence toujours empreints sur sa figure, une légère ride s'était creusée entre ses deux sourcils, et, pour ceux qui la découvaient, formaient une étrange nuance sur ce visage d'une jeunesse et d'une beauté si resplendissantes.

La voix de Henri, vive et pleine d'émotion, s'éleva soudain et domina l'entretien de lord Southampton et du baron. Le jeune homme se leva tenant toujours avec un air d'enthousiasme le livre qu'il lisait.

— Écoutez ceci, mon père, je vous en prie, disait-il, écoutez comment William Shakspeare, dans ce livre du *Pèlerin passionné* qui m'est dédié, parle de notre amitié d'enfance.

Et il lut un sonnet plein de la plus suave poésie, qui commençait ainsi : « Quand je te connus à quinze ans, dans nos campagnes natales du Warwickshire, ta tendresse et la douce pitié effaçant l'empreinte qu'avait gravée sur mon front une naissance commune. Que m'importait ce qu'on pensait de moi alors, quand tu savais oublier ma rude enveloppe et découvrir les trésors de mon cœur (1). »

Et cet autre où le poète, après avoir parlé de la profonde mélancolie qui s'emparait par instant de son âme, ajoutait en s'adressant à Henri :

« Si tu lis ces vers, ne te souviens pas de la main qui les a tracés, car je t'aime avec tant de sincérité, que je veux être oublié de tes douces pensées plutôt que de t'inspirer de la tristesse. Ah ! si tes yeux s'arrêtent sur ces vers quand peut-être je ne serai déjà plus que poussière, ne prononce pas même mon nom, que ton amour finisse avec ma vie de peur que les prétendus sages du monde, témoins de ta douleur, ne te reprochent avec un air moqueur et mon amour et ton soupir (2). »

— Cher William !... ajouta Henri, que je suis heureux d'avoir su l'aimeur d'avance ! que je suis fier d'avoir distingué, dans sa condition obscure, celui qui devait se placer bientôt au rang des premiers poètes !

— Tu as raison, mon Henri, de l'applaudir de cette précieuse sympathie, dit lord Southampton, c'est le sentiment qui nous honore le plus. Un moraliste misanthrope a dit : « Il faut vivre avec nos amis comme s'ils devaient un jour devenir nos ennemis. » Je crois qu'il serait plus humain et plus noble de dire : « Il faut vivre avec tous les hommes comme s'ils devaient un jour devenir dignes d'être nos amis. »

Le comte, d'ailleurs, donna des éloges aux vers du jeune Shakspeare, et parla avec prédilection de celui qui semblait s'être élevé à la conception poétique par l'amitié de son fils. Le baron Clarisson même accorda, par complaisance, quelques signes d'approbation aux sonnets qu'il venait d'entendre, mais ne vanta que les passages adressés au jeune comte, afin que la louange, sans s'arrêter au poète, allât droit au seigneur. Elisabeth, la tête penchée sur sa tapisserie, écoutait sans rien dire, et saphysionomie, silencieuse aussi, n'exprimait ni blâme ni suffrage.

Cependant Henri, au milieu des témoignages favorables qui allaient au poète, regrettait surtout la présence de l'ami.

— Oui, disait-il, mais William est à Londres ! A Londres depuis une année ! et il ne vient pas me chercher. Les souvenirs les plus doux de notre amitié respirent dans ses vers, son affection pour moi trouve des accents enchanteurs pour s'exhaler, il me dédie son livre, il m'adresse de loin ces paroles du cœur pleines de vérité et d'ineffables douceurs, et il ne vient pas me serrer la main !... Eh bien, c'est moi qui veux découvrir sa retraite, aller me jeter dans ses bras, et, si je n'ai les mêmes dons que lui pour exprimer notre amitié, je répondrai du moins par un élan sincère de cœur à ses sublimes tendresses.

En ce moment, un domestique ouvrit la porte du salon et William Shakspeare entra.

Il était entièrement vêtu de noir ; seulement la martre qui bordait son pourpoint et son manteau de velours, les agrafes d'or qui le fixaient sur l'épaule, le col de large dentelle qui retombait par dessus, rehaussaient la simplicité de ce costume. Mais qu'avait-il besoin d'être rehaussé ; la beauté seule de Shakspeare eût paré les plus humbles vêtements !

Son front était haut et d'une forme admirable, ses cheveux bruns et naturellement bouclés, ses grands yeux pleins d'une lumière céleste, ses traits fins et nobles, son teint d'une pâleur animée, sa taille, ses mains d'une distinction, d'une élégance parfaite. Et puis alors il était poète ; poète reconnu, admiré de l'Angleterre ; il pouvait laisser éclater sur son visage les lueurs de son âme et le sentiment de sa dignité. Toute sa personne

était empreinte de ce charme suprême qui n'appartient jamais qu'aux êtres créés par Dieu d'une essence supérieure (1).

Henri, par un mouvement qui tenait encore de leur amitié d'enfance, jeta ses deux bras au cou de William, et demeura un instant penché sur lui. Shakspeare alors avait l'air plus âgé que Henri ; il avait vécu davantage de cette vie de la pensée, qui use des années en un jour ; sa taille plus élevée, sa pâleur, son costume sombre, lui donnaient un ensemble plus sévère. Il avait le bras passé autour de la taille de Henri. Celui-ci, vêtu d'incarnat et de broderies d'or, paré d'une suave et fraîche beauté, reposait sur l'épaule de son ami sa tête blonde et colorée, qui se détachait sur le velours noir. Ces deux jeunes gens formaient un groupe charmant et d'une admirable expression.

Le vieux comte et surtout lord Clarisson laissèrent voir sur leur visage combien ils étaient frappés de l'extérieur aussi imposant qu'agréable du jeune écrivain.

Lord Southampton lui prit la main et le fit asseoir près de lui. Cet accueil était naturel de sa part ; mais qu'ils ne furent pas l'étonnement et l'émotion de William lorsque la belle Elisabeth aussi se leva de sa place, s'approcha de lui pour l'assurer de sa bienvenue, et lui adressa des paroles flatteuses sur ses ouvrages et ses succès.

Depuis un an que Shakspeare était arrivé à Londres et avait embrassé la profession de comédien, il était resté enfermé chez la jeune actrice où il avait établi sa demeure, partageant les revenus de la scène avec elle, étudiant, travaillant sans cesse.

Sa triste pensée en entrant au théâtre avait été que cette condition l'éloignerait plus encore du comte de Southampton que sa naissance obscure ne l'avait fait jusque-là. Quoique l'état de comédien ne fût pas encore frappé à cette époque de la réprobation qui l'atteignit plus tard, lorsque les mœurs eurent pris plus de délicatesse et des apparences plus rigides, cependant il devait retenir William dans une région inférieure où le jeune comte ne pourrait descendre (2). Le nouvel acteur voulut donc à tout prix acquérir le titre d'écrivain, qui le mettrait dans une sphère particulière, touchant à toutes sans appartenir à aucune. Il se condamna à une retraite austère ; il s'imposa de vivre loin de Henri, sans lui adresser un mot de souvenir ; mettant toute sa tendresse et ses regrets dans les vers éparpillés de son cœur ; se consolant dans la pensée que ce recueil, adressé à son ami, lui apprendrait un jour le secret de son absence. Enfin le livre du *Pèlerin passionné* parut, et obtint, dès son apparition, au milieu des luttes qu'il souleva, la popularité, qui est toujours le premier attribut du génie.

Alors, par une belle soirée de septembre, Shakspeare traversa les rues du noble quartier de *Covent-Street* qu'il abordait pour la première fois, et se dirigea vers l'hôtel de Southampton.

— Maintenant, dit-il, je ne serai plus le fils du marchand de laines, ni le pauvre comédien se glissant dans l'ombre et serrant furtivement la main de son ami : *William Shakspeare* est un nom que je pourrai donner aux valets pour me faire ouvrir les portes du salon, et n'y asseoir à côté de Henri.

Un instant après l'arrivée de William, plusieurs personnes entrèrent ; et Henri étant retenu un moment par un jeune seigneur de ses amis qui l'entretenait, miss Southampton, qui avait repris sa tapisserie, fit signe de la main à William de s'asseoir sur un tabouret placé près d'elle ; et lui adressa de nouveau la parole de la manière la plus affectueuse.

En chemin Shakspeare, qui songeait avec joie au moment de revoir l'altière Elisabeth, s'était bien promis de lutter de hauteur avec elle, de lui faire sentir qu'il avait un titre à opposer aux siens, de porter haut la dignité du poète, de la soutenir en face de la morgue aristocratique. Il avait même de petites jouissances vindicatives à goûter : cette passion de lord Clarisson pour la jeune comédienne, qui était assez connue dans le grand monde, devait lui servir de fréquentes et blessantes allusions ; il comptait exalter les charmes de celle qu'Elisabeth savait avoir pour rivale, et parler légèrement de ces amours de grands seigneurs qui s'égarèrent quelquefois les hauts lieux, où ils seraient bien accueillis, pour s'égarer dans les coulisses ; il voulait lacérer l'orgueil de la beauté comme celui de la noblesse... Mais en ce moment, à cet accueil inattendu que lui fit Elisabeth, toute sa cruauté fiévreuse tomba, il demeura stupéfait, ébloui, consterné dans ses projets de vengeance.

Qu'il était le motif qui portait la noble demoiselle à cette généreuse bienveillance ? Cette jeune fille était-elle éprise de toutes les grandeurs, et avait-elle l'esprit assez élevé pour reconnaître et accepter celle du poète ? Était-elle guidée dans cette douce manifestation par un intérêt détourné et secret ? Il fallait admettre l'une de ces deux suppositions, car pour cette coquette et vulgaire qui s'abaissa à tous les hommes, parce que tous peuvent devenir des amis, cette Elisabeth au front superbe en était incapable.

(1) Sonnet LXXII. Le livre du *Pèlerin passionné*, qui parut une année après l'arrivée de Shakspeare à Londres, et fut dédié à Henri de Southampton, est plein des impressions personnelles du poète ; c'est le seul de ses ouvrages où l'individualité paraisse. On lit dans le sonnet LXXVI de ce recueil : « Ici, chaque mot dit presque mon nom... seuls vers où j'ose mettre moi et mes larmes ! Ensuite, je disparaîtrai de mes ouvrages ! »

(2) Le mot amour (*love*) est souvent employé dans les passages où Shakspeare peint ses sentiments pour le jeune Henri de Southampton. Au temps où vivait le poète, l'amitié avait encore cette exaltation chevaleresque qui permettait de se servir de ce mot passionné pour exprimer la plus pure des affections.

(4) Voir les portraits de Shakspeare.

(2) Il le sentait et en souffrait vivement ; car on trouve souvent dans les vers qu'il adressait à Henri de Southampton des passages semblables à celui-ci : « Je ne peux l'avouer, de peur que mon amitié ne te fasse rougir, et tu ne peux me donner une faveur publique dans la crainte de déshonorer ton nom. » (Sonnet 36.) M. Guizot dit, en parlant des premières poésies de Shakspeare : « Il est certain que ces sonnets s'adressent à quelqu'un pour qui le dévouement du poète porte le caractère d'un respect tendre et soumis. » On peut juger que le sentiment qui occupait ainsi sa vie intérieure était aussi ardent que passionné. »

(Vie de Shakspeare.)

Quoi qu'il en fût, à peine William était-il placé près d'elle, qu'avec une grâce parfaite et une douceur qu'on ne lui avait jamais connue, elle lui parla comme d'une chose accomplie de sa brillante réputation dont on lui la meilleure partie était encore en espérance. Il ne trouva d'autre moyen de rendre grâce à cette bonté charmante que de reprendre de lui-même la modestie qu'on ne lui demandait plus. Cette renommée, qu'il avait compté imposer, on la lui concédait si libéralement, qu'il y renonçait de grand cœur ; si se plaisait maintenant à remettre de lui-même à leur place les succès bien fragiles encore que son œuvre avait obtenus. Ces allusions, ces mots cruels dont il avait voulu blesser le cœur de la jeune fille, ces armées acérées dont il devait se servir, il les eût brisées lui-même si un autre eût osé en faire voir la pointe.

Il se souvenait bien cependant de la hauteur insultante de la belle comtesse ; car toutes les inflexions, tous les accents de cette voix qu'il reconnaissait parfaitement, tant elle l'avait frappé la première fois qu'il l'entendit au théâtre de Stratford, lui rappelaient la manière dédaigneuse et outrageante dont la noble demoiselle prononçait parfois le mot *peuple* mais maintenant il sentait à lui pardonner un bonheur indicible qu'il n'eût pas donné pour toutes les vanités du monde.

Hélas ! ce grand cœur, il avait fallu bien peu de chose pour en avoir raison.

William était assis sur un siège assez bas, tout près du fauteuil où trônait Elisabeth. Il se trouvait enveloppé dans l'atmosphère de cette femme dont les perfections naturelles étaient vivifiées par l'élégance, la richesse, la grâce ineffable, par l'éclat des dorures, les chatouillemens de la soie, la vapeur d'un parfum, par tous ces esprits invisibles qui flottent autour de la beauté et portent sa séduction dans le cœur de l'homme. Il ne sentait plus que la reconnaissance, l'adoration et le frémissement inexplicable répandu dans ses veines par la main d'Elisabeth qui avait effleuré la sienne en tirant la longue aiguillée de soie. Silencieux, l'œil fixe et le sein agité, il pliait et plissait sous le charme.

— Vous regardez bien attentivement ma broderie, dit la belle miss, vous semble-t-elle bien ? Je destine cette tapisserie à faire un lit de repos pour mon père, et j'y mets tous mes soins. Ces riches palmes doivent vous plaire, c'est le signe que vous mettrez bientôt dans vos armoires, seigneur poète ; seulement il les faudra d'une nuance plus claire, car elles seront éclairées par le soleil levant.

— En vérité, madame, je n'étais pas capable en ce moment de réunir deux idées. En voyant ces palmes, j'oubliais leur symbole et ne pouvais les admirer que comme l'ouvrage de vos mains.

— Je ne sais si je dois placer au milieu de ces guirlandes une couronne ou un bouquet de roses.

— Mettez-y votre chiffre, il réunira l'un et l'autre.

— Voyons, reprit-elle en souriant, je vous ai parlé de mon ouvrage, faites-m'en part du vôtre. On dit que vous préparez plusieurs pièces pour notre théâtre ; on ajoute déjà que la reine s'y intéresse beaucoup et ira les voir.

— Je m'occupe de mettre sur la scène quelques sujets de l'histoire romaine.

— Vous allez chercher vos inspirations dans un temps bien reculé.

— Quelques fois le monde réel est si triste qu'on se plaît à choisir loin du présent, de la vie et de soi-même le point où l'on doit arrêter sa pensée !

— Mais il me semble bien difficile de faire parler les rois du peuple roi.

— Non, car leur langage est appris dans le dictionnaire de l'orgueil et du despotisme qu'on trouve ouvert partout. Il serait plus difficile de faire parler un père, dont la nature et la vérité peuvent seules former les accents... Il serait plus difficile surtout de faire parler une femme, car pour rendre le charme indéfinissable et suprême de sa voix, il faudrait avoir quelque chose de la divinité qui la crée.

— Vous trouverez en vous-même toutes les inspirations qui vous seront nécessaires, sir William, n'en doutez pas... Tenez, si l'on en croit le regard animé de radieuses lumières, mais aussi de quelques sombres étincelles que vous avez en ce moment, on peut gager que les passions de tous les temps auront en vous un interprète habile... Mais en quelque siècle qu'il vous plaise de transporter votre pensée et de déployer les ailes de votre imagination, j'aime à croire que vous nous reviendrez quelquefois, et que vous n'oublierez plus vos amis, comme vous l'avez fait déjà.

Ces derniers mots furent prononcés d'une manière tout affectueuse ; mais comme si cette douceur familière eût été trop éloignée du caractère de la noble miss, pour ne pas la fatiguer bientôt, elle se tint silencieusement ; le sourire commencé resta maché sur ses lèvres ; elle ramena toute son attention sur son ouvrage, et le voile de tristesse qui couvrait son visage immobile et froid avant l'arrivée Shakspeare sembla devenir plus épais.

Henri était déjà revenu près de son ami et s'empara de lui le reste de la soirée.

Le jeune poète sortit de ce salon emportant dans son sein un bonheur plein d'incertitude et de trouble ; car il venait moins de la pure douceur d'avoir retrouvé son ami que de la joie étonnée, délicate, de se voir l'objet des douces prévenances de miss Southampton ; et ces mille vagues espérances qu'avait vus dans son sein un caprice favorable de jeune fille, tout en regardant leur ivresse, laissaient sentir leur fragilité.

En descendant, William se trouva dans un vestibule spacieux, aux lam-

bris chargés d'ornemens de sculpture, de figures grandioses ou bizarres, qui, faiblement éclairées par une lampe, ressortaient d'une manière fantastique dans le jour douteux de son rayon, s'élevaient avec la dégradation de la lumière, et se perdaient dans l'ombre de la voûte. Au pied de l'escalier, deux domestiques adossés contre de lourds pilastres étaient drossés, blâonnés et immobiles comme eux. Shakspeare, pensant qu'il était trop tard pour retrouver son chemin dans un quartier peu connu, envoya un des laquais lui chercher une voiture ; puis il s'approcha d'une grande horloge placée à droite contre la muraille, pour savoir si l'heure permettait de trouver encore les cochers sur la place, et attendit en cet endroit.

À peine était-il là que l'horloge sonna minuit. À ce moment, une porte latérale s'ouvrit, et un petit homme, vêtu d'une livrée rouge et noire, entra sans bruit ; il dit quelques mots au domestique qui restait au pied de l'escalier, et revint se placer auprès de la porte d'entrée.

Le valet monta au salon remplir la commission qu'il avait reçue. William, demeuré seul avec l'homme qui venait d'entrer, et caché à ses yeux par la colonne derrière laquelle il se trouvait, examina attentivement ce personnage, parce que ses traits semblaient ne lui être pas inconnus.

Cet homme portait un pourpoint de velours noir rayé de couleur de feu et chargé de rubans de la même nuance ; sa petite toque plate avait aussi un bouquet de longs panaches où se mêlaient ces deux couleurs de deuil et de flamme ; des galons d'or couvrant sur toutes les coutures montraient que son habit n'était qu'une livrée. Ses cheveux noirs et crépus couvraient son front et une partie de ses joues, et la lampe éclairait à peine ses traits. Aussi ce fut moins à leur inspection exacte qu'à un certain frémissement pénible répandu dans ses veines, que William reconnut en ce valet l'affreux personnage qui, dans les fonctions de garde-chasse, l'avait arrêté dans la forêt de Worcester. Maintenant, à la vérité, Minuit était rélatif par le costume qu'il portait ; il avait plus de tenue et une apparence plus humaine ; mais quoique William s'étonnât de la présence de cet individu et eût peine à en croire ses yeux, il ne pouvait méconnaître l'espèce de monstre dont l'influence venimeuse et meurtrière empoisonnait autrefois le comté de Worcester ; il revoyait bien là cet ennemi secret qui un fois s'était soudain montré à lui, et semblait goûter un savoureux plaisir à lui tenter une affaire criminelle qui devait le conduire à la prison et peut-être à la potence.

Au bout de quelques instans, le domestique, qui était monté au salon, redescendit, accompagnant miss Southampton. Celle-ci fit un signe au petit homme en livrée rouge et noire, puis entra dans une salle basse, où il la suivit, et la porte se reforma sur eux.

Alors William sortit de l'endroit où il se tenait dans l'ombre, et gagna la voiture qui l'attendait.

Il revint dans sa demeure, préoccupé de ce qu'il venait de voir, étonné au dernier point qu'un valet de si mauvaise espèce pût avoir quelque chose de commun avec Elisabeth de Southampton, et se trouva en entretien secret avec elle, cherchant de toute manière à s'expliquer cette étrange apparition.

C'était après la plus douce soirée de sa vie qu'il venait de retrouver cet être malaisant et maudit ; il sentait avec un serrement de cœur cruel que son approche allait jeter un venin mortel sur le bonheur qu'il avait depuis quelques instans il espérait goûter dans la maison de son ami.

VIII.

Bientôt parurent les premières pièces de Shakspeare : *Pericles*, *Henri VI*, *Othello*, la *Tempête*. Dès son apparition à la scène, le grand écrivain de l'Angleterre fut l'écrivain du peuple. Le talent incomplet s'adresse à un petit nombre, le génie parle à tous ; il saisit les sentimens universels, va droit au cœur et détonne les passions qui sont en germe au sein de tous les êtres. Shakspeare, dans son théâtre, avait affaire à des soldats, à des matelots, qui fumaient leur pipe et buvaient leur bière en l'écoutant ; et, malgré la hauteur de ses pensées, la philosophie de ses conceptions, soldats et matelots savaient le comprendre et l'aimer. C'est que Shakspeare était un être complet, corps et âme ; par son esprit, il tenait à la divinité créatrice, par ses sens, il fraternisait avec l'humanité. S'il était poète, il était homme aussi ; il répandait le charme de l'idéalité sur les choses matérielles et vulgaires, mais il portait la vérité du monde réel dans les inspirations poétiques ; il enseignait le plaisir de la sagesse, mais aussi la sagesse du plaisir. Dès le commencement de sa carrière on le nomma *poète à la langue de miel* (1).

Tandis que le peuple et les hommes d'élite s'enthousiasmaient pour le jeune écrivain, il avait contre lui une cabale formée des seigneurs de la cour. La noblesse anglaise, sous le règne d'Elisabeth, était à l'apogée de ses prétentions et au déclin de ses forces ; elle sentait instinctivement sa position, elle voyait la fin de son règne sans se l'avouer à elle-même, et tout ce qui s'élevait du grand dans les autres classes de la société lui portait ombrage, lui inspirait une terreur qu'elle traduisait par des persécutions arbitraires, par l'abus de son pouvoir expirant. Déjà dans les œuvres de Shakspeare on sentait des sentimens démocratiques se soulever en vagues magnifiques et salissans, et les grands du royaume lui portaient toute la haine due au représentant du peuple, leur ennemi naturel. Lord Clarisson était parmi eux ; et joignant à leurs sentimens communs une

(1) Honey tongued Shakspeare.

animosité personnelle contre l'auteur dont les œuvres admirables avaient fait oublier ses *Essais dramatiques*, il fortifiait l'opposition, et unissait au blâme l'arme plus acérée de la moquerie et du dédain.

Shakspeare avait donc contre lui la caste seigneuriale, au milieu de laquelle Henri de Southampton lutait en sa faveur de toutes les forces de son amitié, et pour lui le peuple et la reine; car souvent les rois et le peuple se donnaient la main par dessus la tête de l'aristocratie, leur ennemie commune.

Au milieu de tout cela, le poète, insensible à tous les bruits du dehors, suivait paisiblement sa glorieuse route. Il répondait à la fois à l'admiration et au dénigrement en créant des chefs-d'œuvre. En ce moment, il travaillait à *Roméo et Juliette*.

Il habitait toujours la demeure de la jeune comédienne. Sous la tente de l'artiste, la vie était légère, remplie de travail, de poésie, de douces affections, de chaleur et de lumière.

Un changement subit s'était opéré dans Arielle depuis l'arrivée nocturne du voyageur égaré et mouillé qu'elle avait reçu dans sa maison. L'amour avait développé ce cœur et cette intelligence qui ne demandaient qu'à éclore. C'était toujours la bonne et simple créature au visage ouvert et souriant, à la parole franche, aux libres manières; mais elle avait pris plus de délicatesse d'esprit, plus de développement de pensée, une foule de choses du monde moral s'étaient révélées à elle. Son talent dramatique, soudain élevé à une hauteur prodigieuse pour ces temps, étonnait, charmait le public, qui maintenant l'accueillait avec enthousiasme. En vivant avec Shakspeare, l'étincelle du feu sacré était descendue en elle.

Dans cette petite chambre où le désordre et la pauvreté prenaient les grâces de la jeunesse et s'imprégnaient de la fantaisie artistique, Arielle passait des heures entières assise sur des coussins aux pieds de Shakspeare, à le contempler en silence.

Tandis qu'il écrivait et que sa main frémissante jetait sur le papier des traits rapides, qui avaient peine à suivre l'élan de sa pensée, elle suivait du regard les expressions diverses et profondes qui passaient sur cette belle tête, et ces images se gravaient dans son esprit. Puis, quand le tour de la jeune fille était venu, elle allait s'asseoir auprès de William, sur le grand fauteuil de structure gothique, où ils se tenaient ensemble, l'un près de l'autre; elle éloignait les livres, les manuscrits, les papiers crayonnés du poète, mettait à la place la coupe de malvoisie où ils se désaltéraient tous deux, jetait sur la tête de William un pan de son voile, afin qu'il ne pût distraire d'elle ses yeux ni sa pensée, et là, près de son cœur, sous le fluide magique de son regard, elle répétait à demi-voix les vers de ses rôles, qui se modulaient et s'animaient dans cette atmosphère vivifiante; elle amassait les inspirations qui éclairaient le soir au théâtre, où elle aurait alors des trésors de passions à jeter à la foule qui lui répondrait par des couronnes.

Le reste de la journée, Arielle, vive, légère comme ces lutins qui, selon la tradition, viennent pendant la nuit se mêler des travaux du ménage, battre le beurre et filer la laine de la fermière endormie, errait dans la maison, s'occupant à préparer le repas et les vêtements de son hôte; puis courait cueillir des fruits et des légumes au petit jardin où l'on entendait encore vibrer son chant frais et sonore.

Shakspeare l'aimait sans trouble, sans passion, d'une tendresse profonde et délicate. Il avait donné son nom et ses traits au bon génie qui figurait dans une de ses plus heureuses compositions (1).

Entre la maison de la comédienne et l'hôtel de lord Clarisson régnait une espèce de terrain long et étroit, borné de chaque côté par des restes de murailles appartenant au cloître du couvent des Chartreux qui s'élevait jadis à cet endroit, et avait été détruit à la réformation.

La ruine avait démolé la partie supérieure de ces murs, mais en laissant encore au sommet découpé en feston desestrêles à jour, des branches d'ogive appuyées l'une sur l'autre, des spirales enlucées de toutes parts de tiges de lierre et de climatis. Cet enlucis, formé de débris majestueux et de légères plantes verdoyantes, était l'intermédiaire entre la demeure somptueuse du seigneur et l'habitation de la pauvre artiste. Arielle s'était emparée du terrain qui les séparait et en avait formé un jardin à son usage; il y avait des plates-bandes de fleurs et de légumes, des groseliers, des noisetiers, verdissant à peine au pied des sombres murs, et une fontaine où la jeune comédienne lavait elle-même ses tunitous et ses robes de théâtre, qu'elle faisait sécher sur les branches des arbustes, car l'extrême de ce temps-là était loin de l'opulence qui signale celle de nos jours; l'enfance de l'art laissait ses adeptes dans l'enfance de la fortune.

Un jour, William vit Arielle revenir de ce jardin toute riante et tenant dans ses mains un beau vase et un tissu de dentelle.

— Voyez, dit-elle, la jolie coupe de vermeil qu'on a déposée là-bas sur le bord de la fontaine, et le beau point de Bruxelles que j'ai trouvé à la place du méchant voile de mousseline que j'avais mis sécher sur un groselier. C'est encore une galanterie de lord Clarisson.

Puis, examinant le riche tissu, elle disait en riant :

— Oh! c'est un beau fillet que le seigneur a tendu là pour prendre l'acquiescement qu'il chasse depuis long-temps! mais il ne le tient pas encore.

— Et comment a-t-on apporté ces objets dans votre jardin? demanda William.

— On y est entré en mon absence, par la porte autrefois murée, mais maintenant à demi rompue, qui donne dans le parc de lord Clarisson.

En ce moment, Shakspeare, qui était devant la fenêtre ouverte de ce

côté, vit passer à travers le feuillage du jardin de l'hôtel un plumet rouge et noir, et bientôt se détacher sur le sable d'une allée la figure bien connue et détestée de Minuit.

— C'est sans doute cet homme, dit-il en le montrant à Arielle, qui est chargé des messages du baron.

— Oui, c'est Minuit. l'écuier de lord Clarisson, dont je vous ai parlé.

— Encore lui! dit William à demi voix : je le trouve partout sur mon chemin. Je le trouve dans le bois où je dormais si paisiblement, je le trouve sur le seuil de l'hôtel où je venais de m'enivrer de joie et d'espérance, pour jeter sur la douceur de ce moment une teinte lugubre. Et, ici même, où tout devrait être pour moi bonheur et douce quiétude, je revois encore cet être maudit qui épanche partout ses influences funestes!

Depuis sa première visite à Southampton, Shakspeare y était retourné à de courts intervalles; il recevait chaque fois le même accueil de lord Southampton et de son fils; et plusieurs fois le vieux comte avait tenu à honneur de faire placer à sa table le poète signalé par la faveur publique. Mais ces douceurs n'étaient pas sans mélange. Dans ces salons où se portait l'élite de la ville, William voyait souvent Henri entraîné à partager entre de jeunes seigneurs et lui l'amitié que, de son côté, il lui donnait toutentière. La présence continue de lord Clarisson empoisonnait aussi les instans qu'il y passait; Shakspeare voyait dans le baron le type de cette noblesse hostile envers lui, parce que ce seigneur était le premier dont il eût connu la hauteur insolente; il le détestait comme représentant de sa caste entière, et surtout comme le futur époux d'Elisabeth, quoique rien n'annonçât encore la conclusion de ce mariage.

Pres de miss Southampton, William était toujours plié sous le charme et en proie à la plus puissante fascination; il jouissait avec transport des préférences flatteuses qu'elle ne cessait de lui montrer, quoiqu'elles fussent loin de satisfaire son cœur. Au milieu du cercle le plus brillant, les yeux d'Elisabeth se reposaient souvent sur lui; mais ce regard était trop assuré, trop ostensible pour l'amour; quand elle lui adressait des paroles bienveillantes, c'était à voix haute et toujours devant lord Clarisson; s'il y avait une réunion à l'hôtel, elle devançait l'invitation d'y assister que le comte et Henri allaient lui faire; mais William eût bien mieux aimé qu'elle désirât sa présence au lieu de la réclamer ainsi ouvertement.

Cependant il l'aimait, il l'aimait de toute la plénitude de son âme; il l'aimait de cet amour souverain qui domine tous les autres dans le cours de l'existence; car on a beau être un grand homme, un génie, on a beau être tourmenté par le besoin de produire et d'imposer ses œuvres au monde, sous ce soleil de l'inspiration qui dévore la nature humaine, il y a une plante qui reste toujours vivante sur le sol, et cette plante, c'est l'amour.

Un après-midi, Shakspeare arriva à l'hôtel Southampton au moment où le comte et ses enfans se disposaient à se rendre par la Tamise à leur château de Burgall, situé au bord du fleuve; une barque les attendait près du bord, et ils engagèrent l'ami de Henri à être du voyage.

Au moment où ils allaient descendre dans la chaloupe, on vit venir lord Clarisson accompagné de son écuyer; le baron allait faire partie de la petite embarcation.

Tandis que les bateliers plaçaient les planches d'abordage, le baron vit le regard attentif que Shakspeare fixait sur Minuit :

— Messire Shakspeare, lui dit-il, vous qui, par votre double profession de dramaturge et d'acteur, saisissez si bien le cachet de chaque personnage, ne trouvez-vous pas que j'ai donné à ce garçon-là une livrée qui lui va parfaitement? N'est-ce pas que ce costume noir comme la nuit et rouge comme le feu qui l'éclaire, convient bien à son nom de Minuit, et à sa figure sombre et malicieuse, avec des yeux étincelans. Je l'ai pris à mon service, où il cumule les fonctions d'écuyer et de majordome, parce que, ayant été garde-chasse et ayant long-temps vécu avec les animaux des bois, il connaît admirablement bien le gibier; talent auquel il joint celui de préparer le punch d'une manière remarquable... On dit à l'office qu'il y met le feu rien qu'en le touchant du bout du doigt, comme le terait Belzebuth en personne... Tiens Belzebuth, ajouta le baron en jetant à l'écuyer les brides de son cheval, prends ma monture et retourne m'attendre à l'hôtel.

La chaloupe verte avec de légers arabesques d'or était si bien garnie de verdure et de fleurs sur tout son cintre d'un ovale gracieux, qu'on eût dit une de ces petites flottes flottantes qui navigent sur les grands fleuves, emportant tous leurs paupres fleuris avec elles. Elisabeth ne voulait pas qu'on déployât la tente pour ne point perdre l'effet agréable de quelques rayons de soleil tiède et pur qui venait jouer sur les fleurs; mais la jeune femme jetant son voile de mousseline blanche sur les fegers agrés de la barque, donna de l'ombre à la banquette de velours où elle était assise.

Il y avait près d'elle une seconde place ainsi abritée. Au moment où lord Clarisson allait la prendre, Elisabeth fit signe à Shakspeare de s'y asseoir, et se mit à causer avec lui assez promptement pour n'avoir pas le temps d'adresser un mot d'excuse au baron. Mais il n'y en avait pas besoin : Clarisson ne s'était pas aperçu de cette déviation; un bateau de pêcheur croisait en ce moment la chaloupe, et il était absorbé par la vue d'un saumon magnifique qu'il allait descendre au rivage.

En même temps, Henri, debout au milieu de l'embarcation, observait le groupe gracieux de la femme et des enfans du pêcheur qui attendaient sur le bord, plongeant leurs jambes nues dans l'eau pour mieux aller à sa rencontre, et ayant l'air plus occupés du plaisir de revoir leur mat et leur père que de la riche proie qu'il apportait.

(1) Ariel dans la *Tempête*.

— D'où vient, demanda le jeune comte, que les pêcheurs sont si bons maris qu'on dit proverbialement : *Au mariage, bon ménage* ?

— C'est peut-être, dit lord Southampton, parce qu'avant reçu les premiers les paroles du Christ, ils ont mieux conservé la tradition chrétienne de l'unité en amour.

— C'est plutôt, répondit Clarisson, parce que, étant tout le jour en mer, et la nuit seulement à la cabane, ils n'ont réellement que la moitié de la vie maritale à fournir, et peuvent plus facilement s'en tirer avec honneur.

— Quoi qu'il en soit, reprit Henri, leur réputation sur ce point est si ancienne, qu'au temps des Saxons la reine Edwige, pour être sûre de rencontrer un cœur fidèle, voulut épouser un pêcheur... Ce n'est pas toi, ma belle Elisabeth, continua-t-il en s'adressant à sa sœur, qui aurais sacrifié ainsi le rang à la constance.

— Quand on est reine, dit-elle, à quoi sert d'épouser un pêcheur ou un prince, on ne peut s'élever davantage en se mariant.

— Shakspeare, placé près d'Elisabeth, sentit un froid subit le saisir.
— Si l'ambition, dit-il à demi-voix, envahit dans la pensée d'une jeune fille jusqu'au jour du mariage, quelle place restera-t-il donc dans sa vie pour l'amour ?

— Vraiment, ma fille, dit lord Southampton, si l'on ne se mariait que pour acquérir un titre de plus, toi, qui, grâce au ciel est née de gentilhomme de pure race, ayant bonne éducation et bonne renommée, tu devrais épouser un duc et pair, et comme le plus jeune de ceux que nous voyons à la cour à une soixantaine d'années, il faudrait en faire un expert pour toi.

— Eh bien ! on le fera, dit-elle en riant... Et cependant elle devint rêveuse.

— On aborda bientôt à Burgall sur un charmant rivage, planté de riches ébéniers que couronnait la lumineuse atmosphère d'un soleil couchant.

— Que ces arbres sont beaux, dit Elisabeth, avec leurs grappes d'or suspendues au plus épais feuillage ; ce gazon verdoyant et étoilé de fleurs jaunes qui s'étend à leurs pieds semble un miroir qui les reflète... Cet endroit ajouta-t-elle en s'adressant à lord Clarisson, me rappelle le Warwickshire et particulièrement les bords de l'Avon sur lesquels vous m'aviez accompagnée une fois dans une soirée tout à fait semblable à celle-ci.

— Le ton et le regard d'Elisabeth indiquaient qu'elle rappelait à un moment d'innocent intérêt, peut-être celui où pour la première fois Clarisson lui avait parlé d'unir leurs destinées.

— Cependant l'indifférence du baron tint ferme contre cette douce allusion, et il répondit froidement :

— Ces arbres ont en effet quelque chose des ébéniers dont ils portent le nom, et qui conviennent d'une manière si majestueuse les bords de l'Albany ; mais ici ils n'ont qu'une vaine apparence, tandis qu'en Amérique leurs fleurs sont parfumées et leurs bois précieuses.

— Il est vrai, dit Elisabeth, que ce bois se prête aux plus fines sculptures et aux plus riches incrustations. Vous m'avez rapporté des Indes un petit coffret qui est un chef-d'œuvre en ce genre, et qui m'est très précieux, ajouta-t-elle avec un accent amer, parce qu'il me sert à renfermer le livre du *Pèlerin passionné*, que notre grand poète m'a donné.

— L'invulnérable gentleman ne fut pas plus accessible au trait aigu de ces paroles qu'à ce qu'il y avait de caressant dans les précédentes, et tombant à cet entretien, il dit vivement à Shakspeare :

— Messire William, donnez-moi des nouvelles de la représentation d'hier ; les acteurs se sont-ils bien acquittés de leurs nouveaux rôles ?

— Il n'y eut pas la réponse.
— *Et la reine des fées* ? ajouta-t-il.

— C'était le rôle d'Arlelle.
— Toujours la même, répondit William, c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire.

— Elle est vraiment d'une beauté merveilleuse, dit Henri.
— La figure du baron témoignait sa sympathie pour le jugement du jeune homme et le plaisir qu'il en éprouvait.

— Comme tu peut-on remarquer la beauté d'une fille de théâtre ? dit Elisabeth, heureuse d'avoir à répondre à son frère pour exhaler l'irritation que soulevait en elle le nom d'Arlelle... Une poupée ajourée aux décorations de bois peint, une machine qu'on fait aller devant vous pour vous amuser, une marionnette de chair et d'os substituée à celles de carton, depuis que les enfants, devenus plus grands, veulent des jouets plus perfectionnés.

— Il est donc vrai ! s'écria Shakspeare, oubliant que c'était Elisabeth qui venait de parler, il y a des yeux qui voient ainsi le théâtre, qui n'aperçoivent pas la philosophie de la scène, où toutes les choses du monde sont jetées dans le philtre pour jaillir en essence précieuse ; qui ne voient pas dans le poème une des faces caractéristiques des destinées humaines offertes en images saisissantes, et dans l'acteur la représentation vivante d'un des types qui peuplent la terre... Non, ce n'est pas cela qu'on voit, ce sont des machines sur des planches !...

— Si la mission de l'acteur est si belle, dit Elisabeth d'une voix un peu plus basse, comment se fait-il que ce soit les hommes du peuple seulement qui veulent le remplir ?

— Parce que c'est du peuple que sortent tous les travaux, toutes les créations ; c'est le peuple qui, dénué de tout, cherchant partout des moyens d'existence, en travaillant pour ses besoins, travaille au perfectionnement universel ; forcé à veiller à méditer sans cesse sur l'humanité

ouvrage, il dépasse parfois le niveau du métier et arrive à l'inspiration ; l'esprit se recueille dans la retraite où jette la pauvreté ; et comme une longue application du temps et de la pensée sur un même horizon en fait découvrir les profondeurs, l'artiste sort de l'ouvrier. C'est le fils du peuple qui, enchaîné à sa tâche, arrive au terme de la science, élève les grands monuments, découvre les puissantes mélodies, crée avec le marbre ou la toile les images qui vivent des siècles, et, en cherchant son pain, trouve l'immortalité.

En disant ces mots, Shakspeare était éclairé d'une mélancolique lueur qui s'harmoniait parfaitement avec sa beauté sévère ; on ne pouvait reposer les yeux sur ces nobles traits sans ressentir quelque chose de l'impression profonde et vraie qui les animait en ce moment. Il se fit un instant de silence autour de lui, et Elisabeth, en traversant le quinconce d'ébéniers sous lequel ils étaient engagés, s'appuya un peu plus sur son bras que la beauté du chemin l'exigeait.

Dans la soirée passée au château de Burgall, miss Southampton se montra sous son aspect le plus éblouissant : ce séjour somptueux, à la riche et antique architecture, aux magnifiques ombrages, ornés de bassins et de statues, semblait fait pour ses pas ; la jeune souveraine paraissait dans son élément au milieu de cet entourage où tout était noble comme son front, frais, épanoui comme sa suave jeunesse.

L'amour est ordinairement proportionné au génie dans l'être humain ; la faculté d'aimer est à la même mesure que les grandes facultés de l'intelligence. Shakspeare était amoureux, non comme un fou, ce qui serait bien peu de chose, mais comme un grand homme.

En se promenant avec Elisabeth, lui donnant le bras tout autour de ce beau parc, il faisait de cette promenade un long et magnifique poème dans son âme. Si elle s'asseyait au bord d'une fontaine, dans la mousse, les fleurs, sous un pic de rocaillies argentées, il voyait tous les objets de la nature dans leur aspect de grâce, de douceur, de parfum, dans leur harmonie avec la femme aimée. Et quand, à la nuit, Elisabeth, rentrée au salon, lui versa sur son mouchoir quelques gouttes d'essence d'un flacon qu'elle portait à son cou, il eût voulu lui donner sa vie pour cette goutte d'eau volatile... Il rêvait pour elle quelques uns de ces dévouements tels que les grands corps seuls peuvent les imaginer et les accomplir.

Le lendemain, William se leva de très bonne heure, pour jouir de tous les instants qu'il avait à passer en ce lieu avant de retourner à Londres, où les devoirs de sa profession l'appelaient à midi. Il traversa la parterre dessinée sous les fenêtres du château. L'alouette ne chantait plus encore ; le soleil tout au fond de l'horizon n'éclairait que le point le plus élevé de chaque objet, la couronne des arbres, la tête des statues, le sommet des obélisques ; c'était l'heure de la beauté, celle où l'on ne voit que ce qu'il y a de plus beau en toute chose, le front où se peint toute pensée et tout grand air.

Une fenêtre du rez-de-chaussée était déjà ouverte, mais un rideau de soie blanche la voilait ; au moment où William passait, le vent du matin souleva ce léger tissu, et le jeune homme, vit Elisabeth en déshabillé, arrangeant ses cheveux devant une toilette ; elle aperçut Shakspeare en très peu de temps et ouvrit tout à fait le rideau. C'était une invitation d'approcher.

— Je suis bien aise de vous voir seul avant votre départ, sir William, dit-elle, car j'ai une recommandation à vous faire.

— Elle s'accouda sur la fenêtre et parut disposée à commencer l'entretien. — Vous ainsi à travers cette croisée antique, aux enroulements de riches sculptures, elle semblait une de ces délicates figures de vierge qu'on place dans de larges cadres, massifs d'ornemens.

William, les bras croisés, la regardait avec délice. C'était la première fois qu'il se trouvait seul avec elle, et chez elle, car si la croisée mettait assez d'intervalle entre eux pour satisfaire la réserve de la jeune fille, il pouvait cependant voir dans l'intérieur sa toilette, ses voiles, ses robes éparpillées, son alcôve entrouverte, et pénétrer réellement dans cette chambre consacrée. Il n'eut pas le temps d'analyser d'où lui venait son bonheur, mais il sentit seulement qu'il ne donnerait pas cette minute pour des siècles d'existence.

— Oui, dit-elle, en mesurant du regard toute l'étendue du bonheur que la moindre faveur d'elle donnait à cet homme, vous m'avez promis de dédier vous drames de *Richard II* et de *Richard III* à mon auguste marraine, la reine Elisabeth, et j'ai le droit d'exiger que vous ne différiez pas ce juste hommage.

— William avait autrefois juré sur le livre de Dieu au puritan dont il avait embrassé la foi de ne jamais servir de son bras ni de sa pensée la reine ennemie du grand seigneur, de ne jamais lui prêter foi et hommage... Mais qu'importaient ces serments d'une existence linéaire et obliquée ! ils n'avaient pas le droit de venir troubler la douceur de ce moment.

— Le nom de la reine Elisabeth paraîtra au frontispice de mes ouvrages puisque vous le voulez, madame, répondit-il. Mais que peut faire à cette grande souveraine le tribut d'une poésie dont la renommée est encore si nouvelle et si mal assurée.

— Qu'importe ! si ce peu de jours renferme autant de succès qu'une longue carrière.

— Vous le voyez, Elisabeth, ce jour qui se lève, et jette déjà à la cime des arbres cette poussière d'or qui précède des rayons, annonce d'être bien beau, cependant le premier vent venu peut le couvrir de nuées et d'orages. Le cours de la vie est plus incertain encore.

— Qui pourrait troubler celle du poète déjà appuyé de la faveur souveraine, aimé de la nation ?

— Autant que détesté des grands.
— Vous vous trompez, Shakspeare, nos seigneurs honorent votre talent.

— Ils me font l'honneur de me haïr et la grâce d'être jaloux de moi; ils ne pardonnent pas à un homme sorti de l'obscurité d'élever un grand cœur étranger auprès de la leur; ils envient secrètement une illustration jeune et vivante, eux, qui se parent d'un nom qu'on leur a transmis, de titres gagnés par leurs pères, d'armoiries consacrées par ceux qui dorment dans le tombeau.

— Pourquoi n'hériteraient-ils pas de la gloire de leurs aïeux ?
— La gloire, récompense du courage, de la loyauté, des beaux faits d'armes, peut-elle passer d'une génération à l'autre comme un bien de famille, comme un diamant ou une coupe d'or ? La gloire est aussi intimement à celui qui la possède que la vertu; et qui a jamais pensé à adorer et prier un homme parce que son père était un saint ?

— Les nobles d'Angleterre doivent porter dignement le nom de ceux dont ils sont descendus.

— Oh! oui, bien descendus! Leurs aïeux faisaient la guerre aux ennemis de l'état, eux, ils la tournent contre un pauvre poète.

— Vous êtes injuste, William; lord Raleigh, par exemple, goûte fort vos vers, et en conserve quelques uns dans sa mémoire.

— Parce qu'il les a entendus dans la bouche de la reine, où ils ont pris de la valeur pour le courtois, et parce qu'en disant ces choses flatteuses de moi dans la maison de votre père, dont la bonté à mon égard est bien connue, les adulations qu'il adressait au poète se reportaient à ceux qui l'ont choisi pour leur humble vassal.

— Vous savez que mon père et moi nous traitons en égal l'ami de Henri et l'écrivain distingué.

— Madame, les voyageurs partis des deux pôles, et qui ont entre eux les montagnes et les mers, sont bien long-temps avant de se rejoindre; mais ceux qui partent des deux confins de la société, combien plus de chemin et d'obstacles encore les séparent, combien plus de temps encore leur faut-il avant de se donner la main!

— Il me semble pourtant, dit-elle en souriant, que ceux qu'on voit assis à la même table et au même foyer sont venus à bout de se rejoindre.

— Non, il y a là encore un intervalle immense. Vous pensez, vous grands du monde, que lorsque vous avez donné une place dans votre salon au fils du peuple, il doit être satisfait; mais que cela est peu de chose pour celui qui voudrait voir l'égalité s'étendre jusqu'au cœur.

Ces derniers mots étaient le cri profond et douloureux de l'âme; l'aveu de la passion, cet aveu imposant et solennel précurseur des tempêtes, s'était exhalé avec eux. Shakspeare pâlit sous l'impression trop violente de ce moment, un léger tremblement parcourut son corps, il s'appuya contre le cintre de la croisée... mais il sentit que maintenant il pouvait parler haut des angoisses de son cœur.

— Oh! si vous saviez Elisabeth, quels tourmens me font endurer tous ces vains signes des distances sociales qui vous séparent de moi? Dans un moment d'adoration où mon âme est toute recueillie dans l'amour, j'entends soudain passer à mon oreille ce titre de *comtesse* qu'on vous donne, j'aperçois les armoiries de votre voiture, la livrée de vos gens, mes yeux sont frappés de la couleur éclatante de vos vêtements, de l'hermine qui les borde, de ces marques distinctives qu'il vous appartient de porter! Ce sont autant d'armes qui me repoussent loin de vous, qui me rejettent, le cœur meurtri et déchiré, dans mon obscure sphère. En vain du fond de cet abîme je tends les bras vers vous, je vous revois entouré de ces signes odieux de votre grandeur; je vous revois... tenez! tenez! que vous êtes encore en ce moment même, dans le cintre de cette croisée, toute sculptée des attributs, des armes de votre famille et portant au sommet son antique écusson... cet écusson est de pierres, c'est un roc immuable, éternel, dont les siècles augmentent la force au lieu de la briser... et quand je les regarde, il me semble que tous ces signes héréditaires et mystérieux forment pour moi le mot *jamais*.

Il regarda Elisabeth et dit encore en tressaillant :

— Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que ce mot *jamais*, par lequel l'orgueil nobiliaire me repousse, ce mot de réprobation éternelle, qui ne devrait être gravé que sur la pierre vieillie, sur l'airain rouillé, il me semble aussi le voir écrit sur votre front... J'ai cru parfois que je vous haïssais.

Elisabeth pâlit et sa tête se pencha sur sa poitrine. Elle était tremblante et plié dans la violence de la passion qui se révélait à elle, comme la plante trop faible pour le vent de l'orage.

— Aussi, dit William, si vous pouviez voir au fond de cette vie que vous croyez si prospère, elle vous ferait pitié. Quand mon nom est proclamé en triomphe, je n'en sens aucune joie, ce n'est pas là ce que je désire; quand le salaire de mes travaux arrive et abonde, rien ne m'est plus indifférent, il n'y a là aucune consolation pour mes peines; quand les hommes supérieurs, dans une douce sympathie pour mes œuvres, viennent me tendre la main, je la reçois froidement. Le seul bien que j'envie, que j'appelle de toutes les puissances de mon âme, et qui reste toujours loin de moi, me rend insensible à tout autre succès. Il y a même de l'amertume dans ces faveurs du sort qui, sans être désirés, vous arrivent ainsi d'elles-mêmes, tandis qu'on est dévoré d'une autre ambition où tout est froissement et désespoir... Elisabeth, chaque fois qu'un triomphe semble récompenser mes travaux, vous pouvez chercher une larme dans mes yeux.

— Pauvre William!

— Si vous saviez seulement combien je vous aime, ce serait une consolation pour moi, car le savoir, ce serait y penser quelquefois; alors, quand votre souvenir se porterait sur moi, vous me verriez dans l'éloignement tourmenté de toutes les peines qui m'accablent, et je souffrirais moins sous vos regards.

Un rideau de peupliers déroulé le long de la façade cachait les premiers épanchemens de cet amour si profond et si grand même aux rayons du jour qui se levait. Elisabeth, assise sur l'appui de la croisée, laissait pendre languissamment une de ses mains en dehors. William s'agenouilla et posa son front ardent sur cette main.

— Du moins laissez-moi vous aimer, dit-il, laissez-moi ce mélancolique bonheur, cette triste moitié de l'existence; l'autre est bien assez cruelle, je n'y trouve que votre indifférence!...

— A chacun ses peines! dit Elisabeth, comme faisant un triste retour sur elle-même.

— Oh! ne parlez pas de ces peines légères et sans nom, de ces faibles nuages qui passent dans votre vie radieuse; n'en parlez pas devant celui qui vous aime et ne vous possèdera jamais... qui tremble à toute minute de vous voir appartenir à un autre.

William exalté, déhant, pria cette femme à genoux comme un prié Dieu.

— Elisabeth! s'écria-t-il, ayez pitié de cette pauvre âme malade qui en ce moment souffre et gémit devant vous! Je sais que bientôt il faudra vous voir plus séparée de moi encore par le mariage qui vous attend, mais ne me dites pas... ne me dites jamais d'avance quel sera le moment de cet affreux sacrifice.

— Et le sais-je moi-même! murmura-t-elle avec un accent d'amertume concentré.

En ce moment, un anneau qui tenait peu au doigt d'Elisabeth glissa dans la main de William.

— Oh! laissez-moi cet anneau, dit-il avec un frémissement d'amour. Vous n'avez rien à me reprocher, rien à vous reprocher à vous-même; je ne l'ai pas ravi, vous ne me l'avez pas donné... Laissez-le là, sur mon cœur, et promettez-moi que tant qu'il y sera vous ne donnerez ni votre main ni votre amour à un autre... Je vous jure en retour de vous le rendre... dès que vous le demanderez.

Il releva son visage ardent de toutes les lueurs de la passion, et sur lequel coulait lentement une larme.

La fenêtre était vide, le rideau était retombé, mais l'anneau était resté entre ses mains.

Quelques instans après, on était réuni pour le déjeuner. William, isolé dans son bonheur, ne voyait, n'entendait rien de ce qui se passait. Un incident qui ne devait avoir aucune importance pour lui le réveilla cependant tout à fait de cette rêverie.

L'écuyer de lord Clarisson, arrivant de Londres à toute bride, remit des lettres de la reine à son maître et à miss Southampton; le messager de la cour avait recommandé que la missive envoyée au baron lui fût portée de suite, et, quant à la lettre destinée à Elisabeth, Minuit, passant à son départ à l'hôtel Southampton, où elle venait d'arriver, s'était chargé de la remettre à son adresse.

La main de la jeune miss tremblait en ouvrant le pli de ce papier; mais à la lecture des lignes tracées par son auguste maître, une vive lueur de joie éclaira son visage; lord Clarisson, au contraire, en prenant connaissance de celles qui lui étaient adressées, laissa paraître, malgré lui, quelque chose de la surprise et de la peine qu'elles lui causaient.

Le comte, accoutumé à ses secrètes relations qui régnaient quelquefois entre sa fille et la reine, ne fit aucune question à Elisabeth sur les nouvelles qu'elle venait de recevoir; mais il témoigna à lord Clarisson, dont il remarqua la tristesse, combien il s'étonnait qu'il pût y avoir quelque chose de pénible pour lui dans le message d'une souveraine qui lui accordait une haute faveur.

— Les faveurs royales, dit le baron, nous prennent dans le repos d'une douce existence et nous laissent presque toujours dans la disgrâce, c'est-à-dire beaucoup plus bas que le point d'où nous sommes partis: c'est donc un bienfait dont j'éprouve toujours, je l'avoue, une grande terreur.

IX.

Shakspeare, sous la puissance de ses souvenirs passionnés qui brûlent le cœur et abanquissent toutes les forces de l'être, revenait à Londres au pas de son cheval par une route bordée de frênes et de peupliers, et longeant le cours d'une petite rivière. A côté de lui, Peter murmurait doucement dans les roseaux, et ses pensées vagues et plaintives murmuraient dans son âme.

Peu après son départ, il aperçut Minuit que lord Clarisson renvoyait à Londres, et qui, monté sur un cheval noir, cheminait dans l'ombre que projetaient les arbres sur la partie latérale de la route.

Au milieu de cette campagne, à l'aspect paisible et pur, aux émanations toutes bienfaisantes, ce petit être hideux, qui passait derrière les chênes, était bien comme un serpent caché dans les feuilles; sa vue produisit, comme cela arrivait toujours, une impression pénible sur William. Cependant, comme ce valet par ses adhérences secrètes avec miss Southampton et ses messages auprès d'Arielle, semblait toucher à tous ses sentimens les plus chers, il désirait vaguement lui parler; profitant de l'occasion qui se présentait, il passa dans la partie de la route où cheminait Minuit.

— Je croyais que votre réverie vous empêcherait de me voir, sir Shakspeare, dit l'écuyer de lord Clarisson ; car vos pensées sont aussi profondes que douces en ce moment, quoique mêlées encore de bien des troubles.

William fut aussi surpris que douloureusement frappé de voir les secrets de son âme ainsi connus de cet homme, qui lui avait montré une haine instinctive et toujours prête à se traduire en acte de méchanceté.

— Je présume que mes pensées ne sont pas écrites sur mon visage, répondit-il sèchement, et que vous vivez à une assez grande distance de moi pour ne pouvoir être instruit de ce qui m'occupe et de ce qui peut m'échouer de peine ou de plaisir dans le présent.

— Dans le présent et dans l'avenir, s'il plût à votre seigneurie. Car je puis vous dire que l'espérance vous sourit aujourd'hui, qu'un moment de bonheur, du bonheur le plus grand que vous ayez jamais connu vient de vous être donné, mais qu'il doit être aussi rapide qu'éblouissant, et que vous êtes destiné à le payer par bien des peines.

William frissonna au fond de l'âme ; mais sa figure ne montra qu'un dédaigneux sourire.

— Voici une pauvre prophétie, dit-il, car on peut en dire autant à tous les hommes heureux.

— A vous plus qu'à tout autre, seigneur William. Trop de douceurs vous ont été versées. Poète obscur encore il y a quelques années, et maintenant couvert de couronnes, pour compenser toutes ces joies, il fallait répandre dans votre sein autant de gouttes d'amertume, et, à cet effet, le sort a choisi l'amour : c'est un poison duquel il fait tout ce qu'il veut, et qui aura pour vous des tortures nouvelles, étranges, dont votre front conservera long-temps la pâleur.

— Avez-vous encore d'autres choses agréables à me prédire ?

— Oui, sir William, je puis vous annoncer qu'à votre fortune d'écrivain, envie de tous vos camarades et de ceux qui viendront après vous, sera attachée une misère intérieure qui vous la fera durement payer. Vous regarderez toujours avec un œil d'envie le monde des grands dans lequel votre naissance vous empêche d'arriver ; vous douteriez au fond de l'âme de votre grandeur, à vous, pour ambitionner secrètement celle que vous avez l'air de mépriser ; vous vous direz souvent que la carrière d'artiste est couverte d'une belle poussière dorée, mais que la terre en est stérile.

Ces sentiments existaient en effet dans Shakspeare, ses aiguillons de l'envie et de l'ambition impuissante, il les avait sentis, mais sans jamais vouloir se l'avouer à lui-même ; il tressaillit et regarda avec une espèce de terreur et de colère celui qui connaissait les mystères de sa vie intérieure mieux que lui.

— Ce n'est pas tout, continua le prophète de malheur ; ce qu'il y a encore de plaisirs et de bons momens dans la vie que vous menez vous en serez plus vite rassasié qu'un autre. Cette joie orgueilleuse d'être applaudi, admiré, cette ivresse qui monte au cerveau à mesure qu'on se sent devenir un grand homme, avec votre nature mobile, vos impressions ardentes mais passagères, vous les aurez bien vite consumées ; il ne vous restera bientôt plus que ce tas de cendre qu'on nomme la *satieté*, et sur lequel on tombe anéanti. Vous sortirez bien jeune du théâtre, du monde et de la vie.

— Ami, combien te faut-il pour ce bel horoscope ?

— S'il était beau je ne l'aurais pas tiré.

Minuit prononça ces derniers mots avec ce sourire méchant, et triste à la fois que William avait déjà remarqué en lui à leur première rencontre dans la forêt. L'empreinte surnaturelle que portait le caractère odieux de cet homme faisait qu'après de lui la répulsion cédait parfois à la curiosité ; Shakspeare lui dit simplement et sans amertume :

— Minuit, tu m'as promis autrefois, je m'en souviens, de me dire un jour d'où te venait cette haine pour l'espèce humaine.

— Regardez-moi et vous le saurez. Difforme de corps, composé de toutes les laideurs, n'étant aux yeux de tous qu'un objet de dégoût et d'effroi, je ne pouvais tenir aux hommes par aucun lien d'amour, goûter parmi eux aucune joie pour n'en pas demeurer isolé, il a bien fallu m'y attacher par le sentiment de la haine et les douceurs de la vengeance.

— La laideur physique n'exclut pas de la société ; les mauvais penchans sont reformés par l'éducation.

— Venu au monde dans une nuit d'hiver, marqué des traits hideux et des pieds fourchus qu'on suppose aux monstres des enfers, exposé au bord d'une citerne...

— Quoi, cet enfant dont l'approche a dit-on empoisonné la citerne de Stratford maintenant corrompue et abandonnée !...

— C'était moi.

— Tu naquis si près de la maison de mes parens !

— Oui ! *bien près*, dit Minuit, en appuyant sur ce mot, et en regardant William d'une manière étrange. On crut qu'un démon m'avait enlevé. Ce fut une mendiant qui en passant dans l'ombre me mit dans son tablier, parce qu'il lui fallait un enfant à poser devant elle lorsqu'elle s'étendait sur la route poudreuse, paraissant prête à mourir de faim et appelant ainsi la pitié des passans. Je fus l'enseigne de cette boutique où elle vendait l'aspect de sa misère pour quelques oboles. Quand les forces me vinrent, je demandai à garder les troupeaux dans les champs du Warwickshire, j'implorai la grâce de passer toute la journée avec les animaux pour rentrer le soir parmi les créatures humaines ; mais lorsque je me présentais au seuil de quelque porte, on me donnait un morceau de pain et on me battait pour que je sortisse de la cabane, où ma vue fai-

sait peur, et où on croyait que ma présence porterait malheur. A l'âge de dix-huit ans je n'avais pas encore couché sous l'abri d'un toit...

Shakspeare laissa tomber sur celui qui parlait ainsi un regard de pitié.

— Vous vous trouviez bien malheureux dans la maison de votre père, sir William ; et cependant on était fier de vous, on vous admirait en secret, on vous aimait ! Ces labeurs pénibles qu'on vous imposait, c'était pour votre bien, pour vous voir arriver à la fortune par le travail ; c'était encore un principe d'amour qui guidait vos parens dans la sévérité qu'ils déployaient envers vous... Oh ! combien je vous enviais dans les tristes jours de votre enfance !...

William était toujours plus étonné que cet homme connût aussi bien sa vie... mais en ce moment Minuit faisait peser sur lui un regard dont il ressentait une souffrance étrange.

— Pourrais-tu, dit-il à son compagnon de voyage.

— Réduit à la vie sauvage, je voulais au moins en avoir les privilèges, la liberté. J'allai me cacher dans la forêt de Worcester. J'habitai au milieu des bêtes fauves qui étaient aussi laides et aussi pauvres que moi, faisant la guerre aux hommes qui étaient plus riches et plus beaux. Je volais les passans ; j'allais acheter mon pain dans le bourg le plus voisin, et je revenais me blottir pour le manger à la place où je l'avais gagné ; au pied d'un chêne sombre, au milieu des serpens qui se jouaient dans les racines, au bord des mares d'eau noire et limonneuse. Je vécus de cette vie pendant long-temps ; faisant la guerre aux riches voyageurs... guerre légitime, puisque tous ceux qui étaient pourvus de trop d'attraits et de fortune les avaient volés au pauvre monstre dénué de tout. Je me nourrissais, je me vêtissais ainsi ; pressé par la faim, je prenais la bourse du voyageur *anuité*, pressé par le froid, je prenais son pourpoint et son manteau... Mais en même temps l'heure était venue pour lui où il n'avait plus besoin de rien.

— Misérable !

— La mendiant qui m'a emporté du bord de la citerne m'a appelé Minuit, du nom de l'heure à laquelle j'étais né. Je n'ai jamais eu d'autre baptême, mais celui-là me suivait.

Minuit est le point le plus éloigné du jour, minuit est l'heure néfaste où arrivent le vol, le meurtre, les spectres de l'autre monde. Et moi j'étais le point le plus éloigné de la beauté, de la bonté, de la vertu, de tout ce qui est le plus beau jour de la terre ; j'étais la nuit sombre, dans laquelle pouvaient venir habiter à l'aise les pensées criminelles et l'esprit infernal.

— Et vous vous êtes servi de votre nom pour justifier vos œuvres ?

— Mes œuvres n'ont pas besoin de justification, puisque je n'ai pas eu le choix. O vous qui êtes Shakspeare, le grand peintre du cœur humain, vous savez bien des choses de ce qui s'y passe ; mais vous ne saurez jamais ce que c'est que de voir tous les regards se détourner avec dégoût à votre approche. Peut-être, si on avait voulu seulement me confier un troupeau de chèvres à garder, aurais-je pensé à être utile ; peut-être, si un enfant eût voulu se laisser embrasser par moi, aurais-je pensé à aimer. Mais rien de cela ne m'a été donné. Que voulez-vous que je fisse ? Il faut bien agir cependant quand on a faim, quand on est nu, quand on a de bons bras nerveux qui ne demandent qu'à s'exercer ; il faut bien sentir quelque chose quand on a comme un autre des instincts d'amour et de haine dans sa poitrine. Ne pouvant créer, j'ai détruit ; ne pouvant être le frère d'aucun homme, je suis devenu l'ennemi de tous.

— J'ai vu des traces de tes crimes.

— La justice s'en est aperçue, trop tard pour eux, trop tôt pour moi. Elle a fait graver dans la paume de mes mains les deux lettres qui veulent dire *voleur*, *meurtrier*. Un peu plus tard, quand cette condamnation a été à peu près oubliée, mais que je passais toujours pour un être dangereux dans la forêt, on m'a nommé garde-chasse dans le même lieu, parce que tout gouvernement a toujours des places pour qui l'éraint, des récompenses pour ceux qui se révoltent contre lui. Ensuite lord Clarisson m'a pris à son service par les raisons qu'il vous a dites lui-même, parce que je sais bien choisir le gibier et faire brûler l'eau-de-vie ; ces motifs lui font supporter ma vue sans trop de dégoût. Depuis dix ans que je vis dans le grand monde, mon esprit s'est façonné ; cette lièvre a donné à ma laideur une trinite de grotesque qui en atténue l'horreur. Le cal de la peau a tout à fait effacé les lettres écrites par le bourreau... Mais, n'importe, dans ces mains, le feu du fer rouge qui a gravé *vol* et *meurtre* brûle toujours, et les fait tendre sans cesse vers la bourse ou la vie.

En ce moment les yeux de Minuit flamboyaient, et on eût dit que le souffle de ces noires et horribles paroles, en sortant de sa bouche, assombrissait encore son visage.

— Mais, malheureux ! s'écria Shakspeare, ne crains-tu pas qu'en m'avonnant les mauvais desseins avec cette arrogance de scélératesse, je ne saisisse la première occasion de les dévoiler ou de t'en punir moi-même ?

— Vous ne le ferez pas en ce moment, parce qu'un grand intérêt de cœur vous agit trop vivement pour que vous puissiez vous laisser éblouir ailleurs... Plus tard peut-être c'est vers moi que se tournera la tempête de votre âme... Mais alors si vous me portez un coup mortel... vous en souffrirez plus que moi.

— Eh ne crains-tu donc rien de Dieu !

— Non ; car chaque être suit la loi de sa nature : bon, quand il est aimé, quand il est heureux ; méchant pour les autres, quand les autres le détestent. Le lié répand son parfum, le chardon darde ses épines ;

voilà le dernier mot de ma destinée... et celui de notre entretien. Adieu, messire.

- Réponds encore une fois : pourquoi me hais-tu plus que les autres ?
- Parce que je vous envie.
- Et pourquoi ?
- Parce que vous aurez beaucoup de chagrins d'amour. Adieu.

Et il lança son cheval noir, qui l'emmena avec une rapidité surnaturelle et le fit disparaître en une minute aux yeux de Shakspeare.

X.

Elisabeth était la plus belle âme que Dieu eût créée, ou la femme la plus froide et la plus vaine qui se pût trouver au monde. Si elle aimait réellement Shakspeare et renonçait pour lui aux préjugés de son éducation, c'était un héroïsme de sentiment admirable, et elle méritait la couronne des saintes qui se sont sauvées par l'amour. Si elle se montrait ainsi affectueuse pour le poète, et allait jusqu'à des faveurs capables de faire naître en lui de folles espérances par une simple pitié pour sa situation inférieure dans le monde et pour le couvrir de sa haute protection, c'était une intelligence complète de la dignité personnelle, c'était l'orgueil le plus aveugle, la bonté la plus détestable.

Telles étaient les pensées qui avaient bien vite repris leur place dans l'esprit de Shakspeare, dès que Minuit l'avait laissé seul, qui s'agitaient en lui, qui revenaient sous toutes les formes, tandis que les arbres de la route glissaient rapidement à ses côtés.

Il pensait encore, et avec les atteinies d'un poignant désespoir, qu'en donnant à sa situation nouvelle l'aspect le plus favorable, il ne lui servirait à rien d'être aimé d'Elisabeth, si ce n'est à souffrir davantage ; car cette jeune fille devait, selon toutes les lois de la terre, trouver dans son avenir fortune, puissance, dignité, elle était fiancée à la grandeur, et lui !...

Lui, il apercevait déjà, au fond d'une rue étroite et basse, le toit délabré de sa chétive demeure.

Les jours suivants ramènèrent à Londres les hôtes du château de Burgall ; mais Shakspeare, qui ne put apercevoir Elisabeth dans les visites qu'il fit à son père, demeura plongé dans les mêmes troubles d'esprit.

Un jour qu'il venait de l'hôtel de Southampton, plus agité que jamais, il vit en rentrant Arielle au fond du jardin. Elle cueillait dans un petit panier passé à son bras, les groseilles et les framboises de ses arbutus, pour le dessert de William, et chantait en s'interrompant quelquefois pour rire à ses pensées.

Shakspeare, après avoir fraternellement serré sa main et goûté aux fruits de sa corbeille, lui demanda le sujet de sa gaieté solitaire.

— Elle le fit assicor à ses côtés sur un banc de gazon.

— Voici, dit-elle en lui tendant une lettre, ce que j'ai trouvé un instant après votre départ, sur la pierre de la fontaine : lisez.

Il ouvrit un papier parfumé, dont le sceau portait de riches armoiries, et y lut les lignes suivantes :

« A la comédienne Arielle le baron Clarissou.

« Mon enfant, les grandeurs au milieu desquelles je vis depuis mon enfance m'ont dégoûté des grandeurs, et je suis trop riche pour connaître l'ambition des richesses. Je crois donc que, dans une position comme la mienne, le plus sage est de ne songer qu'à se procurer le bonheur spécial que la nature crée pour chacun de nous ; et ce bonheur, pour moi, c'est vous. Ne pouvant vous avoir pour maîtresse, d'abord parce que vous ne le voulez pas, ensuite parce que ce ne serait qu'une possession passagère, et que je veux m'assurer la vôtre pour toujours, j'ai résolu de vous prendre pour femme. J'ai passé en Amérique, sur les bords de l'Albany, les meilleurs années de ma vie ; je crois qu'en réunissant la femme que je préfère à l'horizon qui me convient le mieux, j'aurai trouvé une paisible et longue félicité. Ainsi c'est dans le Nouveau-Monde que nous irons tous deux, si vous le voulez, dépenser la large fortune que le sort m'a dévolue, et vivre pour jouir. Je me soucie peu d'être taxé de folie par le monde, puisque l'opinion de ce monde ne peut m'ôter ni un jour de plaisir, ni une nuit de repos. Je viens donc vous offrir simplement et franchement la main et la fortune de

» Charles LOWELL, baron de CLARISSOU. »

Shakspeare tint long-temps cette lettre en silence ; il était oppressé, immobile, une pensée subite l'avait frappé.

— Eh bien, Arielle, dit-il enfin, que prétendez-vous faire ?

Le rire de la jeune fille cessa sous une impression glacée et elle le regarda fixement.

— Oui, reprit-il d'une voix entrecoupée, voilà une fortune brillante qui s'offre à vous, et il est permis d'apprécier la fortune quand on n'a d'autre perspective qu'elle, ou la misère.

Et encouragé par le silence d'Arielle, il ajouta :

— Nous autres artistes, il semble que nous ne devions vivre que dans la jeunesse : l'imagination, la grâce d'esprit, la fraîcheur de pensée, toutes les séductions de l'art sont inhérentes à l'éclat des yeux, aux roses de la bouche, aux ondes de la chevelure, à l'élégance de la taille ; quand tout cela est passé il n'y a plus de poète, plus de comédien ; on ne sait où vont errer leurs restes oubliés. Les riches, les puissans, au contraire, vivent jusqu'à la fin de leurs jours... Et la vieillesse est longue, cela vaut la peine d'y penser.

Arielle était frappée de stupeur ; sa figure avait exprimé d'abord l'étonnement, puis la colère. En ce moment elle sentit des sanglots remplir sa poitrine, et ne voulant pas pleurer devant celui qui lui parlait ainsi,

elle cacha son visage dans ses mains, s'élança sur l'escalier et gagna sa chambre.

William demeura seul se mit à marcher à grands pas dans une agitation extrême. Depuis un instant une espérance était entrée dans son âme... Mais une espérance coupable et pleine de trouble, un désir brûlant mêlé de remords ; sa joie cruelle ressemblait au désespoir. Si Arielle consentait à épouser lord Clarissou et s'éloignait avec lui, Elisabeth redeviendrait libre et ne formerait peut-être pas d'autres nœuds. Il avait tant souffert de la présence du baron auprès d'elle ! de cette union projetée entre eux, de ces aiguillons incessans de jalousie qui le faisaient mourir lentement, qu'à l'aspect d'un événement prêt à changer le cours des choses, il ne vit que la fin de ses angoisses, il ne vit qu'Elisabeth dégagée de ses liens et peut-être jetée dans ses bras par l'amour ou le dépit.

Mais à présent il sentait à quel prix son désir serait satisfait, et tout ce qu'il y avait d'affreux à immoler ainsi Arielle aux intérêts de sa passion. Il errait dans les sentiers du jardin, assailli de mouvemens contradictoires ; il cherchait dans les raisons spéculatives pour justifier sa trahison. Il se disait qu'Arielle ne devait pas sacrifier à l'un de ces jeunes amours, qui bientôt finissent dans les larmes, une existence entière de repos et de bonheur... De bonheur ! en disant ce mot en lui-même ses yeux se portèrent sur la petite maison de la comédienne, à la façade dorée par les rayons du soleil, aux vitraux peints de gracieuses images, aux balcons formés de pampres verdoyans dans lesquels chantaient les oiseaux ; puis ses yeux se tournèrent sur le grand hôtel Clarissou, masse de pierres sombres, orgueilleusement triste, entouré de mousse et de silence...

Et il comprit la fausseté des subterfuges qu'il employait envers lui-même.

Mais soudain la fièvre de l'amour se réveillait, et il se retrouvait aux genoux d'Elisabeth. Ne l'avait-il pas aimée avant de la connaître ! n'avait-il pas été jaloux d'avance de celui qui viendrait la lui enlever ! Il se demandait si devant une passion si grande, que Dieu lui-même avait mise dans son sein, puisqu'il ne pouvait l'en arracher, il ne fallait pas fatalement sacrifier tout le reste, et oublier ensuite ce qu'il aurait sacrifié !...

En ce moment, il vit le petit panier plein de fruits qu'Arielle, en son absence, avait cueillis pour lui.

— T'oublies-tu donc créature, s'écria-t-il ; toi qui penses toujours à moi, qui ne vis que pour moi ! qui sais répandre des douceurs sur les moindres instans de la journée, des grâces touchantes sur les plus petites choses, comme des consolations suprêmes sur les douleurs et les fièvres de l'âme ! toi qui exerces à chaque instant cette immense bienfaisance de l'amour près de laquelle toutes les autres ne sont rien. Moi, en retour, j'ai voulu te perdre ; pour me déhvier de cette jalousie qui me dévore, j'ai voulu que cette chaîne, qui me fait horreur pour Elisabeth, retombe sur toi ; sur toi, faible enfant, dont elle briserait la douce humeur, la gaieté, la confiante jeunesse, le libre et paisible bonheur... oh ! pardonne ! pardonne.

William pressait sa tête brûlante de ses mains, puis s'éloignait ses cheveux de son front pour que le grand air vint le rafraîchir et en chasser, s'il se pouvait, les fiévreuses pensées ; il regardait fixement chaque brin d'herbe ; il eût voulu se reposer, s'assoupir un moment dans l'oubli... mais chaque battement de son cœur ramenait l'image d'Elisabeth ou d'Arielle.

Pour en finir avec ces troubles cruels, il s'élança dans la maison et monta à la chambre de la jeune artiste.

Elle avait la tête penchée sur un rôle qu'elle feignait de lire et n'en détourna pas les yeux à l'entrée de William.

Il tenait encore la lettre de lord Clarissou entre les mains.

— Arielle, dit-il avec résolution, il faut répondre à cette lettre.

Elle la prit et la déchira en mille pièces.

Puis rougissant, pleurant, frappant du pied, il fallut qu'elle laissât enfin s'exhaler son indignation :

— Vous avez une idée affreuse de moi, William, s'écria-t-elle. Vous croyez qu'à la première offre de fortune qui m'est faite je vais mesurer tous les intérêts de mon cœur aux livres sterling que je pourrai recevoir chaque année, et me hâter de choisir les dernières, pour assurer le repos de cette vieillesse dont vous me parlez galamment tout à l'heure, comme si elle eût été à deux pas de moi... Je vous dois tout, William, la vie, le bonheur, l'amour enfin, qu'avant de vous connaître j'avais toujours rêvé en vain ; c'est près de vous que j'ai puisé ce talent dont on me glorifie ; vous m'avez donné la chaleur du cœur et la lumière de l'esprit ; tout s'est animé autour de moi sous le charme de votre présence. — d'une obscure enfant, vous avez fait une femme heureuse et fière : mes heures s'écoulaient froides et vides, vous avez donné à chacune d'elle un intérêt puissant ; ma maison n'était qu'une pauvre cabane, vous en avez fait un coin du ciel !... et cependant vous doutez de mon amour... Oh ! bien plus que cela, vous semblez ne pas savoir seulement que je vous aime.

La pauvre enfant en voyant le saisissement et le trouble violent peints sur les traits de William, les avait attribués à la crainte qu'il éprouvait de la voir céder à l'attrait des grandeurs. Elle pensait qu'il avait douté d'elle et souffert en amant ; elle l'accusait seulement de jalousie, de ce défaut si précieux dans ce qu'on aime...

Une femme a toujours plus qu'elle ne pense à pardonner à son amant, même au meilleur.

Ses larmes coulaient encore : mais, comme l'amour ne s'oublie jamais

lui-même elle alla s'appuyer pour pleurer plus doucement sur l'épaulé de William qui, triste, accablé, s'était jete sur un canapé. Il l'entoura de son bras, et la regarda avec tendresse.

Elle n'avait au matin qu'une légère robe de toile qui laissait son buste et ses bras demi-nus; c'était ce qui la parait le plus, car ni brocarts, ni dentelles, n'auraient valu une partie de ses formes ravissantes qui se seraient cachées sous leur voile; une larme brillait encore à ses cils laissés sous ses cheveux mouillés de pleurs se lissaient sur ses joues, dont le contour ovale, la carnation transparente étaient admirablement encadrés par cette ligne noire et onduleuse.

— Voilà donc ce qu'il est de nous! disait William en la regardant; quand notre cœur vide attend et appelle l'amour, il nous semble que si une femme seulement nous était donnée nous serions heureux à jamais; et quand une creature parfaite, une femme belle d'âme et de visage comme celle qui repose en ce moment sur mon sein nous livre ses trésors de tendresse inépuisable, nous désirons, nous cherchons encore ailleurs un bonheur impossible... O mon Arielle que j'ai été bizarre et cruel envers toi!

— Une fleur, quand elle est tout près de nos yeux, peut nous voiler tout l'horizon; ainsi la jeune Arielle, en ce moment, déroba à William tout le reste du monde. Il appuya à son tour sa tête sur celle de la jeune femme; son cœur se fonda de tendresse; il jura d'être désormais tout à elle, et dans l'enthousiasme avec lequel il prononça ce serment intérieur une larme vint aussi à sa paupière. Arielle la sentit couler sur son front, et releva la tête radieuse et consolée.

Pendant plusieurs jours, Shakspeare tint la parole qu'il s'était donné à lui-même; apportant toute la propreté de son âme dans l'amour, il consacrait toutes ses pensées à Arielle, et évitait l'approche de l'hôtel Southampton.

Une fois seulement sa résolution fut près de faillir; Henri qu'il voyait au théâtre et dans les promenades publiques, lui dit que sa sœur semblait depuis quelques temps atteinte de sombres accès de tristesse, et montrait une humeur bizarre et irascible. Il tressaillit, le démon de l'orgueil lui souffla la pensée que son absence était la cause de l'état d'Elisabeth, qu'elle éprouvait avant d'étonnement que de dépit de ne plus le voir, après l'entretien qu'ils avaient eu au château de Burgall, et ces adieux qui contenaient tant d'espérance!... Mais il repoussa avec courage cette pensée trop séduisante; il se livra avec plus d'ardeur au travail, et prit soin de resserrer lui-même les mille liens que l'amour d'Arielle tissait autour de lui.

XL.

Une après-midi des premiers jours de juillet, Shakspeare travaillait avec ardeur. C'était dans le temps que l'imposante et terrible figure d'Othello venait de se révéler à lui. Arielle, retenue par des répétitions, devait demeurer jusqu'au soir au théâtre de Blackfriars. Le poète était seul, la fièvre de l'inspiration faisant battre ses tempes et courait dans ses veines. La table sur laquelle se courbait sa tête pale était couverte de documents amassés sur les temps et les personnages au milieu desquels vivait sa pensée; livres et manuscrits s'élevaient sous ses yeux; il se mêlait que de tous ces feuilletés qui répétaient tous les mêmes noms et les mêmes événements, il s'élevait une senteur de l'Italie, un arôme de la mer de Venise. Le portrait du guerrier Maure, suspendu au dessus, complétait l'illusion. Shakspeare regardait de temps en temps et puisant et sombre visage, ce front armé de courage, ces lèvres brûlées des souffirs de la jalousie; son cœur battait; il écrivait avec une rapidité dévorante. Il s'identifiait à ce rôle du général plébéien, accablé d'humiliations par les sénateurs, consumé d'un amour inquiet et soupçonneux; il y répandait l'amertume qui était en lui contre ce monde des grands dont il ne pouvait, ainsi qu'Othello, forcer l'entrée avec l'épée victorieuse; il y versait les mille jalousies amoureuses qu'il trouvait toutes vivantes au fond de son âme.

En ce moment, un domestique de l'hôtel Southampton entra; il remit un billet à Shakspeare et se retira.

Cette lettre venait de miss Southampton; c'était la première fois qu'elle écrivait à Shakspeare. Il tressaillit, sa respiration s'arrêta, tout ce qui l'entourait sembla disparaître; cette lettre seule, tremblante dans sa main, se détachait dans l'ombre jetée devant ses yeux... C'était bien l'écriture d'Elisabeth, et c'était bien son nom qu'elle avait tracé! Il le lut vingt fois avant de le croire. Cette faveur, qui aurait dû le combler de joie, lui inspira une sorte de terreur; il sentait que déjà c'en était fait de son repos, de son travail, de cette paix de l'âme qui l'avait arraché quelques jours à sa destinée orageuse; tout son corps était tremblant et froid, le sang avait reflui de son cœur qui battait à coups pressés dans sa poitrine. Mais son saisissement fut bien plus violent quand il ouvrit le papier et lut ces mots:

« Vous disiez, il y a peu de temps encore; *Quand je suis seul à déplorer mon déshonneur, important le ciel par d'inutiles cris, je ne regarde et je maudis mon sort; mais si je vous vois... oh! alors mon cœur s'exalte et adresse à Dieu des actions de grâce* (1). Et cependant vous vous tenez éloigné de ce que vous nommez; *ce jour radieux vers lequel votre âme monte en chantant comme l'Alouette*. Voulez-vous me faire penser que vos sentiments s'en vont en poésie, jetés à tous les vents, et qu'il n'en reste rien en vous?

« Si le dévouement passionné qui étincelle dans vos yeux et murnure sur vos lèvres descend jusqu'à votre cœur, venez ce soir à dix heures. Léonore vous introduira par l'escalier particulier de mon appartement. »

Shakspeare après avoir lu ces lignes sentit que cette nuit devait être mémorable pour lui. C'était de la surprise et de l'effroi qu'il éprouvait plus encore que du bonheur. Elisabeth, qui jusque-là lui avait à peine laissé voir un sentiment de préférence, se hait maintenant à lui d'une manière irrévocable par la démarche la plus hardie pour une fille de son rang et de son caractère. Elle avait accompli les jours de son absence; elle demandait à la voir seul, chez elle, à dix heures, quand l'hôtel serait fermé à tout autre, quand le recueillement du soir régnerait dans son appartement, quand elle aurait dépoillé sa parure pour le deshabillé de la nuit, quand la lampe nocturne veillerait seule auprès de son lit...

Voilà ce que Shakspeare se disait en pressant de ses mains son front brûlant et il demeurait frappé de stupeur. Pour celui qui n'est pas fait au bonheur, ses atentes inattendues et incertaines enient soit presque de la douleur. Cependant la dignité, l'amour, relevèrent bientôt son âme à la hauteur qui lui convenait, et il expliqua ainsi l'étonnante conduite d'Elisabeth.

— Oui, dit-il, cette jeune fille est trop fière pour déguiser aucun de ses sentiments; l'orgueil l'a conduite à la franchise. Elle, qui se croit au dessus de tous, qui pourrait-elle craindre! Autrefois sa beauté, l'éclat de son rang lui semblaient le premier lustre du monde, et elle montrait hautement sa joie de les posséder; aujourd'hui elle a trouvé dans un amour libre, indépendant des préjugés, une grandeur plus digne d'elle, et elle croit devoir en soutenir ouvertement l'honneur. Elle dédaigne la réserve et les déguisements des autres femmes, qui, en cherchant à cacher leur amour, à dérober leur choix, ne s'aperçoivent pas qu'elles rougissent d'elles-mêmes. Elisabeth veut porter tous ses sentiments à visage découvert; elle veut dire à la face du monde qu'elle m'aime, et elle commence par me le dire à moi-même.

Shakspeare, en se répétant ces choses, se livrait tout à coup au délire des plus envivantes illusions; l'idée qu'il venait de concevoir d'Elisabeth la relevait devant lui de tous ses défauts; il était heureux depuis qu'il croyait l'avoir vu s'élever à une véritable hauteur; il respirait plus librement depuis qu'il estimait ainsi celle qu'il adorait; il se prosternait devant son image.

Un cadran solaire était tracé devant sa fenêtre, sur le mur du vieux cloître, il le regardait avec avidité... Un beau soleil éclairait ce jour; la nuit devait être plus belle encore!... Mais la ligne d'ombre ne marquait que six heures, il fallait attendre à dix. La plus grande inquiétude de William fut alors de savoir comment il passerait ces quatre mortelles heures d'attente.

Il revint à son bureau et voulut travailler pour hâter le cours du temps, mais tout était changé; les livres n'offraient plus que des caractères inintelligibles; le silence régnait dans son esprit, l'inspiration, le fantôme lumineux qui visitait tout à l'heure le poète avait fui, la voix qui disait de beaux vers s'était tue.

William passa une partie du temps qu'il ne savait comment consumer à parer sa personne. Il choisit un costume semblable à celui qu'il portait la première fois qu'il s'était présenté à l'hôtel Southampton. Ce velours noir, cette fourrure de martre, ce vêtement sombre, relevé de quelques tresses d'or, de quelques diamans, s'harmoniait parfaitement avec sa figure mélancolique, austère, et relevé aussi des étincelles de l'âme. Il arrangea avec soin et parfuma sa chevelure soyeuse et ses belles mains.

Il calcula vingt fois le temps qu'il lui fallait pour arriver à l'hôtel Southampton, car c'était autant de moins à attendre dans l'immobilité, et enfin à neuf heures et demie il sortit de sa demeure.

Arrivé dans le vestibule de l'hôtel, Shakspeare trouva en effet Léonore, la femme de confiance de miss Southampton, qui, un flambeau à la main, le conduisit par un escalier particulier. Jusque-là William, en proie à un tremblement nerveux, avait eu peine à se soutenir; maintenant il marchait rapidement, sentant à peine sous ses pas les moelleux tapis de l'escalier et des couloirs; il traversa ainsi d'assez longs détours, éclairés seulement par la lumière que portait Léonore. Il ne connaissait point cette partie de l'hôtel; mais lorsqu'il vit la jeune femme de chambre se diriger par une spacieuse galerie vers une porte close d'épaisses draperies de soie, il pensa être arrivé à la chambre à coucher d'Elisabeth.

— C'est donc là qu'elle m'attend! dit-il tout bas... Oh! l de quel reconnaissance, de quel respect idolâtre je vais l'entourer! comme je saurai lui prouver que je comprends toute la générosité de sa conduite en n'en abusant pas! comme la pureté de mon amour, la retenue de ma passion sauront bien la remercier de sa confiance! O chambre béni! dit-il en approchant de la porte dont Léonore soulevait déjà le rideau, suaire adoré, moins tu auras de défenses, plus tu seras respecté par moi!

Léonore souleva doucement la portière.

Shakspeare se trouva au milieu de deux cents personnes, dans un salon illuminé du parquet à la voûte.

L'éclat des broderies d'or, des pierreries qui couvraient tous les costumes, celui des dorures et des glaces jetées à profusion sur les lambris, la lueur des candelabres aux mille étincelles, réfléctée de toutes parts dans les glaces, tout cela miroitait et scintillait dans l'espace. Il en résultait un rayonnement éblouissant qui était la vue distincte des objets aux yeux sortant de l'obscurité, et assaillis tout à coup de tant de lumières.

(1) Poésies diverses, tome 2.

William demeura froid, ébahi.

Elisabeth qui, dans la plus éclatante parure, trônait au milieu de cette assemblée, se leva de son canapé, fit un pas vers Shakspeare, et lui dit avec la plus gracieuse aisance :

— Je vous remercie d'avoir répondu à ma demande; je désirais vous présenter à mes illustres amis (et elle indiquait de la main le lord chambellan, le grand amiral, plusieurs officiers de la couronne); je leur avais aussi promis de leur faire entendre, dans mon salon, le poète et l'acteur qu'ils ont si souvent le plaisir d'applaudir à la scène; et je suis charmée que votre obligeance me mette dans le cas de tenir ma parole.

Celui qu'on aurait convié à une douce fête et à qui on dirait soudain : Cette fête est celle de votre supplice, cette foule que vous voyez vient se repaître du spectacle de votre mort, ne serait pas plus altéré que William en ce moment.

— Vraiment je me suis trompé, dit-il en lui-même, tandis que le rire éclatant sur ses lèvres pâles; ce n'était pas son amant qu'elle appelait près d'elle, c'était le saltimbanque dont elle avait besoin pour amuser son monde.

Il ne répondit rien à miss Southampton, mais il hissa tomber sur elle un regard si acéré qu'Elisabeth, qui en avait suivi la direction, porta la main sur son cœur, comme si un fer rouge y eût pénétré.

— Soyez persuadé, reprit-elle avec un léger tremblement dans la voix, du plaisir que j'ai à vous recevoir.

— Vous y avez employé des attentions toutes particulières, dit-il en montrant la porte dérobée par laquelle il était entré.

— Pardonnez-moi cette feinte, répondit-elle, je connais votre sauvagerie, je savais que si des antichambres éclairées vous eussent annoncé une nombreuse réunion, vous nous auriez privés de votre présence.

— Vraiment, dit-il avec un rire si cruellement moqueur, qu'il glaça la noble dame, voilà une charmante surprise.

Elle n'osa répondre et lui montra seulement de la main un fauteuil vide pour l'engager à y prendre place.

— M'asseoir ! reprit-il, m'asseoir en si noble compagnie, vraiment cela ne me conviendrait pas !

Et malgré le regard de prière qu'Elisabeth leva sur lui, il resta impitoyablement debout les mains appuyées sur le dossier du fauteuil. Immobile, vêtu de noir, le front couvert d'une pâleur profonde, il se détachait d'une manière bizarre au milieu de cette foule animée, riante, le visage coloré par la gaieté, le sourire sur la bouche. La chaleur du lieu ne pouvait faire monter le moindre incarnat à ses joues, les saluts et les sourires qu'on lui adressait ne pouvaient faire sortir un seul mot de ses lèvres contractées.

Le comte de Southampton faisait une partie dans un salon voisin, Henri était absent, autrement son amitié tutélaire eût rendu bien différente la situation de l'artiste dans ce cercle de seigneurs. Au lieu de la douce figure de son ami, William n'avait devant lui que des visages étrangers et la repoussante face de lord Clarisson, dont le regard, en tombant sur lui, était froid et pesant comme du plomb.

On faisait circuler des rafraîchissements. William n'entendit point la voix du domestique qui, voyant sa distraction, lui demandait s'il ne prenait rien : alors Elisabeth choisit elle-même sur le plateau un sorbet glacé, et le présentant au poète, lui dit avec une douceur quelque peu affectée :

— Prenez au moins ceci, messire William.

— Ce sorbet est donc empoisonné, madame, que vous me le présentez avec tant de grâce, lui dit-il à demi-voix. Alors je n'en veux pas... car j'ai quelque chose à faire avant de mourir.

L'accent avec lequel il prononça ces paroles assurait que la cruelle mystification dont il était victime ne resterait pas sans vengeance : Elisabeth dut y découvrir ce désespoir sourd dont rien ne peut retenir les effets.

L'attention des personnes de l'assemblée qui ne connaissaient pas Shakspeare fut quelque temps arrêtée sur lui; la mode du moment, autant que la véritable renommée faisait répéter partout son nom, et il se trouvait un de ces personnages qu'on est curieux de voir comme les monuments, les montagnes ou les fleuves dont on a maintes fois entendu parler. Mais il y avait là en plus grand nombre des seigneurs hostiles au poète, et dont il s'était vengé en les ridiculisant dans ses pièces (1).

Elisabeth était entourée d'hommages. Un étrange empressement à se montrer aimable, une toilette composée avec les richesses de la coquetterie, le sourire qui venait souvent ce jour-là éclaircir la dignité froide de ses traits, tout en elle témoignait du désir de montrer une tranquillité d'âme parfaite. Mais, en l'observant, on eût pu s'apercevoir qu'elle était en proie à une violence et secrète inquiétude, que tout le lord du monde ne pouvait entièrement couvrir. Les mouvements tumultueux de son âme montaient parfois jusqu'à son visage : son regard errait perdu dans l'espace; et la ride qu'avaient déjà tracé sur son front les soucis intérieurs se creusait davantage... Ce n'était pas cependant l'aspect menaçant de l'homme qu'elle avait cruellement blessé qui la troublait ainsi; car elle regardait souvent l'horloge, et éprouvait un léger frémissement à chaque moment de plus que marquait son aiguille.

Un fort orage avait succédé à cette belle journée de juillet, et se faisait entendre malgré le bruit du salon, dont on avait laissé les croisées entr'ouvertes à cause de la chaleur.

— Il fait un temps affreux, dit lord Raligh. On s'en aperçoit à peine ici, les éclairs palissent à l'éclat de ces bougies, les roulements du tonnerre sont assouris par les tentures, les draperies; on dirait que la tempête ose à peine venir nous troubler; mais je suis sûr qu'elle se fait sentir d'une manière violente dans le port.

— Oui, la nuit sera mauvaise pour les navires qui vont quitter la rade.

— La marée ne monte qu'à trois heures du matin, l'orage a le temps de se calmer.

— N'est-ce pas cette nuit que doit partir la frégate la *Rapide*?

— Oui; dit le lord amiral, elle sortira bien de la Tamise, mais je crains qu'elle ne soit précisément assailli par le coup de vent au moment de mettre au large.

— Bah ! répondit lord Clarisson, cette frégate emporte une cargaison de criminels et de vagabonds déportés dans les Indes, et il ne serait pas malheureux que la tempête épargnât au Nouveau-Monde la peine de se charger des rebus de l'ancien.

Elisabeth, que ce sujet devait peu intéresser, écoutait cependant avec une attention anxieuse.

Toujours debout à la même place, immobile et glacé, Shakspeare qui n'écouait rien de ce qui se disait dans ce salon, prêta instinctivement l'oreille à ce colloque épisodique, et pendant quelques instans observa les cours de l'orage.

En ce moment, on introduisit des ménestrels, comme cela était alors en usage dans les soirées. Les musiciens ambulans chantaient plusieurs ballades de Gower, poète du quatorzième siècle, en s'accompagnant du rebec; ils finirent par les *Plaintes du vieux Roger sur le corps de son fils*. Cet air guerrier et plaintif ému fortement Shakspeare. Au milieu de cette foule où tout lui était antipathique, il trouvait enfin des impressions auxquelles il pouvait s'unir; il trouvait la douleur sans retour, la fureur, le désespoir, la mort, quelque chose qui s'adressait à lui, et lui parlait le langage de son âme. Cette harmonie romantique en lui la corde poétique et la fit vibrer énergiquement dans son sein.

Quand les ménestrels se furent retirés, quelques seigneurs s'adressant à Shakspeare avec des formes polies, qui semblaient cependant contenir un ordre, lui demandèrent de déclamer quelques uns des morceaux de poésie dont il était l'auteur et l'interprète au théâtre. Elisabeth n'osa pas joindre ses instances aux leurs; William lui imposait trop en ce moment.

XII.

D'abord l'artiste n'eut pas même l'air d'entendre les paroles qui lui étaient adressées; mais tout à coup il se souvint du second acte d'*Othello*, qu'il avait composé le matin même; il sourit amèrement et releva la tête.

— Vraiment, messeigneurs, je le veux bien, dit-il, je suis ici pour vous satisfaire.

Il fit quelques pas pour se placer dans un endroit qui offrit un espace convenable pour la déclamation. Il y avait quelque chose de si imposant dans sa démarche et son aspect, que chacun se retira instinctivement et se rangea à une certaine distance.

Shakspeare dit les scènes du second acte d'*Othello*, puis celle où le Maure s'entretient avec Yago du doge et des sénateurs de Venise.

Il se trouvait placé devant le cintre de la grande porte du salon, où sa figure se dessinait sur la large tenture cramoisie déroulée entre les deux palmiers dorés qui s'élevaient du parquet pour aller s'épanouir au plafond.

Le poète avait son manteau noir attaché sur une épaule par une agrafe de diamant et retombant en arrière; cette draperie, en s'éloignant ainsi, laissait voir sa taille élégante et forte; et sous les plis du pourpoint de velours on pouvait reconnaître les battements de sa poitrine et les frémissements de tout son corps. La pâleur vibrante de l'inspiration était empreinte sur ses traits; son regard sombre étincelait; un rayonnement inexprimable était répandu autour de son front. Jamais la poésie n'avait fait resplendir son âme suprême dans des yeux plus éloquents; jamais des sons plus purs, plus harmonieux, plus éclatants, n'avaient été modulés dans le sein pour s'exhaler d'une bouche aussi belle. S'il y eût jamais un moment où l'homme dépouillé l'enveloppe terrestre pour montrer l'idéalité nue et radieuse, ce fut cette heure imposante où Shakspeare était animé par les flammes des deux mondes opposés, par le génie et par la colère.

D'abord à l'harmonie de ces beaux vers, dits avec une puissance entraînante, tous les auditeurs, quelques froids et insensibles qu'ils fussent par le plupart, se sentirent romus jusqu'au fond de l'âme; le poète était semblable à la forge de l'Étna qui fond les roches pour y verser sa lave brûlante.

Mais quand Othello, dédaigné, ravalé par les patriciens de Venise, oppose à leur noblesse héréditaire, vaine et inutile, la gloire qu'il vient de conquérir dans les combats, le rapprochement entre celui qui s'illustre par les armes et celui qui triomphe par la pensée étant facile à découvrir, on vit tous les ressentiments de Shakspeare contre les grands qui osaient le mépriser s'exhaler dans les paroles sauvages du Maure; on vit le grand homme vivant flétrir en face ses ennemis, et la surprise, l'irritation de ceux-ci se peignit vivement sur leur visage.

Alors Shakspeare jeta sur lui-même un regard qui lui avait cherché, leur jeta plus haut encore et d'une manière plus poignante ces derniers vers :

Oui, vous êtes du sang des héros et des sages,
Mais cette race antique, en traversant les âges,

(1) Falstaff est le portrait d'un des seigneurs de la cour d'Elisabeth.

A semé sur ses pas grandeur et majesté,
Et jusqu'à notre temps n'en a rien apporté...
Gloire à qui n'est pas noble en ouvrant la paupière,
Mais sait le devenir au bout de sa carrière,
Et porte dignement le titre de soldat,
Conquis au champ d'honneur en défendant l'état :

Des murmures s'élevèrent dans les rangs des seigneurs ; quelques uns portèrent machinalement la main à leur épée ; leurs regards cherchèrent le poète audacieux pour lui imposer silence ou le déferer...

Mais Shakspeare avait disparu.

Un moment après, Shakspeare était accoudé sur une petite table au milieu de sa chambre, seulement éclairée par une veilleuse qui brûlait dans une pièce voisine ; auprès du lit d'Arielle endormie, et dont la lueur pénétrait par la porte ouverte.

Après cette soirée de honte, de rage, William était rentré d'un pas rapide, l'esprit égaré et sachant à peine ce qu'il faisait. En ce moment, la haine, la fureur, les désirs de vengeance tourbillonnaient dans son cerveau au point d'en chasser toute pensée lucide ; il aurait à peine su s'il était malheureux sans une douleur aigue et constante qu'il sentait au cœur... Il entendait le souffle égal et paisible d'Arielle... Elle reposait, tant mieux... Il avait besoin d'être seul pour souffrir.

Sa poitrine était sèche, ardente ; il prit une bouteille de vin capiteux. La versa dans une vaste coupe et l'avala d'un trait. Cette chaleur étrange oppressée au feu qui le dévorait, soulagea son mal ; il redoubla et se trouva mieux encore ; une vapeur bienfaisante répandue dans son cerveau éclaircissait l'ombre épaisse dont il était rempli, bergait doucement et endormait ses poignantes douleurs.

Il sourit amèrement.

— C'est étrange, dit-il, je respire, je me trouve presque joyeux maintenant... Il faut être bien fou pour aller chercher le bonheur si loin quand il réside ainsi dans quelques gouttes de liqueur, et qu'on peut l'avoir toujours sous la main, tenant si peu de place, faisant si peu de bruit, enfermé dans un flacon de verre!... O noble dame ! beauté altière ! qu'est-ce donc que votre amour quand un verre de Malvoisie peu si bien remplacer les faveurs que vous me refusez ?

Il mit sur la table une bouteille et une coupe, s'assit de nouveau à côté, et but à coups pressés.

Le fluide salubre qui parcourait tout son être semblait en passant sur ses fibres tendues, palpitantes les apaiser, les dilater, leur rendre leur vigueur.

— Voilà mes forces physiques qui reviennent, dit-il ; bien, je me croyais une âme, un esprit, un génie, je ne suis qu'un corps, rien qu'os, chair et sang, puisqu'une liqueur spiritueuse peut me ranimer et me consoler.

Mais peu à peu sa tête s'égarait.

— Qu'avois-je donc tout à l'heure ? balbutia-t-il. Cette femme m'avait promis un rendez-vous secret... et quand je suis arrivé, il y avait là des lumières, de la foule, du bruit... Eh bien ! puisqu'elle ne m'a pas donné ce doux tête-à-tête, elle me le doit... Je vais aller le chercher... Il est bien tard, car il fait nuit... nuit comme en enfer... Tout ce monde sera parti, elle sera seule, dans sa chambre, peut-être couchée, peut-être endormie... Tant mieux, quand on dort on est plus seule, car on n'est même plus avec soi-même.

Il but encore une fois, et la dernière étincelle de sa raison s'évanouit pour faire place à une ivresse complète.

Il ne songea à prendre ni son chapeau ni son manteau ; mais comme la nuit avait frappé ses yeux, il mit machinalement autour de son corps un ceinturon auquel pendait une épée et un poignard. Il monta à cheval et retourna bride abattue à l'hôtel Southampton.

Tout favoris l'insensé qui ne pouvait se guider lui-même. Le grand portail que venaient de franchir les derniers équipages était encore ouvert ; le vestibule et les escaliers, où les cinquante venaient de s'éteindre, demeurèrent dans une obscurité complète ; quelques domestiques allant et venant encore, mais à demi endormis, ne virent point celui qui passait rapidement, ou s'ils l'aperçurent, le prirent pour l'un d'eux. William se dirigea naturellement vers le passage dérobé par lequel il avait été introduit quelques heures auparavant.

Il allait rapidement et droit à son but, parce que n'ayant point conscience de sa situation ni de ce qu'il faisait, nulle crainte n'arrêtait ses pas. Guidé par l'instinct, il se dirigea dans ces sombres détours sans frôler aucun objet, ni éveiller aucun bruit.

Reconnaissant la longue galerie qui conduisait au salon, il s'éloigna par une répulsion machinale de la porte par laquelle on l'avait fait entrer, et prenant celle qui y faisait face, il arriva dans la pièce qui précédait la chambre à coucher d'Elisabeth.

Là, il retrouva de la lumière. Léonore était occupée à ranger quelques objets de toilette en attendant que sa maîtresse, qui venait de passer sa robe de nuit et disait sa prière du soir, l'appelât pour achever de la mettre au lit.

Le visiteur nocturne, sans s'occuper de la présence de cette femme, allait se diriger vers la chambre de miss Southampton. Léonore, à une ombre qu'elle aperçut passer près d'elle tourna la tête, et vit cet homme qui se trouvait là touté tout à coup au milieu de la nuit...

William, les cheveux en désordre, le visage roulement coloré, vêtu d'un simple ponpoint noir avec des armes à la ceinture, était méconnaissable pour les yeux de la jeune femme de chambre, et d'un aspect tout à fait ven-

table à celui des brigands qui infestaient la ville en ce moment. Léonore ne doutant pas que ce fut l'un d'eux qui était devant elle eut le cœur serré d'un tel effroi qu'elle demeura pétrifiée ; son souffle s'arrêta et ses yeux se voilèrent ; elle ne put ni faire un pas ni pousser un cri pour avertir du danger ; seulement, en voyant cet homme approcher de la chambre de sa maîtresse, elle fit un mouvement pour se jeter en travers de la porte, William tira à demi son poignard... La terreur était trop grande, Léonore perdit connaissance et tomba raide sur le carreau.

Dépendant Elisabeth était loin de penser au sommeil, cette nuit était pleine pour elle de trop violentes agitations. Elle s'était hâtée de se débarrasser de sa toilette de soirée, ses cheveux étaient dénoués, elle n'avait plus qu'une robe de chambre blanche à fleurs nuancées et des pantoufles de velours à ses pieds nus. Elle allait et venait, foulant en tout sens le moelleux tapis déroulé sous ses pas ; elle regardait à tous moments la pendule, non plus comme au salon d'un coup d'œil furtif, mais arrêtée devant le cadran et suivant avec une inquiétude fiévreuse le mouvement de son aiguille... Puis elle s'approchait de la fenêtre et regardait la marche de l'orloge avec des signes d'agitation non moins vive... Par instans, elle voulait prier pour s'arracher à ses obsédantes pensées ; elle s'agenouillait devant son prie-dieu surmonté d'une grande image du Christ, ses lèvres murmuraient des oraisons que sa mémoire seule lui dictait, ses doigts tournaient machinalement les feuillets d'un livre d'heures, que ne suivaient ni ses yeux ni sa pensée.

Le Christ placé sur le prie-dieu était un dessin d'un fond très noir, et le verre qui le recouvrait produisait l'effet d'un miroir. Tandis qu'Elisabeth avait les yeux fixés sur l'image sainte, elle vit tout à coup, et distinctement, une figure sombre, aux cheveux épars, aux sourcils froncés, au rire convulsif se former sur la glace, et couvrir entièrement la sublime face du Sauveur... Elle frissonna, elle pensa, dans un saisissement de terreur, qu'à la place du Dieu qu'elle priait et qu'elle n'était plus digne de voir, un esprit des ténèbres se présentait à elle.

Elle se leva précipitamment, et en se retournant vit, à la lueur de la lampe posée sur le prie-dieu, Shakspeare qui se trouvait derrière elle, et dont le visage était reflété dans le tableau religieux. Mais la pensée d'avoir devant les yeux une apparition infernale ne s'évanouit pas ; car William, avec sa figure sans expression, ses joues empourprées, son œil allumé d'un feu lascif, son sourire sardonique, était si différent de ce qu'il se montrait ordinairement, qu'il ressemblait bien moins à lui-même qu'à un démon qui eût pris ses traits ; et puis, il se montrait là subitement, dans le cœur de la nuit, au milieu de cette chambre, et avait moins l'air d'être venu par les voies ordinaires, que sorti tout à coup des entrailles de la terre.

A cet aspect bizarre, elle joignit les mains, les pressa sur son sein, et demeura immobile.

William lui dit avec une hardiesse et une gaîté effrayante :

— Eh bien, ma toute belle, vous m'avez donné un rendez-vous pour cette nuit, et j'arrive... Qu'y a-t-il donc là d'étonnant... Il serait bien singulier, votre Dieu ! que je ne fusse pas venu.

Son regard qui achevait sa phrase, et disait que les charmes d'Elisabeth ne devaient pas être dédaignés, était d'une audace insolente.

Elisabeth reconnut alors la vérité, cet homme était ivre.

Un esprit des enfers, comme elle avait cru le voir d'abord, lui eût inspiré moins d'horreur.

L'effroi lui rendit des forces ; elle s'élança vers le cordon d'une sonnette pour appeler du secours ; mais William lui retint le bras avec cette force virile qui brise des membres de femme.

— Ah ! vraiment ! dit-il, vous voulez appeler des gens, de la lumière, tout ce monde qui vous entourait tout à l'heure... mais c'est inutile, je me trouve bien seul avec vous, et la clarté de cette lampe me suffit pour vous contempler... Plus il fera nuit, et mieux je vous verrai... Je vous ai vue si souvent errer dans le sein de la nuit, autour de mon lit, sans sommeil... vous étiez bien belle alors !... mais vraiment vous êtes bien belle aussi en ce moment !... une robe de soie blanche, lamée d'argent, des fleurs dans vos cheveux, à votre corsage, un bandeau de diamant sur votre front... Mais qu'est-ce que je dis donc ?... c'est ce soir, dans votre assemblée, que vous aviez tout cela... Maintenant vous êtes déshabillée, vous n'avez plus qu'une pauvre petite robe blanche... Belle reine des salons, votre parure ne tient pas à vous, il faut la quitter le soir, et redevenir une simple femme... C'est triste, n'est-ce pas ?... Mais, écoutez, si vous n'avez plus d'étoile de diamant sur votre front, je vais y mettre un baiser d'amour, et c'est bien là, j'en jure Dieu, le plus beau bijou qu'une femme puisse porter.

Au mouvement qu'il fit pour s'approcher d'elle, la terreur de la pauvre femme fut si grande, que, par un effort violent, elle parvint à se dégager de la main de fer qui la retenait, et elle se précipita dans la pièce voisine, jetant des cris étouffés, cherchant de ses yeux hagards quelqu'un qui pût venir à son secours... Mais elle ne vit que Léonore étendue sur la terre, sans connaissance ; elle ne se le méritable avait tué cette femme ou si elle était seulement évanouie... Elle demeura elle-même pâle, froide, inanimée.

William, qui l'avait suivie, la saisit dans ses bras, la rapporta dans sa chambre, la déposa sur son lit, et s'assit à côté d'elle dans l'alcôve.

— Restez là, dit-il, je le veux. Je vous vois toujours dans le courant de la journée bien éveillé, pleine d'orgueil et de coquetterie en même temps ; je vous vois voir une fois dans la nuit, lorsque vous êtes endor-

mie, lorsque votre âme s'est envolée, et que votre corps reste seul... Car il n'y a que le corps de beau en vous.

Un mouvement nerveux faisait tressaillir la faible femme, et des sanglots gonflaient sa poitrine qui se soulevait avec effort.

William la regardait souffrir de son œil ferme et sans pitié.

— Cette ceinture vous gêne, dit-il... Défaite-la... Vous ne voulez pas... Je vais la couper avec mon poignard.

Il approcha la lame nue du ruban qui entourait la taille d'Elisabeth. Elle jeta un cri perçant.

— Oh! ne craignez rien, dit-il en riant, le fer n'entame pas le marbre, et votre sein est de marbre; il n'y a ni chaleur, ni amour, ni pitié, c'est une belle forme blanche, voilà tout... Vrai! vous feriez une belle statue à mettre sur un tombeau, froide et insensible comme la mort.

Elle demeura étendue sur ce lit, clouée par le regard impérieux de cet homme et par la vue de son poignard dont elle avait peur... oh! réellement peur; car le noble, le généreux William qui l'adorait, qui se courbait devant elle, soumis et tremblant, était bien loin! Il n'y avait plus là que l'homme ivre, à l'esprit fermé, à l'accent brutal, au désir cynique et hardi; elle sentait qu'en résistant à ses caprices elle pouvait faire naître ses violences.

— Dormez, reprit-il, dormez, vous dis-je : c'est le moment; le lit est défait, la veilleuse est allumée, le posset (1) est versé dans la coupe. Je resterai là, près de vous, la tête appuyée sur le même oreiller; la lueur de la lampe nocturne vous enveloppera ensemble dans son rayon; la douce liqueur préparée pour le sommeil, nous la tirons tous deux. Je serai votre époux au moins cette nuit; ne m'avez-vous pas donné votre anneau? (Il lui montrait la bague qu'elle avait laissé glisser entre ses doigts.) Par le sang du Christ, c'est bien le moins que ce gage d'alliance éternelle nous unisse une nuit.

Elisabeth ne proférait pas une parole. Que dire à la dénuence!... Dans un accès de désespoir, elle fit un nouvel effort pour se glisser hors de l'alcôve; mais d'un seul mouvement son bourreau la fit retomber sur l'oreiller.

— Restez encore, dit-il... La nuit n'est pas finie... notre sommeil est doux, nos songes sont beaux; mais, quoique je sois près de vous, que mon bras vous enlève, que votre souffle vienne jusqu'à mes lèvres, cette nuit, cette nuit d'union ne sera qu'un songe. Demain, votre grand monde vous reprendra, vous régneriez dans vos salons; et moi, je retournerai au peuple, à la glèbe, à la laverne. Et vous direz encore, avec votre accent de malédiction : « Ces gens-là ne sont pas de la même espèce que nous. »

Les traits de William avaient repris une effrayante expression; sa voix était altérée; Elisabeth trembla en voyant les ressentiments cruels qu'il nourissait contre elle.

— *Pas de la même espèce!* répéta-t-il en s'animant de colère à ses propres paroles; créés tous deux de la même forme humaine, mais non pas de la même essence! jetés tous deux sur la même terre, mais pour n'y être jamais confondus!

Il brandit son poignard et en fit étinceler la lame.

— Elisabeth, crois-tu donc que si je te percrais de ce fer sur ce lit où tu es en ma puissance, comme j'en ai par instant l'envie, et que je me tuasse ensuite sur ton corps, notre sang à tous deux ne serait pas de la même couleur, nos cadavres n'auraient pas le même froid et la même raideur?... Ou bien crois-tu que si je te possédais une heure seulement dans cette alcôve solitaire, le même feu ne s'allumerait pas dans nos veines, les mêmes battements n'agiteraient pas nos cœurs, les mêmes larmes de passion ne couleraient pas de nos yeux pour se confondre dans nos embrassements?... Elisabeth, ce qui prouve l'égalité des êtres, c'est l'amour et la mort.

Les yeux de William prirent une exaltation terrible.

— Et si je voulais, ajouta-t-il, je te montrerais bien, par l'un et par l'autre, que je suis de la même espèce que toi.

Cet homme, en ce moment, avait l'expression la plus étrange : l'amour, la rage vengeresse, les désirs sensuels éclataient sur son visage, et tout cela au milieu des lueurs troubles et vacillantes de l'ivresse. Tandis que ses sourcils étaient contractés et menaçants, une larme de tendresse mouillait ses yeux; ses narines étaient gonflées par la colère et ses lèvres humides de volupté; le souffle de l'amour, en sortant de sa poitrine, grondait comme le rugissement de la fureur.

Elisabeth éperdue, haletante, mourante de honte, d'indignation, cachait son visage brûlant dans ses mains, où se tordait dans les angoisses de la détresse.

Un instant William faiblit sous la violence des transports qui l'agitaient, son visage se décolora et sa tête pencha sur l'oreiller.

En ce moment la pendule sonna.

Elisabeth se dressa sur son séant, ses soupirs, ses sanglots s'arrêtèrent tout d'un coup; elle oublia un moment et William, et ses terreurs, et la situation où elle se trouvait, livrée tout entière à une émotion nouvelle. Car, elle aussi, elle avait une passion violente, éternelle, qui jetait des racines au plus profond de son âme, qui coulait dans ses veines avec son sang.

— Qu'avez-vous? dit William en relevant les yeux.

Elle fit un geste impérieux pour lui imposer silence.

— Paix! dit-elle, en étendant la main vers la pendule; et elle proféra lentement *une, deux, trois*.

Le pendule avait sonné trois heures. En même temps un coup de canon partit du port.

— Qu'est-ce que vous écoutez? dit William, est-ce l'orage? laissez-le gronder sans vous en occuper; il éclate des tempêtes bien plus dangereuses dans les âmes.

— Non, ce n'est pas le tonnerre, c'est le canon de la frégate la *Rapide*, qui met à la voile pour le Nouveau-Monde.

— Qu'importe!

— Ah! qu'importe, répéta-elle avec un air étrange, et qui avait quelque chose de triomphant, je suis bien aise de savoir qu'il importe peu à William.

— Laissez les vaisseaux partir et frayer leur route sur l'Océan... Nous avons une route bien plus difficile à frayer dans la vie; une route où le gouffre est toujours ouvert sous les pas, où l'étoile ne se montre pas au ciel.

L'accent dont il prononça ces mots n'avait plus qu'une profonde mélancolie, et il semblait que les fumées du vin commençassent à se dissiper de son esprit. La captive voulut enfin reprendre sa liberté. Elle bondit de sa couche et s'élança dans la chambre.

Son persécuteur l'y suivit; mais la fière Elisabeth était lasse de tant de honte, il fallait, dit-il lui en couler la vie, qu'elle s'arrachât à cette affreuse tyrannie, et fit entendre ses ordres à son tour; elle se tint droite et haïtante :

— Est-il temps, dit-elle, que cette scène odieuse finisse! pourrez-vous me comprendre enfin quand je vous ordonnerai de vous retirer?

Il ne répondit que par un sourire ironique.

— William, vous avez fait une action indigne, vous êtes entré ici par ruse, comme un malfaiteur, vous avez violé la sainteté de cette demeure, vous avez lâchement outragé une femme sans défense.

— Rien de tout cela; je suis venu ici passer la nuit d'amour à laquelle vous m'avez convié, et je ne sortirai qu'au lever du jour.

— Vous ne savez ce que vous faites; mais quand votre ivresse aura fui, quand vous serez revenu à la raison, à l'honneur, à un véritable amour, vous aurez horreur de vous-même, vous sentirez des remords affreux.

— Oui, c'est vrai, dit-il en riant amèrement, j'aurai peut-être des remords du mal que je n'ai pas fait.

— Misérable! si vous n'avez ni honte, ni regret, moi! moi, ajouta-t-elle en se redressant de toute sa hauteur, je saurai vous faire punir comme vous le méritez... Oui, maintenant je suis seule, sans secours, au milieu de la nuit, avec une seule femme évanouie près de moi; mais demain, oh! demain, Dieu merci, jerdeviendrai fille de lord Southampton, fille de la reine...

Et les éclairs de l'orgueil furieux brillaient dans son regard.

— Vraiment! Elisabeth, s'écria William, vraiment il me plaît de te voir ainsi! Tout à l'heure sur ton lit, faible et mourante d'effroi, tu me faisais pitié, je n'aurais pas voulu triompher de toi, c'eût été trop facile; mais maintenant avec ton front haut, ton regard plein de défi, la voix armée d'insolentes menaces, le plaisir que je goûterai avec toi aura les charmes d'une victoire. Je veux te serrer dans mes bras jusqu'à briser ton orgueil contre mon sein, jusqu'à faire fondre la glace de ton cœur sous mes baisers.

Alors il la saisit avec un transport frénétique et la tint serrée dans ses mains vigoureuses et cruelles. Elisabeth, en se débattant avec désespoir sous ses étreintes, se déchira le sein au poignard qu'il tenait toujours à la main; un jet de sang coula de sa blessure et dessina une ligne pourpre sur la mousseline blanche de sa robe.

William jeta un cri perçant : la vue de ce sang avait, dans un instant aussi rapide que l'éclair, dissipé toute son ivresse; il ne resta plus un seul nuage dans son esprit; il était rendu à toute sa raison, à toutes ses douleurs.

Elisabeth, blessée, souffrante, lui devint plus chère que jamais.

La soulevant doucement dans ses bras, il la déposa avec respect dans le fauteuil qu'il venait de quitter et se prosterna à ses pieds, à deux genoux, les mains jointes, dans l'attitude la plus humble, retirant ses mains, retenant son souffle, craignant même d'effleurer la robe sur laquelle se penchait son front humilié.

— Oh! grâce, lui dit-il, grâce pour le malheureux qui vous a tant offensée!... Vous souffrez, votre sang coule, et tous les serpents du remords me déchirent le cœur; je suis assez puni; souffrez, oh! souffrez que j'appelle du secours.

— Vous voulez donc me faire tout le mal possible, dit-elle d'une voix faible et glacée, appeler du monde, et faire voir que vous êtes chez moi au milieu de la nuit.

— Je dirai la vérité, je jurerai que je suis entré ici en secret, que j'y suis resté malgré vous comme un misérable aussi lâche que cruel.

— On ne vous, croira pas, on pensera que je vous ai reçu la nuit, dans cette chambre, clandestinement... Oh! cela me fera plus de mal que toutes les déchirures de votre poignard.

— Ainsi il faut vous voir souffrir, en être la cause, et ne pouvoir rien faire pour vous secourir, rien... Oh! cela est affreux... Eh bien, laissez-moi appeler vos gens, et je me tuerai pour prouver que vous ne m'aimez pas.

(1) Boisson de nuit.

— Eloignez-vous, dit avec froideur Elisabeth.

Les yeux de William étaient baignés de larmes ; il souffrait à faire pitié ; il souffrait en ce moment comme une mère qui verrait son enfant malade sans pouvoir le secourir, sans pouvoir seulement le presser sur son sein où il devrait retrouver la vie.

— Eloignez-vous, répéta Elisabeth. Prenez cette clé qui est sur la cheminée ; c'est celle de la porte placée au pied de l'escalier dérobé. Servez-vous de cette clé pour sortir, et jetez-la ensuite dans la Tamise.

— O mon Dieu ! vous quitter ainsi ! qu'exigez-vous ? Si vous saviez les tourments que j'endure ! quelle soit ma faute... mon crime envers vous, vous auriez pitié de moi ! Oh ! laissez-moi seulement une minute à cette place qui est la mienne, une minute où je voudrais passer l'éternité !

Elisabeth était affaissée dans son fauteuil, elle tenait un mouchoir pressé sur sa blessure, et de toutes les agitations de cette nuit semblait n'avoir conservé qu'un profond accablement.

Elle regarda froidement William, et lui dit avec sa voix sans âme :

— Vous ne voulez donc rien faire pour moi ?

— Rien pour vous !... Rien pour toi, Elisabeth !... Oh ! tu ne connais pas le pauvre William : pour te donner une minute de bonheur... pour te voir seulement sourire, j'accepterais des siècles de torture... Que veux-tu ? Oh ! parle ! parle !

— Je veux que vous me laissiez.

Il se leva, jeta un regard au ciel, et sortit.

XIII.

Le 14 juillet, le lendemain du jour dont nous venons de rapporter les circonstances, le hasard avait placé tout près l'une de l'autre deux réunions bien différentes.

Le mur de l'ancien cloître des Chartreux, cette frêle barrière, déconçue par la verdure des parterres, se déroulait jusqu'au bord de la Tamise, entre l'hôtel de lord Clarissin et la maison d'Arielle. D'un côté de cette muraille se préparait un magnifique festin donné par le riche baron aux seigneurs les plus amateurs de belle et bonne chère ; de l'autre, se servait un léger repas offert par Arielle aux artistes du théâtre qui étaient venus apporter les vœux de leur bonne amitié à William Shakspeare, dont ce jour était la fête.

En attendant l'arrivée des convives, lord Clarissin se promenait dans la grande allée de son parc ; ses bras croisés derrière le dos laissaient s'avancer à l'aise son ventre proéminent, sa large face dégagée de ses cheveux par le vent se présentait en plein ; mais le souci obscurcissait ses traits, retardait et parfois arrêtait tout à fait sa marche inégale.

La vue de Minuit, son écuyer et son majordome, qui venait prendre ses ordres, ramena toutes ses idées sur le banquet qui se préparait.

— Messire majordome, dit le maître, d'un ton grave, lâchez de vous signaler aujourd'hui, faites-nous un repas monumental, soigné dans ses fondations comme dans ses ornements ; surtout veillez aux vins et au punch de dessert. Vous savez, sir Minuit, que vous êtes un assez mauvais garnement, que vous laites enragier nos vieux serviteurs, que vous dérochez mes bijoux pour parer votre laide personne, et mes ducats pour arrondir votre gousset, que vous cassez mes porcelaines et mes boucasses des Indes dans vos accès de mauvaise humeur, et qu'il n'y a que le punch, admirablement préparé par vous qui puisse vous laver de toutes vos sottises.

— Milord, je continuerai à mettre le feu partout où je pourrai et le mieux qu'il me sera possible.

En ce moment, on vit passer dans l'allée voisine un majestueux pâtre qui venait de la grille extérieure donnant sur le quai et se rendant à l'hôtel.

— Voici un pâtre qui ne me paraît pas très copieux observa le baron.

— C'est l'effet de la perspective, milord : ce pâtre contient deux chevreaux, douze perdreaux, vingt bécasses ; celui dans lequel le roi de Pologne fit un jour enfermer son nain n'était pas plus vaste.

Des poissons venant sur les pas du pâtre nageaient dans le feuillage des arbustes, et faisaient miroiter au soleil leurs écailles argentées.

— Ce turbot me semble chétif, dit le baron en fronçant le sourcil.

— Il pèse cinquante livres, monseigneur, il vient de la pleine mer, et celui qui fut présenté au sénat de Rome n'avait pas mieux mérité de la patrie.

— Ces brochets ont à peine deux pieds de longueur.

— On n'en vit jamais de pareils depuis ceux qu'on servait entourés de perles fines sur la table de Lucullus.

— Eh ! laissez-là les monuments romains, et dis-moi plutôt qu'est-ce que ce veau tout entier et portant une couronne de lauriers, qui vient là sur un brancard ?

— C'est un précieux morceau que je veux faire rôtir tout entier pour plat du milieu, comme on en voyait aux soupers fins du seigneur Homère.

— Je te rends grâce de tes imitations classiques, car, en remontant ainsi le cours des âges, tu finirais par nous servir des fruits et de l'eau claire, comme dans le Paradis terrestre, où l'on mangeait, mais où on ne dinait pas.

— Voici au moins des fruits aussi beaux que ceux qu'il produisait, dit le majordome en montrant des corbeilles qui arrivaient pour le dessert.

— Ne l'occupe pas des siècles passés et songe à l'heure du dîner. Tu sais que, comme je le disais dans une de mes comédies :

Je veux voir, pour comprendre et goûter leurs merveilles,
La science en pudding et l'esprit en bouteilles.

Minuit s'éloigna et le baron retomba bientôt dans ses premières rêveries.

Clarissin aimait la vie pour elle-même ; la partie matérielle de l'être dominant seule en lui ; il ne connaissait que la table, les amours faciles, le repos sur le duvet ou dans un jardin embaumé ; il n'avait d'âme que la sensualité, de religion que le plaisir.

Avec cette organisation toute matérielle et cette attache profonde aux belles et bonnes choses de la terre, Clarissin possédait un talent d'administration remarquable, et qui venait peut-être mieux de ce que ses vœux étaient toutes positives, il savait comprendre le bien-être d'une nation comme le bonheur d'un homme. Il avait passé quelques années en Amérique et s'était très bien acquitté du gouvernement des provinces dont la constitution avait été remise entre ses mains.

Dans la lettre de la reine Elisabeth, qu'il avait reçue peu de temps auparavant au château de Burgall, Sa Majesté lui faisait l'honneur de lui dire qu'elle sentait le besoin de profiter de ses lumières pour la direction des affaires de l'état, et qu'elle voulait le placer bientôt à un poste dont l'élevation surpasserait toutes ses espérances, et lui donnerait le cercle le plus large pour déployer ses talents.

Alors il avait eu une peur affreuse de son bonheur ; une chaîne, quelque dorée qu'elle fût, lui semblait impossible à porter.

D'ailleurs, il s'y joignait implicitement la condition de conclure le mariage projeté depuis deux ans avec miss Southampton, et depuis qu'il connaissait mieux Elisabeth, il redoutait sérieusement l'alliance d'une femme belle et impérieuse, près de qui le rôle d'époux devait être un servage continu. Et puis il aimait réellement Arielle. Cette jeune créature, douée des formes extérieures les plus séduisantes, d'un bon caractère, d'un esprit facile et gai, cette gracieuse enfant qui chantait, dansait, qui avait le gosier et les ailes d'un oiseau, était, selon lui, la femme qui devait élever le moins de contrainte et le plus de jouissance, et par conséquent la plus désirable de toutes. Il l'aimait, à la vérité, et comme une coupe de malvoisie, comme une cascade de parfums, comme une mélodie qui berce et enivre à la fois ; mais cet amour était d'autant plus éphémère qu'il était plus inhérent à sa nature.

Ce fut à la réception de la lettre de la reine, en face des faveurs de la cour qui le menaçaient, qu'il prit une résolution désespérée, et écrivit à la jeune actrice pour lui offrir sa main ; décidé à s'enlancer avec elle dans le Nouveau-Monde, et à s'assurer ainsi une existence telle qu'il la comprenait, avec la plus grande part possible de douceur et de liberté.

Mais à chaque instant qui s'écoulait sans qu'il reçût une réponse favorable d'Arielle, des aguilons d'impatience et des nuages d'humeur sombre venaient l'assaillir. Et les instants de ce silence s'accumulaient tellement, qu'ils semblaient maintenant signifier un refus positif.

C'est dans cette perplexité et ce mécontentement qu'il était plongé lorsque les roulements des équipages et le son du cor retentissant dans l'hôtel vint lui annoncer l'arrivée de ses nombreux convives.

Un instant après, tous les appartements de l'hôtel étaient imprégnés des fumées d'un repas abondant et exquis. Dans une vaste salle ouvrant sur le jardin, la table était servie de plats de vermeil contenant des mets qui, presque tous, portaient des noms fameux dans les fastes gastronomiques. Un cercle de hauts barons, de gentilshommes, de chevaliers, mangeant et buvant en connaisseurs, absorbait chaque chose selon sa valeur, et leur gâté autant que leurs éloges attestaient l'approbation qu'ils donnaient au banquet. Les barons parlaient de la cour de Henri VIII, les jeunes gens de celle d'Elisabeth, les uns de leurs combats, les autres de leurs amours, tous de leurs domaines, de leurs terres, de leurs vassaux ; car l'Angleterre appartenait alors aux nobles tout entière. Ils causaient enfin en gourmands satisfaits, comme tous ceux qui voient dans le dîner la représentation la plus exacte de la vie, et naturellement mesurent leur bonne humeur à l'excellence du repas.

De l'autre côté de la muraille du cloître, sous les festons de lierre mêlés de la fleur jaune de la giroflée et des lianes roses du liseron, Arielle avait dressé une table sur le gazon, auprès de la fontaine, où rafraîchissaient des flacons de vin et de la bière nouvelle. On n'y voyait que les viandes les plus simples et les mets du peuple, le national *farinity*, avec les fruits du jardin qui faisaient le plus bel ornement du repas. Mais des bouquets de roses et de marguerites semaient la table et en cachaient la rustique simplicité. Les convives étaient pressés dans l'étroit jardin d'Arielle, et s'y trouvaient bien. Les artistes ne sont pas jaloux de tenir beaucoup de place sur la terre ; ils se resserrent volontiers autour d'une petite table, pourvu qu'elle soit couverte d'un vin généreux, car ils savent bien s'emparer de toute la nature par les élans de leur intelligence.

Aucun des amis de Shakspeare ne manquait au rendez-vous, et la gaieté ne manquait à aucun d'eux. Shakspeare seul était encore accablé et souffrant des souvenirs de la nuit précédente ; il cherchait dans l'amitié qui l'entourait la force de se parer d'un paisible sourire pour répondre aux épanchements de ses camarades.

— Que pouvons-nous te souhaiter pour ta fête, heureux William ? disaient les comédiens, que pouvons-nous désirer pour toi qui possèdes le génie, la renommée, l'amitié de nous tous, et l'amour de la plus charmante femme du monde ?

— Ce n'est pas à nous à célébrer un jour comme celui-ci mes amis, s'écria Robert Green, non, bon Dieu ! dont la vie est si courte et renfermée dans un coin si obscur, célébrer la fête de Shakspeare ! non pas. C'est

la postérité, c'est l'Europe entière et tout le monde civilisé qui se chargeront de ce soin. Les siècles de l'avenir prononçant son nom avec amour, jetant toutes les fleurs de leur admiration à sa mémoire : Voilà la fête Shakspeare!

— Mais en attendant, dit Johnson, puisse-t-il goûter long-temps l'amour et la gloire dans cette vie.

— C'est à nous que le bonheur en reviendra, dit Condell. La postérité n'aura que le génie de l'homme; nous, nous avons les qualités de l'ami, sa bonté, sa loyauté, sa grandeur, son cœur aimant et généreux.

—avons donc à sa santé, vive Dieu! et jusqu'à perdre la raison, reprit Johnson; c'est le meilleur discours des joyeux compagnons.

— Non pas, dit Condell; gardons l'ivresse pour les jours malheureux, comme il en vient assez. Pour moi, je ne veux rien perdre de notre bon soleil d'aujourd'hui, ni de la vue d'un ami, ni des grâces de notre chère Arielle, ni du parfum de ses roses.

— Tu as raison, répondit Shakspeare d'un ton de douce tristesse, incertains bien à profit les heureux instans qui se présentent; car lorsque le bonheur vient à nous, c'est toujours comme l'oiseau qui se pose sur notre toit pour s'envoler aussitôt.

La vérité de cette réflexion devait se montrer trop vite dans cette double enceinte, où se trouvaient non loin l'un de l'autre le festin des seigneurs et celui des comédiens.

Sur la fin du repas que donnait lord Clarisson, quand de nombreux toasts venaient d'être portés à son bonheur et à son repos, un mouvement soudain se fit entendre dans l'antichambre; la porte de la salle s'ouvrit à deux battans, et il entra un officier de la cour qui remit à Clarisson un message de la reine.

A cette haute faveur qui faisait briller d'envie le regard de tous les assistants, le visage du baron s'obscurcit; ce qu'il redoutait le plus au monde était ces faveurs tyranniques de sa souveraine qui venaient changer son repos pour des honneurs qu'il ne désirait nullement. Il se retira dans l'embrasure d'une croisée pour prendre connaissance de la dépêche royale.

Il ouvrit ce fatal parchemin : c'étaient les titres de duc et pair, ainsi qu'une place au conseil des ministres.

Une lettre de la main de la reine était jointe à ces brevets. Elisabeth, disait à lord Clarisson qu'en le nommant à ce haut emploi, elle croyait récompenser ses services passés et procurer à l'état un soutien éclairé et fidèle. Elle lui déclarait, mais d'une manière positive, cette fois, que voulant pouvoir comme elle l'avait promis à la fortune de sa filleule, miss Southampton, elle comptait sur un prochain mariage entre lui et la jeune héritière; ajoutant qu'elle verrait avec plaisir les honneurs décernés au nouveau duc et pair, rejallir sur la plus aimée de ses nobles filles d'Angleterre.

Le trop heureux seigneur demeura consterné à ces nouvelles; il éprouvait la même sensation que si les murs de son hôtel se fussent écroulés subitement pour le laisser livré sans abri à toutes les intempéries du ciel. Il se voyait en effet dépouillé de cette vie privée, de cette destinée paisible qui l'habitait si bien, pour être désormais exposé à tous les vents d'une atmosphère politique très orageuse. Le poste de ministre était très périlleux en ce moment : de récents exemples lui montraient de hauts fonctionnaires punis, non point de leurs fautes, mais de leur grandeur, renversés dès pouvoirs jaloux, et ayant laissé leur tête avec leurs dignités au combat soutenu contre le despotisme royal ou le caprice populaire. Il ne pouvait regarder de loin le palais qu'habitent les princes de l'état sans découvrir au-dessous des prisons éternelles, des haches, des billots; et cet aspect répandait une vapeur de sang, une ombre sinistre qui obscurcissait toute l'enceinte à ses yeux, et en effaçait bien les splendeurs. A part ces dangers mêmes, il voyait d'avance une vie de travaux continuels, de veilles pénibles; adieu la liberté du repos et celle du plaisir! Il savait que la plus grande partie de ses instans appartieudrait aux devoirs d'homme d'état, et que la femme ambitieuse et vaine dont il allait devenir l'époux, le forcerait bien à donner le reste à la charge de courtisan.

Il demeura plongé dans de douloureuses réflexions et dans la recherche laborieuse et vaine d'une chance salut.

A quelques pas de là, dans la maison de la comédienne, le trouble était bien plus grand encore.

Au moment où les convives achevaient leurs flacons, et devaient bien croire vider en paix la dernière goutte, le seuil de la demeure se trouva tout à coup assailli par des gens de justice qui frappaient à coups redoublés et ordonnaient d'ouvrir au nom de la loi.

Un alderman, accompagné de recors et d'archers, pénétra dans le jardin; la riante enceinte est envahie par cette troupe sinistre; les robes noires des gens de justice couvrent tout le parterre de fleurs; le fer des halberdiers se dresse dans la verdure des arbrisseaux. Les comédiens restent stupéfaits et gardent le silence, car ils n'éprouvent encore que de la surprise. Mais l'alderman déroule et fait lecture d'un mandat en vertu duquel William Shakspeare, acteur au théâtre de Blackfriars, convaincu de s'être rendu coupable, dans l'hôtel Southampton, d'insultes très graves envers les seigneurs qui s'y trouvaient rassemblés, par des allusions injurieuses et des gestes menaçans, devait être arrêté, remis entre les mains de l'autorité publique, et conduit à la Tour de Londres.

Les gentilshommes n'avaient pas perdu de temps pour se venger de leur audacieux détracteur; leur demande, appuyée d'une influence encore plus puissante que la leur, avait facilement obtenu un ordre d'ar-

restation contre le poète hostile et arrogant; et maintenant ils relevaient fièrement leur moustache à la pensée qu'ils allaient l'envoyer en prison méditer ses vers, *revus et corrigés*.

A l'arrêt rendu contre Shakspeare, une bouillante colère s'empara de ses camarades de théâtre; ils répondent à l'ordre signifié en faisant voler les verres et les bouteilles à la tête des agens de justice; ils saisissent les couteaux de la table, se rangent en front de bataille autour de Shakspeare, et jurent de défendre jusqu'à la mort leur ami, leur compagnon, leur maître.

Mais que peuvent des couteaux de table, mal affermis dans la main de faibles artistes, contre de bonnes armes bien trempées, qui fauchent les hommes comme des épis de blé. Les amis de Shakspeare voient leur paur fer sauter de leurs mains, et eux-mêmes vont rouler sur le sable parmi les débris de la table renversée.

Arielle, pâle d'indignation, muette, le front mouillé de sueur froide, se tient debout pressée contre son amant pour lui faire un rempart de son corps. Un soldat la saisit et l'éloigne avec tant de rudesse que son gantelet de fer déchire le bras de la jeune femme. A cette vue, Shakspeare qui jusque-là avait conservé son sang-froid, et s'était opposé autant que possible à la résistance de ses amis, n'est plus maître de sa colère, il tire son poignard et en frappe le soldat qui tombe blessé à ses pieds.

Alors tous les sbires l'entourent, le pressent, s'emparent de lui, et, usant de leurs droits, lui mettent des chaînes qui rendent toute nouvelle tentative de révolte impossible. Puis, au milieu des cris et des efforts désespérés des comédiens qui cherchent de nouveau à approcher de Shakspeare, les soldats emmènent leur captif. Mais celui-ci déjà repris sa fierté et son courage; il s'éloigne en tournant la tête pour regarder encore ses amis et Arielle, et ne semble plus souffrir que pour eux.

XIV.

On jouait ce soir-là la première représentation de *Roméo et Juliette*. Le théâtre de Blackfriars avait déployé tout le luxe de ses grossiers décors, et s'était garni à profusion de torches de cire jaune qui répandaient plus de fumée encore que de lumière; et il y avait foule au parterre et aux loges, c'est-à-dire aux estrades rangées en cintre qui formaient à la fois loges et galeries. L'acteur aimé du peuple, l'auteur qui avait déjà donné *Titus, Andronicus*, la trilogie de Henri VI, *les Peines d'amour perdues, le Songe d'une nuit d'été*, allait paraître sur la scène avec un ouvrage de plus vaste dimension, de plus haute portée, qui devait enfin imposer silence à ses détracteurs, et le placer à un rang où nul écrivain dramatique n'était encore parvenu. Un point de la salle ressortait vivement dans l'enceinte chargée de lourdes vapeurs, c'était l'estrade voisine du théâtre où allait venir s'asseoir la reine et qui était déjà occupée par les seigneurs et les dames de la cour; les dures et les pierrieres de ces illustres spectateurs jetaient plus de feu dans la salle que les troubles flambeaux.

On entendait ce haut murmure causé par l'attente, par l'impatience, cette rumeur de l'esprit qui s'éveille pour saisir l'œuvre qu'on va lui jeter, ce bruissement de toutes les émotions qui s'agitent dans la salle au moment d'un lever de rideau.

Rien n'avait transpiré dans le public de l'arrestation récente de Shakspeare. Les partisans de l'ancienne école dramatique, les seigneurs ennemis du poète populaire, étaient tous armés en guerre, et prêts à se servir de leurs huées et de leurs sifflets pour terrasser la pièce nouvelle. Le peuple du parterre ne faisait aucun projet, mais plein de confiance dans les forces de son auteur favori, assuré d'avance du triomphe du *cher Will*, il s'appropriait seulement à jouer. Soldats, matelots, artisans, jeunes hommes de la ville en attendant le commencement du spectacle fumaient leur pipe, jouaient aux cartes et tenaient de gais propos arrosés d'ale et de brandevin; mais ils allaient tout oublier quand la pièce viendrait à se dérouler devant eux; ils sauraient comprendre et sentir ses beautés. Le peuple, rude amant de la vraie poésie, avait de saintes ardeurs pour elle au théâtre où il écoutait les drames de Shakspeare, comme sur le navire où il chantait une hymne à la Vierge, et dans le repos des champs où il regardait s'épanouir la fleurlette du matin.

Dans un coin obscur du parterre, retranché derrière un des piliers qui soutenaient les tribunes, était un homme tourmenté d'une attente sombre et anxieuse. Ce n'était pas un détracteur vulgaire qui méconnaissait le génie de Shakspeare, c'était un rival qui le sentait trop bien; c'était un véritable poète qui portait en lui le sentiment de la perfection sans avoir jamais pu y atteindre, et qui la trouvait parfois dans les œuvres du jeune auteur qui venait après lui se disait avec désespoir: *Oh! pourquoi n'ai-je pas fait cela!* c'était Marlow enfin, combattu entre son admiration d'artiste pour le beau et sa rage d'auteur vaincu, et se consumant lentement dans ces amères angoisses.

La reine parut et le spectacle commença.

Dès les premiers actes un intérêt puissant captiva l'assemblée; pendant un moment il n'y eut plus de faction ni pour ni contre l'auteur; on l'avait oublié; on voulait savoir comment, au milieu des discordes et des tempêtes que soulevaient les haines de leurs familles, ces deux jeunes amans, si faibles et si beaux, pourraient mener la barque de leur bonheur.

C'était Arielle qui remplissait le rôle de Juliette. Au moment du malheur qui l'avait frappée, elle était restée long-temps enfantine et repoussant avec horreur l'idée de paraître le soir en public. Mais tout à coup elle avait changé de résolution; elle savait que la reine assisterait au

spectacle, et pensait que si la pièce pouvait avoir le bonheur d'intéresser la souveraine, elle irait se jeter à ses pieds pour lui demander la délivrance de l'auteur. Elle voulait donc contribuer de toutes ses forces au succès de la représentation. D'ailleurs, il lui semblait que c'était trahir son amant que d'abandonner son œuvre pour se livrer à une lâche douleur, et elle sentait que, dans son désespoir même, elle trouverait un ressort pour s'élever plus loin dans les inspirations dramatiques.

Parmi ces fêtes théâtrales faites pour réveiller les facultés que la monotonie de l'existence laisse dormir et satisfaire le besoin qu'éprouve toute âme de s'élever par instant, aucune ne fut aussi belle et n'atteignit mieux son but que la représentation de *Roméo et Juliette*. Partout se faisait sentir la magie de l'art, partout courait ce fluide sympathique dans lequel le rire appelle le rire, les larmes appellent les larmes.

Cependant, vers la fin du spectacle, la malveillance réveillée tout à coup par la pensée du triomphe qui se préparait pour l'auteur, songea à le disputer, et commença à se servir de ses armes. On entendit le bruit aigre des sifflets, bruit symbolique, car il semble le sifflement du serpent qui va se tordre en ce moment dans le sein de l'auteur malheureux et porter son dard au cœur.

Mais la reine Elisabeth savait apprécier la beauté en toute chose; cette beauté qui se compose d'harmonie et de grandeur, est la même dans la construction d'un drame et dans l'édifice d'une royauté florissante, et celle qui savait si bien régner savait aussi admirer Shakspeare. Profondément touchée de l'œuvre qu'elle voyait représenter, elle tourna un regard nécontent du côté d'un valet l'opposition, et le froncement de ce sourcil royal obtint subitement ce que n'aurait pu imposer le bon goût et la loyauté, les sifflets se turent à l'instant pour ne plus oser se faire entendre.

Le cinquième acte, mélancolique, passionné et sublime, marcha au milieu d'un religieux recueillement; les cœurs battaient à l'unisson, les yeux étaient mouillés des mêmes larmes; toutes les âmes, arrachées à leur sphère isolée, goûtaient ce plaisir de vivre tous ensemble de la même vie qui fait des représentations scéniques une vaste communion.

Enfin, à la tombée du rideau, l'enthousiasme comprimé éclata à grand bruit; des salves d'applaudissements s'élevèrent de toute part; les mains battent sans relâche, les pieds trépigent, un murmure de voix émus se mêle à tout cela; la rumeur éclate au parterre, court dans les galeries, monte jusqu'aux combles et semble ébranler la voûte.

Quand l'admiration s'est exhalée, quand le trop plein des âmes a coulé à longs flots, quelques voix dominant les autres demandent l'auteur. On veut le voir, lui rendre grâce; c'est une ardente sympathie pour lui qui surgit de partout; cette foule immense s'est élevée à la hauteur d'une nation qui s'admire dans un de ses enfants. On demande l'auteur... mais rien ne répond sur la scène... On appelle de nouveau, on attend, on se tait, on regarde, on écoute; mais le rideau immobile ne semble entendre aucune voix. L'impatience troupée redouble, des cris plus forts et plus nombreux s'élevèrent de tous côtés.

Dans un moment où le public suspendu passagèrement ses clameurs, on entend venir d'un angle noir, enfoncé sous un pilier, une voix sourde, isolée, et qui cependant semble avoir plus de force et de puissance que toutes les autres ensemble; cette voix s'écrie comme s'arrachant de la poitrine après de longs combats :

— Eh bien, oui... l'auteur !

C'était Marlow qui enfin se sentait vaincu, pliait devant ce chef-d'œuvre, et après une lutte terrible entre son orgueil et sa conscience, entre le sentiment qui admirait en lui et le sentiment qui enviait, avouait la supériorité de Shakspeare, et recevait le coup mortel dont il expira peu d'heures après (1).

A cette voix solennelle, un nouvel élan électrique est donné à toute la salle qui se lève en masse; les hommes agitant leur mouchoir, les femmes tenant des bouquets détachés de leurs ceintures, des couronnes dénouées de leurs cheveux, et attendant le moment de les lancer au pied du poète. C'est l'ardeur et l'élan passionné de l'amour qui se fait alors sentir. Tous ont besoin de voir Shakspeare, de lui dire par leurs bravos qu'il est grand, qu'il est sublime, qu'il est poète, qu'il a bien mérité de la patrie, et surtout qu'il est aimé ! Ce mot divin qui se dit de toute manière, qui s'exprime par un élan universel et retentissant, comme par un regard silencieux.

Mais toujours sur la scène même solitude.

Les clameurs redoublent et l'enthousiasme menace de devenir tumulte. Alors le directeur du théâtre, frémissant de l'agitation qui ose se manifester devant la reine, s'avance timidement, et d'une voix mal assurée prononce le nom de William Shakspeare. Mais comme en ce temps c'était l'auteur en personne qu'on avait coutume de voir paraître, le mécontentement du public se manifeste hautement, et, sans la présence de la souveraine, des bouteilles vides, des pipes et d'autres projectiles seraient allés balayer le malheureux directeur de la place où on voulait voir Shakspeare.

Les violents murmures forcent Johnson d'excuser sa présence, et il dit d'un accent plus tremblant encore que, par mesure de justice, l'auteur de la pièce représentée a été arrêté le matin et conduit à la Tour de Londres; puis il se retire de la scène.

Le mystère qui entoure cette arrestation la rend plus frappante. La stupeur, l'indignation sont répandus dans l'enceinte. Toutes les voix réunies

en une seule exhalent un long cri de douleur, un mugissement de vengeance. Par une persistance aveugle, mais naturelle en ce moment, le parterre, les loges restent dans le même état; les femmes tiennent toujours les couronnes qu'elles veulent jeter au poète; et, comme si cet amour ardent, unanime, allait forcer les portes de la prison, des cris exhalés du fond des âmes continuent à demander l'auteur !

Dans une rue étroite, passant derrière le théâtre, et sur laquelle ouvraient les portes dérobées du bâtiment, venait en ce moment Shakspeare, portant encore les chaînes qu'on lui avait mises et entouré de ses gardes. Il avait attendu jusqu'à cette heure dans la salle de détention du Palais-de-Justice que les formalités relatives à son arrestation fussent remplies, et il se dirigeait maintenant vers la Tour de Londres.

Il passe devant un lieu bien connu à ses pas.

Les portes latérales qui servent d'entrée aux acteurs sont ouvertes. Les violentes acclamations de la foule retentissent en cet endroit. Shakspeare s'arrête, il entend, il reconnaît la voix du peuple, de son peuple aimé qui l'appelle... Le poète s'éveille et tressaille !... Cette situation est si frappante, que les gardes eux-mêmes s'arrêtent immobiles. Les cris redoublent, une force irrésistible entraîne Shakspeare; il reverse les deux soldats qui s'opposent à son passage, prend l'entrée ouverte devant lui, et se précipite sur la scène.

Les douleurs, les longues angoisses ont dévoré le sang de ses veines; il est pâle comme un mort; aux derniers pas qu'il fait vers la rampe, l'émotion brise son corps, les chaînes qui les unissent entravent ses pieds, il tombe à demi agenouillé, appuyant une de ses mains enchaînées sur la terre, et étendant l'autre vers la foule en signe d'action de grâce.

Les deux soldats qui se sont élancés sur ses traces, frappés de crainte à la vue de cette salle imposante, s'arrêtent de chaque côté du capif et achèvent cet imposant tableau.

A cette apparition inattendue que la majestueuse beauté de Shakspeare rend plus frappante encore, à l'aspect de l'artiste idolâtré que les acclamations du peuple semblent avoir évoqué du fond de la prison, les transports de la foule sont au comble, les bouquets, les couronnes tombent à flots autour du poète pâle et enchaîné, qui semble venir expirer sur les fleurs de sa gloire. Il y a un moment de saisissement et de silence palpant. La reine, saisie de l'émotion universelle, oublie un instant sa grandeur, et cédant à un simple mouvement de femme, détache une rose rouge de son corsage, la lance sur la scène, et la rose légère va voler aux pieds de Shakspeare.

En ce moment le rideau se baisse.

Des deux côtés de la toile il se fait alors un mouvement tumultueux. Sur le théâtre, maintenant à peine éclairé par les lanternes qui circulent parmi le matériel confus de la scène, les comédiens s'élancent avec transport autour de leur camarade, le pressent dans leurs bras, et en une minute ont détaché, brisé et dispersé ses chaînes. En même temps le détachement qui conduisit le prisonnier est entré dans l'enceinte; les soldats, arme au bras, s'emparent de Shakspeare, et rompent en visière toute gloire et à tout épanchement de cœur, veulent emmener leur prisonnier. Les artistes sont loin de l'abandonner sans résistance; et lui font un rempart de leurs seins et de leurs bras agiles qui savent repousser avec adresse et frapper avec force. Une lutte s'engage; les corps de poing volent, les armes se croisent, au milieu des décors qui s'ébranlent, des tentures, des planches, des quinquets, des échelles, des cordages qui se détachent et tourbillonnent dans l'espace. Puis les assaillants, les défenseurs, les amis du prisonnier et ses gardes, roulent tous ensemble et pêle-mêle dans la rue.

Cependant le public de la salle s'était écoulé rapidement. La reine, revenant à l'instant à ses habitudes de domination, avait ordonné à l'un de ses officiers de lui remettre le lendemain l'accusation portée contre le comédien Shakspeare, disant qu'elle jugerait de cette affaire et s'était retirée. Mais la justice populaire va plus vite que celle d'aucun tribunal. Le peuple du parterre était arrivé en foule vers la porte par laquelle allait sortir Shakspeare.

Là bientôt le tumulte augmente et la contestation prend l'aspect d'une violente émeute. La compagnie d'arbalétriers qui était de garde dans l'enceinte du théâtre est venue renforcer le piquet des hommes d'armes qui emmenait le prisonnier; le peuple se montre déterminé à soutenir les comédiens défenseurs de Shakspeare. Au milieu de ces deux troupes, le détenu est placé entre deux officiers du poste, qui ne cessent pas d'avoir la main sur lui, mais ne peuvent l'emmener à cause de l'intensité de la foule.

Les bravades, les paroles de défi jetées par les récalcitrants à la force armée, les sommations de se rendre que celle-ci profère d'une voix de tonnerre commencent les hostilités. Les réverbères de la rue, les lumières des maisons voisines que les curieux tiennent aux fenêtres, les flambeaux de la salle apportés par quelques spectateurs, éclairent confusément la scène.

Cependant un matelot, avec un énergique jurément, envoie sa pipe à la tête d'un soldat; celui-ci y répond par un coup de sabre et la lutte s'engage d'une manière meurtrière. Des bâtons sifflent, les pierres volent, les lances frappent d'estoc et de taille.

Le choc est violent, tumultueux, et mêlé ensemble les combattants qui, pressés sur un étroit espace, se haudent, se frappent, se renversent, et montent les uns sur les autres pour se frapper encore. En même temps les menaces, les vociférations, les juréments ne cessent de retentir, comme une musique militaire qui anime les combattants à la bataille.

(1) Biographie de Marlow.

Les acteurs sont toujours au premier rang ; une ardeur indomptable les anime, ils ont encore leurs habits de comédie, ils ont pris à la hâte les lances, les sabres, les armes rouillées de la scène... Mais leur courage n'est pas de théâtre ; de toute part atteints, déchirés, ensanglantés par le fer des soldats, ils savent recevoir leurs coups bravement et y répondre de même.

Bientôt les projectiles manquent aux émetteurs, et ils lancent contre leurs ennemis les torches enflammées qu'ils tiennent à la main et les débris des lanternes de la rue brisées de tous côtés. Les officiers du détachement, jugeant que l'obscurité va augmenter le désordre et leur donner un immense désavantage, ordonnent de redoubler la charge et de tirer à brûle-pourpoint. Le peuple entièrement désarmé plie déjà, et va succomber sous la force militaire.

En ce moment un jeune cavalier, que la difficulté de traverser à cheval une foule aussi compacte a tenu jusque-là en arrière de la scène, voit que la force armée va enfin se rendre maître du prisonnier, surmontant tout obstacle, il se précipite au milieu du tumulte, en passant par dessus les corps renversés ; il arrive en face des officiers des troupes qui servaient de garde à Shakspeare et s'écrie :

- Bas les armes ! capitaines.
- Que le peuple se rende.
- Délivrez le prisonnier.
- Au nom de qui ?
- Au nom de la reine.
- Nous avons l'ordre d'arrestation du prévôt, où est celui de la reine ?

— La voici, dit Henri de Southampton, en montrant la rose rouge qu'Elisabeth a jetée à l'auteur de *Roméo et Juliette*. Vous avez vu cette fleur au corsage de la reine ; elle l'a offerte en hommage au poète qui venait de la charmer par ses accents ; craignez tout de sa Majesté si vous osez contrevaincre à ses intentions et traiter en criminel celui qu'elle vient d'honorer comme un grand homme.

L'officier du poste placé pendant la représentation dans l'intérieur de la salle avait vu en effet le mouvement d'enthousiasme de la reine et la faveur insigne qu'elle avait faite à l'auteur. Après s'être consulté quelques minutes, jugeant que cette grâce tacite de la souveraine devait primer sur une autorité secondaire, et qu'il valait mieux désobéir ouvertement au magistrat civil que déplaire le plus légèrement du monde à la despote Elisabeth, il remit son prisonnier au jeune comte de Southampton, et ordonna à sa troupe de se retirer.

Des cris de joie à fendre l'air s'élevèrent de toute part, les camarades de Shakspeare, le peuple en armes, tous ceux qui venaient dans cette soirée d'applaudir le poète et de se battre pour lui faisaient éclater de toute manière le plaisir de la victoire.

On emmena en triomphe Shakspeare et son noble ami, et on se porta à la taverne de la *Strène* qui était ouverte non loin du théâtre de Blackfriars. Les acteurs y entrèrent ainsi que toute la foule qui put tenir dans l'enceinte, et on fut largement au gain de la bataille.

Dans cette taverne, la plus célèbre du temps, se réunissaient souvent les gentilshommes, les jeunes seigneurs de la cour. Un grand nombre d'autres eux y étaient venus le soir-là à la sortie du spectacle et attendaient l'issue du combat engagé. Comme il y a toujours dans la jeunesse quelque chose de généreux et qui s'intéresse dans une lutte à la partie la plus faible, les gentils hommes ne furent point trop fâchés de voir que Shakspeare eût remporté la victoire, quoique ce fut en quelque sorte contre eux, puisqu'elle venait de le soustraire à la punition qu'ils avaient prétendu lui infliger. Bientôt les tables se rapprochèrent ; amis et ennemis burent ensemble. Cette soirée aux luttes sanglantes eut à peu près l'effet d'un duel, qui, après avoir fait épancher la haine, réunit, les parties adverses, quelle que soit l'issue du combat. Ce fut à dater de ce moment que l'animosité des nobles d'Angleterre contre l'écrivain populaire s'affaiblit, pour aller bientôt se perdre dans l'admiration universelle.

Le jour était prêt de paraître lorsque Shakspeare et le comte de Southampton purent quitter la taverne. Henri laissa son cheval à l'hôtelier et voulut accompagner William jusque chez lui. Ils traversèrent ensemble toute la longueur des rues sombres et désertes.

Shakspeare eut déjà vivement surpris de ne pas voir Arielle au milieu des amis qui l'entouraient à l'instant de sa délivrance ; cependant il réfléchit qu'il avait dû être impossible à une jeune femme de traverser la foule tumultueuse qui se trouvait aux abords de la rue, et que le sachant en liberté, elle était sans doute allée l'attendre dans sa demeure.

Il n'avait jamais senti pensé à Arielle que dans cette soirée ; il n'avait jamais si bien senti combien ces amours liés à la raison, à la reconnaissance, ont de profondes racines dans l'âme, et combien toutes les autres dans les moments suprêmes de l'existence. Lorsqu'en approchant de la petite maison de la comédienne il n'y vit aucune fenêtre éclairée, les vagues terreurs qui étaient venues l'assailir redoublèrent ; il fit part de sa surprise inquiète à Henri. Tous deux remarquèrent en même temps que la porte d'entrée était ouverte. Ils montèrent les degrés avec cet effroi précurseur des cruels événements, et pénétrèrent à la chambre de la jeune actrice. William se hâta d'allumer une lampe, mais cette lumière vacillante dans sa main agitée ne leur montra qu'une chambre déserte, une alcôve vide. Arielle avait disparu.

XXV.

Quatre heures sonnaient ; le jour commençait à paraître en vagues

lueurs blanches répandues dans le brouillard ; la lune en se couchant jetait dans cette clarté une teinte bleue et vitreuse ; et toute cette atmosphère immuable, pesante, empreinte de langueur, était plus triste pour l'âme que l'orage. William et son ami frappés d'étonnement, éperdus de désespoir à la disparition d'Arielle, avaient cherché la jeune femme autour de sa demeure, d'un pas égaré, sans indices, sans espoir. Ils étaient à l'extrémité du port. William sentit un léger obstacle embarrasser ses pas ; il y porta le main, et trouva un tissu de mousseline. Il tressaillit ; c'était le voile d'Arielle ; et il la regarda encore... il le reconnaissait bien ; il avait vu long-temps la jeune femme broder cette guirlande en laine bleue autour de cette mousseline blanche. Il pressa ce voile avec passion dans ses mains... le tissu était encore imprégné des parfums que portait Arielle ; cette douce sensation soulagea son âme, le courage lui revint. Aidé par Henri, il regarda et toucha tous les objets amassés sur le port, interrogea chaque pierre du pavé pour y trouver un nouvel indice du passage d'Arielle ; mais plus rien ne s'offrit à leurs yeux ! Abattu, anéanti d'avoir vu s'éteindre ainsi cette dernière espérance, William croisa les bras et demeura immobile au bord de la Tamise.

Le fleuve se confondait avec le ciel dans un horizon de vapeurs épaisses et livide. William, sans intention, sans espoir, promenait sa vue sur l'espace déroulé devant lui.

Tout à coup son œil noir se fixe, s'enflamme ; son regard ardent, qu'il darde sur les flots, redouble de force pour traverser l'étendue. Il vient de découvrir sur la surface de l'eau un point presque imperceptible, mais qui semble pourtant une barque qui fuit du rivage. D'une main, il saisit le bras de Henri ; de l'autre, il lui montre cet objet dans le lointain. Henri tire une lunette de spectacle de sa poche, et les deux amis regardent tour à tour. Ils distinguent un canot qui glisse de lui-même en descendant le courant. A la proue se dresse une ligne rouge et noire, qui doit être un homme vêtu de ces couleurs ; au fond est une forme horizontale et blanche, qui semble une femme endormie ou évanouie.

— A nous, une barque ! une barque ! s'écrient William et Henri, et ils descendent en courant la marge du fleuve.

Une nacelle de pêcheur est amarrée au rivage ; ils brisent la chaîne qui la retient avec des cailloux, elle cède, et les deux jeunes gens s'élancent sur les flots.

A force de rames, ils avancent rapidement, et, à mesure qu'ils approchent le point à peine visible du fleuve s'agrandit, se développe, dessine plus nettement ses parties ; ils peuvent maintenant distinguer deux personnes dans la frêle embarcation qui fuit devant eux ; ils approchent encore, un rayon de la lune miroite sur le canot, et en éclaire distinctement les objets. Cet homme debout à la proue est Minuit, vêtu de sa livrée rouge et noire, qui semble moins appartenir au valet d'un seigneur qu'à celui d'un démon ; il est immobile, la rame pendante à la main, et cependant le canot vogue avec rapidité dans les sens où il le veut. On dirait que la longue plume rouge et noire qui se dresse de sa tête, s'arrondit sous le vent, est la voile magique qui conduit son esquif. Pour la femme étendue dans le fond du bateau, il ne faut qu'une longue boucle de ses cheveux noirs soulevés par le souffle du matin pour faire reconnaître Arielle.

Ce que William avait cru entrevoir du port n'était donc point une illusion créée par ses terreurs ! C'était bien Arielle, cette belle et chère créature, enlevée par l'affreux valet de Clarisson, ou plutôt par le génie du mal personnifié en ce monde.

Dans le lointain, on aperçoit la frégate que depuis l'avant-dernière nuit le vent contraire a empêchée de prendre le large, mais qui se balance maintenant sur ses ancres se disposant à déployer ses voiles. Le canot semble se diriger de ce côté.

L'esquif monté par Minuit glisse sans effort et paraît à peine toucher les flots ; la nacelle conduite par William et Henri bat les eaux de ses deux rames agiles, elle fend les ondes qui jaillissent échevelées autour d'elle, elle s'agite dans sa course impétueuse ; et cependant la distance est toujours la même.

— Il y a quelque chose de diabolique là-dessous, dit Henri ; ce maraud est tout seul dans sa barque, il ne semble pas se donner plus de peine à toucher l'eau de sa rame que s'il caressait le dos de son cheval, et cependant il avance autant que nous.

Un instant après, il n'en est plus de même : le maître du canot aperçoit et reconnaît ceux qui le poursuivent, il ralentit sa course pour les attendre.

Le cœur bat violemment à William ; quel que soit le motif de cette bizarrerie de Minuit, elle va lui permettre d'approcher d'Arielle ; l'espérance, la joie redoublent les forces des deux amis. Appuyant plus encore la rame sur la scabie, ils avancent avec la rapidité d'un trait, et bientôt ne sont plus qu'à quelques pieds du canot.

William tend déjà les bras à Arielle ; mais elle ne le voit pas, elle est privée de connaissance. Étendue sur un tapis au fond du bateau, sa tête charmante repose sur un banc de velours ; ses yeux sont fermés, la pâleur couvre son visage ; on dirait que Minuit la tient deux fois en sa puissance ; il l'enlève dans son bateau et la tient évanouie sous le poison de son regard.

Cependant Henri lève un crampon et va le jeter à la planche du canot... Mais cet arrêt n'était qu'une feinte de Minuit pour se jouer des chasseurs lancés sur ses traces ; dès qu'il se voit près d'être abordé, l'infatigable batelier reprend sa course, et rase les flots comme le vent de l'orage. La colère de cette déception anime encore les deux rameurs de la na-

celle, et surexcite leurs forces; ils suivent le ravisseur d'une vélocité égale à la sienne.

Tout est silencieux et morne dans l'espace; le fleuve est désert de toutes embarcations; ses rivages, encore endormis et sans mouvements, n'offrent que des lignes violettes et sombres; les nuages ne flottent pas dans l'atmosphère, ils sont condensés en un brouillard trouble et blafard; le temps est éclairé par cette lune du matin qui, atténuée par le jour naissant, ne semble que l'image d'un astre, et ne répand qu'une lumière morte. Il n'y a de vivant, d'animé dans l'étendue, que ces deux barques ardentes à leur tâche, et emportées par le soufite de la passion plus encore que par le cours des flots.

Cependant, soit que le bras de Minuit se lasse, soit qu'il prenne plaisir à amorcer encore ceux qui le poursuivent pour les tromper, il ralentit de nouveau le mouvement de sa rame. Les deux amis font plus d'efforts et avancent avec une promptitude qui tient du miracle. Enfin leurs poitrines battent d'un mouvement pressé, ardent, triomphal; c'est qu'ils touchent au but! C'est que déjà la nacelle frémissante jette sur le canot l'écume de sa vague!

Ils sont maintenant à portée de la voix.

— Misérable! s'écrie William, rends-moi cette femme que tu as enlevée; sur ta vie, sur ton âme, rends-moi Arielle!

Il porte la main à sa ceinture où sont attachés des pistolets.

Minuit répond à cette menace en faisant briller un poignard sur le sein d'Arielle.

— Si tu fais un seul mouvement pour lever ton arme, dit-il à William, je baisse la mienne.

Shaks-père frémit et demeure immobile.

Henri cherche à jeter le crampon sur le canot; mais son adversaire, sans avoir l'air de le remarquer, par un imperceptible balancement se tient toujours hors de son atteinte.

— Si je puis l'atteindre, audacieux valet, je te ferai payer cher tes crimes dit Henri.

— Il n'y a ni seigneur ni valet sur l'Océan.

— Je te fais submerger et je t'engloutis au fond de la mer.

— Quand même vous le pourriez, vous ne le feriez pas; car la belle actrice serait engloutie avec moi.

— J'aimerais autant la voir morte, dit William, que livrée malgré sa volonté aux mains de lord Clarisson qui la fait sans doute enlever; par toi en ce moment pour fuir avec elle en Amérique, comme il en avait le projet.

— Vous croyez prévoir là le plus cruel événement, sir William; eh bien! ce que vous prévoyez comme l'exès du malheur est encore une douce illusion. Votre Arielle ira en effet dans le Nouveau-Monde, mais non point pour y partager la fortune d'un seigneur à qui une partie de ce monde appartiendrait; elle ira pour n'y connaître que la misère et l'abandon.

— Dieu! où conduiras-tu donc cette femme? dit William frémissant de rage.

— Vois-tu cette frégate qui dresse ses agrès et va prendre le vent; elle est chargée de vagabonds et de femmes de mauvaise vie qu'elle emmène au fond des Indes pour les y exiler à jamais. C'est là que je conduis Arielle... Regarde, la *Rapide* n'est plus qu'à quelques toises de nous, et une fois qu'Arielle aura touché son bord, tu ne pourras plus la reprendre, elle appartiendra au capitaine, car son nom est sur la liste des déportées.

— Oh! comble d'horreur! s'écrie William... Mais cependant l'amour lui donne le courage de descendre à la prière.

— Eh bien, Minuit, dit-il, laisse-nous seulement approcher, reprendre Arielle, et je te jure qu'il ne te sera point fait de mal.

— Point fait de mal! répète Minuit, en riant, un bienfait *négalif*, un rien pour récompense, cela est séduisant.

— Quel que soit le gain qu'on t'ait promis pour commettre ce rapt, dit le comte de Southampton, je te jure sur ma foi de gentilhomme de te donner le double de pièces d'or. Es-tu content?

— Je l'or! dit l'ancien voleur de grand chemin en se parlant à lui-même, les hommes vous offrent toujours de l'or, comme s'il n'était pas facile à qui le veut bien de leur en prendre.

— Quelle récompense veux-tu donc? demanda Henri.

Minuit se tut un moment; il croisa ses bras sur sa poitrine, son visage hidoux et empreint de méchanceté prit une expression de tristesse qu'on voyait quelquefois apparaître.

— *Récompense!* dit-il à demi-voix, *récompense*, sous quelque forme qu'elle se présente, veut dire jouissance, bonheur... Et quel bonheur peut-il y avoir pour moi!

Cet instant de rêverie sombre au milieu du courant impétueux des flots, au milieu de la lutte des sensations violentes, avait dans sa bizarrerie quelque chose de solennel.

Mais soudain Minuit releva la tête et fit un mouvement pour s'éloigner.

— Arrête, au nom du ciel! s'écrièrent William et Henri... Arielle!

— Non, dit l'infatigable batelier en soulevant sa rame, nous touchons au rivage, rien ne pourra l'arracher de ses flancs, rien ne pourra l'arracher à l'œil éternel où reposent ses os... Regardez-la donc pour la dernière fois! regardz son front si beau, ses formes charmantes, ses yeux inspirés quand ses longues paupières se lèvent. Toi, William, regarde la femme qui, lorsque tu es arrivé à Londres, pauvre poète, sans

fortune, sans ami, sans famille, t'a donné tout cela, Toi, seigneur, regarde l'artiste qui t'a charmé tant de fois, qui a élevé ton âme à la beauté idéale qui fait la joie et la gloire de ta cité. Regardez-la encore, et dites-lui tous deux : Adieu! adieu!

Et ce mot adieu sembla se prolonger sur la surface des flots en un murmure mélancolique.

— Mais qui a pu te donner cet ordre infâme? dit Henri; quel est donc le maître abominable que tu sers?

— Je sers qui non me semble, dit Minuit qui avait repris tout son affreux cynisme... Je change de maître tous les jours... En ce moment, je sers le vent qui veut emporter ma barque sur son aile... Adieu! messeigneurs.

Et le canot s'envola parmi les flots.

Une forte vague de l'onde qui était devenue houleuse à l'entrée de la mer, souleva son esquif. Minuit, debout à la proue, domina les deux malheureux amis de toute la hauteur de cette lame; il fit entendre un riro d'une atroce méchanceté; il leur montra encore Arielle, et, redescendant de l'autre côté de la vague, sembla emporter sa proie dans l'abîme.

Cependant, dans cette course par bonds inégaux, on approchait de la frégate. Shaks-père sentait avec désespoir la vérité de ce que le ravisseur lui avait dit. Une fois sur la planche du bâtiment, Arielle était perdue, puisque, par une trahison, horrible on avait fait mettre son nom sur la liste des condamnés. Et on était plus qu'à une très petite distance de la *Rapide!* On distinguait déjà son équipage, les mouvements du départ dans les voiles déroulées!

Mais le canot à reparu, et, au moment même, un coup inespéré du ciel favorise les efforts désespérés des deux amis. Une puissante vague souleva leur nacelle sur sa lame et la lance vers l'esquif de Minuit. Il est des moments où l'homme, au lieu de ses propres forces, a en lui un moteur surhumain. William, sans attendre que le hars que tient Henri puisse mordre sur la planche ennemie, s'élança dans le canot et saisit Arielle dans ses bras. A cette douce pression, la jeune femme, sortie du charme fatal qui la retenait évanouie, rouvrit les yeux. En même temps Henri, à l'aide du crampon, a fait rejoindre les deux barques. William lui tend son précieux fardeau, et Arielle passe dans la nacelle libératrice.

Tout cela s'est fait en un seul mouvement plus rapide que la pensée. Mais, au moment où Shaks-père va rentrer dans sa barque, Minuit en a éloigné le canot et, dit d'une voix sourde à celui qu'il tient à son bord :

— Tu ne sortiras pas d'ici vivant!

Son visage bouleversé est rendu plus effroyable par la colère, des feux sinistres le sillonnent.

Il était inouï que Minuit eût été vaincu; mais c'était l'amour qui combattait contre lui, et l'amour vaincrait l'enfer même.

William ne l'écoute pas, et sans se soucier davantage de ce misérable ennemi que d'un flocon d'écume, il va s'élançant dans les flots pour rejoindre à la nage la nacelle qui porte tout son bonheur. D'un coup adroit et imprévu Minuit le fait tomber à genoux sur la faible planche qui les sépare de l'Océan. William cherche son poignard à sa ceinture, il ne le trouve pas; dans l'instant où il tenait Arielle entre ses bras, Minuit le lui avait arraché.

Malgré sa petite taille, l'affreux démons, dressé sur l'arrière du canot, domine William; il tient sa dogue et celle qu'il a enlevée; il fait rader sur son ennemi terrassé ses deux yeux de feu, ses deux lames nues.

— Que va-tu faire? lui dit-il en riant de son rire infernal. Ma force est deux fois plus grande que la tienne; j'ai deux fers pour te percer le cœur, et tu n'as point d'armes contre moi.

William profitant de sa position inclinée et de celle de Minuit au bord du canot, saisit son ennemi dans ses bras si étroitement, qu'il ne peut faire usage du poignard, le renverse, le tient suspendu sur les flots et s'écrie :

— Tu te trompes, j'ai l'Océan tout entier.

— Arrête! malheureux, dit Minuit, en se débattant sur l'abîme, je suis...

— Mort! répond William, et il le plonge dans la mer.

On entend un mugissement effroyable se mêler au bruit des flots violemment ouverts; l'onde se creuse en tournant; un cri plus affreux encore sort du fond du gouffre... puis l'eau redvient unie et silencieuse.

William vainqueur eut bientôt rejoint ses amis dans la barque qui l'attendait.

Le soleil s'était levé; les vapeurs blanches qui se dissipaient dans les airs amollissaient les rayons du matin sous leurs voiles; le fleuve, éclairé comme le ciel, offrait une route riante; ses rivages réveillés s'animaient de leurs couleurs et de leur mouvement habituels; tout l'espace formait un cadre radieux à la barque qui le parcourait d'une course rapide.

Arielle cependant avait peine à revenir du profond évanouissement dans lequel elle avait été si long-temps plongée. A demi couchée dans la nacelle, elle passait sa main sur son front décoloré et mouillé de sueur, comme pour y chercher ses souvenirs; ses yeux seuls, fixés sur William, avaient repris toute leur ardente tendresse; il n'y avait encore de vivant, de ranimé en elle que l'amour.

Les deux jeunes et forts rameurs se hâtaient de gagner le bord et fendaient également les flots, sans détacher de la jeune femme leurs regards enchantés.

— Comment suis-je ici, dit lentement Arielle, sans m'être aperçue du trajet que j'ai fait pour y revenir?

— Pourquoi enfant! tu étais heureusement privée de connaissance quand

ta situation était affreuse; tu reviens à la lumière, maintenant que tu es près de nous, dans nos bras pour toujours.

— Oui, je me souviens, reprit-elle. Après cette tumultueuse soirée, je venais d'entendre dire par le peuple que Shakspeare était délivré, rendu à la liberté; je me précipitai vers le lieu où je pourrais le voir... La rue était déserte alors, toute la foule s'était portée à la taverne de la Sirène. J'entendis dire près de moi : *Le vent se lève, la frégate va partir, c'est le moment.* Et en même temps trois hommes me saisirent. Je jetai des cris perçans, je demandai raison de cette violence. *Condamnée à être déportée dans les Indes*, dit un de ces hommes; il s'approcha d'un réverbère, déroula un papier et me dit : *Voici l'ordre d'arrestation porté contre vous.* Je savais vaguement que des femmes de mauvaise vie, exilées dans les Indes, devaient être emmenées par la frégate la *Rapide*; je savais encore qu'une courtisane demeurant dans mon voisinage, et portant le même nom que moi était du nombre... C'est une effroyable erreur, m'écriai-je ! *Où, un erreur*, et il quelq'un auprès de moi avec un accent que je n'oublierai jamais. Je reconnus Minuit; je ne sais pourquoi, en ce moment, sa vue me sembla un arrêt de mort.... Ma tête se perdit... Un instant après, je me trouvai seule avec lui, dans une chlouppe; son regard tombait sur moi comme un poison dévorant qui consumait ma vie... puis je ne vis, je ne sentis plus rien; je ne sais plus ce qui s'est passé.

— Le ciel a veillé sur toi, moi Arielle, il a envoyé à ton secours l'homme qui ne pouvait que te délivrer ou mourir pour toi, et l'ami qui doublait son existence. Mais dans le peu de temps qui t'a séparée de nous, tu as bien souffert, ajouta William, en observant avec angoisse le changement qui s'était opéré dans les traits d'Arielle.

— Oui, répondit la jeune femme en regardant William avec extase, j'ai succombé dans les souffrances de ce moment terrible, pour ne m'éveiller que dans tes bras... Comme à notre dernière heure nous fermions les yeux dans les tourmens de l'agonie et nous nous éveillions ensuite dans le ciel...

Une douce joie illuminait la figure d'Arielle. Cependant la nuance morbide de son front et l'affaiblissement de tout son être révélait une révolution dans tout son être plus grande encore que celle causée par l'effroi de cette nuit; et en la voyant ainsi, on songeait à ces influences infernales qui frappent d'une manière invisible.

XXI.

Elisabeth de Southampton avait reçu en partage la beauté, la fortune, les jouissances de la grandeur, les douceurs de la famille; mais une seule passion, aussi profonde que violente, était venue empoisonner ces heureux dons, avait rempli sa vie de troubles, de douleurs, et l'accablait de remords en ce moment.

L'ambition ! Elisabeth n'avait jamais connu d'autre sentiment; dès sa plus tendre jeunesse elle avait été tourmentée du désir de s'élever, de relever encore son opulence et son blason. Dans la rêverie adolescente, à l'âge où les jeunes filles se font des couronnes de bluets, c'était une couronne de duchesse qu'elle se tressait dans ses songes dorés; et maintenant, sous une apparence si fraîche et si belle, elle était semblable intérieurement à l'homme nu, blâsé sur toutes les affections, et qui a remplacé l'amour par la convoitise des richesses et des grandeurs.

Il était nuit; une grande salle basse et déserte de l'hôtel Southampton n'était éclairée que par la lumière d'une lune limpide qui tombait des hautes croisées à barreaux de fer, et jetait dans la sombre étendue de larges nappes blanches coupées de lignes noires. C'était dans cette pièce que Shakspeare, caché derrière une colonne du vestibule, avait vu entrer un soir miss Southampton accompagnée de Minuit. Elisabeth était encore ce soir-là, seule et rêveuse, dans cette vaste galerie noire et délabrée, abandonnée des habitans de l'hôtel, et où ne pénétrait à cette heure que la pâle lueur de la lune et la jeune fille, dans ses temps de tristesse et de douloureuses méditations.

Elle demeurait là appuyée contre un pilier, immobile sur les dalles froides et nues, tandis qu'une chauve-souris, accrochée à la voûte, faisait tomber sur sa tête la poussière des pierres vieilles; parfois, elle marchait à pas lents; tantôt se perdait dans l'ombre, tantôt passant dans les rayons de la lune, où elle avait l'air d'une âme errante.

Puis elle s'arrêtait subitement, écoutait avec angoisse, frissonnait au moindre souffle du vent, et regardait si une porte pratiquée au fond de la galerie ne s'ouvrait pas pour laisser entrer la personne qu'elle attendait.

Elisabeth avait autrefois hésité à accepter la main de lord Clarisson; mais ayant appris que ses travaux administratifs pouvaient le faire prétendre aux titres de duc et pair, peut-être même à une place au ministère, elle avait écrit plusieurs fois à la reine, du comté de Warwick, où elle était alors, pour s'assurer de la valeur de ces services et des dispositions de la souveraine à en octroyer le prix. Ayant reçu de sa royale marraine les réponses les plus favorables à cet égard, elle avait accepté l'alliance du baron, et s'était fiancée à lui.

Mais peu de temps après son arrivée à Londres, Elisabeth vit l'impressionnement de Clarisson auprès d'elle se refroidir; elle en conçut un dépit extrême, redoublé par la crainte de perdre une alliance qu'elle désirait alors ardemment. Pour ramener près d'elle ce futur duc et pair, dont elle voulait impérieusement partager les titres et la fortune, elle eut recours au moyen le plus vulgaire, elle songa à lui inspirer de la jalou-

sie; car n'ayant jamais été femme par le cœur, elle connaissait mal les ressources de l'amour; elle voulut donc opposer au baron un rival qui pût lui sembler redoutable. Shakspeare, jeune, beau, célèbre, passionnément amoureux d'elle, lui parut l'instrument convenable à ses projets. Elle réussit à faire éclater encore davantage l'amour du poète, en ayant l'air d'y répondre; il lui sembla que la passion inspirée par elle à un homme illustre était un piédestal qui devait la relever, l'embellir aux yeux de Clarisson, et rendre sa possession plus précieuse. Elle joua continuellement avec le cœur de William, tantôt en simulant pour lui des sentimens qu'elle n'éprouvait pas, tantôt en se laissant aller à un entraînement passager, en se livrant auprès de cet homme, doué de tant de perfections, à une admiration, à une sympathie réelle, qui donnaient le cachet de la vérité à tout ce que la coquetterie lui faisait feindre de plus.

Mais toutes ces armes s'émoissaient contre la cuirasse d'indifférence que Clarisson semblait avoir revêtu.

En ce temps, les messages que l'écuyer du baron venait remplir à l'hôtel Southampton mettaient souvent cet homme sous les yeux d'Elisabeth. Elle se hasarda à lui adresser quelques questions sur la vie et les habitudes de son maître.

Minuit avait connu la jeune miss jusqu'au fond de l'âme dès qu'il avait pu la voir; il se plut à déchirer son cœur par la confiance de la passion que lord Clarisson éprouvait pour une jeune comédienne. Parlant à Elisabeth comme si elle lui eût fait l'aveu de ses craintes et de ses souffrances de vanité, il l'amena à les lui confier en effet. Toute passion est faible; l'altière Eli-elith descendit peu à peu à prendre un misérable valet pour confident, parce qu'ainsi elle pouvait connaître les choses dont le secret lui était nécessaire pour marcher à son but. Mais ce qui amena surtout ces rapports bizarres, c'est que le caractère fatalement cruel et méchant de Minuit lui donnait quelque chose de surnaturel qui le relevait en quelque sorte du rang où il était placé. C'est que d'ailleurs cet homme, dans son intelligence profonde de tout ce qui était désordre, haine, jalousie, avait la confiance de miss Southampton, sans qu'elle rompît à peine le silence avec lui; il connaissait ses pensées sans qu'elle eût la honte de les exprimer, et prévenait ses desirs de vengeance sans qu'elle s'abaissât à donner des ordres indignes d'elle.

Enfin, au château de Burgall, Elisabeth reçut une lettre de la reine qui, ainsi que nous l'avons vu en ce moment, lui inspira de vifs transports de joie. Sa Majesté annonçait l'élévation prochaine de lord Clarisson à la pairie et au ministère; elle disait aussi à Elisabeth qu'elle écrivait de sa main au baron pour lui annoncer les honneurs dont elle le comblait, et lui laissait voir en même temps son désir qu'il les partageât avec miss Southampton par un prochain mariage.

Elisabeth ne douta point que le fidèle serviteur de la reine d'Angleterre n'obéît immédiatement à son désir, et revint à Londres au comble des vœux.

Mais l'annonce de ces grandeurs qui lui étaient à charge ne servit qu'à pousser Clarisson à une résolution contraire à celle qu'Elisabeth attendait. Le danger était éminent; il songea à le fuir sous les ombrages du Nouveau-Monde, et demanda à la belle actrice de venir compléter le bonheur qu'il espérait trouver là, en lui offrant en retour sa main et sa fortune. Cette détermination, dont Minuit vint l'instruire, fut le coup de foudre le plus affreux pour Elisabeth. Elle qui était tout orgueil, c'était dans son orgueil qu'on la blessait aussi outrageusement! On la dédaignait pour une fille du peuple, pour une comédienne! on achetait d'une fortune entière de prince le bonheur de la fuir! Tout ce que la jalousie, l'humiliation, la colère ont de tourmens vint fondre dans son sein; chaque moment lui apportait une angoisse aiguë. Il sortit de toutes ces souffrances une inspiration terrible, la pensée d'une vengeance égale à l'outrage, et elle en attendait l'exécution en ce moment.

Elle errait dans cette longue galerie, s'arrêtait souvent, mettait la main sur son cœur qui battait avec violence, et son regard cherchait à percer la profondeur de l'ombre.

Enfin l'horloge du vestibule sonna minuit. Alors une tapisserie se souleva au fond de la salle, une nuance rougeâtre parut dans l'ombre; c'était Minuit qui entrait.

Elisabeth à sa vue, reprenant toute son énergie, s'avança rapidement près de lui.

— Eh bien ? dit-elle.

— Votre Seigneurie est délivrée de l'obstacle qui s'opposait à ses vœux.

— Cette femme!

— Est enlevée pour toujours à lord Clarisson.

— Ah!... le ciel soit loué.

— Le ciel n'est pour rien dans cette victoire, mais j'ai pu l'accomplir seul. Seul, j'ai opéré ce changement dans votre destinée... ce miracle que vous étiez bien loin d'espérer! La première fois que je vous parlai, madame, c'était dans les ombrages de ce jardin, dans l'allée qui règne devant cette salle; vous étiez venue y causer les ennuis que vous vouliez dérober à tous les regards; vous vous disiez alors : « Celui que j'ai daigné choisir semble l'avoir oublié; ce mariage qu'il désirait avec tant d'ardeur, c'est moi maintenant qui l'attend en vain; si je supporte ces injurieux retards, je m'immole à mes yeux; si je donne ma main à un autre prétendant, je renonce à ce titre que j'ai tant désiré, et qui, je le sens, est nécessaire à ma vie... Et le monde me plaindra d'être ainsi *dédaignée* ! moi dédaignée !... » Alors vos yeux perdirent ce regard froid qui

leur est habituel et que jamais les rayons de l'amour ne sont venus remplacer, vos yeux brillaient d'un feu bien sombre.

— Et tu as su y lire tous les tourmens qui remplissaient mon âme

— Plus tard lorsque vous avez su pour quelle rivale le haut seigneur renonçait à vous, votre colère et votre désespoir n'ont plus connu de bornes. Plus tard encore en apprenant que lord Clarisson voulait emmener Arielle dans les Indes pour y savourer en paix les délices de ses charmes, lui donner son nom, son rang, épouser la comédienne, vous n'avez dit en détachant une chaîne d'or de votre cou : « Minuit, prends cette chaîne, comptes-en les anneaux, je te donnerai autant de ducats d'or qu'ils sont nombreux, si tu veux servir mes projets. » Car, en ce moment, vous veniez de concevoir une vengeance digne de l'offense.

— Oui, il me semble que j'en avais puisé l'affreux inspiration dans tes regards, dans ton approche.

— Oh non ! madame, ne me faites pas l'honneur de cette pensée, elle fut bien tout à vous. Une frégate allait partir chargée de vagabonds et de femmes de mauvais vie, déportés en Amérique ; vous voulûtes que votre rivale, destinée à aller dans les Indes pour y régner en souveraine auprès de son noble époux, y fût jetée comme une fille perdue de mœurs, et condamnée à y traîner une misérable vie. Je me chargeai de gagner deux agens de l'antortité qui consentirent à enlever la jeune actrice à la place d'une d'une femme publique qui portait son nom, et je dus la remettre sous cette désignation entre les mains du capitaine. La nuit où le vaisseau devait mettre à la voile, vous donnâtes une fête pour attirer chez vous le protecteur, le frère d'Arielle ; et, si l'orage ne fut venu rompre nos projets, l'enlèvement eût été consommé en ce moment... Car, près de vous, William Shakspeare oubliait tout le reste du monde... Et il entra bien tard cette nuit-là !

Elisabeth frissonna au souvenir de ces heures nocturnes où elle avait payé bien cher sa perfidie.

— Mais, continua Minuit, les vents contraires retirèrent la frégate à l'embouchure du fleuve. Il fallait une seconde nuit séparer Shakspeare de celle qu'il aurait su défendre. Vous avez fait arrêter le poète sous prétexte d'insultes envers la noblesse ; vous l'avez fait charger de chaînes et conduire en prison, c'était bien. Moi, j'ai pu m'emparer de la condamnée et la transporter à sa destination.

— Et maintenant, dit Elisabeth avec une joie cruelle, maintenant elle est embarquée sur le navire qui va nous en délivrer pour toujours ?

— Non, des libérateurs ont été envoyés sur ses traces ; au moment où j'allais toucher le bâtiment, ils m'ont ravi ma proie ; et l'un d'eux, vous devinez que c'est William Shakspeare, m'a précipité dans les flots... Heureusement la frégate était à peu de distance, j'ai pu nager jusqu'à son bord et y prendre une chaloupe qui m'a ramené au rivage.

— Que disais-tu donc, misérable ? que j'étais délivrée de cette femme !

— Je disais la vérité, car il y avait plus d'un moyen de la ravir à cette terre. J'avais compté les anneaux de la chaîne, ils valaient bien la peine d'en gagner le prix par tous les expédiens possibles.

Elisabeth lut frappée de terreur, une sueur froide inonda tout son corps... Elle avait le pied sur une dalle blanche par la lune, et sur laquelle l'ombre des barreaux de la fenêtre dessinait une croix noire... Elle crut fouler la pierre d'une tombe.

— Malheureux ! s'écria-t-elle en se jetant en arrière, tu l'as tuée !

— Elle était évanouie dans ma barque, et au moment de me la voir arracher, j'ai versé sur ses lèvres une goutte de poison qui a maintenant pénétré dans ses veines.

En ce moment, il passa sur les traits de Minuit comme une vive lueur qui éclairait sa figure infernale dans l'ombre.

— Et qui a ordonné cet horrible attentat ? s'écria Elisabeth.

— Vous, madame ; vous qui vouliez, quoi qu'il en coûtât, arracher cette femme à lord Clarisson qui l'aimait, à l'Angleterre même, assez insensée pour porter à ses pieds ce culte idolâtre qui ne doit être offert qu'à la beauté blâmée. Vous qui promettiez à Minuit, pour accomplir cette entreprise, cette chaîne que vous aviez portée, qui avait touché le cou d'Elisabeth de Southampton ; de la plus admirable des femmes aux yeux de l'enfer, car elle est aussi insensible que belle, et seule sur la terre n'a jamais aimé. Vous qui, enfin, pour achever la séduction, promettiez autant de ducats d'or qu'il y a d'anneaux à cette chaîne.

— Eloigne-toi, monstre infernal, serpent des ténèbres, ou je te fais massacrer.

— Vous ne me ferez pas tuer, car il faudrait dire de quoi je me suis rendu coupable. Vous me donnerez ma récompense, car alors le secret de sang restera entre nous.

Elisabeth était folle d'effroi, de remords. Cette jeune fille, élevée dans la paix de la conscience, ayant vécu dans le sanctuaire de l'honneur et de la piété, entraînée un moment par l'effervescence de la passion, se trouvait tout d'un coup meurtrière.

A cette pensée elle pressait son front entre ses mains crispées, elle jetait des cris étouffés, elle promenait dans l'espace des yeux hagards et injectés de sang... Un instant elle crut voir un spectre devant elle ; elle trembla comme la feuille sous le vent, et tomba évanouie sur la pierre... Minuit disparut par la porte secrète.

XVII.

La jeune actrice, faible jusqu'à l'anéantissement, pâle et brûlante à la fois, était déposée tout habillée sur son lit, Shakspeare et Henri, debout et penchés vers elle, ne quittait pas le chevet de cette couche.

On eût dit que, par un contraste étrange, une fête était préparée pour Arielle. Un beau soleil couchant animait les jardins étendus sous la fenêtre, dorait la façade de la petite maison consacrée et pénétrait dans l'intérieur en rayons de pourpre légère.

Les acteurs du théâtre de Blackfriars arrivaient tous ensemble, une douce musique en tête et des fleurs à la main ; ils venaient apporter un présent flatteur à Arielle. La reine, charmée du talent de l'actrice qui remplissait le rôle de Juliette, lui avait envoyé le lendemain de la représentation une couronne de verdure mêlée de fleurs d'or ; cette offrande royale, déposée par les officiers d'Elisabeth au théâtre, était apportée en triomphe à la jeune artiste par ses camarades ; heureux et fiers de son succès.

Mais lorsqu'ils entrèrent, une décroissance rapide s'était déjà opérée dans l'état de la malade, sans aucun symptôme de mal visible, sa vie semblait s'exhaler par chacun de ses soupirs. Les acteurs demeurèrent frappés du plus douloureux étonnement, se rangèrent en silence autour du lit, et pendant long-temps on n'entendit dans la chambre que le faible murmure de leurs plaintes et de leurs soupirs.

Enfin la jeune fille ouvrit les yeux, se leva sur son séant, tendit la main à Shakspeare et sourit encore à ses amis. On lui présenta le don de la reine.

— Oh ! dit-elle à William, c'est à toi que cette couronne appartient, mon divin poète, c'est toi qui a créé Juliette, et qui a mis dans mes yeux, sur ma bouche, l'amour qu'il fallait pour rendre ses accents.

Elle regarda avec un sourire d'enfant ce beau feuillage, ces fleurs d'or, elle fit un effort pour poser la guirlande sur sa tête, et de sa main défaillante lissa encore ses cheveux sur son front ; leurs longues boucles noires tombaient de dessous la branche de verdure ; son visage avait la blancheur égale et diaphane de l'albâtre. Elle demanda une glace pour se voir ainsi parée de ces fleurs étincelantes. Shakspeare apporta le petit miroir dans lequel elle se regardait, si riieuse et si folle, le premier soir où il l'avait vue dans cette chambre.

Mais lorsqu'il lui tendit la glace :

— Non, dit-elle, je vois dans tes yeux, William, que je suis toujours belle, toujours la même pour toi... Et c'est tout ce que je veux...

Puis soudain son sourire s'effaça, son œil devint terne et vacillant, un faible gémissement s'échappa de ses lèvres, elle porta la main à son front, puis à son sein, avec des plaintes inarticulées, et sa tête mourante tomba sur l'oreiller.

Elle agit sa main comme si les vapeurs brûlantes de son cerveau faisaient passer devant ses yeux fermés à la lumière, des images effrayantes. William oppressé, palpitant, la tête penchée sur la sienne, recueillit encore ses paroles, sortant avec des soupirs interrompus.

— Oui, je me souviens, dans cette barque, au milieu de la mort passagère où j'étais plongée, j'ai entrevu un monstre épouvantable ; puis j'ai senti sur mes lèvres le froid du cristal et un venin mortel qui coulait dans mon sein...

Shakspeare et Henri échangeèrent un regard enflammé de tout ce qu'il peut y avoir de fureur et de désespoir dans l'âme.

Les gémissements de l'infortunée devinrent plus pressés et plus sourds ; sa poitrine se soulevait par des mouvements convulsifs. Elle était à ce moment où la vie palpait dans le sein avant de s'exhaler dans le dernier soupir, comme un oiseau qui bat des ailes avant de s'envoler. Elle leva encore la main vers son diadème.

— Oui, dit-elle, cette couronne est donnée à Juliette. A Juliette qui n'a vécu que pour aimer et qui est descendue si jeune dans la tombe. Cette couronne est sur le front de Juliette !

Shakspeare immobile, silencieux, ne laissait échapper aucun cri de douleur ; mais on voyait que la mort atteignait aussi son âme, qu'il exhalait avec Arielle, et n'aurait plus après elle qu'une vaine apparence de vie.

La désolation redoublait parmi les compagnons de la jeune actrice ; leurs sanglots s'échappaient malgré eux de leurs poitrines ; ils se demandaient entre eux si rien au monde ne pourrait secourir l'infortunée.

Elle s'aperçut de ce mouvement, elle entrevit encore ses amis à travers la voile qui couvrait ses yeux.

— Non ! non ! dit-elle, il n'y a point de secours possible, je meurs ; mais j'entends encore les soupirs de ceux qui m'aiment ; je vois encore comme dans un nuage leurs figures chères et désolées... La main de William est sur mon cœur... Je sens son souffle sur mon front... ma mort est due.

A ces mots, tout le monde s'agenouilla devant la couche funèbre, et il n'y eut plus dans ce lieu de tristesse que des larmes, des prières et un recueillement solennel.

C'était une scène douloureuse, étrange et douce à la fois. Par les fenêtres entr'ouvertes entraient les lueurs roses du crépuscule, le reflet verdoyant du feuillage, le souffle de l'air le plus suave, le parfum des aromates du jardin. Tout ce qui dans la nature était en harmonie avec la jeune et belle créature mourante, tous les esprits aériens frères de son âme, semblaient venir la chercher à sa dernière heure.

A genoux autour de ce lit, les compagnons de l'actrice, qui étaient arrivés en ce lieu la joie dans le cœur, portaient des bouquets à la main et étaient vêtus du costume bizarre de la scène qu'il était en usage pour eux en ce temps de conserver au dehors, et dont les rayons du soleil nuaient encore plus diversement et faisaient ressortir les vives couleurs ;

quelques uns des acteurs tenaient même encore leur masque à la main, et tous ces insignes de folle joie étaient mouillés de pleurs.

Le souffle entrecoupé de l'agonie sortait avec effort du sein de la mourante; sa voix s'éleva pour la dernière fois, elle murmura tout bas :

— O William!... ô mes amis!... ô ma douce demeure!... Encore le soleil... encore la vue de mon jardin... encore un souffle d'air!

Shakspeare se précipita vers la fenêtre pour l'ouvrir entièrement.

Un des comédiens portant son masque sur le visage et retiré derrière toutes les autres personnes, se trouvait en dehors de la porte, sur le petit palier où régnait déjà une ombre complète. Shakspeare, en revenant d'ouvrir la croisée, se trouva si près de ce personnage, qu'il frôla son vêtement; il crut entendre une espèce de rire sauvage sortir de dessous ce masque; il s'arrêta dans un saisissement inexplicable. Alors l'homme masqué se pencha à son oreille et y glissa ces mots :

— C'est par l'ordre d'Elisabeth que ton Arielle a été immolée... Shakspeare, tu n'as plus de femme à aimer sur la terre : l'une est un monstre, l'autre est morte.

William ne peut en croire ses sens, c'est Minuit qu'il entend, Minuit précipité par lui dans la mer, et qui est sorti de la tombe profonde des flots pour lui apporter encore le malheur, pour lui apprendre le crime d'Elisabeth!...

Mais il voit que, dans le premier moment de sa stupeur, dans le moment où un tremblement convulsif l'agite, où une sueur froide jaillit de tous ses pores, l'infâme, profitant de son immobilité, a pris la fuite. Alors la fureur qui l'âme semble lui donner la rapidité de la foudre; d'un bond il s'élance au pied de l'escalier; il est près d'y saisir Minuit qui s'éloigne comme une ombre; mais sa main ne peut qu'effleurer le manteau du misérable. Il le poursuit ainsi à travers le jardin, n'ayant que quelques lignes entre sa main tendue et l'être qu'il veut anéantir. A l'instant où Minuit vient de passer la porte qui donne dans le parc de lord Clarisson, et se trouvant dans l'ombre des épais feuillages, va pouvoir se retourner et lutter contre son adversaire, Shakspeare l'atteint d'un coup de poignard dans la gorge et l'étend sur le sable.

— Meurs ! s'écrie William en lui donnant un second coup dans la poitrine, meurs odieux exécuteur d'ordres infâmes.

Un long jet de sang sort de cette poitrine ouverte et coule sur la poussière.

Minuit sourit encore du sourire le plus méchant qui ait jamais éclairé son infernale figure.

Il dit d'une voix sourde et râleuse :

— Je t'ai prédit un jour, Shakspeare, que si jamais tu me frappais en punition de mes crimes, tu souffrirais plus que moi. J'ajoutai tout bas : Car alors tu aurais tué ton frère.

— Mon... frère!... répéta Shakspeare glacé, comme si ce mot était une lame qui traversait son sein.

— Oui, cet enfant hideux, fait à l'image du démon, qu'on déposa au bord de la citerne, était né de ton père, de ta mère. Par pitié pour les parents, on s'abstenait de prononcer dans la ville le nom de ceux qui avaient donné le jour à ce monstre.

William, par un mouvement spontané, se jette à genoux devant sa victime, et ce même temps, par un mouvement d'horreur, se recule de Minuit en levant les mains au ciel.

— Oui, ton frère de toute manière, Shakspeare, car les deux éléments qui composent le monde, le bien et le mal, sont frères... Oui, ton frère, qui avait reçu de la nature la laideur au visage et le poison au cœur, tandis que tu recevais, toi, la beauté, la grandeur d'âme, le génie. Oui, ton frère, repoussé de sa famille avant que ses yeux fussent ouverts au jour, comme si on avait craint qu'il pût jamais la reconnaître et la flétrir en lui donnant les noms de père, de mère, tandis que toi tu étais adoré de tes parents, leur joie, leur orgueil, leur amour... Oh! si tu avais vécu de l'aumône demandée en se traînant à genoux devant les passants! vécu du sang de la chair des voyageurs assassinés au fond des forêts! vécu des gâtes jetés au valet par un maître brutal! seulement alors tu saurais ce qu'il y a de douce saveur dans un morceau de pain tendu par une mère!... Oui, ton frère, Shakspeare, qui, tandis que tu l'élevais au milieu des hommes, dans la belle carrière de poète, n'a connu que la vie sauvage et mercenaire. A toi les chefs-d'œuvre immortels admirés de toute l'Europe, à moi les meurtres obscurs consommés au fond des bois; à toi les couronnes, à moi le fer du bourreau; à toi la renommée, la gloire, à moi la livrée et la bassesse de laquais. Oui, ton frère, Shakspeare, que le masque informe du visage, la noirceur de l'âme empreinte sur les traits, la forme animale et satanique que des membres rendait partout un objet de dégoût et d'effroi, tandis que tu étais admiré de tous, aimé de la plus parfaite créature du monde, tandis que tu recevais le culte d'une nation idolâtre. Moi qui aurais acheté d'une éternité de souffrances la moindre pression d'une main amie, qui savais depuis mon enfance ne les obtenir jamais, moi qui dans ce monde habitais déjà l'enfer par la haine, je te voyais, toi, adoré, non pas seulement d'un ami, d'une maîtresse, mais d'un peuple entier, dont tu recevais les hommages dans un univers d'amour. Dis, maintenant, devais-je être jaloux de toi?

William frissonnait à la fois de pitié et d'épouvante.

— Vois-tu maintenant pourquoi en détestant les hommes je te haïssais plus que les autres? vois-tu pourquoi je cherchais à te nuire et à te désoler, mon frère?

Shakspeare, par instant, se penchait vers le malheureux pour poser sa main sur sa blessure et arrêter le sang qui coulait toujours de ce sein

déchiré et rougissait le sable, mais au moment de toucher cet être infernal il se reculait avec horreur.

Minuit regarda William, contempla ses traits si pâles, si contractés, qu'on eût dit que l'infortuné était près d'être frappé de mort ou de devenir fou de douleur; il dit avec joie :

— Voilà comme je le voulais, Shakspeare, voilà ma prédiction accomplie — tu m'as frappé de mort, mais tu souffres plus que moi, car tu as tué ton frère, et tu as perdu le dernier soupir d'Arielle.

— D'Arielle!

— Elle est morte en ce moment.

Shakspeare jeta un cri affreux; tout son sang glacé dans ses veines rebondit et bouillonna dans son cœur; il se leva, traversa le jardin comme un trait, monta à la chambre consacrée qu'avaient bénie tant d'amour et de bonheur.

Arielle venait de mourir.

XVIII.

Deux jours après ces événements, tout se disposait pour le brillant mariage de lord Clarisson, duc et pair d'Angleterre, et de la noble héritière de la maison de Southampton. Le grand seigneur epicurien qui s'était tenu aussi long-temps que possible fortifié dans sa vie de repos et de molles délices, et avait employé pour se défendre tous les moyens évasifs, forcé enfin dans ses derniers retranchemens par les faveurs impérieuses de sa souveraine, et en même temps apprenant la mort d'Arielle qui pouvait seule compléter cette existence toute voluptueuse qu'il avait rêvée, s'était vu contraint de renoncer à ses plus chers désirs et d'accepter enfin d'importunes grandeurs. Elisabeth ne s'était point relevée du coup que lui avait porté les suites affreuses de sa vengeance. Dans un accès de fièvre jalouse, elle avait lancé contre sa rivale une arrêt de bannissement, qu'elle eût peut-être révoqué plus tard; mais entre cette action et le meurtre, il y avait un intervalle immense; même dans le paroxysme de la colère, une femme prévoit le repentir, et ne va guère jusqu'à un attentat sans retour; la mort surtout lui inspire une terreur superstitieuse, jointe à son horreur véritable. En ce moment Elisabeth, par l'altération de ses traits, semblait partager la mort qu'elle avait donnée. Cependant la force de son caractère la soutenait assez pour qu'elle ne songeât pas à chercher de consolation dans la confiance de ses fautes, elle voulait porter seule tous ses tourmens. L'orgueil l'empêchait aussi de fuir l'union qu'elle avait tant désirée, de reculer devant sa volonté. Elle se préparait à la cérémonie qui devait être accomplie à la fin de cette journée avec un désespoir intérieur, et prenait ses parures de nocce comme les vêtements du martyre.

La célébration du mariage ne devait avoir lieu que le soir; cependant l'hôtel se remplissait déjà de mouvement. Les équipages de la cour, que la reine envoyait aux assistants de cette grande solennité, faisaient entendre au dehors la rumeur par laquelle les valets éloignaient le peuple pressé aux portes de l'hôtel, et au dedans le roulement lent et grave, d'accord avec l'étiquette de ce jour. Des marchands chargés de glaces, de lustres, de tentures, passaient à la file sous le portail et le vestibule, l'escalier semblait inondé d'un fleuve de richesses. Tant de corbeilles de fleurs rempissaient les salons, qu'on eût dit un printemps tout entier envoyé exprès sous ces voûtes; dans le lointain une douce harmonie se faisait entendre; c'était le ménestrel qui répétait sur sa harpe l'hymne nuptial.

Elisabeth, au milieu de ses femmes, demeurait froide et immobile comme une statue, le regard perdu dans l'espace; ou quand un brusque souvenir la ramenait à sa situation présente, elle mettait une vivacité fébrile à remplir les devoirs qui lui étaient imposés. Par un mouvement prompt et léger, elle indiquait du doigt dans les riches corbeilles, dans les magnifiques écrans, la robe, le voile, les fleurs, les diamans dont elle voulait se parer... Puis, ces objets remis entre ces mains, il lui semblait qu'ils pesaient un poids énorme et brûlaient ses chairs; car cette parure de mariée elle l'avait achetée bien cher, elle l'avait achetée au prix du meurtre... C'était trop souffrir et se contraindre! Elle pensa que la prière calmerait son âme; la prière! elle n'avait pas osé y avoir recours depuis deux jours, mais en ce moment il lui semblait qu'elle aurait le courage de se mettre en la présence de Dieu, avec toutes ses terreurs et ses remords. L'heure de la célébration du mariage était encore éloignée, miss Southampton fit dire à son père qu'avant l'accomplissement de cet acte solennel elle désirait se recueillir un instant dans le temple. Cette pensée était trop naturelle pour que le comte y opposât le moindre obstacle; il permit à sa fille de sortir. Elisabeth, prenant sa voiture particulière, se rendit dans sa parure de nocce au monastère des Sœurs de l'Unité, où elle allait habituellement entendre les offices.

A peu de distance de l'hôtel un encombrement formé dans la rue força le cocher qui conduisait la voiture de miss Southampton de mettre les chevaux au pas; les autres rassemblements qui suivaient cette rue ralentirent aussi leur marche, et les personnes qui les composaient eurent le temps de s'envisager mutuellement.

C'était, au milieu du chemin, lord Clarisson accompagné d'un nombreux cortège et se rendant à l'hôtel Southampton pour la cérémonie du soir; d'un côté de cette escorte, et cheminant en sens inverse, passait le couvoi d'Arielle que ses amis conduisaient à sa dernière demeure; de l'autre côté, croisant aussi la marche du baron, Elisabeth seule dans sa voiture et allant porter ses tristes prières au pied de l'autel.

Clarisson était revêtu de ses habits de cour, en satin blanc, ornés de

tous les insignes de ses nouvelles dignités, de croix, de colliers, de cordons d'honneur, des bijoux, des diamans se mêlaient aux mille pierreries qui couvraient l'étoffe des vêtements, et offraient un ensemble d'une magnificence imposante; il montait un cheval blanc, aux freins d'or, à la housse brodée de brillans et de dorure; une foule de gentils-hommes, d'officiers, d'écuyers, de pages en riches costumes, environnaient le haut seigneur et formaient autour de cet astre de la noblesse anglaise une auréole d'éblouissans rayons.

Un milieu de toute cette pompe, Clarisson s'arrêta une minute, frappé de douleur à la vue du cercueil où reposait si jeune une femme belle et charmante, la seule qui n'eût réellement aimée.

Le convoi de l'actrice était simple et touchant; le cercueil, couvert d'un lincoln blanc, orné de fleurs, et sur lequel reposait aussi la couronne de verdure et de fleurs d'or envoyée par la reine à la jeune artiste, était porté sur un brancard par quelques uns des compagnons d'Arielle; les autres suivaient la tête nue, tristement inclinée, et portant l'impreinte d'une tendresse et d'une douleur. Shakspeare marchait à leur tête; son costume noir était dépourvu alors de tout ornement; il tenait respectueusement à la main son chapeau où flottait un long panache noir.

A la vue de lord Clarisson et de son cortège, un éclair d'un feu sombre jaillit de ses yeux jusqu'à la baissée; mais soudain il tressaillit et eut peine à se soutenir; un saisissement où se mêlaient la surprise, l'effroi, et cependant un vif soulagement d'âme, le rendait tremblant; il venait du voir aux côtés du baron l'ecuyer Minuil, dont mille ornemens de pierreries couvraient ce jour la livrée rouge et noire. Au milieu de son trouble, il rendit grâce au ciel, il n'avait pas été le meurtrier de son frère!

En étonnement Minuil, qui passait à deux pas de lui, lui jeta ces mots à demi-voix :

— Tu ne pouvais me tuer, William, ni par l'eau ni par le fer; l'esprit du mal ne meurt pas; il doit rester éternellement sur la terre.

La plus à plaindre de toutes les personnes réunies en ce moment à la même place, était Elisabeth qui se couvrait la tête de son voile au fond de sa voiture. Elle voyait près de l'homme dont elle avait obtenu de prendre le nom à force de persévérance, de perfidies, de cruautés, la victime qu'elle avait sacrifiée à cette execrable ambition! Elle sentait que cette apparition ne la quitterait plus, qu'un voile funèbre entourerait toujours ses grandeurs... Mais lorsque ses regards se tournèrent vers Minuil, elle porta la main à son cœur, comme si un coup violent l'eût frappée; un froid mortel pénétra jusqu'au fond de son âme. Cet homme attaché à lord Clarisson, et qu'elle allait être condamnée à voir sans cesse près d'elle, cet homme qui la dominerait par la possession de ses secrets, lui semblait devoir être toujours son mauvais génie, voler le reste de sa vie à la méchanceté, au crime, et en même temps être aussi le remords visible qui l'en punirait par un continuel tourment... Elle eut en ce moment la vague pensée de se soustraire par la fuite à toute des-tinée, et de ne rentrer jamais dans l'hôtel où un mariage consacré sous des auspices de piété l'attendait.

Les trois cortèges se divisèrent et s'éloignèrent lentement l'un de l'autre. Lord Clarisson continua sa route vers l'hôtel Southampton; Elisabeth gagna le monastère des sœurs de l'Unité, et le convoi funèbre se dirigea à pas plus lents vers le cimetière qui tenait à cette même communauté.

En ce temps de transformation religieuse, les diverses églises n'étaient pas séparées l'une de l'autre par des lignes de démarcation nettement tracées; le catholicisme prenait quelque chose de l'émanicipation protestante par la liberté de pensée et d'examen qui commençait à s'y introduire, la religion réformée avait conservé la forme extérieure de l'ancien culte, et les associations qui se formaient dans son sein gardaient encore l'apparence des premiers monastères. La maison des *Bolécens*, ou *Sœurs de l'Unité*, située sur la limite occidentale de Londres, venait d'une secte qui se forma au milieu du quatorzième siècle des débris des hussites, et dispersée par la persécution, jeta des communautés dans les différentes parties de l'Europe; ces agglomérations religieuses, en s'alliant plus tard aux réformateurs protestans, conservèrent la claustration monacale.

Le cimetière, qui servait à cette maison et aux quartiers environnans de la ville, avait à côté de la terre bénite un retranchement dans lequel on donnait asile aux morts expressés hors des lois de l'église ou dans le sein des religions étrangères.

Quand Elisabeth entra dans le temple attendant à cette communauté, il était entièrement désert, et les tombes de marbre blanc, ornées de statues qui longeaient la nef, paraissaient dans toute leur grandeur; le chœur, aux murailles nues et d'une blancheur éblouissante, n'était séparé de l'enceinte que par un large rideau rouge, relevé en ce moment; au fond du sanctuaire les sœurs chantaient l'office de midi, et à l'autre bout de la nef l'orgue leur répondait par ses accords religieux.

Miss Southampton s'agenouilla sur la dalle et pria long-temps dans le plus profond recueillement.

Il ne se fit plus de miracles visibles sur la terre, mais combien de faits inexplicables s'accomplissaient au fond des âmes, et rien senti pas moins surnaturels quoiqu'on ne puisse constater ostensiblement leur prodige. Ainsi, après quelques heures passées dans ce sanctuaire, un élan immense se réleva pour dans l'âme d'Elisabeth. Les sensations violentes qui depuis deux jours bouleversaient ses pensées et brisaient son corps l'avaient disposée à un ascétisme exalté. La longue tension d'esprit dans la prière, l'influence du lieu saint, le souffle mystique qui cir-

culait sous la voûte, lui donnèrent une espèce d'hallucination dans laquelle elle vit les grand-murs de la société sous l'aspect le plus petit et le plus misérable, et telles qu'elles doivent se montrer aux esprits de l'autre monde qui voient la hauteur d'un trône des hauteurs infimes du ciel. Elle regarda au contraire le monastère où elle se trouvait comme l'air le plus doux où on pût attendre une nouvelle vie. Le crime même qui pesait sur sa conscience ne lui sembla plus qu'une tâche à son âme, qu'on pourrait laver dans une longue pénitence. La file des mausolées qui se déroulait à côté d'elle lui parlait de repos de la tombe en cet asile. Elle entendait toutes les voix des sœurs qui, réunies en une seule pour la prière, avaient un accent divin et chantaient dans leur cœur :

« Venez à nous vous qui souffrez; l'orgue est déchirée et sillonne le terre; mais les murs du temple sont forts et l'orgue n'y pénètre pas. »

Et de l'autre côté de la nef, l'orgue aux sons angoissés, et qui semblait seulement l'écho de ces voix consolantes, répétait les mêmes paroles, tra duites dans la langue ineffable de l'harmonie.

Elisabeth croyait voir le ciel s'ouvrir; elle sentait son âme se dilater, prendre des ailes; elle était frappée de vertige, de délire, mais de ce délire saint qui est la foi. Elle éprouva un besoin immense de prier et de pleurer toujours dans cette retraite.

Si on l'eût arrachée alors à l'enceinte du temple, cette fervour passionnée se serait sans doute évanouie comme un accès de fièvre mystique, et elle serait retournée à sa vie passée, à son monde de bruit, de mouvement et de douleur; mais il en fut autrement.

Depuis un instant, les sœurs s'étaient retirées; Elisabeth se leva pour sortir, et, au lieu de descendre vers le parvis, prit par distraction le bas côté dont la porte latérale ouvrait sur le cimetière.

Comme elle allait quitter l'église, un homme y entra. Deux yeux se regardèrent en silence, sans pouvoir détourner l'un de l'autre ce regard fixe, muet, mais d'une attache invincible. Elisabeth, à mesure que cet homme approchait, faisait un pas en arrière, et se trouva ainsi au milieu de la nef en face de Shakspeare.

— Votre présence ici m'étonne, madame, et la mienne vous effraie, dit William. Je dois être surpris en effet de vous trouver dans ce temple reculé, aux portes de ce cimetière, dans un jour de fête, de mariage. Mais si vous êtes venue ici, au moment de l'union brillante qui va couronner tous vos désirs, remerciez Dieu de votre triomphe, que ma vie ne vous trouble pas; ne croyez point que ce Dieu, repoussant votre prière sacrilège, a voulu vous imposer la punition d'entendre par ma bouche les reproches et la condamnation terrible dont il vous frappe; je ne pourrais lui servir d'interprète, car vous n'êtes maintenant tellement étrangère, que j'aurais peine à prononcer contre vous ni jugement, ni anathème. Je n'enrais en vous voyant ni haine, ni colère, ce serait encore vous aimer; je n'ai pas même de mépris, ce serait encore vous regarder comme une créature humaine qui a abjuré sa dignité et démerité de ses semblables; et je ne vous vois en vérité que comme un objet funeste, comme une plante empoisonnée dont on se détourne parce qu'elle est mortelle, mais sans la maudire pour sa destination, et en pensant que le mal comme le bien est dans l'ordre de la Providence.

Elisabeth regardait toujours Shakspeare tandis qu'il prononçait ces froides paroles, et croyait le voir pour la première fois. C'était le premier moment en effet où il se montrait réellement lui-même; grand, digne, impassible, élevé au-dessus de toutes les passions par la supériorité de sa nature; souffrant parce qu'il avait bu un calice amer, mais ayant pris enfin ce calme dans la souffrance qui est le cachet divin.

La figure de Shakspeare, grave et imposante, son front superbe, ses grands yeux d'une nuance sombre, ses traits profondément dessinés, ne paraissaient dans toute leur beauté que sous cette empreinte austère. Elisabeth, en le contemplant ainsi, éprouvait pour lui une admiration extatique, et dans laquelle elle oubliait un moment tout le passé.

Shakspeare continuait :

— Ne vous accusez pas de mon malheur; vous n'êtes pour rien dans ma vie. Cet amour passionné plein de troubles, de tourmens, qui a corrompu toute une jeunesse de succès et de gloire, il était tout en moi; ces beautés, ces charmes ineffables dont vous me sembliez revêtu, étaient moi qui les créai; ces transports qui s'exhalèrent près de vous, c'était une lave de passion bouillonnante en mon sein qui avait besoin de déborder. Vous n'êtes qu'une forme et un nom auxquels je prêtai toutes mes illusions. Il est si vrai qu'en ce moment où l'amour est éteint, je vous reconnais à peine dans le monde entre d'autres femmes; et si ce n'était cette couronne nuptiale que vous portez, je pourrais vous confondre ici avec les statues de marbre qui ornent ces tombeaux.

Elisabeth voyait que tout cela était vrai, que celui qui l'avait tant aimée était bien guéri de cette passion profonde et exaltée, et guéri pour jamais. En même temps, par un de ces phénomènes fréquens dans les révolutions des âmes, elle sentait fondre en elle tout cet amour qui n'habitait plus dans le sein de Shakspeare; elle regretta avec désespoir tout le bonheur qu'elle avait volontairement perdu, et se demandait ce qu'elle allait faire maintenant de la froide existence qui l'attendait avec un tel regret et un tel amour dans le cœur. Elle prit en cet instant une résolution extrême.

La bagne qu'Elisabeth avait autrefois laissée entre les mains de William y était encore, il la lui tendit.

— Vous aviez promis, malheureux, dit-elle, de ne pas appartenir à un autre avant de me redemander cet anneau, c'est moi qui vous le rends.

— Donnez, dit-elle en saisissant la bagne avec un transport fébrile,

cet anneau peut servir à un autre usage; il peut consacrer une autre union... qui, du moins, sera éternelle.

— J'ai reçu ce gage, dit William, dans un moment d'ivresse passionnée telle qu'il n'en fut jamais sur la terre; je vous le rends avec une indifférence profonde; recevez-le de même; je ne voudrais pas qu'il existât encore un lien entre nous, fût-ce celui de la douleur.

— O mon Dieu! s'écria en elle-même Elisabeth, il ne voudrait pas même maintenant me permettre de l'aimer.

On apercevait de l'église une terre fraîchement remuée sous des rosiers et des cyprès; c'était la tombe où Arielle venait d'être déposée.

— Tout ce que j'aimerais sur la terre maintenant, dit Shakspeare, est celle qui vient de descendre à vingt ans dans ce tombeau. Toute morte qu'elle est, elle sera éternellement ma femme, mon amie, ma compagne, la confidente de toutes mes pensées. Autrefois j'ai pu partager mon cœur entre elle et la folle passion que vous m'inspiriez. Pendant ce temps, elle n'a jamais fait que me protéger, bénir l'air que je respirais, m'entourer de ses ailes d'ange. Et vous! c'était peu de vous jouer de mon cœur en le caressant de vaines espérances ou en le déchirant du poignard de la jalousie, c'était peu des pêtresses et des méchancetés d'une coquette vulgaire; cruelle avec art, vous m'avez fait servir comme un vil instrument à votre ambition effrénée; vous avez voulu, parce que j'étais devenu grand et illustre, qu'il excité la jalousie de votre seigneur; vous m'avez mis sous ses yeux comme un fantôme de rival pour exciter ses ardeurs trop lentes; vous avez osé mêler la palme du poète à vos trames ambitieuses et prostituer la gloire au service de votre blasphem.

Elisabeth écoutait avec désespoir, mais dans un morne silence, car il lui semblait que ce moment affreux était une punition à subir avant d'arriver au repos éternel qu'elle apercevait.

— Mais un obstacle était devant vos pas : une femme plus heureuse attirait l'amour que vous sollicitiez en vain. Vous la jugiez d'après vous; vous pensiez qu'elle sacrifierait ses plus chers sentiments, sa patrie, l'art qu'elle aimait à un misérable écusson nobiliaire, qui n'est quelque chose que pour vous, nobles, qui le possédez. Mais Arielle ne vivait que pour l'amour et trouvait en lui toutes les grandeurs, toutes les couronnes du monde... cependant vous l'avez immolée... Oui, la pensée du meurtre a germé dans cette âme qu'enveloppent des formes de femme... Prodige de sang comme de larmes, vous nous avez sacrifiés tous deux à votre infernal bonheur. Arielle est là! là, dans cette tombe où vous l'avez jetée; et je suis en face de vous, et je vous regarde, et je ne vous tue pas... Vous voyez bien que je ne vous regarde pas comme une créature humaine.

Pâle et froide comme un spectre, Elisabeth avait lentement porté la main à ses cheveux et cherchait à détacher sa couronne.

— Oui, tout est là, reprit Shakspeare, mon bonheur, ma vie, mon avenir tout entier; tout est là dans cette fosse où Arielle, la plus belle, la plus sainte des créatures va se dissoudre en froide poussière, tandis que vous irez dans le monde jour du fruit de vos forfaits couronner de diamans ce front de réprouvée!... Eh bien, oui, j'y consens, vivez; car en brillant aux premiers rangs de la cour, vous saurez toujours au fond de l'âme que votre place est à la chaîne des assassins; en recevant les hommages offerts à votre beauté, vous n'oubliez jamais qu'enfer la réclame.

Cependant Elisabeth avait peu à peu détaché son voile, sa couronne, son bouquet de mariée, et les avait jetés en signe de renoncement éternel... sur la pierre d'une tombe qui se trouvait à ses pieds.

— Que faites-vous, madame, dit Shakspeare, pourquoi dépouillez-vous vos parures de noces? ne les trouvez-vous pas assez belles pour votre orgueil, ou pas encore assez tachées de sang pour votre cruauté?

— Non, non, dit-elle avec l'accent du délire, pas assez belles!... Des diamans, des armoiries, une couronne ducal, c'était bon autrefois... maintenant c'est trop peu!

— Cherchez donc des voiles assez épais pour cacher jusqu'à votre cœur.

— Oh! dit-elle en regardant Shakspeare d'un oeil plein de passion et de larmes; ce cœur, vous l'avez connu bien froid, bien perfide, mais si vous pouvez y lire maintenant!

— Maintenant et toujours je le verrais le même, ou plus affreux encore; une fois engagé dans le vice, on avance sans cesse; après un premier crime il vous reste peut-être les remords; d'autres crimes viendront et les remords passera.

— J'ai brisé avec toutes les passions d'autrefois.

— Il faudrait pour cela que la foudre fût tombée sur votre tête.

— Oui, la foudre... le feu du ciel... l'amour!

— Vous ne le connaîtrez jamais.

Elle sourit au milieu de son désespoir, car cet amour qu'on lui déniait cruellement, elle savait quel sacrifice elle allait lui faire.

Shakspeare remarqua le changement extrême qui s'était opéré dans les traits de la malheureuse femme.

— Oh! dit-il avec un regard de dédain, je sais que, pour en imposer au monde, vous pouvez vous parer de faux sentiments, de fausses vertus, comme de cette fausse grandeur que vous mettez tout entière dans un titre, dans un fleuron de couronne, dans un drapeau nobiliaire; mais cette cuirasse dorée qui vous couvre ne pourra empêcher toujours le regard de vous voir à nu, le mépris de vous frapper.

Elle poussa un cri sourd, semblable à celui de la femme qui s'éveille.

— Du mépris, à moi, Elisabeth!

Elle mit dans ce nom tout l'orgueil de son âme, orgueil effréné, mais noble et grand en ce moment, parce qu'il contenait le sentiment de ce qu'elle se devait à elle-même.

— Du mépris! à moi, répéta-t-elle; par le sang qui coule dans mes veines, personne jamais ne me méprisera... pas même vous.

— Vous oubliez que je viendrai tous les jours pleurer à cette place, n'y trouvant rien hélas! qu'une croix noire et une mousse éternelle! que je passerai en sortant de là devant votre hôtel blasonné, et que je vous verrai peut-être alors au balcon, toujours belle, heureuse et parée.

— Oui, en sortant de ce cimetière vous m'apercevrez peut-être heureuse et parée... mais parée d'un vêtement assez noble pour imposer à vos regards, mais heureuse d'un bonheur qui devra commander votre respect.

— Auprès de votre noble époux, peut-être.

— Oui, d'un époux qui m'enveloppera dans l'aurole de sa grandeur et de sa toute-puissance.

— Quel sera donc ce protecteur suprême?

— Dieu!

A ce mot, Elisabeth jeta un dernier regard à Shakspeare, et s'achemina d'un pas lent mais ferme au fond de l'église; elle passa sous le rideau relevé qui séparait la nef du chœur, et s'agenouilla sur les marches de l'autel, à la place destinée aux seigneurs de la communauté, au fond du sanctuaire. Le mouvement qu'elle avait imprimé au rideau en passant, en détachant le lien, se déroula lentement et se ferma derrière elle.

Shakspeare demeura quelque temps immobile, le regard fixé sur ce rideau; puis il leva les yeux au ciel et sortit de l'église.

Huit jours après, Elisabeth de Southampton prononça des vœux éternels dans le monastère des Sœurs de l'Unité. L'ameublé qui servit à la cérémonie fut celui que lui avait rendu Shakspeare.

La ville et la cour s'occupèrent quelques jours de ce bizarre événement; mais toute la surprise porta sur le moment où la noble héritière avait cédé à sa vocation religieuse, et changé d'une manière aussi subite qu'inattendue sa couronne de mariée pour un voile de pénitente. A part cette circonstance, on ne conçut aucun étonnement de cette courageuse détermination. Dans l'antique famille de Southampton, plusieurs femmes déjà avaient consacré leur vie au cloître, et il n'y avait rien que de naturel à ce qu'une de leurs descendantes suivit un tel exemple. D'ailleurs, la dévotion rigide dont Elisabeth avait toujours fait preuve, le mystère dont elle s'était appliquée à développer ses véritables sentiments et qui rendait le caractère de cette jeune fille inconnu à ceux qui l'approchaient de plus près, firent croire qu'elle nourrissait dès long-temps en secret le pieux désir auquel elle venait de céder. Son père fut du nombre de ceux qui concurent cette pensée, et en consentant aux vœux d'Elisabeth il partagea son religieux sacrifice.

Shakspeare! dès ce moment tout fut fini pour lui; l'amour était brisé dans son cœur, et la haine devait s'éteindre aussi après la grande expiation dont Elisabeth avait payé sa faute. Dès lors il n'eut plus qu'une existence inanimée, dont les succès dramatiques toujours croissants ne purent compenser le froid intérieur. Il erra dans le monde, mais avec la mort au fond de l'âme, et ne faisant pas à sa douleur l'infidélité d'un seul moment de joie ou d'espérance. Cette disposition intérieure aida encore chez lui au développement du génie qui ne s'éleva jamais aussi haut que dans la tristesse et le recueillement. Il créa pour l'avenir ses œuvres aussi complètes que grandes, comme un astre jette des rayons de lumière qui, bien long-temps après qu'il est éteint, rayonnent encore dans l'espace.

XIX.

Cette époque où Shakspeare se reposait des passions dans le travail, des douleurs violentes dans la tristesse calme et résignée, dura de longues années; l'homme n'était qu'un souverain, l'écrivain seul existait; si le passé orageux errait encore autour de lui, ce n'était plus dans son âme qu'il pénétrait, mais seulement dans ses œuvres pour y retracer avec vérité toutes les tempêtes du cœur.

En 1614, Shakspeare était nommé directeur du théâtre de Blackfriars. Il avait des cheveux blancs, ses ennemis se taisaient au milieu de l'admiration universelle, sa renommée était brillante, mais paisible comme une puissance établie sur son trône; il reconquit que la vieillesse commençait pour lui, et voulait rappeler encore une fois le souvenir de sa vie écoulée.

Il alla visiter le monastère des *Sœurs de l'Unité*, où le drame de ses amours s'était dénoué, où Arielle reposait dans le cimetière, où Elisabeth priait sous le voile, où il rappellerait ses illusions de jeunesse entre les cyprès de la mort et la cellule de la recluse.

Depuis long-temps il se recueillait en lui-même dans l'église humblement éclairée et dont le silence pouvait faire croire à une entière solitude, quand, en se retournant à un léger souffle qu'il entendit, il vit une figure blanche agenouillée sur la pierre d'un tombeau.

C'était une jeune fille de la stature la plus gracieuse; la lampe qui descendait de la voûte à côté d'elle donnait derrière son voile diaphane qui jetait une teinte blanche sur son visage. Shakspeare demeura frappé d'une surprise pleine de douceur. La figure de cette femme qui, dans cette mélancolie, et dans cette vague blancheur répandue sur elle, semblait une vision vaporeuse, rappelait les traits qu'il avait données dans ses œuvres à Juliette, à Ophélie, à Desdémone, à ses plus chères créations. Il s'aperçut, au mouvement de ses lèvres et au livre qu'elle tenait

à la main, que cette douce apparition n'était qu'une jeune fille en prière, et remarqua en même temps que sa longue attention la troublait dans sa lecture pieuse ; car par le même attrait qui l'attachait à elle, elle semblait ne pouvoir détourner les yeux de lui.

Alors il feignit de sortir et revint doucement derrière elle pour écouter le son de sa voix. Se croyant seule, elle pria tout haut, en laissant pendre sur ses genoux ses mains qui tenaient son livre fermé.

Son nom plusieurs fois répété retint Shakspeare immobile et palpitant à sa place.

La douce créature pria pour l'âme de sir Attarway. Son grand-père, pour sa mère Anna Shakspeare, pour son père William Shakspeare, que de fatales erreurs retenaient dans une route de perdition, loin de l'église et de sa famille.

Dans cette même enceinte où tout avait fini pour lui, où son existence était brisée, il trouvait une fille, il trouvait une nouvelle existence.

Il eut le courage de renfermer en lui-même son étonnement et son bonheur.

Il se retira derrière un mausolée pour n'être point aperçu, et quand la jeune fille sortit, il la suivit de loin dans les rues de Londres.

Quelques instans après, en se présentant dans la maison où il l'avait vue entrer, il trouva en effet sa fille Suzanne (1), que mistress Anna Shakspeare avait envoyée passer quelques jours chez une de ses parentes à Londres.

Là, malgré le bonheur qu'elle témoignait d'avoir trouvé son père, il apprit par les discours de la naïve enfant de la province que tout ce qu'on nommait à Londres génie et gloire était appelé dans le comté de Warwick folie et damnation. Shakspeare sentit des remords en effet, non de sa carrière illustre, mais de l'oubli dans lequel il avait laissé pendant vingt années cette pure et sage Anna Attarway qu'il avait rencontrée sous les ombrages de Worcester (2).

Suzanne, belle et touchante comme sa mère, apportait avec elle le parfum de la province natale, le charme de la famille. Shakspeare s'abandonna à l'entraînement de l'amour paternel, au besoin ardent de trouver le repos dans une solitude bénie. Sans que personne à Londres connût le motif de son éloignement subit du théâtre et du monde, il se démit de la direction de Blackmas, et alla s'établir dans la maison de campagne de New-Place (3), près Stratford.

Ce fut là qu'il mourut, peu de temps après, à cinquante deux ans, et le jour anniversaire de sa naissance. Il n'y avait qu'un jour assez solennel pour marquer la fin du grand poète, c'était celui où il était né.

CLÉMENCE ROBERT.

NICOLAS COMPIAN.

NOUVELLE HISTORIQUE.

I.

Déjà le galoubet et le tambourin retentissaient joyeusement dans la plaine ; les travaux des champs étaient finis ; des files de paysans et de paysannes revenaient par tous les sentiers avec de vastes corbeilles sur la tête, des outils sur l'épaule, des fleurs à la main, les troupeaux rentraient en bêlant dans les bergeries ; une douce brise succédait aux ardeurs d'une chaude journée d'automne. De quelque côté qu'on tournât les yeux, c'étaient des tableaux animés et riants. Les danses, les jeux, les gais refrains de Provence, reposaient les vendangeurs de leurs fatigues.

A l'ombre d'une treille chargée de grappes empourprées, devant une jolie bastide des environs de Marseille, un jeune homme, debout au milieu d'un groupe de famille, chantait en s'accompagnant sur la mandoline, comme un troubadour du roi René.

Une jeune fille, simplement et fière d'un chapeau de paille couronné de bluets, semblait rêver en l'écoutant ; mais aussi c'est vers elle que se tournaient sans cesse les regards du galant chanteur, c'est à elle que s'adressaient ces vers gracieux :

Poulido pastourelo,
Perlèto das amours,
De la rosa nouvello
Estças las couleurs (4).

Rien n'était plus vrai que la comparaison de la romance ; lors même qu'Annette n'eût pas rougi, l'incarnat de ses joues veloutées l'eût emporté sur l'éclat des roses printanières. Sa mère la regardait complai-

samment en caressant les blonds cheveux de ses deux jeunes sœurs. La vieille aieule qui filait hochait la tête en cadence. Deux petits garçons, penchés sur le musicien, examinaient d'un œil curieux le mouvement de ses doigts.

Quoique l'heure du souper eût déjà sonné, les chansons et les causeries continuaient sous le boreau de verdure ; on attendait le retour du maître de la maison. Nicolas Compian avait été retenu à la ville un peu plus tard que de coutume ; ce jour-là même il avait dû expédier à Alexandrie d'Égypte son beau navire la *Sainte-Rosalie*. Enfin, il parut au bout du sentier, les enfans coururent à sa rencontre ; Annette et son fiancé s'avancèrent ensuite d'un pas plus lent ; la mère de famille, en bonne ménagère, rentra dans la bastide et donna l'ordre de servir le repas du soir.

Tout va-t-il selon tes desirs, mon fils ? demanda la vieille fileuse à Compian.

— Parfaitement, ma mère, parfaitement. Notre cargaison est à bord, les expéditions sont en règle, une petite brise de terre s'est levée à point nommé, maintenant la *Sainte-Rosalie* a sans doute dépassé l'île Sainte-Marcelle.

— Dieu soit loué ! Tu dois être bien fatigué, mon enfant ? La chaleur a-t-elle accablante aujourd'hui. Allons, viens te délasser à table.

La bonne aieule s'appuya sur son fils pour se lever du banc où elle était assise, et entourée de ses petits-enfants, elle entra dans la salle à manger. Suivant un usage pieusement conservé dans la famille, ce fut elle qui récita le *Benedicite* de sa voix cassée ; puis on s'assit. Compian reprit aussitôt la parole :

— Les affaires de la ville vont bien, vous le savez ; mais que se passe-t-il ? Aurons-nous les vendangeurs demain.

— Oui, monsieur Compian ; mais ce n'est pas sans peine, je vous assure, dit le fiancé, on s'arrache les vendangeurs, et j'ai tremblé de voir encore un nouveau retard...

— Sois moins impatient, Louis, interrompit le père de famille, que dirais-tu donc si j'avais mis quelque obstacle à tes vœux, si j'avais seulement répondu qu'Annette est trop jeune ? Il y a bien peu de parens qui consentent à marier leur fille à seize ans et demi ; mais je t'estime assez pour penser différemment ; la nécessité d'expédier la *Sainte-Rosalie* et d'achever la récolte, nous a forcés d'ajourner votre union ; encore une semaine, et une dernière fête mettra le comble à votre bonheur et au nôtre.

Annette prit silencieusement la main de son père, à côté de qui elle était assise et la serra pour le remercier de ces dernières paroles. L'entretien roula sur les travaux des champs, sur la vendange, sur les plaisirs qui l'accompagnaient ; les voix enfantines des petits garçons et des petites filles gazouillèrent ces mille riens naïfs qui sont goûtés dans les familles simples et heureuses. Le père bénit le ciel d'avoir enfin accordé la paix à la France, il fit des vœux pour la félicité de la patrie et pour le roi Louis XIV, dont la santé devenait, disait-on, plus chancelante de jour en jour.

On était alors à la fin de 1744 ; le traité d'Utrecht avait rendu la tranquillité à l'Europe. L'empereur ayant adhéré le dernier aux conventions signées depuis l'année précédente par les autres puissances, Nicolas Compian, qui avait long-temps gémì sur les malheurs du royaume, commença de former des espérances pour l'avenir. Il fut des premiers à construire un bâtiment de charge destiné au commerce du Levant, et lui donna le nom de *Sainte-Rosalie*, patronne de sa femme.

Le trois-mâts avait déjà parcouru avec succès les échelles du Levant pendant l'été ; tout portait à croire que son second voyage ne serait pas moins heureux que le précédent, car le capitaine, ami intime de Compian, passait pour très expérimenté. Entre ses mains habiles, l'opération ne pouvait que prospérer ; nul n'était plus renommé sur la place de Marseille que le pilote-hauturier Martin, si ce n'est le capitaine Nicolas Compian lui-même. En effet, il est temps de le dire. L'honnête père de famille chez qui nous venons d'introduire le lecteur, n'était autre qu'un de ces négocians armateurs et marins qui avaient été d'un si grand secours, durant la dernière guerre, et dont les vaillans cotisaires avaient si efficacement protégé notre littoral de la Méditerranée.

La jeunesse de Nicolas Compian s'était partagée entre des expéditions belliqueuses, qui ne furent point sans éclat, et des affaires commerciales toujours sagement conduites, mais qui n'eurent pas de très brillans résultats.

Ce qu'on doit prendre pour un éloge, une modeste aisance, et l'éloge générale de ses concitoyens furent le prix de sa scrupuleuse probité ; on l'avait élu à plusieurs fonctions municipales qui l'emplissaient avec autant de zèle que d'intelligence.

A l'époque où commence cette histoire, il était dans toute la force de l'âge ; pour sa part, il avait renoncé à la navigation, et ses intérêts d'outre-mer étaient confiés au brave capitaine Martin, son fidèle compagnon d'aventures.

Après le souper, la conversation, tantôt sérieuse, tantôt enjouée, continua autour de la table, jusqu'au moment où l'horloge de la paroisse annonça neuf heures du soir ; tous les convives se levèrent spontanément, les serviteurs entrèrent dans la salle, et la prière fut récitée par Annette qui n'oublia point l'oraison des voyageurs et des marins.

Tous les assistans répondaient à demi-voix. Le cantique de Notre-Dame-de-la-Garde fut enfin chanté en chœur, et après s'être donné le

(1) L'épithète du tombeau de Suzanne dit qu'elle était belle, et, de plus, spirituelle et sage au delà de la portée de son sexe.

(2) Pendant un espace de vingt années la femme de Shakspeare ne parait pas une seule fois dans sa vie et on ne retrouve son nom que dans le testament du poète, par lequel celui-ci lui fait un faible legs.

(3) Le mûrier planté par Shakspeare dans son jardin de New Place, fut le premier qui parut en Angleterre, il vécut un siècle et fut long-temps célèbre.

(4) Jolie pastourelle,
Perlette des amours,
De la rose nouvelle
Tu effaces les couleurs.

bonsoin, l'on allait se séparer, quand deux coups fortement frappés à la porte extérieure ébranlèrent la bastide.

Nicolas Compiant et le jeune Louis allèrent aussitôt ouvrir :

— Qui est là ? demanda le premier.

— Moi, Jean Patron, votre ancien mousse, il y a du nouveau à bord.

— Quoi ! la *Sainte-Rosalie* n'est pas encore partie.

— Partie et revenue, dit le matelot d'une voix haletante ; j'ai rudement couru, allez !... pauvre capitaine Martin !... une poulie, quoi ! attendez, je vas vous dire.

— Dieu ! blessé ! mort peut-être ! s'écrièrent plusieurs voix.

— Non ! non ! pas mort ! mais il n'en vaut guère mieux ! La poulie d'itague du perroquet de fouque s'est cassée... Elle n'était pas bonne, et rail !... Les morceaux lui sont tombés sur la tête, raide comme balle, et lui aussi est tombé raide !... Pauvre cher homme !... C'est encore bien heureux que ça soit arrivé en rade... ça a sonné pire qu'une grosso caisse. Enfin, il a la tête ouverte, et je suis venu vous quérir de sa pert dès qu'on a été mouillé.

— Ainsi le navire est à l'ancre ?

— En petite rade, monsieur Compiant, tout proche la tour Saint-Jean, où le second nous a ramenés si tôt après le malheur ; mais le capitaine Martin est chez lui à cette heure, nous l'y avons porté en débarquant, c'est là qu'il voudrait vous parler. Après ça, il y a aussi le second qui demande vos ordres...

Compiant garda le silence pendant quelques secondes, sa femme, ses enfants, ses domestiques attendaient sa réponse avec anxiété.

— Reste ici, mon garçon, dit-il, en s'adressant au matelot, tu aideras à porter à bord mes effets qu'on va rassembler, et tu diras, en arrivant, d'envoyer un canot m'attendre au quai.

— Ah ! mon Dieu ! tu pars, tu veux partir cette nuit, s'écria Mme Compiant avec douleur. Non, je t'en supplie ; j'ai eu de mauvais rêves la nuit dernière... Non ! non ! ne pars pas ! ce n'est pas possible ! Prends un autre capitaine à tout prix ; reste ici pour le mariage de notre fille, pour protéger nos enfants...

Et à ces mots, la pauvre femme attirait autour d'elle toute sa jeune famille, afin de donner plus de force à ses instances. Mais le capitaine Compiant ne se laissa point ébranler.

— Le temps presse, Rosalie, dit-il, mon brave Martin se meurt... Ne me retiens pas ; il faut que je vole à son chevet. Lui et moi, nous connaissons seuls l'armement ; nos relations avec l'Égypte sont à peine établies ; aucun autre que Martin ne convient, à moins que je le remplace. Mon départ est donc indispensable.

— Oh ! mon Dieu ! prenez pitié de nous ! s'écria Mme Compiant, de plus en plus attendrie.

— Point de craintes puériles, je t'en conjure, reprit le capitaine. Bien des fois tu m'as vu, sans faiblesse, appareiller pour des campagnes vraiment périlleuses, celle-ci n'est qu'un simple voyage de trois ou quatre mois au plus.

— Tu as raison, mais alors j'étais préparée à tout, j'avais eu le temps de me résigner en secret. Et maintenant tu pars à l'improviste, après avoir formellement renoncé à la mer... Tu me l'aurais promis, du moins.

— Tu vois bien qu'une circonstance impérieuse m'entraîne malgré moi-même.

— Elle t'entraîne à ta perte, s'écria la malheureuse femme en se jetant sur son mari qu'elle tenait embrassé.

— S'il ne s'agissait que de mes propres intérêts, poursuivit Compiant avec douceur, je pourrais hésiter, mais plusieurs négocians de Marseille ont risqué une partie de leur fortune dans l'entreprise ; mon devoir m'ordonne de ne plus perdre un instant ; ma résolution est arrêtée.

Mme Compiant ne répondit que par des sanglots. Le capitaine se tournant alors vers sa mère lui dit d'une voix émue :

— Bénissez-moi maintenant, je vous prie, et que la volonté de Dieu soit faite !

La vénérable aïeule lui donna le baiser d'adieu et leva les yeux au ciel en priant pour lui. Puis il l'embrassa tendrement sa femme et ses enfants qui versaient d'abondantes larmes. Les domestiques, aidés par le matelot ; faisaient à la hâte des paquets de tous les objets nécessaires pour le voyage. Compiant prit les mains d'Annette et de Louis, et les mettant l'une dans l'autre :

— Pauvres enfans ! dit-elle, votre union est encore retardée ; soumettez-vous avec résignation à cette épreuve. Ne murmurez pas ; votre amour doit être affermi par ces délais qu'il faut supporter chrétiennement. A mon retour, la bénédiction du ciel sanctifiera votre mariage auquel je donne, dès à présent, ma bénédiction paternelle.

— Adieu ! adieu ! poursuivit le capitaine après un court silence, adieu ! Mes chères pensées resteront au milieu de vous.

Les hôtes de la bastide virent le pieux marin essayer une larme fugitive et s'arracher, comme par violence, du paisible séjour où sa présence faisait régner le bonheur.

Une demi-heure après, il se présentait chez son infortuné camarade Martin, autour de qui les gens du logis s'empressaient assez charitablement. Un prêtre était à ses côtés, un chirurgien achevait de panser la fracture que lui avait faite au crâne l'éclat de la poulie d'itague. Lorsque Compiant entra, un sourire effleura les lèvres du blessé :

— Nicolas ! murmura-t-il d'une voix affaiblie, les papiers sont tous en règle dans l'armoire de tribord... Tu y trouveras quelques notes pour

toi... lis-les. Il s'agit de mon pauvre petit bonhomme, je te le recommande.

— Sois tranquille, Martin, il sera mon fils.

Les deux marins se pressèrent tendrement la main en hommes que la mort ne saurait effrayer sous quelque forme qu'elle se présente. Compiant, le cœur navré, se rendit à l'embarcation ; il y trouva ses domestiques qui l'attendaient après avoir porté ses effets à bord ; Louis était avec eux.

— Je suis bien aise de te rencontrer ici, dit le capitaine ; je viens de laisser Martin mourant ; il m'a recommandé son fils ; tu diras à la maison qu'on aille le chercher aussitôt après la mort de son père et qu'on le traite comme un de mes propres enfans.

— Vos volontés seront fidèlement remplies, dit le jeune homme en prenant pour la dernière fois congé de l'armateur.

— Bon voyage et prompt retour ! s'écrièrent d'une commune voix tous les gens de la bastide.

— Adieu ! répondit le capitaine.

L'embarcation déborda. Onze heures du soir sonnèrent successivement à toutes les paroisses de la ville. Lorsque les campagnards rentrèrent dans la petite maison de Nicolas Compiant, la *Sainte-Rosalie* était sous voiles et poussée par une belle brise du nord, elle franchissait pour la seconde fois les passes de Marseille.

Jamais appareillage ne fut plus triste. Le capitaine Martin était sincèrement aimé à son bord ; les matelots ne pouvaient voir qu'un funeste présage dans l'accident dont il venait d'être victime. Cependant, le temps était beau, la mer seraine et le vent favorable ; le navire filait rapidement en bonne route, et les douloureuses impressions qui avaient si péniblement affecté l'équipage s'effacèrent peu à peu de tous les esprits. Le capitaine Compiant ne manqua pas de prendre connaissance des papiers de son ami Martin. Parmi les pièces relatives aux opérations commerciales, il trouva le pli qui lui était adressé ; c'était une sorte de testament daté déjà de plusieurs années et dans lequel le vieux marin s'exprimait en ces termes :

— « Ami Compiant, quand cette lettre tombera entre les mains, probablement je ne serai plus. Je t'écris avec l'image de la mort sous les yeux ; il me semble que je mourrai plus tranquille en sachant que tu me liras. Depuis que j'ai eu le malheur de perdre ma femme, de sombres pensées m'agitent chaque fois que je prends la mer ; je laisse à terre un fils encore incapable de se conduire, sans parens, sans protecteurs. Je veux te rappeler notre mutuelle affection, afin que si je péris loin de toi, tu reportes sur lui l'amitié que tu m'as vouée. La fortune ne m'a pas favorisé, tu le sais ; mes longues navigations m'ont pas enrichi, les désastres de la guerre m'ont enlevé le peu de bien qui provenait de mon mariage. Je te légue mon jeune Siméon, orphelin et pauvre ; sois son défenseur et son soutien, sois son père.

» Je connais ton cœur, j'en ai déjà trop dit, je sens que mes recommandations sont inutiles, mais du moins elles serviront à te prouver que jusqu'au dernier soupir, c'est en toi que j'ai placé ma confiance. Adieu. »

Compiant relut souvent cette lettre en se représentant le douloureux tableau qui l'avait frappé au moment de son départ ; il se rappelait comment il avait serré la main déjà glacée de son vieil ami ; par une transition facile à deviner, il se voyait alors dans son intérieur ; sa femme éplorée, sa vieille mère inquiète, ses enfans attristés, s'offraient tour à tour à son souvenir, et tandis que la mer bruisait aux flancs du navire, il restait plongé dans une mélancolie profonde.

Un mois s'écoula. Les côtes rases d'Alexandrie se dessinèrent enfin à fleur d'eau ; la *Sainte-Rosalie* doubla sans difficultés les dangereux bancs du Nil, et prit heureusement le mouillage. Les correspondans accoururent aussitôt à bord ; la cargaison fut bientôt vendue. Une occasion se présenta pour la France ; pendant qu'on rechargeait le trois-mâts de grains et de riches objets d'échange, Compiant écrivit à sa famille. Quelque temps après il renvoya lui-même sous voiles : les relations étaient désormais parfaitement établies avec le comptoir égyptien ; la *Sainte-Rosalie* fit échelle dans deux ou trois autres ports avec les mêmes avantages.

Le succès de ces négociations avait ranimé le courage et l'espérance de l'armateur ; il osait penser quelquefois que Martin aurait survécu à sa terrible blessure ; mais, dans le cas contraire, il était bien déterminé à confier ses intérêts pour l'avenir à quelque autre capitaine. Il se voyait entouré de nouveau par cette famille chérie où son retour ferait renaître le bonheur. L'aïeule plus grande qui devait être le résultat de ces récentes opérations, lui faciliterait les moyens d'assurer un avenir au fils de son ami. Ces douces pensées atténuèrent ses regrets ; il voguait sans craintes, les vents le secondaient ; l'équipage avait oublié tous les sombres pronostics du départ et partageait maintenant la sérénité de son capitaine.

Tout à coup, — on était alors dans le sud de la Sicile, — la vigie signala une voile : c'était une longue tartane sans pavillon, marchant avec la rapidité de la foudre. Nicolas Compiant fit charger le bâtiment de toiles, et courut droit à terre, avec l'espoir de trouver un asile dans quelque crique contre le pirato qui le chassait.

II.

Les fidèles croyans sortaient des mosquées, le muezzin venait de baisser le pavillon de la prière, et le mouvement se rétablissait dans les rues

étroites de Tripoli de Barbarie, lorsque le Sidi Abdallah-Beni-Mezab monta sur son coursier au cran noir. Une longue carabine damassée pendait à sa selle enrichie de parures, un cimeterre étincelait à sa ceinture. Une troupe non moins de serviteurs à cheval l'entourait jusqu'aux dents attendant qu'il donnât le signal du départ. Six chameliers chargés de ballots et de tentes pleines portaient les enfants et les femmes; les esclaves blancs et noirs, les uns enchaînés, les autres libres de leurs mouvements étaient gardés par quelques Arabes familiers du riche Maure qui se rendait dans ses terres de Ghorzou.

La petite caravane ne tarda point à s'ébranler; elle se dirigea lentement vers le sud à travers des sentiers hérissés de cactus et d'aïloës. Bientôt les plaines ravinées de la ville disparurent, une plaine immense où se dressaient à rares intervalles des agraves et des palmiers, d'acacias, s'étendant à perte de vue autour de ses voyageurs; la lune se leva dans un ciel d'airain coloré par les dernières flots d'un soleil rougeâtre :

— Capitaine, murmura un esclave en s'adressant à son compagnon de captivité, voici que nous nous éloignons encore du bord de la mer!

— Qu'importe! mon pauvre garçon, répondit l'autre en soupirant, n'étions-nous pas esclaves à la ville tout comme aux lieux où nous allons?

— Oui, reprit Jean Patrou, mais tant que nous sommes restés à Tripoli, j'avais chaque jour quelque espoir nouveau. C'était une galère de Malte qui passait au large, et je songeais à me jeter dans quelque canot pour la rejoindre; ou bien j'imaginai rencontrer un de vos trafiquants d'Alexandrie qui nous aurait rachetés et renvoyés au pays; d'autres fois je pensais qu'un vaisseau du roi viendrait nous réclamer à coup de canon... Par malheur, nous ne sommes plus au bon temps de MM. Duquesne et Tourville qui apprenaient à vivre à tous ces brigands de Barbaresques!

Nicolas Compiant ne répondit pas aux observations de son ancien mousse et hocha la tête avec tristesse.

— Ensuite, capitaine, poursuivait le matelot, quand je regardais la mer dans le nord-ouest, je me disais: Voilà donc le chemin du pays, ces eaux là viennent peut-être de la rade de Marseille; cinq ou six jours de bon vent à l'ord du moindre labourer, et je suis rendu chez nous... Ah! compagnons de pirates! nous avoir pris la *Sainte-Rosalie*, sans rémission! Si j'étais roi de France, je la leur ferais payer cher!

— Nous pourrions être plus mal traités que nous ne sommes, dit Compiant.

— Ah! par exemple!

— Notre maître est homme de bien.

— Quand je vous entends parler de même, capitaine, ça me damne. Comment pensez-vous qu'un mécréant de renégat qui adore Mahomet, ou comme qui dirait le diable, puisse être un honnête homme?

— Tu as tort, mon ami, répliqua Compiant, Sid Abdallah n'est pas un renégat puisqu'il est ne mahometan et qu'il n'a jamais rien nié; il croit en Dieu et pratique fidèlement sa religion, qui n'est pas du tout celle du diable. Il est charitable, il est juste; je ne l'ai jamais vu punir un de ses esclaves, mais j'ai vu distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes en son nom.

— Ne dirait-on pas, à vous entendre, que nous devrions l'aimer comme un chrétien?

— Pourquoi pas? Nous devons au moins le servir avec fidélité.

Jean Patrou cut été prêt à se faire hacher en pièces pour le capitaine, mais il ne pouvait supporter l'idée de rendre hommage aux vertus d'un scélérat de Turc, comme il appelait Sid Abdallah.

— Eh bien! moi, je vous dis qu'afin d'être libre, je couperais le cou à cet honnête homme ni plus ni moins qu'à un pigeon, et je ne me crois pas plus méchant qu'un autre. Sans recœurs, pas de volours, n'est-il pas vrai? S'il n'y avait pas d'acheteurs, il n'y aurait pas de vendeurs non plus; voilà ce que je prétends, que pouvez-vous répondre à ça?

— Que les chrétiens font comme les musulmans, puisqu'ils mettent aux galères les esclaves barbaresques.

— Allons, vous verrez peut-être que ces forbans de malheur nous prendront, qu'ils nous jetteront aux ters, qu'ils nous forceront à bêcher, à labourer, à travailler avec les nègres, et qu'on ne leur rendra pas la pareille... Si le bon Dieu vous chargeait du jugement dernier, tout le monde en serait droit au paradis!

Quoique Nicolas Compiant restât souvent sans répondre, cette discussion mêlée de regrets du pays durait encore, quand on arriva sur une petite hauteur située à quatre lieues environ de la ville. Les cavaliers et les chameliers firent halte. Les captifs reçurent l'ordre de dresser les tentes; Compiant et Jean Patrou unirent leurs efforts à ceux de leurs compagnons. Puis, les maîtres se retirèrent à l'abri. Quelques cavaliers restèrent en vedette autour du petit camp, les esclaves s'étendirent à la belle étoile sur le sable. Et l'on n'entendit plus que le chant guttural des sentinelles qui se remplaçaient d'heure en heure.

Compiant ne pouvait dormir; une inquiétude secrète le tint éveillé, son oreille était appliquée sur le sol, qu'il crut entendre frémir, comme si une troupe de chevaux venait au galop vers la colline; il reboula d'attention; les pas des coursiers roulaient sur des distincts; le bruit sembla s'éloigner; il était évident qu'un détachement se trouvait dans les environs, Compiant devina qu'aux approches du camp les Bédouins avaient dû reconnaître leur marche, et craignit que, si on venait à les découvrir, ils ne leur fissent un mauvais accueil. Il se leva en sursaut.

— Alerte! dit-il à demi-voix, de manière à n'être entendu que des vedettes, il y a des cavaliers dans la plaine.

— Veux-tu le faire, chien maudit? cria un des gardiens d'esclaves, ne trouble pas le repos de Sid Abdallah-Beni-Mezab.

Je dis qu'il faut que vous vous défendez, si vous êtes doués de pudeur. Voyez! voyez! derrière les halliers, des bur-nous blancs que la lune éclaire.

En effet, la troupe des voleurs de nuit apparaissait à peu de distance derrière d'épaisses broussailles.

— Alerte! alerte! s'écria l'Arabe effrayé.

Un tumulte épouvantable suivit ce cri d'alarme; les Bédouins, se voyant découverts, ne doutèrent pas aux voyageurs le temps de se mettre sur la défensive, et franchirent au galop le court espace qui les séparait du camp. Une décharge de coups de fusil se fit entendre. Les femmes et les enfants poussaient des cris lamentables. Les esclaves ne bougeaient pas.

— Comment! dit Compiant avec indignation; vous n'essayerez pas de défendre votre maître?

— A quoi bon? murmuraient les nègres.

— Le parti le plus sage est de se mettre à l'abri des coups, répondirent quelques Italiens.

— Ah ça, capitaine, dit Jean Patrou, est-ce que vous rêvez? Profitons de la lagare pour nous sauver du côté de la mer.

— Non! non! viens avec moi, s'écria Compiant.

— Comme il vous plaira; vous n'avez qu'à commander, répondit le matelot, qui fit ainsi bon marche de son opinion personnelle.

Sid Abdallah, le cinquième au poing, défendait vaillamment l'abord des tentes; mais les Bédouins avaient le dessus; déjà plusieurs des gens d'escorte avaient mordu la poussière, d'autres prenaient la fuite.

— Arrmons-nous et marchons à leur secours, dit Compiant.

Jean Patrou n'obéit qu'avec une visible répugnance; toutefois, il suivit l'exemple du capitaine, s'empara comme lui du sabre d'un des morts et s'élança au milieu de la mêlée. Quelques autres chrétiens les imitèrent et accoururent aussi sur le champ de la lutte. Sid Abdallah était entouré par trois Arabes du désert; il allait périr, lorsque Compiant se jeta entre lui et le chef des ennemis qu'il tua; toute la fureur des Bédouins se tourna aussitôt sur le captif.

— Ah! ah! s'écria Jean Patrou, je sais pour qui je me bats à cette heure, attendez-moi!

Tout en parlant ainsi, le brave matelot frappait d'estoc et de taille, et dégageait le capitaine. Sid Abdallah fut délivré comme par miracle. Les Bédouins, épouvantés de voir surgir de nouveaux combattants au moment où ils croyaient n'avoir plus qu'à piller, ramassèrent leurs morts, chassèrent d'avant eux les chameliers enlevés et se retirèrent.

Peu d'instans après, la tranquillité régna dans la plaine. La plupart des esclaves s'étaient dispersés à la faveur du tumulte. Sid Abdallah ne trouva plus autour de lui qu'un petit nombre de serviteurs blessés plus ou moins grièvement. Ses regards s'arrêtèrent ensuite sur Compiant et l'intégrité Patrou.

— Chrétiens, leur dit-il en langue française, je suis contents de votre zèle et je saurai vous en récompenser.

Mais comme les femmes poussaient encore des cris lamentables, il entra dans sa tente sans ajouter une parole. Tandis qu'il s'efforçait de les rassurer, Compiant se mit à panser de son mieux les blessés de la caravane.

— J'ai fait ce que vous avez voulu, disait le matelot en aidant le capitaine, mais enfin à quoi cela nous a-t-il servi? Si vous aviez laissé faire les Bédouins, ils nous auraient tué et pillé à leur aise, nous aurions gagné la côte avec nos armes, nous nous serions emparés de la première barque le pêche rhénane, et qui sait si, une fois au large, nous n'aurions pas été recueillis par un navire chrétien...

— Tais-toi, mon ami, ne l'enlève pas le mérite de tes actions. Sid Abdallah peut nous rendre la liberté; mettons notre espoir dans sa reconnaissance.

— Oui, comptez sur ces gens-là; j'ai vu le moment où, pour avoir jeté l'alarme le premier, notre gardien nous envoyait un coup de bâton... Je lui aurais arraché les yeux.

— Comment! tu ne dormais pas?

— Quand vous vous êtes levés, je me suis éveillé de suite. Je croyais que vous appeliez au quart; j'ai voulu sauter en bas de mon hamac, je me suis trouvé à plat-pont sur la terre.

— Prends courage, Patrou, le ciel ne vous abandonnera pas.

— Ainsi soit-il! répondit le matelot d'un ton fort péniblement.

— En douterais-tu, mon garçon?

— Moi, capitaine, je ne doute de rien.

Un triste sourire effleura les lèvres de Compiant.

Pendant, les premières clartés du jour coloraient le ciel d'une de ces chaudes teintes du désert qui semblent invraisemblables dans les tableaux de maîtres. Sid Abdallah repartit, rassembla le peu de gens qui étaient encore présents, et leur donna l'ordre de serrer les tentes pour reprendre la route de Tripoli. Les Bédouins ne lassèrent pas que d'avoir fait un butin considérable; l'on dut même dire que le pillage fut la principale cause de leur défaite, car s'ils avaient senti avec ensemble l'effort de leur chef, le secours des esclaves chrétiens cut été insuffisant; leur avidité eut été vainement satisfaite; le dévouement de Compiant et l'impudence de Patrou eurent les leurs.

Malgré la perte d'une partie des bêtes de somme, Sid Abdallah parvint à remettre en marche les débris de la caravane, qui entra vers midi dans l'enceinte de la ville.

La maison du seigneur tripolien était, comme toutes celles du pays, parfaitement close au dehors; aucune ouverture ne donnait sur la rue, si ce n'est une double porte qu'un gardien noir tenait constamment fermée. Mais à l'intérieur s'étendaient des cours spacieuses, où se déployait toute la magnificence orientale; elles étaient dallées en marbre blanc; deux rangs de colonnes sculptées en faisaient le tour, des arabesques d'une admirable élégance ornaient leurs murailles, des vases de fleurs, des bassins et des jets d'eau, y répandaient une fraîcheur délicieuse. Des bois odoriférans formaient les supports des galeries supérieures, revêtues de bizarres dessins en porcelaine. Des tentures de soie, des tapis de Perse, des meubles incrustés de plaques d'or, de nacre et de pierres, une arçonnerie recherchée, des cassolètes de parfums et des éventails en plumes du plus grand prix, tout ce qui constitue la richesse d'un musulman remplissait l'opulente demeure de Sid Abdallah. D'immenses magasins toujours remplis de marchandises, étaient attenans au corps de logis principal, derrière lequel se trouvaient de vastes et somptueux jardins. Parmi les Tripoliens les plus considérables, le maître de Nicolas Compian occupait le premier rang; il s'était prodigieusement enrichi par le commerce de terre et de mer, et possédait dans la province plusieurs habitations superbes, entourées de terres immenses et peuplées d'esclaves des deux sexes, de toutes les nations de l'Europe et de l'Afrique. Sa fortune était si grande, que les pertes éprouvées la nuit précédente ne lui étaient pas même sensibles.

Quand il eut rétabli dans son intérieur l'ordre accoutumé, il fit appeler Compian et Jean Patrou.

— Chrétiens, leur dit-il, je vous ai promis une récompense, je vous tenir ma promesse. Demandez-moi ce que vous voudrez, je tâcherai de vous satisfaire, à moins que vos exigences soient déraisonnables. Ainsi ne parlez point de liberté, je tiens à des serviteurs tels que vous.

— Eh bien! capitaine, que vous disais-je? s'écria en provençal et avec une volubilité marseillaise le matelot, qui n'eût pu retener sa langue en présence du bey ou du grand-seigneur lui-même. Comptez donc sur la reconnaissance de ces gens-ci; faites-vous éreinter pour eux! De fameux honnêtes gens!...

— Maître! sans la liberté aucun bien ne me touche, dit Compian sans dissimuler sa tristesse. J'ai laissé dans ma patrie une femme et des enfants qui me sont chers; j'allais unir ma fille à un jeune homme qui l'aimait. Ma disparition a dû répandre le deuil là où régnait la joie. Toutes les richesses de la terre loin de ceux qu'il aime ne sont rien pour ton esclave.

— Et toi? que dis-tu à ton tour? demanda Sid Abdallah.

— Si tu nous refuses la liberté, tout le reste est peu de chose; mon capitaine a bien parlé; mais enfin dispense-nous des travaux du port, dis à tes serviteurs de nous mener comme des hommes dans l'intérieur de la maison, fais-nous servir des mets moins grossiers, donne-nous une chambre particulière et du tabac à discrétion; ça sera toujours un soulagement à notre misère.

— As-tu fini?

— Pas tout à fait, maître; c'est que j'ai une idée...

— Parle.

— Eh bien! je me dis comme ça que notre bon Dieu ne nous défend pas de boire un coup de vin par-ci, par-là, à jeun ou autrement; car, toi, qu'est-ce que tu fais du vin que te vendent tes forbans?

— Tu auras ce que tu désires, Patrou; mais toi, Compian, parle, je l'exige.

— Maître, reprit le capitaine, je ne te demande pas la liberté; mais permets-moi d'aller passer quelque temps dans ma famille. Le plus cher de mes amis est mort le jour de mon départ; il m'a légué son fils et moi n'ai pu prendre soin de cet enfant comme je me le proposais. Laisse-moi partir. Fixe toi-même la durée de mon absence; et, à son retour, quels que soient les durs travaux auxquels tu emploieras ton esclave, il bénera ton nom et priera Dieu pour toi.

A ces mots Sid Abdallah fit reconduire les deux captifs hors de sa présence; mais il ne manqua pas les jours suivants d'aller les visiter dans la nouvelle chambre qu'ils occupaient. Jean Patrou, après avoir bien diné et bu un bon verre de vin, savourait son chiboue avec calme; Compian, devenu plus morose que jamais, semblait être accablé par le poids de ses chagrins; rien ne le touchait; au temps où il partageait les fatigues des autres esclaves, il paraissait moins malheureux.

Enfin Sid Abdallah voulut satisfaire ses prisonniers, et s'adressant d'abord au matelot :

— Patrou, dit-il, je te donne la surveillance de mes jardins; j'ai confiance en toi; va et viens dans la maison; personne ne gênera tes mouvements. Quant à toi, Compian, un navire de ta nation se trouve dans le port, il achève de débarquer des marchandises que le bey a fait acheter en France. Jure-moi sur ton honneur et sur ta foi que tu reviendras après deux mois de séjour parmi tes frères et je te permets d'aller les revoir; que Dieu te conduise et te ramène en santé!

— Sid Abdallah, j'ai juré de venir à l'époque que tu m'as fixée; mais accorde, je t'en prie, à ce fidèle matelot la même faveur qu'à moi.

— La grâce que tu me fais de te laisser, dit le musulman, je verrai quel cas on peut faire des sermens d'un chrétien. Pourtant je veux te laisser une faculté précieuse, rapporte-moi toi-même une rançon de

vingt mille piastres fortes, et je consentirai à l'affranchir entièrement.

— Maître, ce que tu demandes réduirait à la dernière misère ma vieille mère, ma femme et mes enfans.

— Ne cherche pas à me tromper, Compian; tu es riche dans ton pays, le navire que tu commandais t'appartenait, ou me l'a dit, et il était chargé de marchandises d'une grande valeur.

— La prise de ce navire est précisément la cause de notre ruine, maître; je ne cherche jamais à tromper; je mensonge est au dessous de moi; mais qu'il ne soit plus parlé de rançon, puisque tu doutes de ma sincérité.

— Adieu donc, capitaine, et bon voyage! s'écria Jean Patrou en provençal, de manière à n'être pas entendu par Sid Abdallah; je ne vous reverrai plus; je reste tout seul esclave loin du pays; ce n'est pas gai! mais, enfin, il faut bien que je me réjouisse, puisqu'on vous laisse partir! Après ça, croyez-moi, ne remettez plus les pieds sur l'eau, restez dans votre bastide, et faites-moi racheter si l'occasion s'en rencontre. Je ne dois pas coûter grand chose, moi; on m'a si souvent répété que je n'étais qu'un vaurien.

Le matelot avait voulu rester ferme jusqu'au bout; il y était parvenu; mais lorsque Compian eût été ennuagé, il ne put retenir ses larmes. Sid Abdallah l'envoya dans les jardins en lui ordonnant de se distraire. Jean Patrou s'y rendit et y trouva quelques compatriotes, employés à bêcher et à ratisser les allées.

— Voyons un peu, se dit-il, Jean Patrou, mon matelot, à quoi ça te mène-t-il de te chavirer le tempérament? Y a-t-il du bon sens à te désoler ainsi? Ton capitaine est parti, voilà qui est bon! Et puis! il te fera racheter un jour ou l'autre, un de ces quatre matins. Qu'as-tu à dire, hein? Le fait est que je n'ai pas trop à me plaindre de la manière dont on me traite: le vin est bon, la ration n'est pas mauvaise, et le tabac de première qualité. A bas le chagrin et vive la joie!

Ces réflexions rendirent au digne marin son insouciance accoutumée. Des le même soir il s'était fait, par ses libéralités de tabac, deux ou trois amis parmi ses compagnons d'infortune. Il apprit d'eux que tous les esclaves qui s'étaient débandés la nuit de l'attaque des Bédouins, avaient été poursuivis dans les campagnes, reconduits à la ville, et mis à la double chaîne.

— Décidément, pensa-t-il, le capitaine a bien manœuvré; ça m'enseigne clair comme le jour ce que j'ai à faire dans l'occasion.

A partir de ce moment, Jean Patrou déploya un zèle actif dans l'intérieur du logis; il prenait un soin extrême des fleurs et des fruits de Sid Abdallah. Dès la pointe du jour il était à l'ouvrage, et on l'entendait chanter mille joyeux refrains de Provence.

Le riche Maure se plaisait à l'écouter et à causer familièrement avec lui.

— Je suis content de te voir devenu gai, Patrou, lui dit-il, mais explique-moi la cause de ce changement.

— Avant que mon capitaine fût parti, j'avais à porter la moitié de ses chagrins; aujourd'hui, je le sais heureux, ça me regaillardit le cœur.

— Tu ne crois donc pas que Compian revienne comme il me l'a promis?

— Si fait, répliqua vivement l'esclave, qui était loin de penser ce qu'il disait, mais je suis bien sûr que mon capitaine t'offrirait sa rançon; et tu me rendras ma liberté par dessus le marché, n'est-ce pas vrai?

— Je ne m'engage à rien, dit le maître.

— Eh bien! M. Compian ajoutera quelques bagatelles pour avoir le droit de m'emmener avec lui, et tu ne refuses pas.

— Connais-tu Compian depuis long-temps? demanda le Maure.

— Depuis que je me connais moi-même... J'étais tout enfant quand il m'embarqua mousse sur son navire. Nous avons battu la mer ensemble pendant dix ans au moins; ensuite il est resté à terre et moi j'ai continué à naviguer pour son compte. C'est un grand hasard si les pirates l'ont pris au large. Il remplaçait un de ses amis mort subitement au moment du départ.

Sid Abdallah voulut que le matelot lui racontât en détail la capture de la *Sainte-Rosalie*.

— Sitôt que l'on eut signalé la tartane des forbans, nous mîmes tout dehors, en gouvernant sur la pointe de Sicile. Déjà nous étions à l'entrée d'une jolie petite baie d'où nous nous serions bien moqués des ennemis, quand la terre nous masqua le vent. Le calme nous empêchait de bouger; les autres bordèrent trente à vingt de galère. Que pouvions-nous faire? Nous étions douze contre une centaine. Ils nous pillèrent, nous mirent aux fers et nous conduisirent au marché. Notre capitaine avait pourtant finement manœuvré, on doit le dire, la chasse dura bien deux heures sans que nous eussions perdu un pouce de terrain...

— C'est donc un fameux marin que ton Compian?

— Et ce qui vaut mieux, le plus honnête homme de toute la Provence. Ah! maître, si tu connaissais sa famille, sa femme, ses enfans; tout ce monde-là, c'est un comme les doigts de la main. Ils ont dû être terriblement contents en le voyant revenir après dix-huit mois passés sans nouvelles. Et dire que Jean Patrou n'était pas là pour s'égayer avec eux!

Après un gros soupir, le matelot continua :

— Dans notre pays, ce n'est pas comme ici, les femmes ne se masquent pas la figure avec de vilains voiles percés de trous. Aussi, je puis dire sans mentir qu'il n'y a pas dans Marseille de plus jolie fille que Mlle Annette Compian... Une belle brune, et douce, et bonne enfant, mignonne à ravir, une voix de rossignol. Maître, si tu avais vu la Provence, tu

ne voudrais plus habiter ailleurs; tu planterais là ta nation de Bédouins et de forlans toujours prêts à piller sur terre comme sur mer.

Patrou entremêlant ses dires de saillies qui déridaient souvent Sid Abdallah. Le riche Maure alléga de saillies en plus le poids de son esclavage, et lui accorda une foule de petites faveurs nouvelles. Le matelot se rendait digne de cette bienveillance croissante par une infatigable ardeur au travail. Du reste, chaque fois qu'il s'entretenait avec son maître, il ne laissait pas échapper l'occasion de faire l'éloge de sa patrie et de murmurer contre un pays où l'on n'était en sécurité nulle part, disait-il, puisque le Sid Abdallah Beni-Mazab lui-même n'avait pu se rendre tranquillement à son habitation de Gherzeu. S'il parlait de son capitaine, le matelot peignait chaleureusement les plaisirs de la bastide qu'il embellissait avec tout l'élan d'une imagination méridionale. Sid Abdallah restait convaincu que le prisonnier manquerait à sa parole; il ne se repenait pas d'avoir payé la dette de la reconnaissance; mais il pensait avec mépris qu'on doit faire peu de cas des sermens d'un chrétien.

Cependant, Nicolas Compian était arrivé à Marseille; il avait usé de précautions pour faire prévenir sa famille de son retour inespéré; puis, agité par mille pensées confuses de bonheur et de tristesse, il s'était dirigé vers sa demeure. Le navire français qui l'avait ramené n'était pas du port, et personne à bord n'avait pu lui parler de sa famille. Les inquiétudes qui suivent toujours une longue absence, les soucis qui résultent naturellement de son étrange position se mêlaient à sa joie et le troublaient. Toutefois, durant la traversée, il avait eu le temps de rasseoir son esprit, de se tracer un plan de conduite. Aussi sa noble physionomie aurait été calme et sereine comme sa conscience, s'il n'eût pas redouté de trouver à son foyer quelque désastre ou quelque deuil.

III.

A mesure que Compian approchait de la bastide, son émotion redoublait; les lieux qui s'offraient à ses regards étaient pleins de souvenirs, il n'en évoquait aucun; l'inquiétude occupait seule son esprit et son cœur. Il craignait de s'être trop hâté de repartir, et cependant il pressait le pas. Enfin, au détour du sentier, des cris de joie retentirent; ses enfans, sa femme accouraient. Sa vieille mère lui tendait les bras; des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux. On ne décrit pas de semblables scènes. Ce ne furent d'abord que des exclamations entrecoupées; des noms chéris s'échappaient des lèvres du prisonnier; il appelait ses enfans l'un après l'autre: Annette, Marguerite, Suzanne et leurs deux frères, tous étaient présens. Il serait contre son cœur sa femme éperdue et muette, qui craignait d'être le jouet d'un rêve. L'aînée levait les mains au ciel et priait; à travers les transports de sa joie, on ne voyait que trop combien elle avait souffert; ses yeux s'étaient éteints et creusés; les dix-huit mois qui venaient de s'écouler l'avaient vieillie de dix ans.

A quelques pas en arrière de la famille se tenait, dans une attitude respectueusement discrète, Louis, le fiancé d'Annette. Compian l'aperçut enfin.

— Et toi, mon enfant, s'écria-t-il, tu ne viens pas aussi dans mes bras?

Le jeune homme s'y précipita sans proférer une parole.

— Quel nom dois-je te donner? es-tu enfin mon fils? Ton maintien me dit le contraire.

— Nous attendions votre retour; les mois ont succédé aux mois, notre douleur n'a fait que s'accroître. J'ai partagé toutes les angoisses de ceux qui vous entourent. J'ai vu le bonheur me fuir au moment où je me croyais sûr de l'atteindre. J'ai dû m'éloigner d'une maison qui renferme l'espoir de ma vie... Enfin, vous nous êtes rendu; et par un bienheureux hasard, dont le ciel soit béni, j'étais ici tout à l'heure quand on est venu nous annoncer votre retour.

Compian s'écria tout à coup :

— Mais il manque un enfant! Où est le fils de Martin?

— Votre cœur n'oublie personne, répondit Louis, le petit Siméon est avec son père, qui a survécu au funeste accident, cause de votre départ. Le pauvre homme était inconsolable lorsque, après sa guérison, il vit que la *Sainte-Rosalie* ne revenait pas.

— Quoi! Martin vit? Martin est sauvé! Dieu soit béni! interrompit le capitaine.

— Il s'accusait de votre captivité ou de votre mort, poursuivait Louis; il a écrit de tous côtés pour avoir de vos nouvelles, mais ses démarches ont été inutiles; je l'ai fait avertir, et le voici avec son petit garçon!

En effet, le capitaine Martin, qui habitait une bastide peu éloignée, s'empressait de venir prendre sa part des joies de la famille.

Les deux marins s'embrassèrent cordialement. Enfin le capitaine Compian se vit obligé de commencer le récit de ses aventures; il ne fit que nommer Jean Patrou, et ne parla point de sa fatale promesse au Sid Abdallah Beni-Mezab.

Quand il eut raconté la capture de la *Sainte-Rosalie*, il s'adressa à son aîné Martin et lui dit au sujet des co-intéressés dans l'armement :

— Je ne puis me consoler de leur avoir fait perdre les sommes qu'ils avaient exposées à mon bord...

— Oh! oh! Compian, interrompit Martin, le cas est prévu sur la place; pas de scrupules, mon ami; autant vaudrait m'accuser de n'avoir pas eu la tête plus dure que cette maudite poule. As-tu à te reprocher de n'avoir pas fait ton devoir? N'as-tu pas mis toutes voiles dehors, jusqu'au triquet de gabie et à la contre-civière? N'as-tu pas fait tout ce qui était hu-

mainement possible? Personne n'en doutera, Compian; on te sait matelot, comme feu Jean-Bart, dont Dieu ait l'âme!

Au nom de Jean-Bart, le capitaine Martin se découvrit avec respect; c'était l'usage du digne homme.

Lorsque les hôtes de la bastide se séparèrent, déjà le mariage de Louis et d'Annette était fixé à la semaine suivante, les invitations devaient être faites dès le lendemain; et, en effet, huit jours après le retour du capitaine, on vit sortir en grande cérémonie de sa paisible demeure un cortège de parens et d'amis accourus de toutes les parties de la Provence. Les cloches sonnaient à toute volée. Les paysans et les paysannes des environs, dans leur plus beau costume des dimanches, accompagnaient la famille qui se rendait à l'église.

La fille de Nicolas Compian venait d'atteindre sa dix-huitième année; et, comme le disait Jean Patrou à Sid Abdallah, il eût été impossible de trouver dans tout Marseille une personne plus accomplie. La svelto Provençale n'était plus l'enfantrieuse et timide qui écoutait en rougissant les poétiques modulations de la voix de son fiancé; les inquiétudes filiales avaient répandu sur son front une teinte de gravité qui se fondait de la manière la plus heureuse avec ses grâces naturelles. La tristesse avait imprimé à sa physionomie un charme mystérieux, en développant plus fortement les traits qui caractérisent la sensibilité. Ses beaux yeux noirs avaient pleuré; mais les larmes de la jeunesse n'éteignent pas le feu du regard, et maintenant, si quelques vestiges de mélancolie apparaissaient sur son visage, c'était comme ces nuages vaporeux qui se jouent dans un ciel serein après une nuit d'orage. Ses longs cheveux bruns ondoyaient sous son voile de fiancée; elle marchait lentement, appuyée sur le bras de Nicolas Compian. Louis et la mère de la jeune fille les suivaient. Puis s'avançaient le brave capitaine Martin et la vénérable aïeule qui, malgré son âge avancé, avait voulu aller jusqu'à l'église; puis les parens des deux époux et une foule d'adolescents de deux sexes, pour qui la cérémonie d'un mariage a toujours un attrait puissant, mêlé de curiosité, de vives sympathies, et aussi de quelque jalousie. On remarquait, au milieu d'eux, Siméon et les blondes sœurs de la mariée. Durant la captivité de leur père, Marguerite et Suzanne étaient parvenues à cette période de transition où l'enfant va disparaître pour faire place à la jeune fille.

Mille bruyans éclats de voix partaient de cette extrémité de la file, tandis qu'aux premiers rangs s'entretenaient d'un ton plus posé les grands parens, pleins d'un sentiment grave et solennel.

On entra dans la chapelle. Le curé de la paroisse bénit les jeunes époux, et le discours qu'il leur adressa fut rempli d'allusions au retour du père de famille, rendu à ses enfans par la Providence.

Mais chaque fois que le prêtre revenait sur cette idée féconde et qui se représenta sous diverses formes dans son allocution, chaque fois que, rappelant le passé, il prononçait les mots d'exil et de servitude, Compian détournait la tête, les pleurs roulaient sous ses paupières, il avait peine à étouffer ses sanglots.

L'émotion était générale; — nul ne prit garde aux impressions qu'éprouvait le père de famille.

Le cortège se remit en marche. Louis, radieux, reconduisait Annette comme en triomphe; tous les yeux étaient fixés sur la jeune et belle mariée, qu'une rougeur modeste embellissait encore; — personne ne s'étonnait que Nicolas Compian fût touché jusqu'aux larmes.

Quand on fut arrivé dans la salle de la bastide, le capitaine ne se contenta plus, et devant sa femme elle-même, embrassa sa fille avec effusion; mais bientôt, suffoqué par les mouvements tumultueux qui agitaient son âme, il se retira dans sa chambre. Il avait besoin de solitude; il voulait donner un libre cours à sa douleur. — Ses regards se portèrent ensuite sur les campagnes; le soleil dorait les moissons, des pelouses couvertes de fleurs s'épanouissaient autour de l'habitation champêtre, la flèche de l'église s'élevait du milieu d'un bouquet d'arbres touffus. C'est là que Compian avait passé sa première enfance; c'est là que s'étaient écoulées les années insoucieuses de sa jeunesse; il se reportait au jour où lui aussi avait ramené Rosalie de l'autel de la Vierge. Tout à coup il lui sembla que le simoun soufflait du désert, et qu'il se retrouvait à Tripoli de Barbarie, — loin, bien loin de son berceau, du toit de ses pères, de sa patrie.

Le hautbois et le tambourin harmoniaient leurs sons; les cris des enfans, les rires bruyans des serviteurs, le rappelèrent brusquement à lui; mais son cœur se gonflait encore, et quelques efforts qu'il fit, il ne parvenait pas à maîtriser son émotion.

De jeunes villageoises vinrent complimenter la mariée. Marguerite et Suzanne entrèrent en sautillant dans la chambre du capitaine:

— Venez donc! venez donc! dirent-elles; venez voir les beaux bouquets qu'on apporte à Annette. Oh! que c'est donc charmant d'être la mariée!

— Quand le serai-je?

— L'année prochaine, ce sera moi, n'est-ce pas?

— Et moi après?

— Comme on s'est jolies avec cette belle robe toute brodée, et ces fleurs blanches sur la tête!

L'infortuné père attira sur son cœur les deux enfans. Tandis qu'elles s'abandonnaient ainsi naïvement à leurs folâtres causeries, il se sentait défaillir et baignait convulsivement leurs fronts de neige.

Enfin, il triompha de sa mélancolie et repartit dans l'assemblée où on le complimentait de toutes parts :

— Heureux père! disait-on autour de lui; sa famille est semblable à

celles des patriarches. Sa maison est l'asile du bonheur. S'il a été éprouvé par l'infortune, c'était afin qu'il pût apprécier à leur valeur les bienfaits dont le ciel l'a comblé.

Et lui répétait intérieurement les paroles de Job :

— Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, que le nom du Seigneur soit béni.

Ce fut sans doute dans ce sublime exemple de résignation que Compian puisa la force nécessaire pour supporter toute cette joie, toutes ces félicitations dont on l'accablait. Il présida le repas de famille sous la tonnelle de treillage avec un calme qui étonna quiconque aurait pénétré le secret de ses pensées. Plus la fête avançait, plus il cédait lui-même à une douce influence, ses soucis se dissipèrent, la gaieté rayonnait sur son visage, il s'identifiait avec ceux dont son retour faisait le bonheur !

Lorsque sa femme, appuyée sur son bras, lui montra en souriant les enfans qui se livraient aux chahs d'une danse animée, et qu'elle lui rappela que vingt ans auparavant lui et elle avaient été les principaux acteurs d'une scène pareille, Compian retrouva un mot heureux qui vola de bouche en bouche et charma tous les hôtes de la bastide.

Le capitaine Martin entonna d'une voix sonore une farandole du pays, et entraîna la nouvelle mariée et tous les conviés dans les allées immenses du jardin. Quoique la chanson fut une de celles que Jean Patrou fredonnait le plus souvent, quoique Compian l'eût encore entendue la veille de son départ de Tripoli, il prit une main qu'il lui tendait, suivit la folle danse, et mêla sa voix à celles qui répétaient le refrain.

Un peu plus tard, sa vieille mère s'approcha de lui avec les deux petits garçons, et lui dit :

— Enfin, Nicolas, puisque te voilà de retour, il faudra aller en bateau avec tes fils; ils me prient de te demander de leur apprendre à devenir aussi de bons marins comme toi.

Il répondit en souriant :

— Quoi! mes enfans, après mon récit de l'autre soir, vous ne craignez donc pas les Barbaresques?

— Moi! dit l'aîné, je veux être chevalier de Malte pour les punir de l'avoir fait prisonnier.

— Et moi, s'écria le plus jeune, je veux aller à Tripoli, et je remercie Sid Abdallah de l'avoir délivré.

Compian les caressa sans laisser échapper un soupir. Les invités le quittèrent en se disant encore les uns aux autres :

— Est-il possible de trouver au monde un père aussi heureux que Nicolas Compian ?

Après les fêtes du mariage, lorsque le capitaine et sa fille eurent visité tous leurs nouveaux parens, Louis s'établit dans une bastide voisine; rien ne fut changé aux usages de la famille, qui se réunissait régulièrement à la chute du jour. Le capitaine Martin et son fils Siméon étaient de toutes les veillées. La grand-mère avait repris la quenouille et le fuseau, les récits abrégés les heures : c'étaient souvent des légendes de mer, que les enfans écoutaient avidement. On racontait alors comment quelque prisonnier des Barbaresques était parvenu à s'évader dans un frêle canot, à la faveur d'une tempête épouvantable, ou bien encore comment un pauvre captif sauvait miraculeusement d'un danger de mort la fille d'un cheik puissant, la convertissait au christianisme et l'épousait à Rome, où le pape bénissait leur union; souvent alors Compian baissait encore la tête, pendant que sa bonne mère lui prenait la main, en disant :

— Voici le héros d'une aventure plus belle.

Le soir, à la prière, quand la famille assemblée disait un *Pater* et un *Azou* pour Sid Abdallah, — la grand-mère l'avait aimé voulu, — Compian semblait plus recueilli que de coutume. Rosabe, attentive à ses moindres gestes, le vit quelquefois pâlir et frissonner; mais elle ne soupçonna jamais la vérité; elle remarquait seulement que les souvenirs de l'esclavage attristaient toujours son époux.

— Le temps, pensait-elle, affaiblira la douloureuse impression qui cause sa mélancolie.

Un des petits garçons lui demanda étourdiment un jour si Jean Patrou ne reviendrait plus à la bastide jouer comme autrefois avec eux et leur apporter de petits bateaux curieusement fabriqués avec des coques d'amandes.

Au nom de son ancien mousse, le capitaine soupira et se contenta de répondre :

— Quand nous prions pour les pauvres prisonniers, nous prions pour lui; ne désespérez pas de le revoir.

Si les petites filles et les petits garçons se prenaient par les mains et chantaient en dansant devant la tonnelle, leurs voix enfantines vibraient dans le cœur de Compian, qui se rapprochait de son ami Martin, et lui disait avec une expression singulière :

— Vois, mon vieux camarade, vois comme ils sont heureux !

— Grâce à ta bonne famille, répondait l'honnête marin, mon petit Siméon est ici plus content qu'un roi. En vérité, je le crois amoureux de Marguerite; il me parle d'elle toute la journée; — Marguerite par-ci. Marguerite par-là; — il a toujours quelque chose à faire pour Marguerite... Ils grandissent à vue d'œil, et qui sait si dans trois ou quatre ans...

— L'avenir n'est à personne, murmurait Compian.

— Mais l'espérance est à tous, reprénaît Martin.

Compian disait encore :

— Siméon, tu le sais, aurait été mon fils, si... s'il avait perdu son père. Toi, quand je n'y serai plus, veuille aussi sur mes enfans.

Le capitaine Martin s'étonnait à bon droit de semblables paroles. Il

pressait de questions son ami qui éludait la réponse; — mais un soir, — il y avait alors deux mois que le prisonnier était de retour, — comme la conversation avait naturellement pris ce tour mélancolique, Compian fut plus expansif :

— Il est temps, dit-il, il est temps que j'apprenne la vérité! Demain, n'est-il pas vrai, un brick sicilien part pour Tripoli?

— Oui, demain, à la pointe du jour; mais où veux-tu en venir? tu me fais trembler.

— Quand dix heures du soir sonneront à la cloche de l'église, trouve-toi devant ma porte, tu le sauras. D'ici là, sois discret, ne parle à personne du rendez-vous que je te donne. Adieu; rentre dans la bastide et préviens chez toi que tu passeras la nuit à Marseille.

— Comme il te plaira, murmura le capitaine.

Un instant après, Annette et Louis se levèrent pour entrer dans leur maisonnette; Compian leur donna le bonsoir avec plus de solennité qu'il en avait coutume :

— Que Dieu vous garde, leur dit-il, je vous bénis, vous, vos enfans et les enfans de vos enfans.

— Bonsoir, mon père; à demain, répondirent les jeunes époux.

— Soyez à jamais heureux, reprit l'infortuné père.

Un sueur froide parcourait ses membres; il les suivit du regard jusqu'au moment où ils disparurent dans l'ombre; puis il s'assit avec une évidente préoccupation; ses paroles, ses gestes, son maintien, l'expression de ses traits trahissaient une vive émotion. Sa femme l'attribua aux récits de la soirée : — « J'aurai soin, se dit-elle, de détourner à l'avenir la conversation lorsqu'on parlera d'esclavage. Ce sujet l'attriste toujours! »

Compian, ce soir-là, fut plus tendre que de coutume envers sa mère, sa femme et ses enfans. Enfin, chacun rentra dans sa chambre. Une heure après, l'horloge venait de sonner dix fois; il sortit silencieusement de la maison, portant lui-même sa légère valise de voyageur. Martin l'attendait à l'ombre d'un plateau, qui était le lieu convenu du rendez-vous.

— Mon Dieu! s'écria le brave capitaine, j'ai deviné ton funeste secret, tu n'étais libre que sur parole.

— Tu l'as dit, répondit Compian en se jetant dans les bras ouverts de son ami.

— Non, non, ce n'est pas possible, tu ne partiras pas !

— J'ai juré sur mon honneur et sur ma foi,

— Mais alors que faire? quels conseils te donner ?

— Je n'ai pas besoin de conseils; mes devoirs sont parfaitement tracés. Mon maître m'a permis de venir passer deux mois avec mes amis et mes frères; les deux mois sont écoulés... Je pars.

— Mais enfin tu pourrais te racheter. Attends quelques jours encore; j'ai du crédit, des amis; tu ne manques pas de fortune, nous rassemblerons nos ressources, nous partirons ensemble. La France est en paix avec Tripoli; tu ne devrais pas être esclave, c'est bien le moins qu'on te laisse payer rançon.

— Quand j'ai été pris, c'était de bonne guerre. La tartane ennemie, quoique partie de Tripoli, appartenait à des Tunisiens qui nous ont vendus dans le port où ils sont rentrés, et ont euméné la *Sainte-Rosalie* avec leur large peu de jours après. Bref, je suis l'esclave de Sid Abdallah, et je lui dois une éternelle reconnaissance pour m'avoir permis de venir ici revoir mes parens, marier ma fille, faire mes dispositions et régler mes affaires de tous genres. Si je ne t'avais plus retrouvé, comme tout me portait à le craindre, je comptais aussi m'occuper de ton fils. Maintenant, les rôles sont échangés; veille sur ma famille, protège mes enfans, console tous ceux qui m'aiment. Durant ma première absence, je n'ai pu leur écrire; désormais, je l'espère, il me sera permis de vous donner de mes nouvelles. Et toi, s'il t'est heureux, tu me l'écriras.

— Peuvent-ils l'être en te sachant dans les fers? Mais, que tu le veuilles ou non, nous te rachèterons. Je remuerai ciel et terre! j'invoquerai nos vœux statuts; je parlerai pour toi à tout le haut négoce; j'intéresserai le parlement; j'écrirai à Paris...

— La somme fixée est si considérable, qu'il est inutile de songer à la chercher.

Dans la crainte que Martin ne tentât de réaliser les 20.000 piastres à colonnes demandées, Nicolas Compian se refusa absolument à dire quel avait été le chiffre posé par Sid Abdallah :

— Ma position actuelle, dit-il, doit rendre mes désirs sacrés; je suis semblable à un mourant qui dicte ses dernières volontés; respecte-les, Martin, je t'en conjure. Je laisse à ma femme et à mes enfans une modeste aisance qui leur suffit pour vivre honorablement. Si je voulais me racheter, je les ruinerais. Et d'ailleurs Annette est mariée maintenant; je ne suis pas homme à abuser de la bonne foi de mon genre. Si je me défaisais de mes biens pour reconquérir ma liberté, ma liberté me serait odieuse, car elle entraînerait après elle la ruine de ma famille, la ruine de mes enfans.

— Bien! très bien! c'est entendu! parlons d'autre chose, s'écria Martin.

Après une pause assez longue, le brave marin reprit avec calme :

— Je suis plus fort et plus jeune que toi, comme toi je suis capitaine, aux yeux d'un chien de Turc comme ton Abdallah, je dois te valoir... pour le moins. Ne m'interromps pas! que diable! chacun son tour. — Je n'ai plus de parens, tu as encore ta vieille mère; je suis veuf, tu as une femme que tu aimes; je n'ai qu'un fils, tu as cinq enfans, Compian, laisse-moi partir à ta place.

— Je n'y consentirais jamais, quand même l'échange serait possible,

dit Complan avec reconnaissance, mais d'ailleurs c'est moi, moi qui dois revenir, moi et non un autre, entends-tu? Sid Abdallah tient à mes services; il me veut auprès de lui.

— Mais au moins laisse-moi aller me proposer; car enfin, c'est moi qui devrais être captif. Je commandais la *Sainte-Rosalie*; ce n'est pas ta faute si une peste a falli me tu, et tu n'en dois pas porter la peine.

— Non, Martin, je t'en conjure, reste auprès des miens pour les consoler; par-dessus-leur que Sid Abdallah est le meilleur des maîtres; dis-leur que j'ai pour compagnons de captivité le pauvre Jean Patron, dont je ne t'ai pas parlé si peu que de peur de me trahir; enfin, tu es espérance n'est pas perdue, j'attendrai peut-être de revenir une seconde fois.

Durant ce débat, les deux amis se dirigeaient ensemble vers la ville. En arrivant au point où tournait le sentier, Complan jeta un dernier regard sur sa bastide et sur celle d'Annette et de Louis :

— Adieu! adieu! murmura-t-il.

Martin garda le silence; puis, quand son ami se fut remis en chemin vers Marseille, il chercha encore d'autres moyens de le sauver; mais Complan avait répondu à tout, Complan avait tout posé, tout calculé.

— Le sacrifice est consommé! dit-il avec une touchante résignation. Je lis dans ton âme, Martin; tu voudrais me délivrer au prix de la vie; ton dévouement est inutile. Sers-moi par ta fermeté en soutenant le courage de ma famille. Oubissons aux décrets de la Providence!

— Ta piété te guide, mon ami; Dieu te protégera; c'est en lui que je mets mon unique espérance.

Telle fut la réponse de Martin, qui serait fortement la main de son vieil ami; mais bientôt la douleur du rude capitaine se traduisit en termes plus énergiques!

— Maudite soit la poule d'Itaque, de perroquet de fougue!... Maudits soient les vents et les tartanes!... Brigands d'écumeurs de mer!... Forlans de malheur!

Jusqu'à ce point du jour, le brave homme s'en prit à tous les éléments des infortunes de son frère de navigation. A voir les soins que se donnait Complan pour le calmer, on aurait pu croire que c'était Martin qui était menacé de la servitude.

Ils se promènèrent long-temps sur les quais; enfin le mouvement commença de renaitre avec l'aube matinale. Martin conduisit son ami jusqu'à bord du brick sicilien qui se hâta hors du port.

Lorsque les hôtes de la bastide se réveillèrent, Nicolas Complan était au delà du fort. Saint-Marguerite et voguait pour son Tripoli de Barbarie.

IV.

Lorsque le brick sur lequel se trouvait Nicolas Complan mouilla devant Tripoli, le premier homme qu'il présenta à bord fut Jean Patron. L'honnête matelot portait un costume complet de forban barbaresque; son teint bronzé, son allure dégagée, sa tournure hardie le rendaient tout semblable aux pirates dont il avait coutume de se plaindre si énergiquement. Ce ne fut qu'en ouvrant la bouche qu'il trahit son origine provençale, encore qu'il s'exprimât en langue franque.

La langue franque est le truchement économique des riverains de la Méditerranée; c'est, du reste, un fort plaisant idiome que chaque peuple arrange à sa guise. Français, Espagnols, Italiens, Maltais, Turcs, Maures, Grecs ou Arabes, trouvent moyen de s'entendre en terminant leurs verbes en *ir* ou en *ar*, en pratiquant invariablement l'infinifit, le *que* retranché, et autres ellipses, et en gesticulant lorsque la dignité de la nation le permet.

On conçoit que les graves Musulmans dédaignent ce dernier moyen, tandis que les Provençaux en abusent. La langue franque a ses avantages bien connus qui simplifient beaucoup la diction; ainsi le maître s'adresse à l'esclave récalcitrant en ces termes :

Non voir? baston voir!
Non subir? baston subir!

Pour peu qu'une sorte de commandeur noir, armé d'un respectable gourdin, apparaisse sur le second plan, l'esclave comprend à merveille. Patron était passé maître dans ce jargon expressif. En trois bonds il fut sur le gaillard d'arrière. Il demandait un médecin, un *libbi*, un *psico* à corps et à cris; par malheur sa recherche fut vaine, il n'y avait pas de médecin à bord du brick.

Complan reconnut la voix de son ancien mousse, monta sur le pont et vint à lui :

— Quoi! capitaine, vous êtes à bord? s'écria le matelot.

— Sans doute, Patron.

— Ah! par exemple!

— N'avais-je pas juré de revenir?

— Je prends ça pour une frime. Enfin, que comptez-vous faire? Vous rapportez votre tongon alors?

— Non, mon garçon, je viens me remettre entre les mains du Sid Abdallah.

— Avez-vous définitivement perdu le bon sens, capitaine? Comment! vous quittez Marseille pour Tripoli! Je n'y comprends plus rien du tout. Ah bien oui! si j'avais été à votre place, on m'aurait drôlement repincé chez les Turcs, j'en réponds! Mais au moins, vous avez quelque espérance, quelque idée?

— Aucune, Patron; je vais descendre à terre tout de suite, et Sid Ab-

dallah fera de moi ce qu'il lui plaira. Mais d'abord, expliquez-moi ce que tu fais ici, avec ce costume de renégat.

— L'habit ne fait pas le moine; si je suis venu en brie-à-brac à la mode de Barbarie, ça ne m'empêche pas d'être un bon chrétien tout comme autre fois. Seulement c'est plus commode pour le service que je fais à cette heure. Je vais à bord de tous les navires demander un médecin franc, s'il s'en trouvait par hasard. Mme Abdallah Beni-Mezab est mourante, et voilà la raison! D'abord il faut vous dire qu'après votre départ, le maître m'a pris en grande amitié. « Bon! » que je me suis dit à moi-même. — J'ai vu que vous n'aviez pas tout à fait tort, et qu'on peut être une façon d'honnête homme, quoiqu'on adore Mahomet, Gris-Gris et Faufreluchard. Donc, Sid Abdallah m'a d'abord donné de quoi m'habiller de son proprement, comme vous voyez. Après ça, il venait fumer sa pipe au jardin et nous causions souvent, très-souvent même. J'avais beau crier contre son pays, il ne s'en fichait pas; bien au contraire, ça le faisait rire. — « Voilà qui va bien. » — Un soir, comme je rôdais sur la terrasse, je vous entendis une douzaine de mauricauds qui étaient ramassés dans un coin, à jasser tout bas; j'ouvris l'œil et l'oreille; ils s'amusaient à faire un plan pour assommer les maîtres, piller la case et se sauver au dés-rt. — « C'est du propre, les miguons! j'espère un peu! » — Je vous les ai fait empigner en deux temps et leur décompte a été réglé le lendemain matin comme il faut. Ça fait que Sid Abdallah m'a donné toute liberté d'entrer et de sortir de la maison à mon idée, sauf qu'il m'a fait promettre, foi de matelot, de ne pas me sauver du pays sans sa permission. J'attendais conséquemment d'avoir de vos nouvelles pour me décider à quelque chose. Je calculais, voyez-vous, qu'un jour ou l'autre, il nous arriverait bien un navire de Marseille, vu que Tripoli n'est pas en guerre avec la France. Ainsi j'attendais patiemment; car, d'un autre côté, je ne suis pas mal ici; je suis bien logé, bien nourri, j'ai double ration de vin, du tabac à volonté, des pipes de rechange; aucun des domestiques libres ne me dit plus haut que mon nom, et les esclaves nègres m'appellent *monsieur Patron*.

— Je suis bien aise, mon garçon, d'apprendre que tu te louches des bons traitements de Sid Abdallah; mais tu me disais sa femme mourante.

— Aux trois quarts morte, capitaine; je crois qu'elle a la peste, sauf votre respect. Eh bien! vous ne le croirez pas? D'où puis que j'ai vu notre maître si malheureux, si chagrin, si chaviré de cette maladie, j'ai une espèce de sentiment pour lui, quoique ça ne soit qu'un Turc. Il y a eu un temps où je lui aurais rompu le cou sans répugnance; à cette heure, je ne lui arracherais pas un brin de la barbe pour n'importe quoi; je ne lui filouterais pas même ma liberté; non! ça vous étonne, capitaine, et c'est pourtant comme ça. J'ai changé d'idées. Tenez, je ne connais pas sa femme, eh bien! pour qu'il elle guérisse je ferai un vœu à sainte Anne si j'étais libre... Et ça, par rapport à un Turc, à un Sid Abdallah, qui ne sait pas son *Pater*. C'est particulier, hein! malgré ça, c'est du vrai dit plus vrai. Je suis allé sur tous les navires chrétiens du port, du premier au dernier, pour en chercher un médecin franc, un docteur. Bah! point! pas plus que dans ma main! car pour les tibib de ce pays de chameaux, ça ne sait rien de rien!... Tous leurs gris-gris, leurs amulettes, comme vous dites, c'est de la pure bêtise; Sid Abdallah en est bien assuré. Vous verrez le reste vous-même, si vous venez à la maison; mais encore une fois, capitaine, croyez-moi, restez à bord de ce brick; cachez-vous bien, et retournez en Europe, le plus tôt sera le meilleur. Écrivez-moi une jolie lettre pour Sid Abdallah; je lui distillerai la chose en douceur, et puis, s'il n'est pas content, tant pis! Votre femme, vos enfants et votre bonne femme de mère le seront!

— Mais, mon brave Patron, tu me conseilles de manquer à ma parole, et pour rien au monde, tu ne voudrais manquer à la tienne. Rien ne t'empêche de te sauver tous les jours, et pourtant tu restes fidèlement.

— C'est différent! c'est différent! quoique ça se ressemble bien un peu! D'abord, j'ai ici tout ce qu'il me faut; ensuite, je n'ai pas de mère, ma femme et mes enfants à Marseille, moi! Je suis un rien du tout, et pas un capitaine, un armateur, et quasi un échevin de la ville comme vous!... Je vous dis que c'est différent!

— Et moi je te dis que tu es un honnête garçon.

— Ça vous paraît! répliqua le matelot; eh bien! à moi aussi, pour être franc.

— Allons à terre! dit Complan, qui mit fin de la sorte aux avis officieux de Jean Patron. Celui-ci ne put qu'obéir à ce commandement, accosta son canot et transporta le capitaine en ville.

— Maintenant, si c'était un effet de votre complaisance, continua l'ancien mousse, donnez-moi quelque nouvelle du pays.

— Eh bien mon garçon, je t'apprendrai que j'ai marié ma fille.

— Mlle Annette? vous avez bien fait!... C'était un joli brin, et si je le dis, ce n'est pas parce que vous êtes son père, dame! Sid Abdallah m'en est témoin... Elle est mariée!... et contre qui? Contre M. Louis, je gage?

— Justement!

— Ah! si j'avais été là! comme j'aurais dansé un rigaudon de bon cœur; mais enfin je n'étais pas le seul qui manquait!... Quand j'y pense, dites-moi, capitaine, ce que vous avez fait du fils au pauvre capitaine Martin!

— Martin vit encore! s'écria Complan.

Le matelot s'arrêta au milieu de la rue et parut réléchir :

— C'est dommage que mon chapeau soit un turban, dit-il enfin avec

gravié; parce que, continua-t-il en laissant éclater sa joie, je l'aurais drôlement fait sauter en l'air... Comment! le père Martin n'est pas mort! quelle chance! Le chirurgien a pu lui juncmer la tête! quel bonheur! quelle nouvelle!... Quand je dis au Sid Abdallah qu'il n'y a rien de tel que les docteurs de notre pays!

Un silence funèbre régnait tout autour de la vaste demeure du Sid Abdallah Beni-Mezab. Des gardiens, porteurs de longues baguettes blanches, faisaient incessamment la ronde le long des murs pour avertir les passans qu'une personne dangereusement malade se trouvait dans la maison, et les prier de laisser la voix. Les marchands de dattes et les colporteurs cessaient leurs cris; les chameliers suspendaient leur chant monotone; les cavaliers ralentissaient le pas de leurs chevaux. Sid Abdallah était connu et vénéré dans la ville; à défaut d'autres preuves, on aurait pu en juger par le grand nombre de pauvres accroupis devant la porte. De temps en temps des serviteurs sortaient, répandaient d'abondantes aumônes et satisfaisaient à l'empressement des questionneurs par des réponses peu consolantes :

— Le mal brûle comme une flamme, disaient-ils.

— Sid Abdallah Beni-Mezab a perdu toute espérance.

— Le tibia n'ose promettre la guérison.

— Les amulettes sont sans vertu. Et-té écrit qu'elle mourra?

Les mendians et les mendiantes encapuchonnées balbutiaient des versets du Koran.

— Capitaine, disait le matelot, voici qui montre encore que ce Sid Abdallah a de la vertu comme un vrai chrétien, tout nabouhétan qu'il est. Tout ça m'a bien étonné, après votre départ, à mesure que j'y songeais. Ensuite, je me figurais qu'un Turc tant soit peu riche avait toujours une douzaine de femmes dans un coin à vendre, à changer, à remplacer comme des avirons tordus, quand l'idée lui en prenait. Un soir de la semaine passée, Sid Abdallah paraissait inquiet :

« Maître, tu as quelque chose en travers? » que je lui dis : — « Ma femme est malade, très malade, qu'il me répond : — « Est-ce que tu n'en as qu'une? » — « Oui, rien qu'une, » — « Et qu'est-ce donc que toutes les autres princesses qui étaient sur les chameaux et sous les tentes, la nuit du voyage de Gherzeu? » — « Mes filles d'abord, et les servantes et les esclaves de ma femme et de mes filles. » Voilà qui m'étonne encore. Ce Maure barbaresque n'a qu'une femme comme un bon bourgeois de Marseille, et c'est à sa mode un excellent père de famille. Je n'ai rien vu de si curieux depuis que je navigue.

Nicolas Compiant était tout préoccupé pour que les naïves observations de son ancien mousmé éveillent en lui un autre sentiment qu'une sympathie nouvelle pour le Sid Abdallah.

— Patron, dit-il en entrant dans la première cour d'intérieur, fais en sorte qu'on prévienne notre maître de mon retour.

Le matelot connaissait parfaitement les étres du p-lais mauresque; il se rendit sans obstacles jusqu'à la porte des appartemens réservés aux femmes, et qui nécessairement lui étaient interdits. Une servante juive lui demanda aussitôt s'il ramenait un tibia.

— Non! non! malheureusement! quoique j'aie bien cherché; mais je reviens avec l'esclave chrétien à qui Sid Abdallah avait permis d'aller passer deux mois en France. Voilà ce qu'il faut que tu dises à notre maître.

La juive laissa retomber la draperie de la porte et disparut. Sid Abdallah ne tarda pas à venir interroger Patron, puis il descendit dans la cour. Il y trouva le capitaine, qui s'inclina respectueusement à son aspect :

— Compiant, dit-il, sois le bien-venu! Au moment où tu entres dans ma maison, ma femme ferme enfin les paupières. Elle n'avait pas dormi depuis près de dix jours. Prie pour la mère de mes enfans, car les prières de l'homme de bien sont agréables à Allah.

— Je prierai avec ardeur, maître; tu m'as permis d'assurer le bonheur de ma famille; puisse-t mes vœux pour la tienne être exaucés!

Alors le capitaine et Jean Patron se retirèrent dans la petite chambre qui leur était assignée, et comme Sid Abdallah errait dans les couloirs et les galeries, il les entendit réciter avec ferveur des psaumes et d'autres prières chrétiennes.

En présence du malheur qui menaçait son maître, Compiant oubliait ses propres infortunes; c'était sans arrière-pensée, du plus profond de son cœur qu'il implorait Dieu pour celui qui le retenait dans l'esclavage.

Le lendemain, Sid Abdallah, moins abattu que la veille, entra chez les prisonniers.

— Elle a dormi pendant toute la nuit, dit-il. Chrétiens, continuez à prier pour elle.

Quinze jours s'écoulerent, et l'on vit l'espérance renaître dans la demeure du Sid Abdallah Beni-Mezab. Les serviteurs disaient que sa bien-aimée s'éloignait rapidement des portes du tombeau. Bientôt il fut permis à la convalescente de descendre dans les jardins; elle était enveloppée de voiles et suivie par ses enfans. Sid Abdallah ne voulait pas que Compiant et Jean Patron se retirassent suivant l'usage, mais il les conduisit au contraire à sa femme :

— Voici ces esclaves franes dont je vous ai parlé, lui dit-il. C'est aux prières de ces hommes de bien que j'attribue votre guérison miraculeuse. Que vos yeux s'abaissent sur eux, car demain ils abandonneront ce pays. Mais de loin comme de près ils invoqueront Dieu pour nous.

— Qu'ils soient comblés de biens! murmura la convalescente.

Sid Abdallah traduisit la réponse de sa femme, et prenant la main de Compiant :

— Puisque tu n'aimes pas mon pays, je ne puis te donner de bien plus précieux que la liberté. Si tu avais voulu vivre dans ce palais, tu y aurais été traité avec honneur par tous mes serviteurs et mes esclaves; mais ta vie et tes amours sont au delà de la mer : va donc! et emène avec toi ce matelot dévoué que je regrette de ne pouvoir garder à mon service.

Nicolas Compiant et Jean Patron tombèrent à genoux en versant des larmes de reconnaissance. Le matelot se releva le premier, et cette fois, il ne put respecter la dignité du turban, il le fit sauter en l'air et se mit à danser comme s'il eût été piqué de la tarantule. La Tripolienne et ses enfans rient des élans désordonnés de sa joie.

Compiant se tourna vers Sid Abdallah et lui dit avec dignité :

— Je suis libre, seigneur. Je suis donc ton égal. Je suis en outre ton ami le plus sincère. Si les hasards de la vie te conduisaient jamais en France, fais-m'en instruire et j'accourrai vers toi. Tous les ans, si tu juges bon, j'expédierai à Tripoli un navire et nous ferons des échanges de marchandises.

— Compiant, tu es mon frère, reprit le Maure, tes offres me sont agréables, je les accepte. Maintenant, viens, suis-moi dans le port.

En arrivant sur le rivage, le marchand marseillais aperçut un trois-mâts à la poupe duquel flottait un grand pavillon blanc.

— Hola! la capitaine, s'écria Jean Patron, voici justement notre pauvre *Sainte-Rosalie*.

— C'est elle qui vous ramènera en France, ajouta Sid Abdallah; et lorsqu'il eut conduit les deux marins à bord de leur ancien navire : — Compiant, poursuivit-il, voici ton bâtiment tel qu'il l'a été enlevé; je l'ai fait racheter à Tunis où les gens de la tartane l'avaient vendu, mes esclaves l'ont chargé de blé et des mêmes marchandises qui s'y trouvaient quand tu as été pris... Ces biens t'appartiennent. Quant à toi, Patron, ton capitaine, depuis son retour, m'a offert à ton insu cent piastres pour obtenir ta liberté; je les ai refusées; — en voici mille. N'oublie pas que tu trouveras toujours un asile chez moi dès que tu le voudras.

— Voici un Turc qui n'est pas juif comme un Arabe, murmura Patron stupéfait.

Ensuite, il remercia tour à tour avec effusion et la magnifique Tripolienne et son capitaine dont il avait ignoré jusque-là les généreuses intentions.

Quelques matelots de l'ancien équipage de la *Sainte-Rosalie* avaient été retrouvés esclaves, tant à Tripoli que dans d'autres points de la Régence. Sid Abdallah les avait fait racheter; il les donna en toute propriété au capitaine, qui eut le plaisir de les affranchir. Les revit avec bonheur et finit par les envoyer tout disposer pour l'appareillage.

Patron était hors de lui; à peine fait-il avec ses camarades, qu'il prit la parole; il mêlait les temps et les lieux, il ne tarissait pas; ses dernières émotions avaient naturellement la meilleure place :

— Et notre pauvre capitaine qui voulait me racheter! disait-il; et puis rester ici tout seul. Mais Sid Abdallah n'y va pas en liche quand il s'en mêle. Faut-il que j'aime sa femme! Un navire en grand et son équipage, et mille piastres pour moi. Nous nous ferons une fautive bose avec ce qui arrive à Marseille, hein! matelots? Nous leur montrerons comment on revient du pays aux Bédouins. C'est à qui voudra se faire esclave pour être délivré de même... Et puis, c'est que le miracle : feu le père Martin n'est pas mort! le capitaine l'a revu le mois passé à Marseille, où il a marié sa fille.

Tandis que les matelots écoutaient Patron, sans pour cela se ralentir à l'ouvrage, le Tripolien traitait Compiant à sa table, et le considérant désormais comme son hôte, déployait à son égard tous les soins d'un ami qui ne veut rien négliger. Des jongleurs et des baladins se donnèrent en spectacle dans la cour; des chanteurs et des musiciens s'exécutèrent un concert mauresque; des juives et des nègres dansèrent devant les convives; les mets les plus recherchés furent servis. Ces plaisirs ne touchaient pas Compiant; il était tout heureux pour pouvoir être distrait de son bonheur.

Le lendemain, vers midi, la brise de terre se leva. Sid Abdallah Beni-Mezab, après avoir reçu les derniers adieux des chrétiens de la *Sainte-Rosalie*, descendit dans son riche canot armé de douze esclaves noirs. C'est de là qu'il vit le bâtiment s'éloigner sous toutes voiles. Lorsqu'il entra chez lui, il trouva sa femme pensive et parfaitement retablie; elle le félicita de sa générosité envers les captifs, et toute pleine de ces pensées, elle se complut à pindre le retour du capitaine Compiant dans sa patrie.

Il est assez difficile de se rendre compte de la manière dont une femme mauresque, qui n'était sortie de la maison de ses parents que pour entrer dans celle d'un époux, pouvait représenter une scène de famille européenne. Peut-être parla-t-elle du sérail et des esclaves de Compiant; toujours est-il que ses comparaisons orientales durent encore resser au dessous de la vérité lorsqu'elle eut à décrire l'élan des cœurs qui accueillirent Nicolas Compiant à son second retour à Marseille.

Jean Patron l'avait précédé de quelques pas cette fois.

L'on parlait dans la bastide des projets du capitaine Martin pour le rachat de son ami; on repoussait timidement la plupart d ses vains projets depuis six semaines; — les affaires n'avaient pas; les cœurs étaient froids, les confères de Compiant trouvaient qu'ils avaient bien assez perdu à bord de la *Sainte-Rosalie*; Fauteurs, ils ne comptaient pas le chiffre de la rançon, qui devait être bien exorbitant, puis que le capitaine avait renoncé à se racheter; les plus hardis le blâmaient d'avoir tenu sa promesse et se moquaient des scrupules de sa conscience timorée.

—Voilà ce que la famille se répétait avec amertume pour la centième fois, car on ne pouvait parler d'un autre sujet, lorsque Jean Patrou entra bruyamment.

— Je viens vous apporter des nouvelles du capitaine, dit-il d'abord.
On l'entoura. Le brave matelot trouva le moyen d'être clair et précis ; il raconta avec ménagement tout ce que nos lecteurs viennent de lire : « Et il est libre ! » dit-il en finissant.

— Il est ici ! s'écrièrent ses enfans ; il te suit, n'est-ce pas ?
Lorsque Compiain entendit ces exclamations simultanées, il ouvrit la porte et entra.

Les jours suivans, à la veillée, on pouvait sans crainte parler devant lui de captivité, d'exil et de servitude, son émotion était désormais sans amertume, et à la prière du soir, quand le nom du Sid Abdallah était prononcé, Rosalie ne surprenait plus sur les traits de son mari que l'expression de la plus profonde reconnaissance.

Nicolas Compiain, redevenu propriétaire d'un beau navire, reprit ses affaires au point où il les avait laissées ; il voulut que les intéressés à l'expédition malheureuse du trois-mâts eussent part à la restitution, ou plutôt au don de Sid Abdallah, et se partageassent proportionnellement les bénéfices de la vente de la cargaison. Cette conduite charma les plus indifférens ; ceux qui avaient osé blâmer sa loyauté l'exaltèrent. Le capitaine Martin, rétabli dans son commandement, ne tarda point à appareiller, emmenant encore à bord Jean Patrou, qui n'avait pu résister à la tentation de reprendre la mer.

Tripoli devint nécessairement une des principales échelles du trois-mâts.

Chaque fois que le navire partait de Marseille, il emportait toujours quelque présent pour Sid Abdallah : Annette et Marguerite lui envoient des broderies les plus délicates, faites sur des étoffes filées par Mme Compiain la mère, tissées dans la manufacture de Louis. Suzanne travailla six mois aux ornemens d'une paire de babouches. Rosalie expédiait des confitures et des sucreries recherchées ; le capitaine y joignait une lettre affectueuse, dont Jean Patrou était le porteur, et se promettait d'entretenir jusqu'à la mort les plus intimes relations avec son ancien maître. Le capitaine Martin donnait fidèlement au retour des nouvelles de Sid Abdallah : c'était le premier devoir dont il s'acquittait en revenant de la mer.

Le bonheur dont jouissait désormais Compiain était pur et sans mélange. Mais, hélas ! il devait être troublé par le plus affreux des fléaux. Trois ans et demi après le retour du captif, la peste de 1720 se déclara à Marseille. La *Sainte-Rosalie* était alors en cours de voyage.

V.

La mémorable peste de Marseille de 1720 commença vers le milieu du mois de juin par quelques cas isolés, mais l'épidémie ne fut reconnue comme un flut avéré que cinq semaines plus tard. Un violent orage qui avait éclaté le 21 juillet parut être le signal de la plus affreuse mortalité. La peste, reléguée d'abord dans quelques rues étroites et dans les faubourgs, envahit tout à coup le centre de la ville. L'alarme se répandit de toutes parts, les magistrats firent appel au patriotisme et à l'énergie de leurs concitoyens.

Compiain, son genre et ses fils, dont l'aîné avait à peine seize ans, se rendit aussitôt à l'hôtel-de-ville où s'étaient réunis le marquis de Pilles, gouverneur de Marseille, et les quatre vigilians échévins Estelle, Audemar, Dieudé et Moustier, qui déployèrent le plus noble courage dans ces terribles conjonctures. Un zèle pieux animait le digne capitaine et ses fils ; les femmes de leur famille les imitaient, elle travaillaient sans relâche à préparer des remèdes et des alimens pour les malheureux habitans du terroir que le fléau ne tarda pas à atteindre. Une multitude de Marseillais s'étaient réfugiés dans les campagnes ; les bastides regorgeaient de malheureux dénués de tout et que la maladie moisonnait.

Cependant un nombre considérable de fonctionnaires ont lâchement déserté leur poste ; les officiers de justice, les directeurs des hôpitaux, les intendans de santé, ceux du bureau d'abondance, les conseillers de ville, plusieurs officiers municipaux ont disparu les premiers. Les citoyens dévoués deviennent rares, les travailleurs succombent, les bras manquent, les cadavres couvrent les places publiques, la populace gronde et se déchaine, les médecins en lutte à sa brutalité se cachent ou prennent la fuite ; le désordre est à son comble ; des voleurs pénètrent dans les maisons particulières, le pillage s'organise dans les hôpitaux et dans les infirmeries, les tonnerreaux et les corbillards sont brisés, les fossoyeurs ont péri ; les corps des hommes et des animaux s'entassent et se putréfient ; l'infection et le mal augmentent rapidement ; chaque jour une masse de nouveaux cadavres s'accumule dans les rues bordées de mourans, car la plupart des malades, faute de secours chez eux, se traitent au dehors pour implorer la charité publique.

L'évêque Bel-une de Castellon réalisait alors l'idéal sublime de la vertu chrétienne. Ce saint prêtre passe toutes ses journées à distribuer des aumônes en argent, ou en nature lorsqu'il peut se procurer des vivres. Pour subvenir à ces incessantes libéralités, il vend son argenterie et ses meubles, l'expédition des courriers dans toutes les directions, il écrit au pape qui envoie un vaisseau chargé de blé, il obtient aussi des secours de plusieurs évêques du royaume ; le fameux Law, le régent et le cour, lui font tenir des sommes considérables ; il les répartit entre les plus nécessiteux, en achetant les fidèles au reconfort et à la charité. Il

ne cesse de prêcher le secours mutuel, l'abnégation et le dévouement. L'évêque en a donné l'exemple. Les âmes pieuses l'imitent. Pendant que des misérables profitent de la désolation générale pour piller les quartiers dépeuplés, on voit des dames et des demoiselles des premières familles préparer des remèdes et des bouillons en plein air, et les porter aux pestiférés ou aux convalescens. C'est à ces soins que s'employaient la femme et les filles de Compiain, tandis que lui-même remplissait les fonctions de commissaire et secondait les échévins dans leurs travaux. Grâce au zèle infatigable de ces citoyens généreux, la disette était combattue, l'on enlevait quelques uns des cadavres, on préparait des lieux d'asile ; mais l'infection ne diminuait pas, l'épidémie se développait de plus en plus, elle franchissait toutes les barrières. Le gouverneur était frappé par le fléau ; plusieurs médecins envoyés des villes voisines étaient morts ; les garnisons des forts, les équipages des vaisseaux et des barques de pêche, les habitans de l'arsenal eux-mêmes étaient décimés, malgré l'ordre extrême qu'avait établi le chevalier de Langeron, chef d'escadre des galères. Enfin, le 12 septembre, au plus fort de l'épidémie, on perdait alors mille personnes par jour, cet officier reçut l'ordre de prendre le commandement supérieur de la ville. Il accepta sans hésiter une mission si difficile et se montra à la hauteur des devoirs qu'elle lui imposait.

Le chevalier de Langeron sort de l'arsenal, se rend à l'hôtel-de-ville, confère avec les magistrats, se pénètre de ses nouvelles fonctions et déploie promptement une énergie qui impose aux coupables une crainte salutaire. Tandis qu'il institue une cour prévôtale et qu'il fait planter des poteaux sur les places publiques, il rappelle par les ordres et les menaces les plus sévères tous les lâches qui ont abandonné leurs postes au commencement de l'épidémie ; de nouveaux hôpitaux où règne un ordre parfait sont ouverts aux malades ; les forçats des galères sont transformés en fossoyeurs, les rues sont débarrassées, la circulation rétablie, la police faite activement, les maîtres-pêcheurs sont tenus d'entraîner au large, à l'aide de filets, tous les cadavres d'animaux qui flottent à la surface du port. Les apothicaires, les sages-femmes, les chirurgiens et les médecins reviennent en foule ; les boutiques se rouvrent, un tarif établit le prix des denrées, qui s'étaient élevées à un taux exorbitant.

Au moment où la maladie exerçait les plus grands ravages, vers le milieu du mois d'août, la *Sainte-Rosalie* entra dans le port. Le capitaine Martin fut terrifié de l'aspect que présentait la ville ; les quais, ordinairement si vivans, si animés, étaient déserts. Les cris des mourans, les hurlemens de la populace affamée qui demandait du pain, retentissaient au loim ; des galériens traînés des tonnerreaux escortés de soldats et commandés par un échevin passaient quelquefois en vue.

Le capitaine attendait encore que le canot de l'intendance sanitaire vint l'interroger selon l'usage, quand Jean Patrou, alors maître d'équipage du navire, l'accosta sur le pont.

— Si vous attendez la permission de la Santé pour envoyer à terre, capitaine, vous pourrez attendre long-temps. Les intendans, sauf votre permission, sont tous des sans-cœur ; on choisit toujours les plus poltrons pour cet emploi. Si la peste est à Marseille, comme ce n'est qu'un trop clair, vous pouvez être certain qu'ils ont filé leur neud depuis le commencement. Laissez-moi aller voir de quoi il tourne... Pourvu qu'il ne soit pas arrivé malheur à notre brave armateur ni à aucun de sa famille !

— Va et reviens au plus vite, répondit Martin, que ces derniers mots agitaient d'une douloureuse impatience, et rapporte-moi, s'il est possible, des nouvelles de mon fils.

Le matelot n'avait point successivement passé par toutes les périodes de l'épidémie. Il fut épouvanté des horribles tableaux dont il était témoin.

Comme il approchait de l'hôtel-de-ville où il allait s'informer de la famille Compiain, une clameur terrible éclata au bout de de la rue. Une bande d'hommes et de femmes en haillons, armés de faux, de piques et de bâtonnettes, se précipitaient vers la maison commune ; ils étaient pâles, déclarés, semblables à des spectres, et hurlaient avec désespoir cet affreux cri de la révolte :

— Du pain ! du pain ! nous voulons du pain ! A mort les accapareurs !

Dans leur délire, qui tenait de la rage, ils foulaient aux pieds les morts et les mourans ; ils menaçaient leurs échévins ainsi que le marquis de Pilles, encore seul gouverneur de Marseille. Au commencement de la famine, la présence de cet officier avait suffi dans une circonstance semblable pour apaiser les furieux ; maintenant ils ne connaissent plus de frein. Une nouvelle catastrophe était imminente. Les fenêtres de l'hôtel-de-ville s'ouvrirent, l'un des consuls, M. Moustier, homme populaire par ses vertus et son courage, se mit à haranguer la multitude. Il essayait de calmer les rebelles, mais ceux-ci répondaient par des cris menaçans. Déjà l'on parlait d'enfoncer les portes et de piller les magasins d'approvisionnement, lorsque Jean Patrou aperçut Nicolas Compiain à côté des magistrats. Alors fendant la foule avec toute la vigueur d'un homme sain et qui n'a point souffert de la disette, le matelot s'élança vers le passage que le peuple voulait forcer.

— Hô ! camarades ! un moment, cria-t-il d'une voix de stentor, il vient d'arriver dans le port un trois-mâts chargé de blé ; laissez-moi parler à notre armateur que je vois là-haut. Vous aurez ce que vous reclamez. Patientez un instant.

La nouvelle circula dans la foule ; elle est confirmée par quelques portefeuilles des quais ; la rumeur s'apaise ; Jean Patrou entre et annonce à Compiain que la *Sainte-Rosalie* est arrivée. Les échévins promettent une distribution immédiate de farine ; l'on ouvre les magasins, qu'on ne craint

plus autant d'épuiser, puisque de nouvelles denrées vont les remplir de nouveau; l'émeute achève de se calmer; cependant le conseil municipal entre en délibération.

Compian et Jean Patrou causaient encore, lorsque les quatre consuls s'avancèrent vers eux. Le sieur Estelle prit la parole.

— Dans la cruelle situation où nous sommes, M. Compian, dit-il, nous espérons que vous voudrez bien vous contenter du prix de soixante livres par septier, malgré le taux actuel des blés; mais la ville est pauvre, les malheurs de la communauté ne nous permettent pas de faire un plus grand sacrifice.

— Messieurs les échevins, répond l'armateur, je n'ai point spéculé sur la misère publique; le prix de trente livres suffit pour ce que j'ai dépensé.

Touchés de ce trait de désintéressement, si rare en ce temps de calamités, les assistants remerciaient avec enthousiasme leur généreux compatriote:

— Si vous n'aviez pas agi de même, dit Jean Patrou, je ne vous aurais pas reconnu.

— Je n'ai fait que suivre les lois de l'équité la plus rigoureuse; je voudrais être assez riche pour donner ce que je vends aujourd'hui, mais je ne puis dissiper le bien de mes enfants.

— Vos enfants, capitaine, interrompit Jean Patrou, puis-je vous demander s'ils sont en bonne santé?

— Grâce à Dieu! répondit Compian.

— Et puis, continua le matelot, j'ai aussi à vous prier, de la part du capitaine, de me dire si M. Siméon...

— Siméon est bien, je l'attends, je l'enverrai à bord dès qu'il arrivera.

— Bon! tout le monde se soutient chez vous; le fils du capitaine est bien portant, assez causé! Je cours tranquillisier son père.

— Dis-lui surtout qu'il faut décharger de suite et se préparer à appareiller; on manque de tout ici, j'ai besoin qu'il fasse du cabotage le long de nos côtes et qu'il retourne ensuite à Tripoli prendre un autre chargement de grains.

Les intentions de l'armateur furent scrupuleusement suivies. Quelques heures après, il se rendit lui-même à bord du navire qu'on déchargeait, et donna des instructions détaillées à son ami Martin. Comme il connaissait les besoins de la cité, il fit en sorte que la *Sainte-Rosalie* rapportât promptement ce dont on manquait le plus. Siméon avait rejoint son père, qui l'emmena avec lui lorsqu'il mit de nouveau sous voile.

Pendant que les trois-mâts se consacraient ainsi au service de la population, le fléau ne laissa pas de pénétrer dans la demeure de Nicolas Compian; ses quatre plus jeunes enfants furent atteints le même jour. Annette et leur mère les veillaient et les soignaient. L'armateur et son gendre n'en prenaient pas une part moins active aux travaux organisés par le chevalier de Langeron et par le marquis de Pilles, qui ayant échappé à la maladie, se trouvait maintenant en sous-ordres. Mais le ciel ne permit point que cette famille qui n'avait cessé de se dévouer au salut commun perdît aucun de ses membres.

Avant avoir caboté durant quelques mois, la *Sainte-Rosalie* se rendit à Tripoli; elle allait y chercher un chargement de blé. Sidi Abdallah, selon sa coutume, reçut le capitaine Martin comme le frère d'un ami et d'un hôte de sa maison. En apprenant la nouvelle de l'affreuse détresse dans laquelle se trouvait la patrie de Compian, en apprenant le trait de désintéressement de l'armateur, il voulut coopérer à sa belle action, et lui fit présent de la plus grande partie du nouveau chargement de grains. Puis, de même que dans la bastide on priait chaque soir pour Sid Abdallah Béné-Mézah et ceux de sa maison, de même les serviteurs, les femmes et les enfants du seigneur tripolien eurent ordre de prier Dieu et le prophète pour la conservation du chrétien Nicolas Compian et de ses proches.

Au commencement de juillet 1721, la peste s'éloigna de Marseille, après y avoir fauché environ cinquante mille âmes en douze mois; la famille Compian et le capitaine Martin se retrouvaient encore sous la tonnelle; c'était avec un nouveau bonheur qu'on se voyait réunis. Le chevalier de Langeron s'occupait alors de l'assainissement et de la purification de la ville et du terron. Les maisons où des pestiférés étaient morts furent marquées d'une croix rouge; celle de Compian fut une des rares bastides qui ne porta pas cette trace sanglante. Mais le maître du logis eut soin de prendre toutes les précautions que la prudence exigeait.

Le jour de la Fête-Dieu, toutes les églises avaient été rouvertes en grande cérémonie. Peu de temps après, l'évêque fit faire une procession générale avec une pompe extraordinaire; tous les habitants la suivirent. On rendit des actes de grâces publiques au Très-Haut qui avait enfin daigné détourner sa colère; des cantiques furent chantés par les jeunes filles; des fleurs étaient répandues à profusion sur ce sol naguère jonché de cadavres; les parfums de l'encens embaumaient l'air naguère imprégné d'exhalaisons pestilentielles. Le capitaine Martin et son équipage, maître Jean Patrou en tête, accompagnèrent le cortège pieds nus; le soir, la bastide fut le lieu de rendez-vous de tous les marins; et comme la gâté n'est jamais plus vive qu'à la suite des époques de crises et de terreurs, le haut bois, le fifre, le galoubet, le tambourin et les rondes joyeuses firent long-temps retentir les échos des environs.

Parmi les plus jolis couples de danseurs, on remarquait Siméon Martin et Marguerite Compian, l'aînée des blondes sœurs d'Annette. Maître Patrou aborda leurs pères de bout au corps, et les leur montrant du doigt :

— Ah ça! mes capitaines, dit-il, à quand la noce? Vous savez qu'au sortir de la peste tout le monde se marie... Je parierais mon sifflet d'argent contre une pipe de tabac que ces enfants-là ne demanderaient pas mieux que de se mettre à la mode.

Il est digne de remarque, en effet, qu'à peine le fort de l'épidémie fut-il passé, qu'on ne parla plus que de mariage dans toute la ville: « Nos temples fermés depuis si long-temps, dit un chroniqueur contemporain, ne furent plus ouverts que pour l'administration de ce sacrement... »

Nous ne suivrons pas notre narrateur dans l'énumération des causes de l'épidémie conjugale; mais nous dirons avec lui: « qu'une nouvelle » fureur saisit les personnes de l'un et de l'autre sexe, et les portait à » conclure dans vingt-quatre heures l'affaire du monde la plus importante, et à la consumer presque sur-le-champ. On voyait des veuves encore trempées des larmes que la bienveillance venait de leur arracher sur la mort de leur mari, s'en consoler avec un nouveau, qui leur » était enlevé peu de jours après, et pour lequel elles n'avaient pas plus » d'égards que pour le premier. Ces mariages publiés à la porte de nos » églises semblaient inspirer la même fureur à tous les autres. Cette » passion se perpétua, et alla toujours croissant dans les autres mois; en » sorte que nous pouvions assurer que si le terme des accouchements » avait pu être abrégé, nous aurions bientôt vu la ville aussi peuplée » qu'au paravant.

» Laissons décider aux médecins si cette folle passion est une suite de la maladie, tandis que nous chercherons des raisons plus sensibles de ces nouveaux mariages. »

L'auteur donne, en effet, une foule de motifs assez plausibles de la plaisante matrimoniale-manie des Marseillais. On conçoit qu'une multitude de malheureux après la perte de toutes leurs affections éprouveront le besoin de se créer un intérieur. L'on sait assez que le mariage est une condition d'existence pour un nombre considérable d'artisans et d'ouvriers qui, occupés de leur travail tout le long du jour, ne peuvent se passer d'une ménagère au logis.

A l'apostrophe de maître Patrou, les deux amis se prirent à sourire et échangeant un serrement de main; si bien qu'ils s'amuserent à faire comparaître devant eux la jeune danseuse et son cavalier. Marguerite et Siméon rougirent bien fort et balbutièrent des réponses que nous laisserons deviner au lecteur.

Cependant Nicolas Compian avait trop le sentiment des convenances pour hâter la conclusion de cette union désirée par toute la famille. L'on attendit le retour de l'hiver. Sur les entrefaites, la *Sainte-Rosalie* fit encore un voyage à Tripoli, et maître Patrou, cette fois, fut porteur du présent de noces de Sid Abdallah.

Au milieu d'une foule de bagatelles, de flacons d'essence, d'éventails et d'étoffes du Levant, se trouvaient trois cachemires des Indes de la plus grande beauté: un bey eût été fier de les porter en turban ou en ceinture. Si notre dévouement avait eu lieu en l'an de grâce 1844, nous dirions que Jean Patrou les passa bravement en contrebande à la barbe des douaniers, nous entrerions peut-être dans le détail d'une de ces ruses matelottes qui font les délices du gaillard d'avant, mais d'aux temps autres mœurs: Marseille était port franc en 1722. Toutes sortes de cadeaux d'outre-mer pouvaient y entrer sans difficulté, à l'époque où la blonde Marguerite Compian accepta, sans difficultés aussi, l'anneau nuptial que lui offrait le jeune et séduisant Siméon Martin, lequel fut depuis échevin de la ville et membre très influent de la chambre de commerce.

Note.—Si nous avons donné l'épithète d'*historique* à cette nouvelle, ce n'est pas seulement parce que les faits se passent à une époque *historique* de la ville de Marseille, et parce que le sujet nous a fourni l'occasion de tracer une rapide esquisse de la fameuse peste de 1720; mais bien parce que Nicolas Compian a été réellement le héros des aventures que nous venons de raconter. Son esclavage à Tripoli, son retour sur parole, la guérison de la femme de son maître, sa déhivance après cette guérison et son désintéressement durant l'épidémie, sont des faits consignés dans les annales de Marseille. Nous nous sommes borné à les faire entrer dans le cadre d'une nouvelle, sans altérer en rien la tradition écrite.

G. DE LA LANDELLE

Ah! comme on s'amusaient avant la révolution!

En dépit de tous les représentatifs offerts à notre agrément depuis de longues années, je ne puis m'empêcher de regretter mon cher ancien régime. Oh! c'est qu'alors j'étais lesté, pimpant, fringant, pétulant; j'avais la figure rosée, la jambe belle, le pied mignon, la voix douce et fluide. Que j'étais heureux dans mon réduit du sixième étage. Lorsque, quittant l'étude de mon procureur, j'endossais, les fêtes et dimanches, la chemise à dentelles, l'habit français, et coignais l'épée d'acier! Quelle mine! quelle tournure! quelle élégance! Sans vanité, l'on me prit plus d'une fois pour un valet de chambre du roi.

Une seule chose me manquait souvent, c'était l'argent; mais forcé de me priver des Prés-Saint-Gervais et de Nicolet, j'avais mille moyens d'employer ma journée d'une façon récréative. D'abord je rendais visite à mon ami Gustave, comme moi clerc de procureur et locataire de la mansarde voisine de la mienne. Il était un peu moins jeune que moi: bien découplé, hardi et spirituel comme un académicien; il

obtenait un succès étonnant, pros des femmes. Aussi son ambition s'accroissait en raison de ses victoires, le rang et la fortune n'étaient plus un obstacle à ses audacieuses poursuites. On lui avait donné des fiançailles, de ses femmes de robe, il fit sa même, dit-on, une marquise; à l'époque dont je vais parler, je le croyais occupé d'une affaire importante, mais je ne savais rien de positif, car il était d'une impénétrable discrétion; il attendait, pour se vanter publiquement de ses conquêtes, qu'il les eût achevées; du reste, vif, étouffé, patresseux, libertin, c'était un garçon de la plus haute espérance; je profitais prodigieusement de l'amitié dont il m'honorait.

Je n'étais ensuite chez moi; je donnais mes soins à deux jolis rosiers de la Bastille, et de la chambre de Gustave, avait passé dans la mienne; c'était le présent d'une jolie Louquottière, sa première inclination; les rosiers avaient dû céder la place à de plus riches cadeaux; à présent ils devenaient ma commode, où Gustave ne les voyait jamais sans attendrissement. Puis je rangeais, nettoyait, cirais les meubles de ma mansarde; puis, pour reposer mon imagination, je m'habillais; à la faveur de mon miroir, je jouissais de ma bonne mine et de la beauté de ma jambe; puis je moulais sur l'une de mes trois chaises en merisier, je me trouvais de niveau avec ma fenêtre, je jetais les coudes à droite et à gauche, le tabouret mouvant et varié de la capitale se déroulait à mes yeux.

Puis enfin...
Vieilles figures de la mienne se trouvaient une mansarde habitée par la plus jolie figure de grisette qu'il fut possible de rencontrer avant la révolution. C'étaient des yeux, une bouche, une peau, des cheveux, tels enfin, qu'avec mon expérience de soixante-cinq ans passés, je n'en retrouverais plus de semblables.

J'étais bien jeune; malgré les doctes enseignements de Gustave, j'étais timide, craintif; pour la première fois je sentais mon cœur; vous pensez sans peine qu'il me fallut un temps infini et des stations nombreuses à ma fenêtre avant d'oser regarder en face l'objet de ma passion naissante. Peu à peu pourtant je m'enhardis. Un jour que le patron nous avait donné un déjeuner arrosé de champagne, la jeune fille penchée à sa croisée se pencha indifféremment ses beaux yeux de tous côtés... ils s'arrêtèrent enfin sur ma mansarde. J'eus l'audace de monter sur une chaise et de me montrer; elle sourit, j'eus le front de sourire aussi; elle d'vint d'un rouge pourpre et se sauva au fond de son réduit; je sautai de ma chaise, transporté de joie; je dansai par ma chambre, et en achevant un superbe entrechat, je m'écriai: Elle est à moi! elle est à moi!

Pendant ce dix-huitième se renouvela cette scène pleine de charmes; mais malgré mes dix-huit ans, ma timidité, et surtout d'après les avis de Gustave, je soupçonnais que le bonheur en amour ne consistait pas uniquement dans un soupir reçu et rendu, et dans un entrechat solitaire; je m'étais un billot qui devait instruire ma belle de mes vœux et de mes desirs, et le moment de le lui adresser me paraissant arrivé, je m'approchai de mon observatoire dans le dessein de lui faire comprendre par signes mes intentions.

Sa fenêtre était ouverte, ses rideaux absents, ma vue plongeait dans la mansarde; plus de chaise, plus un meuble, tout était parti, et la jolie fille aussi!...

Quelle belle occasion pour m'asphyxier! mais le romantisme et la propriété du charbon n'étaient pas populaires comme aujourd'hui; je ne m'asphyxiai point; je me regardai dans mon miroir, je fis une pirouette, j'admirai les contours de ma jambe, et je me dis en riant (comme aurait pu faire Gustave): Il y a la bien des motifs de consolation! Nous autres Français d'aujourd'hui nous étions si fous, si absurdes, si amusants!...

Valait que tout à coup, au balcon du premier étage de la maison de mon ingrat, je vois s'avancer et s'asseoir une belle dame en perle de reine, avec poudres, mouches et paniers; sa figure était rayonnante de bonheur; elle jouait alternativement avec son éventail et un petit épagneul dont les papemens, qui montaient jusqu'à moi, semblaient la divertir à l'infini. Jugez de ma surprise et de mon trouble, dans cette belle dame; je reconnus ma brunette!...

Je fus presque révolté d'une trahison qui, pourtant, s'expliquait parfaitement. La pauvre enfant avait sans doute rencontré quelque amateur en position d'apprécier ses charmes à leur juste valeur; elle en avait profité pour s'échapper. En effet, je sus bientôt que M***, fermier général, lui rendait des soins; tout cela était fort naturel.

Mais si l'on considère ma grande jeunesse, on pardonnera mon premier emportement. Je pleurai, je perlai, je jurai, mordieu! je me promis de mépriser ma belle, de foubler, et de la jorgner de nouveau. Son éventail et son épagneul absorbèrent toujours toutes ses pensées.

Je l'examinais chaque fois qu'elle se trouvait à son balcon et que j'étais dans mon réduit; pendant le premier mois qui suivit sa prévoyante et sage perfidie, ses falbalas, ses mouches furent suffisants pour éviter tout soupir; mais peu à peu les démonstrations de bonne humeur diminuèrent, s'en air devint successivement sérieux et rêveur; les cris plaintifs de l'épagneul me convainquirent qu'il était souvent la victime d'un mouvement d'impatience et d'ennui. Dieu soit loué, qui me venge! ses lèvres de corail se sont entrouvertes par suite d'un effet spasmodique; sa tête, amoureusement penchée sur l'une de ses blanches épaules se tourne lentement de mon côté; ses yeux se lèvent sur ma mansarde; b n'ité divine! son sein s'agite, elle a soupé!

Tout était pardonné. Naguère impuissant à cacher les mystères de mon âme, je lui aurais jeté ma figure à la tête; mais depuis un mois je m'étais formé; le malheur, les avis de Gustave avaient complété mon édu-

cation. Je laissai ma brunette regarder, désirer, soupirer. Plusieurs jours après, je mis la tête à la fenêtre, mais comme quelqu'un qui désire uniquement s'assûrer du temps qu'il fait, je daignai plus tard jeter un coup d'œil sur le balcon; enfin, un matin, j'eus l'air d'apercevoir des yeux qui, malgré la distance, cherchaient à se mirer dans les miens; deux mains blanches comme l'ivoire se jaugèrent aussitôt comme pour supplier; le mot: pardon! me sembla capter sur une bouche de rose; j'étais encore tout de résister; mais la pauvre enfant, ignorant son succès, palissait, tremblait, se mouait. Je me rendis, je fis un geste. Oh! de quel sourire ma clémence fut payée! — Heureux temps!

J'étais trop instruit maintenant pour m'arrêter aux bagatelles; je n'entendis plus poursuivre une conversation à trente pieds de distance; par mes signes, je lui fis comprendre mon désir; par les siens, j'appris les difficultés qui s'opposaient à notre réunion; un oeil jaloux veillait sur elle, on la gardait de près; ce ne fut donc pas sans une volumineuse correspondance télégraphique, aidée de quelques bulles manuscrites envoyées à grand peine, car j'étais trop pauvre pour acheter ses gardiens, que nous pûmes convenir d'un rendez-vous prochain.

Le matin du bienheureux jour, je me leve avec l'aurore; ivre par avance des voluptés qui m'étaient promises, j'extravaguais de bonheur, différent en cela de nos héros de romans, qui, au moment d'un danger imprévu, en ont toujours le ressentiment. Nous avions arrêté que l'heure du départ me serait annoncée par l'apparition d'un mouchoir sur le balcon; j'étais en embusade, guettant l'arrivée du fortuné signal, avec des palpitations qui faillirent m'étouffer; toute mon âme était concentrée dans mes yeux. Je ne sais quel bruit résonna long-temps dans mon oreille, sans avoir la puissance de m'arracher à mon extase; enfin, je crus distinguer que l'on frappait à ma porte, j'ouvris avec l'intention de renvoyer bien vite l'importun, quel qu'il fût; c'était M***, fermier-général! Il entra, s'assit, m'invida de la main à en faire autant, sans paraître remarquer mon air stupéfait, et me parla ainsi d'un ton si dégagé et si libre, que le diable lui-même y aurait été trompé:

— Jeune homme, me dit-il, il y a peut-être deux mois que vous avez remarqué une figure qui m'occupe de puis quelques semaines... — Monsieur, c'est une erreur que je... — Laissez-moi achever; vous verrez ensuite jusqu'à quel point il vous convient de nier ce que j'avance. Jeune homme, chez nous, que l'on appelle les heureux du monde, la jouissance vient vite les desirs. Hélas! c'est ce qui m'arrive... Cette p'tite Julie... je l'ai aimée passionnément pendant quinze jours... puis tout s'est évanoui. Pauvre enfant! que je la plains!... Aussi j'aurai des procédés... Vous m'avez paru vous occuper d'elle avec plaisir... présentez-vous sous mes auspices; vous êtes joli garçon, aimable, spirituel; avec des soins et de la constance vous parviendrez sans doute à faire oublier un ingrat, et vous m'aurez ainsi rendu un service que mon amié ne pourra croire trop payé...

Le coup! l'hypocrite! le scélérat! il me disait cela si tranquillement, si naturellement! Je donnai à plein dans le guet-apens; je crus inutile de dissimuler davantage; bien plus, double bourreau! je lui avouai que j'avais des raisons de penser que, mieux qu'un autre, je réussirais dans la mission qu'il voulait bien me confier. M*** se leva, me prit la main, me dit de me présenter chez Julie dans une heure, et sortit en me renouvelant ses protestations d'amitié.

Parfumé et poudré, je descendis bientôt mes six étages avec la rapidité de la foudre; je traversai fiévreux et la rue, j'entrai dans l'hôtel de Julie... O douleur! plusieurs hommes noirs m'attendaient sous le vestibule; l'un d'eux me saisit au collet et me dit: Je vous arrête au nom du roi! Un laque s'avance, j'y fus jeté par les hommes noirs qui montèrent après moi, pendant que M*** le regardant faire, se permit de rire à l'aspect de ma figure pétrifiée. Le traître n'était venu me trouver que pour me sonder et confirmer des soupçons qu'il nourrissait depuis quelques jours!... Il faut convenir que la risée était impayable; les boustours qu'on se jetait alors! Je couchai à la Bastille...

Ce séjour n'était point divertissant; c'est peut-être la seule chose de ce joyeux temps qui m'ait laissé un souvenir peu agréable. Que la première nuit fut désolante! avec quels élans de cœur je me reportai à ma mansarde chérie! Qu'allait-elle devenir mes meubles si frais et si jolis? et mes deux rosiers du Bengale?... Oh! Gustave au moins arracherait ces derniers au sort funeste dont l'absence de mes soins les menaçait; ils retrouveraient chez lui un asyle protecteur, tandis que moi, infortuné!

Amour! dieu charmant, comme on disait alors, où m'as-tu conduit? Et toi, Julie, l'une de ses plus délicieuses prêtresses, pourras-tu me retirer du gouffre où nos imprudences m'ont précipité?

Voilà les paroles que depuis six semaines je répétais pitoyablement chaque matin, lorsque les portes de ma prison s'ouvrirent tout à coup. On me cria que je suis libre; je me précipite, je respire le grand air... Ouf!... je suis sur la trace; une voiture m'attend; on m'invente à y prendre place; je me trouve à côté... du fermier général!

C'est lui qui me délivrait!

La voiture roula.

— Jeune homme, me dit M***, je ne me pardonnerais pas mes torts envers vous si je n'étais le réparateur. Cependant, convenez qu'il y eut un peu de votre faute...

Ce début était horriblement obscur; mais je vis que, sous peine de retourner à la Bastille, il fallait comprendre. J'étais sur les épinés; je résolus de voir venir mon homme en répondant par quelques syllabes insignifiantes. — Oh! monsieur!... Je suis... — Couvenez-en, reprit-il. Que dis-

Mel ! j'avais des soupçons ; à mes premières propositions vous prenez feu ; vous m'avouez même que Julie ne vous fait pas ; tout autre aurait été votre dupe comme je le fus. J'étais trop furieux pour réfléchir que, sans avoir jamais songé à Julie, un jeune homme devait naturellement saisir l'occasion de se mettre en relation avec une jolie femme... — N'est-il pas vrai ? dis-je en m'efforçant de contenir ma surprise. — Et je puis, vous ne vous faites pas d'idée de la finesse de la petite. Après votre départ, elle joua le désespoir avec un art ingénieux ; c'étaient des pleurs, des sanglots qu'elle feignait de vouloir étouffer devant moi ; j'étais dupe, complètement dupe. Malheureusement, elle alla trop vite ; lorsqu'elle crut avoir suffisamment endormi mes soupçons, elle mit moins de réserve dans ses intrigues avec celui qui était le véritable objet de son amour... — Le véritable !... — Sans doute, mais c'est juste, vous ne pouviez pas savoir que vous leur serviez de nouveau... A côté de la chambre que vous occupiez, habitait un jeune homme. — Un de mes amis... — Précisément. Eh bien ! c'est lui qui méritait toute ma colère. — Oh ! monsieur ! fis-je encore. — Jugez-en vous-même. Supposant avoir assuré mon repos par votre détention, je demeurais tranquille. Un matin, j'entre à l'improviste dans le boudoir de Julie ; elle était à son balcon ; en m'apercevant, elle se retire brusquement, tire les rideaux avec trouble ; votre ami est aussi à sa fenêtre, j'ai le temps de le voir avant qu'il s'éloigne ; je ne dis rien. — Ah ! ah ! m'écriai-je en dissimulant à peine la colère qui commençait à me saisir moi-même. — Deux, trois, quatre fois la même scène ; et voyez l'adresse infernale ! afin d'avoir le prétexte de paraître plus souvent à sa croisée, votre ami l'avait décorée de deux jolis rosiers du Bengale, qu'il accablait des plus tendres soins toute la journée ; mais j'y voyais clair !... — Ah ! ah !... — Enfin, lundi dernier, je parais chez Julie dans un moment où elle ne m'attendait pas ; elle écrivait ; elle n'a pas le temps de cacher un billet dont je me saisis pendant qu'elle tombe évanouie. Tenez, le voici, lisez :

Je lus : « De la prudence, il conçoit à pensé que ses soupçons sur ton ami éût ridicule, et que sai toi qu'il doit redouter. Il me vœux plu que jamai. — Adieu, cher amour. »

On voit que Julie avait presque deviné l'orthographe de M. Marle. — La perfide ! m'écriai-je avec indignation. — J'étais hors de moi, car figurez-vous que je suis fou de cette créature. Je ne sais en vérité pourquo. Elle ressemble singulièrement à Mme *** , quand je l'épousai, il y a dix ans... Peut-être est-ce un souvenir... — La traîtresse ! dis-je encore impudement.

Mais il était trop préoccupé de sa narration, pour songer que mes apostrophes prouvaient qu'autant que lui j'étais offensé d'une trahison dont il croyais alors Julie coupable. — La pauvre enfant ! — Il poursuivit. — Vous savez trop comment je saisis me venger. Je sollicitai une seconde lettre de cachet qui, vu mon crédit, me fut accordée aussi facilement que la première. Mais je n'eus pas la satisfaction de saisir mon traître. Averti je ne sais par qui, puisque j'avais mis Julie dans l'impossibilité de la faire, il s'est dérobé à mes recherches ; mais je le trouverai, oh ! je le trouverai. — Je l'espère bien !... — Merci, jeune homme, de cet intérêt, qui me prouverait votre innocence, si j'en doutais encore. — Maintenant, voici ce que je prétends faire pour réparer mes torts : ma femme désirerait pour l'anne de ses terres un régisseur qui en même temps remplirait près d'elle les fonctions de secrétaire. J'ai pensé à vous, votre intérêt me répond de votre discrétion. Vous aurez d'abord 1,200 livres et un logement à l'hôtel ; cela vous convient-il ?

La voiture s'arrêta devant la demeure du fermier-général, comme je lui donnais une réponse affirmative avec de grands transports de reconnaissance.

M. *** me présenta à sa femme, belle encore, quoique sa première jeunesse fût passée ; son mari avait eu raison de la comparer à sa maîtresse, je trouvai aussi qu'il existait quelque ressemblance entre Julie et Mme *** ; seulement celle-ci n'avait plus la fraîcheur de la grisette ; elle paraissait même d'une santé délicate ; j'appris en effet qu'elle était souvent indisposée et obligée de garder le lit ; on verra pourquoi. Au total, c'était une personne aimable ; elle me reçut bien, et m'examina avec une attention qui me paraissait pouvoir inquiéter son époux. Simple que j'étais ! Il ne s'occupait guère des regards dont j'étais l'objet. Mme *** n'était pas Julie ; l'une était sa maîtresse, l'autre n'était que sa femme ! Le bon temps ! le bon temps !

Malgré toutes ses recherches, M. *** ne découvrait toujours pas son rival ; peut-être l'importance de ses affaires l'empêchait-elle de mettre à ses recherches le soin nécessaire pour réussir : en effet, il avait entrepris d'immenses opérations qui l'obligaient à de fréquents voyages. Un soir qu'il était parti pour Versailles et ne devait revenir que le lendemain, une femme de madame *** me prévint que sa maîtresse, indisposée, avait besoin de mes services.

Par suite de cette invitation que mes fonctions rendaient toute simple, j'arrive dans la chambre de madame. Elle était au lit ; les rideaux étaient tirés ; on pouvait à peine apercevoir son visage. Au geste qu'elle fit, je pris un siège et me préparai à écrire comme d'habitude sous sa dictée, on nous laissa seules. Elle prononça quelques mots...

« Qui pourrait peindre mon étonnement ! Cette voix n'était pas celle de Mme ***. Par un mouvement involontaire, je tirai le rideau... Dieu du ciel ! quelle est mon ivresse à la vue de ce visage si frais et si joli ! Cette femme, qui se jette à mon cou, ce n'est pas Mme *** ! Cette femme qui pleure de joie et d'amour sur mon sein, c'est ma délicieuse brunette, c'est Julie !... »

Quand nous reprîmes nos esprits, je partis d'un grand éclat de rire ; c'est que Julie m'avait dit : — Oui, mon amour ! Mme *** tient là haut compagnie à son amant, tandis qu'à la place qu'elle devait occuper, je presse le mien sur mon cœur ! — Le bon tour ! le bon tour ! Mais comment en êtes-vous venues là ? — Après ton arrestation, tu penses bien que je ne rêvai plus qu'au moyen de le délivrer ; je réfléchis sur notre situation, et voici ce que j'arrêtai : je résolus de donner le change à M. *** , et de simuler pour Gustave un amour qui devait détruire les soupçons que le financier avait conçus sur toi-même. Je m'y pris si bien que le pauvre homme, persuadé qu'il avait puni l'innocent et respecté le coupable, sollicita l'arrestation de ton ami. — Voilà qui m'explique tout ! Charmant encore, celui-là ! — D'autant mieux que Gustave ne courait aucun risque ; je le savais puissamment protégé... En un mot, c'est l'amant de Mme *** elle-même. — Son amant !... oh ! le bon tour ! le bon tour ! — M. *** ne se doutait pas de ça ; il allait toujours son train. Heureusement, sa femme sut à temps qui l'on menaçait ; elle ne dit rien, mais elle agit de son côté, et le jour où Gustave devait être saisi, il reposait dans un mystérieux grenier de l'hôtel, pendant que le financier le faisait chercher dans tout Paris. — Oh ! délicieux ! oh !

Ton ami apprit bientôt le nom de son persécuteur ; il paraît qu'il entretenait sa maîtresse de son aventure, et tous deux finirent par deviner la cause des poursuites dont Gustave, qui jusque alors n'avait remarqué de moi que ma ressemblance avec Mme *** , était l'objet. Cette dernière circonstance leur fit venir une idée sublime ; la financière tremblait, non pour elle, car elle est au dessus de pareilles craintes, mais pour l'idole de son cœur, que ses visites au grenier ne fussent aperçues de ses gens et ne fussent découvrir le prisonnier. Alors elle vint me trouver et me dit résolument : Mademoiselle, vous êtes la maîtresse de mon mari, c'est très bien ; mais vous pouvez me rendre un service plus important encore. Voici ce dont il s'agit : vous viendrez à mon hôtel chaque fois que je vous y inviterai ; vous y passerez une partie de la nuit. Ne craignez pas que cette démarche vous compromette auprès de M. *** , l'ignorera ; j'ai gagné les gens qu'il a chargés de vous surveiller. Mademoiselle, si vous consentez, je double vos revenus, et je renets votre amant dans vos bras. Tu étais déjà son régisseur. — L'excellente femme !... — J'acceptai, et voici ce qui a lieu. Quand M. *** va à Versailles, on m'introduit près de madame, qui est indisposée. Aussitôt mon arrivée, l'indisposition cesse ; par cet escalier dérobé, la financière se rend au fortune grenier ; moi, devenue subitement malade, je garde le lit à sa place. Une de ses femmes, qui seule a son secret, fait successivement entrer dans la chambre, et sous divers prétextes, les gens de la maison. Ceux-ci, dupes de ma ressemblance avec leur maîtresse, sortent convaincus que c'est elle qu'ils ont vue. Les visites au grenier sont donc ainsi parfaitement dissimulées ; le seul attrapé dans tout ceci est M. *** . Qu'en pensez-vous, mon secrétaire ? ajouta-t-elle en m'embrassant. Je lui rendis cette innocente caresse.

Temps heureux, temps de gaîté, de folie ! où êtes-vous ? Que vous dirai-je de plus, cher lecteur ? Ces rendez-vous se renouvèlent je ne sais combien de fois ; et puis, voyez comme notre étonnement ou le hasard sut les rendre plus piquants ; il arriva souvent que les deux dames, se trompant de rôle, c'était Mme *** qui demeurait dans sa chambre, et Julie qui montait au grenier. Au milieu de cette folle confusion, M. *** chercha toujours Gustave et ne le trouva point ; il fut enchanté de la fidélité de sa maîtresse, et porta mes appointements à 2,000 livres. Hélas ! le canon de 89 emporta toutes ces joies ; le financier émigra bientôt, sa femme le suivit, Gustave sortit de sa cachette, et Julie se trouva un moment sans ressources, pour devenir plus superbe que jamais sous le Directoire.

Comme on s'amusaît ayant la révolution !

PHILIPPE DE MARVILLE.

LE DIEU DU SOMMEIL AMOUREUX.

I.

Le jeu de Biribi.

Si vous vous êtes arrêté sur le coteau qui s'évase en terrasse au dessus de l'ancien parc de Sceaux ; si votre regard a parcouru ces vastes champs de blé sur lesquels planent quelques statues mutilées, ces prairies épaisses où le soleil fait miroiter çà et là comme des réseaux d'ondes frémissantes, autrefois cascades, aujourd'hui marais, vous aurez peut-être vu se détacher à l'horizon, sur la fumée blanchâtre d'une plâtrerie, une petite maisonnette engagée dans le mur d'enceinte, près d'une ancienne porte murée dont il ne reste que les pilastres moussus.

Cette maisonnette était, en 1710, la demeure de Pierre Simon, garde si vigilant, qu'il voulait vingt fois, la nuit, prendre le vent au collet, quand le vent faisait danser les portes.

C'est qu'il n'avait pas que le parc à garder ; c'est que cette chambre, dont la fenêtre, autrefois encadrée par des rosiers, et aujourd'hui fermée avec quelques planches pourries et disjointes, cette chambre était celle de Rose, sa fille, jolie bruno aux yeux bleus, et que la faisanderie, qui était près de là, n'attirait pas seule les maraudeurs qu'on entendait rôder, la nuit venue.

Sceaux appartenait alors à la duchesse du Maine ; quant au duc du

Maine, il y avait deux ans qu'il traduisait l'*Anti-Lucrèce* dans l'autre monde.

La duchesse du Maine n'était ni jolie ni prude; elle eût même été quelque peu laide et légèrement coquette, si elle n'eût pas été duchesse. Du reste, vous jugez qu'en 1740, à l'âge qu'elle avait alors, le dernier défaut commençait à se modifier, sinon le premier.

La petite-fille du grand Condé aimait le jeu à la fureur. A tout prendre, la conspiration de Cellamare n'avait été qu'une grande partie où la duchesse espérait retourner roi; elle manqua son coup, et après une année de prison, elle se vit obligée de dépenser son activité à des jeux de hasard, qui depuis peu s'étaient introduits dans le monde sous la condition expresse, d'être nativement une vieille *académie des jeux*, que les joueurs ne blasphémeraient pas le nom de Dieu.

Par une de ces belles nuits du mois de juin, où la terre est tiède encore de la chaleur du jour, la duchesse avait fait dresser une table de bribi au milieu de son parc, dans un réduit frais et parfumé qu'on nommait l'*Allée d'eau*.

Entre de hauts treillages découpés en arcades et brodés de plantes grimpanes, s'élançaient, entremêlées de bustes antiques en marbre blanc, deux rangées, je dirais presque deux charnelles de jets d'eau qui allaient épanouir leurs roses d'écumie bien au dessus des fleurs du treillage, retombaient en poussière humide, et roulaient en nappes frémissantes dans de larges conques où Vénus, accroupie et mouillée, semblait trembler de froid et de pudeur.

Des girandoles chargées de bougies illuminaient en dessous les grands massifs de verdure que la lune festonnait plus haut d'un fil d'argent.

La duchesse était tout entière aux chances diverses du jeu; ses yeux brillaient, son teint était animé; elle perdait et maudissait tout bas

Du bribi la déesse infidèle.

Parmi les seigneurs qui l'entouraient, se trouvait le chevalier Du Plessis, jeune cadet de famille qui, aidé par quelques usuriers, était venu à Paris manger en herbe son bien, qu'il avait déjà su dans son pays manger en grain.

Le chevalier avait un habit dont les galons brillaient d'un luisant qui n'était pas tout à fait celui de l'or, et un surtout de taffetas qu'à coup sûr il avait acheté à quelque marchand du Palais. Du reste, c'était un beau jeune homme, et qui portait ses vêtements fanés avec toutes les manières du bel air.

M. de Malézieu en avait parlé à la duchesse du Maine, comme d'un charmant poète, et le chevalier s'était laissé présenter pour voir ce qu'il en adviendrait quant à sa fortune, ne pouvant pas mettre en circulation dans le commerce les bastonnades, unique monnaie dont il régalaît ses créanciers.

Donc, il jouait cette nuit-là, avec une aisance singulière, la seule pièce d'or qui lui restait; il souriait, mais il avait le frisson de la fièvre; les lumières, les fleurs, les jets d'eau, tout tournait autour de lui comme un long ruban d'or et de pierres; le tableau du jeu n'offrait à ses yeux que des lignes confuses qui se brisaient, s'élançaient, et qu'il ne pouvait saisir.

Dans cette anxiété, il crut sentir que, parmi toutes les cases, il y en avait une qui brillait plus que les autres et était brûlante sous sa main; il y plaça sa pièce et gagna.

Ce fut alors seulement qu'il put remarquer une jeune fille qui se tenait debout auprès de la table de bribi, et tendait à chaque joueur le sac de velours qui renfermait les boules.

Cette jeune fille avait l'air sérieux et froid. Ses yeux bleus étaient voilés d'une douce mélancolie et avaient une expression étrange. Elle était vêtue d'un jupon à raies et d'un simple corset que dépassait une bande de mousseline brodée appelée *modestie*.

Ce costume était celui des paysannes, et pourtant celle qui le portait était d'une singulière familiarité avec la duchesse; et quand elle daignait répondre, ne le faisait que par un léger signe de tête. Le plus souvent elle paraissait préoccupée, et relevant ses beaux yeux, qui semblaient refléter l'azur du ciel, elle restait indifférente aux vicissitudes du jeu.

Le chevalier se sentit ému à l'aspect de cette jeune fille, silencieuse, calme et pâle, dominant toutes ces figures animées par le désir du gain, comme ces madones qu'on voit aux angles des maisons, jetant un regard doux et triste sur la foule bruyante.

— Allons, chevalier, vous l'avez pas mis, dit la duchesse.

— Pardonnez... je suis si étourdi!

— Bah! dit M. de Malézieu, quelque nouvelle amourette...

— Que dites-vous? une amourette; c'est bien un véritable amour, s'écria le chevalier avec un sourire qui était pour la duchesse, et une ceillade qui s'adressait à la jeune fille.

— Savez-vous, chevalier, qu'on vous a fait une méchante réputation dans le monde?

— Pour mon étourderie? demanda le chevalier en jouant la bonhomie.

— Non, mais pour vos étourderies, répondit en souriant M. de Malézieu.

— Oh! dit la duchesse, on parle de jeunes filles séduites, abandonnées...

— N'en croyez rien, s'écria Du Plessis en jetant un regard inquiet sur la paysanne, qui jetait les roses épanouies dans les coquilles de marbre, et les regardait voguer sur l'eau, assez indifférente, en apparence, aux protestations muettes du chevalier.

— Il est vrai, ajouta celui-ci, qu'il est une bergère qui me fait soupçonner et feint de ne pas s'en apercevoir.

Cette galanterie, dans le goût du temps, était encore à double adresse; mais la duchesse prit tout pour elle, et la jeune fille continua d'effeuiller ses fleurs.

Et comme on le pressait pour raconter une de ces aventures dont le monde avait appris, par-ci par-là, quelques fragmens mal recousus ensemble, le chevalier, fort mal à l'aise, fit signe que ce qu'il allait dire ne devait pas être entendu par tout le monde.

— Rose? s'écria la duchesse; vous pouvez parler devant elle.

Cependant le chevalier fit son récit à voix basse, et, pour la première fois de sa vie, se montra très discret.

Sur quoi M. de Malézieu fit ce jeu de mots:

— Qu'on l'avait dépeint comme un homme galant; mais qu'il se conduisait en galant homme.

Le chevalier en était à se demander quelle était cette jeune fille devant laquelle on pouvait raconter des anecdotes de ruelles; il était piqué de sa froideur, et, beaucoup par dépit, un peu par tendresse, il devint amoureux.

Il trouva un moment pour dire tout bas à M. de Malézieu:

— Est-ce que cette jeune fille qui ne parle pas demeure au château?

— Qui? la petite, répondit le vieux adorateur de la duchesse. Non: elle demeure à la porte de Chatenay. Son père est garde du parc. Malheureusement elle est...

— Voici le jour s'écria la duchesse, il faut être raisonnable. Demain je prendrai ma revanche à Cavagnole.

Le chevalier ne put compléter le chapitre des informations; mais il compta bien revenir le lendemain sur un sujet aussi intéressant.

En attendant, il sut s'esquiver avec adresse, et, se glissant derrière une rangée d'ifs taillés en ruches, qui bordaient la lièze d'un bois, il gagna une allée tapissée d'un long gazon vert, où Rose, selon toutes les probabilités, devait passer pour retourner chez elle.

Le ciel commençait à s'éclaircir d'une teinte rosée. La jeune fille marchait d'un pas dégagé, ne s'arrêtait ni à écouter les soupirs mélodieux du rossignol, ni à contempler l'aurore qui, comme une reine, descendait de terrasse en terrasse, en laissant traîner sa robe de pourpre, et venait se mirer dans l'eau. Rose était à mi-chemin de sa maisonnette, quand, au détour d'un bois, elle se trouva face à face avec le chevalier, qui s'écria:

— Arrêtez! belle inhumaine, et écoutez-moi.

La jeune fille confiante s'arrêta, fit un sourire qui laissa voir ses dents blanches, et ne répondit pas.

Le chevalier encouragé voulut prendre un baiser; mais Rose devint pâle, se tordit dans les bras du dameret, se dégagea sans dire mot et se sauva légère comme une biche.

Quand Du Plessis, stupéfait de ce rude accueil, voulut rappeler la belle farouche, elle avait disparu.

Le chevalier se consola aisément en pensant que la petite, après tout, lui avait fait un sourire charmant et s'était bien gardée d'appeler au secours.

Aussi s'empressa-t-il de conter sa bonne fortune, agréablement augmentée, à un de ses amis qu'il rencontra, jeune fou comme lui, mais qui venait depuis long-temps à la cour de Sceaux.

— Mon cher, que je te dise une aventure charmante.

— Conte-nous cela, chevalier.

— Tu sais bien la petite de la porte de Châtenay?

— Rose?

— C'est cela. La jolie enfant!

— Tu dis cela d'un air...

— C'est qu'elle m'aime à la folie.

— Vraiment?

— Sans doute.

— Mais comment le sais-tu?

— Parbleu! elle me l'a dit.

— Ah!

— Tu m'as l'air singulier avec ton ah! ne dirait-on pas que tu doutes de la chose?

— Non... mais c'est que... elle t'a dit qu'elle t'aimait?

— Assurément, et elle m'a donné rendez-vous.

— Heureux mortel!

— Surtout que personne ne sache...

— Comment donc! d'ailleurs son mari...

— Elle est mariée?

— Elle ne te l'a donc pas dit?

— Non, la petite sournoise.

— Mon cher, ton aventure est délicieuse et fera fureur, aujourd'hui qu'on ne croit plus aux miracles.

— Eh! marquis, ce n'est pas un miracle, dit le chevalier avec fatuité, en papillonnant avec les pans de son surtout.

— Pourtant, c'est la première fois que l'amour guérit une sourde-muette.

— Une sourde-muette!

Bah! est-ce qu'elle ne t'a pas dit non plus qu'elle est sourde-muette? Et le jeune seigneur fit une pirouette et laissa le chevalier planté au beau milieu d'un parterre, comme la statue de l'étonnement

II.

Deux sourds-muets.

Il n'était que trop vrai, Rose était sourde-muette. Enfant, le rire avait erré sur ses lèvres; l'intelligence avait brillé par éclairs dans ses regards vagues, que la parole n'était pas encore venue charmer, comme le plus beau concert, l'oreille attentive de sa mère; sa mère, qui mourait de douleur! sa mère, qui cent fois la prit sur ses genoux et souvent bondit de joie, s'imaginant ouïr une syllabe, hélas! dans des sons inarticulés. L'âge de la gaieté et des yeux passa bien triste pour la pauvre Rose, et quand la nubiété vint pâlir ses joues, sa bouche était toujours muette; seulement elle avait perdu sa mère et perdu son sourire.

La ferme du Plessis-Piquet était une dépendance de Sceaux. Par un singulier hasard, le fermier avait un fils sourd-muet comme Rose, et les paysans assuraient, en secouant la tête, que ces infirmités étaient un presage certain de la fin du monde, que les almanachs annonçaient pour 1740. La duchesse du Maine avait pris ce jeune homme près d'elle, moitié par pitié, moitié par curiosité.

Louis, — ainsi s'appelait le fils du fermier, — faisait pourtant peine à voir. Sa tête était belle et largement développée; mais ses yeux parfois étaient hagards comme ceux d'un loui qui se souvient des mots et n'a plus la pensée, parfois brillants d'impatience comme ceux d'un enfant à qui la pensée vient et qui ne sait pas les mots.

Cependant un Espagnol, Rodriguez Pereyra, qui se trouvait depuis peu à Paris, commençait à deviner cet art que, peu de temps après, l'abbé de l'Épée devait porter si loin. Sa renommée l'avait devancé à Paris; mais les gens raisonnables l'accueillaient avec beaucoup de doute, ce qui veut dire que le public lança des épigrammes, aboya et mordit au talon le pauvre novateur, faisant preuve en cette occasion de sa perspicacité ordinaire.

Pereyra tint bon. Il fut présenté à la duchesse du Maine, qui le protégea, comme fit plus tard le duc de Penthièvre pour l'abbé de l'Épée, et le malheureux Espagnol entreprit à la fois l'éducation de Louis et de Rose.

La jeune fille avait alors quatorze ans; sa figure offrait un singulier mélange d'ignorance et de malice, et commençait à se dessiner d'une ravissante beauté. Rose avait eu d'ailleurs tout ce qui fait l'éducation des jeunes filles pauvres, des yeux et un miroir.

Louis avait un an de plus. Il était grand et fort, et son teint était chaudement bruni par le soleil. Tout le jour il errait dans les bois comme un jeune sauvage; il revenait à l'heure où les paysans mènent leurs chevaux à l'abreuvoir, et souvent les enfants du village le poursuivaient avec des pierres. Un jour il en prit un dans ses bras vigoureux, le tint un instant suspendu ainsi, avec une expression féroce; mais son visage s'éclaira tout à coup de bienveillance, ses yeux se mouillèrent de larmes, il posa l'enfant à terre et s'enfuit.

Quand il se trouvait au château, il touchait toute chose avec la curiosité d'un enfant, comprenait presque toujours certains gestes qu'on lui faisait, mais n'y obéissait qu'avec un grognement sourd. Alors il se retirait à l'écart, s'asseyait à terre et penchait entre ses jambes sa tête dont les cheveux noirs frisaient naturellement. Quelquefois, dans cette posture, il pleurait des heures entières.

Pour le calmer, on lui donnait quelque objet de clinquant, quelque jeton en cuivre doré, et le sourire paraissait sur son visage habituellement triste, comme par un jour couvert ces éclaboussures de soleil qui courent sur les plaines.

C'est dans cet état que le prit Rodriguez Pereyra. Rose montrait moins de bizarrerie d'humeur; elle était douce et se laissait prendre plus facilement encore aux quelques chiffons dont on pouvait lui faire cadeau. Une coque de ruban la rendait heureuse pour un jour.

Or, en 1740, les efforts du médecin espagnol avaient eu un résultat satisfaisant. Toutes les idées vulgaires, bagage ordinaire des hommes d'icelles, avaient été révélées aux sourds-muets; le chaos de leur esprit avait été un peu classé et numéroté; il y entraît quelques rayons de jour; c'était presque un miracle. Aussi, une riche famille confia-t-elle immédiatement un jeune sourd-muet à Rodriguez Pereyra, qui, en 1745, présenta ce nouvel élève à l'Académie des sciences.

Rose, à dix-huit ans, était bien une charmante jeune fille. Ses regards un peu farouches, son attitude à demi suppliante, son air d'embaras, mais surtout sa beauté mignonne, la faisaient remarquer des beaux-esperts du château, à qui, dans cette occasion, les bouquets à *Clitoris* ne servaient guère.

Louis, habitué à son existence vagabonde, avait pourtant suivi avec assez d'exactitude les leçons de son bienfaiteur. Si, dans cette âme, la pensée avait peine à se couler son long engourdissement, le jeune homme regardait les yeux intelligents de Rose, et il comprenait. A vrai dire, Rose l'instruisait plus à elle seule que le docteur avec toute sa science.

Lui prenait-il un de ces fantastiques caprices qui le faisaient errer dans les bois déserts et ne revenir qu'à la tombée du jour, la jeune fille, au retour, l'accueillait avec une petite moue charmante; Louis baissait les yeux et rougissait.

Un soir, il rapporta à Rose un gros bouquet de bruyère. La jeune fille le prit, puis elle étendit son bras vers les coteaux boisés, en faisant signe qu'ils étaient bien éloignés. Alors elle s'approcha de la fenêtre, y cueillit une touffe de jasmin, respira tout à tour l'odeur des deux fleurs, fit un petit geste de dégoût pour la plante sauvage, et s'arrêta avec complaisance à humer les parfums de la fleur qu'elle venait de

cueillir, puis elle montra d'un seul geste sa chambrette et l'arbuste odoriférant, semblant dire: Je n'ai pas couru tout le jour, moi; je n'ai eu qu'à allonger les mains pour avoir un bouquet plus beau que le vôtre.

Louis la regardait faire avec passion. Une grosse larme tomba sur ses joues hâlées. Il prit la fleur de jasmin et la baisa avec transport.

Cependant, le lendemain, Rose était endimanchée, et c'était le bouquet de bruyère qu'elle avait mis à son corset.

Les pauvres enfants étaient seuls dans le monde. Ils eussent été amis, s'ils n'avaient été amans. Jamais l'amour ne trouva deux âmes plus neuves, plus à lui, moins froissées par les choses de ce monde, deux fleurs qui eussent mieux gardé leurs parfums.

Ils se marièrent.

Un an après, Louis, fou de joie, courait dans le parc; il rencontra la duchesse, s'arrêta devant elle, lui montra sa maisonnette, balança ses bras comme quand on tient un enfant, fit deux ou trois gambades et retourna chez lui toujours en courant. Il était père.

Ce fut peu de temps après que le chevalier Du Plessis devint amoureux de Rose. Grand coureur de ruelles et d'amour facile, il méprisait souverainement les femmes, et, ne doutant jamais du succès, il réussissait assez souvent. Brave autant qu'il fallait pour qu'on lui laissât le haut du chemin libre, et impertinent tout juste assez pour se faire adorer, la vertu était, dans sa passion pour la jeune sourde-muette, le seul obstacle auquel il ne songeait pas, peut-être parce qu'il était le seul qu'il n'eût pas rencontré.

Son amour était peu durable, mais vif. Qui dit feu de paille dit toujours feu. Mais surtout il savait combiner un plan, disposer des personnages qu'il avait sous la main, prendre connaissance des lieux, et possédait ou ne peut mieux sa tactique amoureuse. Faire l'amour, pour lui c'était faire la guerre, et quand une vertu avait succombé, quand une réputation avait été livrée au pillage, il courait porter le siège devant d'autres beautés.

Comme le jeune seigneur qu'il avait rencontré dans le parc était sur le point de se marier et que le chevalier savait sur lui quelques anecdotes excessivement peu matrimoniales, il obtint sans peine le secret sur sa confidence fantastique.

Le voilà donc qui s'éprit du plus violent amour pour la belle nature, revue et corrigée par Le Nôtre, et tous les matins descendit le long du canal, vers la maison du garde, sous le prétexte de courir après cette malencontreuse rime que Boileau s'étonnait de ne pas trouver, le cher homme!

Arrivé à la porte de Châtenay, et comme il était plus prudent de se tenir à l'écart, et que son éloquence eût été peu de saison, il commença à poser la main sur son cœur, à tendre le bras, — j'allais dire à battre des ailes, — gestes fort en usage alors parmi les amoureux, et dont les danseurs d'opéra ont conservé la tradition.

Comment un véritable amour put-il entrer dans cette tête où toutes les idées faisaient la pirouette, je ne sais. Ce qu'il y a de certain, c'est que le chevalier, qui avait cent fois dans ses vers peint son *cruel martyre*, implora les bras de *Morphée*, devint pour la première fois maigre comme un amoureux, perdit tout à fait le sommeil, et, ce qu'il y a de plus curieux, sans pouvoir le dire à sa belle.

Pour parvenir auprès de Rose, il fallait éloigner un mari et tromper l'oreille d'un père; du reste, une fois les premières difficultés passées, il n'y avait guère à se préoccuper des explications à donner et des sermens à faire.

Or, la duchesse du Maine, pour qui le temps du deuil était largement écoulé, n'avait pas perdu son goût pour les fêtes. Les temps de disgrâce étaient depuis long-temps oubliés; comme les hirondelles, les amis étaient revenus avec le beau ciel; on annonça donc une grande nuit.

La soirée était magnifique. Entre le ciel et le canal c'était à qui l'emporterait d'étoiles. La lune glaçait la verdure des charnelles et s'amusaît à faire toute sorte de fantômes grotesques avec les ifs vénérables alignés gravement. La brise tourmentait les chevre-feuilles pour enlever leurs parfums.

Des amours en costumes des plus galans et portant des falots, conduisirent la duchesse du Maine vers le pavillon de l'Aurore, tout festonné de guirlandes de feuillage et fleuri de roses. La porte s'ouvrit, et une musique lente et douce se fit entendre.

Sur un lit couvert de pavots effeuillés était couché le plus grand ennemi de la duchesse, le Dieu du Sommeil (représenté par le chevalier), qui était venu chercher un dernier assaut contre les illuminations, les feux d'artifice, les concerts dont la reine de ces lieux le poursuivait. Tous les rossignols du bocage avaient fui avec lui, et tous les grillons du voisinage lui avaient envoyé députation.

Tout à coup le *Lutin de Sceaux*, cousin du haut en bas d'étourdissantes clochettes et accompagné d'un cortège de cariboles, sauto au pied du lit, agite son flambeau, dont les étincelles vont allumer tout à l'entour une illumination magique. Les jets d'eau s'élancent et la lumière traverse de flèches de diamans; le Sommeil se réveille en sursaut, se lève en furieux, menace le lutin de sa colère et prend la fuite.

Je m'imagine que plus d'un spectateur l'aurait retenu volontiers par le bord de sa tunique.

Par une antithèse fort ingénieuse c'était Louis, le sourd-muet, qui remplissait le rôle du visiteur si bruyant. Mais Louis, en s'habillant entre un baiser donné par-ci à sa charmante femme, et un baiser donné par-là à son petit enfant, avait oublié son chapeau, un chapeau

pointu, paillé, enrubanné, fleuri; un chapeau orné d'une prodigieuse sonnette et qui devait faire assez bien la partie dans le carillon général. Sauf ce petit accident tout alla bien.

J'ajoutai comme partie non officielle que le chevalier, qui remplissait le rôle du Dieu du Sommeil, ne s'endormit pourtant pas, et tout en s'enfuyant de charnelles en charnelles, gagna la maison du garde, pendant que Louis écarté retenu au château pour les préparatifs d'une collation qui devait être servie dans un bosquet.

Arrivé à la maisonnette, dont la porte n'était fermée qu'au loquet, le chevalier monta, et, par habitude, retint sa respiration et maudit vingt fois en lui-même les marches bruyantes de l'escalier.

Rose était dans sa chambre, sans lumière. La lune jetait sur les murs le spectre blanc des vitres.

La jeune femme avait son corsage à demi délacé; ses cheveux noirs flottaient dénoués sur ses épaules découvertes.

Mais tout en se déshabillant elle s'était arrêtée à contempler son enfant, un enfant de six semaines, rose, peloté, satiné, et commençant à tendre ses petits bras.

Chatouillé par un baiser ou caressé par les rayons qui argentaient ses longs cils blonds, l'enfant se mit à faire un sourire; c'était le premier!

Sa mère le prit dans ses bras, le fit danser, poussa des soupirs d'amour, lui donna ses beaux cheveux pour jouet, ne pouvant, hélas! lui chanter ces chansons de nourrice qui nous ont tous bercés.

Mais une pensée horrible lui vint, une pensée qui long-temps avait troublé son sommeil, une pensée qui lui glaça le cœur.

Oh! — songea-t-elle, — s'il n'entendait pas!

La pauvre mère ne pouvait analyser ainsi ses douleurs; seulement elle avait souffert et ne voulait pas que son enfant souffrit.

Entendra-t-il? pensait-elle.

Et elle courut cueillir une branche de rosier, et elle l'agita long-temps dans l'air; mais l'enfant, qui s'était endormi, ne se réveilla pas.

Rose croyait que la branche de rosier l'insultait beaucoup de bruit.

Et puis-elle prit une grosse touffe de ses cheveux et la frappa dans sa main; mais l'enfant dormait toujours, et Rose pleurait, et ses larmes mouillaient l'oreiller du berceau.

Cependant le chevalier, qui long-temps avait tâtonné dans l'ombre, finit par entrevoir quelques fils de jour s'échappant par les fentes d'une porte; il entra.

Rose ne pouvait l'entendre.

Il avança; la jeune femme était à genoux auprès de son enfant. Les rayons de la lune jouaient sur ses blanches épaules, quelques cordons retenaient à peine son corsage entr'ouvert.

Le chevalier, enivré d'amour, fit un pas... Mais la jeune mère venait d'avoir une idée charmante pour s'assurer si l'enfant entendait. Elle avait aperçu sur le lit le chapeau de Lutin, orné d'une énorme sonnette; elle le prit et le secoua avec tant de force, que la sonnette s'échappa et alla rouler sur le carreau.

L'enfant se réveilla en sur-saut, et Rose, folle de joie, se mit à sauter et reprit la sonnette, dont les titillations, comme vous pouvez le penser, n'allaient guère en mesure avec les gambades de la pauvre sourde-muette.

Le chevalier, épouvanté du bruit, n'avait eu que le temps de se retirer vers la porte; il venait d'échouer au port... En ce moment, des pas lourds firent craquer l'escalier.

C'était le père de Rose, qui couchait au rez-de-chaussée et qui, entendant ce carillon, voulait admirer son gendre dans son costume de dieu.

Pierre — mon se trouva face à face avec le chevalier, qu'il prit pour un voleur et qu'il rossa d'importance.

Le chevalier n'eut garde de se plaindre; il laissa sur le champ de bataille la moitié de sa tunique semée d'étoiles, ce qui fit qu'on se douta de sa mésaventure et qu'il ne reparut plus à la cour de Seaux.

WILHELM TESSINT.

COUSU.

Vers les premières années de la restauration, le jeune Magloire Abrial ne se distinguait pas parmi les étudiants de la faculté de Montpellier, cela signifie qu'il ne hantait guère les cours de l'école de médecine et que les professeurs ne le connaissant pas de vue, ne pouvaient le connaître de réputation pour ce motif que Magloire n'en avait aucune.

Un soir que notre héros vaquait à ses études, c'est-à-dire à sa promenade quotidienne, sur ce belvédère gigantesque appelé la place du Peyron, pour charmer ses loisirs, Magloire, qu'un caniche aussi laid que noir venait d'accoster, émettait au bénéfice du chien vagabond et affamé un reste de pain que son impatience avait enlevé à un dîner récent.

L'écuyer regardait ce maigre chien dévorer cette nourriture, lorsqu'une troupe d'étudiants vint à passer. Ces étudiants étaient en quête et ils faisaient une chasse au chien. Chasse usuelle dans leurs meurs. A Montpellier, où les *suiets* sont beaucoup plus rares et plus coûteux qu'à Paris, les étudiants sont obligés de se priver de l'espèce humaine et de se rabattre sur la gent canine, faite d'hommes morts, ou se contentent de chiens vivans sur lesquels la studieuse jeunesse essaie l'*experimentum in animâ vili*.

Pour se procurer des *suiets*, les étudiants se réunissent en petit nombre

et, armés de bâtons déguisés en cannes, ils parcourent à la brune les carrefours de la ville. Aussitôt qu'un chien errant se présente, la troupe marche à lui, l'investit, et, par caresses ou par violences, on amène le quadrupède dans le sein d'un gros sac de toile.

Une fois que cette étrange carniassière est suffisamment fournie, les chasseurs portent leur butin dans une étable attenante à l'amphithéâtre de la Faculté.

Jugez si la bande en tournée se fit faute de courir sur le pensionnaire momentané du jeune Magloire. Personne n'ignorait qu'Abrial ne jouissait pas du moindre chien, alors il ne pouvait revendiquer la propriété du caniche, et d'ailleurs pensait-il à le faire? Non, certes, l'animal qui errait ainsi à l'aventure n'avait aucune de ces qualités qui excitent la convoitise: le brave noir et rapé couvrait pauvrement la vive arête que dessinait son échine; ses côtes faisaient saillies, laissant entre elles des interstices creux; on eût dit les baguettes d'un éventail; les pattes grêles avaient l'air de doux os mal ajustés; les oreilles coupées à fleur de tête et un tronçon de queue dénudée que le malheur inclinait vers la terre, constituaient l'ensemble de ce caniche que l'apprenti médecin nourrissait par désaveuvement plus qu'par charité.

Néanmoins, bien qu'aucune sympathie n'eût été réveillée chez Magloire par ce pitreux animal, l'écuyer ne se vit pas avec plaisir séparé de son hôte fortuit avant la fin de cette collation qu'il lui offrait; et s'il ne dit rien quand le quadrupède fut plongé dans le sépulcre de toile, c'est qu'il ne l'osa pas, ne trouvant aucune bonne raison à invoquer en faveur d'un être tant disgracieux.

Cette capture faite, la troupe disparut, et Abrial rêva.

O Jean-Jacques, quel paradoxe quand vous eussiez prétendu que les absents ont tort! mais, au contraire, mon philosophe, l'amitié s'accroît en raison directe du carré des distances. Vus de loin, les défauts qui sont les ombres disparaissent pour faire place aux qualités qui sont la lumière. Cela explique pourquoi Abrial regretta son caniche.

Une idée triste poursuivait le jeune homme.

— Après tout, réfléchit-il en rentrant chez lui, je suis bien bon de m'inquiéter de ce chien... Je le voyais pour la première fois; c'est son ventre et non son cœur qui me l'a amené... C'est égal, sans moi peut-être aurait-il évité ses bourreux, car demain on lui fait son compte.... Pouvra-t-il à mes côtés elle trouve la mort quand elle cherchait la vie. C'est fâcheux!

Abrial dormit d'un bon sommeil, et il ne fallut pas moins que neuf heures bien sonnées pour l'arracher du lit.

Sitôt levé, il ouvrit l'une des fenêtres de sa chambre d'où il découvrait la promenade du Peyron. Cette vue lui rappela sa promenade de la veille. « C'est là-haut, pensa-t-il, à côté de ce banc de pierre, que hier soir je jetai quelques miettes au chien... Dix heures!... A midi, au cours d'anatomie, on va le disséquer... J'ai envie d'aller le voir mourir, c'est bien le moins qu'on puisse faire pour une connaissance. »

Au préalable, Magloire descendit à sa pension bourgeoise et déjeûna de très bon appétit. Au dessert on parla politique. Les uns disaient: Vive le roi! les autres: Vive la charte! Les deux partis s'échauffaient; ce qui eut pour résultat de consommer quelques heures et quelques bouteilles de plus. Il était plus de midi quand Magloire put se reconnaître et songer à son projet.

A quelle heure, demanda-t-il, commencent les expériences au cours d'anatomie?

— C'est selon, lui fut-il répondu, mais d'ordinaire c'est à onze heures.

— Diable! alors ce sera fini. Et il partit.

Au moment où il pénétra dans l'amphithéâtre de chirurgie, les élèves étaient trop occupés pour donner la moindre attention au nouveau-venu dont la présence insolite n'eût pas manqué de provoquer la curiosité dans toute autre circonstance. De son côté, Abrial était trop absorbé par son idée pour examiner l'aspect sinistre de ce laboratoire où la mort et s'arrêter à l'odeur cadavéreuse que cette salle exhalait.

Sur une table de marbre noir déjà couverte de la déposition encore fumante de trois pauvres chiens, un professeur en robe noire en dépeçait proprement un quatrième qui, selon l'usage poussait de grands cris. Plaintes lamentables de nul effet sur des oreilles endurcies derrière la double cuirasse de l'habitude et de la science.

L'opérateur palpa, divisa, tria, éplucha avec un grand sang-froid ces chairs pantelantes, à chacune desquelles il donnait des noms grecs et latins. Un moment le sujet cria trop fort et empêchait le démonstrateur de se faire entendre, il se contenta de lui trancher la tête pour le réduire au silence, moyen infailible et radical s'il en fut.

Magloire Abrial, témoin de toutes ces atrocités à l'endroit desquelles ni l'étude, ni l'expérience ne l'avaient prévenu, souffrait visiblement de ce supplice infligé à d'innocentes bêtes.

Il examina si parmi les cadavres il ne reconnaîtrait pas celui de son chien. Il ne l'aperçut pas et en fut ravi de prime abord, mais désolé ensuite en songeant aux tortures qui étaient réservées à l'animal encore vivant.

L'opérateur, qui n'avait pas encore immolé assez de victimes à ses démonstrations, se dirigea, les mains souillées de sang, vers le réduit où les autres chiens se trouvaient entassés.

— Mes-teurs, dit-il, pour aujourd'hui ce sera la dernière expérience que nous ferons.

A cette annonce, Abrial sentit sa poitrine se dilater, et une lueur d'es-

L'opérateur se baissa et saisit un sujet qu'il souleva par la peau du cou.

Ciel ! c'était le caniche d'Abrial.

Cette exhibition ne provoqua aucune pitié parmi l'assistance ; et si quelques spectateurs se déroberent à la gloriole impassibilité du plus grand nombre, ce fut pour formuler le mépris que leur inspirait cette nouvelle victime.

— J'espère que voilà une vraie pature d'amphithéâtre, observa un étudiant.

— Certes, personne ne s'avisera de regretter cette horreur, poursuivit un autre.

— Comment donc, nous rendons un signalé service à son maître !

— Est-ce que ça peut avoir un maître, riposta un quatrième, renchérissant par là sur le dédain général.

Ces injures barbares allaient droit au cœur d'Abrial qui les dévorait en silence. Un moment le jeune homme voulut en prendre son parti et se soustraire à cette scène qui l'affligeait ; mais quand il voulut sortir, il sentit ses pieds se clouer au sol et se refuser à cette fuite.

Cependant aussi laid que la veille ; plus malinque, plus souffreteux peut-être encore, le pauvre chien était là attendant son supplice.

— Un excellent sujet ! dit le professeur en le parcourant de la main, sa grasse non nous empêchera pas de détailler sa structure.

Le caniche, que la vue de cette foule épouvantait, semblait respirer avec effroi cette odeur de sang dont était imprégné l'étal de son boucher. La pitieuse bête sentait de sa narine effarée les cadavres encore chauds de ses prédécesseurs. Elle frissonnait de tous ses membres et poussait un faible gémissement.

L'opérateur renversa brutalement le chien, prit le scalpel, et d'un bout à l'autre, déchirant le ventre du pauvre animal, mit à nu le mécanisme de la vie. Le patient n'éleva pas ses plaintes, et au lieu de se révolter contre ce barbare traitement, il se contenta de lécher la main sanglante de son égorgeur.

Je vous lai-se à penser les angoisses muettes de l'étudiant ; il essayait le contre-coup de toutes les douleurs de son chien. Bientôt après le malheureux animal dont on enlevait les boyaux essaya un mouvement, aussitôt comprimé pour s'arracher à ses tourmenteurs. Retenu à sa place, il tourna alors son œil suppliant vers les spectateurs comme pour chercher dans cette foule s'il ne trouverait pas une main secourable et amie. Ce regard pénétra l'âme d'Abrial, il n'y tint plus, et d'un bond il franchit les degrés qui le séparaient du démonstrateur et de la table de marbre. Ce brusque mouvement suspendit l'expérience et excita une bryante curiosité. Le chien profita de cette diversion pour se relever péniblement. Effarouché et se soutenant à peine, il embarrassa ses pattes dans ses boyaux qu'il traînait. Il fit ainsi le tour de la table, car s'échapper de ce centre funeste il n'osait même pas le tenter. Il sentait bien qu'il était environné d'ennemis aussi mortels que le cercle de feu au milieu duquel le scorpion se suicide.

L'étudiant ne pouvait parler tant il était ému. Le chien courut vers lui comme pour se réfugier dans ses bras.

— Messieurs, dit enfin le jeune homme aux mille spectateurs qui le regardaient ébahis, messieurs, et vous, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le professeur, je viens vous demander la grâce de ce chien !

A ces mots, des rires ironiques éclatèrent dans toute la salle, et le professeur lui-même, malgré la gravité de son emploi, ne put échapper à la contagion de l'hilarité générale.

Magloire fut désespéré de cette explosion ; car rien, mieux que les rires, n'attise le feu de la douleur. Des larmes mouillèrent ses yeux.

— So moquez-t-il de nous ? s'écrièrent plusieurs voix, une bête hideuse à faire peur.

— Eh bien ! que vous importe, mes amis, continua l'étudiant d'une voix douce. Laissez-moi ce chien. Je l'aime comme il est ; je l'aimerai, je le nourrirai, je me charge de lui.

Et en parlant ainsi, il prenait la tête du caniche entre ses mains.

— Trêve à cet enfantillage, interrompit durement le professeur ; quelle sensiblerie ! Que serait-ce donc si, au lieu d'un chien, c'était un homme, ce qui nous arrive tous les jours ? Ma foi ! nous en ferions de belles, si nous allions pleurnicher de la sorte. Allons, mon poulet, il faut s'aguerir... Vous en verrez bien d'autres, ma foi !... Voyons, laissez-nous continuer. Le sujet ne vous appartient pas. D'ailleurs, vous l'auriez réclamé trop tard. Tant pis pour vous ! Si tant est que vous souhaitiez un chien, au moins choisissez-en un qui soit intact et plus propre !

— Oh ! non, monsieur, s'écria Abrial en se jetant à genoux. Accordez-moi celui-là, je n'en veux pas d'autre.

— Je suis bien bon de suspendre mon cours pour une extravagance, continua agréement le professeur. Allons, messieurs, à vos places, je n'ai pas fini.

En même temps il s'arma de nouveau de son scalpel et il retournait au malheureux objet de ce débat.

— Je vous intime l'ordre de vous retirer, dit-il avec autorité à l'élève.

— Pour la première fois, reprit fermement celui-ci, je vous désobéirai, monsieur. Si vous voulez tuer ce chien, il faudra le tuer dans mes bras.

Et il embrassa l'animal, qui, voyant que toute espérance de salut lui venait de ce côté, se serria contre la poitrine de l'étudiant. Les élèves,

désarmés par cette obstination autant que par les prières et les larmes de leur camarade, se joignirent à lui en criant : Grâce ! grâce !

— Non, messieurs, riposta le professeur d'un ton cassant. Je n'ai pas l'habitude de céder devant un perturbateur. Je poursuivrai mon expérience jusqu'au bout.

Et il fit signe aux deux *appareiteurs* de service de faire exécuter ces volontés.

Ceux-ci, dociles à l'ordre de leur maître, s'approchèrent de l'étudiant pour s'en saisir.

Au même instant l'heure sonna.

— Bravo ! la leçon est finie, s'écrièrent les élèves.

Le professeur ne répondit rien ; mais il sortit de très méchante humeur en fulminant des regards de courroux sur toute l'assemblée. L'étudiant n'eut rien de plus pressé que de remercier avec effusion ses camarades pour l'appui qu'ils lui avaient prêté. Cela fait, il ramassa avec soin les entrailles de l'animal, les logea, non sans des ménagements infinis, à leur première place. Le chien parut avoir compris la différence des deux traitements qu'on lui faisait subir ; car il s'offrit de la meilleure grâce à cette dernière opération. L'animal ne jeta aucun cri sous les douloureuses piqûres de l'aiguille d'argent, et tout le monde fut ravi d'avoir collaboré à cette cure.

Le caniche mis hors de danger, on réfléchit qu'il n'avait pas de nom et on s'occupa de lui en chercher un autant dans son propre intérêt que pour ne pas laisser inconnue une généreuse action dont ils voulaient pouvoir citer le bénéficiaire.

Divers avis s'élevèrent sur cette question, mais celui-ci prévalut.

— Messieurs, dit Magloire Abrial, OElype fut nommé ainsi en mémoire de ce qu'il fut pendu par les pieds sur le mont Cythéron. En conséquence, si vous le permettez, mes amis, ce ne sera pas nous qui serons les parrains de ce caniche, mais bien son accident. Baptisons-le *Cousu* !

On applaudit, et Magloire emporta *Cousu* !

Selon Plin^e-l'An^cien, la fortune serait allopathe, elle guérit les grands malheurs par les grandes joies. *Cousu* en fit l'expérience. Jamais il ne fut plus heureux qu'après son malheur, de la même manière qu'on ne se porte jamais mieux qu'au sortir d'une maladie.

Cousu, naguère aux portes de la mort, a maintenant plus de mille chirurgiens qui s'intéressent à sa vie. Lui, tout à l'heure encore, sans maître et sans asile, jout d'autant de logis que le marquis de Carabas, et d'autant de maîtres qu'un peuple libre. Il devint le fils adoptif de la Faculté, et ses bourreaux de la veille furent ses amis intimes du lendemain.

Le chien ne garda rancune à personne ; il accepta indistinctement le gîte dans toute maison et la nourriture de toute main, dinant plutôt deux fois qu'une pour ne pas faire de jaloux. Abrial cependant ne se vit pas confondu dans ce pêle-mêle d'affections ; il avait droit à une préférence dont le chien le favorisait avec une mesure et un discernement qui firent honneur à son cœur et à son esprit. C'est même cette aptitude aux choses de l'intelligence qui décida les étudiants les plus dévoués à s'occuper un peu de l'éducation de *Cousu*. On lui apprit à fermer les portes et mordre les talons des créanciers, et à fumer debout des cigarettes de papier. Voilà donc *Cousu* logé, nourri, éclairé : pour blanchi, on ne put jamais en venir à bout par la faute de sa vieille robe noire dévastée par des chagrins antérieurs.

Grâce à ce double régime corporel et spirituel, *Cousu* devint très gracieux, très gras, mais demeura très laid. Triste vérité dont les élèves voulaient bien convenir entre eux, mais qu'ils ne souffraient pas sur des lèvres bourgeoises ; se comportant à l'endroit de leur chien comme les peux à l'égard de leurs dames qu'il fallait proclamer les belles des belles sous peine d'un duel à outrance. Malheur au bourgeois qui contait la moindre qualité au caniche ; les plus hardis ne s'exposaient pas à la récidive.

Cousu florissait donc au milieu de la plus grande prospérité : mais hélas ! son règne allait finir avec l'année scolaire. Il fallait abdiquer aux vacances et rentrer durant trois mois dans la condition de chien ordinaire. Il était même à craindre que, comme à Sylla d'och, quelqu'un ne lui demandât compte de sa tyrannie passée, et qu'une boulette bourgeoise n'attendât à ses jours. Tant que la Faculté était en permanence, personne n'aurait osé toucher à un seul poil de sa moustache ; mais les élèves partis, gare l'explosion des haies !

Les étudiants comprennent les difficultés de la nouvelle position de *Cousu* et voulurent aviser. Le premier expédient qui s'offrit à eux consistait à charger un confrère de prendre le caniche avec lui. Mais nul ne voulut accepter cette responsabilité pour plusieurs motifs : *Cousu* était un chien de faculté et non un chien de famille. Il pouvait arriver que par suite de son éducation universitaire, il se montrât irrévérencieux envers les parents de son hôte. D'autre part, la laideur de *Cousu* amassait contre lui un usage de préjugés qu'il aurait fallu dissiper à grand peine, sous les rayons si lents de l'expérience. Au premier abord, la possession d'un tel animal flattait peu, et d'ailleurs elle eût témoigné contre les habitudes studieuses dont chaque élève aime à se parer aux yeux de sa famille.

En conséquence, il fut décidé qu'on nommerait deux curateurs à *Cousu*. Ce choix tomba sur deux sergens du 57^e de ligne, alors en garnison à Montpellier.

Ces militaires, dont l'un s'appelait Rubicon et l'autre Blancher, fraternisaient volontiers avec quelques étudiants dont ils étaient amis et compatriotes. On les invita donc à un dîner d'adieux, et là on les investit so-

lennellement de leurs nouvelles fonctions, qu'ils acceptèrent avec allégresse.

Ce fut à qui démontrerait le plus complaisamment les mille qualités de Cousu : sa fierté d'étudiant, sa souplesse, son obéissance, sa délicatesse. Les larmes s'en mêlaient, larmes de vin autant que de tendresse, car il est à remarquer que le vin pousse également à la bravoure et à la sensibilité.

À la fin du repas, Cousu fut embrassé par les deux oreilles et laissé à ses nouveaux maîtres, bourré de caresses et d'une nourriture plus substantielle.

Le caniche ne pouvait se consoler du départ des étudiants ; dans sa douleur il se trouvait malheureux de manger à la gamelle ; plus tard, il réfléchit que son nouvel état avait quelque rapport avec celui qu'il venait de quitter, ne serait-ce que par les contrastes. En effet, il laissait des maîtres qui s'exerçaient sur des hommes morts, pour en prendre qui opèrent sur l'homme vivant. Une caserne, c'est bien aussi une faculté, avec cette différence qu'on enseigne ici à tuer et là à guérir ; ce qui n'est pas une raison pour que les élèves ne lassent quelquefois le contraire de ce qu'ils ont appris.

Le chien n'y regardant pas de si près. En philosophe, il prit son parti de sa nouvelle destinée et fit les beaux jours de la caserne. Il fumait du caporal, lapait des petits verres, continuait à mordre les talons des bourgeois et à faire le mort. Les deux sergents en étaient si fiers qu'ils en devinrent jaloux. Aussi, pour limiter leurs prétentions respectives, il fut convenu, d'un commun accord, que chacun aurait son pour pour posséder le chien : Blancher prit les lundis, les mercredis et vendredis, et Rubicon, les mardis, jeudis et samedis. Le dimanche ne comptait point ; car ce jour-là, le chien était indivis.

Ce règlement ne devait-il pas assurer le bonheur de Cousu ? Hélas ! un mauvais gémé conspirait toujours contre le pauvre chien, qui n'était décidément qu'un chien littéraire. Ce génie fatal c'est la politique. On n'a pas oublié que déjà elle a failli jouer un tour mortel au caniche ; car enfin c'en était fait de lui si son sauveur eût concédé quelques minutes de plus à la charte, pendant que le scalpel allait son train.

Eh bien ! cette même politique continua ses fredaines. C'est elle qui fut la cause que le 57^e de ligne quitta Montpellier pour Béziers, premier grief que nous consentions à citer comme une simple peccadille ; mais voici maintenant qui devient plus inquiétant.

Le sergent Rubicon était de l'armée de la Loire, par conséquent très ennemi du régime napoléonien. Que fit-il ? Il voulait convertir son chien à sa religion. Pour en venir à ses fins, il se procura un bâton, et enseigna à Cousu l'art de sauter pour l'empereur des Français, en refusant obstinément de sauter pour le roi.

Cousu fit des progrès très rapides, surtout quand il s'aperçut que l'instrument de sa science était aussi celui de sa punition.

Tout allait au mieux dans la meule d'une caserne possible. Mais, par un contre-temps des plus bizarres, Blancher, plus royaliste que le roi, ne s'avisa-t-il pas, de son côté, d'inculquer ses principes politiques au caniche mitoyen.

Blancher adopta la même mode que Rubicon. D'abord il eut à réprimer chez l'animal de mauvais instincts, et les sauts fidèles dont Cousu gratifiait l'empereur attirèrent sur son échine des corrections nombreuses.

Le chien, écartelé par cette éducation en sens inverse, ne savait plus auquel entendre.

Cousu était bien de la force du chien auquel le marquis d'Argens, dans sa philosophie, fait accomplir toutes les opérations que forme l'esprit de l'homme. La première étant de concevoir, la seconde d'assembler ses pensées, et la troisième d'en tirer une juste conséquence. Je vois distinctement, soutient le marquis, ces trois opérations s'accomplir dans l'intelligence du chien, quand je veux lui apprendre à sauter sur un bâton. Et pour le prouver, je réduis en forme l'argument que fait l'animal :

« Si je saute, je suis flatte ; si je ne saute pas, je suis battu ; sautons donc ! »

Mais qu'il y a loin de cet argument si simple du philosophe, au raisonnement complexe où s'embrouillait l'intelligence canine de Cousu. Blancher le flatteait pour la même chose qui le faisait rosser par Rubicon, et vice versa. L'un de ses maîtres démolissait ce que l'autre venait d'édifier. Le premier l'obligeait de sauter à la désinence *oi* pour roi, et celui-ci à la désinence *eur* pour empereur.

Naturellement, l'infortuné Cousu y aurait perdu son latin s'il l'avait appris. Il y perdit son allégresse et sa logique. Toutes les idées du juste et de l'injuste furent bouleversées dans sa tête. Il se fit une déplorable opinion de l'humanité, et défiait l'homme en animal déraisonnable. Ces exercices politiques brûlaient tellement ses idées, que son éducation littéraire en souffrit beaucoup. Son bon sens avait donné sa démission.

Lui disait-on : Cousu, ferme la porte ! — Il donnait la patte. Si on lui commandait de tuer, il détachait une cabriote ; et sur l'invitation de faire le mort, il ne manquait pas de mordre les talons.

L'événement que nous allons dire acheva de le discréditer dans l'opinion publique. Un jour le sergent Rubicon que vous savez très imbu des croyances impérialistes, se réunait à quelques compagnons de son bord pour célébrer, à l'ins-clo, dans un cabaret la fête de Napoléon.

Les vins étant très mauvais, l'exaltation en fut plus grande, et le repas touchait à cette perpétuelle oratoire qui éclate en toasts politiques, quand Cousu flaira le gîte de ce club. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Hélas ! il allait y chercher ce que le chien gras promet au loup maigre de la Fable, à savoir : *force reliefs de toutes les façons*. Au lieu de cette aubaine, il ne rencontra que de patriotiques sentiments : c'est par là que brillent de tels banquets. Les verres se heurtaient formaient une musique monotone dont s'accompagnaient les paroles que chaque commensal improvisait à son tour.

Le chien dont l'éducation politique était très peu avancée, se méprit sur cette confraternité des sentiments et des verres. Il crut qu'on se disputait et aboya ; ce qui ébruita sa présence en ces lieux.

— Cousu ! s'écria-t-on, Cousu qui vient aussi fêter son empereur !

— Oui, camarades, répliqua Rubicon avec quelque orgueil, j'ai dressé Cousu à vénérer la mémoire du grand homme.

— Bravo ! Cousu ! Cousu, mon ami, s'exclamèrent les autres de plus belle, ici, Cousu !

— Mes frères, continua Rubicon, haranguant sa troupe, Cousu est des nôtres ; et, pour vous le prouver, je vais le faire travailler devant vous.

— Très bien ! chut ! voyons ; silence ! rangez-vous !

Les exclamations partirent de toutes parts. Après cela, les convives se rangèrent de chaque côté de la table à moitié deservie.

Rubicon fit monter Cousu sur la nappe, et monta lui-même sur une escabelle, tenant à sa main un bâton qu'il avait violemment emprunté à une chaise.

Ce bâton soutenu horizontalement, Cousu s'assit à la mode des chiens vers le bout de la table.

L'assemblée regardait attentive, et Rubicon retroussa de sa main gauche la manche de son bras droit, ainsi que le ferait un escamoteur touchant à prouver qu'il n'emploie aucune fraude dans l'accomplissement de ses tours et prestiges.

Tous ces préliminaires consommés, il fallut aboutir à la pièce.

— Houp ! Allons Cousu ! saute pour l'empereur ! s'écria Rubicon.

Cousu se tint coi et demeura impassible, Rubicon frémit.

— Il n'a peut-être pas bien compris, répliquèrent les assistants. Répétez !

— Cousu, saute pour l'empereur ! reprit le sergent de sa voix la plus formidable.

Le chien n'en tint aucun compte. Il venait de recevoir de Blancher une leçon de royalisme. Rubicon pâlit.

— Alors saute pour le roi ajouta quelqu'un.

Hop ! À ces mots le caniche s'élança avec un enthousiasme accéléré par le souvenir récent de la bastonnade légitimiste.

Rubicon exaspéré fondit sur l'animal et voulut lui administrer quelques coups.

— Ne l'influencez pas, s'exclamèrent les amis en le retenant, on peut se tromper. À refaire !

Quelques uns d'entre eux commentèrent même la coupable imprudence de caresser l'animal afin de le ramener par la douceur. Cousu interpréta tout de travers. Il prit ces flatteries pour une prime d'encouragement.

L'épreuve recommença.

— Hop ! Cousu saute pour l'empereur !

Même neutralité de la part du caniche.

Les yeux de Rubicon flamboyaient, et son pied talonnait l'escabelle.

— Ah ! greduin de caniche, disait-il entre ses dents, chien de calotin et de jésuite, tu veux donc me compromettre, brigand ! Tu veux donc faire croire à mes amis que je t'instruis à sauter pour le roi ? canaille !

Ces derniers mots, quoique prononcés à voix basse, le chien les accepta comme un commandement. Et Rubicon n'avait pas fini que Cousu avait lentement franchi sa barrière de bois.

Plus de doute, Cousu était un faux frère, un espion, un mouchar, un traître à la patrie. Sa conduite allait même jusqu'à faire suspecter les opinions de son détenteur.

Aussi ce fut pour la pauvre bête un haro général suivi d'effets. Les coups pleuvaient de toutes parts, et si Cousu n'y eût pas la peau, il le dit à cette ressemblance qu'ont les gens ivres avec les périls qu'*rapport à côté*. Pas si à côté cependant, qu'il échine de Cousu ne fut compromise, ce que voyant, celui-ci n'eût pas la fierté de vouloir sortir par la porte.

Il cassa au vol un carreau de fenêtre et s'improvisa une issue avec la prestesse que mettent les écuyers du cirque à traverser leurs cerceaux de papier.

Le caniche tout effarouché s'enfuyait par les rues. Et s'il n'avait pas sa tête à lui, certes, il avait bien ses jambes, car il en faisait un usage assez immodéré.

Pendant qu'il exécutait une retraite si rapide, son second maître provisoire, le sergent Blancher était assis au milieu de plusieurs camarades sur un banc dressé à la porte de la caserne.

— Blancher, où avez-vous donc mis Cousu ? lui demanda quelqu'un.

— À propos, riposta un second, qu'en avez-vous fait, à moins que ce ne soit pas votre jour ?

(Tout le monde connaissait ce système de possession alternative établi entre Blancher et Rubicon.)

— Vous m'y faites penser, répondit le sergent. Cousu vient de m'échapper il n'y a pas une heure. Ce diable de chien. Figurez-vous qu'il est rempli de moyens ; et je suis flatté qu'il ne soit pas là, car je lui aurai fait exécuter en votre présence...

— Un nouveau tour, pas vrai ? interrompit un collègue.

— Précisément ; mais un tour rempli d'intérêt, un tour politique.

— Ah! ah! ceci en vaut la peine, firent quelques amis, ce doit être curieux!

— Oh! très curieux! Voici en quoi consiste cet exercice. Je prends un bâton et je l'offre à Cousu pour le franchir. Quand je dis : *saute pour le roi!* crac! l'animal saute sans se faire prier; mais pour *l'usurpateur*, il y aurait là un canon que le chien ne bougerait pas!

— Oh! oh! Cousu ne peut être aussi chaud royaliste que vous le faites objecter un voisin avec un rire sceptique.

— Je voudrais qu'il fût là et vous verriez! se contenta de répondre Blancher.

— Nous verrions, riposta le douteur.

En ce moment même, Cousu décrivait au triple galop la diagonale du parallélogramme que formait la promenade.

Le voir et l'appeler fut pour le sergent l'affaire d'un coup d'œil et d'un coup de sifflet. Cousu obéit à l'ordre et partit. Blancher triomphait, il savait bien qu'à peine une heure auparavant il avait endoctriné l'animal qui se tirait d'affaire à merveille.

Ainsi, ce fut avec un air de confiance robuste que le sergent se planta en face du chien et lui présenta à bras tendu un fourreau de sabre en guise de bâton.

— Cousu! saute pour le roi. La pauvre bête encore sous le coup d'un cuisant souvenir remémora les mauvais traitements que venaient de lui attirer ses sauts pour la monarchie. En conséquence, afin d'éviter une pareille équipée, il n'eut garde de se déranger le moins du monde.

— Il n'est guère pressé, remarquèrent quelques ricaneurs.

— Saute pour le roi! répéta de plus belle le sergent humilié par ce retard. Même indifférence de la part du chien.

— Il n'y est pas encore, observa Blancher, cherchant à déguiser son exaspération sous cette excuse. Il n'est pas habitué à débiter par là; ça le trouble.

— Sont! recommencez d'une autre manière, dirent les spectateurs.

— Attention!... Cousu saute pour l'empereur!

Le chien bondit, s'élança et franchit le fourreau que son maître lui jeta de colère à travers les jambes.

Ici les manœuvres de Cousu soulevèrent des rires inextinguibles et des moqueries dont pâlit le sergent et dont aurait pâti l'animal s'il ne s'était soustrait à l'instant même à ces manifestations hostiles.

Décidément Cousu n'était pas assez politique pour varier ses opinions en temps opportun; certes, il était bien incapable de crier : *Selon les gens, vive le roi, vive la ligue!* Sa politique à lui ressemblait à une mauvaise pendule, elle retardait ou avançait sans cesse. Ce double contre-sens dans une seule journée le lui avait témoigné assez victorieusement. Il jugea donc très sage de disparaître pendant la soirée et la nuit.

Le lendemain, Rubicon et Blancher allèrent se promener hors la ville vers le pont de l'Orbe.

Les deux co-tuteurs du caniche regardaient cette délicate colline au sommet de laquelle se dresse Béziers, site ravissant qui a donné cours à ce proverbe, que si Dieu voulait habiter sur la terre, c'est à Béziers qu'il choisirait sa résidence. Après avoir considéré moins qu'il mérite ce paradis terrestre, les deux militaires adossés aux garde-fous du pont rompirent simultanément le silence.

— J'ai à vous entretenir de Cousu, se dirent-ils à la fois.

— Après vous! ajouta Rubicon.

— Je n'en ferai rien, reprit Blancher.

— Ni moi non plus, riposta Rubicon.

— Par obéissance, objecta l'autre.

— Eh! bien! je vous abandonne ma part de Cousu. Vous pouvez le garder tant qu'il vous plaira. Je ne m'en mêle plus.

— Justement, interrompit le royaliste, j'allais vous faire la même proposition!

— Que je n'accepte pas, comme bien vous pensez.

— Et moi donc!

— Je vous en prie, comme le jour que ce guenx de caniche nous embarrasse également.

— Oh! vous n'en êtes pas aussi fatigué que moi.

— Je le suis bien davantage, au contraire. Tenez, si vous m'en croyez...

— Je partage votre avis! continua Blancher, allant ainsi au-devant de l'idée de son compagnon.

— Il faut nous en défaire.

— J'y pensais!

— Oui, mais que diront les étudiants et M. Abrial?

— Bah! ils ne diront rien du tout. D'abord, il y en a pour un mois avant l'ouverture des cours de médecine. Et je gage que d'ici là ces messieurs ne songeront pas plus à nous qu'à Cousu.

— D'ailleurs, s'ils le réclamaient dans la suite...

— Nous répondrions qu'il s'est empoisonné.

— Au reste, nous ne mentirions que pour le genre de mort, car je suis d'avis de noyer Cousu.

— Comme nous nous entendons! Voici la corde; et Rubicon tira de sa poche cet instrument de supplice.

Cependant Cousu, à quelques pas derrière, ne soupçonnait point que ses crurateurs complotaient ainsi contre son existence. Loin de là il avait complètement oublié ses malheurs de la veille, et ce jour-là, plus presté et plus dispos, il relevait joyeusement sa queue et sautillait sans aucune appréhension pour l'avenir.

Tout à coup Rubicon le siffle; il accourt, et l'œil plein d'aménité, il regarde ses maîtres comme pour anticiper sur la manifestation de leurs désirs. Blancher le saisit par les pattes de devant, Cousu lui lèche affectueusement les mains, pendant que le boursier lui passe sans pitié une corde au cou et le hisse sur le parapet du port.

Alors seulement Cousu commença à trembler de tous ses membres et à gémir doucement à l'aspect du gouffre béant qui l'attirait vers l'abîme. Rubicon porta bientôt une grosse pierre à son camarade. Tous deux l'attachèrent à l'autre bout de la corde qui liait Cousu, et l'un entraînant l'autre, ils le jetèrent brutalement dans la rivière.

Pauvre Cousu! ainsi la politique fut pour toi plus barbare que la science. An moins, à l'amphithéâtre de Montpellier, tu aurais eu la consolation de voir ta mort utile à nos semblables. Mais, hélas! sur le pont de Béziers tu meurs sans profit pour personne; car tes impitoyables tuteurs n'ont qu'un but, celui de se séparer violemment de toi, les ingrats. Ainsi ils ne sont pas contents d'avoir abruti ton intelligence et endurci ton corps. La politique n'est pas satisfaite d'avoir anéanti par l'absurdité de ses leçons cette belle éducation littéraire qui faisait la consolation et l'orgueil de tes premiers maîtres, elle veut encore l'arracher la vie.

La grosse pierre et le chien furent donc précipités dans le gouffre.

L'Orbe, en cet endroit, est un torrent. La rapidité de ses eaux roula la pierre et le chien fort loin.

A une lieue de cet endroit, soit que Cousu fût parvenu à se détacher, soit que la corde eût été tranchée par l'angle d'un rocher, le caniche à demi-mort gagna le rivage.

Cousu, sauvé une seconde fois d'une mort certaine, courut à travers champs, heureux de marcher et de vivre. Il vagabondait ainsi à l'aventure, sans songer à mal, quand il ouït dans le voisinage une détonation d'arme à feu. Le caniche eut peur. Il s'imagina aussitôt que c'était là un nouveau genre de mort violente que lui réservait son étoile.

Il s'esquiva donc à toutes jambes; mais il était aussi novice dans le métier de giboyer que le chasseur était malhabile dans l'art de Nemrod. C'est pourquoi, le chien fuyant à travers une haute luzerne, n'eut pas grand'peine à lui représenter un lièvre.

Le chasseur trop diligent le tira et par maladresse l'atteignit.

Un tel prodige transporta d'orgueil le veneur qui accourut. Mais quel désappointement ne fut pas le sien, grand Dieu! quand il entendit les cris de détresse d'un caniche.

— Cousu! mon Cousu! s'écria-t-il, les larmes aux yeux en se jetant sur le pauvre animal baigné dans son sang.

Ce chasseur n'était autre que Magloire Abrial. « Bon Cousu, je ne t'aurais donc sauvé une première fois que pour te tuer ensuite! Non! non! Et, couché à plat ventre, l'étudiant combait de caresses le blessé qui hurlait des cris où se confondaient la douleur et la joie.

Un instant le regard de Cousu se voila et sa queue suspendit ses mouvements.

— Serait-il mort? s'exclama Magloire épouvanté, Cousu! Cousu! Cousu!

Le chien se reprit peu à peu à la vie. Abrial eut alors la force d'étancher le sang de la blessure de son ami. Il constata, non sans un transport de bonheur, que la blessure n'était pas mortelle. Une cuisse avait été cassée.

Magloire utilisa le peu de chirurgie qu'il savait; il lava d'abord la plaie, et, dans un arbre, coupa avec son couteau de chasse des éclisses pour soutenir le membre fracturé.

Après avoir disposé du mieux qu'il put cet appareil, il prit sa victime sur les épaules comme fait le bon pasteur de la brebis égarée, et gagna ainsi la ferme de ses père.

Cousu guérit; mais dès lors il renonça complètement à sa carrière politique. Ayant expérimenté la vanité et l'ingratitude des partis, il se renferma strictement dans sa spécialité littéraire avec laquelle il charma ses hôtes nouveaux.

Dès ce jour, à l'encontre de Paillasse qui sautait pour tout le monde, Cousu n'a plus sauté pour personne.

Il est vrai de dire qu'il était resté boiteux depuis son dernier accident.

FRÉDÉRIC THOMAS.

Voyage de Bone à Tunis.

Bone. — La Kasbah. — La place Rovigo. — L'hôpital. — Les mosquées. — Travaux d'assainissement. — Le commerce. — La population. — La milice. — L'instruction.

Quant on arrive à Bone, en venant d'Alger, le premier objet que l'on fait remarquer au voyageur c'est la curiosité ou ses affaires amènent dans ce port, c'est le *Rocher-au-Lion*. Ce rocher, ainsi nommé par les marins parce qu'il représente, selon eux, la figure du noble roi du désert dans l'attitude du repos, est situé tout à l'entrée de la rade et au pied d'une batterie qui porte son nom. Pour bien juger du plus ou moins de mérite de la ressemblance, il faut s'éloigner à quelque distance et le voir de profil. Avec un peu de soleil et beaucoup de bonne volonté, on peut, à la rigueur, reconnaître dans cette masse noire quelque chose d'assez semblable à un animal au repos.

Dès qu'on a dépassé le Rocher-du-Lion, on trouve la batterie du Kasrin, en suite le lazaret, et l'on court enfin doubler le fort Cigogne, ainsi appelé parce que les oiseaux de ce nom affectionnent ces lieux et y

viennent habiter avec leurs familles. Ce fort, qui s'élève sur un petit cap nommé *Rass-el-Hamad* par les indigènes, domine à la fois la rade et le port de Bone.

Mais bientôt le bâtiment va prendre son mouillage; on jette l'ancre; une embarcation vous conduit, en quelques coups d'aviron, à la jetée de Bone. Vous êtes à Bone; c'est très bien! mais vous n'êtes pas encore dans Bone, entendez-vous, cher lecteur? Vous ouvrez la bouche, on flûte vous tend le doigt indicateur vers un groupe de trois ou quatre Arabes dégoûtés; les pauvres diables, qui vous reconnaissent pour Français, accourent avec empressement pour prendre votre bagage. En un clin d'œil, ils sont repoussés, culbutés, injuriés, battus, quelquefois même jetés dans l'eau par une bande de Maltais qui se sont arrogé le privilège d'être les seuls porte-faix, les seuls bateliers, les seuls hommes de pêne; de sorte que les malheureux Arabes sont réduits à ne pouvoir travailler que sous le bon plaisir de cette race infâme, qui pullule sur toute la côte de l'Algérie et dans tous les ports de la Méditerranée, au grand détriment des indigènes et pour la plus grande satisfaction du gouvernement de Malte.

Cependant, dévoré par les rayons d'un ardent soleil qui réfléchit d'une manière atroce le chaotement des vagues, les yeux brûlés par la couleur sanguinolente que vous jettent à la face les briques de la jetée sur laquelle on s'arrache votre bagage, vous voulez en terminer et faire votre prix avec un Maltais; trois francs pour porter l'étui à chapeau! six francs pour une malle (ce qui se paie un franc à Alger)! Vous vous récriez, c'est inutile! vous appelez un second Maltais; combien non chapeau? *cinq francs!* très bien, et pour porter ma malle? *deux francs!* et le moulin en moulin! et les misérables de se retirer en ricanant, en se moquant de vous dans leur jargon! et vous ne pouvez employer ces pauvres diables d'Arabes qui n'osent plus s'approcher de vous, et qui seraient si heureux de gagner quelques sous!

En vérité je n'ai jamais pu me rendre compte de la tolérance de l'autorité à l'égard de ces Maltais, qui, semblables à leurs patrons, les Anglais, sont d'incroyables envahisseurs.

Quoi qu'il en soit, vous finissez par céder, et vous vous faites conduire rue du Quatrième-de-Ligne, à l'hôtel tenu par M..., ex-artiste, ainsi que son épouse, dans la célèbre troupe équestre qui fit long-temps les délices d'Alger.

Quant à moi, cher lecteur, qui avais eu le bonheur de rencontrer sur la jetée deux jeunes aides-majors que j'avais connus à Alger, et qui, voyant mon embarras, m'engagèrent à venir loger avec eux, je fis porter mes effets au Grand Hôpital militaire, où résidaient mes deux anciens connaissances, et j'acceptai avec gaieté et reconnaissance une hospitalité improvisée, qui tenait à la fois de l'étudiant en médecine et du militaire au bivouac. Quand j'aurai dit à nos lecteurs que les rats dansaient le galop le jour et surtout la nuit sur nos couvertures, quand j'aurai ajouté que l'un de ces deux messieurs trouva un soir, en se couchant, une froide couleuvre dans son lit, j'aurai peint suffisamment l'état de dégradation dans lequel se trouvait notre logement.

Bone, appelée par les indigènes *Bounah* et surnommée *Belad-el-Anab* (le pays des jambons), est située à 75 lieues est d'Alger, à 40 lieues ouest de Tunis et à 35 lieues nord-est de Constantine. Son golfe, terminé à l'ouest par le cap Rouge (*Rass-el-Anar*) et à l'est par le cap Rosa (*Ras-Boufahal*), offre une rade spacieuse et commode; mais son port passe pour un des plus mauvais de la côte septentrionale, à cause de son peu de fond et parce qu'il est ouvert à presque tous les vents; aussi les habitants de Bone se rappellent long-temps l'horrible tempête de 1835 qui vint briser, dans leur port, trente-trois bâtiments marchands, qui furent jetés sur les sables, près de l'embouchure de la Seyboue.

Bone, située à quel peu de distance de ce lieu désigné par les géographes arabes sous le nom de *Yadough* et dont le cours est d'une vingtaine de lieues, Bone est construite au pied d'un mamelon dont la pente se termine près du rivage en falaise escarpée; elle est entourée d'une muraille de dix mètres de hauteur, et possède quatre portes auxquelles la chronique a donné les glorieux noms de Constantine, de Damrémont, de la Fê de ligne, etc.

À 350 mètres de cette enceinte, s'élève sur la colline dont nous venons de parler, la citadelle ou la *Kasbah* qui fut construite par Charles-Quint lorsqu'il s'empara de Bone en 1535.

Cette forteresse, qui domine la ville, devint, le 31 janvier 1837, le théâtre d'un événement des plus déplorable. Des artilleurs, occupés dans les caves de la *Kasbah* à conger des poudres, d'autres disent à préparer des artifices, furent, en ne sait comment, le feu et firent sauter cette citadelle qui renfermait un bataillon du 17^e de ligne. Cette horrible explosion fut précédée de braves, offrit cette circonstance remarquable que la plupart des officiers se trouvaient ce soir-là en ville, empressés à faire les honneurs d'un grand bal pour lequel l'intendant civil avait bien voulu offrir ses appartements.

Bone possède le centre de dix autres forts. L'un le fort Gigogne, dont j'ai parlé plus haut, et l'autre nommé le fort Génois, situé sur un mamelon à trois lieues de la ville et qui commande la rade. C'est près de ce fort que se tient ordinairement, dans une petite anse, le bâtiment stationnaire. Le fort Génois est construit dans une situation si belle, l'air y est si pur et l'eau si bonne, qu'on y envoie en convalescence les malades qui sortent de l'hôpital de Bone; c'est en quelque sorte pour eux une maison de campagne où ils trouvent promptement le rétablissement de

leurs forces, grâce à la tranquillité dont ils y jouissent et aux distractions que leur procurent la pêche et la chasse.

La place Rovigo, qui se trouve à peu près au centre de Bone, n'a été ouverte qu'après l'occupation; c'était auparavant un emplacement occupé par des masures et des ruelles étroites que le génie a fait disparaître; aujourd'hui, cette place vaste, aérée, ornée d'un superbe tamarisier qui y déploie un ombrage délicieux dans les heures brûlantes de la journée, sert de rendez-vous aux promeneurs, de bourse aux gens de commerce, et enfin le soir, et surtout le dimanche, quand la musique militaire vient y être entendre ses quadrilles gracieux, ses valse entraînantes, ses galops furibonds, ou bien encore les magnifiques morceaux de la *Norma* ou d'*Parisiani*, alors la place Rovigo devient un théâtre mouvant où s'agitent cent costumes plus brillants, plus pittoresques que les uns que les autres, costumes militaires soit français, soit indigènes, costumes maures, arabes, juifs, toilettes recherchées des dames européennes, enfin où l'on retrouve avec plaisir un luxe et un bon goût qui rappellent la mère-patrie. Le grand hôpital de Bone, qui est situé dans le haut de la ville, et qui a des lits pour 800 malades, occupe l'emplacement de *Sid-Meronyan*; par sa position élevée, cet hôpital domine la ville entière et joint de faire le plus salubre; pendant l'année 1841, le nombre des malades civils qui y ont été traités s'est élevé à 484; sur ce nombre, l'on compta 66 décès.

Il y a à Bone plusieurs mosquées parmi lesquelles on remarque la mosquée *Sidi-Frej*, qui se trouve près de la porte Constantine, et la grande mosquée, appelée *Jama-Sah-el-Bey*, qui forme un des angles de la place Rovigo. La grande cour de cette mosquée, où il me fut permis de pénétrer, forme un vaste rectangle sur les côtés duquel s'ouvrent des galeries soutenues par des colonnes qui doivent avoir appartenu à des édifices romains. On y trouve, en effet, plusieurs styles, différentes formes de colonnes et des chapiteaux que les Maures ont employés indistinctement, ce qui donne à ce monument un aspect bizarre. Sur le sommet de la coupole qui décore cette mosquée, une famille de cigognes est venue prendre election de domicile; et quand le temps est beau, ce qui arrive les trois quarts de l'année, on voit les jeunes cigognes essayer leurs ailes, sous la direction de leurs vieux parents. Malheur, trois fois malheur à celui qui s'aviserait de tirer sur cette famille.

On trouve aussi à Bone quelques *scuole* ou synagogues; ce sont plutôt des chambres basses, mal éclairées et mal tenues, que des temples consacrés à la divinité. En général, pour voir, dans les états barbaresques, des synagogues qui méritent ce nom, il faut aller à Tunis et Tripoli. Il existe, en outre, à Bone, une petite chapelle catholique qui peut contenir une cinquantaine de personnes.

La ville de Bone fut prise sur les Tunisiens et annexé au royaume d'Alger en 1535, par Barberousse, qui s'y était réfugié, après avoir été vaincu par Charles-Quint; elle fut reprise par les Tunisiens; mais, peu de temps après, les Algériens s'en ressaisirent encore et la conservèrent jusqu'à la conquête française.

Achmed, bey de Constantine, désirait ardemment s'emparer de Bone, pour y établir le siège du commerce d'exportation des productions agricoles de son beylick.

Les habitants de Bone, redoutant la terrible domination d'Achmed, avaient plusieurs fois réclamé notre appui; nous avions déjà deux fois, en 1830 et en 1831, occupé nominativement cette ville; enfin, Ben-Aïssa, un des lieutenants d'Achmed, était parvenu à s'y introduire. Tout le monde sait comment, en 1832, Bone tomba définitivement en notre pouvoir, par l'intrepidité inouïe des commandans d'Armandy et Jousouf. Ben-Aïssa, en se retirant, détruisit la ville, la livra au pillage, à l'incendie, et emmena avec lui à Constantine toute la population. En 1838, ce personnage se promenait, le jour de la fête du roi, dans les salons du maréchal-gouverneur, à Alger; aujourd'hui, prisonnier en France pour avoir commis le crime d'altération des monnaies de son pays, il s'occupe d'industrie métallurgique.

L'année française ne trouva donc en entrant dans Bone que de misérables maisons et un amas de ruines, restes de la fureur insensée du lieutenant d'Achmed, et au milieu desquelles on dut s'établir. L'air, vicié par les immondices qui obstruaient les rues et encombraient les habitations, était déjà une cause d'insalubrité à laquelle se joignaient les miasmes pestentiels de la plaine basse et marécageuse qui entoure la ville, et que submergeait chaque année les envahissements de la mer et les débordements des cours d'eau qui la traversent.

Cette plaine, comprise entre le pied des monts Edough et le rivage de la mer, depuis la ville jusqu'à l'embouchure de la Seyboue, présente un vaste bassin formé en grande partie de terrain d'alluvion; une multitude de brèms arrivant dans ce bassin, envahissaient la plaine de Bone, et s'infiltrant dans le sol, engendraient des miasmes délétères; en un mot, ce n'était qu'un marais infect.

Ce fut en 1833 que les études, les nivellements et les travaux de dessèchement furent entrepris presque en même temps. On commença par isoler la plaine en l'entourant de digues et de canaux, pour la mettre à l'abri de nouvelles inondations. Pour arriver à ce but, on ouvrit un canal de ceinture à l'ouest, tracé au pied de l'Edough et destiné à contenir toutes les eaux qui en descendent; on fit encore d'autres travaux du côté de la mer, et le canal fut mis en communication avec la mer au moyen d'un canal émissaire de 750 mètres de longueur. A partir de cette époque, et grâce à ce système d'exutoire adopté en 1837, l'amélioration fut sensible; les inondations causées par les crues et les grandes

pluies purement disparaître en 24 heures. A la fin de 1840, le dessèchement de la petite plaine de Bone était assuré. Une amélioration rapide dans l'état sanitaire et la mise en culture d'un vaste terrain conquis sur les eaux (plus de 500 hectares) furent le résultat d'un travail qui dura plus de sept ans, et dont l'exécution fut dirigée avec une persévérance et un dévoûment dignes de cette utile entreprise.

Mais ces travaux ne furent pas les seuls que l'administration et le génie militaire mirent en cours d'exécution. Après les désastres occasionnés par l'explosion du magasin à poudre, on construisit sur ce point un très beau pavillon pour les officiers et une caserne pour 500 hommes, ainsi qu'un magasin à poudre. Les écuries de la caserne Napoléon, celles de l'artillerie, les baraquements du casernin, des Caroubiers, etc., toutes ces travaux indispensables furent entrepris et achevés en peu de temps.

Jusqu'en 1836, on n'avait fait que de faibles améliorations à l'enceinte de Bone, à la Kasbah et au fort Génois. L'occupation de Bone n'avait d'autre but jusque alors que de garder un point de la côte et d'exploiter les environs. A cette époque, les hostilités constantes d'Ahmed-Bey engagèrent à anéantir sa puissance, et dès lors Bone acquit une toute autre importance. Aux travaux d'amélioration et d'installation s'ajoutèrent les travaux nécessaires par les préparatifs de l'expédition de Constantine : on établit des camps, on travailla aux routes, etc. ; plus tard, en 1839 et 1840, on acheva la route de la Kasbah et du fort Génois ; on relia des parties d'enceinte ; on améliora la route de Constantine ; celle du fort Génois fut empierrée jusqu'aux Caroubiers ; enfin, un grand nombre de travaux intérieurs furent entrepris.

En 1841, on commença la construction d'un quai destiné à joindre le débarcadère actuel aux rochers du fort Cigogne ; ceux-ci ont été reliés par un massif de béton, sur lequel on a élevé un mur jusqu'à 3 mètres au dessus du niveau de la mer pour protéger les travaux du quai. On s'occupe maintenant d'allonger de 100 mètres environ cette jetée dans la direction des rochers du fort Cigogne, qui lui donnent une base solide. Cet ouvrage facilitera en tout temps le débarquement sur les nouveaux quais.

Sous le rapport militaire, Bone conserve donc une grande influence par sa position centrale dans un pays tranquille, il est vrai, en ce moment, mais au milieu duquel des hostilités peuvent se manifester subitement. Si la création de Philippeville a enlevé à Bone une partie de son commerce et de son importance, la route de l'Eldough et celle de La Calle, qui seront bientôt ouvertes, lui rendront, par l'exploitation des forêts, une partie de sa splendeur et de son industrie, et faciliteront en même temps l'action de nos troupes au dehors.

Le commerce à Bone a perdu de son importance depuis la création de Philippeville ; il se passera du temps avant que cette ville ait repris sa prépondérance ; cependant l'autorité met en usage tous les moyens pour faciliter son commerce et ses relations. Elle a percé la route des Kharezas ; celle de La Calle, une fois terminée, devra amener de grands changements et de grandes améliorations. Les spéculations se font toujours comme autrefois sur les huiles, sur les grains et principalement sur les laines. Dans certaines années, long-temps avant la conquête, il a été vendu à Bone jusqu'à 800.000 mesures de grains et 16.000 quintaux de laine pour le compte de la compagnie d'Afrique. Cet état de choses peut revenir ; il n'y a rien de désespéré. Un commerce qui a pris un certain développement depuis quelque temps, c'est celui des liquides. Il est effrayant de songer à la quantité d'alcool qui se consomme à Bone ; mais c'est surtout l'absinthe qui se vend et se boit prodigieusement ; on ne voit que cafés, boutiques, tavernes, échoppes où l'on débite, dès quatre heures du matin, cette liqueur à la fois brûlante et amère.

La ville de Bone n'a pas une forte population, quoiqu'on ait voulu la porter au chiffre énorme de 18.000 âmes. En 1817, elle était de 12.000 ; à cette époque elle fut réduite à 4.000 par l'horrible fléau de la peste, apportée par un bâtiment turc. Depuis ce moment elle ne cesse de décroître, au point qu'à l'arrivée des troupes françaises, elle était réduite à 4.600 personnes. Aujourd'hui (1^{er} janvier 1842) on compte à Bone 7.109 individus, divisés comme il suit : 1.513 Français, 1.653 Anglais ou plutôt Maltais, 115 Espagnols et Portugais, 674 Italiens, 98 Allemands, 6 Grecs, 2.547 musulmans, 495 israélites. (Le chiffre de la population nègre se trouve compris dans celui de la population musulmane.)

Une garde nationale a été organisée à Bone : au 1^{er} janvier 1842, la milice de cette ville fournissait un bataillon composé de 5 compagnies (457 hommes) ; on s'occupait de la formation d'une 6^e compagnie. Pendant les deux expéditions de Constantine, la milice de Bone servit activement à l'intérieur et souvent à l'escorte des convuls. Lors des troubles qui eurent lieu dans la montagne pendant l'été de 1841, elle fit seule le service de la place et sortit avec le commandant d'armes. Du reste, la tranquillité habituelle de la province et la force numérique de la garnison ont permis à l'autorité militaire de ne pas lui demander un service aussi actif que celui des milices des divers autres points.

L'instruction primaire compte à Bone deux écoles d'enseignement mutuel : l'une pour les garçons, et la seconde, ainsi qu'une salle d'asile tenue par des sœurs, pour les filles. En 1841, le nombre des garçons qui fréquentaient l'école était de 84, et celui des filles montait à 132. La force de ces deux chiffres doit d'autant plus étonner, que la plupart des marchands ou employés à Bone sont célibataires, et que les tables de statistique certifient que la mortalité des enfants est beaucoup plus grande à Bone qu'à Alger, par suite du climat plus tempéré de cette dernière ville.

UNE MÉPRISE.

I.

Minuit venait de sonner à toutes les églises d'Anvers, l'éternel carillon de la cathédrale avait cessé de vibrer, et le silence, un moment interrompu par tous ces groupes d'heures s'évolutant des clochers sonores, régnait de nouveau sur la ville endormie. C'était vers la fin du rigoureux hiver de 1828. Quoique la bise elle-même parût assoupie, il faisait un froid pénétrant, car le givre glacial et perfide glissait sans bruit dans l'espace.

Au milieu d'épaisses ténèbres que perçaient à peine les lueurs douteuses et tremblantes des réverbères, deux hommes cheminaient seuls, soigneusement enveloppés dans leurs manteaux, et sans perdre leur temps en paroles, se hâtaient de regagner leurs demeures. Ils venaient de Bergheront, petit village attenant à Anvers même, et se dirigeaient vers l'autre extrémité de la ville par la ligne droite, aussi bien toutefois que leur permettait le dédale des rues étroites et innombrables qu'ils avaient à parcourir. Arrivés au port, ils s'arrêtèrent enfin devant une grande et belle maison, la seule qui restât éclairée au sein de cette nuit sombre, comme si elle attendait les retardataires. En effet, au premier coup de marteau qui retentit du dehors, des voix joyeuses se firent entendre à l'intérieur, tandis qu'une grosse Flamande, à demi éveillée, ouvrait à ceux qui venaient de frapper.

— Jésus Maria ! vous voilà enfin, monsieur Maurice, s'écria la vigoureuse fille, en levant sa lanterne et en se frottant les yeux, je rêvais qu'il était jour et que vous n'étiez point encore rentré.

— C'est bon ! c'est bon ! Micke, dit le plus âgé des deux hommes, mais j'espère que Minna et Rose sont couchées.

— Ah ben oui ! ces demoiselles sont là qui attendent au salon, et je suis sûr qu'elles n'ont pas un seul instant fermé l'œil...

— Les filles ! interrompit le même individu tout en se débarrassant de son manteau, je vais bien les gronder.

Mais il avait à peine achevé, qu'une porte s'ouvrit sur une vaste pièce d'où jaillit une vive lumière, et deux jeunes filles, lui sautant au cou, l'entraînèrent, sans rien vouloir entendre, devant une cheminée gigantesque où flambait un feu digne d'une hospitalité princière.

— Allons ! placez-vous là, monsieur, dit d'une voix argentine celle qui paraissait la plus jeune et la plus enjouée des deux demoiselles, placez-vous là, et que cela ne vous arrive plus.

— Rose a raison, mon père, c'est bien mal à vous, ajouta l'aînée d'un air grave ; c'est exposer, de gâté de cœur, une santé précieuse non pas seulement pour nous, mais pour tous ceux qui souffrent.

L'heureux père, qui s'appretait à sermonner, se voyant ainsi prévenu, ne put que sourire et embrasser ses deux charmantes filles.

— Au fait, reprit l'aînée, vous auriez bien pu remettre cette visite au lendemain.

— Sans doute, fit l'autre avec une petite moue délicate.

— Ne sortez plus à pareille heure et surtout par un tel temps, je vous en prie...

— Ah ! c'est mademoiselle qui va me gouverner, fit le père en souriant.

— Eh mais ! si vous n'êtes pas raisonnable !

Il l'attira doucement à lui, se mira un instant dans ses beaux yeux bleus avec une tendre émotion ; puis relevant son regard sur son autre fille dont le grand œil noir semblait le deviner, il dit simplement :

— Minna va prononcer entre nous et juger si j'ai eu tort... Une pauvre femme, malade, manquant de tout, m'avait fait appeler : la fièvre la dévorait, et trois enfants exténués de faim, mourant de froid, étaient là qui demandaient, avec des cris déchirants, un morceau de pain... et elle m'en avait pas à leur donner... Sans doute je pouvais n'y aller qu'un demain ; mais demain, qui sait ?...

Il parlait encore qu'une grosse larme tomba des yeux de Rose, et l'excelente fille, s'appuyant sur son épaule, murmura à son oreille :

— Pardon ! pardon ! mon bon père... c'est une leçon que chacune de nous retiendra.

— Vous nous donnerez l'adresse de cette pauvre femme, n'est-ce pas, père ? dit Minna ; et elle s'était saisie d'une de ses mains qu'elle pressait contre sa poitrine...

— Eh, mon Dieu ! ne vous mettez pas en peine, mademoiselle, interrompit la grosse Micke, qui était entré apportant une bouillotte pour le thé ; vous savez bien que votre brave homme de père ne la laissera manquer de rien. En voilà un médecin qui sait faire payer ses visites !

— Micke ! fit le docteur...

— Micke dit la vérité, reprit Minna, mais c'est à nous d'avoir soin...

— D'un si digne docteur, ajouta Rose. Oui, il ne sortira jamais qu'à courté de Georges.

— Fort bien ! s'écria le père, mais en attendant tu vas laisser mourir de froid ce fidèle Pylade.

Tous les yeux se tournèrent vers un grand jeune homme pâle, de vingt-cinq à vingt-six ans, qui contemplant avec bonheur ce gracieux tableau de famille, et Rose allant à lui...

— Approchez donc du feu, Georges, s'écria-t-elle ; mon Dieu ! le pauvre garçon ! il a les mains toutes glacées.

Elle le fit asseoir à l'autre coin de la cheminée, en face de son père, et pendant qu'elle veillait avec sa sœur aux préparatifs du souper, le doc-

teur et son jeune compagnon s'établirent confortablement dans leurs fauteuils ne songeant plus qu'à jour du bien-être connu de tous ceux qui, après avoir enduré les rigueurs d'un froid excessif, sont assez heureux pour trouver au retour une pièce hermétiquement close et soigneusement chauffée, à la manière flamande.

L'appartement était bien en harmonie avec la scène d'intérieur dont nous avons cherché à donner une idée. Tout y semblait respirer l'aisance et le bonheur. Il était garni de meubles massifs comme on les faisait au milieu du dix-neuvième siècle, mais élégants et commodes, et centre l'usage du pays, il était orné de grandes glaces encadrées dans de curieuses bordures sculptées à l'antique et dorées en vieux or, qui traehissaient l'origine française du bon docteur Maurice. Un vieux cuir de Cordoue aux couleurs riantes et parfaitement conservées égayait les murailles où pendaient des tableaux de Terburg et de Metz, tandis qu'un moelleux tapis, dont la propreté fabuleuse faisait honneur à la grosse Meckle, décrivait sur le parquet mille rosaces et mille bouquets de fleurs à demi effacées. On rencontrait partout ces tons mats et ces teintes fauves si aimées des artistes, et, en vérité, à voir se dessiner sur ce fonds doré les deux charmantes figures de Rose et de Minna, tout étincelantes de sourires et de lumières et portant à la main de légers plateaux chargés de porcelaine de Chine, on eût pu se croire devant l'un des plus précieux tableaux de Terburg lui-même.

Le docteur et Georges semblaient sous le charme de quelque idée semblable; car, tout en savourant le thé et les friandises dont les deux sœurs les comblaient, ils prenaient plaisir à suivre des yeux ces lumineuses figures, et de temps à autre ils échangeaient un sourire expressif, mais qui n'était point provoqué seulement par les saillies de l'espiègle Rose.

— Après tout, dit le docteur, ce léger repas terminé, il ne faisait pas si froid dehors, et nous avons été plus mal en Russie.

Un nuage passa sur le front du jeune homme; car cette allusion à la désastreuse campagne dont, quoique bien jeune encore, il avait été le témoin oculaire, reveillait chez lui le douloureux souvenir d'une perte cruelle.

Le docteur le sentit et se hâta d'ajouter, en levant les yeux sur une énorme pendule antique, tout à fait en rapport avec les dimensions de la cheminée :

— Et puis il n'est pas déjà si tard !

— Comment pas si tard ! s'écria Rose...

Mais en ce moment la grande pendule qui, par un mécanisme ingénieux, répétait les quarts avant de sonner l'heure, fit entendre sa voix métallique comme si elle voulait se mêler à l'entretien. Une douce musique produite par les vibrations harmonieuses de quatre timbres différents parut animer cette masse de cuivre et d'or et donner la vie à tous ces anneaux épanouis, à tous ces oiseaux curieux, fixés là dans une merveilleuse attitude par le souffle créateur de quelque grand artiste inconnu... Puis une heure sonna.

— Bien répondu, Jacqueline, — reprit Rose en s'adressant à la pendule, car dans cette fortunée demeure tout avait son nom, — bien répondu, répéta-t-elle.

— Une heure après minuit, bon Dieu ! et ce n'est pas tard.

— Allons ! j'avais tort, dit le docteur, en passant la main sur la joue vermeille de l'enfant, comme s'il craignait que la fatigue et la veille n'en altérassent la fraîcheur; puis regardant avec impatience la joue pâle de Minna : oui, j'avais tort, répéta-t-il, il faut aller nous coucher.

Après quoi il déposa un dernier baiser sur les lèvres de ses deux filles adorées, pressa affectueusement la main à Georges, et bientôt toute cette heureuse famille goûta les douceurs d'un paisible sommeil.

Deux mots pendant ce temps furent mieux connaître nos personnages.

Comme on l'aura déjà pensé sans doute, bien peu d'hommes sur cette terre auraient pu se dire aussi favorablement partagés que le docteur Maurice. Son bonheur de père seul pouvait surpasser sa réputation de médecin, et sa fortune, lorsqu'il vécit de la manière la plus modeste, était considérable. Il était arrivé là à cinquante-cinq ans, après de nobles efforts et d'honorables services. Attaché, dès son extrême jeunesse, aux armées de la république, puis de l'empire, il avait fait son apprentissage auprès de Desgenettes et de Larrey, et donné partout des preuves d'un zèle infatigable et d'un grand talent. Il avait eu l'honneur d'attirer l'attention de l'empereur lui-même et d'être décoré par lui. Bien plus, Napoléon l'avait marié.

Le jeune chirurgien, étant épris d'une charmante Polonoise, pendant que son corps d'armée hivernait en Allemagne, voyait avec desespoir arriver le moment de la séparation, car sa solde le mettait dans l'impossibilité de subvenir aux frais d'un ménage, et il eût préféré mourir de douleur plutôt que d'exposer sa jeune femme à la misère. L'empereur, qui savait tout, se chargea de la dot, et c'est de cette époque qu'avait commencé la fortune de Maurice. Jamais les dons du grand homme ne furent mieux placés. Il semblait que Maurice voulût s'acquitter, non par un culte stérile, mais de la seule manière qui fût digne de la grande œuvre du bienfaiteur, c'est-à-dire par un dévouement sublime et sans bornes pour ses pauvres soldats.

Et ce n'était point seulement la reconnaissance qui animait le digne chirurgien, mais un noble courage, mais un profond sentiment de devoir et d'humanité, et ces liens mystérieux qui attachent tous les grands médecins à leurs malades. Chez le bon Maurice, cet attachement ne s'arrêtait pas à une espèce de fraternité. Sur le champ de bataille, les blessés pouvaient se

fler par centaines à ses oreilles, il n'entendait plus rien que les gémissements des malheureux dont il fallait adoucir les souffrances. Aussi était-il bien secrètement par le soldat, vrai connaisseur en fait de mérite, et l'empereur lui-même ne passait jamais devant lui sans le distinguer d'un de ces regards qui grandissent un homme, et sans ôter son chapeau avec respect. Mais, il faut le répéter, nul n'en était plus digne.

Si de grands progrès dans l'art de guérir et une incépissable sollicitude pour les malades étaient des titres publics à un pareil honneur, Maurice en avait d'autres, cachés à tous peut-être, mais qui ne pouvaient échapper à l'œil de l'aigle : c'étaient des traits de bienfaisance dissimulés avec la pudeur d'une âme généreuse et où passaient toutes les épargnes de ce digne homme. C'est ainsi qu'à la terrible retraite de Russie, dont nous l'avons vu parler plus haut, Maurice s'étant aperçu d'un vieux grenadier prêt à rendre le dernier soupir; celui-ci lui indiqua des yeux son jeune fils de onze à douze ans qui pleurait à ses côtés... Le chirurgien avait dit simplement : « Oui, oui, père Duval, soyez tranquille, je m'en charge. » — Alors je puis dormir en repos, avait fait le grenadier en fermant les yeux pour toujours.

Et depuis, Georges était resté auprès de Maurice, traité comme son fils d'adoption.

II.

Après les désastres de Waterloo, Maurice vint, sur les instances d'un parent de sa femme, se fixer à Anvers, où ses talents et l'aménité de son caractère lui acquirent une clientèle des plus brillantes. De plus, son commerce, négociant recommandable de cette ville, l'intéressa dans son genre, et la fortune n'avait cessé de favoriser leurs opérations. Mais au sein de toute cette prospérité, Maurice eut la douleur de voir mourir, encore à la fleur de l'âge, celle qu'il aimait tendrement et dont il était adoré. Il y avait près de sept ans, à l'époque où s'ouvre notre histoire, que la funeste évenement était arrivé et pourtant ses yeux s'empressaient encore de larmes au souvenir de sa chère Minna.

Deux filles lui étaient restées de cette union, deux trésors que Maurice estimait bien au dessus de toutes les richesses de la terre.

L'aînée, comme on la déjà vu, portait le nom de sa mère, dont elle rappelait d'ailleurs tous les traits. Surtout sa beauté avait quelque chose de plus grave. Son visage offrait cette pureté de lignes inimitable que la nature se plaît parfois à dessiner comme pour dénier l'art. L'expression en était vraiment saisissante. Aussi qui voyait Minna pour la première fois pouvait à peine cacher son admiration et sa surprise. Elle avait cet œil noir des Polonoises, qui les ferait confondre avec les femmes de la Turquie, s'il n'avait plus de mobilité et de tendresse; mais chez Minna, cet œil si doux, si velouté, semblait étranger à la terre et pénétrait d'un sentiment ineffable. Les plus chastes, les plus nobles pensées semblaient sommeiller dans ses longs regards, sur sa bouche divine et sur son front large et pur, dont de magnifiques tresses d'ébène relevaient encore la blancheur. Sa taille d'une rare élégance, mais imposable, ses manières pleines de distinction et de retenue, s'harmoniaient parfaitement avec le caractère grave de cette calme beauté.

Une douce mélancolie lui était restée après la perte de sa mère, qui avait fait sur elle une impression profonde. S'avent même elle aimait à contempler un petit médaillon que lui avait donné son père. C'était une de ces miniatures délicates, chef-d'œuvre de patience, de goût et de perfection, où la physionomie du modèle revêt avec une vérité et une finesse incroyables. Minna retrouvait là tout entière la noble image de sa pauvre mère. Aussi ce médaillon était d'un prix inestimable pour elle et ne la quittait jamais. Malgré cette vague tristesse qui avait un charme indéfinissable, malgré tous les mystères de cette rêveuse figure, peut-être devinait-on à demi, dans sa pâleur presque transparente, les précieux trésors d'une âme tendre.

Rose formait tout un contraste avec sa sœur. C'était une jolie blonde, aux grands yeux bleus, aux joues vermeilles, bien faite, mais petite. Une gaieté vive et folle animait tous ses discours, une sensibilité expansive et pour ainsi dire extérieure marquait tous ses mouvements et respirait dans tous les traits de son riant visage; ce qui faisait ressortir mieux encore le calme et la réserve de Minna. La gentille Rose n'était pas même exempte d'un peu de coquetterie, chose bien permise à une si jeune et si charmante fille, tandis que tout dans la toilette et les manières de sa sœur respirait la plus grande simplicité. Rose, si elle eût été seule, eût paru d'une beauté rare; mais, près de Minna, ce n'était qu'une jolie espiègle, pleine d'esprit et de fraîcheur, tant la véritable distinction éclipe tout ce qui l'approche.

Si différentes qu'elles paraissent l'une de l'autre, les deux sœurs n'en étaient pas moins unies par les neuds d'une vive et inaltérable affection. Mais, en vérité, tout cela était peut-être bien inutile à dire, et nous n'irons pas plus loin de peur d'être quelque chose au naturel et à la grâce des deux charmantes filles du bon docteur.

Au milieu de toutes ses joies paternelles, une petite contrariété préoccupait assez vivement le docteur Maurice. Minna allait toucher à sa vingt-deuxième année et ne pensait pas encore à faire un choix, et cependant elle était recherchée par toute ce que la ville comptait de jeunes gens riches et distingués. Il est vrai qu'ils ne l'admiraient qu'en silence, ou du moins, si tous s'exaltaient de loin sur les mérites de sa ravissante beauté, nul n'avait déclaré ses hommages devant cette dignité si froide qui semblait les écarter. Un jour, le père avait pris sur lui de sonder le cœur de

sa fille. L'entreprise était délicate et il y apporta la plus grande réserve ; mais, en dépit des circonlocutions affectueuses dont il enveloppa cette ouverture, Minna tressaillit et parut en proie à une émotion singulière. Deux fois encore il revint sur ce sujet, et deux fois la même émotion se manifesta chez la jeune fille et même elle pâlit si affreusement qu'il n'en parla plus.

III.

Toutefois, il ne pouvait oublier cette extrême agitation qu'il avait remarquée chez sa fille, et il crut qu'il était de son devoir de père d'en rechercher la cause. Mais vainement il se mit à l'observer, vainement il la suivit aux derniers bals donnés cet hiver chez le gouverneur et chez les riches négocians de la ville, il ne put rien découvrir. Dans ces soirées brillantes où les jeunes Anversoises n'avaient pas encore su éviter le tort, qui leur a été souvent reproché, de se surcharger d'or et de pierrieres, Minna apparaissait belle de simplicité et de grâce naturelle, mais ne semblait distinguer personne. Cette indifférence mit en défaut la sagacité du docteur.

A la fin pourtant il se rappela qu'un jeune Anglais, en ce moment à Londres, s'était, l'été dernier, montré fort assidu auprès de ses deux filles. Plusieurs circonstances, alors insignifiantes, revinrent tout à coup à sa mémoire. Ce fut comme un trait de lumière, mais pour ne point courir le risque de se tromper, il résolut d'attendre le retour de ce jeune homme, que l'on annonçait comme prochain.

Sir Arthur, après avoir visité rapidement l'Allemagne, puis l'Irlande et l'Ecosse, moins par suite de son goût pour les voyages que dans la vue d'obéir aux desirs de son père, se reposait depuis une quinzaine à Londres. De là il devait revenir sur le continent passer quelques jours en Belgique au sein de sa famille, et ensuite continuer ses pérégrinations. Ainsi l'avait formellement prescrit son père, riche baronnet fixé à Anvers pour des raisons d'intérêt, et voisin du docteur.

Fidèle au goût bien connu et bien naturel de ses compatriotes, le baronnet avait choisi son habitation là où il y avait de l'air, de l'espace et du soleil, c'est-à-dire sur le port, précisément à côté de celle du docteur Maurice.

Les deux voisins étaient restés quelque temps sur le pied de la plus froide politesse, car il existait entre eux une barrière presque insurmontable, la morgue anglaise d'une part, et de l'autre les fières préjugés du vieux serviteur de l'empire. Mais une grave maladie de l'héritier mâle du baronnet, maladie qui fournit au docteur l'occasion de montrer non seulement toute son habileté de médecin, mais en outre cette sollicitude pleine d'intérêt qu'il apportait toujours dans l'exercice de ses fonctions, rompit enfin cette barrière et établit entre les deux familles les premières relations. La reconnaissance de la mère de sir Arthur et l'abnégation du baronnet firent le reste. Bientôt on vécut de part et d'autre dans la plus étroite intimité, et miss Clara, la fille du jeune Anglais, devint la meilleure amie de Rose.

C'était là ce qui avait autorisé les fréquentes visites de sir Arthur chez le docteur Maurice. Il y venait chaque jour avec sa sœur, et lui seul avait le privilège, dans la belle saison, de conduire ces demoiselles à la promenade sur les rives de l'Escaut ou même de s'embarquer avec elles sur le fleuve pour quelque joyeuse expédition à la *Tête-de-Flandre*.

Le docteur se souvenait de tout cela maintenant ; il crut se rappeler aussi que tandis que Rose, obéissant à son humeur intime, exerçait sur la nature paisible de sir Arthur mille petites taquineries, Minna la regardait souvent avec une expression singulière. Il résolut donc d'attendre pour éclaircir ses doutes.

Les choses en étaient là quand un matin le baronnet, entrant tout joyeux chez le docteur :

— Mon cher voisin, dit-il, je viens vous inviter, avec vos charmantes demoiselles et Georges, à venir dîner et passer la soirée chez moi... Pas d'excuses, il le faut absolument, mon cher monsieur Maurice, sans quoi toute notre partie serait manquée. Et se tournant vers les demoiselles, il ajouta d'un air significatif : Nous aurons un *lion*.

Cette expression, tout anglaise alors, n'avait pas le sens qu'on y a attaché depuis chez nous. Le *lion* d'une soirée du bon monde en Angleterre était le personnage remarquable, — homme ou femme, — sur qui se portait l'attention générale. Ce fut souvent le destin du grand poète lord Byron et de la spirituelle lady Morgan, de se voir ainsi exposés. L'un s'en indignait dans sa timidité farouche ; l'autre prenait joyeusement son parti, en brave petite Irlandaise qui le était.

Une même idée vint sur-le-champ à l'esprit du docteur et de ses deux filles ; mais comme le baronnet aimait les surprises, personne ne l'interrogea. Soit discrétion, soit tout autre motif, le docteur lui-même se borna aux amitiés d'usage, et promit de se rendre avec ses filles et Georges à la cordiale invitation de son voisin.

Toutefois, le dernier mot du baronnet parut avoir causé une grande impression dans l'intérieur de la paisible famille. Rose sauta de joie et s'occupa tout le jour des importants détails de sa toilette, tandis que Minna devenait plus pensive. Le docteur lui aussi se montra plus préoccupé que d'habitude, et attendit l'heure fixée avec impatience...

Cette heure sonna enfin.

Quoique ce fût une simple réunion d'amis, Rose parut au dîner du baronnet avec une toilette qui avait dû exiger de profondes méditations et de fréquents coups d'œil au miroir. Il y avait dans cette toilette un brillant, une fraîcheur dignes de l'Anglaise la plus scrupuleuse, et qui trahis-

sait peut-être le désir de flatter le goût britannique. Quant à Minna, elle était, comme toujours, mise avec une simplicité sévère, mais pleine de distinction. Ainsi que toutes les femmes d'un caractère grave, elle affectonnait les étoffes sombres et drapées. Une robe de gros de Naples noir, sur laquelle miroitait le jeu fantastique des lumières, l'enveloppait de ses larges plis, mais sans pouvoir dérober à l'œil les divines proportions et la parfaite élégance d'un buste vraiment admirable. Une petite garniture de dentelle, chef-d'œuvre de l'industrie anversoise, était le seul ornement que se fût permis la jeune puritaine, mais cette dentelle, tranchant sur la moire de la soie et sur l'ébène des boucles pendantes de sa chevelure, était du plus charmant effet.

Tous les yeux étaient déjà attachés sur Minna, et on eût dit que ce fût là le personnage intéressant annoncé par le baronnet.

En effet, il n'y avait à ce dîner que des parents et des amis de famille. L'œil du docteur avait beau se promener partout, il ne rencontrait que des visages bien connus. Tout le dîner se passa sans autre incident, puis on alla au salon.

Après quelques romances chantées au piano, le pauvre docteur commençait à craindre que son voisin n'eût employé une petite ruse pour s'assurer de sa présence... quand tout à coup le baronnet se précipita ivre de joie dans le salon tenant son fils par la main et criant : Le voilà ! le voilà enfin !

C'était un joli garçon que sir Arthur, un peu trop blond peut-être, mais ce défaut, si c'en était un, allait bien avec une figure rose comme celle d'une jeune fille et des yeux pleins de douceur. Il fut accueilli avec tendresse par ses parents, avec intérêt par leurs amis, surtout par les demoiselles, et il occupa en effet pendant quelques instans l'attention générale.

Le docteur seul, au lieu de s'empressement vers lui, observait sa fille attonnée... En ce moment il crut voir, il vit bien certainement l'œil interrogateur de Minna se diriger sur Rose ; puis, chose étrange, le regard des deux sœurs se croisa rapide comme un éclair... et Rose qui, toute confuse, avait baissé la tête, se retourna, par maintien sans doute, vers un angle du salon où était Georges.

L'effet simultané, mais divers, qui se manifesta soudain chez ses deux filles lit tressailler le bon père... Rose, derrière l'écran qu'elle tenait à la main, ne put parvenir à cacher son extrême rougeur, qui descendit peu à peu comme un nuage de pourpre jusque sur sa blanche épaule, tandis que Minna pâlit comme si tout son sang l'eût abandonnée.

Le docteur n'était pas encore revenu de sa surprise que le baronnet vint à lui en s'écriant :

— Et ce cher docteur, et Minna et Rose que tu oublies, Arthur !
— A Dieu ne plaise ! dit celui-ci en se jetant dans les bras du docteur ; puis il embrassa de même son ami Georges ; mais arrivé devant les deux sœurs que le baronnet tenait par la main, il hésita et rougit à son tour. Ce mouvement fut remarqué du baronnet lui-même qui dit en souriant : — Allons donc, des amis d'enfance ! — et le jeune homme, suivant l'habitude anglaise, offensa, mais timidement, de ses lèvres, la bouche de Minna et celle de Rose.

— Vous voyez que je ne vous ai pas trompé, docteur, reprit le baronnet ; grâce à vous, le voilà plein de santé et en état de continuer son *tour du monde*, car, vous le savez, il faut que jeunesse voyage.

— Comment ! vous allez nous l'envoyer encore ? dit le docteur.

— Mais certainement. Il n'a vu que le nord ; il faut bien qu'il visite la France, la Suisse et l'Italie. Que saurait-il, bon Dieu ! s'il n'avait pas vu Naples, et surtout Rome... Rome, la mère des arts ! Ne pas aller à Rome, docteur, mais vous voudriez donc que l'on se moquât de lui !

Le docteur paraissait visiblement contrarié ; mais sachant que les décisions du baronnet étaient, comme les arrêts du destin, irrévocables, il dit seulement : — C'est juste, je n'y pensais plus.

— A la bonne heure ! fit le baronnet, puis il se mit à tracer l'itinéraire de son fils avec la précision rigoureuse d'un Anglais, et à calculer d'avance l'emploi de ses journées, de ses heures, comme s'il se fût agit de lui-même. — Ainsi, voilà qui est bien entendu, ajouta-t-il en terminant cette longue énumération, dans dix jours il sera à Paris et dans six semaines à Rome ; puis après avoir vu toute l'Italie, il reviendra par la Suisse, le Rhin...

— Mais il faut beaucoup de temps pour tout cela, interrompit le docteur.

— Sans doute, répliqua le baronnet ; aussi l'ai-je fait revenir pour que son absence nous parût moins longue. Il passera huit grands jours avec nous. Après cela, *fouette cocher !*

Sir Arthur ne semblait pas moins contrarié que le docteur, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à cacher son dépit. Toutefois, l'air de satisfaction de ses parents et de ses amis, peut-être aussi la présence d'une autre personne bien chère, ne tardèrent pas à dissiper sa mauvaise humeur. Il ne songea plus qu'à bien profiter de cette soirée et des huit jours qui lui restaient encore...

Mais, hélas ! cette soirée et ces huit jours passèrent comme un songe. Il fallut partir : le pauvre jeune homme avait les yeux humides en prenant congé de la famille du docteur, et déjà sans doute il pensait au retour de ce *tour du monde*, que d'ailleurs il se promettait bien d'abréger.

Pendant quelques semaines le docteur regretta ce départ précipité, qui n'eût pas permis d'essayer d'un projet caressé avec tendresse dans son cœur paternel ; mais bientôt de tristes pressentimens vinrent l'en-

lever à ces douces pensées et troubler, dans sa vie paisible, l'heureuse famille.

IV.

Insensiblement, la santé de Minna parut s'altérer, ses joues se décolorent de plus en plus, et l'on aurait cru voir passer sur son front si pur comme de sombres nuages. Son humeur, d'ordinaire si égale et si douce, ne tarda point à s'aggraver. Elle rechercha davantage la solitude, et si on venait l'y surprendre, elle laissait échapper un mouvement d'impatience. Pauvre jeune fille ! elle essayait de cacher son mal ; elle voulait sourire encore, mais son sourire était si triste qu'il faisait venir les larmes aux yeux de Rose. Parfois aussi, quand elle était seule avec cette dernière, elle la suivait longtemps de son tendre regard, puis soudain, comme si elle se fût reproché quelque grande faute, elle l'attrait sur son sein et l'y pressait en sanglotant.

Ces cares ses étranges effrayaient Rose et la déchiraient comme un remords, car depuis la soirée du baronnet, elle était tourmentée d'un doute cruel. Mentesos son noble cœur voulait tenir un généreux mensonge et se sacrifier pour une sœur si chère ; mais Minna semblait la deviner et secouait la tête avec une triste, un angélique sourire.

Cependant la vigilance impitoyable de l'excellent père était vivement excitée. Une crainte encore vague, mais qui prit bientôt un caractère plus précis et plus grave, vint jeter l'alarme dans son cœur. Un jour même le docteur crut saisir, dans l'air clair et le regard fixe de sa pauvre Minna, des indices effrayants qui le firent frissonner malgré lui d'une secrète horreur. Il crut retrouver dans cette expression fatale de sa fille les premiers symptômes de la maladie de poitrine qui avait conduit la mère au tombeau. Il espérait encore se tromper ; mais on peut juger de la douleur, du désespoir où le plongait ce doute mortel.

Qui aurait vu la même famille réunie à salon, environ deux mois après le soir où nous y avons introduit le lecteur, se fût senti pénétré d'un sentiment pénible. Bien peu de temps s'étaient écoulés depuis, mais quels changements dans un si court intervalle ! La gaieté de l'ose elle-même s'était envolée. Ce n'était plus auprès de son père, hélas ! qu'elle s'empressait ; Minna seule excitait toute sa sollicitude, et l'aimante jeune fille, obligée qu'elle était de comprimer sa trop vive tendresse, osait à peine dire un mot. Le docteur, lui, était là accablé, qui ne pouvait cacher son anxieuse tristesse ; tandis que le pauvre enfant de troupe, tout rêveur, songait sans doute à l'affreux malheur qui menaçait une famille où il avait été si généreusement accueilli. On eût dit qu'un voile funèbre fût descendu tout à coup sur cet intérieur naguère encore si frais et si joyeux.

Celle qui causait tant d'alarmes, blanche et immobile comme une statue de marbre, demeurait plongée depuis plusieurs jours dans un mystérieux silence. Elle semblait étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. A voir son attitude et ses yeux sans regards, on eût dit qu'elle fut absorbée dans quelque étrange méditation. Parfois elle tirait de son sein le portrait de sa mère, y imprimait sa lèvre blanche, puis regardait le ciel.

Le docteur attendait avec impatience le retour de la belle saison. Le printemps revint avec ses fleurs, ses brises, ses douces promenades sur l'Escaut, ses magnifiques couchers de soleil derrière la Tête-de-Flandre. Tout fut inutile. Minna restait pâle et silencieuse.

— Il n'y a plus à hésiter, se dit le père un jour, et il annonça son intention d'aller visiter la Suisse. Dès ce moment même il pressa les préparatifs du départ.

Ce voyage, auquel le docteur avait pensé souvent, ne pouvait manquer d'exercer une favorable influence sur la malade ; dans tous les cas le déplacement serait salutaire pour sa pauvre fille... Et puis c'était la dernière ressource qu'elle voyait à sa tendresse alarmée. Tout fut donc décidé en un instant : sa maison, ses nombreux intérêts et même ses malades qu'il fallait abandonner, rien ne l'arrêta. Ne s'agissait-il pas de la santé, peut-être même de la vie de sa fille ! Au surplus, Mieke devant garder la maison, et un jeune médecin de la ville faire le service du docteur en son absence.

Rose accueillit cette nouvelle avec toute la vivacité de son cœur, avec toute l'ardeur de ses espérances... Même elle tira un favorable augure de l'expression par laquelle le grand oncle noir de Minna semblait remercier son père pendant que, tout plein d'inquiétude et d'émotion, le pauvre docteur présentait à sa fille la perspective riante d'un beau voyage.

— Georges, ajouta le docteur Maurice, ce se tournant vers le jeune homme qui écoutait d'un air pensif, — te voilà devenu un homme et de plus un habile médecin ; je pense à ton avenir et j'ai jamais voulu te voir tenir ici ma place auprès de mes malades, mais tu ne m'en voudras pas, j'en suis sûr, de commencer avec nous... Qui sait ? nous aurons peut-être besoin de toi là-bas.

— Merci ! murmura Maurice, dit le pauvre Georges d'une voix tremblante et en se jetant sur la main que lui tendait le docteur, merci de ne pas m'avoir séparé de vous ; ma place est à vos côtés ; pour moi, il n'y a point d'autre bonheur.

Cette réponse si simple, mais si expressive, remplit les yeux de Rose de douces larmes, et une vive lueur, rapide comme un éclair, sembla animer le regard terne de Minna.

Le lendemain, dans la matinée, une chaise de poste attendait à la porte du docteur Maurice... Bientôt partirent les voyageurs, escortés, selon l'usage patriarcal conservé dans les Flandres, de parents et d'amis qui étaient

venus pour les embrasser à ce dernier moment. L'heure des adieux, presque toujours remplie d'émotions, avait, dans la circonstance actuelle, quelque chose de plus attendrissant encore. Plus d'une amie des deux sœurs, surtout miss Clara, confondit ses pleurs avec ceux de Rose, et pria au fond du cœur pour cette Minna si belle et si à plaindre. Quand ce fut le tour de celle-ci de monter en voiture, toutes ces jeunes filles échangeaient un regard de pitié et de tristesse, puis, après un dernier adieu, la chaise de poste partit.

— Pauvre Minna ! dit l'une des jeunes demoiselles en suivant des yeux la voiture qui s'éloignait.

— C'est vraiment singulier, fit une autre.

— Mon Dieu ! si elle allait comme sa mère... ajouta étourdiment une troisième.

Un gémissent douloureux les interrompit... Elles se retournèrent... c'était la pauvre Mieke qui sanglotait...

V.

Déjà près de trois mois s'étaient écoulés depuis le départ de nos voyageurs et ils n'avaient encore donné aucune nouvelle, lorsqu'un matin Miss Clara reçut deux lettres sous la même enveloppe, l'une de sir Arthur et l'autre de Rose. Ces lettres datées de Chantouin contenaient des détails fort curieux pour une sœur ou une amie, mais qui seraient ici complètement inutiles. Aussi n'en extrairons-nous que ce qui a un rapport direct à notre sujet.

Le jeune Anglais, chose bien naturelle d'ailleurs, parlait avec un vif enthousiasme moins des beautés du pays que des charmes des deux sœurs. Il décrivait en termes poétiques une joyeuse caravane levée en même temps que le soleil, parcourant des vallées merveilleuses ou gravissant des montagnes gigantesques ; le docteur en tête avec deux guides, Minna et Rose au milieu, la figure ombragée de larges chapeaux de paille, puis Georges et lui qui formaient la marche comme pour veiller sur ces deux têtes si chères. Il peignait avec les fraîches couleurs de son âge les élégantes filles du docteur Maurice s'élançant légères comme des gazelles, mais surtout intrépides, infatigables ; puis leur père ne pouvant s'empêcher de jeter un regard de satisfaction sur toutes deux. Et là le lieu d'être fier en effet, ajoutait le narrateur, Rose plus brillante et plus vermeille que jamais rivalisant de fraîcheur avec la plus belle fleur de ces vallées fortunées, et Minna paraît maintenant radieuse elle-même de santé et de plaisir. » Cette guérison soudaine, ce miracle, il l'attribuait à l'heureuse idée du docteur, à ce voyage salutaire, aux influences bienfaisantes de l'air pur et virilifiant des montagnes, etc., etc.

Voilà ce que disait sir Arthur ; mais ce qu'il ne pouvait pas dire, parce qu'il l'ignorait, c'était la cause de ce changement subit chez la jeune fille. Et cependant il n'exagérait rien, il restait même au dessous de la vérité quant à ce résultat vraiment merveilleux. En effet, Minna avait retrouvé l'éclat de ses plus beaux jours et repris sa supériorité sur Rose elle-même, que le jeune Anglais peignait pourtant si charmante. Le coloris de ses joues était moins vif à la vérité, mais peut-être était-ce une grâce de plus sur ce profil si pur et si fier.

Tandis que la jeune fille qui cheminait à ses côtés s'exaltait à chaque nouvel enchantement de la route, Minna, avide des grands spectacles de la nature, élevait son regard jusqu'aux cimes lointaines dont les pics déchiraient les nuages, puis le rabaisait sur les monts plus rapprochés qu'ils allaient franchir. Parfois le vent soulevait son chapeau et son voile ; alors on aurait cru voir ses traits resplendir et son œil inspiré s'élever dans l'espace. Puis elle souriait à Rose, non plus de ce sourire triste et morne d'autrefois, mais avec bonheur, car elle était heureuse, oh ! bien heureuse !... Depuis quelques semaines une confiance tacite avait eu lieu entre les deux sœurs, et aussitôt la jeune fille mourante s'était sentie renaitre à la vie ; elle s'était redressée comme une fleur, que l'on croit flétrir, se relève tout à coup sous l'haleine du zéphir. Son pauvre père en était fon de joie. Minna paraissait aussi plus joyeuse qu'elle ne l'avait jamais été ; sa poitrine se soulevait avec ivresse, comme si elle fût débarrassée d'un poids étouffant. Quelle ivresse en effet ! Passer de l'extrême désespoir à la plus douce, à la plus chère espérance ! Aussi en était-elle plus belle et plus ravissante encore, et en la voyant aspirer toutes les brises qui se jouaient dans sa robe chevelure et réfléchir tout les rayons de cette magique lumière, qui l'enveloppait comme un voile d'or, nul n'aurait conservé d'inquiétude sur cette existence si chère...

Mais comment sir Arthur se trouvait-il avec nos voyageurs ? Par une circonstance toute naturelle.

Le jeune Anglais était encore à Rome où il complétait son album pour satisfaire aux exigences du baronnet, quand il fut informé par sa sœur des événements arrivés dans la famille du docteur et de son départ pour la Suisse. Sir Arthur n'hésita pas un instant, et, laissant là une foule d'études commencées d'après les indications interminables de son père, il traversa en courant la distance qui le séparait de ses amis d'enfance. Il les rejoignit à Lausanne et ne voulut plus les quitter. Il avait visité avec eux tout ce magnifique pays, un grand contentement du docteur Maurice. Sir Arthur avait bien quelque originalité dans l'esprit et les manières, mais au demeurant c'était le meilleur garçon du monde ; il avait même le plus vif intérêt pour Minna, et il se prêtait avec la meilleure grâce aux plaisanteries de Rose.

Un incident, qui pouvait devenir à jamais déplorable, avait marqué le voyage de la famille Maurice. Sir Arthur, par un motif puisé dans la bonté

de son cœur, n'en faisait nulle mention, mais la lettre qui accompagnait la sienne, celle de Rose, comblait cette lacune et miss Clara sentit plus d'une fois tout son être trember en lisant ce qui suit :

« Ma bien chère Clara, je glisse cette lettre sous le pli de votre bon frère. Déliez-vous de toutes les jolies choses qu'il ne manque pas, j'en suis sûr, de vous dire de moi. J'en suis indigne, oh ! bien indigne. Retenez-les pour celle qui les mérite, pour cet ange de bonté, de dévouement et de douceur que Dieu a daigné nous conserver et que ma fatale imprudence a failli ravir au meilleur des pères. Oh ! je ne puis songer encore à ce funeste événement qui me pénètre d'horreur et d'indignation contre moi-même, car j'ai été bien compable, ma chère Clara, oh ! bien compable. Mais je veux tout vous dire. Malgré les pleurs qui inondent ce papier, malgré les sanglots qui m'éteignent, j'ai jusqu'au bout, ce sera un commencement d'expiation. »

Puis venait le terrible récit où la jolie pleureuse exagérément considérablement ses torts, mais que nous présenterons d'une manière un peu différente au lecteur pour ramener le tout aux termes simples de la vérité.

Avant de quitter les montagnes, nos voyageurs aguerris avaient voulu tenter une dernière ascension, par un sentier connu des guides, jusqu'à un endroit où la nature offrait à la fois, disait-on, toutes les merveilles, des glaciers, des torrens, des pics sublimes et des abîmes effrayants de profondeur.

Le docteur prit les devans avec l'un des guides. Minna suivit. Sir Arthur offrit gaillardement son bras à Rose ; mais celle-ci refusa avec un petit geste comique d'orgueil blessé, et s'élança bravement sur les pas de son père et de sa sœur. Les deux jeunes gens furent donc réduits à veiller des yeux sur les dames, comptant sur la fatigue pour faire accepter plus tard leurs services.

Mais on montait toujours sans que les forces de Rose parussent la trahir. Elle suivait pied à pied l'intropéride Minna, dont le courage semblait inépuisable, et même elle se chargeait d'égayar la route par ses saillies aux dépens de sir Arthur.

Cependant les guides annonçaient le voisinage des précipices. Le docteur, arrêtant Rose qui par bravade avait devancé sa sœur :

— C'est assez courir comme cela, mademoiselle, dit-il d'un air sérieux, il faut prendre mon bras ou celui de sir Arthur.

La coquette fit une petite moue menteuse et cette fois passa son bras à celui du jeune Anglais qui laissa échapper un petit cri de ravissement et de bonheur. Minna avait déjà pris celui de Georges, et le dernier guide venait ensuite.

Malgré tous les obstacles et tous les dangers de la route, Rose n'en continuait pas moins son gai balancement, et mainte fois son rire vif et franc allait déridier jusqu'au docteur lui-même.

Une dispute des plus comiques s'était engagée entre elle et son chevalier sur la manière dont voyageaient les compatriotes de sir Arthur.

— Très commode en vérité, disait-elle. On s'embarque dans une excellente voiture avec des provisions de toute espèce ; on mange, on boit, on dort tout en courant la poste, puis on inscrit sur son *album* toutes les jolies choses... que l'on n'a pas vues.

— Oh ! miss Rose, répliqua sir Arthur, vous êtes injuste car vous n'avez souvent dit que les Anglaises en les trouvant partout.

— Oui, en chaise de poste... Tenez, sir Arthur, vous ne me convaincrez jamais, car j'ai appris à juger vos héroïnes de Londres. N'ai-je pas vu la grande miss Lamb qui prétendait avoir gravi, sans reprendre haleine, le Den-Lomond, et qui se fût disloquée bien certainement si elle eût entrepris de franchir avec nous le moindre fossé, à la Tête-de-Flandre.

— Mais je ne parle pas de miss Lamb...

— Et de qui parlez-vous donc ? Serait-ce par hasard de cette grosse lady qui racontait chez votre père, à Anvers, son voyage en Suisse ?

— Et que dites-vous des montagnes ? demanda le baronnet.

— Ah ! je ne suis point allée jusque-là, répondit-elle avec un sérieux incroyable.

Un éclat de rire général suivit cette maligne épigramme, et sir Arthur lui-même fut réduit à répéter son exclamation ordinaire quand il ne savait plus que dire : Charmante !

— Et votre grand poète lord Byron, ajouta Rose que sa verve entraînait, oubliez-vous ce qu'il raconte d'une de ces touristes ?...

En ce moment un spectacle plein de poésie et de grandeur se présenta tout à coup devant les voyageurs émerveillés.

Un pic d'une prodigieuse hauteur, étagé sur des rocs énormes que leur avait jusqu'ici dérobés le feuillage des arbres, apparut dans son imposante majesté, avec sa couronne de glace éternelle ; dont les irradiations auraient pu passer en effet pour les mille étincelles d'un immense diadème... sur leur tête ce pic gigantesque et à leurs pieds un effroyable abîme, au fond duquel rougissait un torrent échevelé, rapide comme la foudre... C'était d'un aspect sublime. Tous s'étaient arrêtés, frappés d'admiration, et Rose surprise au milieu de sa phrase, ne l'avait pu achever.

— C'est la main de Dieu, dit, après une longue pause, Minna pâle d'émotion.

— Oui, reprit Rose en dégageant son bras de celui de sir Arthur et en s'élançant sur un quartier de roche, — et c'est devant un pareil spectacle que lord Byron entendit une Anglaise s'écrier : Comme c'est champêtre !

Par malheur pour l'effet de ce dernier sarcasme, le pied de l'étourdie glissa, et elle alla rouler sur le bord du précipice... Un cri d'effroi partit

de toutes les bouches... Trois bras s'avancèrent à la fois pour saisir l'imprudente qui tombait : celui de Minna, celui de Georges et celui de sir Arthur ; mais, comme toujours, la confusion faillit enlever des résultats funestes. Minna perdit l'équilibre, sans lâcher les vêtements de sa sœur, et le poids devenu trop lourd allait tout entraîner. Dans ce danger suprême, alors que se sentant déjà attirer vers l'abîme, Rose fermait les yeux, saisie d'un mortel effroi et d'une indicible horreur, une figure calme parut sur la pente même du précipice, et un bras puissamment retint dans cette chute devenue inévitable... C'était Georges...

Le brave jeune homme avait mesuré de sang-froid le péril, et ne voyant plus que cette chance de salut, il s'était précipité en avant sur la saillie d'un roc dominant le gouffre lui-même. Un arbuste qui croissait dans les interstices de la pierre et qui pla sous sa main comme s'il allait se briser, lui servit à accomplir cet acte de courage et de hardiesse sans lequel tout était perdu. De ce point d'appui retenant les deux jeunes filles, il donna le temps aux guides de venir les débarrasser, ainsi que lui de cette position dangereuse. Seulement, la pauvre Minna — en se relevant, put voir son médaillon, le portrait de sa mère, dont l'attache s'était rompue, rouler au fond du précipice et se balancer à l'extrémité d'une branche de pin où il demeura accroché.

Tout cela s'était passé en une seconde ; mais, le malheureux père, mille angoisses avaient déchiré son cœur. Quand tout fut fini, pâle comme la mort, il pressa ses deux filles contre sa poitrine, leva les yeux au ciel qui les lui rendait comme par miracle, puis, remercia Georges d'un regard, sans dire un seul mot, il étreignit convulsivement le bras de Rose pour l'entraîner loin de ce lieu fatal.

Derrière lui se passait une scène non moins touchante.

Minna était restée sur le bord du précipice et son œil plongeant avec tristesse au sein de l'abîme, contemplait le médaillon comme s'il ne pouvait se résoudre à s'en détacher. Georges et les deux guides attendaient en silence, tandis qu'Arthur, encore épouvanté, tenait la robe de la jeune fille.

Une voix interrompit cette scène muette ; c'était la voix du père, qui, en se retournant, avait jeté un regard sur Minna et compris tous les regrets de sa pauvre fille.

Montrant du doigt le petit médaillon dont le cadre d'or tranchait sur le feuillage de l'arbre où il était retenu :

— Je donnerais mille écus, dit-il, à celui qui me le rapporterait.

— Vous donneriez toute votre fortune et mille fois plus encore, répondit l'un des guides, que le gouffre ne vous rendrait rien, car personne n'en est jamais revenu vivant.

— Il a dit la vérité, reprit l'autre guide. Cependant si cette jeune dame, ajouta-t-il en désignant Minna, veut bien prendre soin de la femme et des trois enfans de Bénédicte, dans le cas où il lui arriverait malheur, je verrai ce qu'un pauvre homme comme moi peut faire pour une bonne et noble personne comme elle...

— Au nom du ciel, mon père, s'écria Minna, sortant tout à coup de son immobilité, ne tentez point le courage de ce brave homme ! Non, assez de malheurs déjà ont failli marquer cette journée. D'ailleurs, reprit-elle en joignant ses deux mains sur son cœur et en jetant un long et dernier regard sur le médaillon, je n'en ai plus besoin, *ses traits sont gravés là...* et elle partit.

Tel était l'événement dont s'accusait Rose dans sa lettre.

— « Maintenant, Clara, ajouta-t-elle, vous comprenez tous mes regrets, tous mes remords. Nul ici, pas même mon père, ne me parle d'un sujet si pénible ; mais moi je m'accuse en silence et je verse des larmes bien amères en songeant aux irréparables malheurs dont mon imprudence pouvait être cause. Une chose, hélas ! me fait saigner le cœur. C'est quand Minna, pensive, cherche machinalement dans son sein son médaillon, puis semble se réveiller avec un tressaillement nerveux... O ma mère ! ma mère qui êtes au ciel, pardonnez-moi !... »

Venaient encore quelques phrases qui accusaient un cœur doué de la plus exquise sensibilité ; mais ce qui frappa surtout miss Clara, ce fut le *post-scriptum* où Rose disait : « Ma plus chère consolation c'est de voir Minna, dont le secret m'est connu maintenant, brillante de santé et pleine de confiance en un bonheur qui ne peut plus lui échapper. »

Ces derniers signes, où perçait un double mystère, piquèrent vivement la curiosité de miss Clara, et elle attendit avec impatience le retour de son amie pour en avoir l'explication.

VI.

Cependant tout était triste dans la demeure du docteur Maurice à Anvers. La grosse Mieke, après avoir tout balayé, frotté, nettoyé, s'y ennuoyait à périr. Cette grande maison, autrefois si animée, semblait morte maintenant de solitude et de tristesse. Au doux écho de voix sonores et animées avait succédé un profond et perpétuel silence, à peine interrompu par le timbre de Jacqueline, dont les sons semblaient à Mieke avoir quelque chose de plaintif.

Pardois la pauvre fille jetait de la fenêtre où elle se tenait habituellement assise un regard sur l'Escaut, mais ni les navires qui sillonnaient le fleuve, ni les mille variétés du port ne parvenaient à la distraire.

Les jours d'automne, les plus beaux de l'année en Belgique, étaient venus. Le ciel déployait toutes ses merveilles. Le couchant surtout avec sa vaporeuse bannière de pourpre et d'or, avait une grâce et une mélancolie pleines de charmes. Mieke n'était guère sensible à tout cela, et

peurant vers la fin d'une belle journée, alors que les derniers rayons du soleil illuminant d'une manière fantastique le pignon dentelé de l'habitation, elle était accoudée à la fenêtre, rêveuse. Les yeux machinalement fixés sur ce magique panorama, quand se levant tout à coup comme pour s'arracher à de trop vifs souvenirs, elle sortit de la maison, puis hâtivement parut sur le quai avec un seau et une petite pompe de fer-blanc portative, et se mit à lancer de l'eau contre les vitres extérieures, selon l'usage des Flandres.

Pendant qu'elle était absorbée par ce travail mécanique, une calèche découverte débouchait du côté du grand bassin. Les cinq voyageurs que contenait cette voiture paraissaient fatigués d'une longue route; mais arrivés là, une expression de plaisir sembla les ramener. La brise souleva leur poitrine et leurs yeux brillèrent de bonheur, long-temps attachés sur le magique spectacle du couchant. Jamais ce spectacle n'avait été plus admirable. On eût dit que la nature souriait à leur retour, car ce jour-là, par une espèce de mirage, dès sans doute à la proximité de la mer, l'horizon, dans ses ondulations fantastiques, imitait les beautés sublimes de l'Océan. Les voyageurs paraissaient retrouver là un des vivans tableaux qu'ils avaient contempés dans d'autres lieux, et la plus jeune des deux dames qui étaient dans la voiture s'écria: « C'est comme au grand lac, entre Vevey et Lausanne. » Pendant ils approchaient de l'endroit où Mieke faisait aller sa pompe. Tout à coup la grosse fille s'entend appeler par plusieurs personnes à la fois. Aux accents de ces voix bien connues, elle s'arrêta, elle tressailla, la pompe échappa de ses mains son seau se renversa; elle peut à peine articuler son exclamation ordinaire: « Jésus, Maria! » et des torrens de pleurs jaillissent de ses yeux.

Les voilà à les voilà tous! Minna ravissante de santé et de bonheur. Rose fraîche comme la fleur dont elle porte le nom et le docteur heureux, oh! heureux comme l'est un bon père qui ramène ce qu'il a de plus cher des portes du tombeau.

Mieke éperdue, sanglotante, se précipite sur la main de Minna, y reste attachée et la baigne long-temps de ses larmes. Cette action si naturelle et si touchante avait quelque chose qui alla droit au cœur de chacun. Aussi, toute la famille fut-elle attendrie jusqu'aux larmes et Georges se détourna pour cacher les siennes.

Bientôt tout eût repris son train habituel dans la maison Maurice. Le docteur seul demeura préoccupé, mais il était évident que ses pensées n'avaient rien de bien sombre. À l'air de joie et de contentement qui respirait sur son visage, se joignait comme une expression de triomphe. On eût dit qu'il avait fait une importante découverte. De temps à autre, il jetait un regard à la dérobée sur sir Arthur, et un fin sourire animait ses lèvres quand il reportait les yeux sur sa fille aînée. L'état étrange de Minna après le départ de jeune Anglais, sa guérison soudaine aussitôt que sir Arthur les avait rejoints en Suisse, ne lui laissait aucun doute sur les sentimens de la jeune fille; et puis il avait saisi pendant le voyage des indices certains, auxquels il était impossible de se méprendre. Il jugea donc qu'il fallait aborder avec franchise l'exécution d'un plan depuis long-temps déjà arrêté dans son esprit.

Mais, contre toute prévision, le pauvre docteur devait rencontrer encore des obstacles insurmontables.

VII.

Un matin, les deux sœurs étaient à peine descendues au salon qu'elles virent entrer le docteur tout pâle de colère. Il semblait en proie à une vive agitation.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc? dit Rose, tandis que Minna attendait que son père s'expliquât.

— Ce qu'il y a, répondit celui-ci avec violence; il y a que Georges est un ingrat et que je viens de le chasser.

— Oh! mon père! s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles avec une expression d'horreur.

— Oui, c'est un ingrat et je lui retire toute mon affection.

— Qu'a-t-il fait? demanda Minna tout agitée.

— Il a brisé en un instant le lien qui devait nous unir pour toujours! dit le docteur de l'accent du désespoir. Lui, qui j'avais recueilli et élevé comme mon fils; lui à qui je destinai ma clientèle, une part de ma fortune, et mieux que tout cela, ajouta-t-il en montrant Rose, une de mes filles, il refuse! Refuse Rose! répéta-t-il indigné. Oui, ma pauvre enfant, il dédaigne ta main et pourquoi? parce que monsieur aime ailleurs.

Mais cette indiscretion que le bon père se repentait déjà d'avoir commise, tant il croyait que sa pauvre Rose en allait être affligée, ne provoqua chez celle-ci qu'un grand éclat de rire.

— N'est-ce que cela, mon père? et sa bouche malicieuse décrivait un arc plein de grâce et de finesse; n'est-ce que cela? Alors, loin d'en vouloir à Georges, il le remercia.

— Comment!

— Je lui sais meilleur gré d'avoir refusé ma main qu'il vous de lui avoir offert; car, ajouta-t-elle avec une charmante confusion, j'estime beaucoup Georges, beaucoup, mais je ne l'aime pas, moi!... — Puis, comme si elle craignait d'en avoir trop dit, elle s'échappa de l'appartement.

— C'est la vérité, mon père, dit Minna restée seule avec le docteur, elle n'aime pas Georges, c'est un autre qu'elle aime.

— Et qui donc?

— Sir Arthur.

— Sir Arthur! répéta le docteur consterné et n'osant regarder sa fille. — Lui-même, dit celle-ci avec calme, mais son visage était pâle. Sir Arthur l'aime aussi, mon père... Quant à Georges, reprit-elle, et le docteur remarqua un léger tremblement dans sa voix, quant à Georges, vous lui rendrez vos bonnes grâces et il vous succédera... Vous avez dit souven qu'il en était digne; et vous l'aimerez à celle qu'il aime, mon père, car il n'a pu faire qu'un bon choix... Ils seront tous heureux...

Le docteur contemplant avec admiration cette fille sublime qui s'oubliait pour ne penser qu'à un bonheur des autres.

— Et toi? dit-il sans le vouloir.

— Moi, reprit vivement Minna, je serai heureuse aussi, la plus heureuse de toutes; car je resterai auprès de vous, mon père.

En cet instant, on apporta une lettre que le docteur parcourut d'abord machinalement; puis il dit tout en lisant: — C'est une lettre du baronnet. Tu as raison, sir Arthur aime la sœur, et le baronnet me demande la main de Rose pour lui... Mais que vois-je?

— Quoi donc, mon père? dit Minna, qui tressaillit à cette exclamation.

— Un *post-scriptum* de la main de sir Arthur, et où il me confie les mystérieuses amours de Georges.

— Nomme-t-il celle qu'il aime?

— Oui.

— Elle est digne de lui?

— Sans doute, fit le docteur tout joyeux.

Minna devint plus pâle, pâle comme aux jours de triste souvenir, où l'on avait craint pour sa vie; mais faisant un effort sur elle-même, elle put encore demander: — Et quelle est-elle, mon père?

— Oh! dit le père avec un regard d'ineffable tendresse, oh! c'est la plus digne et la plus noble de toutes les femmes...

Où, répéta-t-il en l'emportant vers une glace antique où se réfléchit la pure et céleste image de Minna, oui la plus digne, la plus noble de toutes, car la voici.

— O mon Dieu! soupira la jeune fille qui voyait combler ses vœux les plus chers, au moment où le désespoir allait briser son cœur, o mon Dieu! et elle se jeta mourante d'émotion et de bonheur dans les bras du son père.

— Et maintenant, reprit celui-ci, veux-tu toujours rester auprès de moi?

— Toujours, toujours, mon père avec lui.

— Et tu n'auras plus de secret poir ton pauvre père?...?

— Jamais! jamais!

— Mais pourquoi donc ce long silence qui a failli nous faire mourir tous deux, tandis qu'un mot, un seul mot...

Minna baissa la tête sans répondre.

— Ah! je comprends, oui, je comprends tout maintenant, reprit-il en la serrant de nouveau sur son cœur, toi aussi tu te trompais sur l'amour de ta sœur et tu voulais... O Minna! ma noble Minna!...

— Mais Georges, mon père, interrompit la jeune fille, que disiez-vous donc tout à l'heure?

— Sais-tu tranquille, répondit en souriant le docteur, il est chez le baronnet, et sir Arthur nous le ramènera. Cependant j'exige une chose. Comme il a fait le sorniois avec moi, son meilleur ami, tandis qu'un peu de franchise nous eût épargné à tous beaucoup de peine et beaucoup d'inquiétudes, je veux qu'il ne soit instruit de nos intentions qu'à un dernier moment. Du reste, ce moment ne se fera pas long-temps attendre.

VIII.

Le lendemain, la famille du baronnet, celle du docteur et quelques amis étendaient rassemblés dans le salon que le lecteur connaît déjà; Jacqueline venait de sonner ou plutôt de carillonner midi avec tous ses joyeux timbres comme pour prélude à ce jour de fête.

On n'attendait plus qu'une personne, quand la figure épanouie de la grosse Mieke parut dans l'ouverture d'une porte entrebâillée, et sa bouche souriante annonça « M. le notaire! »

Le notaire entra, et, après avoir causé un instant avec le docteur, il lui le contrat de mariage de Rose avec sir Arthur. L'acte fut signé par les futurs, les parens et les témoins avec les formalités ordinaires... Après quoi le notaire prit un autre papier et se remit à lire aussi tranquillement que la première fois. Mais un mouvement de curiosité et de surprise se fit parmi les invités. Ils n'avaient cru assister qu'à un seul contrat de mariage, et voilà qu'il y en avait deux... Tous les yeux se tournèrent vers Minna.

Georges seul, rêveur, accoudé sur la cheminée de marbre, semblait étranger à ce qui allait se passer. Une indéfinissable tristesse se peignait sur ses traits pleins de noblesse et dans ses mornes regards. C'était comme un air de résignation sans espoir. Puis on eût dit que son esprit errait bien loin sur ces montagnes sans doute où son bras pressait une main chérie, où il sentait battre un cœur adoré, près de ce gouffre effroyable pour tous, excepté pour lui... Tout à coup il tressailla: c'est son nom que le notaire a prononcé avec le nom béni de Minna. Il se croit le jouet d'un songe... Mais non... Minna s'avance et lui tend la main avec un divin regard et un angélique sourire. Oh! il comprend alors ce qu'il n'avait osé croire, il comprend qu'il est aimé. Tant de bonheur, tant d'émotions l'accablent: une pâleur mortelle couvre son vi-

sage comme s'il allait défaillir... En ce moment le notaire lisait l'article par lequel le futur apportait dans la communauté une somme de cent mille francs...

A ce dernier trait de son bienfaiteur des larmes coulent sur les joues de Georges; mais soudain un éclair jaillit de ses yeux, ses traits s'illuminaient à leur tour d'une sainte expression, sa main chercho dans sa poitrine et en retire un médaillon qu'il offre à Minna.

— Ma mère! ô ma mère! s'écrie la jeune fille d'une voix déchirante et elle baisait avec transport les traits de cette mère adorée que lui rendait son fiancé et qu'avait ravi au précipice un admirable courage inspiré par un amour sans bornes.

Le docteur Maurice, éperdu lui-même, sanglotant, presse mille fois sur son sein Georges qu'il nomme son fils, son digne fils. Une vive émotion s'empare de tous les assistants. Cette scène était trop attendrissante. Le bon Maurice le sentit, et se tournant vers l'assemblée :

— Oui, mes amis, c'est ce noble enfant que j'ai choisi pour l'époux de ma fille, dit-il.... Vous croyez que je fais beaucoup pour lui, n'est-ce pas? eh bien! ce qu'il a fait, lui, est si grand, si généreux... Mais vous le saurez plus tard. Maintenant, signons.

IX.

Le double mariage eut lieu à l'église du Calvaire. Toute la ville assistait à la bénédiction nuptiale, et faisait des vœux pour les deux charmantes filles du bon docteur. Tous ces vœux furent comblés; mais l'intérieur de Minna et de Rose offrait tout un contraste, comme leurs personnes. L'un était gai, bruyant, l'autre grave et mélancolique. Rose lui-même sir Arthur et s'en laissait adorer; Minna, elle, contemplant avec son œil calme, mais tendre, l'époux si noble, si modeste et si dévoué que le ciel lui avait donné, et elle jouissait dans un délicieux silence du bonheur connu de ceux qui ont beaucoup aimé, mais aussi beaucoup souffert.

Quant au docteur, il voyait toutes ses espérances dépassées, et il se disait, à l'aspect de ces deux fortunés ménages: « Après tout, il faut laisser faire le cœur des jeunes filles, car parfois il arrange merveilleusement les choses, et presque toujours on s'expose à de fâcheuses méprises pour vouloir le diriger. »

Pierre Lagache.

LES COSTUMES DE COUR.

SOMMAIRE. — La Ville et la Cour, Egalité sociale, le Peuple. — Orgueil et Cupidité. — Le Directoire, Mascarade. — L'Empire, son Costume, la Cour impériale, une Leçon perdue. — COSTUME DU SACRÉ: l'Impératrice et la Tragédienne. — Les Courtisans, leurs Habits, le Théâtre et la Cour, vieux Habits, vieux Galons! — La véritable Parure impériale. — LA RESTAURATION: l'Habit de Louis XVIII; la Poudre et M. de Dreux-Brézé, le Sacre de Charles X, les Chevaliers du Saint-Esprit, la Procession de la Pentecôte, l'Uniforme, le Service du Roi, le Manteau et la Toque des Pairs de France, M. Pasquier, les Chaussons de Labbey de Pompières et la Béquille de M. Madier de Montjau, une Prophétie, la Duchesse de Berry. — EN 1830: Débarroi, les Fleurs de Lis, l'Invasion, la République à six Chevaux, les Précepteurs, Fontainebleau, les Habits et les Appartements; le nouveau Jean-Bart.

On peut aujourd'hui parler de la cour sans trop s'éloigner de la ville; sur plusieurs points, notre égalité sociale paraît complète, et pour nous, en dépit de tous obstacles, le progrès semble avoir fait une venue de ce proverbe tant de fois menteur, *les extrêmes se touchent*. De tous les états monarchiques européens, la France est celui qui est le plus franchement en possession de ce bienfait. L'opulence, dont on ne discute jamais les titres, n'y connaît plus de région inaccessible; l'intelligence, le mérite et le génie lui-même, peuvent aussi y arriver à quelque chose. L'aristocratie du nom n'a plus qu'une valeur vague et mal définie, et que les antiquaires et les fureux de curiosités appellent une valeur d'affection; c'est une espèce de bric-à-brac que bien des gens recherchent, que personne ne dédaigne, mais auquel on peut préférer les produits de l'art, du savoir et du goût modernes. Cette révolution s'est opérée lentement dans les mœurs et dans les idées; et, s'il arrive que le peuple hanle le palais des rois, c'est qu'on est venu à lui; il peut donc, sans être taxé de vanité et d'orgueil, s'enquérir un peu des usages d'un endroit qui lui fut si long-temps étranger.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,

disait Molière en 1672. Alors, ce vers des *Femmes savantes* étaient vrai: on en voulait beaucoup à la cour, et les griefs du peuple n'étaient pas de vaines et jalouses accusations. L'insolence de la cour, l'impudence de ses vices et de sa dissolution ont fait tous ses malheurs; la patience du peuple a été héroïque; ses souffrances ont duré des siècles.

Mais ces graves et austères questions épouvantant notre chronique; les grands tableaux et les portraits de l'histoire nous font peur: retournons bien vite à nos vignettes et à nos figurines.

De tous les vices qu'une révolution courbe, sans les renverser, les deux premiers qui se relèvent, lorsque l'ouragan a passé sur leurs têtes, sont toujours l'orgueil et la cupidité. Ces deux éléments pervers traversent les tourmentes politiques comme les voyageurs du désert bravent les montagnes de sable soulevées par le vent: ils se couchent à terre.

Après le délire de l'échec révolutionnaire, on sait quelles furent les

extravagances burlesques de la vanité des puissances nouvelles. Le directoire ne fut qu'une longue et grotesque mascarade, dont l'empire ne sut pas assez préserver sa grandeur, et le sublime, qui, chez lui, fut si souvent près du ridicule. Les vêtements à l'espagnole, les manteaux à la Crispin, les toques empanachées et les habits rouges brochés d'or, tout cela fut transmis au consulat, et plus tard fut légué à l'empire, qui s'affubla de ces oripeaux. C'est toujours la même histoire, celle de M. Jourdain et de son habit neuf.

On a très sérieusement assuré que l'empire, pour la composition de ses costumes de cérémonie, avait consulté les plus fameux artistes de son temps. Les historiens, les poètes, les peintres, les sculpteurs et les graveurs, tous furent convoqués pour habiller la cour impériale et le gouvernement de l'empereur. Il nous en coûte de croire que la réunion de tant de lumières n'ait abouti qu'à des résultats aussi loin de l'élégance que de la raison, aussi contraires au goût qu'au bon sens, dépourvus de toute grâce et de toute dignité.

Nous ne parlons pas de ce qu'avait de plaisant ce retour vers le XVI^e et le XVII^e siècle, mélange bâtard des cours d'Henri IV et de Louis XIII et copie dégénérée du noble habit castillan; les grands dignitaires de l'état et de l'armée, les sénateurs et les membres du corps législatif étaient tellement empêchés dans ces harnais, qu'il leur était impossible de se regarder entre eux sans rire; comme les anciens augures, ces pantins ne pouvaient prendre leurs jongleries au sérieux. Cela est si vrai, que la cour impériale et ses solennités n'eurent jamais un caractère imposant; le costume composé de tant de parties hétérogènes et surtout la manière bizarre dont il était porté lui enlevait toute gravité.

A la suite du 18 brumaire, on avait trouvé le parc de Saint-Cloud tout rempli des dépouilles de la représentation nationale: les toques polonaises, les manteaux et les écharpes génaient la fuite; on les jetait sur le chemin. Ce fait aurait dû guérir l'empire de la manie du costume; elle ne fit que croître et fut poussée jusqu'à la fureur.

Presque tous les vêtements qui ornent et rehaussent l'éclat d'une dignité souveraine forment un symbole suprême, dont chaque partie a une signification mystique. Il en est ainsi des ornements dont le culte catholique revêt ses ministres. Nous n'avons jamais pu concevoir ce que le costume impérial arrangé pour Napoléon pouvait signifier. Il n'appartenait à aucun temps; le manteau des anciens rois était outrageusement accouplé avec cette enlote et cette chaussure qui n'étaient déjà plus les chaussettes et le haut-de-chausses; la veste de dessous n'avait rien du pourpoint ou du justaucorps; l'habit long, la robe, la toge et l'épitoque que nous retrouvons dans le costume de la magistrature n'avaient là aucun souvenir. Une colerette, tout à fait en désaccord avec la forme de la tresse, un rabat de dentelles qui hurlait de se trouver avec la colerette, formaient à la base du visage un amas incohérent, sans style et sans beauté. Le rabat et la colerette ne se sont jamais rencontrés que dans ces étranges dispositions, la couronne impériale était mal à l'aise au sommet d'un semblable échafaudage.

Est-il vrai que Napoléon, dans les loisirs de son génie, ait travaillé pièce à pièce sur toutes les parties de ce vêtement, dont la statuette et la peinture n'ont jamais pu tirer un parti digne de l'art. L'impératrice Joséphine, dont tout le monde vantait le goût, prenait tout bonnement le modèle de son diadème, et quelquefois même de son costume d'impératrice, sur les diadèmes et les costumes de Mlle George, dont l'extérieur scénique était si royalement majestueux.

En posant un instant le regard sur ces fastueuses misères, on est affligé par l'idée de tous les soucis que ces bagatelles du dehors donnaient à Napoléon. Il passa la moitié d'un jour à essayer le costume du sacre. Ainsi, cette besogne employa douze heures de ces pensées qui régissaient le monde!

Si de l'empereur et des dignitaires de l'empire nous descendons aux chambellans, à la valetaille tirée du service d'honneur et aux courtisans, nous trouvons une autre parodie tout aussi amusante que la première. Ne vous souvient-il pas d'avoir vu fleurir au théâtre ces habits brodés que portaient les marquis de la scène, la taille au beau milieu du dos, le collet haut et les basques pendantes sans s'attacher au corps. C'était la détoque impériale, les vieux habits et les vieux galons des puissances déchues, depuis les Tuileries jusqu'aux royautés collatérales. Nous pourrions citer un sociétaire actuel de la Comédie-Française, dont la garde-robe, qui a une juste réputation de magnificence, est formée des débris de la cour du roi Murat.

Cet habit que nous venons de décrire est le seul qu'on ait porté à la cour impériale, et que le bourgeois de Paris mettait une fois l'an, quand il invitait l'empereur et l'impératrice à danser en son Hôtel-de-Ville. Ce costume sans nom et sans forme s'est long-temps appelé *l'habit à la française*; ceux qui s'en allaient ainsi vêtus s'imaginaient qu'ils étaient les descendants directs d'asseigneurs de Versailles qui, sous Louis XIV et sous Louis XVI, étaient avec tant de charmes les broderies et les paillettes sur des habits justes, bien posés et bien adaptés au torse musculaire, bas de taille, et à basques larges et carrément appliquées aux inflexions du corps.

Ce fut un tort réel de l'empire que la gaucherie de cet empressément à singer les splendeurs de l'ancien régime. L'empire avait pour costume glorieux son uniforme, le plus beau que soldat ait jamais revêtu. Là s'unissaient, pour rehausser l'air martial de ses guerriers, l'élégance, le luxe et le goût. La cour plénière de l'empire, c'étaient ses batailles rangées, où la grande armée se battait en grande tenue, c'étaient ses revues

de bataillons triomphants ou marchant à de nouvelles victoires, et aussi ce bivouac dans lequel Napoléon recevait les empereurs!

Tout le reste tu au dessous de lui.

Si l'Empire, dans les affaires de sa représentation impériale, ne put jamais se dégager entièrement des affectations du parvenu, dont le type divertissant frappe si souvent nos regards depuis quatorze ans, la restauration commit aussi une lourde faute en essayant trop brusquement un retour vers le passé.

Louis XVIII, qui ne voulait point rappeler d'idées belliqueuses et qu'un esprit fin et adroit séparait de toutes les sottises dont il était entouré, s'affûtilla d'un costume mi-partie civil et mi-partie militaire; il plaça de grosses épaulettes sur un frac bourgeois; il portait une canne et une épée. C'était un acte de conciliation entre le passé qu'il chassait et le passé qu'il ramenait.

Pour donner une idée de l'état de certains esprits, sur ces matières, dont s'occupait toute la cour excepté le roi, nous rappellerons qu'on délibérait longuement et long-temps sur la question de savoir si la coiffure en poudre serait d'étonnante rigoureuse pour paraître au château. Louis XVIII ne tenait pas à cette veulerie, et lorsqu'il lui fut bien démontré que la poudre était entièrement tombée en désuétude, il consentit à ce qu'elle ne fut pas de nécessité absolue aux Tuileries. La résolution une fois prise, il fallut la faire connaître au grand-maître des cérémonies de France, à M. le marquis de Dreux-Brézé; personne n'osait se charger de cette mission délicate, tant on connaissait l'entêtement du grand seigneur sur cette importante question de la poudre. Le roi, s'apercevant de ces lésitations, s'écria :

— Messieurs, faites comme il vous plaira; mais assurément ce ne sera pas moi qui me chargerai d'annoncer à Dreux-Brézé qu'on peut venir ici sans poudre... Il y a de quoi le tuer!

Les princes de la branche aînée adoptèrent le costume militaire; c'est un usage adopté dans toutes les cours de l'Europe; cet habit est commode, facile à prendre, à porter et à quitter, et il dispense d'un luxe importun.

Pour le sacre de Charles X, on rechercha autant que possible les costumes du sacre de Louis XV, parmi lesquels on distinguait celui des chevaliers du Saint-Esprit, dont la procession de la Pentecôte faisait resplendir la magnificence.

Il faut rendre une justice à la cour de la restauration : un peu revenue de son premier engouement pour l'ancien régime, l'objet de tous ses regrets, elle entra de bonne grâce dans les voies d'une élégance intelligente. Le service du roi était remarquable par la diversité des couleurs, la richesse des broderies d'or et d'argent et la coupe, qui, sans copier celle de l'habit à la française, empruntait à l'uniforme militaire quelque chose de la légèreté de sa forme. Un bal, une réception, un dîner, toutes fêtes des Tuileries et de Saint-Cloud présentaient un aspect à la fois splendide et charmant. Hélas ! ils ont si bien compris la Cour qu'il n'entendait rien à la Ville; on a dit avec raison qu'entre le pavillon de Flore et la rue Vivienne il y avait un siècle de distance.

La restauration ne fut pas toutefois dans son apparence royal, exempte de ridicule; le manteau des pairs de France et leur toque à plumes étaient un lourd anachronisme. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que M. Pasquier semble ne pas avoir renoncé à ces ajustements; lorsqu'il convoque la chambre des pairs à quelque acte d'apparat, il a soin de dire : « Messieurs les pairs seront en costume, sans manteau. » C'est une protestation qui empêche qu'on ne prescrive contre le manteau. Quant à la toque, on n'en porte plus; ses plumes blanches ornent le chapeau à trois cornes. Cependant le manteau et la toque figurent encore dans les armoires patriciennes que l'un enveloppe et que l'autre surmonte.

Ne s'était-il fort rigide chez Charles X sur l'étiquette du costume. Sous ce règne, Labbey de Pompières, président d'âge de la chambre des députés, ayant eu à compléter officiellement le roi, se présenta aux Tuileries les pieds garnis de chaussons de lisères; l'huissier voulait le forcer à les ôter avant d'entrer dans la salle du Trône. Labbey de Pompières lui dit :

— Il fait froid, monsieur, et je suis bien vieux :

— Mais, monsieur, cela ne se peut pas... ôtez vos chaussons.

— Mes chaussons, reprit le vénérable vieillard, vous avez peur qu'ils offensent le roi... Il en verra bien d'autres, et il entra.

Il venait de prophétiser.

Ne s'était-il pas passé dernièrement quelque chose de pareil avec la béquille de M. Madier de Montjau?

La duchesse de Berry, jeune et vive dans ses goûts, avait beaucoup contribué, dans les derniers temps de la restauration, à ramener le costume de la cour vers des idées fraîches et gracieuses.

La révolution de 1830 dérangea le costume de la cour comme le reste, mais elle ne changea rien. Fait étrange ! Le peuple des Trois-Jours croyait avoir frappé à grands tours de bras, il se trouva qu'il n'avait touché les choses que du bout du doigt.

A cette époque, le costume conservé à la cour était à la ville en grand désarroi, la cravate noire, importée d'Angleterre, avait chassé le beau linge, le linge blanc d'autrefois que nous ne connaissons plus; la culotte courte était morte, même dans les souvenirs, le pantalon regnait en maître, l'escarpin était toléré, mais la botte avait aussi pied en cour.

Dans les premiers jours, le Palais-Royal se montra bon enfant; les pairs de France et les carrosses de la cour *defleurdelisèrent* les paravents et les collets de leurs habits, et leurs panneaux lentement et comme

à regret; les ministres, les députés, tous ceux qui allaient visiter le chef de l'état, portaient l'habit noir; c'était l'humble et modeste simplicité des frères de Penn. Le costume reprit timidement ses prérogatives; il avançait d'un pas et reculait de deux; il n'osait se produire en public, et ce fut en petit comité qu'il basarda ses premières tentatives. Bientôt il devait faire irruption. On l'avait vu à la cour; mais les appartements du Palais-Royal étaient trop étroits pour lui; il ne prit son essor que dans le château des Tuileries.

Après une autre révolution, lorsque le premier consul se rendit, lui aussi, dans le palais des rois, quel'un sur le chemin du cortège, qui fut fastueux, parlait de la défunte république :

— Tenez, reprit un des interlocuteurs, on la porte en terre; la voilà qui passe, en calèche à six chevaux !

Aux Tuileries, MM. les précepteurs furent les premiers à se broder d'or; c'était une livrée de fantaisie; puis le costume gagna de proche en proche, et la broderie s'attaqua à tous les habits. C'est à Fontainebleau, aux fêtes du mariage du duc d'Orléans, qu'il faut faire remonter la date véritable de la reprise du costume de cour dans l'ère napoléon.

A Fontainebleau, M. le chancelier de France reprit la *smarrre*. On ne pourrait croire aux enfantillages de la vieillesse de M. Pasquier dans cette circonstance; il l'envoyait d'heure en heure des courriers au devant de la *smarrre* neuve; lorsqu'elle arriva, il l'essaya en cachette, pour la porter, le soir, à l'acte civil, avec aisance et facilité.

A cette étincelante soirée de la galerie de Diane, il n'y avait, parmi les personnes invitées, qu'un seul homme en frac bourgeois; c'était Jacques Lafitte. Il s'excusait gaîment sur ce que son tailleur, peu habitué à ce travail, n'avait pas achevé son habit brodé.

Aux fêtes de Versailles et à celles de l'Hôtel-de-Ville qui suivirent la célébration des noces, les costumes furent nombreux; on les portait selon les caprices de la vanité; c'était un carnaval constitutionnel.

Le costume est maintenant installé et naturalisé à la cour; mais, comme l'uniforme, il a pris un air étranger, d'un aspect sec, serré et guindé, qui est si loin des élégantes franchises de nos habitudes nationales, qu'une réunion aux Tuileries ressemble à une revue qui attendrait l'arrivée du roi de Prusse ou de l'empereur de Russie; l'abandon des costumes et des uniformes étrangers ajoute encore à cette triste illusion.

Lorsqu'on reprocha au costume ses variétés renaissantes, il s'excusa, en prétendant que la pompe de nos lois s'indignait de la tristesse de notre habit noir, et exigeait cette splendeur de vêtement.

A Versailles, on a signalé avec amertume les vêtements négligés d'un exposant. Lorsque la cour invite les travailleurs à ses fêtes, il faut pourtant bien qu'elle se résigne à les recevoir en habit de travail. Ceux qui ont crié si haut contre cette inadéquation auraient pu rappeler un trait bien connu dans les régions qu'ils habitent. A Neuilly, un officier de la garde nationale, coté jusqu'à l'échine, il pleuvait fort, allait prendre place à la table du roi, les aides-de-camp voulaient l'éloigner. — Laissez s'asseoir monsieur, dit le roi... Je le trouve bien heureux de pouvoir se cotter comme cela.

L'exposant de Versailles est un homme éclairé et recommandable; il fait de la mécanique, comme Jean-Bart faisait de la marine; seulement, il a oublié de se faire faire, pour aller à la cour, un habit de drap d'or, doublé de drap d'argent.

EUGÈNE BRIFFAULT.

Le n° 31,463 du bague de Toulon.

Le 17 août 1842, vers deux heures du matin, un vol d'argent monnayé fut commis dans l'église de Salperwick, commune distante de trois kilomètres de Saint-Omer; on avait forcé, pour commettre ce vol, à l'aide d'un ciseau de charpentier, trois troncés placés dans cette église. L'un de ces troncés n'ayant pu être ouvert sur les lieux, avait été enlevé. Ce fut le sieur Houlliez (Louis-Joseph-Honoré), dit Fruchard, clerc et instituteur de la commune de Salperwick, qui, pendant la messe qui se disait le même jour, à cinq heures du matin, annonça à plusieurs habitants le vol qui venait d'être commis.

Après la messe, le curé, le maire et plusieurs autres habitants parlèrent ensemble de ce vol et se demandèrent comment il avait pu être commis. Suivant les uns, ce vol n'avait pu être effectué que par des personnes connaissant parfaitement les lieux, et à l'aide de fausses clés, puisqu'on ne remarquait aucune escalade extérieure. A l'appui de cette opinion, on faisait remarquer que l'un des troncés vidés était placé dans la sacristie et dans un endroit presque invisible; qu'en outre la porte de la sacristie fait tellement corps avec la boiserie du chœur, qu'il était impossible à une personne étrangère à la localité de découvrir, pendant la nuit, cette circonstance et cette porte.

On faisait aussi remarquer qu'il n'avait pu y avoir d'escalade, puisque les herbes placées au pied de la muraille qu'on avait d'escalader étaient encore droites et nullement foulées; qu'on ne voyait non plus, sur la muraille intérieure et extérieure, aucune trace de passage; que, sur le châssis extérieur de la fenêtre, on trouvait de la fiente d'hirondelle et des plumes que le moindre souffle aurait fait disparaître; que sur le châssis intérieur de la fenêtre on remarquait parfaitement les rainures faites sur la poussière avec un balai de bois de bouleau, en sorte que, bien qu'il ait été reconnu que le châssis mobile de la fenêtre dont on vient de parler n'était pas resté entièrement fermé la nuit précédente, on regarda com-

me impossible que le vol eût été commis de la manière ci-dessus indiquée.

Une autre personne pensa que le voleur avait pu rester détaché dans l'église, et en être sorti à son ouverture. Mais cette opinion se réfuta bientôt, lorsque l'on eût fait remarquer que s'il en était ainsi, le tronc qui avait été détaché devait se retrouver dans l'église, car il eût été impossible à l'auteur du vol de sortir avec ce tronc sans être aperçu, en raison du grand nombre de personnes qui s'étaient présentées lors de l'ouverture de la porte d'entrée. Pour dissiper tous les doutes, on fit sur-le-champ une recherche minutieuse dans l'église, mais on n'y trouva pas le tronc des pauvres que l'on cherchait. En sorte que l'idée que l'on était entré dans l'église à l'aide d'une fausse clé devint unanime, et on ne s'occupa dès lors que de rechercher l'auteur du vol, en supposant que ce crime avait été ainsi accompli.

Quatre clés de l'église étaient entre les mains de diverses personnes; une première dans celles du curé, une seconde dans les mains de Mlle Villeneuve, une troisième dans celles d'une ancienne donneuse de chaises, et une quatrième dans celles de l'instituteur Houlliez. Aucune des trois premières personnes ne pouvait, en raison de leur moralité et de leur position sociale, être l'objet du moindre soupçon. On avait au contraire de puissants motifs pour suspecter le clerc Houlliez. En effet, avant l'arrivée de cet instituteur dans la commune, qui eut lieu neuf années auparavant, on n'avait jamais entendu parler d'aucun vol commis, soit dans la commune, soit dans l'église de Salperwick; depuis lors, au contraire, plusieurs vols avaient été commis.

Un vol de la nature de celui en question avait été commis il y a cinq ans, dans l'église, et avec les mêmes circonstances, c'est-à-dire sans escalade; des vêtements sacerdotaux, en assez grand nombre, avaient disparu; des mouchoirs appartenant au curé, l'argent de ses honoraires avaient été majestés fois soustraits, et les vols étaient si fréquents dans la sacristie, que le desservant avait été obligé d'envoyer ses ornemens chez le maire, pour ne les reprendre qu'au moment de s'en servir. En un mot, la clameur publique accusait hautement Houlliez de ce dernier vol. Une perquisition eut donc lieu chez lui par les soins de la gendarmerie. Des circonstances qu'il est bon de ne pas omettre ici étaient venues corroborer les soupçons qui planaient déjà sur lui. L'on se rappela, en effet, que deux ou trois jours avant ce dernier vol, il avait été question, en la présence d'Houlliez, de voler les tronc, dans la crainte d'un vol; l'on se rappela aussi que depuis plusieurs jours, Houlliez se plaignait beaucoup du préjudice que lui faisait éprouver le curé en rétablissant un ancien usage, de dire des évangiles ou prières d'une telle manière, qu'il dispensait les personnes qui venaient à l'église de prendre des chaises.

Pendant la visite domiciliaire qui se faisait chez Houlliez, le berger Sénéchal, de cette commune, regardait, à une certaine distance, ce qui se passait; le nommé François Hylse s'étant approché de lui, le berger lui dit: « Eh bien ! François, j'espère qu'on fait une visite soignée chez le clerc. — Tais-toi, lui répliqua Hylse, ne dis rien; c'est lui qui a fait le coup. » Le berger quitta aussitôt Hylse, et alla rapporter ce propos à l'adjoint de la commune. Deux jours après, Hylse, revenant d'une soirée avec un nommé Vivier, dit, en passant vis-à-vis l'église: *Malheureuse église! que je me suis laissé entraîner avec un malheureux comme ça!* — Que veux-tu dire? lui demanda aussitôt Vivier: serais-tu l'auteur du vol commis dans l'église? — Hylse répliqua: « Je ne veux rien dire aujourd'hui, je dirai tout demain. »

Le lendemain, François Hylse se rendit chez le cabaretier Elbood, où on lui fit boire du vin, et où on le pressa vivement de questions. Hylse déclara dans cette soirée, en présence de sept ou huit personnes, qu'Houlliez et lui étaient les auteurs du vol commis dans l'église, le 17 août 1842; que Houlliez lui avait d'abord demandé de venir l'aider, pendant la neuvaïne, pour la quête et allumer les chandeliers à la Vierge, lui promettant qu'il le paierait à raison de 50 centimes par jour, plus la nourriture; il ajouta qu'étant allé avec Houlliez, celui-ci s'était fortement plaint du préjudice que lui causait M. le curé, et qu'il lui avait proposé, pour s'en venger, de voler les tronc de l'église; que le 17, à deux heures du matin, il avait été l'appeler par un coup de sifflet; qu'il s'était levé, et avait trouvé Houlliez qui l'attendait dans une pièce de blé appartenant à M. Plateau; qu'Houlliez lui avait dit, chemin faisant, qu'ils allaient voler les tronc; que lui, Hylse, avait fait quelques difficultés et manifesté quelques craintes, auxquelles Houlliez avait répondu: « Viens toujours, n'aie pas peur; tu sais bien que quand nous avons été voler ensemble des plinches, des canards, ou d'autres objets, nous n'avons jamais été pris, nous ne le serons pas davantage cette fois; » qu'arrivés au jardin d'Houlliez, attendant au cimetière, celui-ci avait pris dans un coin un panier dans lequel était un ciseau de charpentier, un marteau et la clé de l'église; qu'après avoir ouvert la porte de ladite église, Houlliez l'avait placé en sentinelle au milieu de la nef avec le panier, en lui recommandant d'écouter pendant qu'il irait fracturer le tronc dit de la Vierge qui se trouvait dans la sacristie; que peu de minutes après, Houlliez en était revenu, portant dans sa blouse l'argent du tronc; qu'il s'était mis à genoux devant le panier pour y verser doucement l'argent qu'il venait de voler; qu'ensuite Houlliez, à l'aide du même outil, avait forcé le tronc dit de l'église, en ayant enlevé l'argent, et l'avait placé dans le panier; qu'ensuite Houlliez chercha à fracturer le tronc dit des pauvres, mais que, ne pouvant y parvenir, il l'appela pour le soutenir, pendant que lui Houlliez employait ses efforts pour le détacher de la muraille; qu'y étant

parvenu, il le prit sous son bras, et l'engagea à le suivre avec le panier, ce qu'il fit; qu'Houlliez le conduisit dans une pâture, en face du cimetière; que là on faisant des entailles sur l'angle du tronc, avec son ciseau, il était parvenu à faire une ouverture assez grande pour en faire sortir l'argent, qu'il plaça dans le panier; que, cette dernière opération terminée, Houlliez lui dit: « Garde le panier; attends-moi un instant; je vais jeter le tronc dans le fossé, puis nous ferons le partage; » qu'Houlliez partit, et qu'ayant entendu pendant ce temps-là du bruit, et craignant d'être découvert, il avait abandonné le panier et ce qu'il renfermait, et s'était sauvé chez lui, et qu'il ne l'avait pas revu depuis lors.

Au moment où François Hylse faisait ces révélations chez le cabaretier Elbood, la justice informait déjà: des citations avaient été lancées, et Hylse lui-même devait être entendu le lendemain 24 août 1842.

Dans la même journée, des enfans jouant dans la pâture avaient découvert le tronc dans un fossé; l'adjoint de la commune fut à l'instant même averti, et il vint en faire la levée. Ce tronc fut porté à la maison commune, c'est-à-dire dans une pièce communiquant par une porte à la maison du clerc Houlliez, et fut déposé le lendemain dans le cabinet de M. le juge d'instruction.

Le 24 août, au moment d'entendre les témoins, le bruit se répandit que Hylse avait fait des aveux qui compromettaient Houlliez. Il fut entendu, et répéta ce qui vient d'être dit plus haut. Il fut arrêté, et plus tard confronté avec Houlliez, qui fut également arrêté, et devant ce dernier, Hylse réitéra ses aveux avec calme et sang-froid, disant à Houlliez: « Vous savez bien que je ne vous en veux pas, que je n'ai aucun motif de vous en vouloir, et que je ne fais que rendre hommage à la vérité. »

L'instruction qui eut lieu corrobora toutes les charges qui pesaient sur les deux inculpés; ils furent renvoyés par devant les assises du Pas-de-Calais, où ils comparurent le 30 novembre 1842.

Les charges se reproduisant dans le cours des débats, Houlliez prononça un discours dans lequel il protesta de son innocence, terminant en se recommandant à l'indulgence des jurés. Houlliez et Hylse furent tous deux déclarés coupables de vol, avec la circonstance aggravante d'effraction; mais le jury admit des circonstances atténuantes en faveur de François Hylse, qui fut condamné à deux ans de prison. Houlliez fut condamné à 5 ans de travaux forcés, et fut transféré au bagne de Toulon où il fut inscrit sous le numéro 31,468.

Cependant de nombreux vols d'église se commettaient dans les départements du Nord, de la Somme, du Pas-de-Calais et de l'Aisne. Il ne se passait presque point de jour que les journaux de ces divers départements ne registrassent de nouveaux vols commis dans les églises rurales.

Enfin, dans le courant de 1843, un nommé Constant Macrez fut arrêté à Hazebrouck, département du Nord, comme ayant commis des vols d'église dans cet arrondissement. Conduit devant M. le juge d'instruction, il avoua non seulement être l'auteur des vols commis dans les églises de l'arrondissement d'Hazebrouck, mais il fit encore l'aveu de plus de 80 vols commis par lui seul dans les départements voisins.

Parmi les nombreux vols d'église dont il se reconnut l'auteur, Constant Macrez désigna celui de Salperwick. Le juge d'instruction d'Hazebrouck ignorait que deux individus avaient été condamnés par la cour d'assises du Pas-de-Calais pour ce dernier vol. Il ne demanda pas alors à Macrez de détails sur les circonstances qui l'avaient accompagné. Mais ayant fait demander plus tard au parquet de Saint-Omer les procès-verbaux qui avaient constaté ce vol, il lui fut répondu, en les lui adressant, qu'il était impossible que Macrez fût coupable du vol commis dans l'église de Salperwick, dans la nuit du 16 au 17 août 1842, attendu que, d'one instruction scrupuleuse et des débats d'une cour d'assises, il était résulté la preuve évidente que les nommés Houlliez et Hylse étaient les seuls auteurs de ce vol. Constant Macrez, interrogé par le magistrat d'Hazebrouck, donna sur ce vol, qu'il soutint avoir commis, et sur ses circonstances, des renseignements qui alarmèrent les magistrats de Saint-Omer, et finirent même par donner à ceux composant la chambre du conseil du tribunal d'Hazebrouck la conviction qu'il existait assez de charges contre Macrez pour le mettre en prévention de ce même vol. Dans une conjoncture aussi grave, la chambre des mises en accusation de la cour royale de Douai ne voulut pas prononcer sans une instruction supplétive. Le juge d'instruction de l'arrondissement de Saint-Omer fut délégué par le conseiller chargé de cette instruction supplétive, et reçut les pouvoirs les plus étendus pour tâcher d'arriver à la découverte de la vérité.

Macrez fut conduit par ses ordres à Saint-Omer, et longuement interrogé sur le vol, ses circonstances, et la manière précise dont il l'aurait exécuté. Après être entré à cet égard dans les détails les plus minutieux, M. le juge d'instruction fit conduire Macrez à Salperwick, et s'y rendit lui-même, accompagné de M. le procureur du roi.

L'intention de ce magistrat était de faire exécuter, sur les lieux, à Macrez, le simulacre du vol, tel qu'il prétendait l'avoir commis. Avant l'arrivée de Macrez, la muraille extérieure de l'église, en face de la fenêtre que Macrez prétendait avoir escaladée, le châssis extérieur et intérieur de cette même fenêtre, le mur extérieur furent examinés avec le plus grand soin, en présence du maire et du desservant de la commune, afin de savoir si le passage de Macrez laissait quelques traces après lui.

Après avoir fait les constatations dont il vient d'être parlé, on vint annoncer à M. le juge d'instruction que Macrez était arrivé à la porte du cimetière, accompagné de trois gendarmes. M. le juge d'instruction alla trouver ledit Macrez, et lui ordonna d'exécuter le simulacre du vol, tel qu'il avait déclaré l'avoir commis.

Voici ce qui se passa :

Macrez, vêtu d'une roulière et d'un bonnet, s'avance, sans hésiter, vers la fenêtre la plus rapprochée de la porte qu'il a indiquée dans ses interrogatoires; il roule sa blouse autour de son corps puis, à une certaine distance du mur, pose le pied sous le soulèvement en pierres du mur, gague sur-le-champ, avec les mains, l'appui de la fenêtre, se suspend avec facilité, et pousse avec la tête le châssis mobile entr'ouvert (comme prétend l'avoir laissé, la veille du vol, le sieur Bouvard). Ainsi suspendu, et mettant la tête dans l'église, il dit : Messieurs, j'apergois sur le châssis une aiguille; elle m'appartient probablement, car je suis tailleur d'habits de mon état, et j'ai toujours de semblables aiguilles sur moi. » Puis, soulevant ses jambes en même temps que son corps, et faisant un tour, de manière que le ventre soit contre le mur intérieur, il gagne bientôt l'escalier de la chaire, et se trouve dans l'église.

Là, Macrez dit encore : « Maintenez, messieurs, je vais suivre le même chemin que j'ai pris, et faire comme si je n'y voyais pas. » Il se met en marche, va le long de la chaire, puis le long de la muraille, arrive à la balustrade, la tourne jusqu'à la porte, reprend à droite, suit encore cette muraille; arrive à l'autel, il le tourne, suit la muraille, et, sous la pression de ses mains, ouvre la porte de la sacristie, laissée sans être fermée, comme elle était la veille du vol. Là, Macrez s'arrête et dit : « Messieurs, je vais vous décrire cette sacristie; vous savez que je ne puis voir le tronc d'ici; je vais entrer, tourner à droite, et dans un enfoncement, sur un soc de colonne en pierre, je vais trouver un tronc d'une grande profondeur, dont l'entrée est étroite, car j'ai eu beaucoup de peine à y introduire le bras avec ma blouse jusqu'au fond. Cette nuit je me suis même rappelé une circonstance que j'ai omis de vous dire, monsieur le juge d'instruction, et qui est peut-être pour vous importante; c'est que j'ai laissé dans ce tronc deux sous. » (Ce fait est à l'instinct même reconnu exact par le desservant, à qui sa mémoire le rappelle.)

Après ces explications, Macrez entre dans la sacristie, montre comment il a fait sauter le couvercle du tronc, et dit : « J'ai encore omis de vous dire qu'après l'armoire servant à renfermer les ornemens sacerdotaux et la fenêtre, il existe un vide. » Puis il sort de la sacristie, suit la muraille à droite, descend l'église, ne trouve aucun tronc, arrive à la porte après avoir traversé la nef, suit jusqu'à la fenêtre, trouve, après le benitier, un tronc (c'est celui dit de l'église), et ajoute : « Quant à ce tronc, je ne me rappelle pas de l'avoir fracturé. » Puis il arrive au tronc dit des pauvres qui a été remplacé momentanément, Macrez montre qu'il a d'abord cherché à fracturer la porte de ce tronc; que, n'ayant pu y réussir, il est parvenu à le détacher en mettant son ciseau dans l'entonnoir et en tirant à lui; puis il prend ce tronc, le prie sous son bras, monte trois ou quatre degrés de l'escalier de la chaire, le place sur la fenêtre qu'il a escaladée, à côté du châssis mobile, repasse par cette même fenêtre de la même manière qu'il y était entré. Cette première opération terminée, le juge d'instruction fit fermer la porte de l'église, pour y revenir plus tard et constater si l'est resté sur la muraille ou le châssis des traces du passage de Macrez. Alors il ordonne à Macrez de le conduire; l'endroit où il prétend avoir ouvert ce tronc qu'il a jeté dans un fossé.

Macrez marche seul en avant, prend le chemin de Saint-Omer, et arrive à quarante mètres environ du cimetière, il entre dans une vaste pâture, marche d'un pas assuré, comme s'il était sûr de son fait, vers un fossé, et, arrivé au bord, il dit : « Messieurs, c'est ici que j'ai vidé le tronc. » Il étend à l'instant sur l'herbe son mouchoir, dans lequel est le tronc; il montre comment il a fait pour le vider, puis ensuite descend dans le fossé, et dit : « A un pied d'un côté on dit l'autre, c'est ici que j'ai jeté le tronc et que j'ai enfoncé dans les broussailles à l'aide d'un coup de pied. Vous avez dit, ajoutez-lui, trouver sur le bord du fossé quelques éclats de bois. » Fait encore reconnu exact par les personnes présentes. Macrez ne s'est pas non plus trompé sur l'endroit où le tronc a été trouvé, et ses détails sur la sacristie et la disposition du tronc qui y est renfermé étaient aussi de la plus grande exactitude. Les assistants restant confondus de surprise et de douleur en songeant qu'un innocent avait pu être condamné, et en ce moment gémissait dans un bague.

Cette opération terminée, Macrez est reconduit à Saint-Omer. Sans désemparer, M. le juge d'instruction se rend de nouveau à l'église. Le mur intérieur, les châssis intérieur et extérieur, ainsi que la muraille aussi extérieure, sont examinés avec le plus grand soin et n'offrent aucune trace du passage, bien que ce jour il plût beaucoup, tandis que le jour du vol la terre était très sèche; seulement il fut constaté qu'un peu de poussière avait disparu du châssis intérieur de l'église, et que ce châssis se trouvait légèrement éraillé par la pose du tronc sur la fenêtre; qu'à l'extérieur une plume ou deux d'hirondelle avaient disparu.

Les magistrats furent convaincus que Macrez, qui avait donné tant de détails sur le vol, et qui l'avait si bien exécuté, devait nécessairement y avoir au moins coopéré.

Restait la question de savoir si Louis Houlliez et François Hylse avaient pu, de concert avec Constant Macrez, commettre le vol dont il s'agit, ou si François Hylse avait fait une fausse déclaration pour compromettre Louis Houlliez.

François Hylse fut extrait de la maison de Loos et amené à St-Omer par ordre du juge d'instruction près de ce siège. Interrogé par ce magistrat, il répéta mot pour mot ses premières déclarations, y et soutint avoir dit toute la vérité, que prêt à mourir sur l'échafaud, il la soutiendrait;

« Comment voulez-vous, ajouta-t-il avec un grand accent de vérité, que j'aie menti? je n'ai aucun motif d'en vouloir à Houlliez, et il faudrait que j'eusse été fou pour avoir fait une déclaration mensongère qui nous compromettrait tous deux, alors que nos familles ont tant besoin de nos bras et de notre secours. » François Hylse étant tombé gravement malade, ne put être transporté à Salperwick pour procéder aux mêmes opérations que Macrez; mais on lui fit subir plusieurs interrogatoires.

Le lendemain du jour dont on vient de parler, Hylse est interrogé de nouveau, et cette fois, pour le déterminer à dire la vérité, le juge d'instruction ne lui laisse pas ignorer qu'il a, vu la gravité de sa maladie, le plus grand intérêt à dire la vérité. Malgré ces observations, Hylse proteste avec une nouvelle énergie que Houlliez et lui sont les seuls auteurs du vol commis dans l'église de Salperwick; et que, quand il aurait la tête sur l'échafaud, il la soutiendrait, parce que c'était la vérité.

Dans le cours de ce même interrogatoire, Hylse tombe dans une syncope et laisse échapper ces mots : « J'ai menti jusqu'ici. » Revenu à lui, M. le juge d'instruction, sans lui parler des mots que dix minutes avant il a prononcés, l'engage de nouveau à dire toute la vérité. Pour la première fois alors Hylse dit : « Eh bien! Houlliez et moi sommes aussi innocens du vol que l'enfant qui vient de naître. » Il ajoute que c'est à la sollicitation du cabaretier Elbood, et parce qu'on l'a grisé, qu'il a fait une fausse déclaration; que si plus tard il ne l'a pas rétractée, c'est parce qu'il craignait une peine plus forte. On lui fait observer cependant, et on lui objecte qu'avant d'aller chez le cabaretier Elbood et d'être interrogé par lui, il a déjà parlé de la culpabilité d'Houlliez, et de sa complicité, puisque, passant devant l'église de Salperwick, et sans qu'on lui parlât de cette affaire, il s'est écrié : « Malheureuse église! que je me sois laissé entraîner avec un malheureux comme ça! » Hylse ne répond pas à cette question, et tombe un instant après dans une deuxième syncope.

L'instruction supplétive terminée, Macrez fut renvoyé par la chambre des mises en accusation devant les assises du Nord comme suffisamment prévenu des nombreux vols d'église qui lui étaient imputés, et notamment de celui de Salperwick, pour l'instruction duquel vol il y eut disjonction.

Macrez fut traduit en 1843 aux assises de Douai, sous l'accusation du vol dont il s'agit. Là, mis en présence de Houlliez, qu'on avait extrait du bagne de Toulon, il fut reconnue coupable, et condamné pour ce vol, avec les circonstances que ce vol avait été commis dans un édifice consacré à un culte légalement établi en France et à l'aide d'escalade et d'effraction.

Dès lors, et conformément à la loi, les deux arrêts du Nord et du Pas-de-Calais furent déferés à la cour de cassation comme inconciliables. Ils furent tous deux cassés par ce motif, et Macrez et Houlliez renvoyés devant la cour d'assises de la Somme pour y purger l'accusation de vol commis dans l'église de Salperwick le 17 août 1842.

Dans l'après-midi de ce même jour, on vint prévenir le juge d'instruction que Hylse était à toute extrémité; ce magistrat se rend immédiatement à la prison, et reçoit de Hylse, en présence du gardien chef et des guichetiers de la maison d'arrêt, la nouvelle déclaration qu'il était innocent, ainsi que Houlliez, du vol pour lequel ils ont été condamnés, mais il refusa de répondre à d'autres questions, ou ne le put pas. Après s'être confessé et avoir reçu les derniers sacrements, Hylse fait appeler de nouveau le juge d'instruction qui était dans une pièce voisine, et lui dit, en présence de son greffier : « Monsieur le juge d'instruction, je viens de me confesser; M. l'abbé n'aurait pu me révéler ce que j'ai dit en confession, je vous fais appeler de nouveau pour vous dire moi-même ce que je veux d'avancer; je vous répète donc que Houlliez et moi sommes aussi innocens du vol que l'enfant qui vient de naître. » L'interrogatoire ne put être poussé plus loin, en raison des souffrances de Hylse.

Transporté à l'hôpital civil de St-Omer, Hylse perdit connaissance et décéda six jours après son arrivée dans cet hospice.

À l'audience du 21 avril 1844, tous deux parurent devant la cour d'assises de la Somme. De nombreux témoins furent entendus, Macrez renouvela ses aveux et ses explications, donnant sur toutes les circonstances du vol les détails les plus minutieux et les plus précis, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans l'instruction, bien qu'il n'eût jamais eu ni directement ni indirectement de relations avec Houlliez qu'il ne connaissait pas. Celui-ci réitéra ses protestations d'innocence, et l'accusation ne fut point soutenue contre lui par M. Caussin de Perceval, avocat-général. Enfin, après de longs débats, le jury a rendu un verdict de culpabilité contre Macrez, et répondit négativement sur toutes les questions concernant Houlliez.

L'ordonnance d'acquiescement prononcée, les jurés, le barreau et plusieurs autres personnes ont fait une collecte en faveur du malheureux Houlliez, qui est père de famille, et dont le sort est d'autant plus à plaindre qu'amputé d'un bras dans son enfance par suite d'un accident, il a été privé de tout moyen d'existence par la perte de ses fonctions de clerc et d'instituteur. Revenu à Saint-Omer depuis quelques jours, il y a trouvé sa femme et ses jeunes enfans réduits à la plus désespérante misère.

N'y a-t-il pas là une infortune qu'il est du devoir de la société de soulager aujourd'hui? Il nous a suffi sans doute de rappeler simplement les faits qu'on vient de lire pour que la réparation ne se fasse pas attendre.

(Gazette des Tribunaux.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N^o 3,
Au bureau du Journal;

Et en province.

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beau-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS :

Un an 12 fr. » c.
Six mois 6 50
Trois mois ... 3 50
Un mois 1 25

Edition avec 48 gravures, par an 24 fr.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Recits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Études d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODDER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRAY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHELET, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués. Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies. Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4^o, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine; — quatre par mois; — quarante-huit par an.

SOMMAIRE.

- Mémoires d'un Ange, par EMMANUEL GONZALÈS.
Le Retour au pays, par HENRI DE KOCK.
Le Czar à Paris, par ÉDOUARD FOURNIER.
L'Homme de mer, par G. DE LA LANDELLE.
La Cantinière de la Grande-Armée, par EUGÈNE BRIFFAULT.
Poésie : Fables, par M^{me} ADÈLE CALDELAR.
Les Guêpes (juillet), par ALPHONSE KARR.

MÉMOIRES D'UN ANGE.

I.

L'Écho du Diable.

A une demi-lieue du village de Liverdun, en Lorraine, au bas d'une colline verte et fleurie sur laquelle vient mourir un petit bois de trembles et de tilleuls, le diable a creusé de ses pattes crochues, il y a une demi-douzaine de siècles, une salle de concert pour ses menus plaisirs. Comme il vient de temps à autre, le plus souvent vers minuit, y roucouler d'étranges ricaneux, au dire des indigènes, le gîte a gardé son nom. On l'appelle l'Écho du Diable.

Cette salle de concert est tout simplement un gouffre abominable, qui se trouve étrangement déplacé au milieu des prairies verdoyantes et des forêts chevelues qui l'entourent. Quoique son front chauve et noir soit à moitié couvert par l'herbe et les fleurs, ce riant chapeau ne saurait déguiser l'horrible tête du monstre. Du haut de la colline, il semble que ce soit une entaille faite à la terre par le doigt d'un mauvais génie. Des lèvres noires et grimacantes de l'abîme pendent, comme des vers longs et blancs, de minces filets d'eau qui naissent sous des racines rampantes et vont rejoindre, par des routes souterraines, la Moselle qui roule à une centaine de pas ses flots bleus et limpides. L'intérieur du précipice est tapissé de maigres bruyères, et quelques bouquets d'arbustes s'accrochent à des saillies du rocher. Les superstitions du village ont rendu ce lieu remarquablement solitaire.

Pourtant le premier dimanche de Quasimodo de l'année 182., la brume du matin enveloppait encore le gouffre, la colline et les bois, de son voile

diaphane et rosé par les premiers rayons du soleil, quand un jeune paysan se glissa, avec l'inquiète adresse d'un malfaiteur, derrière la haie vive qui descendait du bois de trembles à la bouche du précipice. Arrivé là, il s'agenouilla, détacha sa blouse grise, jeta sur l'herbe son chapeau de paille, et après avoir levé les yeux au ciel, muette prière d'un noble cœur, il descendit sans pâlir dans cette tombe béante. Cet é hardiesse eût fait peur à un marin. Il fallait, en effet, à ce jeune homme une incroyable agilité, une fermeté singulière, et surtout une force qu'on n'eût point supposée à des membres si chétifs, à un corps si grêle. Il descendait avec une horrible lenteur, et presque d'une manière insensible. Tantôt il se laissait glisser sur les bruyères humides jusqu'à ce que ses pieds eussent touché une large arête de la roche; tantôt il se balançait au dessus des ombres profondes, cherchant le ciel du regard, les mains scellées à des branches plantées ou aux pointes aiguës dont l'autre infernal état hérissé. Qu'allait donc chercher cet enfant au fond de ce gouffre terrible, auquel il souriait comme à un palais enchanté, comme à une prairie connue et bien-aimée? de précieux trésors dormaient-ils sous ces rochers silencieux? Certes, une mine vierge de diamans n'eût pas excité de plus vifs desirs dans un esprit tourmenté par le démon de la cupidité, qu'il n'en étalait dans les regards lumineux du jeune paysan. Il fallait qu'une bien audacieuse passion se fût éveillée en son cœur, pour lui faire braver des périls si grands et si ignorés à la fois.

Tout à coup l'enfant disparut sous un immense bloc qui s'avancait en saillie, à cinquante pieds de profondeur. Une espèce de grotte basse et profonde se cachait dans le ventre de ce bloc de pierre. Il y entra en se courbant un peu, mais de l'air le plus tranquille et le plus satisfait du monde, comme s'il fût entré dans son domaine, et alla s'asseoir sur quelques branches mortes qui jouaient le rôle de banquettes dans cette salle étrange. Alors il respira, en homme qui vient de risquer sa vie et à qui Dieu ne l'a pas repris.

Il faut avouer que ce n'était pas encore acheter à trop haut prix les magnificences de la grotte, véritable palais de l'idéalité. Les charriots des fées semblaient seuls dignes de courir le long de ces parois de rocher, dans lesquelles les cristaux et les plus merveilleux stalactites brillaient enchâssés. Des ruisseaux et des gerbes de lumière étincelaient de toutes parts, comme d'immenses lustres appendus aux voûtes. Toutes les voûtes se cibraient hardiment en ogives; à toutes elles s'abaissaient comme la menace d'un éboulement. Le cœur du jeune paysan battait plus librement dans sa poitrine. Là seulement, dans cette grotte où personne n'osait le suivre, il se sentait fier de lui-même; là seulement, il pouvait lire, penser et rêver sans contrainte.

Par un singulier hasard, quelques poignées de terre avaient été apportées par les orages, à l'entrée de la grotte, et cette terre, incessamment trempée dans une eau glacée, mais sur laquelle tombaient aussi parfois quelques doux rayons de soleil, avait germé et porté des fleurs. Des *vergiss-mir-nicht* dressaient avec une mine fière et coquette leurs charmans pétales bleus sur ce sol humide, et c'était pour les voler à la

Erotte que notre téméraire enfant venait d'accomplir un si dangereux pèlerinage.

En effet, il se leva bientôt, cueilla une assez raisonnable quantité de ces fleurs mélancoliques, les réunit en bouquet, attacha le bouquet à sa chemise, comme un Colin d'opéra-comique, et songea à remonter le plus promptement possible à la surface de la terre. La chose n'était pas facile. Plus d'une fois, pendant son ascension, il crut sentir les griffes du diable s'accrocher à ses pieds pour l'entraîner comme une proie dans son horrible royaume; mais il eut la force de résister au vertige qui tentait d'éblouir son esprit et son regard, mit gaiement le pied sur la dernière saillie du trou infernal, et sa tête blonde s'éleva au milieu des touffes d'herbes et de fleurs, tandis que sa levre souriante laissait échapper ces mots :

— J'espère que Juliette sera contente. Pour cette fois, je vais lui offrir un bouquet qui sera certes le seul de son espèce. Je défie bien Mathurin et tous les autres de trouver quelque chose de pareil. Il n'y en a pas un qui aurait le courage d'approcher seulement de l'Écho du Diable pour y cueillir des fleurs plus belles et plus galantes. Qu'est-ce qu'ils diraient, s'ils savaient que je descends dans ce trou maudit, comme je descendrais dans une cave. Oh ! mais elle est si bonne pour moi, mademoiselle Juliette, que je voudrais pouvoir mourir pour lui épargner un chagrin !

Il achevait à peine ce monologue, lorsque son regard qui errait distraitement tomba sur un grand et fort paysan d'une vingtaine d'années, assis sur le bord de la rivière. Ce dernier était coiffé d'un bonnet de coton bleu à rais rouges; il avait de gros yeux à fleur de tête, le nez camard, les mains sales et les joues roses. Son sarreau bleu lui tombait jusqu'aux mollets. En ce moment, il s'occupait à retrousser au dessus du genou son large pantalon de coutil, pour entrer bravement dans la Moselle et y faire la guerre aux grosses touffes jaunes de nénuphar.

Le paysan aux *sergiss-mein-nicht* parut étonnement contrarié à la vue du paysan aux nénuphars. Son visage devint sombre, et pour éviter d'être aperçu par ce dernier, il voulut se glisser de nouveau, comme un lézard, derrière la haie, pour regagner le petit bois. Malheureusement son étoile l'abandonna. Comme il se hâissait par un dernier effort du genou sur la gazon, une grosse pierre manqua sous son pied et roula dans le précipice à grand bruit.

Le paysan aux nénuphars, qui avait déjà une jambe dans l'eau, retourna vivement la tête et crut entrevoir un fantôme vomi par l'Écho du Diable. Ses cheveux rouges se hérissèrent sur son front, et il faillit tomber roide au fond de la rivière. Mais c'était un robuste gaillard, et ses pieds de matelot hollandais résistèrent scellés dans le sable. Il se frota les yeux et reconnut bientôt, non sans une singulière stupefaction, l'innocent objet de sa terreur.

— Que diable vient faire ici ce hibou de malheur ! murmura-t-il. Je l'aurai donc toujours sur mes talons quand il s'agira de faire une politesse à mademoiselle Juliette. J'ai beau me lever matin, il se lève encore plus matin que moi, ce gringalet-là; j'ai beau courir aux endroits les plus déserts, il y est encore plus tôt que moi. Au fait, monsieur n'a rien à faire qu'à se promener les bras croisés toute la sainte journée, le *fai-gnant* qui est ! Ça vit tout seul, comme un ours, et puis ça cajole les jeunes filles avec de belles phrases prises dans les livres. Au fait, c'est pas le temps qui lui manque pour les apprendre par cœur. Dès les huit heures, on disparaît du logis — et puis ni vu ni connu, on n'y rentre qu'à l'heure du dîner. Mais tiens, j'y pense, c'est peut-être bien ici que l'oiseau vient se nicher. Ma foi oui, v'là sa terreur trouvée. Il passe ses journées à l'Écho du Diable. C'est bon. Je ferai part de ma découverte à mademoiselle Juliette, et elle qu'est pieuse, Dieu sait ! elle va joliment lui faire son paquet.

Pendant ce temps, l'autre paysan avait endossé sa blouse, enfoncé son chapeau de paille sur sa tête, et il allait remonter la colline, quand il s'entendit appeler :

— Hé ! Gabriel ! hé !

Il s'arrêta et répondit avec humour au chasseur de nénuphars :

— Que me voulez-vous, Mathurin ?

— Vous dire bonjour apparemment, comme ça se doit entre bons chrétiens.

— Eh bien, soit, bonjour ! et Gabriel fit mine de s'éloigner.

— Halte-là donc, mon beau monsieur, repêta l'autre en lui étreignant les poignets dans ses mains calleuses, comme entre deux états de fer. On ne se quitte pas comme ça, que diable ! d'ailleurs, on n'a pas si souvent le plaisir de vous voir. Êtes-vous donc si pressé de me planter là ? Quel motif ?

— Vous vous importez ? dit le jeune paysan avec un ton de hauteur.

— Vous êtes bien fier, monsieur l'abbé, continua en riant sornoiseusement Mathurin. Serait-ce parce que hier vous avez servi la messe et que vous avez encore aux lèvres le vin du M. le curé ?

— Insolent !

— Allons, ne nous fâchons pas. Vous voyez bien que ça ne sert à rien. Je suis le plus fort ici.

— Vous êtes un lâche, Mathurin.

— Pas de gros mots ; encore une fois, c'est inutile. Je vous laisserai tranquille quand vous m'aurez dit ce que vous allez faire à l'Écho du Diable. Y aurais-tu découvert un trésor, ajouta le rustre comme frappé d'une inspiration subite. Alors il faudrait partager la trouvaille en bons amis.

— Vous êtes un avare, Mathurin. Mais je n'ai pas de compte à vous rendre de mes actions.

En ce moment le regard de Mathurin tomba sur le bouquet de *sergiss-mein-nicht*.

— Ah ! je devine le grand pourquoi, fit-il avec un sourire goguenard.

— Puisque vous êtes un si habile devin, laissez-moi partir, dit Gabriel, car j'ai hâte d'être de retour. D'ici à Liverdon, nous aurons une bonne demi-heure de chemin, et l'orage pourrait bien me prendre en route.

— Vous faites encore un drôle d'astronome, répliqua Mathurin en éclatant de rire. Où diable allez-vous rêver l'orage ? Il n'y en aura pas plus que sur ma main. Le temps est superbe.

Gabriel lui montra du doigt un petit flocon nuageux, d'un jaune blanchâtre, qui se balançait au fond de l'horizon vermeil.

— Bah ! il n'y a pas de quoi mouiller le poil d'un chat. Mais ça pourrait tacher vos belles fleurs, moussier le galant, et ce serait dommage ; car on n'en trouve pas partout d'aussi belles. Au fait, tout le monde ne voudrait pas risquer de se casser le cou pour faire un pacte avec le diable.

Le petit flocon jaune grandissait sur le ciel bleu.

— Quant à moi, je m'en vais tout bonnement cueillir mes nénuphars. Le soleil blanchissait, l'air devenait humide, les feuilles des arbres s'inclinaient sous un vent tiède et lourd, un large rideau gris s'étendait sur le troupeau de nuages.

— Vous êtes libre, monsieur Gabriel, dit Mathurin en lui faisant une révérence narquoise. Mille pardons du vous avoir dérangé.

Et il redescendit en courant vers la rivière.

Gabriel haussa les épaules, et jeta un dernier regard sur ce gouffre, qui renfermait tous les palais merveilleux, tous les jardins enchantés, toutes les créations féeriques de ses rêves de poète, il reprit le sentier de la colline.

Tout à coup son oreille fut frappée par un bruit inaccoutumé dans ces charmantes solitudes. C'était le galop d'un cheval. Ce galop le fit tressaillir, et laissant fuir aussitôt de sa pensée les songes qui l'occupaient, il leva brusquement la tête.

Une femme, penchée plutôt que montée sur un magnifique alouca, semblait glisser avec une singulière rapidité le long du bois de trembles. Gabriel crut voir une apparition magique et demeura ébloui devant cette admirable créature.

Jusqu'alors il n'avait vu que d'accortes paysannes, fraîches et rieuses, — et la douce et timide Juliette, la bien-aimée de son cœur, jusqu'alors ses regards n'avaient plongé que dans les ténèbres, et dans ces ténèbres il n'avait fait qu'entrevoir une pâle et blanche étoile, Juliette. Aujourd'hui il avait en face de lui le soleil, la lumière, la vie ; il voyait tout à coup une de ces femmes qui sont les reines du monde et dont le sourire est plus puissant que la baguette d'un des fées. Diamante devait être, à coup sûr, une femme riche, aussi riche, et aussi noble qu'elle paraissait jeune et belle. Son large front, blanc et pur, semblait appeler un diadème, la couronne des bals et des plaisirs. Cette belle figure romaine était trop pâle aux naïves lueurs du jour, il lui fallait, pour étinceler, l'éclat des diamants et le feu des lustres ; une fleur à ses longs cheveux noirs, un bouquet à sa ceinture, un sourire à ses lèvres n'eût pas suffi à la majesté de sa beauté. Il est, en effet, de remarquables créatures, taillées dans le marbre par la main du dieu, dont les formes admirables ne supportent pas les simples ressources de la toilette vulgaire. Il semble que les vêtements se drapent d'eux-mêmes, sur ces corps magnifiques. Les femmes, que le ciel ou l'enfer ont si pacifiquement dotées, porteront le prix d'un royaume à leurs doigts sans que ce fardou précieux pût fatiguer leurs mains patriciennes, ou en ternir la blancheur.

Leur beauté vint être enlaidie de dans les trésors du luxe, pour briller victorieusement aux dépens de ces trésors qui ne sauraient l'écraser. Les seules flammes de leur regard font pâlir les diamants.

Gabriel, en regardant l'amazone, était resté immobile, ravi, stupéfait, dans l'extase. Il croyait rêver et pensait aux châtelaines du bon vieux temps. Grâce aux elevations que son esprit avait franchies avec le secours de la poésie, le jeune paysan comprenait que ce devait être là une de ces grandes dames, dont l'amour, suivant ses livres chéris, était assés fatal que plein de félicités innocentes. Aux oppressions de son cœur, il sentait que sur un mot d'une telle femme il donnerait sa vie ; que pour la soutenir il tomberait mort, aux pieds de son cheval, de honte et de plaisir !

La pluie commençait à tomber abondante et menue. La jeune femme, arrivée à l'extrémité du bois, arrêta brusquement son cheval, et regarda avec inquiétude le ciel sur lequel l'orage tendait son manteau noir. Gabriel put l'admirer mieux encore. Une longue robe de velours vert laissait entrevoir le bout d'un pied mignon et nerveux à la fois, qui frémissait impatiemment.

Le visage de l'amazone était animé par l'exercice et le dépit ; ses yeux brillaient en interrogeant le ciel, et son grand voile blanc, mouillé par la pluie, s'entortillait autour de son cou ; les salots de gaze de ses manches pleuraient sur ses bras, et ses mains blanches, devant lesquelles se serait agenouillé un statuaire, tiraient fortement la bride du falezan, converti d'écumé.

Cette belle créature, si calme et si hardie sur ce cheval fougueux, poétisait aux yeux de Gabriel tout le paysage attristé par la tempête. Pour lui c'était le charmant tableau de la force et de la grâce réunis. La loudre serait tombée à côté de lui en ce moment qu'elle ne l'aurait pas distrait de son attention à suivre tous les mouvements de la jeune

femme. Seulement, il se sentit profondément humilié en pensant qu'elle allait le voir si humble, si chétif, si mal vêtu. Son orgueil se révolta contre sa pauvreté, et il comprit soudain les prodigieux privilèges de la fortune. La poésie l'avait forcé à boire la lie de la coupe que lui tendait la vanité, et la vanité envira son esprit des aspirations de la cupidité. Si le diable eût daigné le tenter, il n'eût pas eu besoin de le transporter sur la montagne, mais seulement de faire briller à ses yeux la pomme d'or. Gabriel souhaita alors, dans un transport frénétique, devenir riche et puissait à tout prix, dût-il changer contre un tonneau de fard toutes les roses de sa jeunesse. Penché, les mains tendues en avant, vers la colline, il éprouva comme un désir effréné de toucher seulement le pied ou le bas de la robe de l'amazone. Dans son envirement, il oubliait Juliette, et ne pouvait détacher son regard, son âme et sa pensée de la noble femme qui ne l'avait pas seulement vu encore.

Elle allait bientôt le voir. En effet, prenant subitement sa décision, elle avait lâché la bride plus longue à son bel alozan, et excitant son ardeur du pommeau de la cravache, lui avait fait reprendre le galop. Tout à coup Gabriel jeta un grand cri de terreur. Le cheval venait de broncher contre un tronç caché par l'herbe, et ses jambes sèches et nerveuses avaient plié sous l'effort. Il se releva bravement, mais après être resté un instant immobile, comme étonné, il prit le mors aux dents, et, rapide comme une flèche, les naseaux fumans, les yeux sanglans, emporta, furieux, son intrépide écuyer, droit à la bouche du gouffre. Elle était perdue et ne se doutait pas du péril. A moitié renversée sur le terrible animal qu'elle cherchait vainement à dompter, elle descendait la colline en frémissant, non de peur, mais de colère.

Au cri qui avait bondi du cœur de Gabriel, Mathurin, alors gravement occupé à trancher une superbe tête de nénéphar, s'était retourné et avait tout vu. L'effroi de son rival, le danger de la dame, la course désespérée du cheval, qui semblait glisser de la colline comme le sillon d'un éclair. Mais la voix de sa conseillère d'habitude, la prudence, l'engagea à fermer les yeux sur cet incident, et il arma mieux rester en tête-à-tête avec son nénéphar, que d'aller se faire estropier ou tuer pour les beaux yeux d'une femme qui ne lui en saurait peut-être pas le moindre gré.

Gabriel, épouvané, les mains tremblantes, le regard enflammé, voyait la mort venir à lui; mais il ne s'éloignait pas. Il attendait. Son parti était résolument pris; il se trouvait trop heureux de pouvoir dévouer sa vie à la noble dame, qui, sans son aide, allait périr, et il tendait en souriant ses bras au danger qui arrivait sur les ailes de la tempête.

On eût dit, en effet, que le vent de l'orage poussait les fongueux alozan sur le pauvre jeune homme. En vain la belle amazone, qui ne pouvait comprendre cette sublime imprudence, lui faisait signe de fuir; en vain elle tentait d'arrêter son cheval : ses efforts inutiles irritaient encore plus la furie de l'animal.

Une merveilleuse hardiesse venait de planter ses racines dans le cœur de Gabriel. Immobile, à dix pas du gouffre, il chercha d'abord son couteau dans les poches de sa blouse, afin d'avoir une arme à opposer aux élans furieux du cheval; mais à peine cette lame d'enfant brillait-elle dans sa main, que son regard rencontrait les yeux ardents de l'ennemi, et que son visage fut comme baigné d'un souffle terrible.

Il laissa tomber à la fois le couteau et le bouquet de Juliette. Mais reprenant cœur aussitôt, afin de ne pas être broyé sous les pieds de fer de l'alezan, on précipité avec lui dans le gouffre, il se pendit convulsivement, s'accrocha de tout son poids à la bride, se laissa effroyablement secouer contre terre sans lâcher prise, et ci tomba enfin, déchiré, meurtri, sanglant. Mais le cheval était tombé en même temps, épuisé de la lutte, et la belle dame avait pu sauter sur l'herbe fleurie, sans blesser ses pieds mignons.

Le premier soin de la vaillante amazone fut de faire relever son coursier félon, la cravache au poing, puis de le caresser de sa main blanche, et d'examiner s'il était blessé en tombant. Le maudit animal avait joué de bonheur; il était trempé de sueur et de pluie, voilà tout.

Sa maîtresse, non fois rassurée sur lui, daigna penser à son sauveur, et lui dit en souriant, mais sans le regarder :

— Vous avez eu bien peur pour moi, n'est-ce pas ?

Gabriel souffrait horriblement, quoiqu'il ne lui échappât point un soupir de douleur; mais cette phrase insensible et triviale, qui semblait devoir être tout le prix d'un si noble service, lui fit plus de mal que les souffrances de son corps. Il se sentit blessé au cœur, lui qui pensait mourir en entendant tomber de ces lèvres minces et roses une parole de merci pour son dévouement; de ces grands yeux noirs aux pupilles mourantes, un doux regard de reconnaissance, ou tout au moins de pitié. Pourtant il ne se plaignit pas; mais étendant la main vers l'Écho du Diable :

— Un précipice sans fond s'ouvre là, sous les herbes étouffées de marguerites, répondit-il d'une voix grave et douloureuse. Avais-je raison de trembler pour vous, madame ?

L'amazone jeta un coup d'œil rapide sur la bouche de l'abîme, et tressaillit au danger qu'elle avait couru.

— Pauvre jeune homme ! reprit-elle vivement, — et cela sans tuer mon beau Ferragus. C'est un service que je n'oublierai pas.

— J'ai mieux aimé risquer d'être tué par lui que de le tuer moi-même sur place, fit tristement Gabriel. Un si noble cheval et que vous aimez beaucoup, n'est-ce pas, madame ?

— Pas assez, cependant, pour lui sacrifier la vie d'un homme, répliqua brusquement la jeune femme. Et en même temps, surprise des pa-

roles choisis de son sauveur, elle fixa sur lui un regard pétillant de curiosité.

Elle croyait voir un rustre; ce fut une erreur qui tourna au profit de Gabriel. Elle ne put, en effet, réprimer un geste d'étonnement à la vue du jeune paysan, dont les mains blanches, la taille fine, les traits délicats et distingués, sans être beaux, et les longs cheveux blonds, soyeux et bouclés comme ceux d'un enfant, démentaient singulièrement le piètre costume. Ses yeux restèrent attachés sur le brave enfant, dont les joues pâles rougissaient chastement ; — puis elle frappa impatiemment la terre du pied, tandis qu'elle pressait son front de ses mains comme pour rappeler à son esprit une image confuse que la vue de Gabriel venait de réveiller dans son souvenir.

Soudain elle laissa échapper un petit cri d'étonnement, et s'écria, en considérant toujours le visage du jeune homme avec une attention de plus en plus minutieuse :

— La singulière ressemblance !

Puis quittant le cours de sa vague rêverie, elle interrogea vivement Gabriel.

— Vous n'êtes point un paysan, n'est-ce pas ?

— Si fait, madame, je suis un paysan, et un pauvre paysan encore, répondit-il. Je vis avec ma mère; elle ne sort jamais. Le jour, elle travaille pour me faire vivre; car je ne suis bon à rien, pas même à travailler aux champs. La charrie et la bêche veulent des bras plus forts que les miens. Je ne puis pas non plus devenir savant; car nous n'avons ni champs ni vignes à échanger contre des livres et des leçons. Le soir, ma mère prie Dieu de nous garder toujours les deux misérables chambres que nous louons dans la mesure du garde-chasse, le père Brindejotte.

— Et votre père ?

Le jeune homme rougit, — et, d'une voix émue qu'il cherchait à rendre froide, il répondit :

— Je suis un enfant naturel, madame.

Il épia du regard le visage de la dame, pour voir si cet aveu ne provoquerait pas un signe de mépris de sa part; mais elle se mit à fouetter de sa cravache les blanches marguerites, et dit seulement :

— C'est étrange !

Puis elle tira machinalement d'une poche de sa robe d'amazone une petite bourse de cachemire bleu à glands d'or et la laissa tomber dans les mains de Gabriel. Celui-ci la laissa tomber à terre.

— Ah ! fier comme un vieux grognard ou un montagnard écossais, fit la jeune femme en souriant. Vous voulez donc que je reste votre déditric, monsieur ?

Gabriel ne répondit pas, mais il cacha sa figure dans ses mains. Il sentait des larmes trembler à ses yeux.

— Cette ressemblance m'a fait perdre la tête, pensa l'amazone. Je viens d'agir en véritable princesse d'opéra-comique. Le calife de Bagdad n'eût pas jeté plus gaîment une bourse à sa favorite. J'ai eu tort, car j'ai blessé l'orgueil de cet enfant, qui, après tout, me paraît fort distingué, pour un maudit de Liverduin, et trop sentimental pour devenir jamais un parfait bonvier.

Elle s'approcha doucement de Gabriel, et effleura ses cheveux du bout de ses doigts effilés. Gabriel tressaillit et releva la tête. S'il eût osé, il eût porté à ses lèvres cette main si blanche, qui planait sur son front.

— Pardon si je vous ai offensé, monsieur, murmura l'admirable sirène. Vous avez droit à ma reconnaissance éternelle, et je vous prouverai que le cœur des femmes n'est point ingrat. J'ignore quand et comment je pourrai m'acquitter envers vous; mais je puis vous promettre qu'à toute heure où vous viendrez à moi, la porte de la marquise de Lénoncourt vous sera ouverte.

Mais Gabriel ne l'écoutait pas. Il la regardait parler, l'admirait, il s'agenouillait devant elle en son cœur, il lui pardonnait les souffrances qu'elle lui avait fait subir quelques minutes auparavant; les veines de son front se gonflaient et ses regards étincelaient.

La marquise souriait de ce facile triomphe, remporté sur les sens novices et l'âme naïve d'un enfant de dix-huit ans. Ce succès flattait autant les vanités de sa coquetterie que les hommages de vingt galans surannés : c'était la franchise d'une passion naissante.

— Souffrez-vous toujours ? demanda-t-elle, après un instant de silence.

— Je ne souffre plus maintenant, madame, dit le Bienheureux Gabriel, et il se leva joyeusement. Mais il mentait en disant cela.

— Je veux être tout à fait votre obligée, continua la marquise. Vous sentez-vous la force de jouer jusqu'au bout votre rôle d'ange gardien et de protecteur ? Je vous avoue que la pluie commence à glacer tous mes membres, et que je serais fort embarrassée de retrouver seule mon chemin, — à moins de m'en fier aveuglément à l'instinct de Ferragus; et ce serait dangereux, ajouta-t-elle en souriant, si vous n'étiez pas la pour me sauver de ses folies.

— Je vais vous servir de guide, madame, répondit le jeune homme avec une joie secrète.

La belle amazone remonta lardiment à cheval et Gabriel marcha devant.

— Elle a voulu me payer ma vie avec de l'or, pensait-il; mais qu'étais-je à ses yeux, après tout ? un pauvre grossier paysan. — Et elle ! quelle est donc jolie, mon Dieu, qu'elle est donc belle !

— Quelle singulière ressemblance ! répétait la jeune marquise, le re-

gard toujours fixé sur Gabriel. Oui, c'est bien là ces mêmes yeux limpides, ces mêmes cheveux blonds, cette même distinction dans les traits du visage, et l'élegante desinvolture du corps, qui me faisaient rêver de si douces pensées devant le portrait du kosque. Oui, il devait être ainsi, lui, à l'âge de dix-huit ans, quand, brillant moustachu, il montait la garde à la porte du roi. Hélas ! hélas ! que n'a-t-il toujours dix-huit ans !

— En formant ce vœu dans le secret de son cœur, elle adressa involontairement un sourire gracieux à son jeune guide.

— D'où vient le nom bizarre dont cet horrible gouffre a été baptisé ? lui demanda-t-elle aussitôt. L'Écho du Diable ! une tragique histoire doit être le mot de cette énigme.

— Une tragique histoire, il est vrai, madame, répondit Gabriel ; — mais elle est bien longue à conter, — et voici les tourelles du château qui se dressent comme deux sentinelles de pierre derrière l'allée des châtaigniers.

— Déjà ! fit la jeune femme. J'espère, reprit-elle, que vous serez assez bon, monsieur, pour venir un de ces jours au château, en fidèle historien de ce funèbre drame. Je ne peux pas perdre un si beau récit.

Gabriel s'inclina respectueusement. La marquise lui fit un geste d'adieu un léger signe de tête, et parut au galop.

Le jeune homme resta immobile à la même place, la suivait amoureusement du regard, sous la pluie et le vent, jusqu'au moment où Ferragus tourna l'allée des châtaigniers, et où il ne fut plus possible de voir flotter sur les épaules de l'amazone son long voile blanc.

Alors les yeux de Gabriel se fixèrent tristement à terre, et il aperçut à ses pieds, dans la boue, un petit galet de soie noire, brodé à jour.

Il le ramassa avec la joie frénétique d'un orage qui trouverait un trésor, le pressa sur ses lèvres ardentes, le contempla long-temps avec ivresse, puis le posa comme un talisman divin sur son cœur, en disant :

— Oh ! ceci vaut mieux que de l'or, car ce n'est pas une amulette. — Mais il faudra le rendre peut-être ! Oh ! non. J'ai bien le droit de le garder ; et si c'est un vol, ne l'ai-je pas assez cheramment payé ?

Puis il reprit lentement le chemin de Liverdun, distrait et rêveur, mais la joie dans l'âme.

Au moment où Gabriel et la marquise s'éloignaient de l'Écho du Diable, Mathurin s'en approchait, courbé sous son bouquet de nœuphars, comme un éléphant sous une tour chargée de combats. Il ressemblait lui-même à un nœuphar ambulante, à l'exception de sa grosse tête qui se détachait toute rouge sur le fond jaune des fleurs aquatiques.

— Fausse idée ! murmurait-il pombonnant pour le coup, si mam-selle Juliette n'est pas contente, c'est qu'elle sera diablement difficile. Dieu ! que j'voudrais avoir un miroir pour me regarder, je dois avoir l'air d'une vraie fleur. C'est ça qui sera délicat, de m'offrir moi-même un bouquet. Je suis sûr qu'il embaumera !

Cela dit, il éternua du la façon la plus véhémente.

Il n'avait pas achevé d'éternuer, qu'il aperçut dans l'herbe le bouquet enroulé dans le gouffre par Gabriel et la bourse à glands d'or de la marquise. Il fit un bond de joie, jeta par terre son fardou bucolique, prit le bouquet d'une main et la bourse de l'autre, et allait fuir à toutes jambes, lorsqu'il songea que Gabriel pourrait revenir, trouver sa charge de nœuphars et lui voler l'heureuse invention d'un bouquet de hauteur d'homme.

Ce ne fut donc qu'après avoir précipité dans l'abîme ses gigantesques nœuphars qu'il se décida à s'éloigner.

II.

Jacques Bonhomme.

La Lorraine est un riche pays béni de Dieu. Autour de Nancy, la ville capitale, s'allonge un grand vallon verdoyant, au milieu duquel la Meurthe fait serpenter sa traînée d'argent. Au fond, de grasses prairies ; sur les petites collines, des vignobles ; sur les hauteurs, des forêts ; par dessus les forêts, la ceinture bleue des Vosges, qui se perd dans les nuages. Jamais le regard n'est attristé par la vue d'immenses plaines arides et flétries, sans fraîcheur, sans lumière, sans couleur, écrasées sous un ciel bas et terne, comme celles du Berry. L'âme n'est pas réduite, dans ce pays où la nature revêt sans cesse une robe verte et éclatante, à interroger les vagues solennités d'un immense désert de sable. Là, point de landes ni de bruyères. Le paysan y est bien, comme partout, sornois, rusé, grossier ; mais l'égoïsme l'a si bien endoctriné à l'avarice la plus sordide, qu'il n'a pas, en le temps de le rendre triste, méchant et chagrin. D'ailleurs il est brave, et il n'y a que la lâcheté qui soit cruelle. Puis, dans chaque village, l'empereur a laissé mieux qu'une statue et qu'un souvenir de pierre, on du bronze ; il y a oublié un fragment de la grande armée, la moitié d'un soldat enthousiaste, un fait historique, un épisode de victoires et conquêtes, qui fait sa tâche, en conscience, en vidant sa bouteille de vin du crû. Le vieil Égyptien, assis au soleil contre la vigne qui grimpe joyeusement le long de la muraille, apprend aux enfants à épeler le nom de l'empereur, et s'adresse aux mieux qu'une leçon de l'école maternelle ; car un homme qui prend le peuple par le cœur, lui en apprend plus long dans une phrase que vingt dictionnaires de l'Académie. L'histoire de la bataille d'Austerlitz, contée pour la vingtième fois, mais toujours écoutée avec une bienheureuse curiosité, est la récompense des plus savans, et c'est ainsi que la jeune génération apprend, sur les genoux d'un grognard, son histoire de Franco moderne.

Parmi ces villages lorrains, où le travail et la soupe au lard ont autant

de partisans que le nom glorieux de Napoléon, il en est un plus privilégié que tous les autres par son admirable position. Quand nous l'appelons village, nous donnons un soufflet à l'histoire et à l'orgueil des habitans, car Louis XIII octroya, non de cité à Liverdun, lorsqu'il fit fortifier en 1636 les quelques amas de maisons qui s'appellent ainsi. La naissance de cette ville, puisque ville il y a, date de loin, car les haches romaines creusèrent son premier lit dans le roc. Mais peu importe à notre récit l'antique noblesse de Liverdun, aujourd'hui qu'il ne lui reste d'autres vestiges de sa splendeur que quelques ruines et des portes qui sont, il est vrai, encore tout l'orgueil des *indigènes*. Quoique à trois lieues seulement de Nancy, Liverdun, jeté sur un rocher, en dehors de la grande route, semble isolé dans la pauvreté pittoresque de ses haillons de pierre, qui fait contraste avec les splendides richesses que la nature a suées, comme par enchantement, autour de ce rocher. Le rocher lui-même est fleuri comme une colline ; des touffes d'herbe cachent presque chaque caillou ; des arbres fruitiers ombragent gaiement les sentiers rocailleux. Liverdun laisse pendre le long de la roche ses longues tues comme les anneaux d'un serpent ; elles sont enveloppées d'un ruban de jardins qui descendent jusque dans la prairie, toute verte et semée de fleurs d'or ; ou les blanchissenses font sécher le ling de des environs. La blanchisserie, au pied de la montagne, donne un air d'activité charmante à cette poétique prairie, sur laquelle le soleil fait scintiller les gouttes de rosée comme un manteau de diamans. L'industrie est maîtresse, jusqu'à l'heure de midi, de ce gazou oisif et paresseux. A midi, les gros bras rouges des paysans s'arrêtent, comme si la paralysie les saisissait, et laissent tomber les arrosoirs qui servent à mouiller le linge. Alors celles qui ne remontent pas à la cité, s'assèrent sur l'herbe et raillent gaiement les pêcheurs dans les barques glissent doucement sur les eaux de la Moselle ; et la Moselle tourne autour de la prairie. De l'autre côté, elle est bordée par la première ligne d'arbres d'une belle forêt bien cultivée et bien soignée ; on l'on n'entend que le chant des oiseaux et le frais murmure de deux cascades qui bondissent de terre. Ces arbres baignent à la fois dans la Moselle leurs pieds et les extrémités chevelues de leurs branches, jusqu'à l'endroit où l'eau jaillit. Là se trouve un petit étai qui fait brèche dans le bois, et qui, après quelques détours, devient lui-même une jolie prairie encadrée tout à fait par les arbres de la forêt. Tel est le charmant paysage que la petite ville de Liverdun regarde amoureusement du haut de son rocher, comme une mère qui tend les bras à son enfant assis à ses pieds pas un dessous d'elle.

Le jour où commence cette histoire, ce riant panorama était singulièrement assombri par un voile de pluie sifflante et glabrieux qui avait tout à coup enveloppé Liverdun. Chacun se tenait tranquille et renfermé chez soi, n'ayant pour toute distraction que le bruit monotone et plaintif de la pluie enroulée sur les carreaux de verre ou du papier humide.

Comme on n'était qu'à un pas de l'Écho du Diable, les gens étaient encore quelques habitans de la cité, pour se réjouir à la fois le corps et l'âme, plus d'un paysan faisait flâner quelques fugitifs sans trop regarder à la dépense.

C'est le parti auquel s'était résolu tout d'abord un des plus gailletés habitans de la ville, le jovial Pierre Daunfort, sergent-major de la garde impériale, et présentement supérieur (laboureur). Mis à la voir, alors, la file penchée sur sa poitrine, et comme absorbée dans de graves réflexions, tandis que depuis un demi-heure il tourmentait finement, avec de grosses pincettes rouillées, quelques tas de prest-journaux qui semblaient s'enrouler sous le vent amassant dans de chancelantes, qui donc eût pu reconnaître la jovial compagnie dont les plaisans, recueillis, faisaient la bonne fortune des vieillards ? Un silence morne et triste alourdissait le cœur dans cette chambre dont la merveilleuse propriété témoignait des habitudes rigoureuses d'ordre et de discipline d'un vieux soldat.

— Ou y eût remarqué aussi une certaine élégance d'ameublement qui faisait ressortir ce réduit rustique au sanctuaire d'un ancien digne bien chère entre à-propos tous les vieux Français : l'empereur. En effet, tout, chez l'ex-sergent Daunfort, rappelait ce souvenir présent, mais. De même que dans Paris il y a tant de villes que de siècles, de même on pouvait contempler les campagnes impériales dans cette chambre par chaque objet qui se levait au regard. Il semblait qu'on y respirât un air guerrier, et tout s'annonçait aisément dans cette atmosphère martiale. La muraille était convertie par quatre immenses gravures, en boisées tant bien que mal dans des cadres de bois noirs et qui, étagées en cercle, représentaient les batailles d'Austerlitz, de Wagram, d'Ényau et d'Éylau, l'excellent homme ne les regardait jamais sans pleurer, et croyait toujours se reconnaître au milieu de la mêlée dans la personne d'un horrible sergent dont l'aspect eût suffi pour faire fuir un régiment de Cosaques. Ce n'était qu'après avoir passé en revue ce petit échafaudage de l'histoire des guerres du bon temps, qu'on arrivait à l'aube de ce temple, au saint lieu consacré par une admiration silencieuse de chaque jour et que les prières d'un naïf enthousiasme rendaient aussi vénérable que la croix du Christ, ce signe immortel de la rédemption. L'autel, c'était tout simplement une massive commode sculptée dans le genre gothique, et qui servait, sans nul doute, de la succession de quelque riche et haut seigneur ; l'idole ou le dieu, comme vous voudrez, c'était un énorme buste en plâtre, au pied duquel on voyait inscrits ces deux mots : Napoléon Bonaparte. La vivait toute la religion du pays. En face, la religion de la mère et de la fille se penchait sur sa croix pour pardonner à l'erreur ; un petit Christ d'ivoire protégeait les rêves vierges du enfant du soldat incrédule. Sur une planche de sapin isolée, qui faisait d'atro

aux deux extrémités de la muraille, sommétaient les bustes des plus illustres généraux enfanés par la révolution et broyés par l'Empire. C'était l'armée des saints qui regardait d'un oeil dolent et mélancolique son divin maître. Vous pouvez juger, d'après cette description, si Daumier n'était pas aussi bien noté chez M. le maire que chez M. le curé. Hélas ! oui, il avait encouru la disgrâce de toutes les autorités religieuses, civiles et même militaires, car le garde-chasse, qu'il traitait de pékin, et contre lequel il décochait chaque jour un nouveau sarcasme de régiment, s'était bien promis d'avoir particulièrement l'œil sur lui ; mais il se contentait d'exercer de loin sa surveillance, étant peu curieux de faire jamais connaissance avec le sabre de l'ex-sergent, qui était affrôché au mur entre deux magnifiques pipes turques, et au dessus duquel brillait une croix d'honneur, qui avait bien appauvri le sang de son maître.

Toutes les pauvres richesses de cette chambre avaient été péniblement dérobées à ce cruel usurier, la guerre. Les épargnes du bivouac, amassées sou à sou, avaient payé tel meuble ; tel autre était toute une conquête. Ansterlitz avait rempli le premier tiroir de la commode ; mais hélas ! l'incendie de Moscou en avait vidé la moitié. La tasse d'argent, si soigneusement frottée, si belle et si luisante, qui trônait comme une reine au milieu de ses seurs de faucon sur une simple table de noyer, venait du sac de Paris. Mais ce qui avait coûté le plus de douleurs et d'angoisses, ce qui avait été le plus cherement acheté, c'était une humble relique qui se cachait dans l'obscurité de l'encoignure de la cheminée, une grossière image de Saint-Nicolas de Russie, à laquelle le vieux Daumier ne pouvait jamais jeter un furtif regard sans grelotter aussitôt. C'était là sa conquête de Russie, en effet, précieux talisman qui lui avait sauvé trois fois la vie, devant lequel s'était abaissé le sabre de l'ennemi, devant lequel un groupe de paysans russes s'était serré pour laisser place à leur foyer au pauvre Français glacé par le froid et desséché par la faim ; précieux trésor, qui lui avait valu, au milieu des steppes, sur lesquels pourait d'une manière féérique le vaste réseau de l'incendie, trois sacs de pain et de terre gelés, — rien moins que cela. Aussi, chaque matin, après avoir lancé un regard de colère à ce vilain empereur que sa mère lui avait appris à détester, car il avait failli lui tuer son père, la petite Juliette allait-elle s'agenouiller devant l'image du patron, de la Russie, et le remercier pieusement du salut de l'ancien soldat.

Quand Pierre Daumier la surprenait dans l'exercice de ce touchant devoir, il faisait une singulière grimace, mais n'osait souffler mot. Il ne comprenait pas qu'on remerciait un saint russe, et qu'on n'aurait pas son empereur ; c'était là l'unique chagrin, le seul souci de sa verte vieillesse. Il aurait donné sa croix d'honneur, ce rayon de gloire qui illuminait toute sa vie, pour pouvoir planter son idole dans le cœur de sa fille ; il eût voulu tenir encore plus étroitement à son enfant par cet invincible lien ; par cette grande passion qui avait rempli sa vie. Mais comme, si Napoléon était toute sa religion, sa Juliette était d'autre part tout son amour, il ne trouvait jamais sur ses lèvres de paroles pour la gronder, et chaque matin il lui octroyait, moitié générosité, moitié égoïsme, un nouveau pardon qui lui valait deux gros baisers après la prière à Saint-Nicolas le-Russe, comme il disait au grand seigneur.

Comme on pense bien, Pierre Daumier, fils du fermier révolutionnaire, n'avait aucune foi religieuse ; son travail de momeries toutes pratiques de la piété ; il eût été volontiers et n'eût pas moins fait parade d'incrédulité ; jugeant qu'il se serait mieux et plus utile pour un vieux sergent de la garde d'aller parler à la messe avec des femmes, lorsqu'il pouvait fumer tranquillement sa pipe et boire un petit verre au cabaret avec les plus hardis beaux-fils de l'endroit, qu'il catéchisait à sa manière. Néanmoins, il respectait aveuglément la dévotion de sa fille, et ce n'était qu'en riant, et comme petit terme d'amitié, qu'il s'avisait de l'appeler parfois sa bigote. Quand il prenait fantaisie à ses amis du cabaret de le railler sur sa tolérance pour la piété de Juliette, il prenait un air grave et solennel, et avait toujours sur les lèvres la même réponse laconique qu'il prononçait d'un ton doctoral : *mon Dieu !*

Je suis un homme et ma fille est une femme.

Terrassés sous le coup d'une logique si implacable, les rieurs ne trouvaient pas de réplique, et la plupart avaient alors soin d'envoyer scrupuleusement leurs femmes à l'église. Si Pierre Daumier ne donnait pas le bon exemple, tout au moins le prêchait-il. C'est la méthode ordinaire dans ce bas monde, où il y a si peu de prélateurs d'exemple.

Daumier avait alors cinquante-cinq ans. Il était grand, sec et fort ; si bien dressé à la discipline et durci au feu de la guerre, qu'il semblait ne devoir jamais se courber sous la lourde main du temps. La peau noire et marquée de poudre de son visage, ses cheveux crépus et ses gros yeux bruns à fleur de tête lui composaient une physionomie singulièrement originale. Il n'alléçait pas moins la curiosité par sa conversation que par son aspect bizarre. Ses causeries étaient toujours merveilleusement colorées et laissaient échapper de ces bouffées d'esprit naturel, assez familières aux hommes des basses classes, et qui ont toujours le privilège de provoquer la surprise des gens plus élevés. Pourtant il n'aurait des prétentions à l'esprit et s'en souciait peu. Il était brutal, colère, impétueux ; cela se voyait tout de suite à ses grosses lèvres africaines, mais il n'avait rien de lâche, d'hypocrite et de sournois dans le caractère. La parole était rude, le geste grossier, mais le cœur était excellent ; balancé qui n'est pas toujours juste à la campagne l'âme y est souvent aussi large et jaloux que le bras prompt à frapper. Il y a souvent autant d'égoïsme dans le sein des *légiers* et des *légères* que

d'apreté dans leur voix ; et leur cœur n'est pas moins en guenilles que leurs vêtements.

Il n'en était pas ainsi de Daumier. Le sentiment exquis de l'honneur militaire et la bonté naturelle de son cœur l'avaient préservé de cette plaie, en lui faisant entrevoir certaines délicatesses d'âme, intelligibles pour l'esprit des paysans qui regardent tout avec les yeux et bien avec le cœur. Son amour pour sa fille lui avait donné comme une seconde vue morale. Il se tenait en garde contre ses brusqueries habituelles, veillant sur lui comme une sentinelle vigilante. Quand il manquait à sa consigne de douceur, et que l'émpolement de son caractère le jetait dans quelque violence, il se privait ce jour-là du baiser de son enfant. C'était sa punition.

Juliette méritait cet amour. Il y avait moins d'avenglement que d'intelligence dans l'extrême tendresse du père ; il sentait ce que valait sa fille. Elle eût eu pour marraine une fée, que celle-ci n'eût rien eu à reprendre à l'œuvre de Dieu. C'était une céleste créature. Elle rêvait les plus merveilleux avantages dont la providence puisse doter une femme. Elle était belle et bonne ; elle avait une âme singulièrement noble et élevée, et de plus, le caractère ferme de son père faisait partie de son héritage de famille. On ne pouvait la voir une fois sans que son souvenir se gravât dans le cœur. Quelque blonde, elle avait de grands yeux noirs et de belles couleurs rouges sur les joues, contraste qui la rendait encore plus charmante. La santé florissait sur son visage. Sous sa peau blanche et rose, d'une finesse transparente, on croyait voir courir le sang des frères. Mais loin de paraître vaine de sa beauté, elle se faisait la princesse et la langoureuse, Juliette travaillait, riait et chantait comme une vraie fille de village. Elle était si parfaitement bonne et simple, si naïvement chaste, que les filles ne pouvaient l'accuser de coquetterie, et les garçons de fierté. Personne n'eût osé la traiter de bégueule, pour s'être refusée à des agaceries de mauvais goût. L'amour à coups de poing lui faisait peur ; aussi les galans, qui ne savaient trop comment s'y prendre d'autre manière, s'étaient-ils tous réunis d'un autre côté, se contentant de l'aimer comme une bonne fille. Elle n'avait donc pas d'amoureux avoué. Néanmoins, les caquets malins des vieillies lui en avaient découvert un. Non point un lesté gaillard, vigoureux preneur de baisers et aspirant un titre glorieux de coq de l'endroit, mais un pauvre enfant, grêle et chétif, à peine âgé de dix-neuf ans, inquiet. M. le curé avait appris à lire dans les livres, et qui, n'étant pas assez fort pour travailler à la terre, servait la messe le dimanche, et, les autres jours, passait son temps à courir les bois, au soleil, un volume dans la poche et sa blouse, et, le soir, à rêver aux étoiles. Dans le village, on s'était long-temps moqué de lui à cause de ses mains blanches et de son peu de force ; on l'appelait *faignant*, parce que la où toute la valeur de l'homme est cotée au taux de sa force matérielle, où toute la richesse est dans les bras, où l'addition des coups de bêche a pour total la rente de l'année, l'homme qui travaille dans sa pensée est censé vivre au dépend des autres. C'est une sorte de valeur qu'on ne tolère que pour avoir le plaisir d'user de lui comme d'un bouillon. On lui permet d'appréhender son rôle pendant la semaine, à condition qu'il amènera les autres le dimanche. Le paysan n'engraisse l'oisiveté du riche lui-même de son labeur, son regret, que si le riche lui ouvre, le septième jour de la grille de son parc, et lui permet de danser sur sa pelouse ; si le riche intraitable se refuse à cet échange de bons procédés, il a affaire à la plus terrible des vengeances, la rancune sournoise du paysan. Gare à ses haies, à ses prés, à ses murs !

L'orgueil du jeune Gabriel s'était farouchement cabré devant les cruelles prétentions des paysans à se soumettre. Il n'avait pas voulu plier sous le servage de la force ; il avait brisé le collier qu'on avait cherché à lui attacher au cou. Alors on l'avait humilié de toutes les façons, et à la fin, on l'avait battu. Depuis ce temps, Gabriel était devenu encore plus sauvage et solitaire. Voyant que la lutte entre la supériorité de la force et celle de l'intelligence était impossible, qu'il ne pouvait faire valoir ses avantages, ni donner une issue ou une formule quelconque à sa pensée, ni faire comprendre sa puissance de savoir, qu'aucun diplôme n'attestait, il s'était décidé à lâcher pied devant les atâques. Mais la haine des paysans s'en tenace, et ils paraissent peu disposés à oublier si facilement leur victime, quand Juliette prit sous sa protection le pauvre diable, et, comme un ange de Dieu, le sauva des griffes de ces démons. Elle força un jour Gabriel à venir à la danse, et dansa avec lui, en ayant soin de lui épargner, avec la gracieuse délicatesse d'une femme aimante, les ridicules de sa gaucherie. Dès lors Gabriel fut respecté comme un égal par tous. La reconnaissance le poussa chez le père Daumier, qui l'accueillit avec sa joviale franchise. Bientôt il connut tous les *faibles* du brave homme et flatta son penchant aux longues rêveries ; en moins d'un mois il devint le familier du logis, regardant Juliette, comme autrefois les étoiles, pendant que le vieux soldat contait Wagram. Il avait aussi mille petits soins pour la mère de la jeune fille ; c'était une bonne femme, un peu bornée, dont personne ne s'était jamais beaucoup occupé. Aussi fut-elle bien étonnée de voir un jeune homme comme Gabriel lui témoigner une déférence pleine de délicatesses, échanger avec elle, ramasser la pelote de son tricet qui roulait souvent sous la table, à la grande joie du maton. Jamais elle ne s'était trouvée à pareille fête. L'orgueil, qui dort toujours dans un coin des esprits, même les plus endormis, se réveilla joyeusement chez cette pauvre femme habituée aux rudes manières de son mari. Elle aimait Gabriel comme son enfant. Du reste, les innocentes fatigues du jeune homme n'étaient pas hypocrites : Dieu

seul et Juliette peut-être avaient le secret de ces subtils cajoleries. L'amour inavoué de Gabriel pour sa pittoresque était dans les mille ingénieux stratagèmes que paraissait lui conseiller son affection pour Pierre Daumier et sa femme. Aussi les regards des curieux n'eurent pas longtemps à s'arêter dans les scènes muettes de cette comédie d'intérieur, pour découvrir l'amour sous les langages de la reconnaissance, et les deux noms de Gabriel et de Juliette voltigeaient confondus au bout de toutes les langues. Daumier seul ne se doutait de rien encore. En affaires de cœur, les plus sottes femmes en remontreraient aux plus fins diplomates. Elles comprennent le langage des yeux, du silence, du frémissement des muscles; pour elles, sans cesse contraintes à recourir aux mille supercheries de la pantomime, il y a un drame dans un geste. Aussi la mère avait-elle tout deviné; mais elle se taisait, attendant les confidences de sa fille qu'elle aimait à l'adoration. En effet, elle ne vivait que par le sentiment; elle n'était pas attachée au monde par l'intelligence, mais à sa fille par le cœur. Sa fille était le monde pour elle, comme l'étoile de Gabriel. Jeune, Marianno Daumier avait été jolie, et dix ans elle avait fidèlement attendu son promis, qui courait les champs de bataille. Dans ce temps-là, les hommes manquaient à la charrie et au lit conjugal; Liverdun ressemblait à un couvent de femmes. Pierre était enfin revenu sans avoir laissé en chemin la moitié de son individu, et il avait retrouvé Marianno sur le seuil où il l'avait quitté, sans que la séduction eût pu faire lâcher à sa vertu. Il arrivait, l'oreille basse, en vaincu; il fut reçu, comme un Dieu. Marianno était alors une fille de trente ans, et dix années de plus vieillissent bien un paysanne condamnée aux énormes travaux de la terre. Mais il y eut un tel rayonnement de bonheur sur sa figure, en revoyant Pierre, qu'elle lui parut belle comme à vingt ans, et qu'il ne tint nul compte de ces rides précoces.

Marianno aimait son mari avec cette crainte superstitieuse des âmes faibles pour les êtres qu'elles croient supérieurs. Sa fidélité d'amante répondait de sa fidélité d'épouse. Aussi Pierre ne montra pas de jalousie à son sujet et ne la hâta jamais; c'était beaucoup pour une femme de vieux soldat, habitué aux voluptés de la cantine. Seulement il exigea d'elle une soumission aveugle à ses volontés, et jamais Marianno ne manqua à cette consigne; c'était le motif du mystère que Juliette lui avait fait de son amour. Malgré son extrême tendresse, la bonne femme n'eût pu que lui servir de confidente. Même contre les outrages irréligieux de son mari, elle ne savait employer d'autres armes que le silence. Pierre, qui avait épluché quelques bribes de Voltaire et cultivé Piquant-Lebrun, montait souvent à l'assaut de la religion, et faisait jouer contre elle le feu bien nourri d'une artillerie de gros sarcasmes et de calembourgs. Le silence de Marianno l'irritait alors; mais un regard suppliant de Juliette le faisait taire. C'était toujours elle qui calmait les orages.

La charmante fille, l'ange bien-aimé du village, la lumière et la vie de ses parents, la joie de tous, pleurait pourtant quelquefois en secret. Quels nuages pouvaient donc tacher le ciel rayonnant de son bonheur? Hélas! de même que toutes les femmes portent à la ceinture un couteau enchanté et invisible qui cache le démon de la toilette, presque toutes ont aussi dans le cœur un asile pour les vagues pensées d'amour. Ce sanctuaire, d'abord habité par Dieu, est bientôt profané par l'entrée triomphante d'un conquérant païen. Il est impossible d'éviter ce terrible ennemi. Chassez-le par la porte, il revient par la fenêtre. La galanterie brutale des paysans, tout en révoltant la délicatesse innée de Juliette, avait donné l'éveil aux fées de son imagination de dix-huit ans. Dès lors, les sylphes charmans, les lutins amoureux, tout ce monde fantastique, pour lequel se passionnait une jeune tête, fourbillonna chaque soir au chevet de son lit, et s'enparait de sa chambrette en armée victorieuse. Elle rêva tous les contes de Mme d'Aulnoy et les romans de Mlle de Scudéry. Des ailes roses, parsemées de diamans, effleurèrent son front; des songes parfumés, ses lèvres. Mais, de même que sous le regard du voyageur les formes indéfinies des glaciers du nord se cristallisent en villes diaphanes; de même les songes de Juliette finirent par se matérialiser. L'amour est cousin germain de la vanité. La jeune fille voulut donc pour représentant de son sylphe idéal un être supérieur aux manans de Liverdun: son choix dut nécessairement tomber sur Gabriel, le seul homme qui pût avoir quelque point de ressemblance avec ses capricieuses fantaisies; le seul qui pût réaliser le type de délicatesse et d'intelligence voulu par les lois de l'amour chaste et naïf. Puis Juliette, comme toutes les femmes vraiment bonnes, avait la religion de la faiblesse: elle tenait à relever la créature humiliée et tombée à terre.

Gabriel, petit enfant, médiocrement beau, sans force physique, sans énergie de caractère, que la flamme de la pensée brûlait en dedans, chez qui les abstractions de la solitude, dont personne n'avait le secret, taient les expressions matérielles, n'eût été remarqué ni par une paysanne ordinaire, ni par une jeune fille de la ville, ni même par une grande dame. Il devint l'idole de Juliette. C'est qu'il y avait dans le cœur de celle-ci une niche toute prête qui attendait son ange, et comme Gabriel fut le seul qu'elle jugeât capable de comprendre ses secrètes sympathies, elle hyperbolisa dans son esprit toutes les qualités du jeune homme et prit à tâche d'oblour elle-même sa tête et son cœur sur le compte de son bien-aimé.

Voilà où en étaient les choses, ce soir même où nous venons de trouver le vieux sergent tristement occupé à ranger en ordre de bataille les titres rebelles de la châtellenie.

Non loin de Daumier, la mère et la fille travaillaient silencieusement. à

la maigre lueur d'une petite lampe de fer qui semblait boiter sur la table de noyer. Juliette brodait. La broderie est, en effet, devenue la grande richesse des filles lorraines. Ce travail de luxe finit par les aveugler; mais elles narguent la cécité en comptant leur profit de la semaine. L'amour du gain aiguillonne l'intelligence. Si les leçons de l'école primaire pouvaient rapporter quelques hommes au bout de l'au, les enfans seraient plus habiles à lire qu'à garder les vaches.

Pour la première fois depuis long-temps la causerie du soir n'avait pas encore fait fondre dans un accord de familiarité bienveillante la glace d'un chagrin momentanément. Certes, quelque orage sourd allait tomber sur cette cabine vis domestique, dont le bonheur menaçait de s'éparpiller et de se disperser au vent de la colère paternelle. Une pluie vive saignait au cœur de ce bon père, qui pouvait, à force d'amour, devenir égoïste et cruel.

La lumière de la lampe éclairait à moitié le visage tremblant de Marianno et le visage calme et rose de la jeune fille, qui, à chaque instant, interrogeait d'un regard inquiet et furtil le front ridé du vieux Daumier.

Ce dernier, dont les flammes du foyer tatouaient la figure martiale de teintes rougeâtres, semblait préoccupé d'une pensée chagrine. De temps en temps, il paraissait prendre un parti décisif, tournait brusquement la tête en se penchant comme un lion qui se prépare au combat, et regardait sa fille comme s'il allait parler; mais la vue de Juliette lui était tout son courage. Il tournait évidemment autour d'une question qu'il n'osait aborder; mais cet embarras était trop singulier et trop visible pour pouvoir se prolonger long-temps encore. Pierre frappait du pied avec colère, ayant honte de sa faiblesse, et ne réprimant qu'à moitié un juron ment familier à ses lèvres. La pauvre Marianno frissonnait alors; mais Juliette, trouvant dans son innocence la force de résister à ces bouffées de mauvaise humeur, restait immobile. Cette scène muette ressemblait au branle-bas d'un combat de nuit. L'escarmonche n'était pas encore entamée; les ennemis s'observaient seulement. Déjà les éclairs rouges voltigeaient de côté et d'autre, et bientôt les deux partis allaient se trouver face à face. Tous ces regards inquiets s'étaient croisés.

— Eh bien! Marianno, as-tu quelque chose de neuf à nous conter ce soir? dit Pierre d'un son de voix qui l'essaya vainement de rendre câlin, car sa femme en comprit toute l'affectation. Puis il laissa tomber les pieds sur ces à terre et mit ses grosses mains sur ses genoux. *geste hypocrite qui devait lui donner l'attitude d'un causeur bienveillant et curieux.*

— La grande nouvelle d'aujourd'hui, après l'arrivée de Mme la marquise, c'est que Catherine Simonneau se marie avec Jérôme le vigneron.

— Jérôme l'ivrogne, tu veux dire. Si tu n'as que ça à m'apprendre, et si tu ramassa les pinces. — tu pourrais rester bouche close. On sait toujours trop tôt les mauvaises nouvelles. Il paraît que ces Simonneau étaient bien pressés de se débarrasser de leur fille. Voilà pourtant comme on les perd ces pauvres enfans. En voilà encore une de sacrifiée à un chenapan fini. Ce n'est fichtre pas moi qui livrerai la mienne à un pareil gars; je ne te donnerai qu'à bonne enseigne, va; ma pauvre Juliette. Voyez un peu cette Catherine! elle était si heureuse chez ses parents; mais non, ces maudites filles, sans enclaves pour courir après de mauvais garnemens qui leur feront des niches d'ulans et ne sauront pas gagner une bouchée de pain, pour les nourrir. Ce Jérôme est un gaillard qui boira sa vengeance en herbe et se chauffera les pieds l'hiver avec ses cops de vigne.

Marianno ne répondit rien à la sortie fougueuse de son mari. La chambre redevenait silencieuse. Juliette pressa la main de sa mère. Cette carence reconnaissante rendit quelque hardiesse à la bonne femme, déjà découragée par l'accueil fait à sa première tentative.

— Tous les hommes ne sont pas ivrognes comme Jérôme, hasardé-elle timidement.

Pierre feignit de ne pas entendre cet axiome plein d'originalité, et murmura un vieux refrain de guerre qui étouffa la voix de sa femme.

Marianno regarda Juliette, et reprit :

— Catherine Simonneau a tout juste l'âge de notre fille, dis donc, Pierre.

L'attaque était trop précise pour que Daumier pût encore lâcher pied; ce coup de lance l'atteignit droit au cœur. Sentant bien que toutes les portes de salut lui étaient fermées, qu'on l'avait fait glisser dans un abîme sans issue, et que nul stratagème ne pouvait le sauver des angoisses d'une lutte terrible, le pauvre père résolut d'attaquer le front de l'ennemi.

— Ou marie les filles trop jeunes, répondit-il avec un merveilleux sang-froid. Ces mariages précoces sont des meurtres, et les parents sont des bourreaux. Ce qui pousse nos jeunes au mariage, c'est le plaisir d'être appelée madame par-ci, madame par-là, et de porter un plus beau fichu sur l'épaule. Ça les flatte gros comme le bras. Puis quand leur dit noirce, quand leur beau fichu est déchiré par les ongles de leurs maris, quand leur galant futur est devenu un souldard et un tyran, alors elles pleurent. Elles crient misère; mais il n'est plus temps; elles ont pris un homme, il faut qu'elles le gardent. Quand l'homme bat sa femme au lieu de l'embrasser, ça ne regarde personne. Tant pis pour la femme; elle n'a que ce qu'elle mérite. Vive la liberté pour la jeunesse!

— Pourtant...

— Eh! non, je te dis qu'il n'y a pas un mari qui vaille le diable. Moi-même ne te fais-je pas souffrir tous les jours, et pourtant Dieu sait si je ne t'aime pas de tout mon cœur.

Marianno sourit.

— Mais, mon ami, il y a du plaisir dans les souffrances du mariage. Toutes les joies du monde, je les donnerais pour les douleurs de la maternité.

— Idée de femme !

— Puis Dieu ne nous accorde pas une fille pour rester éternellement sous le cotillon de sa mère. Il faut toujours bien finir par s'en séparer, — au village surtout, — quand on est pauvre...

Pierre se leva brusquement. Les paroles imprudentes de Marianne venaient de faire brèche dans son orgueil et lui redonnait un avantage inespéré, qu'il mit aussitôt à profit. Il se plaça droit devant elle, et la foudroyant du regard, il répéta ironiquement la fin de la malencontreuse phrase.

— Ah ! ah !... il faut toujours finir par s'en séparer, au village surtout... quand on est pauvre... Fort bien. Est-ce que par hasard, madame, vous seriez lasse de nourrir votre fille ? Dites-le alors ; car si je croyais que ça fût vrai, je vous le jure par le nom de l'empereur, je prendrais Juliette par le bras et je la pousserais dehors. Mais je m'en irais avec elle, entendez-vous, et je la nourrirais à la sueur de mon front. Je vous laisserais jouir de la cahuté à votre aise ; car vous y resteriez seule. Chasser la fille du logis, c'est en chasser le père...

— O mon Dieu ! ai-je jamais dit un mot de cela, Pierre ? s'écria la pauvre Marianne en sanglotant.

— Encore plutôt ! fit le mari avec un geste de colère. Marianne épouvantée croisa ses mains sur sa poitrine et regarda douloureusement sa fille. Cet appel fut entendu.

— Pauvre mère ! s'écria Juliette. Elle alla s'agenouiller devant elle et l'embrassa avec effusion. La colère de Daumier mourut dans son cœur et fit place au repentir. L'expression dure et farouche de son visage tomba tout à coup comme un masque de comédie ; mais la généreuse enfant ne se contenta pas de ce premier triomphe : elle voulut faire rendre entière et bonne justice à cette femme si timide qui s'était si bravement dévouée pour elle.

— Vous avez tort de l'accuser ainsi, mon père, dit la jeune fille toujours agenouillée, et tournant vers le vieux soldat son regard éclairé d'une douceur et d'une tendresse ineffables, tandis que sa figure, sur laquelle flottait toute la lumière de la lampe, rayonnait d'un sourire humble et craintif, et que sa pose abandonnée semblait demander grâce pour sa mère.

— Vous savez combien elle m'aime, n'est-ce pas ? et tout ce qu'elle a pu vous dire, elle l'a dit par amour pour moi, car... je l'en avais prié.

La voix de Juliette trembla un peu en prononçant cet innocent mensonge : sa mère n'avait fait que deviner et prévenir son désir.

— Ah ! tu l'as avais prié, fit Pierre en la regardant fixement. C'est bien.

— Il alla se rasseoir sur son escabeau et tira de rechef en déroute curieuse les feoils flambants.

— Marianne passa ses bras autour de la taille souple et fine de Juliette, et pressa convulsivement la douce jeune fille sur son sein, la baisant au front.

Le silence redevint fêto frigidité de la chambre. Les convulsions de la tempête qui rugissait au dehors se réfléchissaient sur les nerfs du vieux soldat, et lorsque qui sommeillait dans son coin menaçait à tout instant de se réveiller et d'éclater sans merci. Les deux femmes attendaient avec angoisse ce fatal moment, et avaient peur de leurs larmes.

— Tu veux donc me faire mourir de chagrin, malheureuse enfant ! Voilà que tu parles de nous quitter maintenant, parce que nous sommes de pauvres vieilles gens qui ne savons que t'aimer, et que la tendresse des vieux parents est un fardeau pour les jeunes têtes. Et moi qui croyais que tu n'étais pas comme les autres, un mauvais cœur, et que tu ne voudrais jamais nous laisser dépérir, dans notre coin, de douleur et de solitude.

— Mon père !...

— Que pensez-vous donc que nous deviendrons, quand nous serons seuls dans cette chambre, la mère et moi, passant de tristes veillées sans oser échanger une parole ? car notre unique pensée s'est reportera sur toi, et tout ce qui nous entoure nous rappellera sans cesse ton souvenir.

— Mais, mon père, ai-je dit que je voulais vous quitter, et ne peut-on, sans être un enfant dénaturé...

— Penser au mariage, n'est-ce pas ? Tu as raison, Juliette, et c'est moi qui suis un vieux bourru. Une jeune fille rêve un mari comme un conscrit sa première bataille. Il faut avoir des enfants pour les autres : c'est la coutume. On ouvre sa porte au premier passant ; on met en son honneur sur la table la plus belle nappe, et on lui offre les fruits les plus dorés du jardin. Puis on le supplie de vouloir bien emporter avec lui la plus belle fleur de la maison, l'enfant qui a grandi sous vos baisers. Il vous vole la tendresse de votre fille ; vous lui donnez une poignée de main ; c'est au mieux. — Et quel est le galant qui vous a mis en tête ces belles idées, mademoiselle ?

Juliette rougit et n'osa répondre.

Pierre jeta un regard irrité sur les deux femmes toutes tremblantes de leur résistance désespérée ; mais une larme tomba dans les rides de ses yeux et se perdit sous sa moustache grise.

— Voilà bien les femmes et surtout les enfants ! Vous semez pour n'avoir que mauvaise herbe. Il ne pousse de terre que des ingrats. Vous avez une fille ; vous suiez sang et eau pour lui faire, sous votre toit, le

nid le plus doux possible, et ça ne pense qu'à s'envoler et à vous planter là. La mère devrait être la première à entourer son enfant de ses deux bras pour l'empêcher de s'échapper. Point. Elle se ligue avec la fille pour mettre le père en déroute.

— Ah ! voilà de la mauvaise volonté, mon père, interrompit la jeune fille en souriant. Un an plus tôt, un an plus tard, il faudra toujours bien que je me marie, sans quoi cela cesser de vous aimer.

— Ne serais-tu pas content, Pierre, de faire sauter sur les genoux tes petits-enfants ? de leur faire peur en frottant ta barbe rude contre leur menton rose, de leur apprendre à tirer des armes avec un grand sabre de bois, et le chapeau de papier sur l'oreille, — à battre la charge en douze temps comme un tambour-maître.

— Et si c'était une petite fille?... fit brusquement le vieux trouper qui s'était laissé prendre les oreilles et l'esprit à ce doux rêve, évoqué par l'imagination de sa femme.

Marianne sourit, Pierre, honteux de sa défaite, continua :

— Avec tout cela, vous ne me dites pas le nom de l'épouseur. Croyez-vous donc que je verrais de sang-froid ma Juliette pauvre ou malheureuse, — que j'aurais veillé sur elle avec tant d'inquiétude et d'amour pour la livrer à une brute ? Celui à qui je confierai mon trésor devra m'en rendre bon compte. Je lui demanderai raison de toutes les larmes qu'il ferait verser à notre ange. Quant à la donner à un mauvais rustre de paysan, jamais ; j'aimerais mieux qu'elle restât vieille fille.

Et il se pencha de long en large dans la chambre, frappant impitoyablement les carreaux de ses grosses pinnettes.

— Ce n'est pas un paysan, dit timidement Juliette.

— Ah ! ce n'est pas un paysan, répéta le père étonné. C'est donc un godaureau de la ville alors. Les gants blancs ne s'allient guère de franc jeu aux mains rouges des fillets de campagne. Prenez-y garde.

— Ce n'est pas non plus un godaureau de la ville, repliqua la jeune fille avec un fier dédain.

— Qui est-ce donc alors ?

— C'est Gabriel, mon père.

— Gabriel ! — Allons donc ?

Et il éclata de rire. Son cœur était déchargé d'un poids énorme.

Juliette rougit, cette fois, jusqu'aux oreilles.

Le rire du bonhomme l'avait blessée dans la vanité de son amour, et elle se leva, toute frémissante, pour défendre la noblesse de son choix.

— Gabriel ! mais vous êtes folle, reprit Daumier ; c'est un enfant. Voyez un peu le petit traître ! moi qui ne me défiais pas de lui ; moi qui l'aimais !...

— Vous l'aimiez beaucoup, n'est-ce pas, mon père ? Vous voyez donc bien que j'avais raison de l'aimer un peu, moi.

— C'est cela. Pourquoi ne pas dire que t'ai donné l'exemple... En vérité, il n'y a plus d'enfants. Eh bien, oui, je l'aimais, ton Gabriel, et pour me remercier, il m'a pris le cœur de ma fille. Quand je pense comme il écoutait mes histoires de bataille ! son attention était une trahison. Pendant que je lui parlais d'épée, ses yeux le parlaient d'autre chose. Mais après tout, c'est là un triste gars, mon enfant ; j'aurais voulu pour toi un bon diable, sachant boire et fumer. Je jurerais que celui-là n'oserait toucher au corset d'une fille. Il est pâle et grêle, et doux comme un agneau ; il saurait chanter des cantiques ; il n'a jamais su ce que c'était qu'une chanson à boire. Sa mère l'a élevé dans une soutane. Comprenez pourtant sur les apparences ; l'agneau a osé lever l'œil sur toi. Oh diantre a-t-il trouvé ce courage-là ? Toutefois, il n'est pas trop dégoûté. Je lui pardonne.

— Lui pardonnez-vous tout à fait, mon père ?

— Je ne dis pas cela, mais nous verrons. Vous êtes encore trop jeunes tous deux pour têter du *conjugo*. Gabriel ne sait rien faire ; c'est un fainéant avec qui tu mourrais de misère ; il se noierait dans un verre d'eau. Mais il y a un moyen d'arranger les choses. On dit que c'est un savant ; il faut qu'il aille à Paris. Quand on a du cœur et de l'esprit, on s'y tire toujours d'affaire. Il fera son droit là-bas et y prendra son livret d'avocat. La plume est la seule arme qui puisse tenir dans ses doigts. Si, à son retour, vous êtes toujours amoureux, je vous marierai. Cela te va-t-il ?

— Mon bon père !

Et la folle enfant sauta au cou du soldat. Puis elle alla embrasser sa mère, disant :

— C'est à toi que je devrai tout ce bonheur.

— Quel dommage ! murmura Pierre. Gabriel eût fait un excellent père. Et moi qui rêvais pour ma Juliette un beau jeune sous-lieutenant, un homme du métier à qui mes histoires de batailles auraient profité et qui m'eût appelé l'ancien. Enfin, n'importe, n'y pensons plus.

Au même instant, deux coups secs et discrets résonnèrent sur la porte d'entrée.

— C'est lui, pensa Juliette.

III.

Un soupçon.

Pierre court ouvrir, et Mathurin Brindejonc, mouillé comme un caniche qui vient de se battre au milieu du ruisseau, sauta triomphalement, en deux bonds, près de la petite table de noyer.

— Bonjour, père Daumier ! s'écria-t-il de toute la force de ses poumons. Vous êtes gai comme le temps, à ce qu'il paraît. Bonjour, main-

selle Juliette. Vous voyez que j'ai pensé à vous aujourd'hui : voici des fleurs première qualité. Je souhaite qu'elles vous fassent un peu penser à moi chaque fois que vous les regarderez. Ce sont des fleurs qui parlent, celles-là. Elles ont plus d'esprit que les autres, puisqu'elles savent dire : Ne m'oubliez pas. Les nymphes sont de grands imbéciles auprès de ces... comment dirai-je ? Diable ! j'ai oublié le nom latin avec quoi que M. Gabriel les a baptisées.

— *Herrigss-mein-nicht, n'est-ce pas?* dit Juliette en souriant.

— C'est ça, *herigss...* diable de mot ! je m'embrouille toujours avec ces grands sérénades de nous. Est-il heureux, ce Gabriel, d'avoir appris à lire le latin couramment dans le bréviaire de M. le curé !

— Mais en revanche il ne sait pas chiffrer comme vous, monsieur Mathurin.

— Ah ! dame, on ne peut pas tout savoir. Il faut convenir que je chiffrage gentiment.

Juliette ne l'écoutait pas. Elle regardait le petit bouquet de fleurs, et se disait en soupirant :

— Pauvres fleurs d'amour, je vous attendais, mais j'espérais que vous seriez les confidentes d'un autre cœur !

— Tu ne mérites pas monsieur Mathurin ? dit la bonne Marianne.

— Pardonnez-moi alors, Mathurin, car aujourd'hui, plus que jamais, je serais coupable de ne pas vous savoir gré d'une preuve d'amour que tout le monde ne s'empresse pas de me donner... vous ne m'oubliez point, vous, comme M. Gabriel.

— Ah ! il n'est pas encore venu ? s'écria Mathurin.

— Pas encore, répondit Juliette.

— Tant mieux, pensa le rusé paysan. Pour moi, reprit-il d'un air indifférent, il y a *bel âge* que je serais venu, si le père Brindejone m'avait envoyé à Champigneulle pour toucher le terme de notre maison de la grande rue, et la course est bonne, avec ça que la route est trempée ni plus ni moins qu'une mare d'eau.

— En effet, ce n'est point à un temps bien engageant pour courir la campagne, murmura la jeune fille, qui sougeait à Gabriel et cherchait à s'expliquer son absence.

— Bah ! fit Mathurin, qui comprit parfaitement le sens de cette réponse, M. Gabriel a, ma foi, bien autre chose à faire que de patanger dans la boue ou de venir perdre son temps avec nous. Je vous jure que ce n'est pas avec les fleurs ou les oiseaux qu'il va causer en milieu des bois.

— Que voulez-vous dire, Mathurin ? demanda Juliette en palissant.

— Moi, je ne veux rien dire. Chacun est bien libre de ses actions, et les affaires des autres ne me regardent pas. Mathurin Brindejone n'a jamais passé pour un bavard ou un curieux.

— Mon Dieu ! monsieur Mathurin, on sait bien que vous êtes un garçon discret, reprit la jeune fille d'un air piqué ; mais il me semble qu'il n'y a pas grand mal à confier... à des amis...

— Oui, pour que vous m'appeliez ensuite mauvaise langue...

— Mais vous savez donc... vous avez donc vu quelque chose que vous vouliez ou cachet ?...

— A quoi bon faire de la peine aux gens à propos de rien ?

— Eh bien ! que cela m'apporte joie ou douleur, je veux tout savoir, entendez-vous, monsieur Mathurin ; je le veux, et si vous me dégoûtez la vérité, je ne vous le pardonnerai de ma vie.

— Ah ! si vous le prenez sur ce ton-là, mademoiselle Juliette, c'est différent. Moi, d'abord, je ne sais pas résister aux femmes, et du moment que vous le voulez absolument, je vas tout vous dire.

— C'est bien, je vous écoute.

— Seulement vous me promettez de ne pas me garder rancune pour vous avoir obéi.

— Je vous le promets.

— Et de ne pas souffler un mot à M. Gabriel de tout ce que je vous aurai raconté.

— Vraiment des précautions, interrompit Daumier. Ça me semble un peu louche, mon garçon.

— Laissez-le parler, mon père.

— Eh bien, soit, qu'il parle ; mais je te prévins de prendre garde à toi, mon brave, car si tu as le malheur de mentir pour tourmenter ma Juliette, je te casse net comme un manche à balai.

Mathurin sourit en se frottant les mains, et regarda la porte du coin de l'œil.

— Faut donc que vous sachiez que ce matin j'étais parti pour la chasse... J'avais fait route par le bois, sans trop penser à rien, quand je me trouvai tout à coup près de la rivière, en face de l'Echo du Diable.

— L'Echo du Diable ! s'écrièrent, sur trois tons différents, Juliette, Marianne et le vieux Pierre.

— L'Echo du Diable, rien que ça... poursuivait Mathurin avec un flegme astucieux. Je levai naturellement les yeux, et qu'est-ce que je vis, bon Dieu !... J'en tremble encore de frayer...

— Que dites-vous, Mathurin ?

— M. Gabriel qui sortait du gouffre.

— Jésus-Maria ! serait-il possible ! s'écria Marianne épouvantée.

— Comment, si c'est possible ! puisque je vous dis que je l'ai vu, vu de mes propres yeux.

— Vous avez raison, Mathurin, et je crois à vos paroles, reprit vivement Juliette ; mais, pour Dieu ! dites-moi si c'est là tout ce que vous craignez de m'apprendre.

— Oh ! que non, ce n'est pas tout, répondit le paysan avec un de ces sourires dont la maiserie perdue ressemble fort à ces pâles coups de soleil qui précèdent un orage.

— Eh bien ! alors, parlez, et ne me faites pas ainsi mourir à petit feu !

— J'aurais déjà tout conté, si l'on ne m'avait pas coupé la phrase au bout de la langue.

— Ne l'interrompez plus, ma mère. Parlez maintenant, Mathurin, nous vous écoutons tons.

— Je vous disais donc que j'avais vu M. Gabriel sortir de l'Echo du Diable.

— Sortir de l'Echo du Diable, c'est bien cela ; et puis ?...

— Et puis, ma foi, comme je regardais, tout ébahi, voilà que j'entendis galoper un gueux de cheral qui allait ventre à terre vers le gouffre...

— Vers le gouffre, la pauvre bête ! Et puis... Mathurin ?

— Et puis, ma foi, le maudit animal allait tout droit s'y précipiter ; en car on eût dit qu'il avait cent mille démons dans le corps, et le feu lui jaillissait des narines, quand tout à coup...

— Quand tout à coup ?

— M. Gabriel sauta juste devant lui, l'arrêta, et...

— Et... ni Juliette, blanche comme une mortelle.

— Et le cheval fut sauvé.

— Ah ! Dieu soit loué, Mathurin ; mais vous m'avez fait un frayer ! C'était donc là ce grand mystère...

— Oh ! que non, fit encore le paysan avec son même sourire d'astucieux qui veut faire payer chèrement une révélation.

— Ah ça ! mon gaillard, non prendrais-tu pour des marionnettes le Pierre en brandissant ses pincettes d'un air belliqueux.

— Je ne vous prends pour rien du tout, papa Daumier, mais puisque mademoiselle Juliette veut savoir toute la vérité, faut bien que je commence l'histoire par le commencement.

Juliette jeta un regard suppliant à son père, qui alla commander la table achevée avec les maigres fagots du foyer.

— J'oubliais de vous dire, reprit tranquillement l'orateur, que sur ce cheval en question il y avait une femme.

— Une femme ! s'écria Juliette. Ah ! je comprends maintenant...

— Et une superbe femme encore ; M. Gabriel peut s'en faire une idée de créature du reste, car elle était perdue dans une grande soupière avec des manches blanches, et elle avait sur la tête un chapeau d'homme.

Je parerais que c'est quelque sauteuse de corde, comme celles que l'on voit danser la tête en l'air, sur des chevaux, à la foire de Nancy.

— Et Gabriel a parlé à cette femme ? demanda impétueusement la jeune fille.

— Dame ! ils ont fait un petit bout de conversation, comme de justice, ça a duré une heure, à peu près, puis...

— Puis ils se sont séparés, n'est-ce pas ?

— Pas du tout. La dame s'était agacée, M. Gabriel a voulu lui montrer le cheuin, et ils sont partis ensemble, comme une paire d'amis. Quel pensez-vous de cela, mademoiselle Juliette ?

Juliette ne répondit pas. Mathurin la regarda d'un pâle étonnement, effaré des roses de son visage, et ses yeux s'élevaient terribles comme ces vagues étoilées qui semblent tomber d'un ciel quidivulges s'éteignent sans la frange d'un nuage. Ce résultat imprévu de son odieuse méditation se fraça le paysan, tout en lui caissant par une autre joie secrète. Un geste de terreur ne lui était pas échappé, que d'un autre côté sa mère se penchait sur sa fille évanouie et que Daumier lançait à Brindejone un regard qui le faisait disparaître à cent lieues sous terre. Quoique d'un naturel hardi qui se laisse vain facilement à l'insolence, Mathurin n'osa résister à ce coup d'œil si perçueux et se retira. Toute la nuit Juliette fut brûlée par une fièvre ardente.

Il serait injuste de croire que les ongles de fer de la jalouse ne déchirent cruellement que les âmes masquées par la comédie du monde, les ces illustres martyrs, qui cachent sous la gaze et le velours les battements de leur cœur, qui les étouffent sous le poids des diamans, et, jusqu'à la dernière heure, condamnent leur esprit à toutes les distractions de la société, parce qu'ils veulent mourir, comme les gladiateurs de Rome, la joue lardée, pour que leur pâleur ne trahisse pas leur défaillance intérieure. Ils s'habillent de rouge, afin que les yeux de la calomnie ne puissent voir la trace de leur sang, et ne livrent à leur passion qu'un duel à mort, afin d'en finir d'un seul coup avec elle et avec la vie. Mais ces efforts de sublime hypocrisie font peut-être moins souffrir que les tourments infligés par la jalouse à des cœurs nés, toujours bercés par les tendresses de l'amour paternel et endormis dans la beauté d'une vie si saine, honteuse et ignorée. Aussi, quand le récit de Mathurin fut fait, germèrent dans l'âme de Juliette les racines amères du doute, la pauvre fille ne s'étonna que le soir de son angoisse et crut aveuglément à la sincérité du mentir. Elle s'opposait à cette seule pensée que le noble enfant qui qu'il était sa vie pourrait aimer une autre femme. Elle se crut trahie, par cela seul que le timide Gabriel avait accompagné peut-être jusqu'à la ville une femme qui était belle, qui n'appartenait pas à la classe paysanne, et qu'elle avait sauvé l'an grand danger. L'absence du jeune homme appuyant ces affreux soupçons, et Juliette redoutait trop une perdition pour ne pas y croire avant d'en avoir acquis la certitude. D'ailleurs cette cruelle révélation lui tombait sur le cœur comme le lincol de son amour, à l'heure où elle venait de lutter avec son père, au sujet de cet amour, et de triompher de ses répugnances. Elle avait usé à ce combat tout son

courage, et son âme ne fut pas assez forte pour résister au nouvel orage qui menaçait d'engloutir toutes ses espérances.

Pierre et Marianne veillèrent jusqu'au jour près de leur enfant.

La fièvre de Juliette s'était enflammée jusqu'au délire. Cuesœur froide baignait son visage tout à tour rouge et pâle. Parfois, ses grands yeux s'ouvraient et semblaient se fixer sur une apparition menaçante, et des cris d'effroi tombaient de ses lèvres blanches et tremblantes. Dans d'autres moments, ses traits s'épanouissaient sous un sourire, son regard brillait calme et tendre, ses bras se tendaient, convulsivement comme pour se nouer en collier au cou de son amant et l'attirer près d'elle, des larmes ruisselaient sur ses joues, et elle adressait de touchantes prières au fantôme évoqué par son amour.

— N'est-ce pas, Gabriel, que tu n'aimes point cette femme et que Mathurin en a menti? Aussi je ne la crois pas, vois-tu. Je sais bien que tu ne peux cesser de m'aimer. Pourtant, elle était belle, cette femme, plus belle que moi; elle t'a soulevé parce que tu l'as sauvée de la mort, et tu l'as regardée long-temps, tu lui as parlé long-temps... et tu n'es pas revenu, Gabriel.... Oh! c'est qu'il ne m'aime plus!...

Et, avec un cri de douleur, elle tomba épuisée sur sa couche.

Pierre se leva, frappa le plancher du pied, et s'écria :

— Si je tenais ce damné coquin au bout de mes poings, je l'aplattrais comme un ver.

Marianne lui montra la malade qui semblait reposer plus tranquillement. Pierre rebomba sur son escabeau.

Une heure après, ce fut un autre cri de souffrance.

— Pardonne-moi, Gabriel, disait Juliette, pardonne-moi si je t'ai accusé. Non, tu ne m'as pas trahie; non, tu n'as pas abandonné la pauvre fille qui t'aimait d'un si sincère amour pour la première belle femme venue qui s'est trouvée sur ton chemin; et si tu as sauvé cette femme, c'est que tu es brave, mon Gabriel, et que tu as un noble cœur... Mais pour quoi n'es-tu pas venu?... pourquoi? Ah! mais folle que je suis; si cet horrible cheval t'avait blessé, s'il t'était tombé sur la route, tout sanglant, sous la pluie et le vent; si t'était mort peut-être, mort aisé, pendant que je m'accusais! Ô mon Dieu! prêtez-moi votre force, et soyez-mous en aide... mais j'irai à son secours... Oh! j'irai, j'irai, jussé-je me trainer sur les genoux jusqu'à lui!

Et par un effort désespéré, elle se leva à moitié, ses grands cheveux flottant sur ses blanches épaules; mais la force manqua à sa volonté.

— Vous voyez que le diable ne viendra pas, s'écria Pierre, des iarnes dans les yeux. Et dire qu'il n'y a pas un médecin dans le village. Femme, avertis-le d'un ton ferme et dur, reste là sans bouger. Dans une demi-heure je serai là avec le docteur. Je vais à Champagnelles.

— Celui qui a fait le mal peut seul le réparer, répondit doucement Marianne.

— Ce n'est pas moi toujours qui irai chercher ce médecin-là, répliqua le père, dont le visage prit une expression encore plus sombre.

— Que la volonté de Dieu soit faite avec nous, murmura la pauvre femme.

Le jour pointait, pâle et de grandissante, devant laquelle s'effaçaient peu à peu les astres flamboyans. Pierre prit à la main son bâton de route et partit. Mais il eut à peine ouvert la porte d'entrée qu'il se trouva vis-à-vis du coupable. Gabriel, dont le visage abattu et l'humble contenance accusaient un profond repentir. En effet, Mathurin s'était empressé de l'avertir de la colère du valet soldat et du désespoir de Juliette, en lui conseillant de ne pas se présenter de sitôt dans cette maison, où on l'avait assez aimé pour souffrir si cruellement de son absence. Le pauvre Gabriel, qui avait sacrifié un instant son amour aux rêves de sa vanité, sentit se réveiller dans son cœur toute la flamme de sa douce passion; devant ce nouvel obstacle, — et, depuis trois heures, soutenu par la forte énergie des amans dédaignés, il redoutait, de cette demeure, dont il croyait que la porte lui était fermée. Aussi, quand il se vit surpris par la brusque apparition de l'ex-sergent, devint-il plus pâle et plus tremblant encore; Mais Pierre fut si heureux de trouver sur son seuil celui dont le sourire pouvait guérir et sauver sa fille, qu'il oublia aussitôt son ressentiment. Il prit violemment le bras du jeune homme et le poussa dans la chambre.

— Tu m'as assassiné, mon enfant, lui dit-il d'une voix sourde. Il faut maintenant que ton regard la réveille de la mort.

Gabriel monta lentement le petit escalier qui conduisait à la cellule de Juliette. Combien alors il maudissait les creuses présomptions qui l'avaient éloigné tout un jour de cette calme maison, pour y jeter la douleur! Sa poitrine était oppressée; il chancelait comme un homme ivre. Quand il aperçut Juliette, dont la figure était blanche comme celle d'une statue, il s'arrêta pétrifié, sans pouvoir prononcer une parole. Un tremblement nerveux secoua tous ses membres. Il comprenait tout à coup qu'en amour l'oubli est quelquefois un crime, et passant rapidement, comme tous les faibles esprits, d'un excès à un autre, maintenant que sa passion couvrait la jeune fille de deux regards ardents, il eût désespéré du mal qu'il avait causé, et allait accuser le ciel de lui ravir la part de bonheur prête à tomber sur lui. Pendant un jour, il avait pu ne pas penser à Juliette; à l'heure présente, il eût donné sa vie pour pouvoir la presser un instant dans ses bras, rose et souriante. Toutefois, il n'osait pas avancer.

— Va donc l'embrasser, nigaud! lui cria Pierre d'un ton dur. Ce sera ton baiser de fiançailles.

Gabriel s'approcha timidement, se pencha sur le bord du lit et ses

cheveux effleurèrent ceux de Juliette. Ce contact fit courir un frisson dans tout son être, et, sur le point de défaillir, il posa convulsivement sa main sur son cœur et se pencha plus encore. Si l'airain guérit les plaies qu'il a ouvertes dans les cœurs, le miracle était accompli, et Juliette était sauvée, car elle avait reçu le baiser des fiançailles.

Le secret d'une mère.

Toutes les âmes humaines ne sont pas donées d'énergie. Il en est de molles et de paresseuses; qui sont dignes d'amour et de toute plénitude de mépris. A Sparte, on jetait dans le gouffre du Ténare les nouveau-nés contrefaits et pauvrement organisés pour les mortels fléaux du pays. En cela, les Spartiates faisaient acte de tyrannie, et ne violaient pas moins les principes de la justice éternelle que les Chinois en estropiant leurs filles, pour les retener dans une chasteté forcée. Les éros fables, dont l'épaula plie sous la croix des douleurs, dont la voix gémissante meurt avant d'arriver aux lèvres, méritent d'être plaints et soulagés. N'est-ce pas de pleurer avec eux. Car si, dans ces âmes indécises, ouvertes à toutes les nobles ardeurs, à toutes les flammes sympathiques, les blessures ne se cicatrisent jamais, il faut dire que chez elles la passion aussi ne se refroidit jamais, et que l'Idole reste toujours debout dans le temple qu'elles lui ont consacré.

Le principal personnage de cette histoire était un de ces hommes plus passionnés qu'énergiques, dont la volonté timide et poltronne sert mal les desirs et les ambitions exagérées d'un cœur toujours avide et noyé. Hommes infortunés que ceux-là! car leurs rébellions contre les tyrannies domestiques, leurs mille misères au fond de leur âme; leurs rêves poétiques dorment éternellement dans les dernières cases de leur esprit, et ces hautes intelligences qui comprennent l'heroïsme, restent esclaves d'une intelligence toujours inférieure à la leur, mais plus ferme et plus confiante. Poètes, ils laissent dans leur cœur de mystérieux et sublimes épopées qui jamais ne pourront sortir au grand jour, armées de pied en cap comme Minerve. Peut-être, ils couriront de magnifiques dessins les toiles tendues devant eux, mais ils auront peur du public, jeteront ces toiles dans leur foyer, et se chaufferont les pieds dans les cendres de cet huilecote. Pour eux, l'amour sera toujours un fantôme désiré, qu'ils appelleront de leurs vœux, de leurs prières, de leurs larmes ardentes, mais qui glissera entre leurs bras, sans qu'ils puissent le saisir; un arbre chargé de fruits d'or, qui semblera se pencher vers eux pour éteindre leur soif, et qui aura devant leurs efforts désespérés, comme l'arche de Tanjale, les montrant avec un aveu sur les lèvres, flétris, desséchés, consumés par la flamme de la passion, nouveaux Narcisses trompés par une chimère, et n'ayant pas voulu croire à la réalité. L'auteur de la parole manquée à leur amour, comme la puissance de l'exécution à leur poésie. Cloués aux tâches de la vie, ils mouraient. Il leur est interdit de jamais monter tous les degrés de l'échelle sublime de l'inspiration. L'échelle se brisera sous leurs pieds avant qu'ils soient au tiers du voyage.

Gabriel avait grandi, sous les baisers de sa mère, dont il était l'unique amour après Dieu, et on sait quelles molleses rendent périlleuses l'éducation donnée à l'homme par les femmes. Le devoir est trop souvent sacrifié aux minutes du sentiment. Si l'élevé gagne à cas sens tendres et délicats plus d'élegance et de politesse affectueuse dans les manières, il y perd aussi cette force, cette et cette confiance en soi qui sont nécessaires à un être qui doit tracer lui-même son sillon dans le terrain social.

L'histoire de Mme Clavel, cette noble mère de notre héros, n'était connue que du curé de Liverdun. Lui seul, avait mérité les chastes confidences dans lesquelles la pauvre femme épanchait naïvement les repentirs de son cœur. Mais le drame de son malheur devait être pur et étiologique, car le crime n'a point de remords aussi profonds, et aussi religieux que ceux auxquels l'excellente créature faisait le sacrifice de toutes les joies de ce monde. C'était une de ces généreuses femmes qui veulent expier une faute involontaire en mettant pour la vie un cilice entre elles et les choses de la terre. Sachant broder à ravir, elle travaillait douze heures par jour et ne sortait que le dimanche pour aller à l'église. Sa vertu et sa bonté la protégeaient contre les railleries des paysans qui ne comprennent pas cette vie solitaire et qui, savaient qu'elle n'était point mariée, car elle n'avait jamais cherché à cacher cette terrible vérité. Non moins, chacun tirait son chapeau devant elle et lui disait bonjour, comme Clavel! quand elle passait dans la rue. Ce à quoi elle répondait par un si doux sourire qu'on en était comme tout égaré du côté du cœur. On faisait pourtant les plus singuliers contes sur le mystère de sa vie. L'opinion des autorités du village était que Mme Clavel, vivante en Dieu, avait de fréquentes visions et savait par des voyes mystérieuses des choses inconnues. Les plus curages libéraux prétendaient que la digne femme justifiait plutôt le proverbe du diable, se faisant croire à l'heure de la vieillesse. Mais ces opinions ne pouvaient s'appliquer à un grand nombre, elle passait pour une sainte, et quelques-unes femmes jalouses pouvaient seules dire qu'elle était la laïque. La jalouse entraînait ses esgarments pour une bonne part dans ces estimations, car Mme Clavel la trouvait par l'admirable conservation de sa personne. Les hommes de ces femmes essent envie à Mme Clavel la remarquable fraîcheur de ses traits. La noble fermeté de son maintien, l'éclatante blancheur de sa

par. Ses yeux seuls étaient usés et ternis par le travail, et ses paupières toujours rouges et enflées. Du reste, sa beauté paraissait éternelle. Pour ceux qui l'avaient connue depuis son arrivée à Liverdun, elle avait toujours trente ans. Les paysans, dont les femmes sont vieillies à vingt-quatre ans, se perdant dans le labyrinthe de ce mystère si simple, qui est l'œuvre de Dieu. Un autre sujet d'étonnement pour ces lâtres travailleurs, c'était de voir Mme Clavel trouver moyen, dans sa pauvreté, de faire l'aumône au malin. Elle lançait la-dessus de singulières hypothèses de trésors cachés et de diamants enroulés. La pitié de la mère de Gabriel la défendait bien usément contre de trop graves soupçons au sujet de quelque pacte diabolique. La concentration d'années, douleurs et l'habitude du jeûne et des aérations employés en guise de défense contre les voluptés du souvenir, avaient affaibli la tête naturellement romanesque de cette pauvre femme ; et comme toutes les vivacités de son amour s'étaient dirigées vers Dieu, elle avait fini par tomber, sinon dans le bigotisme, du moins dans les ardentes profondeurs du mysticisme, ce qui est tout un pour les paysans. Dans le naïf orgueil de sa dévotion, elle jouissait sincèrement de l'extase et de la béatitude. Dieu l'avait douée, disait-elle à son fils. Elle croyait que l'Éternel lui parlait, dans la nuit, comme à une fille bien-aimée. Alors, elle entendait ressonner les harpes d'or de la cour céleste, et joignant sa voix aux concerts des anges, ses frères. Le premier non-dû à son enfant était le sien. Camille ; mais un soir, l'archange Gabriel apparut devant elle, enveloppé dans ses ailes blanches et mélodieuses, promit de veiller sur les jours de son fils chéri, et exigea qu'elle lui donnât son non de Gabriel comme un talisman. Aussi, disait-elle sérieusement que l'archange était le parrain de son enfant.

Gabriel, clove au milieu de ce tabernacle, fut, dès sa naissance, environné de parfums mystiques. Il eut beau dévorer plus tard une quantité prodigieuse d'histoires et de romans philosophiques, son esprit garda l'empreinte de ses premières et ineffaçables impressions. Les croyances spirituelles de son enfance devaient influer profondément sur son caractère et sa vie, et disposer son cœur à cet amour chaste et pur que lui inspira Juliette. Aussi, éprouvait-il souvent des accès d'exaltation ; mais l'engourdi lui faisait toujours défaut quand il s'agissait d'exécuter une de ces résolutions enfantines par la fièvre. La constance, cette vertu si nécessaire dans les actes de la vie, la décision hardie du moment, ce courage si rare, qu'on appelle la présence d'esprit, toutes ces qualités qui sont la fortune et l'avenir d'un homme, lui manquaient absolument ; il avait la noblesse du dévouement, mais non l'audace de l'action ; il était assez généreux pour tomber victime et martyr, mais non assez fort pour s'élever jusqu'au rôle de sauveur. Il pouvait être heureux par les autres, sans avoir la puissance de compléter leur bonheur. Sa jeunesse de polypier rêveur et solitaire, en le garantissant de toute atteinte, pouvait que dans la lutte il devait succomber.

Gabriel avait toujours respecté le secret de sa mère. La vie de Mme Clavel était esclave. Cette captivité volontaire semblait à son fils un sacrifice trop immense et trop humblement fait, pour qu'il n'y eût pas cru à en demander l'explication. Elle-même, jusqu'alors dans l'angoisse de ses remords, avait reculé le jour fatal où son devoir lui dictait impérieusement un aveu si plein de larmes et de douleurs ; mais maintenant que son fils allait commencer son pèlerinage de travailleur, pour gagner loyalement la main de celle dont le cœur lui appartenait depuis si long-temps ; maintenant que la pauvre mère allait se trouver seule dans son exil, face à face avec ses souvenirs, il fallait se résigner à cette effroyable épreuve. Pourtant Mme Clavel n'eût pas le courage de la parole ; deux jours après la scène du chapitre précédent, elle remit à son fils quelques feuilles de papier, couverts d'une écriture tremblante, qui contenaient tout le drame de sa vie.

V.

Le secrétaire intime.

Mon pauvre Gabriel, je vais donc te laisser à la merci de cette mer pleine d'écueils et d'orages qu'on appelle le monde, et dont je voulais te sauter en te gardant toujours sur mon sein, en te faisant humble et petit, en l'enfouissant comme un trésor précieux dans ce village ignoré. Hélas ! la destinée a été plus forte que moi. C'est en vain que j'ai voulu creuser un souterrain pour y enfoncer ou plutôt y caler notre vie à tous les regards. Quand l'aiglon a une seule fois entrevu le ciel transparent, il veut s'élever dans l'espace, et ne baisse pas sa faible paupière devant l'éclat du soleil. Puis-je te l'avouer, après tout ? je suis fière de ta résolution. Une mère est toujours femme, et elle ne peut s'empêcher d'être flattée par le démon de la vanité dans son amour pour son fils. Seulement, il me vient maintenant au cœur une grande crainte. Je t'ai élevé pour la solitude, Gabriel ; tu as grandi dans l'ignorance des choses de la vie ; tu as vécu dans ton âme, avec la prière et l'amour, mais ton esprit est novice et sauvage comme celui d'un enfant. J'ai fait une grande faute, j'ai commis un crime peut-être ; car je devais penser que je ne vivrais pas éternellement, et qu'un jour où le guide de la jeunesse me manquerait, il serait un hôte étranger au milieu des hommes et qu'ils ne voudraient pas tout-à-fait t'accueillir en frère. Toi, digne de vivre auprès du trône de Dieu, mêlé aux immortelles phalanges du ciel, tu pourrais périr de lassitude et d'humiliation sur le seuil d'un paysan, et maudire alors le nom de ta mère, Gabriel ! pardonne-moi. Cette heureuse ignorance, que je rêvais pour ta vie isolée, deviendrait un danger et un vice pour ta vie active. Tu traies, poitrine découverte, comme un

dupe héroïque, au devant des lâchetés et des hypocrisies félonnes du monde, et j'attendrais, moi, qu'on te rapportât blessé sur ton bouclier. Non ; je serais coupable de ne pas t'instruire, de ne past'éclairer du peu que je sais sur cette terrible et difficile science de la vie. Je dois redresser ta jeune intelligence, éblouie et faussée par des fantasmagories idéales. Dans le monde tu trouveras plus de ronces hérissées sous tes pas que de fruits d'or se balançant sous tes lèvres. Ici tu es au grand malheur de vivre matériellement avec des paysans sournois et grossiers ; et ci rêve, avec des demi-dieux, dont les vertus chimeriques ont tourné ton enthousiasme en exaltation ridicule et creuse. Il est donc temps de déchirer le fatal rideau qui te cache la vérité, et de montrer le miroir où se reflète la face positive et vraie de la vie humaine.

Si tu savais, mon Gabriel, comme je tremble et je rougis de te faire le terrible aveu qui frissonne au bout de ma plume. C'est qu'il me faudrait baisser désormais les yeux devant toi, mon enfant, et que c'est là un bien épouvantable sacrifice, vois-tu, le plus épouvantable de tous, que de se condamner soi-même au mépris de son enfant. Mais je dois accepter sans peur toutes les humiliations, et né pas arrêter lâchement le bras prêt à laisser tomber sur moi la pierre de l'opprobre.

Ton amour pour Juliette te fera mieux comprendre ma faute et mes douleurs. Car, sache-le bien, l'amour a passé dans l'histoire de toutes les femmes. C'est toujours là le crime ou la vertu, l'intrigue ou l'héroïsme de leur vie, le secret de leur pensée, la santé ou la maladie de leur cœur. C'est par l'amour qu'elles sont heureuses et par l'amour qu'elles sont malheureuses. Elles vivent par l'amour comme les fleurs par l'air et par le soleil. La femme qui n'aime pas se flétrit au premier orage ; c'est un être sans sexe qui n'a ni la beauté, ni l'esprit, ni la grâce de la femme. Elle porte un jupon et voilà tout.

N'est-il donc pas juste, en effet, que les femmes trouvent un refuge dans ce doux tabernacle de l'amour aux heures où les hommes sont enroulés au profit de la vie active et extérieure, de la vie civile ? n'est-il pas naturel que celles dont l'esprit n'est pas discipliné aux calculs de l'ambition et aux fureurs de la politique cherchent un compensation dans les tendres chimères de l'âme. Hélas ! quand j'étais jeune, fille, on traçait autour des femmes un cercle de fer encore plus étroit qu'aujourd'hui. Esclaves indolentes, vouées au content ou aux plaisirs du monde, elles vivaient dans une odieuse ignorance. On cherchait à leur enlever les sources de l'intelligence divine ; la morale du temps défendait de leur apprendre à écrire. L'écriture, cette science précieuse qui permettait à une femme de répondre aux billets doux, était prosaïque, et la haïne de toute science fétée comme une vertu. A en croire les galans du jour, la moindre tache d'encre eût perdu de réputation les dignes blancs et effilés d'une jeune femme. L'époque allait élargir pourtant un peu, sans s'en rendre compte, le cercle de sa sphère. Une époque où ces femmes si fières et si blanches se noirciraient les doigts aux cartouches, coucheraient sur la terre glacée, enveloppées dans une capote de soldat, et renouvelleraient, nobles et pâles héroïnes, les miracles des temps anciens.

Pour moi, hélas ! mon esprit fut sacré de bonne heure ; mais l'éducation à la fois libre et puritaine que j'eus ne me sauva pas du gouffre et ne me rendit pas plus heureuse. Que je meussis répétée souvent d'avoir été si orgueilleuse de ma science précieuse, et d'avoir cru avec une si naïve confiance que l'étude des livres m'avait donné l'expérience de la vie et m'avait préparée contre les embûches de l'esprit du mal. Hélas ! mon père avait su faire mourir des idées dans ma jeune tête, mais il avait oublié l'éducation de mon cœur. Du haut des cieux seulement, ma pauvre mère pouvait veiller sur mon âme et la garantir de toute blessure. Les coquettes hypocrisies des jeunes filles n'étaient inconnues. Ma tranchée desentiment m'interdisait toute défiance à l'égard des autres. Je croyais aux paroles des lèvres comme aux paroles du cœur, et je ne savais pas soulever le masque des fausses pensées. Mon père m'aimait d'un amour profond, mais sans faiblesse, et que les signes extérieurs trahissent rarement. Pour moi il eût donné sa vie ; il me sacrifia à son honneur. Sa bonté était froide et sa vue toujours glaçait comme les brumes d'hiver. Des nuages semblaient toujours s'épaissir sur son large front, et quand il marchait, on eût dit que son pied ne devait jamais fouler que les brouillards gris de l'automne.

Ma naissance avait emporté dans une tombe le dernier lambeau de son bonheur terrestre, en enlevant la vie à la seule femme qui eût aimé, à ma mère. Ce souvenir m'était fatal. Depuis lors on ne le vit plus sourire, et souvent, à de folles heures d'angoisse et d'oubli, ses bras poussaient ses caresses innocentes comme celles d'un meurtrier. Tu le vois, Gabriel, ton premier jour où ma tête blonde d'enfant se pencha joyeuse hors du berceau, une horrible fatalité pesa sur mon front. J'étais vouée au malheur ! Qu'avais-je fait au ciel pour qu'il me jetât ainsi toute frêle et toute aimante dans les bras d'un de ces hommes rigides et stoïques, faibles en fer dans l'empreinte de médailles antiques, dont le cœur inflexible, garde éternellement la ride d'un souvenir, dont l'orgueil probe et austère ne sait point plier, fût-ce devant la hache du bourreau, dont l'oreille est d'acier pour les prières du repentir !

Mon père traitait vanité de son origine plébéienne ; sa famille était noble de quatre cents ans de bourgeoisie avérée. Il avait à soutenir le poids d'une vertu de tradition et pas de en proverbe. Tous ses aïeux s'étaient légué la considération publique comme un patrimoine sacré et inaliénable. La couronne de chêne semblait inamovible sur leurs fronts. Lourde responsabi-

Il n'est que celle d'un non ainsi honoré ; tâche difficile que celle de ne pas rester en dessous de si nobles exemples ! Je crois voir encore mon père se promener à pas lents dans le grand salon carré de notre maison de l'île Saint-Louis, au milieu de ces beaux meubles d'ébène incrustés d'ivoire et de tapisseries de damas violet. C'est là qu'il vivait au milieu d'une famille de portraits qui semblaient le protéger de leurs conseils et de leurs inspirations, et le suivre gravement du regard. Quand j'étais enfant, ces figures si pâles et si sérieuses me faisaient grand peur, car je pensais toujours les voir descendre au premier moment de leurs impressions, cadres sculptés, et venir m'enfoncer ; alors je me cachais derrière mon père et je les épiais l'invention du coin de l'œil, courage qui servit du moins à graver impitoyablement dans ma mémoire les moindres traits de ces farouches Croque-Mitaine. Et plus tard encore, quand l'enfant fut devenue jeune fille, je n'entraîs jamais sans émotion dans cette galerie historique de notre race. C'est que pour une femme il y avait quelque chose de mystérieux et de terrible dans ces visages de marbre, sur lesquels ne se glissait la teinte d'aucun sentiment, qui semblaient tous avoir dépouillé l'humanité pour s'idéaliser comme la personification rigoureuse de la justice. On devinait à la première vue que le droit, le devoir, la loi avaient été toute la croyance, toute la passion, toute la religion de ces hommes ; ainsi l'héritier de leur sang et de leur pensée aimait-il à s'entourer de leur magique influence, et en contemplant ces vrais héros, éprouvés par la lutte constante du bien et du mal, il sentait qu'il n'était pas seul au monde, qu'un passé glorieux planait sur lui, et que son nom valait une fortune et une noblesse de prince.

Lui pourtant qui lui eût dit cela en face, eût-ce été son meilleur ami, lui eût fait un, de ces cruels outrages qui ne se pardonnent pas en ce monde.

Ma mère, fille noble, avait été maudite et déshéritée par ses parents pour s'être mariée à mon père, simple bourgeois de Paris. Sa généalogie roturière ne valait donc pas une fortune et une fortune de prince.

Telle était la plaie toujours saignante au cœur de mon père ; le continuil souci de son esprit avait pris racine dans cette mortelle offense. Mais il ne voulait pas laisser son cœur couler en vaines larmes devant les bourreaux qui l'avaient pressuré et meurtri sans pitié sur leurs parchemins jaunis ; il voulait que chacune de ses larmes fût sanglante et rejoilît sur un de ses ennemis, que chacun de ses cris de douleur blessât leur orgueil comme un coup d'épée eût déchiré leur poitrine.

Pendant que les prêtres laissaient tomber leurs prières sur le front pâle de ma mère qui avait de mourir, mon père s'agenouilla devant les portraits de ses ancêtres, comme pour implorer leur avis, et se demanda froidement, et avec calme si les privilèges de la noblesse étaient réellement justes ou injustes. Dans le secret de son âme, il manda à la barre du tribunal dont il se constituait le juge suprême, toute la grande famille féodale. Après deux heures de méditation douloureuse et terrifiante, pendant laquelle il chercha à se faire, de son esprit le voile de l'égoïsme, la question fut résolue en dernier ressort. En son âme et conscience, il avait condamné à mort l'aristocratie. Toute la caste passa par le même jugement, ou peut-être était enveloppée dans le même bain.

Dès lors la fièvre révolutionnaire sauta sur son cerveau. Il but à la dangereuse coupe de toutes les idées nouvelles, et une fois l'esprit aveuglé par les doctrines démocratiques, il poursuivit inflexiblement, jusqu'au terme le plus rigoureux, la logique de ses opinions. Pour lui, l'homme disparaît alors devant l'humanité comme autrefois devant la loi. Il fit abstraction de l'homme au profit du principe ; plus tard il devait faire abstraction de Dieu au profit de la morale. Pourtant il n'avait pas mis Dieu à l'index dans son éducation ; car il prétendait que la religion était la morale des femmes et la meilleure sentinelle de leur vertu, puisque le sentiment savait mieux que la logique faire brèche dans leur cœur. Tu vois, par cet exemple et celui du père de la Juliette, que la tolérance est familière à tous les hommes véritablement hommes. Du reste, la glace de son caractère ne se fondait que pour moi en paroles douces et tendres. Quand une maladie me clouait sur un lit de douleur, il veillait nuit et jour à mon chevet, et j'étais sûre en me réveillant de rencontrer son regard attaché sur moi avec amour. Alors les traits fermes et durs de son visage semblaient s'amollir et se dilater dans une inquiète expansion, et il était réellement beau ainsi ; tu le comprendras facilement, toi qui as vu cette noble figure, dont le magnifique caractère de gravité et de haute dignité égale la portée d'un esprit supérieur. Que de fois je t'ai fait contempler dans ce précieux médaillon que la mort seule fera passer de ma poitrine sur la tienne, le regard lumineux et plein de franchise austère auquel mon père présentait les hommes comme à une pierre de touche infaillible, et ce front large et blanc, terrible arsenal de pensées funestes, et toute cette face de marbre qui paraissait devoir élargir et se briser plutôt que de s'enfoncer dans un sentiment de pitié et de pardon.

Notre maison était une solitude plus murée qu'un couvent, un véritable tombeau dans lequel je me trouvais en-vieille vivante. Quel univers triste et borné on me donnait à parcourir ! Ces grandes murailles grises et désolées, qui se baignaient dans un éternel brouillard, ces vastes salles, ces hauts plafonds, ce triste jardin sans verdure, cet horizon sombre et monotone auquel mes regards étaient condamné, fusaient glisser sans cesse en mon âme de sombres nuages. Je n'étais heureuse que par la prière, seule passion que mon père m'eût permis et que la solitude fortifiait en moi. Il ne craignait pas de m'annoncer les serviteurs de mon âme sur cet amour idéal, Dieu, qui, selon lui, devait me sauver des faibles-

de la terre. A cette tolérance j'ai dû de connaître les ineffables béatitudes de la religion, qui seule a pu cicatriser mes remords. Ainsi telle était ma vie de jeune fille ; je priais Dieu tandis que mon père pensait à briser l'autel. Je veillais avec tendresse sur ma chère famille de fleurs, et tendant qu'un rayon de soleil tombait du ciel bleu sur notre carré de jardin, et fit fleurir les feuilles au bout des branches, tandis que mon père se disait qu'il faudrait arroser de sang les terribles semences de la moisson révolutionnaire, et féconder ce terrain civique avec des cadavres ; pour faire surgir des enfants purs et dévoués à la démocratie. Chaque jour, ces idées maudites rendaient son visage plus sombre. Il m'embrassait plus rarement encore, et souvent il se prenait à regretter, même devant moi, de ne point avoir un fils, un héros qui pût porter glorieusement son nom, être le bras exécuteur de ses rêves, une âme qu'il eût initiée à tous les secrets de sa pensée et à qui il eût confié le soin d'achever sa tâche de justice implacable, le jour où il serait tombé de lassitude. Alors je pleurais, moi pauvre fille qu'il jetait ainsi à la porte de tous ses vœux, et lui, ayant pitié de mes larmes, les essayait avec un baiser, et rendait un mélancolique sourire à mes lèvres avec une douce parole. C'était une vie d'inquiète et incertaine attente, où, sans être malheureuse, j'étais triste, comme si le phare lointain d'un pressentiment m'eût éblouie et fait deviner l'avenir dans les ténèbres de mon cœur. L'heure qui allait décider de la fortune de ma vie approchait.

Un jour, j'avais l'habitude de me rendre dans le cabinet de mon père vers dix heures. A cette heure seulement j'étais ouverte la porte du sanctuaire. Chaque fois, je surprenais le sévère juriconsulte accoudé sur ses livres chéris, immobile comme une statue, pétrifié dans ses graves réflexions. Je tombais, ombre légère et riant, au milieu de ce cabinet solennel, dont la grande chaise de marbre noir portait une colossale pendule en bronze doré, ornée de l'incalifiable Thémis, si fort à la mode à cette époque chez tous les gens de robe. L'histoire ancienne avait fait les frais du décor de la tapisserie : là, Brutus condamnant ses fils au supplice des traitres ; ici, Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès ; plus loin, Caton effrayé son suicide en sacrifice à la déesse de la liberté, et Sénèque se faisant ouvrir les veines dans son bain. Des hautes fenêtres à petits carreaux tombaient jusqu'à terre des rideaux bruns, qui arrêtaient la lumière du jour au passage et faisaient sommeiller dans un continuel crépuscule tous les héroïques personnages dont je viens de te parler.

Un matin donc, j'étais gaiement dans le sombre cabinet, et j'allais embrasser mon père, quand je m'arrêtai, toute interdite et toute honteuse, en apercevant, penché sur le bureau de travail, un beau jeune homme qui venait de retourner doucement la tête en m'entendant entrer. Contrairement à la coutume générale, de longs cheveux blonds encadraient gracieusement son visage frais et rose, ses yeux bleus semblaient caresser et sourire trop vaguement, peut-être, mais ses lèvres minces et pâles semblaient s'agiter incessamment pour le sarcasme, cette mesure envenimée de l'orgueil aux abois.

Sous ce premier regard, dont il m'enveloppa tout entière, je me sentis singulièrement troublée et je dirais presque humiliée. Jusque-là je n'avais réellement pas vu d'autre homme que mon père. Je ne saurais compter pour quelque chose ceux des passans de la rue ; c'étaient pour moi des hommes de pierre ou des ombres, car je n'allais à l'église que les yeux baissés et la figure cachée sous un long voile. Un compliment, loin de me plaire, m'effrayait ; loin de me faire lever la tête, me faisait bâter ma marche. Plus d'un fois j'avais entendu une douce voix de jeune homme admirer la petitesse chinoise de mon pied, ou deviner sous ma mantille de soie noire la souplesse de ma taille ; mais pas une main n'avait effleuré le bout de mon gant. J'étais donc une véritable enfant. Sans ce coup d'œil rapide je devins femme. Je fus subjuguée du moment où, pour la première fois, le hasard m'eût fait regarder cet homme en face. Je restai clouée à ma place. Je ne sais quel étrange rêve agitant mon esprit ; mais il me semblait que, cet étranger était mon maître et qu'il ne souriait comme un roi à son esclave. J'étais à la fois honteuse et effrayée, et je sentais des larmes monter à mes paupières. Que te dirai-je, Gabriel ? mon cœur était à lui et sans le regarder je le voyais. Ces souvenirs minutieux ont encore pour moi un charme douloureux que je ne saurais définir.

Ce jeune homme était vêtu simplement, mais sous son costume bourgeois perceait une distinction remarquable. Son port de tête dénotait la qualité grossière de ses habits. Son trac anglais, d'un noir d'ébène, était boutonné jusqu'au menton ; mais l'aisance artistique de ses manières somnolentes embellissait cet extérieur pauvre. Tout autre, avec une pareille friperie sur le corps, eût eu l'air d'un poète rapé ; lui était beau comme un ange.

Mon embarras le fit d'abord sourire, puis le troubla lui-même. Pour me rendre quelque assurance, il baissa lentement la tête et reprit son travail, comme un inférieur qui n'a pas le droit d'occuper votre attention, et feignit de ne plus prendre garde à moi.

Mon père qui, pendant cette scène muette, était resté debout contre l'angle de la cheminée, sourit, me tendit la main et me baisa au front. En ce moment, un rayon de soleil se glissa entre les rideaux bruns et vint tomber sur nous, éclairant d'une joyeuse auréole le drame de cette chambre silencieuse qui venait de conquérir un nouvel hôte. Mon père se tourna vers le jeune homme et lui dit doucement :

— Ne craignes pas d'être indiscret, monsieur ; à partir d'aujourd'hui, vous êtes un enfant de la maison. Vous allez être au courant de mes

affections comme de nos affaires. Mes rives les plus chers vous seront connus, puisque vous devez tenir la plume sous l'inspiration de ma pensée, comme eût fait mon fils, si j'en avais un : Vous voyez, monsieur, non un jeune enfant, l'orgueil de ma vie et la joie de cette demeure solitaire. C'est un trésor que je garde tout entier pour moi, le seul ; quant à ma vie, à ma fortune, à mes vœux, tout cela est acquis à la patrie, et vous le savez.

Je rougis. Le jeune étranger s'inclina profondément.

— Monsieur va s'asseoir à notre table, continua mon père en me regardant. Le malheur l'a éprouvé sans relâche jusqu'à cette heure ; il faut espérer qu'il obtiendra ici une trêve de ce cruel ennemi, Camille, mais non accueilli à mon jeune secrétaire ; il m'est recommandé par une main bien chère, par mon ami d'enfance, le plus honnête homme que je sache au monde, le chirurgien Delbois, qui guérit maintenant nos pauvres blessés en Amérique. Octave est aimé de lui, comme un fils, m'écrivit-il ; cette amitié me le rend déjà cher. Sa jeune imagination égara d'ailleurs l'esprit de nos longues soirées et te fera meilleur compagnon que le radotage d'un vieux rêveur comme moi. Vous voyez, ma confiance en vous, monsieur, ajouta-t-il. Je mets ma fille sous l'égide de votre honneur. Il faut que pour vous ce soit toujours une sœur.

Le jeune homme s'inclina une seconde fois ; moi, je fis de mon côté une révérence bien cérémonieuse et bien gauche. Il sourit ; je devins rouge comme une coque et me trouvai plus sotté qu'auparavant. Une gêne mystérieuse s'établit entre nous. J'avais peur de regarder le protégé de M. Delbois ; si l'on m'en eût demandé la cause, je n'aurais su que répondre ; mais le fait est que j'ai tremblais et que je souffrais d'une souffrance bienhennuse. Si mon père eût pu devenir femme en ce moment comme le prophète Tiresias, j'eusse en peur de ce glacial accueil. Cet embarras réciproque, à la fois hypocrite et naïf, était le précurseur d'une sympathie profonde. L'homme dont le regard m'avait ainsi troublé ne pouvait plus être à mes yeux ni un frère, ni le secrétaire de mon père ; pour moi, il devait être Octave.

La journée fut remplie par le souvenir de cette première entrevue, et je m'endormis, l'esprit bête par des songes riants. Le lendemain, quand j'entraî chez mon père, je trouvais sur une secrétaire seul, penché comme la veille sur des papiers épars ; d'une main soutenant son front, de l'autre... J'allais me retirer, quand je crus m'apercevoir qu'il contemplait un portrait. Ce ne pouvait être qu'un portrait de femme. Le démon de la jalousie m'emporta sur son aile sans doute, car, — je ne sais comment cela se fit, — mais je me trouvais tout à coup près de lui, et me penchant curieusement sur son épaule, je regardais... C'était mon portrait, mon portrait à moi. Je fus éperdue de joie ou de peur ; je l'ignore, mais je mis ma main sur ma poitrine pour étouffer les battements de mon cœur, espérant en me retirer comme j'étais entrée, sans bruit, tout doucement... Vain espoir ; j'étais prise au piège. Octave se retourna, il me fit pas un geste pour me retenir, mais il dirigea sur moi ce même regard amoureux et suppliant qu'il m'attachait sur mon portrait. Nos mains s' touchèrent et elles furent brûlantes, et le frissonnement passionné de ce contact monta jusqu'à mon cœur. Tous deux nous baissâmes les yeux comme de concert, sans nous regarder, et tremblâmes comme la feuille que le vent détache de sa tige. Soudain je palis d'une pâleur mortelle, et je sentis que j'allais tomber dans les bras d'Octave, qui se tendait convulsivement vers moi. D'un fil se levait de son fauteuil ; j'eus peur, et faisant un effort terrible pour échapper au danger, je m'enfuis comme une folle. Il m'avait notifiée Camille, et moi j'avais entendu le nom d'Octave murmuré et se glisser de mes lèvres contractées, virginal avec l'anour.

Il n'osa ni m'arrêter ni m'insulter. Je revins, la tête perdue, dans ma chambre ; et là je pleurai à chaudes larmes ; et je m'agenouillai devant mon crucifix pour demander pardon à Dieu ; comme si je l'avais offensé. Mais et je croyais être aimée.

À partir de ce jour, l'intelligence de nos âmes fit fleurir l'arbre de notre bonheur ; malgré la réserve que je m'imposais, notre passion s'enflammait à chaque geste, à chaque regard ; à chacune de ces mille étincelles magnétiques qui sont les étoiles de l'amour. Les moindres paroles s'épanouissaient en tendres illusions et tombaient comme une douce rosée sur notre cœur. La fleur de ma vie ouvrait son calice. Toutes les joies touchantes du premier amour, je les recueillais dans leur chasteté naïve. Sans nous rien dire, nous nous entendions à merveille pour rendre les heures plus douces et plus rapides à mon père, et pour chasser les sombres nuées qui ridaient son front. Notre vie si calme était remplie par toutes ces petits incidents qui deviennent pour les amans de grandes aventures. Les rêves enfantillages de la passion occupaient à la fois notre cœur et notre esprit. Les rêves de la nuit dormaient l'avenir. L'un nous vint offrir à Octave quelque sacrifice éclatant comme gage de mon amour, et je souhaitais que nous fussions toujours ensemble ainsi. — J'étais bien sûre d'avoir trouvé mon prince Charmant ; comme les petites reines persécutées des contes de fées ; je comparais notre vieille maison à ces donjons sans issue où un enchanteur jaloux retenait captives les belles éplorées aux longs cheveux d'or, aux dents de nacre, à la taille impalpable, aux yeux de volcans. Puis je me disais que les barreaux de fer de mon cachot s'étaient changés en guirlandes de roses et de primevères, et la vieille maison, qui sonnait l'autrefois comme le palais de la Ballo-au-bois-dormant, me semblait s'être réveillée toute joyeuse, tout éblouissante, toute pleine de mélodie. Je ne la reconnaissais plus, et je me métonnais d'avoir été et si long-temps traité dans ces caves

chambres, où je rêvais maintenant avec tant de bonheur à Octave. Puis quand le ciel était bien pur, nous descendions au jardin avec mon père, et chaque douce parole que nous lui adressions était pour nous un aveu. La sympathie de nos pères et de nos docteurs, les larmes que nous arrachait la même lecture ou le même événement, le regard que nous jetions à la même étoile solitaire au ciel, tout contribuait à fortifier l'intimité communautaire de nos âmes. Mais hélas ! l'éden riant de notre félicité allait bientôt se flétrir et se dépeupler de ses fleurs, et perdre ses parfums. Ce palais enchanteur de l'anour devait s'écrouler comme tous les rêves trompeurs de la vie.

Les pierres révolutionnaires s'aignaient dans le silence. La France de poudre des encyclopédistes avait pris feu. Il ne s'agissait plus d'infraction hostile à un ministre, mais d'une levée de tous les esprits contre les principes éternels de la monarchie. Chaque jour était un siècle, chaque séance de l'Assemblée une bataille ou plutôt un procès gagné sur les institutions du passé, aux dépens duquel on faisait l'avenir. Bientôt on devait voir les jacobins destituer Dieu et puis le rétablir en fonctions, supprimer et autoriser tout à tour la religion. Mon père s'était jeté au plus fort de la mêlée. Sa parole était un foin de détresse pour le peuple et une mitraille incessante pour l'aristocratie. Octave, dont le caractère paraissait doux et timide, s'effrayait de cette hardiesse frénétique, et me faisait part de ses inquiétudes et de ses regrets. Il me parlait du courage de nos rois, de la splendeur de leur cour, du sang versé pour la France par leur brave noblesse, de l'infamie qui s'attachait toujours au nom des sujets rebelles, — et comme, en me disant cela, son regard s'allumait, que toute sa noble figure, rayonnait magnifiquement, je le contemplais sans l'écouter, et j'admiraï sur parole tous ses raisonnements dans la foi naïve et sincère de mon cœur. Il avait à ce sujet moins de peine à me convertir à ses principes, que d'en faire mon père m'avaient toujours épouvanté.

Quand mon père venait agri et fatigué de l'Assemblée, il s'assoyait taciturne au coin du foyer, comme un lion blessé ; nous devinions facilement que la tribune lui avait manqué sous les pieds, et alors Octave cherchait à lutter avec ce gladiateur déjà vaincu. Une seule objection fouettait la verve de mon père. Il oubliait aussitôt son interlocuteur et laissait son esprit chevaucher, la bride sur le col, Octave prêtait de ses notions de assidue pour protéger les plus complètes révolutions sur les plans révolutionnaires.

Monsieur, lisez les lois, lui dit un jour mon père. Notre jurisprudence est un arsenal diabolique. Vous faites grand bruit des privilèges et franchises des provinces ; ce sont à mes yeux les anneaux d'un collier d'esclavage. Chaque loi est une chaîne de fer enroulée dans les chaînes du peuple. Le corps de ces lois est un véritable effroyable polluaire, un plâtre un fillet perfide tendu par les araignées du pouvoir, et dans lequel la nation se débat en vain. Notre système monarchique nous devons proscrire tout ce passé odieux qui lui pollua le pied, sur la gorge et la laissait violer tout à tour par la royauté et par les parlements.

— Pourtant, monsieur, ma devise, vous s'écria Octave, qui a rendu la France noble, glorieuse, immortelle, qui lui a fait conquérir, au prix de ses veilles et de son sang, l'unité, ce respectable diamant de la couronne ? Qui a pensionné ses poètes et ses juges ? Qui l'a guidée au combat de son épée et la levée de son drapeau par sa justice ? Qui a donc fait tout cela, monsieur, si ce n'est la famille de Bourbon ? Ah ! la France est un patrimoine héréditaire à la fois, et il serait cruel d'exercer un ostracisme aveugle contre ces majestés qui ont été les images de Dieu sur la terre.

— Bien jeune homme, répondit en souriant mon père, vous parlez avec la fraîche et enthousiaste poésie de votre âge ; j'aime cela, voyez-vous ; j'aime que vous traversez voulu voir encore que le côté doré de notre histoire. Mais en ce temps, l'expérience doit insulter les hommes de grand-maitre. Ainsi donc, contez-moi. Vous me parlez des veilles et du sang que vos rois ont sacrifiés au bonheur de la France. Eh bien ! moi, monsieur, mes yeux se sont usés, mes traits se sont jaunés et ridés sur les parchemins où sont inscrits les actes des parlements ; et j'ai compté une à une les gouttes de sang et de sueur dont le peuple a payé chaque baiser des maîtresses, chaque ode des poètes, chaque humble courtoisie des courtisans de ces rois. Si vous le voulez, j'ajouterai pour vous le prix d'un sourire de Gabrielle d'Anjou, si vous le voulez, je vous dirai comment Louis XIV, Louis XV, Grand, a battu monnaie sur son coffre-fort vide, lorsqu'un nuage de son palais de Versailles, bâti de pièces d'or, il se vit à la veille de faire banqueroute.

— Je vous écoute, monsieur, répondit froidement Octave.

— Ce n'est pas moi qui parle en ce moment, c'est l'histoire. Louis XV, ce roi qui fit légitimer ses bâtards par édit du parlement, affama son peuple pour pensionner royalement ses fils, d'où les princes de sang adultère.

— Ce fait est sujet à contestation, je pense.

— Nullement, monsieur. Vous pouvez lire dans les Mémoires du duc de Saint-Simon quatre pages natives, qui sont une terrible accusation au sujet des famines artificielles. Le roi fit mieux que d'engraisser ses caisses avec la fime de son peuple. La charité municipale était venue au secours des pauvres ; le roi vola le produit de cette aumône. Le lépreux de la mendicité trouva tous les habits et les changea en haillons, dessécha tous les corps et les rendit livides comme des cadavres. Le roi fut vu marcher sur ces malheureux et traîner à ses lettres ambassades à courber leur

dos nu sous la corvée. Il inventa que la pauvreté n'était pas un malheur, mais une industrie, et le bâton des officiers royaux acheva les miribonds.

En entendant ces horribles paroles, je posai un cri comme si mon père eût blasphémé Dieu. Octave avait tressailli, et je l'entendis murmurer : « Que vous a donc fait la royauté pour la calomnier ainsi ! » Mais mon père continuait toujours avec son même sang-froid étrange :

— Le duc de Bourbon fit mieux encore que le roi des dragonnades. La vue des mendians déplaît à sa noble maîtresse, Mme de Prie. On leur fit faire la chasse par des archers suisses ; on leur marqua les bras avec le feu ; enfin, au milieu des fêtes splendides de Chantilly, le contrôleur daigna écrire ces lignes atroces : *Devant être couchés sur la paille et nourris au pain et à l'eau, les pauvres tiendront moins de place. Pendant ce temps la noblesse s'améliorait à la cure des faveurs et empoisonnait de ses flatteries l'esprit et le cœur du jeune roi Louis XV.*

Mon père se tut et se retira dans son cabinet. Nous restâmes seuls, Octave et moi. Ses lèvres pâles étaient crispées par un amer sourire, comme le jour où je l'avais vu pour la première fois ; mais bientôt cette expression dédaigneuse se perdit dans la tendresse de son regard. Sa voix devint plus émue et presque tremblante en me proposant de descendre au jardin avec lui. Quand nous fûmes sous les arbres chéris qui se mouraient de consécution sur ce coin de terre stérile, il me parla longuement de son amour et des mille projets qu'il ébauchait dans son esprit pour notre bonheur futur. Le poison de ses espérances enivrantes descendait doucement dans mon cœur, et je l'écoutais attendre, quand tout à coup, au moment où l'ombre de la nuit venait de laisser tomber son voile sur nous, il saisit mes mains avec un transport frénétique, imprima sur chacune un baiser de feu et disparut. Cette folie me laissa long-temps réveillé, et jusqu'au lendemain je crus sentir la flamme de ces deux baisers brûler mon sang.

Quelques jours après, une nouvelle discussion fit sortir les langues du fourreau.

Quand les membres de la maison craquaient de vieillesse, disait mon père, il faut faire maison nette ; quand les murailles tremblent sur leur base, il faut faire du lagis un feu de paille. Aux grands maux les grands remèdes. En politique comme en morale, la peine du talion est chose saine ; la noblesse a deviné le peuple pendant dix siècles ; le peuple doit avoir sa revanche.

— Ceci est un cri de révolte, répliqua Octave, et la révolte est un crime.

— Il n'y a point de crimes en politique, monsieur ; des erreurs tout au plus. La haine est éternelle et inexorable ; le temps ne legitime rien à ses yeux. Or, il n'est pas juste que l'aveugle fouaille sans cesse le chien qui le fait vivre, et qui le guide et lui lèche les mains.

— Voilà une théorie qui vous mène droit à la Bastille.

— La Bastille est un anachronisme aujourd'hui. On n'emprisonne pas un peuple. Les fers de la Bastille ne sont plus assez larges, et ses geôliers mourraient à la peine s'ils devaient mettre les fers aux pieds de tous ceux qui partagent mes opinions ! Quand une nation a brisé ses vieilles chaînes, ses chaînes s'allongent en barricades et s'effient en épées.

— Le peuple n'osera pas !

— Le peuple osera tout, car la noblesse aura peur. Il trouvera son courage dans la lâcheté de ses suzerains ! Un royauté ne pourra acheter de boucher assez fort pour la garantir ; elle pâira sur son trône au premier murmure, et si elle fuit un coup de fusil, la balle retombera sur elle et la frappera au front.

Après avoir ainsi réfuté les objections d'Octave, mon père nous quitta pour se rendre à l'assemblée. Le jeune secrétaire le suivit du regard jusqu'à la porte, mais d'un regard sombre et haultain qui me parut étrange. Le dédaigneux sourire qui contractait habituellement ses lèvres à la suite de ces discussions, reparut plus altier encore, et m'effraya ainsi qu'une menace ; mais dès qu'il se fut aperçu de mon trouble, son visage changea d'expression comme par magie, et ses yeux se fixèrent sur moi calmement et tendres.

Ce sont là de cruelles paroles pour une âme aussi douce que la vôtre, n'est-ce pas, Camille, et ces pensées de haine et de vengeance doivent vous effrayer comme des fantômes évoqués par un mauvais esprit. Quand on est aussi parfaitement bonne et aussi naïvement belle que vous, ma bien-aimée, on ne saurait comprendre ces horribles violences ; tant pour un noble cœur, c'est un besoin naturel que de pardonner et d'aimer. Vous ne condamnez pas ainsi, vous, un pauvre roi qui n'a pas d'autre tort que d'être trop honnête homme ; vous ne pensez pas à puiser de l'aide dans sa résignation pour lui faire payer les cruautés prétendues de ses pères, et pour rougir vos mains blanches du sang de ses blessures. Vous n'avez pas insulté dans leur lit tous ces rois endormis au fond de leurs tombes de marbre, et pourtant...

— Il est des hommes sans pitié, murmurai-je d'une voix tremblante, car j'accusai mon père.

— Oui, sans pitié, reprit Octave, et qui ne trouveront pas de pitié autour d'eux, quand le vent du malheur viendra glacer leur âme. Mais, en vérité, c'est folie à moi d'attribuer votre esprit de pareils discours, quand je pourrais vous parler de notre bonheur à venir. Vous citez la fee que Dieu a mise dans mon paradis, et vous avez pris une trop large place dans mon cœur pour qu'il ne soit point inhabitable à toute pensée qui ne vient pas de vous ou qui ne va pas vers vous. Souvent je me demande avec douleur si vous croyez bien à la puissance de mon amour ; je

voudrais pouvoir vous en donner une de ces preuves éclatantes que les châtelines d'autrefois exigeaient du dévouement héroïque de leurs chevaliers. Je voudrais être seul avec vous dans un désert, pour vous porter comme un enfant dans mes bras pendant de longues heures et empêcher que vos petits pieds ne se déchirassent aux sables étincelans.

Je souriais à toutes ces folles paroles ; qui tombaient comme des caresses de ses lèvres et qui se gravaient à jamais dans mon cœur. Mon Octave me paraissait si noble et si beau que je ne m'étonnais nullement de lui paraître si belle. Je l'aimais trop pour pouvoir douter de son amour. J'étais sincère, parce que j'étais confiante, et faible, parce que j'étais heureuse. Mais plus il s'apercevait de ma faiblesse et plus grandissait l'emportement de sa passion. Quand il me vit baisser les yeux sous son regard, il me supplia de lui laisser au moins emporter cet espoir qu'il ne serait pas seul à souffrir de son amour ou à lui devoir son bonheur ; il me demanda, au nom de Dieu, de lui dire enfin si j'aimais ; — et comme je ne sais quel vague effroi retenait cet aveu sur mes lèvres, il tomba à genoux devant moi et pleura. Je ne pus résister à ses larmes, et me penchant doucement vers lui, je murmurai à son oreille ces trois mots divins : *Je vous aime*. Aussitôt sa tête se redressa fière et rayonnante, ses yeux brillèrent d'un éclat singulier, il éleva lentement son visage rose comme celui d'un chérubin et ses lèvres touchèrent les miennes.

Antant ses larmes m'avaient émue, car j'ignorais qu'un homme sût pleurer, autant cette légitime indignation c'était pour ma chasteté sauvée une insulte et presque un crime. Je repoussai Octave avec force, et je jetai un cri de surprise et de fierté blessée. Mes mains tremblaient de frayeur. J'étais rouge de honte et de colère.

Il se releva aussitôt, le regard humide, et repentant, et me supplia de lui pardonner une audace qui trouvait son excuse dans l'enivrement de son amour. Je baisai les yeux sans pouvoir répondre. Il s'éloigna d'un air morne et consterné. Pendant plusieurs jours, nous restâmes ainsi contrainsts et froids l'un envers l'autre. Nos promesses avaient cessé ; je ne voyais plus Octave qu'à l'heure des repas. Nous nous parlions à peine, et seulement pour ne pas éveiller les soupçons de mon père. Je demeurais tout le jour dans ma chambre, immobile devant ma fenêtre ouverte ; j'avais oublié la prière et le travail, mon cœur et mon esprit étaient ailleurs. Souvent je passais de longues heures à regarder un oiseau essayer ses petites ailes dans l'espace qu'il peuplait tout entier pour moi, jusqu'au moment où il se perdait à l'horizon. Parfois ma pensée s'attachait aussi à quelque nuage rose qui se bécotait dans l'air bleu et quand il fuyait tout à coup, je m'écartais involontairement : Peut nuage rose, où vas-tu ? et pourquoi me laisses-tu seule ? mais le nuage ne m'écoutait guère, et au lieu de me prendre sur son aile, il rejoignait l'oiseau. Alors seulement je sortais de ma rêverie, et j'étais tout étonné de sentir mon visage baigné de larmes, comme si mon cœur eût lutté contre quelque douleur réelle. Pourtant j'en avais aucun sujet de tristesse ni de joie ; mais je restais plongée, malgré moi, dans une sorte de marasme indifférent que le souvenir d'Octave me donnait seul la force de secouer. Parfois j'oubliais la scène de ce baiser fatal qui m'avait effrayée comme un pressentiment, je rebâtissais tous ces rêves du cœur qui me semblaient l'avenue riante du bonheur, mais hélas ! je ne pouvais les achever. On eût dit qu'un vide affreux, un mystère effroyable se cachait au fond de ces songes trompeurs.

Du reste, j'avais religieusement gardé secret de cet amour, qui mettait à si grand intérêt dans ma vie calme et solitaire. Octave était bien sûr de ma discrétion ; il savait bien que je ne prendrais jamais mon père pour confident et qu'au fond de l'âme je ne lui tenais pas rigueur. Néanmoins, je voyais sa tristesse s'accroître chaque jour. Quand il me parlait, il devenait soudainement pâle et sa voix tremblait. L'instinct de l'amour me faisait deviner sur son visage les traces de larmes secrètement versées. Cette sympathie de souffrances, cette douleur muette et résignée me touchèrent ; un jour vint où je me reprochai ma cruauté. Hélas ! c'est presque toujours la pitié et la générosité qui livrent à un amant le cœur d'une femme. Pour les hommes, au contraire, la séduction est bien souvent un calcul. Octave avait compté, lui, sur ces combats intérieurs, sur cet enivrement profond, sur cette compassion involontaire, pour affaiblir ma résistance. Il me semblait que j'étais tombée dans les ténèbres d'une prison, après avoir entrevu les clartés d'un paradis ouvert devant moi. Mon âme était inquiète et ne pouvait plus épancher ses vagues tristesses. Je cherchais à me créer des torts. À chaque instant je jugeais plus sévèrement ma conduite envers Octave, et toujours ces examens de conscience finissaient par les mêmes paroles ; Je le fais souffrir pour m'avoir trop aimé !

— Voilà où en était réduit mon outrage, lorsqu'un jour je remarquai avec surprise le silence opiniâtre que gardaient pendant le dîner Octave et mon père. Je pensai que la séance de l'assemblée avait été fort orageuse, et que tous deux craignaient de me rendre témoin de la discussion qui devait infailliblement s'élever entre eux. J'avais pressenti la vérité. À peine eus-je quitté le salon, que j'entendis la douce voix d'Octave murmurer quelques paroles auxquelles mon père répondit avec violence. Je revins sur mes pas et j'écoutai toute tremblante. Ce que je pus comprendre de ce dialogue brisé, c'est que mon père avait prononcé un discours terrible qui ruinait les privilèges de la noblesse et qui avait produit une vive impression.

— Prenez bien garde à vous, lui dit Octave en riant. Vous avez renversé la ruhe d'un coup de poing ; mais les abeilles ont conservé leur dard et leur veine.

— Quo me fait la haine et l'exaspération des nobles, répondit mon père avec cet accent de colère froide qui m'effrayait toujours. Je les méprise trop pour les craindre. Ils ne peuvent toucher à mon honneur, et ma conscience n'appartient qu'à moi.

— Qui sait l'aveur ? reprit Octave. Il est tant d'armes invisibles et empoisonnées pour frapper au cœur d'un homme !

— Je suis pauvre et je n'ai pas peur de la mort, continua mon père. Comment pourraient-ils donc blesser un homme qui n'est ni un fripon ni un lâche ? Je suis invulnérable, monsieur.

— En ce moment, je rouvris la porte du salon. Le singulier sourire d'Octave reparut sur ses lèvres. Ce sourire fatal renfermait le secret de l'avenir, mais pouvais-je le deviner !

Mon père ne tarda pas à nous laisser seuls. Aux battements de mon cœur je compris qu'il allait se passer entre nous une de ces scènes graves et solennelles qui emportent les destinées. Octave s'approcha de moi lentement et me dit d'une voix sourde, mais calme :

— Vous êtes inflexible, mademoiselle. L'âme de bronze de votre père s'est cachée sous ces traits si doux, sous ce front blanc et pur, et dans ce regard bleu qui pour moi reste toujours froid et sévère. Pourtant j'ai trouvé un moyen d'obtenir mon pardon.

— Et quel est ce moyen, monsieur ? demandai-je toute troublée.

— Tout coupable a droit au pardon en se punissant lui-même. Je me suis condamné à l'exil. C'est une punition cruelle, croyez-le, Camille.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? m'écriai-je attendrie déjà par l'émotion de sa voix.

— Je veux dire, mademoiselle, reprit-il froidement, que je vais partir...

— Partir ! vous, Octave !

Le sang se glaça dans mes veines. Je fus atterrée et comme étourdie par ce coup de massue. Le départ d'Octave était le seul malheur que je n'avais pas prévu dans mes rêves les plus sombres et les plus invraisemblables. En effet, l'imagination désolée s'exerce toujours à lutter contre des infortunes impossibles, mais elle vous laisse sans défense contre les piquères d'épingle de la réalité. Je m'étais si fort accoutumée à regarder Octave comme l'hôte de notre vie, que je n'avais jamais songé au jour où il faudrait nous séparer. Je ne pouvais lui répondre ; la voix mourait dans mon gosier.

— Oui, continua-t-il, je souffre trop ici. Peut-être l'absence guérira-t-elle la douleur que je suis venu chercher dans cette maison ; d'ailleurs, le cœur ne bat plus dans la poitrine des cadavres glacés, et il m'est permis d'espérer dans la mort un remède suprême.

Je voulus lui crier : Épargnez-moi, Octave, épargnez-moi ! mais je ne pus que tendre vers lui, en suppliante, mes mains jointes.

— Je devrai tout au moins à cet exil mon pardon, poursuivit-il impitoyablement, car vous ne pouvez me le refuser. Croyez que j'ai un mortel regret de vous avoir offensée, et accordez-moi ma grâce. Les vierges romaines saluaient de leurs doigts roses les gladiateurs qui allaient mourir. Soyez bonne comme elles. Songez que nous ne nous reverrons plus en ce monde, et que si jamais un miracle de Dieu nous réunissait sous le même toit, nous serions des étrangers l'un pour l'autre.

Je restai pétrifiée dans mon angoisse. J'écoutai ces paroles comme le condamné à mort doit écouter les prières du prêtre qui le conduit à l'échafaud.

— Vous l'avez voulu ainsi, ajouta doucement Octave.

O mensonge ! qu'aurais-je donc voulu ainsi ? le perdre, non plus le voir, chasser tous mes joyeux rêves, souiller sur mes illusions, ne plus vivre que de souvenirs ! oh ! cela n'était pas. Certes, je ne vis point l'abîme sur le bord duquel j'allais me pencher, mais je l'aurais vu que j'eusse fermé les yeux.

— Vous ne partirez pas, m'écriai-je donc à mon tour, en cherchant à maîtriser le tremblement nerveux de mes membres. Vous ne pouvez pas partir. Vous m'avez dit que vous m'aimiez. Ce départ serait une trahison ; dites-moi que c'était une feinte de votre cœur.

— Je resterais, si vous l'ordonnez, répondit-il en appuyant avec affectation sur ce dernier mot.

Le suppliant, en se voyant maître de mon cœur, devenait tyran.

— Je vous l'ordonne, Octave, dis-je avec un sourire mouillé de larmes ; car j'étais émue et effrayée de prendre cet accent d'autorité, d'exercer pour la première fois cette souveraine dictature de la femme, qui est si dangereuse. Le sceptre n'est-il pas une chaîne plutôt qu'une arme pour les mains débilés, et ne faut-il pas payer bien cher le droit de donner des ordres ? Mais alors, je ne pensais pas à réfléchir ; j'aimais. Qu'était la vie pour moi, si je perdais Octave ?

— Mais pourquoi resterais-je, dit-il, si vous ne me permettez pas de vous parler de mon amour ?

— Je ne veux pas que vous partiez, répondis-je encore avec cet immobile entêtement que je tenais de mon père. Et je regardai Octave pour m'assurer qu'il ne se faisait pas un jeu de ma douleur.

Tout à coup les pas de mon père retentirent lourdement au bas de l'escalier.

— Eh bien ! pour me prouver que c'est bien la voix de votre cœur que je viens d'entendre, murmura très vite Octave, consentez à venir ce soir au jardin, quand l'ombre aura monté de la terre au ciel.

— Je n'osai jamais, lis-je épouvantée.

— Alors pourquoi donc me retenez-vous ? m'écriai-je d'un ton farouche. Serez-vous satisfait de me voir mourir sous vos yeux ?

La main de mon père allait toucher le bouton de la porte.

— Pour Dieu, silence, monsieur ! dis-je à Octave d'une voix étouffée. Je consens à tout, mais après pitié de mon honneur.

La porte s'ouvrit et mon père entra.

— Vous partiez bien haut, mes enfants, dit-il avec douceur.

— Comme vous aujourd'hui à l'Assemblée, répondit Octave.

— Et que disiez-vous de si intéressant à Camille, mon ami ?

— Je lui répétais que vous ne vous déliez pas assez de la noblesse, et que votre sécurité vous portera malheur. Toutefois les prophètes ne vous auront pas manqué.

— Je souhaite que vous soyez un faux prophète, Octave ; mais en tous cas vous ne serez jamais un faux ami.

Elle vit bien vite cette nuit fatale ! Oh ! jusqu'à mon dernier soupir je me rappellerai chaque minute de cet heure qui a marqué comme un crime dans ma vie. Paris s'endormait. L'ombre m'enveloppait comme un linceul. Des lambeaux de nuages noirs rayaient le ciel et s'accrochaient aux angles des maisons voisines. L'air était imprégné de cette chaleur lourde et homicide, funeste rosée du tonnerre, qui oppresse le cœur comme le clapotement des vagues sur les grèves de la mer. Le vent sifflait avec un bruit lamentable ; mais rien ne pouvait effrayer ma passion insensée. Je descendis furivement le grand escalier, retenant mon souffle à chaque pas, et n'osant regarder derrière moi, car il me semblait toujours qu'une main de marbre allait se poser sur mon épaule et m'arrêter. Le frolement de ma robe me faisait tressaillir. Enfin j'arrivai dans le jardin. Octave m'attendait immobile contre le mur. Il me prit brusquement dans ses bras et m'entraîna vers un banc de gazon où nous avions coutume de nous asseoir.

— Oh ! si vous n'étiez pas venue ! dit-il d'un son de voix profond...

Il jeta son manteau sur le banc de gazon, me coucha à moitié sur le manteau, et s'agenouillant devant moi, il me regarda avec adoration :

— Que vous êtes belle ! murmura-t-il.

Je levai les yeux sur lui en souriant, car le cœur d'une jeune fille se laisse facilement enivrer par le poison de la vanité ; mais quelle fut ma surprise ! C'était bien la voix d'Octave que j'entendais, c'était bien son noble visage que je devinais malgré les ténèbres ; mais Octave ne portait plus le pauvre costume du secrétaire intime de mon père. Il était magnifiquement vêtu comme ces grands seigneurs qui se trouvaient parfois sur son passage à l'église. Des boutons de diamans brillaient sur son habit de velours noir. Des manchettes de dentelle tombaient sur ses mains blanches. Qu'il était beau ! et l'avouerai-je, j'aimai mieux ainsi que sous ces vêtements modestes de chaque jour. Je cédat, malgré moi, à cet instinct impérieux qui pousse toujours vers le chaquet et l'oripeau les esprits les plus faibles et les plus naïfs. La beauté physique, l'éclat extérieur n'ont-ils pas toujours pour nous autres, pauvres femmes, des poètes magnétiques qui nous font rêver la beauté morale ? Pourquoi les enfants et les jeunes filles raffolent-ils de l'uniforme ?

Je sus gré à Octave de cette transformation singulière comme d'une attention délicate, et ne songai point à lui en demander compte. Que m'importait d'ailleurs ce mystère, si c'était un mystère ! Pouvais-je penser à autre chose qu'à mon amour ! J'oubliais même de demander à Octave pourquoi il avait exigé cette entrevue, ou peut-être n'en eus-je pas le courage. Je devinais trop bien sa réponse.

Pourtant il gardait le silence, mais il réchauffait mes mains froides dans les siennes, il me pénétrait l'âme de ses regards, sa tête s'appuyait frémissante sur mes genoux ; il parlait à mon cœur et à mes sens par ses caresses cloquentes. Mon sein se gonflait, oppressé. Des larmes involontaires montaient à mes yeux. Je me sentais heureuse et j'avais peur. Pourquoi ? Dieu seul le sait, lui qui a mis dans notre âme ces vagues terreurs, argures du malheur. Ma pensée s'alourdissait. Des idées confuses glessoient dans mon cerveau. Le vent apportait à nos oreilles les hurlements importuns des chiens vaguant dans les rues désertes. Puis tout à coup les sons faux et criards d'un violon de noce virent mêler à ce concert leur harmonie discordante. Non, je ne pourrais te dire l'impression cruelle que je ressentis en entendant ces clamours plaintifs qui dominaient les notes fêles du ménestrier dans le silence de la nuit. Je pensai qu'à la même heure une jeune ouvrière, aimée et honorée dans sa famille, riait et dansait aux bras de son mari sans nul souci des vains rêves de l'avenir, et qu'une pauvre médiante, exténuée de faim, se couchait peut-être dans le ruisseau pour ne plus se relever. J'envisais presque la joint vulgaire de la jeune fille, qui pouvait dire devant tous sans rougir : « J'aime cet homme qui le premier a pressé mes lèvres sur ses lèvres, car c'est mon mari. » Elle pouvait être fière d'aimer, elle était épouse. Moi, je devais cacher mon amour dans la nuit, car il était coupable. Dans ma rêverie, j'avais oublié Octave. Je ne pus m'empêcher de m'écrier tristement :

— A quelques pas d'ici dans une jeune fille heureuse.

— Heureuse ! fit Octave avec un rire amer. Dans huit jours son mari la battra, et dans six mois elle se jettera à l'eau ou tendra la main aux passans.

— Ou donc est le bonheur ? dis-je alors en frissonnant.

— Dans l'amour, Camille, répondit-il avec passion. Il ne faut pas le chercher ailleurs. C'est l'amour qui donne le courage, l'ambition, la gloire ; c'est lui qui fait un dieu d'un homme et un ange d'une femme ; c'est lui qui a hérité de la baguette des fées et qui sait changer le grenier en palais et la misère en richesse ; c'est lui aussi qui nous venge, ajouta-t-il d'une voix sombre, mieux que le poignard et le poison.

Octave avait repris toute son assurance qui exerçait sur moi une étrange

fascination. Je l'eusse mieux aimé troublé, ému, rêver comme moi, mais je tremblais sous son regard et sa parole, mais je n'osais résister à ses brillantes étreintes, car c'était un de ces hommes résolus auxquels tout obstacle donne une énergie nouvelle.

— Oui, je vous aime, s'écria-t-il, je vous aime, Camille, d'un amour égoïste, absolu, jaloux : si un autre homme devait effleurer seulement vos longs cheveux de ses lèvres, je le tuerais. Je vous aime, parce que vous êtes aussi douce et aussi naïve que belle ; parce que vous avez vécu dans la solitude, ignorante même des caresses d'une mère, et n'aimant que Dieu. Oh ! que vous êtes différente de ces femmes du monde dont l'amour hardi se couronne de diamans, se glisse derrière les charnelles embaumées, se traîne en gondoles, on danse le menuet sous les yeux de toute une cour, parce que l'amour pour elles n'est que plaisir, trafic ou vanité. Vous êtes si chaste et si pure que je me sens meilleure en vous voyant ; vous êtes si belle, que je comprends la félicité éternelle des anges agenouillés devant Dieu. Vous êtes Dieu pour moi, et vous voir, c'est le bonheur et la vie !

« Oh ! misérables âmes que nous sommes ! Octave, en me parlant ainsi, renouvelait vingt fois l'offense pour laquelle j'avais cru pouvoir l'exiler de mon cœur, et je ne le repoussais plus. Je sentais sur mon front la flamme de son haleine, et je me cachais le visage de mes mains, comme font les enfans, croyant me bien défendre ainsi contre ces transports qui brûlaient mon sang.

— Loin de vous, je souffre, Camille, reprit Octave, et pourtant votre souvenir est au fond de toutes mes pensées. Partout où je vais, dans les fêtes et dans les lieux déserts, je suis triste, parce que je porte partout mon amour avec moi. Le monde entier, à mes yeux, est renfermé dans ce coin de jardin sombre et dépouillé, où je sens battre ton cœur contre mon cœur, trembler ta main dans ma main, où je puis boire le souffle de tes lèvres, en te disant : Je t'aime !

En même temps, il m'enleva dans ses bras. L'éclair d'un désir furieux passa dans son regard. On eût dit qu'il saisissait une proie. Tout son corps frémissait.

Camille cria sa voix avec un accent indéfinissable.

Jeus peur ; mais ses bras me pressèrent dans une étreinte plus violente. Un soupir s'échappa de ma poitrine oppressée, et ma tête se pencha sur son épaule, tandis que mes yeux cherchaient encore le ciel.

Une seule étoile y brillait, au dessus de nous, et menaçait par un cercle de nuages noirs qui se rétrécissaient de plus en plus. Il me vint une idée étrange. Je pensai que c'était ma mère qui, sous la forme de cette blanche étoile, veillait sur moi par l'ordre de Dieu. Mais presque aussitôt l'étoile sonombra sous les nuages. Je me dis alors que le ciel se fermait pour moi, que tout m'abandonnait, et je fermai les yeux. Octave appuya ses lèvres sur mes paupières abaissées.

Pourtant mon bon ange lutait encore pour mon salut. Je rouvris les yeux en tressaillant, et j'entrevis soudainement, comme une autre étoile protectrice, une clarté dans les ténèbres. C'était la petite fenêtre du cabinet de travail de mon père, dont la lumière d'une lampe faisait flamboyer le vitrage. Je crus voir tomber sur moi le regard courroucé du rigide patriote, prêt à me juger. J'étais dans mes bras contre la poitrine d'Octave, pour me dégager du cercle d'acier dans lequel il me tenait enchaîné, et je me levai droite et éperdue. L'effroi chassa la passion de mon cœur, et alors seulement je compris ma faute. Mon père n'avait pas encore achevé sa veille-laborieuse ; il travaillait, dans la paix de sa conscience, calme, heureux, rêvant peut-être sa fille qu'il croyait endormie d'un chaste sommeil, et sa fille veillait aussi, elle veillait pour son désespoir. Je ne pus qu'à tomber à genoux et tendre mes mains vers la fenêtre étoilée, en criant : — Pardon, mon père, et vous, merci, mon Dieu !

Mais aussitôt les bras d'Octave se glissèrent autour de ma taille et me relèverent doucement, tandis que l'insensé me demandait : « Qu'as-tu donc, Camille ? »

Je lui montrai du doigt cette fenêtre qui scintillait toujours dans la nuit comme un phare de sauvegarde.

— Eh bien ! dit Octave.

— Eh bien ! monsieur, ne comprenez-vous donc rien ? mon père est encore debout, vous dis-je. Un soupçon peut lui venir. S'il voulait bénir le sommeil de sa fille, s'il voulait déposer sur mon front le baiser du soir, s'il entrerait dans ma chambre et qu'il la trouvât déserte...

Je sentis une sueur glacée sur tous mes membres à cette horrible pensée.

— Enfant ! fit Octave avec son singulier sourire. Et il me pressa plus passionnément sur sa poitrine en ajoutant : — Rassurez-vous, Camille ! pourquoi ces vaines frayeurs ? Ne suis-je pas là pour te défendre...

— Contre mon père, n'est-ce pas ? m'écriai-je avec un accent de mépris.

— Oui, contre votre père, répondit-il durement. Puis il essaya d'aoucher les sens odieux de cette parole en continuant d'une voix moins farouche : — Contre Dieu, contre le monde entier !

— Laissez-moi, monsieur, repris-je avec effort. Vous me faites horreur.

Je crus me sauver en irritant son orgueil.

— Vous ne m'échapperez pas, dit-il froidement.

Tout mon sang reflua vers mon cœur.

— Qu'espérez-vous donc, monsieur ? murmurai-je. Me retenez de force peut-être. Ce serait là un noble triomphe.

— De force ou de gré, vous resterez ici, Camille, car je vous aime.

La peur joignit mes mains tremblantes. Le front pâle, je fixai mon regard trouble sur la fenêtre, redoutant de voir ma dernière espérance s'éteindre dans l'ombre. La fenêtre rayonnait toujours.

— Ah ! dis-je avec égarement, vous ne m'aimez pas comme je vous aime, Octave. Vous m'aimez parce que vous me trouvez belle ; je suis l'idole de vos yeux, mais non pas la maîtresse de votre cœur, puisque vous n'avez pas pitié de mes larmes.

Il ne répondit pas.

— Encore une fois, monsieur, m'écriai-je indignée, si vous n'êtes pas un lâche, si vous ne voulez pas porter la main sur une femme, laissez-moi passage !

Il resta immobile devant moi et il posa brutalement sa main sur mon épaule, comme pour me repousser.

— Vous me faites mal, monsieur, lui dis-je alors avec douceur. Toute mon énergie était brisée et affaissée par cette lutte horrible...

Octave reprit avec véhémence :

— Et moi, croyez-vous que je ne souffre pas. A mon tour, écoutez-moi. Vous dites que vous m'aimez. Et qu'appelez-vous donc amour ? Est-ce m'aimer que de me laisser brûler vos mains de mes baisers, caresser votre doux visage de mes regards, froter vos cheveux de ma joue ardente, et quand la passion bout dans mes veines, de me dire : Détournez-vous de ma route, monsieur, et laissez-moi passage ? Et vous croyez que sur ce mot, moi qui vous tenais palpitante contre mon cœur, j'ouvrirai les bras comme un esclave soumis, et que je vous laisserai partir, sans savoir, si jamais nous nous reverrons ainsi seuls dans la nuit. Oh ! non ! on ne joue pas ainsi avec mon amour. Ce ménage de coquette doit me trouver inflexible, et d'ailleurs je ne vois pas ce qu'il y a de si noble et de si courageux à m'accabler de votre colère, en m'appelant monsieur ! moi qui tout à l'heure étais agenouillé devant vous et que vous appelez Octave !

Lâche cœur ! je trouvais presque qu'il avait raison, mais je voulus combattre ma propre faiblesse, et je répondis :

— Si je jette un seul cri, mon père sera dans ce jardin avant que vous ayez pu songer à un moyen de fuite.

— Evoquez donc votre bon génie ! fit Octave en ricanant ; mais n'oubliez pas qu'il deviendra aussitôt votre jugé et votre bourreau. Ce sera là un étrange témoin pour notre rendez-vous d'amour. En l'appelant à votre secours, c'est la mort que vous appellerez sur votre tête, car il vous tuera.

— Que m'importe de mourir ! m'écriai-je avec désespoir, si je meurs innocente !

La lumière vacilla sur le vitrage tandis qu'une ombre s'y dessinait.

— Vous ne mourrez pas, Camille, car je tuerais votre père avant que sa main effleurât votre robe.

— Et jamais vous n'avez aimée, fis-je épuvante, en saisissant avec violence le bras d'Octave, jurez-moi que vous ne toucherez pas à un cheveu de mon père. Voulez-vous donc que je sois une fille parvenue !

— Eh bien ! alors, c'est lui qui me tuera, dit Octave, car je serai lâche devant votre père, Camille ; et puisque vous ne m'aimez plus, la mort me sera douce, et cette mort du moins ne vous causera ni larmes ni remords.

— Ah ! vous n'avez point de pitié, m'écriai-je. Tout mon courage fondait en larmes et je me sentais défaillir.

— Camille ! murmura Octave.

Par un dernier effort, je regardai la fenêtre lumineuse. Sa clarté s'éteignit tout à coup comme ces étoiles qui tombent de la couronne azurée du ciel. Je ne sais comment cela se fit, mais je retombai à moitié évanouie, dans les bras d'Octave. Il avait frappé sur son coup avec le nom de mon père, et cette terreur qui devait me sauver m'avait perdue. Le talisman que j'invoquais avait servi d'arme pour briser ma résistance...

Qui oserait deviner les étonnantes sensations qui déchirèrent toutes les fibres de mon cœur, le lendemain de cette nuit maudite ? J'étais comme étourdie de ma chute et je ne voyais pas clair dans mon malheur. D'abord je souffris cruellement à la vue d'Octave, lui qui n'avait pas craint de me sacrifier comme une victime à la fièvre de ses désirs. Un instant je crus le voir. Mais bientôt la générosité maternelle à nos pauvres âmes l'emporta sur mon ressentiment. Je cessai de regretter ma faiblesse, dans l'espoir qu'elle serait un lien sacré, qui attacherait la vie d'Octave à la mienne. C'est ainsi que je commençai à enterrer mes remords dans le secret de mon cœur, mais Dieu me réservait un coup terrible qui devait les réveiller.

Trois jours s'étaient écoulés. Le soir de la quatrième journée, le dîner fut triste et silencieux. Une pensée secrète semblait préoccuper l'esprit d'Octave et de mon père et retenir les paroles sur leurs lèvres. Tout à coup ce dernier se leva brusquement et dit :

— Faites vos adieux à Camille, Octave ! Puisque ce départ est malheureusement nécessaire, il ne faut pas épuiser notre courage en frais de sensiblerie. Les larmes ne signifient rien dans les crises de la vie ; elles protègent tout au plus l'irritabilité du système nerveux chez ceux qui les versent. Vous savez quels regrets vous allez laisser dans deux cœurs qui vous ont sincèrement aimé. Une balle anglaise vous attend peut-être là-bas, mais il est beau de mourir pour une cause héroïque.

Je ne pouvais croire aux paroles que j'entendis. Mes yeux s'attachèrent avec l'expression d'un étonnement désespéré au visage pâle d'Octave. Il évita mes regards.

— M. Octave, nous faire ses adieux ! dis-je d'une voix tremblante.
— Delbois est dangereusement malade, répondit mon père. Comme il se trouve seul, au milieu d'étrangers, les soins d'un ami lui sont nécessaires. Octave, en obéissant ainsi sans retard et sans hésitation à la prière d'un homme qui ne sera peut-être plus qu'un cadavre à son arrivée, remplit un devoir sacré. On ne doit jamais marchander avec son dévouement.

Les mortelles douleurs font monter à l'âme une audace singulière. Au lieu d'abattre votre courage, elles soufflent dans tout votre être un esprit de révolte. La blessure ouverte dans votre cœur irrite votre orgueil. Vous éprouvez alors une joie sombre et amère à lutter, pied à pied, pour garder un lambeau d'espoir ou pour aspirer tout votre malheur. Vous vous enivrez avec délices de tout le fiel qui vous est versé. Vous voudriez que la nature fit mugir la voix de ses tempêtes, pour sympathiser avec l'orgie de votre âme. Enfin votre front se relève électriquement pour faire face à l'ennemi, quitte à être foudroyé comme celui de l'archange. Dieu sans doute me donna la force d'écouter sans mourir les paroles de mon père, et de répondre hardiment :

— M. Octave oublierait-il que, nous aussi, nous sommes ses amis, et que son héroïsme nous cultivera des larmes cruelles ? Il est de belles actions que tout homme n'a pas le droit d'accomplir.

Ces mots étaient une éponge pour mon père. Mais je voulais entendre la voix d'Octave, m'assurer qu'elle ne tremblait pas, qu'elle était calme comme son visage, que pas un tressaillement ne troublait la paix de son cœur. Mais ses lèvres ne daignèrent pas s'ouvrir. L'habile tortureur laissait à mon père la fatigue des phrases banales et le regardait avec son abominable sourire.

— Pardonnez à l'indiscrétion de ma fille, reprit ce dernier, ou plutôt regardez-la comme une preuve de l'affection de saur qu'elle vous a venue. Pour moi, je vous blâme, mon enfant, ajouta-t-il en me jetant un coup d'œil sévère, Octave agit en honnête homme ; il n'abandonne ses amis, tranquilles et heureux, que pour aller consoler de ses paroles ou de ses larmes un ami malheureux, abandonné, prêt à mourir. Lui reprocher une si noble et généreuse action, ce serait faire preuve d'un bien misérable égocisme ! Partez, Octave, nous vous suivrons du cœur dans ce long voyage, et votre souvenir ne cessera pas d'habiter cette maison, de vivre dans nos pensées, et d'errer sur les lèvres de Camille, quand elle priera Dieu.

Oh ! horrible supplice ! nous étions tranquilles et heureux, avait dit mon père. Tranquilles et heureux ! si j'avais pu, d'un mot ou d'un geste, lui montrer la vérité fatale qui tremblait dans mon cœur, ses cheveux eussent blanchi comme ceux d'un vieillard. Octave disait-il, devait nous laisser un doux souvenir. Hélas ! c'était le souvenir de la honte et du déshonneur qu'il devait nous laisser ! Il allait, ce lâche bourreau, mouler de quelques larmes le lincoeur ou la tombe d'un ami, et son départ assassinait une femme. Ces reproches, que mon père accusait d'indiscrétion, n'avaient pas bien chèrement acheté le droit de les adresser à Octave. Mais que pouvais-je dire encore ! le treusement convulsif qui secouait mes membres était une parole assez désespérée, mais cet homme, si j'en me et si beau, n'avait pas de regard pour ma souffrance. La présence de mon père, qui croyait en moi plus qu'en Dieu, clouait sur mes lèvres le cri de ma honte. Je baissai la tête, comme si j'eusse senti mes pieds s'enfoncer lentement dans le froid du sépulchre, et je fermai les yeux. Le condamné ne ferme-t-il pas les siens quand sa tête a touché le billot !

— Venez avec moi, Octave, dit mon père, je veux vous remettre tous mes papiers pour Delbois et nos amis d'Amérique.

Je restai immobile et froide, comme une statue de marbre. Quand le bruit de leurs pas s'éteignit, je crus que la vie se retirait de moi. Le coup qui m'avait frappée était au dessus de mes forces. Tous mes rêves, tous mes espoirs, toutes mes joies du passé tombaient à la fois de leur piédestal pour se faner dans une mare de sang. Car je ne voyais plus qu'une chose au milieu du vide qui se faisait autour de moi, c'était la mort, le suicide ! Pouvoir mourir avant de perdre l'estime de mon père, avant de devoir m'agenouiller devant sa colère, voilà le bonheur suprême que je jambitionnais ! mais quand je pensais que peut-être il me tuerait de sa main, un froid mortel glaçait jusqu'à la racine de mes cheveux.

Je dirai-je pourtant la dernière et lâche illusion qui se tenait tapie au plus profond de mon âme ? Eh bien, oui, j'osais encore penser que la cruauté d'Octave n'était qu'un jeu, une épreuve, que sais-je, moi ? Le motif d'une semblable trahison me semblait si incompréhensible que je ne pouvais y ajouter foi. Toute ma vie se cramponna à cette pensée, qui était sa planche de salut ; à force de la caresser dans mon esprit, je fus perdue. Je passai de mon profond désespoir à une joie insensée ; je fais de ma terreur, j'attendais qu'Octave vint implorer mon pardon. J'eplai son retour.

Folle que j'étais ! il parut enfin, mais il traversa le salon sans me voir. Mon cœur ne battait plus. Je courus vers Octave et pris ses mains dans les miennes, sans rien dire. Il me repoussa. Je me laissai tomber à ses pieds, pâle et mourante, en lui disant d'une voix éteinte :

— Il est donc bien glorieux de tuer une pauvre fille qui a commis le crime de vous aimer. Oh ! je voudrais mourir ici, pour vous laisser un plus libre passage.

Il me regarda avec une attention singulière.

— Votre crime n'est pas de m'avoir aimé, répondit-il.

— Quel est donc ce crime ? m'écriai-je, que vous ai-je fait ? de quoi m'accusez-vous ? Pouvez-vous me condamner sans me dire au moins pour quelle faute je meurs, et de quelle faute me suis-je donc rendue coupable, si ce n'est de mon amour ? Ou vous aura trompé, Octave, soyez-en sûr. Oh ! dites-moi la vérité, le me justifierai. Vous avez bien cru ceux qui m'ont accusée. Ne me croirez-vous pas, moi qui vous aime et qui pleure à vos pieds !

Octave souriait en m'écoutant.

— Comme elle ressemble à son père, dit-il absorbé dans une pensée profonde ; et qu'il m'est doux de voir le sang de cet homme tressaillir devant moi dans les veines de son enfant, l'honneur de cet homme s'humilier et s'avilir devant moi dans les prières et les sanglots de sa Camille !

La parole, le geste, le regard, tout en lui s'exaltait dans un tel sentiment de haine que je fus épouvanté. Il reprit son sang-froid et me répondit doucement :

— Personne ne vous a accusée, Camille. Pourtant Dieu lui-même ne pourrait vous justifier d'un crime qui n'est point le vôtre, mais que vous devez expier par le malheur de votre vie entière.

Tout ce que je pus comprendre dans ces phrases obscures, c'est que Octave était inflexible.

— Ainsi donc, lui dis-je, vous avez tout oublié. Notre amour n'est plus même un souvenir.

— Notre amour ! répliqua-t-il froidement. Vous ai-je jamais aimée, Camille ? Je vous l'ai dit, il est vrai, mais deviez-vous me croire !

Le sang me monta au visage sur le coup de cette insulte, et je me relevai droite, en regardant l'assassin jusqu'au fond des yeux.

— Vous êtes un lâche ! lui criai-je.

— Ah ! reprit-il avec joie, l'âme de votre père s'éveille enfin en vous. Dieu soit loué ! C'est ce que j'attendais. Il m'eût été pénible de terrasser une victime sans résistance ; mais voilà le rugissement de la lionne qui commence !

— La lionne se laissera frapper par vous, monsieur, fis-je avec dédain.

— Je ne suis pas un manant, mademoiselle, et j'attendrai que votre père vienne m'ouvrir lui-même cette porte si bien gardée. Il trouvera peut-être votre affection de saur un peu exagérée.

Cette froide ironie me révolta. La lutte avait épuisé mes forces. Ma voix sanglotta dans des larmes sordides.

— Non, m'écriai-je, il est impossible que ce départ soit une vérité ! Pardonnez-moi, Octave, si j'ai pu le croire coupable de cette lâcheté. Tu ne saurais me repousser ainsi dans cette maison dont chaque pierre est un témoin que mon amour pourrait invoquer, sainte délieure où je suis née, où j'ai vécu chaste et innocente ; auel de mes prières d'enfant, qui pour moi se convertira en prison ou en tombe, si vous m'abandonnez, Octave. N'est-ce pas ici que vos furifs regards ont troublé mon cœur, que vos paroles d'amour ont nurruré à mon oreille, que vous m'avez poursuivie de vos soupirs et de vos larmes, sous l'œil de mon père. Hélas ! toute cette maison est peuplée de cet amour qui m'a perdue. Et s'il faut, pour vous toucher, faire appel à mon déshonneur, ajoutai-je en entraînant avec force Octave vers la fenêtre ouverte, c'est en vous montrant ce jardin, où j'aurais dû mourir, que je vous demanderai si vous serez sans pitié !

Ma vie était suspendue à ses lèvres. Son cœur fut remué ; l'émotion brisa l'affreux sourire qui crispait les coins de sa bouche. Je fis un dernier effort.

— Là, sous ces arbres, il y a un terrible secret, la honte d'une famille, ici, dans ton cœur, Octave, il y a l'honneur de cette famille. Tu peux faire grâce, ou tu peux condamner. Si moi seule je devais souffrir de ton arrêt, je ne t'implorerais pas. Si je te prie à genoux, Octave ; si je pleure comme une pauvre misérable sans âme, c'est pour le nom sans tache de mon père. L'amante ne te retient pas, c'est la fille coupable qui embrasse vos pieds, monsieur, pour que son crime ne retombe point, comme une flétrissure impie, sur la vertu de son père.

— Votre père ! interrompit Octave, dont le visage redevenait glacé, j'aurais tort, en effet, d'oublier ce que je lui dois. Il a tenu dans sa parole tout l'avenir de ma vie. — Savez-vous, ajouta-t-il en chiffonnant avec distraction le bout de ses manchettes, que vous joueriez à ravir la tragédie bourgeoise, ma chère amie.

Tout était fini entre nous. L'orgueil de ma race se réveilla dans mon cœur.

— Puisque les larmes que répand une femme sur la poussière de vos pieds ne sont pour vous qu'un sujet de sarcasme, allez, monsieur, je vous précéderai, lui dis-je. Je vous ouvrirai moi-même cette porte. Je ne ramperai plus sur mes genoux, je ne me laisserai plus outrager, mais je saurai mourir, en expiation de votre crime.

— Je vous aime ainsi, répondit-il. La faiblesse des femmes les fait trop fortes. Votre fierté me rend tout mon courage.

Je marchai d'un pas ferme devant lui. Ma main ouvrit sans trembler la porte de la rue. Quand Octave eut touché le pavé du pied, il se retourna. Mon cœur se brisa à ce moment suprême.

— Camille, je t'aime, me dit-il de sa voix d'or ; mais une nécessité impérieuse me chasse de cette maison. Tu ne me crois pas ; j'ai mérité cette délia. Mais voici un gage de ma dernière parole. Cet anneau est à toi. Consulte-le, quand tu voudras m'appeler à ton secours. Le chaton renferme un nom et une adresse.

Je ne répondis pas, mais chaque mot de cet adieu se grava dans mon

cœur. Je regardai Octave s'éloigner : c'était ma vie qui s'en allait. A chacun de ses pas, ma poitrine était plus oppressée. Quand il eut dépassé l'angle de la rue, j'eus à peine la force de pousser la porte pour me cacher aux regards curieux des passans et je m'affaisai contre le mur du corridor.

Mon père me trouva évanouie, froide, la tête cachée sous mes cheveux épars.

— Souffres-tu ? me demanda-t-il avec inquiétude.

— Le froid m'a saisie, répondis-je.

La chaleur était extrême. Mon père hocha la tête. J'avais le délire. Quand je me réveillai de ma douleur, l'anneau que je ne croyais pas avoir accepté serrait un de mes doigts de son cercle d'or et je le portai frénetiquement à mes lèvres.

VI.

Une petite maison.

..... Il est des douleurs qui sanglent sous la plume. Je baigne de larmes amères chaque ligne de cette fatale histoire, et pourtant je n'ose m'arrêter dans mon récit. C'est un dernier regard jeté sur ce passé mort à jamais pour moi, auquel ma vie ne se rattache par aucun lien, si ce n'est par le lien de la douleur. Heureux ceux pour qui le passé a des souvenirs vivans qui font la joie de leurs nouveaux jours ! Pour moi, ma mémoire a hâte de divorcer par un adieu solennel avec ce drame horrible dont j'ai été la triste héroïne. Plus j'approche de son dénouement effrayable, plus je sens mon courage se glacer. Je ne reculerais pas néanmoins devant l'accomplissement de cette tâche. D'ailleurs j'espère user les agonies du souvenir, à force de raviver le feu dans la plaie de mon cœur. Quand tout y sera cendre, peut-être oublierai-je !

J'étais née pour les rêves calmes, pour la vie monotone et facile du cloître, et j'ai dû passer, étrange contradiction du hasard, par tous les orages de la vie réelle. Le déshonneur, la pauvreté, la malédiction paternelle, l'outrage banal de la rue, l'insulte dédaigneuse du salon, la calomnie lâche du village, rien n'a manqué aux épreuves que j'ai subies. J'ai vu toute la lie que le Dieu "de miséricorde cache au fond de la coupe dorée de l'existence, et j'ai tant souffert dans ce monde que j'ai droit de beaucoup espérer de l'autre.

Il est des femmes bénies du ciel, qui passent ici bas comme dans un rêve. Toujours enveloppées d'une atmosphère rosée, elles ne soupçonnent même pas les angoisses qui font saigner tant de cœurs. Tous les hommes ont pour elles des regards d'aimant ; leurs rivales emmêlent d'un sourire les plus âpres médisances ; la mort cache à leurs yeux sa pâleur glaciale, et décharnée sous des draperies noires, semées de larmes d'argent ; leurs pieds de satin ne glissent que sur des tapis ; de l'amour, elles ne connaissent que les aveux "murmurés à l'oreille dans le tourbillon de la valse, ou discrètement cachés au fond d'un bouquet ; du jeu, elles ne connaissent que les tables tendues de drap vert et le scintillement des pièces d'or. Ne parle jamais à ces reines du monde, mon Gabriel, des pauvres filles que les greniers du faubourg Saint-Marceau abritent pendant quinze ans, l'épauve géloûtante sous un haillon et la dent affamée, et que le flot vert de la Seine rejette, six mois après, fétriques sous une robe de soie, aux dalles humides de la Morgue. Ne leur montre jamais le joueur qui sourit des lettres et qui troue du doigt son jabot de malines, car le lours qu'il vient de perdre c'est le dernier châle de sa femme, le dernier morceau de pain de ses enfans. Les belles dames paieraient peut-être d'une charmante mode, d'attendrissement les frais de tragédie, si tu étais un grand poète ou un illustre philanthrope. Elles applaudiraient l'acteur, mais elles ne le croiraient pas. Et ce ne serait point toujours chez elles disette de cœur et de générosité. Seulement le pathétique n'est reçu dans les salons que comme un hôte de fort mauvais ton. Et puis, le bonheur énerve les sentimens. Saint-Thomas l'Incrédule est le patron du grand monde ; les femmes nobles et riches, qui ne voient les souffrances vulgaires que poétiquement colorées par un pinceau mignard, ou plourant des larmes fausses sur la poussière des planches d'un théâtre, qui ne touchent pas du doigt le cœur palpitant des victimes, qui ne mettent pas leurs pieds d'albâtre dans les souliers percés des malheureux, ne peuvent avoir l'intelligence des angoisses de l'âme et du corps. Ainsi donc ne les accuse pas trop, Gabriel ! car le jour où leurs yeux se sont ouverts, où la révolution a mis l'épouvante et le malheur à la portée de tout le monde, elles ont montré la noblesse de leur courage, oubliant toujours leur danger pour avoir pitié du danger des autres. Cette égalité momentanée de toutes les souffrances, sous le couteau de la terreur, voilà, à mon avis, le plus beau côté de ce remuement immense. Jusqu'alors le malheur était pour les beaux de la terre comme ces mois préten-tieux que vous avez balbutiés des votre enfance, et dont vous n'avez jamais cherché à savoir exactement le sens. Vous les répétiez de confiance, sans y attacher aucune idée précise, jusqu'au moment où le hasard vous sert de maître d'école. Alors vous êtes très étonné d'avoir attendu si long-temps un enseignement si facile : mais on croit aisément avoir ce qu'on ignore. Et pour avoir prononcé un mot avant d'en comprendre la signification, on s'habitue bien vite à n'y plus penser. Hélas ! la révolution n'a pritt que trop aux grandes dames que le malheur n'était ni un mot en l'air, ni une invention de romain, mais une odieuse réalité qui abrutissait assez la créature de Dieu pour qu'en vit des mères vendre leurs filles au prix d'un morceau de pain !

Pour moi, j'ai vu en face une seule fois la joie des grands du monde, la

joie âpre et blasée de l'orgie, et elle m'a plus épouvantée que les privations de la mansarde ; la faim qui tinte à votre oreille, qui fait claquer vos dents à vide et raie votre gosier comme un fer rouge, vaut mieux que ces festins de débauche où, quand les estomacs sont repus, l'on entend les mauvaises pensées de l'homme monter du cœur aux lèvres ; où, quand la nappe est bien tachée de vin, on met sans façon ses coudes sur la table, on appuie sa main tremblante sur le cou nu et rouge du baisers d'une belle maîtresse ; où les frénésies du vice, oubliées du mensonge social, sont bégayées par l'ivresse.

Tu vas bientôt juger de la vérité de mes paroles, Gabriel, et tu verras si les plus effroyables malheurs de la terre ne sont pas ceux que le monde traite indifféremment de malheurs communs et vulgaires ; communs et vulgaires, parce qu'ils abattent tant de victimes qu'il serait fatigant pour les heureux de trouver assez de larmes dans leurs yeux, de pardons et de charité dans leurs cœurs pour les consoler et les sauver. On s'attendrit par curiosité sur l'évasion périlleuse d'un forçat. Qui versera une goutte d'eau sur les lèvres d'une pauvre fille qui meurt, un enfant collé à son sein flétri, chassé de la maison de son père et renié par son séducteur !

Après le départ d'Octave, je vécus sans compter les jours, morne, distraite, absorbée dans un véritable somnambulisme moral, fatiguée de moi-même. Tout m'était indifférent ; ma vie n'avait plus de but. Les ressorts de mon âme se détendaient, énervés par une douleur sourde et irritante. Ceux-là seuls pourraient comprendre cette situation désespérée, qui, réveils de leur sommeil dans l'ombre de la nuit par un bruit continu, voisin, inexplicable, se sont accroupis tout pâles sur leur séant, la main sur la poitrine, l'oreille béante, les lèvres serrées, et pendant de longues heures ont senti marteler leur cœur par chacun de ces sons mystérieusement terribles. Et toi-même, Gabriel, n'as-tu jamais, dans tes rêves, entendu les rugissemens d'un animal furieux éclater derrière toi, senti son souffle brûler ton épaule, tandis que tes pieds engourdis et scellés dans le sol ne pouvaient se lever pour te soustraire au péril par la fuite ? Ce sont là de mortelles terreurs, folles, irréfléchies, sans cause. Eh bien, telle était ma torture constante. Aux prises avec le cauchemar écrasant de la fatalité, je ne pouvais me débattre contre cette étreinte abominable. J'avais lutté, tant que j'avais espéré de l'amour d'Octave (une réparation de ma faute. Abandonnée par lui, il ne me restait aucun moyen de salut ; tenter du renier mon déshonneur, d'écarter cette réalité funeste qui oppressait mon cœur, c'était être combattre à vide. Je m'enveloppai donc dans une résignation farouche. Je n'osai plus prier, car j'étais honteuse devant Dieu. L'idée fixe de mon esprit me fit comprendre le supplice de la goutte d'eau que les tortures de l'inquisition laissaient tomber du haut d'une voûte dans le creux de la poitrine des paens ; à la dixième goutte d'eau, le prévenu n'était plus qu'un cadavre. Pour moi, un regard de mon père me faisait pâlir, car je me disais avec terreur : Peut-être sait-il tout ? Sur un geste, sur un mot, je me sentais prête à mourir, foudroyée par une révélation dont ma vie était l'enjeu. Le dirai-je ? Les pointes d'acier du remords labouraient moins impitoyablement mon âme qu' l'anxiété du doute. Oh ! le malheur n'est rien : c'est l'attente du malheur qui est terrible. La mort est belle quelquefois et peut glacer des lèvres souriantes : c'est l'agonie qui est hideuse et qui fait grimacer le visage humain comme le masque ardent des damnés. Si tu veux deviner ce que j'ai souffert, figure-toi un coupable qui ignore le jour et l'heure où son arrêt doit être exécuté, et qui, pendant des mois entiers, attend seconde par seconde qu'il distingue sur les marches de pierre de son cachot le pas lourd et lugubre du bourreau, ce sanglant valet de la mort. Cet homme, vois-tu, Gabriel, essayait vainement de garder un front calme et une âme seraine ; certes il ne supplia pas le geôlier de lui apprendre l'instant du supplice, parce qu'il le craindra de paraître lâche, ou qu'il pensera être oublié ou qu'il aura peur d'une certitude, tant l'orgueil, l'espoir et la faiblesse tiennent fidèle compagnie à notre pauvre machine jusqu'au dernier souffle ; mais son front sera bientôt rayé de rides, mais son cœur se gonflera au moindre bruit. Le bourdonnement d'une mouche lui fera peur. Le pain noir de la prison ne criera pas sous ses dents ; le sommeil ne fermera pas ses yeux. Sous le coup d'une pareille attente, le plus fier esprit, le plus insouciant coquin, deviendront peltrons, et se rattacheront à l'amour de la vie par l'effroi continué de la mort. Les moins braves sont bientôt fous ou se pendent, on faisant de leur cravate une corde à potence. Ce qu'il y a de singulier, mon enfant, c'est que nous sommes tous, infimes créatures, engagés dans le même tonneau sans fond ; nous sommes tous sûrs de mourir, — c'est la seule certitude de notre vie, — et nous ignorons tous l'heure fatale. Il est vrai que personne n'y pense ; il faut remercier Dieu de cette compensation. Voilà bien des phrases pour l'amener à comprendre, sans trop d'indignation, que la vie avait fini par me devenir si terrible que je voulais mourir. Mon âme, emprisonnée dans sa terreur, semblait demander des ailes pour aller se purifier dans le ciel. Je me promis le suicide comme une délivrance. Mais Dieu me gardait pour ce jour du désespoir d'un avertissement suprême.

La belle matinée ! j'étais debout devant la fenêtre du jardin, encadré par les guirlandes de herbe et de lisérons qui couraient sur l'appui du bois rose. Le soleil, ce sourire du seigneur, éclairait mon visage ; j'aurais sa douce chaleur, j'écoutais avidement le chant balladard des oiseaux ; je saluais d'un dernier regard les arbres qui agitaient indolemment leurs panaches de feuilles vertes ; c'étaient mes amis fidèles que j'allais quitter. Mon père lisait dans un gros livre parcheminé, à fermoir d'acier ; mais tout en lisant il me regardait à la dérobée avec tristesse ;

car j'étais bien pâle et bien amaigrie. Tout à coup, au moment où je me tournais vers lui, je vis ses paupières se plisser comme pour retenir une larme, et le livre échappa de ses mains. Je me penchai brusquement pour le ramasser. Il criait jaillit de mes lèvres contractées; un cri de douleur qui fut toute une révélation pour moi. Tu es blessée, Camille, lit ce bon père épouvanté. — Ce n'est rien! une égratignure, répondis-je. Grâce au ciel, le fermail d'acier avait froissé ma main et deux gouttes de sang me lavaient de tout soupçon. Je me relevai péniblement et rendis le livre à mon père en essayant de sourire. Je tremblais de frayer et j'avais la joie dans l'âme. Mon sein avait tressailli. J'étais mère et j'aimais déjà mon enfant. Je me sentis aussitôt plus forte et plus fière: il me semblait qu'un enfant, c'était la bénédiction de Dieu. Alors je résolus de vivre, de vivre pour lui, c'est-à-dire de combattre et de souffrir sans relâche et sans plainte pour cette faible créature dont le ciel me confiait le bonheur. En cet enfant, ma jeunesse allait renaitre, mon innocence revivre. A force de l'aimer, je devais trouver le pardon de ma faute. Chacun de ses baisers devait sanctifier les baisers d'Octave, car Octave n'était plus mon amant, mais le père de mon enfant. Déjà je le voyais tendant à mes lèvres ses petits bras. Je baisais du cœur ses yeux bleus, ses cheveux louchés, ses petits pieds blancs qui tendraient tous deux dans ma main. Oh! l'heureux songe! mes bras se croisèrent sur ma poitrine comme pour y étreindre mon nouveau trésor.

Ma décision fut bientôt prise. Je compris l'adieu d'Octave. Il n'y avait en effet qu'un homme sous le ciel pour qui ma honte dût être une dot sacrée, un titre au pardon et à l'amour, et non pas un sujet d'outrage. La joie qui éponouissait mon âme me fit mieux apprécier sa conduite: je l'ennoblis et la divinai de nobles sentiments. Je pensai que son départ était une feinte. Sans doute, me dis-je, il était pauvre, et il aura craint, en me faisant épouser sa misère, de laisser planer sur son amour un soupçon de lâche cupidité. Eh bien, j'irai à lui. Mes prières triomphèrent de sa fierté. La femme qui aime véritablement ne doit-elle pas se donner tout, entière, âme, fortune, honneur. L'amour qui fait ses réserves d'orgueil, de confiance, ses calculs d'abandon et de froideur, n'est-il pas un exécrationnable égoïsme! entre deux créatures qui se sentent dit l'une à l'autre dans un long embrassement et d'une voix montante: *Je t'aime!* peut-il être question de dignité et de convenances? S'rait-ce m'humilier que d'aller vers Octave et de lui dire: Voici notre enfant. Donne-lui le nom de son père? — Oh! j'en veux le revoir aujourd'hui même, ajoutai-je. Je veux le revoir. Sans doute il m'attendait, et moi, folle, qui n'avais rien compris. Mais il ne faut pas qu'il m'accuse plus long-temps dans son cœur!

Je brisai le chaton de l'anneau: je lus un nom et une adresse. Pendant tout le jour, je fortifiai mon courage en disant: Comme je vais le rendre heureux d'un seul mot! — A six heures du soir, je m'évadoi de la maison de mon père, sûre d'être pardonnée à mon retour. J'eus soin de m'envelopper dans une grande mante de soie noire et je mis hardiment le pied dans la rue.

Hélas! je me croyais plus brave que je ne l'étais. Dans la maison, où aucun bruit extérieur ne venait troubler et assourdir ma pensée, je n'avais songé qu'à la nécessité inflexible de ma téméraire résolution, sans m'arrêter aux difficultés de détail. Je croyais acheter le bonheur à vil prix par une absence qui durerait à peine tout un soir. Quand je sortis, le soleil qui rougissait à l'horizon comme une tache de sang devant presque aussi pâle qu'un clair de lune. Le vent n'avait pas encore séché la boue étendue sur le pavé par une pluie bien froide pour le mois de juillet. D'abord je voulus marcher bien vite, mon idée marchant devant moi plus vite encore, et je répétai en mon âme le nom d'Octave pour me donner du courage. Mais j'ignorais le chemin, mes pas devinrent incertains, et je n'osais supplier personne de me tirer du dédale dans lequel je m'étais engouffrée. A un angle de rue je me retournai tout égarée, et ne voyant plus rien de connu autour de moi, je fus saisie de terreur et je pleurai. Je cherchai du regard les arbres de notre jardin, ces protecteurs familiers de mon enfance, ces bancs de gazon dont je reconnaissais la place dans la nuit, toute cette petite patrie à laquelle tenaient tous les souvenirs de mon cœur, et en me sentant courbée sur une borne grise et froide, je me vis soudainement seule et comme perdue dans un monde étranger. Pourtant c'était fête ce soir-là dans la ville: des lampions patriotiques s'allumaient aux fenêtres, les tambours battaient dans les rues; mais des figures sinistres venaient me faire de leurs regards insolitement curieux. Je repris ma course. J'entendis des pas marcher sur mes pas. Moi, je ne marchais plus, je fuyais.

Ma crainte, Gabriel, n'était ni chimérique ni puérile, comme tu pourrais le croire: elle ne grossissait pas à mes yeux les passans en fantômes. A cette époque, la rue n'appartenait plus à l'homme qui allait simplement à ses affaires de cœur ou d'intérêt. La révolution devait être la seule affaire de chacun, et on ne pouvait songer à autre chose sans être suspect. On a dit que les murs avaient des oreilles et des yeux d'espion.

La rue avait aussi des bras d'agent de police. C'était tout à la fois une arme, un champ de bataille continu, un corridor de prison et une salle à manger de repas civiques. La vie privée s'ébattait en plein air, monchordant et souvant au feu des lampions. Les libertins et les moralistes de carrefour avaient la parole libre. Quand j'arrivai au boulevard, je tombai au milieu de deux clubs. A droite, une chaise sous un arbre, à gauche, une borne au coin d'un mur, servaient de tribunes aux ora-

teurs. Ces derniers chancelaient sur leurs jambes, mais leur voix ne tremblait pas au moins. A coup sûr, ils étaient gens, la parade finie, à aller caver dans le ruisseau leur éloquence de gestes et de poëmons.

J'avais espéré échapper dans la foule aux hommes qui me poursuivaient. Erreur! ils devinrent plus hardis encore au milieu de leurs frères du haillon et de la carde, et leurs paroles brutales sifflèrent à mes oreilles comme le premier coup de canon tonne à celles d'un nouveau soldat. Je fus étourdie de stupeur.

— Oh va donc cette petite dame en capuchon, qu'elle court comme une biche effarouchée? dit l'un.

— La princesse va chercher fortune, répondit l'autre. Et elle a hâte! Que veux-tu? ça dine de ses baisers comme nous de notre rabet.

Je me mis à courir pour échapper à cette grêle d'insultes étranges.

— Les mijaurées! reprit le premier, ça aime mieux faire la noce avec un galant déré que de tremper la soupe à un bon ouvrier de mari.

— Dam! la paresse, lit le second, et puis le plaisir d'être bien cosuë, de se dorloter dans le satin, de se laver les mains avec des paillets d'amandes, et d'être luisante de diamans comme une châsse du saint...

— Sans compter que la jolie chatouille fièrement l'esprit de s'entendre dire toute la journée: Ca jolie fille par ci, la jolie fille par là! de la bouche des grands farauds qui se moquent d'elles et qui les aiment un peu moins que leurs cheveux.

Ces dernières paroles me firent monter au front une sueur glacée. Je crus entendre éclater la voix prophétique de l'avenir dans la phrase rude de l'ouvrier. Mon cœur était éperdu, mes jambes défailaient sous moi.

— Ces femmes-là n'ont pas de cœur, dit l'autre.

— En revanche, elles ont des yeux pour voir les louis d'or et des oreilles pour écouter les fleurettes. C'est né sur le plancher des vaches; ça dépense l'argent comme ça le gagne; ça verrait gendrer ses père et mère sur la paille sans leur donner un blanc, et ça finit par crever dans un lit d'hôpital.

Mes souliers s'écorchaient au pavé, mes pieds saignaient. Je dus m'arrêter, pensant que je n'étais bien axille par cette fuite honteuse de la maison paternelle, puisqu'on osait m'outrager d'un langage si nouveau pour moi. Je sentis courir sur mes lèvres ce cri suprême: Mon père! et je pensai soudainement que son nom seul pouvait encore me protéger. Je me retournai aussitôt et je marchai droit à ces hommes. Ils reculèrent devant moi de surprise.

— Messieurs, leur dis-je d'une voix profondément altérée, en rejetant le capuchon de ma mante en arrière, ai-je donc l'air d'une fille joyeuse qui court à un rendez-vous?

Les deux ouvriers, en voyant ma figure pâle et l'éclat sinistre de mes yeux, roulerent gauchement leurs bonnets dans leurs doigts.

La hardiesse pouvait me sauver. Je ne voulus pas leur laisser le temps de la réflexion. Il fallait jouer mon honneur et ma vie sur l'effet d'uno parole.

— Je ne vous cacherais pas plus mon nom que mon visage, ajoutai-je rapidement. Je suis la fille du citoyen Duhamel.

Il s'en fallut de bien peu que ces braves patriotes ne tombassent à genoux devant moi.

N'oublie jamais, Gabriel, l'influence enchantée, la fascination despotique qu'exercent sur les natures vulgaires l'éclat d'un titre, l'aurore d'une volonté, l'autorité morale d'un nom, le caractère d'un costume. Ce sont là des puissances magiques avec lesquelles on emporte d'assaut la soumission de presque tous les hommes: l'indécision flasque et peureuse, naturelle aux êtres d'une trempe médiocre, sert merveilleusement ceux qui sont doués de ce pouvoir sans bornes, la volonté. Un forçat évadé ne s'est-il pas amusé à exploiter pendant six semaines les généflexions et les courbettes de tous les préfets du Midi, avec quatre habits volés à un fripier? Personne n'eût osé soulever les épaulettes du faux général de brigade ou la soutane violette de monseigneur l'évêque de Manfredonia pour voir la marque infamante qui rayait son épaule! La robe des juges n'est-elle pas de moitié dans la terreur qu'ils inspirent, et les princes n'entendent-ils point le plus souvent saluer leur seul diadème par des cris d'enthousiasme? Mais le monde s'agenouillera toujours devant le mystérieux *il Bandoani* du Califé de Bagdad.

Les deux ouvriers ne me demandèrent point, je l'assure, la preuve de mes paroles. Ils étaient consternés de honte.

— La fille du grand patriote Duhamel! s'écria enfin le plus hardi des deux. Ah! mamseille, si nous avions su... mais le soir, quand on voit une femme seule, dans les rues, on peut penser, n'est-ce pas...

— Point de vaines excuses, interrompis-je. Voulez-vous réparer votre faute?

— Si nous le voulons, mademoiselle!...

— Eh bien! j'ai vu vous prouver ma confiance en votre parole. Je dois me rendre ce soir dans une maison de la rue du *Cereau*. Il s'agit pour moi d'un intérêt plus cher que la vie, et j'ignore le chemin, messieurs.

On gogno toujours les hommes du peuple par le cœur. Pourtant les ouvriers se regardèrent l'un l'autre avec un air d'embarras singulier.

— Vous hésitez, leur dis-je froidement. J'avais la fièvre dans le sang.

— Ah! bah! dit un des deux en enfonceant son bonnet sur ses cheveux crépus, nous vous accompagnerons, mamseille, quelques nous eussions mieux aimé vous voir aller dans toute autre rue, ce soir. Et je vous réponds que personne ne s'avisera de vous regarder de travers, en route. Je ne cherchais pas à comprendre le mystère de cette réponse, et es-

corlée de mes deux gardes du corps improvisés, j'arrivai, au bout de vingt minutes, à la rue du Cerceau. Là, je les remerciai d'un mot et d'un sourire. Ils me saluèrent et se retirèrent discrètement. Grâce à Dieu, le nom de mon père m'avait servi de sauf-conduit.

La rue étant déserte, je fus bientôt en face de la maison indiquée. Sa façade extérieure était plombée de ces teintes bistres et rouillées qui attestent la gangrène lente des années. Le ciment pulvérisé ne joignait plus les pierres. Le bas de la muraille était rongé par une ceinture de plantes parasites. Toute cette vieille habitation, prête à crouler, semblait loger la misère : elle était silencieuse comme les mesures voisines dont les fenêtres restaient fermées. On avait étayé un côté de la porte d'entrée, dont le bois vermoulu était criblé de trous vides, autrefois peuplés de clous. Cet étrange abandon dénonçait la triste et incurable insouciance des malheureux qui, sachant qu'on ne peut les voler, font abdication de toute défiance. On sentait s'exhaler de ces logis les miasmes de la pauvreté moisie, qui n'a qu'une chaudière pour tout foyer et qu'une boîte de paille pour grabat. Je poussai la porte entre-bâillée, mon cœur se serra. Je m'em brassai du regard que la perspective terne et bornée d'une muraille de terre, couverte de tuiles creuses et percée de fentes qui ressemblaient médiocrement à des fenêtres.

— Lui, dans ce bouge! pensai-je, lui si jeune, si délicat, si beau! oh! que j'ai bien fait de veur et comme il va m'aimer. Pauvre Octave! a-t-il dû souffrir! Mais mon amour le récompensera de toutes les douleurs que lui a imposés sa noble fierté. Je lui ferai oublier ses mauvais jours. Sans doute je vais le revoir, pâle et triste, comme l'ombre de lui-même, mais je sais des paroles qui rendront la joie à son cœur et le sourire à ses lèvres!

Je laissai retomber le marteau sur une seconde porte encastrée dans la muraille de terre. Cette porte s'ouvrit. Mais, chose étrange! au lieu de me trouver dans une espèce de tanière, je restai immobile sous une charnille vivace qui s'allongait sur le côté intérieur du mur, taillée en cotottes et en portiques verdoyants. A droite et à gauche, des sylphes et des nymphes de marbre s'embrassaient sur le dos d'une chimère dont la gueule grimaçante faisait pleuvoir un torrent d'eau. En face de moi, se déployait la façade d'une maison d'un seul étage vers laquelle montait une rampe double et circulaire qui s'appuyait à quatre énormes pîcés-taux, où dormaient deux lions et deux sphynx de granit. L'atmosphère lourde et parfumée du jardin troublait la tête et enivrait les sens; on eût dit qu'elle vous caressait.

— Oh suis-je donc? me demandai-je, reculant éponvante et pressant de mes mains mon front brûlant. Est-ce un songe? mais non, c'est bien moi qui suis venue ici, seule, poursui vie de mille terreurs, sur la foi d'un mot d'Octave. Oh! s'il m'avait trompé, s'il s'était joué de mon amour!

— Que demandez-vous? fit une voix brusque. On ne donne rien aux mendiants ici. Si mon maître vous surprenait, je serais chassé. Ne m'entendez-vous pas?

— C'était un laquais qui me parlait ainsi. Mais j'avais perdu tout courage. Terrifié par la crainte d'une trahison, oubliant le nom gravé dans le chaton de l'anneau, ne songeant plus qu'à celui dont mon cœur gardait fidèlement la mémoire, je balbutiai d'une voix tremblante ces mots :

— Je demande M. Octave.

Un hurra! d'éclats de rire résonna à mes oreilles. Les arcades de la charnille vomirent une nuée de laquais insolents.

— Octave! répliqua celui qui m'avait interrogée, est-ce là le nom de chrétien?

— Nous le connaissons pas ça; Lisette, fredonna un autre.

— Joli prétexte pour nous déranger, ajouta un troisième. Nous l'avez-vous donné à garder votre M. Octave?

— Vuyez-vous, ma mignonne, quand on fabrique des noms en guise de passeports pour entrer chez les gens, faudrait en choisir qui ne soient pas brouillés avec le calendrier.

Tous ces outrages pleuvaient sur une statue; le dard acéré de tant de paroles cruelles ne pouvait effleurer mon cœur, car j'étais résignée à tout souffrir pour arriver au but qui me semblait marqué par le doigt de Dieu. Je compris seulement que ces hommes ne connaissaient point Octave, et le soupçon grandit dans ma pensée.

— Il s'appelle pourtant bien Octave, messieurs, je vous assure, murmurai-je doucement. Oh! écoutez-moi, vous êtes bons, ne me repoussez pas. Si vous saviez... il faut que je le voie, une minute seulement, et puis je partirai... Laissez-moi entrer... il vous en saura gré.

Le valet mit sa main sur moi et me poussa brutalement vers la porte.

— Allez chercher ailleurs M. Octave, ma mie, dit-il, ou faites-le crier dans les rues, c'est plus sûr.

Ses camarades riaient.

Je reculais pas à pas devant lui, lentement, le regard désespérément fixé sur la porte de la maison, où je croyais voir apparaître Octave; mais ce n'était pas assez d'humiliations. Un autre laquais s'était glissé derrière moi. Je me sentis saisie par la taille. L'indignation emporta mon visage et alluma mes yeux d'une flamme soudaine. Je me retournai brusquement et le capuchon de ma mante s'affaissa sur mon épaule. Le valet poussa un cri de surprise.

— Sandis! la petite est folle, dit-il à celui qui me chassait. Tu ne l'aurais donc pas regardée? Fût-ce une mendicante, sa figure lui donne ici droit d'entrée comme à une reine.

Puis s'inclinant devant moi :

— Veuillez me suivre, madame, vous allez voir M. Octave, continua-t-il avec un sourire.

Je n'hésitai pas, je le suivis. Les femmes ont de ces courages-là. Gabriel; elles boivent la honte et se laissent rouler par les escaliers pour un enfant qui pleure encore dans leur sein.

Le valet me laissa seule dans une antichambre toute blanche et boisée, rayée de filets d'or, sculptée d'arabesques bleus, payée d'une mosaïque en sentiola italienne, dix fois plus belle que le salon de mon père, qui me paraissait si splendide. Là, je restai absorbée dans mes pensées confuses. Le sang bourdonnait à mes tempes. Je croyais être emportée dans un rêve fineste.

Il me semblait parfois entendre des paroles et des rires se croiser dans la chambre voisine. Puis ce bruit cessa ou plutôt s'éteignit dans un murmure de chuchotements sourds.

Je ne sais ce qui se passa alors dans le fond de mon âme; mais je me trouvais accablée de ma douleur au point de me dire avec un dernier espoir de joie sombre et amère : « Si Octave m'avait vu, s'il m'entend, je serai sauvée, car il aura pitié de moi!... pitié! »

Puis je levai les yeux. Mon regard fut un éclair, ma première parole fut un cri de bonheur. J'oubliai tout, souffrances, doutes, humiliations.

Un jeune homme, immobile devant moi, me contemplait d'un regard fixe et étrange. Ses cheveux blonds, pailletés de poudre, s'enroulaient en longs anneaux. Un élégant habit rouge de monsieur-queue serrait sa taille svelte. Ses jambes étaient à moitié ensevelies dans des bottes molles de voyage. La pointe de son épée, à fourreau de soie blanche se dressait coquettement en l'air.

Ses yeux du jeune mousquetaire étincelaient, et ses joues, allumées d'ardentes couleurs, semblaient plaquées d'une couche de vermillon.

— Octave! fis-je en tendant vers lui mes mains tremblantes.

— Vous ici, Camille! enfin, répondit-il avec l'expression d'un étonnement douloureux. Soyez la bien-venue.

— J'ai cruellement souffert pour arriver jusqu'à vous, monsieur, repris-je.

— Souffrit... souffrit, répéta-t-il, comme s'il cherchait à s'expliquer le sens de mes paroles; oui... le malheur nous guait toujours du coin de l'œil... Mais on le noie au fond d'un verre... le remède est excellent... quand le vin est bon...

Sa voix bégayait. Son regard devenait trouble et vague.

— Quelle est cette raillerie, monsieur? m'écriai-je avec effroi.

Il pressa son front de ses mains; puis s'accoudant au rebord sculpté de la cheminée :

— Pardonnez-moi, murmura-t-il d'une voix douce et mélancolique. Je n'ai pu vous revoir sans que l'émotion de mon cœur ne fit divaguer ma pensée. C'est moi qui ai souffert, souffert plus que vous, Camille. Votre maison ne s'était pas transformée pour vous en cachot. Vous étiez libre. Les portes s'ouvraient devant vous, et pourtant vous avez bien tardé... Bah! l'amour le plus sincère, celui d'une jeune fille naïve, s'endort dans des heures d'oubli, comme celui d'une femme du monde, je le vois. Cependant, je vous attendais toujours, Camille!

— Vous m'attendiez, monsieur. Pourquoi mentir? Les valets m'ont repoussée du seuil de cette demeure, en me disant que personne ne portait ici ce nom tant de fois évoqué dans mes douloureux, Octave!

Il hésita à répondre. Je vis qu'il s'efforçait de réunir quelques souvenirs confus ou d'inventer une fable pour me tromper. Son front se plissa sous ce travail d'esprit. Enfin, l'impatience l'emporta :

— Ces valets sont des faquins, répliqua-t-il brusquement, mais ils avaient raison, Octave! c'est un nom de comédie ou d'empereur romain. Était-ce là le nom gravé dans l'anneau, celui que vous deviez prononcer, Camille? On ne connaît ici que le comte de Chavannes.

J'étais foudroyée.

— Le comte de Chavannes! Que voulez-vous dire? m'écriai-je. Mais c'est vous seul que je vous veux chercher, Octave. Je ne connais pas cet homme, moi. Où suis-je donc? où suis-je? répondez-moi, monsieur.

— Chez moi, dit-il avec un rire froid.

— Chez vous, Octave! Quoi! cette maison bâtie de marbre et d'or, ces jardins, ces statues, tout cela est à vous! Ces laquais qui m'ont insultée sont vos laquais. Ces armoires gravées dans les panneaux des murs, ce sont vos armoires! Le comte de Chavannes...

— C'est moi, dit-il encore.

— Je suis perdue, pensai-je.

L'avenir s'ouvrit alors devant moi comme ces abîmes dont les lèvres noires et béantes sont voilées par l'ombre épaisse de la nuit au regard des voyageurs, mais qu'un éclair illumine soudainement jusque dans leurs plus effroyables profondeurs.

— Ainsi donc, monsieur, repris-je d'une voix émue après quelques instans de silence, vous m'avez indignement trompée. Il n'est gentilhomme, vous avez caché votre naissance sous un nom roturier. Riche à millions, vous êtes venu mendier le pain de notre table comme un pauvre et un malheureux. C'est par une trahison domestique, par un mensonge constant de la bouche et du cœur que vous vous êtes fait aimer. Ce triomphe est glorieux pour vous, monsieur.

— Pourtant si je le disais, Camille... murmura sa voix tremblante, — que dédaignant des amours faciles souries comme une haie sur mon chemin, amours qui se penchaient orgueilleusement au bras d'un gentilhomme et qui souriaient de toute la châtivité de leurs yeux et de tout l'éclat de leurs dents blanches aux diamans de mon habit, — j'ai eu

un jour la fantaisie d'être aimé pour moi-même. Si je te disais que j'ai reme ma noblesse pour m'élever jusqu'à toi, simple et chaste bourgeoise, que j'ai voulu purifier mon cœur à la douce flamme de ton amour, moi, joueur et débauché par ennui, car il fallait pour remplir mon âme une passion violente et vraie.

Les paroles moururent tristement sur ses lèvres. Je crus deviner des larmes roulant sous ses paupières; pourtant je répondis :

— Je ne vous croirais pas, car vous m'avez lâchement abandonnée!

Je m'en tais, car déjà j'avais fait dans la sincérité de celui qui confessait si bravement sa trahison, et je me disais : il m'aime encore!

— Tu me hais donc, mauvaise! ajouta-t-il en s'approchant de moi et saisissant ma main.

Comme je sentais ma faiblesse, comme je ne savais plus dans quelle mesure de mon cœur chercher contre ce jeune homme, en qui j'avais toujours Octave, un nouveau cri de reproche, — je repétais, poussée par cet entêtement machinal, familier aux enfants :

— Si vous m'aimez, pourquoi m'avez-vous abandonnée?

— Ta, ta, ta, ma chère belle, dit-il d'une voix rude et impérieuse, trêve, je vous prie, aux jérémiades et aux pleurmicheries, cela me fatigue.

Je le regardai avec une stupefaction profonde.

— Voyons! sois bonne fille, ajouta le comte. Laisse là tes grandes phrases de vertu. Le souper nous attend avec de joyeux convives. Laisse-moi d'abord sceller mon pardon sur tes lèvres...

L'étonnement et le mépris-faisaient trembler sous mes membres, M. de Chavannes jouait-il un rôle? Cette scène était-elle une épreuve? D'où provenait ce changement subit? Je restai immobile. Il s'approcha de moi plus près encore; son visage touchait presque le mien. Je l'entendis balbutier avec colère ces mots :

— Ne fais donc pas la bégueule, Camille, ou je vais t'embrasser de force!

Mais en même temps ses jambes tremblaient et sa main cherchait à se cramponner à ma mante comme à un appui. J'eus peur alors et le repoussai. Tout à coup le feu de son regard s'éteignit, ses joues pâlirent, et il se laissa tomber dans un fauteuil en murmurant :

— Que j'ai soif, mon Dieu! — marquis, remplis mon verre!

Son mouchoir, tombé à terre pendant notre lutte d'une seconde, était barbouillé de tabac et taché de vin.

Je compris tout. Le malheureux était ivre.

Où, Gabriel, cette scène s'est passée ainsi, mot pour mot, avec cette horrible simplicité qui la rend plus odieuse à mon souvenir que toutes les terreurs du drame comploté dont elle fut suivie.

La mélancolie de ces premières paroles du comte, qui avaient ému mon cœur, n'accusait que cette torpeur larmoyante de l'homme qui sent l'ivresse bouillonner dans son cerveau et qui cherche à affirmer son pied et sa voix. Mais l'attendrissement idiot d'un buveur se communique comme celui d'un histrion; j'avais failli mêler mes larmes à ces larmes rouges de vin. Le feu des regards de M. de Chavannes, c'était encore le vin qui tournait sur ses sens en amour furieux et brutal. Puis la lassitude avait trahi la ruse du noble débauché.

La honte d'avoir été si grossièrement abusée paralysa mon esprit et mon âme. Toutes les sources de l'espérance et de l'illusion se tarirent en moi. Je n'eus plus peur du jeune comte, j'eus pitié de lui.

— J'avais fait un beau rêve, soupirai-je en contemplant le brillant mousquetaire enfoncé dans son fauteuil, les bras inertes, les paupières à demi fermées. — Pendant quelques jours j'ai cru au bonheur, je l'ai espéré. Folle! n'est-ce pas alors que j'étais heureuse. Aujourd'hui je regrette ces heures divines, mais je ne puis les rappeler. Leur souvenir embanne le reste d'une vie qui sera bien terne et bien lugubre.

— A boire! répéta le comte en tendant languissamment la main comme si elle eût soulevé un verre. — Marquis, tu es un traître, tu verses à boire au plancher!

— Ah! dis-je en pleurant, deux âtres misérables qui s'aiment peuvent être heureux, parce qu'ils se font une joie de la souffrance et du dévouement. Versées à deux, les larmes même sont douces; mais pour moi tout est fini. Seule, j'ai aimé; seule, je dois souffrir!

— Oh! non, pas seule! repris-je un instant après, en souriant, car je pensai à l'enfant qui tres-saillait dans mon sein.

Je me rappelai alors le but de mon apparition chez le comte de Chavannes; mais pourrait-il écouter et comprendre les paroles qu'il me fallait laisser échapper de mon cœur? Ce doute fut une nouvelle angoisse plus cruelle que toutes les autres.

Je saisis le bras du gentilhomme. Il me regarda fixement et répéta son refrain : — A boire!

Ma présence est un embarras pour vos plaisirs, lui dis-je d'une voix calme et froide. Les paroles d'une femme qu'on n'aime pas, fatiguent. J'ai pourtant à vous confier un secret... que vous devez entendre.

— J'écouterai mieux devant une bouteille pleine, interrompit le comte.

— Sachez d'abord, repris-je, que depuis votre départ le mépris avait chassé de mon âme l'indigne faiblesse qui me livra sans défense au guet-apens d'une séduction infâme...

— Pourquoi, diable! es-tu venue alors ici, ma déesse? s'écria M. de Chavannes, en battant une marche du bout des doigts contre le bras de son fauteuil.

— Pour quoi? répliquai-je profondément humiliée. En effet, c'eût été une insigne lâcheté que de venir implorer l'aumône de votre amour,

monsieur. Mais Dieu sait que j'ense su mourir avant de tomber si bas.

— Vous me demandez pourquoi je suis venue, n'est-ce pas? eh bien, c'est pour la vie et l'honneur d'un enfant qui est le vôtre, monsieur le comte. Je vais être mère!

Il y a des mots qui dégrisent. M. de Chavannes tressaillit et se leva, le visage vert.

— Vous serez bientôt mère, Camille! Dis-tu vrai? dis-tu vrai?

— Si je dis vrai, monsieur! — Mais sans cette voix éplorée qui prio pour vous du fond de mes entrailles, aurais-je souffert vos insultes? Si je me suis traînée jusqu'à la porte de cette maison, si je vous ai écouté sans fuir, éperdue, sans que la honte rongit seulement mon front, c'est que la fierté de la femme s'oubliait et s'humiliait devant le devoir sacré de la mère. Je viens faire un appel suprême à votre cœur, monsieur, car cet enfant me demandera compte un jour de la vie terrible que je lui aurai donnée; il voudra savoir de quel droit je l'aurai jeté au milieu d'un monde auquel il ne tiendra ni par les racines vivaces de la famille ni par celles de la fortune. Condamné dès sa naissance à une vie de patrie et d'ilote, déshérité des plus maigres joies de la société, flétri comme l'enfant trouvé qui git nu sur le pavé de la place publique, il maudira un jour la faute de sa mère, car alors cette faute, que Dieu pouvait par donner au nom de l'amour, deviendra son crime.

— Il sera riche, Camille, il sera riche, s'écria le comte.

— Riche, repris-je amèrement. Croyez-vous donc, monsieur, qu'en attachant aux langes de votre fils un de vos diamans et à son doigt votre plus belle bague, vous lui ayez payé assez généreusement la dette de la paternité. Aurai-je assez fait pour lui, moi, en le nourrissant de mon lait, mais un enfant vit d'un baiser et d'un sourire maternel plus que du lait de sa nourrice; mais, homme, il vit d'un nom et d'une position honorée plus que d'une fortune! Oh! je le sens, dans la jalousie de mon amour pour lui, je voudrais qu'il ne tint de vous que la charité d'une pension. Vous le feriez riche, et moi je l'aimerais. J'accepterais ce partage devant Dieu; mais aux yeux des hommes cela ne suffit pas.

— Qu'exigez-vous donc? demanda M. de Chavannes.

— Il faut donner votre nom à cet enfant, répondis-je.

Un silence morne plana sur nous. J'entendais battre mon cœur.

— C'est impossible! dit-il enfin d'une voix sourde.

Si la haine a jamais enfoncé ses griffes brûlantes dans mon âme, ce fut en ce moment. Je jetai au comte un faveur regard de mépris et la pensée d'un crime jaillit à mon cerveau. D'un mot cet homme écrasait impitoyablement l'avenir de mon enfant; mais, hélas! la seule arme avec laquelle je pouvais me défendre, c'était la prière.

— Pourquoi est-ce impossible? repris-je en essayant de discuter avec des lèvres calmes ce qui faisait frissonner toutes les fibres de mon cœur.

— Pourquoi? Est-ce la peur du sarcasme de vos nobles amis? Allons! avez le courage de votre faiblesse. J'ai deviné, n'est-ce pas? Vous rougissez de moi; je ne vous en veux pas. Entre nous deux, il y a un mot : la méalliance; et ce mot est un abîme. Vous ne voulez pas y tomber; moi de plus juste! — Eh bien, écoutez, ajoutai-je plus bas, — pour lui, je consentirai à tous les sacrifices. J'irai vivre dans les fermes avec mon enfant, loin, bien loin. Votre noblesse ne sera point compromise, on ne connaîtra que l'héritier de votre nom. Sa mère s'exilera dans l'oubli; vous la direz morte, si vous voulez. Son fantôme ne ressuscitera jamais devant vous. Le monde vous pardonnera. Lorsqu'il verra que vous avez immolé une femme obscure et inconnue à ses préjugés, que vous ne l'avez pas protégée contre lui, que vous vous êtes humblement soumis à sa loi sans lutte et sans résistance. Les vainqueurs sont généreux. Le monde vous plaindra peut-être. Du moment que mon front ne ceindra pas orgueilleusement la moitié de votre couronne de comte, que mon nom ne glissera jamais de votre bouche, vous serez admiré. Pour moi, je serai en mère mon enfant. Pour les autres, je serai sa servante. Est-ce que cela fait quelque chose à une mère d'être la servante de son enfant? On me croira payée pour l'aimer. Qu'importe! pourvu que j'aie le droit de l'aimer!

— Non, dit le comte, redevenu impassible. — D'ailleurs on m'attend, Camille. Je ne puis prendre une si grave décision aujourd'hui...

Je pressai ses mains dans les miennes.

— Que votre fils ne soit pas aussi cruellement abandonné, continuai-je, dans un monde où chaque créature a son chiffre et sa place. Car enfin, c'est votre race tout entière qui sera flétrie et déshonorée en lui, s'il souffre comme un mendiant et un vagabond. C'est le sang de vos veines qu'on versera en le frappant; son ignominie sera la vôtre. Songez que le fils d'un de vos laquais, engraisé de ses vols, pourra prendre un jour à ses gages le fils du comte de Chavannes, son maître.

— Partez! plus bas! plus bas!

— Tandis que si vous voulez... moi, d'abord, je serai invisible. Je marquerai comme un nom dans votre vie, voilà tout. Au fond d'un village, où je tiendrai bien peu de place, j'oublierai le passé. Je m'interdirai les regrets et les rêves qui consolent. Je serai heureuse par le bonheur de mon enfant...

— Plus bas, par pitié, Camille!

— Vous demandez une chose injuste ou honteuse, monsieur?

Je vis son regard inquiet se tourner vers la porte de la chambre voisine.

— Qu'allais-je faire? dit-il. — Puis il ajouta : calmez-vous, Camille. Aujourd'hui, il est impossible... Partez! oh! partez, je vous en prie. Je vous reverrai, tout peut s'arranger encore.

— Je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez promis le salut de votre enfant, répondit-je. Si je pars, qui sait si je pourrai jamais revenir ! Je suis à vos genoux, monsieur le comte ; le mot qui va tomber de votre bouche doit tuer ou sauver deux créatures de Dieu.

— Camille, dit M. de Chavannes en me tendant la main...

Un chuchotement de rires étouffés frôla la porte de la pièce où nous étions. Je me relevai, droite, glacée, le front pâle, les lèvres tremblantes.

— Il y a quelqu'un dans cette chambre ; m'écriai-je en touchant la porte du doigt. On nous écoute. Le savez-vous, monsieur ?

Le comte ne répondit pas.

— Ainsi on a entendu le cri de ma prière et le sanglot de mes larmes. Mon désespoir a été donné en spectacle comme une bouffonnerie curieuse. Cela est beau, cela est noble !

— Camille !

Une nouvelle fusée de rire aigre et strident vint mourir à mes oreilles. — C'est le rire d'une femme, dis-je de cette voix froide mais amèrement haineuse qui caresse déjà l'espoir de la vengeance. — Je comprends pourquoi vous ne m'aimez plus, monsieur de Chavannes. J'ai une rivale. Elle est noble, celle-là, sans doute !

Et j'avancai d'un pas vers la porte.

Le comte me prit violemment le bras, et la voix dans mon oreille :

— Camille, prends garde, dit-il très vite. N'écoute pas la mauvaise pensée qui te pousse dans le gouffre. Tu es sacrée pour moi, puisque tu vas être mère. N'entre pas là...

— Je verrai cette femme, je veux la voir ! criai-je en le repoussant.

— Non. N'entre pas ! n'entre pas ! répétait-il hors de lui. Tu es pâle, tu souffres...

— Ah ! vous voyez maintenant que je suis pâle, vous avez pitié de ma souffrance, fis-je avec un sourire morne. Cet intérêt pour moi naît bien à propos dans votre âme.

— Mais tu es perdue, si tu entres là !

— Du jour que vous m'avez souri dans la maison de mon père, j'étais perdue, monsieur.

— Mais les hommes qui m'attendent dans cette chambre sont de fiers gentilshommes devant qui ne trouvera pas grâce la fille du citoyen Duhamel...

— Et les femmes, monsieur ! et cette femme ?...

— Ce sont leurs maîtresses qui glorifient la débauche, mais qui flagelleront d'une haine sincère et impitoyable la niaiserie sublime de ton amour vrai.

— Ainsi, monsieur, dans votre propre maison vous ne sauriez me faire respecter.

Les veines de son front se gonflèrent.

— J'ai donc aimé un lâche ? ajoutai-je.

Le comte devint pâle comme un mort. Derrière la porte les rires éclatèrent franchement cette fois. Il me regarda avec des yeux étincelants de rage :

— Ils se moquent de moi, et ils ont raison. — Une dernière prière, Camille ! — Ne reste pas ici. Cet air est venimeux, empoisonné. La débauche a taché de sa lèpre chaque pierre de ces murs, chaque fleur de ces jardins.

— Je verrai cette femme, j'y ai résolu, dis-je.

— Eh bien ! que ton visage soit au moins couvert d'un masque comme le sien. Le moment où ses cordons tomberont dénoués ne viendra que trop tôt...

Il ouvrit une armoire cachée dans la muraille et qui était encombrée de costumes de fantaisie, prit au hasard un demi-masque à barbe de soie rose, et le tendit vers moi. Je le pris silencieusement et le collai à mon visage.

— Maintenant, ajouta-t-il, auras-tu le courage d'abdiquer le nom de ton père ?... Si tu le révéles, souviens-toi que le secrétaire Octave, qui t'aime encore, redeviendra le comte de Chavannes, et que sa vengeance sera inexorable.

Je souris dédaigneusement sous le masque.

— Tu le veux ! eh bien, cours vers l'abîme, nous ne pouvons plus reculer ; mais, en vérité, j'ai peur de moi-même, s'écria le comte.

Et il ouvrit avec violence la porte à deux battants.

Toute ma vie, le souvenir du tableau féérique qui éblouit alors mon regard m'apparaîtra comme un soleil incendiant une nuit obscure de soudaines gerbes de lumière. Au premier coup d'œil, la salle que j'entrevois n'est qu'un bosquet de marronniers qui dressent leurs blanches aigrettes de fleurs et leurs vastes éventails jusqu'à la voûte formée par des rameaux entrelacés. Le jour y ruissele en pluie d'or à travers un vitrage jaune. Sur les branches des arbres se tiennent, perchés sur une patte, des oiseaux aux plumes bariolées de couleurs fantastiques. Du pied rugueux des marronniers germent des buissons de roses trémières. Des campanules roses et bleues s'entrelacent, épanouissant, autour de l'écorce brune, leurs clochettes mobiles et leur luisant feuillage. Les perspectives fuient en points de vue variés, s'allongent en pagodes microscopiques ou se creusent en bassins d'eau verte, illuminés d'un reflet de lune, bordés d'ajoncs et dormant sous l'arche d'un pont chinois. Des ouvertures, coupées en arcades et en ogives, encadrent des glaces énormes sur lesquelles chatoient tous les aspects du salon.

Je demeure stupéfaite sur le seuil.

— C'est ma salle à manger d'été, me dit doucement le comte, et voici mes convives !

Quatre hommes et cinq femmes ! je trouble sans doute une bien joyeuse fête.

Les femmes sont assises sur des pilcs de coussins au pied de ces marronniers de décor. Les hommes sont couchés aux pieds des femmes.

Une seule n'a pas l'épaule d'un esclave sous ses babouches de satin rouge broché d'or. Elle attend sans doute l'amphitryon. Tous portent un costume différent. M. de Chavannes a pour convives un général, un robin, un marquis, un paysan, un bailli.

Une déesse au menton fardé menace le paysan du doigt. Une bergère de Florian enchaîné des noués d'un ruban rose le cou du général. La reine de théâtre pose son diadème de carton doré, incrusté de rubis, sur la perruque blonde du robin, et se coiffe galement du bonnet carré de ce dernier. La bourgeoise regarde la voûte et soupire au nez du bailli.

La religieuse, solitaire, frappe impatiemment le bout de ses doigts effilés avec son crucifix d'argent.

A mon apparition, le silence a soufflé sur toutes les bouches. La figure des femmes, d'abord assombrie, s'éclaira d'un sourire de méchanceté et de colomnie. Je lis sous leurs masques. La haine stifle déjà sur leurs lèvres roses.

Les hommes se lèvent.

— Mesdames, dit le comte, je vous amène une compagne dont j'étais loin d'espérer la visite. C'est une élève bien novice qui veut profiter de vos leçons et désire ardemment savoir quel charme magique vous employez pour nous paraître si charmantes, pour nous prendre le cœur avec une œillade ou un coup d'éventail.

La flatterie ne ride pas la barbe rose d'un seul masque. Les femmes restent cruellement immobiles. Les hommes s'inclinent devant moi.

— La nuit tombe. Les arbres grolotent sous la pluie, reprend M. de Chavannes d'un air embarrassé. — C'est le moment de vider joyeusement nos derniers flacons, de fêter notre dernière belle soirée, peut-être ! — car demain, demain sera pour nous tous l'émigration ; c'est-à-dire l'exil ou la fuite en Vendée, c'est-à-dire la levée de boucliers, — la misère et la mort, ajoute-t-il tout bas.

Les gentilshommes présentent la main aux dames. Le comte semble hésiter un instant entre la religieuse et moi. Enfin je l'emporte dans cette lutte muette. La délaissée se lève fièrement et s'avance seule vers la table imaginaire du festin. Le milieu du salon est vide, et je me demande si M. de Chavannes et ses convives sont fous, ou si l'invitation du comte n'est qu'une plaisanterie.

Tout à coup un voile semblable au *velarium* des cirques romains tombe sur le vitrage. Le pied de chaque arbre se fend et laisse échapper une hamadryade tenant à la main deux grandoles d'or, soudainement éclairées et étoilant de leurs vives et tremblantes les massifs sombres de verdure. En même temps s'allument les lustres de bronze doré, enchaînés dans des morceaux de cristal de roche éclatant, et appendus aux branches des marronniers par des chaînes de fleurs et des écharpes de gaze d'argent. D'une coquille de jaune antique, semée d'un gazou de violettes, boudit la fusée scintillante d'un jet d'eau qui s'épanouit et retombe en gerbe de grésil dans une fontaine. L'onde de la fontaine, bijou en porcelaine de Sévres, est bequée par des oiseaux qu'on écoute et qui ne chantent jamais, caressée par des fleurs dont on respire en vain les parfums fantastiques, frôlée par des papillons dont l'aile est toujours déployée et qui ne s'envolent pas, diaprée de coquillages qui sont peints comme les fleurs et les oiseaux. Dans un autre angle du salon éclate la fanfare d'instruments touchés par des musiciens invisibles, derrière le rempart d'un rocher factice qui sert de buffet.

Puis le plancher s'abaisse et remonte aussitôt chargé d'une table magnifiquement servie et entourée de onze chaises de bois de rose et d'ébène, matelassées en satin bleu glacé d'argent.

Chacun s'assied. Les verres sont remplis ; les plats dévastés ; mais les fronts gardent le pli d'une inquiétude si crète. La conversation ne s'enflamme pas ; assise comme une ombre à cette table, je glace la gaieté dans les cœurs et sur les lèvres.

— Tu es triste comme un Genèveis sans ministère, marquis ! — s'écrie enfin le comte. Ton oncle le commandeur serait-il ressuscité de son apoplexie foudroyante ?

— Il est entré, répond le marquis d'une voix lugubre ; — mais ce qui m'afflige, c'est de voir notre société dispersée comme une poignée de sable à la voix de quelques rustres jaloux et furieux qu'on eût dû murer dans les cabanons de Bicêtre... nos amis mettent leur vaillance à fuir le danger...

— Non pas à la fuir, marquis, mais à aller s'armer pour le combattre plus victorieusement...

— Folie ! c'est ici qu'ils devaient tenir tête à l'orage... à quoi me servira à Coblenz l'héritage de mon oncle ?... Je ne puis emporter ses belles terres de Lorraine dans la poche de mon habit... et cependant que faire ? Ne m'ont-ils pas envoyé de Coblenz une quenouille, une quenouille à moi !

— Nos *impurs* sont beaux joueurs. Ils flairont les pistoles du commandeur et veulent te les gagner pour payer leurs frais de voyage !

— Bah ! laisse donc de côté votre vilaine politique, mes gentilshommes, dit l'actrice. Cette bonhomie est le dernier asile du plaisir et de l'esprit, à qui ces méchants Titus de l'assemblée en veulent tant. Vivez encore de la vie de Louis XV, pendant quelques heures au moins, mes-

— Mais toi-même tu es plus sombre qu'une mariée de huit jours, Roxelane !

— Eh ! le moyen d'être gai ! Vous partez sans moi, je vais rester seule. Que devenir ? La révolution n'a pas seulement un page de bonne maison à cacher dans son bonhoir ! On nous les tuera tous, continue-t-elle en essayant ses yeux du coin de son mouchoir.

— Eh ! ma chère, dit le rôlin, n'avez-vous pas toujours à vos genoux une armée de fournisseurs, de fédérés, que sais-je, moi ? Puis nous reviendrons bientôt en Calabre ces petits messieurs de votre salon et on les rendra aux amours d'antichambre, leur élément naturel.

— Des fédérés ! répond Roxelane, pourquoi pas des gazettiers ! Ah ! chetai-tu, vous me supposez bien mauvais goût.

— Bah ! ton cœur n'est-il pas un caravansérail où il y a place pour héberger tous ceux qui paient noblement leur bienvenue ?

— Et l'horreur ! murmure l'actrice.

Pour moi, j'écoutai, frappée d'une stupide inouïe, cette conversation folle, brisée, lieueuse, sans frein, qui bondit comme une spirale de feu, renversa et confond mes idées, débute à chaque instant mon attention, effraie mon âme et trouble ma tête. Cette incessante abdication de toute vertu, ce froid et dédaigneux sarcasme, cet amour sans jalousie qui se profane et s'insulte lui-même, qui gaspille effrontément, devant tous, les mystères de son cœur, arche sainte et inviolable, tout cela m'étonnait. Mais le vin tache la nappe de ses gouttes perlées ; les paroles jaillissent de toutes les bouches ; moi j'écoutai toujours.

— En attendant que nous bavions l'eau des sources dans le creux de notre main, reprend le comte, ne laissons pas une bouteille pleine aux vaqueurs de la Bastille...

— Verse à plein bord, dit le marquis. Les patriotes sont vertueux comme Diogène. Ils méprisent le vin de Champagne.

— Mais ils s'enivrent très libéralement avec la piquette de Sarène. O vertu !

— La vertu est fort malpropre, hasard d'une petite vix flûtée la bergère. Les messieurs les fédérés, par leur air de la poudre et des gants, laissent aller à leurs jours des chaux plats et gras, — et jaspent de leurs mains moles le sein de nos faucilleux.

— Tu verras bien autre chose dans quelque temps. Estelle, dit le général ; Paris va se transformer en république de Platon, et les jolies filles seront chassées de cet état-là, comme un luxe corrupteur.

— Ah ! mon Dieu !

— Mais on bannira en même temps les poètes, ces demi-dieux de mandarine, qui vous mettent à toute heure une dent d'acier sur la gorge, ou vous tendent une ode comme une sibyle de mendiant aveugle. Cela lera compensation.

— Et terminera-t-on l'Opéra ? demanda l'actrice.

— Crois-tu, mon enfant, répond le marquis, que les citoyens te regardent voltiger dans un nuage de carton rose, tandis que les quatre frontières de la France front font et palpitent sous le râle de la canonnade. Les gentilshommes comme Maurice de Saxe savent seuls gagner des batailles entre deux opéras-comiques.

— Vous forez de la vertu romaine, mes miguonnes, ajoute le bailli, c'est-à-dire de la charpie pour les blessés...

— Allons ! tout n'est pas si désespéré, messieurs, dit le comte. Méritez un peu de bien.

— Oui, mais Barnave, Duhamel et leurs acolytes le frapperont, s'il veut arrêter leur croisade fougueuse contre la monarchie...

Je pâlis et je tressaille. Chavannes se tait.

— Duhamel ! s'écrie le marquis. Il a des pomons solides, ce héros de cabaret.

Le cœur glacé, l'oreille étonnée, j'écoutai la réponse.

— Que veux-tu ? dit le général. Une fois que la canaille a mis le nez hors des lucarnes, elle est reine. Les égouts débordent et charrient des Duhamel. Ces hommes-là sont des lâches et des envieux qui soufflent la noblesse de leurs injures parce que la noblesse les a flétris de son dédain. Ils veulent lui voler ses privilèges pour en faire leur profit.

Le front du comte se pâlissait, son visage devient sombre, une pensée funeste semble allumer ses yeux d'un feu sinistre. Pour moi, je sens la fierté de l'amour filial se révolter dans mon cœur contre les paroles dont un débauché outrage mon père. Un mot de plus et j'arracherais ce masque qui m'étouffe, si un regard terrible de M. de Chavannes ne m'ordonnait le silence et ne me rappelait ma promesse. Le comte vide trois verres coup sur coup.

— Si j'avais été en France quand ce maraud a prononcé son premier discours, répliqua le marquis avec violence, je l'aurais fait bâtonner par mes gens, — et si il ne s'était pas tenu sage, quelque escamoteur enérite de la police l'aurait plongé dans le premier cul de basse-voix venu. Tout le monde se serait tu alors.

Mes yeux se voilent. Tous les convives applaudissent de la voix et des mains. Le comte ose sourire.

Alors j'ai soudainement honte de ma lâcheté. Quoi ! j'écoutais plus long-temps avec ce sang-froid infâme deshonorer mon père ; je sutirais de plein gré cette ignominieuse torture ; je me laisserais avilir dans l'homme pur et loyal dont j'ai trompé l'affection et la noble confiance ; j'applaudirais par mon silence, moi fille migrante et sans cœur, à ces insultes d'orgie dont on éclaboussait le grand citoyen qui devoua ses jours et ses nuits au bien du pays. Oh ! non. Je me lève toute frémissante,

j'arrache mon masque, je dépoille ma mante noire, et aux gentils-hommes je crie aussi fièrement qu'aux deux ouvriers :

— Vous n'oserez donc frapper vous-même ce lâche, vous, les braves épées de la royauté ? Vous auriez besoin du bâton de vos gens. — Eh bien, frappez donc au cœur votre ennemi, si vous l'osez. Son sang est devant vous. — Je suis la fille du citoyen Duhamel.

— La fille de Duhamel ! s'écrient tous les convives effrayés. — Sommes-nous dans un guet-apens !

Ils se lèvent et du regard interrogent le comte qui vide son verre, mo menace de son œil souriant et répond froidement :

— Asseyez-vous, mes amis, et buvez tranquillement. C'est à la victime à rester debout, tête nue et à trembler devant le triomphateur.

— Que signifie cette comédie, Chavannes ? demande le marquis.

— Vous ne comprenez donc rien ? s'écrie alors le comte d'une voix tonnante. Votre esprit est aveugle comme celui de cette femme ; vous ne devinez pas du premier mot que l'heure de ma vengeance, qui est la vôtre, a enfin sonné. Vous parliez de faire bâtonner par vos gens le citoyen Duhamel, messieurs ! maigre, lâche et ridicule vengeance, celle-là ! heureusement, j'ai devancé vos belles inventions, et j'ai agi, moi. — Cette fille est en effet l'enfant de Duhamel, son honneur et sa joie, ajouta-t-il en me désignant du doigt avec un rire moqueur, et cette fille est ma maîtresse.

Effrayée sous les regards insolents qui semblaient fouiller dans mon cœur, je couvre mon visage de mes mains froides.

— Pourquoi ce trouble et cette honte soudaine ? continue impitoyablement le comte. Est-ce moi qui ai arraché votre masque, qui ai dit le premier : Voilà la fille du patriote Duhamel ! Non, j'ai tenté de vous sauver, mais l'orgueil de votre père est remonté à vos lèvres et vous a perdue. Un instant la laine a dormi dans mon cœur, vous l'avez réveillée en vous vantant, à la table du comte de Chavannes, du nom de votre père ; maintenant que tous mes amis ont vu à visage découvert, vous êtes condamnée, Camille !

— Madame est trop belle pour qu'on puisse facilement oublier ses traits, dit la religieuse.

Je retombe sur ma chaise, inerte, sans souffle, sans regard, ne conservant que l'horrible faculté d'écouter les outrages, semblable à ces hommes pétrifiés dans la léthargie qui entendent sur leur cerceuil gémissent les prières des morts, sonner les cloches funèbres, et retomber sourdement les pelletes de terre, sans que leur bras raidis puissent soulever le lourd couvercle de la bière maudite.

— Certes, poursuit le comte, cette heure est la plus belle de ma vie ! — mon cœur peut se dégonfler en paroles sincères. La curiosité que je les dans vos yeux va être satisfaite, messieurs. Vous allez tout savoir.

— Sans doute, vous n'avez point oublié le scandale qui censèrent parmi nous, l'an passé, les premières drâmes incendiaires de Paul Duhamel. Elles eurent la puissance d'attrister même, au milieu de nos folies nocturnes, plus d'un cœur qui jusque alors avait gaiement vécu, de confiance, sur l'aile de l'heure présente, sans souci du passé et de l'avenir. Plus d'une fois, les verres ne retombèrent pas vidés de vos lèvres sur cette table. Le talent de Duhamel nous effraya tous, parce que son talent servait une haine profonde et implacable, et non pas une colère d'enthousiasme qui dut s'éteindre après avoir jeté sa flamme et sa fumée, ou une boutade de grand seigneur mécontent, ou une corruption déguisée, avide de se mettre à haut prix. Nous devinâmes bien vite qu'en Duhamel nous n'avions pas à craindre un orateur ambitieux de faire tonner sur nous une mitraille de brillantes métaphores, mais un homme que la noblesse avait humilié. L'orateur ne nous eût jamais attaqués, si l'homme ne nous eût cordialement haïs. Duhamel devait la révélation de son talent à sa haine et n'avait pas pu se haine dans le feu de ses discours, comme ces harangueurs qui se grisent de leurs propres paroles ou ces Gascons qui finissent par être dupes de leurs mensonges, à force de les répéter. — Nous savions que ces haines égoïstes, qui amassent franchement chaque goutte de leur venin au fond du cœur, sont les plus dangereuses, parce que ce sont les seules franches et durables. Cet courage-là était donc un gaillard à faire brûler nos châteaux et couper nos têtes pour le bien de la patrie. Il faut avouer que nous lui rendions loyalement la monnaie de son affection, mais aucun de nos amis ne sut inventer un moyen, sinon de museler le sanglier et de lui rogner les griffes, tout au moins de lui rembourser intégralement chaque coup de bouton dont il nous avait égratignés. Les uns parlaient de duel ; mais il eût refusé de se battre, lui Paul Duhamel, élu du tiers-état, et le peuple eût crié à l'assassin ! quant à le faire assommer au coin de quelque rue déserte, c'eût été un péché devant Dieu, un crime devant les hommes et une faute en politique, qui eût ruiné notre cause dans l'opinion. Pour tous les lingots du Péron, le citoyen n'aurait pas biffé un mot de ses discours. Il eût mis fort brutalement la corruption à la porte.

— De guerre lasse, tous ces projets furent abandonnés ; maintenant vous devez aussi vous rappeler combien je parus indifférent aux rêves puérils que vous enfantiez contre Duhamel. Vous accusiez mon cœur de faiblesse ; moi, si ardent au plaisir, je devenais sombre et silencieux dès que vos corveaux, troubles par l'ivresse, évoquaient le citoyen et que vous l'entriez d'un coup de langue, en chantant son *De Profundis*. Pourtant je le haïssais plus que vous. Comment n'avez-vous pas compris cela, vous, mes amis, qui savez de quelle hardiesse de caractère la nature m'a doté ; qui m'avez vu, à droite ou à gauche, balancer d'un coup de fouet le visage de mon vicieux précepteur, l'abbé Maure, coupable de m'avoir

retenu de force sur le seuil du collège, quand je voulais fuir de ce bague où s'étiolait mon enfance. N'avez-vous pas été les témoins de cette rencontre dans laquelle j'ai eu la maladresse de tuer, à jeun, mon ami de cœur, Léonce de Ronquerolles, parce qu'il refusait de me céder sa maîtresse pour qui j'avais un caprice ce jour-là. Et toi, marquis, ne m'as-tu point entendu déclarer en face à mon père, à ce dur vieillard dont la vue seule te faisait trembler comme un esclave qui sent le rotin du commandeur frioler son épaule, que je n'entrerais jamais dans les Ordres? Tout cela n'est-il pas vrai, messieurs?

— Très vrai, répondent le marquis et les autres convives, très vrai : continue, Chavannes.

— Eh bien, après avoir rêvé une vie de jouissances, sans obstacles, dans ce monde où mon nom et ma fortune m'affirmaient tous les bonheurs de l'orgueil et du plaisir, vous pouvez juger si je dus abhorrer cet homme qui, se dressant sur notre chemin comme une muraille vivante, menaçait de convertir en vains songes les réalités de notre avenir. Mais je ne voulais pas gaspiller comme vous ma haine en imprécations trempées de vin de Champagne; je la laissai se reposer sur elle-même; je fis le mort; je feignis de ne prendre aucun intérêt à vos fureurs bavardes; je chantai, tout en vous écoutant pourfendre le Duhamel. Mais ma mémoire n'oubliait aucun des détails qui le concernaient. Enfin, un jour, j'appris qu'il avait une fille. Une fille! ce mot fut un éclair. Je me dis aussitôt : Cet homme est à moi et au déshonneur; car j'aimerais son enfant de l'amour qui flétrit et qui tue!

On n'entend dans la salle que le sifflement du jet d'eau. Les convives semblent retenir leur souffle.

— Et j'ai bravement accompli mon dessein, poursuit M. de Chavannes d'une voix dure. J'ai eu le courage de m'asseoir à la table de Duhamel, de manger son pain, de dormir sous son toit, de surprendre sa confiance, d'écouter les cris de sa haine insensée contre mes frères. Mais aussi, j'ai trouvé le secret d'enrayer son ambition par la honte.

Puis saisissant mon bras et se penchant à mon oreille, le comte s'écrie :

— Comprenez-vous enfin, Camille, que mon amour était de la haine. Tandis que votre père écrasait les miens de sa parole, à la tribune, ma voix timide vous révélait l'amour et mon regard vous souriait. Le regard sait mentir comme la bouche, Camille. Chaque triomphe de la vie publique de votre père versait une goutte de poison sur la seule joie de sa vie privée. Je datai ses plus terribles harangues, l'une d'un baiser sur vos mains blanches, l'autre, d'un baiser sur vos lèvres roses; la troisième enfin, de votre déshonneur, Camille!

La frivolité des gentilshommes est glacée par cette odieuse explication. Seule, la religieuse dit en riant :

— C'est tout à fait là, cher comte, une vengeance d'occasion. Si le citoyen avait eu un fils au lieu d'une fille...

— Un fils! répond M. de Chavannes. Eh! n'aurais-je pas écrivé son âme dans les furies fiévreuses du jou? Ne l'aurais-je pas poussé du jeu aux bras des femmes perdues, et de ces amours sans trêve au vol? Oh! oui, je l'aurais fait monter, comme voleur, au poteau infamant; la bouche du peuple eût craché ses huées sur ce nom de Duhamel qu'elle bénit de ses acclamations forcenées.

Le comte n'a pas fini de parler, que l'on entend comme le sourd bourdonnement de plusieurs voix confuses. Ce murmure, menaçant et étrange, qui trouble le silence profond de la petite maison du comte, m'offra, chose inexplicable! au milieu de mon anéantissement. Un frisson court sur mes membres engourdis; le sang remonte à mon visage. Pourtant je puis à peine soulever mes paupières lourdes comme du plomb.

La porte s'ouvre. Un laquais se précipite dans la chambre, celui qui avait porté la main sur moi; mais son insolence à l'oreille basse à cette heure, son front est blême, son regard est trouble, la voix meurt dans son gosier.

— D'où vient ce tapage? demande M. de Chavannes. Qui donc ose cricricier?

— C'est le peuple, monseigneur, c'est le peuple! bégaie le misérable. Le peuple! à ce mot qui tombe comme une menace de vengeance sur les nobles convives, ils palissent tous. Les femmes arrachent leurs masques et poussent des cris de terreur.

— Point de bruit, mesdames, dit froidement le comte. La maison doit être fermée. La fuite est impossible. Quant à nous, messieurs, nous devons agir en gentilshommes et attendre l'ennemi de pied ferme. — Le Corbière veut un gâteau. — Cette canaille est affamée, elle flairé les bons endroits et désire lécher les miettes de notre dessert. — Fabrice, ajoutez-lui en son tournant vers le laquais tremblant, ouvrez la seconde porte et laissez entrer.

La peur n'ose plus s'exhaler en cris et en frémissements. Chacun reste immobile, comme une statue, à sa place.

Deux minutes encore, et le jardin remue sous un piétinement formidable. La foule noircit les allées, gonfle les charmilles, s'accroche aux statues des pieds et des mains, monte comme une vague la spirale de l'escalier.

Et l'on entend une voix qui domine toutes les autres s'écrier :

— Du calme, mes amis, du calme! Point de violence!

Mais cette voix, je la reconnais. Mon coursain et se brise. J'ai froid à la plante des pieds, comme si mes pieds raides touchaient le marbre de la tombe. Cette voix, c'est la voix de mon père. Je rampe aux ge-

noux d'Octave, j'embrasse ses mains avec folie, et, la voix coupée de sanglots, le regard noyé de larmes, je répète terrifiée :

— C'est lui! Cachez-moi! il me tuera. C'est lui, c'est lui! Cachez-moi!

— C'est lui! répond le comte. Dieu l'a donc voulu!

Et du doigt il me montre dans un angle du salon une corbeille immense qui porte une corbeille si chargée de fleurs que les osiers dorés se sont troués, à plusieurs endroits, en brèches d'où ruissellent des guirlandes de roses, de plis et d'anémones. Je m'accroupis, froide et tremblante comme une moribonde, sous cette pluie parfumée, dans ce lit de fleurs, et, les yeux agrandis par la peur, je regarde, à travers les ruptures de la corbeille, la scène terrible qui va écouvoir les échos du salon silencieux.

VII

Paul Duhamel.

La porte s'effondra sous l'élan populaire. La foule se rua dans le salon, s'éparilla comme une couronne hideuse le long des marronniers, et s'arrêta enfin, immobile de surprise, devant les splendeurs de ce boudoir enchante.

Le visage sombre et impassible de mon père se détachait lugubrement sur cette masse de figures étonnées, féroces, communes ou misérablement réjonnées, que baignaient les fulgurantes lueurs des girandoles. Quelques gardes nationaux étaient l'avant-garde de cette plèbe; derrière eux, on voyait moutonner des têtes hâves, dont les yeux étincelaient sous des paupières rouges. Des hommes diaprés de guenilles ou endimanchés d'habits à grands revers et à collets crasseux, traînaient sur le marbre de grands sabres dont la lame devait être encore gluante de sang. Derrière cette fange vivante, j'aperçus d'honnêtes physiognomies d'ouvriers comme estompés dans la perspective des glaces. Tout à coup je fermai les yeux pour ne plus voir une de ces apparitions qui vous apportent les mauvais rêves; j'avais cru reconnaître les deux hommes qui m'avaient escorté jusqu'à la rue du Cerceau.

Toute cette horde, émerveillée d'un luxe qu'elle avait l'habitude ou l'instinct de vénérer, ne souffla plus mot et regarda mon père.

Quant aux gentilshommes, ils ne bougèrent point et ne daignèrent pas retourner la tête pour saluer le péril; on ne traite pas des manans comme les officiers anglais de Fontenoy. Les femmes seulement se serrent, tout effarouchées, contre leurs protecteurs. Les nobles convives les rassurant d'un sourire et tendant avec calme leurs verres au laquais Fabrice, s'écrièrent :

— A boire!

Mais le laquais, plus livide qu'un déterré, laissa échapper la bouteille de sa main tremblante. Le vin jaillit sur les robes.

— Indécrot! dit le marquis.

— Poltron! cria le général.

— Je te chasserai, ajouta M. de Chavannes.

Le peuple applaudit cette maladresse patriotique; mais il n'osait encore bondir sur ses victimes. La dignité est le meilleur bouclier à opposer aux fureurs des masses. L'insulte au contraire irrite leur rage. Un étranger, soudainement transporté dans la salle des marionniers, eût pris cette foule, immobile et muette derrière les convives, pour une de ces processions de badauds qui défilent au fumet des tables royales et produisent leur naïve admiration à l'éclat de la vaisselle plate, à l'élevation des pyramides de fruits et de sucreries et à la grâce souveraine de chaque coup de dent, comme si les gens de cour mangeaient, éternuaient et se mouchaient d'autre façon que le plus misérable bûcheron. Toutefois, quand l'admiration des patriotes fut repue, ils entendirent le murmure de leurs compagnons, restés dans le jardin et foudroyés par la pluie qui tombait à flots d'un ciel noir et orageux; alors ils avancèrent de quelques pas, toisèrent et insultèrent du regard les gentilshommes. Mais ceux-ci voulurent mettre vaillamment le feu les premiers à la poêrière.

Ils se lèvent d'un mouvement unanime, et portent à haute voix ce toast qui est une provocation :

— Vive le roi!

Mais leur cri vibre encore dans l'air qu'un homme s'est approché de la table, a saisi un verre, l'a tendu au lâche laquais qui n'ose refuser de le remplir, et l'a porté à ses lèvres en criant :

— Vive le peuple!

Un immense cœur répéta cette fière et simple réponse au défi des nobles.

— On ne nous avait pas trompés, continua mon père. Le regard plein d'éclairs et les lèvres tremblantes. A ces heures solennelles où le pays fait banqueroute, où la misère change nos lits en grabats, où la faim creuse et plombe tous les visages, où n'ayant plus d'écu à tirer de nos bourses vides, nous payons à la patrie l'impôt de nos fils qui vont mourir à la frontière, pieds nus et le fusil rouillé sur l'épaule, — ces gentilshommes, les élus du hasard, s'amuse. On n'a pas pu étendre dans le sang leur soit d'orgies scandaleuses. Sourds à la voix de la misère qui crie sous leurs pieds, ils s'enivrent de leur orgueil égoïste. Leurs ancêtres, du moins, étaient tyrans de par la lance et l'épée; ils savaient défendre leurs châteaux-forts; mais ces nobles héritiers ont transformé les châteaux en lieux de débauche, et troqué toutes les pompes de famille contre une petite maison.

— Bien déclamé ! répondit le marquis. Vous devez avoir le gosier sec, mon brave.

Mon père tressaillit. Les gardes nationaux firent résonner sur les dalles la crosse de leurs fusils ; un d'eux posa sa main sur le bras du marquis, et cria d'un ton hurru :

— Il y a le pain d'une province dans un pareil repas !

Le marquis le considéra avec insolence et répliqua en ricanant :

— Vous devez en effet vous y connaître, maître Chaudfour, vous qui êtes notre boulangier. Si mon intendant avait soldé votre mémoire, vous seriez peut-être moins bon patriote.

— La caque sent toujours le hareng, ajouta un autre convive.

Le boulangier resta muet. Mais un de ses frères d'armes montra le poing au marquis, en disant avec violence :

— Vous outragez le peuple, citoyens, en calomniant un brave garde national. N'est-ce pas une honte que de vous voir manger dans des plats et des assiettes d'argent, tandis que le cuivre manque pour payer l'armée. Voilà sur cette table pour plus de cent mille écus de vaisselle !

— Cent mille écus, répéta la foule.

— Cent mille écus, j'en suis garant, beugla avec exaspération le garde national, fier de son triomphe.

— Au fait, vous devez savoir mieux que nous la valeur de ces brimborions, reprit froidement le marquis, puisque c'est à vous que mon frère les a achetés sans marchander, et que vous n'avez pas encore reçu de lui le moindre à-compte.

— Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! s'écrièrent à la fois tous les convives, hommes et femmes, en saluant de grands éclats de rire le malcontent garde national.

— Je ne m'appelle pas M. Josse, hurla ce dernier d'une voix étranglée par la colère.

Les rires redoublèrent.

— Vous credez beaucoup contre cette pauvre vaisselle, continua le marquis. Eh bien ! emportez-la et faites-en l'offrande sur l'autel de la patrie. Vous êtes trop bon citoyen pour la laisser dormir dans votre boutique, n'est-ce pas ?

L'orfèvre se tut. Un jeune homme pâle et simplement vêtu releva le gant et s'écria :

— Mais tout ce luxe qui insulte notre misère, comme l'a dit le citoyen Duhamel, c'est la sueur du peuple qui l'a payé !

— Vous vous trompez, mon cher monsieur Gebelin, répondit le marquis, en étendant la main vers les bas-reliefs qui servaient de plinthe aux glaces et qui représentaient divers épisodes de Roland Furieux. — C'est à la seule sueur de votre front que nous devons ce délicieux travail, et, à coup sûr, mon frère a généreusement récompensé votre talent.

L'artiste se mordit les lèvres de dépit.

— Vous paraîsez fatigué, monsieur Gebelin, ajouta d'un air bienveillant l'impitoyable satirique. Reposez-vous sur ce sofa, à côté de nous. C'est presque un meuble de famille pour vous. Votre femme s'y est assise avant-hier...

— Ma femme ! répéta en frémissant le jeune homme, et déjà sa main effleurait la joue du marquis... — Ma femme, ici ! Que voulez-vous dire, monsieur ?

Mais, en ce moment, mon père, qui avait tout écouté avec le calme glacial d'un juge et qui d'un geste puissant avait empêché la colère populaire d'éclater, s'avança entre le gentilhomme et l'artiste, et retenant le bras de ce dernier :

— Soyez sourd à de pareils outrages, lui dit-il. Cet homme se venge par le mensonge : le déshonneur ne tache que lui.

— Ces braves gens, reprit alors le marquis, battent monnaie avec leur patriotisme.

— Leur aimable visite, ajouta le général, est un exploit d'huissier à poing levé.

— Ils devraient arborer cette devise, dit le robin : A l'échéance, il faut payer ou mourir !

— Silence ! interrompit enfin mon père d'une voix terrible ; ce n'est pas aux accusés à railler leurs juges.

— Et de quel crime sommes-nous coupables ? demanda en souriant le marquis.

— Vous avez été dénoncés comme ayant le projet d'émigrer. — Vous allez être conduits à l'Abbaye. — Ce repaire infâme, où se tramait la honte des familles, sera détruit. Telle est la justice du peuple. Nous ne sommes pas des gentilshommes, nous autres ! Le sourire de la séduction ne fait jamais rayonner nos cœurs et nos fronts, ridés par les soucis pénibles de la vie. — L'oisiveté blanchit vos mains ; le travail durcit les nôtres. L'ennui pousse vos esprits inactifs à se distraire dans les friponneries du jeu, les excès de la débauche et la folie des honteuses amours ; nous avons à peine le temps, nous, de gagner le pain de nos femmes et de nos enfants. Nobles de naissance, vous déshonorez votre race ; nobles de cœur, nous commençons la nôtre. Notre nom est un blason. Nous sommes des ancêtres.

— Mon cher citoyen, répliqua lentement le marquis, vous portez des manchettes ; vous ne nous méprisez pas, vous nous enviez. Si la noblesse avait daigné vous adopter...

C'était toucher la plaie au vif ; mais mon père, qui sentait sa puissance, poursuivit :

— L'heure des bravades est passée. Ce n'est pas dans les dernier

souffles de l'agonie que Lovelace lui-même parlait d'accrocher son échelle de soie à tous les balcons et de planter ses pantoufles dans toutes les ruelles. Nous ne sommes plus au temps où votre nom était un diplôme de volour et de tire-laine, où vos nobles pères couraient vaquer au nuit par les rues, cassant les lanternes, rossant le guet, tapageurs de clapiers, filous de brelangs, dormeurs ivres de ruisseaux. Nous ne sommes plus au temps où les nôtres étaient attelés à une charrette comme des animaux de labour, ou forcés de passer les nuits à battre l'eau verte des étangs pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil de leurs voluptueux seigneurs. Ces fiers détresseurs de grand chemin, vous auez, qui guettaient leur proie, comme des vautours, du haut de leurs aires féodales, ont laissé des habits de fer trop pesans, des épées trop lourdes pour vos bras, — tandis que leurs serfs ont aiguisé, de père en fils, pendant des siècles, le lourd celtier de l'esclavage et en ont fait un glaive terrible !

— En vérité, c'est un insipide radotage de club que tout cela, s'écria soudainement, en se levant, le comte qui jusqu'alors, la tête cachée dans ses mains, avait gardé le silence. — Vous m'avez déjà dit vingt fois la même niaiserie, citoyen !

A cette parole, qui annonçait l'éclat foudroyant d'une reconnaissance imprévue, tous les regards dardèrent sur le nouvel interlocuteur leurs rayons de flamme.

— Qui donc êtes-vous ? lui dit mon père avec l'accent d'une surprise profonde.

— Buvez un coup ; ça vous éclaircira les idées, repartit insolemment M. de Chavannes.

Et il porta en riant son propre verre aux lèvres de mon père.

Celui-ci le regarda, pâlit, et au lieu de frapper l'offenseur, comme chacun s'y attendait, recula devant lui comme devant un fantôme ressuscité de la tombe, en répétant d'une voix creuse :

— Octave ! Octave ici ! Octave !

— Non pas Octave, répondit altièrement le gentilhomme, mais le comte Victor de Chavannes, frère du marquis de Len...

— Vous me trompez, vous me trompez, dit à voix basse mon père. C'est vous qui êtes venu chez moi comme secrétaire intime. Dites la vérité. Vous êtes venu sous le nom d'Octave. Oh ! je vous reconnais bien. Vous êtes le protégé de Delbois.

— Je ne suis plus ici que le comte de Chavannes, répliqua froidement le jeune homme.

Mon père parut accablé par cette réponse. Son esprit ne pouvait rester fermé à l'évidence ; mais ne sachant comment s'expliquer le mystère de la métamorphose de son secrétaire Octave, n'entrevoiant que dans le lointain le plus confus de ses pensées la vague probabilité d'une vengeance, il s'approcha du comte si brusquement que leurs visages semblaient se toucher, et lui dit :

— Si vous êtes le comte de Chavannes, pourquoi avez-vous été mon hôte sous un faux nom ? Pourquoi ? Pourquoi ? répondez, monsieur. Je veux le savoir. Je vous prie de me répondre, Octave.

Chavannes resta muet. Mais il sourit.

Mon père vit le sourire.

— J'ai le droit d'ordonner, monsieur le comte, ajouta-t-il scurde-ment.

Chavannes haussa les épaules, et siffla l'air de Malborough.

Le bras de mon père s'était levé sur lui. Tout à coup ce bras retomba, inerte, paralysé. Une pensée ardente et rapide comme un éclair, avait sans doute traversé l'esprit du fier patriote, il baissa humblement la tête, craignant d'avoir trop commis le sourire du comte. Tous ses muscles frémissent. Le feu de son regard se ternit. Il eût voulu se rassurer, et ses lèvres s'entr'ouvrirent pour interroger encore le jeune noble, mais elles frissonnaient convulsivement. D'ailleurs, la réponse de M. de Chavannes eût peut-être été l'annonce publique de son déshonneur, et il l'eût tué. Le sourire du gentilhomme n'était qu'une insulte d'homme à homme ; il la subit avec joie.

Tout cela s'était passé très vite. D'ailleurs le peuple était patient : il ceignait ses victimes d'une trop formidable muraille pour qu'elles pussent lui échapper, si ce n'est par un miracle, et alors on n'ajoutait plus foi aux miracles. Pour moi, à cet instant, je me crus sauvée. M. de Chavannes ne pouvait pousser sa vengeance jusqu'à la délation. Peut-être serais-je oubliée dans ma cachette !

Moi dois être surpris, Gabriel, de la fermeté de cœur qui me permit de faire de tels calculs en face d'un péril si voisin et si terrible. C'est que je n'étais plus seulement une jeune fille coupable, que la vue de son père devait foudroyer, après tant de secousses et d'angoisses. Mon salut était la vie de mon enfant, et je voulais qu'il vécût, afin de pouvoir bien l'aimer et être aimée de lui. L'énergie de mon âme s'était retrempe dans les émotions des épreuves précédentes ; j'avais appris à oublier la peur, à force d'en souffrir. J'eus donc la force de voir et d'écouter cette scène, comme si elle eût menacé l'honneur d'une autre femme, avec cette attention profonde, lucide et presque sauvage d'un captif courageux, qui calcule froidement les chances de sa délivrance sur les impressions mobiles du visage de ses ennemis, — qui devine le dénouement du drame aux inflexions de leur voix dans une langue inconnue, — qui écoute pétiler le feu de son bûcher dans un mouvement de leurs lèvres, ou prévient à la douceur de leurs regards que ses fers vont tomber.

Une seule personne osait encore sourire à la table du comte, c'était la religieuse.

Mon père, sentant qu'il était espionné par tous les yeux, se tourne brusquement vers les convives, vit le sarcasme empreint sur le visage de cette femme, et d'une voix sévère lui dit :

— Votre nom, madame, et surtout soyez franche.

— Navarre, danseuse de l'Opéra, fit-elle avec une petite moue dédaigneuse.

— C'est cela! reprit mon père. Des filles perdues! ce vice insolent des roués, qui s'attable la nuit à toutes les débauches, et qui ne craint pas de promener au grand jour son front livide, ses joues farénées et son haleine vicieuse. — Et voilà les créatures que les pieux défenseurs de l'autel déguisent en religieuses pour aiguillonner leurs plaisirs.

— Depuis quand les magistrats du peuple prouvent-ils l'héroïsme de leur vertu en insultant des femmes! s'écria la fausse religieuse avec un rire amer.

— Des femmes! répandit mon père. Doit-on garder quelque charité sur ses lèvres pour les syrens de ta classe? D'un baiser vous dévorez l'avenir et la fortune d'un homme. Une nuit vous fait riches; une ride vous fait pauvres. Heureusement l'hôpital a toujours un lit prêt pour vous.

— Ah! le vieux satyre! dit-elle en lui lançant un regard de vipère. Il voit la paille qui est dans l'œil de son voisin; mais lui, il se croit un agneau sans tache. Si je lui faisais à mon tour une leçon de morale, qu'en pensez-vous, messieurs?

La foule murmura; mais l'éveil de la curiosité ferma bientôt toutes les bouches.

— Écoutez ces juges sévères, poursuivait la danseuse avec un éclat de rire strident, écoutez les calomnieux des plaisirs qui ils enragent de voir leur échapper. Comme leur crâne est chauve et leur œil sinistre! certes, ils n'oseraient nous regarder de profil. Ils emploient contre nous, pauvres créatures de plaisir, la parole et le fouet. Ils enferment dévotement leurs femmes et leurs filles dans un oratoire. Oh! les vertueuses filles que doivent avoir de tels pères!

— Eh bien! eh bien! fit soudainement mon père d'une voix qui criait du plus profond des entrailles, que veux-tu dire, malheureuse?

Cette question fut suivie d'un horrible silence. Le rire de cette femme me dénonçait d'avance; j'avais suivi les progrès de sa colère, et je vis qu'elle voulait se venger de mon père par moi, et de moi, sa rivale, par mon père. Le souffle de l'effroi passa comme un frisson sur ma chair. Les autres convives commençaient aussi à comprendre, mais ils se taisaient. Octave abandonnait à cette femme sa proie. Le peuple attendait, se doutant qu'il allait se passer dans cette salle quelque chose d'effroyable.

La religieuse reprit avec rage :

— Ah! je suis une malheureuse, moi. Une malheureuse, parce que je ne me blottis pas, tremblante, dans quelque coin obscur pour fuir les regards qui viennent épier ou menacer nos joies. — Une question, s'il vous plaît, citoyen? et à votre tour, soyez franc : sont-elles chastes et innocentes, selon vous, ces femmes qui viennent s'asseoir à la même table que nous, user leurs lèvres aux mêmes baisers, s'enivrer des mêmes paroles ardentes, — mais qui ont soin, il est vrai, de couvrir leur front d'un bandeau virginal, de cacher leur taille, leur visage et jusqu'à son de leur voix pour qu'aucune de nous ne puisse dire, en les voyant peusement agenouillées à l'église, ou marchant d'un pas modeste et le regard baissé, dans la rue : C'est cette femme qui nous a disputé une place l'autre soir à la table du comte de Chavannes!

— Où voulez-vous en venir? répliqua froidement mon père. Mais en même temps, il appuya sa main sur l'épaule de son voisin. Son regard flamboyant déchiffrait le cœur et la pensée de la danseuse. Ses jambes tremblaient.

— Tais-toi! tais-toi! dirent les autres femmes à leur compagne avec l'accent de la prière.

— Pourquoi me taire? répondit-elle; par pitié pour ces créatures qui veulent mettre en poche les bénéfices de la vertu, parce qu'elles ne vont au vice qu'en trottant menu, d'un pied timide, dans l'ombre de la nuit. Elles boivent ici dans notre verre, et se croiraient souillées si nos manes touchaient la leur en plein jour. — Ah! nous sommes des femmes perdues, nous autres! Que sont-elles donc ces filles qui, en sortant d'ici, vont tendre leurs fronts candides aux baisers de leurs pères? — Elles sont criminelles et infâmes, je vous le dis.

Ses yeux se dirigèrent, brillants de haine, vers ma cachette.

— Tais-toi! tais-toi! s'écrièrent encore les femmes en l'entourant.

— Laissez-la parler, hurla le peuple.

Je regardai mon père. Des gouttes de sueur glacée hérissaient la pointe de ses cheveux. Sa figure, habituellement pâle, s'était marbrée de teintes crayeuses. Il faisait pitié à voir. Il restait néanmoins grave et immobile, quoiqu'il eût plutôt l'air d'un accusé que d'un juge. Seulement il se pencha à l'oreille de M. Gebelin, et lui dit très bas et très doucement :

— Mon ami, un peu d'eau! l'étonnait.

Je ne sais comment il se fit que je pus entendre ces paroles, mais je les entendis, et il me sembla en ce moment que mon cœur se tordait sous une tenaille ardente. La respiration me manqua.

M. Gebelin prit un verre sur la table, vida dans ce verre le fond d'une carafe d'eau et le tendit à mon père, qui but machinalement.

L'implacable femme continuait :

— Je suis franche, voyez-vous, tout infâme, toute flétrie que je sois à vos yeux. Pour moi, la conscience, ce n'est pas l'œil du premier men-

diant qui m'aura vue me glisser le long des murailles jusqu'à la rue du Cerceau; ce n'est pas non plus l'oreille du valet qui m'aura entendue chanter quelque libre refrain au pied de ces marronniers. — Je vide loyalement un verre de vin de Champagne. — Si je serre ma taille dans les plis grossiers d'une robe de bure, c'est le déguisement d'un soir. Mon front portera demain la couronne de Cléopâtre. — Et voilà cependant pourquoi vous me méprisez tous, comme vous méprisez celles de mes sœurs, préférant, ainsi que moi, la révolte qui nous emprisonne dans le cercle honteux et maudit des parias, aux monstrueuses abstinences du cloître, et au mariage qui nous ferait serves ou nous traînerait par le cœur dans les lâchetés dégradantes de la trahison domestique. Et voilà pourquoi ma rivale elle-même se croit en droit de me mépriser. Eh bien! puisque vous êtes en train de faire aujourd'hui de la morale en action, citoyens, qu'une fois au moins la tartuferie en jupons soit dépourvue de son voile, montrée du doigt et insultée de la parole comme le vice sincère. N'est-ce pas juste, monsieur Duhamel?

La danseuse aurait pu parler ainsi pendant douze heures que mon père ne l'eût pas interrompue.

— Honnêtes et inflexibles juges, reprit-elle, à l'heure où vous nous ramassez avec dégoût, nous autres créatures infâmes, comme une vile fourrée de prison, — votre cœur se réjouit en songeant à vos femmes, à vos chastes filles qui veulent en attendant votre retour, et qui vous trouvent bien lents à revenir. Heureux époux! heureux pères! — N'est-il pas vrai que vous pensez en ce moment à votre fille, citoyen Duhamel? Mon père bondit en sursaut. Il joignit ses mains crispées pour ne pas frapper cette femme.

— Avez-vous votre compte de victimes? dit-elle aussitôt en changeant de son de voix.

Cette question obtint un signe de tête affirmatif.

— Vos espions ont la vue basse, répartit la misérable délatrice. Ils n'ont pas su additionner toutes les brebis qui sont entrées ce soir au bercail. Je tiens à vous prouver que l'autre des débauches de M. le comte n'est pas uniquement peuplé de femmes perdues.

Sa voix vibra sur ce dernier mot.

— Cette créature est folle, dit mon père en haussant les épaules, nous perdons notre temps à l'écouter!

— Folle! répéta la danseuse. Nous verrons si tout à l'heure vous direz toujours que je suis folle. — Une seule question encore, citoyen : — que penseriez-vous d'une fille de bonne maison que vous trouveriez cachée dans cette salle?

— Une vestale deviendrait ici une Messaline, répondit mon père.

— Eh bien, vous aiez oublié ici une vertueuse enfant.....

— Noble? demanda-t-il avec angoisse

— Mieux que cela.

— Une princesse?

— Mieux que cela!

Le visage de mon père s'éclaircit. La foule déborde. Les haillons couvrent les panneaux, masquant les marronniers; on entend les glaces qui se brisent.

— La Reine peut-être?

— A la façon de Barbari, mon ami, fredonne le comte.

— Mieux que cela! cria la danseuse.

En ce moment, une joie épouvantable et féroce luit sur tous les visages, dans tous les yeux. La terreur a enlaidi les femmes. Le fard s'éraïle et roule sur leurs joues. Les lustres bondissent, froissent par des mains avides, et les lumières vacillantes ne versent que des teintes bifardées sur la salle, qui tremble sous le remuement de cette fantasmagorie de démons.

— Bah! prenez-nous, disent les femmes à mon père. Une de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait? Laissez l'autre s'échapper. Mettre la main sur elle, c'est la tuer.

— Il faut le compte, crient brutalement quelques gardes nationaux.

— Navarre vous l'a dit; c'est une enfant, insistent-elles; à quoi bon s'acharner contre une enfant. Le beau triomphe!

— Il faut le compte, répète sévèrement mon père.

Alors seulement je me sentis bien perdue et bien abandonnée. J'étais flétrie et tuée par les deux seuls êtres que j'eusse aimés en ce monde. Il me sembla tout à coup qu'un cercle de fer rouge emprisonnait et brûlait mon front. — On entendit quelque chose tomber derrière la couque de fleurs : c'était moi. Tout bruit cessa aussitôt.

Comme je l'appris ensuite, M. de Chavannes était alors debout entre mon père et la corbeille qui me servait de rempart. Il s'écria sur-le-champ :

— Le tigre veut sa pâture; qu'il aille la prendre!

Puis, menaçant mon père du regard, il ajouta :

— Tu veux la victime, tu la veux. Eh bien, la voilà!

Puis, le visage rayonnant d'un affreux sourire, il se pencha derrière la corbeille, saisit violemment mon bras inerte, et me traîna, évanouie, sur le pavé de marbre, la figure voilée de mes longs cheveux.

— Quelle est cette femme? demanda mon père dont tous les vagues soupçons s'étaient éteints.

— Tu ne la reconnais pas encore, fit M. de Chavannes. Rien n'a donc remué dans ton cœur d'acier. Regarde alors!

Et il rejeta en arrière mon cauchon et les cheveux dont les boucles s'éparpillaient jusque sur mes épaules.

Mon père recula comme devant un spectre. Un instant, il dut croire

à quelque apparition surnaturelle. La vérité était trop horrible. En ce moment j'ouvrais les yeux, et en le voyant si près de moi, j'entendis les bras avec épouvante. Lui me regardait avec des yeux vitreux. Nous avions peur l'un de l'autre.

Nous restâmes ainsi, moi courbée à terre, lui debout, muet, immobile, terrifié, pendant une minute. Enfin il se pencha vers moi, et dans son incrédulité douloureuse, toucha de ses mains mes cheveux et mon visage glacé, et puis, balayant, éperdu, me mit son bras de ses mains crispées, pour m'arracher un cri de souffrance et se bien assurer que j'étais vivante.

Mais il m'eût brisée de sa force que je ne lui aurais pas crié : Grâce, mon père !

Alors une voix osa grincer dans le silence ces horribles paroles :

— Le bon père ! C'est sa fille !

C'était la voix de la danseuse, et non celle d'Octave. Mon cœur en remercia Dieu. Pourquoi ? Dieu seul a la clé de ces mystères.

A cette révélation, une tempête de cris de stupeur éclata sur toutes les lèvres et gronda dans toutes les âmes.

— Jour de Dieu ! la catin a raison, crièrent involontairement les deux ouvriers qui se trouvaient alors au premier rang. — Cette pauvre mam-selle est bien en effet la fille du chéouen Duhanai !

— Vous entendez, dit triomphalement la Navarre. Je vous ai dit la vérité nue. La voix du peuple est la voix de Dieu.

Je regardai avec égarement les deux hommes qui rendaient ainsi témoignage contre moi. Ils avaient déjà compris leur faute : un mot assassine parfois mieux qu'un coup de poignard.

Tous les yeux s'attachaient sur mon père avec un sombre curiosité. Sans doute, il sentit que le rêve et le labeur ardent de toute sa vie, que l'influence de son nom et de sa parole, que les glorieux espoirs de son ambition baïnesse allaient s'engouffrer, en moins d'une seconde, dans le gret-à-gret des gentilshommes. S'il m'acceptait décrié, et me couvrait de son pardon comme d'une égide, le déshonneur retombait sur lui. Pourtant il eut le courage, le bon père, lui le haisseur des nobles, lui tout à l'heure insulté par eux, lui qui trouvait sa fille bien-aimée dans ce bonze doré ; lui frappé dans sa vengeance, dans tous ses principes, dans toutes ses affections, il eut le courage de saisir le bras de M. de Chavannes et de lui dire d'une voix étouffée ces mots que le comte et moi pâmes seuls entendre :

— Si je vous salue tous deux, épouserez-vous Camille, monsieur ?

— Allons donc ; vous voulez rire, mon bonhomme ! répondit le jeune comte avec un geste de mépris.

Mais aussitôt mon père releva fièrement la tête et dit froidement :

— Il ne manque à cette comédie qu'un peu de vraisemblance. Ces messieurs en ont menti. Cette épreuve n'est pas ma fille.

Et se penchant à mon oreille, il ajouta avec un de ces sons de voix auxquels on ne réplique point :

— No me démentez pas, misérable !

Puis il reprit tout haut, au milieu d'un silence d'étonnement muet :

— Acceptez-vous la complicité du rôle que ces hommes vous font jouer, mademoiselle ?

Je frissonnai comme si j'eusse senti se nouer et grimper sur moi les pincés d'acier de la torture. J'eus froid dans les entrailles. J'hésitai, mes dents claquérent. M'humilier et me flétrir moi-même, renier mon nom et mon honneur, c'était souffrir deux fois la sueur sanglante et le rôle de l'agonie. D'un regard étourdi, je priai mon père comme on prie Dieu en mourant ; d'un regard il repoussa ma prière. Il fallait le sauver ; mes lèvres s'ouvrirent.

— Non, je ne suis pas votre fille, monsieur ! m'écriai-je.

Alors il lâcha mon bras. Je tombai à terre comme morte.

Le jeu tournait contre les nobles. Le peuple battit des mains. La danseuse ne riait plus. Les trois autres femmes pleuraient en silence. C'étaient, au fond, de bonnes âmes dont l'insouciance du vice avait perverti l'esprit, sans leur gangrener le cœur.

Ce qui se passa ensuite, je le sus confusément plus tard. On emmena les jeunes débauchées à l'Abbaye. On laissa les femmes s'œuvrir ou elles voulaient. Leurs larmes avaient trouvé grâce devant mon père. Chacun ferma les yeux sur cette indulgence. La foule s'assit à la table du comte et s'invita à son festin, vida le fond des bouteilles, engloutit la desserte, mais n'emporta pas les couverts. Les statues furent éborgnées, lapidées, détrouées de leurs piedestaux ; on se baigna dans les étangs, on effeuilla les charmillles. Les mendiants, à faces lépreuses, essayèrent la boue de leurs pieds sur le velours des coussins.

Quand je repris connaissance, je me trouvai couchée dans un fauteuil, au milieu d'un vrai kiosque chinois avec ses toits crochus, ses dragons frileux contournés en girouettes grimacantes et ses mille cloches dont la langue de cuivre restait muette. Le long du mur souriaient de cérémonieux magats barbus, le doigt en l'air ; des pagodes effilées à perte de vue, des paravens à court de perspective, des sièges évidés et minces à treillis décorés de bambous, des vases de faïence bariolés de femmes et d'oiseaux, de noirs écrans de laque plaqués de dorures à traits délics complétaient l'ameublement de ce pavillon perché sur une roche autour de laquelle croissaient des roseaux indiens à mille nœuds, qui levaient leurs tiges hors de l'eau bleue d'un petit lac. Le jour venait de poindre. J'entendais le chant des oiseaux saluer son apparition ; ma tête était lourde encore. Je n'avais qu'un souvenir vague de la scène de la nuit,

— le souvenir d'avoir souffert. Je me rappelais bien que quelque chose de terrible me séparait de la veille ; mais je ne savais pas si c'était un rêve ou une réalité, et je ne pouvais comprendre par quel hasard étrange je me réveillais dans ce lieu inconnu. Tout à coup un son imperceptible, un souffle me sembla bruir derrière moi. Je me retournai et je vis les figures attendries des deux ouvriers. Je me rappelai tout et je jetai un cri. Un de ces braves gens me dit avec douceur :

— Ne parlez pas encore, mam-selle, ça vous ferait du mal. Nous avons été bien contents, allez, quand nous avons vu vos yeux se rouvrir !

— Vous ne m'avez pas abandonnée, vous, murmurai-je tout émue, vous pour qui je suis une étrangère, et *eur*, ils m'ont reniée, reniée !

— Vous voyez bien que vous ne devez pas parler, reprit-il ; voilà que vous allez pleurer à présent. Allons ! il ne faut pas vous désoler comme ça. — nous avions fait la faute : c'était à nous à la réparer. Je vous crois innocente d'ailleurs, moi. Une si belle et douce demoiselle ne peut pas être coupable des horreurs que cette danseuse du diable vous metait sur le dos. Mais les faibles paient pour les effrontés.

— Nous vous avons transportée ici, ajouta l'autre, parce que c'est le seul endroit que nos amis aient épargné... En reste, ils sont tous partis en braves, les poches retournées et les mains vides levées en l'air.

— Je suis donc encore dans la petite maison du comte de Chavannes, m'écriai-je avec horreur, en essayant de me lever ; mais je retombai.

— Oui, répondit l'ouvrier ; mais vous allez venir avec nous. Dame ! chez nous, vous ne mangerez pas du pain blanc ; mais nos ménagères et nos enfants vous aimeront bien. Vous verrez ! mon petit gars vous chantera des chansons pour vous égayer. Cet enfant-là est un oiseau.

— O mon père ! mon père ! fis-je, éclatant en larmes et en sanglots.

— C'était donc votre père pour de vrai, dit l'ouvrier étonné... Ah bien, tout pourra s'arranger. On verra à faire votre paix avec ce père ; mais ne pleurez plus.

Un quart d'heure après j'étais hors de la rue du Cerceau, maudite et déshéritée de la tendresse de mon père.

VIII.

La Marsarde.

Mes nouveaux amis me conduisirent à leur demeure, misérable marsarde de la rue Saint-Antoine. Ils étaient frères et s'appelaient Brindejone, Jean, l'aîné, marié depuis cinq ans, avait deux enfants qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux, disait-il. C'est le seul personnage de ma triste histoire que tu connaîtras jamais. Sa femme, la bonne Marthe, me regarda comme un troisième enfant. Il fallait la voir s'empressez, se remuer autour de moi, et déranger tout son pauvre mobilier pour me faire honneur. Le petit Jean et sa sœur Mariette, malgré la défense de leur mère, ne tardèrent pas à venir rôder autour de ma chaise, en ouvrant de grands yeux avec cette expression d'étonnement curieux et familier toujours si charmante sur les jeunes visages. Comme ils me voyaient pâle et triste, ils m'osaient d'abord me parler. Enfin, Mariette, plus hardie que son frère, qui s'accrochait poltronnement de la main aux plis de sa jaquette bleue, me dit bien doucement :

— Vous avez du chagrin, bonne demoiselle ; oh ! restez avec nous. Nous vous aimerons bien, n'est-ce pas, Jean, quo nous l'aimerons bien ?

— Oui, répondit M. Jean avec un air de grande importance, mais en se tenant toujours caché derrière sa sœur ; je lui chanterai la chanson du grenadier Larose !

— Et moi, dit Mariette en sautant sur mes genoux comme une petite chèvre, j'irai dans les champs vous cueillir de belles couronnes de bluets !

Ces témoignages d'affection naïve étaient peut-être la seule consolation qui pût me toucher. Je pleurai, et au milieu de mes larmes, essayant de sourire, je murmurai en regardant Brindejone et sa femme :

— Vous êtes heureux, vous !

— Ajoute donc, dit Marthe en poussant vers moi son petit Jean, que tu prieras le bon Dieu pour mam-selle !

— Bien sûr, qu'il priera le bon Dieu, et moi aussi, répliqua Mariette.

— Oh ! oui, priez, dis-je en éclatant en sanglots et attirant à moi les deux enfants que j'embrassai d'un baiser convulsif. Dieu écouterait la voix de vos cœurs innocents. Je n'ai plus le droit de le prier, moi. Je suis trop coupable. Mais, grâce à vous, peut-être aura-t-il pitié de moi ! — Que vous priez, ajoutai-je, soient récompensés par l'amour de vos parents ; que les vôtres, dis-je aux ouvriers et à Marthe, soient récompensés par le bonheur de ces enfants.

Je vis qu'ils pleuraient, et me reprochai leurs larmes en pensant que j'apportais partout la douleur.

Le jour même je tombai malade. Mon corps se glaçait sous le contre-coup de la douleur qui avait allumé dans mon âme ses tisons ardents. Pendant les exaltations de la fièvre, deux mots vinrent seuls à mes lèvres :

— Mon père ! mon enfant !

Mais une autre vision s'accoudait aussi à mon chevet. Le spectre d'Octave se levait pâle devant mes yeux éteints, et je le voyais me sourire. Alors je pouissais des cris terribles. Je voulais soulever mes membres épuisés hors de cette couche brillante ; je tendais mes bras vers une autre ombre qui fixait sur moi un regard immobile et menaçant, et je lui disais : Mon père ! mon père, sauvez-moi ! Mais l'ombre inflexible me re-

poussait et je retombais terrassée. Dieu veuille que tu ne saches jamais, Gabriel, combien il est cruel de se voir mourir dans le cœur de ceux qui nous ont aimé !

— Quand le souvenir n'est plus qu'un remords, il semble que chaque jour on se sente enfoncer peu à peu dans le cercueil béant. Toujours on rêve le passé qu'il est impossible de ressusciter. Le cœur s'épuise sur ce fantôme, car les vivans ne sont rien pour lui. Le monde entier nous semble alors un désert, les hommes passent devant nos yeux comme des ombres ; nous ne voyons autour de nous que des étrangers, des inconnus, des indifférens. Nous n'avons rien à leur dire et ils ne sauraient nous consoler. Notre souffrance même nous est chère, parce qu'elle touche à cet Eden du passé, et nous la caressons avec une sorte de plaisir sauvage, tandis que les joies de la nature nous sont amères et importunes.

Le père Brindejone eut pitié de mon état, et pensant que si je voyais mon père ce serait un baume de guérison, il rappela à son compagnon la promesse qu'ils m'avaient faite. Ils prirent leur courage à deux mains, comme ils disaient, et allèrent chez le redoutable tribunal.

Ils furent effrayés en voyant Paul Duhamel, tant ils le trouvèrent pâle, affaissé, vicieux, couché plutôt qu'assis dans son grand fauteuil, lo regard morne, la voix éteinte, devant un grand feu, — et on était au mois de juillet.

Il ne recevait plus personne. Mais les ouvriers se présentèrent sous le prétexte de réclamer ses secours, et le malheur ne faisait jamais anti-chambre chez mon père.

— Que voulez-vous ? leur demanda-t-il tout d'abord avec douceur.

— Nous venons de la part de Mlle Camille, répondit Brindejone en tremblant.

— Camille ! répéta-t-il d'une voix rauque. Qui a prononcé ce nom devant moi, dans cette maison ? Viendra-t-elle me braver jusqu'ici ? Ce nom, je l'entends toutes les nuits résonner à mes oreilles, car je ne dors plus. Qu'on me laisse au moins souffrir en paix le jour ! D'ailleurs, ajouta-t-il d'un air égaré, je l'ai maudite, ne le savez-vous pas !

Les deux ouvriers n'osaient plus parler ; ils se poussaient du coude pour s'entendre. Enfin Brindejone reprit :

— Votre fille !...

— Je n'ai pas de fille, interrompit Paul Duhamel ; non, non, je n'en ai plus.

Et il les regardait durement. Mes amis baissaient les yeux. Il reprit : — Vous êtes de bonnes gens, vous. J'ai tort de vous traiter ainsi. Eh bien ! ma fille ! qu'avez-vous à me dire... Parlez vite !

Il balbutiaient, et cherchaient leurs paroles. Il devint plus pâle et murmura :

— Parlez ! je suis préparé. Est-elle morte pour expier son déshonneur ?

— Si vous lui pardonnez, peut-être pourrait on la sauver. Elle vivrait !...

— Vivre ! vivre ! s'écria-t-il avec agitation. A-t-on le droit de vivre quand cette vie est la honte et le déshonneur d'un père. Morte plutôt ! Qu'elle meure. J'aimerais mieux la savoir morte.

— Oh ! ne dites pas cela, citoyen. Elle qui vous aime tant ! C'est mal. Après tout, le crime n'est pas à elle ; c'est à aimé, et on l'a trompée.

Il rougit de sa violence. Mais il restait inflexible, et à toutes leurs prières il ne répondait que ces mots bien cruels et bien tendres à la fois :

— Je l'ai trop aimée ! Comment voulez-vous que je lui pardonne d'avoir trahi ma confiance, mon affection, et pour qui encore ? pour un noble !

Et à cette pensée sa colère se rallumait, et il s'écriait : — La malheureuse ! comme j'ai été dupe de son sourire, de ses caresses, de sa mélancolie même. Et comme j'ai rien compris, rien ; car j'étais aveugle, car je croyais en elle comme à la sainte innocence, car pour moi sa présence était une joie et une vision. Son visage me semblait celui de sa pauvre mère renaissant de la tombe.

Et il restait plongé dans un silence rêveur, oubliant tout à fait les témoins de son angoisse.

Enfin, voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir par la prière, Brindejone lui frappa brusquement sur l'épaule et lui dit :

— Mais, à tout considérer, citoyen, savez-vous que, dans cette affaire, elle n'est pas si coupable que vous, la pauvre chère créature ?

Mon père surpris releva la tête, et du regard lui demanda compte de cette insolente apostrophe. Mais Brindejone, sans se déconcerter, continua :

— C'est mon sentiment, citoyen. Tant pis si ça vous blesse. Mamselle Camille a été trompée, soit ! Mais ne l'avez-vous pas été vous-même par ce genre d'aristocrate. C'est votre confiance en lui qui a perdu votre fille, je le répète.

— Ainsi, c'est moi qu'elle accuse de sa faute, interrompit agrièvement mon père.

— Elle ! allons donc ! dit Brindejone. Elle ne sait que pleurer et se condamner elle-même. C'est moi qui vous accuse, citoyen ; je ne sais pas enfler de belles phrases, mais j'ai du bon sens. Vous n'avez pas fait votre devoir de père, entendez-vous. Quoi ! vous amenez dans votre maison soudain un jeune homme, un beau parleur, un farand fin. Vous demandez pour lui l'amitié de votre fille, mon enfant qui a à peine mis le pied dans la rue pour aller prier Dieu, qui ne sait rien des roueries du monde, et vous ne craignez pas que cette amitié ne se change en amour dans un jeune cœur que ne guident pas les conseils d'une mère.

Oh ! l'habile politique, qui s'occupe du sort du peuple et qui fait défaut dans sa propre maison.

— Citoyen, vous êtes un juge bien subtil et bien rigoureux, dit mon père.

— Ecoutez votre conscience, elle vous parlera comme la voix du pauvre ouvrier, reprit Brindejone. C'est au père à veiller sur l'enfant, et s'il tarit la confiance dans le cœur de l'enfant, lui seul est coupable. C'est vous qui avez fait le mal. Vous avez introduit le loup dans le bercail. Vous les laissez vivre toujours ensemble ; partout mamselle Camille le trouvait devant elle. A son réveil, elle entendait sa voix ; le soir, c'était lui seul qu'elle quittait, lui seul dont l'image la poursuivait dans ses rêves. Est-il un arbre de votre jardin au pied duquel ils ne se soient assis de longues heures, où elle n'ait baissé les yeux devant le fiévreux regard de ce gentilhomme, où elle n'ait écouté en silence sa bouche hardie murmurer ces belles paroles qui envoient les femmes. L'amour est leur vie à ces pauvres créatures. Dieu leur a fait un cœur pour aimer, et si mamselle Camille n'eût pas aimé cet homme dont vous avez mis la main dans la sienne, ce ne serait pas une femme, mais une statue sans âme ; mais vous savez cela aussi bien que moi, citoyen ; ce n'est pas votre vertu, c'est votre orgueil qui se révolte, c'est le respect humain qui vous domine. Vous avez vous-même jeté votre enfant dans le malheur, et vous pensez qu'en l'accablant on lui jettera la pierre à elle seule ; qu'on vous lavera de tout reproche et que vous serez admiré de tous !

— Eh bien, soit, répliqua froidement mon père. C'est de l'orgueil, c'est de l'egoïsme peut-être, mais je ne fléchirai pas. Ce que cette enfant était pour moi nul ne le saura jamais. Je faisais le sévère devant elle, mais je pleurais en la regardant à la dérobée dormir, et je sentais battre mon cœur en pensant à elle. En moi-même je m'humiliais devant sa candeur virginale. Elle me semblait entourée d'une atmosphère de pureté intolérable. J'étais si fier d'avoir une telle fille et de la préserver de ce monde impur ! C'était comme une fleur cachée dont seul je devais respirer les parfums. Pouvais-je croire que la parole d'un homme suffirait à détruire ce bonheur. Non, celle que j'ai aimée n'existe plus. Elle est enterrée là, ajouta-t-il en frappant sur son cœur, et je pense à elle quelquefois, — souvent, dit-il plus bas, — toujours ; pourquoi ne pas dire la vérité, murmura-t-il. Mais ce passé heureux est anéanti. Ce qui a été ne saurait plus être. Celle dont vous me parlez, c'est une autre Camille, que je ne connais pas, une enfant flétrie avec laquelle mon cœur n'a aucun lien, même de souvenir. De quelle tendresse je me sentais autrefois pénétré en recevant ses caresses naïves ! Aujourd'hui, je la repousserais avec horreur. Oh ! avoir eu plus de confiance en cet homme qu'en son père !

— Pardonnez ! pardonnez, dit Brindejone. Où l'enfant trouvera-t-il un refuge s'il est repoussé du cœur et des bras de son père ?

— Pardonnez, n'est-ce pas ! interrompit-il avec un sourire amer. C'est une belle parole et facile à dire. Ah ! il est plus aisé de pardonner que de punir, citoyen. Mais savez-vous aussi ce que c'est que l'honneur d'une famille, ce lourd et noble héritage qui s'est transmis de siècle en siècle dans notre maison. Le premier venu a bien le droit de se sentir ému de pitié devant les larmes d'une fille égarée ; mais, moi, ai-je le droit d'accepter la tache imprimée à notre nom et de déshonorer d'un mot tous mes ancêtres saintement couchés dans leur tombe ? J'ai passé ma vie comme eux à mériter le nom d'honnête homme. Et pour quel motif, le caprice, l'égarement d'une heure, ma fille m'a exposé sans pitié à la honte publique. Et j'irais lui tendre de nouveaux les bras... Ah ! ils se fermeraient d'eux-mêmes en frémissant devant elle ! Descendrais-je avec elle dans la rue pour entendre murmurer : — C'est cet excellent père, ce vertueux Duhamel qui a pardonné à sa fille... vous savez, celle qui a été séduite par M. de Chavannes... Le pauvre homme... il a la tête un peu faible... on fait de lui ce que l'on veut... Non, plutôt mourir que de m'entendre ainsi insulter, que d'adopter ma honte dans ma maison, car alors je serais moi-même le complice de mon deshonneur.

— Ceci est une sentence de mort, dit Brindejone. Mamselle Camille ne pourra pas être sauvée de cette condamnation-là. Adieu, citoyen !

Il ne les retint pas. Il ajouta seulement en se levant :

— Qu'elle souffre et qu'elle pleure, la malheureuse ; elle a fait sa destinée. Dites-lui que je ne la maudis point, mais qu'elle m'a tué, et que nous ne nous reverrons plus.

L'autre ouvrier lui dit brusquement :

— Bientôt nous vous mettrons votre ouvrage sous les yeux, citoyen. Nous vous apporterons votre fille morte dans son sursis. Nous sommes trop pauvres pour faire enterrer dignement cette belle demoiselle.

— Morte... le suaire... répéta-t-il d'une voix étouffée en retombant dans son fauteuil.

Un tremblement fiévreux agita ses mains amaigries qui s'allongeaient sur les bras de velours du fauteuil ; mais il ne parla plus, et resta immobile comme s'il voulait les laisser partir sans faire attention à eux. Pourtant, quand ils furent sur le seuil de la porte, il poussa un cri sourd et tendit les bras vers eux.

Ils retournèrent la tête et furent émus de l'angoisse que révélait ce geste involontaire ; alors ils se rapprochèrent du fauteuil et Brindejone dit tout bas, mais gravement, ces deux mots :

— Voulez-vous ?

— Ecartez, répondit-il d'une voix profondément altérée : Je ne puis la recevoir chez moi comme ma fille bien-aimée. Si elle veut accepter une prison dans la maison de son père, je consens à être son geôlier. Mais il faut qu'elle vienne la nuit, furtivement, sans être vue, sans que per-

sonne se doute qu'elle soit ici. Elle ne sortira jamais; elle ne verra personne; elle sera dans un cloître, vivante pour le repentir sans les joies du monde, et morte pour le monde sans la paix de la tombe. A cette condition, je lui permets d'espérer un jour son pardon. Allez.

Les braves gens m'apportèrent cette réponse. Sous la dureté des paroles de mon père je ne vis que le pardon. Je remerciai mes sauveurs, et le lendemain me trouvant plus forte, à la nuit, je me rendis, accompagnée par eux, à cette maison où j'avais craint de ne pouvoir jamais rentrer.

IX.

L'Évasion.

Mon père m'attendait, seul, derrière la porte entr'ouverte. Je me glissai, comme un voleur, dans l'ombre. Je voulus prendre sa main glacée pour la porter à mes lèvres. Il me repoussa doucement, mais il ne repoussa, et se mit à marcher devant moi. Quand nous fûmes arrivés dans la chambre qui m'était destinée, il me dit froidement :

— C'est ici que vous vivez, Camille.

Je le regardai et je restai terrifiée de l'expression solennelle de son noble visage. Je compris le déchirement de ce grand cœur. Je me sentis séparée de mon père par toute l'étendue de ma faute, et comme devenue une étrangère à ses yeux. J'eusse voulu pouvoir embrasser ses pieds et les mouiller de mes larmes. Je l'implorai d'un regard dans lequel avait passé toute mon âme.

— Je vous, reprit-il, que vous avez cru que j'avais pour du public seulement, et qu'ici, sans témoins, seul devant votre repentir, je redonnais votre père. Détrompez-vous. Camille. Mon cœur a été trop vivement atteint. Il est paralysé. Désormais, il n'aimera plus rien. Je n'ai pas voulu que celle qui s'était appelée Camille Duhamel végétât dans la misère, eût besoin de l'aumône du pauvre, et fût à charge à qui que ce soit. Mais il est des choses qui ne peuvent s'oublier; si je vous disais que je vous pardonne, je mentirais. Vous sentez-vous le courage de vous sacrifier, en vivant près de moi, comme une reclus et une condamnée sans espoir de pardon, ou préférez-vous une vie libre et à l'abri de la misère, loin de cette triste demeure.

— O vous, que je n'ose plus appeler mon père, répondis-je en fondant en larmes, daignez au moins être mon juge. Vous êtes trop indulgent encore. Me permettre de vivre là où j'ai vécu innocente, dans cet air que vous respirez, n'est-ce pas me sauver. Vous mettez le bonheur et la miséricorde à la place de la souffrance et de l'humiliation. Vous êtes trop généreux envers moi qui ai mérité votre colère et votre abandon.

Ma résignation parut le toucher.

— La vertu n'est pas morte dans ton cœur, Camille, dit le magnanime tribun.

Je crus renâter à la vie. Je crus voir le ciel s'ouvrir dans le regard adouci et presque tendre de mon père. Ce n'eus-je pas donné alors pour sentir ses lèvres sur mon front ! Il me semblait que son baiser eût effacé la trace des baisers d'Octave, mais je n'étais pas digne encore d'être ainsi lavée de mon déshonneur. Hélas ! les forces du cœur ne sauraient être toujours tendues. Nous sommes de trop débiles créatures pour pouvoir même souffrir sans cesse d'une douleur et d'un remords également aigus. On s'engourdit dans la souffrance et on use son repentir. Je fuirai par la lâcheté de mon âme. Pour m'élever contre moi-même, je m'abandonnai à des dangereux souvenirs. Quand le passé apparaissait devant moi, comme une éblouissante vision, je sentais la fièvre s'allumer dans mon sang, j'étouffais, je me penchais à ma fenêtre pour aspirer un peu d'air pur, je marchais pieds nus sur le pavé de ma chambre, mais je voyais avec horreur que ces souvenirs, au lieu de m'épouvanter et de m'humilier, avaient pour moi un charme incompréhensible, et qu'au lieu de les fuir, je les recherchais avec une avidité furtive. Il n'y avait donc plus de calme possible pour mon cœur. L'esprit de vertige me dominait toujours et me poussait à me révolter contre mon arrêt. Je ne pouvais me croire criminelle parce que j'avais aimé. Je croyais encore à un avenir. Je sentais en moi une attente inquiète, un de ces troubles précurseurs auxquels nos parents eux-mêmes ont croyance et qu'ils appellent pressentiment. Est-il nécessaire de l'avouer qu'Octave était le compagnon idéal de mes rêves, et que parfois j'en venais à cette folie de l'excuser et même d'honorer son crime, que j'attribuai au fanatisme exagéré d'un noble cœur. Qui pourrait comprendre les ruses misérables que l'amour emploie pour avoir les âmes les plus droites et les plus loyales ! Passion égoïste avant tout, elle purifie ou corrompt, d'après la nature des êtres qui l'inspirent ! Dans mes moments de prostration profonde, dans cette nuit morale, l'orgie des nobles étincelait à ma pensée avec toute sa fantasmagorie vicieuse. Alors je croyais huir Octave. Mais je le haïssais trop pour ne pas l'aimer encore, et certes je n'aurais pas osé le mépriser. Dans d'autres moments, le soir, quand la lune argentait les feuillages de quelques arbres du jardin, je les contemplais avec attendrissement ; il me semblait qu'ils étaient imprégnés de ses pensées, eux, les témoins muets de ses promenades nocturnes. La senteur de ces arbres devait être parfumée de son souffle. Oh ! comme je me rapellais avec une douloureuse joie l'histoire de cette jeune Arabe que m'avait racontée ma nourrice. C'était une belle enfant de l'Ilemien qui n'avait pas été trompée, elle, mais qui avait perdu son bien-aimé, noblement tombé sous les murs de Damas. Elle ne devint pas folle de douleur, mais on lui avait rapporté le manteau blanc de son fiancé, tout troué de coups de lance

et taché de son sang précieux. Eh bien ! elle eut le tendre et naïf courage de s'en remettre au manteau de mort, et couverte de ce suaire, les tresses de ses cheveux d'or cachées sous le turban de l'Arabe, les pieds chaussés de ses brodequins de guerre, elle allait, chaque jour, se promener sur le rivage qu'ils parcouraient ensemble, autrefois, les mains entrelacées, et elle s'enivrait du plaisir de voir glisser sur le sable noir ombre qui lui rappelait celle qui ne la suivait plus. N'est-ce pas là, Gabriel, une image touchante des superstitions de l'amour ? C'est ainsi que la pensée fait vivre la matière et lui attribue pour ainsi dire une âme.

Bien des jours se passèrent. Je sortis de ma chambre pour soigner mon père que les séances des assemblées avaient fini par épuiser. Un soir, — vers la fin de sa convalescence, — nous étions au coin du feu. Nous ne nous parlions guère. Dans le malheur, on recule devant les paroles. On a peur d'un mot jeté au hasard qui peut réveiller une souffrance, faire vibrer un souvenir fatal, trahir la secrète pensée que l'on tait cachée au fond du cœur. N'avions-nous pas toujours le même nom sur les lèvres et dans la pensée ? N'étions-nous pas tacitement convenus de ne jamais le prononcer ? Un grand orage éclatait en ce moment sur Paris. La rue était solitaire. On n'entendait que le clapotement des volets détachés, le brisement des tuiles et des ardoises que le souffle de l'ouragan emportait et broyait sur le pavé. Le vent faisait craquer les arbres du jardin avec des gémissements sinistres. L'atmosphère était lourde et suffoquée. Le ciel était noir comme de l'encre, à peine tatoué de quelques nuages blafards qui faisaient les ténébres plus horribles en les rendant visibles. La flamme du foyer, souvent chassée jusqu'à nous comme un serpent de feu par le vent engouffré dans la cheminée, éclairait seule notre chambre. Par moments le zig-zag d'un éclair zébrait le ciel obscur et illuminait tous les objets d'une teinte rougeâtre. Mon père, accablé par l'orage, s'était assoupi dans son fauteuil. Aux reflets de cette lueur fantastique, sa figure sévère devenait dure et effrayante. Le sourire amer qui crispait ses lèvres avait quelque chose de cruel. A cet aspect, une pensée singulière me vint et je pâlis. Je vis tout à coup en lui le juge et le bourreau d'Octave, de celui que j'aimais d'un amour absolu, sans bornes, sans orgueil, d'un amour serf et humilié. J'oubliais le père dans cet homme dont la douleur avait fait un vieillard précoce. J'eus pour lui un regard de haine; car je me dis que sans lui Octave n'aurait aimé et ne m'eût pas abandonnée. Oh ! de quels misérables sophismes je me bergais pour me donner le droit d'être ingrate et féroce; mais la passion est aveugle et insensée.

J'entendis tout à coup des pas précipités dans la rue. Puis un coup violent retentit à la porte. Je regardai mon père pour le consulter. Il dormait toujours. J'allai ouvrir. On poussa brusquement la porte et on entra en la refermant derrière soi. J'eus peur et je reculai vivement. Je n'avais entrevu qu'un homme embossé dans son manteau, comme disent les Espagnols, et le chapeau rabattu sur les yeux. Je crus avoir affaire à un voleur et je me demandai si la lame d'un poignard ne brillait pas déjà hors du manteau. Mais l'inconnu poussa le verrou d'une main tremblante et s'adossa à la porte comme un homme épuisé.

Je ne savais que penser. Je me rassurai : d'un cri je pouvais réveiller mon père. L'escalier de bois qui nous séparait de la chambre n'avait qu'une quinzaine de marches. Cependant nous n'avions pas échangé une parole. Je ne sais quel trouble m'agitait, mais je sentais que ce n'était pas la frayeur qui faisait battre mon cœur. Cependant, j'entendais la respiration forte et haletante de l'inconnu. Lui, l'oreille collée à la porte, l'écoutait. Il me semblait que je serais demeurée ainsi des siècles, immobile, absorbée dans cette torpeur étrange, comme ces personnages enchantés par l'art magique d'une fée. Je subissais sans doute cette irrésistible puissance de fascination attribuée à certains reptiles, engourdissement magnétique dont vous paralyse, dit-on, le contact de la torpille.

Au bout de deux minutes, l'inconnu se retourna. Je vis luire dans l'ombre ses yeux comme deux escarboques étincelantes. Il me dit d'un voix douce, mais impérieuse :

— Ils ne viennent pas. Ils ont perdu ma trace. Je veux que vous me cachiez trois jours. C'est me sauver. Dans trois jours je serai oublié, et je fuirai. Je vous fais riche si vous m'accordez l'asile; je dénoncerai c'est vouloir mourir !

J'avais reconnu cette voix. Gabriel, à ce souvenir, nul, ma main tremble et mon cœur flétri tressaille encore. Non ! lui ne saurait comprendre quels flots de bonheur peut verser dans le sein d'une femme la bouche de celui qu'elle aime, avec quelques paroles. En ce moment, je vis le ciel ouvert; je compris l'extase des anges sérapiques assis à la droite du seigneur, admis à le contempler éternellement. Un vertige éblouit mes yeux, éclaira pour un instant cet escalier de bois, cet étroit corridor dont les murs brillèrent comme incrustés de diamants, cette porte que je souhaitais de fer pour mieux défendre Octave. Puisque tu aimes, pauvre enfant, peut-être tout cela ne te semblerait-il pas de la folie, mais c'est que l'amour véritable chez une femme, sacre le bien, c'est du dévouement avant tout. Ne crois pas que nous autres, pauvres faibles créatures, nous trouvions notre bonheur à régner sur les cœurs, à plaire à des troupeaux d'adorateurs, à exiger capricieusement des pages d'amour. La femme se plait à ces jeux frivoles tant qu'elle n'aime pas; mais son véritable destin, son plus cher désir, c'est d'aimer elle-même et d'être l'esclave intelligente de celui qu'elle reconnaît digne de devenir son seigneur. Elle baise avec joie les chaînes qu'elle a forgées elle-même; elle aime à reconnaître la supériorité de ce

protecteur qu'elle s'est choisi ou plutôt que l'instinct de son cœur lui a révélé par quelque tressaillement soudain, et plus son amour est profond et sincère, plus il s'y mêlera une nuance de crainte et de soumission.

Juge donc de ma joie profonde en reconnaissant la voix d'Octave sur les lèvres de cet inconnu qui m'implorait et que je pouvais sauver. Une mère à qui il est donné de guérir la plaie envenimée de son enfant en la suçant avec une avidité ferveur ne saurait être plus heureuse. En ce moment où la solitude m'avait comme enivrée d'amour, je le revois, lui, et j'étais appelée à le sauver. Je pouvais me venger ainsi de son cruel abandon. Je remerciai Dieu avec transport. Un étrange et généreux orgueil gonfla toutes les fibres de mon cœur. Du reste, j'oubliai tout le passé, en voyant Octave malheureux et suppliant. Nous sommes si faibles devant le malheur ! Je compris que je l'aimais davantage de tout ce que j'avais souffert par lui et pour lui. Mon amour s'était nourri de toutes les larmes que j'avais versées, des hontes que j'avais subies, des remords qui m'avaient agitée. Il avait grandi comme le courage du marin grandit dans la tempête, comme l'âme du guerrier s'exalte en voyant couler le sang de ses blessures. Je m'attendais encore en songeant à tous les maux qui avaient dû le poursuivre avant d'atteindre le seuil de cette porte.

Cependant, paralysé par tant d'émotions soudaines, je n'avais pas répondu. Octave, après un moment de silence, dit ces seuls mots :

— Hésitez-vous ? Avez-vous peur d'un fugitif ?

Je répliquai doucement :

— Savez-vous bien, monsieur, à qui vous demandez asile et si vous n'êtes pas dans la maison d'un de vos juges, d'un homme que vous avez mortellement outragé ?

Il ne dit pas une parole, mais je sentis qu'il tremblait de tout son corps, et puis, comme s'il se réveillait d'un rêve, je l'entendis retirer doucement le verrou de la porte.

— Que faites-vous, monsieur de Chavannes ? m'écriai-je.

— Je pars, répliqua-t-il d'une voix sombre et frémissante.

— Y pensez-vous ! murmurai-je : les hommes qui vous cherchez veulent peut-être dans cette rue. A peine sorti, vous serez sans doute à quatre pas d'eux !

— Ils seraient ainsi à quatre pas de moi, reprit-il fièrement. Il me reste un tronçon d'épée.

— Cette maison est la dernière où l'on songera à vous chercher. Restez ici, monsieur de Chavannes ; mon père ignorera que vous êtes redevenu son hôte pour quelques jours, et pour moi je ne verrai en vous qu'un proselit à sauver.

— Oh ! Camille, s'écria Octave en saisissant ma main, vous êtes la plus généreuse créature de la terre ! C'est Dieu qui a dirigé mes pas vers cette maison que j'ai profanée. Mais je réparerai mon crime. Si vous saviez combien de fois, dans ma prison, j'ai pensé à vous avec angoisse !

Je devais comprendre trop tard que ce retour à de généreux sentiments ne lui avait en effet été inspiré que par le séjour, la solitude et l'ennui profond de la prison. C'était là le vrai mobile de ce repentir si subit et si exalté.

— Mais je suis fou ! reprit-il. Quelle foi pouvez-vous garder dans les paroles du misérable qui vous a trompée et dénoncée à la honte publique ? Quel démon m'a versé, en ce jour fatal, l'esprit de vertige et de démençe, que l'ignora ! Comment ai-je pu sacrifier à mes haines politiques un amour si loyal et si pur ? J'en rougis de honte et de mépris pour moi-même ; mais si vous saviez, Camille, comme le repentir est descendu dans mon cœur, et comme j'ai amèrement regretté d'avoir méconnu un amour si noble et si sincère ! Que de fois je regardais à travers les lourds barreaux de ma fenêtre le lit de pourpre et d'or dans lequel s'éteignait le soleil couchant ! et me rappelant les soirs où nous le contemplions ensemble, je me disais : — Jamais je ne reverrai avec elle ce magnifique spectacle. Dans la nuit, je me réveillais parfois en sursaut de mon sommeil inquiet, et alors je croyais entendre vos pas glisser sur le pavé de ma prison, votre ombre s'approcher comme une blanche vision ; mais bientôt je reconnaissais que mes bras étendus n'étreignaient que le vide et qu'un silence morne et effrayant répandait seul à mon attente.

— Taisez-vous ! taisez-vous, interrompis-je, mon père dort dans cette chambre. Il peut se réveiller, vous surprendre, et il n'a rien oublié, lui.

— Votre père ! murmura Octave tout de la main se glaça. Oh ! je le sais, Camille, car il est cause de tout. Mais laissez-moi vous dire mes remords, laissez-moi vous dire que mon cœur est lié au vôtre par une chaîne invisible et indestructible, ou je ne consens pas à vous devoir mon salut.

O naïve et sublime crédulité de l'amour ! mon cœur s'abreuvait comme d'une douce rosée de ces jongleries de cœur qui ont perdu tant de femmes, car il est trop vrai qu'elles succombent plus à l'amour qu'à leur raconté qu'à l'amour qu'on éprouve réellement. Les dupes d'âme ont beau jeu avec elles. Du reste, Octave avait une de ces natures nerveuses et impressionnables qui se jouent naïvement la comédie à elles-mêmes, et peut-être croyait-il à son amour en ce moment.

— Ecoutez, lui dis-je, votre vie est suspendue à un souffle. Pour monter à ma chambre, seul endroit où vous puissiez rester caché, car nul être vivant n'y a mis le pied depuis mon retour, il faut que vous passiez devant mon père endormi. Prenez donc courage, et venez sans tarder, ou nous sommes perdus tous deux.

Je remontai les marches de l'escalier. M. de Chavannes me suivit.

X.

Révélation.

Devant la porte de la chambre de mon père, je m'arrêtai saisie d'une profonde terreur en songeant à la scène terrible qui aurait lieu s'il se réveillait. Je connaissais leur haine inexorable et j'amenais ce jeune homme, plein de violence et de ressentiment, devant ce sévère tribun qu'il avait déshonoré, et qui malade, désarmé, allait se trouver pour ainsi dire à sa merci.

Je plongeai dans la chambre un regard curieux.

Mon père dormait toujours, mais d'un sommeil troublé de rêves fiévreux. Sa respiration était oppressée et sifflait comme le râle d'un mourant. Ses lèvres bégayèrent quelques sons inarticulés. Sa main s'étendit vers moi comme une menace et une malédiction nouvelle. On eût dit qu'un rêve l'avertissait de l'approche d'un ennemi et qu'il voulait le repousser. A cette vue, j'hésitai ; je me souvins que mon père, cet homme d'une probité et d'une vertu romaines, avait recueilli dans sa maison l'amante délaissée et insultée par M. de Chavannes.

Je me retournai et je regardai Octave. Je ne l'avais pas encore vu. Hélas ! à la lueur tremblante que la flamme de la cheminée faisait vaciller sur le mur, je ne reconnus pas le brillant gentilhomme. Comme son visage avait maigri, comme il était devenu pâle et livide, tout hérissé d'une barbe touffue et négligée ! Comme ses yeux, autrefois si brillants, avaient pris une expression morne et languissante ! La pitié remua mon cœur. Je pris sa main. Il faillit pousser un cri de douleur et me regarda avec un sourire si triste ! Hélas ! sa main était tout ensanglantée.

Je devins blanche comme une morte. Comme un éclair je vis jaillir devant moi tout un tableau sinistre, j'assistai à l'évasion du prisonnier. Je vis sa chair se déchirer aux roches de fer des murailles ; j'entendis le *qui vive* fatal des sentinelles, l'alarme donnée par les coups de feu, la fuite éperdue du malheureux, le lourd galop des chevaux et les jurons des soldats lancés sur sa trace, comme une meute aboyant après le gibier. Je vis se dresser sur la place la guillotine altérée de sang, et j'entendis le gémissement criard des roues de la charrette de mort. Dans cette hallucination effroyable, l'immonde panier suintant le sang sembla lui-même heurter mes pieds, et je renlai avec effroi.

Tout était décidé. J'entraînai M. de Chavannes dans la chambre. Déjà nous l'avions traversée, quand il s'arrêta ému de quelques paroles incohérentes que mon père venait de prononcer.

— Ne craignez rien, lui dis-je. Il rêve souvent ainsi, quand son esprit a été vivement agité, pendant le jour, de quelque affaire importante.... Venez ! monsieur !

— Un instant de grâce, Camille, répliqua-t-il de cette voix à laquelle je ne savais pas résister, j'ai cru entendre des paroles....

La chambre était redevenue silencieuse comme une tombe. Dans le foyer, de petites couleuvres de feu serpentant sur des sarmens mouillés, sifflaient tristement. Je les regardai machinalement, croyant tout à tour entendre sanglotter ou ricaner dans ces légères flammes bleues un cœur invisible de salamandres, ces démons familiers et causeurs de l'âtre domestique. Je me sentais transportée hors de ce monde et comme existant dans un milieu fantastique. Mon esprit flottait dans des limbes vagues et infinies. Rien de ce qui se passait autour de moi ne me paraissait vraisemblable, ni le sommeil tourmenté et profond de mon père, ni la témérité de M. de Chavannes.

Tout à coup la voix du premier me réveilla en murmurant :

— La Vendée et Colbentz, voilà les deux foyers. L'Ouest est fanatisé par les prêtres et les nobles, mais j'irai, j'irai bientôt. C'est avec du canon que nous prêcherons les fédéraux et que nous balayerons les chaires liberticides. Nous fondrons les cloches pour en faire des boulets, et elles sonneront alors un terrible tocsin ! J'irai, j'irai bientôt !

Et il se redressa dans son fauteuil, les lèvres crispées d'un sourire farouche et convulsif, mais les yeux toujours fermés.

Je tombai agenouillée d'effroi devant ce tableau étrange qui me semblait une vision.

Le regard de M. de Chavannes, fixé sur mon père avec une ironie sauvage, étincelait.

— Allons-nous-en ! lui dis-je d'une voix étouffée par les larmes. Venez ! Vous souffrez ! vous avez besoin de repos ! Par pitié ! suivez-moi, monsieur.

— Laissez-nous seuls, lui et moi, reprit-il à voix haute.

— Jamais ! jamais ! dis-je encore plus émue. Mais, malheureux, oubliez-vous donc que votre voix va le réveiller, et que son réveil, c'est votre mort.

— Camille, répondit le fugitif d'un air froid et absolu, j'ai passé bien des nuits autrefois avec votre père, et je puis vous affirmer que je n'ai rien à craindre en ce moment. Je fais mon devoir en demeurant ici. Mais vous, pauvre fille, êtes-vous bien sûre de votre courage en assistant à la scène étrange et solennelle qui va se passer entre nous ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutiai-je, tant ce que je vois et j'entends depuis quelques moments me semble si obscur et si incompréhensible ! Je ne sais que croire et penser ! Mais j'ai peur, bien peur....

Puis, glacée tout à coup d'un doute singulier :

— Êtes-vous bien M. de Chavannes, continuai-je, et ne suis-je pas abusée par quelque ressemblance trompeuse ?

Je n'osai poursuivre en voyant le sourire amer et dédaigneux qui passa sur la figure du gentilhomme.

— Que ne confessez-vous tout de suite votre pensée ? répliqua-t-il ; vous me soupçonnez, n'est-ce pas, d'être quelque demeur malfait-ant doué de pouvoirs surnaturels, quelque spectre échappé des ballades allemandes et tout prêt à s'évaporer en fumée ! quelque jongleur de magie dont les flacons ou les regards versent le sommeil aux paupières les plus rebelles, et dont les formules cabalistiques évoquent le passé, dénoncent l'avenir, combinent les distances et forcent les hommes et les choses à coopérer au fond d'un baquet mystérieux.

— Oh ! monsieur, interrompis-je, est-ce l'heure de railler ainsi ?

— Rassurez-vous, enfant, continua-t-il, je n'ai pas cette puissance. Je ne suis ni un farfadet, ni un charlatan comme Cagliostro, ni un prophète de sang et de diable, comme le vieux Cazotte. Je ne suis qu'un pauvre fugitif tout à votre merci.

Et en disant ces paroles, il s'avança vers le fauteuil de mon père.

— Que voulez-vous faire, m'écriai-je alors en me traînant sur mes genoux derrière lui ; ne touchez pas à ce vieillard endormi et confiant, monsieur. Vous n'êtes pas un lâche, n'est-ce pas ? vous ne voulez pas défendre votre cause par une violence impie et sacrilège.

— Ce que je veux faire, vous allez le savoir, répondit-il d'une voix impénue. Je veux interroger cet homme.

— L'interroger ! répétai-je au comble de la stupeur.

— Je vais, devant vous, faire parler ses pensées les plus secrètes, et peut-être, qui sait ? faire reluire dans l'ombre de ses rêves quelques tableaux des choses futures.

Il parlait avec un accent de conviction si effrayant que je restai terrifiée. Il se retourna brusquement :

— Camille, n'avez-vous donc point observé, en veillant votre père, les phénomènes oniriques qu'offre son sommeil ? Paul Duhamel s'est tellement brûlé le sang dans ses travaux politiques, il a tellement surexcité par une vie intellectuelle active son système nerveux déjà si impressionnable, que chez lui les organes cérébraux ne peuvent plus dormir. L'idée incrustée à son organe pendant la veille se continue pendant la somnolence qui engourdit ses membres. L'action de ses rêves revêt toutes les apparences de la réalité. Dans cet état, l'organe de la pensée s'injecte d'une persécution d'autant plus subtile que son énergie est plus concentrée. Oui, l'hallucination de ce sommeil mêlé de délire et presque semblable à celui des somnambules, peut s'étaler jusqu'à la prophétie. Il est du reste tellement profond, qu'il faudrait un bruit très violent, une secousse même pour l'interrompre. Rassurez-vous donc, Camille.

Je sus plus tard qu'Octave, pendant son séjour chez mon père, s'était déjà mis avec lui dans une sorte de communication magnétique, à l'insu du loyal tribun.

— Mais, repris-je, faut-il vous laisser ainsi égarer le sommeil de mon père ?

— Il le faut pour me sauver, ou bien je retourne vers l'échafaud qui m'attend... Et d'ailleurs il n'en doit résulter aucun danger pour lui, ajouta-t-il doucement...

J'étais vaincue et je restai muette devant tant d'audace, et haletante, immobile en présence d'un spectacle si nouveau pour moi. Octave se plaça devant le vieillard et lui dit :

— Ignorez-tu ce que se passe à cette heure, citoyen ? Il est aussi impossible que dans quinze jours Brunswick ne soit pas à Paris qu'il est impossible que le coin de fer n'entre pas dans la bêche quand on frappe dessus.

Les yeux de mon père restèrent fermés. Pas un muscle ne remua sur son visage ; mais il dit du ton d'un homme qui se parle à lui-même :

— Si le peuple tire l'épée, il en jettera le fourreau. Et s'il succombe en défendant sa liberté, ses ennemis ne régneront que sur un peuple de cadavres.

Et un ricaneur sourd accompagna ses paroles.

— Bah ! reprit le gentilhomme. Vos bonnets rouges émusseront leurs piques sur le pavé de Paris, et leurs pieds-nus ne les porteront pas jusqu'à la frontière. Vos généraux ont reçu défense de vaincre. La moitié de vos législateurs s'est vendue à l'or de la liste civile. Vos places se rendront sans siège. La campagne de Brunswick ne sera qu'une promenade à petites journées. Des boulets de poste suffiront pour chasser ces roturiers qui arborent des épaulettes, ces manans qui se décorent d'épées. Toute cette canaille s'envelopera comme un essaim effaré et se cachera dans ses ruches, au premier coup de canon tiré sur la frontière.

Le visage du vieillard s'illumina alors d'une expression d'horreur.

— Oui, dit-il avec force, la république ne peut se fonder que sur les décombres du trône et les cadavres de ses partisans. Il n'y a que tout ce qui est peuple qui puisse aimer la révolution. Eh bien ! que le tocsin éclate dans tous les départements. Démolissons par le fer, dévorons par le feu les palais et les domjans. La patrie est en danger ! Courtisans et nobles, prenez garde à la colère du peuple. Isnard vous l'a dit : « Comme celle de Dieu, elle n'est trop souvent que le supplément terrible du silence des lois. » Si le glaive de la justice est trop court pour atteindre les traitres, la pique et la hache du peuple s'allongeront jusqu'à eux.

M. de Chavannes, les bras croisés, écouta cet anathème avec une rage concentrée, puis il reprit avec une apparence de calme :

— Mais la Vendée ou feu, quel est le montagnard hardi qui osera tenter de la dompter, citoyen Duhamel ?

— Moi, répondit énergiquement mon père. Les prêtres réfractaires et insermentés se sont coalisés pour nous préparer une guerre religieuse dans les campagnes vendéennes. Déjà trois chefs-lieux de district ont été surpris et incendiés. Déjà les prêtres constitutionnels sont insultés et assassinés au pied des autels. Les recteurs ont persuadé aux crédules habitants des campagnes qu'ils seraient invulnérables tant qu'ils combattent pour la religion.

— Mais, citoyen, demanda M. de Chavannes avec une avidité et inquiète curiosité, connaissez-vous les noms de quelques uns des principaux rebelles ?

— Les noms de ces meneurs fanatiques, dit le vieillard toujours étié dormi, ils sont inscrits sur mes notes secrètes.

— Où cachez-vous ces notes ? interrompit vivement le gentilhomme. Mais mon père ne parut pas l'avoir entendu, et poursuivant son idée, il continua d'une voix saccadée :

— Oui, je vois d'ici le juge de paix qui a fait prendre les armées à quatre paroisses de Bretagne. Je vois luire dans les haies des faux, des piques et des fusils. Là-bas, la côte, enveloppée dans les brouillards, semble déserte. Les monnettes trempent le bout de leurs ailes dans la végétation où briso son écume contre la falaise. Les goélands tournoient en criant dans la nue qui se déchire aux crêtes des rochers. Le vent pleure et gemit sur leurs flancs granitiques. O côte désolée toute saluante d'écume marine, tu sembles bien endormie et bien morte sous ton linéaire de brume ! Mais qu'entends-je ? dans le clapotement des flots, sous le coup de feu du douanier, au milieu de la rafale ? Dans cette anse écartée vient s'échouer une chaloupe ; elle jette sur la plage un agent de Pitt et quelques évadés de Jersey. Au fond de la chaloupe dorment des sacs gonflés de guinées à l'effigie du roi George. Le sang des Français va couler en l'honneur de l'or d'Angleterre. Les débarqués sont armés de pistolets ; la bourre de ces pistolets est faite de trahison ; elle renferme les instructions secrètes qui ordonnent la révolte. Oui ! que ne suis-je déjà arrivé dans ce district maudit !

— Il voit l'avenir ! s'écria le gentilhomme avec une joie et un étonnement involontaires.

Et ses yeux, comme attirés par un aimant surnaturel, semblaient attachés au visage de mon père. Avidé, haletant, il se rapprochait de lui, toute son âme était suspendue aux paroles du vieillard. J'étais sans force, sans voix, sans volonté, anéantie !

Mon père soupira tristement et s'agita dans son fauteuil, comme un homme harassé que la fièvre ou l'excès de la fatigue empêchent de trouver le sommeil.

— Est-ce tout ? demanda bientôt M. de Chavannes avec impatience. Ce tableau singulier s'efface-t-il déjà devant ton esprit comme le soleil s'obscurcit et s'éclipse derrière un nuage livide ?

— Non, ce n'est pas tout, murmura le tribun d'une voix sourde.

— Continue donc. Où vont les débarqués ? Quel est le rendez-vous convenu d'où doit se propager ce que tu appelles la révolte ?

— La chapelle de Kerbader est penchée sur la mer, comme une sauvegarde et une bénédiction pour les vaisseaux et les barques en détresse. Ne dirait-on pas que chaque coup de vent qui l'enveloppe dans son tourbillon comme les deux ailes d'un démon, va la balayer dans les flots aussi facilement que le souffle d'un écuyer renverse un château de cartes ?

— La chapelle de Kerbader !... Fort bien ! dit M. de Chavannes se parlant tout haut à lui-même. Je reconnais là le digne et vaillant recteur.

— Le recteur ! s'écria en tressaillant mon père, dont la figure se contracta convulsivement. Qui a parlé de lui, lorsque j'espérais l'oublier ? Le malheureux ! Oui, je le reconnais. Voilà bien ce visage d'oiseau de proie, ces rudes sourcils noirs qui se rejoignent à la racine de ce nez d'aigle, ces yeux sanglants qui semblent darder des flammes, ces restes de chevelure rougêtrée et hérissée. O le saint homme qui ose prier Dieu, comme si sa prière n'était pas un blasphème ! Tais-toi, malheureux ; tais-toi !

Et mon père étendit de nouveau les mains comme pour repousser cette nouvelle vision.

— Parbleu ! c'est là un portrait bien tracé, dit M. de Chavannes plus surpris qu'il ne voulait le paraître, un portrait vivant ! C'est étrange, c'est extraordinaire, et des détails si précis, si vrais, si positifs... sur un homme caché au fond de la Bretagne... et avec lequel il n'aurait jamais eu de relations... c'est tout à fait incroyable.

Puis, se tournant vers moi :

— N'est-ce pas, Camille, votre père ne connaît pas le recteur de Kerbader ?..

Mon regard épouvanté, ma figure agitée, lui prouvèrent que j'étais plus émue que lui de cet incident. Jusqu'alors j'avais pu prêter un sens aux révélations de mon père, que je supposais provenir de ses préoccupations politiques exaltées jusqu'aux divagations du songe. Mais je restai confondue en l'entendant parler de cet inconnu formidable, comme d'un homme dont la personne et la vie lui eussent été familièrement connues. M. de Chavannes devint rêveur et passa plusieurs fois sa main sur son front.

Le silence régnait encore, quand mon père s'écria :

— L'homme de sang ! voyez-le !

Nous tressaillâmes comme des gens réveillés en sursaut, et nous écoutâmes.

— Voyez-le, ce doux recteur, poursuivait mon père, comme il fana-

tise ces pauvres paysans vêtus d'habits de peaux et armés de fourches et de bâtons. Il leur promet que l'eau bénite, en touchant leurs corps, les rendra invulnérables, et ils le croient, les malheureux insensés, et il va les pousser ainsi à la boucherie du bout de son crucifix. Le lieu saint est profané par le choc des armes. L'asile de paix est violé par des cris de guerre. Le ministre du seigneur porte des pistolets dans les poches de sa soutane. Son bréviaire est un sabre. Pauvre chapelle! autrefois tu n'entendais que les vœux et les humbles prières des pêcheurs sauvés du naufrage, des femmes, des sœurs et des mères inquiètes du grain suspendu à l'horizon sur les barques de leurs hommes. Une modeste lampe brillait sur ton autel. Sur tes murs je vois encore les ex-voto déposés par des mains pieuses, offerts par des cœurs sincères. Bientôt ces cœurs ne battent plus. La vieille chapelle s'écroulera sous le canon. Et toi qui avais charge de ces pauvres âmes et qui les as égarées, recteur de Kerbadar, que répondras-tu à Dieu quand il t'en demandera compte?

La voix de mon père s'éteignit en finissant. Je remarquai que M. de Chavannes était fort troublé. Je repris quelque force... Je l'engageai à se retirer. Il me répondit doucement :

— Vous avez raison, Camille; mais une occasion si favorable peut ne plus se présenter; je voudrais obtenir quelques renseignements utiles à ma délivrance, au salut de ma famille. Je veux savoir à quoi m'en tenir sur les soupçons que les jacobins peuvent avoir sur quelques uns de mes parents et de mes alliés (1).

— Mais, monsieur, hasardai-je timidement; je ne puis consentir...
— A aider à ma fuite, n'est-ce pas, interrompit le gentilhomme avec une sorte d'emportement. Eh bien, alors, laissez-moi attendre ici le réveil de votre père et me nommer à lui! Tout sera bientôt dit.

— Me croyez-vous si lâche de cœur? n'écarterai-je tout énué. Mais jurez-moi que ces révélations ne compromettront en rien mon père, autrement j'aimerais mieux mourir que de céder à votre prière.

— Je vous le jure, noble fille! Mais songez que vos sœurs de prison. J'ignore tout. Je ne sais où diriger ma fuite sans péril. Les *miens* sont-ils morts, libres ou suspects? A qui m'en informer. Je ne puis me confier à personne. Ont-ils émigré, organisé la révolte ou l'attendent-ils dans la silence? Les surveille-t-on, se doute-t-on de leurs projets, veut-on prendre des mesures contre eux? Votre père a-t-il des révélations précises sur leurs plans secrets et leurs moyens d'action? Tout cela, lui seul peut me le dire. Sinon, je me jette peut-être dans un piège, et je rencontrerai la mort là où j'espère trouver un asile. Qui sait si mes pauvres amis ne s'endorment pas dans une fausse sécurité, se croyant à l'abri de toute inquiétude, et si je ne suis pas destiné à leur dévoiler le danger, à leur crier : Réveillez-vous, messieurs, car vous êtes désignés dans l'ombre au coquet du bouffeur!

Puis s'adressant au vieillard, dont la respiration devenait courte et gênée de plus en plus.

— Citoyen, lui dit-il, ne crains-tu pas que l'épée des gentilshommes et les faux des paysans ne rasent les bataillons d'habits bleus comme les épis d'un champ de blé!

— C'est à eux de craindre, répliqua Paul Duhamel à voix basse. J'arriverai comme la foudre pour les surprendre. Les traitres sont trahis. Je connais les noms suspects, les opiniôns tûdes, les caractères entêtés dans leur fanatisme. Tous les rapports sont là, dans la cassette de fer, ajouta-t-il en désignant de la main la bibliothèque où s'empilaient tous ses in-folio de jurisprudence....

La fièvre d'une joie indicible luisait dans le regard dont M. de Chavannes suivit le geste de son père. En même temps le visage de ce dernier se mouilla d'une sueur glacée. Sa respiration haléta comme un râle, et je vis ses paupières remuer sous un tressaillement nerveux.

— La fin de la crise approche, me dit précipitamment Octave. Retirons-nous!

A ce mot, mon cœur se dilata comme s'il eût été déchargé d'un poids intolérable. Je me levai comme par un effort convulsif, et tremblante, éperdue, je conduisis le fugitif dans une chambre noire pratiquée au fond du petit corridor où s'ouvrait la mienne, et dont la porte faisait miraille. Puis je redescendis, et je ne tardai pas à assister au réveil douloureux de mon père. Long-temps après avoir ouvert les yeux, il conserva dans son regard une expression d'étonnement et d'anxiété. J'étais tremblante; car, si mon père s'était rappelé tout ce qu'il avait dit pendant son sommeil... Mais le tribunal me dit seulement qu'il était très fatigué, me remercia de l'avoir veillé pendant son assoupissement, et m'ordonna d'aller prendre enfin du repos. Telle fut l'issue de cette soirée terrible dont les conséquences devaient être si funestes!

XI.

La Promesse.

M. de Chavannes demeura huit jours dans la maison de son juge. Te raconter, Gabriel, l'histoire de ces huit jours serait presque impossible. Ce qu'ils contiennent de joies et d'angoisses, Dieu seul le sait, lui qui compte les battements des cœurs. La solitude, l'ennui, l'excitation du péril, peut-être un peu de reconnaissance pour mon dévouement, enflammèrent d'une ardeur moule la passion de M. de Chavannes. Il ne

pouvait redevenir Octave, et répugnait d'ailleurs à se farder d'hypocrisie. Il affronta donc la lutte en face, hardiment, et tenta d'être aimé tel qu'il était, pour lui-même.

Il avait bien des avantages à sa faveur; il était malheureux, souffrant, menacé, guetté par la mort. Il pouvait, sous motif de gratitude, me flatter dans mon dévouement; je ne pouvais, moi, lui interdire la reconnaissance. Il fallait le plaindre, ce jeune homme vieilli par les angoisses de la prison; devais-je songer à le craindre ou à l'humilier de mes reproches. Non, c'eût été une lâcheté. Hélas! moi cœur se plaisait trop à se montrer généreux envers lui.

De plus, mon amour était devenu plus vrai, sinon plus sincère. Ce n'était plus un amour de jeune fille, mais un amour de femme. Le malheur m'avait donné l'expérience de dix années de vie mondaine. L'illusion ne me guidait plus. A dix-huit ans nous aimons pour aimer. La nature elle-même, avec ses bouffées printanières, n'est qu'un cadavre irritant pour nos confus desirs; notre imagination rêve l'inconnu qui doit y trôner, nos regards le cherchent et l'incarnent dans la première apparence venue qui nous séduit. Nous faisons quelquefois un héros d'un manant. Nous ne tardons pas alors à reconnaître notre erreur; mais hélas! il faut dire comme l'abbé Vertot : Notre siège est fait. Oui, à cet âge aveugle, l'âme croit aimer parce qu'elle désire et qu'elle aspire l'amour. Les choses et les hommes s'illuminent d'un prisme magique, grâce à cette flamme secrète qui réside en nous et qui s'épanche en tristesses sans but, en fougues insensées, en larmes involontaires, en rêves impossibles et charmans. En un mot, nous avons soif de l'infini. L'objet de notre premier amour nous représente l'idéal; il ne nous fait que quelques semaines de contact bourgeois pour bien comprendre que l'idéal reste toujours voilé et qu'il a des ailes. Le bonheur de nuit et le pot au feu ne font pas bon ménage avec lui.

Mon second amour pour Octave était bien moins romanesque et plus humainement ressentit. Je me disais que cent mille individus plus vertueux, plus braves, plus loyaux, plus doués de toutes les qualités et de tout les prestiges, je l'eusse choisi, moi seul. Je le reconnaissais pour l'élu cherché et sacré par mon cœur. J'avais besoin de sa présence, de son bonheur, de sa voix, pour respirer facilement, pour vivre. Lui mort, les autres hommes me semblaient un peuple de fantômes, des ombres qui m'étaient indifférentes. Mon âme s'était détachée de moi pour vivre en lui. Son sourire me réjouissait comme le soleil chauffe et colore le paysage; un regard froid de lui me glaçait et me tournait le sang, comme une trombe secoue et soulève des montognes de vagues dans un démer tout à l'heure une comme une glace.

J'étais si épouvantée moi-même de la puissance sans bornes qu'il exerçait sur moi, que je m'efforçais de caclier mes sentiments, de les renfermer au fond de mon cœur, et que j'affectai d'abord une réserve puritaine envers l'audacieux gentilhomme.

Cette réserve le piqua au jeu et l'encouragea plus que jamais dans son entreprise. Sans trêve, il se mit à me parler de son amour, à me montrer le doigt de Dieu dans cette destinée qui nous rapprochait, à me supplier de lui pardonner.

Et quand je lui avais juré que tout était oublié, il s'écriait que c'était un signe de véritable amour; et, agenouillé devant moi, il embrassait mes mains qui devenaient brûlantes sous ses baisers et ses larmes.

Alors il voulait entendre encore une fois murmurer et s'éteindre sur mes lèvres ce mot si doux : je vous aime!

Car l'esprit de l'homme est ainsi fait, qu'il ne se contente pas comme celui de la femme de l'entente secrète, de l'aveu muet des âmes, du trouble naïf des cœurs qui palpitent ensemble, et qui se parlent tout bas par le regard, par l'accent donné aux paroles banales, par les gestes plus onctueux et plus familiers. Il lui faut des phrases, des formules.

A l'en croire, Octave ne demandait que ce seul mot pour être heureux. Il ne désirait rien de plus. Et pourtant, quand je me prononçai, le cœur avide de cet-amant se creusa un nouveau gouffre à combler, un nouvel espoir à réaliser, un autre but à atteindre.

Lui, qui le premier jour ne parlait que de m'aimer dans le silence de son cœur, pour l'unique félicité de m'aimer, — de s'asservir à moi, de se dévouer à ma vie, de me prouver l'abnégation de son amour par un véritable rôle d'ange gardien, — dès le second jour, il disait que les mots étaient de peu de poids en amour et qu'il réclamait de moi d'autres signes de ma sincérité.

— Que voulez-vous donc exiger encore? lui demandai-je.

— Je veux que nous ne nous séparions plus, Camille, répôdit-il avec un transport passionné, en entretenant ses mains aux miennes et y versant par cette pression un jaillissement électrique qui semblait confondre le sang de nos veines et le faire monter à mon cœur.

— Mais c'est impossible, lui dis-je navement, puisque vous devez fuir et regagner la Vendée?

— Ah! je vois bien maintenant que vous ne me comprenez pas, répôdit-il d'une voix sourdement irritée. Ne pouvez-vous donc me suivre?

— Vous suivre!... répôtai-je, et je restai stupéfaite comme si la foudre eût éclaté sur ma tête.

Mais lui, croisant ses bras sur sa poitrine, il dit d'un ton de découragement dédaigneux :

— Je devais m'attendre à voir ma proposition si flattamment accueillie. En effet, il est peu généreux à un proscrit, à un homme qui doit au hasard la chance de vivre encore, il est peu généreux à lui d'offrir à une femme le partage de sa misère et de ses dangers. Les femmes

(1) Nous verrons plus tard l'influence que la révélation de ces notes exerça sur les événements de Kerbadar.

vous aimez quand vous pouvez leur donner pour fiançailles un tabouret à la cour et blasonner leur tendresse d'armoiries, quand un serrement de main fait glisser une perle royale à leur doigt, quand vous cachez sous les étincelles d'une rivière de diamans l'empreinte d'un baiser sur leur cou de satin. Vanité ! vanité, n'est-ce pas toi seule que les femmes appellent amour ?

Je me sentis si profondément outragé par ces reproches, M. de Chavannes me parut alors si injuste et si égoïstement préoccupé de lui-même, que je gardai le silence. Il continua :

— Une femme n'aime jamais que l'homme heureux, celui qui est envié soit pour son nom et sa richesse, soit pour son talent, son pouvoir ou sa beauté. Son amour n'est pour elle qu'un luxe, un ornement, une coquetterie de plus. Fou que je suis d'avoir cru que l'uno d'elles accepterait comme du bonheur la fuite et le péril avec moi, la jupe de paysanne, le sommeil troublé dans les buissons, le pain rare du proscrit !...

— Un sanglot convenu étouffa sa voix. Tout mon corps tremblait. Je répondis avec effort :

— M'avez-vous réellement jugée ainsi, Octave ?

— N'en parlons plus, dit-il sèchement ; je fuirai seul, je ne vous importunerai plus de mes prières. D'ailleurs, je ne dois pas vouloir votre malheur. Et pourtant, reprit-il après un instant de silence, c'est en vain que je voudrais le cacher, Camille, j'aimerais mille fois mieux vous entraîner dans un abîme de maux avec moi que de vous perdre à jamais en expiation de mon crime !

— Te l'avouerais-je, Gabriel, cet éclat de passion violente, échappée de sa bouche avec le ton du désespoir, arraché de son cœur comme par le délire, m'enivra d'une joie incompréhensible.

— Croyez-vous donc, Octave, que j'hésiterais à vous suivre, si j'étais libre ? Ces misères dont vous parlez, souffertes pour vous, ce serait du bonheur.

— Quel lien vous attache donc à cette ville maudite ?

— Mon père, mon-oncle de Chavannes, mon père qui m'a fait l'aumône de son affection, qui a eu pitié de son enfant coupable, qui lui a permis de regarder sa figure vénérable, de lire dans ses yeux rigides l'attendrissement de son cœur et la promesse du pardon. Et maintenant j'irais renoueler son outrage, renier ce pardon, provoquer en lui un désespoir mortel, lui faire de sa crédulité en mes remords un sujet de honte et de risée, l'abandonner souffrant aux soins de mercenaires ; jamais, monsieur de Chavannes, jamais !

Je cherchai aussi à m'armer contre les faiblesses et les défaillances de mon cœur esclave qui sentait sa chaîne, en évouant à mes propres yeux toute l'horreur d'une fuite et d'un abandon si honteux. Mais M. de Chavannes était un de ces amis jaloux et soupçonneux que je ne saurais mieux comparer qu'à ces sultans de Stamboul qui, pour inaugurer leur avènement triomphal, se font un pavois des cadavres de tous leurs frères et de leurs parents. Son amour farouche et tyrannique s'offensa amèrement de ma tendresse filiale, et ce ne fut pas sans une douloureuse surprise que je l'entendis me répondre :

— Vous avez donc, Camille, que votre cœur est rempli d'une affection qui ne me touche en rien. Votre père est l'obstacle que vous m'opposez. Au lieu de vous élever vers l'avenir, vous retrogradez vers le passé. O misère ! est-ce là un amour complet, absolu, celui qui marchande ses sacrifices et met en balance un prétendu devoir avec les entraînements du cœur ! Enfin, vous me préférez votre père, mon ennemi ?

— Hélas ! Octave, lui dis-je, aurais-je pu croire que vous me reprochiez une tendresse si naturelle ! Tous les amours ne sont-ils pas frères, comme les rameaux du même arbre ?

— Non, non, reprit-il avec violence, je ne sais pas, moi, aimer si purement ou plutôt si subtilement. J'aime avec exigence. Je voudrais tuer dans votre cœur toutes les autres affections. Je suis humilié d'avoir à partager votre âme avec un père, une amie ou Dieu même. Je serais jaloux d'un enfant que berceraient vos genoux et qui élèverait son front de lait à vos lèvres. Je ne comprends, vous dis-je, que ces amours absolus où tous les désirs sont égaux et partagés, où la plus complète réciprocité fonde deux cœurs en un seul, allumés des mêmes flammes. Je vous avais supposé une âme dans laquelle la mienne se serait épauchée entièrement, qui se fût identifiée, à mes douleurs et aux hasards de ma vie, qui eût été heureuse de mes désirs comme j'eusse été heureux de tous les siens. Je me suis cruellement trompé. Heureusement, ajouta-t-il avec une agitation croissante, Dieu ne m'a pas pétri de ces lâches natures que le dédain seul attache et qui rampent humblement comme des marchepieds vivans sous les caprices et les mépris de celles qu'ils aiment !

Ces paroles si dures firent venir des larmes à mes paupières. Je ne pus résister à cet emportement, et je lui répondis d'une voix brisée par les sanglots :

— Vous m'aimez donc davantage, Octave, si je me montre lâche et ingrate ; vous ne ferez jamais un crime à votre amante d'avoir été une fille dénaturée ; vous ne vous direz jamais que celle qui a trahi son père pour une affection plus violente peut bien aussi trahir un jour celui qu'elle a juré d'aimer ?

Ma douleur parut l'attendrir. Son regard plongea fixe et clair au fond de ma pensée ; puis il se troubla et, rugissant sans doute de l'odieux contrairement qu'il me faisait subir, il répliqua avec une sorte de douceur et de dignité :

— Je vous répondrai, Camille, par les paroles de Dieu même. « La femme doit quitter son père et sa mère pour suivre son époux. »

— Pour suivre son époux, répétai-je avec un triste sourire.

— Camille, poursuivit-il avec feu, dès que nous aurons gagné la Bretagne, je vous promets que le recteur de Kerbarad bénira notre union.

Sans doute il crut qu'à ces paroles j'allais être éblouie de bonheur, abjurer toute hésitation, le regarder avec un enivrement mêlé de doute, le supplier de me redire ce serment inespéré, comme une personne qui se figure avoir mal entendu ou rêver.

Tout au contraire je gardai un morne silence. En croyant flatter ma vanité, il avait mortellement blessé mon orgueil. Je fus humiliée de sentir qu'il essayait encore de me tromper par la magie d'une proposition qui lui semblait un énorme sacrifice, tandis qu'elle ne me paraissait à moi qu'un devoir. D'ailleurs, je ne vis qu'un subterfuge et un mensonge dans sa promesse.

— Vous ne me répondez pas, Camille, s'écria-t-il d'un ton impatient.

— Si j'étais libre, monsieur, je vous eusse suivi sans conditions, répliquai-je.

— Ah ! vous ne me croyez plus. Vous ne m'aimez plus... dit-il alors avec l'accent du plus profond découragement.

Créatures nerveuses et impressionnables que nous sommes ! cette voix désespérée m'enfonça un poignard dans le cœur. Je me reprochai de l'avoir mal jugé ; je faillis aller à lui pour le prier de me pardonner ; car c'est là le signe véritable de la loyauté généreuse que les femmes apportent en amour, que même les plus fines et les plus fausses, du moment qu'elles aiment, sont aveuglées d'une touchante et naïve crédulité à l'égard de leur amant. Elles ne jouent pas la comédie avec lui ; elles le jugent toujours avec admiration et le placent dans leur cœur bien au-dessus d'elles-mêmes. Elles aimeront tout en lui, jusqu'à la laideur qui par suite d'une maladie ou d'un accident le défigure, tandis qu'on a vu des hommes reprocher à leurs maîtresses le déprissement de leur beauté, dû aux ravages de la jalousie, aux marasmes de l'absence ou aux fatigues subies pour les tirer d'une position dangereuse. L'amour est pour les femmes un prétexte inépuisable de dévouement.

Au bout de quelques minutes d'un silence assez embarrassant, je voulus me retirer.

Ma tête était en feu. Malgré moi les paroles du proscrit revenaient bruire à mes oreilles et dérouler à mes yeux un horizon lointain et merveilleux. Je craignais le charme tentateur d'une pareille séduction.

Mais M. de Chavannes me retint en s'agenouillant devant la porte et en embrassant avec une sorte de frénésie le bas de ma robe.

— Ne me quittez pas, s'écria-t-il douloureusement. J'ai trop souffert dans ma prison de la peur de mourir sans vous revoir. Loin de vous, comment ne pas me défier de votre fidélité. Dès que je ne vous entends plus, je doute. Dès que je vous revois, je renais à une seconde vie. Maintenant je vous embrasse de mes yeux avides. Que je parte seul demain, ce ne sera plus qu'un songe pour moi. Un vide effrayant séparera ces deux journées. Le monde me deviendra désert. Je serai exilé de votre amour, Camille. Je tenterai vainement de me rappeler votre image, de vous voir au dedans de moi-même ; ce ne sera qu'une ombre pâle et confuse qui s'évanouira bientôt. J'écouterai votre voix, et ma mémoire n'en répètera plus fidèlement les accents. J'aurai mille choses à vous dire, et il sera trop tard !

J'étais émue par ces supplications déchirantes. Je répondis d'une voix faible :

— Pourquoi désespérer de l'avenir, Octave ?

— Que me fait l'avenir ! dit-il impétueusement. Mon avenir, c'est demain, c'est tout à l'heure, quand je serai seul et que j'attendrai ton retour, Camille. Hélas ! hélas ! tu ne te doutes donc pas de ces tressaillements, de ces frissons électriques que j'éprouve sans cesse auprès de toi. Je dis sans cesse, car je ne te quitte jamais tout à fait. Absente, mon âme te suit. Alors, par moments, tout mon être va vers toi, tout mon sang bouillonne, tout mon cœur se soulève. Il me semble que tout en moi aspire à me quitter et à s'élaner hors de cette prison de chair pour s'absorber en une autre âme, la tienne. Il me passe comme des froids dans les entrailles en pensant aux heures, aux minutes, aux secondes qui nous séparent. Et tu voudrais m'abandonner à jamais !

— O mon Dieu, mon Dieu ! sauvez-moi de ma propre faiblesse, m'écriai-je en versant des larmes. Dois-je le croire ? éclairez-moi, mon Dieu. Sera-t-il réellement si malheureux de notre séparation !

Mon cœur battait avec force. Le proscrit se releva et me pressa sur sa poitrine.

— Je te le jure, Camille, le cœur de ton amant sera toute une famille pour toi. Tu y trouveras l'amour profond et désintéressé du frère pour la sœur, du captif pour la captive, du banni pour sa compagne de misère ! Je le regardai avec un sourire mouillé de larmes. Il ouvrit un portefeuille que je lui avais donné, écrivit précipitamment quelques lignes sur une page, la déchira et me la remit avec un rayonnement de bonheur sur tous ses traits :

— Garde ce chiffon de papier sur ton cœur, Camille. J'y ai engagé mon nom et mon honneur de gentilhomme.

Je saisis en tremblant ce papier, et je lus d'un regard troublé cette seule phrase :

« Je promets, par le non sacré de ma mère, de m'unir en légitime mariage, aussitôt mon arrivée en Bretagne ou en Vendée, à Mlle Camille Duhamel, qui m'a généreusement sauvé la vie, au risque de la sienne, et que j'ai payée de son hospitalité par la séduction. »

» Signé : le comte VICTOR-OCTAVE DE CHAVANNES. »

— Comme amante, je déchirerais cette promesse. lui dis-je attendrie ; comme mère, je la garde.

XII.

La Fuite.

Tu vois, Gabriel, comme les fautes tiennent les unes aux autres, semblaient aux degrés d'une échelle qui descendrait dans un abîme. J'en étais venue à regarder comme un devoir d'accompagner Octave dans sa fuite, et cependant je ne pouvais songer sans trouble et sans remords à mon père. Non, je n'étais pas une fille dénaturée, et mes tortures intérieures étaient d'autant plus violentes que j'aimais le sévère tribun d'une tendresse plus profonde, plus sourde et plus contenue. L'instinct de la nature me criait que c'était la seule affection dont je ne dusse pas me défier, et que le cœur paternel renfermait seul ce sentiment large et désintéressé qui nous protège et nous fait comme un bouclier divin pendant toute notre existence. Je ne crois donc pas que j'eusse eu la force d'accomplir ma résolution, si mon père ne m'eût appris que dans quelques jours il allait partir pour remplir une mission importante dans l'Ouest. J'allais donc rester seule, au milieu de toutes ces convulsions politiques, de ces échafauds en permanence, sans avoir même le but de servir mon père ; moi qui ne partageais pas ses haines d'homme de parti, j'allais le voir s'éloigner pour combattre les amis et les parents d'Octave.

Après m'avoir fait cette confidence, mon père eut pendant quelques instans l'air embarrassé et rêveur. Puis il reprit en hésitant :

— Après tout, je suis content de m'éloigner et de pouvoir être utile à mon pays en actions au lieu de l'être en paroles. Le terrain devient trop brûlant ici sous mes pieds. Chacun soupçonne son voisin. La meule va trop vite et broie sur son passage les bons et les mauvais, les forts et les faibles... Moi-même... le croiriez-vous, Camille, la délation m'a atteint, une tumeur vague a couru, un doute, un rien sur ma probité politique. Mais enfin on a osé dire que je cachais dans ma maison des nobles, des évadés, des condamnés.

Je tressaillis et devins pâle. Heureusement mon père ne fixa pas ses yeux sur moi.

— Est-il possible ! m'écriai-je.

— J'ai offert aussitôt, j'ai demandé instantanément, reprit le tribun avec agitation, qu'on fit faire sur l'heure des recherches dans ma maison. On s'est récrié là-dessus ; on a prétendu que ces bruits n'étaient que pure calomnie. Mais la calomnie se répète, mais on dou e de moi ; on m'accuse de faiblesse de cœur, et avant deux jours, j'en suis sûr, on fera une visite domiciliaire chez Paul Duhamel. O misère ! mes rivaux seront heureux de me faire payer par cet outrage ma fragilité et amère popularité...

Juge de mon effroi, Gabriel. Je ne pouvais plus hésiter à partir, maintenant que mon père n'avait plus besoin de moi et que le péril du proscrit devenait si pressant. Je ne pensai plus qu'à combiner le plan de notre fuite. Je me munis d'une clé de la petite porte du jardin qui s'ouvrait dans une ruelle déserte ; je préparai l'espèce de travestissement qui devait nous rendre méconnaissables à tous les regards le comte de Chavannes et moi. Et en même temps je me creusai la cervelle à chercher des motifs qui pussent expliquer ma disparition aux yeux de mon père ; ce ne fut qu'au bout de quelques heures que je m'avisai du prétexte le plus juste et le plus légitime. Mon père ne m'avait accueilli dans sa maison qu'en secret et par commiseration. Paul Duhamel avait renié pour sa fille l'Ariane délaissée du comte de Chavannes. Si l'on me retrouvait chez le rigide tribun, c'était un démenti donné à ses paroles, c'était sa ruine politique. Mon devoir était de lui éviter un coup si terrible et de ne pas attendre qu'il se perdît pour moi. Voilà ce que je résolus de lui dire dans quelques lignes d'adieu.

La nuit vint ; nous la passâmes à faire nos préparatifs, Octave épiait le silence avec un mélange d'espoir et de doute, moi le visage noyé des larmes de l'angoisse et du désespoir. Ce n'était qu'avec un horrible déchirement de cœur que je songeai à me séparer pour toujours peut-être de mon père, cet ange gardien que Dieu m'avait donné. Quand je le crus endormi et que je vis Octave déjà tout prêt pour le départ, il me sembla que mille choses me manquaient encore ; j'aurais voulu faire rétrograder les aiguilles de la pendule, j'aurais voulu avoir à recommencer tous nos préparatifs ; j'eus comme soif de revoir mon père, tant il me semblait que je ne l'avais jamais assez bien regardé et que je ne le reverrais plus que dans mon cœur ; j'eus un désir irrésistible de lui donner un dernier baiser, tant il me semblait que je ne l'avais jamais assez aimé et que je ne pourrais jamais assez expier mon ingratitude.

J'entrai donc dans sa chambre, et en le voyant dormir calme et placide comme un juste, je ne pus penser sans terreur à l'amertume de son réveil. Mille idées confuses se brouillaient dans ma tête. — Il a veillé sur mon berceau, disais-je, et je vais laisser sa vieillesse isolée et flétrie. Oh ! non, non, je reviendrai vers lui plus tard, mais le front haut et pur, mais la conscience libre, et alors j'aurai un nom à donner à mon enfant.

Cette pensée me rendit tout mon courage et je commençai à écrire la lettre suivante :

« Je ne veux pas être plus long-temps un obstacle dans votre vie politique, ô mon cher et noble père. Hier vous m'avez pas osé me dire ce qui a attiré sur vous des soupçons, mais je l'ai deviné. C'est le mystère dont vous êtes forcé d'entourer votre vie privée à cause de moi. Je vous désolonne en restant davantage absenti sous votre toit. Je vous

quitte donc aujourd'hui pour aller au loin expier ma faute, ignorant et redoutant l'avenir qu'elle me réserve. Je me serais fait un devoir sacré et un bonheur d'être votre humble servante et de vous rendre silencieusement tous les soins que j'ai reçus de vous pendant mon enfance. Dieu ne l'a pas voulu ; marchez maintenant dans votre carrière d'un pas libre et le cœur dégagé de tout souci au sujet de votre malheureuse fille. Croyez qu'elle vous suivra de sa pensée et de ses prières à toute heure, vous qui avez eu pour elle la fermeté d'un père et le cœur d'une mère...

J'en étais là et je mouillais le papier de mes larmes et j'eusse voulu le déchirer en morceaux et ne point partir ni m'éloigner de cette sainte demeure, lorsque je fus interrompu par le bruit de pas précipités. Puis sur le seuil de la chambre je vis paraître Octave, pâle, ému, respirant à peine.

— Que vous êtes lente ! le temps presse ! dit-il d'une voix sourde et saccadée.

Je me levai, surprise de sa brusque apparition.

— Avant de vous suivre, ne puis-je donc dire un dernier adieu à mon père ? répondis-je. Au moment d'une séparation peut-être éternelle, ne me permettez-vous pas d'épancher mon cœur devant un vieillard endormi, comme on confesse ses fautes devant le Dieu invisible ? Avez-vous donc si peur des vagues dangers qui vous menacent encore ?

— De vagues dangers, reprit-il avec un sourire amer !... Il s'agit de fuir sans perdre une minute, une seconde, Camille.

— Oh ! s'il allait me maudire à son réveil, murmurai-je en regardant toujours mon père.

— Venez, venez, Camille, dit précipitamment le proscrit, si nous étions encore dans cette maison au moment de son réveil, Paul Duhamel serait perdu comme nous.

Et il me saisit par le bras pour m'entraîner. Je résistai et lui dis toute tremblante :

— Mon père perdu, si je reste encore un instant ici ! que voulez-vous dire, Octave ?

— Je veux dire, continua-t-il à la hâte, que des agens viennent faire une perquisition dans ce logis du grand patriote. Venez, Camille. Je les ai vus déboucher à l'extrémité de la rue, avec escorte de falots et de torches ! Si l'on me trouve ici, je cause votre ruine à tous ; malheureux que je suis d'avoir accepté cet asile !

Je restai immobile d'effroi.

— Oui, ajouta Octave, votre père sera soupçonné de m'avoir caché ; la faveur populaire tourne comme une girouette en ces temps-ci ; votre père est perdu, Camille, si nous ne fuions à l'instant. Venez !

Il n'y avait plus à hésiter. Je me précipitai vers le lit de mon père. Je pressai son front de mes lèvres glacées ; je vis ses paupières s'agiter et je disparus, égarée par l'épouvante, au moment où des cris retentissaient à la porte de la rue.

— Ouvrez ! ouvrez, au nom de la loi !

La nuit touchait à sa fin. Des étoiles pâlissaient. En traversant le jardin, Octave me dit tout bas :

— Fasse le ciel que la maison ne soit pas cernée !

J'entendis au même instant la voix de mon père, réveillé par le bruit, qui criait d'une voix qui me sembla inquiète et douloureuse :

— Camille ! où es-tu, Camille ?

A cet appel déchirant, je me retournai par un mouvement involontaire et j'allais me diriger vers la maison, ne sachant pas moi-même où était le danger et le salut, comme une pauvre biche effarée qui trait se jeter d'elle-même au devant des chasseurs et de la meute acharnée.

Mais Octave me retint violemment. Mes genoux tremblaient. Je ne pouvais prononcer une seule parole et je le regardais avec des yeux troubles.

En ce moment, la porte de la rue gémit sous des coups redoublés et les cris devinrent menaçans.

— Du courage, ou nous sommes perdus, dit Octave au désespoir. Du courage, si tu veux sauver ton père.

— Emporte-moi ! dis-je alors en éclatant en sanglots, car je me sentais mourir et je n'avais plus de force.

Il me saisit dans ses bras comme une proie, traversa le jardin, ouvrit la petite porte, et quand il la referma et que nous nous trouvâmes dans la ruelle toujours déserte et silencieuse, la porte de la rue tomba sous les coups des agens qui venaient faire une visite domiciliaire chez le patriote Paul Duhamel.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

L'Innocent.

Tu vas entrer, mon cher enfant, dans les secrets de cette mystérieuse in-surprise qui s'est appelée la guerre de Vendée, et qui a été si mal comprise par tous les partis. A coup sûr, il y a lieu d'être surpris que ce cadre magnifique n'ait pas tenté et inspiré quelque Walter Scott français. Les scènes auxquelles le hasard m'a fait assister ont laissé dans mon esprit une empreinte ineffaçable.

Je ne te détaillerai pas tous les périls qui accompagnèrent les commencements de notre fuite. Pour en juger, lis les *Mémoires de Mme de La Rochejaquelein*, cette apothéose littéraire des paysans de l'Ouest. C'était l'épique où, aux barrières, on ouvrait des pots de confiture pour y trouver de la poudre à canon. Nous arrivâmes enfin, Octave et moi, déguisés en rouliers, les mains noircies avec de la terre et de la suie aux limites du pays du Bocage, qui allait devenir si célèbre.

Octave m'avait beaucoup parlé de cette contrée aux mœurs primitives et gauloises, qui avait gardé son écorce d'individualité au cœur de la France, comme le pays de Galles au cœur de l'Angleterre, et qui comprenait une partie de l'Anjou, du Poitou et du comté Nantais.

Je fus ému d'une terreur involontaire quand nous pénétrâmes dans ses premiers fourrés de haies, et que M. de Chavannes s'écria avec une joie amère :

— Nous sommes sauvés !

Je laissais derrière moi toute ma vie passée, humble, cachée, monotone. Il est vrai, mais qui eût été sans dangers, sans secousses, protégée par un père qui m'aimait pour moi.

Maintenant, j'allais me trouver en face d'étrangers, seule, n'ayant d'autre égide que l'amour capricieux et incertain d'un homme qui m'avait déjà trahi. Mais je rejetai courageusement ces éternelles pensées.

Nous avions bien essayé de nous rendre en Bretagne. Mais les difficultés de cette route nous avaient rebatés. Octave avait d'ailleurs appris par des paysans que les soldats républicains bivouaquaient à Kerbadec et gardaient la côte.

L'Aspect du Bocage me surprit comme si j'eusse tout à coup été transporté dans un de ces pays fantastiques décrit dans les Contes Bleus, pays sans fin, qui s'allongent incessamment sous vos pieds et vos regards, de par la baguette magique d'une fée. Cette immense mer de verdure avec ses continuelles flots de collines et ses encadres de petites forêts comprimant mon cœur et ma pensée. Derrière chaque haie verte je soupçonnais des ennemis, Octave, lui, tout au contraire, se sentait libre. Il respirait avec bonheur entre ces murs de groselliers sauvages, d'ajoncs épineux et d'aubépine.

— Quel rempart, disait-il, que ce labyrinthe de sentiers. Qu'on essaie de nous découvrir sous ces haliers, de nous poursuivre dans les entrelacements de ces épais brancloches de hêtres et de châtaigniers. Ici, un fossé entre nous et l'ennemi vaut mieux qu'un bastion. Qu'on me donne vingt paysans dévoués et j'arrête une brigade de républicains !

Ces mots doivent t'expliquer tous les succès des Vendéens.

Le Bocage est gonflé de collines médiocres qui ne se renouent à aucune chaîne de montagnes. Les vallées étroites, multiples, peu profondes, semblent de grandes clairières dont le sol verdoyant est doux au pied du voyageur comme un tapis de velours. Sur ce tapis, je voyais se dromuler ainsi que des serpens engourdis et miroiter sous des fleurs et des plantes aquatiques une foule de petits ruisseaux qui vont se jeter les uns dans les vœux de la Loire, les autres dans la mer. Ça et là pointait la tête chauve et se hérissait en flammes dentelées d'un rocher de granit. Mais je n'apercevais ni un mont qui commandât le pays, ni un château dont les tourelles s'élevassent au dessus de ces arcades d'arbres imbrimbables. Mon regard se laissa-til de cet horizon borné, de ce dédale dans lequel nous marchions sans relâche sous nos drapeaux de verdure. En effet, le Bocage tout embuisiné d'arbres n'a pas de forêts ; sillonné de ruisseaux, n'a point de rivières ; parsemé de collines, il n'a point de montagnes. La croupe même de ses coteaux les plus élevés est couronnée de verdure ; ces pentes ressemblent à des prairies qui se seraient oubliées en l'air, un jour qu'elles auraient été soulevées par quelque tremblement de terre. Du côté de la Bretagne seulement, le paysage du Bocage est plus sévère. La Sèvre roule, impétueuse comme une série de torrens sur un lit tout bosselé de rochers énormes, dont les déchirures contrarient et font écumer ses flots. Mais j'eutai plus tard occasion de revenir sur ce contraste.

Je suivais Octave depuis plusieurs heures dans ces fossés argileux qu'il appelle de chemins lorsque les derniers feux du soleil commencent à briller dans un lit de nuages roses, et que quelques fleuns d'or brillent sur le ciel plus foncé. Un jour tendre et mystérieux baigna la clairière où nous nous trouvions, étendant sur elle comme une diaphane gaze d'argent, tandis qu'une obscurité éfrayante noircissait le cadre d'arbres et de haies qui l'entourait. La rosée faisait scintiller ses diamants liquides sur les fleurs du champ qui, à jamais ainsi, ouvraient leurs calices comme des casquettes de parfums. J'eut-je plus bruits sous l'herbe un ruisseau qui, frotté et rafraîchi par les souffles plus frais du soir, exhalait un nuage brouillard à sa surface. J'aurais pu me croire au milieu d'un paysage idéal, si je n'avais pas été effrayée de la pensée qu'il

nous fallait peut-être continuer long-temps encore une route si fatigante dans ces chemins inextricables et au sein de cette obscurité formidable, pour gagner quelque habitation où nous passions être en sûreté. Je n'osais le dire à Octave, mais cette nuit profonde, et ce silence, coupé de bruits vagues, me faisaient peur.

Mais tout-à-coup, nous fumes comme éveillés en sursaut de notre réverie par un bruit réel, mais encore indistinct. Nous crûmes reconnaître le bourdonnement sourd de plusieurs voix, le piétinement confus d'une troupe d'hommes, et enfin le choc particulier des fusils que l'on croise en fileaux.

Puis une leur rougeâtre s'alluma au loin dans l'ombre, errante et vagabonde d'abord comme ces feux follets qui effleurent pendant la nuit la surface des marais ; mais elle ne tarda pas à devenir assez fixe pour nous aider à diriger notre marche vers ce phare inattendu.

— Avancions avec précaution, me dit Octave à voix basse.

Nous nous glissâmes silencieusement derrière les haies gigantesques, appuyées, nouées à des chênes et des châtaigniers irrégulièrement plantés, mais très rapprochés et dont les moindres tiges avaient quinze à dix-huit pieds. A certains endroits, toute cette végétation s'enchevêtrait tellement presque à fleur de terre, que nous étions obligés de ramper sur nos genoux.

Au bout d'un quart d'heure nous étions à deux pas d'un champ où se passait une scène singulière.

La haie vive qui nous cachait aux regards bordait de ce côté une petite prairie bien verte, de l'autre une lande inculte et assez vaste, toute embroussaillée de grands genêts ou ajoncs épineux. Ces arbustes sont si bien encouragés par les paysans de l'Ouest qu'ils acquièrent d'immenses proportions ; ils croissent par forêts, merveilleusement propres à cacher des embuscades.

Cette prairie était tout illuminée par les reflets d'un grand feu allumé au milieu. Nous voyions luire les baionnettes entre les arbres.

— Nous sommes au bord d'un guépier, murmura Octave à mon oreille. C'est une esconade de bleus, une des patrouilles qui doivent fouiller les paroisses suspectes, et mettre en réquisition les hommes, les armes et les chevaux.

Je voulus répondre ; il me mit la main sur la bouche, et me fit signe de regarder.

Les bleus (c'était le nom donné dans tout l'Ouest aux républicains, d'après la couleur de leur uniforme) étaient dispersés sans ordre dans la petite prairie. Mais aux quatre angles de la haie veillaient des sentinelles.

J'entendis de grands éclats de rire mêlés d'imprécations, des paroles de raillerie et de sarcasme grondant comme des injures, sans pouvoir deviner ce qui excitait à la fois cette grossière gaieté et ces accents d'ironie farouche.

Enfin un des bleus s'écria :

— Silence, camarades. Un peu d'ordre dans les rangs !

C'était l'officier qui commandait le détachement, un homme d'une trentaine d'années, d'une figure grave et d'un caractère noble et candide. Il devait avoir un cœur de lion, un caractère stoïque et un esprit simple et droit comme celui d'un enfant. Ses longs cheveux tirés des tempes se rejoignaient derrière son cou en queue énorme et rajeunissaient son front sévère et pur. Son uniforme bleu, à paremens rouges, était vu comme celui de ses soldats, usé par les pluies, le soleil, la poussière et la rosée des nuits, où il avait dû dormir sur la dure. Ses épaulettes avaient été rejetées en arrière par les marches incessantes. On voyait bien que la France ne voulait pas d'officiers de parade.

Au commandement du jeune chef, les groupes qui masquaient le feu du bivouac se séparèrent respectueusement ; mais entraînés par la curiosité, quand le lieutenant fut arrivé devant ce bûcher rayonnant, les soldats se reformèrent en ligne derrière lui, le cou avidement tendu, leurs figures mâles et héroïques vivement éclairées par la flamme.

Mais ce mouvement m'avait permis de voir l'objet de tous ces cris et de tous ces rires équivoques.

C'était un enfant pâle, maigre, chétif, demi-nu, acroquis sur un tas de paille, à peu de distance du feu, les cuisses et les jambes grossièrement enroulées dans deux fourreaux de peaux de chèvres, comme les gars bretons.

Il n'avait l'air ni de voir ni d'entendre ce qui se passait autour de lui. L'expression de sa physionomie était souffrante et un peu égarée. A l'attention avide et puérile avec laquelle il contemplait le bûcher pétillant, on l'eût pris pour un de ces Guébreux persans adoratours du feu.

Ses traits étaient vaporeusement mignons et délicats. Ils paraissaient se creuser et se rétrécir encore sous les épaisses mèches de cheveux blonds qui plouvaient de son front sur ses pauvres joues décolorées, et qui, par derrière, couvraient ses épaules et s'éparpillaient jusqu'au milieu de son dos. Il s'appuyait sur son coude, noyé dans les poils ébouriffés de ses *peaux-de-bique*, pour nous servir du terme local.

Dans le moment rapide où je l'aperçus, ses paupières rapides alourdies retombèrent sur ses grands yeux bleus avec leurs franges de magnifiques cils noirs. Il s'endormait de fatigue.

L'officier *Moussu* s'approcha et lui toucha l'épaule.

— L'enfant travaillait, mais il ne se retourna pas.

— Eh bien ! mon gars, dit le lieutenant, nous allons nous remettre en marche, songe à mieux nous conduire !

L'enfant grelottait. On entendait ses dents claquer. Il se mit à chanter un refrain des côtes :

Goëlands ! Goëlands !
Rendez-nous nos maris, nos amans !
Goëlands ! Goëlands !

L'accent plaintif de cette voix jeune, mais dont le timbre était déjà fatigué, n'inspira une secrète horreur.

— Assez de plaintes comme ça, peau-de-bique ! dit le lieutenant. Tu ne gageras rien à jouer avec nous le méchant rôle qu'on t'a appris. Mas-tu entendu ?

L'enfant ne sourcilla pas, mais il dit tranquillement de sa voix traînante, qui ressemblait presque à un gémissement, et en tendant ses mains fluettes à la flamme :

— On va donc éteindre le feu ! Il fait pourtant si bon se chauffer, quand on a froid. Éteindre le feu ! Pourquoi cela ! la pluie l'éteindra bien sans vous tout à l'heure. Le ciel noircit.

— Hétons-nous, s'il en est ainsi, dit le lieutenant. Lève-toi ! Si tu as la fièvre on te portera ; mais il faut partir.

L'enfant, sans daigner détourner la tête, répliqua :

— Oh ! mes pieds sont sanglans et meurtris, bien meurtris. Mais laissez-moi prier la bonne sainte Vierge-d'Auray et vous aurez alors un bon guide.

— Lève-toi à l'instant, dit brusquement l'officier, si tu n'es pas un traître, un enfant perdu des brigands.

— Des brigands ! répéta d'une voix creuse l'enfant, et il se tourna aussitôt vers son sévère interlocuteur avec de tels signes d'effarement et de crainte stupides que celui-ci eut presque honte d'avoir soupçonné une si misérable et chétive créature. — Les brigands ! poursuivit le pauvre diable, me feront-ils du mal, citoyen ? Me laisserez-vous prendre par eux ?

L'officier haussa les épaules.

— Non, peau-de-bique, si tu nous conduis assez promptement au manoir pour que le vieux marquis n'ait pas le temps de s'échapper, et que nous puissions mettre la main sur ce nid de conspirateurs.

L'enfant se mit à rire doucement, en balbutiant :

— Le nid... le nid, je l'ai vu. Oui, oui, ils y sont et beaucoup. Comme ils jasetent ! Oh ! nous les surprendrons. Vous êtes un bon oiseau, mon capitaine.

— Cet idiot va parler, dirent quelques soldats et ils se rapprochèrent.

— Continue, demanda l'officier avec une sorte de joie curieuse.

— Vous suivrez le chemin couvert jusqu'au carrefour du Misereux.

— Bien.

— Là, vous prendrez la première haie à droite, jusqu'à ce que vous trouviez un *échelier* devant vous.

— Qu'est-ce qu'un *échelier* ? interrompit l'officier.

L'enfant le regarda avec le stupor soupçonneux et ironique des paysans à qui un touriste piéton demande le chemin de leur village et qui croient qu'on s'est gaussé d'eux, et il répliqua avec un hochement de tête qui signifiait clairement son incrédulité :

— Vous voulez rire, monsieur le capitaine.

L'officier bleu eut beau insister ; il ne put tirer d'autre explication de l'enfant. Il jeta alors un regard autour de lui, comme pour demander un interprète de bonne volonté parmi ceux de ses soldats réquisitionnés en Anjou et en Poitou. L'un d'eux s'avança et lui dit :

— Nous appelons *écheliers* dans tout l'Ouest la porte, le passage, l'entrée et la clôture à la fois de chaque champ. La plupart des *écheliers* consistent, comme vous avez pu le voir, en un seul tronc d'arbre, dont les deux bouts sont scellés avec un ciment de boue dans la haie terreuse ou vive. Quelques uns sont plus compliqués.

— Et quand nous serons devant ton *échelier*, poursuivit l'officier en s'adressant à l'enfant dont les lèvres semblaient sourire de dédain pour une si grossière ignorance.

— Vous franchirez le tronc d'arbre et vous entrerez dans le champ. Vous verrez au milieu un gros châtaignier et vous entendrez gazouiller dans ses branches les petits oiseaux du ciel. Il faudra marcher doucement, tout doucement, comme je fais quand je vais à la chasse sans filets. Aussi n'ont-ils pas peur de moi, les mignons oiseaux ; ils viennent chanter et voler autour de ma tête ; surtout ne les mettez pas en cage, ne leur arrachez pas les ailes, comme les mauvais enfans. Ou bien une autre fois je ne vous dirais plus où est le nid, le joli nid jaseur ! ajouta-t-il en battant joyeusement des mains.

L'officier et les soldats étaient restés si stupéfaits de leur méprise, qu'ils n'avaient pas eu la force d'interrompre leur jeune guide.

— Il se moque de nous, le gringalet, s'écria le soldat potevin.

Le lieutenant lui imposa silence du regard et dit froidement au dénicheur de nids :

— Crois-tu nous amuser long-temps avec de telles balivernes, peau-de-bique ? Nous allons t'apprendre à mieux saisir les questions qu'on t'adresse. Dis-moi : Quelle peine mérito un traître ?

L'enfant répondit sans hésiter et d'une voix douce qui faisait contraste avec ses paroles :

— Il mérite la mort.

— Ainsi tu découvriras tout à coup un traître dans un homme à qui tu accordais ta confiance, un espion dans ton guide, dans une créature qui t'aurait sauvé la vie comme tu as sauvé la mienne ce matin au gué des Herbiers, car sans toi j'étais entraîné par la violence du courant con-

tre un de ces damnés rochers de granit, — eh bien ! tu serais sans pitié pour ce traître et cet espion ?

— Sans pitié ! répondit l'enfant dont les yeux ternes brillèrent tout à coup d'une lueur d'énergie sauvage.

— Pourtant, reprit l'officier bleu, qui semblait combattre par une involontaire compassion, si celui que tu soupçonnerais était un être faible, désarmé, inoffensif, dont l'esprit débile aurait été perverti par des gens astucieux, ne lui pardonnerais-tu pas ?

Sans doute, il voudrait lui ouvrir quelque issue, quelque voie de salut. — Non, s'écria avec une exaltation presque fanatique le jeune gars, je ne lui pardonnerais pas, fût-il mon frère.

— Quoi ! s'il te priait, s'il te demandait grâce, s'il se jetait à tes genoux en avouant son crime, en en révélant les vrais auteurs ?

— S'il implorait ses ennemis, interrompit l'enfant dont les joues pâles rougirent d'indignation, ce serait un lâche, un cœur de femme. S'il avouait son crime, ce serait un traître à double face, que tous devraient renier, mandrier et chasser, les bleus comme les blancs.

— Ouais ! dit un soldat, à deux pas de nous ; le gars ne se laisse pas tirer les vers du nez.

— Ainsi, reprit l'officier, tu ne regarderais pas comme une lâcheté d'user de violence envers un être plus faible que toi ?

— Je suis bon et doux, répondit l'enfant ; je donne la volée aux oiseaux engagés ; je ne tuerais pas une mouche. J'irais chercher mon ennemi tombé dans un précipice, pour l'en retirer au risque de ma vie. Je pardonne les offenses pour que notre Seigneur Dieu me pardonne les miennes ; telle est sa loi divine. Mais je tuerais comme un chien toute créature convaincue de trahison.

— Ne te paraît-il pas suffisant de la mettre hors d'état de nuire ?

— Il est généreux de ne pas poursuivre le voleur déguenillé qui vous dépouille brutalement, de fermer les yeux sur la course haletante du contrebandier dont les ballots dégingolent de la côte sous le coup de feu des douaniers, de ne pas faire éventrer sous les sabots des chevaux de la maréchassée le bandit auquel vous avez bravement résisté, — mais pardonner à un traître, c'est de la faiblesse, c'est un crime.

— Tu es d'instinct sévère, peau-de-bique.

— Morte la bête, mort le venin, mon officier.

— Et tu ne veux pas marcher, reprit le lieutenant d'un air pensif et sérieux.

— Voyez mes pieds en sang, dit le gars d'un accent plaintif, tandis que s'évanouissait l'éclair d'intelligence qui avait lui dans ses yeux pendant cette discussion.

— Et tu ne saurais reconnaître positivement l'endroit où nous sommes ?

— Je vous l'ai déjà dit, mon officier. La crue subite des ruisseaux qui a inondé la plupart des chemins couverts et les a changés en marécage, m'a forcé de vous faire prendre de grands détours, et je me suis égaré.

— Et ce matin cependant, tu nous avais juré de nous mener cette nuit à la porte du manoir de ton ci-devant marquis de Sanglier-Chavannes.

Je regardai Octave. Il me serra vivement la main. Et j'écoutai la réponse du gars.

— Oui, je devais vous y conduire pour manger le souper du vieux marquis, boire le vin, fusiller les hommes, saisir les armes, entasser les meubles dans les fourgons du district, et brûler le château. Mais bah ! plus il fera nuit, plus l'incendie sera beau. Oh ! la belle fête que nous aurons cette nuit, ajouta l'enfant avec un rire strident.

Et presque aussitôt renversant sa tête en arrière comme par un mouvement machinal, il fit entendre une sorte de glossement assez étrange.

Le silence devint profond. Rien ne répondit à ce signal sauvage, qui inspira visiblement à tous les soldats une défiance instinctive.

Tous se rapprochèrent des faisceaux de fusil et tourmentèrent les yeux avec inquiétude vers les haies, croyant déjà voir éclater sur une pluie de balles et entendre pousser à leurs sentinelles un cri d'alarme et de détresse.

Tout resta tranquille.

II.

Le Bâton creux.

L'atmosphère était lourde, brûlante, imprégnée d'une vapeur humide. Les arbres qui enveloppaient le champ de leurs arcades sombres ne bougeaient pas plus que les arbres d'un tableau. Dans leurs branches pas un souffle de vent qui frissonnât, pas un oiseau qui égrenât son chapellet de notes perlées, pas même ce grésillement d'insectes qui bruit dans les lieux humides quand l'air est embrasé.

L'enfant baissa ses yeux ; mais ses oreilles épiaient les sons les plus vagues et les plus fugitifs de la campagne.

Le lieutenant n'avait pas cessé d'avoir l'œil sur lui, tout en feignant de donner des instructions secrètes à quelques soldats.

Ayant fini, il alla droit au jeune guide et lui dit froidement :

— Tu es un traître et tu es ordonné toi-même ton supplice ; mais comme tu n'es qu'un enfant débile, un mauvais perroquet qui répète sa leçon, on se contentera de te faire obéir de force. Dépouillez-le ! cria l'officier aux bleus.

L'enfant regarda les soldats avec un sourire calme et dédaigneux. Puis il se dressa lentement, appuyé sur son long bâton noueux.

Je sentis la main d'Octave frémir convulsivement dans la mienne.

Dans cette pose en rigueur et sculpturale, le jeune guide ressemblait à

ces beaux jâtres adolescents dont le pinceau du Giotto a reproduit les formes pures et gracieuses dans leur vigueur sauvage.

Ses membres grêles, mais d'une finesse et d'une proportion parfaites, se détachait en coupe une charmante silhouette vivement éclairée par la flamme. Un m-un-oh-ri rouge de Châlet, négligemment noué autour de son cou, laissait flotter ses bouts sur un sayon en toile rousse tout usée, sorte de blouse sans manches, qui couvrait médiocrement sa poitrine et son dos. Un chapeau vendéen à larges bords était à ses pieds.

Dans le mouvement qu'il fit pour se lever, il laissa tomber à terre quelque chose.

Un des bleus se baissa pour ramasser l'objet tombé et se releva précipitamment en criant à ses compagnons :

— La chaîne en cheveux de notre camarade Duhoux ; celui qui a disparu il y a huit jours. Voyez donc !

Et il balança dans sa main tremblante d'émotion la chaîne en cheveux. Ce ne fut qu'un cri dans la troupe.

— Cet avorton a assa siné Duhoux.

— Il l'a volé.

— Lui si brave, si robuste ! Mais il aurait déposé ce vermineau du bout de son orifice.

— Le goux l'aura pris en traître !

— Et tué comme un bouc enragé !

— Accrochi derrière une haie, il aura tiré dessus sans crier ; gare !

Moi, je regardais l'enfant. Il avait tressailli et était devenu pâle comme la mort.

— Diras-tu comment tu possèdes ce joujou ? lui demanda durement le s'v'dat qui avait ramassé la chaîne.

— Regardez ! il se trouble, ajouta le Poitevin.

— Laissez-le parler ! Écoutez.

On fit silence. Mais tous les yeux interrogeaient le misérable enfant.

— Je sais mourir, répondit-il, mais je ne sais pas tuer même des ennemis, quoique les curés le commandent comme un bon moyen de faire absoudre ses péchés. Je n'ai pas assez de cœur pour tuer des hommes. Les traîtres, cela ne compte pas, observa-t-il avec une énergie effrayante.

— Ce n'est pas répondre, gringalet, dit le Poitevin. Que faisais-tu de cette chaîne ? qui te l'a donnée ?

— Duhoux lui-même, répliqua tranquillement le gars.

— Tu mens ! s'écria le soldat.

— Et je le portais de sa part à sa promise, la jolie Madeleine, de la paroisse des Echaubroignes, qui demeure sur le chemin que j'avais à suivre.

— Mensonge ! mensonge ! répétèrent les soldats. Parle plus clairement ! dis la vérité, ou sinon !..

Et ils l'entourèrent, furieux, menaçans, exaspérés.

— Duhoux a une promesse, qui l'aime, poursuivait l'enfant en laissant tomber avec mélancolie sa tête sur sa poitrine. Elle lui a fait entendre le petit oiseau qui chante dans son cœur. Oh ! c'est qu'il est grand, qu'il est fort, qu'il est beau ! Il peut la défendre ; il peut l'emporter comme une plume dans ses bras. On n'ose pas le mépriser et le railler, lui, car il saurait se venger. Mais moi, je ne saurais défendre celle qui m'accorderait un sourire. Je ne pourrais que mourir pour elle.

— Qu'est-ce qu'il nous raoucoule donc là, ce beau cadet, interromp le Poitevin.

— Il se moque de nous avec ses phrases !

— Oui, Duhoux était un hardi compagnon, gai comme pinçon, et s'il a été tué par guet-apens, il faut le venger.

— Jugeons le coupable !

— Il est jugé, cria le Poitevin d'une voix terrible. Au feu le traître !

Ce mot courut comme une trainée de poudre, comme une étincelle électrique dans les rangs des bleus. Il donna un sens précis au vague besoin de vengeance qui venait de s'allumer dans le cœur de chaque soldat. Leur cercle s'arrêta de plus en plus autour de l'enfant, et il se trouva comme enfermé entre une muraille vivante d'un côté et une muraille de feu de l'autre, il semblait qu'on voulait le pousser inconsidérément dans l'immense brasée dont les pétillans étincelans comme des fusées.

Le lieutenant ne s'occupait plus de ce qui se passait. Il laissait faire, occupé qu'il était à écouter le rapport d'un éclaireur qui avait battu quelques champs voisins.

Le silence se rétablit comme toujours à un moment où une exécution va avoir lieu. A la solennité de ce silence, l'enfant comprit peut-être la réalité du danger qui le menaçait.

Il se laissa glisser, agenouillé, sur la tas de paille qui lui servait de grabat, comme si la force lui eût manqué tout à fait pour se tenir debout plus long-temps, et il regarda d'un air morne et hébété les préparatifs de son courroux.

— Enfant du diable ! tu ne nous échapperas pas, dit le Poitevin. Tu voulais sans doute nous faire goûter à tous du même plat que tu as servi à ce pauvre Duhoux ! mais c'est nous qui allons t'en assaisonner un.

— Mettez le feu à son lit de paille, et qu'il flambe comme un damné qu'il est, cria un autre d'une voix féroce.

Déjà plusieurs soldats se précipitaient vers le brasier pour en tirer quelques sarments et tisons enflammés qu'ils voulaient secouer sur l'enfant, lorsque l'officier perça la foule et dit d'une voix sévère :

— Oubliez-vous si vite que je suis toujours ici, et a-t-on pris mon silence pour un acquiescement à cet acte d'indigne cruauté ?

Mais il n'eût pas tout d'abord l'obéissance que devaient commander son rang et le pouvoir de la discipline.

— Mort pour mort ! murmuraient tous les bleus d'une voix sombre et farouche. Il a tué Duhoux.

— Je ne l'ai pas tué ! dit l'enfant en fixant sur l'officier son regard stupide qui devint peu à peu suppliant et soumis comme un témoignage de reconnaissance.

— Mort pour mort ! réprirent les soldats. Nous ne pouvons nous laisser tous descendre comme des pièces de gibier au coin des haies, sans venger notre peou. Ce sera un exemple.

— S'il a tué Duhoux, certes, ce sera justice, reprit le lieutenant. Mais il faut avant tout obtenir des aveux. Ce drôle n'a pas l'air d'avoir la tête très saine. Il est possible qu'il nous aide à découvrir des coupables plus importants.

Mais les soldats continuèrent à murmurer. Les plus exaltés répétèrent même leur terrible cri : — Mort pour mort !

Et le Poitevin brandit sur la tête de l'enfant une branche enflammée. Je fermai les yeux d'effroi.

C'était un affreux tableau que de voir toutes ces figures martiales, enflammées par la colère, rougies par la clarté de ce foyer de bivouac, dans l'ombre de cette nuit profonde, se presser tumultueusement, comme un chœur de furies menaçans autour des poignées de paille sur lesquelles était accroupi cet enfant.

Cette pauvre créature si faible, si souffrante, dont l'esprit semblait léger et variable comme les nuées du ciel, le cœur naïf, doux et aimant comme celui d'une vierge qui tient encore de la main la jupe de sa mère.

— Ce gars chétif et disgracié m'inspire en ce moment la sympathie que j'eusse éprouvée pour un frère enlevé dans ses langes par quelque Bohémo et miraculeusement retrouvé.

— C'est lâche, dit une voix.

Je rouvris les yeux.

Cette voix était celle du lieutenant.

Il avait arraché la branche en feu des mains du soldat et l'avait brisée et éteinte sous le talon de sa botte.

— Êtes-vous des bourreaux ? demanda-t-il avec dédain aux plus furieux.

— Mon lieutenant ! grognèrent deux ou trois soldats d'une voix sourde.

— Eh bien ! comment des braves peuvent-ils s'amuser à torturer un enfant, presque idiot, qui ne peut faire un pas sans tomber sur la poignée de vos sabres, qui n'a pas même l'esprit de se défendre, et qui tremble de fièvre et de peur. Voyez plutôt.

En eff-t, l'enfant avait peur maintenant. L'épreuve avait été trop forte pour cette organisation nerveuse. Il eût bravé noblement dix coups de feu ; mais la menace et l'aspect prolongé d'une mort si terrible venaient de détruire cette énergie factice.

Toute son âme était passée dans ses yeux qui surveillaient avec une inquiétude hagarde tous les mouvemens des bleus.

— Soyons justes, dit l'officier. Ecoutez-moi bien, peu-de-bique, et répondez-moi catégoriquement, ou je te laisse à la discrétion des camarades.

Le gars frissonna. Son visage fut blanchi par une expression craintive, et il répondit d'une voix faible et tressaillante :

— Protégez-moi contre ces méchans et je vous répondrai comme au bon Dieu ; — au bon Dieu qui a dit : Ayez pitié des petits et des innocens.

— Ne veut-il pas nous pêcher, ce fils de Satan ? cria le Poitevin.

— De-bout, Gringalet ! ajouta un autre. Le curé grimpe en chaire pour éterniser ses sermons.

— Silence ! commanda l'officier, et s'adressant au gars : Où as-tu vu Duhoux ? lui demanda-t-il.

L'enfant répondit avec un accent solennel :
— Duhoux avait mangé le pain du marquis de Sanglier-Chavannes. Il était un de ses métyers, on l'a forcé d'aller au tirage de la milice à Saint-Florent. Il a tiré, aim d'avoir un bon sabre, un beau fusil et de la poudre. Si on l'avait envoyé à la frontière, Duhoux se serait battu contre les étrangers ; mais on l'a envoyé contre son seigneur, et il s'est égaré en route. Vous ne reverrez Duhoux que face à face, son sabre sur votre poitrine, la crosse de son fusil sur votre tête. J'ai dit la vérité. Ayez pitié de moi !

Les soldats restèrent un instant plongés dans la stupeur. Mais bientôt des imprécations sauvages retentirent de tous côtés. Le Poitevin s'écria, en montrant le gars à l'officier :

— Vous voyez bien que c'est un enfant de brigand, car il hurle comme les loups. Qu'ordonnez-vous de lui ?

— Il y a vingt minutes que je vous ai dit de le dépouiller de ses hait-lons et de le fouiller, répondit le lieutenant avec émotion, en se retirant en arrière et abandonnant le malheureux à son destin.

Le Poitevin saisit rudement le gars par les épaules, lui arracha son sayon, sans se soucier de froisser et de meurtrir ses membres grêles, déjà déchirés par les ronces, et jeta ce haillon dans le brasier en disant :

— Tos hardes au feu pour commencer, cadet.

L'enfant sourit d'un air stupide et frappa comme en jouant, le bras du soldat avec le bâton noueux qu'il n'avait pas lâché.

— Le drôle veut résister, je crois ! dit le Poitevin surpris et faticux. Il voulait arracher ce bâton à l'innocent.

Mais à cette tentative, une lucur d'intelligence vaillante et désespérée étincela dans les yeux du gars et il se cramponna de toute la force de ses mains longues et maigres au précieux bâton.

Le robuste soldat saisit alors son débile adversaire dans ses bras, l'étauilla presque dans une étroite effroyable et le rejeta ensanglanté sur sa paille en s'écriant avec mépris :

— Roquet! voilà comme on traite les chiens mal dressés.

Il éleva triomphalement en l'air le bâton et le fit retomber sur les épaules nues de l'idiot.

— Le bâton se brisa en trois morceaux.

— Voici du nouveau, mon lieutenant, dit le Poitevin : le chalumeau du brigand est creux.

Des papiers tombèrent du bâton.

— Donnez, dit vivement l'officier.

Les soldats ramassèrent ces chiffons de papier et les lui remirent. Il les dépla soigneusement et se mit à les lire avec la plus profonde attention.

Dès qu'il eut fini, il dit d'une voix brève :

— Vous ne vous étiez pas trompés, camarades, cet enfant nous trahissait : quand nous l'avions rencontré, il portait les dépêches cachées dans ce bâton creux au ci-devant marquis de Lescure. Il a lui-même dicté tout-à-l'heure son châtement. Mais pas de cruautés inutiles. Qu'on le fusille!

Le Poitevin s'avança :

— Je réclame l'honneur du premier coup, mon lieutenant. Le traître n'aura pas besoin de confesseur après cette petite correction.

Le lieutenant se retira avec un geste de dégoût et lui cria :

— En joue!

L'innocent se leva tout droit sur son grabat, effaré, cherchant des yeux une issue, prêt à bondir par dessus les rangs de ses camarades, le visage vert, demi-mort.

— Feu!

Une détonation se fit entendre.

Mais, chose étrange! mes yeux surpris ne virent pas chanceler l'innocent. Il resta debout, les mains jointes comme pour la prière, les yeux fixes et dilatés, vivante statue de la terreur.

Alors je voulus regarder le tireur.

Je dus chercher son cadavre à terre. C'était lui qui était tombé avant d'avoir pu lâcher la détente de son fusil.

Je regardai les soldats. Ils étaient étourdis, hébétés, terrifiés.

— C'est une punition du ciel, dit l'un d'eux. On ne doit pas frapper un innocent. Dieu les visite.

Aucun de ses camarades ne se mit à rire.

Je regardai à côté de moi. Octave jetait dans une flaque d'eau du chemin couvert un de ses pistolets. Je devinai le miracle :

— Bien, lui dis-je à voix basse.

— Cet enfant est mon frère, murmura-t-il.

Puis nous retournâmes notre haleine et nous écoulâmes.

— Aux armes! criaient le lieutenant. Nous sommes sans doute entourés, trahis.

Les fusils se heurtèrent. Les bleus reformèrent leurs rangs.

L'officier reprit :

— Il faut donc garder cet enfant comme un otage, et le forcer, si c'est possible, à nous ramener dans la route qui conduit au district. Après tout, le gars n'a fait que son devoir. C'est le dernier fils du vieux Sanglier-Chavannes, si j'en crois ses dépêches. Il ne pouvait livrer son père, nous guider lui-même jusqu'au lit du bonhomme.

Les soldats restèrent silencieux.

— Il a préféré mourir... C'est bien! ajouta l'officier bleu.

Cependant une étincelle du brasier avait jailli sur la paille du guide, et quoiqu'elle fût humide, un nuage de fumée commençait à s'élever autour de lui, lorsque la pluie qu'il avait annoncée peu auparavant et qui avait commencé par quelques gouttes tièdes, larges et rares, éclata tout-à-coup avec violence.

En un instant le grabat fut mouillé de façon à ne plus craindre d'incendie et le feu du brasier s'éteignit en sifflant.

Les soldats se réfugiaient sous les arbres, laissant grelotter l'enfant sous cette averse soudaine.

— Ça ne pouvait manquer d'arriver, observa un des bleus que son accent dénonçait aussi pour un fils du Poitou.

— Pourquoi donc? demanda un de ses camarades.

— Vous ne savez donc pas que le lârd du vieux marquis est moins idiot que Colibert! C'est un *Collibert*!

— Un *Collibert*!

— Et ces êtres-là adorent la pluie et la conjurent à volonté. C'est connu.

Les soldats regardèrent l'innocent avec cet air de mépris mêlé de crainte qu'inspirent toujours aux gens superstitieux les êtres doués par la crédulité populaire de quelques privilèges mystérieux.

En effet, comme je le sus plus tard, les *Colliberts* sont les parias du Poitou, les descendants de ces races débiles, malodives, persécutées et inoffensives qui ont reçu dans d'autres provinces la dénomination de cagous, de crétiens, de caqueux et de gésitains. Il serait impossible d'expliquer raisonnablement l'horreur et le dégoût traditionnels qui poursuivent encore les débris de ces familles servies et martyrisées. Mais j'ai eu occasion, dans le cours de ce récit, de revenir sur ce sujet déplorable et de

te conter des détails qui te feront frémir d'indignation. N'est-il pas douteux pour les cœurs qui recherchent sincèrement la vérité, de contempler les excès d'iniquité auxquels les hommes se livrent envers leurs frères; ne se trouve-t-on pas blessé, opprimé, rejeté dans la personne de tous ces humbles martyrs dont l'asservissement et les tortures se sont continués pendant des siècles, la chaîne se rouillant sans se rompre jamais en passant du cou ridé de l'aïeul au cou frais et rose de l'enfant souriant dans son berceau? Les âmes généreuses s'identifient à ces longues souffrances et se révoltent contre les oppresseurs qui existent dans l'âme solitude, qui condamnaient au mépris, qui forçaient à la lâcheté, qui privaient de la société humaine et de la communion divine toute une race douce, aimante, sympathique; qui la dégradait de l'intelligence, elle intelligente; qui, morte, lui refusaient quelques pelletées de terre consacrée. Courbez-vous donc devant la justice et le jugement des masses!

Cet enfant avait en pour mère la fille d'un *Collibert*. Il ne pouvait donc, suivant les paysans esclaves des vieux us, être qu'un idiot ou un sorcier. Vainement avait-il été baptisé. Il était convaincu d'idolâtrie dans leur esprit. Ses yeux voyaient distinctement luire les trésors entous dans les entrailles de la terre. Les nuages s'annonçaient à sa voix. Il les laissait à son gré nager dans le ciel ou se dégorger à terre, comme des outres qui crévent. Il pouvait dire à l'inondation furieuse des torrens : Tu n'iras pas plus loin. Il pouvait faire écumer des vagues montueuses dans le lit desséché d'une rivière, tout cela d'un mot, d'un geste, d'un souffle, d'un clin d'œil, d'un frocement de sourcils.

Cette petite digression te fera comprendre le changement qui s'opéra dans la conduite des Bleus. Te dire que tous croyaient aveuglément aux pouvoirs magiques que je viens de t'énumérer, ce serait exagérer à coup sûr. Mais la plupart en croyaient une partie, et tous ressentait devant le rejeton grêle et enervé de la race proscrite une émotion involontaire.

La figure de l'innocent n'exprimait plus qu'une résignation mélancolique.

— Que deux hommes le soulèvent et lui donnent le bras pour soutenir sa marche, dit le lieutenant. Et s'il refuse de marcher, s'il hésite ou s'il s'arrête, son compte sera fait.

Le signal du départ fut donné. Nous, nous, Octave et moi, que le temps de nous jeter dans les genêts, de l'autre côté du chemin marécageux où nous nous trouvions.

Leurs touffes d'un vert sombre nous eussent cachés, même en plein jour, à tous les regards.

III.

La Vigère.

Ce chemin ou plutôt ce fossé dans lequel descendirent les bleus était, comme presque tous ceux du pays, étroit, tapi et creusé entre deux haies; je te le répète, car il est nécessaire, mon cher enfant, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que tu graves bien dans ton esprit la physionomie de cette singulière contrée.

Les arbres incrustés dans les haies, joignant leurs branches par dessus, ombrageaient d'une voûte d'arceaux verdoyants ce sentier tortueux, dont les rayons du soleil ne pouvaient borer l'humidité.

Autour des chênes s'enroulaient, grimpaient, s'entortillaient de lourds manteaux de lierre, des broderies de lisérons, des festons de petites plantes marines, le tout formant comme un mur végétal aussi redoutable que le mur d'une prison, assésimé de pièges que les inextricables rideaux de lianes qui venaient jusqu'au ciel, à la terre et le soleil, dans les forêts vierges de l'Amérique.

Ajoute que le sentier était d'autant plus bonheureux et fangeux de vase qu'il servait de lit à un ruisseau grossi par la pluie, car il suivait le penchant d'une colline. De plus il faisait nuit noire.

Nous nous croyions donc certains de ne pas être découverts.

Sans doute le lieutenant n'avait pas été dupe du miracle qui avait causé la mort du soldat poitevin. Les quelques mots qui lui étaient échappés nous le prouvaient. Mais il n'eut pas l'air d'avoir envie d'éparpiller sa troupe dans cette passe dangereuse. Il commanda seulement de tirer à tout hasard quelque coups de fusil dans les haies. Aucun ne nous atteignit.

Et l'innocent descendit dans le chemin couvert, soutenu par ses deux gardiens, précédé de deux autres soldats qui portaient des torches pour éclairer la marche.

Ils étaient à quelques pas de nous. Enfoncé derrière les hauts ajoncs, nous ne perdions pas un de leurs mouvements.

Tout-à-coup je sentis la main d'Octave serrer convulsivement la mienne.

Je me retournai vers lui, le cœur épouvanté, mais sans froisser une feuille, sans faire le moindre bruit. A la lueur douteuse des torches, je pus le voir.

Il serrait violemment ses dents pour ne pas crier et ne pas nous trahir. Mais son visage devenait pâle, pâle à faire peur. Ses yeux s'agrandissaient dans leur orbite qui se croisait. Tout son corps défaillait. Je l'interrogeai du regard, terrifié, sentant l'angoisse comprimer une poitrine, pâle comme lui, défaillante comme lui.

Il me montra alors d'un geste silencieux, mais plein d'horreur, son bras gauche entouré duquel venait de s'enrouler une de ces affreuses vipères dont fourmillent les marais et les bas-fonds du Poitou.

Je poussai un cri terrible.

Octave me jeta un regard de douleur, re procha et voulut saisir la vipère. Mais elle glissa de sa main, se redressa rapide comme un éclair et le mordit à cette main de ses petites dents venimeuses.

La douleur fut atroce, car lui aussi il cria, cette fois. Sans force, morte comme on est dans les rêves, je retombois, essayant en vain de tendre mes mains vers Octave, de le secourir, voulant le délivrer de l'étreinte du hideux reptile et vainement par l'épouvante.

Cependant à nos cris les bleus étaient accourus vers l'endroit où nous nous cautions. Hélas ! je ne voyais plus en eux des ennemis, mais des sauveurs. — A nous ! venez à nous ! ayez pitié ! secourez-nous ! Ainsi cria-je dans mon délire.

Tous se précipitèrent vers nous ; mais quand ils virent à la clarté funèbre des torches ce dont il s'agissait, aucun d'eux n'osa approcher. Comme moi, ils restèrent immobiles, fascinés par le regard étincelant du reptile.

Le sifflement joyeux de la vipère ne cessait pas. Elle s'accrochait sur sa proie. Elles s'entortillaient déjà autour du cou d'Octave comme pour l'étouffer. Sa peau ne lui soulevait l'air. L'horrible lutte ! Octave ne pouvait plus résister. Ses bras se redressaient dans leurs efforts. Ses lèvres paralysées ne pouvaient plus lui servir d'éclaireur que des gémissements contus et déchirants. Par moments il se débattait dans des convulsions désespérées, puis il retomrait épuisé par ces suprêmes élans d'énergie. Pour moi, je ne vivais plus. Je regardais sans avoir conscience de la réalité de cette scène. Je me croyais plongée dans un de ces effroyables cauchemars où vous voyez quelque goule avide sucer lentement le sang et la vie de vos bien-aimés.

Mais à un nouveau cri d'horreur que poussa mon malheureux Octave, dont les cheveux se hérissèrent, dont les veines du front gonflèrent, dont tous les traits se décomposèrent, crispés par le dégoût, en voyant s'abaisser lentement sur sa figure la tête énorme du monstrueux reptile, je me réveillai de ma poltrerie, et je criai aux bleus :

— Sauvez-le ! sauvez-le ! si vous n'êtes pas des lâches ! Quoi ! vous êtes des soldats. Vous êtes armés. Et vous restez immobiles, et vous regardez froidement périr ce jeune homme, et vous avez peur comme des enfants on des femmes ! oui, j'en ai peur, vous avez peur !

Mais ils ne bougèrent pas.

— Je, dit l'un, la bête est vénimeuse, et ça n'aime pas à être dérangé.

— Le citoyen est aussi bien mordu, dit l'autre. Il n'y a pas de remède.

— Mais le Colibert, le Colibert, observa un troisième : il doit savoir chasser les vipères comme tous ses pareils. Il sait le moyen d'en venir à bout et de se mettre à l'abri de leurs morsures.

Le lieutenant arrivait pour s'informer de ce qui arrêtait la marche de sa troupe ; car tout ce que je le raconte si longuement s'était passé en une minute.

On entendit un peu de tumulte derrière lui et un soldat s'écria :

— Le petit gras vient de s'échapper, mon officier.

Il n'avait pas achevé que je vis bondir l'innocent par dessus la haie avec l'agilité d'un chat sauvage.

Déjà il avait arraché une flexible baguette de fer à l'un de ses gardiens, et la brandissant d'une main sûre et puissante, il s'approcha, le visage en feu, la chevelure rejetée en arrière, vers notre groupe désespéré.

Il n'eut pas plus tôt vu Octave qu'il poussa un roulement guttural qui n'avait rien d'humain, et que ses yeux menacèrent le reptile d'un regard sinistre qui semblait distiller la mort.

— Laissez-moi faire ! n'approchez pas ! je vous suivrai ensuite, cria-t-il aux bleus. Laissez-moi sauver mon frère !

Et il se mit à siffler d'une façon étrange, d'une voix claire, perçante, agile à vous étourdir.

La vipère monstrueuse se retourna, furieuse, menaçante, comme si elle eût compris qu'un ennemi formidable la défiait.

Le torse nu de l'enfant se montrait avec une souplesse et une flexibilité énergiques. Il se mit à chanter des paroles bizarres que je sus plus tard être un chant gaulois, et à faire tourner, avec une adresse prodigieuse, la baguette de fer tantôt au dessus de sa tête, tantôt devant sa poitrine, comme un bouclier tourbillonnant.

Et il s'approchait insensiblement toujours plus près de son frère, qui, énévée de force, murmurait avec un accent à renier les cœurs des plus durs :

— Tuez-moi plutôt ! achevez-moi ! Je souffre trop.

L'innocent touchait presque du bout de sa baguette la tête du reptile. La vipère recourba, replia les longs anneaux de son col, siffla et s'élança sur lui au moment où la baguette, s'élevant en l'air, découvrait la poitrine du pauvre enfant. Mais, plus rapide que la foudre, l'arme terrible descendit la foudre par le milieu, et la coupa en deux tronçons comme eût pu faire une faux bien affilée ou le tranchant d'un cimeterre.

À la vue de ce coup adroit, tous les bleus applaudirent des mains ou de la voix. Pour l'enfant d'une race dégénérée et timide, c'était hardi et c'était beau.

Mais presque aussitôt, sur un signe du lieutenant, on le ressaisit.

— Le Colibert est plus important que je ne croyais, observa-t-il tout haut. Gardez-le bien. Vous en répondrez sur votre tête.

L'enfant se débattit avec fureur dans les bras des soldats :

— Laissez-moi, je vous en supplie, cria-t-il. Mon frère va périr. La

vipère est morte, mais le venin va enflammer le sang d'Octave. Seul, je puis le sauver. Soyez des bourreaux, mais ne soyez pas des assassins. Laissez-moi ! vous voyez bien que je ne veux pas vous échapper, mais guérir ce malheureux. Mais si vous me retenez ainsi, misérables, dans quelques instants il sera perdu, condamné dans quelques heures, il ne sera plus qu'un cadavre. Quel droit avez-vous donc sur cet homme pour m'empêcher de le sauver ?

— Bah ! répliqua un de ses gardiens, c'est peut-être ce gremlin-là qui a tiré sur le Potévin.

— Pas possible, dit l'autre. Alors il n'a que ce qu'il mérite.

— D'ailleurs, reprit l'officier, nous n'avons pas le temps de rester engagés dans ce maudit sentier ; une bande de paroissiens comme toi peuvent au premier instant nous surprendre et nous exterminer. Ainsi donc, en avant ! marche !

Folle, égarée, je me traînai aux pieds de l'innocent. Je m'accrochai aux peaux de chèvre qui couvraient ses jambes, je le regardai en pleurant comme une mère peut regarder le médecin qui va prononcer l'arrêt de son enfant malade, et d'une voix trempée de larmes, étranglée de sanglots, je lui dis :

— Que faut-il faire ? Parlez. Ma vie pour un mot.

L'enfant me regarda avec surprise, tressaillit, eut l'air d'être inquiet, puis il me répondit sèchement :

— Moi seul puis faire cela pour lui !

Et il engagea encore une lutte désespérée avec les soldats qui voulaient l'entraîner.

— Dans deux minutes, il sera perdu ! lui criai-je. Que faire ?

Il haussa les épaules.

— Je ne reculerais devant aucun danger, devant rien, dis-je encore.

Je tremblais de tous mes membres.

Il se mit à ricaner d'un rire amer et farouche, et se dégagea un instant, par un violent effort, des bras qui l'emportaient.

Je me relevai, et d'une voix sévère, solennelle, presque indignée :

— Au nom de votre père, parlez, lui criai-je.

L'expression altière de son visage s'éteignit pour faire place à un air d'abord irresolu, puis soumis et craintif.

— Si je vous dis le mot de salut, murmura-t-il tout bas, vous vous sauvez d'épouvante, vous frissonnez de la tête aux pieds et vous ne ferez pas ce que je vous dirai, car il y va de la vie ; et chacun tient à sa vie, je le sais.

— Et moi je vous réponds que si vous ne parlez pas, demain la voix de votre père vous demandera comme celle de Dieu à Cain : Bâtard de Chavannes, qu'as-tu fait de ton frère ? Et alors moi je leverai la main contre vous qui aurez été volontairement sou bourreau.

— Mon officier, cria-t-il précipitamment au chef des bleus, deux minutes de grâce, et je suis à vous. Entourez-moi, gardez-moi ; mais que je sois sauvé ce malheureux, et vous me tuez après si vous voulez !

Mais le lieutenant s'était déjà éloigné.

J'embrassai les genoux des soldats qui avaient ressaisi l'innocent et lui garrottaient étroitement les mains.

Alors il se pencha vers moi, et d'un air de doute désespéré il me dit :

— Il faut sucer la plaie !

Je restai étourdie, en effet, mais de joie, remerciant Dieu de pouvoir encore offrir à Octave ce dernier sacrifice.

Le dévouement chez l'homme est souvent un calcul tout comme le crime. Chez la femme, au contraire, c'est toujours un entraînement. Elle ne raisonne pas plus les instincts de son cœur, bons ou mauvais, que les folies ou les lâchetés de sa tête ; et son âme s'abreuve toujours, avec une joie insatiable, de renoncement et de sacrifice.

— Vous voyez bien que vous avez peur ! dit le gars en contemplant mon immobilité.

Je n'en entendis pas davantage. Je volai vers Octave. D'une main frémissante, je relevai la manche de sa chemise de toile grossière. Je vis la plaie, et j'appliquai ardemment mes lèvres, comme un dernier baiser, sur cette morsure empoisonnée, et je bus avidement le venin comme une liqueur qui eût dû me rendre la force et une vie éternelle.

Pour moi, le monde n'existait plus. Je vivais dans ce prestige idéal dont l'amour sait envelopper, comme d'un voile d'or, la femme qui n'est pas séparée de son amant, qui peut le voir et le toucher, et qui, dès lors, ne voit que lui. Amour, sainte ivresse du cœur, soit bien même pour les douleurs que tu apportes, car elles sont encore un aliment céleste, un ineffable triomphe de l'âme sur l'égoïsme et la matière ! Et vous, mes sœurs, femmes que l'amour a virilifiées de son souffle, n'est-il pas vrai, dites-moi, que le malheur de celui que vous avez élu vous a toujours attachées à lui par de plus invincibles liens ; que plus haut vous êtes placées, plus vous avez aimé à descendre, comme des anges gardiens vers quelque pauvre rêveur dédaigné dans la misère et dans l'oubli, — que plus votre amant a couru de dangers, plus il a été abandonné et fui de vous comme un paria, plus vous avez méprisé la cour des riches et des heureux, détaché vos colliers de perrières et vos robes de fêtes pour venir la hure et venir veiller à son chevet misérable, comme de chastes sœurs de charité. Que le monde vous accuse s'il veut de toute la force de ses clameurs hypocrites, vous avez Dieu pour vous, lui qui vous a comprises et qui a dit à Madeleine : Il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup aimé.

Oh ! si tu savais, mon Gabriel, dans quelle angoisse profonde j'étais

plongée en épiant le visage d'Octave, qui ne se plaignait plus, hélas ! car ses lèvres étaient violettes, ses yeux fermés, son visage glacé.

— Ma main couvrait son cœur.

Enfin je le sentis battre.

Puis je vis ses yeux se rouvrir et sourire tristement à ma vue. Ses lèvres remuèrent. Oh ! comme je sentis mieux alors qu'il était bien à moi et que nulle puissance ne devait m'arracher désormais ce bien-aimé qui me remerciait si tendrement de sa résurrection.

— Bien ! bien cela ! dit alors l'innocent. La Sainte Vierge d'Auray vous a entendu !

Octave se ranimait de plus en plus. Il me serra doucement la main.

— Nous sommes sauvés, dis-je en levant avec effusion mes regards vers le ciel.

— Pas encore, voici le lieutenant qui revient, dit l'enfant.

Nous tombions d'un péril dans un autre.

— Ah ça, qui êtes-vous, mes gars ? demanda l'officier bleu. Vous m'avez l'air diablement suspects. Allons, parlez vite et bien.

Ce mot me rappela à moi-même. Je craignais de m'être trahie. Je restai muette, interdite, cherchant une réponse et souriant assez naïvement sans doute, en tortillant dans mes doigts mon chapeau à grands bords.

— Approche à l'ordre, reprit-il.

J'obéis. Ma figure pâle, fatiguée, bouleversée parut le surprendre et le toucher. Il soupira et me dit :

— Tu es bien jeune pour faire le vilain métier dont je te soupçonne. Quel visage ingenu ! Voyez donc si l'on ne dirait pas une demoiselle !

Mon cœur tressaillit. Je sentis une sueur froide couvrir mes épaules. Mais je souris toujours.

Il continua, comme s'il se parlait à lui-même :

— Peut-on fanatiser ainsi de pauvres enfants. C'est infâme. Faire de ces figures si douces et si angéliques des masques de trahison ! Pervertir ces jeunes cœurs pour les rendre complices de perfidies et de pièges politiques. C'est infâme et bien digne d'eux. Le fruit est vermeil et tenie vos lèvres, mais sous la dent il ne laisse que cendres et venin. Ils se servent de la naïve innocence comme d'un hameçon de mort. Avec eux, il faut se défier de la pitié même qu'on éprouve. Enfin !!! voyons, qui es-tu ? ajouta-t-il brusquement.

J'hésitai à cette question dangereuse. Une voix douce et faible comme un soufflé glissa ces mots dans mon oreille :

— Répondez : un paysan des Echaubroignes

Qui me donnait ce conseil ? L'eût-été était-ce me perdre que de le suivre. Moi je reconnus un accent d'intérêt si réel dans cette voix que je crus à sa loyauté et résolus d'employer ce moyen de salut. En me retournant, je n'avais vu derrière moi qu'un groupe de soldats gardant le jeune guide dont le visage semblait plus que jamais idiot, absorbé, détaché de tout.

Je répétai : — Un paysan des Echaubroignes, mon officier !

— Mauvaise farouille ! répliqua le Bleu. Mais tu m'intéresses, mon garçon, par ton air de candeur et de sincérité, quoique ton compagnon me fasse furieusement l'effet d'un ci-devant. Le petit gars ne l'a-t-il pas appelé son frère ? Enfin nous débrouillerons tout cela plus tard, au district. Nous nous défions de ce Collibert. Tu connais le pays, n'est-ce pas ?

Je recommençais à trembler.

— Dites oui, me souffla la même voix.

— Et tu pourrais nous servir de guide ? continua le lieutenant.

— Dites oui, toujours, répéta la voix.

— Je vous servirai de guide, répondis-je, mais à condition que vous n'abandonnez pas mon compagnon. On peut lui faire aisément un brancard avec quelques branches d'arbres.

— Fameux embarras par de pareils chemins, dit l'officier, et je ne sais si mes soldats seront fort contents de porter un pareil gibier.

— Me comptez-vous pour rien ? repris-je.

— Et moi ? ajouta le Collibert.

— Qui-dà ! voilà de robustes infirmiers, dit le lieutenant. La besogne serait commode pour vous aider à vous égarer. Mais on ne tond pas les jeunes chiens de garde comme moi par ce temps-ci. Du reste, soyez tranquilles, nous ne laisserons pas le camarade en arrière pour qu'il indique notre piste et que ses amis les gars nous traquent comme des regards sans queue au fond d'un de vos damnés ravins.

Sur l'ordre de l'officier, quatre soldats croisèrent leurs fusils, jetèrent son manteau sur ce brancard improvisé et y déposèrent Octave, dont la pâle figure alanguie s'anima d'un fugitif regard de dédain.

Des larmes roulerent sous ma paupière lorsque je le vis ainsi tombé aux mains de ses implacables ennemis.

IV.

Le Recteur de Merdader.

L'enfant et moi, placés entre deux bleus des plus vigoureux, nous précédions la troupe. Il s'aperçut de mon émotion et me dit à voix basse :

— Ne pleure pas, brave cœur. Celui que les limiers de Paris n'ont pas dépisté ne sortira point prisonnier du Bocage. Ces haies nous aiment et nous protègent. Derrière leurs feuilles sombres, des yeux amis brilleront et épieront les bleus, des canons de fusils soulèveront les branches vertes. Les faux s'aiguisent ; les fourches s'agitent dans tous ces

champs d'aïones ; les gars y rampent comme des serpents et ils rient en silence de la folie des soldats !

— Mais comment dois-je guider ces derniers ?

— A droite, toujours à droite, camarade. Deux carrefours à traverser. A l'un, prends sans hésiter le chemin dont le premier arbre est troué d'une niche, où prie une bonne vierge de bois sans tête. Au second, un arbre marqué d'une croix à la chaux t'indiquera ta route. Là, les bleus recevront la bénédiction du Recteur, dit le Collibert avec un ricanement que sa voix enflée rendait affreux.

Je ne répondis pas, absorbée que je fus par un effroi insurmontable à ce seul nom de Recteur, qui me rappelait les paroles mystérieuses de mon père. Je regardai avec inquiétude autour de moi comme pour reconnaître le chemin, tandis que je n'étais agitée que de la crainte de voir surgir dans l'ombre la redoutable apparition, qui me semblait devoir être une menace vivante de malheur.

Je suivis les indications du Collibert ; mais, quand nous eûmes dépassé le second carrefour, le sentier devint singulièrement étroit et boueux. L'eau du ruisseau, goulée par la pluie et descendant de la colline avec violence, nous entraînait, montant jusqu'à notre ceinture, et souvent nous glissions dans des trous assez dangereux. Les soldats avaient peine à garantir leurs fusils et leurs munitions d'être mouillés. Le lieutenant en avait détaché deux en avant, en guise d'éclaireurs. De temps en temps il grommelait en me regardant :

— Si tu nous trompais !

Puis, comme honteux de ses soupçons, il reprenait sa marche.

Heureusement la pluie avait cessé. La lune chassant les nuages noirs reparut, mais si blême et blafarde, que sa lueur était plus triste que les ténèbres profondes. Elle nous faisait voir tous les périls de notre position. Les deux éclaireurs avaient tout à fait disparu lorsque nous entendîmes deux cris affreux et plaintifs retentir à quelque distance devant nous.

Le lieutenant s'arrêta et toute la troupe fit de même. Nous écoutâmes. Rien d'abord : aucun autre bruit que le bouillonnement du ruisseau. Puis tout à coup le bruit que ferait une masse, un corps humain qui tomberait dans l'eau, et nous restâmes glacés d'horreur.

Les derniers n'ages qui voilaient la lune s'effaçaient. Elle couvrit toute la campagne de son manteau d'argent.

D'un seul coup d'œil je pus alors comprendre l'ironique et sauvage confiance de l'innocent.

A trente pas de nous au plus, un de ces énormes rochers qui pointent çà et là de terre dans l'ouest, arrêta le courant du ruisseau et éventaït les deux haies entre lesquelles nous marchions.

Plus large du haut que du bas, il reposait sur sa pointe, semblable à un pont qu'une arche seule portait suspendu en l'air.

Ce roc était hérissé, dentelé, écharpé d'arêtes et de saillies à son contour. La pointe, au contraire, était lisse et à pic. Il semblait que des oiseaux pouvaient se visiter la cime de ce gigantesque caillou de granit.

Nous fûmes bientôt détrompés.

Deux formes humaines, l'une herculéenne, l'autre presque naine, ne tardèrent pas à se montrer sur le rocher, quittant l'abri des saillies qui les couvrait d'abord dérobées à nos regards.

C'étaient sans doute des rebelles disposés à nous disputer le passage. En effet, il devait être impossible de franchir cette issue étranglée sans être complètement à la merci de ceux qui étaient maîtres du rocher.

L'aspect de cette position avait déjà plongé toute la troupe dans ces pensées sinistres, lorsque des sons étouffés parvinrent jusqu'à nous. Nous reconnûmes la voix de l'un de nos éclaireurs, et bientôt nous le vîmes lui-même essayant de revenir vers nous en luttant contre la violence du torrent.

Il se trouvait alors entre la table lisse et visqueuse de granit vierge et la haie inextricable, réseau de roches et d'épines sauvages auxquelles ses mains se déchiraient en cherchant à se cramponner.

L'eau furieuse, qui venait battre de son écume impuissante la base du rocher, montait, montait toujours, agglomérée qu'elle était dans ce détroit, et déjà elle couvrait les épaules du soldat. Le malheureux, effrayé, leva alors ses yeux vers le rocher comme pour implorer du secours. Un éclat de rire féroce répondit seul à sa prière muette. Puis nous vîmes le plus grand des deux brigands, qui était vêtu d'une sorte de souquenille ou soutane noire, abaisser le canon de son fusil sur la tête du pauvre soldat.

J'entendis une détonation et tout fut dit.

Et une voix stridente et ironique s'écria, comme pour insulter au silence qui avait suivi cette cruelle action :

— Voici le cadeau de bien-venue du Recteur de Merdader, dont la tête est mise à prix. Il vous donne celle de ce compagnon pour rien.

Les bleus ne répondirent pas. Ils n'eurent pas besoin de s'écrier : Vengeons notre camarade ; mais trente balles criblèrent le rocher.

Les deux ombres disparurent. Mais à peine la décharge faite, le même rire sauvage nous fit tous frissonner.

— Les brigands ! grommela l'officier d'une voix sourde. Ils se cachent derrière ces verres de granit comme derrière les meilleurs créneaux. Ainsi donc ils vont nous fusiller en détail à leur aise. Ah ça ! ai-je le couchemar, ou suis-je bien éveillé !

Alors il se tourna brusquement vers moi, et tordant sa moustache d'une main, il passa l'autre sur son épéule.

— C'est toi qui nous as trompés, méchant diable. Et moi, soldat du pape qui me suis lassé prendre à ce jeu au naif et à cette tête blonde. Mais tu ne m'iras pas l'ing-temps du succès de ta ruse, pauvresse de Satan!

Et au même instant je sentis sur mon front le froid d'un pistolet. Cette fois la fureur de la femme l'emporta, une peur folle s'empara de moi, et je m'évanouis.

Voici ce qui se passa ensuite, d'après ce que me raconta plus tard le Colibert.

Il me sauta inanimé et arrêta le bras du lieutenant.

— Qui me retient? s'écria celui-ci en jurant.

— Moi! dit l'innocent.

— Que veux-tu?

— Essayer de vous tirer d'affaire, si vous voulez vous confier à moi.

— Comment cela?

— Je puis leur porter vos propositions.

— Entrez en pourparler avec ces brigands, osez-tu dire! s'écria l'officier bien avec indignation.

— Toi si vous n'aimez pas mieux perdre tous vos hommes, car il n'y a pas moyen d'échapper.

— Avancez! avancez donc! dit en ce moment la voix sinistre du Recteur. Venez payer le péage du pont, mes ouailles. Nous sommes deux de deux nous autres et nous prêchons pour le vieux droit, la vieille coutume.

— Ils raillent, les démons, les misérables, reprit le lieutenant; mais il faut céder, il le faut. Va donc! dit-il à l'enfant.

Le drapeau s'acharça des mains aux branches basses d'un arbre qui s'allongeaient par dessus le sentier et disparut, comme un sylphe, presque l'instant.

Ce fut peu après que je repris mes sens. Au premier moment je pus me croire descendu chez les ombres et prêt à traverser l'onde noire du Styx.

La lueur éclairait toujours cette scène bizarre de sa mélancolique et pâle lumière.

Nous voyions parfaitement les deux défenseurs du passage. Le premier était, comme je l'ai déjà dit, un homme d'une taille gigantesque et ses larges proportions accusaient une force d'athlète. La machine soutint qu'il portait était assés cavalierement trousse et il en avait relevé les manches jusqu'au coude. A ses bras vêtus et nerveux s'attachaient de robustes mains noueuses, longues, et qui semblaient terminées par des griffes de chat-tigre.

Il s'appuyait assés indolamment sur une énorme branche de hêtre, à moitié dépouillée de ses écorces, et qui fléchissait en boule comme une masse grossièrement taillée.

L'aspect de ce singulier personnage fit courir dans les rangs des Bleus un frémissement de colère.

— Oui, c'est bien là le Recteur de Kerbadier, dit l'un, le cerbeau de malheur.

— Enc e un drôle d'oiseau de nuit, reprit l'officier. Je serais curieux de me battre corps à corps avec lui, pour m'assurer s'il est invulnérable avec son étice et son morceau de la vraie croix, comme il le prétend.

— Oh! c'est un saint homme, ajouta un autre. C'est le grand distributeur de scapulaires, le précheur de vépres à l'coin des bois, l'apôtre de la confrérie du Sacré-Cœur.

— Le digne pasteur, répéta le premier, comme il ne veut pas verser le sang humain, — ce que défendent les canons de l'église — il se sort d'une massue pour assommer ses ennemis, et il s'en lave ensuite les mains comme un petit Jésus.

— Et son compagnon, cette moitié d'homme? demanda le lieutenant.

— C'est le Chasseur du roi, répondit un Bien, vendéen. C'est le terrible cadet des Chavannes, une espèce de brute joviale, grand mangeur, plus grand buveur, le plus féroce tueur de loups, de cerfs et de sangliers qui soit au monde. Du reste cervelle de girouette, qu'on tourne comme l'on veut, en lui tenant tête à table et en le flattant sur son habitacle de tireur. Bon enfant d'instinct, il se laisse dans l'occasion entraîner à des actes de cruautés par ses conseillers. Aussi, dans le pays, accusé-on sa gaîté bruyante et grossière d'être un masque qui cache un cœur cruel. Je crois qu'on a tort. Il n'a pas assés d'esprit pour être hypocrite, et c'est le plus franc luron de la famille. Il prend feu très vite, et alors il ne fait pas bon regarder sa moustache de trop près. Tout le monde a peur de ses coups de boutoir, — depuis ses frères jusqu'à ce satan de recteur qui le menage, et qui, connaissant son caractère, se sert de lui comme d'une arme docile et redoutée.

— Merdi du portrait, mon frere, dit le lieutenant. On s'en souviendra. Ces Nemrods royaux sont heureusement faciles à dompter. Mais les hommes comme ce jilte et maigre recteur sont des dangers vivans.

— Malgré son esprit borné et étroit, poursuit le soldat, le Chasseur du roi aime et protège le Colibert, à ce que l'on dit. Il planterait son coutelas dans la poitrine de quiconque ferait du mal à cet innocent, fût-ce le méme Octave, son âme. C'est ce qui me donne de l'espi pour nous.

— Est-il au si brave que robuste? demanda le lieutenant. Des cœurs de héros se cachent parfois sous des peaux d'hercule.

— Dieu! en le faisant vela comme un ours, large d'épaules comme

vous le voyez, à dû lui dire à l'oreille de ne jamais rien craindre. Il se bat comme il chasse. Pour lui, c'est une partie de plaisir.

— C'est bien, dit l'officier. Silence maintenant.

Le Colibert paraisait alors sur le haut du rocher qu'il avait tourné et abordait le recteur d'un air d'humilité soumise et de crainte respectueuse.

— On sont les dépêches? demanda impérieusement celui-ci.

— Dans la poche du lieutenant des Bleus, répondit avec timidité l'enfant.

Le Recteur resta muet de rage. Ses yeux ternes s'allumèrent d'une clarté sinistre. Puis il s'écria:

— Falli gars, tu t'es lassé surprendre! Que Dieu te pardonne, si c'est possible; pour moi, je l'ai sù des tes pêches.

Et faisant tourner sa masse il la leva sur le malheureux Colibert qui fixait sur lui un regard vague et troublé.

Mais il ne frappa que le vide, car d'un geste rapide le Chasseur du roi avait enlevé l'innocent comme une plume.

Le recteur s'avangait toujours.

— Lâche-le ou tu paieras pour lui. Oré!

Le cadet de Chavannes sec une dédaignusement ses longs cheveux qui couvraient presque son visage, et levant sa lourde carabine, il ajusta tranquillement son compagnon, en disant:

— C'est dommage! il va y avoir un brave défenseur du roi de moins sur cette terre!

Le Recteur vit sans doute dans l'œil clair et résolu du Vendéen le sort qui l'attendait, car il abaissa sa masse avec un sourire forcé et sinistro qui fit grimacer tous ses traits.

Je vis alors flamber l'atroce figure dépeinte dans l'hallucination extatique de mon père.

Je reconnus les grands yeux noirs aux sourcils durs et rapprochés, le nez d'oiseau de proie, les taches livides qui marbraient cette figure pâle, creusée, traversée de rides dues aux angoisses de l'ambition déçue, les lèvres minces et astucieuses qui savaient rendre le mensonge éloquent et faire une vertu du crime, tout ce visage, épouvantable idéal de l'esprit de vengeance et de haine.

— Da moins, dit-il avec effort au Vendéen, le messager infidèle ne doit pas garder le scapulaire que j'ai avais donné pour fortifier son cœur. Rends-le moi, méchant Colibert!

L'enfant lui remit en tremblant le scapulaire.

— Et ton chapelet béni par le pape, où est-il? poursuivit le Recteur.

L'enfant cessa ses mains en suppliant.

— Oh! laissez-le moi, bon recteur. C'est si doux de prier le soir en déroulant sous ses doigts les grains du chapelet.

Le Recteur ouvrit de force les mains de l'innocent et lui arrachant le chapelet le passa à son cou en disant:

— Ce sera pour un meilleur serviteur!

— Que veux-tu, Jacques, dit le Chasseur du roi à son frère. Tu n'as pas bien rempli ta mission. Le Recteur te reprend tes gages. Il est dans son droit. Mais je vais réparer ta sottise.

Puis se tournant vers les bleus, il s'écria:

— Rendez les dépêches et je vous fais grâce à tous.

— Les voici! répondit aussitôt au grand étonnement de ses soldats l'officier bleu, en tendant vers le rocher les précieux chiffons de papier.

Une joie farouche rayonna sur la figure du Recteur. Le jovial Chasseur du roi triompha de la lâcheté du lieutenant et lui cria d'une voix méprisante et cruelle:

— Apporte!

Comme s'il eût parlé à son chien.

A son tour, l'officier sourit et déchirant les dépêches, il les porta à ses lèvres. Les mâcha et les cracha ensuite dans l'eau bourbeuse du sentier.

Les Vendéens restèrent d'abord stupéfaits; puis ils poussèrent une effroyable clameur de désappointement et de rage, et le Recteur nous cria:

— Point de grâce! vous êtes tous condamnés maintenant. Ce chemin est le seul par lequel vous puissiez regagner Bressuire. Tout le Bocage se soulève d'arrière vous et vous enferme. Votre officier vous a perdus.

Mais pendant ces terribles paroles le Colibert s'était mis à parler avec vivacité au cadet de Chavannes, qui poussa bientôt un cri d'étonnement, alla droit au Recteur et lui communiqua ce qu'il venait d'apprendre.

La conversation s'échauffa violemment entre eux. Quand elle fut terminée, le Chasseur du roi dit aux Bleus:

— Vous ne pouvez échapper; cependant nous serons généreux. Rendez vous prisonniers et vos armes. Nous vous laisserons le passage libre à tous, sauf à votre officier qui a lu nos dépêches.

Tous les yeux se tournèrent vers le jeune lieutenant comme l'arbitre suprême de la vie ou de la mort de tant de braves gens.

— Nos armes à des brigands, répondit-il, jamais!

— Jura! répérent fièrement tous les Bleus.

— Consentez-vous du moins, dit alors le Recteur, à rendre les prisonniers et à rester en otage avec nous, vertueux citoyen?

— Oui, répondit le lieutenant, je me dévoue pour sauver la vie de ces pauvres soldats.

— Eh bien, promettez seulement de ne plus porter les armes contre nous.

— Soit! car il est assés dur de se battre contre des Français, tout bigots et autoocrates qu'ils soient. Nous aimons mieux tordre le cou aux pouilles de Bavière et d'Autriche que de faire flamber vos masses et vos pratiques de gâchés. Ma vie sera caution de ma parole.

L'héroïsme de ce jeune homme émut le Chasseur du roi qui répliqua vivement :

— Eh bien ! avancez. Vous êtes un brave.

Le Colibret vint nous chercher.

Ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté qu'il parvint avec mon aide et celle du lieutenant à transporter Octave sur un brancard formé de branches d'arbres coupées en toute hâte et à le faire arriver sur la plateforme par le sentier presque aérien qu'il avait suivi. Plus d'une fois nous faillîmes glisser sur ces degrés humides et grossièrement indiqués, échelons de granit presque impraticables.

Quand nous fûmes arrivés, le Recteur détacha une corde qu'il noua en guise de ceinture autour de sa taille, et il s'en servit pour garrotter les mains du lieutenant qui sourit avec dédain.

Les Bleus défilèrent un à un sous la voûte du rocher, dans un profond silence. On cassa bientôt de les voir, et nous nous trouvâmes seuls.

Le Recteur et le cadet de Chavannes s'approchèrent du brancard sur lequel Octave était étendu, et ils échangeèrent avec lui quelques paroles en gaulois, dialecte étranger auquel je ne pus rien comprendre.

Plusieurs fois ils me regardèrent d'un oeil soupçonneux. Mais Octave, se soulevant sur son coude, répondit à la question qu'ils lui firent sans doute à mon sujet :

— Pauvre Camille ! je lui dois deux fois la vie.

Le cadet vint alors à moi et me secoua si cordialement la main qu'il faillit la briser.

— Soy-z le bien-venu, vous êtes un brave, quoique maigriot, dit-il avec un air de pitié nuancée de mépris involontaire pour la faiblesse et la mièvrerie de ma constitution. Je vous estime malgré votre mine de clerc. Vous serez mon élève, et la venaison fortifiera vos membres de poulet. C'est une grande joie que le retour de l'ainé. C'est la tête de la famille ; nous autres, nous ne sommes que des bras. Le vieux marquis en oubliera sa goutte pour marcher au devant de lui. Mais je sais de jeunes yeux qui ont pleuré depuis trois mois et qui vont sourire.

Ces dernières paroles m'inquiétèrent vaguement. Mais je vis le regard inquiet et perçant du Recteur se fixer sur moi avec défiance, comme s'il eût voulu lire dans ma pensée, — puis aller de moi à Octave, comme s'il eût cherché à se souvenir ou à deviner, ou à résumer dans son esprit les fragments d'une pensée confuse. Je me hâtai donc de détourner les yeux de dessus cet homme et de répondre au Chasseur du roi :

— Je ferai de mon mieux, monsieur, pour suivre votre exemple. Je suis faible, mais le cœur aide le bras.

Dès lors je sentis une haine secrète se dresser comme une muraille invisible entre le Recteur et moi. Je m'étais devenu un ennemi.

— Assez de paroles, interrompit-il brusquement, M. le comte a besoin de repos. La route est encore longue. Marche devant, Colibret, et annonce l'arrivée de l'ainé au château. Que la chambre verte soit préparée pour nous recevoir. Surtout qu'on ne réveille pas la dame !

L'innocent ne répondit pas.

— Allons, m'entends-tu oui ou non, reprit le Recteur. Que fais-tu là à rester en extase comme un imbécile devant ce compagnon. Le prends-tu pour la sainte Vierge d'Auray !

— Il est si brave et si beau ! soupira l'enfant. Je levai les yeux. Le Colibret était en effet resté immobile, absorbé à me regarder.

Le Recteur haussa les épaules et lui montra du doigt le sentier. Le Colibret, en deux bonds, sauta du rocher dans le ruisseau et disparut.

Le lieutenant était tombé dans une sorte de marasme. Quoique morte et abattu, il offrit de nous aider à transporter Octave. Le cadet lui ôta les cordes qui liaient ses mains, et nous nous mîmes aussitôt en marche, prenant un autre sentier moins inondé d'eau, mais dont l'argile boueuse nous faisait cependant glisser à chaque pas.

Je me trouvais alors, mon cher enfant, dans une situation moins douloureuse que tu ne le penses. Cette suite rapide d'événements n'avait pour moi qu'un intérêt et qu'un sens, le salut d'Octave. L'amour à son mirage de cœur que tous les amans connaissent. Les incidents et les aspects de la vie extérieure les impressionnent différemment que les gens dont le cœur est libre et l'esprit occupé. Le sentiment exact de la réalité se perd chez les amans comme chez les rêveurs. Ainsi par suite de la concentration de ma pensée au cœur, les faits, les hommes et les paysages prenaient pour moi des apparences et des proportions fantastiques. Comme je rapportais tout à l'objet aimé, tout me semblait embelli, adouci, enveloppé d'un voile d'or fluide, d'une vapeur céleste. Dans cette nuit d'encre, je croyais marcher sous un dais bleuâtre parsemé de fleurs d'argent, parce que le ciel était dans mon cœur et non devant mes yeux. J'oubliais le passé et je ne m'occupais pas de pressentir ni de redouter l'avenir.

Du moment que Octave était en sûreté, je me livrais tout entière au bonheur présent, égoume familial à tous ceux qui aiment, car l'amour absolu est exclusif et se nourrit de son propre être.

La route n'était pas variée, et la pensée pouvait s'y endormir. Au bout de chaque champ s'ouvrait un carrefour qui renouait l'incertitude de la direction à suivre. Les habitants du Bocage eux-mêmes se perdent facilement à une lieue de leur métairie.

Une fois le cadet de Chavannes nous dit :

— Arrêtons-nous ici, car je meurs de soif !

Je regardai autour de nous et ne vis que le même éternel horizon de verdure.

Mais alors le Chasseur du roi me montra en riant quelques toits bas,

lombés de tuiles rouges, enfoncés dans cette mer végétale, et la flèche ai-gée d'un clocher pointant à travers des rideaux d'arbres, comme le mâ-t d'un vaisseau sombré à la côte s'élève au dessus d-s flots à la marée basse.

Je me trouvai, sans m'en douter, au milieu d'un village caché sous la mousse et les ombrages. Sur chaque maison un vaste chêne recourbait ses rameaux feuillus comme une égide. Les fenêtres étroites et grillées étaient masquées de vignes et de lierres qui festonnaient les murailles, auxquelles se collaient d'innombrables nids d'hirondelles.

— Nous sommes ici sur nos terres, me dit Octave. Ce village appartient à mon père. Mais, je vous en supplie, Orré, ajouta-t-il, ne réveillons pas ces braves gens, car j'ai hâte d'arriver au château. Voilà l'orage qui menace d'éclater avec fureur, et la lune commence déjà à se lever. Vous savez qu'aucun de nous ne doit avoir envie de passer la nuit dans ce lieu, qui a toujours été fatal à notre famille.

— Vous avez raison, Octave, répondit laconiquement Orré, qui tressaillit.

Et, traversant le village silencieux, nous atteignîmes un bois de chênes auquel il était comme adossé et dont l'obscurité profonde me glaça d'horreur.

Je ne sais trop, mon cher enfant, si tu auras bien pu démêler les nuances fugitives et variées des sentiments qui dirigeaient aveuglément mon âme, au milieu de ces tumultes d'action auxquels je suis forcée de te faire assister. L'histoire de mon amour est une confidence intime et sérieuse, une de ces confessions qui n'éclatent hors du cœur d'une femme que toutes humides de larmes et coupées de sanglots ; mais comme cette histoire ne s'est pas écoulee, calme et serène, toute dans le cœur, avec quelques accessoires rians d'égléologie ou d'idylle ; comme la fascination exercée sur moi par l'homme que j'aimai m'a fait franchir les limites de la tendresse chaste et permise pour me précipiter dans les orages et les tempêtes de la passion ; comme elle m'a violemment tirée du cercle salulaire de l'humble foyer domestique pour me jeter dans la sombre et bouillante région des sentiments effrénés, des haines et des crimes, je dois te prier de me suivre au milieu d'étranges incidents qui, plus d'une fois, te feront croire que tu lis quelque lugubre roman inventé à plaisir ou quelque effroyable bulletin de gazette du temps.

Moi-même, au souvenir de ces événements, quand je me dis : Non, ce n'est point un songe ; ceci m'est arrivé ; j'étais dans ce château ; la soutane de ce Recteur passait devant mes yeux ; j'entendais ses plans sinistres ! eh bien, mon cœur tressaille encore malgré moi. Il me semble que je vois défilé le long de mon lit une formidable procession de ces ombres maudites ; et, terrifiée comme l'enfant curieuse qui écoute de tous ses yeux et de sa respiration suspendue les contes d'une nourrice bavarde, je suis prête à conjurer ces spectres silencieux de s'éloigner et de ne pas m'entraîner avec eux.

Quand nous eûmes tout à fait pénétré dans le bois de chênes, l'exaltation qui m'avait soutenue jusque alors commença à tomber. La fatigue m'assoupissait malgré moi, et mes superstitions d'enfance peuplaient ces ténèbres de gnomes hideux, faisant formuler dans ces solitudes des carnaves de sorcières échelées, et ressuscitaient les morts de leurs tombes pour les échelonner, formes indistinctes et impalpables, tout le long de cette route interminable. Il me semblait que je marchais vers un abîme et que je ne pouvais m'en empêcher ; que je franchissais un des cercles redoutables de l'enfer, mais que je sacrifierais mon âme volontairement, quoique avec épouvante, pour ne pas la séparer de l'âme d'Octave. J'allai involontairement vers cette nouvelle crise de ma vie, vers ces épreuves que me prédisait l'instinct de mon cœur, mais j'allai. Quelle femme a jamais préteré la solitude auère et égoïste de son âme à la communauté de douleurs avec l'âme chérie ?

Que de fois je crus sentir une main de marbre glacer mon épau-le, quand je me heurtais à quelque racine d'arbre et qu'une branche s'accrochait à ma blouse. Pour rien au monde je n'eusse osé me retourner, tant je craignais de voir des démons rampans, troubles dans leur sommeil, se réveiller et me suivre de leurs yeux lumineux, appuyés du coude sur quelque pierre s'ulérale. Le bruit de nos pas m'effrayait. Quant aux arbres qui s'alignaient devant nous, je voyais leurs bras feuillés s'incliner au souffle du vent comme des spectres ironiques, et je me disais que ce vent ricanaît dans les branches pour se moquer de ma folie. En vain je levai mes regards vers le ciel. On ne voyait pas un coin de son oeil bleu aux cils d'or. Et je pensais, dans mon imagination affaiblie, que les mauvais esprits qui glissaient et rôdaient autour de nous comme des espions, avaient caché les étoiles sous leurs mantes de nuages noirs. Mais sous nos pieds s'allumaient quelquefois d'autres étoiles pâles et bleuâtres ; c'étaient les feux follets des bas-fonds marécageux qui s'égarèrent rapidement dans les broussailles ; mais, dans mes souvenirs pénétrés, c'étaient les torches des pages du Grand-Veneur, et je m'attendaais alors à voir filer devant moi sa terrible chasse ; déjà j'entendais éclater les fanfares triomphales des cors, les aboiements de la meute infernale, les cris des chasseurs brandissant les épéens. Et par moments même, tout s'animait encore plus. Les chouettes se précipaient immobiles au haut des arbres, graves comme des sphinx d'Égypte, les chauves-souris déployaient l'éventail écaillé de leurs ailes velues ; du creux de chaque chêne, du fond de chaque mare, s'épanchaient des légions de génies maléfaisants et de laves immondes qui, estompés dans un brouillard rougeâtre, formaient deux rangées de spectateurs silencieux. Et alors s'élançait la chasse ef-

frénée. Je voyais bondir par dessus moi la Grand-Bête, les crocs blancs d'écume, le pod écumelant, les flanes déclarés, fouilles, dévorés par les dents altérées des chiens. Chaque pas du furieux animal entaillait la terre. Puis suivait, comme l'éclair, le Grand-Veneur, courbé sur son gigantesque cheval noir, dont la croupe reluisait de sueur. Son panache flottait à moitié détaché de son chapeau, ses étriers pendaient, le sang ruisselait de son bras, ses éperons s'enfonçaient dans le ventre fumant du cheval. Il terminait vers moi son visage livide avec un sourire cruel. Grand Dieu ! c'est toi la liqueur menaçante, le regard effroyable du Recteur, et je cachai mes yeux sous mes mains glacées. Je voulais cependant revoir encore l'effrayeur meneur de loups, et je regardai de nouveau. Chose étrange, son visage me parut celui d'une jeune fille, mais pâle et méchant ; ses yeux noirs brillaient d'une expression dure et insultante, sa bouche se crispait dans un sourire de mépris et de haine. L'orgueil, dans tout son implacable egoïsme, respirait seul sur ses traits purs comme ceux de la Junon antique, mais non moins impérieux. L'affreuse nuit ! et pourtant je suis bien sûr que ce ne fut pas là un vaine vision, mais un pressentiment envoyé par Dieu. Et lorsque tout se fut évanoui, qu'il ne resta rien de ce monde fantastique évoqué par mon délire, je sentis en moi-même que ce rêve singulier se liait à moi destinée et qu'il ne pouvait mentir.

Nous poursuivions ainsi notre route à travers des solitudes de plus en plus sauvages. Au milieu des bois nous traversions des clairières arides et dangereuses pour quiconque n'eût pas été du pays ; car des flaques d'eau croupie et verdâtre se cachaient sous des tapis de maigre bruyère grise ou de tourbe noire. Tout ce paysage était sinistre et désolé. On n'apercevait ni hutte ni habitation, ni du moins ; car je n'étais pas assez familier avec les usages du Bocage pour savoir distinguer les cabanes de *chappeurs*, creusés aux deux tiers dans le sol et dont le toit fait de branchages se trouve presque à fleur de terre et se confond souvent avec des piles de fagots entassés. Les paysans appellent *chapper* le travail d'éclaircir le bois et de façonner les instrumens aratoires. Pas un cri d'oiseau ne troublait le silence. Dans ces gorges perdues, sauvages, chevêlées d'arbres, on n'entendait gronder de loin à loin que l'écume d'un torrent au creux de quelque abîme, du fond duquel croissaient cependant quelques chênes bourgeois et tordus. Peu à peu nos vînes des roches se suspendirent au dessus de nos têtes et le chemin s'encaissa entre leurs murs formidables qui remplaçaient les falaises. Enfin étant arrivés à une certaine hauteur, je n'aperçus plus qu'une mer pétrifiée de vagues de granit. Le sommet d'un roc était la base d'un autre. On eût dit qu'ils eussent été empilés et échelonnés les uns sur les autres par quelque bras de Titan, comme les degrés d'une échelle gigantesque dressée pour l'escalade du ciel.

C'était vraiment un aspect d'une sublime horreur, et il était difficile d'imaginer que les habitants d'une contrée aussi rude fussent des gens doux et hospitaliers. Je l'avoue que j'éprouvai alors cet invincible sentiment d'appréhension puérile qui doit saisir un Européen perdu dans les solitudes du Nouveau-Monde, vierges encore du pas de l'homme, et craignant, à chaque rideau de lianes inextricables qu'il trouve ou soulève, de réveiller en sursaute une tribu d'Indiens fugitifs et désespérés.

Ce profond silence m'oppressait surtout le cœur, et la vue même d'Octave rassurait mal mon imagination exaltée, qui transformait presque son brancard en bière funèbre.

Vers la fin de la nuit cependant, nous crûmes tout-à-coup entendre un bruit sourd, puis une confusion de clameurs lointaines qui nous engagea à nous arrêter.

V.

La belle Renée.

Le Chasseur du roi dit au Recteur d'une voix basse qui trahissait un peu d'inquiétude :

— Que peut signifier un tel mouvement dans le pays à cette heure. Il est impossible que les Bleus aient osé pénétrer si avant. Serait-ce plutôt une bande des nôtres qui ont voulu probéger notre retour au bercail ?

— Regardez, voici quelque chose de plus étrange encore, répondit le Recteur en étendant la main dans la direction de ce bruit singulier.

En effet, nous vîmes une lueur rouge s'élever du milieu de la forêt jusqu'au ciel qu'elle teignait d'une éclatante couleur de pourpre, et des tourbillons de fumée s'élevaient dans l'espace.

— Ce feu brille dans la direction de la Baugé, s'écria le cadet de Charvannes. Ce serait en effet une drôle de bien-venue. N'apercevez-vous pas encore des lueurs éparses dans le bois, messieurs ? Je veux en avoir le cœur net. Restez ici sous ces hâliers, et moi j'irai en avant, comme un éclair.

— Priez Dieu, mon-sieur, que ce ne soit pas le château qui brûle par le fait de vos patriotes, dit le Recteur au lieutenant prisonnier.

Ce dernier se croisa les bras sur la poitrine et se mit à siffler la *car-magnole* entre ses dents de l'air le plus insouciant et le plus détaché du monde.

Au moment où le cadet se mettait en marche, nous entendîmes le bruit plus distinctement et nous reconnûmes aussi le son des cors et des trompes de chasse, qui retentissait d'une façon extraordinaire.

Orré passa aussitôt à élever un gros éclat de rire :

— La peur nous trouble-t-elle l'esprit, s'écria-t-il. Ce sont nos gail-lards qui chassent, pardieu, à courre. J'ai reconnu le cor de Richard.

— La nuit, à cette heure ! quelle folie ! dit le Recteur.

— Encore un caprice de ce démon de René, reprit en soupirant le cadet. Elle aurait bien pu m'attendre pour me mettre de la fête. Mais bah ! pense-t-elle jamais aux autres, quand il s'agit de son plaisir ou de sa fantaisie. Elle mène tous nos bandits comme elle veut, et vous-même, je suis sûr que vous n'aurez pas le courage de la gronder en face.

Je ne sais pourquoi je tressaillis en pensant à l'étrange hasard qui devait réaliser si promptement les prophéties de mon rêve. Était-ce donc un pressentiment ?

C'était la première fois que je comprenais sérieusement que des femmes pouvaient habiter le château de Charvannes.

Le Chasseur du roi continua : — Allons, messieurs, pressons le pas et nous arriverons à la Mare-aux-Biches.

Nous obéîmes. Au bout d'un quart d'heure de marche nous voyions des lumières à quelques pas de nous. Le cadet poussa le même glapissement que le Coliberti ; des cris semblables lui répondirent. Les lumières se rapprochèrent de nous. C'étaient des torches portées par des paysans, postés au coin des sentiers. Presque aussitôt nous vîmes accourir, ou plutôt voler, glisser comme des éclairs, par une allée transversale, quatre à cinq jeunes gens robustes, en habits de chasse, à la barbe inculte, à tournures de brigands, et dont les traits me parurent, sinon laids, du moins durs, irréguliers et totalement dépourvus de grâce.

— Par ici, frères ! par ici Richard ! cria Orré qui crut qu'ils venaient à notre rencontre.

— Impossible de nous arrêter, Orré, répliqua le premier d'un ton bourru.

Et il passa.

— Nous voici, Armond. Viens embrasser Octave, continua le Chasseur du roi.

— Tout à l'heure, Orré, répartit le second.

Et il disparut.

— Sont-ils devenus fous ? dit le cadet. Et toi, Jean, et toi, Gaspard, allez-vous aussi nous fuir comme des pestiférés ?

Ceux-ci s'éloignèrent à toutes jambes sans daigner lui répondre.

Le dernier allait hâtivement avec beaucoup plus de lenteur, et je pus même avancer, sans médisance, qu'il trébuchait presque à chaque pas, ce qui contribuait à rendre sa démarche beaucoup plus solennelle quand il reprenait son équilibre. C'était un épais gaillard à trogne fleurie.

Orré le saisit au collet et le secouant rudement :

— Ah ! ça, Michel, lui demanda-t-il, le diable a-t-il détraqué la cervelle de mes honorables frères ? Quelle mouche les pique ? Croient-ils avoir une légion de représentants du peuple à leurs trousses !

Michel ne bougea pas et regarda son frère d'un air supérieurement niais et stupide.

— En voilà enfin un de raisonnable, dit le cadet avec satisfaction en le lâchant. Voyons, frère, m'expliqueras-tu pourquoi tous les enfants allongent les jambes comme des cerfs traqués, au lieu de s'arrêter ici, quand je m'égoïlle à le leur crier.

Le jeune homme raisonnable se passa la main sur le front pour rassembler ses idées. Mais elles étaient probablement obscurcies par une cause que m'expliqua l'exclamation suivante de Orré, impatienté de ce silence hébété.

— Diable d'ivrogne ! es-tu muet ? ne pourra-t-on tirer un mot de cette outre à cidre ! Dis-moi, pourquoi courais-tu ?

— Parce que mes frères couraient, répartit Michel avec un flegme digne de la gravité d'un docteur.

— Voilà un motif, dit le cadet en riant, mais pourquoi couraient-ils ?

— Tu ne devines pas ? légaya Michel avec cette indécision tralnarde si fatigante chez les gens troublés par les fumées du vin. — Quoi ! tu ne devines pas, toi qui es si futé chasseur ? Nous avons voulu venir tous au devant de vous. Mais, pour nous distraire et renouveler la provision de gibier nous avons voulu courre le cerf. Une idée de la cousine !

— Ah ! une merveilleuse idée ! s'écria le Chasseur ; une chasse de nuit ! Admirable ! Je reconnaissais la notre amazone. Je vois d'ici le gibier réveillé au gîte, hagar, ébloui, fon ; la lueur des torches espionne les fourrés, furcité dans les terriers, fouille les bauge, miroite sur les mares et les étangs... Je vois des troupeaux de Liétes hurler, gémir, grogner, bondir, grimper, nager éperdus. Mais, Dieu merci ! il doit y avoir assez de gibier ici pour que mes frères ne craignent pas que je leur enlève toute leur chasse.

— Oh ! ce n'est pas cette crainte-là qui les faisait courir, répartit l'ivrogne avec un air fin.

— Peut-être daigneras-tu nous dire enfin le pourquoi ?

— Voici. Nos chiens ont perdu la piste du cerf et nous nous égarions du côté de la Croix des Coliberts, lorsque nous avons entendu le cor de René, qui ne s'est pas laissé donner le change, elle.

— Et elle est seule ?

— Elle doit être seule aux prises avec le cerf, vers les rochers de la Mare-aux-Biches. Voilà pourquoi mes frères couraient.

— Et tu me laisses bavarder ici, quand René est peut-être en danger, s'écria le Chasseur du roi. Et tu me dis cela, maintenant. Allons, va cuever ton cidre, gros *piche* (!) ambulante.

Et d'un coup de poing à assommer un bœuf il fit rouler lourdement à terre le brave Michel, puis il dit au Recteur :

(1) *Piché*, pot de cidre.

— N'y a-t-il pas un démon logé dans la cervelle de cette belle fille-là ?

El me prenant la main : — Venez avec moi, camarade, ajouta-t-il. Il s'agit de sauver notre reine de beauté.

Je regardai Octave avec inquiétude ; mais le recteur me dit froidement :

— Je reste avec lui. D'ailleurs, M. le comte est aussi en sûreté sous ces halliers que derrière les remparts de son château.

Octave lui-même me fit signe de suivre le cadet de Chavannes qui me remit en main la canardière que son frère Michel venait de lâcher en tombant, et nous nous élançâmes sur la trace des autres chasseurs.

De distance en distance des paysans étaient échelonnés, agitant des torches. Nous courûmes donc entre deux haies de feu qui nous criaient à l'envi :

— A la mare ! aux rochers !

Nous entendîmes un nouvel appel du cor qui résonna comme un cri d'alarme.

Le Chasseur du roi s'arrêta.

— Mes frères se sont trompés, dit-il après avoir bien écouté. Le cerf n'aura pas grimpé sur les rochers pour se lancer à la mare. Coupons par cette allée à droite ; en deux minutes nous arriverons au carrefour du Chasseur.

En effet, toujours courant sous cette pluie d'étincelles, nous atteignîmes un immense carrefour où aboutissent douze allées et trente sentiers.

Ce carrefour est une pelouse verte, étoilée de fleurs. Les arbres ont de hauts troncs noirs, droits comme des piliers, et tout brodés, festonnés, enguirlandés de lierre et d'autres plantes grimpanes qui montent jusqu'à leurs larges panaches de feuilles vertes. Il n'est plus nuit, car le carrefour est éclairé comme en plein midi ; mais ce n'est pas le soleil dont les rayons d'or criblent de gouttes de lumière ce site sauvage et charmant ; des torches sont toujours semées çà et là au poing des paysans nichés à la cime des arbres ou accroupis à leurs pieds, ou cachés dans les petits sentiers veloutés de mousse verte.

Au milieu de la pelouse s'ouvre et miroite un étang, dont l'onde tranquille s'endort du côté opposé à la base de quelques rochers couronnés de bouquets de frênes qui flambaient.

Le bord dont nous approchons n'est encadré que d'une ceinture de grands nénuphars jaunes. Un canot se balance sur cette mare étincelante, dont les rives ondule et forment de capricieux zig-zag. Au milieu de ces salutes, le carrefour du Chasseur semble un Eden, une oasis enchantée, la salle de bal des esprits de la nuit.

Le lac est pourpre et violet sous les flammes qui s'abaissent vers lui et le font rayonner comme un miroir de diamant. Les frênes brûlent sur les rochers. Ils se tordent, rouges et blancs de chaleur, sous les spirales de feu qui les embrasent, font pétiller leurs branches et les secouent comme des fuseaux enflammés dans la mare où ils s'éteignent en fumée crépitante. Ils conservent leur forme et se détachent, spectres lumineux, dans l'air, jusqu'au moment où ils éclatent en pluie de cendre rouge. La chasseresse s'est vraiment donné un plaisir de reine.

Nous voyons arriver en haut des rochers qu'allumait l'incendie les quatre frères Richard, Armand, Jean et Gaspard.

En ce moment, le cerf relancé, qui a secoué les grappes de chiens accrochées à ses flancs, vient de plonger dans la mare, éperdu, haléant devant la poursuite de la terrible amazone. Pauvre animal ! sans doute il s'est souvent d'avoir toujours trouvé ce lac silencieux et paisible, quand la lune l'enveloppait d'une gaze d'argent, aux heures sérénies et recueillies de la nuit ; alors il venait s'y baigner d'un pied timide, l'œil et l'oreille inquiète du moindre bruit ; d'une feuille qui tombait, d'un insecte qui bourdonnait, d'un oiseau qui se réveillait sur une branche tremblante.

Aujourd'hui, cette mare perdue d'était la mort. Tout avait changé. La flamme éclairait la nuit mélancolique. Les cris des chasseurs remplaçaient le silence. Il ne s'agissait plus de boire la rosée, mais de pleurer et de mourir. Oui, c'était bien là une noble fête féodale.

Moi, je ne voyais donc que ce misérable cerf, nageant désespérément dans ce lac étincelant. Mais le cadet de Chavannes s'écrie :

— Dieu soit loué ! voici Renée. Nous arrivons à temps.

Nous n'étions plus qu'à cinquante pas de la noble amazone.

Je la vois, immobile sur son cheval noir, dont les naseaux fument. Un justaucorps de velours vert dessine son corsage de reine. Sous les plis de sa longue jupe de Damas vert étincellent les éperons d'argent de ses petites bottines fauves. Un mouchoir rouge de Chifflet est négligemment noué à son col. Une plume brisée pend à son chapeau noir à rebords retroussés, autour duquel court un feston d'argent. Sa main repose sur la poignée de son couteau de chasse. L'embrasse tous ces détails d'un seul coup d'œil : une femme n'a pas besoin de deux secondes pour esquisser le portrait d'une autre femme.

Cependant les jeunes messieurs de Chavannes commencent à descendre des rochers, précédés d'une meute de chiens dont quelques uns se laissent dégringoler et les autres se jettent résolument dans la mare. Le cerf affaré recule devant ces nouveaux ennemis, suffoqué, palpitant, il fait volte-face et revient avec angoisse vers le bord où l'attend l'implacable chasseresse, teinte de rouge, elle aussi, comme l'eau, l'air, le ciel, les arbres et les hommes.

La fraîcheur de l'eau n'avait pas entièrement épuisé les forces du pauvre animal. Mais il halétait, tirait la langue, et son élan se lassait en bonds irréguliers.

J'entendis le Chasseur du roi dire au paysan qui portait la dernière torche :

— Et pourquoi, mauvais gars, n'es-tu pas allé au secours de ma cousine Renée ?

— Mam'zelle nous a défendu de bouger, répondit-il.

Alors, Orré murmura :

— Diable ! c'est qu'elle n'aime pas à être contrariée !

Et lui, à son tour, ne s'avanga plus que lentement.

Mais moi, effrayée du danger que courait cette hardie jeune fille, émue de compassion en même temps pour ce pauvre cerf qui, depuis qu'il avait touché le bord, pliait sur ses jambes peureuses et penchait languissamment la tête, comme s'il n'eût plus eu la force de la soutenir, je m'élançai vers le lac.

J'arrivai entre elle et le cerf juste au moment où celui-ci s'apercevait que le carrefour était cerné par un cercle de torches, venait de s'acculer contre un chêne de la rive et de dresser sa ramure en attitude de vendre chèrement son dernier soufflé.

La jeune chasseresse avait, de son côté, éperonné son cheval, et s'avangait impétueusement vers l'animal aux abois qui osait lui faire tête.

Par un mouvement involontaire ; j'entendis mes mains vers elle, comme un suppléant. Je sentis le souffre ardent du cheval sur mes mains glacées.

Elle l'arrêta court avec une force et une adresse singulières. Je la vis bien en face.

La colère empourprait son visage et ses yeux étincelaient. Ses cheveux débouclés tombaient sur ses épaules rondes et satinées, que laissait resplendir l'éclancherie de son justaucorps. Un sourire dur et cruel pétillait dans son regard noir, d'une ironie hautaine ; la contraction de ses lèvres blanches et minces, son nez fin et droit, mais légèrement bridé du bas dénonçaient des sentiments qui n'avaient rien de généreux ni de bienveillant.

— Qui ose toucher à ma chasse ? dit-elle d'une voix dont le timbre grave avait des tons aigres et métalliques comme le fer.

Et du bout de sa cravache elle flétrit mon épaule, afin de m'éloigner. Je ne bougeai pas.

Cependant quelques chiens ayant traversé la mare à la nage, vinrent rouler sous les pieds du cerf. Les cris des chasseurs se rapprochaient. L'animal, aveuglé par la peur, sembla prendre son élan pour bondir. Je tremblai et reculai alors, car j'étais femme et je sentis un frisson courir dans tous mes membres et mes genoux s'affaissaient.

— Tu as peur ! blanc-bec ? s'écria la belle Renée, en m'écrasant de son sourire dédaigneux et fixant ses yeux sur les miens comme pour savourer ma terreur au lieu d'en avoir pitié : — Tiens, prends exemple d'une femme, continua-t-elle, et sache que si elles n'étaient pas énervées par l'éducation perdue et l'esclavage auxquels les asservissent leurs tyrans, elles seraient plus vaillantes que le plus brave d'entre eux.

Elle lança son cheval en avant au moment où le cerf s'élançait, lui aussi.

Le cheval, regu à la pointe des terribles andouillers du cerf, fut ébahi et alla rouler à terre, traitant ses entrailles.

La bête aux abois lança presque aussitôt en l'air deux chiens qui venaient de la mordre à la gorge.

La belle chasseresse avait sauté plutôt qu'elle n'était tombée sur le gazon, car elle se releva lestement comme une couleuvre, et on n'avait pas eu le temps de s'écrier à la vue de sa chute qu'elle marchait déjà intrépidement sur le cerf.

Le cadet de Chavannes lui cria :

— Je vais tirer. Prenez garde, cousine, éloignez-vous !

— Allons donc ! mon couteau de chasse suffira pour abattre ce vil champion, répliqua-t-elle brusquement.

Et elle avança.

Orré tira néanmoins, — et le cerf retomba, le jarret fracassé.

Les chiens alors se pendirent à sa gorge, à sa tête, à sa langue pendante.

De grosses larmes roulérent dans les yeux de la pauvre bête.

Je frissonnai, je l'avoue, comme si j'eusse vu pleurer un enfant. Il y avait donc un instinct de souffrance et de désespoir suprême dans cette victime d'un plaisir sanglant et péroré.

Je vis la belle Renée s'approcher de lui de sang-froid, sans comprendre ce qu'elle allait faire. Elle avait son couteau de chasse à la main.

Elle le lui enfouça dans le côté, — le retourna plusieurs fois, — et agrandit ainsi coquettement la plaie.

Le cerf fit un dernier effort pour se soulever, — et le sang jaillit et éclaboussa la figure, la jupe ; et les mains de la belle chasseresse.

Elle sourit, — d'un sourire tranquille, — comme une personne satisfaite d'avoir bien accompli son œuvre. Cette froide cruauté dans une femme me fit horreur, et je reconnus bien alors en elle la méchante jeune fille de mon rêve.

Je ne pus même m'empêcher de m'écrier avec une indignation contenue :

— Ah ! madame, comment avez-vous eu le courage ?...

— Ce sont de nobles taches, répondit-elle en jetant sur le cercle de chasseurs, qui nous entourait déjà, un regard impérieux. Ainsi, mes-

sieurs, devraient être traités tous les laches qui barraient le chemin aux Bibles, amis du roi ou tentateurs de les trahir !

On applaudit à ces paroles par de grands acclamations.

— Vous à venir à la tête de la classe, lui dit le cadet de Chavannes avec hauteur. Vous laissez par tomber un beau jour sous le boulet d'un sanglier.

— Les sangliers ne se mangent pas entre eux, bourra, répliqua-t-elle en riant. Vous en avez sur votre écusson, et je suis de la famille. Oré, Oré, j'aime la chasse, parce que c'est une image de la guerre, et que dans cette lutte, chacun doit mettre en jeu tout ce que Dieu lui a donné de force, de courage et d'adresse, pour se défendre ou pour vaincre, mais dans ce jeu, j'espère, nous ferons une chasse d'un genre plus relevé. Venez, Octave.

Pendant que les chiens dévoraient les entrailles du cerf, ignoble spectacle dont elle semblait jouir sans dégoût, je l'entendis encore murmurer.

— Oh! le triomphe est une glorieuse ivresse qui épanouit le cœur. Oh! Octave nous aidera à donner l'impulsion à ses brutes de frères, et nous tâcherons de rendre du moins leurs vices bons à quelque chose, mais au milieu de ce tumulte j'ai oublié de lui souhaiter la bienvenue. Venez, Oré!

Et prenant le bras du Chasseur du roi, elle se dirigea vers les halliers où nous avions laissé Octave et nos compagnons.

Voilà comment m'apparut pour la première fois la femme extraordinaire qui devait mettre le comble à mes malheurs, — et dont la funeste influence devait contribuer à faire du reste de ma vie une lente agonie.

Je me sentis immédiatement isolée, perdue, abandonnée au milieu de cette foule d'hommes grossiers et sauvages qui tous jetaient sur moi des regards curieux et railleurs.

VI.

La bauge.

Héureusement le Chasseur du roi ne tarda pas à reparaitre, et lorsqu'il eut annoncé que j'étais le compagnon d'Octave et que je lui avais deux fois sauvé la vie, un changement subit s'opéra dans les physiognomies, et j'eus à subir des témoignages de bruyante et triviale cordialité qui m'embarrassèrent encore plus que les railleries brutales.

— Le daimis ça est novice, mais nous le formerons, dit gaiement Oré. Mon jeune gars, je vais vous présenter mes frères. Ils ne poudent pas leurs cheveux, et ne sortent pas de l'Édél-de-Bouf de Versailles. Ils préfèrent leurs sangliers frères aux talons rouges; mais ils sauront faire leur bouc au roi à leur manière, et se jetant à corps perdu sur les canons des Bous!

Les quatre grands jeunes gens d'at la barbe hérissée, les longs cheveux emmêlés, les yeux rouilles ou mortes, les vestes de siamoise, les larges pantalons de coutil, les mouchours noirs entourés autour du cou ou à peine en ceinture autour de la taille, m'offraient l'exacte ressemblance des brigands que j'avais revus d'après les contes populaires, défilant devant moi en me saluant assez gauchement et me serrant tout à tour les mains d'une force à me faire criser.

Le premier, nommé Richard, me parla d'une voix g'apissante, assez semblable à un aboiement, et en entremêlant ses paroles d'exhortations à se chiens qui nous entouraient, sautaient jusqu'à sa poitrine, frotaient leurs dents contre nos jambes, et léchaient les mains de leur maître avec leur langue sanglante.

Le second frère, Armand, vint me demander si j'étais bon écuyer. Il me dit qu'il avait la surintendance des écuries du château, et que je verrais qu'il n'y avait pas un palefrenier à la Bauge qui sût mieux que lui, étriller, panser et dompter un cheval. Sa tournure répondait de ses talons. Je lui dis que je le croyais sur parole, mais que de ma vie je n'étais montée à cheval. Une assertion si molle renversait toutes ses idées sur l'emploi des facultés humaines. Il s'éloigna aussitôt pour aller faire des gorges-chauds à avec quelques uns de ses compagnons au sujet de ma classe ignorante hippique. Décidément je me perdis de réputation avec une facilité et une persistance singulières.

Jean, le troisième frère, n'était ni chasseur ni maquignon. Il était distraît; ses bas tombaient sur ses talons; il était rasé d'un seul côté et avait noué autour de sa tête un mouchoir rouge, parce qu'il avait perdu ou oublié son chapeau.

Quant à Gaspard, qui louchait affreusement, et dont la figure enluminée et barbu ressemblait à celle de ces satyres de terre cuite que j'avais vu embrasser effrontément des nymphes fort ébrichées sous les charmes de la petite maison d'Octave, il s'approcha de moi d'un air mystérieux et confidentiel, et me donna un de petits tapes sur l'épaule :

— Vous êtes joli garçon, mon petit ami, dit-il d'une voix mielleuse qui contrastait avec ses formes ramassées et athlétiques; eh! il ne faut pas rougir pour cela. Vous n'avez pas à vous plaindre du pays. Vous y trouverez de jolies filles, des vilaines, c'est vrai, mais qui seront flattées d'attirer l'attention d'un si gentil aristocrate. Nous ferons nos caravanes ensemble, n'est-ce pas, et nous nous consolerons de la béguulerie de ces prudes, comme l' cousin, qui se croiraient des-honores si un honnête gentilhomme leur adressait le moindre mot de galanterie.

Vous les avances courtoises contre lesquelles je fus obligé de me défendre, et sans témoigner ni indignation ni dédain, pour ne pas revolter contre moi la vanité de tous ces nobles valets, abandonnés comme des bêtes à tous leurs mauvais instincts, à leurs appétits pervers.

Quant l'hyrogne Michel reparut, il me dit : — Vous êtes un bravo jeune homme, monsieur Camille. Nous boirons ensemble. Je veux vous éprouver à tenir tête à dix paysans, — à vider noblement trois *piéches* sans ruer sur la table. Ou non tous les sois au fond d'un pot!

Je lui répondis tout net que pour cause de santé je ne buvais que du Teau, — et je me réjouis sincèrement de voir tous les frères me battre froid, à l'exception du cadet de Chavannes.

Je me croyais vraiment tombée dans une tanière de brigands, en voyant la mine féroce et en entendant le rude patois de ces hobereaux de province, qui semblaient vivre en retard de deux cents ans et ne pas avoir laissé entamer par une seule idée nouvelle leur écorce d'ignorance, de tyrannie et de grossièreté. Je compris que je n'avais à trouver d'appui en aucun d'eux, et ma pensée se reporta alors sur l'Innocent, cet être chétif qui seul paraissait avoir deviné les mystères et les inquiétudes de ma position.

Pendant nous nous étions mis triomphalement en marche vers le château, au milieu d'un tumulte fort séduisant sans doute pour l'oreille d'un chasseur, mais très assourdissant pour celles de toute autre classe de l'espèce humaine. J'étais morellement fatiguée et j'éprouvais le plus grand besoin de repos. Aussi fus-je assez agréablement surprise, lorsque le Chasseur du roi me dit avec une sorte d'orgueilleuse emphase :

— Tenez, camarade. Voici la Bauge.

Certes le château méritait bien ce singulier et terrible surnom. Jo crus voir une montagne dont on aurait fait une prison. — Une de ces formidables cages de pierre et de fer que la féodalité, cette hydro aux cent mille têtes, avait sus-pensées comme une menace éternelle et visible à la crête de toutes les hauteurs.

Nous nous trouvions sur la lisière de ces bois perdus pleins de gorges sinistres, de mares désolées, de clairières monotones, — et qui de toutes parts entouraient la Bauge comme un magnifique cadre.

Devant nous s'élevait la base granitique d'une montagne, dont le feu du ciel avait sans doute ravagé le sommet dans des temps bien reculés. La main de l'homme ne pouvait avoir accompli un pareil prodige.

Sur cette immense plateforme deux étangs s'étaient creusés leur lit, véritables étangs suspendus qui ornaient d'un autre côté une presqu'île sur laquelle se dressaient les hautes tours grises du vieux château.

C'était un bâtiment ancien, vaste, construit dans des proportions colossales et massives, et dont l'aspect répandait dans l'âme un mélancolique effroi. L'aube incertaine ajoutait encore à l'impression bizarre que jo ressentis en contemplant le vieux manoir éclairé de teintes indécises, triste et sombre comme les bois au milieu de-quels il était caché. Il m'apparaissait si soudainement que je ne pus cocher une crainte superstitieuse, comme s'il eût surgi devant moi par suite d'une création magique.

Ses deux étangs, moirés de plaques vertes, bordés de saules, d'yeuses et d'ajoncs, lui donnaient un caractère plus solennel que n'eussent fait des fossés ordinaires. On ne les traversait que sur une étroite chaussée de bois, facile à rompre ou à brûler.

Le contour de la presqu'île s'enveloppait d'une ceinture de remparts très dégradés, — percés de meurtrières d'où s'allongeaient non des canons de fustils, mais de longues tiges de lierres et des mauves; je devinais des débris de créneaux rongés par la mousse et la brionne, étouffés sous les innombrables plantes parasites qui flottaient autour des pierres désuées.

La Bauge offrait un aspect de solitude et d'abandon si attristant, que j'en fis l'observation au cadet de Chavannes.

— Venez avec raison, me répondit-il non sans quelque embarras. Notre père le vieux marquis avait en effet abandonné ce manoir depuis plusieurs années, on ne sait pourquoi. A cause de sa situation solitaire sans nul doute. Mais c'est ce même motif qui nous a engagés à y revenir, depuis que la guerre a commencé dans le Bocage et que nous avons senti le besoin d'un abri sûr et d'une forte position. Le marquis a dû se faire violence, car il n'aimait pas ce château. On a eu assez de peine à remettre quelques unes de ses vastes salles en état de recevoir des vivans; — quant aux morts, ils ne se genaient pas pour en user comme de leur bien pendant notre absence, ajouta-t-il en riant avec effort, — si nous en croyons les contes débités par les paysans et les *Chappuseurs* des environs.

— Est-il possible, m'écriai-je, que de pareils récits aient couru!

— Les histoires les plus absurdes trouvent toujours des sots pour les croire. Mais vous n'êtes pas, j'espère, un esprit faible qui ajoutez foi à ces contes de nourrice. Vous venez de Paris, c'est tout dire. Tandis que tous ces robustes gaillards qui nous entourent, et qui, sur l'ordre du Recteur, m'entraient leurs poitrines à la bouche des canons des Bleus, tremblent comme des femellettes et sentent leurs cheveux se hérisser, quand le premier manant veut leur parler d'ombres ou de fantômes qu'il a vu s'enfoncer dans les murs de la Bauge, et des Incurs surnaturelles qui brillaient souvent la nuit, aux fenêtres du château.

Je restai fort surprise; comme tu peux croire, de cette étrange conversation qui ressemblait presque à une confidence. Mais ayant remarqué l'attention avec laquelle le cadet de Chavannes me regardait, comme s'il eût voulu étudier l'impression de ses paroles sur moi, fâter mon courage, ou voir quel foud il pouvait faire sur ma faiblesse; je cachai mon trouble, et appelant à moi tout mon sang-froid, je lui répondis avec assez de calme :

— Votre arrivée a du faire justice de ces superstitions ridicules.

Quand les paysans autour vu que les fantômes eux éciaient la place...

— Oh! ils ne font pas si bon marché que vous de ces belles ~~maisons~~

tions, interrompit Orré. Il faut vous dire que nous n'avons eu le temps de faire réparer qu'une partie des appartemens. Il a fallu chasser l'humidité à force de feu, et renouveler le mobilier que la pluie, le soleil, la poussière et les quatre vents avaient notablement endommagés. Nous habitons l'aile restaurée. Mais le reste du château n'a pas seulement été visité.

— A quoi tient donc cette négligence? lui demandai-je.

— A vrai dire, répliqua-t-il, personne ne se souciait de vérifier la source des faits étranges dont il était question. Les assassins aussi, murmura Orré, comme s'il se parlait à lui-même, sont lâches dans les ténèbres et la solitude, face à face avec eux-mêmes. Leur conscience troublée, voilà le fantôme qu'ils redoutent et qu'ils fuient, et qui les amène dans les endroits les plus déserts et les plus cachés. Ils aiment mieux s'étourdir par les plaisirs bryans; ils évitent de regarder leur crime et ils croient l'oublier. Les insensés, comme si le temps ne devait pas venir où la malédiction de Dieu changera en poison le vin sur les lèvres du buveur, broiera l'écyeur sous les sabots de son cheval favori, incrustera une idée fixe dans l'esprit mobile qui flotte comme le vent, et mettra un cadavre au visage livide dans les bras du débauché au lieu de la folle maîtresse qu'il croira étreindre!

Cette prophétie menaçante paraissait si bien s'appliquer aux frères du Chasseur du roi, qui je ne pus m'empêcher de le regarder avec une émotion extraordinaire et de lui dire :

— Parlez plus bas, monsieur. Pensez-vous donc être seul?

Il fixa sur moi des yeux troubles; puis, sortant tout-à-coup de sa réserve comme d'un sommeil brusquement interrompu, il s'écria avec violence :

— Qu'ai-je dit, jeune homme? des paroles insensées peut-être et que nul ne devait entendre.

— Des paroles vagues, auxquelles je n'ai rien compris, monsieur, au lieu de m'expliquer pourquoi une partie du château était restée abandonnée, comme je vous le demandais!

— C'est bien, répondit-il en reprenant son air soupçonneux. La seule explication que je puisse vous donner, c'est que personne n'avait intérêt à pénétrer des mystères fort contestables, et que la curiosité seule ne pouvait entraîner aucun de nous à courir les risques de l'aventure.

— Vous croyez donc, monsieur, repris-je, qu'il y aurait eu des dangers sérieux pour le téméraire...

— Assurément, répliqua-t-il en éclatant de rire, mais d'un rire un peu forcé, à ce que je crus remarquer. Voyez cette grosse tour à l'aile droite du château, flanquée de sa tourelle en brique, ronde, au toit pointu écaillé d'ardoises.

— Eh bien! dis-je en suivant des yeux avec un frémissement involontaire chacun de ses gestes.

— C'est dans cette tour que se trouvent les anciens appartemens d'honneur du marquis de Sanglier-Chavannes, continua Orré. Eh bien, l'intérieur en est tellement en ruines, les escaliers sont tellement délabrés, que le plus hardi de nos chasseurs n'oserait tenter de la visiter. C'est de cette tour que vous entendrez sortir la nuit des gémissemens lamentables, chaque fois qu'un de mes frères médite ou exécute quelque méchante pousse. Voilà ce que nos paysans et la plupart de nos domestiques vous répéteront à l'oreille, d'un air consterné, car c'est là leur marotte.

— Et vous, monsieur, n'avez-vous jamais rien entendu? lui demandai-je d'un ton fort sérieux, malgré la légèreté insouciante qu'il affectait.

— Jamais, dit-il sèchement, et pourtant je me suis souvent assis au pied de cette tour mystérieuse. Mais je n'ai jamais entendu d'autre plainte que celle de la bise qui sifflait à travers les vitres brisées et s'engouffrait dans les longs corridors silencieux. Je n'ai jamais vu d'autre fantôme que ce pauvre diable de Collibert, qui rôde nuit et jour dans les cours du château, et qui, à coup sûr, pourrait bien passer pour une ombre ou une squelette à des yeux prévenus, tant il est maigre et chétif.

Je ne sais pourquoi cette image du Collibert se glissant d'un pas furtif dans les ténèbres de la *Bauge* me parut se relier aux mystères que le Chasseur du roi voulait nier.

— Ainsi, ajoutai-je, personne n'a pénétré dans cette tour depuis longtemps?

— Depuis une douzaine d'années, répondit-il d'une voix un peu altérée. Mais qu'il ne soit plus question de ces billevesées entre nous. Si je vous en ai parlé, c'est qu'il fallait que vous fussiez prévenu afin de ne pas être tenté de faire de questions indiscrettes sur un sujet si périlleux. Nous nous sommes promis, mes frères et moi, de ne jamais révéler chez notre père le souvenir de l'ancienne splendeur de la *Bauge* et des événemens qui le déciderent à abandonner cette noble demeure.

Tu peux penser que ces détails émeurent bien vivement ma curiosité et que j'oubliai un moment mes propres malheurs, afin de rêver à ceux qui avaient dû frapper le puissant marquis de Sanglier-Chavannes pour le forcer à prendre une si bizarre résolution. Je gardai le silence et je regardai avec un serrement de cœur le pittoresque et effrayant château, qui devenait désormais pour moi le théâtre mystérieux de quelque crime inoui, échappé à la vue et à la justice des hommes. Je soupçonnais vaguement au fond de mon cœur la bande de nobles oursins qui nous entourait et je cherchais des yeux des taches de sang à leurs vêtements et à leurs mains.

Des imprécations me venaient aux lèvres contre ce château funeste. C'était bien là une bauge, la retraite inabordable où le premier baron, souche de cette famille patricienne, hardi détroisseur de grands chemins peut-être, devait entraîner les victimes de son poignet de fer et de

sa masse d'armes. Le seigneur féodal, qu'était-ce autre chose que la force opprimant la faiblesse, des muscles de lion dans une armure de fer, une armure de fer dans un ancre de granit? Allez donc vous défendre, vous heurter, vous briser contre le plus lâche de ces brigands, de ces Horcules cachés dans du fer, vous, peuple désarmé et demi-nu! Toi, moine pacifique, qui cheminas sur ta mule en priant Dieu, laisse ta mule et ta soutane aux mains du haut baron, donne-lui l'absolution de ses péchés, et tu auras peut-être la vie sauve! Toi, vierge innocente, brebis du Seigneur, qui passes sur la terre du baron, tu lui dois ton honneur, comme toi, chaste fiancée, tu lui dois tes premiers baisers, car tout est à lui sur sa terre: l'homme, la femme, la bête fauve dans la forêt et sur le rocher, l'oiseau dans l'air, le poisson dans le fleuve, les débris du naufrage sur l'écueil et sur la rive. Rien n'est libre, ni la langue, ni le geste, ni le cœur. Sur tous les êtres et sur toutes choses il a posé son chiffre, c'est-à-dire le pommeau de son épée. Comme les châteaux ont pesé sur le sol, la féodalité a pesé sur les âmes. Et le baron ne craignait pas de laisser ce peuple patient, dressé à la corvée et à l'insulte, mais fier d'instinct, mais courageux d'instinct, mais robuste de nature, malgré les coups, la famine, la misère et les fatigues excessives. Pourquoi cela! Le baron était-il donc plus vaillant de cœur et plus vigoureux d'épaule que ses serfs? Non; mais il leur interdisait de manier ses armes, il refusait de se mesurer jamais avec eux, et ces créatures musclées, dégradées sous le fouet, croyant leurs mains inhabiles à se servir de ces nobles épées, leur courage inférieur à celui de leurs maîtres, se courbaient hâves et exténués devant un page ou un bailli. Ils se courbaient jusqu'au jour où sans espoir, sans intelligence de leur droit et de la liberté, mais poussés par l'excès de quelque misère bestiale, par l'angoisse de la faim souvent, ils se levaient par milliers, comme si un seul cœur battait dans tant de poitrines, et se reconnaissant frères aux signes du désespoir marqués sur leurs fronts blêmes, sur leurs yeux et leurs joues creusés, sur leurs cous flétris et ridés par l'anneau de la servitude, surgissant de tous les points du sol, vrais enfans de cette terre féconde, ils massacraient des armées de chevaliers avec leurs armes vassales, leurs pieux et leurs fourches, et allaient cuever leur victoire sur les décombres enflammés des châteaux, à la lueur des écussons et des armoiries fumans.

En regardant ces guérites de pierre cramponnées aux murs comme des nids d'hirondelles, en y rêvant ces sentinelles qui étaient des armures vivantes, en fouillant par la pensée ces cachots souterrains qui étaient des tombes, en ressuscitant tout ce passé hideux, cadencé, capotif, je me rappelais les discours de mon père et je comprenais sa haine contre ces temps de tyrannie. Je sentais s'allumer à la fois dans mon cœur et dans mon esprit une sainte indignation contre cet indigne règne de la force matérielle et brutale, pendant lequel toutes les idées morales furent renversées et foulées aux pieds, comme le saint crucifix l'a été sous les pieds nus de ces marchands hollandais qui allaient trafiquer en Chine et au Japon. A cette époque barbare, le crime était la loi et la justice. Céder sa nuit de nocces au baron, par exemple, c'était une clause inscrite dans les chartes et coutumes de province. Se révolter contre ces arrets iniques, infâmes et insensés, c'était la délit, le crime qui méritait châtiment. Qui donc pourrait, mon cher enfant, songer sans étonnement et sans confusion que de telles horreurs ont pu durer tant de siècles, parce que l'intelligence du serf de la conquête restait immobile, inerte, enchaînée dans ses langues? A la fin heureusement, les châtains s'étaient amollis dans leur puissance; ils avaient échangé leurs donjons contre des titres, des cordons, des pensions et une petite place à l'Œil-de-Bœuf. Ils avaient désarmé leurs arsenaux pour obtenir un coin dans les carrosses du roi ou un tabouret à la cour pour leur châtelaine. Dès lors ils étaient perdus. Leurs fines lames d'acier, leurs brettes de parade devaient se briser sur les poitrines velues du peuple.

En retournant une fois la tête, j'aperçus la belle Renée qui trait en me regardant et penchait son beau visage à l'oreille d'Octave. Cet incident augmenta encore mon irritation plebéienne et je la comparai, par un involontaire fusion d'idées à ces grandes dames qui, bercées dans un nuage d'or et d'encens par d'illustres corrupteurs, avaient fait sur les marches du trône un marché et un métier de l'amour, à la face du peuple agenouillé auquel on prêchait la vertu.

Pendant que toutes ces pensées traitaient dans ma pauvre cervelle, nous arrivions par la chaussée au château de Chavannes. La grande porte, au milieu de laquelle était clouée une chouette, les ailes déployées, s'ouvrit. Nous passâmes sous la voûte en ogive du portail et nous pénétrâmes dans la grande cour de la Bauge.

De près, le sombre édifice paraissait encore plus sinistre et plus ruiné. La mousse surchargeait les toitures défoncées et à jour. Des marteaux de lierre couraient dans les profondes lézardes des murailles; on eût dit de ces haillons à travers les trous desquels saignent les plaies des méchants.

Je remarquai alors que le derrière du château était adossé aux rochers qui de ce côté n'avaient été ni minés par les temps ni rasés par les efforts des hommes, mais qui avaient gardé leur élévation escarpée. C'était pour la Bauge un rempart de granit dû à la nature, et d'où, comme je le sus bientôt, les regards ne tombaient que sur d'affreux précipices dont les eaux glaciales et torrentueuses alimentaient les étangs par des sources et des infiltrations souterraines.

Il y avait réellement quelque chose de mort dans cette grande demeure presque vide, dont les parois criaient sur leurs ferrures humides et oxydées; les hautes fenêtres ressemblaient à des trous, avec leurs vitreaux brisés; les volubis pourris par les pluies s'inclinaient pendant à un

gond rouillé et battant à tous les vents. La rampe de fer du perron avait rougi et les marches étaient grêcées de fentes où poussaient de mauvaises herbes. Toutes ces pierres disjointes et comme rongées par une végétation parasite, offraient la plus désolante image des lents mais inexorables ravages du temps et de l'abandon. Sans le mouvement de cette foule bruyante qui m'entourait, j'eusse rêvé en effet au fond de quelque corridor sombre et froid, où derrière les barreaux d'une fenêtre de la tourelle, un blanc fantôme, ange gardien ou vengeur de la famille de Chavannes.

Pendant que les valets s'occupaient dans la cour, sous la surveillance de M. Armand, de conduire les chevaux aux écuries et la meute au chenil, les jeunes gentilhommes se précipitèrent dans une grande salle basse où la belle Renée venait de faire transporter Octave, et où le Chasseur du roi m'engagea à le suivre. Je devais y être témoin d'une scène étrange et terrible.

Une table immense était dressée dans cette salle pour les chasseurs et les domestiques. Des brocs de vin, des pichets de cidre étaient leurs larges ventres sur cette table, où fumaient déjà dans des plats de vieille et massive vaisselle plate, armée au chiffre de la maison, toutes sortes de viandes d'un haut goût.

Tout à long des murails s'élevaient cloqués, comme des trophées, des têtes de loups, des ramures de cerf, des hures de sanglier, véritable tapissure de francs chasseurs. Les jeunes gens accrochaient leurs fusils à des clous dorés entre ces glorieuses pampilles, et coiffèrent en riant, de leurs chapeaux à grands bords, les têtes de loups et les hures de sanglier qui faisaient, comme tu peux le penser, une singulière grimace sans ce travestissement d'un nouveau genre.

Puis celui qu'on appelait Richard s'écria en secouant sa crinière blonde :
— A table! messieurs, le digne recteur va nous dire le *Benedicite*, et notre gracieux cousin daignera sans doute nous servir d'écuyer tranchant, en l'honneur...

Il s'arrêta court, cherchant en vain Mlle Renée des yeux.
— Ah! reprit-il, la belle s'est effarouchée de notre tapage et a pris la fuite. Tant mieux, après tout. Entre hommes, nous buisons davantage et nous sommes plus gais.

Cette promesse de gaîté m'épouvantait. Je m'étais rapproché d'Octave et je lui confiai mon trouble de me voir mêlé à cette débauche de chasseurs qui pouvait si facilement dégénérer en orgie. Il me rassura en me disant que des qu'ils seraient un peu trop égayés par le vin, je pourrais aisément m'échapper sans attirer l'attention.

Quelques convives s'assirent. M. Armand rentra; alors le cadet de Chavannes vint à moi pour me placer à table à côté de lui; mais avant de s'asseoir, il dit à son frère Richard :

— Le père est-il averti?
— Je ne sais pas, répondit M. Richard en haussant les épaules. D'ailleurs, vous savez bien qu'il blâme nos plaisirs parce que son âge les lui interdit.

— Cela prouve qu'il est plus sage que vous, Richard.
— Sage, oh! sage, dit Richard en ricanant; car il était secrètement jaloux du courage, et de la loyauté et de la réputation de chasseur consommé du cadet de Chavannes, comme je l'appais plus tard. La sagesse, selon lui, c'est l'impuissance.

— Ne parlez pas ainsi, Richard, s'écria Orré en fronçant le sourcil. N'oubliez pas que le vieux marquis de Sanglier-Chavannes est toujours le maître de ce château.

— Et le mien peut-être? répliqua dédaigneusement Richard.
— Et le vôtre, mon frère, quoique ses serviteurs obéissent à vous et non à lui, — quoique vous chassiez le gibier sur ses terres et que vous touchiez les arrières de ses métayers, — quoique vous sembliez même oublier qu'un vicillard, tronc robuste dont vous n'êtes qu'une branche chétive, souffre encore silencieusement dans quelque coin de son château.

— Me prenez-vous pour un perroquet à qui l'on serine une leçon? demanda avec hauteur Richard qui était devenu pâle en s'entendant ainsi publiquement humilier.

— Non; mais pour un chien mal dressé qui a besoin d'une correction, éprouvée violemment le Chasseur du roi.

— Orré, vous l'avez voulu! bégaya Richard en se levant pour sauter sur son fusil.

Mais Gaspard le retint et s'adressant à Orré, lui dit :
— Depuis quand es-tu devenu le paladin de la vieillesse, le chevalier errant de l'amour filial? Ne devrais-tu pas avoir honte de toujours soutenir ce vieil ours, brutal et chagrin, qui fait de nous des moines si nous avons la sottise d'écouter ses jérémiades?

— Je ne veux pas, répliqua fermement le cadet de Chavannes, qu'on oublie le respect dû au marquis; que chacun sache bien ici que quoique outrage mon père m'outrage!

— Alors, c'est bien, dit Gaspard. Personne ne songe à l'outrager; mais Dieu sait que si nous l'avions laissé mourir, si nous n'avions eu souci de l'honneur de la famille, il lui eût fait une tache...

— Silence, interrompit le Chasseur du roi. Mais ne vous vantez pas de soutenir dignement l'honneur de la maison tant que vous ne vous souciez pas de battre comme moi pour la cause sainte.

— Apparemment le cadet se croit le seul brave de la famille, murmura Richard avec un sourire amer.

— Paix! mes frères, dit alors Octave, que j'aidai à se soulever sur le fauteuil dans lequel il était assis. Que mon arrivée ne soit pas une cause de rixe et de querelle entre vous. Laissez-moi me retirer, et qu'on

ne trouble pas la solitude de mon père. J'aime mieux être plus préparé à le revoir.

— Oui, prépare-toi, Octave, répartit Armand, car il est dur de voir son père tomber en enfance. Apprends à ne pas te soucier de tous ses ragoages. Il est aisé de faire des homélies à ses enfants quand on ne peut plus passer son temps à agir.

— Comment, s'écria Octave, la raison de mon père serait troublée?
— Ils en ont menti, frère! s'écria Orré d'une voix tonnante. C'est bien digne de ceux qui déshonorent notre glorieux nom par leurs déportements.

— Nos déportements, vous l'avez entendu, mes frères, dit Richard en éclatant d'un rire farouche. Il parle tout à fait comme le vieux marquis. Orré, ne nous prêchez plus une stupide obéissance. Gardez plutôt ton éloquence pour dissuader le marquis de payer une grosse dot à cette fille de *chasseur* que le troubadour Gaspard a séduite cet hiver! Du diable si je sais, par exemple, où le vieil ours ira déterrer cette somme. Aurait-il quelque trésor caché dans ces murailles moisis? Il faudra tirer quelque explication du Collibert à ce sujet.

Le cadet de Chavannes l'avait laissé parler sans l'interrompre; mais je voyais l'orage s'amasser sur son front et je décelais plus de bravade que d'audace réelle dans les fanfaronnades de son frère. Evidemment Richard et les autres cherchaient à excuser grossièrement leur conduite; ils craignaient la résolution farouche d'Orré. Leur brutalité avait quelque chose de lâche et manquait de grandeur.

VII.

Le Père.

Orré attendit un instant pour voir si quelque autre de ses frères prendrait la parole après Richard. Enfin il éclata, mais sans furor, avec un ton d'ironie froide et contenue, plus terrible que la colère chez un homme si irascible et si violent :

— C'est donc ainsi, dit-il, que vous jugez et condamnez votre père! Il est trop lent à mourir peut-être, mais ne l'aimerez que du jour où vous suivrez son convoi, si vous daignez lui en faire les frais. Et vous oubliez tous que vous avez tremblé devant lui, tant qu'il a été robuste et énergique, et je dis que le son de sa voix seul vous ferait encore aujourd'hui rentrer sous terre. Le secret de votre haine et de votre rébellion contre notre père, voulez-vous que je vous le jette à la face?

— Parle! s'écria Richard d'un air de provocation.
— Eh bien! c'est la peur, répondit Orré.
Tous se levèrent. Richard tira son couteau de chasse.
— Tu as prononcé là un mot, Orré, qui ne sera jamais pardonné par aucun de nous.

— Cain, dit gravement le Chasseur du roi en tirant à son tour son couteau et le jetant loin de lui par un geste plein de noblesse, — je ne me défendrai pas contre toi, mais Dieu te demandera compte de mon sang.

Richard, la face rouge, le regard aveuglé de rage, se précipita sur lui. Je poussai un cri déchirant. Octave voulut se jeter entre eux, mais tomba sans force dans son fauteuil.

En ce moment, la porte du fond s'ouvrit, — et je vis paraître sur le seuil un vieillard à la taille colossale, vêtu dans le goût des seigneurs de l'ancienne cour, à cela près que les broderies de son habit étaient dédorées et les rubans fanés. Sa barbe grise donnait à sa tête altière un caractère de majesté inexprimable. Une de ses mains, aux doigts ouverts et raides comme ceux d'un mort, s'appuyait sur l'épaule du Collibert. En voyant cet enfant, je me sentis moins seule dans cet antre : j'y avais un ami.

A l'aspect de ce vieux gentilhomme, il se fit un mortel silence. Chacun resta comme pétrifié dans la position où l'avait surpris l'apparition du marquis de Sanglier-Chavannes, car je devinais bien que c'était lui, à son grand air et à sa fière attitude.

Orré dit à voix basse à Richard, dont le bras levé me touchait :
— Vous pouvez me tuer, frère.

Mais celui-ci parut hésiter entre sa fureur et une crainte involontaire.

— Quels sont ces menaces, ces cris, ces bruits d'armes? demanda d'une voix imposante le marquis. Y aurait-il des épées croisées chez moi, mes fils contre mes hôtes, ou les frères entre eux? Non, c'est impossible. Gardez votre sang pour le roi, messieurs. Je ne veux ni assassins ni spadassins sous mon toit, entendez-vous! que ceux qui se sont menacés se nomment!

Nul ne répondit.
— Que suis-je donc ici? s'écria le marquis. Ollivier de Chavannes est-il mort ou vivant? Ose-t-on le désigner à ce point qu'on ne tient pas compte de ses ordres? En est-on venu là? Suis-je dans ma maison, ou à la merci des étrangers? Est-ce que je mange le pain d'autrui, par hasard? Suis-je ou dupe d'un mauvais rêve? Est-ce une courbe de serpens et non une noble lignée d'enfants que le vieux Sanglier-Chavannes a eu le malheur d'engendrer?

Étonné de ces paroles, je le regardai fixement et je m'aperçus que le malheureux marquis était aveuglé et perclus des bras et d'une partie du visage. Cette tête sculpturale, immobile et grise, indignée et sévère, m'apparut semblable à celle de ces vieux rois de Grèce, poursuivis par la fatalité, de crime en crime, d'exil en exil, d'orage en orage, et toujours enveloppés par le tourbillon des Furies sifflant des hymnes de malédiction à leur égale glacée.

— Pourquoi suis-je donc venu dans cette salle ? continua-t-il en paraissant rassembler ses souvenirs. Était-ce pour être témoin de quelque duel impie ? Tournez alors vos couteaux sur cette poitrine inerte, et épaisez les restes presque éteints du sang dont vous êtes soris.

Les jeunes gentilshommes gardèrent un visage interdit et embarrassé plutôt que véritablement soumis.

— Monsieur, dit enfin Orré, n'ayez nul souci d'une méchante querelle sans importance.

— Oui, répliqua amèrement le majestueux vieillard, je devrais y être habitué. On n'entend en ce logis que le choc des verres, les échecs du refrain grossiers, les injures, le tapage et les ferraillements. Mais je suis venu aujourd'hui pour chercher l'Absent, le fils qui respecte encore son père. Veut-on me cacher mon fils ? a-t-on voulu lui cacher son père ? A-t-on essayé de jeter une barrière de glace entre lui et moi, de le tromper, de le rendre ingrat comme les autres ? Sans doute il a demandé à me voir, et peut-être on lui aura fait peur ou honte de moi. On aura craint que je ne retrouve un protecteur dans le plus digne de mes fils, dans celui qui est le pilier et l'honneur de notre maison.

Ces paroles, qui trahissaient une tendresse contenue, mais profonde et loyale dans ce cœur de lion, m'émuèrent singulièrement.

Octave répondit avec quelque vivacité :

— Monsieur, n'accusez pas mes frères. Je suis ici !

— Ici, répéta le marquis Ollivier d'une voix tremblante malgré l'empire qu'il exerçait sur lui-même. Ici, — et je ne te vois pas, et rien ne m'avertissait que tu m'entendais. Oh ! mon cœur est-il déjà mort ! Oh ! mon Dieu c'est maintenant que vous me châtiez cruellement. Ne pas le voir ! Je me souviens du jour de ton départ, Octave. Je te vois, de mémoire, au moment du dernier salut goloçant vers la Mare-aux-Biches. Comme je te suivais des yeux ! mais un rayon de soleil l'enveloppa, puis un nuage de poussière, ma vue se brouilla ; je sentis une larme sur ma joue. Tu étais déjà loin ! Comme j'admirai alors la jeune figure martiale. Je me reprochais, en revenant au château, de ne pas t'avoir assez regardé. Mais je faisais l'homme ferme, car alors j'étais un fort seigneur. On m'obéissait, et on me craignait. Que j'entende du moins ta voix. Mène-moi vers lui, Jacques, car il est souffrant, je le sais.

Le vieillard s'avança en chancelant vers son fils. Jamais je n'oublierai cette démarche incertaine et touchante, ces longs cheveux d'argent emmêlés, son habit de velours aux basques blanchies, tout cet extérieur flétri, mais noble. Les traits impérieux de son visage indiquaient un caractère rude et violent, mais on devinait qu'il avait été brisé par des remords et d'atroces souffrances morales.

Chez Octave, au contraire, je ne surpris aucun signe d'émotion ni de tendresse. Peut-être son père l'avait-il élevé trop durement. Un sourire froid et cérémonieux se dessina sur sa figure pâle, comme s'il eût pensé que le marquis aveugle le voyait. Le vieillard se laissa tomber dans un fauteuil près de celui de son fils, et le Collibert s'accroupit, comme un chien fidèle, entre ses jambes.

— Je suis heureux de vous revoir, monsieur, dit Octave, et je souhaiterais seulement que de meilleures circonstances m'eussent ramené auprès de vous.

— Que Dieu soit loué ! te voilà de retour, s'écria le vieillard. Mais quitte ce ton cérémonieux, Octave. Viens sur ma poitrine, sur mon cœur, mon enfant. Hélas ! je ne puis plus, moi, te presser dans mes bras.

Richard et Armand haussèrent les épaules et commencèrent à entamer paisiblement une cuisse de chevreuil.

Octave se leva, baisa son père au front et se rassit avec un air de fatigue et d'ennui.

Le marquis Ollivier reprit à voix basse :

— Tu sauras tout, mon fils bien-aimé. J'ai été bien cruellement traité. Hélas ! peut-être l'avais-je mérité. Je me suis montré autrefois violent et implacable ; je n'ai pas tenu la bride serrée à mes passions. J'ai été un maître dur et cruel ; aussi fais-je mon purgatoire ici-bas, Octave. Le Seigneur est juste. Mes passions déréglées sont devenues des vices méchants et honteux chez mes enfants. J'ai mêlé au sang de chacun d'eux la lie d'une de ces passions sauvages. Ils se sont partagé ce triste héritage, mais mon cœur loyal, intrépidé et généreux, je n'en retrouve pas une étincelle dans ces poitrines de fer. Orré seul a un bon cœur au fond ; mais il est insouciant, et que ferait-il seul d'ailleurs ? Orré n'est qu'un bras vigoureux. Mais toi, Octave, tu es ton espoir et ma consolation, car tout jeune tu étais déjà la tête de toutes mes affaires.

— Je suis prêt à vous obéir en tout ce qui sera juste, monsieur, répondit froidement Octave. Mais de quoi s'agit-il ?

— De museler tous ces oursours révoltés, mon fils, reprit le vieux marquis, de leur imposer un frein salutaire, de nettoyer les étables d'Anglais, de faire de ces fainéants adonnés à la table et à la paresse de vaillants défenseurs du roi ! — Pour moi, j'ai dû renoncer à y parvenir ; car ils se rient de mes paroles. J'ai oublié de leur enseigner le respect dû aux barbes grises. Je leur ai donné l'exemple de la violence aveugle et de l'implacable égoïsme. Et si je voulais les faire rentrer dans le devoir, qui suit où ils s'arrêteraient et si leurs mains ne se levaient pas, dans fivresse, sur le vieil ours infirme, comme ils m'appellent.

— C'est affreux, dit Octave. Mais à qui la faute, monsieur ? Enfants, vous avez fait tremblé r mes frères et moi sous votre caprice.

— Mais toi, je te bergais sur mes genoux, Octave.

— Vous les avez dressés, comme des chiens, à ne craindre que la force, la menace, le fouet !

— Mais toi, à la chasse, je t'attachais à ma ceinture sur mon cheval. Tu te suspendais de tes petites mains roses à ma barbe... Je pleure en y pensant.

— Vous ne vous êtes jamais inquiété de leur âme ni de leur esprit. Ils ont poussé comme les ronces et les broussailles des forêts, ils ont été libres d'agir à la guise de leurs désirs. Vous leur avez fait un besoin de cette liberté brutale et sans frein.

— Mais je t'ai envoyé à Paris, toi, Octave, pour apprendre les belles manières de la cour. Je t'ai recommandé à tous mes anciens amis. Je t'ai envoyé tout l'argent dont nous pouvions disposer pour que tu puisses briller davantage.

— Et aujourd'hui, ajouta Octave sans paraître avoir entendu les interruptions du marquis, aujourd'hui que vous êtes redevenu enfant à votre tour, faible, impuissant, débile de corps et d'esprit, vous êtes traité comme vous avez traité les autres. N'est-ce pas tout naturel ?

Le marquis Ollivier resta stupéfait, éperdu, en entendant l'arrêt porté si légèrement contre lui par son fils préféré. Je me sentis remuée au plus profond du cœur en contemplant le sourire navré que la réponse d'Octave, empreinte de l'insouciance professée à cette époque pour tous les principes naturels, amena sur ses lèvres décolorées. Jamais expiation plus terrible ne foudroya un père. Ce grand et despotique vieillard châtié par la bouche dont il attendait secours et consolation, réprimandé par celui dont l'indulgence n'eût été qu'un devoir, trahi comme Noé par son enfant, dut éprouver la plus déchirante angoisse qui ait jamais troublé les entrailles d'un homme. Par dernière pitié pour l'enfant égaré, sans doute il eût voulu ne pas exister et ne pas l'avoir entendu.

— Et toi aussi ! murmura-t-il avec accablement, comme César lorsqu'il se voila du pan de sa toge pour ne pas voir le poignard de Brutus déchirer son flanc paternel. Oh ! blessé par l'être qui tenait le plus près à mon cœur !

Cette exclamation lui fut arrachée par la douleur comme une plainte, et ne fut écoutée que du Recteur qui sourit, et de moi qui pleurai.

Puis la langue originelle s'empara de ce rude caractère et lui fit crier soudainement :

— O serpens, nourris dans mon sein, et qui retourne contre lui leur langue de venin !

— Marquis Ollivier, lui dit alors le Recteur, ne brisez pas dans votre main votre dernier bâton de vieillesse.

La face du vieillard se radoucit.

— Oui, dites-moi que j'ai tort, reprit-il. Chassons le vieil homme et priez pour moi, mon père. Je veux croire qu'on a méchamment abusé Octave. Mais tu ne sais pas tout, mon fils. Je craignais de l'irriter trop contre eux. Apprends à quelles humiliations on a soumis ton vieux père. D'abord j'ai dû desserter cette table où j'étais de trop. Je gênais les hoquets des buveurs et leurs chansons diaboliques. Quand Orré allait chasser chez les seigneurs du voisinage, les valets oublièrent de me servir et buvaient dans mon verre. Et tes frères riaient.

— Je reconnais, monsieur, que leur conduite était inconvenante et déplacée, répliqua Octave, si elle était telle que vous le dites. Mais vos souffrances vous ont aigri, et vous exagérez quelques négligences de service fort vénielles. Une vieillesse infirme et chaque soupçon toujours de manque de zèle ceux qui l'entourent.

— Non, tu ne peux croire que je mente, mon fils, insista le malheureux vieillard ; mais j'ai des preuves plus terribles à te donner. J'ai voulu un jour entendre de nouveau les fanfares de chasse, — me plonger dans cet enivrement d'air et de bruit que j'ai dû oublier pour m'habituer à l'amère solitude. Je me suis mêlé aux cavaliers. Mon cœur bondissait d'une nouvelle jeunesse. J'étais déjà aveugle, mais j'avais encore l'usage de mes vieux membres ; mais maïs brûlaient en serrant mon fusil. En aspirant l'odeur des feuilles vertes, en sentant la chaleur du soleil, il me semblait que j'allais rouvrir les yeux et voir ces feuilles et ce soleil, et le gibier que nous poursuivions. Tout à coup mon cheval bute contre un trou d'arbre et tombe ; mon front va heurter cette souche maudite. Ce jour-là aussi les frères se mirent à rire, Octave ! les valets eurent pitié de moi et me relevèrent, mais perclins, impotent, à moitié cadavre. Pourquoi ne ris-tu pas à ton tour, Octave ?

— Monsieur, répondit Octave, d'un ton parfaitement respectueux et poli, — pourquoi mettiez-vous ainsi votre vieillesse en spectacle ? On rit toujours des vieux qui font les jeunes ; on respecte ceux qui ont soin de leur dignité.

— Ainsi, mon fils, répliqua amèrement le marquis Ollivier, vous prétendez donner des leçons à votre père. Ah ! j'aime mieux encore la sauvage rudesse et la brutale gaîté de vos frères.

— Monsieur, dit Octave que cette observation avait blessé au vif de sa vanité, le respect m'interdit de continuer un entretien dans lequel je serais obligé de combattre toutes vos idées. La tyrannie du pouvoir paternel n'est plus dans nos mœurs. Le sang glacé des vieillards ne doit plus enchaîner les bouillants transports de la jeunesse. La vie se ferme devant eux ; elle s'ouvre devant nous. Devons-nous rester enchaînés au logis parce que leur bras est débile, ne plus serrer la taille d'une jolie fille ni lui parler d'amour parce que la voix de nos pères chevrotte ? En un mot, au lieu de nous jeter dans la vie, devons-nous embrasser la mort, nous accroupir, comme des victimes mutilées, autour du fauteuil d'un vieillard podagre ? Nous perdions donc à plaisir, continuait-il en élevant la voix et s'exaltant de sa propre éloquence, ces belles heures de fièvre, ce don magnifique de la jeunesse que Dieu n'accorde

pas deux fois et qu'il nous compté leurs à la hure, ride à ride? N'accusez pas nos frères, leur jobe est excessif. Les vrais fuis sont les vieillards qui pûchènt la leur espérance quant leur palas est blasé, et qui veulent empêcher les autres de jouir de l'existence par envie et douleur d'être redants au rôle de fantôme. L'amour de nos parents, nous le reverrons sur nos enfans; chacun son tour et sa dûme. Les vieux peuvent concourir leur vie dans un rôle de père-paternel, seul amour possible pour eux; ils n'ont plus rien à attendre de la vie. Ils s'y relènt, ils s'y continuent par leurs enfans; car ils se voient revivre jeunes dans ce resplendissant mirage de la famille. Ils s'associent de tête à l'ardour de leur lignée. Si nos jeunes gens s'attachent toujours à la jupe maternelle ou à la robe de chambre de leur père, ils prendraient leur retraite de la vie avant d'être vengés et s'annuleraient par cette tendresse oisive, comme les nains par l'amour de Dieu. Cette sève ardente se tarirait, au lieu de s'épancher par mille sources et de faire des guerriers, des savans, des maîtres, des juges et des auteurs de tous ces gallards dont vous voudriez faire des gardes-malades. La nature nous crie : En avant, pendu quel! fut germé la tendresse dans le cœur des pères, pour qu'ils élevent leurs aigleons jusqu'à l'heure de leur vol hors du nid.

Entraînés par l'accent réellement sympathique et le chaleur d'Octave, ses frères battiront des mains à cette sortie oisive, brutale, coupée, dont ils ne comprennent que la portée banale.

Le vieux marquis Olivier avait écouté avec stupeur.

— D'étable éloquent! s'écria-t-il enfin, mais avec des paroles on peut tout justifier, même l'assassinat des rois. Voilà donc le poison que tu es allé l'inculquer à Paris, Octave! Tu viens à comparer l'homme à la bête, les sentimens aux instincts. Tes frères, s'ils provoquaient la colère, peut-être trop prompt du vieillard, ne cherchaient pas du moins à le faire rougir, à le régenter, et à lui prouver que Dieu leur avait donné le droit de ne pas l'aimer. Je ne les ai jamais mandés, continuait-il d'une voix tremblante; mais toi, Octave, et alors le vieillard devint terrible à voir, — suis jûné un jour par ton fils comme tu es jûné à présent, car celui qui t'ont jûgnardé dans un transport d'ivresse et de dénuance brutale était été moins parricide que toi!

Et il se leva d'un air si majestueux et si magnifique que les jeunes gentilshommes se levèrent à leur tour pour prévenir quelque catastrophe, oubliant son infirmité en le voyant redresser sa taille écaillée.

— Laissez, dit Octave; la colère rend insensé à tout âge.

Le marquis exaspéré fit un pas vers lui, au hasard, les bras étendus dans le vide. Mais il sentit alors se lever autour de son cou les bras grêles de l'innocent.

— O noble cœur, sois béni! s'écria-t-il, toi qu'ils nomment l'Innocent et qu'ils railent, les demons; Innocent, en effet, de tout mal en action comme en pensée. Toi seul, qui es été élevé l'un de moi, comme un étranger, tu ne t'es pas laissé corrompre par le mauvais exemple. Je t'ai ramassé un soir, chétif et demi-mur, sur mon seuil, sous la pluie et le vent, — et tu m'as aimé. Pauvre vermineau, tu as eu pitié du colosse. Le pauvre d'esprit, le faible de corps a en pitié du puissant, de l'orgueilleux marquis Olivier; c'est lui qui voit pour moi et qui dirige mes pas incertains. O terrible expiation! tu me fais l'amour de ta faiblesse. Mais bras nerveux sont frappés de paralysie; ma volonté de fer est frappée d'impuissance. Je suis heureux de m'appuyer sur toi, ma dernière sauve-garde. Mais, Dieu là dit, le royaume des cieux est à toi!

Il fit quelques pas vers la porte, toujours soutenu et conduit par l'innocent dont le visage humble et le regard distrait ne bravaient pas les jeunes gens. C'était un tableau si touchant et solennel que ce groupe accablé que plusieurs baissèrent involontairement les yeux.

Richard seul eut l'audace de crier aux valets :

— Ouvrez la porte toute grande et laissez passer le très haut et très puissant seigneur Olivier, marquis de Sanglier-Chavannes.

Cette dernière et insultante affectation de courtoisie, par laquelle il renvoyait et charrait pour ainsi dire son père, était tellement odieuse que le vieillard s'arrêta et d'une voix tonnante il s'écria :

— Merci, mon Dieu, de m'avoir été la vue dans la miséricorde, afin que je ne puisse voir ces malheureux. Maudis-les ces monstres qui laisseront bientôt leur père gredoter sans manteau et sans feu, — qui regardent l'obéissance filiale comme un ridicule esclavage, — et la puissance paternelle comme une oppression. Fais-moi mourir avant qu'ils ne s'impatientent de ma lenteur à leur laisser cette fortune qu'ils sont avides de dévorer. Et toi, merci, Octave, qui as été l'instrument de la justice céleste, car tu m'as cruellement puni de ma préférence.

Cette fois, Octave parut troublé, et il regarda son père avec une sorte de regret et d'incertitude. Mais le Recteur qui plusieurs fois lui avait parlé à voix basse pendant cette scène, l'encouragea encore dans sa rébellion par quelques mots soufflés à l'oreille. Octave lui répondit cependant :

— Cette affreuse discussion a assez duré, monsieur le Recteur, et je suis à bout de mes forces. Je sais de quelle importance il est pour nous de ne pas nous plier aux caprices d'un car c'est si altier et si absolu. Mais peut-être même avons-nous été trop loin! qui sait si son nom n'aurait pas plus d'influence sur les paysans que vos prières et vos sermoniers.

Le Recteur s'inclina et dit : — Soyez satisfait, monsieur le comte, le marquis, votre père, est à deux pas de la porte et il a l'air un peu fatigué de son rôle de Pentheon.

On se donna la main à l'innocent :

— Arrived, dit Richard, — de l'heure d'aller à l'école.

— Tais-toi, Octave, s'écria le Chasseur du Roi avec terreur. Mais il était trop tard; le marquis Olivier avait entendu.

— Et l'un de l'eau! Ou sommes-nous donc? dit-il d'un air égaré.

— A la Baugé! répéta le sinistre Recteur.

— A la Baugé! répéta le vieillard en s'appuyant contre la muraille en tremblant; à la Baugé! ou j'ai juré de ne jamais revenir! Ah! si je l'avais su, vous auriez été obligé de m'y traîner. Vais-je donc être encore tourmenté par ces visions terribles, entendre ces gémemens lugubres qui ont chassé le sommeil de ma nuit sans fin! Et rien ne m'a averti, — rien ne m'a rappelé le jour maudit. Toi-même, Jacques, continuait-il en s'adressant au Collibet, tu m'as trompé. Mais vous avez donc tous oublié que j'avais voué la Baugé à l'abandon et à l'oubli, et que j'avais moi-même cloué la houlette sur la porte, — secoué la poussière de mes pieds, en signe de malediction, sur ce rocher funeste. C'est donc pour me voir souffrir mon agonie et pour hâter ma mort, ajoutait-il avec une expression d'horreur indicible, — que vous m'avez ramené à la Baugé.

Et il tomba étendu sur les dalles glacées de la salle, comme un grand chêne foudroyé, malgré les efforts des pépères du Collibet.

Les serviteurs, avec l'aide de ce dernier, du Chasseur du roi et de Gaspard, le relevèrent et le transportèrent dans la chambre reculée qu'il habitait.

Oré nous conduisit ensuite, Octave et moi, dans la nôtre. Pendant toute la matinée, le retentissement de l'orgie des jeunes messieurs de Chavannes parvint jusqu'à nous. Mais Octave, écrasé de fatigue et de malaise, dormait. Moi, je cherchai alors à rassembler mes idées, étrangement bouleversées par cette rapide succession d'événemens.

VIII.

Amour levant.

La scène affreuse à laquelle je venais d'assister m'avait anéantie. Les mystères qui semblaient entourer la famille de Chavannes et ce château de la Baugé, où sans doute qu'un grand crime inconnu et impuni avait été consommé, — me plongèrent dans les plus amères réflexions sur les suites de ma téméraire résolution.

Malgré mon aveuglement, je ne pouvais approuver la conduite d'Octave. Je comprenais que l'amour l'eût entraîné à me forcer d'abandonner mon père, mais de là à repousser dédaigneusement et même avec cruauté la tendresse de sa sœur, il y avait un abîme. A mes yeux, dans cette scène, son esprit ardent, ambitieux et politique avait été écrasé par la grande figure et l'allure souveraine du marquis Olivier. Pour la première fois depuis ma fuite de la maison paternelle, j'éprouvai comme un impérieux besoin de m'expliquer à moi-même mon amour aveugle. En sondant mon cœur dans ses plus obscurs replis, je m'avouai que sans l'aiguillon du malheur qui agit sur les femmes comme un aimant, tandis que pour l'homme c'est toujours une cause d'abandon et de mépris, — que sans ce prestige du danger qui rehaussait Octave, j'aurais pu oïmer son souvenir, regretter l'illusion perdue, — mais que je n'aurais pas recommencé à l'aimer avec plus de violence encore qu'à l'époque de ses premiers sermens.

Mais malgré l'accroissement de mon amour, l'expérience de ma première déception m'avait transformée et éclairée; je ne pouvais m'empêcher de penser que j'aurais tout à craindre de celui qui bravait si hardiment la colère de son père. Il pouvait d'un jour à l'autre traiter avec dureté la femme qu'il cesserait d'aimer, et malgré moi l'image de la belle Renée vint s'interposer dans ma rêverie entre Octave et moi. Mais telle est la force involontaire de l'amour que je n'envisageai qu'avec horreur la vague possibilité d'être abandonnée par cet homme que parfois je jugeais indigne de ma tendresse et de mon dévouement. L'émotion de cœur que j'éprouvais à cette seule pensée m'expliquait bien ma fuite insensée, après l'épreuve cruelle de la petite maison. Hélas! l'amour n'est-il pas une puissance souveraine! Ceux qui se sentent aimés se plaisent à abuser de l'amour qu'ils inspirent comme tous ceux qui sont armés du pouvoir, comme les enfans qui brisent leur hochet pour connaître le secret de ses ressorts. Octave en avait agi ainsi sans tenir compte de la victime, dont son caprice devait brayer le cœur et empoisonner la vie entière.

Octave reposa plusieurs heures; — au réveil, il me trouva penchée à son chevet. Personne ne s'était occupé de lui, et ce n'est Oré, et aussi le Collibet qui deux fois eurent ouvert la porte, si ce dit d'un air de mystère comme si nous nous entendions et comme s'il eût voulu prévenir, demandant, que le père allait mieux, que son évanescentement avait cessé, qu'il sommeillait même, grâce à quelques boissons calmantes. Après qu'il le pauvre innocent disparaissait comme une ombre.

En regardant dormir Octave, je m'étonnais moi-même de la passion qui brûlait ma poitrine; que signifiait cet élan continu, cette aspiration, de mon cœur vers lui, cette opiniâtre persistance à étudier chaque soupir, chaque mouvement qui lui échappait? D'où venait cette magie despotique qui ne me laissait pas une pensée ou un sentiment qui ne se reportât bientôt à lui et qui anéantissait toutes les autres facultés da mon âme.

Quand il fut réveillé, il me demanda, avec quelque hésitation si sa conscience était vaine, ou si elle avait fait prendre de ses nouvelles.

Je me sentis pâlir, — en songeant que sa première pensée était pour la belle Renée — et je répondis sèchement : Non.

Le comte d'un air contraint et répliqua :

— C'est à surprendre. Il paraît que tout le monde est ici à la savagie. C'est un peu sot et le diable pour tous.

— Votre cousine me paraît en effet aussi sauvage que les solitudes où elle a vécu, repris-je, mais elle est belle comme cette nature puissante, comme ces sites grandioses, votre berceau.

J'attendis avec anxiété sa réponse; mais il n'eût pu lire sur mon front qu'une froide insouciance.

— J'avoue, dit-il, que je ne croyais pas ma cousine Renée de Béjarry si royalement belle. Je ne pensais guère à elle que comme à une petite niaisie farouche et assez mal élevée. Mais cette éducation libre et sauvage a seulement transformé en une fière et charmante amazone l'enfant ignorante que j'avais laissée. Avec des yeux de feu comme les siens, elle ne saurait être sottile. Dans ce vieux château délabré, elle me fait l'effet d'une sorte de fée Mélusine, de dame gardienne de la maison. N'as-tu pas remarqué, Camille, comme elle m'a traité avec une amicale familiarité, sans la moindre rougure à ses joues, sans trouble et sans embarras, comme un de mes frères qu'elle eût vu la veille?

— Soyez franc, Octave, répliquai-je. Vous auriez été charmé, n'est-ce pas, de la voir un peu plus émue à l'approche d'un des plus galans gentilshommes de Trianon. On a beau ne pas aimer une femme, on est toujours bon de lui faire regretter qu'on ne l'aime pas.

— Bonne folle! s'écria-t-il. Que ne me représentez-vous déjà aux pieds de cette belle enfant gâtée. Les femmes ont vraiment l'imagination prompte. Je déteste, moi, ces allures fières et hardies qui vous font toujours douter si la jupe de ces demoiselles n'est pas un travestissement. Je n'ai jamais fait de madrigaux pour les chevalières d'Eon, que je sache. Ma cousine sera pour moi un camarade un peu moins mal léché que mes oursins de frères. Voilà tout. C'est moi qui lui ai appris à monter à cheval. Toute enfant elle me défiait déjà à sauter les barrières, avec une petite mine orgueilleuse et provoquante à se tenir les côtes de rire. Mes terribles frères l'aiment tous comme les dévotes leur sainte, mais ils la craignent plus que le feu. Celui qui voudra la dompter, devra se gâter de fer.

— Bah! insistai-je pour démêler jusqu'à la pensée la plus secrète d'Octave, ces belles farouches ne sont pas toujours plus intraitables que les autres. Toute femme doit se faire un idéal, surtout un milieu d'une bande de vauriens aussi peu poétique que vos frères. Mile Renée de Béjarry ne peut avoir oublié son beau cousin, le comte Octave.

— Pointant à peine m'a-t-elle adressé quelques paroles de bien-venue et de condoléance. Je me serais attendu à un accueil plus cordial et plus empressé entre parents.

Je ne pus m'empêcher de répondre en voyant combien peu il s'était aperçu du piège que je lui tendais.

— Pourquoi une femme ne cacherait-elle pas sa passion secrète avec autant de vigilance qu'un homme met d'ardeur à feindre un amour qu'il ne ressent pas, ou qui se meurt dans son cœur?

— Si ma cousine était éprise, comme vous leignez de le croire, Camille, elle eût du moins daigné me regarder à la dérobée, et je vous jure...

— Pauvre diplomate! ne jurez pas. Je ne sais où j'ai lu qu'une femme qui détourne sans cesse son regard d'un homme parle aussi clair que celle qui le regarderait sans fin. Nous autres femmes, nous ne nous y trompons pas.

Je palissais de plus en plus en voyant le visage d'Octave s'animer à mes paroles; mais plus je voyais le poison que je lui versais s'infiltrer dans son cœur et plus je me sentais ardente à continuer.

Octave s'aperçut cependant de sa distraction, et il répliqua avec un ton de douceur assez froid :

— Ce serait un malheur pour Renée, si elle se laissait aller à cette folie, car je n'aimerais jamais que vous, Camille. Mais nous rêvons en vérité; car Mile de Béjarry est orgueilleuse avant tout et son cœur est insensibile.

J'éclatai d'un rire amer, et persistant à ouvrir la plaie avec une opiniâtreté aveugle qui m'étonnait moi-même.

— Vous avez deux fois tort, Octave, repris-je. Personne n'est maître de toujours aimer; personne n'est maître de ne pas aimer. N'a-t-il pas suffi à des philosophes éprouvés de sentir le parfum des cheveux d'une courtisane pour la suivre comme des esclaves en laisse? Des femmes du plus haut rang et d'une vertu rigide ne se sont-elles amourachées de quelque goutai, après avoir résisté à des coliforts de fermier-général, à des poèmes imprimés sur velin, à des bâtons de maréchaux, et même à des sceptres? Vous m'avez raconté vous-même ces scandales de la cour de France, Octave. Quant à votre belle cousine, elle n'est plus insensible, parce qu'il n'y a de femme insensible que celle qui n'a point encore vu l'homme qu'elle doit aimer. C'est là un axiome vulgaire depuis long-temps. Mais soyez tranquille, Octave, le jour même où vous cesserez de m'aimer, je le saurai.

— Êtes-vous devenue magicienne pendant mon sommeil? me demanda-t-il en riant.

— Ce sera le jour, continua-t-elle d'une voix profonde, où il ne vous suffira plus, pour être heureux, de demeurer seul avec moi, occupé ou rêveur, expansif en paroles ou silencieux; — le jour où vous serez embarrassé de cette solitude à deux, et où, tout en me parlant, vous n'aurez rien à me dire; car la bouche n'est pas une machine aussi que le cœur. La bouche sait mentir et prononcer long-temps encore le mot divin; je vous aime! tandis que l'âme vole sur les traces d'un autre objet.

— Vous voulez me faire peur, dit-il; mais vous n'y réussirez pas.

Et rompant là l'entretien, il témoigna l'intention de se lever; j'appelai plusieurs fois avant qu'un domestique parût.

Le comte demanda à celui qui se présenta s'il pourrait voir le Recteur de Kerbarad. Cet homme répondit que le Recteur venait de partir pour faire sonner le tocsin dans les paroisses voisines de la Bauge et haranguer les paysans. Je respirai.

— Et ma cousine? demanda Octave qui me regarda en souriant.

— Partie avec M. le Recteur, répliqua le domestique. Elle m'a chargé de dire à monsieur le comte de tâcher de reprendre vite des forces, car on aurait bientôt besoin de lui dans le pays.

— Voilà tout? reprit Octave.

— Oui, monsieur le comte.

— L'étrange créature! murmura-t-il d'un air rêveur.

— Il va l'aimer, pensais-je, et il me sembla que mon cœur se brisait.

J'avais bien jugé Octave.

Moi j'éprouvais pour lui cet amour qui remplit l'âme et qui grandit dans la solitude, que l'être aimé soit présent à vos yeux ou habite votre pensée. Je désirais être ignorée du monde entier; je ne voulais pas plus subir ses flatteries et son admiration flétrissante que ses sarcasmes et sa pitié. Mon rêve était de passer dans la vie entourée d'un voile, à l'abri de l'espionnage incessant de la société. J'enviais le gynécée des femmes de l'antiquité, et même le harem des odalisques, à la condition d'y régner seule. Dans les yeux de mon amant fixés sur moi, je voyais briller les poésies de la nature, les lustres des fêtes, les murmures galans, toutes les magies de la vie. Je demandais à Dieu qu'Octave pût lire dans les miens les rêves de son existence. Mais je ne devais pas remplacer pour lui le monde, les honneurs, les fanfares, les combats.

Octave, tout au retour de moi, avait senti s'alanguir son amour à mesure que ses désirs s'éteignaient et que les obstacles disparaissaient. Sa passion ne provenait pas de l'aimant immortel et inconnu qui soumet une âme à une autre âme; elle avait des sources misérables et faciles à tarir. N'y a-t-il point des gens qui ne sont pas jaloux parce qu'ils aiment, mais qui deviennent amoureux parce qu'ils sont jaloux? Ces êtres médiocres ne pensent à aimer une femme que le jour où ils se la voient disputée par Dieu, par le hasard ou par quelque prétendant vaincu. Chastelard eût-il consacré sa vie à rendre heureuse Marie Stuart, née simple ouvrière et filant une humble quenouille? Toute la question est là, en fait d'amour. Celui d'Octave avait donc le vice de s'inquiéter des choses extérieures; il prêterait paraître à être. Souffle de mesquinerie vaniteuse, il voulait faire envie au monde et débouler; reflet sans chaleur, il ne désirait que par les désirs des autres. Je sus plus tard qu'il avait aimé, soi-disant à la fureur, une cantatrice fort à la mode sous le ministère de M. de Calonne, vertu officielle que lui seul avait en la gloire de vaincre. Eh bien, il l'avait prononcée à son bras, comme en triomphe; et il n'avait jamais eu l'idée de la dérocher à la prostitution des applaudissements; à cette exposition publique de la rampe, de garder pour lui seul les suaves accents de sa voix, les sourires de ses lèvres, le voluptueux éclat de ses vêtements de reine de théâtre. Un jour elle avait perdu sa voix, — et du même coup son amant.

Octave n'avait pas en lui-même cette source vivante d'amour, cette effusion de flamme qui anima le marbre lui-même quand Pygmalion embrassa d'une étreinte dévorante sa froide Galathée, et la fit descendre de son piédestal pour vivre de sa vie et respirer de son souffle. Il voulait aimer; il essayait de se faire illusion et de croire qu'il aimait. Agité de ce triste et mesquin orgueil, capable de comprendre comme dans un rêve les élanes de l'amour véritable, mais impuissant à le ressentir, il ressentait à ces malheureuses natures auxquelles Dieu a donné l'inquiète intelligence de la poésie sans le génie de la manifester.

Je crains fort, mon cher enfant, de l'ennuyer par ces longues réflexions qui doivent engourdir ta curiosité; mais les malheureux aiment à retourner fréquemment le couteau dans leurs vieilles plaies, et tu voudras bien m'accorder cette triste satisfaction.

Juste alors, non vraiment, je n'avais pas connu les horreurs de la souffrance, car je n'avais pas été jalouse; mais la jalousie fit de mortels ravages en moi, à partir de l'entretien que je viens de te raconter. Mile Renée de Béjarry revint le surlendemain à la Bauge qu'elle habitait, car elle était orpheline depuis plusieurs années. Elle m'honora de fort peu d'attention, mais elle eût bientôt de longues conférences avec Octave et le Recteur dans la bibliothèque du château, conférences auxquelles je ne fus pas admise. Ce que je souffris alors, tu ne saurais le comprendre, car tu es un homme, et la jalousie des hommes est toute différente de celle des femmes. Les Othellos les plus farouches et les plus inquiets souffrent surtout dans leur orgueil, et ils ont toujours sous leur main l'instrument fatal qui peut satisfaire leur vengeance, c'est-à-dire le poignard aimé, égoïste et brutal de l'homme à la suprématie; mais la femme jalouse souffre surtout, elle, dans son amour; et rien ne peut la guérir ni la venger, car le poison même qu'elle verserait à son amant perdure ne saurait arracher du cœur de l'amant la passion nouvelle, car la mort de sa rivale même ne lui ferait pas reconquérir ce cœur perdue. C'est une passion horrible que la jalousie, car elle pervertit les plus nobles cœurs et les corrompt de sentiments bas et mauvais. C'est un mal honnête et humiliant dont on rougit, mais dont on se sent mourir. La jalousie est un doute perpétuel, et quelle torture est plus horrible que le doute, et la brise tous les ressorts de l'âme la plus énergique? Je trouvais Octave content et froid pour moi, et j'étais certaine cette affreuse conséquence qu'il devait en aimer un autre. Et quand il venait à moi avec un sourire, j'étais

senta sans comme un mouvement de haine et de répulsion pour cet homme que j'admirais, car son sourire me semblait hypocrite, et alors ses caresses me laissaient l'effet d'un outrage et d'une atrocité grossière. Il me prenait parfois d'horribles envies d'aller écouter aux portes de la bibliothèque, de m'assurer de mon malheur, de l'épier, de m'abaisser à surveiller toutes ses démarches. Je demeurais aussi de longues heures dans ma chambre à regarder machinalement du bout des lèvres, sans conscience de ce que je faisais : Octave ne m'aimo plus. Et cette idée fixe ne me quittait un peu qu'à la suite d'une crise de sanglots et de larmes.

Oh ! qu'il me semblait éloigné ce temps où, modeste et craintive enfant dans la maison paternelle, je me renfermais dans ma chambre pour penser à lui, comme si j'avais besoin de fermer la porte sur mon bonheur, en avoir qui veut savourer son trésor, — et où je me troublais et surrais en sa présence, comme devant un ennemi ; car je pressentais l'indifférence irrésistible que ce jeune homme allait exercer sur ma volonté et sur mon cœur. Alors je l'aimais bien plus de loin que de près ; j'aimais mieux le rêve de l'amour que l'amant. Maintenant j'aurais voulu le tenir toujours là, sous mes yeux, sous mes lèvres, dans mes bras. Lorsque de ma fenêtre je le voyais se promener le long des herges des étangs avec sa cousine, se pencher à son oreille, lui sourire, caresser ses cheveux, presser familièrement sa main, c'étaient chez moi des rages folles, des sueurs froides sur tous mes membres, un cercle d'acier autour de mon front, un brouillard noir sur mes yeux, — et un sourire navré crispait ma bouche, qui n'eût pu prononcer une parole. Puis je me relevais de cet abattement lâche et imprévisible. Je me révais forte et prête à lutter. Je ne savais pas résister à Octave ; mais je savais bien, pensais-je, à le disputer à une rivale, car j'étais plus timide que faible. Comme beaucoup de femmes humbles, silencieuses et délicates, j'avais un de ces cœurs nobles et fiers qui s'humilient le mieux devant l'amour, mais qui se cabrent le plus résolument contre la tyrannie. La douceur me trouvait sans force, mais je n'aurais jamais cédé aux menaces et à la violence ce que j'eusse accordé à la prière.

Cependant les jours se passaient bien tristes pour moi. Dès qu'Octave fut tout à fait rétabli, il n'eut la même existence que ses frères et passa son temps à chasser et à courir les paroisses. La belle Renée était de toutes ces parties. Je crus comprendre par quelques mots recueillis çà et là qu'on la regardait comme sa fiancée et qu'il devait l'épouser dans quelques mois. Je ne lui en parlai pas. J'avais obtenu qu'on me fit servir mes repas dans ma chambre, et je n'en sortais guère, craignant toujours de rencontrer dans les grands corridors quelques uns de ces rustres gentilshommes dont l'aspect m'effarouchait. Je sentais qu'un nuage bien sombre s'amassait à mon horizon ; mais j'attendais avec une sorte d'apathie fiévreuse et tarabiche. Souvent Octave ne rentrait que très avant dans la nuit ; il me trouvait toujours veillant sans humeur, sans reproche ; harassé de fatigue, ou préoccupé d'une pensée légitime, il ne me regardait pas et m'adressait à peine quelques paroles froides ou colères. Son caractère, dont j'avais admiré l'énergie et la résolution dans l'adversité et dans les dangers, était devenu épuisé, vacillant, tantôt plein d'ardeur, tantôt détendu et enervé par un marasme singulier. J'aurais donc pu me rassurer et oublier mes soupçons, car ce n'étaient point là les signes d'une passion qui se croit partagée. Mais, hélas ! je l'écoutais dormir, et son sommeil agité rêvait d'une autre, de sa cousine Renée.

Le Chasseur du roi avait quitté le château pour se battre en volontaire, contre les Bleus, suivant son habitude, et il avait emmené avec lui le lieutenant prisonnier qui devait être échangé.

Dans ces tristes circonstances, je finis par me sentir si horriblement lasse de mon isolement, par souffrir tellement de devoir toujours rebouter dans mon cœur mes doutes et mes inquiétudes, que je laissai insensiblement s'établir une sorte d'intimité, plus téneuse, entre le dernier des habitants de la Bazoche et moi, et que je trouvais du charme à cette amitié presque muette de deux malheureux attirés l'un vers l'autre par l'influence irrésistible de leurs souffrances.

Le Collibert était peu que devenu, en effet, mon unique voie de communication avec le dehors. Il m'apprenait les nouvelles du château en quelques paroles brèves qui me frappaient par leurs tournures relevées et leur style biblique. Il m'apportait des fleurs fraîches chaque matin pour égayer ma prison volontaire. Il devenait avec un instinct charmant et ingénu toutes mes délicatesses et mes fantaisies de femme. Il me servait avec un dévouement si discret que j'en étais touchée. Il rôdait souvent dans les corridors, ainsi qu'un garden fidele, comme s'il eût compris que le bruit léger de ses pas suffisait seul à me rassurer. J'avais toujours grand soin de verrouiller ma porte et de ne laisser pénétrer personne dans ma chambre pendant les interminables absences d'Octave. Quand je faisais effort pour prendre un air calme et ouvert, un sourire doux et naïf épanouissait ses traits si fins ; mais quand l'accablement de mes douleurs avait laissé son pli sur mon front, son sillon de pleurs sur mes joues, il me contemplait douloureusement, et je l'entendais murmurer d'une voix toute altérée :

— L'âme se perd ! l'âme se perd ! Qui pleure se repent ; qui se repent a pêché. O tristesse plus amère que la mort ! Il faut laver le pêché dans ses larmes.

IX.

La Colliberte.

Un matin, Octave venait de sortir et avait sans doute laissé la porte entrouverte. La chaleur était excessive. Je m'habillais lentement ; mon œil émit d'abord ; mes cheveux se bouclèrent en tombant sur mes épaules, — et je révais devant mon miroir. Tout à coup je levai les yeux et je crus voir derrière moi, réfléchi par le miroir, une figure qui me rappela Octave tel qu'il était lorsque mon père le prit pour secrétaire intime.

C'était le Collibert. En effet, il ressemblait à Octave ; mais sa figure était plus douce, plus ingénue, plus grêle, et surtout en voyant l'expression douloureuse de ses yeux bleus, on eût dit que les deux frères s'étaient partagé les deux parts d'une âme, — que l'innocent avait en la part blanche et immaculée, tandis que la part terrestre et impure était échue à Octave, comme la lie qui reste au fond de la dernière coupe.

Je poussai un cri d'effroi. Mais l'innocent joignit ses deux mains sur mes lèvres, geste familier aux enfants qui aiment à balliconner ainsi leurs mères, et me dit avec un sourire distrahit et naïf ces mots terribles :

— Tu es une femme !

— Non ! tu te trompes ! m'écriai-je épouvantée, car Octave avait exigé de moi la promesse de garder soigneusement le secret de mon sexe jusqu'au moment où il déclarerait publiquement son intention de m'épouser.

— Tu es une femme ? insista le Collibert. C'est mal de mentir à nos amis.

Je me sentis rougir, — et une larme de honte vint, à ce reproche, trembler au bord de mes cils.

— Tu es une femme, car tu pleures, reprit-il, et jamais je n'ai vu les hommes pleurer. Moi je n'ai jamais pleuré, ajoute-t-il avec son petit rire naïf, — et cependant mes frères m'ont souvent battu, battu plus fort que nos chiens, — mais il est honteux à un homme de pleurer. Aussi je riens sous les coups et cela les rendait furieux.

— Tu vas donc me trahir ? lui demandai-je.

— Te trahir ! répliqua-t-il en faisant un moue d'indignation. Oh ! non. Je suis fidèle à Dieu et au roi, tout faible que je suis. Mon âme est à Dieu et mon corps est au roi. Je prie le premier et je me battrais pour l'autre. Pour toi aussi, Camille !

— Pour moi, pauvre enfant ! Que pourrais-tu faire avec les bras débiles ?

— Beaucoup, dit Jacques en secouant sa tête d'un air orgueilleux. Je suis entré aujourd'hui pour te dire de ne rien craindre. Je veille sur toi. Toutes les pierres de ce château me connaissent, et grâce à elle, je sais bien des choses. On ne se défie pas de moi, parce que je suis un innocent. On me laisse errer et rôder, comme une bête vagabonde. On ne force à chercher la solitude en moi chassant et en m'humiliant sans cesse. Aussi je pourrais le guider, les yeux fermés, dans les haies, les marais et les trahins du Bocage. — J'y ai beaucoup d'amis qui viennent à moi, parce qu'ils ne sont pas des hommes. — Et qu'ils ne me craignent pas, dans les bois, les petits oiseaux chantent avec moi ; les serins vertes viennent couvrir dans ma toque bien de ciel ; les chevreaux timides viennent lécher ma main.

— Et cette vie solitaire ne t'attriste pas ? interrompis-je avec étonnement ; elle ne te semble pas amère et monotone ?

— Monotonie ! s'écria cet enfant de la nature. Monotonie ! mais c'est la vie de mes frères qui est monotone. Toujours boire le même vin dans le même verre, monter le même cheval, classer la même chasse, dire les mêmes choses, s'amuser régulièrement le lendemain comme la veille ; c'est la une vie d'horloges vivantes. Moi, au contraire, j'ai toujours des plaisirs et des spectacles nouveaux : un soleil couchant ressemble-t-il jamais à un autre ! Si tu savais, Camille, dans quelle variété infinie de jus de pourpre et d'or le grand astre éteint ses rayons, et comme on pense un bon Dieu en admirant ces splendeurs toujours nouvelles. Et puis je converse avec les plantes et les fleurs. Je surprends les secrets des insectes couchés dans leurs calices ou grimpant le long de leurs tiges. J'assiste à leurs guerres et à leurs amours. Et quand leurs derniers bondissements s'endorment à la nuit, quand la main de Dieu seme de pâilles diamants sur la coupole azurée de son ciel, je me sens heureux de m'être point renfermé dans des murailles qui étouffent la voix du cœur, d'apprécier l'air libre, et de me plonger dans une contemplation d'amour infini pour l'auteur de toutes choses. Et le matin au réveil, j'unis ma voix à celle des oiseaux mes frères, et de mes sœurs, les fleurs, à ce chœur immense de toute la nature qui remercie Dieu par une hymne de chants, de murmures et de parfums, de la vivifier et de la carresser avec les rayons d'or de son soleil.

— Et tu n'envies rien aux autres hommes, pauvre enfant ? dis-je de plus en plus surprise.

— Je n'envie rien, car je n'ai besoin de rien, répliqua-t-il.

— Il ne te monte pas au cœur de sourdes fureurs contre ceux qui sont riches et heureux ?

Il me regarda d'un air étonné et dit : — Mais non suis-je pas assez riche. Le bon Dieu ne fait pas un soleil plus beau pour mes frères que pour moi. La pluie tombe sur les habits dorés comme sur mes haillons. Mes frères disent bien que ce château leur appartient. Hélas ! il est à eux comme la chambre d'hôtelier à un voyageur qui la loue. D'autres y ont

triqué, chanté, croisé le fer et dormi avant eux, et ces maîtres orgueilleux ne sont plus qu'une pincée de cendre. Mes frères mourront, et le château restera debout pour abriter de nouveaux hôtes. Croient-ils donc emporter dans leur corceuil plus de richesses que le Collibert dans le sien ? Et lorsque, pendant leur sommeil, je nage dans leur étang, je foule leurs broyères, je grince sur leurs arbres, il me semble que tout cela est bien plus à moi qu'à eux. — S'ils m'entendaient parler ainsi, ils hausseraient les épaules de mépris pour mon ignorance. Je ne suis qu'un innocent, mais je ne m'en plains pas. Mon ignorance me rend heureux.

— Ainsi, tu méprises l'or, ce dieu des hommes ?

— Non, dit-il ; je voudrais avoir beaucoup d'or pour faire l'aumône aux mendians, aux veuves et aux orphelins. On n'a jamais besoin d'être riche que pour les autres. — Les mauvais riches, eux, ne se servent-ils pas de leur or pour éblouir et amuser leurs faux amis, et exciter leur envie en entassant sous leurs yeux des choses merveilleuses, splendides et inutiles à eux-mêmes ?

— Mais enfin, repris-je, ne souffres-tu pas d'être, pour ainsi dire, le valet et l'esclave de tes frères ?

— Bah ! dit l'innocent, Armand n'est-il pas le valet de son cheval ? Quel est le but et l'emploi de sa vie sur la terre, si ce n'est de penser, d'étriller et de nourrir son cheval, et de converser avec lui ? Quel est le manant qui pourrait être pour Richard un serviteur aussi zélé et aussi dévoué qu'il l'est lui-même pour ses chiens favoris ? Chacun porte sa livrée ici-bas.

Je restai confondue de l'élevation d'esprit, du bon sens et de l'instinct poétique de cette pauvre créature que les rustres gentilâtres de la Bauge osaient traiter d'idiot.

En ce moment je crus entendre du bruit dans le corridor, et craignant qu'Octave ne revint et ne surprit le Collibert, je lui dis vivement :

— Laisse-moi seule, Jacques. Ton frère n'aime pas à te voir rôder par ici.

— Oh ! merci, Camille, murmura l'enfant, tu me parles avec douceur comme ma mère qui est morte. Mais ne t'inquiète pas, Octave est occupé ailleurs ; il ne viendra pas m'empêcher de l'écrire.

— Est-il donc déjà parti pour la chasse ? lui demandai-je aussitôt.

— Non, dit naïvement le Collibert ; mais il cause sur la berge de l'étang avec Mlle de Béjarry.

Cette réponse me perça le cœur. Je répliquai avec effort :

— Elle est bien belle, n'est-ce pas, la cousine d'Octave ?

— Elle doit être bien belle et bien riche puisque tous mes frères lui font la cour.

— Tous, murmurai-je avec un tremblement nerveux. Et Octave ?

— Octave, répondit-il, Octave écoute René lui parler de la levée des paroisses, et lui, il l'entretient des jours d'autrefois, du temps où il la portait toute enfant dans ses bras. Et alors il la regarde, il la regarde comme nous regardions la sainte Vierge, Camille.

— Assez ! lui dis-je durement,

Mon cœur se brisait. Une sorte de frénésie désespérée s'emparait de moi. Le sang empoisonna mes joues. Je dis tout à coup au Collibert dans un transport de douleur folle :

— Et moi, suis-je belle aussi ? dis-je, Jacques. Tu ne sais pas mentir ; je le croirai.

L'innocent resta comme hébété à cette question, les yeux fixés et tout grands ouverts sans répondre.

— Regarde-moi bien, Jacques, repris-je avec impatience. Suis-je belle ou suis-je laide ? Prononce. Ne crains pas de m'affliger.

— Te, ma belle Camille, dit le pauvre diable tout honteux et fort embarrassé. Je n'ai jamais pensé à cela, moi, et je ne suis pas un bon juge.

— Comment, tu ne saurais pas distinguer, toi le frère des fleurs, si ma figure peut charmer ou repousser les regards.

— Oh ! moi, je sais, répliqua-t-il, que j'ai passé bien des heures à vous regarder et à sentir mon cœur se fendre dans ma poitrine. Vous contempler, c'était pour moi comme une extase et un parfum. Mais je ne me suis jamais demandé si vous étiez belle et pourquoi j'aimais ainsi à vous regarder.

— Oh ! je ne veux pas Mlle Renée de Béjarry, murmurai-je avec un sourire navré. Avouez-le franchement, Jacques.

— Ecoute donc, Camille, dit l'innocent, tu n'as pas comme elle de belles robes tout en velours, des chapeaux avec des plumes, des diamans aux oreilles et aux doigts. Tout cela embellit joliment les femmes. Et puis j'ai entendu aussi mes frères vanter les grands yeux de la cousine qui rayonnent comme des soleils.

— Et moi je n'ai que des yeux bleus bien timides, et gonflés par les insomnies, rougis par les larmes...

— La cousine est grande, reprit l'innocent, elle a des cheveux si longs, si longs, et un petit pied si mignon, et une si fière démarche. Je crois bien que c'est pour tout cela qu'on la nomme la belle Renée... et ..

— Achève donc, lui dis-je. Et comme moi, je n'ai pas cette noble taille, que mes cheveux blonds sont coupés ainsi que ceux d'un homme, que mes joues sont pâles et mes mains amaigrées, dis-moi nettement la vérité, Jacques, je suis laide.

— Et cependant, c'est étrange, interrompit l'innocent d'un air réfléchi, — je l'aime mieux ainsi que toutes les autres que l'on appelle des belles femmes. Je l'aime parce que ta figure est si douce et ton regard si bon que je suis toujours tenté de m'agenouiller devant toi et de te

prier, comme une sainte, car tu ressembles à celles que j'ai vues dans les églises. Les saintes seraient donc laides, Camille ?

— Ne blasphème pas, Jacques, lui dis-je. Je ne sais qu'une misérable pécheresse, encore tout engagée dans les liens de la vanité et de l'erreur. N'outrage pas les saintes martyres en me comparant à elles.

— Mon Dieu, dit Jacques en joignant ses mains, quel malheur si tu étais laide, toi qui es si bonne, Camille. Mais non, tu es belle ; autrement je ne sentirais pas mon cœur s'épanouir à ta vue, comme si je voyais le ciel ouvert.

— N'essaie pas de me tromper, pauvre enfant, repris-je avec un sourire amer. Pour être belle, il faut ressembler à Mlle Renée de Béjarry. Oh ! que je souffre, mon Dieu ! Il me semble que si Octave pourut deviner ce qui se passe maintenant dans mon cœur, il aurait pitié de moi !

À ces mots, le Collibert fixa sur moi un regard troublé et singulier, puis il dit soudainement :

— Tu aimes Octave, Camille ! malheur à toi ! Tu ne sais donc pas comment ont expié leur amour toutes celles qui ont cru aux paroles mentuses des songeurs de la Bauge ? Tu ne sais donc pas comment ils tiennent leurs sermens, et combien la misère la plus horrible serait cent fois préférable au malheur d'être décriés par la séduction d'un gentilhomme de la maison de Chavannes ? Si tu aimes Octave, tu as tout à craindre.

— Que voulez-vous dire, Jacques ? m'écriai-je éppouvanée de l'expression sombre de sa parole et de son regard. Est-ce bien au frère à accuser son frère ?

Sans doute il craignit de s'être avancé trop loin, et, reprenant l'air naïf qui lui était habituel, il répondit non sans quelque embarras :

— Tu as raison, Camille. Jacques l'innocent ne doit accuser personne. Souvent il comprend mal et s'effraie à tort. C'est que Jacques se désole des hommes ; il a tant eu à souffrir de leur, méchanceté !

— Mais tu me disais tout à l'heure, pauvre enfant, que tu étais heureux ?

— Heureux quand j'oublie le passé, parce que maintenant je suis résigné, dit amèrement le Collibert. J'ai eu la triste enfance de tous les fils de ma race. A peine suspendu au sein de ma mère, j'étais déjà loigné de ses larmes. Alors du moins je voyais le ciel dans ses yeux et j'étais à son sourire. Jusqu'à l'âge de six ans elle me garda dans la solitude, caché dans une hutte de Chappussers aussi infortunés que nous. A cette époque, elle vint habiter une cabane près d'un village que vous avez dû traverser en venant à la Bauge. Le lendemain de notre arrivée, je vis des enfans de mon âge qui se roulaient gaiement sur l'herbe, remplissant l'air de leurs cris et de leurs rires bryuans. Je courus à eux, bien joyeux, et je voulais me mêler à leurs ébats. O souvenir ineffaçable ! les plus poltrois s'enfuirent en me montrant au doigt et en criant : Au sorcier ! aux yeux bleus ! au Collibert ! — Je ne comprenais pas et je regardai derrière moi, croyant qu'ils avaient peur de quelque laureau échappé et furieux. Je ne vis rien et continuai de courir à eux. Alors les plus robustes et les plus braves se mirent à ricaner et à me frapper. Dans le premier moment de surprise et d'effroi, j'eus envie de pleurer et de fuir. Mais tout petit que j'étais, j'avais de la fierté. Croyant d'ailleurs que c'était un jeu, je m'ordis mes lèvres, je dévorai mes larmes, et je renversons un de ces enfans à terre. Alors ils se dispersèrent comme un essaim de frêlons, — et me jetèrent une grêle de cailloux et de pierres, les lâches. Je restai immobile, étourdi, tremblant, jus qu'à ce que des paysans ameutés par tout ce tapage eussent fait mine de me poursuivre. Cette fois je me sauvai tout honteux, les yeux gorgés de larmes, le cœur gonflé, les bras étendus vers ma mère ; je vins cacher les palpitations qui me suffoquaient dans le sein de la pauvre femme, comme ces oiseaux effarés qui reviennent au nid, l'aile meurtrie et tout déplumés par le bec et les serres du vautour chauve. Chère et sainte mère, comme elle me pressa dans ses bras en étouffant ses sanglots, comme elle m'embrassa pour toute la douleur qui me navrait, première épreuve des misères que le sort me gardait ! Quant je pus parler, je lui dis en la caressant : — Pourquoi donc, mère, ces méchans gens ne veulent-ils pas jouer avec toi petit Jacques ? pourquoi l'ont-ils battu ? Je ne leur ai jamais fait de mal cependant, — et j'ai été bien sage, n'est-ce pas ?

— Pauvre enfant, tu es condamné comme ta mère, répondit-elle en pleurant. Que n'es-tu sorti des flurs d'une autre femme ! hélas ! Tu ne dois pas en vouloir à ces enfans. Tu n'es qu'un Collibert !

— Un Collibert, répétais-je effrayé instinctivement de ce nom étrange qu'elle prononça avec un accent sinistre. Un Collibert est il donc plus méchant qu'un autre gars, pour que les autres le repoussent ainsi ? Eh bien ! ajoutai-je résolument, ne pleure pas, mère. Si tu tiens le monde nous abandonne, suis-nous nous aimerons mieux, car toi tu ne me repousses pas, tu n'as pas honte de ton petit Jacques, tu l'embrasses, tu lui apprends à aimer et à prier Dieu. Dieu non plus ne s'offense point, lui, des prières d'un Collibert, n'est-ce pas ?

La pauvre femme ne savait que me répondre, elle me serrait convulsivement sur son cœur, et je n'osais répéter mes questions, de peur de l'affliger davantage.

Mais dès lors je souffris silencieusement des tortures indicibles et qui vieillirent prématurément mon esprit. Je m'habituai presque à l'inspiration que l'aveugement et le mépris. Enfin je parvins au comble de l'humiliation ; je me méprisai moi-même. Je rougis de n'avoir pas la force de devenir cruel et insensible. Mais je restai juste et bon, parce que Dieu n'avait pas fait mon âme pour le mal ; — seulement je me réjouissais pendant mes

longues journées dans les solitudes les plus sauvages. — et je n'approchais des villages que le soir pour m'être pas reconnu. Je me glissais derrière les haies comme un rôdeur coupable, et j'avais à voir les lumières s'allumer une à une aux fenêtres dans les ténèbres, comme les étoiles au ciel, — j'avais à entendre les rumeurs confuses qui sortaient de ces riches humaines. — le son mélancolique des cloches, et le tonbillon joyeux des rondes et des danses. Mais ces plaisirs furtifs m'étaient toujours amers et douloureux, car ils me rappelaient mon isolement. J'étais seul, toujours seul à cet âge qui vit surtout d'expansion et de mouvement.

Tiens un jour une grande joie : ma mère me donna un compagnon, — un chien avec lequel je pus me rouler sur l'herbe verte au soleil. Un jour qu'elle me vit plus triste qu'à l'ordinaire et indifférent aux bords et aux agaceries de mon chien, elle ouvrit un petit coffret noir rempli d'objets brillants; c'étaient des bijoux et des pierres; elle en vendit en soupçant quelques uns à un colporteur qui passait, et versa ensuite des pièces d'argent dans mes mains, en me disant d'aller les porter comme une offrande dans de pauvres chaudières; avec quelle joie j'obéis ! Mais les vieillards infirmes, mais les malades abandonnés, mais les familles livées de faim et de misère, repèrent mon argent comme s'il les eût souillés, et retrouvèrent des forces pour me chasser de leur seuil. Ils se défilèrent de l'annéede du sorcier. Les mendians eux-mêmes n'en voulaient pas. Enri, si humble sous la besace, levait tout droit le pouce sur moi, comme si je le fusse insulté et outragé en leur parlant !

— Et pourtant, mon pauvre Jacques, m'écriai-je attendri par ce tableau douloureux, tu étais le fils du marquis Olivier de Sanglier-Chavannes.

— Tu veux d're son bâtard, Camille, mais encore je l'ignorais. Le marquis, quoique moins esclave des préjugés que tout autre gentilhomme de la province, car c'était un homme à braver Dieu et le diable, le marquis avait honte de la fille passagère que la beauté extraordinaire de ma mère lui avait inspirée. Il l'avait donc toujours exclue dans quelque retraite obscure, et il venait la voir en cachette. Peut-être sa jalouse trouvait-elle son compte à la vie solitaire qu'il exigeait d'elle. Mais ma mère était si belle dans sa pâleur, si douce et si pure dans sa résignation, que le marquis sentit le besoin de la voir sans cesse, et comme il était veuf, un beau jour il vint la chercher, suivi de tous ses gens, et l'installa au château. Ce fut un grand scandale. Les paysans et les valets encourageaient de voir une Coliberte devenir presque leur maîtresse. Les jeunes messieurs de Chavannes voulaient se plaindre tout haut, mais le despotisme du marquis les força à se taire. Il les emprisonna quinze jours dans leurs chambres; la solitude et la privation de leurs amusements favoris firent plier ces natures robustes, pour qui l'action seule était la vie. Ils n'osèrent donc pas insulter ma mère, mais je portai la peine de la rage sourde qu'ils couvaient contre elle. Je devins leur bouffon, le but de leurs grossières railleries, la risée des valets. Parfois ils me forçaient à échanger un chériis fils d'emploiment à des travaux serviles; ils ne me permettaient pas de monter à cheval ni de manier un fusil. J'en vins à rester, dans ce riche château, ma vie libre et solitaire dans les forêts. La nature, elle, me m' reprochait pas ma naissance. Elle se faisait belle, verdoyante et dorée de soleil, pour le Coliberti, comme pour les héritiers de la Baugé. J'aurais pu me plaindre au marquis, mais je craignais d'irriter encore plus mes frères et d'attirer sur eux une colère trop terrible. Cependant, le marquis tint ma mère étroitement enfermée, par crainte ou par jalousie. Elle ne sortait jamais du château ni même de sa chambre. J'entraiss seul dans cette chambre somptueuse, tapissée de velours grenat et encadrée de baguettes d'or, — à certaines heures livées. Oui, Camille, j'avais mes heures pour embrasser ma mère. Chaque fois je la trouvais sûr d'un costume nouveau et magnifique. C'était pour complaire au marquis. Il passait une grande partie de ses journées avec elle, à l'aimer à sa manière, c'est-à-dire d'un amour mêlé de tendresses farcieuses, de doutes outragés et de colères absurdes. Je voyais bien que toutes ces sottises la minaient et qu'elle avait le cœur aussi pâle que le visage. Elle aimait le marquis; mais c'était une nature si naïve, si loyale et si impressionnable, que chaque reproche du bon père remplissait ses yeux de larmes, que chaque emportement lui tournait le sang dans les veines. Et quand il revenait ensuite, tout embarrassé, le fier seigneur s'agenouillait devant elle et prendait les petits pieds de ma mère dans ses mains frémissantes et y collait ses lèvres, elle le regardait alors avec un regard trouble, humide et souriant à la fois, qui faisait mal à voir. Pauvre ! pauvre femme ! ton cœur humble et sincère ennemi de tout mensonge, ton esprit droit et incapable de ruse et de coquetterie, n'étaient pas de ce monde, et tu avais hâte de retourner dans un meilleur séjour. A la fin, la passion du marquis Olivier arriva à ce point qu'il ne pouvait plus se séparer d'elle un instant et qu'il était presque jaloux de la tendresse qu'elle me témoignait. Elle dut se cacher pour me donner quelques baisers furtifs. On craignait alors qu'il ne l'épousât secrètement. Il paraissait qu'il en avait parlé au Recteur de Korbard, son ami. Ce fut, comme tu penses, un motif de redoublement de haine. On fit plusieurs tentatives pour détourner le marquis d'une si monstrueuse folie. Rendre l'honneur à une fille d'une race déchirée, n'était-ce pas un attentat aux lois de la noblesse ? On essaya de rendre la Coliberte coupable d'infidélité aux yeux du marquis, d'inspirer des soupçons à l'altier seigneur, et même de lui fournir des preuves du crime de sa maîtresse. Un homme se devoua, qui

s'introduisit, au milieu de la nuit, dans la chambre de la malheureuse femme, pendant son sommeil, avec ordre de ne pas la réveiller, mais d'oublier dans cette chambre sa ceinture et ses gants, — et de sortir par la fenêtre aux yeux de quelques témoins apostés. Heureusement, cette nuit même, le marquis veillait ma mère qui était souffrante, caché derrière les rideaux, il vit entrer le traître, et au moment où ce misérable allait ouvrir doucement la fenêtre, il se jeta sur lui comme un lion, le coucha sur le plancher, lui fit avouer l'odieuse complote dont il était le vil outil payé, le traîna ensuite jusqu'à ma mère à laquelle il le força de demander pardon; puis, sans pitié, malgré les larmes et les supplications de la malade épouvantée, il le poignarda et jeta son corps sanglant et fêlé par la fenêtre d'où il devait descendre vivant. Après cette scène terrible, la haine dut faire silence quelque temps. Plus tard, comme le marquis Olivier était fort jaloux de son rang et de ses privilèges, on s'attacha tout doucement à lui faire sentir la bassesse de son affection et à l'en faire rougir. On ne le blâma plus, mais on eut l'air de le plaindre et de le prendre en pitié. Le marquis commença alors à devenir plus dur, plus fantasque pour ma mère, et deux ou trois fois il la traita avec une sorte de mépris et lui reprocha l'honneur qu'il lui avait fait en l'aimant, sans réparer ces humiliations par de tendres retours comme auparavant. La pauvre Coliberte aimait trop le noble seigneur; elle s'avouait elle-même indignée d'une si haute flétrissure; son amour était né d'une vénération et d'une terreur infinies pour son puissant séducteur. Elle ne se défendit pas, elle ne se plaignit pas, mais elle s'affligea profondément de ces injustes fureurs. Cependant le marquis ne pouvait cesser de l'aimer, et plus il se sentait rivé par son cœur à la pauvre créature, plus il s'emportait contre elle, comme si elle eût été maîtresse de se faire, haine de lui. Eh bien ! elle avait le courage, toute brisée qu'elle était par ces horribles luttes, de se faire gate pour le remettre de belle humeur. Cela dura quelques mois. Puis elle tomba malade...

Le Coliberti s'arrêta; sa voix était altérée. Je respectai sa douleur et je lui dis doucement :

— Tu as été bien malheureux, Jacques; mais, quand je pense que tant de souffrances n'ont d'autre source que ton origine de Coliberti, — je m'indigne contre l'atroce préjugé qui veut que les enfants soient les héritiers des vices et de l'opprobre de leurs parents. A ce compte, toutes les familles humaines seraient éternellement et fatalement vertueuses ou criminelles.

— Il faut combler la tête devant ce que Dieu même nous enseigne, répliqua le Coliberti d'une voix mélancolique. La tache originelle du premier homme n'a-t-elle pas souillé à jamais tous ses descendants ? Le sang du Crucifié n'a-t-il pas coulé sous les clous mêmes pour la bave de nos fronts ? Dieu n'a-t-il pas dû se faire homme pour racheter la race humaine de l'expiation ?

— Je me souviens maintenant, lui dis-je, d'avoir entendu mon père s'élever souvent devant moi contre l'influence funeste de cette grande tradition. Il abhorrait ces préjugés qui décrètent le malheur d'une foule de générations à naître, qui leur donnent l'avenir, et leur préparent un abîme, tandis qu'ils élèvent sur un trône inviolable, qu'ils environnent d'orgueil et qu'ils arment du pouvoir d'autres races nobles et sacrées. C'est là une erreur fatale que notre cœur refuse d'admettre. Que celui qui veut connaître la vérité et la séparer de l'erreur, comme l'ivraie du bon grain, ne consulte que l'instinct et le premier mouvement de cette conscience inflexible, le cœur simple et pur, que nous a donné la nature avec notre premier souffle. Toutes les vérités viennent de Dieu, comme toute lumière du soleil. Quant à ceux qui se laissent garrotter, dans les langes des préjugés reçus, qui consultent les mœurs et les coutumes des hommes, ils deviennent sourds et aveugles à la vérité, comme les autres et s'égarent dans le nombre des serfs de l'erreur. Voilà ce que disait mon père, Jacques.

— Ton père était un homme juste et qui cherchait la sainte vérité, Camille. Heurieuse sois-tu d'être la fille d'un tel père, reprit l'innocent.

— Oh ! comme le rouge me monta au visage, en entendant ces simples paroles qui pénétraient comme un dard aigu dans mon âme. Je rumpis brusquement l'entretien sur ce sujet et je dis au Coliberti :

— Mais vous ne parlez de votre mère, Jacques. Que devient-elle ? Et le regarda d'un air inquiet autour de lui, puis il se rapprocha de moi et dit avec quelque hésitation :

— Je crus alors que la douleur seule était cause de sa maladie... mais il se passa de si étranges choses, que j'ai eu des doutes... des soupçons... mais je ne les ai jamais confiés à personne... et je ne sais...

En ce moment je crus entendue comme une plainte, — une lamentation, — d'une douleur si plaintive, — d'un charme si pénétrant, qu'on eût dit la voix expirante d'un être de l'autre monde. Le Coliberti changea de visage.

— Où vient cette voix ? lui demandai-je en tremblant. On dirait qu'elle monte des profondeurs de la terre.

— L'avez-vous entendue ? dit l'innocent tout troublé; vraiment vous l'avez bien entendue. Ce n'est donc point une illusion. Je ne me suis pas trompé. Eh bien ! merci à vous, mon Dieu ! car c'est certainement là un signe que je dois me confier à toi, Camille. Tu vas tout savoir. Mais ne me trahis pas. Que le Coliberti reste toujours pour tous un innocent, un innocent, un mot. J'ai déjà entendu cette voix. Il y avait trois ans que ma mère était morte. La nuit était obscure et orangée. Un vent froid glissait dans les corridors et les cours du château. Je rêvais au bas de la Tour de l'Eau sous laquelle sont creusés les anciens souterrains de la

Bauge. Les souterrains où se cachait la justice seigneuriale avec ses iniquités et ses tortures, où des anneaux de fer rouillés de sang pendent encore aux murs humides, où s'aignait le coupeur du bourreau, où, dans les coins de caveaux bas et étouffés, des ossements chiquetaient sous les pieds, ces souterrains sont aujourd'hui abolis et l'entrée murée. Dans cette tour se trouvait l'appartement de ma mère, la chambre où elle vécut et mourut. Mais depuis sa mort les portes avaient été condamnées. Personne n'y était entré. On avait tout laissé dans le même état qu'au moment où la mort lui souffla son haleine glacée. L'escalier avait été à moitié brisé par ordre de mon père. Un silence mortel enveloppait le château tout entier qui avait été abandonné, et pour avoir le courage de venir chercher, dans les ténèbres, quelques souvenirs, quelques parfums, quelques traces du bonheur passé, il me fallait toute l'énergie de mon amour filial. Pen à peu cependant mes pensées devinrent si sombres, en pensant aux circonstances singulières qui avaient accompagné la mort de ma mère, que j'eus peur. Le vent avait cessé de hurler. Le silence devint si profond et si sinistre, que du fond du cœur je désirais entendre quelque bruit pour me rassurer, pour me prouver que j'étais bien éveillé et vivant. En ce moment la voix brutale d'un de mes frères m'eût fait plaisir. Tout-à-coup, ne crois-je pas voir passer comme une ombre blanche devant moi. Folie ! il me semble qu'elle montait les degrés délabrés de l'escalier de la Tour, et que parvenue au haut elle me faisait du doigt signe de la suivre. Mes cheveux se dressèrent sur mon front. J'allais néanmoins essayer de gravir les marches chancelantes au risque de les sentir manquer sous moi et de tomber dans quelque gouffre, lorsque je ne vis plus rien. L'ombre s'était évanouie. Mais alors un chant d'une douceur divine, semblable à celui que nous venons d'entendre, vibra à mes oreilles. Je n'eus plus la force de faire un pas. Je restai sous le charme, enivré, n'osant respirer, de peur de troubler ou de faire évanouir cette mélodie si pure, mais je me dis que c'était la voix de ma mère, et des larmes involontaires gonflèrent mes paupières. Je me dis : les âmes ne meurent pas ; elle veille sur moi ; elle sait que je suis là. Il me semblait que sa voix me caressait, moi qui meul, depuis sa mort, n'avais baissé au front, et mon cœur tressaillait comme s'il eût été à l'étroit dans ma poitrine. Mon cœur voulait aller à elle. C'est qu'elle avait une si belle voix, ma mère ! vivante, je me plaisais à l'écouter chanter des complaintes si tristes et si harmonieuses ! O Camille ! dis-moi, tout ceci n'est-il pas bien étrange ?

— C'est une aventure effrayante, Jacques, lui répondis-je. Mais depuis lors n'as-tu pas essayé de découvrir quelque chose, d'aller au fond de ce mystère... Voyons, raconte-moi les derniers moments de ta mère... Peut-être ce récit pourra-t-il éclaircir quelques uns des doutes épouvantables qui m'obsèdent depuis mon arrivée à la Bauge.

— Ce sera court, continua tristement le Colibert ; quand ma mère se trouva mal, pendant la nuit, mon père et le Chasseur du Roi étaient absents. Mes autres frères furent avertis, mais ils eurent l'air de regarder ses souffrances comme une bagatelle. Comme on n'avait pas de médecin sous la main, on fit le Recteur de Kerbadar, notre hôte en ce moment, qui la saigna d'abord. Elle ne voulait prendre aucune de ses potions ; mais il le lui offrait durement au nom du marquis ; elle était si douce qu'elle obéissait comme un agneau. Je m'étais cramponné à son lit, et je la regardai fixement. Sa figure changeait de moment en moment. Elle devint blanche comme un linge, puis verte, puis livide. Ses lèvres remuèrent convulsivement et balbutiaient des sons confus, comme ceux des petits enfants qui souffrent. Par moments elle se tordait sous la douleur et se croyait prise entre des tentatives ardentes, puis elles s'apaisaient, s'apaisaient, et laissaient avec l'épave un évanouissement que le Recteur lui présentait. Enfin elle parut s'endormir et s'abîma dans mes bras avec la calme d'une sainte. Son dernier souffle éclaira mes lèvres. Le Recteur ne voulut pas qu'on l'enterrât en terre bénite ni qu'on la veillât à la chapelle. Le préjugé poursuivait la Coliberte jusqu'au seuil du ciel. On me fit enlever de force, malgré mes cris, hors de la chambre. Ma mère resta exposée sur son lit, seule, pendant la nuit. Vers quatre heures du matin Orré arriva ; — et sans écouter le Recteur ni ses frères, il monta aussitôt dans la chambre mortuaire. Quand il redescendit, son visage était pâle et bouleversé. Il dit qu'il avait enséveli la morte de ses propres mains dans son linceul, — qu'il allait la clouer dans sa bière, — et qu'on devait se hâter de l'enterrer avant le retour du marquis. Les gens du château refusèrent d'aider à l'en-ensevelissement d'une femme de la race prosaïque. Mais cette fois mes frères se montrèrent bons et généreux. Ils se chargèrent eux-mêmes d'être les porteurs du cercueil et les fossoyeurs. Mais il ne me permit pas de les accompagner à la fosse. Ils y allèrent seuls et ils s'engagèrent par les plus horribles serments à ne pas révéler le lieu au marquis, car ils lui avaient souvent entendu dire que si la Coliberte mourait jamais avant lui et loin de lui, l'aimait assez pour aller arracher son corps hors de la terre, dit-il le faire avec ses ongles, — et pour déposer un dernier baiser sur ses lèvres mortes. Quant le marquis Olivier revint, il fut saisi en effet d'une douleur si violente qu'elle sembla dans le premier moment égarer un peu son esprit. Il accusa presque ses enfants avec des imprécations furieuses d'avoir fait périr sa bien-aimée. Je dus attester que j'avais assisté à la crise tout entière de son agonie. Mes frères répandirent ensuite le bruit, quand il eut quitté avec eux le château, qu'il était tombé en enfance à la suite de ce malheur inattendu... Mais je puis affirmer le contraire, Camille. Mon père est toujours un plus digne descendant des Saugher-Chavaumes qu'eux tous ensemble.

— Cette histoire est horrible, murmurai-je quand le Colibert eut fini. Je crois sortir d'un mauvais rêve. Mais il y a dans ton récit, Jacques, quelque chose d'obscur qui me fait pressentir une trame odieuse et infernale dont ta mère doit avoir été la victime. Ce château et ses habitants me font horreur, mais j'adjure le nom de Dieu que j'ai vu l'aider à découvrir la vérité, et que pour cela je braverai le ressentiment de tous ces démons déchaînés.

— Mais que pourrions-nous faire, Camille ? demanda douloureusement le Colibert.

— Ce que nous pourrions faire, lui dis-je vivement, comme entraîné par un ascendant divin et irrésistible. Ecoute, Jacques, n'y a-t-il aucun moyen de parvenir jusqu'à la chambre de ta mère dans la tour de l'Eau ?

— Depuis notre retour au château, répliqua le Colibert en hésitant, j'ai gravi l'escalier délabré et j'ai vu la porte de l'appartement entr'ouverte. Mais je n'ai pas osé y entrer. Je me suis caché dans l'angle du mur et j'ai bien fait. Au bout de quelques minutes d'attente, j'ai vu sortir de cet appartement...

— Qui donc ? interrompis-je.

— Mon frère Orré, le Chasseur du Roi, balbutia l'Innocent. D'où venait-il ? Qui le sait. Je l'entendis soupire. Puis il descendit avec précaution et je vis que l'escalier, malgré son apparence de vétusté, était ménagé de façon à faciliter l'ascension et la sortie de gens assez hardis pour risquer l'aventure.

— Nous la risquerons ensemble, Jacques, lui dis-je.

— As-tu bien réfléchi, Camille, aux dangers que cette résolution légitime peut attirer sur toi ?

— Héstes-tu, Jacques ? Au nom de ta mère, promets-moi de m'accompagner dans cette périlleuse recherche...

— Je te le jure, Camille, s'écria le Colibert avec attendrissement... Quand tu le voudras, nous pénétrons dans la tour de l'Eau.

— Il n'y a pas de temps à perdre, Jacques. Viens me chercher cette nuit même à une heure. Octave m'a annoncé qu'il partirait pour la paroisse de Béjarry après le dîner.

— C'est bien, Camille, à cette heure en effet les oursins dormiraient tous dans leur lit ou rouleront sous la table, dit Colibert. J'aurai soin d'endormir les chiens de garde. Maintenant recueille bien tout ton courage et prie Dieu de bénir notre entreprise.

— Et toi, pense à ta mère qui verra sur nous, Jacques.

— A cette nuit, Camille, murmura le pauvre Innocent.

— A cette nuit ! répétai-je en fixant mes yeux à terre ; car j'étais comme ébloui par ma pensée qui faisait passer devant moi les visions de ce singulier récit.

Quand je retournai mes yeux vers le Colibert, il avait disparu. Et presque aussitôt Octave de Chavaumes rentra dans la chambre.

EMMANUEL GONZALES.

(La fin au prochain numéro.)

LE RETOUR AU PAYS.

Par une matinée du mois de juillet 1815, deux soldats portant l'uniforme de grenadiers du 136^e de ligne, sortaient, le sac au dos, un bâton à la main, par la grille de Reims, et prenaient côte à côte la route de Rethel.

Le temps était magnifique, l'air frais et embaumé. Nos deux soldats marchèrent quelque temps en silence sans leur rayons de ce soleil bienfaisant du matin, puis l'un d'eux s'arrêta tout d'un coup, comme frappé d'une réflexion subite, et, saisissant son compagnon par le bras, il lui dit :

— Minute, mon vieux, minute ! et c'te bouffarde ? Est-ce que nous allons marcher comme ça long-temps sans fumer ?... Ce genre d'exercice ne me va pas à moi ! Allons, dépêchons ! bourrons en une crême ! et nous nous remettrons en route. Mais nous causerons, par exemple ! nous ne resterons pas ainsi muets comme des idiots à côté l'un de l'autre ! j'en ai beaucoup à te débiter, vois-tu. Urbain... tu m'as assuré hier que nous n'étions plus qu'à une huitaine de lieues de ton village, de ton Berguicourt, comme tu l'appelles, et il est temps, je crois, que je me décide.

— Allons notre pipe, répondit en souriant celui auquel s'adressait cette allocution, c'est trop juste ! et parle, puisque tu as tant envie de jaccaser, quoique, j'en suis sûr, je sache très bien d'avance ce que tu as à me raconter.

— Possible, reprit le premier, mais après tout, il ne s'agit pas de plaisanter ! tiens, voilà du feu... tu es mon ami, je suis ton ami, à la vie à la mort ! c'est vu ! c'est connu... c'est bien !... Nous nous le sommes prouvé mutuellement, pourtant ça n'empêche pas...

— Ça n'empêche pas quoi ?

— Eh ! que je ne sois une idée inquiet de ce que nous allons devenir.

— Christophe, tu es un jobard ! je suis fâché de prononcer ce mot-là, mais il me plaît ! Que t'ai-je dit, lorsque, il y a trois semaines de cela, nous avons reçu, à la Charle, la nouvelle que l'armée de la Loire était licenciée ? Tu es venu me trouver les larmes aux yeux... Oh ! ne t'en défends pas... tu avais les larmes aux yeux !... je l'ai vu !... On ne veut

plus de nous, l'es-tu cette; l'autre s'en va pour tout de bon cette fois, fait croire, et sa maîtresse n'est chrétienne. Louis XVIII, qui ne saurait que faire de nos services sans nous ne lui dit rien, nous peut-être pas de très grand cœur, nous prie de nous en retourner tranquillement dans nos foyers. Nos foyers, n'y a-t-il, en froissant et en effroissant ton schako et tes manches, et tes gendils, tes foyers! mais quand on n'en possède pas de foyers, on se retire-t-on?

— Christophe, le t'ai je pas répondu ju alors : Ne te fais pas du bile! tu es en train d'un champ de bataille; la mère était une vivandière, tu n'as pas un cœur-vaillant... Les ont passé l'arme à gauche tous les deux, et du moment qu'il n'y a plus d'ennemis, on veut plus de soldats, je comprends parfaitement que tu ne saches pas comment te retourner... Mais, moi, je suis ton camarade, ton intime, j'ai six ans de plus que toi... ça me donne le droit de te diriger et de t'être utile si je le peux. Je suis ton naïf des Ardennes; j'ai quitté, il est vrai, mon pays il y a dix-huit ans, en y laissant pour toute famille une tante et une maîtresse... La maîtresse était jeune et gentille, elle m'aura oublié bien vite!... Je la retrouverai ma tante... c'est naturel! je m'y attends! je ne la mériterais pas pour ça; mais la tante, quoiqu'elle âgée lorsqu'elle lui ait dit adieu pour me faire soldat, est pourtant très susceptible de boire, de manger et de dormir encore! elle doit jurer de ses petits soixant-cinq ans... Qu'importe! elle, du moins, n'y a pas de danger qu'elle ne se souvienne plus de moi! C'est l'avantage qu'ont les vieillards sur les jeunes; elles vous aiment moins fort, mais ce d'après davantage! Eh bien! si je continue en te tenant la main, quand il y en a pour moi, il y en a pour d'autres! ma tante l'écramus possédait à Bergnicourt, une chaudière assez propre, et cinq ou six arpens de terre... si la brave femme vit toujours, elle nous y enverra à bras ouverts, moi, parce qu'on sera de rigueur toi, parce que ça nous obligera à nous travailler et nous resterons auprès d'elle... Si elle est morte... raison de plus... je suis son unique héritier... Nous irons d'abord faire un tour au cimetière, histoire de saluer la place où on l'aura mise, et nous n'en restons pas à l'écramus et nous n'y piocherons que mieux... En route donc! Christophe, à bras dessus bras dessous, ce n'est pas un service que je te rends de l'emmener à Bergnicourt, c'est toi qui me fais le plaisir de m'y accompagner et de m'y aller à manger des pommes de terre, que je ne pourrais pas dévorer tout seul, jusqu'à la fin de nos jours.

— Oui, oui, je me le rappelle, répiqua Christophe en jetant à son compagnon un regard de reconnaissance, tu m'as dit tout ça! Oh! tu n'y a pas été, par trente-six chemins pour m'inventer à aller manger les pommes de terre avec toi... mais si... si ces pommes de terre ne possèdent que dans ton idée... En dix-huit ans... il arrive tant de choses... tu vas retrouver ce village bien changé... On ne y reconnaît peut-être plus...

— Allons donc! changé! le village... c'est possible, mais moi! que diable! j'avais vingt-jun treize ans quand je suis parti, j'en ai donc quarante-deux aujourd'hui... Il me semble que je ne suis pas encore assez déjeuné pour que ceux qui ne voyaient alors tous les jours ne me reconnaissent plus? Et puis, est-ce que je ne suis pas nommé ça Urban Kauder comme autrefois? Si ma tante est morte et qu'on veuille m'envoyer promener, j'irai trouver le maire... l'exhumerai mon acte de naissance... j'en en irai, si la tante, tout le village, et l'on sera bien forcé de me restituer ce qui m'appartient.

— Mais, en admettant qu'on te restitue tout de suite ton bien, comme tu le présumes, est-il très convenable de ma part, dis-moi, d'accepter ainsi ce que tu m'offres? Car enfin... tu le sais... je n'ai rien, moi, rien du tout! et avec si peu de chose que ça, je trouve drôle qu'on s'installe sans s'en apercevoir un ami, etc...

— Ça te gêne, interrompit l'autre soldat d'un ton brusque : je trouve bien plus utile qu'on s'amuse à rabâcher une heure sur un projet qui n'est encore que dans les brouillards... Je t'ai emmené parce que ça m'a fait plaisir, je te le répète... marche donc alors, et si tu ne tourmentes plus de toutes tes raisons ou je me fâche sérieusement. Regarde bien plutôt ce beau temps qu'accueille notre arrivée?... Quelle heure était-il quand nous avons quitté l'école?

— Quatre heures et demie.

— Il doit en toucher cinq. Eh bien! vois comme la campagne est gaie autour de nous... comme ces arbres, cette verdure sont vigoureuses... comme ce ciel est bleu!

— Alors, dis donc, il me semble au contraire qu'il n'est pas superbe, ton pays! il y a des plaines et pour changer d'autres plaines, à perte de vue...

— Bah! bah! plus nous irons, mieux ça deviendra! le premier abord, s'en convenir, ne répout pas... mais on s'y habitue. Et puis, vois-tu, Christophe... tant pis! tu vas peut-être te moquer de moi, mais he! he! je l'aime, ça me fait plaisir de revenir au pays! Il y a quelque temps, tu t'en souviens, je m'as de ceux du régiment qui murmurait, en se couchant, le soir au bivouac : « Ah! quand donc que je pourrai m'en retourner chez nous! » Christophe, aujourd'hui, s'ils étaient là... je les laisserais dire sans s'émouvoir! Je comprends maintenant qu'on soit content de revoir les endroits où l'on a joué, couru, pleuré, quand on était gamain... comprends... ne ris pas, à ton tour, qu'on salue, le cœur battant la générale, l'église ou votre mère vous conduisant par la main, le dimanche...

— Et puis, fit Christophe d'un air malin, quand il se joint à tout cela des souvenirs amoureux...

— Oh! pour ce qui est de l'amour, franchement je n'y pense guère! Suzanne était une bonne et jolie fille... elle a bien pleuré lorsque je suis parti... et dame! elle avait un peu ses raisons pour ça!... J'étais tout jeune... tout f... alors... tu conçois? et... oh!... j'aurais réparé ça... je l'aurais épousée, je le lui avais promis; mais en dix-huit ans, comme tu le disais, il y a un instant il en passe de ces eaux d'eau sous le pont! Malgré la promesse de m'attendre, Suzanne se sera mariée, et je ne lui en adresserai pas de reproches! Une hélicelle de dix-huit ans, c'est trop dur à garder... Eh! eh! eh! j'en suis quelque chose, moi aussi, qui n'étais engagé en la quittant à ne jamais s'prendre d'autre maîtresse...

— N'importe, ça te paraîtra singulier de la revoir, j'en suis sûr... tu auras des regrets! surtout si elle est dans le conjungo... et entourée de poudrards qui auraient pu l'appeler papa!

— Tu as raison, mais, en ce cas-là, mon vieux Christophe, un salut, un gros baiser sur la joue, et v'la tout! Faut respecter les gens qu'on a aimés, c'est mon idée, et là dessus, buvons un coup! Ce farceur de soleil commence à chauffer, et nous marchons comme si nous courions, après les Anglais.

Les deux soldats s'arrêtèrent; chacun d'eux porta à sa bouche le bidon contenant l'eau-de-vie qui portait, attaché par une courroie de balle, derrière le dos; puis, après avoir donné raisonnablement à la liqueur le temps de couler du ferblanc dans leur gosier, ils se mirent en marche en faisant entendre un claquement de langue significatif.

— Elle est bonne, cette eau-de-vie, dit Urbain au bout d'un ying-taine de pas; trouvez-vous, Christophe?

— Oui, et je n'ai qu'un regret, c'est de n'en avoir pas pris davantage à Reims.

— Mais le bidon en contient un demi-litre, c'est déjà respectable.

— Ça ne nous mènera pas jusqu'à Bergnicourt.

— Eh bien, nous renouvellerons notre provision en route... Oh! sois tranquille! tu peux boire! l'eau-de-vie ne manque pas dans ces parages; c'est un pays civilisé que les Ardennes! on n'y crève pas de soif!

Et, pour effacer, sans doute, à ce sujet, toute crainte de l'esprit de son camarade, Urbain, tout en continuant de marcher, porta une seconde fois à ses lèvres le bidon d'eau-de-vie.

II.

Il était huit heures; Urbain et Christophe continuant leur voyage, mais ils n'avaient plus, comme en sortant de Reims, cette contenance calme, ce regard limpide, suite ordinaire d'une nuit passée paisiblement à l'école. Le bidon avait été rempli à l'Isle, on n'était encore qu'à l'Isle que d'une demi-lieue, et l'eau-de-vie avait déjà été de quelques attentes.

Urbain était un grand gaillard à la moustache et aux cheveux bruns, légèrement entremêlé de fils d'argent, aux yeux noirs, au front coloré. Il marchait la tête haute, la main gauche sur la hanche et de la droite, faisant voltiger au loin les cailloux à l'aide de son bâton.

Christophe était ainsi qu'Urbain d'une taille élevée mais plus élégante, plus svelte que celle de son compagnon. Au rebours de ce dernier, il tenait les yeux baissés à terre, s'appuyait fortement sur son gendrin et s'arrêtait de temps à autre pour ôter son schako et essuyer la sueur qui lui ruisselait le long du visage.

Alors Urbain s'arrêtait également.

— Encore une goutte, disait-il à son ami.

— Va pour une goutte, répétait Christophe.

Et ils buvaient.

Le temps passait ainsi, et de halte en halte, de goutte en goutte, nos soldats avançaient insensiblement vers le but de leur voyage sans plus varier leur conversation. Arrivés cependant en vue de quelques chaumières à peu de distance de la route, Christophe s'écria en les désignant du doigt à son camarade :

— Dis donc, Urbain? c'est-y Bergnicourt, ça?

— Non, répartit Urbain, nous en sommes encore à trois lieues à peu près, de Bergnicourt... Est-ce que tu es fatigué?

— Fatigué... allons donc! Mais c'est que la chaleur devient d'une force! et puis... es-tu sûr de ne pas te tromper de route?... tu n'as pas voulu t'informer auprès de personne dans cet endroit où nous avons cassé une croûte et laid visé notre feuille...

— Parbleu! à quoi ça aurait servi de s'informer? dirait-on pas qu'il y a si long-temps que j'ai quitté le pays pour que je ne reconnaisse plus un chemin que j'ai parcouru plus de cent fois? s'écria Urbain, d'une voix que l'eau-de-vie commençait à rendre moins sonore que de coutume. Songe donc, Christophe, qu'il n'y a que dix-huit ans que je l'ai quitté, cet amour de pays! Qu'est-ce que c'est que ça, que dix-huit ans?

— Mais le temps d'aller en Italie, en Espagne, en Prusse et un Autriche, et de s'y battre comme un enragé, rien que ça!

— Eh bien! après toutes ces batailles-là c'est fini, n'est-ce pas? En sommes-nous bien vieux pour avoir été faire un tour à Lodi, à Cim, à Wagram et à la Corogne? Tiens, Christophe, continua Urbain qui s'exaltait de plus en plus, il me semble que je ne suis parti que d'hier de Bergnicourt! Je couperai mes moustaches en arrivant et j'aurai encore vingt-quatre ans... Je parie que ma tante n'est pas vieille du tout et que Suzanne est à l'entrée du village à m'attendre.

— Allons! bon! v'la des bêtises! murmura Christophe en haussant les épaules; voyez-vous cette femme qui l'attend depuis dix-huit ans à l'en-

trée du village! Jolie occupation qu'elle aurait eue là... Elle aurait mieux fait de le tricoter des bonnets de coton! Urbain, je te l'avoue, ne le vexe pas de mon observation! j'ai gran-le confiance en toi, mais le premier paysan que nous rencontrerons, je lui demande si nous sommes loin de...

— Je te le défends! interrompit brusquement Urbain; je t'ai promis que je te conduirais à Bergnicourt, et je tiens à t'y conduire tout seul, entends-tu; je suis dans mon droit j'en use! Buvois une goutte! ça te donnera de la confiance, et à moi de la mémoire et de bons yeux...

— Dis donc, fit Christophe d'un ton craintif, comme son compagnon se disposait à fêter encore une fois le bidon, m'est avis que nous en buvons terriblement de gouttes... modérons-nous!... ou nous arriverons chez toi dans un état pas décent...

— Pas d'écot!... est-ce que l'eau-de-vie t'effraie, toi, maintenant qu'on t'a licencé? Tu craignais, il y a deux heures, de n'en avoir pas assez pour achever notre voyage.

— Oh! sans doute, je craignais... elle ne m'effraie pas... au contraire... mais, le soleil, tu conçois, la marche, tout ça me monte un peu aux cheveux!... Voilà une voiture qui vient sur nous, prends garde...

— Une voiture... tu prends ça pour une voiture... c'est une marre... donne-moi le bras, Christophe, tu n'as plus une bonne tête comme autrefois... tu m'affliges, Christophe! regarde ton intime... est-ce qu'il bronche?

— Oh! tu ne marches pas çà jà si droit!

— Hein!...

— C'est égal... je ne t'en veux pas!... l'homme n'est pas parfait! mais accorde-moi ce que je te demande... si nous rencontrons quelqu'un, permets-moi de le questionner sur le pays?

— Jamais! je t'ai dit que je n'y reconnais... nous ne questionnerons pas un chat!

— Eh bien! tranchons la difficulté! Joncne à pile ou face... Si je gagne, j'aurai le droit de questionner qui bon me semblera, si je perds, je me laisse conduire comme un aveugle!

— J'accepte la partie parce que c'est toi; attends, voilà une pièce de deux sous, appelle!

Et Urbain s'arrêta au beau milieu du chemin, et jeta la pièce en l'air. — Face pour gagner, cria Christophe.

La pièce tomba. Il était face. Christophe poussa une exclamation de joie.

— Minute, fit Urbain qui remettait le décime dans sa poche en regardant sous le nez son compagnon; je te permets d'interroger un passant, mais je n'ai pas dit que ce serait tout de suite!... Quand nous ne serons plus qu'à une lieue de Bergnicourt, je le laisserai t'arranger! Jusque-là en avant les jarrets et taisons-nous! Tiens, encore une goutte!

— Mais...

— Tais-toi, te dis-je, et ne continue pas à me faire l'affront de croire que je m'égare dans mon pays! Ah! Christophe! tu ne reconnais pas l'hospitalité que je t'ai offerte! Va, sois tranquille! nous arriverons bientôt, je te le promets! nous trouverons un bon lit pour nous reposer, un bon dîner d'abord...

— Où ça?

— Chez ma tante, parbleu!

— Ah! ah! chez ta tante! la pauvre, chère vieille! Je crois que si ce n'est que sur elle que nous comptons pour souper, il n'y aura guère d'œufs dans notre omelette!

Urbain ne répondit pas à cette réflexion semi-sardonique de son ami; il se livrait tout la douzième fois, au moins, depuis le matin, à une occupation qui paraissait lui plaire de plus en plus. Il buvait de l'eau-de-vie.

Une nouvelle goutte avalée, Urbain reprit le bras de Christophe et ils continuèrent leur route. Le pays commença à devenir plus pittoresque devant eux. Par-ci par-là quelques bouquets de bois tranchèrent heureusement avec la monotonie de ces immenses plaines crayeuses qui s'étendent de Reims à Retiel, puis, la matinee s'avavançant, et de temps à autre aussi un paysan sur son cheval ou dans sa charrette, s'acheminant vers ses blés, ses luzernes, passait auprès des deux soldats et les interrompait en riant, d'un air narquois, d'un :

— Bonjour! les militaires! où allons-nous comme ça?

En ces cas-là Christophe levait la tête et s'appropriait à répondre, mais Urbain lui comprimait fortement le bras sous le sien en marmottant :

— Je ne veux pas que tu l'interroges! c'est convenu! tu sais! je t'y ai autorisé quand nous serons en face de Bergnicourt!

— Mais alors ce ne sera plus la peine de rien demander!

— Eh bien! tu ne demandes rien, j'aime mieux ça!

Et le paysan était déjà loin et nos soldats marchaient toujours, d'un pas sinon exempt de certaines déviations, du moins assez rapide, et les bidons s'épuisaient vu les fréquentes visites dont on les honorait chemin faisant.

À dix heures, nos deux amis avaient parcouru environ sept lieues depuis le matin. Ils venaient d'arriver à un endroit où la route se bifurquait et Urbain s'était écrié en montrant le côté droit :

— C'est par là, je me reconnais!

Mais à cette assertion de son camarade, prononcée d'accord avec le plus magnifique aplomb, Christophe se révolta.

— Et moi, je suis sûr que ce n'est pas par là, répliqua-t-il en s'arrêtant résolument, tu vas! tu vas! tu as l'air de ne douter de rien et, au bout du compte, ça me fait l'effet que nous arpentons du terrain comme des

corneilles qui abattent des noix... Où est-il ton Bergnicourt!... pas plus de Bergnicourt que sur la main... on n'en aperçoit pas la plus petite cheminée de ton Bergnicourt; et pourtant... du train dont nous y allons, nous devrions approcher!

— Christophe, repartit Urbain dont le visage de rouge foncé qu'il était, tourna à l'écarlate, Christophe, c'est mal! tu m'obsédines!... ça va devenir du vilain!... je te dis que je me reconnais...

Et la colère et l'ivresse le faisant bégayer :

— Je te dis... que je... que je... suis sûr... sûr de mon affaire... le village est au bout de cette route... nous y trouverons vers le milieu un petit... chemin de traverse pour arriver plus vite... D'ailleurs... je parie que Suzanne viendra au devant de nous?

— Suzanne! laisse-moi donc tranquille avec ta Suzanne! elle ne pense guère à toi!

— Hein! quoi! qu'est-ce que c'est! tu doutes encore de Suzanne, Christophe? tu attaques la fidélité de ma maîtresse?

— Allons! non! j'ai tort, reprit Christophe qui, moqueur buveur sans doute que son camarade, s'aperçut, en jetant les yeux sur Urbain, de l'état d'iritation où l'eau-de-vie et la chaleur l'avaient amené, et renonça aussitôt à l'envie de le contredire. J'ai tort! je l'avoue! Suzanne l'attend et la tante aussi... C'est fini, je ne te contrarie pas! je te suis et je n'ouvre plus la bouche; es-tu content?

Urbain toisa du haut en bas son compagnon de ce regard vague, particulier aux gens dont l'esprit est en désordre à la suite de fibonations trop nombreuses. Cette inspection achevée, et après quelques secondes de réflexions que nous regrettons de ne pouvoir donner au lecteur, il s'écria, en tendant la main à Christophe immobile devant lui :

— Tu es mon ami! mon véritable ami! tu m'es dévoué... je te remercie et je ne resterai pas en retard de politesse!... J'exige maintenant que tu aigresses à ton aise. D'ailleurs, nous avons parlé... tu avais gagné!... tu es dans ton droit!... Cherchons quelqu'un à qui tu puisses demander si nous sommes sur la bonne route.

— Bah! ce n'est pas la peine! viens donc, répliqua Christophe, qui croyait satisfaire ainsi à l'amour-propre de son camarade, puisque tu es certain de ne point te tromper...

— Non, non! répondit Urbain, s'inspirant alors avec entêtement de cette idée tout à fait opposée à celle qu'il défendait une minute auparavant; il faut que nous nous informions... Je puis me tromper au contraire... Chacun peut se tromper, pas vrai? C'est dans la nature de se tromper?

— Alors, puisque tu y tiens, nous allons chercher... Ah!... regarde donc, Urbain, exclama tout à coup Christophe en frappant des mains; comme on se trouve... là bas... du monde qui arrive de ce côté.

En effet, un jeune paysan, accompagné d'un petit garçon, débouchait à ce moment, à quelque distance, de derrière un taillis, à gauche de la route que venait de parcourir nos voyageurs et paraissait se diriger vers eux.

— Tommerre! tu as raison, reprit Urbain, ce sont deux hommes.

— Oh! deux hommes! un homme et un enfant!

— Je gage que ce sont deux hommes.

— C'est inutile! nous allons bien le voir! les voilà qui viennent!

— Oui, mais ils ne viennent pas assez vite.

Et Urbain, se servant de ses mains comme d'un porte-voix, se mit à hêler de la sorte les deux individus en question :

— Ohé! là bas! les amis, dépeçons-nous un peu, s'il vous plaît?

Le paysan et le petit bonhomme qui se trouvaient, à ce moment, à trois cents pas environ, de nos soldats, relevèrent simultanément la tête à cette invitation cavalière, mais ils n'en marchèrent pas plus vite.

— Ces drôles-là se fichent de nous, s'écria Urbain, s'apercevant du peu d'effet que produisaient ses ordres, je m'en vais courir au devant d'eux, moi!

— Laisse-les donc, fit Christophe en prenant son ami par le bras, ils arriveront! Que diable! ils ont peut-être des cors, ça les empêche de se presser... Faut pas être si vil, ça te ferait du tort pour ton retour au pays... tiens! les voilà.

Christophe disait vrai. Le paysan et son petit compagnon s'avançaient examinant d'un œil curieux ces deux soldats couverts de poussière, chancelans, qui leur barraient en quelque sorte le chemin. Quand ils furent arrivés auprès de ces derniers, ils s'arrêtèrent, et le plus âgé prenant la parole :

— Bonjour, messieurs, dit-il, vous nous avez appelés... Que désirez-vous?

— Savoir si cette route conduit à Bergnicourt, fit Christophe en répondant par un salut militaire au bonjour du compagnard.

— Cette route conduit tout droit à Bergnicourt; vous en avez encore pour trois quarts d'heure de marche, au plus!

— Là! vois-tu! s'écria Urbain en frappant joyeusement sur l'épaule de son ami, vois-tu que je savais mon affaire.

— Je n'en ai jamais douté, repartit résistamment Christophe, histoire de s'assurer... voilà tout.

— Et... est-ce que vous êtes du pays, reprit Urbain, qui se rapprocha vivement de celui auquel il devait son triomphe mnémotechnique.

— Oui, monsieur, je suis de Bergnicourt.

— Tiens! c'est drôle, je ne vous remets pas!

— Je le crois bien, gramma! Christophe, ce garçon a tout au plus

Vingt ans ! C'est dommage qu'il ne veuille pas aussi reconnaître le petit gars qui l'accompagne.

— Comment vous nommez-vous, continua Urbain ?

— Pierre Bellion, monsieur, pour vous servir.

— Ah ! ah ! Pierre Bellion !... Connais pas ! décidément ! mais c'est égal, Pierre Bellion, vous allez m'us accoutagner, n'est-ce pas, jusqu'à Bergencourt ? et pour vous remercier, nous vous paierons, bouteille en arrivant chez ma tante... Car, voyez-vous, mon ami, je suis du pays... j'ai voyagé un brin, mais me voie de retour pour ne plus repartir... Oh ! vous devez avoir entendu mon nom quelque part... Les Raudier, c'est connu dans le village... et moi surtout... un farceur !... il n'y a pas de danger qu'on m'oublie...

— Comment dites-vous ? interrompit Pierre Bellion en regardant fixement le soldat, vous vous nommez Raudier ?

— Oui, Urbain Raudier... hier, paysan comme toi, moi petit, aujourd'hui soldat licencié... brigand de la Loire, compère ! non infatigable, les gredins !

— Urbain Raudier ! répéta je jeune homme dont le regard prit une expression de surprise et de joie, vous êtes Urbain Raudier... parti, il y a dix-huit ans, de Bergencourt.

— Oh ! il y a dix-huit ans... c'est ce que Christophe, mon ami qui est là, voudrait me faire accroire, mais je certifie, moi, qu'il n'y a pas dix-huit ans... c'est dix-huit mois, pas davantage, qu'il entend...

Le paysan regarda de nouveau le soldat comme s'il cherchait sérieusement à se rendre compte des paroles de celui-ci ; mais, la bizarrerie tout événement de la contenance d'Urbain, et de son compagnon, de leur air de leurs gestes, ne pouvaient échapper même au moins perspicace en pareille matière ; Pierre Bellion reprit en souriant :

— 1. Vous dites, monsieur Urbain, que vous revenez trouver votre maître-se ?

— Sans doute, mon garçon... et l'épouser ! et tout de suite ! La pauvre chère enfant... ça va la surprendre un peu de me revoir... Mais je l'épouserai... Sa mère ne nous empêchera plus de nous aimer maintenant !

— Mais je pensais... Allons... rappelez-vous... Vous devez vous attendre... si il y a long-temps que vous l'avez quittée...

— Long-temps ! toi aussi tu veux donc qu'il y ait long-temps que je sois parti ? s'écria Urbain, arrivé au dernier période de l'ivresse. Je te dis, gamin, que ma Suzanne a toujours dix-neuf ans... quelle est gentille et fraîche comme une rose... Quant à moi, je ne me souviens plus trop de ce qui s'est passé depuis que je me suis absenté ; mais, morbleu ! regardes-moi... Est-ce que je ne suis pas un jeune homme ? Tiens ! quel âge as-tu, toi ?

— Vingt ans.

— Ah bien ! je dois en avoir vingt-quatre ou vingt-cinq... pas davantage... Hein ? Christophe ?

— Oui, oui, reparti ce dernier qui, depuis quelques minutes, immobile, le front nu sous un soleil ardent, commençait à perdre le peu de raison qu'il avait conservé jusque-là ; je suis de ton avis... Nous sommes jeunes tous deux... tu penses épouser la maîtresse... Moi j'épouserai... Qui est-ce que j'épouserai ?

— Tu épouseras ma tante, ballottait Urbain avec un gros rire, entendstu Christophe ? tu épouseras ma tante... ça, fait que tu deviendras mon oncle, et nous vivrons ensemble tous les quatre... veux-tu épouser ma tante ?

Et Urbain saisit son ami dans une étreinte passionnée, en répétant d'un ton suppliant :

— Veux-tu être mon oncle, Christophe, moi bon oncle ?

Pierre Bellion, le sourire aux lèvres, demeura un instant encore à considérer cette scène grotesque, puis comme frappé d'une pensée soudaine, il se pencha vivement vers le petit bonhomme impassible à ses côtés, lui glissa quelques mots à l'oreille et s'élançant en avant des deux soldats :

— Mon frère va vous accompagner, occasionis, s'écria-t-il, moi, j'ai besoin au village... j'y vais à tout à l'heure... vous m'y retrouverez.

Et sans s'arrêter aux cris d'Urbain et de Christophe qui voulaient à toute force le retenir, Pierre Bellion se mit à courir avec rapidité et disparut bientôt au tournant du chemin de traverse.

III.

Les rues d'un village en plein midi, dans la semaine, sont plus désertes que celles de Paris à une ou deux heures du matin. C'est un silence, un calme dont on ne peut se rendre compte si on ne l'a observé soi-même. L'église est close, les portés, les fenêtres des chaumières sont fermées, les cabarets paisibles, et n'était, de temps à autre, quelques enfants s'ébattant dans le ruisseau péle-mêle avec des poules et des chiens, un croait vraiment, en traversant ces anses de maisons d'où on n'entend aucun bruit, autour desquelles ne se mouvent aucunes figures humaines, avoir affaire à quelque Polynésie au petit pied, frappée d'une mortalité terrible et subite par la main du Seigneur.

C'est qu'au village, en effet, il n'y a plus guère, le matin, d'autres habitants s'éveillant que les vieillards et les enfants. Dès le lever du soleil, l'été comme l'hiver, les hommes et les femmes s'en vont aux champs emportant avec eux leurs provisions pour toute la journée, et ils travaillent sans relâche... et ils arment la terre de leurs sueurs... ; car, pour ces braves gens, dont la nourriture, dont la fortune consiste le plus souvent

en fruits et en légumes, la terre est véritablement une mère, mais une mère exigeante qui prodigue ses biens au laborieux et laisse sans pitié mourir de faim ceux de ses enfants qui la négligent ou l'abandonnent.

Où, tout ceci est pour vous dire que lorsque Christophe et Urbain arrivèrent à Bergencourt, accompagnés du petit Joseph, le frère de Pierre Bellion, ils n'eurent à leur entrée dans le village champenois aucune reconnaissance digne d'être constatée... et ceci n'est pas le plus regrettable pour eux, la dignité de nos deux soldats, dont la contenance était, certes, des plus extraordinaires. Rapprochés l'un de l'autre, sans doute grâce à un insouciant et bienveillant qui leur disait qu'ils couraient moins de risque de tomber en prison en se tenant de la sorte, Urbain et Christophe parlaient ensemble, si souvent on peut appeler parler la manière dont ils s'exprimaient :

— Oui ! oui ! criaient Urbain en gesticulant, je roviens épouser Suzanne ! elle ma petite Suzanne... je l'ai quittée il y a quinze jours... me voilà je ne suis plus soldat ! je ne veux plus être soldat ! j'en ai assez... Ma tante va...

me donner sa maison... nous demeurerons avec ma tante, Suzanne, moi et elle et mon ami Christophe... n'est-ce pas Christophe ?

— Conveni ! bégaïait Christophe, qui paraissait ne plus pouvoir se faire à l'idée de vivre ensemble... nous vivrons ensemble... nous travaillerons ensemble... et j'épouserai ta tante... tu me l'as promise !

— Ah ! promis ! si ça lui convient pourtant ! tu conviens... Cette femme, que tu ne peut pas la forcer ! Vous-tu, Christophe, mon village... nous sommes tous dans mon village... je me reconnais... Dis donc, hé ! mortard ! où nous mènes-tu ? c'est-y chez ma tante ?

Le petit Joseph, qui marchait devant les soldats, tourna la tête à cette question et répondit froidement :

— Oui, c'est chez votre tante.

— Bien ! très bien ! mon garçon, nous sommes contents de toi ! Mais dis-moi aussi, j'aurais pourtant voulu embrasser tout de suite Suzanne, tu sais, Suzanne ? tu la connais, Suzanne ?

L'enfant sourit malicieusement.

— Mauzelle Suzanne est chez votre tante, dit-il, puisque mon frère est allé la prévenir de votre retour.

— Vrai ! ton frère a fait ça ? C'est pour prévenir Suzanne qu'il a couru en avant... Voilà un beau trait ! ton frère est un brave. Pourquoi que tu ne m'as pas dit ça en route, quand je te demandais où il courait, comme un enragé ?

— Ah ! j'sais pas !... c'est que je ne m'en souvenais plus.

— C'est égal... tiens, voici deux sous pour toi... Sacristi ! est-il gentil, mon village !...

— Il est bien mal paré, fit Christophe qui manquait de tomber à chaque minute.

— Nous nous amuserons à le regarder dans nos moments perdus. Prends donc tes deux sous, gamin... Ah ! où est-il donc ? Christophe ? Christophe ? où a-t-il passé, ce petit ?

— Je ne sais pas, mais je voudrais m'asseoir.

— Tu t'assiedras tout à l'heure, paresseux ! Mais qu'est-ce qu'il est devenu ce gars-là ! comprend-on ça ! il s'est sauvé !... et son frère... moi j'aurais voulu nous a-t-il pas rejoins ! N'y a donc pas un ami pour me recevoir dans mon village ?

— Je voudrais m'asseoir, répéta Christophe en s'adressant, contre un mur.

— Faut pourtant que j'aille à la maison de ma tante, faut que je la retrouve cette maison, répéta Urbain. Oh je suis tranquille je la retrouverai bien tout seul... Suzanne y est, j'ai son de plus... je vas moi !

Et, tout en pivotant au milieu de la rue, Urbain, les yeux égarés, se prit à examiner les chaumières à droite et à gauche.

Tout à coup il poussa un cri de joie.

— Christophe ! Christophe ! fit-il, moi vieux Christophe ! tu es sur ton maison de ma tante... je la reconnais... tu as les dos appuyés à la maison de ma tante !...

Et il s'élança vers son camarade, le saisit par le bras, malgré les supplications du malheureux qui se trouvait bien à l'ombre, et l'entraîna avec lui en répétant :

— Oh ! j'en suis sûr ! j'en suis bien sûr ! voilà les deux fenêtres hautes et les deux fenêtres basses ! le grand rosier qui les entoure ! Nous y sommes, Christophe, nous allons nous reposer... nous allons boire et manger tranquillement... As-tu faim, Christophe ?

— Non !... je veux m'asseoir.

— Eh bien ! attends que je frappe.

Et Urbain, abandonnant son ami, s'approcha de la porte de la chaumière et y frappa trois coups. Au son que produisirent ses doigts sur les planches du chéne, le soldat, malgré son ivresse, sentit son cœur palpitier.

Mille pensées se pressèrent en foule dans son esprit... il entrevit un instant la vérité... il se rappela qu'il avait quitté le village dix-huit ans auparavant... il comprit qu'il ne devait plus y avoir là, dans cette chaumière à laquelle il heurtait, ni sa vieille parente pour le reconnaître et l'embrasser, ni sa jeune maîtresse pour le recevoir et l'aider ! Mais ce détail de l'incident n'eut que la durée d'un éclair : la porte s'ouvrit.

Opardige ! une jeune fille fraîche et jolie était sur le seuil de la porte. A l'aspect du soldat elle s'écria : Urbain ! et Urbain se précipita vers elle et dit :

la priait d'un bras en murmurant ce nom :

— Suzanne !

IV.

Le bonheur peut rendre fou l'homme le plus sensé; à plus forte raison, devant une grande joie, doit-on perdre tout à fait la tête quand il ne vous en reste déjà que très modérément.

A peine Urbain eut-il aperçu Suzanne, qu'oubliant, et la tête dont le souvenir partageait une minute encore auparavant sa pensée, avec celui de sa maîtresse, et Christophe qu'il avait laissé dans la rue, il tomba aux pieds de la jeune fille, sur la terre battue de la chaumière, et lui dit en lui baisant les mains avec transport :

— Suzanne ! Suzanne ! te voilà !... oh ! j'étais bien sûr, moi, qu'il n'y avait pas long-temps que je t'avais quittée ! tu es toujours jeune et gentille... Voici bien les grands yeux bleus... tes beaux cheveux blonds... Et tu m'aimes toujours, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, balbutia Suzanne qui considérait, deux grosses larmes aux bords de sa paupière, le soldat agenouillé devant elle, et cependant je devrais vous gronder !... Vous ne m'avez pas écrit une seule fois... vous m'avez oubliée, sans doute !

— Oubliée !... tu vois bien que non, puisque je suis revenu ! Quant à l'écrire, dame ! j'ai voyagé... vois-tu... je ne me rappelle plus trop où je suis allé, par exemple ; mais je te conterai cela plus tard ! Pour le moment, laisse-moi te regarder à mon aise, Suzanne... ma bonne Suzanne !

Franchement tiens ! je ne croyais pas éprouver, en te voyant, tout le plaisir que je ressens là...
— Vrai ! vous êtes content ! et vous ne me quitterez plus ?
— Jamais ! jamais ! je t'épouserai demain... je t'ai promis de demander la main... C'est un devoir... je le remplirai ! Après ça, pourquoi me gronderais-tu ? je n'ai pas été si long-temps absent... tu le sais bien... Quel âge as-tu aujourd'hui, Suzanne ?

La jeune fille rougit.

— Vingt et un ans, répondit-elle.

— Vingt et un ans, répéta Urbain après avoir réfléchi, eh bien ! je ne me trompais pas... il y a quinze mois que je suis parti... Ah ! ah !... et Christophe qui me soutenait...

Et regardant autour de lui et n'apercevant pas son compagnon, Urbain se mit à crier :

— Mais où est-il donc, Christophe ? Christophe ! Christophe ! Qu'est-ce qu'il fait, ce gueux-là ?...

— Le voici, dit la voix de quelqu'un qui entra à cet instant, portant ou à peu près Christophe endormi entre ses bras ; vous êtes aimable, monsieur Urbain, vous l'avez laissé tout seul sur la route, votre camarade...

— Tiens, c'est toi, mon garçon ! reprit Urbain qui reconnut Pierre Bellion, je te remercie de m'avoir amené mon ami, Christophe, viens donc dire bonjour à Suzanne !

— Oh ! laissez-le ! il est bien où il est ! dit, Pierre en montrant à Urbain son compagnon qui venait de jamber, rouflant sur une boîte de paille au coin de la cheminée ; il est fatigué, il dort ; tant mieux ! ça le remettra.

— Comment ! il dort, fit Urbain qui se releva avec difficulté pour vérifier le fait, ma foi ! c'est vrai ! tant pis ! il ne verra pas Suzanne... Mais, toi, mon bonhomme... Ah ! au fait ! Suzanne, qu'est-ce que c'est que ce garçon-là ? je ne le connais pas, moi...

— C'est un de mes cousins, répondit Suzanne en rougissant de nouveau.

— Un de tes cousins... et il dit qu'il est de Bergnicourt ?

— Non, non, répartit vivement Pierre Bellion, vous avez mal entendu. C'est Risquetout que je vous ai nommé !

— Ah ! ah !... et ta mère, petite, reprit le soldat dont la persévérance en fait d'idées n'était pas en ce moment la vertu principale, et ta mère, où est-elle ?

La jeune fille regarda le paysan à la dérobée.

— Ma mère est aux champs, répondit-elle, enfin, à voix basse.

— Bon !... elle sera joliment surprise de me retrouver ici ! mais quand je lui aurai appris que je veux devenir ton mari... elle ne me fera plus mine... comme... comme l'autre jour...

Et, Urbain chancela... Suzanne et Pierre Bellion coururent à lui et le firent assour.

— C'est drôle ! continua-t-il en portant la main à sa tête, je ne sais ce que j'éprouve... j'ai comme une barre de fer qui me serre le front...

— Vous êtes mal, mon... mon ami, murmura la jeune fille en se penchant vers le soldat...

— Mal ! non pas ! non !... Oh ! je sais ce que c'est... il y a un peu de ma faute... Je te dirai cela demain, Suzanne, parce que maintenant tu te ficheras, peut-être... Viens là, auprès de moi... c'est cela... et toi aussi, Pierre... tu me conviens, mon garçon... je ne sais pas à cause de quoi... et puisque cet imbécile de Christophe s'est endormi, tu causeras à sa place avec nous, n'est-ce pas ?

— Bien volontiers ! monsieur Urbain.

— Ne m'appelle pas monsieur, petit ; entre jeunes gens... n'y a pas besoin de façons... on fait vite connaissance... N'est-il pas vrai qu'elle est charmante, ma Suzanne ?...

— Oh ! oui, monsieur !... répondit le paysan qui jeta un doux regard à la jeune fille.

— Et puis... elle a des qualités, vois-tu, Pierre, elle m'aime bien...

elle m'a été fidèle, j'en suis sûr... Aime, je serai ton mari... et bientôt... Seras-tu contente de devenir ma femme, Suzanne ?

— Oui, mon ami.

— Mais approche-toi donc... tu es à une lieue...

— Je le veux bien, mais attends ! vous êtes en marche...

— Oui, j'ai un peu chaud... ah ! nous avons marché rapide, depuis ce matin... n'est-ce pas, Christophe ? Où est-il donc ? Christophe... ah ! il dort... je ne l'amènerai plus en société.

— Si vous allez vous reposer ? dit Suzanne qui essayait délicatement le visage du soldat avec un linge mouillé, tandis que Pierre apprêtait un verre d'eau au sucre. Voulez-vous vous jeter un instant sur un lit ?

— Me reposer ! fi donc ! quand je suis près de toi... et d'abord, Suzanne, pourquoi me dis-tu ça ? Ça m'ennuie, ça... est-ce que cela te déplaît de me revoir ? est-ce que tu ne m'aimes plus ?

— Si ! oh ! si ! je vous... je l'aime, répartit la jeune fille en couvrant de baisers le front brûlant du voyageur... oh ! il y a long-temps que je l'aime...

— Ah !... c'est drôle ! tu as pourtant l'air d'avoir envie de pleurer en disant ça...

— Eh bien ! est-ce qu'on ne pleure pas de joie ? tenez, buvez... cela vous fera du bien.

— Qu'est-ce que c'est que ça... de l'eau ! Comment, ma bonne, tu veux me faire boire de l'eau !...

— Oui ! en ce moment, cela vous sera meilleur que tout autre chose...

Voyons, buvez, je vous en prie... je le veux.

Et, souriante et railleuse, la petite paysanne porta le verre aux lèvres du soldat qui, après une seconde encore d'hésitation, se décida enfin à accomplir le trait de courage qu'on exigeait de lui.

— Puh ! fit-il après avoir bu, de l'eau, de l'eau sucrée ! Ah ! Suzanne, je ne m'attendais pas... Et toi, Pierre, que j'estimais, mon garçon... tu te prêtes à une trahison pareille !

— Et maintenant, reprit la jeune fille en s'asseyant auprès du soldat, vous allez m'accorder encore une prière ! Pierre vous conduira dans votre chambre, vous dormirez jusqu'à l'heure du dîner, seulement... je vous réveillerais alors, je vous le promets, et...

— Dormir ! moi ! dormir en plein midi ! murmura Urbain, dont les yeux se fermaient à chaque parole sous une torpeur invincible, jamais ! je ne veux pas dormir ! moi ! je veux que tu restes là... que nous causions.

Suzanne allait répliquer, Pierre Bellion lui fit un signe de la main.

— M. Urbain a raison... dit-il ; il vaut bien mieux causer. On dort la nuit, n'est-ce pas, monsieur Urbain, et le jour est pour jaser... Moi, d'abord, je m'assieds auprès de vous, et je vous écoute.

— A la bonne heure ! fit le soldat en voyant les deux jeunes gens à ses côtés, à la bonne heure ! comme ça ! causons... mais vous ne me donnerez plus d'eau à boire, hein, mes enfants ! ta main, Suzanne, la tienne, mon garçon... laisse-moi appuyer ma tête sur ton épaule, petite, il me semble que ça me soulage d'être aimé ! Ah ! c'est vraiment singulier.

Et les yeux d'Urbain s'appesantissaient de plus en plus.

— Je t'ai jamais été laigué comme ce matin ! et je n'ai, cependant, pas mal marché dans ma vie... Voyons ! de quoi causons-nous... C'est scelerat de Christophe qui s'est endormi sans me prévenir !... Je suis bien heureux d'être avec toi, Suzanne... J'ai reconnu tout de suite la maison...

Après ça... ce n'est pas étonnant... quand il n'y a pas long-temps qu'on est parti... C'est égal ! j'ai fureusement voyagé en quinze mois ! je suis allé... où diable suis-je donc allé ? je ne m'en souviens plus ! Oh ! c'est que l'empereur ne badinait pas... Aujourd'hui ici, demain là... et puis le canon, la fusillade... Ce pauvre empereur ! il y en a un autre à sa place...

pas un empereur... un roi... et ce roi-là ne se soucie pas de nous... Qu'est-ce qu'il va faire sans nous !... réponds donc, Suzanne... je te parle... tu ne me réponds pas...

— Je vous écoute, mon ami !

— Je te fatigues, peut-être ?

— Non ! non ! s'écria la jeune fille en retenant sur sa poitrine, par un geste sublime d'amour et de bonheur, la tête du soldat ; vous ne me fatiguez pas, au contraire !

— Ah ! au contraire ! reprit Urbain dont la voix s'affaiblissait à mesure que ses yeux se fermaient plus hermétiquement ; c'est gentil, au contraire ! Eh bien ! je veux te conter ce que j'ai vu dans mes voyages, Suzanne... Ça ne t'amusera peut-être pas beaucoup, chère petite, et pourtant c'était beau, vois-tu, ces batailles-là ! Wagram, Austerlitz, Friedland, Marengo !... et puis quand les autres sont venus à Paris... Oh ! nous les avons reçus... à Montreaux ! nous nous sommes bien amusés, et si il avait voulu, lui... Suzanne, nous nous marierons demain, n'est-ce pas ? tu seras ma...

Urbain n'acheva pas sa phrase. Les deux jeunes gens se penchèrent vers lui en échangeant un joyeux regard d'intelligence.

Il s'était endormi.

V.

Quand il se réveilla, il était dans un bon lit au fond d'une petite chambre que les rayons matinaux du soleil éclairaient faiblement à travers les carreaux bleus des rideaux de la fenêtre. Urbain se mit sur son séant, écouta quelques minutes le gazouillement des oiseaux qui arrivait du dehors sur sa queue oreille ; puis regardant autour de lui :

— Ah ! ça ! où suis-je donc ? s'écria-t-il.

Et le cerveau en-cote tout obscur des fumées alcooliques de la veille, il

se prit à examiner pièce à pièce l'aménagement de la chambre qu'il occupait.

— Suis-je bien éveillé?... murmura-t-il au bout d'un instant; je suis chez ma tante!... oui, oui, et bien mieux! je suis dans ma chambre... dans mon lit!... Voilà la-bas mon armoire, ma table en noyer... mon petit miroir... Mon fusil est accroché comme d'ordinaire au dessus de la cheminée!... A côté, voici la buse que j'ai tuée un samedi soir aux environs de Retheil... Pauvre chère tante!... elle a conservé tout dans l'ordre ou cela est quand je suis parti!... Mais, voyons, voyons, continuait-il en se frottant les yeux, comment suis-je ici? Le diable m'emporte si je ne rappelle... Ah! si... si!... s'écria-t-il après avoir réfléchi, je m'en souviens! Je me suis grisé en route avec Christophe... nous sommes arrivés au village accompagné d'un petit paysan qui m'a conduit à la chambre de ma tante, et celle qui m'a reçu c'est...!

Et Urbain s'arrêta en faisant un saut dans son lit.
— Oh! c'est impossible, reprit-il enfin, j'ai rêvé... bien sûr!... mais, pourtant, comment me trouvais-je dans cette maison, dans cette chambre?... En ce moment, deux coups discrets se firent entendre à la porte.

— Hein! qu'est-ce que c'est, on frappe chez moi, reprit Urbain, ma foi, entrez! entrez! On ne donne-rien peut-être des explications! entrez...

La porte s'ouvrit aussitôt à une femme parut; c'était une paysanne d'une quarantaine d'années, petite et repelette, au visage frais et rebondi, à l'air de bonne humeur.

— Bonjour, monsieur Urbain, dit-elle en faisant quelques pas vers le lit, avez-vous passé une bonne nuit?

— Très bonne, ma chère amie, reprit le soldat qui ouvrait ses yeux le plus grand possible pour examiner celle qui lui parlait, mais soyez donc assez aimable pour tirer les rideaux de cette fenêtre. On n'y voit pas ici et puis approchez-vous un peu, j'ai deux mots à vous dire.

— Oh! répliqua la paysanne en obéissant seulement à la dernière prière d'Urbain, il n'y a pas besoin de se tant presser de tirer les rideaux, il fait très chaud dehors, le soleil vous incommoderait; quant à votre désir de me parler, me voici... que me voulez-vous?

— Ce que je veux... mais diable! comment dire votre non?

Et Urbain, les yeux toujours fixés sur celle qu'il interrogeait, semblait chercher, mais en vain, à rappeler ses souvenirs.

— Mon non... à moi? cela ne vous apprendra rien: je me nomme Louis.

— Louise... très bien!... et où sommes-nous ici, s'il vous plaît?

— Où nous sommes? mais vous devez le savoir, je pense; chez Mlle Suzanne...

— Chez Suzanne? Suzanne Rigant?

— Oui, chez Suzanne Rigant.

— Ah! allons, c'est une affaire aisante... je n'ai plus à dire ici chez Suzanne Rigant!... Ce que j'ai vu hier... c'est un rêve... N'importe! expliquons-nous... Répondez... Quel âge a-t-elle, Suzanne?

— Dix-sept ans.

— Dix-sept ans!... dix-sept ans!... vous vous trompez! c'est impossible! Je suis l'amant de Suzanne Rigant, moi! Sacrebleu! je l'ai quittée il y a dix-huit ans pour devenir soldat... je m'en souviens bien maintenant... Vous dites que je suis ici chez elle... Mais je me reconnais, moi, ici... je reconnais la cheminée de ma tante Lecamus... cette chambre, c'est la mienne... la mienne, entendez-vous!

— Je ne sais pas si cette chambre est la vôtre... je le croirais assez, puisque je vous y vois couche... mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette chambre appartient aujourd'hui à Mlle Suzanne.

— Et qui est-ce qui m'a reçu hier quand je suis arrivé au village? qui est-ce qui m'a amené dans cette chambre?

— Mademoiselle Suzanne.

— Et quel âge a-t-elle?... ne riez pas de grâce... mademoiselle Suzanne?

— Dix-sept ans! dix-sept ans! combien de fois faudra-t-il vous le crier?

— Dix-sept ans! Allons! décidément je rêve encore ou vous vous moquez de moi, ma grosse mère! Tirez donc les rideaux?

— Oh! nous avons le temps. Quand vous vous serez habillé.

— Dix-sept ans! répéta le soldat, qui se couvrit le visage de ses mains! quoi!... ce qui s'est passé!... cette jeune fille qui m'a reçu!... c'était elle en effet!... elle m'a bien reconnu! elle m'a appelé Urbain, elle m'a serré dans ses bras... je l'ai embrassée... et j'ai senti des larmes... ses larmes à elle!... sans mes lèvres... Tenez, ma bonne, pincez-moi le petit doigt de toute votre force, ça m'obligea.

— Têtes volontiers.

La paysanne se rendit au désir du soldat avec un empressement qui faillit le faire crier.

— Assez! assez! je ne rêve pas! je le sens bien! s'écria-t-il en retirant son doigt endolori de l'endroit où il l'avait placé; à cette heure, voyons... soyons gentille! répondez sérieusement à ma question, je vous en supplie... où suis-je ici?

— Chez Suzanne Rigant.

— Bon! ceci est dans les choses possibles! Ma tante sera morte et Suzanne habite dans la maison... ou bien encore elles y demeurent ensemble... Passons à une autre question et ne nous plus!... Quel âge a-t-elle, Suzanne?

— Dix-sept ans.

— Mais cela n'est pas!... vous dis-je!... je suis Urbain Raudier, moi!...

J'ai jurante-deux ans... j'ai quitté Suzanne il y a dix-huit ans... Elle touchait alors, elle, à sa dix-neuvième année... comprenez-vous!... Mais il y a de quoi devenir imbécile... avec ce que j'ai vu hier et ce que vous me dites aujourd'hui!... Mais si Suzanne a dix-sept ans, je n'en ai que vingt-quatre, moi!... c'est tout clair! et regardez un peu ma figure, ma chère, est-ce que j'ai l'air de n'avoir que vingt-quatre ans?

— Mais dame! vous êtes tout jeune, à mon idée, lit la paysanne avec un sourire impossible; je ne sais pas trop ce que vous entendez par votre absence et vos quarante-deux ans? Mais, sur ma foi, vos moustaches ont besoin d'épaissir et de brunir avant d'être capables d'effrayer même les enfants.

— Hein!...

Urbain lança un regard courroucé à la paysanne: elle ne sourcilla pas.

— Je vous ai mal entendu, dit-il, recommençons! Quel âge me donnez-vous?

— Ah! si vous vous fâchez, parce que je vous trouve jeune, j'aime mieux m'en aller!

— Non! je ne me fâche pas... Quel âge me donnez-vous?

— Mon Dieu... je vous l'ai dit!... il faut donc vous répéter vingt fois la même chose... de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Urbain ne répliqua point: l'assurance avec laquelle on lui jetait ces paroles l'attristait.

— Au surplus, continua son interlocutrice en se dirigeant du côté du miroir appendu au mur, près de la cheminée; tenez, je vais vous donner une glace... avec ça, vous vous convaincrez par vous-même que je ne vous trompe pas... il faut d'abord que je tire les rideaux! pour que vous voyiez à votre aise... Ça vous obligera, puisque vous le désirez si fort... là... je vais ouvrir la fenêtre aussi, l'air vous calmera, car vous ne me paraissez pas dans votre bon sens.

Des torrents de lumière jaillirent dans la chambre. Urbain saisit la petite glace qu'on lui présentait; il s'y considéra long-temps.

— Vingt-quatre ans, disait-il; il y a dix-huit ans que j'ai quitté Suzanne!... et ces moustaches grisonnantes... et ces tempes qui se dégarnissent... et ces rides... Non, non... je n'ai plus vingt-quatre ans!... Cette scène... c'est un songe!... d'ailleurs... Et il se frappait le front.

— N'ai-je pas la mille! souvenirs de gloire! n'ai-je pas parcouru l'Europe... n'ai-je pas assisté à ces belles batailles que nous gagnions toutes! n'ai-je pas été dix-huit ans soldat... rien que soldat, hélas! parce que je ne savais que me battre et... boire, et que s'il fallait qu'on se battit bien, lui... il ne pardonnait pas à ceux qui levaient le sonnet! Trop haut et trop souvent! Allons, allons, continua Urbain, j'ai bien tristement le miroir loin de lui, c'est en ce maudit pays qu'il est cause de ça... je le devine à présent... et me voyant réparé... au pays, on aura voulu me punir... me jouer un tour... on m'a abusé... et vous-même...

Et il regarda celle qui se tenait à ses côtés.

— On vous a fait votre leçon, n'est-ce pas vrai? Oh! vous avez raison! moquez-vous, allez, du pauvre soldat! il n'a que ce qu'il mérite... mais, sacrebleu! on peut se corriger, voyez-vous, quand on en prend la ferme résolution!... et ce n'est pas généralement de traiter de la sorte celui qui s'en revenait si content!...

— Et pourquoi ne seriez-vous pas content? Et qui vous dit qu'on vous ait abusé?

— Encore!

— Allons! monsieur Urbain, ne vous emportez pas! Regardez!

La paysanne courut, en détournant la tête pour essayer une larme, ouvrir la porte de la chambre: une jeune fille entra aussitôt.

— Suzanne! s'écria-t-il, Suzanne! c'est bien elle!

— Oui, mon père, mon bon père, balbutia la jeune fille qui se jeta au cou du soldat... non plus Suzanne, mais Louise, mais votre enfant!

— Mon enfant!... tu es mon enfant!... j'ai un enfant!... mais alors... Urbain n'acheva pas... son regard venait de rencontrer celui de la grosse paysanne.

— Et je ne t'avais pas reconnue! fit-il en la recevant à son tour dans ses bras.

— Oh! après dix-huit ans! je te le pardonne, mon ami. Il n'y a que nous autres femmes qui sachions reconnaître toujours et partout les gens que nous avons aimés, ça prouve sans doute que nous aimons mieux que vous.

— Et j'ai une fille!... une fille!... raconte-moi donc...

— Oh! cela ne sera pas long... écoute: Quelque temps après ton départ de Bergencourt, Urbain, je m'aperçus que j'étais enceinte... oh! je pleurai à sanglots, d'abord, tu n'étais plus la pour me consoler et donner un nom à notre enfant! J'avais tout à ma mère... et ma mère pleura avec moi!

Louise — tu portes aussi le nom de Louis, Urbain, — Louise vint au monde, je l'élevai... je l'aimai... et je songeais à toi... et j'implorais du ciel ton retour...

Un jour, ma bonne mère mourut. Je restai seule avec mon enfant... j'étais bien triste... et de la perte que je venais de faire et de l'avenir qui m'attendait! Il me fallait travailler pour vivre et je ne pouvais toujours emporter ma Louise avec moi quand je me rendais aux champs... et puis, dans le village on me méprisait à cause de ma faute... personne ne me tendait la main.

Alors, ta vieille tante vint me trouver.

— Suzanne, me dit-elle, tant que votre mère a vécu, tant que j'ai su que vous étiez deux à travailler pour vous et votre enfant, je me suis tenue à l'écart... vous aviez été coupable... votre mère l'avait été également en ne veillant pas davantage sur vous... je devais donc ne pas arriver encore à votre aide ! mais aujourd'hui que votre mère n'est plus, et que personne ne veut vous secourir... J'oublie tout... ou plutôt, je ne vous plus que celle qui a été aimée de mon neveu. Venez vivre avec moi... votre petite Louise continuera à avoir deux mères pour la chérir.

— Brave tante ! exclama Urbain.

— Dieu me l'enleva, cinq ans après, reprit Suzanne; elle mourut, et te léguant sa chaumière, ses terres; mais ordonnant par une clause de son testament qu'on ne laissât la jouissance de ces biens qu'à ton retour. Il était dit aussi, dans ce testament, que si tu ne reparaissais plus au village, ma petite Louise serait seule héritière...

Le temps a passé. Louise est devenue une grande fille... qui me demandait déjà à se marier... mais je voulais l'attendre, moi, j'espérais toujours.

— Ah ! ah ! la vilaine ! dit Urbain en embrassant sa fille, ah ! vous voulez vous marier !... avec M. Pierre Bellion sans doute... et c'est avec M. Pierre Bellion aussi que vous avez manigancé la petite comédie d'hier ?

— Oui, repartit Suzanne, j'étais absente. Pierre à ce qu'il paraît, l'avait rencontré à une lieue du village... tu étais un peu...

— Beaucoup !... murmura le soldat, qui rougit légèrement.

— Vous disiez que vous alliez revoir votre petite Suzanne, mon père... Vous pensiez n'avoir quitté les pays que de puis peu de mois... nous n'avons pas voulu vous dé-absorber brusquement... d'ailleurs Pierre m'assurait que, dans votre position, on est très entêté...

— Ah ! M. Pierre l'aurait dit ça !...

— Je ressemblais beaucoup à ma mère, m'a-t-on dit...

— Oui, quand j'avais ton âge, fit Suzanne en souriant.

— Et vous n'avez tout de suite pris pour elle !... Voyons, est-ce que vous n'êtes pas mon père, de nous être permis de vous recevoir ainsi ?

— T'en vouloir, mon enfant, de m'avoir fait faire un si beau rêve... Oh ! je me corrigerais, je vous le jure, de ce défaut qui m'a nuï tant de fois... Mais hier, franchement, mon ivresse m'avait rendu bien heureux... et Louise a contribué pour moitié à mon bonheur !... A son aspect... si vous savez... je me suis cru encore un jeune homme... j'ai revu Suzanne... comme autrefois... nous étions tous deux à l'âge des amours...

— Et maintenant ? interrompit Suzanne.

— Et maintenant... je suis heureux aussi, et comment ne le serais-je pas ! J'ai toujours quarante-deux ans, il est vrai, mais lorsque je n'espère pas même retrouver une amie, car je n'y comptais pas trop, Suzanne... Que veux-tu ? en dix-huit ans, tu aurais bien pu m'oublier, te marier... Je regrette non seulement celle que j'ai aimée, bonne, têtue comme autrefois... mais avec elle encore, je vois un petit mauvais sujet qui se permet de se moquer de moi dès mon arrivée... et que je n'en aimerais pas moins pourtant.

Et le soldat regardait, attendant, et sa maîtresse et sa fille, et les embrassait tour à tour.

En ce moment Christophe, suivi de Pierre, parut au seuil de la chambre.

— La reconnaissance est-elle finie, fit Christophe d'un air malin ; ah ! farceur d'Urbain, va ! nous étions un peu *ponpettes* hier tous les deux, à ce qu'il paraît ! M. Pierre m'a conté tout ça... enfin... tu es content... n'est-ce pas... tu as retrouvé ta Suzanne...

— Oui... au lieu d'une, j'en ai deux ! quoique, cependant, j'aie bien peur d'être obligé d'en donner une bientôt à un certain Pierre Bellion que je vois se cacher derrière toi.

— Oh ! Monsieur Urbain !

— Oh ! mon bon petit père ! Les deux jeunes gens échangeant un regard de joie.

— On fera les deux noces le même jour, glissa Urbain à l'oreille de Suzanne.

HENRY DE KOCK.

LE CZAR A PARIS.

No croyez pas que je vous parle ici de sa très haute et très puissante majesté Nicolas Paulowitz, empereur de toutes les Russies. Dieu m'en garde ! on nous en a trop entretenu, pendant ces derniers temps, un si grand nombre, dans toutes les langues, les fastes, les belles manières et les libéralités de l'autocrate, pour qu'il me reste encore quelque chose à dire sur son séjour chez nos voisins. Et d'ailleurs comment pourrais-je en parler ? Parisien casanier, n'ayant jamais fait le voyage d'Angleterre pour rendre visite à tel ou tel puissance florissante ou décline, je n'ai pu rien savoir de curieux et d'inédit sur Nicolas 1^{er} à Londres, d'un autre côté, comme cet autocrate a eu le mauvais goût de ne pas venir à Paris, à quoi bon nous en occuper ? Nous ne devons notre attention et notre bienveillance qu'aux étrangers qui par le fait fin et la curiosité polie, et bien entendue des vrais touristes observateurs, se font donner droit de bourgeoisie partout où ils passent ; à ceux-là, fussent-ils Turcs, Hongrois, Anglais ou Moscovites, nous ne refusons ni le salut cordial ni l'accueil fraternelle : ils sont les bien-venus, et nous leur rendons volontiers

par le plaisir que nous trouvons à les voir chez nous. L'honneur qu'ils semblent se faire à eux-mêmes en y séjournant. Or, l'empereur Nicolas n'a pas eu cette bonne grâce ; croyant avoir tout vu après sa visite à Londres, il a passé outre... Nous ferons de même.

Un czar, qui, soit dit sans arrière-pensée et sans rancune, valait mieux que tous ceux qui lui ont succédé, Pierre-le-Grand, eut plus de savoir-vivre et de curiosité. C'était pourtant un barbare, dont l'esprit s'était à peine dégrossi encore au frottement de la civilisation européenne ; c'était un homme tout matériel en apparence, si imposant on peut mieux dire si effrayant à voir, que les femmes des matelots de Saardam, où il s'était fait ouvrir en navire, voulant apaiser les cris de leurs enfants, ne les menaçaient jamais que du *grand charpentier moscovite*. C'était un grand pour la stature, un hercule pour la vigueur. Un jour soujant avec Auguste, le roi de Pologne, il avait pris deux assiettes d'argent, les avait tordue l'une contre l'autre et roulé en cornets. A Amsterdam, en 1697, il avait arrêté d'une main les ailes d'un moulin qu'il voulait examiner de près. Il était négligé, presque malpropre, ne portant jamais ni dorure, ni rubans, ni plumes ; il était sans luxe, enfin comme un homme qui veut tout étudier, tout voir de près. Il y a loin de cet empressé à ce czar d'aujourd'hui que toutes les feuilles de Londres s'efforcent à nous représenter si gracieux et si pimpant. C'est qu'aussi Pierre-le-Grand voyageait pour apprendre ; Nicolas 1^{er} est venu pour voir. Pierre-le-Grand voulait tout examiner ; il étudia à Londres la chirurgie, les mathématiques, la navigation ; il travailla lui-même au chantier de Deptford ; on n'a vu Nicolas 1^{er} qu'à la parade et au théâtre ; Pierre-le-Grand venait chercher des ingénieurs et des ouvriers ; Nicolas, à ma connaissance, n'a entiché que des danseuses. Chacun fait sa destinée ; Pierre 1^{er} était un grand empereur ; Nicolas 1^{er} n'est qu'un bel empereur. Aussi, le dernier fut-il venu à Paris, il me sembla que j'aurais eu moins de plaisir à vous décrire son voyage de fantaisie, qu'à vous raconter le séjour si bien employé que Pierre-le-Grand fit dans cette ville en 1717. L'histoire des choses actuelles est certes intéressante ; j'aime mieux pourtant écrire celle du passé, quand le présent lui est inférieur.

Pierre, qui pensait n'avoir rien vu tout qu'il n'aurait pas visité Paris, essaya d'y venir dès les dernières années de Louis XIV ; mais le grand roi, toujours plus ombrageux et plus jaloux du prestige de sa puissance, à mesure qu'il s'affaiblissait, lui ayant fait savoir que ce voyage lui serait pas agréable, Pierre-le-Grand se rendit à Londres, puis retourna dans ses états, où il attendit patiemment que la mort du grand Louis XIV lui rendit plus facile l'accès de nos frontières.

En 1717 donc, en pleine régence, il fit de nouveau annoncer son voyage, et le duc d'Orléans lui ayant répondu cette fois qu'il serait agréable au roi, il se mit en marche. Il passa par la Hollande, où il laissa sa femme, qu'il ne voulait pas emmener à Paris. « Il craignait sans doute, dit Lemontey, d'exposer aux railleries de la moderne Athènes cette fameuse servante livonienne dont l'âme n'était pas moins extraordinaire que la fortune. » Arrivé à Dunkerque avec sa suite, le czar y trouva pour le recevoir un gentilhomme de la chambre, Dulybois, qui se mit d'abord à sa disposition avec une politesse toute française. Il avait ordre de ne contester le czar en rien, et de tout faire suivant son caprice ; il devait aussi instruire le régent de tout, courrier par courrier. Voici ce qu'on lisait dans un de ses premiers bulletins : « Cette petite cour est changeante, irrésolue, et du trône à l'écurie fort sujette à la colère. » Et en écrivant cela Dulybois ne se trompait pas ; vous allez en juger par des impérieux et des plus singuliers caprices que le czar eut alors. Sa manière de voyager lui déplaisait ; il étouffait, disait-il, dans les voitures du roi, et il n'était pas moins incommodé par les chaises à deux roues, dont l'état de sa santé lui rendait les cahots fort pénibles. Ne sachant pour quel véhicule opter, il grondait pendant toute la route. Enfin, à Calais, il imagina de se faire lui-même une voiture. Ayant avisé sous une remise la caisse vermoulue d'une espèce de phaéton, il la fit lier avec des cordes sur deux longues solives, puis, chargé de deux chevaux de cette singulière litère, il s'y plaça lui-même. En vain Dulybois voulut-il lui représenter que cet appareil, fort peu convenable pour son rang, était aussi dangereux pour sa santé, puisque les chevaux, peu habitués à régler leur pas, ainsi que l'exige le transport des litères, pouvaient à chaque instant l'exposer aux chutes les plus funestes, Pierre réjeta si impétueusement ces observations, « que, dit spirituellement Lemontey, on fut bientôt plus effrayé de sa colère que des dangers. » Des hommes sentirent les chevaux et les brancards, et le souverain des Russies traversa deux de nos provinces sur cette grotesque et périlleuse machine.

Le marquis de Neilles attendit le czar à l'entrée de la Picardie pour remplacer Dulybois après de sa personne et continuer à régenter la régalation de sa marche. La dernière note de Dulybois avait été celle-ci : « Partout le chapelain du czar exige pour ses prières une nourriture énorme de langues qu'il revend ensuite impunément dans la ville. » Et on lit dans l'un des premiers bulletins du marquis de Neilles : « Toute la maison du czar, excepté lui, s'est empressé pour célébrer les pâques. » Toutes ces notes, surtout la dernière qui se trouve confirmée par ces paroles du duc d'Anjou : « La cour du czar est ivre et sordide, » n'étaient point faites pour donner une haute idée de Pierre et de sa suite avec laquelle on se hâta de le confondre ; mais pour bien l'apprecier, pour bien comprendre ce qu'il y avait de vraiment grand dans ce génie brut et colossal dont les courtisans entraînaient les défunts sans égaler les qualités, il faut voir le czar à Paris. Il y arriva le 7 mai 1717, avec le maréchal de Tessé qui le suivait depuis Beaumont, et escorté par les cent Suisses qui l'avaient pris à Saint-Denis. On lui avait préparé deux

logemens à son choix. L'un au Louvre, avec un train royal, l'autre plus modeste, à l'hôtel de Lesdiguières, à l'extrémité de la ville.

Il préféra ce dernier logis. Lui, du moins, voulant vivre à peu près à l'abri de l'inquiétude, il espérait avoir ses aises de simple voyageur. Il aimait d'ailleurs à s'y voir logé tout près de l'arsenal, comptant bien visiter souvent et étudier en détail ces vastes dépôts d'armes, ainsi que tout l'appareil militaire qui s'y trouvait; les canons, les mortiers et ces faisceaux de mousquets, dont à défaut du bruit l'aspect lui plaisait tant. De l'hôtel de Lesdiguières, il pouvait aussi, chaque matin, se rendre en un instant sur les bords de la Seine, et là, s'élevant dans la barque de quelque marchand, reprendre, en se jouant sur cette eau presque dormante, ses études de navigation, ou bien, il pouvait encore étudier, en vue de la porte Saint-Bernard, le faible mouvement du commerce parisien, et s'enorgueillir en le comparant à l'activité toujours croissante du port de Saint-Petersbourg qu'il venait de fonder sur la Néva.

L'hôtel de Lesdiguières lui convenait encore sous d'autres rapports: il était grand et commode. — C'est un Français, *Sebastien Zanet*, qui l'avait fait bâtir, — et comme la mort récente de la dernière duchesse de Lesdiguières l'avait laissé tout entier vacant, toute la suite du czar pouvait s'y loger à l'aise, mieux qu'en tout autre palais de Paris.

Il lui vint aussi à l'esprit, il y a quelques jours, cette ancienne demeure que le séjour d'un czar, — chose fort peu commune à Paris, — doit rendre célèbre entre toutes. J'ai donc incessamment fait le voyage de la Chaussée-d'Antin au quartier de l'Arsenal, et là, arrivé à la rue de la Cécisaye par le boulevard Boudin, presque en face de la cour des Solpètriers, j'ai retrouvé dans l'étroit espace qui sépare la rue de Lesdiguières de la rue Castex, le vieil hôtel lui-même debout et presque intact. Il est occupé par un fabricant de bronze, et à toutes les heures du jour les échus de la chambre ou du toit le plus fameux des czars sont éveillés par les claquets de joyeux ouvriers. Je suis sûr que s'il pouvait revenir, Pierre-le-Grand ne serait pas fâché de trouver ces braves gens dans son gîte impérial, et que, loin de les y trouver déplacés, il les préférerait à tous ces riches étrangers qui auraient pu venir y loger leur civisme.

Je ne sais si le propriétaire actuel de l'hôtel Lesdiguières connaît tout le prix historique de sa maison; mais ce qui m'est avéré, c'est qu'il est peu jaloux de sa coquille locale. Ne vient-il pas de faire gratter, badigeonner et mettre à neuf ces vieilles murailles dont la vétusté fait la valeur. A quoi bon ce replâtrage? Qu'on dirait vraiment, à voir aujourd'hui cette maison si propre et si blanche, que le propriétaire comptait sur le passage de l'empereur Nicolas à Paris, et qu'il espérait lui voir reprendre, chez lui, le logement de Pierre-le-Grand.

Mais c'est assez parler de la maison; occupons-nous de l'hôte illustre qui l'habita; nous sommes vraiment restés à l'hôtel de Lesdiguières plus long-temps que Pierre-le-Grand ne s'y serait lui-même. A Paris, il était toujours en course; il laissait le duc d'Antin, surveillant des bâtiments, qui le promenaient partout pour lui faire les honneurs de la ville. Les Parisiens s'étonnaient de ces allures, mais n'admiraient point cette activité. Le grand homme leur échappait; ils ne voyaient dans Pierre-le-Grand qu'un voyageur extraordinaire, tout singulier, ayant une grande ardeur à courir les boutiques. C'est même cette dernière particularité qui frappa le plus Voltaire, son futur panegyriste, et qui était tout pour l'homme alors. C'est de cela seulement qu'il se souvint, comme on peut le voir par ce passage d'une lettre qu'il écrivit à Thirlot. Le 11 juin 1759: « Quand je vis, dit-il, il y a quarante ans, Pierre-le-Grand courant les boutiques de Paris, ni lui ni moi ne nous doutions pas que je serais un jour son historien. »

On ne faisait donc pas grand cas de Pierre-le-Grand à Paris, et, tout en lui accordant cet intérêt de curiosité que commande tout étranger extraordinaire, on ne se gênait pas de critiquer ses manières et de trouver ridicule qu'il ne marchât qu'en bottes, portât toujours le même habit brun, et ne se fit jamais coiffer. Tous ces quolibets sur sa personne et sur sa toilette n'importaient guère au czar; et pouvait qu'il pût voir et étudier, il marchait toujours et allait partout. Du Louvre où, avec une attention toute française, on frappait devant lui une médaille à son effigie, avec cette devise: *Vires acquirit eundo*; il courait aux Gobelins, de là à la Sorbonne, où, saisi d'admiration devant le tombeau de Richelieu, il prononçait cette belle parole que vous connaissez tous. Et partout, suivant les lieux, il échappait à son genre, que ces uns de ces mots heureux qui prouvaient l'étendue de son esprit et la sagacité de son intelligence. Aux Invalides, où il voulut tout voir et tout visiter, de l'église aux refectoirs, il goûta à la soupe des soldats, et prenant un de leurs gobelets d'étain: « A la santé, dit-il, de mes vieux camarades. » Et toutes ces visites dans les maisons royales ne l'empêchaient pas de consacrer de longues heures aux simples particuliers dont l'entretien pouvait l'instruire. C'est ainsi qu'il alla voir Delebe le géographe. Il examina toutes ses cartes, et principalement celle de la Russie, dont il étudia à fond et discuta savamment toutes les parties avec lui, puis en se retirant: « Je vous remercie, monsieur, dit-il à Delebe, vous venez de me faire connaître mon empire. Il fallait que je vinsse en France et chez vous, pour apprécier, comme je l'ai fait aujourd'hui, notre Russie, dans toute son étendue. »

Après toutes ces courses laborieuses, le duc d'Antin, qui, en courtois d'hôte, ne voulait rien laisser ignorer au czar, l'emmena dans sa terre de Petit-Bourg, où il lui donna une fête magnifique. Pierre-le-Grand en partit importuné, comme il avait semé l'épave de tous les honneurs et

fastueux qu'on lui avait tendus jusque-là. On devinait, cependant, au travers son mécontentement, qu'il eût encore été plus fâché de la négligence qu'on aurait mise à les lui rendre.

La seule chose qui lui plut à Petit-Bourg, ce fut, à la fin du repas, de voir se dresser devant lui son portrait où on l'avait représenté debout, botté et ayant le même habit qu'il portait toujours. Cette galanterie du duc d'Antin le toucha vivement et il en supporta avec moins de gêne tout le luxe dont on l'environnait. Il visita même avec certaine complaisance tous les appartemens du château dont il admira la richesse. Quand il fut à la chambre de la duchesse, le duc lui fit voir, entre autres raretés, l'écrin rempli de joyaux dont Mme d'Antin se parait et le czar lui dit alors:

— A propos d'écrin et de bijoux, monsieur le duc, je ne vous ai jamais mais fait voir les miens; les plus précieux à mes yeux.

— Non, sire, mais je sais que les joyaux de la couronne de Russie.

— Ce ne sont pas ceux-là dont je veux parler... Ceux que je veux dire sont bien différents, mais ils ont leur prix; venez me voir demain, je vous en ferai juge.

En disant cela, le czar avait un sourire ironique et malin. Le duc d'Antin fut fidèle au rendez-vous. Il arriva dès le matin à l'hôtel de Lesdiguières, et Pierre-le-Grand, sans le faire attendre, l'emmena dans la chambre où il couchait. Tout y était péle-mêle, des armes, des fusils de toute sorte, y étaient amoncelés sur des riches tapis, des plans, des cartes froissées par un long manèment, y étaient étendues sans ordre sur des tables magnifiques, et une immense carte de Paris; portant aussi les traces d'une étude assidue, s'élevait sur le pavé de marbre. Pierre entra, et foulant aux pieds tout ce riche désordre, il s'approcha d'une table placée à l'écart, sur laquelle se voyait une cassette de forme singulière. Elle ne brillait ni par l'or ni par des pierres; mais on voyait que le czar l'avait fait soigneusement recouvrir avec le cuir le plus précieux et le plus odorant de la Russie.

— Voilà mon écrin, dit-il au duc qui l'avait suivi et qui s'avança plus près: ce qu'il contient ne va pas vous éblouir. Regardez.

Et il ouvrit sa cassette.

L'intérieur en était tout orné de velours galonné d'or et sur un tapis fin de satin blanc étaient mollement posés deux énormes saphirs d'un cuir rugueux, bardés de fer et de la forme la plus grossière.

Le duc d'Antin resta interdit, et, tout courtois qu'il était, ne sachant que répondre de délicatement flatter à propos de tels bijoux.

— Eh bien! monsieur le duc, dit alors Pierre avec un gros sourire, voilà les bijoux dont je vous parlais... Vous voyez qu'ils ne peuvent pas appartenir à la couronne de Russie. Cependant je les estime autant que s'ils y touchaient de plus près... Vous savez d'ailleurs, quand je vous aurai conté leur histoire.

Je venais de commencer mon voyage à travers l'Europe, et j'étais déjà de toujours marcher sans rien faire et sans m'occuper de tous les travaux que je voyais s'agiter partout. Enfin j'arrivai à Venise, les frontières d'Autriche, par le chemin de l'isthme que je voulais être ouvrir. Je mis à bas les derniers vestimens qui me venaient mal, et moi la moindre dignité; et, pour me déguiser entièrement, je me couvris des habits les plus misérables que je pus trouver. — mes souliers étaient sautés dans un fort mauvais état. — Alors, voyez, je me présentai comme manœuvre chez un certain M. Muller, dont les forges étaient renommées dans le pays. Il me trouva, me regarda avec quelque dédain; mais, me trouvant fort, m'employa pendant quinze jours, je battis le fer chez lui, et rien de ce que je faisais dans sa forge ne se défilait. J'écoutais les ouvriers parler entre eux de leur métier, je les regardais faire et je ne disais rien. Quand je fus assez instruit, je demandai, mon congé à Muller, qui me jeta un regard plus défiant encore, et, me dit avec un certain air de dédain, en me donnant pour mon salaire dix-huit écus à l'échéance de Venise: « Si c'est pour continuer votre route, compagnon, je vous conseille d'acheter d'autres souliers, car argent n'en a pas. »

Je trouvais bon l'avis de Muller et j'achetai les souliers que vous voyez, je pris le plus fin et le plus galant; mais ce n'était pas tout. Alors des souliers d'ouvrier, ils m'entraînaient moins vivement rappelés ces bonnes heures de rude travail que j'ai passées, avec les forgerons d'Isaria.

— Puis, après un moment de sèdence, Pierre ajouta avec une expression indéchiffrable fierté: Ah! monsieur le duc, rien n'a plus de prix que ce que l'on a gagné à la sueur de son front.

Que n'aurait-il pas fait de sa couronne de czar si l'eût acquis ainsi? Je ne sais qu'il comment le duc d'Antin put répondre à Pierre au sujet de ses souliers; j'ignore ce qu'en peut dire l'empereur Nicolas; mais je pense, moi, que pour régénérer l'empire moscovite, pour lui imprimer le puissant mouvement qui le fait agir encore, il fallait un homme capable, comme Pierre, de se faire ouvrier au besoin, et il fallait un bras capable de battre le fer.

L'HOMME DE MER.

L'homme de mer n'est pas seulement un marin, un navigateur, un capitaine, un amiral.

La dénomination de marin, dans son acception vulgaire, s'applique à tout individu qui exerce le métier pratique de la navigation; elle s'étend alors du simple matelot au capitaine d'un bâtiment quelconque, et à l'ol-

ficier-général de la marine militaire. Dans un sens plus relevé, elle devient un éloge : le matelot ou le maître capable, l'officier, le manoeuvrier, le commandant, fort de son expérience, hardi sans témérité, prudent sans faiblesse. — le chef d'escadre, tacticien, habile à diriger une division navale et à la faire évoluer, méritent seuls le titre de *marin*.

De même, pour avoir véritablement droit à celui de *navigateur*, il ne suffira point d'avoir *navigué*, sillonné les mers d'un pôle à l'autre, ni même exploré des régions nouvelles; il faudra s'être dévoué à la mission d'ouvrir une carrière plus vaste aux nations maritimes, avoir sondé avec fruit les profondeurs de l'Océan, et, en reculant les limites du monde connu, avoir agrandi le cercle des connaissances nautiques; il faudra, par de grands voyages et de longues études, avoir rendu des services réels à toutes les sciences navales.

Le vrai *capitaine* est un *marin* consommé qui possède, en outre, l'art de commander aux hommes, de régner à son bord. Il sait gouverner les masses, en tirer le meilleur parti possible, fait plier les natures rebelles, dompte les plus fougueuses, utilise les plus ingrates, rend son autorité puissante et légère à la fois, assimile l'état-major et l'équipage au vaisseau qu'il monte, forme un tout homogène des mille éléments humains et matériels dont il dispose, imprimant un mouvement normal à cet ensemble complexe, le domine incessamment, le pénétre de sa volonté le force à vivre de sa volonté et en est l'âme.

L'officier-général, qui sera pour une flotte entière ce qu'un capitaine pareil est à son bord, celui-là sera encore un *amiral*. Mais sera-t-il un homme de mer? — Non, pas encore.

L'énergie, l'habileté, l'adresse, la bravoure, l'expérience, la science navale ne suffisent point; l'homme de mer est un homme de génie!

Qui dira tout ce qu'il y a de noble, de majestueux et d'héroïque dans ce seul nom d'homme de mer?

Qui déterminera les conditions nécessaires pour être rangé parmi ces grandes figures de l'Océan, dont les traits sont pour nous un objet d'admiration infinie et presque d'effroi?

¹⁰ Christophe Colomb, Vasco de Gama, Doria, Ruyter, Duquesne, Tourville, Jean Bart, Cook, Nelson, Collingwood, furent des hommes de mer. ¹¹ Jean-Bart, qui ne savait pas écrire, mais dont le génie créa la guerre de corsaires par petites flottilles, est un homme de mer, tout comme le tacticien Tourville. Cook, qui ne livra jamais un combat naval, mais qui lutta vingt ans contre des parages inconnus et dont le génie dota le monde d'un monde pour ainsi dire nouveau, est un homme de mer tout comme Nelson, l'amiral des grandes batailles (1).

Cependant l'homme de mer devra le plus souvent résumer en lui les qualités diverses qui constituent le marin, le navigateur, le capitaine et l'amiral, et les concernant de son génie personnel, il sera, selon les circonstances, officier de guerre ou explorateur infatigable, commandant d'un vaisseau ou chef d'une flotte entière. Il est rare sans doute que, dans une même existence, toutes ces facultés supérieures puissent trouver l'occasion de se développer. Catinet fut le seul peut-être qui cumula tant de gloire; encore ne prit-il part à des batailles rangées que comme simple capitaine, car il ne livra point de combats sur mer durant sa carrière d'amiral.

Duguay-Trouin, victorieux en vingt rencontres, sentait tout ce qu'il manquait pour avoir atteint à l'excellence de l'art de la mer. La paix de Riswick lui donna les loisirs nécessaires pour compléter ses connaissances acquises, par des études théoriques approfondies. Son esprit actif ne laissa pas échapper une circonstance si favorable. Durant cette période de repos, il passa les hivers à Brest, son département, et les étés à St-Malo, où depuis les deux attaques des Anglais, on envoyait tous les ans, au printemps, un corps de troupes de la marine. — « Je m'occupai pendant ce temps-là, dit-il avec son habituelle simplicité, à me perfectionner dans les sciences et dans les exercices qui avaient rapport à mon état. »

Après l'astronomie et l'art de la navigation, la construction navale, l'armement, les méthodes propres à rendre le vaisseau meilleur voilier et mieux manoeuvrant, sont les objets de son application sérieuse. Il cherche les causes mathématiques des effets que lui-même a produits par une sorte d'instinct, à bord de la *Diligente*, du *François* et du *Sans-Pareil*. Il se forme des idées arrêtées sur la coupe la plus favorable à donner aux navires de course et de combat, sur la disposition des voiles et du gréement, sur l'installation de l'artillerie à bord. Il consulte les gens pratiques, médite leurs réponses, et ne néglige rien pour arriver à la solution de l'important problème de la marche qui ne saurait assez attirer l'attention des marins. Obtenir des instruments de guerre supérieurs à ceux de l'ennemi, n'est-ce point en effet se donner des chances presque certaines de vaincre?

La tactique navale est une science dont Duguay-Trouin veut aussi creuser toutes les profondeurs. Il réfléchit longuement sur les évolutions et les grandes manoeuvres de ses devanciers. *Les merveilles de la navi-*

gation et de la guerre se reproduisent sous ses yeux (1). Ruyter, Tromp, Duquesne et Tourville posent tour à tour devant lui. Il suit les mouvements de leurs flottes, sonde leurs desseins, comprend leurs pensées, se pénètre de leurs sublimes combinaisons; il et relit avec amour les pages savantes de leur histoire. Le compas à la main, il trace les plans de leurs batailles, se passionne, s'exalte et tombe en extase. Transporté d'admiration, il frémit d'une joie respectueuse, s'incline devant ses maîtres et leur dérober le secret de les égaler.

Son âme ardente était pleine de ces études, mais il faut ajouter que sa reconnaissance pour les bontés royales fut son principal motif; en employant ses heures de repos à acquérir de nouvelles connaissances, il voulait se montrer digne des faveurs de Louis XIV, et l'on doit dire encore que ce prince eut ainsi la gloire de développer le génie d'un grand homme de mer.

Les serviteurs habiles et dévoués, les gens capables les héros même, ne manquent jamais aux rois qui savent distinguer et récompenser le vrai mérite.

Le séjour de Duguay-Trouin à St-Malo fut marqué par un dernier duel qui eut cette fois les causes les plus légitimes, mais que nous aurions cependant passé sous silence, s'il ne donnait à juger du respect filial du grand capitaine. L'origine de l'affaire remontait à une époque déjà éloignée; A la suite d'une de ses premières courses, Duguay fut invité à venir passer quelques jours à la campagne chez deux frères, dont l'un avait navigué avec lui. Ils l'engagèrent à jouer, lui gagèrent tout ce qu'il avait dans sa bourse, et même 30 pistoles, sur sa parole. Duguay leur promit de s'acquitter à son prochain retour de la mer; leur laissa provisoirement une reconnaissance de sa dette, et leur fit jurer de n'en parler à personne, de crainte que sa mère en fût instruite et en conçût du chagrin (2); puis il s'embarqua. A peine avait-il mis sous voiles, que les deux frères assignèrent Mme Trouin, et voulurent la contraindre à payer. Leurs démarches furent heureusement infructueuses.

Mais quand Duguay revint, il reconnût, à leur conduite, qu'il avait en effet été dupe de leurs escroqueries, comme il le soupçonnait, et refusa net de faire droit à leurs prétentions. La cause ayant été appelée devant les tribunaux, la mauvaise foi des demandeurs fut publiquement démontrée; Duguay-Trouin fut renvoyé hors de cour et de procès. Plusieurs années s'étaient écoulées sans que les choses eussent de suite, lorsque le plus jeune des deux frères rencontra fortuitement le bouillant capitaine de frégate. Une scène, violente, puis un duel, furent les conséquences de ce hasard. Duguay-Trouin punit son adversaire par un coup d'épée, qui le mit au lit pour six semaines. Le commandant de la place termina cette querelle en faisant comparaître les deux adversaires, dont il obtint la promesse de n'en plus venir aux voies de fait.

En racontant l'histoire des premières années de Duguay-Trouin, force nous a été de donner un rapide aperçu de ses écarts de jeunesse, de ses rixes perpétuelles. Il importait avant d'écrire les hauts faits du marin de peindre le caractère fougueux de l'adolescent; mais, sans blesser la vérité historique, nous aurions pu laisser dans l'oubli cette dernière aventure qui n'est, par elle-même, qu'un assez triste épisode, si elle ne nous fournissait l'occasion d'insister sur une qualité saillante de notre héros. Comme tous les marins, Duguay portait au plus haut degré l'amour de la famille; rien n'égalait sa vénération pour sa mère, dont il était l'orgueil, pour sa mère qu'il charmait au récit de ses exploits et de ses foies. La pauvre femme l'écoutait en frémissant, pleurait d'admiration et de joie, le grondait doucement de sa témérité sans bornes, et ne pouvait réprimer un sourire, lorsqu'il avait tout dit.

Maintenant l'exaltation juvénile de Duguay-Trouin faisait place à une modération réfléchie, de laquelle il n'était sorti que par exception; sa vie se partageait entre les paisibles entretiens du foyer maternel et les profondes études.

Quoique la France fut en paix avec toutes les puissances, la guerre menaçait sourdement, elle ne devait pas tarder à éclater au sujet de la succession de Charles II d'Espagne. Duguay-Trouin se préparait à agrandir sa gloire en faisant triompher les armes de son roi.

Pontchartrai, de son côté, employait utilement les années de calme politique à combler le vide des arsenaux, à approvisionner les magasins, à resserrer les liens fort relâchés de la discipline. Malheureusement cet homme d'état n'eut pas le temps de rétablir nos forces navales; il fut appelé aux fonctions de chancelier en 1699, et laissa le département de la marine à son fils, Jérôme Phépeaux de Pontchartrai, qu'il avait antérieurement fait associer à son ministère.

Les historiens représentent ce dernier sous bien des couleurs différentes; cependant on ne saurait lui refuser un mérite réel. Il avait visité tous les ports et possédait des connaissances pratiques fort étendues. Il était loin de manquer de l'entente des affaires. Si son ambition et son antipathie pour le comte de Toulouse, amiral de France et fils naturel de Louis XIV, occasionnèrent de grands maux, la cause de la décadence de la marine tint plus encore à l'équipement des finances, au peu de secours que l'on accorda par suite à un département qui, pour rendre des services réels, exige des dépenses considérables, et enfin aux revers qui furent la conséquence inévitable de notre faiblesse. Alors non seulement ces vaisseaux, mais encore les officiers du roi furent mis à la soldée des

(1) Richer, Vie de Duguay-Trouin.

(2) Thomas, *Eloge de Duguay-Trouin*.

(1) Il est douloureux de ne pouvoir ajouter la loyauté aux qualités caractéristiques de l'homme de mer tel que nous le définissons, mais Gama souffrit ses découvertes et ses victoires par des barbares, et la vie de Nelson contient des pages que la muse de l'histoire ne saurait en arracher. La violation du traité de Naples, l'exécution du prince Caraccioli et la lune de amour de lady Hamilton, ternissent la gloire du vainqueur d'Aboukir et de Trafalgar. Au contraire, Ruyter et les illustres marins français ses contemporains, ne furent pas moins grands par leur noblesse de cœur que par leurs actions et leur génie.

armateurs. L'on poussa jusqu'à l'excès le système dont nous avons fait l'apologie dans le premier livre de cet ouvrage. Il n'y eut plus en quelque sorte d'armée navale, plus d'ensemble, plus de direction unique, plus de haute stratégie dans l'emploi des corsaires, et cet abus accéléra la ruine de notre puissance maritime.

La guerre de la succession commença cependant d'une manière brillante; grâce aux travaux et à l'économie de Pontchartrain le père, on se trouva en mesure de protéger par la Luis les côtes d'Espagne, de France et d'Italie, ainsi que les colonies espagnoles et françaises. Des divisions aux ordres de MM. de Châteaurenault et de Cécillon, les dômes de la marine d'Espagne, sous le commandement de don Pedro Navarro, mirent à couvert les possessions d'Amérique. Le comte d'Estrees (V. de Marie, fils du maréchal Jean d'Estrees) avait une flotte composée de trente navires de guerre et de trente-six galères qui tiraient le Méditerranée. Forlôn fut envoyé dans l'Adriatique; Jean Bert dans le Nord. Mais ces armemens épuisèrent le trésor public, et l'on se vit obligé de les réduire en pleine guerre, pour s'en tenir presque exclusivement à la course.

Duguay-Trouin, quelque capitaine de frégate au service du roi, se retrouva dans les mêmes conditions que pendant la guerre précédente. Vers la fin de la paix, il avait été embarqué comme capitaine en second sur le vaisseau la *Dauphine*, commandé par le comte d'Hautefort. Pour la première fois depuis onze ans, il allait se trouver en sous-ordre à son bord, et il se résignait à cette position subalterne avec sa subordination accoutumée, lorsque la guerre se déclara. On le fit aussitôt débarquer pour lui confier les frégates la *Belme*, de trente-huit canons, et la *Railleuse*, de vingt-quatre, qui furent rejointes à Brest par un corsaire de Saint-Malo, sous les ordres du capitaine Alain Porée.

Alain Porée était l'oncle, l'aïeul, le matelot de Duguay-Trouin, comme lui, il appartenait à une famille de corsaires et de marins, fameux depuis plusieurs générations. L'un de ses aïeux, Jean Porée sieur de Chaudron, avait reçu, en 1608, pour prix de ses faits d'armes, un portrait du roi Henri IV enrichi de diamans; un autre Porée, sieur du Parc, et du Beil, avait mérité par ses nombreux exploits des lettres de noblesse qui lui furent conférées en 1624, sous le règne de Louis XIII. Alain Porée, homme d'une grande audace, s'était de même rendu digne des faveurs royales. Louis XIV lui avait fait don de son portrait et de deux épées d'honneur.

Il était le vaillant compagnon avec lequel Duguay-Trouin apprenait à Brest, en 1702, pour aller croiser aux environs des Açores. La *Railleuse* était commandée aussi par un brave officier nommé Lamotte-Daniel et parent de Duguay-Trouin.

La campagne débuta heureusement par la prise de trois bâtimens hollandais venant du Spitzberg; mais le gros temps qui survint sépara les preneurs de leur capture, dont deux se perdirent sur les côtes d'Ecosse. Peu de jours après, le vent étant devenu plus maniable, Duguay-Trouin cherchait à rejoindre ses corsaires et courait des bords dans les parages de la criée, quand il découvrit un vaisseau hollandais de 38 canons qui tenait mer pour protéger les pêcheurs de harengs. Faire brèche de combat, lui servir à pointer sur l'ennemi et manœuvrer de manière à l'aborder, ce fut tout un. La partie était égale. Le hollandais ne prit pas la large; tout en se préparant à une résistance vigoureuse, il cagna ses bancs de viles et manœuvra son grand hunier. La *Belme* se disposait à le rancer sous le vent, elle avait déjà son beaupré par le travers du vaisseau ennemi, quand celui-ci mit son grand hunier en ralingue, traversa ses voiles d'avant, appareilla sa misaine et arriva si promptement, qu'il pressa tellement le côté de la frégate française dont le beaupré se engagea dans ses grands haubans. La *Belme* était prise en enfilade à l'entour sans pouvoir se dégager. Elle essaya dans cette affreuse position une bordée terrible, et c'en était fait, elle était vaincue, si Duguay-Trouin n'avait résolu d'emmener l'abordage. Son équipage n'hésita pas, s'élança du beaupré à bord du hollandais. Nicolas Trouin, simple lieutenant sur la *Belme*, d'une l'exemple, sauta le premier dans le vaisseau, un de ses officiers et se distingua par une bravoure sans égale. Duguay-Trouin entraîna avec lui tout le reste de son monde, au point qu'il ne resta plus à bord de la frégate que le pilote, quelques timonniers et les mousses. En moins d'une demi-heure les Français cernaient les ennemis, et enfin le pavillon blanc flutait à la poupe du vaisseau. Mais, après un si rude engagement, la *Belme* coulait bas, car elle avait reçu plusieurs boulets au dessous de sa flottaison. Le hollandais capturé avait aussi horriblement souffert. Duguay-Trouin gouverna sur le port contre le plus voisin, il relâcha en Islande où l'on utilisa les instans pour se réparer. Un violent coup de vent s'était déclaré, la *Belme* fut sur le point de périr à l'ancre; il lui fallut appar aller en abandonnant sa prise qui serait perdue après et se perdit sur les côtes d'Ecosse. Quelques jours plus tard, Duguay-Trouin fit amener pavillon à un hollandais, qui coula sous ses yeux, et dont il ne put sauver qu'une partie de l'équipage avec *rien de la peine et du péril*. Les tempêtes succédaient aux tempêtes, la mer était démontée. Relâché par tant de contrariétés et ne trouvant pas ses camarades, il se résolut à terminer sa croisière à l'entrée de la Manche. Le gros temps l'y suivit. Il fut démasqué pendant la nuit de beaupré, le côté de la mâture; la perte du mât de misaine et celle du gros mât de Lune firent les conséquences obligées de la première avarie. Cet accident fit le grand marin, me fit encore envier la mort d'assez près. La Providence seule me conserva et me donna la force d'arriver dans le port de Brest où je désarmai. »

Tandis que Duguay-Trouin et son jeune frère se signalaient par tant d'exploits et de luttes contre les plus affreux bouleversemens de la nature, le brave Alain Porée avait, de son côté, soutenu l'éclat de son nom. Il rencontra aussi un vaisseau hollandais, l'attaqua avec son intrépidité accoutumée, et manœuvra pour l'aborder; mais sa tentative échoua de la manière la plus malheureuse, et il le bras emporté par un boulet de canon, et reçut presque au même instant au bas-ventre une autre blessure plus dangereuse dont il ne guérit que par miracle. L'ennemi, épuisé, profita de la confusion que ce triste événement avait jeté à bord du corsaire malouin, prit le large et s'enfuit.

Enfin, M. Lamotte-Daniel, avec la *Railleuse*, se vit forcé de fuir vent arrière, fut poussé par la tempête jusque sur les côtes de Portugal, relâcha à Lisbonne, et de là revint à Brest sans y ramener aucune prise.

La campagne de 1702, accomplie dans les plus dangereux parages par Duguay-Trouin et ses compagnons, ne fut pas avantageuse aux armateurs, puisque aucune des captures n'arriva à bon port en France; au point de vue militaire, elle n'en est pas moins très belle, car les ennemis y perdirent deux vaisseaux de guerre et trois navires marchands. Pour la première fois, pendant cette expédition, le jeune Nicolas Trouin se distingua d'une manière éclatante. Il nous fournit l'occasion d'insister sur le patriotisme maritime de sa famille. En vain elle a vu périr jusqu'à trois de ses membres dans un seul combat, elle est toujours prête à envoyer d'autres contre les ennemis de la France, elle est toujours prête à verser son sang pour la gloire de nos armes. Et Duguay-Trouin, qui a si long-temps et si anciennement regretté celui de ses frères qui fut tué en Espagne, permet néanmoins au dernier d'entre eux d'embarquer sous ses ordres pour une rude campagne de guerre!

Pendant la courte période de temps qu'embrasse ce premier chapitre la France eut à déplorer la perte de deux grands hommes de mer: Tourville mourut à Paris, le 23 mai 1701, à l'âge de cinquante-neuf ans; Jean Bart, à Dunkerque, le 27 avril 1702, à peine âgé de cinquante-trois ans, au retour d'une croisière dans les mers du Nord. Le vieux Duquesne avait glorieusement combattu jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans; pourtant ceux qui partageaient le fardeau de son noble héritage nous furent-ils ravis, alors que la guerre se rallumait et qu'ils pouvaient rendre encore les plus utiles services? Grâce à Dieu, pour soutenir la renommée de notre pavillon, il nous restait Duguay-Trouin!

M. G. DE LA LANDELLE, ancien officier de marine.
(Extrait des *Gloires de la France*.)

La Cantinière de la Grande-Armée.

Vous ne connaissez pas Françoise? C'est un vieux soldat qui a commencé à Arcole, et qui a fini avec l'armée de la Loire. Le 9 août prochain, elle aura quatre-vingt-deux ans. Commencé de mère en fille, honorée de trois blessures, d'un coup de feu, d'un coup de sabre et d'un coup de lance, veuve d'un maréchal des logis-chef, mère de deux fils tués sur le champ de bataille, Françoise gène maintenant douze sous par jour à balayer les boulevards. Ou est-elle née? Elle ne le sait plus; elle se croit originaire de Bruxelles. A neuf mois elle était seule au monde. Son père et sa mère, jusque-là cantinière dans quelque régiment du roi Louis XV, étaient morts en se battant pour l'orphelin à l'armée des camarades. Le legs du soldat fut religieusement accepté. Françoise grandit sous l'aile de ses tuteurs, à sabrecoché; mais l'amour tient sous ses lois la vivandière comme la princesse, la grisette comme la grande dame; l'amour la fit changer de régiment. On n'a pas, dans toute sa vie, une seconde infidélité à lui reprocher. Elle quitta la cavalerie légère pour les *gros talons*; elle aima le cuisinier. Français: elle l'épousa.

François avait beaucoup à faire pour se rendre digne d'une si rare préférence. Un cuisinier en avoir une femme à tout un régiment de hussards, les livrées de l'armée; le cas n'est pas commun. De grade en grade, de coups de sabre en coups de sabre, il devint maréchal des logis-chef, et, suivi de sa fidèle épouse, il fit sa campagne d'Europe. Françoise était toujours à son côté, en garnison comme sur les champs de bataille. Au milieu des balles et des ennemis, elle soignait les blessés, et plus d'un cuisinier du 3^e régiment lui a dû la vie. Françoise a servi sous les ordres des colonels Menou et d'Audenarde. Nous ne serions pas étonnés que l'on parlât encore de Françoise dans le 3^e régiment de cuisiniers. Il est des souvenirs glorieux qui se perpétuent de générations en générations. Plus d'une fois Françoise fut citée et mise à l'ordre du jour. L'empereur la connaissait, et, la veille de la bataille de Waterloo, il l'avait pensionnée pour avoir sauvé la vie au trompette-major du régiment. Mais l'empire croula, et avec l'empire la pension de Françoise. Louis XVIII ne lui accorda qu'un secours de 100 francs; malgré la protection du maréchal duc de Coigny, gouverneur des Invalides. Le roi Charles X, comme elle le dit, n'a pu lui faire obtenir sa pension. (1)

Françoise prit bravement son parti. Après une vie de combats et de dangers, elle se devait sans se plaindre à une vie de privations et de misères; et cependant, une fois, elle avait vu la fortune de près. Un hasard providentiel lui avait fait trouver en Espagne, après une bataille, une valise abandonnée et remplie d'or. Il y avait bien, disait-elle, 200,000 fr. On discutait pas avec elle un chiffre qui nous semble un peu exagéré; elle avait presque aussitôt les richesses qu'elle n'avait fait

qu'entrevoir. On lui vola la précieuse valise, et au lieu de *rouler carrosse*, selon son expression, elle gagne aujourd'hui péniblement sa vie; elle habite, dans la cité Montmartre, un misérable tandis au prix de 40 francs par an, et elle balaye les places du fiacre de la rue du Faubourg-Montmartre à la rue Caumartin. C'est là que tous les jours on peut la voir et l'entendre.

Après un bal, une fête, deux de nos amis revenaient à pied sur le boulevard. La vue de cette pauvre vieille femme les frappa. Ils s'approchèrent et se mettent à causer avec elle. Ils venaient de quitter des gens riches et heureux, des appartemens splendides, et ils se trouvaient en présence d'une des plus humbles existences qui soit au monde. Quel contraste! tant de misère à côté de tant de luxe! Françoise raconta ses aventures et ses campagnes, elle montra ses blessures, mais sans fanfanterie et en véritable philosophe. Ils s'empresèrent de venir au secours d'une si vieille infortunée, et alors elle avoua sa triste position. Ce secours inespéré la sauvait; elle avait des dettes, dettes criardes, énormes, monstrueuses; elle devait quarante francs; grâce aux trois ou quatre louis que la Providence lui envoyait, elle allait être heureuse pour toute sa vie, pour six mois au moins; à quatre-vingt-deux ans, six mois, c'est l'éternité! toute sa garde-robe était chez sa tante, la seule parente qui lui restât; qu'on nous pardonne ce calembour, il appartient à Françoise; dix-huit francs lui suffirent pour la dégager du Mont-de-Piété, et avec le reste de son trésor elle paierait l'arrière de son loyer et même deux termes d'avance. La pauvre créature, comme elle était reconnaissante!

L'histoire de Françoise circula dans le monde. Ses nouveaux amis lui amenèrent chaque matin des visites et des secours. Lundi dernier, nous fûmes initiés au secret de la vie de Françoise. En apprenant qu'elle n'était visible que de quatre à six heures du matin, nous sacrifiâmes bien volontiers notre nuit au plaisir de lier connaissance avec elle, et l'heure venue, nous fûmes notre visite à Françoise; elle était en fonctions. Du plus loin qu'elle aperçut ses protecteurs, elle vint à eux, leur souleva leur tendit la main et la conversation s'engagea.

Pendant les premières phrases, je la regardai attentivement; on la croirait difficilement aussi âgée qu'elle le dit. Elle est encore vigoureuse, droite, agile et d'une propreté vraiment militaire. On voit que la discipline a passé par là. Quelques cheveux, à peine gris, échappent aux étreintes d'un madras rouge et jaune; elle n'a plus de dents, c'est là son seul signe de vieillesse. Son visage, pour avoir été brûlé par les soleils d'Espagne, n'est pas sans quelque traucheur. Ses yeux sont vifs et intelligens.

Je me mêlai à la conversation. Le vieux soldat parlait de ses campagnes. Je lui demandai, si elle s'était trompée à Waterloo; non, monsieur, me répondit-elle; c'est à Fleurus que je faisais mon devoir. A Fleurus elle avait reçu une balle, sa dernière blessure, en défendant son mari. Mûlé sur le magnifique cheval, le vaillant couple fut attaqué par quatre Prussiens; quatre Prussiens contre un castriser et une cantinière; la partie était égale; on mit pied à terre. On se battit et si bien que les quatre Prussiens n'ont plus jamais revu leur pays.

Après tous ces exploits, après avoir parlé à l'empereur, Françoise pouvait bien prétendre à une pension. Ses deux fils étaient morts au service de la patrie; mais la restauration lui payait pas les dettes glorieuses de l'empire; le roi Louis XVIII n'acquitta pas les promesses de l'empereur Napoléon. Le maréchal-des-logis-chef fut plus heureux, il fut admis et mourut aux Invalides. La pauvre Françoise perdit alors son dernier soutien, son dernier ami.

Vous tous, riches et puissans du jour, qui jetez si facilement votre or à des plaisirs qui vous ennuient, pensez à Françoise, à notre protégée. Tous les jours, à quatre heures du matin, vous la trouverez sur le boulevard des Capucines; et il vous en coûtera si peu pour faire une bonne action! mettez Françoise à la mode, vous y avez bien mis la reine Pomaré du Ranelagh et de Mabilly!

Quant à nous, notre mission est remplie. Puisse une voix plus puissante que la nôtre porter en des lieux officiels les malheurs de Françoise! D'un honorable député est venu de sa bourse au secours de l'héroïne de Fleurus; il lui serait si facile d'obtenir pour elle un dernier et précieux asile!

EUGÈNE BRIFFAULT.

POÉSIE.

FABLES (1).

LE LILAS ET LE JEUNE CHIÈNE.

Après d'un petit chène étant,
Celui-ci, très civilement,

Vers lui, par politesse, inclina son feuillage;

Mais le lilas le regardant,
Bien loin de se montrer sensible à cet hommage,
Redressa tant qu'il put ses rameaux fièrement,

Et du haut ins-p'n'en lui faisant
Le faible végétal, il paya d'insolence
De son voisin la prévenance;
Sans doute en secret comparant,
Avec son propre tronc, à ses yeux si robuste,
La mince tige de l'arbuste.

Assez long-temps après l'orgueilleux arbrisseau,
Près du chène grandi se trouva de nouveau;

Il le voit sans le reconnaître,
Sans soupçonner quel jadis il était,
Dans sa coiffe brillante, un jour se payant,
Un lilas tout en fleurs dans la torse de l'arbre.
Je le crois bien; alors il dépassait
L'orme, le pin, le platane et le hêtre.

Le lilas donc, à ce coup, dans son cœur,
Admire sa beauté, sa force, sa vigueur,
Contemple sa vaste étendue
Son front élancé dans la nue.

Et rien qu'à mesurer du regard sa hauteur
Fatigue sa faible vue;
Et ce que fois il se salue,
Et le traître de monseigneur.

— Tu te trompes, ami, dit l'arbre gigantesque.

Tu te trompes; tu me connais
Ce chèneau que tu dédaignes.

Ce frère rejeton que nain tu croyais presque.

— Assurément votre grandeur

En ce moment fait une erreur.

Dit l'arbrisseau saisi d'un trouble extrême.

— Point du tout; fais-moi le plaisir

De chercher en ton souvenir

A parer jour, un soir, ici, dans ce lieu même...

— Oh, ce fut l'ait l'air, se souvint-il? Et quoi...

— Oh, lui dit sans n'ignorer le chène, c'est bien moi,

Moi, dont tu seras alors méprisait la faiblesse.

J'étais petit, c'est vrai; mais, tu le vois, d'espèce

A devenir plus grand que toi.

Qu'en Dieu, qu'en sa sève il se fit

Le chène devint arbre enfin;

Et le lilas, c'est son destin,

Reste arbrisseau toute sa vie.

LES DEUX VASES

Un vase brillant et fragile

D'un boudoir faisait l'ornement,

Vase inutile, mais charmant,

Un autre de commune terre,

Dans la cuisine se trouvait,

Vase grossier, mais nécessaire

Le pot à soupe il se nommait.

Un jour, les portes entr'ouvertes,

Leur permettant de s'entretenir,

Le pot au feu, tout gras, tout noir,

Osa (bien hardi fut-il, certes),

Saluer le pot de boudoir.

Celui-ci, plein de suffisance,

Ainsi que l'on le pense bien,

Ne fit pas mine d'en voir rien;

Et ni du gout ni de l'aise,

Il ne rendit la révérence.

Le sort de sort fait de ces coups

Au chat, nu, des dix la patrie,

Éclata un affreux incendie!

Qui met tout sens dessus dessous,

Pêta-mêle chacun transporte

Vite partent le mobilier,

Et le hasard fait que l'on porte

Nos pots dans le même grenier.

Trop heureux, à cette aventure,

D'avoir échappé sans lésure!

Côte à côte dans ce taubis,

Ils se regardent ébahis;

Et le doré qui se désole

Du n'être plus sur sa console,

Vers son voisin pense un soupir;

Et plein d'une douleur amère,

Il gémissait lui dit:— Mon frère,

Hélas! qu'allons-nous devenir?

Cela, c'est notre histoire à tous tant que nous sommes.

Il est tout peu d'exceptions.

Le malheur, rapprochant les hommes,

Nivela les conditions.

Par Mme Adèle CUREMEL.

(1) L'attention qu'on accorde aux fables de Mme Caldclor nous paraît avoir plusieurs causes différentes: d'abord, l'auteur est à peu près la première fabuliste, ce qui éveille un sentiment de curiosité et d'intérêt; ensuite, elle a traité l'apologue d'une toute autre façon que ses devancières, elle a entièrement rajourné la forme; de plus, son recueil est la satire des ridicules et des vices du temps, chacun de ses apologues est un drame ou une comédie en miniature. Certes, ce sont là des mérites divers qui ne se rencontrent pas tous les jours dans les productions nouvelles, et nous sommes peu surpris de la bienveillance que la presse et le public accordent à cet ouvrage.

Les Grèpes. (1)

(Livraison de juillet.)

AFFAIRE DONON-CADOT.

Le 15 janvier dernier, M. Donon-Cadot, banquier à Pontoise, fut assassiné en plein jour, dans sa maison, par un serrurier nommé Rousselet.

Son fils Edouard, âgé de dix-neuf ans et demi, était également dans la maison, séparé de la chambre où on tuait son père par l'épaisseur du plancher; — c'était un jour d'écléance; plusieurs personnes vinrent demander M. Donon pour recevoir ou pour apporter de l'argent; Edouard leur ouvrit successivement la porte, et les renvoya en leur disant que son père était absent.

Ce n'est que le soir que, inquiet de cette absence si inopportune et si extraordinaire, — un autre fils du malheureux Donon, qui n'habite pas la maison, enfouira la porte et trouva le cadavre de son père.

Deux ou trois jours se passent; le jeune Edouard va à Paris pour chercher une fille qu'il connaît, la conduit au spectacle et passe la nuit avec elle dans un hôtel garni.

Sur ces entrefaits, on arrête Rousselet, qui avoue son crime, et accuse Edouard d'être son complice.

La justice, en effet, rassemble les circonstances, et des charges accablantes viennent corroborer la déposition du meurtrier, déjà si frappante, en cela qu'elle ne lui est d'aucune utilité, qu'elle ne fait même qu'ajouter au crime quelque chose de plus odieux, qui doit nécessairement rejaiter sur lui.

Edouard, mis au secret, — avoue qu'il avait surpris Rousselet au moment du meurtre, mais qu'éffrayé par les menaces de l'assassin, non seulement il l'avait laissé s'échapper, mais encore qu'il n'avait rien dit de toute la journée, était resté dans la maison, tranquillement et fredonnant, jusqu'à ce que d'autres découvrirent le crime.

Quelques jours après, il revient sur cette déclaration; il a menti, dit-il lui-même, *c'est tout pour voir ce que dirait Rousselet.*

Mais il dénonce alors les véritables complices de Rousselet; — ces complices sont l'autre fils de M. Donon et je ne sais plus quels autres parents.

Puis, au jour du jugement, il raconte qu'il a encore menti, que c'était pour se venger de son frère et de ses parents, par qui il se croyait abandonné.

M. Hébert, procureur-général, et M. Chaix-d'Est-ANGE, bâtonnier de l'ordre des avocats, plaident pour Edouard Donon, ont engagé un long débat à ce sujet.

On a pu voir alors les bizarres effets de l'habitude sur les hommes du palais.

M. Chaix-d'Est-ANGE accuse, pendant cinq heures et demie, M. Hébert d'avoir exagéré les faits, d'avoir cherché à *quiner contre Edouard*, d'avoir fait des rapprochements forcés, etc.; c'est-à-dire, en un mot, d'avoir fait tous ses efforts pour faire sciemment guillotiner un innocent.

M. Hébert, si l'on résume ce qui, dans ses discours regardé M. Chaix-d'Est-ANGE, — l'accuse de dissimuler la culpabilité d'Edouard et de vouloir dérober à l'expiation le crime épouvantable.

C'est-à-dire que selon M. Chaix-d'Est-ANGE, M. Hébert est un monstre que les ours et les tigres sont loin d'égalier en férocité;

que selon M. Hébert, M. Chaix-d'Est-ANGE fait un fort vilain métier.

Et ces deux messieurs entremêlent ces appréciations naturelles de compliments échangés sur leur talent, sur leur éloquence, etc., etc.

M. CHAIX. Je termine cette défense, si pénible à entendre.

M. HÉBERT. Loin de là, — elle ne m'est pas pénible à entendre, bien au contraire.

M. CHAIX. Vous êtes trop bon, trop indulgent, etc., etc.

Je suis sûr de ne rien changer au sens et de rendre à peu près textuellement les paroles employées par ces messieurs.

Tout le monde est dans une grande anxiété; — tout parle contre le fils de la victime. Mais malgré les apparences, malgré un concours de circonstances accablantes, on se refuse à croire à un si grand crime de la part d'un si jeune homme. — Mais si Edouard est innocent, — qu'est-ce donc que Rousselet? Rousselet, assassin du père, qui, sans raison, sans intérêt, veut faire monter le fils sur l'échafaud?

Que fait le jury dans cette circonstance?

L'avocat de Rousselet cherche à excuser son client. — Il a cédé aux suggestions d'Edouard, dit-il, il n'a été que l'aveugle instrument d'un crime horrible.

L'avocat d'Edouard — dit au contraire — que Rousselet, assassin du père, veut l'être encore du fils, en le dénonçant au supplice des parricides.

A qui le jury donnera-t-il raison?

A tous les deux.

Il acquitte Edouard, — c'est-à-dire qu'il déclare qu'Edouard n'est que la seconde victime de Rousselet, — Il admet en faveur de Rousselet des circonstances atténuantes. — c'est-à-dire qu'il pense que Rousselet n'a été que l'instrument d'Edouard.

Il déclare Rousselet coupable avec circonstances atténuantes. Quelles circonstances? Ce ne peut être celles d'avoir vu du faire guillotiner Edouard innocent.

Il déclare Edouard innocent avec circonstances aggravantes. — On ne peut entendre autrement ce bizarre verdict.

Les circonstances atténuantes du crime de Rousselet sont des circonstances aggravantes pour l'innocence d'Edouard.

Un nouvel accident, dont la victime a eu la jambe coupée, a eu lieu sur le chemin de fer de Saint Etienne. — On a fait savoir aux journaux, qui tous l'ont raconté complaisamment, que « cet accident avait été » causé par l'élevation de la température, qui, en dilatant les rails au » delà de l'intervalle ménagé entre eux au moment de leur pose, a dé- » terminé un déplacement dans les extrémités opposées aux deux barres. » C'est-à-dire qu'il n'est pas prudent de voyager sur les chemins de fer quand il fait chaud.

Il est probable que le froid rigoureux produira des phénomènes contraires qui amèneront le même résultat.

Il serait bon de fixer le degré du thermomètre auquel on peut se mettre en route sans danger.

M. le premier président est un homme d'esprit et de sens, qui se laisse quelquefois aller à des sorties un peu véhémentes à l'endroit des avocats.

Il y a quelque temps, les avocats ont rassemblé divers griefs qu'ils avaient contre M. Séguier.

1° A plusieurs reprises, il avait invité quelques uns de ces messieurs à être plus brefs. — à parler de l'affaire dont il était question.

2° Un jour qu'une cause était appelée. — on lui dit qu'on ne pouvait passer outre, parce que les avocats n'étaient pas là. — Allez toujours, dit-il, nous n'en jugeons que mieux.

3° Une autre fois, — dans une circonstance à peu près semblable, on lui dit que l'avocat de l'une des parties est absent. — Eh bien! dit-il à l'avocat de la partie adverse, nous pouvons aller en avant, vous plaidez pour les deux.

4° Plusieurs fois il s'était élevé contre l'indifférence avec laquelle les avocats défendent les plus mauvaises causes.

Nous avons nous-même trop souvent dit et ces choses et d'autres semblables, pour qu'il nous soit possible de blâmer aujourd'hui M. Séguier.

De tout cela, MM. les avocats peuvent se fâcher, mais je ne vois vraiment pas comment'ils feraient pour plaider le contraire.

En effet:

Pensez-vous que si M. Chaix-d'Est-ANGE était procureur-général, il soit absolument certain qu'il eût refusé de soutenir l'accusation contre Edouard Donon? — Pensez-vous que M. Hébert eût sûrement refusé de le défendre s'il était avocat?

Il est facile de répondre. — Oui certes, M. Hébert eût refusé de défendre, — oui, M. Chaix eût refusé d'attaquer.

Oui, mais les faits sont là.

Imaginez-moi un crime, quel qu'il soit, aussi horrible que vous le puissiez rencontrer dans les annales judiciaires, qui n'ait pas trouvé d'avocat pour défendre le criminel.

Je me trompe, il y en a un; — mais c'est un crime si laid, si honteux, si contagieux!... c'est le crime de n'avoir pas d'argent.

Tous les assassins qui sont condamnés — ont toujours eu un avocat pour soutenir leur innocence.

Presque tous les innocents acquittés ont toujours eu un avocat du roi ou un procureur-général pour soutenir qu'ils étaient coupables, et pour demander qu'on les guillotinat.

Trouvez-moi un avocat, plaident au Palais depuis plusieurs années, qui n'ait pas plaidé déjà ou qui ne soit prêt à plaider le contraire de ce qu'il plaide aujourd'hui.

M. un tel plaide contre moi; — j'allais chez lui le charger de plaider pour moi, — mais mon adversaire avait un meilleur cheval et est arrivé le premier.

Qu'il ait été arrêté en route par un embarras de voitures. — Pensez-vous qu'il aurait refusé ma cause?

Et celui qui plaide pour moi, — supposez-vous qu'il n'aurait pas consenti à plaider pour mon adversaire, si celui-ci s'était adressé à lui?

Chaque fois qu'un avocat défend la bonne cause, il a en face de lui un autre avocat qui défend la mauvaise.

Quand la moitié des avocats défend la veuve et l'orphelin, c'est que l'autre moitié les attaque.

Pensez-vous que ce soient toujours les mêmes qui plaident les bonnes causes, toujours les mêmes qui défendent les autres?

Que diriez-vous alors de ceux qui défendent toujours les mauvaises causes?

Mais il n'en est pas ainsi, — c'est le hasard qui en décide.

Je crois que le succès de ces plaidoiries de cinq heures, qui paraissent déjà si délayées et si longues lorsqu'elles sont réduites et resserrées jusqu'à former une lecture de vingt minutes, je crois que le succès de ces plaidoiries consiste en ceci: — les juges et les jurés, fatigués, assommés, engourdis par l'ennui, — tombent dans une sorte de torpeur, perdent toute énergie et toute volonté.

ALPHONSE KARR.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,

RUE COQ-HÉRON, N^o 3,

Au bureau du Journal;

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beau-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES.

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS :

Un an 12 f. p. c.
Six mois 6 50
Trois mois 3 50
Un mois 1 25

Edition avec 48 gravures, par an 24 f.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuillons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Recits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, de BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHELOT, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués. Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 40,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies. Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4^o, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine; — quatre par mois; — quarante-huit par an.

SOMMAIRE.

L'Abbaye de la Maison-Dieu, études morales, par ÉD. PLOUVIER.

Une loi de Venise, par ÉTIENNE ARAGO.

Mémoires d'un Ange (suite et fin), par EMMANUEL GONZALÈS.

Croyances des Hindous, par F.-T.-B. CLAVEL.

Les Papillotes de Ninon de Lenclos, esquisse historique du siècle de Louis XIV, par PAUL FOUCHER.

Les Comètes et les Astronomes, par ÉDOUARD FOURNIER.

Anne des Iles, tradition bretonne, par PAUL FÉVAL.

Mademoiselle de Camargo, par ARSÈNE HOUSSAYE.

Don Graviel l'Alferez, fantaisie maritime, par G. DE LA LANDELLE.

Un devoir de Victor Hugo en rhétorique, par ÉDOUARD FOURNIER.

A Monsieur de Chateaubriand.

L'ABBAYE DE LA MAISON-DIEU.

ÉTUDES MORALES.

..... Mais tout est réservé pour l'avenir et demeure fort incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au par et à l'impar, à celui qui immole des victimes et à celui qui méprise les sacrifices. L'innocent est traité comme le pécheur, et le parjure comme celui qui jure dans la vérité.

(Le Livre de l'Écclésiaste.)

I.

Les Couvresseurs.

Par une belle journée du mois de septembre de l'an 181. , des couvreurs étaient occupés à réparer le toit d'une antique maison de la rue Royale, à Amiens. Le large écusson de marbre qui surmontait la porte d'entrée, très élevée, les bancs de pierre placés à l'extérieur, les deux

perrons qui conduisaient aux appartemens, tout enfin, jusqu'aux plus petits détails d'architecture, donnait à cette demeure quelque chose d'imposant et d'aristocratique; cependant le temps, qui n'épargne rien, avait passé par là en détachant quelques pierres, en crevassant les murailles, en brisant les ardoises des toits, et peut-être étaient-ce ces légères dégradations qui faisaient de cette vieille maison un symbole aristocratique? Quoi qu'il en fût, le baron de Lostranges était fier de son hôtel, et c'était avec peine qu'il avait consenti à vaincre son magnifique dédain pour les injures du temps, en permettant que les couvreurs vissent pendant quelques jours salir sa maison et réparer ses toits.

A l'instant où commence cette histoire, un jeune couvreur, de ceux qui servent les autres et qu'on appelle manœuvres, était assis sur le panchant d'un toit, les pieds dans la gouttière, qui pouvait fléchir sous son poids, et exposé à tomber d'un moment à l'autre sur le pavé de la cour. Il fallait que la préoccupation de son esprit fût bien grande pour l'empêcher de penser au danger de sa position. Expliquons un peu les causes de cette préoccupation étrange.

Le toit sur lequel était assis le manœuvre était celui qui couvrait l'aile droite du bâtiment, habitée par Mlle Geneviève de Lostranges; dans l'aile gauche étaient situés les appartemens du baron, et la fenêtre de sa chambre à coucher, ouverte en ce moment, donnait précisément en face de la fenêtre au dessus de laquelle était perché le manœuvre. Celui-ci pouvait donc plonger du regard dans cette chambre, et c'était en en contemplant toutes les richesses que peu à peu il était tombé dans des réflexions bizarres qui l'avaient complètement ravi au monde matériel.

Il était là depuis quelques instans déjà, lorsqu'un autre couvreur dont la ressemblance avec lui était tellement extraordinaire qu'en ne pouvait hésiter à les reconnaître pour frères, vint s'asseoir justement en face de lui, c'est-à-dire de manière à pouvoir regarder dans la chambre de mademoiselle de Lostranges, dont la fenêtre était également ouverte. Lui aussi paraissait profondément préoccupé en regardant dans cette chambre : c'est qu'il y voyait sa mère, qui, en sa qualité de couturière, travaillait pour Mlle Geneviève, absente alors de l'hôtel.

C'étaient donc les deux frères, nés jumeaux, et dont la ressemblance était vraiment miraculeuse; mais autant ils se ressemblaient par le visage, autant ils différaient par l'âme. Il y avait entre eux toute la distance qui sépare le réel du possible; l'un, Richard, celui qui regardait sa mère, vivait par le cœur; l'autre, Valentin, celui qui regardait chez M. de Lostranges, vivait par l'esprit; l'un aimait avec génie, l'autre n'aimait pas; l'un était assez probe pour mourir de faim, l'autre devorait des yeux les richesses du baron. Chez tous les deux pourtant l'intelligence était haute et grande, et pour que ces deux jeunes hommes, nés dans les rangs infimes de la société, pussent y briller tous deux, il ne leur eût fallu qu'un peu d'éducation; mais la misère avait présidé à leur naissance, c'était elle qui les avait bercés, elle qui avait forcé leur mère à les faire ouvriers si tôt que la force leur était venue. Donc ils étaient en face l'un de l'autre et ne se voyaient pas. Le cou tendu, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, Valentin disait en lui-même : « Si j'avais

une faible partie des richesses qui sont enfouies là, il me semble qu'avec les idées de calcul et d'ambition qui bouillonnent dans mon cerveau, je pourrais faire de grandes choses. D'après ce que j'ai pu lire quelquefois, avec de l'adresse et du courage on fait à Paris d'immenses fortunes; mais il faudrait un commencement, quelque chose à risquer, et moi, moi je n'ai rien... Oh! le savoir supérieur à tant de riches et de parvenus, posséder-on soit dit de mens d'avenir, de fortune, de gloire, et végéter ainsi dans la boue! — Dans un instant l'heure du déjeuner s'est passée, et j'ai porté de la plâtre à ces brutes, maintenant encore au cabaret, moi! Et les sorts de mes yeux, mille trésors : des tableaux, de l'or... des bijoux... Se jadis les trouver ce monsieur de Lostranges, ces bossuys de lui peindre et que je pensais, si je lui disais tout ce dont je serais capable, sans doute lui il ne me recevrait pas on me prendrait pour un fou; et pourtant si je voulais, il me serait bien facile de pénétrer jusqu'à cette chambre, par cette gouttière, et d'y prendre ce qu'il me faudrait pour aller tenter le sort à Paris; oui, mais on appellerait cela un vol, un crime, on me poursuivrait... Il y a mille moyens d'échapper : j'irais à Paris, je changerais de nom. Oh! si je voulais!... Dieu je vais sur la cheminée en l'air que chose qui brille, c'est un diamant peut-être; cela doit être d'un grand prix, je le sais. Oh! tentait-on à l'air!

Telles étaient les pensées de Valentin le manoeuvre, et pour qu'elles fuissent si hardiment criminelles, il fallait qu'elles eussent germé depuis de si longs temps dans son esprit, il fallait qu'il y fût habitué, et certes ce n'était pas la première fois qu'il venait s'asseoir en face la fenêtre de la chambre du baron.

M. Lincédine et résigné, Richard, les coudes sur ses genoux et le front dans ses mains, contemplant toujours sa mère, qui travaillait courageusement sans lever la tête, et dans son doux visage de pensées mauvaises, il disait : — Oh! oui, il doit y avoir une autre vie pour compenser les maux de ce monde-ci. Ces anges, qui comme ma mère passent en ce monde chargés de plus de souffrances que le plus robuste courage n'en saurait supporter, sont des preuves vivantes, célestes et irrécusables de cette vie future.

Quel homme oserait penser qu'une vie si pleine de douleurs que celle de sa mère ne trouvera jamais sa récompense? Dieu est juste, il la lui accordera; mais si le reste de ma vie ne me compense pas ce que j'ai déjà souffert, moi, si jeune encore, il me devra aussi une large récompense. Avoir dix-huit ans, être jeté parmi ceux que le monde civilisé repousse, être l'un esclave et leur jonet afin de gagner quelques sous pour ma mère, ne rien espérer de l'avenir et pourtant se sentir au fond de l'âme une force si intelligente et si puissante, être contraint d'oublier tout cela! Et comme si ce n'était pas assez encore pour leur faire une vie affreuse, sentir un amour fier et pur se glisser dans mon cœur et s'y enraciner si fortement qu'il est maintenant une portion de ma vie. Oh! c'est souffrir cela! Pauvre mère! puissés-tu ne jamais les connaître ces maux qui me torturent! puissés-tu ne jamais savoir qu'un soir, en allant chercher un peu de calmé sous les voûtes de l'église, j'y ai rencontré une jeune fille si belle et si pieuse que ma prière s'est arrêtée à elle en s'élevant à Dieu! Puissés-tu ne jamais savoir que j'ai revu et que j'ai osé l'aimer avec tant de religion que tu en es rasé jusque, toi, ma mère!

Ainsi pensait Richard. Mais Marthe, sa mère, savait qu'il aimait : elle l'avait deviné dans son langage, dans ses yeux, dans le son de sa voix. Et y a quelque chose de plus perçant que le regard de l'aigle, de plus pénétrant que la réflexion d'un diplomate, de plus pénétrant que la question d'un juge, c'est l'œil d'une mère.

En ce moment l'heure sonna, et les couvreurs durent reprendre leur travail. Marthe leva la tête et aperçut Richard; celui-ci fit le tour de la gouttière pour voir l'embrancher, et ce fut alors qu'il vit Valentin :

— Tu es là, frère? lui dit-il.

— Oui, je rêvais.

Tous deux embrassèrent leur mère, l'un avec ses lèvres, l'autre avec son cœur; puis ils allèrent rejoindre les ouvriers. C'était une sainte et douce prière que la vœux Marthe, et cela se lisait sur son visage; aussi elle se sentit aimée et estimée à Thôtel, où on l'employait souvent. Quoiqu'elle fût bien pauvre, on l'y voyait toujours mise avec une propriété remarquable, car la propriété est le luxe de la mère.

Ce jour-là, il devait y avoir grand dîner et bal chez le baron de Lostranges pour fêter les sessions amovables de la naissance de sa chère fille Genevieve; il était donc allé la chercher chez une de ses parentes de la grand'air à sa campagne depuis quelques jours, et il devait être revenu avec elle au milieu du jour.

Quand elle fut hors son air, les couvreurs quittèrent encore leur travail; c'était par un vent d'été, de la deuxième étape. Poussé par je ne sais quelle curiosité, Valentin vint se placer derrière une porte pour y regarder sans rien mouvoir de pain, puis il se livra de nouveau à ses comparés pensés, l'instant était sans doute arrivé où elles venaient de leur bruits, car il en était venu au point de se dire : « Si Marthe n'était pas là... »

— Genevieve est là, il entendit au dessous de lui une voix qui lui dit :

— Richard, Valentin?

— Oui, ma mère, répondit-il un peu troublé, et il se pencha vers la

fenêtre. — Richard, Marthe, je me sens un peu malade aujourd'hui, et j'aimerais que tu fusses là, car j'ai quelques choses à te dire; tu lui dises cela.

Et la bonne mère ploya son ouvrage et partit. Pourquoi donc Dieu ne la retint-il pas?...

Dans l'instant qui précède un crime, l'homme qui va le commettre doit souffrir : la lutte du bien et du mal qui se combat dans son cœur doit le déchirer bien cruellement; dans cette crise terrible, le courage du plus fort doit chanceler. Quand Valentin eut entendu sa mère fermer la porte de la chambre, il resta immobile; il eut voulu qu'elle revint; C'était le dernier effort de la vertu qui succombait en son cœur. Il se leva, regarda autour de lui et ne vit personne; il passa alors sa main sur son front ardent, réunît tout son courage et se dirigea vers cette fatale fenêtre toujours ouverte comme un an du dénon. Au moment de sauter dans la chambre, il se retourna encore, mais il ne vit personne. Oh! c'est qu'il y a des instans peut-être où Dieu détourne son regard de notre monde et pendant lesquels se commettent les crimes... Le manoeuvre parcourut du regard les somptosités qui l'entouraient; il s'arrêta sur cette riche épingle montée en diamant qui déjà l'avait frappé, et la prit. Dans cet instant, il vit une ombre sans forme bien distincte passer sur la tapisserie que le soleil frappait de ses rayons, sans doute l'ombre de quelque ouvrier qui traversait le toit en face; et se retourna brusquement, se disant en lui-même : « On m'a vu! » mais il n'aperçut rien. Tenant toujours l'épingle dans sa main, il remonta sur la gouttière, puis gravit un toit, puis un autre, regardant toujours de tous côtés et ne voyant toujours personne.

Il place alors le joyau dans son sein. Dans ce moment, il entend le roulement d'une voiture qui entre dans la cour de l'hôtel : inquiet, il se penche sur la gouttière pour regarder; mais en s'inclinant, l'épingle lui entre fortement dans la poitrine; la douleur lui fait perdre l'équilibre, il jette un grand cri et tombe sur le pavé de la cour. Les domestiques, les couvreurs, les passans, M. de Lostranges, qui rentrait avec sa fille, s'empresent autour du manoeuvre. Un médecin est appelé : il annonce que Valentin a la jambe cassée.

Aucune chambre n'est disponible ici, dit sèchement le baron; qu'on porte de suite ce malheureux chez lui.

— Mais, monsieur, hasardo un des ouvriers, sa mère est trop pauvre pour le soigner.

— Eh bien! alors, qu'on le porte à l'hôpital.

Quelques instans après on y avait transporté Valentin; sa mère, qu'on avait prévenue, accourut auprès de lui. Malgré la souffrance qu'il éprouvait, il eut l'incroyable présence d'esprit, siôt qu'il fut arrivé à l'hôpital, de tenir l'épingle dans sa main fermée pendant qu'on le déshabillait, puis, quand il fut couché, il la passa adroitement sous son matelas et l'y attacha.

Revenons maintenant à l'hôtel.

Quand l'accident rapporté plus haut eut réuni tout le monde dans la cour, quelques couvreurs s'étonnèrent de ne pas voir leur second manoeuvre, et à plusieurs reprises ils s'écrièrent : « Richard, ton frère est blessé! » Richard était alors sur un toit d'où il apercevait la campagne, et là il oubliait le monde entier dans ses rêves pleins de tristesse et de poésie. Cependant quand ce cri : « Richard, ton frère est blessé! » parvint à son oreille, il se hâta de chercher une échelle pour descendre; n'en trouvant pas, et voyant la fenêtre de la chambre à coucher du baron ouverte, il s'y précipita pour descendre par l'escalier. Au moment où il ouvrait la porte, M. de Lostranges entra chez lui, après avoir donné l'ordre que nous avons dit.

— Que faites-vous ici? dit-il à Richard.

— Monsieur, répondit celui-ci, je descendais voir mon frère blessé.

— Allez donc, dit le baron... Mais pourquoi diable, ajouta-t-il, quand le manoeuvre fut parti, passez-le par ici?... Ces gens-là, en vérité, ont des manières singulières.

Le soir venu, M. de Lostranges voulut faire pour le bal une nouvelle toilette; il monta donc chez lui suivi de son valet de chambre. Quand il voulut placer son épingle, il ne la trouva plus.

— C'est vraiment extraordinaire, dit-il, Julien, cherchez donc un peu mon épingle à diamans.

— Ni lui ni Julien ne la trouvaient, quand tout à coup il s'écria en se frappant le front :

— Eh! mais, quelle lumière! ce jeune couvreur que j'ai surpris ici tantôt... Julien, courez, informez-vous, je veux qu'on m'annonce le frère de cet ouvrier blessé, qu'on se hâte surtout!

On trouva Richard auprès du lit de Valentin.

— Jeune homme, lui dit Julien, venu là avec deux domestiques, vous avez dérobé un bijou précieux à M. de Lostranges?

— M. de Lostranges le pauvre jeune homme.

Et il regarda sa mère et son frère. Celui-ci devint pâle comme un lin-ciel, si pâle que Richard le remarqua.

— Si ce n'est point vous, reprit le valet de chambre, venez vous justifier devant M. le baron.

Richard suivit les domestiques. Marthe était restée muette et terrifiée. Quand il fut devant le baron, celui-ci l'intercepta ainsi :

— Je vous ai surpris tantôt dans cette chambre; vous veniez d'y prendre une épingle; remettez-la-moi, et je vous pardonne, en considération de votre mère et de votre frère blessé.

— Monsieur, répondit fermement Richard, la tête haute et le regard plein d'indignation, je ne suis pas coupable.

Le valet de chambre prit la parole :

— Plus tard, fais je vous ai vu rôder autour de cette fenêtre.

— C'est vrai, mais...

— Aujourd'hui, ce malin encore, vous étiez assis en face, les yeux fixés sur ces meubles... d'aillieurs...

Julien était abusé en ce moment par la ressemblance des deux frères. — Je suis innocent, répéta Richard; je n'étais point là ce matin, et je n'ai point regardé ces meubles.

— Je jure devant Dieu que je l'ai vu, s'écria le valet.

Alors Richard pensa à son frère : il l'avait vu le matin même à cette place qu'on lui désignait, et il l'y avait trouvé pensif; il se rappela cette pâleur subite qui avait blanchi son visage en entendant parler du vol, il se troubla...

— Abrégeons cette scène, dit le baron; on m'attend... Avouez-vous avoir pris ce bijou?

— Si ce n'est pas vous, c'est votre frère, dit Julien, car...

— Avouez, dit le baron.

Les lèvres du couvreur s'entr'ouvrirent faiblement et laissèrent passer oui dans un soupir. Je vous l'ai dit, et vous aimait avec génie!

— Remettez-moi cette épingle, et ce homme pardonne, vous tuerez.

— Monsieur, murmura Richard, je ne l'ai pas.

Qu'on le fouille.

On ne trouva rien, que trois pages de Châteaubriand, ramassées je ne sais où.

— Qu'on aille chercher quelques gendarmes et qu'on l'emmené, dit le baron; maintenant descendons au bal.

Au moment où Richard traversait la cour entre deux gendarmes, il aperçut par les vitres du salon M. de Lostranges, qui tenait sa fille par la main, et il l'entendit dire à haute voix : « Messieurs, Mlle de Lostranges, ma fille, a aujourd'hui seize ans. »

Le couvreur tomba évanoui : il avait reconnu celle qu'il aimait, l'ange de l'église!...

II.

Un ange en enfer.

— Encore un peu d'attention et voilà tout, écoutez :

Et puis il dit au bon prêtre
Qu'il pleurait la ferme à l'œil,
J'n'aurai donc pas un cercueil
Pour y déposer mon être !
Je suis fâché maintenant
D'avoir volé si long-temps.

Puis quand il vit la lunette,
Puis quand il vit le content,
Puis quand il vit le barreau,
Tristement baissa sa tête ;
Et le content descendit,
Et puis la tête tomba.

— Messieurs, redoublez d'attention; voici la morale de la chose, vingt-sixième et dernier couplet de cette admirable complainte :

Ceci est pour vous apprendre
Qu'il ne faut jamais voler,
Qu'il ne faut jamais tuer,
Qu'il n faut jamais s'laisser prendre.
La morale, la voilà !
La suivra qui voudra.

— Brave! bravo! je vote à Coupard plusieurs panthéons.

— A Coupard, les compagnons reconnaissent!

— Messieurs, vous bouleverserz ma mode-tie de fond en comble. J'ai seulement voulu vous prouver que pour peu qu'on voudrait s'en donner la peine, on enfoncerait terriblement tous les chansonniers des deux mondes; et voilà. A boire!

Ceci se disait aux oreilles de Richard deux ans après les événements que nous avons rapportés, dans la salle commune d'une prison, au milieu des vociférations, des éclats de rire et du choc de ses verres. Mais Richard n'entendait rien, ne disait rien, ne voyait rien; un seule pensée absorbait toutes ses facultés : dans deux heures on devait venir le prendre pour le conduire au tribunal; car les deux années qu'il avait passées en prison n'étaient que deux années de prévention. Dans deux heures, se disait-il, je serai en face de mes juges, et tout haut, devant la foule accourue, devant ma mère peut-être, ils me déclareront voleur, moi! Oh! mon frère! mon frère!!!

Un des scélérats, ses compagnons, s'approcha de lui un verre à la main.

— Camarade, lui dit-il, buvez, cela vous redonnera du cœur, vous allez en avoir besoin; surtout ne vous troublez pas. Vous êtes un gaillard plein de talent et d'ardeur; reprenez courage : que voulez-vous, mon cher, vous en aurez sans doute pour vos dix ans; mais après cela, vous irez dénicher l'épingle où vous l'aurez cachée, et viva la joie!

De puis deux ans que le manœuvre gémissait sur la paille d'une prison, bien des choses s'étaient passées. Sûr sa gaucherie, Valentin avait travaillé quelque temps, afin d'éloigner jusqu'au dernier soupçon; il était venu quelquefois voir Richard, mais il s'était toujours fait accompagner par sa mère pour ne pas se trouver seul avec lui; puis enfin, il était parti en disant qu'il allait exercer son état à Paris. Le baron de Lostranges, chargé d'une mission politique, avait quitté Amiens emme-

nant avec lui sa fille Geneviève. Julien, le valet de chambre, y était cependant resté, et devait servir de témoin au jugement de Richard.

Et pendant ces deux ans, la raison du manœuvre avait mûri, son esprit s'était développé, son âme s'était agrandie. Chez les hommes faibles le malheur atteint les facultés, il énerve, il abaisse; chez les hommes comme Richard, il élève, il poétise, il ennoblit. Au fond de cet égout social, de ce cloaque infect, de cet enfer moral, Richard, accusé de vol et flétri devant les hommes, avait trouvé une consolation divine si douce, qu'elle lui avait fait oublier quelquefois sa profonde humiliation si puissante qu'elle avait par moments changé les voûtes de son cachot en arc de triomphe, et si grande qu'en de certains instans elle lui avait redonné l'espérance, l'espérance qui peut-être est tout le bonheur de ce monde. Lui, Richard, lui l'accusé, lui le manœuvre, il était poète!!!

Et ne croyez point que la poésie s'était révélée en lui par des indices incertains, ne pensez pas que Richard, au fond de sa prison, se fût occupé de versifier quelques idées ou de rythmer quelques plaintes, oh! mille fois non. Il était poète par son âme et par la volonté de Dieu, poète dans l'acception immense du mot, et ses pensées auraient ému le monde.

Du moment où il avait compris son génie enfoui sous les neiges de l'ignorance, il avait relevé sa tête, jusque-là abattue sous le poids écrasant du malheur, car il était devenu plus fort que lui. Il avait regardé autour de lui sans épouvante; il avait demandé quel mystérieux décret de Dieu l'avait jeté là, et dès ce moment ses larmes n'avaient plus coulé qu'en pensant à sa mère.

Alors il s'était dit que si des circonstances étranges l'avaient amené là, ces circonstances s'étaient enchaînées par un ordre céleste; que cette prison lui ouvrait la route qu'il avait à parcourir pour arriver à un but encore invisible, mais qu'il pressentait devoir être grand; que si la volonté divine avait mis dans son âme cette flamme toute puissante, c'était elle aussi qui lui avait envoyé l'opprobre pour la féconder.

Voilà ce que s'était dit Richard le poète, et devinant que ces hommes d'élite, dont il faisait partie, reçoivent chacun de Dieu une mission noble et belle, il crut fermement que ces événements n'avaient fondu sur lui que pour lui indiquer la sienne.

Il eut bien encore de ces moments de découragement où les misères de la vie matérielle venaient froisser son cœur; où, voyant sa mère en larmes, il frémissait cruellement de ne pouvoir lui prouver son innocence sans accuser son frère; mais ces moments étaient courts, bientôt il reprenait à lui son courage, et Dieu le lui rendait.

Jamais il ne vint à la pensée de Richard d'accuser Valentin pour se justifier lui-même.

Sa mère le croyait fermement innocent, elle n'entrevoit rien de la vérité et ne s'expliquait rien; mais elle le savait innocent, et elle l'eût juré au Créateur lui-même sur le salut de son âme. Oh! l'amour de la mère, c'est le chef-d'œuvre de Dieu!

Ainsi jeté dans cette fange, auvers du monde social, parmi des voleurs, des faussaires, des assassins, Richard crut pouvoir étudier le monde; et tout d'abord, en voyant la quantité de scélérats qui l'entouraient, il se dit qu'il était mal organisé. Un jour où il s'était levé, la force au cœur et le signe du génie au front, les prisonniers eux-mêmes avaient subi sa puissance. Il se fit donc raconter par eux les crimes ou les fautes qui avaient préparé leur rencontre. Alors il entendit de mélancoliques histoires qui firent saigner son cœur et des drames épouvantables qui le firent frissonner; alors le passé de tous ces hommes se déroula devant lui : plein de joies, de meurtres, d'amour, d'horreur, d'innocence, d'adultères, de larcins, de poésie, de vengeance et de larmes; et quand il eut tout entendu, il leva les yeux au ciel en disant à Dieu : « L'as-tu voulu ? »

Remontant jusqu'aux principes des fautes et des crimes commis par ses compagnons, s'informant de la position que ces malheureux avaient occupée dans le monde, étudiant leurs caractères, leurs pensées, leurs espérances, Richard se confirma dans son premier jugement que le monde était mal organisé, et, de ses patientes études, il tira des déductions bien affligeantes pour notre humanité. Il pensa avec tristesse que pour beaucoup de ces hommes qui lui avaient dévoilé leur âme le crime était devenu aussi inévitable que la mort et le malheur.

Beaucoup d'entre eux avaient long-temps conservé dans la société la virginité de leur cœur, et elle ne s'était flétrie qu'au souffle impar de cette société. Entre l'innocence et le crime, il découvrit qu'il y a de grandes luttes, et il frémit plus d'une fois en s'entendant raconter quelque douloureuse histoire qui était aussi celle de son frère.

Enfin, il parvint à connaître le monde comme s'il l'avait habité, et voyez s'il se sentait puissant et inspiré, il osa rêver sa régénération! lui qu'on devait quelques jours après traîner au tribunal. Mais dans ces moments suprêmes, le tribunal et ses flétrissures lui semblaient l'apostolat, et en sentant la vie bouillonner avec force dans ses veines, il se disait que dix ans s'étaient vus; qu'il aurait encore de longues années ensuite, et que ce siècle que Dieu nous accorde sur la terre, et qu'on nomme la vie, permet à l'homme d'y laisser bien des traces de son passage.

Il est peu de crimes qui ne soient précédés d'affreuses souffrances, et presque toutes sont le résultat de notre fausse organisation sociale. Hommes à l'intelligence puis ante, tournez votre pouvoir et votre volonté vers la réorganisation générale de la société. Si les souffrances diminuent il en sera ainsi de ses crimes.

De toutes ses études, de toutes ses pensées, de tous ses projets, Richard fit un livre; et y mit toute son âme, et ce fut un chef-d'œuvre. Cotez,

les imperfections, les défauts même y abondaient : ce génie inconnu ne savait que lire et écrire, et la forme de son livre pouvait être extravagante ; mais je vous l'ai dit, il y mit toute son âme et ce fut un chef-d'œuvre.

Quand il fut terminé, Richard, attendant le jour de son jugement, passa tout son temps à le relire, ajoutant, modifiant, retranchant, et toujours plus fier de lui-même et plus reconnaissant envers Dieu, qui l'avait inspiré.

Dependant il était une souffrance que le pauvre jeune homme ne pouvait jamais entièrement adoucir, c'était cet amour qu'il éprouvait encore pour Geneviève de Lostranges, amour sans espoir et sans désir, mais qui bien souvent lui faisait maudire le crime de son frère et lui rongeaient le cœur.

C'était en écrivant son livre, en pensant à Geneviève, en consolant sa mère, en priant pour Valentin, que Richard était arrivé au jour où l'on devait le juger. Le matin de ce jour, il se leva plus pâle qu'à l'ordinaire : sa nuit avait été affreuse, et bien qu'il se fût promis depuis longtemps d'être ferme et courageux, il était faible et souffrant.

A midi on devait venir le chercher pour le conduire à l'audience, à onze heures sa mère était auprès de lui.

— Du courage, disait-elle essayant les larmes de son fils ; courage, mon pauvre enfant, on reconnaîtra ton innocence, on ne peut pas te condamner comme ça. C'est impossible ; car enfin, tu ne l'as pas prise cette épingle maudite ; on dit que tu as avoué, mais cela ne se peut pas.

— Hélas ! ma mère, j'ai dit oui !
— Dans un moment comme ça on ne sait plus ce qu'on dit, mais toi, mon Richard ! toi, prendre !... Oh ! non ! non ! mille fois non ! Tu seras acquitté, le bon Dieu est bon et les juges aussi ; l'innocence est toujours reconnue.

Et malgré son espoir, la pauvre Marthe pleurait sur le front de son fils, morne et abattu. Tout à coup elle reprit :

— C'est peut-être une chimère, mais c'est égal, il faut m'obéir ; tiens, Richard, prends cette petite croix d'or, mets-la à ton cou, je suis sûre que ça te portera bonheur ; et elle la passa elle-même sur le cou de son fils adonné.

L'heure de midi sonna.

Des gendarmes entrèrent, et après avoir séparé avec peine la mère et l'enfant qui se tenaient entrelacés en sanglotant, ils emmenèrent Richard. Marthe le suivit au tribunal, priant Dieu tout haut en marchant, mais sans pleurer : elle n'avait plus de larmes.

A l'audience, le valet de chambre de M. de Lostranges jura avoir vu plusieurs fois Richard rôder autour de la fenêtre par laquelle il s'était introduit ; il répéta l'aveu du manœuvre, avoua que le baron lui-même avait consigné dans la procédure avant son départ. L'accusé se défendit mal, se troubla, nia ce qu'il eût fallu avouer, avoua ce qu'il eût fallu nier ; son avocat comprit mal sa défense et le chargea en voulant le disculper. Enfin le tribunal, après une courte délibération, décida le dés honneur du jeune homme ; cependant, usant encore d'une certaine indulgence, il ne le condamna qu'à cinq années de travaux forcés, à la fêtrissure et à une heure d'exposition publique...

Ni Richard ni sa mère n'avaient prévu cela. Aussi, quand les lèvres du président eurent formulé ce mot : *fêtrissure*, le condamné s'écria d'une voix terrible :

— Je ne suis pas coupable, et je vais le prouver.

Puis il s'arrêta, il allait prononcer le nom de Valentin. Le président continua :

— Accusé, vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.

Rentré dans sa prison, Richard attendit sa mère. Elle vint ; on l'avait empêché d'assister au prononcé du jugement, et elle ignorait encore la décision du tribunal. Quand elle l'eût apprise de la bouche de son fils lui-même, elle jeta un cri et tomba à la renverse. Richard se pencha sur elle ; elle lui dit :

— Mon fils, tu es innocent, je te bénis.

Puis son âme s'envola dans un dernier baiser.

Pendant trois jours on craignit pour la vie de Richard ; enfin le matin du quatrième, la fièvre le quitta, son cerveau se calma ; il put penser. Ma mère est morte, se dit-il, mon frère n'est plus pour moi, je suis désolé ; je dois mourir ! Maintenant il n'est plus rien de possible pour moi. Vivre avec un insigne infamant sur l'épaule, c'est l'enfer anticipé, mourons ! Si Dieu n'a pas voulu que l'homme arrêtât le cours de sa vie du moment où elle serait pour lui plus cruelle que la mort, il fallait qu'il lui mit au cœur plus de force et de courage. J'ai tout épuisé. Il ne me reste plus que ce qu'il faut de volonté pour un suicide.

Après avoir long-temps et vainement rêvé aux moyens possibles d'exécuter son projet, car en prison on ne laisse rien aux prisonniers qui puisse entraver l'action de la justice, le condamné se décida, ne trouvant rien de plus facile, à se briser le front contre une muraille. Il attendit donc un moment favorable, et quand il fut arrivé, il se disposa à s'élaner, la tête en avant sur une des parois de son cachot ; mais comme il prenait son élan, il se sentit brusquement arrêté ; en portant la main à son cou, il découvrit que le cordon qui supportait la petite croix de sa mère s'était accroché à un clou que l'obscurité l'avait empêché d'apercevoir, et croyant reconnaître là un avertissement divin, il se mit à genoux en disant : O ma mère, c'est encore toi qui me sages, toi qui veux que je conserve la vie que tu m'as donnée, je t'obéirai, ô ma mère ! je vivrai. Cette croix te portera bonheur, as-tu dit. »

Eh bien ! je crois à ta parole. Qui sait ? Dieu l'accomplira peut-être. J'espère encore, j'espère toujours, quoique maintenant je sois seul au monde !... Senl, non ! j'ai mon manuscrit, ce sera mon soutien, mon espoir, mon ami, mon confort ; dans cinq ans, il me fera connaître au monde !

Dix jours après, Richard subit sa sentence.

III.

Une nuit de Paris.

Six heures venaient de sonner à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, quand un homme couvert de haillons franchit le seuil d'un magnifique hôtel de la rue Saint-Dominique. S'adressant au concierge, il demanda si M. le comte de Lapérvrière était chez lui ?..

— Pourquoi ? répondit le corbière, qui mesura son insolence à la misère évidente du visiteur.

— Parce que je voudrais lui parler.

— Si c'est pour ça, il n'y est pas.

— Je vais l'attendre.

Et l'homme aux haillons s'assit sur une borne en face de la loge.

Un moment après, un élégant tilbury s'arrêta devant l'hôtel, un jeune homme en descendit et demanda M. de Lapérvrière.

— Il est chez lui, monsieur.

Le dandy monta rapidement le grand escalier, qu'il paraissait connaître. L'inconnu se rapprocha alors du portier et lui dit :

— Vous m'avez menti, monsieur ; M. le comte est chez lui, et je vais le voir.

Et il se dirigea vers les appartements, tandis que le portier disait à sa femme : « Les domestiques empêcheront d'entrer un pareil misérable ; moi, j'ai fait mon devoir. »

Parvenu à l'antichambre, l'inconnu demanda à quelques valets qui s'y trouvaient s'il pourrait voir leur maître. Il y avait dans le ton dont il leur parla tant de fermeté et de résolution qu'ils lui répondirent avec assez de politesse que M. de Lapérvrière était en ce moment avec l'un de ses amis, mais que s'il voulait attendre, il pourrait peut-être le voir. L'inconnu s'assit et attendit. Une demi-heure après, il était en face de M. de Lapérvrière, dans le cabinet de celui-ci. Le comte prit le premier la parole.

— Vous avez demandé à me voir, monsieur, et malgré la singularité de votre costume, j'ai bien voulu vous recevoir, car j'ai pensé qu'il s'agissait d'un affaire grave.

— Oui, monsieur le comte, bien grave, et vous allez en juger.

— Veuillez me dire d'abord à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je me nomme Richard Beaumont, j'ai été couvreur pendant quelques années ; depuis sept ans j'ai cessé de l'être.

— Qu'avez-vous fait depuis sept ans ?

— J'ai souffert.

— Mais encore...

— Monsieur le comte, écoutez-moi. Depuis six mois vous êtes le seul homme que j'aie trouvé disposé à m'entendre ; laissez-moi vous remercier ; vous ne savez pas tout le bien que vous me faites en me prêtant votre attention. Je commençais aujourd'hui, voyez-vous, à désespérer, et c'est Dieu sans doute qui vous a placé sur ma route.

— Cet homme est peut-être fou, pensa le comte ; je me soucie peu de rester seul avec lui.

Et il sonna son valet de chambre.

— Pardon, monsieur, dit-il à Richard ; mais la présence de mon domestique ne pourra pas vous gêner, je pense ?

— Nullement, monsieur.

En ce moment le valet de chambre entra, et Richard reconnut Julien, qui était passé au service du comte de Lapérvrière. A sa vue, il devint pâle ; Julien l'aperçut à son tour :

— Monsieur le comte ! s'écria-t-il, emporté par un zèle extravagant, que fait ici cet homme ? Savez-vous avec qui vous étiez enfermé ? Tenez, regardez.

Et avant que Richard eût pu faire un seul mouvement ou proférer une seule parole, Julien avait mis à nu son épaule, et le comte s'était reculé avec horreur.

— Oh ! dit Richard, quand on l'eut chassé de l'hôtel ; oh ! maudit soit celui qui le premier eut l'idée d'ajouter à nos lois la fêtrissure ; au jour du jugement suprême, il y aura bien des larmes et bien du sang qui s'élèveront contre lui devant le trône de Dieu.

Après avoir entièrement subi sa condamnation à Brest, sur les galères de l'état, Richard mis en liberté, songea à réaliser les rêves qui avaient adouci l'horreur de sa captivité et lui avaient rendu ses chaînes plus légères. Cinq années d'ignominie n'avaient point ébranlé sa vocation céleste. Pendant ce temps, il avait mûri ses sublimes théories. Le travail mécanique auquel il était condamné lui laissait toute la liberté de sa pensée, et sa pensée avait pour ainsi dire parcouru toutes les étendues du monde moral ; il avait calculé les chances qui l'attendaient, et il avait amassé en lui-même un courage surhumain. Dans ses songes de gloire et d'avenir, l'image de Geneviève resplendissait souvent, le souvenir de cette pure et noble créature, tout à la fois une de ses premières joies et une de ses premières douleurs, brillait dans ses souvenirs comme une étoile dans une nuit noire, un rayon de soleil dans un ciel d'hiver, un sourire dans des larmes ; et comme dans ces moments d'extase, consolation de Richard, la vie matérielle s'éteint par degrés et re-te comme suspendue, tandis

que la vie morale redouble de force et de vigueur, il se voyait déjà à Paris, ce stigmate de honte, imprimé sur son épaule, devenait le signe du martyre ; il se rapprochait de Geneviève, frère elle-même de son génie, et dans les lieux, il percevait sa mère qui lui tressait une couronne.

Pourtant, souvent encore le découragement arrivait jusqu'à lui, et sa vie ne lui semblait qu'un long malheur ; mais alors il regardait son manuscrit, il se disait que prendre les choses en haine, c'est regarder la vie par un verre brouillé. Il se reconfortait par la prière, ce voyage de l'âme vers Dieu, et il espérait encore sur la fin de sa vie des jours de calme. Des jours de calme, sinon de bonheur ; car le bonheur, c'est l'idéal.

Après le temps consacré aux travaux forcés, les galériens peuvent encore disposer chaque jour de quelques heures pour se livrer à de petits travaux dont on leur abandonne le produit. Richard n'avait point négligé ces petits travaux en songeant que sitôt que la liberté lui serait rendue, il devrait se mettre en route pour Paris, et il avait soigneusement amassé de quoi faire le voyage et subsister encore quelques jours après son arrivée.

Le jour où les portes de sa prison s'ouvrirent devant lui et se refermèrent sur lui, le jour où son pied fut débarrassé du fatal anneau de fer, où il ne vit plus autour de lui que des gens qui passaient, et non les hideux gardes cloîtrés, Richard pensa mourir ; l'air de la liberté le suffoquait, il se croyait frappé de vertige, il pleurait, il riait, il priait, et les habitants de Brest, qui le rencontrèrent purent le prendre pour un fou. Puis, quand la raison lui fut un peu revenue, en songeant à tout ce qu'il avait à faire pour remonter au niveau de ces hommes qui marchaient libres et insoucians autour de lui, il envia leur tranquille bonheur ; il regretta amèrement le temps où il vivait paisible à Amiens, entre sa mère et son frère, et les instans solennels où Geneviève lui apparaissait comme une vision céleste sous les arches du temple.

Enfin, son précieux manuscrit sur son cœur, il se mit en route pour Paris. Comme il voyageait à pied, en passant près de Mortagne, à quelques lieues d'Atenon, un violent orage éclata ; contraint de chercher un abri, il alla frapper à la porte de la grande abbaye de la Maison-Dieu, autrement appelée la Trappe du Perche, située à trois lieues de Mortagne. Il fut reçu par les religieux de l'ordre de la Trappe avec une humanité et une bonté digne des temps antiques, et heureux d'être accueilli par eux comme un frère, lui qu'on repoussait partout, depuis son départ de Brest, comme un forçat libéré, il obtint la faveur de passer là deux jours : ce furent les plus beaux de sa vie. Le troisième jour au matin, il se remit en marche, l'âme rafraîchie et consolée par le spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux. Toutes les humiliations qu'on lui prodigua dans son voyage, il les endura angéliquement ; toutes les privations dont il fallut souffrir, il les supporta avec courage et persévérance. Enfin il arriva à Paris.

Oh ! Paris ! qui pourra jamais le bien définir ? Qui pourra rassembler ses mille parties diverses pour les offrir sous un même point de vue pour l'exprimer par une telle pensée ? Paris ! Panthéon du vice, géométries de la vertu, chose grande et chose ignoble, antithèse incessante du bon et du mauvais, du beau et du difforme, du céleste et du fangeux ! Paris ! chose aussi difficile à définir que le monde lui-même, énigme sans mot, assemblage monstrueux, macédoine sublime, amalgame immonde. Paris !

Paris ! chacun le juge du point de vue où il le sort l'a placé. Pour un mathématicien, c'est un tout multiplié. Pour un adolescent, c'est une douce et bonne chose : on y aime, on y est aimé. Pour un homme qui a épuisé la vie, c'est un échaudé infect où l'on salit son âme. Pour un avocat, c'est un tribunal où chacun plaide pour soi. Pour un médecin, c'est un immense hôpital. Pour un artiste, c'est un théâtre sur lequel il faut briller malgré l'envie, la sottise et l'injustice. Pour un diplomate, c'est un vaste cabinet où le plus ardent garde la première place. Pour un croyant, c'est un lieu d'épreuves !

Paris ! ariel, échafaud, pincail, égout, sanctuaire, lupanar, forêt, arène, tripot, asile, enfer, éden, marché, temple, Paris !!!

Le pauvre Richard croyait connaître le monde, il ne connaissait pas Paris ! Son manuscrit à la main, il alla frapper d'abord chez les hommes préposés au soulagement du peuple, chez ceux qui font exécuter les lois, chez ceux qui les créent ; il fut repoussé, hué, battu ! personne ne voulut l'entendre, il assiégea les palais, les ministères, les hôtels, et toujours en vain : c'était, s'écriait-on, un fou ou un malfaiteur. Pas une voix ne s'éleva pour dire : « C'est peut-être un juste. » Il se rendit dans les promenades, dans les cafés, dans les lieux publics, et cria à tous qu'il voulait arrêter la société, qui courait à sa ruine ; on lui rit au visage et les petits enfans lui jetaient de la boue et des pierres. Il courut au devant des passans pour leur lire son manuscrit, et fut arrêté comme perturbateur et vagabond ; puis encore jeté pour quelques jours en prison.

Richard fut prêt à maudire Dieu.

Il y avait six mois qu'il était à Paris quand il se présenta chez M. de Laprivière. Il avait entendu prononcer ce nom comme celui d'un homme affable et bon, et, comme il se serait reproché de n'avoir pas tout fait pour arriver au triomphe de ses doctrines, il avait été à lui.

Mais quand il se vit seul et presque nu sur le pavé, à huit heures du soir par une froide nuit de décembre, sans asile et sans pain, il cessa d'espérer, et la foi s'affaiblit dans son cœur. Puis, vint le doute, ce que le cœur humain peut contenir de plus affreux ; le doute, insecte venimeux qui, lorsqu'il a pris possession d'un cœur, y sème une à une toutes les illusions, toutes les croyances.

Assis sur un banc de pierre en face l'hôtel du comte, Richard se disposa à passer la nuit. La neige commença à tomber, d'abord comme une poussière d'argent fine et pénétrante, puis bientôt par gros flocons. Des lumières apparaissaient aux fenêtres de l'hôtel, elles augmentent, se placent et font supposer une fête. Les invités arrivent, les équipages se croisent, les marchepieds claquent. Bientôt l'orchestre joyeux jette dans l'air parfumé des salons ses modulations enivrantes, les quadrilles se balancent, les femmes sourient, les lustres resplendent, et dehors la neige tombe, le vent souffle avec violence, et Richard a faim.

Une fenêtre s'ouvre, un élégant cavalier et une jeune femme s'avancent sur le balcon.

— On étouffe dans ce salon, dit-elle, c'est à ne pas y tenir, je veux respirer un peu l'air de la nuit.

— Rentrons, ma chère Geneviève, la neige est glacée.

— Oui, rentrons ; mais voyez donc un peu, Valentin, qu'est-ce que cette masse noire qui se dessine-là sur ce mur blanc.

Valentin tressaillit, car, en entendant prononcer le nom de Geneviève, Richard s'était levé, et Valentin avait reconnu, à la silhouette qui se dessinait sur la blanche muraille, la même forme et les mêmes contours qu'à l'ombre qui l'avait épouvanté, à Amiens, au moment de son crime, et qui était toujours resté tracé dans son souvenir ; il tressaillit, et pourtant il eut encore la force de dire :

— Eh mon Dieu ! ma chère belle, c'est sans doute un homme ivre.

— Mais, non, mon ami, tenez le voilà qui marche ; il s'avance sous ce balcon, c'est peut-être un malheureux sans asile, il faut lui jeter quelque argent. Et elle s'empressa de tirer quelque monnaie blanche de sa bourse de gaze et les jeta au poète en disant : « Tenez, brave homme, vous priez Dieu pour moi. » Valentin aussi avait jeté son aumône, et tous deux rentrèrent, lui tout pensif, elle toute joyeuse.

Richard, à leur vue, était demeuré interdit ; mille pensées folles se heurtaient dans son esprit. Il croyait rêver, et il se demanda s'il n'était pas véritablement fou comme il se l'était tant de fois entendu dire. Quand il se fut bien convaincu de toute l'horrible réalité, il ramassa l'aumône de la jeune fille et la porta religieusement à ses lèvres. Quelques instans après, il entendit la voix forte des laquais appeler quelques unes des voitures qui attendaient dans la rue.

— La voiture de Mme la baronne d'Olshheim,

— La voiture de M. le marquis de Sotti,

— La voiture de M. le baron de Lostranges,

— La voiture de M. Valentin de Beaumont.

Mon frère va venir, se dit Richard ; il va passer là, près de moi ; je vais lui parler : oh ! il ne me refusera pas un asile, lui !

Quand Valentin parut, il courut à lui :

— Je suis Richard, lui dit-il rapidement et à voix basse, je suis ton frère, ton frère condamné et flétri pour toi ; j'ai froid ! j'ai faim !

Valentin fut ému, mais en ce moment M. de Lostranges et sa fille descendaient le perron ; il allait être singulièrement compromis si on le voyait causer avec un mendiant, l'embrasser, lui donner la main, il se repoussa donc son frère en lui disant assez haut :

— Je vous ai donné, mon cher.

Et comme Richard, horriblement interdit, ne s'éloignait pas, il le frappa légèrement au bras du bout de son gant comme pour se débarrasser de ses importunités.

Ce léger coup de gant fut plus puissant que la flétrissure, quo cinq années de galères, que toutes les épreuves du martyre, il le frappa sur le lieu qui unissait encore Valentin à Richard, et le brisa à jamais.

Pendant ce temps, on avait fait avancer d'autres voitures, chaque invité s'était retiré, la porte de l'hôtel avait été close, et tout était rentré dans l'obscurité et le silence. Richard regagna le banc de pierre ; il n'avait plus alors la conscience de rien, il doutait de ses yeux, de ses oreilles, de son existence.

Le vertige faisait tourner autour de lui avec une effrayante rapidité toutes les maisons noires qui l'environnaient, par une de ces hallucinations étranges que la laim produit en réagissant sur le cerveau, cette longue rue déserte se peuplait de fantômes qui se dessinaient tantôt vaguement, tantôt nettement sur la neige tombée, c'était M. de Lostranges qui lui criait : « Les galeries qui l'appelaient mon ami ! Valentin qui lui jetait sa saute-toi, mendiant !... Puss les couvreurs, puis M. de Laprivière, puis Geneviève elle-même, puis ce valet de chambre fatal ; puis les geôliers, puis les bourreaux, tous s'avancèrent vers lui, se pressant continuellement l'un sur l'autre et murmurant d'intelligibles anathèmes ; puis cette foule monstrueuse se ruant sur lui l'enlaçait, l'étreignait, l'étouffait... Richard tomba à la renverse sur la pierre, fou, râlant, éperdu... sa tête ayant rencontré un angle, le sang jaillit et la douleur fut telle qu'il perdit tout sentiment, alors la vision disparut.

Richard était un peu revenu à lui depuis quelques instans, lorsqu'il fut tiré de son engourdissement par une voix rude qui lui dit :

— Hé ! camarade, tenez-vous beaucoup à passer là le reste de la nuit, pour qu'on vous trouve gelé demain matin ?

An son de cette voix, Richard fit un mouvement en arrière ; il croyait être encore sous l'empire du vertige qui tout à l'heure remplissait son cerveau.

— Qui êtes-vous ? dit-il d'une voix faible.

— Mais vous-même, votre voix me rappelle...

— Qui donc ?

— Un certain compagnon de prison, une sorte de songe-croix. Eh ! parbleu ! Richard.

— Oui, Richard, c'est moi ; et vous ?...

— Coupard, le joyeux Coupard, mon zigue et fameux chansonnier ! Voilà une rencontre ! Mais ne perdons pas de temps, il y a cette nuit un bon coup à faire, il faut être deux pour l'entreprendre, soyez-en avec moi. Figurez-vous que la chose doit se jouer chez un vrai Crésus, chez le chevalier Val-min de Beaumont ; voyons, dépêchons.

— Oh ! ne faites pas cela !...

— Mais, je sais que son quartier est dangereux pour nous, mais ma foi demain matin faudra déjeuner, et je n'ai pas un denier.

— Tenez, voilà tout ce que je possède ; prenez, vous pourrez vivre demain avec cela ; mais, je vous en supplie, ne commettez pas ce vol.

— Eh bien ! puisque ça paraît vous chagriner, on verra à remettre la partie. Adieu et merci ; bonne chance.

Resté seul, Richard comprit sa situation dans toute son horreur. En se voyant si bas, si loin des hommes et de son frère, il comprit la profondeur de l'abîme où il était tombé. Tout à coup, une pensée lumineuse éclaira son esprit. — Je n'ai plus de frère, pensa-t-il, et je n'ai pas un ami. Aucune maison ne s'ouvrait désormais pour moi. Cette société pour laquelle je pouvais tant, ne vaut pas la peine qu'on se sacrifie pour elle, tant elle est profondément gangrenée. Maintenant je le vois, la fin de chaque chose est une déception. Outre les crimes qu'il fait naître et qu'il punit, le monde est plein de mille choses infâmes que les lois n'atteignent pas, que la société ne flétrit pas, que le ciel juge ! On dirait enfin que Dieu a retiré sa main de dessus sa grande œuvre et qu'il l'a laissée tomber dans celle du démon ! Fuyons ces hommes qui n'ont pas voulu me comprendre. J'ai éprouvé dans ma vie deux jours de calme et de bonheur, ce sont les deux jours que j'ai passés dans le silence et la prière chez les religieux de la Trappe. Dès demain, allons les trouver, c'est au milieu d'eux que doit s'écouler la fin de ma vie.

Une fois que cette résolution fut fortifiée son cœur, Richard retrouva son courage ; mais avant d'être poète il était homme, et dans cette nuit longue et amère, les souffrances physiques l'étreignaient violemment. La neige tombait toujours par flocons, le vent était glacial, et c'était surtout du froid que le malheureux souffrait. — Si j'avais, disait-il, si j'avais au moins un peu de feu ! ne fût-ce que pendant un instant, pour réchauffer mes membres engourdis, quels délices !... Mais j'y pense, mon Dieu ! ce manuscrit que j'écrivais dans mes jours d'espoir ne peut plus me servir à rien maintenant ! Si... si j'arrêtais ce chiffonnier qui vient vers moi pour en allumer une feuille à sa lanterne ! Oh ! cela serait bien bon, du feu ; il y a si long-temps que je n'en ai vu petit devant moi !... Pourrait, détruire ce livre, le fruit de ma pensée, cette grande œuvre éclosée sous le souffle de l'inspiration divine ; oh ! non, non, jamais ! plutôt !...

Mais comme j'ai froid, mon Dieu ! c'est à peine si je puis porter mes mains à ma bouche pour les réchauffer de mon haleine ; mon livre est inutile maintenant, et j'ai bien froid.

Il s'éleva alors dans l'âme du malheureux un long et terrible combat dont au ciel Dieu dut avoir pitié ; par moment, ce profond amour de l'homme pour les œuvres de l'union de son intelligence avec son âme ; cette déchirante douleur de se séparer d'une partie de lui-même (nos enfants, c'est nous) ; ce cruel adieu qu'il fallait dire à l'espoir de voir jamais triompher les idées de ce poète de malheur, faisait que Richard serrait son manuscrit sur son cœur avec une violence qui tenait du délire ; mais par moments aussi, les mille pointes aiguës du froid pénétrant jusqu'à la moelle des os, le tremblement convulsif de ses membres où le sang se gelait, et en même temps cette pensée que tout était fini pour lui au monde, le disposaient à brûler tout d'un coup son chef-d'œuvre. Cet instant fut l'un des plus horribles de son horrible existence. Dans ce pauvre être affaibli par tant de tortures, l'esprit et la matière, le poète et Camoëns, l'âme et le corps, se livrèrent une lutte acharnée, épouvantable, meurtrière !

Le Camoëns, naissant dans l'immensité du danger l'immensité de son courage, pouvait naître héroïquement d'une main et élever de l'autre au dessus des ondes ses Lusitades immortelles. Tout homme poète peut sans s'étonner le comprendre. L'illustre Portugais n'avait point usé peu à peu toute la force de son âme aux supplices éprouvés par Richard, soutenu par un céleste espoir, il tenait d'une main sa gloire et de l'autre sa délivrance, et il vainquit les flots. Mais le pauvre martyr arriva au sommet de son calvaire sans pouvoir, comme l'homme-Dieu, laisser rien de lui au monde, ce malheureux manœuvre sans force, presque sans vie, et surtout sans espoir ; lui, sentit toute chaleur abandonner ses membres, son cerveau, son cœur. L'instinct conservateur de l'homme prévalut, la volonté solitaire du poète succomba.

Le chiffonnier s'était approché. Richard déclara convulsivement un feuillet de son livre et l'alluma à sa lanterne ; puis l'artisan s'en alla inconsciemment, chantant je crois, ignorant du drame affreux dont il précipitait le dénouement.

La flamme passagère du premier feuillet causa au pauvre Richard un soulagement si vif, qu'il lui fit oublier un instant l'énormité de son sacrifice, et que précipitamment, riant d'un rire à faire pâlir, il alluma le manuscrit, et à genoux devant le feu dévorant, il réchauffa ses mains glacées ; mais quand il vit crouler les caractères qui peignaient son brûlant génie, quand il vit s'élever, noires et légères, les feuilles sur lesquelles il avait écrit son âme, le regard s'éleva de son cœur, il se te-
; et la sa figure comme un infanticide et voulut saisir son livre.

étouffa la flamme sous ses mains... mais il était trop tard, le feu se communiqua aux dernières pages avec une cruelle rapidité et anéantit sa dernière espérance. Richard s'évanouit. Le lendemain, ceux qui les premiers passèrent par là le relevèrent raidi par le froid et tenant dans ses mains crispées les cendres noires, seul produit de son chef-d'œuvre.

IV.

Histoire d'une Fortune.

Quand arriva en 1815 la restauration, et il y eut dans la noblesse de France quelque confusion produite par le mélange des libéraux que Napoléon avait anoblis, des nobles qu'il s'était ralliés par son système de fusion, de ceux qui, rentrés en France sous l'empire, s'étaient toujours tenus éloignés des Tuileries, et enfin des royalistes purs qui revirent leur pays en même temps que Louis XVIII.

C'est à cette époque que Valentin arriva Paris. Au moment où les trénes changent de mains, il y a toujours des circonstances favorables pour les petits génies qui cherchent aventure et aiment à pêcher en eau trouble ; pour ceux qui veulent recueillir sans avoir semé, et qui ont assez de ruse ou assez d'audace pour conserver ce dont ils se sont emparés. Plus d'un homme éminent doit à ces circonstances la faveur dont il jouit, et nous en verrons sans doute plus d'un encore surgir tout à coup de l'océan sur lequel vogue dans une perpétuelle tempête le vaisseau de l'état.

Valentin n'était pas homme à laisser passer devant lui les événements sans chercher à en profiter. Pour arriver à la fortune, la route de l'honneur est belle, mais elle est longue. Valentin prit un chemin de traverse, car il était pressé. Rien ne lui sembla plus naturel que de se faire passer pour le fils d'un digne serviteur de Louis XVI, d'un seigneur mort en Allemagne, et de se faire appeler le fils légitime Valentin de Beaumont. Il raconta avec des larmes la mort du noble marquis Sosthènes de Beaumont, son père, sur le sol étranger, loin du beau ciel de France ; et il émut ceux qui se pressaient pour l'entendre en leur redisant ces paroles de son père expirant : « Mon cher Valentin, au moment de quitter la terre pour le ciel, je dois t'encourager à persévérer dans la route qu'ont suivie tes aïeux et ton père ; dans ces derniers temps, le Seigneur a éprouvé bien cruellement les augustes maîtres que nous servons, et nous nous sommes ressentis de cette épreuve ; mais si je meurs trop tôt pour revoir ma patrie avec ses princes légitimes, toi sans doute, mon fils, tu rentreras bientôt dans son sein pour saluer leur retour. Malheureusement pour toi, nos titres de noblesse ont été perdus dans notre fuite, malheureusement encore, je n'ai pu dans ce pays te faire donner qu'une éducation bien imparfaite ; mais tiens, prends cette riche éponge, c'est le reste de ce que j'ai pu sauver de ma fortune ; quand le roi Louis remontera sur son beau trône de France, va vers lui, dis-lui mes derniers vœux et consacre le produit de ce bijou à payer les bienfaits inestimables de l'instruction. »

Et comme Valentin savait prendre avec beaucoup d'art l'accent de la vérité, comme son front était émit d'une auréole de jeunesse et de beauté, on croyait à sa parole, et chacun ouvrait sa bourse et sa maison au fils du noble émigré.

Le manœuvre ne s'était pas trompé sur la grande valeur de l'éponge ; son diamant était pur et de la plus belle eau, il fut vendu 20,000 fr. ; fr., c'était plus qu'il n'en fallait pour se donner le ton d'un jeune homme à la mode, pour louer un appartement, prendre quelques maîtres et attendre la réalisation de ses projets. Pour lui, le plus difficile était fait. Il s'était construit un marche pied avec de la fange, mais que lui importait, pourvu que ce marche pied lui eût servi.

Lorsqu'il eut acquis ce vernis d'exquise politesse et ce parfait sentiment des convenances qui sont le pigne moral de la société, Valentin de Beaumont se lança dans de grandes et hasardeuses spéculations. Ayant découvert dans un voyage qu'il fit en province une prétendue mine de cuivre, il résolut de l'exploiter ; mais comme il fallait pour cela beaucoup plus d'argent qu'il n'en possédait, il prit un excellent moyen pour attirer à lui une masse de capitaux.

On rencontre souvent dans le monde des hommes dont la soif de briller ne peut s'étancher faute de quelque argent, Valentin choisit un de ces hommes ; il lui persuada adroitement que le moyen le plus prompt et le plus sûr de se faire un nom et une position était de fonder un journal ; l'homme dont il voulait faire sa proie, et que nous appellerons le chevalier Dalby, avait parcouru tous les sentiers vénéux, sauf celui-là. Il comprit admirablement, mais il ne possédait rien qu'une imagination avide, une conscience élastique et une plume analogue à son imagination et à sa conscience. M. de Beaumont avança les premiers fonds ; il confia au chevalier son projet sur les mines et son désir de trouver quelque riche associé ; le nouveau directeur de journal, reconnaissant en diable, vanta de la manière la plus adroite, dans ses colonnes, la mine de cuivre de *** ; et les immenses avantages qu'on pourrait retirer de son exploitation ; et il nomma M. de Beaumont comme chef de l'entreprise. Un titre agit toujours puissamment sur la foule, la foule a peine à croire qu'un homme de noblesse puisse tromper. En peu de temps Valentin vit venir à lui des spéculateurs de troisième classe qui lui apportèrent leur concours et leur intelligence dans des sacs de toile ; plus d'un crédule marchand retiré vint déposer entre ses mains ses épargnes de vingt ans, et bientôt M. de Beaumont commença ses opérations avec une fraction des sommes qu'il avait reçues ; elles furent totalement

infructueuses. Valentin déclara alors à ses associés que tous leurs fonds et les siens avaient été engloutis dans cette malheureuse affaire; ses associés allaient se fâcher et lui demanda des comptes, lorsque le matin du troisième jour qui suivit sa déclaration, en rentrant du bal, il devint philanthrope, et exprima à l'égard des classes pauvres des sentiments si beaux, des théories si généreuses, que son nom s'éleva encore un peu plus haut dans l'estime générale.

Le journal fit faillite un mois après. Pendant le temps qu'il avait consacré à cette affaire, M. de Beaumont avait su concurremment en conduire plusieurs autres non moins avantageuses; il avait été tour à tour écrivain politique, envoyé secret, diplomate; quand celle-là fut terminée, il se fit banquier.

Cet homme était un des hommes le plus infatigablement supérieur de son temps; il était diplomate avec les diplomates, il dominait sans cesse ceux dont il s'entourait, en profitant des fautes de l'un, des habiletés de l'autre, de l'amour-propre et de la cupidité de tous; il avait sondé jusqu'au fond de bien des consciences, et parmi les sentiments qu'il y avait analysés, il n'en avait pas trouvé un seul qui ne fût inférieur aux siens en ruse et en ambition. Se trouvant presque un géant parmi des nains, il s'était dit qu'il devait les faire servir à ses desseins tout en paraissant favoriser les leurs. Il savait à peu de chose près le taux de toutes les consciences politiques, littéraires, financières et autres de l'époque; et mettant en jeu toutes ces connaissances, il arriva à se faire une fortune et une réputation.

Quand il fut banquier, il jouit de la vie plus tranquillement et un peu plus vertueusement qu'il n'avait fait jusque alors, semblable à ces gens amphibies qui vivent commodément dans le mal et dans le bien; puis il s'occupa alors de chercher une femme riche et d'une haute famille. Geneviève de Lostranges, qu'il rencontra dans le monde, lui parut réunir ces deux conditions. Lorsqu'il avait fait connaissance de M. de Lostranges, celui-ci avait été frappé de la ressemblance qu'il lui avait trouvée avec quelqu'un qu'il se rappelait confusément avoir vu autrefois; mais s'étant coigné de sa naissance et de sa position, le baron avait été pleinement satisfait et n'avait point rejeté la demande que Valentin lui avait faite de devenir son gendre: chez le baron de Lostranges, le principe vital d'était l'orgueil.

Par un de ces phénomènes psychologiques qu'il n'est pas donné à la science de pénétrer; par une espèce de vision intérieure qui lui faisait voir avec son âme dans l'âme de cet homme, quand Geneviève vit pour la première fois M. de Beaumont elle éprouva pour lui une extrême répugnance.

Mais le baron lui ayant manifesté son grand désir de la voir unie à ce jeune homme d'une haute famille et d'une grande fortune, elle s'efforça de vaincre cette répugnance. De son côté, Valentin, pour donner à Geneviève bonne opinion de son cœur, se montra fort généreux en plusieurs occasions dans lesquelles il s'agissait de soulager les pauvres. Il adopta ses goûts, se fit un caractère simple et bon, lut pour elle d'une extrême complaisance. Enfin, plutôt pour plaire à son père que pour tout autre motif, Geneviève se décida à donner sa main à M. de Beaumont; ce fut quelques jours après qu'elle eut pris cette décision qu'ils se rencontrèrent au bal chez M. de la Périerière, où nous les avons entrevus.

A quelques jours de là, M. de Beaumont et de Lostranges étaient assis tous deux dans le cabinet de celui-ci:

— Chevalier, dit le baron, je crois avoir terminé ma carrière politique, je me fais vieux et la vie parisienne commence à n'avoir plus de charmes pour moi; de son côté ma fille Geneviève ne trouve plus aucun plaisir dans la capitale; si vous voulez vous rendre heureux tous deux, nous irons célébrer votre mariage dans mon château d'Oligny, près d'Alençon, et nous y vivrons ensuite tranquilles et heureux.

Dans ce moment, pensa Valentin, je dois consentir à tout: après le mariage, je ferai valoir ma volonté.

— A Oligny, continua le baron, nous ferons en sorte d'avoir au château tous les divertissements de Paris; cela nous coûtera beaucoup sans doute, mais l'un et l'autre nous sommes riches; comme il vous sera d'ailleurs impossible de continuer à Paris vos opérations financières, je vous engage à réaliser tous vos capitaux dans le plus bref délai possible; je vais moi-même en faire autant, et dans un mois au plus tard, nous serons installés à mon château. Que pensez-vous de ces projets?

— Qu'ils ont été sagement conçus, mon cher baron; cependant, est-elle bien nécessaire, cette réalisation que vous me proposez?

— Sans aucun doute, mon ami, je vous ai parlé de grandes dépenses à faire à Oligny, que vous devez entretenir vous-même, puisqu'il fait partie de la dot de Geneviève...

— Ah! ah! fort bien, j'ignorais encore...

— Puis, voudriez-vous continuer à Paris votre maison de banque, il vous faudrait la confier à la surveillance d'un homme d'une probité rare, d'un autre vous-même; son traitement vous coûterait fort cher et ce ne serait pas encore comme si vous-même étiez là.

— Mais, pourquoi donc, monsieur, voudriez-vous que si jeune encore je ne songeasse plus à augmenter ma fortune?

— Je crois entrevoir, monsieur de Beaumont, que vous avez l'intention de revenir à Paris dès que vous serez mon gendre, et que si vous paraissez adhérer à mes propositions, c'est afin de terminer votre mariage au plus vite.

— Quoi! baron, vous pourriez supposer...

— Ce que je dis là, oui, monsieur; mais comme je veux l'être vivre à

Oligny, comme je veux y avoir ma fille auprès de moi, et comme probablement vous ne pourrez être sans elle à Paris, je vous déclare...

— Eh! mon Dieu, je vous en prie, mon cher beau-père, ne vous emportez pas ainsi, je n'ai d'autres volontés que les vôtres, et pour vous le prouver je vais dès aujourd'hui m'occuper de terminer mes affaires. Dans quelques jours je serai prêt à partir.

— A la bonne heure. Soyez persuadé, chevalier, que je vous tiendrai compte de cette aimable condescendance.

Un mois après cette conversation, M. de Beaumont, M. de Lostranges et sa fille étaient établis au château d'Oligny, lequel était situé sur les bords de la Sarthe, entre Alençon et Mortagne.

Les immenses capitaux du banquier avaient été convertis en billets et en écus, et il les gardait dans son appartement en attendant le moment favorable pour annoncer sa ferme intention de retourner à Paris.

En attendant que les dernières formalités nécessaires au mariage fussent accomplies, le baron et les futurs époux faisaient de fréquentes promenades dans les environs. Ils furent curieux d'aller visiter le monastère de la Trappe, situé à peu de distance du château; mais le baron et Valentin purent seuls satisfaire leur curiosité, la règle de l'abbaye en interdisant formellement l'entrée aux femmes.

Richard était à la Trappe depuis deux mois; mais les moines ne communiquant point avec les étrangers, les deux frères ne se virent pas.

En traversant les sombres forêts, les landes incultes, les vastes bruyères qui entourent le monastère, pour revenir à Oligny, les deux visiteurs se demandèrent mutuellement ce qu'ils pensaient des religieux trapistes.

— Ce sont des fous, dit Valentin.
— Ce sont des saints, dit le baron.
— Il y a là bien des criminels.
— Je n'y vois que des hommes repentans.
— Est-ce que par hasard la vue de ces moines aurait touché votre cœur?

— Peut-être.
— Il y a huit jours, sur les récits qu'on nous faisait de leurs austérités, vous les plâtriez le plus spirituellement du monde.
— Je viens de les voir, monsieur.
— Vous en parlez avec un respect...
— Et vous avec une légèreté...
— C'est avoir un cœur bien tendre, mon cher baron.
— Je ne connais rien de plus sec que le cœur d'un banquier.
— Oh! je vous aime trop pour me fâcher contre vous.
— Nous retournerons bientôt à la Trappe, n'est-ce pas, chevalier?
— Quand il vous plaira, beau-père, je serai toujours à vos ordres.

Et ils rentrèrent au château. La consternation et la douleur les attendaient. Pendant leur absence, des domestiques, ayant été dans l'appartement de Valentin, avaient trouvé les portes ouvertes, les serrures forcées et les meubles vides, principalement celui qui contenait toute la fortune de M. de Beaumont.

Cependant l'on n'avait vu personne, et l'on ne pouvait comprendre comment ce vol s'était commis. En apprenant cet événement fatal, Valentin crut perdre la raison; le baron lui prit la main et regardant Geneviève qui plaignait vivement son futur époux, il dit:

— Entre gens de notre noblesse, chevalier, les malheurs comme celui que vous venez d'éprouver resserrent au lieu de désunir, après demain nous signerons le contrat.

Valentin pressa avec effusion la main du baron. celui-ci continua: — Maintenant préparons-nous à partir pour Alençon, afin d'y déposer notre plainte, et ne perdons pas tout espoir de rentrer un jour dans cette fortune que vous perdez.

Le lendemain, un notaire venu exprès de la ville était occupé avec M. de Lostranges et de Beaumont à rédiger les différentes clauses du contrat. Quand un valet annonça qu'un biontôt colporteur venait demander à M. le baron s'il désirait faire quelque emplette dans ses articles.

— Oh! mon cher bon ami, dit Geneviève à son père, soyez donc assés aimable pour me donner quelques nouveaux bijoux.

— Volontiers, chère enfant, qu'on fasse entrer ce colporteur. A sa vue, Valentin frémit, car il reconnut le juif André, à qui il avait vendu autrefois la fautive épingle; le juif le reconnut au si et le salua humblement, mais sans apercevoir les signes que lui faisait Valentin pour qu'il eût à se retirer.

Geneviève choisit quelques bijoux.
— Et vous, monsieur le baron, ne voyez-vous rien à acheter pour vous? Voici des chaînes de montres d'un grand intérêt, c'est l'apanage du genre le plus à la mode, des épingles d'une forme tout à fait nouvelle; tenez, en voici une d'un genre moins moderne mais merveilles en diamant, c'est la plus belle de ma boîte et la plus forte partie de ma petite fortune.

Il est des rapprochements inattendus, des rencontres inespérées, des regards providentiels que la raison la plus perspicace ne saurait prévoir, que la plus merveilleuse adresse ne saurait prévenir, et qui souvent suffisent pour renverser en un instant l'échafaudage de l'un des ans.

M. de Lostranges saisit l'épingle, qu'il reconnut pour être la sienne.

— Valentin, dit Geneviève, vous trouvez-vous mal?

— Oui, bien mal en effet...

— Mon père est d'une pâleur effrayante, dit le juif André.

Le baron n'entendait rien.

— De qui tenez-vous cette épingle ? dit-il au colporteur.
— Je vous garantis, que l'or en est d'une excellente qualité et que le diamant vaut 25,000 francs.

— Comment cette épingle est-elle entre vos mains ?

— Je suis un honnête marchand, monsieur, et je puis prouver que je l'ai achetée et fort bien payée. Seulement, comme la forme en est passée de mode, il ne m'a pas été facile d'en trouver jusqu'à présent un placement avantageux. Si vous la prenez, je vous ferai une diminution sur m'en defaire, si elle ne vous convient pas, je me propose d'utiliser la pierre en la faisant monter dans un modèle d'épingle tout à fait nouveau.

— Mais à qui l'avez-vous payée ?

— Et parlez à M. de Beaumont que voilà, à sa rentrée en France.

— C'est faux ! s'écria Valentin.

— Voici le reçu de vingt mille francs, signé de la main de M. Valentin de Beaumont. Je suis toujours en règle, moi !

Il y eut un instant de silence horrible. Enfin, le baron congédia le colporteur en lui laissant l'épingle, et le notaire en lui serrant la main ; puis, le baron froidement le contrat laissé sur la table, et montra du doigt la porte à Valentin, avec un regard terrible.

Celui-ci obéit machinalement ; il sortit par la porte du parc, au bout duquel coulait la Saône ; comme il la traversait à la nage son chapeau tomba et s'arrêta dans les roseaux du bord. Lorsqu'il eut atteint l'autre rive il s'arrêta et s'assit un moment ; en quelques minutes mille pensées parcoururent son esprit. Dieu seul les connut. Quand il se releva, la carrosse du chevalier Valentin de Beaumont venait de finir. L'ancien manœuvre marcha sans s'arrêter jusqu'au couvent de la Trappe, il n'en est plus sorti.

V.

Larmes.

L'homme chemine incessamment dans un étroit sentier qu'on nomme le présent ; de chaque côté son faible regard aperçoit un abîme. Abîmes menaçants que le passé et l'avenir ! Lorsque sa chétive intelligence se hasarde à en sonder le fond, elle est épouvantée. Car elle entrevoit l'infinité ; mais lorsque, comme Richard, on a eu de la vertu plein le cœur et des souffrances plein la vie, et que dans la solitude la pensée recueillie et profonde a été jusqu'à l'infini, elle n'en est point effrayée, car elle y découvre Dieu, puissant, juste, éternel, qui a pour punir et récompenser la durée éternelle des mondes.

Après les orages de son existence, Richard avait trouvé à la Trappe un calme doux et consolant comme la morale de l'évangile ; sa foi un moment affaiblie, s'était ramifiée, et la foi dans le cœur humain, c'est un diamant pur dont le vil éclat, la céleste lueur, fait voir dans l'autre vie. Il avait trouvé dans la vie contemplative des bonheurs inconnus à la plus grande partie des hommes, et confiant en Dieu, priant, travaillant, méditant, il attendait doucement la mort comme le plus grand bienfait que Dieu puisse accorder à l'homme après la vie.

Quelquefois encore il songeait avec tristesse aux égarements de ce monde qui l'avait dédaigné, il poussait un soupir de regret en se rappelant certaines grandes pensées de son livre mort, pourtant ce n'était plus qu'à de rares intervalles, et ces pensées s'éteignaient peu à peu dans son esprit, en avançant vers le soir de sa vie comme les étoiles quand vient le matin.

Il rêvait plus souvent de Genève, mais ce qu'il ressentait pour elle n'était plus de l'amour, mais quelque chose de plus pur, comme le souvenir d'une madone apparue dans un songe, comme une révélation fugitive de la beauté sainte des vierges immortelles.

Valentin, lui, était arrivé à la Trappe comme un criminel dans un lieu d'asile, et, d'abord préoccupé des choses qu'il laissait dans le monde, il suivit machinalement les exercices du couvent, travaillant quand on travaillait, s'efforçant de prier quand on priait, maudissant le juif Andreas aux heures de sommeil ou de méditation.

À la Maison-Dieu tout parle à l'âme ; mais Valentin avait une âme sourde et froide. Cependant quand il vit ce bonheur tranquille, dont chacun autour de lui paraissait jouir, il se mit à l'envier et voulut essayer de le goûter aussi. Il entreprit donc de chasser, aidé par la pitié, les mauvaises pensées dont son cœur était rempli ; mais son cœur était en proie trop loin de corruption pour que la loi pût y trouver place, et la prière refusait de venir à son secours. Il doutait toujours, et ses prières ne descendaient pas plus bas que de son cerveau à ses lèvres. Son cœur restait glacé.

Un jour, un de ces jours sans soleil où l'âme s'ouvre à la tristesse, où le corps perd de sa force, où le ciel est gris, où la mer n'a pas de vagues, où les plaines n'ont pas de fleurs, un de ces jours pâles où l'on dirait que Dieu se détourne de notre monde pour veiller sur un autre, les religieux étaient à l'église et placés sur deux rangs pour chanter alternativement les versets des psalmes, Valentin, devenu frère André, entonna le premier cette plainte du roi David : — *Domine, ne in furore tuo arguas me : neque in ira tua corripis me.*

En face de lui, Richard devenu frère Ambroise, répondit :

— *Quoniam sagitte tue infra sunt mihi : et confirmasti super me arcum tuum.*

Tout d'un vibrant les yeux au ciel ; frère Ambroise pour offrir à Dieu sa confiance, frère André pour lui demander la foi.

Et les deux frères se reconnurent.

Le psaume continua, et toute cette journée Richard fut heureux, car il pensait que son frère arrivé là, devait y goûter le même bonheur que lui, et pendant cette journée Valentin fut distrait et rêveur.

Quand la nuit fut venue, que tous les religieux furent endormis et qu'on n'entendit plus aucun bruit dans l'abbaye, Richard se sentit légèrement touché au bras ; il s'éveilla et se mit sur son séant ; il vit alors un religieux devant lui, à genoux, et il l'entendit dire d'une voix faible :

— Mon frère, pardon !

Richard mit un doigt sur sa bouche pour lui rappeler le silence inviolable auquel ils s'étaient voués.

Valentin reprit :

— Richard, mon frère, pardonne et bénis-moi !

Richard étendit pieusement la main sur son frère toujours agenouillé puis celui-ci se releva ; il se disposait à regagner en silence sa couche austère, quand Richard le retint par le bras, et, édant à une puissance irrésistible, il l'attira à lui et l'embrassa avec des sanglots dans ses baisers.

Aux yeux de frère Ambroise, tout le passé avait disparu : il ne se souvenait plus qu'à Amiens il avait été fêtré par la main du bourreau, pour Valentin ; qu'à Brest il avait pendant cinq années subi l'épouvantable existence des forçats, pour Valentin ; qu'à Paris, il s'était vu renier un asile, par Valentin ; non, cet homme du ciel avait tout oublié de la terre ; il ne voyait plus devant lui et au travers les larmes que son frère jumeau, son ami du berceau, l'enfant de sa mère, dont le seul mot en tombant à ses genoux avait été : Pardonne !... et il avait pardonné.

Ainsi donc, ces deux hommes avaient commencé la vie ensemble ; ils avaient partagé le lait maternel, les soins donnés à leur débilité, les premières impressions de la vie ; puis un jour était venu, où marqués au front l'un et l'autre pour une violence destinée, ils avaient dédoublé leur existence et s'étaient désunis. Un, égoïste profond, avait long-temps marché dans une voie brillante, côtoyant des abîmes, et au moment du triomphe il avait vu le merveilleux édifice élevé par son orgueil et sa cupidité se briser sous la parole d'un misérable juif, presque rien ; l'autre, poète crucifié, avait traversé la vie une lourde croix sur l'épaule et n'avait pu trouver les consolations du repos que dans un sépulcre au soleil. Enfin ils se retrouvaient, tous deux vieillies, usés, fatigués de vivre. Comme ils avaient mêlé autrefois leurs jours d'enfance, ils mêlaient à cette heure leurs larmes de vieillards, l'un de repentir, l'autre de pitié ; comme autrefois ils avaient tenu leurs mains entrelacées pour courir aux jeux de l'enfance, ils les tenaient encore mais comme pour mourir, comme autrefois enfin, ils étaient bien unis encore, non plus sous l'œil de leur mère, mais sous l'œil de Dieu.

Quand la cloche sonna matines à l'église du monastère, les deux frères pleuraient encore dans les bras l'un de l'autre.

Quelque temps après, frère André devint malade et bientôt la même maladie atteignit frère Ambroise ; celui-ci sentait les progrès du mal avec une douce espérance, pour lui la mort était un instant de crépuscule qui sépare la nuit de l'existence du grand jour de l'éternité. Valentin, lui, voyait avec frayeur la mort s'avancer vers lui, il doutait toujours et le doute à la fin de la vie, c'est quelque chose d'affreux.

Enfin le même jour, à la même heure et comme subissant un décret de Dieu, les deux frères expirèrent. Ils étaient entrés dans le monde en même temps, ils le quittèrent en même temps. Peut-être, quand les portes de l'éternité s'ouvrirent pour eux se séparèrent-ils !... Peut-être l'un alla à la récompense, l'autre au châtiement !... Peut-être, et que ce soit la croyance des espoirs chrétiens, ressentirent-ils encore unis aux pieds de Dieu ! du Dieu juste et bon, qui aime et glorifie la vertu martyre, mais qui absout le coupable quand il a versé dans son expiation les pleurs du repentir.

Conclusion.

Quand vous irez à l'Opéra, les soirs d'hiver, vous remarquerez probablement dans la quatrième loge de face en portant de la droite, une ravissante femme dans tout l'éclat de sa beauté ; si vous questionnez quelque habitué de l'orchestre, il vous répondra qu'elle s'appelle la marquise de Saint-Sauveur. Son père, le baron de Lostranges, est mort à Orligny ; il y a trois ans, après l'avoir mariée à un neveu de M. de Laprivière qui possédait un beau nom et de hautes espérances. Elle ne se doute pas, l'insoucieuse Genève, de l'amour d'un pauvre manœuvre qui s'appelait Richard qui est devenu poète, puis trappeiste, et qui priait encore pour elle en mourant, elle ne s'en doutera jamais.

Julien, l'ancien valet de chambre du baron, après s'être enrichi d'une manière quelque peu équivoque au service de ses différents maîtres, s'est retiré de la condition, a pris une femme dans le commerce et vit très honorablement sans être jamais tourmenté d'un seul scrupule à l'égard du pauvre manœuvre qui lui a dû une si grande part de ses peines.

Après avoir restitué à la justice une partie des sommes par lui volées à Orligny au chevalier de Beaumont et dissipé le reste, Coupard s'est mis à vendre des chaînes de sûreté rue Vivienne ; depuis sa dernière mise en liberté, il a fait connaissance du chevalier d'Alby, qui en ce moment tient une loterie clandestine.

De Richard le poète, il n'est resté au monde que son nom inscrit sur le registre d'une prison.

UNE LOI DE VENISE.

I.

Une gondole de chétive apparence, après avoir suivi plusieurs fois le Lido dans toute sa longueur, avait enfin franchi la passe, et depuis quelque temps se jouait dans l'Adriatique. Elle allait et venait, comme un palmeur capricieux sur la glace, tournait sur elle-même avec coquetterie, et avant qu'ils fussent effacés, revenait briser de sa proue effilée les sillons qu'elle avait laissés après elle sur la surface de l'onde.

Un homme assis sur la grève, derrière un débris de barque échouée, semblait, par désespoir sans doute, se demander la cause de cette manœuvre gracieuse exécutée par la modeste gondole.

— « *Per Christo!* se disait-il à lui-même, ces quelques planches gondonnées agissent comme pourrait faire une personne naturelle qui chercherait à retrouver sur la terre un objet perdu.... Mais ce n'est pas ici le cas; la mer avec ne garde pas à la surface ce que laisse tomber sur elle la volonté ou la distraction, et l'affamée qu'elle est, ne rend pas facilement ce qu'elle a une fois englouti dans ses entrailles insatiables. »

Un instant de réflexion succéda à ce monologue presque intuitif, puis cet étrange personnage reprit, du ton d'un homme occupé de plus en plus à se rendre compte d'un événement présent et enveloppé de mystère :

« Serait-ce donc là quelques barcaron novices s'essayant à un métier où il y a tant d'habiles dans Venise?... Non, non, tout me le dit; ces gaillards sont passés maîtres dans l'art de manier le léger aviron. L'époque des *Regates* peut venir; à voir la merveilleuse facilité qu'ils déploient et les festons qu'ils font dessiner à ces planches pourries par l'eau salée, je ne suis pas inquiet pour eux; l'amiral aura certes à leur décorner plus d'un de ces prix de course ou d'adresse institués en 1312 par le doge Jean Soranzo, afin d'habituer aux combats de mer le peuple de Venise. »

Après cette preuve d'érudition que notre observateur inconnu venait de donner à lui-même, il reprit le cours de ses suppositions, l'œil toujours fixé sur la gondole légère. Trois personnes formaient l'équipage de cette frêle embarcation; deux étaient à la poupe, la rame à la main; la troisième, cachée sous les plis d'un large manteau, se tenait mélancoliquement couchée à l'éperon de la proue.

— La lune ne va pas tarder à quitter notre horizon, mon brave Bartolomeo, dit tout à coup l'homme au manteau, après s'être soulevé, et en s'appuyant sur une de ses mains; crois-tu à présent pouvoir rentrer dans les lagunes et glisser sans être reconnu au travers des barcarolis tes camarades ?

— Certes, je le pourrai et le ferai si tel est votre bon plaisir, répondit le plus âgé des deux rameurs; mais votre bouche vient de m'indiquer là une route nouvelle; c'est la première fois que nous la prendrons depuis le jour où j'ai mis ma vie, mes avirons, ma gondole de nuit, mes bras robustes et mon fils Tonio à votre service. Le lieu du rendez-vous est donc changé, monseigneur, et ce n'est plus sur l'autre grève du Lido que votre frère proscrit doit venir pour vous embrasser ?

— Plus tard, mon bon Bartolomeo, quand une heure du matin aura sonné à l'horloge de Saint-Marc, tu me conduiras comme d'habitude auprès de mon frère bien-aimé. Dieu me punisse dans la vie éternelle, si j'oublie jamais l'unique époque marquée tous les mois pour nos entrevues et nos embrassements ! Mais il est minuit à peine. En ce moment nous avons à courir une autre aventure, non moins secrète et plus périlleuse peut-être... Et cependant le péril est grand aux entrevues fraternelles où tu me conduis... Allons, Bartolomeo, puisque la nuit étend ses voiles sombres sur Venise, fais force de rames, mon vieux gondolier, et songe que tu n'iras jamais assez vite au gré de mon impatience...

Et la barque filait sur la vague, rapide comme une flèche dans l'espace, et le gentilhomme vénitien (car telle était la qualité de l'homme au manteau) ajoutait sans cesse l'aiguillon de ses paroles au zèle des deux barcarolis.

— Eh bien ! Tonio, il me semble que tu te reposes trop sur ton père; n'épargne pas tes forces, garçon, il y va de mon bonheur... Allons, ferme, poussez à travers la vague pendant que, couché dans le fond de la gondole, je vais dérouter mon visage trop désigné aux sires indiscrets. Je me fie à votre activité, à votre zèle, à votre amitié pour moi, à votre prudence aussi; et puis ne l'heure est venue d'une demi-inscrétion indispensable, allez maintenant, allez toucher à la porte d'eau du palais de l'ambassade française.

En ce moment la gondole sillonnait la passe du Lido.

— Par saint Jean et saint Paul, les deux bienheureux patrons de notre quartier, dit tout bas Bartolomeo à son fils, nous avons couru trop près du rivage. Derrière cette carcasse maudite de barque de pêcheur, n'as-tu pas entendu répéter les dernières paroles de notre protecteur ?

— Oui, père, dit Tonio, j'ai entendu comme vous : *Palais de l'ambassade française*; toutefois, vivez en paix; la sainte inquisition n'en saura rien; les brûlantes paroles ont été redites, mais c'est par l'écho du rivage; et la vague les a éteintes en les emportant.

— Dieu le veuille! reprit le vieillard en quittant un instant l'aviron pour porter à ses lèvres un morceau de la vraie robe de saint Bartholomeo dévotement pendu sur sa poitrine velue.

Quelques instans après, la gondole s'arrêta à la porte d'eau du palais de l'ambassade française, et une main, gagnée le matin même par de nombreuses pièces d'or, saisit le bras de notre beau gentilhomme et le guida dans les détours d'un escalier rendu dangereux par l'humidité de la lagune.

II.

La veille du jour où s'exécuta (dirons-nous heureusement?) la promenade mystérieuse de la gondole de Bartolomeo, un nouvel ambassadeur de France près de la république de Venise avait fait son entrée solennelle dans la cité des doges, selon les us et coutumes de l'époque.

Un chevalier de l'Étoile d'or, qui précédemment avait eu l'honneur de représenter le gouvernement vénitien à la cour de France, avait été choisi par la Seigneurie pour recevoir l'envoyé étranger et lui servir de parrain. Ce noble, accompagné de soixante sénateurs, était venu, selon le cérémonial, prendre le ministre français dans l'église de l'abbaye du Saint-Esprit, pour le conduire à son palais, où, à son tour, l'ambassadeur avait reçu, avec les trois salutations voulues, le chef de la république et toute sa seigneurie. De là, le doge, pour faire fête à l'hôte illustre de la ville, l'avait fait transporter en grande pompe, lui et sa suite nombreuse, sur le pont des Carmes, où un magnifique amphithéâtre avait été élevé; alors, au signal du doge, avait commencé le curieux spectacle d'un combat à coups de bâtons entre les Castellans et les Nicolotes, deux fractions du peuple que la noblesse tenait prudemment dans une grande rivalité, afin que leur force et leur passion, ainsi préoccupées d'une haine rivale ne songeassent pas à se reporter en se réunissant sur l'ennemi commun.

Cette guerre de bâtons, appelée la *Battagliola*, s'était terminée à la satisfaction de la Seigneurie, c'est-à-dire qu'il y avait beaucoup de bras cassés et de bras ensanglantés, heureux résultat qui ravivait à propos la colère, la jalousie, la vengeance, toutes les passions violentes, assoupies peut-être dans les deux partis populaires par une année de repos de plaisirs et de travaux communs.

Au milieu de la pompe et de la magnificence déployées par les Français, toute la noblesse, toute la population vénitienne remarqua une jeune Française que l'ambassadeur, pendant ses plus grandes préoccupations publiques et cérémonieuses, ne cessait de tenir sous la protection de son regard. Cette belle personne, objet manifeste de l'attention générale, touchait à peine à ces seize printemps si souvent chantés par les poètes; et déjà une grâce hâtive avait chassé loin d'elle cette gaucherie enfantine qui souvent accompagne les jeunes filles jusqu'à un âge plus avancé. L'élégance, unie à un certain embonpoint non moins précocé, lui donnait à distance quelques années d'avance sur la réalité; mais ceux qui avaient le bonheur de l'approcher reconnaissaient aussitôt, à l'innocence de son regard et à l'incarnat velouté de ses joues, que la nature avait tout simplement fait éclore et briller une belle fleur avant le jour où d'ordinaire elle s'épanouissent toutes.

A peine la *Battagliola* fut-elle terminée, et l'ambassade reconduite processionnellement à son palais, que, brisé d'ennui et débarrassé enfin d'un vaste fauteuil, du haut duquel, à travers une suite de croisées, on pouvait voir s'agiter le flot de la lagune qui se laissa incessamment les murailles du palais comme pour se venger d'avoir été pendant long-temps conquis et resserré dans son domaine naturel par une digue de marbre.

L'ambassadeur allait peut-être goûter un instant de sommeil, quand la jeune fille dont nous venons de donner une esquisse bien imparfaite, pénétra dans l'appartement avec une vivacité et une liberté toutes françaises. Si cette façon d'agir avait eu pour témoin la foule qui naguère encore dévorait du regard tant de charmes réunis sur une seule tête, nul doute qu'à l'admiration de tous n'eût succédé la surprise, et peut-être même un sentiment moins bienveillant.

— O mon bon oncle, que d'ennui !...

Telle fut la première exclamation poussée par la jeune fille, en se jetant au cou de l'ambassadeur.

— Tu m'étonnes, Marguerite, répondit en souriant le vieillard, après avoir appuyé ses lèvres sur le front de la belle enfant. Quoi ! ces salutations et ces révérences auxquelles tu m'as vu me soumettre avec tant de grâce, ne sont pas de ton goût, lors même que c'est moi qui les reçois ou les exécute ?

— Passons sur les révérences; elles sont de tous les pays, mon oncle, et j'en ai beaucoup vu ailleurs qui ne le cédaient en rien à celles de Venise.

— Mais du moins ce brillant et gracieux *carrousel* à coups de bâton aurait dû te divertir. N'as-tu pas remarqué que Castellans et Nicolotes frappaient fort de part et d'autre pour nous faire honneur ?...

— J'avais oui dire, le jour de notre départ, à ma bonne narraine et bienfaitrice, le reine Marguerite, que son noble frère, le roi Henri III, avait joni de ce beau spectacle lors de son passage à Venise; et maintenant, rien que d'y penser, je mandis de toute mon âme le sentiment d'horreur dont les sombres emanations m'ont enveloppé tout le jour. Oh! certes, je dois me montrer heureuse et fière, en voyant mon oncle tant chéri, honoré par les Vénitiens, ni plus ni moins qu'un roi de France et de Pologne.

— Tu me railles, petite folle !... Mais patience, mon tour viendra.

— Moi, railler ? le temps, le lieu seraient bien mal choisis, et ce serait par trop méconnaître ce qu'en a fait ici pour l'honneur éternel de notre maison.

— Explique-toi, car en vérité je ne sais plus si c'est raison ou folie qui parlent par ta bouche.

— Raison, et raison de bonne maison, mon oncle, car je la tiens arrière-petite-fille de celle qui jadis éclatait dans les discours de Triboulet, le sage des sages. Oui, je m'enorgueillis d'avance de pouvoir vous saluer, noble Vénitien, en compagnie de notre roi Henri, lequel ne trouvant pas assez hauts les titres de roi de France et de Navarre, veut y joindre encore celui de gentilhomme républicain.

— Silence, Marguerite, répliqua aussitôt l'ambassadeur, en portant un œil scrutateur autour de l'appartement. Modère les éclats de ton esprit froideur. Il ne faudrait pas que cette parole imprudente tombât dans l'oreille d'un inquisiteur d'état, car alors la demande formulée par notre gracieux souverain, pourrait subir l'affront d'un mépris ou refus (1).

L'ambassadeur alors repoussa brusquement la conversation sur un autre ordre d'idées ; et après avoir fait signe à sa pupille chérie d'avancer le tabouret de velours sur lequel elle était assise, plus près du fauteuil qu'il avait été sur le point de quitter à la dernière saluée de l'espégle jeune fille :

— Marguerite, lui dit-il à voix basse et du ton le plus tendre et le plus insinuant, ma nièce chérie, la fille de ma sœur bien-aimée, tu as promis à celui qui t'aime d'un amour paternel de lui révéler tous les soirs, avant de les confier à Dieu, tes pensées les plus secrètes... Oh ! voilà que déjà ton front se couvre de pourpre et de rougeur... L'indiscret ! il me trahit ce dont ta bouche n'aurait, je crois, fait un mystère.

— Non, ma bouche n'eût pas été plus discrète que mon front ; elle vous aurait conté avant la fin de cette soirée un secret ne d'aujourd'hui et qui, je le sais, n'a pas échappé à votre pénétration.

Je suis certaine que vos regards ont suivi constamment toutes les démarches de ce jeune gentilhomme qui, sans cesse, malgré la foule turbulente et les prescriptions du cortège, a trouvé moyen de se placer devant moi pour me voir... et pour se faire remarquer peut-être.

— Tu l'as dit, Marguerite, c'est dans ce double but qu'il s'est donné tant de peine, et j'ai bien observé que vos yeux se rencontraient souvent.

— Si ce noble Vénitien s'était contenté de voltiger autour de ma personne, ma vue serait tombée sur lui avec indifférence, bien que son visage soit beau et que tout en lui respire la fierté ; mais Dieu a voulu que son âme se révélât à moi dans cette journée ; une première fois quand, à la sortie de l'église du Saint-Esprit, il a relevé de ses mains et porté, loin de la foule étonnée, ce pauvre vieillard en haillons que le cortège avait renversé et meurtrissait avec ses mille pieds ; puis tard, quand cette jeune fille est tombée du haut du pont des Carmes, et que seul, parmi toute cette noblesse railleuse, il s'est lancé dans le canal pour la sauver d'une mort trop certaine ; oui, je l'avoue, mon oncle, j'ai pensé que j'avais été pour quel que chose dans tout cela ; j'avais été fière, et mon regard a dû lui exprimer ma reconnaissance.

— S'il y a faute en tout ceci, Marguerite, je devrais seul en subir la peine, car mon exigeante vieillesse t'a imposé ce voyage, et mon imprudence ne t'a pas seulement avertie des dangers que Venise offrait à ton imagination active et à ton cœur si aimant. J'aurais dû ne point te laisser ignorer les lois de ce pays, celle surtout dont la rigueur te sépare à jamais de ce jeune Vénitien... Ne te troubla pas ainsi au premier avertissement que je te donne... Apprends, et puisse-t-il n'être pas trop tard ! qu'ici toute correspondance avec un ambassadeur est défendue aux nobles sous peine de la vie ; que tout commerce de lettres ou de paroles, soit avec lui soit avec les gens de sa maison est un arrêt de mort inévitable.

Pendant le discours du vieillard, mille sentiments opposés étaient venus se refléter sur le visage de Marguerite, puis elle prononça ces mots :

— J'ignorais ces horribles lois, mon oncle... Et maintenant, je dis : Puisse la Vierge m'enlever un peu de repos ! Puisse-tous les saints du paradis protéger la vie de celui qui m'aime et qui bravera tout pour me l'exprimer et m'en convaincre !...

La jeune fille entra dans sa chambre, et le vieillard demeura longtemps à la même place, absorbé dans de pénibles réflexions.

III.

Venise ! cité des arts ! Est-il un front inspiré d'où n'ait jailli un vers immortel pour consacrer ton passé si poétique ? Est-il un artiste, peintre, statuaire, sculpteur, qui n'aime à se rechauffer, comme aux rayons d'un autre soleil, à l'aurore resplendissante de tes nattes merveilleuses ?

Venise ! ville des amours, où sont les amantes fortunées, où sont les épouses coupables dont les yeux n'ont eu lieu ton nom au front de l'ange ou du démon qui leur porte des songes de volupté ou de vengeance ?

Venise ! tu fus opulente et coquette entre toutes les villes ; voilà pourquoi l'élegant de nos jours, de noir tout habillé, reperte ses souvenirs sur les costumes de soie, de velours et d'or, sous lesquels se relevait un

si fièrement la grâce des Bedouer, des Steno, des Malipieri ; voilà pourquoi encore la mémoire de ses fêtes splendides se trahit dans les désirs coquets des reines de nos bals, quand elles rêvent, pour leurs boudoirs, de ces glaces aux purs reliefs ; pour leurs épaules, un long collier de ces perles transparentes ; pour leurs cheveux, une de ces plumes de phénix, qu'on nommait jadis plumes, perles et glaces de Venise.

Où ! *Venezia la bella* ! ton souvenir, si plein de poésie, est le suc où se nourrit tout cerveau qui vit d'idées et d'images, toute âme qui sait aimer et souffrir, comme aussi tout ce qui existe pour les plaisirs et par le luxe.

Les doges n'y sont plus que de marbre ; mais les monuments y respirent toujours. Si les Tragemo, les Participato, les Candiano, les Marin Falier, les Loredan, les Foscare, les Zeno, n'y comptent plus qu'à titre de cadavre et de poussière historique, on y rencontre à chaque pas dans la rue, on y coudoie à chaque angle de palais, on y voit debout à la porte des églises, fièrement rangés dans les galeries et les musées, hantant le soleil du midi sur les places publiques, et mirant leurs fronts orgueilleux et leurs couronnes de dentelles dans les eaux des lagunes, les Paladio, les Sansovino, les Titico, les Bertuccio, les Galendario, les Tiberto, les Véronèse, les deux Bellini et cent autres encore qui ont reçu de Dieu une vie éternelle.

Illustre par ses grands hommes de terre et de mer, majestueuse par les royaumes qu'elle conquit dans le Levant, fameuse par les guerres qu'elle eut à soutenir contre les Turcs, célèbre par la forme de son gouvernement, digne d'admiration aussi par les chefs-d'œuvre qu'elle sut amasser ou faire éclore, objet d'envie surtout pour les artistes de génie qu'elle a enfantés, voilà Venise... Venise où se passe le petit drame dont nous allons reprendre le simple récit.

Marguerite resta toute la journée du lendemain assise près d'une fenêtre ouverte sur la lagune, et plusieurs fois elle vit passer dans une gondole élégante le jeune Vénitien pour lequel son cœur avait parlé. Elle comprit bien que c'était là autant de visites d'un amant soumis et empressé ; aussi s'endardit-elle, sous forme de politesse, à se montrer une fois sur le balcon ; mais, nous devons le dire, le soir elle demanda pardon au ciel de s'être laissé entraîner à une démonstration imprudente.

Elle en était à la fin de cet acte de contrition, cherchant dans la prière ce baume adoucissant que la religion seule peut verser sur une âme agitée comme l'était la sienne ; elle se tenait à genoux devant l'image de la Vierge, les mains jointes et immobiles comme l'art chrétien nous représente les anges devant le trône de grâce. Tout à coup une main souleva du dehors la riche courtine de la porte de la chambre, et un beau cavalier portant au cou la chaîne d'or, fut introduit par une femme qui prit la fuite au même instant.

Ce cavalier, c'était le beau, le généreux gentilhomme de la fête ; c'était aussi l'homme au manteau, laissé par notre digression à la porte d'eau de l'ambassade.

Etonné lui-même de son acte de témérité, ravi sans doute aussi à la vue de Marguerite, il s'arrêta, pour contempler à la clarté vacillante de la lampe l'angélique créature agenouillée devant lui ; mais bientôt, oppressé, haletant, il ne put retenir un cri d'admiration.

Marguerite, réveillée de l'extase de dévotion dans laquelle elle était plongée, se montra d'abord tout épouvantée à la vue de celui pour lequel elle venait de prier ; mais l'indiscret visiteur s'avança de quelques pas, et avant de donner à la jeune fille le temps de proférer une parole, il tomba à ses genoux, et avec une éloquence passionnée lui déclara son amour et sa résolution de vivre pour elle.

— Imprudent ! tel fut le premier mot de la réponse de Marguerite. Je sais d'aujourd'hui, reprit-elle, qu'un mort inévitable vous attend si votre visite est découverte ou seulement soupçonnée ; mais vous, vous que je voudrais n'avoir jamais vu, ignorez-vous donc les lois de votre patrie ?

— J'ai bien éprouvé déjà leur sévérité, leur rigueur, leur cruelle injustice, et j'ai tout bravé cependant pour vous dire mon amour. Ecoutez-moi, belle et bonne Marguerite : on me nomme Bionnetto Boronico ; mes ancêtres ont écrit ce nom aux plus belles pages du livre d'Or. J'ai un frère ; le sénat l'a proscrit pour une généreuse action qui nous fut commune. Nés le même jour, nourris du même lait, habitués aux mêmes jeux, vêtus sans cesse d'étoffes aux couleurs pailloles, nos sentiments, nos goûts, nos moindres émotions sont semblables comme nos traits, comme nos voix, et Venise tout entière se plaisait à confondre les deux nobles jumeaux dans une même estime. Un exil à deux eût été peu cruel à supporter pour Bionnetto et Marino ; le conseil des Dix le savait ; aussi brisa-t-il le cœur des deux frères en ne proscrivant que l'un des deux.

— Horreur ! s'écria Marguerite. Puis elle continua à prêter l'oreille à la confidence du beau Vénitien.

— Vous devinez, n'est-ce pas ? que, jusqu'au jour où je vous ai vu, la seule amitié fraternelle avait trouvé place dans mon cœur. Eh bien ! voyez ce que peut le regard d'une femme ! au moment où je suis à vos pieds, vous suppliez de laisser tomber sur mon front un sourire compatissant, j'oublie que mon frère, bravant la loi qui l'a frappé, touche, pour quelques heures, un point solitaire de la plage du Lido.

— Est-il possible, Bionnetto ? dit amoureusement la jeune fille, en s'hardissant jusqu'à oser prononcer le nom de celui qu'elle se sentait aimer de plus en plus.

— Oui, il soit, ce beau Marino, que le sénat, plus cruel pour moi qu'il ne le fut pour lui, m'a exilé dans Venise, comme il l'a exilé au dehors ;

(1) Le nom de Henri IV ne fut pas inscrit sans opposition sur le livre d'Or. Deux boules noires protestèrent. Le Péruccini ne fut pas trouvé par les deux opposés d'après la bonne maison.

il sait que, surveillé dans la ville, je ne puis aller à lui; aussi est-ce lui qui, tous les mois, et à jour marqué, vient à travers l'Adriatique confondre avec les miens ses embrassements fraternels.

— Nobles cœurs! reprit Marguerite, en tendant à Boémonte une main qui fut à l'instant couverte de baisers...

Bientôt une heure sonna à l'horloge de Saint-Marc, et le bonheur de l'amant le céda à l'inquiétude du frère.

Marguerite avait deviné que l'instant du rendez-vous sur le Lido était arrivé; elle ne fit rien pour retenir le frère du proscrit... au contraire :

— Dites à Marino qu'il m'aime comme une sœur...
Tel fut l'adieu qu'elle adressa à Boémonte, qui s'éloigna dans le plus doux ravissement.

IV.

Venise, je t'ai décrite tout à l'heure digne d'admiration, de respects et d'amour... Mais hélas! le plus beau fruit porte en lui-même un ver dévorant; l'arbre aux vastes ombrages entretient à sa base des mûrs d'insectes qui le rongent; la fleur aux couleurs les plus vives, reçoit dans son calice le hideux colimaçon qui la souille et la ternit... Pareil est ton destin, ô toi qui fus la reine de l'Adriatique! Ta médaille si pure, si bien frappée sur une de ses faces, porte un hideux revers.

N'est-ce pas sur les beaux momens que tout mauvais versificateur se plaît à jeter sa gourme poétique?

Vois ce scélérat quelque peu lettré; il se drape sur les bancs du crime et lui affiche la prétention de ressembler à tes *bravi* tant redoutés.

Contemple cet empoisonneur de bas étage; il regrette le secret de ces compositions vénitienes qui faisaient voyager la mort sur une feuille de rose; il pense à tes vengeances si impyées; il se croit d'avance absous par l'histoire, comme le furent quelques uns des terribles enfans qui joignirent du moins à l'audace des grands crimes l'héroïsme des grandes vertus.

Fille des lagunes, tu es née au sein des eaux, et la main inflexible de Cupide te rapproche tous les jours de la terre ferme; la science t'y attache inévitablement; tu y viendras te débattre et mourir comme l'habituant des mers jeté par les flots sur le sable de la plage.

Etrange destinée! ton passé est dans les choses incertaines; ton avenir seul est connu.

Créature mystérieuse, nul n'a pu dire ton origine certaine; nul historien n'a tracé un tableau satisfaisant de tes vicissitudes; nul homme d'état n'a pu expliquer la sombre et perfide politique.

Achevons maintenant l'histoire de Boémonte Bocconio.

Les inquisiteurs d'état s'étaient rassemblés pour une cause majeure.

Un jeune homme avait été amené, un bâillon à la bouche, devant cette justice qui portait, non pas un bandeau sur les yeux, mais un masque noir sur le visage. Confronté avec l'homme qui, placé derrière la carcasse de la barque de pêcheur, avaient donné l'ordre donné par Boémonte à Bartolomeo, le captif n'avait voulu rien nier, ni sa visite à l'ambassade française, ni sa course au Lido où il avait été arrêté à quelques pas de son frère qu'il venait de presser dans ses bras; à toutes les questions, il avait répondu : Oui, je suis coupable... On eût dit qu'il voulait hâter la sentence des juges.

Hélas! les décisions du terrible tribunal n'étaient que trop promptes et secrètes; on délibérait dans le plus profond mystère, soit que la prison des Plombs, soit que les cachots des Puits : en haut une fournaie, en bas une glacière, fussent s'ouvrir pour un malheureux; l'on frappait même sans bruit; et quand une tête roula sur les marbres du palais ducal, un peu d'eau de la lagune lavait les traces sanglantes, et au coup de hache du bourreau succédait un silence éternel.

V.

L'aiguille marquant les heures au front des clochers avait exactement fait deux fois le tour du cadran depuis que Boémonte était sorti de la chambre de Marguerite pour aller au rendez-vous où son frère l'attendait. Tant que le jour avait duré, le regard de la jeune fille, fixé sur la lagune, avait cherché à découvrir au loin la gondole gracieuse qui, la veille, conduite par Bartolomeo et Tonio, s'était proménee amoureusement devant le palais de l'ambassade française. La nuit était venue, et avec elle étaient descendus sur la terre les sombres pensers et les noirs pressentimens.

Marguerite avait tout dit à son oncle, qui s'était retiré, à cette heure avancée, dans la bibliothèque du palais, où il cherchait à se distraire par l'étude. La lune et les feux de la ville se réfléchissaient sur les eaux, toujours vibrantes, comme sur un pavé mouvant d'émeraudes et d'améthistes. Marguerite, debout à son balcon, regardait, sans le voir, ce jeu de lumière, qui, en d'autres temps, eût suffi pour l'amuser et la distraire. Tout à coup parut, à l'extrémité du canal, une longue procession de gondoles, tendues de noir, illuminées de torches funèbres, et au même instant, un chant triste et solennel, porté sur l'aile de la brise, vint la glacer d'effroi. C'était la prière des morts. Un affreux pressentiment frappa le cœur de la jeune fille.

— « Voyez passer les funérailles d'un noble Vénitien, décapité pour crime de haute trahison. »

Tel était l'appel à la terreur jeté de temps en temps au peuple de Venise par la bouche du bourreau.

— Quel homme ont-ils tué? demanda Marguerite toute tremblante à

une de ses femmes, à celle-là peut-être dont la main complaisante avait guidé, la veille, les pas de Boémonte, mais le bourreau répondit pour la camériste :

— « Justice est faite à celui qui s'était glissé comme un serpent dans le palais d'un ambassadeur, pour lui révéler les secrets de la république. »

Marguerite serait tombée sur le pavé de marbre, si un bras vigoureux ne l'eût saisie à l'instant même. C'était l'ambassadeur qui, sans prononcer une parole, entraîna sa nièce vers la salle la plus écartée et la plus solitaire.

— Mourir! je veux mourir aussi s'écriait Marguerite...

Mais son oncle, en la serrant contre son cœur lui disait : « Tais-toi... tais-toi... et espère. »

Le vieillard ouvrit une porte, et à peine l'eut-il franchie que l'amante désolée se trouva dans les bras d'un beau cavalier.

— Boémonte! s'écria la jeune fille dont rien ne saurait exprimer la surprise et le bonheur... Boémonte! c'est vous!... Mais ces torches, cet horrible convoi...

— C'est celui de mon frère qu'ils ont assassiné...

La douleur l'empêcha de continuer... mais l'ambassadeur avait tout appris... Sur la rive du Lido, quand à peine les deux frères s'étaient embrassés, des sires étaient accourus et les avaient forcés de fuir. S'éparpillés durant leur course, Marino s'était laissé prendre pour donner à Boémonte, qu'on n'avait pu reconnaître, le temps de se sauver... et le noble, le généreux Marino, conduit devant les inquisiteurs d'état, qui le croyaient bien loin, sur la terre d'exil, le jugèrent, le condamnèrent, le frappèrent, croyant juger, condamner et frapper celui des deux jumeaux qui avait violé une loi de Venise.

VI.

Boémonte resta caché dans le palais de l'ambassadeur français; et quelques mois après on célébrait, dans la chapelle de Saint-Germain-en-Laye, le mariage d'un gentilhomme vénitien et de la plus belle fille de la cour de Henri IV.

ÉTIENNE ARAGO.
(Réforme)

Mémoires d'un Ange.

TROISIÈME PARTIE. (1)

La Chapelle.

À l'heure convenue, le Collibert vint me chercher. Il connaissait si bien les détours du château qu'il n'eut pas besoin de se munir de la lanterne sourde, si fort en usage chez les brigands de romans. Nous parcourûmes les corridors et nous descendîmes plusieurs escaliers sans être troublés par aucune apparition fâcheuse. Enfin nous parvîmes à la chapelle qui était comme adossée à la Tour de l'eau, et sous les sombres arceaux de laquelle on n'aurait qu'en descendant quelques marches. Je demandai au Collibert pourquoi il me faisait suivre ce chemin singulier. Il me répondit que c'était afin d'éviter de traverser les cours, où nous aurions pu être plus facilement remarqués. Puis il croyait bon de prier Dieu qu'il ne nous advint rien de fâcheux de notre étrange expédition.

— La chapelle, ajouta-t-il, est au dessous du niveau de l'étang. Mais une ancienne digue de terre et du mortier contient les eaux; il est vrai que lorsque les torrens grossissent, ces eaux filtrent souvent à travers les fissures et les lézardes de la digue et couvrent les dalles de la chapelle. Mais elle est si abandonnée des habitans actuels du château, qu'on se soucie médiocrement de cela. On parle bien de réparer la digue, mais je suis sûr qu'ils n'y toucheront pas qu'elle ne leur ait joué quelque méchant tour. Derrière le chœur s'ouvre dans la muraille une petite porte secrète qui communique à l'entrée de la tour, et que seul peut-être ici je connais.

Nous entrâmes dans la chapelle où nous fîmes tout d'abord suffoqués par une atmosphère humide. Les dalles suintaient comme les murs. Cependant nous allions nous agenouiller devant l'autel, lorsque nous entendîmes résonner soudainement un bruit de pas qui s'avancait vers la grande porte de la chapelle. Nous nous regardâmes avec terreur. Avait-on deviné nos projets? Mais nous n'osâmes échanger une parole. Le Collibert n'eut que le temps de me prendre la main et de me conduire derrière des piliers à colonnettes qui nous cachèrent. Je ne pus m'empêcher de tressaillir en entendant cliqueter sous mes pieds comme un froissement de ferraille.

— Pas un cri! pas un mot! me dit l'Innocent. Ce sont des armes en

(1) Voir le *Magasin* d'août pour les deux premières parties.

tassées, sans doute des épées, des fusils... Ils ont fait un arsenal de la maison de Dieu.

La porte de la chapelle s'ouvrit et à la lueur de quelques torches nous vîmes entrer le redoutable Recteur accompagné de la belle Renée, d'Octave et de tous ses frères, à l'exception du cadet de Chavannes.

— Que va-t-il se passer ici? murmurai-je en frissonnant à l'oreille du Collibert.

— Ils vont sans doute organiser la nouvelle levée des paroisses qui dépendent de la Bauge et faire jurer aux épais héritiers du marquis d'abandonner leurs stériles plaisirs pour la défense du pays et des droits du roi.

La troupe s'avança au milieu de la chapelle. Nous n'osions bouger ni respirer.

Le Recteur fit un signe. Le silence se rétablit :

— Messieurs, dit le prêtre, vous savez pourquoi nous nous réunissons à cette heure, dans ce lieu sacré.

— Oui, répliqua Armand, vous voulez nous prouver qu'au lieu d'aller à la chasse aux bêtes il nous faut aller à la chasse aux hommes.

— Vous l'avez dit, Armand, reprit le fanatique Recteur. Il faut aller tuer les Bleus. Les Bleus qui ont tué le roi, les Bleus qui veulent vous enrôler à leur service et vous forcer à vous battre contre vos amis les Prussiens, les Bleus qui ont juré de ne pas laisser un clocher debout ni un gentilhomme vivant dans tout le Bocage, les Bleus qui veulent raser vos haies, brûler vos manoirs et couper vos têtes. Messieurs, les paysans vous ont déjà donné l'exemple. Ils ont tous renoncé dans la province et contraignent leurs seigneurs à se mettre à leur tête.

— Oui, interrompit Richard. Les chefs sont tués, on incendie leurs châteaux, et les paysans retournent faire leur récolte. Je connais ça.

— Monsieur, dit sévèrement le Recteur. Dieu aime les audacieux, mais la peur n'a jamais profité à personne; pour les patriotes c'est un crime d'être noble et Vendéen. Et prenez garde! si vous ne faites pas oublier aux paysans par votre courage et votre dévouement les méfaits de votre famille, les paysans pourraient bien vous traiter comme des Bleus. Si je vous ai donné rendez-vous ici, messieurs de Sanglier-Chavannes, c'est pour qu'à ma voix se joignent celles de tous vos ancêtres dont les ossements dorment sous vos pieds. Tâchez de continuer dignement cette lignée de guerriers fidèles. Ils ne seront pas morts tout à fait, tant que les gouttes de sang loyal qu'il vous ont transmises gonfleront vos cœurs d'élan généreux. Imitez un de vos voisins, ce jeune compagnon de classe, dont vous raillez autrefois la timidité. M. Henri de Larochejaquelein! Savez-vous son premier mot à ses paysans. — Mes amis, a-t-il dit, si mon père était ici, vous auriez confiance en lui. Pour moi, je ne suis qu'un enfant, mais par mon courage je me montrerai digne de vous commander. Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi!

— J'avais deviné un cœur intrépide sous l'air réservé de M. Henri, dit Mlle Renée. Il a un regard d'aigle.

— Vous avez bien des avantages sur les Bleus, continua le Recteur. Ils ne connaissent pas le pays. Vous n'aurez qu'à vous glisser derrière les haies et à viser tranquillement votre gibier. Vous ne perdrez pas un seul coup, tandis qu'eux ils tirent en soldats, sans viser, à l'aveugle d'homme. Que risquez-vous!

— Mais les Bleus ont des canons, s'écria Richard, et nous, nous n'avons pas dix sacs de poudre.

— Des canons! répéta le Recteur. Eh bien, prenez-les!

— Et le moyen? dit Armand avec un sourire gogard.

— Le voici, répliqua gravement le prêtre. Dès que la lumière annoncera une décharge, faites jeter vos hommes à terre pour l'éviter. Ils se relèvent, courent en avant pendant que les Bleus rechargent, se baissent pendant l'explosion, arrivent sur la batterie, tuent les canonniers et sautent à cheval sur les canons. Voilà comment nos paysans ont conquis dernièrement la terrible *Marie-Jeanne* des patriotes. Songez bien que si vous êtes vainqueurs, les Bleus une fois dispersés s'égareront dans le labyrinthe des sentiers du Bocage et qu'ils tomberont tous infailliblement en vos mains. Vaincus, vous n'avez qu'à vous égarer par les forêts et les *rotés*, et vous êtes sauvés à vingt pas du lieu de la déroute. D'ailleurs il n'y a pas à hésiter. La troupe est allée faire faire le tirage à Beaulieu et à Saint-Sauveur. Comme elle n'y a trouvé ni homme, ni femme, ni enfant, elle a brûlé Beaulieu et Saint-Sauveur. Attendez-vous que l'incendie vienne envelopper les murs de la Bauge? Vous n'avez plus qu'à vous armer, et vous trouverez ici tout un arsenal!

— Bah! dit Richard, des ferrailles, des poignards dont la rouille se colle à la bouche au fourreau, des épées du temps des croisades que deux hommes soulevaient à peine, des clouffours de fer que vous appelez des canons.

— Les paysans, reprit le Recteur avec une ironie méprisante, ont des bâtons, des faux emmanchées à l'envers, des broches et des coutoux, et avec ces armes ils ont pris des canons. Les Bleus vous appellent des brigands. Armez-vous en brigands. Plantez des faucilles et des lances de coutoux au bout des bâtons. Portez comme moi de grosses mannes de bois nouveaux, taillées dans les arbres de la liberté. Vous, gentilshommes, serez-vous moins résolus que le colporteur de laine Cathelineau? Le brave homme pétrissait son pain lorsqu'il entendit proclamer la levée de trois cent mille hommes; il essaya ses bras, alla rassembler ses voisins, sonna le tocsin et prêcha la révolte. Aujourd'hui il est général d'une armée.

— Et les vivres, qui nous en fournira? interrompit Michel l'ivrogne.

— Tous les villages se cotisent pour envoyer des charrettes de pain sur le passage de nos hommes, répliqua le Recteur sans cacher un sourire de mépris. Les paysannes disent leur chapelet à genoux sur la route, dans la boue, sous le vent et la pluie, et elles offrent des vivres aux soldats du roi; car notre armée ne traîne avec elle ni tentes, ni charriots, ni bagages.

Tu ne saurais croire, Gabriel, comme je me sentais humiliée pour la cause que servait Octave, en entendant ces discussions misérables dans lesquelles ces gentilshommes marchandant si mesquinement leur courage et leur dévouement. Ils semblaient encore hésiter à prendre une résolution lorsque la belle Renée, les toisant tous d'un regard de reine, s'écria :

— N'ajoutez pas un mot, monsieur le Recteur. Mes dignes cousins ont une humeur trop pacifique pour que votre éloquence puisse les entraîner à faire ce que l'honneur eût dû leur conseiller depuis long-temps. Laissez ces gentilshommes de table et d'écurie attendre que les Bleus les enfument dans leur terrier. Je vois que j'avais trop espéré d'eux, et il ne me reste plus qu'à brûler ces cocardes blanches que je comptais attacher à leurs chapeaux.

Elle jeta brusquement les cocardes à terre, et arrachant une torche des mains d'Armand, elle en pencha la flamme sur ces pauvres insignes.

— Arrêtez! cria Octave. Attachez-moi une de ces cocardes au chapeau, cousine, et je jure Dieu qu'elle ne tombera pas aux mains des Bleus, moi vivant.

Ces mots électrisèrent enfin les autres jeunes gens. Ils tendirent tous leurs chapeaux à Mlle Renée. Au bout de quelques instants ils eurent tous aussi le chapelet suspendu à la boutonnière et le sacré-cœur cousu à l'habit.

— Vive le roi! messieurs, dit alors Renée. Et quant aux cocardes et aux épauettes des Bleus, jurez de les rapporter attachées à la queue de vos chevaux. Ce seront la dixième trophée qui vous vaudront bien des faveurs, des grades et des pensions quand le trône sera rétabli.

— Vive le roi! crièrent tous les frères singulièrement émus par cette perspective.

Hélas! oui, Gabriel, j'ai regret de l'enlever, à toi si jeune et si loyal, tant de naïves illusions. Mais, de même que le lac limpide et azuré dans lequel se reflètent les étoiles d'or de la nuit, les bandes pourpres du couchant, les images des grands arbres, de même que ce lac si pur balance ses eaux au dessus d'un fond de vase où s'agitent de hideux reptiles, — de même presque toutes les actions des hommes, fussent-elles les plus généreuses du monde en apparence, ont leur source impure dans quelque orsède et lâche mobile d'intérêt personnel. Cette héroïque guerre de Vendée, qui fit des demi-dieux d'hommes assez médiocres, ne m'ôte pas toute l'admiration que tu lui as souvent prodiguée devant moi. Parmi les nobles, les uns furent forcés de prendre les armes; les autres calculèrent le prix de leur sang et taxèrent pour l'avoir la reconnaissance des princes; quelques uns crurent à la contre-révolution et voulurent aveuglément maintenir leurs privilèges. Les paysans, eux, se battirent pour ne pas quitter leur pays et aller défendre la patrie sur la frontière.

— Cependant le Recteur poursuivait : — Il faut essayer, messieurs, ces vieilles armes couvertes de rouille et de poussière qui ne doivent plus dormir dans le château comme d'utiles trophées. Ces débris, nobles vestiges de la gloire de vos ancêtres, serviront aussi à la vôtre.

Et il se dirigea vers l'endroit où nous étions cachés. Mes cousins tremblaient sous moi. Cette scène était vraiment terrible; ces torches dont les lueurs rouges faisaient vaciller comme des balayures de flamme dans ces froides ténèbres, le langage farouche du prêtre, l'heure sinistre à laquelle nous nous trouvions dans le lieu saint, dégradé par l'abandon et qui ressemblait alors à ces salles où les Inquisiteurs et les Francs-juges faisaient leurs exécutions secrètes, tout m'effrayait. Qu'allais-je répondre pour expliquer notre présence? Qui croirait nos mensonges! Involontairement je me sentais courable aux yeux de ces conspirateurs qui m'accusaient, moi leur hôte, d'avoir violé l'hospitalité et essayé de surprendre leurs secrets. Et le Collibert que deviendrait-il? Il allait avoir pour accusateur et pour juge ce Recteur qui le haïssait, — et son unique soutien, Orad, était absent. Voilà quel anas de pensées foudroya ma pauvre tête pendant. Les quelques secondes dont les pas du prêtre marquèrent la durée dans mon cœur.

Dès que le Recteur nous aperçut il s'arrêta de surprise et puis il cria d'une voix tonnante :

— Des espions ici! veillez aux portes!

Une exclamation générale d'étonnement et de fureur suivit ces paroles. Eponante alors plus qu jamais, je m'avancai en chancelant vers le formidable prêtre, traînant par la main avec une force convulsive le Collibert, auquel l'effroi avait rendu son air idiot et timide.

Dès qu'on nous eut reconnus, il se fit un profond silence. Tous les regards se fixèrent sur nous avec une sorte de curiosité cruelle. Le Recteur sourit, et, reprenant une physionomie calme et froide, il me demanda :

— Comment vous trouvez-vous ici, monsieur, au milieu de la nuit, en compagnie de cette misérable créature?

Je gardai le silence. Je ne crois pas que dans ce moment j'eusse pu prononcer une parole. Toutes mes idées se brouillaient dans mon cerveau. Je jetai un regard désespéré à Octave, comme pour lui demander de venir à mon secours. Mais sa surprise avait fait place à une irritation concentrée, et je vis bien à son teint enflammé, à l'expression dure de

ses yeux, quo j'aurais en lui un juge encore plus sévère que tous les autres. Dans ce moment où tout m'abandonnait, ce fut encore l'Innocent qui se dévoua pour moi et chercha à me protéger : lui toujours si tremblant devant le Recteur, dont le regard cruel et profond semblait le fasciner, il fit un grand effort sur lui-même et répliqua :

— C'est moi, mon père, qui ai entraîné le Parisien dans la chapelle. J'avais promis de lui montrer les tombes des aïeux de la famille, avec les belles inscriptions et les emblèmes.

— Tais-toi, vermineux, interrompit le Recteur. Je ne t'ai point interrogé encore, et tu es bien hardi de répondre pour les autres. Mais tu ne perdras rien pour attendre. Tout à l'heure nous réglerons notre compte ensemble.

Innocent frissonna de tout son corps à cette menace. Néanmoins il eut le courage de mentir encore.

— Le Parisien m'avait aussi demandé de le conduire à la chapelle parce qu'il voulait prier Dieu pour le succès des soldats du roi.

Le Recteur laissa éclater un rire sauvage et strident.

— Avez-vous entendu, messieurs, cet idiot qui veut nous tromper, qui veut jouer au fin avec nous, qui vous prend tous sans doute pour des imbéciles et des niais ? Mais laissons là cette sottise créature. A vous de répondre, monsieur.

Comme je me taisais toujours, Octave s'approcha de moi et me dit à voix basse : — Il faut répondre, Camille. Je ne crois pas comme le Recteur que vous ayez voulu surprendre nos secrets de royalistes. Mais votre conduite est si étrange qu'elle demande une explication franche et complète.

— Octave, répondis-je, croyez-vous donc que je n'aie pas assez de motifs pour venir prier Dieu, la nuit, sur ces dalles glacées, loin de tous les regards ? Cet Innocent a été mon guide : voilà tout son crime. Oui, je venais prier Dieu de me conserver votre amour, de ne pas se servir de vous une seconde fois comme d'un instrument terrible pour me châtier de ma faiblesse. Voyons, Octave, faut-il que j'avoue ma faute à tous ces hommes assemblés, que je profite de cet instant solennel pour réclamer de vous l'exécution de vos promesses ? Sauvez-moi de cet interrogatoire cruel, Octave, ou je proclame notre secret. Peut-être le Recteur l'a-t-il déjà deviné, car ses yeux s'attachent sur moi comme s'ils voulaient pénétrer jusqu'au fond de mon âme et en arracher l'aveu de la vérité. Enfin votre cousine Renée s'impatiente.

A ces derniers mots le front d'Octave se plissa ; il me dit d'une voix creuse et altérée : Silence ! puis se retournant vers ses frères, il s'écria :

— Je réponds de mon compagnon de route, messieurs. Il aura été abusé par quelques contes absurdes du Collibert qui se mêle d'être le chroniqueur de la Baugé, et il aura voulu entendre sur place une des légendes merveilleuses dont cette chapelle a été le théâtre.

— Vous êtes bien doux et bien tolérant pour vos amis, monsieur le comte, répliqua le Recteur, avec son sourire ironique. Monsieur Camille, ajouta-t-il en appuyant sur le nom, doit vous rendre grâce, car si nous l'avions seulement soupçonné d'espionnage, nous eussions pu lui apprendre que, nous aussi, nous connaissons les mystères de cette chapelle, et que les tombes qu'il venait visiter pouvaient à notre gré ouvrir leurs couvercles de marbre, l'engloutir dans leur profondeur et se fermer à jamais sur lui. Alors il eût pu voir face à face les ancêtres de la famille de Chavannes : non plus statues, mais cadavres, non plus marbres, mais poussières.

A ce tableau affreux, je poussai un cri d'angoisse, Mlle Renée haussa les épaules.

— Laissez cet adolescent tranquille, s'écria-t-elle d'une voix qui eût éteint un soufflet sur la joue d'un homme ; ménagez ce cœur de lièvre, il est trop lâche pour être à craindre.

Le Recteur, qui avait suivi les progrès de l'effroi sur mon visage, sourit d'un air de triomphe. Me croyant deviné, voulant me venger de tant d'humiliations, j'essayai de parler ; un geste d'Octave me ferma la bouche, et au même instant mon attention fut captivée par le danger qui se détournait de moi pour gronder sur la tête du Collibert.

— Écoutez tous, messieurs, dit à voix haute le Recteur, il faut prendre un parti à l'égard de ce Collibert qui rôde sans cesse autour de nous et de nos projets comme un ombre malfaisante ; s'il ne trahit pas notre sainte cause, il lui porte malheur ; toutes les missions dont il a été chargé ont mal réussi ; plusieurs fois déjà j'ai voulu lui donner une sévère leçon, mais Orge qu'il a s'agit sans doute par ses sortilèges l'a protégé. Aujourd'hui nous allons faire justice !

— C'est cela, justice ! justice ! s'écria toute la troupe.

— Créature maudite, pourquoi as-tu osé pénétrer dans le lieu saint ? demanda le Recteur ; est-ce dans qu'une intention sacrilège ?

— Dieu n'est-il pas Dieu pour tous les hommes ? répondit l'Innocent. Est-ce donc un sacrilège que de le prier ? N'est-ce pas lui qui a dit à ses disciples qui repoussent les enfants innocents avec des paroles rudes : — Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent ?

— L'entendez-vous blasphémer, interrompit le Recteur dont les yeux étincelaient. C'est le démon qui parle par sa bouche. Ne sais-tu donc pas, malheureux, que ces paroles ont été part et au sujet d'horreur ? En Bretagne, on les appelle des Caqueux, des Caques, des Caquets. Ils ne pouvaient autrefois voyager dans le du hù que vêtus de rouge. Il a fallu un arrêt du parlement de Rennes pour leur faire donner la sépulture, car la pro-croption les suivait jusque dans la mort. Les Colliberts du Poi-

ton sont les frères des Cahets de Guienne, des Cagots de Béarn, des Agots, des Caffas et des Crétiens de Bigorre. Dans l'ancien for de Béarn il fallait la déposition de sept Cagots ou Crétiens pour valoir un témoignage. Le parlement de Bordeaux leur défendit, sous peine du fouet, de paraître en public s'ils n'étaient chaussés et vêtus de rouge. Ils doivent avoir une porte et un bénitier à part dans l'église. Les états du Béarn demandèrent même à Gaston qu'il leur fût défendu de marcher pieds nus dans les rues sous peine d'avoir les pieds percés d'un fer chaud, et ordonnèrent qu'ils portassent sur leurs vêtements la vieille marque d'un pied d'oie. Tout et les semblables, Jacques, vous faites un peuple à part, un peuple maudit et proscrit au milieu de la grande famille chrétienne. Nous ne pouvons donc ni écouter tes paroles, ni avoir pitié de toi.

— Mes frères, s'écria douloureusement le Collibert, serez-vous donc impitoyables pour celui qui vous a aimés et servis malgré votre dureté ? — Damné vagabond, répliqua Armand, tu es un insolent drôle d'oser m'appeler ton frère. Je n'ai rien de commun avec l'enfant de la Collibert.

— Mais dois-je porter la peine de ma naissance ! n'en suis-je pas innocent ? murmura le Collibert. Ezechiel n'a-t-il pas répondu aux juifs au nom du Seigneur : — Dieu a dit : a Toutes les âmes sont à moi, l'âme du fils comme l'âme du père. Le fils ne portera pas l'iniquité du père et le père ne portera pas l'iniquité du fils. La justice du juste sera sur lui et l'impie de l'impie sera sur lui ! » — Dieu m'a-t-il donc dévoué au malheur, lui qui s'est fait clouer sur la croix pour racheter le monde, mendians ou riches, faibles ou puissans, tous enfin ! Si j'ai toujours été juste et bon, si je n'ai fait de tort à personne, si je n'ai jamais détourné le bien du prochain, dois-je être présenté comme un méchant qui aurait volé, qui aurait baigné ses mains dans le sang, qui aurait trahi sa parole ! Mais alors le Seigneur ne serait pas un Dieu de miséricorde, mais de vengeance et de colère, — et nous autres créatures proscrites, nous tomberions dans un désespoir amer et sans bornes, et nous n'oserions plus regarder le ciel, où trônerait une divinité impitoyable dont nous serions les jouets et les victimes de génération en génération.

— Il blasphème le nom du Seigneur ! s'écria le prêtre qui avait entendu dans une indicible stupeur ce hardi et généreux langage. Le Collibert ne veut pas s'humilier devant l'arrêt de Dieu. L'idiot veut raisonner. Le ver de terre veut braver la foudre.

— Qu'on l'attache à un pilier, dit brutalement Richard, et je réponds, avec mon fouet de chasse, de lui faire bientôt chanter une autre chanson.

— Frappez ma chair, elle pourra souffrir et crier, reprit fièrement le Collibert. Mais mon sang retombera sur vous comme une malédiction et il m'écœura pas la vérité de sortir de ma bouche. La vieille loi a dit : Œil pour œil, dent pour dent ! Celui qui frappera avec l'épée périra par l'épée.

En ce moment les yeux du Collibert s'agrandirent comme dans un paroxysme d'enthousiasme ; ses oreilles semblaient écouter un bruit perceptible pour lui seul ; ses lèvres balbutièrent quelques paroles indistinctes.

— Il nous menace, je crois, dit le Recteur. L'idiot croit peut-être nous faire peur par ses grimaces de sorcier. Tout à l'heure il y aura ici des sanglots et des grincemens de dents.

— Tout-à-l'heure, il y aura ici des sanglots et des grincemens de dents, répéta l'idiot dont le visage redevenit calme et même souriant ; mais l'accent de sa voix était lugubre.

Je crus entendre au dehors comme un bruit vague et singulier qui nous ressemblait ni aux plaintes du vent dans les cours, ni au bruissement des arbres, ni au bruit des pas de l'homme.

II.

La perte du Collibert.

Le Recteur regardait le Collibert avec ce calme de l'homme qui est certain de sa vengeance et qui ne se hâte point d'en venir au dénouement.

— Tu es lâche, dit-il à l'Innocent. C'est le signe de la dégénération de ta race ; car tous les autres fils du marquis Olivier sont braves.

— Mettez la main sur mon cœur ! dit le Collibert.

Le Recteur posa sa main sur la poitrine de l'enfant et ne sentit rien d'aitre.

— Nous verrons tout-à-l'heure, reprit-il.

— L'attends, dit le Collibert. Et je louerai Dieu si tout mon sang répandu pouvait faire comprendre aux hommes que les enfans ne sont point les héritiers des vices ni des vertus de leurs pères. Je ne crains pas de mourir, moi ; car Jésus a promis à mes semblables les huit béatitudes du ciel. Mais il a menacé des huit malédictions de l'enfer ceux qui, sous le nom de docteurs de la loi, ferment aux hommes le royaume des cieux, d'vorent les maisons des veuves sous prétexte de leurs prières, dispensent des sermons et sacrifient la justice et la miséricorde à leur intérêt.

— Tu oses m'insulter, misérable idiot ! s'écria le Recteur.

— Tu l'es reconnu ; je ne t'avais pas nommé, répondit froidement le Collibert triomphant. Ah ! tu es bien de ceux qui ne nettoient que les bords de la coupe et qui, semblables à des sépulchers blanchis, élèvent des monumens religieux pour en imposer aux hommes.

— Au pilier ! au pilier ! commanda le Recteur avec un geste furieux.

— La mort se glisse quelquefois entre le verre et les lèvres, dit le Collibert.

— Encore une menace! s'écria le prêtre. Ah! la chose est vraiment risible. Quoi! tu es seul, sans armes, sans appui, au milieu de nous, qui te jugeront, et tu te plains à nous irriter encore par tes bravades, au lieu de nous prier, de nous demander grâce, de te mettre à genoux devant nous comme un suppliant et un coupable.

— On m'a dit que les Indiens attachés au bâcher enlottaient un chant de guerre contre leurs ennemis, en souriant, tandis qu'on scalpait leurs chœurs; que la flamme faisait crépiter la chair sanglante de leurs pieds et enveloppait leur corps déshéauté de blessures d'une voile de fumée, répondit le chétif Collibert.

— Sans doute ils empruntent comme toi cette audace à la protection du démon, dit le Recteur; mais nous allons voir si nous ne saurons pas, à nous tous, le rendre timide et lâche comme tous ses pareils.

— Si Dieu reste avec moi, je serai plus fort que vous tous, s'écria le Collibert, et c'est vous qui tremblerez devant moi, et qui serez lâches, et qui demanderez grâce, et qui n'implorerez tout à l'heure.

Le bruit que j'avais cru entendre était devenu plus distinct, malgré la discussion animée du prêtre et de l'Innocent. Djà il couvrait leurs voix retentissantes, et sans l'ardente attention que tout le monde prêtait à cette lutte étrange, on s'en fût déjà préoccupé. C'était un grondement continu, qui augmentait de violence à chaque instant, comme les tempêtes dont on entend les éclats dans le lointain et qui passent vers vous leurs nuages noirs zébrés d'éclairs, pour les faire crever en trombe d'eau sur votre tête. Mais le Recteur, tout entier absorbé par la colère, n'entendait rien, et il s'écria avec un accent farouche :

— C'en est trop! Richard, allez chercher votre fouet de chasse pour châtier cet insolent!

Mais les yeux du Collibert se dilatèrent de nouveau, ses narines se gonflèrent, et les bras toujours croisés sur sa poitrine le psalmodia ironiquement ces mots :

— Mon frère Richard n'ira pas chercher son fouet de chasse pour châtier le fils de son père.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua brutalement Richard, et il se dirigea vers la porte.

— Le Seigneur l'a dit, répéta d'une voix plaintive le Collibert : « Ils auront des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. »

Richard ouvrit la porte, mais il recula presque aussitôt avec terreur.

— Écoutez ce bruit! s'écria l'Innocent en étendant la main vers son frère. Voici Dieu qui vient à mon secours!

— Voilà les eaux! murmura Richard en revenant vers nous.

Tous les frères devinrent pâles comme la mort. Par un mouvement instinctif je me rapprochai d'Octave. Pour moi, lui seul était en danger en ce moment.

— C'est le sorcier qui veut nous faire périr, dit le gros Michel. Les Colliberts adorent la pluie et les torrens. Il appelle l'inondation à son secours.

— Et les eaux viennent à mon secours, à mon secours! répéta Jacques en sautant d'un bond sur les degrés de l'autel. Les entendez-vous parler, et gémir et hurler. Elles montent, elles montent, elles courent contre les murs de la chapelle; elles viennent chercher leur proie. Elles ont entendu ma voix. Leur sourd clapotement a répondu à mon appel.

— Vous l'entendez, s'écria avec rage le Recteur. Laissons-nous cet idiot s'applaudir de son œuvre, se réjouir de son triomphe; ce méprisable ver aura pris comme dans un filet les nobles bonheurs de la maison de Chavannes. Eh bien! vengeons-nous. Vous êtes tous témoins qu'il a confessé lui-même qu'il est sorcier.

— Pensez à Dieu, au lieu de penser à la vengeance! dit la voix du Collibert, car vous êtes perdus!

Pendant ces fureurs insensées, la belle Ronée n'avait pas perdu son sang-froid. Elle avait laissé ses nobles cousins s'écarter autour de Jacques et l'accabler d'insultes, et elle avait essayé de reformer la porte ouverte par Richard. Mais elle ne put y réussir; l'eau, qui remplissait les cours, se précipitait contre cette porte avec trop d'impétuosité et ne tarda pas à ruisseler dans la chapelle et à couvrir les dalles. Ronée se jeta vers le Recteur et l'attrayant par le bras au moment où il allait se jeter sur le Collibert :

— Mon père, dit-elle d'une voix brève, laissez cet idiot attendre sa destinée. Si nous devons périr ici, il périra avec nous, et ses satellites ne le sauveront pas, vous le savez. Il n'est pas digne de gentilshommes de se désespérer lâchement dans un danger si imminent et, au lieu de chercher des chances de salut, de ne penser qu'à torturer ce misérable enfant. La digue est rompue; quand vous tuerez ce Collibert, ce meurtre ne diminuera pas le péché.

— Ce sacrifice appaîtrait le ciel courroucé contre lui, interrompit le Recteur d'une voix sombre.

— Vous perdiez du temps et voilà tout, répliqua-t-elle fermement. Aidez-nous, le ciel n'est pas si dur. N'imitez pas ces matelots d'Italie qui, pour conjurer la tempête, jettent à la mer les passagers qu'ils suspectent de sortilège avec force tumulte et malédiction, et qui prient ensuite la Madone, au lieu de plier leurs voiles, d'abattre leurs mâts et de faire jouer les pompes. Qu'en arrive-t-il? le vaisseau périt et survient le passage sacrifié se saute, accroché à un débris du vaisseau. Si le Collibert s'était douté de la rupture de la digue, il ne se serait pas hasardé à venir dans la chapelle avec son compagnon.

— Mais que faire? comment nous sauver? s'écrièrent les jennes gentilshommes blêmes à faire peur sous la clarté vacillante des torches.

— Dans vingt minutes, répondit-elle, l'eau aura monté au dessus de nos têtes.

— Dans vingt minutes, répéta la voix du Collibert toujours debout devant l'autel.

Ronée haussa les épaules et continua :

— Il faut donc nous décider à remonter à la nage contre le courant de l'inondation. Il y a six chances pour périr, mais il y en a une pour se sauver.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel on entendit l'agitation croissante des eaux qui montaient, montaient toujours, jaunâtres et boueuses.

— Mais ceux qui ne savent pas nager, observa le Recteur, comment feront-ils?

Ils attendront qu'on vienne à leur secours, répliqua sèchement la belle Ronée.

Je ne fis pas seule à frissonner. La plupart des frères de Chavannes ne savaient pas nager.

— Il est étrange, dit la jeune fille, qu'il n'y ait aucune porte secrète de communication entre le château et la chapelle.

— Il y en avait une autrefois, répliqua précipitamment le Recteur; mais je crois qu'elle fut murée lors de l'abandon de la Bauge.

— Le marquis en avait donné l'ordre, dit une voix, mais il ne fut pas exécuté.

— Où est-elle? demanda Ronée.

— Derrière le chœur, répliqua le Recteur. Mais c'est là un vain espoir.

Les jeunes gens qui s'élançaient déjà à la recherche de la précieuse porte s'arrêtèrent.

— C'est un vain espoir continua-t-il, car elle est doublée de barres de fer, et tous nos efforts réunis ne sauraient pas plus la rompre sur ses gonds que le doigt d'un enfant. Il faudrait avoir la clé et connaître le secret de la serrure. Cette clé aura été perdue sans doute et le marquis Ollivier seul sait le secret.

— Quelqu'un a ramassé cette clé et a appris ce secret, dit encore la voix.

Tous les yeux se tournèrent vers l'endroit où parlait cette voix. C'était celle du Collibert qui venait de grimper par un escalier de chêne, à moitié écroulé de vétusté, et dont la rampe seule tenait encore, — jusqu'à la tribune où les anciennes châtelaines de la Bauge venaient faire leurs dévotions.

— La porte secrète est là, poursuivit-il, dans l'enfoncement de cette tribune, et non pas derrière le chœur.

Un rayon de joie illumina tous les visages. Ce ne fut qu'un cri : — Nous sommes sauvés!

Mais cette joie ne fut pas de longue durée.

— Sauvés, et pourquoi cela, messieurs? s'écria le Collibert. Je suis sauvé, moi; mais qu'ai-je de commun avec de nobles seigneurs tels que vous?

— Que veut-il dire? murmura Richard.

— Je veux dire, reprit le Collibert, que je ne veux pas plus long-temps vous souiller de ma présence, — que je vais quitter la chapelle et vous y laisser.

— Tu ne feras pas cela? s'écria Armand en s'avancant vers l'escalier. Le Collibert fit tirer la clé dans la serrure.

— Faites un pas de plus, monsieur, et cette porte s'ouvre pour moi seul et je la ferme sur vous.

L'eau montait toujours. Elle glaçait mes pieds; elle arrivait à nos genoux. Armand s'arrêta.

— Tu ne seras pas si cruel, reprit-il; tu ne laisseras pas périr obscurement, comme des taupes dans un trou, la vigoureuse lignée de Chavannes. Pense à la douleur de notre père, s'il perdait d'un coup tous ses enfants. Que deviendrait ce noble héritage?

— Ah! vous pensez maintenant à celui que vous appelez notre père, dit amèrement Jacques. Mais la peur vous égare, monsieur Armand. Si je suis sauvé, il ne perdra pas tous ses enfants. Croyez-vous donc que je ne fasse pas une assez belle figure pour un héritier; que je ne sache pas monter vos chevaux, manier vos fusils, battre les valets, vider la cave et têter le gibier.

— Sauve-nous! sauve-nous! répétèrent tous les Chavannes, à l'exception d'Octave, qui resta silencieux et résigné comme le Recteur et Ronée.

— Pourquoi vous sauver? dit le Collibert; parce que tout à l'heure vous vouliez déchirer mon corps à coups de fouet.

— Nous avons eu tort, s'écria Richard en grinçant les dents de rage.

— Nous te demandons grâce et oubli, ajouta Armand.

— Et si je vous arrache à cette mort qui vous entoure et qui vous appelle, qui me répondra qu'à votre tour vous ne vous vengerez pas de mon hésitation?

— Moi, dit Ronée, moi qui n'accepte pas ton secours et qui saurai moi-même! Sauve ces gentilshommes, Jacques, sauve-les parce qu'ils ont du même sang que toi dans les veines, sauve-les parce qu'ils sont tes frères devant Dieu, et ne leur fais plus d'humiliantes conditions. Tu hardiesse me plait, Collibert, et je te réponds qu'ils ne te demandent pas de compte de ce qui vient de se passer ici. Mais l'eau va obs-

trner notre unique issue à nous, Octave, dit la fière jeune fille en se tournant vers le comte et lui montrant la grande porte du doigt. Je vous attends.

Je ne pourrais te rendre le geste souverain par lequel elle ordonna à Octave de la sauver et le regard plein de folie passionnée par lequel il lui répondit. Je compris qu'il faisait bon marcher de sa vie et qu'il bénissait le ciel de lui fournir, en échange, l'occasion d'étreindre dans ses bras la belle Renée et de sentir son souffle sur son cou. Néanmoins, je ne pus croire qu'il m'oubliât et m'abandonnât ainsi pour elle. J'accusai en moi-même la téméraire jeune fille d'une présomption effrontée; je gardai mon avnement en le voyant s'incliner avec respect devant elle, mais n'osai la toucher, comme s'il respectait en elle une reine et une idole sacrée; je me disais qu'elle lui était indifférente et que son cœur lutait entre son amour pour moi et les apparences de dévouement qu'il lui devant. Mais Mlle de Bejarry, elle, lui jetait à peine un regard, lui dit d'une voix impérieuse :

— Emportez-moi !

Il la saisit avec un transport de frénésie et lui cria de se bien cramponner à lui. Puis il voulut avancer vers la porte. J'essayai de le suivre, car je voulais mourir; je lui dis à mon tour d'une voix étranglée :

— Octave, voilà donc le choix que vous deviez faire? Vous me sacrifiez lâchement; vous m'abandonnez ainsi, moi qui pour vous...

— Camille, murmura-t-il éperdu, je reviendrai.

Et il s'éloigna, emportant son fardeau. Je restai évané et je regardai avec une joie sombre et stupide l'eau qui montait, car je voulais mourir. J'avais vu une autre femme préférée par le seul homme que je sentais pouvoir aimer; je ne pouvais plus m'obstiner dans mon illusion. J'avais vu l'éclair de l'amour dans son regard enivré, lorsqu'il avait vu, lui, la belle Renée croire et espérer en lui plus qu'en tous les autres, et prendre possession de lui par un mot d'une autorité suprême. Il savait que la femme qui commande se donne. Et moi, j'avais compris que j'étais perdue, que du moment où il me condamnait à mourir sans hésitation pour sauver cette jeune fille riche, belle, noble, presque sa fiancée, il rougirait de remplir la promesse qu'il m'avait faite à moi, pauvre fille déshonorée, roturière et reniée par son père. Oh! cette fois, j'avais dû laisser toute espérance sortir de mon cœur et le néant y entrer pour jamais. Mais sous le néant couvaient encore l'amour et la jalousie.

Cependant le Colibert avait regardé avec une admiration étonnée la fuite hardie de Octave et de Renée, et il murmura :

— Après tout c'est une vaillante fille, et j'aurais aimé à la sauver.

Les gentilshommes consternés avaient tous les yeux tournés vers la tribune et leurs visages portaient l'empreinte de la frayeur et de l'égarément.

— Mon frère, mon frère, laissez-nous monter l'escalier, lui cria Gaspard.

— Ah! vous m'appellez votre frère à présent, reprit le Colibert en ricanant. Ce nom ne vous écorche plus la bouche, il ne vous semble plus un outrage. Je suis votre frère, votre frère bien-aimé, n'est-ce pas? Mais non, je suis un insouciant drôle, un damné vagabond. Vous me demandez de vous sauver, mais ne rougitiez-vous pas d'être sauvé par un Colibert qui se paraît devant vous sans être chaussé et vêtu de rouge? J'oublie que j'ai encouru la peine du fouet, pour cela, aux termes du parlement de Bordeaux.

— Si tu n'es pas un démon, interrompit Armand, si tu es ce bon et inoffensif Jacques qui a mangé le pain du marquis Olivier, tu n'auras pas la lâcheté de laisser cinq de ses fils périr dans cette eau fangeuse; car demain, il te demanderait : « Jacques, qu'as-tu fait de tes frères? »

— Laissez donc! répéta le Colibert. Nous n'avons rien de commun ensemble, me-sieurs de Chavaignes. Je suis un idiot, moi, et non pas un brave et riche et beau gentilhomme comme vous. Ah! certes on doit s'enorgueillir d'être fort et vaillant, de ne craindre personne, d'écraser le faible sous les sabots de son cheval! Servez-vous donc, messieurs, de cette force et de ce courage contre cette petite flaque d'eau qui, tout à l'heure, montera à vos lèvres... Il est donc d'avoir de grands bois où l'on peut courir la chasse des jours entiers sans sortir de son bien, des terres aboyant aux chiens, des chevaux pleins ses écuries, des valets nombreux à rudoyer! — Servez-vous donc de ces richesses pour retarder votre mort! appelez donc ces valets, montez donc ces chevaux pour fuir au plus vite cette misérable flaque d'eau noire qui, tout-à-l'heure, couvrira votre front et vos longs cheveux.

E. le Colibert éclata alors d'un rire presque insensé qui me fit frémir.

— Assez! assez! rugirent les pimes nobles. L'eau nous vient à la ceinture. Nous montons.

— Tant pis, répéta le Colibert. Moi je me retire, car j'ai les pieds nus, et j'encourrais la peine d'avoir les pieds percés d'un fer chaud. Vous voyez que je me souviens de tout, digne Recteur. Oh! j'ai bonne mémoire!

— Malheur! cria le Recteur. Sois maudit, toi qui te venges si cruellement.

— Silence, mon frère, lui dit Armand. N'irritez pas le Colibert. Il aura pitié de nous.

— Le Recteur n'a-t-il pas dit que les Coliberts devaient avoir un bénédicte et une porte à part dans l'église, s'écria l'un d'une voix stridente. Eh bien! messieurs mes frères, voici votre porte, ajouta-t-il en montrant la grande entrée par où l'eau affluait, et voici la mienne! La

porte infâme par laquelle vous ne voudriez pas passer, vous autres gentilshommes chrétiens.

Et il ouvrit bruyamment la porte dérobée qui communiquait aux corridors du château.

MM. de Chavaignes poussèrent un cri d'angoisse désespérée.

— Au nom de notre père qui est le tien, s'écria Armand; au nom du marquis Olivier qui te demandera compte de notre vie, sauvez-nous, Jacques!

— Que le Parisien mente le premier, répéta le Colibert d'une voix émue, lui qui n'a pas crié grâce, lui qui n'a pas eu peur de mourir, lui qui n'a pas douté de moi.

— Il ne montera pas avant nous, cria Richard avec l'accent d'une frayeur égouste et brutale.

Et il me saisit violemment par le bras, s'attachant à moi comme à un ancre de salut.

— Pas avant nous! répétèrent tous les frères.

— Si vous n'avez pas cette confiance en moi, vous êtes perdus, reprit le Colibert. Comment voulez-vous que je croie en vos promesses de pardon et d'oubli, si vous ne croyez pas en la parole que je vous donne de laisser cette porte ouverte pour vous tous?

— Jacques, dit le Recteur, fais-tu cette promesse au nom de ton père?

— Au nom de mon père, je le jure, s'écria l'Innocent.

Tous les frères étaient groupés au bas de l'escalier, dont les premières marches se cachaient déjà sous l'eau. Ils s'appuyaient des mains à la rampe. Ils s'écartèrent pour me laisser monter seul.

Lorsque je fus parvenue à la tribune, le Colibert sourit joyeusement et dit à ses frères :

— Vous pouvez monter maintenant!

Puis me prenant la main et laissant la porte ouverte, il m'entraîna dans les noirs corridors qui morte que vive, et au bout de quelques minutes il me ramena dans ma chambre; puis il disparut. Presque aussitôt j'entendis des cris d'alarme dans le château et un grand tumulte succéda au profond silence dans lequel il était enseveli.

III.

Un Confessionnel.

Le danger ne fut pas aussi grand qu'on aurait pu le craindre. La digue n'avait pas été enlevée, mais seulement tronquée et lézardée en deux endroits, par où les eaux des torrents avaient fui. En quelques heures, on parvint à se rendre maître de l'inondation et les dégâts ne furent pas considérables. Je ne de j'appris tout quelle récompense le Colibert eût reçue de sa conduite, si Mlle de Bejarry n'eût pas reparu. Dois-je te confesser ici que je caressai involontairement l'effrayant espoir de sa mort et du salut d'Octave; oui, il lui fut bien que tu pénètres dans ces honteux replis du cœur humain. Certes, il eût dépendu de moi de contribuer à sa mort par un seul geste, un seul regard, un seul mot, que je n'eusse pas fait ce geste, pas lancé ce regard, pas prononcé ce mot. Il eût dépendu de moi de la tirer de l'abîme en exposant ma vie, j'eusse regardé comme un devoir d'exposer ma vie. Et néanmoins, en songeant que peut-être elle avait péri victime de son audace, je sentais en moi-même comme un secret et hideux tresaillement de joie. Je respirais plus librement, la vie me semblait plus riante; j'étais comme une captive arrachée de la fango humide des cachots et qui rêvait le ciel bleu et le soleil; comme l'esclave affranchie tout-à-coup, je ne sentais plus de carcan à mon cou, de boulet à mes pieds. Cette sensation toute physique me fit comprendre ce que c'était que la haine et comment le monde pouvait être quelquefois trop étroit pour porter deux créatures ennemies.

Maintenant je dois te dire aussi que je fus heureuse en voyant repaître Octave et en apprenant qu'il avait sauvé sa cousine. Je fus heureuse de ce démenti donné par Dieu à ma lâche espérance, heureuse comme le coupable qui a eu la tentation d'un crime, qui l'a commencé en pensée et en rêve, et qui au réveil, la peur froide au front, le cœur remué par le remords, le billot sous les yeux, cherche à rassembler ses idées troublées et comprend enfin que le crime n'a pas été accompli. Je me fis horreur à moi-même.

Cependant, Mlle de Bejarry, fière du succès de sa témérité qui la plaçait si haut dans l'admiration et le respect des jeunes de Chavaignes, voulut qu'on respectât l'engagement qu'elle avait pris envers l'Innocent et que personne ne revînt sur ce qui s'était passé dans la chapelle. Elle se montra aussi grande et aussi généreuse par cette amnistie qu'elle s'était montrée vaillante et résolue dans le péril. Le Colibert et moi nous ne pûmes nous empêcher d'admirer ce caractère indomptable, et je me plus à me punir de mes vœux secrets contre elle en exagérant encore, dans mes paroles, la grandeur de son action et en excusant la fascination d'Octave. Mais c'est en vain que j'essayai de me vaincre ainsi. Un instinct secret du cœur me disait que cette fière jeune fille était aussi méchante qu'allure, et que sa générosité apparente n'était que de l'orgueil, qu'un essai suprême d'une volonté absolue et despotique. Quant à Octave, je ne lui avais adressé aucun reproche. Il s'était contenté de me dire qu'il avait dû obéir à l'ordre de sa cousine, sous peine de passer pour un lâche, et qu'il savait bien que son frère Jacques n'aurait trop pour m'abandonner dans un péril où il m'avait jeté. Encore me donna-t-il cette espèce d'explication avec un air de raillerie mordante que je ne pus comprendre.

Mélas ! je ne devais obtenir que trop tôt l'affreuse révélation des nouveaux malheurs qui m'attendaient. Deux jours après la scène que je viens de te raconter, je voulus revoir la chapelle qui m'avait été le théâtre, et y remercier Dieu de la protection qui m'avait accordée à tous. Je pensais bien ne pas être troublé dans ce lieu qui avait fait moi être si fatal, et j'éprouvai une sombre joie à me rappeler les souvenirs de cette nuit terrible où j'aurais dû mourir.

La mort me semblait donc un bienfait. Insensiblement, en me retraçant tous les détails de la catastrophe, je pensai au Coliberti, je le revis dominant ses nobles frères par une fière énergie allée à tant de faiblesse; je retrouvais en lui toutes les qualités que j'avais rêvées dans Octave. Je compris que si je l'avais connu en même temps que son frère, le brillant gentilhomme ne m'eût pas trompée par les séductions d'une habile comédie. Si j'avais été entourée par la passion vraie d'un autre amoureux, j'eusse facilement décelé les mensonges de l'amour factice d'Octave; le silence du premier eût touché plus eloquemment mon cœur que les déclarations romanesques du second; les regards timides, les gestes gouches du pauvre Jacques n'eussent bien plus troublé que les regards ardents et hardis, que les gestes passionnés du courtisan, car j'aurais reconnu l'âme qui palpitait à l'un sous la mienne. Cependant, je finis par m'effrayer et rougir de ces singulières réflexions, et l'air railleur dont Octave m'avait parlé de l'affection du Coliberti me revint à la mémoire. Je chassai donc ces pensées vagues enfantées par la solitude, et j'allais me retirer, lorsque j'entendis des pas marcher doucement sur les dalles et deux voix échanger tout bas des paroles. Je restai immobile. Les voix passèrent à côté de moi et devinrent plus distinctes. Voici ce que j'entendis.

— Vous êtes fidèle au rendez-vous, mon père.

— C'est une étrange idée que vous avez eue de revenir dans un pareil endroit, ma fille.

— C'est que j'étais certaine que notre entretien ne serait ni troublé ni entendu dans cette chapelle, qui est devenue un lieu d'épouvante pour tous les habitants du château.

J'avais reconnu le Recteur et la belle Renée, je restai glacée d'horreur et n'osai fuir, car le bruit de mes pas eût bien vite révélé ma présence.

Les deux interlocuteurs s'étaient tus et avaient gagné un confessionnal délabré, presque en face du pilier derrière lequel je me trouvais. Là ils reprirent leur entretien.

Leurs voix furent d'abord si étouffées que je ne pus rien entendre, puis peu à peu elles montèrent à un diapason plus élevé, et le silence qui régnait dans la chapelle et le château était si profond que je ne perdis plus une seule de leurs paroles.

— Il vous a donc avoué qu'il vous aimait, ma fille ? dit le Recteur à Mlle de Bejarry.

Avec quelle affreuse anxiété j'attendis la réponse de la jeune fille.

— Oui, mon père, dit-elle nettement. Le comte Octave m'a rappelé les anciens projets de nos familles. Il a ajouté que notre union était jurée depuis notre naissance, que c'était un mariage au berceau. Pour moi il se sentait capable de tous les dévouements. Jamais la cour ne lui avait montré une plus belle créature que l'éblouissante vision qui l'attendait dans ce vieux château mangé par la mousse. J'étais une reine perdue dans une caverne; que sais-je encore ? Enfin il a égrené tout le chapelet des litiges amoureux.

— Et vous avez cru ces belles paroles ? demanda le Recteur d'une voix rauque.

— Si je l'ai cru ? s'écria-t-elle impétueusement. Certes, oui. Suis-je, à votre compte, mon père, une humble fille du peuple, ou une naïve pensionnaire que l'on trompe. Tout enfant sauvage que je suis, je sais que je suis riche et belle et que celui à qui j'accorderai ma main regardera ce don comme le bonheur le plus extrême qu'il puisse ambitionner. — Et s'il vous trompait cependant ? insista le père avec la même rudesse.

— S'il me trompait, répondit-elle en éclatant de rire, tant cette idée lui paraissait bouffonne et impossible. A quoi bon ? et pourquoi ? En vérité, ajouta-t-elle en paraissant réfléchir, je plaindrais celle pour qui le comte Octave me trahirait.

Elle dit ce peu de mots d'une voix métallique qui me tourna le sang dans les veines.

— Eh bien, ma fille, reprit le Recteur, avez-vous demandé à votre noble poursuivant pourquoi il ne se hâtit pas, au milieu de ces circonstances critiques, de demander officieusement votre main au marquis Olivier, votre tuteur.

— En effet, dit Mlle de Bejarry après un instant de silence, lorsque j'ai tourné sa déclaration en plaisanterie, et que je lui ai dit brusquement : qu'un lieu de s'adresser à moi il devait s'adresser au marquis, je me souviens qu'alors il a pâli et a paru troublé. Y aurait-il donc entre lui et moi quelque obstacle mystérieux ? Oh ! quel qu'il soit je le briserai ! mais comment savoir ?

— Et si je connaissais cet obstacle, moi ! interrompit le Recteur.

— Révélez-le à votre pénitente, mon père, et elle vous servira de tout son pouvoir dans les projets que vous formez, répliqua vivement Renée.

— Vous aimez donc le comte Octave, ma fille ? demanda le père.

— Peut-être, répondit-elle. Mais je l'aime sans vouloir plier sous son joug, sans le craindre, sans lui faire un autel de mon cœur. Je l'aime

comme doivent aimer les hommes. Je veux faire de lui mon esclave. Je l'aime tremblant et soumis devant moi, faisant dépendre son bonheur du bon plaisir. Pour un maître, je ne veux pas en avoir. Parlez maintenant.

Le Recteur baissa la voix et murmura :

— Vous êtes femme, mon enfant, et vous n'avez pas deviné que sous le toit de la Bauge respirait une autre femme.

— Une autre femme... une rivale.

Elle bondit en criant ces mots comme le sourd rugissement d'une hyène blessée au flanc. Ce fut une crise du fureur si violente que ses mains se meurtrirent aux planches du confessionnal et que le Recteur dut essayer de la calmer par des paroles de douceur qui étaient peu familières à ses lèvres. Mais elle était tombée comme foudroyée sur les dalles et cachait obstinément dans sa mante son visage altéré. Ses dents contractées mordaient son mouchoir pour étouffer sa plainte. Tout à coup elle se releva et d'une voix brisée, saccadée, elle laissa échapper les paroles suivantes :

— Ce n'est pas possible. Je serais mise en comparaison avec quelque baladine effrontée ou quelque bourgeoise séduite. Non, je mépriserais trop Octave. Oser me tromper, moi. On ne sait donc pas que je saurais me venger mieux qu'un homme... Je n'ai peur de rien, moi ; de rien, de rien, entendez-vous, monsieur le Recteur. Ah ! elle doit rire la petite bourgeoise. Elle est donc bien belle ! apparemment. Ah ! qu'elle ose lever les yeux sur moi et elle verra. Mais il faut la chasser. Oui, et bien vite ! Richard ! votre fouet ! Oh ! si elle était là, si elle me voyait, si elle se doutait que j'ai souffert à cause d'elle. Non, il faut sourire pour l'écraser. Elle croit m'humilier de son triomphe. Dites, mon père, comment est-elle ? Mais répondez donc ! suis-je folle ! Oh ! on ne l'emporte pas si facilement sur Renée de Bejarry. Oh ! la haine et la jalousie, je les sens, les deux serpents, qui me mordent là, au cœur. Mais la vengeance ! la vengeance soulage. Elle a de beaux yeux, dites-vous ? Je les ternirais sous les larmes, ces soleils. Ah ! un duel de femme à femme, ce sera original, n'est-ce pas, mon père ? Et ne graignez pas de me voir reculer. Chez moi la jalousie n'est pas ce mal louche et boiteux qui fait douter de soi, et qui épie en plourant les regards que l'on vous vole. Je sais ce que je veux.

— Calmez-vous, ma fille, interrompit le Recteur effrayé lui-même de ce déchaînement de fureur. Rien n'est encore désespéré.

— Non, en vérité, continua-t-elle avec le même accent farouche. Je n'aurais jamais cru qu'une femme osât se mettre sur mon chemin, qu'une rivale cherchât à m'enlever le cœur que je désignais comme ma conquête. Cela me semble de la folie. Suis-je donc devenu laidel moi front est-il grimé de rides soudaines ! ne sais-je plus sourire ? Les pleurs ont-ils dévoré le feu de mes yeux ! la misère a-t-elle rendu ma main sèche et anguleuse ? Non, j'ai toujours un pied de fée, comme me disait Octave. Je m'appelle toujours Renée de Bejarry ! J'ai des terres et des métairies à profusion autour de mon château, des bahuts où dorment des sacs de louis d'or, des parchemins qui ont en le temps de jaunir depuis les croisades. Ah ! j'étais folle. Le comte Octave ne peut répudier tant de bonheur. Un caprice de passage me détruirait pas de si grands projets. Je veux qu'il devienne chef de l'armée vendéenne, et ce que j'ai voulu fermement à toujours réussi jusqu'à ce jour.

— A la bonne heure ! vous devenez sage, mon enfant, dit le Recteur, mais vous n'avez vraiment effrayé. Le comte Octave n'est réellement coupable en ceci que de trop de légèreté. Il s'est laissé entraîner par un faux point d'honneur et de conscience. La personne dont je vous parlais lui a sauvé deux fois la vie.

— Eh ! ne suis-je pas assez riche pour la payer de ses services ? reprit la pénitente. Le comte Octave tient-il donc à sa vie plus qu'à son honneur ? De quels charmes est dotée cette Agnès poltronne ? Je n'en doute pas, vous parlez du Parisien. Ce nom de Camille eût dû m'éclairer.

— Ce serait sans nul doute un grand malheur, dit le père, qu'il s'attachât à cette petite bourgeoise. Elle n'est propre qu'à annuler les grandes qualités qui dorment en lui et qui n'ont besoin que d'une étincelle pour s'éveiller. Il lui faudrait pour compagne une femme telle que vous, qui le soutient et l'encourageait sans cesse, qui lui fit exécuter de grands desseins, et qui fût digne de partager avec lui l'honneur du succès.

— Oh ! vous me comprenez, vous, mon père ; on dirait que vous lisez dans mon esprit.

— Vous êtes belle et vaillante, ma fille, vous lui gagnerez le cœur de nos paysans. Vous saurez coucher sur la dure, enveloppée dans le même manteau que lui ; dans le combat, vous monterez à cheval à côté de lui ; votre sang-froid l'éclairera, votre enthousiasme l'inspirera aux heures décisives. Vous serez pour Octave de Chavannes un compagnon cher, qui le pousserez à faire de grandes choses. Après tout, il a du cœur, et sa faiblesse même pour cette femme le prouve, ajouta perfidement le père, en touchant au xif la plaie saignante à l'âme de Renée, après avoir décollé devant elle une si triomphante perspective.

— Oh ! en pensant à cette femme, je crois haïr Octave, reprit-elle ; oui, l'amour est plus voisin de la haine qu'il ne semble. Je préférerais la mort d'Octave à son bonheur avec ma rivale.

— Mais nous disons des folies, dit le Recteur ; peut-être n'est-il plus temps de s'occuper de tout cela. J'ai lieu de craindre que le comte Octave ne soit secrètement marié. Alors il n'y aurait plus de remède.

— Mais ce serait un crime inexécutable, s'écria la fière Renée, si ce

mariage était accompli, si rien au monde ne pouvait briser ces nœuds innés !

— Rien au monde, c'est peut-être beaucoup dire, hasarda le Recteur d'une voix douce qui me fit frémir et que je comparai involontairement en moi-même au sifflement d'un serpent qui rampe sous les fleurs.

— Y aurait-il donc un moyen ? s'écria la pénitente.

— Qui sait ? répondit-il. Et il fit silence comme pour réfléchir plus profondément.

J'étouffais dans mes vœux : je dénouai le nœud de ma cravate, je mis la main sur mon cœur pour comprimer ses battements.

La pénitente s'impatiente du silence du Recteur.

— Parlez ! dit-elle.

— Il est probable, reprit le prêtre, que le comte Octave conservait l'espoir de faire casser ce mariage secret lorsqu'il vous a rappelés les anciens projets de vos familles.

— Ce n'est pas cela que vous vouliez me dire, répliqua vivement Renée.

Le Recteur se tut de nouveau et soupira, comme si sa poitrine était chargée d'un poids énorme.

— Oh ! parlez vite, poursuivait la pénitente. J'ai la mort dans le cœur. Donnez-moi un moyen d'humilier cette rivale, de l'anéantir, de la mettre sous mes pieds, d'arracher sa main de la main d'Octave. Vraiment, je ris quand je songe que si ce mariage est réel, quo s'il est reconnu, ce sera à moi de cacher mon amour, comme une passion furtive, défendue, coupable. — et que cette famille aura publiquement le droit de vivre près de lui et de sourire à ses doux regards. Oh ! dites-moi bien vite quel moyen vous avez d'empêcher que je subisse cette honte, mon père, ajouta-t-elle d'une voix convulsive.

— Non, ma fille, répartit humblement le Recteur. Je me trompais. Ce n'était qu'une idée vague, une illusion trompeuse que m'inspirait mon zèle pour l'honneur de cette noble maison de Chavannes. Mon affection pour vous m'emportait dans des rêveries insensées. Je ferai mieux de ne pas m'occuper de choses si terrestres et d'en détacher mon esprit.

— Vous êtes cruel, mon père, dit Mlle de Bejarry avec impatience. Vous faites germer dans mon cœur de folles espérances, et puis d'un mot vous les anéantissez. Je vous croyais mon ami sincère et dévoué. Mais je vois que je me suis trompée. Vous autres hommes vous vous ressembliez tous.

— Mon conseil eût été trop difficile à suivre, reprit-il, et peut-être serait-il condamnable aux yeux des personnes qui n'aiment à agir que par des sentiments de charité et de générosité.

— On ne doit pas de charité à ses ennemis, répliqua la pénitente avec violence, et vous sorcez généreux envers moi si vous m'aidez de vos conseils.

— Veuillez donc excuser ma hardiesse, dit le Recteur. Mais je n'ai pu songer au déshonneur que cette mésalliance ferait rejallir sur la famille de Chavannes et sur vous, sans qu'il me roulât dans l'esprit quelques idées sans doute impraticables ; mais il me semblait que nous devions à tout prix empêcher que vous soyez atteinte d'une telle flétrissure.

— Flétrissure, c'est le mot ! répéta la belle Renée. Croyez-vous donc maintenant, mon père, que je dois la subir ?

— Si cependant vous ne trouvez pas de moyen naturel d'écarter ce malheur loin de vous ?... répliqua le Recteur.

— N'est-il pas arrivé que les lois divines ou humaines ne nous donnent aucune aide pour prévenir ou châtier des unions si coupables ? demanda la pénitente.

— Affreux en effet ? répéta le prêtre.

— Employer la ruse et la séduction pour se faire aimer, reprit Mlle de Bejarry, s'introduire, pauvre et sans nom, dans une famille qui vous donne tout, qui vous couvre de sa noblesse comme d'un manteau, qui vous fait riche de toute sa fortune patricienne, n'est-ce pas dérober des armoires et des châteaux, comme un filon vole une bourse ou un mouchoir ? n'est-ce pas joindre l'hyppocrisie au vol ? n'est-ce pas spéculer basement sur l'amour et faire trafic de son cœur ? Quels risques a courus cette femme en échange de ce gain immense ? Elle a dépouillé Octave, de son consentement. Est-ce une excuse ! Oh ! ne devrait-on pas punir un tel crime comme ceux des gens qui volent et qui tuent ?

— Vous avez raison, ma fille ! dit le lugubre prêtre.

Et moi je rougissais de honte et je dévorais mes larmes ; car la frayeur commençait à faire place à l'indignation dans mon cœur. Je remerciai Dieu de m'avoir amenée en ce lieu pour entendre mes ennemis dévoiler ainsi le fond de leur pensée.

Cependant, Mlle de Bejarry s'était tue après la réponse terrible du Recteur. Je l'entendis respirer fortement et soupirer comme une personne oppressée. Elle se leva et fit quelques pas au hasard. Elle était en proie à une agitation violente.

— Vous avez raison, reprit plus bas le Recteur. La mort seule peut effacer la honte de cette mésalliance et en empêcher l'éclat scandaleux.

La belle Renée ne répondit pas.

— Le châtiment serait juste, continua l'odieux prêtre. Et peut-être hésiteriez-vous à en prononcer l'arrêt, ma fille. C'est que nous sommes faibles, nous, pauvres créatures d'argile, qui marchons au hasard sur cette terre ! Le sentiment inné de la justice est bien en nous ; souvent nous comprenons la nécessité et nous éprouvons le désir d'accomplir ainsi quelque grand acte de justice légitime. Notre pensée ne craint pas de concevoir, mais notre volonté recule devant l'action. Nous sommes en-

maillottés par de vieux préjugés ; nous ressemblons à ces hardis capitaines qui ont conservé les peurs superstitieuses apprises sur les genoux de leurs nourrices ; ils craignent les visions des ténèbres, eux qui chantent sous une pluie de balles ; eux si braves contre les vivans, ils sont lâches contre des fantômes. Ainsi de nous : notre pensée tue et condamne, mais notre bouche n'ose pas prononcer l'arrêt, mais notre bras n'ose pas l'exécuter. Ce n'est pas renards de conscience, c'est faiblesse et peur ; c'est une question de nerfs. Un homme qui a bien sondé le cœur de l'homme, a dit que la volonté peut tout. En effet, il y a de très-voies ouvertes pour tous les desseins par une volonté active et impatientable ; aussi, a-t-on son, dès le berceau, de nous brider des langes d'une foule de préjugés qui font bien vite partie de nous et nous créent une seconde nature ; mais un esprit mâle et fier s'élève au dessus de ces sottises, comme le mâ d'un vaisseau submergé dans les sables mouvans poid au dessus des flots. Qui ne se trahit pas soi-même est sûr de réussir. Aussi ne pas faire ce qu'on croit juste, ce n'est pas vertu, mais lâcheté, je vous le répète. Ce n'est pas écouter la voix de sa conscience, mais les timides palpitations de son cœur et le tremblement nerveux de sa main.

— Expliquez-vous plus clairement, mon père, dit alors Mlle de Bejarry d'une voix sourde et claire.

— Je n'ai plus rien à vous dire, ma fille, répliqua sévèrement le Recteur.

Sans doute, elle n'avait que trop bien compris, ainsi que moi, l'horrible conseil du prêtre. Elle garda encore le silence pendant quelques instans.

— Je vous ai indiqué le moyen extrême que vous me demandiez, dit le Recteur. Si j'ai été trop audacieux, pardonnez-moi.

— Si je vous ai bien entendu, répondit-elle, il s'agit d'une chose terrible. Je ne suis qu'une jeune fille violente et emportée, il est vrai, mais...

— Les femmes tombent toujours dans un excès ou un autre. Elles tuent et puis elles s'attendrissent sur leur victime. Tout à l'heure j'ai vu le moment où vous eussiez poignardé sans scrupule et sans hésitation votre rivale, si vous l'eussiez rencontrée sur votre passage.

— Oui, dans un accès de colère ; mais ordonner ou commettre un crime de sang-froid... observa la pénitente terrifiée.

— Un crime, dit avec une ironie amère le Recteur. Pardonnez-moi donc, ma fille, de vous avoir conseillé ce que vous appelez un crime. J'ai pris, je le vois, vos intérêts trop à cœur. Je n'ai pu voir avec calme une noble, spirituelle et vaillante fille telle que vous indignement sacrifiée à la première venue. J'ai cru que vous aimiez assez le comte Octave pour préférer la perte de sa maîtresse à la honte de le voir se déshonorer, lui, par une mésalliance. Je me suis laissé égarer par ces folles pensées ; qu'il n'en soit plus question.

— Que dites-vous ? mon digne ami, reprit Mlle Renée. Mais c'est à vous de nous sauver. J'apprécie votre dévouement, et si vous servez mes intérêts, vous verrez que je ne suis pas une ingrate.

— Je sais que vous avez l'âme grande et généreuse, ma fille, répliqua humblement le Recteur ; puis il attendit.

Mlle de Bejarry attendait aussi que le prêtre s'ouvrit plus nettement à elle sur les moyens de se débarrasser de moi. Dans sa tête devait se heurter mille pensées contraires. Sa hauteur et son orgueil n'avaient pas encore dégénéré en ornaute. Elle avait besoin d'un complice qui prit à tâche de révoquer son orgueil et de l'exalter jusqu'à un sentiment de folie féroce. Il fallait que cette idée de crime fût anoblée et grandie à ses yeux par la passion pour laquelle en acceptait la pensée réelle sans horreur. Le Recteur savait bien à qui il avait affaire. Il laissait l'esprit de la jeune héritière se familiariser peu à peu avec le conseil qu'il avait à peine indiqué. Les femmes n'ont guère de mesure dans leurs actions ; le premier pas franchi, elles se laissent emporter par une sorte d'électricité nerveuse, d'imprévoyance aveugle qui ne calcule ni les dangers, ni les difficultés, à tous les sauvages instincts de leur passion dominante. Immobile dans son confessionnal comme le figre tapi dans les jungles, le Recteur observait silencieusement les progrès de l'irritation de sa pénitente qui, blessée dans sa vanité et son amour, devait finir par accepter l'atroce vengeance dont il lui faisait respirer l'arôme.

— Vous pensez donc ? lui faisait-elle enfin.— puis elle attendit encore, mais le prêtre resta silencieux. — Vous êtes donc convaincu que cette femme a mérité un châtiment sévère ?

— Ne le pensez-vous pas comme moi ? répliqua le Recteur avec cette voix soumise du subalterne qui attend l'approbation de son supérieur pour donner son avis.

— Vous êtes convaincu que nous avons le droit de décider de son sort, continua la pénitente, qu'il est juste et nécessaire de la séparer pour toujours, de la séparer violemment du monde ?

— Peut-être ai-je eu tort d'aller si loin, dit le Recteur.

— Vous changez donc d'avis, mon père ? demanda-t-elle précipitamment.

— J'en appelle à votre excellent jugement pour décider d'une chose si importante, répartit encore le Recteur d'une voix fautive.

— Ne me refusez pas vos avis, mon père. Dites-moi toute votre pensée.

— Je suis flatté de votre confiance, ma fille ; mais nul ne saurait mieux juger que vous de la nécessité d'une action si grave. Vous ne sauriez trouver de meilleur conseiller que vous-même.

Mlle de Bejarry frappa du pied les marches de bois du confessionnal. — Mais si Octave et cette femme n'étaient pas mariés, s'écria-t-elle tout à coup ; si elle n'était que sa maîtresse ?

J'entendis ricaner sourdement le prêtre.

— Vous êtes bien satisfaite, ma fille, d'avoir imaginé ceci, dit-il. Mais quand même cette femme ne serait que sa maîtresse, elle aurait une promesse de mariage; autrement elle n'aurait pas l'audace de rester à la Bauge, au milieu de nous, et le comte Octave se serait déjà délivré de sa présence.

— Elle doit avoir arraché une promesse à M. de Charvames; c'est certain, dit Renée d'un ton amer; mais il faut qu'elle la rende.

— Abuser de cette arme, poursuivit le Recteur, ne serait-ce pas anéantir le bonheur et l'avenir du son amant? Si elle poussait l'égoïsme à ce point, ne serait-elle pas indignes de tout pitié?

— Vous m'éclairiez, s'écria Mlle de Béjarry, j'aurais alors un motif tout à fait légitime de ne garder aucun ménagement envers elle. Je la regarderais comme une créature insensée qui voudrait lutter avec moi, comme un être lâche et cupide qui n'aimerait pas Octave, mais sa fortune et son nom, puisqu'elle détruirait sans scrupule tous ces vastes projets que je rêve pour lui. Moi, c'est pour Octave que je suis ambitieuse, vous le savez, mon père.

— Mais comment connaître ce secret, ma fille? demanda le prêtre.

— Avant trois jours je l'aurai deviné ou Octave me l'aura avoué, mon père, dit la belle Renée d'une voix triomphante. Je vous donne rendez-vous à cette même place. Et maintenant adieu et merci, dignes Recteur. Il est prudent que je sorte seule de la chapelle.

Le Recteur la bénit, et elle s'éloigna avec sa démarche fière et souveraine.

Pour lui, il crut quelques instans encore autour du confessionnal et je l'entendis murmurer.

— Ah! les femmes! quels instrumens capricieux et mobiles! les plus supérieures ne sont que des enfans gâtés et volontaires, qui brûleraient une maison pour faire griller deux châtaignes, et qui pleurent sur l'égratignure de leur levrette favorite. On ne saurait compter sur des créatures dont le caractère est l'esclave du cœur. Et cependant il est si facile de les pousser à des résolutions extrêmes, de s'en servir comme de hochets tout puissans pour entraîner les hommes et leur faire oublier toute prudence! Oh! je n'abandonnerai pas mes desseins, et, grâce à ma persévérance, ils triompheront, j'espère, de tous les obstacles!

Puis sa voix s'affaiblit. Il s'enfonça dans ses réflexions et regagna à pas lents la porte de la chapelle.

Est-il nécessaire de le dire, Gabriel, l'impression terrible que me causa cet entretien? Je me couchai ce soir-là avec une fièvre ardente et je pris, dans mon épouvante, la résolution de tout confier au Collibert. Je commençais à entrevoir l'abîme vers lequel les événemens m'entraînaient.

IV.

La Baigneuse.

Je crois vraiment, mon cher Gabriel, à la fascination dont sont doués certains êtres. Il en est qui exercent un pouvoir occulte, que de loin on peut braver, mais que l'on subit en face d'eux sans pouvoir s'y soustraire. Ils versent sur vous par un regard ou le son de leur voix un fluide qui vous enlance, ainsi que font les anneaux d'un serpent. fluide qui vous dompte malgré votre volonté et votre résistance. Vous vous sentez faible et inférieur devant eux, quoique hors de leur présence vous ne puissiez vous expliquer ce prestige et que, vous vous préparez à de folles bravades. Il y a en vous, sous le rayon de leur prunelle ardente, le sentiment de l'esclave devant le maître, du sujet prosterné devant les babouches du sultan, de l'homme terrifié devant le froucement du sourcil olympien qui annonce la foudre. Eh bien! Mlle Renée de Béjarry était comme l'ange à l'épée flamboyante du château sombre de la Bauge. Lorsqu'elle était gaie, il émanait d'elle un entrain, une activité, un mouvement extraordinaire dans toute la demeure. Triste, elle paralysait tout. Les autres sentaient vivre par elle et pour elle, comme des satellites gravitant autour de leur planète.

Comment l'expliquer maintenant le caractère de cette jeune fille, le plus extraordinaire que j'aie jamais connu. Habitée à la richesse, née sur des langes de dentelles, n'ayant jamais éprouvé une privation, un désir qui ne fût pas satisfait, elle regardait la fortune comme un accessoire de la vie aussi naturel que la vue et l'ouïe. Elle comprenait qu'il y avait des paysans et des pauvres, comme il y a des chevaux, des renards et des mulets. C'étaient des espèces distinctes, qui variaient et complétaient le paysage. Gâtée par ses parens, elle rapportait tout à elle, comme si le monde eût été fait à son usage, comme si elle eût dû partout être le centre, le but et le pivot de toutes choses. Elle n'admettait point d'égalité. Elle était cruelle parce qu'elle exigeait une obéissance passive autour d'elle, et que, élevée, à ne rien craindre, ne tenant jamais compte de la vie des autres, elle traitait comme un cheval rétif qu'onque voulait lui résister. Elle croyait avoir aussi bien ce droit que celui de briser un meuble qui lui appartenait. Et cependant le sourire de cette étrange créature semblait d'un prix immense à tous les hommes qui l'approchaient, tant on est naturellement disposé, dans ce monde, à vous apprécier le prix que vous vous faites valoir, tout en vous accusant tout bas d'orgueil et d'arrogance. Je la comparerais volontiers à cette princesse russe qui, saisie de froid en montant en voiture et voyant de pauvres diables couchés, livides, verts et grolottans sur la neige glacée, en eut pitié et ordonna à son intendant de leur distribuer quelques roubles. Sans rentrée chez elle, et

dinant joyeusement les pieds sur ses chenets, elle trouva que la température s'était fort radoucie et contredonna son autône. Du moment qu'elle avait chaud, qu'elle faisait un bon repas, les pauvres ne devaient plus avoir ni faim ni froid. Elle ne pouvait avoir de pitié de maux qui ne l'atteignaient en rien. Telle était la nature profondément égoïste de la belle Renée. Elle ne regardait pas la résistance à ses desirs comme un droit légitime, mais comme une insulte. Je t'ai dit qu'elle fouaillait elle-même ses chiens de chasse, ainsi que le plus hardi picqueur, et qu'elle regardait d'un oeil sec les palpitations du gibier aux abois. Elle me fit comprendre les Frédégonde et les Cléopâtre de l'histoire, et les patriciennes romaines qui, pour une gaucherie, pour un ruban tombé à terre, pour une goutte d'eau versée sur leur robe, enfonçaient leurs longues aiguilles d'or dans la gorge nue et satinée de leurs esclaves. Dans les amours de ces allégres Montespan comme dans ceux des frères et nervens créoles, n'y a-t-il pas toujours quelque chose de haineux et d'emporté qui blesse les âmes tendres? Ces femmes commandent qu'on les aime et on obéit. Hélas! la plupart des hommes sont secrètement flattés de la préférence qu'elles leur accordent d'un air insouciant et dédaigneux; il semble que ce choix rehausse mieux leur mérite que l'amour d'une créature douce et naïve, et peut-être trouvent-ils une sorte d'atrait enivrant et inconnu à tenter de brider ces démons aux mains blanches. Selon eux, les femmes qui, par furie de passion pour leurs amans, versent de mystérieux poisons à leurs maris, ces saeurs ardentes et éhontées de la Lescombal, se laissent transformer au creuset de l'amour, et les épouses impudiques peuvent devenir de chastes amantes. La vanité des hommes admet tous les paradoxes. Pour en revenir à Mlle Renée, je ne crois pas qu'elle aimât réellement Octave; mais elle tenait à son amour, elle en était jalouse et ne voulait pas se laisser enlever la joie de ce petit triomphe. Elle était de ces femmes chez qui l'amour naît de la jalousie et n'est capable d'aucun dévouement, car elle avait, suivant l'expression vulgaire, un cœur de rocher. Elle trouvait même un certain plaisir à faire le mal et s'y ingérait comme un grand acteur s'applique et s'identifie à un rôle odieux, comme le poète s'intéresse de tout son esprit et de toute son âme au canevas de quelque intrigue diabolique. Je tiens en effet pour certain qu'il est des natures méchantes comme il est des natures bonnes, par pur instinct et d'une façon tout à fait désintéressée. J'ai connu des êtres qui aimaient pour l'unique plaisir d'aimer et qui se dévouaient pendant une vie entière de silence au rôle d'anges gardiens inconnus d'une âme chérie. Ils étaient récompensés en eux-mêmes de ce sacrifice incessant par la joie enivrante que leur douloureux sacrifice leur mettait au cœur. Eh bien! il est des créatures dépravées qui font souvent le mal pour le mal, mon cher enfant, et qui jouissent de leur œuvre hideuse. La vie de Mlle Renée a été la mise en action de cette vérité horrible. Quiconque ne la flattait pas et ne lui obéissait pas lui paraissait un rebelle à châtier, un impie aussi comptable qu'un gâneur introduit dans la mosquée paraîtrait sacrilège au grand mufti. Elle l'eût condamné sans plus de scrupule qu'un de ces Césars qui prenant au sérieux leur divinité et leur futur apothéose eût livré aux bêtes du cirque le chrétien qui refusait de rendre le Nazaréen et de sacrifier aux idoles. Tu comprends donc facilement qu'une femme semblable eût mieux aimé voir son amant couché dans sa fosse que dormant sur l'oreiller d'une rivale. Je n'étais qu'une proie aux yeux de Mlle Renée, son esprit absolu n'admettait pas les droits des autres. Elle ne croyait pas qu'il fût lâche d'user de sa force et de son pouvoir contre les faibles qu'elle regardait comme lui devant soumission. Le chasseur épargne-t-il le faon de la biche éplorée? Néron éprouva-t-il des remords lorsqu'il brûla Rome pour se donner une nuit de plaisir et qu'il chanta cet impérial feu d'artifice sur le mure ionien et le front couronné de roses? Le propriétaire d'une vieille maison regarde-t-il à la faire flamber pour amuser ses enfans? La belle Renée ne connaissait aucun frein à ses desirs les plus déréglés. Elle se grisait de son propre emportement comme les jeunes créoles habitués dès le berceau à dépenser avec une insouciance prodigieuse la vie des esclaves, et à tourmenter au gré de leurs caprices les pauvres petites négrières qui leur servent de hochets et de poupées vivantes. Pour une nature irascible comme celle de Mlle de Béjarry, la rivalité et l'obstacle devaient être les meilleures causes d'une passion, car, ne t'y trompe pas Gabriel, nous autres femmes, nous avons toujours quelque secret motif pour préférer un homme aux autres, motif qui n'est jamais celui que suppose et invente le monde.

Hélas! je ne saurais trop le répéter. Presque toutes nos sacrifices aux apparences. La jeune fille donne rarement son cœur à l'homme qui a eu le premier son amitié. Les Virginie n'aiment leur Paul qu'à la condition de ne pas connaître d'autres galans. Elles ne défiront pas dans la douce niche de leur âme le frère d'enfance qu'elles estiment, dont l'affection n'est pas douteuse, et dont le caractère n'a rien de secret pour elles. Ce qu'elles recherchent avant tout dans l'idéal qu'elles rêvent, c'est l'imprévu et l'inconnu. Elles aspirent à rencontrer un être auquel elles puissent délicieusement rêver; moins elles le connaîtront, plus elles pourront donner des ailes à leur amour et le faire planer dans les espaces bleus de la poésie; l'optique du cœur est si puissante que toute Juliette saura parer son Roméo de mille beautés, de mille vertus, lui prêter les plus romanesques proportions, et s'enivrer follement de sa propre chimère. Il faut à l'inconnu d'une jeune fille quelque chose d'étrange qui surprenne son imagination, des dehors brillants et fascinateurs qui fassent palpiter son cœur d'émotion, fût-ce même de douleur et de crainte. De craindre à aimer, il n'y a pas loin. Ce sont là des symptômes de tous les temps. N'aurais-je pas été victime, moi, de ce genre de séduction! Mlle Renée de

Bejarry n'était pas, elle, de ces femmes qui vont au devant du joug, mais de celles qui domptent les cœurs et les mènent en laisse. La volonté téméraire qui se cachait sous son front de neige exerçait une puissance à laquelle nul homme, je crois, n'eût pu résister.

Quant à Octave, lui, habitué aux manèges de la coquetterie de Versailles, il ne comprait que le côté frivole des femmes. Il tirait vanité des dévouemens qu'il pouvait inspirer, mais je crois bien qu'un fond une femme qui n'était pas voilée de dentelles, scintillante de diamans, armée et blasonnée, n'était jamais tout à fait une femme à ses yeux. L'entretien qui devait couper à toutes ses hésitations et que voulait amener au plus tôt Mlle de Bejarry eut lieu d'une façon fort imprévue dès le lendemain.

Je vais te le raconter tel que je l'appris du Collibert qui en fut le témoin mystérieux.

Non loin de la mare aux Biches se trouvait une sorte de petit lac, caché derrière un rideau de hauts peupliers et une haie de longs roseaux. C'était un endroit délicieux, une oasis de fraîcheur à ces instans où le soleil dessèche la campagne sous son souffle aride et poudre les arbres d'un fin duvet blanc. Le silence n'y était interrompu que par le jaillissement d'une cascade qui arrosait de son éblouissante poussière liquide deux miniatures de rocher. Jamais poète ne rêva pour sa nymphe une plus charmante retraite que cette baignoire naturelle avec sa ceinture d'arbres, avec son miroir d'eau qui reflétait le ciel. Pas une grenouille ne croassait dans cette onde limpide, à peine quelques poissons dorés s'y jouaient-ils !

C'est là que Mlle Renée avait l'habitude d'aller se baigner pendant les chaudes journées d'été. Elle nageait librement et en toute sécurité sur ce lac solitaire, où nul regard indiscret n'avait osé venir troubler ses loisirs jusqu'à alors. Mais le Collibert se défiait d'elle et la surveillait maintenant, semblable à une ombre attachée à ses pas. Il avait remarqué la persévérance que mettait Octave à la suivre dans ses courses et ses promenades hors du château pour jouer auprès d'elle le rôle de défenseur officieux et dévoué. Il fut donc surpris de voir Mlle Renée se diriger, le lendemain, vers le petit lac, et M. de Chavannes se promener tout alentour, d'un air insouciant et distrait, en épiant d'un regard furtif le silence de la campagne, et en se rapprochant toujours de plus en plus de la ligne de peupliers... Jacques se glissa alors au milieu des roseaux, et de là il vit un tableau vraiment poétique.

La belle Renée se déshabillait pour se plonger dans l'onde fraîche et calme. Déjà sa robe avait glissé à ses pieds, ses longues tresses de cheveux dénoués flottaient sur ses magnifiques épaules et en faisaient ressortir la blancheur brune, si je puis m'exprimer ainsi. Ses yeux regardaient l'eau avec un sourire grave et orgueilleux, ses oreilles semblaient écouter les moindres bruits de l'onde, des arbres et de l'air. Cette attention inquiète donnait quelque chose de gracieusement incertain à son attitude. Les roseaux murmuraient sous une bouffée de brise : la jeune fille retenait avec ses dents blanches la dentelle de son corsage, sous laquelle palpait son sein ému. Sa jupe bouffait gracieusement autour de sa taille, tandis que ses mains en dénouaient les cordons comme à regret. Elle ressemblait à la déesse de l'onde, un peu éfarée par la crainte d'être surprise, mais encore plus fière de se savoir belle. Quelques oiseaux effleurèrent en babillant ses cheveux et son épaule nue. Elle se retourna vivement, et ses lèvres de corail laissèrent échapper la dentelle du corsage.

Au même instant elle entendit un froissement de feuillage et vit apparaître Octave de Chavannes, qui s'arrêta comme pétrifié devant elle.

Mlle Renée poussa un cri de frayeur ou de colère, je ne sais, et croisa ses mains sur son sein.

— Retirez-vous, monsieur, retirez-vous. C'est odieux ! s'écria-t-elle.

Mais Octave ne bougeait pas. Ébloui à l'aspect des charmes de cette radieuse vision, il n'avait plus ni paroles ni mouvement. Il se sentait vivre tout entier dans son regard, et il s'enivrait silencieusement du tableau charmant qu'il avait devant les yeux.

— Monsieur, reprit Renée tandis qu'une vive rougeur couvrait ses joues, ne m'avez-vous pas entendu ? oubliez-vous ainsi le respect que vous devez à une femme de votre famille ? suis-je victime d'un piège ? dois-je croire que ce n'est pas le hasard seul qui vous a conduit ici ?

Et ses mains tremblaient, et son visage altier se crispait d'indignation. Mais Octave, joignant les mains comme un suppliant, ne sut que lui dire :

— Pardon, pardon, Renée, mais vous êtes si belle ! J'ai peine à croire que je vois en vous une mortelle... Vous devez être la nymphe de ce lieu solitaire, vous ressemblez à la Diane chasseresse rêvée par les poètes...

— Octave, vous m'outragez, interrompit-elle fermement. J'ai des amis qui, tout comte de Chavannes que vous soyez, pourraient vous faire repentir de votre insolence, si vous restiez plus long-temps ici.

— Que la foudre tombe sur ma tête, mais je ne partirai pas, répondit-il. C'est ici, c'est dans ce moment que je veux vous dire combien je vous aime. Je sens que ma tête, que mon cœur, que mon sang brûlent d'un amour insensé. Je paierai de ma vie sans regret une heure de solitude avec vous derrière ces arbres, devant ce miroir tremblant où se reflète votre beauté. Dans mon cerveau c'est du feu qui bout. Mon cœur bat à repousser ma main, car il veut aller vers vous. Vos yeux me versent la fièvre dans les veines. Je ne suis pas maître de ma volonté. Tout respire l'amour autour de nous ; jamais Eden plus propice ne s'offrit à la première entrevue de deux amans. Un aveu d'amour embellit une misérable

mansarde ; le vôtre ferait de cette douce retraite un paradis enchanté. Je ne sais si je vous vois à travers un prisme trompeur, mais jamais femme ne me parut, dans mes songes les plus extravagans, aussi belle, aussi fière, aussi divine que vous. C'est en vain que je voudrais me souvenir, en vous contemplant, de ma petite cousine Renée. Ces gouttes de soleil que le feuillage laisse filtrer sur vos épaules et vos bras, comme autant de diamans, ces cheveux épars, cette étincelle dans vos yeux, cet amer dédain à vos lèvres, tout vous fait plus belle encore, ne me rendez pas fon. Vous paraissez toujours irritée. Vous me faites signe de m'éloigner. Non ! non ! hélas, que cette colère vous sied bien. C'est une grâce et un attrait de plus. Votre indignation même m'enivre encore davantage. Oh ! heureux serait-il celui qui pourrait étreindre dans ses bras le plus doux rêve qu'il eût jamais poursuivi. Renée, Renée, je vous aime sans réserve, je me sens devenir votre serf. Aimez-moi, aimez-moi, je sens que pour moi ce sera la vie. Oh ! inspirer l'amour ou l'éprouver, quelle différence, grand Dieu ! J'ai tort de rester ici et de vous irriter. Et je m'en veux, mais je ne puis faire autrement. C'est la force qui me manque. Mais ne me regardez pas ainsi ; laissez-moi apaiser d'un baiser votre colère. Vous souriez avec mépris. Eh bien ! une boucle de vos cheveux, que je l'imprime de mon haleine et que vous gardiez cette trace de moi, qu'il reste entre nous le plus vague, le plus fugitif souvenir de cette heure bienheureuse où je vous ai vue, il me semble, pour la première fois, où je vous ai adorée comme une divinité.

Telle fut la réponse vèbement, passionnée et presque folle de M. de Chavannes, qui tomba tout à fait sous le charme de cette dangereuse sirène. Dire la voix émue, le regard transporté, l'air d'extase profonde qui accompagnaient ces paroles serait impossible. La beauté merveilleuse de Mlle Renée avait fasciné le malheureux et il devait l'aimer de cet amour qu'obtiennent toujours une femme un peu supérieure qui aura la bonne fortune de ne pas aimer ou le talent de résister en triomphant.

Mais Mlle de Bejarry ne fut nullement émue, elle, de ce triomphe soudain. Elle ne mettait guère que sa vauté et non pas son cœur en jeu dans cette terrible partie de hasard qu'on appelle l'amour. Elle joua serré comme un diplomate consommé et devina d'instinct le grand art de la coquetterie que nous portons toutes en germe au fond de nous, et que la passion seule peut sarcler dans notre cœur.

Elle était restée impassible, n'opposant au désir d'Octave que le silence, un geste hautain ou un sourire méprisant. Elle fut si belle et si sublime d'indignation contenue et de dédain amer en ce moment, que le Collibert lui-même en fut frappé et me dit involontairement, en me racontant cette scène :

— C'était un démon, mais un démon si beau !

Evidemment la sauvage et agreste jeune fille se sentait supérieure en elle-même au jeune courtois, rompu aux duperies et aux mensonges de Versailles, supérieur par la volonté, par l'ambition et même par le courage. L'avantageux conte de Chavannes n'était pour elle qu'une marionnette humaine.

Cependant, attré de ce silence humiliant, Octave fit un pas pour se rapprocher d'elle.

V.

Une Voix de Sirène.

Mlle de Bejarry s'avança vers le bord de l'eau et y trempa un de ses pieds.

Octave s'arrêta et lui dit :

— Par pitié, Renée, que craignez-vous de moi ? Oh ! c'est mal !

Mlle de Bejarry partit d'un grand éclat de rire et retira son pied mouillé.

— L'eau est un peu froide, dit-elle.

Octave restait déconcerté.

— À qui en avez-vous avec votre mine effarée, mon cousin ? continua-t-elle en le regardant. Apprenez que je ne crains rien, moi ; mais je vous croyais parti, et je suis surprise de vous trouver ainsi rebelle à mes ordres.

— Renée... repliqua-t-il.

— Trêve aux déclamations, mon ami, interrompit la baigneuse. Le moment n'est pas des plus convenables. Voulez-vous me perdre de réputation et laisser croire que je vous ai donné ici un rendez-vous un peu hasardé. Faites. Mais craignez un démenti qui aurait du poids dans la bouche de Renée de Bejarry.

— Mais vous ne comprenez donc pas que je vous aime et qu'il faut que vous m'aimiez ? dit Octave avec un mouvement de fureur.

— Je ne puis vous aimer, mon cousin, répondit-elle.

— Pourquoi ? fit-il d'une voix altérée.

— La question est naïve, observa Renée. Mais parce que vous n'êtes pas l'homme que je veux pour mari. Je vous connais : vous m'aimiez parce que vous me trouvez à votre gré, parce que je ne veux pas prêter l'oreille à vos soupirs, et que vous ne savez quel moyen employer pour dompter ma résistance à vos vœux secrets. Que voulez-vous ? je suis une fille des champs, toute franche, qui ne tombe pas en pamoison à votre première coiffade, que le timbre de votre voix ne séduit pas plus que la grâce de votre taille, et qui, lorsque vous lui roulez quelques tendres protestations, s'amuse à penser à toutes les femmes qui se sont laissées prendre à la même gelu sentimentale.

— Renée, vous me torturez le cœur, interrompit Octave. Croyez-vous donc que parler d'amour ce soit toujours aimer ? Non, ce que je ressens

pour vous, c'est un désir de dévouement complet et farouche, c'est une soif qui me dessèche le cœur. Il y a déjà entre nous une alliance mystérieuse, une chaîne invisible qui nous attache l'un à l'autre. Votre voix me fait oûir, votre regard m'exalte. Si j'étais séparé de vous par un mur de charbons ardents, si votre voix m'appelait, si votre regard se posait sur moi, fixe, brillant, je sens qu'involontairement j'irais vers vous et que j'entrerais avec mes pieds nus ces charbons ardents. C'est du délire, oui, du délire ! Je dois être à vous ! Si vous vouliez mettre votre main sur ma poitrine, vous la sentiriez sèche, brûlante, palpitante, mais votre main la rafraîchirait comme une rosée céleste.

Oh ! si comme moi vous compreniez le bonheur que nous éprouverions à nous aimer, et vous restez froide à mes paroles. Et cependant vous n'êtes pas née insensible. Ce feu de vos yeux qui allume l'amour dans les cœurs vous trahit. Oh ! mais si un autre devait être aimé de vous, je vous le jure, je ne le souffrirais pas. Et si je le savais, je n'aurais honte d'aucun crime, je cesserais même de respecter votre honneur ; non, par le Dieu vivant ! vous ne sortiriez pas d'ici pure et triomphante de votre froide vertu.

— Votre conduite est infâme, monsieur le comte, dit la belle Renée en s'enveloppant de sa robe flottante et cherchant à cacher ses épaules et ses bras aux regards audacieux d'Octave ; mais je ne suis pas une petite fille facile à épouvanter, et même dans cette solitude je ne vous crains pas.

— Est-ce un défi ? demanda Octave en frémissant. Savez-vous que je sais à peine si je rêve ou si je suis éveillé ? Vous aurais-je outragé en vous adorant ? Suis-je devenu fou par amour ? N'avez pas peur de mes menaces. Hélas ! je frissonne tout entier en touchant votre main ; et vous me renverseriez, comme un enfant, d'un regard ! Mais dites-moi donc pourquoi votre image éblouit sans cesse mes yeux, pourquoi ma pensée parcourt sans cesse ces traits divins, ce visage charmant qui se détourne de moi ?

— Eh ! mon Dieu, je sais que je suis belle, dit Renée. Tant d'attentes ont pris soin de me l'apprendre, jusqu'à mes rustres de frères ! Croyez-vous que je doive vous avoir tant de reconnaissance de vous en être aperçu ? Suis-je tenue d'aimer tous ceux qui trouveront mes cils admirables et mon pied mignon ? Votre amour n'est pas même une flatterie pour moi.

— Pas de cœur ! Elle n'a pas de cœur, répéta sourdement le comte.

— Vous vous trompez ! s'écria-t-elle avec un accent d'ironie amère ; mais j'ai un cœur de reine et non de grisette. Je vous admire ce que j'aime ; je veux aimer un homme supérieur aux autres et que je compte, un homme énergique et qui m'éblouit. Tous les grands caractères ont mis leur gloire à être faibles par l'amour. Il n'y a que les petits esprits, les lâches et les égoïstes qui se font despotes avec les femmes. Je ne veux être pressée qu'entre des bras qui auront fait reculer d'effroi les Bleus. J'aimerais à voir me sourire le regard qui épouvante les ennemis. Pour moi, le heurt aux pieds d'Omphale est plus grand que dans l'autre du lion de Némée. En amour, il faut des preuves, et vous me donnez des paroles. Qui m'assure que vous serez capable pour moi de toute espèce de dévouement, que vous sacrifierez honneur et fortune pour moi ? Et c'est pourtant là le prix que je mets à mon amour. L'homme qui osera aspirer à l'obtenir, je veux être sûre de le posséder tout entier, de le voir insensible à l'amour de toute autre femme. Il faut qu'il me place si haut par son courage et sa volonté, que je sois enviée de toutes.

— Renée, doutez-vous donc de moi ? interrompit vivement Octave qui sentait un frisson électrique parcourir tout son corps. Mais pour vous il n'est rien que je ne fasse !

— Même le mal ? demanda avec un sourire satanique la belle Renée.

— Même le mal, répéta-t-elle.

— Oh ! si je le croyais, dit-elle ; si vous saviez les rêves glorieux que j'ai faits et que je me sens la force de réaliser ; si vous étiez homme à vous élever à la hauteur de mes desseins. Mais non, vous ne seriez pas un compagnon ténébreux et sans scrupule ; vous m'abandonneriez en chemin. Vous ne sauriez pas briser froidement tous les obstacles. Ici, les larmes d'une femme vous arrêteraient ; là, vous reculerez devant quelque nécessité fatale que vous appellerez un crime. Oh ! moi aussi je comprends l'amour, mais avec mon égal en volonté, avec l'homme qui, semblable à l'aigle fixant ses yeux sur le soleil, ne baisserait pas sa paupière devant l'horizon étincelant qui s'ouvre à nous. Votre amour de ruelles, à vous autres courtisans, me fait pitié. Je n'aime pas les bergeries, Octave. Voyez si vous sentez la force de me suivre dans mon vol hardi. Alors vous pourrez espérer qu'un jour je vous aime, qu'un jour ces lèvres qui vous parlent froidement présentent les vôtres dans un baiser de feu !

— Oh ! mon Dieu ! ne me parlez pas ainsi, dit Octave en jetant sur elle des regards d'orans. Il me semble que je respire votre haleine, Renée, et qu'à l'embrasse comme un feu impitoyable. Dites-moi ce que je dois faire pour que cet espoir que vous me donnez ne soit pas une raillerie.

— Tout d'abord il ne faut pas me tromper, Octave ; je suis jalouse de mon pouvoir, je vous l'ai dit. Si jamais j'avais une rivale, vous devriez moins qu'un laquais à mes yeux.

Octave se troubla. Mlle Renée continua :

— Si vous aviez quelque maîtresse passagère avant de me déclarer votre amour, je pourrais vous le pardonner. Mais si je vous disais : Chas-

sez-la ! vous la chasseriez, n'est-ce pas, dût-elle en tomber folle de douleur à vos pieds ! Vous seriez inexorable, n'est-ce pas ?

— Incorruptible, ballonné Octave ; mais que signifie...

— Pas un mot de plus, répliqua-t-elle d'un ton bref. Je vous crois. Mais ceci ne suffit pas. Comie de Chavannes, vous devez marcher droit aux Bleus. Vous devez cesser de rester oisif dans ce vieux château, livré à la chasse, aux rêveries et aux rasades. Je m'estime trop pour me donner aux automates sans cerveau auxquels suffit une vie si misable.

— Vous me transformez, Renée. Oh ! je serai digne de vous. Tant que j'aurai présente à ma pensée ma récompense future, je braverai tout danger ; oui, j'oserai même ce que les hommes flétrissent.

À ce cri de passion, la hautaine jeune fille répondit par un sourire. Elle était satisfaite. Le poison s'était bien infiltré dans l'âme du gentilhomme. Elle avait tenté Octave par l'appât de sa beauté, comme le démon tenta notre Seigneur par la vision de la puissance, et Octave avait succombé.

Ce sourire acheva de le perdre. Il ne put résister davantage à ces attractions tout puissantes et s'avança pour saisir la baigneuse dans ses bras. L'emportement d'une passion sans frein brilla dans ses yeux. Mais Mlle Renée, d'un geste souverain et calme, lui fit signe de s'arrêter et dit :

— Faites un pas, Octave, — et je me laisse tomber dans cette eau pure et riante. — et vous me perdez pour toujours. Et ni prières, ni larmes, ni violence ne sauraient jamais vous rendre cette Renée dont vous espérez l'amour.

Octave laissa échapper un sourd rugissement. Il étendit les bras vers elle, mais ses pieds restèrent cloués au sol par la menace de Mlle de Bojarry :

— Vous perdre, Renée, mais ce serait le néant pour moi, s'écria-t-il, ma vie ne serait plus que ténébres. Ce feu intérieur me consumerait. Je deviendrais un être inerte. Oh ! céleste créature ou démon, je vous obéis. Commandez.

— Octave, reprit-elle doucement, je ne veux vous diriger que pour vous élever aux yeux du monde et aux vôtres. Je ne puis aimer un homme nul ; épouse, je me soumettrai au vaillant que j'aurai choisi ou plutôt qui m'aura conquis. Je veux donc avoir mon temps de domination. Si vous ne reculez pas devant cette épreuve, vous serez digne de rester sur le haut piédestal où vous placera mon amour. D'ailleurs, je ne cherche pas à accaparer votre existence à mon profit. Je suis le prix que je propose à vos services pour votre roi et au soin de votre propre honneur !

— Et vous me jurez de m'aimer, n'est-ce pas, Renée, demanda Octave, quand je vous aurai fait tous les sacrifices, quand je ne vous aurai rien refusé, quand j'aurai satisfait à tout prix le moindre de vos caprices ? Vous me jurez que vos bras ne me repousseront pas, que vos lèvres ne se détourneront pas de moi, que vos yeux ne m'insulteront pas par un froid regard, que j'y lirai cette même ivresse qui trouble ma raison, que vous ne serez pas mobile et changeante comme les autres femmes ?

— Est-ce que je ressemble aux autres femmes ? répondit fièrement la baigneuse, toujours drapée dans sa robe flottante et immobile comme une statue ; Octave, le marbre s'animerait un jour. Je vous aimerais comme je sais aimer, et peut-être est-ce vous qui auriez peur de cet amour absolu, exigeant, passionné que vous ne connaissez pas. Je ne serai point une de ces femmes monotones qui aiment leur mari du fond de leur fauteuil, les pieds sur les chenets, et pour qui le bonheur est un demi-sommeil. Je vous ferai une vie de plaisir, variée, folle, imprévue. Je vous rendrai les autres femmes indifférentes par les événements de la passion que je sens couler au fond de mon cœur. Je méprise les jeux de la coquetterie, car je sais mieux tenir une cravache qu'un éventail, et si j'exige de vous un respect fanatique, c'est que je fais ces gradations d'amour dans lesquelles l'amour se marchande et s'avilit. Vous ne me devrez pas à ma faiblesse, mais à ma volonté ; je veux être fière et non honteuse en tombant dans vos bras. Vous aurez une femme fidèle, car elle regardera votre honneur comme le sien. Vous aurez une femme ambitieuse, car elle voudra vous voir puissant et élevé. J'ai en moi la force de tenir ces promesses.

— Oh ! non, vous ne ressemblez pas aux autres femmes, dit le comte avec transport, et la conquête d'un diadème me rendrait moins glorieux que celle de votre cœur.

— Il est plus glorieux de vaincre la lionne que la gazelle, répliqua Mlle de Bojarry. Mais la lionne se lasse de la cage et finit par brayer les battants avec ses dents. Moi, je m'ennuie dans cette solitude, Octave. Ma vie est en suspens, car j'aime mieux agir que rêver. Je perds de belles heures de ma vie à écouter au dedans de moi se heurter mille désirs inquiets et tumultueux. J'ai donc hâte que nous partions pour la guerre.

— Mais vous courez des dangers, des fatigues, ma belle Renée, dit-il précipitamment.

— Que m'importe ! j'aime la liberté et la lutte. Que sont vos femmes peureuses et délicates ? des esclaves. Moi, je serai libre. Un boulet, fût-il de diamant, est toujours un boulet, et je n'en veux pas traîner après moi. Quand je pense au sort qu'acceptent les femmes, j'en ai honte pour elles. Il leur faut ployer leur volonté, vaincre leurs goûts, leurs idées, leurs instincts, se conformer humblement à ceux de leurs époux et craindre même de les blesser par des manifestations contraires. Et vous autres hommes, vous vous plaignez de ce que nous sommes fausses. Mais oubliez-vous donc que dès l'enfance on nous dresse par la contrainte ou la

ruse à l'hypocrisie. et qu'elle devient notre seule arme. On nous dit : Baissez les yeux ! On nous défend tout élan de cœur. Si nous aimons, il faut cacher comme un crime ce sentiment naturel, que rien ne trahisse notre préférence secrète, ni un geste, ni un regard, ni un mot. Puis on nous ordonne de sourire à quelque riche vieillard qui achète notre main et notre âme. Qu'une jeune fille soit franche et naturelle, on chuchotte, on la montre du doigt, on se fait une arme de sa franchise pour la perdre. Qu'elle se cuirasse de discrétion et de mensonge, vous vous écriez à la fausseté et à la perfidie ! C'est vous au contraire, vous autres hommes, qui avez la force et l'impunité et qui vous cachez sous un masque traître et déloyal pour tromper ces faibles créatures ; puis vous jetez insolemment la pierre à celles qui succombent. Insigne lâcheté ! Oh ! que je vous hais, hommes à double face ! Mais aucun de vous ne s'est jamais identifié au cœur d'une jeune fille, aucun n'a compris la supériorité qu'elle a sur son amant comme générosité et abnégation. Lui ne risque qu'une perte de temps et de phrases creuses dans cette partie inégale. La femme, elle, donne tout, son honneur, l'avenir de sa vie tout entier ; la seule compagne qui lui reste, c'est la honte. O justice humaine ! Et cependant quand nous sommes faibles et que nous aimons, vous nous poussez à faire cet abominable sacrifice de notre existence pour votre bonheur d'un jour. Et si nous écoutons, lasses de vous entendre dire que vous êtes malheureux par nous, vous nous méprisez et puis vous nous abandonnez.

— Quel sombre tableau ! s'écria Octave, et me confondriez-vous avec ces hommes ?...

— Prouvez-moi par votre obéissance que j'avais tort de le faire, murmura la sirène. Faites bien votre métier d'esclave. Dompnez-vous vous-même.

— Mais soyez donc moins belle, Renée !

— Homme faible, qui ne savez pas résister à un instant de passion grossière.

— Laissez-moi seulement toucher votre main, Renée, comme gage de mon serment d'obéir.

— Qui donne la main donne le cœur, Octave. Je vous ai accordé l'espoir. Avec ce mot magique, ne devez-vous pas faire des prodiges ? Je vous le répète, l'amour ne s'achète que par l'amour. Devenez un noble chef d'armée, un vainqueur, un grand homme ! car je ne veux pas chercher mon fiancé dans la foule, obscur, inconnu, perdu ; je veux le trouver sur un sommet glorieux.

— Ainsi, ce n'est pas moi que vous aimerez ? c'est mon rang, ma position.

— C'est que je vous aime pour vous-même, répliqua Renée avec son sourire amer, et que je croirais m'avilir en serrant sur mon cœur un homme avili.

— Et si je meurs ! dit-il encore. Puis croyant deviner sur les traits de Mlle de Bejarry une expression de surprise :

— Eh bien, oui, ajouta-t-il, je vous l'avoue, j'ai peur de la mort désormais, parce que mourir sans avoir été aimé de vous me semble maintenant le plus effroyable malheur. Si je meurs, je vous perds, je ne vous vois plus, j'emporte au tombeau l'affreuse crainte qu'un autre soit plus heureux que moi. Oh ! vous m'avez rendu lâche ! C'est que voyez-vous, votre amour, Renée, c'est là tout mon espoir, le paradis que je rêve et pour lequel je donnerais celui que les préêtres nous promettent au nom de Dieu. Je n'ai plus d'autre croyance, d'autre religion que vous. Mourir ne signifie pour moi que me séparer de vous pour l'éternité.

— Les amans sont couverts d'un falisman, dit la baigneuse toujours calme.

— Mais enfin si je ne pouvais me résoudre à sacrifier à ces chimères de gloire, à cette fumée d'ambition, le bonheur complet, l'extase que j'éprouve dans cette solitude, auprès de vous ?

— Alors j'irais prononcer mes vœux dans quelque couvent étranger, s'écria implacablement la belle Renée.

— Quoi ! répartit le comte éperdu, vous n'auriez pas horreur d'ensevelir ainsi votre jeunesse triomphante ? Vous qui êtes avide du monde, du mouvement, de l'éclat, de la vie, en un mot, vous auriez le courage de faire raser ces beaux cheveux qui flottent comme un voile céleste sur vos épaules, — de vous coucher toute brillante de parure, toute éblouissante de beauté et de fraîcheur dans la bière mortuaire, — et de vous relever pâle et les yeux ternes, pour être dépeuplée de ces pompes de Satan, comme ils disent. Et vous resteriez, vêtue de bure, emprisonnée dans les froides murailles d'une cellule, entourée de faces blêmes, pieuses, inertes et sans pensée. Vous comprimeriez la voix de votre cœur, troublé de mille desirs et de mille images du monde. Ah ! quand vous regarderez le coin du ciel bleu encadré par votre fenêtre, vous envieriez chaque jour le sort des nuages qui voyagent librement dans l'air et des oiseaux qui voient toutes les merveilles créées par la nature. Vous mourriez avant d'avoir vécu.

— Rien n'épouvante une volonté ferme, dit-elle tranquillement.

Cette sérénité irrita de plus en plus la passion de M. de Chavannes. Il se tordait les mains avec rage. Une sueur glacée coulait de son front. Une agitation extraordinaire faisait trembler tous ses membres, tandis que ses regards étincelans ne quittaient pas la belle baigneuse. Mais Mlle de Bejarry ne paraissait pas s'apercevoir de l'impression qu'elle produisait sur Octave. Enfin il répartit :

— Ainsi ces lèvres divines baiseraient les dalles glacées d'un cloître !

ces mains que les miennes n'osent étendre ne foucheraient qu'un livre d'heures, ne presseraient qu'un crucifix ! Oh ! misère !

— Américz-vous mieux, cousin, reprit Renée, que je choisisse votre frère pour époux, et qu'au lieu de garder mon amour pour Dieu, je le prodigasse à ce brave défenseur de nos droits et privilèges !

Octave jeta un cri semblable à un rugissement, comme s'il eût été frappé au cœur, tressaillit de tout son corps, puis resta pétrifié, paralysé, froldroyé.

— Je l'épouserai sans amour, continua Renée ; mais je serais le prix de son courage.

— Tais-toi ! tais-toi, démon, s'écria enfin Octave en tendant vers elle les bras dans un transport furieux. — Quel qu'il soit, celui qui osera prétendre à ton cœur ou à ta main mourra par moi. Plus de paroles inutiles. Ecoute, Renée ; explique-moi bien tout ce que tu exigis de moi, et je ferai tout, ou tout, même un crime !

Et sa voix s'éteignit étranglée par la violence de son émotion.

— Bien, s'écria alors la belle Renée, en relevant la tête et attachant sur lui ses yeux luisans d'un feu surnaturel. La corde que je voulais faire vibrer en toi a bien résonné. Nos cœurs se sont compris. Et maintenant je puis te jurer que je t'aime, et d'un amour qui te disputerait à la prison et à l'échafaud. Pour ton salut, je donnerais mon honneur, je trahirais mon parti. Je ne suis pas une de ces poupees que l'on séduit avec des phrases et des grâces, de ces êtres cupides qu'entraîne une puérile ambition, de ces Agnès que livre leur propre faiblesse. Je suis de celles qui ne cèdent qu'au bras fort qui les dompte, au cœur énergique dans lequel elles reconnaissent le frère de leur cœur. Maintenant séparons-nous, Octave. Je te donne deux jours pour te préparer au départ. Servi par moi, Dieu seul sait où s'arrêtera ton élévation !

Alors elle lui tendit sa main à baiser ; l'exaltation de son esprit avait rehaussé l'éclat de sa beauté d'une animation singulière, et Octave semblait réellement égaré en la contemplant. Mais elle lui fit avec un doux sourire signe de se retirer, et il obéit en s'éloignant à pas lents et retournant la tête plus d'une fois, comme dominé par une puissance mystérieuse et irrésistible.

Lorsque le Colibret ne rapporta presque mot pour mot cette conversation, grâce à la mémoire merveilleuse dont il était doué, je compris que mon sort était engagé dans une crise extrême ; ne sachant à quelle voie de salut avoir recouru, je résolus de pénétrer enfin les mystères de la Tour, espérant trouver peut-être dans cette recherche quelque arme contre les projets infâmes de Mlle de Bejarry et du Recteur de Kerbadr.

VI.

La Main velue.

Cette fois nous n'éprouvâmes aucun obstacle dans notre entreprise. Nous montâmes l'escalier de la Tour de l'Eau, et nous arrivâmes à la porte des anciens appartemens condamnés.

Le Colibret tremblait comme un criminel novice qui voit fuir les yeux des espions dans les ténèbres et qui entend leur respiration contrainte dans le silence.

Il essaya de mettre la clé dans la serrure de la porte, mais il ne put y parvenir. Il s'arrêtait à chaque grincement du fer rouillé, tendant l'oreille ou retournant la tête derrière lui, quoique nul autre bruit ne prêtât l'oreille à nos soupçons et à nos craintes.

Moi-même je n'étais pas très rassuré. Les appartemens vides dont nous n'étions séparés que par cette porte exerçaient sur mon esprit le même pouvoir de fascination que la vue d'un gouffre au dessus duquel un ennemi m'eût tenue suspendue.

Plus vaillante que lui, j'ouvris néanmoins et j'entraï ; Jacques, père d'émotion, jeta autour de lui des regards effarés. Le silence dans cette haute salle produisait une impression pénible et oppressait le cœur.

— Hélas ! hélas ! murmura mon compagnon, le temps n'efface pas la mémoire. Il me semble qu'il n'y a pas une semaine que j'ai été emporté de force hors de cet appartement. Son aspect ressuscite à mes yeux tout le passé. Mais allons vite, Camille, ou mon courage faillira.

Cette sorte de terreur inquiète qu'inspirent les ténèbres et la solitude nous dominait tout à fait malgré nos courageuses résolutions. Nous croyions toujours voir des ombres blanchâtres se dessiner au fond des salles comme des guides silencieux et furtifs, puis s'évanouir à notre approche.

Nous traversâmes ainsi deux autres longues chambres ; enfin nous parvînmes à un grand salon qui me parut assez bien décoré.

— Nous approchons, me dit Jacques à voix basse ; mais pourquoi suis-je venu ici, j'ai eu tort. Tenez, Camille, si j'osais, je vous prierais de quitter avec moi ce lieu maudit. Non, je n'aurai pas la force de rentrer, après tant d'années, dans la chambre de ma mère, de revoir le lit sur lequel je l'ai embrassée mourante, de regarder tous ces objets, muets témoins de ses dernières souffrances.

— Silence ! lui dis-je.

Nous avions tous deux tressailli. J'avais cru entendre un gémissement étouffé. Ce n'était point le cri d'un oiseau lugubre, mais bien le son plaintif d'une voix humaine. Au frissonnement convulsif de Colibret, à la sueur froide qui couvrit son front, à l'expression d'horreur que se peignit dans son regard, je vis bien que je ne m'étais pas trompée. Lui aussi, il avait entendu. Il me pressa la main et murmura :

— Ce n'était donc point des rêves que ces soupçons contre lesquels

j'ai tant luté, et qui m'ont entraîné jusqu'à la porte de la chambre mortuaire. Co quo je viens d'entendre m'encourage, loin de m'épouvanter. Je ne fais point ici une recherche impie. La Tour de l'Eau cache quelque affreux mystère. Si ma mère a été sacrifiée comme une victime, malheur aux complices, car elle sera vengée d'une façon terrible ! Allons.

Puis il ouvrit la porte et entra dans la chambre de la Colliberte, ainsi que moi.

C'était une belle chambre, fort élevée, dont la tapisserie était cramoisée et or ; mais l'humidité et l'abandon en avaient fané les couleurs.

Jacques se mit à soupirer, et ses soupirs m'effrayaient, car ils trahissaient la violente agitation de son cœur ; moi, j'osai à peine respirer. Mes yeux n'examinaient qu'avec inquiétude l'intérieur de cette chambre, théâtre d'un drame inconnu. Des miasmes du sang et de mort me semblaient s'exhaler de ce luxe vicieux.

L'ameublement avait encore une apparence splendide. Les sofas en velours cramoisés, les carreaux dorés, le plancher de mosaïque, les fenêtres hautes à vitraux colorés et losangés de plomb, tout attestait la richesse seigneuriale des maîtres de la Baugé. De longues glaces étroites reflétaient bizarrement les objets. Dans les candelabres fichés au mur se penchaient, entourées de leurs collerettes de cristal, des bougies aux deux tiers consumées.

— Elles ont éclairé l'agonie de ma mère, me dit Jacques d'une voix sourde.

Je détournai les yeux et mon regard alla tomber sur une estrade où se dressait un grand lit à baldaquin, dont les rideaux de damas cramoisés comme la tenture de la chambre étaient fermés. Le tapis de pied était à demi roulé, comme si des pas récents s'y étaient enfoncés. Le bout d'un drap blanc traînait à terre, et cela me fit involontairement songer aux plus d'un linceul. Je baissai les yeux, craignant de voir quelque horrible vision entr'ouvrir les rideaux sinistres. Tout à coup le Collibert s'écria :

— Je la vois encore étendue là sur ce lit de mort !

Pour le coup, une folle peur me prit et je fis le geste de m'enfuir. Mais j'eus bientôt honte de ma frayeur en le voyant me regarder avec un sourire mélancolique et l'entendant ajouter :

— Oh ! qui m'aimerait comme elle ? Que je voudrais être encore à ce dernier jour si funeste ! avoir encore une heure à la regarder vivre, à l'embrasser, à sentir son souffle, sa faible étreinte, cet adieu de ses lèvres presque inertes, ce sourire des yeux dans lequel elle avait mis tout son cœur ! Oh ! que ne puis-je lui demander pardon de toutes mes fautes !

Presque aussitôt, un soupir qui semblait venir du lit ou de la muraille sembla répondre à ces paroles.

Nous nous regardâmes terrifiés. Nous n'étions pas devenus les dupes crédules d'une hallucination ; nous avions toute notre raison, et pourtant nous avions bien entendu tous deux un soupir sorti d'une poitrine humaine.

Nous reculâmes jusqu'au seuil de la chambre, l'œil fixé sur ce lit, l'oreille inquiète, la respiration suspendue. Nous n'entendîmes plus rien. Le Collibert était extraordinairement ému. Je lui proposai moi-même, cette fois, de nous retirer.

— Je resterai, répondit-il d'un ton farouche. Ce n'est point une vaine curiosité qui me possède, mais la soif de connaître la vérité. C'est mon devoir de fils de braver tous les périls que peut m'offrir cette entreprise. Je suis un homme, Camille, quoique je vous aie peut-être donnée une triste idée de mon courage. Mais j'ai eu tort de vous associer à mon projet, vous pauvre femme qui n'avez nul intérêt à partager de tels hasards.

— Je ne vous quitterai pas, dis-je doucement.

— Qui sait, reprit-il d'un air rêveur, si ce n'est pas l'âme de ma mère qui m'a parlé ! N'ai-je pas souvent distingué sa voix dans les brises de la nuit ?

Il s'avança au milieu de la chambre et s'agenouilla près d'une petite table à pieds de griffons sur laquelle se trouvaient des gants de femme fêtrés et un voile de femme tout chiffonné. Il pressa religieusement sur ses lèvres ces objets sacrés pour lui.

— Ces gants ont étreint ses mains ; ce voile a touché ses cheveux, dit-il.

Et des larmes coulèrent le long de ses joues. Ses yeux tombèrent sur des pantoufles de satin bleu pailleté d'or, négligemment jetées dans un coin de la chambre.

— Ces pantoufles attendent toujours les petits pieds qu'elles chaussaient ; mais, hélas ! ces petits pieds ne remuent plus depuis long-temps ! ils sont raides et glacés pour toujours.

Il se releva tout à coup, et m'entraînant vers le mur qui faisait face à l'estrade, il me plaça devant un tableau recouvert d'un voile noir et me dit :

— Levez ce voile !

Jobés. Et je vis le portrait d'une jeune femme de la plus ravissante beauté, la joue fraîche et rose, la bouche souriante, l'œil bleu et humide, les cheveux blonds aux spirales onduyantes.

— C'est elle ! s'écria Jacques d'un ton de triomphe. Vous voyez la Colliberte. Comprenez-vous qu'elle ait été éperdument aimée du marquis de Sanglier-Chavannes ?

— Hélas ! moi-même eût valu pour elle être laide et ne pas inspirer un amour qui devait avoir des suites si malheureuses, murmurai-je.

— Vous avez raison, Camille, dit Jacques en soupirant, mais ma pauvre mère était si bonne et si peu fière de sa beauté, si humble dans sa prospérité inattendue, que le malheur eût dû la respecter et passer à côté d'elle sans la voir. La foudre ne devrait atteindre que la cime des chênes altiers et ne pas se plaire à fêtrer le roseau tremblant qui se cache. Mon cœur saigne toujours quand je me rappelle ce terrible moment où je la vis sur cette couche s'affaiblir graduellement jusqu'à la mort. Comme je me cramponnai à ce lit dont on cherchait à m'arracher ! Elle essaya de relever sa tête pâle pour me voir une dernière fois avec ses yeux déjà ternes, mais elle la laissa retomber de faiblesse. Sa dernière parole, ses lèvres ne purent la prononcer ; ce fut un souffle que ma bouche recueillit.

Et en disant cela le Collibert s'avança vers l'estrade.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, dans quel désordre a-t-on laissé cette chambre ? Ne dirait-on pas que tous ces objets viennent d'être touchés et froissés à l'instant. Ces coussins jetés à terre, ces sofas qui portent l'empreinte des gens qui s'y sont étendus, cette carafe encore pleine d'eau, tout cela semble indiquer la vie ; sans cette poussière, sans ces fleurs desséchées qui s'effeuillent en cendres sous le doigt, je m'attendrais presque à voir apparaître l'habitant de cette chambre.

— Taisez-vous, Camille, taisez-vous, répliqua le Collibert montant sur l'estrade. Hélas ! il n'y a que trop long-temps que ce lit est vide.

Et en même temps il écarta les rideaux rouges comme pour me faire assister par la pensée ou se mieux représenter à lui-même la triste scène dont il venait de parler.

Je regardai le drap blanc qui pendait à terre et qui n'était qu'à moitié caché par la couverture de damas cramoisé.

Mille pensées confuses et lugubres traversèrent mon cerveau. J'improvisai plus d'un drame émouvant en face de cette couche froide et sinistre d'aspect. J'y cherchai involontairement des taches de sang, des vestiges de crime. Il me semblait impossible que cette douce et belle créature dont j'avais admiré la beauté, qui s'était laissée tirer du chaume et de l'obscurité pour s'asseoir dans un fœuféul seigneurial, fût morte naturellement, entourée de tous ces jeunes héritiers, ses ennemis naturels.

Nou, une fièvre maligne n'avait point desséché ce corps si admirablement doué par la nature, courbé cette taille élégante et souple, jauni ces dents blanches, ces joues rosées, égaré ces yeux limpides qui souriaient même dans les larmes.

Mais comment la Colliberte était-elle morte ? Avait-elle respiré du poison dans l'arôme des fleurs qui devaient parer ses cheveux ou son corsage ? Avait-elle senti une main féroce empiéter des coussins sur son front d'enfant ? Avait-elle vu un fer briller au dernier regard de ses yeux éfarés ? Dieu seul pouvait le dire.

Pauvre femme ! on lui avait arraché son enfant et elle était restée sans défense aux mains de ses ennemis. Oh ! si ces murs pouvaient parler et révéler le crime ! Sans doute, à ce récit, pensai-je, nos cheveux se dresseraient d'horreur.

En ce moment, ne crus-je pas voir le drap blanc s'agiter. Il me passa un frisson par tous les membres. Je saisis le bras du Collibert, et d'un geste brusque je lui montrai le lit sans prononcer une parole.

La couverture et le drap se soulevèrent du nouveau. Mon cœur battit avec violence. Le Collibert, pâle comme la mort, restait immobile. Enfin, il me dit à voix basse :

— La porte est restée ouverte. C'est sans doute le vent qui vient par quelque fenêtre dont les vitraux sont brisés.

Nous n'osions détacher nos regards de ce lit funèbre, ni faire un pas en arrière. Nous nous sentions pétrifiés, attendant quelque chose d'extraordinaire, présentant quelque vision monstrueuse, nous repentant de notre hardiesse maintenant qu'elle s'était changée en frayeur, mais ayant honte de cette frayeur vis-à-vis l'un de l'autre.

Jacques reprit le premier courage, et tira résolument les rideaux.

Tout resta immobile. Nul bruit ne rompit le silence des appartements déserts. Nul mouvement ne trahit la présence de quelque hôte étrange, importuné de notre visite nocturne.

Néanmoins, pour rien au monde, je n'eusse hasardé de tourner la tête. Il me semblait que des yeux étincelants devaient nous espionner par les trous des serrures, que des pieds d'homme dépassaient la frange des portières de soie, que derrière les vitraux des fenêtres souriaient et grinçaient des figures sinistres. Ma peur ploupa le vide.

Je me dis qu'il était plus facile peut-être de pénétrer dans la Tour de l'Eau que d'en sortir ; qu'un piège invisible nous attendait sans doute dans cette chambre, et qu'au premier pas une trappo pouvait s'ouvrir sous nos pieds et nous précipiter dans un abîme.

Cependant le silence continuait et nous dûmes finir par nous rassurer. J'essayai de sourire :

— En vérité, Jacques, je crois que nos yeux et notre tête battent la campagne, dis-je. Nous avons si bien pris au sérieux les contes de vos paysans sur la Tour de l'Eau, que nos ombres nous feront tout à l'heure l'effet de revenans. C'est une sottise chose que de prêter l'oreille à toutes les superstitions qui éncervent le courage et hébètent la pensée. C'est notre faiblesse qui crée les miracles dont elle nous rend dupes. Alors nous prenons le sifflement du vent pour le gémissement d'une victime, et nous logeons les pieds d'un assassin dans une paire de vieilles bottes oubliées sous un lit.

Le Collibert ne répondit pas.

— Allons, mon pauvre Jacques, repris-je, aurez-vous donc l'esprit

plus faible qu'une femme? En fait d'êtres surnaturels, il ne faut croire qu'à ceux que l'on voit et qui résistent à l'épreuve de nos armes terrestres.

— Je crois en Dieu et je ne l'ai jamais vu, répliqua le Colibert sans détacher ses regards du lit. Pourquoi ne croirais-je pas aux êtres intermédiaires? Si vous aviez couché comme moi à la belle étoile, en communication avec les mille voix de la nature; si vous saviez comme le ciel prédit l'orage, comme le malheur se sent dans l'air, comme les cloches parlent la veille d'une mort, comme les cigognes quittent leur nid la veille d'un incendie, vous crieriez aux pressentiments. Et pourquoi Dieu, qui est la bonté et la vérité même, n'aurait-il pas permis que des guides secrets et mystérieux nous aidassent dans la recherche des crimes? C'est lui qui veut que le sang vingt fois lavé ne puisse s'effacer du plancher; c'est lui qui fait réparer les corps livides et troués de blessures à la surface des flots; c'est lui qui se sert quelquefois de l'instinct d'un chien ou du témoignage d'un muet pour accuser les coupables. Oh! si je pouvais trouver ici une preuve du crime que je soupçonne!

Et il avança sa main pour soulever la couverture de damas. Mais il ne la toucha pas. Un cri d'épouvante nous échappa à tous deux. Ce que nous avions vu dépassait tout ce que le rêve le plus noir eût pu nous faire apparaître.

La couverture s'était soulevée tout à fait, et nous avions vu, — horrible chose! — une main verte sortir de dessous ses plis.

Cette fois la terreur l'emporta complètement. La lanterne me tomba des mains. Le Colibert avait glissé en arrière et gisait sur les degrés de l'estrade. Le cœur me battait avec tant de force que je crus mourir; j'essayai de fuir, mais mes jambes tremblaient sous moi. Je me croyais retenue par mes vêtements, et je luttais en efforts insensés pour m'échapper. Je fis lourdement quelques pas, comme si je traînais une montagne après moi. Mais je ne pus me traîner ainsi que jusqu'à sofa le plus rapproché de l'estrade, et j'y tombai, épuisée, évanouie.

Quand je revins à moi la lanterne était rallumée et le Colibert, penché sur mon front, tenant mes mains dans les siennes, me regardait avec inquiétude. Je me souvins aussitôt et je m'écriai :

— Fuyons, Jacques! sortons de cette chambre terrible! Ah! il ne faut jamais tenter le démon!

— Calmez-vous, me répondit mon compagnon. Il est trop tard pour reculer et perdre courage. Nous sommes sur la trace de la vérité. La faiblesse humaine n'a vaincu tout à l'heure, mais à la fin je l'ai démentie. J'ai sommé l'être inconnu de réparer. Il n'a point osé essayer la lutte avec moi. J'ai soulevé cette couverture fatale et j'ai trouvé le lit vide et froid.

— Était-ce donc une illusion, mon Dieu? murmurai-je.

— Non, répliqua froidement le Colibert; nous avons vu tous deux cette effroyable main. Signe de Dieu ou du démon, elle nous aura conduits à la découverte que nous poursuivons. Si c'était la main d'un homme, cet homme n'a pu s'échapper que derrière l'estrade, car je ne me suis pas évanoui, moi, et dans le silence et l'obscurité j'aurais bien entendu le pas d'un homme sur le parquet, quelque léger qu'il fût.

— Mais derrière l'estrade, il n'y a que la muraille, Jacques, répondis-je avec accablement.

— Je ne sais comment il me vient à cette heure, dit le Colibert, un vague souvenir de mon enfance. Dans ce souvenir, plus lointain et plus fantasque qu'un songe, je vois cette muraille s'ouvrir et une lieue de torches brûler dans les ténèbres de cette issue étrange. Oui, oui, je me souviens maintenant, j'étais bien enfant, mais la frayeur grava dans ma mémoire chaque détail de cette scène. Je m'étais réveillé au milieu de la nuit dans mon lit qui était presque encore un berceau; on entendait un grand tumulte dans les cours du château; la chambre était éclairée çà et là par les rouges lueurs qui venaient du dehors. Je me mis à pleurer. Mon père marchait à grands pas, les cheveux en désordre, le visage gonflé par la colère, il voulait aller décrocher son épée appendue à la muraille. Mais devant cette épée se tenait éperdue, suppliante, agenouillée, ma pauvre mère. Elle fronçait les sourcils et évitait de la regarder. Elle n'osait lui parler, mais ses yeux parlaient si bien! Le tapage redoubla. Tout à coup le marquis ouvrit brusquement une fenêtre. Il se fit un profond silence :

— Que voulez-vous, manans? cria-t-il avec dureté.

— Ne pas quitter le pays, monseigneur, nous ne voulons pas.

— Vous ne voulez pas?

Le marquis déclata de rire. Mais ce rire était sinistre. Il prit un air doux et continua: — Mais pourquoi ne voulez-vous pas?

Alors ce fut à chacun de ces pauvres diables à dire sa raison: celui-ci avait une vieille mère infirme, et lui parti, qui la nourrirait et la soignerait! Elle avait déjà la tête un peu faible; elle n'aurait qu'à devenir idiote et les petits enfants lui jetteraient des pierres. Celui-là tenait la main de sa fiancée, et demandait s'il était bon Dieu possible d'abandonner une si belle fille pour aller mourir de la Mare-ou-pan-dé-les-mers. L'un disait qu'il aimerait mieux se pétrir dans la Mare-aux-Biches que de devenir seigneur dans un pays habité par des monstres et des sauvages. Plus loin une mère prenait dans ses bras son enfant à la mamelle et le tendait au marquis en criant: Tuez-le tout de suite et moi aussi, puisqu'aussi bien il n'aura plus de père!

C'était un concert de larmes, d'imprécations et de prières à fendre le cœur. Mais le marquis était un homme bien dur alors; il grommela seulement :

— C'est à ne plus s'entendre, en vérité.

Et s'adressant à un des paysans, il lui dit :

— Ah ça, toi, Pierre Lenoir, qui es vigoureux comme un chêne vert, es-tu donc devenu un lâche?

Pierre Lenoir répondit fermement :

— Je ne suis pas un lâche. — Crois-tu donc que tu partiras pour les colonies, tu seras un homme mort? — Si je pars, je n'en mourrai peut-être point, mais mes enfans n'en seront pas moins orphelins, répondit le paysan d'une voix sombre. Orphelins d'un père vivant, ce sera drôle, ajouta-t-il avec un rire amer.

Il y avait des vieillards qui pleuraient et qui disaient aux jeunes gens: — Emmenez-nous! nous sommes aussi bons que vous pour mourir. Il y avait des pères qui regardaient en se tordant les mains leurs jeunes filles et qui disaient: — Si ces jeunesse tournent à mal, à qui sera la faute, grand Dieu!

Non, jamais je ne verrai une si épouvantable image de la désolation humaine. Tous ces malheureux étaient frappés à la fois dans toutes leurs affections. Aussi n'avaient-ils qu'une idée fixe dans la tête, que ces mots aux lèvres: — ne pas partir!

Moi qui m'étais levé tout doucement et je regardais avec une inquiète curiosité dans la cour. Ces groupes désespérés faisaient mal à voir. Leur douleur parlait tout haut. Si le marquis disait à l'un: — Quand tu seras parti, cela empêchera-t-il ta femme de garder les bestiaux?

Le paysan répondait: — Non, mais si le feu du ciel tombe, comme l'an dernier, sur notre cabane, je ne serai plus là pour la rebâter, et la pauvre, elle ne dormira pas long-temps sous le vent et la grêle.

Tel autre était un gars indigent, sans liens de famille, mais il disait: — Je veux mourir là où je suis né: s'il faut partir, il n'y a que mon cadavre qui partira d'ici.

Et ainsi de tous. Cependant la colère du marquis allait toujours croissant, sous son air calme.

— Ces animaux-là raisonnent comme des hommes, disait-il entre ses dents.

Enfin d'un geste il commanda le silence et dit avec calme: — Pourquoi, mes gars, n'êtes-vous pas venus causer de cela avec moi dans la journée, au lieu de me réveiller brutalement dans la nuit, comme des brigands qui viennent faire le sac d'un château.

— Parce que, monseigneur, vous avez chassé le cerf toute la journée, pendant que vos baillis nous parquaient dans les écuries du château, répliqua Pierre Lenoir qui avait son franc parler comme père nourricier de mon frère Orré.

— Ce Pierre Lenoir à la langue bien pendue, n'est-ce pas, madame? observa le marquis en se retournant vers sa mère. Le drôle joue au parlement. Il nous fait des remontrances. La comédie devient réellement plaisante...

— O monseigneur, n'avez-vous pas pitié de ces pauvres gens! murmura d'une voix faible la Coliberte.

— J'aurais voulu vous dérober l'ennui de toutes ces jérémiades, dit brusquement le marquis. C'est ce qui m'avait engagé à vous mener courre le cerf, malgré le mauvais temps.

Puis s'apprêtant à fermer la fenêtre: — Prenez garde à vous refroidir, ma chère âme, dit-il à sa mère, — et il cria aux paysans: — Revenez demain.

— Non, monseigneur, répliqua résolument Pierre Lenoir.

— Non! non! hurlèrent tous les manans.

Mon père devint pâle et ses yeux lancèrent un éclair.

— Pourquoi cela? demanda-t-il.

— Parce que demain, comme aujourd'hui, répondit Pierre Lenoir, monseigneur se laisserait entraîner à aller courre le cerf par la femme qui ferme le cœur et les oreilles de notre maître à nos plaintes, par celle qui perd votre âme, noble marquis Olivier, par celle qui boit notre sang et nos larmes; enfin par la Coliberte.

— Malheur sur la Coliberte! ajoutèrent les paysans dans une indicible rumeur de haine et de mépris.

Le marquis se tourna vers elle; il n'était plus pâle, mais pourpre de rage.

— Ces pauvres gens! dit-il en ricanant. Vous intercédez pour eux, madame, et voilà comme ils vous traitent. Les avez-vous entendus, bien entendus! Ah! ah! les pauvres gens! Ayez donc pitié d'eux! Priez-moi donc pour eux!

Mais elle, ma chère mère, elle restait immobile sans force, sans regard, comme écrasée par cette malédiction populaire, répétant comme un enfant: — Celle qui boit notre sang et nos larmes!

— Les misérables! ils me la tuent, s'écria le marquis. Et il alla vers elle, la prit tendrement dans ses bras, essaya de la réchauffer sur son cœur; puis frappant le parquet du pied:

— Je les écraserais sous le talon de fer de mes bottes, cria-t-il.

Il la dépassa sur un sofa et saisit son épée. D'un bond il fut à la fenêtre; à sa vue les cris redoublèrent.

— Vous ne voulez pas partir? dit-il.

— Non! firent les manans.

— Eh bien! moi, je le veux! répliqua-t-il en fermant la fenêtre avec tant de violence que les vitreaux volèrent en éclats.

Ce fut alors un hymne effroyable de maldictions et de gémissements furieux. Je vis luire des armes dans les mains des paysans. Ils avaient caché sous leurs sayes des bâtons, des haches, de longs couteaux. Ils so-

raient sur la porte de la tour. Quelques uns des plus agiles se cramponnèrent aux trous et aux saillies de la muraille. À voir remuer, glapir et monter comme une marée vivante cette fourmilière de révoltés, j'eus peur et je poussai un cri d'effroi.

Ce cri réveilla ma mère de sa torpeur. Elle regarda le marquis d'un air de doute, mais de profond reproche. Elle lui dit : — Oh! monseigneur, vous m'avez fait hâter de toutes ces pauvres âmes égérées. Vous me ferez aussi tuer mon enfant.

Et elle m'aitira sur son sein. Puis palpitante, les doigts écartés, elle prêta l'oreille au bruissement de la foule, ainsi qu'une statue de la terreur.

— Vous m'avez trompée, continua-t-elle à mots saccadés. J'allais, heureuse et confiante, à cette chasse. Vous étiez gai et plein d'ardeur. Je riais comme vous... et pendant ce temps... Oh! c'est horrible!

— C'est vous qui m'accusez maintenant, interrompit le marquis avec emportement. Tout le monde est donc contre moi. Mais peu m'importe, je saurai mettre à la raison tous ces brailards.

Le tumulte augmentait de plus en plus. La porte de la tour avait été enfoncée. Les manans montaient l'escalier; nous en entendîmes qui criaient :

— Tuons la sorcière! le marquis redeviendra un bon seigneur!

— C'est elle qui lui a jeté un sort. Elle lui a fait boire l'eau qui trouble l'esprit et qui donne soit de sang.

— Tuons la sorcière, nous ne partirons pas!

— Oh! monseigneur, dit-elle en joignant les mains, au nom de cet enfant, ne soyez pas impitoyable pour ces malheureux.

— Silence! madame, dit le marquis; ce que vous demandez est impossible. Il n'est plus temps : tous ces hommes, je les ai vendus.

— Vendus! répéta ma mère avec horreur.

— Ce sont mes serfs, madame, et si j'ai eu tort, c'est à Dieu seul que j'en devrai compte. Si je manquais à ma parole, si je déchirais le parchemin que j'ai signé au nom de tous ces hommes, je serais obligé de quitter ce château de mes pères comme un vagabond, je perdrais le fief entier qui m'a été légué. De toutes ces terres, de ces étangs, de ces forêts, de ces tourelles, de tant d'armures et de chevaux, il ne me resterait que mon nom, sans un écu pour en soutenir la noblesse. Je ne pourrais vivre en gogaj, madame. Le marquis Olivier ne saurait ni tendre son chapeau sur la route, ni mettre ses bras aux gages d'un autre homme. S'il tombe, il tombera debout. Sachez tout : pour vivre comme nous avons vécu, pour que vous soyez la plus riche et la plus heureuse des châtelaines, pour que vous puissiez humilier l'orgueil de celles qui ne sont pas des Collibertes et qui fignaient de vous mépriser seulement, tandis qu'elles vous haïssaient parce que vous êtes belle, — eh bien, j'ai dévoré une partie de mon patrimoine. Alors, j'ai voulu réparer ce malheur et j'ai joué; j'ai joué et perdu, madame, et alors, pour distraire l'attention et écraser l'envie, j'ai augmenté mon luxe et mon faste. J'ai voulu que mes salons fussent plus splendides, que mes fêtes attirassent une foule plus brillante et plus nombreuse encore, et que vous, madame, vous eussiez des robes dignes de la main des fées et des diamans de reine à vos oreilles et à votre cou.

— Et qu'importe, n'est-ce pas, éclata alors ma mère indignée, que chacun de ces joyaux coûtât un homme!

Et arrachant ces pendans d'oreilles par un geste sublime, elle les jeta à terre aux pieds du marquis.

— Ah! je ne vous avais jamais demandé ces parures et ces plaisirs, monseigneur, continua-t-elle. Devez-vous donc attirer sur ma tête tant de haine! Honte sur ces ornemens qui déveillent le sang de dix familles.

Et brisant le collier pendu à son cou, elle le laissa tomber sur le parquet.

— Ces bracelets sont faits des larmes des orphelins, dit-elle encore. Et elle détacha ses bracelets.

Le marquis la regardait avec admiration. La foule des paysans avait traversé les autres salles que nous venons de voir et heurtait à la porte, de cette chambre, criant : — Malheur à la Colliberte!

— Et c'est cette sainte créature que ces misérables outragent, dit mon père en brandissant son épe. Eh bien! nous allons voir qui sera le plus fort.

Il saisit un petit porte-voix qui devait appeler à son aide toute sa meute de valets, de palefreniers et de gardes-chasse, gailiards bien armés et disciplinés qui devaient vaincre facilement l'essai des paysans révoltés.

La porte tremblait sur ses gonds. En ce moment ma mère s'approcha du marquis et lui dit de ses lèvres pâles comme celles d'une morte :

— Pus de sang! pas de sang!

Mon père hésita. Puis il murmura : — Elle a raison. D'ailleurs je ne veux pas qu'elle coure même l'ombre d'un danger.

La porte craquait sous les coups des paysans. Le marquis nous entraîna par la main, ma mère et moi. Il lui dit : — Jure-moi le secret sur ce que tu vas voir!

Elle jura d'une voix éteinte. Nous passâmes derrière l'estrade. Il gratta le mur et le mur s'ouvrit, te dis-je, comme par enchantement. Nous descendîmes quelques marches d'un escalier qui fuyait sous nos pas en

tournoyant. Le mur se referma derrière nous. Oh! je le vois encore. Il y a là un secret qui sera la clé de tous les autres. Derrière cette estrade se cache une issue mystérieuse. La découverte. Oh! sans doute, elle s'est ouverte depuis, Dieu sait pour quel sinistre dessein. Toujours est-il que nous nous trouvâmes, au bas de l'escalier, dans l'obscurité d'un vaste caveau. Grâce à la lueur de la torche qu'avait allumée mon père, je me souvins confusément d'avoir entrevu des blocs de marbre sur lesquels veillaient des chevaliers armés de toutes pièces. C'étaient les statues des aïeux de la famille. Comme toutes ces blanches figures immobiles m'effrayèrent! Mon père se'en aperçut et me dit en souriant :

— Jacques, ne crains rien, ce sont des amis. Je vais laisser ta mère sous leur garde et sous la lionne.

Puis baissant la Colliberte au front, il nous plaça dans une sorte d'enfoncement fermé par le socle creux d'une de ces statues et s'éloigna dans une autre direction. Nous souffrîmes bien en l'attendant. La Colliberte l'aimait, et elle pria pour lui. Elle avait oublié les serfs ou plutôt elle maudissait leur révolte qui mettait en danger la vie du marquis. Quand il revint, tout était apaisé; mais jamais elle n'osa lui reparler de cette scène affreuse.

— Et les paysans partirent, Jacques, demandai-je vivement au Colliberte.

— Ceux qui ne furent pas tués partirent pour les colonies, dit-il en baissant les yeux. Je ne les ai jamais revus. Mon père s'était associé à un de ces marchands de chair humaine qui transportaient des villages entiers en Amérique. Il n'avait pas vendu ses paysans comme des esclaves, mais il avait traité avec le spéculateur des colonies et signé comme le représentant de tous ces hommes. Et il avait tenu sa parole, et il n'avait pas forcé à sa signature. Tous partirent... volontairement. Ah! je me trompe; il y eut une exception en faveur d'un seul. Pierre Lenoir le Harangueur resta dans le pays, — car il y fut pendu, malgré les prières de mon frère Orré. Comme tu penses bien, je ne sus ces détails que plus tard, lorsque le marquis devint aveugle et que les langues se crurent libres. Souvent ma mère se rappelait le danger que nous avions couru et alors elle m'embrassait en pleurant. Ces baisers et ces larmes m'ont heureusement donné le souvenir de cette scène affreuse, et ce souvenir me donne la certitude de trouver une issue secrète derrière cette estrade.

Jacques m'aïda alors à me relever, et tous deux, nous nous mîmes à chercher avec une fiévreuse impatience une fissure, un jour, un ressort qui justifiât nos soupçons. Le mur était parfaitement uni et tendu de damans cramoisis. Après de longs efforts nous commençâmes à désespérer. Sans l'opiniâtre souvenir du Colliberte, nous eussions renoncé à une tentative qui nous semblait folle et impossible. Je m'appuyai contre un des piliers du lit, tandis que ma main pouvait distrairement avec les fleurs de cuivre doré d'un candélabre à trois branches fiche au mur.

Tout à coup la chandelle du milieu se fendit en deux, la tapisserie se plissa sans se déchirer, et la muraille s'entr'ouvrit, laissant voir une étroite issue donnant sur les marches d'un escalier tortueux.

— Qu'avais-je dit, s'écria le Colliberte. Tu vois bien, Camille, que Dieu est pour nous.

— Oseriez-vous descendre? dis-je en reculant avec effroi.

— Si j'oserais! reprit-il avec un sourire de joie indicible. Et il s'élança sur la première marche de l'escalier.

— Viens Camille, viens, si ton cœur bat d'émotion comme le mien, si tu veux découvrir comme moi le mystère d'iniquité que ces profondeurs cachent à tous les yeux!

Sa voix était entraînant. — Épouvantée d'ailleurs à la pensée de rester seule dans la chambre mortuaire, je le suivis.

VII.

Morte vivante.

Permetts-moi, cher Gabriel, d'abréger un peu les détails de ce récit déjà si long et de ne pas te décrire trop minutieusement toutes les émotions qui nous attendaient dans les caveaux de la Tour. Je n'écris pas à plaisir un de ces romans sépulchraux dont les horreurs naïves et les prétentieuses extravagances ne méritent point l'attention d'un esprit sensé.

Mon histoire, quoiqu'elle puisse paraître aujourd'hui beaucoup plus invraisemblable que les puériles et mystérieuses inventions de l'excellente dame Anne Kadeliffe, est vraie de tout point. Je ne recourrai donc pas aux savantes préparations de la susdite romancière. Pour toi, l'intérêt de mon récit ne consiste pas dans l'agencement matériel des faits ni l'harmonie des périodes, — mais dans la connaissance de mes malheurs et de mes souffrances morales, ces tortures suprêmes.

Au bout de quelques minutes, nous nous trouvâmes dans le vaste caveau dont le Colliberte m'avait parlé.

Des deux côtés s'alignaient les mausolées de marbre avec leurs statues de chevaliers, de barons et de comtes. Elles se détachaient dans l'ombre avec une majesté solennelle.

Deux fois nous crûmes voir une forme animée se mouvoir, glisser sans bruit et disparaître derrière les piliers bas et lourds qui soutenaient la voûte du caveau.

Le Colliberte se mit à sa poursuite.

L'inconnu, qui n'avait ni torche ni lanterne, allait rapidement, mais il vint à heurter le socle d'une statue et tomba.

Quand il se releva, Jacques et moi saisissions ses bras, et quoiqu'il fût vigoureux, il ne parvint pas à nous faire lâcher prise. Nous n'avions pas échangé une parole.

Le Collibert regarda son visage à la clarté pâle de la lanterne, et il s'écria :

— Bastien Lenoir, le fils de Pierre-le-Pendu, le frère de lait de Orré ! Le paysan parut conféré en se voyant reconnu ; mais ne tenant pas Jacques pour un adversaire bien redoutable, il lui dit insolemment :

— Que faites-vous ici, malheureux !
— C'est à nous à l'adresser cette question, répliqua le Collibert. Est-ce toi qui nous as fait une si belle peur là-haut ?

— Moi ou un autre, qu'importe ! Vous avez sué froid, petit gars, dit Bastien.

Et il nous humilia d'un sourire ironique et vainqueur.

— Ce que c'est que l'imagination, me dit Jacques. Nous aurions affronté dix épées levées sur nous et nous avons foilli perdre tout courage devant la main de ce rustre. Il est vrai qu'elle est aussi velue que celle des chiens confés à sa garde. — Pourquoi est-tu venu dans les souterrains de la Tour de l'Eau ? ajouta-t-il en s'adressant au paysan.

— C'est le secret de mon maître, dit Bastien.

— Ecoute, reprit le Collibert ; nous sommes les amis d'Orré : confie-nous le secret.

— Que non pas, dit Bastien d'un air narquois. Je saurai bien au contraire vous forcer à déguerpier d'ici.

— Essaye donc, répliqua Jacques. Tu es robuste, mais je suis agile. Tu es sans armes, moi j'ai ce long couteau. Tu es seul, et nous sommes deux.

— Je saurai mourir pour garder le secret de mon frère de lait.

— Mourir, ce n'est rien, mais mourir sans confession ! observa le Collibert.

Ces paroles frappèrent le paysan de terreur. L'expression de son visage changea tout à coup.

Le Collibert avait touché juste. Il connaissait les gars de son pays.

— Mourir sans confession ! répéta Bastien avec émotion. Un chrétien ne m'eût pas fait une pareille menace ; mais un Collibert n'est pas chrétien, on me l'a toujours dit. Eh bien ! pour le salut de mon âme, je trahirai la confiance de mon frère de lait. Mais plus tard je me vengerais, mauvais gars.

— Plus tard, tu feras ce qu'il te plaira, dit Jacques ; mais parle vite.

— Orré s'est battu avant-hier contre les Bleus, reprit le paysan. J'y étais. L'affaire a été chaude ; je n'ai pu le couvrir à temps de mon corps. Orré a été blessé. Il est tombé dans mes bras et je l'ai emporté, tandis que nos gens s'égaillaient en tirant leurs derniers coups de feu. Je ne me suis arrêté qu'à la métairie de l'oncle à Duhoix. Orré souffrait tant qu'il a perdu ses sens ; il n'a retrouvé sa tête et rouvert l'œil qu'au milieu de la nuit. J'étais seul, étendu à terre sur ma peau de bique, à côté de son lit. Je l'entendis crier : — Oh ! la malheureuse ! Mon Dieu, depuis combien de temps suis-je ainsi sans connaissance ! Je me levai et lui dis : — « Frère, depuis douze heures seulement. » Ça eut l'air de le calmer un peu ; puis il répéta plusieurs fois : — « Que faire ! mon Dieu, que faire ! » Tout à-coup il me regarda et dit : — « Bastien, tu m'es dévoué à la vie et à la mort, n'est-ce pas ? »

Cette question me fit rire. J'avais tort, car aujourd'hui je trahis celui que le lait de ma mère a nourri. Enfin, patience. Quand j'eus fini de rire, Orré me confia qu'une femme vivait cachée dans ces caveaux, — qu'il y allait de l'honneur de la famille que nul ne s'en doutât, — et que si je ne me chargeais pas de venir lui apporter des provisions, tandis que lui, Orré, restait forcément couché sur son lit de douleur, la malheureuse mourrait de faim.

— De faim ! répéta le Collibert avec horreur. Une femme enfermée dans ces caveaux ; mais vraiment c'est un rêve, un épouvantable rêve que nous faisons.

— C'est la pure vérité du bon Dieu ! dit le paysan.

— Et Orré ça donne tous les renseignements nécessaires pour arriver jusqu'à elle ? continua le Collibert éperdu.

— Oui, seulement j'ai ordre de ne pas lui parler.

— Eh bien, marche, nous te suivrons, mais ne tente pas de nous échapper, ou malheur à toi.

Bastien obéit. Nous marchions à ses côtés. Le feu de la fièvre brillait dans les yeux de Jacques ; il chancelait par moment comme un homme ivre ou fou. Des paroles entrecoupées s'échappaient de ses lèvres ; il disait :

— Je ne sais que croire, qu'espérer ou que craindre. Ma tête s'égare dans ce chaos. Morte de faim ! pauvre femme. Si nous allions la trouver morte. Oh ! j'étouffe dans cette atmosphère humide. Comme elle a dû souffrir ! Hétons-nous !

Par moment il riait et frottait ses mains l'une contre l'autre, comme un enfant qui se réjouit de quelque surprise ménagée par la tendresse maternelle. Puis ses yeux se remplissaient de larmes, et il se sentait pénétré d'un attendrissement auquel il n'eût pu assigner de cause.

Tout à coup Bastien Lenoir cessa de marcher et grognela soudainement :

— C'est ici qu'il faut s'arrêter.

Nous le regardâmes, étonnés. Le caveau se prolongeait toujours devant nous.

— Sous nos pieds il y a une grille de fer, dit-il ; sous cette grille, un

escalier ; au bas de cet escalier, un autre caveau. Aidez-moi à la soulever.

Nous joignîmes nos efforts aux siens. La grille fut relevée. Nous n'avions plus la force ou le sang-froid nécessaires pour parler. Nos visages seuls exprimaient l'indignation douloureuse dont nous étions saisis.

Enfin, nous entrâmes dans ce nouveau souterrain dont les murs verdissaient d'humidité et de dégradation. On y respirait un air méphitique. La lueur de notre lanterne effrayait les immenses habitants de ces réduits ténébreux. Nous vîmes fuir les dos écailés des lézards dans les crovasses moussues.

Au fond du caveau, la terre humide était recouverte de paille. Sur cette paille, nous distinguâmes comme une forme humaine enveloppée dans les lambeaux d'un tapis de laine.

Je m'arrêtai, le cœur serré. Était-ce bien une femme, cette créature languissante, peut-être moribonde, que nous approchons n'avait pas eu le pouvoir de faire tressaillir, de faire relever sur sa couche misérable avec un cri de joie aux lèvres et un regard étincelant d'espoir.

Elle n'avait pas bougé. Nous n'entendions pas même le bruit de sa respiration. Alors nous craignîmes d'être arrivés trop tard. Jacques se pencha avidement sur le visage de la malheureuse ; il cherchait à reconnaître ses traits ; mais avait-il jamais vu ces joues creusées et crayonnées dont les pommettes seules conservaient un vermillon sinistre, ce front plissé et dépourvu de cheveux, ces paupières rouges et enflammées, ces lèvres blafardes ?

— Quelle peut être cette femme ? murmura-t-il avec la sourde irritation d'un homme trompé dans un secret espoir.

— J'ai apporté tout ce qu'il faut pour la réveiller, dit le paysan.

Et s'agenouillant près de cette infortunée, il chercha à faire glisser entre ses dents contractées quelques gouttes d'un cordial propre à ranimer la vie et à réchauffer le sang qui se glaçait dans ses veines. Mais il ne put y parvenir.

Le Collibert alors repoussa doucement Bastien, et prenant les froides mains de la pauvre créature dans les siennes, il appuya ses lèvres sur la bouche de la moribonde, espérant lui rendre par son souffle la force et la chaleur, épiait son premier regard.

Nous restâmes un quart d'heure dans cette attitude silencieuse, le visage de Jacques rayonnant de cette expression presque extatique, remarquable chez tous ceux qui accomplissent un acte de dévouement.

— J'ai senti le cœur battre, battre contre le mien, dit-il soudainement. Puis il ajouta : — Elle respire ! elle respire, ô merci, mon Dieu !

Et il attacha son regard sur les yeux de la pauvre femme.

Ces yeux s'entr'ouvrirent et se refermèrent comme blessés par l'éclair, si faible pourtant, projeté par la lanterne.

— J'ai fait un rêve, un joli rêve, murmura une voix douce. Oh ! s'il pouvait continuer ! Pourquoi me suis-je réveillé ?

— Ce n'est pas un rêve, pauvre femme, dit le Collibert avec émotion. Vous n'êtes plus seule, abandonnée. Vous avez des amis autour de vous. Elle se souleva un peu et regarda lentement notre groupe.

— Des amis ; je n'ai jamais eu d'amis, dit-elle. Ne raillez pas. Si vous êtes chargés de terminer mes souffrances par une mort prompte, soyez les bien-venus.

— Vous n'avez rien à craindre de nous, s'écria le Collibert. Nous ne sommes pas vos bourreaux, mais vos sauveurs.

— Des sauveurs ! répéta la femme d'une voix tremblante. Oh ! vous raillez toujours. Est-ce que je puis exister la pitié de quelqu'un, moi. Je suis une proie que la mort réclame depuis long-temps. Je l'ai trop fait attendre. Je n'ai pas d'or pour récompenser la pitié. Je ne suis plus belle pour émouvoir les cœurs. Voyez ces bras décharnés, ce visage fané par la réclusion, ridé par le chagrin. Est-ce que les hommes ont jamais pitié des spectres. Mais soyez toujours les bien-venus, car vous avez quitté le grand jour et le soleil pour me voir mourir, au fond de cette tombe, et il me semble que vous m'apportez par votre présence un parfum du bon air de là haut, de cet air plein de senteurs d'herbes et de fleurs qui fait vivre.

Elle interrompit brusquement ces paroles incohérentes, et pressant sa poitrine de ses mains amaigries :

— Oh ! qu'il faut souffrir pour obtenir la mort ! dit-elle avec un accent déchirant.

Jacques tremblait de tous ses membres, comme si la voix de la récluse eût exercé sur lui une influence mystérieuse.

— Vous avez faim, répliqua Bastien au cri de souffrance de la malheureuse, mangez.

Et il lui tendit un gâteau de sarrasin qu'elle saisit avidement. Un sourire fauve illumina son visage pendant qu'elle mangeait.

Jacques et moi nous pleurions.

— Merci, nobles cœurs, dit-elle en nous regardant avec surprise. Mais maintenant, fuyez, sauvez-vous. Les maîtres de la Bange sont si méchants ! Ils vous enfermeraient aussi, et c'est trop horrible d'être enfermé dans ces éternelles ténèbres. On ne meurt pas tout de suite, voyez-vous ; on espère toujours. Et les cheveux blanchissent et tombent pendant qu'on espère.

— Rassurez-vous, répondit Jacques ; je suis venu pour vous délivrer. Vous pouvez encore être heureuse et libre.

— Libre ! s'écria-t-elle avec transport et d'une voix frémissante. Quoi ! je verrais encore l'espace bleu sur ma tête, les vertes forêts ; je me réchaufferais au soleil, j'entendrais chanter les oiseaux ; je verrais

pour les petits enfants, j'écouterais leur babill plus doux au cœur que le chant des oiseaux ; je pourrais presser des mains amou !... Oh ! non, ce serait trop de bonheur ; cela ne se peut pas ! J'ai promis de ne pas désertier ma tombe. Et un serment c'est sacré. D'ailleurs, je ne suis bonne qu'à mourir ; mais vous, qui êtes jeunes et beaux, et qui n'avez pas l'habitude de souffrir, fuyez, vous dis-je.

— Mais, je ne vous comprends pas, répliqua le Collibert de plus en plus bouleversé. On vous offre la liberté, et c'est vous qui la refusez ! Dites-moi donc quel pouvoir étrange enchaîne votre volonté ! Dites-moi donc quelle faute vous avez commise ? Dites-moi, enfin, votre nom !

— Ne m'interrogez pas. Je ne dois point vous répondre, dit la recluse. Partez, et oubliez-moi. Je n'existe plus. Mon nom n'est écrit que sur le marbre d'une tombe, et sans doute ce marbre est déjà caché sous l'herbe. Prier et souffrir, voilà mon lot ici bas. Autrement, ajouta-t-elle, ils seraient périr l'enfant innocent qui ne se doute pas de ma misère, et je veux qu'il vive, lui, qu'il vive long-temps. Que m'importe d'être malheureuse, pourvu qu'il soit heureux ! d'être recluse, pourvu qu'il soit insouciant et libre au soleil ! S'il m'était seulement donné de le revoir une fois avant que mes yeux s'éteignent et que mon cœur s'endorme de l'éternel sommeil... C'est pour lui que j'ai consenti à ce pacte impie et que je refuse de vous suivre. Ah ! ce n'est pas acheter trop cher la vie de son enfant que de la payer de ce prix terrible, une réclusion sans espoir !

Une sueur froide couvrit le front du Collibert.

— Vous parlez de votre enfant, pauvre femme ; vous avez un enfant, et vous dites que vous n'avez pas un ami, pas un cœur qui vous aime et qui vous pleure, s'écria-t-il avec un rire amer.

— Oh ! ne l'accusez pas, répondit-elle ; il ignore que j'existe.

Le Collibert saisit les mains de la recluse par un gesto de douce violence, et d'une voix haletante :

— Son nom ! dites-moi son nom ? demanda-t-il.

— Je ne puis le dire, car ce serait révéler le mien et attirer la foudre sur sa tête, répliqua-t-elle. Mais pourquoi me questionner ainsi ? Ne voyez-vous pas que c'est une torture affreuse que de ne pouvoir répondre quand on parle de lui, de lui à qui je pense sans cesse, de lui que, même dans ce caveau obscur et silencieux, mes yeux croient voir et mes oreilles entendre à chaque instant. Que de fois mes bras se croisent en frémissant sur mon sein, croyant l'étreindre comme autrefois, alors que je le berçais tout petit sur mes genoux ! Ces doux rêves m'ont aidée à vivre.

— Son nom ! son nom ! répéta le Collibert avec angoisse et plongeant son regard dans les yeux ternes de la recluse.

— Je ne le dirai pas, murmura-t-elle. Cette insistance est étrange. Dois-je donc me délier de vous, qui avez l'air si doux et si bon ?

— Vous défiez de moi ! s'écria Jacques, le regard humide. Oh ! mon Dieu ! de moi, qui sens tout mon cœur aller vers vous. Par pitié, dites-moi le nom de votre enfant, madame, ou sinon, qui sait ? peut-être est-ce moi qui vous le dirai.

La recluse le regarda avec stupeur.

— C'est impossible ! dit-elle. Vous ne pouvez savoir ce secret formidable. Mais, par pitié, ne m'interrogez plus. Ni prières, ni menaces ne sauraient me faire quitter cette prison où je dois mourir.

— Quel ! si cet enfant dont vous parlez était malheureux, s'il avait besoin de vous, s'il vous appelait à lui, si votre présence devait le sauver, vous resteriez froide et sourde à son appel ? s'écria le Collibert.

Le regard terne de la recluse s'alluma et jeta un éclair.

— Non, certes, il ne m'appellerait pas vraiment ! sa voix ressusciterait mes membres inertes. Dussé-je me traîner sur mes genoux, j'arriverais jusqu'à lui et mon dernier souffle lui dirait : « Mon fils, mon enfant, me voilà ! Dieu ne laisse pas manquer de courage et de forces les mères qui veulent défendre leur enfant. »

— J'étais sûr de votre réponse, dit le Collibert d'une voix brisée par les larmes. Oh ! vous aimez votre fils comme moi j'ai aimé ma mère.

— Votre mère ? répéta la recluse en tressaillant.

— Elle est morte dans ce château, madame, continua-t-il.

— Dans ce château ! dit-elle éperdue. O mon Dieu ! ne m'abusez-vous pas ? ai-je bien entendu ? ai-je bien compris ? Mais non, je suis folle ! Dites-moi que je suis folle, que je rêve et que j'espère une chose impossible. Mais parlez, parlez toujours ! De vous entendre seulement, je suis heureuse et j'oublie, oui, j'oublie tout ce que j'ai souffert.

1) Jacques devint pâle comme la mort et se sentit défaillir. Il s'appuya contre la muraille.

— Madame, murmura-t-il, on dit que la joie aussi fait mourir. Mon cœur bat à se briser de l'espoir que vos paroles m'ont donné. Je ne pourrais résister plus long-temps au doute qui me torture. Vous avez refusé de me dire le nom de votre enfant, refusez-vous de bénir dans vos prières celui de l'humble créature qui a voulu vous délivrer ?

— Quel est ce nom ? s'écria, avec un accent qui partait des entrailles, la recluse, dont tout le corps frissonna comme d'une secousse électrique.

— Les maîtres de la Bauge m'appellent Jacques le Collibert, répondit-il sans oser la regarder.

La recluse se leva toute droite sur sa couche misérable, et le cri qu'elle jeta n'eut rien d'humain.

— Jacques ! toi, mon fils !

Voilà tout ce qu'elle eut la force de dire. La voix mourut dans son

grosier, ses yeux se voilèrent : la joie avait érasé cette femme si faible. Le sang reflua à son cœur ; ses lèvres remuaient machinalement.

— La Colliberte ! s'était écrié Bastien Lenoir en reculant avec un regard haineux que j'eus lieu malheureusement de me rappeler plus tard. Dans le moment, je n'y fis nulle attention, préoccupée que j'étais par cette scène touchante.

Pour Jacques, sa joie était du délire, de la folie. Il s'agenouillait devant la Colliberte et il embrassait ses genoux et ses mains ; puis il la regardait et pleurait ; puis il essuyait ses larmes et s'écriait :

— Pourquoi pleurer ! l'heure de la joie est venue. O ma mère ! parle-moi ! appelle-moi ton petit Jacques, ton fils bien-aimé ou je croirai que je suis le jouet d'un songe. J'ai l'esprit si faible que souvent je prends mes rêves pour des réalités. Mais non, tu n'es pas une âme errante, tu ne traînes pas sous ton lineul quelque péché qui te ferme l'entrée du paradis ? tu n'es pas une de ces ombres auxquelles la justice divine fait expier le sang versé, les trésors volés et les jugements iniques ? J'ai entendu la voix et je touche tes mains glacées. Tu es bien ma mère, la Colliberte sur le cercueil de qui j'ai tant prié.

La recluse reprenait insensiblement ses sens sous les baisers, les sanglots et les larmes de son fils. Elle l'écoutait comme elle eût écouté le concert des anges ; elle le contemplait avec ce regard entré des mères que nulle parole ne peut rendre.

— Mon enfant, balbutia-t-elle, que j'aime ta figure douce et pâle ! Ton âme doit être généreuse et noble ! Il me semble vraiment avoir été morte depuis que je t'ai quitté ; avoir erré dans le néant et le vido ; mais ta vue m'a fait renaître : tu as réchauffé l'air autour de moi ; tu as éclairé l'obscurité de ce caveau. Oui, je me sens revivre ! Oh ! maintenant, je ne veux plus être séparée de toi ; je ne me résignerais plus, j'aurais peur de la solitude. Mon fils, n'est-ce pas que tu m'abandonneras pas ta mère ?

— Nous resterons ensemble, s'écria Jacques ; je vous aimerai si bien, je vous servirai si bien que vous oublierez cette réclusion comme un rêve affreux. Nous nous cachérons dans quelque humble asile où le bonheur vous rendra la santé. Mais je vous demanderai, à mon tour, ma mère, comment vous avez consenti à vous laisser ensevelir vivant dans ce tombeau, à abandonner votre enfant, isolé au milieu de ses ennemis. Nommez-moi tous ceux qui ont exercé envers vous cette contrainte impie, cette criminelle violence, car je dois tout révéler au marquis de Sanglier-Chavaones.

— Le marquis est encore vivant ? s'écria la Colliberte émue.

— C'est lui seul qui vous délivrera, ma mère, poursuivait Jacques. Vous ne devez point sortir d'ici furtivement comme un coupable qui s'évade, mais comme l'opprimé qui demande justice et vengeance. Il faut que le seigneur de la Bauge se souvienne de son énergie d'autrefois et qu'il épouvante et confonde les misérables qui ont mis la main au crime, par votre apparition soudaine. Les plus hardis paliront, je vous jure, et celle pâleur les dénoncera. Ayez courage, ma mère, et bon espoir.

— Hélas ! mon fils, je ne demande que la liberté et le droit de ne pas te quitter, dit la pauvre femme. Que m'importe la vengeance ! Dieu veut que l'on pardonne à ses ennemis.

— Vous pouvez pardonner, ma mère, répliqua le Collibert, mais moi je n'ai point cette vertu. Il n'est pas un de vos jours, il n'est pas une de vos nuits de douleur que je ne voie écrits sur votre visage en signes qui gonflent mon cœur d'amertume et de haine. Vos larmes ont creusé des fides sur tous vos traits, et vous voudriez que je contemplanse avec calme ces rides, sillons d'une souffrance inouïe ! Non, je ne veux pas devenir ainsi complice du crime. Parlez, ma mère, parlez. Dans une heure le marquis Olivier doit tout savoir.

La recluse soupira péniblement ; mais, vaincue par l'insistance du Collibert, elle s'étendit sur sa couche, et, les mains dans celles de son fils, elle commença son triste récit.

VIII.

Les Corbeaux.

— Tu te souviens, Jacques, du moment où l'on t'arracha de mes bras malgré tes prières et tes plaintes. J'étais si affaibli par la souffrance que mon visage se couvrait déjà, disait-on, des empreintes violettes et du masque immobile de la mort.

Le Recteur et les nobles frères étaient restés dans la chambre. Quoiqu'il n'eusse pu prononcer une parole, j'entendais parfaitement tout ce qu'ils disaient.

Le Recteur se mit à allumer des cierges autour de l'estrade et s'écria :

— Allons, messieurs, il est temps de réciter les prières des agonisants !

— Oui dà, répondit Richard, la belle ne charmera donc plus notre bourru de père avec ses sourires de séraphin. Dieu me damne si elle ne l'avait pas ensorcelé.

— Il faut espérer que, la sorcière morte, le sortilège cessera, ajouta Jean.

— Maintenant il s'agit de ne pas perdre de temps, reprit le Recteur, et d'ensevelir la Colliberte au plus vite. Je ne vous conseille pas d'attendre que le marquis soit de retour.

— Ni Orre, dit Richard. Il n'aime pas plus que nous la Colliberte, mais c'est un Tranche-Montagne tout hérissé de scrupules chevaleresques. Et la promptitude de la maladie nous attirerait des soupçons et des réflexions à ne plus finir.

— Le croyez-vous gars à nous trahir ? demanda le Recteur.

— Non, l'honneur de la famille lui tient trop à cœur, dit Gaspard.
— Mais à coup sûr, si nous l'avions consulté, ajouta Richard en ricanant, il n'aurait pas partagé notre opinion sur le régime à faire suivre à la Coliberte. Et s'il se doutait du genre de potions que le Recteur a versées à cette femme, il serait homme à en faire avaler autant à notre digne confesseur.

— Hâtez-vous donc, s'écria le Recteur. Aidez-moi à envelopper cette marquée de la main gauche dans le linceul.

Les frères ne répondirent pas.
— Qu'attendez-vous donc ? répéta-t-il avec impatience.

— Eh ! ce n'est pas notre métier de toucher aux morts, dit dédaigneusement Richard, surtout quand ce sont des Coliberts, et que de pailleuses drogues ont infecté leur sang.

— Vous êtes fous, répartit le Recteur. Croyez-vous donc, messieurs, gagner la peste à toucher aux morts que vous faites ?

Et il appuya d'une voix stridente et sardonique sur ces derniers mots.

— Plus bas, mon père, plus bas, dirent les jeunes gentilshommes avec terreur.

— Faites venir les corbeaux (1), ajouta Richard.

— Oui, dit amèrement le Recteur, pour que ces vieilles femmes épé-
lent les signes d'une mort étrange sur ce visage qui, avant quelques heures, sera couvert d'une teinte noire.

— Tiens ! elle portera son deuil, dit grossièrement Gaspard.

— Ne faudra-t-il pas aussi creuser la fosse de nos mains ? demanda Michel.

— Il faut avoir l'énergie et le courage d'accomplir jusqu'au bout ce qu'on a entrepris, répliqua le Recteur d'un ton sévère.

Les jeunes gens s'approchèrent lentement du lit.

J'étais plongée dans un tel état de prostration physique, que cet affreux dialogue ne m'émut pas plus que s'il se fût agi d'une personne étrangère. J'entendais machinalement, voilà tout.

En ce moment, le galop d'un cheval retentit dans la cour.

Les gentilshommes se précipitèrent vers la fenêtre.

— Le cheval d'Orré hennit au pied du perron, s'écria Richard. — Orré monte ! ajoutèrent les autres.

— Malheur à lui d'être venu trop tôt ! murmura le Recteur d'une voix sombre.

J'entendis des pas lourds, mais précipités, faire gémir le plancher des salles voisines.

— Faites bonne contenance, messieurs, dit le Recteur. Vous avez l'air d'écoliers qui craignent la férule du pédant.

— Orré n'est pas commode, observa Michel.

— Bah ! il est plus noir que méchant, dit Richard. Tout cadet de Chavannes qu'il soit, je saurai lui tenir tête.

Orré entra dans la chambre, comme un sanglier qui fait sa trouée, et s'écria aussitôt :

— Que viens-je d'apprendre, messieurs ? la Coliberte est morte. Dieu soit loué de l'avoir rappelée à lui !

Ses frères respirèrent bruyamment. Leurs visages mornes s'éclairèrent ; ils relevèrent la tête, comme Richard qui seul avait gardé le chapeau sur le front, et dont le regard insolent ne s'était pas baissé.

Ils allèrent tous donner une poignée de main et une accolade à Orré. Le Recteur de Kerbader lui dit : — Avez-vous fait bonne chasse, mon cher Orré ?

Le cadet de Chavannes jeta sans doute alors un regard observateur autour de lui, car il demanda d'une voix brève, au lieu de répondre au Recteur :

— Depuis quand mes frères sont-ils devenus des enfants de cœur ? Que faites-vous tous ici ? Est-ce pour rendre honneur à la Coliberte morte, vous qui l'aimiez si peu de son vivant, que je vous trouve tous rassemblés autour de son lit de mort ?

— Ils sont venus comme de dignes chrétiens, sur ma requête, prier pour l'âme de la morte, répondit le Recteur de Kerbader.

— Ce beau zèle religieux vous est venu bien vite, mes frères, observa Orré. Voilà la première fois que j'entends M. le Recteur parler de l'âme des Coliberts.

Ils ne répondirent pas. Le Chasseur s'approcha du lit, — et je sentis instinctivement son regard attentif peser sur moi.

— Cette maladie a été bien soudaine, et la mort a été prompte, dit-il froidement : qui donc a soigné cette femme ?

— C'est moi, Orré, répondit le Recteur.

— Vous, reprit Orré avec l'accent de la surprise. Je ne vous savais pas médecin, mon père. Et mes frères vous ont aidé peut-être ?

Cette parole jeta simplement dut faire pâler les coupables. Le plus impétueux de tous releva maladroitement le gant.

— Que signifient toutes ces questions, interrompit Richard : nous soupçonnerais-tu ?

— Malheureux ! murmura Orré qui se fit violence pour ne pas éclater. Vous soupçonner ! et à quel propos ? parce qu'une femme est morte et que le Recteur l'a soignée dans sa maladie ? Tu es fou.

— Eh bien ! viens avec nous, frère, et laissons le digne Recteur s'occuper de préparer le voyage éternel de la Coliberte, dit Gaspard.

— Allez ! fit insouciantement Orré. Moi, je reste.

— Tu restes ? dit Richard stupéfait. Mais ce n'est pas l'usage.

— C'est mon idée. Je veux dire aussi une prière pour la morte, et je suis en retard.

— Mais c'est une profanation. Le Recteur et les corbeaux doivent seuls rester dans la chambre mortuaire pour ensevelir le corps.

— C'est moi seul qui l'ensevelirai ! répliqua Orré d'une voix tonnante.

— Depuis quand mon frère Orré a-t-il appris le métier des corbeaux ? demanda ironiquement Richard.

— Depuis que les Recteurs sont médecins, répondit le cadet de Chavannes en se jetant dans un fauteuil.

Ses frères restaient immobiles et leur inquiétude devait être grande. Mais probablement le Recteur leur fit quelque signe qui les rassura, car ils prirent le parti de s'éloigner tout en ricanant et de laisser la place libre à Orré. Ils le virent qu'ils allaient l'attendre dans la salle des Panoplies, qui se trouvait au bas de la tour, presque contiguë à la Chapelle, et où ils avaient l'habitude de s'exercer à l'escrime et même de jouer à la paume, par les jours de pluie.

— J'étouffe ! dit le Chasseur quand ils furent partis. Je suis ruisselant de sucre et écrasé de fatigue.

— Vous êtes trop emporté dans vos amusements, répliqua le Recteur ; mais tenez, Orré, voici justement un cordial qui va vous rendre toute votre vigueur. J'en fais souvent usage.

Il remplit d'eau un grand verre à pied qui brillait avec ses facettes bleues et rouges sur la table, et dans lequel il avait jeté, un instant avant l'entrée du Chasseur, quelques gouttes d'une fiole qu'il portait dans une poche de sa soutane ; — il le tendit à Orré.

— Merci, mon père, dit le cadet de Chavannes. Vous êtes homme de ressources et de précaution ; mais je veux que vous me fassiez raison.

Le Recteur balbutia quelques mots d'excuse tout à fait intelligibles. Il devait être fort troublé pour perdre ainsi sa présence d'esprit renommée.

— Buvez le premier, dit avec une sorte de cordialité brusque le cadet de Chavannes. A tout saint tout honneur. Nous avons à veiller près de ce corps. Il faut prendre des forces. Vous autres, gens d'église, vous n'êtes pas habitués comme nous, francs chasseurs, à vous passer de sommeil !

— Nous ne devons pas veiller, reprit le Recteur. Mais buvez donc. En refusant, vous me faites injure, Orré. Le verre est rempli pour vous.

— Et c'est vous qui le viderez, s'écria le jeune homme d'une voix terrible.

Puis, saisissant avec force les mains du prêtre, il porta violemment le verre à ses lèvres. Je vis ce mouvement, car aux paroles d'Orré mes paupières s'étaient entr'ouvertes.

Le Recteur poussa un cri rauque : — A moi ! un secours ! Orré le lâcha, — et brisant le verre sur le plancher, lo broyant sous les talons ferrés de ses bottes, il dit simplement :

— Je sais tout ce que je voulais savoir.

— Monsieur, s'écria le Recteur en lui lançant un regard venimeux, vous avez outragé le ministre du Seigneur !

— Et toi, c'est le Seigneur lui-même que tu outrages en attendant à la vie de sa créature, répondit Orré en haussant les épaules. Mais puisque les fils de Sanglier-Chavannes sont tes complices, tu es sauvé. Sois muet comme la tombe. Il ne s'est rien passé entre nous. J'ai tout oublié. Mais ne te joue plus à moi ; je te permets de me haïr cordialement, mais que nul de mes frères ne sache que j'ai deviné leur secret. Maintenant, laisse-moi !

Le Recteur fut écrasé par ce mépris souverain. En politique consommé, il n'essaya pas de détruire les soupçons d'Orré par des dénégations, ni de braver sa colère ; il tenta de le gagner à sa cause.

— Tu es un homme d'un grand cœur, Orré, lui dit-il, et si ton esprit était dégagé de quelques sols préjugés, tu pourrais attendre, avec mon aide, tel sommet glorieux que tu désignerais. Tu vois que je te connais.

Le cadet de Chavannes répondit froidement :

— Ajoute que celui qui a résisté à la force et à la ruse ne se laisse pas amorcez à la flatterie, et tu me connaîtras mieux encore. Va-t'en.

Le Recteur se retira, mais à pas lents, comme un vaincu qui n'avoué pas sa défaite et qui se promet la vengeance.

— Enfin parti ! murmura Orré. Pourvu qu'il soit encore temps.

Et il se pencha avidement vers moi.

Il prit un miroir de Venise, encadré de baguettes d'or, aux coins desquelles des amours joufflus donnaient de la trompette, — et le plaça devant ma bouche. La glace se brisa. Il poussa un cri de joie ; puis il alla retomber les portières de la chambre et les rideaux des fenêtres.

Chose singulière, je voyais, les yeux fermés, tous ses mouvements, ou plutôt je les devinais, je les sentais par une sorte de seconde vue. L'action se reproduisait dans mon cerveau comme une image fidèle, comme un reflet intérieur.

Orré tira ensuite de sa poche une petite fiole bien enveloppée dans un étui de peau de chagrin, — et l'approchant de mes lèvres, il me fit avaler quelques gouttes de la liqueur qu'elle contenait. Tout mon corps tressaillit aussitôt comme sous un choc électrique.

Il s'assit sur un tabouret à côté du lit et il attendit tenant une de mes

(1) Dans plusieurs provinces du Midi et de l'Ouest, on donne le nom de *corbeaux* aux vieilles femmes vêtues de noir qui ont pour métier d'ensevelir les morts et de les veiller avant les inhumations.

maïns dans les siennes, et s'égayant dans une rêverie inquiète, il se mit à penser tout haut :

— Ce démon de prêtre! disait-il. Aurait-il déjà oublié toutes ces nuits où il m'eût parcouru la campagne avec lui, au clair de lune, pour m'enseigner la vertu secrète des suc de chaque plante? Ne m'étais-je pas épris d'une si folle passion pour cette science de bonne femme que j'en oubliais la chaise!

Orré s'interrompt pour rire à cette pensée; puis il reprit d'une voix de plus en plus sérieuse :

— Mais un beau soir, à la suite d'une dissertation sur une de ces herbes sinistres qui font lentement mourir, le pieux Recteur ne me plaignit-il pas de n'être que le cadet de Chavannes? Il se mit à blâmer la vie perdue, folle, scandaleuse de mon aîné Victor-Octave, — et à dire que s'il mourait, par hasard, je deviendrais l'héritier du titre et de tous les biens du marquis Olivier, — et que je serais un plus digne représentant de la famille que cet étourdi d'Octave. Ce mot léger, par hasard, me fit tressaillir comme si j'eusse marché sur la queue froide et visqueuse d'un serpent. Jusque alors j'avais eu en grande admiration le savoir du Recteur. Depuis, je tiens la science en horreur et je chasse. Les robes noires me font peur.

Il s'interrompt encore, mais ce fut pour s'écrier joyeusement :

— Ah! le sang remonte au visage! — Aujourd'hui je rends grâce au Recteur de ce qu'il m'a appris. Je pourrai défaire sa besogne. Comme je me défie de lui, je suis toujours cuirassé de sa cuirasse et armé de ses armes.

Puis se frappant le front, il s'écria :

— Mais que vais-je faire de cette malheureuse? Je ne puis la sauver sans perdre mes frères! Dois-je donc sacrifier toute notre race au salut de cette Coliberte?

Une lutte terrible s'engagea dans son esprit. Pendant qu'il hésitait entre le cri de la conscience et celui de la nature, — la chaleur pénétrait tous ses membres. Je me sentais revivre. Mais en même temps je comprenais mieux ma position et une effroyable angoisse me saisit au cœur.

Orré, en proie à la plus violente agitation, l'âme déchirée par les sentiments les plus contraires, prit entre son devoir et son orgueil de famille comme entre deux tenailles ardentes, regrettait peut-être sa généreuse action.

Au même instant ses frères, inquiets de ce qui se passait, sortirent de la salle des Panoplies et s'attroupant dans la cour l'appellèrent à grands cris.

Il ouvrit une fenêtre et leur demanda d'une voix altérée : — Que voulez-vous?

— N'as-tu pas bientôt fini de prier, Orré! dit Richard. — Viens boire avec nous, ajouta Michel.

— Je suis à vous dans l'instant, répondit-il, mais laissez-moi faire paisiblement mon métier de corbeau. Si quelqu'un de vous tient à m'aider...

— Non, non, s'écrièrent-ils.

Il se retourna.

J'étais relevée à moitié sur mon lit de mort, accoudée, les cheveux épars, l'oreille tendue, écoutant avec terreur.

Orré devint pâle.

Je murmurai : — Oh! si j'entendais le pas du cheval du marquis Olivier, je serais sauvée!

— Silence, malheureuse! s'écria le cadet de Chavannes, d'un ton farouche. Vous seriez sauvée, dites-vous, et mes frères seraient perdus, n'est-ce pas? Voulez-vous donc me faire repentir de vous avoir sauvée? Croyez-vous donc que je ne tiens pas davantage à l'honneur et à la vie de mes frères qu'à la vôtre? Pourquoi me rappeler que monseigneur Olivier serait un père et un juge implacable?

— Oh! si je l'entendais venir seulement, repris-je avec cette obstination des gens pris d'une folle terreur.

— Si vous l'entendez, madame, vous seriez noyée dans un des étangs de la Baugé avant d'avoir pu dire une parole contre un de mes frères. — Que voulez-vous donc faire de moi? dis-je épouvantée. Ne m'aidez-vous pas à fuir de cette caverne, vous qui m'avez réveillée de la mort?

— C'est impossible, répondit-il avec rudesse; on doute de moi; on me soupçonne. Les issues sont toutes surveillées et gardées.

La voix des jeunes gentilshommes retentit de nouveau dans la cour. — Descendez vite, Orré, cria l'un d'eux. Si tu ne peux venir seul à bout de ta tâche, nous allons tous remonter et t'aider. Notre père peut arriver à chaque instant et nous ne voulons pas qu'il voie ce triste spectacle; il en deviendrait fou.

— Vous entendez, dit Orré, en dirigeant sa main vers la fenêtre.

Je me résignai et croisais mes bras sur ma poitrine, je répliquai doucement :

— Qu'allez-vous décider de moi! j'attends.

Il courut à la fenêtre et cria : — Patience, patience, mes frères!

Puis se tournant vers moi :

— Vous ne sortirez pas de cette chambre, madame, vous ne quitterez pas ce lit autour duquel ont été psalmodiées les prières des agonisants.

— Que dites-vous donc, Orré? m'écriai-je. Mais c'est une chose insensée et impossible! Mais, je ne veux pas, entendez-vous! je ne veux pas!

— Les morts n'ont pas de volonté, madame, et vous êtes morte pour

tous. — Ils ne jettent pas loin d'eux leur lincoln, et vous êtes morte pour tous.

— Orré, regardez-moi donc, que je voie si vous raillez ou si vous devenez insensé, repris-je. Vous m'avez rendu la force et je veux vivre. Je saurai me défendre maintenant et crier à l'aide, et ma voix parviendra bien à toucher quelque cœur. Tous les hommes ne ressemblent pas à vos frères, ces tigres à face humaine!

— Mes frères sont là, madame, dit-il avec calme, seuls dans cette aile du château; — si vous me forcez à devenir leur complice, ils ne tireront pas l'épée contre moi; mais ils me tuent sans merci s'ils croient que je vous ai sauvée.

— Mon Dieu, je ne sais si ma raison s'égare, répondis-je éperdue, mais je ne vous comprends pas, Orré.

— Pas un cri! pas une plainte! madame, dit le jeune homme. On me surveille; on pourrait vous entendre.

— Mais expliquez-vous, lui demandai-je à voix basse. Quel est votre dessein?

— Le seul qui puisse vous sauver, madame, répondit-il. Les morts ne sont pas de leur biète, eux. Et vous en sortirez, vous. Mais il faut que pour tous la Coliberte soit morte.

— Et ce n'est point la nœe raiillerie, Orré? Ce que vous exigez là est bien sérieux. Je serai morte pour le marquis Olivier.

— Pour le marquis Olivier qui vous pleurera, madame, répliqua durement le cadet de Chavannes.

— Et pour mon enfant? demandai-je alors agenouillée sur le lit funéraire, les mains jointes, le cœur serré, des larmes plein les yeux.

— Surtout pour votre enfant Jacques le Coliberti, madame, dit encore le jeune homme. Autrement mes frères seraient perdus, notre nom serait souillé, notre écusson brisé. Aujourd'hui le crime n'a pas plus droit d'asile chez les gentilshommes que chez les bourgeois et les manans. La tête coupée paie la main sanglante. Il ne faut pas que le crime des héritiers de Chavannes soit révélé. Je ne puis être le juge ni l'espion des miens. Si jamais ce crime devait publiquement éclater, la main du bourreau ne les tétirait pas. Je vengerais moi-même la société dans leur sang; voilà comment je comprends l'orgueil féodal.

— Mais je vous jure, Orré, interrompis-je convoyant une lueur d'espoir, que je ne dirai rien de mes tortures, — que nul ne saura, — non, sous peine même de ce qui s'est passé, — que jamais une accusation ne sortira de ma bouche... Je m'y engage par le serment que vous me dictez vous-même.

— Je sais que vous êtes bonne et douce, dit le cadet de Chavannes ému, mais mon père vous aime trop, madame, et je vous hais, moi, comme les autres. Vous vous êtes placée entre lui et ses enfants. La passion dégradante qu'il a conçue pour vous, humble Coliberte, a affaibli son affection pour ses fils légitimes et exalté sa rigueur naturelle. La destinée vous méne. Vous ne pouvez empêcher le sort. Le marquis est soupçonneux et terrible; je vous interrogera. Je veux que vous résistiez à ses menaces et à ses prières encore plus puissantes sur votre âme faible. Ses soupçons ne feront que s'accroître. Plus tard, dans un moment de colère, sous le coup d'un outrage, humiliée par quelqu'un de mes frères, un mot peut vous échapper. Leur vie, à côté de vous qui tenez leur secret, qui les avez dans votre main et vous votre pouvoir, serait intolérable. Que l'un d'eux frappe votre enfant, — votre cœur de mère se révoltera, et, pour venger le Coliberti, vous dénoncerez et accuserez sans pitié le coupable auquel vous auriez promis le pardon et l'oubli! Vous voyez bien, madame, qu'il m'est impossible de vous sauver ainsi, ouvertement, sur la foi d'une parole. — D'ailleurs, si vous vouliez sortir de cette chambre, libre, seraine et d'un pied assuré, mes frères vous attendent, vous dis-je, au bas de l'escalier de la tour. Ce sont les seuls valets, les seuls gardiens qui veillent sur vous. Et ce que le poison n'aurait pu faire, l'épée ou le poignard l'accomplirait sans pitié.

— Oh! pourquoi ne m'avez-vous pas laissée mourir, dis-je en retombant accablée sur ma couche? Je regrette le poison du Recteur. Pourquoi l'avoir repoussé de mes veines?

— Parce que je ne suis pas un lâche et un assassin, pauvre femme, répliqua Orré vraiment touché de mon désespoir. Mais ayez confiance en moi. Laissez-vous envelopper du suaire; laissez-vous étendre dans le cercueil. On craint le retour du marquis et on ira vite en besogne. — Dans les premières heures de la nuit, je viendrai lever le couvercle de la bière, vous me suivrez et je vous guiderai vers un asile où vous serez à l'abri de toute indiscrette curiosité. Là vous expierez le malheur d'avoir inspiré une passion aveugle au marquis de Sangleir-Chavannes.

— Me laisser enterrer vivante, m'écriai-je avec horreur! mais c'est un supplice affreux! Jamais, jamais je n'y consentirai!

— Nous montons, Orré! crièrent les frères dans la cour.

— Apportez la bière! leur répondit-il d'une voix tonnante. Puis, revenant à moi : — Trêve de pamoison! fit-il brusquement; il ne s'agit plus de faiblesses de femme. Si vous refusez, — eh bien, il y a encore du poison dans le verre que le Recteur a laissé sur l'encoignure de l'estable. Buvez à l'instant. Ou bien, levez-vous et sortez de la chambre; vous rencontrerez mes frères au haut de l'escalier, à l'entrée de la première salle.

Un effort d'énergie désespérée m'emporta.

— Enveloppez-moi dans ce lincoln, Orré, lui dis-je.

— Vous jurez, n'est-ce pas, que vous ne sortirez pas sans mon con?

seulement de la retraite où je vous cacherais ; que vous ne vous montreriez pas à âme vivante, que vous resseriez morte pour tous ?

— Je le jure ! fis-je d'une voix éteinte.

— La vie du Colibert répondra de votre fidélité à tenir votre parole. Je tressaillis. Orré, entendant les pas de ses frères qui approchaient, m'entortilla dans le suaire et m'en couvrit le visage.

Je crus que j'étouffais sous ce drap léger, qui pesa comme une montagne entre l'air et moi.

Les jeunes gentilshommes entèrent.

Richard s'écria : — Tu as été bien long, Orré. Aussi pourquoi refuser l'assistance de ce bon Recteur ?

Orré haussa les épaules.

— La bière est-elle prête ? dit-il.

— Voici Jean et Michel qui l'apportent.

— C'est bien. Hâtons-nous ! Donnez-moi les clous et les marteaux.

Les deux porteurs laissèrent pesamment tomber à terre la boîte funéraire.

Orré me prit dans ses bras et me coucha soigneusement dans le cercueil.

IX.

Sous le Suaire.

J'avais quelquefois entendu parler de malheureux enterrés vivants, surpris par une crise léthargique, — et qui écoutaient leurs funérailles s'accomplir sans pouvoir déraider leurs bras paralysés, ni faire sortir un cri de leur gosier, ni soulever leurs paupières lourdes comme du plomb.

Cette pensée me vint à l'esprit et mes cheveux se dressèrent d'horreur sur mon front.

Eh bien ! ma situation était plus horrible que la leur. Ils faisaient des efforts inouïs, ces infortunés ; ils espéraient toujours flûter par vaincre cet engourdissement funeste. Leur volonté n'était pas complice de leur malheur, — et si leur bouche venait à s'ouvrir, leur regard à briller, un de leur doigts à remuer, — ils étaient sauvés.

Mais moi, je devais, au contraire, employer tout mon courage et toute ma force à dompter la nature, à rester immobile et muette, à contrefaire la mort : dérision sacrilège ; car si je tressaillais, si je jetais un cri de détresse, si je me relevais, rejetant loin de moi le linceul, ce n'était pas le salut et la vie qui m'attendaient, — c'était la mort que j'appelais.

A lieu d'actions de grâces rendues au ciel, je n'entendrais que des menaces, des clameurs de malédictions et de haine.

Orré saisit de ses mains robustes le couvercle de la bière et le posa sur la fatale boîte.

Je sentis que les ténébres se faisaient autour de moi. Un vertige éblouit mes yeux ; je crus étouffer. Je doutai de la promesse du cadet de Chavannes ; je me moquai de ma sottise crédulité. Si Orré était complice de ses frères, pensai-je, et s'il avait joué la comédie pour me faire consentir à descendre de plein gré dans la fosse ? La nature se révolta en moi contre le sort que je subissais. J'eus peur.

En ce moment ma tête rebondit comme si le cercueil eût été violemment heurté. C'était le contre-coup du marteau qui rebondissait sur les planches avec un affreux bruit. Orré plantait le premier clou.

Chaque coup me faisait froid à la poitrine. Au dixième (je le comptais avec angoisse), je ne connus plus rien ; je me soulevai, je raidis mes bras et mes jambes ; je fis des efforts prodigieux pour faire sauter le couvercle. Vains efforts ! un poids inébranlable pesait dessus. Mes ongles alors râclèrent les quatre planches avec furie, machinalement, comme s'ils eussent pu le trouer et le déchirer. Je voulais fuir ; je n'avais qu'une pensée, qu'un cri : Mon Dieu, un clou pour percer le couvercle, un trou pour voir le jour, le ciel bleu, les nuages, — une fente pour aspirer l'air, — une issue pour fuir !

Hélas ! misérable, il m'eût fallu des jours entiers pour parvenir à trouer ces planches, des jours ! — Et dans quelques minutes on allait peut-être emporter la bière.

Les marteaux clouaient toujours.

Ah ! je ne pensais plus, je l'assure, au danger de reparaitre aux yeux des frères de Chavannes. Je les appelais, je les désirais de tout cœur, j'aurais voulu revoir leurs visages menaçants et furieux. C'étaient des hommes, des vivants. Je pouvais espérer toucher leur âme par mes prières et mes larmes ; je me disais que je trouverais de telles paroles, qu'ils ne pourraient les entendre sans se sentir attendris. Ils ne pourraient me repousser quand je me traherais à leurs pieds, — être inexorables et muets comme la Fatalité, quand j'embrasserais leurs genoux. Leurs yeux verraient mes larmes, leurs oreilles entendraient mes sanglots. Et s'ils me repoussaient cependant, s'ils se faisaient sourds et aveugles, si je ne trouvais autour de moi qu'un mur de visages d'airain, — oh bien ! j'invoquerais Dieu, et je le prierais tant qu'il ferait sans doute un miracle pour moi, qu'il ouvrirait son ciel et m'enverrait un de ses anges en aide. Et après tout, si je devais mourir, je me disais qu'il valait mieux mourir, les yeux au ciel, de la main des vivants, d'un coup rapide, l'oreille emplie de voix humaines, que dans cette bière muette, morne, implacable, au milieu du silence glacial de la terre, rongée par la faim et le désespoir.

A cette horrible pensée, je voulus crier et appeler mes assassins, mais de mon gosier ne sortaient que des sons étouffés, étranglés. Cependant ils eussent été entendus, — ils le furent même, car aussitôt Orré entonna, d'une voix retentissante, les prières des morts.

Ses frères se joignirent à lui, — et le cœur formidable étouffa les faibles accents de ma voix mourante.

Oh ! comme alors je maudis la duplicité de cet homme et ma stupide confiance ! Le blasphème montait à mes lèvres. Je pensais que Dieu m'abandonnait et que c'était horrible d'être condamnée, innocente, à un tel supplice. Oui, je regrettais de ne pas l'avoir mérité. Mon exaltation s'éleva jusqu'au délire, mais retomba bientôt jusqu'à l'affaissement le plus absolu.

Les chants cessèrent.

Tant que les coups de marteau retentissent, j'espérai encore sans trop me l'avouer. Le dernier clou me cadénassait dans la mort et le néant. Mon cœur battait à rompre ma poitrine, comme s'il eût voulu s'élever hors de sa prison.

Les porteurs vinrent. Je sentis que la bière se soulevait et se balançait aux mains de ces hommes robustes. Ils se plaigraient du poids. Les jeunes gentilshommes se moquèrent d'eux.

— Qu'est-ce que le poids d'une femme morte ? dirent-ils.

— C'est cela, pensai-je, ces porteurs ont raison d'être surpris. Les morts sont plus légers que les vivants !

Pendant que le cercueil traversait les salles de la Tour n'espérai-je pas encore ! Ah ! c'est bien là le signe de notre amour enraciné de la vie. J'espérais mille choses folles, — que le feu prendrait au château, — que le marquis reviendrait, — que la foudre tomberait sur le cortège qui m'accompagnait à la froide demeure ; — enfin, dernière misère ! que peut-être le fossoyeur serait ivre ou malade, et n'aurait pu encore creuser la fosse.

J'oubliais que le hasard n'arrive que lorsqu'il n'est ni désiré ni prévu. Le ciel devait rester pur et azuré ; ce jour-là le marquis Olivier chassait bravement à vingt lieues de la Bauge. Le fossoyeur était bien payé et il avait fait sa besogne en conscience.

Dire le frissonnement et la révolte de tout mon être à la première pelletée de terre jetée sur le cercueil serait chose impossible. Je jetai des cris déchirants ; mais le fracas des cailloux et de la terre roulant dans la fosse les étouffa entièrement. Alors je cognai désespérément ma tête aux planches et je fis prise d'un tel accès d'angoisse furieuse, qu'au bout de quelques minutes je tombai dans un abatement profond et une sorte de demi-sommeil.

L'obscurité était devenue compacte et sourde, pour ainsi dire, de fluide, de sonore et d'animée qu'elle est d'ordinaire, même dans les nuits les plus noires.

Alors les idées les plus triviales, les songes les plus puérils, les souvenirs les plus étrangers à ma situation traversèrent ma pensée.

Ainsi je me rappelai dans ses détails les plus insignifiants l'heure où le marquis Olivier m'avait vue pour la première fois. Je revis cette scène de ma jeunesse comme si c'eût été la veille. Je marchais pieds-nus dans le ruisseau de la forêt en chantant. Je battais l'eau et la faisais jaillir en pluie autour de moi, pour effrayer les écrevisses et leur faire quitter leurs caches, suivant l'habitude des pêcheurs du pays. Je relevais naïvement de la main ma jupe de laine rouge, pour qu'elle ne trempât point dans l'eau. C'était au soleil couchant. Il me faisait pas un brin de vent, et les grands arbres du bois étaient immobiles. J'entendis le galop d'un cheval bruisant sur les feuilles sèches qui s'amorcelaient dans les allées, car nous étions en automne.

Puis le cheval parut, monté par un beau cavalier, qui ôta son chapeau et me salua en souriant.

Je restai toute honteuse, et le feu au visage.

— C'est vous qui chantiez si bien, ma belle enfant, dit-il d'une voix douce. Les oiseaux se taisaient pour vous écouter, et ils avaient raison, car vous leur donniez des leçons. C'est votre voix qui m'a guidé jusqu'ici, car depuis plus d'une heure je me suis égaré dans la forêt.

Je ne savais que répondre à ce beau monsieur, si poli. Ce langage si nouveau pour moi, habituée aux grossières rebuffades et aux injures des paysans, m'étonnait et me charmait à la fois. Il continua. — Je voudrais retourner chez moi, la belle. Ne pourriez-vous m'indiquer le chemin le plus direct ?

— Vous êtes donc du pays ? dis-je étonnée. — Oui, je suis du pays, fit-il en riant. — Et où est-ce votre chez vous ? — Au château de la Bauge, ma petite.

Je faillis tomber à la renverse. — Vous êtes le grand marquis ! m'écriai-je stupéfaite, car l'intendant du château était l'homme le plus éminent que mes yeux eussent jamais entrevu.

— Cela vous fait-il peur, mon enfant ? — Que non pas, dis-je timidement ; mais je tremblais de frayer et il le vit bien, car il me dit en me menaçant du doigt :

— Vous mentez ! fi, ce n'est pas bien de mentir à votre seigneur.

Enfin il m'encouragea si bien que je sortis du ruisseau et que je marchai devant lui, pour lui montrer le chemin, en tenant mes sabots à la main.

A la vue du château, je m'arrêtai et je lui dis : — Maintenant, not'seigneur, vous ne pouvez plus vous égarer, vous v'la chez vous !

— Tiens, dit-il, déjà arrivés ! Tant pis ! Je serais allé comme ça jusqu'au bout du monde sans penser à rien.

Ce qu'il disait lui me fit plaisir et me chatouilla le cœur, car moi aussi j'avais trouvé le chemin court, — et pourtant je n'avais pas chanté comme à l'ordinaire, ni cueilli les fleurs des haies, ni goûté le nids d'oiseaux le long des sentiers.

Le marquis me proposa d'entrer à la Bauge, mais je lui répondis : — Ça ne se peut pas. Mon père serait inquiet de ne pas me revoir, et d'ailleurs les gens du château me chasseraient.

— Pourquoi donc ? s'écria-t-il fort étonné.

— Parce que je suis une Coliberte, répliquai-je après un peu d'hésitation. Pourquoi hésitait-je ? Dieu le sait.

Il laissa échapper un geste de mépris et arrêta court son cheval comme s'il eût aperçu devant lui, dans l'herbe, luire les anneaux diaprés d'un reptile.

Quoique je dusse m'y attendre, — cela me fit de la peine du la part de ce seigneur si galant ; et de grosses larmes roulèrent dans mes yeux, tandis que je disais :

— Vous voyez bien que vous êtes comme les autres !

Le marquis devint rêveur, puis il répliqua :

— Viens avec moi ; ils seront bien forcés de te faire tous bon visage.

Mais je vis bien qu'il parlait ainsi par excès de bonté, et je balbutiai : — Chacun sa place, monseigneur, vous, là-haut, moi, là-bas. La Coliberte priera Dieu toute sa vie pour vous.

Et lui tournant le dos, je me sauvai brusquement à toutes jambes. A un coude de la route, je me retournai ; il n'avait pas bougé et me regardait toujours immobile comme un bloc.

Voilà comment j'eus le malheur d'aimer le marquis Ollivier. Eh bien, même dans ce cercueil infâme, je n'eus pas la force de maudire ce seigneur ; il rafraîchit mon âme, et je pus prier.

Cependant des heures, qui me semblaient des siècles, s'écoulaient, je n'espérais plus, seulement je répétais : — Oh ! si Dieu me retirait de la tombe, si je pouvais être une de ces bécheronnes de la forêt, pauvre, misérable, grelottant sous la pluie et le vent, courbée sous le faix, doutant du pain de chaque jour ! — oh ! comme remerciais Dieu, car je serais libre du moins, libre.

J'eusse en effet accepté toutes les misères pour échapper à la mort, pour aspirer un peu d'air pur, pour entrevoir un nuage, toucher une fleur, une herbe, entendre un chant d'oiseau. C'était une soif enragée d'existence ; mais non, ma vie était dans la main d'un homme qui pouvait m'oublier volontairement, ou se noyer, tomber de cheval, être écrasé par une poutre, peut-être, avant l'heure où il devait me délivrer. Je crus que j'allais devenir folle un instant, mais je pensai à toi, mon enfant, et je me résignai. Je te vis en moi-même, et j'éprouvai une douceur secrète et calmante à me dire : — Je souffre pour lui !

Ma résignation toucha Dieu. Orré tint sa parole. Resté seul avec le fossoyeur, il l'avait empêché de combler la fosse tout de suite, — et dans la silence de la nuit il vint me tirer de mon sépulture.

Il me cacha d'abord dans une hutte de *chappussures* abandonnée ; puis, quand le marquis eut quitté la Bauge et fait condamner mes anciens appartemens, Orré me les donna pour asile, en me révélant l'issue qui mène aux souterrains, afin que je pusse m'y retirer au besoin.

J'ai vécu ainsi des années recluse, inconnue de tous, seule, tandis que le monde s'agitait et bourdonnait autour de ma retraite. Ma vie sans but ou aculé comme un ruissseau perdu sous les sables, qui ne baigne aucune verdure, qui n'arrose aucune fleur. J'ai compté bien des jours, pour moi monotones et vides, tandis que pour les autres ils étaient pleins d'événemens, d'affection, de plaisirs et de dévotemens. Cette jeunesse rayonnante que Dieu ne nous donne qu'une fois, cette beauté qui se fane et qui ne renaît jamais, se sont usées dans les larmes solitaires. Nul sacrifice, nul danger bravé, nul obstacle renversé, je n'avais pu me faire revoir ceux que j'aimais, car l'obstacle, c'était un serment et la vie de mon fils. Parfois ma raison s'altérait. Je me figurai être l'âme errante et gardienne de ce vieux manoir. Je chantais souvent des complaintes tristes comme mon cœur, et je me disais : — Si Jacques m'entend par hasard, s'il rôde autour de la Bauge, si quelque chose de moi va à lui, — il comprendra que sa mère l'appelle et que mes bras s'étendent pour le serrer sur mon sein. Hélas ! mon bras et mes lèvres ne trouveront jamais que le vide ! — Peut-être la mort est-elle plus douce et plus seraine qu'une vie pareille. Le cœur comprimé, refoulé dans toutes ses sympathies ne peut chercher de refuge que dans la dévotion. Aussi, je te l'avouerai, mon enfant, je n'avais de jours de bonheur que ceux où ma raison s'égarait.

La recluse s'arrêta, épuisée par l'ardeur fébrile avec laquelle elle avait achevé ce douloureux récit.

— Pauvre mère ! dit Jacques dont le visage était baigné de larmes, jamais femme n'a souffert plus que toi. Tant d'hommes réunis pour assassiner une faible créature sans protecteur et sans défense. — C'est à en devenir fou de rage et de honte ! Oui, c'est à douter de Dieu !

— Douter de Dieu quand je te retrouve ! reprit-elle ; quand je t'embrasse ! Mais songe donc que je suis heureuse ! que, grâce à mes souffrances, tu n'as pas été malheureux, toi ! car ta vie a été sauve ; car tes frères ont été doux et humains pour toi, n'est-ce pas ?

— Doux et humains, répondit-il avec un rire amer. Oui, comme pour leurs chiens de chasse. Ne m'ont-ils pas ontagé, humilié, nourri et battu comme leurs chiens ? n'ai-je pas fait pitié aux valets ? Mais patience ! la dent du rat brisera le boutoir des sangliers. Je les croyais des gentilshommes cupides et brutaux, mais non pas des assassins et des lâches !

— Calmez-vous, Jacques, lui dis-je effrayée de son état d'exaspération.

— Me calmer, reprit-elle, lorsque je vois ma mère sur ce grabat de paille humide, ma mère qu'ils ont séparée de moi pendant tant d'années. Que

de bonheur perdu, mon Dieu ! que de larmes amères qui n'auraient pas coolé et qui sont retombées brûlantes sur mon cœur. Cette dure captivité au milieu de ces noirs murailles, je pourrais la pardonner s'il s'agissait de moi, mais non quand c'est ma mère qui en a souffert les tortures.

— Que voulez-vous donc faire ? lui demandai-je. Oh ! n'essayez pas de lutter contre eux ; il sont ici les maîtres souverains.

— Camille, interrompit le Colibert d'une voix tremblante, moi qui suis fou de liberté et de soleil, s'ils m'eussent enfermé avec ma mère, si j'avais pu être son compagnon de douleur, je me serais cru heureux et si je l'aurais bénie. Mais séparer le fils de la mère et le laisser pleurer sur une tombe vide ! Ah ! il est vrai qu'ils la croient occupée par le cadavre de la Coliberte, ajouta-t-il avec un rire terrible, — et que c'est Orré seul qui a exigé le serment !

— Soyez prudent, Jacques, lui dis-je encore, ils sont nombreux, ils sont robustes, ils sont les seigneurs du château et vous n'êtes qu'un enfant.

— Mais voyez donc ces cheveux blanchis et clairement, s'écria-t-il en me montrant la Coliberte, ces haillons de bure, cette pâleur de la faim sur le visage de ma mère. Elle avait froid, tandis qu'ils brûlaient des chênes entiers dans leur foyer ; elle avait faim, pendant qu'ils s'assayaient à des tables odieusement surchargées de venaison et de vins exquis.

— Eh bien ! il faut fuir avec votre mère, Jacques, fuir de ce repaire de bandits.

— Oui, répéta-t-il, nous fuirons. Et les assassins resteront ici, mais pour y souffrir à leur tour. Je veux que le marquis vienne avec nous, — et pour l'y décider je le ferai descendre dans ces caveaux. Ma mère, bientôt tous vos saveurs seront réunis autour de vous. Préparez-vous à revoir Mgr Ollivier de Sanglier-Chavaunes.

La recluse joignit les mains, et nous dit :

— Je vous attendrai en remerciant Dieu.

Nous nous éloignâmes, suivis de Bastien Lenoir, qui avait tout écouté dans un morne silence. Chaque fois que le nom du marquis avait été prononcé, j'avais vu briller un éclair dans ses yeux, et les souffrances de la Coliberte ne semblaient pas l'avoir ému. Elle lui inspirait un singulier mélange de mépris et de crainte.

Son dévotement pour Orré nous répondant de sa discrétion, nous lui enjoignîmes de rejoindre immédiatement son maître.

Le Colibert entra chez le vieux marquis. Moi je retournai dans la chambre d'Octave, la tête bouleversée par ces étranges évènements, et j'appris avec terreur par un domestique que le comte venait d'arriver de la chasse, de fort mauvais humeur, et qu'il m'avait déjà demandée plusieurs fois. Or, on ne l'attendait que le lendemain, cette chasse n'étant qu'un prétexte de tournée dans les paroisses voisines.

X.

Amour passé.

La porte de la chambre était ouverte. J'avangai à pas légers : mais je m'arrêtai sur le seuil, en entendant parler.

Octave était seul. Il se promenait de long en large avec agitation et laissait échapper des phrases entrecoupées. J'écoutai, pris d'une curiosité anxieuse.

— Il faut en finir, disait-il. Je ne veux pas traîner plus long-temps ce boulet rivé à ma vie. Renée se doute de quelque chose. Le Recteur aura deviné mon secret et il aura parlé... Allons ! un quart d'heure de courage et j'aurai soufflé sur ce brin de paille qui s'interpose entre le bonheur et moi.

Ces paroles me glacèrent. J'entrai néanmoins, et le comte ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'écria avec un accent de sarcasme :

— D'où venez-vous donc, Camille ? Il paraît que vous mettez mon absence à profit pour vous livrer à de petites promenades sentimentales et nocturnes dans les corridors du château ? Si j'étais un amant espagnol ou un Moro de Venise, je pourrais vous demander compte de ces mystérieuses équipées ; mais un chevalier français ne doit pas se montrer si curieux. Permettez-moi seulement de vous dire, ma chère, que je vous attendais avec impatience, parce que nous avons à causer ensemble de choses sérieuses.

— De choses sérieuses ! répétai-je fort ému du contraste de son ton léger et frivole avec les paroles que j'avais surprises et l'agitation visible qui le dominait en ce moment.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ? reprit vivement Octave en serrant mes mains dans les siennes et plongeant un regard inquisiteur dans mes yeux, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de mon âme.

— Avez-vous donc perdu le souvenir de tous les jours écoulés, répondis-je, surprise de cette question dont je ne comprenais pas le but.

— Vous m'aimez, Camille, continua M. de Chavaunes d'une voix altérée, — vous m'aimez sans égoïsme, — pour moi seul, — d'un amour sans bornes. Vous m'hésitez-vous à vous sacrifier pour mon intérêt ? N'est-ce pas là ce que vous m'avez dit souvent ?

Je sentis mon cœur tressaillir d'un effroi instinctif ; mais je répliquai avec effusion :

— Oh ! si je serais heureuse de pouvoir te servir en quelque chose, Octave. Mon âme est tellement à toi que je me reproche sans cesse de t'être ici inutile, — à charge peut-être. Ne suis-je donc pas même bonne

à l'épargner un danger, — à remplir quelque mission où ma vie serait le bouchier de la tiemie? Hélas ! je n'ai plus même le pouvoir de te consoler, de rendre ton front plus calme et plus serein, de ramener le sourire à tes lèvres, quand tu rentres soucieux et triste de tes réunions royalistes !

— C'est que nous allons jouer une terrible partie en effet, interrompit Octave. Nous sommes accablés des plus graves préoccupations. La levée de toutes nos paroisses est décidée. Désormais je vais me consacrer tout entier à cette tâche immense. Et vous, Camille, — ajouta le comte avec une sorte d'hésitation, qu'un soldat en campagne ne doit plus avoir qu'une seule maîtresse, la Gloire.

Je pâlis, mais à toute force je ne voulais pas comprendre, je désirais retarder le moment fatal où Octave répandrait notre amour, — ou plutôt, dois-je dire la vérité, je ne croyais pas qu'il osât en venir là. Je pensais qu'il garderait encore pour moi un peu de respect humain, de la pitié, un reste d'amour, que sais-je ?

— Oh ! ne vous excusez pas, mon ami, lui dis-je doucement. Vous voir de loin en loin me suffit. — Nous autres femmes, nous ne savons qu'aimer. — Mais les hommes, eux, je le comprends, il leur faut une vie extérieure, plus brillante, plus animée que cette vie silencieuse du cœur à laquelle ne manquent pourtant ni les joies folles ni les orages. Vous avez une épée, Octave, et vous voulez atteindre cette belle chimère que vous appelez gloire et honneur. — Vous avez un esprit élevé et profond, et vous voulez acquérir une position éminente au milieu de ce chaos politique où tous les talens et toutes les ambitions font avalanche les uns sur les autres. — Vous avez pris à la cour des goûts et des habitudes de luxe et de splendeur. Il vous faut des parcs, des valets nombreux, des chevaux de race, des piles d'or à couvrir les tables de jeu, — et vous voulez payer tout cela au prix de vos veilles et de votre sang. Cela vous dévorera les meilleures heures de votre jeunesse. Mais qui oserait vous blâmer ? Pour l'homme, je le sais, l'amour n'est qu'une distraction, une halte, un entr'acte dans la vie, — et pour la femme, c'est le but même de la vie. La femme qui aime véritablement doit se soumettre à cette loi inflexible, — et je me soumettrai, Octave.

Le comte avait écouté ma réponse avec une impatience mal déguisée et il reprit froidement :
— Vous ne m'avez pas laissé achever ma pensée, Camille. Je voulais vous dire que le château, moi absent, ne sera plus une habitation convenable pour une femme. La Bauge deviendra un bivouac, une caserne où l'on n'entendra plus que les cris de guerre, les roulements de tambour, le choc des fusils, — où l'on ne respirera plus que l'odeur de la poudre. Il faudra donc que vous partiez, Camille.

— Que je parte ! réplai-je, aussi bouleversé que si je n'eusse pas dû m'attendre à cet avertissement brutal ; mais ma sûreté est là où vous êtes, Octave, c'est vous qui m'avez conduite dans ce pays où je suis étrangère. Oh ! je resterai au château ; une femme n'est jamais inutile, à portée des champs de bataille ; je paierai l'hospitalité des vôtres en soignant leurs blessés.

— C'est impossible, dit-il sèchement. Vous partirez.

— Vous me chasserez ! m'écriai-je d'une voix altérée.

Il garda le silence et baissa les yeux, humilié involontairement du rôle lâche qu'on lui faisait jouer.

— O dernière honte ! vous me chasserez, monsieur, dis-je en éclatant. Alors pourquoi jouer encore la comédie ? Jetez ce nouveau masque ; montrez votre âme à découvert, dites-moi franchement : je ne vous aime plus. Et croyez-vous donc avoir besoin de m'apprendre que vous en aimez une autre ? L'heure du mensonge est passée ; celle de la trahison est venue. Oh ! soyez généreux, monsieur le comte, n'essayez pas de me tromper encore, car on ne trompe pas une femme qui aime et qui vit en vous, — une femme dont le regard se lève sur vous, dont le cœur vous épie à toute heure. Et d'ailleurs la jalousie n'est-elle pas un pressentiment que Dieu jeté comme un éclair brûlant dans le cœur de la femme oubliée. Si vous voulez que je ne vous soupçonne pas, si mes soupçons vous outragent, — empêchez donc mon front de jaillir quand votre sourire cherché Mlle Renée de Bejary, et tout mon corps de se glacer quand vous touchez sa main.

— Vous comprenez donc, ma chère, qu'il faut partir, me répondit nonchalamment Octave.

— Juste Dieu, vous l'entendîtes cette réponse infâme, et pour me châtier davantage de ma faute, vous ne m'accordâtes pas la grâce de tomber morte aux pieds de cet homme sans cœur.

Lorsque je pus reconvenir la parole, que l'indignation avait étouffée quelques instans dans mon gosier, je lui dis avec un sourire de mépris :

— Je comprends que cette noble fille ne sera jamais votre femme, monsieur de Chavannes, tant que j'aurai un souffle de vie.

— Vous êtes folle, Camille, fit le comte en haussant les épaules. Qui donc m'empêcherait d'épouser Renée, si j'en avais réellement l'envie.

— Moi, Octave ; car, avant de vous voir la conduire à l'autel, je m'accuserais devant vous de mes souillures, je proclamerais ma honte, je m'avouerais votre maîtresse.

— Soit, dit le gentilhomme, vous êtes encore assez jolie pour rendre Mlle Renée fière de son triomphe. Vous ferez ombre au tableau de notre bonheur. Ce sera d'assez mauvais goût, cette esclandre. Mais bah ! au fond de la Vendée !

— Mais je ferai plus, m'écriai-je, que de me plaindre comme une petite naïve séduite et abandonnée. On rirait de moi et l'on vous admire-

rait comme un galant roué. Je sais que, pour un homme, c'est un mérite charmant que de perdre une pauvre fille qui croit à sa parole qu'emporte le vent. Tant pis pour nous si nous n'avons pas su nous garder, si nous avons commis le crime d'aimer, si nous avons laissé battre dans notre poitrine ce cœur que Dieu nous a sans doute donné pour rester muet et glacé. Honte à l'enfant ignorante et crédule, mais honneur au corrupteur pervers qui l'a trompée de parti pris, de sang-froid, pour le plaisir de se distraire et de flétrir la vie entière d'une créature innocente ! — C'est la morale du monde. Eh bien, monsieur, je ne vous ferai pas trophée, comme vous l'espérez. On ne rira pas de ma crédulité. On ne vous félicitera pas de votre talent de séducteur, car je montrerai à tous, à Mlle Renée la première, votre promesse de mariage.

— Vous feriez cela, Camille, interrompit Octave d'une voix brisée par la colère.

— Je leur dirai à tous, continuai-je, pour quel prix vous l'avez signée de vos noms Victor-Octave de Chavannes, et nous verrons si votre père, ce loyal gentilhomme, que j'invoquerai comme on invoque Dieu au moment de périr, — me repoussera du pied ainsi qu'une vagabonde et une mendiante.

— Vous oseriez parler de cette promesse à mon père, s'écria le comte tout à fait exaspéré, car malgré toute sa forfanterie il redoutait encore, ainsi que ses frères, la volonté énergique de l'aveugle, et il connaissait sa loyauté chevaleresque.

— Je lui parlerai, dis-je fermement.

— Oh ! je saurai bien vous forcer au silence, répliqua-t-il. Ah ! vous voulez me perdre... et voilà pourtant ces femmes qui se vantent d'aimer.

— Vous perdre, Octave, parce que je réclame votre promesse sacrée ! — Me perdre, parce que pour soutenir cette livrée de boucliers dont je vais être le chef, j'ai emprunté des sommes considérables sur mon héritage, — et que mon patrimoine ne pourra jamais acquitter plus de la moitié de ma dette.

— Ainsi donc, ce n'est point un soupçon insensé de ma part. Vous ne comptez pas remplir cette promesse que vous me faites antérieurement avec tant d'enthousiasme. Vous désirez épouser Mlle Renée de Bejary.

— Mon mariage avec ma cousine peut seul me sauver et me permettre de faire honneur à ma signature, vous dis-je. Jugez-moi comme il vous plaira, Camille. Je n'aime pas cette fière amazone, mais j'ai besoin de sa fortune.

Je l'interrompis.

— Vous ne l'aimez pas, Octave. Oh ! si je pouvais le croire !

— Je vous le jure, Camille... Ainsi donc, sachez-moi. C'est votre amour que j'invoque. Soyez généreuse. Rendez-moi cette promesse.

— Vous n'aimez pas Mlle Renée ? réplai-je encore.

— Non, Camille, dit le comte avec une sorte de franchise passionnée. Cette fille haitaine me traite souvent avec une sorte de pitié dédaigneuse, à laquelle je ne suis guère habitué. Quand je lui parle d'amour, elle me répond le plus souvent par des sarcasmes, ou se montre plus exigeante en conditions que les dames errantes de nos romans de chevalerie.

— Je cherche en vain à retrouver auprès d'elle mon sang-froid et mon esprit de cour. Je reste triste, embarrassé, honteux quelquefois du rôle qu'elle me fait jouer. Oh ! si elle me semblait même que je la haïs de me rendre ainsi inférieur à moi-même.

— Non, vous ne la haïssez pas, repris-je alors, d'une voix tremblante. Vous l'aimez éperduement. Monsieur le comte. Cette femme vous domine comme un enfant. Pour elle vous seriez capable de tous les dévouemens comme de toutes les bassesses. Pour elle, vous vous servez de mon amour contre moi. — Octave, à partir de ce moment, vous ne pouvez plus me tromper, car j'ai lu mieux que vous-même dans votre âme. Assez longtemps j'ai subi mon malheur sans une plainte, assez long-temps j'ai failli devant votre volonté. Tout à l'heure encore, j'eusse fait à votre avenir égoïste le sacrifice de ma vie, — mais je ne veux pas servir de marchepied à votre amour pour une autre, — je ne veux pas vous conduire moi-même dans la chambre de ma rivale. Je rendrai ce mariage impossible.

Octave vit bien qu'il avait perdu son pouvoir de fascination sur moi. Alors il fut pris d'un aveugle transport de fureur, et dédaignant toutes les formes d'une courtoisie inutile, il laissa éclater ce fond de violence brutale et implacable qui existe dans le cœur de tous les hommes, et que les gens du monde ont seulement l'art de déguiser plus habilement que les gens du peuple.

— Malheureuse, s'écria-t-il, rien au monde ne m'arrêtera, sachez-le bien, pour atteindre le but que je me suis tracé. La promesse ! donnez-la moi ! que je la déchire, que je la brûle, que je l'entantisse à jamais ! qu'il n'en reste pas un mot, pas une lettre !

— Elle est dans d'autres mains que les miennes, monsieur ! dis-je avec une apparence de calme, quoique mon cœur battit avec force et que mes yeux se remplissent de larmes.

— Mensonge, mensonge ! répéta le comte. Je la veux, entendez-vous. — Que je dise un seul mot et elle sera connue de votre père, dis-je encore.

— Cela ne sera pas, s'écria Octave. Rends-moi ce papier maudit de bonne grâce, Camille, ou je saurai t'y contraindre.

Cette lutte était affreuse. Le comte s'avangait vers moi avec un regard si flamboyant de menaces que je reculais jusqu'à la muraille où je restai adossée. Non, il n'est pas de plus dure épreuve, de pire douleur pour une

femme que de voir l'homme qu'elle a aimé et qu'elle aime encore, celui qui devrait être son soutien et son protecteur contre tous, — devenir son ennemi et son bourreau, et user contre elle, faible, immobile, sans défense, de cette force qui eût dû être son bouclier.

Oh ! raconter la haine dans ces yeux qui vont souri tant de fois, — entendre sortir des menaces et des outrages de cette bouche qui a pressé la vôtre et qui ne murmurerait alors que des paroles d'amour et des promesses de bonheur éternel, oui c'est là une de ces souffrances où le cœur de la femme se brise ou se pétrifie. Du jour où je fus réduite à trembler devant l'homme que j'aimais, à avoir peur de lui, à le voir haineux et mauvais, la figure ravagée par l'enlèvement et la colère, — ma vie morale fut terminée.

— Tu as peur enfin ! dit le comte en s'arrêtant tout à coup avec un sourire de triomphe et en me regardant trembler convulsivement de tous mes membres.

— J'ai tant souffert que j'en suis venue à désespérer de la vie, répondis-je, mais le désespoir m'a donné du courage. Ah ! vous croyez qu'on peut trahir aussi facilement la foi jurée, — traiter comme une pauvre esclave à la laissée une jeune fille qui vous a tout sacrifié, son honneur et sa famille, — et que le jour où l'on est las de son amour, on n'a qu'à la dénoncer aux humiliations et aux injures du monde, — et que sur ce mot : Va-t'en, elle baisera humblement sa chaîne et la main qui la frappe, et ira mourir dans quelque coin. C'est une erreur fatale, monsieur le comte. Nos destinées sont maintenant liées et inséparables. — Il fallait vous en tenir à votre première trahison, Octave, alors je n'aurais su que souffrir et mourir. Aujourd'hui, j'ai la force de me venger. Partout vous me retrouverez sur votre chemin, car nous suivrons le même, dû-il me conduire à l'abîme.

Le comte m'avait écouté sans m'interrompre avec son sourire glacial. Quand j'eus fini, il saisit mon bras, le serra avec violence et me dit :

— Allons, ma vaillante ennemie, la promesse !

— Je la garderai, dis-je en palpissant de douleur, mais sans un cri de plainte ou de reproche.

— Par le Dieu vivant ! s'écria-t-il en lâchant mon bras, dites-moi à qui vous avez confié ce papier.

Je ne répondis pas. Il parut réfléchir un instant.

— Eh bien, qu'importe, ajouta-t-il plus froidement. Cette promesse ne signifie rien du moment où tu ne seras plus là pour en réclamer l'exécution.

— Que prétendez-vous donc faire ! demandai-je troublée malgré moi de ces bizarres paroles. Voulez-vous m'écarter de votre chemin par la mort et me punir ainsi de vous avoir trop aimé.

— La mort ! pour qui me prenez-vous ? dit le comte en ricanant. Je ne suis pas un gibier de potence, madame. D'ailleurs les morts parlent par leurs blessures, par les traces du poison, par la trahison de leurs complices. — Puisque nous nous sommes loyalement déclaré la guerre, que je vous ai prévenue de la nécessité de votre départ, et que vous refusez d'y consentir, — eh bien, demain vous disparaîtrez de ce château, sans violence et du gré de tous ses habitants.

— C'est impossible, m'écriai-je.

— Très facile au contraire dans ce moment de trouble et de confusion. J'ai deux médecins tout à ma dévotion, et dans vingt-quatre heures vous ne serez plus pour le monde qu'une folle !

— Que dites-vous, Octave ! vous ai-je bien compris ! Une idée si infernale a-t-elle pu entrer dans l'esprit d'un gentilhomme et d'un chrétien ! dis-je vainement par l'effroi et joignant les mains. Folle ! vous me feriez passer pour folle, moi que vous avez aimée. Ah ! pitié, Octave. Mais on ne vous croira pas ! Mais cette infamie, Dieu ne la permettrait pas.

— Je vous dis, Camille, reprit le comte avec fureur, que si vous persistez dans votre sotte résistance à ma volonté, je vous ferai transférer dans la maison de fous de Bressuire, et que, qui entro dans ces maisons-là n'en sort plus. Vous serez déçue, malheureuse, de tous vos droits de créature humaine, vous chevez seront rasés, votre corps emprisonné dans quelque affreux vêtement de force ; enfouie dans une loge obscure et étroite, comme une bête fauve, vous ne verrez pas un coin du ciel ; l'éte vous serez dans une fournaise, et l'hiver vous aurez froid dans la moëlle des os. Vous apprendrez à oublier votre nom, car vous ne serez plus que le numéro un tel.

— Ce que vous dites là est trop horrible, monsieur le comte. Je n'y crois pas. Je parlerai haut, je me plaindrai, on m'écouterà, on aura pitié de moi.

— Le bâton des gardiens sait faire taire les plaintes et les supplications, Camille. Tous les fous se plaignent de leur réclusion à grands cris. Les visiteurs sont faits à cela.

— Vous voulez m'épouvanter, Octave, mais vous calomniez l'humanité. On ne suppose pas à plaisir la folie chez ceux qui ont toute leur raison. Ceux qui m'interrogeront, ceux à qui vous m'avez dénoncée sauront bien reconnaître que je ne suis pas folle.

— Ils ne le voudront pas, dit le comte, car c'est par mes yeux qu'ils verront et c'est moi qui parlerai par leur bouche. Et tenez, vous-même deviendrez le complice involontaire de mon projet. La menace seule de ce malheur a bouleversé vos traits déjà et jeté dans vos yeux une expression d'égarement. D'ailleurs, voyez-vous, Camille, les directeurs de ces maisons-là tiennent à conserver leurs clients. La raison des aliénés ça s'appelle des moyens lucides. La manie de tous les fous c'est d'avoir leur bon sens. On les reconnaît à cela. — Aussi les gardiens ont-ils des

moyens bien simples pour les mettre à la raison. — Ceux qui se plaignent, on leur supprime leur ration de nourriture ; ceux qui menacent, on les bat ; ceux qui deviennent furieux et qui frappent, on les met à la chaîne.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle au nom d'autrefois, m'écriai-je en tombant épuisée aux pieds d'Octave, les yeux remplis des funestes visions qu'il venait d'évoquer, et croyant déjà entendre les pas des hommes qui venaient me chercher pour m'entraîner dans cet horrible enfer. — Pitié ! répétai-je machinalement ; mais si je tombe dans ce gouffre, je deviendrai folle, en effet. Seule, perdue, au milieu de ces misérables créatures, voyant sans cesse leurs figures grimées, leurs contorsions stupides, entendant leurs hurlements sauvages, la peur me gagnera, puis la démence... et je finirai par être comme eux.... Folle ! folle ! mon Dieu !... Oh ! non, c'est impossible, dis-je tout à coup surexcitée par l'excès de la terreur. C'est un rêve dont vous avez voulu éblouir ma pensée pour m'épouvanter et me dompter... Mais vous ne le feriez pas, vous ne pourriez pas le faire...

Et je me relevai haletante, l'interrogeant néanmoins d'un regard fiévreux et éperdu. Il répondit sans s'émouvoir :

— Je vous donne un jour entier pour vous décider, Camille, à quitter volontairement la Bauge. Si vous refusez, vous ne devez plus espérer d'autre asile que la maison de Bressuire.

Et s'inclinant avec une courtoisie ironique, il sortit de la chambre.

Pour moi, je tombai dans un anéantissement profond, ne sachant vraiment si j'étais bien éveillée ou si je venais de faire un songe épouvantable. Je ne pouvais croire à la réalité de ce qui venait de se passer entre Octave et moi.

XI.

L'aveugle.

A partir de cet entretien, les événements marchèrent avec un rapidité foudroyante. Je ne puis guère te les raconter d'une façon complète et précise, car je n'assistai pas à tous, et j'appris la plupart des détails que tu vas lire d'un homme qui eut sans doute intérêt à modifier la vérité dans son récit.

Le Collibert avait révélé sans retard au marquis Ollivier l'existence de sa mère.

L'impression que produisit cette nouvelle sur le seigneur de la Bauge fut terrible. Elle lui rendit toute son énergie d'autrefois.

Il écouta Jacques sans l'interrompre, — sans manifester son émotion par un seul cri de joie. Il restait immobile, morne, le visage semblable à un masque de cire, si bien que le Collibert le crut un instant paralysé dans ses facultés morales. Mais quand ce dernier eut fini de parler le marquis saisit sa main et Jacques sentit que la fièvre battait dans ses artères.

— Et tu l'as vue, toi ? dit le vieux seigneur avec un geste d'envie passionnée.

L'accent avec lequel il prononça ces paroles éclaira le Collibert sur l'amour profond, absolu et violent du marquis Ollivier et lui fit comprendre sa vieillesse prématurée, l'assoupissement singulier de ses passions et de ses instincts dominateurs.

La mort de la belle Jeanne avait détendu tous les ressorts de la pensée, du sentiment et de la vie physique chez cet homme de fer, dont le cœur et le caractère étaient tout d'une pièce.

Depuis lors il végétait dans une sorte de somnolence, agité seulement de quelques rêves, qui étaient des souvenirs. Mais quand Jacques lui eut répété :

— Ma mère est vivante ! je l'ai vue, je l'ai embrassée !

Le vieillard parut réveillé et rajeuni par la baguette d'une fée. Il crut que le bonheur, que la vie, que l'amour allaient revenir, que les jours d'autrefois allaient recommencer.

— Mon épée, Jacques, dit-il vivement. Oh ! le cœur est toujours jeune. Et moi qui blasphemais le ciel ! Je vais embrasser Jeanne. Oh ! merci, mon Dieu ! Descendons vite à la Tour de l'Eau, Jacques. Je me sens fort et robuste maintenant.

Guidé par son fils, il parvint jusqu'à la Colliberte. Tu devineras facilement l'effet d'une semblable réunion. Deux êtres qui s'aimaient et qui croyaient ne jamais se revoir que dans l'éternité, — qui, séparés, n'existaient plus que d'une manière incomplète, se retrouvèrent. Ils pouvaient confondre leurs larmes et se dire leurs souffrances. Pour eux, ce passé de douleur cessait d'exister. Leurs premières paroles furent des sanglots, puis les sanglots s'éteignirent dans un baiser. Puis le son de leurs voix les fit tressaillir tous deux comme une harmonie divine et pénétrante. — Jeanne, murmura le marquis d'une voix mouillée de larmes, depuis que je t'avais perdue, j'avais oublié que je vivais !

— Mon cher seigneur, dit la Colliberte, moi je ne faisais que prier pour vous et que me souvenir.

Alors seulement elle pensa à le regarder.

— Laissez-moi vous voir, mon ami, continua-t-elle. Ah ! je suis bien changée, moi. Vous ne retrouverez plus la belle Colliberte. Mais vous, vous êtes toujours le roi des beaux cavaliers de la province, n'est-ce pas ? Les hommes ne vieillissent pas aussi vite que les femmes !

La recluse croyait voir le marquis tel qu'un jour de leur séparation. Cependant lui ne répondait pas ; douloureusement surpris en comprenant que Jacques n'avait point parlé de son infirmité, il retenait ses sanglots.

A la fin, la Colliberte s'éffraya de cette immobilité et de ce silence

étrange; son cœur se troubla involontairement. La lanterne de Jacques éclairait peu; elle se pencha vers le marquis et saisit sa main; la main resta froide et inerte dans les siennes. Elle l'âcha et la main retomba, toujours inerte. La recluse laissa éclapper un cri d'épouvante !

— Mon Dieu, mon cher seigneur, allez-vous mourir ? Pourquoi votre main est-elle glacée ? Oh ! répondez-moi donc ! rassurez-moi donc !

Le marquis pleurait.

— Vous êtes bien cruel, Ollivier, continua-t-elle; ai-je dit quelque chose de mal ? Oh ! partez ! mes yeux sont sans doute bien affaiblis, mais il me semble que vous détournez vos regards de moi. Seriez-vous donc irrité ? Oh ! je ne revois plus ce regard de lion, si terrible dans la colère, si doux quand il se fixait sur moi. Approchez donc, Ollivier, et regardez votre pauvre Jeanne. Les yeux, c'est l'âme. Et je verrai bien tout de suite si vous m'aimez toujours. La bouche peut mentir et tromper, mais les yeux ne savent pas faire semblant d'aimer quand le cœur est indifférent, Ollivier, mon mignon seigneur, regardez-moi !

— Hélas ! hélas ! dit le marquis, je ne vous verrai plus jamais, jamais. Oh ! ce supplice, je ne l'avais pas rêvé.

— Que voulez-vous dire ? Ollivier, s'écria la Coliberte qui arracha la lanterne des mains de Jacques, et la porta brusquement au visage du marquis.

L'Innocent s'éloigna pour aller faire le guet et ne pas gêner les épanchemens de cette entrevue, dont il ne se sentait plus la force de soutenir les émouvantes impressions.

— Oh ! votre visage m'épouvante, s'écria Jeanne en contemplant le marquis. Pourquoi cette expression terne et glacée ? Autrefois en m'apercevant, vos traits s'épanouissaient, vos bras se nouaient autour de mon cou, vos yeux brillaient de joie et de tendresse. Ah ! je devine, ajouta-elle avec un accent de voix amer, vous me trouvez laide. Mon aspect vous repousse et je vous fais pitié.

— Non, Jeanne, tu te trompes étrangement, murmura le seigneur de la Bauge avec un sourire forcé, c'est moi, au contraire, qui vais te faire pitié. Tu ne comprends donc pas, ma bien-aimée, que je ne puis plus te regarder que dans mon souvenir et dans mon cœur ?

— Mon Dieu ! expliquez-vous, Ollivier. Toujours ces yeux fixes et ternes qui m'effraient !

— Jeanne, je suis aveugle, dit le marquis.

La Coliberte poussa un cri déchirant.

— Calme-toi, reprit-il. Tu oublies que les années ont coulé entre nous, Jeanne. Tu te crois au lendemain de notre séparation. Je suis un vieillard, sais-tu, moi qui te parle. Mais n'accuses pas trop la providence. Grâce à ce malheur, pour moi tu es toujours belle comme autrefois. C'est ma chère et resplendissante Coliberte que je crois voir devant moi et que j'entends, car le timbre pur et argenté de la voix ne s'est pas altéré. Mais tu ne réponds rien, Jeanne, me repousseras-tu, toi, parce que je ne suis plus qu'un être infirme ? Parle-moi, car je ne puis te voir ni connaître si tu souffres, car Dieu m'a fait cette impuissance que je ne pourrais secourir même celle que j'aime, moi qui ai besoin des secours de tous.

— Pauvre Ollivier ! oh ! tu ne doute pas de moi, dit la recluse, ce serait un blasphème. Dieu a bien marqué l'heure de notre réunion, puisqu'il l'a fixée au moment où mon aide peut être utile, — où mon bras débile et mes yeux affaiblis peuvent te guider. Je te ferai une vieilleuse heureuse, mon doux seigneur. Tu ne seras plus isolé, végétant dans ton ennui et ta souffrance. Nous fuirons loin de ce château maudit.

— Fuir ! s'écria le marquis. Crois-tu donc que mon pouvoir et ma volonté soient paralysés comme ma paupière et mon bras. Non, Ollivier l'aveugle et l'infirme ne sera pas un objet de pitié et de risée. Privé de toi, isolé de toute affection, j'ai pu prendre peu de souci de mes droits ; mais pour te protéger tu me verras rajourner. Sois mes yeux, Jeanne, et je reparaitrai plus terrible que jamais dans la grande salle de la Bauge. J'oublierai que je suis père pour devenir juge !

— Sois élément et miséricordieux, dit la Coliberte.

— Non, répliqua le marquis La clémence serait pour de tels crimes faiblesse et lâcheté. Je te vengerai.

Au même instant, ils entendirent comme un bruit de pierres qui roulaient avec fracas, de coups de pioche qui retentissaient sourdement, — puis un cri de désespoir et de rage qui éclata avec la vibration d'une corde que se brise, et que répètent les échos des caveaux.

L'aveugle et Jeanne s'étaient tus et restaient atterrés de surprise et d'effroi.

— Quel est ce bruit ? dit enfin le marquis.

— Je ne sais ; mais mon cœur se serre, répondit la recluse. Oh ! si nous pouvions fuir ! J'ai soif d'être tirée de ce sépulcre. Mais je suis encore si faible... Je puis à peine me soulever sur ce grabat de paille...

— Le Colibert nous a dit de l'attendre, répliqua l'aveugle.

Un nouveau cri de détresse vint retentir jusqu'à eux. La recluse frémait de tous ses membres.

— Mais votre cœur est donc sourd, Ollivier ? s'écria-t-elle. Il n'a pas remué et tressailli à cet appel ! Mais c'est la voix de Jacques. Je n'osai pas vous avouer ma crainte tout à l'heure. Mais c'est lui qui nous appelle et nous attend !

— Jeanne, es-tu sûre de cela ? dit le marquis d'une voix altérée. Arrions-nous à craindre un quel-à-peu ? Mais rassure-toi. Je suis le maître. Que je paraisse, et l'on m'obéira !

Les coups de pioche retentissaient toujours. La recluse se souleva avec

effort et fit quelques pas en chancelant ; mais elle s'arrêta bientôt, la mort dans le cœur, en disant : — Je ne puis, je ne puis aller plus loin. De la force, mon Dieu, donnez-moi donc de la force. Nous sommes trahis, Ollivier. Ils me tueront mon fils. Oh ! lâche créature, qui ne peut aller vers son enfant !

— Mais moi, je puis marcher, s'écria le vieux seigneur ; j'ai de la force plus que toi. Mais dussé-je me traîner à tâtons dans ces caveaux...

— Oui, et le temps se passe ; et ils le tueront, interrompit la pauvre mère avec un rire terrible et insensé.

— Mais écoutons, reprit le marquis. Le bruit devient plus sourd. Que font-ils ?

Chacun essayait de cacher à l'autre sa crainte mortelle et attendait. Mais alors ils commencèrent à comprendre le danger qui les menaçait, et la Coliberte s'écria :

— Oui, nous sommes trahis. Savez-vous, Ollivier, ce que signifie ce bruit infernal. Mes bonreaux font murer l'entrée du souterrain ; ils nous enferment ici comme dans une tombe.

— C'est impossible, dit l'aveugle. Ils ne sont pas descendus à ce degré d'infamie de devenir parricides, de tuer celui dont ils ont reçu la vie.

— Nous sommes condamnés, vous dis-je, insista Jeanne. Oh ! vous avoir revu, mon cher seigneur, avoir espéré regarder le soleil doré dans le ciel et mourir dans ces ténébreuses froides. Si seulement, ajouta-t-elle, ils me faisaient mourir seule, si je ne vous entraînaiss pas dans ma perte, Ollivier !

— Mais moi, je ne t'ai pas retrouvée pour te perdre, pour voir s'écarter tout cet avenir que je rêvais, s'écria le marquis avec rage. O mes yeux vides ! que ne pouvez-vous briller quelques instans ! mais non, partez l'ombre autour de moi, partez la nuit. Et ces mains robustes qui eussent autrefois fait écrouler des murailles, me servent moins que les mains de lait d'un enfant.

Mais comme le bruit sourd ne cessait pas, l'aveugle continua : — Il ne faut pas s'abandonner soi-même. Il me reste une main vaillante et une épée. Jeanne, je vais l'emporter, puisque tu n'as pas la force de marcher. Cramponne-toi bien à mes épaules. Tu verras pour moi, tu me guideras, et peut-être arriverons-nous à temps.

— Oh ! oui, sauvons notre enfant, dit-elle, et elle obéit, dans un transport convulsif, à l'ordre du vieux seigneur qui s'avanga d'un pas lourd et chancelant, hésitant à se diriger vers l'issue du souterrain.

Par malheur, en soulevant la grille qui fermait l'entrée du petit caveau, cachot de la Coliberte, celle-ci laissa échapper la lanterne de ses mains. La lanterne roula sur les degrés et la lumière s'éteignit.

Ce fut un moment d'angoisse horrible pour les infortunés. Ils errèrent alors presque au hasard, avec l'aveugle tenacé du désespoir, séduits néanmoins quelquefois par une folle espérance, s'arrêtant pour écouter la voix d'un libérateur et n'entendant que le bruit mat des pierres qu'on entassait.

Souvent le marquis s'arrêtait, épuisé de fatigue et à bout de courage, — et il disait à la Coliberte, avec cette hésitation de l'homme qui s'attend à une déception, mais qui veut faire croire qu'il espère, qu'il entrevoit une chance de salut :

— Jeanne, — ne vois-tu rien encore, et ne vient-il pas un peu de jour, un rayon, une lueur qui indique l'issue du souterrain. Il me semble qu'un vent frais m'a frappé au visage, que je sens l'air du dehors !

— Allons toujours, répondait la recluse. Je ne vois rien encore.

— Oh ! que les détours de ces caveaux sont longs, s'écria le vieillard en s'appuyant à la muraille.

— Je puis les abrégés et vous guider, dit tout à coup une voix à quelques pas d'eux.

Le marquis et la Coliberte poussèrent un cri de joie.

— Mais à une condition, ajouta la voix.

— Qui que tu sois, parle donc, parle vite, dit le marquis.

— Eh bien, abandonnez cette femme, cette Coliberte sacrilège, marquis Ollivier. Choisissez entre elle et la vie !

— Jamais ! jamais ! s'écria le vieillard.

— Eh bien ! soit, vous périrez ensemble. Que Dieu vous garde, dit la voix en ricanant.

— Arrête ! arrête ! répéta l'aveugle avec angoisse. Écoute ; si tu nous guides et si tu nous sauves, je t'offre une récompense royale. Ce que tu demanderas, tu l'auras. Es-tu un gentilhomme ? An nom de l'honneur je te supplie...

— Je ne suis qu'un paysan, un manant pour parler votre langage, marquis Ollivier, interrompit la voix.

— Eh bien ! aimes-tu une fille pauvre ? je la doterai. As-tu des enfans ? je les élève. As-tu de l'ambition ? je remplirai d'or ton chapeau de paysan.

— Rien, je ne veux rien, — que la mort de cette femme et je l'aurai, répondit la voix menaçante.

— Qui donc es-tu ? demanda le marquis d'une voix éteinte.

— Marquis Ollivier de Sanglier-Chavannes, je suis Bastien Lenoir, — le fils de Pierre Lenoir, — tu te souviens — de Pierre que tu as fait pendre sans pitié parce qu'il se plaignait de ce que tu vendais tous nos frères pour payer les juyaux de la Coliberte !

— Le fils de Pierre Lenoir !... répéta douloureusement l'aveugle ému d'un remords poignant.

— C'est moi qui vous ai dénoncés, — écoutés, — suivis, ajouta Bastien.

Le vieillard courba la tête avec résignation devant cette fatalité implacable, et serra de sa main frissonnante la garde de son épée.

— Retiens-le, retiens-le, lui dit la recluse éperdue; qu'importe le salut d'une créature qui allait mourir? Il faut sauver Jacques, et toi-même, mon cher seigneur.

Mais le marquis resta immobile, écoutant avec angoisse et désespoir les pas de Bastien Lenoir se perdre dans l'éloignement. Enfin, il essaya machinalement de le suivre. Mais le malheureux semblait être devenu fou. Il courait, haletant, dans la direction du paysan; il se heurtait aux pierres de sa paroi; il y en sanglantait son front et sa main vivante.

Par moment, il s'arrêtait déconçagé; puis il se traînait de nouveau avec son fardeau précieusement, péniblement, la sueur ruisselant à ses tempes dépeuilées.

P parfois, ils entendaient plus distinctement le bruit des travailleurs, puis ce bruit semblait s'éloigner et s'étendre.

— Mais, mon ami, dit la recluse dans un de ces instants affreux; — ne te souviens-tu plus des détours de ces caveaux qui t'étoient si familiers autrefois?

— Mais, malheureuse, tu oublies donc, répondit le pauvre Olivier, que je suis aveugle, que je vais au hasard, — que ma force, ma volonté, mon courage, tout s'évanouit devant cette infirmité. Et ma tête s'égare et le danger augmente à chaque instant. Mais une idée me vient. Où sommes-nous maintenant? Pouvons-tu distinguer quelque chose autour de nous?

La Coliberte porta ses mains sur un mausolée contre lequel ils étaient alors appuyés et dont le marbre blanc se détachait vaguement dans l'ombre.

— Je touche, répondit-elle, le mausolée sur lequel est couché un chevalier mourant qui écrase sous son gantelet de fer la tête plate et hideuse d'un serpent dont les anneaux monstrueux s'enroulent autour du corps d'un petit enfant.

— O Dieu soit loué! s'écria le marquis. Nous sommes sauvés. J'étais vraiment fou de ne pas songer plus tôt à l'interroger ainsi. C'est la statue du baron Armand de Saugher-Chavannes, le Croisé, dont le dernier né fut étouffé par un serpent énorme que cet héroïque guerrier avait rapporté de la Terre-Sainte. Armand vengea son fils, mais il fut mordu par le reptile au défaut de sa cotte de mailles et faillit périr. Nous sommes sauvés, te dis-je; suivons la galerie à droite, et nous arriverons au bas de l'escalier qui conduit aux appartements de la Tour.

Il marcha alors avec une ardeur nouvelle et au bout de quelques minutes, pendant lesquelles ils entendirent le bruit des pioches et des éboulements de pierres se rapprocher, la Coliberte se laissa glisser à terre et arrêta le marquis en s'écriant:

— Le Recteur est là, à dix pas de nous!

Ils ne s'étaient pas trompés. Deux paysans s'occupaient activement à murer d'une porte de pierre le bas de l'escalier.

L'un de ces paysans était le dénonciateur Bastien Lenoir, — le fils du pendu, — le frère de lait d'Oré.

Devant eux le Recteur retenait violemment le Coliberte et cherchait à étouffer ses cris d'appel et de détresse. Le cœur de la recluse ne l'avait pas trompé. C'était bien la voix de son enfant qu'elle avait entendue.

Jacques se débattait depuis long-temps ainsi, sous la main robuste du Recteur, essayant de se dégager afin de retourner avertir son père du leur nouveau danger, menaçant et suppliant tour à tour, mais en vain.

Ses forces commencent à s'épuiser dans cette lutte sourde et acharnée. En entendant la voix de sa mère, il fit un violent et suprême effort et se détacha de l'étreinte du prêtre.

— Au secours! à moi, monseigneur Olivier! s'écria-t-il d'une voix patelante. A nous deux nous pouvons lutter, à nous deux nous pouvons vaincre le Recteur qui veut nous prendre dans ce souterrain comme il forcerait un sanglier dans sa bauge.

— Monsieur le marquis Olivier sait qu'il est libre de sortir des caveaux s'il l'abandonne cette femme, dit gravement le Recteur en désignant de la main la Coliberte.

— Honte sur vous, ministre de Dieu, qui prêchez le crime et qui proposez une parole lâcheté à un gentilhomme, à votre hôte, s'écria le marquis indigné. Nous sortirons tous d'ici, librement ou de force, entendez-vous, Recteur de Kerbader!

— C'est ce que nous verrons! répartit ce dernier. Nous sommes trois hommes robustes et résolus de notre côté, et nos trois adversaires sont un vieillard infirme, une femme moribonde et un enfant idiot. La victoire ne sera pas fort glorieuse peut-être, mais elle a le mérite de ne pas être douteuse.

— Oh! ce mur monte toujours, dit la recluse.

En effet, les deux paysans empaquetaient les pierres les unes sur les autres, sans s'inquiéter de ce qui se passait, comme des automates que rien ne pouvait distraire de leur besogne mécanique.

— Ces travailleurs sont vos vassaux, mon père, dit alors Jacques au marquis. Ordonnez-leur de cesser leur tâche criminelle.

— Si la voix de votre maître a encore quelque autorité sur vous, essayez d'élever ce mur infâme, s'écria le marquis Olivier. Jetez ces outils, renversez ces pierres, et faites-nous libre passage.

— Au nom de Dieu, votre vrai et suprême seigneur, continuez votre œuvre, ordonna le Recteur.

Mais la voix tonnante du vieux marquis avait imposé aux deux paysans, si long-temps habitués à la crainte et à la respect.

Ils interrompirent leur travail et laissèrent tomber leurs outils à terre. — Ils vous obéissent, mon père, dit Jacques avec un transport de joie. Nous l'emportons. Maintenant, dites à ces fidèles gars de nous aider à nous emparer de cet homme.

— Bien! dit le marquis, vous avez reconnu la voix de votre maître. Ce n'est pas tout. Saisissez le Recteur et veillez sur lui. Vous m'en répondrez sur votre tête.

Les paysans se regardèrent et hésitèrent.

Le Recteur de Kerbader poussa un ricanelement sourd et dit:

— C'est vendre un peu trop tôt la peau de l'ours, monseigneur.

Puis s'adressant aux manans immobiles:

— Venez donc, ouailles égarees, ajouta-t-il. Mais, non. Ils savent bien que quiconque met sa main sur le ministre et l'oint du Seigneur en est cruellement puni. Sa main se désèche et son âme est perdue. Vous êtes allé trop loin, marquis Olivier. Vous avez gâté votre cause. Cet acte de violence n'aura servi qu'à me rendre inexorable.

— Qui donc est votre maître ici, de ce prêtre ou de moi? s'écria le vieillard dans un accès de fureur. Obéissez, ou sinon...

Les paysans ne bougèrent pas.

— Vous l'ontendrez mes frères, interrompit le Recteur, l'âge et les infirmités n'ont pas été pour le marquis un avertissement assez dur et salutaire. C'est toujours le tyran qui parle. Obéissez, ou sinon! Toujours la menace à la bouche, comme s'il avait sous escouade de valets, armés de fouets et de bâtons, prêts à châtier la moindre désobéissance à ses caprices, — comme au temps où il fit pendre ton père, Bastien Lenoir.

Ce dernier laissa échapper un cri sourd à ce souvenir qui le blessa au cœur comme une lame ardente.

Le prêtre vit l'effet de ses paroles, sourit et continua:

— Défends donc le bourreau de ton père, Bastien, ou sinon... il le fera pendre aussi. Heureusement, on a rogné le bœuf du sanglier; ses griffes sont usées. Il ne tuera plus personne. Bastien Lenoir, ramasse ta truelle et reprends ta besogne.

Bastien obéit.

— Misérables! s'écria le marquis, vous vous révoltez donc contre votre maître?

— Monseigneur, nous ne lèverons pas la main contre vous, répondit l'autre paysan; — mais nous ne pouvons pas non plus faire du mal à un ministre de Dieu.

Et il se remit à l'œuvre, ainsi que son compagnon. Le Recteur ne put cacher un tressaillement de joie infernale.

— Tu ne triomphes pas encore, lui dit le Coliberte exaspéré par cette scène terrible. Mon père, à nous deux, ne briserons-nous pas facilement cet obstacle, le seul qui se dresse entre nous et la liberté, et la vie?

Et s'élançant sur le Recteur, il l'étreignit et l'enlaça de ses bras grêles, mais nerveux.

Surpris de cette attaque soudaine, le prêtre chancela et ne résista qu'à peine au Coliberte, dont l'agilité extraordinaire balançait sa force supérieure.

Jacques fit entendre un cri de triomphe. — et le Recteur pâlit en voyant s'avancer vers eux le marquis, le visage bouleversé par le désespoir.

— Frappez le misérable, s'écria Jacques. Tirez l'épée du fourreau. Frappez-le de l'épée!

Le Recteur essaya de se dégager par un effort violent; mais il tomba, au contraire, sur un genou. Si position devenait critique. Les paysans restèrent immobiles et regardèrent curieusement la lutte.

Le marquis tira en effet son épée; il était encore robuste et d'un seul coup il pouvait sauver tout ce qu'il aimait au monde. Il s'avança, plein d'espérance cette fois, guidé par la voix du Coliberte.

Mais quand il se trouva, soufflé à soufflé, devant le groupe ardent des lutteurs, — qu'il entendit leur respiration haletante, — qu'il se pencha sur eux et qu'il n'eut plus qu'à lever sa main armée de l'épée et à la laisser retomber, — qu'il se sentit le pouvoir de faire courber la face contre terre à ce prêtre odieux, — quel ne fut pas l'étonnement de tous en voyant le terrible vieillard pâler, tressaillir et hésiter!

— Mon père, frappez donc! répéta le Coliberte consterné, éperdu. — Mes forces s'épuisent. Tous mes membres ruissellent de sueur. Frappez donc!

Le marquis Olivier jeta un cri déchirant, mêlé de rage et d'angoisse, et recula de deux pas.

— Mon père, mon père, que faites-vous? dit encore le pauvre enfant. Ployez donc cet homme sous votre main puissante. Il reprend courage. Je le sers qui se relève insensiblement, comme si la terre lui eût rendu des forces.

La Coliberte joignant ses mains, interrompit sa prière à Dieu pour crier à son tour:

— Mon cher seigneur, secourez donc votre enfant!

— Malheureux! dit alors le vieux marquis à Jacques, d'une voix brisée, — je n'ose pas frapper.

— Vous n'osez pas! dit Jacques avec stupeur.

— Veux-tu donc que je risque de le tuer? Oublies-tu donc que je suis aveugle, — aveugle, — et que mon épée frapperait au hasard?

A cet aveu déchirant, le Recteur redoubla de sauvage énergie et conçut une nouvelle peur d'espoir.

— Eh! qu'importe! frappez au hasard! — s'écria impétueusement le Coliberte qui râlissait ses bras avec une force convulsive, — mais sau-

vez ma mère. Si le Recteur se dégage de mon étreinte, nous sommes perdus.

Mais le marquis semble pétrifié; il n'ose suivre l'héroïque conseil de son fils; il sent ses idées se confondre, sa raison vaciller dans cette horrible alternative.

A chaque plainte oppressée qui sort en sifflant comme un râle de la poitrine du Colibert, il répond par un cri rauque, et son épée reste suspendue et menaçante sur les deux adversaires. Peut-être la laisserait-il tomber enfin; mais la pauvre Jeanne se traîne à ses pieds et lui crie: — Olivier, ne tue point ton enfant!

Et le marquis n'ose frapper. Pendant les secondes sont des siècles pour les deux ennemis. — A mesure que la lutte continue, le Colibert sent défaillir ses forces et le Recteur retrouve ses sennes, comme l'Antée de la fable, dans l'espoir de son triomphe et de l'abandon de Jacques.

La souffrance arrache à celui-ci des gémissements de plus en plus étouffés. Il a à peine la force de murmurer:

— Mon père! au secours! ne m'abandonne pas, ne perds pas ma mère!

Le souffle expire sur ses lèvres violettes. Ses yeux se ferment par moment et sa tête se penche sur son épaule. Cependant, ses doigts sont encore incrustés, comme s'ils étaient de fer, au cou du Recteur.

— Qu'ai-je donc fait au ciel pour être ainsi frappé d'impuissance! dit le malheureux père. Aveugle! être aveugle! se sentir ferme de cour, serrer la poignée d'une épée dans sa main, tenir son ennemi presque à sa merci, — et ne pas voir où diriger le coup qui nous délivrerait tous!

Les bras du Colibert se détendirent, — et il s'affaissa aux pieds du Recteur, en criant:

— Ma pauvre mère!

— Mon Dieu, quel crime ai-je donc commis, murmura l'aveugle. — pour que vous me forciez d'assister, comme un spectateur indifférent, à l'agonie de mon fils.

Cependant le prêtre, saisissant Jacques évanoui dans ses bras, se retourna, — enjamba le nouveau mur qui s'élevait déjà à moitié de la voûte, — puis il s'écria: — Ah! digne seigneur, vous vouliez me tuer. Eh bien, vous maintenez contre moi l'imprécation et le blasphème. Que la colère empourpre ton visage! Je ne ris de tes menaces et de ta colère. Si tu étais moins orgueilleux, tu m'implorerais peut-être. Mais je te prévins que ce serait aussi inutile. Chacun son tour. Tu auras le temps de caver ta rage, noble châtelain de la Bauge!

Puis s'adressant aux paysans: — Mes enfants, dit-il, terminez vite votre besogne. La récompense sera large, et je vais d'ailleurs vous aider. Quant au Colibert, je serai généreux. Je lui octroie la vie et la liberté. Qu'il aille vous chercher, s'il veut, des défenseurs au château.

— Mes fils ne sont pas les complices de ton crime, dit fièrement le vieux gentilhomme. Jacques, appelle-les à notre aide. Cet homme les calomnie. Il a beau jeu pour nier les sentiments de famille, lui prêtre sans famille, détaché de tous liens d'affection, et qui n'a qu'un bréviaire à la place du cœur.

— Vous avez la mémoire courte, monsieur le marquis, répondit ironiquement ni le Recteur. Vous oubliez que vous excellés fils des assassins de la Coliberte, — qu'ils se soucient fort peu d'affronter votre vengeance, que vous appelez votre justice, — et qu'ils sont peut-être pressés d'hériter.

— Tais-toi, infâme, s'écria le noble aveugle. Je ne te demande plus que la pitié de ton silence.

Et se couchant à terre, adossé aux parois, pressant la tête de la Coliberte sur son sein, il attendit, le visage gonflé de larmes. Le Recteur et les deux paysans achevaient rapidement leur œuvre sinistre.

Cependant le Colibert bientôt ranimé par la fraîcheur de l'air, — et profitant machinalement de la générosité singulière du prêtre qui ne provenait que d'un extrême dédain et d'une profonde conviction de sa puissance, — se mit à gravir lentement les degrés qui montaient au appartement de la Tour de l'Eau, — et disparut, après avoir jeté un regard désespéré sur le marquis et la Recteuse.

XII.

Le sort de Jouvence.

Deux heures après la sortie d'Octave, j'entendis gratter à ma porte. J'ouvris et je crus voir l'ombre du Colibert; ses yeux seuls, étincelans d'un feu sombre, semblaient vivre sur son pâle visage.

Il m'apprit en quelques mots l'horrible situation de Jeanne et du marquis; puis il ajouta rapidement:

— Suivez-moi, Camille. Peut-être pourrions-nous encore les sauver. Dans mes courses vagabondes, j'avais découvert, il y a deux ans, l'entrée d'une grotte toute voilée de broussailles et de genêts sur les revers des rochers qui bordent le midi de la Bauge. Je n'osai pas alors m'aventurer dans ses détours, parce que les eaux des torrents y prendent souvent; — mais je suis sûr que cette grotte doit aboutir aux caveaux, et je veux tout tenter pour parvenir jusqu'à ceux qui comptent sur moi.

— Mais vos frères vous empêcheront de sortir du château, Jacques, répondis-je.

— Mes frères, dit-il avec son sourire égaré. Je leur prépare un étrange sujet de distraction. Dans quelques minutes, ils n'auront guère le loisir de songer à moi.

Il me montra mystérieusement le col d'une petite bouteille cachée sous son sayon bleu.

— Quel talisman renferme donc cette bouteille? demandai-je avec une sorte d'anxiété instinctive.

— Tu verras, Camille, tu verras! mais dépêchons.

Et il se mit à gambader, comme un insensé, en m'entraînant vers la porte. Dans ce moment, j'en suis sûr, la tête du malheureux enfant, frappée par tant de commotions successives et par la catastrophe à laquelle il venait d'assister, était en proie à une sorte de délire.

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement et nous vîmes entrer Mlle Renée de Bejarry.

Son premier regard fut effrayant de hauteur et de dédain soupçonneux. Nous reculâmes de surprise.

— Ah ça! est-ce que vous conspirez ici, mes petits amis? dit-elle en ticanant.

Elle était vêtue d'un long peignoir blanc, serré à la taille par une cordelière dont les bouts flottaient; ses cheveux, tressés en deux longues nattes piquées et à la de roses vives, tombaient gracieusement sur ses épaules. Un collier de corail à triple rang sautait au hasard sur son cou et sa blanche poitrine. Elle avait ainsi l'aspect étrange d'une jeune druidesse, regardant avec un sourire de triomphe les captifs ramenus par les guerriers de sa tribu et dévoués à Teutatés.

L'air venait de paraître.

— Ma visite matutale vous surprend un peu, n'est-ce pas? reprit-elle en marguant notre silence.

— Que désirez-vous de nous, mademoiselle Renée? demanda le Colibert qui s'avança vers la porte avec vivacité.

— Vous dire que vous êtes mon prisonnier, Jacques, répondit-elle en souriant toujours. Le Recteur vient de me mander qu'il vous confiait à ma garde; et que vous ne deviez pas sortir du château.

— Oh! les mêmes! dit Jacques dont les yeux prirent une fixité effrayante; ils veulent consommer l'iniquité. Ils se delit tout même du rat qui peut ronger les mailles du filet sanglant. Ou me donne une femme pour goûter! c'est juste, je suis un enfant.

— Quant à votre compagnon, Jacques, dit Mlle Renée d'un air glacial et sans me regarder, il est libre de quitter la Bauge. La porte est ouverte pour lui.

— Je ne sortirai qu'avec le Colibert, mademoiselle, répondis-je tout ému.

— Ah! ah! s'écria la fière jeune fille, monsieur Camille craint sans doute qu'on ne devine le secret honteux de son travestissement. N'importe! je lui conseille de le garder pour couvrir les chemins creux et les landes. Mais je ne dois pas me commettre plus long-temps avec une créature qui devrait avoir été chassée, comme une mendicante, du château, depuis le premier jour de son arrivée. Sortez, vous dis-je! ajouta-t-elle impérieusement.

— Camille ne sortira pas sans moi, dit le Colibert.

— Je vous félicite d'avoir trouvé un tel champion, un si puissant protecteur, me dit dédaigneusement Mlle Renée.

— Oh! ma mère qui m'attend! murmura Jacques. Et s'avancant vers la jeune fille, il lui dit: Renée, Renée de Bejarry, Dieu veut que je sorte du château!

Elle haussa les épaules.

— Et moi, qui ai le droit d'y rester aussi bien que vous, mademoiselle, m'écriai-je alors indignée, je vous obéirai, je m'éloignerai sans m'expliquer; mais soyez douce pour Jacques, mais ne me forcez pas à errer dans ces campagnes désolées comme une étrangère et une vagabonde.

— Le droit de rester! dit Mlle Renée. Ah! j'ai vu bien que vous êtes folle, ma chère. Vous êtes un peu trop vaine de la beauté qu'on vous accorde. Eh bien! vous tâcherez d'atténuer quelque seigneur des environs; il vous donnera l'hospitalité comme a fait celui de la Bauge. Vous n'avez rien à craindre; l'automne ira au devant de vous. Les gentilshommes de la province sont fort charitables et ne vous demanderont qu'un peu de reconnaissance. Quel besoin avez-vous d'un compagnon et d'un défenseur? qui songe à nuire à la beauté? Ce visage angelique, voilà votre arme la mieux trempée, votre bouclier le plus fort, votre compagnon le plus fidèle. Ne croyez pas cependant à tous les éloges; ne vous enivrez pas de ce nectar qui tourne facilement en poison, de ce miel si doux qui s'agit bien vite et devient amer. Les hommes sont trompeurs. Quand ils ont assez admiré la beauté d'une femme, ils tournent les yeux vers d'autres solécismes. Puis entre nous, ma chère, votre beauté est un peu fictive et n'a rien de bien extraordinaire. Mais cet air de confiance et de pitié languissante quelquefois à tous tyrans.

Mon cœur bondissait à ces insultes d'autant plus cruelles qu'elles étaient dites avec une aisance parfaite et une sorte d'intérêt ironique. Néanmoins je me contins et je répondis doucement.

— Je sais que je suis moins belle que vous, mademoiselle de Bejarry; mais les beaux yeux doivent annoncer une belle âme. J'e-père en vous. Laissez-vous toucher et donnez la liberté à Jacques. Vous avez pour vous le bonheur, comme vous avez déjà la richesse et le rang; vous êtes noble, et noblesse oblige. Ne faites pas le malheur des autres! ne soyez pas mon ennemie.

— Je crois, Dieu soit témoin, que la maîtresse du comte de Chavannes ose se mettre en parallèle avec moi, répéta Mlle de Bejarry avec un rire insolent et en me regardant avec un mépris souverain et dédaignant.

Je me contins encore, quoique je sentisse des larmes brûlantes jaillir de mes yeux.

— Mademoiselle, ayez pitié, lui dis-je. Triomphez de votre victoire, de vos avantages sur moi ; je suis une humble fille, sans esprit, sans orgueil, sans ambition. Le malheur a brisé ma fierté et a durement coupé les ailes à tous mes rêves. Je suis l'ombre de moi-même, et je ne me reconnais plus, ni quand je descends au fond de mon cœur, ni quand je contemple mon visage abattu au miroir. Vous m'avez, toute jeune, vieille et ancienne en quelques jours, car vous m'avez enlevé l'amour de l'homme qui était mon Dieu. Quel ressentiment pouvez-vous donc avoir contre moi qui suis votre victime ? Non, vous allez me dire, n'est-ce pas, que tout ceci n'était qu'une épreuve et qu'un jeu ; que vous êtes venue pour me rendre Octave ; que vous me permettez de faire valoir mes droits sur lui ; car je ne puis penser que Mlle de Bejarry, la belle et la noble, soit venue ici pour outrager cruellement une femme délaissée, trahie. — Un seul mot de vous peut annuler le passé, et je recevrai de votre genoux, comme une grâce, votre parole de laisser Octave libre de tenir sa promesse.

— A merveille ! s'écria alors Mlle Renée en éclatant de rire. Vous vous croyez ma victime. Voilà donc ce qu'un semblant de beauté peut inspirer d'aveugle présomption à une petite fille.

Et me regardant à demi prosterner devant elle :

— Voilà donc cette beauté qui a captivé le cœur du courtisan de Versailles. En vérité l'amour s'acquiert à bon marché. Il suffit de n'être pas trop rigide !

Je ne pus tenir à ce dernier outrage.

— C'en est trop ! dis-je en relevant la tête. Oh ! si après de telles paroles vous ne renoncez pas à l'alliance du comte de Chayannes ; — si vous ne me quittez pas comme une île déserte, en terminant l'entretien par ce mot trop attendu : Soyez aimée d'Octave, — non, pour toutes ces richesses, pour ces parchemins et ces terres, pour cette beauté éclatante qui vous rendent si fière, je ne voudrais pas être Mlle de Bejarry telle qu'elle apparaîtrait à mes yeux !

— Bien, répliqua-t-elle. Je vous connais maintenant. Le masque tombe, ma tante belle, votre fierté humiliée cède à la rage de l'ambition trompée. Que me n'appelez-vous de moi ! Eh ! mon Dieu, qui n'est pas exposé aux insultes des mendians de la route ?

— Honte ! honte sur vous, noble héritière ! méritiez-le. Si j'ai commis une faute, Dieu, qui m'a punis, sait que j'étais une créature jeune, inexpérimentée et crédule ; mais jamais mon cœur n'a déserté l'honneur et il est tombé dans le mensonge et la lâcheté. Je suis restée chaste et fière et je n'ai fait que souffrir pour mon amour insensé. Mais vous, fille noble et pure, je sais que le crime couvre sous ce masque de fraudeur et d'indifférence hautain. — Je sais que l'hyppocrisie seule a collé ce masque sur votre visage pour cacher l'audace qui vous entraîne vers les plus viles passions.

— Misérable ! interrompit Mlle Renée, en se mordant les lèvres jusqu'au sang pour conserver un air de calme apparent, ne reste pas un instant de plus sous le toit de la honte. Je te chasse, entendus-tu, comme on chasse les voleurs et les femmes de vie impure.

— Bien ! bien ! dit alors le Colibert en me prenant la main, tu as dit la vérité à la fille de Bédal, au Maumon d'iniquité. N'en rougis pas. Tu as été assez long-temps résignée, assez modérément patiente. Il faut écraser sous son pied le reptile qui rampe jusqu'à vous pendant votre sommeil et veut boire votre sang. Viens, Camille.

Mlle Renée, pâle et frémissante de colère, me montra la porte du doigt, mais elle repoussa le Colibert lorsqu'il voulut sortir le premier.

— Tu resteras ici, diable, et on l'attachera au chenil, s'écria-t-elle.

— Prends garde à toi, Renée, répondit Jacques d'une voix brève et irritée. Pour ceux qui m'attendent, Dieu ne veut pas que j'aie patience. Tu es l'Astaroth qui a pris une forme séduisante pour tromper les hommes. Je ne porterai pas la main sur une femme, parce que c'est lâche. — mais prends garde ! toi qui es fière de ta beauté, de la jeunesse, de ta force, prends garde que Dieu ne te frappe et ne te retire ses dons. Ne me tentes pas. Dieu me parle à cette heure, et sa voix est sévère et retentissante.

— Misérable Colibert, en estu venu à ce point de folie et d'idiotisme de te croire l'ambassadeur de Dieu et l'exécuteur de ses justices ? repartit la jeune fille.

— Je puis beaucoup, je puis beaucoup ! répéta le Colibert dont l'exaltation croissait de plus en plus et dont la face se couvrait d'une sueur ruisselante ; je puis verser sur toi la laideur et l'humiliation... La beauté peut cacher le vice sous son mirage étincelant comme la verdure prairie cache la vase molle et tremblante où s'enfonce le voyageur imprudent. Prends garde que je ne te frappe de laideur.

— Sortez ! me dit pour toute réponse Mlle Renée, et s'adressant à Jacques :

— Pour toi, dangereux sorcier, sur ta vie, ne bouge pas.

— Elle brave son sort, continua le Colibert. Rendé, il en est encore temps, laisse-moi m'occuper ; je t'en supplie pour toi-même. Je ne me reconnais plus ; j'ai cessé d'être doux et patient. On a mis la haine dans mon cœur et la haine porte ses fruits.

— Tais-toi, idiot, dit Mlle de Bejarry, et saisissant sur une table la cravache d'Octave, elle en frappa l'épaule du Colibert.

La figure de Jacques se crispa de rage et devint livide. Ses yeux s'injectèrent de sang.

— Tu l'as voulu, s'écria-t-il avec une agitation extraordinaire. sou-

vent je t'ai entendue regretter, lorsque tu lisais les fables anciennes, le privilège de ces déesses qui retrempeaient leurs charmes vieillies et leur jeunesse fanée à une source immortelle. Tu enviais la découverte de cette onde souveraine qui effaçait les rides et rendait un corps la brillante jeunesse d'un jeune amant. — Eh bien ! moi qui suis sorcier, je possède une eau de Jouvence singulière, et qui peut transformer ta personne aussi vite que la baguette magique d'une fée.

— Treve de sottises ! interrompit l'héritière.

— Tu as hâte d'en finir, n'est-ce pas ? reprit le Colibert avec un accent étrange. Eh bien ! sois fiévre dans ta beauté. Renée. Cet appât du démon ne servira plus un mauvais usage. Tu ne séduiras plus personne ; mais, à ton tour, tu connaîtras l'aversion et la pitié des autres.

Et saisissant avec rapidité la petite bouteille cachée sous sa saye, il la déboucha, et avant que j'aie pu faire un mouvement il jeta au visage de la belle Renée une partie du liquide qu'elle contenait.

Mlle de Bejarry poussa un cri terrible et déchirant qui retentit jusqu'au fond de mon cœur, et recula en chancelant.

— Viens, Camille ; la Coliberte attend, me dit Jacques au moment où je me précipitais vers la jeune fille pour la secourir.

— Oh ! que je souffre, murmura-t-elle d'une voix rauque. Tu m'as tuée, misérable !

J'ai fait mieux, répliqua le Colibert avec son rire idiot ; je t'ai défigurée, je t'ai rendue laide. — laide, à faire peur, répéta-t-il.

Renée se redressa de toute sa hauteur, et s'écria en se tordant les mains :

— Non ! non ! cela n'est pas !

— Tiens, regarde ! dit Jacques en lui tendant un miroir.

Elle ne se fut pas plutôt regardée, qu'elle saisit le miroir avec rage et le brisa contre terre en proférant d'affreuses menaces, mêlées de blasphèmes et de cris de douleur.

— Ce n'est pas moi, dit-elle enfin avec épouvante. Ce visage hideux n'est pas le mien. Répondez, répondez ! n'est-ce pas que je ne fais point de malheur. Mais regardez-moi donc ! mais dites-moi donc que tout ceci n'est qu'un rêve.

Mais lorsqu'elle me vit détourner la tête, car je n'osais contempler son visage horriblement brûlé, ses yeux gonflés, rouges et troubles, ses lèvres pendantes, ses joues marquées et déchirées de sillons ardents, elle tomba renversée sur le plancher, évanouie, inanimée.

— Qu'avez-vous fait, Jacques ? dis-je alors avec stupeur. Quelle est donc cette eau terrible ?

— C'est du vitriol, répondit le Colibert, que la vue du mal qu'il avait produit commençait à rappeler à la raison. Mais viens ! fuions !

— Pouvons-nous laisser cette malheureuse mourante et sans secours ? lui dis-je. D'ailleurs, ses cris ameutentent tous tes frères sur notre passage, si elle reprend bientôt connaissance, et nous serons perdus alors tout à fait.

— Non, répliqua Jacques ; elle se gardera bien de crier ; car tous ceux qui accourraient à ses cris verraient sa laideur, et l'orgueil l'emporterait sur le désir de se venger. Elle se traînera seule jusqu'à sa chambre.

Le Colibert m'en traîna ainsi, et me guida si habilement par les détours qui lui étaient familiers, que nous ne rencontrâmes que deux ou trois valets.

En sortant du château, nous longeâmes un hangar sous lequel les bûcherons empilaient les arbres et les branchages coupés dans la forêt pour le service du château.

Jacques me pria de l'attendre un instant et disparut derrière les pyramides de bois qui encombraient le hangar, en me disant que ce temps serait bien employé pour notre vengeance.

Il revint bientôt vers moi et nous nous dirigeâmes en toute hâte vers les rochers.

Un quart d'heure après, il me montrait un buisson de houx, entouré de genêts, et disait : — Ce buisson cache l'entrée de la grotte.

Au même moment, nous entendîmes une voix crier : — Camille !

Nous retournâmes à la tête, pleins d'angoisse, et nous aperçûmes le comte Octave qui, sous prétexte de chasser dans les rochers, s'y promenait en rêvant.

— Oh allez-vous ainsi, mes camarades ? reprit-il d'un ton froid et railleur. Vous vous êtes donc décidés à nous quitter, Camille ? J'avais deviné quel compagnon vous choisiriez.

Et s'avancant, il se plaça entre nous et l'entrée de la grotte.

— Victor-Octave, ne nous arrête pas, — ne nous fais pas perdre une minute, s'écria Jacques.

— Quelle mission importante as-tu donc à remplir, pauvre diable ? dit le comte.

— Je vais sauver ma mère et le marquis Ollivier, que le Recteur fait murer à cette heure dans les caveaux de la Tour, répliqua le Colibert avec violence.

Octave le regarda d'un air étonné et dit :

— Ah ça, c'est un rêve de ton esprit égaré, Jacques ?

— Non, non, ce n'est point un rêve, répliqua le Colibert ; ainsi, laissez-nous aller librement, on joubliera que tu es mon frère.

— Au fait, observa Octave, je n'avais point remarqué que tu t'es armé d'une de mes épées.

— Octave, ne me force point à tourner la pointe de cette épée contre la poitrine de mon frère.

— Pauvre innocent, tu me menaces, je crois, dit machinalement le comte.

— Sais-tu, Victor-Octave, ce qu'a fait cet Innocent, s'écria le Colli-bert, dont l'exaspération renaissait à la vue de ce nouvel obstacle : il a mis le feu au château de tes pères. En ce moment l'incendie conve au pied des murs de la Bauge. Dans quelques minutes, les langues de flamme l'envolopperont et danseront sur le haut de ses tours.

— Tu divagues, Jacques, interrompit le comte, saisi d'un secret et involontaire effroi. Mais si tu avais été assez idiot pour commettre ce crime, malheur à toi ! Viens, retourne au château avec moi et crains un châtimement digne de ta folie. Camille, n'est-ce pas qu'il ment ?

Je n'osai répondre, car les paroles de Jacques venaient de m'expliquer le mystère de sa courte absence sous le langar.

Le comte fut alors véritablement alarmé. Il voulut ramasser son fusil qu'il avait déposé à terre ; mais le Colli-bert le poussa du pied dans un des précipices dont tous ces rochers étaient les crêtes chauves et menaçantes.

— Malheureux ! s'écria le comte. Viens avec moi de gré ou de force. L'arriverai peut-être à temps pour prévenir les résultats de ton crime.

— Mais pas assez tôt, dit le Colli-bert, qui avait fait un bond en arrière et tiré son épée, — pour empêcher la belle Renée de souffrir et d'être perdue à jamais. En ce moment, elle se tord dans des convulsions de douleur, mon frère.

— Tu mens ! tu mens ! répliqua Octave, dont les yeux étincelèrent. Oh ! je vais courir au château, mais après avoir fait justice de toi.

— Et moi aussi, j'arriverai à la grotte, dit Jacques, mais après avoir vengé ma mère du seul de ses assassins qui allait m'échapper.

Alors les deux frères croisèrent leurs épées et échangeèrent des regards chargés de haine.

— Ta mère peut l'attendre long-temps, dit le comte. Elle est derrière mon épée et c'est là une muraille que tu ne renverseras pas, misérable !

— Ta noble fiancée Renée l'appelle sans doute, Octave, dit le Colli-bert. Tout à l'heure elle sera menacée par les flammes et ne pourra se sauver sans ton secours. Elle l'attendra et tu ne viendras pas.

Le choc des épées devint plus rapide et plus terrible. Octave était certainement beaucoup plus habile à l'épée, mais le Colli-bert devait à ses habitudes de coureur de landes et de bruyères une agilité sauvage et une vigueur nerveuse qui compensaient son désavantage évident. Il bondissait comme un serpent, par sauts imprévus, et fatiguait son adversaire, en faisant voltiger et tournoyer autour de lui la pointe de son épée comme la mèche d'un fougat.

Il ne paraît jamais, mais semblait s'évanouir sous les coups les plus sûrs d'Octave, et déroulait toute la science de ce dernier, dont la force augmentait d'autant plus en voyant l'infirmité de ses efforts.

Tout à coup une lueur étrange grandit et éclaira les rochers d'une teinte rouge éclatante.

— Le feu ! le feu au château ! m'écriai-je avec terreur.

— Le feu ! répétèrent les deux frères.

Puis ils recommencèrent aussitôt leur combat furieux avec plus d'acharnement encore.

— La belle Renée va mourir, dit Jacques, et les assassins seront brûlés vivans.

— Et le château embrasé s'écroutlera sur les caveaux où ta mère l'attend, sais-tu, dit Octave.

— Et bien ! va donc sauver ta fiancée, répliqua Jacques ivre de désespoir et de folie.

— Et toi, tâche donc d'arriver jusqu'à la Colli-berte avant la flamme, s'écria le comte exaspéré.

Leur haine semblait prendre de nouvelles forces à la clarté de l'incendie. Ils s'attaquèrent alors avec une rage aveugle, sans précaution, comme des bêtes fauves voulant se déchirer, et du premier coup ils furent blessés tous deux.

— Ce coup pour Renée ! dit Octave.

— Ce coup pour ma mère la Colli-berte, dit Jacques.

Les lames étaient rouges de sang et rouges du reflet des flammes. On commençait à entendre des clamours d'épouvante s'élever de tous côtés. Je vis des gens sortir du château et courir çà et là, éperdus et stupides. La gigantesque Bauge brûlait tout entière comme une montagne de feu et lançait des tourbillons de flamme vers le ciel, ainsi que les volcans en éruption. C'étaient des pluies d'étincelles balayées par le vent, des nuages de fumée noire qui s'élargissaient tout à coup en éventails flamboyans et formaient une ennuée étincelante au château. Des fleches de feu se dardaient dans l'air, puis des spirales se tordaient et tournoyaient en sifflant dans les masses de fumée comme des escaliers de diamans. Le brasier intérieur commençait à rugir. C'était un spectacle sublime d'horreur.

Mais les deux frères ne regardaient pas. Ils combattaient toujours. Leurs vêtements étaient déchirés, leurs épées brisées et tordues, leurs membres ruisselans de sueur et de sang.

Cependant, le Colli-bert blessé perdait son agilité et ses forces, déjà lasses par sa lutte avec le Recteur, et ne pouvant plus lutter contre Octave. Ce dernier le regarda alors avec un sourire diabolique et lui plongea son épée dans la poitrine en disant :

— Renée ! sois vengée.

Je pus à peine un cri sourd et tombai.

Je voulais retenir Octave, mais il s'élança vers le château aussi rapidement que s'il n'eût point été blessé. Je m'agenouillai près du Colli-bert,

Ses lèvres étaient blanches et ses yeux vitreux. Je pris sa main qui se glaçait déjà. Il me dit péniblement :

— La grotte... ma mère... sauvez-les ! Camille, oui, je vous aimais !

Et il expira, comme s'il eût attendu de me faire cet aveu pour mourir.

Je regardai avec stupeur ce front pâle et ce pur visage où la souffrance avait siôt marqué son empreinte. Mais je pensai à la mission que me léguait le pauvre enfant ; et, me relevant, j'allais me précipiter vers la grotte quand je vis paraître le Recteur suivi de Bastien Lenoir et de l'autre paysan qui avait muré l'entrée des caveaux.

Terrifié, je voulus fuir, mais le Recteur fit un signe à ses compagnons qui me saisirent, puis il me dit d'une voix brève :

— Je me charge de votre salut, mademoiselle ; j'ai un asile tout prêt à s'ouvrir pour la protégée du comte de Chavannes. Le Colli-bert a voulu lutter contre moi, mais vous voyez que Dieu me protège. Ainsi donc, pas de vaine résistance, pas de supplications inutiles. De gré ou de force vous nous suivrez.

Bastien Lenoir m'entraîna facilement sur les pas du Recteur, car je n'avais plus conscience de mes actions, ni de mes pensées.

Tout ce dont je me souviens, c'est que nous nous arrêtâmes près d'une hutte de *chappiseurs*, où nous trouvâmes des chevaux préparés.

— Où donc me conduisez-vous ? demandai-je machinalement au Recteur.

— A la Torche de Pen-Marck, me répondit-il d'une voix dure qui me fit tressaillir.

XIII.

Le Guetteur de Pen-Marck.

Pendant trois jours et trois nuits nous ne nous arrêtâmes presque pas. Mes guides ne répondaient plus à mes questions. Plus nous nous éloignons de la Bauge, plus le pays prenait un aspect désolé et sauvage. Nos traversions de vrais déserts de landes et de bruyères.

En plusieurs endroits la Sèvre était débordée et des plaines se trouvaient transformées en grands lacs sur lesquels pointaient çà et là quelques hameaux bâtis sur des éminences. Nous les traversions dans des *toes*, petites embarcations attachées à la partie de chaque maison. C'était le côté du Bocage qui touche à la Bretagne.

Bien d'autres inconvénients rendaient notre route fort pénible et même dangereuse. Nous étions obligés de passer par des sentiers ou plutôt des ravins sinueux — et si étroits qu'une charrette en occupait toute la largeur. — Ils étaient encaissés par deux rangs de fosses de six pieds. La crête de ses levées de terre était ourlée de broussailles et d'arbres mutilés par des émondes septennales qui ne laissaient que des troncs hideux ou des soulies dont les branches renaissantes formaient au dessus de nos têtes une voûte verte et épaisse vraiment périlleuse pour les voyageurs à cheval.

Nous rencontrâmes peu de gens dans les chemins ; les paysans des hameaux que nous traversions venaient baiser la soutane du Recteur, et quand il leur annonçait les Biens, ils secouaient leurs longues et grasses ceintures et brandissaient leurs bâtons noueux d'une façon menaçante en disant :

— Dat-il's la tête dure ?

Du reste, l'hospitalité nous attendait partout. Pas une métairie où l'on ne nous offrit avec un cordial empressement les tranches de bouillie trempée de sarrazin, humectées de lait caillé bouillant.

Nous étions bien en Bretagne. A tout instant nous voyions se dresser, au milieu des landes, ces autels informes et gigantesques, ces blocs en tassés et comme suspendus en l'air le plus souvent, que les crusdits nomment des menhirs, des cromlechs et des dolmens.

Le soir du second jour, le Recteur nous quitta. Mes guides me virent si abattu et si fatigué qu'ils eurent pitié de moi, et me permirent de me reposer quelques heures dans une métairie.

Mais le repos n'était plus funeste que la fatigue du voyage ; le souvenir de ces derniers jours m'obsédait si cruellement que je ne pus trouver un instant de sommeil et que je demandai moi-même à continuer notre route.

Vers la fin de la troisième nuit, j'entendis tout à coup un bruit sourd, qui à mesure que nous avançons devenait plus distinct et même terrible. On eût dit l'immense grondement qui devait être la voix du chaos, lorsque tous les éléments y luttaient pêle-mêle.

Le ciel était gris et opaque de brouillards. Des abats d'eau glacée venaient nous foudroyer le visage, pausses en tourbillons par la rafale.

Éfrayée de ce mystérieux brassement qui grandissait toujours, j'arrêtai court mon cheval ; car il me semblait que je courais vers un abîme, lorsque Bastien Lenoir me dit pour me rassurer :

— C'est la mer !

Bientôt en effet nous arrivâmes à une éminence, d'où nous aperçûmes un spectacle d'une affreuse beauté.

C'était la baie de Pornomenz toute dételée de rochers, d'écueils et de récifs. La côte à perte de vue ne formait qu'une montagne blanche d'écrémé et de floés, mouvante et tumultueuse. Les vagues montaient se briser jusqu'au haut des rochers. Les brouillards descendaient jusqu'à leurs crêtes nues et sauvages.

Nous suivîmes silencieusement la côte pendant quelques heures. Je ne pouvais me la-ser d'admirer le formidable tableau de cette mer éternel-

le vent couronné, roulant sous son tour la ligne de rochers qu'elle ne pouvait remonter et se confondant au ciel. Cet aspect grandiose et terrible s'harmoniait bien avec mon âme déchirée par tant de secousses, vides et désespérées.

Nous nous arrêlâmes enfin à un endroit où la côte faisait une pointe dans l'Océan par une réunion de rocs dépourvus que la tempête attaquaient avec une furie dont nulle description ne saurait te donner l'idée.

Ces rochers dangereux et séparés se prolongeaient jusqu'aux bornes de l'horizon. De vastes vapeurs naissaient entre les îles et tourbillonnaient et se croisaient. Je n'apercevais dans ce sombre brouillard que de énormes globes d'écumine qui s'élevaient impétueusement, bondissaient et se brisaient dans les airs avec un fracas épouvantable.

Je crus sentir la terre ou plutôt les rochers trembler sous moi, et machinalement je voulus fuir.

Je voyais les flots s'annoncer les uns sur les autres, se gonfler en montagnes et menacer de tout engloutir comme si des voix furieuses sortaient de leurs flancs noirs. Ils s'avancèrent, s'avancèrent, tournoyaient en écumant à la crête des vagues et jaillissaient en pluie jusque sur nous. Étouffée d'un saisissement inexplicable, le cœur serré, je crus que le chaos marchait vers moi et allait m'emporter, comme la vague emporte une plume d'aleçon. Je comprenais si bien mon néant en face de cette immensité!

— Oh! c'est là, m'écriai-je, l'extrême limite imposée à l'audace de l'homme.

— Que non pas, répondit Bastien Lenoir. Regardez là-bas, à gauche, dans le brouillard, que voyez-vous?

— Une lumière, dis-je avec stupeur.

— C'est la torche de Pen-Marek, reprit-il, un rocher séparé de terre par cet espace où la mer se jette avec fureur et qu'on appelle le Saut-de-Moine. Da prend qu'un moine poursuivi par les gardes d'un roi pauvre parvint à leur échapper, au moment d'être saisi, en se jetant dans la mer, et trouva un asile sur ce rocher. On y a élevé un phare à feu tournant. C'est à ce phare que nous avons ordre de vous mener.

Je ne répliquai par un seul mot, — car je ne regardai dès ce moment comme l'anneau et séparée du monde à jamais. Je conservai une sorte de calme qui provenait de mon épouvante, non de ma résignation. Le passé et l'avenir ne suffoquaient plus à ma pensée que sous la forme de deux âmes, l'un qui avait dévoré mon cœur, l'autre qui allait prendre ma vie. Une parole de mon guide confirma cette dernière pensée.

— Vous allez faire une belle qui durera long-temps, dit-il.

Nous descendîmes, non loin du village de Penmarck, par des degrés grossièrement taillés dans le roc jusqu'à une petite anse, où se trouvaient amarrées plusieurs chaloupes. Bastien nous fit monter dans celle qui nous était destinée; le patron nous attendait et la chaloupe fila bientôt, non sans éprouver de violentes secousses, au milieu des vagues irritées qui tantôt la portaient sur leur dos écumant, tantôt la faisaient glisser comme une feuille descendant au fond d'un précipice.

Un instant, nous devînâmes de notre route par suite d'un coup de vent qui fit précipiter la chaloupe sur elle-même et faillit la faire sombrer sous l'eau. Je vis partir le patron, et j'entendis un fracas de vagues si furieux que je crus être à ma dernière heure.

— Rendez grâces à Dieu, nous dit cet homme d'une voix altérée. Si le vent nous avait chassés jusqu'à ce tourbillon de vagues que vous voyez à droite, nous étions perdus. C'est l'Enfer de Pen-Marek, un abîme au dessus duquel rien ne surmuge; une planche, une corbe de noix y enfonce aussi net qu'un vaisseau. L'Enfer ne rend rien.

Nous regardâmes avec une curiosité mêlée de terreur ce redoutable abîme; les rochers du fond étaient de couleur rouge et le jeu de l'écumine et des vapeurs les faisait paraître en mouvement.

Enfin, nous atteignîmes la Torche.

La tour, de soixante pieds de hauteur, se divisait en deux étages: le premier, auquel on montait par un escalier perpendiculaire incrusté dans le mur, était le magasin; le second était l'appartement du guetteur, entouré d'une petite galerie.

Sur la plate-forme, autour de la gigantesque lanterne, circulait aussi une galerie de deux pieds de largeur qui devait lui servir de promenoir.

Le Guetteur, chargé d'entretenir le feu du phare, se condamnait volontiers à une recluse perpétuelle dans cette tour, de douze pieds de diamètre, qui se surbaït un vaisseau à l'ancre au milieu de la tempête.

Lorsque le jour était au crépuscule, la mer couvrait complètement le rocher; alors le Guetteur ne pouvait sortir de la tour une minute.

Il lui était défendu de posséder un canot; car, entraîné par l'orage, il eût pu laisser échapper le feu au moment le plus nécessaire.

Tous les huit jours la chaloupe qui nous transportait venait renouveler sa provision de vivres. Mais à l'époque des épaves il restait souvent plusieurs semaines sans pouvoir sortir et sans voir une créature vivante.

Le patron nous raconta ces détails pendant la traversée.

Dès que nous eûmes abordé à la Torche, mes guides lâchèrent le Guetteur. Une voix rauque leur répondit et la porte du magasin fut ouverte.

Nous montâmes par l'escalier incrusté au mur et nous fîmes recue par le solitaire habitant de la Torche avec assez peu d'empressement.

C'était un homme d'une taille très élevée, mais d'une effrayante maigreur. Ses membres très longs, mais secs et ternes, devaient être doués d'une force singulière, sa tête était petite et son front déprimé. Ses yeux creux et rouilles semblaient s'alourdir sous ses ridés sourcils livides, comme s'ils eussent craint de se fixer sur vous. On eût dit que la lu-

mière du jour l'éblouissait et l'inquiétait comme la chauve-souris chassée de l'angle obscur où elle se gîte.

Ses pieds difformes, ses mains larges, ses cheveux plats et longs, sa barbe hérissée, sa ligne enflée et sauvage lui donnaient un aspect sinistre.

L'habitude de l'isolement lui avait fait perdre, pour ainsi dire, l'usage de la parole. Il était sobre de réponses, — et ne parlait souvent que par mono-syllabes.

Quand Bastien Lenoir lui eut expliqué à voix basse le sujet de notre visite imprévue, — il grommela quelques mots que je ne pus entendre, et jeta sur moi un regard curieux et furtif.

Il nous fit traverser le magasin qui était encombré de planches, de meubles, d'étoffes, de caisses, épaves des naufrages que le phare n'avait pu empêcher.

Il marchait lourdement devant nous avec sa souquenille de toile et ses larges braves gauloises, costume des paludiers guérandais qui ajoutait à son air étrange.

Nous montâmes ensuite à sa chambre, où il dit aux guides de se reposer et de l'attendre pendant qu'il me conduirait à la Guette.

Oh! comme j'eus envie, à ce moment, de me jeter aux pieds de mes guides et de les supplier de me ramener à la côte!

Tout mon cœur frissonnait à la pensée de rester seule avec ce Guetteur sauvage, — sur ce rocher isolé de tout secours humain, — et où je n'avais pu être menée que pour y être lâchement assassinée, — et puis jetée à la mer, cette tombe muette qui ne read pas ses victimes et ne trahit jamais les coupables.

Mais comment exciter la pitié de ces hommes dévoués au Recteur, — et pour qui je n'étais qu'une étrangère!

D'ailleurs mes soupçons pouvaient les irriter au lieu de les émouvoir et les pousser à précipiter l'exécution de leurs desseins infâmes.

Le Breton me conduisit à la Guette.

C'était une cellule voisine de la sienne, et meublée comme les chambres des fermiers du pays.

D'un côté se dressait un vieux bahut orné de quelques plats d'étain; — de l'autre, une large caisse soutenue à quatre pieds du plancher par quatre piliers montant jusqu'au plafond.

Cette caisse, accolée au mur et sculptée ainsi que les étais et la corniche couronnant la façade, était un lit, garni en guise de matelas, d'un large sac d'avoine.

Le Guetteur me dit durement:

— La nuit vient vite ici; couchez-vous.

Il attacha à un fer qui sortait de l'angle du mur une chandelle de résine qu'il venait d'allumer, et ajouta:

— Dans un quart d'heure, je viendrai la reprendre.

— Quoi! ne pourrai-je conserver toute la nuit cette lumière? lui demandai-je en tremblant.

Il me regarda d'un air étonné et répéta avec une sorte de rire silencieux:

— Toute la nuit! voir clair pour dormir!... Oh! oh! trop d'exigence, c'est défendu.

— Mais, par pitié, repris-je, laissez-la moi. Je suis si souffrante; cette lumière me consolera, j'en aurai moins peur.

— Pourquoi ne pourriez-vous m'interrompit-il aussitôt en fixant sur moi un regard perçant, mais rapide, qu'il détourna aussitôt.

— Mais vous voyez, répliquai-je, que je suis seule ici, abandonnée, sans amis...

— Oh! très sûr. Personne ne viendra vous chercher à la Torche de Pen-Marek. Mais la lumière ici! c'est impossible.

Il sortit. — J'examinai aussitôt ma prison. La porte fermait en dehors.

La fenêtre, qui donnait sur une petite galerie circulaire, était grillée de barreaux de fer. Cette cellule était donc la tombe d'où je ne devais pas sortir.

Le Guetteur revint, — prit la chandelle de résine, — et l'emporta sans daigner me parler.

Ma résignation ne put vaincre l'horreur universelle qui saisit mon cœur et tous mes membres à la pensée de la mort sourde et inévitable qui m'attendait.

Je priai sans pouvoir me calmer. J'essayai de me jeter sur le lit et de dormir; impossible.

Certes, la vie n'avait plus d'attrait pour moi. J'aurais cherché avec joie les occasions de la sacrifier, mais librement, au grand jour, par quelque acte de dévouement, — tandis que cette vengeance que me choisissait pour sa proie, cette condamnation mystérieuse qui préparait lâchement ma perte, cette attente pleine d'angoisse, tout me révoltait contre la sentence ignominieuse dont l'homme de Pen-Mark devait, sans nul doute, être le sinistre exécuteur.

Je cherchai à entendre la conversation de mes guides avec lui; mais le bruit lugubre des flots couvrait leurs paroles.

La nuit se passa dans ces anxiétés douloureuses. Vers le matin, brisé par la lassitude, je tombai dans une sorte d'engourdissement et de demi-sommeil.

Le Guetteur m'éveilla à cinq heures du soir en entrant dans ma cellule pour m'apporter un peu de laitage et de pain.

J'e demandai à voir Bastien Lenoir.

Le Guetteur me répondit avec son regard vague:

— Parti ce matin! La Torche n'aime pas les hôtes. On n'y reste jamais long-temps. Je dois être seul à mon poste.

Cependant il me permit de me promener pendant une heure sur la galerie.

Je profitai de cette complaisance inattendue, et bienôt je m'absorbai tout entière à regarder l'Océan grondant sous mes pieds.

En contemplant sa vaste étendue, il me vint à l'esprit mille rêves de liberté et de dévotion. J'envisai les ailes des mouettes et des goélands. Puis peu à peu un singulier vertige s'empara de ma pensée.

Il me sembla que les vagues essayaient de monter vers moi, afin de m'emporter loin, bien loin de cette tour maudite.

Leurs rugissements cessèrent de m'effrayer et j'eus les entendre m'appeler dans leur sein, — et me dire qu'elles me cacheraient à jamais et me suiveraient de la main sanglante des hommes.

Tant de terreurs avaient ébranlé ma raison ! et le jeûne avait encore contribué à augmenter cet égarement.

Je sentais la faim me déchirer la poitrine, et pourtant je versai d'un oeil morne et d'une main ferme dans la mer le hitage apporté par le Gucteur. Je pensais que ce hitage pouvait être empoisonné.

Je ne tardai pas à voir toutes choses remuer et bouillir autour de moi, les montagnes de la côte, les flots, les nuages, le ciel et jusqu'à la galerie où j'étais, et qui me semblait s'abaisser vers la mer.

Alors une horrible tentation me prit.

Je crus entendre le pas lourd du Gucteur, sentie sa main se tendre vers moi, son souffle m'effleurer, — et dans un transport d'épouvante et d'illusion, — je me penchai sur la balustrade de la galerie. Les yeux fermés et les bras étendus, lorsque j'entendis une voix s'écrier :

— Malheureuse !

Je me retins machinalement à la balustrade et me retournai.

Le Recteur était debout, pâle comme la mort, à la porte de la galerie. Il n'avait pas fait un geste, un mouvement pour me sauver, mais le cri qui lui était échappé m'avait rendu la raison.

Il avait le visage bouleversé comme par une émotion violente, — et il me regardait avec un trouble inexplicable.

Son émotion et le cri même qu'il avait jeté me rassurèrent un peu. J'allai droit à lui et je m'écriai : — Ayez pitié de moi !

— Que craignez-vous et qui craignez-vous ? demanda-t-il d'un ton sévère.

— Je crois que ma vie est en danger ici, répondis-je.

— Elle était en danger il n'y a qu'un instant, répliqua le prêtre.

— Mais c'est la mort qui m'attend ici, j'en suis sûre, m'écriai-je, — une mort plus cruelle, — et vous pouvez me sauver. Ayez pitié de moi !

— Vous m'accusez, reprit froidement le Recteur. Si je voulais votre mort, pourquoi vous aurais-je sauvée tout à l'heure ? — Pourquoi ? Oui, dites-le moi. Et surtout ne mentez pas, ajouta-t-il avec un geste d'emportement et comme un homme égaré. Je n'avais pas même besoin de vous pousser du doigt dans l'abîme, — et c'est moi qui vous ai arrêtée sur le seuil de l'espace lorsque vous tendiez vos bras à la mort et votre âme à la damnation éternelle. N'est-ce pas la vérité ? Eh bien ! dites, pourquoi voulez-vous mourir ? et pourquoi, — au moment où vos yeux se fermaient, ai-je cru voir reparaître devant moi la pâle image d'une femme... Mais qu'ai-je dit ? j'ai parlé d'une femme... Folie ! Non ! m'importe que vous viviez ou non, fille du péché ! Le passant se détourne-t-il pour écouter la plainte expirante du vermineau rampant dans l'herbe, que son pied écrase ? D'ailleurs, n'avais-je pas des droits sur votre vie ? continua-t-il d'une voix de plus en plus irritée. Répondez, mademoiselle, n'est-ce pas vous qui avez essayé de détruire tous mes projets, — qui vous êtes jetée fatalement sur mon chemin, — qui avez voulu ravir à Mlle de Béjarry l'amour et l'alliance du comte de Chavannes ? De quel droit avez-vous semé le trouble dans cette famille, vous, pauvre bourgeoise que le comte aura prise sur son chemin, je ne sais où ? — Mais ne dirait-on pas que j'ai le soin de justifier ma conduite à vos yeux ? C'est étrange, — Mais ne me regardez pas ainsi avec ces yeux suppliants, car je crois toujours voir celle que je ne puis oublier... Oh ! l'impudente vision ! Elle me poursuivra donc sans cesse ! — Non, jamais je n'aurai le courage... Jeune fille, s'écria-t-il alors en me saisissant par le bras, ne te joue pas de moi. Dût mon cœur saigner, je suis le dompter. Ne te fie pas à ce trouble singulier que tu as en le pouvoir d'éveiller dans cette âme que je croyais candide et implacable à jamais, depuis que le vilain homme est caché sous une robe noire !

— Vous l'avez vu ! vous avez pitié de moi, répondis-je, ne comprenant au milieu de ses paroles incohérentes que ce sentiment de remords auquel il semblait vouloir résister.

— Arrière, pécheresse ! s'écria-t-il en me repoussant avec violence. Je ne me reconnais plus. Quels traits as-tu empruntés pour me fasciner ? Mais je lutterai contre la faiblesse qui remue mon cœur. Albin ! Albin !

Le Gucteur accourut.

— Oh ! ne me livrez pas à cet homme, m'écriai-je en tombant agenouillée et embrassant de mes mains crispées les barreaux de la balustrade.

— Tu n'es pas faible comme moi, n'est-ce pas, Albin ? dit le Recteur au gardien. Tu ne trouves rien d'extraordinaire à cette fille qui tremble et qui pleure ! C'est une femme comme les autres femmes, au sourire qui ment, à la bouche qui ment, aux yeux qui mentent, au cœur qui oublie ! Réponds, Albin. N'est-ce pas la main toujours touchant, et la terreur de cette belle fille ne fait-elle pas tressaillir tout ton être ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon père, répondit le

Gucteur. Rien ne me fait d'effet à moi, voyez-vous. J'ai trouvé plus d'une fois, à la marée basse, des jeunes filles noyées sur les écueils. Et je n'ai jamais pensé qu'à détacher leurs colliers de leur cou livido, et à enlanger de la peine que j'avais à tirer leurs bagues de leurs doigts raidis et gonflés.

A ces horribles paroles, un frémissement nerveux secoua tous mes membres.

— Tu es un homme, toi, Albin, répondit le Recteur. Celui qui aurait ton cœur de bronze et mon cerveau pourrait tout oser. Mais il est des heures où je sens ma main trembler comme celle d'une femme. Oui, je suis un lâche. Alors, emporte cette folle dans la Gucte.

— Grâce ! grâce ! cria-je encore. Quel mal vous ai-je fait ?

— Emportez-la ! Faut-il te le répéter, Albin ? dit sévèrement le Recteur. Je ne puis voir ses yeux se fixer sur moi, — entendre sa voix ! Ses cris m'entraînent au cœur comme des lames ardentes.

Le Gucteur essaya de détacher mes mains des barreaux qu'elles étreignaient convulsivement.

— Hâte-toi, Albin, disait le prêtre, car il me semble que j'ai envie de la défendre contre toi et que je l'en veux de m'ôter. Quelque chose me pousse à me jeter entre elle et toi. Folie ! Non, cette fille sait trop de choses ; elle peut me perdre. Elle doit me haïr ; elle me hait. Pas de faiblesse.

Je me débattais furieusement sous les larges mains du Gucteur.

Dans la lutte, je laissai tomber le médaillon qui renfermait le portrait de ma mère, — et que je n'avais jamais cessé de porter sur mon cœur.

Au même instant, mes mains tourmentées par Albin avaient lâché les barreaux et le misérable m'emporta.

Le Recteur ramassa le médaillon, mais il ne l'eut pas plus tôt regardé qu'il jeta un cri terrible et cria à Albin de s'arrêter.

Cet homme, au lieu d'obéir, hâta sa course en murmurant : — le Recteur est faible ; il se trahit lui-même. Et il s'enferma avec moi dans la Gucte. Là, il tira un poignard caché sous sa longue saye et me dit rudement :

— À genoux, la belle, si vous voulez faire un bout de prière avant...

Il n'acheva pas. Le Recteur lui ordonna d'une voix tonnante d'ouvrir. Et voyant que cet homme hésitait, il ébranla la porte par deux ou trois efforts désespérés.

Le Gucteur ouvrit alors, mais revenant vers moi, il dit au prêtre, la figure toujours sombre et menaçante : — N'avancez pas on je frappe cette femme avant que vous ayez pu lever votre bâton sur moi !

— Que signifie cette désobéissance, Albin ? demanda le Recteur trouble et parlant d'une voix sourde et entrecochée.

— Cette jeune fille, dit le Gucteur en posant la main sur mon épaule, n'est-elle pas une espionne des Bleus que vous avez envoyée à la Torche pour y être punie comme les autres ?

— Non ! répliqua le prêtre.

— Pourtant Bastien Lenoir l'a amenée, de votre part, et me l'a recommandée comme espionne, dit Albin, avec son sourire muet et lugubre.

— Bastien Lenoir t'a trompé ! dit le Recteur.

— Le juriez-vous sur mon Sacré-Cœur ? demanda Albin avec un air de doute et un regard soupçonneux. — Ah ! c'est qu'il ne faudrait pas que vous comptiez tromper les gars, tout Recteur que vous êtes, — Voyons, jurez-vous !

Et il détacha le Sacré-Cœur cousu à la boutonnière de son gilet rouge, et le tendit au Recteur qui jura.

— Pourquoi donc avoir envoyé cette fille à la Torche de Pen-Marek ? demanda encore le Gucteur.

— Parce qu'elle savait quelques uns de nos secrets, et qu'elle devait garder bouche close jusqu'après l'événement, tu sais, Albin, répliqua le prêtre.

— C'est compris ! dit Albin.

— Maintenant laissez-nous et veillez bien au phare. L'heure approche !

Le Gucteur sortit.

Aussitôt le prêtre s'élança vers moi, et me montrant le médaillon :

— De qui tenez-vous ce portrait ? dit-il d'une voix émue comme celle d'un homme qui veut connaître l'arrêt d'où sa vie doit dépendre.

— Rendez-le moi, m'écriai-je. C'est mon talisman.

— Votre talisman ! reprit-il. Mais de qui le tenez-vous ? Ne mentez pas. Il y va de votre salut.

— C'est le portrait de ma mère, dis-je avec effort.

Le Recteur resta avec une expression d'égarément sur le visage.

— De votre mère... Cette ressemblance... Non, il n'y a pas deux visages semblables... C'est bien là le noble sourire, ces beaux yeux voilés de mélancolie... C'est elle-même ! si cependant je ne trompais... Dites-moi le nom de votre père, malheureux enfant !

— Le nom de mon père, oh ! laissez-moi le cacher à jamais, lui dis-je. Je ne suis pas digne de le prononcer ce nom que j'ai déshonoré !

— Il le faut pourtant, il le faut, insista le prêtre.

— Mais, mon père, j'ai trahi, lui si rigide, si implacable, — et si bon pour moi !

— Oh ! c'est bien lui, interrompit le Recteur, — l'homme juste et tendre, bon aux faibles, dur aux méchants. Eh bien, ce magistrat intègre se nomme...

— Mais vous le connaissez donc, vous qui m'interrogez ? m'écriai-je en me levant à mon tour, — vous connaissez le citoyen Paul Duhamel ?

A ce nom le Recteur frissonna et cacha dans ses mains son visage baigné de larmes soudaines. Ce fut pour moi un spectacle étrange que de voir pleurer cet homme implacable.

— Fatalité ! s'écria-t-il enfin en joignant ses mains tremblantes. — Y a-t-il donc un Dieu là-haut ? Oh ! ajouta-t-il, puisque ce Dieu m'a permis de sauver cet enfant, et qu'il a fait refluer tout mon sang au cœur à la vue de ces traits, image fidèle de ceux que j'ai jamais oubliés.

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je de plus en plus surpris de ce changement subit.

— Oh ! je le fais horreur, n'est-ce pas, Camille ! Duhamel, reprit le Recteur d'une voix sourde. Tu as envie de me fuir comme un être mal-faisant et nuisible à tout ce qui t'approche. Eh bien ! veux-tu savoir le nom que me donnaient les hommes quand j'étais jeune et ambitieux d'un noble avenir, quand j'avais l'âme innocente et que le sang n'avait jamais taché mes mains, — quand j'aimais d'un cœur pur et que les mauvaises passions ne m'avaient point infiltré leur fièvre dévorante, et collé à tous les membres leur robe de poix brûlante, comme celle de Dejanire ? Ne crois donc pas, jeune fille, que je suis né marqué du sceau infâme des criminels, que je suis né pour le mal, et que je n'ai fait que remplir icé-las ma tâche immonde ? Non, j'étais un jeune homme pur et généreux, quand on m'appelait André Duhamel.

— André Duhamel ! répétai-je éperdue.

— Le frère de ton père, Camille, continua le Recteur. Ah ! il ne t'a jamais parlé de moi, je le vois. Il ne t'a pas appris à me maudire. Il ne m'a pas accusé ; seulement il m'a jamais prononcé mon nom devant toi. Pour lui, je n'existais plus. Peu lui importait de savoir où vieillissait la branche pourrie de l'arbre !

Je me souvins alors de la prophétie que mon père avait faite, en désignant le Recteur, dans la nuit fatale où Octave avait surpris ses secrets. Je reculai, pâle et consternée, devant cet homme étrange.

— Oh ! je réparerai mes crimes, dit-il. Dieu veuille qu'il soit encore temps de me repentir !

En ce moment, le Guetteur reparut et lui dit :

— Monsieur le Recteur, un signal annonce que le vaisseau a dépassé l'île de Sein.

Le prêtre parut se troubler à cette nouvelle ; il murmura avec agitation : — Peut-être est-ce encore la une faute qui me sera comptée ! — Mais, non, non. Il s'agit du salut et du triomphe d'une cause sainte. Vraiment, je deviens enfant !

— Faut-il éteindre le phare ? demanda Albain en le regardant fixement.

— Tout à l'heure ! tout à l'heure ! répondit le Recteur avec un geste d'impatience. Attends la nuit noire !

Le Guetteur se retira ; mais ses durs sourcils fauves se froncèrent et ses paupières frémissaient légèrement.

— Oui, reprit le Recteur en me prenant la main, je suis le frère de Paul Duhamel. Nous nous sommes long-temps aimés, — mais nous dûmes nous hair lorsque notre cœur battit, à tous deux, pour la même femme, l'ange qui fut ta mère, Camille. Je ne sais pas ressentir les passions à demi ; en moi tout est extrême. Déjà, malgré les conseils et l'exemple de mon frère, je m'étais laissé aller à toutes les folies de la jeunesse, je vivais à la table des grands seigneurs, je vidais le fond de leurs verres et je devenais joueur, débauché et sceptique comme eux. Pour cet ange néanmoins, je me sentais la force d'éteuifier mes mauvais instincts, de devenir bon et vertueux, — mais elle aima ton père. Alors je fus envieux et jaloux du bonheur de Paul. Je raillai sa froide vertu, — je cherchai à l'humilier devant elle, tout fut inutile. Cependant elle cherchait à me ramener dans le sentier de la vie pure, calme et sage de mon frère. Elle cherchait à me relever à mes propres yeux, à me rendre l'estime des autres et à me forcer ainsi à devenir meilleur. Oh ! crédulité de l'amour ! malgré sa froideur, je voulus deviner de l'amour dans ce soin touchant qu'elle prenait de mon bonheur, — et je ne cessai d'espérer que le jour de son mariage avec Paul. Alors je tombai du ciel dans l'enfer. Je me fis prêtre. Je vins me cacher dans les rochers de Bretagne, et je ne rêvai que mépris pour le genre humain, — haine et vengeance contre ceux qui m'avaient volé ma part de félicité dans ce monde. — Un jour enfin mon frère vint avec elle me visiter à Kerdader. Les insensés ! ils me croyaient guéri de ma folle passion, comme si l'on guérissait jamais d'un amour vrai qui n'a pas été accepté et compris, — comme si, à l'heure même de la mort, on ne sentait pas encore dans son cœur la pointe d'une flèche acérée ! — Ils vinrent, et, emporté par le délire de tous les rêves enfantés dans ma solitude, j'abusai de la confiance de mon frère, et pendant son absence j'essayai de me venger du passé. Prières, menaces, folles supplications, j'employai tout pour émoi-voir l'âme de cette noble femme qui me repoussait avec horreur ; je me traînai à ses pieds, je fis le moulin à mes larmes, — et quand je vis mes plaintes et mes pleurs méprisés, je me relevai furieux et je voulus de force l'éteindre dans mes bras. Ce fut une lutte horrible, — et ton père, Camille, devant en être témoin un instant. S'il ne me tua pas, s'il dédaigna de châtier mon crime, c'est qu'il ne voulait pas souiller sa main du sang d'un frère, et que peut-être il me crut devenu sensible. Oui, Camille, voilà l'hospitalité que reçut Paul Duhamel chez son frère le Recteur de Kerdader ! Il quitta ma maison avec elle, à l'aube d'une nuit d'hiver, par là ! Trouillard, le vent et la pluie, sans me maudire, sans m'adresser une plainte ni une menace. Mais hélas ! son silence fut plus humiliant et plus gros de mépris que les plus cruels outrages !

Je restai étourdie de surprise après avoir entendu cette singulière confession. Le Recteur allait continuer, lorsque le Guetteur reparut et lui dit :

— Les gars redoublent les signaux. La coque de noix est en pleine baie d'Audierne, à la hauteur de Trequegnec.

— Je n'sais pourquoi j'hésite, murmura le Recteur. Ces souvenirs m'ont troublé l'esprit... Mais oublions tout cela. Il s'agit de mettre la main à l'œuvre et non plus de parler.

— J'attends l'ordre, dit le Recteur avec un geste d'impatience.

— Eteins le phare, Albain, répondit le prêtre d'une voix faible.

Albain disparut aussitôt.

— Que se passe-t-il donc ? demandai-je au Recteur.

— Rien, répondit-il, rien d'important. Tu es en sûreté, toi, Camille ; tu n'as rien à craindre. Mais regarde-moi donc ! Oh ! c'est bien là le visage si pur et les traits délicats de ta mère. On eût dit, en la voyant, une de ces figures vaporeuses et aériennes que les poètes font trôner dans les nuages ! Comment ne t'ai-je pas reconnue tout d'abord pour la fille de ma bien-aimée ; mais j'éprouvai un mystérieux plaisir à te regarder, mes yeux ne pouvaient se détacher de toi, — et je croyais, fou que j'étais, que c'était de la haine. Ahlmes du cœur ! qui vous connaîtra jamais !

J'étais si émue, si troublée, que je pouvais à peine respirer, — et je dis au Recteur :

— Je ne sais si c'est l'effet de l'orage qui menace... mais j'étouffe...

J'ai besoin d'air...

— Venez sur la galerie, Camille, répliqua-t-il avec douceur.

Nous retrouvâmes sur la galerie le Guetteur qui riait tout seul, comme le démon quand il s'approprie de quelque méchante œuvre.

— He ! bon pied, bon œil, les camarades ! cria-t-il en regardant les flots. Bon œil pour voir le phare ! Bon pied pour nager dans les brisants ! Oh ! oh ! c'est l'heure où les requins sentent la mort autour des coques de noix.

Ces paroles bizarres me firent tressaillir comme le cri d'un oiseau de mauvais augure.

La mer ôtait alors un spectacle effrayant.

Les vagues se gonflaient, — s'étendaient, — roulant leurs franges d'écume jusqu'aux crêtes des rochers.

L'orage éclatait dans sa terrible magnificence. La profonde obscurité qui couvrait les eaux ne laissait voir au loin que cette écume blanchâtre qui moussait à la pointe des écueils.

Parfois la sombre lueur d'un éclair faisait les ténèbres visibles, — et la foudre, déchirant les nuages par des raies de feu, allait fracasser quelque récif.

La mer, fuetée et soulevée par les vents furieux, — rugissant comme un géant aux mille bras, aux mille voix, — semblait se dresser au-dessus du phare, un instant englouti et disparu. La torche de Pen-Marek paraissait un pauvre vaisseau isolé et échoué dans la tempête, — une icelle aiguille perdue dans ce chaos immense. Tantôt la mer se brisait au pied de la tour, tantôt elle nous enveloppait nous-même d'un voile et d'un nuage de poussière humide. — Sapee par les flots, entraînée par les coups de vent, ébranlée par les éclats de la foudre, la Torche de Pen-Marek semblait s'agiter, s'incliner sur sa base et près de s'abîmer dans la mer, ce linéol gigantesque.

Intimidé par cette scène sublime, je détournai mes yeux vers la côte, — et j'y vis briller une lueur, — fixe d'abord — puis mobile et voltigeant ça et là.

Le phare était éteint. Cela me frappa vivement d'abord, — et je demandai au Recteur comment il avait pu permettre — je n'osai dire ordonner — à Albain d'éteindre le phare, lorsque la nuit et l'orage se réunissaient pour rendre la côte plus périlleuse pour les vaisseaux.

— Il le fallait ! répondit faiblement le prêtre.

Un coup de canon retentit au loin, — sur la mer.

Le Recteur laissa échapper un tressaillement de joie.

— Vous avez entendu, lui dis-je. N'est-ce pas le canon d'un vaisseau en détresse ?

— Oh ! nous réussissons, s'écria-t-il. Ce vaisseau va s'engager dans les brisants et les écueils qui gardent notre côte. Dieu veuille que l'Enfer de Pen-Mark l'attire et l'engloutisse ! Ah ! les braves jacobins, ils croyaient nous surprendre ; mais ils ne verront la chapelle de Kerdader qu'après être ressuscités !

— Que dites-vous ? m'écriai-je. Quoi ! vous laisseriez périr les malheureux que porte ce vaisseau surpris par l'orage ; peut-être des mères qui serrent leurs enfants contre leur sein, de jeunes filles qui aiment, des êtres faibles et innocents qui prient Dieu de les sauver. Soyez Dieu pour eux !

— Non ! non, répliqua-t-il d'une voix forte. Ce sont des soldats, des républicains, des ennemis qui viennent pour apporter la mort là où ils vont la trouver. Nous les détruirons sans avoir besoin de lutter contre eux ; nos glaives et nos balles, ce sont les écueils de la côte. Et si l'un d'eux s'échappait...

— Oh ! les gars qui veillent sur vos rochers les sauveraient... interrompé-je vivement.

— Enfant ! dit le Recteur ; ces lueurs que tu vois s'éparpiller sur la côte, ce sont des lanternes hissées au haut de grandes croix de bois que portent des anneaux enveloppés de couvertures noires et dont la tête est garnie de courroies et de linges tordus et enchevêtrés de manière à maintenir solidement ces croix flamboyantes. Les mouvements de ces anneaux sont si lents et si mesurés, que le feu des lanternes semble pres-

que tous jours fixe et immobile comme si elles ne changeaient pas de place. Ce sont des phares ambulans, qui doivent attirer les Bleus au piège. L'Enfer de Pen-Marek attend leurs coques de noix. Sur la côte, veillent, comme tu dis, nos gars armés de fusils, de pieux et de fourches. Ils ne laisseront pas un de ces Jacobins vivans pour aller raconter aux clubs de Paris le sort de ses compagnons.

— Horrible! horrible! interrompis-je. Par pitié, sauvez-les, vous que j'ai vu pleurer au souvenir de mon père. André Duhamel, au nom de ma mère que vous avez aimée, au nom de ces nobles sentimens qui vous agitaient tout à l'heure, je vous conjure...

— C'est impossible, répondit-il froidement. Ne m'implorez pas en vain. Ce succès doit augmenter puissamment mon influence; les généraux vendéens seront contents de moi. Et qui sait si ton bonheur ne profitera pas de la confiance que j'inspirerai désormais à tous les royalistes!

— Il n'est plus de bonheur possible pour moi, murmurai-je!

— Pourquoi désespérer de l'avenir? reprit-il. J'étais aveugle jusqu'à présent. Si j'avais su que tu étais la fille de Paul Duhamel, j'aurais encouragé l'amour du comte de Chavaumes pour celle qui l'avait sauvé. J'aurais été ton allié, j'aurais ruiné l'espérance de cette ambitieuse Renée que j'ai si follement aidée de mes conseils. Ton triomphe eût rejailli sur moi et honoré notre famille!

— C'est là un rêve qu'il faut oublier! lui dis-je.
— Non pas, répliqua le Recteur. Tu peux encore espérer de devenir la comtesse de Sanglier-Chavaumes, Camille. Mlle de Bôjary est morte, dit-on, dans les flammes allumées par le Colibert. Octave, qui n'a pu la sauver, est à la tête de nos gars qui entourent la chapelle de Kerbader. Et tu as courageusement gardé sa promesse, n'est-ce pas, malgré ses menaces et ses violences?

— Je l'ai gardée, répondis-je.
— Tout peut donc se réparer.
— Non, car aujourd'hui je méprise le comte Octave.
— Mais vous l'aimez, Camille.
— Mais après ce qui s'est passé entre lui et moi, je me jetterais dans des flots avant de consentir à porter son nom, M. le Recteur.

Il garda le silence et devint rêveur.

Un second coup de canon expira soudainement dans le fracas des vagues.
— Et vous êtes sûr, repris-je, que c'est un vaisseau de guerre?
— Oui, répondit le Recteur. — Octave n'a pas voulu nous révéler le nom du représentant qui dirige l'expédition, — mais à Paris, il était parvenu à surprendre tous les plans secrets qui la concernaient. Par quel miracle! je l'ignore. — Les Jacobins croient agir dans le plus profond mystère, et en effet pas un détail de ce guet-apens maritime n'a été ébruité, pas un avis ne nous est venu de nos comités de Paris, si bien que plusieurs de nos gentilshommes se sont d'abord défilés des renseignements du comte Octave et les ont traités de fables. Cependant la fable prend aujourd'hui toute l'apparence d'une réalité, et on n'accusera plus le comte d'avoir voulu se jouer de la bonne foi de nos Bretons et se mettre en évidence.

Pendant que le Recteur parlait, je me sentais saisi d'une vague et sinistre inquiétude. Des souvenirs confus s'ennuilaient dans ma tête. Je l'interrompis vivement :

— Vous dites, monsieur le Recteur, que ce sont les révélations du comte qui ont trahi le secret de cette expédition... et que le représentant qui la dirige... Répétez... je n'ai pas bien écouté, bien compris...
— A l'heure qu'il est, M. de Chavaumes seul encore sait le nom de ce représentant. Mais qu'importe?

— Qu'importe? repris-je machinalement en cherchant à renouer dans mon cerveau la chaîne de mes souvenirs.
— Oh! le comte est un homme de tête quand l'amour ne le domine pas, dit le Recteur. Les princes ont pour lui la plus haute estime et ne le paieraient point comme tant d'autres d'ingratitude. Il ne se laissera pas oublier.

Je l'écoutais, et mon esprit retournait en même temps vers le passé. Tout à coup je me rappela la nuit où j'avais ouvert la porte de notre maison au fugitif Octave et où il avait eu l'audace d'interroger mon père endormi.

Je jetai un cri d'effroi et je saisis le bras du Recteur en murmurant :
— Oh! malheureuse! malheureuse! encore ce coup pour m'accabler.
— Parlez, Camille, parlez, dit le prêtre effrayé de mon agitation.
Mais sans rien écouter, tremblante, prise de terreur, une sueur froide sur tous les membres, je criai :

— Le phare! faites rallumer le phare! Sauvez ce vaisseau! rallumez le phare!
— Expliquez-vous, disait le Recteur. Mon enfant, revenez à vous! un peu de calme...

— Non, dis-je toujours éperdue, chaque minute qui passe... c'est un crime... Le représentant du peuple... c'est mon père... Paul Duhamel!
— Votre père, Camille, répéta le Recteur bouleversé. Mais, non, Camille, vous vous trompez... C'est un songe, une folie...

— Le citoyen Paul Duhamel, vous dis-je. C'est lui! oh! misérable que je suis, c'est à ma fatidresse, à ma lâcheté, à ma trahison que mon père devra cette dernière honte... la défaité et la boucherie de tous ses braves soldats... Ah! le Guetteur avait raison de me flétrir du nom d'espionne... C'est moi qui ai vendu mon père... Oh! ce sang, qui tachera les flots, crient vengeance contre moi... Ces victimes pâles, déchirées,

livides, je les verrai reparaitre sans cesse devant moi, et m'entourer et m'accuser... ô spectres, sortis de la mort, éloignez-vous!...

Et dans mes remords et mon épouvante, je me traînai à genoux sur les dalles de la galerie, et je repoussai le Recteur qui cherchait à me calmer, pour obtenir une explication plus positive des paroles qui m'étaient échappées.

Enfin quand je pus parler de plus de calme, je lui racontai comment j'avais donné asile au fugitif sous le toit du patriote Duhamel, comment j'avais fait notre hôte du noble condamné à mort, — et comment il avait profité de cet abri et de cette hospitalité pour jouer le rôle d'espion auprès de mon père et m'entraîner à fuir avec lui.

Le Recteur parut terrassé par ce récit.
— Oh! c'est sur moi que retombera tout le sang versé, dit-il. Le doigt de Dieu m'accable et tonne tous les événemens contre moi. Je suis perdu si je fais rallumer le phare. Les Vendéens ne me le pardonneront pas. N'importe! je ne dois pas hésiter.

— Albain! cria-t-il.
Le Guetteur parut.
— Rallumez le phare, dit le prêtre.
— C'est impossible, monsieur le Recteur, répondit Albain.
— Pourquoi impossible?

— Vous savez bien qu'en ce moment la coque de noix des Bleus vogue vers l'Enfer de Pen-Marek. S'ils voient briller la Torche, ils seront peut-être encore à temps de rebrousser chemin.

— Albain, rallumez le phare! dit le Recteur d'une voix impérieuse. Le Guetteur le regarda d'un air surpris et se retira à pas lents.

Trois minutes après, il parut sur la galerie qui entourait la gigantesque lanterne, et il cria au Recteur :
— Mon père, je suis enfermé ici, et nul — avant demain — ne touchera au phare dont je suis le gardien.
— Misérable! répliqua le Recteur furieux d'être ainsi joué. Auras-tu l'audace de me désobéir?

— Ne me menacez pas tant, mon père, dit le Guetteur. J'ai l'oreille peu endurante; et si vous devenez Bleu, je tirerai sur vous sans vergoigne comme sur un patriote.

Le Recteur anéanti pressa son front de ses mains comme s'il eût voulu en faire jaillir quelque pensée lumineuse. Enfin il me dit :

— Ecoutez, Camille, je puis encore essayer d'être utile à ces malheureux. La chaloupe qui m'a amené est anarrée au pied de la Torche. Je connais la côte, et malgré la tempête, je tâcherai... J'ai souvent risqué ma vie pour le mal... Si je péris, ce sera une expiation...

— Et vous allez me laisser seule, au pouvoir de cet homme? lui dis-je.

— Viens donc avec moi, Camille, s'écria le Recteur. Toi aussi tu as été coupable, pauvre femme. Que Dieu nous juge, car nous allons nous mettre en ses mains!

VII.

Les deux frères.

Cette traversée fut épouvantable, en effet. Mais j'étais si préparée, si dévouée à la mort, que je ne vis rien de la lutte titanique engagée entre le Recteur et le courroux de la mer. Nous devions mille fois y périr. Notre chaloupe était balancée et secouée par les vagues comme la plume avec laquelle joue le vent.

Enfin le Recteur parvint à la faire échouer sur le sable d'une petite plage, tout inondée, — et me prenant dans ses bras, il me fit gravir les rochers qui la dominaient, car l'eau montait jusqu'à sa ceinture.

De la côte nous assistâmes à quelques unes des horribles scènes du drame combiné par le génie politique du comte de Chavaumes.

Le vaisseau des Bleus, entraîné vers l'Enfer de Penmarek, venait de s'éventrer sur un de ces écueils sauvages qui faisaient sans cesse rugir et écumer la mer.

Les chaloupes seules, où s'étaient jetés quelques soldats à la désespérance, vinrent se heurter, se perdre, se briser au pied des rochers.

Quelques uns de ces malheureux s'accrochaient aux saillies de la roche et cherchaient à échapper aux vagues hurlant à leurs jambes et bondissant quelquefois par dessus leurs têtes. Mais les gars veillaient. Ils brisaient les mains des Bleus à coups d'aviron, — et les repoussaient à l'eau, tandis que les pauvres soldats leur demandaient pitié en leur tendant ces mains saignantes et fracassées.

Jamais plus horrible tableau ne frappa le regard humain que cette tuerie nocturne. Les cris des naufragés, le grondement des flots, l'effroi des témoins, les gémissemens des blessés, les railleries féroces des gars bretons, leur aspect fantastique à la lueur des torches et des lanternes, tout me pénétrait d'horreur.

Quand ils passaient près de nous ils brandissaient leurs lourds bâtons et disaient au Recteur :

— Eh! ils n'ont pas la tête si dure!
Le Recteur me pressait la main, cherchant à me contenir, quand je voulais maudire à haute voix l'infâme cruauté de ces hommes.

Si je lui disais : — Mais ces tigres à face humaine ne sont donc ni pères ni fils dévoués, ils n'ont donc jamais rien aimé, jamais senti battre leur cœur!

Il me répondait : — Taisez-vous, Camille, Les Bleus brûlent les chau-

mes de ces pauvres diables; ils coupent leurs arbres sur pied, ravagent leurs champs, — et quelquns s'en salrent leurs femmes et noyent leurs enfans.

Je ne récrimais d'indignation contre ces calomnies, mais le Recteur m'entraînait, cherchant avec une impatience et hâletante curiosité un visage connu parmi les égarés jetés sur la grève.

L'orage commença à se calmer, et les flots à se retirer de la plage qu'ils envahissaient auparavant.

Nous errâmes sur ces sables mouvans, où nos pieds étaient baignés par les vagues expansives. Lorsque nous crûmes voir nager vers nous une forme encore indistincte.

Nous nous arrêlâmes et nous attendîmes.

C'était un des naufragés qui portait sur son dos l'un de ses compagnons. Ils atteignirent une roche à flut d'eau, peu distante de la grève où nous nous trouvions.

Nous nous avançâmes et j'entendis un de ces hommes dire à l'autre : — Abon homme-m'a jeté et lâché de te sauver. Je suis épuisé.

Cette voix me fit tressaillir. L'autre répondit : — Jamais, citoyen, quand je devrais laisser ton échouillon de ma peau à chacune de ces griffes du diable qui bordent la côte. Je n'ai suis pas un lâche.

— Laisse-moi, te dis-je. L'expédition est manquée. Je veux mourir. Qui ne réussit pas trahit sa patrie. Toi, tu n'es qu'un soldat, tu peux fuir. Oh! nous avons été vendus!

Cette fois je reconnus bien la voix de mon père, le représentant du peuple Paul Duhamel.

Le Recteur s'avança le plus près possible de la roche et leur cria : — Venez à moi, je vous sauverai.

— C'est un piège! dit le soldat.

— Un piège, répéta le Recteur. Mais d'un mot ne puis-je réunir autour de moi ces nî gars résolus. Allons, venez!

Je m'enveloppai soigneusement de mon caban de pêcheur et j'en rattachai le capuchon sur mon visage pour ne pas être reconnue de mon père et de son compagnon, qui n'était autre que l'ouvrier Brindejone, celui qui m'avait autrefois recueillie dans sa mansarde du faubourg Saint-Antoine.

Brindejone transporta mon père sur la grève malgré sa résistance, et l'aide du Recteur, il le conduisit dans uno de ces grosses ou excavations de rochers si communes sur les côtes de l'Océan. C'était la retraite favorite du prêtre lorsqu'il habitait Kerbadar. B'n'allons des sarruins qui y étaient entassés. Mais à peine la flamme eut-elle brûlé, que Paul Duhamel, qui était pâle à faire peur, devint livide et tremblant d'une sueur de colère.

— Le Recteur! s'écria-t-il. Oh! sortons d'ici, c'est asile; je ne veux rien devoir à ce démon, qui ne doit jamais m'apparaître qu'aux jours de malheur!

Il fit quelques pas en chancelant, et comme André se plaçait devant lui à l'entrée de la grotte :

— Place! place au représentant du peuple, ajouta-t-il. Je vais me livrer à vos amis les gars.

— Mon frère, répondit le Recteur, mon frère, je ne suis pas cause de ton malheur, et je veux te sauver.

— Alors tu es traître à ton parti, dit énergiquement Paul Duhamel. — Ame de bon! tu n'es pas même fidèle à ceux qui te point et qui te serent.

— Mon frère, reprit humblement le Recteur, ne peux-tu me pardonner le pas-sé?

— Pardonner à celui qui a fait de ma vie entière une douleur et qui a chargé ma conscience du poids de sa honte, puisque le préjugé rend solidaires tous les reptons d'une même souche! — Pardonner à celui qui a tantôt été le pauvre ignorant pour les armer contre leurs concitoyens, — qui a prêché pour les ténérables et le mensonge contre la lumière et la vérité, — qui a pris le couteau en main pour déchirer les flanes de sa mère, la patrie!

— Mon frère, mets-moi sous tes pieds! je l'ai mérité. Mais laisse-moi te sauver pour me reconcilier avec Dieu!

— Lâche humilité! s'écria mon père indigné; car il ne croyait pas à la sincérité du prêtre. Tu te fais petit pour éviter ma vengeance, — humble, parce que tu as peur!

— Mon frère, ne m'accable pas, dit le Recteur d'une voix haletante. J'ai péché, il est vrai; mais souviens-toi que le même lait nous a nourris, que le même sourire a souri à nos premiers regards, que nous avons été bercés ensemble sur les genoux de notre sainte mère!

— Ajoute, dit alors Paul Duhamel en ricanant, que nous avons aimé la même femme.

Le Recteur tressaillit et changea de visage. Cependant il se contenta encore :

— Mon frère, répondit-il, je ne puis craindre la vengeance d'un fugitif, d'un homme désarmé; la haine vous aveugle.

— La haine, dit le représentant; mais je n'ai pas de haine contre toi. Je te méprise, voilà tout. Je méprise l'homme de paix et de charité qui pêche le mensure, l'incendie, la révolte. Je méprise l'ambitieux qui se fait payer le prix du sang des pauvres gars crédules!

— Mon frère, ne m'accable pas, dit encore le Recteur, lorsque je me repens et que je confesse mes fautes, lorsque je te tends la main...

— Mais cette main, je la repousse! s'écria Paul Duhamel. Ton hypocrisie ne saurait me tromper. Je ne crois pas à ton repentir. Mais sans doute tu veux te ménager une porte de salut avec les patriotes, dans la

prévision du triomphe des Bleus. C'est digne de celui qui pousse les gars au combat et qui se cache derrière eux comme un lâche!

— Mon frère, mon frère! rétracta cette parole, s'écria à son tour le Recteur, dont le visage s'empourpra de colère et dont les yeux lancèrent des éclairs. — ou j'oublierai tous les souvenirs sacrés de notre enfance et je m'en vengera!

— Pas tant de feu, mon cadet : je suis là, dit Brindejone en se jetant entre les deux frères.

Mais Paul Duhamel, implacable, jeta comme un défi insultant ces mots au Recteur :

— Appele donc les gars pour te venger de deux fugitifs!

Au même instant des torches étincelèrent à l'entrée de la grotte; des voix confuses se répondirent, puis une douzaine de paysans se précipitèrent dans notre asile.

Le comte Victor-Octave de Chavannes était à leur tête.

— Des naufragés! des Bleus échappés aux œuils. — ici! — avec le Recteur de Kerbadar, dit-il d'un ton sévère.

— Vous voyez, monsieur le comte, que je ne vous ai pas trompé, dit une voix parmi les paysans.

C'était le Guetteur de Pen-Marek qui, surpris de la disparition du Recteur, avait hardiment gagné la côte dans un canot que les pêcheurs lui avaient laissé depuis deux jours, afin d'avoir l'aide de son courage et de sa force renommée, à l'heure de la lutte avec les Bleus.

— Comment, mon père, reprit le comte avec l'accent impérieux d'un juge, — c'est vous qui avez conduit ici ces jacobins.

— Je l'ai entendu, dit le Guetteur, les supplier de se fier à lui.

Le Recteur, à cette accusation directe, pâlit et hésita à répondre.

— Vous voyez, reprit Albain, il se trouble; il est d'accord avec les ennemis du roi. D'ailleurs, je vous le répète, il m'avait ordonné de rallumer le phare.

— C'est un traître! dit le comte, peut-être secrètement satisfait de ne pas avoir à partager les honneurs du succès avec son ami le Recteur.

— C'est un traître! répétaient les gars bretons. Qu'il soit jugé et puni!

— Quand il vous prêchait et vous exhortait à vous battre, c'était pour vous envoyer à la boncherie!

Pendant cette grêle d'insultes et d'accusations, le Recteur avait eu le temps de reprendre un air de hauteur et de calme dédaigneux.

Il fit signe qu'il voulait parler.

— Qu'as-tu à répondre? demanda sèchement le comte. Les preuves sont contre toi. N'est-il pas vrai que tu as conduit ces Bleus dans cette grotte?

— C'est la vérité, répondit le Recteur.

— Tu les a arrachés à la mort qui les attendait sur la plage en leur indiquant cet abri?

— C'est la vérité.

— Tu leur as promis enfin de les sauver, au risque de ta vie, n'est-ce pas?

— C'est la vérité, répondit toujours le Recteur.

— Vous entendez! il avoue son crime, s'écria le Guetteur.

Alors le prêtre l'interrompit, et le désignant du geste : — mais ce que cet homme ne vous dit pas, mes gars, reprit-il, c'est que si j'ai caché les Bleus dans cette grotte, c'était pour vous les livrer.

Un mouvement général de surprise eut lieu dans les groupes de paysans.

— Expliquez-vous, dit le comte. C'est là une chose facile à dire, mais difficile à prouver.

— Difficile! répliqua le Recteur en ricanant. Non pas quand j'aurai dessillé vos yeux, — quand je vous aurai dit que l'un de ces fugitifs...

Et il désigna mon père.

— ... Est le représentant du peuple Paul Duhamel, le chef de l'expédition.

— Qui nous affirmera que c'est la vérité? demanda le sourcilonneux Guetteur.

— M. le comte de Chavannes lui-même, répondit le Recteur, car il a dû le reconnaître à Paris.

Tous les regards se tournèrent vers le comte qui ne put s'empêcher de baisser les yeux devant le rigide republicain dont il s'était précipitamment approché.

— Rendez-moi témoignage, monsieur le comte, dit le Recteur impassible.

— Vous avez dit la vérité, mon père, murmura Octave.

— Et moi ne voulais pas se sauver, malgré les prières de son soldat, ajouta le prêtre. Il persistait à attendre la mort sur le rocher, qu'il avait atteint. Il échappait donc à notre vengeance et nous perdions les papiers importants qu'il devait porter sur lui. J'ai essayé de le tromper et de l'attirer dans nos mains par l'attrait d'un salut certain.

— Oh! comble de lâcheté! s'écria mon père. Serpent, comme je t'avais bien deviné!

Mais le Recteur, sans s'étonner, continua :

— Une autre fois, mes gars, soyez moins prompts à soupçonner et à accuser un homme qui a deviné sa vie au triomphe des amis du roi. — Soyez toujours aussi purs que moi, monsieur le comte. — Mes gars, entraînez ces hommes à la chapelle de Kriader qui leur servira de prison. Adieu; je vais prier Dieu pour attirer les bienfaits de sa grâce sur vos têtes.

les, — et demain, nous le remercierons solennellement du succès qu'il nous a accordé.

Ces paroles furent accueillies par les cris de joie enthousiastes des paysans.

Pour moi, cachée dans un coin obscur de la grotte, absorbée dans la contemplation du noble visage de mon père, — je restai terrifiée par la trahison du Recteur, je ne pouvais y croire, je ne pouvais la comprendre.

— Etes-vous donc le génie du mal? lui dis-je, lorsque le comte et les gars eurent disparu avec leurs prisonniers et que je me retrouvai seule avec lui.

— Vous aussi, Camille, vous avez été dupe du rôle que je viens de jouer, dit-il avec un sourire mélancolique. Mais c'était le seul moyen qui me restait pour le sauver peut-être, en me sacrifiant pour lui. Vous saurez tout bientôt, mon enfant. Mais d'abord je veux m'occuper de votre sûreté. Je vais vous conduire à la maison que j'habite. Elle est isolée, — à un quart de lieue de la mer, — et là vous n'aurez rien à craindre.

Dès le lendemain matin, le comte de Chavannes forma un conseil de guerre composé des quatre à cinq gentilshommes qui l'accompagnaient à l'affaire de Kerbader, et mon père fut condamné à mourir de la mort du soldat, ainsi que le pauvre Brindejone.

Le Recteur, qui avait regagné toute la confiance des chefs comme celle des gars, demanda une entrevue avec le représentant, pour l'exhorter à mourir en chrétien.

Les sentiments religieux étaient trop profondément respectés chez les Vendéens pour qu'une telle requête rencontrât la moindre objection.

Le Recteur fut introduit dans la sacristie de la chapelle où se trouvaient les prisonniers Paul Duhamel et Brindejone.

— Tu viens pour de ton triomphe, lui dit mon père avec cet orgueil de l'homme courageux qui va mourir.

— Je viens sauver votre âme, répondit à voix haute le prêtre qui craignait que ses paroles ne fussent épiées.

— Arrière, hypocrite! s'écria le représentant. Trêve de jargon fanatique! Crois-tu parler encore à tes stupides paysans?

Mais le Recteur s'était rapproché de lui, et il répliqua très vite et à voix basse :

— Paul, tu es condamné. Il faut fuir, entends-tu. Tu vas te couvrir de ma soutane et sortir à ma place.

— Jamais je n'emploierai la ruse et le déguisement pour échapper à la mort, dit Paul Duhamel avec fermeté. Garde tes vêtements profanes!

— Tu es fou, murmura le Recteur hors de lui. Allons! hâte-toi, le temps presse.

Et aussitôt il voulut lui enlever l'écharpe de représentant que le patriote avait voulu porter pour marcher à la mort.

Mais à ce moment, Brindejone tressaillit et s'écria : — Maudit tartufe! tu ne nous feras pas mourir deux fois à l'hamacou. Va te gausser de nous en enfer, mon cadet. Rira bien qui rira le dernier.

Et saisissant un pistolet rouillé et hors de service qu'il avait trouvé dans un coin de la sacristie, il en asséna un coup terrible sur la tête du Recteur.

Le malheureux ouvrit les bras, chancela comme un homme ivre, murmura : — Frère, prends... ma soutane... sauve-toi... et il tomba sur les dalles, raide et inanimé.

Mon père resta pétrifié d'horreur à la vue de cette scène tragique, qu'il n'avait pas eu le temps de prévoir.

Brindejone le pressa alors de suivre le conseil du Recteur, — mais il lui répondit froidement :

— Le chef ne doit pas revenir vivant du champ de bataille où gisent ses soldats. Quant à toi, je t'ordonne de partir pour annoncer le désastre de cette expédition. Que les Vendéens ne mettent pas à profit la sacristie de nos généraux.

— Tu le veux, citoyen? dit Brindejone.

— Le veux! répliqua mon père.

Et tout fut dit entre ces deux républicains sincères.

Le représentant et le volontaire s'embrassèrent en pleurant, malgré leur stoïcisme. Puis Brindejone endossa la soutane du Recteur et parvint à tromper les gars chargés de veiller sur les prisonniers, — et à s'éloigner de la chapelle de Kerbader.

Comme il ne connaissait pas le pays, il errait encore au hasard deux heures après, et se trouvait auprès de la maison qui me servait d'aide, lorsque de grands rumeurs, se propageant sur la côte, lui apprirent qu'on avait découvert son évasion et que l'on était à sa poursuite.

Ces rumeurs m'effrayèrent, moi, qui, immobile à la porte de la maison, attendais le retour du Recteur et de mon père, qu'il m'avait promis de sauver.

J'allais rentrer, lorsque je vis déboucher d'un sentier de traverse la soutane noire du prêtre : je crus qu'on avait découvert son projet, — et qu'il fuyait les paysans furieux. — Je courus à lui.

— Deux cris nous échappèrent en même temps :

— Brindejone!

— Mam elle Camille!

Les cris des gars se rapprochaient.

Je fis rapidement entrer avec moi dans une cache secrète que m'avait révélée le Recteur et qu'il avait fait pratiquer dans un mur de son habitation, depuis le commencement des troubles.

Les gars entrèrent dans la maison et la fouillèrent, mais inutilement. Quelques jours après, nous nous mîmes en route, — et à travers mille dangers nous parvîmes à la ville de Bressuire, qui était retombée en ce moment au pouvoir des Bèns.

Brindejone me ramena ensuite à Paris; — mais je ne tardai pas à quitter cette capitale, agitée par tant de bouleversements successifs, pour venir avec la bonne Marthe me réfugier dans cette solitude de Liverdun, son pays. Brindejone retourna à l'armée de Vendée et servit sous les ordres de Hoche.

Il s'informa du sort de M. de Chavannes. On lui assura qu'il était passé en Angleterre, où sa cour assidue près des princes l'avait plus avancé dans leur faveur que ses services héroïques en Bretagne et en Vendée.

Depuis, je n'ai jamais entendu parler du comte Octave; mais j'ai pieusement gardé sa promesse de mariage, — frère souvenir dont la vue évoque à ma pensée tous les bonheurs et toutes les souffrances d'une jeunesse.

Ici s'arrêta le manuscrit de Mme Clavel. Cette lecture fit sur l'esprit naturellement poétique et romanesque de Gabriel une impression plus dangereuse que salutaire. Elle exalta l'imagination, — les rêves fabuleux — et même les ambitions secrètes de ce jeune homme, — et elle eut certainement une influence terrible sur la destinée qui allait s'ouvrir pour lui.

Peut-être tenterions-nous plus tard de raconter la vie du fils de Camille, — si cette longue histoire, qui n'en est pour ainsi dire que le prologue, n'a point découragé la patience de nos lecteurs.

EMMANUEL GONZALEZ.

CRÉYANCES DES HINDOUS.

VIÈME LETTRE (1). Révêtu des Asouras. — Défaite de Mahechâsoura, leur chef. — Leur châtiement. — Les mondes de purification. — Les quatre vingt-neuf formes de corps mortels. — Les démons tentateurs et les anges gardiens. — Les cinq paradis. — Les vingt-un enfers. — Le fleuve Vakarani. — Jugement des âmes. — Tourments qu'elles endurent. — Le retour de la vie. — Métémpsychose. — Les étoiles filantes. — Privilège dont jouissent quelques âmes. — Le serviteur infidèle. — Regards dont usent les Hindous envers les animaux. — Hôpitaux qu'ils leur élèvent. — Comment ils en nourrissent quelques uns. — L'outrage de la pantoufle. — L'unification. — Ce qui s'y oppose. — De quelle manière on y parvient.

Révolte et châtiement des Asouras (2). Dans l'origine, les intelligences célestes formaient une multitude de légions, commandées par des chefs particuliers, qui, à leur tour, obéissaient aux trois divinités supérieures : Brahmâ, Vishnou et Siva. Ces intelligences jouissaient d'un immense pouvoir et d'une félicité sans bornes. Heureuses de leur condition, la plupart d'entre elles ne cessaient de chanter les louanges de l'Être souverain, et de se montrer les dociles ministres de toutes ses volontés. Les autres, au contraire, qu'on nommait Asouras, supportaient impatiemment le jong salubre auquel elles étaient soumises, car l'orgueil et l'ambition avaient trouvé accès dans leur âme. Cédant enfin aux suggestions de Mahechâsoura, leur chef, elles levèrent l'étendard de la révolte et tentèrent de s'emparer du gouvernement de l'univers. A la nouvelle de leur rébellion, les anges fidèles furent frappés de surprise et d'indignation; et, « pour la première fois, le ciel connut la douleur ».

Cependant, avant de sévir contre les coupables, l'Éternel voulut essayer de les faire rentrer dans le devoir par la douceur et la persuasion; il leur députa donc ses trois émanations directes, Brahmâ, Vishnou et Siva, qui firent d'inutiles efforts pour les ramener à de meilleurs sentiments. Alors Dieu investit Siva de sa toute-puissance, et lui ordonna de chasser du Swarga les Asouras révoltés et de les plonger dans l'abîme. Mais c'était une entreprise difficile; et, quoi qu'il eût fait, l'armée entière des Dévas commandée par Indra, ne put parvenir à la réaliser. La lutte fut longue et acharnée; à la fin, Mahechâsoura, métamorphosé en buffle, après avoir soutenu pendant cent ans des combats continuels, vainquit Indra et les siens, et les expulsa eux-mêmes des demeures célestes.

Touchés du malheur des vaincus, Siva et Vishnou exhalèrent de leur bouche un éclatant rayon de flamme, qui se convertit aussitôt en une déesse d'une incomparable beauté; c'était Blâvanti, qu'on appelle aussi Dourgâ. Montée sur un tigre, et ses quatre bras armés d'une glaive, d'une lance, d'un serpent et d'un crié, la déesse marcha contre Mahechâsoura, l'attaqua sous toutes les formes qu'il revêtit pour échapper à sa fureur; et enfin, lui écrasant la tête sous ses pieds, elle la lui trancha d'un coup de cimeterre. On eût pu croire le triomphe de Dourgâ assuré; mais, au même instant, du tronc mutilé du buffle, sortit un corps d'homme, tenant d'une main un sabre, et se couvrant de l'autre d'un bouclier. Le monstre se préparait à une lutte nouvelle; prompt comme l'éclair, Dourgâ lui jeta autour du cou le serpent qu'elle avait à la main; et, lui perçant le cœur avec sa lance, elle mit heureusement fin au combat.

(1) Le fragment qu'on va lire est extrait de la 6^e livraison de l'*Histoire pittoresque des religions*, de M. F.-T. B. Clavel, qui paraît depuis quelques jours à la Librairie de Pagnerre.

(2) Les mauvais anges.

Privés de leurs chefs, découragés et affaiblis par leur défaite, les Asouras durent subir la loi du vainqueur. Dans un premier mouvement de colère, le dieu suprême les condamna à souffrir les plus cruels tourments pendant l'éternité; mais sur les instances de Brahmâ et de Vichnou, il consentit à tempérer la rigueur de son arrêt. Le supplice qu'il infligea aux coupables n'eût plus qu'une durée qu'il dépendait d'eux d'abréger; et ils se soumit à une série d'épreuves à travers lesquelles ils pussent travailler à obtenir leur pardon; et, à cet effet, il créa les sept swargas et les sept patalas, qui, avec la terre placée au centre, forment les quinze mondes de purification. Les sept patalas, ou globes inférieurs, furent affectés au cours de pénitence et de punition; les sept swargas, ou globes supérieurs, à l'amélioration des Asouras repentants; la terre, demeurée intermédiaire, fut réservée aux péines de la métépsychose.

Dieu établit en conséquence, sur notre planète, quatre-vingt-neuf formes de corps mortels, dont les dernières et les plus nobles sont celles de vache et d'homme. Ces formes furent successivement habitées par les âmes des Asouras, qui, dans la proportion de leur désobéissance passée, ont été condamnées à endurer ici-bas des maux physiques ou moraux. Le temps des épreuves fut circonscrit dans la limite des quatre âges, ou yugas. Si, à la fin du dernier âge, il y a des âmes qui n'aient pas atteint le neuvième globe, c'est-à-dire le premier des swargas, elles sont plongées à jamais dans l'abîme. Et, afin que toutes se déterminent en pleine connaissance de cause pour le bien ou pour le mal, et que leur option soit bien l'effet de leur libre arbitre, Dieu permet, d'une part, aux Asouras qui persévèrent dans leur impénitence d'entrer dans les globes d'épreuves pour les tenter et les détourner de la voie du salut; et, d'autre part, aux Dévas de veiller sur elles et de les éclairer sur les pièges que leur tendent les mauvais anges.

Les cinq paradis. Indépendamment des sept swargas, ou mondes supérieurs de purification, il existe encore dans les régions célestes cinq lieux de délices, où sont envoyées les âmes des Asouras pénitents, lorsqu'elles ont atteint les divers degrés de perfection que la divinité a jugés nécessaires pour qu'elles y soient admises.

Le premier de ces paradis se nomme *Sivarga-loka*. C'est la demeure spéciale d'Indra, le roi du ciel. Il est destiné aux âmes qui ont mérité d'être délivrées d'un long séjour sur la terre; et c'est, des cinq paradis, celui qui est le plus voisin de notre planète. Les routes qui y conduisent sont belles et spacieuses. De toutes parts, on ne rencontre que des chœurs de gandharbas, ou chanteurs divins, et des groupes d'apsaras, faveuses célestes, qui se livrent à des danses voluptueuses. On y voit aussi d'excellentes hôtelleries, où toutes choses sont servies avec profusion; des étangs où flottent des lotus sacrés; des arbres touffus procurant un délicieux ombrage. Le sol est jonché de fleurs qui y tombent perpétuellement en abondantes pluies. Les dieux s'y promènent à cheval ou sur des éléphants, dans de riches palanquins ou sur des chars superbes. De nombreux serviteurs les arbrtent sous de blanches ombrelles, et les rafraîchissent en agitant autour d'eux de larges éventails. Tout ce qui peut flatter les sens et satisfaire les desirs, tout ce que l'imagination la plus brillante peut concevoir de richesses, de plaisirs sans mélange, de repos sans ennui et de bonheur sans fin, se trouve réuni dans ces lieux enchantés. On peut juger par cette peinture des avenues du Swarga-loka de ce que doit être ce paradis lui-même. Les jouissances y sont plus ineffables et sont réservées aux bienheureux qui l'habitent; et, comme dans le paradis de Mahomet, de magnifiques jardins les couvrent de leur ombre; des fleurs d'une innombrable variété de formes et de couleurs réjouissent leur vue et les embaument de leurs suaves parfums; d'exquises liqueurs versées à grands flots dans des coupes d'or caressent leur palais et leur procurent une douce ivresse, qui, loin d'amortir leurs sensations, en développe au contraire toute l'énergie; enfin des femmes belles et passionnées mettent le comble aux félicités qu'ils goûtent sans relâche dans ce ravissant séjour. Toutefois, ils n'y demeurent pas éternellement; et à l'expiration d'une longue période d'années, ils reviennent sur la terre pour y recommencer une nouvelle vie.

Le second paradis est celui de Vichnou. On l'appelle le *Vakouta*.

Quelles que soient les délices accumulées dans le premier, elles ne sont pas comparables à la béatitude dont on jouit dans celui-ci. Les pénitents n'y sont admis qu'après avoir acquis, à force de prières et de pieuses pratiques, un haut degré de sainteté. Pour prix de leurs bonnes œuvres, ils sont unis à la propre substance de Vichnou.

Le *Kailasa*, troisième des paradis, est la résidence de Siva. Pour y être reçu, il faut avoir passé sa vie entière dans l'exercice des plus rudes pénitences, ou avoir souffert la mort en défendant la religion, la patrie ou toute autre cause juste. Les mythologues représentent le Kailasa sous l'aspect d'une montagne d'or. Au sommet, dit Creuzer, est une plateforme sur laquelle se trouve une table carrée enrichie de neuf pierres précieuses; au milieu, est le lotus, ou padma, portant dans son sein le triangle, origine et source de toutes choses. De ce triangle, sort le himan, arbre de vie, qui avait primitivement trois écorces. L'écorce extérieure était Brahmâ; celle du milieu, Vichnou; la troisième et la plus tendre, Siva; et, quand les trois dieux se furent séparés, il ne resta plus dans le triangle que la tige nue, désormais sous la garde de Siva. Suivant une tradition, Siva, divisé plus tard en phallus en douze ligaments rayonnans de lumière, qui fixèrent sur eux les regards des dieux et des hommes, et qui furent transplantés ensuite dans les diverses par-

ties de l'Inde, où ils reçoivent les pieux hommages des vassaux, proposés au gouvernement des huit régions du monde.

Dans le Kailasa, Siva est entouré de nymphes célestes qui le divertissent par leurs chants et par leurs danses, et d'une multitude de bienheureux, empressés à le servir, et qui partagent avec lui les faveurs de ses innombrables maîtresses. A ses côtés est Bhâvâni, Parvati et Dourgâ, sa sœur et son épouse, la reine des montagnes, la déesse de l'Yoni, ou phallus féminin, qui porte dans son sein les germes de toutes choses et enfante les êtres qu'elle a conçus de son divin époux.

On nomme *Satya-loka*, c'est-à-dire monde de vérité, le quatrième des cinq paradis. On l'appelle aussi *Brahmâ-loka*, ou monde de Brahmâ, parce que ce dieu y fait sa demeure. Là, goûtent d'inexprimables voluptés les pénitents qui se sont distingués par des vertus éminentes, dont la bouche n'a jamais été souillée par le mensonge, et les femmes qui se sont volontairement brûlées sur le corps de leurs maris.

Le dernier et le plus haut degré de la félicité est réservé aux âmes qui sont épurées et ont effacé leur tache originelle par leur piété, par de bonnes œuvres opérées sans vue de récompense, et qui ont successivement traversé, sans faillir, les divers mondes d'épreuves. Elles vont habiter le *Déva-loka*, ou monde des dieux, paradis suprême, résidence du Créateur. A l'entrée de ce monde, est une large fosse pleine des eaux de la volupté pensable, de la colère, de la luxure, de l'orgueil et de l'envie. Sur les bords, se tiennent les Asouras qui ont pour mission de tenter les bienheureux. Plus loin, se trouve une mer qui rend les forces et l'éclat de la jeunesse aux vieillards qui s'y baignent; puis Kalpavriksha, l'arbre du devoir; ensuite la sainte ville de Sabha (assemblée), citée d'une vaste conférence, au milieu de laquelle est l'*Edifice invincible*, qui a pour portiers Indra et Brahmâ. Dans le centre de cet édifice, est une estrade qu'on appelle l'intelligence universelle et qui supporte un trône nommé Abondance de lumière. Une femme d'une beauté sans égale y est assise. A travers les vêtements qu'elle porte, on découvre tous les mondes sous l'apparence de femmes parées de voiles transparents, et « parmi lesquelles on remarque des figures charmantes, comme celles de micros pleines de tendresse, tenant à leurs enfants un langage doux et gracieux. » Dans cette partie centrale de la sainte cité, réside aussi la Science qui purifie le cœur.

Lorsqu'un nouveau bienheureux, un yogi, se présente au bord du fossé, les Asouras qui en défendent l'accès, prévoyant l'inutilité de leurs efforts, se hâtent de s'éloigner à son approche et de lui livrer passage. Pour traverser ce fossé, ainsi que la mer où l'on se dépouille de ses années, il faut que le bienheureux soit exempt de colère, d'avarice, de luxure, d'orgueil et d'envie, et qu'aucun mauvais penchant, aucune vicieuse pensée ne souille la pureté de son cœur. Alors il est affranchi des heus de toutes les œuvres méritoires ou blâmables. Quand il passe sous l'arbre Kalpavriksha, il sent tous les délicieux parfums dont jouit le Créateur. En entrant dans la ville, il participe à la science du Créateur dans ce qu'elle a de plus excellent. Parvenu au milieu de l'édifice invincible, il est pénétré de toute la lumière divine, de telle sorte que Indra et Brahmâ ne peuvent pas plus supporter l'éclat dont il rayonne que le splendour dont brille le Créateur lui-même, et il s'aperçoit qu'il est grand comme le Créateur. Lorsqu'il monte sur l'estrade, il reçoit l'intelligence universelle, il connaît tous les mondes; et lorsqu'il s'assied sur le trône, il semble qu'il s'assève sur le Créateur. Ce trône respirent il de la plus vive clarté; ses deux pieds de derrière sont le passé et le futur; les deux autres sont les vrais biens et la terre; ses deux bras sont deux versets du *Sâma-veda*, un des quatre livres sacrés appelés *vedas*, lus avec mélodie; les deux côtés qui font la largeur du trône sont aussi deux versets du même livre; les autres versets du *Sâma* et tous ceux de *Rig-veda* sont comme la trame du tissu du trône; les versets de l'*Yadjour-veda* en sont comme la chaîne; la lumière en est le siège; l'harmonie du *Sâma-veda* en est le tapis, et les mesures des *vedas* en sont le cousin.

C'est là que le Créateur est assis. L'yogi s'avance et s'assied aussi sur ce trône. Le Créateur lui demande: « Qui es-tu? » Il répond: Je suis le temps; je suis le passé, le présent et l'avenir. Je suis émané de celui qui est la lumière par lui-même; tout ce qui fut, est et sera émané de moi. Vous êtes l'âme de toutes choses; et tout ce que vous êtes, je le suis.

Les vingt-trois enfers. Dans les sept patalas, ou globes inférieurs, sont distribués en vingt-un narakas, ou enfers. Ce sont le Tâmsira et l'Andhatâmsira, lieux de ténèbres; le Mahâvâra et le Rôvara, séjour des larmes; le Nakara proprement dit; le Kâlostra, le Mahânaraka; le Sandjâna; le Mahâvîthi, fleuve aux larmes; le Tâpana et le Samptâpana, séjours des douleurs; le Samhâta; le Sakâkôla; le Koundalâ; Pôdîmitrîka, lieu infect; le Lohasankou, place des dards de fer; le Ridjîcha, lieu où les méchants sont exposés au feu dans une poêle à frire; le Panthâna; la rivière Sâlmali; l'Aspatravana, forêt dont les feuilles sont des lames d'épées; et enfin le Lohadrâka.

Au centre des régions infernales, se trouve Yamapour, le palais d'Yama, ou dieu de la mort fait sa résidence et tient son tribunal. Un fleuve de feu nommé Vakaranî sépare notre monde de l'empire d'Yama. Le passage en est terrible et douloureux; mais un agonisant peut le franchir sans danger, s'il a eu soin de faire don d'une vache et d'une somme d'argent au brahmane qui l'assiste. Au moment où il abandonne la vie, cette vache se présente à lui sur le bord du fleuve; il lui saisit la queue; et, par ce moyen, il se trouve transporté en un clin d'œil à l'autre rive. Les

morts qui ont négligé cette utile précaution n'effectuent leur trajet qu'en quatre heures quarante minutes, et sont exposés pendant tout ce temps à l'action dévorante des eaux enflammées; car l'âme séparée de son corps terrestre n'est pas moins sensible au plaisir et à la douleur: elle est revêtue à cet effet d'un autre corps formé des particules subtiles des éléments.

Aussitôt qu'un mort a atteint l'empire d'Yama, il se présente au tribunal de ce dieu, dont le terrible aspect le glace d'épouvante. A côté de ce juge inexorable, est assis Tchitra-Goupta, le greffier infernal, tenant déployé devant lui le livre où il a eu soin de noter jour par jour, moment par moment, les bonnes et les premières actions du mort qui paraît à la barre. Si les mauvaises l'emportent sur les secondes, l'âme est dirigée sur celui des swargas où elle a mérité d'être admise. Si, au contraire, ce sont les premières qui dominent, Yama dit au coupable: « Ne savais-tu pas que j'avais des récompenses pour les bons et des supplices pour les méchants? Tu le savais; et tu as péché! Eh bien! que l'enfer soit là demeure pendant le cours des yugas! » A ces mots, il ordonne à Tchitra-Goupta de lire les charges qui existent; et si le coupable exige qu'on produise la preuve des faits, Yama, feignant de sourire, mais plein de courroux, appelle les témoins: ce sont la terre, le jour lunaire, le jour solaire, la nuit, le matin et le soir (1). Après leurs dépositions, le coupable confondu est envoyé dans celui des enfers où il doit subir les peines dues aux fautes qu'il a commises.

Ceux des coupables qui ont négligé d'accomplir les pratiques de la religion ou enfreint quelques uns de ses préceptes essentiels sont précipités sur des bancs d'armes tranchantes autant de fois qu'ils ont de poils sur le corps. Ceux qui ont outragé des brâhmanes ou des personnes élevées en dignité sont réduits en lambeaux. Les adultères sont contraints d'embrasser une statue de fer rouge au feu. Des corbeaux déclarent sans relâche les péres de famille qui ont manqué à leurs devoirs envers leurs enfants et leurs femmes et qui les ont abandonnés pour courir le pays. Les méchants qui ont nui aux hommes ou tué des animaux sont lancés dans des précipices pour y être tourmentés par des bêtes féroces. Ceux qui ont maltraité les vieillards et les enfans sont jetés dans des fournaux. Les débauchés qui se sont livrés aux caresses vénales des courtisanes sont condamnés à marcher sur des épines. Etendus sur des lits de fer rouge, les médecins et les calomniateurs sont contraints de se nourrir d'immondices. Les avares servent de pâture aux vers. On fait rouler les faux témoins sur les flancs de montagnes escarpées et hérissées de pointes de rochers. Les voluptueux, les hommes sans pitié pour les affligés et pour les pauvres sont enfermés dans des cavernes brûlantes, écrasés sous des meules, foulés aux pieds des éléphants; et leurs chairs meurtries et déchirées sont dévorées par ces animaux.

Métempsycose. Après avoir séjourné pendant de nombreuses séries d'années dans les demeures infernales, les grands coupables sont condamnés à subir certaines transmigrations pour achever d'expier leurs fautes. Les particules subtiles du corps avec lequel ils ont enduré les tortures de l'enfer entrent dans les éléments grossiers et s'y unissent pour former un nouveau corps et revenir un monde. Le meurtrier d'un brâhmane passe dans le corps d'un chien, d'un sanglier, d'un âne, d'un chameau, suivant la gravité du crime. Un brâhmane qui a bu des liqueurs spiritueuses renaît sous la forme d'un insecte, d'un ver, d'une sauterelle, d'un oiseau se nourrissant d'excréments. Celui qui a volé de l'or, passe mille fois dans des corps d'araignées, de serpents, de caméléons, d'animaux aquatiques et de vampires maléfaisants. L'homme qui a souillé le lit de son père renaît cent fois à l'état d'herbe, de buisson, de liane, de vautour, de lion et de tigre. Si, par cupidité, un homme a dérobé des pierres précieuses, des bijoux de toute sorte, il renaît dans la tribu des orfèvres. Pour avoir volé du grain, il devient rat; du lait, cygne; de l'eau, plongeon; du miel, taon; du lait, corneille; de la viande, vautour; du sel, cigale; des vêtements de soie, perdrix; une vache, crocodile, etc.

Le brâhmane qui a négligé son devoir revient un monde sous la forme d'un esprit nommé Oukamoukha, qui mange ce qui a été vomé; le khatrya, sous celle d'un esprit appelé Katapoukha, qui se nourrit d'alimens impurs et de cadavres en putréfaction; le vaysya devient un malin esprit qu'on appelle Maïtrâkcladprouka, qui avale des matières purulentes; le soudra un mauvais génie qu'on nomme Tchailâska, qui se nourrit de vermine (2). En général, pour des actes criminels provenant particulièrement du corps, l'homme passe après sa mort à l'état de créature privée de mouvement; pour des fautes commises surtout par la parole, il reçoit la forme d'un oiseau ou d'une bête féroce; pour des péchés accomplis spécialement en esprit, il renaît dans la condition humaine la plus vile.

Suivant quelques Hindous, les météores que nous nommons *étoiles filantes* sont les âmes de dévas qui descendent ici-bas, ou celles des pénitens qui, après avoir mérité le ciel et goûté pendant un certain temps la félicité céleste, sont envoyés sur la terre pour habiter de nouveaux corps humains. D'autres prétendent que Vishnou, illuminant parfois l'esprit de ses sectateurs les plus fervens, leur révèle leurs diverses existences antérieures; car les hommes en général perdent le souvenir des états successifs par lesquels ils ont passé. Quelques âmes privilégiées sont douées du pouvoir de se dégager momentanément des corps où elles résident

pour y revenir ensuite quand il leur plaît. Il leur suffit pour cela de réciter une prière qu'on appelle mandira. Les pourânas (1) rapportent des exemples de personnes qui ont fait usage de cette précieuse faculté. Un prince, notamment, avait obtenu d'une déesse qu'elle lui enseignât le mandira. Le malheur voulut qu'on de ses serviteurs entendit la prière et l'apprit par cœur en même temps que lui. Or, à quelque temps de là, le prince, désireux d'opérer le prodige dont il croyait posséder seul le secret, donna l'essor à son âme, après avoir chargé le serviteur infidèle de veiller avec soin sur la froide dépouille qu'il abandonnait. Mais, à peine les magiques paroles avaient-elles produit leur effet, que, mu par un sentiment de basse et odieuse cupidité, le serviteur s'empressa de réciter à son tour la prière et d'aller loger son âme dans le corps de son maître, pour se substituer à lui et s'emparer de son rang et de ses richesses. Aussitôt il trancha la tête du corps qu'il venait de quitter pour qu'il ne prit pas au prince la fantaisie de l'ôner, et qu'il ne parvint pas à lui faire perdre le fruit de son criminel stratagème. Ce moyen ne lui réussit que trop bien: l'âme du prince, de retour dans son palais, fut réduite à entrer dans le corps d'un perroquet, où elle fit de vains efforts pour démasquer le traître et lui faire infliger le châtiment qui lui était dû.

La croyance à la métempsycose inspire aux Hindous une invincible horreur pour toute autre nourriture que les alimens végétaux. Ils craindraient, en tuant un animal, d'ôter la vie à un parent ou à un ami. C'est pour une raison analogue, qu'ils s'abstiennent, pour la plupart, d'allumer de la chandelle pendant la nuit, voulant éviter que les mouches ou les papillons ne viennent s'y brûler. Ils n'osent même pas uriner à terre, de peur de noyer les fourmis ou les puces qui pourraient s'y trouver. Il y en a qui portent toujours à la main un petit balai pour nettoyer le chemin où ils passent et les sièges où ils se reposent, afin de ne point écraser d'insectes en marchant ou en s'asseyant. Quelques dévots poussent le scrupule jusqu'à ne pas consommer de bois, dans l'appréhension de faire périr les vers qui ont coutume de se loger dans ce combustible; et ils n'alimentent leurs foyers qu'avec de la bouse de vaches mêlée de paille séchée au soleil. La pitié des habitans de Surate a fondé dans les environs de cette ville un hôpital où les animaux que la maladie ou la vieillesse rendent incapables de servir sont entretenus et traités jusqu'à ce qu'ils s'éteignent de mort naturelle. Les puces, les punaises, et en général toute la vermine qui se nourrit de sang humain y est l'objet de soins particuliers. On l'ôte quelque misérablement que le dévotement réduit à cette extrémité; on l'attache dans la salle spécialement consacrée à ces insectes, et on l'y laisse pendant toute la nuit exposé à leurs piqûres, pour qu'ils aient le loisir de se rassasier de son sang. Les Hindous sont doués d'une humeur très pacifique; et ils évitent soigneusement les querelles et toutes les occasions d'en venir aux mains entre eux. Ils redouteraient de frapper dans un inconnu un parent ou un ami décédé, qui aurait revêtu ce nouveau corps. Mais, avec quelque patience qu'ils endurent les plus sanglans outrages, il y en a un pourtant contre lequel leur flegme habituel ne manque jamais d'échouer: c'est lorsque quelqu'un crache sur la semelle de sa pantoufle et s'en sert pour les frapper; alors leur fureur est extrême; et, dussent-ils, sans le savoir, commettre un parricide, ils font tous leurs efforts pour assouvir leur vengeance.

Unification. Bien que les épreuves successives à travers les mondes de purification et les transmigrations de la métempsycose soient la loi générale de l'âme, certains êtres privilégiés en sont cependant affranchis. Ce sont ceux qui, à la faveur d'un haut degré de sainteté, passent directement de leur état mortel dans la substance même de la divinité. On les appelle *mounis* ou *yogis*. Dans les premiers temps, et lorsque les hommes avaient encore presque toute leur innocence, il suffisait d'un acte éclatant de piété, tel que l'accomplissement de cent *aswamedas*, ou sacrifices de cheval, pour s'unir et participer à la nature divine. Aujourd'hui, cette *unification*, ou *mokcha*, est entourée de bien plus grandes difficultés. Il faut, pour la réaliser, parvenir à une parfaite connaissance de la nature de Dieu.

Ce qui s'oppose à ce qu'on acquière cette connaissance, c'est, dit l'*Oupnekhat* (2), de faire société avec les impies, qui ne s'embarrassent pas de la parole divine; de rechercher les plaisirs du monde et sa propre volonté; de rechercher les biens de ce monde; d'exercer une profession qui nous occupe trop; de mentir aux portes; de refuser d'enseigner la parole de Dieu à celui qui la demande; d'enseigner une science vaine ou d'être enseigné par un homme vil, ou qui se vante de son savoir; d'exercer une profession trop bruyante; de médire et de mentir toujours; d'être magnifique pour en tirer de la louange ou du profit; de voler, de brigander sur la voie publique; de prendre l'habit de pénitent pour mentir; de se moquer des hommes; de ruiner les peuples et de les tenir sans religion; de faire les grands péchés d'endus par le vèda; par exemple, d'accuser calomnieusement; d'exercer la magie; de porter l'habit du pénitent sans en faire les œuvres; d'avoir toujours la tasse à la main pour mentir; de préférer le raisonnement humain à la parole de Dieu; de détourner cette parole ou même celle d'un homme à un faux sens conforme à nos désirs; de faire des tours de charlatans et de les donner pour des miracles.

L'homme pieux qui s'est abstenu de ces différens actes doit employer six moyens pour s'unir avec Dieu. Il faut « qu'il retienne son haleine,

(1) Ce sont autant de dieux.

(2) Les brâhmanes, les khatryas ou rajyas, les vaysyas et les soudras forment les quatre castes des Hindous.

(1) Poèmes sacrés, au nombre de dix-huit.

(2) Ou mieux *Oupnekhat*. Troisième Hindou de science divine, que les Persans nous ont conservé.

qu'il attire fortement ses sens en dedans, qu'il médite sur quelque grand objet, qu'il y attache fortement son esprit, qu'il acquiesce la vraie science, et qu'il s'y absorbe complètement. « L'accomplissement de ces différents actes conduit infailliblement à l'état qu'on appelle *nokha, nishrta* et *yoga*, c'est-à-dire *unification*. Dans cet état, on ne peut pas pécher, et pas plus qu'un animal ne peut entrer dans un volcan pendant qu'il est en flammes. »

La doctrine de l'unification n'est professée que par un petit nombre d'élus, qui en dérivent soigneusement la connaissance au vulgaire, et même au commun des Brahmanes. Ils ne l'enseignent qu'à ceux qui ont foi aux Védas, qui les comprennent, qui en font les œuvres et qui cherchent Dieu. Diverses pratiques sont recommandées aux initiés. « Il faut, dit le *Bhagavad-gita* (1), que l'Yogi s'exerce continuellement lui-même; qu'il s'enferme dans la retraite, solitaire et sans suite; que, libre d'espérance, il réprime ses pensées; qu'il choisisse, dans un lieu pur, une place fixe qui ne soit ni trop élevée ni trop basse, et qui soit garnie d'une peau étendue sur un lit d'herbe. Là, ne songant qu'à un seul objet, repoussant toute autre pensée, comprimant ses sens, ne se permettant aucune action, il doit se livrer à la dévotion, pour purifier son âme, et tenir tranquillement et fermement sa tête et son cou immobiles, et ses yeux fixes sur l'extrémité de son nez sans regarder ailleurs. »

Ainsi, l'âme paisible et dépourvue de toute crainte, il doit s'efforcer de s'unir à Dieu, en méditant sur lui et en ne s'occupant que de lui. « Le dévot qui remplit toutes ces conditions parvient au suprême bonheur, au *nirvâna*, mot qui marque la cessation du souffle, parce qu'affranchi de la matière et réuni à Dieu, l'esprit a cessé de respirer. »

Il y a un autre acte de piété, familier aux yogis et qui n'est pas moins efficace. On le nomme *prânayana*. Il consiste à faire passer son souffle, d'une manière toute particulière, à travers les narines, pendant qu'on récite mentalement les noms de la divinité. On se bouche avec le pouce la narine droite, et l'on inspire l'air par la narine gauche; puis on les ferme toutes deux, et l'on expire ensuite l'air par la narine droite. On peut être certain que ces différents moyens de s'unir avec Dieu ont produit leur effet, lorsqu'on aperçoit une lumière blanche très-vive, soit à l'extrémité de son nez, soit à son ombilic, pendant l'acte de la contemplation.

LES PAPILOTES DE NINON DE LENCLOS.

ESQUISSE HISTORIQUE DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

I.

— Mais, en vérité, laissez donc mes papillotes, comte!... Si vous continuez, je serai demain coiffée comme une femme savante.

Si le lecteur demande quelle est la personne qui proférait ces paroles, nous lui dirons sans le faire languir que c'était Ninon de Lençlos, par un soir d'hiver, dans son boudoir de la rue des Tournelles, derrière la place Royale. Rien, du reste, dans sa mise ne pouvait la faire reconnaître, car au moment où elle adressait cette apostrophe à un galant cavalier perché derrière elle, son costume était tellement simplifié, qu'il pouvait passer appartenir à tous les temps de l'histoire de France; il se composait d'un grand peignoir d'où sortaient ses beaux bras et ses belles épaules, de mules brodées et d'une quantité de papillotes de différents papiers.

Derrière elle était debout un jeune homme de bonne mine, dans un négligé élégant; c'était le comte de Saint-Jol, le favori du jour. A ses yeux étincelans, à ses mouvemens de sa personne, à ses mains agiles, sous cette tournoyante autour de la belle Ninon, il était aisé de reconnaître qu'il était sous l'influence du premier quartier d'une lune de miel. Ninon s'impatientait, car le comte lui ôtait chaque papillote à mesure qu'elle la mettait.

— Pourquoi m'arrachez-vous mes papillotes! dit-elle.

— Parce que j'aime mieux voir vos cheveux.

— Ils seront demain dans un bel état!...

— Demain ne sera peut-être pas à moi comme cette nuit!... Mais rendez-moi, avec quoi avez-vous fait ces papillotes?

— En vérité je ne sais, je n'aurais rien, pas même une comédie de Boursault ou un sermon de Bossuet.

— Comme vous traitez nos génies ecclésiastiques!

— Je ne nie pas les talens de Bossuet; mais il y a des sujets qui portent malheur. Tout sermon m'ennuie. Lorsqu'on a besoin du secours de la religion pour se conduire dans cette vie, c'est signe qu'on a l'esprit bien borné ou le cœur bien corrompu.

— N'avez-vous pas ce gros manuscrit... qui est là sur la table?

— Ceci, c'est une comédie de Molière, qu'il m'a prîée de lire, et je le respecte, lui, d'abord parce qu'il est un grand homme, et ensuite parce qu'il n'est que mon ami... Mais rendez-moi donc mes papillotes.

— Pas avant que je les ai vues... Puisque vous exposez votre correspondance aux regards, ne trouvez pas mauvais qu'on connaisse vos secrets... Ceci est une lettre du comte de Coligny.

— Ah! rendez-la-moi!... C'est ma première passion, et il est mort; sa lettre mérite mieux que cela.

— En voici une où on parle beaucoup d'argent.

— Ah! je me souviens; c'est un négociant qui a voulu m'acheter; je lui ai répondu que je n'entendais rien au commerce.

— Et celle-ci, sans signature?

— Je le crois bien! elle est du cardinal de Richelieu... Je n'aime pas les gens d'église; et puis, j'aurais eu peur de faire mes papillotes avec des arrêts de mort... Je l'ai renvoyée à Marion Delorme... Mais le cardinal avait du malheur... Marion n'a eu qu'une passion, et c'était dans ce moment-là... Mais auez-vous bientôt fini, comte? si vous ne cessez pas, je vous laisse et je me retire.

Le comte néanmoins continua et prit encore deux ou trois papillotes; mais Ninon en ayant reconnu une pour un billet adressé depuis peu, la lui arracha des mains et la sera dans une cassette.

— Vous ne verrez pas celle-là ce soir, dit-elle.

— Pourquoi?

— Vous le saurez plus tard.

— Cette autre n'est pas une lettre...

« Je promets d'aimer La Châtre... toute ma vie... »

» NINON. »

Ah! pauvre La Châtre!... il a été bien vite oublié... Voilà pourtant comme je serai dimanche!

— Oh! non, Henri; vous, c'est pour toujours.

— Assurez-moi, sur votre parole, que vous dites vrai.

— Je vous assure sur ma parole que cela me semble ainsi maintenant... Vous hésitez! vous n'avez pas l'air heureux.

— Heureux!... non... je suis jaloux.

— Jaloux, et de qui?

— De l'avenir.

— Si le temps est votre rival, alors il faut le tuer.

— Point de plaisanterie, Ninon... Je pourrais oublier le passé; mais l'avenir, l'avenir!... Quel moyen de vous fixer?

— Restez ce que vous êtes.

— Mais La Châtre n'était-il pas cent fois mieux que moi?

— Oui, il n'était pas mal. La première fois que je le vis il avait une plume couleur de feu qui fixa mon attention... Sans cette plume, je n'aurais pas laissé tomber mon gant auprès de lui, il ne l'aurait pas ramassé, et... je n'aurais pas écrit ce billet. Mais La Châtre était jaloux... et puis il prenait trop de ventre!

— Belle raison!... Ah! Ninon, si vous m'aimiez!

— Eh bien! que ferai-je?...

— Je vais vous proposer un parti décisif.

— Je ne suis pas pour les demi-moyens.

— Eh bien! vous m'épouserez.

— Jamais!

— Vous ne m'aimez donc pas?

— Moins que votre intérêt.

— Ne me rendriez-vous pas heureux?

— Le monde vous retirera son estime, et alors vous me reprendriez votre amour!... Consultez qui ce soit de vos amis, et vous verrez!... vous abandonneriez votre dessein avant qu'on pût commencer à le mettre à exécution.

— Moi! abandonner le droit de vous posséder seul à jamais, et abdiquer ce bonheur vainement espéré par ceux qui ont pu vous voir!... Ninon, vous ne savez pas tout ce que vous valez.

— Si vous ôtez à la valeur que j'ai celle que je me donne par mon indépendance, vous la trouverez bien diminuée.

— Ninon, vous ne voulez pas?

— J'y consens, si vous persistez quinze jours dans votre résolution.

— Il suffit. Voici, en attendant, ma promesse.

Le comte s'assit à une table, et écrivit une promesse de mariage, que Ninon jeta dans une corbeille à ouvrage.

Cependant la lampe s'affaissa et mourait; les dieux de la fable peints sur les murs du voluptueux réduit, et Psyché, dont l'histoire y était représentée, semblaient remuer et s'animer aux dernières lueurs vacillantes de la clarté qui s'éteignait. Bientôt l'obscurité fut complète, et le silence de la nuit ne fut plus troublé que par quelques mots entrecoûlés, ou une oreille fine aurait pu distinguer ceux-ci: « Ah! le bon billet j'ra La Châtre! »

II.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la scène du boudoir, et le temps ne faisait qu'ajouter à l'impatience du comte. Ninon était pressée vivement par lui. Quelque chose lui disait cependant qu'elle n'était pas faite pour le mariage, et que son union avec le comte ne pourrait lui donner le bonheur.

Il était quatre heures et demie; c'était à cinq heures que l'on se rassemblait ordinairement dans son salon, pour se retirer à neuf. Ninon était préoccupée, incertaine et attristée; car l'hésitation dans les choses graves est une souffrance. On annonça Molière...

— Ah! dit-elle, je vais rire un peu du moins.

Molière entra; ses sourcils élevés étaient froncés, sa physionomie était sombre. Cependant il parut vouloir faire violence à ses tristes idées; il sourit, et salua Ninon le plus gracieusement qu'il lui fut possible.

— Asseyez-vous, mon cher Molière, dit-elle.

— Comment avez-vous trouvé mon *Misanthrope*? répondit Molière.

1) Épisode du grand poème sacré appelé *Mâha Bhârata*.

On venait de le représenter depuis peu.

— J'ai trouvé l'ouvrage sublime et impartial. Dans cette pièce, comme dans le monde, la vertu est ridicule et le vice odieux. C'est un miroir peu consolant, mais fidèle... Mais vous avez l'air attristé ?

— Non, je vous assure.

— Je vous dis que je ne me trompe pas... Molière, ne cherchez point à me cacher votre chagrin; vous n'êtes bon comédien que sur la scène... Vous souffrez.

— Eh bien! oui, je ne puis vous le cacher... je souffre, je suis jaloux; j'ai besoin de calme, de repos... Cette vie de théâtre est si tumultueuse, si fatigante. On aurait besoin de trouver de la consolation dans sa maison, et je n'y trouve que sujets d'inquiétude et de jalousie.

— Votre femme est jeune, légère, et peut-être vous alarmez-vous trop de ce qui n'est que coquette.

— La coquetterie est un crime, si elle rend malheureux à mourir...

Un homicide à coups d'épingle est-il moins criminel que celui qui est commis avec un coup de poignard?... Ah! plaignez-moi. Je fronde mes semblables, je ris de leurs malheurs, c'est une satire d'amertume et un rire de grimaces de dents; et cette arme avec laquelle je les frappe, je la retire de ma propre blessure.

— Mais votre jalousie n'est point fondée, peut-être.

— Qu'importe qu'elle soit fondée... en est-elle moins poignante ? Ah! je suis jaloux; cela suffit... jaloux de ma femme, des yeux qui la regardent, des bouches qui lui parlent... jaloux de tous ses moments, de toutes ses actions; et vous ne devinez jamais ce qui me rend jaloux ? Lauzun, un homme sans talents, un marquis, un courtisan... Oh! n'est-il donc plus de justice dans la sagesse de Dieu ni dans le cœur de la créature qu'on appelle femme ?

— Que voulez-vous, mon cher Molière ? on n'estime pas tous ceux qu'on aime... Il faut de la résignation.

— C'est le nom véritable de cet état qu'on appelle par convention bonheur.

— Reprenez un air plus calme, voici qu'il m'arrive du monde.

— En effet, les habitués du salon de la rue des Tournelles commençaient à arriver. Saint-Evremond parut le premier; peu après entra le baron de Longueville, le cousin du favori régnant; il parut contrarié de trouver Mlle de Lenclos en compagnie. Bientôt arrivèrent Mme de La Fayette et Mme de Coulanges. Pourtant la réunion n'était pas complète pour Ninon; on annonça le comte de Saint-Pol, et elle le devint.

Le comte alla d'abord saluer Ninon, et lui demanda si sa résolution était fixée.

— Oui, dit Ninon; je ne vous épouserai pas... J'aurais trop peur de vous rendre jaloux.

— De me rendre heureux, voulez-vous dire.

— Ai-je cependant fait autre chose jusqu'ici ?

— Ah! Ninon, vous ne m'aimez pas !

— Vous êtes d'une injustice incorrigible... Parlons d'autre chose. J'ai écrit à M. le Prince pour obtenir de lui la permission d'aller au bal déguisé de la cour; croyez-vous que je réussirai ?

— Sans doute; le grand Condé peut tout ce qu'il veut.

— Pas toujours, murmura Ninon.

La conversation devint générale; on parla des ouvrages de Molière et du *Misanthrope* dont la représentation avait obtenu peu de succès.

— Votre comédie du *Misanthrope*, monsieur Molière, dit le vicomte d'Estières en retroussant sa moustache, n'est pas à la hauteur des autres, il le faut avouer; vous y avez rendu la vertu ridicule.

— Mais, dit Ninon, à qui voulez-vous que le ridicule s'attaque, sinon à la vertu ?

— Au vice.

— Il est odieux; on ne rit pas par répugnance.

— Mais en revanche, monsieur Molière, ajouta le vicomte, votre comédie du *Médécine malgré lui* m'a fait beaucoup rire.

— Vous le voyez, dit Molière tout bas à Ninon, ils ne prennent pas la comédie au sérieux... ils n'y voient qu'un divertissement, et non un art.

— C'est que chez eux, reprit Ninon tout bas, la rate est plus grande que le cœur.

En ce moment entra un laquais qui portait la livrée du prince de Condé; il remit une lettre à Ninon, qui la débâcha avec impatience.

C'était la réponse du prince, qui l'informait qu'il lui avait été impossible d'obtenir l'autorisation qu'elle demandait d'assister au bal de la cour, et que cela le serait toujours, à moins qu'un brillant mariage ne changât sa position.

Ninon fut vivement mortifiée. C'était une femme qui n'avait jamais eu que des fantaisies qu'elle pouvait satisfaire, et qu'elle avait toujours satisfaites; celle-ci était la première qui lui échappait.

— Persistez-vous toujours dans votre dessein ? dit-elle tout bas au comte.

— Plus que jamais.

— Eh bien! messieurs, dit Ninon en se levant, je vous annonce mon mariage avec le comte de Saint-Pol.

Il est impossible de décrire l'effet que produisit cette nouvelle. Ce fut un bouleversement général de toutes les configurations et de toutes les prévoyances. Molière sourit tristement; le cœur de Saint-Evremond se serra d'abord, puis il pensa qu'il pourrait faire un épithalame; cela le consola. Les femmes firent une légère moue; peu soucieuses de voir regagner à

Ninon le seul avantage qui leur restait sur elle, et le baron, pâlisant, s'approcha de son cousin :

— Est-ce que cette femme ne ment pas ?

— Non.

— Au nom de toute ma famille, je proteste ici contre l'alliance d'un de ses membres avec une...

— Eh bien !

— Je ne puis dire le mot ici.

— Alors sortons, répondit le comte dont l'œil s'alluma.

Quelques instans après, profitant de la confusion, ils sortirent, et descendirent dans une allée du jardin. Une vive contestation se renoua entre eux, et des paroles ils passèrent bientôt aux actions. Leurs épées se croisèrent, et après un court combat, le baron glissa contre une pierre et tomba.

— Rétracte-tu ce que tu voulais dire ? lui cria le comte.

— Non, répondit le baron exaspéré.

— Eh bien! donc...

Il leva le bras pour frapper; un autre bras le retint.

— Malheureux ! qu'allez-vous faire... dit Ninon; deux morts d'un seul coup; oubliez-vous l'édit sur les duels ? C'est votre parent.

— Eh bien ! qu'il vive, répondit le comte; je l'avoue, j'ai peut-être un tort; mais aussi pourquoi l'avait-il outragé !

III.

La nouvelle de ce mariage excita à la cour un grand bruit; on ne pouvait se faire à l'idée de cette union d'un rejeton d'une si illustre famille avec une femme dont la beauté, la grâce et l'esprit ne pouvaient faire excuser les fautes. Mais, en dépit de tout ce qu'on put lui dire, le comte persista dans son projet avec cette opiniâtreté qui, plus tard, lui valut la mort au passage du Rhin. Plus il s'amusait d'obstacles, plus il redoublait d'amour et de courage, et plus il jurait à Ninon de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle. Cependant Ninon s'était fait tant d'amis puissans à la cour, que le mariage fut aussi vivement défendu qu'attaqué, et qu'insensiblement on finit par s'y accoutumer. La mère du comte de Saint-Pol demeura toutefois inébranlable dans sa résolution, et un jour que Ninon réfléchissait à la difficulté de réussir dans son projet, on annonça la comtesse de Saint-Pol, et la mère de son amant parut.

— Madame, s'écria la comtesse en entrant, rendez-moi mon fils !

— Votre fils ?

— Oui, mon fils, séduit par vous.

— Par moi ! Et qui de nous deux séduisit l'autre ? Nous nous sommes aimés, voilà tout; il veut m'épouser, j'y consens.

— Mais vous devez sentir que cette alliance est peu convenable.

— Ce n'est pas son opinion; pourquoi voulez-vous que ce soit la mienne ?

— Je ne vous rappellerai pas ici les motifs qui rendent cette union impossible, mais songez enfin que c'est un Saint-Pol.

— Et moi, je suis fille d'un gentilhomme de Touraine, et ma mère était une Abra de Racomis.

— Mais tout le monde blâme ce mariage... Notre cousin, le baron de Longueville, ne voudra jamais le reconnaître.

— Je le crois, il était amoureux de moi.

Et tirant d'une cassette le papier sauvé de la métamorphose en papillotes, elle le donna à la comtesse qui y lut en effet une déclaration du baron !

— N'importe, reprit la comtesse, quand moi seule resterais opposée à ce mariage, je le combattrais encore. Je suis mère, et c'est à ce titre que je vous demande de ne pas me prêter mon fils.

— Et moi, reprit Ninon, je vais l'être, et au même titre, je vous demande de ne pas priver le mien d'un père.

La comtesse resta interdite un instant, puis enfin voyant la résolution ferme de Ninon, elle se disposa à sortir quand son fils entra.

Le comte de Saint-Pol parut foudroyé à la vue de sa mère; mais, se remettant un peu, il tomba à ses pieds et lui demanda d'approuver ce mariage qui pouvait seul faire son bonheur. La comtesse le repoussa, et, pour ses raisons, lui déduisit toute la généalogie des St-Pol depuis la première génération; mais rien ne put persuader le comte. Il perdit sa passion et le bonheur qu'il en attendait avec toute la chaleur de son âge et de son caractère, et, voyant sa mère toujours inflexible, il tira son épée, en protestant qu'il allait ôter la vie à sa mère refusait encore de le rendre heureux (et il disait vrai). La comtesse, effrayée, perdit enfin son inflexibilité; son fils profita de cet avantage, pleura, pria; Ninon se joignit à lui avec ce talent de persuasion qu'elle avait et qui ajoutait à sa beauté tant de puissance, et la comtesse enfin se rendit.

Le comte s'était brouillé avec une partie de ses amis, avait nui à tout son avenir, avait failli tuer son cousin et se tuer lui-même; mais enfin il avait atteint son but !... Il devait être le mari de Ninon, qu'il allait être heureux !...

IV.

Un mois s'était écoulé depuis que le comte de St-Pol avait signé à Ninon, dans sa chambre à coucher, sa promesse de mariage; ils s'y retrouvaient tous deux à la même heure, et nul obstacle ne s'opposait plus à leur union; seulement, l'espoir que Ninon avait conçu de donner un fils

à son amant ne s'était pas réalisé; on eût dit que la légitimité avait fait peur à cet enfant d'une maîtresse.

Pourquoi alors cet air contraint du comte Saint-Pol: pourquoi cet air ennuyé de Ninon... Pourquoi n'ont-ils pas d'appétit devant le souper qui leur est servi, et dont la seule vue suffisait d'ordinaire pour envier Ninon?

- Vous ne mangez pas, comte?
- Je n'ai pas faim.
- Cela est bien heureux que votre mère ait consenti.
- Très heureux.
- A quand le mariage?
- Lorsque vous voudrez.
- Ma volonté ne veut que suivre votre volonté.
- Et mes désirs se conformeront aux vôtres.
- C'est vous cependant qui devez, en qualité de mari, mener cette affaire, rédiger les conditions du contrat, etc.
- Vous seule me dirigerez en tout cela.
- Si cela continue ainsi, nous nous querellerons à force d'union, et nous nous séparerons pour trop grande compatibilité d'humeurs... Comte, levez-vous?
- J'ai encore faim, répondit le comte, oubliant ce qu'il venait de dire au moment même...

C'était la première fois qu'il régnait à quitter la table pour le lit de Ninon. Des larmes vinrent aux yeux de Mlle de Lenclous, qui commença à se déshabiller silencieusement.

- Comte, dit-elle quelques instants après, avez-vous sur vous quelques papiers inutiles... quelques lettres... un sermon de vos parents?...
- Mademoiselle, répondit le comte, tout ce qui me vient de mes parents est sacré.
- Mais vous avez bien un mémoire de créancier?
- Je n'ai plus de créanciers.
- Est-ce votre futur mariage qui vous fait si rangé?.. Alors sacrifiez-moi quelques lettres d'anciennes maîtresses...
- Quelles que soient les femmes que j'ai aimées, je puis les oublier, mais non pas les sacrifier.
- Vous êtes bien négatif ce soir, dit Ninon; je saurai bien trouver ce que vous me refusez.

- Et saisissant la promesse du comte, elle la mit en morceaux.
- Que faites-vous, Ninon? s'écria le comte.
- Des papillotes.
- Pourquoi anéantir cette promesse?
- C'est qu'elle ne doit pas être réalisée... Vous ignorez, ce soir, pourquoi vous êtes si triste et si glacé... et moi si maussade... Je n'en étais, et je viens de le découvrir... C'est que le mariage refroidissait déjà notre amour de son influence; c'est que pour nous, amans par fantaisie et par liberté, il n'existe pas de tendresse par devant notaire et de transports sous seing-privé. C'est que notre passion se flétrirait sous ce lien qui devait la consolider... Mais, monsieur, vous voilà près de moi maintenant; vous ne finissez pas votre souper?
- Oh! je n'ai pas faim, Ninon.
- Effet de la liberté!... Oui, mon cher comte, vive l'amour, et plus de mariage, et vive l'indépendance, mère de l'amour! N'attachons pas un frère oiseau par une chaîne de fer, et un sentiment délicat par un joug pesant. Ninon ne sera que votre maîtresse, vous ne serez que mon amant, et nous nous aimerons... tant que nous pourrons.

PAUL FOUCHER.

Les Comètes et les Astronomes.

Les comètes n'ont qu'à paraître aux cieux pour inquiéter la terre. Si, quoiqu'on l'ait prédit, de comètes en comètes, depuis bientôt mille ans, elles ne culbutent pas notre globe; elles y bouleversent au moins toutes les cervelles. A peine voit-on la moindre apparence de nébulosité, le plus petit bout d'une queue lumineuse, que voilà tout le monde en émoi et de Paris à Berlin, tous les observatoires, tous les astronomes en dispute. Pas une lunette qui ne soit braquée, pas un livre astronomique qui ne soit feuilleté, depuis celui qui contient les traditions du chaldéen Hélesis, jus-qu'aux ouvrages modernes de l'Allemand Herschell. A Paris comme à Greenwich, comme à St-Petersbourg, on observe, on lit beaucoup, et on perore davantage, personne n'est d'accord; chacun est convaincu qu'il voit ce qu'il veut voir, et, en fin de querelle, le ciel est pris à témoin partout. Il n'en peut mais pourtant; aussi ne s'occupe-t-il guère de tous ces disputeurs; il ne se voit même pas d'un nuage pour les faire taire. Des rapports datés de tous les observatoires se croisent sur toutes les routes et nous transmettent par chemin de fer ou par estafette les nouvelles du ciel, tantôt c'est un astronome qui nous annonce, comme Voiture le disait un jour à l'hôtel de Rambouillet; mais plus sérieusement: «Qu'il court de mauvais bruits sur le soleil.» Ou bien, c'en est un autre qui nous rédit en mauvaie prose ce que Molière fait si plaisamment dire à Trissotin dans le salon de Phélimante:

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
 Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle;
 Un monde près de nous a passé out du long
 Et c'est tout au travers de notre tourbillon.

Et s'il eût en chemin rencontré notre terre
 Elle eût été brisée, en morceaux, comme verre.

Mais le plus souvent et comme aujourd'hui, tous ces rapports ne nous entretiennent que de la grande nouvelle du ciel. Ils suivent l'astre errant dans sa course, ils ne le quittent pas d'un instant, ils disent tous les progrès qu'il fait pendant la nuit, tous ceux qu'il a faits pendant le jour, où on ne le voit plus. Ce sont les bulletins de la comète. J'aimerais mieux souvent qu'on nous transmitt le bulletin de la santé du cerveau de ces messieurs.

Mais cette manie de s'occuper ainsi de ce qui se passe au ciel n'est pas nouvelle. Elle est même de toute antiquité, ainsi que les disputes sans nombre qui ne manquent pas de s'élever à chaque comète qu'on voit paraître. Je n'en prendrai pour témoin que la tour de Babel, appelée, selon moi, tour de la confusion des langues, parce qu'elle servit d'observatoire aux Chaldéens, les premiers astronomes. *L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits*:

— Ce spéculateur qui fut contraint de boire, comme dit La Fontaine en ajoutant:

C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,

fut aussi de cette catégorie d'observateurs; mais il avait de plus pour renforcer sa manie un préjugé qui appartenait à l'époque où La Fontaine écrivait, et que le sage bonhomme ne lui pardonna pas. C'était de vouloir lire dans les astres les destins du monde:

Toutes choses très incertaines,

dit le fabuliste.

Quant aux volontés souveraines

De celui qui fait tout et tout avec dessein,
 Qui les sait que lui seul? Comment lire et son sein?
 Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
 Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles
 A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
 De ceux qui de la sphère et du ciel ont écrit?
 Pour nous faire éviter des maux inévitables?
 Neus rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
 Et causant du dégoût pour ces biens prévenus,
 Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
 C'est erreur... ou plutôt c'est crime de le croire.

Et cette erreur était pourtant bien répandue en France sous Louis XIV, elle était partagée même par un grand nombre des plus illustres personnes de ce siècle éclairé et il ne se trouvait guère que quelques bons esprits tout à fait affranchis de ce vice et ridicule préjugé. On put le voir à l'apparition de la fameuse comète de 1681. Tout ce qui restait de croyance à l'astrologie judiciaire se réveilla alors pour fêter la bien-venue du nouveau météore et lui donner de l'importance. D'abord Jacques Bernouilly fit son histoire, suivant lui la période de cette comète était de 575; c'était la même qui, apparue à la mort de César, avait fait dire à Virgile:

*Non aliàs celo reciderunt plura sereno
 Fulgura. nec dirà toties aràta cometa.*

C'était celle aussi qu'on avait vue en 1106 et qu'on doit revoir en 2255. Ces observations étaient raisonnables et pouvaient être vraies; mais ne bornant pas son travail à ces détails de chronologie céleste, Bernouilly composa son fameux *Système des Comètes*, où il assertait la science à l'antique préjugé; pour tomber dans une foule d'erreurs qui n'ont point échappé à Voltaire. Ainsi, on dit du crédule astronome, quand la tête ou noyau d'une comète est dépourvue de queue, elle reste confondue avec les étoiles et n'annonce aucun événement malheureux. Mais si Dieu veut en faire le précurseur des vengeances, il lui rend ce sinistre accompagnement. Puis le mathématicien renvoie la décision aux théologiens. Il n'était pas plus avancé qu'au temps où Galilée sentait ses premières observations et où le Tasse croyait voir dans les rayons des comètes

Une éclatée funeste aux superbes tyrans.
 A' purpuri tyranis inastata luce.

Par bonheur, il se trouvait en France quelques uns de ces bons esprits dont j'ai parlé, qui pouvaient combattre victorieusement les erreurs répandues dans le peuple et accréditées encore par la science déjà fameuse de Bernouilly. Bayle fut un de ceux qui eurent ce courage. Il dit toute sa pensée dans un livre qu'il écrivit sur les comètes; et où il s'indigne de voir, qu'à l'exemple des astronomes grecs, on s'attache toujours aux formes singulières de ces astres pour les classer en de bizarres nomenclatures. Que vous importe, dit-il, qu'une comète soit à barbe, à crinière, en pointe, en sabre? Puis il s'attaque aux superstitions populaires qui s'emparent de ces prodiges célestes et font en sorte qu'une comète serve à plusieurs fins. Et en effet, chacun alors cherchait à tirer de ces astres un pronostic à sa fantaisie. Pour ceux-ci c'était un augure de bonheur, pour ceux-là un présage de malheur. C'était tantôt un feu de joie, tantôt une torche de deuil allumée dans le ciel. Les physiiciens ne s'accordaient guère mieux sur l'influence des comètes: suivant les uns, elles amenaient un temps sec, seréin et tranquille; suivant les autres, elles causaient des pluies et des tempêtes.

C'est ainsi, dit à ce propos Maltre-brun, que l'homme, cet atôme perdu dans l'immensité, se fait centre de l'univers et s'imagine que les forces éternelles de la nature n'agissent que pour le servir ou pour lui nuire.

Dégagé du joug des préjugés, la science a vu l'univers s'agrandir, s'étendre à l'infini; elle est passée d'un rêve qui caressait notre orgueil à une réalité qui accable notre pensée. »

On trouve dans les lettres de Mme de Sévigné quelques unes de ces idées si noblement écrites par Maltebrun, car cette femme spirituelle était un des rares esprits que la comète de 1681 n'avait pas effrayé. Elle était entrée avec Bayle et La Fontaine dans la lutte contre l'erreur et son persiflage plein de raison avait vaillamment soutenu les savans arguments du premier et le sage bon sens de l'autre. Ainsi, le 2 janvier 1681, pendant que tout le monde, et le sceptique Bussy lui-même, s'effrayait en pensant à la comète, elle écrivait : « Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi, c'est la plus belle que que'il soit possible de voir. Tous les grands personnages sont alarmés et croient fermement que le ciel, bien occupé de leurs pertes, en donne des avertissemens par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin, étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige et lui dire qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité on devrait en dire autant que lui; et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir. »

Quelques jours après, Mme de Sévigné écrit encore d'Autun : « La comète qu'on voit à Paris se voit aussi en Bourgogne, et fait parler les sots de ce pays-ci comme ceux de ce pays-là. Chacun a son héros qui, à son avis, en doit être menacé. »

Il fallait certes avoir un grand courage et une grande supériorité de raison pour parler ainsi en riant d'une croyance qui faisait trembler tout le monde.

Je veux maintenant vous parler de l'erreur de certains autres astronomes, dont chacun veut avoir sa comète par lui découverte et par lui réservée aussi à opérer dans le monde les plus affreuses perturbations. Plus une comète menace d'être terrible, plus celui qui l'a annoncée s'en glorifie, et plus d'un de ces astronomes fanatiques de la science achèterait, je crois, au prix de l'aplatissement ou de l'enlèvement du globe terrestre, l'honneur d'avoir découvert la comète qui causerait ce grand cataclysme. Or, certain régent d'un collège allemand, homme de mérite d'ailleurs, et qui depuis trente ans avait l'œil sur les cieux, crut par une belle nuit avoir fait cette importante découverte. L'étoile vagabonde qu'il aperçut et dont il se fit aussitôt le parrain en la nommant *Hector*, se préparait à nous rendre incessamment une fâcheuse visite. Elle devait nous heurter dans une de ses nombreuses pérégrinations à travers l'espace, et, sans plus de façon, nous réduire en cendres d'un coup de queue. Le cas était pressant; notre homme trouva cependant encore le temps de faire un gros livre en forme de théorie sur toutes les comètes passées, présentes et à venir, sans oublier la nouvelle. L'ouvrage fait, comme le monde durait encore, il s'adressa au baron de Biefeld, le priant de présenter son mémoire à l'Académie de Berlin, qu'il présidait, et de lui procurer aussi, en récompense, une place dans ce corps savant. Les académiciens, qui n'aiment pas les prophéties de malheur, déclinèrent la proposition. Seulement comme ils connaissaient ce brave homme et qu'ils estimaient sa science, ils chargèrent M. de Biefeld de lui répondre en lui rendant sa disgrâce aussi légère que possible. Le baron s'y prit en homme habile. Après avoir fait, au commencement de sa lettre, le plus grand éloge du livre, et avoir donné à son auteur les plus grandes assurances du grand cas que l'Académie en faisait, il ajouta : « La force de vos raisonnemens sur la théorie des comètes, nous a convaincus, monsieur, de la vérité de vos prédictions. L'Académie regarde maintenant la fin du monde comme infaillible, mais elle pense aussi que dans une si fâcheuse occurrence, il est inutile d'augmenter le nombre de ses membres; et vous devez être de notre avis, monsieur. Le titre d'académicien doit avoir bien peu de prix à vos yeux depuis que vous savez que vous en ferez si peu de temps. Toutes ces vaines distinctions disparaissent, d'ailleurs, aujourd'hui, devant des considérations aussi hautes que la fin prochaine du monde. Il ne convient que plus d'écartier tout ce qui peut distraire des méditations plus utiles vers l'éternité. »

Le seigneur académicien savait doré la pilule.

EDOUARD FOURNIER.

ANNE DES ILES.

TRADITION BRETONNE (1).

Il y a bien long-temps, près du lieu où fut bâtie la ville d'Audierne, au département du Finistère, en Bretagne, il y avait un village dont on ne sait plus le nom. Ses dernières maisons touchaient à la grève et bai-

gnaient dans le flot le galet de leurs murailles quand venaient les grandes marées d'équinoxe. D'un côté du village la mer, de l'autre la lande, — la lande aride comme la cote, immense comme elle. Le pain manquait souvent dans les cabanes.

Or, les gens de ce pays ne connaissaient pas ou avaient oublié le Dieu bon qui aide à souffrir. Ils murmuraient, ils blasphémaient.

Et quand, de loin, le canon d'alarme grondait dans la baie des Trépassés, ils tombaient à genoux et rendaient grâce au démon; puis ils descendaient en troupes sur la grève. Plus la tempête était furieuse, plus ils sentaient de joie dans leurs cours. C'était pour eux que travaillait la tempête.

— La mer, disaient-ils, a ses moissons comme la terre ferme; la tempête est le jour des récoltes.

Ils appelaient ainsi les navires en détresse que la tourmente jetait à la côte. La récolte mûre, c'est-à-dire le vaisseau brisé, ils couraient sus aux naufragés. — Ils disaient encore :

— Partage égal ! A nous l'argent, les marchandises, à nous l'eau-de-vie ! A la mer les cadavres !

Et sur la grève même, un hideux festin commençait. On buvait, on dormait, puis on buvait encore. Le vin venait vaincu par l'ivresse tombait une seconde fois. On l'éveillait, pâle, mourant, il buvait encore, et quand il retombait, c'était pour ne plus se relever.

Lorsqu'il n'y avait plus rien à boire, on rentrait dans les chaumières. L'inanition succédait à l'ivresse. Ceux qui n'étaient pas tués par l'orgie mouraient de faim.

C'est ainsi que vivaient les gens de la côte avant que fût bâtie la ville d'Audierne.

On parle des îles d'Amérique qui sont pleines de tabac et d'or, on en parle; mais où sont-elles ? qui les a vues, sinon des matelots ? et les matelots sont conteurs. Ils rêvent dans leurs hamacs de corde; c'est de leurs rêves qu'ils nous entretiennent au retour.

La vérité est qu'il n'y a point au monde d'îles aussi belles que les îles de Bretagne. Ouessant est la plus belle de ces îles.

Le roi dit un jour à messire Jean (1) :

— Mon homme, demande-moi une chose que ma main puisse te donner, tu l'auras.

Messire Jean ne demanda ni Nantes, ni Rennes, ni Saint-Malo, ni même Douarnenez; il dit :

— Mon roi, je veux Ouessant, la belle île.

Le roi sourit; mais il ne connaissait pas Ouessant. Il ne l'avait pas vu dressant fièrement la tête au milieu de l'océan soulevé. Il n'avait pas vu le blanc diadème de brouillard qui couronne son front, les matinales d'été. Le roi ne connaissait pas Ouessant.

Avant qu'Audierne fût bâtie, Ouessant n'avait qu'un village dont les habitants ne valaient guère mieux que ceux de la côte. Ils vivaient de pillage. Quand les naufragés manquaient, ils mettaient à flot leurs barques et rançonnaient les pieux moines de Sen. Ceux-ci priaient Dieu nuit et jour pour la conversion des païens leurs voisins; mais les gens d'Ouessant et surtout ceux de la côte ne voulaient point croire à une religion qui commande de secourir les naufragés au lieu de les achever.

Voici ce qui se passa un soir d'automne à la mi-septembre, en marine. La cloche du petit monastère de Sen venait de sonner *Angelus*, on avait déjà fermé toutes les portes, tant était grande au couvent la crainte des pirates de l'Yroise (2). De rares lumières apparaissaient çà et là aux fenêtres grillées, les cierges s'allumaient dans la chapelle. Au moment où les premiers chants du *Salut* se faisaient entendre au dehors, une partie latérale du couvent s'ouvrit et se referma sans bruit, et un vieillard, appuyé sur un long bâton blanc, commença à descendre la rampe sablonneuse qui conduisait de la maison sainte à la mer.

Il semblait bien vieux et marchait avec peine; de temps à autre il s'arrêtait pour respirer; il relevait sa tête alors et contemplant le ciel avec inquiétude.

La lune, courant dans les nuages comme un blanc navire entouré de vapeurs, se dégageait parfois tout à coup et laissait tomber d'aplomb sa lumière sur le front du vieillard. C'était un homme parvenu aux dernières limites de la vie. Son visage était calme et doux, son crâne chauve s'entourait d'une couronne de cheveux blancs si légère, qu'on l'eût prise pour ces flecons de brouillards printaniers qui se jouent au crépuscule du matin sur les croix des calvaires et figurent un diadème argenté au front divin du fils de Marie.

La nuit était calme; mais pour un habitant de ces contrées il y avait dans l'air des signes nombreux et manifestes de tempête prochaine. Les nuages assombrissaient leurs teintes et s'abaissaient à l'horizon; la brume se fendait et laissait voir par places de longues échappées de mer; quelques éclairs muets déchiraient au loin le ciel.

Le moine cheminait toujours; si le hâtaït, le pauvre vieillard, la sueur ruisselait sur ses joues ridées. Au premier souffle du vent de mer qui se levait tout à coup, vint frapper son visage, il poussa un sourd gémissement :

— Sainte mère de Dieu, priez pour lui, murmura-t-il.

Et il pressa le pas davantage, trébuchant à chaque galet, et forcé de s'arrêter souvent pour attendre une éclaircie et reconnaître son chemin.

(1) Jean de Rieux, marquis d'Ouessant.

(2) L'Yroise est un grand golfe compris entre l'île d'Ouessant et la pointe du Raz. La chaussée de Sen ou des Saint; la lune au sud-ouest.

Tout à coup, sur la côte de Bretagne, plusieurs feux apparents qui se prirent à vaciller comme des lanternes de navires bercées par le tangage (1). Tantôt elles couraient en ligne droite, tantôt changeaient brusquement de direction, elles imitaient le mouvement d'une embarcation qui vire de bord et prend une autre bordée.

Le moine s'arrêta comme attiré.

Seigneur, mon Dieu ! s'écria-t-il en tombant à genoux, ne permettras-tu point que le démon soit vaincu dans le cœur de ces malheureux sauvages ?

Anne était fille de Joël Bras, qu'on nommait plus souvent le prêtre des îles. Joël, de son vivant, était le dernier débris d'un communauté jadis puissante et dont les vicillards savaient le nom (2). Il conjurait la tempête à l'aide de la neuvième corde de sa harpe, et chevauchait sur un bois de lance pour aller rendre visite aux esprits du mal. C'était un homme redoutable, les gens d'Ouessant et ceux de la côte le craignaient. On disait que sa demeure renfermait d'incalculables trésors. Quand les serviteurs du vrai Dieu étaient venus s'établir à Sen, ils avaient d'abord opéré quelques conversions, mais Joël s'était irrité ; il avait menacé de composer un échant si redoutable, que la mer quitterait son lit et blanchirait de son écume les toits les plus élevés du village. On crut Joël, et les saints moines furent persécutés.

Pendant Joël avait passé de vie à trépas, et sa fille, la belle Anne des îles, héritait de toute son influence. Anne était poëenne comme son père, mais elle était douce et compatissante ; plus d'un malheureux naufragé lui avait dû la vie, et si parfois, dans les nuits de tempête, les faroux trompeurs de la côte cessaient tout à coup de briller et d'attirer à une mort certaine les matelots en péril, c'est qu'Anne avait un arc et des flèches, et que la flèche d'Anne ne manquait jamais son but.

Comme toutes les prêtresses d'alors, elle était vouée au célibat ; mais la fausse religion qu'elle professait n'avait déjà plus qu'un bien faible empire sur les hommes d'Ouessant et des côtes. Le dernier prêtre était mort ; Anne était belle, les jeunes hommes du pays qui ne connaissaient d'autres dieux que leurs passions, la regardèrent avec envie.

L'un d'eux, le plus hardi, Niel Roz de Kermor, sauta un soir dans sa barque et toucha la grève de Sen, au dessus de la falaise où la fille de Joël faisait sa résidence. Niel amarra sa barque et monta la falaise. Le lendemain, des débris de bateau jonchaient les sables d'Ouessant, et nul ne vit jamais plus Niel Roz de Kermor.

Depuis lors chacun trembla au seul nom d'Anne des îles. Le sang de Joël coulait en elle. C'était une prêtresse et une magicienne. Malheur à qui la rencontrait sur son chemin !

Le soir, quand le brouillard enveloppait la baie, on voyait parfois sa barque jouer comme un léger flocon d'écume au plus haut sommet des vagues, puis descendre bondissante, se précipiter dans l'entre-deux des lames, et gravir ensuite leur pente bouillonnante pour retomber et se relever encore. Les bateaux pêcheurs viraient de bord sur sa route. Pour tout l'or du monde on n'aurait pu déterminer un homme, depuis Douarnez jusqu'aux îles d'Ouessant, à couper le sillage de son esquif. S'il fallait faire un long détour, on gagnait le large plutôt que de franchir cette magique barrière, ou, disait-on, la mort se cachait entre deux eaux pour attendre sa proie.

Anne elle-même semblait encourager cette coutume, elle faisait les regards des hommes. Il ne lui fallait qu'une minute pour se perdre dans la brume ou derrière un rocher. Ni récifs, ni brisans ne pouvaient arrêter sa marche. Une goutte d'eau semblait suffire à son esquif. Peut-être même savait-il bondir comme ces poissons dont parlent les matelots au long cours, poissons qui ont des ailes et qui volent, ni plus ni moins que des oiseaux. — Les matelots disent cela.

Durant la tempête, elle amenait sa voile et quittait le gouvernail, on pouvait alors la rencontrer assise à l'arrière de sa barque, immobile, les bras croisés sur sa poitrine, dans l'attitude d'une indifférence intrépidité. Là où les bateaux pêcheurs se brisaient, la barque d'Anne passait, effleurant l'eau de sa quille, et mouillant à peine les planches de sa coque dans l'écume de la vague. La tempête respectait Anne, qui était le sang de Joël.

Nul ne pouvait dire que cette vierge puissante fût un être malaisant. Si Niel Roz de Kermor avait été puni, c'est qu'il avait été téméraire. Mais tout à coup, on vit Anne des îles monter plus souvent son esquif et venir croiser plus près des côtes. Quand le vent restait calme, elle se levait, comme autrefois, à l'aube ; mais si le vent du large s'engouffrait dans la baie, elle accourait. Sa barque, toujours sûre de sa route, toujours rapide, s'élançait en tous sens la mer ; Anne cherchait des malheureux à secourir. Souvent le pêcheur superstitieux s'épouvaient en voyant l'esquif d'Anne fendre sur sa barque en détresse comme l'épave fond sur sa proie. Il tremblait et invoquait les dieux impuissants de ses pères. Anne approchait toujours ; le pêcheur, brisé par le frayeur, couvrait son visage de ses mains et se laissait choir au fond de sa bar-

que. Quand il se relevait, il se trouvait sain et sauf à la grève. Anne et son esquif avaient disparu.

Quelques uns enfin s'enhardirent ; ils osèrent, en ces moments de péril suprême, garder l'œil ouvert et observer cette femme autour de laquelle régnait le mystère ; ils la virent porter la main à son front, puis à sa poitrine, puis à l'une et l'autre épaule, en murmurant des paroles inconnues comme faisaient les moines de l'île de Sen. Ils la virent lancer sur leurs barques un petit grappin, hisser sa voile et les prendre ainsi à la remorque. Ils allaient si vite que le souffle leur manquait.

A ceux-là la fille de Joël disait en les quittant :

— Souviens-toi, et fais pour autrui ce que j'ai fait pour toi !

Puis son esquif remontait le flot et se perdait derrière les hautes lames.

Cette conduite avait changé le cours de la superstition : Anne était regardée comme une divinité favorable ; on la craignait encore, mais on l'aimait ; et si elle eût exigé tout autre chose que de la pitié pour les naufragés, on lui aurait sans aucun doute obéi.

Quand le moine arriva au but de sa course nocturne, le ciel était complètement couvert de nuages pais. La marée montait, et ce fracas, si-nistre précurseur de la tempête, commençait à se faire entendre au loin sur les flots.

Le vieillard s'était arrêté sur une falaise aride et pelée, dominant à pic l'Océan. Il poussa un long soupir de soulagement, comme un homme arrivé au terme de sa tâche, et, heurtant le roc de son bâton ferré, il s'assit.

Rien dans ce lieu sauvage et retiré ne semblait motiver la joie du moine : — point de croix, s'il était venu pour un pèlerinage ; nul toit à plus d'une demi-lieue à la ronde, s'il était venu pour un rendez-vous.

Le vieillard attendit pourtant avec patience ; il avait mis sa tête entre ses mains et réfléchissait. Une voix d'une douceur extrême, mais forte et vibrante à la fois, prononça ces paroles à quelques pas de lui :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dom Geoffroy, je vous salue. Soyez le bien-venu.

Et comme de larges gouttes de pluie chassées par un vent furieux fouettaient le front chauve du moine, une main douce et petite saisit la feuille dans l'ombre. — L'instant d'après il était assis sur un siège de bois dans une sorte de salle éclairée par une torche de résine. A genoux, près de lui, était une jeune fille de dix-huit ans, dont le charmant visage disparaissait presque sous une profusion de cheveux blonds épars sur ses épaules. Elle courbait la tête et parlait, le moine écoutait. Quand elle se tut, le moine prit à son tour la parole, et, au nom de Dieu, il lui remit les fautes qu'elle venait de confesser au tribunal sacré.

Anne des îles, — c'était elle, — se leva, et rejetant en arrière les boucles de ses beaux cheveux :

— Mon père, dit-elle, je remercie Dieu de vous avoir envoyé près de moi à cette heure, car la tempête s'annonce terrible, et mon devoir m'appelle.

— Dom Geoffroy ne répondit pas. Il contemplant la jeune fille et semblait plongé dans une profonde rêverie. Sans doute il songeait à la clémence divine, qui, faisant croître l'herbe sautaire à côté du poison, avait placé, dans le voisinage de ces populations féroces de la côte, un ange de dévouement et de charité. Le lieu même où il se trouvait en ce moment encourageait sa rêverie. C'était une sorte de salle demi-souterraine, construite dans une large anfractuosité du roc. Au milieu, une table massive de granit, sur laquelle étaient gravés certains signes à l'usage des sorciers et des prêtres de cette religion sinistre que suivaient les gens de la côte avant qu'Audierne fût bâtie, disait assez quelles cérémonies s'étaient autrefois accomplies en cet asile. Dans un coin la serpe dorée dont s'était servie Anne au temps où son père l'initiait aux sciences défendues, pendait attachée à la muraille, auprès de la harpe et du couteau sacré du vieux Joël Bras.

Mais la harpe, le couteau et la serpe étaient couverts de poussière, tandis que l'image du Christ, appendue au dessus de la couche de la jeune fille, brillait et attestait des soins respectueux de chaque jour.

Au dehors, sur le haut de la falaise, on ne voyait rien. Le toit de cette demeure souterraine, presque aussi vieille que le sol, s'était couvert à la longue d'une couche de mousse et de lucus semblable en tout à la maigre végétation environnante.

— Ma fille, dit enfin le moine, vous êtes forte et vous êtes courageuse ; mais vous ne suffirez pas à votre tâche de cette nuit.

— Il y a un vaisseau dans la baie, répondit Anne ; je le sais.

— Il y a deux vaisseaux, ma fille.

— Que Dieu les protège, murmura Anne. Si les efforts d'une chrétienne peuvent les sauver, ils ne mourront pas, mon père.

— Noble enfant ! dit dom Geoffroy en appuyant sa main sur l'épaule d'Anne des îles. Le courage de la foi est en vous ; mais il ne faut point tenter la Providence, et cette nuit vous aurez un auxiliaire.

— Qui ? demanda la pauvre fille avec vivacité.

— Niel Roz de Kermor, prononça lentement dom Geoffroy, en attachant sur elle un regard perçant et inquiet.

— Anne tressaillit à ce nom. Une rougeur subite couvrit sa joue qui, bientôt après, devint plus blanche que la neige fraîchement tombée.

— Niel Roz de Kermor ! répéta-t-elle.

— Il va venir, dit encore dom Geoffroy.

— Ici ! s'écria la fille de Joël avec agitation, ici Niel Roz... jamais !

1. Plusieurs écrivains ont parlé de cette circonstance et tout le monde connaît l'usage barbare qui consistait à su-pendre des lanternes aux cornes de vaches emboîtées, c'est-à-dire rendues tout-à-fait par des liens qui embarrassaient les yeux. Les animaux, en marchant sur le rebord des falaises, initiaient en touchant le balancement d'un navire sous voile, et trompaient les marins engagés dans la baie.

2. Les Bretons.

Puis, se levant et faisant sur elle un soudain effort, elle ajouta avec calme :

— Niel Roz de Kermor est entré ici une fois, mon père. La parole ne se rouvrira point pour lui.

— Hélas ! se dit à lui-même le bon religieux, que faire pour sauver les malheureux naufragés ?

— Ecoutez-moi, mon père, reprit Anne des Iles d'un ton tranquille et ferme, Niel Roz est un bon marin, qu'il monte la barque du couvent.

— Le couvent n'en a plus, ma fille ; les pirates d'Ouessant...

— Je comprends. Alors, qu'attendez-vous de moi ?

— Je voulais, dit le vieillard, je voulais frapper d'une terreur salutaire les cœurs endurcis des habitants de la côte. Niel n'a pas reparu parmi eux, depuis le jour fatal où.....

— Je le sais, mon père.

— Ils le croient mort. S'ils le voyaient venir à eux tout à coup, au moment où occupés de leur abominable besogne, ils dépouilleraient les naufragés, peut-être seraient-ils saisis d'épouvante au point d'abandonner leur proie.

— Anne réfléchit une seconde.

— Ils l'abandonneraient, dit-elle, je crois qu'ils l'abandonneraient..... Mais il faudrait donner place à Niel Roz dans ma barque.

— Il le faudrait, ma fille.

On entendit le bruit d'un bâton ferré frappant contre le roc.

— Eh bien ? dit le moine.

— Anna s'était levée.

— Je conduirai Niel Roz en terre ferme, dit-elle.

Le soir où Niel Roz de Kermor avait quitté la côte pour se rendre auprès d'Anne, il avait, avant d'escalader la falaise, abandonné sa barque, faiblement amarrée, à la merci des flots. La barque fut détachée par la marée montante, et ses débris furent portés à la côte. En fallait-il davantage pour motiver le bruit de sa mort ?

Il monta et découvrit, après de longues recherches, l'entrée de la demeure souterraine. Il était fort autant que téméraire ; la porte, violemment ébranlée par lui, céda. Il entra.

— Anne des Iles, dont le père était mort depuis peu, était alors païenne et accomplissait en secret les rites de sa religion maudite. A l'instant où entra Niel, elle coupait des herbes magiques avec sa serpe dorée, et composait un charme, suivant les enseignements de son père.

On dit qu'il était toujours dangereux de troubler, dans l'exercice de leurs pratiques superstitieuses, les sorcières de Sen ; — car Sen a eu de tout temps des sorcières. — Au temps de leur puissance, si un homme se présentait à leurs yeux, elles le faisaient périr dans les plus atroces supplices. Anne était seule, mais elle avait fait vœu de ne jamais respirer sous un toit le même air qu'un homme. Nous verrons plus tard si elle savait accomplir ses sermens.

Indignée à la vue de Niel, elle se précipita. Sa serpe dorée se plongea dans la gorge du malheureux jeune homme. Il tomba.

— Anne demeura près de lui évanéantie. Elle jeta loin d'elle l'instrument du meurtre et tâcha vainement d'arrêter le sang de sa victime. — Niel tournait vers elle des yeux mourans et qui semblaient pardonner.

Ceci se passait le soir. Au milieu de la nuit, Anne, agenouillée près de Niel, dont le souffle s'affaiblissait rapidement, fut frappée d'une idée subite. Elle franchit en courant le seuil de sa demeure, descendit la falaise en quelques secondes, et gravissant le rocher qui servait d'assise au couvent, elle va tomber épuisée à la porte. Par un dernier effort elle souleva le marteau.

Les moines, malgré leur situation précaire au milieu de ce pays hostile, ouvrirent leur porte à ce signal. Bientôt Anne, évanouie, fut entourée par les bons religieux. Plusieurs la connaissaient ; ceux-là furent obligés de faire appel à leur foi charitable pour réprimer le mouvement d'aversion que soulevait en eux la vue de la fille de leur plus cruel ennemi. Mais pardonner est la première vertu du chrétien, et d'ailleurs Anne avait besoin de secours.

A peine revenue à la vie, elle montra d'un geste désespéré le chemin de sa cabane.

— Un homme, dit-elle, un homme que j'ai tué !

Les religieux reculerent d'horreur ; mais Anne, électrisée par le désespoir, saisit la main de dom Geoffroy et l'entraîna vers sa maison.

Niel Roz fut sauvé par les soins des bons pères. On le porta au couvent, où il resta tout le temps de sa longue convalescence. Au bout d'un mois, il était chrétien.

— Anne aussi se fit chrétienne, son âme pure, son intelligence forte et supérieure n'eurent besoin que d'entrevoir la vérité pour détester à tout jamais le mensonge. Elle fut baptisée. C'est à dater de ce moment que les hommes de la côte purent remarquer un changement subit dans la vie de la jeune vierge. C'est à dater de ce moment qu'elle devint comme la patronne des naufragés.

Elle était robuste malgré la gracieuse souplesse de sa taille ; elle était plus adroite encore que robuste. Habitée dès l'enfance à faire seule et dans une légère embarcation la traversée d'Ouessant à Sen, elle regardait la mer comme son élément, et de Crozon au Conquet, on n'aurait point trouvé de pilote plus expert ni de marin plus intrépide.

Comme prêtresse de Sen, elle avait été vouée à un célibat perpétuel, une fois chrétienne, elle ne se crut point dégagée de ce vœu. Par un scrupule de conscience que dom Geoffroy était tenté de regarder comme un vieux loyau de paganisme, elle voulut tenir le serment fait au démon.

Et pourtant dans ses longues heures de solitude, soit qu'elle lût, enfermée dans sa demeure, les livres étranges de Joël, soit qu'elle lutât, montée sur son frère esquif, contre les terribles tempêtes de la baie des Trépassés, l'image de Niel Roz de Kermor venait parfois la troubler. Elle le voyait mourant ; elle eût voulu se souvenir d'une malédiction ou d'un reproche ; mais l'œil de Niel, — dans ces visions comme au moment fatal, — n'exprimait qu'une pensée d'amour et qu'un pardon.

— Anne était fière. Sa foi nouvelle n'avait pu dompter tout à fait ce vice des natures généreuses. Elle serait morte plutôt que de manquer à son serment ; et ce qu'elle craignait le plus au monde était la vue de Niel Roz.

— Anne avait promis de conduire Niel en terre ferme. Au bruit du bâton ferré heurtant le roc, elle ressembla son courage et monta sur le tertre, suivie de dom Geoffroy.

Elle se trouva face à face avec Niel, qui baissa la tête à son aspect et se croisa les bras sur sa poitrine.

Le jeune homme était pâle et maigre. Une teinte jaunâtre et malade remplaçaient les chauds couleurs dont brillait autrefois ses joues. Il semblait hors d'haleine et respirait péniblement. Anne se sentit oppressée.

Mais la tourmente avait grandi pendant son entrevue avec dom Geoffroy. La mer brisait maintenant contre la falaise avec une violence inouïe ; la mer apportait jusque sur le tertre une pluie amère et salée. Anne rappela son courage, demanda la bénédiction du moine et saisit la main de Niel.

— Que la Providence vous conduise ! murmura dom Geoffroy, qui s'était agenouillé sur le tertre.

Quand il se releva, un éclair lui montra la barque à plus de cent toises du rivage ; elle semblait de loin une coquille de nautile, au milieu de gigantesques vagues qui la pressaient de toutes parts.

Le moine reprit à pas lents le chemin de son couvent.

Il fallait être né sur les rivages de la baie des Trépassés pour oser affronter, de nuit, une mer semblable. La frêle barque de la fille de Joël s'emplit d'eau à chaque rafale ; sa faiblesse même et sa légèreté l'empêchaient seules d'être submergées.

Elle avançait vers le bec du Raz, pointe redoutée et féconde en naufrages ; elle avançait, guidée par ces mêmes fanaux perlides qui devaient hâter le trépas des marins engagés dans la baie.

Niel avait voulu prendre le gouvernail ; mais Anne le repoussant, lui montra du doigt l'avant de la barque, Niel s'assit aussitôt et la traversée se poursuivit silencieuse.

À moitié chemin, un bruit sourd, qui n'était pas celui du tonnerre, passa sur leur tête et leur revint, répercuté par les échos de la côte.

— Anne et Niel se signèrent. C'était le premier coup du canon de détresse.

— Le temps presse, dit Anne.

Niel la comprit. Il s'élança et hissa la voile à mi-mât.

Il eût fallu voir alors l'esquif voler en rasant l'écumé. Le vent frappait en sifflant la voile, et pesant sur elle, la faisait battre le flot. La barque néanmoins demeurait ferme sur sa quille ; le Raz fut doublé, et un calme comparatif se fit sentir aussitôt. Anne tourna l'avant vers la terre.

— Anne, dit le jeune homme, qui voyait approcher avec angoisse l'instant de la séparation, faut-il donc vous laisser seule par cette affreuse nuit ?

— A chacun de nous sa tâche, répondit Anne d'une voix émue. Ici, nous devons nous séparer pour toujours.

— Pour toujours ! répéta Niel en faisant un pas vers elle.

— Au rivage, chrétien ! s'écria-t-elle avec force ; au rivage où ton devoir t'attend !

Niel plongea une rame et trouva le fond.

— Adieu donc, murmura-t-il.

— Anne s'était levée à son tour ; une larme tremblait aux longs cils de sa paupière. Au moment où Niel allait se précipiter, elle tendit sa main que le jeune homme toucha de ses lèvres avec respect. — Un cri annonça bientôt qu'il avait atteint le rivage.

— Anne pouvait entendre alors les chants de fête et les féroces transports de joie des gens de la côte. Tandis qu'elle rangeait pour la seconde fois la pointe du Raz, leurs éclats de rire arrivèrent jusqu'à elle. En même temps son oeil fut frappé par les sinistres phares qu'allouait la cupidité de ses concitoyens. Il y en avait trois à peu de distance l'un de l'autre.

— Anne se laissa dériver, côtoya un instant le rivage et arriva en face des fanaux. Alors elle prit son arc et tira trois flèches de son carquois. Trois raouques mugissements se firent entendre sur la falaise voisine.

— Anne avait décoché ses trois flèches. Aucune lumière ne brillait plus au rivage.

— Cependant le canon de détresse précipitait ses signaux. Les coups venaient de deux points différens. Un des navires devait être au large, dans la direction d'Ouessant, l'autre s'approchait de plus en plus de l'île de Sen. Anne hésita un instant. Auquel porter secours ?

— Au plus près de périr. — Elle donna un coup de barre et tourna sa proue vers l'île de Sen.

— En moins de temps qu'il n'en faudrait, par une brise molle, pour faire le quart du chemin de la pointe du Raz à la chaussée de Sen, Anne avait dépassé l'île et se trouvait dans les eaux d'un beau brick de guerre, qui, dix minutes plus tard, allait laisser sa coque sur les brisants.

— Ho ! du brick ! cria le jeune fille.

Sa voix perça les fracas divers de la tempête mieux que ne l'eût fait la voix la plus grave d'un homme. Il se fit un grand mouvement à bord du brick, qui mit en panne sur-le-champ.

On était alors en guerre. Des deux vaisseaux que dom Geoffroy avait vus dans la baie, l'un était un français marchand, l'autre un ennemi, un anglais, sans doute, car l'Anglais est toujours ennemi.

Le navire marchand avait pris chasse et s'était jeté dans la baie; puis, quand l'obscurité était venue, pour donner le change au brick, il avait dévié. Le brick suivait, lui, sa route première. Son équipage, qui le savait fin voilier, eût nargué la tempête en pleine mer; mais le voisinage de ces côtes hérissées de récifs diminuait sa confiance. Sans connaître toute l'étendue du péril, le commandant avait fait tirer le canon pour demander un pilote. On eût à bord que ce pilote était arrivé.

Anne accosta le brick. Avant qu'on lui eût jeté une corde, elle avait grimpé le long des haubans et sauté sur le pont.

— Une femme ! s'écria le commandant avec surprise et dédain.

— Une femme ! répétèrent les matelots en poussant en chœur un grossier éclat de rire.

Anne ne prit pas garde. Elle se fit jour au travers des marins, arracha la barre des mains du timonnier, et imprima au gouvernail un brusque mouvement.

— A la mer ! dit l'équipage; c'est folie ou trahison !

Le timonnier, offensé par l'usurpation d'Anne, qui avait pris d'autorité sa place, s'avancit pour exécuter la sentence, lorsque le navire, obéissant au gouvernail, vint au vent comme disent les gens de mer, et vira lof pour lof.

Il se lança dans sa nouvelle direction, craquant sous le poids de sa voiture, et coupant de l'avant la longue traînée d'écumé qu'avait soulevée son sillage.

L'équipage, immobile, retenant son souffle, attendait le résultat, désormais impossible à prévenir, de cette manœuvre téméraire. A ce moment, un éclair se fit. On vit Anne debout à la barre. Son bras tendu montrait, à babord, une longue ligne éblouissante de blancheur qui, se courbant à vingt brasses du gouvernail, semblait envelopper le brick à demi. Mais le brick sentait le vent; chaque seconde l'éloignait de cette ligne brillante; elle s'éffaca dans l'ombre.

Matelots et officiers, tous frémissent en silence, comme on fait à la vue d'un affreux danger évité. C'étaient les brisants de la côte de Sen, qui, tourmentant la mer, formaient cette courbe d'écumé, vers laquelle le brick, un instant auparavant, se précipitait impétueusement.

Pendant cette nuit, Anne resta au gouvernail. Le commandant et ses marins l'entouraient. Elle essaya de comprendre leur langage et ne put y parvenir.

Aurs elle tourna son regard vers le lieu où, depuis, fut bâtie la ville d'Audierne, comme si ce regard pouvait percer les ténébères d'une nuit d'orage. Tout se taisait au loin. Le son du canon d'alarme ne venait plus interrompre la voix de la tempête.

Anne secoua tristement la tête.

— Que Dieu vienne en aide à Niel Roz de Kermor, pensa-t-elle. Il n'y a plus à cette heure qu'un vaisseau dans la baie.

Elle ne se repentait point d'avoir sauvé l'ennemi; mais elle pleurait sur ses frères.

Les gens de la côte étaient rassemblés au bec du Raz. Ils grelottaient de froid sous leurs haillons misérables, et accusaient la tempête de faire mal son devoir. Le canon se taisait et pourtant nul débris ne venait échoier à la plage.

Les vieillards racontaient avec de longs soupirs de regrets l'histoire des beaux naufrages qu'avait vus leur jeunesse. Et l'eau venait à la bouche des auditeurs qui mettaient l'oreille au vent pour saisir tous les bruits du large.

Rien; — rien que les fracas du flot attaquant le roc; rien que le mugissement du vent dans les fissures de la falaise.

Le désespoir venait au gens de la côte; il avait faim, et se roulant sur le sable, ils invoquaient leurs dieux oubliés.

« O vous que nos pères adoraient, disaient-ils, exaucez-nous; exaucez-nous, car nous avons repoussé le Dieu nouveau qui mourut sur la croix.

» Nous l'avons repoussé, nous avons persécuté ses prêtres et dispersé sur le sol les pierres de ses autels.

» Nous l'avons repoussé, parce que sa loi est la miséricorde, et qu'il nous faut pour vivre oublier la punition.

» Dieux, soyez propices. Il est à Sen une prêtresse du sang de vos pontifes, nous en ferons notre souveraine.

» Nous prendrons dans sa grotte le couteau du saint Joël et la serpe d'or de sa fille. — Viens l'an neuf, nous tuons les hommes et nous couperons le gui des chênes. »

Les démons écoutaient. Comme si le charme eût opéré, la tempête redoubla tout à coup de violence. Un cri plaintif se fit entendre à quarante brasses de large. En même temps les gens de la côte virent passer dans l'ombre une masse noire qui courait avec une effrayante vélocité.

Une clameur d'allégresse sortit à la fois de toutes les poitrines.

— Il va toucher ! il va toucher ! disaient-ils.

C'était le vaisseau marchand qui voguait au hasard, presque désespéré. Il rangea de si près le bec du Raz que les hauts-mâts durent frôler le formidable rocher qui surplombe en cet endroit et se cimenta en voûte au-dessus de la mer. Mais il ne toucha pas.

Les gens de la côte, plongés dans une muette stupeur, n'en pouvaient

croire leurs yeux. Un pilote n'aurait pu suivre ce chemin sans se briser dix fois. Et pourtant le navire était sauvé.

Il y avait là un homme robuste, intrépide et méchant, nommé Jean Cosquer. Il sauta dans une barque de pêche et s'éloigna du rivage sans mot dire.

Le marchand courait des bordées. Au bout de dix minutes il passa, ne se doutant pas du péril qu'il venait d'éviter. Cette fois il revint de l'autre côté de la pointe. Il passa sans toucher encore.

Jean Cosquer le hêla et se fit hisser à bord comme pilote.

— Oh sommes-nous ? demanda le capitaine.

— A deux doigts de la mort, répondit Cosquer.

— Peux-tu nous sauver ?

— A une condition.

— Laquelle ?

— Voici, dit Cosquer en montrant le vide, — voici la pointe du Raz, le tombeau de plus de matelots qu'il n'y en a sur toute la flotte du roi.

Les marins regardèrent. La frayeur leur montra quelque effrayant fantôme de rocher; ils frémissent.

— Ici, reprit Cosquer en montrant cette fois le bec du Raz lui-même, ici une route restée ouverte; je la connais, je puis vous guider.

— Fais, au nom de Dieu, dit le capitaine.

— Quoi que vous puissiez voir, vous ne m'arrêterez pas.

— Sois capitaine pendant une demi-heure, mon homme, dit le patron.

Et il lui donna son porte-voix.

Cosquer saisit cet emblème de la souveraine puissance à bord, et tourna l'avant vers le Raz. Les matelots entendirent bientôt le bruit du ressac, ils virent l'écumé phosphorescente, ils virent même la tête noire et gigantesque du rocher.

— N'ayez pas peur, disait Cosquer.

Au même instant le navire donna un coup de talon qui fit crier la mâture.

— N'ayez pas peur, dit encore Cosquer.

Puis, poussant un sauvage éclat de rire, il sauta par dessus le bord.

L'expédition de Jean Cosquer avait duré quelque temps. Les gens de la côte, ne voyant rien et n'entendant rien, désespérèrent. C'était une nuit perdue.

Ils reprénaient le chemin du village, lorsqu'un hurlement joyeux du faux pilote les arrêta. Cosquer parut au milieu d'eux ruisselant encore d'eau de mer. Les cris d'angoisse de l'équipage tirèrent lieu d'explication, et tous, hommes, enfants, femmes, vieillards, se précipitèrent au rivage.

Le navire marchand s'était brisé à l'extrême pointe du Raz. Cosquer avait choisi son endroit; le navire était engagé de telle sorte que pas un débris ne pouvait se perdre. L'équipage n'avait qu'un pas à faire pour gagner la côte; si quelques uns se noyèrent au moment du naufrage, c'est que dans leur ignorance complète des lieux, ils nagèrent vers le large, croyant s'approcher de la terre.

En un instant, une clarté brillante remplaça sur la grève l'obscurité de cette affreuse nuit. Cent torches de résine furent allumées à la fois; à quel bon se cocher encore ? Le chasseur quitte sa retraite quand sa proie est tombée dans le piège.

C'était un hideux spectacle que cette foule où tous les âges et tous les sexes étaient représentés, se livrant à une œuvre de pillage. On s'arrachait les moindres épaves apportées par les flots. Ceux qui étaient forts, sautant de roc en roc, allaient piller la carcasse même du navire, qui se soutenait entière, clouée à la dent d'un récif.

D'autres, s'occupant des naufragés, les dépouillaient et les garrottaient. Les malheureux au nombre de dix, étaient couchés, nus, sur le sable glacial et ne devinaient que trop le sort qui leur était réservé.

Où était en ce moment Niel Roz de Kermor ?

S'il se fût montré à la lueur des torches, pâle encore des suites de sa blessure et l'œil brillant de colère et d'indignation, ces sauvages, aussi superstitieux que cruels, auraient lâché prise en hurlant, comme font les démons que chasse l'eau sainte ou le signe de la croix. Les gens de la côte l'auraient pris pour un spectre vengeur; les malheureux marins eussent été sauvés. Dom Geoffroy, dans sa charitable sollicitude, avait calculé juste.

Mais où était Niel Roz de Kermor ?

Quelques voix, il faut le dire, s'élevèrent bien çà et là en faveur des naufragés; des femmes demandèrent leur vie; mais la mer avait fait son devoir; il n'était ni juste ni prudent de frustrer la mer de sa proie.

Partage égal dit Jean Cosquer; à nous l'or et l'eau-de-vie, à la mer les cadavres !

On donna les cadavres à la mer, et l'orgie commença.

Niel Roz avait bon cœur et il était chrétien. Il descendit à terre, résolu à remplir la tâche que lui avait imposé dom Geoffroy, et à donner au besoin sa vie pour sauver celle des naufragés. Telle était l'intention de Niel Roz en touchant la terre, non loin de l'endroit où fut bâtie depuis la ville d'Audierne.

Mais il aimait, et l'amour conseille mal.

Durant de longues heures, il resta fidèlement à son poste, guettant les mouvements des gens de la côte et prêt à paraître au moment fatal. La nuit avançait; nul vaisseau ne se montrait; point de naufragés à secourir.

Les signaux de détresse avaient cessés; sans doute les navires avaient sombré en pleine eau ou sur les côtes de Sen. Sa présence était inutile.

— Anne, pensa-t-il, Anne elle-même est en péril de mort, peut-être.

Elle m'appelle et je suis loin d'elle ; son faible bras ne peut résister aux coups de la tempête. — Et moi je suis ici sain et sauf, attendant une occasion qui ne peut se présenter.

Ces pensées tyrannisaient son esprit, affaibli peut-être par une longue et cruelle maladie. Il résista tant qu'il put ; mais enfin une sorte de fiévreux délire s'empara de lui. L'obscurité s'allumina tout à coup ; il crut voir de loin la barque d'Anne penchée sur l'abîme et déjà pleine d'eau à demi. Il crut entendre la voix de la jeune fille qui prononçait son nom et demandait secours.

Niel Roz descendit lentement à la grève ; il luttaït encore. En ce moment, le navire marchand rasait la côte comme une hirondelle rase la terre un jour de pluie, doubla le cap et disparut. Niel le crut sauvé. Il détacha une des barques du rivage et se mit à la recherche d'Anne.

A cause de cela, dix pauvres marins moururent sans confession, et Niel ne connut plus de bonheur en ce monde.

Le matin trouva donc Geoffroy, le bon moine de Sen, en prière au pied de la croix. Le vent avait cessé. Un rayon de soleil levant, perçant les étroits vitraux de la chapelle, vint jeter une pâle teinte d'or sur les cheveux blancs du vicillard. Il se leva, sortit du couvent et gagna la falaise.

Au large, il y avait un vaisseau qui voguait fièrement, vainqueur de la tempête. Le moine fit de l'œil le tour de l'horizon. Il n'y avait qu'un vaisseau.

Un bouillard épais couvrait la côte, le bec du Raz et le lieu où fut depuis bâtie la ville d'Audierne. Dom Geoffroy avait beau regarder, son œil ne pouvait percer ce vaste linéol de vapeurs qui couvrait une scène de meurtre et de pillage. — Un triste pressentiment lui vint qu'il repoussa aussitôt.

— Tout va bien, se dit-il ; mon fils Niel aura fait son devoir. Que Dieu le récompense.

Les matelots du brick, harassés de fatigue, dormaient ça et là sur le pont. Le commandant veillait ; il était debout près d'Anne. La vague que ne poussa plus le vent se calmait peu à peu. Il faisait nuit encore.

— Femme, dit le marin, tu as sauré un vaisseau du roi ; fixe ta récompense.

— J'ai perdu ma barque à vous servir, répondit Anne, donnez-moi en échange le plus petit de vos canots, et laissez-moi regagner la côte. D'autres ont peut-être besoin de moi.

— Ta voix est douce, jeune fille... Non, sur ma foi, tu ne regagneras pas la côte... Dis, combien veux-tu d'or ?

— De l'or, messire, répéta dédaigneusement Anne. Je suis la fille de Joël Bras des Iles.

— Et quel est ce Joël Bras des Iles, ma fille ?

Les yeux qui ont étudié dans les livres pourraient dire ce que répondit Anne, car ils savent le nom des faux dieux. Ceux qui racontent aux vieillards les récits des anciens temps, comme leurs pères les contaient avant eux, ont oublié ces noms maudits.

Anne répondit que son père était prêtre des vieilles divinités de ces contrées. Le marin recula.

— Et toi, dit-il, tu es sorcière ?

— Je suis chrétienne, messire.

— Tant mieux, enfant, car ta voix est douce, et c'eût été pitié de brûler vivif un si gentil pilote... Or ça, tu ne regagneras pas la côte ?

Anne prit un ton grave, presque impérieux.

— Je suis venue vers des étrangers, dit-elle, pour accomplir un des commandemens de Dieu. J'ai plus d'or, sachez-le, qu'il n'en faudrait pour acheter votre vaisseau. Je resterai avec vous jusqu'au jour afin que vous ne puissiez m'accuser d'avoir déserté une tâche commandée. Au jour je vous quitterai.

Anne, en embrassant la foi chrétienne, avait conservé les vêtements de sa caste : elle portait une robe de lin flottante ; son arc et son carquois pendaient sur son époulette, et les tresses de ses longs cheveux blancs étaient retenues par un diadème d'or. L'étranger ne l'avait pas encore aperçue ; mais l'aurore qui se levait alors lui laissa voir le noble et beau visage de la jeune fille, que ce costume antique paraît d'une étrange et mystérieuse majesté. Le commandant la trouva si belle qu'il s'endurcit dans le dessein de la retenir à son bord.

— Damoiselle, dit-il en prenant un air soumis et respectueux, je suis gentilhomme et puis vous ferez maîtresse d'un noble manoir. Quittez ce sauvage pays de tempêtes et venez avec moi qui veux être votre chevalier et votre époux.

— Ce sauvage pays est ma patrie, dit Anne, et nul homme ne sera mon époux.

— Je suis puissant à la cour du roi, reprit l'étranger, vous verrez des carrosses, des joutes et des tournois ; votre beauté vous fera la reine des vaillans jeux de la chevalerie.

Anne soupira. Peut-être pensait-elle qu'il y avait ici-haut un homme qui n'était ni noble ni chevalier, mais qui seul était capable de lui faire regretter les vœux qui la liaient. L'étranger entendit ce soupir. Il la crut vaincue.

— Soyez, dit-il en mettant un genou en terre, soyez désormais la dame de mes pensées, belle damoiselle.

Anne ne répondit pas, perdue qu'elle était dans sa rêverie. L'étranger encouragé par ce silence tendit ses bras en avant. Sa main effleura le vêtement de la jeune fille. Anne se dressa de toute sa hauteur.

— Arrière ! dit-elle en portant la main sur son arc, sur ta vie, ne me touche pas.

Le commandant, riant de la menace, voulut la saisir ; mais Anne, reculant à l'idée d'un meurtre, laissa tomber sa flèche et sautant sur le plat-bord, grimpa le long des haubans d'artimon et fut bientôt hors de la portée de l'étranger. Elle banda son arc.

— Vois, dit-elle en montrant à l'autre bout du navire une mince manœuvre qui pendait brisée par l'orage de la nuit, vois ce cordage.

La flèche partit en sifflant et la manœuvre coupée tomba sur le pont.

— Ta vie est à moi, tu le sais maintenant, reprit Anne ; mais je ne veux point mettre à mort celui que la Providence m'a permis de sauver. Je te fais grâce.

— Tu ne m'échapperas pas, s'écria le commandant transporté de colère.

Il donna un coup de sifflet. Les hommes de l'équipage, réveillés en sursaut, se rangèrent autour de leur chef.

— Qu'on saisisse cette femme, dit-il.

Vingt matelots s'élançèrent dans les haubans.

Anne se vit perdue. Elle jeta son regard désespéré à l'horizon. Loin, du côté de la chaussée de Sen, elle aperçut une petite voile blanche qui reluisait aux premiers rayons du soleil. Son cœur battit avec force ; elle prononça tout bas le nom de Niel Roz de Kernor.

Cependant les matelots, excités par la voix de leur chef, montaient rapidement. Anne fuyait de manœuvre en manœuvre, sautant avec la légèreté d'un oiseau et gardant toujours son avantage. Les matelots, admirant son intrépide courage et se souvenant qu'ils lui devaient la vie, se sentaient pris de pitié ; mais la voix du commandant les poussait sans relâche.

Anne s'arrêtait de temps en temps et tournait son regard du côté de la voile qui grandissait à l'horizon. L'espérance entraînait dans son cœur. La barque approchait. On pouvait maintenant distinguer l'homme qui tenait le gouvernail. C'était bien Niel Roz de Kernor.

Anne, toujours poursuivie, avait atteint les hautes manœuvres. Elle se suspendit à un mince cordage à l'une des extrémités de la barre du perroquet d'artimon et cessa de fuir. Aucun matelot n'osa la suivre à ce poste périlleux.

— Qu'on la saisisse ! criait du pont le commandant exaspéré.

— Homme méchant et ingrat, dit Anne. Dieu te punira, toi qui rends le mal pour le bien.

La barque de Niel croisait maintenant à portée de la voix, au vent.

— A moi, Niel ! cria la jeune fille.

Et, imprimant à son cordage un mouvement d'oscillation, elle se balança une seconde, lâcha la corde à propos et tomba dans la mer.

Niel Roz avait entendu le cri et reconnu la voix d'Anne des Iles. Ne se fiant plus à sa voile, il saisit ses avirons, et sa barque vola bientôt vers le brick. Le commandant avait fait mettre ses embarcations à flot.

Mais Anne était une fille de la mer. Après avoir plongé profondément, elle revint à la surface, secoua son épaisse chevelure et se mit à nager. La distance entre elle et son sauveur était grande encore ; cependant les chaloupes du brick gagnaient peu de terrain, et si Anne n'eût été exténuée par la fatigue de sa course aérienne au milieu des cordages, cette dernière poursuite eût été pour elle un jeu.

Niel faisait force de rames. Il atteignit enfin la jeune fille et la saisit par ses vêtements.

— Au large ! dit-elle en tombant épuisée au fond de la barque.

Les chaloupes du brick arrivaient. Elles essayèrent encore de poursuivre quelque temps la barque de Niel ; mais celui-ci se riait de leurs efforts. Il s'engagea bientôt au milieu des brisans, qui ne manquent nul part dans la baie. Les chaloupes n'osèrent le suivre et revinrent vers le brick.

— Dussé-je mourir, j'atteindrai cette femme, dit le commandant.

Au lieu de gagner la haute mer, il courut des bordées tout le jour dans cette partie de l'Yroise, résolu de tenter une descente à la faveur de la nuit.

Le vieux dom Geoffroy était encore à son poste d'observation, lorsqu'il vit la barque de Niel tourner la pointe de la chaussée de Sen. Il reconnut la robe blanche d'Anne des Iles et descendit sur la grève.

— Soyez bénis, mes enfans, leur dit-il.

Anne retourna dans sa demeure, et Niel suivit dom Geoffroy au couvent.

Tant que dura cette journée, Anne resta en prière au pied de son crucifix. Elle demandait à Dieu de la guider et de la soutenir, car son courage faiblissait ; elle aimait Niel Roz de Kernor.

— Le ciel a-t-il entendu, se disait-elle, le serment que j'ai fait aux démons ?

Anne allait répondre que non, lorsque le signal ordinaire du bon religieux rétentit à ses oreilles. Elle se hâta de monter sur le tertre.

Dom Geoffroy était pâle, ses membres semblaient agités par un frémissement convulsif. Derrière lui marchait Niel Roz, la tête basse et avec l'apparence d'un coupable.

— Ma fille, dit dom Geoffroy, il nous faut gagner la côte.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Dom Geoffroy jeta un regard sur Niel, dont le front ruisselait de sueur. Anne suivit ce regard et pâlit.

— Pourquoi ? demanda-t-elle encore.

Niel se couvrit le visage de ses mains et dom Geoffroy tendit les bras vers la côte. Anne leva les yeux.

— Niel a délaissé son poste, dit-elle d'une voix étouffée; le sang des naufragés est sur sa main.

Le jeune homme ne put répondre que par un sourd gémissement.

La nuit était venue. On voyait de grands feux briller à la pointe du Raz et une multitude d'ombres se détachant en noir sur ce fond éblouissant, semblaient exécuter une ronde bizarre et désordonnée : — Il y avait encore de l'eau-de-vie et l'orgie continuait.

Cette vue ne pouvait laisser aucun doute. Il fallait un naufrage pour approvisionner ainsi les gens de la côte. Anne, le prêtre et Niel montèrent silencieusement dans la barque; peut-être quelques malheureux avaient survécu, peut-être était-il temps encore de les sauver.

Cependant, le commandant du brick ennemi s'était obstiné dans sa mauvais pensée. Il voulait à tout prix retrouver Anne; et la nuit venue, il s'approcha de la côte. Voyant un grand feu allumé sur le raz, il fit mettre une embarcation à la mer et se dirigea presque seul vers cet endroit. Il comptait imposer à ses bonnes gens par sa seule présence, et, dans ce but, il avait revêtu son plus bel uniforme brodé d'or et d'argent. Ce fut un grand malheur pour lui.

Le vent avait changé; il venait maintenant de terre. Par un singulier concours, la chaloupe du commandant étranger et la barque montée par Anne des Iles voguaient presque de conserve sans s'apercevoir l'une l'autre. L'étranger aborda le premier, et tandis que Niel cherchait un endroit pour prendre terre au milieu des rochers, ses deux compagnons et lui furent témoin d'un horrible spectacle.

Ils virent l'étranger s'avancer. A la lueur du feu, ses broderies resplendissaient; il semblait une statue d'or douée de vie et de mouvement. Les gens de la côte, à moitié ivres, éblouis par ce riche costume, entourèrent tout d'abord le nouveau venu avec des cris de joie. C'était encore une épave que leur envoyait la mer.

Quand il se vit attaqué, il déchargea ses pistolets, puis, tirant son grand sabre, il se défendit en gentilhomme; mais Jean Cosquer prit une longue barre de fer, débris du marchand naufragé, et enfoncea son extrémité dans le brasier. La barre rougit. Jean Cosquer la brandit au dessus de sa tête et s'élança vers le marin. On entendit un frémissement comme si le fer rouge eût touché de l'eau; puis le noble costume tout brodé d'or et d'argent s'affaissa. Le commandant n'était plus.

Le brick était si près de la côte que les marins suivaient, eux aussi, tous les détails de cette horrible scène. Tant que leur chef fut debout, ils n'osèrent remuer; mais quand ils le virent tomber, ils poussèrent un cri de vengeance et tous les canons du brick tonnerent à la fois, tandis que toutes les embarcations prenaient la mer.

Niel n'eut que le temps de repousser sa barque au large.

En un instant, la côte fut envahie. Cette foule, abrutie par l'ivresse, n'essaya pas même de se défendre; il n'y eut que Jean Cosquer qui, avant d'être tué, fit sentir à quelques marins le poids de son homicide fer. Le commandant fut trop vengé.

En vain le bon moine Geoffroy, revenu de sa première frayeur, se fit déposer à terre; en vain la fille de Joël se jeta aux genoux des marins étrangers. Ils repoussèrent le religieux, ils repoussèrent la jeune fille qui était leur libératrice. Ils tirèrent, ils tirèrent jusqu'au jour; quand ils s'arrêtaient, c'est qu'il n'y avait plus personne à tuer.

Ainsi moururent tous les gens de la côte, et le lieu où fut bâtie depuis la ville d'Andierne demeura désert. Niel fit pénitence. On pense que les religieux le reçurent dans leur couvent, où il mourut réconcilié avec Dieu.

Quant à la fille de Joël, voici ce qui advint d'elle.

Huit jours après le fatal événement, elle fit venir le bon moine dom Geoffroy dans sa demeure.

— Dom Geoffroy, dit-elle, il est dans notre famille depuis des siècles un trésor, le trésor des prêtres de Sen. J'ai vu, suivant la coutume, de ne révéler son existence qu'à un seul homme et je vous ai choisi, mon père.

A ces mots, elle décrocha la harpe de Joël, qui rendit un plaintif accord, comme pour déplorer l'anéantissement du dernier privilège des prêtres des faux-dieux. Derrière la harpe de Joël, Anne poussa une pierre qui céda aussitôt.

Le vieillard recula ébahi. Anne avait dit vrai au commandant du brick: elle possédait plus d'or qu'il n'en fallait pour son navire et dix autres navires comme le sien.

— Quand vous ne me verrez plus, reprit Anne d'une voix émue, vous irez par la Bretagne, mon père, exhortant les chrétiens pauvres et de bonne volonté à vous suivre sur nos côtes, et vous bâtirez un temple au Seigneur.

— Vous resterez long-temps encore avec nous, s'il plaît à Dieu, ma fille, dit le moine.

— S'il plaît à Dieu, mon père... et maintenant, il faut que je monte dans ma barque. Exécutez-vous ma volonté ?

— Je l'exécuterai, ma fille.

— Adieu donc, reprit Anne des Iles. Dites à Niel Roz de Kermor que je prierais souvent pour que Dieu lui pardonne... et que peut-être... s'il avait agi en bon chrétien, la nuit de la tempête... Mais non, ne lui dites pas cela, mon père.

Une larme brillait dans les yeux d'Anne, qui reçut la bénédiction du moine et descendit lentement la falaise, sans se retourner.

Depuis lors, on ne la revit plus à Sen.

Dom Geoffroy l'attendit une année, puis il prit son bâton blanc et commença son tour en Bretagne. Dans chaque village il disait aux chrétiens pauvres et de bonne volonté de le suivre. Au bout d'une autre année, il revint à la côte, au lieu où fut bâtie depuis Andierne.

L'or d'Anne des Iles servit à élever un temple au Seigneur. Quand le temple fut achevé, il y avait encore de l'or.

Ce que voyant, ceux qui avaient suivi le bon moine dom Geoffroy commencent à se bâtir des maisons, et bientôt, au lieu du misérable village des gens de la côte, on vit s'élever une belle ville.

Ses habitants furent toujours humains et charitables envers les naufragés de l'Yroise, ils se rappellèrent long-temps leur origine, et le nom d'Anne des Iles y fut béni durant bien des siècles.

Maintenant tout est oublié. C'est à peine si quelques vieillards pourraient dire comment fut bâtie la ville d'Andierne, au département du Finistère, en Bretagne.

PAUL FÉVAL

(Extrait des Contes de Bretagne.)

MADemoiselle DE CAMARGO.

I.

Le dix-huitième siècle a deux physionomies bien distinctes : la première, gracieuse, enjouée, frivole, charmante jusque dans ses folies, est merveilleusement représentée par quelques figures bien connues : Philippe d'Orléans et la Phalaris, le duc de Richelieu et l'abbesse de Chelles, Antoine Watteau, le marquis de Chauvieu, Voltaire dans sa jeunesse, Mlle de Camargo, le roi Louis XV s'appuyant sur Mme de Pompadour et sur Mme Dubarry, Boucher et Vanloo, De Latour et Greuze, Voisenon, qui était abbé, Bernis, qui était cardinal ! Qui encore ? Oserai-je la nommer après tous ces noms profanes, celle qui se consolait du trône et du roi dans sa bergerie de Trianon ? N'oubliez pas quelques comédiennes célèbres : Mlle Gummard, qui vécut comme une reine; Sophie Arnould, qui vécut comme un philosophe; d'autres encore moins célèbres qui achèveraient le tableau. Maintenant effacez toutes ces têtes charmantes, le dix-huitième siècle vous apparaîtra sous sa physionomie sérieuse; c'est Bayle qui annonce l'aurore d'un jour qui n'est pas venu, qui peut-être ne doit pas luire pour nous; ce sont les parades sanglantes des convulsionnaires, qui osent jouer la tragédie du Calvaire; c'est Crébillon au théâtre; c'est Jean-Jacques dans les lettres; ce sont les économistes, les réformateurs, les philosophes, qui s'agitent comme les ombres de la forêt à l'heure de l'orage; c'est l'*Encyclopédie*, ce premier bruit de la révolution; c'est Marat, Danton et Robespierre; c'est André Chénier et Louis David; c'est Bonaparte qui domine toutes les grandes figures à la chute du rideau.

De cette comédie humaine, qui dure cent ans et qui a pour titre *le dix-huitième siècle*, bien des scènes charmantes et romanesques sont dignes des curiosités intelligentes. On s'imagine que le siècle passé est connu de point en point, grâce aux Mémoires de la fabrique moderne; on pourrait dire que, grâce à ces mensonges de format in-octavo, le siècle de Louis XV est inconnu de point en point. Dans ce temps trop colomnié, bien de nobles passions se sont épanouies sous le soleil. Vous dites qu'alors on ne savait pas aimer, que l'amour n'était qu'un jeu, un sourire, une distraction; croyez-le bien, la science du cœur a été de tous les temps. N'est-il pas daté de 1750, ce beau poème d'amour qui s'appelle *Manon Lescaut*? Ne jugez pas si légèrement les passions d'une époque; la poudre, les mouches, les paniers, les robes à queue n'empêchaient pas le cœur de battre chez nos grand-mères.

Mlle de Camargo vint au monde presque en dansant. On raconte que Grétry, à peine âgé de quatre ans, était déjà sensible au rythme musical. Mlle de Camargo dansa beaucoup, plus jeune; elle était dans les bras de sa nourrice, quand les airs mariés d'un violon et d'un hautbois vinrent frapper son oreille. Elle bondit vivement, et, durant tout le temps de la musique, elle dansa. Il n'y a pas d'autre mot, en mesure avec beaucoup de goût. Elle fut dire qu'elle était d'origine espagnole.

Elle est née à Bruxelles le 15 avril 1710, d'une famille noble qui a donné plusieurs cardinaux au sacré collège, et qui marque avec éclat dans l'histoire d'Espagne, soit dans l'histoire ecclésiastique, soit dans l'histoire nationale. Elle s'appelait Marie-Anne; sa mère avait dansé, mais avec les dames de la cour, pour son plaisir et non pour celui des autres. Son père, Ferdinand de Cupis de Camargo, était un franc gentilhomme espagnol, c'est-à-dire pauvre; il vivait à Bruxelles des miettes de la table des princes de Ligne, sans compter les dettes qu'il faisait. Sa famille, assez nombreuse, s'éleva par la grâce de Dieu; le père courait les cabarets, se reposant sur cette vérité, qu'il y a un Dieu pour les enfants.

Marianne était si jolie que la princesse de Ligne l'appela la fille des fées. Légère comme un oiseau, on la voyait bondir et s'envoler dans les charmes; jamais la biche, en matinale gâtée, n'eut des mouvements plus doux et plus heureux; jamais daim blessé par le chasseur ne bondit avec plus de force et de grâce.

Quand elle eut dix ans, la princesse de Ligne jugea que cette jolie merveille revenait de droit à Paris, Paris la ville des merveilles, l'ar.s

où l'Opéra prodiguait alors mille et mille enchantemens. Il fut décidé que Mlle de Camargo serait danseuse à l'Opéra; son père se récria beaucoup. — Danseuse! la fille d'un gentilhomme, d'un grand d'Espagne! — Desses de la danse si vous voulez, dit, pour l'apaiser, la princesse de Ligne. Il se résigna à faire le voyage de Paris dans un carrosse du prince; il arriva en grand seigneur chez Mlle Prévost que les poètes du temps chantaient sous la nom de Terspichore. Elle consentit à donner des leçons à Marianne de Camargo. Trois mois après le départ, M. de Camargo rentrait à Bruxelles avec l'air d'un conquérant. Mlle Prévost lui avait prédit que sa fille serait sa gloire et sa fortune.

Après avoir dansé à une fête du prince de Ligne, Marianne de Camargo débuta au théâtre de Bruxelles où, durant plus de trois années, elle régna comme première danseuse. Son vrai théâtre n'était pas là; malgré son triomphe à Bruxelles, son imagination l'entraînait toujours à Paris; cependant elle quitta Bruxelles pour Rouen. Enfin, après un assez long séjour dans cette ville, il lui fut permis de débiter à l'Opéra. Ce fut le 5 mai 1726, car le jour fameux de son début n'a point été oublié, qu'elle apparut dans tout l'éclat de ses seize ans sur la première scène du monde. Mlle Prévost, jalouse déjà, peut-être par pressentiment, lui avait conseillé de débiter dans les *Caractères de la danse*, ce pas presque impossible que les virtuoses renommées osaient à peine aborder dans leurs plus heureux jours. Mlle de Camargo, qui dansait comme une fée, surpassa toutes ses devancières; son triomphe fut si éclatant, que dès le lendemain toutes les modes prirent son nom; coiffures à la Camargo, robes à la Camargo, manchettes à la Camargo. Toutes les dames de la cour imitèrent ses grâces; il en est bien peu qui n'eussent voulu copier jusqu'à sa figure!

Je ne l'ai point dit encore: Mlle de Camargo était comme faite par l'amour et pour l'amour.

Elle était belle et jolie tout à la fois. Rien de deux et de passionné comme ses yeux noirs, rien d'enchanté comme son sourire. Lancret, Pater, J.-B. Vanloo, tous les peintres alors célèbres, ont voulu reproduire cette tête charmante.

Le second jour où Mlle de Camargo parut sur la scène, il y eut vingt duels et des luttes sans nombre aux portes de l'Opéra; tout le monde voulait entrer. Mlle Prévost, effrayée d'un pareil triomphe, intriguée si bien, que Mlle de Camargo fut bientôt contrainte au rôle de figurante. Elle eut beau s'indigner avec ses admirateurs, il fallut qu'elle se résignât à danser dans les espaliers. Mais elle ne tarda pas à se venger avec éclat: un jour qu'elle figurait dans une entrée de démons, Dumoulin, surnommé le diable, ne parut pas pour danser son solo, quand les musiciens attaquèrent son entrée. Une inspiration saisit Mlle de Camargo; elle quitta les figurantes, s'éleva au milieu du théâtre, et improvisa le pas de Dumoulin, mais avec plus de verve et de caprice. Les applaudissemens retentirent dans toute la salle. Mlle Prévost jura de perdre sa jeune rivale; mais, c'en était fait, Terspichore était détrônée. Mlle de Camargo fut ce jour-là couronnée pour long-temps reine de l'Opéra. Reine absolue, dont le pouvoir était sans bornes, elle osa la première trouver ses jupes trop longues. Ici je laisse parler Grimm: « Cette invention utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors occasionner un schisme très dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive église, qui répugnait à voir des gergouillades et des pi rouettes embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut long-temps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. »

M. Ferdinand de Camargo veillait avec une austère sollicitude sur la vertu et sur les appointemens de sa fille; il ne savait que les appointemens. Enivrée par son triomphe, Mlle de Camargo écoutait trop volontiers tous les seigneurs de la cour qui envahissaient alors la scène de l'Opéra; il aurait fallu que le roi nommât un historiographe pour raconter toutes les passions de la danseuse. Il fut un temps où tout le monde était amoureux d'elle. On ne jurait que par la Camargo, on ne chantaient que la Camargo, on ne rêvait que la Camargo. On n'a pas oublié les madrigaux de Voltaire et des poètes de cette époque galante.

Dependant la gloire de Mlle de Camargo s'éteignit peu à peu; comme la mode qui l'avait protégée, elle passa pour ne plus revenir. Quand elle demanda sa retraite, quoiqu'elle n'eût pas quarante ans, nul ne songea à la retenir; à peine fut-elle regrettée. On ne se demanda même pas où elle était retirée; on ne parla plus d'elle que de loin en loin, et encore n'en parlait-on que comme d'un souvenir. Elle était devenue un peu dévote et très charitable. Elle connaissait par leur nom tous les pauvres de son quartier. Elle voyait de temps en temps quelques célébrités d'un autre temps oubliées comme elle.

Dans les *Ameusemens du cœur et de l'esprit*, recueil destiné, comme on sait, à former l'esprit et le cœur, Mlle de Camargo est accusée d'avoir eu mille et un amans. Sans m'inscrire en faux contre cette accusation, ne puis-je pas la combattre en reproduisant dans toute sa simplicité cette histoire, qui dévoile une passion profonde? On a leu danser à l'Opéra, sourire à des adorateurs sans nombre, vivre follement au jour le jour dans toutes les bruyantes agitations du monde, il est des heures béniées où le cœur, souvent dévasté, se réveille tout d'un coup. L'amour est comme le ciel, qu'on voit bien jusque dans le ruisseau formé par l'orage; c'est ainsi que ça et là l'amour se retrouve par dans un cœur

troublé. Mais d'ailleurs, cette passion sérieuse de Mlle de Camargo lui est venue dans toute la fraîcheur de la jeunesse.

Un matin, Grimm, Pont-de-Veyle, Duclou, Helvétius, se présentèrent gaîment à l'humble logis de la célèbre danseuse retirée. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Une servante centenaire vint ouvrir.

— Nous désirons parler à Mlle de Camargo, dit Helvétius, qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux.

La gouvernante les fit entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boisées étaient couvertes de pastels et de gravures représentant Mlle de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant elle n'ornait point à elle seule le salon; on y voyait un Christ au mont des Oliviers, une Madeleine au Tombeau, une Vierge au Voile, une Vénus à Cylhère, les trois Grâces, des Amours à demi-cachés sous les chapelets et les bûis bénits, des madones couvertes de trophées d'opéra.

La dessus du lieu ne se fit pas long-temps attendre: une porte s'ouvrit, une demi-douzaine de chiens de toute espèce se précipitèrent dans le salon; il faut dire à la louange de Mlle de Camargo que ce n'étaient pas des petits chiens. Elle apparut à leur suite portant dans ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis dix ans, elle avait l'air de revenir de l'autre monde.

— Vous le voyez, messieurs, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma cour aujourd'hui; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres. — Tout beau! Marquis. — A bas! Duc. — Couchez-la! Chevalier. — Ne trouvez pas mauvais, messieurs, que je vous reçoive en cette compagnie. Mais puis-je savoir?...

Grimm prit la parole.

— Vous nous pardonneriez, mademoiselle, cette visite inattendue, quand vous saurez la raison sérieuse qui nous amène.

— Me voilà curieuse comme si j'avais vingt ans. Mais, hélas! quand j'avais vingt ans, c'était mon cœur qui était curieux. Aujourd'hui, que l'hiver est venu pour moi, je n'ai plus rien à apprendre de ce côté-là.

— Le cœur ne vieillit pas, dit Helvétius en s'inclinant.

— C'est une hérésie, monsieur, il n'y a que ceux qui n'ont point aimé qui osent avancer de pareilles maximes. C'est l'amour qui ne vieillit pas, il meurt enfant. Mais le cœur!

— Vous voyez bien, madame, reprit Helvétius, que votre cœur est jeune encore; ce que vous venez de dire nous prouve assez que vous êtes encore toute pleine de feu et d'inspiration.

— Oui, oui, murmura Mlle de Camargo en soupirant, vous avez peut-être raison; mais quand on a des cheveux blancs et des rides profondes, le cœur est un trésor perdu; c'est une monnaie qui n'a plus cours.

Tout en disant ces mots, elle souleva Marquis par ses deux pattes, et le baissa sur la tête. Marquis était un beau chien couchant, porteur d'une belle robe tigrée.

— Au moins ceux-là m'aimeraient jusqu'à la fin. Mais, à ce qu'il me semble, nous comptions par déraisonner; est-ce là tout ce que nous avons à dire?... Voyons, messieurs, je vous écoute.

Les visiteurs se regardèrent avec un peu d'embarras; ils semblèrent tous se demander qui d'entre eux prendrait la parole en cette grave circonstance. Pont-de-Veyle se recueillit, et débuta par ces mots:

— Mademoiselle, tout à l'heure nous déjûnions; nous déchûions gaîment, comme font les gens d'esprit; au lieu de faire passer devant nous, comme autrefois les Égyptiens, des momies, pour nous montrer que la chose du monde la plus précieuse est le temps, nous évoquions toutes les folles images qui ont enchanté notre jeunesse; ai-je besoin de vous dire que vous ne fûtes pas la moins charmante de ces apparitions? Qui ne vous a aiméel qui n'eût voulu vivre une heure avec vous, au prix d'un coup d'épée? Le bonheur ne se paie jamais trop cher.

Mlle de Camargo interrompit l'orateur.

— Ah! de grâce, messieurs, ne m'aveuglez pas par le souvenir de mon temps, ne réveillez pas des passions ensevelies; laissez-moi mourir en paix. Voyez, j'ai des larmes dans les yeux.

Les visiteurs, touchés, regardèrent tous avec une certaine émotion cette pauvre vieille qui avait tant aimé.

— C'est étrange, dit Helvétius à son voisin, nous sommes venus ici pour rire, mais nous n'en prenons pas le chemin; et pourtant, rien ne serait plaisant comme cette caricature, s'il n'y avait pas une femme là-dessous.

— Continuez, monsieur, dit Mlle de Camargo à Pont-de-Veyle.

— Il faut bien vous le dire, mademoiselle, l'un de nous, la plus mauvaise tête de la compagnie, ou plutôt celui qui avait bu davantage, déclara que, de tous vos amans, il était celui que vous aviez le plus aimé. « Propos d'homme qui a trop bu, » lui dit l'un de nous. Mais notre lit vida son verre et soufla son paradoxe. La discussion fut très animée. On parlait, on buvait, on parlait encore. Quand on eut vidé la dernière bouteille, ne sachant plus ce qu'on disait, sans doute, comme la dispute menaçait de finir par un duel, les plus raisonnables de la compagnie proposèrent de venir vous demander à vous-même lequel de vos amans vous aviez le plus aimé. Est-ce le comte de M...? Est-ce le duc de B...? Est-ce le marquis de C...-M...? Est-ce le baron de V...? Est-ce le comte de J...? Est-ce M. de B...? Est-ce M. de B...? Est-ce un poète? Est-ce un soldat? Est-ce un abbé?

— Chut ! chut ! dit en souriant Mlle de Camargo, ou plutôt prenez le calendrier de la cour.

— Ce qui nous importe de savoir n'est pas le nom de ceux qui vous ont aimés ; mais, je vous le dis encore, le nom de celui que vous avez le plus aimé.

— Vous êtes des fous, dit Mlle de Camargo, d'un air triste et d'une voix ennuie ; je ne veux pas vous répondre. Laissons en paix dans leur tombeau nos passions éteintes. Pour exhumer toutes ces charmantes folles, qui ont eu leur jour de fête ?

— Vous dit Grimm à Dielos, ne nous laissons pas attendrir, cela finirait un peu trop ridicule.

— Mademoiselle de Camargo, dit-il en caressant deux chiens à la fois, quelle est donc l'époque des jupes raccourcies ? car c'est encore là un esprit de notre dispute philosophique.

— La vieille danseuse ne répondit pas. Tout à coup, prenant la main de Pont-de-Weyle :

— Monsieur, lui dit-elle en se levant, suivez-moi.

Il obéit avec quelque surprise. Elle le conduisit dans sa chambre à coucher ; c'était une vraie chiffonnière qui ressemblait fort à la boutique d'une marchande à la toilette ; tout y était en désordre ; on voyait bien par les chiens et tenaient beaucoup de place. Mlle de Camargo s'arrêta devant une petite commode en bois de rose, couverte de porcelaines de Saxe plus ou moins ébréchées. Elle ouvrit un petit coffre d'ébène tout ce qui présentait sous les yeux de Pont-de-Weyle.

— Voyez-vous ? dit-elle avec un soupir.

Pont-de-Weyle vit une lettre en lambeaux et un bouquet desséché deurs plus d'un demi-siècle ; à peine si on pouvait y reconnaître l'espèce de fleurs qui le composait.

— Eh bien ? demanda Pont-de-Weyle.

— Eh bien ! vous ne comprenez pas ?

— Pas du tout.

— Voyez ce portrait.

Elle indiqua du doigt un mauvais portrait à l'huile, couvert de poussière et de toiles d'araignée.

— Je commence à comprendre.

— Oui, dit-elle, c'est son portrait. Pour moi, je ne le regarde jamais. Il est là bien plus ressemblant, poursuivait-elle en se frappant le cœur. Un portrait ! c'est bon pour ceux qui ne prennent pas le temps de se souvenir.

Pont-de-Weyle regardait tour à tour la lettre, le bouquet fané et le mauvais portrait, avec beaucoup d'intérêt.

— Avez-vous jamais rencontré cette figure-là ?

— Jamais.

— Mais retournons par là.

— Non, de grâce, je vous écoute.

— N'est-ce pas assez de vous avoir montré le portrait ? Vous pouvez maintenant d'un seul mot terminer la dispute, puisque vous avez vu si celui que j'ai le plus aimé ressemble à votre amant... qui avait bu.

— Il ne lui ressemble pas le moins du monde.

— Eh bien ! tout est dit. Je vous pardonne votre visite. Adieu ; quand vous déjeunerez avec vos amis, vous prendrez un peu ma défense ; vous leur direz, à tous ces libertins sans pitié, que je me suis sauvée par le cœur, — si on peut se sauver par là... Oui, c'est la planche de salut dans le naufrage.

— Disant ces mots, Mlle de Camargo s'avança vers la porte du salon. Pont-de-Weyle la suivit en emportant le coffre d'ébène.

— Messieurs, dit-il à ses joyeux amis, notre buveur n'était qu'un fat ; j'ai vu le portrait du plus aimé de la déesse de céans ; maintenant vous allez joindre vos prières aux miennes pour décider Mlle de Camargo à nous raconter le roman de son cœur ; je n'en connais que la préface, qui est triste et charmante ; j'ai vu une lettre, un bouquet et un portrait.

— Je ne dirai pas un mot, murmura-t-elle ; les femmes sont accusées de ne pouvoir garder un secret ; il en est pourtant plus d'un qu'elles ne confient jamais. Un secret amoureux, c'est une rose qui vous enbaume le cœur ; si on le confie, la rose perd son parfum. — Moi qui vous parle, poursuivait Mlle de Camargo en s'anéantissant, je n'ai gardé cet amour dans toute sa fraîcheur, que parce que je n'en ai jamais rien dit. Il n'y a guère que la Carton et ce vieux malin de Fontenelle qui aient surpris mon secret. Fontenelle ditait souvent chez moi ; un jour, me voyant pleurer, il fit si étonné de mes larmes, lui qui ne pleurait jamais, par philosophie sans doute, qu'il me tourmenta pendant plus d'une heure pour avoir le mot de l'énigme. C'était presque une femme, il m'arracha par ses chatouilles l'histoire de cette passion. Le croiriez-vous ! j'espérais le toucher au cœur, mais c'était parler à un sourd. Après m'avoir écouté sans mot dire jusqu'à la fin, il murmura de sa petite voix éteinte : *C'est joli*. Au point la Carton pleurait avec moi ! C'est bien la peine d'être un poète et un philosophe, pour ne rien comprendre à ces histoires-là !

Mlle de Camargo se tut ; un profond silence suivit ses paroles ; tous les regards s'arrêtaient sur elle.

— Parlez, parlez, nous écoutons, dit Helvétius ; nous sommes plus dignes de vous entendre que le vieux philosophe qui n'aima que lui-même.

— Après tout, reprit-elle, emportée par le charme des souvenirs, c'est une bonne heure à passer ; — je parle pour moi... — et les heures belles et mauvaises, il n'en sont pas plus beaucoup dans ma vie ; car je sens bien que je n'en vais. Ah ! ce n'est pas le premier pas qui coûte, c'est le dernier. Mais je ne sais plus mon commencement ; il me passe du feu

sous les yeux, je n'y vois plus, tant je suis ébloui : Voyons, j'avais vingt ans... Mais je n'oserais jamais lire à livre ouvert devant tant de monde.

— Figurez-vous, mademoiselle de Camargo, dit Helvétius, que vous lisez un roman.

— Eh bien ! dit-elle, je commence sans plus de façon :

« J'avais vingt ans. Vous savez tous, car cette aventure a été un grand scandale, vous savez comment le comte de Melun m'enleva un matin avec ma sœur Sophie. Cette petite folle, qui avait beaucoup d'imagination, m'ayant surprise lisant une lettre du comte où il parlait de son dessein, elle jura sur ses treize ans qu'il faudrait bien qu'on l'enlevât aussi. J'étais loin de croire à une pareille prétention. On se figure toujours que les enfants ne comprennent rien ; mais à l'Opéra et en amour, il n'y a pas d'enfants. Le comte de Melun avait, à force d'argent, gagné notre femme de chambre. J'étais bien coupable ; je savais tout, et je n'avais pas averti mon père ; mais mon père m'ennuyait un peu ; il prêchait dans le désert, c'est-à-dire qu'il me prêchait la vertu. Il parlait sans cesse de notre gentillesse, de notre cousin qui était cardinal, de notre oncle qui était grand-inquisiteur. Vanité des vanités ! tout n'était que vanité chez lui, quand chez moi tout n'était qu'amour. Je me souciais bien d'être d'une famille illustre ; j'étais belle, on m'adorait, et, ce qui vaux mieux peut-être, j'étais jeune !

« Au milieu de la nuit, voilà que j'entends ma porte qui s'ouvre, c'était le comte de Melun ; je ne dormais pas, je l'attendais. N'est pas enlevée qui veut. J'allais être enlevée ! L'amour n'est pas seulement charmant par lui-même, il l'est encore par ses extravagances romanesques. Une passion sans aventures, c'est une maîtresse sans caprices. J'étais assise sur mon lit. — Est-ce toi, Jacqueline ? dis-je, en jouant l'effroi. — C'est moi, dit le comte, en tombant à genoux. — Vous ! Monsieur ! Votre lettre n'était donc pas un jeu ? — Mes chevaux sont à deux pas ; il n'y a pas de temps à perdre ; quittez cette triste prison ; mon hôtel, ma fortune, mon cœur, tout cela est à vous ! A cet instant, une lumière brilla à la porte ! — Mon père ! m'écriai-je avec terreur, en me cachant dans mes rideaux. — Tout est perdu ! murmura le comte. C'était Sophie. Je la reconnus bientôt à son pied léger ; elle s'avança, la lumière à la main et en silence, devant le comte.

« — Ma sœur, me dit-elle, avec un peu de trouble, mais sans trop se déconcerter, me voilà toute prête. Je ne comprenais pas, je la regardais avec surprise, elle était habillée des pieds à la tête. — Que veux-tu dire ? tu es folle ! — Pas du tout, ma sœur, je veux être enlevée comme vous. Le comte de Melun ne put s'empêcher de rire. — Mademoiselle, lui dit-elle avec dignité, j'ai treize ans, ce n'est pas d'hier que j'ai débuté à l'Opéra, je joue mon rôle dans l'enlèvement de Psyché. — A merveille, dit le comte, nous allons vous enlever. Aussi bien, me dit-il à l'oreille, il n'y a que ce moyen de nous délivrer d'elle.

« J'étais fort ennuyée de ce contre-temps qui compliquait trop l'aventure. Mon père pouvait pardonner mon enlèvement, mais celui de Sophie ! J'essayai de le détourner de cette folle tentative ; je lui offris mes parures ; elle ne voulut pas entendre raison ; elle déclara que si on ne l'enlevait pas avec moi elle allait avertir mon père, et, par là, empêcher l'aventure. — Ne la contrariez pas, dit le comte ; avec ces dispositions-là, un peu plus tôt, un peu plus tard, elle sera enlevée. — Eh bien ! partons tous ensemble. La femme de chambre, qui s'était avancée à pas de loup, nous dit de nous dépêcher, parce qu'elle craignait que le bruit des chevaux, qui piaffaient dans le voisinage, ne réveillât M. de Camargo. Nous partîmes ; le carrosse nous conduisit à l'hôtel du comte rue de la Culture-Saint-Gervais. Sophie riait et chantait. Le lendemain, j'écrivis à l'Opéra que, par ordonnance du médecin, je ne pouvais danser avant trois semaines. Vous le dirais-je, messieurs, huit jours après, j'allai moi-même avertir mon directeur que je danserais le soir. Ceci, vous le voyez, ne fait pas l'éloge du comte de Melun ; mais il est si peu d'hommes, en ce monde, qui soient amans huit jours de suite ! J'aimais le comte, sans doute, mais j'avais besoin de respirer un peu sans lui. Mes yeux cherchaient l'éclat du théâtre ; j'aurais sans cesse les fenêtres, comme si je devais m'enlever par là.

« Dès que je reparus à l'Opéra, mon père me suivit à la piste et découvrit la retraite de ses filles. Un soir, dans les coulisses, il alla droit au comte et le provoqua. Le comte lui dit avec beaucoup de déférence qu'il n'avait garde de s'exposer à tuer le galant homme qui avait donné le jour à une fille comme moi. Mon pauvre père eut beau établir et prouver ses seize quartiers, le comte ne se voulut point battre. C'est de ce temps-là que date la fameuse requête que mon père adressa au cardinal de Fleury. Je n'ai point oublié la teneur de cette requête : « Le suppliant expose à Mgr le cardinal que le comte de Melun ayant enlevé ses deux filles la nuit du dix au onze de ce mois de mai 1728, » il les tient emprisonnées en son hôtel, rue de la Culture-Saint-Gervais. Le suppliant ayant pour partie une personne de rang, est obligé de recourir aux législateurs ; il espère de la bonté du roi qu'il lui fera rendre justice et qu'il ordonnera à Mgr le comte de Melun d'épouser la fille aînée du suppliant et de doter la cadette. »

« Un père ne pouvait mieux parler. Le cardinal de Fleury s'amusa beaucoup de la requête, et me conseilla pour toute pénitence, un jour que nous soupions ensemble, d'abandonner à mon père mes appointements de l'Opéra. Mais je m'aperçus que je n'avance guère dans mon récit ; que voulez-vous ? le commencement est le chapitre où on revient toujours

avec le plus de plaisir. Il y avait un an que j'habitais l'hôtel du comte de Melun; Sophie était retournée chez mon père pour n'y pas rester longtemps; mais ce n'est pas son histoire que je raconte. Un matin, un cousin du comte arriva à l'hôtel avec beaucoup de fracas; c'était M. de Martelle qui était lieutenant aux armées du roi. Il venait de la guerre; il s'était distingué à la campagne de Flandre par des actions d'éclat; il devait passer une saison à Paris dans toutes les foies de son âge. Il nous surprit à déjeuner; il se mit à table sans façon, sur la prière du comte.

» Au premier abord il ne me séduisit pas; je lui trouvai l'air un peu fanfaron. Il caressait beaucoup ses moustaches, les plus belles moustaches du monde, et parlait passablement de ses prouesses guerrières. Une visite nous ayant interrompus, le comte passa dans son cabinet et nous laissa en tête-à-tête. La voix de M. de Martelle, jusque-là haute et fière, s'adoucit un peu, il m'avait regardé en soldat, il me regarda en écolier: — Pardonnez-moi, madame, me dit-il d'une voix troublée, mes allures cavalières; je n'entends rien aux belles manières, je n'ai point passé à l'école de la galanterie. Ne vous offensez pas de tout ce que je puis dire. — Mais, monsieur, lui dis-je en souriant, vous ne me dites rien. — Ah! si je savais parler! mais, en vérité, je serais plus à mon aise en face de toute une armée que devant vos beaux yeux. Le comte est bien heureux d'avoir à combattre une si belle ennemie. Disant ces mots, il me regarda avec une tendresse suppliante, qui contrastait singulièrement avec ses airs de héros. Je ne sais ce que mes yeux lui réprirent. Le comte rentra alors, et la conversation prit un autre tour.

» M. de Martelle accepta, sur les instances de son cousin, un appartement à l'hôtel. Il sortit; je ne le revis que le soir à souper. Il ne savait pas qui j'étais; le comte m'appela Marianne et, par hasard peut-être, il ne dit pas un seul mot à son cousin de l'Opéra, ni de mes grâces à danser. Au souper, M. de Martelle n'avait plus sa franche gaieté du matin; une légère inquiétude passait sur son front. Plus d'une fois je rencontrai son regard attristé. — Egayez donc votre cousin, dis-je au comte. — Je sais bien ce qu'il lui faut, me répondit M. de Melun; je veux demain le conduire à l'Opéra. Vous verrez que dans ce pays perdu il retrouvera sa belle humeur. Je me sentis jalouse sans chercher à me dire pourquoi.

» Le lendemain on représentait la *Triomphe de Bacchus*. J'apparus sur la scène en Ariane, toute couverte de pampre et de fleurs. Je n'ai jamais si mal dansé; j'avais reconnu M. de Martelle parmi les gentils-hommes de la maison du roi. Il me regardait avec une sombre attitude. J'espérais lui parler à la fin du ballet; mais déjà il était parti. Je fus offensée de ce brusque départ. — Quel! me disais-je, il me voit danser, et voilà de quelle façon il me fait ses compliments. Le lendemain matin, il déjeûna avec nous; il ne me disait pas un mot de la veille; à la fin, ne pouvant réprimer mon impatience: — Eh bien! monsieur de Martelle, lui dis-je d'une voix aigre-douce, vous êtes parti hier de bien bonne heure, ce n'était guère galant. — Ah! si vous ne dansiez pas! dit-il avec un soupir. C'était la première fois qu'on me parlait ainsi. Craignant d'en avoir trop dit, et pour donner le change à M. de Melun, qui le regardait d'un air étonné, il se mit à parler d'une petite chanteuse sans figure, dont la voix avait beaucoup de fraîcheur.

» Dans l'après-midi, le comte, retenu je ne sais pourquoi, pria son cousin de me conduire au Bois en carrosse; il devait nous rejoindre à cheval. L'idée de cette promenade me fit battre le cœur avec violence; c'était la première fois que j'écoutais battre mon cœur avec plaisir.

» Nous montâmes en carrosses; par un beau soleil d'été; tout me semblait en fête; le ciel, les maisons, les arbres, les chevaux et les passans. Un voile était tombé de mes yeux. Durant quelques minutes nous gardâmes le plus profond silence; ne sachant quelle figure faire, je m'amusai à faire briller un diamant sous un rayon de soleil qui pénétrait dans le carrosse. M. de Martelle me saisit la main. Nous gardions toujours le silence; je voulus dégager ma main, il la pressa davantage; je rougis, il devint pâle. Un cahot vint à propos nous tirer d'embarras; le cahot m'avait soulevée; je lui fit tomber sur son cœur. — Monsieur, lui dis-je en tressaillant. — Ah! madame, si vous saviez comme je vous aime! Il me dit ces mots avec une tendresse inexprimable; c'était l'amour lui-même qui parlait. Je n'eus pas la force de me fâcher; il reprit ma main et la couvrit de baisers; il ne me dit plus rien. Je voulais parler, mais je ne savais que dire moi-même. De temps en temps, nos regards se rencontraient; c'est alors que nous étions éloquents. Que de sermens éternels! que de promesses de bonheur!

» Cependant, nous arrivâmes au bois; tout-à-coup comme s'il y avait une idée soudaine, il mit la tête à la portière, et dit quelques mots au cocher. Je compris par la réponse de La Violette qu'il ne voulait pas obéir; mais M. de Martelle ayant parlé de coups de bâton et de cinquante pistoles, le cocher ne répliqua pas. Je ne comprenais guère où il en voulait venir. Après une demi-heure de course rapide, comme je regardais avec une certaine inquiétude de quel côté de la promenade nous étions, il chercha à me distraire en me parlant de quelques épisodes de sa vie. Quoique je n'écoutasse pas avec beaucoup de recueillement, je compris que jusque-là j'étais la seule femme qu'il eût aimée. Ils disent tous cela; mais lui, disait la vérité; car lui, parlait avec ses yeux et avec son cœur. Je m'aperçus bientôt que nous n'étions plus dans notre chemin; mais voyez-vous jusqu'où va la faiblesse d'une femme amoureuse: je n'eus point le courage de lui demander pourquoi nous avions changé de roule. Nous traversâmes la Seine en bateau en-

tre Sèvres et Saint-Cloud, nous regagnâmes les bois, et, après une heure de traversée, nous arrivâmes à la grille d'un petit parc à l'entrée du village de Veveys.

» M. de Martelle avait compté sans son hôte. Il croyait ne trouver que son frère était de retour d'un voyage sur les côtes de France. Voyant que le château était habité, M. de Martelle me pria de l'attendre un peu dans le carrosse. Dès qu'il se fut éloigné le cocher vint à la portière: — Eh bien! madame, me dit-il, nous respirons enfin; m'est avis que nous ferions bien de nous éclipser: comptez sur La Violette, avant deux heures nous serons à l'hôtel. — La Violette, lui dis-je, ouvrez la portière. Je courais un grand danger! La Violette obéit. Maintenant, lui dis-je, quand je fus sur le gazon, vous pouvez partir. Il me regarda avec les yeux d'un vieux philosophe, remonta sur son siège et fit claquer son fouet, mais à peine en route il jugea à propos de rebrousse chemin. — Je ne retourne pas sans madame, car si je retourne seul, je suis bien sûr d'être battu et chassé. — Ma foi! La Violette comme il te plaira. A cet instant, je vis revenir le comte. — Tout va pour le mieux, me cria-t-il de loin; mon frère n'a que deux jours à passer à Paris; il s'est arrêté ici pour donner des ordres, il veut à toute force voir la Camargo danser ses laoures et ses musettes, je lui ai dit qu'elle dansait aujourd'hui; il va partir à l'instant. Vous allez attendre dans le parc le moment de son départ. Je retourne près de lui, car il faut que je l'embrasse et lui souhaite un bon voyage.

» Une heure après, nous étions installés au château. La Violette demeura à nos ordres avec son carrosse et ses chevaux. Le soir, grande rumeur à l'Opéra. Le comte de Melun, surpris de ne pas nous recontra au bois, était allé au théâtre. On le persifla, il jura de se venger; il chercha partout, il ne trouva ni ses chevaux, ni son carrosse, ni sa maîtresse. Durant trois mois, l'Opéra fut en deuil; on mit vingt huissiers sur mes traces; mais nous faisons si peu de bruit dans ce petit château, perdu là-bas dans les bois, que nous n'y fûmes pas découverts.

» Mlle de Camargo était devenue pâle; elle se lut et regarda ses auditeurs comme pour leur dire, par ses regards rallumés à cette femme céleste qui avait passé sur sa vie: — Ah! comme nous nous sommes aimés pendant ces trois mois!

Elle reprit ainsi:

Cette saison a tenu plus de place dans ma vie que tout le reste du temps. Quand je songe au passé, c'est tout de suite la que je vais. Comment vous raconter tous les détails de notre bonheur? Quand la destinée nous protège, le bonheur se compose de mille riens charmans, que des cœurs étrangers ne peuvent comprendre. Durant ces trois mois, j'étais heureuse de tout, je voulais vivre à jamais dans cette retraite charmante pour celui que j'aimais mille fois plus que moi-même. Je voulais renoncer à l'Opéra, l'Opéra que le comte de Melun n'avait pu me faire oublier pendant huit jours! M. de Martelle avait tous les attraits de la vraie passion; il m'aimait avec une naïveté charmante; il m'aimait en jeu sans et penser toutes les séductions de l'amour. Que de paroles tendres! que de regards passionnés! que de propos enchanteurs! Chaque jour était une fête, chaque heure un ravissement. Je n'avais pas le temps de songer au lendemain.

» Nos journées se passaient en promenades, au fond des bois, dans les mille détours du parc. Le soir, je jouais du clavecin et je chantais. Plusieurs fois il m'arriva de danser, mais de danser pour lui. Au milieu d'un pas qui eût fait fureur à l'Opéra, je tombais tout éperdue à ses pieds; il me relevait, m'appuyait sur son cœur et me pardonnait d'avoir dansé. J'entends toujours sa belle voix qui était de la musique, mais de la musique comme j'en rêve et comme n'en fait pas Rameau... Mais voilà que je ne sais plus ce que je dis.

Mlle de Camargo se tourna vers Pont-de-Weyle.

— Monsieur, lui dit-elle, ouvrez ce coffre, ou plutôt passez-le moi.

Elle prit le coffre, l'ouvrit et y prit la lettre.

— Mais, avant tout, Messieurs, il faut que je vous explique pourquoi j'ai gardé ce bouquet.

Disant ces mots elle chercha à respirer l'odeur évanouie du bouquet.

» Un matin, M. de Martelle m'éveilla de bonne heure. — Adieu! me dit-il, pâle et tremblant. — Que dites-vous? m'écriai-je avec effroi. — Hélas! reprit-il en m'embrassant, je n'ai pas voulu vous avertir plus tôt, mais depuis quinze jours j'ai reçu l'ordre du départ. On va reprendre les hostilités dans les Pays-Bas; je n'ai plus une heure pour moi ni pour vous; il faut que je fasse près de quarante lieues aujourd'hui. — Ah! mon Dieu! que deviendrai-je? dis-je en pleurant. Je veux vous suivre. — Mais, ma chère Marianne, je reviendrai. — Vous reviendrez dans un siècle! Allez, cruel, je serai morte quand vous reviendrez.

» Une heure se passa dans les adieux et dans les larmes; il fallait partir; il partit.

» Je retournai pleurer dans cette retraite si charmante la veille. Deux jours après son départ il m'écrivit une lettre bien tendre, où il me disait que le lendemain il aurait la consolation de se battre. « J'espère, ajoutait-il que la campagne ne sera pas longue; quelques jours de bon guerre et je retourne à tes pieds. » Que vous dirai-je encore? Il m'écrivit une seconde fois.

» Mlle de Camargo déploya lentement la lettre en lambeaux. Cette seconde lettre, la voici:

« Ce 17 octobre.

» Non, je ne reviendrai pas ma chère maîtresse, je vais mourir, mais

» sans peur et sans reproches. Ah ! si vous étiez là, Marianne ! Quelle folie ! dans un hôpital, où, tous tant que nous sommes, nous nous voyons défigurés et mourans ! Quelle idée aussi de m'élancer en avant quand je ne songeais qu'à te revoir. Aussitôt blessé, j'ai demandé au médecin, si j'aurais le temps d'aller jusqu'à Paris ; vous n'avez qu'une heure ! m'a-t-il dit sans pitié. On m'a transporté ici avec les autres. Enfin il faut savoir prendre tout ce qui vient d'en haut. Je meurs content de l'avoir aimé ; console-toi, retourne à l'Opéra. Je ne suis pas jaloux de ceux qui viendront, car l'aimeront-ils comme moi ? Adieu, Marianne, la mort passe et n'attend pas ; je la remercie de m'avoir laissé le temps de te dire adieu. A présent, c'est moi qui vais l'attendre.

» Adieu, adieu, je te sens encore sur mon cœur qui cesse de battre. »

Après avoir essayé ses yeux, Mlle de Camargo continua ainsi : « Vous dirai-je toute ma douleur, toutes mes larmes, toutes mes angoisses ? Hélas ! comme il l'avait dit, je retournai à l'Opéra. Je n'ai point oublié M. de Martelle dans le tourbillon de mes folies. Les autres m'ont aimée, je n'ai aimé que M. de Martelle ; son souvenir a passé sur mes années comme une bénédiction du ciel. Quand j'ai reparu à l'Opéra, on m'a vu aller à la messe ; on s'est amusé de ma dévotion. Ils n'ont pas compris, les philosophes, que j'allais prier Dieu à cause de ce mot de M. de Martelle : « A présent, c'est moi qui vais l'attendre. »

Quand j'ai quitté le petit château, j'ai cueilli un bouquet dans le parc, croyant cueillir des fleurs qui étaient venues pour lui ; avec le bouquet, j'ai emporté le portrait qui est par là. J'avais juré, en sortant de notre chère retraite, d'aller chaque année, à la même saison, cueillir un bouquet dans le parc. Le croirez-vous ? je n'y suis jamais retournée !

Mlle de Camargo acheva ainsi son histoire.

— Eh bien ! mon cher philosophe, dit Holvétius à Duclou en descendant l'escalier, vous venez de lire un livre assez curieux.

— Un mauvais livre, répondit Duclou, mais ceux-là seuls font plaisir.

En avril 1770, le bruit se répandit que Mlle Marie-Anne de Camargo venait de mourir en bonne catholique. Ce fut, dit un journal du temps, une grande surprise dans la république des lettres, car depuis plus de vingt ans, on la croyait morte ; ce fut la nouvelle du jour dans la grande ville curieuse. Son dernier admirateur et son dernier ami à qui elle avait légué ses elixirs et ses chats, la fit enterrer avec une magnificence sans exemple à l'Opéra. « Tout le monde, dit Grimm, admirait cette tenture blanche, symbole de candeur, dont les personnes non mariées sont en droit de se servir dans leur cérémonie funèbre. »

ARSENE BOUSSAYÉ. — (Constitutionnel.)

DON GRAVIEL L'ALFEREZ.

FANTAISIE MARITIME.

I.

Monologues et Dialogues.

S'appeler don Graviel Badjoz Serrano y Lopez ; avoir au juste vingt-cinq ans, cinq pieds quatre pouces, deux beaux yeux, un air martial rehaussé d'une magnifique paire de moustaches noires, plus le grade d'enseigne de frégate dans l'armée navale de sa majesté catholique à raison de cinquante piastres fortes par mois, ce qui ferait incontestablement six cents piastres par an, si on nous payait ; avoir titres et qualités de créancier de la couronne pour trois années de cette superbe solde ; devoir six fois autant ; et, d'autre part, être la fleur des cavaliers d'Estramadure, la perle des manœuvriers, le rubis des académistes de toutes les Espagnes, et sans contredit le plus amoureux des mortels jetés par le sort dans la cité de la Havane, c'est paré bien quelque chose !... — C'est même un peu plus que rien, attendu la raison que le munitionnaire royal nous délivre matin et soir. — Mais, pour tout blason, patrimoine, meubles et immovables-présents et à venir, ne posséder que sa bonne mine et l'épée d'un officier de fortune, si bien trempés que soient l'homme et la lame, il faut, hélas ! en convenir, ce n'est pas le Pérou ! Non ! me croira qui voudra, les espérances ne sont pas belles, lorsqu'un résumé l'on n'a pas un maravedis vaillant à offrir à la fille unique de l'illustissime don Antonio Barzon, marquis de Las Ermaduras y Famarotes, grand d'Espagne, brigadier des armées de sa majesté, commandeur de ses ordres et gouverneur-général de l'île de Cuba et dépendances. Il est vrai, par exemple, que ledit seigneur est bien le père le plus brutal et le plus maussade des barons qu'ait produits notre chère patrie ; — il est vrai, par contre, que je suis empressé, galant, bien fait de ma personne et fort amusant auprès des jeunes filles, surtout quand je suis aimé. A quoi servirait une sottise modeste ? De Pamplune à Cadix, de la Trinité espagnole à Mexico, Juana chercherait inutilement mon pareil. Or, sur mon âme, je crois qu'elle le sait ! comment d'ailleurs expliquer autrement sa tirade de ce soir en faveur des aventuriers, des flibustiers et des corsaires ?... Grave sujet livré à mes méditations et qui me décide à jouer quitte ou double le plus tôt possible.

Tel est l'exorde et l'échantillon d'un long monologue que s'adressait don Graviel Badjoz y Serrano y Lopez, au sortir du palais de son excellence le gouverneur de la Havane.

Il était environ une heure du matin ; les carrosses et les volantes roulaient à grand bruit dans les rues, éclairées seulement par les torches des noirs esclaves qui accompagnaient leurs maîtres au logis. On se fit par quels motifs notre enseigne de frégate allait à pied et sans escorte ; aussi avait-il prudemment dégainé son sabre suivant l'usage des piétons ; plus prudemment encore il se tenait au milieu de la rue, l'œil et l'oreille au guet, surtout quand il s'agissait de traverser quelque carrefour. D'épaisses vapeurs cachaient les étoiles ; la lune était nouvelle et la police fort mal faite, autant de raisons pour ne rêver que de l'esprit. Un bandit peu au fait des usages du trésor royal, aurait pu espérer que la poche d'un officier de marine contenait sinon des quadruples et des doubles pistoles, au moins un nombre honnête de gourdes et de piécettes à colonies. Don Graviel tenait à n'exposer aucun industriel nocturne à un triste mécompte, lui qui s'était vu dans l'impossibilité de risquer un traître duro sur le tapis vert du gouverneur. Cette cruelle nécessité l'avait rangé parmi les infatigables ! il n'avait pas manqué une seule danse havanaise, espagnole ou française, pas un boléro, pas un fandango, pas un quadrille, Dona Juanita lui en fit compliment :

— Je vous félicite, seigneur Badajoz, dit-elle, de votre brillante ardeur, et je suis aise de vous voir renoncer au jeu.

— Comment pourrais-je chercher d'autres émotions lorsque j'ai le bonheur d'être près de vous ? Tous les trésors du monde ne valent pas un de vos sourires divine Juana ; si j'avais les galions d'Espagne en mon pouvoir, je les donnerais pour un de vos regards.

— Il fut un temps, répondit Juanita en faisant allusion à une conversation précédente, il fut un temps où les cavaliers ne se bornaient pas à parler de galions dans les bals ; ils savaient leur courir sus en pleine mer.

— Si pour vous plaire il suffit d'être forban, j'y perdrai mon nom, ou je le serai avant huit jours, répliqua don Graviel en retroussant sa moustache.

Juana répartit d'un petit éclat de rire :

— Caramba ! dit-elle, pour la rareté du fait, je vous mettrais volontiers au défi, monsieur le matamore.

— Et je l'accepterais, aussi vrai que vous êtes la reine du bal et la plus digne d'être adorée.

— Prenez garde qu'en vous entendant, interrompit Juana en baissant la voix, on croirait que je vous autorise à tant d'audace.

— Ne craignez rien, âme de ma vie, reprit don Graviel avec chaleur ; on me prendrait pour un fou d'oser parler ainsi à la fille du marquis de Las Ermaduras, et j'en ne se tromperait pas ; je suis fou d'amour, fou à lier ! Je ne pense qu'à vous, je ne vis que de l'espérance de vous voir. La nuit, à bord de la frégate, c'est à vous que j'adresse toutes mes pensées, tous mes vœux, tous mes soupirs. J'ai fait en votre honneur plus de cinquante sonnets que je ne vous offrirai pas, car ils ne valent rien, mais j'ai fait aussi une petite romance que vous me permettrez de vous apporter, n'est-il pas vrai, Juanita ?

— Savez-vous, seigneur cavalier, murmura la jeune fille effrayée, savez-vous que si mon père vous entendait, votre vie même serait en péril ?

— Et savez-vous, répliqua don Graviel que, lorsqu'on a résolu de se faire forban, on se rit des colères de tous les gouverneurs du monde, fussent-ils dix fois grands d'Espagne et vingt fois plus sévères que son excellence don Barzon ?

— Comment ! demanda Juaria.

— Ne faisiez-vous pas à l'instar l'éloge des aventuriers et des corsaires ? Ne parliez-vous pas avec enthousiasme, il n'y a pas une heure, des exploits des frères de la côte ? n'avez-vous pas soupiré, en disant : « Ah ! si les Castillans d'aujourd'hui étaient gens de cœur, ils prendraient leur revanche, et ce serait leur tour d'écumer la mer aux dépens des ennemis ! » Ces paroles, je vous jure, n'ont pas été perdues.

— Sérieusement ? reprit la jeune fille d'un air moqueur.

— Sérieusement, Juana, comme je vous aime de l'amour le plus passionné.

— Silence donc ! vous dépassez toutes les bornes ce soir ; si vous continuez je ne danserai plus avec vous.

— Mille pardons ! senorita, poursuivit l'enseigne d'un ton dégagé, ne prenez pas votre mine boudeuse, vous savez que j'en raffole. Pour peu que vous fronciez encore ce sourcil de madone, il n'y a pas d'extravagances que je ne fasse... dit le seigneur don Barzon me couper en quatre quartiers comme une pastèque !

— Vous êtes bien toujours le même, répliqua la riieuse jeune fille, en levant sur l'alferéz ses grands yeux noirs ; vous plaisantez quand vous devriez être confus et repentant.

— En âme et conscience, si nous n'étions pas entourés de monde, je me jetterais à vos pieds, j'implorerais à genoux mon pardon en portant à mes lèvres cette jolie main que vous n'osez me retirer, car c'est à nous d'aller en avant. Et ma foi ! j'aimerais mieux cette attitude que celle dont il faut bien me contenter à présent.

— C'en est trop ! taisez-vous ! je l'ordonne !

— Quand je serai capitaine-corsaire, vous serez, j'espère, moins cruelle envers votre esclave.

— Peut-être ! dit imprudemment la jeune fille dont la pantomime plaisante de don Graviel désarmait tous ses efforts pour lui imposer une respectueuse retenue.

— Peut-être ! Je prends note de la réponse ; d'ici à la fin de la semaine, il pourra être utile de vous la rappeler.

— Allons donc ! très de mentier !

— Très bien ! dit légèrement don Graviel. A la messe de minuit, le jour de Noël, vous verrez si je mens.

— Ah ! c'est décidément le jour de Noël que vous passez capitaine-corsaire !

— Jusque-là, permets à votre grâce d'en douter, mais alors...

— Alors, qu'advient-il, s'il vous plaît ? demanda ironiquement la jeune fille.

— Qui vivra verra ! répondit gravement don Graviel en la reconduisant à sa place.

Puis, comme les riches habitants, les dignitaires coloniaux et les dames de la Havane se retiraient avec le cérémonial d'usage, le jeune allérez s'esquiva discrètement, non sans avoir salué d'un amoureux regard la charmante Juanita, qui fit semblant de ne l'avoir pas remarqué.

Après une multitude de digressions, don Graviel, qui poursuivait sa route en brandissant son sabre, conclut en ces termes :

— Ferban ! corsaire ! fibustier ! soit ! L'on ne peut être pendu qu'une fois, et Juanita vaut bien la peine qu'on en coure la chance !

Le problème était loin d'être résolu, mais la détermination était prise ; restait à trouver les moyens d'exécution. Or, le jeune enseigne s'ingéniait à débrouiller un chaos de projets étranges, lorsqu'il crut apercevoir dans l'ombre un individu caché sous un porche à peu de distance du quai.

— Holà ! cria don Graviel.

— Ah ! c'est le lieutenant, dit avec humeur un homme qui remit dans sa ceinture un énorme couteau.

— Que diable faisais-tu là, maudit coquin ? reprit l'officier ; tu devrais être au canot à m'attendre.

— Je vous attendais aussi, mon lieutenant, j'étais bien sûr que vous passeriez par ici pour rallier l'embarcation.

— Mais enfin que faisais-tu sous cette porte cochère, maître Brimbollie ?

— Rien ! oh ! rien du tout, seigneur Badajoz.

— Je parierais, brigand, que tu guettais l'occasion de dévaliser quelque honnête bourgeois. Que signifie ce long couteau ?

— Vous croyez donc qu'il y a des bourgeois honnêtes dans ce pays-ci ? dit le marin. Ma foi ! tant pis pour eux. S'il faut vous dire le vrai j'y cherchais le moyen de me procurer un peu de tabac. Être à la Havane, mon officier, et n'avoir pas un misérable cigare à fumer une fois le temps, ce serait capable de damner un saint du paradis. Si encore l'on nous payait seulement un mois sur quatre, ou bien si l'on nous envoyait croiser au large contre les Anglais, on prendrait patience.

— Camarade, dit l'officier qui se radoucit tout à coup, tu m'as l'air d'avoir la conscience large.

— Sauf meilleur avis, mon lieutenant, le trésor qui ne nous paie pas voit l'air plus large encore. Je me serais contenté, je vous jure, de la moindre chose, d'un demi-duro, d'un couple de piécettes, d'un réal au plus aller. Il n'est pas défendu de demander l'aumône quand on est pauvre.

— Oui ! reprit don Graviel en riant, demander l'aumône on poignard à la main, à deux heures de la nuit !

— C'est que les riches ont l'oreille et le cours si durs !

Maître Brimbollie était un vigoureux marin, taillé en Hercule, carré, brouzé, velu, barbe et cheveux noirs tirant sur le roux, œil fauve, physionomie renfrognée, au demeurant, excellent matelot, et en possession d'une grande influence sur le gaillard d'avant. Il faisait office de second contre-maître à bord de la frégate la *Santa-Fé*, dont l'enseigne don Graviel était quatrième lieutenant.

— Et tu aimerais, dis-tu, continua ce dernier, tu aimerais à appuyer la chasse aux Anglais ?

— Aux Anglais ou à d'autres, je n'ai pas pas de préférence. Si je parle des Anglais, c'est parce qu'on est en guerre avec eux.

— Mais crois-tu que, dans la frégate, tu trouverais une quarantaine de gaillards de ton avis ?

— Je n'aurais qu'à lever le pouce pour en emmeurer cent, cette nuit même.

Don Graviel, pour toute réponse, lâcha un juron admirablement guttural.

— Oui ! seigneur Badajoz, continua Brimbollie, d'un mot, d'un signe, j'entraînerais les cent plus solides de l'équipage. Ah ! mon Dieu ! si nous avions trouvé un officier pour nous commander, depuis long-temps nous courrions bon bord avec ou sans la frégate ; par malheur, nous ne savons pas calculer le point nous autres. Alors on se résigne, on fait son petit service et l'on attend.

Chacun des deux interlocuteurs eût été bien aise de pouvoir lire sur les traits de l'autre, mais il faisait nuit noire, Don Graviel en savait assez, il restait sur ses gardes ; maître Brimbollie s'était suffisamment avancé.

— Si pour son mauvais destin, pensait-il, l'allérez Badajoz tourne contre moi ce que je viens de lui dire, son indiscretion lui coûtera cher !

Un coup d'œil jeté sur le couteau fut le commentaire de cette agréable réflexion, après laquelle le patron et l'officier embarquèrent dans le canot.

La *Santa-Fé* était mouillée fort loin de l'embarcadère ; pour s'y rendre, il fallait passer au milieu d'une foule de bâtiments marchands, de négriers et de légers navires sur lesquels l'allérez laissait errer des regards de convoitise. Il examinait surtout d'un œil d'envie un long brick-goëlette ancré à l'écart. Le *Caprichoso*, — tel était son nom, — avait l'avant effilé comme un poignard, le corps raz sur l'eau, la mâture audacieusement inclinée sur l'arrière, le corsage noir, la ceinture rouge. Il présentait on ne sait quelle analogie avec un reptile ou un oiseau de proie ; on aurait dit d'un dragon, d'un milan ou d'un aigle de mer. La lueur phosphorescente de la marée montante qui se brisait à son étrave, permettait d'admirer la finesse de ses formes.

— Joli morceau de bois ! murmura maître Brimbollie.

— Ses voiles sont-elles envergures ? demanda l'officier à voix basse.

— Oui, capitaine, répondit avec affectation le patron du canot.

L'enseigne tressaillit en s'entendant donner ce titre inaccoutumé.

Une demi-heure après, il fait réveiller son ami Fernando Ribalosa, garde-marine qui remplissait les fonctions de cinquième lieutenant sur la *Santa-Fé*.

Fernando avait vingt-huit ans passés. A son début dans la carrière, il s'était bercé de l'espoir de faire son chemin ; comme tant d'autres, il avait rêvé d'épaulettes d'amiral ; plus tard, il s'était contenté de désirer le grade d'enseigne de corvette ; depuis six ans qu'il n'ambitionnait plus rien, il occupait ses loisirs à pêcher à la ligne ; il fallait, comme on voit, qu'il eût passé par tous les désenchantements du métier. C'était, du reste, un garçon plus froid que glace, tempérament nerveux-bilieux qui défiait la fièvre jaune, maigre et sec, ne riant jamais, et n'en étant pas moins dévoué corps et biens au plus joyeux des écrivains, c'est-à-dire à don Graviel Badajoz.

— As-tu peur d'être pendu ? lui demanda brusquement celui-ci.

— Est-ce pour me faire cette sottise question que tu me fais monter ici à pareille heure ?

— Ma question n'est pas si sottise qu'elle en a l'air ; réponds-moi catégoriquement.

— Eh bien ! non ! dit le garde-marine, après ?

— C'est que j'ai un projet où tu figures en première ligne et qui peut mener à la potence.

— Ah !

— Il ne s'agit de rien 'moins que de débarrasser une partie de l'équipage, de s'emparer du brick-goëlette que tu vois là-bas, d'aller avec faire la course, et avant tout d'enlever la fille du gouverneur, dona Juana de las Ermanduras, dont je suis amoureux fou.

— Tiens ! c'est drôle ! dit Fernando.

— Veux-tu me donner un coup de main ?

— Pour la goëlette, oui ; pour la fillette, non ! Que diable ferions-nous d'elle à bord ? Ne me parle pas des femmes ; j'aime mieux les poissons, ils sont muets.

— Je suis amoureux, te dis-je.

— Tant pis !

— Et je n'ai combiné toute cette affaire que pour parvenir à la conquête de Juana.

Fernando haussa les épaules.

— C'est-à-dire que tu m'abandonnes !

— Tu m'insultes ?

— Alors tu consens à tout ?

— Il le faut parbleu bien !

— Tu es un ami sous pareil ! s'écria don Graviel enchanté, qui voulut se jeter au cou de Fernando. L'autre le repoussa carrément. Quand un Espagnol est flegmatique, il déconcerterait un Hollandais.

— As-tu un cigare ? demanda le garde-marine.

— Hélas ! non.

— Eh bien ! bonsoir.

— No ! en va pas, reprit vivement Graviel, attends donc ; causons un peu de nos préparatifs.

— A quoi bon ?

— Plaisante demande ! Que diable ! il faut un plan.

— Fait-le tout seul ; tu donneras la consigne, j'exécuterai.

Là-dessus Fernando retourna se coucher et s'endormit du sommeil du juste. Quant à don Graviel, il ne put fermer l'œil.

II.

Réveil.

La veille de Noël, tous les officiers de la frégate voulurent aller passer la nuit à terre ; car, après la messe, le gouverneur devait donner à toutes les autorités civiles et militaires un réveil, suivi d'un grand bal qui se prolongerait jusqu'au jour. Don Graviel et son ami Fernando se chargèrent seuls du service à bord de la *Santa-Fé*.

Vers minuit, toutes les cloches de la ville commencèrent à carillonner à qui mieux mieux ; les rues, sillonnées par des milliers de torches, semblaient embrasées ; l'obscurité n'en était que plus épaisse dans la baie de la Havane. Les trois chels de comptoir se tenaient à l'arrière de la frégate.

— Les armes sont-elles dans la chaloupe ? demanda don Graviel au contre-maître Brimbollie.

— Oui, capitaine.

— Eh bien ! fais embarquer tous nos gens sans bruit. Combien sont-ils en tout ?

— Cinquante ; je n'ai pas pu en prendre un de moins : tous des amis, des matelots achetés, des enrégés premier choix.

— C'est dix de trop, mais allons toujours.

Don Graviel avait eu son d'explorer tous les canots en corvée pour la nuit entière ; il ne restait plus que la chaloupe et une légère yole réservée aux déserteurs. Fernando et quarante marins armés jusqu'aux dents parurent avec la première ; elle déborda mystérieusement, frôla les quais, non sans motif, et se perdit ensuite au milieu des bâtiments de commerce. La yole fut montée par don Graviel, maître Brimbollo et les dix plus robustes matelots. Un poinard en ceinture, un pistolet caché sous leurs vêtements, des biseaux estropés au bout de longs bâtons en manière de fléaux, tel était l'équipement de la bande d'élite. Ils abandonnèrent la frégate à la garde Dieu et sans canots ; puis ils nagèrent droit au rivage, où l'on accosta dans un étroit canal situé entre deux hautes maisons. La petite embarcation, cachée par l'obscurité la plus profonde, touchait cependant le bord. Deux hommes y restèrent ; en cas de malheur, ils avaient ordre de s'enfuir et de prévenir au plus vite leurs camarades de la chaloupe.

— Eh bien ! Brimbollo, le dé est en l'air, disait l'enseigne.
— La peste étouffe les filles ! répondit le maître, cette terre me brûle les pieds !

L'église n'était pas éloignée ; les marins y pénétrèrent à la suite de don Graviel travesti en matelot, et se confondirent dans la foule sans perdre leur officier de vue.

Du côté des femmes, dona Juana occupait la place d'honneur. Dans le chœur étaient groupés don Antonio Barzon, ses aides-de-camp. Le commandant de la *Santa-Fé*, les officiers de la rade, ceux de la garnison, l'intendant colonial et tous les dignitaires de la cité.

— Par quelle porte sortira-t-elle ? se dit mordant don Graviel avec anxiété, tandis que maître Brimbollo continuait à maugreoter tout bas contre les filles et les amoureux.

Dona Juana priaît dévotement, et certes, les pais propos du dernier bal étaient loin de sa mémoire. Si elle eut une distraction, ce fut quand elle remarqua, bien malgré elle, que Don Graviel n'était pas venu à la messe avec son commandant, elle en conclut qu'il était de service à bord. La fête de la *Medina-noche* devait suivre l'office, elle regretta cependant l'absence du téméraire alferéz ; mais lâchez-nous d'ajouter que les pensées mondaines n'effleurèrent qu'à peine l'esprit de la jeune fille ; encore se les reprocha-t-elle sévèrement en faisant son examen de conscience.

Enfin la foule s'écula lentement, don Antonio Barzon sortit du chœur et s'avança vers sa fille, lui offrit le bras et se dirigea vers la porte latérale. Un carrosse attendait dehors. Les officiers se pressaient en bord à la suite du gouverneur, l'issue allait en être obstruée. Don Graviel fit un signe, s'ouvrit passage de vive force à travers les autorités galonnées et fut limité par ses compagnons. Une certaine confusion s'ensuivit. Les dignitaires coloniaux s'indignèrent de l'insolence des rustiques qui les couvoyaient, mais les rustres gagnaient du terrain.

Déjà le marquis de les Ernaduras présentait la main à sa fille pour la faire monter en voiture, quand le bouilliant alferéz le poussa rudement en arrière, enleva Juana à bras le corps, et se prit à courir en criant : N'ei ! C'était le mot de ralliement.

— Au secours ! aux armes ! soldats et citoyens, à moi ! hurlait avec fureur don Antonio Barzon. Les officiers tirèrent leurs épées, la garde du gouverneur croisa la baïonnette.

— Noël ! Noël ! en avant les biseaux ! répondirent les matelots.
Brimbollo et ses huit camarades couvraient la retraite de l'enseigne, le terrible moulinet de leurs fléaux entrés tenait en respect la multitude effrayée. Dona Juana, éperdue, se débattait inutilement entre les bras de son ravisseur qui la déposa bientôt dans la yole, s'y jeta ainsi que ses gens et poussa à large.

Tout cela dura moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.
Mille clameurs portaient du rivage où régnait un désordre inexprimable. Cent torches éclairèrent bientôt l'étroite ruelle par laquelle les marins s'étaient enfuis ; les soldats avaient chargé leurs armes, mais comment tirer ? on aurait pu blesser la fille du gouverneur. La yole d'ailleurs filait comme un trait, elle ne tarda pas à s'élever dans l'ombre.

— Des canots ! des canots ! mort de ma vie ! ou je vous fais pendre à l'instant ! des canots ! sang et tonnerre ! répétait d'une voix étourdissante, l'illustissime don Antonio Barzon. Les officiers de marine, ceux de la *Santa-Fé* entre autres, parcouraient les quais en cherchant des canots partout, mais la chaloupe en passant avait entraîné les uns, engravés les autres, jeté les avirons à la mer, démonté les gouvernails ; et grâce aux précautions de don Graviel, à qui l'on fit en vain des signaux de nuit, il ne fut pas expédié le moindre botel à terre.

Pendant que le gouverneur et tous les siens se trouvaient ainsi cloués au rivage, la yole rejoignait la chaloupe entre deux pontons abandonnés, leur convenu du rendez-vous.

On doit rendre cette justice à l'entrepreneur alferéz, qu'on plan est habilement combiné. L'amour, par exception à l'usage du fabuliste, n'a point exclu toute prudence, bien que maître Brimbollo qui murmure son loin de partager notre opinion.

Dona Juana effrayée n'avait pas encore reconnu son audacieux adorateur qui crut devoir laisser au contre-maître le soin de la réduire au silence. La mantille de soie de la jeune fille fut galamment couverte en

entillon ; un petit mal pour un grand bien ; don Graviel avait permis cette licence assez peu chevaleresque. Du reste, il gouvernait et n'ouvrait la bouche que quand il s'agit de donner le mot de passe à son complice Fernando ; et même eut-il la précaution de contretenir sa voix. Puis les deux embarcations voguèrent de conserve ; les aventuriers visèrent leurs amorces de pistolet, et l'on se dirigea, toujours à la muette, vers le *Caprichoso* dont on connaît suffisamment la physionomie extérieure, mais sur lequel de nouveaux détails deviennent nécessaires.

Le *Caprichoso* n'était pas navire de guerre ; seulement, il portait sur pivot une longue pièce de 24 en bronze ; par son travers grimpaient dans la ligne rouge une dizaine de canons en fonte d'un moindre calibre, de distance en distance, à l'arrière, à l'avant, jusque dans les hunes, s'épanouissaient, comme les fleurs dorées d'un porterre, bon nombre d'épingoles et de pierriers de deux à six livres de balles. Le tout était merveilleusement fourbi et reluisait de la façon la plus appétissante.

Le *Caprichoso* n'était pas non plus un navire marchand, serlement il était en rapports suivis avec les gros négocians de la Havane ; on l'avait vu livrer commercialement de superbes cargaisons de nègres qui, disait-on, n'avaient pas dû lui coûter cher. On assurait que son excellent don Antonio Barzon s'intéressait paternellement aux opérations de cet estimable spéculateur dont quarante gaillards de mauvais mizo composaient l'équipage. Un certain Bertuzzi, assez mal famé dans la colonie, quoique fort bien reçu chez le gouverneur, le commandait.

— Ho ! de la chaloupe ! héla d'une voix éclatante un homme qui se dressa sur le couronnement ; et pourquoi ne dirions-nous pas tout de suite que cet homme était simplement le capitaine Bertuzzi ?

— Ronde d'officier ! répondit militairement Fernando en longeant le brick ; cette illuminé de bout en bout, car les nègres aussi faisaient réveil. Ils buvaient, dansaient, hurlaient et riaient aux éclats. Le lafia coulait à flots ; et le poète de la bande, — où n'y a-t-il point de poète ? — improvisait une circonstance sur la capture de quelques traitans dont on avait, le mois dernier, pris les noirs et brûlé les navires.

À la réponse rassurante du garde-marine, le capitaine Bertuzzi se recoucha le nonchalamment à plat-pont ; tout en fumant le cigare ; il attendait. Le digne homme, que ses liéros en fussent aux coups de couteau pour mettre le hola et les envoyer dans leurs hamacs. Mais il n'avait pas eu le temps de humer trois bouffées que son bord fut tout à coup envahi par les cinquante déserteurs de la *Santa-Fé* ; et que lui personnellement se trouvait aux prises avec quatre vigoureux matelots dont le flegmatique Fernando dragait les mouvements :

— Capitaine Bertuzzi, pas de colère, je vous en prie, disait posément le garde-marine, voyez ce pistolet, si vous fûtes le méchant, il vous eût été la tête.

Pris au piège en tant de fois il avait fait tomber ses confrères, le négrier-prate fut artistement garrotté, bâillonné et déposé dans la chaloupe. Inutile d'ajouter que les marins de la frégate n'avaient pas laissé à ceux du brick le temps de courir aux armes. Leurs argumens aussi simples que celui de Fernando eurent un égal succès. Sur les épaulettes, par les soins de don Graviel, dona Juana, qui maintenant pleurait à chaudes larmes, avait été enfermée dans la cabine du capitaine. Enfin, lorsqu'une bonne moitié des noirs s'en fut allée rangée pards et poings liés à côté du capitaine Bertuzzi, l'enseigne, dépouillant sa cape de matelot, fit briller son uniforme et s'adressa aux autres en ces termes :

— G-ne du *Caprichoso* ! nous sommes les plus forts et les plus nombreux. Le premier de vous qui témoignera le moindre mécontentement sera jeté à la mer avec un boulet aux pieds, soyez donc sages et mignons comme des bruits ; secondement, si l'un de vous s'avise de toucher à une arme sans ma permission, il aura le droit d'être immédiatement hissé au bout de la grand-vergue. D'ailleurs, vous saisissez la course avec Bertuzzi, vous la ferez avec moi : voilà toute la différence. *Range à larguer les voiles !*

— Bien parle ! dit maître Brimbollo en disposant son monde pour l'appareillage.

La chaloupe pleine des hommes dont les capteurs avaient jugé prudent de se débarrasser, fut abandonnée en dérive, sans avirons. On leva l'ancre, on établit les voiles, et à l'aide d'une légère brise, on navigua sur l'entrée du port.

Durant ces diverses opérations, l'alarme allait croissant dans la ville, l'on y battait la générale, la garnison prenait les armes ; le gouverneur avait enfin des canots à ses ordres, les officiers de terre et de mer se multipliaient, il s'efforçait de mettre sur la défensive, des coups de canon de signaux retentissaient sur l'une et l'autre rive du port.

— Maudite donzelle ! murmura maître Brimbollo. Sans elle, pourtant, personne ne se douterait de rien, nous filerions notre petit œud au large, et au point du jour on pourrait nous courir après.

— Ne me parlez pas des femmes ! répétait dogmatiquement Fernando Ribalosa.

Don Graviel était trop occupé de la manœuvre pour descendre dans la cabine de l'infortunée Juana ne cessait de se lamenter toujours sans rien comprendre de ce qui lui arrivait. L'entreveu promettait d'être délicate, elle exigeait du calme, du sang-froid, du temps surtout. D'un autre côté, la brise de terre mollissait. Le canon de la frégate se fit entendre à son tour, preuve certaine que le commandant de la *Santa-Fé*, était enfin parvenu à rejoindre son bord ; la position devenait critique.

— Il serait dommage de manquer l'affaire après avoir si bien commen-

— D'autant plus que nous serions inévitablement mis au croc, répondit maître Brimbollio.

— Comme des goujons au bout d'une ligne, répéta le garde-marine.

— Armez les avions de galère! mes petits ceurs! commanda don Graviel, et si vous tenez à votre peau, nagez! ventrebileu? nagez! les camains! Enlevez-moi ça comme des tigrés?

Le brick-gôlette ne tarda pas à se glisser sur la mer unie, à l'aide de ses longues rames.

Fernando, sans perdre de temps, faisait charger à double projectiles, boulets et mitrailles, toutes les pièces d'artillerie du *Caprichoso*; et les négriers, voyant qu'on ne leur faisait aucun mal, se prêtèrent à tout de bonne grâce.

Cependant, les embrasures du fort du Morro sous lequel il faut nécessairement passer pour sortir, s'illuminaient peu à peu; l'on voyait les canonniers apprêter leurs pièces. Les murailles du fort de la Punta, qui défend également l'entrée du port, se garnissaient aussi de soldats. La frégate la *Santa-Fé* sembla faire des mouvements; les déserteurs eurent reconnu le son de cette trompette appelant l'équipage aux postes de combat; bientôt après elle largua ses voiles. Tous les bâtiments légers de la station, canonniers, goëlettes, pataches, tartanes, se mettaient en route. Les commandements marins résonnaient d'un bout à l'autre du port, et, chose plus douloureuse encore, le bruit cadencé des avions de la flotille de chasse devenait plus distinct de minute en minute. On avait, à babord, le fort Morro; à tribord, devant et derrière, des ennemis flottans.

— Oh! les femmes! les filles? les mantilles! les basquines et les jupons de malheurs! je les voudrais à tous les cinq cent mille diables! Race de femmes damnées! perdition des hommes! engeance maudite! répétait à chaque coup de rame maître Brimbollio, qui donnait l'exemple de nager vigoureusement. Il mêlait à ses malédictions des encouragemens moins énergiques: — Nagez donc! les agneaux! disail-il, souquez, hardi! ferme! mille millions de tonnerres! ne dormons pas! voilà une saine canonnière qui veut nous couper la route!

Fernando, sa longue vue de nuit en main, examinait la baie, et tousait à intervalles égaux, c'était sa méthode pour témoigner de l'inquiétude. Le brave garde-marine s'était spécialement chargé de la pièce à pivot, qu'il pointait sur la canonnière la plus rapprochée.

III.

Déclarations.

Quant à don Graviel, il commençait à craindre de perdre la partie.

Cinquante déserteurs de la *Santa-Fé*, vingt négriers restant de l'équipage du *Caprichoso*, le contre-maître Brimbollio, maître de manoeuvres, le garde-marine Fernando Riballosa, lieutenant, et l'enseigne de frégate don Graviel Badajoz, capitaine, en tout soixante-treize combattans, plus un cuisinier noir et quelques mousses; telle était la composition du brick-gôlette contre lequel le gouverneur de la Havane déployait maintenant toutes ses forces de terre et de mer. L'on trouvera naturel que nous omettions dona Juana de las Ernaduras toujours renfermée dans la chambre d'honneur, tremblante, éplorée, en proie aux plus cruelles appréhensions.

La canonnière que Fernando maintenait au bout de sa ligne de mire, coupait la route au *Caprichoso*.

— Capitaine, faut-il faire feu? demanda le pointeur.

— Garde-t'en bien malheureux! répondit Graviel. S'il est nécessaire d'en venir là, ce qu'à Dieu ne plaise! au moins, laissons-les commencer.

— Décidément, murmura le lieutenant, il veut nous voir une corde en cravate. Il serait si facile avec une bonne décharge à mitraille de balayer le pont de cette barque du diable!

En raison de ses desseins ultérieurs, l'enseigne désirait vivement de ne pas livrer combat à ses compatriotes. Mais la canonnière rapprochait le brick acculé contre terre, elle se trouva bientôt à demi-portée de pistolet par babord devant. Déjà l'on distinguait les voix du capitaine Bertuzzi et de don Antonio Barzon, tous deux au comble de l'exaspération; l'un courait après son navire, l'autre après sa fille. Le premier avait été trouvé dans la chaloupe; on l'avait dénaré, dégarroté et débarrassé, ce qui lui permettait de gesticuler et de crier à son aise; il abusait de la permission. Le second, qui ne tempérait pas moins, s'était jeté à bord de la canonnière avec sa garde et ses aides-de-camp. Tous les négriers débarqués du *Caprichoso* se trouvaient sur le même bâtiment, les bandits brûlaient de se venger; c'était à qui armerait les avions, ils faisaient rage.

— Misérable voleur de Badajoz! hurlait le gouverneur qui nécessairement n'ignorait plus rien, ah! l'iron fierfié! tu paieras cher ton audace. Rends-moi ma fille, scélérateur! Je me contenterai de te faire pendre! Sinon par le sang de...

Ce flux d'injures et de menaces rendit à don Graviel tout son sang-froid.

— Bien sensible, assurément, illustrissime seigneur, répondit-il au porte-voix. Je vous prévient... ment que votre fille est sur le pont et que si vous nous faites tirer dessus, elle sera aussi exposée que moi-même.

— Camarade! criait Bertuzzi à ceux de ces gens qui étaient encore sur le *Caprichoso*, c'est à cause de vous que nous ne tirons pas; mais tout à l'heure, aidez-nous!...

On se mentait réciproquement avec un touchant accord.

— Ho! Brimbollio! interrompit Graviel, que si, pour son malheur, un des anciens du brick ne rame pas de toutes ses forces, on lui fasse sauter la tête pour premier avertissement!

— Soyez tranquille, capitaine, fit le contre-maître, ces choses-là vont sans dire. Nous sommes armés et ils ne le sont pas. — Vous entendez, les mignons? ajota le rude marin en s'adressant aux négriers.

La lutte se réduisait à une joute de vitesse et de manoeuvre. Les forts attendaient que le gouverneur commençât le feu. Le gouverneur n'osait faire canonner le navire où se trouvait sa fille; Bertuzzi ne voulait pas non plus endommager la coque de son cher brigantin qu'il comptait enlever à l'abordage. Il ne doutait pas du concours de ceux de ses gens que don Graviel et Brimbollio venaient d'inviter à ramer en termes si persuasifs. On a vu que l'enseigne s'obstinait à ne point mitrailler des compatriotes; le père de dona Juana était à bord de la canonnière, c'était un motif de plus pour s'abstenir des moyens violens.

Après ce rapide examen des pensées et des espérances secrètes de nos principaux acteurs, jetons un coup d'œil militaire sur leurs attitudes respectives.

Bertuzzi tient la larre du bâtiment chasseur; don Graviel celle du brick-gôlette. Ce dernier rase les bas-fonds de tribord et les murailles du Morro avec un art merveilleux, en évitant, autant que possible, l'abordage de l'autre; mais le ci-devant capitaine négrier est sûr de réussir à s'accrocher dans trois minutes environ, si toutefois aucun incident ne contrarie l'habile impulsion imprimée à la canonnière. Don Graviel et ses compagnons voient cela clairement; le garde-marine caresse son boute-feu et toussé; le contre-maître brandit sa hache et jure; les déserteurs font voler leurs avions comme des plumes.

— Fernando! Fernando! cria tout à coup l'allèze, à moi, viens vite!

Le garde-marine obéit; le jeune capitaine lui dit alors à voix basse:

— Il s'agit de leur enlever, d'un coup de canon, tous les avions de babord; ne blesse personne, j'ai mes raisons pour cela; et jo réponds du reste.

— Bien! j'aurais autant aimé les couler une bonne fois, mais enfin, tu le veux ainsi; tu vas voir!

À ces mots, le flegmatique lieutenant reprit son poste et repointa son canon de 24.

— Y sommes-nous? demanda Graviel.

— Parfaitement! répliqua le pointeur.

La canonnière se présentait alors obliquement, son boute hors de feu touchait le brick, et ses premières rames étaient sur le point de s'engager dans celles du *Caprichoso*.

— Feu! commanda l'enseigne.

Une éclatante détonation couvrit tous les autres bruits de la rade. Fernando avait fait merveille; sa décharge, à bout portant, avait râté tous les avions du babord de la canonnière, qui pivota sur elle-même, comme un oiseau dont une aile est coupée dans son vol. Don Graviel profita de ce mouvement; il un étroit espace se trouva libre. Avant que Bertuzzi eût repris la route convenable et remplacé ses avions brisés, le *Caprichoso* avait gagné en bonne direction trois grandes longueurs de navire; mais de nouveaux dangers l'entouraient. La première explosion fut suivie de vingt autres; les foris répondaient à la pièce à pivot.

— Ah! ils vont tuer ma pauvre fille! s'écria don Barzon qui, tout brutal qu'il était, aimait tendrement dona Juana.

— Ciel! ils couleront mon joli navire, disait avec douleur le capitaine Bertuzzi... Et ils nous empêchent de continuer la chasse! Si nous avions pu sauter à l'abordage, mon pauvre *Caprichoso* eût été repris sans avaries!

Par une singulière coïncidence, les deux plus acharnés ennemis de don Graviel faisaient ainsi des vœux pour que l'artillerie des forts n'atteignît pas le but. Cependant les boulets tombaient comme grêle autour du léger bâtiment; quelques rames furent emportées, les flèches des mâts et nombre de manoeuvres coupées, la plupart des voiles percées à jour. Par bonheur, la coque et la mâture ne furent pas atteintes. À l'ouvert du port, le *Caprichoso* sentit la brise. La canonnière fut laissée bien loin derrière, et, comme le vent fraîchissait, l'on se trouva bientôt hors de la portée des foris.

— Il y a dans tout ceci plus de bonheur que de bien joué, dit le contre-maître, qui continuait à pester contre les femmes en général, et plus particulièrement contre dona Juana.

Fernando, après avoir fait écouvillonner et recharger la fameuse pièce de 24, se rendit auprès de don Graviel, qui se hâta de lui remettre le commandement de la manoeuvre, et descendit enfin dans la cabine.

L'on avait trouvé à bord de vastes caisses de cigares royaux. Maître Brimbollio y puisa largement; le méthodique garde-marine prit un *regalia*. L'alluma dans les principes, s'occupa ensuite de pourvoir au remplacement des voiles criblées, à la réparation des avaries, à l'installation du service; il se fit apporter un grog, ordonna au cuisinier de distribuer les rations à l'équipage, et braqua sa longue-vue sur l'entrée du port, qu'on relevait au sud-sud-est. Les premières clartés du soleil blanchissaient les remparts du formidable Morro, dont il était permis de se méfier maintenant; mais elles se réfléchaient aussi sur un objet moins inoffensif, c'est-à-dire sur la voiture de la frégate la *Santa-Fé*, chargée de toile haut et bas. Tribord et babord, saillant de l'avant, menaçante et d'autant plus crainte que la brise de terre augmentait gra-

duellement. La mer devenait clapoteuse. Fernando hochait la tête en toussant.

Avant d'ouvrir la porte de la cabine, don Graviel répara de son mieux le désordre de sa toilette, passa les doigts dans ses cheveux, rabattit son collet de chemise, raffermis ses pistolets dans sa ceinture, trisa ses moustaches et jura deux fois pour se remonter le moral; puis il entra. Nous ne décrirons pas, selon l'usage de nos devanciers, la chambre du capitaine, vrai boudoir maritime. On sait, du reste, que l'ameublement d'un pirate coûte trop bon marché pour n'être point magnifique : c'est la soie dans de l'or, des tapis de cachemire, des bois précieux, des saphirs et des émeraudes, un palais des *Mille et une Nuits* au daguerréotype.

Dona Juana était assise sur une ottomane incomparable. Elle tenait à la main une charmante *navajilla* de Séville à la lame d'acier poli, à la poignée d'écaillé incrustée d'ivoire et d'argent. Au bruit que fit la porte en tournant, elle se redressa, courut se retrancher dans un angle et, fière comme un digne Castillane, se mit en devoir de défendre chèrement son honneur et sa vie.

— Bravissimo, *senorita*, dit don Graviel, j'aime à vous voir prendre cette pose martiale, caramba! elle vous sied à ravir! mais d'abord permettez à votre esclave soumis de demander grâce pour sa témérité. Vous conviendrez seulement que j'ai ponctuellement tenu parole.

— Si vous faites un pas de plus, seigneur cavalier...

— Dites, seigneur capitaine, je vous en supplie, interrompit l'alferez qui avançait toujours; comme je l'avais juré, je suis capitaine-corsaire aujourd'hui jour de Noël.

A ces mots, don Graviel ouvrit les rideaux damassés de la clairevoie, un rayon de lumière pénétra dans la cabine.

— Vous voyez, ma reine chérie, que votre appartement n'est pas mal; rien ne vous manquera et vous avez tout mon amour par dessus le marché.

— Silence! méchant pirate. répliqua la tremblante jeune fille; de ma vie je ne vous pardonnerai votre indigne conduite.

— Foi de corsaire, vous êtes aussi adorable qu'adorée! Votre colère est éblouissante, et, pour un empire, je ne voudrais pas en avoir été privé. Je vous connaisais dans vos bouderies, *Juanita*; mais la *navaja* au poing, c'est tout nouveau pour moi; c'est puant! Si jamais vous aviez eu quelque rivale dans mon cœur, elle serait oubliée à jamais. Vos yeux en courroux brillent d'un feu divin, ils me percent de part en part, je vous jure. Souffrez que j'examine de plus près ces délicieux *cachillito*.

En parlant ainsi, don Graviel s'était mis à genoux aux pieds de la jeune fille, non sans avoir adroitement saisi la main dans la quelle étincelait le gracieux poignard, si bien que dona Juana n'en pouvait faire usage; alors, de ce ton semi-railler qu'il avait accoutumé de prendre pour faire des déclarations à la jeune fille :

— Dans l'espoir de vous plaire, dit-il, afin de satisfaire un de vos caprices, chère âme, je m'expose à être pendu; mais s'il peut vous être agréable de me couper la gorge, faites, ne vous gênez pas, il me serait doux de dépasser par les soins de celle...

— Lâchez-moi donc, alors! interrompit *Juanita* exaspérée.

— Doucement, mon ange, continua don Graviel, je tiens d'abord à terminer mon discours, uniquement dans votre intérêt; sachez donc qu'après moi vous ne trouverez plus de protecteurs là haut. Fernando, mon second, n'est pas du tout galant; maître *Brimbolio*, qui vous gardait dans la yole est un bandit très bourru; et pourtant c'est là ce qu'il y a de mieux à mon bord. Si vous m'accordez la vie, chérubin de mes rêves, je les tiendrai en respect, ils ramperont tout devant vous; mais si vous en décidez autrement, je vous déclare que ma responsabilité sera à couvert. Ces coquins-là d'ailleurs seraient capables de vous en vouloir de ma mort... Ne vous impatientez pas, ma souveraine, encore un petit mot de justification. Écoutez bien! ceci est sérieux: Je ne suis pas pirate, mais corsaire, distinguons! je ne ferai la guerre qu'aux Anglais nos ennemis. J'ai délivré la mer d'un véritable forban en m'emparant du *Caprichoso* qui capturait les Espagnols tout comme les autres, avec l'autorisation tacite de votre père... D'autre part, je vous aime, je vous adore, je veux vous épouser; je n'avais pas un triste maravedis de fortune, on m'aurait honteusement chassé de votre présence, si j'avais eu le malheur de montrer mes prétentions; vous m'avez inspiré mon projet, je vous ai obéi à point nommé, suis je donc si coupable?... Dans un mois, mes exploits m'auront rendu riche, renommé, redoutable, digne de vous en un mot, et vous serez la grâce qui embellira ma vie, à moins que vous ne préférerez être tout de suite la Parque qui en tranchera le fil.

A mesure qu'il parlait, don Graviel serait moins fort la main de *Juanita* qui devenait plus attentive; à la fin, cette main blanche et potelée reposait mollement dans la sienne, la jeune fille ne la retira pas, le hardi cavalier y porta ses lèvres avec transport.

Juana s'était assise sur l'ottomane.

— Sur votre honneur, fit-elle en oubliant toujours sa main, ce que vous venez de dire est-il l'exacte vérité?

— Sur mon honneur! sur ma foi! sur mon amour pour vous! je ne sais pas de serment plus fort.

— Et vous vous conduirez à mon égard en honnête et galant cavalier?

— *Juana*, poignardez-moi, mais ne me faites pas injure.

On frappa à la porte; la jeune fille venait de remettre la *navajilla* dans sa gaine, don Graviel était assis à côté d'elle.

— Capitaine, dit un mousse qui n'était pas entré sans autorisation, le lieutenant vous fait prévenir que la frégate la *Santa-Fé* nous appuie la chasse et qu'elle nous gagne.

— Chère amie, dit l'heureux enseigne en se levant, priez Dieu qu'elle ne nous attrape point. Je cherche les Anglais et non les Espagnols.

IV.

Bataille.

La mer était dure, et plus contrairement à la marche du léger brick qu'à celle de la vaillante frégate qui le poursuivait; mais don Graviel ne parut pas inquiet un seul instant. Il changea la route pour se rapprocher des brisants qui bordent au nord l'île de Cuba entre la Havane et le cap San Antonio. Les bas-fonds sur lesquels il naviguait avec une incroyable confiance, lui servaient de rempart contre la frégate dont l'équipage avait été remis au complet. Nous n'ajoutons pas que le capitaine Bertuzzi et ses négriers avaient obtenu du gouverneur l'ordre de monter à son bord.

Le lendemain, au point du jour, le cap San Antonio était doublé; la *Santa-Fé* apparaissait encore à l'horizon, don Graviel essaya de plusieurs allures et vit qu'en serrant le vent, il avait un avantage marqué sur son chasseur; mais au moment où il prenait cette direction, qui le menait à l'île des Pins, un grand navire se dressa sur l'avant tout à coup.

Les corsaires l'examinèrent attentivement.

— Frégate anglaise! dit en toussant le lieutenant Fernando.

— Que diable répondit don Graviel, nous sommes en force.

— En force? murmura le garde-marine.

— Oui, tu vas voir. Hissez pavillon anglais! et gouvernons droit.

Sans dévier de sa route et seulement en ralentissant la course, le brick-golette naviguait entre les deux frégates et m'ageait son élan de manière à les mettre en vue l'une de l'autre, ce qui ne tarda point. Les Anglais furent persuadés que le brick chassé par un navire espagnol était un compatriote; don Graviel compléta cette erreur en virant de bord, comme s'il eût voulu se secourir au feu; il fit voile aussi vers la *Santa-Fé*. Celle-ci prit la fuite, mais trop tard; à la hauteur du cap San Antonio, l'Anglais engagea l'action.

Dona Juana, respectée à bord comme si elle eût été la femme du capitaine, se tenait à côté de don Graviel.

— Pour l'amour de Dieu! capitaine, dit maître *Brimbolio* en s'avantant, pourriez-vous m'apprendre ce que nous fabriquons ici? Laissons-les se haïer à leur aise et gageons le large.

— Qui t'a demandé ton avis, maître hâbleur? répondit sèchement Graviel. Tu prophétises du malheur depuis le commencement; je suis las de tes observations.

Prenant alors sa voix de commandement.

— Brank!-has général de combat! ajouta-t-il.

Fernando, sans demander d'explications se rendit à la pièce à pivot; force fut au contre-maître de distribuer des armes et de la poudre à tous les corsaires.

— Vous voyez, tendre idole de mon cœur, que je n'hésite point, dit alors don Graviel. Quand le combat sera bien en train, je vais amener le yacht britannique et arborer la noble bannière de Castille. Aussitôt après vous descendrez, je vous prie.

— Oh! non, répliqua la jeune fille d'une voix émue, permettez-moi de rester auprès de vous.

Après un moment de réflexion, don Graviel y consentit d'un signe de tête.

— Eh bien! mon ange, dit-il, parlez-vous enfin un pauvre alferez de vous avoir enlevée à l'abordage? ou bien auriez-vous oublié ce peut-être du bal?

Dona Juana, devenue écarlate, ne put s'empêcher de sourire.

Les deux frégates étaient maintenant bord à bord et le brick-golette derrière elles, à petite portée de fusil.

— Canonniers, commanda le capitaine, ne nous trompons pas, c'est sur l'anglaise qu'il faut pointer! Fernando, je te recommande son gouvernail. Vive l'Espagne! amenez le pavillon anglais! hissez nos couleurs! Feu!

La bordée à boulets et à mitraille du *Caprichoso* balaya de long en long les gaillards et la batterie de la frégate anglaise, dont le gouvernail volait en éclats par l'effet de la pièce à pivot. Quand la fumée se dissipa, don Graviel vit son ancien commandant de la *Santa-Fé* lui faire de la main un geste de remerciement; mais à côté du vieil officier se tenait le capitaine Bertuzzi, furieux d'être si près de son cher brick sans pouvoir s'en emparer. Le forban grinçait des dents, il était violet de colère; enfin, transporté, hors de lui, sans attendre davantage, il mit don Graviel en joue avec un monstrueux tromblon mauresque. Dona Juana s'en aperçut, poussa un cri déchirant et s'évanouit.

Que Zampa a bien raison de chanter :

Son cœur est sourd

Le premier jour;

Mais dès le second la pauvreté

Ne pleure plus autant, etc.

Une digression serait intolérable dans une situation si tragique. Le jeune capitaine vole d'un bond au secours de sa bien-aimée *Juanita*; co

mouvement l'a sauvé, — car, au même instant, la charge entière du tromblon se planto dans la muraille du brick, à la place qu'il vient de quitter. La jeune fille est transportée dans la cabine. Alors, pour éviter un salut du même genre, don Graviel fait le tour de la frégate anglaise en continuant un feu nourri, va se poster dans sa joue du côté opposé à la frégate espagnole, et caonne si bien, que les ennemis exaspérés l'raquent enfin sur lui une partie de leurs pièces.

Le *Caprichoso* était trop faible d'échantillon pour supporter la riposte; il prit la fuite, en se faisant un abri de la *Santa-Fé*; mais, auparavant, la pièce à pivot accomplit un dernier exploit; elle acheva de couper le beaupré déjà mutilé de l'ennemi. La chute de cette clé de la mâture entraîna celle des autres mâts; l'incendie se déclara presque aussitôt dans les voiles déchirées. La *Santa-Fé* poussa au large; le brick-goëlette prit chaise devant elle.

— Eh bien! demanda Fernando, à quoi servent, s'il te plaît, tous ces beaux faits d'armes, que je donnerais volontiers pour un goujon? Selon moi, nous venons de brûler notre poudre aux gélénas.

— Comment! s'écria Graviel enthousiasmé, regarde donc cette frégate embrasée! Sans nous peut-être la *Santa-Fé* succombait!

— Possible! mais elle ne nous chasserait plus, murmura le garde-marin.

Don Graviel haussa les épaules et se contenta de dire :

— Tu vois bien qu'elle ne saurait nous rejoindre.

En effet, la *Santa-Fé* avait perdu une partie de sa mâture; bientôt elle mit en panne pour se réparer plus à son aise et pour envoyer sauver le petit nombre d'Anglais qui s'étaient jetés à la mer afin d'échapper à l'incendie.

Au coucher du soleil, aucune voile n'était en vue, et le *Caprichoso* voguait sans crainte dans le canal rocailleux qui sépare Cuba de l'île des Pins. Maître Brimbollo était de quart; Fernando fumait un cigare en pêchant à la ligne; don Graviel, assis à côté de Juana sur la riche ottomane, lui parlait avec feu, non plus de ce ton moqueur que l'on connaît, mais d'un style plus discret et plus relevé. Depuis l'évanouissement de la jeune fille, il n'affectait plus des airs de capitain, il s'exprimait en amant soumis et tournait au langoureux; à d'autres d'expliquer ce phénomène!

— Juanita, de grâce, disait-il, avouez que ce n'était pas seulement un vulgaire mouvement de crainte. Vous n'étiez pas effrayée par le combat, vous étiez calme et sereine au milieu du tonnerre de l'artillerie des trois navires, vous ne faiblissez pas, je vous contempais avec admiration. Dites, ma Juana, ma divine, dites que vous avez tremblé pour les jours de celui qui n'inspire de vous qu'un mot d'espoir, un seul, à mon ange aux longs cheveux noirs.

Long-temps le jeune capitaine supplia, long-temps la Castellano se défendit avec fermeté; puis elle fut moins sévère, puis elle ne répliqua que d'un ton timide; enfin, elle consentit au plus doux des aveux :

— Tu m'aimes! s'écria son Graviel triomphant. Tu m'aimes, fleur de mon âme, je l'ai donc obtenue cette parole qui fera le bonheur de ma vie. L'alterez-ai pris avec transport la main de la jeune fille; attiré par un charme invincible, il tenta de lui donner un baiser d'amour.

— Non! non! reprit vivement dona Juana en le repoussant; vous manquez à votre promesse! Arrêtez! j'ai permis à mon trop hardi protecteur de prendre cette main que je lui retire; c'en était trop peut-être!

— Grâce, senorita, dit Graviel confus et tremblant à son tour, j'ai péché contre vous, mais pardonnez, pardonnez à mon humble repentir; la clémence sied bien à âmes candides. Ne me bannissez pas hors de votre présence, soyez toujours mon amie, soyez ma fiancée devant Dieu.

Juana garda le silence, son cœur bondissait, son extrême émotion se trahissait par tous ses mouvements. Elle s'était réfugiée auprès de la barre du gouvernail à l'arrière de la chambre; et là, pâle, défaite, doutant d'elle-même, elle finit par rester immobile, les yeux fixes, les cheveux épars, les mains croisées sur sa poitrine.

— Graviel n'osait plus dire une seule parole; sa vie semblait suspendue aux lèvres de dona Juana qui, la première, reprit ses sens et sa dignité, lui tendit la main et dit solennellement :

— Eh bien! oui! j'y consens! je serai votre fiancée, votre fiancée, entendez-vous?

Don Graviel, incliné devant la jeune fille, fondit en larmes; elle les essuyait avec délices, confiante désormais et tranquille sur le sort qui lui était réservé. Cependant la hardiesse et la timidité successives de l'alterez avaient fait place à une impatience croissante.

— Sur mon âme, Juanita, dit-il, je hâterai cette union qui seule est l'objet de tous mes vœux.

Juana rougit encore, mais elle accéda du regard au brûlant désir de son fiancé. Don Graviel se précipita sur le pont.

— Droit à terre! Brimbollo! Gouvernez sur la première crique habitée de l'île des Pins.

Cet ordre fut exécuté. Avant le jour, le *Caprichoso* était à l'ancre devant une bourgade populeuse bien connue des caboteurs du pays. Fernando fut envoyé en corvée avec mission de ramener un prêtre à bord, si bien que le soleil levant éclaira la cérémonie du mariage de don Graviel Badajoz et de Juana de las Ernaduras. Un révérend père franciscain, encore tout effrayé d'avoir été emporté de vive force à bord du *Caprichoso*, leur donna la bénédiction nuptiale sans penser seulement à faire la moindre difficulté. Le coffre-fort du capitaine Bertuzzi servit

fort heureusement à couvrir les frais de tous genres, à monter la garde-robe de dona Juana et à se procurer des vivres de campagne.

Vers midi, le brick-goëlette apparut.

— Jusqu'à présent, capitaine, nous n'avons sué que pour vous, disait en jurant maître Brimbollo; l'équipage commence à murmurer. Il est temps, voyez-vous de leur donner de la pâture à ces agaçaux, et moi aussi. Voilà!

— Vous en aurez! répartit don Graviel, trop heureux pour rappeler à l'ordre le farouche contre-maître.

Fernando s'accoutumait à la présence de dona Juana; il avait des cignes à discrétion, faisait bonne chère à la table du capitaine et commençait à croire que tout irait bien.

V.

Retour.

Deux mois plus tard, un convoi de douze bâtiments marchands de diverses grandeurs, sous l'escorte d'un brick-goëlette, lui signalé dans les passes de la Havane. Bientôt on reconnut le *Caprichoso*; la nouvelle en fut portée au gouverneur-général qui bondit dans son hamac et revêtit aussitôt son grand uniforme.

Le convoi restait sagement hors de portée de canon. Le brick faisait le signal qui appelle un canot à bord.

— Par la potence que je te destine! maître bandit, s'écria don Antonio Barzon, tu fais avouer que c'est être par trop insolent de venir me braver jusqu'ici!...

Il est bon de dire qu'on avait envoyé chasser le *Caprichoso* dans toutes les directions, qu'il avait été rencontré plusieurs fois, mais que, tantôt par une ruse, tantôt par une autre, il avait toujours mis les chasseurs en défaut. — Le capitaine Bertuzzi était mort à la peine d'un accès de rage aigu.

Après avoir fait une étrange consommation de jurons gutturaux, don Antonio Barzon dut se résigner à expédier à bord du brick-goëlette un canot qui rapporta la lettre suivante :

« Illustissime seigneur, don Antonio Barzon, marquis de las Ernaduras y Famarotes, grand d'Espagne, brigadier des armées de Sa Majesté, commandeur de ses ordres, gouverneur-général de l'île de Cuba et de dépendances, etc., etc... »

« Le très humble serviteur de Votre Excellence, don Graviel Badajoz y Serrano y Lopez, enseigne de frégate, commandant le *Caprichoso*, a l'insigne honneur de le prévenir qu'il n'attend que son bon plaisir pour entrer dans le port de la Havane avec douze prises faites sur les ennemis de S. M. catholique. »

— Mon bon plaisir! le maraud! interrompit le gouverneur.

« Ces douze prises valent ensemble trois millions de piastres, sur lesquels, en sa qualité de gouverneur, Votre Grandesse aura droit à un quart, et, en sa qualité d'armateur, à un autre quart, ce qui fait juste la moitié. »

— Peste! murmura don Antonio Barzon.

« Votre Excellence sera prévenue, du reste, que trois jours après la sainte fête de Noël, son très humble serviteur a légitimement épousé, en rade de l'île des Pins, sa fille bien aimée dona Juana de las Ernaduras, laquelle joint avec empressement et soumission ses prières aux miennes pour rentrer en grâce auprès de Votre Grandesse. »

On ne sait ce que pensa don Antonio Barzon en lisant ce paragraphe mais à diverses reprises les mots de corde, potence et bourreau passèrent entre ses dents.

« Toutefois, si Votre Excellence ne voulait pas accorder à tout l'équipage du *Caprichoso* la vie sauve, les parts de prise et les positions et grades suivants, savoir : 1^o à don Graviel Badajoz, etc., le grade de lieutenant de vaisseau (ce qui lui fera franchir d'un bond ceux d'enseigne de vaisseau, de lieutenant de corvette et de lieutenant de frégate), et le commandement du *Caprichoso*, que la couronne achètera avec son droit sur la vente des prises; — 2^o à don Fernando, le grade d'enseigne de vaisseau (ce qui lui fera franchir d'un bond ceux d'enseigne de corvette et de frégate), et l'embarquement comme second sur ledit brick-goëlette; — 3^o à maître Brimbollo, le grade effectif de maître d'équipage; »

« En ce cas, son très humble serviteur se verrait dans la nécessité de profiter du vent de travers qui souffle bon frais et d'aller chercher ailleurs ce qu'il réclame de la munificence de Votre Grandesse. »

« A bord du *Caprichoso*, ce 1^{er} mars 1777. »

P. S. Il n'est peut-être pas hors de propos d'informer Votre Excellence des principaux faits et gestes du *Caprichoso* durant sa dernière croisière. Indépendamment des douze marchands qu'il ramène, il a coulé ou brûlé trois bricks de guerre anglais, et causé la perte totale d'une frégate qui le chassait le long de la Mona; il a coopéré entièrement à la victoire de la *Santa-Fé*; il a pénétré dans la baie de Kingston (Jamaïque) et mis le feu à bord de tous les bâtiments qui s'y trouvaient, ensuite de quoi il a relâché à San Juan de Porto-Rico, dont le gouverneur l'a fort bien accueilli, et a donné à connaître les résultats de la campagne à S. M. catholique le roi de toutes les Espagnes. »

— Que le *Vonito-Negro* (cette nom diable de genre!) s'écria enfin don Antonio Barzon, marquis de las Ernaduras y Famarotes, mais il faut parler bien que j'enconfie mon million et demi de piastres et que je lui laisse ma fille!

Or, comme personne ne fut pendu et que la présence de dona Juana sur le brick avait singulièrement contribué d'abord à en rendre le séjour agréable, et puis à faciliter la rentrée en grâce de chacun avec son excellence le gouverneur, il s'ensuivit que maître Brimboléo fit une exception en faveur de la femme de son capitaine, et dit qu'entre toutes les créatures de son sexe, celle-là était bonne à quelque chose.

Quant à Fernando, touché du bonheur de son ami, il en vint une fois jusqu'à songer à se marier, projet qu'il ne réalisa jamais, considérant que les émotions et tracés du ménage ne peuvent s'allier avec la tranquillité d'esprit qu'exige la passion de la pêche à la ligne, et attendu que nul ne peut servir deux maîtres.

G. DE LA LANDELLE. — (La Flotte.)

Un devoir de Victor Hugo en rhétorique.

Au moment où le nom de *Hugo* vient de retentir si honorablement à la distribution des prix du collège Charlemagne, grâce aux nombreux succès remportés par deux jeunes gens, le fils et le neveu de notre grand poète, il me semble à propos de rappeler ce que tant d'hommes illustres aujourd'hui et condisciples de Victor Hugo, n'ont pas oublié, c'est-à-dire les premiers essais poétiques et la glorieuse précocité de celui que M. de Châteaubriand appelait alors *l'Enfant sublime*.

En 1817, Victor Hugo avait quinze ans, il était avec son frère Eugène élève de la pension Lardier et Decote, rue Sainte-Marguerite, et il suivait comme les autres élèves de cette maison les cours du collège de Louis-le-Grand.

Il venait d'entrer en rhétorique, cette classe toute littéraire et si décisive pour la vocation des jeunes gens; c'est alors en effet que le goût des lettres se développe à jamais ou achève de s'éteindre dans leur esprit. Or, loin de retourner en arrière, Victor Hugo entraît avec ardeur dans la carrière que ces nouvelles études lui ouvraient.

Quoique voué aux mathématiques par ce goût inné qui est commun à toutes les âmes fortement trempées, il s'abandonnait avec bonheur à de poétiques travaux, charmantes récréations de plus après études. L'esprit de ce jeune homme si heureusement doué, était ainsi fait; il se délassait d'un travail par un autre, et il trouvait ses distractions sans sortir de lui-même.

Un jour qu'il s'était fatigué plusieurs heures de suite à chercher la solution d'un problème algébrique, Victor Hugo arriva au collège; il prit silencieusement place sur les gradins, et peu à peu, au bruit monotone des élèves qui récitaient ou plutôt bourdonnaient leurs leçons, il se replongea dans son insoluble problème. Son esprit s'y tourmentait encore, quand la voix du professeur vint brusquement l'en faire sortir. — Monsieur Hugo, continuez l'explication, disait cette voix sévère.

Et pour lui obéir il fallut tout quitter, l'aimable problème et ses charmantes équations. Il s'agissait de bien autre chose! il fallait traduire à haute voix les vers de la *Pharsale* de Lucain qui précèdent le passage du Rubicon.

Victor Hugo commença sa traduction d'assez mauvaise grâce, il balbutia d'abord avec humeur ces beaux vers qu'on le forçait de lire; mais peu à peu il se ranima, la corde poétique vibra en lui, et sa voix redevenue sonore accentua mieux ces nobles vers. Il recommençait à les comprendre, les mathématiques étaient oubliées, Lucain reprenait le dessus..... Victor Hugo lui était même rendu tout entier, quand la voix du maître vint encore le retirer de cette extase qui avait si vite remplacé l'autre. Il dut se taire et s'arrêter court au beau milieu de son enthousiasme. Mais il se promit bien de s'en dédommager et de donner à Lucain sa revanche tout entière.

Dès le soir même il tint parole. Le professeur avait donné pour devoir la traduction du magnifique morceau où Lucain décrit le passage du Rubicon par César. Victor Hugo, qui se trouvait coupable d'indifférence et même de dédain envers l'auteur de la *Pharsale*, voulut faire un effort pour se réhabiliter auprès de lui; le lendemain donc, pendant que ses camarades appartenaient au maître une traduction en vile prose, voici les vers qu'il présenta :

Déjà des monts Alps qu'il avait su franchir,
César voyait au loin les vieux sommets blanchir;
Des bords du Rubicon menaçant l'Italie,
De la guerre à venir son âme était remplie.
Une nuit, à ses yeux apparut tout en pleurs
La tremblante Patrie, exhalant ses douleurs.
Ses cheveux sont épars, triste, le regard sombre,
D'une pâle lueur elle brille dans l'ombre,
Et les bras nus, levant son front chargé de tours :
« Arrêtez, contre qui tournez-vous mes secours ?
« Où courez-vous ? Restez sur ces bords déplorables. »
« Jusqu'ici, citoyens, un pas vous rend coupables. »
Elle s'enfuit, César a frissonné d'horreur ;
Sur la rive long-temps l'enchaîne sa terreur :
« O toi, dit-il enfin, qui vois Rome et la terre
De ce roc Tarpeien où gronde ton tonnerre ;

Vous, dieux puissans d'Iule; et toi, grand Quirinus,
Jupiter, dont l'œil veille aux murs de Latins ;
Feux sacrés de Vesta ; toi, devant qui tout tremble,
Toi, qui peux plus sur moi que tous les dieux ensemble,
Rome écoute ma voix : César victorieux

Ne voit point l'atcabler sous son bras furieux.
O Rome, heureux vainqueur de la terre et de l'onde,
Ton esclave ne veut que l'asservir le monde.
Parle, et César encor peut être ton soutien ;
C'est ton ennemi seul qui me rendra le tien. »

Il dit, et sans tarder, fendant les flots rapides
Il plante à l'autre bord ses aigles intrépides.
Ainsi, quand un lion dans ses déserts brûlans
Voit de loin l'ennemi s'avancer à pas lents,
Par de longs coups de queue excitant son courage,
Il s'arrête incertain et rassemble sa rage.

Sa vaste gueule exhale un sourd rugissement,
Sa criériste à grands flots couvre son corps fumant,
Il la dresse, il bondit, et si le dard d'un Maure
Dans son flanc enfoncé, de son sang se colore,
Blessé, mais fier encor, vainqueur en succombant,
Il fond sur le chasseur et l'écrase en tombant.
Le Rubicon pourpré sortant d'une humble source,
Roule en de beaux vallons qu'il arrose en sa course
Ses eaux marquant les bords asservis à nos loix,
Quand l'été les tarit, bornait les champs gaulois.
Alors, des noirs torrens de leurs neiges fangeuses
Les Alpes grossissaient ses vagues orageuses.

Les Alpes grossissaient ses vagues orageuses,
Chaque escadron brisant leur cours impétueux,
Oppose un front oblique aux flots tumultueux,
Et l'armée, avançant dans l'onde ralentie,
Guide au sein du courant sa marche appesantie,
César, touchant ces bords qu'il n'eût pas dû revoir :
« Loin, dit-il, vains traités, vaines lois du devoir !
Fortune, je te suis, la victoire est mon titre,
J'ai trop cru les destins, que Mars soit mon arbitre. »

Soudain, tel qu'un caillon par la fronde chassé,
Tel qu'un trait que le Parthe, en fuyant, a lancé,
Il vole : encourageant les bataillons qu'il guide,
Il hâte dans la nuit son armée intrépide,
Et vers l'heure où Phébé void pâir son croissant,
Il entre à Rimini en vainqueur menaçant.

Il y a, dans ces vers d'un enfant de quinze ans, la trace d'une grande prédestination poétique. On y trouve une énergie toute verveuse, une grande richesse de rimes, et, en outre, quelques vers dont Brébeuf aurait envié et l'allure pompeuse, et souvent aussi une exactitude à rendre jaloux M. Philaret Charles, l'élegant traducteur de Lucain.

On sait comment Victor Hugo se montra digne de ces commencemens, comment il en rehaussa encore l'éclat en concourant cette année-là même pour le prix de l'Académie française. MM. Lebrun, Casimir Delavigne, Saintine et Loyson débataient comme lui dans ce concours dont le sujet était les *Avantages de l'étude*, mais Victor Hugo était le plus jeune de tous ses rivaux, seul il pouvait écrire ces vers qui terminent sa pièce :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Aussi les académiciens furent-ils fort étonnés en les lisant; il les prit même pour une licence toute poétique. Aucun d'eux ne voulut croire aux quinze ans du jeune poète; il fallut que Victor Hugo vint présenter lui-même son extrait de naissance à M. Raynouard, le secrétaire perpétuel.

Mais si l'on doutait alors de l'âge du poète, on ne doutait pas de son talent. Il en est ainsi aujourd'hui, toute la France peut parler de sa gloire. Nos vœux seront donc pour son fils dont le jeune triomphe nous a si bien ramenés aux premiers succès paternels; nous lui souhaitons de les rappeler dans toute leur splendeur et de mériter bientôt qu'on lui dise ce que M. Soumet écrivait à Victor Hugo en 1819 : « Vos dix-sept ans, monsieur, n'ont trouvé que des incroyables. »

EDOUARD FOURNIER.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,

RUE COQ-HÉRON, N^o 3,

Au bureau du Journal;

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS :

Un an	12 fr. » c.
Six mois	6 50
Trois mois	3 50
Un mois	1 25

Édition avec 48 gravures, par an 24 fr.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. à un mandat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuillons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Recits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, HOGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 40,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies. Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4^o, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine; — quatre par mois; — quarante-huit par an.

SOMMAIRE.

Le vicomte de Launay (1^{re} partie), par FRANZ DE LIENHART.

Histoire en l'air, par EUGÈNE DE MIRECOURT.

Mary, simple histoire, par ÉTIENNE ÉNAULT.

Voyage au Spitzberg sur la corvette la Recherche, par C. L.

Histoire des Révolutions de Pirmanesiz, ville de soixante-dix-huit maisons, par ALPHONSE KARR.

Histoire de la *Marseillaise*, par GEORGES DUVAL et ÉDOUARD FOURNIER.

Le Chapeau de François II, par CHARLES EXPILLY.

Anciens Mœurs judiciaires : le roi cède aux procureurs, par BATAILLARD.

L'Arlequin de Marseille.

LE VICOMTE DE LAUNAY.

(Première partie.)

I.

La Fosse-aux-Lions.

Il y avait autrefois au Marais, dans la rue du Pont-aux-Choux, un cabaret fort en renom et très fréquenté surtout par des gens de race qui s'y donnaient ordinairement rendez-vous chaque soir, pour boire, jouer aux dés et se communiquer ces nouvelles, qu'en argot de presse nous appelons aujourd'hui *faits-Paris*.

Cette maison avait anciennement appartenu à la Coiffier. C'était là que les jeunes seigneurs de la cour venaient concourir leurs parties de bals, de chasses et d'orgies, tout en se communiquant la chronique galante du grand et du petit monde. Les beaux esprits du temps, les Balzac, les Chateaubain, les Sévigné, les Sarrazin, y puisaient leurs observations piquantes et leurs stances à l'eau de rose. Vouture, l'amoureux transi de Mlle Paulet, dont — selon Talliemand des Réaux — le courage, la fierté, l'ardeur d'amour, l'œil vif et les cheveux un peu trop dorés, lui firent donner le surnom de Lionne, écrivait dans cette modeste hôtellerie, après la mort du comte de Montlausier, son rival, tué en Vattelme, des fadaïses rimées dans ce genre :

Belle lionne que j'adore,

Ne pleurez pas si longuement.

Si les perles se font des larmes de l'aurore,

Vous perdez un trésor bien inutilement.

Le cours du temps, pas plus que le règne successif des propriétaires de ce cabaret, n'avait apporté de changement à sa destination ou à sa forme

extérieure. C'étaient toujours les mêmes murs lézardés, recouverts d'un toit aigu en fines ardoises bleues, les mêmes lucarnes arrondies avec leurs cadres de briques et leurs barreaux de fer autour desquels serpentaient avec mélancolie quelques tiges de capucines et de chénopite. Au dedans, toujours même distribution, même décoration et même ameublement. A peine si l'on avait songé à restaurer ces degrés du stuc arrondis et polis, sur la blancheur desquels le talon rouge de nos cadets de bonne maison s'appuyait coquettement pour descendre dans cette étrange posada, dont la construction presque souterraine et la société huppée justifiait si bien l'enseigne de la *Fosse-aux-Lions*.

Un soir de mai de l'année 1788, après une journée de magnificence épanouissement pour le soleil, les fleurs et les femmes, la maisonnette de la rue du Pont-aux-Choux se trouva comme d'habitude encombrée.

Aux lueurs vacillantes de grossières bougies brûlant dans leurs candélabres de cuivre le long des pilastres, à travers les spirales vaporeuses de quelques rares amateurs de nicotiane, on distinguait çà et là des groupes plus ou moins bryuans, plus ou moins attentifs, occupés soit à déguster un vieux vin de France et d'Espagne, soit à ramasser les échecs ou à jeter les dés, soit à méditer, soit à ne rien faire.

Une réunion plus intime et, d'apparence, mieux choisie encore que la reste, s'était retranchée à l'extrémité gauche de la salle principale et dominait toutes les sociétés éparées, par l'éclat de ses rires et de ses joyeux propos. MM. les ducs de Fitzjames et de Fronsac, le marquis de Laval et le chevalier de Coigny s'y faisaient particulièrement remarquer par leur gaieté folle et la verve impétueusement plaisante de leurs saillies. Ils formaient galerie autour du chevalier de Vergennes et du duc de Conflans qui, tous deux, le cornet à la main, se disputaient la victoire d'une partie de dés.

Une bague d'un grand prix, ornée d'un diamant de la plus belle eau, scintillait sur le bois sombre de la table, comme une luciole cachée dans l'herbe pendant une nuit obscure ; c'était le point de mire des joueurs, la récompense du plus adroit ou du plus heureux.

A leurs côtés paisiblement assis comme des académiciens dans leur fauteuil, le capitaine Simon de Kersaint, le comte de Lauraguais et M. du Coëtlogon, parlaient gravement voyages, sciences et littérature.

— Voyons, et pla-santerie à part, dit tout à coup M. de Fronsac en s'adressant aux deux opiniâtres adversaires, votre partie dure vraiment trop long-temps ; nous ne saurons jamais l'histoire curieuse de cette bague ! Prenez pitié, mes sieurs, de notre impatience et ne vous jouez pas davantage de l'intérêt extrême qu'ont fait éclorre en nos vus paroles mystérieuses, vos mots à double entente et ces ambigus coups de langue que vous vous prodiguez depuis tantôt une heure au sujet de ce superbe anneau...

— Do grâce, mon cher, laissez-nous combattre en paix, interrompit enfin de Vergennes, c'est votre importune curiosité qui entrave mes succès...

— Je vous en souhaite d'autres à l'avenir ; lui dit son partner en riant.

— Pardieu! je vous conseille de me donner des leçons, vous qui faites de si belles conquêtes!

— Allez-vous recommencer? s'écria de Fronzac.

— L'histoire de la bague! l'histoire de la bague! s'écria-t-on alors autour des joueurs.

Un mauvais fêta de page qui se trouvait dans le cercle, étendit ses deux mains sur la table, confisqua les dés et réclama au nom de toute l'assemblée une explication définitive.

— Eh bien! que Kergouët nous rende nos dés, fit de Vergennes et je vous livre enfin le secret de l'énigme.

— Vous êtes trop sages pour que l'on vous refuse, dit Kergouët en replaçant sur la table, de l'air du monde le plus doctoral, ce qu'il venait d'y prendre. Maintenant exécutez-vous!

— Parce que vous nous en priez si gracieusement, messieurs, reprit de Confians avec un sourire plein de malignité...

Puis il se remit à sa partie et continua de jouer sans desserrer les dents. Cette mystification nouvelle excita un brouhaha général qui prouva aux dix amis qu'en dépit de toutes leurs manœuvres diplomatiques et de leurs mesures dilatoires, il était temps de confier à l'indiscrète mémoire de leurs camarades l'histoire qu'ils réclamaient à grands cris.

— Allons, résigne-toi, chevalier, dit le duc à de Vergennes, et raconte à ces messieurs ton aventure...

— Tu veux dire la tienne? répondit le chevalier étonné.

— La tienne, la mienne, la nôtre, enfin.

— La nôtre, soit! mais achevons toujours la partie.

Le cavalier agita nonchalamment son cornet et fit rouler ses dés :

— Ça et vingt-quatre, trente. A toi, due. Voici, en quelques mots, l'histoire : Mme d'Hyères avait daigné, il y a quelques mois, accepter de servir un humble serviteur, alors son cavalier servant, la jolie bague que tu vois sur ta main. Vous m'avouerez que j'ai bon goût, mais qu'elle était bien plus jolie que ces petits doigts roses de celle qui la portait!...

— Les soupçures? A toi de jouer, interrompit de Confians en lui passant la bague.

— Ça était un gage d'amour et de constance que l'on jura de conserver pendant toute la vie, d'emporter dans la tombe... Hélas! ce ne fut pas ainsi qu'un tambou qui l'emporta!

— Tu soupçures toujours! répéta le duc ironiquement, eh bien! tu as le droit d'affecter si profondément; tu n'étais pas un homme à plaindre, tes longues heures passées dans le boudoir de ta belle valaient ma foi la bague!

— Cela n'empêche pas que j'aie eu plus d'estime pour ma bague, qui me valait plus de soins et de tendresse, que le cœur de ma bien-aimée... Enfin! j'aurais dû laisser le ciel du bonheur qu'il me permettait de savourer en compagnie de cette chère dame; je ne pensais qu'à elle, je ne rêvais plus d'autre.

C'était mon unique désir de la revoir sans cesse, et ma plus précieuse espérance de posséder exclusivement son amour, tellement que, traversant la place Royale, tout préoccupé de l'objet de mon amour, je rencontrai ce scélérat de Confians, à qui je ne pus résister et confier mon bonheur. Cédant à je ne sais quel impérieux besoin de parler, j'épanchai dans ce cœur ami les tendres impressions du mien, et lui fis, de la meilleure grâce, part de mes joies cachées, en me garantissant toutefois de trahir l'incognito de ma Lionne. Trente-huit! je suis sur le point de gagner...

— Qui sait? nous gagnerons peut-être ensemble, notre bonne fortune si commune,....

— Voici quelques mots, dit M. de Coigny, qui m'ont tout l'air d'une illusion à Lrède-pourpoint.

— Et c'en est malheureusement une aussi, répondit de Vergennes. De Confians, continua-t-il, parut émerveillé de ma confiance, mais de peur de me laisser la flatteuse satisfaction de me croire le plus favorisé des mortels, il jugea à propos de tempérer mon orgueil par un récit analogue au mien, en guise de dénouement, le témoignage le plus irréfragable et le plus anéantissant, cet anneau maudit, qu'il tenait de sa Dulcine et qui lançait à son doigt certains feux qui refroidirent considérablement les miens.....

M. de Confians éclata de rire :

— Vous devinez, messieurs, c'était la bague de ce pauvre chevalier!

— Ah! l'aventure est plaisante! exclama de Fronzac.

— Diable! répartit M. de Coigny, qui connaissait un peu Mme d'Hyères, je ne trouve pas que le partage le soit!

— Bah! entre amis, reprit gaiement de Vergennes, il faut être philosophe dans ce monde... Et pourtant, j'avoue que j'eus lieu de me trouver triste des explications réciproques que nous échangeâmes à ce sujet, mais perfidie ne m'avait semé plus habile et plus lourde à supporter; hé! les femmes! les femmes!...

— Et vous êtes sans doute déjà consolé? demanda le marquis de Launay.

— Je le serai sûrement tout à l'heure, dès que je tiendrai ce fatal anneau.

— Eh! quoi, vous ne jouez donc pas la possession de la belle?

— Mais non, répartit de Confians, c'est elle qui nous joue dans ce moment-ci.

— J'ai mes cinquante points! s'écria de Vergennes, la bague m'appartient!

— Le bienheureux! fit malicieusement son adversaire vaincu.

— Bon Dieu! qu'en va-t-il faire de sa bague? dit M. de Kergouët avec dédain.

— Eh! j'en serai don à mes amours de demain pour oublier celles d'Hyères! répondit le chevalier en passant à son médium le signal éclatant de sa conquête.

Un rire universel accueillit cette boutade anacronique, pendant que les deux rivaux se levaient de leurs sièges et cédaient à d'autres concurrents la place qu'ils venaient d'occuper.

Les nouvelles du jour furent alors contées, commentées et du mieux enjolivées : On fit de l'épigramme et du sarcasme à l'endroit des absents ou des disgraciés. Le mariage de l'épais financier Boulard avec une petite de Sonnevillle, agita long-temps ces langues enflées d'ironie. Le suicide mystérieux du dernier vicomte de St-Paul, un récent bon mot de la reine, la nomination du farouche marquis de Launay au commandement militaire de la Bastille, et le remplacement au ministère de la police de M. de Vergennes par M. Lenox, occupèrent tour à tour ces esprits vacillants et capricieux dont la volatilité s'accroissait encore au feu des liqueurs et des vins capiteux.

Cependant, chacun dans sa sphère se démenait vainement pour contribuer à l'excitation d'une gaîté plus franche et plus vive. La joie de ces buveurs, de ces jeunes fous, de cette noblesse si insouciant d'ordinaire n'était comparativement rien ce soir-là. Il pesait sur toutes ces têtes coquettement poudrées, comme un joug d'airain qui les courbait sous le poids d'une inconcevable fatalité. Ces fronts épanouis et roses semblaient pressentir le sillon précoce d'une première ride; les quolibets, les facéties, trouvaient à peine leurs échos même dans un rire forcé, et plus on se battait les flancs pour raviver par quelque énergique élan cette conversation épuisée, par-dessous, agonisante, plus, en dépit de tant d'héroïques efforts, la tristesse morne et sombre s'appesantissait au sein de l'assemblée.

Peu à peu les bavardages malicieux s'étaient éteints comme ces clartés fugitives d'un foyer qui n'a plus d'aliment. — On n'entendait plus que le bruit sec des pièces sautant sur leur damier et la voix traînante des joueurs calculant leurs points ou discutant leurs diverses chances de succès ou de perte. Tous, livrés à leur rêverie intérieure, les uns comme charmés par quelques doux souvenirs du passé, d'autres agités par de secrets terreurs au sujet de l'avenir, se tenaient autour de la table, alors occupée par le comte de Kergouët, page de S. M. Louis XVI et Hans von Walden, major dans la garde suisse.

Par intervalle, les roulements lointains et prolongés d'un grand orage qui avait soudainement amoncelé la nuit sur la capitale, parvenaient jusqu'aux oreilles des hôtes de la Fosse-aux-Lions, dont ils redoublaient encore les dispositions mélancoliques et malades.

A deux ou trois étrangers près, la société dont il est ici question était restée seule maîtresse du lieu et cette solitude inaccoutumée n'avait fait que la rendre bien plus morose encore : au cataclysme des saillies et des chroniques plus ou moins méchantes de tout à l'heure, un mutisme presque absolu venait de succéder. — Après le tapage, le silence. — Après les bourrasques, le calme plat.

Ce fut dans ce moment où le visage de chacun se faisait de plus en plus soucieux, où le cœur battait plus vite sous l'impulsion de joies ou de tristesses amères pensées, que la voix fêlée et nazillardée d'un mendiant fit retourner vers la porte d'entrée de la salle toutes les têtes des consommateurs de la taverne.

L'aspect du nouveau venu excita un étrange mouvement de curiosité et d'étonnement parmi les buveurs; sa figure sévère et pensive encadrée dans ses longs cheveux et dans sa barbe blanche, son front large et développé, son œil gris couvert d'un sourcil proéminent, son profil noble et bien caractérisé, un air de distinction et de noblesse répandue sur toute sa personne, contrastaient remarquablement avec son métier et surtout avec son costume. Ses yeux étaient petits, mais extraordinairement vifs; il y avait dans le feu de ses regards une expression particulière, mélange de bonhomie et de malice qui frappait tout d'abord et vous pénétrait d'un irrésistible sentiment d'intérêt. Son grand âge l'avait un peu courbé, mais cette formidable stature pouvait encore résister à plus d'une tempête, et le bâton noueux sur lequel elle se penchait semblait moins dans ses mains un moyen d'appui qu'une arme défensive destinée à écarter les chiens hargneux, les valets insolents ou l'escopette des sergents du gnot. Rien ne rappelait mieux les gueux à besace de Callot que ce singulier personnage. Son ample capote, couleur marron jadis, pouvait, livrée aux recherches analytiques d'un connaisseur, suffire à décrire l'histoire progressive de l'industrie en matière d'étoffes; chacune des couches qui la composaient eût eu sa date, son origine et sa couleur différentes. La main soignée qui, depuis bien des ans, réparait ce curieux vêtement, avait fini, à l'aide de ses additions successives, par en faire une sorte de cuirasse mâtéssée qui devait éviter au vieillard la peine de se chercher un lit. Son chef respectable était protégé contre l'humidité de l'air et les rafales du vent par un large sombrero qui devait avoir été gris, mais qui, depuis long-temps, participait à l'épaisseur et à la variété des éléments qui composaient tout le costume de ce vagabond, dont les jambes recouvertes d'épaisses guêtres de peau portaient le plus brave-ment du monde le lourd-ave de ce vieux corps flétri par les misères et les dures expériences de la vie.

— Un ancien soldat du régiment de Picardie se recommande à votre générosité, messieurs, marmotait-il sur le seuil de la porte, tout ruisse-

lant encore des ondées de l'orage, ayez pitié de mes quatre-vingts ans et de mes infirmités !..

— Qu'est-ce que cela ? demanda insolemment de Vergennes en toisant de toute sa hauteur l'intru déguenillé.

Les yeux paisibles et voilés du mendiant prirent soudain l'éclat verdâtre et flamboyant de l'émeraude.

— Si votre père était auprès de vous, mon cher, dit Fonsac, il vous édifierait sans doute sur les antécédents de ce brave homme en vous révélant sa qualité de sociétaire à la Cour des Miracles. Pour le présent, il vous apprendrait combien d'écus d'or il a plus que vous au fond de son bissac et dans quelles poches imprévoyantes il les a volés. Quant à l'avenir, on peut sans être ministre de la police, lui prédire un gîte sur la roue en place de Grève.

— La belle tête ! fit de Kergouët dont les distractions sempiternelles compromettaient gravement le gain de sa partie ; j'ai comme un vague souvenir d'avoir admiré quelque chose de semblable dans la galerie de tableaux des de Launay.

— Il faut y mettre de la complaisance ! s'écria de Conflans en se moquant de l'erreur du jeune page.

— Mais non vraiment ! et plus je le regarde...

Le vieillard détourna la tête.

— Vous n'êtes plus à votre jeu, Kergouët, lui fit observer le chevalier de Coigny.

— Que ce soit un modèle de peintre ou un coupeur de bourse, reprit l'inquiet Simon de Kersaint, il n'en est pas moins vrai qu'il a une face patibulaire, et je ne m'étonnerais point qu'il n'ait un espion de ces assassins introuvables qui déciment chaque nuit notre population... Appelez donc le cabaretier, qu'on le mette dehors ! Ho ! ho ! papa Vandeness !

Et pendant que le mendiant s'appuyait nonchalamment contre un pilier de la salle, comme s'il était curieux de connaître les moyens que l'on emploierait pour l'en faire sortir, on vit accourir un petit homme rond et fufusant comme une boule de graisse, rouge et bourgeonné comme une praline, dont le costume de chef de cuisine n'était pas d'une entière blancheur, mais qui, en revanche, par toutes ses parties du corps exposées à l'air, par sa tête chauve, par son poitrail velu et ses mains gonflées, réussissait de suoir comme un chapon gras valsant au tourne-broche.

— Voilà ! voilà ! cria-t-il d'une voix brève et fluette.

— Est-ce que tu ne mets pas cela dehors quand cela se présente ? lui demanda le chevalier de Vergennes en désignant le mendiant qui le regardait d'un œil impassible cette fois.

— Oh ! monseigneur, répondit le père Vandeness, avec un sourire plein de compassion, ne faites pas attention à la présence de ce brave homme. Il a l'habitude de venir se reposer ici, et l'on a généralement l'habitude de l'y supporter. C'est le vieux Pierre, dit la Folie, un ancien soldat invalide, un peu imbécille... Il vient de temps en temps faire ici sa tournée pour obtenir quelque aumône et vendre les objets de son commerce. Loin de vous gêner, monseigneur, il serait tout disposé à vous distraire, si vous le lui commandez ; il s'entend à ravir à prophétiser et à vous dire la bonne aventure, le tout à juste prix !..

— Comte, vous perdez, dit M. de Walden à son partner.

— Pardieu ! je le vois bien que je perds ! s'écria de Kergouët. Y a-t-il moyen de s'entendre avec de tels bavards ! Papa Vandeness !

— Monseigneur ?

— Vous avez le droit de vous en aller.

— Merci, monseigneur !

Et l'obésiqueux marmiton de se retirer à reculons, avec force sourires et courbettes complaisantes qui prouvaient que le manant, lui aussi, se perversissait au contact des courtisans qu'il était obligé d'héberger chaque jour.

— N'oubliez pas, s'il vous plaît, messieurs, un ancien soldat infirme qui se recommande à vos bontés, répéta encore une fois le mendiant, sans paraître ému de l'incident auquel son importunité venait de donner lieu.

Puis reconnaissant l'inutilité de ses prières sur les buveurs endurets, il s'approcha d'eux à petits pas :

— Quelqu'un de vous désire-t-il acheter quelques bijoux algériens, des chapelets de Jérusalem, des parfums, des talismans d'Égypte, des remèdes secrets et infailibles dans les plus dangereuses maladies ? Quelqu'un désire-t-il que je lui raconte son passé ou que je lui prédise l'avenir ? Qui veut se faire dire la bonne aventure ?..

— Voyons, s'écria de Kergouët en jetant en l'air le damier et ses pions qui retombèrent avec un roulement funèbre sur le plancher pourri du cabaret, puisqu'il est impossible de se soustraire aux assillards supplications de ce Job moderne, faisons-lui raison, mordieu !

Et se retournant vers le mendiant :

— Avance ici, Buhéme ! On te fait l'honneur de l'écouter ; débite-nous tu plus vite les plus gaillardes surmettes et tâche surtout de nous faire rire, car vraiment nous sommes tous ici plus tristes et plus graves que le bonnet de nuit de M. de Coislin.

Le vieillard ne put dissimuler un air de satisfaction à cette invitation ardive ; il s'avança vers la table, jeta autour de lui un audacieux coup d'œil, s'assit sans plus de façons, puis sortant d'une espèce de coiffe de son espèce de chapeau une espèce de jeu de cartes, il étalait ces figures informes et crasseuses devant lui.

— Je suis prêt, dit-il.

Tous les joueurs firent cercle autour de lui dans un profond silence, mais aucun d'eux ne s'avança.

— Allons, mes gentilshommes, qui veut connaître sa destinée ? demanda le devin.

— Moi ! dit enfin le capitaine de Kersaint, en tendant sa main au vieillard.

Celui-ci arrangea son jeu, consulta la couleur, le nombre et la disposition de ses cartes, calcula quelque temps les différentes lignes de la main de Simon, en paraissant très sérieusement absorbé dans ses combinaisons abracadabrantes, puis il lui dit d'une voix lente et ferme :

— Vous courez après une chimère ; votre ambition vous perdra. En venant vos frères, il vous faudra dire adieu à toute amitié, à tout appui, à toute consolation. Partisan enthousiaste de l'égalité, le peuple, dont vous serez bientôt l'ami, vous traitera un jour comme la dernière des créatures. Vos beaux rêves de Platonicien ne seront jamais que des rêves, et vos espérances d'une liberté que Dieu n'a pas faites pour nous ne se réaliseront point malgré tous vos efforts. Abandonné des uns, méprisé des autres, méconnu par tous, vous ne descendrez des carrosses de Sa Majesté que pour prendre place dans la plus ignoble des charrettes...

— Et que diable irais-je donc faire en si pitoyable équipage ? s'écria le capitaine en cachant sous un sourire d'incrédulité l'émotion poignante dont ce signallement de lui-même et le sombre pronostic du vieillard le pénétrait.

— Que sait-on ? répondit tristement le devin, un voyage éternel peut-être !

Tous se prirent à rire sous cape de cette larvoyante comédie.

— A la bonne heure ! s'écria de Kergouët, voilà qui déride nos fronts ! Voyons, à un autre à présent, à un autre !

Le chevalier de Coigny s'avança.

— Oh va-t-il nous l'envoyer, ce mignon-là ? fit de Vergennes en s'adressant à son ami de Conflans.

— Parbleu ! à Mme d'Hyères !

— Dieu m'en garde ! se récria le chevalier de Coigny, je préfère une place dans la charrette à Kersaint !

— Fort heureusement, reprit le vieillard, vous changerez d'avis plus tard et vous prendrez vos mesures pour ne pas voyager en si bonne compagnie. Je vous vois d'ici le fusil sur l'épaule voulant votre garde sous quelque guérite avancée...

— Moi ? mais, brave homme, tu ne vois donc pas à mes épaulettes d'argent que je suis officier ?

— Et il ose se dire ancien soldat au régiment de Picardie ? observa de Vergennes.

— Les Picards ne sont pas forts ! dit de Conflans.

— Ne vous a-t-on pas dit qu'il était un peu fou ? hasarda Kergouët tout bas.

— Les fous ne sont-ils pas souvent plus sages que vous ? fit le vieillard en se retournant vers le page tout surpris d'avoir été entendu. Chacun fut étonné de l'expression de bonté que respirait le visage du mendiant en regardant Kergouët, c'était la première fois qu'on l'avait vu sourire...

Il reprit la main délicate et parfumée du chevalier :

— Brillant officier à l'aurore, soldat obscur au déclin, continua-t-il en appuyant sur chaque mot d'une façon toute particulière, vous porterez sur un grossier vêtement du bure le pesant harnais de l'exilé. Vous, si beau cavalier, vous n'aurez pas même un mulet pour diminuer vos fatigues ; vous, l'habitué des petits couverts de Versailles, vous manquerez souvent d'un morceau de pain pour apaiser la faim dont vous serez dévoré... Jeune, beau, riche, fortuné maintenant, l'avenir vous retrouvera quelque jour enlaidi par mille souffrances, vieilli par mille chagrins, pauvre, misérable, invoquant un glorieux trépas pour échapper à vos douleurs et à vos infortunes...

— Ma foi, je ne trouve plus cela bien gai, grommela de Kergouët comme un ours prêt à se fâcher. Bonhomme, tu es noir en diable ! ce que tu nous baragouines là n'est pas drôle du tout, sais-tu ? On te paie, c'est pour nous amuser et non pas pour nous faire pleurer, ton procédé est peu délicat...

— Vous m'avez demandé de vous dévoiler votre destinée...

— Oui, sans doute ! mais mentir pour mentir, il me semble...

— Je ne mens jamais, fit tranquillement le vieillard.

— Soit, alors tu te trompes, et...

— Je ne me trompe jamais ! répéta-t-il avec un calme et une assurance qui en imposèrent aux jeunes gens.

— Quel étouffant personnage est-ce là ? fit quelqu'un.

— Eh ! c'est : un ancien soldat du régiment de Picardie qui se recommande à vos bontés, et se rit à moter de Vergennes en parodiant le ton et les gestes du mendiant.

Mais cette singerie n'excita pas comme il l'espérait la gaieté de ses compagnons.

— Tenez, dit M. de Laval en jetant sur la table deux pièces d'or au vieillard, voici pour votre peine, et allez-vous-en.

— Non ! non ! s'écria-t-on, qu'il reste !

— Mais certainement il faut qu'il reste, reprit de Vergennes ; je trouve ce manant-là fort drôle. Je ne sais pas ce qu'il vous prend de le trouver ennuyeux, moi ? Il est très original, savez-vous, avec ses historiettes. D'ailleurs, je ne serais pas fâché de voir un peu plus loin que mon...

... nous les pures futuris... A mon tour !

Et il se dégota.

Une sorte de tremblement convulsif agita les traits énergiques du mendiant, ce même éclat de bête fauve brilla dans son regard devenu tout à coup sombre et menaçant. Il se leva à demi, tout frémissant, tout pâle...

— Voici ma main ! dit de Vergennes.
— Je n'en veux pas ! dit soudainement le vieillard en la repoussant avec une sorte de rage concentrée.

Tout le monde demeura comme pétrifié d'étonnement.

— Qu'est-ce à dire ? demanda insolemment le chevalier.

Mais, comme par enchantement, l'apparente colère du mendiant s'apaisa. Il se fit calme, brisé, impuissant, ses yeux s'éteignirent ; il se rassit bien paisiblement, en bonhomme qu'il paraissait être, et répondit de l'air du monde le plus indifférent :

— Si j'avais des compliments à vous adresser, j'obéirais de grand cœur, mais...

— Eh bien ?

— Tout n'est pas agréable à prédire...

— Qu'importe ! va toujours !

— Je n'ose...

— Va donc ! c'est un supplice que d'exciter à ce point la curiosité des gens !

— Puisque c'est monsieur qui l'exige, ce ne sera pas long... Vous serez pendu !

Et le vieillard redressa la tête pour juger de l'effet que cet arrêt devait produire.

— Ah bien ! dit de Coigny gaiement, je n'en joue plus, de Vergennes, on te favorise !

— Pendu ! s'écria le chevalier tout décontenancé.

— Pendu ? redit la masse, comme un écho infernal répondant à cette menace.

— Oui, répéta froidement le vieillard, pendu !

— Après cela, observa malicieusement de Fronsac, ton père, de Vergennes, du temps qu'il était ministre de la police, peut avoir fait grimper à la potence plus d'un innocent, et comme il y a une Providence... il est juste qu'il soit puni de ces péccadilles en se voyant frappé dans ce qu'il a de plus cher, sa famille.

— Mais que ne le choisit-elle elle-même pour victime, ta Providence ! Pendu ! Ah ! j'avoue que je ne m'attendais guère à cela !

— Je ne saurais vous dire autre chose, reprit le vieillard en s'adressant à M. de Walden, qui venait de lui livrer sa forte main de soldat, broncée et balafrée de plus d'une glorieuse cicatrice, si ce n'est qu'une inévitable fatalité pèse sur vous ; que vous semblez appelés tous à payer une dette terrible à votre destinée, à partager les mêmes dangers, à subir les mêmes douleurs dans une épouvantable et commune catastrophe.

— Mais enfin, expliquez-vous mieux, fit l'officier sans impatience, ou je croirai que vous n'êtes pas sorcier ! Qu'aurais-je donc ?

— Un habillement rouge complet ! répondit l'octogénaire en se levant.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Parbleu, que vous allez être nommé lieutenant-colonel, et que le roi vous fera cadeau d'un magnifique uniforme tout neuf, comme il est arrivé la semaine dernière à M. de Sancerre.

— Cela se trouvera d'autant mieux, major, ajouta de Vergennes, que votre habit rouge devient rose aux coudes.

M. de Walden pâlit de douleur et d'humiliation à cette remarque amère du chevalier. Le vieux gentilhomme n'avait pour toute fortune que son épée, il soutenait une nombreuse famille avec sa modeste pension, et l'embaras de sa position l'empêchait de se vêtir avec l'éclat et le luxe que méritaient à leur toilette la plupart de ses riches compagnons d'armes.

Le noble cœur de Kergouët qui comprit tout ce que pouvait avoir de choquant pour M. de Walden, l'étourdie observation de Vergennes, se resserra péniblement en regardant la figure attristée du major ; il s'empressa de changer le cours de ses idées en ramenant l'attention sur le pronostic qu'on venait de lui faire.

— Voyons, messieurs, qui de vous nous expliquera les paroles de notre astrologue ?

— Et c'est tout simple ! fit le major, un habillement rouge... j'irai ramper aux galères ! et il se prit à rire de sa plaisante déduction ; — mais il rit tout seul...

— Une fatalité inévitable pèse sur nous, a-t-il dit tout à l'heure, s'agirait-il d'une guerre prochaine ?

— Ou de nouveaux assasins ?

— Ou d'une nouvelle émeute ?

— Mais qu'importe, messieurs ! interrompit le duc de Conflans. Vous êtes là à vous inquiéter, à réfléchir, à discuter gravement sur les billevesées de ce pauvre hère, comme si ses sottises étaient des oracles. Que vous êtes simples de prêter quelque attention aux inventions intéressées de ce diseur de bonne aventure ?

— Et puis, ajouta le duc de Fronsac, moins sceptique, s'il y avait guerre déclarée, tant mieux ! nous inscririons une nouvelle victoire sur les tables de guerre de la France.

— Cela dérouterait les vieilles épées de nos pères ! s'écria de Kergouët en caressant amoureuxment la poignée rugueuse de son grand sabre.

— En cas d'alerte, n'avons-nous pas toute une armée prête ?

— Oui, et dans la supposition où ces meurtres qui troublent le repos

de la ville viendraient à se continuer, notre nouveau ministre de la police, M. Lenoir, y mettrait bien vite bon ordre.

— Quant à une révolte...

— Quelle idée !

— Est-ce possible ?

— Folie !

— D'ailleurs, tous nos commandans militaires sont si fidèles et si dévoués !

— Et puis notre noblesse est si puissante !

— Et le roi,...

— Et Dieu ! fit solennellement le vieillard qui se retirait à pas lents, la main tendue vers le ciel...

II.

L'épine sous la rose.

En cet instant un silence de tombe régnait au dehors comme au dedans de la taverne ; pas un bruit de voiture, pas un cri, pas un froissement de pied sur le pavé, pas un mouvement... tous demeuraient immobiles et comme frappés de stupeur par ce dernier mot inattendu du vieillard : — Et Dieu !...

C'est qu'en effet nul n'y avait encore songé : on avait bien compté pour quelque chose la force militaire dont le gouvernement pouvait disposer, les ressources des provinces et la fidélité de leurs commandans, le dévouement de la noblesse, la fermeté des ministres et l'omnipotence du roi ; mais de l'aide du ciel, il n'était pas question. Confians dans leur jeunesse, dans leur bravoure aveugle et présomptueuse, dans leur inviolabilité, dans leurs privilèges, dans leur rang et leurs fortunes, aucun de ces jeunes hommes si fiers de leurs noms et de leurs épées, n'avait même osé soupçonner qu'il existât une puissance supérieure, incomparable, irrésistible, capable d'ébranler un trône et de bouleverser des empires, de détruire d'un souffle ce brillant échafaudage des gloires humaines, au sein desquelles leur confiance ignorante se réfugiait comme dans le plus sûr des asiles. Cette voix du patriarche plébéien venait de les réveiller et de les arracher aux illusions de leurs beaux songes en retentissant à leurs oreilles comme un tintement de glas funèbre, comme un suprême avertissement d'en haut...

Cette fois ils étaient vraiment bien tous livrés à de graves réflexions et subjugués par une tristesse, par un accablement insurmontables. Nul ne bougeait parmi eux ; la pensée seule, la pensée brûlante et vivace se tortait au fond de ces cerveaux fatigués et reflétait ses éclairs sombres et profonds dans ces regards, pour la première fois dirigés vers les rocces sanglantes de l'avenir.

Kergouët, Breton intérieurement, mais superstitieux, voulut à toute force se soustraire aux influences fatales dont ses camarades devenaient successivement la proie en dépit de leur scepticisme et de leur philosophie voltairienne :

— Allons, allons, le verre en main, mes amis ! s'écria-t-il en secouant sa tête mâle et brune, comme pour la dégager d'un pernicious fluide. Ne nous laissons point gagner ainsi par la mélancolie, enfans que nous sommes, et donnons au diable les fâcheux pronostics et tous les faux prophètes du monde. A bas les idées tristes et les mauvais pressentimens ! vive la joie et le vin ! A votre santé, messieurs !

Les verres au large ventre de cristal évase se remplirent à ces mots et s'entrechoquèrent en tumulte ; on réclama avec une avidité insensée du parfum enivrant des vins rares, cette gaité, ce doux vertige, cette insouciance charmeresse de l'orgie, dernière distraction que pussent invoquer des gens aussi péniblement préoccupés. La réunion redevint animée et bruyante, l'agitation recommença, les voix élevées au plus haut diapason, entremêlant leurs notes aiguës dans la conversation et dans les refrains de chansonnettes soudainement entonnées, prolongèrent de nouveau leur désordonnée cacophonie. Mais cette joie si peu d'accord avec la gravité des impressions reçues, faisait mal à voir ; on eût dit des automates obéissant aux rouages intelligents de leurs machines, ou des cadavres tressaillant au magique contact de la pile voltaïque.

Bientôt le delfin de Saint-Paul sonna onze heures.

Alors un deuxième personnage descendit dans la salle. Il portait le riche uniforme des pages de la maison du roi ; c'était un jeune homme d'une vingtaine d'années environ, d'un visage doux et bon, empreint d'une expression de noblesse et de fierté extraordinaire, et charmant dans sa pâleur. Ses yeux bleus, abrités sous de longs cils noirs, se détachaient avec infiniment d'avantage sur un teint de femme délicat et d'un blanc presque mat auquel sa coiffure poudrée s'associait à merveille. Un léger duvet noir s'arrondissait coquettement au coins de ses petites lèvres roses que certains airs de dédain et d'ironie rendaient fort remarquables. Son habit d'un bleu foncé surchargé d'éclatantes broderies d'or, dessinait à merveille une taille des plus élégantes et des mieux prises, qu'enserrait dans le buffle blanchi de son ceinturon une épée de cour magnifique-ment ciselée et ornée de pierreries.

Il jeta un rapide coup d'œil dans la taverne tant qu'il fut sur les degrés ; mais apercevant les nobles tapageurs dans le coin le plus éloigné de la salle, il se dirigea aussitôt vers eux, marchant bravement, le tricorne sur l'oreille, au son argentin de ses grandes bottes éperonnées, s'appuyant d'une main sur sa hanche et tenant dans l'autre deux dépêches scellées du sceau royal.

— Bonsior, vicomte ! bonsoir, de Launay ! s'écria-t-on de toutes parts dès qu'on l'eût entrevu.

— Bonsior, messieurs, répondit-il en touchant à son chapeau galonné d'où s'échappèrent aussitôt d'épais nuages de poudre blanche ; bonsoir Kergouët.

— Quoi de nouveau ? lui demanda celui-ci en serrant la main du vicomte.

— Ton service est-il fini ?
— Etes-vous en mission à pareille heure ?
— Qu'est-ce donc que ces deux grandes pancartes à cachet rouge ?
— Venez-vous par hasard nous offrir de la part de M. le marquis, votre père, une invitation à coucher dans la Bastille ?

— Que de questions ! fit le vicomte plaisamment ; à qui répondre ? Non, ajouta-t-il en se retournant vers son dernier interlocuteur, M. de Vergennes, non, chevalier, il ne s'agit pas d'une aussi cruele galanterie, vous savez bien, d'ailleurs, que je déclinerai l'honneur de vous la transmettre ; mais je crois que vous êtes, en effet, pour beaucoup dans la promenade pluviale que — Dieu merci ! — je viens d'achever.

— Voyons !
— C'est une lettre à l'adresse du capitaine chevalier de Vergennes, au Royal-Allemand ; voici.

— Un ordre du colonel, prince de Lambesc, de me rendre demain de grand matin, à Versailles... Je ne sais, du reste, pas ce que cela veut dire...

— Et quoi pour vous, monsieur le duc, continua de Launay, qui remit à M. de Conflans son deuxième message.

— C'est pourtant bien singulier, observa de Conflans à mi-voix, que ce soit précisément de Vergennes et moi que l'on mande expressément à la cour ; je ne sommes cependant pas de service cette semaine...

— Je ne sais, fit le comte de Kergouët, mais ces dépêches exhalent un parfum d'arrêts...

— Oh ! s'écria soudainement de Vergennes.
— Qu'est-ce ?
— Une idée !...
— Diabole !
— J'ai maintes fois déjà rencontré dans le parc notre colonel avec madame d'Hyères ..

— Bah !
— Assurément. Elle est dans ses bonnes grâces ; lui, peut-être, dans ses faveurs ; elle lui aura raconté comme quoi nous avons beaucoup ri et longuement jâsé de nos infortunes.....

— Aie ! aie ! fit de Conflans.
— Qu'en penses-tu ?
— C'est cela même ! Le prince est séduit, voilà Mme d'Hyères notre colonel, nous ne risquons rien !

— Nous sommes disgraciés ; viens-t'en faire nos paquets ! dit le chevalier d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, qui sembla si drôle, que nul ne put s'empêcher d'en rire.

Le père Vandenesse vint récolter sa moisson de petits écus, ramasser avec soin les débris de flacons brisés et éponger le dos aviné de ses tables pendant que nos buveurs, les uns fermés, les autres chancelans, remontaient les marches de la Fosse-aux-Lions et s'éloignaient tant bien que mal du théâtre de leurs exploits bachiques.

Au moment où ils débouchaient sur le boulevard, à l'angle de la rue, une femme bien encapuchonnée dans sa mante, se vint éourdiment jeter au milieu d'eux. Puis, reconnaissant le péril dans lequel elle tombait ainsi tête baissée, elle bondit en arrière en poussant un petit cri de terreur étouffé, et s'enfuit dans les contre-allées avec l'agilité d'une gazelle qui éfarouche l'approche du chasseur.

MM. de Coigny, de Fronzac et de Vergennes, qui marchaient en avant, s'émeurent fort de cette apparition, et quelque peu échauffés par la falerne de la rue du Pont-aux-Choux, résolurent d'en avoir le cœur net en la poursuivant.

— Une femme ! s'était écrié M. de Fronzac.
— Prendre l'air si tard ! remarqua le chevalier de Coigny.
— Et luiir quand on se rencontre ? ajouta de Vergennes.
— C'est imprudent !
— C'est malhonnête, madame !

— Ma foi, reprit le duc, je trouve cela piquant. Si nous nous cotions pour venir à bout de l'enigme ?
— Faut-il courir après ? demanda de Vergennes ; je ne demande pas mieux, mais j'ai du Xerès dans les jambes, et mes pieds sont lourds comme des bouteilles de plomb.

— Courir péniblement et n'attraper qu'une laide... fit de Coigny avec répugnance.

— Laid ! non pas ! s'écrièrent à la fois de Fronzac et de Vergennes.
— Voyez comme elle se cache... Elle est jolie !
— Voyez comme elle court... Elle est jeune !
— Ma foi ! risquons-nous ! fit de Coigny convaincu.

Et tous trois s'élançèrent. Leurs camarades surpris de cette course subite et imprévue, soupçonnant un péril ou une force, les suivirent en courant pour en connaître la cause.

Le vicomte de Launay, plus alerte, venait de gagner la tête de la colonne ; on le mit au fait en peu de mots. Il désapprouva hautement les desseins de ses compagnons d'armes et s'efforça de les en détourner en réveillant dans leurs âmes cet instinct de bonne chevalerie dont ils s'é-

cartaient si brutalement. Vainement employa-t-il le raisonnement et les prières pour délivrer la malheureuse qui fuyait devant eux avec la précipitation effrayante de la folie, dans les vapeurs de l'ombre et le dédale des étroites ruelles avoisinant la Bastille. Peu à peu ses instances devenues plus pressantes choquèrent quelques esprits susceptibles, il s'en suivit une légère altercation qui, cependant, n'avait rien de fort alarmant, lorsqu'au détour d'une impasse la fugitive épuisée se laissa choir, demimorte de fatigue et de peur, sur le banc de pierre d'une petite maison, éclairée par la lueur rougeâtre et vacillante d'un réverbère.

Le vicomte à cette vue ne sut pas contenir davantage son indignation, il se retourna vivement et déclama :

— Je regarderai comme un lâche et traitera comme tel celui d'entre vous qui cherchera à prolonger plus long-temps cette mauvaise plaisanterie, s'écria-t-il d'une voix résolue et ferme, arrêtez-vous !

— Allons donc, vicomte, c'est vous qui plaisantez avec votre galanterie exagérée, fit M. de Coigny ; d'honneur ! ainsi campé sur le ruisseau et la flamberge au vent, on vous prendrait pour un hidalgo défendant sa Lucrèce !

— Moi, c'est différent, ajouta de Vergennes, je trouve qu'il s'agit de ravir le colosse de Rhodes... Passons entre ses jambes...

— Vous ne passerez pas !
— Cruel ! laissez-vous sans secours cette belle dame éplorée ?

— Au nom de la beauté qui se pâme...
— Au nom de l'honneur, messieurs, n'avancez pas ou je frappe !
— Ah mais, c'est donc sérieux ? reprit de Vergennes irrité.

— Très sérieux, répéta le vicomte, vous ne passerez pas sans coup férir...

Le chevalier n'en attendit pas plus et mit à son tour l'épée à la main.

— Pas de sottises, voyons ! s'écria de Coigny en s'interposant, n'oubliez pas de Vergennes que de Launay est votre ami !

— Il l'oublie bien lui ! répartit le chevalier en s'élançant sur le vicomte. Cédez la place ! vociféra-t-il en arrivant à lui.

— Forcez-la ! répondit froidement de Launay.

Et les épées toutes gringantes se croisèrent avec furie.

— Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il donc ? s'écrièrent en masse de Kersaint, Lauragais, Conflans, Laval, Walden et Kergouët qui les rejoignaient en ce moment.

— C'est de Vergennes et de Launay qui se battent, répondit M. de Coigny.

— Séparez-les ! s'écria-t-on de nouveau.

— Messieurs, cessez le combat ! fit le major en se jetant entre les deux glaives ferrailleurs.

Par malheur, il avait, selon les us et coutumes du duel à cette époque, tiré son épée afin d'écarter celles des combattants, et cet exemple, suivi avec trop d'empressement par tous les assistants à cette déplorable scène, produisit une mêlée confuse qui fit croire au vicomte qu'il était devenu l'objet d'une attaque générale. Cette erreur le rendit furieux ; dans son exaspération, il frappa aveuglément devant lui et bientôt de Vergennes et le marquis de Laval, grièvement blessés, tombèrent tout sanglans dans les bras de ceux qui les entouraient.

Ce fatal incident priva du reste de leur raison les acteurs de ce drame et leur inspira la funeste pensée de venger les blessés. Le vicomte, harcelé de tous côtés, déjà atteint de trois blessures à la poitrine, allait enfin succomber sous le nombre, lorsqu'une patrouille de gardes-françaises, attirée par le bruit, vint mettre un terme à la lutte en dispersant les agresseurs.

— Il était temps, ma foi ! murmura le page en essayant de s'appuyer contre la muraille au bas de laquelle il glissa et s'évanouit, après avoir laissé tomber son épée ruisseillante.

Pendant que les soldats s'empresaient autour de lui, tout en maugréant de leur corvée et du surcroît de fatigue qu'allait leur procurer cette mauvaise rencontre, puisqu'ils se voyaient déjà obligés de transporter à leur poste le blessé inconnu qu'ils ramassaient, la jeune femme, que le vicomte venait de défendre si vaillamment et si efficacement surtout, revint à elle. Se releva toute pâle et violemment émue, puis, s'étant rapprochée du groupe, elle exalta en termes vifs et pompeux le courage de son noble protecteur.

— Messieurs, dit-elle aux gardes, si vous rentrez bientôt au poste, veuillez bien prévenir mon parrain qui est anspessadé à la 3^e compagnie...

— Qui parle de moi, là ? s'écria un vieux soldat qui revenait de poursuivre les ennemis de de Launay.

— Mon parrain ! Dieu soit béni ! fit la jeune personne en volant vers celui qu'elle nommait ainsi.

— Ma filleule ! dit le trouper stupéfait, dehors à cette heure ? Qu'est-ce que cela signifie ? et d'un air sec et sévère, il considérait la jeune fille en la tenant éloignée de lui, malgré les efforts impuissans qu'elle tentait pour l'embrasser.

— Mais ne vous inquiétez donc pas, ce n'est rien ; je m'étais attardé à l'église Saint-Paul, — où vous savez que je me rends tous les soirs au salut, — afin de laisser passer ce terrible orage. Le temps a marché rapidement, la nuit noire est venue, et comme j'en serais, des jeunes gens ivres, de mauvais sujets se sont lancés après moi. J'ai couru, couru, couru ; et j'espérais les avoir dépistés au milieu des différentes rues que je traversais pour les fuir, mais non, ils étaient encore à mes trousses, et sans ce brave jeune homme qui m'a défendue contre eux, au moment

où je m'affaissais ici, à notre porte même, incapable de faire un seul pas de plus, j'ignore ce que serait devenue votre pauvre petite Berthe!

Et la cadine, pour mieux cacher son embarras et ses mensonges, se jeta au cou de l'anspessade en lui prodiguant mille tendres baisers.

— Les brigands ! et moi-même le crédule parrain en serrant énergiquement son poing de fer ; puis, cédant comme à une voix intérieure qui le persuadait de ne pas se fier à la véacité de cette fine mouche, il la dévisagea en lui disant avec sévérité : C'est bien vrai, au moins cela ?

— Oh ! par exemple ! Et dans quel but mentirais-je donc ?

— Mais mon père était là, le vieux Pierre ; comment l'a-t-il laissé sortir ?

— Est-ce que ce n'est pas vendredi aujourd'hui ? vous savez bien qu'il ne rentre jamais ces nuits-là ?

— Dis donc, Robin, fit un soldat en se retournant vers l'anspessade, comment faire avec ce cadet-là, c'est qu'il est si fièrement saigné, il ne remue plus...

— Serait-il blessé ? demanda la jeune fille avec angoisse.

— Un peu, la belle enfant ! répondit le militaire en lui montrant sa main toute collante de sang.

— Ciel ! s'écria-t-elle en chancelant.

Robin la soutint.

— Allons, pas de belles manières, lui dit-il, tu n'es pas duchesse, tu n'as pas le droit de te trouver mal. D'ailleurs, il n'est pas blessé dangereusement, tu vois bien, ce sont des égratignures ; va nous chercher une lumière et de l'eau fraîche, et en un temps, deux mouvements, tu vas le voir reprendre ses cliques et ses claques...

Berthe ne se le fit pas répéter. Elle partit comme un éclair, monta quatre à quatre les degrés de son escalier et les redescendit de même avec sa cruche de grès et un bougeoir.

— Quelle figure a-t-il, le pauvre jeune homme, dit-elle en s'approchant du blessé, mais tout aussitôt elle recula de surprise et d'effroi, toute bouleversée, les yeux hagards et la tête secouée par un tremblement nerveux convulsif. Le bougeoir s'échappa de ses mains, et elle murmura avec un profond accent de terreur et de stupéfaction intraduisible :

— Oh ! c'est lui ! c'est lui !

— Qui, lui ? demanda le soupçonneux anspessade.

— Eh ! pardieu ! celui qui l'a sauvée... elle le reconnaît ! répondit fort à propos un des soldats.

— Je crois, dit un autre, que l'anspessade ferait bien les choses en reculant ce jeune homme chez lui, puisqu'il a défendu sa filleule et qu'il est justement tombé devant sa maison...

— Et aussi parce qu'il est page de sa majesté...

— Et enfin parce que cela nous éviterait de porter ce paquet-là jusqu'au corps de garde, ajouta le quatrième membre de la patrouille, à qui sa franchise valut l'approbation de tous ses camarades.

— Une fois au poste, il demandera la permission de revenir ici, le sergent Lalouette ne peut pas te refuser cela, Robin.

— Assurément ! répondirent en chœur les soldats charmés de finir leur ronde nocturne.

— Au fait, dit l'anspessade, c'est l'affaire de quelques minutes, montons-le toujours là-haut, nous verrons bien après de quoi il retourne, ajouta-t-il en examinant alternativement le blessé et sa filleule.

Les gardes soulevèrent le vicomte, toujours immobile et privé de sentiment.

— Je vais devant pour vous éclairer, messieurs, fit Berthe, mais d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine.

On grimpa lentement jusqu'au second étage d'une petite maison à escalier tournant et étroit, et Charles de Launay fut déposé, non sans peine, sur un petit lit en noyer, propre, odorant de genévère, tiré à quatre épingles et orné de longs rideaux fond blanc à sujets violets, placés dans le coin d'une modeste chambre lambrissée que précédaient deux autres pièces beaucoup plus vastes et bourgeoisement meublées. Des compresses d'eau salée lui furent appliquées à la tête, puis, après quelques recommandations paternelles, Robin dit adieu à Berthe, et faisant un signe impératif à ses hommes, la patrouille descendit et s'éloigna.

Berthe, l'oreille collée au vitrage de sa fenêtre, attentive au bruit cadencé des pas et au cliquetis d'armes qui s'éteignaient progressivement à mesure que la patrouille se rapprochait vers le débouché de l'impasse, revint auprès du vicomte dès qu'elle se fut assurée du départ de l'anspessade.

Une fois devant ce lit où reposait le jeune page, dont les yeux commençaient lentement à se rouvrir, mille sentiments divers agitèrent le fond de son âme. D'ou venait cette inexplicable métamorphose, que signifiait ce changement de costume, à quel rang appartenait donc ce timide jeune homme qu'elle aimait, et que jusque alors elle n'avait encore vu que dans le plus modeste équipage, revêtu d'habits noirs et étriqués, rougissant presque quand il lui fallait avouer qu'il n'était qu'un simple clerc d'archer à robe courte ? Comment se trouvait-il en aussi noble compagnie, car il eût été difficile de se méprendre sur la qualité de ces messieurs ? Mille conjectures inquiétantes bouleversaient son esprit et étreignaient douloureusement son cœur.

Le vicomte de Launay, en se dressant sur la couchette virginale, interrompit le cours de ces pénibles réflexions. Il se tourna vers Berthe

qui le contemplant, les mains jointes, le regard triste et le front penché comme le doux ange gardien veillant au chevet des enfants malades.

Un instant il se crut le jouet d'un songe ; ses yeux étonnés se fixaient sur tous les objets inconnus qui l'entouraient sans se rendre compte de ce qu'ils voyaient, la présence de Berthe étant un bien plus grand mystère encore ; il ne savait à son tour que penser.

— Berthe ! s'écria-t-il enfin avec le ton de la plus vive surprise.

— Mais oui, moi-même ! répondit la jeune fille en pressant doucement dans les siennes les mains glacées du page ; ne me reconnaissez-vous donc pas ?

— Oh suis-je ? demanda-t-il.

— Chez moi... fit-elle avec un charmant embarras ; puis elle se hâta d'ajouter : Chez mon parrain Robin, qui vous a transporté ici pendant votre évanouissement.

— En effet, dit le vicomte, qui se rappelait un à un ses souvenirs encore vagues et confus dans sa tête. Eh bien ! que sont-ils devenus ces lieux de cabaret qui insultent les femmes au lieu de les défendre, et se réunissent à huit pour attaquer un homme seul ?

— Une patrouille les a dispersés...

— Et cette femme ?...

— Cette femme que vous avez protégée, sauvée de leurs outrages, au risque de périr vous-même, imprudent, cette femme... c'est moi !

— Vous ?

— Moi, qui n'oublierai de ma vie votre généreux courage et votre dévouement...

— Ni mon amour non plus, Berthe ?

— Oh !... peut-être ! répondit-elle avec un profond soupir.

— Peut-être ? Qu'entendez-vous dire par là ? Douteriez-vous de la droiture de mon cœur et de la sincérité de mes sentiments ?

— Je doute de la vérité de vos paroles : leur charme enivrant et mielleux peut receler un poison perfide...

— Je ne comprends pas...

Il y eut une pause ici dans la conversation des deux jeunes gens : le vicomte atterré, attendait une explication devenue nécessaire pour l'un et pour l'autre, et cherchait, en analysant les traits de Berthe, à deviner le motif d'un si brusque changement. Celle-ci, décidée à s'éclaircir à tout prix, lui-ce même au prix de son amour, s'efforçait de cacher l'émotion puissante qui la troublait, et calculait intérieurement les profondeurs de l'abîme qu'elle allait creuser sous ses pas si la révélation qu'elle exigeait de Charles devait à jamais les séparer... Les femmes sont impitoyables ; elles sacrifiaient à ce penchant inné de curiosité qu'elles tiennent de leur grand-mère Eve, toutes les délicies les plus réelles de l'existence. Elles n'acceptent aucune joie sans en demander avidement la cause et compromettraient sans regret leur repos et leur bonheur pour un imperceptible pépin du pommier de la science.

— Quel costume avez-vous là ? demanda-t-elle enfin sèchement au vicomte.

De Launay baissa la tête comme écrasé sous le poids de cette simple question ; son visage pâli se colora vivement, et son regard toujours si fier parut fur celui de la jeune fille.

— Vous êtes donc officier ? reprit Berthe, après un nouveau silence ; c'est un peu mieux que clerc de procureur... mais pourquoi me l'avoir caché ? Officier dans quel régiment ? je ne me rappelle pas cet uniforme... quelle richesse ! quelle profusion de broderies ! et l'écharpe blanche fleur-de-lysée ? Vous êtes donc aide-de-camp d'un général ? du quel ?

— Berthe ! de grâce, plus d'ironie ; écoutez-moi fit Charles suppliant ; et il essayait de ressaisir ses mains qu'elle refusait de lui laisser prendre.

Dans ce mouvement du vicomte, son frac se dégagea de l'oreiller où il était enfoncé, et laissa voir à Berthe les épaules du page ornées, à gauche, d'une épaulette d'or ; à droite, de trois bandelettes de tinte blanche semées de fleurs de lys et terminées par d'opales cillées d'or.

La jeune fille, de plus en plus surprise, jeta un cri, puis, faisant un geste brusque et rapide elle dit d'une voix haute et impérieuse :

— Vous appartenez à la maison de Sa Majesté !

Eperdu, Charles de Launay voulut l'attrier à lui :

— Ne me touchez pas ! s'écria-t-elle en se reculant.

Dans cette lemme dédaigneuse et colère, au front sourcilieux, au langage bref et hardi, lui commandant le respect et repoussant ses caresses, le vicomte eut peine à reconnaître la petite bourgeoise naïve et soumise qu'il rencontrait tous les soirs aux offices de la paroisse Saint-Paul. Il ne savait ce qu'il devait le plus admirer du port noble et de la beauté sublime des traits de cette divinité offensée ou de la passion profonde qu'exprimait cette indignation soudaine si énergiquement reflétée par les éclairs de son regard et la pâleur de son teint. Mais à cet échémère paroxysme de fureur succédèrent presque instantanément une prostration générale, un morne accablement, voisins du désespoir :

— Vous me trompiez ! s'écria-t-elle en éclatant en sanglots.

Et s'affaissant sur elle-même, elle cacha du ses deux petites mains blanches et potelées sa jolie tête toute roussissante de sueur et de larmes. Charles, incapable de résister aux fougueuses séductions d'un amour si vrai, glissa à bas du lit et vint s'agenouiller devant Berthe.

— Oui, lui dit-il d'une voix pénétrante et persuasive, oui, je suis bien coupable, je l'avoue, je l'ai trompé ! mais je voulais te cacher mon nom, ma naissance, ma position dans le monde ; je voulais m'être pour toi qu'un pauvre clerc bien obscur, bien inconnu, bien malheureux, afin de

mieux obtenir ta pitié et ton affection. Grâce à ce subterfuge innocent, quoi que tu puisses en penser, j'espérais te voir accepter sans trop de scrupules la tendresse dévouée que j'avais senti éclore en moi à ta première vue. Plus tard, sûr de ton amour, comme le ciel a permis que je le fusse cette nuit, je t'aurais tout appris et tu m'aurais pardonné, n'est-ce pas, ma Berthe, comme tu vas me pardonner à présent? Je n'ai jamais eu l'intention de me jouer de toi, de manquer à cette foi jurée, à ces délicieux sermons dont Dieu lui-même a été le témoin et qui s'exhalaient du fond de mon âme avec une sincérité égale à ta confiance. Bannis les mauvaises pensées qui te chagrinent; je n'ai jamais été ni plus digne de toi, ni plus favorisé par le hasard qu'il m'accorde, dans l'espace de quelques heures, de protéger ton honneur et de connaître en même temps aussi toute l'étendue de ton amour. Reviens à toi, sèche ces larmes qui ternissent tes beaux yeux et vont brûler le satin rose de tes joues; regarde-moi sans crainte, sans défiance, sans honte surtout, nous n'avons failli ni l'un ni l'autre, toi dans ta route ou moi dans la mienne... Je t'aime encore, Berthe, je t'aime et je t'ai toujours aimé!...

— Bien vrai?
— Le jure!

La jeune fille avait graduellement passé des larmes au sourire, et de la douleur la plus noire à la joie la plus rayonnante. Peu à peu cette voix si chère avait fait renaitre en elle le courage et l'espérance; elle était dans tous les ravissements de l'extase par cette justification du beau coupable, et des mains et du regard elle en témoignait sa foi et sa reconnaissance. Quand il eut fini, une étreinte prolongée le remercia du baume vivifiant qu'il appliquait si à propos à tant de cruelles blessures, et l'on se contenta, — afin de n'avoir pas l'air de céder trop promptement à son éloquent plaidoyer, — de présenter encore quelques futiles objections qu'un seul mot d'amour suffisait d'ailleurs toujours à réfuter d'une manière victorieuse.

— Enfin dit Berthe, je vous crois; il le faut bien! Je ne saurais vivre sans mes douces croyances, sans ces précieux liens d'affection qui me retiennent si étroitement attachée à vous; mais si vous êtes noble, puissant et riche, que va devenir la pauvre fille sans fortune et sans noblesse? Vous me dédaignerez... vous vous fatiguerez peut-être un jour de ces amours roturières...

Le vicomte l'interrompit en posant sa main sur sa bouche :

— Laissez-moi, s'il vous plaît, de côté toutes ces phrases de théâtre, lui dit-il, et ne me répétez jamais de pareilles cruautés, ou je croirai que vous ne m'aimez pas. J'ai pour vous l'affection la plus vraie qui soit au monde; laissez-moi grandir et attendez!...

— On vous reprochera une mésalliance; votre famille s'opposera.

— A rien du tout, je vous assure. Et ma volonté, la comptez-vous pour rien?

— Et puis, quel éternel sujet de chagrins pour moi : vous savoir à la cour, au sein du faste, des grandeurs, des richesses, des magnificences du palais; habitué aux grands airs de vos duchesses et de vos marquises, parlant avec elles, faisant l'aimable, admirant leurs jolies toilettes, Dieu! que je déteste toutes ces créatures-là! Y en a-t-il de bien belles?

— Ah! ma petite Berthe, vous êtes jalouse! lui dit en souriant le vicomte.

— Je suis folle! répondit-elle. Mais relevez-vous donc, voici le jour qui paraît, et vous êtes encore à mes genoux!

— Permettez-moi d'y passer la vie, et je serai le plus heureux des hommes!

— Et vous, voulez-vous me rendre la plus heureuse des femmes?

— Certes; parlez...

— Eh bien! relevez-vous. Il n'y a pas de bon sens à s'écraser ainsi les genoux après tant de fatigues... Souffrez-vous?

— Non.

— Si; vous n'osez pas me le dire. Et moi qui vous tourmente, qui vous fais des reproches injustes, au lieu de calmer votre fièvre et de guérir vos blessures... n'est-ce pas que vous souffrez?

— Mais non; ce sont trois petites égratignures sur la poitrine, je ne les sens plus!

— Est-ce bien dangereux?

— Du tout!

— Cela saigne-t-il encore?

— Voulez-vous voir? lui demanda l'espégle, en faisant mine de vouloir écarter son gilet.

— Oh! fit-elle en tressaillant à cette proposition du vicomte; et, tout pourpre, toute honteuse, elle cacha son front dans sa main.

— Non, non, rassurez-vous! reprit le vicomte, qui riait beaucoup des chastes terreurs de Berthe, je ne vous montrerai pas des plaies saignantes parce que c'est trop laid, mais je vous en montrerai les cicatrices... quand vous serez ma femme!

— Chut!

— Qu'y a-t-il?

— N'est-ce rien?

— Non vraiment. Vous attendez donc quelqu'un?

— Sans doute! mon parrain Robin, annessé aux gardes-françaises, qui doit revenir ici après avoir obtenu la permission de son sergent de quitter le poste de la Bastille où il est de garde.

— S'il n'est pas encore de retour, c'est qu'il ne reviendra plus maintenant.

— Oh! pourquoi? Si c'était lui, il faudrait vite vous replacer sur mon lit...

— Quoi! c'est votre lit? s'écria le vicomte en l'examinant avec un intérêt qui décontenança beaucoup la jeune fille.

Elle continua cependant sans paraître l'avoir entendu.

— Vous ferez de dormir, et moi, j'irai dans sa chambre pour feindre de travailler.

— Sa chambre? celle-ci n'est-ce pas? et vous demeurez ainsi sans trembler dans le voisinage d'un garde-français?

— On voit bien, répondit Berthe en riant, que vous ne connaissez pas ces grandes moustaches grises! Il pourrait être mon père! Si vous saviez comme il est bon pour moi, voilà un amour d'homme! Et puis, nous sommes pas seuls, son père à lui, un vieillard de près de cent ans de meure aussi avec nous; il a tant de respect et de déférence pour lui qu'il se surprend souvent à l'appeler monseigneur au lieu de lui dire tout simplement : mon père.

— C'est tout au moins bizarre. Et que fait son père?

— Des bêtises!

— Comment?

— Oui, il dit la bonne-aventure en se promenant au soleil dans Paris. C'est une mame qu'il a; à son âge, il serait dur de le contrarier, on le laisse-t-on faire librement. Mais vous ne devez pas être sans l'avoir connu, on l'appelle Pierre-la-Folie, il hante d'habitude tous les cafés ou cabarets adoptés par les gens de cœur, et ce n'est jamais qu'à eux que Pierre-la-Folie sent à révéler l'avenir.

— Que peut-il gagner à ce triste métier!

— Oh! il gagnerait beaucoup plus qu'on ne pense, s'il gardait l'argent que ses pratiques lui prodiguent, mais il donne tout aux pauvres.

— L'original! De quoi vit-il donc?

— Mais il est riche! Oh! s'écria-t-elle en pâissant, on m'a dit qu'il a vendu de le dire... cela m'a échappé. Voyez ce que vous me faites faire! Donnez-moi votre parole que vous ne divulguez pas un mot de ce que j'ai dit, ceci, Charles!

— Sur l'honneur, je me tairai! Mais quel peut être ce mystère?

— N'y pensons plus, je vous en conjure.

— Ah! vous voici redevenue discrète! observa malicieusement le vicomte.

— Que ne l'ai-je été toujours! fit-elle en soupirant. Mais je ne m'étais pas trompée, j'entends du bruit dans la rue; qu'est-ce que cela peut être?

Et se penchant au dehors de la croisée qu'elle venait d'entr'ouvrir, elle écouta avec attention.

Effectivement, les sabots ferrés d'un cheval piétinaient le grès de l'impasse; l'homme qui le montait, autant qu'on pouvait en juger à travers les voiles du jour naissant, était un domestique à livrée. Il allait frappant à chaque porte, éveillant les habitants paisiblement couchés dans leurs demeures, et les questionnant tous sans paraître obtenir les renseignements qu'il sollicitait d'eux. Il chevaucha ainsi, louvoyant d'une maison à une autre, appelant, interrogeant et bougonnant jusqu'à ce qu'il arrivât sous la fenêtre de Berthe, il l'eût aperçue :

— Mademoiselle, cria-t-il, pouvez-vous me dire où se trouve M. le vicomte de Launay, mon maître?

— Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

— Qui? demanda le page à l'oreille duquel cette interrogation du valet n'était pas clairement parvenue.

— Un vicomte de Launay... lui répondit indifféremment Berthe, toujours accoudée à sa croisée.

— Tiens! que me veut-on?

— Comment; que vous veut-on? C'est donc vous? reprit la jeune fille au comble de la surprise.

— Mais certainement, fit Charles en souriant, si vous voulez bien le permettre, toutefois. Vous voyez qu'il s'en faut de bien peu que je vous aie dit toute la vérité; n'avais-je pas déclaré me nommer Launay? ce n'est qu'une petite particule de plus...

— Et un petit titre de vicomte, termina-t-elle en parodiant la modestie hypocrite du page.

Et elle le considérait avec une sorte d'orgueil, comme si la découverte qu'elle venait de faire de la haute naissance de son Charles, rehaussait encore son mérite et les perfections que l'on est toujours disposé à prêter à ceux que l'on aime.

— Alors, reprit-elle, vous êtes donc parent de M. le gouverneur de la Bastille?

— Je suis son fils. Quel est donc cet homme qui me demande?

— Un domestique, je crois.

— Peut-il monter?

— Sans inconvénient! Eh! monsieur, cria-t-elle au messager déjà occupé à poser à d'autres sa question invariable; voulez-vous monter? c'est ici! Ah! que vous pensez nos voisins! murmura-t-elle en retournant, toute troublée, sa petite fenêtre au vitrage en losange.

— Qu'est-ce donc, Launay? demanda le vicomte au cavalier qu'il reconnut pour être un des serviteurs de l'hôtel de Launay.

— Ah! monsieur le vicomte! répondit le valet d'un air consterné, si vous saviez! Mme la marquise, qu'on disait si bien luer, a été si mal, si mal cette nuit, qu'on m'a tout de suite fait partir pour Versailles afin de vous y chercher...

— Ma mère! fit Charles stupéfait; serait-il vrai? quand le docteur D...

peut m'assurer hier encore qu'elle était hors de danger!... Mais c'est impossible! ou cela n'est pas. Espérons que cela d'est qu'une fausse alerte! Et maintenant comment va-t-elle?

— D'un! maintenant, monsieur le vicomte, vous pensez bien que cela n'a guère changé, je ne serais pas ici sans cela. Ne vous trouvant plus aux écuries du roi que vous veniez de quitter, je remonta à cheval et je rejoignis les deux vers Paris, mais vous n'étiez point encore rentré à l'hôtel. J'étais brisé, personne ne pouvait me remplacer, tout le monde était si pressé... et madame la marquise qui demandait à chaque instant à vous voir! Cherchez le vicomte, répétait-elle au milieu des plus atroces souffrances, qu'il vienne vite, le temps presse!... Cela fendait le cœur! Heureusement, vers deux heures du matin, monsieur le comte de Kergueland envoya son piqueur pour nous prévenir qu'il vous était arrivé un petit accident et que l'on vous trouverait dans ces environs. Ma foi! je n'ai pas hésité à reprendre ma course et grâce à cette demoiselle j'ai pu enfin à vous retrouver... Si monsieur le vicomte veut monter sur mon cheval... je crois qu'il arriverait encore à temps...

Ces derniers mots furent prononcés si bas et avec une précaution telle que le vicomte ni la filleule de l'anspessade ne les entendirent.

— Je vous suis, dit Charles à Laffeur en lui faisant signe de redescendre. Adieu, ajouta-t-il en se retournant vers Berthe devenue tout à coup triste et pensive, ou plutôt : au revoir, car je dois une visite de remerciement à M. Robin, et dès que ma mère sera mieux, je reviendrai faire connaissance avec vos parents...

— Et surtout, se hâta d'ajouter la jeune fille, ne vous nommez pas!
— Pourquoi donc pas?
— Parce que... parce qu'il pourrait se faire que mon parrain racontât à son père que vous êtes venu chez lui, et je crains...
— Quel mal y a-t-il à ce qu'il sache la vérité?
— C'est que le vieux père a toujours des accès de fureur lorsqu'il par hasard on vient à prononcer votre nom devant lui...
— Il nous connaît alors?
— Je l'ignore.
— Que pouvons-nous lui avoir fait au vieux père? Je ne connais pas ça.

— Je ne suis pas dans ses confidences; je ne sais que ce que je surprends. Il parle très peu d'ordinaire, et ce n'est que lorsqu'il me suppose endormie, qu'on l'entend les entretiens de mon parrain et de son père.

— Voilà qui est bien étrange! ne put s'empêcher de remarquer le vicomte. N'importe, je vous reverrai toujours. Je cours chez ma mère. Ah! pourvu que les craintes qu'elle inspire n'aient rien de fondé!

— Je vais bien prier pour elle! dit Berthe.
— Merci! fit le vicomte en lui baisant la main; la prière d'un ange comme vous doit être d'une grande efficacité pour ceux qui vous intéressent. Adieu!

Il descendit. Berthe, de sa fenêtre, le vit monter à cheval et s'éloigner au grand trot. Quand il fut au détour de la ligne des maisons, il fit un signe d'adieu auquel elle répondit de la tête, puis elle revint s'agenouiller devant le crucifix appendu au chevet de sa couchette.

L'horloge de Saint-Paul sonnait six heures; le soleil montait à l'horizon, le grand air, le jour, le bruit et la foule commençaient à remplir les rues.

Le vicomte, penché sur le cou nerveux de son coursier, brûlait le pavé d'éclincelles et traversait avec la rapidité d'une flèche les rues, les places et les promenades. On s'arrêta effrayé à l'aspect de cet officier pâle et sanglant, lancé ventre à terre, bondissant sur son cheval par dessus ruisselants et barrières sans ralentir jamais sa course désordonnée.

Enfin l'animal hâletant et blanc d'écume s'arrêta devant un hôtel de splendide apparence situé à peu près vers le milieu de la rue du Bac. Le vicomte mit pied à terre. Dans ce moment seulement un froid glacial engourdit son cœur, et il ressentit au dedans de lui-même comme l'étreinte poignante d'un funeste pressentiment.

Le suisse qui vint lui ouvrir un battant de la grande porte, lui sembla d'une gravité de mauvais augure. A droite, dans la cour d'entrée, un groupe de femmes de service et de palefreniers s'entretenaient ensemble d'un air mystérieux; ils se retournèrent tous en apercevant le vicomte et le saluèrent avec une respectueuse pitié. Quelques pauvres honteux, républicains de la marquise, à qui elle faisait servir chaque matin un repas substantiel, étaient sous un hangar, assis devant une table chargée d'atimens, mais auxquels ils ne touchaient point. Charles remarquait tout cela avec une perspicacité dont il était lui-même frappé. Il doubla le pas et monta l'escalier du perron avec d'involontaires trébuchements. Dans l'antichambre, de vieux serviteurs accablés, mornes, silencieux, se levèrent précipitamment en essuyant leurs larmes des yeux; ils eurent reconnu le pas de leur maître.

— Comment va ma mère? leur demanda-t-il tout tremblant.
— Nul ne répondit.
— Voyons! s'écria-t-il en frappant du pied avec colère, répondez-vous! C'est-vous sourds et muets?

Un vieillard s'avança, remua les lèvres, essaya de parler, puis se retourna en éclatant en sanglots.

Alors tous l'imitèrent et fondirent en larmes.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le vicomte, qu'est-il arrivé?

Et se précipitant comme un fou dans les salles désertes du rez-de-

chaussée, il monta en quelques élans les degrés qui menaient à la chambre à coucher de sa mère.

Au moment où il en franchissait la dernière marche, l'abbé de Launay, son frère, surgit tout à coup au seuil, en surplis et en étole, pâle et triste, mais résigné.

— Est-il vrai que notre mère soit plus mal? demanda le vicomte dans une angoisse inexprimable.

— Plus maintenant! répondit l'abbé.

Et se détournant un peu, il montra au fond de la chambre, la marquise environnée de lumières, étendue sur son lit, les yeux baissés, la bouche souriante, immobile, froide, morte.....

III.

Un secret dans la chambre basse.

Au milieu des regrets sincères qu'inspirait généralement la mort de la bonne marquise, cette providence des pauvres et des affligés; au milieu des douleurs qui s'exaltaient dans cette maison de deuil, la douleur du vicomte Charles, qui les surpassait toutes, était immense, infinie, et n'aurait aucune prise aux consolations ni aux douces espérances. Après un long évanouissement qui donna les plus vives alarmes, après les cris perçants et les sanglots convulsifs, après ces transports fiévreux et insensés, dernières contorsions d'un cœur à l'agonie, le jeune orphelin était tombé dans un extrême accablement, dans une insensibilité, une atonie, voisines de la folie.

Assis dans un fauteuil près du lit mortuaire, la tête penchée sur la poitrine, reployé tout entier sur lui-même, absorbé tristement dans ses réflexions, étouffé sous de poignants souvenirs, il semblait ne plus exister que d'une manière passive, ne plus rien comprendre de ce qui était autour de lui, et sans les larmes roulant goutte à goutte de ses paupières inertes et gonflées, sans les gémissements sourds qui s'échappaient par intervalles de son sein, on l'eût pu croire mort aussi aux côtés de sa mère.

Lorsqu'il s'en était approché la première fois, pour contempler ces traits nobles et vénérés raidis par l'immobilité glaciale des tombeaux, il s'était senti pénétré d'une crainte religieuse, d'un trouble involontaire, d'une sorte d'effroi saint, comme en éprouvaient, dans les jours de l'histoire sacrée, les pontifes en soulevant les peaux du tabernacle.

Le visage de la marquise était d'une sérénité, d'un calme parfaits. Sa tête, appuyée à droite, sur l'oreiller, avait gardé sa pose moelleuse, sans trahir en rien cette raideur cadavérique qui défigure et donne un si effrayant aspect aux corps inanimés. Ses yeux mi-clos laissaient voir le bas de leur prunelle éteinte, dirigée encore vers un crucifix d'argent que sa main gauche tenait sur son sein. La main droite reposait sur le bord de la couverture festonnée du lit, la paume en dehors, crispée, refermée presque, ainsi qu'il arrive aux personnes qui succombent à de grandes fatigues. — Pauvre femme! qui donc plus qu'elle pouvait mourir de chagrin et de lassitude! — Un sourire, sourire ineffable, céleste, angélique, doux comme son âme, pur comme la vie du juste, errait dans le coin de ses lèvres ternies et entr'ouvertes par le passage du dernier soupir. Sur toutes les parties nues, c'est-à-dire sur la face, le cou, les bras et les mains, une rosée fine et brillante, comme cristallisée, environnait le visage de ses mille scintillements et rayonnait sur sa pâleur avec l'éclat d'une divine auréole. A part, du reste, cette immobilité morte et cette sueur glacée que l'âme en s'échappant laisse, pour ainsi dire à ses dépouilles comme un souvenir d'alliance, on ne remarquait dans l'extérieur de Mme de Launay ni l'expression de la peur, ni la trace des cruelles souffrances qu'elle avait endurées avant de quitter la vie.

Elle était morte en achevant sa prière, vers six heures, au moment même où la filleule de l'anspessade Robin, — cet autre amour du vicomte, — s'agenouillait pour commencer la sienne. La fluxion de poitrine qui l'avait emportée dans sa soixante-quatrième année, avait laissé jusqu'à l'heure fatale beaucoup d'espoir aux amis dévoués qui la soignaient. On ne la croyait pas si fort en danger; le docteur était sûr de la guérir promptement, et comme il passait pour être imbu des fraîches doctrines que les démocrates et les folliculaires de la queue de Voltaire prêchaient alors, on ne s'était nullement étonné de le voir sourire à la marquise, lorsque celle-ci lui demanda s'il n'était pas temps d'envoyer chercher un prêtre. Nul ne doutait de la voir bientôt convalescente, et l'intérêt qu'on portait à des jours si précieux faisait que tout le monde dans l'hôtel, depuis le majordome jusqu'à l'heyduque, s'adressait de joyeuses félicitations à l'occasion du retour de la santé de madame.

Mais Dieu en avait autrement ordonné de cette sainte créature qu'il envoyait à la terre pour en enrichir le ciel, et l'ange exterminateur s'était hâté de tracer l'oméga suprême dans le livre de cette vie laborieuse si pleine de martyres et de trésors inconnus.

La marquise en voyant accourir la mort, s'était, sans effroi, levée pour marcher au devant d'elle; comme on fait pour ces amis long-temps attendus, de qui l'on espère toute consolation et tout bonheur. C'était au repos qu'elle allait, à la paix éternelle.

Le monde qui l'avait connue, approchée, aimée, ne se doutait guère que sous tant de gracieux sourires et d'aimables conversations, la marquise ombragée des peines amères et sans cesse renaissantes. On la croyait généralement heureuse; elle était riche, on l'estimait; elle était bien en cour et on l'admirait d'être adorée du peuple.

Assise sur le rang des duchesses aux réceptions de Versailles, la reine,

qui savait qu'elle n'avait pas de droits au tabouret, lui faisait souvent partager son canapé; elle avait un libre accès au château, ne manquait jamais une cérémonie, donnait son avis dans toutes les fêtes. Les princes lui témoignaient la plus entière déférence, elle était la favorite de Marie-Antoinette, autre femme incomprise qui, mieux que personne, savait tout ce que valait Mme de Launay.

Le marquis vivait auprès d'elle, sinon avec tendresse, au moins avec convenance. Il n'avait pas pour elle ces regards affectueux, cette effusion, cette confiance entière qui rendent si chères les unions même les moins favorisées; mais comme il avait toute raison d'apprécier ce haut caractère et d'estimer ses nombreuses qualités, ses vertus, sa bonté charitable et prodigue, il lui accordait devant le monde tous les hommages auxquels elle avait droit. Officier distingué, chevalier de Saint-Louis et maréchal-de-camp des armées du roi, on venait récemment de l'investir du gouvernement de la Bastille, comme l'homme le plus intègre, le citoyen le plus soumis à ses devoirs, le soldat le plus résolu et le plus inflexible qui fût.

Son fils aîné le comte de Launay, cédant à une irrésistible vocation, s'était voué à l'état ecclésiastique après s'être démis de tous ses titres et d'une partie de son patrimoine en faveur de son second frère, Gaston de Launay, capitaine dans nos possessions du Canada. Muni d'une riche prébende, attaché à la chapelle du château et confesseur de Mme Victoire, sœur du roi, il se trouvait par suite de cette haute position une des notabilités du clergé de Paris.

Le vicomte Charles n'était-il pas lui-même vivement protégé à la cour? Page de sa majesté Louis XVI, il vivait à Versailles, en commensal, en enfant gâté des petits appartemens; le plus brillant avancement l'attendait dans la carrière des armes. Les deux demoiselles de Launay enfin n'avaient-elles pas charge d'honneur au palais? Si jamais famille devait être heureuse, s'écriait-on de toutes parts, c'était bien celle-là!

Mais les jugemens du monde sont aussi défectueux que les futiles apparences qui leur servent de base sont fallacieuses. Combien de dédications plus justes et plus sages ne tiraient pas tous les Oedipes de l'épignone domestique si, au lieu de leurs suppositions vagues, de leurs croyances erronées, ils pouvaient connaître, dans ce grand jeu de la nature et de la vérité, ce que l'on est convenu d'appeler *le dessous des cartes*!

En suivant en effet le voile de cette gloire, de cette fortune, de cette prospérité menteuse des Launay, quel triste changement!

Dans ce vaste hôtel si élégamment orné, si resplendissant, si bruyant, si beau aux jours de réception, régnait toujours un silence morne et glacé, un silence de tombeau. L'air y circulait à peine dans les poitrines oppressées, un étage de plomb pesait sur tous ses hôtes frappés d'une noire mélancolie et rongés au vit par d'impalpables amertumes. C'était une prison lugubre et sombre où jamais un gai rayon de soleil ne pénétrait pour en vivifier les malheureux captifs.

Groupés autour de leur mère, les enfants qui, par leurs ébats joyeux et leurs rires, cussent rempli toute solitude, peuplé tout désert, semblaient ne mouvoir qu'en remblant leurs frères petits membres amaigris par l'ennuï et la peur.

Il y avait sur tous ces fronts courbés, malgré leur pureté native, comme une fessissure prématurée qui les défigurait, la vieillesse ridait et étirait douloureusement ces jeunes visages au sortir de leur berceau, et l'empreinte indélébile d'une gravité soucieuse se gravait peu à peu sur leurs traits appâris.

L'aîné de la famille avait vingt-trois ans, c'était l'abbé de Launay; et depuis vingt trois années cette terrible torture du silence, de l'immobilité, de la crainte, durait pour chacune de ces victimes. Les uns après les autres étaient venus se briser à ce long supplice que la marquise seule supportait, sans larmes ni rébellion, avec un courage de mère et une résignation d'épouse.

Dès que le pas bien connu du marquis venait à retentir dans les vastes appartemens de l'hôtel, tout se taisait et se pétrifiait subitement. Sombre et terrible, il passait, sans jamais autrement adresser la parole à qui que ce fût, que sur un ton de commandement ou de colère concentrée. L'amour paternel, l'amour conjugal, le respect, la pitié, l'affabilité, la douceur, étaient choses inconnues pour cet homme pétri de turenne, toujours menaçant, toujours irrité, qui ne paraissait se plaindre que dans la repulsion générale qu'il inspirait.

Ceux qui l'approchaient tombaient sous un charme fatal et se sentaient malgré eux subjugués par l'indomptable ascendant du maréchal. Jamais les serviteurs n'étaient si gauches et si lents qu'en sa présence. Jamais les entans ne paraissaient plus lourds, plus obtus, plus nuls sous les deux rapports intellectuel et physique que devant lui, sous ce regard fixe et sévère qui vous écrasait comme une masse de granit. Une torpeur irrésistible engourdissait toutes leurs facultés, leur pâleur devenait livide, muets, immobiles, inanimés, le sang s'arrêtait dans leurs veines et l'effroi les clouait sur le sol.

De sa vie, le marquis de Launay n'avait adressé quelque affectionneuse parole aux siens, jamais un mot encourageant, jamais de caresses. Il ne les appelait même pas par leur nom de peur de paraître trop tendre. Il se serait cru déshonoré d'attirer à lui ces petits êtres timides et souffreteux, toujours cachés sous l'aile protectrice de leur mère, étroitement pressés dans le même nid, buvant à la même source d'oubli et de consolation. Eux, de leur côté, n'osaient point lui parler, ni lui offrir leurs caresses enfantines qu'ils sentaient bien n'être d'aucun prix pour ce cœur

glacé et inflexible, ni l'initier avec cette charmante naïveté de l'enfance à leurs premières pensées, à leurs premiers desirs, à leurs premiers jeux...

Dans sa cage étouffante, la gracieuse et blonde couvée dépréssait sans air et sans chansons.

Ils avaient cependant tous grandi au milieu de ces douleurs: Dieu est si bon qu'il mesure pour les peines de l'homme juste la quantité de larmes qu'elles doivent lui coûter. Cette intéressante famille avait assez de force pour souffrir.

Tous ces jeunes cœurs mûris avant le temps avaient compris les déceptions de la vie avant d'avoir même partagé ses illusions. Leur unique recours dans ces instans de dégoût, de désespoir, de spleen mortel qui les assaigeaient souvent, c'était leur mère au genoux de laquelle ils allaient peser leurs pleurs et compter leurs blessures. Mais là, que de merveilles produites, que de prodiges accomplis! Comme on puisait, sans crainte de la tarir jamais, à cette source d'énergie et de patience! Comme l'espoir renaissait vite à l'harmonie vibrante de cette douce voix maternelle, si riche en conseils, si prodigue d'exhortations! Comme le courage, la paix, l'oubli des maux rentraient facilement dans ces pauvres petites âmes découragées! Elle guérissait tout le monde, et le seul baume dont elle usât pour elle, la digne femme! n'était que l'aspect du bien qu'elle avait fait, des consolations qu'elle avait distribuées, du miracle enfin que son génie de mère était obligé souvent de recommencer plusieurs fois dans un seul jour!...

A pareil labeur, les forces d'un Titan n'eussent cependant pas pu résister davantage. Déjà Henriette de Launay, jeune fille de seize ans, avait succombé; et ce fleau dévorant de la consommation menaçait d'étendre encore plus loin ses ravages. Pour le fuir, pour se soustraire, — non pas à la mort qu'ils invoquaient comme une sainte libératrice, qu'ils imploreraient à genoux comme l'aurore de leurs jours de paix et de bonheur, — mais au spectacle dévorant de leur mutuelle agonie, les uns après les autres s'étaient enlevés du sombre manoir, se dispersant çà et là, Maurice de Launay dans les ordres, Gaston, dans les savanes embrasées de l'Amérique, Charles, dans les bosquets de Trianon. Ils cherchaient avidement et trouvaient partout ailleurs, l'air, le calme et la santé qui faisaient défaut sous le toit paternel. Le page ou l'abbé repassait de temps en temps le seul maillot de leur prison pour embrasser la pauvre mère délaissée et lui porter à leur tour quelque consolation. Quant à leur unique sœur, Louise de Launay, elle s'était réfugiée au château, près de Mme Elisabeth dont elle était dame d'atours. Henriette, nous l'avons dit, avait précédé sa mère au ciel!

La vieille marquise abandonnée, demeura seule au gîte, rivée à sa chaîne, abîmée dans son malheur, plaintive, désolée, s'ingéniant à secourir les pauvres, à soigner les malades, à faire le bonheur de ceux qui l'entouraient, afin de diminuer sur la terre, autant qu'il pouvait être en elle, le nombre des êtres souffrants parmi lesquels ses chers enfans comptaient.

Avant d'épouser cette femme de cœur, dont la vertu n'avait jamais cessé de briller du plus pur éclat aux yeux même des plus incrédules, le marquis de Launay, — le majordome, antique serviteur de la maison, le disait tout bas, — chargé d'un commandement dans les Ardennes, avait aimé la femme de son beau-frère, le comte de Montsigny, d'un de ces amours profonds qui marquent dans toute une vie pour la dorer ou la flétrir à jamais. Constantement repoussé par la comtesse, fidèle à ses devoirs, il en était venu, dans son dépit et dans son délire, à commettre de telles extravagances, que son mari, averti par la rumeur publique, dut lui faire de sévères représentations. Au lieu de les recevoir comme le devait un galant homme de son rang et de sa race, le marquis, outré de la superbe dignité du comte de Montsigny et du beau rôle qu'il jouait, au dire de tous, dans cette affaire, n'accueillit le noble vicillard que le sarcasme à la bouche.

Un cartel s'ensuivit. Grièvement blessé, M. de Launay, dans sa rage aveugle, persista à poursuivre Mme de Montsigny de ses hommages irrespectueux et de ses compromettantes assiduités. A son amour, déjà insurmontable, il joignait encore le sentiment vivace de la haine qu'il portait à un rival qui, malgré son âge avancé, avait maintes fois triomphé de lui dans les différentes lutes d'amour et d'honneur où ils s'étaient rencontrés.

Le comte de Montsigny, exaspéré par une insistance aussi audacieuse, chercha toutes les occasions de se venger du marquis, et le scandale qui résulta de ce dissentiment ayant fini par fixer l'attention de la cour, le roi manda à Versailles les deux ennemis, qu'il parvint à réconcilier en donnant pour femme au colonel de Launay la propre sœur du comte de Montsigny.

Trois années s'écoulèrent. L'avancement en grade du marquis lui avait fait une nouvelle position toute dépendante des ministres et de sa majesté. Retenu à Paris par les exigences multipliées de son service, il avait dû son temps entier aux occupations militaires et aux devoirs que lui imposait sa qualité d'époux vis-à-vis de sa femme et sa qualité de gentilhomme vis-à-vis de la cour.

Mais cette funeste passion d'autrefois, tempérée par la raison et distraite par les circonstances, se ralluma tout à coup, plus violente, plus bouillante, plus invincible. Parti secrètement de Paris, sans prévenir sa femme, sans s'occuper de ses enfans, sans songer à mettre à couvert l'honneur de son nom, il revint dans les Ardennes, vola au château de

Charlemont, résidence habituelle des Montsigny, et n'hésite pas à porter de nouveau le trouble dans ce manoir vénéré.

Le comte, perdu de rage, oublie un instant que le maréchal est son supérieur, son beau-frère... il fait tirer sur lui par ses valets.

Le maréchal ainsi reçu se retire : ses habits étaient criblés de balles et pas une ne l'avait atteint !

Dieu pouvait pardonner cette tentative homicide que l'aveugle fureur, que la vie tourmentée d'un époux outragé excusait ; mais il n'en pouvait être de même du roi. Le comte de Montsigny était capitaine d'artillerie, le marquis de Launay était maréchal-de-camp ; la discipline voulait un exemple.

Après un long procès, le comte fut condamné à mort, mais le roi commua la peine en un exil perpétuel sans confiscation, par considération pour madame la marquise de Launay, sœur du coupable.

Un tel malheur froidra la comtesse. Elle tomba grièvement malade et ne put, malgré tous les efforts de la science et le dévouement des amis qui lui restèrent fidèles dans son infortune, jamais se rétablir. Elle languissait dans son cruel isolement et s'éteignait peu à peu. Le comte ne la voulut point quitter dans un tel moment. Il résolut de demeurer près d'elle, en dépit des mesures rigoureuses que la police et la maréchaussée prenaient pour s'assurer que l'édit royal était bien strictement exécuté.

Obligé d'errer pendant plusieurs mois en fuzifol autour du château, il fit tenir, par un homme affidé, un nouveau défi au marquis, qui lui donna rendez-vous dans la forêt, à quelques pas de la frontière, pour mieux laisser à son adversaire la facilité de s'échapper, dans le cas où il ne sortirait pas, ainsi qu'il l'espérait cette dernière fois, vainqueur du duel à mort qu'ils allaient se livrer.

L'avant-veille du combat, la comtesse de Montsigny mourut en donnant le jour à une petite fille que son époux, présent à sa fin déplorable, confia aussitôt à un paysan dévoué nommé Lapaulme, afin de remettre ce précieux dépôt à sa cousine, Mme la présidente de Nesles, qui mourut depuis à Rocroy.

Malheureusement pour le comte et pour son enfant, ce Lapaulme était un des plus audacieux contrebandiers qui eussent encore été signalés à la vigilance de la maréchaussée ardennaise ; sa tête était mise à prix et le comte n'apprit que plus tard, après avoir inutilement réclamé sa fille à Mme de Nesles, que Lapaulme avait été tué dans une escarmouche, sans savoir ce qu'il avait pu devenir l'enfant qu'il avait remis à sa garde.

Dans leur lutte, les deux eunuques s'entre-déchirèrent horriblement sans parvenir de long-temps à se tuer ; pourtant, M. de Montsigny, accablé par ses fatigues, affaibli par ses douleurs, par ses infortunés, par sa colère même et aussi par la perte de son sang, finit par rompre et tomba sous les coups répétés du marquis, qui s'éloigna satisfait, à la vue de son rival expirant.

Le maréchal de Launay devait s'estimer heureux, il était enfin débarrassé et de son ennemi et de sa passion, et se trouvait ainsi forcément réduit à la raison. Alors il tomba dans une mélancolie noire et sembla ne plus exister que par ses souvenirs. On attribuait au dénouement de ce drame féodal en terribles et sombres péripéties, l'humeur méchante et la rage sourde qui, tout en minant intérieurement M. de Launay lui-même, marquaient des victimes jusque parmi ses enfans.

Le jour des obsèques de la marquise, le maréchal obtint du roi la permission de s'absenter pour quelques heures de la Bastille et marcha à la suite du char funèbre entre ses deux fils. Dans cette occasion encore, il fut le même homme froid, impassible et ténébreux ; il ne versa pas une larme et n'eut pas un soupir ni pour sa femme ni pour ses enfans désespérés.

Une foule innombrable escortait à sa dernière demeure cette sainte et noble dame, plus odieuse encore, à présent que l'auguste châtelaine ne l'habitait plus, ils remarqueraient sur le banc d'aisie extérieur de l'hôtel, un pauvre vieillard, courbé, affaissé, pâle et débile, dont tous les traits semblaient exprimer la plus profonde tristesse, le plus grand accablement. Quand il entendit des pas s'approcher, il quitta sa pose méditative et releva sa tête blanchie, toute sillonnée de rides, toute humide de pleurs.

Au moment où le convoi entrait au cimetière du Père-Lachaise, une fleur, lancée par une main inconnue, tomba dans le chapeau du vicomte qui, tout entier à sa douleur, ne prêta pas la moindre attention à ce léger incident. Il but, jusqu'à la dernière goutte, la lie amère du calice, et ne quitta le sépulchre maternel qu'après que la pierre tumulaire en eût bouché l'entrée.

Lorsqu'ils revinrent ensemble dans cette maison mortuaire plus morne, plus triste, plus odieuse encore, à présent que l'auguste châtelaine ne l'habitait plus, ils remarqueraient sur le banc d'aisie extérieur de l'hôtel, un pauvre vieillard, courbé, affaissé, pâle et débile, dont tous les traits semblaient exprimer la plus profonde tristesse, le plus grand accablement. Quand il entendit des pas s'approcher, il quitta sa pose méditative et releva sa tête blanchie, toute sillonnée de rides, toute humide de pleurs.

Le maréchal tressaillit en le regardant et s'arrêta court en faisant un geste de surprise.

L'œil du vieillard étincela, sa face patricienne s'assombrit.

— Encore cet homme ! murmura le marquis en le devisageant avec une anxieuse curiosité ; puis il passa outre en ayant l'air de repousser de pénibles souvenirs.

L'abbé n'y prit pas garde et suivit son père dans l'hôtel ; mais le vicomte auquel rien de cette scène muette et étrange n'avait échappé, l'examina plus attentivement.

— Quel est ce vieillard ? demanda-t-il à un mendiant qu'il venait de gratifier d'une aumône.

— C'est un diseur de bonne aventure, un intrigant nommé Pierre ; lui répondit-il.

— Pierre ! s'écria le vicomte frappé par ce nom qu'il avait entendu prononcer à Berthe, Pierre dit la Folie, n'est-ce pas ?

— Justement ! fit le gueux en se retirant.

— Ah ! c'est là ce mystérieux personnage qui demeure avec M. Robin ; qui se dit riche et semble si misérable, qui hait si profondément ma famille et ne jette des sorts qu'aux nobles ? se dit le vicomte au comble de l'intérêt et de la surprise et son regard embrassa d'un seul coup d'œil toute sa personne, cherchant à deviner qui cela pouvait être.

Cette noble figure contrastait singulièrement avec les haillons dont le vieillard était revêtu. Dans sa pose, dans ses mouvements, dans sa carrure athlétique et jusque dans sa manière de pleurer, régnait une distinction à l'évidence de laquelle il était impossible de se soustraire. A ses pieds gisait un bâton noueux dont les débris filandreux et tortillés témoignaient qu'il avait fallu d'énergiques efforts pour parvenir à le briser ainsi ; quelques gouttes de sang le tachaient à la poignée. On remarquait également du sang aux mains du vieillard, de nouveau retombé dans ses préoccupations après la disparition du marquis.

Le vicomte fut interrompu dans ses études physiologiques par Laffeur, qui lui remit plusieurs lettres apportées au suisse dans la matinée de la veille, par différents courriers. C'étaient ses amis, ses adversaires dégrésés de la Fosse-aux-Lions, qui le suppliaient d'oublier généreusement leur querelle et lui offraient leurs compliments de condoléance à l'occasion de la mort de sa mère.

Il voulut se rendre chez le marquis, mais son valet de chambre avait ordre de ne laisser arriver personne jusqu'à lui. L'abbé venait déjà d'être renvoyé avec semblable réponse. Le maréchal s'était enfermé à double tour dans son cabinet ; il n'en ressortit que le soir pour regagner la Bastille avec sa fille Louise, qui, désormais, allait encore habiter auprès de lui.

En repassant par la chambre où la marquise avait rendu le dernier soupir, Charles aperçut la fleur qu'on lui avait jetée au cimetière. Elle était encore au fond de son chapeau, retendue dans l'ourlet de sa coiffe. C'était une petite pensée sur l'une des feuilles de laquelle le nom de Berthe se trouvait tracé avec la pointe d'une aiguille.

Ce touchant souvenir apaisa pour un instant dans le cœur endolori du vicomte toutes les peines sans cesse renaissantes qui s'en disputaient les débris, il se rappela qu'il n'était plus seul au monde, et bémot intérieurement le bon ange qui faisait ainsi rayonner à ses regards, les consolations et les espérances de l'avenir :

— Oh ! ma mère, s'écria-t-il, après vous, je sens que je ne pourrais aimer qu'elle.

Il se retourna tout à coup à un léger bruit qu'il entendit sur le parquet de la chambre voisine, quelqu'un l'appela à voix basse et avec les plus grandes précautions. Bientôt il vit entrer sur la pointe de ses pieds chancelans le plus ancien domestique de la maison, celui que la marquise avait investi de toute sa confiance, le vieux Germain.

Il avait une figure sinistre et allongée et regardait avec effroi autour de lui comme s'il craignait d'être suivi.

— Monsieur le vicomte ! murmura-t-il.

— Eh bien ! qu'est-ce donc, Germain ? comme te voilà pâle et blême !

— Seigneur ! monsieur le vicomte, il y a bien de quoi, si vous saviez...

— Explique-toi.

— Monsieur le vicomte va peut-être se gausser de moi, et pourtant...

Je n'ose pas m'adresser à monsieur le marquis parce que je serais mal reçu ; je n'ose pas non plus tout dire à monsieur l'abbé, parce qu'avec ses idées de religion il me traiterait d'impie ou de visionnaire... il faut bien que ce soit à vous que je parle...

— C'est ce que j'attends ; dit froidement le vicomte.

— Vous savez bien, monsieur le vicomte, la chambre basse...

— Eh bien ! oui, la chambre basse... après ?

— Dont Mme la marquise avait seule la clé depuis trois ans, où elle se retirait quasiment pour faire ses dévotions et que personne dans l'hôtel n'a jamais vue ni balayée ni rafraîchie ?..

— Je sais, au fait.

— Ah ! je n'oserais jamais vous dire cela !..

— Mais qu'est-il donc arrivé, voyons, tu m'impatientes avec tes exordes et tes réticences ! Que se passe-t-il dans cette chambre basse ?

— Des choses à faire dresser les cheveux !

— Dans l'oratoire de ma mère ? Tu es fou, Germain !

— Je le deviendrais bien sûr si je revois encore ce grand... ce grand..

Une contraction de la gorge étouffa la voix cassée du valet de chambre, il éprouva comme un frisson de fièvre et baissa la tête sans pouvoir achever.

Le vicomte ne savait que penser. Ce trouble extraordinaire de Germain contrastait si étrangement avec son aplomb et sa placidité accoutumés, qu'il devait en effet avoir subi de graves secousses pour rompre aussi brusquement avec ses manières douces et réfléchies.

Il attendit un peu pour lui laisser le temps de se remettre, et lui faisant signe de s'asseoir il lui frappa amicalement sur l'épaule.

— Allons, allons, mon bon Germain, rassure-toi, j'ai l'écoué avec beaucoup d'intérêt ; tu comprends bien que je n'oublierai jamais la déférence que ma mère avait pour ton grand âge et tes excellents services...

— Oh ! cette pauvre dame ! fit Germain en essayant une larme du revers de sa main.

— D'ailleurs, continua le vicomte, je suis ton enfant aussi moi, tu sais ; tu m'as élevé, tu me faisais, tout petit, danser sur les genoux ; tu m'endormais en chantant : Comment font, font, — je ne me rappelle plus...

— Vous avez pu oublier cela, monsieur le vicomte ! cette jolie chanson :

Comment font, font, font,
Les petites marionnées ;
Comment font, font, font,
Les petites marions.

Et le vieux bonhomme, tout reverdi par ce joyeux souvenir, chantonnait en tremblant l'air du berceau. Les mains hautes, il agitait ses doigts comme des petites poupées en danse, ses jambes marquaient pesamment la mesure, et tout son visage déridé avait repris progressivement une apparence de bonne humeur qui rassura un peu le vicomte.

— Non, non, je ne l'avais pas oublié, cela mo revient maintenant, Germain ; tiens, tu chanteras cela à mes enfants...

— Ah ! quand vous en aurez, monsieur le vicomte, sauf votre respect ; car maintenant...

— Évidemment ; je ne suis pas père de famille. Mais ton histoire ?

— Mon histoire ? Ah ! ou.

Et Germain reprit sa figure sombre et terrifiée.

— Qu'est-ce que tu as donc vu ?

— Un revenant ! monsieur le vicomte.

Charles haussa les épaules.

— Oui, un revenant ! car qu'est-ce que c'est qu'un homme énorme, blanc comme un lincoln, les yeux creux et hagards, les cheveux hérissés, le corps enveloppé d'un manteau, qui vous apparaît tout à coup au milieu de la nuit et vous dit d'une voix cavernueuse : « Je viens voir la marquise ! »

— Je ne le comprends pas. Germain dit le vicomte, dont la physionomie s'imprégnait graduellement d'une expression de gravité inquiète ; sois moins énigmatique, moins bref et plus explicite. Débarasse-toi de cette mauvaise influence de terreur qui n'est pas le fait d'un homme d'expérience et de cœur tel que toi, et voyons, bien posément, bien simplement, raconte-moi l'événement tel qu'il s'est passé. Tu dis donc ?...

— Que cette nuit, comme une heure sonnait à la vieille banquette, j'ai entendu un bruit singulier dans les étages inférieurs de l'hôtel. C'était comme un bruissement de vieilles ferrailles contre une porte qu'on essaierait de forcer. Étonné, je me levai. J'étais agenouillé au pied du lit de mort de Mme la marquise que j'avais tenu à servir jusqu'au bout. J'avais disputé à Lafleur et aux autres l'honneur de la veiller, et je priais dans le bréviaire doré sur tranches que M. l'abbé avait laissé sur le prie-dieu. Je m'approchai de la porte et j'écoutai. Mais le bruit avait cessé. Je pensai que c'était M. le maréchal qui s'était promené dans sa chambre du rez-de-chaussée, comme il en a l'habitude quand il ne peut pas dormir ou que ses chiens lui reviennent, et je me disposai à continuer mon trisè et dernier service. Avant de m'agenouiller, j'allai soulever le drap qui voilait la figure de madame... Ah ! monsieur le vicomte, comme ça fait mal de voir la mort travaller sur un si beau visage ! Depuis le matin qu'elle avait l'air de dormir, Mme la marquise était restée la même ; mais dans la nuit ce n'était plus cela ; son nez s'était aminci et allongé ; ses joues, devenues cuses et bleuâtres, avaient déformé sa bouche, et le charmant sourire plein de douceur et de consolation que nous y avions admiré s'était transformé en laide grimace. Ses hotes mains blanches s'étaient jaunies, raidies comme des crampons de fer et froides comme le marbre, elles avaient l'apparence de mains de cire ; quand j'y touchai, mes doigts restèrent marqués dessus...

— Germain ! soupira le vicomte en donnant un libre cours à ses lar mes.

— Oh ! monsieur, pardon ! je suis si imprudent aussi de vous parler de tout cela ; mais quand j'en suis à madame... c'est plus fort que moi ! Pour vous finir, la vue de ce changement m'avait tout bouleversé : en me retournant, je heurtai la table qui supportait les cierges allumés ; un cierge tomba avec fracas et s'éteignit. Dans ce moment, monsieur le vicomte, il entra dans la salle deux ou trois violentes bouffées de vent qui éteignirent l'autre lumière. J'allais les rallumer lorsque le même bruit souterrain recommença ; j'entendis deux ou trois portes s'ouvrir en grinçant, un pas lourd et effrayant monter, traverser la pièce d'entrée et s'approcher de moi. Au clair de la lune, j'entrevis un fantôme de haute taille, ayant du sang aux mains et au front, caché dans une espèce de cape sombre, qui s'avancait vers le lit avec un râle sourd et des gémissements étouffés... Une fois là, il m'aperçut, s'arrêta et étendant son bras vers moi, il me dit :

— Silence ! je viens voir la marquise !...

— Alors ? s'écria le vicomte haletant.

— Alors... je m'évanouis de peur, monsieur le vicomte. Que voulez-vous, je ne suis pas militaire comme vous pour avoir tant de courage et à soixante-quinze ans on est bien vite indisposé...

— Écoutez ! interrompit vivement Charles.

— Ensuite, je suis resté comme cela jusqu'à six heures du matin que les ensoufflances de la ville sont arrivées pour faire la toilette de madame. On m'a fait revenir et on s'est bien moqué de moi... Pourtant je n'ai pas rêvé et tout autre à ma place serait mort du coup.

— Mais cet homme, qu'est-il devenu ?

— Quel homme ? le revenant ?

— Oui, soit.

— Mais monsieur le vicomte, puisque j'étais privé de sentiment, j'o n'ai rien vu.

— Cependant tu as fait des recherches, tu as essayé d'apprendre qui pouvait avoir fait ce bruit pendant la nuit ?...

— Mais certainement.

— Ah !

— J'ai tout raconté à l'office, et tout le monde m'a ri au nez. Un jour parçut !

— Enfin, comment sais-tu que ce tapage inexplicable provenait de la chambre basse ?...

— Ah ! voilà, monsieur, c'est que j'y ai été !

— Toi, Germain ! fit le vicomte étonné de cet excès de courage dans un poltron.

— Moi. Mais j'avais un talisman. Il ne pouvait rien m'arriver, monsieur. Il ne faut pas le dire... Pendant la nuit, j'avais osé prendre la liberté... de me permettre... de couper une petite mèche de cheveux à ma sainte maîtresse... Avec cette relique j'aurais passé la Seine... en bateau... sans rien craindre. Je me dirigeai donc vers la chambre basse accompagné du domestique-nain de M. l'abbé que j'avais armé d'une hache. Je lui ordonnai d'entrer ; la porte était ouverte, toute démantibulée, la serrure brisée, les gonds tordus. Je ne conservai plus de doute...

— Suis-moi ! dit le vicomte.

Et sans s'arrêter davantage aux explications diffuses du vieux serviteur, le jeune homme se hâta de se rendre dans cette fameuse chambre basse où, en effet, nul autre que la marquise ne s'était jamais introduit.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que le vicomte entra dans cette salle mystérieuse.

Elle formait un carré parfait de douze pieds en largeur et de quinze seulement en hauteur. Une épaisse boiserie en chêne sculpté et ornementé régnait tout autour des murs, blanchis du reste à la craie. À droite, un vaste foyer capable d'abriter toute une famille, dressait son large manteau de marbre florentin, au dessus un crucifix noir ; à gauche, une table, quelques livres de piété et une pendule mignonne. Au fond un buffet antique dans lequel on remarquait avec étonnement divers ustensiles de cuisine, un couvert et une timbale d'argent, avec ce chiffre P.-M. surmonté d'une couronne de comte. Ce qui surprit le plus le vicomte, ce fut de voir deux chaises dans cette chambre où la marquise se rendait toujours seule. Une petite fenêtre grillée versait d'en haut un jour faible et blafard qui rendait presque impossible toute lecture en pareil lieu.

A terre, de nombreuses gouttes de sang se montraient en divers sens. Le vicomte et Germain les examinaient avec curiosité, lorsqu'il sembla à Charles de Launay qu'un rayon de lumière existait dans la boiserie devant laquelle il s'était arrêté. Il y frappa, et le bois rendit en effet un son creux et prolongé comme l'écho répété d'une voûte.

Le vicomte et son fidèle valet de chambre eurent beau réunir leurs efforts pour pousser contre ce qui leur paraissait être une porte, ils ne parvinrent pas à l'ébranler.

— Apporte-moi ce levier, dit alors Charles à Germain, en lui désignant sous le manteau de la cheminée une de ces grandes barres de fer qui servaient à attiser le feu.

Le vicomte introduisit la pointe du levier dans la fente du revêtement en chêne, l'y enfoua comme un coin, écarta peu à peu les joints, et, attirant violemment à lui, il ouvrit enfin la porte secrète. Devant lui, un long conduit souterrain s'étendait à perte de vue, éclairé de distance en distance par une sorte de soupirail où s'engouffrait, comme le bruit lointain de la mer, tout le fracas des rues. Il s'y engagea témérairement, suivi du pauvre serviteur tout tremblant.

Ils descendirent quelques marches, suivirent la muraille, et après une centaine de pas dans une demi-obscurité, sur un terrain d'une pente très sensible, ils entendirent les cris traînants et gutturaux des bateliers, les coups retentissants du batoir des lavandières, le murmure de l'eau : la Seine coulait devant eux et ses flots venaient en clapotant licher la muraille enduite de salpêtre du mystérieux souterrain.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? se demanda Charles perdu dans ses conjectures.

Ils revinrent silencieusement sur leurs pas, fermèrent la porte, recrièrent toutes choses en place, puis, le vicomte ayant recommandé le secret à Germain sur leur incompréhensible découverte, ils allèrent se retirer lorsque Charles, en remuant la porte pour la remettre dans ses gonds, jeta tout à coup une exclamation de surprise qui glaça le sang dans les veines du pauvre Germain.

— Qu'avez-vous ? s'écria-t-il tout transi.

— Ce bâton brisé !...

— Eh bien ?

— L'homme d'hier, le mendiant de ce matin, avait à ses pieds l'autre bout de cette canne. Il avait la main ensanglantée comme ton revenant, et voici du sang dans cette chambre... Tout ceci est bien étrange ; bien obscur, bien incroyable...

L'œil du vicomte s'animait par degrés, son front s'éclaircissait, sa main pressait étroitement ce morceau de bois défilé qui devait être pour lui la clé de ce profond mystère :

— Ah ! dit-il enfin, si c'était...

Et saisissant le bras de Germain, il l'entraîna précipitamment hors de la chambre, traversa le corridor, la galerie d'entrée, la cour, et se faisant ouvrir promptement la grande porte de l'hôtel, il montra à Germain, haletant et stupéfait, le mendiant qui disparaissait à pas lents au détour de la rue.

— Oh! le revenant! le revenant! s'écria Germain prêt à défaillir de saisissement et de terreur.

— C'était donc lui! dit le vicomte d'un air pensif.

IV.

Le Nid de la Colombe.

Berthe avait dix-huit ans, un petit visage frais et épanoui comme une rose, une bouche fine et souriante, un nez coquet un peu en l'air, et ces yeux bruns, vifs, pétillans, pleins de feu et de pénétration, quand parfois l'émotion plus forte vibrait au fond de sa jeune âme, mais d'ordinaire pleins de langueur et d'une inexprimable mélancolie; pour sourcils, deux charmans filets d'or légèrement arqués, lisses, déhés, lustrés et transparents comme en poignet saint-Luc dans son admirable portrait de la Vierge; son front vaste et poétique était délicieusement encadré dans les bandeaux soyeux d'une chevelure blonde magnifique; mains blanches et mignonnes, taille de guêpe, pieds d'Andalouse et voix d'archange.

Elle avait toujours vécu orpheline et pauvre, sous le toit de chaume et la sauvegarde septuagénaire d'une parente de M. Robin l'anspessade, vieille fille acariâtre, bouarrie, grondeuse, bavarde, crispante, mais bonne après tout, qui l'élevait dans la crainte de Dieu et surtout dans celle des hommes, dans l'horreur de la danse et des spectacles profanes, dans l'éloignement de toute société et dans l'art de cuire des confitures.

Pour lectures amusantes, on lui avait permis LES ORAISONS FUNÈRES DE M. BOSSUET qu'elle ne comprenait pas, et LA CIVILITÉ PUÉRILE ET NONNÈTE qui la faisait bâiller à mourir; pour promenades hygiéniques plutôt que récréatives, l'aller et le retour, tous les dimanches, de la maison à l'église et de l'église à la maison.

Comme bien on le pense, la pauvre fille s'ennuyait beaucoup. La modeste et verdoyante chaumière lui semblait une prison dont les barreaux de fer se dissimulaient maladroitement sous un réseau de feuillage et de fleurs; sa respectable tutrice, avec ses goûts fantasques, ses manières pudibondes et son puritanisme affecté, ne lui inspirait pas cet amour sans bornes que devait faire naître dans un cœur d'enfant les soins providentiels d'une mère. Berthe, qui n'avait jamais connu la sienne, devinait cependant qu'une âme maternelle possédait un charme d'attraction et de tendresse plus puissant que toutes les qualités éminentes d'une femme à laquelle la passion est toujours restée inconnue et dont tous les fibres du cœur sont graduellement flétries, racornies, pétrifiées dans cette longue habitude d'égoïsme, de solitude et de stérilité qui dénature les organisations les plus affectueuses.

Au bout de tant d'années d'une existence si peu variée, elle put sans crime chercher à tuer le temps d'une manière plus agréable. Elle se prit à rêver.

Elle était dans l'âge où les jeunes filles, rompant brusquement avec les futilités innocentes du foyer de famille, éprouvent le besoin de se chercher en dehors de ce cercle rétréci quelque occupation nouvelle plus en rapport avec la gravité de leurs pensées, un appui étranger qui soutienne et dirige les incertitudes accablantes de leur intérieur, une affection plus sérieuse qui vivifie la sève, jus-qu'alors inerte, de leurs sensations. C'est le moment où le cœur s'ouvre et se consulte, tout étonné de sa propre énergie et des harmonieuses vibrations qu'il renferme.

Souvent, dans le silence et l'ombre, au fond de sa chambrette close et voilée, lorsque, recueillie et repliée sur elle-même, elle essayait de s'étudier, de se comprendre et de sonder les trésors incultes de son âme pour voir s'ils n'auraient rien à produire dans l'avenir, pour découvrir si, dans les stades lointains de sa vie, il ne lui serait pas réservée d'autres joies ou d'autres douleurs qui viendraient enfin rompre la monotone uniformité de son insipide destinée, elle croyait sentir en elle comme un germe de passion se développer, s'accroître et éclore aux battemens chaleureux de ses artères.

L'air s'engouffrait plus pur, plus tourbillant, plus frais, dans sa blanche poitrine de cygne toute frémissante, toute haletante de voluptueuses aspirations. D'incompréhensibles desirs l'assiegeaient, de fréquents vertiges troublaient sa tête et ses esprits. Le moindre bruit qui, d'aventure, frappait son oreille dans ces instans de crise, la faisait tressaillir comme un faon effarouché; ses mains repartaient alors précipitamment le négligé de sa toilette, elle courait à son miroir, y jetait un regard furtif et satisfait, prenait des mines, essayait des poses, puis, d'un bond, elle se trouvait à sa fenêtre où, gracieusement accoudée, elle souriait, soupirait et attendait...

Pendant long-temps elle égara ainsi ses doux yeux dans le ciel. Les nuées floconneuses qui déroulaient dans l'espace leurs brillantes spirales d'azur et de pourpre, les rayons obliques de l'éblouissant Phœbus, les couples d'amoureux-palombes voltigeant le bec uni, les pattes tendrement enlacées, les ailes gonflées et frissonnantes, tout cela paraissait éloquentement à sa riche et longue organisation; les sens poétiques de son âme se réveillaient; de telles préoccupations la sauvaient d'elle-même, l'enlevaient aux tortures de son ennui normal et lui permettaient de puiser à mille coupes délicieuses.

Peu à peu, son regard chercha la terre et daigna s'abaisser vers elle. De la fenêtre de Berthe on pouvait embrasser un horizon charmant, Enghien, la vallée Tempéenne, ses collines alpêtres, ses bois ombreux, ses clairières, ses châlets pittoresquement groupés, ses parcs immenses, ses castels en miniature; l'eau d'un lac, limpide et pure comme le ciel qui s'y mire, encadrant cette ravissante peinture, tournant vingt fois sur elle-même dans les sinuosités mystérieuses du tableau, échappant à l'œil par mille circuits imprévus et disparaissant enfin dans l'ombre des montagnes qui bléissent au loin.

La jeune fille aimait à suivre ce talus sinueux de la plaine où la nature prétentieuse et coquette avait semé sur le tapis vert des pelouses gazonneuses, mille broderies rayonnantes, grâce aux marguerites et aux boutons d'or qui foisonnaient en ces lieux. Elle s'y voyait au bras d'un ami, causant le long des sentiers bordés d'aubépine et de baies rouges, cueillant une fleur dans ce jardin, un fruit sur cet arbre, buvant à l'eau murmurante des sources solitaires et entremêlant à ces plaisirs d'une vie champêtre les délicieuses émotions d'un rendez-vous.

Ce fut au sortir d'une de ces rêveries contemplatives qu'elle aperçut un soir sous sa fenêtre, à une centaine de pas dans la prairie, à moitié caché par un bouquet d'aunès et de saules rabougrs, un jeune homme beau comme celui de ses rêves, comme cet ami long-temps attendu dont l'arrivée tardive lui faisait exhaler tant de soupirs.

Il la regardait avec des yeux pleins de flamme et d'amour. Immobile et droit sur le sol comme une statue de marbre, il semblait, dans son extase, ne plus connaître, ne plus rien comprendre de la vie que la ravissante image qui éblouissait ses regards. Troublée, éperdue, fascinée, Berthe ne sut pas d'un instant ce qui lui restait à faire pour dérober sa joie étouffante à celui qui souriait à son apparition avec tant d'espoir et de reconnaissance. Elle devait fuir et tout la portait cependant à saluer comme un vieil ami cet inconnu d'hier, à rejoindre sans balancer ce bel adorateur.

Elle le trouvait gracieux et élégant, noble et fier, bien tourné, mignon et superbe, surtout par sa moustache qui tout d'abord avait préparé sa conquête. La redingote à brandebourgs lui séyait à merveille; ces longues bottes éperonnées et ce chapeau de feutre gris à la Louis XIV lui donnaient un air gentil, séduisant et accouqué qui dévoilaient le gentilhomme... Bref, elle en raffolait déjà.

Le joli cavalier, enchanté de l'effet qu'il produisait, revint souvent à son agreste observatoire, paraissant tenir superlativement à des succès plus certains. Sa présence étant l'unique distraction de Berthe, elle y consacrait toutes les heures que M. Bossuet et les comètes de Mlle Rossignol ne lui réclamaient pas. D'abord pour s'y préparer, ensuite pour s'en ressouvenir. Elle comptait et supputait les minutes qui la séparaient encore de cette bienheureuse vision, et quand, une fois le crépuscule arrivé, elle n'apercevait rien venir, son impatience se changeait en mélancolie, des larmes amères enfléaient ses blondes paupières, et, renfermée dans sa chambre, elle passait une nuit toute d'affreux cauchemars ou de fatigans insomnies.

Cet innocent manège durait depuis plusieurs semaines, lorsque Mlle Rossignol, après une vive altercation avec une voisine au sujet d'une marmelade de coings manquée, fut prise d'un violent mal de gorge et mourut. La Parque inhumaine ne s'était point laissé toucher par les douces qualités de la bonne demoiselle. Si ce trépas, déplorable pour la science des confiseurs et des friands, avait eu lieu à Rome au temps des Lucullus, il n'eût pas fait faute d'épigraphes louangeuses en l'honneur de la défunte, et plus d'un poète du Latium nous eût accablé de ses dithyrambiques doléances, reprochant au sombre roi Minos son homicide passion pour les sucreries. Heureusement pour les amis de l'excellente vieille, aucune imprécation ne vint flétrir sa tombe virginalle; ils eurent part à ses largesses dans la distribution de sa modeste fortune, et son neveu, M. Robin, fut le dernier à se plaindre, car il héritait de la chaumière et de quelques écus de rente.

Cet événement affligea beaucoup Berthe, qui, tout en s'impatientant sans cesse contre les ridicules manies de la vieille fille, ne l'en aimait pas moins profondément pour les soins affectueux qu'elle lui avait prodigués et l'aisie qu'elle lui avait ouvert toute petite à la mort de ses parents. Mais ce qui lui fut cruel encore, c'était de suivre à Paris son parrain l'anspessade, et de partager avec lui le logement sombre et retiré qu'il s'était choisi rue Saint-Anastase. Ainsi, adieu au beau cavalier, aux rendez-vous lointains, aux tendres signaux, à ce dialogue mimique si expressif, qu'à travers l'espace ils se tenaient du geste et du regard. Elle le voyait à jamais perdu pour elle, car qui pourrait à présent lui indiquer le chemin du nouveau colombier où gemissait en l'attendant sa plaintive tourterelle?

Un sage a écrit quelque part qu'il y a un Dieu pour les amans.

Un soir, la jeune fille, toute triste, toute recueillie, sortait de l'église Saint-Paul, où monseigneur de Rohan, je ne sais à quelle occasion, venait de célébrer le salut. Arrivée au portail, une main empressée lui offrit l'eau bénite, elle remercia en saluant, mais en levant les yeux, il lui échappa un mouvement de surprise, il lui avait semblé reconnaître sous l'ombre des piliers saints un visage ami qui lui souriait tendrement. Ce fut une délicieuse illusion et son cœur tout ravivé se reprit à battre galement au fond de sa poitrine. La vie dès lors lui redevenait supportable, elle s'enfléissait, elle se dorait pour elle; Charles vivait encore pour l'aimer, et qu'une chose lui disait que cet amour éclos si naïvement, si vite perdu,

mais si providentiellement retrouvé, était vrai, profond et sincère, et qu'elle pouvait s'y fier.

Sa reconnaissance envers le ciel qui lui accordait enfin cette grâce, objet de tous ses desirs et de toutes ses prières, se traduisit dès lors aux pieds des autels par une piété plus fervente et une assiduité plus stricte. Chaque soir, les commères de la paroisse s'édifiaient à la vue de cette jeune fille si pieuse, constamment penchée sur sa chaise, agenouillée, les yeux sur son livre ou plongée dans de chrétiennes méditations, et si absorbée, si tranquille, qu'on n'avait garde d'examiner ce jeune clerc de procureur qui se tenait d'ordinaire derrière elle entre deux voûtes obscures et protectrices.

Ils ne paraient guère, mais qu'ils se comprenaient bien ! Un seul regard suffisait à combler leurs âmes des plus douces assurances et à attiser encore les flammes dévorantes d'une passion si également bien partagée. Dans ces ineffables rapprochements, ils puisaient une quiétude, un calme d'esprit bien fait pour les sauvegarder l'un de l'autre, et leur vie était un Eden qu'ils parcouraient en souriant, jardin gracieux et fleuri où ne croissent ni ronces ni épines, toujours parfumé, toujours retentissant de célestes harmonies, et dans lequel leurs sensations s'écoulaient une à une, fraîches et brillantes comme les gouttes de la rosée matinale.

Après l'échauffourée de la rue du Pont-aux-Choux et l'événement funèbre qui enveloppa de son deuil toute la famille de Launay, Charles avait continué de revoir Berthe et de chercher auprès d'elle ces consolations qu'elle seule pouvait efficacement lui donner.

Bien qu'ils ne se fussent presque pas adressé de questions sur leurs parentés, le vicomte n'avait pas tardé à reconnaître que Berthe était d'une classe bien au dessous de la sienne, et à prévoir dans l'avenir toutes les difficultés et toutes les tortures qui viendraient gêner sa volonté dans l'accomplissement d'une union qu'il regardait comme la consécration d'un amour si pur et si dévoué.

Parfois aussi il se prenait à douter, en admirant ce profil noble et caractéristique, ces yeux hautains, ce front élevé, cette bouche empreinte de cette finesse d'expression, de cette grâce, de ce dédain aristocratique que belles dames de Versailles, il se prenait, dis-je, à douter de l'extraction obscure de Berthe et croyait follement que ce modeste titre de grisette en cachait d'autres moins équivoques. Il se perdait dans d'étranges suppositions à ce sujet, et vingt fois, malgré sa résolution bien arrêtée de confier ses incertitudes à celle qu'il aimait, il s'étonnait vu forcé de renoncer à une démarche qui eût pu froisser les susceptibilités délicates de Berthe et lui donner à craindre que son honorable roture n'inspirât quelque répugnance au gentilhomme titre.

Et d'ailleurs, d'autres mystères occupaient plus gravement encore son esprit, d'autres révélations plus sérieuses, plus pressantes, réclamaient toute sa vigilance ; et comme il en ignorait la profondeur et la portée, il gardait pour lui un secret qui pouvait compromettre l'honneur des siens, bien qu'il fût assuré, dans son amour respectueux pour sa mère, qu'aucune tache ne jaillirait jamais de sa tombe sur leur considération, il fallait donc agir avec la plus minutieuse prudence, avec toute la sagacité d'esprit et la discrétion d'un homme qui cherche le mot d'une énigme sans vouloir que d'autres participent à cette recherche.

L'anspessade Robin avait alors fort à faire. Son service triplé dans les circonstances graves qui se succédaient d'une manière très alarmante pour le peuple et pour la monarchie laissait à sa filleule une liberté, dont elle n'abusait pas, en honnête fille qu'elle était, mais dont elle profitait avec toute la générosité possible en faveur du vicomte.

Le vieux Pierre, cet idiot sombre et fatal, cet homme inexplicable, ne faisait plus au logis du garde-française que de rares stations, et paraissait grandement occupé dans ces dernières convulsions d'un règne agonisant.

Des journées entières se passaient sans que les deux jeunes gens fussent fort inquiétés dans les différents rendez-vous où ils se rejoignaient : leurs entretiens, quoique n'ayant jamais lieu dans la maison de Robin, puisque Berthe s'y était toujours prudemment opposée, devenaient de jour en jour plus fréquentes et plus longues, et n'étaient interrompues que par le service du page à la cour, quand son tour arrivait. Le monde se fit éconolé autour d'eux qu'ils ne s'en seraient du reste point aperçus, tant ils étaient absorbés dans leur amour et ravis dans leurs chastes extases.

Entrés par tant de délices, ils crurent leur bonheur éternel... Les insensés ! N'est-ce déjà pas trop que d'écouler le bonheur sur la terre ?...

V.

L'anspessade.

Une nuit que Berthe, tourmentée par les inéonnies de l'amour, cherchait en vain un instant de repos qui calmât l'agitation de ses sens, elle entendit frapper discrètement à la porte extérieure de l'appartement.

Robin, couché dans la deuxième chambre, semblait profondément endormi, car il ne bougea point à ce signal.

Trois coups furent frappés de nouveau. La jeune fille, saisie de craintes vagues, allait appeler son parrain, lorsqu'elle comprit au mouvement qui eut lieu dans la salle voisine qu'il venait de se lever. La porte fut ouverte avec d'indiscrètes précautions, et ne gémit que très légèrement

en tournant sur ses gonds de fer oxydés par la lèpre rongeaute de la rouille.

Berthe reconnut le pas du vieux Pierre. Elle se rappela qu'on était à la nuit du vendredi au samedi, et que c'était l'heure à laquelle le vieillard rentrait, habituellement, une fois par semaine.

— Sommes-nous seuls ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, monseigneur, reprit l'anspessade sur le même ton.

Pierre fit un geste d'impatience et de mécontentement.

— Je t'ai déjà dit de ne me point parler ainsi ! reprit-il avec brusquerie. Un de ces jours peut-être, tu m'adresseras la parole en public sans avoir pu te débarrasser de cette malheureuse manie de prodiguer les titres aux gens, et tu me trahiras. Alors tous nos projets, mes veilles, mes combinaisons, mes travaux, ma vengeance, fruit amer de vingt années d'abnégation et d'obscurité, tout cela sera compromis, perdu à jamais, par toi, par un ami ! Ce serait fait de moi si l'on savait mon secret ; assez d'ennemis m'ont juré leur haine, assez d'espions et de persécuteurs se sont acharnés après moi, je n'ai guère envie de renouveler connaissance avec messieurs du Guet. Puisqu'il est convenu que je passe pour ton père, ne me traite donc plus en seigneur !...

— C'est bien ; fit laconiquement le garde-français.

— Eh quoi ! pensa Berthe confondue d'étonnement, ce titre sacré n'est donc qu'un manteau à l'abri duquel se cache ce vieillard ? Un criminel, peut-être !. Et moi qui me sentais au cœur tant de vénération, tant d'amour pour lui !...

Et dévorée par la curiosité et l'inquiétude, elle quitta silencieusement son lit pour se diriger jusqu'à la porte, sur la pointe de ses petits pieds nus. Là, par le trou de la serrure elle pouvait tout voir, sans être aperçue, dans la chambre de l'anspessade et ne laisser échapper aucun geste, aucun mot de la conversation nocturne de ces deux hommes, grâce à la veilleuse qui brûlait dans un coin et dont les reflets pâlissons éclairaient d'une couleur sinistre la figure majestueuse du vieillard aussi bien que la physionomie guerrière de Robin, un charme étrange à cette scène imprimée.

Accroupie, baissée vers le sol, l'œil fixe et retenant son souffle, la jeune fille, intriguée au suprême degré, écoutait et observait de toute son attention, de toute la vivacité de son regard, l'allure singulière de chacun des deux interlocuteurs.

— La petite dort-elle ? demanda Pierre tout à coup.

— Depuis long-temps ! répondit le soldat.

— En es-tu sûr ?

Berthe tressaillit.

— Oui. Cependant...

Robin jugea sans doute que son affirmation ne suffisait pas, car il s'avança à pas de loup jusqu'au seuil, où Berthe se tenait, glacée d'effroi et n'osant regagner sa couche de peur de faire craquer le parquet dans sa retraite ou de se heurter, dans l'émotion qui l'agitait, à quelque meuble dont la chute intempestive eût prévenu ses voisins et peut-être même privée d'entendre la confidence de leurs secrets. Il allait toucher à la porte et s'assurer de la réalité du sommeil de sa filleule lorsque Pierre le retenait par le bras, lui dit vivement :

— Ne la réveille pas !

Puis, se dépeuplant de la longue souquenille fangeuse et rapiécée qu'il portait sans cesse, il se montra aux yeux de la jeune fille dans un élégant costume de ville qu'elle ne lui avait jamais vu. Sous ces riches vêtements qu'il portait avec une grâce et une aisance remarquables, Pierre le mendiant avait des airs de grandeur et de noblesse souveraines. Son visage assombri et soucieux changeait d'aspect, son regard brillait vif et jeune ; sa tenue, ses manières, toute sa personne en un mot, subissait une métamorphose si complète que Berthe, à son tour, et malgré les sévères injonctions de l'inconnu, se fût laissée aller à lui donner aussi du monseigneur.

— Quoi de nouveau ? demanda Robin en s'asseyant devant une table sur laquelle Pierre venait de déposer une paire de pistolets et quelques papiers. Vous sortez des catacombes ?

— Oui.

— Étaient-ils beaucoup ?

— Tous y étaient, aussi pressés d'en finir que moi...

— Chut !... Vous n'avez rien entendu dans la chambre de Berthe ?

— Non. C'est la chaleur sans doute qui dilate le chêne des meubles.

— Et... tout va bien ?

— Le sort ne peut nous être plus favorable ! Enfin !... je leur rendrai donc à tous torture pour torture, honte pour honte, sang pour sang ! s'écria le vieillard en s'animant par degré jusqu'à oublier qu'ils n'étaient pas seuls.

— Pas si haut ! fit l'anspessade, on pourrait nous surprendre... Y a-t-il un quelque chose de changé dans vos plans ?

— Quelque chose ? Tout ! Ils ont changé leur plan d'attaque et d'oppression ; ne fallait-il pas les imiter dans nos projets de défense et dans nos espérances de liberté ?

— Êtes-vous bien sûrs des renseignements qui vous sont transmis à cet égard ?

— Ceux qui nous les transmettent, répondit le vieillard d'un ton triomphant et en appuyant sur chacune de ses paroles avec une intention non équivoque, sont les premiers intéressés à nous dire la vérité...

— Que restera-t-il donc à faire maintenant ? dit Robin d'un air profondément réfléchi.

— Voici, reprit Pierre.

Et il lui parla longuement, mais si bas que la conversation n'arrivait que par lambeaux, par sons incohérents à l'oreille de Berthe, lorsque l'inconnu, cédant à la violence de ses émotions, sortait par moments de la réserve qu'il s'était violemment imposée en ne parlant que par un murmure, un chuchotement confus et tout à fait intelligible.

Un instant l'anspessade irresolue et mécontent, parut lui adresser différentes objections auxquelles le vieux Pierre impatientement répondit presque à voix haute :

— Mais ce moyen jugé bon hier n'a plus le sens commun aujourd'hui ! Tu ne veux pas comprendre !.. je te dis que trente mille hommes avec un train considérable d'artillerie ont été réunis secrètement autour de Paris. J'ai compté, moi, un nombre de ces troupes plusieurs régiments étrangers : le Royal-Cravate, le Royal-Pologne, Holmstatt, les régiments suisses de Diesbach, Salis-Samadé et Châteauvieux. Les Hussards de Burcheny et d'Estherazy, le Royal-Dragons, les régiments de Provence, de Yntimille, de Besançon et de La Fère. Le baron de Bezenval sera incessamment chargé d'un camp de six mille hommes qu'on formera au Champ-de-Mars. Enfin le vieux maréchal de Broglie a reçu ce matin même, à Versailles, sa nomination de généralissime de toutes les troupes rassemblées dans l'Ile-de-France.

— Parlez plus bas ! parlez plus bas ! répétait par intervalles l'anspessade au larouche conspirateur. Vous allez l'éveiller, et qui peut répondre d'un secret surpris par une femme !

— Qu'essayer contre de pareilles forces ? reprenait Pierre qui, entraîné par la gravité du son sujet, faisait à peine attention aux conseils du garde-français. Ce serait nous briser tous au premier choc. Nous ne sommes puissans que parce que nous sommes cachés ; si nous nous montrons au grand jour, avant l'heure, tout est perdu : on écrase le vautour dans son nid. Tandis qu'en manœuvrant sous roche pour préparer le peuple, lentement mais sûrement, rien ne deviendra plus impossible. Valadi et moi nous l'auderons à gagner les gardes. Des mousins opérera sur les clubs du Palais-Royal, Mirabeau décrètera la France entière à l'assemblée constituante. Nous attendrons à nossein à peu l'épave du renvoi de Necker du ministère. Ce premier succès obtenu, le reste marchera tout seul, car les craintes de la cour, momentanément dissipées, permettront aux troupes de se retirer, et alors, sous prétexte de délivrer Paris, nous organiserons nos phalanges patriotiques et nous attaquerons la Bastille...

Ces derniers mots firent une telle impression sur l'anspessade, qu'il se leva de sa chaise et recula de quelques pas en arrière comme épouvanté de l'aveuglement et de l'audace d'une pareille résolution.

— Attaquer la Bastille ? murmura péniblement le soldat.

— Oui, continua Pierre tranquillement, nous la prenons, et...

— Menseigneur a-t-il bien toute sa raison ? ne peut s'empêcher de dire Robin.

— Pourquoi en douterais-tu ! reprit le vieillard impassible.

— Prendre la Bastille ! répéta-t-il, s'emparer de ce roc de granit tout barde de fer, dont un fleuve n'a la base et dont quatre-vingts toises à feu composent l'indestructible couronne ! Mais quel le folie ! Vous ne savez ni ce pas ce que c'est que la Bastille ? fit en souriant avec une expression de dédaigneuse pitié, l'anspessade toujours vaincu par la surprise.

— Non, moi je ne le sais pas, et ce n'est, certes, pas de leur faute... s'ils avaient pu !... mais Brissot le sait, lui qui y a été enfermé pendant sept ans ! De Valadi, ton ancien capitaine aux gardes, y conduisit ses camarades bien armés. Les quatre premières compagnies de ton régiment sont à nous ; elles entraîneront le reste. Etie, officier d'infanterie au régiment de la Reine, s'est engagé cette nuit à tourner contre les tours les canons que les citoyens iront prendre aux Invalides. Marceau, du régiment de Savoye-Carignan, dirige les faubourgs...

— Que peut tout cela ?

— Me complotes-tu pour rien, moi à qui tout le monde obéit malgré mes haillons et ma besace de pauvre ? Ton frère, n'es-tu pas le favori de la jeunesse patriote du Palais-Royal ? Une fois les Parisiens armés et les barrières fermées, le tocsin et l'appel du tambour donneront le signal de la grande tempête ; tu jugeras seulement alors de la violence des ouragans populaires !

L'assurance calme et résolue du vieillard, son regard fascinateur, la toute-puissante énergie qu'il semblait exhiler de son lui-même pendant cette sombre allocution, imprimant aux battements de son cœur du vieux soldat une accélération suffoquée, et le pénétra progressivement d'une confiance intrépidité, d'un accord parfaitement identique à ses vues. Pourtant il ne pouvait se rendre ainsi, sa foi n'étant pas encore absolue.

— Bien ! dit-il. Mais un seul obstacle, obstacle capital, peut suffire à déjouer cette superbe tentative ou à en détruire l'accomplissement.

— Lequel donc ?

— Le plus simple de tous ; celui auquel des conspirateurs ne songent que rarement : la pluie d'or de Danaë... de l'argent.

— Ne t'inquiète pas pour si peu, dit Pierre.

Il se leva, poussa un ressort imperceptible dans la chaîne lambrassée et un panneau de chêne s'abaissa. Un amas de sacs d'or, des piles, des tas de pièces d'argent, de diamans, de vaisselle, ruisselèrent aux yeux éblouis du garde-français.

— Tu vois que nous avons tout prévu, ajouta tranquillement le mendiant métriqueux.

Robin croyait rêver.

— Je me rends ! dit-il enfin.

— Ecoute, reprit Pierre d'un ton grave et solennel, nous touchons à une crise terrible. Le monde va se partager en deux parties bien distinctes : la monarchie et le peuple. A celle-ci, la tyrannie ou les expiations sanglantes ; à celle-là, la gloire ou le néant ! Il faut opter. Pour reconquérir une liberté détruite par l'hydre des abus, plus d'une nuit encore se passera pour nous dans les veilles et dans les angoisses de la méditation ; plus d'un jour dans les périlleux labeurs et dans l'opprobre ; mais le temps marche et avec lui notre ligue, à chaque heure plus forte, plus compacte, plus impérieuse ! Quand notre tour viendra de triompher de nos persécuteurs, de terrasser les méchants et les lâches, ne crois pas qu'un seul citoyen se fasse attendre au suprême signal. Ou frapper du pied, et du sol jailliront des armées pour reconquérir notre vieille indépendance ; tu verras alors combien nous serons debout à la face du soleil et comme nous saurons vaincre ou mourir !

— Alors, à bas cette Bastille infernale et malheur aux Suisses ! fit Robin d'un air menaçant.

— Alors, malheur à de Lunay ! grommela sourdement Pierre.

— A nous la liberté ! reprit l'anspessade enthousiasmé.

— A moi la vengeance ! répéta l'inconnu comme un écho funèbre.

Puis la veillesse fut éteinte et tout redevenit obscurité, immobilité et silence.

Toute chancelante et se croyant le jouet d'un horrible cauchemar, Berthe rampa jusqu'à son lit où elle retomba baignée d'une sueur froide....

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis cette nuit de révélation, que déjà Paris entier était plongé dans cette vague inquiétude qui précède les grands soulèvements populaires.

Le régiment des gardes françaises qui, par la nature de son service et le mode de sa composition, se trouvait continuellement en contact avec les citoyens, avait été de tout temps le point de mire des séductions des patriotes.

On cherchait à les attacher à la cause du peuple, on les conduisait dans le jardin du Palais-Royal, lieu de réunion des agitateurs, où on les comblait de caresses et de présents. Les soldats reconnaissans, ne renvoyaient à leurs casernes que pour conquérir de nouveaux partisans à la cause pour laquelle ils s'étaient laissés séduire.

On n'ignorait pas que ce régiment, attaché à la mémoire du maréchal de Biron, détestait le duc du Châtelet son nouveau colonel, et l'on ne manquait pas de profiter habilement de ces dispositions. De nombreux émissaires allant de quartier en quartier, les endoctrinaient facilement avec quelques chopines de claret, après quoi ils leur prênaient l'indiscipline, la rébellion, l'égalité, ravalaient l'autorité des chefs au dessous du mérite des soldats et parvenaient peu à peu à conquérir leurs sympathies et à en faire d'ardens prosélytes.

Plusieurs d'entre eux, Robin en tête, s'étaient défavorablement signalés à l'attention de leurs officiers par l'exaspération de leur caractère et la violence de leurs opinions. Alarmé de ces dispositions, l'état-major des gardes s'était concerté pour mettre fin aux déplorable exemples donnés par quelques mauvais têtes au corps entier, et les plus récalcitrans, après avoir été cassés de leurs grades, furent consignés dans leurs chambres respectives. Mais cette mesure extrême ne fit qu'irriter davantage les esprits.

Robin, furieux de sa disgrâce, viola la consigne en quittant un beau matin la caserne avec ses amis. Ils se rendirent au Palais-Royal où ils furent lésés et applaudis tout le jour.

Emprisonnés à l'Abbaye, dès le lendemain, pour cet acte d'insubordination, le peuple vint les délivrer en forçant les portes de la prison.

Un homme qui haranguait souvent les multitudes et se plaçait à leur tête au moment d'agir, dont la fermeté imposait au moins timide, dont l'aspect mâle et guerrier encourageait les moins braves, qui prévoyait tout et triomphait de tout, tantôt orateur éloquent, tantôt général habile, se remarquant dans tous les groupes, allant et venant, priant celui-ci, ordonnant à celui-là, intriguant, gesticulant et se multipliant pour ainsi dire par son activité prodigieuse. Toujours à l'avant-garde, une sorte de prestige, dont nul ne pouvait se rendre compte, l'environnait. Sans savoir son nom, on le reconnaissait après l'avoir seulement entretenu. Il paraissait le chef des émeutes, et les gardes-français, dans les rangs desquels il comptait vraisemblablement beaucoup d'âmes damnées, s'exaltaient à sa voix et se seraient fait tous sabrer jusqu'au dernier sur un simple signe de ce mystérieux dompteur.

Cet homme inconnu et le modeste anspessade étaient, sans qu'on s'en doutât, les deux agens les plus redoutables de ces terribles soulèvements.

L'agitation était à son comble. Cette débauche devait singulièrement compliquer la situation déjà si embarrassante des autorités. De sourdes rumeurs s'élevaient de tous côtés. L'impatience, le désordre, la confusion étaient portés à l'extrême. De minute en minute, la rébellion croissait et le mot de trahison volait de bouche en bouche dans les rassemblements où fermentait une rage concentrée que rien ne calmait et que tout, au contraire, contribuait à rendre impétueuse et terrible.

Trois hommes venaient d'entrer dans le jardin du Palais-Royal en échangeant quelques signes communiés. Ils disparurent dans la foule immense qui obstruait les allées, mais, au moment où deux heures sonnèrent, ils surgirent soudain du sein de la multitude.

Un jeune homme pâle, chevelé, couvert de poussière, s'élançant tout

à coup sur une chaise, un pistolet dans la main, jeta au peuple ce cri de douleur et de colère :

— Necker est exilé !!!

Aux deux autres extrémités ce furent un garde-française et un mendiant qui servirent d'écho à cette lugubre exclamation.

A ces mots, la fureur des Parisiens s'allume et flambe horriblement. La première étincelle de révolte vient d'embraser le volcan :

— Aux armes ! aux armes ! s'écrie-t-on de toutes parts.

Camille Desmoulins, le premier de ces trois héros de la liberté, adopte pour signe de ralliement une feuille d'arbre qu'il met à son chapeau ; en un instant tous les tilleuls du jardin sont dépouillés ; de bas industriels, comme il s'en montre dans toutes les circonstances de facile spéculation, se répandent aussitôt dans les rues et cèdent leurs feuilles à prix d'argent. Il s'en vend jusqu'aux boulevards à trente sous pièce ! Il n'y a qu'une ville dans le monde entier capable de prendre au sérieux d'aussi sérieuses niaiseries ; mais dans cette crise fiévreuse qui bouleversait Paris et ses habitants, toute chose pouvait devenir possible.

La foule, comme une nuée d'aigles, prend son essor et vole à la suite du sombre triou qui porte en triomphe les bustes du duc d'Orléans et du ministre banni.

Mais, arrivé sur la place Louis XV, le cortège est arrêté par un détachement du Royal-Allémand qui brise les bustes et sabre l'attroupement. Les citoyens sans armes assaillent d'une grêle de cailloux M. de Lambese, colonel de ce régiment qui, entouré de son état-major, à l'entrée de Champs-Élysées, donna des ordres pour disperser les groupes.

— Robin, murmura le vicieux Pierre aux oreilles de l'anspessade qui venait de se rapprocher de lui dans la bagarre, il est temps de prévenir nos camarades ; cours au quartier, annonce que l'on massacre le peuple et demande-leur du secours. Qu'ils le suivent, armés et au pas de course, car dans quelques minutes à peine, je le vois, nous allons être chargés sans merci... voici déjà les escadrons qui dégagent.

— Robin, sans ajouter un mot, se retourne et s'enfonce en courant dans les flots tourmentés de la foule.

— Vous, continue le vieillard, en s'adressant à deux officiers déguisés qui viennent lui serrer la main, portez-vous au premier rang...

— Nos hommes sont là... répondent-ils ensemble.

— Bien, Temporisez. Les gardes-françaises vont venir tout à l'heure...

— Allons !

Et ils disparaissent à leur tour.

Un quart d'heure se passe. Les huées, les sifflets, les projectiles de toute espèce ne cessent d'accueillir les moindres mouvements des soldats. L'impuissance de venger les insultes dont on les accable, les torc et les crisper sur leurs chevaux piaffans et hennissans. Le colonel de Lambese, après avoir passé dans les rangs, revenait se placer au centre de la face en bataille, lorsqu'un morceau de bois lancé avec force par une main déjà replongée dans le gouffre, vint le frapper en pleine poitrine.

Un horrible grincement de dents contracte ses traits. Pâle de honte et de colère, il tire son sabre et s'élançait, indigné, jusque dans l'allée des Tuileries ; ses officiers le suivent et chargent à sa suite. Plusieurs personnes blessées tombent sous les pieds des chevaux, un vieillard meurt, le crâne ouvert d'un coup de sabre. La foule se rue en vociférant pour entourer les officiers. Vaine tentative ! la cavalcade tourne bride, se marque de nouvelles victimes et rejoint son corps, prêt à s'ébranler pour voler à son aide.

Cependant sous la grêle de pierres qu'elle vient d'affronter, un de ses plus brillans officiers a succombé. Frappé au visage, il avait, étourdi de la commotion, vidé les étrières, et en tombant sur le pavé il s'était brisé la tête.

Un hurra féroc avait signalé cette sanglante prouesse, et ces cannibales qui surgissent dans toutes les collisions où le sang coule pour leur servir de cûrbe, s'étaient aussitôt élancés sur le cadavre en le trépanant de joie.

Le pauvre capitaine expirait lorsqu'une corde lui fut passée au cou.

— A la lanterne ! à la lanterne ! s'écrièrent les forceurs.

Et presque en même temps son corps, hissé au haut d'un poteau, s'y balançait, blême et rougi de sang, aux yeux de ses exécuteurs entonnant un chant de triomphe...

Ce spectacle fit frissonner tout l'état-major du Royal-Allémand.

— Sauvons de Vergennes ! sauvons-le ! s'écriaient avec angoisse les officiers à la vue de leur camarade agité par une dernière convulsion.

Pierre, attiré par ces différens clameurs, s'était dirigé vers le poteau ; son sang reflua vers son cœur, on le vit pâir et trembler.

— Déjà ! fit-il soudainement en reconnaissant le cadavre de M. de Vergennes ; puis, haussant les épaules comme si ce supplice eût été inévitablement réservé et destiné au jeune capitaine, sans que sa volonte ou son influence eussent pu servir à le sauver, il ajouta : C'était résolu !

Dans ce moment, la ligne étincelante des cavaliers s'ébranla bruyamment aux sons stridents du commandement de M. de Lambese ; le Royal-Allémand chargeait le peuple, mais soudain l'escadron formidable s'arrêta court devant une triple rangée de baionnettes ; les gardes-françaises venaient d'effectuer leur premier acte de rébellion en se plaçant armées entre les troupes du roi et les citoyens.

Un instant les officiers se consultèrent, puis, jugeant téméraire sans doute de sacrifier inutilement leurs hommes à douze cents gardes exaspérés, ils se replièrent en colonne sur Versailles, après avoir jeté un dernier regard sur l'infortuné compagnon que leur retenait la potence.

Cette victoire négative électrisa le peuple. Dès le soir, les tambours battent dans les différens quartiers, les drapeaux de la ville sont arborés, on établit des tranchées et des barricades dans les faubourgs ; des décharges de canon et le bruit lugubre du tocsin tiennent les citoyens en alerte.

Le bruit s'étant répandu qu'il y avait des fusils dans le couvent des Chartreux et dans celui des Célestins, la foule s'y précipite, mais tourne bientôt, après bien des recherches infructueuses, sa colère contre le prévôt des marchands, M. de Flesselles, qu'on accuse d'avoir fait répandre ces bruits et signé des ordres pour amuser le peuple, afin de donner aux troupes le loisir d'agir contre la capitale.

Dirigée par les députés des soixante districts, la multitude se procura des armes par tous les moyens. On s'empara de celles qui se trouvaient à l'Hôtel-de-Ville et de vingt mille fusils déposés dans les caves des Invalides, malgré la résistance héroïque de M. de Sombreuil. Une garde bourgeoise fut établie en vertu d'un arrêté du comité permanent formé dans la matinée même par les électeurs et le bureau de la ville.

Les volontaires du Palais-Royal, de la Bazoché, des Tuileries et de l'Arquebuse, s'éparpillent dans les rues en nombreuses patrouilles et s'y établissent à différens postes.

L'absence des régimens dévoués au pouvoir, le succès que les démonstrations des Parisiens semblaient avoir ainsi remporté sur les autorités militaires en les forçant à une inaction si incompréhensible, en ouvrant un champ plus vaste à l'imagination des patriotes, augmentait encore leur audace, et l'effervescence ne diminuait pas.

Des voleurs et des assassins, écume de toutes les grandes villes, attirés par l'esprit du pillage et du meurtre, sortirent de leurs repaires en toute hâte, et se répandirent comme une file de loups enragés par les rues et les promenaades publiques. L'incendie, le vol, le carnage, la dévastation se multipliaient aussitôt sur leurs ignobles traces, et une terreur profonde enveloppe comme d'un voile de deuil l'immense cité rebelle.

C'est au milieu d'une de ces bandes maudites, débouchant alors sur le boulevard, qu'un officier supérieur suisse de Châteauvieux, dépeché vers le roi, par le gouverneur de la Bastille, vint étourdiement tomber un jour, avec sa faible escorte composée de deux pages de sa majesté et de huit gardes-du-corps de Noailles.

— A mort les traitres ! A la lanterne les habits brodés ! hurlèrent-ils aussitôt.

Le major de Walden, car c'était lui, voulut haranguer ces bandits et les exhorter à la retraite ; mais il essaya en vain de se faire entendre au milieu des vociférations étourdissantes qui éclairaient autour de lui. A ces paroles de paix il fut repoussé par de nouveaux cris de mort.

Les gardes-du-corps, serrés de près par ces hommes abrutis de férocité et d'alcool, cherchent à se dégager en faisant caracolier leurs chevaux. Le coursier du bouillant Kergouët, frappé d'un coup de pique, se cabre, haut sur ses jarrets de derrière, et ne touche le pavé qu'en renversant sous son poitrail écumant et hérié d'un misérable qu'il écrase et dont il piétine avec une fureur sauvage les sanglans lambeaux...

Cette vue inspire une sorte de dénuce à la foule, et pendant que les gens de l'escorte se détournent avec dégoût de cette horrible mutilation, des pierres leur sont jetées à bout portant, ils sont couverts de boue et d'immondices et inopinément arrêtés.

Les gentilshommes furieux se réunissent l'un contre l'autre. Les sabres brillent, le sang coule des deux côtés. Dans ce moment critique, M. de Walden, alarmé de la responsabilité de sa mission et comprenant avec raison d'ailleurs que toute résistance serait impossible, donne l'ordre de tourner bride et tous font face en arrière au galop.

Dans cette retraite précipitée, conseillée par la prudence, mais regardée par la canaille avinée comme un acte de lâcheté qui encourage leur cynisme audace, deux gardes-du-corps, MM. de Rantzau et de Contamine, tombent frappés à mort.

M. le major de Walden, atteint d'un effrayant coup de fourche dans le flanc gauche, se penche en râlant sur l'arçon tigré de sa selle. Sa main raidie et convulsée arme son dernier pistolet.

La course continue, vagabonde, rapide, désordonnée. Les chevaux lancés à plein élan rasent la poussière de la chaussée du bout de leur longue queue, et semblent voler au sein d'un nuage d'étincelles. Cependant la bande sanguinaire les suit pas à pas, et plus avide de représailles, plus altérée de meurtre que jamais, elle va finir par les atteindre...

— Comte de Kergouët, habituez le major, voici mes dépêches. Tâchez de regagner la Bastille et de vous y mettre en sûreté ; l'affaire devient sérieuse.

— Pardieu ! commandant, nous y parviendrons bien ensemble, pourquoi penser à se séparer ?

— Je n'irai pas si loin ! fit-il d'une voix éteinte.

— Allons donc ! monsieur de Walden, s'écria l'autre page, n'ayez pas de ces idées-là. Courage ! nous arrivons. Encore un petit quart d'heure et nous leur échappons !

— On n'échappe pas à la mort quand elle vous tient, monsieur de Lunnay ! répondit le major.

— Pour une égrainure ! n'allez-vous pas désirer l'absolution ? lui répliqua le comte de Kergouët en affectant une insouciance gâtée qu'il espérait voir réagir heureusement sur le major, mais à laquelle le danger présent ne permettait assurément pas de régner dans son intérieur.

Comme il achevait, il remarqua avec effroi que le vicieux officier, devenu tout à coup d'une effrayante pâleur, se balançait sur sa monture, in-

capable de s'y maintenir davantage. Des flots d'un sang noirâtre et écumeux s'échappaient à la fois de sa bouche et de son ventre, d'où pendait horriblement ses intestins déchirés...

— Vicomte, soutenons-le ! dit Kergouët de Launay.

Et tous deux se rapprochèrent du major et le prirent d'une main ferme.

— Vous souvient-il du prophète de la Fosse-aux-Lions, monsieur de Kergouët ? murmura pementement M. de Walden en se penchant à l'oreille du Breton. Un habillement rouge !... Voyez donc ma belle culotte de peau de daim, comme elle change de couleur !

Et il essayait un sourire qui grimaçait affreusement sur sa face livide et décomposée.

— Bah ! ce n'est rien ! On vous la blanchira !...

— Oui, avec mon linecel !

Kergouët détourna la tête pour n'avoir plus sous les yeux l'horrible plaie béante du major.

— Comment, lui dit le vicomte de Launay, comment pouvez-vous penser à de tels enfantillages ? Croire aux sorciers ! Un vieux soldat ! Allons donc !

Mais il fut tout oreilles pour apprendre quelque chose au sujet de ce vieillard dont l'existence bizarre tourmentait son esprit. La curiosité étouffait en ce fatal instant toute la sensibilité de son âme.

— Diable d'homme ! continua le major sans répondre au vicomte, j'avais comme un pressentiment qu'il disait vrai. En me rasant ce matin, je me suis coupé treize fois, moi à qui cela n'arrive jamais une ! De dépit, je jette mon rasoir sur la table. Dans ce mouvement je casse ma glace !...

— Piquons ! piquons ferme ! s'écria de Launay, qui voit avec tristesse que le soin qu'ils prennent du pauvre Suisse compromet la sûreté des gardes-du-corps composant leur arrière-garde.

— Je me replace devant les débris de ma glace, reprend le commandant avec une sorte de délire, et par hasard, je m'aproprie que mes rasoirs sont en croix... mauvais signe !

Le major se tut. De nouvelles gorgées de sang lui couvrirent la parole. Il pencha la tête sur sa poitrine. On l'entendit murmurer encore : — Ma pauvre femme ! Ah ! mes pauvres enfants !... Puis sa main glacée laissa tomber son pistolet qui éclata sous les pieds des chevaux.

Ceux-ci tout effarés firent un écart. Les deux pages vicialement séparés, lâchèrent prise et le major tomba sur le pavé. Il était déjà mort depuis cinq minutes.

— Que Dieu en ait pitié ! fit le comte de Kergouët les yeux tout humides.

— Je ne sais encore rien ! se dit à lui-même le vicomte en jetant un regard d'adieu sur le cadavre du commandant.

La détonation du pistolet éveilla l'attention d'un détachement de la garde bourgeoise, campée sur une des contre-allées du boulevard. On tira sur le noble cortège, et M. de Kergouët perdit son sabre. Il avait le bras cassé en deux endroits par une balle. Le vicomte de Launay, plus heureux, en fut quitte pour une contusion, son cheval s'étant abattu sous lui. Le crâne fracassa.

Un immense cri de triomphe salua ces nouvelles proies de la colère du peuple, qui, se divisant en deux bandes, courut en hurlant sur la piste des fuyards dispersés.

A la faveur d'un convoi de fourrages qui vint à traverser le boulevard, le vicomte, incapable désormais de se défendre, se jeta dans la première rue qui s'offrit à lui. Ses ennemis l'avaient d'abord perdu de vue ; mais ils ne tardèrent pas à le rejoindre, sur les indications des passans et des boutiquiers, et bientôt Charles entendit derrière lui les cris de ses acharnés persécuteurs.

Dans la vélocité de sa course, il tomba contre une borne, et la douleur qu'il ressentit de cette autre blessure en ralentissant sa fuite, lui fit perdre dès lors tout espoir d'échapper à un cruel trépas. L'idée lui vint alors d'implorer un asile dans quelque maison dont la modeste apparence pût dérober le flair de ses limites.

Il avait comme un vague souvenir des lieux qu'il parcourait, mais l'agitation de son esprit était telle qu'aucune réflexion mûre et salutaire ne parvenait à fixer ses incertitudes. Harrassé, haletant, à bout de sa force, il se jeta au détour d'une rue dans une petite maison dont la porte était ouverte.

Après avoir traversé une cour assez vaste sans avoir rencontré âme qui vive, il se trouva devant un escalier qui paraissait cacher derrière lui une autre issue sur la rue, par une petite porte bâtarde verte qu'il lui sembla cette fois fort bien reconnaître. Il avança avec précaution sa tête en dehors de cette porte pour explorer les alentours, et il se convainquit avec autant de joie que de surprise qu'il était chez Berthe même, dont la maison possédait deux sorties. L'une sur l'impasse par où il était déjà entré un an avant, à la suite de son duel nocturne avec de Vergennes, Fronsac et Laval, l'autre par la porte-cochère donnant rue Saint-Anastase.

Cette découverte inespérée lui rendit ses forces. Il grimpa sans bruit au second étage et frappa... mais en tremblant.

Il frêmit à la pensée de se rencontrer face à face avec le vieux Pierre, cet ennemi inflexible de sa famille, dont lui avait si souvent parlé la jeune fille, et de devenir victime de cette haine inconcevable et ténébreuse qu'il portait aux de Launay, au moment où son absence et la sauve-garde de Berthe étaient pour lui choses si précieuses et si indispensables... Cependant, il n'avait plus une minute à perdre ; s'il ne se cachait pas, ses bourreaux

implacables dont le tapage retentissait déjà dans la rue ne manqueraient pas de le découvrir et de le tuer... A tout prendre, le vieillard pouvait se laisser aller à quelque bon mouvement, ou bien sa vengeance ne pouvait être jamais plus atroce que celle des brigands qui se disputaient sa tête. Il ouvrit résolument et entra.

Berthe brodait dans un coin de sa petite chambre près la fenêtre. A ce bruit de pas, elle releva la tête et n'osa pas croire à ses yeux.

— Charles ! s'écria-t-elle en se levant enfin avec tous les signes de la plus grande terreur.

— Sauvez-moi ! dit le page défaillant.

— Quel péril vous menace ? demanda-t-elle en pâlisant.

— On me poursuit... Ils veulent me tuer. Prenez garde ! Ils viennent !

— Mais qui donc ?

— Des gens du peuple ; des révoltés.

— Mon Dieu ! ils vous ont vu ? ils ont tiré sur vous ?... vous êtes pâle... Charles êtes-vous blessé ? dit Berthe les mains jointes.

— Non. Je tombe de lassitude, voilà tout.

— Mais ces taches de sang ?

— Ce sang n'est pas le mien... Les entendez-vous s'approcher ?

— Oui. J'entends en effet, des voix confuses, un bruit de foule, un cliquetis d'armes, mais ils ne viendront pas ici, rassurez-vous !...

— Je ne tremble pas, dit fièrement le vicomte.

Berthe s'élança vers la porte de l'appartement, la ferma à double tour après avoir retiré la clé laissée au dehors, puis se retournant vers Charles :

— J'ai foi en votre honneur, lui dit-elle ; entrez dans cette chambre, c'est la mienne, vous y trouverez un abri sûr, c'est un asile inviolable ; personne n'y entrera.

— Merci, Berthe ! mais Dieu veuille qu'il ne vous arrive point malheur pour le service généreux que vous me rendez à cette heure ! J'aurais sans doute mieux fait de ne pas recourir à vous, de me laisser déchirer par cette populace infâme...

— Voulez-vous vous taise ? Quel langage est le vôtre, Charles ? Croyez-vous me donner, par de tels scrupules indignes de vous, quelque témoignage flatteur de l'amour que vous dites ressentir pour moi ? N'affligez pas à ce point votre amie ; elle est toute gaie, tout orgueilleuse de contribuer à votre sauveur. Oh ! comprenez mieux le cœur de Berthe !

— Je n'ose donc pas même vous parler de ma reconnaissance ?

— Non ; car il faudrait que je vous entretienne de la mienne et les instans sont précieux : Entrez-là, vous dis-je.

— Je vous débarrasserai dès la fin de cette émeute.

— Hélas ! je crains bien qu'on n'en voie pas de sitôt la fin !

Charles ne put s'empêcher de sourire, en remarquant l'air grave avec lequel la jeune fille prononça ces paroles. L'infortuné Louis XVI éprouva dans cette triste journée le même sentiment de doute et d'incrédulité, lorsque M. de Breuteil lui vint dire :

— Sire, il ne s'agit point d'une révolte, mais d'une révolution !

Berthe reprit :

— Et puis ne me parlez pas de me quitter si vite. Cet orage qui vous semble une nuée passagère grondera long-temps encore sur nos têtes et je souhaite que ce soit sans les foudroyer ! Vous laisserais-je indifféremment partir au milieu de tant de dangers ? Non, non, monsieur, ajouta-t-elle d'un air enfantin qui cachait mille inquiétudes dévorantes et une résolution grave, vous ne vous en irez pas comme cela. Vous êtes mon prisonnier et je ne vous lâche pas. Je veillerai sur vous ici comme le ferait une tendre mère...

Et reconnaissant à la tristesse subite, qui assombrit la physionomie déjà souriante du vicomte, tout ce que cette promesse renfermait de douloureux pour lui, elle se hâta d'ajouter sur un ton charmant de frivolité qui éloigna de son cœur ce lugubre souvenir :

— Je ne suis jamais plus inquiète que quand je ne vous vois pas. Or, puisque j'ai l'honneur de vous recevoir chez moi, permettez-moi de vous traiter en hôte privilégié...

— Mais je ne m'y oppose pas. Je souhaite que ces troubles durent le plus possible afin d'être avec vous plus long-temps ! Et vous m'assurez que, le cas échéant, je ne serais point à charge ni à votre bon parrain, ni à vous ?

Berthe rougit beaucoup.

— Eh, bien ! non, reprit-il, je vous afflige je suis fou. Pardonnez-moi. Je reste, et dès que M. Robin et son père rentreront, je leur témoignerai toute ma gratitude de l'hospitalité que j'aurai reçue chez eux.

— Mais non, mais non ! oh ! gardez-vous-en bien, malheureux ! s'écria Berthe ; si vous saviez ce qui s'est passé ici certaine nuit !... Ils vous tueraient ! Ce ne sont pas des amis du roi comme vous, et s'ils vous savaient dans cette maison...

Et elle hochait tristement sa jolie tête blonde en regardant le vicomte. Celui-ci, remis sur son terrain, allait engager une conversation en règle au sujet du prétendu père de Robin, lorsqu'un murmure sourd, confus, horrible, gagna peu à peu les lieux voisins, retentit dans la cour ; circula dans les corridors intérieurs de la maison, et enfin se fit entendre dans l'escalier de Berthe.

— Nous sommes perdus ! s'écria-t-elle en sa jetant dans les bras de Charles.

— Les voici donc ! murmura froidement le vicomte.

Et armant avec calme deux pistolets qu'il tira de sa ceinture, il s'ap-

puya contre le mur, le visage pâle mais impassible, l'air déterminé, l'œil sombre; fier dans son péril comme un roi tombé.

— Cachez-vous dans cette armoire, lui dit Berthe à voix basse.

— Non, répondit-il, je les attends!

Berthe éperdue, désespérée n'osait supplier Charles de lui accorder ce qu'elle demandait pour son salut. Un mouvement, une parole, eussent suffi à révéler leur présence à ceux qui examinaient au dehors la porte de l'appartement.

— Ouvrez! ouvrez! dirent quelques voix rauques et grondantes.

— Au nom du ciel, au nom de votre mère! Au nom de notre amour! Charles, cachez-vous! murmura la jeune fille en joignant ses mains derrière le cou du page et en essayant de l'entraîner.

— Voyons! reprit une voix sur l'escalier, ouvrez-vous quand on vous en prie poliment? Faut-il enfoncer la porte?

Et déjà des coups de pied et des léviérs faisaient ployer la fragile planche de hêtre qui séparait de leurs bourreaux les deux impuissantes victimes. Mais un bruit de fusils et de pas cadencés interrompit tout à coup cette œuvre de destruction.

— Holà qui brise ma porte? Est-ce ainsi que vous forcez l'entrée des maisons paisibles, vous autres? s'écria quelqu'un à la petite porte du carrefour.

— C'est mon parrain! dit Berthe, Dieu nous aide!

— Il y a un Suisse caché dans la maison! répondit-on au garde-français.

— Il a tiré sur le peuple. Nous voulons le pendre!

— A bas les Suisses! A mort les Suisses! répéta-t-on en chœur.

— Un instant, un instant donc, que diable! reprit l'anspessade, on n'enfonça pas les portes pour si peu de chose.

— Bravo, les garde-français n'estime pas les Suisses!

— Ma foi, non. Et s'il y en a là-dedans, vous pourrez bien en faire ce qu'il vous plaira.

— Mais alors, pourquoi n'ouvrez-t-on pas, quand la nation demande à s'infiltrer dans ce local? demanda un des scélérats.

— Si la nation te ressemblait, l'ami, il lui en arriverait autant à toutes les portes qui protègent des jeunes filles...

— Ah! je sais bien que je ne suis pas un amour!

— C'est pour cela qu'il ne faut pas casser les portes, observa le soldat en se radoucissant, afin de ne pas exciter davantage la colère des bandits au milieu desquels il montait peu à peu son escalier. Il n'y a que ma fille ici, vous l'effrayez, cette enfant, avec vos menaces et vos beuglements. Vous allez voir bientôt s'il y a des Suisses chez moi, tenez!

Et il frappa doucement en appelant sa filleule.

— Ouvrez, Berthe; n'aie pas peur, c'est moi, ton parrain.

Berthe, durant ce colloque, avait repris son sang-froid et son assurance accoutumée. Elle s'était heureusement rappelé les révélations de la fameuse nuit qu'elle avait passée à écouter Robin, et le vieux Pierre concertant leurs plans de révolte. Une idée lumineuse venait tout à coup de jaillir dans son cerveau: saisissant la vicomte avec une énergie dont elle-ci ne la soupçonnerait nullement capable, elle le poussa contre la cloison, et faisant jouer une vis presqu'imperceptiblement fixée dans le bois, le panneau dans lequel Pierre cachait ses trésors s'entr'ouvrit, et Charles s'y blottit précipitamment.

— Berthe! Berthe! s'écriait Robin, alarmé d'un si long silence.

Enfin elle alla ouvrir.

Le garde-français faillit être écrasé sous le choc de l'irruption des bandits. Ils se répandirent dans l'appartement avec une impétuosité sauvage et furent partout avec un instinct de bêtes fauves.

— Rien ici, rien là! s'écriaient-ils par momens.

— Et cette chambre? fit l'un d'eux en désignant celle de la jeune fille. Berthe s'élança sur la porte:

— On n'entre pas ici! s'écria-t-elle.

— Pourquoi donc ça, princesse? demanda insolemment un scélérat à peine vêtu, dont le torse nu montrait aux regards la vermine dont il était dévoré.

— Parce que, dit sévèrement Robin, parce que personne, excepté moi, n'a le droit d'entrer dans la chambre à coucher de ma fille.

— En voilà une idée!

— C'est pourtant comme cela.

— Et si l'oiseau s'était niché là-dedans?

— Je vous le dirais, car j'y vais entrer pour voir. Mais, ajouta-t-il en se retournant et en frappant sur la poignée de son coupe-chou, si l'un de vous fait mine de forcer la consigne, je l'entame!

Sur cette apostrophe expressive à laquelle nul ne songea à répliquer, le garde-français entra dans la cellule de Berthe.

Une seconde, rien qu'une; mais une seconde mortelle et qui parut d'un siècle à la foule, s'écoula. Les cris et le tumulte avaient cessé. La bande infernale se tenait immobile. Tous, impatients, avides, frémissants, attentifs, le regard brûlant, les dents grinçantes, les poings convulsivement serrés sur leurs armes, attendaient le retour du soldat. On eût entendu voler une mouche au dessus de cette multitude, maintenant si silencieuse, tout à l'heure si agitée et si bruyante.

Quand l'anspessade reparut, sa vieille face brune et guerrière semblait toute renversée; le peu de couleur qui d'ordinaire rougissait ses pommettes et le bout de son nez avait fait place à une teinte bistrée qui lui donnait assez de ressemblance avec un bonhomme de pain d'épice. Son front

soucieux, ses joues rugueuses toutes sillonnées, l'embaras évident de son maintien, témoignaient du trouble intérieur de son âme.

— Eh bien? murmura-t-on.

— Sur l'honneur, dit Robin, il n'y a plus personne!

— Plus personne, se redit Berthe à elle-même, sait-il donc qu'il y avait quelqu'un?...?

Et ses frayeres à peine dissipées reprirent avec une nouvelle violence.

— Pardieu! s'écria un homme au bas de l'escalier, je vous le disais bien, au lieu de le chercher là-haut, il fallait continuer de battre la rue, à présent que vous avez perdu du temps, le gredin aura joué des jambes!...

— Il a raison, dirent quelques uns de ses compagnons, il faut continuer à le poursuivre.

— Allons! répétèrent-ils tout d'une voix.

Et la plèbe ignoble descendit et se rua de nouveau par les rues avec ses blasphèmes et ses guenilles.

Lorsque tout le monde fut sorti, Robin, jetant sur la jeune fille un regard glacial et scrutateur, lui demanda d'un accent sévère si elle n'avait rien à lui confier.

— Mais non, mon parrain, pourquoi donc? fit-elle d'un air assez dégoûté.

L'anspessade demeurait toujours devant elle, droit impassible, austère et sérieux comme un juge, l'interrogeant de l'œil, attendant avec impatience le secret qu'il savait bien qu'elle lui cachait. Berthe tremblait, une sueur abondante baignait son front, elle hésitait, elle sentait faiblir en elle ses intrépides résolutions et son généreux mensonge.

— Par où a-t-il passé? redemanda encore le parrain.

— Qui? répliqua-t-elle avec une feinte ingénuité.

— Celui que l'on a vu entrer ici tout à l'heure.

— Il n'est venu personne.

— D'où vient donc ceci? ajouta l'anspessade en jetant avec une rage concentrée quelque chose de lourd et de brillant qui vint rouler jusqu'aux pieds de la jeune fille.

Berthe se pencha dans l'ombre naissante et regarda. Puis, elle se recula vivement en laissant échapper un petit cri de honte et d'effroi...

Elle avait reconnu l'épaulette du vicomte de Launay.

VI.

Le Revenant.

Tel est le génie de dissimulation des femmes, que Robin, rassuré par la contenance paisible de sa filleule, n'eût gardé aucun doute sur l'étrange découverte faite par lui d'une épaulette d'officier dans la chambre de Berthe, sans le cri révélateur qui lui était enfin échappé. Il avait alors dû écouter de soi-disant confidences, prêter l'oreille aux narrations inextricables de la jeune fille, et croire — ou feindre de croire — à l'histoire quelque peu imaginative qu'elle lui conta. Celle-ci, il est vrai, ne lui avait jamais donné lieu de soupçonner sa bonne foi, et les éminentes qualités qu'il lui connaissait avaient efficacement contrebalancé, dans son opinion, les invraisemblances du récit de Berthe et les doutes qu'il se reprochait déjà d'avoir pu concevoir à l'endroit de sa sincérité.

Cependant, et sa filleule le comprenait à merveille, le plus léger incident, un hasard fortuit, un mouvement maladroit du vicomte, pouvait trahir le lieu de sa cachette, compromettre inévitablement son généreux artifice et rendre au trop confiant garde-français toutes ses appréhensions et son inquiétude.

Il n'avait fallu rien moins que l'imperturbable sang-froid et cet esprit audacieux, — dirais-je effronté? — de la femme, toujours supérieurs à notre colère dans les grandes crises, pour composer un événement assez probable, une amplification assez possible, assez d'accord avec les scènes de la journée, qui satisfît aux curieuses et interminables investigations de Robin.

Serrée de près par la logique désespérante du soldat, et voyant qu'elle ne parviendrait à échapper à la honte d'un premier mensonge qu'en en commettant vite un second, Berthe, sans calculer où la pouvait conduire une si complète abnégation et toute dévouée à son rôle de protectrice et d'amoureuse, avait raconté qu'en effet un officier, poursuivi par le peuple ameuté, s'était réfugié chez elle, mais qu'il s'en était incontinent évadé par les fenêtres à l'aide de son écharpe.

— Mais, lui objecta l'ex-anspessade, ne disait-on pas que c'était un Suisse?

— Oui! répondit aussitôt Berthe, qui, peu au fait des différens uniformes de l'armée, voyait dans ce nouveau mensonge un moyen d'écartier bien plus encore l'esprit de son parrain de la vérité.

— Alors, réparait le soldat, il ne pouvait pas avoir d'écharpe puisque les Suisses n'en portent pas!

— Quand je dis une écharpe... c'était peut-être seulement une corde qu'il aura ramassée dans la cour. J'étais si émue, vous comprenez...

— Diable! remarquait Robin, ce devait être un fameux sauteur! D'un second étage dans la rue!

— Oh! ce n'est déjà pas si haut. Un petit premier, mon Dieu; vingt pieds tout au plus!

— C'est égal, c'est beau de sa part. Pourtant, puisque la foule obstruait l'escalier, le corridor d'entrée et la cour, on peut, avec quelque raison supposer qu'il y avait aussi du monde placé en vedette dans le carrefour...

— Au contraire, répliquait la jeune fille triomphante, vous savez bien vous-même, mon parrain, qu'en arrivant ici vous avez trouvé la porte close, et qu'il vous a fallu faire le grand tour pour rentrer avec vos camarades par la porte de la rue Saint-Anastase.

— C'est vrai, disait Robin avec une hésitation involontaire. Ce que j'ai de la difficulté à m'expliquer, c'est que notre petite porte d'entrée, constamment ouverte, ait été précisément fermée à l'heure...

— Dame! quand on veut attrapper quelqu'un, on prend ses mesures. Ces méchants hommes qui poursuivaient ce pauvre monsieur n'auraient venturé la petite porte qu'avec l'espoir de lui barrer le passage s'il tentait de s'évader, et c'est heureusement ce qui a le plus contribué à le sauver, car personne ainsi n'a pu le voir et s'opposer à sa fuite...

— Cette secrétaire d'épaulette me tira l'œil! grognait le garde-français, réduit au silence par la verve des répliques de sa filleule. Et il se laissait au pied d'un bout à l'autre de la chambre.

— Quant à cela, disait Berthe, il faut qu'en descendant par la fenêtre il l'ait laissée tomber sur le parquet de ma chambre, ce qui n'a rien d'étonnant, car lorsqu'on se sauve, on s'occupe peu de sa toilette; ensuite il a pu s'accrocher quelque part... le fait est que cette maudite épaulette m'a causé plus de mal qu'elle ne vaut! Quand je pense à votre air en me la présentant...

— Aussi pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite!

— Est-ce que je savais seulement où j'en étais? Vous en parlez bien à votre aise; j'étais à moitié folle de peur de ces sales hommes!

— Et le bon Robin de s'excuser comme s'il eût en effet été fort coupable.

La nuit était venue et le garde-français attendait impatiemment le retour du vieux Pierre. Il allait et venait dans sa chambre, marchant à grands pas, préoccupé, tourmenté, laissant échapper par momens quelques jurons étouffés et intelligibles qui témoignaient énergiquement de l'anxiété de son âme. Tantôt il ouvrait la fenêtre et plongeait dans la rue à ses yeux gris et perçants, tantôt il sortait sur le palier et maugréait au seuil de la porte contre l'incompréhensible lenteur de son hôte.

Berthe, de son côté, n'était guère plus tranquille. Elle songeait avec de douloureux serremens de cœur à la situation pénible du vicomte dans l'espèce de cave où elle l'avait si brusquement caché. Ce petit réduit de forme cubique n'avait que quatre pieds et encore, les trésors de Pierre, sa riche garde-robe, les armes qu'il y tenait entassées pêle-mêle, l'encombraient déjà beaucoup. Replie sur lui-même, le pauvre jeune homme ne pouvant ni se tenir debout, ni s'étendre, devait bien souffrir sur ce lit de fer et d'or dont toutes les aspérités métalliques le blessaient et sur lequel il n'osait cependant bouger sans craindre de trahir le secret de sa retraite. Un trou ménagé dans la muraille, sous les tuiles du toit, du côté de la cour, donnait au vicomte assis à l'air respirable pour prévenir tout danger d'asphyxie. C'était là la seule consolation de Berthe.

Comme dix heures sonnaient, Robin n'y tenant plus, déclara à Berthe qu'il allait au devant de son père.

Cette nouvelle causa une joie extrême à la jeune fille qui pensait mettre à profit la courte absence de son parrain pour opérer l'extradition de Charles et lui donner dans sa chambre même, un asile plus sûr que cette armoire secrète vers laquelle, d'un instant à l'autre, Pierre pouvait avoir à se diriger pour l'y ouvrir. Aussi dès qu'elle se fut assurée du départ de l'assésade courut-elle au vicomte.

Celui-ci se traîna à moitié évanoui hors de sa cachette, de dessus ce mouceau précieux, véritable cheval de torturo où se tordaient ses membres.

— Venez, lui dit Berthe, nous sommes seuls.

— Je meurs de soif et de faim; je tombe de fatigue; on étouffe là-dedans! murmura-t-il faiblement; oh! je n'en puis plus!

— Courage, mon ami! je vais vous donner tout ce qui vous a si longtemps manqué. Venez dans ma chambre, venez vite, car on ne peut tarder à nous interrompre bientôt...

— Je vous dois la vie, Berthe! dit le vicomte avec un regard plein de reconnaissance.

— Ne vous dois-je pas l'honneur, moi! lui répondit-elle. Allons, à chacun son tour d'être heureux, Dieu est juste! Appuyez-vous sur mon bras, là, et venez maintenant. Une petite collation vous attend chez moi, puis vous vous reposerez bien, et quand la tranquillité sera rétablie, je vous permettrai de me quitter, mais pas avant!

Ils marchèrent vers la chambre. Berthe soutenait le page chancelant. Dès qu'ils eurent poussé la porte, le craquement précipité de l'escalier les prévint de la rentrée du maître du logis. C'étaient en effet Pierre et Robin qui revenaient ensemble. On soupça silencieusement : des préoccupations trop graves absorbaient ces trois personnes réunies à la même table. Puis, Berthe se plaignant d'une affreuse migraine se retira après avoir embrassé Robin et souhaité une bonne nuit au vicillard.

Entrée dans sa chambre, Berthe fut tout à coup prise de profondes terreurs. Elle s'apercevait seulement de l'imprudence qu'elle avait commise et du danger qu'elle pouvait courir. L'idée qu'elle allait se trouver seule en tête-à-tête avec un jeune homme, dans sa chambre à coucher, pendant toute une nuit, la faisait frémir. Elle eût donné beaucoup pour échapper à cette effrayante situation. Mais comment en sortir? Confier tout son parrain, après ses dénégations du matin, c'était s'exposer à perdre toute son affection; à éveiller sa colère et à braver ainsi au vieux Pierre la victime qu'il semblait attendre. Depuis quelques minutes elle méditait de la sorte sur elle-même, lorsqu'elle s'aperçut, en jetant les yeux sur son lit, que le vicomte, accablé de lassitude et étourdi par ses

souffrances, s'y était étendu après avoir vidé un verre de vin vieux placé à dessein sur sa table et qu'il dormait d'un lourd sommeil.

Berthe en rendit grâce au ciel. Elle s'agenouilla, pria pour le page et se recommanda à Dieu de toute la ferveur d'un cœur confiant et pur, après quoi, s'enveloppant de sa mante, elle s'assit dans un fauteuil contre la porte, de manière à se garantir de toute surprise, bien décidée à passer ainsi la nuit. Elle entendit vaguement encore pendant plus d'une heure le vicillard discourir avec l'assésade, puis ils se turent après s'être dit : à demain!

Berthe s'endormit calme et souriante...

Le lendemain, dès l'aube du jour, le tonnerre des canons d'alarme réveilla en sursaut les Parisiens. Le rappel battait dans toutes les rues, une affluence extraordinaire de monde se remarquait au dehors, des bandes d'hommes armés se croisaient en tout sens, commandées par des chefs reconnus.

Berthe, accroupie vers la serrure de sa porte, vit le vieux Pierre s'élançant sur ses armes et remplir ses poches ainsi que celles du garde-français de tout l'or qu'elles pouvaient contenir. Plusieurs hommes inconnus, portant au chapeau et à la boutonnière les couleurs de la ville, bleue et rouge, remplissaient la première chambre. Ils étaient tous armés de pied en cap et portaient sur leurs traits l'expression mâle et farouche des anciens preux. C'étaient Thuriot, envoyé du district Saint-Antoine; N. Palloy, architecte; le capitaine Elie, du régiment de la reine; Réole, marchand mercier; Cholet et Sandray, ouvriers ciseleurs; de Valadié, ex-officier aux gardes; le grenadier Arné, Aubin Bonnomère, Hulin et Maillard. On remarquait parmi eux un jeune homme de 18 ans, que la France salua plus tard du titre de général : c'était Marceau.

Le vicillard s'adressait à eux comme un général d'armée à ses officiers, assignant à chacun son poste, instruisant celui-ci, questionnant celui-là, distribuant à tous ses ordres, ses encouragemens et ses richesses, debout levier qui devait servir puissamment à soulever la masse irresolue du bas peuple. Il commençait et achevait généralement ses phrases par ces mots :

— Quand la Bastille sera prise....

A quoi l'assésade Robin, encore aiguillonné par quelques retours d'incrédulité, répondait dans sa vieille moustache grise par un de ces sourires narquois et goguenards qui ont été de tout temps la plus éloquent expression de la critique militaire de France et de Navarre.

Puis ils sortirent un à un après s'être donné le mot d'ordre, et Pierre demeura un instant seul avec Robin.

— Tiens, dit le vicillard au soldat en lui montrant son arme secrète, tout ce que contient cette cachette deviendra ton bien si je n'en reviens pas. Je n'ai plus au monde que toi, mon fidèle; tu sais une partie de mes secrets, mais si tu connaissais dans leur sombre étendue tous mes malheurs, tu comprendrais mieux ma vie présente et le désespoir qui me ronge et la soif de vengeance que j'éprouve! A toi donc tout cela; en retour, je ne te demande qu'un coin de terre, le plus près possible du tombeau de la marquise de Launay, pour sépulture, et quelquefois un bon souvenir pour ton vieux ami.

— Monseigneur! interrompit l'assésade d'une voix pleine de larmes.

— Silence! fit le vicillard bien bas, aujourd'hui plus que jamais, je dois être Pierre-l'Idiot. Viens l'ajoute-l'il tout à coup en essayant d'entraîner Robin.

— Et ma fille? dit celui-ci.

— Ah! répondit Pierre, c'est vrai... la fille!

Puis, après un instant de sombre rêverie, il répéta avec angoisse :

— Est-il heureux de pouvoir dire : ma fille!...

Berthe s'élança dans la chambre au moment où Robin se disposait à ouvrir sa porte. Le soldat la prit dans ses bras et la pressa étroitement sur sa poitrine violemment soulevée par son émotion.

Il lui dit cependant d'une voix calme et d'un visage assez tranquille :

— Ma petite Berthe, je cours à mon devoir; il se peut que je sois dehors toute la journée, nous avons beaucoup à faire. Promets-moi d'être bien sage, de n'ouvrir à personne durant mon absence, et surtout de ne point sortir, car les rues ne sont pas sûres... Me le promets-tu?

— Oui, parrain, répondit-elle; mais qu'allez-vous faire? Quels dangers allez-vous affronter loin de moi? Mon Dieu! s'il vous arrivait malheur...

— Bah! un vieux soldat comme moi, que veux-tu qu'il m'arrive? Le malheur aurait peur de moi! Allons, allons, pas de mine boudeuse, embrassez-moi bien sur les deux joues, faites-en autant à mon père et laissez-vous partir, jeunesse!

Le vieux Pierre ouvrit ses bras à Berthe. Elle vola sur son cœur avec une étrange sensation d'amour et de terreur. Cet être extraordinaire, principal artisan de tant d'intrigues, premier moteur des ressorts qui allaient renverser la noblesse et plonger le pays dans l'anarchie et la confusion, dont la tête puissante avait conçu tant de plans gigantesques, si éminent par ses talens, si dangereux par ses qualités; cet homme redoutable dans son obscurité, chez lequel l'astuce patiente du renard s'unissait aux passions violentes du lion et dont l'âme superbe n'oubliait pas une des humiliations dont on semblait avoir flétri sa vie passée, avait dans le regard cependant un charme séduisant et irrésistible d'affection qui subjuguait le naturel imprévisible de Berthe.

La tête penchée contre l'épaule du vicillard, elle paraissait toute confondue de l'accélération joyeuse des battemens de ses artères, et cher-

chant à s'expliquer l'allégresse puissante de son âme, elle jouissait de la vive impression que ses embrassements causaient à Pierre. Le vieillard, éperdu, contemplant avec délices ces traits délicats, cette bouche fine et malicieuse, ces yeux noyés dans leur éclat humide qui lui rappelaient, comme un divin rêve, la céleste beauté de ses premières amours.

— Nous vous attendons ! s'écrièrent les amis de Robin, du bas de l'escalier.

— Nous voici ! Allons, en route ! fit l'anspessade en saisissant son fusil.

— Encore un baiser ! murmura Pierre en rétenant Berthe.

— Mais nous arriverons trop tard ! répétait Robin.

— Allons, adieu, mon ange ; adieu, ma fille ; oh ! pourquoi mon cœur sent-il à cette heure comme un lien indissoluble qui l'attache à toi ? Je ne devrais peut-être pas te quitter...

— Et notre vengeance ! dit le garde-français tout bas.

Pierre alors secoua subitement la tête, rédevint farouche et terrible, boucla son ceinturon et s'élança dehors sans regarder derrière lui.

En descendant l'escalier, les deux amis échangeèrent une cordiale poignée de main. Robin remarqua que Pierre pâlisait.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il avec une inquiète sollicitude.

— Oh ! si tu savais qui cette enfant vient de me rappeler tout à l'heure...

Lorsqu'ils arrivèrent à la Grève, l'agitation était extrême dans la multitude qui s'y trouvait pressée. Les cris : Au armes ! retentissaient de toutes parts. Thuriot venait d'annoncer aux électeurs siégeant à l'Hôtel-de-Ville, que les canons de la Bastille tournés contre le faubourg Saint-Antoine, dont les barrières étaient menacées par les hussards, allaient vomir sur la cité, l'incendie et le carnage. On délibérait encore sur le parti qu'il fallait prendre, lorsqu'une épouvantable détonation éclata, et presque aussitôt l'on vit paraître des convois de blessés que l'on remportait chez eux !

Alors cette immense foule se débâta furieuse, au pas de course, en poussant des cris de rage et vit se ruer, puissante et terrible, contre le granit de la forteresse, volcan gigantesque qui lançait la mort par ses mille cratères en feu.

Les gardes-français, embrassant jusqu'au dernier la cause du peuple, se distribuèrent dans la mêlée pour régulariser l'attaque. Les canons des Invalides, roulés jusque-là par des artilleurs improvisés, battent en brèche les murs rouges et sinistres de la citadelle.

La cour extérieure, réservée aux invalides de la garnison, est bientôt forcée par les assaillants du faubourg Saint-Antoine et les ouvriers du faubourg Saint-Marceau. Un bataillon de la Bazoche dirige son attaque du côté de l'Arsenal. Ces deux sections habilement commandées, se rejoignent dans cette première enceinte au bruit de la fusillade, des refrains patriotiques et des cris cent fois répétés de : Vive la nation ! vive la liberté !

Mais là, un obstacle qui menaçait d'arrêter l'élan énergique des patriotes, se dressa tout à coup aux yeux des chefs découragés. Le pont-levis de la seconde cour avait pu être remonté à temps et un nouveau combat plus meurtrier encore dut se livrer dans cet étroit espace. Cependant le capitaine Elie, heureusement secondé par ses camarades, Réolle, Hullin et Maillard, découvrit dans les écuries du gouverneur deux voitures que l'on adosse au pont toutes chargées de paille : on y met le feu ; la fumée épaisse qui s'élève favorise les tentatives désespérées de ces quatre héros qui, armés de haches et de lourds marteaux, s'élançant sur de frères échelles presque brisées sous leur poids et parviennent à rompre les chaînes. Le pont-levis s'abat enfin avec fracas, et la deuxième cour, dite du Puits, est envahie.

Dans cette cour se voyait l'hôtel du lieutenant de roi. En face de cet hôtel, s'étendait une petite arène bordée, à droite, par le corps-de-logis des bains, construit sur un pont dormant qui traversait le grand fossé et sur lequel s'abaissait également un pont-levis. Au delà, était un corps-de-garde. C'était par là que l'on arrivait à la grande cour intérieure, après avoir franchi une grille de fer qui servait de retranchement à la sentinelle dont la consigne invariable était de ne jamais laisser approcher d'elle les prisonniers qu'à la distance de trois pas.

C'est dans cette troisième et dernière enceinte que se dressaient de toute leur élévation sinistre et imposante les six grosses tours dites de la Bertaudière, de la Liberté, de la Bazinière, de la Comté, du Trésor et de la Chapelle, reliées entre elles par des massifs de maçonnerie épais de neuf pieds.

Au bas de ces formidables remparts, deux personnes de notre connaissance viennent d'arriver, l'épée à la main, suivies de leurs bandes. Ce sont les deux inséparables, Pierre et Robin, qui refusent énergiquement une trêve violemment implorée par les défenseurs de la Bastille, et donnent des ordres pour que le combat continue en dépit des drapeaux blancs agités hors des créneaux, comme signal parlementaire, par les satellites du marquis gouverneur.

Au sein de la fusillade, des cris perçants retentissent soudain : on se retourne. Une femme se débat dans la mêlée, des rugissements rauques font écho à sa faible voix doublée par l'angoisse et la terreur :

— Grâce ! grâce ! s'écrie-t-elle.

— Il faut la brûler ! il faut la pendre ! c'est sa fille ! hurlent avec un accent barbare et triomphant les plus employables.

— La fille de qui ? demanda l'anspessade à un de ses voisins.

— La fille du maréchal, Mlle de Montigny de Launay.

A ce nom de Montigny, l'épave pâle comme la mort, se précipite dans

le tourbillon qui se dispute la jeune fille. Mlle Louise, à genoux dans la boue, les cheveux épars, les yeux égarés, suppliait à mains jointes ses bourreaux de l'épargner.

— Arrêtez ! s'écrie-t-il, ce n'est point aux vainqueurs de la Bastille à souiller leurs hauts faits par le meurtre d'une femme. Arrêtez ! arrêtez !

— Savez-vous qui vous défendez ainsi ? lui répondit-on.

— Qu'importe ! Conmettez-vous de sang-froid un assassinat d'autant plus lâche qu'il est absolument inutile à la cause que nous servons ? Ne feriez-vous pas mieux cent fois d'accorder à l'ennemi la trêve qu'il sollicite et de l'employer à proposer au marquis de lui rendre son enfant en échange de la citadelle ?

Cette inspiration réagit salutairement sur la foule irritée. Des applaudissements unanimes accueillirent la proposition du vieillard, et mademoiselle de Montigny profitant de ce temps d'arrêt imposé à la rage populaire se releva pour s'élançer auprès de Pierre, dont la contenance majestueuse et superbe la sauvegarda dès lors de toutes nouvelles violences. Il s'avança, en le soutenant dans ses bras, jusqu'aux pieds de la tour du Trésor où l'on supposait avec raison que devait se tenir l'état-major de la place. Un roulement de tambour auquel le tambour des invalides de la plate-forme répondit, annonça que les insurgés consentaient à parlementer. Le major de Losme parut à l'un des créneaux et demanda si l'on voulait cesser le combat.

— Non ! non ! fut-il répondu de toutes parts.

— Nous cessons l'attaque si vous vous rendez, s'écria Robin.

— Je n'ai pas mission de capituler, répliqua tristement le major.

— Alors, dit Hullin en s'approchant de Pierre et de Louise, chargez-vous d'apprendre à M. le gouverneur que sa fille est tombée en notre pouvoir...

— Hélas ! messieurs, notre malheureux commandant ne l'ignore pas !

— Offrez-lui donc de notre part de rendre la place, et nous lui rendrons son enfant sain et saur.

Une voix qui n'était pas celle de M. de Losme, répondit du fond de l'embrasure tout obscurcie par la fumée :

— Le gouverneur de la Bastille est homme d'honneur et ne transigera pas avec des rebelles...

— Le gouverneur de la Bastille, interrompit le vieux Pierre indigné, doit se rappeler que quoique soldat il est aussi citoyen, et qu'en persistant plus long-temps à défendre les oppresseurs du pays, il se place dans la terrible alternative ou d'être réputé infâme comme bourreau, ou d'être exécuté comme traître...

— Un bon militaire, reprit l'interlocuteur invisible, ne connaît qu'une consigne, et les ordres bien précis que le marquis de Launay a reçus du roi lui font un devoir de résister...

— Son premier devoir est d'obéir au peuple ! s'écria Hullin.

— Ame de bronze ! murmura Pierre entre ses dents.

— Mon père, mon père, sauvez-moi ! gémissait Louise défaillante.

— Ne crains rien, mon enfant, lui dit le vieillard à voix basse, il ne te sera fait aucun mal, je te le jure sur la tombe de la sainte mère !...

Mlle de Launay muette d'étonnement à ces mots, sentit ses larmes tarir et son cœur se rassurer, elle tourna son beau visage effrayé vers Pierre et contempla avec une affectueuse curiosité l'homme à qui elle devait peut-être la vie et qui, dans un moment si fatal trouvait encore à l'abri contre ses terreurs par le souvenir de celle qu'elle pleurait. Mais le choc de tant d'émotions violentes avait épuisé ses forces, elle n'eut que le temps d'entrevoir son sauveur et de le remercier d'un sourire, puis elle tomba sur le sol privée de sentiment.

— Rendez la forteresse ! hurlait la multitude.

— Venez donc la prendre ! leur répondit froidement le marquis en montrant à l'ouverture du créneau qui fut immédiatement bouché par la gueule béante et noire d'un canon.

Un instant de silence indescriptible s'écoula. Tous, plongés dans une sorte de stupeur, se demandaient avec une horrible anxiété quel devait être le résultat de cette dernière parole du marquis. Les uns pensaient qu'il allait ouvrir les portes et amener son drapeau, d'autres s'attendaient à se voir mitrailler ou sauter. On se regardait d'un air sombre soupçonneux ; on demeurait inerte, incertain, sous le poids d'une implacable atonie, avec l'arrière-pensée d'une catastrophe imminente que Pierre avait fort heureusement prévue.

— Robin ! s'était-il écrié en se retournant vers l'anspessade dès que le marquis eut fait connaître son inflexible ultimatum, Dieu seul sait ce qui peut nous arriver maintenant, et il faut à tout prix mettre en sûreté cet pauvre enfant avec la plus grande promptitude. Chargez-en, fuis au plus vite... je connais celui à qui nous avons affaire, et dans une seconde peut-être il sera trop tard... prends-la sur tes épaules et sors d'ici...

— Mais où aller, grand Dieu ? demanda Robin fort embarrassé de cette nouvelle mission, et comment espérer de nous faire jour à travers ces milliers d'hommes ?

— Je vais l'aider, lui dit Anbin Bonnemère, elle trouvera un asile de chez moi ; et portant avec l'anspessade Mlle de Launay toujours évanouie, Camarades, cria-t-il à ceux qui l'environnaient de trop près, laissez-nous passer avec cette demoiselle, il lui faut un peu d'air, elle étouffe au milieu de vous.

— Bah ! hasarda l'un d'entre eux, c'est pour lui donner la clé des champs ; vous ne passerez pas !

— Est-ce par de semblables soupçons, se récria vivement le brave homme de l'air du monde le plus scandalisé, que vous comptez récom-

penser les gardes-français de la valeur et du dévouement dont ils ont fait preuve dans les rangs du peuple ?

Le malencontreux apostrophe interdit par cette naïve apostrophe n'osa plus insister, d'autant que ses compagnons désapprouvaient hautement sa méfiance pour un patriote et son peu de galanterie envers une femme.

— Allons, place aux d'ans, fit Aubin Bonnemère qui se dépêcha de profiter de ce moment de calme et d'indécision, et tout content de lui-même il passa dans la foule dont les rangs pressés s'écartèrent presque avec respect sur son passage.

Une fois sortis de la cour de l'Orme, les deux soldats, toujours chargés de leur précieux dépôt, se mêlèrent à quelques citoyens qui s'étaient élevés à la noble tâche du transport et du pansement des blessés et traversèrent ainsi les décombres fumants des murailles où le drap de leurs longues guêtres s'imprégnait à chaque faux pas d'un nouveau bain de sang tiède et noirâtre. Ils quittaient à peine la dernière enceinte de la Bastille lorsqu'une détonation épouvantable retentit derrière eux... Les canons de la forteresse avaient mitraillé les assiégés à brûle-pourpoint, et la cour du Puits, à cette heure, était presque entièrement balayée de la foule armée qui la remplissait.

Dès lors la rage du peuple fut portée à son comble et ne connut plus de frein.

Une clameur sourde, semblable aux rugissements lointains d'un lion qui expire, répondit lugubrement à cette décharge de toutes les pièces du fort. La fusillade recommença plus vive, plus pressée, plus mortelle. On chargeait son arme avec des balles mâchées; chaque coup abattait un homme. La voix rauque des canons tonnait par intervalles au milieu de cette conflagration universelle, de ce tourbillon sanglant, de ce chaos horrible qui eût pu faire croire à l'extermination entière des créatures et au dernier jour du monde.

— Aubin, s'était crié l'inspessado dès qu'il eût posé le pied sur la pierre du dernier fossé extérieur de la Bastille, Aubin, il paraîtrait que cela chauffe ferme là-bas; j'y retourne. Aussi bien, j'ai juré d'entrer des premiers dans cette sombre pyramide et ne veux pas manquer à ma parole, qui est celle d'un bon soldat. Je te confie cette femme au nom de l'honneur. Sauve-la! Il serait bien injuste que cette pauvre innocente souffrit pour les coupables. Où la retrouverons-nous, si nous sortons de la vivans ?

— Chez ma mère.

— Bien. Sois discret. Adieu!

— Tu ne m'attends donc pas ?

— Non, je rejoins notre chef. Fasse le ciel que la mitraille de de Launay ne nous en ait pas privé, je désespérerais de tout!

Et, rapide, il s'était de nouveau lancé dans la mêlée.

Bien que le marquis de Launay eût paru, aux yeux des députés plébiens, avoir étouffé en lui-même tout sentiment de tendresse et de pitié en présence de l'extrême situation de sa fille captive, il n'en avait pas moins compris toute l'horreur de son danger, mais pour quoi que ce fut, il n'eût point consenti à transiger avec l'inflexibilité rigoureuse de ses devoirs. Il eut donc recours à une tentative qui conciliait à la fois sa double qualité de père et de soldat. Il résolut d'arracher lui-même Louise des bras de ses gardes, et son projet, communiqué à ses officiers les plus dévoués, s'exécuta avec la promptitude de l'éclair.

C'était grâce à l'explication de ses hardis desseins, donnée dans l'ombre des casernes au noble étai-major de la Bastille, que Pierre et les siens avaient joui de cet incompréhensible moment de trêve si étonnant pour les révoltés, mais si inquiétant pour leurs chefs.

La robe blanche de Mlle de Montigny venait de disparaître aux yeux humides du vieillard; tout à coup le pont-levis s'abaîssa avec fracas sur le fossé, donnant passage à plusieurs militaires, tant suisses que grenadiers et invalides, qui se ruèrent témérairement, le marquis en tête, sur les premiers rangs des gardes nationaux commandés par Huilin. Les citoyens, un instant déconcertés, cédèrent d'abord au choc, mais ils reprirent aussitôt l'offensive à la vue de cette poignée d'hommes en délire qui désespérant déjà du succès de son attaque en n'apercevant plus Mlle de Launay, battit tumultueusement en retraite et se réfugia dans ses murs en essayant vainement de relever le tablier du pont sur ses pas.

Mais des poutres jetées en toute hâte en travers et des crocs en fer auxquels s'étaient accrochés les plus intrépides, suspendus ainsi jusqu'au milieu des fossés, résistèrent à leurs efforts et les assiégés ne vinrent pas à bout de leur dessein. Serrés de près par l'ennemi, ils ne songèrent qu'à se retrancher dans les étages supérieurs et abandonnèrent la place.

Le premier entre tous, Pierre s'était élancé sur leurs traces, avide de joindre le marquis, dont il avait salué la fugitive apparition d'un éclairant hurra. A la voir aussi agile, aussi bouillant, aussi empressé, nul n'eût soupçonné jamais que quatre-vingt-un ans s'étaient amoncelés sur son front soucieux et ridé.

Un pistolet dans la main, le sabre au poing, il gravit dans un éclair obscur qui l'éclairait, plusieurs degrés d'un escalier noir et humide dont les pierres brisées ou violemment arrachées par les bécotins du peuple se demandaient sous ses pieds. Cet escalier se retréecissait progressivement vers son faite, bouillant le long des murailles, interrompu çà et là par les paliers de nombreux étages, par des corridors ténébreux, par des salles secrètes, par des conduits inextricables dont les habités de ce sinistre labyrinthe pouvaient seuls avoir la clé.

Il tendait au-dessous de lui, comme la voix grondante d'un orage, les

pas précipités des fuyards, et au dessus, comme les gémissements sourds de la mer qui monte, le débordement effréné de la foule envahissante.

Cependant ce tumulte des étages supérieurs qui le guidait dans son exploration solitaire cessant tout à coup comme à un signal donné, Pierre s'arrêta haletant, essaya la sueur qui humectait ses tempes blanchies, puis, jetant un regard en arrière, il s'aperçut, non sans surprise, qu'il était seul dans l'escaier et qu'aucun des siens, dont il s'était séparé dans l'ardeur de sa poursuite, ne l'avait accompagné jusque là.

Tout autre à sa place eût rétrogradé. Cette entreprise d'une témérité digne de nos antiques paladins eût découragé les plus braves. En effet, n'était-ce pas courir à un trépas certain que de s'avancer ainsi, seul, sous le boucher de sa bravoure, au devant de tant de combattants ? Mais nous savons quels motifs pressaient à ce point le vieillard; dans son animosité, il craignait que son ennemi ne lui échappât ou qu'une main plus heureuse ne fit justice de ses propres griefs et lui ravit ainsi la satisfaction de sa vengeance.

Cette pensée inébranlable au fond de lui-même lui rendit une nouvelle vigueur; il recommença sa course et s'engagea au hasard dans une étroite galerie, longue de trente pieds environ, au bout de laquelle un rayon de soleil miroitait dans les mille vapeurs du brouillard et de la fumée.

Arrivé là, il reconnut avec un joyeux orgueil que les bourgeois de Paris, partagés en plusieurs sections, s'étaient emparés par différentes avenues souterraines d'une partie des massifs de la Bastille, et que ceux des soldats de la forteresse qui avaient échappé au massacre s'étaient barricadés dans les tours de la Bertaudière et du Trésor, d'où ils se défendaient avec une mollesse et une inertie qui tenaient évidemment au découragement dont ils étaient saisis et à leur situation désespérée.

Des artilleurs chargeaient leurs pièces derrière un rempart improvisé à l'aide d'énormes poutres, de matelas, de meubles et de matelas que l'on avait à la hâte amassés sur ce point. La plate-forme du massif qui reliait ensemble la tour de la Bertaudière et celle de la Chapelle déjà au pouvoir des assiégés, était donc séparée par cette muraille presque mouvante, vers laquelle et convergeait le feu des gardes nationaux et des gardes-français. Les artilleurs de Montigny et une vingtaine de Suisses de Châteaueux, postés à l'abri de leur redoute, défendaient la Bertaudière dont le feu se ralentissait de plus en plus.

Les autres tours, prises ou ruinées, semblaient des géans mutilés et captifs, condamnés à subir la honte du supplice prochain de leurs frères; leurs canons encloués, reposaient muets sur leurs affûts tout rouisselés de la sueur du combat. Le peuple triomphant.

Pierre assistait à tous ces mouvements du haut d'un balcon de fer qui terminait la galerie dans laquelle il venait de s'engager et qui se continuait le long de la muraille jusqu'à un petit pont volant qui la reliait à la tour du Trésor.

A demi caché dans l'angle rentrant de ce balcon et protégé par les saillies du mur qui s'avancait de deux pieds au dessus de sa tête, Pierre ne perdait de vue aucune des scènes de ce drame meurtrier qui se déroulaient successivement à ses pieds. En proie à toute l'ardeur dévorante de sa haine, il savourait avec bonheur l'espoir d'une vengeance longtemps caressée, et contemplant avec la vanité du succès les progrès incessants de la rébellion. L'odeur de la poudre brûlait ses narines dilatées avec une étrange volupté, au sein de cette atmosphère doublement embrasée par l'incendie et le crachement flamboyant des mousquets. Les émanations fétides des ruisseaux de sang qui s'échappaient comme une lave de pourpre des flancs crevassés et noircis de la Bastille, l'enivraient et le transportaient, lui communiquant ce frémissement féroce que tous les vieux soldats ressentent au souvenir de leurs anciens combats.

L'œil brillant et superbe, les dents serrées, les poings raidis, il se complaisait à cet effroyable tumulte des batailles, aux sons lugubres du tocsin, aux longs roulements des tambours, au chant victorieux des Parisiens, au dernier cri des mourans. Il allait presque oublier devant ce glorieux spectacle ce qui l'y avait mérité comme acteur, pourquoi il se trouvait là et ce qu'il y cherchait, lorsque le marquis de Launay lui-même, suivi de deux canonniers, vint à traverser le pont-volant pour entrer dans la tour du Trésor.

Le premier mouvement de Pierre fut de se précipiter sur lui et de l'immoler à sa juste fureur. Il ne sut pas contenir une exclamation qui se rapprocha bien plus du hurlement d'une bête fauve que du cri de joie d'un homme. Se glissant ventre à terre le long du balcon de fer dont les dalles d'appui formaient un rebord assez élevé à leur extrémité pour le dérober à tous les regards, il arriva ainsi jusqu'au pont où il résolut d'attendre un instant propice pour sauter sur son ennemi avec tous les avantages de sa ruse et de sa colère.

Le marquis de Launay, dont le courage avait été éprouvé en maintes circonstances périlleuses, commençait cependant à ne plus croire qu'il lui restât un moyen de salut, en se reconnaissant à bout d'expédients et de ressources. Les trois quarts de sa garnison avaient succombé. Il ne pouvait plus assez compter sur ce qui lui restait de soldats pour rétablir la lutte d'une façon plus égale, et cette poignée de vétérans criblés de blessures, affaiblis, harassés de fatigue, n'aurait jamais pu — à moins de quelque miracle — réussir, malgré leur résolution et leur bravoure héroïque, à soutenir plus long-temps une guerre d'extermination aussi vigoureuse, aussi puissante, aussi irrésistible. Or, en 1789, les miracles étaient plus rares encore qu'aujourd'hui, ou plutôt on y croyait moins car il n'existe plus guère d'encyclopédistes en 1844. Cependant le miracle qui eût pu sauver de Launay, un renfort de troupes, une meilleure cons-

ciencé du danger de la part des autres autorités militaires, ne se fit pas. On l'avait abandonné à sa mauvaise destinée; et, pendant que de lâches courtisans aveuglaient le roi et l'effourdisaient à Versailles du bruit de leurs fêtes, de bons et loyaux sujets déchiraient leur dernière cartouche sur la brèche et regardaient venir la mort, sans maudire ceux qui faisaient si bon marché de leur honneur et de leur devoir.

Déterminé à s'ensevelir sous les ruines de la Bastille plutôt que de se rendre, le marquis de Launay, sans prendre conseil des deux officiers qui lui restaient, sans prévenir personne, quitta la Bertaudière avec deux soldats et se rendit d'un pas ferme à la tour du Trésor dans les oubliettes de laquelle étaient entassés quinze milliers de poudre et une partie des bombes et grenades destinées à l'approvisionnement de la place. Là, il intima l'ordre aux canonniers d'ouvrir la Sainte-Barbe et d'établir depuis le seuil de la chambre jusqu'à celui de la poudrière une large traînée de poudre.

Les soldats obéirent et Pierre les vit descendre par le petit escalier intérieur de la tour et disparaître dans cet abîme, exécutant avec un sang-froid digne d'une plus heureuse cause les terribles ordres de leur commandant.

Dans toute autre occasion le vieillard se fût sacrifié cent fois pour sauver la ville de la catastrophe qui menaçait sa population et ses murs, mais alors, entièrement préoccupé de sa haine, dominé par sa fureur, il ne calculait plus que le temps et l'espace qui le séparait encore du marquis.

Lorsque de Launay, qui suivait des yeux les canonnières, eut perdu de vue ces derniers exécuteurs de son implacable volonté et qu'il crût sa grande œuvre de destruction suffisamment assurée, il entrebâilla la petite porte, allongea jusqu'au centre de la salle la fatale traînée, et saisissant une mèche dont il souffla le brandon rougeâtre et éteignant, il fit un signe de croix et se baissa vers le sol. Le bras tendu, la main ferme, l'œil calme pour mieux le feu à la mine. Mais il bondit aussitôt en arrière en laissant échapper un cri de douleur, une balle venait de lui fracasser le poignet....

Furieux, il s'élança vers la porte du pont-volant, pour savoir d'où partait le coup qui venait de l'atteindre; là, un grondement sourd et s'élevant en face de lui, perça la brumeuse atmosphère de vapeurs qui l'environnait et vint frapper son oreille. pareil au cri du jaguar; deux yeux flamboyants et métalliques scintillaient devant lui; un homme tout noir de poudre, ruisselant de sang, échappé à la mort horrible et sans merci qui dans cette vaste enceinte étirait tant de victimes, se dressait comme un spectre vengeur; ses prunelles glauques étaient fixées sur le marquis, il était immobile, il guettait sa proie. A ses pieds gisait, fumant encore, le pistolet dont la balle avait menacé la vie du gouverneur.

— Enfin, nous voici donc face à face! s'écria-t-il.

— Qui va là? demanda le marquis.

— Le comte de Montsigny! répondit Pierre d'une voix tonnante...

VII.

Les têtes coupées.

A ce nom de Montsigny qui réveillait dans son âme tant de sinistres souvenirs, à cet appel imprévu, à cet accent étrange, à cette terrible apparition, une pâleur subite couvrit le front du maréchal. Il considéra d'un oeil hébété et sous le fardeau d'une stupeur inexplicable, le vieillard extraordinaire à la présence duquel il osait à peine croire.

Et cependant, c'était bien là, à n'en pas douter, l'objet de ses jalouses pensées, de ses folles tentatives, de sa haine, de son envieuse inimitié d'autrefois. Il le sentait aux battements tumultueux de son cœur, au gonflement douloureux de ses artères, à la fièvre puissante qui ébranlait tous ses muscles et leur imprimait presque les insupportables trevailllements de la peur: son ennemi se dressait devant lui. Aujourd'hui, il semblait moins à un homme vivant qu'à ces froides images qui gardent dans le sépulchre un simulacre de vie et rendent encore la mort plus hideuse par cette parodie de l'existence. Les stigmates indélébiles du malheur et de la passion étaient incrustés sur ces traits amaigris et décharnés; des chagrins violents, augmentés par l'ardeur concentrée d'un caractère sombre et irascible, avaient, bien plus que le poids des années, desséchés, amaigris ce corps athlétique, courbé tristement cette taille herculéenne, aiguisé ce regard d'angle toujours flamboyant de colère et de menaces.

— Le comte de Montsigny! répéta machinalement le marquis.

— Lui-même, s'écria Pierre en brandissant son épée, et cette fois, c'est bien toi seul qu'il cherche, marquis de Launay, frère déloyal et mauvais gentilhomme!

— Je ne m'attendais guère à vous retrouver en aussi déguenillée compagnie, fit le maréchal, c'est sans doute encore pour me provoquer en duel que vous ressusitez; c'est sans doute aussi pour rendre ce dernier duel plus égal que vous m'avez écrasé la main?...

— Je viens, non pas pour l'offrir un combat honorable de chevalier à chevalier, mais pour te tuer comme un chien! répondit le comte.

— Ah! répliqua le marquis en ricanant, je prenais votre seigneurie pour une ombre; mais à ce langage d'une exquise galanterie, je n'hésite plus à reconnaître maintenant le vagabond des Ardennes!

Le vieux châtelain frémit de rage.

— Misérable! lui cria-t-il, tu paieras cher ce dernier sarcasme!

Et il se s'élança pour traverser le pont-volant d'un seul bond, lorsque le marquis, frappant du talon contre un ressort d'acier habilement

ménagé dans le seuil de l'entrée du donjon, fit subitement baisser les appuis de fer rouillés qui soutenaient le tablier du pont mobile, lequel s'abattit à grand bruit contre le flanc circulaire de la tour du Trésor, ouvrant ainsi un large et profond abîme sous les pas de Montsigny, qui eut cependant assez de présence d'esprit ou de bonheur pour se cramponner aux barreaux du balcon et se soustraire à un horrible et inévitable trépas en s'arrêtant court dans l'élan qu'il s'était donné.

— Il ne te manquait plus qu'une lâcheté, murmura sourdement le vieillard, et tu viens de la commettre en trahissant l'effroi que l'inspire ma colère, en creusant sous mes pieds ce gouffre infernal qui te débote à mes coups...

— Tu ne m'as jamais fait trembler, comte de Montsigny. Mais aujourd'hui, plus que jamais, ta violente dénonciation excite ma pitié.

Entre eux deux, entre ces deux hommes ennemis, également avides de vengeance et implacables dans leur animosité, une faible distance de six pieds tout au plus s'interposait. Le comte de Montsigny n'avait plus qu'un tronçon d'épée, le marquis de Launay ne possédait pour toute arme que sa mèche incendiaire. Avec toute leur rage sanglante et leur insatiable ardeur de vengeance, il leur était absolument impossible non seulement de se joindre, mais encore de se battre.

Il se voyaient en face l'un de l'autre. Leur haine réciproque dardait puissamment dans leurs prunelles, le vertige de la douleur les étourdisait tous deux, et cette violente passion qui les étouffait, qui les étranglait au cœur et à la gorge, ne pouvait cependant s'exhaler que par leurs regards empoisonnés et les blasphèmes amoncelés sur leurs lèvres. Le vieillard rugissait. Il semblait calculer la force et la portée d'un nouvel élan qui pouvait le jeter sur le même terrain, aux côtés mêmes du maréchal; mais le doute affreux qu'il concevait, au plus fort de son égarement, d'atteindre au but et de manquer son coup en tombant dans ce précipice effroyable, le retint indécis au bord de l'abîme. Le rôle de sa poitrine annonçant bien l'effort vigoureux qu'il voulait tenter, mais son impuissante fureur ne pouvait s'exprimer que par de longues et fréquentes imprécations.

Le marquis, la figure toute décomposée par l'émotion, se tenait sur le seuil de la tour, droit, immobile, silencieux, la bouche plissée par un ironique et insultant sourire. Son regard froid et dédaigneux toisait impertinemment son rival. Parfois un faible ricardement, un imperceptible haussement d'épaules témoignaient des impressions que lui causaient l'impatience et le désespoir du longueux octogonaire, se démenant sur les bords effrayants de l'abîme avec la précipitation d'un cheval sauvage et les angoisses d'un démon enchaîné.

Tout-à-coup le comte de Montsigny, en relevant la tête, aperçut sur la face de son adversaire ce sourire de triomphe qu'excitait l'inquiétude de ses mouvements, il crut y voir comme un défi donné à sa colère.

— Oh! s'écria-t-il, tu as beau l'approuver de ton stratagème et me narguer dans mon impuissance, n'espère pas m'échapper! J'ai trop longtemps contenu ma haine et imposé un frein à mon ressentiment. Mais si ma pauvre sœur, ta femme, la victime plutôt, n'avait pas intercedé chaque jour auprès de moi; si elle n'avait pas fallu obéir à ses larmes, écouter ses prières, certes, je n'eusse pas attendu dix-neuf années dans l'obscurité, dans l'ertuère, pour me dresser devant toi et te demander compte des infortunes que tu as semées sur ma vie. C'est grâce à cet ange de vertu, que tu n'as cessé de lurrer à petit feu pendant tant d'années, et qui, mourant par toi, saccombant sous le poids de sa chaîne et de son incessant martyre, me suppliait encore huit jours avant sa mort de te pardonner, d'oublier les malheurs de mon passé et le fiel et les douleurs que tu m'as prodigués, c'est grâce à elle que tu vis encore, infâme. après m'avoir tout enlevé, après avoir tenté te perdre ma femme, après avoir causé sa mort et celle de mon unique enfant, après m'avoir déshonoré en me faisant banir du royaume comme un vil assassin, alors que je défendais l'intégrité de mes foyers, que tu te préparais, toi, à violer avec les préméditations d'un voleur! Etait-ce assez attendre? Enfin, il est donc bien vrai qu'il existe un Dieu juste! Sans parler de la vengeance que je viens accomplir ici, le ciel te prépare, lui aussi, un châtiement digne de tes méfaits; regarde, tout l'abandonné, le peuple maître de la Bastille va bientôt se ruër jusque auprès de nous. Entends-tu ses chants de victoire? Il salue sa conquête. Tes soldats intrigués sont devant lui chapeau bas, ils ont déposé leurs armes, ils amènent pavillon. On te cherche, on t'appelle, par quelle nouvelle trappe de salut comptes-tu maintenant lui échapper?...

Et, en effet, la garnison de la Bastille, rangée des deux côtés de la muraille écrasée, les Invalides à droite et les Suisses à gauche, avaient couché leurs fusils à terre. Le chapeau à la main devant le peuple qui accourait en foule, ils s'étaient enfin résignés à la honte d'une capitulation si noblement et si long-temps repoussée. Le drapeau blanc en lambeaux s'abaissait aux créneaux de la Bazinière; tout tumulte, toute détonation avaient cessé; le morne silence de la mort régnait enfin sur ces ruines qu'avait troublées si profondément le fracas de la bataille.

A ce triste spectacle dont le marquis de Launay avait espéré se sauver, un sombre désespoir envahit soudainement cette âme de bronze. Une larme, la première, la seule peut-être qu'il eût répandue dans sa vie, se fit jour sous sa rude paupière. Il jeta un suprême et profond regard sur cette terre en ruine d'où montait jusqu'à lui, comme une dernière malédiction, les cris de joie des vainqueurs, puis il le reporta sur le beau ciel bleu qui embellissait ironiquement toutes ces ruines de son resplendissant azur. Alors levant vers le comte de Montsigny son moignon sau-

glant et dépourillé, d'un air menaçant, il fit un geste de mépris, ressaisit sa mèche et s'agenouillant fièrement près du terrible sillon, il y mit le feu.

Un éclair serpenta rapidement dans la salle et disparut avec un siffement prolongé sous la lente de la porte.

En face de cette mort inévitable qui l'écrasait dans son triomphe et le décevait si cruellement dans sa vengeance, le comte de Montsigny se sentit trembler et pâlir pour la première fois.

Il vit d'un œil sec et morne jaillir le trait de feu qui allait faire sauter Paris, et laissa échapper de ses mains convulsivement raidies par l'effroi, ce glaive tronqué et glorieusement ébréché qu'il destinait au cœur du maréchal.

Mais la foudre souterraine n'éclata pas dans les airs déchirés; mais cet embrasement universel, pareil à la pluie enflammée du dernier jour, ne dispersa pas au loin ses brandons d'incendie et ses projectiles transparents d'une rougeueur, et quand la voix cavernoise du marquis de Launay jeta pour suprême adieu ces railleuses paroles au vieillard :

— Comte de Montsigny, je te brave !

Une autre voix grondante et énigmatique répondit en arrière :

— Et moi je t'arrête !...

C'était l'anspessade Robin suivi de quelques camarades qui, s'étant introduits les premiers dans la Bertaudière conquise, avaient pénétré par les galeries de communication du massif jusque dans la tour du Trésor, après avoir forcé les doubles portes bardées de fer qui conduisaient à l'escalier de la poudrière, c'était là justement qu'ils s'étaient rencontrés avec les canonniers établissant la mine. Le travail de ces malheureux n'était qu'un jeu pour eux, ils payèrent de leur vie leur passive soumission aux ordres du commandant, et leurs cadavres trempés de sang furent placés l'un sur l'autre en travers de l'escalier obscur en spirale pour servir de digne an-ruisseau de feu qui, en effet, ne tarda pas à venir s'éteindre sur cette masse humide et compacte.

Les baionnettes des gardes-français n'eussent point tardé à faire une terrible justice de la superbe mais barbare résolution du marquis, sans l'intervention du comte de Montsigny, qui leur ordonna de respecter les jours d'un homme dont le peuple seul avait désormais le droit et le pouvoir de disposer, espérant par là se ménager une occasion plus sûre de se mesurer corps à corps avec son ennemi, une fois qu'il lui serait possible de le rejoindre.

— R'bin ! s'écria-t-il, conduis le prisonnier à l'Hôtel-de-Ville; tu réponds de sa personne. Je ne puis descendre de votre côté, il faut que je fasse le grand tour; mais vous me retrouverez en passant dans la cour du Gouvernement, près de la salle des bains : nous sortirons ensemble. Adieu !

Mais il se faisait illusion en comptant se réunir aux gardes du marquis, dans cette multitude en désordre qui obstruait toute espèce de passage. A peine sorti des bâtiments du centre, dont il n'était parvenu à franchir les décombres et les morceaux de cadavres qu'après un grand quart d'heure de détours et de sauts multipliés sur les galeries et les escaliers presque entièrement disparus sous la grêle dévastatrice des boulets, il ne découvrit plus l'escorte de M. de Launay, qui, emportée par une populace ivre, délirante, exaspérée, était déjà loin de la Bastille.

Il courut sans retard sur leurs traces, au milieu de la fusillade renouée, sous le plomb meurtrier de laquelle tombaient un à un ce qui restait des intrépides défenseurs de la forteresse associés à leur malheureux commandant dans une commune et fatale destinée.

Cette horrible exécution, véritable boucherie, se continua sans interruption jusqu'au soir. Hélas-nous d'ajouter que nul d'entre les héros de cette mémorable journée n'y prit part, mais que des hordes de cambales organisés après le combat, s'étaient seules précipitées à l'allechtaine course, pour piller, achever le massacre et signaler cette grande victoire par d'interminables atrocités. Les plus beaux triomphes ont leurs souillures; les soleils les plus purs n'ont-ils pas leurs nuages ?

Dès que le marquis de Launay eut posé le pied dans l'avancée de la première cour, il fut aussitôt reconnu et une imprécation générale accueillit sa présence. Ses gardes, pressés de toutes parts par cette multitude furieuse qui demandait sa tête, ballottés en tous sens, souvent séparés violemment de leur prisonnier, parvenaient, avec des difficultés infinies et au milieu des plus sérieux péris, à se frayer une route et à protéger leurs captifs contre les outrages et les voies de fait auxquels ils étaient incessamment en butte.

Derrière le marquis, s'avancait M. de Losmes, major de la place, homme chéri des détenus, mais victime du devoir militaire comme son chef, dont il avait imité l'honorable et opiniâtre résistance. Quelques grenadiers du Buffeville et deux fusiliers de la compagnie de Lubersac les entouraient, du concert avec Aubin-Bonnemère et Arné; Robin et Hullin marchaient en tête, tenant entre eux deux le marquis de Launay par son ceinturon, dont on avait arraché l'épée.

Ils se dirigèrent vers la Grève, environnés d'une foule innombrable. On se rendait à l'Hôtel-de-Ville.

Le capitaine E. et, en uniforme, ouvrait la marche, portant la capitulation signée par de Losmes à la pointe de son sabre. Legris, garde des impositions royales, qui s'était signalé par des actions de valeur, le citoyen Maillard, portait le drapeau, et de l'Épine, clerc de M. Morin, procureur au parlement, marchait immédiatement après lui, suivis des prisonniers et de leurs gardes.

Presque tous ceux qui escortaient M. de Launay, faillirent être vic-

times de l'acharnement du peuple contre lui et de leur zèle à le défendre de l'animadversion publique. Les uns lui arrachaient les cheveux par poignée, d'autres lui présentaient aux yeux la pointe ensanglantée de leurs sabres; on lui jetait du sable, des pierres, des morceaux de charpente et de ferrailles; on cherchait à le tuer de toutes manières. Une pique acérée vint traverser les chairs de son genou; un coup de pistolet tiré à bout portant, par derrière, lui traversa le côté en lui déchirant le coude du bras que le comte de Montsigny venait déjà de lui fracasser. Son corps meurtri par les contusions, coupé, percé, déchiqueté, n'était qu'une plaie vivante.

A tous ces outrages, à toutes ces douleurs, à tous ces coups qui fondaient sur lui et l'accablaient à la fois, l'austère et farouche gentilhomme ne répondait ni par une prière, ni par un gémissement, ni par un soupir. Il se fut regardé comme un homme déshonoré, s'il n'eût pas opposé un stoïcisme parfait aux lancinantes attaques de ses ennemis, et s'il n'eût pas laissé deviner à ses bourreaux qu'il déliait jusqu'au bout leur lâche cruauté. Calme et digne, il marchait sans ralentir son pas, le front haut, l'œil fier, sa pâleur était effrayante, mais il fallait plutôt l'attribuer à la perte de son sang qu'à la crainte. Le marquis ne savait pas souffrir devant la mort. Il envisageait la foule rugissante, échevelée, furibonde, qui hurlait autour de lui et le frappait à chaque instant, d'un regard ferme mais froid et dédaigneux. Sa physionomie impassible, concentrée, d'un ton parfaitement égal, était noble et majestueuse et ne trahissait aucune des mortelles angoisses qui devaient assaillir l'infortuné à cette heure suprême. Tout en lui faisait évidemment reconnaître le caractère superbe, puissant, audacieux et inébranlable du gouverneur de la Bastille.

Cette patience, cette indifférence apparente, cette résignation, ce dédain méprisant de ses menaces, irritaient de plus en plus la populace; son exaspération allait toujours croissant, et sa colère aveugle n'épargnait pas même ceux de son parti qui escortaient le maréchal et M. le commandant de Losmes. De l'Épine, blessé d'un coup de crosse de fusil à la tête, fut contraint de se séparer des gardes, à l'Orme-Saint-Gervais. Robin, à son tour, malgré sa vigueur et sa haute taille, ne put résister aux tentatives homicides de la multitude qui le pressait. Épuisé par les laborieux efforts qu'il avait dû faire pour préserver son prisonnier, accablé de mauvais traitements, étouffé, culbuté maintes fois, il l'abandonna enfin à la Grève pour pouvoir respirer un peu plus librement.

A peine était-il assis sur une borne près de l'arcade Saint-Jean, que retournant les yeux il aperçut la tête du major de Losmes fixée au bout d'une pique.

— Tuez-moi donc aussi, misérables! s'écria enfin le marquis de Launay, révolté de se voir arracher, par la main d'un manant, la croix de Saint-Louis qui brillait à sa boutonnière.

Et présentant sa poitrine aux coups des forceurs qui venaient de décapiter le pauvre commandant :

— Allons, repit-il, ne me faites pas languir...

L'anspessade, épouvanté, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, il se leva en tressaillant, voulut crier, se précipiter, voler à l'aide du malheureux, mais il ne put faire un pas tant il était saisi; ses jambes refusant leur service, une sueur froide ruisselait sur ses membres, sa gorge ne donnait plus passage à l'air ni aux sons de sa voix, il se laissa retomber sur sa borne, aveuglé par un jet de sang, et quand il osa rouvrir les yeux, deux lances ornées de têtes humaines se balançaient au dessus de la foule qui, insatiable dans ses représailles et excitée, comme le lion, par la conscience de sa force, montait alors les degrés de l'Hôtel-de-Ville en accusant à grands cris le prévôt des marchands de lâcheté et de trahison...

L'anspessade regagna tristement son logis, regrettant d'avoir partagé les honneurs d'une victoire qui coûtait la vie à tant d'honnêtes gens. Berthe l'attendait dans la plus sombre anxiété. Dès qu'elle l'aperçut elle courut à lui et se jeta dans ses bras en versant un torrent de larmes.

— Oh! mon parrain, lui dit-elle d'une voix étouffée par les sanglots, comment avez-vous eu la pensée de m'abandonner et de vous exposer aussi inutilement à tant de dangers. La patrie n'a-t-elle donc point assez de vengeurs, et vous souciez-vous si peu de votre fille adoptive que vous n'avez pas prévu les suites déplorables qu'auraient pour elle votre trépas ?

Puis le regardant avec une scrupuleuse attention et tournant autour de lui en joignant ses petites mains avec un mouvement d'effroi plein de grâce, elle ajouta :

— Vous n'êtes pas blessé? bien sûr? Ne me cachez rien, mon parrain !...

— Mais non, mon enfant, tu vois bien que je suis devenu gaillard comme devant, Dieu merci! ne te tourmente donc pas.

— Que j'ai souffert pendant votre absence, murmura-t-elle.

— Et le vieux Pierre? demanda l'anspessade sans s'arrêter au ton profondément triste avec lequel Berthe prononça ces paroles.

— Il n'est point encore rentré, répondit-elle. Ah! pourquoi s'inquiéter tant de gens que l'on aime et qui avec vous témoignent, en retour, une si coupable indifférence! La gloire, la nation, le devoir du citoyen, tels sont les grands mots qui rompent les liens de la famille et du cœur. Pour ces superbes sottises on s'arrache des bras d'une mère, d'une épouse éplorée, on fuit les embrassements de ses enfans, on les abandonne pendant quatorze heures à toutes les angoisses de la peur...

— Berthe !...

— Oh! taissez-vous! Les hommes n'ont pas d'âme vraiment. Le beau

plaisir d'exposer sa vie pour des causes creusées, d'aller se battre, de voir couler du sang, de tuer de pauvres soldats esclaves de la discipline et de l'honneur, et qui, eux aussi, ont des mères, des femmes et de pauvres petits enfans à qui vous devez compte un jour de la mort de leurs pères!

— Mais...

— Mais c'est odieux, voyez-vous ! Non, non, je ne veux plus que vous m'embrassiez ; je vous déteste...

Le garde-française, à qui les reproches de sa filleule semblaient au fond parfaitement logiques, ne trouvait en effet dans sa conscience aucun argument persuasif capable de leur être opposé. Il avait espéré fermer cette petite bouche, d'une éloquence implacable, par quelque bon baiser paternel, mais ce moyen de corruption politique échouant, il ne lui restait d'autre parti à prendre que d'avouer ses torts et de se recommander à l'indulgence de celle qu'il avait aussi risqué de perdre à jamais. Berthe, qui ne voulait pas la mort du pécheur, satisfaite de la soumission de son excellent parrain, et songeant d'ailleurs à tous les motifs secrets qu'elle avait de le ménager, lui déclara alors avec une charmante raideur qu'elle ne lui accorderait la paix qu'après qu'il aurait retrem্পé ses forces abattues dans un réconfortant goûter préparé à son intention, ce que le trouper trop docile s'empressa d'accepter de la meilleure grâce du monde.

Pendant qu'il fonctionnait à sa table, taillant de larges croupières au dos grassouillet d'un magnifique chapon rôti et qu'il faisait claquer voluptueusement sa langue sur les bords carminés de son verre, Berthe, assise devant lui, souriant à son appétit, prévenant ses moindres desirs, lui offrant de chaque met, se surprenait parfois à tourner ses regards anxieux et rêveurs vers la porte de sa chambre, où Charles languissait encore sous le poids des plus désespérantes incertitudes.

Elle l'avait si instamment conjuré de demeurer près d'elle, de ne point quitter l'asile protecteur où la Providence l'avait si heureusement amené, de ne point s'exposer à de nouveaux périls, de ne pas l'abandonner à elle-même au milieu de ce cataclysme effroyable de haines et de passions extrêmes, pendant ce combat dont chaque coup de canon venait glacer son cœur, qu'il avait accédé à ses prières pour ne pas paraître moins généreux qu'elle. Nul doute qu'aux sollicitations pressantes de la jeune fille le vicomte n'ait dû son salut. S'il était tombé, en se retirant, au pouvoir des bandes armées qui sillonnaient les rues pour participer à la prise de la Bastille, tous ces hommes bouillans, pressés par cent mille autres, eussent infailliblement foulé son cadavre.

Heureusement, Robin, trop préoccupé de ses hauts faits gastronomiques, quelque peu étourdi par les fumées de la poudre et aussi, — puisqu'il faut être vrai, — par celles du vin, ne pouvait remarquer les ceillades furtives de Berthe ni entendre ses gros soupis. Il justifiait à ravir le dicton populaire : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles*.

Pourtant une rumeur sourde, confuse, étrange, semblable aux pas précipités, aux éclats de voix d'un immense concours de peuple, retentissant et gagnant progressivement, comme un lugubre écho, tous les environs, Robin, arraché aux douceurs de son festin par la jeune fille offrayée, consentit à quitter la table et à la suivre à la fenêtre.

Là, un spectacle horrible épouvantant leurs cœurs en frappant leurs regards.

Au bout du carrefour, une multitude impétueuse, accourue de toutes parts, obstruait la rue et se livrait à toute l'effervescence des mouvemens populaires. Des artisans, des bourgeois, des soldats, armés, ceux-ci de longues faux, ceux-là de haches pesantes, d'autres de fusils ou de massues, passaient, précédés de quelques tambours et du drapeau enlevé à la Bastille. Derrière eux trois bandits en guenilles, véritablement échappés des galères, portaient chacun une tête au bout de leur pique. D'immenses clamours saluaient le passage de ces sanglans trophées.

Berthe ne sut réprimer son dégoût, elle voulut se retirer.

— Reste, dit l'anspessade, dont les vapeurs bachiques avaient émoussé la sensibilité ordinaire, reste, tu vas voir passer les vainqueurs de la Bastille ; c'est aux côtés de ces héros que j'ai combattu depuis le matin. Regarde-moi ça, voilà des lurons ! Si tu savais comme cela se comporte au feu ! Ils regardent cracher les canons en face, sans sourciller ni reculer d'une semelle...

— Les vilains hommes, ils ne m'inspirent que de l'horreur ! murmura la jeune fille.

— Vois-tu ces têtes portées sur des lances, ce sont celles des traîtres qui voulaient perdre la patrie !

— Oh ! laissez-moi m'en aller, parrain, laissez-moi m'en aller ! répétait Berthe en s'efforçant de fuir.

Mais le soldat la retenait d'un bras nerveux et inébranlable et semblait ne pas comprendre l'aversion de sa filleule pour un spectacle qui avait, à ses yeux, irrésistible attrait de la gloire.

— La première, continua-t-il, est celle de M. de Flesselles, prévôt des marchands et administrateur de la ville, qui a refusé des armes au peuple, afin de donner aux troupes le temps d'accourir pour le massacrer...

— Oh ! laissez-moi, de grâce !

— La seconde est celle du commandant de Losmes, major de la place, qui a fait tourner ses canons vers les faubourgs pour les détruire...

— Mais laissez-vous donc, mon Dieu !

— La troisième est celle du marquis de Launay, gouverneur de la Bastille !...

À ces dernières paroles, si inattendues, si foudroyantes, Berthe, comme

subitement frappée de stupeur, s'arrêta et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Un gémissement prolongé accompagné d'un bruit sourd, pareil à celui de la chute d'un corps sur le plancher, suivirent de près la révélation terrible de l'anspessade.

Il se retourna vers la chambre de Berthe :

— Quel est donc ce bruit ? demanda-t-il.

— Ce n'est rien, dit la jeune fille chancelante.

— Cependant, insista Robin, j'ai entendu remuer là dedans !

— Mais non, vous vous trompez ; répondit Berthe, je vous dis que ce n'est rien.

— A d'autres ! s'écria le garde-française, vous ne m'y prendrez pas deux fois. Ouvrez-moi cette porte, nous allons bien voir !

— Je vous jure qu'il n'y a personne chez moi, fit obstinément la pauvre enfant en se cramponnant à l'uniforme de son parrain pour l'empêcher d'avancer...

Cette résistance maladroite ne fit qu'accroître les soupçons du soldat ; furieux, il se dégagea des étreintes de Berthe et gronnait entre ses dents grinçantes de colère :

— Maintenant, j'en suis sûr, il y a quelqu'un !!!

Mais Berthe, hors d'elle-même, se jeta entre la porte et lui, et pâle, courbée, un pied en avant, les ongles enfoncés dans les rainures de la boiserie, elle avait l'air d'une tigresse prête à s'élançer sur le téméraire qui menaçait ses petits.

— Oui, dit-elle enfin d'une voix étouffée par l'émotion, oui, il y a quelqu'un, mais vous n'entrerez pas !...

— Ah ! vous en convenez donc !

— Je le puis sans remords, ma conscience ne me reproche rien...

— Ouvrez alors !

— Non, je ne le veux pas !

— Je vous y forcerai bien ! s'écria l'anspessade incapable de maîtriser davantage son impatiente colère.

— Écoutez, dit Berthe, qui comprit que sa résistance ne pouvait qu'exaspérer encore plus le brave homme, j'en appelle à vos bons sentimens, à cette tendresse de père que vous n'avez jamais cessé de prodiguer à une pauvre orpheline, à ce cœur honnête et loyal qui n'a jamais battu que pour le bien et pour l'honneur. J'ai accueilli chez moi, pour le soustraire aux poursuites acharnées de ses ennemis, un jeune officier du roi, prêt à périr sous mes yeux, exténué de fatigue, mourant de faim et désarmé... Ne transformez pas ce lieu de refuge en guet-apens, ma chambre de jeune fille en traquenard, ma bonne action en lâcheté...

— Mais encore, objecta Robin, ébranlé par la noble prière de sa filleule, est-il tout au moins singulier que vous m'avez caché cette circonstance, Berthe !

— Je n'osai rien vous avouer, répondit-elle. Prononcer son nom eût été prononcer son arrêt de mort : j'ai dû me taire.

— Mais vous n'avez plus, sans doute, les mêmes ménagemens à garder à présent ! Quel est-il, voyons ?

— Arrêtez ! sa famille a déjà été frappée par vous aujourd'hui. Il compte son père parmi les sanglantes victimes de ce que vous nommez votre... patriotisme, et si, comme j'ose l'espérer encore, vous êtes accessible à une généreuse et sainte pitié, si vous me promettez de participer avec moi à la douce mission de salut que le ciel m'a confiée, je vous dirai que c'est...

— Mais achevez donc, mille tonnerres ! vous me faites brûler à petit feu, s'écria Robin.

— Le fils du marquis de Launay !

— Lui ! fit l'anspessade en pâlissant. Le fils d'un soldat qui nous a mitraillés pendant cinq heures et qui voulait faire sauter Paris avec lui ! Une pareille vipère chez moi ! je ne le souffrirai pas. Allons, allons, il n'y a pas de belles phrases qui tiennent, et puisque le malheur veut que je l'aie découvert ici, tant pis pour lui !

— Oh ! mon parrain ! s'écria la jeune fille avec un accent de prière déchirant, laissez-vous toucher, laissez-vous convaincre ! Vous si bon, si compatissant, si généreux, comment oseriez-vous commettre une action aussi méchante ? Ce pauvre jeune homme ne vous a rien fait ; il n'a donc à vos yeux que le tort d'être l'enfant d'un ennemi dont vous avez déjà bien horriblement tiré vengeance... Ne le livrez pas ! Ne le sacrifiez pas à ce brutal instinct de haine qui vous domine au point de vous faire oublier toute loi de justice et de pardon...

— Vous prenez beaucoup trop chalemusement sa défense ! dit l'anspessade en fixant un regard farouche et sombre que Berthe ne lui avait jamais connu, sur son front rougissant. Ne craignez-vous pas de m'inspirer des doutes qui deviendraient peut-être outrageaux pour votre caractère ? Pour vous intéresser si vivement au sort de ce jeune homme, il faut que des liens bien sérieux, bien étroits vous attachent à lui...

— Qu'importe !

— Que vous l'avez déjà vu quelque part...

— Mais qu'importe ! Surtout-le !

— Que vous le connaissiez, que vous l'aimiez peut-être !... continua Robin en appuyant sur chaque mot avec un ton mal déguisé de jalousie et de menace.

— Eh bien ! quand cela serait ? dit Berthe en se redressant avec une majestueuse fierté.

— C'est donc un amant ! vociféra le soldat en bondissant sur le parquet.

— On! fit la jeune fille, comptant en dernier ressort sur ce généreux aveu pour sauver le vicomte.

Mais cette révélation produisit un effet tout contraire à celui que Berthe en attendait. Un éclair de rage insensée illumina férocelement la face convulsée de l'anspessade qui, dans le paroxysme de sa fureur, se précipita sur la porte en tirant son sabre pour l'enfoncer. Berthe n'écoutant que son désespoir, s'opposa de tout son pouvoir aux tentatives énergiques de son parrain; elle lutta contre lui avec une opiniâtreté et une vigueur telles que Robin, reconnaissant l'inutilité de ses efforts, se pencha, de bonne grâce, à sa fenêtre en appelant du secours.

— Malheureux ! s'écria Berthe anéantie, que faites-vous ? Vous perdez mon sauveur !

— Que dites-vous ? balbutia Robin effrayé.

— Oui, ce jeune page qui, l'an passé, fut blessé au coin du carrefour en me défendant, celui à qui je dois la vie et l'honneur...

— Eh bien ?...

— C'est lui ! c'est le vicomte de Launay !

— Oh ! mon Dieu ! qu'avons-nous fait ? Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit tout à l'heure ? Comment faire à présent pour le sauver ? s'écriait le pauvre homme en s'arrachant les cheveux.

— Hélas ! il est trop tard ! fit tristement Berthe en entendant la foule s'agiter sous ses fenêtres et monter en hâte l'escalier.

En un clin d'œil l'appartement fut envahi par des hommes armés qui se mirent en devoir d'abattre la porte. Bientôt la fragile cloison de sapin, puissamment ébranlée, craqua, se brisa et tomba. On s'élança dans la chambrette.

Mais on n'y trouva pas le vicomte.

VIII.

Le Nain jaune.

Le vieux comte de Montsigny en arrivant, après les plus laborieux efforts, sur la place de Grève, se trouva pris dans la foule qui l'envahissait, sans qu'il lui fût possible de se dégager pendant quelque temps. La presse était telle, que le plus petit mouvement en avant ou en arrière lui était absolument interdit.

Tout autour de lui, il entendait les cris plaintifs des enfants foulés aux pieds, des femmes étouffées, et les gémissements impuissants des malheureux englobés dans cette périlleuse bagarre; et nul, qu'il fût père, amant ou mari des victimes, ne pouvait espérer de leur venir en aide. A chaque instant, une nouvelle circonstance venait accroître les angoisses et renouveler les tortures de cette fatale situation, et cette masse compacte, dont chaque membre se trouvait pour ainsi dire soudé, s'ébranlait irrésistiblement tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, comme les flots pressés d'une mer houleuse que fouettent et soulèvent les vents d'équinoxes.

Mais bientôt, une de ces inconcevables alertes, comme il s'en communique d'ordinaire aux multitudes dans leurs jours de surexcitation, devint le signal d'une dispersion générale. En un moment, tout ce monde entassé qui se pétrissait et s'étranglait aveuglément, déborda par toutes les issues de la Grève et des quais, ainsi que les torrents écumeux d'un canal dont on vient subitement d'ouvrir les écluses.

Cette panique et la fuite universelle qui s'ensuivit, permit aux infortunés que la mort gagnait peu à peu, de quitter ces terribles murailles contre lesquelles ils s'étaient avec effroi vu se reconfer, de reprendre les forces qui les avaient momentanément abandonnés, et de respirer l'air dont ils avaient été privés si cruellement.

Ainsi délogé, Pierre gravit aussitôt les degrés de l'Hôtel-de-Ville, espérant toujours y rejoindre l'escorte des prisonniers de la Bastille et réclamer la personne de Launay, comme étant sa propriété par droit de conquête. Mais il avait à peine pénétré dans une des salles basses de la municipalité, qu'un nouvel obstacle se dressa au devant de ses pas, accroissant encore l'irritation que tant de mécomptes successifs et d'impatiences dévorées avaient imprimée à son esprit.

Des hommes tout noirs de poudre, ensanglantés, exhalant encore l'odeur du combat et portant, sur leurs vêtements trempés de sueur, des traces de leur récente victoire, se trouvaient là réunis, élevant leurs voix proudeuses et menaçantes pour accuser M. de Flesselles d'avoir trompé les citoyens et déserté la cause du peuple. Quelques électeurs effrayés de leurs cris et de ses dispositions hostiles qu'ils témoignaient, s'efforçaient de calmer leur rage impétieuse en justifiant de leur mieux le prévôt des marchands. Leurs tentatives si honorables n'obtenaient aucun succès. La colère sauvage des assistants frappait d'une terrible stérilité tous leurs moyens de défense, et, réduit à sa dernière expression, M. de Flesselles, dont le cœur faible et indécis avait provoqué cette tempête, comprenant enfin sa terrible position et prévoyant peut-être ce qui allait arriver, s'écria enfin d'une voix qu'affaiblissait la peur :

— Eh bien ! messieurs, puisque je vous suis suspect, je dépose mes pouvoirs et me retire.

— Non, non ! fut-il répondu. Vous devez compter au peuple de votre échec; venez au Palais-Royal !

— Je me démet de mes fonctions, reprit-il.

— Il n'est plus temps ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Vous devez être jugé ! disaient les uns.

— Condamné ! ajoutaient les autres.

— Et exécuté à l'heure même ! reprenaient les plus féroces.

— Je vais me rendre au Palais-Royal, j'obéis au peuple ! balbutia M. de Flesselles.

— Ne sortez pas ; dit un des électeurs au prévôt demi-fou de terreur, ne sortez pas !

— Il faut en finir ! répondit-il.

— Il marche à la mort... dit Marceau en frémissant.

En effet, M. de Flesselles venait de quitter son banc et descendait les degrés de l'hôtel pour apaiser, par cet acte de soumission, l'orage conjuré sur sa tête, lorsqu'un coup de pistolet tiré par derrière l'abattit sur la place où il avait à peine fait quelques pas. Sa tête fut aussitôt coupée...

— Où donc sont nos prisonniers ? demandait à cet instant le comte de Montsigny à Hulin, qu'il avait enfin découvert dans la foule.

— Les voici qui passent ! répondit le jeune patriote en désignant le hideux trio qui disparaissait au quai Pelletier.

Pierre regagna son gîte affaissé sous le poids de ses fatigues, de la chaleur dévorante du jour et de ses poignantes émotions. Il ne pouvait distraire son esprit, profondément frappé, de la fin misérable du marquis. Cet homme qu'il abhorrait, dont le souvenir faisait éclater son cœur de haine et de rage, qu'il guettait depuis quinze ans, dont il attendait la ruine d'heure en heure avec la persévérance et la sang-froid féroce d'un Caribée, cet homme enfin, qu'il ne venait de recommander si précieusement aux soins vigilants de ses gardes que pour le mieux tenir plus tard en sa toute puissante colère et en tirer toutes les satisfactions que lui dicteraient ses ressentiments, cet homme lui faisait pitié et, à lui-même, il se faisait honte d'avoir vécu tant de jours et d'avoir fondé tant d'espérances sur une chose aussi vaine, aussi indigne, aussi méprisable que sa vengeance.

Maintenant que cette haute carrière s'était si tristement éteinte, maintenant que cette noble tête de gentilhomme était tombée sous l'ignoble couteau de la canaille, maintenant que l'homme de cœur, que le soldat incorruptible était mort à son poste, la cocarde blanche au front et l'épée au poing, admirable jusqu'au bout dans son courage, dans son dévoûment et sa fidélité, il regrettait amèrement pour le roi et pour le pays la perte irréparable causée par la fin de ce digne serviteur.

Après tout, cette triste victime ne lui était-elle pas unie par les liens du sang ? Le marquis n'était-il pas son beau-frère, le mari de sa sœur ? En toute conscience, et lorsqu'il se laissait aller à écouter ses bons instincts, il ne comprenait plus comment la conduite du maréchal, si odieuse qu'elle eût été à son égard dans le passé, eût pu lui attirer de sa part une si implacable animosité.

En vain il cherchait à échapper aux lugubres obsessions qui l'assaillaient, un fatal enchaînement d'idées le rapportait toujours à cette catastrophe dont l'horrible réalité le poursuivait comme un cauchemar.

Les clameurs lointaines de la cité lui paraissaient avoir l'accent sinistre du râle d'un mourant ; le frôlement de la brise dans le feuillage, le clapotement des eaux de la Seine, lui semblaient autant de voix plaintives et désolées qui s'élevaient contre les meurtriers et demandaient vengeance à leur tour. Il s'imaginait parfois entendre le marquis lui-même lui reprocher son crime et voir sa bouche ouverte, grincante, tuméfiée, livide, lui jeter à travers les spasmes de la mort et au milieu de contorsions inexprimables une dernière imprécation...

Cette vilaine tête pâle toujours dressée devant lui, d'une physionomie dure et sombre où l'ardent des passions et celle des volontés avaient marqué leurs empreintes et sur laquelle, parmi tant d'angoisses, se décelait encore certaine expression de cruauté et de haine, qui triomphait de la mort ; cet œil blanc, terne et vitreux, immobile dans son orbite et fixé sur lui avec un regard étrange, ces lambeaux de chair détachés de son cou et tournant aux derniers rayons du soleil couchant, causaient à son esprit une vague impression de terreur et de dégoût difficile à rendre.

Accablé par d'aussi puissantes hallucinations, le vieillard s'était un instant appuyé contre un arbre du boulevard, n'en pouvant plus, brisé extérieurement par la douleur et torturé au dedans par ses remords, lorsqu'en essayant du revers de la main sa tête brûlante et qu'il sentait baignée de sueur, il s'aperçut seulement alors, en le retirant plein de sang, qu'il était blessé. Sur sa tempe droite, une grande plaie, sillonnée de la hache d'un soldat y avait labouré dans la mêlée, étendant, en ouvrant comme deux lèvres boursoufflées, sa large entaille de pourpre profondément creusée sur ce front sauveur.

— Mon heure viendrait-elle enfin ? murmura-t-il en continuant péniblement sa route.

Il était loin de deviner quelle désolation l'attendait chez lui. En ouvrant sa porte, chancelant, livide et défilé comme un spectre, il remarqua avec une douloureuse surprise que nul n'accourrait à sa rencontre pour le secourir. Robin, les yeux baignés de larmes, cherchait à tirer sa filleule d'un long évanouissement dans lequel elle venait de tomber ; l'appartement était dans le plus grand désordre ; l'anspessade parut à peine sensible au retour de celui qu'il nommait son père...

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit le comte, en qui la supposition d'un nouveau danger, ravivait toute la tenace énergie.

Berthe revint à elle ; ses premières paroles furent :

— Est-il sauré ?

— Qui ? demanda le vieillard.

— Charles.
 — Charles ?
 — Le vicomte... balbutia Robin qui n'osait pas achever le nom devant lui.
 — Quel vicomte ? Répondez donc ! !
 — Le fils du gouverneur de la Bastille, dit à voix basse l'anspessade.
 — Sauvé de qui ? quel danger court-il ? où est-il donc et comment le connaissez-vous ?..

Ce cataclysme d'interrogations, l'anxiété peinte sur les traits de Pierre, convainquant le garde-français et sa pupille éplorée, qu'une tempête était imminente, mais la vierge folle d'Englhen, hors d'elle-même, en avait trop dit pour se taire, et d'ailleurs, elle semblait résolue à faire bravement tête à l'orage.

— Je l'avais caché ici, reprit-elle, mon parrain l'a découvert, il a crié, on est venu et Charles s'est alors enfui sur les toits par la petite lucarne de la soupente; mais des coups de fusil tirés dans la rue nous ont prouvé qu'on le poursuivait. Je meurs d'inquiétude! Mon bon parrain, mon bon monsieur Pierre, au nom de ce que vous avez de plus cher, au nom de Dieu, au nom du ciel, courez à sa recherche; sauvez-le, sauvez-le, ou j'expire à vos pieds!...

— Je donnerais mes quatre membres, s'écria l'anspessade au désespoir, pour qu'il n'arrivât pas malheur à ce pauvre jeune homme !..

— Et moi, Robin, je te devrai plus que la vie, dit le comte, si tu consens à m'accompagner sur-le-champ...

— Où donc? interrompit le soldat frappé de stupéur.

— Partout où le vicomte peut se trouver, répondit-il, car à tout prix il faut le sauver, mon ami!

Ces derniers mots plongerent Berthe et Robin dans un étrange étonnement. Ils ne revenaient point de cet inexplicable changement dans les sentimens bien connus de Pierre, et ne savaient trop à quoi l'attribuer. Cependant comme, le temps leur faisait défaut pour des explications, et que l'imminence du péril leur commandait de prendre, sans plus ample enquête, une prompte détermination, ils s'élançèrent immédiatement dans l'escalier, en suppliant Berthe de se calmer et d'attendre tranquillement chez elle le résultat de leurs informations.

— Ah! mon Dieu! s'écria la pauvre enfant toute bouleversée, mais vous saignez, monsieur Pierre.

— Ce n'est rien; adieu!

— Vous êtes blessés? Oh! quel qu'il doive arriver, restez, de grâce, ne partez pas, je veux vous soigner... je veux... je veux...

— Allons! allons! dit brusquement Robin, encore une syncope? Ça n'en finira donc pas?

— Pauvre petite! fit le vieillard profondément touché, et défaisant sa cravate qu'il mit sur sa blessure; tiens, Berthe, je vais me guérir. Voistu, cela ne saigne plus, à présent?

— Restez, je vous en supplie! insista-t-elle sans paraître blessée de ce premier tutoiement du vieillard.

— Et Charles? fit-il avec un délicieux sourire.

— Voyons, décidons-nous, s'écria Robin, faut-il chercher à le sauver ou l'abandonner à son triste sort?

Berthe, leva sur ses deux amis un regard plein de prière et de tendresse; et leur faisant signe de la main :

— Allez! que Dieu vous conduise! leur cria-t-elle en éclatant en sanglots.

Hélas! disons-le, la crainte devrait leurs âmes et ils ne conservaient pas, le moindre espoir d'arriver assez à temps auprès du vicomte pour l'arracher aux dangers dont il devait se trouver environné.

Pierre, malgré sa balafre et son épuisement, s'était ranimé en écoutant parler Berthe. Cette voix d'expiation et de salut qui s'offrait à lui et dans laquelle il se précipitait avec un si généreux élan pour réparer le mal qu'il avait commis, le réconciliait un peu avec l'incertitude de son triomphe et le pénétrait d'une force qu'il s'était cru un moment incapable de ressaisir. Il semblait tout joyeux de la nouvelle tâche qu'il allait entreprendre, il appelait tous les anges du ciel à son aide... Robin émervillé ne le reconnaissait plus et s'en prenait à sa maudite bouteille de ne pouvoir suivre les pas rapides du vieillard. Enfin, ils disparurent aux yeux de Berthe qui, penchée à sa fenêtre, les regardait s'éloigner à travers la brume de ses larmes.

Charles, dès le début de la scène que l'anspessade avait faite à sa filleule, avait aussitôt compris que sa retraite était compromise. Avec le sang-froid extraordinaire dont sont généralement doués les natures énergiques dans les circonstances les plus désespérées de la vie, il se releva du parquet de la chambre où l'avait écarté comme un coup de foudre la fatale nouvelle du supplice infligé à son père par la populace.

Encore tout meurtri de sa chute, presque anéanti, il ne distinguait d'abord dans l'obscur chaos de son intérieur qu'un égoïste instinct de conservation aux nécessités duquel il obéit aveuglément. Après s'être bien assuré que, de la fenêtre dans la rue, toute fuite discrète était impossible, puisque les habitans du carrefour étaient échelonnés en groupe à leurs croisées, il reporta ses regards vers une soupente qu'il avait déjà eu occasion de remarquer lors de sa première visite dans la chambrette de sa jobé protectrice. Cette soupente, réservée comme lieu de décharge aux objets d'encombrement et aux meubles brisés ou hors de service, avait jour par un étroit œil-de-bœuf sur un toit en tuiles assez délabré qui recouvrait de vastes greniers.

A tout hasard, le vicomte s'engagea dans la lucarne, après avoir caché

entre les couvertures du lit de Berthe son uniforme fleurdelysé, et s'éleva à la hâte débarrassé de la poudre qui blanchissait ses cheveux. Il se laissa glisser le long du mur, prit pied sur de vieilles poutres dénudées de leur rouge écaïlle de briques, et vint tomber sur un amas de foin et de paille.

Une fois là, il fut presque tenté d'y rester, car il se croyait à l'abri de toute hostilité, et nul, en effet, n'eût songé à l'y poursuivre; mais une autre crainte vint le talonner dans ce paisible réduit : si par hasard quelque valet poltron ou malveillant, entrant dans ces greniers, venait à l'y découvrir, qui lui répondait qu'on ne le prendrait pas pour un malfaiteur placé là en vedette de quelque mauvais coup? Dans ce bouleversement universel, dans cette crise révolutionnaire où les derniers d'entre la plèbe primaient sur le rang et la fortune, dans cet oubli profond des plus simples lois de l'humanité, à l'instant même où les distinctions s'effaçaient et où les distances les plus opposées se confondaient dans le titre égalitaire du citoyen, eût-il été opportun de réclamer ses privilèges d'aristocratie et de s'appuyer d'un nom si abhorré pour prévenir toute insulte? Qui eût ajouté foi à ses paroles et à sa justification? Quel homme se fut trouvé assez loyal pour le secourir ou assez brave pour le sauver?

Cette pénible alternative le décida à fuir encore de greniers en greniers et de toits en toits, montant ou descendant, s'accrochant aux cheminées, aux gouttières, à un pan de mur, aux moindres aspérités de ce terrain glissant et horriblement penché vers des abîmes. Jusqu'à ce qu'il eût enfin atteint une terrasse sur laquelle il sauta et où il se trouva d'aplomb.

Alors il se pencha par dessus la balustrade pour s'orienter un peu et reconnaître le lieu où il venait d'aborder; mais un vertige causé par les évolutions aériennes auxquelles il s'était livré, le cloua sur la place, immobile, assourdi, aveuglé et comme privé de tout sentiment. Une seconde à peine s'était écoulée que des balles ricochant sur la pierre, à quelques lignes de sa tête, le traînaient violemment de cette funeste léthargie. Charles se vit contraint à disparaître une deuxième fois aux yeux de lynx de ses avides chasseurs. Il comprit à cette heure suprême qu'il était réellement le point de mire de leur cruelle agression, qu'il avait des persécuteurs et qu'il était proscrit.

La foule se rua dans la rue Saint-Louis, quand le vicomte s'était imprudemment montré à elle. Plusieurs hommes avaient déjà pu suivre ses traces en le voyant courir de maison en maison, et les dispositions furent instantanément prises pour cerner le fugitif dans l'étroite circonscription où l'on supposait qu'il chercherait asile. La plupart ne le poursuivaient ainsi que parce qu'ils le voyaient s'échapper sans se rendre compte autrement de leur acharnement stupide; mais un nouveau personnage qui surgit inopinément au milieu de ce drame, vint ajouter encore à ses sinistres complications en révélant tout à coup au peuple le nom et la qualité de l'infortuné jeune homme. Dès lors ce fut fait de lui. Il semblait que sa tête appartint de droit aux piquiers sanguinaires qui servaient de guides à cette racaille en délire et que nulle puissance humaine ne pût le dérober au supplice affreux qui l'attendait.

Cette terrasse où le vicomte s'était réfugié au-tant à un appartement nu troisième étage, dont les contreforts de chêne étaient hermétiquement clos, et devant lesquels tous les efforts les plus vigoureux du pauvre page devaient échouer. A sa droite, un mur ardoisé formait l'angle de la rue; de ces deux côtés donc, la fuite était interdite. Restait la balustrade du venant, dont il n'approcha qu'en attirant les balles homicides qui devaient s'y aplatir; puis enfin l'extrémité du toit prédominant d'où il avait sauté tout à l'heure, et sur lequel il lui était absolument impossible de regimber. Sur cette terrasse maudite, pas un banc, pas une caisse de fleurs, pas une perche, pas un bout de corde qui pût servir au vicomte à rejeter par où il était si malheureusement venu. Il dut se résoudre à rester, à attendre, à mourir....

Bientôt un faible bruit de pas parvint à son oreille. On marchait dans la chambre fermée qui donnait sur la terrasse.

— Ouvrez, ouvrez! s'écria le vicomte en ébranlant fortement un des volets.

— Oui, oui; répondit de l'intérieur une voix railleuse et sardonique, on l'ouvrira, sois tranquille.

— Je suis là, reprit le page en frappant de la main contre les panneaux du contrevent du milieu.

— On le sait bien... fit la même voix avec un accent guttural étrange que Charles se rappela vaguement avoir déjà entendu quelque part.

Et peu après, deux rayons du volet venaient à sauter en pièces sous la hache qui les brisait, une face ignoble, sclérotée, noire, diabolique, parut à cette brèche en poussant un horrible éclat de rire.

Le vicomte, qui s'attendait à voir une figure humaine, recula de surprise à l'aspect de ce masque hideux; pourtant, sa première émotion passée, il envisagea avec calme cette apparition singulière.

C'était une tête olivâtre, au front déprimé, aux yeux énormes, aux lèvres bouffies et aux nez épate, qu'un tatouement aux dessins bizarres et artistement compliqués recouvrait entièrement. Son crâne rouge, mal caché sous une misérable perruque d'emprunt, laissait voir plus d'une trace du tomahawk qui l'avait jadis dépouillé de son cuir chevelu. Une rangée de dents longues, incisives et blanches comme l'ivoire, prêtait une expression de sauvagerie et d'atrocité remarquable à cette physionomie que le vicomte ne tarda pas à reconnaître pour celle d'un domestique de l'abbé de Launay, qui lui avait été envoyé du fond des savanes de l'Amérique par son frère, le capitaine Gaston.

— Comment t'est-tu, Ma-chi-kac? s'écria le page enchanté, je ne

te reconnaissais pas. Tu viens fort à propos, ma foi ! Ouvre vite ce volet, que je sorte d'ici...

Le sauvage romba négativement la tête.

— Eh bien ! ne m'as-tu pas entendu ? Brise donc cette barrière !

— Non, dit froidement Ma-chi-kiac.

— Alors passe-moi une hache, un bâton, un morceau de fer, j'en aurai bien vite fini...

— Non.

— Mais tu ne me comprends pas ! Je suis en danger, on me cherche pour me tuer !

— Je le sais.

— Tu te refuses donc à aider au salut d'un de tes bienfaiteurs ? demanda le vicomte qui, seulement alors, commença de soupçonner les mauvaises intentions du sauvage.

— Le frère de l'homme noir a peur de la mort ? fit dédaigneusement Ma-chi-kiac.

— Le frère de l'homme noir ne connaît pas la peur, mais il te croira coupable d'ingratitude envers ton maître, si tu ne l'empêches d'ouvrir ce volet. Allons, obéis !!!

— Avant d'avoir été asservis par les faces pâles, dit nonchalamment le sauvage, les Corbeaux noirs ne reconnaissaient d'autre chef dans les nuages que le Grand Manitou et d'autre maître dans Senhpaë que Winebagos, l'ancien de la tribu. Je suis le fils de Winebagos. Comprends-tu l'étendue de l'affront que m'a fait subir ton frère en m'imposant sa livrée et sa servitude ?

— Il ne s'agit point ici de cours d'histoire ! s'écria le vicomte en colère...

— Il s'agit de se venger... interrompit Ma-chi-kiac en grinçant des dents.

— Ah ! fit le page, tu jettes enfin le masque !

— J'ai coupé la tête à ton père ! dit tout à coup le sauvage avec un cri paisible et une voix douce qui contrastaient d'une manière effroyable avec l'enormité de sa révélation.

Charles demeura anéanti. Tant de cynisme dans le crime, l'incrédulité ; une trahison si noire lui semblait impraticable. Il pressa son front à deux mains, car il le sentait se briser sous les violentes pulsations de ses artères.

— Est-ce assez souffrir, mon Dieu ! murmura-t-il.

— Je te couperai la tête aussi tout à l'heure ! reprit l'Américain.

— Tu ne l'oserais pas seul ! fit subitement le vicomte.

— J'ose tout !

— Valet !!!

— Ce n'est plus aujourd'hui qu'un mot vide de sens. Demain, et toujours après, les maîtres et les valets seront confondus. Au moins Ma-chi-kiac, le chef proscriit de Senhpaë, ne sera pas plus long-temps déshonoré par son esclavage ! Nous allons égorger tous les riches, tous les grands, tous les nobles. Nous boirons leurs bonnes liqueurs et nous mettrons le feu à leurs cases.

— Si j'étais à l'hôtel de Lannay, je te ferais mourir sous le bâton, misérable ! Tu es irru ou fou, car ce n'est que l'ivresse ou la folie qui peuvent pousser une créature humaine à une telle ostentation de crimes.

— Tous les Corbeaux noirs gardent le souvenir du mal qu'on leur a fait, et ils savent le rendre quand l'occasion s'en présente.

— Et je te montrerais, moi, que les maîtres savent corriger les ingrats, les voleurs et les assassins, si ta lâcheté ne s'abritait pas derrière cet inexpugnable rempart ! grommela le vicomte pâle de fureur.

Il n'avait point achevé sa phrase que le talon noir-roux du sauvage renversait sur la terrasse la pesante barrière, et que Ma-chi-kiac ramassé dans sa taille liliputienne, encore revêtu de la brillante livrée jaune et argent des de Lannay, se découvrait tout entier aux regards et aux attaques du vicomte.

Charles que le temps pressait, que le danger menaçait de tous côtés, que la fureur égarait, ne balança pas une minute et se précipitant sur le nain, il chercha à le saisir à bras le corps pour mieux s'en rendre maître. Il réussit tout d'abord à faire tomber de ses vastes mains la hache terrible qu'il brandissait sur sa tête, et dès lors, la lutte pouvait devenir à peu près égale, quoique les membres d'acier du sauvage, ses rasés infernales et son habitude des combats corps à corps le rendissent infiniment supérieur au jeune page.

Les deux champions luttèrent un instant et tombèrent bientôt sans se lâcher, toujours occupés à porter et à parer les coups dirigés par une haine mutuelle contre la vie l'un de l'autre et se roulant entrelacés comme des serpents. Ma-chi-kiac rugissant, l'œil sanglant, la bouche grinçante et couverte d'écumé, s'efforçait sans cesse de ressaisir sa hache gigantesque près de lui ; le vicomte, qui s'était aperçu de cette manœuvre, se précipita de son côté à l'en tenir éloigné, en se cramponnant tantôt au balustrade de la terrasse, tantôt au seuil d'une fenêtre, s'il en avait, que leurs bondissements et leurs roulements convulsifs les rapprochaient de ces deux points. Tour à tour, les deux ennemis semblaient devoir sortir vainqueurs de ce combat acharné ; quand le nain hurlant de joie croyait avoir réduit le vicomte, celui-ci plus intrépide, plus furieux encore, le renversait et tenait sous ses genoux la poitrine écorcée du sauvage qui se débattait comme un tigre pris au piège. Enfin, par une dernière et brusque secousse Ma-chi-kiac trouva le moyen de se débarrasser des étreintes étouffantes de son courageux adversaire et bondit sur sa hache avec un grand cri de triomphe...

Au même instant trois baïonnettes se croisèrent sur la poitrine du page.

— Rendez-vous ou vous êtes mort ! lui cria-t-on.

— Je me rends ! dit-il avec calme, la résistance serait inutile.

Et il se remit entre les mains des gardes de l'Arquebuse qui l'avaient menacé, avec un sourire de satisfaction qui témoignait assez, combien il s'estimait heureux de ne pas être exécuté par les mains d'un valet tel que Ma-chi-kiac.

Le nain tout frémissant, vit en pleurant de rage lui échapper cette proie qu'il convoitait encore avec ses yeux de lynx, à travers la triple rangée de mousquets qui formait la prison ambulante du frère de son pieux maître.

Charles avait fait son sacrifice. Une fois au pouvoir du peuple, il se renferma dans une dignité stoïque, et se montra par l'inébranlable fermeté de sa contenance, le fils de son père. Le souvenir de la marquise, cette mère chérie qui lui manquait depuis si long-temps et l'espoir d'une vie meilleure où Dieu ne tarderait pas à lui ramener Berthe, — car il ne comprenait même pas le ciel sans elle — occupaient seuls le fond de son âme. Ses regards s'élevaient par instans vers cette voûte azurée qu'éclairait déjà la première étoile du soir, et, tout bas, il implorait en faveur des frères et des sœurs orphelins qu'il allait quitter sans retour, cette protection divine qui ne semblait pas avoir été réservée pour lui.

La fatigue de ces deux jours tout de tranges et d'alarmes, les angoisses sans cesse renaissantes au milieu desquelles il avait vécu, la perte douloureuse qu'il venait d'éprouver, ce découragement, cette atonie morale, ce dégoût de toutes choses qui l'envahissait invinciblement, tout cela lui donnait le plus grand désir d'un repos quelconque et l'avait déjà, par anticipation, familiarisé avec la mort.

Il ne pleurait donc pas sur son trépas prématuré ; sa fin, quelque triste, quelque atroce qu'elle lui parût, ne le désolait pas, et il supportait noblement son malheur. Mais cette conscience loyale où le sentiment de la justice était si dominant, si vivace, si profondément enraciné, ne pouvait, sans révolte, s'appesantir sur tant d'injustices poignantes, et d'amères réflexions venaient souvent troubler le calme de ses dernières pensées.

L'exaspération du peuple était telle en apprenant l'arrestation du fils du gouverneur de la Bastille qu'elle donnait tout à craindre non seulement pour le vicomte, mais encore pour les rares, honnêtes gens qui l'environnaient afin de le protéger contre toute violence de la part des plus forcenés. Des cris de mort ne cessaient de se faire entendre, des projectiles de toute sorte se croisaient en mille sens au dessus de la multitude, les quelques gardes-français et les gardes de la compagnie de l'Arquebuse qui venaient, conjointement, d'opérer cette importante capture, se trouvaient fort embarrassés de leur dévoué, et n'osaient cependant le confier à d'autres, de peur de voir se renouveler, sous leurs yeux, les scènes d'horreur auxquelles ils avaient déjà forcément assisté le matin à la Grève. L'effervescence croissante de ces milliers de bandus avides de chair humaine et d'orgie sanglante, ne fit bientôt redouter pour le quartier, peut-être même pour toute la ville, la répétition des excès infâmes qui avaient signalé le pillage de la maison Réveillon. Il n'y avait point à hésiter. Aubin Bonnemère et le capitaine Elie, résolurent de sacrifier à la rage de ces vautours affamés, l'infortunée victime qui venait de tomber entre leurs serres, ils annoncèrent aussitôt que justice allait être faite du vicomte de Lannay !

Soudain, les flots irrités se calmèrent et l'orage terrible qui allait éclater, se dissipa, comme par enchantement, devant cette alléchante concession.

Le peuple s'ébranla dans une morne attitude à la suite des gardes, au milieu desquels Charles marchait d'un pas assuré. Arrivés à la place de la Bastille, dont on démolissait les énormes murailles, on fit placer le vicomte au centre de la première cour, contre une porte de hangar peinte en gris. Un cordon de gardes nationaux tintait la foule en arrière, du peloton d'exécution, qui chargea incontinent ses armes, sur l'ordre donné à haute voix par Elie.

Charles jeta autour de lui un dernier regard plein d'audace et de fierté ; calme et impassible à l'heure du supplice, il témoignait d'un grand sang-froid, d'un courage véritable en ne bravant ni ses bourreaux ni la populace ameutée. Il ne lui échappa ni sarcasme, ni plainte, et ce ne fut qu'en apercevant à quelques pas de lui la face hideuse et féroce de Ma-chi-kiac, surmontant les débris d'un mur troué par les biscayens de la forteresse, qu'il lui échappa un haussement d'épaules, dans lequel encore il eût été facile de déceler plus de pitié que de mépris.

Le capitaine Elie s'approcha de lui avec un mouchoir pour lui bander les yeux.

— Allez, monsieur, retournez vers les vôtres. Des gentilshommes comme nous savent toiser la mort, lui dit le vicomte.

— Je n'en doute pas, répliqua le capitaine d'un ton sec, mais à travers lequel perçait un sentiment manifeste de compassion et de douleur. Est-il nécessaire, monsieur, ajouta-t-il après un instant d'embaras, que je vous explique à quelle influence je suis forcé d'obéir en vous traitant ainsi ?

— Nullement, fit le vicomte.

— Essayer de vous sauver eût été impossible. Ne pas vous servir en holocauste à la rage de ces monstres eût été condamner au pillage, au meurtre, à l'incendie, toute une ville à peine remise de ses terreurs du matin. Votre vie est malheureusement un sacrifice que vous devez à

la paix publique.. Me pardonnerez-vous, monsieur, d'être impuissant à vous la garder?

Le vicomte lui serra la main.

— Dépêchez-vous! murmura-t-il.

Le capitaine cacha une larme qui brillait dans ses yeux.

— N'avez-vous aucune recommandation à me faire, aucune commission à me donner? reprit-il.

— Si. Prévenez mon frère, l'abbé, de ma mort. Il n'apprendra que trop tôt, hélas! celle de notre infortuné père. Dites-lui de se mêler de son pain, de quitter la France au plus vite en emmenant notre sœur Louise, si toutefois la Providence a permis qu'elle échappe aux coups des vainqueurs de la Bastille... Un mot encore : une fois tombé, coupez une mèche de mes cheveux et faites-la parvenir de ma part à l'anspessado Robin, pour sa filleule. Adieu et merci!

Le peuple impatient hurlait. Quelques fusils scintillaient çà et là comme pour devancer la fatale exécution. Un plus long retard donnait quelque nouvelle violence à craindre; Elle comprit les difficultés de sa position et fut obligé de se rapprocher de son peloton.

— Apprêtez armes! commanda-t-il.

On entendit au milieu du silence morne et profond qui s'établissait alors, tout d'un coup, sur cette myriade de têtes attentives, le bruit sec et sinistre des batteries qu'on aimait. Quelques enfans se replongèrent machinalement dans la foule; quelques femmes détournèrent la tête.

— En joue! cria le capitaine.

Le condamné pâlit et ferma les yeux....

IX.

L'oubliette.

Dans ce même instant, la porte du hangar contre laquelle s'était adossé le vicomte, s'entrebâilla; celui-ci, chancelant, sentit qu'on l'attirait violemment en arrière pendant qu'un corps inerte et glacé lui froissait le visage; et lorsque le capitaine commanda le feu, une voix sourde lui cria :

— Ventré à terre!

Instinctivement, le page obéit. L'explosion fonda retentit et presque aussitôt, dans l'obscurité profonde où il se trouvait soudainement plongé par son inexplicable chute, Charles entendit à ses côtés comme le bruissement des pas de plusieurs personnes qui se relèvent. Elles parurent s'élançer contre la porte et la fermer solidement, en dressant contre elle une sorte de barricade, avec des poutres préparées à l'avance.

Cette scène se passa avec la rapidité de l'éclair.

A ce fracas terrible venait de succéder un si profond silence, qu'on pouvait parfaitement distinguer la respiration haletante de ceux qui se trouvaient dans les ténèbres autour du vicomte. Puis la même voix prudente et réservée à laquelle il devait la vie, murmura, étroitement collée à une des crevasses d'un mur, ce qu'il avait entendu :

— Tout va bien. L'on ne parait pas s'être aperçu de quelque chose.

— Dieu soit loué! répondit un des mystérieux sauveurs du jeune page.

— Ne chantons pas encore victoire! répondit une troisième voix plus faible que les deux premières.

El pendant que le tumulte extérieur commençait à renaitre, le premier interlocuteur reprit :

— Elle, ne nous trahissez pas. C'est moi, Pierre, qui ai substitué ce cadavre au malheureux que vous alliez assassiner...

— C'est bon, c'est bon; grondez entre ses dents le capitaine, sauvez-vous et comptez sur mon silence.

Le vicomte croyait rêver, il ne bougeait pas. Prostré sur le sol humide, il écoutait avidement ce singulier entretien, la bouche ouverte, les mains étendues, le cœur oppressé tout à la fois de crainte et d'espérance, et n'osant pas se confier à la joie que lui inspirait la réalité de son salut.

— Pensez-vous que l'on ait remarqué notre supercherie? demanda Pierre à Elie.

— Non; grâce à Dieu! Le soir qui tombe et l'épaisse fumée qui remplit cette cour ont fait un voile impénétrable à votre pieuse audace! Merci, vous me saurez d'un remerciement...

— Jetez un mouchoir sur la face du cadavre!

— C'est déjà fait, répondit le capitaine.

Puis on l'entendit s'emporter à grand renfort de jurons énergiques contre les curieux qui s'étaient sans doute élançés pour contempler de plus près cet affreux spectacle et ordonner à ses gardes d'ensevelir sur-le-champ le supplicié.

— Allons! dit la voix protectrice, la destinée nous est favorable. Ne perdons pas un temps précieux, camarades!

Le vicomte se sentit prendre par la main.

— Venez! lui dit-on.

— Où me conduisez-vous?

— Venez toujours.

— Dois-je vous croire amis ou ennemis?

— Amis!

— Qui donc êtes-vous?

— Vous le saurez bientôt; venez!

On l'entraîna, à droite, dans un corridor étroit, long et ténébreux qu'on lui fit parcourir rapidement. Deux personnes le précédaient, une troisième marchait sur ses pas. Ils s'avancèrent ainsi quelque temps,

sans que de part et d'autre une seule parole fût proférée; puis, à l'extrémité du corridor où s'agitait un grand courant d'air humide et roussé, ils montèrent un petit escalier d'une vingtaine de marches, au haut duquel ils s'arrêtèrent.

Le carillon argentin d'un paquet de clés avertit alors le vicomte qu'on se préparait à ouvrir quelque porte. En effet, une serrure rouillée grinça dans sa gâche, de lourds verrous furent bruyamment tirés et, à l'atmosphère épaisse et chaude qui l'environna tout à coup, Charles reconnut que l'on entraînait dans un lieu depuis long-temps fermé.

— C'est ici commandant! dit une voix absolument inconnue au vicomte.

— Bien! fit Pierre, de la lumière, Robin!

— Je m'en occupe, répondit celui qui suivait le vicomte, et il battait le briquet avec une violence et une précipitation telles, que la plupart des coups, au lieu de porter sur la pierre, venaient douloureusement s'amortir sur ses doigts.

— Pierre! Robin! répétait à part soi le page au comble de l'étonnement. Serait-ce par hasard ces deux ennemis acharnés dont Berthe m'avait tant de fois conseillé d'éviter la fureur? Mais alors, comment se fait-il qu'ils m'aient sauvé de la mort en exposant eux-mêmes leurs vies si témérairement? Comment m'expliquer ce titre d'ami par lequel ils se sont tout à l'heure recommandés à ma confiance?

Une clarté soudaine jaillissant enfin des mains incurties de l'anspessado, que Charles n'hésita pas à reconnaître dès que la lumière eût porté sur ses traits, vint faire trêve à sa perplexité et à ses anxieuses réflexions. Le second individu sur lequel se dirigèrent aussitôt ses regards, était un artilleur tout noir de poudre, hâve, l'œil trouble, et dont la joue gauche, saignante et horriblement tuméfiée, avait été touchée par deux affreuses balafres. Sa pâleur extrême témoignait assez de ses souffrances, et pourtant le vicomte demeura frappé de l'espèce d'extase dans laquelle semblait plongé ce malheureux, en contemplant avec une joie mal comprimée, le principal personnage de cette scène; personnage que nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu, et dont les yeux humides allaient de l'un à l'autre avec une expression non équivoque de plaisir et d'intérêt.

— Ah! mon cher commandant! s'écria enfin le vieux canonnier au comble du délire, je n'y tiens plus, il faut que je vous embrasse!

Pierre lui ouvrit ses bras.

— Tu es donc bien aise de me retrouver, mon brave?

— Bien aise! c'est à-dire que j'en suis fou! Vous que j'aime tant, vous que j'avais depuis si long-temps désespéré de revoir! Est-il, Dieu, possible que vous viviez encore après tout ce qui vous est arrivé!

— C'est l'étonne? dit Pierre avec un mélancolique sourire. Mais toi, mon vieux ami, tu es aussi en mauvaise situation; nous ne valons guère mieux l'un que l'autre à présent, cette magnifique estafiliade...

— Ça? bast! il n'y a rien de tel comme le vieux cuir pour supporter ces coups de griffe-là! Une feuille de chou et du beurre, et dans la quinzaine il n'y paraîtra plus. Si ce n'était que ma beauté qui dût m'inquiéter... mais depuis vingt-quatre heures que je n'ai mis sous la dent que des carottes, j'ai le coffre au pain, — il désignait ainsi son estomac, — dans un piteux état. Vous comprenez bien que le loisir nous a manqué pour tailler la soupe pendant le tremblement! Sacrédié! Je vous parlais tout à l'heure de chou beurré, mais j'en ferais une fameuse consommation au détriment de mes blessures, si j'avais eu l'avantage de subir un pansement!

— Qu'il t'en tant que vous êtes vous n'avez rien mangé depuis hier?

— Nous tous? Je suis le seul!

— Et pourquoi cette privation supportée par toi seul?

— Les autres sont morts! fit l'artilleur d'un air sombre.

Le comte tres-saillit.

— Tenez, vieux mal blanchi, avez-vous ça; c'est du chenu qui va vous réconcilier avec cette geusse d'existence; lui dit Robin en tendant à l'artilleur enchaîné sa gourde pleine d'eau de vie.

— Et, dès que la nuit sera plus noire, ajouta Pierre, tu nous suivras chez moi, où j'entends que tu demeures sous ma sauvegarde.

— Ont-ils toujours eu de bonnes habitudes, ces gardes-français! s'écria le canonnier après de copieuses rasades qui menaçaient fort de compromettre à la fois la source spiritueuse du bidon et la raison déjà si fortement ébranlée du vieux trouper. Ah! bouteille, ma mie, si je l'avais possédée ce matin, ma flambarde tousserait encore sur les remparts écroulés de la forteresse. Merci, anspessado, c'est un service d'ami que vous venez de me rendre là; aussi, à dater de ce soir, ce sera entre nous à la vie, à la mort! A propos, commandant, j'ai un tas de singularités nouvelles à vous apprendre! C'est vous qui vous félicitez de m'avoir retrouvé quand vous saurez...

— C'est bon, c'est bon, mon brave Legouët, interrompit Pierre, tu me diras cela plus tard. Repose-toi d'abord; dors un peu, tu dois avoir besoin de calme et de sommeil; aussi bien, ta tête tourne déjà, étourdi qu'elle est par les vapeurs de cette liqueur que tu viens d'avaler trop précipitamment. Couches-toi là, sur cette paille, je suis à toi dans l'instant!

— Il suffit, commandant! balbutia lourdement le soldat en prenant place à côté de Robin qui fumait tranquillement sa pipe dans un coin de la salle; mais je serais poliment satisfait de vous narrer la chose pour en avoir le cœur net.

Pierre se retourna alors vers le vicomte qu'il considéra plus attentivement qu'il n'avait encore fait jusque-là. Celui-ci pensa qu'il était temps d'en finir avec ses doutes et ses appréhensions au sujet de cet homme incompréhensible; il s'avança vers lui :

— J'ai mille fois à vous remercier, monsieur, lui dit-il, de la protection salutaire que vous m'avez accordée ainsi que ces deux braves. Ma reconnaissance est, comme votre générosité, sans bornes; aussi ne sais-je pas trop comment il peut m'être permis de vous la témoigner...

Vicomte de Launay. Me reconnaissez-vous ? lui demanda le vieillard d'une voix profondément émue.

Charles, pétrifié d'étonnement, le regarda en face pendant quelques instans.

— Il me semble que je vous ai déjà vu quelque part ? répondit-il ; notamment le jour de l'enterrement de ma mère, où vous vous assîtes sur le banc de notre hôtel, pendant que mon père, l'abbé de Launay et moi y rentrions...

— C'est vrai ! soupira tristement le comte.
— Je vous ai entrevu, à d'assez longs intervalles, dans le cabaret de la Fusse-aux-Lions, expliquant les secrets de leur destinée à quelques gentilshommes de ma connaissance, leur vendant des remèdes dont la Faculté n'a point autorisé l'usage...

— C'est vrai ! répéta Pierre en remarquant que le jeune homme hésitait à tout dire, de peur de blesser la fierté de celui à qui il devait la vie.

— Et, ajouta le vicomte avec un embarras visible, leur demandant quel-quois l'aumône...

— C'est encore vrai dit le comte.
— Et comme Charles, de plus en plus étonné de l'air calme et noble de ce visage où le rouge de la honte n'avait pu se montrer, même après un tel aveu, se tenait immobile, oppressé, et comme frappé d'un subit mutisme en présence de cet être extraordinaire, Pierre lui dit doucement :

— Et ma figure, ne vous rappelle-t-elle rien ?
Le vicomte regarda de nouveau. D'abord ses traits n'offrirent aucune expression, puis ils s'animent peu à peu; ses yeux devinrent humides.

— S'il m'était possible d'établir une comparaison entre vous et... ma mère, reprit-il avec effort, je vous trouverais sans doute une certaine affinité, quoique le visage de ma mère portât plutôt l'empreinte ineffaçable de la douleur que celle de la vieillesse. Vous avez comme elle, un nez droit et un peu long, une bouche petite, les yeux bleus et bous, un air tour à tour austère et gracieux, triste et attendri... Mais attendez donc ! s'écria-t-il tout à coup, du ton d'un homme qui se trouverait être livré à une profonde contradiction de pensée; cette lentille bizarre au-dessus de l'arcade sourciliaire, à moue renvervée par les bandes qui compriment votre joue, me rappelle certain portrait de famille, placé, depuis un temps immémorial pour nous autres entans, au chevet du lit de ma mère... oui, et plus je vous considère... Oh ! c'est merveilleux de ressemblance ! Mais qui donc êtes vous, monsieur ?

— Charles ! s'écria le comte en lui tendant la main.
— Charles ? répéta le vicomte hors de lui.
— Au nom de la mère ! Au nom de ma sœur bien aimée...
— Que dites-vous ?

— Viens dans mes bras ! viens sur mon cœur ! c'est le frère de ta mère, c'est ton oncle qui t'en prie !

— Vous ? fit Charles en se reculant, pâle d'émotion.
— Je suis le comte Pierre de Montigny !

— Mon oncle ! s'écria le jeune homme en se précipitant pour l'embrasser. Est-il bien vrai, mon Dieu ! N'est-ce donc pas un rêve que cette journée interminable ? Mon oncle, le frère cheri de ma bonne mère, celui dont elle nous entretenait si fréquemment avec tout l'accent de l'affection la plus sainte et du respect le plus grand !

— Oh ! oui ! ta mère m'aimait bien. Pauvre femme ! Je lui rendais au centuple son amour ; Dieu sait que je lui en ai donné des preuves !

— Comment donc vous retrouvai-je ici ? Je vous croyais disgracié, ruiné, proscrit, mort loin de la France et de nos embrassemens. Pourquoi cette cour tout à fait me recevait-elle jamais de vos nouvelles ? Votre vue fut consolée de tant de peines secrètes ! Vous demeuriez pourtant à Paris, et depuis long-temps, car je sais que vous viviez avec l'anspèssede Robin...

— Tu sais tout cela ?
— Berthe me l'a confié.
— Berthe ? répéta Robin en fronçant ses gros sourcils gris ; Berthe, tout court !

— Voyez-vous l'indiscret ! dit en souriant du plus aimable sourire le comte de Montigny, oh ! ces jeunes filles, qui peut se flatter de bien les connaître ?

— Son secret était entre bonnes mains, fit le vicomte, il ne faut pas lui en vouloir.

— Il paraît qu'elle avait grande confiance en toi ?
— Nous nous aimons tant !

Robin étouffa un profond soupir et cessa de fumer, prêtant l'oreille d'un air désolé à tout ce que le jeune page allait sans doute avouer à son oncle.

— Et depuis quand vous connaissiez-vous donc ?
— Oh ! depuis deux ans environ que je l'avais aperçue pour la première fois à sa fenêtre, à Eughien !

— Ah !

— Nous nous sommes perdus de vue un moment, puis nous nous sommes retrouvés ; je lui ai sauvé l'honneur ; elle m'a, comme vous, sauvé la vie ! Il était écrit là-haut que nous devions nous aimer !

— Oui, oui, fit le vieillard malicieusement, c'est toujours écrit là-haut ! Et tes intentions à son égard ?... demanda-t-il en reprenant son visage sévère.

— Sont de toute pureté ! Je veux qu'elle soit ma femme !
— Et sa conduite ?
— A toujours été digne de toute estime et de toute affection.
— Son honneur ?
— Intact comme le mien !

Le comte de Montigny serra étroitement son neveu contre sa poitrine.

— Allons, lui dit-il, tu es un noble jeune homme. Je t'aimerais autant que j'ai aimé ta mère, autant que j'ai détesté tout ce qui portait le nom de ton père, car ma haine pour les de Launay a été pendant ces vingt dernières années égale à mon affection pour ma sœur. Je savais ce que la pauvre créature avait eu à supporter de son mari...

— Il faut pardonner aux morts ! interrompit tristement le vicomte.
Le vieillard baissa la tête.

— Il faut leur pardonner... sans doute ! reprit-il avec feu, et pourtant est-il un pardon possible pour tant de tortures et de malheurs ! Car tu ne sais pas ce qu'a été pour moi cet homme cruel et inflexible ! Ma vie entière a été empoisonnée par lui. Je n'ai jamais goûté une heure de véritable quiétude, depuis le jour cent fois maudit où le hasard — ou l'enfer — nous a jetés à la rencontre l'un de l'autre. Le marquis a été le bourreau de ma vieillesse ; il s'est attaqué à toutes mes affections, à toutes mes espérances, à toutes mes gloires...

— Mon oncle ! fit Charles en suppliant.

— Tiens ! ajouta le vieillard comme égaré par la violence de ses propres souvenirs, je t'en fais juge, toi, son fils ! Il faut que tu m'écoutes ! Il faut que tu saches tout !

— Qu'importe mal que vous ait causé mon infortuné père, pourrais-je jamais le condamner ?

— Oh ! fit Pierre avec un mouvement où régnaient une majesté et un dédain également remarquables, ne te méprends pas ainsi sur mes sentimens ; loin de moi l'idée de te porter à condamner ses actes ; mais quand tu m'auras entendu, peut-être excuseras-tu les miens ; peut-être comprendras-tu que ton oncle ait embrassé une cause si étrangère à celle que vous défendez, d'avoir combattu contre vos amis, d'avoir mis leurs jours en péril...

— L'esprit de parti ne raisonne pas.

— Non. C'est le cœur, n'est-ce pas, qui dirige l'homme dans ses opinions et dans ses actes. Eh bien ! pour que tout autre, Pierre de Montigny a suivi les impulsions de son cœur froissé, déchiré, souillé de fiel et d'outrages... Cette œuvre immense qui vient de s'accomplir et qui n'est que la première page d'une histoire nouvelle pour la France, ce réveil d'un grand peuple écrasé sous les monstruosités du privilège, ce soulèvement général, cette irrésistible révolte, n'est peut-être, le crois-tu, qu'une sanglante représaille, qu'une vengeance longuement mûrie dans les ombres de l'exil contre ceux qui ont ébranlé l'édifice de mon bonheur ? J'ai contribué de toutes mes facultés à préparer ces fils puissans qui font agir tant de colères ardentes contre la tyrannie. J'ai exaspéré leur rage, j'ai fait tomber dans la balance de leur patriotisme le poids énorme de ma haine et peut-être, oui peut-être, est-ce ma haine, mon audace persévérante et mon courage désespéré qui ont égaré, exalté, déterminé les résolutions généreuses de tant d'âmes enthousiastes de la liberté et de la gloire du pays. Je l'avoue aussi, d'eux à moi la distance était immense, infranchissable ; leur cynisme était loin de mon ressentiment, et j'ai vraiment honte de n'avoir pu joindre aux flammes glorieuses de ces héros de la liberté, que la torche fureuse du vengeur !

— M'expliquez-vous, mon oncle, interrompit froidement le vicomte, comme pour apaiser forcément par son maintien glacé l'exaspération croissante du vieillard, m'expliquez-vous comment il se fait que vivant au sein d'une classe infime, — en apparence du moins, — vous ayez pu conserver avec ma mère des relations assez suivies, pour être si bien instruit des détails intérieurs de sa vie, et assez exactes, pour qu'il n'en ait rien transpiré au dehors ? C'est un point assez important à débattre ; car, enfin, sa position élevée, la faveur dont elle jouissait à la cour et l'influence qu'elle avait positivement sur certaines décisions augustes, c'était, je crois, plus qu'il n'en fallait pour vous faire rentrer en grâce, en supposant même qu'il n'y ait pas eu injus te dans l'arrêt de proscription qui vous avait frappé. Et puis, je me perds à concevoir votre tenacité vengeresse dans le voisinage de cet ange : elle qui était toute bonte, tout pardon, tout amour, tout devoir, à dû souvent par ses consolations ingénieuses calmer vos colères, dompter votre orgueil et exhorter à l'oubli, à la résignation, cette âme bouillante, enfiévrée par le torrent de ses hautes passions.

— Tu reviens par tes questions ce que j'allais justement t'expliquer tout à l'heure, repartit le comte, si tu m'en avais accordé le temps. En 1772, c'est-à-dire deux ans après ma condamnation à un exil perpétuel, arrachée par une intrigue puissante aux mains faibles du roi, un vicil ami breton, le comte de Kergonnet, que je rencontrai en Hollande, me fournit les moyens de repasser impunément la frontière et de rentrer avec lui au cœur de la France. Je vins demander un asile à ce brave homme, dit-il en désignant Robin, fils d'un ancien serviteur de ma famille, et dont l'âme pure avait su garder la mémoire de bienfaits que je ne

souçonnais même pas. Je ne lui confiai qu'une chose : mon malheur. — Je lui dévoilais la nécessité et je me trouvais alors de cacher ma vie aux recherches du lieutenant-général de police, vaguement informé de mon retour. De ma sœur, de ma femme, de ma haine pour ton père, de ma position et de mes infortunes, il ne fut nullement question. C'est une justice à lui rendre, jamais une interrogation indiscrète n'est venue entacher la noble hospitalité qu'il m'accorda, jamais il ne s'est attribué le droit de montrer le plus léger signe de curiosité à mon égard. Cagliostro, par l'entremise duquel j'obtins accès dans les loges maçonniques, resserra plus étroitement encore les liens d'amitié et de reconnaissance qui nous unissaient, en me révélant, en la personne de Robin, l'un des principaux chefs des loges inférieures du centre. De là, notre union politique et la coopération active que nous n'avons cessé de prendre à tous les événements qui ont présidé et décidé ce grand jour. Tu mère, prévenue de ma présence, voulut absolument me recevoir rue du Bac, m'y recueillir et m'y cacher jusqu'à ce que d'un mot à son amie, notre belle reine lui eût remis ma grâce pleine et entière ; mais je repoussai tout d'abord les supplications pressantes qu'elle m'adressa à ce sujet, en lui déclarant que le reste de mes jours était consacré au châtimement de ceux qui m'avaient jeté si bas...

— Quel coup pour elle! s'écria Charles. Et nous nous étonnions encore de la voir tant pleurer!

— Son abattement, son inquiétude furent tels pendant quelques jours, que, de peur de la voir succomber tout à coup aux incessantes terreurs que mes sinistres desseins lui inspiraient, je lui fis serment d'épargner son époux, tant qu'elle serait là pour me rendre par sa douce tendresse l'existence moins anière et moins vide. J'ai tenu parole jusqu'au bout! ajouta Pierre avec un soupir convulsif.

— Ou donc parveniez-vous à la reconforter? demanda le vicomte avec un empressement qui l'empêcha heureusement de s'appesantir sur ce que les derniers mots de son oncle pouvaient renfermer de triste et de poignant.

— Dans une chambre basse de l'hôtel, ayant autrefois servi de buanderie et qui donnait par un conduit souterrain sur la Seine...

— C'est là? Je ne m'étais donc pas trompé!

— Comment?

— La nuit qui suivit la mort de ma mère, fit Charles avec un profond accent de douleur, un homme parut vers minuit dans sa chambre....

— Qui? tu as su...

— Le serviteur qui veillait au chevet mortuaire m'en fit dès le matin la confidence. Je le suivis jusque dans cette chambre...

— Que ta mère, uniquement pour m'y recevoir, avait fait convertir en un oratoire dans lequel nul autre qu'elle n'entrerait jamais.

— Je ne tardai pas à découvrir le secret de la porte et de la sortie souterraine; je reconnus aux débris du bâton brisé dans vos mains en forçant la serrure intérieure, et le récit surnaturel et un peu exagéré de Germain n'était que trop vraisemblable et votre singulière présence sur les bancs de l'hôtel à notre retour du convoi funèbre, votre air accablé, votre pâleur, la souffrance empreinte sur tous vos traits, mais par-dessus tout, vos mains ensanglantées et l'autre fragment du bâton de houx que j'avais ramassé dans l'oratoire, me firent découvrir en vous le mystérieux visiteur de la mort!

— Quelle nuit horrible! s'écria le vieillard en sanglotant. Non, il serait impossible de rendre en langage humain ce que mon cœur a éprouvé d'angoisses, de tortures, de frayeurs, de désespoirs, dans cette fatale soirée du samedi où, d'ordinaire, je la trouvais dans ce lieu d'attente et de retraite, comptant les minutes qui nous séparaient encore, pour m'offrir une légère collation ou me confier ce que ses jours avaient contenu de tristesses en une seule semaine! Depuis huit jours que je l'avais quittée un peu souffrante, son mal fit de si rapides progrès que j'en suis encore à chercher la cause déterminante d'un si foudroyant trépas. Après l'avoir vainement attendue jusqu'à minuit, effrayé de son absence, persuadé qu'un accident grave pouvait seul l'avoir empêchée de venir, je résolus de la chercher moi-même dans son appartement, au risque d'y rencontrer le marquis dont je me serais fait aussitôt reconnaître. Mon bâton fut le levier qui servit à m'ouvrir un passage dans la galerie. Je marchai d'abord à gauche des arcades, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que je faisais fausse route en remarquant dans l'antichambre du marquis ses bottes et son uniforme prêts pour le lendemain. Alors, rétrogradant vers l'aile opposée et cherchant à coordonner dans ma pauvre tête les souvenirs de description intérieure que m'avait laissés ta mère à différentes reprises, je montai sans difficulté jusqu'à sa chambre, étonné toutefois du silence morne qui régnait partout à cette heure, et de la négligence que la domesticité semblait avoir apportée à la fermeture des portes qui, toutes grandes ouvertes, témoignaient pour le moins d'une excessive confiance de la part des commensaux de l'hôtel. Hélas! quelles furent ma stupefaction et ma douleur, quand, parvenu à la seconde chambre du premier étage, en passant sur le corps d'un vieillard qui s'évanouit de terreur à ma vue, je reconnus, à travers mon égarement et mes larmes, ma pauvre sœur morte dans son lit!

À ce lugubre souvenir, l'émotion du comte de Montsigny l'empêcha de continuer. Sa large poitrine se soulevait avec la précipitation convulsive d'une mer agitée, en poussant de profonds gémissements auxquels les sanglots du jeune homme se mêlaient. Assis tous deux sur l'unique table vermouluë et boiteuse qui meublait ce sinistre réduit, les pieds dans la paille humide, grabat abandonné, peut-être récemment, par

quelque captif illustre, le front penché, les yeux en pleurs, on les eût pris dans leur pose mélancolique et affaissée, pour deux génies de l'affliction sympathisant avec les infortunées victimes qui peuplaient naguère ces oubliettes, et leur apportant, à défaut d'autre consolation plus efficace, le tribut stérile de leur douleur!

Legouët et Robin, muets, immobiles, impassibles comme des statues de marbre, demeuraient, l'un appuyé sur son fuil et en proie à d'amers soucis intérieurs, l'autre étendu sur le carreau, sa gourde vide à la main, et plongé dans cette atonie morale, dans cette impuissance physique, qui résultent presque toujours des grandes fatigues et des longues privations. Chacun, profondément absorbé par les plus graves intérêts, paraissait ne se trouver là que dans un but d'égoïste satisfaction individuelle; ceux-ci pour leurs souvenirs poignants, celui-là pour ses espérances déçues, cet autre pour le repos et le sommeil qu'invoyaient avidement ses membres raidis, ses muscles entr'ouverts et sa tête alourdie.

Le reflet rougeâtre de la petite lanterne sourde, allumée par l'anspesade, projetait sur ces quatre personnages une clarté blafarde et vacillante qui prêtait à cette scène dramatique toute l'originalité d'un tableau de Rembrandt.

— La mort de la mère, reprit lentement le vieillard, porta un coup funeste à ma raison. Malade pendant long-temps, du saisissement horrible que ce nouveau malheur me causa, je ne revins, contre toute attente, à la santé, que pour me rappeler mes ressentiments et donner enfin un libre cours à ma vengeance. Avec ta mère, expirait la trop longue trêve que j'avais accordée à mes ennemis : travailler désormais le plus activement qu'il me serait possible à leur ruine et à leur punition, tel était mon but, et pour l'atteindre, j'étais fort indifférent sur le choix des moyens. Le bon ange m'avait délaissé, et le démon de la colère s'était mieux que jamais emparé de tout mon être et de toutes mes facultés. Vouloir le châtimement de tous ceux qui s'étaient fait un jeu de m'accabler, c'était déclarer une guerre ouverte à presque tous les gens en place, à tous les favoris de la cour, aux plus puissants fonctionnaires de l'état au sein desquels la haute question de mon exil avait été agitée, et dont la servile complaisance avait autorisé ce révoltant scandale au lieu de réclamer justice pour l'opprimé. C'est pour cela que tu m'as vu combattre dans les rangs des patriotes, avec ces nouveaux frères que mon estime, mon admiration avaient adoptés. C'est grâce au pacte qui me liait aux membres les plus influents de cette mystérieuse association, dont la valeur et le dévouement ont si glorieusement payé notre victoire, que j'ai pu contribuer à sauver tes jours.

— Contribuer! s'écria Charles en lui serrant les mains avec force.

— Oui, je dis bien, *contribuer*; car c'est moins à moi qu'à Robin, qu'à Legouët, que tu dois la vie!

— Comment donc cela?

Pierre, après lui avoir, en peu de mots, expliqué comment l'anspesade, qui voulait d'abord le tuer en apprenant qu'il était caché dans la chambre de Berthe, s'était ensuite élanée à sa recherche afin de le priver de la fureur des émeutiers, ajouta :

— Après tant d'efforts infructueux pour te rejoindre, nous apprîmes tout à coup ta capture, et n'espérant pas qu'à la faveur d'un désordre causé à notre instigation, nous pussions réussir à te délivrer, craignant d'ailleurs de devenir fatals à ce grade de nos amis qui s'étaient, heureusement pour toi, constitués tes gardiens, et entre les mains desquels tu te trouvais évidemment plus en sûreté que partout ailleurs; nous projetâmes de te suivre jusqu'au lieu où l'on te conduirait, afin d'essayer une nouvelle tentative dont les chances pouvaient être meilleures cette fois.

La promesse de ton exécution immédiate qu'on se crut obligé de faire solennellement afin de prévenir toute collision, nous écrasa. C'en était fait de notre espoir et de notre énergie, lorsqu'une soudaine inspiration de Robin ranima le feu sacré prêt à s'éteindre au fond de nos âmes. Il imagina de se joindre aux gardes qui l'escortaient, de les endoctriner, de les intéresser en faveur de la jeunesse. La plupart promirent de *tirer trop haut*, et le capitaine Elie, prudemment averti de notre manœuvre derrière la porte du hangar, nous aida de son mieux en te faisant placer là pour recevoir le coup mortel, bien qu'il doutât de l'heureuse issue de notre entreprise.

Ces dispositions étaient à peine arrêtées que Robin vint me rejoindre. Il me trouva avec ce bon Legouët que je découvris parmi les ruines d'un bastion voisin où il avait évité la fusillade qui décimait ses camarades. Je le vis incontinent au fait de ce qui se préparait, et par sa connaissance parfaite des endroits les plus retirés de ce sinistre labyrinthe, il nous fut, comme tu vois, du plus précieux secours. Nous avions dégagé la porte de toutes ses entraves afin de l'entr'ouvrir au moment fatal. Le calme d'esprit qui m'avait rendu l'espérance, m'avait permis de calculer avec une exacte précision le moindre de nos mouvements. En un clin d'œil des amas de poutres, des moellons, des gravats furent entassés de chaque côté des battans, afin de pouvoir nous barricader et fuir promptement, dans le cas où notre audacieuse tentative viendrait à échouer. Nous attendîmes du pied ferme, aux postes que nous nous eûmes réciproquement assignés. Legouët, à gauche, avec un cadavre qu'il devait jeter à ta place après la détonation; Robin, à droite, pour ouvrir et refermer rapidement la porte; moi, entre eux deux, pour te terrasser au commandement de feu, et te traîner dans l'intérieur avant que le nuage épais de poudre qui allait tout envelopper, fût dissipé. Grâce au ciel tout a réussi! Dieu me devait cette compensation, et le capitaine Elie, dont je connaissais la

droiture, l'honneur et la sensibilité a couronné l'œuvre par sa généreuse protection.

— Je crois rêver encore, tant la chose me paraît impossible !
— C'est tel que je l'ai dit. Tu vois bien que Robin et Legouët sont pour plus que moi dans l'accomplissement de ce prodige.

Le vicomte se leva vivement à ces mots, et offrant ses deux mains aux soldats, il les remercia en termes si vifs et d'un accent si pénétré qu'ils en demeurèrent tout confondus. Les hommes gens ne pensaient pas mériter d'actions de grâce pour ce qu'ils avaient fait ; l'un jurait qu'il ferait bien plus encore pour son bienfaiteur, l'autre trouvait tout naturel d'avoir obéi aux ordres de son ancien capitaine.

— Jo comprends à cette heure le miracle qui m'a sauvé et les motifs qui vous firent repousser la protection toute puissante de ma mère pour rentrer dans vos droits, dit alors Charles en se retournant vers son oncle ; mais pourquoi cet état de vagabond, ce métier de bohème, ce costume déguenillé, ces oripeaux d'astrologue, ce luxe de misère et cette mendicte feinte ? car je suppose qu'elle ne pouvait pas être réelle...

— Tout cela, fit le vieillard, dans un seul et même but : me cacher plus sûrement. Chaque année qui s'ajoutait à mon existence déjà si délicate, amenait avec elle une persécution plus infatigable à ourdir ma trame et accroissait en même temps mes moyens de succès. Certes, il faut un motif bien grave, bien urgent, bien inflexible pour me faire consentir à simuler la mendicte, et c'était là pourtant mon unique sauvegarde ! Quelque occulte qu'ait été mon séjour dans la capitale, on n'eût par tardé, malgré tous mes soins, toute mon adresse et ma vigilance, à se douter qui j'étais. En me confondant parmi les plus pauvres, en agissant avec eux et comme eux, mon secret devenait d'autant plus impénétrable que la distance à franchir, pour descendre si bas, était grande. Les exempts du lieutenant-général de police avaient l'œil, ils me cherchaient. Je savais bien qu'ils étaient à mes trousses, et pour déjouer ces finiers infatigables, pour déconcerteur leurs plans et éviter leurs pièges il était indispensable que j'e recourusse aux expédients les plus tortueux, les plus machiavéliques. Comme chez les peuplades sauvages, mon salut et ma victoire ne dépendaient absolument que de mon adresse. Tu dois penser si je perdis du temps en vains raisonnements d'amour-propre sur l'inégalité des classes et en blâmes intérieurs sur ma populaire condescendance ! Ce matou de mendiant, qui me cacha si bien aux regards inquisiteurs de mes espions, servit plus d'une fois à satisfaire ma colère en présence de plusieurs de mes bourreaux possédés, le marquis de Launay tout le premier. Je lui apparus comme l'ombre vengeresse de celui dont il avait à la fois ruiné l'honneur, la fortune et la vie. Mon cœur ulcéré se complaisait à voir cette lace dure et impassible pâlir et changer à mon aspect. Mes regards s'arrêtaient pour ainsi dire le remords dans son cœur. Souvent il s'arrêta devant moi, indécis, troublé, tressaillant, ne sachant s'il devait ou non m'approcher et m'interpeller ; mais ma longue barbe, mes haillons, mon sauvant toujours de cette épreuve. Au moyen de mes prédictions de bonne aventure, je parvenais à me confondre sans cesse dans la société des nobles, à y retrouver mes oppresseurs, à les pénétrer d'un vague effroi soit en leur citant des circonstances particulières de leur vie passée et connues de moi seul, soit en leur peignant l'avenir sous les plus sombres couleurs. Je surpris ainsi mille bruits d'état, de cour, de police et de famille, dont je tirais profit en faveur de mes amis politiques ou de moi-même, selon qu'ils intéressaient leur cause ou ma vengeance. C'est dans ce but que je hantais de préférence la Fosse-aux-Lions.

— C'est aussi là que j'entendis répéter vos sinistres prophéties, dit le vicomte, et je ne puis m'empêcher de fremir en reconnaissant que la plupart d'entre elles se sont déjà accomplies.

— Ah ! fit Pierre en branlant la tête d'un air significatif, j'étais bien sûr de ce que je leur disais !

— A quelle source mystérieuse puisiez-vous donc cette sinistre assurance ? demanda Charles stupéfait, à qui donc serait, après Dieu, réservée la prévision des événements futurs ici-bas ?

— Aux hommes de réflexion et d'expérience ; à ceux qui ont approfondi la nature intime de tels et tels caractères et qui peuvent, sans ravir une étincelle de la science à la divinité, juger de leur prospérité ou de leurs revers futurs par leurs mœurs présentes, par la position qu'ils occupent, par les qualités ou les vices qu'ils possèdent. Ce capitaine de Kersaint, cet aristocrate mesqué qui rêve l'égalité des moudes et l'émancipation des peuples, se contentera-t-il toujours de brasser des poèmes en l'honneur de Lafayette ou de Mirabeau ? Publiera-t-il sans cesse de nouveaux pamphlets démocratiques, des brochures philanthropiques et humanitaires ? Il s'est déjà broutillé avec la plupart de ses siens, il est mal en cour, peu aimé à l'armée malgré ses talents militaires et sa bravoure, redouté des administrateurs qu'il critique et méprise des journalistes qu'il singe. Il fronde la noblesse et s'encaillonne inutilement avec la bo du peuple qui estime son or de meilleur aloi que sa conduite. C'est une parodie de ce pauvre marquis de Branoxy, moins la foi profonde et la naïve sincérité, Aïdent, impétueux, trop ambitieux aussi, il sera la dupe de ses protégés et la victime de son parti.

— Et de Coigny ?...

— Coigny, le gentilhomme par exemple, ce cœur de belles dames, cet enfant prodige, ce bretailleur, loyal ami, modeste serviteur, que d'ânières déceptions l'attendent dans le cours de sa folle carrière ! Ne partage-t-il pas entre tous ses compagnons moins fortunés, cet or qu'on l'accuse de jeter à l'ébène dans un frusquet, chez la Filon, dans les orgies

et les parties fines, à tout venant enfin ! Ne méprise-t-il pas autant qu'il l'use, sa vie déjà fanée dans son aurore par l'excès dévorant des plaisirs ? Vieux avant l'âge, ses amours, ses duels, ses extravagances anglaises l'achèveront. Ses dettes, contractées pour d'autres, sapent les derniers débris d'une fortune naçue immense, et ses fatigues s'opposeront à tous les efforts qu'il voudrait faire pour la rétablir. Le dévouement inébranlable qu'il porte à ses maîtres survivra dans les crises les plus imprévues à ses propres intérêts, et, tout cela réuni, même plus tôt qu'on ne pense aux infirmités et à la misère !

— Mais ce pauvre de Vergennes ?

— Tous les de Vergennes se sont montrés mes persécuteurs acharnés. Ils n'ont jamais laissé échapper la plus petite occasion de me nuire. Le lieutenant-général de police avait chargé le major de Walden de mon arrestation. Il n'est pas de privations, de fatigues, de souffrances que je n'aie endurées pendant trois grands mois pour me soustraire aux poursuites impitoyables de ces deux hommes, de n'ai pu l'oublier, et mes amis, — car tu as dû voir aujourd'hui que j'en comptais beaucoup — ne l'ont pas plus oublié que moi. Ils se sont faits les exécuteurs de ma colère... C'était inévitable ! Tous les vendredis, les conjurés s'assemblaient, pour délibérer, dans les catacombes. C'est à une de ces réunions, auxquelles je ne manquais jamais d'assister, que fut dressée une liste de proscription sur laquelle figuraient de Vergennes, de Kersaint et tous les officiers suisses. Je ne faisais donc que venir en ces malheureux du sort affreux auquel ils étaient prédestinés ; et s'ils n'avaient mieux su comprendre, nul doute qu'ils eussent eu le temps de s'échapper. Kergouet, devant qui principalement j'affectais de répéter mes sinistres augures, afin de lui dessiller les yeux, eût demeuré sourd comme les autres à mes charitables exhortations. Cet aveuglement volontaire me navrait ; mais, Dieu le voulait ainsi ! Tu vois que je n'étais pas si sorcier qu'on le croyait.

Un instant d'indescriptible silence s'écoula. Le vicomte, tout entier aux révélations du vieillard, se les répétait sans cesse une à une, par un mouvement machinal et comme subjugué par un écho intérieur. de la fidélité duquel il ne lui eût pas été permis de douter. La stupeur dont elles le frappaient, agitait au fond de son âme mille sensations confuses et bizarres dont le cataclysme irrésistible bouleversait son intelligence. Chez lui l'énergie morale s'atrophiait sous le poids étouffant de tant de secousses, tandis que chez Pierre, au contraire, elle se retrempeait dans la source même de ses douloureux souvenirs. Obéissant à cet instinct cruel et incompréhensible qui pousse l'homme à rouvrir ses plaies et à y retourner lentement le scalpel, le comte de Montsigny, comme emporté par la violence de ses émotions, reprit bientôt avec une volubilité fiévreuse :

— Le château de Charlemont, antique résidence des Montsigny-la-Roche, mes ancêtres, fut pendant de longues années, à moins du bonheur pur et sans mélange que je goûtais dans sa solitude sauvage. Là, point de soucis qui ont ridé mon front comme l'écorce rugueuse d'un chêne, point de ces déceptions amères qui ont désenchanté mon âme, point de ces inimitiés implacables qui ont empoisonné ma vieillesse. Restés seuls, d'une famille nombreuse, tu mère et moi nous vivions ensemble dans une paix, dans une tranquillité qui me sembleraient aujourd'hui impossibles sur la terre si je n'en avais gardé l'innéfixable et palpitant souvenir au fond de mon cœur. Nos domaines étaient vastes, notre fortune immense : je consacrais aux plaisirs, aux divertissements de notre âge, le peu de loisirs dont mon service dans les armées du roi, en qualité de capitaine d'artillerie, me permettait de disposer. Ma sécurité fraternellement accueillie dans ce monde où notre rang et notre naissance nous appelait s'était prise d'une vive amitié pour une jeune orpheline de notre province dont elle avait fait son inséparable compagne. Clotilde de Moulthère comptait dans le manoir paternel comme un troisième membre de la famille.

C'était une enfant rose et blanche, aux joues fraîches et colorées de l'incarnat de la pêche, qui réalisait ce que l'imagination peut créer de plus brillant, un ange aux yeux bleus qui rougissaient et palissaient à ma vue, et dont le regard furtif interrogeait sans cesse mes moindres mouvements et suivait tous mes pas. Clotilde m'aimait.

Malgré la grande disproportion d'âge, mon humeur aventureuse, la différence de nos caractères, et peut-être même à cause de cela, son cœur m'avait voué toutes ses pensées et ses plus douces espérances. La longue habitude que nous ayons contractée de nous voir et de vivre dans une rétroque intimité, l'attachement profond qui l'unissait à la mère, les bonités que j'avais eues pour elle et les soins empressés que je lui prodiguais, me l'avaient entièrement conquise ; je l'épousai. Notre mariage fut célébré à Mézières. C'est dans cette ville abhorrée et parmi les notabilités au milieu de-quelles je me trouvais un instant confondu, que je me rencontrai pour la première fois avec ton père. Dès le premier regard qu'il jeta sur Clotilde et sur moi, on eût dit qu'il avait jure notre porte. En dépit de l'aversion qu'elle éprouvait pour lui, je contraignis cependant ma femme à le bien accueillir et à lui faire dignement les honneurs de ma maison. Le misérable !... pardon, mon enfant, la colère m'égare, dit le vieillard aussitôt en se reprenant, je n'oublierai plus que tu es son fils... Le marquis ne profita de cette noble hospitalité que pour chercher à séduire celle qui portait non nom et me déshonorer ! Mais la vertu de Clotilde était trop supérieure à la duplicité de son persécuteur pour s'en égarer. Cependant par un sentiment que tu comprendras, elle me cacha les démarches fallacieuses du marquis, et ce ne fut que la voix publique qui me les révéla. Farioux d'au tel outrage, j'en demandai et ob-

tins immédiatement satisfaction. Le marquis, blessé au côté gauche, n'en continua pas moins ses poursuites insultantes. Je publiai partout l'indignité de sa conduite et dénonçai sa félonie au mépris de toutes les honnêtetés. Il n'en fallut pas davantage pour attirer au marquis, déjà universellement détesté dans le pays, mille avanies qui redoublèrent encore sa haine. Les apostrophes publiques, les pamphlets, les outrages anonymes, les huées ne cessaient de l'accueillir en tous lieux et sa dignité bœniée à ce point, ayant soulevé les réclamations puissantes du parlement, nous fûmes cités ensemble à comparaître à Versailles, devant le roi qui, après nous avoir sévèrement admonesté, nous donna le choix entre une réconciliation immédiate, et la Bastille pour tous deux, en guise de calment. Il n'y avait pas à balancer : le marquis jura de ne plus se représenter chez moi ; nous nous tendîmes la main, et sa majesté, touchée de ma clémence, daigna me demander s'il me plairait de cimenter cette réconciliation solennelle en lui accordant, pour le marquis de Launay, la main de ma sœur, Henriette de Montsigny. Je consentis à en faire la proposition à ta mère. Par dévouement, par sacrifice, pour sauver l'honneur de ma femme et assurer ma liberté, elle accepta, et cet hymen détesté, sous le faux duquel elle dûl expirer plus tard, s'accomplit.

Trois ans s'étaient écoulés depuis cet événement ; de Launay, retiré à Paris, m'avait presque permis d'oublier son infamie passée tant il me paraissait revenu de sa folle passion, ma sœur d'ailleurs, je le croyais, était entre lui et moi, comme une égide sacrée qui nous protégeait l'un contre l'autre, je ne pensais déjà plus que mon beau-frère avait été mon plus mortel ennemi et tout entier à mon bonheur, à notre amour, je bénissais le ciel de ce qu'il avait enfin exaucé le plus ardent de mes vœux. — Ma femme venait de m'apprendre à l'instant qu'elle était enceinte. — lorsque tout à coup, à travers le vitrail, doré par les rayons de la lune, j'aperçois un homme qui se cramponne et cherche à s'introduire dans l'allée du château, c'était le maréchal ! Ton père ! ! ! Te dire la stupeur dans laquelle me plongea cette apparition si inattendue me serait absolument impossible : ma rage ne tarda pas à l'effacer. L'audace de cet homme était inouïe, elle m'effraya. J'en voulus finir sur-le-champ avec mes craintes et sa folie, je criai alerte à mes gens et me précipitai sur la cloche d'alarme. En un instant, vingt hommes armés se trouvèrent réunis autour de moi : j'avais habitude mes serviteurs à cette promptitude toute militaire, le voisinage de la frontière toujours infestée de fraudeurs rendait cette vigilance indispensable.

— Feul sur cet homme ! m'écriai-je en désignant ton père à leurs coups.

— Vous avez osé ? s'écria le vicomte douloureusement accablé.
— Et que n'osait-il pas, lui ? reprit Pierre en tournant vers le page atterré ses regards sombres et menaçans. Violer le domicile d'un homme libre, poursuivre d'insidieuses protestations la femme d'un gentilhomme, saper ainsi, de propos délibéré, la vertu de l'une et l'honneur de l'autre, ne sont-ce pas autant de crimes qui provoquent toute la sévérité des lois ? Eh ! bien, je n'avais pas le temps de demander justice et j'ai voulu me la faire ! Peut-être ai-je eu tort, ajouta-t-il en se calmant par degrés, et dans ce cas, Dieu m'en a bien puni ! Traduit devant un conseil de guerre extraordinaire, j'y fus accusé, atteint et convaincu de menaces et de tentatives de meurtre contre un supérieur, crimes prévus par nos lois disciplinaires et punis de mort. Je y fus condamné à passer par les armes.

— Et l'on dit pourtant qu'il y a quelque chose là-haut ! murmura dédaigneusement Legouët, sortant peu à peu de sa torpeur.

— Ta mère obtint la commutation de ma peine, continua le comte de Montsigny ; et, en faveur de l'enfant que ma femme portait dans son sein, le roi me préserva de la confiscation de mes biens...

— Enfin, nous y voici ! dit l'artilleur, du ton d'un homme décidé à se mêler de la conversation.

Robin le retint et lui fit signe de ne pas interrompre l'échange précieux de confidences que se faisaient les deux parens. Legouët, n'obéissant qu'à regret aux conseils du garde-français reprit sa place contre le mur non sans participer par ses gestes et ses exclamations au dialogue intéressant qui se continuait en sa présence.

— Je fus exilé, reprit Pierre, forcé de quitter mon château, ma femme, ma patrie, c'est-à-dire de faire le sacrifice de mes affections les plus enracinées et les plus chères ! C'est en cette occasion que je pus apprécier la rigueur militaire avec laquelle de Vergennes et de Walden me traitèrent ; sans m'accorder le temps d'embrasser Clotilde et de mettre quelque ordre à mes affaires ; il fallut partir, et partir sans délai ! Je quittai Mézières dans une voiture, escortée par le lieutenant civil et quelques gardes de la maréchaulée ; en traversant la forêt de Renwez, je réussis à tromper la vigilance de mes groliers et leur échappai. Je gagnai Charlemont à marches forcées ; je me gardai bien d'entrer au manoir où l'on ne tarda pas à opérer une descente dans l'espoir que je m'y serais réfugié ; mais je ne retournai chez un audacieux contrebandier nommé Lapaulme, une de mes âmes damnées, et là, pendant cinq mois, je vécus dans une retraite absolue, ne communiquant qu'avec mon hôte, et ne sortant que la nuit pour m'introduire secrètement au château où les embrassements et les consolations de ma femme retrempeaient un peu mon courage toujours prêt à faillir devant l'accablante fatigabilité de mon destin. J'adressai au marquis un cartel à mort, auquel il ne se refusa pas, comme je m'y attendais bien. Il s'engagea à me rejoindre sous quelques jours. Il fut convenu que notre duel aurait lieu la nuit, sans témoins, et à l'épée, afin de ne pas attirer par trop de bruit, les gens de la douane ou de la police, sans cesse aux aguets dans ces parages ; nous devions nous rencontrer

sur l'extrême frontière, afin que le survivant eût toute facilité de s'évader par la Belgique. Deux jours avant le combat, ma femme donna le jour à une fille, dont la naissance laborieuse lui coûta la vie. Je demeurai donc seul entre une tombe et un borceau, anéanti, brisé par toutes ces douleurs, incapable d'enterrer ma femme ou d'élever mon enfant. Je me déterminai à le confier à Lapaulme, avec mission expresse de le remettre aux mains de ma cousine, la présidente de Nesles, qui demeurait alors à Rocroy. Je lui remis une lettre pour elle ; plus, un sac d'or et le portrait de ta mère, détaché du col de Clotilde avant de l'ensevelir.

— C'est bien cela ! fit vivement Legouët.

— Taisez-vous donc, vieux blagueur ! lui dit à voix basse l'anspessade impatienté des interruptions incessantes du canonnier.

Le comte qui, dans l'excès de sa douleur, ne remarquait point ces élans de loquacité bizarre, continuait d'un ton profondément accablé :

— Je vis le malheureux Lapaulme s'éloigner, plein d'espoir et de force, sa carabine d'une main, son précieux dépôt de l'autre. Il partit, comme minuit sonnait au petit clocher de Sainte-Claire, dans la plaine ; le dôme ténébreux des taillis me le fit bientôt perdre de vue. Resté seul, je m'agenouillai et j'offris à Dieu la prière la plus fervente que soldat chrétien lui ai jamais adressée en faveur de l'innocente et chère créature que je délaissais.... Mais Dieu, cette fois encore, ne m'entendit pas. Le contrebandier, trahi sans doute par les vagissements délateurs de l'enfant, fut assailli dans le milieu du bois par des gendarmes apostés et longuement poursuivi sans succès. A la fin, une balle perdue le vint frapper au dos et lui cassa les reins. Lapaulme tomba ; mais, par un suprême effort de courage et de ruse, il parvint à entrer dans un épais fourré de buissons qui le cachèrent aux yeux de lynx de ses chasseurs...

A cet endroit du récit du vieillard, l'artilleur se dressa d'un bond sur ses pieds, le regard brillant, le front inspiré :

— Quatre heures après, s'écria-t-il avec une impétuosité et un flux redondant de paroles qu'aucune puissance humaine n'eût plus pu contenir, quatre heures après, la compagnie de Montsigny, appelée à Paris par ordre exprès du roi, pour y tenir la garnison de la Bastille, vint à traverser la forêt des Ardennes ; deux soldats arriérés, guidés par de sourds gémissements, se dirigent vers un fossé où gisait un paysan pâle, sanglant et prêt à rendre le dernier soupir.—Écoutez ! leur dit-il d'une voix expirante, que l'un de vous, au nom de l'honneur et de sa religion, preme cette enfant, c'est la fille du malheureux comte de Montsigny... Voici un sac d'or et un portrait en miniature qui lui appartiennent...

— Et la lettre ? demanda le vicomte.

— Je ne suis point un malfaiteur, s'empressa-t-il d'ajouter, en voyant les soldats hésiter à le remercier de l'acte généreux auquel il les associait ainsi, mais la maréchaulée fait son métier comme les contrebandiers font le leur....

— Mais la lettre, la lettre ! répéta le vicomte, car Pierre de Montsigny pétrifié par cette révélation de l'artilleur, n'avait plus gardé qu'un seul sens, celui de l'ouïe, et paraissait incapable de parler et de se mouvoir, tant la surprise paralysait tout son être.

— Et l'en donna pas, répondit Legouët. Sans doute, il l'avait perdue dans sa fuite. Les soldats s'étaient à peine emparés de l'enfant que les gendarmes débûsquèrent au loin dans une allée de la forêt. Le mourant les aperçut : — Ah ! les brigands ! s'écria-t-il avec rage, il faut que j'en descende un pour mourir tranquille ! Il se souleva péniblement et retombe aussitôt ; sa main glacée saisit son arme et se raidit sur la batterie ; alors une dernière imprécation lui échappe, il baisse la tête, son regard tourne, sa bouche s'entrouvre et il meurt.

— Et ces deux soldats que sont-ils devenus ? dit enfin Pierre haletant.

— L'un est mort à l'hôpital, il y a huit ans...

— L'autre ?...

— C'est l'autre qui vous parle !

— Toi, Legouët !

— Moi, monseigneur !

— Qu'as-tu fait de mon enfant, malheureux ?

— Ah ! malheureux ! oui, voilà bien le mot, car je le suis en effet et cependant il n'y a pas de ma faute, allez ! En continuant ma route, je le remis à un brave homme de bûcheron auquel je confiai toute l'histoire de Lapaulme, lui expliquant comme quoi la pauvre petite créature malade, et presque morte de besoin, risquait de passer entre des bras aussi peu dressés à l'éducation des enfans que les miens et suppliant sa femme d'accepter l'or qu'on m'avait donné pour l'élever. Cette brave personne s'en chargea avec bonheur et lui tendit aussitôt le sein que son propre enfant venait de quitter. Je rejoignis ma compagnie tout consolé — et cependant j'ai écrit ou fait écrire à ces honnêtes gens pendant deux années consécutives, sans en avoir pu obtenir la moindre réponse qui calmât mon anxiété et mes incertitudes à l'égard de cet enfant.

— Dans quel endroit demeurait-il ?

— Aux Mouzenets près Vernins.

L'anspessade devint pâle.

— Et comment se nommaient-ils ? demanda-t-il d'une voix étouffée par l'émotion.

— Coffin !

— Mon oncle ! s'écria Robin.

— Votre oncle ! Voilà un coup du ciel, par exemple ! fit Legouët.

Le garde-français, bouleversé, roulait des yeux hagards et tremblait de tous ses membres, de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front ; il semblait en proie à d'orageuses luttes intérieures.

— Mais parle donc ! gémissait le vieillard en se traînant à ses pieds.
 — Attendez ! attendez ! fit enfin l'anspessade en se retournant avec méfiance vers l'artilleur ; puis, d'une voix lente et solennelle :
 — Que contait le sac que vous remîtes aux Coffin ?
 — Deux mille louis.
 — En effet ! dit le comte.
 — Et ce portrait en miniature ? reprit Robin.
 — C'était un petit médaillon d'ébène incrusté d'or. Des armoiries étaient gravées derrière avec ce chiffre : *H. L.* C'était un portrait de femme mais qui ne ressemblait pas à Min^e la comtesse.
 — C'est bien cela ! s'écrièrent ensemble le comte et Robin.
 — Quel trait de lumière ! fit Charles d'un air inspiré.
 Tous tressaillèrent et se retournaient vers lui.
 — Connaissez-vous ceci ? demanda-t-il à l'artilleur en lui présentant un médaillon qu'il tira de sa poitrine.

— C'est lui ! c'est lui ! s'écria Legouët, mais voilà bien le portrait de Mme de Montsigny, et pourtant celui que j'ai vu avait une autre ressemblance. Ce médaillon est chiffré *C. M.*, et celui que j'ai remis aux Coffin portait les lettres *H. L.*

— Je puis vous donner la clé de ce mystère, dit Pierre ; au moment de se séparer, ma sœur Henriette de Launay échangea son portrait avec celui de Clotilde, ma femme. Ces deux médaillons, exécutés par le même bijoutier, étaient exactement semblables, sauf la différence du chiffre et des armes des deux familles. Dans la lettre que j'avais remise à Lapaulme, je priais Mme de Nesles de porter à ma sœur, à Paris, l'enfant que je lui envoyais. Le médaillon de Clotilde devait être pour Henriette de Launay comme le gage de cette haute naissance ; je lui annonçais en même temps le paiement annuel d'une pareille somme de deux mille louis devant servir à l'éducation de ma fille, qu'elle devait faire baptiser sous le nom de sa mère. Maintenant, au nom du ciel ! arrachez-moi aux mortelles angoisses que j'endure près de vous ! Où est ma fille ? Où est cet enfant que je croyais mort aussi ? s'écriait Pierre éperdu.

— Chez moi ! dit Robin.

— Ces mots, le comte, comme foudroyé, recula de quelques pas en joignant les mains. Il semblait n'avoir pas assez de facultés pour bien se pénétrer de ce qu'avait dit l'anspessade. La joie, le déire, la stupefaction s'entrechoquaient tellement en lui, que son visage n'exprimait plus que des grimaces convulsives. Le pauvre vieillard devenait fou !

— Chez toi ? balbutia-t-il, qui donc est-ce ?

— Berthe !

— Elle ! Ma fille, mon enfant ! Ah ! mon Dieu que vous êtes bon et que je vous remercie !

Et le vieillard, trop violemment secoué par tant d'émotions, chancela sur le sol et tomba sans connaissance.

Le vicomte et Legouët le reçurent dans leurs bras.

— Quel événement ! se disait Charles ; Berthe, la pauvre fille que je croyais abandonnée, la pauvre orpheline sans nom, sans amis, sans fortune, se trouve être ma cousine, la fille du frère bien-aimé de ma mère !

— Une comtesse, rien que ça ! fit Legouët.

— Et moi qui ai osé penser à l'épouser ! murmura bien bas l'anspessade tout honteux !

L'état de syncope du comte de Montsigny se prolongeait, à la grande inquiétude de ses amis ; on essaya de tout pour le rappeler à lui-même, mais en vain. Un tremblement fiévreux l'agitait, ses mains raidies, ses dents fortement serrées et la pâleur morbide qui envahissait ses traits, semblaient d'autant plus effrayants que de sa plaie, à peine bandée et ouverte sous le coup d'un si profond saisissement, jaillissaient des flots d'un sang noirâtre et écumeux.

La prompt assistance d'un habile praticien devenait indispensable. Mais où trouver un médecin inoccupé à cette heure dans la ville ? et si on le trouvait, comment le décider à se rendre dans cette oubliette, à travers un tel dédale de ruines et de décombres ? Il leur devenait physiquement impossible de secourir le comte en séjourant davantage dans ce cachot, dont le dénoûment n'était que trop réel ; ils avaient aussi la conscience de leur impuissance, tous leurs efforts devaient donc demeurer stériles devant cet épuisement subit, cette prostration absolue de toutes les facultés, résultat inévitable de si fortes commotions morales.

D'un seul regard, le vicomte, l'anspessade et l'artilleur se communiquèrent leur perplexité. Ils comprirent que d'une prompt détermination dépendait peut-être la vie du noble patriarche, et le chargeant sans retard sur leurs épaules, ils redescendirent, guidés par Legouët, dans les massifs écroulés de la Bastille, repassèrent devant la fatale porte du hangar, et se glissant hors de l'enceinte fumante, par une poterne dérobée, ils se dirigèrent, à la faveur de la solitude et des ténèbres, vers la rue Anastase.

X.

Le rom d'un monstre.

Trois quarts d'heure après, une scène non moins pathétique se passait dans le modeste appartement de l'anspessade.

Quand nos quatre héros en eurent enfin foulé le seuil, deux femmes éplorées se jetèrent au milieu d'eux dans tout le désordre de la douleur.

— Louise ! Berthe ! ma sœur ! ma fille ! Tels furent les premiers mots qui s'échappèrent, à travers leurs sanglots, des lèvres du comte de Montsigny et de Charles de Launay.

L'halène réfrigérante des brises du soir avait dissipé par degrés la torpeur léthargique du vieillard. La joie de revoir, de contempler, d'embrasser son enfant, avait si heureusement réagi sur lui, qu'un peu de force lui était revenue, et qu'il s'était hâté d'en profiter pour asseoir Berthe sur ses genoux et lui prodiguer tous ces trésors des caresses paternelles si long-temps renfermés dans le fond de son cœur.

Berthe avait, un moment, attribué à une perturbation cérébrale les paroles sans suite, les cris sourds et inintelligibles, l'allégresse et les transports insensés de Pierre ; mais l'expression de bonheur qui rayonnait comme une auréole, sur ce visage toujours sombre et taciturne, mais la présence—cent fois bénie dans le secret de son âme—du vicomte, qu'elle désespérait naguère encore de retrouver vivant ; ces deux sortes de miracles accomplis lui faisaient ajouter foi à toute chose et l'événement le plus extraordinaire, le plus en dehors de toute prévision humaine, le plus impossible, lui eût alors semblé fort naturel.

Peu à peu, elle avait prêté plus d'attention aux explications entrecoupées du vieillard, sa voix touchante vibrait avec un charme étrange et reveillait mille échos sympathiques que son cœur renfermait sans les avoir jamais soupçonnés ; Robin, dans une attitude humble et soumise, confirmait de son regard et de son geste, chaque épisode de cette vie aventureuse et torturée qu'il lui analysait Pierre, et, sans se rendre un compte précis ni des vagues croyances qui la pénétraient irrésistiblement, ni des grands mystères qui l'avaient ainsi jetée loin des bras d'un père, elle sentait que le comte de Montsigny avait droit à la plus large part d'affection que son cœur pût donner. Au nom de cette mère si bonne qu'elle n'avait pas eu le bonheur d'aimer et à qui sa naissance avait été si fatale, des larmes aux gouttes fines et scintillantes s'échappaient comme un collier de perles, du velours de ses brunes paupières, et sa bouche, avec une grâce angélique, murmurait à la fois des paroles de regret et de reconnaissance.

Louise de Launay, dans les bras du vicomte, oubliée, de son côté, les heures d'angoisse mortelle qu'il lui avait fallu endurer, depuis l'instant où, arrachée des mains d'une pieble furieuse, elle avait été conduite chez la mère d'Aubin Bonnemère, puis, dans la maison de l'anspessade, et placée sous la sauve-garde virginale de sa filleule. La mort horrible du marquis et le péril où se trouvait placé son frère, lui avaient été imprudemment divulgués par la jeune fille au désespoir. Il est aisé de s'imaginer la consternation et l'effroi de la pauvre enfant pendant la course que Robin et son prétendu père avaient entreprise afin de sauver Charles, jusqu'au retour de ces trois personnes également dignes de son affection et de sa gratitude.

— Oh ! mes enfants ! que je suis donc heureux ! s'écria Pierre. Il y a long-temps, oui bien long-temps, que la Providence ne s'était montrée si généreuse à mon égard. Les derniers jours qui me restent, je veux les employer uniquement à la bénir et à vous aimer !

— Nous ne nous quitterons plus jamais ! lui dit Berthe en l'enlaçant étroitement dans ses bras.

Puis, remarquant que les paupières humides du garde-français se détournaient d'elle, comme pour lui reprocher son apparente ingratitude envers celui qui lui avait toujours servi de père, de défenseur et d'ami :
 — Ni vous non plus, n'est-ce pas, mon bon parrain, fit-elle, vous ne nous quitterez pas ?

Robin essaya de lui répondre par un cérémonieux :

— Non, mademoiselle !

Mais le cœur lui manqua pour celle durcie que son dépit jaloux le poussait à commettre.

— Qui t'a parlé de se quitter ? s'écria-t-il en la pressant brusquement sur son cœur et en fondant en larmes. Comment une pareille pensée me serait-elle jamais venue ? Le pourrais-je seulement aujourd'hui si quelque puissance humaine essayait à m'y forcer ? Quoi ! je l'aurais prise toute enfant, au sortir du berceau, pour l'élever, te voir croître et embellir ; je me serais, d'habitude et de cœur ; attaché à ta personne comme une jeune mère folle de son œuvre, j'aurais contracté le besoin si doux et si indispensable de ta présence, de tes chansons, de tes travaux, de tes rires et de tes jeux, et il m'en faudrait arriver à perdre un jour tout cela ? Crois-tu donc qu'il soit si facile de rompre ou de changer, une affection, surtout quand c'est la seule qui vous reste ? Je me fais vieux, j'n'ai plus personne au monde que toi, dans peu de temps je ne serai plus bon à rien ; qui s'intéressera alors à la vieillesse et à la solitude du pauvre soldat ? Tu veux donc que je meure sans te voir, sans t'embrasser une dernière fois encore, toi qui es mon enfant ! car on aura beau dire, tu es aussi mon enfant !

— Loin de moi l'intention de renier une telle paternité ; mon parrain, lui répondit Berthe en sanglotant. J'aurais oublié que je vous dois et le jour qui m'éclaira et le pain que je mange, que le souvenir de votre inaltérable et profond amour suffirait encore à me rappeler vos droits et mes devoirs. J'ai trop à me glorifier d'être votre enfant pour oublier jamais un titre aussi beau et aussi sacré ! Mais voyez donc comme vous êtes injuste de me reprocher une faute, que dis-je ? un désir coupable, auquel je n'ai pas même songé ! Est-ce bien, cela, après tous les chagrins que j'ai éprouvés depuis ce matin ? Allé, vous ne méritez pas d'être aimé comme vous l'êtes ! Tous les hommes sont des monstres, qui s'inquiètent peu de la sollicitude et de l'honneur que leur portent les malheureuses femmes ; ceux-ci vont se battre sous un vain prétexte de gloire, ceux-là sacrifient leur vie à une vengeance stérile, et vous... vous ne valez pas mieux que les autres et je vous déteste et je vous...

Berthe, suffoquée, se tut et ses larmes redoublèrent. La douleur dont le fond de son âme était encore chargée avait fait place à ce petit accès de colère, motivé par l'injustice des soupçons du garde-français. Aussi ce dernier n'ouvrit plus la bouche; la protestation indirecte de Berthe à l'endroit de ses sentiments pour lui, suffisait à sa tranquillité et à son bonheur; il reconnaissait qu'il ne lui était pas indifférent, c'était tout ce qu'il désirait apprendre.

— Ne lui en voulez pas, Berthe, dit le vicomte, il n'est pas de félicité puisée dans un attachement sincère et profond qui ne soit quelquefois empoisonnée par un peu d'envie ou de jalousie.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? interrompit en souriant faiblement le comte de Montsigny, seriez-vous, par hasard, jaloux de l'affection que Robin et moi portons à notre enfant? Vous auriez grand tort, ce me semble de vivre dans une telle anxiété; notre amour ajouté au vôtre ne peut vous préjudicier en rien; et, s'il est vrai, comme vous le prétendez, que mademoiselle n'est pas demeurée insensible à vos hommages, notre tendresse, au contraire, ne peut que servir à combler plus vite les vœux ardents que vous formez.

— Quoi! mon père, vous savez déjà?... s'écria Berthe à la fois rayonnante et confuse.

— Mon bon oncle, je vous devrai donc en un seul jour et ma vie et mon bonheur le plus cher? s'écria le vicomte.

— Pourquoi pas? Je vous vois le premier rayon de soleil qui luit après bien des orages sur ma route. N'est-il pas équitable que je vous en témoigne un peu de reconnaissance? Venez tous ici, près de moi, plus près encore, que je puisse vous embrasser tous ensemble et vous bénir...

Tous mirent un genou en terre et se penchèrent devant le vieillard qui, leur imposant sa main lourde d'années et de lassitude, sentit, presque malgré lui, presque avec une terreur religieuse, s'échapper de son cœur et de ses lèvres les premières paroles de pardon, de paix et d'union qu'il eût prononcées depuis cinq lustres accomplis. Puis, les relevant, il mit l'une dans l'autre les mains de Berthe et de Charles, en leur disant :

— Je vous ai appelés mes enfans; que nul de vous ne s'en dédise! Et maintenant que nous avons terminé vos fiançailles, écoutez un peu l'ami Robin qui a encore quelques mystères à nous révéler sur les événements qui nous préoccupent tous en ce moment.

Voyons, ajouta le vieillard, en se tournant vers l'anspessade, puisque nous voici réunis, c'est l'heure, ou jamais, de nous expliquer comment il se fait que ma fille soit tombée entre les mains et surtout, pourquoi tu ne m'as jamais parlé de la circonstance de son adoption.

Je commencerai par là, dit Robin. Il est tout simple que je vous l'aie célée, d'abord parce que vous évitez toujours d'aborder les chapitres qui avaient quelque trait à l'enfance, sans doute à cause des tristes souvenirs qu'ils devaient raviver dans votre mémoire; ensuite, parce que je craignais que la partie romanesque de l'histoire de ma paternité, qui se rattache aux premiers jours de Berthe, ne produisit sur vous l'effet d'un conte très maladroït, inventé pour couvrir une de mes inconséquences de jeunesse...

Le ton embarrassé et pudibond dont le garde-français accompagna cette dernière phrase, attira un sourire malicieux sur toutes les lèvres, malgré la gravité de la situation.

— Et j'appréhendais surtout, reprit l'excellent homme, que les conséquences toujours fatales d'un tel soupçon ne compromissent la réputation et l'avenir de ma filleule. Je pris donc la ferme résolution de n'en jamais ouvrir la bouche et de refouler au plus profond de moi-même, le peu que je possédais d'un si grand secret. Berthe avait cinq ans, lorsque ma tante, sa mère-nourrice mourut. Coflin, accablé par cette perte douloureuse, et se sentant incapable de survivre à son épouse, me fit dire par un pays de venir le rejoindre promptement aux Mouzenets, qu'il avait des choses importantes à me confier. J'obtins un congé d'un mois et je partis aussitôt; mais on va moins vite par étapes que par lo coché, et si j'arrivai à temps, ce ne fut que pour fermer les yeux au digne homme qui, déjà privé de l'usage de la langue, ne put que me désigner l'enfant qui jouait indifféremment sur son grabat. Pendant l'inventaire qui suivit le décès de mon oncle, je découvris, caché sous un tas de hardes, au fond d'un vieux bahut en chêne, un sac d'or et un portrait enveloppés ensemble dans une pièce de serge, avec cette suscription : *A la petite*. Ce fut là l'unique indice qui m'édifia sur la destination probable à donner à ce dépôt. J'interrogeai bien l'enfant; mais quelle lumière tirer de là? Elle ne se rappelaît pas avoir vécu ailleurs que dans la cabane des Mouzenets; et quand je lui demandais le nom de son père ou de sa mère, elle répondait invariablement : Coflin. Je questionnai le bailli, qui haussa les épaules d'un air stupide; je questionnai les voisins qui firent absolument comme leur bailli : un véritable pays de sauvages, quo! Enfin, ce furent le curé et le fossoyeur de Saint-Hubert-des-Chasses qui, seuls, purent m'apprendre qu'un inconnu, armé jusqu'aux dents, était venu, dans la nuit de la Toussaint de 1775, imposer cette pauvre créature au Coflin...

... Ne dirait-on pas que j'avais l'air d'un galérien! promella Legouëst avec dédain.

— Je savaï, à n'en pas douter, que cette petite n'était pas leur enfant, mais j'ignorais complètement d'où elle venait et pourquoi elle se trouvait là. Mon oncle avait emporté son secret dans le cimetière. J'étais dans un véritable embarras : on peut, en effet, être le meilleur soldat de France

et de Navarre, sans pour cela être une bonne gouvernante d'enfants, et les différens exercices du garde-français sont quelque peu incompatibles avec ceux de la femme de ménage. Que deviendrait cette jolie petite fille au quartier, pendant que mon service militaire m'en tiendrait séparé? Qui lui donnerait une éducation honnête, intelligente et laborieuse? Qui lui inculquerait ces principes d'honneur et de vertu qui font d'une femme jeune et belle l'ornement de son sexe? Qui veillerait sur sa santé, songerait à son établissement, fonderait son bonheur à venir?... Car nous autres hommes, nous n'avons ni le cœur ni le génie des mères pour opérer de tels prodiges. Je ne savais plus où donner de la tête, lorsque je me ressouvins d'une bonne femme de mes parents qui vivait à Enghien, retirée dans ses propriétés, et dont la vieillesse solitaire n'avait pour toute ressource contre l'ennui de l'isolement que la dévotion outrée à laquelle elle devait sa réputation de quasi-sainte dans les alentours. Je courus chez elle, je lui contai ma peine et je vis avec joie que la proposition que je lui fis de se charger de l'éducation de Berthe ne lui déplaisait pas absolument. Dès le lendemain... Mais, fit l'anspessade en s'arrêtant, voici M. le vicomte qui vous dira bien mieux que moi quelle fut la vie de ma filleule chez madame Rassignol, depuis le jour où elle y fut admise. Ce sont ces premières et ineffaçables impressions de l'enfance, cette histoire des premiers battemens du cœur que les amoureux excellent à se confier, qui doit vous être précieuse à entendre maintenant, et comme cela n'est plus guère de mon domaine, je termine ici ma tâche de narrateur fidèle...

Charles allait répondre à cette apostrophe du garde-français, lorsqu'en relevant vers le comte de Montsigny sa tête qu'il avait tenue penchée sur l'épaule de sa sœur, il s'aperçut que le vieillard, excessivement pâle, livide même, n'était plus en état de les écouter. Etendu sur sa chaise, les membres raidis, la bouche entr'ouverte et les yeux voilés, une sueur froide mouillait son front de nouveau ensanglanté. L'attention profonde avec laquelle tous les yeux suivaient pour ainsi dire chaque parole qui tombait des lèvres de l'anspessade, avait tellement concentré les facultés de chacun des assistans, que tous, absorbés par l'intérêt de son récit, avaient oublié l'état grave de Pierre.

Le vicomte poussa un cri de frayeur.

— Qu'avez-vous? s'écria Berthe qui bondit de saisissement sur sa chaise.

— Votre père... balbutia-t-il en désignant le comte d'un doigt tremblant.

Et tous les regards se reportant alors sur le malheureux blessé, on reconnut avec douleur qu'il s'était de nouveau évanoui par suite de l'hémorragie de sa plaie. On s'empressa de le secourir : Legouëst, jusque-là immobile auditeur, prit part à cette scène en aidant Robin et le vicomte à transporter M. de Montsigny sur son lit. Là, tout ce que la tendresse la plus dévouée et le zèle le plus éclairé purent inventer dans le but de le soulager, fut inefficacement essayé auprès de lui. Une ou deux fois, il émit quelques mots inintelligibles et sans suite; son oeil inerte et froid parcourut d'un air hagard les personnes qui se pressaient autour de son chevet, sans paraître beaucoup les reconnaître, ses mains s'agitèrent convulsivement et une lividité morbide défigura les nobles traits de son visage.

Une terreur insurmontable s'empara d'au vicomte à cet aspect.

Il eut comme un pressentiment de la fin prochaine de son oncle, et rien ne parvenait à chasser de son esprit les craintes vagues qu'il éprouvait en sa présence. La blessure du comte n'était pas de celles qu'un peu de charpie et d'eau fraîche peuvent guérir. Trop long-temps négligée, ulcérée par la poussière, les fatigues et les chaleurs torrides d'un jour caniculaire, cette plaie creuse et hideusement béante s'était plutôt accrue que soulagée; elle devait inspirer des inquiétudes bien légitimes, vu surtout l'âge avancé de Pierre.

— Mon frère, vient dire au vicomte sa sœur désolée, tous nos soins seront superflus dans cette déplorable circonstance, à moins qu'un homme de l'art, mandé sur-le-champ, n'imprime à notre bonne volonté une impulsion plus savante et ne rende nos secours plus utiles...

— Y pensez-vous, madame! interrompit Robin qui, fidèle aux anciennes traditions, eût appréhendé d'offenser la noblesse de Louise, en lui adressant ce titre de mademoiselle, qu'on ne croyait dû encore à cette époque qu'aux jeunes filles de la classe bourgeoise; y pensez-vous! A cette heure, tous les médecins de Paris sont en réquisition dans les hôpitaux et aux ambulances; il nous serait absolument impossible d'en rencontrer un seul chez lui, et à plus forte raison, d'en amener un chez nous. Demander à M. le vicomte de s'exposer au dehors, après tous les dangers qu'il a courus aujourd'hui et qui l'environnent encore, serait lui conseiller une grande imprudence.

— Cependant, monsieur, notre pauvre oncle nous inspire, vous la voyez, des craintes bien fondées; sa situation est des plus alarmantes et nos consciences auraient d'amers reproches à se faire en cas de malheur, si nous ne risquions pas, pour garder les jours précieux du comte de Montsigny, ce qu'il a si témérairement risqué pour sauver les nôtres.

— Dieu me garde, madame, de m'opposer à de si généreux desseins! Mon intention est de vous préserver d'un malheur plus imminent encore et bien plus probable que celui que vous paraissiez redouter, mais elle n'a jamais été, de blâmer en vous un empressement qui témoigne si hautement de la bonté de votre âme. Certes, le comte est grièvement blessé; pourtant, l'accident qui vient de se déclarer et qui vous émeut si fort, je puis vous le dire, moi qui en ai la grande habitude, est le résultat ordinaire de toute lésion de ce genre. Votre oncle, quoiqu'il soit très âgé, est si

admirablement conservé, il y a encore dans cette magnifique constitution tant de sève et de vigueur, qu'il ne faut pas douter un instant qu'avec du repos et des soins il ne revienne promptement à la santé. Voici la nuit fort avancée déjà, dans trois heures à peine il fera grand jour; attendons. Ce sera sans inconvénient pour lui et sans péril du moins pour M. votre frère. Je suis là d'ailleurs, et c'est plutôt à moi qu'à lui qu'il appartenait de remplir ce devoir, si je n'étais profondément persuadé, quant à présent, de l'inutilité de nos démarches.

— Rapportons-nous-en à ce que dit M. Robin, répartit le vicomte à Louise, et prions patience jusqu'à l'aurore qui ne peut tarder à venir calmer notre agitation. Nous allons veiller auprès du malade, et vous allez goûter un peu de sommeil qui doit vous être bien nécessaire.

Ce fut alors un combat de générosité entre tous, pour savoir qui prendrait exclusivement la garde du blessé pendant que les plus fatigués dormiraient. Aucun d'eux ne voulait abandonner ce soin à d'autre qu'à lui-même; les femmes, sous prétexte que les hommes avaient plus besoin de repos, les hommes, sous prétexte qu'ils supporteraient mieux la veille; mais l'accablement profond qui affaïssait leurs membres, cette journée tempêteuse et sanglante, si lourde d'émotions pour ces cœurs déchirés, l'indispensable nécessité de calme et de silence, qui se faisait irrésistiblement sentir chez des êtres qu'avait si longuement éprouvés une cruelle destinée, devaient inamovablement triompher de telles déterminations, puisées dans leur dévouement bien plus que dans leurs forces; peu à peu le sommeil appesantit sa main de fer sur leurs paupières, et tous, jusqu'au blessé, y succombèrent bientôt.

Quand le jour vint à poindre, Robin s'esleva à pas de loup et se mit en quête d'un médecin.

Bientôt Pierre de Montsigny se dressa péniblement sur sa couche fiévreuse et chercha à comprendre ce que faisaient près de lui toutes ces personnes endormies. D'abord il crut être encore sous le charme de son premier sommeil, et continua un de ces rêves qui avaient tour à tour rempli son imagination pendant la nuit; puis, un vague ressouvenir des considérations terribles auxquelles il avait pris part la veille, lui fit craindre que tous ces êtres, à différens titres si chers à son cœur, n'eussent été surpris, liés à leurs sièges et immobilisés par un parti d'égorgeurs; mais il se convainquit immédiatement de son erreur, et se rassura en voyant Berthe s'agiter et en l'entendant murmurer de sa douce voix ces deux mots qui peignaient suffisamment l'état secret de son cœur :

— Mon père... Charles!

Un sourire empreint d'une grande expression de tristesse vint éfleurer ses lèvres :

— Si j'allais perdre tout cela, maintenant! murmura-t-il.

Puis, sa main touchant à son front, comme pour se rendre compte de l'état réel de son mal, il constata, à ses tâtonnements réitérés, un sentiment si douloureux dans sa plaie, qu'il frissonna, blêmit, et se laissa retomber sur son oreiller d'un air morne et découragé.

Ce mouvement éveilla le vicomte en sursaut.

— Suffrez-vous, mon oncle ? lui demanda-t-il en allant à lui.

— Oh! du tout, répondit Pierre du ton d'un homme qui cherche à rassurer un ami sur les dangers de sa position; cela ne sera rien, je vais déjà mieux.

Il se tut un instant et reprit ensuite avec un calme étrange :

— Charles, éveille ma fille!

— La pauvre enfant a bien peu dormi cette nuit, mon oncle, et elle était si fatiguée hier !...

— C'est égal; je sens que je vais me rendormir bientôt, et j'ai à vous entretenir d'affaires trop importantes pour les différer. Hétons-nous ! Sans s'arrêter au sens lugubre que pouvaient cacher ces singulières paroles, le page obéit et revint vers le comte de Montsigny avec sa fiancée.

— Mes enfans, dit le vieillard d'une voix altérée et tremblante, si le bon Dieu permet il me rappelle à lui quelque jour...

— Oh! mon père, interrompit Berthe tristement surprise, pourquoi de pareilles idées ?

— Il faut tout prévoir : sachez que je vous lègue toute ma fortune, qui se compose de sept cent mille livres, dont trois cent mille sont ici, cachées derrière ce panneau et que Robin vous remettra, et quatre cents autres sont encore renfermées dans une armoire de fer scellée dans le mur d'une cellule souterraine du château de Montsigny, à Charlemont. Voici un portefeuille dans lequel vous trouverez à la fois, des renseignements précis sur l'asile inviolable et inconnu de ce trésor et le secret qui sert à fermer l'armoire qui le contient. Mon château et la terre des Noëtes dans le Beaujolais vous appartiendront également. Les différens titres de ces propriétés sont entre les mains de mon intendant Florestan qui vous les donnera au vu de cette bague. C'est un honnête serviteur qui a droit à tous vos regards et que je vous recommande comme s'étant toujours montré fidèle et dévoué à ma personne. Dans l'armoire de fer où vous recueillerez le complément de votre patrimoine, sont des papiers de famille qu'il vous est important de détruire, notamment, ma correspondance avec le marquis de Launay, les pièces de mon procès et des Mémoires justificatifs dont il faut brûler jusqu'à la dernière lettre, de peur que la police venant à s'en emparer, ne fasse retomber sur vos têtes la punition que j'encours en effrayant les arrêts d'exil et de mort civilo qui m'ont atteint il y a vingt ans. D'autres papiers, archives de mes ancêtres, sont d'importants titres et prérogatives accordés à notre nom par d'anciennes chartes, ceux-là, gardez-les avec le respect qu'on doit au

malheur et à la noblesse glorieuse dont votre naissance vous a revêtus. Il est inutile, sans aucun doute, que je vous recommande Robin, c'est un père pour toi, ma fille, c'est un bon génie protecteur pour toi, Charles, il est de votre devoir et de votre intérêt à tous deux de ne jamais l'abandonner...

— Ce qu'il a fait pour vous, pour Berthe et pour moi, ne sera jamais oublié, dit le vicomte, j'en fais ici le serment!

Le vieillard lui sourit d'un air reconnaissant. Mais ce sourire qui s'épanouit avec une lenteur étrange sur son visage, sembla s'y arrêter et s'y glacer tout à coup; son regard fixe et rêveur prouvait assez que d'autres préoccupations dominaient alors sa mémoire chancelante et fugitive.

Quoi que le page et la jeune fille pussent dire pour lui remémorer le sujet de leur entretien, il n'en garda pas moins un obstiné silence et demeura sourd à leurs questions et à leurs appels réitérés. Cette immobilité, ce mutisme soudains les alarmèrent cependant moins vivement que le flux incompréhensible de mots entrecoupés, de phrases prolixes et hétéroclites qui leur succédèrent. En proie à un accès de fièvre dévorante, Pierre se débattait comme un possédé sur sa couche sanglante, pleurant et riant à la fois; parlant bas à l'oreille des siens qu'il ne reconnaissait plus ou commandant à voix haute aux troupes imaginaires qu'il dirigeait sous l'influence de son délire.

Dans cette incroyable déviation de sa raison, quelque rares éclairs de lucidité brillaient encore à de longs intervalles; à travers les ténèbres de cet esprit atrophie; son cœur paternel survivait toujours aux rafales de son intelligence, chassait jusque sur ses lèvres contractées et olivâtres le doux nom de sa fille retrouvée.

Berthe, hors d'elle-même, gémissait tristement au chevet du lit, impuissante à calmer les progrès croissans d'un mal sous les tortures duquel son pauvre vieux père s'affaïssait irrésistiblement. On comprendra sans peine que les consolations que lui prodiguèrent à l'envi, tous ses amis dans cette cruelle circonstance, quelque affectueuses qu'elles fussent d'ailleurs, ne devaient être que bien stériles et bien vaines pour une âme aussi douloureusement accablée.

Le retour de Robin mit un terme à tant d'angoisses. Un petit homme pâle et grêle, au corps penché, à l'œil creux et perçant, d'une physiologie sinistre, l'accompagnait.

— Ah! monsieur ! s'écria Berthe désespérée en s'élançant au devant de lui, sauvez mon père! Sauvez mon père!

Le médecin s'arrêta court en présence de tant de charmes et de douleur; son regard, d'abord étonné, vague et irresolu; descendit bientôt et se fixa avec un étonné cynisme sur les grâces touchantes et la beauté incomparable de la jeune fille. Il balbutia une phrase banale en souriant à ce joli visage, baigné de larmes si saintes et si pleurées; mais son inconvenante contemplation se prolongant toujours; malgré ce noble patient qui tressaillait devant lui, malgré ces témoins indignes qui se trouvaient à son côté,

— Monsieur, dit le vicomte de Launay en grondant, n'allez pas oublier, s'il vous plaît, le motif de votre présence en ces lieux.

Le médecin reporta ses yeux glauques et durs sur le jeune homme, le toisa de l'air d'un chacal qui flaira sa proie, puis, se composant aussitôt un masque impassible et froid comme la science qu'il professait :

— Voyons, fit-il en s'approchant du grabat, de quoi il s'agit ?

Pendant qu'il se livrait à une diagnostic approfondie et minutieuse de la plaie, du comte, Charles fit retirer dans leur chambre sa fiancée et sa sœur qui se mouraient anxieuses, rongées, et que cette précaution du vicomte épouvantait sans qu'elles sussent trop pourquoi.

— Maintenant, monsieur, revint-il demander au docteur, dites-moi sur votre honneur si vous avez quelque espérance de sauver les jours précieux de ce vieillard ?

— Non, monsieur; aucune.

— Ciel !

— Vous vous étonnez de cela ? reprit le docteur sèchement, moi je m'étonne au contraire qu'il vive encore à cette heure. Voyez donc; le coup d'instrument tranchant dont il a été frappé, a brisé une partie du front, entamé le temporal et rompu les vaisseaux qui se trouvent entre le crâne et la dure-mère. Une portion de matière cérébrale s'est déjà échappée avec le sang qui bouillonnait hors de la plaie.

— Plus bas, monsieur, plus bas ! murmura le vicomte frissonnant.

— Le blessé, reprit indifféremment le médecin, est actuellement comme engourdi, comme accablé par des pesanteurs qui ralentissent ses mouvemens volontaires. Ses sens sont émoussés; il n'a plus ni goût ni odorat, sa vue et son ouïe surtout sont presque détruites, ses mains, ses pieds et son estomac sont raidis, durs et glacés; le froid finira par l'enivrer complètement. Dans ce moment il est assoupi; quand à se réveiller, il éprouvera de ténébreux vertiges, mais, arrivé où il en est, son assoupissement ne peut qu'augmenter.

— Docteur, interrompit Robin en essayant une larme du revers de sa main, il ne s'agit pas de nous déliqueter brin à brin les entrailles en nous analysant si soigneusement les dernières souffrances du blessé, ceci est uniquement votre besogne; notre affaire à nous est de savoir s'il doit mourir...

— Oui.

— Et combien de jours encore il lui reste à vivre.

— Combien de jours ? répéta en ricanant le petit homme, trente-cinq minutes tout au plus...

— Seigneur, avez pitié de lui ! soupira le vicomte altéré.
 — Mon pauvre capitaine ! fit Legouézet d'une voix larmoyante ; puis il ajouta avec rage : Grédin de sort ! Voilà un homme, le plus noble, le plus vertueux des hommes, il n'y a pas à dire ; eh bien ! il n'a jamais eu de malheur en tout. Il meurt inconnu, obscur, disgracié, sans honneur et sans gloire.... et on ose dire qu'il y a une Providence !

— Quel est donc le nom de celui dont vous proclamez ainsi le martyre ? demanda le médecin.

— C'est le comte Pierre de Montsigny ! répondit Robin.
 — Le comte Pierre de Montsigny ? articula-t-il avec une lenteur dédaigneuse, il y a donc encore des comtes après la destruction de la Bastille ?

— Il y a même encore des vicomtes ! fit Charles en s'avancant vers lui d'un air menaçant et terrible.

— Silence ! vous vous perdez ! lui dit Robin tout bas en se plaçant entre lui et le docteur.

— Et des chevaliers, et des vicomtes par conséquent, continua ce dernier, sans paraître avoir remarqué l'espèce de provocation de Charles de Lanmay ; sans doute, le peuple libre ne peut pas détruire tous les abus d'un seul coup, mais cela viendra ! Sur les débris de cette forteresse dont l'ombre sinistre pénétrait hier encore tous les Parisiens d'une secrète et insurmontable terreur, on sacrifiera quelque jour des milliers de ces fâcheux titrés, de ces accapareurs, de ces lâches courtisans dont l'or et les châteaux et les terres sont autant de richesses ravies à la nation....

— Trêve de prédications anarchiques, monsieur ! s'écria le vicomte impatient. Vous n'êtes point ici sur une tribune, mais au lit de mort d'un de ces gentilshommes dont vous éclabousez si gratuitement la race glorieuse ; écoutez la voix de l'humanité, qui vous commande de soulager ce qui souffre ; écoutez la voix de la patrie, qui vous commande de lui garder un de ses plus braves défenseurs, et cessez, croyez-moi, d'insulter aussi lâchement à l'aut de noblesse et d'héroïsme : le comte de Montsigny est un des vainqueurs de la Bastille !

Lé yeux du petit médecin s'écarquillèrent horriblement ; il grimaça un sourire d'enthousiasme et s'écria :

— Je suis donc entouré de vrais patriotes !
 Personne ne répondit à cette interpellation indirecte.

Alors il se retourna vers le comte de Montsigny et lui prodigua tout son temps et ses soins.

Il n'était que trop vrai, la mort avançait à pas de géant pour prendre possession de ce vicillard si robuste, si vert, si puissant encore la veille. Il avait atteint l'extrême limite de sa longue et orageuse carrière ; tant d'infortunes allèrent donc aussi finir là sa respiration, devinrent stériles, ne s'échappait plus qu'avec peine de sa gorge desséchée ; le délire l'avait repris plus fort encore et usait, en le secouant violemment, le pauvre d'herberge qui lui résistait. A la suite de quelques mouvements convulsifs, au milieu desquels il lui était à peine échappé une ou deux paroles intelligibles, tout son côté gauche avait été frappé de paralysie, et les traits de son visage s'étaient indolument détournés du côté droit.

Berthe, incapable de multiplier plus long-temps son impuente sollicitude, se précipita dans cet instant vers le lit du moribond. La pâleur et l'air consterné du vicomte, de l'anspessade et de Legouézet ; plus encore que la figure crispée et mécontente du médecin, lui firent assez ce qui l'attendait à cette heure suprême. Elle comprit que tout espoir était perdu, et qu'il lui fallait dire adieu aux consolantes illusions dont elle s'était laissée bercer jusque-là. Désormais l'unique soignée qu'on pût encore offrir au comte agonisant était celui d'une prière chrétienne.

Elle s'agenouilla devant le lit inondé de ses larmes ; Charles vint lui tendre sa main pour prier et pleurer avec elle.

Quelques secondes après, une sueur glaciale couvrit le front du comte de Montsigny, il s'agitait convulsivement, murmura quelques sons et poussa un profond soupir... ce fut le dernier !

Ma tâche est terminée ! dit alors le médecin en se retournant.

Au même instant on frappa à la porte d'entrée.

Legouézet alla ouvrir et revint dire au vicomte qu'un inspecteur, réclamant obstinément de se nommer, demandait à l'entretenir en particulier.
 L'homme qui l'attendait ainsi et qui était parvenu à découvrir ses traces, jusque dans cette retraite où il se croyait si parfaitement à l'abri de toute perquisition, était habillé en garde national. Quand le vicomte l'aborda, il s'occupait à tirer de son havresac un sticou l'uniforme qu'il lui destinait sans doute pour sortir plus sûrement avec lui. Charles en le reconnaissant ne pût retenir un cri de stupefaction.

— Vous ici, Foudretton ?

— Oui, monsieur le vicomte, fit le mystérieux visiteur qui n'était autre qu'un de ces officiers *hommes de confiance*, mouchards du château, dont le baron de Breteuil avait fait provision pour la police intime des princes, c'est moi-même ; j'ai eu l'honneur de vous rencontrer hier soir et de vous suivre jusqu'ici. J'avais ordre de vous découvrir n'importe où et d'en prévenir aussitôt son altesse royale le comte d'Artois, qui m'a chargé de vous remettre cette dépêche, dont il vous recommande de détruire jusqu'à la dernière ligne après que vous en aurez lu le contenu.

— Voyons ce que ce peut être ? dit le vicomte, et il lut :

« Par suite de graves délibérations prises cette nuit en conseil des princes de la maison de Bourbon, je vous fais savoir, mon cher vicomte, que vous avez été désigné pour remplir, auprès de la cour d'Autriche, une mission des plus importantes et des plus secrètes, que

» l'on confie à votre zèle éprouvé et à votre dévouement sans bornes pour la cause du roi et de sa famille.

» Vous trouverez sous ce pli, cachetées de nos armes, les instructions » détaillées concernant cette mission, mais vous ne devez pas ouvrir » que passé la frontière, à Kehl, et en présence de notre chargé d'affaires le marquis de Rueil, qui nous en rendra compte. Vous partirez le » jour même où notre émissaire F*** vous remettra ces pouvoirs. Des ordres rigoureux ont été transmis à tous les fonctionnaires publics et » maîtres de poste du royaume pour vous assurer la célérité et le secret » nécessaires au voyage que vous allez entreprendre.

» Notre ambassadeur à Vienne vous délivrera en notre nom le brevet » de chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. C'était la croix » que portait si noblement hier encore M. le marquis votre père, en mourant si tristement et si glorieusement à la fois pour le service de Sa » Majesté. Vous l'illustrerez comme lui, nous n'en doutons pas.

» Nous n'oublierons jamais la dette qu'un trépas si héroïque nous force » à contracter envers vous et les vôtres. Nous vous en donnons comme » gage cette marque particulière de notre confiance et de notre estime, » qui nous sépare momentanément, il est vrai, mais qui nous permet- » tra, en nous réunissant un jour, de vous aider à oublier le malheur » récent qui vous frappe et auquel nous tous et moi le premier, » prenons la part la plus vive.

» Adieu, cher vicomte, réussissez dans votre ambassade, et attendez-nous.

Votre affectionné,
 CHARLES, comte d'Artois.

— C'est bien, fit Charles, le devoir avant tout. Je vous suis, Foudretton !

— Si monsieur le vicomte voulait avoir l'obligeance de revêtir ce costume, nous pourrions circuler en toute sécurité dans la ville ; une chaîne de poste nous attend à la barrière d'Enfer où j'ai ordre de vous conduire...

Le page entra dans la chambre du comte de Montsigny, pour prévenir sa fille éplorée, de la séparation cruelle à laquelle ils allaient de nouveau être forcés de consentir. Sur le seuil de la porte, il se rencontra avec le petit médecin, qui sortait en jetant un dernier regard de convoitise sur Berthe, toujours agenouillée au pied du lit mortuaire.

— Monsieur, que vous doit-on pour votre visite ? lui demanda-t-il.

— Rien. Je ne vends pas ma science à ceux qui combattent sous le même drapeau que moi.

— C'est une raison de plus pour que je vous paie !

— Comment ?

— Il n'y a rien de commun entre moi et vous, entre mes opinions et les vôtres, entre le drapeau blanc du roi de France et le drapeau rouge des émeutiers...

— Vous n'êtes donc pas le fils de ce brave comte de Montsigny ?

— Non. Je suis le fils du brave marquis de Lanmay !

Le médecin bondit en arrière, comme s'il allait être mordu par un hideux reptile.

— Voici ma bourse, ajouta le vicomte.

— Gardez-la. Ce n'est pas vous que j'ai soigné...

— Aussi n'est-ce qu'un ma qualité de neveu du comte et au nom de sa fille, que je vous fais cette offre. Si vous refusez absolument, perdez-vous au moins que j'inscrive votre adresse sur ces tablettes, afin que la noble orpheline sache où trouver, pour le remercier, celui qui a donné les derniers soins à son père...

A ces mots, le petit homme s'arrêta comme alléché ; son front déprimé se couvrit d'une pâleur terreuse résultant de l'émotion subite qui l'agitait, ses yeux fauves brillèrent d'une joie ignoble et infernale, et les lèvres contractées par un sourire féroce, il balbutia :

— Je demeure rue Haut-feuille, n. 15.

— Vous êtes ?

— Médecin des gardes-du-corps d'Artois.

— Et l'on vous nomme ?

— Marrat !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



HISTOIRE EN L'AIR.

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Ah ! tant pis, je n'y tiens plus ! le secret m'échappe, l'enthousiasme me déborde, et j'oublie les recommandations qui m'ont été faites. D'ailleurs, puisque le miracle s'est accompli sous mes yeux, j'ai le droit de signaler, avant tous les autres, la plus sublime de nos découvertes modernes, le dernier mot de la science, le *nee plus ultra* du progrès.

Sachez donc...

Toutefois, avant de satisfaire votre curiosité, je dois remonter un instant à l'origine du monde. — Passez au dégel ! me criera quelque mauvais plaisant. — Mais, attendu que mes paroles ne doivent pas tomber dans l'eau, je prends sur moi de poursuivre et de mépriser cette interruption.

Donc, à l'origine du monde, lorsque Eden abritait nos premiers pères de ses frais ombrages, l'homme reçut du créateur la défense expresse de toucher aux fruits de l'arbre de science. Adam par malheur était amoureux, et chacun sait ce qui advint, quand Eve la blonde, caressante, le sourit aux lèvres, l'entraîna sous le pommier fatal et lui montra du coin de l'œil le fruit défendu...

Peste ! messieurs les censeurs, j'aurais voulu vous y voir !

Eh ! n'importe : la pomme fut mangée. Le Seigneur châtia les coupables, et l'échange, au glaive de feu, leur interdit la porte du ciel.

Or, l'Etre-Suprême dut raisonner de la sorte, après cette chute de l'homme :

« Créature ingrate et rebelle, tu as méconnu ma voix, dédaigné mes ordres. Je t'avais formée du mon souffle, je te regardais avec amour ; Eden ouvrait devant toi ses avenues de lumière, en t'offrant un repos tranquille et la calme jouissance d'un bonheur sans fin... Mais voilà que tu as appelé l'orage et fait naître l'infortune. Sois donc le jouet de toutes les tempêtes, deviens la proie de toutes les misères ! Ennemie mortelle, ce germe de la science, pour lequel tu as sacrifié des joies immortelles. Plongée dorénavant au sein des ténébres, puisses-tu diriger ta marche, à l'aide de cette faible lucir, et retrouver ce que tu as perdu... le chemin du ciel ! Tu n'as pas su conserver, sache recouvrer ! »

Et voilà nos premiers aïeux jetés sur la terre, pauvres, nus et grelottants.

Ne nous arrêtons point ici à faire l'histoire des siècles.

L'éternelle sacrée couva long-temps sous la cendre. Enfin, sur les débris des âges qui ne sont plus, s'alluma ce vaste foyer d'intelligence qui éclaire notre civilisation moderne. L'homme tombé se releva de lui-même. On vit le roi de la création ressaisir le sceptre et la couronne. Ainsi que le roi du ciel, il a son tonnerre ; il parle en maître aux éléments vaincus, transmet ses ordres sur l'aile des nuages et pousse devant lui, pour dévorer l'espace, ses locomotives furibondes, jumeaux aux narines ardentes, aux flancs d'airain.

Mais, hélas ! en dépit des succès obtenus, s'il arrive à l'homme de lever les yeux vers le séjour des étoiles, il rougit presque de sa gloire !

Qu'importe le plus ou le moins de vitesse ? La tortue a trouvé tout à coup le moyen de courir comme le lièvre... belle raison, ma foi, de s'enorgueillir !

No voyez-vous pas d'ici l'aigle traverser la nue et diriger vers le soleil son vol puissant ?

Va donc, infame vermineuse, va croupir dans la fange ! Tu seras toujours obligé de ramper terre à terre, et tu gardes en vain l'espoir de diriger la course du côté des demeures aériennes. Cavendish, Mongolfier, téméraires aéronautes ! nos pères ont éclaté de rire en voyant vos autres gonflées de gaz tourbillonner au moindre souffle, comme les feuilles d'automne. Et toi, Blanchard, le plus habile de tous, n'as-tu pas fallu te noyer dans la Manche avec le prince assez fou pour te suivre ? Parlerons-nous aussi de ce pauvre Rozier (ne pas confondre avec l'auteur dramatique), lequel s'ingénia d'adapter des voiles à sa machine, imagination bizarre, contraire à tous les principes de la science, et qui occasionna dans les nuées le plus triste des naufrages.

Dieu nous préserva de mentionner certaines tentatives plus récentes ! Cet excellent public pourrait nous croire complices des mystifications sans nombre dont il est l'objet... Ballons en cuivre, ballons en caoutchouc, ballons enflés par la réclame, lestés par le puff, qui s'élevaient à hauteur d'homme, s'accrochaient aux premières branches des arbres, et dont les plus consciencieux vont heurter tout au plus les ailes décharnées des moulins à vent de Montmartre, ou tomber perclus et paralysés sur le dos ébahi des paysans de Meudon.

Que devra-t-on conclure de tant d'efforts inutiles, de tant d'espérances avortées ?

Les uns crient à la folie, les autres au charlatanisme. Il est, en outre, une espèce de gens dont notre heureuse patrie regorge, bêtises de naissance, tanfaron par caractère, pessimistes par système, ignares avant tout, qui tournent en ridicule l'inventeur patient, l'homme de mérite et de science, dès que ce dernier quitte l'ornière banale pour graviter vers le progrès. Plus d'une fois ces prophètes de malheur ont rendu leurs oracles et déclaré que la direction des aérostats dans l'atmosphère était une impossibilité métaphysique, un projet absurde, un songe creux du premier ordre.

Eh bien, détrompez-vous, mes maîtres ! A l'heure où nous parlons, le problème est résolu.

Comme autrefois Archimède dans Syracuse, il est un homme qui peut courir les rues de la capitale et crier de toute la force de ses poumons :

Eureka ! eureka ! Jo l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !

— Bah ! s'écriera-t-on.

— C'est une bourde !

— Espérez-vous nous mystifier de la sorte ?

— Allez conter vos sottises à d'autres !

Les plus polis parodieront la mégère des Burgabres, en me jetant à la face le fameux hémistiche du grand poète :

Eh ! laisse-moi tranquille !

Toutes ces exclamations ne m'encouragent guère, je l'avoue ; et la plume est prête à me tomber des mains ; car la chose me paraît à moi-même si incroyable, les résultats sont tellement gigantesques ; notre voyage autour de l'Europe et sur les côtes d'Afrique s'est accompli si rapidement, que je crois encore avoir le vertige. Mes yeux s'égarèrent, mon cerveau tourbillonna ; il me sembla que la maison que j'habite monte au ciel... On me demande avec le plus grand sérieux si je n'ai pas fait un rêve et si je ne le continue pas, en écrivant ces lignes.

Ah ! parlé, lecteurs, vous en serez juges !... voilà mon histoire.

Le 3 de ce mois (l'aventure est récente) l'entends frapper à ma porte. Je passe ma robe de chambre, j'ouvre... une femme sa précipite dans mes bras et me donne je ne sais plus combien de charmantes accolades, que je lui rends avec usure... car c'était Justine !

Mais à propos, j'y songe, vous n'êtes pas obligés de connaître Justine.

C'est un petit démon femelle, tout semblant et tout rose ; une adorable créature, aux grands yeux noirs, fendus en amandes, le regard ni les voiles jamais sous sa longue paupière ; habitude déplorable, dont se plaignent vivement ceux qui la connaissent... attendu que Justine est sage. Il y a bientôt trois ans, qu'elle fit la connaissance de Georges l'évêque, mon plus cher camarade, gros garçon joufflu, propriétaire d'un joyeux naturel et d'un cœur d'or, mais paresseux comme tous les lazzaroni de Naples réunis, et flâneur au possible. Du moment où Georges découvrit sous les berceaux de la Grande-Chaumière, Justine, semblable à une nymphe satyres et de bacchantes, il déserta complètement l'école de Droit et vint aux bouquismes du quai des Grands-Augustins ses livres de jurisprudence.

Il avait obtenu la permission d'aller visiter dans sa chambrette la gentille ouvrière qui logeait dans une petite mansarde, rue Gil-le-Cœur.

En conséquence, au lieu d'étudier les Pandectes, il passa des lésers tout son temps à examiner les beaux yeux mentionnés plus haut, à s'extasier devant un ratelier d'ivoire, encadré gracieusement entre deux feuilles de rose, et à faire l'analyse du nez le plus coquet, le plus mignon ; qui eût été retourné par les mains de l'amoureux.

Ce genre d'occupation déplut souverainement à un oncle de Georges, savant laborieux, perdu dans le labyrinthe obscur des recherches scientifiques et pour lequel tous les rêves du cœur étaient passés, de longue date, à l'état de chimères. Il cessa de payer les inscriptions de son neveu et refusa de lui acheter un homme ; — car, en puisant dans l'urne de la conscription, Georges avait triomphalement amené le numéro 73.

Son oncle le laissa figurer sur les cadres de l'armée d'Afrique.

Désespéré de nos amoureux, larmes et sanglots, promesses d'une éternelle constance et, définitivement, départ du consenti.

Je sais tout ce qu'il y a de scabreux à se porter garant de la fidélité d'une femme ; néanmoins, je crois pouvoir répondre de celle de Justine. La jolie grisette ne quittait plus sa chambrette et consignait toute sa vie à son site que la mienne. On devine facilement le sujet de nos entretiens. Nous recevions l'un et l'autre des lettres de Georges, et nous en faisions la lecture ensemble. Excellente fille, comme elle pleurait de bon cœur et se posait comme elle riait ensuite, sans prendre la peine d'essuyer ses larmes, quand l'étudiant-soldat nous faisait le portrait des Bedouins ou nous exposait la physiologie des Bédouins.

Il y avait déjà deux ans que Georges était parti.

Cinq grandes années encore ! s'écriait-elle. Oh ! je n'y tiens plus, il faut que j'aie l'ambrosier, cela me donnera du courage.

Et la pauvre enfant travaillait nuit et jour, elle se nourrissait à peine, tout cela pour amasser la somme nécessaire au voyage d'Afrique.

Au moment où son modeste bourseau, péniblement gonflé par les veilles, allait enfin lui permettre ce tant désiré voyage, les journaux annoncèrent qu'une escarmouche ayant eu lieu, dans les environs de Falais, entre nos troupes et celles de l'émir, huit chasseurs d'Ouledans avaient été faits prisonniers. On donnait, en toutes lettres, le nom de nos malheureux... Georges était du nombre.

Le lendemain de cette affreuse nouvelle, Justine, atteinte d'une fièvre cérébrale, se trouvait à deux doigts de la mort. Elle avait jugé son amant perdu ; je tremblais moi-même qu'il n'en fût ainsi ; car on connaît la manière expéditive avec laquelle le yalagan de l'Arabie tranche la tête d'un captif.

Plusieurs médecins, réunis par mes soins auprès d'elle de la malade, la condamnaient sans miséricorde. Heureusement la nature jugée convenable de donner un démenti formel à cet arrêt de la Faculté. Six semaines après, Justine, en pleine adolescence, se promenait dans les avenues du Luxembourg, appuyée sur

mon bras et m'interrogeant avec des regards pleins d'inquiétude. La chère petite me voyait un visage radieux et ne comprenait pas que je fusse consolé si vite de la perte de mon meilleur ami. J'écoutai ses reproches sans colère, et son indignation ne réussit pas à chasser le sourire de mes lèvres... car je venais de recevoir des nouvelles de Georges.

Le yatanag des barbares avait respecté son cou! Le héros du quartier Latin, le triomphateur de la Grand-Chaumière avait trouvé grâce devant l'émir!

Comment cela? me demanderez-vous.

En conservant dans les fers la gaieté française, en acablant les Bédouins d'un feu roulant de saillies et de calembourgs, en déridant Abd-el-Kader lui-même et ses basanés lieutenans. Georges avait appris quelque peu l'arabe; l'émir et les chefs de sa suite écorchaient passablement notre langue. On s'entend partout, le rire est épidémique dans chaque pays du monde, et les bons viveurs ont leur prix, même sous les tentes barbaresques.

Contraint de passer la Tafna, définitivement acculé par le maréchal Bugeaud sur les frontières du Maroc; l'émir oubliait ses tribulations en jasant avec Georges. Puis, enfin, lorsque l'insatiable ennemi de la France chercha refuge à la cour marocaine, il s'attira sur-le-champ les bonnes grâces de l'empereur, en lui prêtant notre facétieux ami. Nos querelles avec le Maroc ont peut-être leur source dans le succès d'un calembour... tant il est vrai que les causes les plus mesquines produisent quelquefois les plus grands effets!

Jugez ce qu'il me fallut employer de précautions et de détours pour apprendre à Justine ces heureuses nouvelles. Un excès de joie est souvent plus dangereux qu'un excès de douleur. Enfin je réussis, à force de noyer mes phrases dans un déluge de réflexions amicales et de conseils philosophiques, à verser sans trop de péril dans cette pauvre âme inconsolable la bonne qui devait fermer une plaie saignante.

Combien de caresses me furent prodiguées! Combien de fois non m'embrassa-t-elle pas, sans égard à l'œil indiscret des promeneurs!

Georges ne s'imaginerait de sa vie tout ce que j'ai dépensé de vertu pour ne pas le trahir. Mes économies en fait de morale sont épuisées, je le jure, et je ne conseille à personne de m'exposer dorénavant à si rude épreuve.

Le prisonnier datait sa lettre de Maroc et nous annonçait qu'une correspondance était possible, et la confiant aux paquebots d'Angleterre, et qui, après avoir doublé Gibraltar, relâchaient toujours à Mogador, pour gagner ensuite les Canaries.

Je fis à Justine la proposition de la conduire chez l'oncle impitoyable qui avait bûssé partir notre pauvre conscrit.

Elle manifesta quelque répugnance; mais elle finit par approuver le motif qui me dictait cette démarche, et nous entrâmes bientôt dans une assez belle maison de la rue d'Enfer, où demeurait le savant.

Celui-ci, contra tout espoir, nous accueillit à merveille et donna même, en faveur de son neveu, des témoignages de sensibilité, dont, en égard à sa conduite antérieure, je ne l'aurais jamais cru capable. Mon but, en lui rendant visite, avait été de le sonder, relativement à une rançon. Georges nous annonçait que l'émir, dont il était toujours l'esclave, consentirait à lui rendre la liberté, pourvu qu'il jurât de ne plus porter les armes contre lui. Le rachat du captif devenait alors facile. Il reviendrait en France; son oncle lui procurerait un remplaçant et l'empêcherait ainsi d'être parjure.

En réponse à mes supplications pour le décider à suivre le plan, que je lui traçais, le vieillard s'écria :

— Et donc! donner de l'argent à ce drôle d'Abd-el-Kader? ce serait une mesure anti-nationale... Il s'en servirait pour acheter de la poudre et faire sur nos braves soldats.

Mais, lui dis-je...

— Mais, je ne débourserais pas un sou! D'ailleurs, tous mes fonds sont employés autre part.

Justine foudra en larmes et je baisai dououreusement la tête. M. Fèvre vint à nous. Il donna sous le bras mention de l'amante de Georges une petite tape amicale et me prit ensuite la main, qu'il sera cordialement.

— Ah! ça, dit-il, vous l'aimez donc beaucoup, vous autres, ce vaurien de neveu?... Cela me fait plaisir, mes enfans... car jo l'aime aussi. Le gaillard méritait une leçon qui, j'y compte bien, lui sera profitable. Tranquillisez-vous, nous l'embrasserons avant un mois, sans que ce maucricaud d'Abd-el-Kader ni ce sournois d'empereur de Maroc empochent un centime.

— Et comptant diable feriez-vous? m'écriai-je, oubliant toute retenue et laissant échapper un geste de vivacité furieuse.

— La! là! jeune homme, c'est mon secret! je vais écrire à Georges par la voie qu'il indique, et lui donner tous les renseignements nécessaires... Outil... sous prétexte de divertir l'empereur et sa cour... C'est bien cela, morbleu! Je jure, dès à présent, fixer l'époque précise... Allez, allez! vous auriez tort de ne pas compter sur moi... Ne pleurez plus, ma petite nièce, ajouta-t-il en cessant de nous le menton de Justine, je sais avec quelle persévérance courageuse vous vous êtes consacrés, et vous serez la femme de Georges, je vous en donne ma parole. Mais il faut nous quitter... chaque minute de mon temps est précieuse... Au revoir, mes enfans, au revoir!

— Là-dessus, il nous poussa doucement vers la porte et la referma sur nous.

— Ce vieillard est timbré! m'écriai-je, lorsque nous fûmes dans la rue.

— Hélas! me répondit Justine, j'en ai grand peur!

Cependant la réputation de M. Fèvre, l'estime dont il était l'objet, l'amitié que lui vouait Arago, les utiles découvertes dont il avait enrichi le domaine de la science, découvertes qui lui valaient déjà la croix de la Légion-d'honneur et lui montraient l'Institut en perspective, tout cela nous revint à l'esprit et nous donna sérieusement à réfléchir. Je me souvins d'avoir autrefois entendu raconter à Georges diverses expériences, faites par son oncle, pour arriver à diriger les ballons. Le malicieux étudiant se moquait de ces prétentions atmosphériques et me retraçait, par des charges impitoyables, les graves travaux du penseur. Or, ces mêmes travaux, qu'il tournait en ridicule, vont peut-être coopérer à son salut? Dès ce moment, Justine et moi, nous crûmes avoir le mot de l'énigme et tenir la clé des richesses de M. Fèvre. Le savant modeste ne s'exposait jamais qu'à coup sûr au grand jour de la publicité, s'épargnant ainsi les commentaires décourageans de la critique. Cette habitude, bien connue, nous expliquait ses mystérieuses paroles.

Lorsque la jeune fille entra dans ma chambre, l'œil rayonnant et le front joyeux, je compris qu'elle venait m'annoncer le triomphe de la science.

En effet, dès qu'elle m'eut embrassé cinq ou six fois de suite, sans égard au trouble que ses baisers jetaient dans mes sens, elle s'écria :

— Nous partons pour le Maroc!

Je voulus la questionner, mais elle me ferma la bouche et m'embrassa de nouveau. Dieu me confonde si je connais un rôle plus stupide que celui d'être l'ami, rien que l'ami, d'une jolie femme!

— Dépêchez-vous, dit-elle, l'oncle de Georges nous attend au milieu de la plaine Saint-Denis.

— Vous avez donc vu M. Fèvre, Justine?

— Est-ce que je pouvais y tenir davantage? Il allait justement nous envoyer faire la proposition d'être ses compagnons de route, et je me suis empressée d'accepter pour vous et pour moi.

— Mais, lui dis-je, réfléchissez donc! En ballon... peste! nous allons nous casser le cou!

— Eh bien, monsieur, nous nous le casserons ensemble.

— C'est une consolation, Justine.

— Bornez-vous à passer une redingote... Dans cette saison, les nuits ne sont pas froides... toute espèce de bagage est superflue; le cher oncle a fait provision de vivres.

— Il est même inutile, lui répondis-je, de prendre un passeport. Bien certainement, les gendarmes ne viendront pas nous le demander dans les nuages.

Je fus bientôt prêt à descendre avec la frétilante grisette. Un sacre à l'heure, amené par elle, nous attendait. Justine, en franchissant le marchepied, me découvrit les contours d'une jambe admirablement prise... Diab! de femme! le moyen donc de ne pas la suivre sur terre, dans l'air et sur l'onde!

— Où allons-nous, bourgeois?

— Plaine Saint-Denis! cria Justine.

— Quel numéro? demanda le cocher.

Mon impatiente compagne ne goûta pas la plaisanterie et gratifia l'automaton d'un soufflet retentissant. Ce dernier jura comme un païen. Je lui glissai une pièce de cent sous, moitié pour la course, moitié pour le soufflet. Il sourit aussitôt, se frota la joue, grimpa sur son siège et partit ventre à terre.

Trente-cinq minutes après, montre en main, nous descendions dans l'avenue de Saint-Ouen.

— C'est là! me dit Justine, en me désignant une espèce de baraque en planches, faite à la hâte au milieu d'un champ voisin.

Je vis effectivement M. Fèvre, en compagnie d'un second personnage, que je reconnus de prime-abord et dont la présence me rassura complètement sur les suites de notre voyage aérien. Si l'oracle de l'Observatoire, si le prince de la science consentait à nous suivre dans les nues, il donnait dès lors à la découverte de l'oncle de Georges le plus glorieux témoignage d'approbation, le gage le plus assuré du succès.

Nous entrâmes dans la baraque, et les deux savans s'empressèrent de barricader sur nous la porte vacillante.

La surprise où me plongea la vue du gigantesque ballon, qui devait nous emporter dans les airs, m'empêcha de remarquer un incident qui semblait préoccuper beaucoup M. Fèvre et son illustre ami.

Depuis un mois que l'aérostas se trouvait sur le chantier, le plus grand mystère entourait les préparatifs, et les secrets de la fabrication avaient été gardés de la manière la plus inviolable. Il en résulta que, la curiosité des habitans de Saint-Ouen n'ayant pas trouvé la moindre occasion de se satisfaire, en hâit aussitôt une infinité de conjectures, dont la moins compromettante était que, la baraque donnant sans doute asile à des ennemis de l'ordre de choses actuel, on devait y préparer quelque machine infernale. Ce bruit absurde avait pris une telle consistance, que le maire du pays, accompagné d'une douzaine de gardes nationaux et soutenu par le garde-champêtre, résolut d'arrêter les anarchistes. En conséquence, le magistrat, revêtu de son écharpe, conduisit du côté de la baraque sa troupe belliqueuse.

Mais l'habile aéronaute, activement secondé par l'académicien, sut prévenir cette avance patriotique.

Le toit de l'atelier de construction avait été enlevé dès l'aurore. Au

moment où le maître de Saint-Onen faisait briser notre faible rempart de planches, le ballon s'éleva majestueusement à sa barbe, et à celle de ses acolytes. Nous fûmes à sa suite du courroux de l'autorité locale et, du haut des airs, nous dûmes la satisfaction de demander à ces intéressés hipés des nouvelles de leur santé.

Comme un coursier docile, l'aérostat, libre des nœuds qui le fixaient à la terre, prit, dès le commencement de la course, toutes les allures que, d'une main ferme et vigoureuse, lui imprima son maître.

— Victoire ! s'écria l'académicien.

— Du premier coup d'aile, il venait d'apprécier ce que la manœuvre avait d'admirable.

En nous sentant emportés, comme sur les ailes vibrantes d'un vautour, Justice et moi, nous éprouvâmes une frisson d'indicible angoisse et de terreur sabbatelle. Je repris néanmoins assez de calme pour écouter l'explication qui me fit comprendre le secret de l'épouvante découverte.

La direction de la machine était soumise à une force d'air comprimé. Quatre tuyaux s'échappaient des flancs d'une énorme boule de compression, suspendue au dessus de la nacelle. Grâce à un mécanisme à lui connu, l'aéronaute retenait ou poussait l'air à volonté. Les tuyaux servaient à diriger le ballon de l'est à l'ouest, du sud au nord, et réciproquement. Quant à l'ascension de la machine ou à la descente, l'une et l'autre s'opéraient au moyen de gaz condensés dans un réservoir et qui, soutiré au moyen d'une pompe, alourdissait le ballon ou l'allégeait, selon l'urgence. Cela me paraît parfaitement clair, comme tout ce qui est vrai, comme tout ce qui est sublime.

La nacelle, de forme circulaire, était garnie de banquettes, où nous étions assis d'une façon très commode.

Depuis long-temps déjà, Paris et la banlieue avaient disparu sous nos regards. Nous courions au nord-ouest. Les villes et les hauteurs étaient de la dimension de jouets d'enfants, et la Seine, qui reflétait les rayons du soleil matinal, nous semblait un fil d'or, serpentant sur une tapisserie de couleur verte.

— Nous allons bon train, dit M. Férrelle. Maintenant, je puis lâcher la bride au véhicule et m'occuper de notre déjeuner. Nous serons avant une heure, en Angleterre.

— En Angleterre ! y songez-vous ? demanda Justice avec simplicité.

— Oh ! oh ! m'écriai-je, nous prenons terriblement le chemin des écoliers !

— Mes enfans, nous répondit l'aéronaute, vous avez ma promesse et nous irons délivrer Georges ; mais, d'après la lettre que je lui ai écrite et qu'il a dû recevoir, il n'attend notre arrivée que le 15. D'ici là, je veux exécuter une autre promesse, celle de faire le tour de l'Europe avec mon honorable ami, un peu plus rapidement qu'à vol d'oiseau. Si la promenade n'est pas de votre goût, vous êtes libre de descendre.

Il nous montrait, à deux mille cinq cents mètres au dessous de nos pieds, les tours de la cathédrale de Rouen.

Justice fit un geste très expressif de répugnance. Quant à moi, je me peis à déclarer avec franchise que mon goût pour les monuments gothiques ne me décidait pas à me précipiter sur eux, de cette hauteur. L'oncle de Georges se dirigea vers une trappe, qui s'ouvrait dans le plancher de la nacelle, et mit au jour un superbe jambon de Mayence, plusieurs volailles rôties et une très confortable collection de bouteilles de Bordeaux et de Champagne. Une table plantée se trouvait à la portée de Justice. Elle se prépara gaiement à mettre le couvert et bientôt nous débûnâmes avec un calme assez parfait que si nous eussions été dans les salons de Vefour ou sur les pelouses verdoyantes de Montmorency.

Déjà nous avions dépassé le Havre. Nous jetâmes aux poissons de la Manche les débris d'un superbe dindon, et Londres apparut à nos yeux, au moment où la détonation de notre bouteille de champagne se faisait entendre.

— Vive la France ! cria l'aéronaute.

Il fit agir un ressort, et le ballon, suspendant aussitôt sa course, plana, comme un oiseau immense, au dessus de la capitale de l'Angleterre.

— Oui, vive la France ! dit l'académicien, — soutenant à son tour la tête pailante, — et gloire à celui de ses enfans qui lui donne encore une fois le sceptre du monde ! Peu nous importe à cette heure qu'une autre nation domine sur l'Océan, son joug despotique est brisé ! Qu'on dise un mot, qu'on transmette un ordre, et, du haut de cet aérostat, des bombes incendiaires vont porter sur tous les points de la Grande-Bretagne le carnage et la mort ! La question de la descente est pleinement résolue : l'ombre de l'Empereur doit en tressaillir sous la tonbe !

Cette application de la découverte à la guerre nous promettait en réalité l'empire universel, et, dans le transport de notre enthousiasme, nous criâmes une troisième fois : — Vive la France !

Cependant Justice s'était approché d'un télescope apporté par l'académicien. La curieuse, qui plongeait dans les fosquets privés du parc Saint-James, nous cria qu'elle apercevait la reine Victoria, folâtrant avec son noble époux sous une charmille découverte. Mais, presque aussitôt, notre compagne devint rouge comme une arête et quitta brusquement le télescope. Chacun de nous s'empressa de lorgner l'épisode qui intimidait ainsi Justice. M. Férrelle et moi nous perdîmes d'un brillant éclat de rire ; mais le grave académicien ne se donna pas.

— Les rois, nous dit-il, n'en font jamais d'autres ! Ce fut là, de tout temps, leur unique occupation.

Nous adressâmes nos adieux à la patrie de John Bull pour traverser l'Irlande du Nord et gagner le Danemark et la Suède. Notre ballon dévora

l'espace ; nous devîmes arriver à Saint-Petersbourg avant le coucher du soleil.

Pendant cette longue route, la conversation roula sur les grandes choses qui se préparaient pour l'avenir. Je me figurais que les aérostats nous pourraient jamais s'élever qu'à une certaine hauteur, attendu, disais-je aux savans, qu'au delà de notre couche atmosphérique on ne rencontre plus que le vide. — Erreur ! s'écria M. Férrelle. Le vide, c'est le néant : donc le vide n'existe pas dans l'univers créé. Que demain je trouve le secret d'un appareil respiratoire, un moyen quelconque d'emporter une provision d'air, et je fais un voyage dans la lune ! Ah ! rien tant qu'il vous plaira ! Je suis de l'avis de Fontenelle, et je pense que les mondes sont habités. Tous ces grands corps célestes, dans le système de la création, doivent avoir un autre but que celui de nous offrir une perspective immense. Chacun d'eux, — il n'est pas, selon moi, permis d'en douter, — possède au-delà sa couche atmosphérique. Donc, une fois la première planète conquise, je renouvelle ma provision, je prends ma course vers un autre monde, je dépasse les étoiles, je me lance dans l'infini... je monte jusqu'à Dieu !

Le regard de notre conducteur étincelait, son front muni parut entouré d'une auréole. Je croyais voir le Prométhée des anciens jours se préparant à dérober le feu céleste.

Le soleil descendait à l'horizon. Son globe rougeâtre, pareil à la boule embrasée d'une fournaise, se grossissait sous les vapeurs du soir. Les flots de la Baltique prenaient une teinte d'or pourpre et le golfe de Finlande ressemblait à une mare de sang.

— Nous sommes à Saint-Petersbourg ! s'écria M. Férrelle, avec joie.

En effet, la ville des czars se déroulait sous nos yeux dépourvus de son froid manteau de neige, et se baignait les pieds dans les eaux transparentes de la Néva.

Nous avions résolu d'aller souhaiter le bonsoir à M. de Barante.

Bien que l'aéronaute eût parfaitement la capitale de toutes les Russies, où il avait fait autrefois un long séjour, il découvrit assez difficilement, du point élevé que nous occupions, l'hôtel de notre ambassadeur. Comme nous avions traversé les lignes de douane, sans jurer convenablement de nous soumettre à la visite, et que, du reste, nous étions entièrement dépourvus de passeports, nous résolûmes d'attendre le crépuscule, pour descendre dans la cour de l'ambassade. C'était le moyen le plus sûr de nous épargner une querelle avec la police ombageuse de Pétersbourg.

M. de Barante eût fait un rêve en voyant l'illustre académicien lui tomber des astres. Pour le convaincre de notre miraculeux trajet, nous lui fîmes présent des journaux du matin, que nous avions emportés, au départ, et qui ne devaient lui parvenir que le 25 août.

L'ambassadeur nous força d'accepter une collation splendide, puis nous remontâmes sur le dos du jougoux hippogriffe, qui allait nous entraîner sous d'autres cieux.

La nuit était sombre. Notre conducteur, j'ignore pour quel motif, gardait rancune à l'autocrate. En conséquence, il lui avait préparé sous nos pieds, une petite mystification, que nos tentes permirent de réaliser. Pendant quelques minutes, il tourna tout autour de la place du palais d'hiver, afin de s'orienter, j'ongea doucement la galerie, qui joint ce palais à l'Ermitage et s'approcha d'une fenêtre, enl'ouverte, près de laquelle Nicolas Pawlowitz, le sublime empereur, se plaisait à respirer l'air embaumé du soir.

A l'aspect de l'énorme machine, qui frisait son balcon, Nicolas recula d'abord, saisi d'épouvante ; mais la curiosité prit le dessus, lorsqu'il vit l'aéronaute se pencher au bord de la nacelle et lui présenter avec respect deux volumes admirablement reliés.

C'étaient l'œuvre de M. de Custine, la Russie en 1830. Le premier feuillet de chaque volume portait ces mots, suivis de la signature : *Hommage de l'auteur.*

L'aérostat reprit ensuite son vol et se dispersa comme un fantôme.

M. Férrelle alluma deux lanternes, fixées à la boule de compression, plaça près de lui sa boussole et se disposa tranquillement à dormir, quelques heures. Chacun de nous s'arrangea de son mieux sur les banquettes, et l'aurore du lendemain nous montra les minarets élancés et le croisement orgueilleux des mosquées ottomanes.

Constantinople, la cite voluptueuse, se montra, blanche et coquette, dans le cristal azuré du Bosphore.

Nous fîmes très surpris à cette heure matinale, de voir, au moyen de notre télescope, Abd-El-Médjid et ses odalisques dansant le polka dans les jardins du harem. Nous sommes depuis qu'à l'époque des grands chaleurs, Sa Hautesse se fait une disposition fort saine, dormant le jour et se levant la nuit. Nous descendîmes un instant aux environs de la ville, près d'un kiosque solitaire à la porte, d'où l'on jouissait d'un point de vue limpide. Là, nous fûmes gaiement nos ablutions, à l'instar des enfans du prophète. Bientôt après, nous remontâmes le cours du Danube et le cadran du palais Esterhazy marquait dix heures comme nous planions au dessus de Vienne. Nous vîmes sur la terrasse du nord, débûnant amicalement ensemble, l'empereur d'Autriche et son rusé diplomate. Ils sabbait l'un et l'autre personnel du faucon de ce fameux Johannisberg.

De Vienne nous donnâmes à notre docile aérostat la direction de l'Italie, que nous traversâmes dans toute sa longueur, ne nous arrêtant pas même à Rome, pour baiser le mule du saint-père. La Méditerranée nous vit franchir ses rivages, sans que nous eussions rien à redouter de ses flots capricieux, et, le soir du 14, trente-six heures après notre ascen-

sion dans la plaine Saint-Denis, nous descendions à Alger, devant l'hôtel-nôme du gouverneur.

Nous étions chez des compatriotes, chez des frères, et nous reçûmes l'hospitalité la plus touchante.

Lorsqu'on apprit notre audacieux voyage, on voulut nous porter en triomphe; mais nous déclinâmes l'ovation pour aller prendre du repos, ayant soin toutefois de confier à un piquet d'infanterie notre aérostat, qui avait besoin d'être protégé contre les tentatives curieuses des Arabes, des Berbères, des Kabyles et des Juifs.

Aux premières lueurs de l'aurore nous étions en route pour l'empire du Maroc.

L'espérance, qui avait jusque-là fait battre nos cœurs, commença subitement à céder la place à la crainte. Georges peut-être n'a pas reçu la missive de son oncle. Comment trouver alors le pauvre prisonnier? Qui nous fournira les moyens de l'arracher du palais de l'empereur? A mesure que nous approchions de ces contrées barbaresques, nos inquiétudes devenaient plus vives. Justine et moi nous étions presque indigènes du calme imperturbable de M. Fèvreille et de l'indifférence de l'académicien. Tous les deux s'occupaient à découvrir les divers cantonnemens où stationnaient nos troupes. Alors nous tombions brusquement au milieu de tentes, et c'étaient des hurrahs, des acclamations à n'en plus finir.

Le duc d'Aniane pressa la main des savans avec transport, puis il donna deux baisers passablement visés sur les joues fraîches de Justine, en la félicitant de son courage.

Un peu plus loin, le maréchal Bugeaud nous supplia de lui prêter notre machine atmosphérique pour aller du même pas se précipiter comme un tourbillon sur l'impeccable émir et sabrer ainsi quelque peu la cavalerie marocaine. Nous vîmes l'heure où il allait user de ses pleins pouvoirs et mettre l'aérostat en réquisition.

Pour nous épargner de nouvelles instances que nous eût faites à coup sûr le brave Lamoricière, nous nous bornâmes à lui jeter nos cartes.

Enfin, au milieu d'une plaine admirable couverte de palmiers, nous découvrimmes la capitale du Maroc, et Justine faillit s'évanouir de joie quand M. Fèvreille, braquant le télescope, s'écria d'une voix retentissante.

— Je l'aperçois! il a reçu ma lettre!

Mais ici, quelques mois d'explication deviennent indispensables!

Lors de la visite que nous fîmes au savant dans sa maison de la rue d'Enfer, une idée lumineuse jaillit de son cerveau. Georges, pendant son enfance, avait appris à fabriquer de petits aérostats, pourvus de leurs accessoires, et s'amusaît avec ses amis de collège à les faire voyager dans les airs. Le prisonnier de l'émir avait dû garder la mémoire des leçons de son oncle. Du reste, ce dernier retraçant dans sa lettre tous les détails qui pouvaient n'être plus assez présents au souvenir de Georges. Nos lecteurs devinent déjà ce qui va suivre. Obéissant aux avis de M. Fèvreille, le prisonnier fit à l'empereur de Maroc la proposition de le divertir ainsi que toute la cour, en s'élevant sur un ballon, du haut de la mosquée *El Koutoubia*, dont la tour colossale domine la ville.

Georges se mit en devoir d'exécuter cette ascension périlleuse, en présence de Muley-Abd-er-Rhaman, qui le regardait des fenêtres du palais impérial, et sous les yeux de plusieurs milliers de Maures, assemblés sur la *Méchouar*, ou place d'audience.

Mais à peine, aux acclamations des Marocains, le rêveur se fut-il enlevé à trente mètres au dessus de la tour, que l'oncle descendit du ciel, comme un oiseau de proie, et s'empara de l'aéronaute inexpérimenté, qu'il emporta dans les nuages, à la stupefaction générale d'Abd-er-Rhaman et de ses noirs sujets.

Yre de bonheur, Justine se précipita dans les bras de son amant. M. Fèvreille embrassa son neveu, l'académicien félicita Georges, qu'il trouva superbe sous le burin, et je dis à l'oreille de mon ami, en l'embrassant à mon tour :

— Scipion, sous les murs de Carthage, n'a pas eu le quart de ma vertu; cependant je doute qu'on me cite jamais comme un modèle de continence... O partialité de l'histoire!

On eût dit que notre aérostat filerait le sol natal, car il redoublait de vitesse. Nous jetâmes un salut rapide à l'escadre du prince de Joinville, qui foudroyait Mogador. Quelques unes des bombes destinées aux Marocains étant tombées par hasard dans notre nacelle, nous les renvoyâmes à leur adresse. En traversant l'Espagne, j'évoquai l'apparition de quelque brune Andalous, dont la présence me devenait presque indispensable, attendu que Georges et Justine se donnaient impitoyablement sous mes yeux les baisers les plus tendres. J'en étais à regretter mon ancien rôle. Enfin, à neuf heures du soir, nous nous retrouvâmes au dessus de Paris, et le gaz nous envoyait ses clartés éblouissantes; mais le spectacle des plus radieuses illuminations ne vaut pas un bon lit, quand on a fait le tour l'Europe en trois jours.

post-scriptum. — Le remplaçant de Georges vient de partir pour l'Afrique; Justine et moi nous sommes affichés à la porte de la mairie du 10^e arrondissement... Je serai garçon d'honneur.

Mille aérostats, triples du nôtre doivent être terminés pour le 15 septembre, et seront affectés au transport des voyageurs dans les différentes parties du monde. Les véhicules ne descendront jamais aux lignes de domance, non plus qu'aux territoires; on hissera les employés au moyen d'une poulie. Le Champ-de-Mars, à Paris, servira provisoirement d'embarcadère, et l'administration s'ingag d'avance à prêter à domicile toutes les personnes qui logeront au camp d'été.

Nous apprenons avec chagrin que M. Margat vent se pendre de désespoir, et que M. Kirsch parle de se noyer dans la liqueur qui porte son nom!...

ÉCÈNE DE MIRECOURT.

MARY.

Simple histoire.

La poésie de la vie est dans l'accomplissement d'un devoir.
JULLES SANDAUX.

I.

Un mois de décembre 18... dans l'un des plus jolis hôtels du Strand, à Londres, était réunie une nombreuse et brillante société. On y remarquait l'élite du monde financier, quelques hommes politiques, et surtout beaucoup de jolies femmes que l'attrait d'une soirée musicale et dansante avait rassemblés chez M. Stevenson, ancien agent de change, on stock-broker, retiré des affaires. Le concert venait de finir à la grande satisfaction de la jeunesse. Déjà se répandait l'animation, l'orchestre exécutait avec verve les contredanses les plus nouvelles, et les quadrilles se mettaient en mouvement, tandis que çà et là se renouaient les entretiens de la journée sur la hausse et la baisse, et sur la récente discussion parlementaire : il y a des gens qui colportent partout les préoccupations de leur état.

Parmi les groupes qui se formaient dans l'intervalle des contredanses, il en était un surtout qui se pressait fort nombreux aux abords d'une jeune fille, toute confuse des compliments qu'on lui adressait, des invitations dont on l'accablait. Cet empressement était d'ailleurs bien motivé, car elle venait d'exécuter une sonate avec un éclat et un sentiment remarquables. Et puis, il n'était guère possible de rien voir de plus noblement expressif, de plus idéalement beau que cette enfant, qui comptait seize ans à peine. Sa taille se dessinait, élégante et svelte, sous une robe de mousseline qui disputait de blancheur avec son cou de cygne. Son front, légèrement bombé et d'un reflet saigné, semblait le siège d'une intelligence distinguée. Gall et Spurzheim, ces maîtres de la phrénologie, eussent sans doute remarqué, à l'angle de ses sourcils admirablement arqués, une petite protubérance, indice évident à leur avis, d'une grande aptitude musicale. Quoi qu'il en soit, ses yeux bleus comme l'humide ancolie reflétaient, à travers l'éclat du moment, une sensibilité exquise jointe à de la fermeté d'esprit. Ses cheveux blonds, adorablement nuancés, retombaient sur ses épaules, bouclés comme des touffes d'hyacinthe, encadrant un visage plus frais et plus délicat qu'une rose mousseuse. On eût dit une Péri descendue des airs sur un rayon de lumière pour se mêler un instant aux plaisirs de ce monde. Il semblait que l'atmosphère qui l'enveloppait fut plus léger et plus pur, et la foule charmée la considérait avec une sorte d'enthousiasme contenu. De temps en temps une femme d'une cinquantaine d'années venait s'asseoir près d'elle; la jeune fille lui prenait alors la main et la pressait dans les siennes avec effusion. Cette femme paraissait bien heureuse et bien fière de la beauté et du bonheur de cette enfant, car l'une était mistress Stevenson et l'autre miss Mary, sa fille, l'aînée, par parenthèse, de quatre jolis enfants.

Pour Mary et pour sa mère, cette soirée était mieux qu'une soirée ordinaire : c'était, en effet, la première apparition de cette jeune personne dans un salon; c'était le moment solennel de son entrée dans le monde; car jusque-là, Mary avait été élevée avec une extrême sévérité. Placée fort jeune dans un pensionnat, elle n'en était sortie que rarement, et toujours pour passer avec son père et sa mère, en petit comité, les heures de vacances arrachées à une règle avaro. Mais, cette fois, Mary jouissait d'un congé définitif; elle avait à jamais dit adieu au pensionnat, et sa mère, la jugeant assez instruite, assez éclosée pour le monde, se faisait un glorieux devoir de la présenter chez elle à une petite fête donnée dans cette intention. Le succès de Mary, nous l'avons dit, était des plus flatteurs, des plus complets. Mais, disons-le aussi, il n'avait fallu rien moins que la conviction profonde du talent extraordinaire de sa fille, talent sincèrement reconnu par quelques artistes d'un grand mérite, pour que mistress Stevenson se fût hasardée à la faire jouer ainsi dans son salon, le premier jour de son entrée dans le monde. Loin de songer à se reprocher une imprudence, l'orgueilleuse mère savourait en secret toutes les douceurs du triomphe.

M. Stevenson, lui, n'était pas moins glorieux que sa femme, et l'écclésiastère se sentait de bien terribles velléités d'aller, au beau milieu de la foule éprise, serrer sa Mary sur son cœur, mais il surtaut de sa petite vanité paternelle, et se promettait de réclamer, après le bal, les intérêts et les arrérages de ce qu'il appelait, le digne stockbroker, sa rente infiniment trop amoindrie.

M. et mistress Stevenson n'étaient pas les seuls vivement touchés des succès de leur fille. Il y avait là un homme d'une vingtaine d'années qui, malgré son air calme et doux, malgré la réserve dont il faisait preuve en se tenant toujours à l'écart, ressentait au fond de l'âme comme un echo redoublé de toutes les joies de Mary, de toutes les admirations qu'elle éveillait. Ce jeune homme était son cousin William, onclein de M. Ste-

venant aimait comme son propre fils, et qu'il se plaisait, après avoir reçu de sa vocation déterminée pour la peinture, à encourager et à soutenir dans ses études artistiques.

William était depuis quelques instans adossé contre le chambranle de l'une des portes du salon, livré tout entier à ses pensées intimes, lorsque le prélude d'une contredanse se fit entendre. Les quadrilles se formèrent, et l'orchestre allait reprendre, quand on s'aperçut que Mary restait en place. Vingt cavaliers s'élançèrent aussitôt pour l'engager. Mary leur répondit qu'elle était un peu fatiguée et qu'elle profiterait de l'absence de son danseur pour se reposer. Elle avait à peine achevé ces mots que William parut devant elle, rouge comme une cerise et tremblant d'émotion.

— Oh ! pardon ! pardon ! ma cousine ! balbutia-t-il.

— Vous n'avez oubliée, William ? lui dit-elle avec une légère expression de reproche, en lui présentant la main.

— Qu'étais-je ? murmura le jeune peintre en baissant doucement la tête... C'est, vous qui en êtes cause, alors...

— Moi, mon cousin ? et comment cela ? dit-elle en l'entraînant dans un quadrille.

— C'est bien simple, répondit naïvement William, je pensais à vous à votre table, à vos succès... et voilà pourquoi j'ai oublié que je devais danser avec vous.

Mary sourit, et le joli couple s'élança pour danser la première figure. Le bal en ce moment était fort animé. Bon nombre de financiers et d'hommes politiques, entraînés par le mouvement communicatif, venaient de déposer pour quelques instans leur gravité britannique ; ils avaient pris place dans les quadrilles où ils marchaient à pas comptés.

M. et mistress Stevenson étaient ravis de cet entrain, et se félicitaient de l'agrément que chacun paraissait prendre à leur tête.

II.

Il est aisé de se divertir dans la sorte dans le salon de M. Stevenson, il se passait à quelques centaines de pas de sa demeure un événement qui devait avoir une influence fatale sur les destinées de l'heureuse famille.

Un homme était assis dans un cabinet richement meublé, les coudes appuyés sur une table et les yeux ardemment fixés sur un vaste portefeuille ouvert d'où s'échappaient une masse de bank-notes.

— Que faire ? que faire ? disait-il avec l'accent du désespoir... J'ai promis de rembourser demain à mon ami Stevenson les quatre-vingt mille livres sterling qu'il m'a confiées après la vente de sa charge et la liquidation de ses affaires... et ces quatre-vingt mille livres sterling, depuis mes dernières pertes à la Bourse, sont à peu près tout mon actif... Cette somme, c'est la fortune de mon ami !... Il sera toujours opulent, heureux ! et moi... moi, il ne me restera rien... je serai misérable !... Oui ! oui ! reprit-il avec une sorte de rage, demain la misère !... tandis que j'ai là... là... en ce moment... sous les yeux... sous la main... toute une fortune... tout un trésor !... Il ne tient qu'à moi de m'en emparer... de partir... Pourquoi pas ?... J'étais bien décidé tout à l'heure... N'ai-je point envoyé chercher une chaise de poste ?... elle va venir dans un instant... Pourquoi donc hésiter encore ?... Dans quelques heures, je puis être loin d'ici avec ce portefeuille...

Infamie ! infamie ! s'écria-t-il... tromper la confiance d'un ami ! le voler lâchement !... le ruiner !... le tuer peut-être !... Oh ! non, non, jamais !... ce serait hideux !... je suis fou... la mort plutôt ! je rendrai cent argent... je continuerai les affaires... je refais fortune... Oui, oui ; demain peut-être un coup de bourse ne remettra à flot !

Il se leva et marcha à grands pas dans son cabinet, ses mouvemens éperonnés saccadés comme ses paroles ; il se frappait le front du poing, et après un moment de silence :

— Insensé que je suis ! s'écria-t-il tout à coup en ricanant affreusement... J'oubliais que demain est jour d'échéances, et que je n'ai point assez d'argent pour le paiement de quelques traites et des rentes que je sers... Je vais donc être obligé de suspendre... Mes clients seront effrayés ; ils voudront réaliser... et je serai perdu ?... Ainsi que je paie ou que je ne paie pas Stevenson, je n'en serai pas moins déclaré en faillite, et toute ma belle générosité envers mon ami n'aura été qu'une action de dupe.

Allons ! allons ! plus d'hésitation ! plus de combat !... La tentation est par trop infernale... A moi ces quatre-vingt mille livres sterling !... Une journée de lutte entre l'infamie et l'honneur, c'est assez !... Adieu mon honneur !... je fais un pacte avec l'infamie !

Comme il achevait ces mots, un domestique entra et lui annonça qu'une chaise de poste l'attendait. Le banquier ferma son portefeuille, le mit sous son bras, s'enveloppa d'un manteau de voyage, descendit l'escalier, monta comme un insensé, et se jeta dans la voiture de poste que quatre chevaux vigoureux emportèrent aussitôt sur la route de Douvres, où il devait s'embarquer pour la France.

A l'instant où le fugitif était monté en voiture, un jeune homme qui sortait d'une source pour se rendre au bal de M. Stevenson, l'avait reconnu. Surpris de ce départ nocturne, il se mit machinalement à courir à travers l'hôtel de notre ancien stockbroker : c'était un ex-coumis de ce dernier.

III.

On dansait toujours dans notre charmant hôtel de Strand. Minuit ve-

nait de sonner. L'orchestre jetait en vibrations sonores ses notes les plus excitantes ; et les danseuses, le visage coloré par l'action du galop et de la valse, étaient plus jolies que jamais.

M. Stevenson, s'appuyé contre le marbre d'une cheminée causait avec quelques invités ; sa figure, pleine de sang et de vie, était fort animée ; elle s'épanouissait vermeille et souriante comme une grenade, car notre ancien stockbroker était d'une corpulence, d'une fraîcheur, d'une santé à faire envie au Falstaff de Shakspeare.

— Je crois, mon cher Stevenson, lui disait un banquier, qu'il vous manque ce soir fort peu de vos invités. Voyez quelle foule !

— Vous savez le proverbe français ? répliqua M. Stevenson : Plus on est de fous...

— Plus on rit, ajouta avec un flegme comique un spirituel membre du parlement ; et plus on a le plaisir de s'écraser les pieds ; ajouta-t-il.

— Il n'est pas de plaisir sans peine, reprit M. Stevenson, qui tenait beaucoup au langage proverbial.

— Heureusement, la douleur n'est pas un mal, s'écria le banquier, en faisant une grimace très peu stoïque, parce qu'une grosse lady venait, en passant, de lui monter sur l'orteil.

— Si Daring était à votre place, dit M. Stevenson, il pousserait le stoïcisme jusqu'à faire des excuses à cette dame pour le mal qu'elle lui aurait fait.

— Peste ! je ne suis pas aussi philosophe, répondit le banquier. Mais, à propos, reprit-il, je n'ai point encore aperçu ce Zénon de la finance ?

— Il est toujours en retard lorsqu'il va en soirée.

— Je lui souhaite de n'être jamais en retard que pour cela, murmura le membre du parlement.

— Que voulez-vous dire ? dit M. Stevenson surpris.

— Oh ! rien, presque rien, quelque bruit sans consistance probablement...

— Mais encore ?

— Les mauraises langues prétendaient que Daring n'est qu'à deux doigts d'une faillite.

— Calomnie ! dit M. Stevenson devenu sérieux.

— Le fait est, dit le banquier, que mon confrère Daring s'est mis, depuis quelque temps, à jouer à la Bourse, et qu'il est tout d'ivoire et heureux. Les dernières opérations qu'il a faites sont même des succès ; et il faut avoir les reins bien solides pour les supporter.

— Daring est très riche ! dit M. Stevenson que l'émotion gagnait visiblement.

— Eh ! sait-on dans le public qu'elle est au juste la situation financière d'un banquier, avant qu'il n'ait définitivement liquidé ? dit le membre du parlement. Demandez plutôt à monsieur que voici.

Le banquier qu'indiquait le dernier interlocuteur inclina la tête en signe d'assentiment. Une contredanse venait de se terminer, et les couples, en se croisant et en se pressant pour regagner la place des danseuses, forçant nos interlocuteurs de se séparer. M. Stevenson resta un instant seul ; son front se penchait triste et rêveur, quand un jeune homme se présenta devant lui.

— Ah ! c'est vous, George ! dit l'ex-stockbroker à son ancien commis... Rentrez, reprit-il vivement, faites-moi le plaisir de courir chez M. Daring, et tâchez de savoir adroitemment s'il est chez lui.

A ces mots qui révélaient un soupçon étrange, y avait-il peut-être absurde, mais irrésistible, M. Stevenson se redressa comme indigné du lui-même, et il reprit aussitôt :

— Non, mon ami, non, n'y allez pas... je suis fou !

— Ce serait inutile, en effet, répondit le jeune homme, car, si y a quelques minutes à peine, j'ai vu M. Daring monter en chaise de poste, et j'accourrais.

— Malheureux ! s'écria M. Stevenson en saisissant violemment le bras de son ancien commis : vous mentez ! ce que vous dites est impossible ! Cette exclamation fut couverte par le bruit de l'orchestre qui produisait et des quadrilles qui se formaient.

— Hélas ! je voudrais bien mentir, répondit avec tristesse le jeune homme qui, sachant que M. Daring devait rembourser le lendemain à M. Stevenson une somme considérable, excusait l'empressement douloureux de son ancien patron. Mais rassurez-vous, reprit-il, il est possible que nos soupçons soient injustes. Peut-être M. Daring a-t-il été obligé de quitter Londres cette nuit même pour quelque motif urgent et honorable. Peut-être a-t-il laissé à son premier commis les sommes nécessaires aux paiements de demain. Je connais ce commis, et malgré l'heure indue, je cours m'informer chez lui.

— Bien ! bien, mon ami ! lui dit M. Stevenson, en s'efforçant de contenir ses larmes. Allez et venez me rejoindre dans mon cabinet. Dépêchez-vous surtout, chaque minute en s'écoutant, me laisse une horrible anxiété de plus.

Le commis partit.

En ce moment, Mary et William dansaient ensemble, ils étaient placés qu'à quelques pas de M. Stevenson. Ils remarquèrent, qu'il était fort pâle et fort ému. Tous deux se glissèrent jusqu'à lui, et lui dirent :

— Qu'est-ce, mon père ? dit le jeune miss, tu parais souffrant.

— Que vous est-il donc arrivé, mon oncle ? dit le jeune miss.

— Rien, rien, mes enfans, répondit M. Stevenson en faisant un effort et en essayant de sourire... Une nouvelle désagréable... une misère... Retournez à votre place ; c'est votre tour de danser... Vous, on, nous regarde... Allez !

Ces paroles, dites avec vivacité, respiraient l'impatience et l'amertume : William et Mary retourneraient au quadrille avec une vague impression de tristesse ; ils dansaient d'un air distrait, en regardant à la dérobée M. Stevenson qui avait pris une apparence de calme à tromper le regard le plus exercé, mais qui, en réalité, avait le cœur écorché d'une inquiétude horrible. Il quitta le salon avant la fin de la contredanse.

IV.

George revint après une heure d'absence. Il trouva M. Stevenson dans son cabinet.

— Eh bien ? dit l'ancien stockbroker avec anxiété.
 — Le jeune homme avait les yeux humides. Il garda le silence.
 — Eh bien ? répéta M. Stevenson avec désespoir, je suis ruiné, n'est-ce pas ?

— Le malheur n'est que trop réel, balbutia George avec douleur. Tous les renseignements que j'ai pris, aidé du premier commis de votre banquier, ne laissent aucun doute sur, sa criminelle évasion.

M. Stevenson demeurait immobile, atterré ; puis les larmes se firent jour et ruisselèrent sur son visage. Il paraissait brisé, sans force, et il murmurait d'une voix entrecoupée :

— Ainsi, l'homme que quinze années de liaison intime me faisaient regarder comme mon meilleur ami ; l'homme entre les mains de qui j'ai mis toute ma fortune, en attendant que je pusse la placer dans quelque propriété territoriale ; l'homme à la garde duquel j'aurais tout confié aveuglément, tout jusqu'à mon honneur ; cet homme-là vient de me voler de me réduire à la misère !... et sa fuite le soustrait au châtiement de la loi !

M. Stevenson bondit tout à coup ; il tremblait la fièvre.
 — Courez, George ! s'écria-t-il, courez chez le surintendant de la police ! Dénoncez le misérable ! qu'on le poursuive ! qu'on le saisisse ! qu'on le tue ! Qui je comprends le meurtrier ! Quatre mille livres sterling pour vous, mon ami, si ce voleur infâme est arrêté !

À ces mots, M. Stevenson se rassit haletant ; son visage était devenu pourpre, ses dents claquaient, sa respiration était courte et bruyante. Il paraissait souffrir horriblement. Le jeune homme fit un pas pour appeler du secours, M. Stevenson le retint. Il se leva avec effort en articulant quelques paroles confuses qui semblaient dire qu'il allait lui-même faire sa dénonciation, mais il tomba comme foudroyé sur son fauteuil.

Un coup de sang venait de le tuer.

Et, cependant, la danse était de plus en plus animée et riante au salon. C'était le beau moment du bal. Toute dignité par trop guidée s'était évanouie. Mistress Stevenson faisait circuler des rafraîchissements plus nombreux et plus beaux. Mary, joyeuse et fêtée, planait au septième ciel sur les ailes du bonheur. William, qui dansait souvent avec elle, ne s'élevait pas moins haut dans l'empyrée céleste. Et tout le monde était loin de soupçonner l'affreuse catastrophe qui venait d'avoir lieu dans le cabinet de M. Stevenson.

V.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de M. Stevenson.

Par une belle soirée d'automne, une jeune fille traversait Bird-Cage Walk (1), contre-allée de Saint-James's park. Elle marchait vite et le front baissé. Une pensée pénible semblait la préoccuper ; ses narines se gonflaient parfois comme si elle eût fait un effort pour retenir des larmes près de partir. Ni le joyeux aspect de Saint-James's park, plein d'élegantes toilettes, ni la douceur envivante de l'air, n'eût pénétré de parfums et de chant d'oiseaux, ne parvenaient à la distraire. Elle ne s'apercevait même pas qu'elle était suivie depuis long-temps par un jeune homme vêtu avec une grande recherche. Ce jeune homme, d'ailleurs, était assez réservé dans son indiscrétion même, et, loin d'affecter l'air délibéré de ces dandys qui regardent les femmes avec une effronterie aussi impertinente que ridicule, il semblait comme saisi d'une triste contemplation, et, de quelque côté qu'il s'avancât, il se tenait à une distance respectueuse de la jeune fille ; ses regards seuls, presque invariablement fixés sur elle, pouvaient faire supposer qu'il la suivait. Vêtu, avec une extrême simplicité, cette jeune fille n'en était pas moins remarquable par une distinction exquise, par une beauté saisissante. Elle était peut-être un peu pâle, mais cette pâleur, pour ainsi dire vaporeuse, semblait être le résultat de quelque noble fatigue, et lui donnait cette expression touchante qui ne manque pas d'éveiller la sympathie. Vous l'avez sans doute reconnue, lecteur ; mais ce n'était plus là, enfant toute rose et toute souriante qui dansait dans le salon de M. Stevenson ; c'était une jeune personne qu'elles préoccupations de la vie positive avaient marquée au front d'une empreinte sérieuse, mais admirable encore. En un mot, c'était Mary avec ses dix-huit ans baptisés par le malheur.

Il y avait affluence à l'une des grilles de la promenade. Mary s'arrêta un instant pour laisser s'écouler la foule. Comme elle levait les yeux, elle rencontra le regard admiratif et doucement inquisiteur du jeune homme qui la suivait ; elle détourna la tête en rougissant un peu. Bientôt elle put franchir la limite de Bird-Cage Walk et se diriger vers le pont de Westminster. Un grand nombre de curieux, à travers les balustrades des parapets, regardaient la Tamise, miroitante au soleil, soulevé de bateau

(1) Promenade des cages d'oiseaux. Ainsi nommé parce qu'un roi d'Angleterre y faisait suspendre aux arbres les cages de ses oiseaux.

à vapeur surchargés de monde, et de barques légères qui glissaient rapidement sur le fleuve. La jeune fille n'y fit aucune attention ; elle était retombée dans ses pensées absorbantes et continuait rapidement son chemin sans jeter un seul coup d'œil sur les vastes et fumées panoramas qui se déroulent des deux côtés du pont. Le jeune homme la suivait toujours. Elle prit Bridge street et parcourut toute la ligne, Bridge road, Mount street, Westminster road, jusqu'à la hauteur de la place de l'Obélisque. Là, elle tourna à gauche et entra dans Lambeth road en ralentissant le pas, d'abord insensiblement, puis d'une manière si marquée qu'on eût dit qu'elle craignait d'avancer. Enfin elle s'arrêta devant une maison de modeste apparence ; la petite porte à claire-voie en était fermée. Mary frappa. Tandis qu'elle attendait qu'on ouvrît, elle aperçut le même jeune homme qui l'avait regardé avec tant d'attention à Bird-Cage Walk. Il passa près d'elle, et, la considérant avec une singulière persistance, il fit un mouvement pour l'aborder ; mais une timidité sans doute plus forte que son désir parut le retenir, et il s'éloigna. Mary crut alors le rappeler qu'elle avait vu ce jeune homme chez son père et qu'il avait été un de ses plus assidus cavaliers dans la nuit de fête et de malheur qui avait bouleversé l'existence de sa famille. Elle sentit son cœur se serrer à ce souvenir.

Qu'ai-je fait, murmura-t-elle, pour mériter mon infortune et mes ennuis ?

À ces mots, elle cacha dans son mouchoir son visage humide, et disparut aux yeux du jeune élégant qui venait de se retourner pour la voir encore.

VI.

Dans l'escalier, les hésitations de Mary semblèrent renaitre : elle s'arrêta presque à chaque marche comme sous le poids d'un de ces déconragement inexplicables qui s'emparent, en de certains moments, des plus énergiques natures. Un éclat de voix enfantin, éclat joyeux qui partait du troisième étage, vint tout à coup la ranimer. Elle fit un geste de résignation, monta tout d'une haleine jusqu'au palier des mansardes, et, poussant une porte entrebâillée, elle entra dans une chambre où jouaient trois enfants qui s'élançaient aussitôt à son cou.

Près de la croisée, et tout enveloppée d'un beau rayon de soleil, était assise une femme au visage maigre et souffrant ; un jeune homme d'un doux et belle figure était accoudé sur un magnifique piano qui contrastait avec le reste de l'ameublement, si simple, qu'il ne pouvait manquer d'éveiller une idée de privations et de pauvreté. Ce piano, comme on le pense bien, était un débris de l'ancienne opulence de M. Stevenson, riches débris que mistress Stevenson avait voulu conserver à sa fille, lorsqu'après la fuite du banquierotier Daring elle avait quitté le bel hôtel du Strand pour les humbles mansardes qu'elle habitait depuis deux ans, et lorsqu'elle s'était vue contrainte de vendre son somptueux mobilier pour acquitter les comptes de ses fournisseurs. La vente de presque toutes les valeurs mobilières qu'elle possédait avait à peine suffi à payer quelques obligations souscrites par M. Stevenson ; de sorte que mistress Stevenson s'était trouvée presque sans aucune ressource après le fatal événement qui venait de la ruiner et de tuer son mari. De tous les prétendus amis qui avaient si largement profité de leur hospitalière opulence, pas un seul, à part le jeune homme appuyé sur le piano, n'était venu consoler cette infortunée, pas un seul ne lui avait tendu une main généreuse.

Pendant que Mary rendait aux enfants leurs caresses affectueuses, sa mère s'était tournée vers elle ; ses mains blanches et maigres étaient posées inactives sur un métier à tapisserie qu'elle tenait sur ses genoux. D'un regard indéfinissable qui exprimait tout à tour l'espérance et l'angoisse, elle cherchait à interroger sa fille. Mary releva enfin la tête ; un coup d'œil humide de douleur apprit à mistress Stevenson ce qu'elle désirait savoir. Elle reprit son ouvrage de tapisserie, en apparence pour travailler, mais en réalité pour dériver une grosse larme qui roulait sous sa paupière flétrie par le chagrin. Pendant ce temps, le beau jeune homme, qui n'était autre que William, contemplait en souriant le gracieux tableau que formait la jeune fille et les enfants groupés autour d'elle. Il n'avait pas aperçu le regard désolé qui avait été rapidement déchangé entre la mère et la fille. L'eût-il saisi, d'ailleurs, il n'en eût pas, sans doute, deviné toute la navrante signification.

William, en effet, ignorait la situation réelle de la famille Stevenson. Il savait que Mary, mécontent de profit son talent extraordinaire sur le piano, avait trouvé quelques élèves ; mais il ignorait quel revenu la jeune fille pouvait retirer de ses leçons. À cet égard, on observait avec lui la réserve la plus absolue, sans doute pour prévenir les offres de service que le jeune artiste, bien qu'assez pauvre lui-même, n'eût pas manqué de faire avec empressement. Lorsque, tourmenté sur ce point, William cherchait à sonder la mère et la fille, toutes les deux lui répondaient qu'elles étaient satisfaites. Il ne pouvait en obtenir une autre réponse. Avec quelle joie pourtant le pauvre William se fit privé dans ses modestes besoins pour venir en aide à la pauvre famille !

— Bonjour, Mary, dit-il en prenant un superbe bouquet de violettes qu'il avait apporté et en l'offrant à sa cousine.

— Merci, William, dit Mary avec mélancolie... Ces violettes, reprit-elle, sont sans doute de bon augure ?

— En effet, cousine, on m'apprend à l'instant même que j'ai obtenu le premier prix de peinture à Royal-Academy.

— Ah ! très bien ! dit Mary dont le front s'éclaira.

— Ce n'est pas tout, reprit William avec tristesse.

— Quoi donc ?
 — Je viens vous annoncer que je suis sur le point de partir pour l'Italie.

Mary parut éprouver une impression douloureuse qu'elle maltraisa aussitôt, et ce fut avec un mélange de joie et de tristesse qu'elle répondit :
 — Eh bien ! tant mieux. Vous partez sans doute avec votre parent, le baronnet qui vient d'être nommé consul à Rome ?

— Oui, ma cousine, c'est lui, comme vous savez, qui continue votre père dans sa bienveillance pour moi. Il m'a fait promettre de l'accompagner pour aller étudier en Italie pendant quatre ans. Il juge ce pèlerinage nécessaire au développement du peu de talent que je puis avoir.

— Bonheur sur bonheur ! dit Mary en souriant avec langueur. Vous devez être bien heureux, William !

— Heureux ! murmura-t-il en hochant la tête.

— Eh quoi ! reprit Mary, avec une douce animation, vous n'êtes pas heureux ! quand vous allez partir pour l'Italie ! quand bientôt vous serez à Rome, devant les mille chefs-d'œuvre d'un art que vous aimez tant ! Quand vous pourrez étudier sur les lieux mêmes que Raphaël et Michel-Ange ont dotés de leur génie et de leur gloire ! Vous n'êtes pas heureux quand votre talent est en ce moment consacré, et que, lauréat d'un concours solennel, vous pouvez concevoir désormais l'espérance de devenir, après de fortes études en Italie, un grand peintre de nos jours ! Allez, allez, cousin, ajouta-t-elle avec une souriante ironie, votre peinture vaut beaucoup mieux que votre franchise.

— Je dis pourtant ce qui est, répondit William, avec un accent de sincérité qui ne pouvait tromper. Hélas ! Mary, l'art ne donne pas le bonheur, il console quelquefois, voilà tout. Le bonheur, je vous l'ai déjà dit, est dans l'accomplissement d'un devoir, et si vous voulez, j'aurais dans ma vie un devoir à remplir qui ne rendrait heureux. Oui, si vous voulez, cousine, je m'associerais à vos peines, à vos fatigues ; je prendrais un peu plus de place dans votre famille, afin d'avoir le droit de travailler comme vous. Abeille comme vous, j'irais butiner de mon côté pour rapporter à la ruche commune le fruit de mon labeur. Je mettrais mon talent et ma gloire à vous créer, ce vous imitant, une position modeste mais aisée, qui serait peut-être, après tout, ce qu'il y a de préférable au monde.

— Et vous laisseriez là Rome et toutes vos belles espérances d'avoir ?
 — Pour quoi pas, Mary ? répondit tout naturellement William. Et d'ailleurs, si l'on doit penser avec raison que les facilités que m'offre le baronnet pour aller vivre à Rome peuvent hâter l'avenir d'un artiste, il ne faut pas croire cependant que ce pèlerinage soit indispensable à son développement. Ce qui est indispensable, vous le savez, Mary, c'est le courage, c'est la persévérance. Du reste, bien que notre musée ne soit pas très riche de chefs-d'œuvre, il en a toutfois assez pour qu'on puisse y étudier les procédés matériels de l'art. Quant à la pensée, quant à l'inspiration, tout homme les porte en soi ; et, croyez-moi, l'Italie avec toutes ces merveilles ne saurait y ajouter que fort peu... Et bien, Mary, ne puis-je, sans quitter l'Angleterre, sans quitter Londres, travailler avec ardeur et me distinguer, si Dieu a mis en moi quelque étincelle du feu créateur ? Seulement, avec mon pauvre petit patrimoine, avec le prix des leçons que j'aurais données, je participerais à votre dévouement et je serais heureux.

— Vous ne seriez pas heureux, William, répondit maintenant Mary en regardant son cousin avec une mélancolie profonde... Vous avez trop de talent pour ne point renfermer en vous le germe d'une noble ambition ; vos aïeux sont trop puissants pour ne point tendre à s'élever. Bientôt vous sentirez lourdes et cruelles les chaînes qui vous attacheraient au devoir... Oh ! ne dites pas non !... Tandis que la nécessité vous ferait de suspendre vos travaux pour courir la vaine, de perdre un temps précieux à donner des leçons de dessin ou de peinture, vous en viendriez insensiblement à songer, avec amerlume, avec regret, aux avantages que vous auriez si légèrement repoussés, et, votre délicatesse vous imposant le silence, vous souffririez, bienôt de ce chagrin concentré qui dévore... Je ne vous renvoie pas moins du fond de mon cœur, de votre offre généreuse, reprit-elle. Vous êtes bon, William, mais il ne faut pas que cette bonté nuise à votre avenir. Vous êtes en trop haut chemin pour vous embarrasser d'une famille aussi nombreuse que la nôtre. A vous les facilités qui permettent un glorieux travail, vous êtes organisé pour la gloire. A moi les occupations obscures qui procurent ici le pain de chaque jour ! C'est là ma tâche désormais, et je la remplirai seule jusqu'au bout.

A ces paroles, la figure de Mary s'était animée. Jamais peut-être elle n'avait été si belle. Ses grands yeux bleus brillaient d'un éclat céleste. Debout, sous le rayon du soleil qui l'enveloppait ainsi que sa mère, elle avait l'air d'un ange prêt à prendre l'essor vers sa divine patrie. Mistress Stevenson ploura d'admiration, William était fort ému.

— Vous êtes sublime et cruelle, Mary ! dit-il après un moment de silence, en croisant les bras sur sa poitrine comme pour en contenir les battements. Vous voulez vivre pour votre mère, pour vos frères et sœur, vous ne voulez point accepter un dévouement de plus en épousant le pauvre artiste. Oh ! Dieu n'est témoin qu'il n'est pas de sacrifice auquel je ne me soumise du grand cœur s'il s'agissait, Mary, de satisfaire un de vos souhaits, si difficile qu'il fût à réaliser.

— Eh bien ! William, répondit la jeune fille avec une charmante expression de tendresse, voici le souhait que je forme : Allez à Rome, comme vous l'avez promis ; travaillez assidûment, comme vous le faites, et

devenez illustre, comme vous le pouvez. N'insistez pas davantage, ce serait inutile, cousin. Je me dois tout entier à ma petite famille ; je ne puis ni ne veux lui dérober un seul de mes instans, une seule parcelle de mes affections. Aussi, bien que je m'estimasse heureux de confier mon existence au plus noble cœur que je connaisse, il est probable que je ne m'offrirai jamais.

Le jeune peintre sentit son cœur se serrer, il baissa le tête, ses yeux se mouillèrent. Mistress Stevenson, touchée de sa douleur, intervint dans ce généreux débat.

— Ma fille a raison, William, dit-elle ; et bien que j'aissais à la voir devenir ta femme, je comprends ses scrupules. Vois-tu, mon neveu, il n'y a que l'amour d'une fille pour sa mère qui puisse, avec une persévérance infatigable, porter un fardeau comme celui dont Mary s'est chargée. Crois-moi, tout autre finirait par trouver, après un temps plus ou moins long, cette charge trop lourde. Voilà ce que ma fille veut prévenir ; respectons sa susceptibilité, si exagérée qu'elle paraît.

— Et d'ailleurs, reprit-elle, est-ce bien à toi, jeune artiste de belle espérance, à l'enchaîner à une famille comme la nôtre, qui ne te serait qu'un obstacle ! Non, non, mon cher William, il te faut l'indépendance, la liberté jusqu'à un jour où la renommée de ton talent te permettra de contracter une alliance ; et alors...

— Et alors, interrompit William, je pourrai songer à la main de Mary, n'est-ce pas ma tante ?

— Et alors, dit Mary en souriant, vous ne songerez plus à l'obscur maître de piano, vous épouserez quelque riche héritière, et vous aurez raison. Alors comme aujourd'hui, sans doute, Mary, vous montrant sa petite famille, ne pourrait que vous dire : Ma mission ici-bas est de me consacrer à elle, j'ai résolu de ne point me marier.

— Ainsi, dit William d'un air qu'il s'efforçait de rendre calme, vous me défendez même d'espérer ? Eh bien ! moi, je le jure ici, je n'aurai jamais d'autre femme que vous.

— Ne jurez pas, cousin, reprit-elle avec un accent plein de tristesse et d'incrédulité ; le temps efface bien des sermens et des souvenirs.

— Espère, William, fit mistress Stevenson en lui tendant la main, il faut toujours espérer dans l'avenir.

— Oh ! merci, ma tante ! s'écria le jeune peintre en se jetant à genoux et en couvrant ses mains de baisers et de larmes. Vous trouvez votre fille bien cruelle, n'est-ce pas ?

— Je trouve que ce n'est pas une femme, répondit mistress Stevenson en jetant à sa fille un regard plein d'orgueil et d'amour, c'est un ange !

— Un ange qui court le cachet, répartit plaisamment Mary, en allant embrasser sa mère.

En ce moment les enfans qui étaient allés jouer dans une pièce voisine entrèrent. A la vue de William qui se tenait agenouillé devant mistress Stevenson, tandis que Mary embrassait sa mère, les deux petits garçons grimèrent sur le dos de son fauteuil, et la petite fille se glissa dans l'embrasure de la fenêtre, et vint servir de pendule à sa sœur aînée. Mistress Stevenson se trouva un instant perdue dans cette foule charmante, comme une ruine mélancolique sous de belles courtines de verdure et de fleurs. Jamais, peut-être, la pauvre malade, au milieu de l'état de langueur où elle se trouvait depuis deux ans, ne s'était sentie aussi heureuse.

— Et maintenant, s'écria joyeusement mistress Stevenson lorsqu'elle fut dégoûtée, il faut songer au dîner ; William dînera avec nous.

Mary tressaillit ; mistress Stevenson s'en aperçut ; la mère et la fille se regardèrent alors avec une rapide expression d'angoisse. William ne lui remarqua point ; mais voyant que Mary n'appuyait pas sur l'invitation, dit :

— Je craindrais, répondit-il, d'être indiscret en acceptant, ma tante, et d'occasionner à ma cousine du dérangement et de la peine.

— Oh ! non, non, dit en balbutiant la jeune fille qui parut embarrassée. Mais vous ferez un bien triste dîner, et je crains aussi que vous ne soyez fatigués.

— Vive Dieu ! ne craignez rien, répondit William, qui mourait d'envie de prolonger sa visite : l'appétit trouve tout excellent, et je vous réponds que j'en ai un formidable.

— Ah ! tant mieux ! tant mieux ! dit Mary qui se troublait et rougisait de plus en plus, et qui semblait occupée à chercher quelque chose.

— Voulez-vous me permettre de vous aider ? dit en souriant le jeune peintre. Je puis vous assurer que je possède quelques talens d'agrément. Je sais allumer un fourneau, épêcher des herbes, mettre le couvert, etc.

— As-tu rapporté de l'argent ? bonne sœur, demanda brusquement l'ainé des petits garçons, tu n'as qu'à m'en donner, et j'irai chercher ce qu'il faut.

A ces mots inattendus, Mary devint pourpre ; elle mit machinalement et convulsivement ses mains dans ses poches et parut fouiller dans le vide. Mistress Stevenson, décontenancée, ne put que lancer un coup d'œil de colère à l'indiscret enfant. Celui-ci, qui ne croyait point avoir fait une sottise, tendait la main à sa sœur et s'impatientait de sa lenteur. William comprit tout à l'abord, son visage pâlit et se contracta. Il ouvrit aussitôt la porte de la chambre et s'élança dehors. Son émotion était si violette qu'il fut obligé de s'arrêter au bas de l'escalier.

— Pauvre Mary ! pauvre Mary ! murmura-t-il en devantant des larmes. Puis il sortit de la maison en courant.

VIII.

Pendant ce temps, Mary et sa mère, stupéfaites du brusque départ de William, se demandaient quelle en pouvait être la cause.

— Qu'a-t-il? Pourquoi est-il parti ainsi? disait mistress Stevenson. Peut-être quelque rendez-vous oublié...

— Oh! non, il se sera aperçu de notre air embarrassé, dit Mary en hochant la tête d'un air sombre, car vous m'avez mis, ma mère, dans un cruel embarras, et le bavardage d'Henry est venu combler la mesure.

— Pardonne-moi, ma fille! dit tristement mistress Stevenson; je t'avais bien comprise, lorsque tu es entrée, mais un rapide instant de bonheur m'a fait oublier notre détresse... Ainsi, reprit-elle en soupirant, tu n'as pas reçu l'argent sur lequel tu comptais pour solder les notes qu'on a présentées hier, et tu n'oserais retourner chez le marchand sans être en mesure d'acquitter nos dettes, comme tu l'as promis.

— Que veux-tu, pauvre mère! c'est vraiment une fatalité ce qui m'arrive; l'une de mes élèves, à laquelle je comptais remettre aujourd'hui de nouveaux cahets, est partie hier soir pour Shooter's Hill, elle ne reviendra que dans huit jours. Une autre dont le mois expirait aujourd'hui, soit oublié, soit insouciance, n'a pas parlé de me payer, parce que, au moment où nous ferions le livre d'études, il s'est présenté une visite au salon. Les riches ne supposent jamais, hélas! que le pauvre puisse avoir besoin, à jour fixe, du fruit de son travail.

Elle cacha sa tête dans ses mains, et pleura silencieusement. Ses deux petits frères et sa petite sœur l'entourèrent pour la consoler. Mistress Stevenson se leva péniblement et vint à sa fille.

— Oh! ne pleure pas, mon enfant chérie! dit-elle en écartant doucement les mains de la jeune fille et en essuyant ses pleurs. L'en prie, ne pleure pas! Toutes nos ressources ne sont point encore épuisées. Aux besoins extrêmes les grands moyens! Ecoute: je vais sortir, je serai bientôt de retour, et tu verras...

Mary releva vivement la tête et regarda sa mère avec étonnement. — Vous allez sortir, dites-vous, ma mère? Et comment? et pourquoi? sortir quand vous êtes si faible que vous pouvez à peine vous soutenir.

— Oh! sois tranquille, Mary; je n'irai pas loin; seulement jusqu'à Westminster-road... Il y a là une boutique de bijouterie, et il me reste ici une baguette...

Mistress Stevenson montra un de ses doigts en affectant un air délibéré.

— L'alliance de mon père! dit Mary avec douleur. Vous voulez vendre l'alliance de mon père, le dernier souvenir qui vous reste de lui? Y pensez-vous, ma mère! Mais cela ne se peut pas! Non, non, vous ne le voulez pas!... Oh! j'aimerais mieux mendier! s'écria-t-elle en éclatant en sanglots.

— Et moi, ma fille, je veux l'aller vendre pour vous! répondit mistress Stevenson avec solennité. Dieu et ton père s'en réjouiront là-haut.

Et elle marcha vers la porte qu'elle ouvrit. Mary voulut lui barrer le passage. Au même instant reparut William. Il prit son air le plus caressant, sa voix la plus insinuante, et s'adressant à mistress Stevenson :

— Vous ne m'en voudrez pas de ce que j'ai fait, ma tante, dit-il. Oh! vous pardonnerez l'indiscrétion de votre cher neveu, car vous m'avez souvent dit que vous m'aimiez, bonne tante, et aussi vous me l'avez prouvé souvent... Combien j'ai dû vous sembler bizarre dans ma brusque sortie! reprit-il en souriant. C'est que, voyez-vous je venais de me dire avec une logique triomphante : « Ce jour est un vrai jour de fête pour moi, puisque je viens d'apprendre que j'ai obtenu le premier prix de peinture, ce doit être par conséquent un jour de plaisir et de joyeux dîner pour ma tante et ses enfants. Or, laisser Mary préparer le royaume, c'est lui occasionner de la fatigue et de l'ennui. Il est bien plus naturel, monsieur le lauréat, d'aller commander le dîner et de le faire servir pour que tout le monde ici en profite sans dérangement ni peine. Votre tête près d'être couronnée mérite bien ce droit et cette faveur. » Le raisonnement est sans réplique. Mais je vous connais, chère tante : aussi ai-je pensé que pour réaliser mon idée, il fallait me garder de vous en parler, car vous auriez très bien pu refuser net, et peut-être même m'empêcher de sortir. Mais, vive Dieu! j'ai fait un coup de ma tête; et voici, ajouta-t-il avec majesté, en apercevant deux garçons traités qui arrivaient sur le palier, les royales provisions que l'on vous apporte.

Mistress Stevenson et Mary firent un mouvement de surprise.

— Mais, mon neveu, je ne puis, je ne veux pas...

William interrompit sa tante et lui dit avec une mélancolie touchante :

— Vous m'avez si souvent reçu à votre table, qu'il est bien naturel que vous me permettiez une fois au moins, d'en faire les honneurs. Songez donc : j'ai si peu de temps à vous voir!

William paraissait si suppliant que mistress Stevenson ne se sentit pas le courage d'un refus. Les garçons déposèrent sur la table à manger les provisions de William, un énorme roastbeef, un monstrueux plum pudding, et une quantité fort honorable de petits pains et de petits gateaux.

— Eh! que voulez-vous que nous fassions de tout cela? dit Mary avec une nuque charmante, tout à fait exempte de reproche.

Mary ne pouvait raisonnablement se formaliser d'un incident qui suspendait la résolution de sa mère. Elle comprenait trop bien d'ailleurs la véritable délicatesse pour ne point accueillir avec empressement l'offre si spirituellement faite de son cousin.

— Oh! ne soyez point en peine, bonne Mary! répondit William, mes petits cousins et moi, nous nous chargeons de tout dévorer.

— Quelle folie! murmura mistress Stevenson en contemplant les mets homériques étalés sur la table.

Le couvert fut bientôt dressé. Chacun se plaça à table, et l'on se prit à manger d'un robuste appétit avec une gaité charmante. On ne but guère que de l'eau, mais on n'en porta pas moins des toasts fort nombreux. Ce fut le petit Henry qui porta le dernier avec son étourderie ordinaire.

— Au prochain mariage de William et de Mary! dit-il en levant son verre.

William imita le mouvement de l'enfant, mais Mary sourit avec tristesse et ne répondit pas. Cet incident ralentit un peu la gaité qui allait bon train.

La jeune fille fit si bien ensuite que le reste de la soirée passa avec une rapidité extrême.

— Ah! qu'il serait bon de vivre toujours ainsi en famille! murmura William avec émotion en prenant vers dix heures congé de la famille Stevenson.

Six semaines après, il était sur le chemin de l'Italie.

IX.

Il est des années si effacées dans la vie commune, si semblables dans tous leurs instans qu'on peut les peindre avec quelques mots. Telle fut l'existence de la famille Stevenson après le départ de William. Pour elle le temps s'écoula avec cette vitesse et cette uniformité qui caractérisent la plus grande partie de la vie, chez les personnes soumises à un travail régulier, et que l'habitude d'agir dans un cercle restreint préserve des grandes fatigues comme des grands plaisirs, comme des grandes douleurs.

Toujours soumise à la résolution qu'elle s'était faite d'élever ses frères et sœur et de soutenir sa mère, en évitant tout ce qui pouvait distraire de ce religieux devoir, Mary avait ainsi divisé sa journée : le matin elle se levait presque avec les oiseaux, rangeait tout dans la maison et préparait elle-même le déjeuner. Le repas terminé, elle envoyait ses frères à une pension qu'elle parvenait à payer à force d'économie; puis elle s'occupait de l'instruction de sa petite sœur, dont l'intelligence, la grâce et la bonté devenaient vraiment dignes de tous ses soins. Cette tâche remplie, la jolie maîtresse de piano allait donner ses leçons en ville, parcourant des trajets d'une excessive longueur, voltigeant pour ainsi dire comme une libellule du quartier de Lambeth à Westminster, du quartier de Southwark à la Cité, et de la Cité au West-End. Quand le temps était pluvieux, les rues trop sales, elle se permettait d'abréger les distances ou plutôt de les allonger au moyen de l'omnibus classique; mais elle les franchissait toujours, sans égard pour ses petits pieds souvent bien las, lorsqu'elle jugeait possible à sa marche alitée de la conduire proprement au but, six pence pour Mary, c'était une somme! elle était si intéressée en songeant à sa petite famille.

D'abord le nombre de ses élèves était assez minime et ne remplissait pas ses journées, notre jeune pianiste retirait de fort bonne heure chez elle : elle reprenait alors le tablier de la ménagère pour faire le dîner. Mais insensiblement, son talent, sa patience angélique dans ses démonstrations, sa conduite admirable divulguée comme tant de secrets, sans qu'on sût par qui, lui attirèrent l'intérêt et la haute estime des parents de ses élèves. On parla d'elle, on vanta sa méthode et son exécution, on exalta son dévouement obscur. Bref, on fit tant et si bien qu'il vint un moment où Mary pressée de leçons, ne put rentrer que fort tard chez elle, et que sa mère, dont la santé, long-temps ébranlée, se raffermissait enfin, dut prendre en mains la direction de leur intérieur et s'occuper de la cuisine. Toutefois, enhardi par la prospérité, Mary voulut imposer à mistress Stevenson de prendre une servante; mais celle-ci refusa obstinément d'opter pour ce fastueux désir de son enfant!

Les soirées se passaient presque toujours tranquillement et studieusement. Parfois on faisait une lecture; parfois notre jeune artiste improvisait quelque mélodie aussi simple que touchante, écho pénétrant du son âme harmonieuse, délicate traduction de ses rêveries intimes. Le lendemain ramenait presque toujours la répétition des occupations et des pensées de la veille; et tout cela était sérieux, mélancolique et doux comme ces campagnes sans accidents qui ne déroulent au regard que de vertes et tranquilles prairies. L'humble demeure de Lambeth road ne comptait pas de plus grand événement que la réception à intervalles égaux d'une lettre de William. Mais avec quel plaisir on recevait cette lettre ou la lisait et on la relisait, personne n'y était oublié : mistress Stevenson avait toujours la plus forte part de souvenirs, puis les enfants, puis Mary. Mary, en effet, tenait rarement beaucoup de place dans les hymnes épistolaires du jeune poète. On eût dit même qu'il évitait de parler d'elle, de tracer son nom, soit que ce nom éveillât dans son cœur de trop vifs regrets, soit qu'il lui parût trop saint et trop sacré pour le profaner en le répétant.

X.

Par une belle matinée de printemps, trois ans environ après le départ de William, légère et joyeuse, Mary se livrait à ses excursions quotidiennes. Elle arriva, à Grosvenor-Square dans West-End, à l'hôtel de lord Melburn, dont la fille, âgée de douze ans, recevait ses leçons. Mary pénétra au petit salon où d'ordinaire se trouvait lady Melburn et sa jeune

élève. Cette fois, elle ne les y rencontra point; mais son attente ne fut pas de longue durée, car au moment où elle ouvrait le piano, la voix argentine de miss Melburn se fit entendre dans une pièce voisine.

— Et moi je vous dis, mon frère, que vous n'entrerez pas, disait-elle, en riant.

— Ma petite sœur, je t'en prie! répondait-on.

— Non, non, non, et encore une fois non, reprit l'enfant avec volubilité. Puis elle entra vivement, ferma la porte et poussa le verrou.

— Ah! mais, dit-elle alors avec un petit ton menaçant et vainqueur.

— Qu'avez-vous donc miss Anna? demanda Mary.

— C'est mon frère qui veut assister à ma leçon de musique, pour juger de ma force.

— Monsieur votre frère est donc de retour d'Italie?

— Eh! mon Dieu, oui, depuis hier soir; et voilà qu'il fait déjà le méchant. Il profite de l'absence de ma mère pour me tyranniser, mais je lui prouverai bien que j'ai du caractère! A-t-on jamais vu, vouloir entrer ici malgré moi?

— Et pourquoi ne le permettez-vous pas?

— Parce que je désire qu'il ne m'entende point avant que je ne joue très bien; et même je veux lui ménager une surprise pour sa fête, dans six mois.

— Alors, il ne faut pas perdre de temps! répartit Mary d'un air doucement moqueur, en plaçant un livre d'études sur le pupitre.

Et la petite fille s'empara du clavier; et pendant un quart d'heure, ce fut un feu assez bien nourri de notes fausses et d'accords répétés à satiété. La voix de Mary s'élevait fréquemment au milieu de cette belle caophonie, pour reprendre les fautes; parfois même ses doigts se posaient sur les touches et en tiraient quelques sons perçus qu'Anna s'efforçait de reproduire. Tout à coup, au beau milieu d'une cadence, elle s'interrompit; et elle vint d'apercvoir son frère qui se glissait tout doucement par la porte communiquant avec le grand-salon. D'un bond elle fut à lui.

— Ah! traitre! s'écria-t-elle, c'est ainsi que tu respectes mes volontés!... Sortez, monsieur! sortez!

En disant ces mots, Anna prit une pose sublime que n'eût point dévaluée une grande tragédie. Mais son frère ne s'intimida guère de ce ton théâtral; il salua la jeune maîtresse de piano et fit aussitôt un geste de surprise.

Mary rougit un peu, car, dans le frère d'Anna, elle voyait de reconnaître le jeune élégant qu'elle avait vu au bal chez son père, et qui l'avait suivie deux ans plus tard de Brid Cage-Walo à Lambeth-road.

XI.

— Eh bien! dit Anna à son frère, qu'es-tu donc pour faire ainsi l'étonné? Connais-tu la miss Mary?

— J'ai déjà eu l'honneur, de voir miss! répondit le jeune comte en remarquant que Mary était plus jolie encore, qu'autrefois; un peu de prospérité avait rendu à sa blanche figure ces couleurs délicates qui, selon l'expression d'un poète, ressemblent à des roses du Bengale, celoses sur la neige.

— Ah! reprit curieusement Anna, Et où ça as-tu vu miss Stevenson?

— Au bal d'abord.

Arthur de Melburn avait à peine prononcé ces mots qu'il se souvint que le bal auquel il venait de faire allusion était pour la jeune pianiste un souvenir de deuil. Honteux de sa maladresse, il voulut la réparer et balbutia quelques excuses, mais il le fit avec une gaucherie telle, que la jeune fille crut devoir venir à son secours.

— Il y a déjà cinq ans, milord, que j'ai dansé pour la première et la dernière fois sans doute. Cinq ans peuvent émauser l'aiguillon de bien des douleurs; aussi le souvenir que vous venez de réveiller en mon cœur, n'a-t-il plus rien de trop pénible.

— Je vous remercie, miss, d'excuser ainsi ma maladresse, répondit gracieusement le jeune lord. Si je n'ai pu publier les circonstances au milieu desquelles j'ai eu l'honneur de vous voir, au moins aurais-je dû savoir me taire.

Ce compliment produisit un instant de silence qu'Anna rompit bientôt.

— Et maintenant va-t'en! laisse-moi prendre ma leçon, dit-elle.

— Puisque tu paraissais t'y tenir, je me retire, répondit Arthur sans bouger... Pourtant, reprit-il d'un air horriblement courtois, je t'assure qu'il n'est pas désagréable de l'entendre.

— Tu m'as donc entendue?

— Mais certainement, continua-t-il sur le même ton; et tu m'as fait plaisir, encore!

— La! n'est-ce pas une abomination? il ne se contente point d'avoir entendu mes ordres, voici qu'il se moque de moi, à présent. Et, puis, que c'est laid!

— Allons, je m'en vais, méchant!

— Adieu, porte-toi bien, répliqua l'espégle.

Arthur salua profondément la jeune maîtresse de piano et se retira.

— Ah! monsieur mon frère, dit Anna, en fermant cette fois au verrou la porte du salon, je te défie d'entrer maintenant!

XII.

La précaution d'Anna était inutile, Arthur ne chercha point à rentrer. Il s'assit au salon dans l'obscurité d'une croisée ouverte donnant

sur le jardin du square et promena un regard pensif sur la verdure printanière que le soleil semait de rayons d'or. Les parfums de mille fleurs étaient répandus dans l'air et pénétraient l'odorat et l'âme des plus suaves impressions. Nul plus qu'Arthur ne pouvait en goûter tous les charmes: c'était un jeune homme d'une sensibilité vive; uno de ces organisations délicates sur lesquelles la nature agit toujours avec une extrême puissance. Cette disposition organique, fréquente en Angleterre, avait déterminé chez lui de graves maladies, que les médecins n'avaient pu traiter avec succès qu'en lui recommandant un grand exercice. Aussi avait-il voyagé pendant quelques années. Il avait parcouru le midi de la France, la Suisse, l'Italie, et ces excursions lointaines, avaient exercé une influence efficace sur sa santé débile; mais son esprit, naturellement enclin à la tristesse, était resté le même. Pour les affections morales, l'exercice ne suffit pas, il faut quelque occupation sérieuse et constante, quelque devoir impérieux à remplir. Or, Arthur, riche d'un revenu de deux mille livres sterling et des plus belles espérances, ne dépendait de rien et n'écouait que son caprice dans l'emploi de ses journées. Le caprice absolu ne fait pas voler les heures, il les traîne. Arthur, du reste, était un jeune homme doué de qualités éminentes; il avait une intelligence pleine de finesse, un esprit auquel il ne manquait peut-être qu'un peu plus d'instruction pour être supérieur; mais il avait avant tout un cœur aimant et généreux dont son rang et son opulence n'avaient point altéré l'excellence.

Tout en promenant son regard, sur le jardin plein de soleil et d'ombre, le jeune lord songeait à la rencontre imprévue qu'il venait de faire; et comme c'est le propre de l'esprit humain d'imprimer un véritable sceau providentiel à tout ce qui se présente d'inattendu, il se mit à penser que Dieu avait mis dans doute un but secret dans le rapprochement soudain qui s'opérait entre Mary et lui. — Il ne l'avait vue que deux fois à de longs intervalles; et cependant, ce souvenir, à travers les années, ne s'était point effacé de sa mémoire! Il revenait triste et fatigué de ses longs voyages, et l'enfant qu'il avait admiré au milieu des splendeurs d'un bal, et la jeune fille qu'il avait suivie par une mélancolique soirée d'automne, lui apparaissait encore avec plus d'attraits et de beauté que jamais. C'en était assez pour sa vive imagination. Cette folle du logis travaillait alors avec ardeur sur un incident, d'ailleurs très simple et très ordinaire. Il se sentait surtout ému lorsqu'il songeait que cette jeune fille, qu'il avait vue si brillante et si fière, en était réduite pour vivre à donner des leçons de piano. Presque tous les riches de naissance regardent le travail comme une peine, comme une affliction, comme une servitude. La pitié d'Arthur se répandait donc sur Mary en termes les plus touchants. Certes, il eût été bien incroûlé, le noble lord, si quelque voix mystérieuse lui avait dit en ce moment: garde ta compassion; celle que tu plains est plus heureuse que toi; elle travaille! Cette voix eût pourtant dit la vérité.

Comme il était plongé dans ses réflexions, une porte s'ouvrit; Mary parut, elle traversa le salon et inclina la tête en apercevant Arthur qui s'était levé vivement à son aspect. Elle avait disparu que le jeune lord restait encore debout et rêver.

— A quoi penses-tu la? lui dit tout à coup Anna en faisant un bond enfantin jusqu'à lui.

— Je pense de donner une superbe poupée, répondit-il en embrassant sa petite sœur avec effusion.

— Pensée sublime! rétorqua la jolie espégle.

Mary venait trois fois par semaine à l'hôtel Melburn à elle, souvenait désormais le jeune lord dans le petit salon, mais il avait la discrétion de se retirer au moment où commençait la leçon. La leçon terminée, Mary en s'en allant le trouvait toujours assis dans le grand salon. Ils échangeaient un salut et tout était dit. Un jour, cependant, elle ne rencontra que le jeune lord; il était au piano, et ses doigts inébranlables sur les touches.

— Miss Anna n'est point ici? demanda-t-elle.

— Elle ne peut tarder de venir, répondit Arthur; elle est sortie avec ma mère pour une emplette, et je m'étonne qu'elle ne soit point de retour... En attendant, miss, je vous cède le piano.

Arthur fit un mouvement pour quitter la pièce, mais il se ravisa et s'assit devant un guéridon sur lequel reposait un album magnifiquement relié, il l'ouvrit et le feuilleta, mais les dessins, les pastels, les aquarelles, les eaux-fortes se succédèrent devant ses yeux sans qu'il prit garde. Il songeait à rompre l'inséance et ne trouvait pas un mot à dire. Mary s'était placée au piano; ses mains gantées s'exerçaient sur le clavier sans en tirer aucun son. Arthur s'en aperçut; il crut reconnaître le chant dont elle simulait l'exécution. Alors, d'une voix douce et tendre:

— Il me semble, dit-il, que j'entends la dernière pensée de Weber.

Mary parut surprise et sourit.

— En effet, répondit-elle, je fais semblant de la jouer; mais, pour m'entendre, il faut avoir l'oreille plus fine que certains personnages des contes de fées.

— Je pourrais entendre mieux encore si vous vouliez.

— Peut-être ne feriez-vous qu'y perdre, dit-elle: ce que l'on imagine vaut toujours mieux que ce que l'on entend.

— Permettez-moi d'en douter dans cette circonstance, dit Arthur, et si j'osais vous prier de jouer.

— Ne m'en priez pas, milord, répondit-elle en souriant, je serais bien capable de satisfaire votre désir sans cérémonie.

— Oh ! alors, je vous en supplie ! dit Arthur d'un ton animé.

Mary était la plus simple, la moins précieuse des artistes; elle n'attachait pas trop d'importance à l'exécution d'une mélodie, et n'aimait pas à se faire prier. Elle retira ses gants, posa le pied sur le pédale sourde et se prit à entonner, avec une douceur ineffable, cette élégie divine, émanée de l'âme la plus inspirée peut-être du monde musical. Puis la jeune pianiste permit au son de se renforcer graduellement, et avec une pureté exquise, une louable sobriété de nuances, une sensibilité d'autant plus pénétrante qu'elle semblait continue, elle réalisa la dernière pensée de Weber, telle qu'une jeune fille, pleine de talent, de sentiment et de réserve, la peut seule exécuter. Lorsque Mary eut terminé, elle n'entendit ni applaudissement ni bravo; mais en levant la tête comme pour se rappeler quelque autre mélodie, elle aperçut près d'elle Arthur, pâle et les yeux humides.

— Merci, miss Mary, lui dit-il avec simplicité : il est doux d'entendre ainsi traduire les auteurs que nous aimons.

— Vous aimez beaucoup Weber, milord ? dit-elle avec un peu de confusion et d'embarras.

— Comme j'aime la nature avec ce qu'elle a de plus suave et de plus expressif.

— En effet, reprit Mary, Weber est peut-être le compositeur dont les idées sont les plus fraîches et les mieux senties. Il possédait l'âme et la science, et c'était le génie de l'Allemagne musicale, comme Rossini est le génie de l'Italie.

— Oh ! vous êtes bien heureuse, dit Arthur avec enthousiasme, de pouvoir ainsi vous infuser profondément aux secrets de l'inspiration de ces grands hommes ! entendant leurs pensées comme vous le faites, vous êtes pour ainsi dire de moitié dans leur inspiration.

— C'est un bonheur que je partage avec bien du monde, répondit Mary en souriant : il y a tant de rochers exécutants !

— Oui, mais ceux qui ont une intelligence vraiment élevée des maîtres ne sont pas si nombreux qu'on le pense. Tout fort qu'ils sont, il en est peu, croyez-moi, qui savent émouvoir le cœur. J'ai entendu les plus grands pianistes de l'Europe, et je leur reproche de viser plutôt à surprendre qu'à toucher.

— Le piano est si ingrat pour le chant.

— Dites plutôt, miss Mary, que les artistes sont ingrats envers la mélodie.

Mary se contenta de faire un signe d'approbation, et laissa tomber l'entretien. Il y eut un moment de silence. Arthur, sous l'empire du co charme qu'exerce toujours la beauté quand elle est unie à l'esprit et au talent, semblait attendre, debout près de la jeune pianiste, qu'elle se prit à jouer. Mais lady Melburn et Anna entrèrent en ce moment. Quelques paroles furent échangées entre ces quatre personnes en présence; puis Arthur se retira comme à l'ordinaire, et comme à l'ordinaire Mary, en s'en allant, le recontra au salon. Il la salua et la suivit d'un regard plein d'intérêt.

— Qu'elle est douce et belle ! murmura-t-il qu'on serait heureux de lui rendre l'opulence qu'elle a perdue !

Après un instant de rêverie, il reprit, avec une fermeté toute britannique :

— C'est décidé ! je réparerai l'injustice du sort envers elle : elle sera ma femme.

Cependant il ajouta en souriant :

— Si toutefois elle le veut bien.

XIV.

Le lendemain, Anna, en fermant son piano, aperçut un rouleau de papier attaché avec de la ficelle rouge : Mary l'avait oublié la nuit. Anna alla partir avec sa mère pour le comté de Kent où elle devait rester quelques semaines, elle appela un domestique et le chargea de porter le rouleau à la demeure de mistress Stevenson. Comme elle donnait cet ordre, Arthur entra au petit salon ; il demanda ce dont il s'agissait, et dit à sa sœur qu'il allait chez son banquier à Mount-Street, près Lambeth-Road, et remettrait lui-même le rouleau à sa destination. Quelques minutes plus tard son tilbury brûlait le pavé et s'arrêtait à la petite porte de la modeste maison où demeurait la famille Stevenson.

Muni du rouleau introducteur, il monta lestement les trois étages.

Ce fut Mary qui ouvrit. Elle s'attendait si peu à cette visite qu'elle rougit légèrement.

Mistress Stevenson, assise dans son grand fauteuil jaune et flétri, raccommodait des bas. Devant elle se dressait un bon vieux rouet chargé de laine, près d'une chaise vide. Mary y reprit sa place, après avoir offert un siège à lord Melburn. On entendait les cris joyeux des enfants qui jouaient dans une pièce voisine. A la vue de ce modeste intérieur, Arthur se sentit ému. Il supposait bien qu'il ne trouverait pas un grand luxe dans la demeure de la jeune pianiste, mais il était loin de s'attendre à un état si voisin de la pauvreté. Car mistress Stevenson, malgré la prospérité de sa fille, et pour faire quelques économies, n'avait voulu ni changer de logement ni renouveler son mobilier. Arthur ne s'attendait pas non plus à une réception si calme et si digne. Il savait que la visite du riche fait presque toujours sensation chez ceux qui ne le sont pas. Mistress Stevenson posa tranquillement son ouvrage sur ses genoux et

Mary laissa chômer le rouet avec politesse, mais sans empressement, sans embarras. Il y avait là je ne sais quel mélange d'humilité et de noblesse qui saisit le jeune lord au fond de l'âme. Jusque alors son amour pour Mary avait été dans sa tête, il sentit que cet amour lui descendait au cœur.

— Pardonnez-moi de vous déranger, mesdames, dit-il avec une certaine émotion, miss Mary a oublié ce matin un rouleau sur le piano, et craignant que cet objet ne soit nécessaire, je me suis empressé de le rapporter.

Mary reçut le rouleau des mains d'Arthur et remercia avec cette dignité gracieuse qui la caractérisait.

— Il ne fallait pas vous donner cette peine, milord, répondit mistress Stevenson ; ma fille en allant demain donner ses leçons serait passée à votre hôtel.

— J'ai voulu prévenir ce dérangement, reprit Arthur, et d'ailleurs, madame, je désire vous parler en particulier.

— A moi ? milord, fit mistress Stevenson avec étonnement.

— A vous, madame, répondit le jeune lord en s'inclinant.

Puis s'adressant à la jeune fille qui se levait pour se retirer :

— Daignez m'excuser, miss Mary, dit-il en jetant sur elle un regard où tout son cœur venait se réfléchir.

Mary répondit par un salut et alla rejoindre les enfants. Arthur alors déclara nettement à mistress Stevenson qu'il aimait Mary, qu'il désirait de l'épouser, que cette résolution, bien mirée dans son esprit, était devenue sa plus chère pensée, son unique espérance. Il ajouta qu'avant de faire entamer par sa famille une demande en mariage, il voulait savoir si ses propositions seraient agréées, et s'il n'existait aucun obstacle à son bonheur. Mistress Stevenson fit un peu étourdi de cette brusque déclaration. Bien que ce ne fut pas la première démarche qui eût été faite auprès d'elle en ce sens; cependant, comme jamais un aussi brillant parti ne s'était encore présenté, elle douta un moment du co qu'elle venait d'entendre. Mais son doute cessa bien vite, car Arthur, voyant la surprise de la dame, répéta sa demande avec plus de vivacité. Mistress Stevenson, certaine alors qu'elle ne révait pas, se remit de sa surprise et répondit au jeune lord qu'une telle proposition était de nature à la flatter beaucoup, mais que sa fille seule pouvait lui donner une réponse, et elle l'appela. Arthur, à son tour, sembla un peu étourdi ; il eût préféré que mistress Stevenson en référât seule à sa fille et lui rapportât une réponse; aussi, lorsque Mary parut, il tressaillit comme l'accusé à l'arrivée du tribunal qui doit le juger. Arthur, tout lord qu'il était, n'avait, on le voit, ni présomption ni fatuité : il était tout à fait exceptionnel en son genre.

Lorsque mistress Stevenson eut répété à sa fille ce que le jeune lord venait de lui dire, Mary put à peine cacher son étonnement. Elle était loin de s'attendre à une telle ouverture. Elle se recueillit quelques secondes; puis, grave et debout, le visage pénétré de reconnaissance et de modestie, elle répondit en ces termes :

— Votre demande, milord, est plus que flatteuse, elle est honorable pour moi. Ce n'est pas seulement une preuve d'intérêt, c'est une preuve d'estime que vous venez de me donner; je vous en remercie du fond de mon cœur. Mais permettez-moi de vous répondre sans détour, avec la franchise que vous méritez si bien.

Depuis que le malheur a déchu ma famille de la position de fortune qu'elle occupait, je me suis mise à professer le piano. Ce qui remplissait mes loisirs fortunés devint l'occupation impérieuse, nécessaire de ma vie. Dès lors je travaillai pour sauver de la misère notre existence appauvrie. J'ai fait ce que je devais, rien de plus, et j'ai heureusement réussi ; j'en rends grâce à Dieu. Cependant, j'ai compris qu'il me restait un autre devoir à remplir, devoir avec lequel je ne veux point transiger, c'est de consacrer tout entière, sans distraction, sans réserve à ma famille orpheline, de lui voter tous mes instants et toute ma sollicitude. Or, vous le sentez, milord, le mariage apporte avec soi des conditions auxquelles il faut se soumettre, des exigences particulières qu'il faut accepter. De nouveaux intérêts viennent alors s'ajouter et nuire aux intérêts qui avaient jusque-là dominé l'existence. Les devoirs d'épouse, les devoirs de mère finissent toujours par retrofroidir un peu les devoirs de fille et de sœur, car les affections diminuent en se partageant. Voilà, milord, ce que je veux éviter dans les circonstances où je me trouve, voilà pourquoi j'ai pris la ferme résolution de ne point me marier tant que je serai de quelque utilité pour ma mère.

Oh ! je sais ce que vous allez me dire, milord, reprit-elle vivement et gracieusement : vous êtes riche, par conséquent, je n'aurais point à songer aux besoins de ma famille qui deviendra la vôtre, délivrée de ces soins; je pourrais accepter d'autres préoccupations. A Dieu ne plaise que je me mette en doute la sincérité de vos intentions ! mais, hélas ! le malheur m'a rendue inquiète et craintive ; il m'a donné, j'ose le dire, une expérience précoce des choses de ce monde. La réflexion m'a peut-être murie avant l'âge ; triste privilège de ceux qui ont souffert jeunes. Eh bien ! milord, sans m'arrêter à vous parler des répugnances invincibles que vous portez, riches et nobles, éprouveraient pour une alliance aussi disproportionnée que celle que vous me proposez, réfléchissons seulement combien il serait à craindre que vous ne vous repentissiez plus tard de ce que vous auriez fait : le cœur a beau être bon, l'âme supérieure, il arrive souvent que les charges trouvées légères dans un état de générosité, paraissent lourdes au contact de chaque jour. Qu'en peut-il résulter plus tard ? des refroidissements, des doutes qu'on suspecte, des atteintes qui

blessent, des reproches même qui font soigner le cœur... Oh! ne vous offensez pas, milord; comprenez-moi bien : dans ma position, et quand il s'agit de l'avenir, toute inquiétude est permise. Aussi mon seul désir, ma seule ambition, est de faire en sorte que ma petite famille vive indépendante, qu'elle ne puisse jamais être exposée, non seulement à un reproche, mais encore à la crainte d'être à charge, ce qui doit être un véritable tourment. Acceptez donc les regrets bien sincères d'une personne qui apprécie profondément ce que votre démarche a de flatteur et d'honorable pour elle. Il ne faut rien moins, croyez-moi, qu'une détermination irrévocable pour qu'elle m'agrée point la main que vous lui offrez si généreusement.

— Ah! d'être franche jusqu'au bout, milord, continua-t-elle en paraissant faire un violent effort pour vaincre sa pudeur et sa réserve de jeune fille, j'irai jusqu'à vous avouer que je suis pour ainsi dire engagée d'honneur à rejeter tout projet d'union, car, par les motifs que je viens de vous présenter, j'ai refusé d'épouser un parent, un ami d'enfance, un noble caractère que je ne saurais mieux comparer qu'à votre, milord, un jeune homme plein de mérite et de cœur dont je veux toujours mériter l'estime.

À ces dernières paroles, un nuage passa sur le visage d'Arthur, une larme vint briller aux bords de ses paupières; jusque-là il avait eu les lèvres ouvertes pour combattre les objections plus ou moins solides de la jeune pianiste; mais il était trop modeste pour croire qu'il pût jamais l'emporter sur un autre, et trop prompt au découragement pour essayer de lutter contre la constance envers un souvenir. Il se contenta donc de répondre, non sans une légère expression d'amertume, que miss Stevenson serait toujours une de ses meilleures pensées, comme son refus un de ses plus cruels regrets.

Lorsqu'il fut parti, Mary remit son rouet en mouvement, et sa mère, qui reprenait son raccommodage de bas, lui dit en souriant :

— Quand une fille ne veut pas se marier, c'est comme lorsqu'elle se marie, tout le monde la demande... C'est égal, reprit-elle en hochant la tête, tu as refusé à un bien bon parti.

— Je le dérais, ma mère, pour vous et pour William, reprit Mary en laissant échapper un léger soupir.

Comme elle prononçait le nom du jeune peintre, on frappa à la porte : c'était la concierge qui ramit une lettre tachée de Rome. Mary ouvrit cette lettre avec vivacité; elle avait besoin de se remettre un souvenir de son cousin.

XV.

Tandis que les choses que nous venons de rapporter se passaient à Londres, William travaillait à Rome avec un fervent infatigable. Copiste laborieux des grands maîtres, observateur attentif, judicieux de leurs beautés et de leurs défauts, il s'était efforcé d'adopter ce qui pouvait donner de l'originalité à son talent sans le rendre excentrique. Il se gardait bien de s'enorgueillir pour la fougue et l'impétuosité de Rubens et du Tintoretto; ainsi que pour la sécheresse du Verucini. La réaction du M. Ingres, qui dirigeait alors l'école de peinture à Rome, lui paraissait aussi funeste que l'effervescence romantique de certains autres maîtres. Il ne trouvait là ni beauté complète, ni sentiment vrai, ni élévation sublime, rien de naturel en un mot et tout de convention. Aussi s'efforçait-il de retoucher sa barque entre ces deux remous contraires, et se laissait-il aller au courant de sa raison et de son cœur. Or son cœur, que remplissait la pensée de Mary, le portait facilement à l'inspiration; son esprit lui donnait la raison. C'est-à-dire le sentiment de la convenance dans les arts; le travail faisait le reste. De la sorte, William était devenu fort habile et fort estimé; sa réputation avait déjà franchi les États romains; ses envois de tableaux avaient fixé plus d'une fois l'attention du public de Londres à la grande joie de la famille Stevenson. On lui reprochait cependant de regarder trop de poésie sur ses toiles, de trop idéaliser les types qu'il créait, de viser trop, à l'instar de notre Ary Scheffer, au sentiment rêveur qui captive et pénètre, au détriment de l'éclat et de la solidité.

Cette critique, qui avait bien quelque apparence de justice, n'était cependant pas tout à fait fondée. William reconnaissait toute l'importance plastique de l'art; il soignait sa couleur, mais sans l'empêcher, comme le fait l'école anglaise. Il savait lui imprimer la fraîcheur, mais sans ambition l'éclat éblouissant de Paul Véronèse. Bref, sa peinture était, pour ainsi dire, comme Mary; délicate, expressive, réservée et belle : la gloire lui souriait dans l'avenir.

Cependant William songeait plus à la famille Stevenson qu'à sa réputation, ou du moins il associait si bien ces deux pensées chéries, qu'il lui était impossible d'évoquer l'une sans que l'autre survint aussitôt. Son application assidue lui faisait attendre assez patiemment l'heure qui devait le rappeler à Londres; et pourtant, à travers sa résignation studieuse, il ne pouvait s'empêcher de soupçonner souvent après les années qui s'écoulaient avec lenteur. Certes, il ne comptait pas vaincre le renoncement de sa cousine au mariage; cependant un vague espoir lui caressait le cœur et rappelait à son souvenir les paroles de sa tante. La renommée a tant de prestige, se disait-il, que si je parviens à en acquérir, Mary, captive, cédera peut-être à mes instances. Et si se berçait dans ce rêve enchanté comme l'almuette en un rayon de soleil; et son âme ardente, aux nuages qui fuyaient vers la France et l'Angleterre, adressait souvent des vœux pleins de regrets et d'espérance.

XVI.

Tout passe en ce monde, et les quatre années d'études en Italie qu'oncle de William avait jugées indispensables à son développement de peintre, s'évanouirent enfin. Le baronnet voulut encore retirer son neveu qu'il aimait beaucoup, mais ce fut en vain. William lui promit de revenir et se disposa à partir.

La veille de son départ, il se rendit au Colysée, qui était sa promenade favorite. Il voulait faire ses adieux à ce refuge solitaire et mélancolique, où tant de fois il s'était égaré avec ses rêveries, où tant de fois il avait évoqué l'ineffable apparition que la réalité devait bientôt lui offrir.

Appuyé contre un fût de colonne, il se prit à songer à ses travaux, à son avenir, à Mary surtout; mais je ne sais quel doute, je ne sais quel découragement s'empara de son esprit; ses travaux lui parurent sans portée, son avenir incertain, Mary oubliée, incertaine. Une profonde tristesse se répandit sur son cœur.

Comme il était plongé en de navrantes pensées, il entendit deux voix s'élever dans le silence du Colysée, à l'opposite de la colonne contre laquelle il était accoudé. En se penchant, il aperçut deux jeunes gens assis au pied d'une autre colonne, ils parlaient haut, William distinguait ce qu'ils disaient et il allait discrètement s'éloigner, lorsqu'un mot, un seul mot le cloua sur place.

— Elle se nomme Mary Stevenson, disait l'un des jeunes gens; et c'est une des plus ravissantes personnes que j'ai jamais rencontrées; belle comme une vignette de Moon, ou comme un type de Walter Scott descendu des hauteurs pittoresques pour se mêler à la vie ordinaire.

— Et tu l'as demandée en mariage?... Sérieusement?... Une petite maîtresse de piano.

— Et la petite maîtresse de piano a refusé... souleva-t-il. Lord Arthur Mellum, d'ailleurs, comme je te l'ai dit, je serais maintenant mari, père de famille et...

— Et vous d'avoir fait une sottise, répliqua l'interlocuteur.

— Que n'ai-je pu la faire, cette sottise! Je suis las de mener une existence sans but et sans partage, de végéter dans le luxe et dans la solitude de mon cœur, d'être et à la fois, sans personne qui s'achève véritablement à ma destinée par les biens d'une reconnaissance affectueuse qu'un amour sincère.

— Encore, pourrais-tu choisir mieux, et plus haut.

— Malheureusement il n'est rien de mieux que Mary, et ses sentiments la mettent aussi haut que la plus noble des femmes. Or, comme j'en ai pas l'intention de faire un mariage d'intérêt, je pense que c'était la compagnie qu'il me fallait... Oh! ne souris pas, pauvre insensé; mais oui, car c'est après avoir échoué que je fais cet aveu.

— Ta Mary n'est qu'une sottie, dit en riant l'interlocuteur. On n'a jamais vu deux mille livres sterling de rente et un beau nom être aussi fusés par une petite fille sans fortune et sans avenir. Si ce n'était pour elle, ton héritage aurait dû accepter au moins pour sa mère, pour ses frères et sœurs.

— En d'autres termes, répartit Arthur, elle aurait dû m'agréer comme quelque chose à exploiter au profit de sa famille, n'est-ce pas? Oh! Dieu merci, la douce et belle enfant ignore ce genre de calcul qui peut excuser seule une nécessité urgente. Elle gage assez, d'ailleurs, avec ses jolis petits doigts pour se passer d'une pareille speculation. En outre, de sa loyauté, naturelle, cette jeune personne me semble du reste avoir un préservatif puissant contre toute tentation peu louable; elle aime...

— Ah! peste! et quel est l'Yrhanod qui a si bien captivé cette Rebecca?

— Cet Yrhanod, n'a-t-on dit, est tout bonnement un peintre de talent et d'avenir qui, pour le quart d'heure, doit être à Rome où il étudie les grands maîtres.

— Un artiste, dit l'interlocuteur avec dédain.

— Mon Dieu, oui, un artiste qui aura peut-être, un jour quelque belle réputation, quand tous les deux, riches d'écritures, nous resterons perdus, impereux, tables dans la tonne.

— Ta, ta, ta, la, la, la, te voilà donc encore avec ton admiration pour les arts, comme si c'était bon à quelque chose.

— Ils sont trop vêtus, comme les raisins de la fable, repartit ironiquement le jeune lord.

À ces mots, il se leva. Son interlocuteur en fit autant. Au moment où tous les deux s'éloignaient, un jeune homme se présenta subitement devant eux; c'était William; il était ému, ses yeux roulaient des larmes. Alors, d'une voix vibrante et solennelle :

— Votre main, milord! votre main, je vous en supplie! dit-il à Arthur.

Arthur le regarda avec surprise, mais en même temps, par une impulsion magnétique, il tendit la main qu'on lui demandait.

— Merci! dit William, merci, milord! vous êtes un noble cœur et un beau caractère!

Puis il salua les deux jeunes gens et s'éloigna rapidement, tandis qu'Arthur, qui le suivait du regard, disait à son compagnon :

— C'est sans doute le cousin de Mary.

— Vive Dieu! quel original!

— Eh! non, c'est un heureux, répartit Arthur.

Arthur avait raison. Ce que William venait d'entendre avait opéré une métamorphose subite dans son esprit; le doute et l'amertume qui l'assailaient peu d'instants auparavant avaient fait place à la confiance et au

bonheur. Tout à ses yeux était devenu rayonnant et suave ; l'air lui semblait imprégné de parfums inconnus, les étoiles lui souriaient avec des regards aussi doux que ceux de Mary ; il sentait s'agiter en son sein la puissance des grandes choses ; l'avenir lui apparaissait plus riche et plus glorieux qu'il ne l'avait jamais rêvé ; en un mot, il n'eût pas changé son destin éventuel contre la plus brillante position de la terre.

XXVI

Le lendemain, il quitta Rome avec une joie presque frénétique. Depuis plus de trois mois, il n'avait pas écrit à mistress Stevenson qui ne l'attendait sans doute pas encore, il voulait la surprendre, suivant l'éternelle manie d'un absent au retour. Le voyage lui parut d'une longueur irritante, bien que rien ne le pressât absolument d'arriver. Il eût beau composer dans son esprit les plus magnifiques tableaux du monde, colorer son existence future des bonheurs les mieux délayés, lire Dante, Tasse, Pétrarque ; forcer son âme à s'extasier sur le romantique aspect des lieux qu'il traversait, il ne put s'empêcher de remarquer, à chaque instant, que la diligence est un véhicule tout à fait déplorable, surtout pour les amoureux qui se rapprochent de leurs amours.

Néanmoins, William arriva à Boulogne, puis à Douvres et enfin à Londres, d'où cinq ans auparavant il était parti avec une impatience beaucoup plus modérée. Tout poudré encore et tout brisé de la fatigue d'un si long voyage, il n'eût rien de plus pressé que de courir à Lambeth road. Sur son chemin, il n'accorda pas la moindre attention aux changeans qui s'étaient opérés durant son absence, et il s'en souciait peu. Ce qui lui importait, c'était de retrouver, où il l'avait laissée jadis la petite maison vers laquelle tendaient ses vœux et ses pas précipités. Arrivé à la hauteur de Westminster-road, sur la place de l'obélisque, son regard impatient le précéda vers l'endroit qu'habitait la famille Stevenson.

Tout à coup William tressaille, il s'arrête, son cœur bat avec force par un pressentiment étrange ; il venait d'apercevoir les volets du logement de mistress Stevenson, et ces volets étaient fermés : — ce qui est en Angleterre le signe du deuil et de la mort.

Pour comble d'effroi il vit un homme qui entrait dans la maison portant un cercueil sur ses épaules.

William eut le vertige, un cri lui échappa : « Mary ! Mary ! est-ce Mary ! » Alors, recueillant toute son énergie par un effort de sa volonté, il franchit comme un éclair la distance qui le séparait de la maison murmurant, monta quatre étages, comme un spectre, sans parler à personne, et arriva devant la porte du logement ; cette porte était entr'ouverte, il traversa la première pièce déserte et entra dans la seconde.

Il vit alors sa tante qui pleurait en silence au chevet du lit où la tête de Mary reposait immobile et bée sur l'oreiller.

William poussa un cri et tomba évanoui.

Quand il reprit ses sens, il était assis dans la première pièce et dans la suite de la tante. Mistress Stevenson lui donnait ses soins, il la regarda et la reconnut à peine, tant elle était vieillie et changée ; on eût dit le génie de la douleur juché sur un nuoirant. Bientôt William revint au souvenir de la cause de son évanouissement, les larmes ruisselèrent à flots de ses yeux.

— Remets-toi, mon enfant, lui dit mistress Stevenson avec un accent de souffrance indicible. Il y a encore de l'espoir.

William ouvrit de grands yeux et regarda sa tante avec stupeur ; puis sa tête rebomba sur sa poitrine.

— O pauvre Mary ! murmura-t-il en sanglotant.

— Oui, pauvre Mary ! répondit mistress Stevenson d'une voix morne, elle est bien malade, va !

— Malade ! malade ! s'écria-t-il d'un air égaré. Oh ! c'est morte que vous voulez dire ! n'ai-je pas vu ses volets fermés et le cercueil qu'on apportait !

— Oh ! grâce à Dieu ! nos volets ne sont à peu près fermés que pour nous donner un peu d'ombre et de repos. Et ce n'est point pour Mary, repit-elle en frissonnant, qu'on apportait un cercueil. C'est pour une autre jeune fille qui vient de mourir dans la maison. Mais Mary !... Mary est là, vivante, dans son lit !...

— Vivante ? dit William en se dressant convulsivement. Vous dites qu'elle est vivante ? alors montrez-la-moi, ma tante ! je veux la voir !

Et déjà il s'élançait vers la pièce voisine, lorsque mistress Stevenson le retint d'un air impérieux.

— Et moi je te défends d'entrer ! dit-elle, je te le défends ! Ma fille est bien mal, je le t'ai déjà dit ; la moindre émotion pourrait lui être funeste. Sa faiblesse la tient assoupie, il faut la laisser reposer.

A ces mots, elle prit William par la main et le força de se rasseoir. Celui-ci enveloppa sa tante d'un regard inquiet et profond, puis il lui dit d'une voix pleine de douceur et de tristesse :

— Oh ! vous ne cherchez point à me tromper, n'est-ce pas ? Mary dort ?... elle dort et elle se réveillera ? La meilleure et la plus belle créature du bon Dieu vit toujours pour notre bonheur à tous ? Oh ! je vous crois, ma tante ! Ce maudit cercueil j'étais fur !... Mais maintenant, je suis calme, je suis raisonnable ; et certainement je pourrais me glisser doucement, tout doucement pour voir Mary. Elle est assoupie et ne se douterait pas de ma présence... une seconde suffirait pour la voir... pour la sentir respirer ; puis je me retirerais sans bruit, en un clin d'œil... O ma tante ! laissez-moi entrer dans la chambre de Mary.

— Impossible, mon cher William, tu es encore trop ému, répondit mistress Stevenson, et je craindrais...

— Ne craignez rien, interrompit-il, je serai comme une ombre, muet et invisible.

— Bon William, fit alors une voix qui parlait de la pièce voisine, où qui était si faible, si faible, qu'on l'entendait à peine.

— Avez-vous entendu, ma tante ? fit William en sautant au coin de mistress Stevenson, c'est la voix de Mary ; elle vient de m'appeler. Mary veut me voir ; elle veut me parler ; elle existe ; oh ! j'en suis sûr maintenant ! Vite, allons à elle, ma tante ; toute ma vie pour sauver la sienne !

À ce moment où mistress Stevenson, suivie de William, allait passer dans la chambre de Mary, le médecin entra. Tous trois se rendirent près de la malade ; elle était éveillée ; une extrême pâleur était la seule empreinte que la maladie eût laissée sur son visage. Elle ne paraissait point amaigrie ; ses yeux bleus gardaient encore leur éclat céleste ; elle avait tout la beauté d'une morte animée du dernier reflet de l'âme. Laissant qu'elle vit William, elle lui tendit une main plus blanchie que l'albâtre. William la prit silencieusement et y posa les lèvres en pliant le genou et en dévorant ses larmes avec énergie.

Mary était atteinte d'une inflammation pulmonaire dont le caractère avait pris une extrême gravité dans une rechute déterminée par trop d'imprudence et de précipitation ; dans l'espoir de reprendre bientôt ses occupations interrompues, elle s'était trop pressée de se croire guérie et d'agir en conséquence. Depuis cette rechute, le docteur avait constaté chaque jour les symptômes les plus alarmans. Cette fois il déclara à mistress Stevenson qu'une consultation était devenue nécessaire. L'imperceptible mouvement dont il accompagna cette déclaration semblait dire que Mary lui paraissait perdue. Ni mistress Stevenson, ni William ne s'en aperçurent. La journée se passa dans le silence et dans la douleur. Vers dix heures du soir le jeune peintre approcha du lit de Mary.

— Adieu, ma cousine, dit-il en essayant de sourire. A demain.

— A demain, murmura Mary. Demain j'aurai à vous parler, William, à vous parler de l'avenir.

— Cela est de bon augure pour le présent, repit-il avec émotion.

— J'ai entendu dire le contraire, soupina la malade, mais si bas que personne n'entendit.

XXVIII

Le lendemain, trois médecins se présentèrent, Mary avait eu une nuit mauvaise ; plusieurs fois elle était tombée dans une léthargie semblable à la mort. Le matin, un hoquet sinistre l'avait saisie, et elle avait pu à sa mère qu'elle éprouvait une sensation immense et vague comme si son âme abandonnait son corps. Les médecins, après un examen minutieux, avouèrent à mistress Stevenson qu'il n'y avait plus guère d'espoir que dans la force de la jeunesse et dans quelque fait extraordinaire que la science ne pouvait prévoir. Puis comme ils se retiraient reconduits par William, ils dirent au jeune peintre que probablement Mary ne passerait pas la nuit ; ils ne s'aperçurent pas qu'ils venaient de lui braver le cœur.

Quelques instans plus tard, Mary eut se sentir moins faible ; elle appela près d'elle William et toute sa famille. Mistress Stevenson, qui n'était que l'ombre d'elle-même, se plaça au chevet de sa fille. Ses deux petits frères, Henry et Ferdinand, tristes et recueillis, s'agenouillèrent sur le tapis ; Charlotte, pâle par quelques veilles, se plaça sur le pied du lit, tandis que William, rongé d'inquiétude et d'amertume, se tint debout derrière les enfans. Mary promena sur tous ces visages chéris un regard brillant de sollicitude et de regret ; d'une voix faible :

— Ma mère, donnez-moi la main, dit-elle, et vous, William, approchez-vous encore, s'il est possible ; je crains de ne pouvoir me faire entendre. Bien. Écoutez-moi maintenant, et ne m'interrompez pas surtout, car vous ne pourriez me dire que des choses contraires à l'évidence. Mes paroles vous feront un peu de peine, mais elles sont nécessaires, elles sont prévoyantes, c'est là qu'est leur excuse... Je vous dirai donc d'abord que toute espérance de guérison n'est plus guère qu'une chimère, un leurre, et que bientôt sans doute je quitterai la vie... Oh ! ne me parlez pas, ma mère ; sachez-vous, William, vous me feriez perdre le fil de mes idées que j'ai bien de la peine à conserver... La pensée de la mort ne m'effraie pas, non, mon imagination n'en fait point une image terrible ou sombre. Je le vois, au contraire, pleine de repos et de douceur, belle comme une soirée mélancolique et silencieuse, comme un sommeil sans douleur et sans rêve... je lui reproche cependant une chose, une seule, c'est d'enlever aveuglément ceux qui auraient besoin de quelque temps encore pour accomplir leur œuvre, de ravir l'ouvrier à son travail inachevé... oh ! oui, voilà ce qui est bien triste !... mourir quand on sait qu'après soi toute une famille reste sans ressources et sans soutien ! mourir avec la crainte de la misère pour ceux qui remplissent toute votre existence, toute votre sollicitude ! oh ! c'est là qu'est le mal, ce qui est vraiment mal !... c'est là ce que je ne pardonne point à la mort ! et c'est pourtant là ma destinée, à moi !...

Elle se tut, une larme glissa lentement sur son visage agité. Mistress Stevenson et les enfans sanglotèrent.

— Ainsi, vous n'oubliez, moi ! dit William avec un désespoir concentré. Cruelle ! vous oubliez que votre famille est la mienne, et que... ce qui est impossible, à mon Dieu !. Si vous succombiez à votre mal, il y aurait toujours quelqu'un ici pour recueillir votre héritage et pour continuer religieusement votre œuvre.

— Cher William ! murmura Mary avec un sourire indicible.

— Vous avez doute de moi, pourtant, repit William avec amertume.

— Jamais, dit Mary ; mais je voulais vous entendre me parler ainsi,

je suis heureuse maintenant. Oui, vous seul, mon bon William, pouvez me remplacer, et puisque la nécessité le veut, j'accepte avec joie votre dévouement, et désormais, je puis mourir tranquille, puisque vous êtes là, mon cousin.

— Tu, mourir, s'écria mistress Stevenson, d'une voix entrecoupée. Toi, si bonne et si belle, et mourir ! Oh ! non, c'est impossible, et je dénie la mort de l'enlever de mes bras ! Quel mal as-tu donc fait sur terre ? Quel mal avons-nous fait nous-mêmes ? Oh ! tu vivras, pauvre ange ! mon cœur me le dit ! n'es-tu pas notre providence et notre bonheur à tous ?... Mais je te fatigue, ma fille chérie ! que t'afflige ? Eh bien, je vais me taire et je ne pleurerai plus ! Tiens, vous, je sèche mes larmes ! je parle bas ! je me tais, je t'embrasse !... Oh ! prends donc un peu de ma vie dans mon baiser pour ajouter à ta tienne, ô mon enfant chéri !

Mistress Stevenson suffoquait. Mary, avec effort, attira sur sa poitrine le visage de sa mère.

— Un peu de résignation, ma mère, dit-elle avec des larmes dans la voix. Pourquoi vous désoler ainsi ? Ne serez-vous pas toujours une mère heureuse ? ne vous restera-t-il pas encore trois enfants aussi bons qu'ils sont beaux. Vous aurez encore William pour vous aimer, pour vous consoler, et mon âme, invisible et constante, habitera sans cesse avec vous pour vous porter le bonheur.

— Oh ! oui, dit le jeune peintre avec une exaltation mal contenue, je crois au bonheur sous votre influence, Mary ; mais ce n'est pas votre âme seule qui habitera avec nous, c'est vous tout entière ! vous sauvée ! vous vivante ! vous plus belle et plus forte que jamais ! vous prête à partager avec votre ami d'enfance la mission que vous remplissez si bien ?

— Je vous cède cette mission parce que je m'en vais de ce monde ; vivante, je ne la partageais avec personne. Ne pouvant la continuer, il faut bien que je vous la confie, William. Puissiez-vous ne jamais trouver cette tâche un peu rude !

— Fût-elle mille fois plus rude, je la trouverais douce et légère. ... avec vous surtout, Mary ! dit-il.

— A quoi bon vouloir s'illusionner, William ! tenez, donnez-moi votre main que je la presse... Bien !... Henry... Ferdinand... Charlotte, venez m'embrasser... chers enfants ! Et toi, ma mère !... ma mère !... ma pauvre mère !...

— Et maintenant, mes amis... priez pour moi ! reprit Mary avec épuisement.

Puis elle ferma les yeux.

En ce moment, deux personnes entraient dans la première pièce.

XIX.

L'une de ces deux personnes était le concierge, qui remit à mistress Stevenson une grande lettre cachetée de noir, l'autre était le curé de la paroisse, beau vieillard, ami de la famille, qui venait voir sa sainte Mary ainsi qu'il avait coutume de l'apprécier.

— Venez, lui dit mistress Stevenson, venez joindre vos prières aux nôtres pour la pauvre Mary.

— Les anges n'ont pas besoin de prières, répondit le bon vieillard en dévorant une larme. Mais priez Dieu pour nous afin qu'il nous conserve cette chère et digne enfant.

Il alla se mettre à genoux près du lit de Mary et prononça à haute voix une simple et touchante prière qu'il puisait dans son cœur ; quand il eut terminé, il se leva et se pencha vers la malade, dont les yeux appassants demeurèrent fermés, dont la respiration rare et faible était presque imperceptible. Puis il alla s'asseoir, plein de tristesse, près de mistress Stevenson, qui venait de décrocher machinalement sa lettre et de la parcourir avec inattention.

Tout à coup, cependant, un cri étouffé se fit entendre dans la chambre ; mistress Stevenson était fort agitée ; la lettre tremblait entre ses doigts.

— Qu'avez-vous, ma tante ? fit William stupéfait.

— Ma mère ! soupira Mary en ouvrant les yeux avec peine.

— Oh ! c'est impossible ! c'est impossible ! murmura mistress Stevenson en passant la main sur ses yeux et en cherchant à relire.

Il y eut un moment d'attente et d'anxiété.

— Parlez, parlez, ma mère ! fit la malade en s'aninant un peu.

— Oui, oui, ma fille !... attends une seconde encore, car tout ceci me paraît un révé... Mes paupières ont tant de larmes que je n'y vois plus !... O mon Dieu ! j'ai mal ! tu sais doute !... je suis aveugle ! je suis folle !... Tiens, tiens, William, lis toi-même, car moi je perds la tête et la vue !

William prit la lettre et lut ce qui suit ; l'écriture était presque indéchiffrable.

« Madame,

« Je sais enfin que vous vivez et où vous habitez ; mes informations n'ont pas été vaines, j'en remercie le ciel ! Je vous écris ces mots de mon lit de mort. Une affreuse maladie me tue ! Un remords plus affreux me ronge ! et je souffre de toutes les douleurs de l'enfer ! Oh ! pitié ! pitié ! Dieu est juste, mais il est implacable ! J'ai volé votre fortune ; j'ai tué votre mari, je vous ai réduit à la misère ! c'est bien épouvantable et bien lâche ! Miséricorde pour moi ! Tenez, Madame, je vous rends votre fortune, 80,000 liv. st. Ah ! que ne puis-je aussi vous rendre l'époux que vous avez perdu ! Pardonnez-moi ! absolvez-moi pour le bonheur que ma lettre vous apporte ! Adieu ! je me sens moi ! j'étouffe ! je meurs !

» Samuel DARING. »

A cette lettre était annexée une traite de 80,000 liv. st. sur une maison

de banque. William en donna lecture. La lettre et la traite étaient datées de New-York. Il n'y avait pas à en douter, cette lettre était bien de M. Daring, cette traite était exactement en règle : le banquier avait restitué son vol sous l'aiguillon de la souffrance et sous la terreur de la mort.

— Dieu soit loué ! dit solennellement le vieux prêtre en examinant les papiers. Voici l'heure des prospérités qui sonne pour vous : un bonheur n'arrive jamais seul !

— Oh ! c'est à n'y pas croire ! murmura mistress Stevenson en prononçant un regard ébloui et singulier de sa pauvre malade stupéfaite à ses autres enfants ébahis.

Il s'en fallait peut-être de l'épaisseur d'un atome que son cerveau ne tournât à la folie. Elle était arrivée, par l'ébranlement de la surprise, sur les limites de la raison : la plus imperceptible secousse, selon sa direction, pouvait la perdre ou la sauver. Un mot de sa fille la sauva, en ouvrant une voie d'épanchement à son cœur, rempli jusqu'au bord.

— Quarante-vingt mille livres sterling ! dit enfin Mary qui s'était soulevée sur ses bras amaigris.

Son visage brillait de larmes, tout son corps tremblait...

— Oh ! maintenant, reprit-elle en retombant sur l'oreiller, j'ai assez vécu !

— Ma fille ! ma fille ! s'écria mistress Stevenson son penchant sur Mary et en la dévorant de baisers. Oh ! te voilà riche, à présent. Il faut vivre pour la fortune, ma fille !

Mary ne répondit pas ; elle était immobile et glacée.

— Mon Dieu ! serait-elle morte ? reprit mistress Stevenson en se redressant hâletante, éperdue.

William et le vieux prêtre se précipitèrent vers le lit. Au même instant, le médecin entra ; on lui fit place. Il examina attentivement la malade. Une terreur inexplicable glaçait tous les cœurs.

— Mary est en léthargie, dit enfin le docteur.

Il y eut des cris de joie étouffés dans la chambre.

— Docteur ! elle vivra, n'est-ce pas ? fit mistress Stevenson avec une sourde véhémence.

— Tout est à craindre pour la nuit, répondit le docteur en hochant la tête.

— Mais il y a de l'espoir ? demanda tout bas William.

— Bien peu, répondit le docteur sur le même ton.

— A la grâce de Dieu ! murmura le vieux prêtre.

XX.

Cette année, à l'exposition, ou plutôt, pour me servir de l'expression anglaise, à l'exhibition des tableaux de Londres qui eut lieu à Charing-Cross dans la galerie nationale, il y a beaucoup de portraits comme d'habitude, et l'on en remarque fort peu, comme de raison, bien que ce soit la partie la plus saillante de la peinture anglaise.

Parmi les rares portraits qui captivent l'attention publique, il en est un vraiment ravissant qui représente une jeune femme si jolie, si suave, qu'elle rappelle les plus précieuses créations de Lawrence. Or, voici de qui se passa, un jour devant ce portrait de femme.

Deux jeunes gens venaient de s'arrêter à le regarder : l'un volumineux et robuste, l'autre très mince et tous deux fort élégans...

— Ah ! en, Arthur, s'écria le gros dandy, as-tu bientôt fini d'admirer ce portrait ? c'est une fort jolie personne ; d'accord : c'est de la belle et bonne peinture, j'y consens ; mais je ne vois pas la nécessité de se planter devant comme des termes. Que diable ! il y a autre chose à voir ici !

— Je me soucie bien d'autre chose, répondit Arthur en souriant. Ce portrait est tout un souvenir pour moi.

— Oh ! alors, si tu as connu cette jeune dame ?

— Eh ! oui, répondit Arthur, c'est la tante Mary dont je t'ai parlé quelquefois, et particulièrement un soir à Rome, au Colysée.

— Quoi ? cette petite maîtresse de piano avec laquelle tu voulais te marier, ô mon trop romanesque ami ?

— Justement, mon cher.

— Vive Dieu ! mais c'est qu'elle est fort bien !... Quel doumage qu'elle n'ait pas seulement vingt mille livres sterling de dot !

— Tu consentiras à l'épouser ?

— Parole d'honneur !

— Il n'y aurait qu'un inconvénient à cela.

— Et lequel ?

— Elle est mariée.

— Je parie vingt souverains que c'est avec son peintre !

— Tu gagerais, elle est mariée avec l'auteur même de son portrait, un jeune peintre de beaucoup de mérite. Elle lui a, du reste, apporté en dot les vingt mille livres sterling que tu demandes pour l'honneur de ton alliance.

— Pestel elle n'a pas gagné cela en courant le cachet, je suppose.

— Non, mais peu de temps après avoir appris la nouvelle de son mariage, j'ai entendu dire chez mon banquier que le banquier avait vu arriver ruiné M. Stevenson, avait fait restitution de son vol à la famille.

— Pas possible !... Ah ! l'honnête banquier ! on aurait dû l'empêcher pour le musée britannique, car c'est un animal vertébré d'espèce tout à fait rare.

Arthur et son ami reprirent en riant leur promenade, mais ils avaient à peine fait une vingtaine de pas, qu'Arthur se sentit rougir légèrement ; puis il salua deux personnes qui passèrent en lui rendant son salut.

— Eh pardieu! voilà justement l'original du portrait, dit notre gros dandy, et se tournant avec vivacité vers Arthur : Peste! on ne l'a pas flattée, reprit-il avec enthousiasme.

— Oh! elle est plus que belle! dit Arthur avec mélancolie, c'est un ange, mon ami!

ETIENNE ENAULT.

Voyage au Spitzberg sur la corvette LA RECHERCHE.

La corvette la *Recherche* avait été destinée à un voyage dans les parages du Spitzberg, ce monde de nuages et de glaces que les hommes ne peuvent habiter. Découvert en 1550 par l'Anglais Willoughby, le Spitzberg est encore resté vierge, en quelque sorte, de toute exploration. Quelques hardis navigateurs y ont abordé, mais le nombre en est restreint, et la science a encore de riches découvertes à y faire. C'est vers ce pôle presque inconnu que M. Gaimard avait tourné ses regards, c'est là que nous devions le conduire.

La corvette la *Recherche* avait été doublée de bordages de trois pouces d'épaisseur, d'une feuille de tôle recouverte d'une autre en cuivre. Le creux que laisse la forme du bâtiment sous le polinoï avait été rempli de forts morceaux de bois et d'un talie-mer en fer, prenant du beauprés jusqu'en dessous du navire. Les plus grands sous avaient été apportés pour sa solidité; il y allait de la vie de cent hommes, parmi lesquels se trouvaient des savants dont la France s'honorait à juste titre : MM. Gaimard, Victor Lottin, A. Mayer, Marnier, E. Robert, L. Bevalet, Bravais, etc., etc.

On avait embarqué un an de vivres et des suppléments de campagne. On nous confia un orgue, qui avait déjà fait un voyage sur la *Bonté*; nous pouvions nous donner bal. Chaque matelot fut muni de vêtements de laine, amples et chauds, et de bottes plus hautes que les bottes à l'écuillère; rien ne fut épargné par le gouvernement pour assurer le succès de cette belle entreprise et la rendre plus agréable et moins pénible.

Après un mois et demi préparatifs dans le port de Brest, nous appareillâmes de cette rade, le 26 mai 1839, et nous fîmes route pour le Havre. Là, nous devions prendre les membres de la commission scientifique, dont M. Gaimard était le président. Nous y arrivâmes le 30 mai, dans l'après-midi. On nous amena dans le bassin du Roi et nous y restâmes quatorze jours, pour attendre la réunion des membres de la commission. Nous reçûmes de Paris des caisses de toutes dimensions, contenant les instrumens qui devaient servir à diverses expériences géologiques, géographiques, etc., etc. Le président était arrivé, nous partîmes du Havre le 13 juin.

Nous saluâmes la terre de France d'un mélancolique adieu; nous allions au Spitzberg! Nous nous dirigeons vers ces glaces éternelles que nul bâtiment français n'avait encore visitées, et qui s'étaient relevées tant de fois sur de hardis navigateurs, qui avaient trouvé la mort horrible et sans résultat pour la science. Avouez que ces pensées étaient tristes, et qu'il nous était bien permis d'essayer une larme de regret en jetant un dernier regard sur la mère-patrie, que nous pouvions ne voir jamais. Mais cette impression pénible dura peu; nous avions pour chef M. Gaimard, ce courageux explorateur de l'Islande et du Groenland; de tels hommes inspirent la confiance dans les plus téméraires entreprises, leur audace électrique eux qui les approchent; on se sent fier de les comprendre, de les suivre aveuglément, et l'on arrive à contempler d'un oeil froid les dangers les plus réels, en posant qu'il serait beau et glorieux de mourir avec eux.

La traversée commença sous les plus heureux auspices. Le 15, nous avions passé Douvres et nous longeons les côtes d'Angleterre. Aussi loin que notre vue pouvait s'étendre sur ces côtes, nous ne distinguâmes pas un arbre, pas une habitation; tout cela était déjà triste comme les abords des monts Kœlin. Le temps nous était toujours favorable, excepté le 19 et le 20; nous fûmes enveloppés d'une brume si épaisse, que nous n'eussions pu distinguer un navire dans nos eaux, à vingt brasses de nous. Le lendemain, nous essayâmes un fort coup de vent; mais le ciel était pur et le soleil étincelait à l'horizon. Nous ne songions pas à nous plaindre, car l'intérêt commençait avec le voyage. A mesure que nous avançons, les jours grandissaient. Le 20 juin, nous n'avions plus que deux heures de nuit. Le 22, nous apercevions les côtes de la Norvège.

Ces côtes, hérissées çà et là de monticules couverts de neige, ont un aspect aride et sauvage; tout est tristesse, tout est deuil dans cette nature glacée. Le vent étant venu de bout, nous nous trouvâmes à vingt lieues de Drontheim, lieu de notre premier station.

Pendant cinq jours, nous avons lutté par une forte brise, et nous sommes entrés dans la large et tortueuse rivière de Drontheim, veillant nuit et jour, vivant de bord tous les quarts d'heure; la fatigue était extrême. Nous ne pouvions arrêter nos regards attristés que sur une côte sans végétation, sur des rochers d'une couleur grise et noire et sur quelques mauvais chalets, habités par des pêcheurs qui ne vivent que du pêche, de laitage et d'une espèce de petit biscuit fait avec de l'avoine pilée dans un mortier; aussi est-il noir et amer. Les quelques habitans de la côte sont réellement misérables, et leur aspect nous laisse une impression pénible. Ils ont ordinairement une jupe de laine ou de cuir et un pantalon de même étoffe. Leur bonnet est en peau de chèvre ou de mouton, très haut et rond, et donne à leur physionomie une expression bizarre et sauvage, en harmonie avec l'âpre nature qui les environne.

Le 27, à midi, nous étions en vue de Drontheim. Nous n'avions presque pas de vent; les embarcations nous prirent à la remorque, pour attendre le mouillage. A une heure, quatre embarcations de la ville vinrent au devant de nous. Une d'elles portait le pavillon français. En descendant à bord, on aperçut dans la première le consul-général de France à Christiania, le consul de France à Drontheim et plusieurs autres personnages marquans. Dans le second canot, des officiers des nous grands, au service de Suède et de Norvège. Les deux autres portaient les musiciens des régimens, en garnison à Drontheim. Ils exécutèrent la *Marsellaisaise* et la *Paritienne*. Des aïes français lui de nos pays; de quelle émotion ne sent-on pas le plus d'aise saisi; quels souvenirs ils éveillent; quels désirs ils font naître... Le soir froid, le moins enthousiaste, en écoutant, sous un ciel étranger, les chants de la patrie, se détournera pour essuyer une larme. Les musiciens norvégiens continueront leur symphonie jusqu'à notre arrivée sur la rade, ce qui dura jusqu'à cinq heures du soir; car le calme ne nous avait pas quittés.

La ville de Drontheim est assez belle, elle est beaucoup plus longue que large. Les rues sont spacieuses, mal pavées, les maisons sont bâties en bois, couvertes en tuiles presque plates; les glaces, la bonique et quelques autres établissemens sont seuls bâtis en pierre. Il y a surtout une vieille église en ruine qui a dû être remarquable par son architecture et de la grandiose de ses proportions. Les rois de Danemarck s'y faisaient autrefois couronner. La maison habitée par le roi Louis-Philippe, pendant son exil, est une des plus belles de la ville. Les rez-de-chaussée sont très élevés du sol. Il n'y a pas de magasins à ouverture sur la rue. Quelques objets attachés aux tenêtres révèlent seuls la demeure d'un marchand; la rigueur du froid, excessif en hiver, les oblige à s'enfermer ainsi.

Le commerce, en Norvège, a une importance que nous ne lui donnons pas; il est aussi difficile de s'y faire négociant, que d'obtenir en France son diplôme de médecin ou d'avocat. Celui qui se destine au commerce est obligé de faire de longues études, et avant d'être admis dans l' honorable corporation des marchands, il doit subir un examen qui ne se borne pas aux notions nécessaires pour exercer telle ou telle branche d'industrie, mais qui embrasse les sciences qui s'y rapportent, et la connaissance des langues étrangères. Si l'on n'est pas reçu au premier examen, c'est encore une année de travail et d'étude qu'il faut subir. Pour l'étranger, les difficultés grandissent; le jury d'examen se montre plus sévère pour lui et exige en outre qu'il justifie de cinq années de séjour dans le pays. Avec de telles entraves, le monopole reste aux indigènes, et l'industrie est une science. Mais, à ce compte, beaucoup de nos grands hommes ne seraient pas aptes à se faire marchands d'allumettes chimiques en Norvège.

Les environs de Drontheim sont beaux; il y a quelques jolies maisons de campagne; des passages accidentés, pleins de grandeur et de poésie. A gauche de la rade, au nord de la ville, on trouve un fleuve magnifique, le Nid, qui se jette dans la mer. C'est là que retombe aussi le célèbre cascade Nider, située à deux lieues de Drontheim, et dont les eaux écumeuses descendent avec fracas d'une hauteur de vingt mètres.

Le costume des paysannes de Norvège a beaucoup de points de ressemblance avec celui des Allemandes. Les négocians et les riches bourgeois de la ville ont le même costume que le notre. Les Norvégiens, sont généralement froids, honnêtes et polis; les femmes ont de fort jolies figures, un peu pâles, mais elles sont mal faites et ont surtout un grand pied, long et plat, on ne peut plus disgracieux. Il règne en Norvège, un singulier usage; on fiance les jeunes gens six mois avant le mariage. Le jour des fiançailles, les deux familles se réunissent, le père de la fiancée donne le dîner; ensuite on fait les arrangements; et des ce moment le fiancé apporte ses effets, ses meubles, et mange, et couche chez son beau-père; comme il était déjà marié. Six mois après, la nocé se fait. Est-ce un temps d'épreuve; mais il est de coutume, en Norvège, de se marier à l'avance le terme fixé. Cette coutume témoigne de la candide confiance des Norvégiens et du respect qu'ils ont pour les sentimens de la famille. Il y a très peu d'exemples où un fiancé ait abandonné sa future, après s'être rendu coupable de séduction. Cependant, à notre arrivée à Drontheim, on venait d'avoir un de ces rares exemples de la fragilité humaine, et les suites en avaient été épouvantables.

Voici ce qu'on nous raconta :

Lil était la plus jolie fille de Drontheim. Unique enfant de M. Hawness, négociant estimé, quoique sa fortune ne fut pas une des plus brillantes, elle fut entourée d'hommages et de séductions. Lil était belle, elle était blonde, et ses grands yeux bleus avaient une expression rêveuse et tendre, qui portait le trouble jusqu'au fond de l'âme. Elle avait un corps admirablement fait et un pied tout niçois; c'était la merveille de Drontheim, et admirables et jeunes gens s'arrêtaient pour la voir passer et la suivre longtems du regard.

Entre tous les aspirans, deux se firent surtout remarquer; Wœck et Moyal, fils de riches négocians; ils se présentèrent avec des épaules égales. Ils étaient tous les deux jeunes, beaux et amoureux; mais tous les deux d'une manière différente; Moyal avait une beauté austère, un regard profond. Sa physionomie, en s'animent, dévoilait une rare énergie; mais il avait la timidité du sentiment vrai. Il était fort et courageux dans tous les actes de la vie, et près de la femme qu'il aimait, il était muet et embarrassé. Il aurait donné sa vie pour Lil; il ne savait le lui dire.

Wœck, au contraire, était vif, hardi, impétueux; il traduisait avec une rare éloquence tous ses sentimens. Il jetait en dehors avec bonheur, toutes ses jolies rêveries, qu'il savait assez poétiser pour donner du charme à une incroyable légèreté. Il mettait un air admirable à se faire une vertu de chacun de ses défauts, et il réussissait d'autant mieux, qu'il jouait consciencieusement la comédie du sentiment et qu'il s'était trompé lui-même, avant de tromper les autres.

Lil, placée entre eux deux hésita un moment. Peut-être au fond du cœur, elle voyait qu'elle n'était pas celle de la passion, lui paraît-elle en faveur de Moyal. Elle lui disait tout le dévouement de cette âme aimante; elle lui disait que, dans le bonheur et l'adversité, elle trouverait dans Moyal un ami fidèle, qui avait mis en elle toutes ses joies, qui lui avait voué sa vie; qui ferait, pour l'amour d'elle, une entière abnégation de lui-même. Lil écoutait un moment cette voix intérieure. Alors son regard s'arrêtait sur Moyal avec une sorte de curiosité naïve, pour s'assurer si tout cela était vrai, malgré l'éclat de ce grand oeil bleu, si expressif et si tendre, Moyal se troublait; la parole d'amour qu'il allait prononcer, s'éteignait sur ses lèvres; son cœur battait, il baissait la tête et se taisait; la timidité dominait la passion, et la défiance de lui-même la faisait ainsi pénétrer dans le cœur des autres. Lil, surprise et mécontente, se détournait; ses yeux cherchaient ceux de Wœck, et c'était à son tour de se troubler sous ce regard ardent et passionné; trébuchant d'émotion, elle s'inclinait pour écouter ces suaves paroles d'amour qui font vibrer toutes les cordes flexibles de l'âme qui s'enivre encore.

Ce fut Wœck que Lil aimait, ce fut lui qu'elle choisit, ce fut lui qu'elle donna son amour de vierge; Moyal s'éloigna, le cœur déchiré, mais sans laisser échapper une seule plainte. Wœck fut accepté par M. Hawness, et devint le fiancé de Lil.

Les deux familles se réunirent. M. Hawness était fier de donner sa fille à l'héritier d'un des plus riches négocians de la ville. Les parens de Wœck voyaient avec plaisir une union qui amenait au milieu d'eux la plus belle et la plus chaste fille de Drontheim. Aussi fut-on promptement d'accord sur tous les points. Wœck était étranger à tout ce qui se disait autour de lui. Les yeux fixés sur sa belle fiancée, il admirait son front virginal, la pureté toute récente de son regard et de son sourire. Il l'enveloppait comme le feu Scandinave devait envelopper la vierge que le peuple enveloppait dans ses grottes humides, pour se la rendre favorable. Et Lil était plus belle que toutes les merveilleuses créations qui s'échappent de l'imagination des poètes. Wœck l'embrassait avec un respect et un amour et de désirs, qui sans comprendre, dans son amour, d'où lui venait son trouble, la jeune fille se sentait rougir et détournait les yeux.

— Eh bien donc, dans six mois le mariage, dit Hawness, en tendant la main

à Woeck, mais, de ce moment, vous êtes mon fils, et ma table et ma maison, sont les vôtres.

— Si vous m'avez dit Woeck, avec un soupir, c'est bien long! pourquoi ce retard?

— Mon fils, dit le vieillard, ce sont les vieilles coutumes, ne changeons rien au passé.

— Eh! pourquoi? si ce passé n'accorde aucun bien! Vous savez si je vous conviens, j'aimais lui de toute mon âme! qu'est-il besoin d'attendre pour être heureux?

— La patience d'amoureux, reprit M. Hawness en souriant. — Puis il continua gravement: — Ne touchons point aux vieilles coutumes, de peur que les nouvelles ne nous emportent plus loin que nous ne le voulions, et que nous ne nous renversés par elles. Les vieux édifiés s'en soutiennent tant que l'on respire; mais qu'un y porte une main hardie, qu'on en arrache une seule pierre, ils s'ébranlent. Le repas des fiançailles est terminé, l'anneau est échangé; ce jour, vous venez habiter sous notre toit, vous vous assurez à notre table; vous vivez de notre vie. Le temps coule, vous vous unirez à Lil: sûrs tous les deux de votre affection, de votre constance, vous jouirez du bonheur qui fut le nôtre pendant vingt ans. Ah! z, Woeck; maintenant, mon honneur est le vôtre. Woeck ne répondait pas, il dut se résigner; mais son regard ardent ne quittait pas Lil, et le fascinait.

Le soir vint, et lorsque tout dormait dans la maison de M. Hawness, Lil veillait et pleurait. Elle était à genoux, à demi vêtue; ses cheveux blonds descendaient retombant sur ses blanches épaules, comme un voile onduleux. Elle priait; mais la prière était sur ses lèvres et son cœur était troublé; ses regards s'élevaient vers le Christ, mais elle ne voyait point le Sauveur; elle voyait le visage de Woeck, et ce regard brûlant qui l'avait si profondément émue. En ce moment même, et lorsqu'elle était encore sous le charme de ce dangereux souvenir, la porte s'ouvrit doucement, et Woeck parut sur le seuil.

— Laisse échapper un faible cri, s'éleva à l'entrée du bout de la chambre, et crois que j'irais sur sa poitrine: — Vous ici, Woeck! dit-elle, d'une voix tremblante, vous ici... à cette heure!... Oh! partez! partez! si mon père savait!

— Oh! reprit Woeck, avec l'accent de la prière, laissez-moi près de toi un instant, un seul... Ne suis-je pas ma fiancée... ma femme?

Le tremblement et Woeck s'approcha d'elle. — Et c'est toi, Woeck, qui, pendant vingt ans, toujours en présence de témoins importants, moi, ton fiancé, qu'ajés donné de plus que tous ceux qui t'entourent?... Le besoin de te dire mon amour... Tu seule et Dieu, vous devez savoir toute la passion qui remplit mon âme!... Lil, je t'aime tant!

— C'est près d'elle; il l'entoura de ses bras, la pressa contre son cœur sans qu'elle eût la force de résister à cette étreinte. Il lui parlait encore, elle s'entendait sur ses paroles, mais il lui semblait qu'une harmonie douce et pénétrante vibrât dans son oreille. Sa tête se pencha sur l'épaule de son fiancé; ses yeux se levèrent comme pour mieux garder dans son âme ce flot d'amour que les paroles de Woeck y versaient... et lorsqu'elle s'éveilla de ce fatal oubli d'elle-même, elle n'avait plus le droit de voir Woeck.

— Ses yeux s'élevèrent ainsi, deux mois d'amour, d'enivrement et de mystère; dans un bout de ce temps, Lil devint bien pâle; ses yeux restaient continuellement baissés, et quelques fois étaient mouillés de larmes; elle n'était plus brillante; elle traçait le moule et s'enfermait des heures entières dans sa chambre.

— Mais c'est que déjà le bonheur s'était enfui, et en fuyant, il avait laissé le désespoir et les remords; déjà plusieurs fois la malheureuse enfant avait vainement demandé Woeck; elle avait passé de longues nuits, immobile et muette, écoutant les moindres bruits qui lui annonçaient la présence de celui qu'elle nommait son époux, et il n'était pas venu. Bien souvent, ne pouvant résister aux souffrances du doute et de l'incertitude, elle avait ouvert la porte, elle avait tant qu'il y avait pas dans la longue galerie de bois au bout de laquelle se trouvait la chambre de Woeck, et elle s'était arrêtée pâle et tremblante; un sentiment de pudeur, un reste de dignité lui avait défendu cette démarche qui humiliait la femme aux yeux de son amant; et elle était rentrée dans sa chambre pour pleurer, prier et se repentir.

— Les jours suivants, elle ne voyait Woeck, ses regards l'interrogeaient avec anxiété, mais il déboutait les siens avec embarras. Si elle cherchait à lui parler, il l'évitait. Un jour enfin: — Puis il revenait; il s'excusait. Il avait craint, dit-il, d'éveiller les soupçons par une imprudence; il se justifiait de sa froideur, de son abandon. Lil aimait trop profondément pour qu'il ne fût pas facile de la tromper. Aimer, c'est croire. — C'était un éclair de bonheur dans une nuit de souffrances. Mais bientôt l'éclair même ne brilla plus, tout était fini. Woeck ne vint plus près de Lil quand la nuit tendait ses voiles. Le jour, quand elle se rapprochait de lui, il arrêtait sur elle un regard glacé. Elle avait cru trouver le malheur, mais elle touchait à une désespérante réalité. Une nuit, lasse d'attendre et de souffrir, elle s'arma de courage; elle s'aventura dans la longue galerie de bois, où le vent du nord poussait en gémissant d'épais flocons de neige, et s'approcha de la chambre de Woeck.

— Sa main tremblante se posa sur le bouton. Elle hésita encore un instant. Il fallut que quelque pensée brillante s'emparât d'elle pour l'obliger à vaincre sa honte; elle entra. Woeck n'y était pas.

— Et son sang roula vers son cœur. Elle se laissa tomber sur un siège en murmurant: — Où est-il? Elle demeura là, immobile, glacée, pendant trois heures; puis comme une morte et respirant à peine, en proie aux plus pénibles douleurs. Au point du jour Woeck entra.

— Vous ici! dit-il, en laissant échapper un mouvement de surprise et d'indignation; quelle imprudence!

— Il y a deux mois, Woeck, répondit Lil d'une voix altérée, vous n'oussiez pas de quelle imprudence!

— Mais si l'on vous avait rencontrée... si votre père...

— Ah! vous pensez à mon père, maintenant!

— Mais, relevant la tête, elle reprit avec plus de fermeté:

— Si l'avez-vous dit à mon père, je lui aurais dit: Je vais chercher mon époux, cela à lui vous avez coûté votre honneur. Mon père, venez avec moi, car si vous n'avez pas notre union, bientôt vous ne pourrez plus cacher la honte de votre fille.

— Qui est-il donc vrai? balbutia Woeck, troublé.

— Oui, oui, c'est vrai: il faut que ce mariage se fasse ou que je meure!...

— Et vous le fera, n'est-ce pas, Woeck! Jamais encore à Dronheim un fiancé n'a abandonné sa fiancée, jamais homme n'a apporté l'amour dans une maison pour y laisser le désespoir et le malheur! Tu m'as dit que j'étais ta femme... Dieu a regardé cela comme... Tu n'as pas menti, n'est-ce pas? Nous avons échangé notre

anneau de fiançailles; nous sommes unis... et maintenant, tu ne peux rompre nos liens... car tu m'aimais! Oh! dis-moi, Woeck, que mes craintes étaient folles, que tu m'aimais encore, que tu n'abandonneras pas la pauvre fille qui t'a donné tout son amour, qui s'est livrée à toi tout entière... qui t'aurait donné sa vie, si tu l'aurais exigé... Dis-le-moi, Woeck, pour que je ne meure pas de honte et de douleur à tes pieds!

— Enfant! dit Woeck en le relevant, quelles folles pensées te viennent là! Sans doute je t'aime... mais attends encore... pour tout revoir à ton père. J'aurais honte, devant lui, d'avoir trahi sa confiance... Devant un vieillard l'amour n'est point une excuse... et si nous pouvions lui cacher...

— Mais je vous ai dit que c'était impossible! reprit Lil avec désespoir; il ne peut tarder à tout savoir, et tout Dronheim en aura été!

— Eh bien! quelques jours de moins... ce n'est pas trop exiger de vous sans doute. — Des larmes maintenant! dit-il avec humeur.

— Ah! vous ne m'aimiez plus!

— Eh bon Dieu! en sommes-nous encore à nous faire des sermons; tout le vocabulaire n'en est-il pas épuisé entre nous? — Ecoute, Lil, laisse-moi quelques jours pour me préparer à cet aveu, qui me coûte beaucoup, je l'avoue. Que peux-tu donc craindre? je t'aime toujours... Voyons, calme-toi. Tes beaux yeux doivent-ils connaître les larmes... Tu te débournes; tu n'as donc plus toi en ton époux... tu doutes encore?...

— Non... une telle expression étrange... je ne doute plus.

— A la bonne heure; mais le jour grandit; il faut rentrer chez toi avant que personne ne soit levé dans la maison... Du courage, ma Lil; à l'entend le bonheur.

— En disant ces mots, il la conduisit vers la porte. Lil arrêta sur lui un regard indifférent; en ce moment, il lui paraissait plus lâche que cruel. Elle le voyait si honteux, si embarrassé, si maladroît à la rassurer, qu'un sourire de mépris glissa sur ses lèvres. Elle sortit lentement, alla se renfermer chez elle, et se laissa tomber sur son lit en murmurant:

— O mon cœur! comme tu t'es trompé!

A midi, elle parut devant son père pour la première fois de la journée. Le digne M. Hawness, occupé de ses nombreuses affaires, n'avait pu remarquer l'altération des traits de sa fille chérie. On servit le dîner, il se mit à table. Lil ne vit que deux couverts.

— Mon père... dit-elle en arrêtant sur lui un regard inquiet... où est Woeck?

— Il est parti ce matin pour Aizez, répondit tranquillement le vieillard; ne le savais-tu pas?

— Partit! dit Lil en se levant vivement, parti!...

— Qu'est ce donc, mon enfant; et d'où te vient cet effroi pour quelques jours d'absence?

— Ah!... il ne reviendra plus, mon père!

— Malheureux! s'écria le vieillard en recevant dans ses bras sa fille évanouie.

— En effet, les jours, les semaines s'éroulèrent, et le fiancé ne revint pas. Il oubliait dans l'ivresse d'un nouvel amour la pauvre jeune fille qu'il avait perdue. On ne tarda pas à savoir dans Dronheim et la lâcheté de Woeck et le malheur de Lil. Toutes les sympathies furent pour celle qui avait été si indignement abusée, toutes les malédictions pour le coupable fiancé. Chaque famille n'était-elle pas intéressée à maudire le séducteur, qui, à l'abri du droit des fiançailles, avait déshonoré Lil. M. Hawness avait vieilli de dix ans. Il marchait lentement, le corps voûté, l'œil morne; il était comme écrasé sous le coup qui le frappait. Un jour, un de ses amis lui parla de son malheur. Les yeux du vieillard brillèrent d'un éclat subit. — Ah! fit-il en relevant vivement la tête, si j'avais vingt ans de moins il ne mourrait que de ma main!... Et personne... personne pour me venger!

Quelques jours après, un jeune homme se présente chez M. Hawness. Lil pâle et abattue, était assise près de son père. Elle treussait en reconnaissant Moyal, le bon et loyal amant qu'elle avait repoussé.

Moyal s'inclina et dit d'une voix ferme et grave:

— Monsieur Hawness, je viens vous demander la main de votre fille. Je viens demander à Mlle Lil si elle veut m'accepter pour époux.

— Que dites-vous? balbutia le vieillard; ne savez-vous pas...

— Je sais, interrompit Moyal, qu'un lâche s'est assis à votre table, s'est abrité sous votre toit, et que, méconnaissant les devoirs les plus sacrés, il a fui, et moi, je viens vous demander d'être votre fils.

— Oh! vous êtes noble et généreux, Moyal, reprit Lil, dont les yeux s'élevaient remplis de larmes; mais ne savez-vous pas, mon Dieu! que je ne suis plus digne de vous?

— Je sais... que vous l'avez aimé de toute votre âme... qu'il a été votre fiancé; que vous l'avez cru votre époux, et que maintenant vous le méprisez. Je sais que vous avez noblement accepté le malheur que vous n'avez pas mérité. Mais parce qu'un misérable a abusé de votre amour, de la confiance de votre père, votre vie doit-elle être pleine de larmes. Laissez-moi donc le soin de vous faire oublier le passé et de vous relever de votre chute aux yeux du monde; dites Lil, le voulez-vous?

Lil se leva, tendit la main à Moyal avec dignité, et lui dit d'une voix émue:

— Le premier, le plus grand de mes regrets... Moyal, c'est de vous avoir méconnu. Merci, merci de cet honneur que vous voulez me faire; j'étais abattu sous ma honte; vous venez de me relever à mes propres yeux; vous estimez ma pureté... mais je ne puis accepter votre dévouement. Celui qui sera mon époux ne doit jamais se trouver en face du fiancé de Lil... Tant qu'il vivra, tout mariage est impossible.

— Et s'il mourait?

— S'il mourait, dit Lil avec douleur, ma faute ne serait pas encore effacée.

— Je reviendrai... dit Moyal en lui serrant la main.

A deux lieues nord de Dronheim, dans la même direction que les monts Kœlin, on monte une côte rapide, et l'on s'arrête au premier plateau, un pied d'un rocher qui s'élève à pic, à plus de 20 mètres au dessus de ce plateau. C'est de ce rocher que s'échappent avec bruit les eaux claires et bouillantes qui forment la célèbre cascade. Elle bondit sur les aspérités du roc et vient se fondre en blanche écume dans le Nid, en face de Dronheim.

Quelques jours après l'entrevue de Moyal et de Lil, un jeune homme arrivait tout rêveur au pied du rocher où la cascade prend sa source. Il commença à monter, et comme si les pensées qui l'occupaient eussent été trop lourdes pour lui, il secoua la tête, rejeta en arrière les longs cheveux noirs qui couraient son front et se mit à fredonner un air national, plein d'originalité, de fraîcheur et de gaieté. Comme il marchait ainsi insoucieusement, il entendit près de lui un pas qui se réglait sur le sien. Il leva les yeux et reconnut qu'il avait un compagnon de promo-

nade, dont la rencontre l'avait surpris étrangement, et dont le regard grave et froid, fixé sur lui, lui causait une impression pénible.

— Bonjour, Woëck, dit le nouveau venu. Êtes-vous donc de retour à Drontheim ?

— Oui, oui, Meyal, répondit Woëck, en s'arrêtant irresolu, depuis deux jours seulement.

— Vous venez-vous donc ? demanda Meyal, dont l'œil ne le quittait pas, et semblait exercer sur l'amaigré de Lil la malheureuse fascination que l'on attribue au basilic ; je vous ai cherché... et je ne vous ai rencontré ni aux églises, ni à la banque, ni dans aucun lieu public.

— Pourquoy me cherchez-vous ? reprit Woëck d'une voix troublée, tandis qu'une légère rougeur colorait ses traits.

— Au fait, pourquoy ? fit Meyal d'un ton plein d'amertume et d'ironie. — Ne continuons-nous pas notre promenade ? Preprit-il après un moment de silence ; là haut la vue est si belle. De ce point élevé, nous verrons Drontheim ; notre regard pourra suivre les rues dans toutes leurs sinuosités, nous distinguerons chacune des maisons qui réellement quelque objet de nos affections ou de notre haine... ou de notre mépris. J'ai toujours eu de la prédilection pour ce point de vue... Venez-vous ?

Woëck n'osa résister ; et il suivit son ancien ami avec une contrainte et un malaise visibles. Il se maudissait intérieurement d'avoir pris ce point pour lui de promenade ; mais il dut se résigner ; et il marcha près de Meyal, dont le front s'était incliné sous de douloureuses pensées, à en juger par l'altération de ses traits.

Ils arrivèrent sur le plateau ; Meyal s'arrêta en faisant face à la ville, et, posant sa main sur le bras de Woëck :

— Tenez, voilà ce qui me plaît, c'est de planer ainsi sur une ville encore en partie endormie, et de pouvoir veiller en quelque sorte sur ceux que j'aime. Ne vous l'avais-je pas dit ? Voici à droite la maison de votre père ; elle est grande et belle ; la vie est là déjà ; c'est que votre père, Woëck, fut toujours un homme laborieux, actif et probe ; ce fut toujours un honnête homme qu'aucune honte ne marqua au front, qu'aucune trahison ne souilla... Pourquoi donc tressailliez-vous ? — A gauche ; un peu plus loin, c'est aussi la maison de mon père. Tout y repose encore ; c'est qu'il est vivant... Depuis long-temps, je le remplace... et maintenant je n'ai plus de courage, je n'ai plus d'ambition... — Mais voyez, entre nos deux maisons, il s'en élève une autre, muette et sombre... là, il y a un malheur... il y a la honte !

— Meyal...
— Dis-moi, Woëck, reprit-il en se tournant brusquement vers lui, dis-moi quel châtiment mérite l'homme qui s'est joué des sermens les plus sacrés, qui s'est fait le fils d'un vieillard, le fiancé d'une jeune fille, pour laisser à l'un et à l'autre le désespoir et le remords ? Dis-moi s'il n'est pas bien infâme, rebul qui trompe un vieillard et un enfant, parce qu'il se croit sûr de l'impunité ? Dis-moi s'il ne mérite pas, maudit par tous les hommes, d'en rencontrer un qui se charge de venger ses victimes ?

— Que voulez-vous dire ? balbutia Woëck.
— Tu m'as compris ; tu sais maintenant que Meyal s'est fait le vengeur de Lil ; tu sais que Meyal tient les sermens qu'il se fait à lui-même, mieux que tu ne pourrais tenir ceux que tu ferais devant Dieu et devant les hommes... et Meyal a juré que tu ne quitterais pas vivans ce lieu.

— Vous voulez donc m'assassiner ? dit Woëck avec terreur.
— Non ; mais nous allons nous battre. Voici des pistolets. Nous marcherons l'un sur l'autre sur le bord de l'abîme ; nous tirerons ensemble ; celui qui tombera... tombera dans le Nid, et le flot engloutira le secret de la vengeance et du sacrifice.

— Meyal...
— Pas un mot. Choisissez vos pistolets ; ils sont chargés tous les deux. A quinze pas... Marchons !

Woëck passa la main sur son front ; il était moaillé d'une sueur froide. Mais son émotion ne dura qu'un instant. Il saisit un des deux pistolets et alla prendre position. Ces deux hommes se contemplerent un moment. Une expression de colère haineuse brillait dans les yeux de Woëck. Meyal était calme comme celui qui accomplit un devoir et fait généralement le sacrifice de sa vie.

— Allons, dit Meyal.

Ils firent cinq pas, et les deux coups partirent.
Lorsque la fumée fut dissipée, Meyal était debout. De Woëck, il ne restait rien qu'un peu de sang sur le bord du rocher. Meyal se pencha au dessus du Nid ; il crut voir les eaux prendre une teinte rougeâtre. Il se détourna avec un sentiment pénible et redressa précipitamment pour rentrer dans la ville.

Le lendemain, tout le monde, à Drontheim, savait que Woëck avait péri ; le Nid avait reçu son corps. C'était un suicide ou un duel ; car sa main crispée tenait encore un pistolet déchargé. On ne vit dans cette mort violente qu'une juste punition du ciel, et les mères qui curent au duel prièrent pour le meurtrier, quel qu'il fût.

Un mois plus tard, Meyal se présenta de nouveau devant Lil. Il la trouva plus pâle, plus abattue que jamais. A son aspect pourtant, les yeux de la jeune enfant s'animent, son visage s'éclaircit subitement. Il s'approcha, et lui dit d'une voix émue :

— Maintenant, Lil, vous êtes pour moi la veuve d'un pauvre égaré... Il faut un père à son enfant... il lui faut un nom, une fortune, un amour paternel qui veille sur lui et le protège... C'est pour lui, c'est en son nom que je vous supplie...
— En son nom... j'accepte, dit Lil ; j'accepte votre pleur dévouement, et si je meurs, Meyal, vous l'honnerez, n'est-ce pas, pour l'amour de moi !

Meyal épousa Lil. Cette fois on ne fit point de flagellies. Le jour du mariage, on remarqua que la pauvre Lil était obligée de s'appuyer sur le bras de son mari, tant elle se sentait faible et épuisée.

Les mois se succédèrent, et un jour, la pauvre femme oublia toutes ses douleurs, on donna un premier baiser à son fils. Mais la nature avait fait un dernier effort ; elle avait brisé un corps usé par la souffrance. Dans son baiser à son fils, elle sembla exhaler toute son âme. Meyal était près d'elle ; elle lui tendit son enfant, il le baisa au front et une larme glissa sur ses joues.
— Merci, dit-elle avec tendresse ; oh ! merci, Meyal ! Tu m'as fait plus de bonheur et d'amour... Merci car tu ne fais la mort douce et heureuse... Je te légue mon fils... Je te laisse la moitié de moi-même... Qu'il te soit cher, en mémoire de la pauvre Lil ! Et maintenant la main, ami !... Adieu !

Elle appuya sa tête sur le sein de son mari ; elle ne souffrait plus, mais elle laissait à Meyal une douloureuse douleur.

Nous quittons Drontheim le 3 juillet. Nous nous dirigeons sur Hammersfest,

en suivant les bords d'une étroite rivière dont la navigation est difficile et dangereuse. Nous dûmes même nous arrêter à Alzeum pour attendre qu'une brume très épaisse se dissipât. Alzeum possède seulement quelques cabanes de pêcheurs ; le terrain est marécageux, les coteaux stériles, et le sommet des montagnes est toujours couvert de glaces. Ce fut pour nous une journée de chasse et d'exploration. A minuit, nous revînmes à bord, et le lendemain matin, le bruyard étant dissipé, nous reprîmes notre route.

Après neuf jours de traversée, nous aperçûmes Hammersfest, du moins ses hautes montagnes se dressèrent majestueusement devant nous. Le soir, nous rencontrâmes des bateaux pêcheurs ; un d'eux nous donna un pilote pour entrer dans la rade, et le lendemain matin à neuf heures nous avions jeté l'ancre.

Il n'est point de pays dont l'aspect soit plus sauvage et je dirai presque plus fantastique. Hammersfest, de la rade, ne paraît être composé que d'une vingtaine de maisons ; cependant on en compte plus de deux cents. Les premières sont assez belles, élevées d'un ou de deux étages ; les autres sont très basses et couvertes de gazon, dont le vert sombre et rigoureux forme un étrange contraste avec la neige des monts qui les environnent. A notre passage, on construisait une église en bois dont l'architecture me parut être fort originale et d'un goût très pur.

Hammerfest, bâti sur les rochers qui bordent la mer, est adossé à une haute montagne entièrement à pic. A la lante des neiges, des quartiers de roc se détachent et viennent rouler au pied des maisons qu'ils menacent de renverser. Souvent ils en écrasent une ; une autre s'élève à côté des ruines, sans que les habitans paraissent songer le moins du monde que le même sort les attend peut-être. Toutes les montagnes qui entourent la rade sont horriblement tourmentées ; à chaque pas, on voit des rocs arrachés, des abîmes béans, des gouffres qui semblent s'ouvrir sous vos pas. C'est dans cette nature sombre, énergique et sauvage, que l'on doit se rappeler la guerre des Titans.

Nous sommes en pleine Laponie ; nous ne voyons rien du costume européen. Les Lapons ont un aspect repoussant ; ils sont petits, difformes, très laids à voir. Ils portent des bottes en peau de renne qui montent jusqu'au genou, une espèce de blouse de peau de mouton, et un bonnet profond haut et large. Les Russes aux longues barbes, plus hideux encore que les Lapons, apportent à ceux et à des fourrures et du grain, et reçoivent du poisson en échange. Les plus riches parmi les Lapons ont des vêtements d'étoffe bleue ornés de bandes de différentes couleurs. Les femmes portent aussi de petites bottes pointues, et une espèce de tunique de laine grise ou bleue, s'arrêtant au genou pour laisser un peu dépasser la robe de dessous. Leur bonnet a la forme d'une coque marine ; une dentelle tombe sur le front, retenue par une bandelette de couleur. Leurs cheveux, hissés sur le front, se rejoignent derrière la tête et forment une énorme natte qui remonte sur le sommet. Le costume des femmes de la Laponie, exécuté avec des étoffes molles et élégantes, serait d'un ravissant effet.

La chasse est en grand honneur dans le pays, et surtout la chasse aux rennes. Elle est pleine d'intérêt et n'offre guère d'autres dangers, nous d'ailleurs les gens d'Hammerfest, que ceux de se perdre dans les glaces, d'être enfoncé sous la neige, ou de tomber dans les crevasses ; peu de chose, comme vous voyez. Un peu plus tard, je vous raconterai une de ces chasses. Somme toute, c'est un abominable pays l'hiver, il n'y fait jamais jour, et même nuit seulement il y a une sorte d'aurore ; puis, tout retombe dans l'obscurité. Et cependant les hommes qui habitent ces tristes contrées ont pour le sol ingrat qui les a vu naître, pour ce ciel gris et brumeux, le même amour que celui que nous éprouvons pour notre beau pays de France. Dans une de mes excursions aux environs d'Hammerfest, je m'arrêtai devant une pauvre maison isolée, construite en bois, basse et sombre. Un jeune homme de vingt ans à peu près était sur le seuil. Il était d'une maigreur effrayante ; ses mains déclarées retombaient sans force à ses côtés, sa tête affaiblie s'appuyait contre le dossier de bois de son fauteuil ; la vie s'était retirée de ses lèvres, mais elle s'était réfugiée dans ses yeux, qui se repaissaient de larmes et s'élevaient sur tout ce qui se présentait. Ce jeune homme, beaucoup mieux traité de la nature que ses semblables, avait une physionomie intelligente qui m'intéressa. Je m'approchai de lui et nous liâmes conversation. Lorsque lui demanda quelle souffrance le tenait ainsi assailli sur lui-même, il sourit tristement.

— Oh ! me dit-il, ce ne sera rien, je guérirai bientôt ; ce n'était que le mal du pays.

— Comment, lui demandai-je, avez-vous quitté Hammerfest ?

— Oui, oui, pour mon malheur, il y a deux ans, un des hommes les plus instruits de la Suède vint faire ici des recherches scientifiques. Je me fis son guide. Il me trouva de l'intelligence, du goût pour l'étude et me proposa de m'emmener avec lui. J'y consentis ; mes parents étaient pauvres, mon protecteur me disait que la science menait à la gloire et à la fortune ; je partis pour Stockholm. Je travaillai avec ardeur ; mes progrès d'ontrent mon maître. Je trouvais dans son instruction des jouissances infinies ; mais il y avait là, au fond de son cœur, une souffrance aiguë dont je n'avais parlé, et qui m'empêchait de me tenir. Lorsque j'eus fait seul, je me mettais à pleurer ; mon cœur battait comme s'il eût voulu briser ma poitrine ; j'éprouvais des angoisses sans nom, un désir de voir mes montagnes, désir plein de souffrances que je puis comparer qu'à celles que fait éprouver un malade en dehors de son ordinaire qui le dévore. A malade, il faut élever une goutte d'eau ; moi, il fallait mon ciel et mes montagnes blanches au sommet, et les pierres du sol, toutes belles comme l'émeraude ou le saphir, et l'air que je respire ajoutait à tout cela, tout cela au mourir. La nuit, je m'éveillais en sursaut ; je courais à ma fenêtre, et je pouvais à un gémissement sourd en tombant à genoux ; ce contrais à moi, j'étais revêtu que j'étais de retour à Hammerfest. En reconnaissant mon erreur, je jetais quelquefois des cris de désespoir ; ma poitrine semblait se déchirer sous ses sanglots, et je restais la nuit entière étendu sur la pierre de ma chambre, sans mouvement, sans voix, mort à toute sensation. Cependant j'aimais bien la vie qu'en avait faite, ce cœur d'étude, de recherches, de découvertes. Comme je mourais rapidement dans ce monde nouveau où j'étais entré ! Mais mon maître n'avait pas encore assez enchaîné mon imagination ; elle avait trop couronné la liberté de revenir dans mon pays natal et de m'y ramener en dépit de mes efforts. Ah ! que n'aurais-je pas donné pour venir étudier, méditer mes beaux livres sur nos riches glaciers ! Tout cela, c'est été la vie pour moi ! Un moment vint, où brisé de la lutte, je retombai sans force, sans volonté, idiot à force de souffrances, mourant. Les médecins furent appelés ; ils secoururent la tête, ils discutèrent long-temps, ne comprenant rien aux crises qui me saisissaient et se terminaient par mes larmes ; mais ils pensèrent que, ne pouvant rien m'ordonner, il valait mieux m'envoyer mourir dans mes montagnes. Sans le savoir, ils avaient pu la main sur la plaie ; ils avaient découvert tout à la fois

et le mal et le remède. Il y a quinze jours, on m'a ramené ici; j'ai voulu mes livres, car je vais mieux; la vie et la santé me reviennent, dans quelques jours je les reprendrai, mes livres chéris! Lorsque j'aurai acquis longuement l'air du bon pays, quand mes yeux auront embrassé mille loirs et horizon qui m'enroulent, quand mon pied aura encore marqué son empreinte sur ces chemins que vous, étrangers, vous ne pouvez franchir, quand j'aurai fait provision de bonheur, je retournerai pour la Suède... mais je reviendrai une fois tous les ans. Pour être heureux, il faut vivre ou l'on est né.

En achevant ces mots, le pauvre jeune homme pencha un peu la tête; il était étonné. L'appel du secret, sa mère et son frère occurrent; son jure était petit, mais d'une force étonnante. Sa physiologie n'avait pas le rayon intelligent qui éclairait le front du pauvre malade, mais elle avait une rare expression de honte et d'affection. Il secoua la tête avec douleur, et enleva son frère dans ses bras comme si ce n'était que son enfant, et l'emporta dans la cabane. La mère le suivait en pleurant. Je pensai long-temps à ce pauvre enfant que trop d'amour, trop d'intelligence devorait, et je me demandai si on ne lui avait pas rendu trop tard et ses montagnes et le ciel de la Lapone. En revenant à Hammarstéd, je m'informai de mon intéressant malade; j'avais deviné juste, le remède était venu trop tard; l'âme avait tué le corps; le jeune savant était mort.

Le 15 juillet, nous partîmes de Hammarstéd par un assez beau temps. De là au Spitzberg, un compte cent vingt lieues. A quatre heures, nous étions hors de la rivière; à six heures, nous avions perdu la terre de vue. A ce moment, Dieu seul savait si nous devions revoir ces rivages désolés. Le lendemain, nous étions un temps affreux; les lames d'eau dévalaient à bord; les embrançons en étaient pleines; la pluie, le vent étaient d'une violence extrême. Un coup de vent défonça le bastingage tribord. A huit heures du soir, nous aperçûmes la banquise à bord; nous, les glaces étaient couvertes en montagnes.

Plus nous marchions, plus la route devenait difficile. Une brume épaisse nous empêchait de distinguer autour de nous, il nous fallait chercher un passage à travers les glaces, qui devenaient toujours plus nombreuses et offraient toujours plus de dangers. Il régnait un grand silence à bord. Le pilote était au gouvernail, le capitaine sur la dunette, nous tous sur le pont. Il y avait quelque chose de solennel dans la marche de ce navire se frayant un passage au milieu des glaces, qui semblaient défendre aux hommes l'entrée de cet autre monde, et qui, lorsqu'ils ont été vaincus, se rejoignent derrière eux et les menacent de leur fermer à jamais la route du retour.

Pendant trois jours nous ne vîmes pas le soleil; mais depuis notre départ de Dronthim, nous n'avions pas eu une heure de nuit, ce qui nous avait été d'un grand secours au milieu des glaces. Nous continuâmes notre périlleux voyage, et bientôt nous crûmes apercevoir les rochers du Spitzberg. Tous les regards étaient fixés à l'horizon; on était dans une anxiété impossible à décrire. Enfin le 22, vers huit heures du matin, nos doutes étaient dissipés; c'était bien le Spitzberg que nous voyions; nous n'en étions plus qu'à six lieues. Mais alors le calme nous saisit et ralentit notre marche. Nous prenions patience en suivant les jeux des baleines qui s'ébattaient sur les vagues, et faisaient bondir l'eau à une hauteur prodigieuse. Des oiseaux inconnus passaient rapidement sur nos têtes; nous en tuâmes plusieurs. Le calme nous permettait de mettre le canot à la mer pour aller le prendre. Enfin, le lendemain, nous distinguons toute la chaîne des montagnes du Spitzberg, qui s'étend loin dans le sud. Tout est d'une blancheur éblouissante. Les rochers élèvent leurs cimes pointues vers le ciel, comme les mille mâts d'un escadron; c'est d'un aspect magnifique. Nous louvoyâmes toute la journée pour atteindre la baie de Bell-Sound; nous étions entourés de petits bancs de glace venant de terre; le courant les faisait dériver, et ils offraient à nos regards surpris, mille choses bizarres. Nous tâlâmes tuer un éléphant de mer. Nous vîmes plusieurs loups marins, tantôt voguant sur les glaces mobiles, tantôt se montrant à la surface de l'eau et plongeant aussitôt sans nous laisser le temps de les ajuster.

A minuit, nous étions dans la baie, et tout près de terre. Le soleil brille, il se fait un grand silence à bord. Tout à coup nous ne voyons plus rien, une brume épaisse nous enveloppe; il fait demi-jour, mais le brouillard ne dépasse pas nos mats de perroquet; à nous dessus, le soleil brille toujours. L'homme en vigie crie: terre. Nous sommes au Spitzberg.

L'aspect de ce pays est impossible à décrire, il s'offre à nos regards majestueux et effrayant; il commande l'admiration et inspire la terreur; on a froid à l'âme. La glace, la neige, le ciel et la mer, rien de plus! Mais tout cela est grandiose et imposant. Devant ces solitudes menaçantes, devant ces glaces qui s'amoncellent orgueilleusement pour arriver jusqu'à nos yeux, les genoux fléchissent, le front s'incline; les merveilles de la création vous confondent.

Le brouillard s'était dissipé, nous cherchâmes un bon anillage. Plus nous avançons, plus nous rencontrons d'obstacles. Enfin, nous arrivâmes au but. A notre gauche, se dressait un glacier d'une lieue d'étendue et de vingt à trente mètres de hauteur. A midi, nous mouillâmes dans le fond de la baie de Bell-Sound.

Jusqu'à, toutes nos impressions avaient été de l'admiration. Devant ces magnifiques glaciers qui étincelaient au soleil, devant ces hautes montagnes dont le sommet éblouissant supporte les neiges, que les siècles ont entassées, nous avions oublié que ces glaces qui portaient les flots pouvaient se rompre derrière nous, s'amonceler et nous enfoncer d'un mur impossible à franchir. Nous étions prompts à nous écrier un sentiment de pitié, et en attendant cette terre fatale nous eûmes à subir les plus terribles tempêtes. Un bâtiment russe était à la côte, mais dégradé et rempli de neige; tout près se trouvaient les débris d'une grande chaloupe, et sur la plage une cabane bâtie avec des troncs d'arbres.

Cette habitation faite par les Russes était qu'une réunion de troncs d'arbres superposés et sans doute apportés par les bâtiments russes pour se faire des habitations pendant leur séjour.

Ce bâtiment démanté, cette chaloupe à demi brisée, cette cabane, nous firent pressager quelque sinistre. En arrivant à terre, nous nous hâtâmes de visiter la cabane. Comme le bâtiment, elle était remplie de glace et de neige. Douze croix grossièrement faites s'élevaient autour de cette triste habitation. Quelques uns portaient des inscriptions devenues illisibles; seulement on distinguait parfaitement sur celle qui était la plus rapprochée de la cabane les chiffres de 1836. Il y avait deux ou trois autres croix; mais elles avaient toutes la mort sur le visage et sur le front. On ne pouvait en douter. C'était un bâtiment russe qui, pris sur les glaces, avait été obligé d'hiverner, et le froid et la faim avaient fait les victimes d'un tel sort; nous nous inclinâmes devant la dernière demeure.

Des matras furent employés à débayer la première chambre de la cabane, dans laquelle nous ne pouvions pénétrer. On trouva sous la glace des ustensiles

de ménage en bois, grossièrement travaillés, et les ossements de quelques animaux; tout cela exhalait une odeur infecte, difficile à supporter. Enfin, on découvrit le squelette d'un homme. Il avait conservé sans doute l'attitude qu'il avait en mourant; il était couché sur le dos, le visage tourné vers une petite lucarne où la lumière avait dû pénétrer avec peine. Les os de ses mains étaient encore crispés, sa mâchoire, contractée par les dernières convulsions, révélait assez ce qu'il avait dû souffrir. Ainsi, deux malheureux avaient succombé successivement; ils s'étaient enterrés mutuellement; le troisième, le dernier, était resté sans sépulture.

Qu'on juge de l'impression que ce tableau fit sur nous, qu'un même sort attendait nous autres intrus des autres nous pétririons détournerait les yeux. Nous n'étions pas le courage de faire voter la seconde chambre, dans la crainte d'y trouver encore quelque nouvelle scène d'horreur. Nous avions besoin de toute notre force morale pour accomplir notre mission. Il fallait éviter tout ce qui pouvait affaiblir notre énergie. Cependant nous fîmes ouvrir les cercueils que le dégel avait mis à découvert. Les corps y étaient presque intacts, les mâchoires avaient leurs dents, quelques crânes avaient encore des cheveux. Les ossements furent pris et mis dans de l'esprit de vin pour être ramené à Paris.

Ainsi, des Russes, ces hommes du Nord, si rudes au froid et aux souffrances, n'avaient pu échapper à la mort sur cette terre funeste! Que devions-nous attendre, nous, si la glace se refermait, si le retour nous était impossible? Nous avions des vivres pour dix-huit mois; mais le froid, l'horrible froid, qui aurait pu nous en préserver?

Mais peu à peu l'impression de terreur s'effaça. Le calme des membres de la commission nous inspira à tous une confiance qui nous était nécessaire, et je suivis avec intérêt toutes les dispositions pour notre séjour. Plusieurs de nos savants occupèrent la chambre de la cabane; les autres campèrent sous des tentes dressées aux environs. M. Bravais, officier de marine, gravit une des plus hautes montagnes du Spitzberg; il vainquit les plus grandes difficultés, et le premier arborer notre drapeau sur le pic pierge. Il donna son nom à la montagne conquise; ce fut à son sommet qu'il établit son observatoire, où il comptait rester plusieurs jours. Enhardi par son exemple, nous allâmes le visiter. Les matelots avaient, à coups de hache, taillé des degrés là où la montagne semblait inaccessible, et nous parvînâmes, sans trop d'efforts, jusqu'à notre brave explorateur. De ce point élevé, l'œil se fatigua à compter les nombreux pics étincelants, ces amas de glaces et de neige qui tourment le Spitzberg. Je ne restai pas long-temps sur le mont Bravais; la vivacité de l'air me suffoqua, et je me retirai dans le camp. Nous descendîmes, et nous allâmes à la chasse. Beaucoup d'aiders furent tués; ils sont en grand nombre; des gâtes, oiseaux noirs à matiques, des pigeons blancs et noirs à peu près semblables aux nôtres, des goélands, etc. Du reste, je demeurai le plus heureux chasseur de la journée; en arrivant au haut du mont Bravais, j'avais tué un agopède, ou perdrix des Alpes, et une oie admirablement belle; les ailes étaient d'un vert doré, le dos noir, le cou et le ventre blancs.

Le temps était toujours assez beau, à l'exception de quelques brumes. La neige commença à fondre, les ruisseaux se formèrent et devinrent bientôt des torrents. Le chagrin ne fut plus un plaisir, mais une fatigue; nous enfonçâmes jusqu'à mi-jambes. Le magnifique glacier qui se trouvait près de nous, bouché totalement une vaste baie; la mer passa dessous. Pendant le dégel, il s'en détacha des morceaux énormes qui retombèrent avec fracas dans la mer, qu'ils font rejeter à plus de quinze mètres de hauteur. Le bruit du tonnerre n'est rien auprès de celui qui produit la chute de ces glaciers; bruit qui se prolonge et se répète d'échos en échos pendant plusieurs minutes.

Tous les jours, une embarcation était envoyée dehors pour suivre le mouvement des glaces. On craignait qu'elles ne se rassemblaient brusquement pour nous fermer le passage. Le pilote que nous avions pris à Hammarstéd était chargé de cette mission. L'exemple des malheureux Russes nous forçait à être prudents; nous savions trop bien le sort qui nous était réservé.

Une fois nous eûmes une alerte; depuis quelques heures la brise soufflait du nord, les glaces augmentaient et nous en étions entourés. Mais elles restaient séparées les unes des autres; le pilote revint de son excursion journalière, et nous prévint que l'entrée de la baie était presque entièrement fermée par les glaces. La panique fut générale, nous fîmes nos dispositions pour appareiller, les canots vinrent à terre chercher les objets que nous savons y avoir déposés pour leurs travaux. Cette opération dura une partie de la nuit; beaucoup de ces messieurs étaient fort glorieux, sans compter M. Bravais à son observatoire. Ce fut lui du reste, qui témoigna le plus de regret de partir, je crois vraiment que si nous lui avions proposé de lui laisser un an de vivres et de provisions, il nous aurait dit: — Allez, mes amis, allez, vous me retrouverez ici l'an prochain.

On passa la nuit sans dormir, du reste, comme à minuit, au Spitzberg, à cette époque, on allume un morceau d'amadou au soleil, on s'aperçoit à peine de la fatigue d'une nuit qui se trouve être encore le jour.

Le 1er août, on vira l'ancre à 4 heures du matin. Le capitaine envoya de nouveau le pilote à la découverte; à cinq heures, il revint: toutes les glaces avaient gagné le large, depuis la veille, il n'y en avait plus. On fit tenir bon l'appareillage; mais savants et instruments retournèrent à terre. C'était une fausse alerte.

Je ne vous parlerai pas de toutes les expériences qui furent faites pendant notre séjour; je laisse cela aux livres de sciences. Quant à nos courses, nous eûmes plusieurs succès. Nous tuâmes un renne, il était de la grosseur d'un âne, plus haut sur ses jambes; son poil était gris cendré, quelques taches blanches se remarquaient à son cou; ses cornes étaient assez recouvertes de poil gris, et arrivaient un mètre de haut et plusieurs branches s'en échevaillaient dans différentes directions, deux notamment se dressaient en avant au dessus de son front.

Le froid devenait beaucoup plus vif. Les matelots furent envoyés à terre pour laver leur linge, et il gelait dans leurs mains. Le pilote qui nous avait conduit, et qui était venu souvent au Spitzberg, nous assura que, pendant l'hiver, si l'on prenait une barre de fer, la paume restait après; ce serait le même effet que si elle avait été rougie au feu. Les petits bâtiments russes qui vont au Spitzberg pour la pêche, y arrivent dans les premiers jours de juillet, et s'en retournent au commencement d'août. Je ne connais pas comment ces hommes osent entreprendre un tel voyage, avec de si frêles bâtimens; il faut un courage extraordinaire. Il est malheureusement certain que beaucoup de ceux qui y viennent, y périssent; nous en avons la triste preuve sous les yeux!

Nous n'avions pas vu d'ours, et nous supposions qu'ils s'étaient retirés dans le nord d'Isle. Un matin, il faisait un froid tel que nous n'en avions pas encore éprouvé. Comme nous trouvions qu'il était honteux de revenir en France sans avoir rencontré un ours et fait une chasse dont le récit pourrait être palpi-

tant d'intérêt, cinq des plus déterminés et moi, nous partîmes malgré le froid, malgré les conseils. Nous eûmes le plaisir de traverser de petites rivières à pied sec. La surface de la mer était gelée, les rivières pouvaient bien être tariées. Nous nous enfonçâmes dans l'intérieur de l'île. Nous marchâmes à soixante pas de distance les uns des autres, l'œil et l'oreille aux aguets... mais nous en fûmes pour nos frais de courage et d'audace; nous ne vîmes pas le plus petit oursin. En revanche, nous aperçûmes deux magnifiques renards, un blanc et un gris, qui partirent à 200 pas de nous. Après quinze heures de marche, de fatigues sans nom, nous retrînâmes au camp sans avoir tué que quelques oiseaux.

Le lendemain la neige commença à tomber; elle augmenta d'heure en heure. Le froid devint excessif; il fallait songer au départ. Tout le monde se rallia à bord; nous selâmes de plusieurs coups de canon ces imposantes solitudes, et nous appareillâmes à onze heures du matin. Aucune glace ne nous barra le passage. Le soir, à six heures, nous étions hors de la baie de Bell-Sound. Nous avions quitté le Spitzberg, cette île si redoutée et si redoutable, et nous allions revoir la France! Tout le monde était joyeux à bord. C. L. — (Commerce.)

Histoire des révolutions de Pirmasentz,

VILLE DE SOIXANTE-DIX-HUIT MAISONS.

I.

Quand on analyse nos plaisirs, il est bizarre de remarquer que les plus recherchés, les plus fréquents, les plus vifs, pour beaucoup d'entre nous, sont empruntés à la tombe. Le théâtre, le plaisir des gens qui ne savent pas sentir seuls, et ne veulent pas s'exposer, sans complices, à éprouver une émotion; le roman, le plaisir des gens qui ne veulent pas faire partie d'un public, et, par une pudeur morale que j'appelle sainte, ne veulent pas substituer leurs larmes aux regards, ni permettre au vulgaire de sentir, en même temps qu'eux, la même chose pour le même objet; ces deux œuvres de l'esprit, — je parle en général, sans me laisser arrêter par de nombreux exemples, qui démentiraient ma définition, — ces deux œuvres de l'esprit se font presque toujours en réveillant de la mort des défunts plus ou moins illustres, en les forçant de quitter leur blanc linceul pour revêtir leurs squelettes décharnés des habits dont ils se paraient durant leur vie, et venir gambader, chanter, et réciter devant nous des vers plus ou moins français. Plus les gens ont été illustres, plus leur vie a été pleine de gloire, de succès, de tourmens, de crimes, plus ils ont droit à la paix du tombeau, et plus ils sont exposés à la voir rompre. Pour nous, en rappelant les lectures qui nous ont le plus vivement intéressés, nous sommes resté convaincu que les drames les plus saisissans ne sont pas empruntés à l'histoire des grandes choses et des grands hommes, et se passent dans notre vie de tous les jours, sous les yeux de tous, sans que personne les voie, tant ils sont embarrassés de circonstances frivoles ou habituelles. Mais quand l'observateur a pu saisir ce fil si tenu d'un intérêt puissant et qu'il l'a suivi à travers les plus vulgaires circonstances, les plus communes situations, sous lesquelles il se dérobe à presque tous les yeux, comme ces fleuves qui disparaissent sous les sables sans perdre une goutte de leurs eaux, il est heureusement donné de découvrir plus d'intérêt dans l'empreinte d'un petit pied sur le velours vert de la mousse des bois, que dans les fabuleuses histoires des Atrides, famille si féconde en forfaits, plus féconde encore en tragédies.

C'est la préface de la narration que nous avons résolu de faire. Peut-être trouvera-t-on que, comme bien d'autres, nous faisons les règles sur nos œuvres, plutôt que nos œuvres sur les règles. Tout bien considéré, c'est un peu notre avis à nous-même.

Ce que je vais raconter est une histoire vraie qui a commencé et fini dans la plus petite ville du monde, sans que le bruit en ait dépassé ses étroites limites.

II.

A une époque fort rapprochée de nous, Pirmasentz était la capitale des états du prince de la maison de Nassau-Usingen. Je ne sais guère de sous-préfet qui se contenterait d'une semblable principauté; mais un prince ne peut donner sa démission.

A entendre le conseiller intime, commandant des troupes et ministre des relations extérieures, baron de Robrecht, rien n'aurait été plus magnifique que la cour de Pirmasentz. Quand on le voyait sortir de chez lui le matin en habit de cour, parce que le prince recevait ce jour-là dans la salle du trône, ou en grand uniforme avec un arc-en-ciel de cordons et une ménagerie d'animaux honorifiques sur la poitrine, parce qu'on passait une grande revue, on eût cru le baron de Robrecht la cheville ouvrière d'un des plus grands capitaines du monde.

Au jour où il nous plaît de commencer notre histoire, le baron de Robrecht trouva le prince Richard enfoncé dans un grand fauteuil de velours rouge râpé. Le prince était un homme de trente-deux ans, d'une physionomie douce et avenante; de beaux cheveux noirs retombant bouclés sur ses tempes; ses yeux bleus peignaient la bienveillance et la sérénité; il avait parfois de l'esprit; il avait montré du cœur en diverses circonstances; mais tout cela disparaissait, le plus souvent, sous la nonchalance, qui était sa passion dominante et le fond de son caractère. Il faut joindre à cette nonchalance l'ennui qui lui causait parfois sa situation. Ses goûts étaient simples; il chassait, s'herborisait, pêchait à la ligne, et faisait de la musique. Avec 3.000 florins de rente, il eût été le plus heureux des hommes. Mais son petit revenu était absorbé, et au

dela, par les dépenses de représentation qui lui fallait faire, bien malgré lui, le baron de Robrecht, et par l'entretien de la plus pacifique armée du monde.

Malgré la difficulté qu'il éprouvait parfois à payer cette armée, c'était de ses charges celle qu'il regrettait le moins. Il avait obéi à son goût en y introduisant le plus de musiciens possible. Chaque soldat qui quittait le service par une cause quelconque était remplacé, en cachette du baron, par un instrumentiste; de telle sorte que l'armée de deux cents hommes du prince Richard se composait de quatre-vingt-dix musiciens et de cent vingt soldats. Habile musicien lui-même, le prince conduisait sa musique. Les jours de revue étaient des jours de fête pour la ville, et les populations épressées, au nombre de trois à quatre cents habitants, se précipitaient dans les jardins du palais.

— Je vous attendais, Robrecht, dit le prince; je reçois à l'instant une lettre d'un cousin qui m'annonce sa visite prochaine, et s'invite, sans façon, à passer un mois à ma cour. Il faut répondre à cette lettre, et ensuite aviser aux moyens de recevoir dignement mon cousin. Ce qui m'inquiète, Robrecht, c'est que notre caisse doit être à peu près vide, que mes fermiers ne me paient pas, et que, si je vous abandonne à vos goûts de représentation, vous allez me ruiner et m'endetter. Ne croyez-vous pas convenable de recevoir mon cousin sans façon, ainsi qu'il s'est invité? Notre ordinaire n'est pas mauvais; il partagera mes plaisirs et mes habitudes. Il y a dans la petite rivière des truites superbes; on commence à tuer des caillies; ma musique est aussi bonne qu'on en puisse rencontrer en Allemagne; nous ferons valser les filles.

— Votre altesse me permettra, reprit Robrecht, de lui faire observer qu'il s'agit ici de son honneur et de sa considération dans les cours étrangères. J'étais attaché à la personne du prince votre père, et, dans de pareilles circonstances, nous avions coutume de ne rien épargner, dussions-nous, le reste de l'année, réduire notre ordinaire à la soupe, au bouilli, et à un plat de pommes de terre. Plus d'une fois nous avons nu en gage, chez des juifs, les diamans de la princesse votre mère; mais aussi nous avions dans les principautés voisines la réputation de la cour la plus polie et la plus élégante.

— Mon cher Robrecht, mon père était un prince fort à son aise, ma mère lui avait apporté 10.000 florins de revenu.

— Et interrompit le baron, à qui dut-il ce mariage? si ce n'est aux délices de sa cour, à la bonne réception que nous fîmes au duc votre oncle, qui nous donna sa sœur en mariage; agissons comme votre père, et un mariage viendra rétablir nos affaires.

Au mot de mariage, le prince soupira, et dit:

— Adieu, Robrecht, tu es toujours sûr d'avoir raison; j'aime mieux te laisser agir à la fantasia que de discuter avec toi sur les choses les plus ennuyeuses. Reçois mon cousin comme tu l'entendras.

Le baron s'inclina. Le prince prit une gazette pour changer d'ennui. Pendant qu'il la parcourait des yeux, le baron faisait la nomenclature de tout ce qu'il y avait à inventer pour préparer sa réception; et le prince ne l'écoutait pas. Mais quand il en vint à dire: — Et je vais aller chez le tailleur pour faire habiller à neuf les domestiques du palais, le prince sortit tout à coup de son apathie, et dit: — J'irai moi-même.

— Accompagnerai-je votre altesse?

— Comme vous voudrez, Robrecht.

Dans les petites principautés allemandes, la popularité est une chose presque nécessaire; le prince connaît par leur nom tous les habitans de la capitale.

Ainsi Richard, chemin faisant, parlait à tout le monde.

Bonjour, Vilhem, tes foins sont-ils beaux ce te année?

Bonjour, Ludwig, comment se porte ta femme?

Bonjour, Jolie Marie, quand vous marie-t-on? vous savez que je danserai à votre noce.

A chacune de ces interpellations familières, le baron Robrecht, qui suivait le prince à une distance respectueuse, faisait involontairement une petite grimace de mauvais humeur; mais c'était là une habitude dont il n'avait pu corriger Richard.

La maison du tailleur était sans contredit la plus belle de Pirmasentz; on y arrivait par une quadruple raiçée d'acacias qui étaient alors en fleurs.

— Bonjour, maître Hubert, dit le prince en entrant; Robrecht va vous expliquer le sujet de notre visite; pendant ce temps, je vais me promener sous vos acacias, et ensuite vous m'erez donner un verre de bière.

— Il s'agit, dit Robrecht, d'habiller de neuf les domestiques du palais; il nous faut quinze habillemens complets d'ici à la fin de la semaine.

— D'ici à la fin de la semaine, c'est impossible.

— Il le faut absolument: son altesse royale, le duc ***, nous fait une visite et nos hyères sont hors de service.

— J'attends également mon neveu, et les quelques jours qui vont suivre son arrivée sont destinés à la joie et aux fêtes.

— Allons, maître Hubert, voici une plaisante raison; vous vous amusez plus tard. — Voilà le fruit des excessives bontés de son altesse, la familiarité qu'il permet à ses sujets les rend impertueux.

— Monsieur le baron, vous avez le droit de donner à un autre tailleur la clientèle du prince; je ne vous la demande pas; je ne vous réclame même pas les quelques centaines de florins qui vous me devez personnellement. Grâce à Dieu, je ne suis pas à en avoir besoin.

— Oh ! murmura entre ses dents Robrecht, voilà bien l'insolence de l'aristocratie française. Hubert est le plus riche particulier du Pirmasenz, et un pauvre diable s'arrête le droit de parler sur ce ton, non seulement au représentant du prince, mais encore au descendant d'une des plus anciennes familles autrichiennes ; il faut incliner mon blason devant l'argent de ce tailleur, riche des morceaux de drap qu'il a volés à ma famille.

— Mais, ajoute le tailleur, pourquoi me demandez-vous quinze habits, puis-je n'y a un palais que huit domestiques, dont un invalide qui ne sort pas de son lit.

— C'est reprit Robrecht, que je vais doubler le nombre de nos domestiques pour recevoir notre cousin ; — voyons, cher maître Hubert, faites cela pour le prince ; on ne regardera pas au prix.

— J'attends mon neveu, qui est allé à Paris après avoir étudié à Göttingue, homme qui, à en juger par l'argent qu'il me coûte, doit être un rare sujet ; ainsi, il ne faut pas penser à vos quinze habits ; tout ce que je puis faire pour le prince, c'est de vous prêter les habits de mes gens ; mon neveu ne trouvera pas mauvais qu'on ne le reçoive pas en grande livrée.

— Allons, maître Hubert, que le prince prenne votre livrée ! vous n'y pensez pas.

— Je ne puis offrir davantage. Si cela ne vous convient pas, n'en parlons plus.

— Ecoutez, vous ferez changer les collets pour les mettre à la couleur de notre livrée.

— Volontiers, et Me Hubert tendit la main au baron ; celui-ci, profondément blessé de cette familiarité, se crut cependant obligé d'en passer par là, et se laissa secourir la main.

— N'oubliez pas, Me Hubert, qu'il nous faut les habits dans trois jours.

— Je tâcherai.

— Il les faut absolument.

— Je tâcherai. Un honnête homme ne promet que ce qu'il peut faire.

— Ah ! dit Robrecht en s'en allant rejoindre Richard, si le prince veut m'en croire, nous étalirons sur son peuple quelque impôt qui nous mettra à même de rabattre un peu l'importance que se donnent ces gens à argent. En avançant sous les acacias, Robrecht entendit que le prince n'était pas seul et qu'une voix de femme répondait à la sienne ; il se recrita sans bruit et alla s'occuper des nombreux soins qui venaient de tomber sur lui.

Cependant le prince, par un hasard qu'il espérait bien et qui était le seul et réel but de sa visite chez le tailleur, avait rencontré sous les acacias la belle Vilhelmine.

— Je ne sais, Vilhelmine, lui dit-il, ce qui doit arriver de mon amour pour vous, mais il remplit toute ma vie ; il est la cause et l'objet de toutes mes actions, de toutes mes pensées. Si je fais orner de fleurs les parterres de mon jardin, c'est parce que vous vous y promenez quelquefois le dimanche et que vous y ouvez en seroit réjouis ; je cherche à devenir la musique qui vous fera éprouver les plus douces sensations. Dans les moments où vous êtes le plus loin de moi, vous êtes présente à ma pensée ; je vis, je rêve, comme si vous assistiez à mes actions et à mes songes ; vous êtes pour moi une douce conscience dont l'approbation récompense tout. Dans cette ridicule position où le sort m'a placé, forcé d'acheter de ce qui paraît mon bonheur un simulacre de dignité et de grandeur, je ne puis vous épouser ; mais je n'épouserai pas une autre femme. Quelques instants passés près de vous me font oublier tous mes ennuis. Du grotesque diadème que la naissance m'a mis au front, chaque fleuron est une épine ; mais par votre amour, cette couronne d'épines se pare et se parfume des roses fleurs de l'églantier.

— Et moi aussi, reprit Vilhelmine, je resterai fille ; toutes ces joies d'épouse et de mère que la nature m'avait promises, je les ajouterai à votre part de bonheur.

III.

Au jour indiqué pour l'arrivée du prince, Robrecht, magnifiquement vêtu, se para de toutes ses croix, et vint apporter à la signatur du prince un papier tout couvert d'écritures : c'était le consentement à la vente d'une ferme.

— Le moyen est violent, dit Robrecht, mais la circonstance le rend nécessaire ; nous pourrions ainsi recevoir votre cousin magnifiquement. Richard signa sans lire.

Vers onze heures, Robrecht vint annoncer qu'on avait vu une chaise de poste relayer à deux lieues de là ; que cette chaise de poste était précédée d'un homme à cheval.

Le prince monta lui-même à cheval, accompagné de Robrecht. Il était enchanté de sortir de chez lui n'importe sous quel prétexte ; depuis deux jours tout y était sans dessus dessous. Son valet de chambre avait été, par le baron, métamorphosé en maître-d'hôtel, et le matin même il avait été obligé de s'habiller lui-même. Un horrible bruit rendait le palais inhabitable ; il avait fallu, à force d'industrie, meubler tous les appartements, depuis long-temps abandonnés, avec les meubles qui garnissaient médiocrement l'appartement particulier du prince.

Comme on approchait de la frontière, c'est-à-dire à un quart de lieue environ du palais, un nuage de poussière s'éleva sur la route. Robrecht fit ranger l'armée en bataille, et les musiciens commencèrent à se mettre d'accord.

Après quelques minutes, le nuage s'approcha ; Robrecht donna le signal, et une ravissante musique se fit entendre.

Alors sortit du nuage sur un cheval dégingoutté du sueur, un jeune homme, vêtu en partie du costume des étudiants allemands et partie de celui des fashionables français. Il s'arrêta surpris d'une telle réception.

Robrecht s'avança vers lui et lui dit :

— Qui êtes-vous ? précédez-vous de beaucoup votre maître ?

— Je suis Heinrich, le neveu de Me Hubert ; je n'ai pas de maître, et si vous voulez savoir qui vient derrière moi, vous n'avez qu'à attendre.

Puis il passa outre sans saluer le prince.

F. — Heinrich est devenu beau garçon, dit Richard qui n'y fit pas attention.

— Heinrich est devenu fort impertinent, murmura Robrecht.

Alors on s'avança davantage sur la route. Une heure après, une chaise de poste s'arrêta, et il en sortit, non pas le prince, mais un Français qui salua poliment.

Robrecht s'était tellement occupé de la réception, qu'il avait oublié de répondre à la lettre. Le prince avait changé son itinéraire, ainsi que le certifia le voyageur qui l'avait rencontré.

Robrecht était désespéré, Richard était enchanté. — Monsieur, dit-il à l'étranger, vous dinerez avec moi. Robrecht, la fête que tu avais préparée n'aura pas moins lieu. Invites-y tous les habitants de Pirmasenz.

Richard écrivit de sa main au père de Vilhelmine pour l'inviter à dîner ainsi que sa fille et son neveu.

Heinrich qui, dans son séjour à Paris, avait fait énormément de politique dans les estaminets, répondit fièrement qu'il ne s'essayait pas à la table des tyrans.

— Mon neveu, dit Me Hubert, vous êtes un imbécile.

— Mon oncle, reprit Heinrich, vous êtes un adulateur du pouvoir.

Le dîner fut très beau, on y mangea la ferme dont le prince avait signé le matin l'acte de vente ; Me Hubert y fut d'une familiarité désagréable pour Robrecht ; le Français y fut un peu bavard, mais amusant ; le feu d'artifice manqua, une averse interrompit la musique et les danses, toute la fête alla mal ; mais Vilhelmine était là, vêtue de blanc, avec des rubans bleus, parce que le prince aimait le bleu, Richard n'avait jamais été si heureux de sa vie.

— Robrecht, dit-il le soir, ta fête était charmante, et je m'y suis beaucoup amusé. Tu peux vendre encore une ferme demain.

IV.

Il faut croire que le Français se trouvait bien à la cour du prince Richard, car il ne parlait plus de s'en aller ; Richard trouvait sa société de quelque agrément ; il était de première force aux dominos, savait une infinité d'anecdotes et en inventait encore davantage. Me Robrecht lui-même voyait sans jalousie sa faveur croissante. Me Rhoseville savait si bien témoigner son respect pour la capacité et l'habile naissance du baron ! il se rangait si noblement à l'avis de Me Robrecht, même contre le sien propre ! il s'occupait si peu des affaires de l'état !

Un jour, M. Rhoseville trouva le prince et son ministre fort occupés ; il voulut se retirer, mais Richard lui dit :

— Entrez donc, monsieur Rhoseville, il y a une heure et demie que je prie inutilement le ciel d'envoyer quelqu'un nous déranger ; Robrecht m'a surpris une audience, et il en abuse d'une façon horrible ; voici deux heures qu'il m'explique, de la plus claire façon, que je suis le sire le plus pauvre qu'il y ait en Europe.

Ici M. de Robrecht fit au prince un geste suppliant pour l'empêcher de faire à un étranger de semblables confidences.

N'avez donc pas peur, Robrecht ; croyez-vous que M. Rhoseville ne s'est pas aperçu de nos misères. Tenez, M. Rhoseville, riez avec moi de ma ridicule position ; j'ai dépensé mes revenus pour deux ans à l'avance. Le juif qui me prête de l'argent prétend n'en plus avoir. Je n'ai pas la ressource de mettre ma couronne en gage, attendu que ma couronne n'est qu'une figure, un symbole, un mythe.

Ecoute-moi, Robrecht ; jusqu'à nouvel ordre, tu vas mettre la plus grande économie dans la dépense de ma maison. Tu vas renvoyer à leur charrie ces nouveaux domestiques que tu as pris. Nous allons vivre comme des étudiants. — M. Rhoseville, vous avez été jusqu'ici reçu comme un étranger, si vous voulez rester avec nous, et nous en serons enchantés, il faut que vous passiez à la condition d'ami ; il n'y a qu'à un ami que nous puissions faire partager notre pauvreté.

— Votre altesse, dit Robrecht, prend la chose comme un simple bourgeois. N'avez-vous pas une foule de nobles et riches cousines à épouser ? et quelque gâtées que soient vos affaires, ne seront-elles pas parfaitement retablies par votre mariage ?

— Certes, dit M. Rhoseville, c'est surtout dans la mauvaise fortune que l'on reconnaît les grands princes, et votre altesse supporte les désagréments de sa situation avec une rare philosophie ; mais que de ressources il vous reste, même sans celle qu'entrevoit avec tant de sagesse et de raison M. le baron de Robrecht ! Avant de vous croire ruiné, avez-vous donc tenté les chances de l'industrie et des entreprises commerciales.

— Tenez, M. Rhoseville, regardez sur les lèvres contractées de Robrecht l'effet que produirait, sur la noblesse allemande, l'idée d'un prince allemand se faisant marchand.

— Aussi, reprit M. Rhoseville, n'ai-je pas pensé un moment à faire

figurer votre altesse dans une position indigne de son rang; seul je courrai les risques de l'entreprise, quoique je n'en voie aucuns. En France, la noblesse ne détroge plus pour se livrer au commerce. Les plus vieilles familles de France ont des usines; un des plus beaux nous vend des ananas.

— Ici M. de Robrecht fit un mouvement de tête et d'épaule qui voulait dire, en allemand, bien des choses désagréables pour la noblesse de France.

— L'entreprise que j'ai à vous proposer, continua M. Rhoseville, est une entreprise colossale. La première année, — comme en toutes choses les commencements sont difficiles, — la première année, nous ne ferons que doubler nos capitaux; mais, par la suite, les bénéfices deviendront incalculables. Je ne demande à votre altesse ajouta-t-il en tirant de sa poche un papier, que l'autorisation de m'établir dans ses états et d'y créer une immense fabrique de papier.

— Mon cher Rhoseville, dit le prince, à quoi servira votre papier, si ce n'est à faire des cornets pour le poivre? Pirmasentz ne fournit guère d'écrivains; on n'y lit pas beaucoup, et il n'y a pas d'imprimerie à dix lieues aux environs.

— Alors, dit M. Rhoseville tirant un autre papier, nous ferons une magnifique entreprise pour l'éducation des vers à soie. Je ne demande que deux arpens de terre pour y planter des mûriers, et une vingtaine de mille francs pour la mise en train.

Ce sera pour vous une grande et belle chose, prince, que d'avoir fait le premier couler dans vos états le Pactole de l'industrie. L'industrie est la reine du monde; c'est une magnifique souveraine qui répand l'or sur ses pas. M. Rhoseville fit, pendant un quart d'heure, sur l'industrie, des phrases d'un goût assez médiocre, que je crois devoir vous épargner.

— Il n'y a à cela qu'une petite difficulté, dit le prince. Vous parlez de doubler mes capitaux, et je n'ai pas de capitaux. Le double de rien est encore rien. Je ne refuse pas de m'associer à votre entreprise, mais je n'ai pas d'argent; je vous ferai baron si vous voulez; je vous décorerai d'un rhinocéros noir ou d'un écureuil blanc, mais c'est tout ce que je puis offrir. Misérable comme je suis, je ne puis donner que des honneurs.

— Il n'y a que l'or qui engendre l'or, *aurum auro gignitur*. Cependant nous pourrions alors commencer l'entreprise sur des bases moins larges; quelques milliers de francs suffiront. Et quand vous aurez vu les admirables résultats que nous obtiendrons, vous n'hésitez pas à chercher de nouvelles ressources.

— Vois, Robrecht, si ton juif veut te prêter quelques milliers de francs. Il a déjà à toucher nos revenus pendant deux ans; il devrait bien se faire prince pendant le même temps, cela me reposerait un peu.

L'homme qui prêtait de l'argent au prince et lui achetait ses terres arpent par arpent, était un pauvre juif ouvrier chez le père de Wilhelmine. Me Hubert, qui n'était pas bien sûr qu'on ne traiterait pas d'usure ses opérations d'argent, n'était point fâché de ne point paraître. Pour quelques florins le juif endossait tout l'odieuse affaire, et ne laissait à son patron que les ducats. Me Hubert était déjà propriétaire d'un tiers des propriétés de Richard; il avait acheté à vil prix des fermes, des bois, des étangs, et il jetait parfois sur le reste un dangereux regard de convoitise.

M. Rhoseville ne tarda pas à faire un nouvel appel de fonds. Les premiers mûriers produisirent des chenilles; il en fallut planter d'autres. Il était nécessaire, pour le succès de l'entreprise, que M. Rhoseville pût recevoir convenablement les négociants avec lesquels il se trouvait en relation. Une sorte de luxe devait inspirer la confiance. Successivement il démontra qu'il lui fallait une maison montée, plusieurs domestiques, un cuisinier français.

Le juif, représentant du tailleur qui avait consenti à prêter la somme qu'on lui demandait, fut encore sollicité, et demanda un gage. Ce gage était le palais du prince. Si, à une époque fixée, les dernières sommes prêtées n'étaient pas rendues, il devenait propriétaire du palais.

Le prince, cependant, faisait encore beaucoup d'autres; à mesure que ses affaires s'embrouillaient, il lui devenait plus désagréable de s'en occuper, et il les laissait aux mains de Robrecht ou à celles de Rhoseville; et il vivait paisiblement au milieu de la musique.

D'autre part, l'étudiant Henrich mécontentait un peu tout le monde. Son oncle avait l'intention de lui faire épouser Vilhelmine; et outre que ses façons un peu vulgaires et excessivement bruyantes déplaisaient beaucoup à la jeune fille, il ne faisait de son côté aucun effort pour triompher de cette visible antipathie. Il passait son temps dans les cabarets, à débiter des lieux communs à quelques jeunes désœuvrés. Il leur expliquait les droits des peuples; il leur faisait comprendre que les rois étaient nécessairement des tyrans. Il appliquait à la politique ce que les écrivains dramatiques ont érigé en loi au théâtre:

Tout baron est pour le moins faussaire;
Un comte fait la montre;
Un marquis empoisonne;
Un due coupe les femmes en morceaux.

Mais les rois et les prêtres! — Ils sont incendiaires, — voleurs, — faussaires, — assassins, — empoisonneurs, etc., etc.

Pauvres nobles, — pauvres rois, — pauvres prêtres!

Les nobles ont été tour à tour: — Protecteurs, — oppresseurs, — opprimés.

Aujourd'hui, qui nous délivrera de la tyrannie des faibles et de l'expression des potifs?

Henrich parlait de Brutus, et dans ses discours attribuaient au gouvernement, quel qu'il fût, tout ce qui pouvait arriver de fâcheux au gouvernement. Quand on est renfermé sans contradiction dans un cercle de gens tous du même avis, on ne tarde pas à pousser les idées beaucoup au delà de l'absurde. Le club formé par Henrich avait des séances régulières et quotidiennes qui absorbaient la plus grande partie du temps que chacun des membres qui le composaient aurait dû donner à ses affaires ou à la profession qu'il avait embrassée. Ces affaires et cette profession n'en allaient pas mieux pour cela, et l'on aimait mieux attribuer les désagréments qui en résultaient au prince qu'à soi-même. Quand on avait développé des théories anarchiques sur les gouvernements en général, on les appliquait sans hésitation, sans examen, au gouvernement que l'on avait sous la main. De cet axiome, les rois sont des tyrans, en arrivait à ceci: — Le prince Richard est un tyran. — De celui-ci, les peuples doivent renverser la tyrannie, il n'y avait qu'un mot à dire: les habitants de Pirmasentz doivent renverser le prince Richard. Puis, sous forme d'amour du peuple et pour montrer du désintéressement, on attribuait au peuple les maux dont on souffrait soi-même. Celui auquel sa stupidité ou sa paresse fermait les moyens de parvenir, s'écriait: Le peuple ne peut arriver à rien. Celui dont les bottes s'usaient, allant criant: Le peuple n'a pas de bottes; et l'on terminait en mandissant les tyrans.

Or, le peuple de Pirmasentz, comme celui de la plupart des principautés allemandes, se composait de gens fort heureux, tous propriétaires ou fermiers; tous travaillant et vivant bien; faisant ce qui leur plaisait sans que Richard songeât jamais à s'en occuper. Tout le monde vivait en famille; et le soir, sous les acacias ou les tilleuls qui ombrageaient le devant des maisons, on entendait des chants accompagnés par les clavécins.

Il arriva qu'une grosse grêle fit quelque tort à la récolte; Henrich et ses acolytes se répandirent partout, plaignant les cultivateurs, et leur donnant l'exemple des peuples qui ont reconquis leurs droits; laissant entendre, sans oser cependant le dire tout à fait, qu'un des droits du peuple est de ne pas avoir ses champs hachés par la grêle.

Les plus désagréables des malheurs sont ceux dont on ne peut se prendre à personne. Aussi ne néglige-t-on rien pour éviter cet embarras. C'est pour cela qu'on a inventé le sort, espèce de puissance ennemie et laquaine qui n'est occupée que de tourmenter notre vie, et que l'on a la consolation de maudire et d'invectiver faute de mieux. Je dis faute de mieux, parce que ce n'est qu'un défaut de tout autre prétexte plus voisin que l'on se résigne à se prendre au sort d'un chagrin que l'on s'est quelquefois donné beaucoup de peine et de fatigue pour s'attirer soi-même. Les malheurs qui n'ont pas de causes, du moins palpables, peuvent durer toujours; ceux dont on connaît l'origine ne dureront que jusqu'au moment où l'on aura détruit cette origine.

On aime mieux être lapidé par un homme dont on peut se venger que de recevoir deux aéroolithes dont personne n'est responsable.

Poussés par le club, les fermiers du prince profitèrent de la grêle pour ne pas payer leurs redevances, et par dessus le marché, ils se plaignirent et jetèrent les hauts cris.

Les vers à soie de M. Rhoseville furent attaqués de la dyssentérie, il demanda de l'argent à Richard qui fut forcé de ne lui en pas donner. Il forma alors une société d'actions pour faire un chemin de fer — allant d'un endroit où personne ne demeurait, à un endroit où personne n'allait.

Richard supprima trois domestiques et vendit deux des trois chevaux qu'il possédait. Il se consolait de tout cela en faisant apprendre à ses musiciens de nouvelles symphonies, en pêchant à la ligne, en allant herboriser dans les bois qui avoisinaient la maison du tailleur, et où il rencontraient par un hasard fréquent et régulier la belle Vilhelmine.

V.

Un jour, l'étudiant Henrich monta sur une table chargée de pots de bière, et parla ainsi:

« Il est temps, mes amis, que les grands cessent de s'engraisser de la substance du peuple et de s'abreuver de ses sueurs. C'est la lâcheté des peuples qui fait l'insolence des rois. Brisons les fers de notre bon père. (Pirmasentz, ville de soixante-dix-huit maisons!) Brisons le joug de la tyrannie.

» Marchons à ce palais où le tyran se livre à d'impures délices, entouré de ses farouches satellites; réclamons nous libertés, et périssons tous s'il le faut. — *Calchurn est pro patriâ mori!*

« Co moment, Richard se promenait dans son jardin et s'amusa à débarrasser lui-même ses oignons de feuilles jaunies qui les fatiguaient et diminuaient leur éclat.

Il y a des gens qui n'ont en politique qu'une opinion, qu'un parti, qu'une conviction; ces gens-là sont nombreux, et meurent volontiers pour la cause qu'ils ont embrassée. Cette opinion, ce parti, cette cause, cette conviction, c'est le tapage; il n'y a pas de foi qui puisse compter autant de martyrs.

Aussi les conjurés arrivèrent-ils au nombre de quatre-vingts à la porte du palais.

Les farouches satellites se composaient pour le moment d'un soldat qui jouait de la flûte et achevait d'apprendre sa partie dans la symphonie

en la de B. Haven, qu'on devait exécuter le surlendemain, et qui les fit passer quand ils eurent dit qu'ils voulaient parler au prince, en leur recommandant seulement de marcher dans les allées.

Le prince fut un peu surpris de ce tumulte; sa contenance calme et indifférente embarrassa la troupe; et quand il demanda ce qu'on voulait de lui, personne n'ayant l'aplomb nécessaire pour parler, on répondit tous à la fois par des cris confus et presque intelligibles, parmi lesquels on discernait cependant : — vive la liberté! — à bas les tyrans! A quoi le prince comprit qu'il s'agissait d'une émeute. Il sourit, et dit d'une voix forte qui se fit entendre malgré les murmures des factieux : Quo l'un de vous sorte pour tout le monde, car si vous parlez tous l'un après l'autre, ce sera trop long; si vous parlez tous à la fois, ce sera trop bruyant.

Tout le monde se tut et on recula, laissant à l'épandant Heinrich le droit de prendre la parole et d'expliquer des griefs dont personne n'était bien certain.

— Nous venons, dit Heinrich, au nom du peuple.
— En êtes-vous bien sûr? reprit Richard, et surtout le peuple en est-il bien sûr?

— Nous venons, continua l'orateur, réclamer contre des abus trop long-temps soufferts.

— Mon bon ami, dit le prince, je ne sais d'autres abus à Pirmasent que celui que vous faites de ma patience. Que diable venez-vous me chanter? Mon peuple, puisque vous venez me rappeler que j'ai un peuple, n'est pas si nombreux qu'il ait besoin de mandataires. Il voudra bien me parler lui-même; qu'il se rende demain dans la grande cour du palais, et nous causerons.

— Le peuple ne transige pas, reprit Heinrich, irrité de le voir prendre par Richard aussi peu sérieux; le peuple commande.

— Je voudrais bien alors être peuple pour pouvoir vous commander de me laisser tranquillement soigner mes oreilles; je ne suis qu'un pauvre prince, je vous en prie.

— C'est ainsi, dit Heinrich, que les intérêts du peuple sont sans cesse sacrifiés aux intérêts privés. Le peuple n'a pas le temps d'attendre.

— Mon pauvre Heinrich, dit Richard, mon métier de prince n'est pas assez amusant pour que je le fasse tous les jours. Je serai prince demain; aujourd'hui, je suis un simple particulier, fort inquiet d'un bel œillet qu'il a marcotté lui-même. Comme particulier, je veux être maître chez moi. Ainsi donc, mes amis, allez-en et ne marchez pas sur mes oreilles.

Heinrich se retourna vers ses amis.

— Vous contenteriez-vous de ces réponses évasives et de la farouche ironie qui dicte les paroles du tyran?

— Mon ami Heinrich, vous me traitez en tyran de théâtre, — ceux d'entre les hommes auxquels on dit le plus d'injures. — Je vous le répète, c'est comme particulier que je corrige moi-même les impertinences avec ma canne.

— Je le vois, dit Heinrich, les défenseurs du peuple entreprennent une tâche périlleuse. Je vis qu'un bout de la carrière que je commence, je ne trouverai que la couronne du martyre; mais je suis prêt à verser mon sang pour le peuple. Prenez ma tête!

— Que ferais-je de votre tête? si ce n'est de tirer les oreilles qui y sont attachées. J'attends mon peuple demain au palais, nous boirons de la bière et nous causerons. En cas de mauvais temps, on sera à couvert partout.

Quand ils furent partis, Richard fit un bouquet de ses plus beaux œillets pour Vilhelmine, et lui écrivit pour lui rappeler qu'il devait le soir valser avec elle.

Le lendemain, dès le jour, l'armée vint au palais pour la dernière répétition de la symphonie en la de Beethoven, qui devait se jouer le soir.

— Que diable me veut mon peuple, pensait Richard, et quel accident a pu lui rappeler que j'étais son prince? Rincez des verres pour mon peuple. — Heureux le souverain qui peut trinquer ainsi avec tous ses sujets.

Il vint une centaine de personnes d'une façon un peu tumultueuse. Une centaine d'autres vinrent pour voir ce que venaient faire les cent premiers, et le reste d'un habitans de Pirmasent pour voir ce qu'étaient venus faire les seconds.

— Mes amis, dit Richard, buvez la bière pendant qu'elle est fraîche. Maintenant, que venez-vous demander? Vous ai-je jamais gênés dans vos plaisirs ni dans vos affaires. Sais-je seulement ce que vous faites?

— A bas les tyrans! cria Heinrich.

— A bas les tyrans! criaient les amis d'Heinrich.

— A bas les tyrans! cria le peuple.

— Pourquoi le prince est-il entouré de sicaires, demanda Heinrich.

— Je suis entouré de mes musiciens; les autres soldats sont, je crois, allés se promener. Faites un moment silence, et écoutez-moi. Avez-vous des choses à me plaindre? êtes-vous malheureux? Je ne suis pas riche, mais celui d'entre vous qui a voulu venir manger ma soupe, a toujours été le bienvenu.

— Par ma voix, dit Heinrich, le peuple réclame ses libertés.

— Vous me trouvez bien ignorant, mon pauvre Heinrich, mais je vous jure que je ne sais pas quels droits le peuple peut réclamer dans un pays où le prince n'en réclame aucun.

— Nous voulons la liberté de la presse, dit Heinrich.

— Nous voulons la liberté de la presse, dit le peuple.

Le prince attendit que le tumulte fût passé, et il dit :

— Que diable ferez-vous de la liberté de la presse? il n'y a pas de presse à Pirmasent, et bien peu d'entre vous savent lire.

— Le peuple saura mourir pour ses droits, dit Heinrich.

— Oui, nous saurons mourir, dit le peuple.

— Je serais fâché, dit Richard, de vous voir mourir pour cela.

Pendant ce temps, Robrecht avait rassemblé les soldats et avait fait cerner la cour; il revint et dit :

— Je préviens votre altesse que l'armée entoure les factieux, et qu'ils sont en notre pouvoir.

— Eh bon Dieu! dit Richard, que voulez-vous que j'en fasse de vos factieux? il n'y a qu'une prison à Pirmasent, et j'en ai fait une serre pour mes orangiers. Revenez les soldats.

— Mais je ferai remarquer à votre altesse que sa sûreté personnelle...

— No vous inquiétez de rien, Robrecht, et faites ce que je vous dis.

— Trahison! cria Heinrich, comme les soldats se dispersaient; le palais du tyran va se rougir du sang du peuple.

Le prince fit signe qu'il voulait parler; un long murmure s'apaisa graduellement.

— Vous voulez la liberté de la presse, mais vous ai-je jamais dit que je m'opposais à ce que vous écrivissiez ce qui peut vous passer par la tête; qu'est-ce que cela me fait à moi. Seulement je ne vous conseille pas de passer beaucoup de temps à écrire; par la sécheresse qu'il fait, les champs et les jardins n'ont pas trop de bras.

Et tout le monde partit.

Le soir, la symphonie fut admirablement exécutée; puis, on valsait, et le prince valsa avec Vilhelmine. Elle avait des oreilles à sa ceinture. — l'œuvre Richard, lui dit-elle.

Et Richard, qui avait senti le cœur de Vilhelmine battre si près du sien, ne comprenait pas trop de quoi elle le plaignait.

Tout alla bien pendant quelque temps. — Heinrich fit un journal, manuscrit; mais la vie de Richard était si simple, si ordinaire, qu'elle ne prêtait guère aux attaques; cependant il y a pour cela des thèmes tout faits. Robrecht surtout était peu ménagé. Il vint dire le prince de lui permettre de faire aussi son journal.

— On m'a demandé la liberté de la presse, dit Richard; usez-en tout comme vous l'entendez.

Alors Robrecht et Heinrich s'évertuèrent à faire leur journal chacun de son côté.

Les journaux paraissaient le matin. Mais comme on s'était de tout temps couché de bonne heure à Pirmasent, et que les deux copistes, qui tiraient chaque journal à deux exemplaires, ne voulaient pas veiller, il fallait en faire une partie d'avance.

Heinrich savait que les tyrans ne font rien que de criminel; Robrecht que les rois ne font rien que de sublime. Aussi ne se gênaient-ils ni l'un ni l'autre pour porter et écrire d'avance durant le jour leur jugement sur les événements de la journée, en laissant des blancs pour mentionner lesdits événements. Les événements étaient si peu communs à Pirmasent que c'était sur les mêmes qu'ils avaient à parler. Le soir on n'avait qu'à remplir les blancs, et le journal était tout fait pour le lendemain matin.

Journal de Heinrich. — Jusques à quand le peuple muselé souffrira-t-il que le pouvoir. ? Jusques à quand tiendrons-nous la tête courbée sous un joug odieux?

Journal de Robrecht. — Chaque jour nous apporte de nouvelles raisons de bénir le prince que le ciel nous a donné. Encore aujourd'hui. Que répondront à cela les fauteurs de l'anarchie?

Puis, si le soir il arrivait qu'il ne fût rien arrivé; si l'homme le mieux instruit disait : — Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que le prince a mangé des haricots verts; — on lisait le lendemain :

Journal de Heinrich. — Jusques à quand le peuple muselé souffrira-t-il que le pouvoir mange des haricots verts? Jusques à quand tiendrons-nous la tête courbée sous un joug odieux?

Journal de Robrecht. — Chaque jour nous apporte de nouvelles raisons de bénir le prince que le ciel nous a donné; encore aujourd'hui il a mangé des haricots verts. Que répondront à cela les fauteurs de l'anarchie?

— C'est, ajoutait Robrecht, un encouragement à l'agriculture.

— C'est, disait Heinrich, une amère décision pour le peuple, qui ne peut manger des haricots de primeur.

Vilhelmine montra les deux journaux au prince. Il rit beaucoup de celui d'Heinrich, et défendit à Robrecht de continuer le sien.

Richard finit par se trouver fort obéré. Roseville s'en alla un matin sans mot dire.

Le prince assembla son armée et dit à ses soldats : Je n'ai plus le moyen de payer votre solde. Je vous ai tous à une grande puissance qui va vous emmener en Afrique. Vous aurez double solde.

Mon histoire est la plus vraie de toutes les histoires. — L'armée, en partant, fit sa première station à Zweibrücken (Deux-Ponts), et on s'y rappelle encore la chanson qu'ils chantaient en route, chanson qu'ils avaient composée eux-mêmes :

Ah! ah! ihr Brüder und seid stark
Der abscheus tag ist da

J'ai oublié le troisième vers.

Wir müssen über land und meer
Insleben Africa.

René d'Anjou a dit : « Un roi sans musique est un âne couronné. » Richard se trouva, après le départ de son armée, le plus malheureux d'entre les petits potentats ; Wilhelmine seule le consolait. Mais, à quelque temps de là, elle partit avec sa nourrice, et resta un mois absente. La raison du voyage était une visite à une vieille parente.

Pendant ce temps, la ville de Pirmasentz continua de suivre la voie du progrès. On vint un matin, en tumulte, demander à Richard l'autorisation de planter un arbre de la liberté.

— Plantez des arbres tant que vous voudrez. Celui qui plante un arbre fait une bonne action. S'il vous était égal que votre arbre de la liberté produisît des corises ou des pommes, ce n'en serait que mieux.

On se rassembla sur la place.

— Mes amis, dit Heinrich, vous voyez comme nous arrachons, un à un, tous ses privilèges à la pâle tyrannie. Quel arbre choisirions-nous ? Ici un grand bruit commença ; chacun avait son arbre de préférence.

— Le chêne est l'emblème de la force.

— Le peuplier s'élève vers le ciel.

— Le mélèze est toujours vert.

La discussion s'anima ; beaucoup d'injures et quelques coups furent échangés. Enfin on se décida pour le chêne, et on alla arracher un jeune arbre dans la cour d'un fermier. Le fermier voulut défendre son arbre ; on menaca de le pendre à son arbre.

Ce ne fut que le soir qu'on alla planter l'arbre. Heinrich ordonna d'illuminer toutes les maisons en signe de joie, et on cassa, à coups de pierres, les vitres de ceux qui n'illuminaient pas. Puis on chanta autour de l'arbre jusque fort avant dans la nuit.

Le lendemain matin, le juif fit savoir à Richard que, le délai étant expiré, il allait faire vendre le palais pour rentrer dans les sommes qu'il avait avancées. Au même moment, les jardins du prince se trouvèrent pleins de monde ; c'étaient des bourgeois de Pirmasentz d'une part, et d'autre part Heinrich et ses partisans. Tout le monde parlait à la lois.

— Nous voulons la liberté de faire illuminer !

— Nous voulons la liberté de ne pas illuminer !

— Nous voulons la liberté d'arracher des arbres !

— Je veux la liberté de garder les miens !

— Nous voulons la liberté de faire du bruit la nuit !

— Nous voulons la liberté de dormir !

— Nous voulons la liberté de casser les vitres !

— Nous voulons la liberté de ne pas avoir nos vitres cassées !

— Vive la liberté !

— Je répondrai à vos demandes demain matin, reprit Richard.

VI.

Quand tout le monde fut parti, il donna une lettre à Robrecht pour son oncle, sans lui en faire connaître le contenu.

« Mon cher oncle,

» Je ne peux ni ne veux plus être prince.

» Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Pirmasentz. Je vous abandonne tous mes droits, moyennant une pension viagère de 1,500 florins. Je vous ferai savoir où vous aurez à me faire payer cette pension. Gardez auprès de vous Robrecht, c'est un bon et loyal serviteur.

« Je vous embrasse affectueusement. » RICHARD.

Et le lendemain matin, dès que le soleil levant colora de ses premiers reflets roses la mousseline de ses rideaux, — il n'y avait de rideaux du soir que dans la salle du trône, — il mit dans une valise ses objets les plus précieux.

Trente écus ;

Une ceinture bleue ayant appartenu à Wilhelmine ;

Les lettres de Wilhelmine ;

La flûte dont lui, Richard, jouait fort bien.

Il plaça la valise sur son cheval, et sortit de Pirmasentz pour n'y jamais rentrer.

A la sortie de la ville, il se retourna, et ses yeux s'arrêtèrent sur les acacias qui ombrageaient la maison du tailleur : un long soupir sortit de sa poitrine : — Qu'est-elle devenue ? pensa-t-il, — m'a-t-elle donc aussi abandonné ? — quel sot préjugé m'a empêché de l'épouser au temps de ma grandeur ? maintenant son père me la refusait, et ce serait elle qui ferait la mésalliance. — Je lui enverrai une lettre quand je serai loin de Pirmasentz.

Puis il laissa son cheval suivre un sentier dans le bois. Vers le milieu du jour, il dina chez un bûcheron, et se remit en route pour A...

Mais il s'égara ; et comme le jour baissait sensiblement, comme le soleil ne lançait plus que d'obliques et pâles rayons orangés à travers les arbres, la perspective de passer la nuit à la belle étoile, lui fit presque un moment regretter Pirmasentz. Mais ce regret s'évanouit lorsqu'il se rappela le bruit qui l'aurait éveillé le lendemain.

Alors il se fit un lit de feuilles, mit son épée nue à côté de lui, et s'endormit. La fraîcheur qui précède le lever du soleil le réveilla le lendemain. Les oiseaux secouaient leurs ailes engourdis, se baignaient dans la rosée scintillante au soleil levant, et chantaient joyeusement. Alors Richard vit qu'il avait passé la nuit à cinquante pas d'une petite maison où il eût pu reposer à couvert.

La petite maison était d'un aspect ravissant ; elle était entourée de fossés remplis d'eau, et alimentés par une source vive ; elle était entourée

d'acacias ; et cette vue, qui lui rappelait la maison du tailleur, fit soupirer tristement Richard. Il y avait encore de grandes pelouses vertes et des plates-bandes, des fleurs parfaitement soignées. Richard regretta ses œillets.

Il entra ; on le reçut poliment. Il demanda à déjeuner ; un domestique lui servit un excellent repas. Comme il finissait de déjeuner, il aperçut, au détour d'une allée, deux femmes qui approchaient. — C'est, dit le domestique, ma maîtresse qui vient de se lever. Richard alla au devant de ses hôtes pour les saluer. L'une d'elles était une vieille femme, d'une physionomie douce et avenante ; l'autre était une charmante jeune fille, et cette jeune fille était Wilhelmine.

Wilhelmine et Richard s'étonnèrent et la tante s'étonna de leur étonnement.

Richard, en peu de mots, mit les dames au fait de ce qui lui était arrivé.

— Wilhelmine, Wilhelmine, dit Richard, quelle charmante retraite ! et que la vie y aurait été douce avec vous ! Je ne puis aujourd'hui vous demander votre main, après avoir eu la lâcheté de ne pas vous épouser quand j'étais prince.

Voici aujourd'hui toute ma fortune. J'ai 30 ducats dans ma valise, et je me suis assuré une rente de 1,500 florins.

— Mon prince, dit la tante, il n'y a rien de désespéré ; Wilhelmine vous aime, restez ici. Wilhelmine viendra me voir tous les mois ; et quand j'aurai vu que votre résolution de l'épouser n'est pas le résultat d'un moment d'exaltation ; quand je me serai convaincue que vous ne regrettez pas votre palais de Pirmasentz, que vous a si bien volé quelque un que je ne nommerai pas, parce qu'il est mon frère, nous arrangerons tout pour le mieux.

Richard ne put faire d'autre réponse que de baiser la main sèche de la vieille dame.

Et quand elle lui eut donné à baiser la petite main de Wilhelmine, il s'écria :

— Adieu, adieu à Pirmasentz, adieu au triste passé, et qu'il soit béni, s'il est le prix de l'avenir. J'ai passé bien des jours d'ennui ; mais un riant horizon m'apparaît.

Il n'y a pas d'épées sans roses.

Voici du reste ce qui arriva à Pirmasentz. Le jour où le prince partit, il y avait à midi huit princes de Pirmasentz ; le soir il y en avait trente-deux. Le lendemain matin, l'oncle de Richard, qui avait accepté avec empressement l'offre de son neveu, envoya un caporal et dix hommes qui arrêterent, en deux heures, l'élan des révolutions.

ALPHONSE KARR.

Histoire de la Marseillaise.

La Marseillaise n'est pas du tout dans mes bonnes grâces : il y a plus, je ne l'entends jamais chanter sans être inondé d'une sueur froide, sans éprouver une horripilation générale. Quoiqu'on se hâte pas toutefois de m'accuser pour cela de manquer de patriotisme ou bien de mauvais goût ; et l'on sera convaincu de mon innocence sur ces deux points, quand j'aurai expliqué les motifs de mon aversion invincible pour cet hymne national (car on appelle, je crois, hymne cette invocation luribonde à Moloch et à Teutatès.) Cette aversion, sans doute, tient aux souvenirs peu agréables qu'il m'a laissés, et aux circonstances plus ou moins horribles dans lesquelles je l'ai vu naître, grandir et se développer dans toute sa force brutale, dans sa soif inextinguible de sang humain.

Vers la fin de 1792, entre huit et neuf heures du soir, je me promenaux aux Champs-Élysées, rêvant tristement à la pente rapide et glissante sur laquelle le char de la monarchie décrépite était entraîné vers l'abîme. Tout à coup j'entendis chanter au loin. Je dirige mes pas vers l'endroit d'où partaient ces chants qui, je ne sais pourquoi, m'inspiraient une sorte de terreur. Arrivé à quelques centaines de pas des chanteurs, il me parut que de sourds gémissements, des cris éouffés se mêlaient à leurs voix rauques et discordantes. J'ai oublié tout à l'heure de dire, mais il en est temps encore, que cette musique effrayante avait lieu quatre ou cinq jours après que Barbaroux eut amené à Paris cette horde infâme de bandits provençaux, corses, génois, liguriens, calabrois, savo et dégoûtante écume qu'il avait, d'après les ordres du comité directeur parisien, ramassée sur tous les points du littoral de la Méditerranée, pour venir renverser dans des flots de sang le trône de Louis XVI, et qui devinrent depuis si affreusement célèbres sous le nom de Marseillais. Mais pourquoi ces chants entremêlés de cris de douleur, dont je parlais il n'y a qu'un instant ? Le voici : c'est qu'une centaine de ces bandits, armés jusqu'aux dents, massacraient là, de sang-froid et sans provocation aucune, une vingtaine de jeunes gens du bataillon des Filles-Saint-Thomas, qui dinaient fort tranquillement chez le restaurateur Lodoeyen. Ce fut la première fois que j'entendis chanter la Marseillaise, la première fois qu'elle fut chantée à Paris ; ce fut en assassinant lâchement quelques citoyens désarmés, qu'on procéda à l'installation de ce chant patriotique, qu'on prêcha à ses destinées futures.

Où comprend que cette première circonstance ne m'inspire pas une affection bien tendre pour la Marseillaise, non plus que pour les chanteurs marseillais, qui venaient de donner à la capitale, quelques heures

apparaissant, un avant-goût de la manière dont ils comptaient remplir leur mission en mutilant à coups de sabre, sur la terrasse des Feuillants, Duval d'Esprenénil, qui s'y promenait tranquillement.

Le 10 août approchait : ce jour-là j'ai vu égorger bien des Suisses dans la cour des Tuileries; j'ai vu dépouiller leurs cadavres; j'ai vu porter au bout des piques, dans les rues de Paris, leurs têtes sanglantes, leurs membres pantelants et jusqu'aux lambeaux de leur uniforme rouge; mais je n'ai pas entendu chanter la *Marseillaise*. On se bornait à à tuer, on ne chantait pas ce jour-là. Ce fut autre chose le dimanche 2 septembre. Je sortais, à trois heures après-midi, du dépôt de la mairie, avec un *czet* signé Panis, Duplain, Jourdhéuil et Marat, et je me dirigeais en toute hâte vers une des barrières pour m'échapper de Paris, lorsqu'en traversant la place de l'Abbaye, j'aperçus une vingtaine d'hommes, la chemise retroussée jusqu'au coude, qui travaillaient en chantant la *Marseillaise*, et offraient de temps en temps des verres de sang à ceux qui passaient. Je m'éloignai bien vite de cette scène d'horreur; et après n'être présenté inutilement à cinq ou six barrières, je descendais le boulevard d'Enfer, lorsque, arrivé à son point de jonction avec la barrière Mont-Parnasse, j'entendis chanter la *Marseillaise*. Oh! mon Dieu! me dis-je, on égorge donc encore ici! Mais non; c'était tout simplement un charriot d'écurie qui transportait aux catacombes de Montrouge le premier convoi de cadavres expédié de l'Abbaye par Maillard, le grand-juge, et son secrétaire Cléphy.

Les chanteurs étaient quelques femmes et quelques enfants assis tranquillement sur ces cadavres, et une certaine d'autres qui leur faisaient cortège. Je n'en voulais pas voir davantage; j'en avais assez pour ce jour-là, et je rentrai chez moi la tête bourlée. Le lendemain, ceux qui traînaient dans les ruisseaux le tronc de Mme de Lamballe, je dis le tronc, la tête et les deux jambes en ayant été séparées, chantaient de même la *Marseillaise*.

Le mardi 4, je traversais, à neuf heures du soir, le Pont-au-Change, on avait amoncelé au milieu tous les cadavres de ceux qui avaient été égorés dans la journée au Grand-Châtelet et à la Conciergerie. Un cercle de lampes éclairait cette montagne de corps humains, horrible à voir, et autour de laquelle dansait, en se tenant la main et chantant la *Marseillaise*, une troupe d'enfants de douze à quatorze ans. Il est triste de voir que, pendant tout le cours de la révolution et jusqu'à ces derniers temps, ce sont des enfants de tout âge qui se sont montrés les auxiliaires les plus actifs des émeutes et des insurrections, soit qu'ils fussent forcés par les meneurs, soit qu'ils s'y fussent mêlés d'eux-mêmes, poussés par leur mauvais naturel. Combien de fois n'a-t-on pas vu dans une émeute ces petits scélérats précéder assassiner par derrière les défenseurs de l'ordre, couper les jarrets des chevaux, et même tuer à coups de pistolet les officiers, sûrs qu'ils étaient de l'impunité et sachant fort bien, dans le cas où ils seraient arrêtés, qu'on les acquitterait faute de discernement.

Voilà ce qu'on appelle les *gamins de Paris*. Les gamins de Paris sont l'espece la plus ignoble et la plus malfaisante qui soit au monde : la méchanceté leur pousse avec les dents. A huit ou dix ans, ils sont déjà vagabond ou voleurs; et à eux seuls ils occupent la moitié des trois chambres de la police correctionnelle. Plus tard, ils vont sur les bancs de la cour d'assises et finissent par les bagnes de Brest ou de Toulon, heureux ceux dont la carrière politique se borne là. Avis aux provinciaux qui prennent le *gamin* du Gymnase pour le véritable *gamin de Paris*.

Pendant toute la durée du procès de Louis XVI, l'hymne infernal ne cessa de retentir à nos oreilles. C'est avec ce chant de mort qu'on poursuivait jusqu'aux portes de la Convention les députés qu'on supposait avoir quelque compassion du tyran, et auxquels on disait par intervalle: « On sa tête ou la tienne. » Le 29 octobre 1793, la *Marseillaise* annonçait de loin dans la rue Saint-Honoré l'arrivée des charrettes qui conduisaient à la place de la Révolution les vingt-deux Girondins. Cette fois elle était chantée non par les bourreaux, mais par les victimes. Je les vis passer à la barrière des Sergens.

La gracieuse figure de Ducois, âgé alors de 24 ans et demi, était riante et fortement colorée; sa voix dominait celle de tous les autres, et il affectait un air de gaieté qui était plus loin, je pense, de son cœur que de son visage; car, de tous les Girondins, c'était celui-là qui devait le plus regretter la vie. Combien des dons de la nature, combien des faveurs de la fortune, il venait, quelques mois auparavant, de s'unir à une femme de dix-huit ans aussi belle qu'il était beau, dont il était adoré, et que sa mort plongea dans le plus violent désespoir. Embarquez-vous donc à l'étrouffée sur la mer orageuse des révolutions.

On a beaucoup vanté le courage de ces hommes qui allaient à la mort enchantant; moi, tout au contraire, j'ai pensé et je pense encore que c'était une triste fanfaronnade de leur part de chanter, sur la route dont le terme était l'échafaud, l'hymne favori de ceux qui les envoyaient là, et de plus une profonde méprisance de demander qu'un sang impur abreuve nos sillons, quand le leur allait à l'instant rougir les pavés de la place de la Révolution. Ils auraient mieux fait de se montrer calmes et résignés sans forfanterie, que de chanter cette invocation satanique qui était une assez mauvaise préparation à la mort. Les quarante-deux religieux de l'abbaye de Montmartre, qui suivirent à quelques mois de là le même chemin pour arriver au même but, s'y préparèrent plus dignement en chantant le *Satez regina*. Ces trop teneux Girondins, au surplus, prédicateurs de révolte et d'anarchie pendant toute la session de l'Assemblée

législative, désorganisateur du corps social, auteurs de la journée du 10 août, ne recueillirent le 31 mai et le 29 octobre que ce qu'ils avaient semé. L'Ecriture le dit : *Qui ventis seminant, tempestatem metent*.

Jusque alors je n'avais entendu la *Marseillaise* que par intervalles. Maintenant, j'allais être condamné à l'entendre tous les jours, et voici comment. Vers le commencement de germinal de l'an II, je venais d'entrer, en qualité de troisième clerc, chez le bonhomme Gaillard, notaire, place du Palais-de-Justice. C'était le cinquième chez lequel je travaillais depuis le mois de vendémiaire même année : le premier, M. Etienne, avait été arrêté le lendemain de mon entrée chez lui, par les soins du comité révolutionnaire de la section du Panthéon, et enfermé dans l'ancien collège Duplessis devenu maison d'arrêt, où il se coupa la gorge quinze jours après. Les autres avaient été successivement envoyés aux Madelonnettes, à Port-Libre, à Saint-Lazare, etc. Tous les jours, à quatre heures précises, régulièrement, à compter du 1^{er} germinal jusqu'au 8 thermidor, nous entendions de l'étude de M. Gaillard des hurlements de joie, où dominaient surtout des voix de femmes et qui parlaient des environs de la grille du Palais. Ils étaient proférés par ces hideuses créatures si connues sous la révolution sous le nom de furies de guillotine, et qui saluaient ainsi, en chantant la *Marseillaise*, le départ des charrettes pour la place de la Révolution, et, plus tard, pour la barrière du Trône. Les charrettes s'éloignaient; la foule, enchantée du spectacle qui venait de lui être offert, se dispersait peu à peu, et les chants n'étaient plus pour nous autres clercs que le murmure d'un écho lointain. Cependant les condamnés continuaient leur triste route, escortés perpétuellement de la musique infernale que je viens de dire, interrompue seulement de temps en temps par de sales injures, par les dégoutantes imprécations dont on accablait ces malheureux.

Les charrettes arrivaient enfin au lieu du supplice; et dès qu'on les apercevait, d'autres furies de guillotine qui, depuis le matin, s'étaient mises à l'abri des ardeurs du soleil sous le plancher de l'échafaud, s'en élançaient radieuses et accueillait les arrivants par un nouveau concert d'injures et de malédictions. La *Marseillaise* était reprise alors, et chantée avec un redoublement de voix pendant que les têtes tombaient l'une après l'autre; et quand il n'en restait plus à tomber, un cri général du *vive la nation!* retentissait sur la place et annonçait que tout était fini pour ce jour-là. Les charrettes s'en retournaient à vide; les paniers d'osier remplis de débris humains étaient portés au cimetière du Mousseaux ou à celui de Picpus, et les bêtes féroces allaient se renfermer dans leurs tanières, après s'être donné rendez-vous à la même place pour le lendemain.

Le 9 thermidor vint, qui enterra la *Marseillaise*. Les bandes armées de germinal et de prairial essayèrent de lui donner un peu de vie; mais les chanteurs ayant été rudement flagellés, la *Marseillaise* rena sans terre de nouveau.

Le cantique du 2 septembre dormait donc à Mont-Souris, dans les lugubres profondeurs de la Tombe-Isaire, à côté des piles de cadavres qu'il y avait amoncelées, lorsque le canon de vendémiaire le réveilla en sursaut. Secouant alors son inépuisable ensanglanté, il se précipita dans les rues de la capitale, objet d'amour pour les hommes de proie, objet de terreur pour les citoyens paisibles. Bonaparte le reçut comme un vœu ami qu'on est charmé de revoir, ordonna sa réintégration dans tous les spectacles d'où il avait été banni, et le fit jouer à la garde montante et à la garde descendante. Il fut même prescrit aux orgues de Barbario de le remettre au courant de leur répertoire.

Le règne du Directoire, qui vint ensuite, ne fut qu'un long triomphe pour la *Marseillaise*. S'il y avait une fête nationale au Champ-de-Mars, une fusillade à la plaine de Grenelle; s'agissait-il de célébrer l'anniversaire de la mort du tyran; fallait-il travailler la marchandise, comme le disait en termes exquis le directeur Barras, la *Marseillaise* était là, toujours là. Mais après le 18 brumaire, Bonaparte, qui n'était plus alors le Bonaparte de Toulon ni de vendémiaire, Bonaparte, qui venait de se faire premier consul, qui méditait le rétablissement de l'ordre et le renversement de l'anarchie, et qui allait devenir un des plus grands hommes des siècles modernes, l'exila de ses états avec défense d'y paraître jamais.

Des circonstances, sur lesquelles je n'ai pas à m'expliquer, ont rendu, dans ces derniers temps, une existence momentanée à la *Marseillaise*. Deux fois seulement j'ai l'entendu chanter depuis cette époque : la première fois, c'était la fête du Petit-Montrouge; j'avais été passer la journée chez un de mes amis qui y demeure, et le soir nous allâmes faire un tour à la fête. Tout était là, gai, vif, animé, et chacun nous songeait qu'à se divertir. A une lieue plus loin, il y avait aussi une fête, mais d'un autre genre, sur la pelouse d'une riante prairie de Châtillon. C'était un banquet de communistes; on y mangeait peu, on y buvait beaucoup, on n'y riait guère, et l'on attendait le mot d'ordre des chefs. Ainsi, à Montrouge, la course en sac, les jeux de palets, la loterie de macarons et les danses champêtres sous la tente; à Châtillon, de sombres conciliabules où l'on agitaient la question de savoir si on prendrait les propriétaires avant de les dépouiller, ou si on les dépouillerait avant de les pendre. Cependant la soirée s'avancait, et la fête du Montrouge s'animait de plus en plus; tout à coup une bande de communistes se rue brutalement au milieu de la foule stupéfaite, et s'arrête en chantant la *Marseillaise* à gorge déployée devant un cirque improvisé où l'on faisait, en ce moment, des exercices d'équitation.

En avant de ce cirque étaient placés, sur une estrade, cinq ou six mé-

nériers sonnant des fanfares pour appeler les chaland. Les communistes, presque tous ivres, leur enjoignent d'accompagner la *Marseillaise* avec leurs instruments. Ceux-ci continuant de jouer *Au clair de la lune* et le *Roi Dagobert*, les communistes s'élancent sur ces pauvres musiciens, les saisissent au collet et les forcent à faire ce qu'ils voulaient. On se sauve de toutes parts; les communistes injurient les femmes, entourent les enfants, renversent les boutiques ambulantes, et le tumulte est à son comble, un détachement de gardes municipaux de la barrière d'Enfer accourt pour rétablir l'ordre. Mais les communistes étant au nombre de trois ou quatre cents, armés, en grande partie, de couteaux-poignards, les gardes municipaux, bientôt accablés par le nombre, sont obligés de céder après une lutte inégale, et l'un d'eux percé de coups, est laissé mourant sur la place. Transporté ensuite au Val-de-Grâce, il y expira le surlendemain. Après cet exploit, les assassins continuaient tranquillement leur route, et descendaient la rue d'Enfer toujours en chantant la *Marseillaise*.

A deux années de là, la *Marseillaise* fut évoquée de nouveau; un soir des bandes armées de sabres et de gourdins parcoururent, en la chantant, les rues de Paris. Une de ces bandes ayant été rencontrée au carrefour de l'Odéon par un sous-officier de la garde municipale caserné rue de Tournon, et celui-ci ayant invité honnêtement les chanteurs à ne pas troubler davantage par leurs cris le repos des habitants, il fondit sur lui et le massacra à l'instant. Je vis passer rue du Petit-Lion le malheureux sous-officier que l'on transportait à sa caserne, et j'entendis en même temps les chants féroces des assassins qui s'éloignaient. C'est la dernière fois que j'ai entendu la *Marseillaise*. Et maintenant dites si je suis bien coupable de ne pas être épris d'une grande affection pour ce chant national.

GEORGES DUVAL.

II.

La *Marseillaise* est tout à fait dans mes bonnes grâces : il y a plus, je ne l'entends jamais chanter sans me sentir remuer par un généreux enthousiasme. Et j'en suis sûr, vous êtes tous comme moi, car, tous une fois dans votre vie au moins, vous avez entendu cet hymne sublime répété en chœur par toute une foule émue et frémissante. Froids et silencieux d'abord, vous avez peut-être opposé votre indifférence à cet enthousiasme, et vous en avez ri, mais pas à pas il vous a gagné, votre calme railleur s'est désarmé, de strophes en strophes, il frisson patriotique qui parcourait la foule s'est glissé dans vos membres, vous vous êtes sentis électrisés comme les autres et quand est venue cette invocation sublime.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec les délégués...

Votre voix s'est mêlée à celle de tout ce peuple dont vous vous moquez tout à l'heure; comme lui, vous vous êtes découverts, vos genoux ont fléchi, et des larmes involontaires ont coulé de vos yeux... C'est qu'avant tout, quoi que vous soyez, vous aimez la *liberté* et la *patrie*, nobles mots devant qui tout scepticisme tombe, et les seuls que la *Marseillaise* évoque.

Vous la savez tous, cette noble chanson. Eh bien! redites-la tout entière, méditez-la, et si vous pouvez rester froid jusqu'à la dernière strophe, pesez-en chaque parole, cherchez si, après l'amour de la liberté et de la patrie, la haine des étrangers et des traitres, il s'y trouve place pour des pensées moins dignes et moins pures. Les bourgeois de septembre, nous dit-on, les brigands marseillais en ont fait un hymne de carnage; en la traînant dans la fange sanglante de leurs massacres, ils en ont fait une chanson injurieuse; pendant quatre ans, c'est elle qui les a ralliés; et les poussant toujours du carnage de l'Abbaye aux ruines de Lyon, partout c'est elle qui les a chauffés au mentre; donc elle est digne d'ouï, elle est exécration, et tous les vers sont marqués d'un stigmate sanglant.

Tel est l'arrêt; et l'on ne s'inquiète pas davantage si, mérité pour les massacres, il l'est aussi pour la chanson; on l'a déclaré flétrie, sans se demander s'il ne faudrait pas dire plutôt qu'elle fut profanée. On répète qu'elle fut la complice de ces cruautés, et l'on ne se souvient pas que dans les nobles sentiments qu'elle exprime, il s'en trouve qui sont tout contraires aux excès de la révolution.

Lisez plutôt ces vers du cinquième couplet :

Français, en guerriers magnanimes,
Prenez ou retenez vos coups;
Épargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre vous.

Et dites encore qu'un chant plein de pareilles pensées doit être incriminé, et qu'on peut l'accuser avec justice d'avoir animé des brigands au carnage.

La *Marseillaise* est donc, selon moi, pure de tous ces excès; et l'on ne peut que la plaindre de la destinée qui la force de s'y mêler. Son nom fut son premier malheur; mais il faut en renvoyer toute l'ignominie à ceux qui, déjà souillés de sang, le lui infligèrent; ce nom n'est point une tache, c'est une première profanation; le lui reprocher serait donc aussi injuste que de flétrir Marseille, la noble ville, pour les cruautés commises par de soi-disant *Marseillais*. Ces hommes, que toute patrie désavouerait, furent seuls coupables; et alors ni la ville, ni la chanson,

ne doivent être responsables de l'opprobre d'un nom pris à l'une et imposé à l'autre.

Rouget de l'Isle gémit le premier quand il apprit qu'on appelait *Marseillaise* cet hymne qu'il avait fait pour des soldats, ses compagnons d'armes, et non pour des brigands. Comme Lully qui, entendant un air de ses opéras transformé en mot d'église, s'écriait : « Pardonnez-moi, mon Dieu, je ne l'avais pas fait pour eux. » — Rouget de l'Isle, si l'on peut rapprocher le plaisir du sévère, devait aussi dire : « Pardonne, ô liberté, je n'avais pas fait pour eux ces vers qui sont devenus un chant de mort, c'est pour vous seuls, ô mes amis, c'est pour vous conduire au combat, que la patrie me les avait inspirés. »

Et en effet c'est cette grave et solennelle parole : LA PATRIE EST EN DANGER, prononcée le 11 juillet 1792 à la tribune de l'Assemblée législative par Aubert Dubayet, qui avait éveillé en Rouget de l'Isle la première pensée de son chant guerrier. Il était à Strasbourg alors et ceci répété, de Paris dans toute la France, y était arrivé plus retentissant et plus terrible qu'à toute autre frontière. C'est que là était l'ennemi; on voyait son camp de l'autre côté du Rhin.

Les bataillons de volontaires qui étaient venus à Strasbourg pour défendre le territoire et la révolution tressaillaient d'orgueil en se voyant si près de l'armée de Cobourg, tous brûlaient de l'attaquer; ils se sentaient assez de courage pour la vaincre. Une seule chose leur manquait; c'était un chant de guerre, capable d'échauffer encore leur enthousiasme et de donner une force nouvelle à leur patriotique énergie. Diétrich, le maire de Strasbourg, demanda le premier cet hymne, noble expression de la pensée qui exaltait toutes les âmes; et il en appela pour l'entreprendre à tous les jeunes talents de l'armée. Nul poète ne se levait, personne ne se sentait digne d'être le Tyrtée de cette armée héroïque.

Rouget de l'Isle l'osa seul. Après un concert donné par Diétrich et où l'exaltation fut à son comble, il entra chez lui, l'esprit tout ému d'enthousiasme et la tête pleine d'harmonie. Au milieu de la nuit il s'éveilla tout à coup, agité par l'accès d'une fièvre lyrique. L'inspiration venait le trouver; et l'hymne s'enfantait dans son cerveau, et au bout de quelques heures, sans qu'il sût comment, sans qu'il ait jamais pu le redire, la *Marseillaise* était faite tout entière, musique et poésie. Elle était sortie de lui tout armée.

Dès le matin il courut chez le maire, fit rassembler tous les personnes qui s'y trouvaient la veille, et exécuta son œuvre... Une immense acclamation l'accueillit.

Rouget de l'Isle venait de trouver ce chant dont ils avaient tous compris la pensée d'avance, l'hymne qu'il avait fait était même plus sublime encore que celui qu'ils avaient rêvé. Aussi il n'y eut qu'une voix dans toute l'armée pour le proclamer d'abord *Chant de guerre de l'armée du Rhin*.

C'est sous ce nom, le seul qu'il était digne de porter, que l'hymne de Rouget de l'Isle courut toutes nos frontières électrisant au passage tous les soldats empressés de l'apprendre.

A Jemmappes, à Valmy, nobles batailles gagnées cette même année; ils savaient tous ce chant de guerre; l'armée entière le répétait en marchant au canon ennemi qui accompagnait cette fière harmonie de leurs grondements lointains.

Dans les gorges de l'Argonne la *Marseillaise* avait déjà fait son devoir. C'est à elle que Dumouriez dut sa victoire; sans elle, sans l'énergie qu'elle donna à nos soldats, il n'eût peut-être pas répété impunément ces mots qu'il écrivait de Grandpré le 4 septembre 1792 au conseil exécutif : « Les défilés de l'Argonne sont les Thermopyles de la France, mais je serai plus heureux que Léonidas. »

A partir de cette journée, la *Marseillaise* retentit sur tous nos champs de bataille, elle fut de toutes nos victoires.

Et c'est là seulement qu'elle devait se faire entendre, c'est là aussi qu'il faut se reporter pour la juger et la comprendre.

Voyez-la partout grande et noble comme la Patrie dont elle nous parle, énergique comme la Liberté qu'elle invoque. Voyez-la à Fleurus, à Hœllinden, à Lodi, et jusqu'en Égypte, au pied de ces pyramides où son héroïque refrain répand seul aux sublimes paroles de Bonaparte, partout elle est la même, partout elle fait des héros.

Nos soldats sont à peine vêtus, ils marchent sans souliers, depuis trois jours les vivres leur manquent, ils ont soif et faim, ils vont tomber de fatigue; tout à coup l'ennemi se présente, la *Marseillaise* retentit, et ils oublient tout, le courage se réveille en eux avec l'enthousiasme, ils ont la force de vaincre. L'héroïque harmonie les enivre et les emporte; ils s'élancent, ceux qui tout à l'heure se traînaient à peine, et ils sont vainqueurs encore une fois.

Vous qui savez tous ces miracles de la *Marseillaise*, ces prodiges si connus, et célébrés tant de fois qu'il semble oiseux et inutile d'en parler encore; c'est là que vous devez aller l'entendre, c'est du milieu de ces champs de victoire que l'écho doit en venir jusqu'à nous. La chercher ailleurs, c'est la calomnier.

Il est vrai, comme on la dit, que souvent on la traîne sur un affreux théâtre, et que, hurlée auprès de la guillotine, elle étonne plus d'une fois, dans une mare sanglante, le feu de son héroïque ardeur. Je sais que de nombreuses victimes la maudissent du haut de l'échafaud comme un chant de mort. Mais, je le répète aussi, on la profanait alors. Mêlée à ces horribles scènes qu'elle n'aurait jamais dû connaître, la *Marseillaise* n'en était pas la complice, son noble caractère ne s'y flétrissait pas; au milieu de ces saturnales sanguinaires, elle demeurait grande et fière; on

n'était pas une déesse devenue furie et trouquant sa rayonnante auréole contre un bonnet rouge, c'était la prêtresse inspirée qui on arrache à son trépid et qu'on traîne aux géonies pour la contraindre de hurler sur des cadavres.

Et je le dis encore, loin de reprocher à la *Marseillaise* les excès auxquels elle servit malgré elle, il faut l'en plaindre.

Il faut gémir comme Rouget de l'Isle. Comme lui, il faut désavouer ces désordres, mais rester fier de son hymne.

Quand le 10 août, qui survint, eut suspendu le pouvoir royal et amené la séquestration de Louis XVI et de toute sa famille, l'Assemblée législative envoya aux armées des commissaires chargés de recevoir dans un second serment l'adhésion des officiers au nouvel ordre de choses.

Carnot, qui devait remplir cette mission auprès de l'armée du Rhin, trouva Rouget de l'Isle rebelle à ce second serment. Il ne put même l'obtenir de lui ainsi que d'un petit nombre d'autres officiers dirigés par le duc d'Aiguillon et le prince Victor de Broglie. En vain s'efforça-t-il de vaincre leur résistance par toutes les voies de la persuasion. S'adressant de préférence à Rouget de l'Isle qui servait comme lui dans le corps du génie :

— Mobilisez-vous, dit-il, à destituer pour cause d'incivisme l'auteur de la *Marseillaise*?

On la chantait alors à quelques pas de là. Rouget de l'Isle n'en persista pas moins dans son refus; et comme tous les autres réfractaires il fut suspendu de ses fonctions.

En agissant ainsi, il protestait contre les violences de la révolution, pour lui-même et pour son œuvre, il désavouait hautement d'avance l'abus qu'on en devait faire.

Cette résolution, qui honore Rouget de l'Isle, témoigne assez de la pureté des sentiments qui l'inspirait pour la patrie quand il écrivait la *Marseillaise*. Et elle réhabiliterait hautement cet hymne sacré s'il en avait besoin à nos yeux.

Mais la France est trop juste, elle sait trop ce qu'il lui doit de gloire, pour qu'il faille jamais la rappeler de force au sentiment d'admiration que la *Marseillaise* réveille. Dans ses plus glorieux souvenirs, il n'en est pas un qui ne lui fasse une loi de ce pieux respect.

Seulement un jour viendra, où mieux compris enfin, l'hymne de Rouget de l'Isle ne sera plus mêlé aux excès populaires. Un jour on se convaincra que cette noble *Marseillaise* n'est faite que pour la guerre qui l'a consacrée. Et alors on ne la traînera plus dans le sang des éclafauds où elle se serait déjà souillée, si un éclat aussi pur que le sien pouvait l'être. La *Marseillaise* sera écrite sur nos drapeaux, on ne l'entendra qu'en les déployant; ou ne la chantera qu'en marchant à l'ennemi, alors que ce cri : *La patrie est en danger*, retentira sur nos frontières comme au jour où elle fut émise. Ainsi que l'antique oriflamme qui, la guerre terminée, restait voilé dans l'ombre du sanctuaire, la *Marseillaise* se taira pendant la paix, chaque Français la recueillera dans son âme, et c'est à l'heure du combat seulement que se réveillera tonnant avec la voix de nos canons.

Mais nous n'en serons jamais déshérités. La *Marseillaise* nous revient de droit comme une des gloires de nos pères. Et d'ailleurs, en décorant Rouget de l'Isle, que la Convention avait publié de récompenser, la révolution de juillet nous l'a acquise. Nous la reverrons donc toujours comme le plus beau de nos hymnes de guerre.

Et si l'on conteste encore les droits de notre génération à cette œuvre héroïque, nous redisons cette strophe qui la termine et qui nous appartient à nous seuls, fils des soldats de la révolution et de l'empire.

Dernier couplet.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aïeux n'y seront plus,
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

EDOUARD FOURNIER.

LE CHAPEAU DE FRANÇOIS II.

I.

Jamais peut-être sa majesté François II n'avait eu une physionomie aussi riante, un air aussi satisfait qu'un certain matin de l'année 1821.

A cette époque, les maisons de bains étaient rares à Vienne, et le prix qu'il fallait payer en entrant ne permettait pas au menu peuple de s'en approcher. François II, touché de cet état de choses, avait ordonné qu'on construisît deux établissements de bains derrière l'Aугarten, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, où tout le monde pourrait se baigner sans rétribution aucune. Le 14 juin 1821, l'architecte qui dirigeait les travaux, était venu annoncer à l'empereur que tout était terminé, et que les plus pauvres de ses sujets ne seraient plus privés désormais de l'influence salutaire des eaux du Danube. C'était cette nouvelle qui avait éclairé le visage naturellement sévère de l'empereur d'Autriche et amené sur ses lèvres un sourire de satisfaction.

Il était entouré des principaux dignitaires de l'empire, lorsque l'architecte, qui se nommait Weissberg, se présenta devant son souverain.

— Monsieur Weissberg, lui dit François II, anciennement il était d'usage de reconnaître par un don quelconque le plaisir que procurait le porteur d'une bonne nouvelle. Cette coutume a disparu, et c'est à tort, bien certainement; je veux la faire revivre en votre faveur. Vous allez recevoir avant de nous rendre à l'Aугarten, et comme marque de l'estime toute particulière que nous vous portons, une preuve de notre gratitude.

A ces paroles de leur maître, tous les officiers présents jetèrent un regard d'envie sur l'architecte, dont le cœur battait d'une joie mal contenue.

— Quelle est la brillante récompense que lui réserve l'empereur? De quel prix va-t-il payer les services de Weissberg?

Pendant que ces interrogations, faites mentalement par chacun des spectateurs, tenaient en suspens tous les esprits, François II s'apprêtait à honorer de sa visite les deux établissements construits pour l'usage exclusif du peuple.

Dès il avait endossé l'habit de drap bleu qu'il portait habituellement lorsqu'il voulait sortir inconnu, et lorsque, ainsi que l'empereur Joseph, son auguste aïeul, il parcourait sa capitale, dépouillant les insignes de la grandeur, afin de mieux connaître les vœux et les besoins de ses sujets; le plus grand silence régnait autour de lui; François II se tourna vers l'architecte.

— Monsieur Weissberg, dit-il, nous savons combien est solide l'attachement que vous portez à notre personne; en attendant le prix légitime des travaux que nous vous avons commandés, recevez ce souvenir. C'est l'amour qui vous l'offre et non pas le souverain.

En prononçant ces mots, François II présentait à l'architecte le chapeau en feutre noir qui arbrait son chef impérial toutes les fois que le habit de drap bleu touchait ses augustes épaules.

Avant d'expliquer ce que l'action de l'empereur d'Autriche peut présenter de singulier aux lecteurs, nous leur demanderons s'ils n'ont jamais vu le buste de François II, celui en marbre de Carare, par exemple, de Zauner, qui se trouve dans le troisième salon du cabinet de physique, mécanique et histoire naturelle de Vienne? Ceux qui se sont arrêtés devant cette œuvre remarquable à tous égards, et surtout sous le rapport de la ressemblance, ont pu s'assurer que la tête de l'empereur, loin d'être ronde, large ou même ovale, comme celle de la plupart des hommes, était longue et de forme conique au contraire; l'aplatissement fortement prononcé de chaque côté du front, à l'endroit des tempes, a dû principalement les frapper. Cette bizarrerie de conformation rendait la tête de François II très difficile à coiffer. Il était rare, presque impossible, que l'ouvrier chargé de ce soin put triompher des difficultés à peu près insurmontables que la nature opposait à son talent. Le temps seul, et un fréquent usage, en assouplissant l'étoffe foulée, parvenaient à produire ce miracle. On devine dès lors combien était précieux pour l'empereur un chapeau qui s'adaptait parfaitement à sa tête, un chapeau qui n'était ni trop large, ni trop étroit, ni incommode, ni ridicule, qui dessinait, en un mot, comme un moule intelligent, les inégalités de cette partie du corps qu'il était destiné à couvrir. On comprend aussi combien était grand le sacrifice que s'imposait François II en donnant son fidèle tricorne à l'architecte Weissberg. C'était là une preuve d'affection à côté de laquelle l'abandon d'une somme considérable devenait une chose vulgaire et de nulle portée. Weissberg ne pensait pas de même, sans doute, car il avait la réputation de tenir passablement aux espèces qui se comptent. Il aurait certainement préféré un millier de ducats, voire de florins, à tous les chapeaux de l'empereur. Et le témoignage qu'il en recevait réduisant les espérances qu'avaient fait naître en lui les paroles bienveillantes de son maître. Il était assez vieux courtisan, cependant, pour rouffler au fond de son cœur le dépit et même la colère qu'il ressentait; un sourire trompeur s'éclaircissait sur ses lèvres lorsqu'il répondait à François II :

— Sire, combien je suis reconnaissant de cette haute faveur! Ce chapeau, qu'a porté votre majesté, est pour moi une relique que je ne céderais pas pour tous les trésors du monde. Je vais sur-le-champ, si vous voulez bien me le permettre, le suspendre dans ma demeure. Ce sera le lot le plus précieux de l'héritage que je laisserai à ma fille.

Alex, reprit l'empereur, vous viendrez nous rejoindre à l'Aугarten.

II.

Dans cette même matinée du 14 juin 1821, un homme de trente-cinq ans environ se promenait à l'écart dans les vertes allées du Prater. Le visage de cet homme trahissait une profonde douleur. Parfois une larme furtive débordait de ses paupières, parfois aussi son geste était brisé, son regard sombre, menaçant. Il frappait alors avec colère le sable des allées du talon de ses bottes.

C'était Léopold Spieldorf, premier médecin du 3^e régiment de cuirassiers, alors en garnison à Vienne.

Essays de saisir quelques lambeaux des phrases entrecoupées qui s'échappaient de ses lèvres, nous apprendrions sans doute le motif du désespoir qui s'est emparé de lui.

— Père barbare! murmura Spieldorf en s'arrêtant devant un magnifique tilleul qui poignardait du regard, un noir sans taches, un étal honorable, un amour sans bornes ne sont pas des titres suffisants pour ob-

tenie la main de ta fille ! Père barbare ! répéta-t-il en faisant quelques pas et en se posant fièrement en face d'un marronnier en fleurs.

Après un moment de silence, il reprit, en dévisageant le marronnier, et le menaçant du geste :

— Tu ne sais donc pas que c'est ma mort, ma sentence de mort que tu as prononcée ! Sans Louise, la vie m'est odieuse ! et tu as refusé de m'unir à elle parce qu'un lieu d'une riche dot, je n'ai qu'une réputation de probité à lui apporter, avec un peu de célébrité et un cœur vivement épris. Avaré Weissberg ! s'écria-t-il en continuant sa route ; Dieu te punira de faire mon malheur et celui de ton enfant.

Nouveau silence de quelques minutes.

— Allons, du courage, reprit-il, en arrivant vers les derniers arbres du Prater ; tout n'est pas désespéré encore. Louise m'aime, j'en suis sûr. Elle parviendra peut-être à attendrir son père. Et puis, Dieu aura pitié de nous.

Ce court monologue nous dispense d'entrer de plus longs détails. Léopold vient de nous initier aux plus profondes pensées de son cœur. Nous savons maintenant qu'il a distingué Louise, la fille de l'architecte ; que la jeune fille partage son amour, mais que la pauvreté de Spieldorf a fait rejeter par Weissberg la demande en mariage que lui adressait le médecin du 3^e régiment de cuirassiers.

Poursuivons notre récit :

Léopold abandonna la promenade qu'il avait créée, pour ainsi dire, l'empereur Joseph ; il suivit le faubourg Jägerzeil, et atteignit enfin sa demeure. Il allait en fermer la porte, lorsque des cris et un tumulte effroyable retentirent derrière lui. Ils partaient d'une maison voisine, espèce de cabaret, où se réunissaient habituellement les soldats de la garnison. Les cuirassiers du 3^e régiment avaient tendu plus particulièrement encore leur protection sur cette taverne enfumée ; aussi Spieldorf, supposant, avec raison, qu'une rixe fâcheuse entre militaires d'armes différentes pouvait être le motif de ce vacarme, s'empressa-t-il de franchir le seuil du cabaret. Sa présence seule, ses paroles conciliatrices, le prestige de son grade, sa sévérité, devaient dompter les plus récalcitrans, et prévenir peut-être quelque malheur.

Aussitôt qu'on eut aperçu Léopold, le silence se rétablit comme par enchantement. Ce résultat n'a rien de surprenant pour ceux qui connaissent toute la rigueur de la discipline, dans l'armée autrichienne ; l'inflexibilité des lois martiales et l'obéissance passive des soldats envers leurs supérieurs. C'est le code de Dracon transportés dans les camps.

— On se batrait ici ! dit Spieldorf en embrassant la salle d'un regard sévère.

— Pas encore, répondit l'hôte ; mais sans votre arrivée, il est probable que ça n'aurait pas tardé.

— Et quel est le motif de la querelle ?

Parbleu, mon officier, c'est facile à deviner. Deux de ces messieurs, et il désignait du doigt deux cuirassiers, après avoir vidé cinq bouteilles de bière forte, voulaient partir sans payer. Moi, je réclamaï mon argent ; voilà la cause de tout ce tapage.

— Mon commandant, s'écria un des deux cuirassiers, en s'approchant de Léopold, cet homme ne dit pas la vérité. Nous avons bu cinq bouteilles de bière forte, voilà tout ce qu'il y a d'exact dans sa déclaration. Mais nous n'avons jamais voulu lui faire tort d'un pfening, la preuve c'est que pour solder le total de notre dépense, nous lui proposons ce chapeau de sa majesté l'empereur qu'un domestique du château a donné à mon camarade. Cet Italien maudit a répondu qu'il n'en voudrait pas pour coiffer son chat. Ce sont là ses expressions. C'est alors que nous nous sommes précipités sur lui pour le punir de son insolence.

— Et n'est-ce pas refuser de me payer, reprit l'hôte, que de me proposer, pour soldo de cinq bouteilles de bière, un mauvais chapeau ramassé dans la boue, sous prétexte qu'il a servi à l'empereur.

— C'est bien celui de sa majesté François II, dit à son tour le premier cuirassier, qui n'avait pas parlé encore. Je le tiens de Ferdinand, un domestique du château, que vous connaissez bien, Meinherr Boerolini, puisqu'il vous a fait gagner plus de florins que vous n'avez de cheveux sur la tête. Ferdinand le tenait, lui, d'un architecte nommé Weissberg, qui l'avait reçu des mains de l'empereur.

— Eh bien ! que m'importe, répartit Boerolini, quand ce serait un chapeau de cardinal ; je ne prends pas de cette monnaie dans mon cabaret.

La dispute serait allée *crescendo*, si Spieldorf n'avait imposé silence aux deux partis, en payant la dépense des cuirassiers.

— Mon commandant, dit le propriétaire du tricorne impérial, maintenant ce chapeau vous appartient.

Comprenant bien qu'un refus serait mal interprété par le soldat ; qu'en l'ébranlant, ces hommes y trouveraient la preuve d'un mépris outrageant, d'une haine cachée, envers la personne auguste du souverain, Léopold prit le chapeau des mains du cuirassier, traversa la rue et s'enferma chez lui.

III.

Cependant François II avait dû remplacer sa coiffure. Un feutre tout neuf lui fut présenté par son valet de chambre, et il se rendit à l'Augarten, accompagné seulement du général Ledwiter.

Pendant une heure que dura la visite des bains construits par Weissberg, l'empereur portait souvent la main à son chapeau neuf, qui le gênait horriblement.

— Diable de chapeau, murmura-t-il entre ses dents.

— Diable de tête ! aurait-il pu dire avec plus de raison.

Puis il se décourageait, puis il se coiffait encore, et toujours l'étoffe rebelle se refusait à se prêter aux exigences du crâne impérial. François II avait le front meurtri, une large raie rouge le partageait en deux. Ce supplice devenait intolérable. Il ne se plaignait pas pourtant ; mais sa patience était à bout, et il hâta le moment de retourner au palais.

En entrant dans ses appartemens, l'empereur ressentit une joie fort grande de pouvoir quitter enfin ce couvre-chef maudit qui serait son front comme un étai, et mettait sa tête à la torture.

— Décidément, dit-il, je suis condamné à porter toujours, ma vie durant, le même chapeau. Me voilà bien et dument convaincu de cette triste vérité ; mon cher Weissberg ; il est indigné d'un roi, je le sais, de réclamer ce qu'il a une fois donné ; mais que voulez-vous ? j'y suis forcé par la nécessité. Vous seriez bien aimable de me rendre le chapeau dont je vous ai fait cadeau ce matin ; voici une bague qui vaut bien cent souverains d'or, prenez-la en échange ; elle vous dédommagera amplement de la perte que je vous fais éprouver, tandis que cinquante bagues comme celles-ci ne vaudront pas pour moi un vieux feutre que je porte depuis plusieurs années.

A cette demande de François II, en restitution du tricorne, l'architecte devint alternativement blanc, rouge, violet, puis de toutes les couleurs à la fois. Il roulait dans leur orbite de grands yeux égarés. Sa langue restait collée au palais, et la sueur, coulait en énormes gouttes brûlantes sur ses joues.

— Eh bien ! continua l'empereur, n'avez-vous pas entendu ?

— Je prie votre majesté de me pardonner, répondit Weissberg, qui tremblait comme une feuille ; j'ai bien entendu, mais c'est que...

— N'avez-vous plus en votre possession...

— Oh ! sire, dit le malheureux architecte en interrompant l'empereur.

— Eh bien ! alors, que signifient cet air embarrassé, ces exclamations, ces soupirs ?

— C'est que, c'est que...

— Vous m'impatientez, à la fin ; c'est quel ! Voyons, achevez.

Weissberg avait perdu la tête ; il n'y voyait plus. Ses jambes avaient peine à le soutenir. Cependant François II attachait sur lui des regards obstinés. Ces regards, qui brûlaient l'architecte jusque dans la moelle des os, achevaient d'égarer sa raison.

— C'est que, répondit-il d'une voix entrecoupée, il est à mon logis.

— Et voilà ce qui vous fait suer sang et eau ! s'écria l'empereur en éclatant de rire. Je le sais fort bien qu'il est à votre logis puisque vous l'y avez porté ce matin. Avez donc l'obligance d'aller me le chercher, ou si vous le préférez j'enverrai quelqu'un de ma maison.

— Oh ! non, non, dit vivement l'architecte, en faisant deux pas en arrière, comme s'il eût marché sur un fer rouge ; j'irai plutôt moi-même ; j'y vais, j'y vais, répéta-t-il en gagnant la porte, contre laquelle il se heurta, et après avoir, dans son trouble, renversé un déjeuner magnifique en porcelaine, ouvrage d'art et de patience offert à François II par les ouvriers de la fabrique impériale de Rossau. Chacune des pièces qui le composaient coûtait au moins deux cents florins.

Au bruit que fit le déjeuner en tombant, Weissberg tourna la tête et balbutia quelques paroles intelligibles ; puis, comme possédé par le démon de la peur, qui donne des ailes, ainsi que chacun le sait, il se précipita dans les appartemens et disparut.

— Il est fou ! bien certainement, dit l'empereur, sans témoigner autrement que par cette exclamation le chagrin qu'il ressentait du ravage de ses porcelaines. Il est fou ! répéta-t-il, depuis ce matin, depuis que je lui ai fait don de mon chapeau.

Pendant ce monologue de François II, on avait ramassé les tasses du déjeuner, qui, par un bonheur singulier, n'avaient éprouvé aucun mal. L'épaisseur des tapis dont le parquet était couvert avait amorti leur chute et préservé ainsi la destruction de ce chef-d'œuvre de goût, d'élégance, mais de patience surtout. La maladresse de l'architecte n'eût donc pas de résultat fâcheux.

IV.

Spieldorf était assis dans un large fauteuil de cuir de Potzmeusiedel, les jambes croisées, la tête dans les deux mains, les coudes sur la table, lorsqu'un coup fortement appliqué à la porte interrompit brutalement ses réflexions amoureuses. Un nouveau coup impérieux succéda au premier.

— Qui ose s'annoncer ainsi ? s'écria Léopold en allant ouvrir. Mais à peine la porte eut-elle roulé sur ses gonds que le médecin des cuirassiers ouvrit de grands yeux, fit un geste de surprise et poussa un cri qui n'avait plus rien de menaçant. Il venait de reconnaître dans ce visiteur importun l'architecte Weissberg, le père de Louise.

— Monsieur Léopold, dit M. Weissberg aussitôt qu'il fut entré, oubliez, je vous prie, mon refus de ce matin ; vous pouvez me sauver la vie : le voulez-vous ?

A ces paroles de l'architecte, Spieldorf, un comble de la joie, saisit la main qu'il lui tendait et la serra avec cordialité. Il crut que Louise était parvenue à attendrir son père, et que Weissberg, touché des larmes de sa fille, était envoyé par elle pour rétracter les paroles cruelles dont il avait accueilli la demande faite le matin.

— Oublier votre refus ! s'écria l'amoureux Léopold, ah ! c'est déjà fait, mon respectable monsieur Weissberg ; j'y pense plus, croyez-en ma parole d'honneur. Votre démarche me rend le plus heureux des hommes.

Mais vous venez de me dire, si j'ai bien entendu, que je pouvais vous sauver la vie; parlez; mon bras et ma trousses sont à votre service. Respectable monsieur Weissberg, que faut-il faire?

— Il faut me rendre ou me vendre ce chapeau que je vois là sur cette chaise, répondit l'architecte en se précipitant sur le feutre impérial.

— Vous le vendrez! vous me faites injure! Prenez-le, je vous le rends de bon cœur, d'autant plus qu'il vous appartient, si l'on ne m'a point trompé, et que vous le tenez des mains de l'empereur lui-même.

— Brave et bon jeune homme! vous m'arrêtez sur le bord de la tombe! vous m'empêchez de mourir de honte et de douleur.

— Mais la joie vous égare, assurément, revenez à vous, respectable monsieur Weissberg; voulez-vous que je vous offre un verre de kirschwasser.

— Merci, répond l'architecte.

— Que vous est-il donc arrivé, pour que je vous empêche de mourir de honte et de douleur, en vous restituait ce chapeau... qui n'est plus neuf, en vérité, ajouta-t-il en souriant?

— Imaginez-vous, monsieur Léopold, que sa majesté m'avait fait cadeau de ce couvre-chef, ce matin, avant de partir pour aller visiter l'établissement de l'Angarten. Cette haute faveur m'a paru être une amère raillerie et j'ai donné, en sortant du palais, ce couvre-chef au premier domestique que j'ai rencontré. Faute déplorable! qui pouvait devenir pour moi la cause des plus grands malheurs. Au retour de notre promenade, l'empereur, blessé par le chapeau neuf qui n'avait pu prendre encore la forme de sa tête, me redemanda le vieux, et, pour me dédommager, dit-il, de la perte que je vais éprouver, il me présente cette bague qu'il me force d'accepter. Comprenez-vous mon désespoir! Je ne savais comment lui avouer le peu de cas que j'avais fait de son feutre auguste; je balbutie des phrases inintelligibles, je renverse, dans mon trouble, un superbe déjeuner sorti de la fabrique impériale, et je cours demander au valet qu'est devenu le chapeau de Sa Majesté. L'apprends qu'il est au pouvoir de deux cuirassiers qui doivent être attablés à la taverne de Boccolini. Je veule dans cette direction, je rencontre précisément ces deux hommes qui sortaient de chez l'Italien; je les interroge, ils me déclarent que le chapeau a été acheté par vous, et moi veici. Vous voyez bien que vous me sauvez la vie en me le rendant, et que je puis encore me présenter devant votre excellent empereur, puisque je lui rapporte son précieux couvre-chef.

Où, précieux couvre-chef! répète-t-il, en serrant sur son cœur le chapeau de François II, dont une zone argentée, dessinant sur les étoffes de capricieuses arabesques, attestait les nombreux et les anciens services.

— Mais, je vous quitte, reprit l'architecte, sa majesté attend mon retour avec impatience, et je ne dois pas prolonger plus long-temps son inquiétude. Heureusement, le palais est tout près d'ici.

— Un moment, dit Léopold en se précipitant vers la porte; ce n'est donc pas Mlle Louise qui vous a payé vos moi? ce n'est pas, non plus, pour m'apporter un doux espoir, pour revenir sur votre refus de ce matin, pour me promettre la main de celle que j'aime, que je reçois votre visite.

— Mais je ne vous ai jamais dit...

— Non, poursuivit Spieldorf en l'interrompant, mais je l'ai cru, moi. Rendez-moi ce chapeau, monsieur Weissberg; je l'ai acheté, vous a-t-on dit; il m'appartient donc, et je ne vous permettrais de l'emporter que si vous m'acceptez pour gendre.

— V-venez-vous, monsieur Léopold? répondit l'architecte, mais d'une voix suppliante cependant, échanger ma fille contre un chapeau! Car enfin, continua-t-il en s'approchant du médecin et en cherchant à l'attendrir, c'est ce chapeau que vous lui apporterez pour dot, pas davantage.

— Pas de Louise, pas de chapeau, reprit Spieldorf en l'arrachant des mains de M. Weissberg; choisissez.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! vous voulez donc ma mort!

— Non, je préfère la main de votre fille.

— Mais c'est impossible, pensez-y bien. Vous êtes un homme d'honneur, un brave et loyal militaire, un savant médecin. Je sais tout cela... mais vous n'avez rien, rien, et Louise aura cent mille florins bien comptés le jour de son mariage. Vous voyez bien, ce que vous exigez est impossible, que vous ne pouvez pas devenir son époux.

— Eh bien! si vous êtes enclin, je le suis, moi aussi; je ne donnerai ce chapeau qu'à mon beau-père. Et à présent, retournez au palais, si vous le voulez, et rapportez mes paroles à Sa Majesté, si cela vous convient. Je ne réponds plus.

Après avoir employé, mais en vain, promesses et prières, sans parvenir à ébranler la résolution de Spieldorf, l'architecte désolé se retira en le menaçant de la colère de l'empereur.

V.

Il n'y avait pas loin, il est vrai, ainsi que l'avait déclaré M. Weissberg, de la demeure de Léopold au Bourglplatz, où est situé le palais des empereurs d'Autriche. Il fallut cependant plus d'une grosse demi-heure au malheureux architecte pour franchir cette distance. Il n'osait pas affronter les regards de François II, auquel il faudrait apprendre la profanation dont son chapeau avait été l'objet. Jeter à un domestique, comme une chose vile et de nulle valeur, un cadeau du souverain! c'était à se précipiter dans le Danube plutôt que de faire cet aveu.

C'est le conseil que lui donnait Satan; mais M. Weissberg était trop

bon catholique pour écouter la voix du tentateur. Aussi, après avoir bien hésité, bien rôdé dans le Bourglplatz, bien monté et descendu les escaliers du palais, le père de Louis prit son courage à deux mains; il traversa résolument les appartemens et entra enfin dans la pièce où se tenait l'empereur.

— Grâce! grâce! s'écria le vieillard en tombant aux pieds de François II, et d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

— Que vous est-il arrivé? répondit l'empereur en se penchant vers lui pour l'aider à se relever.

— Non, non, reprit l'architecte en joignant les deux mains, je suis un misérable, indigne de la haute faveur que vous lui accordez. Je dois rester à cette place jusqu'à ce que j'aie obtenu le pardon de ma faute.

— Eh bien! je vous pardonne, dit François II, qui crut plus que jamais à un dérangement dans le cerveau de M. Weissberg; mais, pour Dieu! apprenez-moi la faute que vous avez commise et le mystère de votre conduite.

Alors l'architecte, rassuré par les paroles affectueuses de son souverain, l'instruisit de l'usage qu'il avait fait du chapeau impérial, de l'abandon de celui-ci à deux cuirassiers, de l'hospitalité que lui avait accordée le médecin du 3^e régiment, de la réclamation à Léopold et du refus qu'il venait d'essayer.

— Voilà donc enfin ce terrible mystère pénétré! s'écria l'empereur en souriant; vous avez donné mon chapeau à un valet; assurément, je ne vous louerai pas de cette action; elle n'est ni bonne, ni digne d'un homme que j'admets dans mon intimité. Mais enfin ce n'était pas une raison pour perdre la tête et renverser le déjûner que m'ont offert mes sujets de la fabrique de Rossau. Ce médecin du 3^e régiment, de cuirassiers vous a fourni un bel exemple du respect qu'on attache à l'objet le plus vulgaire. C'est un don du souverain. Vous l'appellez Léopold Spieldorf? Ce nom-là ne m'est pas inconnu, c'est celui d'un fidèle serviteur, homme probe, savant et modeste, trois qualités qu'on rencontre rarement chez le même individu. Qu'on envoie chercher M. Léopold Spieldorf, médecin au 3^e cuirassiers, dit l'empereur en s'adressant au général Lederer. Je veux apprendre de sa bouche le motif qui l'a décidé à répondre par un refus à votre demande.

Quelques minutes après que l'ordre de François II eut été transmis à l'aide-de-camp de service, Léopold était introduit chez l'empereur.

— Monsieur Spieldorf, lui dit le souverain avec douceur, pourquoi n'avez-vous jamais voulu consentir à restituer à M. Weissberg le chapeau qu'il vous réclamait?

— Sire, répondit Léopold, je vais vous parler avec franchise; deux motifs m'ont guidé dans cette circonstance; le premier, c'est le désir que j'éprouvais de garder un objet ayant appartenu à Votre Majesté.

— Et le second? demanda François II.

— Le second, reprit Léopold, c'est la persuasion dans laquelle j'étais que M. Weissberg, perdrait, vous honnes grâces.

— Ce motif-là n'est guère chrétien, dit l'empereur d'une voix sérieuse, et en tenant les yeux fixés sur le médecin, des cuirassiers, quel intérêt avez-vous donc, monsieur, à ce que je retire mon appui bienveillant à Weissberg?

En deux mots, Léopold eut raconté à François II l'histoire de ses amours, la demande qu'il avait faite le matin, et le refus de l'architecte.

— Je comprends tout maintenant, dit l'empereur, dont la voix avait repris l'intonation douce et affectueuse qui lui était habituelle. Je devine aussi ce qui a déterminé M. Weissberg à repousser votre demande. Vous êtes pauvre, monsieur Spieldorf, c'est là votre crime, votre seul crime; mais il est impardonnable aux yeux de certains gens. Et dites-moi, êtes-vous payé de retour par Mlle Louise?

— Mais, sire; je ne sais...

— N'oubliez pas que c'est votre souverain qui vous parle; il n'y a pas d'indiscrétion dans la question que je vous adresse. Répondez sans crainte; Mlle Louise est-elle sensible à votre amour?

— Sire, je le crois.

— C'est à-dire que vous êtes sûr. Fort bien! Monsieur Spieldorf, j'ai contracté depuis long-temps une dette envers vous, une dette sacrée, que je dois acquitter aujourd'hui.

— Vous étiez à Echemühl, monsieur Spieldorf?

— Je faisais alors ma première campagne, sire.

— Je m'en souviens. A Essling vous avez aidé, malgré le feu de l'ennemi, à transporter les blessés à l'ambulance. Plus tard, à Wagram, vous êtes venu sous le feu du canon qui décimait nos rangs, penser les soldats jusque sur le champ de bataille. Les boulets pleuvaient autour de vous. Une balle vous a même traversé l'épaule, et vous êtes resté bravement à votre poste, oubliant les souffrances, le sang qui s'échappait de votre blessure pour poser des appareils et rappeler à la vie ceux dont l'état exigeait de prompts secours.

Les souverains qui ont en le bonheur de compter parmi leurs sujets des hommes tels que vous, ne sauraient assez récompenser leurs services.

Dès cet instant, monsieur, vous êtes attaché à ma maison en qualité de médecin, avec six mille florins de traitement.

— Oh! sire! s'écria Léopold tout ému, que de reconnaissance! comment vous témoigner...

— En continuant de me servir avec le dévouement et la fidélité dont vous avez donné jusqu'ici tant de preuves.

— Monsieur Weissberg, continua l'empereur en s'adressant à l'architecte, je vous donne l'occasion de me faire oublier ce que votre conduite peut avoir d'offensant pour moi.

— Vous avez refusé la main de mademoiselle votre fille au médecin du troisième régiment de cuirassiers, je vous la demande pour le médecin de l'empereur d'Autriche ?

On devine la réponse de l'architecte.

— Et maintenant, reprit François II, en se tournant de nouveau vers Léopold, êtes-vous disposé à me rendre mon chapeau ?

— Ah ! sire ! ne l'exigez pas, répondit Spieldorf. Ce chapeau, à qui je dois mon honneur, comment pourrais-je m'en séparer désormais ?

— Vous le suspendrez comme une relique dans votre demeure, n'est-il pas vrai ? et ce sera le lot le plus précieux de l'héritage de vos enfants, dit l'empereur, en répétant mot pour mot la phrase de M. Weissberg.

— Sire, épargnez-moi de grâce ! murmura l'architecte, qui avait compris à qui s'adressaient les paroles de François II.

— Allons, je ne me souviens plus de rien que de la promesse que vous venez de me faire, reprit l'empereur. Rappelez-vous que je dois signer au contrat de M. Spieldorf. Tout le monde y gagne, il n'y a que moi qui perds à cette affaire... dit François II, en riant... J'y perds mon chapeau.

CHARLES EXPILLY.

Anciennes mœurs judiciaires.

LE ROI CÈDE AUX PROCUREURS.

C'était sous le règne de Henri III. Les rois, après avoir donné à ferme durant plusieurs siècles certaines fonctions publiques, et notamment les charges de judicature, les avaient vendus à titre viager ; ensuite ils en avaient assuré la survivance aux héritiers ou successeurs des titulaires, à charge de paiement anticipé d'une partie du prix qu'on en aurait pu tirer à la mort des officiers. Enfin, l'hérédité, grevée de divers droits de transmission, s'était établie ; les offices avaient passé dans le commerce, et les provisions émancipées du prince à chaque mutation n'étaient plus qu'une vaine formalité. Après les fonctions publiques, on avait érigé en offices royaux les professions industrielles, et jusqu'aux métiers les plus vils. On avait vendu deux ou trois fois les mêmes états, sous des noms différents, soit en restreignant les droits des titulaires qui avaient financé, pour former à leurs dépens les attributions spéciales d'offices que l'on se proposait d'établir, soit en limitant l'exercice de certaines charges à la moitié ou au quart de l'année pour en doubler ou en quadrupler le nombre en les faisant semestres ou trimestres, comme on disait alors. Lorsque l'on créait un office, on le vendait ordinairement à un partisan ou spéculateur, qui le revendait en détail aux acheteurs. Le prix en était versé aux parties casuelles du roi, et quelquefois aux mains d'un nignon de cour, lorsque la création avait eu lieu dans l'unique but de gratifier une famille. Louis XII, pour subvenir aux besoins de l'état, avait commencé cet usage par l'aliénation de quelques offices de finance ; pour des besoins moins pressants et moins honorables, François I^{er} et ses successeurs s'étaient procuré des sommes immenses par un odieux trafic de tous les états et métiers du royaume, et souvent en les faisant payer plusieurs fois aux acheteurs ; si bien que le travail, au lieu d'être considéré comme un droit naturel de l'homme, était réputé un privilège appartenant au prince seul, impétable à prix d'argent par concession émanée de lui, et dont la possession offrait peu de sécurité.

Au milieu du seizième siècle, les procureurs postulant dans les juridictions royales, subalternes ou souveraines, n'avaient pas encore subi les exactions de la couronne. Ils n'étaient pas officiers. Le roi ne prenait aucune part à leur nomination. Ils exerçaient leurs fonctions en vertu de commissions que les cours et tribunaux, auxquels ils étaient attachés, délivraient sans compte ni mesure, et pouvaient même révoquer. La transmission de leur état et de leur clientèle n'était tolérée que dans certains cas exceptionnels, par exemple, en faveur de leurs fils, gendres ou neveux ; ils conservaient donc leurs commissions jusqu'à ce qu'elles s'éteignissent avec eux.

François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX avaient manifesté plus d'une velléité d'ériger en offices toutes les charges de procureurs des justices royales ; cette mesure se présentant à leur esprit comme le moyen le plus simple et le plus commode de pressurer des praticiens, plus nombreux alors qu'il ne le furent dans aucun temps. Une de leurs tentatives avait consisté à autoriser tous les avocats à postuler, à défendre l'admission de nouveaux procureurs ; à déclarer « qu'advenant le décès des procureurs anciennement reçus, leurs états seroient et demeureroient supprimés. » (Ord. d'Orléans de 1560, art. 58 ; édit d'août 1561, ord. de Moulins, de février 1566, art. 84.) Le but de ce cumul provisoire des fonctions du barreau et de la postulation avait été de rendre vacans en peu d'années « les états de procureurs » pour les constituer tous à la fois en titre d'offices formés.

Au mois de juillet 1572 parut l'édit qui tendait à réaliser enfin ce projet. Sous prétexte « de faire tous les procureurs égaux en qualité et titre, afin de les pouvoir réduire à l'advenir en nombre certain et limité, » le roi décrétait qu'ils lèveraient tous des lettres de provisions de leurs états érigés en offices royaux, et ce, dans un bref délai, passé lequel,

s'ils n'avaient fourni la finance voulue, tout exercice et acte de la fonction de procureur leur demeurerait interdit « à peine de faux et de tous dommages et intérêts des parties. » Le législateur laissait subsister le droit des plaideurs de se défendre eux-mêmes ; il n'offrait aux procureurs aucune garantie contre la postulation illicite de leurs clerks, des solliciteurs, des notaires, des commis du greffe et des magistrats eux-mêmes. L'édit ne disait pas que les procureurs dussent avoir la faculté de transmettre, à titre de vente ou d'hérédité, les offices dont ils auraient fourni la finance, d'où l'on put conclure que l'intention du roi était de conserver à ces charges leur caractère viager, afin de trouver à perpétuité dans les chances de mortalité des titulaires autant d'occasions de les revendre. En résumé, l'édit voulait que les procureurs dévassent de l'argent pour conserver l'état dont ils étaient en possession et qu'ils aient toujours eu gratuitement. Aussi opposèrent-ils une telle résistance d'inertie que les choses continuèrent de se passer dans la plupart des juridictions comme si l'édit n'eût point existé.

On en vint bientôt aux emprunts forcés et aux exactions franchement avouées, tantôt pour les besoins réels de l'état, tantôt pour satisfaire aux dépenses folles du prince et de ses favoris, qui, nonobstant la misère des temps, n'entendaient rien rabattre de leurs insolentes prodigalités.

Ce fut ainsi qu'après avoir été « le long du quai de Nevers de Paris 1575 tous les jours par les paroisses et autres églises de Paris, l'une après l'autre, ouïr le sermon et la messe, et faire ses dévotions, » Henri III frappa toutes les bonnes villes de France d'une contribution de trois millions. « Paris fut chargé d'un million pour sa part, par capitation sur les plus aisés. Le 18e jour de mars, le roi envoya au premier président de la Cour et au lieutenant civil de Chastelet mandement pour savoir des conseillers, avocats et procureurs desdits sièges combien chacun d'eux lui voulait gracieusement prêter de deniers comptans pour subvenir à ses affaires. Et furent à cest effect mandés les plus riches et aisés dont on prit des ungs douze cents livres, des autres six cents et cinq cents livres, des autres moins, selon leurs facultés. Et furent lesdits deniers employés par le roi à faire un présent au capitaine Gas, de la valeur de cinquante mil livres et plus. » (L'Estoile, Journal du règne de Henri III.)

Ces sortes d'emprunts forcés et de dissipation se multiplièrent à l'infini. « Le lundy 7 mai 1576, les avocats et procureurs de parlement furent, par le premier président, appelés et assemblés au palais, en la salle Saint-Louis, afin de se quotiser et prêter au roi la somme de cent mille livres, qu'il s'estoit promis de tirer de leurs deux communautés. De fait chacun y fit quelques offres, lesquelles toutefois ne furent suivies, ains augmentées par lesdits taxateurs, lesquels envoïerent tost après à chacun des plus apparens et aisés avocats et procureurs, un billet de leur taxe, signé Potier, qui estoit secrétaire des finances, et à ce commis par le roi ; dont y eust grande plainte et murmure. Et toutefois il ne fallut laisser de paier, et porta chacun la somme de sa taxe aux coffres du Louvre et en rapporta quittance pour lui servir en temps et lieu. » (L'Estoile, ibid.)

Les plaintes et murmures étaient viles oubliés. Il fallut en venir à d'autres moyens de résistance. Il devait en résulter interruption de la justice ; mais la magistrature, qui, dans cette occurrence, avait, je dois en convenir, des motifs personnels à seconder les procureurs, trouva bon qu'ils en usassent pour défendre, non leur honneur, qui n'était point attaqué, mais l'intérêt beaucoup moins respectable de leur bourse.

Le roi s'attaqua d'abord aux procureurs de la chambre des comptes. Salariés sur les reliquats des comptes qu'ils présentaient, ils avaient cela de commun avec les officiers d'être payés des deniers royaux. Peu nombreux, ils étaient aussi plus riches que leurs confrères des autres juridictions. Aussi les commentateurs de Rabelais ont-ils reconnu un procureur de la chambre des comptes dans un personnage de Pantagruel nommé Gagne-beaucoup, tandis que les procureurs des autres cours, multipliés à l'infini, même au parlement de Paris, et la plupart fort misérables, eussent alors été nommés à bon droit Gagne-peu. Quoi qu'il en soit, le « mardi 10 mai (1580), à chacun des procureurs de la chambre des comptes de Paris, qui estoient 26 en nombre, le roi fit demander 1,300 escus afin d'être érigés officiers du roi comme les autres ; mais eux, par acte qu'ils envoïerent au roi, déclarèrent tous les autres nonconvoit à leurs états. Le roi avoit donné ces treize mil escus revenant de la vente desdits vingt-six, à La Vallette, l'un de ses mignons, lequel aiant seü ce qu'ils avoient fait, remit son don entre les mains du roi. Et aiant ladite chambre chassé quelque temps par faute de procureurs, à la fin on fut forcé de les rappeler, et leur remit le roi le paiement de leur finance. » (L'Estoile.) S'il est dur pour un courtisan de renoncer aux libéralités du prince, il l'est bien plus encore pour un roi d'abandonner des prétentions dont il reconnaît implicitement l'injustice, et de céder à vingt-six de ses sujets.

On vit cependant une telle concession se renouveler peu d'années après avec plus d'éclat qu'en 1580.

Par une déclaration du 20 octobre 1585, il fut enjoint aux procureurs de toutes les juridictions royales qui n'avaient pas exécuté l'édit de 1572, de payer aux parties casuelles la finance de leurs offices et d'en lever les provisions. Un édit de mars 1586 ajouta des combinaisons nouvelles à celles précédemment décrétées, permit aux procureurs l'hérédité de leurs charges, et déclara que l'on vendrait à l'encan celles qui n'auraient pas été soumissionnées dans le délai d'un mois.

On devait prendre les provisions « du roy ou du Scipion Sardini, qui

en avait pris le parti. » La finance, pour les procureurs du Châtelet et du parlement de Paris, était fixée à 100 et à 200 écus. (L'Estoile, 18 juin 1586). Des lettres de contrainte devaient être décernées contre les récalcitrans; enfin, les procureurs qui avaient versé de l'argent au trésor après l'édit de 1672 étaient tenus d'en verser encore, et rien ne garantissait qu'après s'être soumis une seconde fois, ils ne fussent pas placés de nouveau dans l'alternative de financer encore ou de voir vendus aux enchères des charges qu'ils auraient payées deux fois. Ils résistèrent tous. Le parlement de Paris répondit à la requisition d'enregistrement par des remontrances. Les procureurs de cette cour présentèrent au roi de très humbles supplications. Le Châtelet de Paris en fit autant. (Déclar. du 13 juillet 1586, Prémab.) Les autres cours souveraines ou subalternes, considérant le parlement de Paris comme la tête de la magistrature, suivirent son exemple ou se reposèrent sur lui du soin de défendre leurs intérêts communs.

Trois mois s'étaient écoulés. Henri III se rendit le 16 juin (1586) au Palais. Il fit publier en sa présence, par son chancelier, 27 édits burlesques au nombre desquels se trouvait celui du mois de mars « qui obligeait tous les procureurs, » suivant l'expression de Félibien (liv. 23, note 2, t. II, p. 4156), « à payer finance pour continuer leurs fonctions. » Les procureurs du parlement du Châtelet de Paris se concertèrent pour agir avec plus d'ensemble. Le 18 juin, ils cessèrent tous de se rendre aux audiences, d'où ils restèrent éloignés près d'un mois (L'Estoile et Félibien). Ceux du parlement s'assemblaient aux Augustins. Le 28 juin ils y lirent des lettres-patentes par lesquelles le roi les autorisait à postuler provisoirement comme par le passé, sans rien préjuger sur l'option qui leur était réservée durant un mois encore, de prendre des lettres de confirmation de leurs charges, en payant la finance prescrite, ou de cesser définitivement leurs fonctions. On tint conseil. On ne manqua pas sans doute de rappeler le précédent établi par les procureurs de la chambre des comptes, et l'heureux résultat qu'ils avaient obtenu.

Inspirés par la même énergie que leurs confrères, les procureurs au parlement prirent la résolution « de n'aller plus au palais et de quitter » dès lors leurs estats, si le roi ne leur voulait permettre d'iceux exercer sans payer aucune finance. » (L'Estoile, 28 juin 1586.) Les audiences restaient fréquemment suspendues. Les communautés des provinces imitèrent celles de Paris, et l'exemple gagnant de proche en proche, « le cours de la justice ordinaire cessa dans tous les sièges des juridictions du royaume. » (Pélib. et L'Estoile, 12 juillet 1586.) Le parlement de Paris « demeura fermé. » (Loyseau, *Traité des Ordres*, VIII, § 42.) Désirant mettre un terme à cet état de choses, il manda les procureurs le 30 juin à sa barre, où ils renouvelèrent la déclaration par eux délibérée aux Augustins; ils en demandèrent acte, ce qui leur fut octroyé. Le premier président leur promit « de tant faire pendant le mois de juillet, qui leur restait encore pour opter, que le roi leur renverrait ladite finance, si, durant ledit mois, ils voulaient revenir au palais. Sur quoi, l'après-dînée, ils s'assemblèrent de nouveau aux Augustins, où, par l'avis des plus anciens, fut arrêté que, le lendemain 1^{er} juillet, ils iroient au palais faire leurs estats comme devant; mais le jour suivant, ilschangèrent d'opinion, au moins les jeunes, qui firent retirer comme par force trois ou quatre des anciens qui le matin vinrent au palais. Et s'étant rassemblés l'après-dînée, prirent résolution de n'y plus aller, et de molester ceux qui s'y transporteroient pour y faire exercice et acte de procureurs. Autant en firent ceux du Châtelet, où les anciens procureurs furent empêchés et troublés par les jeunes en l'exercice de leurs estats. » (L'Estoile, Journal de Henri III.)

Les procureurs étaient bien peu de chose au seizième siècle; ils hésitaient dans leur résistance; enfin ils étaient divisés, et par conséquent affaiblis; mais ils avaient le bon droit. On n'exerça contre eux aucune poursuite disciplinaire; la protection du parlement ne leur défailloit point, et l'on en vit bientôt les effets.

Le 12 juillet, les procureurs du parlement de Paris furent mandés au Louvre. Ils s'y rendirent en grand nombre, ayant à leur tête M. Louis Buisson, avocat en ladite cour, lequel portait pour eux la parole. « Le roi les reçut d'un air sévère, fronça le sourcil en écoutant leur courtois harangue, et affecta en un mot toutes les façons d'un prince irrité. » (Desfontaines et d' Aubigny, *Histoire de Paris*, III, p. 403.) Puis « il lui fist réponse que si plus tost ils lui eussent fait entendre ce que lors ils lui remonstroit, le cours de la justice ne fust pas demouré si long-temps interrompu; qu'ils se levassent et s'en allassent faire l'exercice de leurs estats, comme ils faisoient auparavant la publication de l'édit, à qu'ils s'y comportassent en gens de bien; qu'ayant d'eux la pitié dont ils lui avoient fait requeste, il révoquait ledit édit, et qu'ils priassent Dieu pour lui. » (L'Estoile, 12 juillet 1586; Félibien; Desfontaines, etc.) Le lendemain, le parlement enregistrait l'acte de révocation. Cet acte n'est pas assurément au nombre de ceux qui ont contribué à amoindrir le nom de Henri III.

Tous les procureurs des justices royales étaient élevés cinquante ans plus tard à la dignité d'*officiers*. Mais après avoir long-temps décliné cet honneur dispendieux, ils avaient fini par le désirer, afin de participer, par la propriété de leurs charges, à l'immovibilité et à l'indépendance des magistrats. Et lorsque les édits de 1639 complétèrent cette révolution, ce fut une défection, non pour eux, mais pour leurs cours souveraines; auxquels Richelieu enlevait encore une de leurs prérogatives, en les

privant du droit de *commissionner* les procureurs. Mais ceci n'est plus du non sujet.

Ce que j'ai voulu constater, c'est que de pauvres praticiens, parla force de leur bon droit et par la protection de la magistrature, obtinrent que le roi, se faisant justice lui-même, révoquât de sa bouche, en son Louvre, le 12 juillet 1586, un édit qui blessait leurs intérêts pécuniaires, et dont il était vu en personne, dans tout l'éclat de sa puissance, exiger l'enregistrement au Palais. Ainsi fut exécutée ce jour-là cette maxime écrite dans les établissements de St-Louis (II, ch. 22) que « Li roy donne droit à soy et à autrui. » BATAILLARD. — (*Gaz. des Tribunaux.*)

L'Arlequin de Marseille.

Cet Arlequin florissait à Marseille, il y a un peu moins de quarante ans. On l'appelait Francisque.

Doné d'un extérieur charmant, Francisque avait sous le masque la plus séduisante tournure; sans masque, il avait la plus agréable figure du monde. Les femmes raffoient de Francisque.

Un soir, dit la *Chronique*, tout Marseille était accouru pour voir jouer *Arlequin-Proteé*, pièce promise par l'affiche. La salle regorgeait de spectateurs; une seule loge resta vide pendant quelques minutes, elle fut bientôt occupée: c'était une baignoire sur le théâtre et lonée de bonno heure. On y vit se placer avec fracas une damo presque vieille, d'un embonpoint notable, chargée de dentelles, de fleurs, de rubans, de bijoux et de diamans, la face allumée et couverte de rouge et de mouches; elle était venue dans un brillant équipage, avec du bruit et de grands airs. On se la montrait comme une personne de qualité arrivé de Paris dans la nuit.

L'heure de lever le rideau était passée, et le spectacle ne commençait pas. Le public témoignait son impatience d'une manière énergique; derrière la toile, toute la troupe, habillée et prête à entrer en scène, n'attendait plus que l'Arlequin. On ne comprenait rien à ce retard. Francisque était l'exactitude en personne. Un vieux comédien disait à un jeune acteur qui débütait:

— Quand tu es sur l'affiche, il n'y a qu'une chose, une seule, qui puisse l'empêcher de venir au théâtre: c'est la mort... et encore l'...

Francisque était tout à fait dans ces idées; sa conduite était inexplicable. Un messenger accouru au théâtre: c'était un des domestiques de Francisque; il annonçait aux comédiens que son maître, subitement malade, était hors d'état de monter sur la scène. L'Arlequin n'avait pas de doublure; il fallait donc, avant de subir la cruelle extrémité d'une recette rendue, se résigner à annoncer un changement de spectacle.

La triste nouvelle de la maladie de Francisque produisit d'abord sur la salle une impression profonde; le comédien qui annonçait profita de ce calme pour proposer de substituer le *Légataire* à la pièce que l'Arlequin ne pouvait pas jouer. Les spectateurs se résignèrent à cet échange, et l'acteur se retira en sortant, lorsque la femme de l'avant-scène s'élançant, et le corps tout entier hors de la loge, apostropha l'acteur à haute voix et d'une façon plus que cavalière.

Elle le traita de grinéin, de drôle et de polisson; elle lui dit que ce Francisque se moquait impudemment du public, et n'était pas plus malade qu'elle. L'acteur protestait de l'innocence de son camarade.

La fureur de celle qui l'interpellait redoubla; elle accusa le comédien d'être un hypocrite de connivence avec ce scélérat de Francisque:

— Cela ne se passera pas ainsi, s'écria-t-elle, en s'adressant à toute la salle; s'il y a encore en France quelque galanterie, on prendra ma défense; j'ai des droits...

J'ai fait trente heures, hier, pour voir votre Francisque; jo loue une loge, et vous ne me donnez pas Francisque, parce qu'il plaît à ce beau monsieur d'être malade. Il jouera, ou il ira en prison: il y a un prison tout exprès pour ça.

— Mais, madame, il est dans son lit.

— Allons donc, il est peut-être à s'amuser. Je veux Francisque, j'ai payé, je l'aurai... Je suis sûre qu'il est dans vos coulisses.

— Venez chercher vous-même, madame.

— Je le veux bien.

A ces mots, un immense éclat de rire éclata dans toutes les parties de la salle.

La femme, sans se laisser intimider, sauta d'un seul bond sur la scène; mais quelle ne fut pas la surprise des spectateurs, lorsque, dans ce désordre, les vêtements de la femme étant tombés, on vit cette lourde et extravagante personne travestie en arlequin, jeune, vif et coquet, lutinant la batte à la main, le masque au visage, avec mille lazzi ravissans.

C'était Francisque; il s'inclina gracieusement pour saluer le public, fit une pirouette et commença la pièce, qu'il joua à miracle.

Le soir, au café de la Comédie, les familiers des coulisses affirmaient que Francisque, pour mieux divertir le public, avait trompé ses camarades, persuadés et sincèrement affligés de sa maladie.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N^o 3,
Au bureau du Journal;

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ABONNEMENTS :
Un an 12 fr. » c.
Six mois 6 50
Trois mois ... 3 50
Un mois 1 25

Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Edition avec 48 gravures, par an 24 fr.

Étranger : 4 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

(AFFRANCHIR.)

Paraissant tous les mois.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuillons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Recits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 40,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies.

Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-4^o, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine; — quatre par mois; — quarante-huit par an.

SOMMAIRE.

Le vicomte de Launay (2^e partie), par FRANZ DE LIENHART.

Ondine, par ÉTIENNE ÉNAULT.

Mademoiselle Clairon, par ARSÈNE HOUSAYE.

Le Chinois à Paris, par MÉRY.

Une Journée de l'histoire de Paris, par MICHEL MASSON.

Mœurs algériennes, par DEBEY.

Esquisses biographiques : Duquesne, par ALFRED LAUNOY.

Les Jeux du hasard, par L. COUAILHAC.

La Servante du Sénateur, par ÉDOUARD PLOUVIER.

Le Quatrain de M. de Lamartine.

LE VICOMTE DE LAUNAY.

(Deuxième partie.)

I.

Les Tricotieuses.

On était aux derniers jours de février 1793. Un vent de bise impétueux et glacial faisait tourbillonner dans l'espace d'épais flocons de neige qu'un ciel brumeux éparpillait au loin sur la terre. Le crépuscule, ce précurseur rapide des nuits d'hiver, gagnait peu à peu chaque rue, chaque carrefour, chaque maison de la grande ville, envahissant tout de sa pénombre, et augmentant encore par ce calme naturel qu'il apportait à l'univers, ce silence de mort qu'imposait alors à toute la France le règne sanglant de la terreur.

Sur les cinq heures environ, un jeune homme, la tête couverte d'un chapeau de feutre gris, à larges bords, les jambes soigneusement enserées dans de fortes guêtres de cuir et enveloppé dans un de ces grossiers manteaux de laine à raies noires particuliers aux gens de la campagne, parut sur la route, aride déserte, qui conduit à la barrière de Passy. Il marchait avec une certaine hésitation, jetant à droite et à gauche des regards inquiets et soupçonneux, comme s'il appréhendait quelque piège ou quelque trahison. De temps en temps, il s'arrêtait d'un air qu'il affectait de rendre indifférent, et sa vue peçante scrutait le brouillard, explorant les alentours et examinant un par un tous les individus qui, à de rares intervalles, venaient à se croiser avec lui dans le même chemin. Lorsque ces voyageurs isolés faisaient mine de s'approcher de trop près, le front pâle du jeune homme se ridait d'anxiété et de colère, ses traits délicats, empreints d'une remarquable distinction, se contractaient soudai-

nement, et sa main blanche, qui eût certainement semblé moins dépay-sée au milieu des broderies d'une manchette de malines que dans l'épée de mitaine en peau de lapin qui la garantissait en partie contre le froid, retraits précipitamment sous son manteau, comme pour y saisir une arme cachée, prête à frapper l'audacieux qui eût osé menacer son indépendance.

A trois reprises différentes, il s'arrêta ainsi pour s'assurer qu'aucun incident fâcheux ne viendrait compromettre la demi-sécurité dont il jouissait encore, peut-être aussi pour réfléchir une dernière fois à l'entreprise téméraire qu'il allait tenter. Puis, renfonçant son chapeau sur son visage, il reprit sa marche inégale et méfiante.

Il côtoya ainsi le quai jusqu'à ce qu'il fût arrivé à deux cents pas environ de la barrière, devant une bicoque de la plus misérable apparence, badigeonnée en rouge, sombre, enfamée, croulante, et sur les murs de laquelle un bonnet phrygien énorme, — difforme même, — se prélassait entre deux guirlandes de chêne, que rien du reste n'eût empêché de prendre plutôt pour deux serpens boas ornés de leurs écailles. On y lisait en manière d'exergue cette inscription plus républicaine qu'orthographe :

AU RENDS-TOI DES MARAINS D'O DOUSSE.

Ingénieuse suppression de ce vous aristocratique qui n'était plus guère usité que dans les prisons ou sur l'échafaud.

SPARTACUS BÉNÉVENT, COMERSANT EN VIN, TRÊTTEUR.

BONE MATELOTE ET PHIRITUR.

LIBERTÉ ET CALITÉ OU LA MORT!

L'inconnu fit halte en cet endroit. Tel qu'un général d'armée à la veille d'un coup de main hasardeux et décisif, s'arrêta à quelque distance des avant-postes de l'ennemi pour en observer le nombre, le maintien et les forces, et pour méditer un plan d'attaque ou de défense qui lui permit de profiter avec un égal avantage des chances probables d'une défaite ou d'une victoire; tel notre jeune aventurier, au seuil de la cité terrible qu'il allait franchir, profondément recueilli dans ses desseins, en discutait avec lui-même l'opportunité, calculait, supputait les circonstances plus ou moins fatales qui pouvaient en suspendre l'exécution et s'avonait, en résultat, à cette heure suprême, que son entreprise était hérissée d'une foule d'inconvénients dont le moindre serait la perte de sa tête dans le cas où l'insuccès viendrait paralyser ses audacieuses résolutions.

Il ne s'agissait de rien moins en effet que de pénétrer au cœur de Paris, sans passeport, sans carte de sûreté et sans certificat de civisme, et cela, dans un temps critique où les factions déchénées donnaient un libre cours à leurs homicides fureurs, et où la moitié des habitants de la capitale, organisée en gardes nationaux terroristes ou en Comités ombra-geux, exerçait le pouvoir sous l'influence violente de la Commune et sacrifiait l'autre moitié à sa stupide déliance et à ses haines passionnées.

Certes, la position était difficile; il fallait sans nul doute que de graves motifs déterminassent ce jeune téméraire à affronter les terribles

de traits révolutionnaires et à risquer sa vie en passant cette muraille gardée par une triple rangée d'espions et de sans-culottes. Pour échapper à cette légion d'Argus aussi prompts à la piste qu'ardens à la corée, il avait projeté de descendre sur la berge et de confier à un des nombreux batelets qui s'y trouvaient ancrés, le soin de le conduire au cœur de cette ville où semblaient l'appeler tant de chers intérêts. Mais il ne tarda pas à comprendre qu'une telle tentative était manifestement impraticable pour lui, en voyant errer çà et là de chaque côté du rivage, plusieurs des ros uniformes épiroques, de ces figures pambulaires, anxieuses passaient exclusivement contre la garde des barrières. Son embarras était une extrême et l'impatience qu'il ressentait évidemment d'un pareil entre-temps se traduisait à l'extérieur par des gestes et des murmures gémissements. Une multitude d'émotions opposées s'entrechoquaient au fond de son âme; la crainte et la confiance, l'emportement fougueux et la réverie tranquille se peignaient tour à tour sur son front pâle et soucieux. Bientôt cependant, le froid qui engourdissait ses membres, et la nuit qui débordait progressivement à ses yeux tant d'images faites pour surexciter son imagination, finirent par attêdir cette tête trop ardente et à calmer la violence de ses impressions. Une sorte de torpeur physique et morale l'envahit tout d'un coup et l'immobilisa; ses regards flôtèrent vaguement dans l'immensité ténébreuse, et il serait d'ailleurs long-temps ainsi affassé sur lui-même, et perdu dans ses préoccupations si le bruit d'un pied lourd et lent qui se rapprochait sensiblement du bouge du citoyen Spartacus ne l'eût subitement arraché à sa posture méditative et silencieuse.

Il vit, à la lueur rougeâtre du reverberé, s'avancant avec peine, courbé sous un grand sac de pommes de terre et trébuchant à chaque pas, un vieillard de haute taille, mais qui avait perdu, par suite des rudes travaux de son métier, quelque chose de son imposante stature. Il vint jusque auprès de la borne où se trouvait arrêté l'inconnu afin d'y déposer pendant quelques secondes un fard-à-beaucoup trop pesant pour ses épaules amaigries et décharnées.

Un instant, il pensa à fuir cet indiscret voisinage, puis, se ravisant au contraire, il aida le vieillard à se débarrasser du faux qui l'éreintait, et en reçut un remerciement bref et sec qui pouvait lui donner la juste mesure de l'urbanité des manières de ce pers-mano. Cet accueil était bien fait pour justifier les répugnances instinctives du jeune homme, et, quoiqu'il parût y avoir été sensible, il pensa néanmoins qu'en un pareil moment de crise et de conflagration, une rudesse aussi étrange pouvait avoir son mérite, surtout, si le maraîcher, son voisin, avait comme lui d'excellemes raisons pour craindre d'être trop communicatif.

À tout prendre, ce vieillard, d'un aspect dur et farouche, n'inspirait pas à l'inconnu qui se livrait sur lui à un examen des plus attentifs, cette aversion, ce mépris profond qu'il ressentait instinctivement à l'égard de ses pareils. C'était un de ces hommes comme il devait s'en rencontrer beaucoup encore, qui, de peur d'être dénoncés comme suspects, en faisant deviner les honnêtes sentimens d'une bonne âme sous leur rude écorce, cachaient avec soin ce trésor sous des apparences abruptes et sauvages. Sa tête était recouverte d'un bonnet de laine rouge, d'où s'échappaient le long de son cou et jusque sur ses épaules les mèches rares et argentées d'une chevelure qui contrastait avec sa barbe, très abondante, croissant jusque sur ses joues et d'une nuance jaunâtre comme de l'ambre. Son habillement, qui était de la forme la plus commune et la plus simple, consistait en une veste de matelot, — presque le paletot de nos jours, — rapetassée en maints endroits, une culotte à guêtres, de couleur bleue jadis, et un gilet à mille raies de nuance franchante.

L'instant du péril est souvent aussi l'instant où le cœur cède plus facilement aux penchans bienveillans. L'agitation générale de notre esprit nous fait en quelque sorte trahir et maître à découvert des sentimens que dans des circonstances plus tranquilles nous aurions, sinon totalement réduits au silence, du moins cachés sous le voile de la prudence. En se trouvant aux côtés du pauvre portefaix, l'inconnu fut tout étonné de la sensation pénible qu'il éprouvait à examiner ce vieillard ainsi chargé, disputer à la vie les misérables jours que soutenait encore son fatigant labeur.

— Vous paraîsez passablement échiné, camarade, dit-il à son voisin, sans se montrer le moins du monde rebelli par ce laconisme anti-social dont il venait de lui donner un faible échantillon.

Celui-ci le toisa d'un air d'étonnement, puis jeta autour de lui de sombres regards, comme s'il s'attendait à découvrir quelque malencontreux espion en vélolette placés là tout exprès pour surprendre leur conversation, pour incriminer ce vous compromettant du jeune homme, sa figure redevenant affectueuse et serene :

— Ah ! je crois bien que je suis fatigué ! répondit-il, et on le serait à moins; depuis la poudre de Grenelle que j'ai portée ce sac, j'ai eu tout le loisir de me lasser; avec ça que mon système commence un peu à se détacher et que le pavé est d'un glissant !...

— La bote, la neige, la nuit, voici en effet trois mauvais auxiliaires pour venir à bout d'une telle corvée, reprit l'inconnu. Combien peut peser votre sac à peu près ?

— Ah ! il pèse bien de cent cinquante à deux cent livres, allez !

— Que cela ?

— Que cela ! vous en parlez, ma foi, bien à votre aise ?

— J'avoue que je le croyais plus lourd.

— Ce n'est donc pas assez à votre sens ? Faudrait pourtant savoir si vous seriez capable de le porter tout seulément d'ici à la barrière, mon

sac, quoique vous soyez encore jeune et plus vigoureux que moi, bien sûr.

Un éclair d'espérance et de joie illumina soudainement les traits de l'inconnu. Il reprit avec un superbe ton de dédain :

— D'ici à la barrière; je le porterais même bien tout d'une haleine jusqu'aux Tuileries !

— Tiens ! fit le vieillard d'un air narquois, ça se trouverait comme ça, c'est justement aux Tuileries que je dois remettre mon sac : la Commune veut changer le premierain champ de pommes de terre, afin qu'après les gelées la nation aille se nourrir gratis dans le jardin de... Mais, ajouta-t-il, en se reprenant aussitôt, ce que vous prétendez pouvoir faire là est un tour de force que n'exécuterai pas un des plus solides porteurs de la Halle ! !

— Je le ferais pourtant, comme je vous le dis !

— Gageons que non !

— Gageons que si !

— Ça va !

Et le jeune homme se dirigea vivement vers le sac qu'il chargea résolument sur ses épaules.

— Marchons ! fit le vieillard radieux comme un futur triomphateur.

— A la garde de Dieu ! murmura entre ses dents l'inconnu.

Quelques minutes après ils atteignaient la barrière. Le portefaix improvisé sentit en ce moment difficile, les forces lui manquer tout à coup; son jarret nerveux s'amolissait, un tremblement involontaire agita tous ses membres et un nuage épais passa sur ses yeux. Il ne put s'empêcher de tressaillir quand un sans-culotte armé de sa pique l'arrêta par le bras pour lui demander l'exhibition de ses papiers.

— Où vas-tu, citoyen ?

— Je porte un sac de pommes de terre aux Tuileries.

— Ah ! ah ! c'est donc pour la fameuse récolte, patriotique ? As-tu les papiers ?

— Sans doute. Mon camarade va vous les donner.

— Tiens ! fit le sans-culotte en se retournant vers le vieillard, c'est toi, père Masson ; comment te portes-tu ?

— Mais toujours sur les deux jambes, comme tu vois ; et toi ?

— A-t-il l'air d'un crâne, ce soir, ce vieux père Masson ? Quel arcaïote tu fais !

— Pardine ! je fais de l'or en barre à présent...

— Vraiment ?

— Je vas devenir un ci-devant fermier-général, parole sacrée !

— Pas possible !

— Histoire de rire ! Figure-toi que, ce môme-là vient de parier qu'il porterait ma charge sans s'arrêter jusqu'aux Tuileries. En voilà une force un peu supérieure ! Toi qui es du métier, tu dois t'y connaître ! Est-il vole, hein ?

La sentinelle délata de rire ; puis, se levant, dit au passant :

— Ah ! ça, mais il est encore bon enfant, ton financier; no s'en va-t-il pas sans me présenter sa carte de civisme ? Il, parole, qu'il n'a pas beaucoup à se gêner, celui-là ! Ohé ohé ! là !

— Tais-toi ! interrompit le vieillard, est-ce que tu comptes le faire poser pendant un heure avec sa charge sur le dos ? Il dirait que ça n'est plus de jeu, et il serait peut-être bien capable de refuser de payer sa gageure... Ah ! mais, Lomousin, mon ami, pas de bêtise !

— Tu es bien sûr au moins qu'il est en règle ?

— Mais certainement ! Crois-tu qu'un patriote comme moi ferait de la contrebande ?

— Oh ! ça, non. Tu es réputé un des bons de la section, et du moment que tu le connais...

— Tiens ! si je le connais !

— Alors tu en réponds...

— Comme de moi-même, pays !

— Suffit.

— Allons, bonne garde, Dur-à-Cuir, je vas gagner mes dix sous.

— A-t-il de la chance, ce vieux, père Masson ! Bonne nuit à t'en épouser !

— Merci !

Et le vieillard clopin-clopin, rejoignit à la hâte son compagnon dont les enjambées fantaisiques l'avaient déjà transporté en deçà du Champ-de-Mars, à l'endroit où s'élevait aujourd'hui le somptueux édifice de la manutention du quai de Billy.

L'inconnu l'attendait là, ruisselant de sueur, les traits contractés et violemment ému.

— Eh bien ! l'ami, avais-je tort on raison de soutenir que vous ne pourriez pas aller bien loin avec ça ? lui, dit le maraîcher enchanté de voir son chargement culbuté dans la neige et croyant le porteur brisé, épuisé, anéanti, après une telle épreuve.

— J'ai perdu, dit brièvement le jeune homme ; tiens, voici ce qui t'est dû...

— De l'or ! s'écria le vieillard stupéfait.

— Pas un mot de plus ! fit l'inconnu d'une voix menaçante en agitant aux regards troubles du vieillard la lame acérée d'un coutelet ; fais-toi sur ce qui vient de se passer, si tu tiens à vivre !

Puis, d'un bond, franchissant un fossé, il prit sa course le long du quai et disparut comme un élan dans l'épaisseur des Champs-Élysées, laissant sur la route, toujours plongé dans son immobilité première et dans sa stupor le pauvre maraîcher qui jetait, alternativement, des

yeux joyeux sur son aubaine inespérée et des yeux craintifs sur le corps-de-garde de la barrière.

Le fugitif dévorait l'espace. Ses pieds touchaient à peine la terre et, n'était le bruit de sa respiration pressée et haletante, on eût cru voir glisser une ombre à travers la brume des allées désertes. Une fois qu'il se vit bien à l'abri de toute poursuite, il ralentit par degrés son pas et se rapprocha avec précaution de la chaussée pour, en cas de mauvais rencontre, n'avoir pas trop l'air d'un homme qui se cache.

Le sol était recouvert d'une éblouissante nappe de neige dont l'œil fatigué supportait avec peine la monotonie blancheur. Les arbres au tronc noirâtre et séculaire étendaient tristement leurs rameaux amaigris, dénudés et emprisonnés dans le rigoureux cristal du givre. Les chardonnets et les messanges, ces gais oiseaux du printemps qui squillaient naguère sous leurs dômes fleuris, les peuplant à la fois de mouvement et d'amour, n'aimaient plus ces hautes régions de leurs capricieuses roulades ; à peine si une lune malade parvenait à dorer çà et là de quelques pâles reflets, le branlage de ces quinconces dévastés dont les sinistres grinçemens de la guillotine troublaient seuls maintenant la solitude silencieuse.

À mesure que notre voyageur avançait vers la place de la révolution, le vent lui apportait, dans ses bouffées, de confuses rumeurs qui semblaient naître et s'éteindre au sein d'une grande multitude. Un grondement sourd, pareil à la voix tonnante d'un orage qui se forme, succédait à ces clameurs étranges et les échos d'alentour se renvoyaient avec de longs gémissemens l'atrévo refrain de la *Charta* !

Du fond de la contre-allée où l'inconnu était alors, on pouvait se rendre compte de ce bruit effroyable, en apercevant la place entière couverte de monde. Au dessus de ces myriades de têtes, agitées comme les vagues d'une mer houleuse, se dressait, dans toute son horrible nudité, l'échafaud immobile et sanglant dont le couperet triangulaire rayonnait aux clartés fumeuses des lampions et des torches. On eût dit tant l'affluence était grande en cet endroit, que les rues environnantes s'étaient dépeuplées, que Paris entier s'était donné rendez-vous là, autour de la guillotine, afin d'assister au supplice des nouvelles victimes, servies en holocauste sur l'autel de la Liberté !

Les regards, de cette immense multitude étaient dirigés vers un cortège qui déboucha alors sur la place, venant du côté des Feuillans. La marche pesante et précipitée des gendarmes qui l'escortaient, retentissait dans les passages étroits et sur les points obstrués par la foule. On entendait les commandans haranguer le peuple, soit pour le maudire, soit pour lui léguer une vengeance. Leurs voix stridentes étaient parfois couvertes ; tantôt par un chuchot d'armes ou le roulement du tambour qui les transportaient, tantôt par les vociférations de ceux à qui ils s'adressaient.

Ces cris lugubres ou féroces parvenaient successivement aux oreilles du jeune homme, ne laissant entre eux qu'un intervalle suffisant pour que celui que l'on voulait d'entendre se perdît dans le lointain avant qu'un autre lui eût succédé. Quelque épouvantables qu'ils fussent, quel que fût le degré d'horreur de la scène qu'il avait sous les yeux, il s'y mêlait un sentiment sublime auquel son âme exaltée pouvait s'élever même dans ce moment fatal. Peu à peu une puissance irrésistible de compassion ou de curiosité le poussa jusque dans les groupes les plus rapprochés, et de là, au sein même de cette populace impitoyable dont il méprisait le contact et détestait la barbarie. La charrette et ses tristes captifs passèrent bientôt devant lui. Un jeune homme à l'air ardent, aux cheveux en désordre, à la contenance superbe et inspirée, se tenait sur le devant, avec un des valets de Sanson. Il adressait au peuple de véhémentes apostrophes sur sa lâcheté dans la servitude et accusait tour à tour la Convention, le Comité de salut public, les jacobins des sections et Robespierre de méditer la trahison et la ruine de la France. Vaines paroles ! Sa voix brève, hardie, vibrante, n'ébranlait aucune sympathie, n'entraînait aucune opinion ; le tribun, accueilli par d'insolentes huées, leur criaït intérieurement : *Qu'ils se taisent !*

— *Je suis le premier défenseur des libertés publiques, des droits de l'homme, du peuple et de la patrie ! je suis votre ami ! j'ai tout sacrifié pour vous ! je me nomme Camille Desmoulin !*

Vaines paroles ! La foule stupide ou méchante, insensible ou craintive, incrédule ou railleuse ne répondait que par ses rires à l'éloquent appel du jeune homme.

Derrière lui, deux gentilshommes de fort bonne mine, assis en vis-à-vis sur les montans inégaux et disjointes de leur grossier carrosse, s'offraient négligemment une dernière prise de tabac d'Espagne, dans une boîte précieusement ciselée qui, dans quelques secondes, allait devenir l'héritage du cousin *Charlot*. Une toilette irréprochable, un liège fin et éclatant de blancheur, des manchettes richement travaillées, des bas de soie, l'habit de gala, — le même qu'ils portaient sans doute encore lorsqu'on les arrêta, — et des cheveux frisés, fraîchement parfumés et poudrés, telle était la tenue de bal avec laquelle ils allaient au devant de la mort. Loin de songer à leur prochain supplice, ils riaient parfois à gorge déployée des lazzi sauvages et des acclamations du peuple qui les environnait ; ils l'encourageaient même en y applaudissant avec cette bienveillance impertinente, cette grâce hautaine et ces airs de bon ton qui les distinguaient naguère dans les bergeries de Trianon, aux petits soupers ou dans les coulisses de la Comédie Française, alors que l'aspect des duchesses resplendissantes et des grandes dignitaires chamarrés, le velours, l'encens, les dorures, et les guirlandes de fleurs, les flots de lu-

mière et les belles symphonies de Gluck, semaient dans les organisations les plus froides et les plus stériles leurs exquises espérances et leurs délicieux souvenirs.

Au fond du tambour, se tenait un prêtre calme et résigné que l'inconnu devinait aussitôt avec un sentiment d'effroi et de douloureuse pitié ; puis, poussant un profond soupir et un soupir soulagé par ce rapide examen qui parut sauver son cœur d'une mortelle angoisse, il reporta ses regards aveuglés, éblouis, sur le dernier condamné placé aux côtés du prêtre, et après l'avoir considéré pendant quelque temps avec tous les signes extérieurs du plus profond étonnement, les traits de son visage s'allongèrent et deux larmes brûlantes roulerent le long de ses joues glacées par l'émotion.

— Simon de Kersaint ! murmura-t-il tristement.

C'était bien lui, en effet, en uniforme, mais sans épaulettes, sans étés et sans broderies ; il était d'une pâleur extraordinaire et semblait appêtré comme un homme qu'une cruauté et inflexible vérité a subitement dépouillé de ses plus consolantes illusions. Cependant il se tenait ferme et droit comme on devait l'attendre d'un brave marin comme lui ; l'ensemble de sa personne était fier et imposant ; mais en l'examinant avec attention, ses traits farouches avaient une expression indéfinissable qui faisait involontairement détourner les yeux. Après eux venaient des gardes municipaux, le sabre au poing, suivant la charrette fatale qui s'avavançait avec une lenteur solennelle vers le lieu où était dressé le sinistre appareil. À mesure qu'il s'en rapprochait davantage, le silence succédait à ce tumulte qui règne toujours au milieu d'une nombreuse réunion d'individus assistant à un spectacle si bien fait pour remuer leurs passions. On n'entendait plus çà et là que les voix glapissantes de quelques unes de ces femmes étonnées, l'opprobre de leur sexe, se communiquant, — tout en continuant le triot qu'elles avaient commencé le matin, en s'asseyant aux premières places, — les impressions diverses que la vue des condamnés leur faisait éprouver ou leur jetant une dernière fois à la face le lâche adieu de l'insulte.

Ces harpies échevelées, au front sourcilieux, aux doigts crochus et menaçans, l'œil louché, les dents grinçantes, terribles de hideur ou, à peine vêtues de quelques guenilles sordides, n'étaient pas seulement si assidues, pour assourdir par le spectacle des derniers convulsions d'un cadavre ou de l'agonie cruellement prolongée des condamnés leur soit de sang et leur brutal appétit de tigresses, elles trouvaient encore moyen de joindre l'utile à l'agréable, comme on dit, et de pratiquer leur coupable industrie, laquelle consistait à garder et à louer des places pour les exécutions, d'une manière assez lucrative.

Ce fut à une de ces tricotées factio qu'un mois auparavant, le prussien Anacharsis Klotz, ce cosmopolite fatico qui s'était intitulé, *proprio facto*, l'oracle du genre humain, donna mille livres afin de voir, d'une des plus hautes banquettes, tomber la tête du tyran Capet dans le sac à Charlot.

En reconnaissant Simon de Kersaint, l'inconnu fut saisi d'une indicible épouvante. Il pâlit et recula, regardant autour de lui comme un homme en délire, la tête en feu, le cœur serré par une poignante étroitité et n'éprouvant, dans le premier moment que le besoin d'échapper à cette horrible vision. Il fit tous les efforts imaginables pour se dégarer de la presse, et dès qu'il y fut parvenu, il s'éloigna à grands pas, sans trop savoir où il allait, complètement absorbé par la pensée de Kersaint et ne sentant ni la terre sous ses pieds ni le vent glacé qui lui frappait le visage.

À cinq reprises différentes le bruit sourd du couperet retentit à ses oreilles et chaque fois, un houra sauvage de la foule l'accompagna. Une sueur froide baignait ses tempes, un frémissement d'horreur parcourait son corps secoué par la fièvre, il n'avait ni assez de forces ni assez de vitesse pour s'arracher enfin à cette scène sanglante.

Pourtant, lorsqu'elle fut terminée, ses premiers transports s'apaisèrent aussitôt. Depuis trois ans, il avait subi tant d'épreuves que le malheur n'excitait plus en lui de longs étouffemens ; il finissait par s'y accoutûmer comme le mendiant s'accoutûme à la besace de misère. Quelque inattendu que fût le coup qui venait de le frapper, son accablement ne pouvait être de longue durée. Il y avait en lui une énergie native développée par l'exercice des rudes infortunes auxquelles il avait été soumis depuis si long-temps. Puis, au milieu des sensations douloureuses dans lesquelles l'avait jeté le trépas du noble marin, la vague pensée de sauver d'autres personnes prescrites ou exposées comme lui avait surgié dans son âme et sans avoir pleine conscience lui-même de cet instinct, il y avait obéi. Au coin du boulevard, il avisa un gendarme et lui demanda le domicile du citoyen Robin, membre du Comité de salut public et administrateur de la section du Temple. Sur son indication, il se dirigea le long des boulevards jusqu'à la rue du Temple, tourna à droite, et comptant une cinquantaine de pas à partir du coin, il vint s'arrêter devant une petite porte verte, solidement bardée de fer, dont il fit résonner trois fois le pesant marteau.

Cette maison, de mesquine apparence, n'avait que deux étages, composés chacun d'un logement de trois pièces et d'une petite cuisine ; le rez-de-chaussée, parfaitement distribué, était tout entier affecté au service de police ; il comprenait la chambre à coucher de l'administrateur, son cabinet, le bureau du secrétaire-adjoint et une petite antichambre où se tenaient ordinairement les gardes nationaux ou gendarmes avec les individus qu'ils avaient arrêtés. Les quatre fenêtres de face de ces trois appartemens superposés, grossièrement peintes au dehors par un bledi-

son noir et gris, s'ouvrant à l'intérieur sur une cour oblongue, sombre et humide, qu'entouraient de hauts murs dont l'aspect triste et délaissé se dissimulait à peine sous l'épaisse tapisserie de lierre qui le recouvrait.

Dans une des chambres du premier étage, deux jeunes filles étaient assises auprès d'une table chargée de divers travaux d'aiguille. L'une, mélancoliquement accoudée, les yeux fixes et entourés d'un cercle bleuâtre, irrecusable indice des anxiétés qui troublaient sa quiétude morale et sa santé, semble abîmée dans le torrent amer de ses souvenirs et ne plus rien comprendre aux choses d'ici-bas qui seraient étrangères au sujet de sa douloureuse absorption. La blancheur de son cou et de ses mains, l'éclat de ses cheveux lisses et parfumés, rehaussés encore par les vêtements noirs qui la couvrent, contrastent d'un manière assez singulière avec l'air de vétusté, de gêne et l'affectation tant soit peu entrée du délabrement qui distingue le lieu où elle se trouve. Elle daigne à peine répondre par de faibles signes de tête aux questions frivoles et empressées d'un caractère de gaîté fébrile, exagérée, que lui adresse d'intervalle en intervalle sa sémillante compagne. Les refrains joyeux qu'elle chante cette jolie fauvette riieuse et étourdie, froissent péniblement ses délicates oreilles. Parfois cependant, étonnée d'une telle insouciance, stupéfaite à la vue de tant d'indifférence pour ses propres chagrins, elle se décide à interrompre le cours de ses rêveries et se prend à scruter sévèrement les traits pâles, amarrés et ridés de son amie. Elle paraît ne s'en rendre compte à cette radieuse effervescence dans une âme si profondément ulcérée; elle en suspecte la sincérité et craint d'y entrevoir un artifice subtil à travers cet épanouissement de rires et de chansons qui ne semble destiné qu'à lui faire supporter l'existence avec un peu plus de courage; puis, haussant les épaules d'un air de pitié dédaigneuse, elle retombe plus avant dans le vortex irrésistible de ses tristesses.

Alors un tressaillement de dépit, d'impatience, de découragement, agite les nobles traits de la vaillante comédienne; ses yeux s'abaissent avec désespoir vers la terre, et leurs longs cils se chargent de pleurs qu'elle s'efforce vainement de dissimuler, en entrelaçant avec plus d'ardeur encore ses doigts agiles dans les écheveaux soyeux de sa broderie. Elle essaie inutilement de surmonter l'émotion croissante dont son âme est agitée, mais cette émotion qui fait chevoter sa voix et trembler tous les muscles de son visage, la maîtrise, la dompte malgré son sang-froid et sa volonté habituels; elle va la trahir. Sa petite bouche rose, tentant un dernier effort, s'entreouvre pour donner passage à quelque nouvelle chanson menteuse, mais, cette fois encore, sa tristesse étouffera l'harmonie sur ses lèvres; son regard s'éteint dans un déluge de larmes.

Le silence inaccoutumé qui vint à régner subitement autour de sa rêveuse compagne, l'étonna, habituée qu'elle était aux interruptions incessantes, au bruit, aux éclats de rire, aux rousades, à tout ce qui trouble et réveille l'âme endormie dans ses pensées. Ce calme étrange, par une bizarre inversion, prodigist sur son esprit l'effet d'une distraction puissante; elle relèva la tête et surprit ces larmes délatrices.

Il est de ces instants où notre âme semble acquiescer une lucidité inattendue; un geste, un coup d'œil, un imperceptible pli du front, nous révèlent tout à coup ce que nous n'aurions jamais soupçonné; ce fut ce qui arriva à mademoiselle de Launay, — car nos lecteurs auront déjà deviné qu'il s'agissait ici de Louise et de Berthe. — A la vue des pleurs de sa cousine, elle fut frappée comme d'un trait de lumière. Elle comprit sur-le-champ ce que l'apparente indifférence et la gaîté de Berthe de Montigny avaient jusque-là recelé de courage et de vertu; elle s'expliqua aussitôt la pâleur malative de son teint, la fixité de ses regards, le décroissement de ses forces, les changements notables qu'avait subie toute sa personne, naïgère si fraîche, si enjouée, si pleine d'attraits et de grâce.

Berthe, tu es un ange! s'écria-t-elle en tombant à ses genoux. Tu t'efforces de me donner le change sur la situation de ton âme, afin de moins désoler la mienne; tu veux que je souris à tes sourires, quo je me berce à la douce mélodie de tes chansons, que je puise l'espérance à la source intarissable de ton énergie et de ta vertu. Pauvre et chère enfant, j'ai donc le secret de tes fatigues et de tes peines! Quand après avoir refoulé au plus profond de ton cœur l'amertume et la désolation qui nous rongent, tu crois être parvenue à chasser mes sombres pensées, mes noirs pressentiments, mes lugubres souvenirs, tu te replies sur toi-même toute anéantie sous le fardeau écrasant de ta tâche, et, seule avec ta douleur, tu souffres en silence sans recevoir de moi ces distractions ingénieuses que la sollicitude invente et multiplie pour me guérir. Quand, après une journée remplie par un dévouement, tu t'assieds le soir auprès de mon lit, pour me préparer des songes heureux et brillants, soit par tes lectures, soit par tes récits, je ne pense pas que l'insomnie te tenaille sur ta couche et que tes larmes, si long-temps contenues en ma présence, sillonnent en lave ardente les pauvres traits flétris! Pardonne, pardonne à ta sœur d'avoir pu rester aveugle à ce point de méconnaître les plus glorieux prodiges! Non, je ne veux plus d'un tel sacrifice. Quitte à jamais ce voile de dissimulation perdue qui m'a caché tant de traits admirables. Rediens toi-même, Berthe; ne mets plus d'obstacle ni à ma reconnaissance ni à mes adorations. Tu te tueras à leindre ainsi, et s'il revient alors, que lui dirais-je lorsqu'il me demandera: Où est ma femme? — Sa femme! répéta Berthe en songlotant, oh! je ne la deviendrais jamais!

— Pourquoi en désespérer, mon amie? Mes folles appréhensions ne sont nullement fondées; les doutes que j'éprouve sur le salut de mon

frère ne proviennent que de cette faneste défiance du sort que tant de revers m'ont irrésistiblement inculquée. Certes, il devient singulier que je sois la personne qui l'offre des consolations, moi qui, toujours, fus la plus faible et la moins raisonnable des deux; mais c'est qu'en vérité, il suffit de réfléchir sagement pour se convaincre que rien encore, jusque aujourd'hui, n'a pu motiver de notre part tant d'inquiétudes et de craintes... Gaston, à la rigueur, m'inspire plus d'affroi que Charles; mais tu que depuis trois ans nous n'en avons jamais reçu la moindre nouvelle et que j'en suis encore à me demander s'il est réellement mort, ou si seulement ses lettres, si régulières avant ces temps d'orage, n'ont pu nous parvenir?

— Mais Gaston ne risque ni d'être arrêté ni d'être guillotiné comme Charles si l'on venait à être pris!

— Ce serait absolument la même chose pour l'un comme pour l'autre, et Gaston court de plus la chance d'être mangé par les cannibales ou de faire naufrage en revenant d'Amérique...

— Cependant, Louise, comment nous expliquer cette inconcevable absence de trois années? Trois ans sans nous voir, songe donc que, s'il était encore vivant, ce serait aussi impossible pour lui que pour moi! Oh! mon Dieu, mon Dieu, ne le reverrai-je plus?

— Ce Dieu que tu invoques nu s'aurait laisser sans récompense tes mérites et tes vertus, ma Berthe chérie; il ne peut être assez injuste pour frapper sans pitié ceux qui l'ont toujours prié, et béni, même au sein du malheur...

— Non, mes amies, non, mes sœurs, vous avez raison, dit une troisième voix à l'autre extrémité de la pièce.

Les deux jeunes filles quittèrent en sursaut leurs sièges et se retournèrent en même temps vers le fond de la salle, où les clarinettes fugitives du foyer leur permirent de reconnaître l'abbé de Launay, debout devant la petite porte entr'ouverte par laquelle il venait de s'introduire à pas de loup dans la chambre.

— Vous ici! s'écria Berthe effrayée.

— Quelle imprudence! dit tendrement Louise, en offrant son front aux baisers de son frère.

— Puis-je rester tout un jour éloigné de vous?

— Vous savez que votre vie dépend de cette séquestration volontaire, répondit Berthe; il faut avoir un peu plus de patience, mon cousin; vous nous la préchez si bien!

— Je vais vous répéter la phrase du cardinal Dubois: Suivez mes conseils, mais n'imitiez pas mes actes; dit le prêtre en souriant; puis il reprit avec une gravité soudaine: tant qu'il s'agira d'affronter un péril, d'endurer une privation, un chagrin, une souffrance qui n'atteindront que moi, je serai patient. Mais ma patience est bien vite à bout dès que je vous sais en peine l'une ou l'autre...

— Vous nous étonnez donc?

— Oui, ma cousine; pardonnez-moi cette indiscretion, dont je me rends coupable vingt fois par jour au moins.

— C'est beaucoup pécher pour un sage!

— Oh! je ne me pique pas de l'être. Ma vie est toute concentrée là, sur le seuil de cette porte. Forcé de me cacher et n'osant quitter ma retraite que la nuit, je descends souvent de ma chambre et je viens m'asseoir sur la dernière marche de cet escalier dérobé, afin de retremper mes forces, ma résignation, dans un air plus pur, celui que vous respirez; afin d'écouter votre voix; d'épier vos mouvements et de deviner vos gestes ou votre regard. C'est là que j'étais encore tout à l'heure, quand vous partiez de Gaston et de Charles et que vous vous communiquiez réciproquement les anxiétés affreuses que nous ne cessons de partager à leur sujet. Cependant, comme le disait Berthe; je crois notre Américain plus en danger que le vicomte. Son long silence m'étonne, mais sans m'effrayer; rappelle-toi bien, Louise, que nous n'avons reçu sa première lettre, datée du camp des Delaware, que près de deux ans après son embarquement, c'est-à-dire en 1787, et pourquoi? Tout simplement parce qu'aucun bâtiment français n'avait touché les côtes pendant plus de dix-huit mois. Eh bien! la même circonstance ne peut-elle se représenter encore? et d'ailleurs, notre guerre avec l'étranger, notre révolution, l'épuisement de nos finances, le mauvais état de notre marine, le peu de sollicitude dont le gouvernement fait preuve à l'égard de nos colonies, toutes ces raisons s'expliqueraient-elles pas suffisamment cette disette de nouvelles? Quant à croire qu'il lui soit arrivé quelque malheur, bannissez cette pensée: vous en seriez déjà instruits certainement, et selon moi, l'absence des lettres de Gaston, si elle n'est pas propre à rétablir un contraire notre sécurité, ne sonnerait du moins pas non plus confirmer nos alarmes. Pour Charles, il en est autrement: toutes les lettres que nous lui avons fait passer jusqu'ici en Angleterre, sont malheureusement restées sans réponse; jamais un mot de sa main ne nous en a accusé la réception, mais peut-être aussi ne lui sont-elles pas parvenues. Le comte de Kergouët à qui nous renimes il y a onze mois notre dernière lettre, n'a sans doute pu franchir les frontières. Votre parrain, Berthe, vous a dit, que, déceuvré à Versailles où il se tenait caché chez un garde-chasse, il fut incontinent traqué de maison en maison et forcé de prendre la fuite. La visite domiciliaire à laquelle on se livra, dans le lieu qui lui servait d'asile, ne fit pas découvrir dans ses papiers nos lettres au vicomte, et c'est heureux; croyez-moi, car nous tous, notre excellent protecteur le premier, nous eussions payé de nos têtes le crime de cette correspondance avec un émigré...

— Oh ! cette idée me fait toujours frémir ! interrompit Louise en se rapprochant davantage de son frère.

— Cette Providence, en laquelle vous témoigniez tout à l'heure une si noble confiance, ne vous a-t-elle pas, cette fois encore, donné des preuves bien touchantes de sa bonté tutélaire ? Nous ne serions plus ensemble, nous ne pourrions plus nous aimer, nous secourir ni nous consoler réciproquement dans l'occasion ; bien plus, nous n'aurions point gardé ces délicieuses jouissances de l'espoir qui ramènent et vivifient l'esprit humain au milieu de ses plus accablantes perplexités. Car, vous auriez beau vous plaindre, gémir, soupirer ; vous mettriez l'esprit et le cœur à la torture pour attribuer l'absence du vicomte aux événements les plus funestes et aux canécis les plus terribles, tout cela ne vous prouve pas qu'il soit mort...

— Mais il est peut-être prisonnier, objecta Louise.

— Bien ne le prouve encore, répondit l'abbé.

— Mais il est peut-être malade... soupira Berthe.

— Rien ne vous le prouve non plus. Or, puisque vous n'avez aucune certitude de tant de malheurs également redoutables, pourquoi pleurez-vous déjà Charles, au lieu de sourire à l'idée de son retour et de l'attendre avec confiance et tranquillité ?

— Que vous me fâchez de bien en parlant ainsi ! dit Berthe en serrant avec effusion les mains du bon prêtre. Il me semble que le ciel me rassure par votre bouche et promet un terme prochain à nos angoisses et à nos terreurs. J'ai foi en vous ; j'ai du courage encore pour quelques jours à présent que je vous ai entendu raisonner avec tant de justesse les chances favorables que mon fiancé possède encore de nous rejoindre. Et puis, il me semble que l'arrestation ou l'exécution d'un homme comme lui, du fils du ancien gouverneur de la Bastille, ne saurait demeurer aussi secrète, on parlerait d'autant plus d'un événement si extraordinaire qu'on le croit déjà fusillé depuis trois ans !

— Eh ! c'est évident, fit l'abbé, charmé de voir que ses arguments contenaient pour cette âme endolorie un baume si efficace ; et quant à son silence, il peut être à la rigueur expliqué ainsi : la mission secrète qu'il était chargé de remplir auprès des cœurs étrangers, afin de préparer l'immense émigration qui s'est effectuée il y a dix-huit mois, l'aura retenu plus qu'il n'aurait voulu ; la guerre, la loi terrible rendue contre les émigrés, auront contribué à retarder sa rentrée aussi bien que celle des hommes gens de son parti, par qui il eût pu nous faire parvenir un mot de sa main...

— Cependant, remarqua Louise, M. de Kergouët en avait reçu des nouvelles.

— Pas écrites ! répondit vivement l'abbé, nouvelles verbales confiées à un ami, au comte de la Puyssaye qui, encore, ne vint pas jusqu'à Paris, puisque c'est en voyage que de Kergouët le rencontra.

— Allons ! fit Louise en souriant, je suis un peu de la avis de ma future belle-sœur, tu nous rassures, tu nous consoles ; merci !

— Pauvres enfants ! que ne puis-je au prix de mes jours, si péniblement disputés, faire mieux encore et vous rendre celui que vous regrettez tant !

— Cela ne reviendrait-il pas au même ? Tu crois donc que nous l'aimons moins que lui ?

— Moins, non, dit Maurice, mais autrement. N'est-ce pas, Berthe ?

— Mais, pour peu que vous l'exigez... fit la jeune fille malicieusement.

— Du tout ! du tout ! Je me contente de l'affection de mes sœurs ; le ciel est du fruit défendu pour nos vives robes noires.

— Il n'y a plus qu'une seule chose qui m'inquiète, reprit Berthe redevenue sérieuse.

— C'est ?... demandèrent à la fois Louise et son frère.

— C'est de savoir si M. de Kergouët a été ou non arrêté avant d'avoir rencontré Charles.

— Votre parain n'avait-il pas promis de s'en informer ?

— Si, dit Louise, il a dû en parler, aujourd'hui même au rédacteur de l'*Ami du Peuple*, Marat, qui est en mesure de lui donner à ce sujet des renseignements positifs. Mais j'entends précisément notre ami monter, il va sans doute nous tirer entièrement d'incertitude.

Et en effet Robin ne tarda pas à entrer. Il était vraiment méconnaissable : sa tête était toute blanche ; ces belles moustaches grises dont il était si infatigablement orné, avaient disparu ; l'uniforme brillant et martial des gardes-françaises avait fait place au vulgaire frac marron que dépassaient les pointes d'un gilet blanc croisé et l'enorme cravate dans les plis de laquelle le visage sinécure et refrogné de l'ex-anspessade se trouvait enfoncé. Une large ceinture tricolore lui ceignait la taille ; il portait des culottes de peau et des bottes à revers, selon la mode de cette époque.

— Les deux jeunes filles lui sautèrent au cou sans plus de façon. Après les avoir tendrement embrassées, il alla serrer la main de l'abbé.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il, permettez-moi de vous faire remarquer combien vous vous exposez imprudemment en persistant à garder cette soutane qui, dans un instant de surprise, pourrait suffire non seulement à vous perdre ; mais encore à nous entraîner tous dans votre perte...

— Ces dames, répondit Maurice, m'ont déjà reproché cette négligence à ne conformer à vos désirs, et bien qu'il m'en coûte, je vous assure, d'abandonner cet habit auquel je suis si attaché, je ferai pour votre sûreté ce que vous me demandez, je vous le promets.

— D'ailleurs, ce n'est qu'une mesure de précaution, dit Berthe, car

à cette heure il ne vient plus personne ici, et nous n'avons même pas assez de lumière dans la chambre pour nous entrevoir à trois pas... — C'est égal, ma fille, répliqua Robin, nous vivons dans un temps où l'excès de précaution ne saurait nuire. L'observation que je me promets de faire à M. l'abbé est plus encore dans son intérêt que dans le nôtre...

À cet endroit de leur conversation, les quatre hôtes de la rue du Temple furent soudainement interrompus par trois violents coups de marteau qui ébranlèrent la porte d'entrée de la maison.

— Qu'est-ce que cela ? murmurent les jeunes filles toutes saisies.

— Peut-être une visite qui m'arrive ; fit Robin paisiblement, n'ayez donc pas toujours l'air de carpes pâmées chaque fois qu'un frappe à cette porte ! Je vais descendre à l'instant pour voir qui c'est. A propos, il est certain que M. le comte de Kergouët n'a pas été arrêté...

— Vraiment ! s'écria Louise, rayonnante et, retenant l'anspessade, il est alors en lieu de sûreté ? lui demanda-t-elle.

— Ciel ! j'entends monter quelqu'un dans notre étage ! dit Berthe, voix basse en écoutant avec attention, l'oreille collée contre la porte.

— Quelqu'un monte ici ? répéta Robin tout troublé, à quoi donc pensez-vous ?

— Mon Dieu, prenez-nous en pitié ! murmura Louise suffoquée, c'est une visite domiciliaire sans doute !

Robin, à ce mot terrible, devint tout à tout pourpre et blême ; son regard perçant tourna autour de la chambre comme pour y chercher une arme avec laquelle il pût du moins vendre chèrement sa vie, et celle de ces faibles créatures placées sous sa sauvegarde, mais après cette inutile perquisition, faite sous l'impression première de l'inquiétude et de la colère, il retrouva son sang-froid, et commandant à l'abbé d'un signe qui n'admettait aucune réplique de le renfermer dans sa cachette, il revint vers Berthe et vers Louise qui, toutes deux agouillées sur le seuil, sans souffler, sans couleurs, sans mouvement, presque sans regards et stupéfiées par l'effroi qui secouait tous leurs membres, écoutaient anxieusement le bruit croissant et circouspéct d'un pas lourd qui faisait craquer les degrés de bois de l'escalier.

Arrivé près de la porte, on s'arrêta un instant comme pour reprendre haleine ou pour examiner à travers le trou de la serrure ce qui pouvait se passer à l'intérieur. Robin saisit fortement les jeunes filles par le bras, les releva et les fit se reculer dans l'angle le plus obscur de la chambre. Quelque léger et prompt que fut ce mouvement, il parut avoir été saisi par l'espion qui explorait la maison, et tout aussitôt, il frappa deux légers coups de sa main contre la porte.

Nul ne répondit.

Il frappa de nouveau. Même silence. Enfin il se décida à ouvrir. Lorsqu'il entra, il lui éclappa un geste de surprise en apercevant trois personnes groupées à cinq pas de lui ; pourtant il demeura immobile devant elles, le visage caché par les larges bords de son chapeau et enveloppé dans le manteau qui le couvrait jusqu'à terre.

— Que me veut-on ? demanda enfin Robin à haute voix.

— Me voici, monsieur ! dit tout à coup l'abbé de Launay, en sortant de sa cachette avec précipitation. Il est inutile d'inquiéter ces braves gens que j'ai déjà trop compromis par ma présence. Je suis prêt à vous suivre, car il n'y a que moi que vous puissiez chercher ici...

Un moment, la douleur, l'étonnement et l'effroi de Robin, paralysèrent ses facultés, à cette sortie intempestive du généreux abbé.

— Mais, malheureux, que faites-vous donc ! s'écria-t-il enfin avec désespoir.

Les deux femmes tremblaient comme la feuille et se soutenaient à peine.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ? demanda, tristement l'inconnu.

— Oh ! cette voix !... s'écria Berthe à moitié folle d'émotion.

— Qui donc êtes-vous ? dit Robin.

L'inconnu se découvrit.

— C'est lui ! fit l'abbé.

— Charles ! s'écria Berthe en volant dans ses bras.

— Mon frère ! redit Louise en tombant à genoux.

— Monsieur le vicomte ?... articula tout bas l'anspessade, bouleversé.

II.

Les petites misères de la diplomatie.

Un instant, la secousse morale que proluisit cette apparition inattendue du vicomte sur tous les assistants, sembla suspendre en eux les ressorts essentiels de la vie. Il demeura d'abord comme froissé par leur saisissement, puis, se ravissant et reconnaissant à travers sa pâleur qui, son fiancé, qui, son frère, qui, son ami, des torrens de larmes, s'échappèrent de tous les yeux ; ils se précipitent, confondent leur joie dans de mutuels embrassements, et restent plusieurs minutes dans cette attitude, sans pouvoir proférer une parole.

Quand l'émotion qui les étouffait, et qui les brisait, leur permit de traduire par des mots articulés ce que leurs regards et leurs gestes exprimaient déjà si énergiquement, ce fut à qui témoignerait le premier de son plaisir, de sa joie à retrouver ce voyageur-égaré dont le retour avait été si ardemment souhaité et, pendant, long-temps, si vainement attendu. Ces langues, muettes tout à l'heure, s'agitèrent à la fois avec un flux et reflux de mots, de phrases, de phrases, et ce qui, au moment d'être in-

possible de donner une idée. Un baiser, une étroite poignée de main venaient souvent interrompre une foule de questions empruntées, auxquelles le vicomte ne trouvait pas même le loisir de répondre, d'autres questions et de nouvelles caresses l'interrompaient aussitôt. Cette conversation vagabonde, bohémienne et désordonnée ne satisfaisait guère, il est vrai, la curiosité de tous ces esprits remplis d'inquiétude et de tristesse, que le sort d'un compagnon si cher avait tant de fois occupés; mais que leur importaient les distractions de l'esprit, les jouissances curieuses d'un long récit gros de faits et d'étonnantes aventures, à présent que les vœux secrets de leurs cœurs étaient comblés, à présent que celui qu'ils avaient tant pleuré, qu'ils avaient cru à jamais privé de leurs embrassements et de leur amour, était enfin là, devant eux, vivant, sain et sauf, béni par leurs larmes et ranimé par leurs ineffables sourires!

Rubin, à qui la frayeur bien naturelle qu'il venait d'éprouver, pouvait servir d'utile et mémorable leçon dans l'avenir, s'était silencieusement esquivé, dès que le vicomte se fut fait reconnaître, afin de mieux prendre ses mesures et prévenir par des précautions plus minutieuses encore le retour d'un accident qui avait failli devenir si funeste aux siens et à lui-même. Il ne se dissimulait pas que le séjour de l'abbé dans la maison qu'il occupait en sa double qualité d'administrateur de police de la section et de membre du Comité de sûreté générale de la Convention nationale, compliquait extraordinairement les difficultés de sa position et accroissait d'une façon assez défavorable les péripéties déjà si angoissantes de son existence. Il avait en effet à lutter constamment contre l'ennemi perfide de ses collègues, l'astuce ou le mauvais vouloir de ses administrés, les pièges incessants des espions de la Commune, le despotisme ombrageux des meneurs de la Convention et la brutalité farouche de ses partisans. Ainsi environné, épié, pressé de toutes parts, ce n'était qu'à force de sang-froid, d'énergie, en faisant bonne contenance et face à tous les dangers, en multipliant à l'infini ses prodiges de dévouement, d'abnégation et de tendresse en faveur de ce qu'il appelait si noblement sa famille, qu'il pouvait espérer de sauvegarder ceux qu'il avait cachés chez lui à l'ouïr de son patriotisme et de son écharpe toute-puissante. Il alla donc donner pour consigne au concierge du commissariat, qui n'était autre que notre vieille connaissance des oubliettes de la Bastille, Legouët, de ne laisser entrer à qui vive dans la maison sans l'en prévenir immédiatement. Puis fixant ça et là, visitant les plus obscurs recoins, ouvrant et refermant toutes les chambres, se livrant en un mot à ces perquisitions odieuses dont on abusait si fréquemment à cette sanglante époque, il remonta au second un peu calmé et persuadé, quant à présent du moins, qu'il n'avait rien à redouter de dehors. Il n'omit pas cette fois, je vous le jure, de cadenasser à double tour et de verrouiller la porte à barreaux de chêne qui interdisait ordinairement l'accès des appartements supérieurs, en interrompant à la partie moyenne de l'escalier les degrés en bois vermoulu et noirâtre qui conduisaient aux deuxième et troisième étages de la maison.

Ces mesures de sûreté parfaitement prises, il rentra, complètement débarrassé de ses appréhensions, dans la chambre qu'il venait de quitter un quart d'heure avant.

Après les premiers transports de cette joie délicieuse qui les avait soudainement ravivés jusqu'au septième ciel, tous s'étaient rapprochés du vicomte de Launay, et, réunis ensemble dans une étroite et commune étreinte, ils avaient enfin pu se convalescer de la réalité même de leur bonheur, en se comptant les uns les autres, en se dévorant du regard et du cœur, en se pénétrant de l'évidence de leur joie et de leur mutuelle possession.

Cette investigation intime et profonde les conduisit insensiblement à un autre examen moins important peut-être et dont les résultats furent aussi, relativement, moins satisfaisants.

Le vicomte crut découvrir sur chaque physionomie un cachet particulier et irrésistiblement prononcé d'ennui et de souffrance: des pas au front, un surcil-sement pénible des sourcils, des yeux creux et secs, un nez aminci, des lèvres ternies et contractées, l'oval gracieux du menton et le galbe éblouissant du cou atrophiés, apparus de ce léger ombonpoint qui prête au teint la blancheur du lis ou le frais incarnat de la rose, et imprime au profil ce caractère de pureté et de noblesse qui distinguait éminemment la statuaire antique. Ces pauvres petites mains si allongées maintenant, si mignonnes, si fines, si azurées, il n'y a que trois ans; ces tailles plus amaigries que linceul aujourd'hui et qui, naguère encore, se balançaient plus souples, plus délicates, plus légères qu'une tige de fleur; tout cela lui, d'un coup d'œil, exploré et constaté par le vicomte, dont l'âme contristée ne pouvait, sans gemir, remarquer cette altération partielle, imperceptible sans doute pour d'autres que pour lui, mais patente, mais avérée, mais poignante en ce qu'elle révélait d'angoisses et de douleurs, et qui, sans aucunement nuire à la beauté toujours parfaite de Bortho et de Louise, en éteignait cependant l'éclatant prestige.

Les deux jeunes filles et l'abbé de Launay, pendant ce temps, s'appuyaient aussi sur la métamorphose qui s'était opérée dans toute la personne de Charles. Ils se ressouvenaient, avec amertume, des jours passés où le vicomte prenait sa part des solennités brillantes de Versailles, quand parodant à la suite du roi, à ses présentations, dans ses grands couverts, il faisait preuve, au sein du rayonnant cortège, d'une élégance, d'une grâce, d'une tournure cavalière si séduisantes que la marquise de Launay, — cette infortunée mère à qui le sourire était si peu familier, — en souriait d'aise et d'orgueil. Ils le voyaient encore dans ce

bol uniforme ruisselant de broderies et d'ornemens, la boncho épanouie et l'œil superbe, son front riant et rose comme perdu dans les nuages de poudre qui blanchissaient sa chevelure, gai comme pinson, insouciant, heureux comme on l'est toujours à vingt ans et se reposant sur ses augustes protecteurs, du soin d'améliorer, d'embellir et d'accroître encore le vaste horizon d'avenir et de prospérité qu'il rêvait déhincement en veillant l'épée à la main au seuil de la chambre à coucher du roi.

L'expression d'abattement et de lassitude que reflétaient ses traits disait assez quelles rudes privations il venait de subir dans sa longue route tout hérissée d'embûches et de périls; le halo et les gerçures qui se disputaient chaque linéament de sa face, ses yeux cernés, sa pâleur, sa tête penchée, la voussure de sa taille, témoignaient irrécusablement des obstacles multipliés contre lesquels avaient tant de fois échoué ses desirs, et du courage persévérant, de la résignation, de la force d'âme qu'il avait apportés à leur accomplissement.

Charles s'aperçut de cette inquisition qui fouillait subrepticement jusqu'au fond de sa pensée, et cherchait dans les derniers replis de son cœur le secret des souffrances sans nombre qu'il avait endurées. Quelques perles du plus pur cristal, rayonnant dans les cils de ces yeux attendris, lui dicterent une brusque résolution, grâce à laquelle cette scène larmoyante allait heureusement finir. Tourant en décision cette tristesse qui menaçait d'amollir encore le moral déjà si ébranlé de ses amis, le vicomte se leva de dessus le fauteuil dans lequel il s'était laissé plonger par Bortho, et se débarrassant du manteau grossier qui chargeait ses épaules :

— Que je vous montre donc un peu les frais de toilette que j'ai faits à votre intention ! leur dit-il.

Puis, pièce à pièce, il leur détailla les éléments bizarres, incohérents et burlesques de son costume, ce qui ne tarda pas en effet à déridier tous les fronts et à faire épanouir toutes les lèvres. Il y avait de quoi en effet: Qu'on se représente le vicomte, sortant à deux heures du matin d'un bal où il assistait avec le comte d'Artois et le duc d'Enghien au palais de Schlossembourg à Bertsheim, se lançant à franc étrier à la suite des princes qu'un avis secret venait de prévenir de l'approche des troupes républicaines, les perlant dans les sinuosités inextricables d'une forêt, et se trouvant seul, abandonné et inactif aux côtés de son cheval épuisé, à plus de vingt-deux lieues des avant-postes autrichiens.

Le pays était battu en tous sens par des détachements de soldats français; caché au fond d'un maquis impénétrable, Charles y passa cette mortelle journée en proie à toutes les tortures de la faim et de la soif, et ce ne fut que vers le soir qu'il osa sortir de sa retraite. Mais où aller? frapper à cette ferme isolée qui dressa son pignon de chamme au fond du vallon? Des biens doivent y chanter leur vicillette au milieu des brocs de johannisberg et de vin de Hongrie. Marcher à l'aventure et à la garde de Dieu? Mais d'abord la Providence avait très peu l'air de se soucier des jours du pauvre diable; l'abstinence, la lassitude et le froid, qui en était en décembre et le vicomte était en costume de bal, — l'appréhension bien naturelle d'être pris et fusilé sans autre forme de procès, enrayaient fort la verve et l'imagination du jeune page, et puis ce malencontreux pays lui était totalement inconnu: il y était, pour son ennui, arrivé la veille au berlioz et comptait en repartir de même après avoir dans quel que courante ou menue avec les palatines du Vendroit. Certes, s'il avait pu prévoir ce contre-temps, il n'eût pas manqué de lester ses poches des douze atlas du docteur Otto Coréins et de tous les *vade mecum* à l'usage des touristiques de l'Université d'Allemagne.

Que faire donc? que devenir? Il s'avangait à tout hasard en discutant ainsi avec lui-même, lorsqu'un *qui rit*? retentissant, le tira subitement de ses réflexions moroses.

— Qui vive? répéta-t-on presque aussitôt, et ayant qu'il eût seulement pris le temps de se remettre de sa surprise, un coup de feu partit à quarante pas sur sa droite. Le page se sentit frappé comme d'un grand coup de fouet dans les jambes. Il tomba et se releva aussitôt.

— Encore une blessure! s'écria-t-il tout glorieux, et comme électrisé par cette cuisante atteinte, il se mit à arpenter le sol germanique avec une célérité dont il n'eût osé se croire capable un instant auparavant. Il vint tomber au milieu des charrois de l'ambulance et des vivres. Des caissons placés sans ordre, des chevaux dételés et mangeant leur foin, des voitures encombrées de bagages et de blessés abandonnés à eux-mêmes, accablant hautement l'incurie ou les mauvais vouloir des gardiens à qui ce précieux dépôt avait été confié. Pas une sentinelle ne se montrait aux alentours; le vicomte s'étonna profondément de ce dédain affecté de toute vigilance. Pourtant il n'avait guère de temps à dépenser en vaines réflexions; un bruit de pas, un cliquetis d'armes qui se rapprochaient avec précipitation de l'endroit où il se tenait bloqué à la faveur de l'obscurité, l'avertirent que les soldats, rappelés sans doute du cabaret par le coup de fusil que venait de tirer une sentinelle perdue, accouraient en masse pour s'enquérir de la cause de cette alerte.

Le vicomte se cramponnant à la roue d'un fourgon entr'ouvert, s'y glissa sans bruit et se trouva tout à coup en compagnie de trois grenadiers blessés et évanouis, — il le supposa du moins, — car ils ne purent pas s'apercevoir de l'arrivée de ce nouvel hôte et ne prièrent ni blasphème ni murmure.

À peine installé, Charles put entendre à quelques toises de sa cachette, la voix brève et stridente d'un soldat interroger brusquement la sentinelle dont il venait d'essuyer le feu :

— C'est toi,ousse-caillou, qui viens de tirer? —

— Oui, sergent.
 — Et pourquoi ça ?
 — Parce que j'ai entendu du bruit du côté du bois.
 — Hein ! Parce que j'ai entendu du bruit du côté du bois... répéta le sergent en contrefaisant le ton lent et nasalard de la sentinelle, Bourguignon, va ! Tu rêves donc tout éveillé ?
 — Non, sergent. J'ai entendu marcher vers moi, bien sûr...
 — Eh bien ! il fallait crier : Qui vive ? Tu ne retiens pas mieux la consigne que ça ?
 — C'est ce que j'ai fait précisément.
 — Que t'a-t-on répondu ?
 — Rien. Alors j'ai tiré...
 — Sur un lièvre, sacré ! Encore si tu l'avais ramassé, nous l'aurions fait frioter là-bas chez la brundesingue. En voilà une boule de conscrit ! Tes bien heureux que tous les officiers du demi-bataillon soient restés dans la redoute que nous avons empoignée hier, sans ça tu en aurais de la corvée par dessus la tête pour t'apprendre à nous flanquer des ronettes pareilles. Pendra bientôt seriner à monsieur les mots d'ordre en allemand, sous prétexte que nous ne sommes plus en Bourgogne ! Tête carrée va ! Der tuffel ! Cromper !

Et le sergent, enchanté de ses citations, à l'exemple de tous ces vétérans de nos armées qui se flattaient de parler allemand, parce qu'ils s'épouvaient d'échouer à tout propos le mots de diable et de pomme de terre, reparti avec sa troupe, après avoir toutefois opéré une petite reconnaissance aux environs et replacé à leurs postes respectifs celles des sentinelles bublieuses que son mauvais exemple avait entraînées au cabaret de la ferme.

Ainsi gardé, le vicomte se trouva obligé de demeurer où il était. Quelques paroles échappées aux factionnaires échelonnés de distance en distance autour du convoi, lui apprirent qu'ils faisaient partie du corps d'avant-garde, dont ils étaient le centre et que les deux ailes, très rapprochées l'une de l'autre, interceptaient toutes les routes du pays, jusqu'à l'arrivée très prochaine du reste de la division. Il fit donc contre mauvaise fortune bon cœur et s'assit au fond du caisson en demandant un peu de place à ses voisins.

— Pardon, si je vous dérange, camarades, mais je suis blessé comme vous et l'on vient de m'assigner mon lit à vos côtés.

Mais aucun d'eux ne répondit. Les supposant profondément endormis, le vicomte en poussa un pour le réveiller, mais il ne bougea pas. Etonné de cette immobilité, l'émirge lui prit la main, elle était froide et raide comme celle d'un cadavre !... Frémissant d'horreur, il s'approcha alors du second grenadier, mais celui-là et le troisième aussi, étaient morts comme le premier !

Voici donc notre jeune aventurier en bas de soie, culotte de satin, uniforme de velours, manchettes, jabots et écarapins à boucles, en compagnie de trois fiobots, au fond d'une vaste boîte de chêne toute sanglée — vrai cercueil, ma foi ! — dont il ne peut absolument pas sortir et où cependant il lui serait impossible de rester, frissonnant au moindre contact de ces corps inanimés, suffoqué et prêt à déaillir... Allez donc au bal pour en revenir dans cet équipage !

Le cœur de Charles qu'ébranlait si aisément des secousses imprévues, repréait assez vite cet aplomb, ce calme et cette énergie inhérents à sa forte nature ; on peut dire de son caractère, qu'il participait à la fois de la femme par son exquisite sensibilité et du soldat par sa ductilité insouciante, et sa fermeté d'esprit. Après un fugitif instant de malaise et de faiblesse, il envisagea d'un regard moins troublé et plus philosophique la position assez difficile qu'il s'était bien involontairement créée. Son audace lui suggéra l'idée bien folle, bien présomptueuse, de faire tomber en une seule chance de salut, les quatre-vingt-dix-neuf chances de mort dont il se trouvait évidemment menacé dans cette circonstance.

D'abord il jugea prudent de se couvrir mieux qu'il n'était, tant à cause du froid que pour dérober son individualité à ceux qui pourraient le découvrir là. Il prit des guêtres à celui-ci, des souliers à cet autre, le haut-de-chusses le moins rapiécé à un troisième ; il choisit l'habit le plus droit et la capote la plus épaisse, et se revêtant comme il put de ces dépouilles, il prépara à son côté un chapeau et un sac qu'il voulut préalablement fouiller. Ce fut avec des transports d'une joie bien compréhensible qu'il y trouva la moitié d'un pain de munition, une gourde d'eau-de-vie, un poignard, des effets de rechange et une paire de ciseaux ; tous ces objets étaient d'un prix inappréciable pour un homme aussi dénué. Le vicomte s'en prit d'abord aux comestibles avec une activité et un acharnement dont la voracité fabuleuse des naufragés de la *Méduse* ne fut, plus tard, qu'une pâle et insignifiante parodie. L'ordant pumpernickel, les délicieuses tannindes et autres châtisseries des hôtes de Schlossembourg, n'étaient depuis plus de trente heures qu'un souvenir pour son estomac affamé. Il éprouvait le besoin de se reconforter un peu, et Dieu sait comment il s'y prit. Ses repas terminés, il prit les ciseaux, se coupa les cheveux, en fit tomber autant que possible toute la poudre, et se coiffant du chapeau d'un des grenadiers en question, il ne tarda pas à succomber au sommeil de plomb qui lui ferma irrésistiblement les paupières.

Une heure après, la fusillade des avant-postes annonça l'approche de l'ennemi. L'avant-garde républicaine fit bravement tête à l'orage pendant que les bagages et les convois de l'ambulance se repliaient ventre à terre sur le gros de l'armée, puis elle lâcha pied devant des forces trop supérieures et tout fila à la débânde. La poursuite des Autrichiens fut vive

et acharnée, elle ne laissa aucun répit aux trompes qu'elle décima terriblement, si bien, qu'une fois tout entière rassemblée en un seul corps, l'armée du Rhin opéra sa retraite en bon ordre et arriva à Kehl au milieu de la nuit, après cinq jours de marche forcée, de privations et de glorieux faits d'armes.

Le vicomte, chaque nuit, s'était débarrassé d'un de ses incommodes compagnons de voyage, après avoir toutefois mis la main sur les provisions de bouche dont leurs harnais étaient suffisamment garnis. Couché au fond de son fourgon dont il ne parvenait, qu'à de longs intervalles, à soulever le pesant couvercle, il ne comprit le mouvement des Français qu'en reconnaissant les alentours de Baden. Une fois à Kehl, il attendit le moment opportun, descendit de son funèbre carrosse, et, se faufilant dans les rangs des troupiers, il passa le Rhin et entra dans Strasbourg. À partir de ce moment tous ses efforts tendirent vers Paris ; il marcha à petites journées, loin des grandes routes, ne demandant qu'aux paysans un gîte pour la nuit ou le repas du soir qui doit le soutenir pendant vingt-quatre heures de marche. Chez l'un, il échange son uniforme contre un chapeau de moulier et un manteau de laine, chez l'autre il troque un riche gilet de cachemire contre un bourgeon qui doit dissimuler davantage sa taille et la finesse du linge qu'il porte. Quand il n'a plus d'argent, — car les derniers louis qu'il possédait encore au sortir du bal, finirent par s'épuiser à leur tour, — il vend pour quelques francs tantôt son épingle en diamant, tantôt une begue, tantôt les boucles d'or de ses écarapins qu'il avait eu le soin de mettre en réserve dans son sac. Puis, le voici enfin qui montre à sa fiancée, à son frère, à sa sœur, à l'auti de son oncle, le costume supercoquettueux, les hardes fantastiques, les originaux étranges dont la nécessité, le hasard et l'occasion, l'ont tour à tour affublé ; le voyez-vous avec ses gros souliers ferrés et ses bas de soie d'argent en loques, sa culotte de satin blanc et ses vilaines guêtres de cuir, son bourgeon de toile bleue cachant une chemise de batiste dont la dentelle éraillée s'évola brin à brin en fils plus tenus et plus soyeux que ces fils de la Vierge qui descendent du ciel par un beau jour d'été ? Ce spectacle était si curieux qu'aucun des assistants ne put se soustraire à la contagieuse hilarité qu'il provoqua.

Onze heures sonnaient que ce rire, ce contrainct et timide, assez commun aux gens qui ont divorcé avec la joie où qui n'osent s'y adonner qu'avec une extrême circonspection, éclatait encore par intervalles dans la petite chambre des jeunes filles. Ils étaient, tous cinq, assis autour de l'âtre où pétillait follement une bouillotte d'orme et de sarment ; l'embrassement armé de la braise baignait de ses vives lueurs la figure radieuse de Berthe et le visage rasséréné de Louise ; Charles, entre elles deux, tenait leurs mains humides dans les siennes ; le prêtre peignait. Rien ne troublait le calme et le bien-être dont ils jouissaient ensemble, depuis tant d'années qu'ils avaient vécu séparés, tremblant l'un pour l'autre, incertains de jamais se revoir, et croyant que la source du bonheur s'était tarie dans leur coupe. Enfin, cet isolement cruel, ces inquiétudes sans cesse renaissantes, cet ennui rongeur dont les morsures avaient mis à nu les dernières fibres de leur cœur ulcéré, allaient donc pour toujours s'éclaircir de leur horizon ; un peu de soleil pénétrerait sous les dômes latébrés de leur solitude, un ciel riant et limpide diamantait encore le printemps de ces existences étioflées sous tant d'orages !

Ce fut Robin qui suspendit le cours de ces délicieuses sensations, en appelant vers les nimbos du prosaïsme ces esprits déjà perdus dans les attitudes de l'Idéal. Comme le Christ marchant sur les flots irrités et apaisant la violence des tempêtes, il calma, d'un mot, cette effervescence de la pensée, ce fougueux essor d'espérances prématurées qu'un seul instant d'imprudencence, d'expansion maladroite, d'oubli de soi-même, pouvaient si fatalement glacer et détruire :

— Monsieur Charles — permettez à un vieil ami de vous appeler ainsi désormais — il doit être temps pour vous de prendre quelque repos. Ces enfants ont déjà trop abusé de votre courage... si nous nous séparions ?

Louise et Berthe ne poussèrent qu'un souf et même cri de reproblation à cette sage ouverture de l'anspessade.

— Notre hôte a raison, dit Fabbé, songez donc à la fatigue de notre frère, il y a bien long-temps qu'il n'a pu entendre ses membres endoloris dans un bon lit chaud et moelleux. Soyez donc un peu plus raisonnables, demain vous le reverrez encore, et demain, — s'il parvient à dormir cette nuit, — il sera bien plus dispos, plus en état de vous raconter ce qui lui est arrivé, ce qu'il a souffert et surtout, par quel miraculeux événement il est de retour au milieu de nous.

— Si vous voulez monter par cet escalier dérobé, reprit Robin, M. l'abbé vous fera, en personne, les honneurs de son gîte, qui vous paraîtra sans doute bien étroit, mais que je vous donne comme sûr. D'ici à quelques jours, je vous trouverai un logis plus convenable dans notre voisinage. Je crois qu'il serait bon que vous fixassiez votre domicile à une certaine distance du nôtre...

— Vous craignez donc quelque chose ? demanda aussitôt Louise effrayée.

— Du tout, mais...

— Quo s'est-il encore passé ? balbutia Berthe en reportant ses regards inquiets sur son parrain.

— Rien. Seulement L'égout m'a prévenu que déjà plusieurs fois des bouquetières se sont présentées dans sa loge et ont offert de monter des bouquets à mes filles...

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Berthe d'une voix gémissante.

— Je ne vois rien là que de très gracieux, fit naïvement le vicomte.

— Oui, répondit Louise, s'il ne s'agissait que d'un envoi de fleurs; mais ces infâmes bouquetières ne sont autres que des espions du Comité révolutionnaire, et leur apparition dans une maison bourgeois ne présage jamais rien de bon.

— Hélas! soupira l'abbé, c'est encore moi qui vous attire ces visites-là, mes pauvres amis!

— Pas le moins du monde, répliqua l'anspessade avec tout l'accent d'une ferme conviction; on ne se doute seulement pas que vous existiez, monsieur l'abbé. Notre secret est en trop bonnes mains, nous sommes trop intéressés à n'en rien trahir pour que nous ayons quel malheur à prévoir de ce côté. C'est moi, moi seul, entendez-le bien, que concerne cette singulière et inutile surveillance. Comme administrateur de police de la section, je suis exposé à bien d'autres avanies que vous ignorez et dont je lève les épaules, mais qui révèlent toute la déliance et l'anxiété continuelle des chefs du pouvoir. Pour en revenir à ces bouquetières, leçonnet a trop souvent argué de mon absence pour oser prolonger davantage son stratagème défensif, il faudra, coûte que coûte, les laisser entrer un jour, et pour que ce jour arrive, nous devons faire maison nette, car leur indiscretion est sans bornes. Si elles ont en l'audace de visiter jusqu'aux buffets du ministre Roland, nous pouvons nous attendre à voir plus que cela; par ainsi, prenons-nous-y d'avance et faisons bien les choses.

— A peine réunis et déjà se quitter! s'écria Berthe en fondant en larmes.

— Mais où iront-ils les malheureux? demanda Louise hors d'elle-même; que voulez-vous qu'ils deviennent loin de nous; qui donc les soignera; qui s'intéressera à eux comme nous nous y intéressons? L'asile que vous leur choisissez ne vaudra jamais celui qu'ils ont ici!...

— Ah! ça, allez-vous bientôt me dérouter? lit le vieux garde-français d'un air courroucé et en prenant sa grosse voix; qui m'a bâti des petites raisonnuses comme cela, qui ne font que bouder, pleurnicher et trembler comme des lièvres sous la sainte journée, sans rien ni raison? Il n'y a donc plus pour deux liards de bon sens dans ce pauvre monde? Les conseils diés par l'expérience ne sont donc plus que de la piquette de barrière à votre idée? Eh bien, allez vous train, mes petites poules, conduisez-vous à votre guise vivez mystérieusement, ne parlez à personne, pleurez à tout propos, évanouissez-vous à chaque minute, cachez ici ce que l'on appelle maintenant des calots et des aristoctrates, attirez-vous les visites des bouquetières de Chammette et des tape-durs d'Henriot, faites-vous insulter, incarcerer et guillotiner, si cela vous est agréable, et donnez-vous, après de tels chefs-d'œuvre, un peu d'encens à travers ce petit nez qui vous fait la vue si courte; ce sera du propre; mais moi je m'en lave les mains!

— Oh! mon parrain, quelle soupe au lait vous faites! répliqua Berthe; vous vous emportez comme si Louise venait de vous adresser quelques paroles désagréables. Elle ne vous a pourtant rien dit...

— Au contraire, ma foi, au contraire, répétait Robin en ricanant.

— Est-ce qu'il nous est défendu d'exprimer la douleur que nous causera cet éloignement?

— Est-ce que ma tendresse pour vous et mon dévouement à la famille ne doivent pas vous garantir contre cette douleur? Ferais-je livrer nos amis à eux-mêmes, dans une maison suspecte ou dangereuse, sans gardiens, sans précautions? Ne voyez-vous pas que ce projet d'une séparation, à laquelle je ne tiens tant que pour son apparence extérieure, a été longuement médité et mûri par moi, que j'en ai petit à petit préparé les voies et assuré l'exécution?

— Quel serait donc votre plan, mon parrain? Voyons, dites-nous ça sans vous fâcher; vous êtes si laid quand vous êtes en colère!

— Hum! mauvaise pièce, grémillait Robin en se laissant embrasser; puis échangeant un rapide coup d'œil avec le vicomte qui contemplait cette scène en souriant: Voilà, dit-il; près d'ici est une modeste bout de cordomier au-dessus de laquelle se trouvent deux chambres vastes, propres et bien aérées; monsieur l'abbé et vous, monsieur Charles, vous les louerez demain et vous vous y installerez...

— Cela les empêchera-t-il de venir nous voir? demanda timidement Louise.

— Oui, fit Robin d'un ton bourru.

— Taquin! lui dit Berthe en lui tapant sur l'épaule.

— Cette boutique qui appartenait autrefois à un marchand de vins, continua l'anspessade, et dont l'arrière-cour est très resserrée mais très lumineuse aussi, communique avec notre cour par le mur moyen où se trouve placé, comme vous savez, le puits destiné au service des deux maisons...

— Quel bonheur! s'écrièrent-ils tout d'une voix.

— Quelle Providence que cet homme-là! ajouta Berthe en sautant au cou de son parrain.

— Il n'y a donc, reprit le digne homme, que des planches à mettre sur la margelle du puits et à ouvrir le volet qui le coupe en deux. A de certains signaux convenus, nous pourrions nous réunir sans être vus; à d'autres, ces messieurs auront sons lieux (pas une trappe béante pour la fuite en cas de danger. Une condition essentielle à la parfaite réussite de nos combinaisons, c'est que chacun d'eux soit porté sur les contrôles de la municipalité, en qualité de garde national et je m'en charge.

— Garde national! répéta Louise stupéfaite.

— Mais, oui.

— Et mon frère Maurice, aussi?

— Tous deux, vous dis-je.

— Moi? moi? balbutia l'abbé foudroyé, tant le rôle de guerrier républicain lui était d'abord antipathique et lui semblait ensuite opposé aux attributions pacifiques du saint ministère qu'il exerçait. Moi, garde national! mais vous ignorez donc que les canons de l'Eglise et les décrets de saint Raymond de Pégnafort nous interdisent formellement toute fonction militaire!...

— Il n'y a pas de canon qui tienne, répondit imperturbablement le vieux soldat, il faut en passer par là, si mieux vous n'aimez faire connaissance avec la chourme de la république...

— Argumentum ad hominem!... fit le vicomte en riant de l'effroi du pauvre abbé.

— Garde national! mais cela n'est pas possible! je n'y consentirai jamais! c'est très défendu! répétait machinalement Maurice, et son front rouge de honte, sa contenance gênée, ses bras balans, l'expression comique d'embarras et d'étonnement qui se lisait dans la fixité réverse de son regard, excitaient au plus haut degré la gaîté malicieuse de ses impitoyables compagnons.

— Allons, c'est entendu, reprit l'anspessade, et de cette façon du moins vous serez assurés contre toute surprise; moi, je ne serai plus soupçonné de vouloir votre malheur, et ces jeunes filles ne tressailleront plus... que d'aise; en attendant, allons tous nous coucher et tâchons de dormir!

Ce dernier appel de l'anspessade ne demeura pas sans écho; les embrassades recommencèrent de plus belle et chacun se retira dans sa chambre en comblant ses voisins de mille souhaits de sommeil pour la nuit qu'ils allaient passer enfin sous le même toit.

Le calme et le silence ne tardèrent pas à trôner en souverains maîtres dans ces lieux où tant d'émotions opposés, tant de paroles contradictoires, de cris de joie, de surprise et de frayeur s'étaient tumultueusement entrecroisés.

Le lendemain, les deux jeunes filles se levèrent avec le jour, elles préférèrent dans leur chambre un succulent déjeuner pour fêter le retour du vicomte. C'était plaisir à la voir aller et venir, folâtres, riches et chantant leurs plus gaies chansons, courant en tous sens, s'agitant, rivalisant de zèle et de vitesse dans ces apprêts joyeux; cette seule nuit de repos et de doux songes et de voluptueuse quiétude avait effacé déjà bien des rides de leur front et bien des soucis cuisants de leur cœur; le rayonnement indicible, qui jaillissait de leurs prunelles était plus qu'un simple indice de la satisfaction intime qu'elles goûtaient en ce moment.

Une fois réunis, ce fut à qui raconterait les nombreux événements qui s'étaient accumulés depuis l'époque de leur séparation.

— Maintenant, dit l'anspessade au vicomte, nous vous prions de nous donner d'amples explications sur votre départ précipité et sur la lettre mystérieuse qui le provoqua dans cette matière douloureuse où le comte de Montigny, notre protecteur, succomba enfin sous le poids écrasant de sa vieillesse et de ses souffrances.

— La clé de cette énigme ne put pas vous être donnée à cette époque plus qu'elle ne m'était donnée à moi-même, répondit Charles, puisque ignorant la nature des devoirs nouveaux qu'allait m'imposer cet étrange mission, je n'y fus complètement initié qu'en descendant mes dépêches au-delà des frontières, d'après l'ordre exprès du comte d'Artois. Il ne s'agissait de rien moins que de concerter, avec l'assentiment et l'appui des cabinets étrangers, un vaste plan de contre-révolution, dont l'émigration préalable de la noblesse française et de tous les gens de bien voués de cœur à notre triste monarchie, devait être la première condition de succès. Favorablement accueilli à la cour d'Autriche où je passai deux grands mois...

— Pardon, interrompit Berthe avec sévérité, pendant ces deux grands mois, comme vous le dites fort justement, avez-vous songé une fois, par hasard, à ceux que vous aviez laissés si loin dans l'affliction et le deuil?

— Quelle question! répondit le vicomte en souriant.

— Ce n'est point une plaisanterie, Charles, continua la jeune fille sur le même ton.

— J'avoue, mon amie, si ce n'est pas une plaisanterie, que je comprendrais peu un pareil reproche; je n'ai pu vous laisser croire que jo vous oubliais ce me semble!

— Et la preuve?

— La preuve n'en réside-t-elle pas tout entière dans mes lettres?

— Dans vos lettres? s'écria tout le monde fort étonné.

— Mais tu ne nous as jamais écrit! répétaient, l'un après l'autre, Louise et l'abbé de Lannay.

— Comment, je ne vous ai jamais écrit? c'est un peu fort! se récria vivement le vicomte; je n'ai fait que cela! Chaque semaine, un paquet de lettres vous allait porter mes vœux, mes souvenirs et les regrets que ma causerait notre mutuel éloignement.

— Voici qui est diablement louche! observa l'anspessade.

— A qui donc adressoient-tu ce paquet de lettres? demanda Louise.

— A toi, l'abbé.

— A moi? Je n'ai jamais rien reçu.

— Comment donc te trouves-tu ici?

— Grâce à Louise, qui me fit chercher, et qui, après m'avoir mis au fait des dangers que vous aviez courus tous deux dans les journées des 13 et 14 juillet 1789, m'instruisit à la fois du trépas de notre père, de la mort de notre oncle Montigny, et du superbe dévouement de Robin à notre famille. Liée d'affection et de reconnaissance à Berthe, que nous re-

gardâmes, à compter de ce jour, comme notre belle-sœur, Louise ne voulut plus entendre parler de se séparer d'elle, si ce n'était pour entrer dans un cloître. La révolution, qui a détruit et profané ces saintes demeures, souillé nos temples, proscriit nos frères et fait périr notre roi, a définitivement ajourné l'accomplissement de cette pieuse résolution...

— Je l'espère bien ! dit Berthe, en pressant avec effusion les mains de son amie.

— Moi, continua l'abbé, je la venais voir soir et matin, et je faisais en quelque sorte déjà partie de la maison, quand le 2 septembre me contraignit à y demeurer tout à fait.

— Cependant, reprit le vicomte, je croyais en le revoyant ici ne t'y retrouver que par mes conseils réitérés : le premier message que je t'adressai, contenait des détails circonstanciés sur tout ce qui m'était arrivé, et la confiance des réveries conjugales dont mon cœur se bergeait pour l'avenir ; j'y avais joint deux lettres, l'une pour ma fiancée, l'autre pour ma sœur...

— Je n'ai rien reçu ; disai invariablement l'abbé.

— Mais tu m'as répondu ! répliqua le vicomte impatient.

Tout le monde, à ces mots, s'entre-regarda d'un air moitié grave, moitié riant, tant cette discussion enchevêtrée et confuse semblait plaisante malgré sa ténacité étrange.

— Tu dis ? demanda l'abbé qui commençait à se croire affligé d'une horrible surdité.

— Jo dis que tu m'as répondu, répéta Charles.

L'abbé gardait le silence ; il était pétrifié, immobile, muet, inanimé ; les paroles du vicomte lui paraissaient le son affaibli d'une voix entendue dans un rêve ; il n'osait croire à leur réalité ; il doutait de sa santé d'esprit ; il sentait fuir son intelligence ; il devenait fou en s'acharnant à la poursuite d'une vérification impossible et inextirpable, comme le plus affreux délire.

— Encore une fois, reprit le vicomte hors de lui, tu m'as répondu ! Il me semble pourtant que je ne parle pas chinois depuis mon voyage en Allemagne ! Tu m'as écrit dans ton style hiéroglyphique, avec cette patte de mouche qui nous est si bien connue, un petit mot qui m'annonçait la réception de mon paquet et m'assurait que mes commissions pour Berthe seraient fidèlement remplies et promptement exécutées chaque fois. Entre autres particularités, je fus même frappé de l'empressement, de la curiosité avide que tu apportais à me demander des renseignements précis sur la fortune des Montsigny-Laroche, et en quel endroit du château se trouvait enfoui le trésor du comte défunt. Je ne te reconnais guère là, je l'avoue... Enfin, comme marque de ton bon souvenir, tu m'envoyas cet amorceau...

— Ma chevalière, s'écria l'abbé en bondissant sur sa chaise.

— Que je n'ai jamais quitté depuis, comme tu peux t'en convaincre, acheva le vicomte. Tu ne vas pas nier, j'espère que je t'ai écrit ?

— Au point où j'en suis, répondit l'abbé qui oubliait complètement la dignité de son caractère, je me sentirais capable d'oser nier que j'existe ! Tout ce que tu viens de me dire me bouleverse, me suffoque, m'écœure. Je n'ai plus ni libre arbitre, ni jugement, ni conviction à cette heure, et cependant, malgré le trouble profond de mon esprit, malgré ces ardeurs vertigineuses qui troublent mon cerveau et le frappent d'impuissance, je sens que je serais encore moins étonné d'avoir écrit l'extraordinaire correspondance que tu me présentes, que je ne le suis d'avoir retrouvé ce joyau précieux, cadeau de Madame Victoire, disparu tout à coup de chez moi, et que j'avais, jusqu'ici cru malheureusement perdu.

— Lequel des deux est le fou ? demanda tout bas Robin à l'abbé.

— Vous ne sauriez imaginer combien tout ceci m'inquiète ; dit Berthe, car je ne vous cache pas que j'ai foi pleine et entière dans vos paroles ; je ne dirai donc jamais : qui ment ? mais j'oserai demander encore : qui s trompe ?

— Pas moi ! fit le vicomte avec assurance.

— Ma-chi-kiac ne m'a jamais rien remis ! fit l'abbé.

— Ma-chi-kiac ! s'écria Charles terrifié. Et il se dressa soudain comme blessé par une piqûre de reptile.

— Qu'est-il donc ? se demandèrent-ils tous confusément.

— Je crois saisir enfin la trame de cette sombre imposture ! grommela le vicomte pâle de colère, qu'on me cherche ce nain maudit !

— A qui bon ?

— Je veux le confondre !

— Eh ! qui aurait de commun cette pauvre créature, rachitique et difforme, avec tous les malheurs qui nous ont assaillis, mon frère ? dit fort ingénuement l'abbé de Launay.

— Vous vous étonnez donc que je soupconne, que j'accuse d'une telle turpitude une créature plus haineuse, plus hypocrite, plus méchante que l'enfer même ? s'écria Charles irrité.

— Ma-chi-kiac ? fit Maurice d'un air scandalisé, un pauvre serviteur si pieux, si dévoué, dont je n'ai jamais eu à me plaindre...

— Savez-vous, Maurice de Launay, quel est le secret qui a tranché la tête du marquis notre père ? C'est Ma-chi-kiac !

— Quelle horreur ! s'écria l'abbé tout frémissant ; cela n'est pas possible !

— Savez-vous qui a livré votre frère au peuple le 14 juillet 1789 ? C'est Ma-chi-kiac !

— Oh ! le monstre ! s'écrièrent les deux jeunes filles épouvantées.

— Me croirez-vous quand, sur la tombe de notre sainte mère, sur notre blason, sur cette croix proscrite cachée sur ma poitrine, j'aurai juré

que ce nain détestable n'a accompli ces deux lâchetés, ces deux forfaits, que parce qu'il n'a pas trouvé l'occasion de faire pis encore ?...

— Comment donc, ne savons-nous rien de tout cela ? demanda Robin.

— Je l'ai dit à mon oncle ; mais dans ce cataclysme d'événements, au milieu de tant de périls et de crises mauritiques, j'avais pu trouver le loisir de démasquer ce traître à tous les yeux ? Mon départ précipité m'empêcha de vous révéler ses infamies ; aurais-je jamais pu soupçonner que ce misérable eût l'audace de rentrer au service de mon frère, après tant de crimes ? Au reste, je m'explique à présent pourquoi et comment mes lettres ne vous sont pas parvenues ; il les aura ouvertes, lues et gardées. J'y dévoilais nettement son hideux caractère, et ce portrait fidèle ne lui aura pas souri. Dans une intention facile à deviner, il aura jugé prudent de me faire écrire ou d'écrire lui-même une réponse à mes lettres afin d'avoir des renseignements certains sur la cachette du trésor des Montsigny et obtenir de ma crédulité des papiers, des titres de propriété et de famille, que fort heureusement je n'avais pas... C'est dans ce but, croyez-le, et pour plus de garantie, qu'il m'aura envoyé cette bague qu'il vous a volée, mon frère...

— Mais quelle duplicité ! balbutia l'abbé, tout confus d'avoir été joué à ce point.

— Oh est-il maintenant ce nain ?

— Hélas ! fit Berthe...

— Nous avons eu grand tort de lui accorder tant de confiance, soupira Louise.

— Il est parti, il y a cinq mois, pour Charlemont, en compagnie de l'honnête intendant Florestan, dit Robin.

— Le malheur plane donc encore sur nos têtes ! s'écria le vicomte accablé, ce Ma-chi-kiac est le mauvais génie de notre famille, tant qu'il existera je n'aurai aucun repos.

— Peut-être vous, exagérez-vous à tort la funeste influence d'une si basse créature sur votre destinée, monsieur le vicomte, reprit Robin, ce qui doit avoir tout nous rassurer beaucoup sur les manœuvres diaboliques de cet horrible lutin, c'est la présence dans le château, c'est la surveillance active, c'est la probité rigide de M. Florestan, ce loyal et fidèle serviteur en qui le comte de Montsigny avait tant de confiance. Seul, il doit connaître le lieu où repose la fortune de Berthe, et soyez sûr que rien au monde ne lui fera jamais trahir ce secret important. Ne vous en préoccupez donc plus. Il sera temps, d'ici à quelques jours de nous concerter et d'aviser au moyen d'éloigner à jamais de nous cet inquiet et audacieux ennemi dont nous avons failli être les dupes, comme M. le marquis de Launay et vous-même, en avez été les victimes. Peut-être faudra-t-il nous décider à aller demeurer à Charlemont afin de gérer les biens de votre oncle et de nous rendre un compte exact de l'état actuel de ses propriétés aussi bien que des mauvais desseins de Ma-chi-kiac.

— Partons vite, alors ! s'écria Charles.

— Après notre mariage, lui dit Berthe, mais nous ne vous tenons pas quitte de la fin de votre histoire, continuez donc, je vous prie.

— Deux mois se passèrent, comme je vous le disais tout à l'heure, pendant mon séjour à Vienne. Puis, je me rendis à Berlin, où la politique ombrageuse du cabinet prussien me retint en chartre privée pendant cent quatre-vingt-dix jours, — et ces jours-là aussi me semblèrent éternels, puisque je n'avais plus la consolation de vous écrire. — On donna pour prétexte à cette détention arbitraire et illégale que j'étais un propagandiste de cette philosophie factieuse et anarchique qui préconisait l'émancipation des peuples et le renversement des trônes ; c'était un peu le contraire, mais messieurs les conseillers de Berlin ont toujours travaillé pour le roi de Prusse, il leur en eût trop coûté de laisser échapper cette petite occasion de faire preuve de sagacité et de dévouement dans leurs fonctions. Jusqu'à ce que des notes diplomatiques échangées entre les deux cabinets aient établi mes titres à l'estime de ces braves buveurs de brandevin et régularisés, surtout, ma position à Postdam, l'émigration des princes de la maison de Bourbon avait déjà réalisé en partie le but principal de mon ambassade.

Déjà aussi la loi contre les émigrés avait été promulguée en France, et les portes de la patrie s'étaient inhumainement refermées devant moi. Mon retour se trouva par conséquent ajourné. Au plus fort de la tourmente révolutionnaire, il m'eût été fatal autant qu'à vous d'essayer de rétablir notre correspondance ; d'après les détails que nous apprenions chaque jour sur les hommes et les événements du moment, ceux de nos anciens amis qui nous rejoignaient, sur la terre d'exil, j'étais forcé de reconnaître comme impraticable toute tentative de cette nature, et je dus me contenter de solliciter des vagues souvenirs de mes frères d'armes, quelques nouvelles incertaines, assez obscures, sur mon frère Maurice. C'est par cette voie que j'appris la confirmation et la vente, comme propriété nationale, de l'hôtel de Launay et de ses dépendances ; la disparition de l'abbé et la haineuse recommandation des citoyens de la section de l'Indivisibilité (Marais), qui désignait au choix des représentants républicains, leur brave et actif protecteur Robin, ex-anspessade à la 3^e compagnie du régiment des gardes-françaises, pour être promu au titre et fonctions de membre du Comité de sûreté générale et d'administrateur de police de leur quartier.

— C'est ainsi, sans doute, que vous avez pu découvrir ma nouvelle demeure dans Paris ? demanda Robin.

— Précisément. Plus tard, le comte de Puisaye, avec lequel je me retrouvai en Angleterre, où il s'était secrètement rendu afin d'y préparer l'insurrection héroïque de la Vendée, voulut bien se charger verbalement

de mes amitiés pour ce pauvre Kergouët qui devait le rejoindre dans les marais de l'Anjou.

— C'est, en effet, M. de Kergouët, qui, le premier, nous a transmis de les nouvelles, dit Louise, et il était temps, nous étions tous réduits au désespoir; ta fiancée dépréssait à vue d'œil, nous ne savions plus qu'imagination pour la distraire des sombres pensées qui agitaient son esprit. Un instant, nous espérames que la présence de Maurice, obligé de chercher dans nos bras un asile contre la fureur impie de ses persécuteurs, détournerait le cours de tristesse et de langueur qui menaçait d'engloutir cette existence si belle et si chère; mais ce fut encore une déception pour nous, car Berthe doublement alarmée, doublement inquiète des jours de notre frère à chaque instant menacés, ne goûtait plus aucune tranquillité et s'épuisait à leindre une gaîté insipidante, un courage, un calme qui devait efficacement réagir, croyait-elle, sur notre moral si profondément ébranlé. Elle usait ses derniers forces dans cette inutile et pitoyable comédie...

— Pauvre enfant! murmura le jeune homme ému jusqu'aux larmes. — Ou n'avais-je de mieux à faire, reprit Berthe, si ce n'était d'occuper ma douleur à endormir celle des autres? J'en étais arrivée à un tel point de dégoût, d'ennui et de doute sur tout ce qui aimait jadis mon cœur, que la mort eût été alors un bienfait surprenant pour moi.

— Oh! ma sœur, qu'osez-vous dire là? fit l'abbé?

— Vous avez donc fini par douter de votre ami? lui demanda Charles avec un tendre accent de reproche.

— De vous? jamais; répondit-elle d'une voix brève et assurée; mais je ne pouvais réussir à étouffer au fond de moi-même la juste défiance que votre destinée, toujours si malheureuse, m'a constamment suggérée. Au milieu de quels hommes viviez-vous alors? Quels périlleux hasards s'entrecroisaient encore sous vos pas errants? Quel sol aride et inhospitalier foulez-vous? Quel ciel recevait, à l'aube, les prières de votre prière et de vos souvenirs? Inquiète d'abord plutôt qu'effrayée, — car je vous aimais trop pour vous soupçonner d'un abandon aussi lâche, — je ne vis, dans votre départ précipité, qu'un mystère qui m'épouvantait sans exciter ma défiance. Je croyais subir le malaise d'un cauchemar en me voyant aussi brutalement séparée de vous; j'étais assez naïve pour croire que plus on s'était mis à la merci d'un homme qui vous est cher, moins on devait avoir à craindre son oubli, et vraiment, Charles, ne vous avais-je pas tout sacrifié? ne m'étais-je pas perdue pour vous? n'avais-je pas bravé la colère et le mépris de mon père adoptif en le trompant si long-temps sur nos relations, et surtout, en vous cachant chez moi pendant les troubles de 89. Je me disais bien, je me le répétais sans cesse à mesure que l'amertume débordait de mon cœur désoilé, que si vous étiez parti si inopinément, vous ne pouviez manquer à nous en expliquant bientôt les motifs; que si vous ne nous aviez pas tout révélé en parlant, c'est que votre honneur vous faisait un devoir rigoureux de la plus extrême circonspection; que si, enfin, depuis votre disparition, vous ne nous aviez point écrit, c'est que écrire vous avait été impossible. Demain!

m'écriais-je parfois, dans une heure, ce matin, ce soir peut-être, une lettre de lui va venir tout éclaircir... Folles illusions! j'attendis vainement. Les jours s'écoulaient, les heures s'enfuyaient, l'étoile du soir succédait aux rayons du matin, mais ce mot d'amour et d'espoir qui devait rendre à la fois l'énergie à mon corps flétri et la paix à mon âme accablée, ce mot ne vint pas! Mon étonnement, mon anxiété allaient toujours croissant. Les douleurs les plus acres ont leur adoucissement, mais l'incertitude a cela d'horrible et d'insupportable qu'elle laisse tout supposer sans permettre aucune consolation. On demeure comme plongé dans un océan de tortures d'où pas une main amie, pas une planche de salut, pas un frère saffrage ne vous aident à sortir. Ingénieur à tromper ma raison, comme tous ceux que la crainte tenaille. J'avais successivement invoqué et épuisé toutes les conjectures qui pouvaient expliquer, sinon justifier votre silence, mais chaque minute qui s'envolait en effaçait une d'un coup d'aile et rendait votre conduite encore plus incompréhensible. De ces angoisses long-temps combattues, je passai bientôt au désespoir le plus sombre. Mon parrain, ma sœur, mon frère vous diront à combien de doigts de la mort je me suis un jour trouvée à cause de vous, mais ils vous diront aussi que si j'ai bien souffert, je n'ai jamais un instant regretté mon amour ni cessé de vous le garder aussi pur et aussi grand. Je tremblais pour vous, jamais pour moi; savais-je si vous étiez vivant ou mort, malade ou prisonnier? Dans ces temps de catastrophes imprévues, quelque tourbillon sanglant pouvait vous enlever, vous enlèver, et rien ne nous donne mieux la mesure de votre propre attachement, que le danger de ceux que nous aimons; les affections tièdes et faibles périssent dans de telles épreuves, parce que la inquiétude seule les conserve, mais l'affection sincère et fortement trempée s'y révèle encore plus absolue, encore plus fidèle. Allez! j'ai compris aux déchirements de mon cœur, que vous lui étiez indispensable désormais; ne me quittez donc plus, car j'en mourrais, et votre Berthe serait si malheureuse de mourir avant d'avoir passé, ne fût-ce qu'un seul jour, à vos côtés, enrichi de votre amour, orgueilleuse de votre estime et belle de ce titre d'épouse qui résume à ses yeux tous les trésors, toutes les magnificences de la vie et qui sera pour elle le comble de la félicité humaine.

En disant ces derniers mots, Berthe pressait tendrement les mains du vicomte; son regard étincelait d'une joie céleste et un sourire tel, que des lèvres humaines n'en avaient peut-être jamais formé, effleurait sa bouche. Ainsi réunis, entrecroisés, en présence de ce qui leur restait de

faulx sur la terre, les deux orphelins semblaient se jurer un amour éternel et sanctifier d'avance l'union qu'ils se préparaient à contracter un jour.

Charles, ivre de bonheur et le front radieux, touchait en imagination aux portes dorées d'un avenir qui s'offrait à lui sous un si séduisant aspect, il effleurait avec l'irréflexion d'un enfant prodigue, les roses nées de sa couronne de fiancé sur le sentier époux que ses pieds meurtris venaient de fouler. Perdu dans sa folle contemplation, il admirait les jolies formes, les gracieuses manières, la distinction de celle à qui il brûlait de consacrer jusqu'à son dernier souffle.

De son côté, la jeune fille se voyait déjà l'épouse bienheureuse et bien-aimée du vicomte; elle arrangeait à sa façon l'intérieur de son futur ménage où tout devait contribuer au bien-être et à la satisfaction du maître; elle pensait, la coquette, aux regards d'envie qui lui suivraient au dehors, quand, mollement appuyée sur le bras d'un si gentil cavalier, elle traverserait des groupes de jeunes femmes et d'oisifs disséminés dans les promenades; elle se sentait d'avance péniblement oppressée en songeant qu'il sortirait quelquefois sans elle; elle éprouvait dans mille inquiétudes puériles dont elle ne se rendait aucun compte, de peur de se trouver déraisonnable ou ridicule. Mais le bruit de son pas, bien connu viendrait-il à retentir dans les corridors, soudain son cœur à moitié brisé sous le choc précipité de ses pulsations retournerait au calme, à la sérénité qu'un amour si vrai ne manque jamais d'inspirer; elle s'élançait au devant de ses pas, elle presserait sur son cœur cet ami adoré, dont la courte absence a causé tant de soucis et d'alarmes. Quel bonheur de se revoir, de se raconter ce qui s'est passé ou ce qui s'est dit hors du logis! Quelle joie d'avoir à occuper d'une manière encore plus active des détails intérieurs, de prévenir tous les besoins, de deviner tous les desirs et d'obéir au moindre geste de celui qu'on s'est choisi pour guide, pour frère, pour protecteur dans la carrière! Puis, dans la maturité des temps, ces jolies têtes blondes à la joue vermeille, à l'œil d'azur, dont le langage ébouriffant, les chansons perpétuelles, les *annonces* divins et les rires, prodigent tant d'animation et de gaîté dans une maison; ces nouveaux devoirs, puisés dans un premier amour, cette satisfaction profonde, cette allégresse sainte, cette fierté puissante qui brille au front de six mètres, tout cela n'a-t-il pas son prestige? Le bonheur d'une telle existence sur terre ne vaut-il pas la béatitude des anges dans le ciel?

Ravie de ses prérogatives idéales dans les vastes champs de l'avenir, Berthe, tout entière à ses beaux rêves, arrêtait sur les traits épanouis de son fiancé un œil de flamme où éclatait une jeunesse extraordinaire, une éve ardente, une passion profonde. Soupirs et sourires se rencontraient sur sa bouche avec un égal empressement. Un léger frémissement d'impatience agitait tout son corps lorsqu'elle lui indiquait à haute voix ces charmantes perspectives à mesure qu'elles venaient d'être dans sa riante fantaisie et diaphane sa pensée. Le vicomte l'écoutait parler avec une sorte d'extase et d'oubli de toutes choses. Il en était de sa voix harmonieuse, ondulée, melliflue, comme de l'éblouissante beauté de son visage; c'était quelque chose de doux, de pur et d'adieu, un chant d'un son si pur, d'une mélodie indéfinissable, et qu'on ne pourrait mieux comparer qu'à ces accords magiques, à ces notes inattendues du rossignol qui, pendant nos nuits de septembre, s'égarait sous le dôme mystérieux des forêts.

Cette heure d'extase lui rapide comme un éclair. L'entretien si intéressant des jeunes fiancés fut malheureusement interrompu par l'arrivée subite de Legouët; il venait annoncer au citoyen commissaire la visite d'un de ses collègues du Comité de sûreté publique.

— Qui donc est-ce? demanda Robin que semblaient agiter de secrets réponsions.

— Le président du club des Cordeliers, répondit le concierge, et si on penchait à l'oreille de Robin, il prononça un nom que nul ne put entendre, mais que chacun, à l'exception toutefois du vicomte, parut deviner.

Il remarqua alors, en jetant sur tous ces visages diversément contractés son regard inquiéteur, l'air de contrainte visible de l'impensé, l'anxiété significative de Maurice, et la pâleur sous laquelle ces deux jeunes filles.

III.

La jeunesse dorée de Féron.

Une quinzaine de jours s'écoula sans que du part ni d'autre il fut jamais question, dans la conversation, de cette visite singulière. Charles de Launay, par une susceptibilité d'amour-propre facile à concevoir, persistait à ne provoquer les confidences de personne sur ce chapitre; de leur côté, ni l'abbé, ni sa sœur, ni Berthe, ni son parrain, ne semblaient disposés à l'entamer. Ces derniers étaient fort aises même de n'avoir pas à soutenir le choc d'une franche explication avec le vicomte, et comme il croyait s'en être aperçu, il mettait une certaine affectation à rompre tout entretien qui menaçait de faire surgir la moindre allusion à cet événement. Cependant il lui en coûtait de dissimuler ainsi; cette contrainte lui était d'autant plus lourde à supporter, qu'en consultant ses souvenirs, même les plus lointains, il ne se rappelait pas comment il pouvait s'être attiré de la part des siens une défiance aussi peu flatteuse, il ne comprenait pas davantage en quoi pareille révélation, quelque terrible qu'elle fût d'ailleurs, les forçât de se tenir à son égard dans une circonspection aussi entée. Quels dangers, en effet, eût-on craint de lui annoncer à lui qui n'avait pour ainsi dite encore vécu que de dangers; de quelles ef-

frayantes perplexités eût-on désiré lui dérober l'imminence, qui ne restassent bien au dessous de celles qu'il avait déjà été forcé de subir? Il se perdait en conjectures, et le bonheur qu'il trouvait à se sentir au milieu d'eux s'affaiblissait au choc répété de tant de doutes amers.

Les mesures de sûreté prescrites par l'assesseur, dans le commun intérêt de la famille, durent, sur ces entre faites, recevoir leur exécution, et opérèrent une heureuse diversion dans l'esprit du vicomte.

Il alla, un soir, suivi de son frère, prendre possession du nouveau logis qui lui avait été préparé par les soins paternels de Robin. Cet appartement, situé à l'entresol, se composait de deux grandes chambres à alcôves, à la suite desquelles un étroit cabinet noir donnait, par une double porte, sur un petit escalier de bois, dont la spirale vermoulue se prolongeait jusque dans la cour. L'entrée véritable était par l'allée de la maison; on tournait un peu à gauche dans une demi-obscurité, puis on sentait sous son pied incertain et chancelant la première marche de cet autre escalier, bâti avec des carreaux de brique et du ciment. Quelle différence avec le riche perron de marbre de l'hôtel de Launay!

L'ameublement était des plus simples: il ne s'agissait certainement pas d'orner les murs, mais bien de les rendre moins nus; le strict nécessaire se trouvait donc à portée de la main, le superflu seul y brillait par son absence.

Quand ils eurent suffisamment connu leur nouveau domicile, et qu'ils eurent additionné les ressources qu'elle pouvait, au besoin, leur offrir, ils se choisirent chacun leur gîte. À l'abbé Maurice échut la propriété de la salle du fond et de son cabinet; le vicomte fit élection de domicile dans la première chambre.

Après cette installation, à laquelle présidèrent les deux belles-sœurs avec cette vue délicate et perçante qui se porte sur tous les détails, avec cet esprit de prudence et d'économie, d'attention et de zèle, et cette finesse qui font une auréole si belle à ces charmans génies de la famille et du ménage, l'assesseur se rendit à la municipalité, où il fit délivrer aux deux frères des cartes de sûreté, sur le vu des certificats de civisme dont il avait eu la précaution de les munir à l'avance. Cela fait, ils furent inscrits au nombre des gardes nationaux de la légion du Temple, et ils rentrèrent chez eux un peu plus rassurés qu'ils n'en étaient sortis.

— Mon frère, dit Maurice en prenant la main du vicomte, depuis quelques jours que je l'observe attentivement, il me semble avoir surpris dans tes regards, dans tes paroles, dans ton maintien, une sorte de découragement qui ne t'est pas habituel et qui, selon moi, est l'indice d'une peine cachée au fond de ton âme. Quel chagrin as-tu? D'où te vient cette morosité inexpugnable et cet air taciturne qui nous affligent? Voyons; nous sommes seuls, nul ne peut nous entendre, rien ne t'interrompra, confie-moi ce secret qui t'épouille...

— Eh bien, oui, Maurice, tu ne te trompes pas, lui répondit Charles, profondément touché de l'intérêt que l'abbé semblait prendre à ses souffrances. J'ai là, dans le cœur, une blessure qui saigne toujours et qui ne pourra se cicatriser qu'avec ton secours fraternel.

— De quoi donc s'agit-il? s'empressa de demander le bon abbé.

— Il s'agit du peu de confiance que vous me témoignez, tout fit le vicomte sévèrement.

— Tu nous accuses à tort, mon frère.

— Pourquoi donc en suis-je encore à ignorer seul la nature et le but de certaines visites?...

— Quelle curiosité d'enfant, interrompit Maurice.

— Cette curiosité d'enfant menace de nous mener loin, si je suis condamné à douter encore long-temps de la sincérité, de la bonne foi de Robin et de l'amour de Berthe.

À chacune de ces récriminations inattendues, l'abbé de Launay reculait d'un pas; sa surprise se traduisait par des exclamations aiguës et prolongées.

— Refuseras-tu de croire aussi au jour qui t'éclaire? s'écria-t-il enfilon. Douter de nous? Il faudrait y mettre bien du courage et de la volonté! Où peux-tu espérer de rencontrer jamais autant d'amitié, de dévouement, de noble générosité et de pure affection? Qui te produira comme nous, des soins aussi désintéressés, des consolations plus efficaces? Nous avons été bien mal inspirés vraiment, puisque, au lieu de l'éviter un souci, nous avons encouru ta mésestime, à ce point que tu oses suspecter jusqu'à la droiture de nos actes et de nos intentions. Si, injustice de tes soupçons n'atteignait encore que moi, peut-être aurais-je au fond de mon âme assez d'énergie pour feindre d'y rester insensible, mais qu'elle t'égare jusqu'à méconnaître le cœur de Berthe, ce cœur si chaste, si naïf, si inébranlable dans ses vertus et dans ses attachements, c'est ce que je ne dois pas souffrir; tu es l'homme du monde à qui il t'droit être le moins permis de douter de cette noble et chaste nature. Écoute, le voici ce secret; tu le trouveras sans nul doute, beaucoup moins important que tu ne le crois: dans ces temps déplorables où nous tremblons tous naturellement pour les jours de l'un et de l'autre, un homme qui a droit de vie et de mort sur nous, et qui peut, d'un mot nous envoyer demain à l'échafaud, a une égoïste pensée de spéculer sur nos terreurs et sur l'amour profond qui nous unit tous ensemble...

— Et cet homme? interrompit le vicomte.

— Cet homme, continua l'abbé, n'a pas craint de confier à Milo de Montsigny la flamme impure dont il brûle pour elle et de lui adresser des propositions indignes d'une honnête femme...

— L'insolent!

— Il est inutile de t'assurer qu'elles ont été accueillies avec le mépris

qu'elles avaient si justement inspiré de prime abord à ta fiancée; mais tu comprendras à combien de malheurs un refus nettement formulé eût exposé sa vie et celle de chacun de nous; son indignation qui lui conseilla de prendre un parti violent pour se débarrasser des exigences insultantes de son persécuteur, fut heureusement toujours mitigée par une sage réserve et lui permit d'entrevoir les terribles résultats qui n'eussent pas manqué de suivre une telle détermination, tout en lui dictant les moyens d'y échapper par des attermeimens habiles, des mesures dilatoires et des stratagèmes qu'il n'est donné qu'aux femmes d'inventer en pareille occurrence.

— Mais le nom de cet individu?

— Il ne t'est pas inconnu. Tu l'entendis prononcer naguère au lit de mort de notre oncle, et actuellement, tous les journaux le proclament comme celui du seul et véritable ami du peuple; ce nom, qui vole de bouche en bouche, et que Legouët n'a pas osé prononcer devant toi dernièrement, c'est: Narat!

— Quoi! s'écria le vicomte furieux, ce petit médecin dont l'opreccuidance m'a si fort exaspéré pendant les derniers momens du comte de Montsigny?

— Précisément.

— Et c'est ce même homme qui la renommée porte aux nues aujourd'hui! Qu'a-t-il donc fait pour cela?

— Il a demandé le supplice de trois cent mille de ses frères, répondit tranquillement l'abbé; craindrais-tu par hasard que Berthe ne fût par l'amour?

— Non, certes, répondit Charles, ramené au calme par les confidences rassurantes de Maurice et ne pouvant s'empêcher de rire du ton singulier dont il prononça ces derniers mots. Non, je ne suis pas jaloux à ce point, je vois que nous ne rivaliserons pas ensemble, et je sens mon cœur tout dégonflé depuis que tu m'as ainsi instruit des difficultés de notre position. Je comprends à présent pourquoi vous avez voulu m'épargner les soucis de cette nouvelle épreuve, je vous en remercie et, de ce pas, je cours embrasser les genoux de Berthe et lui demander grâce.

Le vicomte sortit, en cotrait, de la chambre.

L'abbé resta quelques instans pensif, le front appuyé dans sa main, comme s'il goûtait une partie des émotions délicieuses que se partageaient alors les deux amans; satisfait de son ouvrage, il souriait en lui-même aux douces espérances qui naissaient dans son cœur relativement au bonheur pur et sans mélange réservé à leur prochaine union. Peu à peu ses rêveries prirent un caractère plus ferme et plus mélancolique, on eût dit qu'il éprouvait comme de vagues regrets de ne pouvoir, à leur exemple, s'abandonner aux délians transports de l'amour; cette coupe enivrante n'était pas permise à ses lèvres, mais peut-être en eût-il bû les bords sans amertume... D'où lui venait, en effet, cette foible de sensations brûlantes qui le relançaient souvent dans sa retraite? Ne lui manquait-il rien pour combler cet abîme de vuidité, d'isolement et d'ennui, dont il sondait parfois la profondeur? Un charme puissant et irrésistible ne le poussait-il pas à la recherche de ce bien inconnu dont il se sentait l'instinct? Sans doute, cette âme neuve et simple qu'aucune passion n'avait encore usée, sentait aussi le besoin de s'attacher sur la terre à une de ces affections périssables qu'on lui avait apprises à dédaigner.

Le front pur de Maurice reflétait comme un miroir fidèle, ces diverses émotions et la lutte acharnée que tant de pensées contradictoires se livraient dans son intérieur. Tantôt ébloui par de soudaines clartés, tantôt obscurci par de sombres umages, tour à tour pâle et rougissant, paisible ou altéré, son visage exprimait trahissait le moindre choc, la moindre asperité de ces secrets analyses. Enfin, il parut s'arracher péniblement à sa méditation, ferma avec précaution toutes les portes, puis, ouvrant un des battans de son alcôve, au fond de laquelle un grand crucifix noir était appendu, il s'agenouilla sur le sol comme accablé du fardeau de sa propre vertu. Dieu seul fut le confident de ses tortures morales...

Charles avait trouvé Berthe dans la jubilation; Robin lui donnait alors lecture d'une lettre de Florestan, bien faite pour calmer toutes les inquiétudes que le récit du vicomte avait fait naître dans leur esprit, au sujet du vain Ma-chi-kiac. Les détails qui y étaient consignés étaient fort rassurans, sa conduite dans le château de Montsigny, était jusque-là l'exemple de tout reproche; Charles était confondu: il no lui restait plus d'autre ressource que d'attribuer à une fatale hallucination de son esprit l'horrible drame dans lequel il avait failli succomber trois ans avant, ou encore de passer pour un calomniateur, ou enfin de croire, que cet intention réputé si honnête et si probe n'était aussi qu'un second fripon qui s'entendait au mieux avec le sauvage et qu'ils étaient de connivence pour le tromper. Cependant il ne jugea pas opportun de contredire, quant à présent, les bons renseignements et les louanges exagérées de l'intendant, se réservant d'intervenir plus tard dans cette affaire d'une façon beaucoup plus énergique qu'on ne pouvait le croire. Le compte-rendu de l'administration des biens de Berthe présentait des résultats plus satisfaisans, tout y était précis, clair, net et respirait un air de vérité, de franchise, auquel le vicomte lui-même out de la peine à se soustraire. Il résolut néanmoins d'approfondir au plus tôt la valeur de ces brillantes descriptions et d'acquiescer la preuve de leur réalité, ne s'en rapportant qu'à lui seul pour découvrir la fraude et les hypocrisies menées de ces messieurs. Il était content pour lui qu'une trahison nouvelle se perpétrât dans le manoir de Montsigny contre la famille, et que ce panegyrique effronté du saganore indien cachât quelque machination qu'il était urgent de prévenir.

Lorsque le crépuscule eut laissé tomber sur la ville son voile de brume, Charles qui, par mesure de précaution ne s'aventurait guère au dehors que le soir, se prépara à faire sa promenade accoutumée. Il sortit muni de son portefeuille dans lequel il plaça, à côté de sa carte de sûreté, la lettre de Florestan dont il voulait encore relire le contenu, afin d'y mûrement réfléchir, la nuit durant, avant de rien entreprendre : ses pas l'ayant dirigé par hasard vers la rue de la Loi, il se laissa entraîner au théâtre de la République par la foule avide et compacte qui eu assiégeait le portique.

L'enceinte était comble. On se disputait les moindres recoins de cette salle trop étroite bien avant le lever du rideau. Le vicomte, après des recherches inutiles, après de fréquentes largesses prodiguées aux ouvreuses, sortie d'encouragement aux beaux-arts qui ces dames ne dédaignaient pas plus alors qu'elles ne font aujourd'hui, parvint enfin à obtenir une place de première galerie, dans laquelle il ne fut pas plusôt encaissé, que les trois coups classiques du régisseur se firent entendre.

On donnait, ce soir-là, les *enactes* du citoyen Chénier et le *MANOÏET* de Voltaire. Talma y continuait brillamment ses débuts dans le rôle de Séide : un tonnerre d'applaudissements fraterniques salua l'artiste dès qu'il fit son entrée sur la scène; glorieux d'un pareil accueil, il se surpassa lui-même et parut s'identifier tellement avec le personnage qu'il représentait, partageant ses craintes, s'inspirant de sa passion, vivant de sa vie et s'oubliant si complètement dans ses accès d'amour, de fureur ou de désespoir, qu'ainsi rendu maître des esprits, il fit passer dans l'âme des spectateurs ses émotions violentes et sa fougueuse ardeur. L'acteur, monte au diapason du poète, n'avait jamais été plus beau, plus inspiré, plus tragique; il était ce jour-là à l'apogée de son talent. L'âme, l'imagination et l'intelligence développées par une étude sérieuse, approfondie, de nos chefs-d'œuvre dramatiques, sont les seuls éléments qui constituent le parfait tragédien, et sous ce rapport, Talma figurait au premier rang. S'il n'avait eu que du sentiment, il ne se fut pas autant pénétré des caractères qu'il devait imiter et jamais le feu sacré de l'enthousiasme n'eût aussi puissamment dilaté les énergiques ressorts de son âme. Cette faculté précieuse de s'exalter, d'éprouver des passions volontaires, de parvenir à une sorte de délire factice, était le sublime de l'étude, le complément de l'art prodigieux de Talma; semblable à une étincelle électrique, cette vigueur saisissante d'émotions se communiquait soudain au public, dont la voix, les gestes furibonds et les bravos multiples prouvaient assez l'intérêt et le plaisir. Un frémissement indicible parcourait la salle; à ces acclamations tumultueuses succédaient des intervalles d'un silence presque religieux; tous les regards fixes, tous les visages en feu, témoignaient des sympathies et de l'attention profonde de l'auditoire.

Au milieu de cette effervescence inapaisable, de cette agitation, de ces transports fiévreux de toute une multitude, un homme seul était demeuré froid, impassible et muet. Cet homme insensible à tant de belles choses, c'était le vicomte de Launay, dont le front sombre et plissé indiquait assez la poignante absorption.

Charles n'avait eu effet de pensée, de conception et de sens que pour cette ténébreuse énigme du château de Charlemont dont il s'efforçait vainement de vouloir soulever le voile. L'alliance monstrueuse, inouïe, qui se sortait des expressions mêmes de la lettre, l'étrange et de cet accomplissement aussi bizarre qu'impossible d'un homme de bien et d'un scélérat, de Florestan et de Ma-chi-kie, surpassaient toutes ses prévisions, toute son expérience, toute la droiture de ses raisonnemens et de sa logique. Il se perdit à découvrir le bout d'un fil conducteur à travers les interminables détours de ce labyrinthe. La missive de l'intendant tremblaitait entre ses doigts crispés, ses yeux éblouis en rôlaissent pour la vingtième fois la teneur hypocrite; un sourire plein de fiel et de sarcasmes virulents errait sur ses lèvres, il avait pour ainsi dire le flair de la perdrix que masquaient ces caractères mensongers, lorsque tout à coup une forte odeur de roussi venant à blesser son nerf olfactif, il s'aperçut que le raman étincelant de lumières qui flamboieait sous lui, et dont, par mégarde, il s'était trop rapproché, commença à bruiser le papier qu'il consultait; mais, ô surprise! de nouveaux caractères ont jailli dans les interlignes de cette lettre! Quelques mots tracés d'une main tremblante et pressée s'offrent aux regards étonnés du vicomte; il se pencha de nouveau vers le foyer créateur, et lit ces mots dans une agitation profonde :

« Si Dieu vous inspire et que ces lignes vous parviennent, ne tardez pas à partir pour Charlemont. Il se passe dans le château des choses que je ne puis expliquer que verbalement. Je crains moins pour ma vie qui est toute aux enfans de mon noble maître, que pour l'intégrité du trésor confié à ma garde. Ne croyez à rien de ce que je vous mande dans la présente; la menace seule a pu m'obliger à agir aussi contrairement à mes devoirs et à ma conscience. Je suis seul, mes ennemis sont forts et nombreux; n'oubliez pas, je l'ai cinquante-sept ans, et quo qu'il arrive, croyez à mon dévouement éternel. »

Ces caractères tracés au moyen d'une cendre sympathique venaient d'apparaître tout à coup, sur le papier fortement chauffé par la flamme des bougies; ils continuaient les crantes bien légitimes du vicomte, et cependant son âme fut dans la joie parce qu'il reconnut que s'il avait eu raison de se méfier du nain, il avait eu tort de soupçonner la probité et la vertu du vieil intendant.

Comme il relevait la tête, il crut remarquer qu'en face de lui, à l'autre extrémité de la salle, un jeune homme très richement mis, l'observait avec une curiosité extraordinaire et ne le quittait pas un instant des yeux. Cette attention provoquante révolta le vicomte; il sentit son sang s'allu-

mer et la colère bondir au fond de son cœur à ce semblant d'insulte. Il se prit à le regarder à son tour avec une fixité menaçante, mais il lui était impossible de saisir l'ensemble de cette physionomie à moitié ensevelie dans les plus ébouriffans de sa cravate, et masquée d'ailleurs par le rempart éclatant d'un gigantesque faux-cil.

C'était un de ces élégans du jour, un de ces incroyables fats raffinés, dont le costume et les manières devaient opérer une réforme complète dans les mœurs de la société de cette époque, restreindre quelque peu les progrès de la disgracieux carnaquole et adoucir l'humeur acerbée, les formes brutales des Français de la terreur. Son habit carré, ses culottes à l'anglaise, ornées de deux énormes montres à breloques, son gilet à fleurs, dont les pointes exagérées lui dépassaient les épaules, son jabot richement brodé, ses coturnes de ratine, ses cheveux relevés en tressis, par derrière et maintenus par une cadonette d'acier à facettes, tout, jusqu'à la monstrueuse petite masse de houx avec laquelle il gesticulait à tout propos de la façon la moins rassurante pour les occupants voisins, faisait reconnaître en lui un de ces partisans efféminés du conventionnel Fréron, viveurs fielleux, amis de la joie, du tapage, des plaisirs et du luxe et dont les folles aberrations défrayaient largement la petite chronique des clubs. Ces jeunes écorcés, dont le fils du journaliste tant décrié par Voltaire, s'était composé une cour, formaient une véritable secte connue alors sous la dénomination poétique de *Jeunesse dorée*. Il n'était bruit que des escapades joyeuses, des scandaleuses amours, des orgies échouées, des matinées dansantes, des concerts et des tapages nocturnes de ces gais compagnons. Ils affectaient une politesse de manières, une délicatesse de langage et une courtoisie à l'égard des dames, qui contrastaient d'une manière piquante avec la grossièreté repoussante, quoiquant, de gens ne croyaient être qu'une franche et juste expression de l'égalité.

Le regard de cet individu ne se détournait pas de M. de Launay; ce dernier, irrité d'une telle persistance qu'il chercha vainement à s'expliquer, se proposait déjà d'en demander raison au sortir du spectacle, lorsque le rideau tomba enfin sur la scène et termina la pièce. On sait ce que c'est que le brouhaha, le tumulte et la confusion qui s'élevait à la fin et à la sortie d'un spectacle à Paris, nul ne trouvera donc surprenant que le jeune homme oublié, dans les enlarmes de la foule et des détours tantôt obscurs, tantôt rayonnans des corridors, l'importun-voisin à qui il croyait avoir servi de piston pendant toute la séance. Une fois dans la rue, il marcha résolument vers son gîte, se souciant peu de donner un assignat de mille livres pour payer la course d'un quelconque véhicule, à tous ces cochers de fiacre qui obstruaient les abords du théâtre.

Il s'acheminait à grands pas. La nuit était superbe. Un ciel d'un bleu sombre inimitiquement étoilé, versait ses myriades d'étoiles sur son pavé désert des rues. Un profond silence régnait partout; Charles allait à l'aventure, sans défiance aucune et repassait dans sa tête les innombrables suppositions que son esprit soucieux lui avaient suggérées, relativement à la gerance fort exposée de Florestan, lorsqu'il se surprit à remarquer que le bruit de sa marche solitaire s'augmentait peu à peu du bruit des pas d'un homme qui le suivait à quelque distance. Il se retourna, mais ne vit rien; l'ombre noire des murailles tranchait silencieusement avec les blanches clartés de la lune qu'il eût été impossible de distinguer un objet quelconque à une quinzaine de toises. Il se remit donc immédiatement en route et derrière lui, se fit entendre de nouveau le bruit régulier qui venait d'attirer son attention.

— Quelque amateur de spectacle, attiré comme moi! se dit-il en haussant les épaules.

Cependant, plusieurs rues qu'il avait déjà traversées, auraient dû sans non les séparer entièrement, au moins placer un plus long intervalle entre les deux pétons; mais plus le vicomte hâta sa marche, plus aussi son poursuivait invisible pressait la sienne; il semblait même s'étudier à régler son pas sur le sien, afin d'en amortir le double retentissement sur la pierre. Ceci éveilla les soupçons du page; définitivement, étant à un coup de bourse ou un coup de tête; un voleur ou le bourreau; un brave bourgeois du Marais, tremblant de trotter tout seul dans les sombres ruelles ou un espion du Comité de salut public qui relançait le gibier futur du tribunal révolutionnaire? Son incertitude était grande; une crainte l'assailait tout à coup:

— Si c'est un voleur, pensait-il, je vais l'attirer sous un réverbère et lui conter fleurety à grands coups de poignard; mais si c'est un espion qui m'a reconnu, il faut à toute force que je lui échappe, car il n'est pas seul et quelque patrouille de sans-culottes qui marche sur ses talons ne tarderait pas à connaître l'asile que m'a procuré ce pauvre Robin. Si j'allais perdre ce noble protecteur! Si j'allais causer l'arrestation de Maurice, de Louise, de Berthe... leur mort peut-être! Oh! j'en frémis! Fuyons! c'est décidément une mouche de Robespierre!

Et comme il venait de s'y résoudre, il partit avec l'agilité d'un chevreuil; au détour d'une rue, il s'arrêta pour écouter... un galop précipité résonnait sur le sol derrière lui: c'était bien au vicomte qu'on en voulait.

— Ma foi! se dit le jeune homme, il est vrai que je cours comme un Basque, et qu'il me serait facile de dérouter ce monsieur, mais il m'a toujours répugné de ne faire usage que de mes jambes quand il s'est agi de battre en retraite, et puisque ce brave rôdeur ne me paraît accompagné de personne, ce serait bien le diable, s'il jouait de l'espadaon plus habilement que moi; tâtons-le!

Lorsqu'il eut reconnu que son persécuteur s'était rapproché du

coin de rue où il se tenait blotti pour mieux l'observer, il s'élança subitement de sa cachette et fondit sur lui, le couteau à la main.

L'inconnu, lancé dans sa course, s'arrêta comme un cheval ombraqueux qui se cabre à l'aspect d'un objet informe gisant sur sa route. D'un coup d'œil, le vicomte eut reconnu son incroyable du théâtre de la république :

— C'est encore vous ! lui dit-il en ricanaat. Ah ! ça, vous tenez donc bien à me faire admirer votre ridicule costume !

Puis, changeant brusquement de ton et de maintien :

— Que me veux-tu donc enfin ? lui demanda-t-il d'une voix menaçante.

— Je veux presser ta main dans la mienne, Charles de Launay, lui répondit l'incroyable, d'un air profondément ému.

Le vicomte laissa, de surprise, échapper son poignard.

— Je ne vous comprends pas, balbutia-t-il en reconnaissant bien qu'il s'était mépris sur les intentions et les qualités de l'homme qui se tenait devant lui.

— Tu es bien changé, sais-tu, mon cher vicomte ? J'ai long-temps hésité à te reconnaître sous ce costume de prolétaire, avec ces cheveux coupés à la Titus et cette royale qui te fait ressembler, à s'y méprendre, à un vieux voltigeur de Louis XV. Maudite soit la révolution, qui force un jolii cavalier de la race à s'habiller comme un quaker !

— Mais, monsieur !...

— Oh ! je sais bien ce que tu vas me répondre, reprit l'inconnu en jetant un regard moqueur sur ses propres vêtements ; tu trouves que je ne suis guère plus gracieusement vêtu que toi ! Eh ! je n'ai pas eu le choix ! autre effet de cette damnée révolution ! Mais quelle heureuse rencontre ! Je n'osais en croire mes yeux ; moi qui te croyais encore là-bas... avec eux ! Tu les a donc quittés ?

Pendant que l'incroyable discourait ainsi, Charles analysait les traits de son visage ; il reconnaissait petit à petit le timbre de cette voix affectueuse dont les accents ravaient en lui tant d'heureux souvenirs du temps passé. Il avait péniblement recomposé à travers mille évenements hétérogènes ; malgré cette coiffure laide et risible, malgré cet accoutrement bizarre et malséant, le type noble et martial du gentilhomme armoricain, de son camarade des pages, du comte de Kergouët enfin, qui se retrouvait, comme par enchantement, rendu à ses embrassements et à sa vieille amitié.

— Kergouët ! s'écria-t-il.

Et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant comme deux enfants.

Quelques minutes se passèrent avant que la voix leur fût rendue ; l'émotion les prenait à la gorge et les étouffait ; leur joie leur faisait mal.

— Mais c'est un rêve ! répétait le vicomte ravi.

— Eh ! non, pardiou ! c'est de la belle et bonne réalité au contraire ! répondait de Kergouët. Du diable si j'aurais pensé à te retrouver jamais à Paris ; moi qui te savais en pleine émigration !

— Jo ne m'y attendais pas plus que toi, il y a un mois ; c'est un coup du hasard qui m'a force de revenir. Je dis force, car bien que tout m'attirât en France, j'avais depuis long-temps perdu l'espérance d'y rentrer...

Et l'ayant en quelques mots mis au fait des circonstances qui avaient provoqué et miraculeusement effectué son retour, le vicomte lui demanda aussi des détails sur la vie qu'il avait menée depuis leur dernière entrevue, laquelle, — ainsi que nos lecteurs se le rappelleront peut-être, — ne remontait pas moins loin qu'au 13 juillet 1789, veille de la prise de la Bastille.

— Ah ! j'en ai long à te conter sur ce chapitre-là, dit le comte de Kergouët. D'abord, lorsque je te vis l'esquiver sur le boulevard, te fauflant comme un vrai furet à travers les embarras de voitures et les flots pressés des passans, je te crus perdu. Je te criais : Vicomte, par ici ! viens partager mon cheval, il est encore possible de te sauver ! Mais, bast ! tu enjambais le terrain comme feu le petit Foucet avec les Lottes de l'ogre. Ton exemple me rappela à moi-même ; je me nouai le torse à ma selle, afin de ne pas yider les argons, s'il prenait fantaisie à un de ces farceurs de héros de me casser mon autre bras ; ainsi maintenu, solidifié sur mon azezan, je lui mordis une oreille jusqu'au sang, pour ramener en lui cette vigueur et cette vitesse qui menaçaient de l'abandonner après une si terrible cavalcade. La pauvre bête, à moitié folle de douleur, se cabra au moment où j'allais être saisi ; puis, se ruant d'un air forcé sur les groupes menaçans, elle fendit la presse et dévora l'espace avec la précipitation furieuse d'un tempête : le poil de son ventre brossait le sol, des jets de fumée et d'écumée s'échappaient bruyamment de ses naseaux, sa longue crinière noire, tout hérissée, ne fouettait le visage ; c'était effrayant de le voir courir. Pendant vingt-deux minutes, il m'emporta ainsi à travers champs ; quand il tomba mort, j'étais à Saint-Denis...

— Sauvé ?

— Sauvé ! Les cannibales qui voulaient me manger à la croque-aus-soupèrent de pain sec ! Bien m'avait pris de me coudre en quelque sorte sur ma schabrique, je serais tombé cent fois sous les soubresauts nerveux et les bonds convulsifs de ma monture ; Dieu sait qui m'aurait relevé ! La perte de mon sang m'avait beaucoup affaibli, omni ramassa sur la chaussée, sans connaissance, sans mouvement, sans soufflé. Moi, je n'avais pas la conscience de l'état déplorable dans lequel je me trouvais. L'aide-major des hussards de Bercheny, dont le deuxi-

me escadron était campé dans ce bourg, me prodigua des secours éclairés et me rappella à la vie. Mais je ne tardai point à maudire ce bienfait, ou plutôt apprenant qu'il me faudrait sans doute subir l'amputation du bras. Heureusement qu'il n'en fut rien ; la pureté de mon sang et la vigueur de ma constitution, d'accord avec la nature, me guérirent plus tôt qu'on n'avait osé l'espérer, et j'échappai ainsi à la honte et à la douleur d'une mutilation qui n'eût infailliblement conduit au suicide.

Pendant ma convalescence qui fut longue, j'eus la douleur d'apprendre la mort de ton père que l'on m'avait cachée jusque là. Ton frère, l'abbé, que j'eus occasion de rencontrer un jour à Versailles, m'informa vaguement de ta mystérieuse ambassade à l'étranger ; rien n'avait encore transpiré de cette mission et je crois bien à présent, que la retenue qu'il mit à m'en parler, lui était moins dictée par un manque de confiance en ma discrétion que par la profonde ignorance qu'il partageait avec nous sur le motif réel de tes pégrinations autrichiennes.

Une rechute que me valut me nuit passée au bal chez le marquis d'Avary, notre gouverneur, me cloua de nouveau sur le grabat. Pendant ce temps, survinrent et se succédèrent presque sans interruption, le massacre des gardes-du-corps, l'émigration des princes de la maison de Bourbon, la fuite et l'arrestation à Varennes de la famille royale... Tous nos désastres enfin ! Bien que j'éprouvassé quelque répugnance à quitter ma patrie à cette époque, comme le faisaient journellement tous nos frères d'arme, je me laissai bientôt persuader, à mon tour, par l'espoir d'être utile à mon souverain et de tirer l'épée pour sa cause. A peine rétabli, je gagnai les frontières. Au bout de quelques mois passés dans l'inaction et une attente des plus pénibles sur les événemens, je quittai le duché de Wurtemberg où j'avais demandé l'hospitalité à une cousine-germaine de ma mère, la duchesse de Kleist, et je rentrai en France au bruit du canon du 10 août. Je me convainquis bientôt de l'impuissance de notre parti : le roi, enfermé dans la tour du Temple, était inabordable pour ses fidèles. Vainement cherchai-je à recomposer, parmi les membres épars de notre vieille noblesse, un second bataillon sacré comme les chevaliers du poignard ; mes démarches demourèrent sans résultat...

Je crus m'apercevoir sur ces entre faites que ma conduite était épide et que je devenais l'objet d'une surveillance de fort mauvais augure. Je fus confirmé dans mes soupçons par un billet anonyme que je reçus un jour et dans lequel, une main légère, tremblante et parfumée, — la main d'une jolie femme, je le parierais ! — me prévenait ainsi de l'imminence du péril :

« Fuyez, fuyez vite ! vous êtes au nombre des suspects : un infâme dénonciateur a révélé votre présence dans Paris au Comité de salut public. Vos jours sont exposés, mettez-les promptement à l'abri ! Silence !... »

Et pas de signature ! Mais fuir, où cela ? Paris, quoique grand, devenait de jour en jour plus familier aux administrateurs de police, aux argousins et aux piquiers de la sanglante Commune. La guillotine éclaircissait d'heure en heure les rangs de la société : la misère rouge consommait une immense quantité d'hecties humaines, les moutons de la police fisonnaient, les tricoteuses fourmillaient, les dénonciateurs à gages sortaient de dessous terre, Anaxagoras Chaumette enrégimentait ses perfides bouquetières ; comment se retourner au milieu de cet ignoble capharnaüm sans courir au devant de la mort, sans se livrer, pieds et poings liés, à la rage toujours grondante et inassouvie des septembriseurs ? Je pensais à toi dans cette alternative peu récréante ; tu étais du moins en lieu de sûreté et tu ne m'inquiétais guère par conséquent ; mais ton pauvre frère Maurice, mais mademoiselle de Launay, qu'allaient-ils devenir ?

— Excellent cœur ! s'écria le vicomte attendri en relevant vers Kergouët des yeux où se liaient clairement toute sa gratitude, ton amitié pour nous n'a donc jamais failli ?

— Jamais pas plus que la tienne pour moi, j'espère ! Les liens qui nous unissent, vois-tu, sont une seconde parenté et tu as tort de t'étonner autant de l'intérêt que je pouvais prendre à l'existence et à la sûreté de tiens. Je me rendis rue du Bac : le marbre où étaient jadis sculptés votre nom et vos armes, avait été arraché de l'abside ornement du portail ; à sa place, se lisaient ces mots peints en rouge sur la muraille : *République une et indivisible. Propriété nationale* !

Il était, hélas ! bien inutile de les chercher la. S'informant d'eux dans le quartier, c'eût été peut-être rappeler leur souvenir et leur devenir fatal ! Oubli, dans les temps orageux où nous sommes, est un bienfait qu'il ne faut pas dédaigner. Je rentrai donc chez moi, désespéré, inquiet, agité de sinistres pressentimens et décidé, cette fois, à prendre la fuite. Un nouveau billet de la petite main de fée, dont je te parlais tout à l'heure, m'attendait au logis, sous la fente de ma porte :

« Maurice est en sûreté, y était-il dit, il passera ce soir à huit heures sur la place ci-devant Royale. »

Je remerciai, du fond de l'âme, le génie attentif à répondre aux plus intimes desirs de mon cœur, l'ange assez bon pour me tendre la main dans le torrent d'incertitude amère où je me débatais, et je volai à la place Royale.

— Qui donc te tenait si bien au courant des démarches de Maurice ? demanda Charles profondément intrigué.

— Je l'ignore encore, répondit de Kergouët avec simplicité. Cette écriture m'était absolement inconnue, et la correspondance magique on resta là. Je négligeai même d'en parler à ton frère, pour ne pas payer d'ingratitude les services signalés que mon lutin m'avait rendus, sous la condition expresse du silence.

— Cela a dû bien te coûter !
— Tu me crois donc bien bavard ? Ma foi ! non. Je me suis tu sans effort ; j'ai été discret par instinct...

— Cette correspondance est tout au moins singulière ! murmura Charles, assombri à son insu par la connaissance de ces détails étranges.

Kergouët reprit :

— A l'heure dite, je me rencontrai en effet nez à nez avec ton frère : là sour Louise l'accompagnait...

— Ah ! fit Charles en rougissant tout à coup.

— Nous causâmes longuement, puis, nous rentrâmes ensemble, chez un certain fonctionnaire du gouvernement républicain qui, à ce qu'il paraît, avait recueilli ton frère dans sa maison, la veille des massacres de septembre...

— Je sais, fit le vicomte, c'est chez lui que je demeure à présent.

— Vraiment ? mais il a changé de logement depuis, car à mon dernier retour à Paris, lorsque je me rendis, rue Anastase pour le voir, on me dit qu'ils étaient délogés sans m'apprendre où qu'ils étaient devenus : Je supposai que Talbot et mademoiselle de Montigny étaient parvenus à émigrer et à se rejoindre...

— Non. Ils n'ont jamais quitté leur retraite.

— Ah ! ça, c'est donc un bien honnête homme que votre hôte ?

— C'est le plus noble caractère, l'ami le plus dévoué que je connaisse après toi, Kergouët.

— Dieu soit béni de vous avoir envoyé ce protecteur en si bonne occasion ; il m'en aurait fallu une dizaine comme lui pour faire mon chemin plus agréablement. Pour en revenir à mon histoire : je prolongai de vingt-quatre heures mon séjour à Paris, puis je quittai la petite maison de la rue Anastase, emportant, cousue dans la doublure de mon surcoat, une liasse de lettres, que j'ai jetées à la poste, à ton intention, en débarquant à Douvres.

— Merci, je les ai reçues fort à propos ; dit le vicomte.

— Quelque temps après je barbotais dans les marais de la Loire pour rejoindre l'armée vendéenne. C'est là que je reçus pour la première fois de ces nouvelles par le comte de Puyssie, un de nos généraux royalistes. Rappelé à Paris par une femme que j'aimais, je ne tardai pas à être traqué par les liniers de Fouquier-Tainville et forcé de fuir une seconde fois, errant de lieu en lieu, souvent sans pain, toujours sans asile, m'échappant à la mort, à l'ignominie de l'échafaud, que par l'intervention manifeste de tel ou milieu de tous les dangers qui m'environnaient sans cesse. Je passai ainsi huit mois à vagabonder comme un vilain, à traîner dans la boue de la misère, une noblesse de onze siècles et la glorieuse descendance des derniers ducs de Bretagne ! Je te citerais volontiers à ce propos, toute sorte de phrases plus belles les unes que les autres, sur les vicissitudes de la fortune et le revirement capricieux des félicités humaines ; mais d'abord, l'heure est quelque peu indue et ensuite, je ne crois pas nécessaire de passer devant toi en *incroyable* pour déguiser ma personne et cacher mon identité. Qu'il te suffise de savoir, que rentré une fois encore dans cette capitale maudite dont tout me repousse et où tout aussi m'attire, j'ai donné à plein collier dans le ridicule de cette jeunesse dorée à laquelle le conventionnel Fréron donne le ton ; je hante les clubs d'hommes et de femmes, mais de préférence ces derniers ; je vocifère à l'exemple de tous ces crétins, auxquels je me suis associé : *Vive la Epithique ! Je jure par Paole d'honneur panachée ! Paole supène !* Je fais la roue, je me pavane, je pose aux yeux de bœuf de ce bon public ; je suis beau, je suis fat, je suis stépidé. Je m'habille... comme tu vois ! fit-il en soupirant d'un air comique ; je ne me plains que dans le scandale, le bruit et l'orgie ; j'ai des femmes à ne savoir qu'en faire... ce pauvre Salomon devait se donner bien du mal ! Enfin, voici quelle est ma vie ; au dedans, elle n'est peut-être pas si joyeuse, si folle, si étincelante qu'elle le paraît au dehors ; mais au moins ce masque de ridicule, de futilité et d'insouciance me cache au monde entier, me garantit des poursuites importunes d'espions et me rend en quelque sorte inviolable ; ce bon monsieur Fouquier qui se fêchait déjà les babouines en me voyant approcher de sa grille, en sera pour ses frais et ses voluptueuses espérances de carnage. La guillotine n'aime pas les malades et Pon nous regarde généralement comme des fous. Adieu, frère ! je te quitte bienheureux de l'avoir revu, quand nous rejoindrons-nous encore ?

— Mais dès demain ! fit le vicomte en échangeant avec son ami une dernière et fraternelle étreinte.

L'incroyable monta dans un fiacre qui rampait d'aventure le long du pavé, et Charles s'éloigna de son côté en tenant des adieux bruyants que lui adressait encore Kergouët du fond de son sein.

Rue du Temple, toute la famille éplorée l'attendait dans une mortelle angoisse. Dès qu'il parut dans la chambre de Berthe, où tout le monde s'était réuni pour se communiquer les craintes qu'inspirait une absence aussi prolongée, ce ne fut qu'un cri de joie et de réprobation tout ensemble.

— Ne me grondez pas, mes amis, leur dit Charles, félicitez-moi plutôt de la bonne nouvelle que je vous apporte...

— Qu'est-ce donc ? demandèrent-ils tous en se levant.

— Depuis deux heures, je suis, ici près, causant...

Avec ?

Avec... devinez !

Une patronnelle de sans culottes ! fit l'anspessade.

— Il s'agit bien de cela !

— Un espion ? murmura Berthe en frissonnant de terreur.

— Non ; plus.

— Ma-chi-kiac, peut-être ! s'écria l'abbé, à qui la scélératesse de son nain troublait par-fois la cervelle.

— Vous en êtes et cent lieues, mon frère ! Je causais avec un de nos anciens amis, que j'ai retrouvé ce soir au théâtre par le plus grand des hasards.

— Eh bien ! cet ami ?

— C'est le comte de Kergouët !

— M. de Kergouët ! s'écria-t-on.

A ce nom, Louise venait de se dresser de toute sa hauteur en levant ses mains jointes vers le ciel, puis de retomber à terre sans connaissance et comme frappée par la foudre.

Tous se retournèrent un gémissement sourd qu'elle poussa et restèrent pétrifiés devant le corps inerte, immobile et glacé de la jeune fille.

— Je m'en doutais bien ! se dit tristement le vicomte.

IV.

Le vestibule de la mort.

Il faut renoncer à décrire la scène muette d'étonnement que provoqua de là part de tous ces personnages réunis, l'évanouissement subit de Louise après le récit du vicomte. A peine revenue à elle-même, la pauvre enfant, toute confuse, s'était assise en cachant sa tête dans ses mains.

Berthe échangea un regard de feu avec Charles. Sur un signe de Robin, qui descendait dans son appartement, l'abbé entraîna son frère, et les deux amies demeurèrent seules.

— Tu es donc bien souffrante, Louise ? lui dit Berthe, sans paraître trop surprise de la syncope, cependant fort significative, dans laquelle elle venait tout à coup de tomber.

— Un peu, répondit-elle vaguement, mais cela ne sera rien.

— Etas-tu, par hasard, inquiète de ce jeune homme ?

— Non, pas précisément.

— Cependant, cet évanouissement subit au moment même où son nom était prononcé devant toi, semblerait témoigner d'un certain intérêt...

— N'est-il pas naturel de s'intéresser au sort des personnes qui comptent au rang des anciennes amitiés que la révolution nous a fait perdre ? interrompit Louise avec vivacité. M. de Kergouët est l'intime camarade de Charles, c'est un brave et noble gentleman qui s'est toujours honorablement comporté dans les circonstances les plus épineuses et qui a droit à toute notre estime. A ces causes, il m'inspire, il est vrai un intérêt dont je n'ai point à rougir du reste, et que je n'essaierai pas de nier ; mais ce n'est pas pour lui que je me suis troublée.

— Je le sais bien ; personne d'ailleurs n'a jamais songé à t'en adresser un reproche.

— Vous aviez cependant tous l'air d'être si scandalisés par mon émotion, que je suis humiliée de m'être montrée si faible. Après tout, ce n'est pas un crime de se réjouir du bonheur d'autrui...

— Au contraire.

— J'avois que je n'espérais plus le revoir depuis long-temps. Lorsqu'il quitta Paris, il y a quelques mois, après cette journée où'il consentit à passer au milieu de nous, j'avois comme un pressentiment qu'il nous parlait pour la dernière fois, et je ne pus me défendre d'un certain sentiment de compassion pour cette jeune vie, si belle et si riche d'avenir dont les hasards terribles de la guerre civile allaient peut-être bientôt trancher le cours. Dans ce fugitif séjour qu'il fit sous notre toit, quo de gaieté, que de verve et de poésie il dépensa pour nous distraire ! L'audace, l'insouciance et l'amabilité de ce charmant caractère étaient pour moi un sujet d'études si précieuses et de souvenirs si agréables.

— Le fait est que le temps a passé bien vite dans sa compagnie, dit finement Berthe, qui voulait attendre au fond de cette âme ingénue et y saisir elle-même le doux arcanes que les lèvres virginales de Louise redoutaient si fort de couler.

— Trop vite ! trop vite ! répéta la jeune fille en soufflant un gros soupir. J'aimais d'autant mieux me trouver avec lui, quo sa présence me rappelait involontairement un des épisodes les moins douloureux de la vie si tourmentée de mon pauvre oncle. Je pensais avec reconnaissance que j'étais aux côtés du fils de l'homme généreux à qui le comte de Montigny avait dû sa rentrée en France, malgré l'arrêt qui le frappait d'exil et malgré la persécution impitoyable qui s'acharnait à sa noble personne. Je contentais avec bonheur les traits superbes ; l'air altier, le ton mâle et énergiquement accentué de ce visage où respirait une si riante franchise...

— Oh ! il n'est pas mal du tout !

— Il ressemble un peu à Charles, ne trouves-tu pas ?

— Oui, dans un autre genre...

— Il est très bien. Plus au ciel que son cœur fit aussi pur que son regard !

— Comment ? s'écria Berthe, que cet entretien amusant au dernier point, est-ce que sa moralité ne repondrait pas à l'opinion avantageuse que tu t'es faite de son caractère ?

— Sa moralité ! répéta Louise avec un tremblement de colère dans la voix, cherchez donc de la moralité dans les actes de M. de Kergouët ; c'est le plus grand mauvais sujet qui existe sur terre !

— Vraiment ?

— Oh ! l'on ne se fait pas une idée de tous ses mauvais coups ! continuait la jeune fille en s'animant par degrés, un homme perdu de dettes, qui met ses créanciers à la porte quand par hasard ils se risquent à l'aller voir pour lui demander de l'argent ; qui même ses gens avec le manchoir de son fouet ; qui courtise les premières femmes venues ; — si encore elles n'étaient pas assez naïves pour se laisser enghaler à ses deux propos ! mais elles s'enflamment toutes à sa seule vue, les sottises !

— Quel feu d'artifice !

— Lors qu'il en a séduit une et qu'il l'a bien montrée à ses camarades, comme on montrerait un kings-Charles ou un poney engagé pour la course ; lorsqu'il l'a bien compromise, bien perdue, bien usée dans les spectacles, les classes et les parties fines, il le plante là et court à une autre. Il n'est pas de patrimoine, si considérable qu'il soit, qui puisse résister aux dépenses folles, aux cadeaux, aux prodigalités inouïes d'un tel extravagant. Ce beau palais ne refuse rien à ses innombrables oisivetés, il les accable de bouquets rares, d'écrins, de tissus de cachemire, de dentelles et d'argenterie que deux fournisseurs sans d'finance, fascinés par ses gracieuses manières et le miel de sa parole, s'empresse de déposer à ses pieds pour servir ses plaisirs. Il avait autrefois un petit negre que Gaston lui avait envoyé de la Louisiane, en guise de valet de chambre ; n'a-t-il pas imaginé d'utiliser ce pauvre sauvage au profit spécial de ses amours et de l'employer à sa correspondance, de s'en faire suivre dans ses rendez-vous, de lui apprendre enfin à se moquer de notre sexe et à nous mépriser ? Il devait joliment gagner ses gages, car il y avait beaucoup à faire dans ce métier-là !

— Berthe se tordait de rire. Heureusement, Louise qu'elle aidait à se délaier ; lui tournait le dos tout en bavardant et ne s'apercevait pas de ces accès d'hilarité silencieuse. Tout entière au sujet intéressant qui prédominait sa pensée, elle continuait de livrer une à une ses plus secrètes sympathies pour le comte de Kergouët, se flattant, dans son fort intérieur d'en dénaturer si bien la véritable essence aux yeux clairvoyans de son amie, qu'elle n'en pourrait concevoir aucun soupçon.

Le jour commençait à poindre faiblement, quand les deux jeunes filles gagnèrent, chacune de son côté, leur couche odorante où le repos et des groupes de beaux rêves siles les attendaient au chevet. Berthe s'endormit en sentant, au fond du cœur, un degré de plus d'affection pour Louise. Désormais elle pourrait se confier avec plus d'abandon à cette amie fraîchement initiée aux délicieux mystères de l'amour ; cette analogie de situation était un lien nouveau qui resserrait encore plus étroitement l'union fraternelle qui les unissait. Elle se ressouvint alors de quelques incidents de la vie de Louise auxquels elle n'avait pas prêtés assez d'attention dans le moment ; souvent elle l'avait surprise toute en larmes au pied d'un crucifix ; à chaque nouvelle d'un échec subi par les Vendéens de Lescure, où les chignons de Stofflet, la pauvre fille devenait plus triste, plus rêveuse, plus pâle encore, plus concentrée. Elle maigrissait, ses yeux se creusaient, sa démarche était languissante et sa joie voilée si pure, si douce, toute troublée et assourdie. Le monde où la solitude lui était également insupportable ; le travail où l'oisiveté lui semblait un égal supplice. La nuit ou le jour, tout contribuait à l'affaiblir. Ses soupirs d'angoisse venaient expirer sur ses lèvres ; tantôt elle était d'une agitation extrême, tantôt elle tombait dans une impassibilité léthargique qui la rendait incapable de toute occupation. Elle se traitait avec peine jusqu'à son prié-dieu où elle venait chercher dans la prière un soulagement à ses douleurs puissamment refoulées.

Éclairci maintenant sur toutes ces souffrances, Berthe se rappela ce qu'elle avait souffert elle-même dans les premiers temps de son amour pour le vicomte. Alors s'expliquèrent pour elle tant de choses qu'elle n'avait pu comprendre : ce mélange de mélancolie et de joie, de sourires et de pleurs, de force fébrile et d'anémie tremblante qui caractérisait si bizarrement les jours de Louise. Ce pauvre cœur si plein, habitait un monde vide et se repliait sans cesse sur lui-même, dans son amertume, dans son ennui, pour se blesser de nouveau aux pointes acérées de cor amour qu'elle éprouvait seule et qu'elle ne pouvait déverser sur un autre.

— Si l'on voulait l'aimer ! murmura Berthe en s'endormant.

— Il n'est donc pas mort ! Merci, mon Dieu, merci de l'avoir sauvé ! répétait Louise en rêvant.

Quize heures sonnaient à l'entrée de l'après-midi, lorsqu'un grenadier-garde de la Convention, vint lui porter, de la part de l'incorruptible Maximilien, l'ordre de se rendre à la maison, de ville, afin de siéger au Comité de salut générale réuni en séance extraordinaire. Robin endossa sa carnaçonnade, se ceignit en hâte de sa ceinture, et le chef couvert d'un bonnet rouge, il partit au pas redoublé. Il savait qu'il n'y avait pas à plaisanter avec le député d'Arras.

Comme il tournait le coin de la rue, un homme qui, depuis quelques instans se tenait en observation sous l'auvent d'une maison voisine de la sienne, rejusta soigneusement les plis du manteau dans lequel il était enveloppé, et se faulant le long des murs, entra chez Robin, passa rapidement devant la loge de Legouët, et ayant que celui-ci eût pu le reconnaître, monta, quatre à quatre, les degrés de l'escalier et pénétra dans l'appartement des jeunes filles.

— Un petit cri de surprise et de terreur tout à la fois, signala sa présence dans la chambre où Berthe se trouvait à cette heure.

— Je vous effraie ? demanda l'homme au manteau en souriant d'un air vainqueur à la fileule de l'après-midi.

— Non, citoyen Marat, répondit-elle sévèrement, vous ne m'effrayez pas, mais vous m'étonnez beaucoup.

— Et comment cela ?

— Entrer ainsi sans prévenir, à une heure aussi indue, dans la chambre d'une femme, est assez peu séant à mon avis ; au vôtre, pénétrer dans une maison en l'absence du chef de la famille, vous paraît-il fort convenable ?

— Le citoyen commissaire est donc sorti ? Ah ! je vous jure, ma charmante demoiselle, que je l'ignorais complètement...

— Qu'avez-vous donc fait depuis un grand quart d'heure que vous montiez la garde devant notre maison, s'il vous plaît ? répondit Berthe en ricanant.

Marat devint pourpre ; sa bouche se contracta de dépit, il reprit d'une voix humble et caressante.

— Ah ! vous m'avez découvert ! Eh ! bien, oui, je le savais. J'étais là, afin d'épier son départ ; j'avais appris hier soir de Robespierre que je rencontrai au club, que le Comité se réunirait ce matin, et j'ai voulu, j'ai pensé...

— Vous avez pensé à espionner la sortie de mon parrain pour vous insinuer plus librement dans la maison et m'arracher forcément une entrevue en tête-à-tête que je me suis toujours refusé à vous accorder...

— Je l'avoue ; pardonnez-moi.

— Je vous en fais mon compliment.

— Écoutez-moi, dit Marat, redevenu grave tout à coup sous le poids du dédain et du froid mépris avec lequel on l'avait accueilli, il me tardait d'obtenir de vous, mais de vous seule, une réponse aux propositions que je vous ai faites il y a déjà si long-temps, en présence de votre parrain... je veux me marier...

— Eh ! mariez-vous, monsieur, qui donc vous en empêche ?

— Permettez : Vous rappelez-vous cette soirée d'automne où nous nous proméniâmes dans les Champs-Élysées, avec Robin et votre cousine...

— Oui, oui, je me rappelle parfaitement cette soirée ; pour la première fois la sainte république avait osé procéder à ses exécutions quotidiennes par ce que vous vous nommez : une *Fournée de cardinaux*, je crois ; cent dix-sept jeunes gens accusés de conspiration, dans les cachots infects où ils étaient enchaînés, reconverts d'une chemise rouge et guillotines aux flambaux... c'était très plaisant, vous étiez fort gai ce soir-là...

— J'étais si heureux de sentir votre petit bras s'appuyer en frissonnant sur le mien ! Vous m'écoutez d'un air distrait. De temps en temps un soupir s'échappait de votre bouche ; je vous parlais du bonheur de vivre, à deux, unis par les liens d'un amour libre et passionné ; en vous voyant sourire si délicieusement à mes paroles, je me risquai à vous entretenir de mariage, vous ne repoussâtes pas mes offres...

— Moi, monsieur ! s'écria Berthe épouvantée.

— Oui, vous ! J'étais enivré, je me croyais fou ! Dès le lendemain, je vins demander votre main au citoyen Robin...

— C'est donc moi que vous voulez épouser ?

— Sans doute ! Robin ne vous a donc pas fait ma commission ?

— Jamais, monsieur !

— Voilà qui est bien singulier, dit Marat d'un air soucieux.

— Je le trouve au contraire fort naturel, répondit Berthe fermement.

— Il me semble pourtant que jusqu'ici, j'ai été assez explicite, reprit le journaliste déconcerté, et que vous ne sauriez arguer de l'ambiguïté des hommages que je vous ai sans cesse adressés, là, manière toute aimable dont vous me faisiez le plaisir de les accepter, n'avait fait présumer que ce tribut d'admiration payé à vos grâces et à vos attrayantes qualités, ne vous était nullement désagréable.

— Je ne chercherai pas à vous desabuser, monsieur ; l'erreur profonde dans laquelle vous êtes tombé au sujet de moi ne peut résulter que de la grande confiance, que vous avez en vous-même et de la présomption quelque peu outrée qui domine dans votre caractère. Je ne erois pas avoir jamais, non seulement par mes actes, mais encore par mes paroles, contribué à vous inculquer de pareilles espérances. Si j'ai été poli et avenant pour vous, c'est afin de ne pas vous recevoir autrement que je ne reçois les rares amis qui veulent bien encore nous visiter. L'intimité politique qui vous lie à mon parrain, était d'ailleurs un motif plus que suffisant pour que vous ayez des droits à ma préférence, si la démarche que vous avez osé entreprendre aujourd'hui, vis-à-vis de moi et à son insu, ne vous aliénait à tout jamais dans mon cœur la part d'estime et de considération que je vous avais accordée...

— Ce langage... balbutia Marat stupéfait.

— Ce langage, monsieur, m'est dicté par ma conscience ; il est l'expression la plus vraie et la plus invariable de ma volonté. Je suis désolé d'avoir à vous répéter que, vous trouvant ici sans l'assentiment de mon père adoptif, vous n'y pouvez rester plus long-temps sans manquer à tous les égards auxquels notre sexe a droit et au respect que doivent commander l'âge et les fonctions du citoyen Robin.

— Vous oubliez que c'est à moi qu'il les doit ces fonctions, reprit le tribun d'une voix tremblante de colère, et qu'il suffirait d'un mot pour le replonger dans le gouffre de son obscurité...

— Je me suis à penser, répliqua Berthe avec orgueil, que le gouvernement apprécie à sa juste valeur les services éminents déjà rendus par mon parrain à l'Administration, et j'aime à croire que s'il ne doit pas son élection à un choix inintelligent, il ne devra pas non plus sa disgrâce à

la basse influence d'une intrigue. D'ailleurs je sais parfaitement que son obscurité d'honnête homme lui serait préférable cent fois à la gloire ténébreuse de plus d'un de nos fonctionnaires, et pour ma part, je ne pourrais que gagner à le voir moins absorbé par les soins d'une sécurité générale, si difficile à maintenir de nos jours, puisqu'il serait aussi plus occupé de notre affection. Je vous prie donc, monsieur, de vous rappeler ce que j'ai eu l'honneur de vous dire tout à l'heure, à savoir que je ne puis devenir votre femme, et qu'il est inutile de chercher à prolonger un entretien qui doit vous être tout au moins aussi pénible qu'à moi...

— Vous me chassez donc ? s'écria le médecin, blême et écœuré.
— Ne vous méprenez point...
— Si, vous me chassez ; eh bien, soit ! Il me fallait un pareil outrage pour forcer ce cœur imbécile à se refermer violemment sur lui-même et à y éteindre pour jamais, l'éternelle passion que vos coquetteries y ont si traîtreusement allumée...

— Monsieur !
— Taisez-vous ! à mon tour de parler ! Vous m'avez, pendant une mortelle demi-heure, acablé de vos superbes dédains, écrasé sous votre glaciale indifférence, foulé aux pieds de votre mépris ; vous avez, Dieu merci, joué la grande dame autant qu'il vous a plu ; assez de comédie et de persiflage comme cela ! Les propositions d'alliance et de paix que je suis venu vous porter en ami, en solliciteur, en courtisan, je vous les retire cette fois, mais en maître ; vous serez ma femme par devant la loi, où je vous fais décrier d'accusation comme aristocrate ! Vous êtes fille d'un ci-devant noble, et à ce titre seul la république se chargera de pourvoir à la vengeance !...

— Serais-je comprise dans le massacre que l'*Ami du Peuple* demandait hier encore pour assurer le règne de la liberté ? demanda Berthe avec un calme qui paralysa un instant la rage du journaliste.

— Peut-être ; répondit-il d'une voix sourde, mais tu ne braveras pas toujours aussi stoïquement ma colère ! Avant de tomber sous mes coups, tu assisteras à la chute, à la mort, de celui qui t'a fait passer pour sa sœur ; ces deux traités à la patrie paieront aussi cette double imposture ! Nous verrons ! nous verrons !

Et le geste menaçant, le ton impérieux et sinistre, l'œil cave, la bouche grinçante, Marat terrassait déjà sa tremblante et frêle victime sous les éclats de foudre de sa parole.

Berthe, d'abord amère et railleuse tant qu'il ne s'était agi que d'elle, avait frêmi, lorsque la fureur puissante du tribun avait désigné d'avance son père adoptif et Louise comme un complément indispensable de la vengeance qu'il jurait de tirer d'elle. Alors elle s'était prise désespérément à regretter de n'avoir point persévéré dans la voie de dissimulation qu'on s'était imposé de suivre à l'égard de son farouche adorateur ; mais il n'était plus temps. La pensée des malheurs qui allaient fondre sur deux têtes si chères, à cause d'elle, l'avait subitement saisie ; une sueur froide ruisselait le long de ses joues, ses cheveux frémissaient en désordre sur sa tête, ses jambes refusaient de la soutenir plus long-temps, enfin elle tomba sur ses genoux, devant la porte de la chambre vers laquelle Marat se dirigeait déjà d'un pas rapide.

— Arrêtez, monsieur, de grâce ! ne partez pas sans m'entendre !
— Laissez-moi !

— Un mot encore un seul mot !
— Que voulez-vous ? M'insulter encore une dernière fois ? Ou bien aurai-je, par hasard, trouvé le joint par lequel on peut parvenir à appuyer votre âme, et viendrai je à bout de vos répugnances par la peur ?

— Ni l'un ni l'autre, monsieur ! Je n'eus jamais l'intention de vous offenser, et si je vous ai blessé par quelque phrase inconsidérée, pardonnez-la-moi. Je ne suis pas non plus esclave de la peur, comme vous feignez de le croire, les gens de notre caractère ne savent pas trembler ; toute ma famille, victime de tant de désastres, est une triste preuve de l'assurance que je vous donne ; mais mon cœur est faible lorsqu'on l'attaque par ses affections, et vous venez de menacer, pour ne punir que moi, deux existences que leur innocence et leur pureté devraient mettre à l'abri de toute atteinte. Si j'ai pu m'attirer votre haine, vengez-vous de moi seule, mais épargnez-les !

— Je n'ai plus rien à ajouter, citoyenne, répondit sèchement le médecin ; retirez-vous de cette porte et laissez-moi sortir !
— Au moins, s'écria Berthe tout éplorée et en saisissant dans le délire de sa douleur les mains crispées de Marat, au moins, promettez-moi de ne leur rien faire avant d'avoir reçu mon dernier mot !
— Ah ! fit-il avec un sourire de satisfaction et l'œil rayonnant.
— Je ferai mon possible pour accéder à votre proposition, j'y réfléchirai... je m'y soumettrai...

— Tenez, il n'y a pas besoin de prendre une détermination qui semble tant vous coûter. Je conçois que les liens du mariage répugnent à quelques personnes, il y aurait moyen d'arranger cela...
— Comment ? dit Berthe en se redressant toute radieuse et consolée ; comment ?
Le médecin, tenait dans ses doigts osseux les mains blanches et délicates de la jeune fille ; il les lui serrait avec force et cherchait à l'attirer près de lui ; son regard s'allumait, ses joues blafardes devenaient pourpres, et, de ses lèvres impures, il s'efforçait d'atteindre au visage angélique de la jeune fille.

— Lâchez-moi, monsieur, lâchez-moi, s'écria-t-elle d'une voix que la honte et l'indignation étouffait.
— Sois ma maîtresse, lui dit Marat, et je te sauve !

— Je préfère mille morts à l'opprobre de votre amour !
— Ah ! nous allons tout gâter...
— Encore une fois, mettez-moi en liberté, ou j'appelle au secours et je vous fais jeter à la porte !
— Petite folle ! est-ce que l'on t'entendrait ? J'ai prises mes précautions, va, toutes les portes sont closes, et, d'ailleurs, si tes faibles cris parvenaient à attirer les passans, ils ne monteraient ici que pour m'aider à me rendre maître de toi, comtesse de Montsigny !

Berthe comprit qu'il ne fallait pas espérer d'intimider ce tigre et que les choses avaient été poussées trop loin pour qu'il se laissât rappeler à quelque sentiment de générosité ou de douceur. De son côté, Marat reconnaissant qu'il venait de faire fausse route en s'abandonnant aveuglément à la fougue de sa passion, était devenu impatient et paraissait résolu à ne plus garder aucun ménagement envers la filleule de l'anspésade ; décidé à tout plutôt que de s'en aller sans triompher de ce qu'il croyait être les derniers scrupules d'une vertu aux abois, l'étroite frénétique dans laquelle il enserrait sa proie devint peu à peu plus étroite, plus forcée, plus féroce. Berthe se sentait irrésistiblement subjugué par la tension nerveuse des muscles de son ennemi et constatait, d'instinct en instanc, avec une terreur dont il est aisé de se faire une idée, les progrès effrayants de cet homme sans mœurs et sans délicatesse, qui ne reculait pas devant un crime, pour lui ravir l'honneur. Transportée de rage, elle se dégagea enfin par un effort désespéré des bras de Marat, et n'écoutant que sa colère, elle le souffleta.

Le tribun bondit en arrière, poussa un cri rauque, et portant la main à son sabre, allait se jeter sur la noble enfant, quand une main robuste le repoussa violemment en arrière, et Charles de Launay, pâle comme la mort, parut entre le ravisseur et sa victime.

— A moi, Charles ! s'était écriée Berthe en s'élançant vers lui, dès qu'elle l'eut aperçu.

— Quel est cet homme ? hurla Marat grinçant des dents de fureur.
— Que faites-vous ici, monsieur ? lui demanda froidement le vicomte, sans daigner relever cette insolente interpellation du journaliste.

— Les gens de la maison me plaisent et je les y viens voir, répondit-il avec arrogance.

— Ceci n'est sans doute qu'un aimable prétexte ; reprit le vicomte en se retournant vers sa fiancée, ce croque-mort n'ose pas vous réclamer les honneurs qui lui sont dus pour les discours patriotiques qu'il a prodigués, — en guise de soins, — à votre pauvre père mourant ; donnez-lui donc quelque chose. On vous a, pardieu bien assez de fois offert, mon cher, pourquoi n'avoir pas accepté tout de suite ? Tenez et allez-vous-en ! Et lui jeta à la face une poignée d'écus.

L'œil du médecin devint vert et transparent comme une émeraude, tous ses muscles tremblaient ; il repoussa d'un coup de pied les écus roulant autour de lui et s'abattant l'un après l'autre avec un bruit argentin.

— Reprenez donc vos gros sous ! dit-il, vous en devrez un compte prochain à l'accusateur public à qui est octroyé la noble mission de faire rendre gorge à tous les ci-devant marquis, y compris les vôtres. Cet argent que vous me jetez là, je conçois que vous en fassiez si peu de cas ; vous le devez certainement à quelque source immonde de lâcheté et d'infamie ; votre père n'était-il pas usurier, fermier-général, accapareur, espion de Pitt ? Et madame votre mère, n'était-elle pas un peu bâtarde de Louis XV, dit : le bien-aimé ? Quel prince, palefrenier, cordon-bleu ou valet de chambre, l'entretenait donc déjà au lupanar royal de Capet ? Votre nom, s'il vous plaît, que je précise ; parler au hasard m'exposerait peut-être à vous frustrer d'une de ces souillures dont se compose votre blason...

Berthe s'était cramponnée, entortillée, pour ainsi dire, au corps tressaillant du vicomte. Vingt fois il avait voulu se précipiter sur le hideux reptile qui avait ainsi son venin sur les réputations les plus pures et les plus nobles qui eussent illustré la cour de Versailles au xviii^e siècle ; sans la résistance passive que lui opposait la jeune fille par l'inertie de son propre poids, il l'eût terrassé et étranglé sur place.

— C'est vous adresser mal que de me parler sur ce ton, en vérité, monsieur ! reprit enfin le vicomte, après avoir violemment surmonté les émotions que le soufflaient. Vous n'étiez, ni si hautain, ni si désagréable, ni si tranchant, ni si brave, lorsqu'il y a cinq ans, vous sollicitiez au château, la modeste place de médecin-aide aux gardes. Votre pétition était un chef-d'œuvre de platitude, d'humilité, de flatterie grossière et de mendicité ; vous vous y fîtes petit à ramper sous l'herbe avec les vipères ; son altesse royale, le comte d'Artois, à qui je la lisais moi-même, en souriait de mépris ; mais vous étiez nécessaire, mais vous protestiez d'un vœu d'indépendance si pur pour la maison de Bourbon, qu'en bon prince, il vous accorda cette légère amende. Or, comment la reconnaissez-vous cette généreuse marque de bienveillance qui vous arrachait à la faim, à la misère aux galères peut-être ? Pour les cent cinquante louis qu'une telle sentence vous rapportait annuellement, vous avez, dès premiers, levé la main sur le trône ; quand l'heure fut venue de montrer votre gratitude, vous avez tourné casaque avec cette foule d'indignes démocrates qui vit toujours aux dépens de la cassette royale tant qu'elle peut les payer. Le 14 juillet vous n'étiez pas à la Bastille, mais le lendemain comme vous portiez aux nues la gloire du peuple ! Le 10 août, vous n'étiez pas aux Tuileries, mais quelques jours après, comme vous étiez ardens à voter la mort du roi, sans appeler au peuple et sans sursis ! Est-ce bien à vous, misérable, qu'il appartient de toucher à la réputation d'autrui ? Est-ce bien à vous, lâche, qu'il appartient de distribuer l'honneur ou l'infamie ?

Est-ce bien à vous, manant, qu'il appartient d'oser mettre un marché aussi ignoble, aussi impur, aux mains de cette pauvre enfant que vous menacez de la guillotine parce que votre lubricité, lui fait horreur ? Allez, allez-vous-en ; votre présence souille à jamais cette maison ; portez dans les bouges de la Cité votre cynique langage et vos mœurs brutales ; rentrez à votre étal, boucher de la France, la chair humaine vous y attend !...

Un instant, Marat, demeurait comme écrasé sous cette foudroyante sortie du jeune homme ; cependant comme il sentait l'infériorité immense du rôle qu'il jouait en cette circonstance et qu'il n'espérait s'en tirer que par l'excès de son audace :

— Quel intérêt si puissant vous porte donc à défendre cette femme avec tant de chaleur ? demanda-t-il au vicomte, en clignant des yeux d'un air contraint et comme s'il eût été enchanté de pouvoir détourner la conversation de sa vraie route.

— Quel intérêt ? c'est ma...

— C'est mon frère ! s'écria vivement Berthe.

— Votre frère ? répéta Marat en souriant, oui, oui, en effet, je me souviens ; c'est bien là ce jeune homme qui se trouvait auprès de M. de Montigny lorsque Robin m'introduisit chez lui, le 15 juillet ; mais si j'ai bonne mémoire, il me semble que ce jeune homme appelait le mourant son oncle et vous, sa cousine ; mais si j'ai bonne mémoire, il me dit lui-même son propre nom... le vicomte de Launay, je crois...

— Ciel ! murmura Berthe éperdue.

— Et à moins, continua le médecin, que ma mémoire soit en défaut ou que l'on ait cherché à m'abuser alors — ce qui n'est guère probable — ou encore que vous me trompiez à présent, il est certain que vous venez de commettre un mensonge que le tribunal révolutionnaire se chargera incontinent d'éclaircir.

— Allez ! fit noblement le page indigné, allez faire votre devoir de dénonciateur et de bourreau, et rendez grâce à notre honneur, à notre vertu, si le dégoût profond que vous nous inspirez, s'oppose seul à ce que nous fassions, par nos mains, justice de votre scélératesse hideuse et de votre ignominie.

— Voici bien des belles phrases, jeune homme, et l'on voit que vous aviez un peu de vocation pour le mélodrame, mais elles vous coûteront plus cher que vous ne pensez !

— Soit. Maintenant, finissons. Ce long pourparler avec une brute de votre sorte, me révolte et m'avilit : sortez !

— A l'instant même ; je ne vous dis pas adieu ; mais, au revoir !

Et il disparut.

— Je me tenais à quatre pour ne pas exécuter la carmagnole sur son ventre ! s'écria de Kergouët en s'élançant presque aussitôt de l'escalier supérieur dans la chambre. Ouf ! quelle séance il m'a fait endurer sur ce palier ! Je croyais qu'il n'en finirait pas, le brigand !

— Tu connais donc ce monstre-là ? lui demanda Charles.

— Parbleu ! si je le connais ! c'est mon ami intime. Tu ne sais donc pas que j'ai l'honneur d'être membre du club des Jacobins ? Nous nous tutoyons comme de vrais savetiers ; nous nous embrassons même très fraternellement à chaque séance...

— Quelle horreur ! s'écria Berthe avec dégoût.

— N'est-ce pas, mademoiselle, répondit de Kergouët en changeant de ton. Oh ! la vie est pénible à supporter quand on ne la préserve qu'au prix d'une dissimulation si répugnante ! Mais voyez-vous, je suis de ceux qui regardent leur bras, leur courage, leur dévouement, leur sang entier, comme des trésors acquis à ce qui reste encore de l'auguste famille captive au Temple. Il faut nous conserver le plus long-temps possible, hurler avec les loups et plus fort qu'eux, enfin nous tenir prêts à la lutte quand il nous sera ordonné d'agir. Pour cela il ne faut ni rompre en visière avec nos tyrans, ni faire la chasse aux opinions subversives de l'époque. Aussi, me permettrait-je de vous dire que vous avez eu tort d'irriter Marat ; il ne pardonne rien et se venge toujours. Il fallait blâmer, louvoyer, gagner du temps ; mais l'aplatir comme vous venez de le faire, c'est mauvais, très mauvais ! Il ne vous reste, à l'heure qu'il est, d'autre parti à prendre que la fuite, si vous voulez vous soustraire à de terribles représailles. Tenez : il y a loin d'ici, vers la barrière, rue Vaugirard, une grande et belle maison, abandonnée depuis 1791, par les Laval-Montcrancy. Cette propriété, jadis immense, morcelée aujourd'hui et vendue au profit de la nation, a été rachetée en partie par le conventionnel Barras, qui y a fait élever une manière de temple grec, dans le goût du jour, avec infiniment de sculptures assez laides et d'ornemens fort médiocres. Je suis, pour le quart d'heure, la seule divinité adorée dans ce temple ; Barras étant, comme, vous savez, en mission à l'armée de Toulon avec ses collègues Fréron, Salicruti et Gasparin. Venez vous réfugier là ; je vous y cacherais sûrement et autant de mois qu'il le faudra pour assurer votre tranquillité ; — ces messieurs de la république se guillotaient chacun à leur tour et s'entre-dévorant les uns les autres comme des rats sujets aux crampes d'estomac.—On n'irait guère vous chercher au centre de l'anarchie et du désordre, au milieu des raouts bruyants et carnavalesques des Furies de la guillotine, des Tricoteuses et des Incroyables-buveurs de sang ; vous sonneriez-on jamais du hanter, comme moi, des Rose Lacombe, des Aspasia Carlemigelli, des Thérèse de Méricourt, des Iteno Violet, des Saint-Just, des Fréron, des Collot ?

— Merci, lui dit Charles, nous ne voulons cependant pas accepter ce refuge que tu ne peux nous offrir qu'à tes risques et périls. Le soleil

n'est qu'un tiers de sa course ; avant qu'il soit couché, nous serons loin de Paris. Berthe, veux-tu me suivre ? ajouta-t-il en se tournant vers sa fiancée.

— Au bout du monde ! s'écria-t-elle avec transport ; n'êtes-vous pas mon époux ?

— Pas encore ! mais dans une heure, nous serons mariés. Kergouët, tu seras notre témoin. Aller à la municipalité, ce serait nous faire inscrire pour l'échafaud ; nous aurons donc forcément recours à la religion pour consacrer notre alliance devant Dieu, sauf à régulariser plus tard notre union aux yeux inflexibles de la loi. Allons trouver mon frère, il nous donnera la bénédiction nuptiale ; nous ferons ensuite nos adieux à nos amis, et nous fuirons à vol d'oiseau jusqu'à ce qu'un nid commode et sûr arrête le cours de nos périlleuses vagabondes.

Robin ne tarda pas à rentrer. On le mit au fait des événements qui s'étaient accumulés depuis son absence. Il écouta en tremblant le récit animé que lui firent les jeunes gens de la scène qui venait d'avoir lieu, puis les prenant par la main :

— Mes enfants, leur dit-il, les chances ont tourné contre vous ; il faut déguerpir d'ici et vivement. Je reste moi ; je protégerai l'abbé et Louise ; Marat ne pourra rien contre eux, car il ne peut rien contre moi non plus, vous saurez plus tard pourquoi ; il y a entre nous deux un secret qui le rendra prudent et réservé. Pourtant, sa colère est si fougueuse, si aveugle, qu'il oubliera peut-être jusqu'aux soins de sa propre sûreté pour vous dénoncer. Dans ce cas, le résultat n'est pas douteux, et pour vous soustraire aux poursuites qu'il fera diriger contre vous, échappez-vous au plus vite. Il faut exécuter à l'instant même le plan de M. le vicomte ; obligés de fuir ensemble, vous ne le pouvez convenablement, à nos propres yeux, que si vous êtes mariés : rendons-nous donc immédiatement chez l'abbé. De là, nous monterons en voiture pour aller chez M. de Kergouët où vous attendrez que je vous aie trouvé un nouvel asile. Marchons ! marchons !

Les préparatifs du voyage ne furent pas plus longs que les apprêts de la nocce. Le vicomte bourra ses poches de papier-monnaie et de pièces d'or qu'il puisa dans le coffre du comte de Montigny, et remit à Kergouët ses papiers de famille ainsi que ceux de Berthe, pendant que cette dernière révélait à la hâte une des anciennes robes de bal de Louise et préparait un paquet de hardes nécessaires à la course aventureuse qu'ils allaient entreprendre. Ils descendirent ensuite tous quatre, et pendant que le vicomte et sa fiancée traversaient le puits de communication, Robin et Kergouët, sortis par la rue, les rejoignaient dans l'escalier de l'abbé.

Maurice était avec Louise : il disait la messe dans sa chambre et la jeune fille, mal versée, dans son récent métier d'enfant de chœur, apportait toute son attention, tout son zèle, toutes ses facultés, à bien dire les répons latins de l'*Introït*. Le saint sacrifice fut un instant interrompu. Jusqu'à ce que l'abbé étonné, eût été mis au courant de cette invasion inattendue, que les portes eussent été bien refermées et que Louise fût un peu remise de l'émotion qui bouleversait jusqu'aux derniers replis de son âme, à l'aspect de M. de Kergouët, il s'écoula quelques minutes.

Examinons pendant ce temps l'intérieur de cette chambre, convertie provisoirement en chapelle et où ce prêtre courageux autant que bon, fidèle à son culte autant qu'à ses bienfaiteurs, bravait la proscription et la mort pour obéir aux exigences sacrées de son ministère.

L'autel improvisé devant lequel Maurice de Launay, revêtu de sa soutane et d'une chasuble, célébrait la messe en mémoire de Louis XVI, était une commode cachée par une grande nappe ; deux bougies brûlaient de chaque côté ; un calice de cristal, un morceau de pain tenait lieu de l'hostie qu'il allait consacrer, de l'eau et du vin dans leurs carafes, tels étaient les indispensables accessoires qui ornaient la cène.

A gauche, entre l'autel et la cheminée, qui formaient l'angle droit dans la chambre, s'ouvrait la porte du cabinet noir qui conduisait au petit escalier dérobé, par lequel s'opérait, d'ordinaire, la communication entre les deux cours intérieures. La fenêtre rayonnait vis-à-vis la commode, et enfin, sur la quatrième face de la muraille, se trouvait la porte séparant la chambre de l'abbé de celle de son frère.

La suite de notre récit fera suffisamment apprécier la nécessité où nous nous trouvons, en notre qualité d'historien fidèle, de donner l'exacte définition de cet appartement. Une fois la connaissance de ces particularités bien acquises, poursuivons :

Le prêtre continua l'office et tout le monde s'agenouilla derrière lui.

A l'Offertoire, comme cela se pratiquait alors, il se retourna vers les fiancés, leur fit donner réciproquement la main, les bénit, puis, prononçant le fameux : *conjungo vos!* il fit signer de Kergouët, Robin, Louise, signa lui-même et présenta à la signature des mariés, l'acte religieux de ce mariage qu'il avait depuis long-temps rédigé et préparé pour son frère.

À ce moment même, des coups violents ébranlèrent la porte de la chambre d'entrée et un cliquetis d'armes résonna sur l'escalier... Tous pâlirent et s'entre-regardèrent avec effroi.

— Nous sommes perdus ! murmura Louise à moitié morte de saisissement et de frayeur.

— Déjà ? fit Robin blémissant de rage, il n'a pas perdu de temps !

— Tudieu ! murmura Kergouët, ne perdons pas la tramontane, comme disait M. de Crauc, on en veut aux mariés, mais nous sommes célibataires, battons en retraite !

Et chantant à la hâte tous les insignes accusateurs qui révélaient la re-

ligion et le prêtre, il ouvrit avec précaution la petite porte du cabinet noir, y poussa Maurice anéanti, chargée Louise évanouie sur ses épaules et suivi de Robin qui échangea un dernier embrassement avec ses pauvres enfans, il se cacha dans l'escalier tournant.

— Ouvrez, au nom de la loi, cria-t-on du dehors.

— Embrasse-moi, Berthe, dit le vicomte en tendant les bras à sa femme.

Elle s'y précipita forte et résignée; le bonheur lui faisait délier l'infortuné.

— Du courage! lui dit-elle, je vous aime!

Le vicomte ouvrit. Marat tenait parole, ce fut lui qui entra le premier.

— Emparez-vous de ces deux suspects! ordonna-t-il aux gendarmes.

— Un instant, un instant! cria Robin dans l'escalier, n'oubliez pas, camarades, que si force doit rester à la loi, vous devez aussi tout votre respect à ses représentans. Or, il n'y a que moi ici, administrateur de police de la section, qui ait le droit d'arrêter quelqu'un ou de faire une visite domiciliaire quelque part.

— Citoyen-commissaire, dit le brigadier, nous venons de chez toi, à côté, pour te chercher, tu n'y étais pas et de peur que les oiseaux ne s'envolent je me suis incontinent rendu ici...

— Tu as fait ton devoir. Cependant, je le répète, tu n'avais pas le droit d'entrer ici sans ma permission.

— C'est le citoyen Marat qui me l'a commandé.

— Il a eu tort. Où est le mandat d'arrestation?

— Le voici, dit Marat en s'avancant.

— C'est bien! fit Robin, il est en règle.

Docils à la voix brève et imposante de l'anspessade, les gendarmes s'étaient rangés avec respect devant lui. Il affecta de jeter un regard foudroyant sur les deux prisonniers, et saisissant la main de Marat avec une apparence de cordialité qui dut entretenir une favorable illusion dans l'esprit des soldats, il l'attira dans un coin de la chambre, où ces mots, prononcés à voix basse, vinrent réjouir l'oreille attentive du vicomte :

— Je sais tout. Tu te venges; c'est bien. *J'ai ton affaire en poche*; si tu leur fais le moindre mal, je parle à Maximilien et tu seras *racourci* dans les vingt-quatre heures. Tâche de ne plus mettre de bâtons dans mes roues et de les sortir de la plus tôt possible, et nous resterons du moins amis, politiquement parlant.

La surprise du vicomte fut extrême à ce langage; elle s'accrut encore à l'aspect de la figure renversée du médecin, qui ne répondait que par de légers mouvemens de tête à tout ce que lui disait Robin.

— Je te connais, toi! ajouta l'anspessade en s'asseyant à une table pour verbaliser, et en s'adressant d'un air bourru au vicomte; j'ai toujours dit que tu finirais par manger le pain du gouvernement. Tu l'appelles Montsigny, et tu es employé chez un banquier d'Auch. Tu es un mauvais citoyen qui ne monte pas exactement sa garde, et ta femme, dans le temps, à complot des amis dans les rangs des ci-devant nobles. Ça suffit pour mériter qu'on te soigne. Je vais vous délivrer une feuille de route pour la Conciergerie; venez me signer ça; dépêchez-vous donc!

Les deux époux signèrent sans regarder, pénétrés de reconnaissance pour la salutaire présence d'esprit de leur protecteur.

— Citoyen Marat, reprit le commissaire, la république te remercie par ma bouche du zèle que tu montres pour ses intérêts. Le gouvernement sera informé de ta belle conduite. On te paiera cela plus tard!

Puis se tournant vers les gardes :

— Gendarmes! nous ne ferons pas de visite domiciliaire aujourd'hui; ce sera pour demain. Je vais, en attendant, poser mon cachet sur les tablettes et les portes afin que rien n'en sorte d'ici là. Entrez tous!

Les soldats obéirent. Lorsqu'il se fut assuré qu'il ne restait personne sur l'escalier, qu'aucune sentinelle ne veillait dans le corridor, ni dans la cour ni à la porte de la maison, il dit à voix haute comme s'il voulait être entendu des personnes cachées dans le cabinet noir et sur le petit escalier tournant de l'abbé :

— Voilà les chemins libres, il n'y a plus personne dehors!

Charles et Berthe échangeèrent un long regard de joie. Ils comprenaient qu'à ce moment, Louise, Maurice et de Kergouët descendaient dans la cour, et traversaient le puits intermédiaire pour regagner le domicile inviolable de Robin.

Quand l'opération, assez longue, de l'apposition des scellés fut terminée, l'anspessade ordonna aux gendarmes de faire avancer un fiacre pour les prisonniers; puis, saisissant rudement Charles et sa femme par le bras comme pour les entraîner vers la porte, il leur pressa tendrement la main et leur dit toujours de sa voix brusque et grondante :

— Marchez! On va vous mettre au secret, vous serez séparés quelque temps, après quoi on verra ce qu'on peut faire de vous. Bon voyage! Il fit signe aux gardes et l'escorte s'ébranla bruyamment.

Une demi-heure après, le fiacre s'arrêtait dans la cour du Palais de Justice, tout à côté du grand escalier. Les deux jeunes gens en descendant tristement. Mille verroux grinçans et criards s'ouvrirent, puis se refermèrent sur eux; on les poussa qui de ça, qui de là, dans des cellules humides et noires, dont la paille infecte dut servir de lit au torrent amer de leurs larmes....

C'est ainsi que les nouveaux mariés passèrent leur première nuit de nocces.

IV.

Le Club des Philanctoches.

En l'an II de la république, la prison de la Conciergerie, destinée de tout temps à renfermer ceux que la loi appelle devant les magistrats comme prévenus de crimes contre l'ordre et la sûreté publique, était littéralement bourrée jusqu'au seuil, de victimes que les convulsions révolutionnaires avaient subitement plongées dans cette habitation de misère et de désespoir, véritable antichambre du tribunal de sang, et que pour cette raison, on avait baptisé du nom de *vestibule de la mort*.

Sous ces voûtes épaisses que foudraient, à une distance si rapprochée, le pied insouciant et léger de l'homme libre ou le cithorne agaçant des jolies marchandes du Palais, s'agitaient alors derrière leurs verroux et leurs interminables grilles, des milliers de captifs gémissans. Un air lourd et méphitique circulait pesamment à travers les ogives, les galeries et les helices de cette ville souterraine, des guichetiers ivres, parant un éfrayant et mystérieux langage au bruit discord de leurs énormes clés, s'entrechoisaient sur divers points, suivis de leurs molosses à queue béante, à l'œil fauve, aux pattes nerveuses et acérées, qui, dressés à la garde, parfois à la chasse des prisonniers, semblaient faits comme leurs maîtres, pour répandre partout l'épouvante.

La première entrée de la Conciergerie était hermétiquement close par une petite porte de chêne, doublée en fer, d'environ trois pieds et demi, pratiquée dans une autre porte plus grande et construite de telle sorte, que, pour la franchir, il fallait, en même temps, hausser le pied et baisser considérablement la tête, au risque de s'écraser le visage contre son genou ou de se ouvrir le crâne contre la pièce de traverse de la grande porte. A deux ou trois mètres de là, s'ouvrait une troisième porte, toute pareille et gardée nuit et jour, comme la précédente, par un porte-clés vigoureux et par son chien.

La première pièce appelée guichet, servait de cabinet au concierge Richard et à une espèce d'employés toute particulière, dont l'ombrageuse politique d'alors garnissait tous les établissemens publics; ils étaient là sans fonctions précises, ils écoutaient sans parler, examinaient d'un œil impassible les personnes qui entraient ou sortaient; le plus souvent, ils surveillaient le concierge lui-même. On donnait à ces bâtarde de l'administration, le titre vague et infiniment trop flatteur d'inspecteurs des prisons.

A main gauche, en entrant dans le guichet, était le greffe proprement dit, partagé en deux compartimens égaux par des barreaux en bois vert; l'un destiné aux écritures, l'autre exclusivement réservé au dépôt des condamnés à mort. C'est là que plus d'une fois on vit des malheureux attendre trente-six et quarante heures le moment fatal, où l'exécuteur leur devait faire subir les redoutables apprêts de la toilette.

Du greffe, on passait dans un étroit corridor, interrompu de vingt pas en vingt pas par des portes grillées; puis apparaissaient les horribles cachots de la Souricière, dans le fond desquels, une multitude de rats affamés se disputaient les membres et les vêtements des captifs qui y étaient provisoirement déposés. Le jour y pénétrait quelquefois, quand le soleil atteignait le point moyen de sa course, dans les chaleurs caniculaires. La paille dont se composait la literie de chaque prisonnier, macérée dans la vase immonde du sol et bientôt corrompue par le défaut d'air, l'infection des grièches, le rétrécissement des murs, l'obscurité, tout cela exhalait des miasmes impurs et nuisibles qui empoisonnaient lentement le prisonnier et outrageaient l'odorat jusque dans les guichets d'entrée.

En face du corridor et un peu à droite, on entrait dans une petite cour, à l'extrémité de laquelle, un nouveau guichet double, gardé par un gendarme, s'ouvrait sur la cour des femmes et sur l'infirmerie. A droite, sur deux angles, des fenêtres basses éclairaient assez imparfaitement deux cabinets où couchaient, pendant la nuit, les guichetiers de garde. Puis, venait le préau, planté, vers le sud, de quelques acacias rabougris, languissans et privés de bourgeons, bien que l'on fût en plein germinal; la chapelle se dressait ensuite avec ses colonnettes sculptées, ses vitraux gothiques et ses nêches dentelées; on l'avait garnie de soixante lits pour les prisonniers à la pistole; enfin, la chambre du conseil, occupée à cette époque, par Marie-Antoinette de France, veuve de Louis XVI. Là, était une seconde cour réservée aux femmes pistolières et séparée seulement de celle des hommes par une simple grille, à travers les barreaux de laquelle on pouvait se parler, se voir et s'embrasser, sans la moindre difficulté. Souvent les tendres épanchemens de l'amour y faisaient oublier aux malheureux l'horreur de leur situation, et leur demeure, si voisine des échafauds du Carrousel, de la Grève et de la place de la Révolution, eût pour beaucoup d'entre eux, les consolations ardentes, les illusions délicieuses qui charmaient les derniers momens des voluptueux prisonniers de Port-Libre.

Cette partie de la Conciergerie s'étendait du côté du quai de l'Horloge, elle était ceinte de hauts murs et dominée par les tours du Grand-César, d'Argent, de Bombec et du Bel-Air. Les pistolières, c'est-à-dire les détenus assez riches pour payer chambre, lit et table à part, la peuplaient exclusivement. C'était l'aristocratie foudrière du lieu. La noblesse, l'armée, le clergé, les finances, y avaient de nombreux représentans; tout ce qui portait naguère un nom, tout ce qui occupait dans la société, — lorsqu'il y avait encore une société, — un rang élevé, se trouvait là réuni, à très peu d'exceptions près. La presque totalité des femmes incarcérées appartenait à un haut lignage; plus d'une famille s'y retrouva au

complet de ses membres, assemblée, pressée contre les barreaux rouillés de la grille du préau, échangeant au milieu de ses larmes, les baisers maternels et les paroles de paix et d'espérance.

On voyait là, le duc de Gèvres, beau jeune homme de vingt-huit ans, avec sa femme, sa belle-sœur et son enfant unique dans son cinquième printemps, charmant petit garçon aux blonds cheveux, à l'œil limpide et azuré, aux lèvres vermeilles et souriantes à qui tout le monde s'intéressait vivement; sa mère en était folle : elle ne semblait jamais plus heureuse lorsque, dans une réunion, elle pouvait raconter les traits de malice, les naïvetés ou les bons mots bégayés par son fils; l'adjudant général Dillon; Fleuriaux, ex-ministre de la marine; Simon et Wiltchertz, républicains ardents, soupçonnés de conspiration; Mme de Vigny et son fils; M. de Beausire, l'époux de la d'Oliva qui fut choisie pour représenter la reine dans l'affaire du collier; la veuve du colonel de Sabran exécuté depuis trois mois; le général d'Hilliers, dont la conversation, plus douce encore que la voix, respirait un patriotisme sincère et une exquise urbanité; la vieille marchande de Noailles, octogénaire aveugle et sourde; Custine, l'abbé d'Espagne, de Bruges, le constituant; le fameux baron de Trenck, ce célèbre aventurier qui n'échappa aux fers et à la haine du roi de Prusse que pour trouver la mort en France; MM. de Nicolai et de La Ferté, le comte de Mirepoix, le maréchal de Mouchy et sa femme; de Sombreuil, ex-gouverneur des Invalides et son héroïque fille, toute treillissante encore au souvenir du verre de sang qu'elle but pour sauver son père; les deux Frey, infâmes beaux-frères du capucin Chabot; la belle maîtresse de Lafayette, Mme de Simiane; le prince de Saint-Maurice; Rosambeau et Pasquier, ci-devant conseillers au parlement de Paris, accusés d'avoir signé, pendant la chambre des vacations de 1790, une protestation contre le décret de la Constituante qui cassait les parlements; le juif Marot, jadis espion des de Vergennes, maintenant jacobin fiefilé et l'un des membres les plus fougues de la société du Contrat social; le marquis de Pons, MM. d'Hauteville et d'Armaillé, ex-pages du roi, et le comte de Thiers, ancien commandant de la province de Bretagne.

Ces quatre derniers personnages bien distancés par des proportions d'âge assez sensibles, n'en étaient pas moins inséparables; leur aimable caractère, leur gaieté, leur esprit fin et railleur, fécond en ressources contre l'abatement ou l'ennui, étaient un sujet de distraction perpétuelle pour leurs compagnons de captivité. A eux le monopole des inventions amusantes, des farces, des parties de jeu, des épigrammes, qui venaient, rapides éclairs, jeter quelques rayons dans l'ombre crépusculaire des cellules. Toujours rians, toujours pitrotons, toujours chantant l'ariette à la mode, raillant les sots, les poltrons, les sans-culottes incarcérés, critiquant toute mesure administrative, narguant toute autorité, composant de petits vers en l'honneur des dames ou à la honte de leurs geoliers, ils paraissaient s'être imposés pour tâche d'alléger, autant que faire se pouvait, les peines, les inquiétudes et les soucis sans cesse renaissans des malheureux au milieu desquels ils étaient appelés à vivre, — et sans doute même à mourir.

Dire quels méfaits avaient plongé dans ce gouffre tant de personnes que leur éducation et leurs sentimens rendaient parfaitement honorables, serait chose oiseuse, il nous semble. On sait d'ailleurs bien ce que les révolutions punissent comme crime. La haine instinctive du pauvre pour le riche, du manant pour la noblesse, de l'ignorant pour la science, du petit pour le grand et du faible pour le fort, expliquent, s'ils ne justifient pas, ces reviremens de fortune et de position. La plupart des détenus ignoraient le plus souvent le motif sérieux de leur arrestation; ou ne leur en rendait aucun compte. Il est vrai que c'eût été assez inutile de présenter le registre d'écrou à tel ou tel prisonnier pour lui apprendre qu'on s'était assuré de sa personne parce qu'il était suspecté de peu de civisme, ou parce qu'il était prévenu d'imbécillité, ou même parce qu'on ne savait pas pourquoi... et en effet, faute de renseignemens, les geoliers laissaient ordinairement en blanc l'objet et la cause de l'écrou.

Chose plaisante au milieu de tant de tableaux lugubres, chacun de ces infortunés prédestinés qui s'isolait, au fond d'un cercle de son choix, du reste de ses camarades, afin de ne pas demeurer exposé au contact de natures antipathiques à la sienne, conservait jusqu'au cachot, les coutumes invétérées de sa caste et de sa position dans la société. Les républicains se tutoyaient, se saluaient à l'américaine avec force poignées de main, lisaient les journaux du moment, celui d'Hébert, celui de Marat, par exemple, et discutaient avec véhémence, avec passion; ils affectaient un rondeur, une familiarité de ton et de formes, une rudesse de langage qui choquaient un peu ces gentilshommes précieux, d'une affaire, d'un vapoureux, d'une exquise de manières parfois si outrés. Le beau monde, — car le préjugé et le ridicule n'ayant pas de tête à perdre, subsistaient mieux que jamais dans ces lieux où tant de classes différentes se confondaient, — le beau monde, disons-nous, faisait bande à part. Les merveilleux, les aristocrates, les modérés, les incroyables, les prolétaires, les clubistes, les militaires, les cures réfractaires et les assermentés, les patriotes nobles et les bourgeois royalistes, les financiers, les avocats, les artistes et les artisans, tous formaient des corporations partielles bien distinctes, dont les opinions, les mœurs et le caractère se dessinaient de la façon la plus nette et la plus originale aux yeux de l'observateur impartial.

La noblesse persistait, en de certaines occasions, à ne pas se commettre avec les gens de peu, sous prétexte que la caque sent toujours le hareng. Elle avait gardé dans ses sombres ébanois la plus rigoureuse étiquette,

et les traditions d'antique courtoisie, de délicatesse, d'urbanité, naguère encore respectées à Versailles, continuaient d'être en vigueur à la Conciergerie. On s'appelait toujours M. le prince, M. le duc, Mme la marquise, Mme la comtesse, etc. On posait au salon, — car il y avait un salon dans ce cachot, — on y discutait gravement l'interminable chaire de préséances, on se cédait le pas selon le rang, on se faisait et on se rendait, dans les temps voulus, des visites de cérémonie, comme si de rien n'était. Pauvre espèce humaine! que de tristes sottises! Et pourtant, ces scènes de monotone comédie tuaient les heures; les heures sont si démesurément longues, quand elles s'écoulent sous les verroux!

Tous allaient vers ceux qui, par leur profession ou leur pays, leur âge ou leurs goûts, semblaient leur promettre une société plus agréable et devoir leur procurer une somme plus forte de jouissances. Les connaissances se liaient une à une, les comités se resserraient dans un cercle plus étroit, et l'amitié y trouvait souvent son profit. Les bouts rimés, les lectures, le jeu, la méditation, la musique, la danse, remplaçaient les journées trop souvent interrompues par la visite inattendue d'un farouche municipal.

Il régnait parfois, parmi ces hommes, voués à une destinée commune de captivité ou de mort, une gaie insouciance, une façon, une sympathie et un courage vraiment remarquables, si l'on songe aux innombrables tortures qui devaient glacer en eux l'énergie des sentimens et des facultés. On y soupait à la lecture des proclamations de la Commune et des canards stupides de la police; on riait, on chantait, l'arrêt fatal dans la poche. Le lendemain, les uns étaient mandés au greffe, les autres apprenaient leur condamnation; mais le train de vie vulgaire n'en était pas même légèrement modifié. C'était un mélange d'horreur et de folles joies, approchant de l'insensibilité la plus complète, car les plaisanteries souvent sur les plus terribles sujets, au point de démontrer aux nouveaux arrivans, la manière la plus commode et la plus gracieuse de se faire guillotiner, en les étendant sur un banc, auquel ensuite on imprimait un mouvement de bascule. Ou appelait cela répéter la messe rouge.

Le drame venait quelquefois suspendre la farce, et plus d'un acteur de ces inégalités mœriques se voyait tout à coup obligé de profiter des leçons d'élégance et de *com'fort* qu'il avait données la veille, au milieu des applaudissemens et des rires frénétiques de l'assistance. Tel détenu d'une des prisons de Paris qui, le matin, se flattait de ne pouvoir être atteint par le jugement d'une commission populaire, se trouvait transféré le soir à la Conciergerie et *rapetissé* le lendemain.

Tout ce monde de monarchistes, de feuillans, d'aristocrates et de fédéralistes, se heurtait, se pressait, se confondait dans un va-et-vient continu, tantôt faisant valoir ses opinions et disputant avec aigreur, tantôt adoussant par des exhortations affectueuses ou des marques d'un bienveillant intérêt, l'amertume qui débordait du calice d'un de leurs frères. La famille d'un indigent se trouvait-elle réduite à une extrême misère par suite de l'incarcération de son chef, vite une souscription donnait le pain, le bois et l'abri nécessaires à tant de malheureux. Un autre revenait-il condamné, de la séance du tribunal révolutionnaire, aussitôt tous s'empressaient autour de lui et l'accueillaient avec les égards dus à sa triste situation. Il recevait les compliments de condoléance de ses camarades qui lui offraient, le soir, un dernier banquet. Les couplets les plus joyeux y étaient répétés en chœur, on crayonnait sur la table des charges plaisantes ou des improvisations, au milieu des verres, des bouteilles et du bruit que faisaient ceux qui avaient déjà dans la tête quelques verres de bordeaux ou de champagne.

Un grondement sourd, expirant aux triples portes du greffe, suspendait par instans, ces démonstrations étourdissantes et trompeuses. C'était un misérable fiacre jaune, d'où descendait une marquise furieuse de voir son carraco chiffonné; un chevalier sémillant et frondeur, qui raillait le cocher sur l'encolure fantastique de ses pur-sang efflanqués; un sans-culotte orné de son brûle-gueule et de ses médailles; une actrice avec sa canne à pomme d'or et ses falbalas; un petit abbé continuant son bréviaire d'un air impassible, *et tutti quanti*.

Pour ajouter à leurs distractions éphémères, les détenus avaient imaginé de combler le vide et de diminuer la longueur des soirées dont l'ennui les dévorait, par l'établissement d'un club, dont ils rédigèrent le règlement et dont les séances quotidiennes s'ouvraient à huit heures du soir, après le roulement du souper. Tous les prisonniers avaient la faculté d'y siéger. On n'en exceptait que les faux témoins, les fabricateurs de faux assignats, les espions et les dénonciateurs.

Un décret du 14 fructidor, an 1, avait interdit l'usage des cloches dans tous les établissemens publics, dans les collèges comme dans les prisons; le bruit, plus martial, des tambours y avait été substitué. Ce changement n'était pas du goût de tout le monde; il causait souvent de grands frayeurs aux dames et troublait plus profondément dans leurs travaux ou leurs rêveries l'esprit scientifique ou l'âme contemplative. Par une exception bizarre, une cloche avait été conservée à la Conciergerie; c'était celle qui avertisait de l'arrivée du fatal tonnerreau. Aux sons de cette cloche, tous les captifs devaient descendre dans les cours pour répondre à l'appel du concierge, chargé de lire la liste des condamnés.

Pour beaucoup, la séquestration, les mauvais traitemens, l'incertitude d'un avenir meilleur, l'abandon de tout secours, l'anxiété et les alarmes perpétuelles dans lesquelles ils étaient forcés de se débattre, équivalaient à une lente et douloureuse agonie. La vie leur était à charge entre quatre murailles noires et menaçantes qu'ils avaient en horreur; ils in-

voquaient, à toute heure du jour et de la nuit, cette liberté insaisissable après laquelle ils aspiraient si ardemment. Quand résonnait la cloche de mort, ils se précipitaient, des premiers, dans la cour et pendant que des femmes, que des enfants, que des vieillards, paralysés par l'effroi, se seraient étroitement les uns contre les autres, tremblans d'être désignés ; eux, souriant, le front lisse et calme, fendaient la presse pour choisir leur place dans la sanglante charrette. La voix de cette cloche, si rauque, si discordante, si effrayante pour d'autres, venait réjouir leurs oreilles et dilater leur cœur comme une harmonie divine. A ceux-là, les plaisans du lieu, les d'Armaillé, les de Pons, les Hauteville, avaient donné le surnom de *Philomeloches*. Or, comme c'était un peu dans la louable intention de les soustraire, à leur insu, aux ennuis de la captivité, qu'on s'ingéniait ainsi à découvrir quelques sujets de récréation, on convint d'inaugurer la société sous le vocable original de CLUB DES PHILAMELOCHES.

À l'extrémité d'un vaste couloir qui précédait la série de cabanons habités par les pistoliers, s'ouvrait une haute chambre oblongue, à laquelle on avait donné le titre pompeux de salon, parce que, habituellement, les détenus de l'un et de l'autre sexe, en remontant dans leurs quartiers respectifs, s'y rencontraient et s'arrêtaient un peu pour causer ensemble. Cette chambre délabrée avait deux portes ; l'une, murée, qui communiquait autrefois, au moyen d'un escalier, avec la sacristie de la chapelle, contiguë à cette fameuse chambre du conseil où l'on gardait la reine ; l'autre, par laquelle on circulait dans les corridors et les dortoirs des pistoliers.

Lorsqu'on s'y réunissait et que le concierge, de meilleure humeur que de coutume, tolérait, pendant une ou deux heures, cette infraction aux réglemens, on relevait contre le mur les quatre lits des guichetiers ; deux tables rapprochées l'une de l'autre, cachaient leurs pieds boiteux et tout sculptés d'inscriptions ou de dessins bizarres, sous une couverture de laine servant de tapis. Chaque arrivant, muni de sa chaise et de sa chandelle, prenait place soit autour de la table, soit auprès du chauffage. Les dames médisaient entre elles ou tricotait ou brodaient tout en recevant les hommages de leurs nombreux courtisans. Les hommes parlaient politique, jouaient aux cartes, aux dés, aux osselets, ou bien lisaient à tour de rôle, à l'auditoire, les pages furibondes du *Courrier républicain*, les déclamations bonapartistes du *Tribun du Peuple* et les utopies du *Journal des Hommes libres*, rédigé par le marquis d'Antonnelle.

Quelquefois Saint-Prix déclamaît ; le baron de Wittersback, la première viole d'amour de son temps, jouissait l'ouïe des ses co-détenus par l'enchantement mélodique de ses accords ; puis arrivait Vigée avec un nouveau chapitre de sa *Fausse Coquette* ; les bouts-rimés sautillaient dans la salle, les propos interrompus glissaient de bouche en bouche, excitant à la fois l'étonnement et l'ilarité des jodeurs ; souvent un nouveau compagnon de chaîne payait sa bien-venue par l'improvisation d'un pot-pourri sur tous les airs à la mode ou par un souper ambigu, dont l'étrange assemblage de mets provoquait des rires inextinguibles. Ceci était le beau idéal de la captivité. Mais quand tous s'oubliaient ainsi dans le bruit, dans la joie et le charme de la société, on entendait, soudain, sous les fenêtres de la prison, la voix sépulcrale d'un crieur public qui proclamait la liste des cent cinquante gagnans à la loterie de la sainte guillotine !

Alors, sourires, prévenances, attentions gracieuses, consolations, fugitives espérances, tout s'évanouissait à ce cri de deuil, comme les feuilles diaphanes d'une rose sous un coup de vent d'orage. Le guichetier qui apparaissait avec son chien et son troussseau de clés, achevait de détruire la ravissante illusion, et tous ces malheureux, retombés les âcles brisés sur le réel, se séparaient dans un morne silence pour regagner leur cabanon désert, leur couche d'insomnie, leurs barreaux et leur misère !

Et quelles âmes fortes pourtant, quand sonnait pour elles l'heure suprême ! On ne reconnaissait plus au jour de leur supplice les personnes pusillanimes et abattues sous leurs fers, tant elles se transformaient d'une manière rapide et incompréhensible. Que d'exemples d'énergie, de grandeur et de dévouement surhumains dans ces temps de crise où l'échafaud dressé sur quatre points différens de la ville, fauchait les têtes radieuses de tant de martyrs !

M. de Loiserolles, vieillard de soixante-six ans, reçu, étant à la Conciergerie, un acte d'accusation qui, par une de ces fatales erreurs, tant de fois reproduites à cette époque de vertige et de bouleversement, ne s'adressait pas à lui, mais bien à son fils. Il garda le silence et, obéissant à la voix du guichetier qui lui signifiait l'ordre de descendre au greffe, il marcha aussi vite que ses pauvres jambes énerchées et chancelantes le lui permettaient, dissimulant la joie qu'il ressentait de sacrifier sa vie pour sauver celle de son enfant.

Dans le préau, il rencontre son ami intime, le major Saint-Albin, il lui prend les mains et lui fait ses adieux.

— Où vas-tu donc si gaillard, Loiserolles ? lui demanda le major.

— Chut ! Je vais sauver mon fils, lui répond le vieillard, bien bas, bien bas, et dans le tuyau de l'oreille.

Il arrive au cabanon de la toilette.

— Tiens ! en voilà un qui tremble ! s'écrie un valet de Charlot en le décollant de ses habits.

— Je voudrais bien te voir à ma place ! lui dit malicieusement le bonhomme, qui tremblait en effet qu'on ne vint à découvrir sa pieuse supercherie ou que son fils, prévenu par Saint-Albin, ne vint à la porte et greffe réclamer sa place.

Arrivé sur l'échafaud, on le lie sur la planchette. On allait lui passer la tête dans la châtière, lorsqu'il appelle le bourreau à ses côtés.

— Que veux-tu ?

— C'était pour te dire que je ne tremble plus ; mets ta main là...

Et sa tête tombe avec un sourire.

Un jour de pluie que les prisonniers étaient restés dans l'intérieur, on venait de se réunir au club et d'organiser un bal. Musique et danse s'arrêtaient tout-à-coup comme par enchantement.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? se demande-t-on de toutes parts.

Un fracas épouvantable qui retentit sous les voûtes, puis sur le pavé inégal des cours, répond seul à ces questions. Un bruit de voix dans la rue, sur la place et le long des quais, annonce la *bière roulante*. En effet, un grand charriot, de l'espèce dite fourragère, et à peu de chose près, semblable aux voitures actuelles de notre train des équipages, entra dans la cour, entraîné par quatre chevaux et suivi d'une escouade de gendarmes. Un homme qui, par sa physionomie sombre et dure, sa stature et son maintien farouche, semblait n'être destiné qu'à annoncer de sinistres nouvelles, parut ensuite, une grande pancarte à la main ; c'était un des huissiers du tribunal révolutionnaire. Il donna l'ordre de sonner la cloche et de faire descendre tout le monde au préau.

On obéit sans murmure, beaucoup avec joie, le plus grand nombre en tremblant pour leur destinée. Les femmes s'appuyaient au bras de leurs maris ; frères et sœurs, amans ou amis, tous réunis ensemble, à cette triste occasion seulement, s'adressaient un dernier et lamentable adieu. Les mères cherchaient dans le reste de leurs forces de quoi rassurer leurs pauvres enfans, trop faibles pour supporter un aussi affreux spectacle. Il eût été bien difficile, en ce moment, de distinguer les familles. Toutes ces créatures infortunées, pâles d'effroi, la face blême et frissonnante, les membres raidis, les cheveux en désordre, ne formaient plus qu'un seul et immense lien de parenté. Tous se seraient, s'aggloméreraient en quelque sorte les uns aux autres, et s'épauillaient à prodiguer aux plus défailans, un courage dont ils eussent eu si grand besoin pour eux-mêmes. Ceux qui se voyaient oubliés sur la fatale liste alphabétique et qui avaient l'énergie de résister à cette épreuve, dès qu'ils recommençaient à respirer, s'empressaient de porter secours aux femmes, aux vieillards, aux jeunes filles, aux enfans qui étaient toujours dans un fort pitoyable état. Souvent deux, trois, quatre personnes tombaient de saisissement et de douleur en entendant prononcer le nom d'un parent ou d'un ami.

Le concierge fit donc l'appel nominal, et de temps en temps l'huissier répéta d'une voix tonnante le nom de la victime désignée pour le supplice. Elle prenait aussitôt place dans la sanglante fourragère.

On appela ainsi le ci-devant marquis de Bois-Brénger, puis sa femme, puis sa sœur, puis sa belle-sœur, puis son frère et les cinq condamnés s'assirent côte à côte sur la même banquette. De toute cette noble famille, une seule tête, celle de Mlle Célie de Bois-Brénger semblait avoir été oubliée ; à peine sortie de la stupéur dans laquelle elle malheur l'avait plongée, elle jeta un cri de détresse qui déchira les entrailles de tous ceux qui cherchaient à la consoler et à l'arracher à cette terrible scène. Mais à moitié folle de rage et de douleur, la jeune fille ne voulait rien entendre, et se débattait entre les mains de ses amis en arrachant ses beaux cheveux noirs, en poussant des gemissemens à fendre le cœur.

— Je veux mourir avec vous ! Je ne veux pas les quitter ! s'écriait-elle en s'élançant dans les bras de ses parens consternés.

Pendant qu'elle s'abandonne ainsi à son désespoir au milieu de tous les captifs qui se groupent autour d'elle, attendris et menagés à la fois, le sombre huissier perce la foule et la saisissant par ses vêtements essaie de la séparer de son père :

— Que me voulez-vous ? s'écrie-t-elle.

— Je veux que tu t'en ailles, il y a assez de simagrées comme cela, entends-tu ?

— Moi, je n'abandonnerai pas ma famille, qu'on me tue avec elle ; jo reste !

— Tu n'as pas le droit de mourir ; va-t'en !

— Vive le roi ! Vive la reine ! A bas l'exécérable république ! Il s'écrie alors la jeune fille au comble de l'exaspération.

— Très bien ! très bien ! dit un représentant du peuple qui apparut à ces cris séditieux, tu peux t'asseoir sur la selle, peitit. On brôyera un peu plus de vermillon sur l'établi de Charlot et voilà tout. C'est un bénéfice pour le gouvernement.

Une joie divine illumine à ces mots, le céleste visage de Célie, un charmant sourire succède à ses larmes, elle s'installe avec empressement dans le charriot et donne à ceux qui l'environnent l'exemple du plus héroïque sang-froid.

Sa conduite sage et réservée dans la prison, avait forcé le médisance à convenir que certaine liaison qu'on lui avait reprochée dans le temps, avec le président Molé de Champlâtreux, provenait moins d'un fonds de galanterie que d'un excès de sensibilité romanesque et d'un amour vraiment platonique. On la vit partir, radieuse, au milieu des siens ; des larmes étaient dans tous les yeux, les bénédictions de tous la suivirent jusqu'à l'échafaud...

C'était juste huit jours après cet événement, que le vicomte de Launay et sa femme avaient été incarcérés à la Conciergerie.

V.

Les Chevaliers de la reine.

Le vicomte était encore plongé dans un abîme de sinistres réflexions, lorsque la porte de son cachot vint à s'ouvrir. Il faisait grand jour. Un guichetier lui intima l'ordre de se lever et de le suivre. On l'introduisit dans un petit cabinet où deux employés prirent son signalement et le prièrent d'apposer sa griffe au bas de sa feuille d'érou ; ensuite on l'emmena dans le greffe.

Là il se trouva, pendant un grand quart d'heure, en compagnie de plusieurs condamnés à mort qui jouaient à la galoche pour tuer le temps, en attendant que Sanson les tuât à leur tour pour bien employer le sien. Ils étaient surveillés par un *bon gendarme* à face purpurine, qui paraissait prendre le plus vif intérêt à la partie. Une jeune femme, couchée plutôt qu'assise sur le banc qui régnait quadrangulairement le long de la muraille, attendait, elle aussi, l'honneur du supplice. Son corps semblait affaissé sur lui-même ; son regard était voilé, sa bouche entr'ouverte ; une expression de complet hébètement ternissait l'éclat de sa beauté.

Le guichetier conduisit Charles dans un coin du greffe et lui enjoignit de vider ses poches sur une table huileuse et puante, qui servait sans doute de laboratoire au quinquiniste de l'établissement.

Le vicomte de Launay s'était fort heureusement attendu à cette indécrite formalité. Il savait qu'à cette fouille ordonnée par les règlements, on était dépouillé d'une manière ou d'une autre : les prisonniers chargés d'or étaient, en effet, accusés d'être des agents de Pitt et Cobourg ; ceux qui possédaient des assignats, se les voyaient confisquer sous prétexte qu'ils étaient des contre-révolutionnaires. Il avait donc prudemment caché dans la semelle de ses bottes, dans les plis de sa cravate, dans ses bas et sous le collet de son frac tout ce qu'il avait, soit en portefeuille, soit au fond de ses goussets, dans l'instant de son arrestation. Il retourna ses poches, en laissant négligemment tomber quelques louis et quelques papiers insignifiants pour ne pas trop exciter la curiosité et l'instinct de convoitise du porte-clés, et quand, par ces apparences de bonne foi et de soumission aux rigides coutumes de la geôle, il l'eut suffisamment édifié sur l'état de ses finances, son guide lui ouvrit une porte de bois, et, quelques pas plus loin, une énorme grille de fer. Charles traversa une galerie humide et brumeuse, où la lumière du jour ne pénétrait que mêlée d'ombre et de vapeurs nauséabondes, à travers l'interstice d'un cil de bœuf garni d'un double treillage. Un second guichetier, qui se trouvait là, le fit tourner à droite dans la petite cour et cria à un troisième de ses camarades :

— Ohé ! un homme au n° 71 !

Ce dernier donna deux tours de clé à la porte d'une cellule de plein pied avec la cour et y poussa le prisonnier.

Ce cabanon de huit pieds carrés était éclairé par un seul soupirail que traversaient horizontalement deux larges barres de fer scellées dans l'épaisseur de la pierre. Une mauvaise paille dénichée par les rats, s'étendait, dans tout le luxe de son délabrement sur un lit de sangie boiteux et inégal ; un matelas de l'épaisseur d'une galette, — comme le disaient plaisamment les détenus, — et, dur comme marbre, se dissimulait sous des couvertures sales et mille fois rapiécées ; une table, une cuvette, un pot à eau, et, dans le coin le plus obscur du cachot, *la griache* de rigueur, composaient tout l'aménagement de ce triste réduit.

Le porte-clés qui l'y installa était un homme court, trapu, large et nerveux, membre comme un de ces athlètes Cimbres qui combattaient, sous Dioclétien, le lion de Nubie, dans les arènes de Rome. Sa grosse figure, fourrée d'un épais moustaches était dure et menaçante ; d'une voix rogomuse et sardonique il demanda au vicomte :

— Citoyen, as-tu des sonnettes ?

— Des sonnettes?... Pourquoi faire ?

— Pour te procurer une chambre *à la pistole*. Pour être mieux couché, mieux entretenu, mieux nourri... cela se paie à part. Ce n'est pas avec les quarante sols par jour que le citoyen-ministre Roland a alloué à l'entretien des prisonniers, que tu pourras faire belle jambe ici ; d'abord parce que ça ne suffit pas pour vivre, ensuite parce que la république ayant trop de monde à mettre à l'ombre, a jugé prudent, — autant qu'économique, de supprimer l'allocation et d'en engraisser ses coffres.

Et tout enchanté de sa spirituelle faconde, le rustre se tirait un à un les poils crépus de ses favoris en souriant complaisamment au vicomte.

— Tu m'as l'air d'un bon diable ! lui dit-il d'un air quelque peu narquois.

Le guichetier cessa de sourire ; il affecta une pose grave et majestueuse :

— Je suis aussi incorruptible que Maximilien ! répondit-il avec emphase.

— Je le crois, reprit Charles, et je te ferai remarquer, mon ami, que je ne t'ai pas encore adressé la moindre proposition corruptrice. Je me permettra également de l'apprendre que je ne suis pas dupe de la démarche que tu tentes à ton égard en ce moment.

— Comment, citoyen ?

— Oui. Je suis au secret et, probablement, d'ici à quelques jours, je n'aurai pas d'autre appartement que celui que tu viens de m'infliger ; par conséquent, en m'engageant à te payer la pistole, tu ne cherches absolument qu'à réaliser un petit bénéfice...

— Licite, monsieur !

— Très licite ! Je ne t'accuse pas, continua le vicomte d'un air dégagé. Cependant, si je te payais pour aller dans un autre local, — en supposant que l'on me permit d'entrer à la pistole, quoique au secret, ce qui ne s'est jamais vu, — je quitterais naturellement cette partie de la prison confiée à ta surveillance, pour aller dans le quartier d'un autre guichetier, n'est-ce pas ?

— Sans doute... balbutia le porte-clés évidemment mal à son aise.

— Or, cet autre guichetier qui a le monopole des chambres à pistole, me demanderait à son tour le prix de ses complaisances que je t'aurais déjà payé...

— Il faut avouer que ce serait bien indélicat de sa part.

— Oui. Mais c'est là qui est ton bénéfice ; promettez-moi monts et merveilles moyennant *pour-boire*, et contraignez les victimes à faire tinter jusqu'à leurs dernières sonnettes pour en venir à leurs fins. Tu m'as l'air d'un gaillard...

— Ah ! monsieur, comment pouvez-vous croire...

— Du reste, cela me prouve que tu es adroit et que tu n'es pas aussi bête qu'on le dirait à te voir.

— Monsieur est bien bon.

— Ecoute : Je m'y connais, en bonnes gens ; tu auras beau te déguiser en cerbère, cacher ton muflle dans une crièrerie de bison, t'étudier à prendre les dehors d'un tyran de mélodrame, et faire résonner ton trousseau de clés comme font les mules d'Arranuez avec leurs colliers à grelots, tu ne réussiras jamais à ôter de ta physionomie ce cachot d'honnêteté et de bonhomie qui te distingue entre tous les pareils. Ainsi, fais-moi le plaisir de jeter là ton masque de monstre et d'être avec moi ce que tu es au fond, un excellent guichetier, disposé à faire fortune, scrupuleux dans ses consignes et incorruptible...

— Comme... ce que vous savez bien. Monsieur a joliment d'esprit ! — Il n'y a pas bien long-temps n'est-ce pas que tu fais ce métier-là ? Tu m'y paraîs encore assez neuf. Tu veux gagner... c'est tout simple !

— On est si mal payé ! il y a si peu de profits !

— Certainement, je comprends cela. Eh bien ! voici une belle occasion qui se présente à toi pour gagner honnêtement quelques écus, sans t'écarter en rien de tes devoirs...

— Je suis incorrupt...

— Tu l'as déjà dit. Je te répète que je ne songe nullement à te séduire. encore moins à te corrompre. Je suis un bon citoyen, garde national de la section du Temple et parent d'un des meilleurs fonctionnaires républicains de Paris, l'administrateur de police Robin.

— Connu !

— J'ai été arrêté par erreur, cela te sera bien vite prouvé.

— Ces erreurs-là ne sont pas rares par le temps qui court.

— Je me nomme Charles Montsigny et je travaille chez un banquier d'Anch, le citoyen Atrape. Tu dois en avoir entendu parler ?

— Mon beau-frère doit connaître cela, lui qui est menuisier.

— Quel rapport peut-il donc y avoir entre ton beau-frère et mon patron ?

— Ça tombe sous le sens : entre un menuisier qui fait des tables et un banquier qui fait des bancs, n'y a que l'épaisseur d'une planche, comme on dit.

Le vicomte ne put s'empêcher de rire de cette naïveté.

— Tu te trompes, lui dit-il, un banquier, c'est une espèce de fermier-général, c'est un caissier public.

— Ah ! bon. C'est que je n'ai jamais eu affaire avec des caissiers, moi ! fit tristement le guichetier.

— N'importe ! Ma femme, arrêtée avec moi, est aussi incarcérée à la Conciergerie, dans un état...

— Enceinte ?

— Tout juste.

— Ah ! c'est fichant !

— Tu comprends combien huit, quinze, vingt jours, un mois peut-être de séparation absolue peuvent lui peser ; elle est très frêle, très délicate, et dans sa position... tout est à craindre.

— Je sais, je sais ; j'ai passé par là !

— Tu as déjà accouché ?...

— Allons donc, farceur ! vous vous gaussez de moi. Au fait, je suis encore un fameux cornichon d'écouter vos historiettes et d'oublier mon service. Ah bien ! si un des inspecteurs venait à passer, je serais propre !

Et le guichetier se disposa à quitter la cellule.

Le vicomte ne balança plus. Il fallait porter un dernier coup à cette conscience déjà ébranlée par la séduction morale qu'exerçait la langue dorée et l'esprit divinateur du jeune homme sur cette grossière nature ; à cet amour du lucre, à cette cupidité innée des gens du bas peuple qui les fait se prosterner devant tout ce qui est généreux, puissant et riche. Tirant donc deux louis de sa poche, il les fit négligemment sonner entre ses doigts et suspendit ainsi, sur le seuil même, les pas incertains et chancelants du porte-clés, qui rentra tout à coup en furulant à droite et à gauche, comme s'il eût oublié quelque chose dans le cabanon.

— Comment l'appelles-tu, mon bravo ? lui demanda le vicomte.

— Aristide Poirean, pour vous servir, citoyen.

— Eh bien, Aristide, sers-moi.

— Do quoi s'agit-il ? Faut-il vous apporter un pain blanc, du fromage, un canon de bon rouge, des cervelas ? J'en ai à l'ail et de très frais...

— Je n'aime pas les friandises... Merci.

— Que désirez-vous donc ?

— Un crayon et du papier.
— Désolé vraiment de vous refuser, jeune homme, mais c'est défendu.

Charles lui donna un louis.
— Cela ne te compromettra guère, lui dit-il, c'est pour écrire à ma femme.

— Vous croyez donc que les pages d'écriture sont tolérées ici ?
— Pourquoi pas ?
— Parce que.

— Je suis forcé d'avouer que ton raisonnement est profondément judiciaire, Aristide. Ton *parce* que est sublime ! Pourquoi, diable, n'as-tu pas préféré devenir avocat plutôt que de rester guichetier ?

— Probablement parce que je n'avais pas le choix. Ensuite je ne sais pas écrire.

— Il suffit de savoir parler.
— Oh ! ce n'est pas l'embaras, si je savais blaguer comme vous ! Quello scélérate de platine, madame votre mère vous a confectionnée !

Le vicomte se tordait de rire :
— Tu ne saurais croire à quel point j'aime à t'entendre parler. Je t'assure que tu ne t'en acquittes pas mal ; mais pour en revenir à notre affaire...

— Ah ! oui... Eh bien ! n'y pensez plus : aucun mot d'écrit ne passe en prison.

— Tu le feras passer.
— Moi ? jamais de la vie !
— Quo si !

— Mais non. Ah ! ça, vous êtes charmant, vous ne doutez donc de rien ? Quel heureux caractère !

— La chose est si facile. Elle serait si exécutable si tu le voulais bien. D'ailleurs, pour te prouver que tu ne cours aucun risque en te chargeant de transmettre de mes nouvelles à ma femme, tu auras le droit de lire tout ce que contiendra ma lettre...

— La belle avance ! Je ne sais pas lire.
— Aristide, dès la première vue je me suis senti de l'estime pour toi ; la conversation que nous venons d'avoir ensemble m'a révélé tout ton esprit, je crois sincèrement à ton mérite ; mais j'avoue qu'un peu de franchise ne te nuirait nullement dans mes opinions. Il m'est pénible de constater le singulier entêtement que tu mets à me prouver que tu ne sais ni parler—quand on a ta gracieuse élocution, ni lire—quand tu viens tout à l'heure de recevoir mon signalement du guichetier du vestibule, ni écrire enfin—quand tu es obligé d'apposer ton noble nom d'Aristide Poireau au bas dudit signalement pour donner récépissé de ton prisonnier. Je vois ce que c'est, tu me caches ton talent pour ne pas être obligé de me rendre le service que je te demande ; mais je ne suis pas dupe de la modestie : on ne donnerait pas à un ignorant qui ne saurait ni A ni B une place aussi importante dans un si vaste établissement, et toutes tes dénégations hypocrites ne me persuadent pas que tu es un être ignare, inutile, incapable, un âne enfin. Cesse donc de faire de la diplomatie avec moi ; car je ne croirai jamais qu'un employé aussi distingué n'aurait que d'aussi pauvres arguments à m'offrir pour se soustraire à ma générosité et à ma reconnaissance.

Pris ainsi dans les rets machiavéliques du vicomte, entortillé dans cette logique serrée, brillante, captieuse et enivrante du jeune page, le pauvre être, qui ne se rappelait pas avoir causé autant ni aussi agréablement avec aucun de ses clients de la Conciergerie, séduit par le babil tour à tour gai et triste, persifleur et courtoisanesque, par l'esprit et par l'or du prisonnier, n'osant pas, d'un autre côté, persister dans l'aveu d'une ignorance qui menaçait de lui faire perdre l'estime d'un aussi beau monsieur, l'incorruptible Aristide, plein de bonne foi et de bonne volonté, demeura convaincu qu'il ne pouvait y avoir d'inconvénient à rendre un aussi léger service au jeune commis du citoyen Aitrape.

— Il y aurait bien un moyen... dit-il en se rapprochant lentement de Charles.

— Prenons celui-là ! fit vivement le vicomte. Le guichetier se mit à rire.

— Vous en parlez bien à votre aise, reprit-il, savez-vous que si mes chefs venaient seulement à soupçonner mes complaisances pour vous, je serais immédiatement privé de solde, cassé et chassé d'ici ; encore pourrais-je bien prendre votre place s'il ne m'arrivait pas pire... et qu'est-ce que je deviendrais alors, je vous le demande, avec trois micoches qui mangent comme six mille hommes et une femme nouvellement accouchée, la décade passée ?...

— Et mes sonnettes ? dit le vicomte en faisant briller un second louis d'or dans sa main.

— Vous en avez donc à gogo ?

— Non... Mais je suis décidé à faire les plus grands sacrifices et à te payer généreusement le péril que tu peux trouver à me servir ; ainsi, co moyen ?

— J'ai confiance en vous, je ne vous le cache pas.

— Tu as raison.

— Vous paraissez un bon zig, et quoique je ne sache pas lire, je consens à essayer de remettre un petit billet à la citoyenne votre épouse, à condition.....

— A condition ?

— Que vous me donniez votre parole de vertueux républicain de n'en

jamais ouvrir la bouche à qui que ce soit, pas même à votre parent, le citoyen administrateur.

— Je te le promets !
— Pas même à vos camarades de prison...
— Jo te le jure !
— Et que vos écritures n'aouront rien de choquant pour le gouvernement.

— Sois tranquille !
Un roulement de tambour les interrompit.

— Voici l'heure de la descente au préau, dit le guichetier, je file !
— Tu reviendras ?
— Dans une heure.

— Au revoir !
Et le vicomte, pénétré de joie et de reconnaissance, se jette sur son matelas pour y reposer son corps tout courbatu par le froid et l'insomnie de la nuit qu'il avait passée.

Une heure après, le porte-clés reparut avec du papier et un crayon. Le vicomte s'attabla et écrivit :

« Ma chère petite femme, je vis encore et je t'aime, ainsi calme tes inquiétudes ; je suis toujours au secret et ne communique avec personne, mais le temps passe vite, je pense à toi ! Que l'est-il advenu depuis notre séparation ? As-tu vu ton père ? que t'a-t-il dit ? Tu pourrais me répondre au dos de ce billet, notre messager est sûr. Je t'en prie, ne t'abandonne ni à la tristesse ni au désespoir, nous avons un bon génie qui nous couvre de sa grande aile et qui nous protégera efficacement jusqu'au bout. Un mot de ta jolie main — que je baise de toute mon âme — ne serait-ce que pour m'écrire : je t'aime !

» CHARLES. »

Le lendemain, dès qu'il entendit tirer ses verrous, le vicomte sauta à bas de son lit et courut à sa porte, espérant recevoir d'Aristide une réponse à sa mission de la veille : mais quel ne fut pas son étonnement de voir une figure nouvelle lui présenter son frugal repas du matin, jeter sur chaque mur un regard soupçonneux et se retirer, comme elle était venue, sans mot dire.

Cette silencieuse apparition ne laissa pas que de lui causer quelque trouble. Qu'était-il donc arrivé à Aristide ? L'aurait-il lâchement trahi auprès des autorités de la Conciergerie, ou bien quelque naïveté de sa part aurait-elle fait découvrir sa coupable condescendance pour le prisonnier confié à sa garde vigilante ? Sous le poids de cette incertitude pénible, il s'était rapproché de sa table et y avait rompu par distraction, bien plutôt que par appétit, le morceau de pain de munition qui devait lui tenir lieu de déjeuner. Au moment de le porter à sa bouche, il sentit, sous ses dents, un corps étranger mêlé à l'insipide aliment qu'il se disposait à goûter ; c'était un billet de Berthe que le guichetier avait prudemment inséré dans sa ration, en apprenant sans doute qu'un de ses camarades devait faire, à sa place, la distribution des vivres.

Il l'ouvrit à la hâte et lut avec une incroyable avidité cette première lettre de la vicomtesse de Launay :

« Mon ami, j'ai été bien joyeusement surprise de recevoir de vos nouvelles d'une façon si inattendue. Cette marque de votre tendre sollicitude me m'étonne nullement, je sais combien vous m'aimez, mais elle m'a rendu un peu de calme à mon cœur, et je vous en remercie à mains jointes. Le désespoir devait naturellement s'emparer de moi, depuis que vous m'aviez abandonnée, je l'ai vainement combattu ; j'étais défaillante quand votre lettre m'a rendu subitement toute mon énergie ; c'est si cruel à ceux qui nous ont enfermés ici, de nous avoir séparés au moment où notre amour pouvait enfin se donner carrière et durer des plus doux reflets notre vie monotone ! Ne soyez point en peine de votre femme ; elle vous est bien gardée, mais elle n'a aucun mauvais traitement à subir. Je suis encore au secret comme vous, cependant, mon père, que j'ai vu hier au soir, m'a fait déjà placer dans une prison plus convenable ; j'habite une petite cellule toute blanche, toute propre, d'où je vois un coin du ciel et où il n'y a pas une seule toile d'araignée ! Je m'y plais infiniment plus que dans cette horrible cave ténébreuse et asphyxiale où je mourais de peur, et où toutes sortes de bêtes et de bruits insaisissables m'ont fait passer une nuit qui restera éternellement gravée dans ma mémoire. J'ai été chaudement recommandée à la surveillante, mère Pétronille, qui est aux petits soins pour moi. On m'engage à prendre patience jusqu'à ce qu'on ait obtenu, sinon mon élargissement, du moins mon installation parmi les pistolières. Vous devez savoir ce que c'est. Mon père désapprouve, du reste, notre correspondance, il pense que c'est beaucoup s'exposer, et que de pareils rapports, s'ils venaient à s'éventer, pourraient nuire à votre vantage à notre cause déjà si gravement compromise. Il a ses raisons pour demeurer quelques jours encore sans nous écrire puisque cela est dangereux pour nos intérêts ; l'avenir nous récompensera de ces pénibles privations. Adieu encore, vous posséderez jusqu'à la fin, le cœur et les pensées de

» BERTHE. »

Les transports de joie qu'excitèrent dans l'âme du vicomte ces quelques mots de consolation et d'amour, eurent pour résultat de l'engager à les renouveler en écrivant encore à la jeune fille malgré les sages conseils qu'elle lui donnait. Berthe, à son tour, eut la faiblesse de lui répondre, et la correspondance continua son train, en dépit des avertissements paternels de Robin et des dangers malheureusement trop réels qu'elle offrait en perspective aux deux prisonniers.

A vrai dire, c'était l'unique soulagement qui pût être apporté à leurs

souffrance s ; ils y puisaient l'un et l'autre, pour le reste de leur journée, une résignation et une fermeté qu'ils n'eussent peut-être jamais acquises sans cela.

Charles, dès que l'aube pointillait, quittait avec joie son grabat et comptait et recomptait les heures qui retardaient encore l'arrivée de sa chère lettre quotidienne. Au moindre bruit de pas dans la cour, il grimpaux aux barreaux de sa lucarne, afin de mieux voir accourir ce brave Aristide, aussi pressé de palper son *monarque*, que le vicomte de dévorer son billet doux. Puis il s'amusa à regarder passer et repasser dans la petite cour les employés de la prison qui amenaient de nouveaux captifs, ou les sentinelles que l'on relevait d'heure en heure.

Pour s'étourdir, il faisait la chasse aux rats, retapait son lit, nettoyait sa cellule ou relisait pour la centième fois les nombreuses inscriptions qui s'entre-croisaient sur les murs. Les unes étaient tracées avec un crayon, les autres avec du charbon, d'autres avec la pointe d'un couteau, d'un clou, voire même d'une épingle. Sur la paroi la plus rapprochée de la porte, il y avait : *Je meurs innocent ! Signé : Marquis de Favras.* Plus loin, cette phrase allégorique de Danton : *Le métal bouillonne, mais la statue de la Liberté n'est pas encore fondue ; si vous ne surveillez le fourneau, vous serez tous brûlés !!!* Plus loin encore ce quatrain :

Grand Dieu ! de tes décrets je suis éponanté ;
Honoré, Mirabeau dans les douleurs expire ;
Et Mallet vit ! et Durosoy respire !
Et Maury crève de santé ! — 1790. —

Un Pittophobe avait traduit sa haine pour l'antique Albion par ces mots : *A bas les Anglais ! à bas le plus vil peuple de l'univers !* — Une autre main écrit au dessous : *Ces lâches qui ont fait périr Jeanne d'Arc !!! — Et qui veulent que je les paie !!!* avait ajouté quelque pauvre diable furieux d'être incarcéré pour dettes.

On y remarquait encore des souvenirs tels que ceux-ci :

« Le Amanda n'ai venu voir dans ces lieu d'orreur. A toi pour la vie ! — Jacques Berthier et Léon Villemaurin, amis jusqu'à 4 heures du soir. 3 brumaire, an II. — Le concierge est un vieux serin. — Ah ! poposseme de Nini, si je te tenais ! — Marat a demandé 100,000 têtes ; j'apporthe la mienne au panier. — La prison, c'est la société à l'étroit. — Vive notre bon et malheureux reine ! — Si je suis *goutillot*, nia femme en est l'auteur : monstre ! tu n'auras donc pas même respecté le père de tes enfants ! — L'égalité ne régnera jamais tant qu'il y aura des pailleux et des pistolois. — In manus tuas Domine, commendo spiritum meum !

Et une infinité d'autres qu'il serait trop long ou trop impossible de ré-téper littéralement.

Un jour, une lettre de Berthe vint arracher le vicomte à ses flâneries ; elle lui apprenait que son frère Maurice avait été obligé de s'enfuir précipitamment de Paris, pour échapper à une arrestation certaine, que le comte de Kergouët avait involontairement provoquée. Voici comment la chose s'était passée : Le jour où Marat vint interrompre, avec ses gen darmes, le mariage de Berthe et de son fiancé, une des maîtresses de Kergouët — la favorite peut-être — jalouse et soupconneuse à l'excès, suivait de loin son volage amant par les rues, pour se rendre compte de ses démarches et savoir s'il ne la supplantait pas auprès de quelque jolie rivale. Elle le vit entrer chez Robin, puis ressortir quelque temps après pour monter à l'entresol d'une maison voisine, aux vitrages de laquelle elle entrevit, un instant, le visage du mauvais sujet à côté d'un autre visage de femme... Il n'en fallait pas tant pour égarer sa raison et changer en rage féroce, l'amour qu'elle avait si follement accordé à ce bel inconstant, sur la foi de ses promesses menteuses. Eperdue, hors d'elle-même, elle court chez Théroigne de Méricourt, et lui demande conseil. La tricoteuse émérite avait également à se plaindre ou à se venger du jeune comte ; sa perte fut résolue. Elles rédigent une dénonciation anonyme au directeur de la police, révèlent le nom et les titres de Kergouët et l'accusent de faire partie d'un club contre-révolutionnaire, qui tient ses séances en tels et tels endroits qu'elles indiquent.

Robin reçoit un mandat d'arrêt à exécuter sur la personne du frouche conspirateur, dès qu'il mettra le pied dans la maison des deux frères. L'abbé, prévenu aussitôt, quitte Paris. Kergouët est arrêté chez lui, au moment où sa cruelle maîtresse lui faisait une scène horrible au sujet de ses perfidies et le voici commensal de la Conciergerie, en compagnie du vicomte et de sa femme.

En effet, la première personne que rencontra Charles de Launay, dès que son secret eut été levé et qu'il parut dans le préau, fut son ancien camarade des pages qui s'empressa — après l'avoir, à différentes reprises, étranglé par ses fougueuses embrassades — de lui narrer sa mésaventure. La veille, l'anspessade était venu le voir et, dans cette courte entrevue, lui avait expliqué en peu de mots, son influence extraordinaire sur Marat. Il résultait de papiers saisis sur un Prussien nommé Mayer, agent de l'étranger, qu'il avait vécu dans l'intimité du rédacteur de *l'Ami du peuple* et lui avait, plusieurs fois, avancé de fortes sommes d'argent, dans un temps où Marat faisait l'opposition la plus virulente au pouvoir et osait demander, dans son journal, la dissolution de la Convention.

On sait ce qu'étaient ces agents de l'étranger ; on sait avec quelle rigueur barbare on instrumentait contre eux et contre tous ceux qui passaient pour avoir entretenu, avec ces fauteurs de troubles, les plus simples relations. Ces papiers accusateurs, résiliés entre les mains de Robin, qui eut pu s'en servir d'une manière fatale pour Marat, suspendaient sur cette

existence orageuse l'épée de Damoclès, et faisaient toute la force du garde-français contre le tribunal. Décidé, pour venger les siens ou pour les sauver, à lancer dans le public, à produire au grand jour ces preuves accablantes d'une criminelle condescendance, Robin s'était présenté chez le journaliste et l'avait mis en demeure d'opter entre sa colère ou sa reconnaissance. Celui-ci, sans témoigner de grandes inquiétudes sur ces menaçantes propositions du vieux soldat, avait cependant fini par s'engager à arranger l'affaire et avait juré qu'il n'arriverait aucun mal aux prisonniers, — par son fait du moins, — jusqu'à ce qu'il lui fût accordé de les délivrer de leurs chaînes. En échange de leur liberté, Robin promit à Marat de lui céder les pièces manuscrites qui l'intéressaient à un si puissant degré, et ce pacte, scellé d'une poignée de main, tranquillisa momentanément le père adoptif de Berthe. Il recommanda au vicomte de ne pas détruire, par quelque étourderie ces bonnes dispositions, de se tenir on garde contre les espions dissimulés parmi les prisonniers, de ne jamais faire connaître son nom véritable, enfin, de tellement peser tous ses actes, de tellement réfléchir à ses moindres paroles, que ni dans son langage ni dans sa conduite, il fût possible à qui que ce soit de trouver matière à récrimination.

Charles remercia avec effusion l'excellent homme, et s'élança dans les cours comme un poulain échappé. En une seconde il toucha la grille où Berthe, qui l'attendait déjà, tomba dans ses bras.

Le tambour rompit trop tôt l'entretien délicieusement interrompu de baisers et de folles caresses des jeunes mariés : ils avaient bavardé pendant deux heures et il leur restait encore tant de belles choses à se dire qu'ils se quittèrent avec un serrement de cœur inexprimable. Heureusement que le temps était sombre, l'air lourd, et que d'imperceptibles gouttes de pluie commençaient déjà à rayer l'espace. A l'heure du dîner, au lieu de descendre au préau, les détenus restèrent dans leurs salles, et, pendant que les uns préparaient le salon pour la réunion du soir, le vicomte de Launay, en se livrant à l'examen physiologique des malheureux qui l'environnaient, saisit entre certains prisonniers d'assez bonne mine, comme un échange de signaux mystérieux, de gestes particuliers dont il ne possédait pas le sens et qu'il ne laissaient pas que de piquer extrêmement sa curiosité. Il appela aussitôt Kergouët et réclama de son obligeance la traduction de ces manœuvres télégraphiques.

— A tout autre que toi je me garderais bien de le dire, fit le Breton : car la moindre indiscretion nous conduirait à faire le saut de carpe sur la place de la Révolution ..

— C'est donc bien sérieux ?

— Un peu.

— Qu'est-ce ? Voyons, explique-toi ?

— Depuis la mort du roi, une association secrète de bons et dévoués royalistes a résolu de sauver la personne auguste de la reine. Jusqu'ici diverses tentatives ont eu lieu sans succès ; soit pénurie de moyens d'exécution, soit trahison, soit manque d'énergie, la grande œuvre n'a pas répondu aux espérances et aux vœux que nous formions tous pour la réussite d'une entreprise aussi hasardeuse.

— Ah ça ! tu es donc aussi membre de cette société, toi ?

— Chut ! malheureux, tu veux donc me faire raconter ! Les murs ont ici des oreilles, n'élève pas trop la voix.

— Tu ne m'en as jamais parlé encore, et je croyais pourtant posséder toute ta confiance.

— Trêve de reproches, mon cher vicomte ; je ne t'en ai rien dit et pour cause. C'est peut-être, c'est probablement une mauvaise affaire dans laquelle nous sommes embarqués. Si j'allais t'y lancer de gaieté de cœur, le procédé ne serait pas gracieux ; qu'en penses-tu ? Notre complot a des ramifications immenses ; dans chaque prison de Paris, ici, à l'Abbaye, à la Salpêtrière, au séminaire de St-Firmin, à Bicêtre, aux Carmes et à la Force, nous comptons au moins cinq cents compagnons d'infortune attachés par serment à notre parti, lesquels n'attendent qu'un signal pour simuler une révolte, attirer l'attention, occuper l'autorité, provoquer une perturbation générale, en un mot, se sacrifier noblement pour lâcher et assurer par tous les moyens, la délivrance et le salut de Marie-Antoinette. Tu sais qu'elle est renfermée avec nous dans ces tristes murailles ? Oh ! tu trouver si près d'elle et ne pas la voir, et ne pas pouvoir la sauver !... Ce serait horrible ! s'écria Kergouët dans ces chevaleresques enthousiasmes.

— Plus bas ! plus bas à ton tour, mon ami ! lui dit le vicomte.

— Voici nos moyens d'exécution, reprit-il, l'armée de Condé est en observation sur les bords du Rhin, afin de protéger la fuite de la reine que nous faisons partir en poste pour Strasbourg et Kehl. Depuis le commencement de son procès, une berline attelée et prête à partir pour la frontière, attend chaque nuit, dans la cour d'un fermier du chevalier de Rougeville, l'arrivé de la royale captive. Des déguisements, des passeports sous un nom d'emprunt, aideront à dérober son identité ainsi que celle des gens de sa suite. Une somme de quatre-vingt mille francs pourra, tant aux frais de voyage qu'aux qualifications, primes et pourboire qu'il sera indispensable de produire jusque-là aux agens subalternes dont la coopération nous deviendrait nécessaire. Le jour qui précédera la nuit où nous devons frapper le grand coup, nos émissaires extérieurs enverront dans chaque prison un panier d'œufs, c'est là le signal dont nous sommes convenus pour nous mettre, tous à la fois et vers la même heure, en insurrection. A minuit sonnant, le chevalier de Rougeville, d'Armaille, le marquis de Pons et moi, nous nous fauflions dans

Le salon, après avoir ouvert les cabanons de tous nos associés; on démolit en un clin d'œil la porte murée de la sacristie, tout en s'assurant de la personne et du silence du porte-clés de garde. Nous pénétrons ensuite dans la chapelle et nous entrons, le pistolet au poing, dans la chambre du conseil...

- Et les gardes qui entourent sa majesté?...
- Nous les tuons!
- Et s'ils vous tuent?...
- Nos camarades lâcheront de recommencer sur de nouveaux frais: il faut sauver la reine!

— J'admire ton noble dévouement, de Kergouët, lui dit tristement le vicomte, mais je ne sais pourquoi un sinistre pressentiment m'agite en l'écoutant: je redoute pour toi les suites de cette tentative insensée. Qu'il vous osez espérer qu'une captive aussi illustre puisse être négligemment surveillée? Savez-vous le nombre de ses geoliers, la force de ses gardiens, le génie astucieux de ses espions? Vous vous flattez d'accomplir un grand acte d'audace et de justice, mais qui vous dit que ce ne sera pas un acte de témérité et de folie, dont la dernière goutte de votre sang rachètera à peine la sublimité?

— Mon cher, répondit de Kergouët, d'un ton légèrement piqué, ta morale me rappelle les sermons emphatiques de l'abbé Dutillet, mon précepteur à Brest, en 78. Il m'en fabriquait tous les matins un certain nombre d'aunes; je l'écoutais d'un air profondément recueilli; parfois même j'étais forcé de m'avouer que ses conseils étaient dictés par le bon sens le plus lucide, par l'intérêt le plus vrai, et cependant, jamais de la vie je ne suis parvenu à profiter de ses conseils ni à suivre ses préceptes. Dis-pan-toi donc de composer, à mon endroit, de belles tirades en style fleuri, sur la nécessité de persévérer dans les saines voies de la sagesse, et laisse-moi me passer toutes mes fantaisies...

Le vicomte haussa les épaules et voulut lui tourner le dos.

— Ne m'en vus pas, cher de Launay, continua le Breton, je sais combien ton amitié pour moi est vive et sincère, tes sages remontrances m'en font une nouvelle preuve, mais il m'est impossible d'en profiter. A tort ou à raison je me suis engraissé dans cette confrérie, et maintenant surtout que le choix de mes camarades a assigné à mon dévouement une mission si délicate, il ne m'est plus permis de reculer. D'ailleurs, ne te fais pas illusion sur mon sort: ou ma situation est désespérée, et je n'ai plus rien à risquer, ou elle est très favorable et, dans cette dernière hypothèse, tes inquiétudes sont pour le moins anticipées. Tu as bien quelque teinture de mes goûts aventureux; l'oisiveté, l'inactivité me rougent à vif et je ressens un grand bienfait des émotions de toute nature que me font éprouver tour à tour ces brillants châteaux en Espagne, édifiés à l'ombre de ma petite cellule, au bruit de la pluie qui tombe et du vent qui miaule sous ma porte. Je suis décidé à tenter l'entreprise. Peut-être en viendrai-je à bout à mon honneur et gloire, et tu m'en viendras toi-même, dans ce cas, le bonheur du succès; ou bien j'y succomberai et alors... tu viendras quelquefois rêver ou prier sur ma tombe, n'est-ce pas? Mais je m'aperçois que le club des philandoches se prépare à ouvrir sa séance; notre salon se garnit de beau monde, viens-y, je te présenterai à la compagnie et tu renoueras sans doute connaissance avec plus d'une personne que tu ne te serais jamais attendu à retrouver là.

Ce disant, Kergouët entraîna son ami et l'introduisit dans la grande salle que différents groupes, assez animés, peuplaient déjà.

Deux jeunes gens habillés dans le dernier goût accoururent aussitôt au devant d'eux.

— D'Armaillé! d'Hauteville! s'écria le vicomte charmé de retrouver d'anciens camarades.

— Le vicomte de Launay...

— Silence, messieurs, interrompit de Kergouët, ce n'est plus son nom; il s'appelle Charles Montsigny, tout court, et vous lui rendrez grand service de vouloir bien vous en souvenir.

— Soit! répliqua d'Hauteville, aussi ne m'étonnai-je que d'une seule chose en te revoyant ici, vicomte, c'est qu'avec ton nom je ne te revisse pas sans tête...

— Ce n'est peut-être pas de sa faute s'il la porte encore sur ses épaules, dit d'Armaillé en riant. Y a-t-il long-temps que vous êtes à la Conciergerie?

— Cinquante-deux jours. Mon secret durait encore hier.

— Cinquante-deux jours. C'est énorme! s'écria d'Hauteville.

— Eh! qu'avez-vous donc fait, malheureux? reprit d'Armaillé.

— Je me suis marié.

— Marié! toi, vicomte?

— Sans doute.

— Qui diable vous a conseillé cette sottise-là?

— Quelle espèce de maladie a-t-il? demanda d'Hauteville à Kergouët.

En mal qui répand la terreur,

Mal que le ciel, en sa fureur,

Inventa pour punir les garçons de la terre!

— répondit Kergouët d'un ton déclaratoire et lamentable, car depuis qu'il était redevable à la jalouse furibonde d'une femme de son incarcération, l'amoureux transi avait sérieusement juré de renoncer à Cupidon, à ses pompes et à ses œuvres.

— Non, messieurs, non; reprit en riant le vicomte, fort heureusement, je n'étais pas malade avant mon mariage, mais j'aurais pu le devenir si

je ne m'étais pas marié, tant j'aimais celle que mon cœur s'est choisie pour compagne. C'est la plus jolie, la plus spirituelle, la plus aimable petite femme qui soit au monde, et si c'était à refaire...

— Ah! vous y réfléchirez davantage, n'est-ce pas?

— Non, au contraire.

— Tudieu! Quel vertueux ami nous possédons là!

— Je vais vous donner le secret de sa vertu, dit de Kergouët; il a été arrêté avec sa femme, le jour même de ses noces, au moment où le prêtre leur donnait la bénédiction nuptiale.

— Voilà une bénédiction qui a bien profité!

— Le sacrement de pénitence a suivi de près le sacrement de mariage...

— D'Armaillé, vous parlez comme un vrai catéchisme! Je vous en tais mon compliment!

— Il n'y a pas de quoi, cher ami, fit d'Armaillé en s'inclinant avec une gravité fort comique devant d'Hauteville. C'est égal, il faut avouer, messieurs, que la république nous traite un peu cavalièrement, reprit-il.

— Un peu? Vous êtes bien honnête! si je ne lui devais que cela de compliment pour tout ce qu'elle m'a déjà fait endurer, cette farceuse de république!

— Tu es prisonnier depuis long-temps? demanda le vicomte.

— Il n'y a que quinze jours.

— Et vous d'Armaillé?

— Il y aura un an dans quinze jours.

— De quels crimes vous accuse-t-on?

— Moi, fit d'Hauteville, je suis accapareur. On a fait un jour une visite domiciliaire chez moi et comme on y a trouvé un peu du farine que j'avais achetée au poids de l'or, afin de me garantir contre la famine qui nous décime aujourd'hui, je n'ai pas tardé à être accusé de vouloir affamer le peuple.

— Moi, ajouta d'Armaillé, je suis émigré. J'avais de par le monde un imbécile de cousin qui porte le même nom que moi. — Que la peste soit de lui! — Ne s'est-il pas avisé un jour d'enfourcher le poulet-dinde patrimonial et de galoper en deçà des frontières, sous prétexte d'y épouser la cause royale! Eh! mon Dieu! s'il n'avait épousé que cela, je lui aurais volontiers pardonné de parodier ce brave Don Quichotte, qui, du moins, ne s'en prenait qu'aux moulins et laissait les meuniers tranquilles; mais lui, il imagina — comme le véritable hérosisme n'était pas son fort — d'épouser tout simplement une grosse fille de ferme bavaroise et de terminer là, sa campagne. Satisfait de ses prouesses guerrières, ce noble paladin se meurt quelque temps après de la corneluche, en léguant à sa femme ce qui restait de sa fortune, — la valeur d'une épingle, environ — son titre de baron — autre valeur d'épingle, surtout depuis 1790, — et un ami qui, malheureusement, ne fut autre que votre très humble serviteur. Il avait bien seriné ses dernières recommandations à sa baronne, à ce qu'il paraît, car celle-ci me tombe un beau matin dans les bras et m'explique, au moyen d'un patois qui fait dresser les cheveux et grincer les dents, comme quoi son défunt époux l'adresse à moi pour l'aider à rentrer en possession d'une partie de ses biens déjà envahis par le séquestre. Touché d'une marque de souvenir aussi flatteuse, je prie la baronne de me laisser en repos et de reprendre le chemin de la Bavière; elle refuse, je la mets à la porte. Elle va se plaindre à un administrateur de police assez mal inspiré pour lui faire raconter son histoire, et du bizarre amalgame de ce jargon incompréhensible et de l'intelligence rare du commissaire, il résulte que c'est moi qui suis le d'Armaillé émigré, le d'Armaillé marié et le reste. Bref, malgré mes énergiques protestations, on me prie de monter en sabin entre deux gendarmes, on cache mes portes, on m'installe dans ce sale boגע, et voici comment je suis accusé, moi qui n'ai jamais voyagé que de Paris à Versailles, moi qui suis tout ce qu'il y a de plus célibataire au monde, d'avoir émigré en Allemagne pour trahir mon pays et d'avoir repoussé impitoyablement ma femme légitime! *Proh pudor!*...

— C'est jouer de malheur en effet!

— Ah! Bavaoise, mes amours, ne me tombez jamais sous la patte!

— A part le désagrément de passer pour l'époux de votre cousine, reprit Charles, vous semblez supporter votre captivité avec assez de philosophie, d'Armaillé?

— Je fais contre fortune bon cœur. Et nous sommes douze cents misérables forcés d'en passer par là. Que voulez-vous? je cherche à m'étonner; savez-vous que ce n'est guère récréant de penser que d'une heure à l'autre, on peut venir vous inviter à être guillotiné? Encore si on nous fusillait comme des soldats!

— Mais vous êtes de robe, d'Armaillé, lui dit Kergouët. Ce ne sont pas cinq mois passés aux pages qui vous ont créé militaire...

— Non, monsieur, répondit majestueusement le prétendu émigré; mais le grand-père de mon oncle a failli servir dans le Royal-Cravate. Il faut savoir faire la part de tous les mérites.

— Vous m'en direz tant!

— Je vous réitère mes compliments de vous voir si brave dans l'adversité; je me croyais plus de fermeté d'âme, moi, dit le vicomte, et pourtant, quand cette porte infernale est retombée lourdement sur mes pas, j'ai senti mes genoux fléchir et mes yeux se mouiller. Mes premiers jours de solitude ont été d'une tristesse poignante, l'avenir se dressait devant moi sous des proportions hideuses, le présent me désespérait...

— Que n'étais-je auprès de vous, mon cher, quand vous vous laissez aller à cette éternante mélancolie! Je vous aurais chanté quelque délicieuse romance de Piron, et narré quelque ébouriffante aventure de Ita-

belais. Je vous aurais appris à établir une superbe balançoire dans votre cellule avec vos draps noués ensemble ; nous aurions sauté à la corde , jouté aux billes avec des boulettes de pain, à la galoché avec nos derniers écus, au saut de mouton, au chat perché, aux dames, aux hochets ; que sais-je ? moi. Vous m'auriez confié vos amours, moi je vous aurais livré les noms de mes victimes : mesdames Pompier, de Kossablanka, Chosekoff, de Sainte-Hermine...

— Tiens ! tu as cultivé la sainte en question ? demanda Kergouët un peu soufflé par l'inattendu de cette confidence.

— Tout le monde en avait le droit.

— Sans doute, mais cela me surprend.

— Pourquoi ? Prétendais-tu la monopoliser à ton profit ? Cette dame était tombée dans le domaine public ; elle servait depuis deux ans dans les pages...

— Oh ! quels démons que les femmes ! s'écria le Breton furieux ; voici une créature belle comme les anges, d'une grâce, d'un esprit, d'un charme infinis, et dont je croyais avoir à me reprocher l'abandon, qui me trompait au milieu des protestations les plus passionnées ! Est-il possible qu'on se laisse encore prendre à leurs grimaces, après avoir tant de fois expérimenté leurs vices !

— Ah ! mais, de Kergouët, parlez pour vous, si vous avez en effet quelque raison de vous en plaindre ; nous autres, nous sommes loin de partager votre opinion à l'égard, n'est-ce pas, d'Hauteville ? N'est-ce pas, vicomte ? Et sans aller bien loin, je vais vous montrer une petite dame, perfection de constance et de beauté, dont je n'ai jamais eu qu'à me louer depuis tantôt six mois qu'elle a daigné agréer mes hommages...

Et il désignait une jeune femme blonde, vêtue de noir, qui brodait en compagnie de deux dames d'un âge très respectable, assises près du chauffoir. C'était un petit minois chiffonné, à l'œil lutin, au nez retroussé, dont la coquetterie ardente semblait jaillir au loin par ses cillades, par son maintien, par son caquetage et ses moindres mouvements.

— Pas mal ! fit dédaigneusement le Breton.

— Très bien ! fit poliment le vicomte.

— Je vous en offrirai autant, messieurs, dit d'Hauteville, quand ma dame aura pris sa place parmi nos gracieuses lubistes.

— Vous ne parlez toujours pas de Mme de Launay, vicomte, reprit d'Armaille, seriez-vous jaloux ?

— Je n'ai pas encore eu le temps de l'être.

— A ta place, dit de Kergouët, je serais jaloux comme un tigre.

— Elle est donc bien jolie ?

— Jugez-en, messieurs, la voici !

VII.

Une journée de cardinaux.

Nous avons déjà fait le portrait de la fille du comte de Montsigny, on ne s'étonnera donc pas des murmures d'admiration et du mouvement de curiosité extraordinaire qui se produisirent dans l'assemblée à son arrivée, lorsqu'elle accourut toute radieuse vers son mari et qu'elle passa avec une grâce charmante son bras sous le sien, comme pour implorer son appui contre tout ce monde inconnu dont elle allait affronter l'examen.

De Kergouët salua avec ce sourire familier, cet accueil faténel dont on fête la bien-venue des amis ; MM. d'Hauteville et d'Armaille, comme subjugés par l'ascendant de cette noble et céleste nature, s'inclinèrent respectueusement et s'écartèrent pour lui livrer passage. Presque en même temps, divers prisonniers de marque s'avancèrent vers le jeune couple pour renouer connaissance avec le vicomte, lui serrer la main et se faire présenter à sa femme, devoir dont il s'acquitta avec son amabilité et son aisance accoutumées.

— Soyez plus heureux que moi, leur dit tristement Mme de Sabran, la lune de miel, comme on l'appelle dans les romans, brillait encore pour nous, lorsque le colonel fut cruellement arraché de mes bras et presque tout sous mes yeux. J'étais veuve au bout de six mois de mariage, ne sachant que devenir, sans pain, sans asile, exposée à toutes les insultes, à tous les mépris. Dans cette extrémité je vins supplier les bourreaux de M. de Sabran de daigner m'accorder une place dans leur charrette. Ils me refusèrent d'abord, puis, touchés sans doute à l'aspect de mes larmes, de ma profonde misère et de mes souffrances, les bonnes gens se ravirent, on m'enferma ici, et j'attendis depuis soixante-sept jours que l'on veuille bien faire quelque chose de ma pauvre tête...

Berthe pleurait.

— Je vous attriste, ma pauvre enfant, reprit Mme de Sabran, pardonnez-moi, je deviens folle... Je vous fais compliment, vicomte, vous avez choisi là une ravissante petite femme ; elle n'a jamais rien admiré de plus beau, de plus distingué, de plus parfait... La marquise est heureuse d'être là-haut ! Quelle vie eût-elle menée, grand Dieu ! si elle avait dû rester spectatrice tranquille de toutes ces fautes sanglantes dont se souillent nos frères, si elle avait dû assister à tous les malheurs qui s'ont cessés de fondre sur votre illustre race, depuis le jour où sa mort a sonné dans le ciel...

— C'est vrai, madame, répondit Berthe, et quelque affreuse que soit pour nous une telle consolation, il est malheureusement trop certain que nous ne regrettons pas sa mort prématurée, puisqu'elle l'a délivrée des douleurs de notre captivité...

— Hélas ! fit la veuve avec un profond soupir, on n'a pas que la cap-

tivité à craindre aujourd'hui... Que tous les anges du seigneur vous protègent et vous préserveront !

— Eh ! cher ami, vous êtes donc des nôtres ? Depuis quand ? Par quel heureux hasard ? s'écria le comte de Schlabrendorf, espèce d'utopiste assez original qui n'avait pas du tout l'air de se croire en prison, tant il s'y démenait avec aise, tant il était bien frisé, bien ajusté, bien musqué et aux petits soins pour sa personne. Vous avez donc été curieux de tâter aussi du régime de notre hôtel ? Ma foi, avec de l'argent et de la résignation, je vous jure que l'on finit par ne pas s'y trouver trop mal.

— En effet, monsieur le comte, on chercherait vainement sur votre visage les traces du chagrin et des anxiétés qui composent ordinairement le cortège d'un prisonnier. Vous paraissez vous porter à ravir...

— N'est-ce pas ? Pour un guillotiné, c'est étonnant !

— Un guillotiné ?

— Mais oui. Je suis guillotiné depuis trois semaines.

— Est-ce qu'il est un peu timbré, votre ami ? demanda Berthe en se penchant à l'oreille de son mari.

— Ah ça ! c'est une plaisanterie, j'espère ? s'écria le vicomte en riant.

— Peste ! fit l'Allemand, il s'en est peu fallu que cela ne tournât au sérieux ; figurez-vous que je languissais ici depuis un grand mois, lorsqu'il prit fantaisie à ces messieurs du tribunal révolutionnaire de m'envoyer dans le garde-manger de Fouquier-Tainville. Mon nom exotique avait éveillé l'attention du paternel Comité de salut public ; ce nom gênait la petite langue de Saint-Just et repugnait à la savante orthographe de Couthon ; il était à supprimer évidemment, la nécessité s'en faisait généralement sentir. Un beau jour, la cloche de mort sonne ; j'étais enrhumé du cerveau, j'avais un peu de migraine, j'avais fort mal soupé la veille, bref : je n'étais pas dans mon assiette accoutumée et la mort, ce jour-là, me contrariait extraordinairement. Je me dispensai de descendre au préau. Je venais de me retourner voluptueusement dans mon fauteuil, les pieds appuyés contre ce chauffoir, lorsque mon nom, répété par deux ou trois voix féèles et glapissantes, le beau nom des Schlabrendorf, premiers chevaliers de l'ordre Teutonique, vint grincer horriblement jusque dans mon tympan, sous la consonnance ironique de : *Chat brun dors !* Il n'y a que les Français pour inventer d'aussi mauvais calembours ! Tout d'abord, je songai à réclamer contre ce pitoyable travestissement, puis, je crus y reconnaître comme un salutaire avertissement du ciel et je me confiai aveuglément à cette voix d'en haut qui me commandait la prudence et un silence absolu.

— Ah ! mauvais plaisans de Parisiens, me dis-je à part-moi, vous tournez en dérision le noble nom des antiques seigneurs d'Heidelberg ! Ah ! chat brun dors ! Eh ! bien soit, votre chat brun dormira !

Et je m'arrangeai, en effet, pour bien dormir. J'usai du sommeil comme un véritable rustre, ronflemens compris. Pourtant, avant de fermer l'œil, il me vint à l'idée quelque chose comme un scrupule, mais bast ! le temps était à la pluie, je n'étais pas convenablement habillé, et puis ce maudit rhume de cerveau m'était tout courage : définitivement je ne me souciais pas de monter dans le carrosse funèbre, et j'ai demeuré dans mon Voltaire. Quand je m'éveillai, on m'apprit que mes camarades étaient partis sans m'attendre... Je ne leur en ai pas gardé rancune.

— Je le crois bien !

— Je me tins prêt pour le lendemain, mais nul ne prononça ce damné sobriquet qui me crispait les nerfs et j'en fus quitte pour mes frais de toilette. De jour en jour je m'attendais à partir ; chaque matin j'adressais de nouveaux adieux à mes compagnons de geôle et c'était toujours à recommencer ; je finis par m'abstenir. La guillotine s'abstint de son côté de me réclamer, et depuis ce temps-là, je vis parfaitement tranquille. Je compte au nombre des guillotines de l'an passé et j'ai eu la douce satisfaction de lire dans les feuilles publiques que j'avais été exécuté à la barrière du Trône. Si jamais vous avez occasion de passer par là, je me recommande à vos prières...

— C'était jouer de bonheur, monsieur le comte, et je vous en félicite.

— Merci. Il est plus d'un pauvre hère ici qui voudrait avoir été guillotiné à ma place ; malheureusement ces substitutions-là ne se reproduisent pas souvent. Mais venez donc au beau milieu de notre cercle, nous allons entendre un peu de musique ; voici déjà nos amateurs qui préludent. Notre quartier des pistoliers est comme un théâtre, c'est toujours le concert qui sert de préambule à la pièce. Que pensez-vous de cette ouverture ?

Au milieu d'un profond silence, dix chanteurs, — hommes ou femmes, — accompagnés sur la viole d'amour par le baron de Wittersbak, exécutèrent, avec le secours de deux violons, d'une flûte et d'une guitare, une cantate de Sacchini qui impressionna vivement l'auditoire. Une salvo d'applaudissemens récompensa les artistes de leur bonne volonté et du talent dont ils venaient de faire preuve, et pendant que les conversations générales s'établissaient çà et là dans le salon, le vicomte et sa femme prêtaient attentivement l'oreille aux bruyantes discussions d'un cercle de joueurs au centre duquel se distinguaient les quatre inséparables boute-train, d'Armaille, de Pons, d'Hauteville et le comte de Thiars. Une dispute politique semblait engager entre les deux partenaires principaux : de Kergouët et le citoyen Wicheritz, jacobin exalté.

La galerie prenait un malin plaisir à cette double lutte et manifestait par de fréquens éclats de rire ou par ses bons mots, le vif intérêt qu'elle portait aux deux champions.

— Voyez-vous, monsieur de Kerboulette, disait l'étranger avec un accent polonais irréprochable, je ne suis pas assez versé dans les me-

nuiseries de votre langue pour parler avec la même facilité que vous ; mais cela ne m'empêche pas, dans mon bon sens, de considérer les moyens du parti aristocratique d'un très mauvais œil.

Wilcheritz était borgne et myope.

— Je conçois parfaitement, fit Kergouët avec un sérieux imperturbable.

— Dans toutes les occasions, je n'ai jamais cessé de proclamer que la république était trop généreuse envers les citoyens...

— Hâte-toi ! Je trouve juste, sans doute, que vous vous montriez plein de reconnaissance pour cette république hospitalière qui vous héberge à ses frais dans ces lieux enchantés ; mais comme cette générosité patriarcale est généralement peu goûtée par nos nombreux compagnons de captivité, je proteste !

— Je sais bien qu'il y a des intrigants et des hypocrites partout, et si, malgré mon patriotisme, je me trouve aujourd'hui la victime de leurs machinations, ce n'est pas une raison pour calomnier un gouvernement auquel, jusqu'ici, je m'étais toujours efforcé de plaire...

— L'ardieu ! vous avez joliment réussi, s'écria de Pons en riant.

— Et auquel, continuait Wilcheritz, j'offrirais volontiers ma tête, si elle pouvait lui être agréable.

— C'est impossible, dit froidement Kergouët en lui tendant les cartes, coupez !

— D'ailleurs, reprit le Polonais, vos objections ne portent que sur des points fort vagues...

— Et la religion, citoyen ? Et la religion, qu'en faites-vous ? Vous osez asséoir sur nos autels des déesses de la Raison qui n'en ont pas seulement l'ombre...

— Qu'importe ! Elles sont belles comme des anges ! fit le Polonais en s'enflammant.

— Pas toujours !

— Ah ! monsieur, s'écria en maugrant une des victimes de Kergouët, il y en avait quelques unes !

— Vous fûtes la seule, madame Civet, répondit-il en lui lançant un regard langoureux et profond, qui alla droit au cœur de la coquette.

Cette Mme Civet, femme du président de la section des Piques, avait en effet figuré différentes fois, et... faute de grives, dans les mascarades quasi-religieuses du procureur-général Chaumette, en qualité de déesse de la Raison. C'était une déesse un peu fanée et mise hors de service pour l'instant. Elle avait, par ses extravagances, cherché à bien mériter de la patrie, et la patrie reconnaissante l'avait fait écrouer à la Conciergerie, comme suspect de folie, pour se débarrasser de ses importunes exigences. Cette divinité en demi-soldé n'offrait du reste rien que de terrestre à la vue, elle ne possédait guère que la beauté du diable ; de gros traits, des appas saillants, une tournure pesante et gauche ; mais les goûts orientaux du farouche Anaxagoras, avaient justifié cette investiture, et d'ailleurs, comme nous venons de le dire à la plus grande gloire de la pudeur des femmes, il n'avait pas eu le choix. Ses dents auraient découragé tous les Desirabodes du temps, et de sa bouche de sphinx d'Éthiopie, partaient des sons rauques qui produisaient sur les fines oreilles de ses co-détenues la fâcheuse illusion d'une voix de poissarde. Voilà ce qui constituait la beauté de Mme Civet. Ajoutez à tant de causes de disgrâce la conviction intime et inébranlable de sa supériorité, une prétention outrée à l'élégance, une coiffure à la *Monte-au-Ciel*, une robe *athénienne* de linon couleur de sang, dont les plis drapés à l'antique sur son bras velu et bourgeonnant, devaient imiter la suavité de lignes des statues de Cartelher, des brodequins à bec de canard, un chapeau à lucarne, des mouchoirs brodés et imprégnés d'eau de toilette, et vous aurez une faible idée des scènes bouffonnes, des sarcasmes, de l'hilarité, que sa présence devait sans cesse entretenir dans les différents groupes des prisonniers.

— N'avez-vous point en l'audace, reprit de Kergouët d'un air indigné, de joindre une raillerie insigne à tant d'outrages envers la religion et la morale publique et de décerner à Jésus-Christ, fils de Dieu, l'ignoble épithète du sans-culotte ?

— C'est une preuve d'estime que les républicains lui ont donnée, répondit Wilcheritz sans se déridier, au contraire des assistants qui riaient sous cape de cette étrange conférence.

— Et ces prêtres forcés d'apostasier ou de monter sur l'échafaud...

— Des tartufes !

— Et ces saintes filles chassées du cloître, leur unique asile...

— C'est être bien *entrepreneur* que d'attirer la discussion sur un terrain aussi glissant, monsieur de Karagoltre...

— J'aime mieux que vous ne prononciez plus mon nom... vous me faites souffrir, dit Kergouët impatienté.

— Est-ce que je le prononce mal ?

— Un rire homérique secoua tous les visages, à cette naïve question du jacobin polonais.

— C'est pourtant bien du nom de Kalcraquette que je vous entends appeler tous les jours par nos camarades, citoyen ?

— C'est Kergouët, et non pas toute sorte d'autres choses...

— Eh bien, oui, Karlebrouette, qu'est-ce que je disais donc ? D'ailleurs le nom ne fait rien à la question politique que nous débattons ici. Vous vous appuyez sur le sort des nonnes qu'on rend à la liberté, à la vie de famille et au monde dont elles sont le plus bel ornement, mais vous vous affligez la bien gratuitement sur des malheurs que ces demoiselles ne déplorent nullement : elles sont pour la plupart enchantées au contraire ! Rappelez-vous donc les farces des Bénédictines et les orgues des filles du

ci-devant Saint-Sacrement ; le monastère de Madeleine du Tressnel soumis tout entier aux assiduités quelque peu profanes de d'Argenson et tant d'autres, où l'avarice, l'oisiveté, la gourmandise et cette longue kyrielle de péchés que vos calotins ont nommés capitaux, je crois, renaissent en maîtres absolus...

— De tristes et de rares exceptions !

— N'accusez pas aussi légèrement d'impiété, de barbarie, un peuple fort et sensé qui délègue des sermons arrachés à l'inexpérience ou à la contrainte. Ces lieux d'asile et de prière n'étaient que des prisons où gémissait plus d'un victime du fanatisme et de la tyrannie paternelle. Il n'y avait pas qu'une seule Bastille dans Paris ! Un exemple récent qui a retenti dans toute la France, vous confirmera ce que je vous avance ; vous devez vous souvenir de la joie qui éclata dans les principaux convents lors de la publication du décret de la Convention qui supprimait les maisons religieuses.

— Oui, l'amour de la nouveauté y était pour beaucoup.

— Dites-vous cela de la mère Agathe, cette sainte femme sortie, des premières, de son couvent, et qui, méconnue, repoussée, par cela seul, de tous ses parents et amis, continua aujourd'hui encore sa vie pieuse et vraiment chrétienne dans une maison du district Martin, dont les habitants se sont fait un devoir de la recueillir et de fournir à tous ses besoins ?

— Un exemple entre mille !

— Il n'en est que plus frappant ! Mais on a cruellement réagi sur les infortunées qui n'ont pu s'échapper comme mère Agathe ; quand j'étais encore administrateur de police, je fus informé un jour, qu'à l'Ave-Maria six religieuses avaient été condamnées depuis huit jours, à manger leur riz avec un cure-oreille, pour avoir envié le bonheur de leurs compagnes évadées...

Un éclat de rire général accueillit ce témoignage bien significatif de la crédulité de Wilcheritz, et comme chacun, à tour de rôle, ajoutait une gascognade encore plus incroyablement à ce propos, le Polonais, s'apercevant qu'il était le point de mire de toutes les ironies du cercle, céda sa place, à la table de jeu, à la citoyenne Civet, charmée de se trouver enfin si près du beau Kergouët et sur les bottes duquel elle appuya nonchalamment ses pieds dans l'espoir de lui communiquer sa folle passion.

— C'est égal, fit le page en battant ses cartes, le citoyen Wilcheritz vient de nous raconter là une fâcheuse atrocité et j'avoue que toutes les noyades, fusillades et guillotines de nos gouvernans ne sont que des misères à côté de telles monstruosités.

— Je voudrais cependant bien en voir la fin ! soupira la Civet, l'air des prisons n'est pas sain, il nuit à la jeunesse des femmes, à leur conservation... j'ai une peur horrible de me détériorer ici, la beauté est si fragile, si fugitive !

— Patience ! patience ! dit Wilcheritz, la justice est juste, elle vient à son heure, ce *durement* ne peut pas durer... patience !

— Eh ! patience ! patience ! répéta la déesse irritée, vous dites toujours la même chose !

— La patience est la vertu des ânes, fit sentencieusement de Pons, et non celle des hommes !

— Tu n'es donc pas républicain ? lui demanda majestueusement le Polonais.

Et les rires de redoubler à ce malencontreux à-propos.

L'arrivée d'un guichetier suspendit un instant l'entretien ; il apportait une lettre cachetée au comte de Thiers : c'était son acte d'accusation. Il le prit froidement, s'approcha de la lumière, en lut en souriant quelques lignes, puis le déchirant avec soin en morceaux triangulaires, il alla les offrir, en guise de papillotes, à sa plus prochaine voisine.

— Eh bien, d'Armaillé, dit-il enfin, vous qui me reprochiez de voir tout en noir, il me semble pourtant que ce papier n'est pas couleur de rose...

— Qu'est-ce donc ?

— Mon acte d'accusation ou plutôt, mon acte d'exécution.

— Oh ! pourquoi le penser ?

— Laissez donc ! à quoi bon prolonger ses illusions ? Ne suis-je pas au courant du formulaire et des cérémonies de la prison, depuis le temps que j'y vis ? La veille, prévenu ; le lendemain, condamné. Après tout, qu'est-ce que la guillotine ? une simple chiqueaude sur la nuque !

Et il alla faire ses adieux, *prendre congé*, comme il disait lui-même, dans chaque coin du salon, en fredonnant, sur l'air du menuet d'Exaudet, ce fragment d'un couplet alors en vogue dans les prisons de Paris :

En prison,
Sans raison
On s'éveille,
On trouve en sortant du lit,
Sous son bonnet de nuit,
Tout l'ennui de la veille.

— Ce pauvre comte de Thiers ! fit tristement de Pons, c'est le dernier de sa race ; l'échafaud a dévoré déjà sa famille entière ; bientôt il n'aura plus à réclamer de victimes de ce nom...

— Oh ! de grâce, citoyen marquis, épargnez ma sensibilité ! grasseya l'ex-déesse Civet.

— En effet, reprit de Kergouët, père, femme, fils et fille, seront tous ensemble réunis demain, après avoir tour à tour rougi de leur sang les degrés de l'échafaud.

— Mais ne parlons donc plus de cela, messieurs ; pourquoi faire passer

sous nos yeux d'aussi lugubres tableaux ? On dirait que vous vous faites un jeu de mes terreurs ?

— Eh ! madame, ne faut-il pas un peu s'habituer à son sort ! répondit de Pons ; n'est-il pas certain que tous tant que nous sommes ici, nous en passerons par cette dure extrémité ?

- Comment cela, monsieur ?
- Sans doute ! Vous comme nous et votre mari comme vous !
- Civet ?
- Comme les autres.
- Mon mari serait prisonnier ?
- Vous l'ignorez donc ?
- Où est-il ?
- A la Force, depuis hier.
- Qui vous l'a dit ?
- Le journal ; voyez plutôt !
- Ah ! je me trouve mal ! s'écria-t-elle en se laissant tomber dans les bras de Kergouët.

— Dieu soit loué ! fit d'Armaillé, elle se rend enfin justice ! Et bien que le plus grand nombre des assistants ne fût pas dupe de cet évanouissement, Mme Civet n'en fut pas moins secourue avec le plus vif empressement par toutes les personnes qui l'enviaient. Lorsque le trouble occasionné par cette syncope étudiée fut un peu dissipé, les curieux se passèrent de main en main le *Journal de Paris*, et un nouvelliste officieux en lut à haute voix quelques articles :

« Avant-hier au soir, sextidi, deuxième décade de germinal, cinq administrateurs de police de la capitale, ont été mis en état d'arrestation par ordre émané de la Commune. Les charges les plus graves s'élevaient contre ces fonctionnaires que la clameur publique désignait depuis long-temps comme souillées de prévarications, et comme complices de ces infâmes accapareurs qui spéculent sur la misère du peuple. Les individus arrêtés sont : Germain, de la section du *Bonnet rouge* ; Boneau, de la section de *La Montagne* ; Cholet, de la section de *La Gloire* ; Epaminondas Niet, de la section du *Contrat social* ; et Civet, de la section du *Finitière*. Ils ont été immédiatement écroués soit au Luxembourg soit à la Force. »

« Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette ténébreuse affaire. »
 « La brigade du général Santerre vient d'essayer un petit échec devant Coron. Les brigands de la Vendée ont surpris ses troupes dans un chemin creux, entre les marais de Sablière et du Moineau-Franc, et lui ont fait éprouver quelques pertes. La colonne, mise un instant en déroute, n'a pas tardé à se rallier à sept lieues de Coron. Le général Santerre, emporté sans doute par son patriotisme et par la bouillante valeur qui le distingue parmi nos généraux, aura péri dans la mêlée, car au départ du courrier porteur de cette sinistre nouvelle, il n'avait point encore reparu devant ses troupes. »

« Les énergiques motions des conventionnels Rochebrune, Foucaut et Chabron, malgré l'opposition de quelques patriotes timorés qui cherchaient à les interrompre par leur tumulte inconvenant, à la dernière séance, ont décidé le Comité de salut public à statuer définitivement sur la question du pourvoi des trois ci-devant gentilshommes de Capet qui, le 21 janvier dernier, jour à jamais mémorable pour la France, essayèrent d'entraver le cours de la justice républicaine, en dérobant à la hache du bourreau la tête du tyran. »

— Ah ! l'on s'est donc enfin occupé d'eux ! fit de Kergouët. Eh bien ! que sont-ils devenus ? Le chevalier d'Avesnes...

- A été exécuté ce matin !
- Et le marquis de Roumorin ? demanda Custine.
- Exécuté !
- Et le vidame de Roig ? demanda Mme de Mouchy.
- Exécuté aussi !
- Tous les trois ? Ah ! mon Dieu !...

Ces tristes nouvelles assombrirent tous les visages.

— En fait d'exécution, reprit alors d'Armaillé, messieurs, si nous exécutions...

- Qui donc ?
- Un quatuor de Pleyel ?

Cette proposition inattendue suffit pour dérider les fronts.

— Volontiers, dit l'abbé d'Espagnac, mais avant tout, je propose la lecture d'une charmante épigramme et de deux spirituelles épitaphes que viennent d'improviser lors de nos compagnons d'infortune.

- Sur quels sujets ? demanda-t-on aussitôt.
- La mort et la bravoure de l'ex-brasseur Santerre ont inspiré les vers que voici : Vous me direz s'ils n'ornaient pas bien le tombeau d'un Spartiate :

 Ci-gît Santerre,

 Qui n'eut de Mars que la bière !

— Bravo ! s'écria-t-on de toutes parts ; à l'autre ! à l'autre !

— Voici la seconde épitaphe, dit d'Espagnac :

 Ci-gît Santerre, sans culottes,

 Un héros qui n'eut rien de brillant que ses bottes.

— Et encore ! murmura malicieusement d'Hauteville, car moi je l'ai toujours vu croqué jusqu'à l'échine.

— Un vrai républicain est indécorable ! dit de Pons.

— Auquel des deux accordez-vous la palme, messieurs ? demanda l'abbé.

— Tous ces frais d'esprit sont malheureusement inutiles s'écria Wittcheritz, le *Père-Duchesse* annonce ce soir que le général n'est pas mort, tant s'en faut !

- Tant pis, voulez-vous dire.
- Messieurs les poètes, gardez vos petits vers pour plus tard.
- Voici l'épigramme ; reprint l'abbé, son auteur cache son nom, mais il ne cache pas que, des trois personnages mis en cause, dans ces vers, les deux premiers, ses anciens fermiers, soient ses débiteurs d'une somme énorme et que le troisième ait été conducteur de mules, avant d'être ce que vous savez bien :

 Quand Foucauld, Chabron, Rochebrune,
 Sont à la fois à la tribune,
 Rien ne peut les en rappeler.
 En vain la sonnette les presse,
 Le trio s'obstine à beugler...
 Ces messieurs-là sont d'une espèce
 Que la sonnette fait aller...

Les applaudissements qui retentirent à ces derniers mots furent presque immédiatement réprimés par les différents autres cercles :

— Silence ! murmuraient-ils, Pitou va chanter !

Ce Pitou, surnommé le Diogène de Paris, était un chansonnier populaire qui, grâce à son répertoire anarchique, à son audace, à son cynisme, s'était composé, sur toutes les places et dans les carrefours principaux de la Cité, un auditoire tellement compacte, que les agens de police et la garde elle-même, n'osaient jamais intervenir pour mettre fin à ses couplets séditieux. On prenait des précautions infinies pour l'arrêter, et presque tous les mois on y parvenait, en ayant soin de proclamer que Pitou n'avait été appréhendé au corps que parce qu'il s'était permis d'insulter directement à la sainteté de la république.

En effet, cet effronté ménéstral avait la mauvaise habitude de porter irrévérément la main au bas de ses reins, chaque fois que le mot républicain échappait à son larynx dur et fêlé. Emprisonné vingt-deux fois dans l'espace de deux ans, on finit par se débarrasser de ce clabaudier importun et dangereux, en le condamnant à la déportation.

— Citoyennes et citoyens, voulez-vous que je chante quelque chose de gai ou de triste ? demanda Pitou, après avoir tiré du squelette d'un violon rapiécé, l'ombre d'un son en manière d'accord ; voulez-vous entendre la *complainte des Guillotines*, le *Salpêtre français*, les *Saints convertis en monnaie*, ou le *Sapeur sans-culotte* ? Voilà un ode qui est bougrement patriotique ! Je vous le recommande comme je vous recommanderai une bouteille de rhum ; c'est chouette et bien cordé.

— Nous connaissons tout cela !

— Ah ! dame ! je vous ai un peu gâtés, faut le dire, mais tout de même, je vas vous donner du nouveau.

Et il se mit à râcler sa boîte en hurlant d'une voix aussi fausse, aussi cavernueuse que possible, une douzaine de couplets dans le genre de celui-ci :

L'amour est père du désir,
 L'hymen est père du plaisir,
 C'est un Dieu patriote.
 L'amour est souvent inconstant,
 Mais l'hymen est toujours charmant,
 C'est un vrai sans-culotte !

Tel était l'atticisme des superflines chansons de Pitou. Si tous les prisonniers ne s'endormaient pas au premier vers, il faut dire, à leur louange, qu'ils n'avaient pas toujours le choix de leur distraction.

Un délicieux petit souper, préparé par les soins du comte de Thiers, fut alors apporté sur une longue planche et posé sur la table, autour de laquelle les dames furent glamment conduites par leurs cavaliers.

— Mesdames, leur dit en souriant le condamné, je n'ai plus que quelques heures à passer dans votre aimable compagnie ; le temps de mon emprisonnement a certainement été, grâce en soient rendues à votre beauté et à votre esprit, le plus doux que j'aie passé dans ma vie et je viens vous supplier, pour prolonger mon bonheur, d'accepter en témoignage de ma reconnaissance et en signe d'adieu, cette modeste collation, improvisée tant bien que mal, afin de porter un dernier toast à vos précieuses santés. Allons, mesdames, un peu de philosophie ; souriez et chantez ! Allons, messieurs, donnez le bon exemple et versez le champagne !

Toutes s'assirent ; les hommes, rangés en cercle, attentifs à leurs moindres désirs, se tenaient derrière leurs bancs et les servaient avec le zèle parfaitement entendu d'habiles majordomes. Petit à petit, la conversation se fit jour et pénétra dans cette masse qu'avait d'abord douloureusement frappée la perte d'un de ses membres ; les lazzi circulaient, les médians allèrent leur train, le rire gagna chaque convive et au bout de quelques minutes, on ne pensait déjà plus au motif lugubre qui avait dicté l'organisation de ce festin.

— Ma foi ! la mort vient à propos, dit le comte de Thiers à l'oreille du marquis de Pons ; je ne possédais plus pour toute richesse que deux mille mauvais francs qui m'a fallu livrer tout à l'heure aux guichetiers pour en obtenir ce méchant papier. Je suis sûr qu'il ne m'en voudras de te faire faire une aussi maigre chère ?

— Mais c'est un véritable *grand-couvert* à l'instar de ceux de Versailles que tu nous donnes-là, mon cher ! Tu fais au contraire les choses royalement ; on voit bien que tu as sucé le lait des bonnes traditions.

— Ah ! c'est égal ! on soupait mieux que cela dans ma petite maison

du Rincy ! J'avais alors cinq chevaux superbes, la petite Galichon pour grisette, Mme de Selvo pour maîtresse de cœur ; j'avais un hôtel magnifiquement monté ; majordome, heyduque, suisse, piqueur, valets de tout service, cela n'en finissait pas ; une meute nombreuse, des chiens courans de l'espèce la plus rare, deux entre autres, Fidèle et lord Puff, dont mon cousin de Saint-Mihel me demandait la cession à un prix fou ! Aujourd'hui, je n'ai pour tout potage que la soupe, — rarement chaude, — du père Rivière ; tous mes gens se résument dans la stupide personne de notre surveillant Vincent ; on fait de maîtresses, de chevaux, de chiens, on ma donne à nourrir ici quatre vagabonds logés aux poilleux, qui, — Dieu me pardonne, — auraient peut-être crevé de faim sans moi. Tu conviendras, mon ami, que pour vivre aussi piteusement, autant mourir ; aussi n'ai-je pas le moins du monde renchigné à en prendre mon parti, et d'ailleurs, à quoi cela m'eût-il servi de m'attendrir sur les rigueurs de mon sort ?

— A rien, cher comte, lui dit d'Armaillé ; mais en principe, il ne faut jamais prendre son parti sur une chose qu'au moment même de la faire. Je me suis trouvé, l'an passé, dans une situation analogue à la vôtre. Je n'avais pas été prevenu seulement la veille, mais huit jours avant, du charmant trépas qui m'attendait : c'était aux massacres de septembre, tout le monde ici était plongé dans la plus profonde stupeur ; moi, pensant qu'il était inutile de se lamenter, puisque les lamentations n'empêcheraient pas la mort d'arriver, je me tins tranquille et conservai jusqu'au bout, ma présence d'esprit et mon calme. Un matin donc, mon ordoille fut frappée par des cris plaintifs. Tous les chiens de la geôle hurlaient, les guichetiers couraient en tous sens dans la prison ; je saute à bas du lit et je descends dans la cour pour voir ce qui s'y passait. Des hommes ivres m'y saisissent aussitôt, le sabre en main, les bras sanglans et retroussés jusqu'à l'épaule :

— Tu vas nous suivre là bas ! me dit-on.

— Je ne puis pas faire autrement, leur répondis-je, sans cela, croyez, messieurs, que je n'accepterais pas votre aimable invitation.

Ces braves scélérats se mirent à rire.

On me conduit sous le guichet d'entrée. Là, des commissaires, debout devant une table chargée de registres et de bouteilles, demandaient aux pauvres diables qu'on leur présentait, quelques renseignemens, — pour la forme, — sur la cause de leur captivité, puis, sans leur donner autrement le loisir de s'expliquer, ils les renvoyaient aux mains de garnemens en guenilles qui vous les déplaçaient proprement à la porte, ainsi qu'ils disaient eux mêmes, en vaquant à leurs petites affaires.

On se préparait à me... dépitauter, lorsqu'il m'échappa de dire :

— Mes pauvres fournisseurs vont avoir un fameux pied de nez !

— Pourquoi cela ? me demanda-t-on.

— Parce que je suis déteint ici pour dettes.

— Ça nous est inférieur, me fut-il répondu, passe ton chemin, gamin !

— Vous ne voulez donc pas que je paie mes créanciers, farceurs ? m'écriai-je alors d'un air profondément vexé.

— C'est juste ! c'est juste ! firent avec dignité mes exécuteurs.

Et me mettant sous clé, ils me préservèrent ainsi d'un trépas que j'attendais encore, messieurs.

— La présence d'esprit t'a sauvé.

— Oui, mais cette présence d'esprit ne découle elle-même que de l'intime conviction où j'étais d'être sauvé. Le fait est, que je n'ai pas cru un instant à la mort ce jour-là ; j'avais au dedans de moi comme un instinct de mon avenir.

— Tu es heureusement doté !

— Et voyez ce que c'est que la prédestination ! Mon moyen de salut ne profita pas même à d'autres, qui, crurent, en m'imitant, détourner le glaive de dessus leur tête. Le colonel de Varlanges succomba, victime de sa mauvaise étoile : il avait été arrêté à la même heure que moi, dans la maison contiguë à la mienne, déposé dans le même fiacre et conduit avec moi dans le même cabanon. Il m'y racontait un jour, qu'accusé d'avoir fait partie du bataillon sacré des chevaliers du poignard qui, dans la nuit du 18 février 1791, — style esclave, — s'étaient rendus au château pour sauver le roi, il venait d'être arrêté par un garde national, son ancien domestique, duquel il recevait force bourrades, lorsque son capitaine s'en apercevant lui cria :

— Monsieur, pourquoi donner des coups à cet homme ?

— Je n'en donne pas, reprit l'autre, je ne fais qu'en rendre !

— Il paraîtrait que le colonel de Varlanges abusait un peu de sa trique à l'égard de la domesticité, fit de Pons en riant aux éclats ; cela me remet en mémoire les procédés aimables employés par le baron de Trenck en arrivant pri-onnier au Châlet, pour faire valoir la gentillesse, l'agilité et la grâce de son lévrette aux yeux de nos dames. Il bourrait le pauvre animal de coups de pied sous lesquels il ne tardait pas à tomber dans un état voisin de la convulsion. Alors le baron s'écriait dans un mélange de prussien et de français :

— Foyez gomme Efelina vait tes goguederies ! Atmirez ses gappioles ! C'est ein frai brotlog !

— Un jour, continua le marquis, l'abus cruel de ces brotiches tua la pauvre Evelina, et le baron de Trenck, persuadé qu'on lui avait empoisonné sa chienne, s'en prit à tous les boule-dogues de la Coaticgerie. Des qu'il en pouvait saisir un, l'étranglait, le pendait à un arbre et signait son nom au dessous du cadavre. Lorsqu'il en eut étranglé quatre, le concierge le fit mander chez lui, lui présenta un compte de 4,000 fr.

de dommages qu'il le somma de payer et le menaça de l'envoyer à M. Sanson s'il recommençait jamais ses escapades. Cette menace était bien perdue, ma foi ; le farouche Prussien, dont trente-deux ans de captivité ont un peu dérangé la cervelle, n'apprécia pas assez le charme de l'existence pour redouter la mort ; mais le compte d'apothicaire qu'il fut obligé de solder le guérit à tout jamais de ses velléités canicides.

À cet endroit, la conversation fut interrompue par un sinistre bruit de clés, le guichetier parut au seuil du club des Philancloches, et appela à haute voix :

— Le ci-devant comte de Thiers !

— Présent ! répondit le comte en se levant.

— Descends au greffe ! lui cria le guichetier.

— Allons, adieu, mes amis ! adieu pour la vie ! dit de Thiers en serrant avec effusion les mains de ses camarades. Puis il salua profondément les dames qui, toutes pâles et diversement agitées, s'étaient spontanément échelonnées sur son passage et sortit, accompagné de deux gendarmes qu'il trouva, placés en vedette, derrière la porte.

— Il est dix heures ! cria de nouveau le geôlier, en agitant bruyamment ses clés dans la salle ; rentrez dans vos chambres et éteignez vos lumières !

À cet ordre intime d'une voix dure et grossière, chaque prisonnier se prépara au départ : hommes et femmes échangèrent leurs souhaits de bon nuit, leurs compliments plus ou moins obséquieux, leurs adieux plus ou moins tendres et se séparèrent enfin pour regagner leurs quartiers respectifs.

Le vicomte de Launay, frappé d'étonnement à la vue d'une résignation, d'un stoïcisme si complets, ne comprenait pas encore bien comment tant de personnes, en si imminent péril, pouvaient témoigner d'une insouciance si philosophique, rire, jouer, danser et chanter, pour ainsi dire, sous le tranchant du compert, et narguer la mort jusque dans ses premières étreintes. Il baisa Berthe au front, le cœur plein d'un indéchiffrable sentiment d'amertume et de tristesse, et la regarda s'éloigner à pas lents jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les détours obscurs des corridors.

Alors il fut conduit par un porte-clés dans une petite chambre carrée, pourvue d'un lit en aussi mauvais état que ceux de la Souricière ; on lui recommanda bien de ne pas faire de feu la nuit, ni de fumer s'il en avait l'habitude, ni de causer avec ses voisins, en un mot, de se tenir coi, s'il tenait à conserver la pistole ; après quoi on le boucla jusqu'au lendemain à sept heures.

Telle fut, à peu d'événemens près, la vie ordinaire que menèrent, pendant trois longs mois, Berthe et Charles, dans leur prison. Les fréquentes visites de Robin, les nouvelles rassurantes qu'il apportait de Maurice de Launay, les consolations qu'il prodiguait à sa filleule, et les espérances qu'il faisait concevoir au vicomte sur l'heureuse issue de leur procès, étaient les seuls adoucissements que le ciel permit à leur tourment. De Kergouët leur était sans doute d'un grand secours pour dissiper les nuages sombres qui s'amoncelaient parfois sur leurs fronts ; mais une fois séparés, seuls et livrés à toute la fougue de leurs pensées, leur propre bonheur venait augmenter la somme de leurs maux. Vivre si près l'un de l'autre et ne pas s'appartenir, être époux et rester cruellement servis de ces délicieux secrets de la vie conjugale, être sans cesse absorbés par l'enivrante contemplation de l'objet aimé, et ne pouvoir éteindre par la plus légère compensation l'ardeur condensée de son amour, c'était là, en effet, un supplice affreux et tel que la captivité la plus dure, la mort la plus cruelle, devaient à peine en faire subir.

Les poignantes incertitudes de Charles, lorsqu'il se prenait à réfléchir sur la position dans laquelle il se trouvait avec sa femme, furent un jour victorieusement bannies de son esprit par l'incroyable nouvelle de l'assassinat de Marat, leur mortel ennemi, l'auteur de tous leurs chagrins.

— Une jeune fille du nom de Charlotte Corday, disait l'anspedade, a eu plus de courage à elle seule que la France tout entière : nous voici donc enfin débarrassés d'un monstre qui n'avait souffert que de sang et qui espérait bien pouvoir un jour se baigner dans le nôtre. Maintenant, il y a lieu de croire qu'on ne s'occupera guère de vous et qu'oubliés, à l'exemple de tant d'autres, entre ces quatre murs, tombeau vivant où vous trouverez peut-être le plus inviolable refuge, vous attendrez que la Providence fasse justice des méchans qui nous oppriment ou que des temps meilleurs vous permettent de recouvrer votre liberté première.

Cet événement, qui, malgré les minutieuses précautions prises par l'administration, telles que la suspension des visites du décadé et la suppression des journaux dans les prisons, ne tarda pas à transpirer et à s'y répandre, causa partout une joie universelle. Il vint malheureusement à point pour stimuler l'exaltation des chevaliers de la reine, et un mois après, jour pour jour, cette vaste conspiration, puissamment organisée, préluant d'jà par des correspondances secrètes et des proclamations microscopiques, insérées dans l'intérieur d'un décade, d'un fruit quelconque et transcrites avec de l'encre sympathique dans les interlignes des journaux, au dernier acte de dévouement que le royalisme ou la pitie de cœurs vraiment généreux devait tenter en faveur du trône.

Un soir, le vicomte remarqua une agitation extraordinaire dans les divers groupes de prisonniers disséminés dans le préau. On semblait s'entretenir avec une animation étrange ; une sombre préoccupation momifiait tous les visages ; des signes de ralliement, des phrases ambiguës s'échangeaient de toutes parts. Quelques prisonniers emparés de la dérobée leurs couteaux. Charles se rappela que le matin, les rélectoires

avaient été envalisés par les fameux œufs rouges : plus de doute : il se traîna quelque chose.

Ravage, le chien de garde dans le préau des pistoliers, venait d'être surpris par le baron de Trenck et l'audacieux de Bruges. Etroitement bâillonné, les pattes garottées, le féroce animal avait été caché dans l'intérieur des deux premières marches en bois du vaste escalier qui conduisait au dortoir des Lacédémoniens, quartier des femmes.

Charles comprit de quoi il s'agissait ; il attira discrètement de Kergouët hors d'un de ces conciliabules orageux :

— Mon ami, lui dit-il, il se trame ici quelque chose d' inexplicable. Soit défiance de moi, soit tout autre motif, on ne m'a rien appris...

— Mon cher vicomte, interrompit le Breton, il ne s'agit pas ici de défiance. Sache bien une chose, c'est que tu ne peux accuser que moi seul de la réserve dont on use envers toi. J'ai dissuadé ces messieurs de chercher à t'embaucher.

— Et pourquoi cela ? C'est aussi mon devoir de sauver la reine, comme vous allez essayer de le faire ; c'était ma bienfaitrice, c'était l'amie de ma mère...

— Mon cher, je vais te dire : Nous sommes tous garçons ; ça été convenu d'avance. J'estime les gens mariés, mais je ne crois pas qu'il faille cependant les admettre dans nos rangs, parce que notre entreprise est diablement chancelante.

— Qu'importe cela aux gens mariés ? fit le vicomte d'un air piqué.

— Il lui importe que notre projet ne pouvant réussir que par miracle, et les miracles devenant de jour en jour plus rares, si le coup rate, au lieu d'être seulement guillotiné comme nous, avec ces superbes chemises rouges, qui vous font ressembler de loin à un champ de coquelicots, leurs femmes et leurs enfants seront aussi guillotines, qu'ils aient ou non été convaincus de complicité. Voilà pourquoi, jugeant inutile de sacrifier tant d'être innocents et faibles, nous avons résolu d'interdire l'entrée de notre club aux époux. Tu n'es pas garçon, donc tu n'as pas le droit de te mêler de nos affaires.

— Ecoute, répondit après quelques instans de silence le vicomte, visiblement accablé par de pénibles réflexions, j'admire la logique impitoyable de ton refus et j'admire surtout le noble sentiment d'amitié qui te l'a dicté, mais toute réflexion faite, vois-tu, les devoirs d'un homme de cœur passent toujours avant ceux de la famille. Je connais assez Berthe pour redouter son mépris si je ne revendiquais pas ma part de tous vos dangers en cette circonstance...

— Cela ne se peut pas !

— Kergouët...

— Cela ne se peut pas ; tu auras beau vouloir me manger des yeux, je te répète que cela ne se peut pas.

— Je vous aiderai malgré vous ! murmura le vicomte avec un geste terribles.

De Kergouët haussa les épaules et se replongea dans un groupe.

L'abbé d'Espagne avait pris l'empreinte de la serrure des cabanons des pistoliers ; de Trenck avait forgé une fausse clé sur cette empreinte, avec le secours d'une petite lime qu'un affilié lui avait fait passer du dehors, dans le bouchon d'un flacon de xérés. Cette clé, forgée avec un gros clou arraché des murailles, avait été remise à d'Armaillé, qui la portait depuis un mois dans son cadogan.

Ce dernier et de Kergouët occupaient deux cellules, placées vis-à-vis l'une de l'autre, à l'extrémité du dortoir donnant sur le salon. Vers une heure du matin quand tout fut calme, et lorsqu'on se fut assuré du départ de l'inspecteur qui venait de terminer sa ronde dans les salles, Kergouët frappa de son engle contre son chandelier de cuivre ; d'Armaillé, aux aguets, répondit à ce signal par un léger sifflement. Aussitôt tous deux se levèrent.

La veille au soir, à l'heure de la retraite, le guichetier nouveau qui avait pris le service et qui devait passer la nuit au greffe, à boire avec les employés pour fêter sa bien-venue, avait été conduit dans le dortoir par un de ses camarades qui lui donna sa leçon de bouclage. Pendant qu'il opérât, tout en causant, sa fermeture sur un rang, de Kergouët, dont le cabanon n'était pas encore clos, s'était glissé vers la porte de son voisin et en avait retiré les verroux.

D'Armaillé n'eut donc qu'à ouvrir la serrure avec sa fausse clé. Il alla droit aux quinquets, les soufla, ouvrit la porte du salon pour s'assurer de l'absence des gardiens et, revenant aussitôt sur ses pas, il vint ouvrir à de Kergouët, puis à ceux des autres conjurés sur lesquels on pouvait compter.

Charles, par ses supplications, parvint à vaincre l'obstination du marquis de Pons, son voisin, et à se faire ouvrir sa porte. C'est ainsi qu'il se mêla à la troupe résolue, armée de couteaux, de marteaux, d'épieux et de pistoliers, qui se dirigeait vers la porte murée du salon. En peu d'instans, le plâtre humide et les moellons de lais qui faisaient obstacle à l'envahissement de l'escalier, furent renversés ; on descendit dans un profond silence. La porte de la sacristie fut forcée, on pénétra dans l'église, laissant, de distance en distance, un homme aposté, pour donner l'alarme en cas de surprise. De là, par la porte de la tribune qu'on ouvrit au moyen d'un rossignol, on pénétra dans une longue galerie jonchée de débris ; au bout de cette galerie, une porte solidement bardée de fer séparait seule les chevaliers de la reine du cabinet servant de poste aux quatre gendarmes, chargés de veiller à la sûreté de l'auguste prisonnière.

Quelle précaution qu'eût prise Kergouët, pour ne pas faire le moindre

bruit en ouvrant, il ne put empêcher que les gardes assoupis et couchés par terre n'entendissent un singulier craquement sous leurs têtes.

— Qui est là ? cria l'un d'eux.

De Kergouët se voyant découvert, voulut brusquer son entrée, mais la clé mal engagée dans la serrure, résista, se tord et se rompt, sous sa main puissante et crispée :

— Malédiction ! s'écria-t-il, ma clé s'est brisée !

— Alerte ! murmura-t-on par derrière, les guichetiers rentrent à leurs postes !

Aussitôt, les conspirateurs reconnaissant trop tard qu'ils ne pourraient réussir dans leur dessein, reprennent au pas de course le chemin de leur dortoir. Au haut de l'escalier un cliquetis d'armes leur apprend qu'ils sont cernés :

— Qui vive ? leur crie-t-on.

— Marchions toujours ! dit d'Armaillé, il faut à tout prix regagner nos cabanons.

— Qui vive ? répéta-t-on, et presque au même moment deux coups de feu partirent dans l'obscurité.

Personne ne fut atteint. Les chevaliers de la reine montaient toujours. Les deux gendarmes, accourus des premiers au bruit, sont bouclés, terrassés et jetés hors du salon dont on verrouille aussitôt la porte afin de retarder l'irruption de la force armée et donner à chacun le temps de rentrer chez soi. De Kergouët tenait son ami par le bras, il l'entraîne irrésistiblement vers sa cellule et l'y plonge en lui criant :

— Déshabille-toi vite et couche-toi !

— Mais pour l'amour de Dieu, songe à toi, Kergouët !

— C'est bon, c'est bon, répond-il. D'Armaillé, ici, vite un tour de clé !

Bien !

Puis il pousse lui-même le verrou et certain du moins qu'il ne peut arriver aucun mal à Charles de Launay, il cherche à rentrer dans sa cellule ; mais il est aussitôt saisi par les guichetiers qui viennent d'enfoncer les portes et de pénétrer dans la salle.....

VII.

Le Sagamore.

Quelque temps après cette insurrection de la Conciergerie, dont l'exemple n'avait nullement été suivi par les détenus des autres maisons d'arrêt de Paris, ainsi que l'avaient cependant espéré les chevaliers de la reine, Marie-Antoinette fut conduite à cet échafaud, sur lequel, neuf mois auparavant, l'infortuné roi, son époux, était monté au bruit des tambours de Santerre.

Ce jour-là, toute la garde nationale sous les armes devait assister à la lugubre solennité et, à cet effet, les divers régimens de la garnison furent convoqués, pour remplacer la garde civique dans les postes qui lui étaient habituellement assignés. Il n'y eut pas jusqu'aux gendarmes, dont Henriot était si fier de commander les forces imposantes en pareille occasion, qui ne fussent relevés par des troupes d'une arme complètement étrangère à leur service spécial de police et de surveillance.

A cette époque, le général Dumouriez, cédant à l'ardeur belliqueuse et aux sollicitations pressantes d'un certain nombre d'habitans des départemens du nord, les laissa s'organiser en compagnies de *Hussards noirs* ou *de la mort*, qui furent, par un décret de la Convention, admis dans la masse des forces républicaines et montés sur des chevaux des écuries du roi. Quelques officiers distingués, pris çà et là dans les rangs de l'armée, furent mis à la tête de ce corps de volontaires et chargés d'y maintenir la discipline et le bon ordre.

Il arriva que ce fut précisément à un escadron de ces hussards de la mort qu'échut, pendant cette journée, la garde de la Conciergerie. Le premier soin du commandant fut de visiter l'intérieur de la prison, d'en sonder tous les abords et de placer ses hussards de manière à répondre sûrement à la république des captifs dont on lui confiait la garde. C'était un homme rigide dans le service, mais adoré de ses soldats, qui connaissaient mieux que personne toute sa bravoure et sa bonté d'âme. Les traits de son visage, naturellement mâles et fortement accentués, avaient contracté par un long séjour dans les colonies, d'où il revenait, une teinte de bistre qui lui donnait assez l'apparence d'un mulâtre. Sa lèvre supérieure était couverte d'une épaisse moustache, et dans ses yeux noirs et perçans on devinait combien il avait bravé et surmonté du périls ; sa taille était haute, souple, élancée ; il avait de larges épaules, de longs bras et des membres vigoureux propres à supporter toutes les fatigues et les privations de la guerre. Sa noire chevelure, légèrement ondulée, partagée sur le milieu de la tête, comme celle d'une femme, descendait en mèches plates le long de ses joues, et flottait en tresses sur ses épaules. Son superbe costume, composé d'un dolman et d'une pelisse noire, d'une culotte pareille, dont les riches broderies en soie se perdaient dans des bottes à la Souwarow, d'un gilet rouge à boutons blancs, avec des ganses et des tresses hongroises en argent et d'une ceinture d'argent, à nœuds également noirs, faisait admirablement ressortir ses formes athlétiques et semblait convenir à l'expression habituellement mélancolique de sa physionomie. Une tête de mort répété sur le milieu de la manche de son dolman, sur sa sabretache d'un rouge écarlate galonné d'or, et sur son shako noir à longue plume mi-partie de noir et de blanc, semblait être plutôt sa devise particulière que la marque distinctive de l'arme à laquelle il appartenait.

Depuis que son régiment était arrivé dans la capitale, dans le but d'y

prêter serment à la loi et d'y être passé en revue par les chefs de la république, on avait cru remarquer que loin d'imiter les autres officiers, ses compagnons d'armes, qui passaient joyeusement leur temps à courir de fêtes en fêtes et se distraient sans cesse avides de nouveaux plaisirs, il s'était encore plus éloigné du monde et était devenu d'une humeur de plus en plus farouche et inabordable. Le mystère qui enveloppait son origine, l'amitié intime et presque respectueuse que paraissait lui porter le général Dumouriez, par la protection duquel il avait obtenu ce beau commandement, ce simple nom de Gaston qui disait tant et si peu de choses à la fois, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour piquer la curiosité et provoquer les recherches inquisitoriales de toutes les personnes que ce singulier personnage avait approchées? Cependant ni la magnanimité, ni l'adresse, ni l'hypocrisie, ni la trahison n'étaient venues à bout d'éclaircir la pénombre inexplicable dont le commandant Gaston enveloppait ses démarches et sa vie intérieure. De guerre lasse, on finit, comme il arrive toujours, par donner une explication quelconque à cette manie de solitude et de recueillement, à ces rêveries ténébreuses qui l'absorbaient continuellement hors de son service. Il fut reconnu, avec ou sans raison, que l'Américain — c'est ainsi qu'on l'avait surnommé au régiment — avait eu, dans le temps, une passion malheureuse, et que de la venait cette sauvagerie qui, sans mille autres qualités dont son caractère était doué, l'eût fait généralement détester par tous.

Dès que cette opinion, tout au moins hasardée, eut acquis force de loi, il ne fut plus question de rien; on commença même à s'accoutumer tellement aux manières du commandant, que s'il fut venu à changer par hasard de goûts et d'habitudes, on lui en eût presque voulu de n'être pas resté tel qu'il était.

Au moment où le roulement des tambours convoquait les détenus dans le préau, pour l'appel du matin, le commandant Gaston, suivi de deux officiers, monta l'escalier qui conduisit au salon. En passant à côté du vicomte qui regardait attentivement ces brillants uniformes, spectacle si nouveau pour ses yeux, habillé déjà aux capotes gris-bleuté des guichetiers, Gaston tressaillait et s'appuyait quelque temps contre la rampe comme s'il eût été trappé de vertige. Le vicomte à qui ce mouvement, quelque fugitif qu'il fût, n'avait point échappé, retourna la tête à l'angle de l'escalier, et vit encore le hussard à sa place, immobile, pâle et comme accablé sous un pénible sentiment de stupefaction.

— Qui, diable, cela peut-il donc être? se demanda-t-il tout bas, il me semble bien aussi connaître cette figure-là!

Puis il passa, sans plus y songer. Le commandant pouschivit sa ronde en essayant une larme qui venait de rouler sur sa moustache.

Une heure après, un porte-clés vint interrompre le doux tête-à-tête de Charles et de sa femme, réunis à la grille du préau.

— Le major Gaston te fait demander! lui dit-il.

— Gaston? répéta le vicomte prêt à défailir.

— Oui, répond le guichetier, il t'attend au corps-de-garde et j'ai ordre de t'y conduire.

— Ciel! mon ami, que peut-on encore vous vouloir? s'écria Berthe. — Je n'en sais rien. Tu en seras bientôt instruite, au reste, n'en inquiète pas. Je vous suis, fit-il en se retournant vers l'employé.

On le fit entrer au corps-de-garde. Là, le maréchal-des-logis déclara réprouver du prisonnier et renvoya le porte-clés, puis il lui ouvrit une porte donnant dans la chambre de l'officier de service, et Charles se trouva face à face avec le commandant Gaston qui paraissait violemment ému, balbutiait des excuses, tremblait et chancelait comme un homme ivre.

— Comment vous nomme-t-on, monsieur? demanda-t-il à Charles.

— Montsigny, répondit le vicomte avec calme.

Le commandant trembla plus fort. Il considéra de nouveau le vicomte et après un instant de singulier silence :

— Et votre vrai nom? lui redemanda-t-il à voix basse.

— Je ne vous comprends pas, reprit le jeune homme impassible.

— Ne vous nommez-vous pas Charles?

— Si.

— Moi, je me nomme Gaston...

— On me l'a dit. J'avais autrefois un frère de ce nom...

— Moi, fit le hussard, j'en avais un qui s'appelait Charles...

Un bandeau sembla tomber des yeux du vicomte à ces mots. Le commandant lui sans doute, dans son regard troublé, l'émotion qui brisait le cœur du prisonnier; car il s'écria presque aussitôt :

— Je suis le comte Gaston de Launay!

— Silence! fit le vicomte en tressaillant, je vois bien maintenant que tu es mon frère... mais je cherche à reconnaître tes traits.

Ils étouffaient tous deux. De grosses larmes tombaient une à une de leurs paupières; des paroles sans suite, des sons inarticulés échappaient à leurs lèvres frémissantes. Charles, contenu par des craintes que son expérience de prisonnier rendait bien légitimes, sondait les murailles du regard pour voir si en se précipitant dans les bras de son frère, aucun espion n'aurait trahi les délicieux secrets de leurs épanchements. Le commandant tout à sa joie, bouleversé par les sensations violentes qui s'agitaient au dedans de lui, avait oublié toute prudence, toute retenue, il pleurait à sanglots, poussait des soupirs plaintifs et gémissait comme une femme. Debout, à quelques pas du vicomte, placé derrière la porte dont il maintenait le loquet, il agitait les bras comme un insensé et lui montrant son cœur :

— Là! là! viens donc! répétait-il d'une voix suffoquée par ses larmes.

Les deux frères volèrent l'un vers l'autre; ils se tinrent étroitement pressés; les noms les plus doux erraient sur leurs lèvres confondues dans un unique et long baiser; ils se prodiguaient les caresses les plus tendres, et noyés dans leurs pleurs, ils s'arouaient l'amer bonheur qu'ils éprouvèrent à se revoir ainsi, l'un prisonnier, l'autre libre, tous deux orphelins.

— Combien restons-nous encore de toute la famille? demanda d'un ton sombre et désolé Gaston au vicomte, quand leur agitation, un peu calmée, leur permit de recouvrer l'usage de la parole.

— Quatre!

— Quatre? c'est beaucoup! fit-il avec une triste ironie.

— Louise, Maurice...

— Ils vivent encore? Dieu soit béni!

— Ils sont en sûreté, tu les reverras bientôt.

— Mais toi?

— Moi, je suis prisonnier avec ma femme, depuis bientôt six mois; mais la protection d'un ami puissant nous préservera de tout malheur, je l'espère.

— Marie! dit le hussard stupéfait.

— Avec ta cousine, Berthe de Montsigny.

— La fille de notre oncle? Son enfant n'était donc pas mort, comme l'assurait notre mère?

— Je vais t'expliquer en peu de mots ce qui paraît te causer tant de surprise...

Et Gaston ne tarda pas à être au fait des événements qui s'étaient passés dans la famille, depuis que la mort de la marquise de Launay l'avait privé de ces charmantes causeries maternelles, si fécondes en révélations curieuses, si riches de détails, pour un soldat que l'honneur et le devoir retenaient si loin de la patrie et des foyers domestiques.

Après avoir donné l'adresse de Robin chez lequel Gaston brûlait de se rendre pour embrasser Louise, le vicomte rentra dans le préau. Il parut fort à propos pour calmer les inquiétudes croissantes de sa femme qui, ne le voyant pas revenir, s'était imaginé qu'on l'avait entraîné au griffe et de là au tribunal révolutionnaire.

— Ecoute, lui dit-il, tu vas bien vite me pardonner ma longue absence...

— Qu'est-il arrivé?

— Je suis le plus heureux des hommes!

— Nous sommes libres?

— Hélas! non; pas encore. Mais nous avons retrouvé un frère!

— Maurice est donc rentré à Paris?

— Non, c'est Gaston qui est revenu en France! Aperçois-tu là-bas, ce bel officier de hussards qui se promène nonchalamment les mains derrière le dos; il vient de ce côté; il doit passer tout près de nous pour te voir... c'est lui!

En effet, le commandant d'un air plein d'indifférence, faisait le tour du préau. Lorsqu'il côtoya la grille, il regarda fixement Berthe toute rougissante, avec laquelle il échangea un léger signe de tête en murmurant entre ses dents :

— A demain!

Le lendemain, les deux époux, mandés au salon par l'administrateur de police Robin, s'y trouvèrent réunis avec leur frère et Louise. On se fera aisément une idée de ce que pareille entrevue, aussi fréquemment répétée qu'il fut possible sans éveiller les soupçons de l'autorité, dut apporter de soulagement dans la position des prisonniers.

Pendant quelques jours, les récits ne tarissaient pas; chacun avait tant souffert, tant vécu en si peu d'années! Il y avait tant de particularités intéressantes à s'apprendre sur l'un et sur l'autre, tant de peines à se confier, tant de dangers à s'expliquer! Lorsque l'on eut parlé de Ma-chi-kiac au commandant, il demeura saisi et comme frappé d'hébétément.

— Vous connaissez ce monstre? demanda-t-il en frémissant de colère.

— Mais, lui répondit Louise, c'est grâce à toi; car tu nous l'as adressé avec des lettres pour nous il y a deux ans. Maurice l'a pris immédiatement à son service.

— Ah! là, suis-je bien éveillé?

— A moins que nous ne rêvions tous, fit Robin; ce coquin de sauvage est même dans la propriété de votre belle-sœur à Charlemont, auprès de Florestan. l'intendant du comte défunt.

— Ah! je vous en fais mon sincère compliment!

— Explique-tou donc! dit impatientement le vicomte, on s'est donc joué de toi, on a donc abusé de tes secrets; ce n'est donc pas toi qui nous a recommandé et adressé ce nain?...

— C'est si peu moi, répondit avec assurance le comte de Launay, que j'ai noyé Ma-chi-kiac, il y a près de trois ans, au torrent du morne des Mauduits, dans l'Ohio.

— Noyé!

— Ma-chi-kiac!

— Lui-même; et je vous en donne ma parole d'honneur!

— Alors, c'est que ce nain a une recette particulière pour ressusciter après sa mort, s'écria Berthe en riant aux éclats de la profonde stupefaction qui se traissait en ce moment sur tous les traits.

— Il y a encore quelque chose d'incompréhensible là-dessous!

— Tâchons de nous débrouiller un peu, voyons, fit le vicomte, et il raconta ce qu'il savait de Ma-chi-kiac.

— Je vois, dit Gaston lorsque son frère eut terminé, que le scélérat

n'a pas changé. L'avenir nous apprendra si vous avez eu affaire à son ombre, quant à moi je vais vous dire ce que je sais, à mon tour, de l'homme en chair et en os.

A la prise de Senpaw que les Anglais avaient abandonné, en laissant dans la forteresse une centaine d'Indiens alliés pour la défendre ou plutôt, pour protéger leur retraite, deux chefs livrés à l'amour du jeu auquel les Indiens sacrifiaient ce qu'ils ont de plus cher au monde, leurs biens, leurs armes, leurs femmes, leur liberté même, étaient engagés dans une partie d'échecs au moment où nous entrâmes dans le fort. Ils ne se dérangèrent point et nous attendirent en continuant de faire marcher leurs pions. La seule grâce qu'ils demandèrent au marquis de Montcalm, fut la permission d'achever la partie commencée. Notre général sentait trop bien l'importance d'une telle démarche pour n'y pas accéder ; il assista donc à la fin de leur jeu, pendant que nous achevions la défile de leurs guerriers ; puis, quand tout eut cessé, jeu d'échecs et massacre, il les fit fusiller.

J'obins de mon ami, le chevalier de Pardaillan, la vie de l'un d'eux : c'était un nain difforme, c'était Ma-chi-kiac.

Reconnaissant pendant quelques jours de ce bienfait, sa gratitude ne tarda pas à se convertir en haine invétérée dès qu'il se fut aperçu qu'au lieu de le traiter en chef de tribu, je n'en avais fait que mon esclave. A dater de cette époque, il n'exista plus que pour ma perte. Les périls survenaient et m'environnaient de toutes parts : vingt fois je tombai dans des embuscades et je ne dus qu'à des miracles multipliés d'échapper à la mort qui m'y attendait. Trop jeune, trop confiant dans l'avenir, et surtout dans la fidélité menteuse de Ma-chi-kiac, je ne songeai nullement à suspecter son zèle ; mais un ami sûr veillait sans cesse sur moi et détruisait une à une les trames perfides qu'ourdissait, dans son obscurité, mon nain hypocrite. Cet ami précieux était un vénérable chef de la tribu amie des Lézards, à qui j'avais eu occasion de rendre quelques services et notamment de sauver des insultes de mes grenadiers son unique fille Uraun, qu'ils lui avaient un jour enlevée dans leurs maraudes.

Par un excès de prudence qui ne semblait nullement déplacé à des gens habitués aux rivalités incessantes et aux capricieuses hostilités des sauvages, ce vieillard avait choisi pour retraite le sommet d'un rocher inabordable à tout autre qu'à lui, environné d'un côté par un torrent, de l'autre, par des rochers à pic qui en défendaient l'accès. Il y avait je ne sais quoi de fantastique et d'effrayant dans tout son aspect. La teinte livide du granit dont il était formé se distinguait à peine des flocons de nuages qui posaient constamment sur sa tête sillonnée par de longues crevasse ou le chasseur le plus intrépide n'eût osé porter ses pas. Les saillies noires qu'on voyait çà et là sur sa cime et qui contrastaient avec la pureté éternelle du ciel qui l'encadrait, paraissaient comme des antres infernaux creusés dans ses entrailles granitiques par quelque fée maléfaisante. Les tons cendrés et poudrés de ses flancs, la rare végétation des parties inférieures, je ne sais quel air de mort et de désolation qui l'environnait, tout contribuait à former un spectacle impossible à décrire et que l'imagination la plus puissante, ne saurait concevoir. Le sol n'était qu'un amas de vastes blocs de marbre recouverts d'une légère couche de terre végétale ou de plantes parasites telles que le lichen, l'agaric et la mousse, et semblait une de ces terres maudites, déshéritées par la nature, qu'excellait à rendre le pincaud de Salvador Rosa. Plus on avançait, plus on voyait encore décroître la végétation. La terre devenait une désespérée stérilité, l'herbe ne paraissait plus même dans les rides des roches. Dans la vallée que dominait ce rocher, se dressaient les carbet volans des Indiens-Lézards et le Grand-Aigle, leur sagamore, les surveillant de loin avec la vigilance et la sollicitude d'un bon père ; mais à l'abri de tout coup de main sur son rocher, il narguait l'amitié des nombreux ennemis que sa sagesse et son pouvoir lui avaient suscités. On ne pouvait parvenir auprès de lui que par le moyen d'une échelle de palmier qu'il jetait à ceux qui lui inspiraient assez de confiance pour pouvoir être admis librement dans sa hutte auprès d'Uraun. Seul de tous les officiers français de l'armée de Montcalm, j'avais su mériter cet honneur, et chaque fois que je passais au pied du morne des Maudits, il ne manquait pas à me tendre son échelle et à m'offrir chez lui la plus cordiale hospitalité. Il m'avait voué un attachement inaltérable dont je le payais du reste bien de retour, car, à tous égards, il était digne de mon estime. Ses Indiens, tenus en respect par sa grande autorité, nous rendaient d'éminents services en gardant le territoire et en nous avertissant des approches de l'ennemi. Ils m'avaient, deux fois déjà, ramené mon esclave qui avait tenté de s'évader et qui entretenait, m'assuraient-ils, des intelligences coupables avec quelques espions de sa tribu, rôdant sans cesse à proximité de nos lignes.

Le Grand-Aigle l'avait souvent fait fustiger pour ses fautes, et moi, de mon côté, j'avais aussi cherché à lui faire comprendre ses torts, en le confiant pour quelques minutes aux épreuves de nos canonniers. Sa haine se partageait donc également entre le chef des Lézards et moi ; mais peu inquiet de ses menaces, pour ma part, et ne soupçonnant pas la moindre influence au sauvage, j'avais continué de vivre comme par le passé aussi insouciant de sa fureur, aussi indifférent à ses plaintes, lorsqu'un incident inattendu vint éveiller mon attention sur la conduite de Ma-chi-kiac.

Chargé de la garde des munitions de ma compagnie, je croyais m'être aperçu à diverses reprises que ma poudre diminuait prodigieusement sans qu'aucune circonstance m'en expliquât la singulière consommation. J'en parlai à mon grenadier qui, s'étant livré à une minutieuse et discrète, enquête sur ce fait, auprès de ses camarades, apprit d'eux que la plu-

part des sentinelles en se rendant à leurs postes n'avaient jamais de poudre dans le bassinet de leurs fusils et qu'ils soupçonnaient les Indiens de les leur voler afin de les empêcher de donner l'alarme en cas de surprise.

Cet indice me parut suffisant pour arrêter mes soupçons, quant à la diminution de ma poudre, aussi recommandai-je à mes soldats la plus rigoureuse surveillance, et moi-même, je me tins sur mes gardes. Pendant quelques jours, aucune amorce ne manqua dans les fusils ; les grenadiers, aux aguets, ne perdaient plus de vue leurs rateliers d'armes et Ma-chi-kiac, qu'on remarquait particulièrement toujours rôdant à l'entour des faisceaux, ne put parvenir à y toucher.

Une nuit je me réveillai en sursaut. Il me semblait avoir entendu froisser la natte de jonc qui tapissait ma tente : en effet, un pas furtif, mais si léger, mais si adroit, qu'il fallait presque le deviner pour en saisir le bruit, foulaît par intervalles égaux le sol spongieux sur lequel j'étais étendu. La nuit était des plus obscures, d'épais nuages cachaient le disque de la lune, il me fut impossible de découvrir à quel visiteur prudent j'avais affaire à cette heure indue. Un instant, je pensai que c'était mon factionnaire, mais je reconnus aussitôt mon erreur au bruit régulier de son pas retentissant devant l'ouverture de ma tente, dont je vous dois au reste la description, pour être mieux compris dans ma narration.

Cette tente n'était autre qu'une grande toile de navire goudronnée, maintenue par deux pieux à ses extrémités et soutenue par une barre transversale. Les deux côtés de la toile fortement fixés à des chevilles enfoncées dans la terre, permettaient à la pluie d'y glisser et de s'écouler dans les rigoles de sable ménagées à cet effet.

Cette tente, improvisée pour chacun des officiers qui résidaient momentanément avec moi au campement des Flots-Troubles, avait deux compartimens ; le premier servait à la fois d'entrée, de lieu de décharge pour les objets d'encombrement, de chambre à Ma-chi-kiac, et, quelquefois même, de guérite à la sentinelle. Du second, j'avais fait uniquement mon gîte. Je couchais à terre sur des nattes, enveloppé dans une magnifique peau d'ours dont m'avait gratifié le Grand-Aigle, notre ami, en échange de quelques menus objets de verroterie que je lui avais données. A mon chevet, étaient symétriquement disposées en trophée mes armes de chasse et de guerre et mes caisses à munitions.

Ceci posé, je reviens à mon nocturne visiteur.

Le silence le plus profond semblait s'être établi autour de moi après le brusque mouvement d'attention que j'avais fait sur mon lit, pour écouter mieux les singuliers frôlemens qui m'avaient éveillé. Plus rien ne remuait ; je commençais à douter que j'eusse réellement entendu quelque chose, et pourtant, une sorte d'instinct me poussait invinciblement à lutter contre le sommeil. Je sentais que j'avais quelque raison de m'inquiéter. J'appelai mon nain ; mais il ne répondit pas, et cette seule expérience me convainquit de la vraisemblance de mes soupçons.

Effectivement Ma-chi-kiac, couché si près de moi, ne pouvait pas ne pas m'avoir entendu l'appeler, surtout avec son ouïe de sauvage, merveilleuse de finesse et de pénétration. Il m'avait tant de fois donné des preuves de la légèreté de son sommeil, que j'étais tenté d'ajouter foi aux dires de nos soldats, qui m'assuraient qu'un Indien ne dort jamais qu'à l'œil. Si donc il n'avait pas répondu à mon appel, c'est qu'il n'avait pu ou qu'il ne l'avait pas voulu ; c'est qu'il était absent, sans permission, ou qu'il marchait bien, en effet, à mes côtés, ainsi que je le soupais, dans une mauvaise intention.

Dans l'une et l'autre de ces hypothèses, il était également coupable ; je fus curieux de savoir où tendait cette démarche nocturne, et, persistant à vaincre les obstacles qui semblaient le dérober à mes regards, je feignis de continuer un rêve en prononçant de nouveau son nom et en rouilant de manière à le rassurer complètement.

Mon stratagème eut les plus heureux résultats : le même bruit de marche timide et lente se lit bientôt entendre, mon trophée frémissait comme si le vent l'eût agité ou qu'une main, perdue dans l'ombre, en eût, par mégarde, heurté les rayons sonores ; une cluse glissa doucement dans le serrure de ma caisse à cartouches, tourna deux fois sur elle-même et ouvrit la boîte...

Une seconde après, on repassait devant moi. Je levai un des plis de ma voile et à la molle clarté des étoiles qui commençaient enfin à poindre dans l'azur sombre du firmament, j'entrevis comme un enfant qui disparaissait, en rampant ventre à terre, à travers les broussailles et les hautes herbes.

J'étais encore sous le coup de la surprise que cette vision m'avait causée, lorsqu'un *qui tite* lointain retentit sur nos lignes, puis un second, puis un troisième se succédèrent rapidement dans la plaine ; enfin un coup de feu partit, auquel répondirent aussitôt les cris : aux armes ! de nos sentinelles et la générale de nos tambours.

En un clin d'œil, tout le camp fut debout : état-major, soldats français, Indiens alliés, étaient sur la défensive, attentifs au danger et prêts au combat. J'étais sorti des premiers et armé jusqu'aux dents ; je pus remarquer que le nain n'était pas sur sa natte.

Quand nos informations eurent été prises, le rapport de nos sentinelles terminé, les reconnaissances faites, et nos patrouilles rentrées au camp sans rien rencontrer qui justifiait l'alerte qu'on venait de donner, nous apprimes qu'un de nos factionnaires avancés, ayant cru remarquer, à quelques pas de son poste, un frémissement extraordinaire dans les roseaux qui bordaient le lac Vert, extrême limite de notre camp, observa avec vigi-

lance ce qui se passait ainsi dans l'ombre et tira sur un groupe d'Indiens qui faisaient mine de s'avancer vers nos fossés.

Le Grand-Aigle ne tarda pas à paraître, selon sa noble habitude, pour prendre part à notre expédition, et nous pénétrer contre les embûches de l'ennemi; ses longs cheveux blancs redressés sur sa tête, ses yeux ronds et dilatés comme ceux d'un chat-huant, le chant guerrier qu'il répétait en chœur, avec ses sauvages, tout contribuait à rendre son aspect effrayant pour ceux qui, comme nous, ne le savaient pas aussi loyal et aussi dévoué.

En suite, composée des vingt plus braves guerriers de sa tribu, tenait emprisonnée dans le cercle étroit et infranchissable qu'ils formaient, trois Indiens-Sacs, qu'ils avaient, par distraction sans doute, oublié d'égorger. A presque toutes les ceintures, pendait une chevelure fraîchement scalée, fumante encore et dégouttante de sang; leurs terribles tomahawks ruisselaient; ils inspiraient un insurmontable effroi à nos plus vieux grenadiers, cependant bien initiés aux horreurs d'un combat indien.

Le Grand-Aigle, après avoir touché de son nez contre le mien, en signe d'alliance et d'honneur, m'expliqua, de ce ton creux, guttural et lent, particulier aux hommes de sa race, qu'il avait surpris un parti de Sacs en embuscade sur les rives du lac Vert, échangeant des signaux avec leurs affidés, dans notre camp. Il me remit ensuite divers paquets de poudre, de chevrotines et de cartouches, qui sortaient évidemment de mes caisses et dont on n'avait pas même encore détruit l'enveloppe. Il devenait clair qu'on m'avait volé. Maintenant quel était le voleur ?

—Ma-chi-kiac ! murmura le sagamore, qui parut lire dans mes regards la question que je m'adressais mentalement.

J'étais confondu de cette marque de pénétration qui me semblait surnaturelle. Il me prit par le bras, m'entraîna vers ma tente, et montrant le vain, qui feignait grossièrement de dormir, il approcha une torche de ses pieds couverts encore d'une vase blonde et d'herbes aquatiques. C'était un indice irrécusable de la course qu'il venait de faire et de sa complicité avec les Sacs, alliés jurés des Corbeaux noirs. Puis, avec un certain sourire dont je ne saisis pas, sur l'instant même, la signification, il me remit sa torche, saisit mon épée et la dirigea dans le plus grand silence vers le cœur du vain... J'allais arrêter son bras, m'épouvantant de ce meurtre inutile, quand tout à coup Ma-chi-kiac bondit comme une torpille sur sa natte et se mit en défense, nous prouvant ainsi, par ses craintes long-temps maîtrisées mais bien apparentes maintenant dans sa physiognomie, qu'il était loin de dormir en paix, comme il essayait de nous le faire croire.

Le sagamore, enchanté du succès qu'avait eu sa ruse, éclata d'un gros rire franc et bruyant en se retournant vers moi, puis vers ses guerriers qui l'applaudirent joyeusement. Mais reprenant aussitôt sa contenance austère et farouche, il fit signe aux Lézards d'avancer et de se saisir du vain. Pendant qu'on le garrottait avec des lianes, le vieux chef allumant son calumet, s'assit silencieusement sur un arbre et présida au supplice des Sacs qui furent égarés l'un après l'autre, sans qu'il leur échappât un cri, une plainte, un soupir.

Lorsque vint le tour de mon esclave, je ne voulus point consentir à sa mort, malgré les sollicitations pressantes du Grand-Aigle. Il secoua la tête d'un air mécontent, et remua son index négativement, comme s'il eût déapprévoisé ma faiblesse et qu'il eût prévu dans sa patriliciale expérience tout ce qu'une pareille clémence nous devait coûter à tous deux. Il le condamna néanmoins à une nouvelle fustigation, se consolant à la pensée de l'humiliation qu'allait subir l'orgueilleux chef des Corbeaux noirs, en se sentant fouetter comme la dernière femme de son wigam. Il ne pouvait en effet infliger à Ma-chi-kiac de plus grand châtiement.

Je n'oublierai de ma vie cette scène affreuse. La lune éclairait en plein les savanes d'alentour. Le lac, d'un vert transparent et délicat comme celui de la chrysoptère, reproduisait, dans son immense miroir, la face blonde et sérène du grand astre, avec une précision si parfaite qu'on eût dit une ouverture pratiquée aux antipodes. Ça et là des masses sombres et noires, entrecoupées de vives éclats, selon que les rayons de la lune s'étendaient sur les pelouses ou s'arrêtaient au dessus du dôme impénétrable des forêts vierges; au fond du paysage, le morne des Maudis, le front dans la nue, le pied dans ses torrens impétueux, se dressait comme une ombre vengeresse, assistant au sacrifice des ennemis de sa tribu. Deux Lézards avaient attaché le vain contre un poteau servant à rassembler nos piquets de cavalerie; ils s'étaient ensuite éloignés de quatre ou cinq pas, après avoir déroulé une longue lanterne qui pendait à leurs côtés et qu'ils faisaient tourner au dessus de leurs têtes avec une extrême rapidité; puis, se choisissant, à tour de rôle, l'endroit qu'ils voulaient atteindre, ils en dirigeaient avec une adresse et une promptitude incroyables les bouts tranchants contre le patient.

Aux premiers coups, le petit corps velu, nerveux et trapu de Ma-chi-kiac, frémit et trembla comme s'il eût été broyé sous les dents d'une hyène. Ses membres se détachèrent douloirement, se ployèrent, se contractèrent, se tordirent dans d'horribles convulsions, et un souflet bruyant s'échappa avec force de ses narines entr'ouvertes et tuméfiées. Mais peu à peu la volonté du sauvage surmonta et parvint à dominer ses souffrances. Il redevenait calme, immobile, muet, impassible, supportant toutes ces tortures avec une apathique indifférence qui faisait presque douter de sa sensibilité.

Cependant les Lézards qui frappaient d'abord on cadence avec mesure et réflexion, emportés bientôt par leur brutal instinct, par leurs passions

sauvages, s'enivrèrent en quelque sorte à l'odeur du sang qui plouvait de leurs lanâtes, et passant de l'ivresse au vertige, du vertige au délire, égarés par la célérité même de leurs mouvements et par l'ardeur de leur zèle, ils frappèrent avec une abominable furie, précipitant leurs coups, sans relâche, haletans, couverts de sueur, sur le malheureux vain qui, supportant toujours sans murmure la barbare punition, paraissait trouver une sorte de volupté au claquement et aux sifflemens du fouet qui déchirait ses chairs.

Le misérable nous fit pitié. Un faible cri de grâce étant parti des rangs de nos soldats, je fis signe au vieux chef qui, d'un seul mot, mit fin à cette sanglante exécution.

On détacha Ma-chi-kiac. Le Grand-Aigle se tenait devant lui, souriant à sa honte et le narguant dans sa rage impuissante. Le vain, levant alors un doigt vers le ciel, prononça, dans sa langue sourde et étouffée, une horrible imprecation à laquelle le sagamore ne répondit que par un nouveau sourire de mépris.

—Uran ! fit le vain, en attachant ses yeux de lynx d'un air menaçant sur notre allié.

—L'aire de l'Aigle est inaccessible aux avortons comme toi répondit-il en lui tournant le dos.

—La fourmi monte jusqu'aux nuages ! reprit Ma-chi-kiac, et toute sa face se contracta dans une hideuse grimace de haine et de fureur.

Je lui ordonnai de se coucher; il alla s'étendre sur sa natte, et le lendemain, il paraissait déjà avoir tout oublié. Ce ne fut que plus tard que je reconnus qu'il n'en était rien. Le vain garda un éternel souvenir de cette nuit, et souvent, tout en me reprochant de n'avoir pas suivi les conseils du sagamore, lorsqu'il m'engageait à me débarrasser, une fois pour toutes, de cette scélérate créature, je me rappelai la conversation laconique, menaçante et terrible des deux chefs sur les bords du lac Vert.

Pendant quelques mois, je n'eus aucun reproche à adresser à Ma-chi-kiac. Le Grand-Aigle ne m'en reparlait presque plus; il semblait, ainsi que moi, revenu des malveillantes dispositions dans lesquelles nous avions si long-temps vécu, à l'égard du vain. Des ordres de notre général nous rappelèrent aux environs de Sempaw, à quatre milles de notre station des Flots-Troubles. Le chef des Lézards parut profondément affecté de notre séparation :

—Tu nous quittes et tu étais notre bon génie, me dit-il en nous faisant ses adieux. A présent, tous les malheurs vont fondre sur ma tribu. Je me sens découragé, ma pauvre enfant est malade; le vent est à la tempête et nos ennemis aiguisent déjà leur tomahawk au fond de leurs huttes. Que va-t-il nous arriver maintenant que tu ne seras plus là avec tes guerriers, pour nous défendre et nous permettre de t'aimer ?

Le Grand-Aigle connaissait mon amour pour sa fille; il me l'avait plusieurs fois envoyée sous ma tente, afin que je la prisse pour femme; mais mes engagements avec la famille de Mlle de Pardailhan, le mauvais exemple qu'aurait donné à nos soldats la présence d'une femme dans l'intérieur d'un camp, eux qui déjà n'étaient que trop portés à l'indiscipline et à la mutinerie, dans ces déserts où tant de dangers nous tenaient sans cesse en haleine; les fatigues auxquelles je l'eusse exposée, la douleur qui serait résultée pour son père s'il avait été forcé de s'en séparer, toutes sortes de raisons de délicatesse, de convenance et de moralité enfin, m'avaient toujours engagé à repousser avec ménagemens l'offre du Sagamore. En m'apprenant la maladie d'Uran, il avait compté sans doute me retenir irrésistiblement auprès de sa tribu; s'il réussit à remplir mon cœur de douleur et d'inquiétude, il ne parvint cependant pas à me faire perdre le sentiment de mes devoirs, et le rassurant, du mieux qu'il me fut possible, sur l'extrême allanguissement de son enfant, depuis quelques jours souffrante et affaiblie sans motif sérieux, je l'engageai à ne point attacher à une légère indisposition l'importance d'une maladie grave. Nous nous séparâmes en renouvelant des sermens réciproques d'amitié et d'alliance.

Retenu près de mon colonel par la surveillance à donner aux travaux de fortification qu'il faisait exécuter, pour nous mettre à l'abri d'un coup de main, pendant la saison des pluies, je ne pus me rendre quo de loin en loin au morne du Grand-Aigle. D'ailleurs, pour traverser cette étendue de pays, il me fallait chaque fois une escorte et je ne fusais scrupule vraiment d'abuser du dévouement de mes hommes, d'autant plus que c'était compromettre leur vie en les livrant presque sans défense aux attaques imprévues des Sacs et des Corbeaux noirs, toujours aux aguets, toujours à notre piste et prêts à profiter de notre moindre désavantage.

Le Sagamore cependant, venait avec ses guerriers me rendre de fréquentes visites. Il trouvait sans cesse le moyen d'utiliser, en notre faveur, ses incursions inattendues, ses services dévoués et son mâle courage, lorsque tout d'un coup il cessa ses voyages et ne reparut plus.

Sa longue absence m'inspirant de légitimes inquiétudes, je partis un jour avec quelques cavaliers et notre chirurgien-major, le docteur Mayer, ami sincère et habile praticien, à qui plus d'un des nôtres était redevable d'une seconde existence.

Arrivé au morne, je contrefis le cri de la chouette et j'appelai ainsi, par trois fois, le sagamore. Il se montra enfin au haut de sa crevasse et poussant un cri de joie, il nous descendit en hâte son échelle. Hélas ! quel changement s'était opéré dans les traits du vieux chef ! Un dépérissement soudain en avait altéré la rude énergie, ses yeux caves, son front sourcilieux, son dos voûté, témoignaient assez de ses angoisses et des peines qu'il avait endurées depuis notre dernière entrevue.

Un mot du Grand-Aigle nous mit au courant de ses tortures, un mot qui me glaça le cœur et qui retentit à mon oreille comme les sons d'un glas funéraire :

— Urann est retourné dans le sein de sa mère!

Les restes de la jeune fille gisaient encore au fond de la hutte. Depuis la veille, son père la gardait ainsi sans vouloir révéler à personne ce triste secret de sa solitude et de sa douleur.

Le dernier souvenir d'Urann avait été pour moi. Elle était morte en répétant mon nom. Elle avait chargé le sagamore, en signe d'adieu, de m'offrir un fruit, que ses lèvres, déjà raidies par l'étreinte implacable de la mort, avaient entamé. Je voulus, à travers mes larmes, recueillir ce baiser de la mourante, suprême gage d'un amour si pur et si chaste; mais comme je me penchais pour le saisir et le porter avidement à ma bouche, le major Mayer m'arrêta en poussant un cri d'effroi.

IX.

Le Morne-des-Maudites.

Le major venait de découvrir, au cœur même du fruit, la piqûre, presque imperceptible, d'un de ces dards empoisonnés, dont les sauvages se servent, en cas d'extrême danger, contre les bêtes fauves ou les reptiles. Les effets de ce poison sont terribles : il vous touche à peine qu'il vous tue; on meurt comme frappé d'un coup de foudre et à la suite de la plus légère égratignure.

Pour que le chef des Lézards n'eût pas lui-même, si rusé et si expérimenté qu'il fut, découvert l'unique cause de la mort d'Urann, quelles machinations tortueuses, quelle méchanceté diabolique avaient dû préparer les voies de ce crime!

Nous apprimes que la jeune Indienne, déjà en proie aux attaques irrémédiables du venin qui déchirait ses entrailles, lors du départ des Français de la station des Flots-Troubles, semblait n'avoir succombé récemment qu'à une aggravation de son mal, ce que le Grand-Aigle attribuait à la mauvaise qualité des fruits dont elle composait exclusivement ses repas.

Le chirurgien Mayer et moi, échangés, après les douloureuses expansions du pauvre père, un regard qui prouvait mieux que tous les soupçons amassés dans le fond de notre pensée et prêts à s'échapper de nos lèvres, combien nous parlâmes peu les consolantes illusions du vieillard, relativement au drame ténébreux qui venait de se dénouer si fatalement au sommet inaccessible de son rocher.

Quelle horrible haine, une rivalité féroce, une vengeance éclosée au soleil orange des savanes, dans le fond des déserts, avaient seuls perpétré cette lâcheté. Qui donc parmi les tribus voisines savait le secret de la roche? Qui possédait assez la confiance du patriarcal de ces solitudes, pour en être accueilli jusqu'au seuil de sa hutte, pour s'asseoir sur ses nattes du pampas et fumer à son côté le calumet de paix? Depuis un temps immémorial, les chefs des Lézards avaient vécu isolés de leurs guerriers, afin de communiquer plus librement avec le puissant Manitou, protecteur de la tribu; le Grand-Aigle seul, dernier de sa race, avait cru pouvoir déroger à cette antique coutume, en faveur de l'amitié sincère qui m'unissait à lui. Trop honoré d'une telle marque d'estime et de confiance, je me fusse bien gardé de m'en rendre indigne par la plus petite indiscrétion; n'eût-ce pas été sacrifier la tranquille indifférence du caribet et livrer à la merci de leurs ennemis l'existence, le rang et la position de deux êtres si dignes d'intérêt et de bonheur?

Je fis faire les recherches les plus actives dans tout le ressort de notre autorité, mais nul indice ne vint éclairer nos démarches et diriger le glaive de notre justice. Puis, la vigilance des juges se ralentit, et le temps qui vint pacifier entièrement la contrée pendant de longs mois, effaça de la mémoire fugitive des hommes le souvenir de cet attentat.

La paix renaissante et ses voluptueux loisirs, le repos apathique dans lequel elle nous avait plongés, ne laissait pas que d'inquiéter le Grand-Aigle, toujours actif, toujours vigilant, malgré son deuil et le chagrin qui creusait sa tombe. Plus habite que nous à prévoir de loin les grains d'orage, il ne cessait de nous recommander la prudence, ce calme profond, présageant, selon lui, les éclats prochains d'une tempête qui pouvait nous être funeste si nous ne nous tenions pas constamment sur nos gardes. Souvent il venait au camp, soit pour nous informer de quelque nouvelle intéressant la colonie, soit pour nous donner avis des mouvements qui devaient éclater sur tel ou tel point gardé par nos camarades. Plus d'une fois, il m'avait fait porter, par des amis dévoués, un message qui me savait d'un piège mortel ouvert sous mes pas.

Cette étrange persécution du malheur, qui semblait réservée à ma destinée sur cette terre lointaine, ne s'était point encore ralentie; les mêmes périls m'environnaient encore, les mêmes ennemis me harcelaient sans relâche dans leur ombre impénétrable, et, sans les voir, sans pouvoir les compter, les reconnaître et les saisir, je me sentais nuit et jour accablé sous cette haine vigilante qui ne me laissait aucune trêve au milieu de tous mes labeurs. Un événement auquel j'étais loin de m'attendre vint enfin me dissoler les yeux et faire fuir à mes regards, pleins d'étonnement et d'épouvante, toute l'horreur de la vérité.

Nous étions, depuis vingt-quatre heures, engagés dans une partie de chasse, quelques officiers et moi; notre résolution avait été prise si inopinément, ce caprice de plaisir nous avait si imprévueusement saisis, que je n'y avais pas même convié notre ami, le Grand-Aigle, ce que, jusqu'ici, je n'avais jamais manqué à faire, tant par raison de sûreté pour nous,

que par motif de condescendance pour lui. Nous marchions au sud des montagnes des Yangess, qui disparaissaient petit à petit sous un épais brouillard. Les Indiens qui nous servaient de guides, jetaient des regards alarmés vers ces sinistres vapeurs, et cherchaient un abri contre les violences du orage qui allait, dans un instant, fondre sur nous. En effet, la brume s'étendant avec rapidité sur les flancs de la montagne, nous fûmes tout à coup plongés dans d'épaisses ténèbres.

L'air manquait à nos poitrines haletantes et oppressées, la rivière des Castors que nous côtoyions, roulait, avec un bruit sourd, des flots d'une onde épaisse et grasse comme de l'huile; le vent, s'élevant en bourrasques impétueuses, menaçait à chaque moment de nous renverser. Le tonnerre commença à gronder et tous les échos d'alentour lui répondirent à la fois. Des éclairs éblouissants déchiraient la nue avec une continuité telle, que nous croyions plonger dans un océan de feu. Des torrens de pluie tombèrent et les ruisseaux, multipliés comme par magie, bientôt changés en torrens, s'élançant des rochers qui bordaient notre droite, entraînaient avec eux des troncs d'arbres et mille arbustes qu'ils avaient déracinés dans leur cours.

Ma-chi-kiac n'avait pas quitté mon côté depuis le commencement de la chasse; il paraissait profondément soucieux; son regard interrogeait l'espace comme pour y découvrir un abri; ses traits exprimaient une étrange angoisse, et je le remarquai avec d'autant plus de surprise qu'aguerri contre les intempéries et ne soucillant devant aucun péril, il m'avait souvent causé, par son impassible sang-froid et son brutal courage, une sorte d'admiration que je ne songeais pas à caclier.

On pense que cette subtile nature nous devait être d'un grand secours dans nos excursions; sa parfaite connaissance de la contrée accidentée que nous parcourions soit en chasse soit en expédition militaire, nous avait rendu ses services indispensables, et nous nous serions bien gardés, mes amis et moi, de nous passer d'un tel guide, en cette circonstance surtout.

Initié de bonne heure à ces incursions guerrières de tribu à tribu, dont la répétition plus ou moins opportune et plus ou moins heureuse, compose toute la tactique des Indiens; habitué à l'odeur du sang, à la vue des dernières convulsions d'une victime, il ne reculait devant aucune fatigue, n'éprouvait jamais le moindre scrupule d'humanité et ne se laissait imposer par aucun spectacle, quelque terrifiant qu'il fut. Sacrifiant aveuglément à sa cupidité ou à son ressentiment ceux qu'il jugeait plus faibles ou moins astucieux que lui, il ne s'était jamais montré accessible à un bon mouvement de cœur; mais son amour-propre, sa vanité, travers que personne ne se fit avisé de reconnaître dans un esprit si peu civilisé, étaient incommensurables et profondément enracinés. Jamais il n'était plus fier que lorsqu'une occasion se présentait de nous faire admirer son adresse ou son sang-froid; je l'ai vu un jour couper avec une flèche à dard la tige d'un fruit qu'un d'entre nous lui désignait, à la cime d'un arbre et à cent vingt pas de distance. Une autre fois, il fendit une de ses flèches à bouton sur la lame d'un couteau que tenait en l'air un Indien de sa tribu, prisonnier comme lui. Dans une chasse à l'ours que nous dirigeâmes en masse, dans les impénétrables forêts qui font un rideau mouvant à l'embouchure majestueuse de l'Ontayo, il sauta du haut d'une grotte sur la femelle d'un de ces féroces animaux que nous venions d'acculer contre une suite de roches escarpées et lui fendit le crâne d'un coup de sa hache. Après toutes ces preuves d'intelligence vraiment extraordinaire, ne pouvais-je pas, avec quelque raison, m'étonner de l'étonnement inquiet que trahissaient les traits contractés du visage de Ma-chi-kiac?

Un de nos guides, envoyés à la découverte, revint à nous, en nous annonçant qu'il avait découvert une vaste excavation parmi les rochers où nous trouverions un asile commode et sûr contre la rage déchaînée des éléments. Malheureusement il n'y avait point de place pour nous tous et nous demeurâmes fort embarrassés de décider qui s'y abriterait; quand le lieutenant de Prohét, apercevant à quelque distance une grande caverne dans le roc, nous proposa de nous y rendre. Tout le monde le suivit. Moi seul je cherchai un refuge dans une petite grotte naturelle située à quelques cents pas environ de la caverne où s'étaient retirés mes compagnons, et qui avait sur cette dernière l'inappréciable avantage de tourner le dos au vent. Je m'y établis du mieux que je pus, sur un tas de feuilles sèches qui avaient sans doute servi de litière à un bête féroce; j'y ménageai même une place au Corbeau-Noir qui vint m'y rejoindre et m'aïda à me débarrasser de mes armes. J'espérais, à la fin de l'orage, pouvoir me réunir au reste de la chasse, mais la Providence en avait ordonné autrement.

La tempête se prolongeait avec un vacarme effroyable. Placé à l'entrée de la grotte, j'observais, de là, la scène du dehors, et le spectacle que j'en contemplais me faisait appréhender que nous ne fussions obligés de passer peut-être plusieurs jours dans ce lieu, tant les lenteurs étaient innées.

Tout à coup des gémissements plaintifs, partis du fond de la caverne, attirèrent mon attention.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je au nain qui feignait de dormir, comme font tous les sauvages dans leurs instants d'embarras ou de crise.

— Rien, répondit-il d'un air découragé.

Les mêmes cris recommencèrent et je les entendis cette fois bien distinctement. Je ne pus me défendre d'un certain sentiment d'effroi.

Ma-chi-kiac se jeta à plat ventre, et se traîna dans le fond de la grotte. A quelques pieds en avant, il poussa une exclamation de surprise, et bientôt il reparut, portant sous le bras deux petits tigres magnifique-ment

tachetés, aux yeux verts, aux mâchoires béantes et armées d'incisives formidables, qui tiraient, en grimaçant, leurs longues langues rugueuses et sanguinolentes. A peine les eus-je regardés, que je me levai précipitamment, nous étions dans l'autre d'une tigresse.

— Pourquoi ? me dit le nain.

— Pourquoy fuir ? répondis-je, ne sommes-nous pas armés ?

— Il tressaillit à ces mots et répéta comme un homme dans le délire :

— Fuyons ! fuyons !

Je ne comprenais plus Ma-chi-kiac. Cependant, jugeant à propos de ne pas désigner un conseil de prudence donné par un homme qui en faisait si rarement usage, je crus le danger assez sérieux pour essayer de m'y soustraire. En effet, à peine étais-je sur le seuil, de la grotte que j'aperçus la femelle d'un tigre accourant vers nous, les yeux étincelants et le poil hérissé.

— Il est trop tard ! m'écriai-je en me retournant vers le nain.

— Nous sommes perdus ! ajouta-t-il en plaisantant.

Je ne doutai plus de notre mort en voyant trémuler mon esclave. Pourtant, la première impression d'horreur et de surprise qui m'avait d'abord paralysé, s'étant un peu dissipée, je me jetai sur un bloc énorme de ferre et je le roulai, aide par Ma-chi-kiac, pour boucher l'ouverture de la caverne.

Le sentiment de notre horrible position nous donnait des forces prodigieuses et nous parvînmes heureusement à caler la pierre du façon à ce qu'elle résistât aux ébranlements vigoureux de la tigresse et qu'elle nous préservât de ses atteintes.

Nous fûmes à peine, qu'à travers un interstice de notre rempart improvisé, je vis la terrible face de l'animal, — dont les yeux fatigués étincelant dans l'ombre comme deux émeraudes, dardaient la lumière dans notre obscurité, — s'appliquer contre la pierre, et tenter de la repousser dans l'intérieur ; mais nous tenions ferme et ses tentatives échouèrent. Ses rugissements ébranlaient la profondeur, de la caverne, et ses petits y répondaient par des cris si aigus, si pénétants qu'ils nous déchiraient les oreilles.

Enfin, n'y tenant plus, je profitai d'un moment où la tigresse venait de s'étendre à terre, pour recueillir sans doute toutes ses forces, avant de nous livrer un nouvel assaut, et je me saisis de mes armes. Si je parvenais à lui briser la crâne, nous étions sauvés ; d'ailleurs, en cas de maladresse, j'espérais toujours, par le bruit, de la détonation même, éveiller l'attention de mes camarades et les faire accourir à notre secours. Je me flattai d'ailleurs d'avoir assez de munitions pour retarder jusqu'à notre affreuse situation en intéressant çà et là de chasse, et j'avais hâte de profiter de cette belle occasion pour exercer mon adresse et me saug-froid.

Je pris donc ma carabine d'une main aussi joyeuse que ferme, je m'approchai du vide ménagé dans notre barricade de granite, et, visant au yeux notre ennemi, je lâchai la détente à quelques pouces de lui... mais la batterie de mon arme ne fit pas de feu, je coupai le palet point. A ce bruit, la tigresse qui, comprit sans doute le danger auquel elle se trouvait exposée, avait bondi, en arrière, et s'était mise à l'abri. Ma-chi-kiac baissa la tête d'un air morne.

Mon bassin ne contenait pas un atome de poudre et il n'y avait qu'une demi-heure tout au plus que je venais de charger ma carabine.

Cet incident fit sur moi une impression que je ne chercherai pas à traduire.

— Ma giberne ! m'écriai-je en me tournant vers Ma-chi-kiac.

Le nain me la tendit en baissant les yeux. J'y fouillai précipitamment, elle était vide aussi ! Pas une cartouche, pas une balle, pas un grain de poudre, dans cette boîte, tout à l'heure si bien garnie ! Plus, de doute, le nain me l'avait volé, s'il n'avait pas jeté tout, au vent, afin de me livrer sans défense à un parti d'Indiens aux aguets. Cette dernière supposition, sur laquelle j'insistais intérieurement avec l'irrésistible sentiment d'un danger tout à fait nouveau, avait une sorte de coïncidence avec les efforts de Ma-chi-kiac à diriger notre caravane vers le sud, à l'éloigner de nos redettes et à la pousser vers les confins du territoire des Léopards, sans cesse infestés de bandes ennemies, dont mon esclave avait soupçonné d'être le plus actif auxiliaire. Et puis, cette préoccupation profonde du nain, à mesure que nous nous enfonçons dans les montagnes, ces regards incertains, toujours flottants sur l'horizon comme pour l'interroger, cette singulière affectation de marcher derrière moi, en queue de la troupe, au lieu de nous précéder comme faisant nos autres guides ; enfin, son trouble pendant l'orage qui nous oblige à changer de route, et qui, peut-être aussi, empêchait ses complices de continuer la leur ; sa frayeur dans la grotte, lorsqu'après m'avoir privé de l'usage de mes armes, il se vit avec moi au pouvoir du monstre qui accourait pour nous dévorer ; son abatement, sa pâleur, tout cela était trop clair, trop évident, pour me permettre la moindre hésitation.

Je le regardai fixement ; ses yeux de vipère n'osaient affronter l'éclair scintillant des miens :

— Traître ! lui dis-je, c'est donc ainsi que tu me témoignes ta reconnaissance ? Je t'ai sauvé deux fois la vie, et tu cherchais à me livrer sans défense aux coups des Sacs embusqués vers qui tu nous conduisais !

Il n'osa répondre. Je m'approchai de lui, et lui arrachai violemment mon cimeter qui portait en bandouillère, j'en sonnai trois fois pour rappeler mes amis, puis dégainant mon couteau de chasse

— Si tu bronches, si j'ai à me méfier d'un seul de tes mouvements, si d'ici à Sennap, j'ai le moindre sujet de plainte à élever contre ta con-

duite, ou si tu essaies de fuir le châtimant qui t'attend, je t'étends mort à mes pieds !

Le sauvage se tint pour dit et, n'ayant d'autre espoir de sortir d'embarras, quoiqu'il eût patience ou un feint repentir, ils assit à terre et demeura dans une complète immobilité jusqu'à ce que le bruit de la fusillade et les cris de mes camarades, accourus en toute hâte à mon appel, nous eussent annoncé le commencement de la poursuite donnée à la tigresse.

Delivré de la mort affreuse qui semblait m'être réservée dans ce lieu et reconnaissant que la chasse venait de s'enfoncer dans les montagnes sur les traces sanglantes de notre redoutable adversaire, je fis tomber la pierre qui obstruait l'entrée de la grotte et je sortis en commandant, d'un geste impérieux, au nain de marcher devant moi. Nous cheminâmes dans la direction du morne des Moudits ; je comptais charger le Grand-Aigle de ma vengeance, et je ne doutais pas de lui être fort agréable par cette attention ; Ma-chi-kiac paraissait le pressentir, il s'avancait avec une lente répugnance et méditait quelque projet de fuite ou de trahison, mais mon couteau, brillant dans ma main, lui imposait une docilité à laquelle il était forcé de soumettre son indomptable et sournois nature.

Au bout d'une grande heure de marche silencieuse, nous atterrîmes un torrent qui grondait autour du morne, en foulant son onde épaisse et limpide. Le rocher était en face de nous sans qu'aucun objet intermédiaire nous le cachât, debout, dans sa nudité terrible, comme l'ombre de quelque monument d'une ville détruite. Arrivés à l'endroit où se cachait le petit plancher d'écorces et de racines qui servait de pont pour atteindre le chemin du rocher du Grand-Aigle, je demeurai tout surpris de le voir dressé d'une rive à l'autre. Pensant néanmoins que ce ne pouvait être qu'un acte d'oubli bien excusable dans un vieillard encore accablé par de récentes douleurs, je commandai à Ma-chi-kiac de le franchir. Il obéit sans murmurer. Mais dès que je me fus élancé à sa suite, son pied violemment secoué par notre marche et notre pessanteur, le nain, fuyant de tomber lourdement, imprima à notre fragile pont un mouvement d'oscillation tel qu'un des côtes se détacha de la rive et je ne comprends pas encore aujourd'hui, comment il se fit que je ne tombai pas dans le gouffre.

— Chien d'esclave ! m'écriai-je en me précipitant sur lui, tu as donc juré ma mort !

— Qu'il me répondit-il, et tout aussitôt il se jeta sur moi, mon couteau qu'il s'efforçait de m'enlever.

Le misérable se dépoilait enfin de sa vieille hypocrisie ; furieux de me voir sans cesse échapper à ses pièges, incapable de maîtriser plus longtemps sa haine, il se dévoilait enfin à mes regards, tel qu'il avait toujours été dans sa noirceur et son infamie ; il n'avait pu me servir de bourreau, il tenait à honneur d'être au moins mon assassin.

En ce moment, j'étais encore sur le bord escarpé du torrent, essayant d'éviter le choc, le pied me manqua sur le gazon humide et je tombai. Un cri de joie du sauvage, proclama d'avance ma dé faite et son triomphe : moi, dans cette terrible perplexité, j'appelai d'une voix étouffée par la colère, le vieux sagamore à mon aide, tout en me cramponnant avec une énergique ténacité à une saillie du granite que mes mains venaient heureusement de rencontrer dans ma chute.

— Appelle, appelle ! fit roulement le nain, le Grand-Aigle est loin de son nid, il aura du chemin à parcourir, s'il revient du pays des esprits !

Le monstre me tenait écrasé sous lui et s'efforçait d'arracher mes mains de la pierre qu'elles embrassaient avec toute l'énergie du désespoir. Reconnaissant bientôt l' inutilité de ses tentatives, il chercha de nouveau à me désarmer. Maître de mon couteau de chasse, il me le saisit violemment coupé les bras et précipité dans l'abîme, j'en fis deux la sacrifice et le laissai tomber au milieu des eaux mugissantes.

Un hurlement de rage échappa alors au sauvage, ses yeux flamboyèrent, sa bouche écumait ; de ses deux mains écourtées et nerveuses, il me saisit la tête et la frappa à coups redoublés contre le granite. Mes forces, décuplées par la fureur qui bouillonnait en large ardeur dans mes veines, me revinrent tout à coup ; d'un bond, je réussis à rattacher l'équilibre qui me manquait, et me défendant des pieds et des dents, les seules armes dont je pusse faire encore un libre usage contre mon agresseur, je le contraignis à lâcher prise et à rouler, à son tour, sous moi. Cette fois, j'avais les bras dégagés, j'étais bien assuré sur le sol, quoique agité d'un ancore aux bords du torrent ; mais le sang qui s'échappait à gros bouillons des nombreuses blessures que le sauvage m'avait faites à la tête, m'avouglait les yeux et nuisait à la sûreté de mes coups ; d'ailleurs, je me sentais affaibli, désespérément dans cette lutte acharnée, dont un soulèvement ne devait sortir, avant de céder à mon épuisement, je soulevai péniblement ma poitrine, et j'assemblai mes forces éteintes, j'appelai une dernière fois le Grand-Aigle. Mais rien ne répondit encore à ma voix et dans un suprême effort de rage, poussant vers l'abîme Ma-chi-kiac, et dans la rigueur semblait aussi abandonner les membres et étendant la tête, je le vis, à travers un ruisseau de sang qui volait mes paupières, rouler en maugrant sur la mousse glissante, et disparaître dans les profondeurs ténébreuses du torrent.

Je retombai privé de tout sentiment sur cette terre violemment labourée par notre lutte et toute imprégnée du sang que nous y avions répandu.

— Reviens à moi, je voulais me relever et continuer ma route vers le morne, afin d'y demander, encore une fois, l'hospitalité au sagamore,

m'étonnant bien, toutefois, qu'il n'eût pas mis plus d'empressement à accourir, comme il en avait la coutume, aux cris de détresse et d'alliance que j'avais, à diverses reprises, poussés vers lui pendant mon combat à mort avec le Corbeau Noir. Il ne me restait qu'à supposer, qu'absent de sa hutte, ou profondément endormi, il n'avait pu m'entendre.

Rassemblant donc toutes mes forces, je poussai un nouveau cri que tous les échos d'alentour se renvoyèrent par gradation, mais le sommet du morne resta comme toujours désert et silencieux ; effrayé, je me levai ; dans ce mouvement, je sentis une petite peau sèche rouler sous ma main, parmi les cailloux où je l'appuyai pour me soutenir. Croyant que c'était une dernière cartouche tombée peut-être d'une des poches de Machi-kiac, je me délassais avec une joie facile à concevoir, surtout si l'on songe à mon délété dans ces endroits peuplés de bêtes fauves et peut être sillonnées, à cette heure même, par des tribus ennemies plus féroces encore. Je m'aperçus bien vite de mon erreur, c'était un de ces messages que les Indiens confient à leurs flèches pour correspondre entre eux, d'un lieu à un autre, à de très grandes distances. Quelle ne fut pas ma surprise, en l'ouvrant, et y reconnaître des caractères anglais, tracés par la main bien connue de notre fidèle allié le Grand-Aigle.

Ne sors pas demain, y était-il dit, les Corbeaux Noirs croissent sous les chênes d'Ontario. Les Sacs ont entonné leur chant de guerre et tendent l'oreille à leurs égarés ; Machi-kiac te trahit. Mille embûches te sont dressées, mais l'œil des Lézards est perçant comme leurs flèches et, comme elles, il va droit au but. A toi les saluts et l'amitié du Grand-Aigle.

A qui s'adressait ce billet ? Le sagamore n'avait jamais écrit qu'à moi, sa vanité indienne ne se flait qu'à ma seule indulgence, il eût trop souffert de montrer à d'autres qu'il s'exprimait si mal en anglais, précaution fouteuse du reste, puisque j'étais le seul parmi les officiers de notre campement qui put comprendre cette langue. Non doute, c'était bien à moi qu'il adressait ses généraux conseils. En réfléchissant plus attentivement à cette mystérieuse circonstance, un horrible trait de lumière m'en éclaira soudain les obscures complications : d'où venait ce billet ? Je l'avais ramassé sur le lieu même où ma lutte s'était engagée avec Machi-kiac, au bord du torrent. En examinant mieux le terrain, j'y remarquai quelques lambeaux du tablier de palmier du sauvage, des fragments de plume et de coiffage et ma croix de Saint-Louis, brisée pendant l'action. Evidemment, ce message que le nain était parvenu à intercepter, était tombé de ses poches pendant qu'il se débattait sous moi.

Décidé à tout éclaircir, je me trainai péniblement jusqu'à un rocher du Grand-Aigle. L'ouverture n'en était pas bouchée ainsi que je pouvais m'y attendre, elle ne l'ayant pas vu accourir, il était donc dans sa hutte ! J'entraînai l'échelle de palmier pendant au dernier escarpement de la roche, j'y grimpai aussi vite que ma lassitude et mes blessures me le permirent, mais là...

Le comte s'arrêta tout hâletant, tout pâle, essayant la sueur qui décomblait de son front. Vous trouvez enfin le vieux chef, demanda Berthe. Eh bien ? Il est ensemble ses quatre auditeurs en se penchant vers lui, au plus fort de l'intérêt et de l'anxiété.

Gaston répondit par un signe affirmatif. Il l'expliqua pourquoi il ne l'avait pas secouru, l'espère ! ajouta le vicomte.

Il ne put rien m'expliquer, reprit-il tristement. Comment donc ? J'étais en face d'un cadavre ! Le Grand-Aigle tué ? Oui. Le sagamore avait été assassiné la veille au soir, et le tomahawk enroulé de perles rouges du nain Machi-kiac, était encore debout dans le ventre du vieillard, qu'il étouffait sur les triples nattes de sa hutte !

La Bière rouilante.

Ni le vicomte, ni Berthe, ni Louise, ni Robin ne revenaient, de leur silence, ces relations inattendues les confondaient. Ils ne savaient ce dont ils devenaient le plus s'étonner, de l'audace moque du nain ou de leur longanimité à son égard.

Mais ce portefeuille que Machi-kiac nous a remis de ta part, avec ses notes, les souvenirs, les titres de famille ? demanda Charles à son frère. Voilà dans notre lutte au bord du torrent.

Et cette lettre tout entière, de ta main, dans le post-scriptum de laquelle tu déclarais nous adresser ton esclave comme un excellent sujet, comme un serviteur dévoué ? La lettre était mon œuvre, en effet, mais je n'ai pas la manie des post-scriptum et ce panegyrique effronté n'était certainement pas de moi. Machi-kiac l'aura ajoutée à son profit en contrefaisant mon écriture ; c'est une chose merveilleuse que le génie d'imitation des Indiens !

Pendant que sera-t-il devenu pendant ces quatre années qui vous ont séparés ? demanda à son tour Robin, qui ne se rangeait que difficilement de l'avis du commandant.

Eh bien, fit Gaston, il aura servi à bord de quelque corsaire ; il aura épousé la langue française, tant bien que mal ; il se sera appliqué à dessiner mon écriture, et une fois qu'il se sera cru capable d'entreprendre cette nouvelle méchanceté, il aura résolu de continuer ses cri-

mes sur vous en se présentant à votre accueil hospitalier comme mon envoyé et mon protégé... Rien de plus simple.

Il me semble que si tu l'as vu, dit Louise en souriant. Je m'en suis flatté, à ce qu'il paraît ! Aura-t-il rencontré quelque lit de linens ou de racines dans sa chute ? L'eau du torrent l'aura-t-elle entraîné vers les plaines et rejeté sur ses rives ? Quelque frère de sa tribu, caché dans les alentours, l'aura-t-il retiré du gouffre ? Je ne sais, j'ignore tout. Le fait est qu'il disparut de la contrée, et que nul, même des siens, ne sut jamais ce qu'il était devenu.

Pendant ce temps, le misérable nous tendait à son tour ses pièges ! murmura Berthe indignée. Notre pauvre frère l'a échappé aussi belle que moi ! soupira tristement Charles.

Et Maurice donc ! reprit Gaston. Oh ! pourquoi supposer cela ? fit Robin, quel motif aurait eu ce scélérat de servir si assidûment M. l'abbé, pendant huit mois et de ne pas assouvir sur lui — qu'il tenait si bien à portée de ses coups — la haine qu'il vous portait ?

Mais, objecta le commandant, c'était au contraire le moyen le plus sûr et le plus infallible qu'il pût employer pour en arriver à ses fins ! S'il n'eût pas inspiré de confiance, on ne l'eût point gardé à l'hôtel et sa vengeance lui échappait ; tandis que recueilli par l'abbé de Launay, au fait de ses habitudes et de ses goûts, familier à la maison, connu des gens de service, il jouissait de la précieuse faculté d'entrer à toute heure du jour et de la nuit dans les appartements, de circuler partout, de pénétrer jusque dans les cuisines. Dieu sait à quelles affreuses machinations vous pouvez être exposés tous !

C'est effrayant, en effet ! murmura le vicomte. Une fois à sa merci, un de ces poisons subtils qui défilent l'analyse et détruisent, aussi lents qu'implacables, les constitutions les plus robustes, ne pouvait-il s'attaquer à nos sœurs, à notre mère, au marquis, à toi, Charles, à chacun de vous, enfin ?

Mon Dieu que me dis-tu là, Gaston ? s'écria le vicomte frémissant. Quel épouvantable soupçon ! Oh ! jamais je n'eusse osé le concevoir avant toi ! Notre sœur Henriette, notre mère, seraient mortes victimes de ce nain maudit !

Horrible trait de lumière ! balbutia Louise stupéfaite. Le commandant Gaston ne répondait pas. Une larme roula dans ses paupières que le halo des soleils d'Amérique avait prématurément ridées. De profonds soupis s'exaltaient péniblement de sa poitrine, sa main nerveuse tourmentait la poignée de son bancal avec une rage concentrée...

Tu ne dis rien, frère ? demanda le vicomte suffoqué par l'émotion. Mon ami, s'écria Berthe en lui faisant un refuge d'amour et de pitié dans ses bras, n'est-ce donc point assez d'avoir essayé ces pertes irréparables et faut-il retourner, avec une si déraisonnable fureur, le poignard dans votre blessure, en donnant carrière à de telles craintes ? Votre sœur est un ange qui prie là-haut pour nous ; votre mère est au ciel avec elle, plus heureuse que nous tous qui attendons peut-être notre supplice dans ces murs ; leur agonie a été douce et courte comme le déclin d'un beau jour d'avril, la nôtre sera si longue, si amère, si incertaine !

A quoi bon regretter ces moris plus dignes d'envie que les vivans ? Pourquoi les plaindre ? Pourquoi, je vous le demande, ajouter au fardeau déjà si lourd de vos douleurs et de votre deuil, en accueillant aussi légèrement des suppositions d'empoisonnement qui ne vous sont heureusement justifiées ni par la mort bien naturelle et bien prévue d'Henriette, ni par la mort si calme et si paisible de votre mère ?

Hélas ! ma sœur, reprit Gaston, il serait à souhaiter sans doute que vos généreuses consolations opérassent plus victorieusement sur l'esprit de mon frère que sur le mien ; mais, je l'avoue, j'aurais toutes les peines du monde à me bercer d'un tel espoir. Ma conviction aussi ne repose sur aucune preuve matérielle, palpable, patente et irrécusable et cependant, elle existe vivace et solide au fond de mon âme. Je connais ce nain diabolique, moi, je sais de quoi il est capable, rien ne saurait l'arrêter ni le confondre, la mort seule peut mettre un terme aux maux sans nombre qu'il sème sur ses pas et aux crimes qu'il enfante. Oh ! si je te tenais !

Ma pauvre mère ! répétait le vicomte en sanglotant.

Faut-il donc dire adieu aussi à cette pieuse illusion ? disait Berthe accablée.

Commandant, hasarda Robin, un esprit judicieux et sain tel que le vôtre ne saurait, sans se démentir lui-même, établir l'évidence d'un semblable crime sur quelque chose d'aussi fragilo qu'une supposition. Voyez donc, si vous plait, à quelle perplexité vous nous réduisez tous...

Citoyen administrateur, je sais quelle valeur auront mes soupçons dans la balance de la vérité. Je ne suis pas assez barbare, je ne suis pas assez fou, pour déceper, par des paroles inconsidérées, les souffrances de tant d'âmes si chères à la mienne. Mais expliquez-vous donc la possibilité d'un scrupule dans un être dont vous connaissez suffisamment maintenant les mauvais antécédens ; expliquez-vous le but caché qui poussa mon plus ardent ennemi à capter, par dol et fraude, la bienveillance des miens et à s'insinuer dans leur intimité ; quel intérêt aurait-il eu à solliciter, à obtenir les bonnes grâces de ma famille, même au moyen d'un faux, d'une recommandation, dont certes je ne pouvais pas m'envoyer, d'une protection que je ne lui eusse jamais accordée, s'il n'avait été égaré par la soif de sa colère et si ce n'avait été dans le but d'assouvir son ignoble ressentiment ? Expliquez-vous aussi ce dépitement d'Henriette.

malade depuis le premier mois de l'entrée de Ma-chi-kiao dans l'hôtel de Launay, et cette mort si imprévue, si soudaine, de la marquise, sept mois après ! Car vous aurez beau attribuer, comme tout le monde, ces trépas successifs au chagrin, aux tortures secrètes du foyer, tout ceci semble plus vraisemblable sans doute, mais ne me semble pas mieux établi, qu'à votre sens, mon argumentation relative à Ma-chi-kiao. Au contraire, ajouta-t-il en hochant tristement la tête, il est plus logique de croire que la douleur est pour l'homme un brevet de longévité ; mille exemples ne le prouvent-ils pas ? Voyez ma mère, voyez le comte de Montigny. Expliquez-vous enfin, cette fureur perdue et triomphante d'un misérable valet, qui désigne mon frère à la vengeance populaire au milieu d'une révolte et qui renouvelle avec lui, faible et sans armes, le duel opiniâtre et féroce qu'il m'avait déjà fallu soutenir, quatre années auparavant, au morne des Mandis.

— Je ne sais qu'en penser vraiment ! fit Robin en pressant à deux mains sa tête blanche où tant d'idées confuses et diamétralement opposées s'entrechoquaient.

— Il faut oublier ! dit le vicomte en essuyant ses larmes.

— Il faut pardonner, c'est plus généreux ; dit Berthe doucement en reprenant le bras de son mari.

— Si l'un ni l'autre ! reprit Gaston d'une voix terrible ; non, non, il faut punir ! Point d'oubli, ce serait une lâcheté ! Point de pardon, ce serait de la folie ! Jouer à la clemence avec une telle brute, faire de la magnanimité avec ce monstre, ce serait perdre notre temps ; d'ailleurs, tous ces nobles étans de grandeur d'âme et de charité chrétienne vous rendraient-ils des êtres bien-aimés que nous pleurons ? Il faut punir le crime ! Il s'agit ici d'appliquer la peine inflexible du talion ; s'écria le commandant avec un geste ferme et résolu, et il faut vivre avec patience jusqu'à ce que l'heure des représailles ait sonné !

Un roulement sourd l'interrompit. C'était la retraite que les tambours battaient sur le préau. Le guichetier ne tarda pas à paraître pour rappeler aux visiteurs qu'il était temps de quitter la Conciergerie. Ils se retirèrent en feignant de parler durement aux prisonniers, ce qui les éleva fort dans l'opinion du porte-clé, ardent patriote et ennemi juré de tous les gens paisibles.

Le temps marchait à pas de géant, se fançant à tour de bras des victimes, érasant ici ce qu'il avait édifié là, bouleversant le lendemain ses travaux barbares de la veille ; tout changeait, d'heure en heure, d'aspect, défaits ou victoires, opprimés ou tyrans. La terreur seule était invariable.

Depuis cinq mois, le pauvre comte de Kergouët avait été tenu au secret le plus rigoureux ainsi que ses complices. Ils avaient été pris, au nombre de quatorze, hors de leurs cabanons, et ces infortunés allaient inmanquablement répondre pour tous les autres, devant le tribunal révolutionnaire, de l'acte de rébellion auquel ils s'étaient imprudemment livrés, dans le fol espoir de sauver leur souverain. L'engouement des affaires, la multiplicité des procédures, la lenteur avec laquelle l'échafaud fonctionnait au gré des triumvirs, avait retardé jusque-là leur mise en accusation ; mais on en avait profité pour dénaturer complètement cette chauffourée, en lui prêtant des proportions gigantesques et en faisant répandre dans le public, à grand renfort d'aboyeurs soudoyés par la Commune, des détails monstrueux sur cet épouvantable projet de contre-révolution.

Enfin, le jour était arrivé où l'on avait évoqué cette affaire. Nous ferons grâce au lecteur, des circonstances aggravantes qui jailliront, par milliers, sous la volonté sanguinaire de tous ces juges iniques et des incidents tour à tour burlesques et odieux qui rompent la monotonie de ces débats hypoérites, dont le dénouement était connu d'avance. Il nous suffira de dire que si les accusateurs firent preuve de génie dans leurs fulminans réquisitoires contre les accusés, ces derniers les surpassèrent encore par la dignité de leur défense ou la verve éclatante de leurs saillies.

Le retour inspiré de Gaston de Launay était venu contrebalancer fort à propos, la privation qui résultait, pour son frère, de la mise au secret de Kergouët. Il avait d'autant plus sujet de souffrir de cette séparation, qu'il se reprochait d'être en quelque sorte l'unique cause du malheur qui frappait son ami. Il ne pensait absolument plus qu'à le sauver ; mille espérances bizarres, mille projets chimériques absorbaient son esprit fatigué ; sa tête enfantant des rêves absurdes ; cette préoccupation lui donnait mille distractions pénibles, l'accablait de tristesses vagues, le portait à fuir la société et le rendait en un mot méconnaissable pour tous. Gaston et sa vive amitié, ses longs récits, ses encouragemens, réagirent d'une manière favorable sur ces mélancoliques dispositions, et rendirent un peu d'énergie à cette nature accablée.

On atteignit ainsi les premiers jours du juillet.

Un matin, Charles vit entrer Robin dans sa cellule ; le vieux garde-français avait les sourcils froncés, sa physionomie était sombre ; il serra la main au vicomte d'une manière étrange qui le fit frissonner. L'impression glaciale des doigts tremblans du l'anspessade l'éfraya.

— Qu'est-ce donc ? lui demanda-t-il tout surpris de tant d'émotion.

Et comme en levant les yeux, il aperçut Louiso sur le souill, pâle, raide, silencieuse et immobile comme un fantôme, il comprit aussitôt toute la vérité.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il en tressaillant, que venez-vous m'apprendre ? Kergouët...

— Continué ! fit l'anspessade.

— Et... à quoi ? murmura avec peine le vicomte.

— A mort ! répondit tranquillement la jeune fille.

Cela dit, elle glissa sur le carreau, et y resta plongée dans un long évanouissement.

— Pour l'amour du ciel ! s'écria Robin dans un état d'exaspération difficile à décrire, Charles, venez à mon secours et débarrassez-moi de votre sœur !

— Pauvre enfant ! avez donc pitié d'elle ! dit Charles.

— Hélas ! a-t-elle donc pitié de moi ! Depuis hier soir qu'elle s'est repandue la fatale nouvelle de ces condamnations, elle ne me laisse pas un instant de repos. Ce sont des vapeurs, des syncopes, des cris déchirans, qui n'en finissent pas ; c'est un désespoir, une agitation fébrile qui tiennent de la folie. Elle n'a cessé de m'implorer pour que je l'amenasse ici, elle veut la sauver le condamné, prendre sa place ou mourir avec lui... Enfin comme je craignais de l'irriter par la moindre contradiction, je fus assez faible — je suis si bête ! — pour lui promettre d'employer tout mon crédit, afin de lui ménager la poignante consolation de voir un dernier fois M. de Kergouët, avant l'heure fatale. Elle l'aime, cet enfant, et c'est certainement un grand malheur. N'importe, j'ai cédé, j'ai consenti ; vous verrez que cela nous jouera quelque mauvais tour ! Je suis bien étonné de n'avoir pas été compromis cent fois, par les exigences irréflechies et les maladroits épanchemens de ces créatures ! Venez donc à mon aide, je vous en supplie !

— Que puis-je tenter pour la calmer, après vous ? dit Charles.

— Mais sermonez-la, grondez-la, retenez-la près de vous ! Exhibez-moi le supplice que m'indigera le spectacle de cette dernière entrevue ! D'ailleurs, il n'est pas possible qu'elle ait lieu ; elle ne doit pas, so voir, tout le monde comprendrait que Louise l'aime, ce jeune homme, et c'est déjà beaucoup, qu'en ce nois, nous n'ayons pu nous soustraire à la sombre révélation de cette vérité. Et puis on ne tardera pas à m'accuser, les uns de complaisance coupable, les autres de complaisance ; enfin, c'est impossible, parce que... Kergouët...

— Eh bien ?

— Kergouët s'est ouvert les veines avec un éclat de voix, et hier soir, on la transporté mourant à l'infirmerie !

Tout entier aux soins qu'il prodiguait à sa sœur, le vicomte trouva assez de force pour supporter l'une après l'autre, ces deux tristes nouvelles ; mais son cœur en demeurait érasé.

— Et maintenant ? demanda-t-il après un instant de silence.

— Maintenant votre frère se trouve avec lui et va, nous dire bientôt comment il l'a laissé. Mais tenez, justement, le voici qui monte l'escalier du dortoir.

Gaston, en effet, ne tarda pas à paraître. Tout en s'empressant auprès de Louise, il raconta que Kergouët ne donnait plus la moindre inquiétude sur sa vie, que l'hémorragie en l'affaiblissant, avait apaisé son exaltation et quo, bouché étroitement dans une camisole de force, il paraissait résigné à son sort.

— Oh donc est-il enchaîné ? demanda Charles.

— Enchaîné ? nulle part ! Il est dans une chambre fermée au loquet. Un seul porte-clé monte la garde à côté, dans une des salles de l'infirmerie.

— Tant mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que nous le sauverons !

— Plait-il ? fit Robin.

— Nous le sauverons, répéta Charles.

— Tu deviens donc fou aussi, toi ! s'écria Gaston.

— Fout ! Il n'y a pas de folie là dedans. Vous allez voir, mon plan est très sensé : les fenêtres de l'infirmerie donnent, il est vrai, sur notre préau et sont solidement grillées, mais celles des médecins et employés ne le sont pas et donnent sur les galeries extérieures du palais. Il suffirait, pour y parvenir, de s'emparer du troussseau de clés d'un guichetier et d'ouvrir la porte d'un corridor qui sépare le corps de logis réservé aux employés de celui de la prison et de l'infirmerie. La chose est facile, et c'est par là que je vais m'échapper avec Kergouët, aujourd'hui même. Je m'en vais feindre quelque attaque subtile de, catalepsie ou de typhus, j'aurai mes entrées dans la bergerie, je communique aussitôt avec le condamné, nous faisons boire le gardien, et...

— Charmant moyen, un véritable di'anspessade avec amertume. Nous avons sué sang et eau jusqu'à présent, afin d'éloigner de nous l'attention et les soupçons, nous voilà en quelque sorte l'abri de tout danger, nous sommes presque oubliés dans cette prison où l'on ne fait que passer, et vous voulez courir au devant de la mort ! Le beau résultat ! Monsieur le vicomte, daignez accepter mes sincères félicitations !

— Vous maniez l'ironie en grand seigneur, monsieur Robin, répondit le vicomte piqué.

— Mais que pensera Berthe de tout ceci ? objecta Gaston.

— Elle m'approuvera de tout son cœur, fit avec assurance le vicomte, et au besoin, elle m'aidera.

Robin et Gaston ne pouvant plus douter qu'il ne parlât sérieusement, échangèrent alors un singulier regard, dont l'expression échappa au prisonnier.

— Avant d'entreprendre quoi que ce soit, reprit le commandant, laissez-nous du moins nous assurer que l'on entreprenne à des chances un succès.

— Volontiers !

— Nous allons d'abord nous rendre au quartier des femmes pour voir

Berthe et confia Louise, pendant quelques heures, à ses soins. De là, M. Robin et moi, nous irons explorer les lieux et nous tâcherons de bien découvrir les différents obstacles que tu pourrais rencontrer dans ta tentative généreuse. Allons, bon courage, frère, et à bientôt...

— Au revoir ! dit le vicomte radieux.
— Attendez-nous ! reprit Robin.
— Soit, mais ne tardez pas.
— Vous aurez de nos nouvelles tout à l'heure, fit l'anspessade.
Et tous deux, soutenant Louise toujours faible et chancelante, muette et accablée, s'éloignèrent du dortoir.

— Il me semble que nous nous comprenons merveilleusement, dit Robin à Gaston, une fois qu'ils eurent passé le seuil du salon.

— Je l'espère pour mon frère, répondit le hussard.

— Bien ! fit Robin.

Et il se retourna vers un guichetier auquel il glissa quelques mots dans l'oreille.

Celui-ci s'inclina respectueusement et, se dirigeant aussitôt vers la cellule du vicomte, il le boucla.

— Eh bien ! Antoine, s'écria Charles étonné, vous m'enfermez ?

— Oui, citoyen, par ordre supérieur.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que tu ne sortiras pas de la journée de ton boudoir.

— Mais ! pourquoi donc cela ?

— Pour insubordination.

— Pour insubordination, moi ! Envers qui ?

— Envers le citoyen Robin, administrateur de police. Assez causé comme cela.

— Un voile tomba des yeux du vicomte, une clarté soudaine pénétra dans les profondeurs de son esprit.

— Plus de doute, s'écria-t-il avec rage, ils m'ont joué ! Les envieux, ils veulent me ravir le bouclier de la sauveur !

Robin s'était empressé de courir au quartier des femmes et d'y confier Louise aux soins fraternels de Berthe, tout épouvantée de l'état déplorable dans lequel elle trouva sa cousine. Pendant qu'elle la faisait s'asseoir sur son lit de sangle et qu'elle lui prodiguait les soins et les consolations, Gaston se rendait tout attristé à son service et Robin montait à l'infirmerie, décidé à tenir scrupuleusement la parole qu'il avait donnée à Louise, de lui ménager un instant d'entretien avec le condamné ; seulement, il croyait prudent, au préalable, de voir M. de Kergouët et de juger par lui-même s'il n'y aurait ni inconvenance, ni maladresse à autoriser cette entrevue, et si, surtout, elle ne donnerait pas lieu à des remarques peu favorables, de la part des divers employés de l'établissement.

Mais dans toute la Conciergerie, nul n'avait garde, ce jour-là, d'examiner les actes d'autrui ; de scruter les intentions, d'interroger les regards ou les démarches de qui que ce fût. C'est qu'il se passait depuis la veille des choses étranges. Il courait des bruits sinistres sur certains événements de la ville, tout le monde était à la piste des nouvelles ; on semblait pressentir une grande catastrophe. Le service n'allait plus son train accoutumé, les officiers de ronde n'avaient point encore regagné, les minicypaux étaient presque honnêtes, les porte-clés ne tutoyaient plus personne.

Les prisonniers, privés de journaux et de visites depuis deux jours, ne savaient comment s'expliquer ces mesures vexatoires, les employés interrogés gardaient un morne silence, les clients de cœur étaient à la chaîne, les surveillants se relâchaient beaucoup de la sévérité de leurs devoirs ; bref, on comprenait, sans s'être bien communiqué, qu'une grande question se débattait au dehors et que la machine républicaine se détraquait un peu. Ce fut tout ce qu'il y avait de confirmation que les détenus connaissent déjà, bien qu'au flair, de cette nouvelle tempête populaire, ce fut d'attendre tout à coup un guichetier crier à son chien, que les sons du tocsin faisaient hurler :

— Allons ! va te coucher, Robespierre !

Ce fut circuler, rapide comme la foudre, parmi les prisonniers aux regards et à un succès fou, vola de bouche en bouche et agita d'effroi sur sa palme cette multitude accablée d'ennuis et de dégoûts. Mais il faut renoncer à peindre ses transports, l'enthousiasme et la joie qui éclatèrent dans le préau, dans les chambres et jusque dans les cachots infects de la Souricière, à la voix criarde des aboyeurs, lisant la fameuse proclamation qui invitait tous les citoyens à se ranger autour de la Convention nationale et le décret qu'elle avait rendu contre les triumvirs. Tous s'embrassèrent et se félicitèrent les larmes aux yeux, le sourire sur les lèvres, d'être dans des bras, des trempigouens, une admiration, une terreur, un délire intransmissibles.

L'anspessade, en traversant les vastes corridors de l'établissement rencontra à peine quelques porte-clés à leurs postes. Les guichets étaient pour la plupart entr'ouverts et abandonnés, le passe-partout dans la serrure. Les gardarmes, toujours si remarquables par leur tenue et leur discipline, semblaient avoir oublié la lettre inflexible de leur consigne et causaient bruyamment entre eux, la carabine dans un coin, la pipe à la bouche. Telle était la préoccupation de Robin, qu'il ne songea même pas à réprimer ces désordres.

En entrant à l'infirmerie, il se fit reconnaître du guichetier et le pria de lui indiquer la chambre du condamné à mort. Il lui montra du doigt une petite porte qui donnait dans deux salles vides, à l'extrémité de laquelle s'ouvrait un cabi et de surveillant on se trouvait Kergouët. Sa ca-

misole de force était à ses pieds ; des lambaux de couverture, de chaises et de fagience jonchaient le carreau. Il était dans un état de rage, voisin de la démence ; des sanglots, des soubresauts s'entre-heurtaient plaintivement dans sa poitrine, les bras tendus vers le ciel où les ongles enfoncés dans le plâtre humide de sa muraille, il balbutiait et grommelait les paroles, les vœux, les menaces les plus insensés. Tantôt il retombait aléssé sur lui-même contre la paille délaissée du sous lit de sangle, tantôt il se dressait furibond, échevelé, écumanant, se lançant d'une extrémité à l'autre de sa cellule, se déchirant le visage et se tordant les mains.

— Oh ! mourir ainsi ! s'écriait-il, et sur un échafaud ! moi ! un Kergouët ! comme le dernier des criminels ! Qu'ils nous envoient donc sur un champ de bataille !

Puis, l'idée de cette mort hideuse et infamante revenait torturer à la fois son imagination et son cœur, et l'impétueux Breton, lutait avec un horrible désespoir, contre les angoisses de cette lente et cruelle agonie.

— Vous ici ? dit-il en apercevant Robin.

— Oui, mon ami, je viens vous faire ma petite visite en bon voisin, comme vous voyez. Nous ne pouvons guère nous quitter sans échanger encore une poignée de main ; d'ailleurs, Charles a exigé que je ne chargeasse pour vos de ses frères adieux...

— Ses adieux ! fit le condamné avec amertume. C'est que je ne peux vraiment pas me persuader qu'en va me couper le cou ! On m'assure que ce sera bûché dans deux heures, moi je ne peux pas le croire. Mourir comme un voleur sur l'échafaud ! Mourir comme un païen, sans prêtre à son côté ! Comprenez-vous, monsieur Robin ! Est-ce possible ? Ah ! que j'aurais donc mieux fait d'envoyer paître sur les prés de Satan ces belles merveilleuses, ces Circés de forum, ces prodiges vivants des Lais athéniennes qui m'ont attiré à Paris, puis plongé dans cette prison que j'aurais donc mieux fait de rester avec mes gars de la Vendée, avec mes amis de Bonchamp, d'Elbée, Clarette, Laroche-Juqueim, Lescaure, Puyssat et tant d'autres bienheureux qui bataillaient encore dans leurs hautes herbes et tombés au moins sur un champ d'honneur, l'épée à la main ! La belle las, dites-moi, d'aller tenter la nuque sur une planche et de se voir expédier par un chenapan armé d'un coupepet de cuisine !

— La honte d'un tel supplice n'est jamais pour la victime, quand sa fermeté la place au dessus de sa mauvaise fortune, répondit Robin. Malheureusement donc ces noires préoccupations ; pourquoi, vous appesantir autant sur votre destinée et vous lamentez ici sur l'ignominie qui attend votre race ? A quoi, bon vos récriminations ? A quoi bon vos plaintes ?

— Au fait, vous avez parfaitement raison. Je ne vois pas pourquoi je me comporterais aussi faiblement ; vous seriez, capable de croire que je suis contrarié de mourir...

— Je crois, fit Robin en s'efforçant de sourire afin d'opérer une diversion heureuse sur la mobile imagination, du jeune homme, je crois que c'est tout au moins désagréable, et qu'à votre place je serais bien un peu... vexé, mais je m'efforcerais de penser à autre chose pour me distraire.

— Penser, penser ; c'est fort bon à dire. Penser à quoi ?

— A votre toilette, par exemple.

— Est-ce que vous me trouveriez un peu négligé ? Mon habit est pourtant de Péterhoff, mes culottes sont de la dernière coupe. Peut-être que mon jabot est trop chiffonné ; ma cravate n'est plus très fraîche ; ce gilet n'a pas de pointes assez gaillardes... Aussi, que diable voulez-vous ? On ne m'a prévu qu'hier au soir, je n'ai pas le temps de m'habiller convenablement. C'est désolant !

— Rassurez-vous ; vous êtes très bien. Ce que j'en disais n'était que pour vous prévenir qu'en vous livrant à toutes ces démolitions, vous vous étiez blanchi les basques contre la paraffine.

— Et pas de brosse seulement dans cette bicoque !

— On a toujours été très mal monté ici.

— Pas en victimes toujours !

— Ne pensez donc pas à cela !... Quo vous êtes enfant ! A propos ; je me surpise à vous faire !

— Vraiment ! laquelle ?

— Je vais vous amener une jeune dame...

— Ne me parlez plus de femme, j'en ai jusqu'au cou !

— Une jeune dame bien jolie...

— Bah !

— Et qui s'intéresse vivement à vous !

— Fichtre !

— Vous ne devinez pas ?

— Non. Je donnerais quelque chose pour trouver une brosse. Je vous dirai qu'il n'y a pas d'être plus parussoux et plus bête que moi lorsqu'il s'agit de dormir... Comment est-elle ?

— Petite, rose, gracieuse, spirituelle, aimante...

— J'en ai connu des centaines comme cela !

— Il n'y a qu'elle dans son genre.

— Ah ! je sais qui vous voulez dire.

— Voyons.

— La petite Pomérel. Farceuse, va ! Qu'est-ce qu'elle me veut ?

— Vous en êtes à quelques milliers de lieues.

— Seulement ! Attendez donc : petite, rose, gracieuse, il est cela, je me trompais ; c'est Olympe de Bonnavant !

— De quoi ?

— A moins que ce ne soit Irma, du théâtre de la Nation.
— Non, non.
— Ou bien, Dolorès...
— Permettez, pour ne pas vous vous entraîner dans des énumérations interminables, je vous la nomme tout de suite : c'est Mlle Louise de Launay.

— Mlle de Launay ! la sœur de Charles ? Je crois bien que j'en étais à quelques milliers de lieues !

— La sœur de votre ami a désiré vous porter, au nom de son frère, des paroles de sympathie, de résignation...

— Que de reconnaissance ne lui dois-je pas, pour cette aimable attention !

— J'ai consenti à l'a mener avec moi, à regret, je l'avoue...

— Pourquoi donc ?

— Vous comprendrez aisément mes répugnances lorsque vous saurez, qu'en proie, depuis plusieurs mois, à des fièvres violentes, la pauvre fille est parfois sujette à des absences.....

— Que me dites-vous là ?

— La vérité, malheureusement. L'émotion bien naturelle qu'elle ne manquera pas d'éprouver en votre présence, dans un moment aussi solennel, sa grande susceptibilité nerveuse, m'engageant à vous prévenir de ces aberrations lugubres et à bien vous recommander surtout de ne point vous laisser aller, devant elle, à des signes de tristesse ou de colère ou d'accablement. Ce serait lui rendre ses fièvres à l'instant même et la replonger dans son délire.

— Soyez tranquille, je m'observerai. Ce n'est étonnant ! J'en ai jamais Charles ne m'en a parlé de cette maladie. Pauvre demoiselle ! Soutenez-elle beaucoup ? Je ne m'en serais pas douté de cela. Je jurerais que c'est la captivité de son frère et de sa belle-sœur qui l'a réduite en cet état !

— Certainement, ce chagrin est pour beaucoup dans son mal. Je puis compter sur vous, monsieur de Kergouët ?

— Comme sur vous-même.

— Allons, je suis rassuré alors ; fit le brave homme tout fier du succès de ses débuts diplomatiques. Je vais vite vous la chercher, car je n'ai plus qu'une demi-heure à rester ici.

Il sortit en courant, enchanté de sa ruse et heuronné d'avoir prolongé Louise contre ses propres impressions.

A peine était-il dehors, qu'une femme échevelée, pâle, ruisselante, se jeta au devant de Kergouët stupéfait.

— Louise ! s'écria-t-il en reculant devant cette apparition.

— Silence ! oui, c'est moi. C'est Louise qui vient vous sauver ! Mais, avant tout, gardez-vous d'ajouter foi aux contes de M. Robin. Oui, oui, j'ai tout entendu, cachée derrière cette porte. Il disait que j'étais malade, que j'étais folle... Il n'en est rien. J'ai malheureusement toute ma raison, mais je puis la perdre à l'instant, si vous ne consentez à m'obéir.

— De quoi s'agit-il ?

— Je vous le répète : je veux vous sauver ! Pour accomplir ce prodige, je n'ai par devant moi que quelques minutes, ne les perdons pas en tergiversations inutiles...

Ce disant, la jeune fille laissait tomber devant elle une robe noire, identiquement semblable à celle qu'elle portait, un grand chapeau, un bonnet orné d'un long voile, et se mettait en devoir d'affubler de cet étrange costume le prisonnier qui la contemplant dans un ébahissement profond.

En recouvrant l'usage de ses sens et de sa raison, grâce aux touchants secours que lui avait portés sa cousine, les premiers mots de Louise avaient exprimé son inquiétude sur l'absence de Robin. Berthe avait essayé tous les moyens de la calmer en lui annonçant son prochain retour, mais tous ces efforts demeuraient vains et stériles en présence de l'exaltation, du sombre désespoir qui agitaient ses pensées. Profitant d'un moment où Berthe la quittait pour rapporter un flacon d'éther à une de ses voisines, la pauvre enfant, obéissant à une impulsion irrésistible, s'élança hors de la cellule et regardant de côtés et d'autres pour voir si personne ne l'observait dans sa téméraire entreprise, elle se mit à courir dans les corridors, glissant avec la rapidité d'une ombre dans le clair-obscur de mille détours, rasant le sol comme ces mouettes qui rasant la surface amère de l'Océan dans les gros temps. Enfin, elle fut assez adroite pour s'orienter dans ce dédale, et assez favorisée pour faire ce trajet sans être inquiétée par les surveillants, fort relâchés, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à l'endroit de leur règlement. Mais que de fois ne fut-elle pas obligée de s'arrêter subitement dans sa course, appuyant la main sur son cœur, comme pour donner à ses émotions le temps de s'apaiser !

Le surveillant de l'infirmerie s'endormait sur sa chaise, Louise lui dit brièvement qu'elle cherchait le citoyen Robin.

— Il est là, lui répliqua-t-il en bâillant.

— Merci !

Elle reprend sa marche, traverse les deux salles d'un pas si vif, si léger, qu'on entend à peine le bruit de ses petits pieds. Arrivée devant la porte entrouverte, elle écoute. O fortune ! Robin va sortir. Ils seront donc seuls l'espace d'une seconde ; c'est plus qu'il ne faut à Louise pour sauver celui qu'elle aime ; tout va bien. Espérances et illusions se pressent dans le ciel de ses rêves comme les étoiles de la voie lactée. La vie réelle et positive a beau l'assailir de toutes parts, elle s'obstine à lutter contre elle en priant Dieu de la soutenir dans ce combat, pour qu'il n'abandonne pas à un incompète. Voici cette frêle et délicate enfant, si ti-

mide, si faible jusque-là, qui devient une femme forte et audacieuse. La vierge fait place à l'héroïne.

— Tenez, monsieur, murmura-t-elle en levant vers le condamné ses beaux yeux humides et suppliants, revêtez vite cette robe, couvrez votre visage de ce voile, dissimulez votre tournure sous les plis de ce chapeau, et passez sans crainte devant le porte-clés, il dort... Le passage est presque libre, il vous sera tout à fait ouvert, avec un peu d'audace. Ces messieurs sont habitués à me voir en bas au guichet, ils ne feront aucune difficulté de vous ouvrir les portes. Si l'on vous interpelle, répondez hardiment que vous êtes la parente du citoyen administrateur Robin, cela suffira.

— Soyez mille fois bénie, mademoiselle, de votre compassion ! s'écria le prisonnier en joignant les mains ; Dieu m'est témoin que si je regretto la vie, c'est parce que je ne pourrais la consacrer tout entière à vous témoigner ma reconnaissance !

— Mais, c'est tout simple et vous ne me devez pas même le plus léger remerciement. Si j'étais à votre place, et qu'il vous fût accordé de me sauver avec les mêmes facilités que je possède en ce moment, j'espère bien que vous agiriez tout comme moi.

— Oh ! certes. Mais je ne puis, je ne dois pas accepter un si généreux dévouement.

— Ciel ! vous me refusez, monsieur de Kergouët ? s'écria Louise d'une voix déchirante.

— Qui me dit que vous ne serez pas victime de vos bonnes intentions ?

— Mais, monsieur, reprit Louise en feignant une gaie insouciance, pensez-vous donc que je sois tellement dégoutée de la vie que j'en fasse mon deuil avec tant d'empressement ? Croyez bien que je serais moins déterminée à courir des chances de péril si je savais que ce péril fut si grand et surtout qu'il ne me laissât aucune espérance de succès. Vous m'accordez en vérité plus de vertu que je n'en ai, de supposer que la tentative de liberté à laquelle je viens vous prier de vous associer, dans votre seul intérêt, puisse compromettre en quoi que ce soit ma tranquillité personnelle. Je suis confuse de tant de générosité.

— Plaisanterie à part, que deviendriez-vous si je refusais à vos aimables instances, mademoiselle ?

— Ce que je deviendrais ? Eh ! je retournerais paisiblement chez moi, au bras de M. Robin qui ne tardera pas à remonter, des que Berthe lui aura dit que je dois être ici.

— A la bonne heure. Mais encore...

— Mais encore il ne faudrait point hésiter si long-temps, les minutes se passent en attendant !

— C'est que c'est une proposition bien atterrante, savez-vous ?

— Il n'y paraît guère puisque vous ne vous décidez à rien...

— C'est étonnant que ce vieux lièvre m'ait assuré qu'elle était folle se disait nonchalamment le prisonnier ; jusqu'ici elle n'a encore montré qu'infiniment de courage, de bonté et d'esprit. Il me faut un peu l'effet de rader depuis quelques mois, ce pauvre Robin, ah !

— Eh bien ! monsieur ? disait Louise en tripotant de crainte et d'impatience.

— Eh bien, dame ! je ne sais pas mais je n'ose pas accepter, il me semble que je fais mal ; que je vous perds, que j'expose vos jours...

— Que vous importent donc mes jours !

— Comment, ce qu'ils m'importent ? Vous flattez-vous de me voir accepter, dans un égoume odieux et stupide, un marché qui n'offre d'avantages qu'à moi et consentir, — en échange d'une liberté assez problématique d'ailleurs, — un sacrifice de tant de noblesse, de sensibilité d'âme et de beauté ?

— Oh ! vous n'y avez jamais fait attention.

— Vous n'en savez rien. De ce que je n'ose jamais oser vous manquer de respect en vous le disant, s'ensuit-il que j'aie dû rester indifférent en présence de tant de qualités enchantées et d'attraits charmants ? J'ai toujours éprouvé, au contraire, pour vous, comme pour toute femme, la plus sincère amitié.

— Son amitié ! murmura Berthe en levant ses yeux vers la ciel.

— Et vraiment, à cause de cela même, je me mets un scrupule de vous plonger dans l'embarras, par ma faiblesse à vous enlever.

— Combien de fois, monsieur, me demandez-vous la peine de vous répéter que j'ai le privilège de vous arracher à votre captivité et au supplice qui vous attend, sans qu'il m'en coûte un cheveu de la tête ! Il n'est pour moi, en vous libérant ainsi, ni poursuites, ni châtimens, ni dangers à redouter ; mais vous, vous les courez tous en différant plus long-temps à me donner votre consentement pour ce que je vous propose. Songez que chaque seconde qui s'écoule vous rapproche d'autant de l'échafaud ; songez que vous renoncez à une vie jeune, poétique et brillante qui peut être utile encore au pays et à nos princes, à une indépendance toujours chère aux nobles âmes, qui palpitent comme la vôtre, à toutes les glorieuses actions. Vous n'appréciez donc ni l'amitié si tendre de mon frère, ni... la mienne, ni l'estime, ni l'intérêt bienveillant de tous ceux qui vous connaissent ? Votre cœur est donc tellement usé, tellement fêlé, qu'il ne se sente pas ranimé par toutes les espérances de fortune, de liberté, d'honneur et d'affection qui miroitent au soleil de votre avenir ? N'allez pas vous laisser abattre face à face avec le malheur ; n'allez pas livrer votre âme à de lâches faiblesses ; gardez-vous de cette coupable inertie qui brise les ressorts de tout esprit irascible, c'est une tigre hideuse qui vous rongerait vif et vous laisserait, dépourvu de votre honneur ; ce serait une tache à votre front, ce serait une barre de bâtarde dans vos armoiries. Appelez au contraire à votre aide cette foi

consolante, cette inébranlable fermeté, cette irrésistible valeur du soldat vendéen dont vous sentiez naguère embrasé à Pontivy et dans le Bocage. Soyez grand, soyez brave, soyez gentilhomme; portez dignement votre nom; redressez-vous de toute votre hauteur, conte de Kergouët, vos aïeux n'ont point à rougir; vous ne fuyez pas la mort, vous la bravez en la voulant plus belle! Allons, plus d'hésitation, vous dis-je, prenez ces vêtements, habillez-vous à la hâte; dans un instant peut-être il sera trop tard!

Kergouët immobile ne répondait pas.
— Seigneur, mon Dieu, inspirez-moi donc! s'écria la jeune fille hors d'elle-même. Il ne m'écoute pas, il n'est seulement pas touché de mes angoisses; il ne voit pas ce que je souffre, il ne se doute donc pas du mal qu'il me cause! Mais si ce n'est pas pour vous, vivez au moins pour moi! Que deviendrai-je quand vous ne serez plus là, quand je ne pourrai plus trembler à chaque instant pour votre personne, quand je n'endurerai plus cet éternel martyre que le bruit de vos folles, que le nombre de vos maîtresses, que le scandale de vos orgies me faisaient endurer? Quel éclair de joie sombre viendra luire parfois dans mon isolement, si je ne vous vois plus? Quelles harmonies divines vibreront encore à mon oreille, si je n'entends plus les éclats de votre voix? Ayez donc pitié de moi! Sauvez-vous, je vous en conjure! Vous n'avez déjà rendue si heureuse le jour où, cédant aux avis anonymes que je vous adressais, vous consentîtes à quitter Paris et à venir dire adieu à mon frère Maurice sur la place Royale, où en souvient-il? Eh! bien, renouvez pour moi cette tournée de reconnaissance, d'ivresse et de ravissement; écoutez-moi encore, obéissez-moi encore: Sauvez-vous! Sauvez-vous!

— Et elle s'épuisait à le convaincre, elle priait, elle suppliait, elle pleurait, elle rampait à ses pieds où elle venait enfin de se jeter avec sa pudour, avec son dévouement, avec son amour noblement dévoilé!

— Quoi! c'était vous! babilutia le condamné avec des larmes dans la voix, avec une expression non équivoque de respect et d'admiration sur sa physionomie. Et, courant à elle, il la releva.

— J'accpte, lui dit-il d'un accent grave et solennel, les secours que vous m'apportez encore; vous êtes mon bon ange; c'est à vous que j'ai dû la vie, il y a deux ans; si je l'avais su plus tôt, je ne serais pas ici, car vous seriez ma femme, et les déplorables égarements que j'épiais dans cette prison ne m'auraient pas aveuglé au point de méconnaître en vous si long-temps mon génie protecteur. Pardonnez-moi ma vie passée; celle que je consens à recevoir de vous, en ce moment, sera tout entière consacrée à vous la faire oublier; je veux vous chérir autant que je vous ai bnie déjà sans savoir votre nom. Louise, soyez ma femme! Louise, aimez-moi!

— A ces paroles brûlantes, à cette reconnaissance fiévreuse, et emportée du jeune homme, le contact de ses lèvres sur sa main, une sensation inconnue, rapide, dévorante, parcourut tout le corps de Louise et la fit plier sur elle-même, comme une gerbe, à la fois accablée et fière de sa propre richesse. Haletante, éperdue, folle d'amour et de bonheur, elle tomba dans les bras de Kergouët, ayant à peine la force de murmurer encore :

— Partez! partez vite!

— Jobéis, cette fois, s'écria le prisonnier. Il se revêtit à la hâte du déguisement que la jeune fille lui avait apporté.

Celle-ci le regardait d'un air interdit; son teint était extraordinairement animé; le vin qui brille dans la coupe est moins venimeux que ne le paraissent ses joues; sa physionomie entière était changée, elle était rayonnante. La blancheur de la neige n'était rien auprès de sa peau blanche et polie; ses yeux étaient de ce beau bleu foncé de la violette qui se cache sous l'herbe. Sa main brûlait et frissonnait en même temps dans celle de Kergouët. Tout à coup elle crut reconnaître le pas de Robin dans l'éloignement :

— Adieu! dit-elle, on vient, fuyez!

— Sa vue s'obscurcit, sa poitrine se gonfla, elle perdit la voix, la respiration, toute connaissance, tout sentiment de la vie, et quand elle revint à elle, elle se trouva seule, étendue sur le lit de Kergouët et sentant encore à une douce tiédeur, l'empreinte de ses doigts sur les siens.

Robin avait été douloureusement frappé, en retournant à la cellule de sa filleule, d'apprendre d'elle que Louise s'était échappée. Ne doutant pas un instant qu'elle ne se fût dirigée vers l'infirmerie par un autre chemin que lui, il y retourna aussi promptement que son âge et son émotion le lui permirent. Des inspecteurs l'arrêtèrent en route pour lui remettre des dépêches pressantes qu'une estafette avait apportées pour lui à la Conciergerie; ils remarquèrent qu'il se troubla profondément en les lisant. Comme il montait l'escalier toujours précipité, il entrevit vaguement au dessus de lui quelque chose comme Louise qui descendait.

— Ah! lui vint-il dit-il en redescendant aussitôt, vous êtes plus raisonnable que je ne l'avais espéré; c'est bien cela. Allons-nous-en bien vite; je suis convoqué au comité; il s'en passe de belles dans Paris à cette heure!

— A ces mots, cette manière de femme à tourner équivoque, qui, pour éviter sans doute de s'embarrasser dans les plis de sa robe, venait de la retrousser jusqu'au dessus du genou, s'enfonça le poing dans la bouche pour y éteindre un éclat de rire prêt à lui échapper.

— Elle descendit derrière Robin, à petits pas, frôlant à dessein sa robe contre les murs, toussant précieusement et le visage en partie caché dans son mouchoir. On leur ouvrit le guichet et ils sortirent...

— Ouf! s'écria-t-elle dès qu'elle eut aspiré les premières bouffées d'air pur du dehors.

Robin se retourna vivement; il pensait que la pauvre fille avait toutes les peines à contenir ses sanglots. Cette douleur lui fit mal. Il lui offrit son bras :

— Allons, mon enfant, un peu de courage!

Arrivés rue du Temple, le premier mouvement de sa compagne fut de courir à une glace et de s'y mirer.

Robin la crut décidément folle, il était tout étonné d'avoir parlé si véritablement au condamné de l'aliénation mentale de Louise. Son erreur se dissipa bientôt, quand se retournant vers lui elle s'écria d'une voix de stentor :

— Sacrebleu! Je suis laide à faire peur. Je crois bien qu'on ne m'aurait pas reconnue comme cela!

— C'était Kergouët.

— Malheureux! murmura l'anspessade prêt à défaillir, qu'avez-vous fait?

— La farce est bonne, hein?

— Et Louise? Qu'avez-vous fait de Louise? Où est-elle?

— Elle vous attend chez moi pour pouvoir sortir à son tour. Allez donc la chercher!

— Allez donc la chercher! répétait le vieillard tout frémissant; pourrais-je la délivrer maintenant si j'y allais! Mais le ciel nous a donc abandonnés, mon Dieu!

Et il pleurait, il gesticulait, il marchait à grands pas dans la chambre comme un insensé. Enfin il s'arrêta devant Kergouët qui riait encore du bon tour qu'il croyait avoir joué à ses geoliers, le toisa fixement, haussa les épaules et prenant son chapeau, s'élança de nouveau dans la rue en grommelant :

— Il ne comprend rien, cet égaré! C'est une tête de linotte! Il bairrait des entretiens sur le Vésuve. Sait-il seulement que la pauvre fille va répondre pour lui et qu'elle paiera de sa tête son stupide dévouement?

La terreur lui prêta des ailes. Il vola à la Conciergerie; tout y était en grande rumeur. On lui apprit qu'une jeune femme avait favorisé l'évasion d'un détenu en lui prêtant ses vêtements et que si le condamné ne se retrouvait pas, d'ici à une heure, elle serait exécutée à sa place. Des inspecteurs aux autres prirent Robin à part et lui firent des questions insidieuses sur sa sortie récente de la prison, ayant l'air de l'accuser de complicité dans la perpétration de cet événement. Le brave homme ni effrontément, expliqua du mieux qu'il put sa visite au condamné, et soutint qu'il était bien sorti avec sa cousine. Il désavoua Louise, car il lui vit bien que le malheur était consommé et irréparable; un aven édit exposé sa vie sans sauver celle de la noble victime et d'ailleurs, il songeait avec effroi à ce que deviendrait sa petite Berthe, s'il se livrait lui-même à ses bourreaux. Il s'en retourna le cœur navré.

Ses dépêches l'appelaient à la maison commune, en l'éclairant sur les difficultés insurmontables de la situation; il y courut. Il avait son logis en horreur depuis que Kergouët l'habitait sans paraître se douter du prix auquel il devait sa liberté. Il tomba là, dans de nouveaux orages; la foudre sillonnait l'horizon politique; on était au 10 thermidor!

Il vit Robespierre, la tête ensanglantée, assis devant ses collègues du Comité qui l'injuriaient lâchement, lui blessé, lui mourant, et d'obscurs commis de bureau donnant le coup de pied de l'âne à ce lion tombé. Il vit Henriot précipité dans un égout par Coffinhal, hué par la foule, battu, meurtri, déchiré et conjurant la mort, pour échapper à tant d'innocentes. Il vit Lebas se bruler la cervelle pour ne pas être exécuté par ceux qu'il appelait en face des traîtres et des roégais. Il vit Robespierre jeune, se lançant par une croisée, et se roulant sur la pointe des bâtonnettes. Couthon et Saint-Just étaient garrottés et réclamaient aussi la mort avec vingt-un de leurs amis. La charrette sanglante stationnait en bas, sur la place de Grève, et les attendait... Robin n'avait plus rien à faire là, sa faible influence s'était évanouie dans cette terrible conflagration. Il se dirigea vers l'administration de police; il y trouva les principaux chefs réunis, hostiles au pouvoir qui les avait faits ce qu'ils étaient, parlant de contre-révolution, s'applaudissant d'assister à la chute des tyrans et jurant de soutenir l'initiative héroïque de la Convention. Là non plus il n'y avait rien à espérer pour la paix et l'ordre public, on y proclamait l'anarchie, Robin s'esquiva.

Une inspiration soudaine l'avait fait tressaillir. Il pensait à Louise; il pensait que si le tonbereau de la mort, si la bière roulante n'allait pas moins chercher sa provision de victimes dans un tel jour, lui n'en pourrait pas moins essayer, à la faveur des circonstances, de ravir à Sanson sa plus belle proie. Ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire, il courait par les rues avec l'agilité d'un amant de seize ans qui va voir sa première maîtresse. Sur le quai, il vit rouler de loin la charrette qui traînait Robespierre et ses amis à la guillotine; quand il arriva à la Conciergerie, couvert de poussière et trempé de sueur, une autre charrette attendait aussi dans la cour; elle n'avait jamais été plus pesamment chargée.

L'huissier du tribunal révolutionnaire procéda à l'appel; des gendarmes, le salte au poing parquaient les crimes. C'était un tumulte effroyable, une scène à arracher des larmes aux plus insensibles. Tous s'en voyaient, de la main, le baiser d'adieu. Les gardes ne suffisaient pas à contenir ces malheureux dont le flot toujours refoulé, venait battre sans cesse les jantes poisseuses du fatal charriot, et là, des femmes,

de vieillards, des enfans tombant évanouis en leur élançant un dernier regard avec leurs époux, avec leurs fils, avec leurs frères, avec leurs sœurs, avec leurs belles sœurs, avec leurs belles sœurs, avec leurs belles sœurs...

Louise ! Louise ! s'écriait-elle d'une voix déclamatoire. — Louise ! Louise ! s'écriait-elle d'une voix déclamatoire. — Louise ! Louise ! s'écriait-elle d'une voix déclamatoire.

— Tout demeurait comme pétrifié à ces mots étranges. Gendarmes, prisonniers, valets de chambre et condamnés s'arrêtaient en palissant et regardant immobiles.

— Quel est donc ce bruit ? se demandèrent les détenus en s'étreignant avec effroi. — C'est la tête de Robespierre qui tombe ! répondit l'assessede. — C'est la tête de Robespierre qui tombe ! répondit l'assessede.

FRANZ DE LIENHART. — (Suite.)

FIN DE LA DIXIÈME PARTIE.

CONDÉMNÉS.

Le Portrait.

— Sire, puisqu'il y a suspension d'armes, et que vous daigniez laisser les ligneurs en repos, je suis, vous demander la permission d'aller à Couvres.

— Permission vous est accordée, mon cher Bellegarde, répondit Henri IV qui, assis à une table dans son château de Mantes, écrivait à Marie de Beauvilliers. Car toutes les fois que le Béarnais se préoccupait ni de guerre ni d'affaires, il s'occupait d'amour.

— Merci, sire, répondit Bellegarde, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir.

— Tant mieux, mon féal ! dit le roi en quittant la plume et en regardant le vicomte avec finesse... Ah çà ! reprit-il, vous êtes donc bien amoureux ? et elle est donc bien belle ?

— Belle comme un beau rêve, sire, répondit Bellegarde avec enthousiasme et j'en suis amoureux comme un fou.

— C'est très sage, et je vous approuve, répartit le roi. Toutefois, je vous reprocherai d'avoir dit à votre ami Rohan que cette dame de vos pensées est mille fois plus enchanteresse que Marie de Beauvilliers elle-même. Mille fois ! votre saint-gris ! vous conviendrez que c'est un peu fort.

— Rohan est un traître, dit Bellegarde avec embarras ; il m'en rendra compte.

— Ce serait plutôt à moi de vous en parler. Mais avez-vous pour l'honneur de votre saint-gris ?

— Non, sire, dit Bellegarde, je n'en suis pas sûr. Mais vous savez que le duc de Rohan est un traître, et que je ne puis pas le louer.

— Je ne saurais, sire, dit Bellegarde, je n'en suis pas sûr. Mais vous savez que le duc de Rohan est un traître, et que je ne puis pas le louer.

— Allons, allez, je sais, moi, que vous décrivez comme un poète, dit le roi.

— Un amoureux, comme vous aura plus de bonheur. Je vous écoute, dit le roi.

— Le poète, sire, dit Bellegarde, d'abord un blancheur de cygne, une jeune fille d'enfant, une élégance d'oiseau, une pureté de lignes à déconcerte la sculpture grecque, et dix-huit ans, Voilà pour l'ensemble.

— C'est bien simple, interrompit le roi, je ne vous suis plus du tout à la cour ; vous m'y venez pas même quand vous y êtes invités. Ventré saint-gris ! ce n'est pas bien cela, marquis.

— De longs cheveux blancs d'une nuance céleste, encadrant le front plus harmonieux, des yeux bleus d'un brillant à éblouir et d'une douceur qui égale leur éclat ; un nez d'un dessin suave, une bouche où sembler se reposer l'enjurement et l'amour, et parfaitement garnie ; l'oreille petite, vive et bien bordée ; la gorge d'une beauté... à faire oublier tout les autres.

— Pardon, sire, excepté... — C'est bon, continuait-il.

— Je n'ai plus qu'un mot à dire, c'est que la taille, les bras, la main, le pied, tout répond à la tête et forme un chef-d'œuvre qui est difficile à admirer impuement.

— Voilà un portrait bien séduisant. N'est-il pas un peu flaté, en conscience ? — En conscience, sire, l'original vaut mieux encore.

— Venez-saint-gris ! vous me donnez une furieuse envie de le voir. — Depuis son enfance on l'appelle Ondine.

— Charmant ! c'est un surnom, n'est-ce pas ? — Oui, sire, on l'appelle ainsi parce que, des tout temps, elle a eu un goût très prononcé pour les bateaux et les promeneurs sur l'eau.

— Gracieux type de femme il faudra, Bellegarde, que vous ne puissiez la voir. — Quand votre majesté voudra venir au château de Couvres, elle y sera parfaitement reçue.

— Ah ! j'irai de grand cœur. Voyons, quel jour ? — C'est à vous de décider.

— Au fait pourquoi pas tout de suite ? puisque Henri IV et moi nous sommes ensemble. Cela vous convient-il ? — Votre volonté est la mienne, sire.

— Henri IV s'anna. Un huissier parut aussitôt.

— Puis s'adressant à Bellegarde : — J'aime les résolutions promptement exécutées, dit-il. Dans un quart d'heure nous partons : soyez prêts.

— A peine avait-il quitté la chambre du roi qu'il se remplit un peu d'air étouffé devant les charmes de celle qu'il aimait.

— Roger de Saint-Lary, célèbre sous le nom de Bellegarde, était un esprit vif et agréable qui secondait sa figure. Toutefois, son caractère passionné jusqu'à l'étourderie, constant jusqu'à l'imprudence, avait déjà pour lui une cause de méseuresures et d'ennuis.

— Que diable allais-je me mettre en tête de dit-il avec un sourire de satisfaction ; tout roi qu'il est, Henri IV n'est plus assez jeune pour être à craindre.

— A peu près rassuré, il alla rejoindre les seigneurs qui devaient accompagner le roi. Henri IV ne tarda pas à paraître. Dans son empressement à partir, il avait oublié de terminer la lettre qu'il écrivait à Marie de Beauvilliers, résidant alors à Sens.

— A cheval, messieurs ! dit-il en arrivant dans la cour de son palais. — Quelques minutes après, la royale cavalcade quitta Mantes pour aller à Couvres.

L'Original.

— Couvres est à sept lieues environ de Mantes. L'après-midi, le roi sur la route, nos cavaliers arrivèrent en peu d'heures au château de Couvres, homme d'une cinquantaine d'années, reçut le roi avec l'empressement d'un vieux nourrisson.

— Sire, lui dit-il en le conduisant dans les jardins, vous le bienvenu dans notre modest domaine ; l'honneur que vous me faites d'y descendre sera notre plus beau souvenir.

— Il y a long-temps, marquis, que nous désirions de venir vous voir, mais nos nombreuses occupations nous en ont empêché jusqu'à ce jour. Nous profitions d'un moment de répit pour réaliser enfin notre projet.

— A moi, sire, dit Bellegarde, je n'en suis pas sûr. Mais vous savez que le duc de Rohan est un traître, et que je ne puis pas le louer.

— Comment ai-je pu mériter... — C'est bien simple, interrompit le roi, je ne vous suis plus du tout à la cour ; vous m'y venez pas même quand vous y êtes invités. Ventré saint-gris ! ce n'est pas bien cela, marquis.

— Sire, daignez m'exuser, je suis un peu souffrant, de vieillés blessures reçues au service de vos ancêtres ne font éprouver depuis un an des ressentiments douloureux qui me donnent un peu d'éloignement pour le monde.

— Tant pis, marquis, tant pis, je préférerais vous savoir bien portant et dispos, mon reproche dût-il être fondé. Je n'en regrette pas moins votre absence constante de la cour, car j'ai oui dire que vous arriez une fille qui pourrait y figurer parmi les plus belles.

— On a sans doute fort exagéré son mérite.

— C'est ce que nous verrons : je pense que vous nous ferez le plaisir de nous la présenter.

— Elle est absente en ce moment, sire.

— Absente ? dit le roi qui ne put cacher un certain désappointement.

— Elle est chez la marquise de Villars, sa sœur, à une lieue d'ici ; mais je pense qu'elle sera de retour avant ce soir. Sa Majesté, reprit-il, comptait-elle me faire l'honneur de rester quelques jours chez moi ?

— Jusqu'à demain soir, marquis, si notre présence ne vous cause point un trop grand embarras.

— C'est plus que je n'oseis espérer, dit le roi, vous courtisan, et c'est beaucoup moins que je ne souhaitais.

— La conversation continua sur ce ton ; puis, sur un avertissement que le dîner était servi, le marquis de Cœuvres conduisit le roi à la salle à manger. Après que Henri IV se fut assis, chacun prit place à table. Le repas était à peine terminé que l'on vit une petite voix latine glisser mollement devant les croisées de la salle donnant sur la rivière ; puis un bruit de bateau qui aborde et des voix féminines se firent entendre.

— Ce sont mes filles qui reviennent par eau, dit le marquis de Cœuvres.

Et s'adressant à un domestique :

— Prélez-les d'aller m'attendre au salon, reprit-il, et annoncez-leur qu'elles vont avoir l'honneur d'être présentées au roi.

— Si vous voulez bien, mon hôte, dit Henri IV, nous ne ferons pas attendre ces dames, et nous irons incontinent les rejoindre.

— Comme il vous plaira, sire, répondit le marquis en se levant de table : ce que firent le roi et tous les gentilshommes de sa suite.

Henri IV mourait d'envie de voir celle que Bellegarde lui avait tant vantée. Son impatience ordinaire, surtout en pareille circonstance, ne lui permettait pas de retarder la satisfaction d'un désir qu'il pouvait réaliser immédiatement. Quand il entra au salon, deux femmes y étaient déjà. Le regard du roi se porta rapidement sur elles. Il reconnut l'une pour la marquise de Villars qui l'avait déjà vue à la cour ; mais en apercevant l'autre, son visage prit tout à coup une expression admirative tellement telle que, malgré que les gentilshommes la remarquèrent.

— Oh ! dit-il, c'est la comtesse de Marsillac, la fille du baron d'Anbigue, le roi parut étonné.

— Bellegarde conduisit lui-même le coup dans la Bergerie, répondit le baron sur le même ton. Il n'aurait que ce qu'il mérite.

En ce moment, le marquis de Cœuvres présenta ses filles au roi.

— Nous sommes heureuses, madame de Villars, dit Henri IV, de vous rencontrer ici : il y a long-temps déjà que nous ne vous avons vue. Vous savez pourtant tout l'intérêt que nous avons toujours eu pour vous, notre fidèle serviteur et ami. Soyez donc plus assidue à notre cour, je vous en prie ; nous avons besoin de toute votre grâce et de tout votre esprit.

Puis s'adressant à la jeune fille du marquis :

— La renommée de vos charmes est venue jusqu'à moi, mademoiselle, dit-il ; mais dans le portrait, d'ailleurs, si brillant que l'on n'a fait de vous, je dois avouer qu'on est resté au dessous de la réalité. Je me félicite donc de vous voir, et je vous prie de me compter desormais au nombre de vos admirateurs les plus sincères.

La jeune fille inclina la tête à cette royale galanterie. La rougeur qui se répandit sur son visage la rendit plus jolie encore. Il était vraiment impossible de ne bien trouver de plus gracieusement expressif, de plus idéalément beau. C'est ainsi qu'on doit rêver les anges : ils n'ont pas sans doute des formes plus parfaites, ni de plus doux reflets de l'âme. Bellegarde avait dépeint avec exactitude, mais il manquait encore à ses couleurs ce que ne sais qu'un fidélesse qui est le plus touchant attribut d'une femme. Cette jeune fille était sans contredit un chef-d'œuvre de la création ; Henri IV ne pouvait en détacher ses yeux.

— Ah ! reprit-il, grisonnant cher Bellegarde, dit-il à voix basse en abordant le vicomte, vous aviez bien raison de dire que Marie de Beauvilliers ne pouvait lui être comparée, ni elle, ni d'autres, véritablement, celle-ci est divine.

— Madame de Beauvilliers est bien aussi belle, sire, répondit Bellegarde avec malice, mais dans un autre genre.

— Vous n'avez ce que vous dites, mon cher ! répliqua vivement Henri IV.

Et le roi le quitta brusquement pour aller présenter son bras à l'objet de sa vénération, car on allait passer au jardin. Mais il se ravisa tout à coup, et s'offrit à la marquise de Villars à laquelle il devait cette politesse comme étant l'aînée. Bellegarde profita de cette circonstance pour donner son bras à celle qu'il aimait, et le jeune couple s'élança joyeusement dans les allées. Quelques gentilshommes les accompagnèrent d'abord, mais bientôt ils se trouvèrent un moment seuls.

— Bon ! dit Bellegarde en souriant, je vois bien que je vais avoir un rival de plus.

— Eh ! qui donc, Roger ? demanda la jeune fille sur le même ton.

— Le roi, ma toute belle.

— Le roi ? Ah ! bah !

— En vérité ! l'impression que vous avez produite sur lui ne m'a point échappé.

— Moqueur !

— Vrai ! je ne plaisante pas, reprit Bellegarde avec un sérieux comique. Il m'a dit tout bas qu'il ne connaissait rien de comparable à vous. J'avais bien envie de lui répondre : Ce n'est pas neuf ce que vous me dites là, sire.

— Pur compliment, parce qu'il sait sans doute que vous recherchez ma main.

— Hum ! hum ! pourvu qu'il ne m'empêche pas de l'obtenir. Un roi ça n'a pas l'habitude de se gêner ! ça n'est pas toujours très scrupuleux !

— Mauvais ! je lui dirai que vous vous moquez de tout le monde, et même un peu de lui.

— C'est de bonne guerre, chère Ondine, de dire un peu de mal de ses rivaux, et aussi de ceux qui peuvent le devenir. Voilà pourquoi je n'épargne personne.

— Vous pouvez parfaitement épargner le roi. Un homme qui grisonne et qui a le nez long comme d'ici à Mantes ne mérite pas toute votre causticité.

— Eh ! eh ! ce nez démesurément bourbonnien et ces cheveux grisonnants n'ont-ils pas le prestige de la royauté ?

— Excellente chose, sans doute, réparit Ondine en souriant, mais, là, en conscience, il faut un autre prestige pour me captiver.

— Allons, vous me rassurez, bonne Ondine, car, plaisanterie à part, je ressentais déjà je ne sais quelle inquiétude instinctive... Que voulez-vous ? je suis un peu jaloux.

— Un peu ? ce n'est guère.

— Non ; jaloux ! très jaloux !

— On ne le dirait pas, mon cher Roger. Le jaloux n'est-il pas comme l'avare ? ne doit-il pas taire ce qu'il aime, loin de lui vanter à tout propos, ainsi que vous le faites ?

— Je suis si fier de vous que j'en deviens imprudent.

— Bah ! l'imprudence n'est pas grande.

— Bien sûr ?

— Très sûr !

— Combien je vous aime ! dit Bellegarde avec passion.

— J'en doute quelquefois.

— Oh ! n'en doutez jamais !

— Il y a de si belles dames à la cour.

— Je ne m'en aperçois point ; Ondine n'y est pas.

En disant ces mots d'un ton pénétré, Bellegarde prit une main de la jeune fille et la porta avec respect à ses lèvres. Ondine serra doucement celle du vicomte en murmurant avec un accent adorable :

— Et moi aussi, je vous aime bien !

Le roi et la marquise de Villars, arrivant au même instant par une allée adjacente, aperçurent cette action.

— Eh bien ! ne vous gênez pas, dit Henri IV avec un sourire contrainct.

— Puisque vous le permettez, sire, répartit Bellegarde avec aplomb, je recommencerai de grand cœur.

Mais Ondine retira sa main.

Le roi lança à Bellegarde un coup d'œil furtif où brillait un éclair de colère. Il s'éleva, toutefois, et reprit aussitôt un air gracieux, et continua sa promenade en compagnie d'Ondine et de son cavalier.

La conversation fut embarrassée. A plusieurs reprises, Henri IV lança des impertinences à Bellegarde, qui lui riposta avec une adresse parfaite. Le roi se sentit battu, et en prit de la mauvaise humeur. C'est ce que font, en pareille circonstance, tous les amoureux maladroits.

Henri IV, en effet, était déjà épris d'Ondine. Son cœur, dont l'ardeur égalait l'incoscience, et qui, depuis Dayelle, la Grecque de l'île de Chypre, jusqu'à Marie de Beauvilliers, l'abbé de Montmartré n'avait pas consommé moins de quinze ou seize amours, — éprouvait encore cet impérieux besoin de changement qui l'avait fait passer de Mlle de Tigranville à Martine, d'Amantine à Catherine du Luc, de Fleurette à la Grandie, de la Boinville à la Klein, de Charlotte de Beaune à François de Montmorency, de Diane diti Corisande d'Andouins à Charlotte des Essarts, de Jacqueline de Bueil à Antoinette de Pons. Il songait depuis une heure à passer de Marie de Beauvilliers à la fille du marquis de Cœuvres. Et c'était surtout pour se ménager des intelligences dans la place qu'il avait pris le bras de Mme de Villars.

Mme de Villars, avec sa perspicacité de femme, comprit bien vite les nouveaux sentiments du roi ; et frappée des avantages que sa famille en pourrait retirer, elle se permit de les servir. Les grandes dames d'autrefois ne dédaignaient pas de servir d'entremetteuses ; c'était au temps où l'on s'honorait d'être la maîtresse d'un roi.

La belle Ondine, elle, ne songait guère à ambitionner ce suprême honneur. Elle répondit poliment mais un peu froidement aux galanteries du monarque. Cette froideur ne fit pour ainsi dire qu'enflammer encore la passion naissante d'Henri IV pour elle. Il ne pouvait l'entendre, il ne pouvait la voir sans se sentir déjà fortement ému.

— Je crois, dit-il le soir à Mme de Villars, que je couronnerais de ma

— propre main le duc de Courbon, mon concurrent au trône, si votre sœur l'exigeait.

— Pour le bonheur de vos sujets, sire, répondit Mme de Villars en souriant, j'espère bien que ma sœur n'exigera jamais un tel sacrifice.

— En vérité, pour être aimée d'elle, je renoncerais à mon beau royaume de France.

— Et vous auriez tort, sire, répartit la marquise du même air. Une couronne a bien son mérite.

— Henri IV eurent et convint qu'il comptait un peu sur elle pour gagner le cœur d'Ondine.

— Je crains que ce ne soit bien difficile, ajouta-t-il, car elle paraît beaucoup aimer Bellegarde.

— Je le crains aussi; mais essayez.

— Oui, ventre-saint-gris! j'essaierai; et dès demain, je tente une déclaration.

Ondine et Bellegarde se trouvaient dans un bosquet près de l'endroit où ces mots étaient échangés. Ils les entendirent. Bellegarde porta vivement la main à la garde de son épée.

— Pourquoi faut-il que ce soit le roi! murmura-t-il.

— Soyez tranquille, Roger, dit Ondine avec un regard caressant, je l'attends du pied ferme.

III. Une Fête.

Le lendemain fut un jour de réjouissance au château de Couvres. Le marquis, voulant célébrer la présence du roi, avait fait inviter la veille tous les nobles familles qui résidaient dans les castels à quatre lieues à la ronde. Les invités accoururent en foule à cet appel, et la fête fut des plus brillantes.

Situé au milieu d'un site enchanteur, et sur l'une des rives de l'Aisne qui s'élargissait comme un lac devant lui, le château de Couvres avait un aspect doux et gracieux! Son parc, qui s'étendait le long de la rivière, était semé d'arbres haut lancés formant d'épais convertis que le soleil pénétrait avec peine. Le terrain, artistement accidenté, en variait l'agrément. Nulle part on n'eût trouvé de plus belle mousse, une herbe plus verte, une fraîcheur plus vivifiante. De jolis bateaux étaient amarrés d'ordinaire dans une petite crique naturelle aux pieds des bâtiments. Ondine les appelait sa flottille. Il y en avait un qu'elle conduisit toute seule, et qui portait son mythologique surnom. Une grande île bien boisée et quelques monticules lointains formaient l'horizon du château et lui prêtaient leur physiognomie romantique.

Le marquis de Couvres fit faire à ses conviés une promenade sur l'Aisne. Les bateaux, chargés d'élégantes dames et de beaux cavaliers, glissèrent en tous sens sur la rivière, sous un ciel blanchâtre qui interceptait les rayons trop ardents. Dans l'un de ces bateaux était le marquis de Couvres, Mme de Villars, Ondine et le roi. Une barque remplie de musiciens suivait, répandant une délicieuse harmonie. Bellegarde, placé dans un autre bateau, avait la mortification de voir son rival couronner s'entretenir assiduellement avec la belle Ondine.

Vêtu avec plus de soin, mais avec autant de simplicité que la veille, Ondine était svelte comme une déesse. Ses yeux bleus réfléchissaient d'ineffables clartés; ses joues étaient plus fraîches qu'une rose du Bengale, et ses épaules brillaient pour ainsi dire d'un éclat satiné, écrasant la blancheur de neige de sa robe de crêpe. Henri IV la contemplant avec un enthousiasme à peine contenu. Il lui demanda de vouloir bien ramener un peu pour qu'il pût juger si elle était aussi bonne marinière qu'on le lui avait dit. Ondine, sans se faire prier, prit les rames et les manœuvra avec une grâce, une énergie, une précision vraiment étonnantes.

— Si j'avais une perçaille, batelière à mon service, s'écria le roi, je voudrais être toujours sur l'eau.

— Ce serait un peu fatigant pour moi, sire, répartit Ondine en cedant les rames au marinier.

Un débarcadis bienôt devant une grotte artificielle ornée de lierre, de chèvrefeuille et de chèvrefeuille. Un gentil splendide était sorti. Après le goûter on se repânda dans le parc. Henri IV proposa à Ondine de s'asseoir sur un tertre gazonné au milieu d'un des plus jolis sites de cette habitation romantique. Les dames et les seigneurs virent se ranger autour du roi, mais à une respectueuse distance. Bellegarde, singulièrement préoccupé, se mit à rôder devant le tertre; il s'approcha même si près d'Ondine qu'il pouvait entendre ce que disait le roi. Mme de Villars remarqua son regard, et, sous prétexte de cause avec lui, le prit par le bras et l'éloigna.

Henri IV, tout entier à ses pensées d'amour, n'avait point remarqué cet incident. Il s'efforçait, avec une loyauté fort peu éditante, d'écouter à Bellegarde le cœur de la belle Ondine. Il lui déclara avec véhémence la passion qu'elle lui inspirait, mais il ne dut pas être enchaîné de son succès. Ondine, légèrement embarrassée, garda le silence.

— Et bien! reprit-il, ne me répondez-vous pas?

— Que vous répondrai-je, sire? si ce n'est que je regrette d'avoir bien involontairement éveillé...

— Ah quelle froideur! interrompit le roi. Vous auriez été offensée dans l'expression de mes sentiments. Telle n'était certes pas mon intention.

— Vous ne m'avez point offensée, sire. Je ne dois sans doute qu'être flattée de l'attention que vous voulez bien me m'accorder; mais...

— Mais?...

— Faut-il vous parler franchement, sire?

— Ah! ventre-saint-gris! voilà une franchise dont j'ai peur à l'avance.

— Peur? Vous avez pourtant, sire, la réputation d'être très brave.

— Pas en amour, répliqua le roi en souriant. Voyez, j'ai tremblé un peu devant vous.

— Rassurez-vous, je vous en prie; je ne suis point très méchante.

— Je me rassure donc. Qu'allez-vous me dire?

— Sire, j'allais vous apprendre que mon cœur ne m'appartient plus. Et vous dites que vous n'êtes pas méchante! s'écria le roi. Mais qu'importe! reprit-il, je ne suis pas de ceux qui désespèrent facilement, et vous n'êtes pas de celles dont on estime si peu la conquête qu'on y renonce au premier obstacle.

— C'est là, cependant, ce que je vous supplie de faire.

— C'est là justement la seule prière de vous que je ne saurais exaucer.

— Vous n'y gagnerez rien, je vous en avertis.

— J'y gagnerai du moins de vous aimer malgré votre rigueur. Non, reprit le roi en s'animent, demandez-moi tout ce qu'il m'est possible de vous accorder, et vous me trouverez empressé à vous satisfaire. Est-il une grâce que vous voulez? Est-il un honneur, est-il une dignité que vous souhaitez pour les vôtres? Vous ne pouvez rien désirer qui ne soit en ma puissance et que je ne vous accorde aussitôt. Vous avez le droit d'exiger, parlez!

— Votre générosité me touche, sire; je n'attendais pas moins de votre royale munificence. Mais je ne saurais la mettre à l'épreuve, car je n'ai pas un souhait à former.

— Pas un?

— Pas un.

— Vous n'avez point de rang à la cour; ne seriez-vous pas heureux d'en avoir un?

— Je ne suis point ambitieux. Il serait pourtant si facile d'ériger en duché-pairie le titre qui vous appartient. Vous seriez alors l'astre brillant qui tornerait l'éclat des plus belles constellations de notre ciel.

— Charmant métaphore! mais à quoi bon, sire; le bonheur est dans l'obscurité. Cette douce campagne et mon batelière, voilà ce qu'il me faut pour être heureuse.

— Vive Dieu! il est des êtres prédestinés à la gloire, des êtres trop beaux pour une médiocre condition.

— Cette médiocre condition est peut-être la plus saine; et c'est, vous en conviendrez, une gloire peu honorable que celle que vous me laissez entrevoir.

— Qui sait? l'avenir cache bien des mystères; et une duchesse...

— Que voulez-vous dire?

— Pourrait bien devenir plus tard.

— Achevez.

Henri IV ajouta un mot en baissant la voix. Ondine devint pourpre. Une émotion singulière l'agita intérieurement. Elle fut que quelques secondes sans pouvoir la dominer. Après quoi elle éclata d'un grand éclat de rire qui attira sur elle tous les regards.

— En vérité, vous m'avez fait peur, sire, dit-elle; je m'attendais si peu, à votre... plaisanterie.

— Ce n'est point une plaisanterie.

— Rardonnez-moi, et, sauf le respect que je vous dois, c'en est uno de fort mauvais goût.

— De quel genre, goût que vous trouvez cette parole, ma belle enfant reprit le roi d'un ton vraiment pénétré, je vous assure qu'elle est du moins l'expression d'une espérance sincère.

À mesure que Henri IV parlait, il sentait son cœur se remplir d'un sentiment intense et puissant qu'il ne connaissait point encore. Il comprit vaguement que les mille amours qu'il avait connus jusque-là n'étaient que de frivoles caprices auprès de la sérieuse passion qu'Ondine faisait germer en lui. Tout dans cette jeune fille, qui avait la luxuriante apparence d'une femme unie à la délicate fraîcheur d'un enfant, ainsi que Bellegarde l'avait si bien dit, le charmait indubitablement. Son esprit fin et gracieux, son caractère noble et désintéressé, et jusqu'à son do sa voix, qui, était une musique, lui allaient à l'âme. Sans doute aussi le penchant qu'Ondine se sentait pour Bellegarde, et la froide politesse qu'elle témoignait à son royal amoureux contribuaient un peu, par la piquante nouveauté de l'obstacle, à fortifier l'inclination de ce dernier. Quoi qu'il en fût, c'était, posée par l'ardeur de sa passion, que Henri IV avait laissé échapper le mot, mystérieux qui avait troublé dans ses profonds l'âme de la jeune fille, d'ailleurs si modeste et si tranquille.

La nature humaine a toujours des fibres accessibles à la vanité.

— Permettez-moi d'espérer, dit le roi après avoir do cent frons déclaré ce qu'il éprouvait.

— N'espérez rien, sire; mais oubliez-moi, ce sera facile.

— Aussi facile, vrai Dieu! qu'd'oublier que je suis roi de France, comme descendant de la branche aînée au vingt-deuxième degré.

— La guerre que vous faites aux ligueurs, les devoirs de souverain que vous avez à remplir, m'auront bien vite effacée de votre esprit.

— Jamais, je vous le jure! il dit le roi avec passion, en saisissant une de ses mains qu'il porta étourdiment à ses lèvres.

Ondine rougit et lança à Henri IV un regard plein de reproche. Bientôt elle se leva et, saluant froidement le roi, elle le quitta.

Profitant alors d'un moment de liberté, Ondine s'approcha de Belle-

gardo qui venoit de quitter Mme de Villars et se tenait, rêveur, appuyé contre un arbre.

— A quoi pensez-vous là ? lui dit-elle.
— Je ne sais, mais je crois que je suis triste.
— Eh ! pourquoi le seriez-vous ?
— Peut-être parce que je vous ai vue gaiement. Je suis si original.
— Le fait est que j'ai ri de bon cœur.
— Le roi était-il si spirituel ?
— Très spirituel, en vérité.
— Que vous a-t-il donc dit ?
— Devinez.
— Je ne devine pas.
— Eh bien !
— Eh bien !

— Il m'a dit que je deviendrais...
— Quoi ?
— Reine !
— Reine ?
— En vérité !
— A condition, reprit Bellegarde avec ironie, que vous seriez d'abord sa maîtresse ?
— Sans doute.
— Que lui avez-vous répondu ?
— Rien ?
— Rien ? C'est presque consentir, dit Bellegarde en fronçant le sourcil.
— Jaloux ! je lui ai déclaré nettement qu'il ne devait concevoir aucune espérance.

— A-t-il paru rebuté ?
— Pas le moins du monde.
— Il persévère, vous le connaissez. Ah ! pourquoi faut-il que votre père refuse de nous unir, sous prétexte que ma position n'est point encore assez brillante ?
— Parlez à ma sœur Juliette ; dites-lui d'intercéder pour vous.
— Hélas ! Mme de Villars a deviné la passion soudaine du roi, et quelques mots échangés avec elle m'ont suffi pour reconnaître qu'elle est déjà dans l'intérêt d'Henri IV.
— Eh bien ! attendons et comptez sur moi, Roger, dit la jeune fille d'une voix charmante.

— Ondine s'enfuit alors comme une biche.
— Au même instant, Bellegarde entendit deux voix qui chantaient à l'unisson ce quatrain de François Ier :
Convent femmo variò néid
Bien fol est qui s'y fie.
Une femme souvent
N'est qu'une plume au vent.

Il aperçut d'Arbigny et Marcillac qui se dirigeaient de son côté. Il ne les aimait pas et s'en alla pour les éviter.
Vers le soir, Henri IV quitta à regret le château de Coëuvres en se promettant d'y revenir le plus tôt possible. Bellegarde comptait rester quelques jours encore chez le marquis, mais son puissant rival ne l'entendait pas ainsi.

— Nous avons besoin de vous, Bellegarde, dit-H. Venez-saint-gris ! nous n'avons pas de trop de vous nos deux serviteurs autour de nous. Faites donc vos adieux et montez à cheval.
Bellegarde se vit ainsi contraint de suivre la royale cavalcade.
— Mordieu ! grommelai-je, j'ai bien envie de me faire lieigneur !

Deux lettres et une réponse.

Un matin, Ondine se promenait sur la rivière dans son bateau. Elle aimait elle-même, suivant sa pittoresque habitude. Les rames étaient si légères, le courant était si mol qu'elle n'avait besoin de faire aucun effort. Son visage était pensif, elle songeait en ramant. A quoi songeait-elle ? A ses amours, sans doute. Mais Bellegarde était-il la seule pensée qui la préoccupait en ce moment ? A voir parfois se froncer ses sourcils admirablement arqués, il était facile de soupçonner qu'un combat plus ou moins grave se livrait dans son esprit. De quelle nature était ce combat ? Il ne faut pas avoir fait une profonde étude de de l'âme humaine pour le deviner.

Si bien organisée que soit une femme, la tendresse et la vanité entrent toujours, à divers degrés d'alliage, dans la composition de sa nature morale. L'un de ces deux éléments, suivant la combinaison du hasard et des circonstances, est destiné à l'emporter sur l'autre. Il arrive, toutefois, qu'ils s'équilibrent, mais rarement. Le plus souvent, la vanité l'emporte, car la femme, surtout dans les hautes sphères sociales, aime à faire parler de soi, aime à briller. C'est en cela, d'ailleurs, qu'elle ressemble le plus à l'homme.

Ondine, elle, véritable organisation d'élite à cet égard, était plus tendre que vaine ; mais elle recelait un principe funeste qui devait paralyser ses meilleurs penchans : elle était faible. Son esprit, ouvert à toutes les suggestions extérieures, était facilement dominé. M. de Villars, surtout, caractère froid, énergique et positif, exerçait sur elle un empire très grand. Avec une éloquence d'une souplesse habile, et dont elle

aurait dissimulé le cynisme, elle parvenait souvent à faire partager à sa jeune sœur ses sentimens et ses opinions. Cette fois, elle n'avait pas manqué de peindre, dans toute leur séduction, les avantages que leur famille pourrait retirer de l'affection que le roi lui témoignait. Maintes fois, depuis huit jours, Mme de Villars avait vivement appuyé sur ce point ; et, bien qu'elle n'eût point convaincu Ondine, elle avait cependant réussi à la familiariser avec une idée que, sans une tenace insatiation, celle-ci n'eût certainement pas conçue.

Le combat auquel son esprit était en proie, et qui, tandis qu'elle ramait, se réfléchissait sur son visage, était donc déterminé par deux pensées hostiles : l'amour et le calcul. L'amour était le plus fort ; mais le calcul, qui précède de la vanité, faisait de rapides progrès. Ondine se répétait les raisonnemens de sa sœur, et si elle ne les acceptait point encore, du moins cherchait-elle, un peu à l'insu d'elle-même, à se les persuader.

De retour de sa promenade sur l'eau, et comme elle amarrait son bateau, un messager lui présenta une lettre.

— Oh ! m'a recommandé de ne la donner qu'à vous, dit-il.

Il se retira.

A peine Ondine avait-elle fait quelques pas pour aller lire cette lettre dans le parc, qu'un autre messager se présenta et lui remit une seconde lettre.

— J'ai ordre, dit-il, de ne la remettre qu'entre vos mains. Il s'en alla.

Ondine décacheta les deux lettres et lut ce qui suit :

« Mademoiselle !
« Depuis que je vous ai vue, je n'ai cessé de penser à vous. Vous voir est devenu pour moi une nécessité si vive que je ne saurais attendre plus long-temps. Je compte donc, malgré les hostilités qui m'ennuent de reprendre de plus belle, être, ce soir, vers huit heures, au château de Coëuvres, mais incognito, je pénétrerai par l'extrémité par le parc, où je vous supplie de vouloir bien vous rendre. Notre entrevue sera d'autant plus assurée que votre père, sur un ordre que je lui ai expédié, a dû partir ce matin pour Soissons, où il restera jusqu'à demain.
« A ce soir donc, bel ange. »

« A vous de courir. »

« HENRI. »

L'autre lettre était ainsi conçue :

« Chère Ondine, »

« Si j'avais les ailes de Ponceau, avec quelle joie j'eusse fait déjà cent fois le trajet de Mantes à Coëuvres ! Mais, hélas ! il ne m'est pas donné de voler, et je me suis vu réduit, jusqu'à ce jour, à la triste nécessité d'attendre une occasion favorable pour vous aller voir. Cette occasion, Dieu merci, est enfin arrivée, et, ce soir, je m'élançai vers vous, au galop de mon cheval. Comme je n'aurai que peu d'instans à rester près de vous, je désire vous voir sans témoin, pour me mettre à vos genoux et vous répéter combien je vous aime. Soyez donc, vers huit heures, au bout du parc, où je franchirai la haie d'églantine.
« A bientôt, mes belles amours ! »

« Rocca. »

Ondine relut ces deux lettres et se prit à rire aux éclats.

— Mon Dieu ! dit-elle, un derrière elle, d'où te vient cette bravado gâté ?

La jeune fille se retourna et vit Mme de Villars.

— Oh ! dit-elle en riant toujours, une chose étonnante, ma chère Juliette !

— Quoi donc ?

— Tiens, lis ces deux lettres, et juge toi-même.

La marquise parcourut les deux missives avec étonnement.

— On dirait vraiment qu'ils se sont entendus ensemble, dit-elle.

— Me vois-tu rencontrant dans le parc Roger et le roi ?

— La singulière figure ils feraient tous les deux !

— Tu peux bien dire : a tons les trois, car, en vérité, je ne serais pas beaucoup plus à l'aise qu'eux, je suppose.

— Ah ! et que vas-tu faire ?

— Moi ? je n'en sais rien. Ne pouvaient-ils, au lieu d'y mettre tant de mystère, se présenter par la porte du château ? Que signifia cette manière d'escalader la haie du parc ? L'un ne me recherche-t-il pas en mariage, et l'autre n'est-il pas le roi ? Un roi !

— Ne se comproment jamais, acheva la marquise avec un sourire machalvélisque. Que veux-tu, ma chère Ondine ? les hommes aiment ces façons d'agir : ils s'imagnent qu'ils en avancent bien plus vite dans leurs affaires.

— Quelle folie !

— Ne sommes-nous pas tous un peu fous en ce bas monde ? Toi toute la première.

— Comment cela ?

— Eh ! oui, continua Mme de Villars, il faut que tu sois folle pour aimer ce Bellegarde.

— Il est si joli homme, Juliette !

— Un peu gentilâtre.

— Il a l'air d'esprit !

— Et si peu de fortune !

— Re lis sa lettre : qu'elle est bien tournée !

— A la place, je lui tournerais une réponse moins jolie, mais plus raisonnable.

— Et que lui écrirais-tu ?

— Deux mots :

— Monsieur ;

Je regrette vivement de ne pouvoir répondre plus long-temps à l'honneur de votre amitié, mais mon père refusant positivement de me donner à vous, parce que votre position ne répond point à ses exigences, je me vois dans l'obligation de vous oublier. Veuillez donc avoir l'obligance de m'ôter, comme je chercherai à vous ôter désormais.

— Adieu.

— Tu lui écrirais cela ?

— Sans hésiter.

— Mais cette lettre, répartit Ondine avec finesse, ne serait pas l'expression de ses sentiments, si tu écrivais ma place ?

— Qu'importe ! elle serait conforme à la raison. Car, enfin, qu'es-pères-tu ? épouser Bellegarde ? mon père y consentirait d'autant moins maintenant qu'il a jeté les yeux, — je le sais positivement, — sur un gentilhomme picard auquel tu plais beaucoup ?

— Le Baron Dumerval de Liancourt ?

— Lui-même.

— Mais il est horriblement laid !

— Il est énormément riche.

Ondine fit une grimace très significative.

— Je comprends ta répugnance pour cet homme, reprit la marquise. Aussi, n'ai-je pas l'intention de l'engager à ce mariage. Sur ce point, fais à ta guise. Mais, pour Dieu ! ne laisse pas échapper la fortune qui se présente, suon dans ton intérêt, je te le répète, du moins dans l'intérêt des tiens. Ne serais-tu pas heureuse, continua-t-elle avec un incisive accentuation, d'être la cause de leur élévation, d'ouvrir pour eux la main royale qui dispense les honneurs et les titres ? Ne serais-tu pas heureuse de l'affirmer leur reconnaissance et de recevoir leurs actions de grâce. La puissance qui permet de protéger ses alliés, ses amis, n'est-elle pas le plus enviable de tous les biens ?

— Elle est souvent de courte durée, Juliette, dit Ondine en hochant la tête d'un air irrité. — Ne connais-tu pas l'histoire des amours du roi ?

— Qui ne la connaît pas ? reprit l'adroite marquise. Mais, si il faut le dire, le roi n'est plus jeune. Cette inconsistance, qui était un des points distinctifs de son caractère, disparaît avec les années. Son cœur, me disais-tu, a besoin de se reposer, dans une affection sincère et solide. Et vraiment, je le crois, et je demeure convaincue que, avec la jeunesse, la beauté, ton esprit, tu pourrais facilement à fixer cette mobilité qui t'affaiblit. Il ajoutait, bien entendu, que son intention formelle était...

— Oh ! je devine, interrompit la jeune fille de plus en plus sérieuse, de faire asséoir, continua-t-elle, et la marquise, près de lui, sur le trône, l'objet de ses affections dernières.

— Il me l'a dit aussi, reprit Ondine soucieuse. Mais Marguerite de Valois ?

— Mais le sait-elle ? reprit la marquise avec un sourire satanique. Clément VIII n'a-t-il pas le vin privin de dissoudre les mariages ?

Ondine garda le silence, elle était évidemment émue.

— Allons, ma chère Ondine, continua la marquise profitant de l'ébranlement que ses paroles communiqueaient à l'âme de sa jeune sœur, fais un effort énergique, et romps une liaison qui ne peut qu'être injudiciable à ta famille et à toi-même. Paris à Bellegarde ce que je formulais tout à l'heure. Le roi le saura un gré infini de ce courageux sacrifice. C'est moi qui me charge de remettre ce mot d'écri.

— Non, c'est impossible !

Cette abnégation est un devoir, ma sœur.

— Je n'en ai pas la force.

— Je le soutiendrai, moi, puisque tu es si faible. Je dicterai, tu écriras.

— Mais fit-elle, donne me briser le cœur !

— Je veux te faire monter le premier degré du trône.

— Pauvre Roger !

— Sois tranquille ! il n'en mourra pas.

Mme de Villars se dirigea alors vers le château en entraînant Ondine. Elles entrèrent dans un cabinet. La marquise fit asséoir sa sœur devant une table et lui dit d'écrire sous sa dictée. Ondine refusa d'abord ; mais Mme de Villars y mit tant d'instances, elle fit si bien résister à nouveau toute l'artillerie de son éloquence funeste, que la faible Ondine ne put résister davantage et se rendit à discrétion. La lettre qu'elle écrivit à Bellegarde fut à peu près celle que la marquise avait déjà improvisée de vive voix.

— Et que vas-tu faire de cette lettre ? demanda Ondine dont les yeux se remplirent de larmes.

— La remettre ce soir à son adresse.

— Qu'en es-tu devenue, Juliette ?

— Que tu es enfant, Ondine !

Rencontre.

Le soir, vers huit heures, Bellegarde arriva au galop à l'une des extrémités du parc de Couvres. Il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre. A peine avait-il fait quelques pas en se dirigeant vers la haie d'églantine qui, en cet endroit cédait le parc, qu'il vit venir de son

côté un paysan portant un sac sur le dos. Pour donner le temps au paysan de s'éloigner, il se prit à essuyer avec son mouchoir la sueur dont son cheval était couvert. Mais le paysan s'arrêta à quinze ou vingt pas de lui, jeta son sac à terre, et sans s'apercevoir qu'il était renoué, se mit en devoir d'escalader la haie.

— Vive Dieu ! s'écria Bellegarde, vous aimez furieusement les exercices gymnastiques, mon bonhomme !

— Le paysan s'arrêta court, et dirigea son regard sur celui qui l'interpellait de la sorte.

— Vous ici, monsieur de Bellegarde ! dit-il d'un air surpris et mécontent. Votre saint gris ! je ne m'attendais pas à vous rencontrer dans cet endroit.

— Ni moi non plus, sire, répondit Bellegarde en reconnaissant Henri IV.

Pourquoi avez-vous quitté Mandes sans ma permission ? reprit le roi en s'animant.

— N'ayant aucun service à faire, sire, j'ai cru pouvoir m'absenter quelques heures.

— Vous ne le deviez pas, monsieur, répliqua Henri IV avec mépris. Vrai Dieu ! vous savez bien que la guerre a repris avec plus de vigueur que jamais : chacun doit être à son poste.

— Sire, murmura Bellegarde à son sourire railleur.

— Je vous comprends, monsieur... mais je suis le roi, et ne demandant conseil qu'à moi-même.

— Vous vous devez à vos sujets, sire, dit Bellegarde avec fermeté, et c'est une grande imprudence à vous d'en venir à Couvres, car deux garnisons ennemies bordent à trois lieues d'ici la forêt par laquelle vous avez dû passer.

— Voilà pourquoi j'ai pris ce déguisement... Mais il s'agit bien de cela ! reprit-il d'un air irrité. Veuillez me répondre ! monsieur, pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour voir ma fiancée, sire.

— Votre fiancée ! votre fiancée ! elle ne l'est pas, monsieur ! elle ne le sera jamais !

— Je ne vous comprends pas, dit Bellegarde, qui ne put empêcher le rouge de la colère de lui monter au visage.

— Vous allez comprendre : j'aime cette jeune fille, et venant saint gris je vous la disputera.

— Et moi, sire, dit Bellegarde en se croisant les bras sur la poitrine comme pour empêcher sa colère d'éclater, je ne vous la céderai pas.

— Vous êtes hardi, monsieur !

— Je pense, sire, que tous les hommes sont égaux devant l'amour, et je maintiens mon droit sur le cœur d'Ondine, comme vous le maintenez sur la couronne de France.

— Eh bien ! soit, nous sommes égaux, vous dilettante d'un côté, moi je l'attaque.

— En disant ces mots, il tira de dessous sa blouse de paysan une poire de pistolets, et les présenta à Bellegarde.

— Choisissez, dit-il froidement.

— Bellegarde demeura stupéfait.

— Vous voulez plaisanter, sire ?

— Nullement.

— Le roi de France se battra et duel avec un de ses sujets !

— Eh ! pourquoi pas ? combattez-moi vous-mêmes — nous pas égaux devant l'amour ? c'est votre avis. C'est aussi le mien.

— Je refuse, sire, j'ai d'autres raisons.

— Mais à donner le cœur de notre belle ?

— Oui, sire... c'est à dire... mais enfin...

— Vive Dieu ! nous me brouverez la tête, dit Bellegarde en se frottant les yeux.

Bellegarde regardait, avec une terrible envie d'en saisir un, les pistolets que lui présentait toujours le roi, un moment son bras tomba.

— Noyons ! décidez-vous, s'écria Henri IV.

— Je suis tout décidé, répondit Bellegarde en faisant un effort qui ne le vint pas apprécier ici jusqu'à quel point, reprit-il.

— Et qui a pris soin de me faire sentir que Marie de Beauville ne les valait pas, imprudent !

— Puro plaisanterie, je vous jure.

— Plaisanterie ou non, vous avez parfaitement raison. Aussi, suis-je maintenant l'homme le plus amoureux de la terre. Voulez-vous ?

— Eh bien ! je vais vous proposer une chose ?

— Laquelle ?

— Prenons pour arbitre dans ce débat la personne même qui en est l'objet.

— Parbleu ! dit Henri IV en souriant, vous me la baillez belle ! Je suis très bien que vous êtes plus avancé que moi : je ne l'ai encore vue qu'une fois.

— Fixons alors une époque après laquelle celui qu'elle choisira devra positivement renoncer à toute prétention.

— Alors, j'accepte la convention.

— Je jure de la respecter fidèlement, sire.

— Je le jure aussi.

— Maintenant, quel laps de temps déterminerons-nous ?

— Ils gardèrent un moment le silence.

— Le temps de lire cette lettre, dit une voix de femme de l'autre côté de la haie.

— Les deux interlocuteurs jetèrent les yeux dans le parc, et virent Mme de Villars qui tendait un papier. Bellegarde, Je prit, il était à son adresse. A la suscription, Bellegarde, reconnut l'écriture. Lorsqu'il eut pris connaissance du contenu, il devint pâle et tremblant. Ne pouvant en croire ses yeux, il relut, attentivement, la lettre; c'était un congé en bonne et due forme.

— Qu'avez-vous donc, Bellegarde ? lui demanda le roi; vous êtes tout ému.

— Sire, répondit-il d'un ton profondément amer, j'ai déjà perdu la partie, l'humble amour du pauvre gentilhomme est éclipé par l'éclat de votre amour royal.

— Comment cela ?

— Lisez.

Bellegarde tendit la lettre.

— Ah ! je n'aurais jamais cru, reprit-il en devant des larmes, qu'on pût changer si vite.

— A ces mots il sauta sur son cheval et repartit aussitôt.

— Comme il s'éloignait au galop, une voix altérée le rappela, et était la voix d'Ordine.

— Roger ! Roger !

Mais le bruit des sabots du cheval et l'obstacle d'un vent contraire empêchèrent le cavalier d'entendre.

— Je vous en prie, dit Henri IV en escaladant la haie, et en tombant aux pieds de la jeune fille, ne pensez plus à lui.

— Ordine regarda d'un air stupéfait le paysan agenouillé devant elle. Henri IV n'était pas beau, moins encore dans ce rustique costume que jamais. Elle fit un mouvement dont l'interprétation ne pouvait rien avoir de flatteur.

— Oh ! que vous êtes laid ainsi ! s'écria-t-elle. Je ne peux pas vous regarder.

Et elle s'éloigna en pleurant.

VI.

Un Distique et un Mausolée.

Henri IV ne se rebûta point des froideurs de la belle Ordine. Il avait assez d'expérience pour savoir patiemment supporter un dédain de femme. Mme de Villars, d'ailleurs, l'encourageait dans sa passion. Poussée même par son intérêt à le servir, elle alla jusqu'à intercepter une lettre que sa jeune sœur adressait à Bellegarde pour rétracter le contenu de la première.

Bellegarde, le cœur horriblement ulcéré et ne sachant que faire pour s'accourdir, commença par se battre avec d'Aubigné et Maccellac qui lui adressèrent quelques mots mal-sonnans. Il tua l'un et blessa l'autre grièvement. Puis, ne trouvant pas que la distraction du duel fût assez efficace, il résolut de s'éloigner des lieux qui lui parlaient si souvent de celle qu'il aimait toujours. En conséquence, il demanda au roi la permission d'aller servir en Provence sous les ordres de Lesdiguières qui comblait lui de la dose de Savoie. Henri IV sourit de l'orgueil et de la maladroite fierté du jeune homme qui abandonnait ainsi la partie, et s'empressa de lui octroyer sa permission.

Ordine apprit bientôt ce départ; elle en fut vivement affectée. Mais son âme n'avait pas l'énergie d'une constance soutenue; Aussi, inconsolablement, se laissa-t-elle prendre de ce vague oubli de l'absent au milieu duquel le cœur se berce et s'endort; laissant un libre accès à tous les projets, à tous les évènements. On l'a dit depuis long-temps l'amour est un bêtise sujet à sa réséance. Henri IV accablé de la marquise de Coevres et sa famille de dignités et d'honneurs, et de la sorte il finit par s'altérer la reconnaissance d'Ordine. La reconnaissance d'une femme pour un homme est une avenue qui mène loin. Elle conduisit Ordine à devenir la maîtresse de Henri IV, après qu'elle se fut préalablement mariée, porte la femme, au baron Damerval de Liancourt. Bientôt après elle eut un rang à la cour, où elle régna en souveraine.

— Quand elle revit Bellegarde, quelque temps après, elle sentit ce premier amour de sa jeunesse, ce seul amour de sa vie peut-être, lui revenir au cœur. Bellegarde, lui aussi, éprouva une secousse profonde. Ils ne tardèrent pas à remarquer que des changements s'étaient opérés en eux : Bellegarde surtout avait pris des allures graves et posées.

— Ah ! monsieur de Bellegarde, dit-elle avec un sourire mélancolique, que votre caractère paraît sérieux maintenant ! vous, autrefois si moqueur, si gai, si rieur...

— Les années nous modifient toujours un peu, répondit-il, sur le même ton. L'expérience ne donne-t-elle pas plus de gravité au cœur, plus de maturité à l'esprit ?

— Il y a si peu d'années encore d'écoulées...

— Assez pour m'avoir permis de beaucoup réfléchir et de beaucoup apprendre.

— Avez-vous appris à être heureux, au moins ? c'est la meilleure des sciences et la plus difficile aussi.

— Je ne possède point encore celle-là, malheureusement... oserai-je vous demander si vous l'avez acquise ? Elle hochait doucement la tête. — L'éclat ne fait pas le bonheur, dit-elle, j'étais si contente à Coevres.

avec mes enfansillages et mon batelet. J'y vais bien encore quelquefois, mais si rarement.

— Heureux temps ! heureux temps, en effet ! dit Bellegarde d'une voix légèrement altérée... C'est pourtant moi qui suis cause qu'il s'est enfui à jamais, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Eh ! comment, monsieur de Bellegarde ?

— C'est qu'alors j'étais un malade et que j'étais en proie à une fièvre qui ne savait pas ce que je sais aujourd'hui, ce que recommande un grand poète qui m'a fourni désormais ma devise d'amour.

— Que recommande d'ore et grand poète ?

— Un précepte latin. Voilà qui est un peu grave et savant. C'est égal, dites toujours. Je sais un peu l'italien, je comprendrais l'espagnol.

— Vous le voulez ?

— Je vous écoute.

— Voyons donc si vous comprendrez.

— Ceci m'idi, non lulum est, quod amos laudare, sed dicitur.

— Qu'on tibi laudant, creditur, ipse subit.

— Eh bien ! comprenez-vous ?

— Un peu... très peu... expliquez-moi celle-ci.

— Cela veut dire ? « Il est si est imprudent de vanter à un ami l'objet de son amour ; s'il croit à tes éloges, il devient ton rival. »

— Votre poète a bien raison, dit la jeune femme; comment le nommez-vous ?

— Ovide ! reprit-il, n'a pas su compléter ce précepte. Aussi n'a-t-il ajouté deux mots au dessus du distique.

— Les quels ?

— *Præsertim regi*.

— Qui signifie ?

— Surtout à un roi !

Il y eut un moment de silence après lequel Ordine, qui ne s'appelait plus Ordine, car elle avait repris son vrai nom, changea la conversation.

— Depuis qu'elle n'était plus la noble batelière de l'Aisne et qu'elle voguait sur l'océan de la cour, elle avait perdu son surnom et sa galité. Faible et bonne, elle n'avait d'autre ambition que celle qu'on lui suggérait, mais cette ambition facile fit sa perte.

Le roi lui ayant formellement promis de la faire reine, elle avait déjà les honneurs attachés à ce titre. Mais Henri IV, toujours épris d'elle, voulut tenir sa promesse tout entière. Deux mariages entravaient sa résolution. Il fit dissoudre l'un pour cause d'impuissance du côté du mari, du côté de Damerval, qui avait eu quatorze enfans d'une première femme, et poursuivit avec activité les négociations de son divorce avec Marguerite de Valois.

Mais on ne franchit pas facilement les dangereux degrés du trône, quand on n'appartient pas à une caste royale.

Sur le point de ceindre la couronne, la maîtresse de Henri IV mourut empoisonnée dans une fête chez le riche financier Zamor.

Ainsi sur l'apre chemin de l'ambition qu'elle suivait contre son cœur, elle avait d'abord perdu le repos; elle y perdit encore la vie.

Henri IV avait beaucoup aimé, il en porta le deuil comme d'une princesse du sang; mais il l'oublia bientôt dès l'infinité d'Henriette de Balzac d'Entragues, puis de Marguerite de Montmorency, ses deux dernières maîtresses.

Une seule personne resta fidèle à son souvenir, ce fut Bellegarde. Il acheta le château de Coevres qui se trouvait à Vendre, et fit élever dans le parc, au bord de l'eau, un mausolée sur lequel on lisait ce schéma déjà oublié :

ONDINE !

Ordine n'était autre que Gabrielle d'Estres, fille d'Antoine d'Estres, marquis de Coevres.

ETIENNE GAULT.

(Reprints.)

MADemoiselle CLAIRON.

Il me faudrait peindre comme Rembrandt pour bien exprimer toute la franchise insouciance de cette reine de théâtre, qui étalait toutes les fleurs de la vie avec une magnifique ardeur, qui fut charmante jusqu'en ses folies, qui brava avec orgueil un moule et une religion d'où les comédiens étaient proscrits, qui, après avoir veu en enfant prodigue, prenant l'argent d'une main pour le semer de l'autre, mourut en sage, pauvre, seule, oubliée.

Certes, s'il est des existences plus compliquées, plus romanesques, plus invraisemblables que les romans imaginés, il faut citer en première ligne celles des comédiennes du siècle passé. Dans ce temps-là, les comédiennes savaient vivre; c'étaient les cigales qui chantaient et dansaient toute la belle saison, par les luzernes fleuries, sur les rives embourbées, sans prévoir que novembre amènera la bise. Aujourd'hui les comédiennes ont trop lu la fable de La Fontaine. Plus d'une d'entre elles, comme la fourmi, ne pense qu'à s'élancer dans des jours dorés du printemps. Comme tous les mortels, elle s'entend à prévoir faux.

La, ce n'est pas la fourmi qui a prévu, c'est la cigale.

Peu d'années avant de mourir, Mlle Clairon écrivit ses Mémoires, Mémoires d'outré-tombe puisqu'ils ne devaient paraître qu'après sa mort. Un anti-fidèle en publia une traduction allemande. Le 28 thermidor an VI, Mlle Clairon écrivit au rédacteur du *Publiciste* : « Puisque mon livre paraît dans un pays étranger, la cralote de marquer à tout ce que je dois de reconnaissance au public et de respect à ma nation, me décide à faire imprimer moi-même cet essai ».

En suivant la célèbre comédienne dans ses Mémoires; dans les journaux du temps, dans les correspondances, il est facile de retrouver mot à mot sa vie telle que Dieu, l'amour et le hasard l'ont faite. Quoique ce soit dans un regard que comme une étude patiente, l'imagination ne verra pas une seule fois secouer la poussière d'or de ses files chatoyantes. Qui sait si en étudiant l'histoire d'une comédienne française, il n'y a pas plus de philo-sophie à recueillir que dans l'histoire d'une reine de France? Reine de théâtre, reine de France, je n'yserai dire lequel est la plus reine des deux.

Mlle Hippolyte Clairon naquit le (voir un dictionnaire biographique), et laissons-la raconter elle-même ses premiers momens, qui furent bien ceux d'une comédienne. « L'usage de la petite ville où je suis née était de se rassembler en temps de carnaval chez les plus riches bourgeois, pour y passer tout le jour en danses et festins. Loin de désapprouver ce plaisir, le père le doublait en le partageant, et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures de l'après-midi. J'étais si faible qu'on crut que peu de momens acheveraient ma carrière. Ma grand-mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, pour y recevoir au moins mon passeport sur-le-ciel. On ne trouva donc qu'une église, ni à l'église, ni au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était en fête de carnaval chez un homme de qualité. On n'y transporta que moi, habillé en « Atquin », et son vicaire en Gilles; j'étais, en me voyant, qu'ils n'avaient pas un moment à perdre. On prit sur le buffet tout ce qui pouvait m'être nécessaire; on fit taire un moment les violons, on dit les paroles consacrées et on me ramena à la maison. »

Il est curieux de voir Mlle Clairon, devenue sage, prendre sa vie au sérieux et écrire sur elle-même des réflexions profondément senties. Vieille femme, elle est aussi sentencieusement grave qu'elle était follement légère en ses bouffées d'âge; sans y penser, elle jette une plume et se met à écrire; elle se demande le secret de la vie et elle essaie d'y répondre. Après onze réflexions dignes de Socrate, elle arrive à cette douzième : « Pour remplir le devoir que la raison m'impose, il faut être en état de me joindre moi-même au fait, il faut que je ne sois pas un être en fait. Que suis-je? qu'ai-je fait? qu'ai-je pu? La Providence n'a déposée dans le sein d'une bourgeoise pauvre, faible et bornée, non malheur a précédé mon existence, ni malheur a précédé mon existence ».

La vieille Hippolyte Clairon part de là avec tout le sérieux de Jean-Jacques pour raconter sommairement sa vie. Dans son récit, c'est toujours la philosophie qui domine; on sent bien qu'elle avait assisté trop souvent aux soubres des encyclopédistes. Sa manière d'écrire rappelle aussi sa manière de jouer; elle conserve toujours l'accent solennel du théâtre. Dans ces singuliers Mémoires, qui, bon de la peindre, ne font guère que la masquer, on ne trouve pas un mot qui, on n'entend pas un cri d'admiration. Et cependant elle a aimé. Jeune, elle s'est promenade avec délicates sous les saules de la prairie; suspendue au cou de son cher du Rouvray; elle qui aimait le silence des bois, les murmures de la vallée, poussa un cri de surprise et de joie au bruit de la nature? On peut expliquer ainsi cette contradiction; retour de théâtre et des passions; elle se hâta d'étudier l'histoire naturelle; des la première année, elle ne vit plus sous le ciel bleu qu'un vaste herbier. La vallée, si riche autrefois pour encadrer ses amours, ne fut bientôt plus que nue; que le livre sans parfums des savans, qui donnerait toutes les splendeurs d'un coucher de soleil pour la découverte d'un nouveau chenille ou d'un nouvel insecte. Si Mlle Clairon déposait ainsi la nature, plus tard elle poétisa aussi l'amour en voulant l'analyser. Les poètes sont de sublimes ignorans; savoir, c'est perdre.

On connaît déjà la naissance de Mlle Clairon; sa mère n'avait pas seulement le malheur d'être pauvre, elle était méchante et superstitieuse, elle était catholique avec fureur; elle battait sa fille pour lui faire aimer Dieu; elle abusait à la tourmenter par les peintures de l'enfer. La pauvre Hippolyte, à onze ans, n'avait jamais eu le loisir de s'ébattre ou se joindre avec des enfans de son âge. C'était une petite Genliron pâle, chétive, étendue, qui n'avait pour toute distraction que deux livres à lire, un catéchisme et un livre de prières. Mais ce Dieu qu'elle ne prio pas parce qu'elle le prié trop, aura pitié de cette pauvre et jolie ignorante qui demande à vivre et qui s'apprends qu'à mourir.

Mme Clairon, pour se délivrer de sa fille à certaines heures des jours consacrés aux visites, l'enfermait dans une petite chambre sans meubles où rien ne parlait aux yeux. — Qu'y faire? — Couvre, disait la mère. Mais Hippolyte, qui était née reine, comme d'autres naissent serpentes, ne voulut jamais garder une argille dans ses doigts. Dans cette triste chambre, il lui restait le loisir de rêver; mais pour rêver il faut avoir de l'imagination; il faut, comme disait un philosophe,

avoir vu, lu, oui. Hippolyte avait jusque-là oui des contes de revenans, lu son catéchisme et vu le triste intérieur de sa mère.

« Si j'ouvrais la fenêtre? dit-elle par pressentiment. Elle ne put y parvenir; en désespoir de cause, elle monta sur une chaise et appuya son front sur une vitre. Comme elle était au quatrième étage, elle ne pouvait voir les passans; elle promena ses regards sur les toits, sur les pignons; sur les fenêtres du voisinage. Tout d'un coup une grande fenêtre s'ouvrit en face de la sienne; un spectacle magique la frappa et l'éblouit : la fameuse Mlle Danzeville habitait là. Elle pronait une leçon de danse; tout ce que la nature et la jeunesse avaient pu réunir de charmes était répandu sur elle; « J'étais tout entière dans mes yeux; je ne perdais pas un de ses mouvemens. Elle était entourée de sa famille. La leçon finie, tout le monde l'applaudit et sa mère l'embrassa. Ce contraste de son sort au mien me pénétra d'une douleur profonde; mes larmes ne me permirent plus de rien voir. Le descendis de ma chaise, et quand mon cœur, moins palpitant, me permit d'y remonter, tout était disparu. »

« Elle s'imagina d'abord que c'était un rêve. Elle se mit à causer avec elle-même; elle était heureuse et triste de voir que la vie ne se passait pas toujours avec une mère qui bat sa fille, avec un catéchisme qui étroit le cœur, et seule dans un misérable chambre. Elle voulait pleurer encore; mais bientôt sans le vouloir, elle se mit à former tout éperdue, croyant imiter les ronds de jambes de Mlle Danzeville. Elle trouva moyen de se mirer dans les vitres. Et quoique à portée de sa première leçon, elle fut émeuvée de ses charmanes folâtries. »

« Qu'avez-vous fait? lui dit sa mère en ouvrant la porte. — J'ai dormi, répondit-elle. — Ce fut son premier mensonge. En moins d'une demi-heure, l'enfant ignorante s'était métamorphosée en jeune fille; du moins par la pensée; elle avait appris à mentir. »

« La petite chambre où on l'emprisonnait fut désertée un par un par elle. Elle s'y faisait enfermer tous les jours. Des que l'heure était venue de se lever, elle courait à la fenêtre tout en dansant; elle assistait avec délice au spectacle des grâces naissantes de Mlle Danzeville. Elle croyait se voir elle-même. Un jour elle parvint à ouvrir la fenêtre; son regard alla plus loin encore; elle distingua les meubles de luxe qui ornaient le salon de Mlle Danzeville; Qu'est-elle donc? demanda-t-elle sans cesse le pauvre Hippolyte. »

« Un soir qu'il y avait du monde chez sa mère, elle se pencha à l'oreille d'un homme qui la faisait jaser comme un oiseau dans un nid. — Dites-moi, monsieur, est-ce qu'il y a des femmes qui passent leur vie à danser? — Oui, répondit-il, des comédennes; pourriez-vous demander cela? »

« Elle lui regarda mystérieusement ce qu'elle voyait depuis quelques jours. — J'y suis, dit le visiteur, c'est Mlle Danzeville qui demeure au lieu. Cet homme se tourna vers Mlle Clairon. — Madame, se tourna vers Hippolyte à la comédie. — A la comédie, dit la mère en se reculant; autant vaudrait lui parler de la conduire en enfer. »

« Apaisez-vous, madame, le mal est fait, vous avez vu vous-même conduit votre fille à la comédie, l'enferment dans la chambre voisine, car de la fenêtre elle a vu, ne le savez-vous donc pas? elle a vu Mlle Danzeville qui se précipitait sur jeuniss spiritualités. — A peine cet homme a-t-il parlé que voilà Hippolyte, emportée par ses souvenirs, qui s'élança au milieu de la chambre et reproduit toutes les mines charmanes de Mlle Danzeville; c'était à s'y méprendre; jamais on n'avait copié avec tant d'art et de vérité un godelureau. Tout le monde fut émerveillé; la mère elle-même, qui ne vint jamais à cheval sans s'être posée la force de garder son sérieux. On parvint à obtenir d'elle que sa fille irait le lendemain au spectacle. »

« Ce fut à la Comédie-Française que Mlle Clairon, comme elle dit elle-même, fit son entrée dans le monde; ou, si on préfère dans la comédie, car, pour elle, l'univers était là. On ne parvint tard pas à exprimer toute sa joie et tout son éblouissement; elle eut peur d'un de ses yeux. Elle qui n'avait jamais rien vu, elle voyait, tout d'un coup des rois et des reines, de belles passions et des habits dorés. Elle ne dormit pas; le lendemain, elle savait des scènes entières au *Comte d'Essex* et des *Folles Amoureuses*. Les amis de sa mère s'amuserent de voir comment cette comédienne de onze ans lutait avec intelligence Grandval et Poisson, Mlle Danzeville et Mlle Balcourt; mais, au d'entre eux, n'eut le pressentiment que c'était là une fille née pour le théâtre. »

« La pauvre Hippolyte tomba bientôt du haut de son éblouissement; sa mère lui déclara que l'aiguille devait être désormais sa seule et perpétuelle distraction. La future comédienne avait déjà du caractère; elle répondit à Mme Clairon que sa destinée l'appelait sur le théâtre, que toute puissance humaine ne l'empêcherait d'y aller; qu'elle jouerait la comédie ou qu'elle se jetterait par la fenêtre. Mme Clairon, ne sachant qu'y répondre, battit sa fille; c'était d'ailleurs sa dernière et souveraine raison dans toutes leurs querelles; mais, ce jour-là, Hippolyte, indignée plus que jamais, leva la tête avec fierté, jeta à sa mère un regard de douleur et lui parla de ses devoirs avec une éloquence qui surprit toute femme. »

Mme Clairon alla presque aussitôt chez une dame qui la protégée elle

Lui parla de sa fille et lui demanda conseil. Quand elle rentra, Hippolyte s'attendait encore aux scènes violentes du matin ; mais sa mère la prit dans ses bras, pleura long-temps , et , d'une voix éteinte , lui demanda pardon de n'avoir pas su être sa mère jusque-là.

— Tu seras comédienne, ma pauvre enfant, mais tu me pardonneras ; j'ai été cruelle en croyant n'être que juste ; mon cœur vient de prendre une bonne leçon.

Trois semaines après, Hippolyte Clairon , qui n'avait pas douze ans , débutait au Théâtre-Italien , sous la protection de Deshaies. Mais le fameux Thomassin , qui avait des filles à produire , s'opposa bientôt au succès de cette comédienne en miniature. Le croirait-on ? il fallut une cabale bien organisée pour l'exiler des Italiens, où tout le monde admirait sa beauté délicate et sa grâce, tout à la fois étudiée et naïve.

Au bout d'un an, il lui fallut donc chercher fortune ailleurs. « Ou m'engagea dans la troupe de Rouven pour jouer tous les rôles de monage, chanter et danser. Je devais jouer la comédie ; toute le reste m'était égal. »

Après avoir raconté cette première période de sa vie, la comédienne philosophique fait une pause et réfléchit. Elle écrit en tête d'une page : *Recapitulatif*. Je manquerais au devoir de l'historien si je ne reproduisais cette page curieuse : « Jusque-là je n'ai rien à me reprocher ; je ne connaissais rien, je ne pouvais rien, j'obéissais en aveugle au sort dont je me suis vue toute la vie et la victime et l'enfant gâtée. Chaque être a sa destinée prescrite. Mon expérience, mes réflexions, tout ce que j'ai vu dans le monde, tout ce que j'ai vu dans ses annales me démontre l'insuffisance de nos combinaisons ; nous pouvons, lorsque nous sommes en état de comparer, distinguer les routes qui mènent à la vertu, celles qui nous entraînent au crime. Nous apercevons nos égarements, nos travers, nos torts ; nous sentons tout l'avantage d'une conduite pure, d'une action généreuse ; il semble enfin que nous pouvons tout pour nous-mêmes. Mais, dans l'impossibilité de tout prévoir, de tout connaître, de dénaturer le sang qui circule dans nos veines, de maîtriser la volonté de ce qui nous environne, je ne puis que baisser mes regards tremblans devant le sort qui nous conduit. » Ainsi, il est bien entendu que Mlle Clairon ne pouvait échapper aux égaremens de sa vie. Le sort l'a conduite tête baissée dans toutes les folies et dans toutes les extravagances ; confiante dans son étoile, elle s'abandonnait avec une voluptueuse nonchalance au cours engageant de ce fleuve qui s'appelle la passion humaine.

A Rouen, dès son début, Mlle Clairon fut recherchée dans le monde. La présidente de Bimorel, que Fontenelle a chantée en poète de quatre-vingt-quinze ans, aimait la comédie-Hippolyte, qui passait pour une merveille de théâtre, fut appelée aux soupers de cette dame. Elle trouva là des soupirans de tous les âges ; mais, toute à la passion de son art, elle ne voulait rien comprendre aux discours amoureux ; elle se contentait de moutir d'amour sur la scène. Le jour vient pourtant d'aimer pour elle-même ; mais, comme toutes les femmes, elle aima d'abord sans le savoir.

Il venait depuis quelque temps aux soupers de la présidente un jeune homme qui avait étudié à Paris ; il se nommait du Rouvray. Il était noble ou peu s'en fallait. Du reste, sa figure, ses manières et son esprit pouvaient le dispenser d'un blason authentique.

— Clairon, comment trouvez-vous M. du Rouvray ? demanda un jour la présidente à la comédienne.

— Je n'ai pas encore vu M. du Rouvray, répondit-elle.

— Voilà dix fois que vous souperez en face de lui, dit-elle.

— Ce n'est pas une raison, madame.

— Ah ! Clairon ! je vous comprends ; je me garderai bien de vous faire désormais souper ensemble !

Mme de Bimorel, jadis venue du Rouvray comme de coutume, se promettant d'intervenir à propos. Peu de jours après, Hippolyte fut applaudie avec enthousiasme dans les *Folies nouvellées* ; deux comédiennes l'apporèrent presque évanouie sur la scène à la fin de la pièce. Entrée de son triomphe, elle alla au chancelant chez la présidente. Comme elle arrivait à la porte, elle reconut du Rouvray.

— Ah ! c'est vous, dit-elle ; en se jetant dans ses bras.

— Voyant qu'elle pleurait, le jeune homme s'imagina qu'elle pleurait de chagrin.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

— Vous ne voyez donc pas ? lui répondit-elle. Je suis folle ; je vous dirai pourquoi l'avez demain dans la barque de Mme de Bimorel.

La-dessus, M. du Rouvray et Clairon entrèrent chez la présidente ; du Rouvray surpris des fermes de joie et de la même expansion de la jolie comédienne, Clairon surprise d'elle-même, heureuse, mais un peu confuse de son bonheur.

Mme de Bimorel avait une petite barque sur la Seine, au bout d'un prairie qui confinait son parc ; sa compagnie allait souvent goûter sur l'herbe de la prairie ou de l'île voisine.

Mlle Clairon a gardé dans ses souvenirs de jeunesse, comme une éternelle oasis, un coin de prairie ombragée de saules, où elle allait danser et chanter, pour, elle-même, où elle rencontra pour la première fois du Rouvray, où pour la dernière fois elle le vit à ses pieds, amoureux et suppliant, beau, jeune et passionné.

Le lendemain du grand succès de Mlle Clairon, du Rouvray se promena dès le soleil levant sur la rive où elle devait venir ; après plus

d'une heure, il l'aperçut enfin qui sautillait comme une verte cigale sur l'herbe arrosée. Il courut au devant d'elle.

— Pourquoi venir et pourquoi ne pas venir ? dit-elle en rougissant.

Ils se promurent en silence.

— Vous avez compris, dit-elle d'une voix troublée, pourquoi j'ai pleuré hier dans vos bras. J'avais été portée en triomphe ; j'avais le cœur plein de joie, je serais devenue folle si je n'avais pu me laisser aller à ma vive émotion.

Du Rouvray prit la main d'Hippolyte et l'appuya sur ses lèvres. Tout en se promenant, ils s'arrêtèrent devant la petite barque de la présidente ; la comédienne y descendit nonchalamment, du Rouvray la suivit avec ardeur et dénona la corde.

— Où allons-nous ? demanda-t-il en voyant fuir le rivage.

— Je ne sais pas, répondit-elle, avec insouciance ; mais à Bietheureux est celui qui marche sans savoir son chemin.

— Faut-il ramer contre le cours de l'eau ?

— Non, quo Dieu nous conduise !

Mais il est peut-être dangereux de...

— Savez-vous nager ?

— Pas le moins du monde.

— Tant mieux, mon étoile est bonne. Est-ce que Dieu aurait la cruauté de jeter à l'eau de pauvres enfans qui ne savent pas nager ?

La comédienne se pencha sur le fleuve.

D'ailleurs, reprit-elle en regardant du Rouvray avec une expression de tendresse et de mélancolie, l'eau est belle, il se voit, doux d'y tomber à deux !

— Vous parlez là comme une tragédienne habituée à mourir tous les soirs sur le théâtre.

— Je parle selon mon cœur.

Cinquante ans après, Mlle Clairon, racontant ce voyage sur la Seine avec du Rouvray, dans une lettre à Mlle Drouin, écrivait entre parenthèses : « Je serais morte à propos, je n'avais pas encore la gloire.... mais j'avais l'amour ! J'ai surécrit à tout ce qu'il y a de bon dans la vie des femmes ; j'ai gardé mon cœur ; mais qu'en puis-je faire avec ma figure ? »

Cependant la nacelle allait toujours au cours de l'eau ; du Rouvray n'avait qu'un coup de rame à donner et le pouvaient la bien diriger. Tout en se penchant, pour se mirer, sans doute, Hippolyte, sentit se dénouer ses cheveux. Du Rouvray abandonna les rames, pour saisir d'une main frémissante cette belle chevelure si touffue et si éclatante qui était le désespoir de toutes les comédiennes. Pendant qu'il essayait de la renouer ou plutôt d'empêcher qu'elle ne fût renouée, la barque s'arrêta dans les roseaux devant une petite île couverte d'arbres.

Hippolyte se lança à terre avec la légèreté d'un oiseau.

— Allons, méchant rameur, dit-elle en se retournant, prenez ma main et sautez sur l'herbe !

A peine du Rouvray eut-il sauté, que la barque se détacha des roseaux et se laissa reprendre au courant.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, je n'avais pas prévu cela !

— Eh bien ! dit la comédienne en penchant la tête, nous voilà dans une île déserte. Est-ce que nous ne jouons pas la comédie ?

Du Rouvray et Mlle Clairon suivirent des yeux la barque qui glissait ; une légère rafale la jeta bientôt contre le rivage, où elle fut retenue par les grandes herbes. Les deux amans, ne peut-on pas leur donner ce titre ? firent plusieurs fois le tour de l'île, avec la curiosité d'un navigateur qui a découvert un monde inconnu. Après quelques promenades à travers les ronces et les épines, que Mlle Clairon honora d'un complot de forêt vierge, ils allèrent s'asseoir au bord de l'eau, à l'ombre d'un saule à demi dénudé.

Dès qu'ils eurent pris possession de leur empire un peu sauvage ; ils se confèrent en riant qu'une île déserte n'était bonne que pour des héros du roman qui n'ont jamais faim. Pour eux, ils n'avaient pas déjeuné. Du Rouvray prenait patience en baisant les mains et les cheveux de sa jolie compagne de voyage ; Mlle Clairon, plus romanesque, s'abandonnait aux songes d'or. Elle cueillait des fleurettes à ses pieds, les offrait à dans les flots comme si elle eût semé ses espérances. Tout à coup elle vit venir sur la rive un comédien de la troupe, qui avait la fureur de la pêche.

— Rhodilles !... Rhodilles !... lui cria-t-elle en agitant la main.

Le passionné pêcheur reconnut celle qui faisait la fortune de son théâtre.

— Quelle idée ! dit-il en riant. Est-ce que c'est là le chemin de la répétition ?

— La répétition ?... c'est vrai... je l'avais oubliée. Savez-vous que nous sommes emprisonnés dans l'île, car nous n'avons pas l'esprit de marcher sur l'eau comme l'apôtre ? Voyez-vous là-bas notre barque qui se noie ?

— Voulez-vous revenir sur la terre ferme ?

— Oui ; nous ne savons pas encore vivre en sauvages ni en anachorètes.

Rhodilles était un franc comédien du bon temps, toujours purvre, toujours joyeux, grand cœur d'aventures. Il ne manquait ni de figure ni d'entant ; le plus souvent mauvais plaisant et mauvais comédien, il avait quelquefois ses jours de bonno fortune.

— A merveille! dit-il en allant droit à la Larque, il y a là une aventure.

En moins de cinq minutes, il aborda dans l'île.

— Passez, belle Clairon, dit-il en offrant sa main à la comédienne.

Elle ne se fit pas prier. Dès qu'il la vit sur la Larque, il salua profondément du Rouvray.

— Eh bien! dit Mlle Clairon en se tournant vers le jeune homme, vous ne venez pas?

C'était là une cruelle épigramme, car Rhodilles avait pris le large par un vigoureux coup de pied. La comédienne ne put s'empêcher de rire en voyant la mine étonnée du Rouvray. Les femmes sont ainsi: le mauvais plaisant a toujours raison près d'elles. Rhodilles emmena Mlle Clairon malgré ses prières, pendant que le pauvre du Rouvray prenait un leçon de philosophie. La comédienne a borné son récit à ce moment pathétique, peut-être n'a-t-elle pas voulu avouer cette triste vérité: Rhodilles devint son amant avant du Rouvray.

A Rouen, Mlle Clairon eut son poète et son libelliste. C'était le même homme; il se nommait Gaillard. Comme elle l'a dit, il avait l'art de faire des vers et de souper en ville. Les appointements de la comédienne s'élevaient à un millier d'écus, Mme Clairon voulut se donner des airs d' mistress du maison; elle institua un souper chaque jeudi, où furent admis tous les riches admirateurs de sa fille. Gaillard y vint orner le gigot de madrigaux, où Vénus et Vesta, n'étaient que des aventurières en guenilles auprès de Mlle Hippolyte Clairon. Il ne se contenta pas de chanter la jolie comédienne, il l'aima. Après avoir soupé pendant six mois, il gagna une vieille duègne qui lui enseigna les détours du sérail. Un matin que Mlle Clairon étudiait dans son lit, « vêtue de ses cheveux, » il pénétra jusqu'à la porte de la chambre, résolu du se jeter à ses genoux.

La comédienne, indignée qu'on osât se prosterner devant elle à pareille heure sans l'avoir avertie, s'arma d'une belle colère et chassa le faiseur de madrigaux. Gaillard, indigné lui-même de se voir accueilli de la sorte par une comédienne déjà renommée pour ses frétilleuses aventures, écrivit ce fameux livre sans verve, sans galté et sans style, qui a pour titre: *Histoire de Mlle Frétilion*. Gaillard fut cruellement vengé, car ce dégoûtant libelle attrista les plus belles années de Mlle Clairon. Elle fut vengée elle-même: Gaillard fut obligé de quitter son pays, tant la clameur publique s'éleva contre lui.

Dans cette histoire de Frétilion, l'écrivain a saisi à peine quelques traits de la vie d'Hippolyte Clairon; les aventures galantes y sont presque toutes imaginées. Il n'y a guères que les épisodes où du Rouvray est en scène qui aient un air de vérité. Gaillard, on ne sait pourquoi, sans doute pour que le masque soit plus transparent, donne à du Rouvray le nom du comédien Rhodilles. Ainsi, dans le libelle, les deux amans n'en font qu'un.

De Rouen, Mlle Clairon alla à Lille. Bientôt La Nonc abandonna sa troupe pour venir débiter à la Comédie-Française. Mlle Clairon s'engagea dans une autre troupe qui se formait pour le bon plaisir du roi d'Angleterre, établi à Gand pour les guerres de Flandre. Elle tourna toutes les fêtes ennemies. Il faut dire à sa louange qu'elle refusa un mariage éclatant avec un des chefs de l'armée anglaise. Comme ce personnage avait dix mille hommes pour se faire obéir, il voulait forcer la comédienne à devenir une des plus glorieuses ladies du comté de Gloucester. « Milord, lui dit-elle, avec une dignité théâtrale, pour ne pas dire comique, je ne m'appartiens pas, j'appartiens à mon pays. Je veux bien être aimée dans un palais; mais je veux toujours être aimée sur le théâtre. » Milord fit garder Mlle Clairon à vue, espérant la décider bientôt; mais Mlle Clairon parvint à s'échapper; elle ne dit pas comment; on rapporte que ce fut par un enlèvement nocturne.

Il faudrait savoir écrire dix volumes sans reprendre haleine pour raconter toutes les aventures sentimentales et galantes de Mlle Clairon. Jusqu'à sa dix-huitième année, on peut la suivre sans trop s'essouffler. Jusque-là, elle verdoyait et fleurissait comme toutes les femmes. Les premières passions, toutes profanes et toutes coupables qu'elles soient, ont je ne sais quel charme printanier qui enchaîne celui qui les étudie. Il y a tous les parfums et toutes les roses de l'aube matinale dans les égarements d'un cœur de seize ans. Mais plus tard, le sentier s'est vert à être foulé; on a cueilli une à une toutes les fraîches églantines; l'oiseau s'en va chanter ailleurs; on a terni la marguerite sous la poussière de son pied; le vent d'orage a dispersé la neige éclatante des aubépines; bientôt on ne compte plus les passans dans le sentier qui perd de jour en jour ses chansons, ses fleurs et sa verdure. Après du Rouvray et Rhodilles, qui sont aimables par leur gâté, par leur insouciance et par leur jeunesse, voilà que se dessinent les grands seigneurs: un chef d'armée, un marquis ruiné, un fermier-général, un prince du sang; mais ceux-là ne sont pas jeunes, ceux-là ne se sauvent que par l'esprit, quand ils en ont.

A Dunkerque, où elle s'était arrêtée, Mlle Clairon reçut par le commandant de place un ordre de début pour l'Opéra. On avait beaucoup parlé de Frétilion; les gentilshommes de la chambre jugèrent qu'une fille aussi folle revenait de droit aux Parisiens.

Mlle Clairon débuta à l'Opéra dans les rôles de Mlle Lemaure. Quoique assez mauvaise musicienne, elle fut très applaudie. On avait alors à l'Opéra l'esprit d'applaudir toutes les femmes qui avaient de la beauté.

Mlle Clairon ne fit, du reste, que passer à l'Opéra; elle débuta bientôt à la Comédie-Française dans le rôle de Phèdre. En province, elle n'avait

guère joué que Les soubrettes; on l'engagea à la Comédie-Française pour doubler Mlle Dangeville. Avant de signer son engagement, elle déclara, à la grande surprise des comédiens, qu'elle voulait jouer les grands rôles tragiques; ils consentirent, à la condition qu'elle chanterait et danserait dans les *pièces d'agrément*. Ils étaient tous convaincus que, s'il le fallait, elle serait forcée de chanter et de danser toujours. Elle avait, par hasard, joué quatre ou cinq rôles tragiques en province; Sarrazin passant à Rouen, lui voyant représenter Erphile, avait prédit qu'elle serait un jour la ressource du théâtre. Elle voulut donner raison à Sarrazin. Avant le début, les comédiens s'amuserent beaucoup des prétentions de la fière Hippolyte. Elle dédaigna de répéter son rôle au théâtre; le jour de son début, elle vint, fière comme une reine antique, dire qu'elle n'attendait que le lever du rideau.

Tout le Paris intelligent, paré et curieux, était à la Comédie-Française, se promettant de rire de Frétilion; mais à peine s'est-elle montrée sur la scène avec sa passion tendre, fatale et furieuse, que tous les spectateurs se levèrent avec enthousiasme; ce n'était plus la charmante Frétilion qui jouait les soubrettes, Mlle Clairon, qui était petite et qui n'avait qu'une figure chiffonnée; c'était Phèdre elle-même dans toute sa splendeur de souveraine, dans toute la majesté de la passion. — Comme elle est grande! comme elle est belle! — s'écriait-on de tous les points de la salle. Dès ce jour, Mlle Clairon fut surnommée Melpomène.

N'est-ce pas ici le lieu de reproduire ces quelques lignes, détachées de ses réflexions sur l'art dramatique: « Dans Phèdre, pour tout ce qui tient aux remords, je m'étais prescrite une diction simple, des accents nobles et doux; et des larmes abondantes, une physionomie profondément douloureuse, et pour tout ce qui tient à l'amour, l'ivresse et le délire, je peignis une somnambule conservant dans les bras du sommeil le souvenir du feu qui la consume en veillant; je peignis cette idée dans ces vers: »

Dieu! que je ne suis-je assise à l'ombre des forêts...

» Dans le second acte avec le fils de Thésée, au moment où le son de sa voix frappait mon oreille, on voyait sur toute ma personne, un doux frémissement; mes mots étaient entrecoupés par les battemens de mon cœur. » Mais comme je ne fais pas ici un cours d'études dramatiques, je ne veux pas citer davantage.

La Comédie-Française était alors si bien administrée, elle avait des protecteurs si intelligents, que les premiers sujets du théâtre trouvaient à peine de quoi vivre avec leurs appointemens. « Nous étions pauvres, écrit Mlle Clairon, hors d'état d'attendre ce qui pouvait nous être dû. Les semaines allaient toutes les semaines chez M. de Boulogne, alors contrôleur-général, solliciter le paiement de la pension du roi. Mais alors personne ne payait, le roi moins que les autres. »

Ainsi Mlle Clairon, qui avait vingt ans; et qui faisait la gloire du théâtre, ne devait qu'à sa beauté, et non à son talent, ces robes des Indes et les diamans qui elle portait. Comme elle aimait à changer de parures et d'amans, il lui arrivait quelquefois de n'avoir ni argent ni parures. Un jour, le maréchal de Richelieu passa chez elle pour lui offrir à une des fêtes; elle refusa.

— Pourquoi?

— Je n'ai pas de robes!

Richelieu céda de rire.

— Vous avez des robes de tous les pays, de tous les goûts et de toutes les fantaisies.

— Plus l'une seule robe; le peu de recettes que nous faisons m'a forcée de vendre ce que j'avais de précieux; ce qui me reste est en gage, je ne puis me montrer que sur le théâtre. L'impératrice Elisabeth m'a fait offrir quarante mille livres d'appointemens, une maison meublée, un carrosse, un couvert pour six personnes soit matin, j'ai refusé; vous savez pour qui, vous savez pourquoi; j'aime mon pays, et les gens de mon pays.

Comme tous les vrais talens, Mlle Clairon avait d'ailleurs plus d'un ennemi qui niait son pouvoir sur le public; Fréron déclara que son organe bruyant assourdissait les oreilles sans émouvoir le cœur. Guimard, venu en France au plus beau temps du triomphe de cette comédienne, variait des glapissemens de sa voix. — Glapissemens, si vous voulez, lui disait Diderot, mais ces glapissemens-là sont devenus les accens de la passion.

Ce fut vers ce temps-là que se raconta par toute la France cette singulière histoire de revenans dont Mlle Clairon était l'héroïne. Parmi tous les adorateurs qui l'entouraient au foyer de la Comédie, elle avait remarqué un jeune homme sans naissance, mais qui avait plusieurs titres et deux allures de gentilhomme; quand il se vit aimé de Mlle Clairon, il voulut être aimé seul; dans ce temps-là, c'était une prétention inouïe et sans exemple.

— Je veux bien, dit-elle, qu'on m'arrête avec des fleurs et non qu'on me retienne avec des chaînes.

A force de jalousie, il tomba malade; elle le veilla d'abord; mais bientôt détournée de lui par de nouvelles aventures, elle finit par l'oublier.

Elle démenait alors rue du Bussy, sa mère, qui n'avait pas perdu l'habitude de donner à souper, recevait le soir des hommes du monde et des comédiens. « Un soir (c'est encore Mlle Clairon qui parle), je venais de chanter de fort jolies moutonnades; lorsqu'au coup de onze heures succéda le cri le plus aigu; sa sombre modulation et sa longueur étonnèrent tout le monde; moi, je tombai évanouie. » Durant plus de deux mois, ce cri aigu et plaintif alla tourmenter Mlle Clairon; toujours

à la même heure, tantôt au théâtre, tantôt en carrosse, tantôt chez elle. Un jour, le comédien Rosoly, qui se trouvait avec elle dans son carrosse, et qui parlait avec elle de ce cri funèbre, déclara à Mlle Clairon qu'il n'y croirait que s'il l'entendait lui-même. « Evoquez le fantôme, lui dit-il. — Qui que tu sois, dit-elle aussitôt, réponds-moi, si tu l'oses ! » Le cri partit à trois reprises, plus éclatant qu jamais. Le cocher trouva les deux comédiens sans connaissance dans le carrosse.

Après deux mois le cri se changea (la chose devient curieuse) en un coup de fusil qui, toujours à la même heure, partait dans la fenêtre de Mlle Clairon. M. de Merville, lieutenant de police, fit garder toutes les maisons voisines. Cependant, trois mois durant, le même coup de fusil vint frapper la même vitre. Ce fait est constaté sur les registres de la police.

La comédienne avait alors pour amant un intendant, esprit fort, qui voulut braver le coup de fusil ; il désira avoir sa part du danger. Un soir, un peu avant onze heures, ils ouvrirent la fenêtre fatale, et se penchèrent courageusement sur la balustrade. A peine l'église de Saint-Germain-des-Prés eut-elle annoncé l'heure, que le coup partit comme de coutume, et les jeta tous les deux au milieu de la chambre.

Au coup de fusil succéda un claquement de mains qui dura le même espace de temps. Mlle Clairon, accoutumée à ce bruit aimable, ne s'en plaignit pas cette fois. Enfin, après le claquement de mains, elle entendit des sons mélodieux, qui lui semblèrent un écho de la musique des anges. Cette voix céleste remplissait toute la rue de Bussy ; elle s'éteignit peu à peu, après avoir persisté plus long-temps que les autres bruits. Tout Paris est venu l'entendre. Pour se délivrer un peu de la curiosité publique, qui l'empêchait de respirer à sa fenêtre en toute liberté, Mlle Clairon mit un écriteau pour louer son appartement. Une vieille dame se présenta :

— Mademoiselle, depuis long-temps le bruit de votre gloire et de votre beauté est venu jusqu'à moi. Pardonnez à une pauvre femme qui ne va plus au spectacle, de venir voir de tout près la comédienne sublime qui transporte tout Paris. D'ailleurs, la curiosité du cœur m'a conduite dans cet intérieur charmant, où je crois suivre mon malheureux ami dans ses rêves, dans ses espérances, dans sa jalousie, dans son désespoir...

— Parlez, expliquez-vous. Que voulez-vous dire ?
— Mon Dieu ! mademoiselle, j'étais la meilleure amie de celui qui est mort pour vous avoir trop aimée... Je l'ai assisté à ses derniers jours ; nous avons ensemble parlé de vous, vous tour à tour un ange et un démon pour lui. Oubliez-la, lui disais-je. Jamais ! s'écriait-il avec exaltation, je veux l'aimer au delà du tombeau. Et pendant qu'il parlait ainsi de vous, hélas ! il était bien loin de votre cœur. Jusqu'à la dernière heure, jusqu'au dernier instant, il a espéré vous voir venir à son lit de mort. Il vous avait écrit une lettre bien suppliante.

— Un chef-d'œuvre de sentiment, interrompit Mlle Clairon ; mais, vous le dirai-je, je n'ai pris le temps de lire cette lettre que huit jours après l'avoir reçue.

— Le pauvre garçon ne croyait pas que votre oubli fût si dédaigneux. Il comptait toutes les minutes. Lorsqu'à dix heures et demie son laquais vint lui dire que décidément vous ne viendriez pas, il prit ma main avec un redoublement de désespoir qui m'effraya : « La barbare ! elle n'y gagnera rien, je la poursuivrai autant après ma mort que je l'ai poursuivie pendant ma vie. »

Il mourut en achevant cette prédiction. Mlle Clairon pâlit, chancela et demanda des sels. Durant quelques jours elle fut pénétrée de terreur ; vers onze heures du soir, un frisson mortel la saisissait ; elle n'en dormait plus ; elle crut que toutes les puissances infernales et célestes allaient se réunir pour tourmenter son cœur ; mais comme bientôt elle n'entendit plus parler du revenant, elle attribua tout ce qui s'était passé d'extraordinaire au hasard. — Mais qu'est-ce que le hasard ? s'écrie-t-elle. — Qui oserait parler de ces sombres mystères de la mort en face des grandes ombres de César, de Turanne, de Bonaparte, qui croyaient aux revenants ?

De la rue de Bussy, Mlle Clairon passa dans la rue des Marais ; elle y joua, moyennant douze cents livres, la petite maison de Racine. « On me dit que Racine y avait demeuré quarante ans avec toute sa famille ; que c'était là qu'il avait composés ses immortels ouvrages ; là qu'il était mort ; qu'ensuite la touchante Lecouvreur l'avait habitée, ornée, et y était morte aussi ; les murs seuls de cette maison doivent suffire, me disais-je, à me faire sentir la sublimité du poète et à me faire arriver au talent de l'actrice. C'est dans ce sanctuaire que je dois vivre et mourir. » Tous les poètes du temps visitèrent Mlle Clairon dans ce sanctuaire qui fut un peu profané. Le dîner de famille, que Racine préférait au dîner royal, fut remplacé par le petit souper licencieux ; les folles chansons retentirent dans ces lieux consacrés par le génie où Racine laissait tomber ses alexandrins comme d'une harpe d'or.

Cependant Mlle Clairon était devenue l'héroïne de la Comédie-Française. Elle avait, sinon éclipsé, du moins mis un peu à l'ombre, Mlle Dumesnil, Mlle Gaussin et Mlle Dangeville. Elle garda sa royauté jusqu'en 1762. C'était alors un beau temps pour la Comédie : outre ces quatre actrices célèbres, on pouvait citer des talents comme Molé, Grandval, Bellecourt, Lécain, Prévile, Brizard, Mlle Clairon, par ses grands airs solennels, dominait cette brillante république, qui était une république de rois. D'autres avaient plus de talent ou plus de beauté ; mais Mlle Clairon avait la renommée.

Mlle Clairon régna quinze ans.
En 1762, quoiqu'elle touchât à son déclin, on parlait encore d'elle

comme d'une merveille théâtrale. Je reproduis ces lignes de Bachaumont, écrites le 30 janvier : « Mademoiselle Clairon est toujours l'héroïne ; elle n'est point annoncée qu'il n'y ait chambrière complète. Dès qu'elle paraît, elle est applaudie à tout rompre. C'est l'ouvrage le plus fini de l'art. Elle a une grande noblesse dans ses coups de tête ; c'est Melpomène arrangée par Phidias. » Le même gazetier passe ensuite toute la comédie en revue avec une exquise délicatesse ; ainsi, pour en avoir une idée, voyez cette note à l'article de Mlle Dumesnil : « Cette comédienne boit comme un cocher : son laquais, lorsqu'il joue, est toujours dans la coulisse, la bouteille à la main, pour l'abreuver. »

Au lieu d'un cocher et d'une bouteille de vin, Mlle Clairon avait dans la coulisse toute une cour de marquis folâtres, d'abbés licencieux, de poètes gazouilleurs. Marmontel, un soir, la trouva sublime ; ils allèrent souper au cabaret. Marmontel était alors un jeune écolier rimant des tragédies, qu'on daignait jouer et applaudir par respect pour Voltaire, qui lui avait délivré un certificat de génie. Il soupait à côté de la tragédienne illustre, songeant bien davantage à lui créer un rôle qu'à lui parler d'amour.

— Qu'avez-vous ? vous êtes triste, lui dit tout à coup Clairon. J'espère que vous ne me faites pas l'injure de composer une tragédie pendant notre souper.

Marmontel eut l'esprit de répondre qu'il était triste parce qu'il était amoureux.

— Enfant ! voilà comment vous recevez les bienfaits de la Providence ?
— Oui, parce que je vous aime !

— Eh bien ! tombez à genoux, je vous releverai, et nous nous aimerons tant qu'il lui plaira à Dieu.

Marmontel raconte avec complaisance tous les détails de ses folies avec Mlle Clairon, dans ce livre naïf intitulé : *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants* !

III.

Marmontel s'imaginait, comme tous ceux qui sont jeunes, qu'il aimerait éternellement, alla, en poète qu'il était, habiter une mansarde dans la maison de Mlle Clairon. Un amant à toujours tort d'habiter sous le même toit que sa maîtresse. A peine Marmontel était-il installé, que Mlle Clairon s'en laissa conter par un autre adorateur, le bailli de Fleury.

— Cruel ! dit le poète, vous m'avez blessé au cœur !
— Ce n'est rien, dit Mlle Clairon ; et il avait long-temps, que ce galant homme soupirait... Vous serez mon amant en vers ; il sera mon amant en prose.

Marmontel prétendit qu'il écrivait en prose comme en vers ; il ne voulut point partager sa conquête de la veille : comme Achille, il se retira dans sa tente, je veux dire dans son grenier. Plus tard, en 1770, Marmontel se laissa reprendre aux beaux yeux de Mlle Clairon ; une seconde fois il alla habiter avec elle, ainsi qu'il appert d'une lettre de Grimm écrite sur les frères de la sainte philosophie.

Le marquis de Ximénès fut aussi un des adorateurs de l'illustre comédienne. Ils s'aimèrent comme des bergers d'Arcadie ; un mot plaisant les brouilla ; on ditait au foyer de la Comédie que le marquis de Ximénès se vantait de faire tourner la tête à Mlle Clairon. *De l'autre côté*, dit-elle, survenant à propos. Le marquis ne voulait pas pardonner cette injure ; le lendemain, il renvoya le portrait de Mlle Clairon avec ces mots au bas : « Ce pastel est comme la beauté humaine : il passe au soleil. N'oubliez pas que depuis long-temps il s'est levé pour vous. »

Il faut dire à la louange de Mlle Clairon qu'elle avait des amans pour se distraire et non pour s'enrichir. En perdant du Rouvray, elle avait dit, après avoir long-temps pleuré : « Maintenant qu'j'ai aimé pour mon cœur, je veux aimer pour de l'argent. » Mais elle eut toujours le bon esprit de ne pas suivre ces infâmes traditions du théâtre. Son amant le plus cher, après du Rouvray, ce fut M. de Valbelles, qui n'était pas toujours riche, et qui, grâce à elle, vivait avec un luxe oriental.

Mlle Clairon n'était pas seulement alors célèbre en France ; tous les théâtres étrangers l'appelaient par la voir des rois ou des reines. Garrick vint tout exprès à Paris pour la voir jouer dans *Cinna*. Il fit graver un dessin qui représentait Mlle Clairon avec tous les attributs de la tragédie, appuyée du bras sur une pile de livres où on lisait : Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire. Melpomène était à côté, qui la couronnait. Au bas du dessin étaient écrits ces quatre vers de Garrick :

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon espoir n'a point été déçu ;
Long-temps Clairon couronna Melpomène ;
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Ces méchans vers firent le tour du monde : les enthousiastes de Mlle Clairon ne se contentèrent pas de cet hommage de souverain à souveraine ; ils instituèrent l'ordre du Médaillon ; ils firent frapper des médailles représentant ce portrait, et ils s'en décorèrent avec autant de fierté qu'ils eussent porté le grand cordon.

Mlle Clairon était arrivée au plus haut point de son éclat. Elle gouvernait la Comédie et le monde galant ; elle osait dire de Mme de Pompadour : « Elle doit sa royauté au hasard ; je dois la mienne à mon génie. »

En vain des ennemis sans nombre voulaient s'opposer à son triomphe devenu presque ridicule ; elle n'avait qu'à paraître pour déjouer toutes les cabales. Dans le monde, ceux qui voulaient se moquer, d'elle ne

Il ne s'empêcher, écrivait Diderot, d'admirer son éloquence majestueuse. Elle avait dans sa gloire l'insolence d'un conquérant. Un jour qu'elle joua à la Comédie-Française une représentation donnée au peuple par ordre du roi, elle vint entre les deux pièces et jeta à pleines mains de l'argent dans le parterre. Ce bon peuple de Paris ne comprit rien à cette fantaisie, et cria avec enthousiasme : *Vive le roi ! vive Mlle Clairon !* Elle avait bravé Mme de Pompadour, elle osa braver le roi lui-même. S'imaginant que le public se révolterait plutôt que de la perdre. Elle ne s'en tint pas de vivre dans le grand monde, de recevoir à sa table Mme de Chaulgrain, d'Aiguillon, de Villeroy, de La Vallière, de Forci qui n'y ; elle était très recherchée chez Mme Duffaut et chez Mme G. Arn où l'on daignait recueillir son esprit. La célèbre princesse russe, Marie de Galitzin, émerveillée du talent de Mlle Clairon, voulait lui faire un royal souvenir de son admiration. — Que voulez-vous, Clairon ? lui demanda-t-elle un soir en soupa. — Mon portrait peint par Vanloo. Le peintre, flatté de cette parole de la comédienne, voulait que ce portrait fût tiré de Mme de Galitzin, de Mlle Clairon et de lui-même. Il jura qu'il conditionne en Médée, tenant d'une main un flambeau et de l'autre un poignard encore teint du sang de ses enfants, insultant à la douleur de Jansen et bravant sa colère. Louis XV vult voir ce tableau. S'il faut en croire un journal, il vint tout expédié un matin à l'atelier du peintre. Il traça beaucoup de la comédienne. « Vous êtes heureux, dit-il à Vanloo, d'avoir eu à faire un pareil portrait. » Se tournant vers Mlle Clairon : « Vous êtes heureuse, Mademoiselle, d'avoir eu pour immortaliser vos traits, un peintre dont la palette est si riche. Je serais heureux moi-même d'être pour quelque chose dans cette œuvre. N'est-ce que moi qui puisse mettre un cadre à ce tableau. J'ordonne qu'on l'encadre le plus beau possible. En outre, je veux qu'il soit gravé. » Le cadre coûta cinq mille livres.

Mais après avoir fait l'histoire de la grandeur de Mlle Clairon, il faut bien faire l'histoire de sa décadence. Elle comptait parmi ses ennemis La Harpe et Fréron. La Harpe, parce que, en femme d'esprit et de goût, elle n'avait jamais voulu jouer dans ses tragédies ; Fréron, parce qu'elle lui avait préféré Voltaire. La Harpe se vengea en parlant, Fréron en criant. Mademoiselle Doligny commença à briller à la Comédie-Française ; Fréron la protégeait ; il jugea le moment favorable de faire son journal en regard de celui du mademoiselle Clairon. La première était un mélange de grâce et de sentiment ; la seconde était une fille perdue, sans cœur, sans âme et sans esprit. Dans le journal de Fréron, l'illustre tragédienne n'était point nommée ; elle eut le grand tort de se reconnaître. Saïs d'une indignation et d'une fureur sans égales, elle courut chez les gentilshommes de la chambre et les menaça de se retirer du théâtre si on ne lui faisait pas justice de cet horrible Fréron. Voilà tout Paris qui s'émeut ; le roi assemble le conseil des ministres ; on signe l'ordre d'emprisonner Fréron. Les exempts de police viennent pour le saisir. Comment s'opposera-t-elle ? Fréron imagine une attaque de goutte ; il pousse des cris de douleur et déclare qu'il ne peut faire un mouvement sans souffrir mille morts. Ceci se passait le 14 février 1775 ; on lit dans le journal du 16 : « Le dîner de Fréron avec Mlle Clairon, autrement dit, le folliculaire Aliboron et la reine Cléopâtre, fut grand bruit à la cour et à la ville. M. l'abbé de Voisenon ayant écrit, à la sollicitation des amis de ce premier, une lettre très pathétique à M. le duc de Duras, gentilhomme de la chambre, celui-ci a répondu à l'abbé, qu'il aime beaucoup, que c'était la seule chose qu'il croyait devoir lui refuser ; que cette grâce ne s'accorderait qu'à Mlle Clairon seule. » Le beau temps, en vérité, que celui d'un journaliste, dignement respecté plus d'autrui, était menacé d'aller au For-l'Évêque, ou, ce qui était une humiliation bien plus grande, de devoir son pardon à la comédienne qu'il avait offensée. Fréron s'écria comme le philosophe grec : *Aux carrières plutôt !* Ce débat n'alla pas seulement au tribunal du roi de France, il fut porté aux pieds de la reine ; la reine, qui aimait à pardonner, ordonna qu'on fit grâce à Fréron ; mais Mlle Clairon ne s'en tint pas au jugement de la reine ; elle déclara aux gentilshommes de la chambre que si Fréron n'était pas puni, elle persistait à se retirer du théâtre. Tous ses amis se mirent en campagne ; elle-même alla chez le ministre : le duc de Choiseul vint galamment à sa rencontre.

— Justice ! dit-elle avec son accent théâtral.

Le duc de Choiseul s'amusa un peu à la persiffler.

— Mademoiselle, nous jouons tous deux sur un grand théâtre ; mais il y a cette différence entre nous, que vous choisissez vos rôles et qu'il vous suffit de vous montrer pour être applaudie ; moi, au contraire, je ne suis pas le maître de choisir les miens, et des que je me montre, je suis sifflé ; j'ai beau faire de mon mieux, on me critique, on me condamne, on me hait, on me baffoue ; cependant je reste, et si vous n'en faites rien, vous en ferez autant. Immobiles, vous et moi, nos ressentiments à la patrie, et servons-la de notre mieux chacun dans notre genre. D'ailleurs, la reine ayant fait grâce, vous pouvez, sans compromettre votre dignité, miter la clémence de S. M.

Journal du 21 février. — La reine de théâtre a tenu un comité avec ses amis, présidé par M. le duc de Duras, et l'on est convenu que celui-ci ferait craindre à M. de Saint-Florentin la désertion de tout la troupe, s'il ne faisait pas raison à la Melpomène moderne de l'insolence de Fréron. Cette démarche a fort étonné M. de Saint-Florentin, et ce ministre a écrit à la reine que l'affaire devient d'une si grande importance, que, depuis long-temps, matière aussi grave n'a été agitée à la cour, qu'elle en est divisée, et que, malgré son profond respect pour les ordres

de la reine, il ne sait s'il ne sera pas obligé de prendre là-dessus ceux du roi. »

On le voit, c'était la politique du temps.

Fréron fut sauvé de la prison par la goutte qu'il n'avait pas, par la clémence de la reine, mais surtout parce que Mlle Clairon alla elle-même au For-l'Évêque.

On sait cette ridicule histoire des comédiens ordinaires du roi, qui refusèrent de jouer à l'heure même de la représentation, parce que le roi leur avait adjoint un camarade qu'ils jugeaient indigne de leur théâtre. Ce fut encore Mlle Clairon qui conduisit la révolte ; mais son étoile pâlescit au ciel du théâtre ; sa caquette de roses n'allait plus montrer que des épines. Ainsi le parterre, exaspéré de n'avoir point de spectacle ce jour-là, cria à haute voix : *la Clairon à l'hôpital ! c'en était fait d'elle !* Le parterre pour les comédiens, c'est le garde-prévention. Ce grand événement se passait le 12 avril 1765. Je lis dans un journal du 16 : « Fermentation étonnante dans Paris. — Grand comité de gentilshommes tenu chez M. de Sartine ; le résultat est d'envoyer les coupables au For-l'Évêque. — Mlle Clairon reçoit des visites de la cour et de la ville. » Le même jour cependant, elle allait au For-l'Évêque avant ce coquin de Fréron ! disait-elle à l'intendant de Paris. Le lendemain, Sophie Arnould racontait à peu près ainsi cet emprisonnement. « Frétilion continuait à recevoir des visites en équipages. Tout à coup un nouveau visiteur parut sans se faire annoncer chez la reine Cléopâtre, c'était un exempt de police ; il lui ordonna sans façon de le suivre au For-l'Évêque par ordre du roi. — Je suis soumise aux ordres du roi, a-t-elle dit avec sa noblesse habituelle ; mais biens, ma personne, ma vie en dépendent, mais mon honneur restera intact, car le roi lui-même n'y peut rien. — Vous avez bien raison, mademoiselle, a répliqué l'auquisil, où il n'y a rien, le roi perd ses droits. » Il est bien entendu que le mot est de Sophie Arnould.

Au For-l'Évêque, Mlle Clairon trouva un appartement et non une cellule. Ses amies, la duchesse de Villeroy, Mme de Sauvigny, la duchesse de Duras meublèrent cet appartement avec grande magnificence.

Journal du 20 avril. — Mlle Clairon convertit en triomphe une disgrâce qui devrait l'humilier. Au For-l'Évêque c'est une affluence prodigieuse de cerosses : elle y donne des sompers divins ; en un mot, elle y tient l'état le plus fastueux. Cette manière d'emprisonner les comédiennes n'était pas bien cruelle. Elles avaient, on peut le dire, maison ouverte ; elles recevaient leurs amans et soupaient du soir au matin. Et puis il se rencontrait au bout de quelques jours un médecin qui déclarait sérieusement que leur vie était en danger ; aussi, après deux jours de fêtes, Mlle Clairon fut autorisée, grâce à la déclaration du médecin du For l'Évêque, à retourner chez elle, où elle se devait considérer comme une prisonnière treize jours encore.

On la pria de la part du roi et des gentilshommes de la chambre, de reparaitre au théâtre ; mais elle avait toujours sur le cœur ce mot terrible : *la Clairon à l'hôpital !*

« Ce n'est pas, dit-elle, le roi qui doit me redemander, à un théâtre où il ne va pas ; c'est le public, j'attends l'ordre du public. » Mais le public avait en le temps ou plutôt le caprice de choisir une autre reine à la Comédie ; il en avait même choisi deux : Mlle Dubois et Mlle Raucourt, reines d'un jour, il est vrai, mais assez reines cependant pour détrôner l'ancienne.

Mlle Clairon, craignant l'oubli comme la mort, ne voulant plus reparaitre devant un public qui ne l'avait adorée que vingt ans, fit un jour atelier son carrosse et partit. Où allait-elle ? « Je suis malade, je vais consulter Tronchin. » Voilà ce qu'elle disait ; mais la vérité, c'est qu'elle allait voir Voltaire, Voltaire, le vrai médecin d'une gloire malade. Elle aurait dû dire : « Je vais à Ferney ; Voltaire écrira des vers pour moi, qui seront bientôt lus dans toute l'Europe ; ainsi je rattraperai un peu de ma gloire qui s'en va. » Hélas ! pauvre reine déçue, voilà les beaux vers, qu'elle inspira au grand poète — un couplet et sur l'air d'*Année de l'âge de quinze ans* !

Nous sommes privés de Vanloo, et nous sommes privés de Vanloo,
Nous avons vu passer Rameau ;
Nous perdons Voltaire et Clairon,
Rien n'est plus inusé,
Car il nous reste au For-l'Évêque
Monsieur Fréron.

Elle revint à Paris dans l'hiver. Elle trouva l'hiver parlait ; dans sa maison déserte, chez ses amies oubliées ; chez ses adorateurs dispersés. Elle reprit cependant sa vie d'ordinaire ; mais le grain du tristesse semé dans son cœur avait germé. Elle avait beau souper encore en belle compagnie, écouter les sermons de M. de Valbelles, garnir son carrosse de strass pour lutter d'éclat avec Mlle Guimard, elle souffrait profondément, car elle avait perdu en même temps sa gloire et sa jeunesse ; elle devait vivre désormais sur deux tomes.

Elle jouait encore la comédie, tantôt chez Mme Duffaut, tantôt chez Mlle Guimard, tantôt chez elle. Mais les grands seigneurs, les poètes, les artistes l'approuvaient sans lui faire battre le cœur. Ce n'était plus la vraie public.

Un jour elle imagina, pour faire un peu de bruit, de jouer une comédie d'un nouveau genre. Ce fut l'*Apothèse de Voltaire*. Cette fois, le journal rend compte de cette bouffonnerie en grands et petits vers

Grand peintre, aimable sage, et sublime écrivain,
Te voit le héros d'un souper libertin,
Chez une courtisane, un laurier claudésin,
A couronné ta tête octogénaire.

L'auguste Clairon qu'on oublie,
Voudrait bien, pour comble de l'art,
Des honneurs immortels escamoter sa part,
Et couvrir Fréillon du manteau d'Athalie.
Vivre dans l'avenir est, dit-on, sa folie;
Voilà pourquoi la belle a tout hasard
Sur ton char de triomphe arrogamment s'appuie.

Mais le renom de la déesse
A te parler sans lard discrédité le Dieu.

On sait comment se passa cette comédie. On soupait chez Mlle Clairon; entre la poire et le vin de Champagne, une musiquo solennelle se fait entendre : on écoute avec surprise. Tout à coup un rideau se détache et Clairon apparaît, vêtue en prêtresse, couronnant un buste de Voltaire. Jusque-là ce n'était qu'une bonne plaisanterie; mais Mlle Clairon passa les bornes en lisant, de sa voix tragique, des vers sérieux de Marmontel, qui voulait aussi avoir sa part dans l'hypothèse.

Ce fut vers ce temps-là que Mlle Clairon se passionna pour l'histoire naturelle. Elle fit bâtir un herbier et étudia avec Buffon. Elle allait en pleine campagne, herborisant avec délices, trouvant dans la bonne nature une amie toujours consolante, se rappelant que les moments de sa vie les plus chers à son cœur, elle les avait goûtés dans une prairie avec du Rouvray.

Elle n'était pas encore tout à fait délaissée : Marmontel lui était revenu; mais elle disait gaiement : « Que voulez-vous qu'on fasse de Marmontel ? » Elle avait, en outre, M. de Valbelles, sans compter un gentil adolescent qu'elle destinait à la scène. C'était le jeune Larive, qui devint célèbre au théâtre, et qui, sur la fin de ses jours, mourut de chagrin du n'être plus maire du village de Saint-Prix, où il s'était retiré. A seize ans, Mlle Clairon disait de lui : « C'est une statue ! — Prenez garde. O Pygmalion ! lui dit un jour Diderot. »

En effet, Larive s'enfuit un jour sans dire où il allait. De là des chansons de ces bons Parisiens qui chantaient tout alors. On comparait Mlle Clairon à Calypso. Pour comble de malheur, M. de Valbelles vint un jour lui demander d'un air distrait la permission de se marier avec une jeune fille de haut rang. Elle refusa tout net; mais elle comprit que M. de Valbelles, jenne encore, ne lui demandait pas toujours la permission; elle devait perdre l'homme après avoir perdu le cœur. Elle écrit dans la troisième époque de sa vie : « M. de Valbelles fut ingrat; je perdis tout. Dans ce même temps, les opérations de l'abbé Terrai m'ôtèrent les fiers de mon bien; la crainte de m'entendre (O Clairon ! où es-tu ?) me força de renoncer au luxe de la dépense. Alors tous mes amis s'éloignèrent sans retour de ma maison. Il faut à Paris intriguer ou tenir table; si l'on ne veut pas se trahir seul. Le déclinement de mon cœur et mon affreuse solitude me démontrèrent l'idée de me retirer dans un couvent. » Elle vendit ses meubles, ses tableaux, son herbier, ses diamans. Elle allait vendre son portrait, peint par Vanloo; on lui en offrit 1,000 louis. Un amant lui témoignait le plaisir de l'avoir. Comme elle était toujours magnifique, elle refusa les 1,000 louis et donna le portrait. L'amant, c'était le margrave d'Anspach, accrocha le portrait dans un cabinet où il n'allait jamais.

« Elle-même suivit bientôt son portrait chez le margrave d'Anspach qui lui avait offert son cœur et son palais. C'était un petit souverain faillé sur le modèle de Louis XV, laissant à ses maîtresses le soin de gouverner ses états. (Journal du 6 février 1773.) »

« 6 février 1773. — Mlle Clairon ne pouvant vivre ici avec 14,000 livres de revenu, se dispose à passer en Allemagne et à aller jouer la comédie chez un margrave pendant un certain temps. Elle économisera ses rentes dans cet intervalle de façon à revenir ici plus en état de fluriger, ce qu'elle aime beaucoup. Les étrangers vont être, à même, de juger des talens vieillies de cette émérite du Cythere. — Pauvre Clairon, voilà tout l'adieu de ces Parisiens qui t'ont adoré. Encore s'ils allaient se souvenir de toi ! Mais tu n'es pas encore partie qu'ils t'ont déjà oubliée. Ils ont bien le loisir de penser à toi, reine déchu. A l'heure où tu pars, ils se font éclabousser par le carrosse à huit chevaux de Mlle Guimard; ils se passionnent pour les beaux yeux de Mlle Raucourt, ils se redient le dernier mot de Mlle Arnould, j'ai beau feuilleter les gazettes, les almanachs, et les lettres familières, pas un souvenir pour toi tu n'es plus là, donc tu n'es plus pour eux. Piron, qui vient d'être enterré, n'est pas plus mort que toi. Mlle Raucourt surtout fit oublier Mlle Clairon. Le journal qui fait si séchement ses adieux à l'une, parle ainsi de l'autre : « L'actrice nouvelle fait furcur; sublime au théâtre, elle tient sa place en société. Elle a joué plusieurs fois à la cour où elle plait du plus en plus, surtout au roi. Mme Dubarry la goûte beaucoup aussi et y prend un intérêt assez vif pour l'avoir exhortée à être sage. »

Dès que Mlle Clairon fut en Allemagne, on vit soudain son goût pour ce fruit amer qui ne console pas même les sages, la philosophie. Elle écrivait à une amie : « Nous n'avons pas toujours été du même avis : le Système de la Nature qui détruit tout, le Livre d'Helvétius qui fait tout haut était fort de votre goût et du bout du mien. Faible, je ne veux pas rejeter mon appui sensible : j'ai besoin d'aimer, et si vous causiez autant avec votre âme qu'avec l'esprit du jour, je suis sûre que vous di-

riez comme moi. Nous sommes si faibles physiquement et moralement; nos toilettes, nos passions et nos intrigues nous prennent tant de temps, que j'ai toujours envie de rire lorsque je vois une femme afficher l'esprit fort. Notre partage est l'honnêteté, la douceur, les grâces; les connaissances aimables sont les seules que nous devons rechercher. » Un sage de la Grâce n'était pas mieux parlé; mais, outre que Mlle Clairon ne prebait pas d'exemple, elle ne parlait pas toujours aussi bien.

Mlle Clairon ne joua point la comédie à la cour du margrave; elle y fut sérieusement ministre. « Le bonheur et la gloire dit margrave étaient l'unique but de mes travaux et de mon ambition. J'ai fait tout le bien qu'on m'a permis de faire; je n'ai connu ni la vengeance ni la lâcheté. » Pendant dix-sept ans, c'est-à-dire jusqu'en 1790, elle gouverna d'une main ferme avec l'ambition d'une Pompadour. Elle s'imaginait longtemps qu'elle conseillait un César ou un Titus; mais un jour le voile tomba, et elle s'écria : « Juste ciel ! êtes-vous l'homme dont j'ai tant prôné les vertus, vous qui m'avez assassinée à coups d'épingles ? Je remets à vos pieds le bien que je tiens de vous; vous n'êtes plus mon souverain; adieu, pour jamais ! » Je trouve pour mon compte que le margrave avait eu bien de la patience de garder Mlle Clairon pour premier ministre près de dix-sept ans, après l'avoir prise âgée d'un demi-siècle. Elle revint à Paris chercher un autre souverain, il n'y avait plus de roi. Elle voulut se jeter, brisée et mourante, au fond d'un couvent; il n'y avait plus de Dieu. Elle chercha l'argent qu'elle avait laissé à Paris, placé sur bonne et valable hypothèque, il n'y avait plus ni argent ni hypothèque.

La comédienne illustre qui avait en équipage à quatre chevaux, qui avait vu tout Paris à ses pieds, tomba dans la misère la plus profonde et la plus désolée. Elles finissent presque toujours ainsi, ces Bohémiennes charmantes, qui n'ont d'éclat qu'au matin de la vie. La fortune n'est venue à elles que dans le riant cortège; dès que les amours s'en vont, la fortune monte sur sa roue. Mlle Guimard, qui avait refusé la main d'un prince dans le beau temps où elle avait dans son hôtel une salle de spectacle et un jardin d'hiver, fut heureuse à la fin d'épouser un professeur de grâces, c'est-à-dire un maître de danse. Sophie Arnould, après avoir traversé toutes les splendeurs d'un luxe sans exemple, alla sans se plaindre demander un asile et du pain à son perriquier. Mlle Clairon, qui avait vécu comme une reine et comme une sultane, se trouvait à soixante-cinq ans réduite à raccommorder ses robes en lambeau, elle qui n'avait jamais daigné tenir une aiguille !... Réduite à faire son lit et à balayer sa pauvre solitude, elle qui avait vu à ses pieds tous les grands seigneurs d'une génération... Insolente dans la fortune, elle eut assez de cœur pour être fière encore dans sa pauvreté. Quand un ancien ami allait la voir, elle parlait encore de ses hautes relations. Au lieu de dire : Je suis pauvre, elle disait : Je suis philosophe; elle parlait encore de ses domestiques. Quand elle parlait à un vieil ami long-temps éprouvé, elle avait une heure d'expansion; elle ouvrait son cœur et parlait de bonne foi. J'ai là deux lettres où je la reconnais rien qu'à la fierté de son écriture. Ces lettres écrites à un adorateur du bon temps, sont cachetées à l'empreinte d'une pierre où son nom était entrelacé à celui du marquis de l'ourves. Voici comment elle termine la seconde : « Vous me demandez quels sont mes maux ? Tous ceux qu'on peut avouer sans honte : trente ans de travaux destructeurs, le poison qu'on a fait couler dans mes veines, les chagrins que causent l'envie et l'ingratitude, la misère la plus absolue, la terreur, l'horreur de la abandon, l'ennui de la solitude ne m'ont laissé d'entier que la tête et le cœur. Il est vraisemblable que je suis restée dans votre mémoire fraîche, brillante, entourée de tous mes prestiges. Changez, changez vos idées ! Je vois à peine, j'entends mal. Je n'ai plus de dents, les rides sillonnent mon visage; un peu desséchée couvre à peine ma faible structure; en me venant voir, vous imitez les anciens héros qui descendaient aux enfers pour communiquer avec les âmes; vous ne trouvez près de moi, ni de Cérèbes, ni d'Éuménides; la sensibilité vous recevra, elle est toujours ma fidèle compagne. »

Plus d'enveloppe, — plus de signature.

On était sous la terreur.

Un matin qu'elle balayait son unique chambre ou robo plus qu'antre et en bonnet de nuit, un étranger se présente :

— Mademoiselle Clairon ?

— Elle n'y est pas, dit la comédienne.

— Dites-lui que M. du Rouvray reviendra sur le soir.

Mlle Clairon laissa tomber son balai.

— Du Rouvray ! murmura-t-elle en voyant descendre le visiteur, si j'osais lui dire... mais puisqu'il reviendra...

Il ne revint pas. Loin de s'en plaindre, elle remercia le ciel. Elle ne voulait pas que celui qui l'avait adoré, quand elle avait seize ans, vît la fraîche et séduisante Clairon métamorphosée en vieille fille de soixante-dix ans. « Mon souvenir vaut mieux que moi-même, » écrivait-elle à Mlle Drouin.

Peu à peu cependant elle retrouva quelques amis et quelques revenus. Une famille de la bourgeoisie la prit sous sa protection. Elle eut encore quelques rayons de soleil avant de mourir. Tout entier à la philosophie, elle écrivait beaucoup. Plus d'une de ses pages est digne d'être recueillie dans les œuvres qui ont suivi Jean-Jacques. Elle a même fait des vers qui ne manquent ni de rime ni de raison.

Un philosophe a dit que les comédiennes qui meurent dévotement ressemblent aux bateliers qui abordent au rivage en lui tournant le dos. L'imagés est

bien trouvée. La comédienne rampe toute sa vie dans les écueils, aimant les orages et les tempêtes : pres d'arriver au port, voyant sa nacelle qui fait eau de toutes parts, elle se retourne et tombe agenouillée sur le rivage. Après avoir traversé tous les passages dangereux, tous les amours inutiles, elle est heureuse de toucher la terre ferme, de reposer son cœur mille fois blessé au pied de cette croix divine où Madeleine a pleuré. Cette fois elle ne sera plus trahie, elle peut se confier à tous les entraînements de son amour. Elle a perdu sa figure, mais son cœur est jeune encore : le cœur est comme les arbres au printemps, il refleurit toujours. Pour aimer Dieu, lui-a-t-on dit, il ne faut plus ni grâces, ni beauté, ni sourire : tout cela était bon pour les hommes, Dieu ne veut pas de ces périssables richesses. Dieu est tout âme, il ne s'unit qu'à notre âme. Mlle Clairon avait une autre manière de penser. Elle ne voulait pas mourir dévote, disant qu'elle n'osait offrir au Seigneur un cœur profané durant un demi-siècle par toutes les passions humaines. Comme un prêtre lui donnait Madeleine en exemple, elle répondit que Madeleine s'était repentie dans la jeunesse, elle avait pu sacrifier au pied de la croix bien des jours de belle et folle passion. Elle persista à mourir en philosophe, aimant Dieu comme les philosophes, par l'esprit qui raisonne et non par le cœur qui tressaille.

Elle mourut le 11 pluviôse an XI (1).

Mlle Clairon, sur la scène, était belle, noble, fière, digne comme le marbre ; mais elle n'avait presque jamais d'entraînés. A peine un accent pathétique venait-il à et à attendre les spectateurs. On ne lui vit jamais une larme de douleur ou de joie. — Sa joie était calme et souriante ; sa douleur touchait à la colère ; elle ne faisait vibrer le plus souvent dans le public que certaines cordes : le dédain, l'indignation, l'orgueil, l'héroïsme. Elle savait bien mieux haïr qu'aimer ; cependant, comme elle était femme, elle avait ses beaux jours de passion ; mais l'art et l'étude l'ont plus servie que son cœur. C'était la tragédie des païens, des païens qui ne pleuraient pas, — tragédie un peu chiffonnée par le goût français. — Ne peut-on pas dire que c'était la Melpomène antique taillée dans le marbre par Coustou ?

ARSÈNE DOUSSAË. — (Constitutionnel.)

LE CHINOIS A PARIS. (2)

Moi, *I-Sian-seng* (le docteur I), à *Tchih-bit-Mé-Ki* (secrétaire de septième classe) ;

En recevant cette lettre, vous irez à *Houang-Szu*, le temple jaune de Fo, et vous brûlerez un bâton de camphrier pour moi, car je suis arrivé à Paris, vivant. J'ai fait cinq mille trois cent vingt *li*, depuis l'embouchure du *Hoang-Ho*, avec un péril de mort à chaque *li* sous mes pieds, et Dieu m'a toujours sauvé !

Que mes ancêtres daignent veiller sur moi, plus que jamais, en ce moment ! Paris est un champ de bataille où les boulets sont remplacés par des roues et des chevaux. Ceux qui n'ont pas de roues et de chevaux périssent misérablement à la fleur de l'âge. Il y a dix-sept hôpitaux pour les blessés. J'ai vu un hôpital avec cette inscription en lettres énormes : HOSPICE DES INCURABLES : les blessés que l'on y porte savent ainsi, en entrant, qu'ils n'en sortiront que morts. Ils sont avertis. C'est très charitable de la part des docteurs. Voilà comme les barbares comprennent la civilisation !

Malgré le sage précepte du *Li-Ki* et de la loi de Menu, j'ai pris une voiture à quatre roues, en pleurant d'avance sur le sort de tant de malheureux que j'allais envoyer à l'hospice des incurables. Mais il n'y a pas deux manières de vivre à Paris, il faut écraser les autres ou en être écrasé. J'ai choisi le plus prudent.

Je me suis fait conduire à la rivière pour mes premières ablutions. J'étais sur le point d'accomplir cet acte sacré, lorsqu'un homme de police m'a menacé de son bâton. En regardant la rivière, je me suis facilement consolé. Elle n'a pas la transparence et le vert limpide de notre charmante *Ju-Ho* qui coule à Péking sous le pont de marbre *Pekchiao*. La Seine est boueuse et jaundâtre ; aussi elle descend à la mer pour y prendre des bains. Je l'attends à son retour.

On m'a dit que les chrétiens se font apporter des ablutions à domicile,

(1) On n'a rien de particulier sur la mort de Mlle Clairon. M. Régnier, de la Comédie-Française, qui est une vivante et spirituelle histoire du théâtre, m'écrivit ces quelques lignes : « Je n'ai trouvé dans les archives de la Comédie-Française, sur le livre-journal du théâtre, que cette note écrite de la main du secrétaire L'aplace : « le 12 pluviôse an XI, Spectacle à l'École des Pères, le *Hoang-Ho*. » Aujourd'hui Mlle Clairon a été enterrée à la paroisse de Saint-Thomàs d'Aquin. Une partie de la Comédie-Française a assisté à ses funérailles. C'est M. Hua, notaire de la Comédie, qu'elle avait institué son exécuteur testamentaire. »

On n'a pu recueillir aucun renseignement chez M. Gambier, quatrième successeur de Mlle Clairon, le corps de Mlle Clairon a été exhumé il y a quelques années et transporté au Père-Lachaise. La Comédie-Française assista à cette cérémonie ; on prononça un discours sur l'illustre comédienne.

Un buste en marbre de Mlle Clairon existe au foyer des acteurs de la Comédie-Française.

(2) Nous empruntons cet article, aussi piquant qu'original, à la charmante publication de l'éditeur Charles Wray, les *Etrangers à Paris*. Nos lecteurs y reconnaîtront avec plaisir la plume si élégamment spirituelle d'une de nos célébrités littéraires, de Mory.

au prix de deux *faen* ; j'en ai demandé une. C'est une boîte de ferblanc, assez semblables aux bières de *Ming-taa-y*. On s'y couche, les mains sur la poitrine, comme un cadavre endormi dans la croyance de Fo.

J'ai payé l'ablution, et je l'ai renvoyé à son domicile, sans y toucher du bout des doigts, de peur de me souiller.

A Paris, chaque maison est gouvernée par un tyran, nommé portier ou concierge. Il y a 20.000 portiers qui désolent un million d'habitants, et leur font passer une vie bien dure. De temps en temps, Paris fait une révolution pour renverser quelque bon diable qu'on nomme un roi ; mais il n'a jamais renversé les vingt mille portiers.

Mon portier accueille mes demandes par de longs éclats de rire ; et lorsque je le menace, il me dit : « Vous êtes un Chinois ! » Puisqu'il croit m'insulter en me criant le nom de mon pays, je lui ai rendu la pareille en lui criant : « Vous êtes un Français ! » *Rendez insulte pour insulte*, a dit le sage législateur Menu.

Ces choses sont celles qui m'ont frappé en arrivant à Paris.

Mon premier devoir, en ma qualité de lettré du *Ming-tang*, la première société savante de l'univers, a été de visiter la Bibliothèque royale, surnommée ici *vaste dépôt de toutes les connaissances humaines*. Cet asile de méditation, de recueillement et d'étude est situé dans la rue la plus bruyante de Paris ; les millions de livres qu'il renferme tremblent continuellement avec le pavé qui les soutient. C'est comme si nous allions nous recueillir, pour nous instruire, entre le *tchoung-yn-Ho-Khiao*, où l'on vend tous les chats de Péking, et la rue *toung-Kiang-mi-Kiang*, où l'on tire des feux d'artifice nuit et jour.

Un savant de l'endroit m'a reçu avec une grande politesse, et m'a présenté un fauteuil. « Monsieur, lui ai-je dit en français assez intelligible, je vous serais bien obligé si vous pouviez me prêter un instant l'histoire des dynasties des cinq frères Loung, et des soixante-quatre *Ché-ty* ; vous savez que ces glorieux règnes commencent immédiatement après la troisième race des premiers empereurs, celle des *Jin-Houng* ou empereurs des Hommes, pour la distinguer de la seconde, les *Ty-Houng*, empereurs de Terre. »

Le savant n'avait pas l'air de savoir cela. Il mit dans son nez des grains d'opium noirci, et après avoir un peu réfléchi il me dit : « *Lao-ye*, nous n'avons pas cela. »

Il paraissait fort content de savoir que *lao-ye* est l'équivalent de *monsieur*, et il me l'a répété mille fois dans notre conversation.

— Vous savez, monsieur, lui ai-je dit ensuite, qu'après les glorieux règnes de Koung-san-ché, de Tchou-min, de Y-ty-ché et de Houx-touché, arrivèrent les règnes plus glorieux encore de soixante et onze familles, et que tant de gloire fut effacée par l'avènement de l'immortel empereur Ki, le plus grand musicien du monde et l'inventeur de la politesse chinoise. Je voudrais consulter, dans ce vaste dépôt de toutes les connaissances humaines, l'histoire de l'immortel Ki.

Le nez du savant s'allongea une seconde fois sur la boîte d'opium noirci ; il ouvrit ensuite un immense mouchoir de Madras, et fit, en secouant la tête, la main et le coude, un grand fracas assez semblable à un accord prolongé de *bin*. Quand cette tempête de cerveau fut calmée, il replia son madras, le fit passer cinq fois sous son nez, et me dit :

— Nous n'avons pas l'histoire de l'immortel Ki, votre empereur.

— Vous n'avez donc rien ? lui dis-je avec ce calme qui vient de notre sagesse, et qui humilie les savans des peuples barbares que le flambeau de Menu n'a pas éclairés.

Le savant croisa ses mains, et inclina la tête en fermant les yeux ; ce qui signifie : *Rien*, dans la langue de l'univers.

Je continuai pourtant mes demandes :

— Puisque vous n'avez pas de livres dans ce vaste dépôt de toutes les connaissances humaines, avez-vous au moins des cartes géographiques ? — Oh ! des cartes ! dit-il avec un sourire de savant ressuscité, nous avons toutes les cartes, depuis la carte de l'empereur romain Théodose jusqu'à la *dame de cœur*.

Cette réponse, m'a-t-on dit depuis, est une plaisanterie d'homme sérieux qui se délasse de son travail par un bon mot.

— Veuillez donc me montrer, lui dis-je, la carte du céleste empire, nommée *Tai-thing-i-thoung-tchi*.

Le mouchoir de Madras vintota sur la face du savant ; la boîte d'opium noirci fut encore ouverte, et une ondulation de tête poussée à blanc m'annonça que la carte demandée n'existait pas dans ce vaste dépôt.

— Attendez, me dit-il tout à coup avec une expression de joie, je puis vous montrer un rayon de livres chinois dont vous serez content. Suivez-moi, *lao-ye*.

Je le suivis.

Nous descendîmes dans des galeries souterraines, pareilles aux temples indiens d'Elephantan ; j'ai été initié de camphre et d'huile de baleine ; à droite et à gauche, on aurait pu voir, avec un rayon, une grand quantité de bustes de plâtre de tous les grands hommes de ce pays, tous morts, parce qu'en France, m'a-t-on dit, il n'y a jamais de grands hommes vivans.

— Voilà, me dit le savant, le rayon des livres chinois.

Ces livres chinois sont persans ; il y a le vocabulaire en langue *hoc-hoé* et en chinois, et dix-sept lettres des princes de Tourfan, de Khamil et de Samarkand.

Je remerciai le lettré avec cette politesse simple qui fut inventée par notre immortel Ki, et je sortis de la bibliothèque.

En traversant la rue voisine, je remarquai plusieurs groupes de cu-

rieux à l'angle d'un carrefour étroit. Il y avait un amas de toiles et d'échafaudage qui cachait quelque chose de fort curieux sans doute, car tout le monde le regardait, quoiqu'on ne vit rien.

Je questionnai mon cocher; c'était un homme fort instruit, et qui me donna une haute idée de la science et de l'esprit de ceux de sa profession.

A l'angle de ce carrefour, on était en train d'élever un monument à la gloire d'un poète célèbre, né à Paris et mort à Paris. Mon savant me fit en deux mots l'histoire de ce grand homme. Son nom était Molière; il composa des chefs-d'œuvre qui furent sifflés; il fut persécuté par les gens de cour, martyrisé par sa femme et ses créanciers, et mourut misérablement, sur le théâtre, entre deux chandelles de suif. On refusa les honneurs de la sépulture à son cadavre. La reconnaissance de ses compatriotes lui élevait un monument, pour le venger des douleurs de sa vie, deux cents ans après sa mort. En toute chose, les Français est très vif; mais en matière de reconnaissance, il prend deux siècles de réflexion.

Un noble fils du céleste empire, lorsque la mère de Confucius mourut, sous le règne de Sanning, le grand sculpteur Sa-fei lui éleva ce beau monument où l'illustre femme est représentée allant demander à Dieu la fécondité sur le mont Ni-Kiew!

J'ai visité le palais impérial du roi; notre palais impérial de Péking, *tsu-kin-tsching*, est toujours la merveille la plus étonnante qui existe sous la lune! Le palais impérial du roi des chrétiens est fort étroit, fort noir, mais il a des cheminées nombreuses, extrêmement élevées et ornées d'une tête rayonnante, ayant l'orgueil de figurer le soleil. J'ai demandé à des passans ce que signifiait ce soleil sculpté sur des cheminées; ils m'ont tout fait cette réponse qui ne répond pas: « Ah! c'est vrai, il y a un soleil! » et ils ont continué de passer.

Le jardin de ce palais est si petit et si bien aligné, qu'un coup d'œil on s'y promène, et tout est vu. On y chercherait en vain ce qui fait la grandeur et la poésie de notre *tsu-kin-tsching*, qui a six li de circonférence, et renferme un monde d'arcades, de galeries, de portes à tuiles jaunes, d'arbres superbes, d'arbres nains, de ponts, de fleurs, de canaux, de petites rivières, de cascades, de bassins à gerbes, de temples à toiture d'or, de tours d'ivoire à clochettes d'argent, de tigres à têtes de femme, et de graves lions aux cheveux bouclés. A Paris, il n'y a que la parole et la démarche qui soient joyeuses, et appellent la fantaisie et le caprice; tout le reste est froid, exact, tiré au cordeau, calculé à la pointe du compas. On rencontre des chiffres partout, l'imagination nulle part. Savez-vous ce que l'on trouve chez leurs marchands de tapisserie? Des sujets mal peints, tous pris dans les scènes de la vie bourgeoise et réelle! Conçoit-on une parolle folle ils veulent voir sur leurs paravens et leurs rideaux de cheminées les mêmes choses qu'ils font eux mêmes, avec leur ridicule costume européen! Ils n'auront jamais l'idée de matérialiser, sur une toile, un règne de fleurs, de femmes, de fontaines, d'oiseaux d'or; une scène fantastique, éclairée par l'aurore du printemps, ou la pleine lune de l'été. Ils demanderont à leurs faiseurs de tapisseries une scène de nourriture, une noce de village, un départ de jeune soldat pour l'armée, un ménage de nouveaux mariés, un père maudissant son fils, une demoiselle qui touche du piano devant ses parens. Les paravens et les cheminées sont décorés de scènes de ce genre, de sorte que tout ce qui se fait sur la tapisserie se répète dans le salon. Cela les amuse beaucoup.

« Il n'y a pas de grosse pierre qui n'ait l'orgueil d'imiter la montagne Tynghton, » dit un verset du *Li-Hi-Kong*, à Paris, ils ont eu l'idée d'imiter cette route large et éternelle rue de la Tranquillité, *tschang-ngan-k'ai*, qui borde le palais impérial de Péking dans toute sa longueur, et aboutit à la plus belle des seize portes de notre grande ville, la porte de la Gloire militaire, *Tsiam-Men*. J'étais fier de traverser la rue de Rivoli, en songeant qu'ils avaient voulu tenter une mesquine imitation de notre incomparable *tschang-ngan-k'ai*. Mon orgueil national triomphait.

C'est en suivant cette rue que je me suis rendu à un autre palais, habité par les quatre cent soixante-dix empereurs qui gouvernent Paris, la France et l'Atrique, et qu'ils appellent des députés. Il faut de petits morceaux de papier, assez malpropres, pour entrer dans ce palais. On donne les morceaux de papier à un monsieur qui à la figure rouge et le nez insolent, et l'on est introduit. Les quatre cent soixante-dix empereurs sont tous encaissés au fond d'un puits obscur, qui semble éclairé par la lune à son dernier quartier. Un empereur d'une figure douce et paternelle, nommé M. Sos-é, gouverne les quatre cent soixante-neuf autres; on leur jure des airs de sonnette. Ce spectacle est assez amusant. Les empereurs sont tous assez mal vêtus et mal coiffés. Ils causent beaucoup, ils se promènent, ils se font des espiègleries, ils dorment, ils écrivent des lettres à leurs épouses; pendant qu'un eunuque, monté sur une estrade, chante à voix basse quelque chose de mystérieux, et sur un air monotone qui m'a rappelé notre hymne des ancêtres, sans l'accompagnement du *lo* national. Chaque empereur a le droit de monter sur cette estrade et de se chanter à lui-même son air favori, en tournant le dos à M. Sos-é. J'ai fait cette demande à un voisin: « Monsieur, comment appelez-vous ce jeu? — Le gouvernement représentatif, » m'a-t-il répondu.

On ne tire un feu d'artifice à Paris que pour la fête du roi, ce qui me rendrait le séjour de cette ville insupportable. Ce spectacle merveilleux n'amuse donc pas les Parisiens, puisqu'on ne le leur donne qu'une fois par an; et s'il ne les amuse pas, pourquoi brûle-t-on un feu d'artifice à la fête du roi? J'ai soumis cette question à un homme qu'on ap-

pelle un ami, à M. Lefort, mon voisin du chambre *dégarnie*; il m'a répondu: « Je ne vous comprends pas. » Au reste, cette réponse arrive presque toujours à mon oreille. On dirait que leur parole chinoise. Étant privé de ces beaux feux d'artifice qui réjouissent Péking, chaque soir je vais passer quelques heures à l'Opéra. C'est un théâtre où l'on paie des crieurs publics au prix de cinquante mille *tschaki* par an. Lorsqu'un jeune homme désolé sa famille par ses cris, on l'enferme dans un Conservatoire, où un professeur de cris lui donne vingt-quatre lunes de leçons. L'élève entre ensuite à l'Opéra, et il fait son métier devant cinquante instrumens de cuivre qui crient mille fois encore plus haut que lui. Vous comprenez bien que tout bon Chinois, habitué dès son enfance à la mélodie suave de l'Ynne et l'Aurore, ne saurait subir deux fois les crieurs publics de ce théâtre; aussi j'avais fait à l'Opéra mes adieux le premier soir. Ayant appris ensuite que l'on y jouait, par esprit de contradiction française, d'autres pièces où personne ne disait un mot, je rentra à l'Opéra. Ces pièces sont jouées silencieusement par des danseuses; on les appelle des ballets. J'avoue mon goût pour ce spectacle; il n'y a que cela d'admirable à Paris, mais on ne regrette pas même Péking, lorsqu'on le regarde. Figurez-vous cinquante femmes qui ne parlent pas, et qui dansent à ravir, avec des pieds chinois. J'ai pris une loge pour les ballets.

Il y a une danseuse nommée Alexandrine, et surnommée *Figurante* à cause de sa figure. Elle a des cheveux noirs superbes, n'a presque pas de pieds; le peu de pieds qu'elle a se perd dans un tourbillon perpétuel d'entrechats et de pirouettes qui éblouissent les yeux. Pendant dix soirées, — le croiriez-vous? — j'ai regardé cette danseuse avec une remarquable attention; j'avais oublié la haute mission dont je suis investi, et les quarante révolutions des douze lunes qui pesent sur mon front.

Un soir, la porte de ma loge s'ouvrit, et un monsieur fort timide entra en s'inclinant, et me dit avec respect: « Rayon du céleste empire, étoile du Tien, j'ai une grâce à vous demander. »

Je lui fis le signe universel qui signifie: Parlez.

Il parla.

— Je suis un décorateur de l'Opéra, me dit-il, et je mets en ce moment la dernière main à un kiosque chinois qui doit figurer dans le ballet de *la Chine ouverte*, ou *les Amours* de M. Flambeau de Pékin, auriez-vous la bonté de venir, dans l'entracte, donner un coup d'œil sur mon œuvre, pour m'indiquer d'utiles corrections?

— Monsieur, lui dis-je, votre demande m'est agréable; indiquez-moi mon chemin, je vous suivrai.

— Ciel! s'écria-t-il, je suis au comble de mes vœux!

Nous marchâmes quelques temps dans des souterrains humides, et j'arrivai dans les coulisses de l'Opéra.

Le décorateur me montra son œuvre, et, vraiment je n'eus que des éloges à lui donner. Le kiosque était du meilleur goût chinois.

Il y avait derrière nous un gazouillement de voix douces et enfantines qui me fit retourner avec une brusquerie involontaire. C'était un groupe de jeunes danseuses qui profitaient de la liberté de l'entracte, en causant comme des muettes délinquantes d'un régime formé.

Un éclair ferma mes yeux; Mlle Alexandrine était là!

Je cherchai le décorateur pour me donner une contenance; il avait disparu. J'invoquai les âmes de mes glorieux aïeux, et je leur demandai le courage et le calme d'esprit, ces deux vertus qui font les héros dans les périls et les amours.

Mademoiselle Alexandrine avait une pose de reine; son corps svelto et souple n'était soutenu que par le pied gauche, sur lequel il se balançait fièrement, tandis que le pied droit ondulait de droite à gauche, la pointe basse et recourbée en bec de vautour. Jamais chinoise de Tong-cheou-Foo n'a brisé son pied avec pareille vigueur, pour séduire un *koïan* en disgrâce. Mes yeux s'ouvrirent sur ce pied merveilleux et ils ne s'en détachèrent plus.

Faites-vous une idée de mon étonnement, lorsque j'entendis la voix lente de mademoiselle Alexandrine qui m'adressait la parole avec la hardiesse d'un capitaine des tigres de la garde impériale. « Monsieur, m'a-t-elle dit, nous forcé-nous l'honneur d'assister à la première de notre ballet chinois? »

Je quittai le pied pour remonter à la figure de la danseuse, et je fis, avec un accent parisien assez bien imité, cette réponse poite: — J'y serai, madame, pour mettre mes yeux à vos pieds. »

Mademoiselle Alexandrine me prit vaillamment le bras, et m'entraîna à la promenade dans une rue de paravents à roulettes; Ah ça, mon bon monsieur, m'a-t-elle dit, il paraît donc que la Chine existe et que le fleuve Jaune n'est vraiment pas un conta bleu. Voyons, parlez-moi franchement, tous les Chinois ne sont pas de porcelaine? il y en a donc qui marchent et parlent comme vous et moi? Je croyais qu'il n'y avait au monde d'autres Chinois qu'Auriol et Franconi. Connaissez-vous Auriol? »

Toutes ces interrogations me furent adressées avec une rapidité qui supprimait les réponses. A son dernier mot, la danseuse, appelée en scène par un coup d'archet, quitta brusquement mon bras, et bondit comme une gazelle, en froissant l'air du pas qu'elle allait danser. Je n'eus pas la force de la suivre, et j'attendis la fin du pas à la même place, dans l'espoir qu'elle viendrait me demander les réponses que j'ai données.

En effet elle reparut, et je lui offris mon bras. Ellen'avait plus l'air de se souvenir de ses interrogations. Sa gaieté avait disparu; un souci con-

tractait son joli visage. — Avez-vous vu comme le public est froid, ce soir? me dit-elle. Y a-t-il un Opéra chez vous, dans votre pays?

— Non, madame.

— Ah! quel magot de pays, où il n'y a pas d'Opéra! Eh! que fait-on alors chez vous?

— On s'y ennuie, madame, puisque vous n'y êtes pas.

— Tiens! il est galant!... C'est égal! vous avez de beaux éventails dans votre pays. Le neren d'un pair de France m'avait donné un éventail chinois, pour le premier de l'an : un bijou adorable : les lames étaient d'ivoire, avec des incrustations de filigrane d'argent, et sur l'étoffe deux chats jaunes, qui jouaient avec un coq. Je l'ai perdu chez Mustard.

— C'est bien facile à remplacer, madame; j'ai apporté trente-trois éventails de Zhé-Holl.

— Ah! mon Dieu! et que ferez-vous de cette collection.

— Ce sont des cadeaux pour les femmes des ministres et des ambassadeurs.

— Bah! les femmes des ministres se moquent bien de vos éventails! elles ont des figures glacées. Je ferais mourir de chagrin les premières danseuses si j'avais vos trente-trois éventails.

— Madame, ils seront à votre porte chez vous demain.

— On est pas plus Français que vous, monsieur... Voilà pourtant des hommes que nous appelons des Chinois!... Je vais vous donner mon adresse; retenez-la bien : *Mademoiselle Alexandrine de Saint-Phar, rue de Provence, n° au premier.* Mon concierge reçoit mes cadeaux après sept heures du matin, et les remet scrupuleusement à ma femme de chambre après midi. Elle fit une pirouette et disparut.

Retré dans mon hôtel après le spectacle, je voulais faire de sérieuses réflexions, mais il y avait un grand trouble dans mon cerveau. Vous connaissez mon harem de Khé-Emul : c'est le plus modeste des harems ; à peine si l'on y compte quinze femmes de Zhé-Holl, de sang tartare, et quinze de Thong-Chou-lo, de pur sang chinois ; je ne parle pas d'une vingtaine d'autres qui sont un meuble d'amour-propre : eh bien! si mademoiselle Alexandrine de Saint-Phar entrait dans ce harem, elle éclipserait mes femmes les plus aimées, comme la pleine lune levée sur le mont Tygthon fait pâlir les petites étoiles de l'aurore. Oui, j'ai malheureusement senti que je renuissais sur une seule tête les trente amours que j'avais renfermés dans mon modeste harem. Ce sera un triste destin! heureux les trois mandrins de septième classe qui m'ont accompagné à Paris! ils disent au Rocher de Cancale; ils mangent du bœuf, à la barbe de Menu; ils assistent aux soirées des kolaos, et ils ne connaissent pas le pied de Mlle Alexandrine de Saint-Phar!

Le lendemain, à huit heures, je renais au concierge les trente-trois éventails, avec une boîte de thé *Sathouran*.

Après le milieu du jour, je m'habillai en homme de cour; je me coiffai de ma plus belle calotte jaune-écru, ornée d'une plume de Leu-tze, et je revêtis ma robe mandarine couleur clair de lune, avec des manches de crêpe citron. Mon miroir me dit que je ressemblais au jeune Tchou, le prince de la Lumière, qui ressuscita devant les portes du *Hing-Tang*.

Enhardi par mon miroir, je me présentai chez Mlle Alexandrine, et je fus introduit avec la plus surprenante facilité. Il me sembla que son costume de ville l'avait grandie; son pied seul était toujours le même. Ce pied vivait d'un mouvement convulsif perpétuel; on aurait dit qu'il renfermait l'âme de la danseuse, et que la jeune femme pensait avec ses orteils.

— Monsieur, me dit-elle en me prenant familièrement les mains, je suis la plus heureuse des femmes; votre cadeau est vraiment royal. Assseyez-vous sur ce fauteuil, et causons un peu. Je vais vous présenter ma petite sœur; un ange, vous allez voir.

Une jeune fille de douze ans, espiègle comme un joli singe, se précipita sur ma robe, et me décoiffa.

— Comment trouvez-vous ma petite sœur? me dit la danseuse.

— Je la trouve votre sœur, répondis-je avec un regard plein d'expression.

— Ah! le mot est joli! cher docteur.

— Comment se nomme cette belle enfant, madame?

— Elle n'a pas de nom encore, cher docteur; elle attend son parrain; c'est un usage de ballet. Voulez-vous être son parrain?

— Très volontiers, madame.

— Voyons, cherchez un joli nom; un de vos pays...

— Eh bien, je la nommerai *Dileri*... C'est un nom mogol...

— Qui signifie?...

— *Gâté de l'ail*. Est-ce bien trouvé, madame?

— *Dileri* est charmant. Les Mogols ont des noms de cette douceur, et ils restent Mogols! c'est fabuleux! Mademoiselle Dileri, remerciez monsieur votre parrain...

— La destinez-vous au théâtre, cette belle enfant?

— Votre filleule au théâtre! fi donc! cher docteur, j'aimerais cent fois mieux la mettre au convent! La vie d'une comédienne est un enfer. Les talents purs ne peuvent perire. La jalouse les tue; la cabale les brûle vifs à l'infini et au gaz. Il faut faire une cour respectueuse aux auteurs pour avoir un bout de rôle. On n'avait promis un *solo* dans *Giselle*, et je n'ai rien. Cependant, amour-propre à part, le public m'adore; mais je suis toulée aux pieds par Mlle Fatmé, qui est protégée par trois grands journaux et deux petits. Je hais l'intrigue, et moi, et je n'ai jamais su le porter d'un journaliste ou d'un auteur. Mon engagement fini, je donne ma démission, et je rentre dans la vie privée; voilà.

Avec cette finesse merveilleuse que l'esprit de Fo a versée dans le cerveau de ses croyans, et qui nous rend si supérieurs à tous les hommes de la terre, je demandai nonchalamment à Mlle Alexandrine si elle avait du goût pour le mariage.

— Mon Dieu! me dit-elle en croisant ses pieds sur un tabouret de velours, ce n'est pas le mariage qui je crains, c'est le mari. Vous ne connaissez pas les maris français, mon cher docteur? Ah! quels égoïstes! Ils épousent une jolie femme pour avoir une esclave, malgré la loi qui prohibe la traite; et quand ils la tiennent enchaînée dans leurs fers, ils la montrent comme une curiosité foraine à leurs amis pour les désespérer. Eh bien, puisque la Chine est ouverte, nous irons chercher des maris en Chine. Cher docteur, vous ne trouveriez pas à Paris un époux qui donnât à sa femme trente éventails, là, sans façon, comme on donne le bonjour... Les Chinois sont-ils bons maris, cher docteur?

— Madame, ce sont eux qui ont inventé la lune de miel.

— Je n'en doutais. Quel dommage que les Chinois aient les yeux comme ça!

— Aussi, madame, nous viendrons chercher nos épouses à Paris.

— Vraiment, cher docteur, vous êtes adorable! et je suis toute confuse de vos bontés... je ne sais comment reconnaître vos compliments et vos cadeaux!... Pais-je vous offrir une loge de quatrièmes pour vos gens? ou une *Giselle* demain. Mon cousin a fait un drame à l'Ambigu; je vais lui demander une loge pour vous; on le joue ce soir. Voulez-vous accepter un abonnement d'un mois au chemin de fer de l'ouest?

— Merci, madame, je vous suis reconnaissant de vos offres comme si je les acceptais... J'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce s'accorde toujours; demandez.

— J'ai apporté une feuille de papier et de l'encre de Chine, et je vous supplie de me permettre de faire le portrait de votre pied droit.

— Ah! quelle idée chinoise! s'écria la danseuse avec un éclat de rire influi; vous appelez cela une grâce! Prenez votre crayon, cher docteur, je vous livre mon pied. Voulez-vous le copier au naturel ou en sandale d'odalisque?

— Je veux le peindre tel qu'il est en ce moment.

— Comme vous voudrez. En attendant, je vais m'amuser avec ma petite sœur à regarder les illustrations de vos trente éventails.

Au troisième éventail, j'avais en main le précieux pied qui frappait de ressemblance; la danseuse, en y jetant un coup d'œil, poussa un cri d'admiration, et dit :

— Cher docteur, vous avez copié mon pied droit d'un trait de plume.

— Madame, lui répondis-je, on a dit de moi que j'écopierais le vent, si je pouvais le voir passer. J'ai copié votre pied qui est plus agile que le vent.

— Si cela continue, j'ai peur de vous aimer, cher docteur, moi qui ai fermé ma porte à un prince grec, l'autre jour, et à deux banquiers. La candeur de l'innocence était empreinte sur la figure de la danseuse; je m'inclinai avec respect devant cette femme ingénue qui m'ouvrait ainsi son cœur sans détour.

En prenant congé d'elle, j'eus le bonheur d'effleurer du bout de mes lèvres le bout de ses doigts, charmans comme ses pieds.

Le kolaos des affaires étrangères m'attendait à cinq heures pour me demander des renseignements sur le cérémonial usité à Zhé-Holl, et à Péking, à la réception des ambassadeurs européens, et pour me sonder sur les arcanes de la politique chinoise vis-à-vis de la reine Victoria. Pendant cette audience, je fus assailli de distractions, et je dus commettre bien des erreurs. Fasse le Dieu que mes distractions n'aient pas un jour des malheurs sur le céleste empire! Pendant que le grand kolaos très chrétien me parlait, je pensais au pied de Mlle Alexandrine de Saint-Phar. Vous verrez que ce pied bouleverse Péking.

Le soir, après mon dîner, on me remit un billet parfumé, dont le papier ressemblait à deux ailes de papillon. Voici ce que je lus :

« Cher docteur, »
 On dit que vous avez apporté de votre pays une foule de chinoiseries adorables. Dileri, votre charmante filleule, s'est, tant réjouie avec vos éventails, qu'elle veut connaître toutes les richesses de son perrain; exprimez d'enfant! Je lui ai promis de la conduire demain, chez vous, à midi.

» Votre filleule vous donne son front à baiser, et moi, je vous mets à mes pieds.

» Alexandrine de SAINT-PHAR.

Vous savez, mon cher Tchong-bit-ké-ki, que je n'ai pas embarqué une grande quantité de nos bagatelles. Je n'avais fait qu'une petite provision de cadeaux pour les kolaos et les agos. Heureusement, quand je recus le billet de Mlle Alexandrine, rien de chinois n'était encore sorti de mon cabinet. Néanmoins, je trouvais que mes pauvres richesses étaient indignes d'être honorées par les regards de la divine danseuse, et je résolus de me faire plus riche que je n'étais.

Mes renseignements pris à bonne source, je me rendis chez Darbo, rue Richelieu, et chez Gamba, rue Neuve-des-Capucines, deux marchands renommés pour leurs chinoiseries. J'achetai chez eux deux paravents, un pagode en pâte de riz, deux boîtes de clous de girofles, quatre vases à tulipes, deux services de porcelaine de table, avec un thé de harem, une table de campirlier avec des incrustations de cyprès, quatre mandrins en argile du Pei-Hio, douze souliers de femme, un *abacus* de marchand, un *fo* avec sa baguette, deux feuilles de tam-tam, un parasol, deux lions frisés, la charrie de l'empereur Tsing-Long.

Une bonne moitié de ces chinoïseries était faite à Paris : je me méfiais surtout de la charrie impériale ; mais la contrefaçon était généralement réussie, et le regard seul d'un mandarin pouvait distinguer le vrai du faux. Aussi je ne marchandai point sur la valeur des objets, et je les payai une somme énorme, fronte-sept mille *tan*.

La nuit venue, je me disposai à faire des rêves de bonheur, et je m'endormis le pied à la main.

Les heures malinales du lendemain furent consacrées à mettre en ordre toutes mes richesses chinoïses et à leur donner un ensemble satisfaisant d'exhibition. « Quel bonheur, disais-je en moi-même, si elle daignait me désigner du pied la plus précieuse de ces bagatelles, et me dire : — Cher docteur, donnez-moi cela pour mon boudoir ! »

Enfin midi sonna, et la porte s'ouvrit... Oh ! la ville, des hours sera un jour détruite pour avoir oublié d'enfanter Mlle Alexandrine de Saint-Phar ! Sa beauté virginale me foudroya. La divine danseuse conduisait sa petite sœur par la main. Elle jeta son châle et son chapeau sur le premier fauteuil, me serra la main et courut dans tout le salon, en pirouettant devant chaque chinoïserie avec des cris d'admiration qui m'allaient au cœur.

Quand elle eut épuisé toutes les formules d'enthousiasme, elle me dit : — Cher docteur, je suis vraiment fâchée à présent de vous avoir conduit votre filleule ; elle demande tout ce qu'elle voit. Oh ! les enfants ! il ne faudrait jamais rien leur montrer. Il est vrai, cher docteur, que je suis un peu comme cela, moi. S'il me fallait choisir ici, je serais bien embarrassée. Je n'oserais rien prendre, de peur d'avoir un regret le lendemain.

En disant ces mots avec une volubilité gracieuse, elle avançait son pied droit en dehors de la plus courte des robes ; elle aurait dû être le plus vertueux lama de Lin-ching.

— Madame, lui dis-je, permettez-moi de vous indiquer un moyen de vous dispenser de choisir.

— Ah ! oui ; voyons, cher docteur, enseignez-moi ce moyen.

— Vous vous en servirez, madame... vous le jurez ?

— Je vous le jure...

— Vous tiendrez votre serment ?...

— Je le tiendrai.

— Eh bien ! madame, prenez tout.

La danseuse souleva gracieusement ses bras, rejeta sa tête en arrière, et je vis son cou d'ivoire s'agiter sous les convulsions d'un éclat de rire, comme le gosier d'un oiseau qui chante de bonheur.

— En voilà un homme rare ! s'écria-t-elle ; après sa mort il faudra l'empailler... Comment cher docteur, venez le reconnaître avec les femmes ! vous ne savez pas à quoi vous vous exposez ? Que diriez-vous si je vous prenais au mot ?

— Je dirais que vous êtes femme de parole, et que vous savez tenir un serment.

— Non, non, ne plaisantons pas... Ce cher docteur ! il voulait me mettre à l'épreuve...

— Point du tout ; je parle sérieusement. Toutes ces chinoïseries ne m'appartiennent plus ; elles sont à vous.

— Alors, vous êtes l'empereur de la Chine déguisé en monsieur. Vive l'empereur !

— Je suis, m'écriai-je en tombant à ses pieds, je suis un simple mortel qui a oublié sa sagesse devant votre beauté.

— Relevez-vous donc, docteur ! relevez-vous, dit la danseuse avec un visage qui se fit subitement sévère ; point de sottise devant votre filleule ! Que voulez-vous que pense cette enfant ? Elle ira faire mille cancan à la famille ! Vous n'avez donc jamais vu les *Enfants Terribles* de Gavarni ? Ce sont des mouchards, ces innocents !

Je me relevai confus, en m'excusant de mon mieux ; sa colère parut se calmer ; elle me tendit la main, et poussant un long soupir :

— Ah ! vraiment ! dit-elle, si j'avais toutes ces belles choses dans mon salon, je me croirais plus heureuse que la sultane Valide.

— Ce soir, madame, mon salon chinois sera chez vous.

— Eh bien ! cher docteur, je vais lui préparer son logement. Pour la rareté du fail, je désire que votre promesse soit sérieuse ; ne serait-ce que pour humilier les Parisiens ! Voulez-vous me faire poser pour le pied gauche ? ne vous gênez pas. Que ferez-vous d'un seul pied ? il vous faut le pendant.

— Madame, je n'osais vous le demander...

— Ah ! je suis généreuse, moi ; je ne fais pas les choses à demi...

— Que de grâce et de bonté ! madame, ce n'est pas ce misérable salon qu'il faudrait vous offrir, je voudrais mettre à vos pieds la pagode du faubourg de Val-lo-tehging, qui a deux sousbassements de porcelaine et des tuiles d'or massif.

— Cela m'irait, cher docteur, surtout les tuiles !... Mon pied est-il bien posé comme ça ?... Vous pouvez y mettre votre main, ce n'est pas une relique...

— Mon dessin est fini, madame, mais ma reconnaissance ne finira jamais. Pourrai-je aller vous présenter mes hommages demain ?

— Demain... cher docteur... attendez, c'est un mauvais jour, je danse ; j'ai cinq heures de balloisements...

— Après-demain ?...

— Après-demain... c'est samedi ; je dîne chez maman tous le samedis... Dimanche, je suis libre comme l'air. Voulez-vous aller à Versailles,

dimanche ? Nous mangerons un civet chez le garde-champêtre, et nous boirons du lait... Je sais des vers sur Versailles, je vous les réciterai.

Grand palais du grand roi, Versailles, sous les arbres

J'aime à voir dans les eaux se réfléchir les marbres ;

J'aime...

Vous acceptez ? Bien ! partie convenue ! Oh ! que j'ai besoin de respirer un peu l'air des champs !...

À dimanche donc, cher docteur : ma voiture sera devant votre porte à midi. Je suis exacte comme une montre de Bréguet. Adieu.

Vraiment en Chine, nous n'avons pas de femmes. La femme est la seule chose que nos aïeux ont oublié d'inventer. Si Mlle Alexandrine paraissait à Péking, elle ravagerait le céleste empire. Vous ne pouvez vous faire une idée de cette charmante créature, vive comme l'oiseau, parlant comme il chante, marchant comme il saute, faisant à la fois toutes sortes de choses délicieuses, et vous lançant des regards doux et lumineux, comme des échantillons d'étoiles au bazar du ciel. En quittant mon salon, elle y laissa une tristesse sourde qui brisa mes nerfs. J'éprouvai le besoin de m'occuper de cette femme pour ne pas succomber au poison de l'ennui. Mes ordres coururent aux quatre coins de ma rue. Il me fallait des roues et des bras. En prodiguant l'argent, j'avais mis en chemin ; au bout d'une heure, mon salon de chinoïseries. Avant l'heure du dîner, ma belle danseuse avait tout reçu.

Quelle douce nuit cela me donna ! J'avais un de ses pieds à chaque main, et je me disais : « A cette heure, elle me benit ; elle élève ma générosité au dessus du Tien ; à ses yeux, un seul homme existe, moi ! le reste de la terre a disparu. »

Avec quelle impatience j'attendis ce bienheureux dimanche qui me promettait tant de bonheur ! J'aurais voulu briser toutes les horloges, parce qu'elles semblaient avoir organisé contre moi une conspiration générale pour éterniser le samedi. Malgré la mauvaise volonté du temps, il faut toujours que les heures s'écoulent ; et le dimanche, un siècle après onze heures, j'entendis sonner midi.

J'étais à mon balcon, et mes yeux dévorèrent toutes les voitures... À six heures, j'avais épuisé tous les lacres et tous les cabriolets de Paris, et j'étais seul !

Seul ! quand on s'est promis d'être deux ! Il y a dans cette déception tout le délire du désespoir.

J'eus le courage d'attendre le lendemain.

Au premier moment convenable de visite, je courus au domicile de Mlle de Saint-Phar. Un concierge sérieusement railleur me dit : « Mademoiselle de Saint-Phar est partie pour la campagne. — Et quand reviendra-t-elle ? demandai-je avec une voix de mort. — A Pâques ou à la Trinité, » répondit le concierge.

En me retirant, j'entendis un de ces longs éclats de rire qui ont été mis en musique par une famille de portiers.

Plus de nouvelles de Mlle de Saint-Phar ! Chaque soir d'Opéra, j'allais voir le ballet ; elle ne dansait plus ; son nom était disparu de l'affiche, comme son corps de sa maison.

Pouvais-je avilir ma dignité de représentant du céleste empire jusqu'à mendier l'aumône des renseignements à propos d'une danseuse ? qu'aurait dit et pensé de moi le grand kolao des affaires étrangères, dans son palais du boulevard des Capucines ? Il fallait souffrir et me taire ; je souffris et je me tus.

Le quatrième jour après le fatal dimanche, je traversai une longue et large rue dont j'ai oublié le nom. J'ai l'habitude de lire les enseignes, et celle-ci me frappa de stupeur :

A LA VILLE DE PEKING. — CHINOÏSERIES A PRIX FIXE.

En donnant un coup d'œil à l'étalage sous vitre, je reconnus sans peine une partie de mes anciens cadeaux, et j'entrai dans la boutique pour connaître le prix fixe de mes marchandises, et les racheter si le vendeur n'était pas trop exigeant.

Un cri involontaire sortit de mon gosier ; le vendeur était une jeune femme : c'était Mlle de Saint-Phar.

J'étais étonné, et immobile comme mon compatriote de porcelaine qui était marchandé à côté de moi. Mais la danseuse me fit un sourire charmant, et, sans interrompre un petit travail de broderie, elle me dit avec un sang-froid sublime :

— Eh ! bonjour, cher docteur. Vous êtes bien aimable de nous faire une petite visite. Voyez si nous avons quelque chose ici à votre goût. Venez filleule à la rougeole. Elle demande tous les jours des nouvelles de son parrain, cette chère !

Je croisais mes bras sur ma poitrine, et je secouai la tête, pantouflant que j'avais remarquée dans un drame de l'Ambigu, et qui signifie : *La-fâme !*

Mlle de Saint-Phar regarda obliquement, haussa les épaules, coupa un fil rouge avec ses dents, et me dit :

— A propos, cher docteur, je me suis mariée... Vous voyez en moi une dame de quinze jours : Madame Téléman. Je vous présenterai mon mari. Vous verrez un bel homme. Votre tête peut arriver à sa ceinture, si vous vous baussez sur vos talons... Tenez, le voici.

Je sautai brusquement, et je sortis avec une fureur qu'il faut me pardonner en songeant au kolao du boulevard des Capucines. Un seul coup d'œil jeté sur ce mari vrai ou faux m'avait suffi pour reconnaître ce petit

décorateur qui était venu m'inviter à voir un kiosque de sa façon dans les coulisses de l'Opéra, j'avais été la victime d'une horrible combinaison, rien de plus évident. Il fallut donc encore se résigner.

Une quinzaine après, je pris un dégoûtement subalterne, et j'eus l'impardonnable faiblesse d'aller rôder au crépuscule devant la boutique de mes chimioseries pour voir une dernière fois l'indigne idole de mon amour.

Le mari colossal épousait un mandarin de porcelaine, et je l'entendis murmurer ces paroles affreuses :

« Si ce magot do docteur L s'avise de remettre le pied chez nous, je l'assomme, je le fais empailer, et je le vends quinze louis. »

Oh! non, je ne reverrai plus ce monstre de beauté; j'aurai le courage de l'humaine savant; je remplirai ma noble mission jusqu'au bout; et tu me retrouveras bientôt digne de toi, ville sainte, que la lune éclaire avec tout d'amour lorsque le mont Tyrghton suspend cet astre à sa cime comme une lanterne d'étoffe de Nanking!

Il y a dans cette ville de Paris des docteurs spéciaux pour guérir les maladies de l'humanité. Il y a des médecins qui ne traitent que les enfants à la mamelle; d'autres qui ne les prennent qu'après le sevrage; d'autres qui se consacrent aux malades sexagénaires et au dessus. Il y a des affiches aux coins des rues et des annonces dans les journaux qui proclament mille recettes infaillibles pour les six cents maladies dont le célèbre Pi-lé a trouvé le germe dans le corps humain; on a inventé à Paris des procédés admirables pour placer un nez sur les figures privées de cet ornement, ou pour l'allonger lorsqu'il est trop court. On fait que des dents d'ivoire pour les vieillards, des chapeaux pour les chauves, des jambes pour les boiteux, des yeux pour les borgnes, des langues pour les muets, des cerveaux raisonnables pour les fous, des mains pour les manchots, des oreilles pour les sourds, des embaumements merveilleux pour faire vivre les morts..... Un seul remède a été oublié! un remède contre l'amour malheureux! En Chine, nous ne connaissons pas l'amour. Cette passion a été inventée en France par un troubadour nommé Raymond. Depuis cinq siècles, elle cause de grands ravages. On évalue à onze millions sept cent trente-sept mille nombre d'assassinats, de morts de langueur et de suicides causés par ce fleau. C'est presque le double des catastrophes domestiques attribuées au choléra depuis le règne d'Aurang-Zeb. Le gouvernement français n'a jamais pris aucune mesure pour combattre les progrès de cette épidémie; au contraire, il paie avec opulence quatre théâtres royaux où l'on célèbre l'amour, et un autre féau mortel appelé le Champagne. M. Scribe a gagné cent mille francs de rentes en célébrant le champagne et l'amour pour le compte des théâtres du gouvernement.

En sortant de la boutique de mes chimioseries vendues par Mlle Alexandrine de Saint-Phar, je reconnus que j'avais été saisi d'un accès d'amour, et il m'est impossible de vous dépeindre le mouvement de colère que j'adressai au troubadour Raymond. Cela fait, je songai sérieusement à me guérir, et je devrai en un jour toutes les affiches et toutes les annonces, dans l'espoir de trouver un remède sauveur. Soins! inutile! Je rendis une visite au médecin de l'hopital des incurables, et je lui demandai s'il n'avait pas dans l'établissement quelque sujet tourmenté de cette maladie morale inconnue dans nos harems. Le médecin haussa les épaules et me tourna le dos. Ma tête brûlait de tous les feux du délire; mon cœur battait avec violence; mes yeux se vidaient. Le fantôme de Mlle Alexandrine dansait toujours devant moi avec une grâce formidable; mes oreilles étaient pleines de sa voix de bengali; hélas! je ne vivais plus.

« Médecin, a dit le sage Menu, guéris-toi toi-même! » Cette sentence me révéla comme en sursaut. Puisque les docteurs français n'ont rien inventé pour guérir l'amour, me dis-je un matin, inventons un remède, et attachons un non chinois à cette grande consolation du monde européen souffrant.

Si je puis, m'ajoutai-je à moi-même, vivre huit jours sans penser à Mlle Alexandrine, je suis sauvé. Impossible de rester dans ma chambre; il faut me rappeler la femme infidèle, et d'ailleurs la solitude ne guérit jamais les blessures du cœur, elle les envenime. Des promenades aux champs sont encore plus dangereuses. La campagne est une grande causeuse d'amour. Les rues, les boulevards, les théâtres sont pleins de femmes, et l'espace rappelle trop souvent l'individu. Il faut pourtant vivre une semaine, en oubliant une ingrate beauté. Une semaine d'oubli continu!

Ma nia! Inoublié. Rendons grâce à Fo!

Paris est plein de monuments fort élevés. J'en choisais quatre: les tours de Notre-Dame, le Panthéon, la colonne Vendôme, la tour Saint-Jacques. En payant quelques francs, on arrive au sommet de ses édifices gardés par un concierge assez doux. Je résolus de consacrer mes journées à monter et à descendre les escaliers de ces monuments sans prendre de repos. Seulement, pour briser la monotonie de ces descentes et de ces ascensions, lorsque j'arrivais sur la place Vendôme, je me précipitais en criant, au bureau du chemin de fer de Versailles, et je parcourais six fois cette route, les yeux fermés. A la nuit venue, je rentrais chez moi, et après un léger repas, je m'endormais d'un profond sommeil. Dans mes rêves, je me figurais que des géants me balançaient dans une escarpolette accrochée à la lune, comme à un clou d'or; et l'effroi qui m'habitait dans cette vision était si vil, qu'il ébranlait le fantôme d'Alexandrine de l'espace infini où je bondissais entre les étoiles et le Panthéon.

Au huitième jour, les quatre concierges me fermèrent la porte de leurs

monuments publics, en me disant que j'abusais de ces édifices, et en m'invitant à me promener ailleurs. Ma guérison n'étant point encore complète, je me repliai sur le chemin de Versailles; je louai un wagon garni, et je roulai cinq jours pleins sur la rive droite et la rive gauche, avec le plus salubre étourdissement. Au bout de deux semaines, le remède triomphait. En rejetant mes regards en arrière, à travers ce tourbillon d'escaliers noirs, d'escarpolettes infinies, de wagons volcaniques, j'aperçus dans un lointain brumeux, l'image insaisissable d'Alexandrine, et je ne la reconnus pas. Il me semblait que l'histoire de mon amour appartenait à un siècle et à un monde éteints.

Un seul instant me ramena matériellement au souvenir de mademoiselle Alexandrine. En comptant les pièces d'or enfermées dans ma caisse, je m'attendris sur le vide énorme laissé par les 37.000 francs dépensés en chimioseries chez Darbo et Gamba. L'esprit de commerce et d'industrie, fils du génie chinois, m'a bien inspiré en cette circonstance. Je suis à la veille de ressaisir mes beaux louis perdus. J'ai fait insérer à la quatrième page des journaux de toutes couleurs cette annonce :

GÉRISON RADICALE

DE L'AMOUR MALHEUREUX.

En quinze jours!!!!

Consultations de midi à deux heures chez le docteur L, rue Neuve-de-Luxembourg.

On ne paie qu'après la guérison.

Oh! je vous l'avoue, je ne m'attendais pas à mon triomphe! quelle ville! quel peuple! Comme les doctrines nouvelles se mettent promptement en vogue! Le premier jour, j'ai donné trois cents consultations de 20 fr. Le second jour, j'ai été forcé de demander quatre gardes municipaux à la préfecture de police; on prenait mon cabinet d'essant. Maintenant je donne mes consultations à douze personnes à la fois; cela marche plus vite. La semaine prochaine j'ouvre un cours public dans la salle de l'Athènes, à 5 fr. le billet. M. Lefort m'a dit que cette vogue ne sera pas longue, et qu'il faut profiter de la véine. On craint d'ailleurs que le préfet de police ne fasse fermer les portes des monuments. J'ai donc signé un bail pour un mois avec le propriétaire de la tour Saint-Jacques; il s'engage à traiter avec mes malades par abandon de quinze jours.

Les deux chemins de Versailles sont encombrés. On m'a dit que j'avais demandé un brevet d'invention au ministre, on m'en avait donné comme à M. Daguerre, une bonne pension de mille francs. Ma plus belle récompense est dans la bénédiction unanime de mes clients heureux et guéris: ils vont me faire frapper une médaille d'or. C'est un enthousiasme inouï! Cinq malades invétérés, de vingt à cinquante-sept ans, échappés, grâce à moi, aux ravages d'une passion de vaudeville, se sont constitués les hérauts de mes doctrines, et ils les feront fleurir après mon départ. Ils se proposent d'acheter par actions, la tour de Saint-Jacques, et d'ajouter deux cents marches à son escalier.

Le Tien-n'a donné à ce monde aucun mal incurable; il a placé le néphur après du piment, et le bois qui fait l'écluse après du torrent de Kiang-Ho. C'est à l'homme à découvrir le remède. Le Tien sait toujours ce qu'il fait; et nous, nous faisons ce que nous ne savons pas.

Mon esprit est calme; mon cœur est léger comme tout ce qui est vide. Je vais maintenant faire mes adieux au kolao des affaires étrangères et corriger toutes les fautes que j'ai faites lorsque j'étais poursuivi par le pied de Mlle Alexandrine de Saint-Phar.

Le Docteur L.

Pour copie conforme, M. L.

UNE JOURNÉE DE L'HISTOIRE DE PARIS.

ÉTUDE HISTORIQUE

L'Émotion populaire.

Au matin du 17 août de l'année 1636, c'était une fête de famille et de bon voisinage chez messire Jean-François Le Montieur, marchand pelletier, haubannier et synde de la corporation, des fourreurs. C'était fête aussi dans la maison de très honorable Etienne Hubert Broussard, portebannière du corps noble des marchands de vin de Paris. Tous deux prodigieusement réveillés dans leur quartier, marchant aux jours de cérémonie à la tête de leurs confréries respectives, et tous deux, faciles à reconnaître dans les processions annuelles du Saint-Sacrement; François Le Montieur, vu sa longue barbe frisée et ses cheveux coupés courts, selon la mode passée depuis la fin du règne de Henri-le-Grand; Hubert Broussard, à cause de sa haute enseigne armoiriée dont l'écusson portait, suivant l'édit de 1629, un navire d'argent à la bannière de France, flottant avec six petites veis autour, et une grappe de raisin en chef, le tout sur champ d'azur.

Bien qu'ils fussent séparés de presque toute la longueur du nouveau rempart de Paris, qui s'étendait depuis la bastille Saint-Denis jusqu'à la porte de la conférence, le pelletier-fourreur de la rue des Filles-Dieu, et le marchand de vin de la paroisse de Sainte-Madeleine-de-la-Ville-l'Évêque recevaient à la même heure de leurs amis, voisins, parens et clientèle les mêmes félicitations sur le même honneur, également mérité, qu'ils avaient obtenu la veille.

Or, la veille, 16 août et jour de Saint-Roch, d'après la coutume de la généralité de Paris, on avait procédé, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, à l'élection de deux nouveaux échevins, et maîtres Broussard et Lemoutier s'étaient trouvés, tout d'une voix, promus à ce haut emploi de la magistrature bourgeoise.

Il y avait donc lieu de se réjouir chez les deux élus de cette élévation soudaine qui les faisait subitement passer de la roture de fait à la noblesse de droit; car l'échevinage amenait avec lui l'anoblissement-pourvu, toutefois, que le nouvel échevin cessât son commerce en acquittant le droit du grand sceau par ses lettres-patentes.

C'était fête encore à Saint-Julien-des-Ménétriers, église paroissiale des violons du roi; là se faisait la grande répétition du concert de la Saint-Louis; aussi gens de toute classe : bourgeois, marchands, ouvriers, menu peuple du quartier Saint-Martin et juifs du Beau-Bourg, venaient-ils bien foule, oubliant l'heure de la vente et du travail, afin de goûter des premiers au festin musical, composé pour des oreilles de cour.

Ce même jour, les collégés d'humanité étaient métamorphosés en lieux de divertissement; les études avaient cessé, le fouet des correcteurs était pendu au clou, et la distribution des prix, ainsi que la représentation des mieux mystères, ramenaient le rire là où tant de larmes avaient coulé. Le bruit des joyeux battemens de mains succédait au son mat des coups de la férule. Pour dire en peu de mots l'aspect animé de Paris à cette époque de l'année : on touchait aux fêtes de la Saint-Louis, patron du roi régnant et protecteur de cinquante confréries; enfin, la foire Saint-Laurent était ouverte.

Mais, soudain, voilà qu'un bruit, d'abord sourde rumeur, se répand dans la capitale. Venu tout droit du Palais-Cardinal au Louvre, il gagne l'hôtel de la Prévôté, le palais du Petit-Luxembourg, la cour du Parlement; de là il pénètre dans les boutiques, monte à tous les étages, descend dans les rues, vole de place en place, de quoi en quai, de carrefour en carrefour, et jette l'épouvante dans les trois grandes divisions de Paris: la Cité, la Ville et l'Université. On ne voit plus que des visages pâles, que des regards craintifs; on n'entend plus que ces mots terribles murmurés par des lèvres tremblantes :

« Corbie est aux Espagnols ! Corbie est pris ! Corbie a été vendu à l'ennemi ! »

Corbie aux Espagnols ! Encore deux jours, et Jean-de-Vert, celui dont le nom redoutable suffit seul pour émuover le plus brave, pour glacer les femmes de terreur, pour rendre soumis l'otant le moins docile et le faire se cacher tout frissonnant sous le tablier de sa mère; encore deux jours, se dit-on, et Jean-de-Vert l'invincible sera peut-être aux portes de Paris !

Le conseil du roi, voulant délibérer avec calme sur cette désastreuse nouvelle, avait résolu de la tenir secrète au moins pendant quelques heures; des ordres sévères furent expédiés à cet effet au chef des archers de la prévôté; si bien que les premiers qui propagèrent le bruit de la défaite des troupes françaises se virent saisis, enlevés du milieu des groupes qu'ils amassaient autour d'eux. On les jeta dans les cachots des tours de bois de Montgommery, ou dans la prison du Châtelet, selon le quartier où ils répandaient la terreur.

Mais, soit qu'on les punit comme faux novellistes ou bien comme coupables de rébellion, que pouvaient les mesures de politique rigoureuse et de bonne police contre la puissance communicative de l'émotion populaire ? Une fois le premier cri d'effroi jeté, il n'avait plus qu'à s'étendre. Tout un asséssemblement se grol le retentissement du canon ? Arrêt-t-on à loisir sur tel ou tel anneau volé d'une chaîne bien formée, la commotion instantanée de l'électricité électrique Non. Comme nul pouvoir humain ne peut faire ni que tous les chaînons ne subsistent pas en même temps la rapide impression du fluide, ni que les masses d'air ne s'ébranlent pas avec bruit sous l'éclat de la poudre, il n'est donné à personne, non plus, d'éteindre l'écho de la voix tonnant du peuple, qui grandit en se prolongant.

Malgré la violence royale, malgré les ordres exprès du cardinal-ministre, enfin, malgré l'obéissance brutale des archers; partout où deux hommes se rencontraient, on les entendait s'aborder avec ces paroles de désespoir :

« Dieu nous sauve !... Corbie est aux Espagnols ! »

Divertissemens dans les collégés, fêtes chez les nouveaux échevins, commerce à la foire Saint-Laurent, répétition du concert par les vingt-quatre violons du roi, tout cela fut suspendu au même instant. Alors les diverses paroisses, comme tous les couvens de la bonne ville de Paris, les cloches, mises en branle, se répondaient dans un lugubre tintement. Elles sonnaient ces tristes pentres de quarante heures qu'on avait coutume de dire lorsqu'un roi serait venir sa fin; il y allait mieux que des jours d'un homme, mieux que du sort d'une dynastie; c'était la France qui se mourait; car pour elle c'était mourir que de passer au pouvoir de l'ennemi.

II.

La Députation.

Quelques heures après cette panique, une partie de la capitale reprit cependant sa physionomie animée des jours de fêtes. Les six corps de marchands, l'élection de Paris, les confréries des bourgeois réunis à la hâte à l'Hôtel-de-Ville, en sortirent en bon ordre, et marchèrent processionnellement, toutes enseignes déployées, toutes bannières flottantes, jusque dans la grande galerie du Louvre. C'est là que le roi, cédant au vœu de son conseil, les avait conviés pour leur exposer franchement la situation du royaume. Durant la traversée de la place de Grève au Louvre, l'immense députation promit bien à la populace assemblée sur son passage, de rapporter à Louis XIII les griefs de la nation contre le ministre-roi, contre sa chambre souveraine de Ruelle, où il y avait des bourreaux qui se faisaient juges, et des juges qui se faisaient bourreaux, selon le bon plaisir de Richelieu. Les députés s'engageaient encore à demander hautement la suppression de cette chambre de justice, instituée par le cardinal-ministre, elle devait, avait-on dit, ne servir qu'à punir les coupables du crime de fausses monnaies, et depuis cinq ans quelle était ouverte aux débats judiciaires, le tribunal qui la composait ne s'était occupé qu'à obéir aux vengeances particulières de Richelieu, et à disputer de nobles têtes au profit de son éminence.

D'autres, parmi les réformateurs qui donnaient leurs instructions aux députés de la bourgeoisie, réclamaient contre la chambre du domaine, créé aussi par Richelieu; tribunal où l'on confisquait brutalement et les biens des condamnés, et les biens de ceux qui n'étaient que soupçonnés d'avoir servi le parti de la reine ou les intrigues de Gaston d'Orléans, brouillon ambitieux de la couronne, mais rebelle sans courage, puisqu'il n'osa pas se joindre ouvertement aux étrangers qui envahissaient le royaume.

Enfin, chacun faisait son thème, et dictait les conditions à proposer au roi; mais si quelques uns seulement demandaient le supplice du ministre, tous exigeaient son renvoi. Il y eut sur toute la ligne des quais comme un long cri de réprobation contre le seul grand homme qui surgisse encore aujourd'hui de cette époque de désordre et de basse ambition. Les puissans agitateurs du royaume, dont il abâtissait la tête faute de ne pouvoir la courber sous un joug de fidélité à la France et d'obéissance aux lois, lui légèrent tant de hains que l'histoire a dû fidèlement lui conserver une partie de l'héritage; quant au peuple, qui ne voyait que des victimes dans ceux que le ministre condamnait, il ne songeait pas que chaque sentence prononcée contre ceux-ci l'élevait de plus en plus à la dignité de nation, et que chaque coup de hache qui frappait le bourreau, brisant un anneau de sa chaîne féodale.

Cependant, les corporations des métiers et la magistrature bourgeoise avançaient toujours vers la demeure royale; les plus sages arrangeaient dans leur esprit une formule respectueuse, mais pleine de force, pour peindre à Louis XIII le mécontentement du peuple. Nicolas Bailleur, prévôt de Paris, et Hubert Broussard, étaient de ceux-là; François Lemoutier, partageant l'opinion des plus exaltés, avait réuni, en marchant, un assez grand nombre de voix pour demander le jugement criminel du ministre. Ils étaient dans ces dispositions hostiles, quand l'huissier introduisit la députation dans la galerie du Louvre. Les députés s'attendaient à être reçus par un roi entouré de tout l'éclat de sa puissance, et noblement assis sous un dais de velours; ils le voyaient à l'avance, ne permettant la harangue qu'à genoux, et se faisant à la presque rempart, entre son peuple et lui, de la robe rouge du cardinal. Richelieu ne devait point assister à l'audience; deux ministres seulement, et quelques gentilshommes en simple costume de voyage, comme leur maître, accueillirent debout la députation.

À travers la profonde expression de tristesse qui croussait les traits sévères du roi, il y eut sur son visage, à l'entrée des corps de métiers, comme un soupçon de sourire touchant qui voulait dire :

« Ce n'est pas de maître à sujet que nous allons traiter ici; c'est en père de famille que je réunis mes enfans au moment du commun danger. »

Il avança gracieusement sa main pour la donner à baiser au prévôt des marchands, et quand le vénérable Nicolas Bailleur releva sa tête, tout ému qu'il était encore de la faveur que le roi lui accordait, Louis XIII se détourna un peu pour cacher ses yeux, si secs d'ordinaire, mais alors, et malgré lui, humides d'attendrissement. Si bas qu'il parlât, et quelque difficulté qu'il eût pour articuler cette plainte touchante : « Ma pauvre France ! » Ces paroles bégaillées, avec peine, furent répétées de proche en proche. Alors, comme s'il n'y avait pas eu de Richelieu au monde, on oublia les promesses faites au peuple, et la députation tout entière réunie ses deux cents voix dans un cri spontané : « Vive le roi et victoire à la France ! » La bruyante exclamation traversa les fenêtres de la galerie; elle fut recueillie par la foule qui se pressait au dehors, dans les cours et autour des avenues du Louvre. On crut que le roi venait de prononcer la déchéance du cardinal-ministre, et la foule renvoya au monarque, digne enfin du nom de Juste, suivant elle, ces mêmes cris d'enthousiasme : « Vive le roi et victoire à la France ! » Un geste de Louis XIII rétablit le calme parmi la députation, et le roi prononça d'un ton calme ces mots :

« Notre chancelier, messieurs, va vous faire connaître les desirs de votre roi. »

L'embaras qu'il éprouva à gagner la fin de cette phrase, apprit à ceux

qui ne jouissaient pas de l'honneur d'approcher de sa royale personne, que le fils de Henri-le-Grand méritait aussi le nom de Louis-le-Bégué. Le chancelier parla : à mesure que, dans un discours tout paternel, appuyé de Louis XIII, par ces quelques mots : « Je le désire, il faudrait cela, » le ministre dévoilait la position critique où se trouvait le royaume, les pensées les plus généreuses germaient dans l'âme des auditeurs attentifs, et, lorsque le chancelier eut fini de parler, Nicolas Bailleur, qui avait pris conseil des échevins et des prud'hommes de la généralité de Paris, demanda, au nom des bourgeois de la capitale, à ce qu'il ne fut pas tenu compte de ces privilèges accordés par les édits de Louis XI, qui exemptaient les habitants de Paris du logement des troupes en temps de guerre, et dispensaient la garde bourgeoise du service militaire hors des murs de la ville.

« Et pour qu'il y ait bientôt en campagne forte et nombreuse armée, reprit Lemoutier, je m'engage à fournir un cavalier tout équipé. Que chacun qui a porté coëchère sur rue en fasse autant que moi. »

— « Comme nous nous engageons, nous qui n'avons que porte d'allée, à fournir chacun un fanassin, dit son confrère Broussard.

— « Et nous nous apprenons ! » ajouta le corps entier des charpentiers de la bandière Saint-Joseph.

Il y eut serment de fidélité, offres de tous sacrifices faits au roi, qui, rassuré par cette audience, congédia les députés, en leur disant :

« Dieu vous soit en aide, messieurs ; qu'il vous conserve dans cette bonne disposition d'esprit et de cœur, et sous huit jours nous nous reprendrons Corbie.

Les huit jours n'étaient pas écoulés, que trente mille hommes, bravement équipés aux frais de la bonne ville, suivaient la route d'Amiens, et chassaient les Espagnols descendus jusqu'à Pontoise.

III.

Les Volontaires et les Mécontents.

Une circonstance inattendue n'avait pas contribué pour peu à soutenir l'enthousiasme et à ramener la confiance. Le soir même de ce jour où la populace s'était montrée si mal disposée pour le cardinal, alors que sur les places publiques et devant des bureaux établis en plein air, les officiers de la ville enrégimentaient les engagements volontaires du quartier, et que les maîtres venaient déclarer le nombre de laquais, d'ouvriers et d'apprentis dont ils pouvaient disposer en faveur de la cause quasi perdue de la monarchie de Louis XIII ; les bourgeois, revenus un peu de la terreur du matin, s'assemblaient aux portes et devisaient entre eux sur les malheurs de la campagne. Celui-ci, prenant parti pour Gaston d'Orléans, accusait le roi, son frère, d'être, par sa jalousie, la première cause des troubles de l'état et des discordes de sa famille ; disant que s'il était bien de s'appeler Louis-le-Juste, c'était : « Juste à tirer l'arquebuse qu'il fallait ajouter. »

— Celui-là, maugréant la reine-mère, qui, de son lieu d'exil, fixé pour le moment à Bruxelles, intrigait à Paris à l'aide de bons moines et de saints confesseurs, prétendait que, puisqu'elle aimait tant la belle couronne de France, il fallait la lui mettre non à la tête, mais au cou, et la serrer de façon à la réduire en joyau de petit doigt.

— Un troisième, pieux pèlerin revenu de Rome, et qui avait diné jadis de sa part du maréchal d'Ancre, soutenait que tout le mal venait de l'Éminence grise, le fameux père Joseph, ami et conseiller de Richelieu. Il proposait, en montrant un petit coïnelet, de faire du capucin un prêtre en robe rouge, sans pour cela changer son costume : « Seulement, disait-il, il faudra le laisser saigner un peu. » A d'autres auditeurs, un discordeur racontait comment un jour, et il n'y avait guère de semaines que cela s'était passé, Louis XIII avait été forcé de quitter la chasse pour ne pas laisser voir le rouge de la honte qui lui montait au front. « C'était dans la forêt de Compiègne, comme il forçait le cerf, il aperçut dans l'habitation de plaisance d'un gentilhomme du pays, un garde espagnol aux lèvres du cardinal infant, qui faisait sentinelle. Le roi interrogea quelqu'un de sa suite sur cette particularité, on lui répondit que le gentilhomme propriétaire avait obtenu du général ennemi cette sauvegarde en cas d'invasion générale. Ainsi, sous ses propres yeux, Louis voyait ses sujets recourir aux étrangers pour protéger leurs propriétés ; il tourna bride, quitta la chasse, et s'en alla plein de confusion se renfermer pieusement chez lui. »

Volla ce qui se disait au pilié des halles. Sur la place Baudoyer, même affluence, mêmes réminiscences, et au milieu de la foule, un fou nommé Fontenay, qui, quatorze ans auparavant, avait avisé au moyen ingénieux de prendre des villes sans combat, ne demandait au roi, pour réduire les mutins, que des soldats bénits et seulement armés de chapeliers. C'en était assez pour prendre La Rochelle et Montauban. Fontenay, avons-nous dit, monté sur une borne, haranguait le peuple amassé autour de lui, et venait hardiment lui proposer la reprise de Corbie avec une simple confrérie du Rosaire et force de ces mêmes chapeliers nouvellement confectionnés, d'après le procédé inventé par un moine jacobin de Lisieux.

Tout était donc émeute, rumeur, criarderies et harangues sur les places, lorsqu'une voix s'éleva dans la foule pour nommer le cardinal de Richelieu. A ce nom magique, toutes les colères devinrent muettes, tous les enthousiasmes se ranimèrent, tous les regards se dirigèrent vers le même point, et l'on vit en effet, au milieu de ce peuple agité, et tout à l'heure encore mutiné contre le ministre souverain, s'avancer lentement

un coche à l'allure pesante, et qui portait sur ses panneaux l'écusson blasonné aux armes du cardinal. D'ordinaire, le carrosse de Richelieu ne marchait par les rues que précédé, entouré et suivi d'une escorte imposante de gardes ou de laquais. Cette fois, un seul peuplier annonçait d'une voix fermée la venue du grand homme d'état. « Il est seul ! tout seul ! » murmurait-on à voix basse, et la foule se rangéait pour le laisser passer, les plus animés contre lui se sentaient faibles devant cet homme, qui n'avait pour se défendre que son courage moral ; les plus froids s'échauffaient à sa vue ; les enthousiastes avaient le délire ; enfin, de quelque part qu'il se tournât, son visage calme et bienveillant, son regard sans émotion, ne rencontraient que des visages amis. Il fit une longue route dans ce Paris où la foule obstruait à chaque pas son carrosse ; il alla partout, parla à tous ceux qui voulaient l'interroger ; il fit ordonner à son cocher de reprendre le pas, quand par hasard la longue de ses chevaux s'immobilisait, d'une marche trop lente, et c'est noblement escorté par le peuple qui lui revint à son palais Cardinal, trois heures après en être sorti en se disant : « Les Parisiens ont juré ma perte, je ne rentrerai pas vivant chez moi ! »

— Eh bien ! lui dit le père Joseph, lorsque la garde de la porte les eût laissés seuls ensemble, vous voulez abandonner le ministère ce matin, ne vous disais-je pas bien que vous n'étiez qu'une poule mouillée ? Ou sont-ils les Ravailleux de votre éminence ?

— Ou sont-ils ? répliqua Richelieu ; ils sont à la cour autour du roi, auprès d'Anne d'Autriche, à Bruxelles, dans le conseil de la reine-mère ; dans mon propre palais, peut-être, mais non pas au milieu du peuple ; j'étais sûr de n'avoir rien à craindre avec lui ; il peut haïr la puissance, mais il comprend le génie et respecte la grandeur ; ma renommée suffit pour me défendre.

En parlant ainsi, Richelieu détacha la boucle solide d'une épaisse cuirasse de buffle et d'acier qu'il portait sous sa robe de cardinal.

ANCIEN MASSON.

Mœurs algériennes.

Ce sont de singuliers peuples que les Arabes nomades, avec leurs mœurs guerrières et pastorales, vivant au milieu de leurs troupeaux, comme aux temps des patriarches. Ils n'ont ni chartes, ni lois, mais tout simplement un chef élu par eux, et fait d'ordinaire parmi les vieillards des familles les plus distinguées. Il peut obéir sans exécution à ce chef de leur choix ; toutes les têtes lui appartiennent ; il règne en despote sur le douar ; il décide de la paix ou de la guerre, lève la dime, récompense, châtie ; sa volonté fait loi.

Les Arabes nomades se font souvent la guerre de tribu à tribu. Leurs armes sont un long fusil de forme albanaise, un couteau ou yatagan, quelquefois de mauvais pistolets et une espèce de lance nommée *mezzay*, haute de six à sept pieds. Ils ont aussi une longue corde dont un bout s'attache au pommeau de la selle, l'autre est garni d'un croc en fer qu'ils lancent adroitement, au milieu du galop, sur leurs blessés et leurs morts, pour ne point les laisser au pouvoir de l'ennemi. Les chefs seuls sont richement équipés ; ils aiment à faire parade de leurs armes enrichies d'or et d'argent et enjolivées de cisèlures.

Les nomades établissent, autant que possible, leur douar aux environs d'une source, d'un ruisseau, sur le bord des rivières où se trouvent quelques pâturages. La tente du chef se dresse la première ; les autres se placent autour, et cela s'exécute avec une étonnante rapidité ; une salve de mousqueterie annonce l'installation du douar.

Les tentes sont faites de tissus grossiers de laine et de poils de chèvre très serrés, imperméables. La plupart sont spacieuses et bien ventilées ; on y est peut-être mieux à l'abri de la chaleur que dans beaucoup de villages maures.

Une tente, suivant sa grandeur, contient une ou plusieurs familles. Le nombre des personnes qui l'habitent peut varier depuis six jusqu'à quinze individus. La première chose qui surprend, en entrant dans une tente, c'est une odeur de fromage et d'huile rance ; puis ce sont des chiens féroces qui montrent les dents, tandis que l'on est aveuglé par des tourbillons de fumée. L'ameublement est fort simple ; il se compose de trois sacs placés au milieu de la tente ; dans l'un se trouve de l'orge, dans l'autre du blé ; le troisième sert de coffre, et contient les effets d'habillement. Le sol est couvert de tapis ou de nattes de joncs, selon l'aisance ou la pauvreté de la famille. Les ustensiles de ménage sont un moulin à bras, formé de deux pierres dont la supérieure, garnie d'un manchon en fer, se meut à la main pour triturer le blé et obtenir une farine grossière ; deux grandes jattes en bois pour préparer le couscous ; d'autres plus petites pour traire le lait, faire le fromage ; un pot où l'on bat le beurre. Vient ensuite les outres en peaux de chèvre, servant à puiser l'eau, et la terrine où se met cuire le pain fait de pâte azyme.

La nourriture des Arabes consiste en laitage ; miel, fruits et légumes. Ils sont très friands des fruits du cactus (figues de Barbarie.) Ils mangent aussi de la viande, mais aux jours de réjouissance et de fête seulement. L'aliment le plus en usage, c'est le fameux *couscous*. Le *couscous* est tout simplement de la grossière farine de froment délayée dans de l'eau, et roulée entre les doigts des femmes, en petits corps ovoïdes, de la grosseur d'un grain d'avoine ; il est d'abord fait dans du beurre ; puis, au moment d'être servi, on l'arrose de lait. Pour boisson,

les Arabes ne connaissent que l'eau pure; en cela, ils sont plus fidèles observateurs de leur religion que les Maures, qui commencent à trébucher dans les rues, ivres de vin et d'eau-de-vie.

Afin de donner une idée de leur manière de manger et du cérémonial qui existe dans leurs repas, je prie le lecteur de me suivre dans la tente du cheik El Mézabri qui, un jour, m'y convia à dîner.

Je fus introduit dans une belle et large tente ornée de banderoles, jonchée de tapis et doublée d'étoffes de différentes couleurs; j'y trouvai des chefs arabes aux blancs et fins burnous, à côté de quelques officiers koulouglis qui montraient, avec orgueil, leurs vestes brodées d'or et leurs ceintures étincelantes de poignards. El Mézabri, les jambes croisées sur un coussin de soie, me tendit la main avec un familier sourire. Tous les convives me regardèrent étonnés, car c'était le signe d'un grand honneur ou d'une étroite amitié de la part du cheik. J'étais à peine assis à sa droite, qu'une petite table ronde, d'un demi-pied de hauteur, fut dressée devant El Mézabri et moi. Deux valets se présentèrent avec un énorme mouton rôti, encore traversé du pal qui lui avait servi de broche. A un signe du maître, ils retirèrent le pal, et les assistants furent inondés de beurre fondu dont le ventre du mouton était rempli. Je regardais ce rôti étalé sur la petite table, attendant le couteau qui devait servir à le dépecer, lorsque El Mézabri, pour me donner une leçon de manducation arabe, enfonce profondément ses ongles dans la poitrine de l'animal. Je suivis son exemple, et nous arrachâmes avec nos doigts, nous déchaînant à plaisir des lambeaux de chair sanguinolente. Pendant ce temps, les convives nous contemplant d'un oeil d'envie, en essayant avec leurs lèvres le beurre dont ils avaient été arrosés.

Ces sortes de rôtis sont excellents; car cette manière de les préparer conserve à la viande sa saveur et ses parties succulentes. Après nous être bien repus, El Mézabri fit un nouveau signe, et les serviteurs enlevèrent le mouton et le placèrent sur une plaque de fer blanc, au milieu des invités impatients d'exercer leurs mâchoires. Tous se jetèrent en même temps sur le mouton, et achèvement de le déchirer avec une avidité qui me surprit, car je pensais qu'il devait y avoir, chez ces notabilités bedouines, un meilleur ton que chez les Arabes du commun.

Après le mouton, on nous apporta, dans un vase en bois, un ragout de chevreaux, nageant dans de l'huile noire de poivre de girofle. J'y touchai à peine; et j'y avais de quoi courir la membrane du palais à l'odeur seule on était forcé d'éternuer. Ce rôti fut également servi à la deuxième table, pendant qu'en livrait aux suivants d'El Mézabri et de ses hôtes le mouton déjà consommé. De cette troisième table, le squelette du mouton passa sur celle des domestiques qui, réunis à la porte de la tente, attendaient l'œil avidement ouvert et la bouche béante. Enfin, quand il n'y eut plus que des os, on les jeta à deux pauvres nègres, relégués par delà les chameaux, et qui firent, hélas! de prodigieux efforts pour arracher quelques brides de tendons oubliés dans les articulations. Il y eut un très-grand nombre de petits plats à ce festin, et tous circulèrent successivement, dans l'ordre hiérarchique, d'une table à l'autre, jusqu'aux deux nègres qui, d'une dent furieuse et affamée, en dévoraient les débris. Parut enfin le fameux consoussou! Il était royalement copieux; il fut servi dans une sébile de la capacité de trois décalitres. Cette fois les deux pauvres nègres durent se donner, ce qu'on appelle vulgairement, une bousc.

Le repas terminé en une demi-heure au plus, on nous apporta du savon parfumé et de l'eau pour nous laver les mains. Cette ablution était d'une indispensable nécessité, car nous avions de la graisse et du beurre de la bouche aux oreilles, et depuis le bout des doigts jusqu'aux coudes. Les Maures et les Koulouglis se lavèrent la barbe et la bouche, puis on présenta au cheik un grand vase argenté, contenant de l'eau pure. Le Bedouin, à l'exemple de ses chevaux et de ses ânes, ne s'abreuve qu'après le repas fini. El Mézabri but à longs traits et me passa le vase. J'avais une soif extrême, je le vidai jusqu'à moitié. Un autre vase, de moindre valeur, fut apporté aux convives qui se désaltèrent. Soudain, tous se mirent à émettre d'une façon effrayante; et les regards étonnés, étonnés de ces longues explosions, lorsqu'on voulut bien m'apprendre que c'était un signe de bonne digestion qui honorerait fort la compagnie.

Le café et les pipes arrivèrent; alors seulement on commença à causer; c'est à peine si l'on a le temps de placer quelques mots, dans un festin arabe, toute l'activité de l'attention étant portée sur les mets qu'on dévore.

Pendant qu'ils s'entretenaient ensemble, j'examinai attentivement quelques chefs d'un âge avancé. Elles sont vraiment belles ces têtes de vieillards avec leur front sévère et leur longue barbe blanche. Habités dès leur jeunesse à commander et à être obéis sur-le-champ, ces hommes ont la parole brève, le regard assuré; ils donnent à leurs gestes une sorte de grandeur et de dignité qui inspirent le respect. A leur démarche grave, à leurs vêtements antiques, on les prendrait pour des patriarches d'un autre âge.

Les femmes bedouines ont le teint horriblement brûlé par le soleil; leurs traits rarement agréables, sont ridés de bonne heure. Elles marchent courbées, jetant en arrière leurs larges croupes, comme pour recevoir un fardeau. Voici comment elles acquiescent cette ombre. Vers l'âge de cinq à six ans, les mères font tendre l'échine à leurs filles et les chargent, sur les reins, d'une pierre de sept à huit livres. Ces faibles créatures doivent rester dans cette position fatigante une heure environ, et cet exercice recommence tous les jours, jusqu'à ce qu'elles soient jugées capables de porter des charges d'eau et de bois.

Les Bedouines se couvrent de grossières étoffes de laine qu'elles fissent elles-mêmes. Leur tête est enveloppée d'un mouchoir qui cache la nuque, descend de chaque côté du visage, passe sous le menton et va retomber sur les épaules. Leurs poignets et l'extrémité de leurs jambes sont chargés d'épais anneaux d'argent ou de cuivre blanchi, quelquefois d'or, suivant leur fortune, ressemblant assez à des colliers de chien; de telle sorte que si plusieurs Bedouines marchent ensemble, on croirait entendre une troupe de galériers traînant leurs chaînes.

Mais l'ornement indispensable, c'est le tatouage sur la presque totalité du corps. Au front, aux tempes, au dessous de la paupière inférieure, à la racine et sur les ailes du nez, dans le milieu des joues, au menton, aux bras, avant-bras et poignets, sur la poitrine, aux malléoles, les artistes s'exercent à imprimer les plus étranges variétés, avec le bleu de Prusse et un instrument piquant et tranchant. Non seulement les Bedouines noircissent les cils et les sourcils à l'exemple des Mauresques, mais elles se teignent aussi le bord des paupières de manière à faire croire qu'elles ont eu les yeux pochés. Enfin, pour compléter leur toilette, elles se colorent, en rouge brun, les mains et les pieds avec la poudre d'une plante nommée *henné*, dont il se fait un grand commerce.

Les Bedouines paraissent n'avoir que peu ou point de coquetterie. Presque toujours sous la tente à traire le bétail, à battre le beurre, à moudre le blé, à préparer la nourriture, elles n'en sortent que pour porter le bois et l'eau qu'elles vont chercher quelquefois à de grandes distances. Elles semblent ignorer l'art de plaire et le bonheur d'aimer. Pour me servir d'une expression locale, ce sont de vrais moulés à créature humaine qui, une fois usés, sont jetés dans un coin.

Le mariage est un achat que l'homme fait de la femme. Cet achat consiste presque toujours en un certain nombre de têtes de bétail que le genre donne à son beau-père, en échange de sa fille. Les préambules amoureux, les tendres amabilités des deux fiancés se bornent à se fréquenter quelques jours avant les épousailles, à se porter des coups de poing dans l'échine ou à se piquer jusqu'au sang. Le marché une fois conclu devant le marabout et le *kadi* faisant office de notaire, le mari apporte des vêtements et quelques bijoux à sa femme, qui s'en couvre immédiatement. Ainsi parée, on l'amène dans la tente de l'époux. Les parents et amis font cortège.

Au mariage d'un Bedouin de qualité, ce cortège s'arrête à distance de la tente nuptiale; les deux époux y entrent seuls. Quatre guerriers s'avancent et se placent près de la porte tenant leurs fusils en joue; quatre jeunes filles, munies de cassette, font brûler des parfums; le plus profond silence régné parmi les assistants... Au moment où un cri aigu retentit dans la tente, les guerriers font feu, et les jeunes filles répètent trois fois le cri de l'épousee. Alors le marabout s'avance et dit d'une voix grave: « Frères, le Prophète a béni cette union; vous comptez un enfant de plus dans la tribu. » Tout le moule se met à marmotter une prière, et l'on se dirige vers le lieu du festin.

A sa naissance, l'enfant est oint d'huile rance ou de beurre fondu; ses pieds et ses mains sont teints en jaune avec le *henné*, puis il est exposé au soleil si l'on est dans la saison chaude, auprès d'un grand feu si c'est pendant l'hiver. Au bout d'une demi-heure, on l'enveloppe dans un linge de laine et l'enfonce est renouvelée chaque jour, durant un mois. Lorsque le nouveau-né appartient à un chef, il y a réjouissance dans la tribu, visite processionnelle de femmes à la tente de l'accouchée et consoussou à discrétion.

A la mort d'un Arabe nomade, la tente est évacuée par la famille, jusqu'après son enterrement; il n'y reste que les personnes affectées aux funérailles. Le cadavre est lavé, savonné, râclé, avec un couteau moussé, de la tête aux pieds; on promène autour une fumigation de benjoin et d'encens; immédiatement après, on le pare de vêtements neufs, et il reste ainsi exposé aux regards des visiteurs pendant un jour et une nuit. Quelques femmes ayant chargé de plourous demeurant auprès et pousset, de temps à autre, des hurlements du même genre que ceux des naissances et des mariages.

Presque toujours l'enterrement a lieu le matin; le corps du défunt est placé sur un brancard que quatre hommes portent sur leurs épaules; les parents et amis forment le cortège.

La tombe n'est point, comme chez nous, remplie de terre; elle reste vide; il faut de l'air au mort, pensent-ils; on la recouvre de larges pierres sur lesquelles on dresse un petit mur d'un demi-pied de hauteur. La famille y vient, durant huit jours, brûler de l'encens, répandre des larmes et prier. Pendant un mois, les enfants des veuves et les pauvres qui viennent y faire leurs dévotions, reçoivent des figues, des raisins secs, et quelquefois du consoussou, si le défunt appartient à une famille aisée.

Le commerce du Bedouin consiste en grains, bestiaux, laines, étoffes tissées par les femmes, et quelques grossiers tapis. Une chose à remarquer, c'est que dans les marchés il se trouve toujours un juif qui s'interpose entre le vendeur et l'acquéreur. Pendant mon séjour dans ce pays, j'ai pu me convaincre que le enrichissement des denrées provenait souvent des juifs accapareurs qui, comprimés de se mettre sous la protection française, ont su néanmoins se ménager adroitement des liaisons avec les Arabes hostiles, et l'autorité n'y a jamais pris garde.

La religion des Bedouins est l'islamisme; ils appartiennent à la secte nommée *Moaliki*. Leurs prêtres s'appellent marabouts, et sont l'objet d'un respect, d'une confiance sans bornes.

A l'occasion d'une fête religieuse, d'une naissance ou d'un mariage,

les poètes chantent, au son des instruments, les couplets qu'ils ont composés.

Voici un échantillon de leurs épithalames :

« Heureux jeune homme ! remercie le prophète de l'avoir donné une épouse si riche en perfections pour célébrer dignement ce beau jour, que le lait de ton troupeau coule à grands flots à ton festin de nocce ; que le miel, le beurre odorant et les chevreaux rôtis soient servis avec profusion, si tu veux que tes frères de la tribu conservent long-temps le souvenir de ce festin.

» Il est blond, le visage de ta compagne, blond comme la moisson royenne que les feux du soleil ont dorée.

» Ses doigts sont savans à préparer le coussoussou, et plus habiles à tisser les étoffes que l'araignée à composer sa toile.

» Tu tressailleras d'aise en la voyant se promener autour de la tente, orgueilleuse et fière comme une cheuille sur la verte feuille du palmier.

« Heureux jeune homme ! oh ! veille sur tant de charmes : engraisse la bien de dattes, de figues et de froment, pour qu'elle devienne épaisse et ronde comme la femelle du sanglier.

» Dure et patiente comme la robuste chameau, elle peut se suivre aux courses lointaines du désert, partager ses fatigues et les dangers.

» Lorsque tu reviendras fatigué de combats et de gloire, elle présentera à tes lèvres ardemtes le lait aigre qui rafraîchit, et l'endorimira sur son sein au bruit d'uno chanson de guerre.

« Le ciel t'a enrichi d'un précieux trésor ; remercie le prophète, heureux jeune homme, et, pour célébrer dignement ce beau jour, que le lait coule à grands flots à ton festin de nocce ; que le miel, le beurre et les chevreaux rôtis soient servis avec profusion, si tu veux que tes frères de la tribu conservent long-temps le souvenir de ton bonheur. »

DEBEY.

(*Démocratie pacifique.*)

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES.

DUQUESNE (I).

Vers le commencement du dixième siècle, quelques familles de pêcheurs vinrent s'établir sur les rives de la Manche, à l'embouchure d'une petite rivière appelée alors la Deep, dans un des lieux les plus favorables à leur commerce profession, et y fondèrent une cité nouvelle à laquelle ils donnèrent le nom de Dieppe. Sa richesse et son importance s'élevèrent d'année en année, et trois siècles plus tard elle devint une des reines de l'Océan ; ses hardis habitans se firent redouter de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Espagne, du Portugal, et ses vaisseaux se montrèrent triomphans jusqu'aux Indes et dans l'Amérique.

Dieppe a toujours été une pépinière de courageux marins, d'intrépides navigateurs. En 1100, Jean de Bethancourt équipa à ses frais une flotte avec laquelle il s'empara des îles Canaries récemment découvertes, et s'en fit attribuer la souveraineté indépendante par Henri II, roi de Castille. Plus tard, sous le règne de François I^{er}, Jean Parmentier, aidé de ses deux frères, explora le Brésil en 1520, visita les Indes et pénétra jusque dans la Chine, avec laquelle il établit d'heureuses relations. Il mourut en 1530 à Sumatra, où il avait fondé un établissement important. A la même époque, vivait le célèbre Anjo, qui, par son intelligence et son activité, acquit dans le commerce maritime une fortune colossale, équipa des flottes et fit la guerre au roi de Portugal. Dieppe a encore donné le jour à Jean Ribaud, amiral de Charles IX, qui, le premier, entreprit l'exploration complète de la Floride et fit faire de grands progrès à la science nautique.

Mais le plus célèbre de tous, celui qui, par son courage et ses immenses talents, a rendu à la France les plus éminens services, fut Abraham Duquesne, né le 10 avril 1618, dans un petit village des environs de Dieppe. Un de ses ancêtres, zélé calviniste, officier dans l'armée du Béarnais, s'était distingué à la bataille d'Arques, et avait été blessé aux côtes d'Henri IV. Recrutié néanmoins par un bourgeois de la ville, il fut transporté à Dieppe où il se fit. Revenu à la santé, il continua à servir son pays, et ne voulut plus voir le roi qui s'était rendu ridicule, il se fit marin et reçut le commandement d'un navire marchand qui s'en allait guerroyer au loin. Il mourut au retour de cette expédition, après avoir reçu la somme de quinze mille livres pour sa part des prises faites sur l'ennemi. Ses enfans héritèrent de son courage et de sa petite fortune, et passèrent tous sur mer leur existence aventureuse. Le père du grand Duquesne fut un marin distingué ; il commanda des flottes marchandes et saignit sur toutes les mers une juste célébrité. Sa réputation parvint jusqu'à la cour ; le roi lui permit d'entrer dans la marine royale et le nomma officier. En peu d'années, il parvint au grade de capitaine de vaisseau et reçut le commandement du *Majestueux*, de 50 canons, le premier vaisseau de haut bord de cette importance, qui ait été construit. Au mois de mai 1637, il escortait un convoi qui venait de Suède en France, lorsqu'en sortant de la Baltique et en rentrant dans la mer du Nord, il fut attaqué par une division ennemie. Malgré la disproportion du nombre, il lui fit un combat acharné et le força de s'élever ; mais il ne put pas de son triomphe ; il fut emporté par un boulet de canon vers la fin de l'action. Son fils, en apprenant cette nouvelle, jura de venger son père d'une main celerante et il tint parole.

Dès sa plus tendre enfance, Abraham Duquesne regarda l'océan comme sa seconde patrie ; il lui éleva au bruit des flots. Sa mère, sans qu'elle l'aidât, au lieu de le bercer comme les autres enfans, s'en allait au large et endormait l'enfant au mouvement de la vague. Dès l'âge de douze ans, il suivit son père et se livra à la connaissance pratique de la manœuvre. Au bout de trois ans, il n'eut plus rien à apprendre sous ce rapport et voulut s'instruire dans toutes les parties de la science nautique.

Il le dimanche 22 septembre. La statue de Duquesne a été inaugurée à Dieppe ou (attendu une population immense accourue de tous les points de la ville et des départemens voisins. Nous empruntons à la *Revue de Paris* le récit de la glorieuse carrière du héros dont un colonel honnête veut d'honneur la mémoire.

Il existait à cette époque un homme d'un grand génie et d'une modestie égale à son mérite, qui avait créé un nouveau mode de construction navale et apporté d'innombrables améliorations dans les flottes françaises. Cet homme se nommait Charles Morien. C'est lui qui a établi les bases et fixé les principes de génie maritime. Richelieu le distingua d'une manière particulière, et le jeune Duquesne alla étudier auprès de lui et apprit pendant deux ans l'art de se servir du compas de l'ingénieur et de l'outil du charpentier. Les leçons de Morien lui ont été d'une utilité continuelle pendant tout le cours de sa carrière.

Il fit ses premières armes sous M. de Sourdis, amiral de France et archevêque de Bordeaux, et sous le commandement de son père qui le dirigea avec une noble tendresse. Mais bientôt le service du roi l'appela vers d'autres lieux, et ils se séparèrent pour ne plus se revoir. Richelieu faisait depuis quelques années une guerre acharnée à l'Espagne ; les Espagnols s'étaient emparés, en 1635, des îles de St-Honorat et de Ste-Marguerite dans la Méditerranée en face de la Provence, et les avaient fortifiés d'une manière formidable. De ces deux points ils inquiétaient chaque jour nos ports et nos vaisseaux. Richelieu résolut d'employer tous les moyens pour les reprendre. Il équipa une flotte sous les ordres de Sourdis, et confia au sort de toutes parts et le confia le commandement au comte d'Harcourt. En 1637, on s'empara de la ville d'Oristano, en Sardaigne, et on reprit aux Espagnols, après des prodiges de valeur, les deux îles dont il s'était emparés. Le jeune Duquesne se fit particulièrement remarquer dans ces expéditions et reçut quelques mois plus tard une récompense digne de lui. Depuis le quatorzième siècle, et particulièrement depuis les guerres contre les Turcs, l'usage des brûlots était devenu fréquent. On sait que le brûlot est un petit bâtiment de guerre qui l'on remplit de fagots d'artifices, de matières inflammables de tout genre, et que l'on attache aux flancs des gros vaisseaux pour les dévorer. Il n'est employé que rarement aujourd'hui ; mais autrefois il était regardé comme l'arme la plus certaine et la plus meurtrière. Le succès d'une bataille ou d'une manœuvre importante dépendait souvent de l'adresse avec laquelle on s'en servait, aussi la tâche de diriger le brûlot était-elle confiée à de jeunes officiers si-guifiés par leur courage et leurs résultats. Le comte d'Harcourt, dans ces circonstances, créa deux compagnies de brûlots et des capitaines de brûlots ; de même que plus tard on forma des compagnies de bombardiers et on institua des capitaines de bombardes. Après l'affaire des îles Ste-Marguerite, Duquesne fut donc nommé capitaine de brûlot. C'était la première fois qu'il commandait, et il n'avait alors que vingt-sept ans. Il se signala par un fait d'armes décisif, et qui fut le point de départ de sa haute destinée. La flotte espagnole, poursuivie par les vaisseaux français, s'était réfugiée dans le golfe de Cattaro. Sourdis, qui, le comait de toutes parts, ne voulait point manquer une occasion favorable de l'anéantir ; mais il était difficile d'approcher, à cause du peu de profondeur de la mer. Duquesne se chargea de l'attaque ; il équipa un brûlot, et traversa, au milieu de la nuit, la ligne des vaisseaux ennemis, aidé de deux hommes déterminés. Déjà il était en vue du vaisseau amiral, lorsque les Espagnols s'aperçurent de sa présence ; ils firent feu sur son frêle esquif ; mais lui, sans se déconcerter, avança toujours, averti aux flancs du vaisseau, malgré les balles et la mitraille, sa terrible machine ; et lorsque l'incendie fut allumé, il se jeta à la nage et rejoignit la division française. Le matin, au point du jour, les flammes dévorèrent la flotte espagnole. Sourdis l'attaqua avec ses bâtimens légers et acheva de la détruire. Il fut la franchise de signaler au premier ministre le jeune marin comme la cause principale de son succès, et Richelieu nomma Duquesne capitaine de vaisseau.

Malgré les désastres de son pays, l'orgueilleux Olivarez poussait le roi Philippe IV à la guerre, et ses flottes allaient de revers en revers. En 1649, les Français prirent Laredo, en Biscaye ; Duquesne fut blessé dans l'action, et, quoique souffrant, il ne voulut point arrêter le cours de ses triomphes. Il suivit, dans la Méditerranée, l'amiral français qui l'en voya croiser seul le long des côtes d'Italie. En passant en vue de Naples, il aperçut sur le chantier un des plus beaux vaisseaux armés qu'on eût eus jusqu'alors, malgré les balles et la poudre de la mer espagnole, et il commença à se demander si ce bâtiment ne devait pas servir à la marine espagnole.

Il avait à peine rejoint la flotte française, qu'il fut envoyé, avec trois autres officiers, à la poursuite d'une division ennemie. Il pénétra, lui quatrième, dans le port de Roses, en Catalogne, et prit part à l'enlèvement de cinq vaisseaux espagnols, dont les Français s'emparèrent de vive force, sous le feu de l'artillerie de la ville. Comme ils rapportaient leur glorieux trophée au marquis de Brézé, qui venait de remplacer Sourdis dans le commandement de la flotte, on apprit que quarante galères espagnoles s'avançaient chargées de richesses, et escortées par une division nombreuse. Un engagement terrible eut lieu. Sous la présence de Duquesne, les vaisseaux français eussent eu le désavantage ; mais, à l'instigation de la victoire, le lendemain, le mauvais temps ayant séparé les galères de leur escorte, il les poursuivit et les força au vue de la ville de Tarragone. Le marquis de Brézé livra aux Espagnols de la bataille dans le port de Barcelone. Duquesne s'y conduisit d'une manière si brillante, que l'amiral le désigna particulièrement au cardinal-ministre. Les succès des armées françaises eurent un immense résultat. La Catalogne, désignée de la faribesse de Philippe IV et de la conduite odieuse de son ministre Olivarez, se souleva en 1649 contre l'Espagne et se donna à la France. Richelieu éprouva une joie profonde à la nouvelle de ce succès. Il avait ainsi un pied sur l'Espagne, l'allié le plus vivace de la maison d'Autriche dont il poursuivait l'abatement pendant tout le cours de son règne. Il voyait sa grande œuvre, près de se réaliser, la prépondérance de la France remplacer celle de l'orgueilleuse Autriche. Malheureusement la mort le surprit, et après lui vint M. de Mazarin et la fronde. L'essor qu'il avait donné à la marine fut arrêté par les guerres intestines du pays, et Duquesne, qui ne pouvait rester inutile, se mit au service de la Suède, alors amie de la France.

Le Danemark et la Suède, gouvernés par deux souverains énergiques, le roi Christian IV et la reine Christine, étaient alors en guerre. Les Suédois avaient conquis les habitans en s'emparant du Holstein, et avaient fait éprouver aux Danois plusieurs défaites sur terre comme Christian, qui, malgré son grand âge et ses cheveux blancs, commandait lui-même ses flottes, avait pris sa revanche. Après avoir attaqué la flotte hollandaise en vue des côtes de Sleswig, et empêché la jonction de la flotte suédoise, il fut attaqué par celle qui lui était bien supérieure en nombre, et remporta sur elle un avantage signalé. Il allait la poursuivre et probablement aussi l'anéantir, lorsque Duquesne arriva. Nommé vice-amiral par Christine, il n'avait pas encore eu le temps de remonter ses équipages, lorsqu'il rencontra la flotte danoise devant Gollenbourg. L'attaque eut lieu de vive force, qu'elle alla dans le champ de bataille et que la vue fut assaillie de débris. Christian alors, voyant à quel adversaire il avait affaire, rassembla tou-

tes ses forces et s'avança près de Ferner. La bataille fut terrible et dura deux jours. Le roi, après dix heures de combat, fut blessé à l'œil d'un éclat de bois et se fit transporter à terre à la fin de l'action. Duquesne, victorieux, aborda le vaisseau et crut s'emparer du noble prisonnier; mais il apprit sa blessure et sa retraite. Christian, malgré ses revers, malgré l'apparition d'une nouvelle flotte hollandaise, voulait continuer la guerre; mais les états l'engagèrent à demander la paix. Elle fut signée le 13 août 1675, sous la protection de la France. Le Danemark perdit l'île de Gotland, l'île d'Ôsel et deux provinces en Norvège. La reine Christine fut démise de son trône, et les victoires et l'accroissement de ses états, lui lui des offres magnifiques pour l'engager à rester à son service; mais il préféra retourner dans sa patrie. Lorsqu'il prit congé d'elle, il dit, en lui baisant la main : « Aux jours de danger, Madame, et après le service du roi mon maître, je serai toujours aux ordres de votre majesté. »

On était au plus fort des troubles de la fronde. Duquesne, à peine rentré en France, avait reçu le commandement d'une escadre destinée à tenter une expédition contre Naples. Quoique cette escadre n'ait point été armée et que l'expédition n'ait point eu lieu, par suite des événements, il ne se montra pas moins reconnaissant du choix de la cour, et resta attaché au parti de la reine et du jeune roi. Vers 1650, les partisans du prince de Condé s'emparèrent de Bordeaux; comme l'armée de la reine-mère investissait la place par terre, ils appelèrent à leur secours les Espagnols, qui envoyèrent une flotte pour ravitailler la ville. Duquesne fut chargé de la cour, privée de sa flotte, et ne pouvant jamais réduire les rebelles, et que la guerre civile serait ainsi éternelle. Équipa une escadre à ses frais et se dirigea vers Bordeaux. A l'embouchure de la Gironde, il rencontra une division anglaise qui venait renforcer de la flotte espagnole. L'amiral anglais, à la tête de forces supérieures, lui fit dire de baisser pavillon. Alors Duquesne lui répondit : « Le pavillon français ne sera jamais déshonoré tant que je l'aurai à ma garde. Le canon en décidera. » Aussitôt l'attaque avec vigueur, la mit en déroute, et s'ouvrit un chemin à travers les vaisseaux espagnols. Une fois maître du passage, il bloqua l'entrée du port et amena la capitulation de la ville. La reine Anne d'Autriche, qui n'avait pas d'argent pour rembourser Duquesne des sommes que lui avait coûtées un armement aussi considérable, lui donna l'île et le château d'Île-d'Orléans près de Nantes. Il répondit qu'il n'acceptait, non pas comme un paiement, mais comme un honneur.

Nous venons de résumer la première partie de la vie de ce grand homme, et nous ne pouvons que donner en détail ses faits qui la composent, cela vient de ce qu'ils ont été peu racontés par les historiens et les biographes. Désormais Duquesne va combattre sur de plus grands théâtres et mettre le comble à sa renommée. Le roi Louis XIV, qui voulait placer la France à la tête des nations, comprit qu'il fallait en faire une puissance maritime de premier ordre, et il donna à sa marine un immense développement. Duquesne trouva, sous un tel roi et sous un pareil règne, l'occasion fréquente de déployer ses grandes facultés. Il employa les quelques années de paix qui suivirent le premier traité d'Aix-la-Chapelle à visiter nos ports et nos arsenaux, afin de se familiariser avec tous les détails de la science nautique; mais bientôt de nouveaux événements survinrent et le forcèrent de quitter l'étude pour le champ de bataille.

Dans l'année 1672, après avoir fait la paix avec les Anglais, la France se joignit à eux pour combattre les Hollandais. Une première bataille eut lieu à South-By. Le duc d'York commandait les flottes combinées, et avait pour adversaire le célèbre Ruyter, Duquesne, qui était sous les ordres de l'amiral Jean d'Estées, commandant des vaisseaux français, fit à cette affaire des prodiges de valeur. Ce combat n'avait rien décidé. On recommença l'année suivante avec plus d'acharnement encore. Le prince Robert avait succédé au duc d'York; il réunissait alors quarante-deux vaisseaux de ligne, d'Éstrées en avait trente et vingt frégates. La flotte hollandaise, d'une force imposante, était commandée par Ruyter et Tromp, les deux plus grands marins de l'époque. Duquesne était à la tête d'une division française, et par son activité, son courage, l'habile direction qu'il imprima à la flotte coalisée, il paralysa les admirables manœuvres de Ruyter, et rendit la victoire incertaine. C'était, dans la circonstance, un grand succès; mais il devenait bientôt mettre à profit, contre lui-même, les leçons de ce terrible adversaire.

Le traité des Pyrénées ne fut pas de longue durée; et la guerre éclata de nouveau entre l'Espagne et les habitants de Messine, s'étant révoltés contre l'autorité des Espagnols, implorèrent la protection du roi de France. Louis XIV leur envoya un corps d'armée considérable sous les ordres du comte de Vivonne, général des galères, et une flotte commandée par l'amiral Duquesne. Ce dernier battit la division ennemie, et Vivonne pénétra de vive force dans la ville de Messine le 28 avril 1675. Les Espagnols alors se jetèrent dans les bras de la Hollande, qui envoya à leur secours dans la Méditerranée une flotte de vingt-quatre vaisseaux de ligne avec Ruyter. Lorsqu'il apprit cette nouvelle, Vivonne donna à Duquesne la mission de se rendre auprès de Louis XIV pour lui demander un renfort de dix mille hommes et de quinze vaisseaux de ligne. Le roi le reçut parfaitement, le nomma lieutenant-général de ses armées de mer, et lui accorda tous les secours qu'il désirait. Il partit aussitôt à la tête d'une flotte de trente voiles. Lorsqu'il arriva dans la Méditerranée, Ruyter gardait les côtes de la Sicile et avait Messine bloquée. Duquesne, dans Messine, le 7 novembre 1676 entre l'île Stromboli et les Eoliennes, et lui livra un combat terrible. Ruyter se retira fort maltraité; Duquesne, au lieu de le poursuivre et de l'encercler, comme cela lui eût été facile, s'il eût tenu à la gloire plutôt qu'à l'intérêt de son pays, fit le tour de la Sicile, pénétra dans le détroit du côté de Catane, et alla débloquer le général français dans Messine. Vivonne, dans son rapport au roi, exalta avec désintéressement ce noble trait, et Louis XIV écrivit de sa main à Duquesne une lettre très flatteuse. Ce premier triomphe fut suivi d'un autre plus important encore. Ruyter, après avoir ralliés les deux flottes qu'il commandait, réparé ses vaisseaux et reçu des renforts, reparut sur les côtes de Sicile. Duquesne alla au devant de lui, et ces deux grands hommes se rencontrèrent pour la dernière fois et d'une manière solennelle, le 22 avril 1676, dans le golfe de Catane. En vue d'Augusta. Après un combat meurtrier, au milieu duquel il avait commandé jusqu'au dernier instant, Ruyter, blessé mortellement, donna ses vaisseaux à la dérive, et se rendit dans Messine, à la faveur de la nuit, parvint à entrer dans Syracuse, où il mourut le 29 avril 1676. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, il s'écria avec amertume : « Je laisse sur la terre un rival qui sera le plus dangereux adversaire de mon pays et l'effroi de tous les ennemis de la France. »

Le lendemain de la bataille, Duquesne bloqua le port de Syracuse, où s'étaient réfugiés les débris de la flotte coalisée. Un jour qu'il s'était éloigné du port, il aperçut une légation hollandaise qui s'avancait tristement dans les eaux de la flotte française; il fit mettre les chaloupes à la mer et l'envoya reconnaître.

Le capitaine fut amené en sa présence, et lui dit les larmes aux yeux, en offrant son épée, que sa Irégate transportait à Amsterdam, sa patrie, le cœur de l'amiral Ruyter. « Gardez votre épée, monsieur, lui répondit alors Duquesne, votre mission est trop belle pour qu'on vous l'arrête. » Puis, comme le capitaine se retirait plein d'admiration, il le suivit, se recacha à bord de sa Irégate, pénétra dans la chambre funèbre en se découvrant, et s'écria, après avoir mis un genou en terre et en étendant la main vers l'urne qui contenait la dépouille précieuse : « Salut aux restes d'un grand homme ! Il a trouvé le mort au milieu des dangers qu'il a tant de fois bravés. » Louis XIV, qui, comme Duquesne, avait une âme élevée, témoigna des regrets publics en apprenant la mort de Ruyter; il répondit à quelqu'un qui lui faisait remarquer qu'il était débarrassé d'un dangereux ennemi : « On ne peut s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme ! »

Ces victoires permirent aux Français de sortir de Messine. En quittant cette ville, Duquesne et Vivonne rencontrèrent les restes de la flotte coalisée dans les eaux de Palerme; ils lui livrèrent bataille le 2 juin, malgré le feu meurtrier des forts, et la détruisirent. Après ces triomphes, Duquesne vint à Versailles pour rendre compte au roi de ses opérations. Louis XIV le reçut avec honneur; mais comme il était déjà sous l'influence malheureuse de Mme de Maintenon et de son parti, il lui dit, pour s'exécuter de ne pas le créer maréchal de France : « Je serais heureux, monsieur, que vous me permittez de récompenser vos services comme ils méritent de l'être; mais vous êtes protestant, et vous savez qu'elles sont mes intentions à l'égard. » Quelques historiens alléguent que, Duquesne ayant rapporté ce discours à sa femme, elle s'écria avec vivacité : « Il fallait lui répondre : « Oui, sire, je suis protestant, mais mes services sont catholiques. » Quoi qu'il en soit, le roi érigea en marquisat la terre du Bouclier près d'Elampes et lui en fit don. Cet acte de générosité était loin d'égalier d'aussi éminents services.

Bientôt la France eut encore besoin de son bras. Louis XIV, voulant châtier les pirates de Tripoli, dont les déprédations continuelles ruinaient le commerce français, chargea Duquesne de cette mission. Il les poursuivit sans relâche à travers la Méditerranée et jusque dans les mers du Levant, entra dans le port de Chio où ils s'étaient réfugiés, malgré l'opposition des Turcs, et les détruisit entièrement. Comme il finissait d'accomplir cet acte de vigueur, il reçut une lettre du roi qui le rappelait en France pour une expédition plus importante encore.

Les Algériens, malgré une paix récente, avaient lancé de nouveaux corsaires contre les navires français. Louis XIV, qui ne pouvait se passer d'un autre moyen à employer que la force, et il prépara contre Alger un armement formidable. Duquesne eut le commandement de la flotte; il emmena avec lui un jeune officier, Renaud d'Edicqgarray, juremu jusqu'à lui, qui avait indiqué le moyen de construire des bombardiers et d'opérer un bombardement, et qui se couvrit de gloire dans cette affaire. Duquesne partit de Toulon le 21 juillet 1682, et ce ne fut que l'année suivante, à la suite de deux bombardements terribles, qu'il amena ces barbares à capituler. Il fallut encore une troisième expédition, commandée par Tourville, pour amener une paix définitive.

Le dernier fait d'armes de Duquesne fut le bombardement de Gênes, à la suite duquel le drapeau de la république vint à Versailles demander la paix au roi. Bientôt Duquesne revint en France pour se reposer de ses fatigues, et il mourut à Paris le 2 février 1688, dans un âge très avancé. Son fils aîné recueillit le cœur de son père et le transporta dans une petite terre qu'il possédait aux environs de Bernay, à Aubonne, dont il était baron. Son second fils se distingua dans la marine. Il reçut en 1660 le commandement d'une expédition aux Indes qu'il dirigea heureusement.

Duquesne a ouvert une nouvelle ère dans la marine française. Il a réformé les mœurs, établi des règles pour l'attaque et pour le combat, exercé une influence notable sur la construction des vaisseaux, sur la disposition des ports et des arsenaux. Appelé à plusieurs reprises dans les conseils du roi, il y exposa d'excellentes idées sur l'organisation de la marine. Sa taille était grande, son air robuste, ses yeux vifs et pleins de feu. Il avait pour principe de prendre ses dispositions long-temps à l'avance et d'attaquer avec vigueur dès qu'il était en vue de l'ennemi. Il se plaçait toujours au milieu de la ligne de bataille, à l'endroit le plus dangereux, et commençait lui-même à donner. Ses premiers coups étaient toujours terribles. Richelieu avait pour Duquesne une estime particulière; Louis XIV l'affectionnait vivement, et s'il eût le tort, par suite d'un malheureux sergent de conscience, de ne pas le créer, maréchal de France, il est juste de dire qu'il a toujours résisté aux stupides conseils des faux dévots qui l'engageaient à ne pas l'employer.

Duquesne était l'ami particulier du grand Colbert et de M. de Seignelay, son digne fils. Il a formé des élèves d'un haut mérite, en tête desquels il faut placer l'illustre Tourville. La ville de Dieppe, ce devant une statue à l'un des plus grands hommes de notre pays, a bien mérité de la France entière.

ALFRED LAUNOY.

(Revue de Paris.)

LES JEUX DU HASARD.

Je me trouvais dernièrement dans un salon où la conversation vint tout à coup à tomber sur le hasard. Une vive polémique s'engagea; et s'agissait de déterminer jusqu'à quel point le hasard a de l'influence sur les événements de ce monde. Quelques personnes niaient absolument cette influence pour tout accorder à la volonté; d'autres cherchaient à prouver que le hasard domine plus souvent la volonté qu'il n'est dominé par elle.

La discussion s'échauffait, lorsqu'un vieillard, qui jusque-là ne s'était pas mêlé à la conversation, prit la parole :

« N'ayant pas, dit-il, d'opinion bien arrêtée sur la question que l'on traite dans ce moment, je ne viens point plaider le pour ou le contre. Je me contenterai, si vous voulez bien me prêter un moment d'attention, de raconter une anecdote qui sera peut-être de quelque poids dans l'un des deux côtés de la balance. »

Aussitôt les chaises se rapprochèrent, on fit grand silence, et le vieillard commença :

« Je suis un vieux soldat. En 1815, atteint comme tant d'autres par la proscription, j'allai chercher un refuge dans l'Amérique du Nord. Jo

trouvai une généreuse hospitalité à Philadelphie, chez M. Blessington, ancien consul des Etats-Unis au Havre, avec lequel j'avais été lié en France d'une étroite amitié.

M. Blessington, qui était célibataire, avait recueilli et élevé deux neveux, Charles et Georges, fils de ses deux frères et ses héritiers. Les deux cousins, beaux, vigoureux et intelligents garçons de vingt-quatre à vingt-cinq ans, loin de se haïr et de se porter envie, étaient unis par l'amitié la plus tendre et la plus sincère. M. Blessington, songeant à les établir, jeta les yeux sur les deux filles de l'un de ses amis, M. Temple, qui demeurait à la campagne, à trois milles de Philadelphie. Les jeunes gens ne les avaient jamais vues, car elles avaient été jusque-là élevées dans un pensionnat; ils savaient seulement qu'elles s'appelaient Betzy et Emilia, et qu'elles avaient de seize à dix-sept ans.

Il fut convenu que M. Blessington irait d'abord seul chez M. Temple pour lui faire la demande officielle, et que deux jours après les deux cousins le rejoindraient.

Le lendemain du départ de leur oncle, Georges et Charles s'entretenaient devant moi de la singulière nécessité où ils allaient probablement se trouver de prendre pour conjugués de toute leur vie des jeunes filles qu'ils ne connaissaient encore que de nom; puis ils firent cette remarque que l'on n'avait désigné ni à l'un ni à l'autre d'entre eux celle qu'il devait épouser, et que par conséquent le choix était entièrement abandonné à leur libre arbitre.

— Savez-vous bien, nous dit Georges, que notre position est des plus originales; comment nous y prendre? En choisissant à première vue, nous courons le risque de tomber sur la même proie et d'irriter l'une des deux sœurs par une préférence spontanée; en hésitant, en allant d'Emilia à Betzy, pour étudier leur caractère, pour étudier le langage de notre cœur avant de nous décider, en jouant ainsi une espèce de partie de barres on plein salon nous donnons un spectacle fort ridicule et nous blessons les convenances.

— Cela est très vrai, reprit Charles; mais que faire?

— Voici, m'écriai-je après avoir réfléchi un instant, voici un excellent moyen pour apaiser toutes les difficultés... Remettez-vous-en au sort.

— Expliquez-vous.

— Rien de plus simple... Prenez chacun un cheval dans l'écurie et courez ventre à terre jusqu'à la maison de M. Temple... Au meilleur œuyer la palme! Celui de vous deux qui arrivera le premier choisira aussitôt à Betzy, l'autre sœur sera pour le dernier venu. De cette façon il n'y a ni matière ni à rivalité simultanée, ni à longue incertitude... Hein! qu'en dites-vous?

— C'est cela, parfait, parfait, exclama Georges.

Charles, plus froid et plus réservé, trouva l'idée tant soit peu folle, tant soit peu française; mais enfin il se laissa entraîner. Les deux jeunes gens montèrent des chevaux de même vigueur; et s'élançèrent au galop; je les suivais. Long-temps l'avantage fut disputé avec acharnement; mais, à deux milles de Philadelphie, Georges fut distancé; il n'arriva à la villa Temple que dix minutes après son cousin.

En entrant dans le salon, il trouva Charles assis auprès de miss Betzy; il lui adressa un sourire d'intelligence, et se plaça à côté de miss Emilia. Les couples étaient formés.

Georges ne se montra nullement dépité de son échec, car les deux jeunes filles, sœurs jumelles, se ressemblaient d'une manière étonnante et étaient également jolies. C'était sans prémeditation, sans préférence, mais seulement pour remplir à la rigueur toutes les clauses du contrat, que Charles s'était placé à côté de Betzy plutôt que d'aller à Emilia.

Le double mariage fut bientôt célébré au milieu de la joie des jeunes fiancés et de leurs familles. Huit jours après, je m'embarquai pour la France, dont les portes s'étaient enfin ouvertes pour moi.

J'avais bien recommandé à George et à Charles de me donner souvent de leurs nouvelles. Pendant deux ans, Georges n'y manqua pas; mais avec le temps son style devint plus contraint, son allure plus gênée, son effusion moins grande, enfin il cessa tout à fait de m'écrire.

Quant à Charles, il ne laissa jamais passer trois mois sans m'informer de ses affaires. Ainsi j'appris qu'il était en ménage l'homme le plus heureux du monde, que sa femme était bonne, douce, caressante, économe, que ses trois enfants faisaient, par leur excellente conduite et leur application au travail, sa joie et son orgueil, enfin que le commerce de soieries en gros, qu'il avait entrepris, avait prospéré, et qu'il était devenu l'un des plus riches négocians de New-York. Mais il affectait toujours de ne me dire que des choses vagues de son cousin, comme si ce sujet eût été trop triste pour s'y arrêter.

Inquiet du sort de Georges auquel je portais un vif attachement, je pris la résolution de lui écrire directement à Philadelphie, où je savais qu'il était resté; je vais vous communiquer la réponse que j'ai reçue de lui, il y a quinze jours.

Le vieillard tira une lettre de sa poche, mit ses lunettes et lut ce qui suit:

Renn, près Philadelphie, ce 17 avril...

Mon cher et excellent monsieur,

Vous avez eu la bonté de vous souvenir de moi et de me demander quelques renseignements sur ma situation. Croyez bien que si, d'un long-temps, j'ai négligé d'entretenir correspondance avec vous; ce n'est pas par oubli ou mépris de votre précieuse amitié, mais pour ne pas vous attrister de l'étalage d'une infortune qui n'est pas la vôtre.

Vous savez que les premiers momens de mon union avec miss Emilia Temple ont été assez heureux. Elle me donna un fils que j'entrais de la plus vive affection. Ma maison de banque, à laquelle je consacrais des soins assidus, jouissait d'une réputation méritée; et ma fortune était en bon chemin. Mais mon épouse, lorsque l'amour vint chez elle à se refroidir, laissa percer un caractère jaloux, irascible, tracassier, acariâtre. En vain je redoublai de complaisance. On ne soupçonna de faiblesse, elle tint ferme en ses mauvaises habitudes, et la discorde entra dans la maison.

Un des principaux traits du caractère d'Emilia était l'envie; elle ne voulait être eclipsée par personne. Son luxe devint effroyable. J'avais beau m'irriter de l'énormité des mémoires de ses fournisseurs, j'avais beau lui dire que la régularité et l'économie doivent toujours habiter sous le toit du commerçant; tous mes reproches étaient inutiles. Opiniâtre et impérieuse qu'elle était, elle me tenait tête, et chaque nouvelle observation excitait un nouvel orage. L'éducation de notre fils devint un autre sujet de querelle d'autant plus fâcheux qu'il était permanent; enfin fatigué d'une lutte qui renaissait à tout instant, je cédai.

Mais je me sentis dégoûté d'un intérieur qui ne m'offrait que des ennemis et des débats pleins d'amertume. Je me dégoûtai. J'allai à la chasse, je fréquentai les clubs, je m'occupai de politique, je cherchai des attachemens et des liaisons au dehors.

Vous devez comprendre parfaitement, monsieur, combien mes affaires eurent à souffrir de cette distraction continuelle. Mon crédit se perdit peu à peu, ma maison de banque déclina.

Je ne m'aperçus que trop de cet état de choses; mais c'est un séjour si triste, si épouvantable qu'une maison où les deux époux ne sont pas unis et ne cherchent que les occasions de se reprocher mutuellement leurs fautes. Mieux vaudrait mille fois une grande catastrophe subite que ce malheur de tous les instans, ces tortures de toutes les heures, ces piqûres multipliées qui ne vous laissent pas de relâche, vous fatiguent, vous usent et égarent bientôt la somme de la plus grande infortune connue. Mieux vaut la mort que cet enchaînement de malheurs à une femme dont la vue excite votre colère, dont les actions blessent votre âme.

Cependant dans l'intérêt de ma famille comme dans le mien, je tentai un rapprochement; mes efforts restèrent infructueux. Emilia s'était fait des habitudes auxquelles il lui était impossible de renoncer. Dès lors je ne vis presque plus ni ma femme, ni mon fils qui était fort mal élevé par elle et que je ne pouvais plus lui arracher sans faire du scandale. J'avois qu'à moi la paix, cette idée m'effrayait au dernier point. Je continuai à agir comme devant. Dès le matin, après avoir donné un coup d'œil au bureau, je quittais tout demeure d'un appartement séparé, et je n'y rentrais que fort tard. Bientôt, une revue peu satisfaisante de mes livres me força à abandonner le bureau, à réaliser les débris de ma fortune, et à restreindre mon train de maison.

Pendant quelque temps, Emilia parut changer à son avantage. Mais, dès que la première impression se fut effacée, elle reprit son ancienne manière de vivre et fit des dépenses incompatibles avec des revenus.

De son côté, moi fils qui, âgé de 19 ans, étai d'un fort mauvais sujet, ne trouvant pas que la pension que je lui faisais suffit à ses besoins, empruntait à droite et à gauche; il avait des maîtresses, des chevaux; il jouait, pariait, buvait, était criblé de dettes.

Voyant que mes exhortations étaient vaines et que je n'avais d'emprunt sur une femme qui me détestait; ni sur un fils à qui l'on n'avait pas appris à me respecter; je me décidai donc à être forcé à se tenir éloigné de la ville où ils trouvaient trop facilement à satisfaire leurs fantaisies et leurs mauvaises passions. Je sacrifiai une partie des biens qui avaient survécu au premier naufrage pour solder les créanciers d'Emilia et de son digne élève, et je me retirai, avec la mère et le fils; à cinq milles de Philadelphie, dans un petit lieu de campagne que nous avait laissé M. Blessington, et où nous pouvions jouir d'une heureuse médiocrité.

Ici je ne vous dirai pas tout ce que j'ens à souffrir des plaintes violentes de la mère et du ton hautain du fils; mais l'adversité avait usé mon caractère, l'avait rendu insensible. Je conservai le dessus.

Il y a deux mois environ, mon fils invita à venir passer quelques jours chez moi un de ses camarades de la ville, Francis Thompson, jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui semblait avoir pris une lui grand ascendant; et dont les manières de mauvais compagnon, l'air luxé et hypocrite ne me convenaient nullement. Les deux amis faisaient souvent des excursions au dehors, et après des absences assez longues revenaient au logis pâles et défaits comme des joueurs défaits. Je ne savais que penser. En outre, quoique je n'eusse jamais ajouté foi aux bruits qui avaient couru sur la légèreté d'Emilia, bruits qu'aucune preuve n'avait justifiés à mes yeux, malgré mes recherches les plus actives, je ne voyais pas sans inquiétude et sans colère les assiduités insultantes de ce Francis auprès d'elle. Enfin je vivais comme un étranger et sur le pied d'une défiance cruelle.

Une certaine nuit, qu'assis au coin du feu dans le pavillon isolé dont j'avais fait ma retraite, je venais de laisser mourir un flambeau et que j'étais plongé dans de tristes réflexions, j'entendis du bruit dans le cabinet qui touchait à ma chambre à coucher; et dans ce cabinet était déposée la cassette qui renfermait les quelques billets de banque que j'avais devant moi, une vaisselle d'argent, des bijoux précieux, enfin les restes de mon ancienne opulence... Je me précipitai dans le cabinet. Que vois-je?

la fenêtre ouverte, les armoires forcées, et deux hommes dont je ne puis bien distinguer les traits. L'un d'eux tenait à la main un objet lourd... une cassette sans doute. Ils se précipitèrent vers la fenêtre, au moment où l'on criait au secours ! Je les suivis pour les retenir, pour leur barrer le passage, pour les empêcher de fuir... Un coup de pistolet est tiré... je tombe baigné dans mon sang.

« Le lendemain matin, en revenant à moi, je me trouvais dans mon lit auprès duquel étaient mes deux serviteurs. Ma blessure était légère et l'on n'avait pas craint un seul instant pour ma vie. Je demandai ma femme et mon fils ! Ah ! de quel coup ne fus-je pas frappé lorsqu'on m'apprit que Francis Thompson et mon fils avaient été arrêtés dans leur fuite, nantis des objets volés dans mon cabinet, et qu'ils étaient tous deux sous les verrous de la prison la plus chaine ; lorsqu'on m'apporta des lettres trouvées sous les fenêtres de mon cabinet, lettres qui sans doute étaient tombées de la poche de l'un des deux malfaiteurs, et qui constataient l'existence d'une liaison criminelle entre mon épouse et l'infâme Thompson ; enfin, lorsqu'on me dit qu'Emilia, tremblante, s'était retirée chez son vieux père, M. Temple, dont elle souille les cheveux blancs. Ah ! pourquoi les malheureux ne m'ont-ils pas tué ?... »

« Ces nouvelles effrayantes m'occasionnèrent une rechute grave. Maintenant, les médecins disent que je suis hors de danger, en pleine convalescence. Et vraiment je me sens un peu mieux, car je vois au chevet de mon lit mon ami et mon cousin Charles, chez qui j'ai passé mes derniers jours, si Dieu m'en accorde encore. »

Le vieux soldat essaya une larme et dit :

« Ainsi, Messieurs, voilà un homme plein de bonnes qualités et de bonnes intentions, dont le ménage est un enfer, dont la fortune est détruite ; un homme qui est père déshonoré, époux indignement trompé... pourquoi ? parce qu'il y a une vingtaine d'années, il est arrivé dix minutes trop tard chez son beau-père... En vérité, cela ferait un peu croire à l'influence du hasard sur la destinée des hommes. »

L. COUAILIAC.

LA SERVANTE D'UN SÉNATEUR.

FANTAISIE.

Ne condamnez pas les fautes produites par des maux dont vous n'avez pas souffert.

I.

— Et vous croyez, Grimaldi, que cette séance sera la dernière ?

— J'en suis sûr, madame, pourvu toutefois que vous daigniez rester aussi calme aujourd'hui qu'hier et demain qu'aujourd'hui.

— Nous vous le promettons, Bolonèse, pourvu toutefois que votre conversation bien-aimée adoucisse les tortures de notre immobilité. Suis-je bien ainsi ?

— Belle comme seraient les madones animées par l'amour.

— Courtisan !... que dit-on à Rome ?

— Il n'est bruit que de trois choses, trois événements, il est vrai : la première, c'est la fête que donne ce soir au palais Panili don Olympia Maldaclini, la chère belle-sœur du saint-père ; la seconde, c'est la nuit merveilleuse que vous prometiez pour demain à la villa Imperia...

— Et laquelle fête, dit-on, retiendra le plus ?

— La vôtre, madame, et vous le savez bien.

— Oui, on viendra, on viendra en foule chez la splendide Impéria. On se ruera dans ses salons, dans ses galeries, dans ses jardins, et, elle, la grande reine de ce tumulte, elle se verra seule et sombre au milieu de sa villa. — Me croyez-vous heureuse, Grimaldi ?

— Non, oh non, madame, vous n'êtes pas heureuse.

— Merci, Grimaldi, merci de me comprendre. Il n'y a que les hommes comme vous pour juger les femmes comme moi ; pour leur tendre la main sans honte et s'éloigner d'elles sans mépris.

Que vous-tu, noble ami, je suis entrée dans la vie, orpheline, avec une fortune pour y briller et une femme vicieuse pour m'y conduire. A ma première faute, on m'a écrasée sous un mépris stupide. Moi, qui n'avais pas eu de mépris pour réprimer mes mauvais instincts ; moi, que la miséricorde eût pu sauver, je me suis relevée armée d'un orgueil implacable. Depuis, il m'a manqué un homme à ma taille, qui m'eût domptée en m'aimant ; il m'a manqué l'amour d'un cœur jeune et pur, que j'aurais élevé bien haut peut-être ; il m'a manqué enfin, dernière rigueur de Dieu ! un enfant à moi, à nourrir, à veiller, à adorer, qui eût pris ma vie dans la sienne et qui eût purifié sa mère.

J'ai souffert, Grimaldi ; seule, j'ai rougi sous mon diadème de courtisane, j'ai devoré bien des pleurs loin de ma pureté première, beau paradis perdu ! Aux heures silencieuses, j'ai souvent déchiré ma robe écarlate, en baissant ma dernière robe blanche...

Mais je n'ai pas faibli, je n'ai pas reculé dans le chemin ardent où j'ai voulu marcher. J'avais trouvé en naissant une fortune toute prête pour mes desirs ; mes desirs s'étant agrandis, j'ai voulu agrandir cette fortune. J'ai équipé des vaisseaux ; j'ai tenté les mers ; tout m'a réussi. Ce qu'on gagne en puissance, on le perd en bonheur ; moi, je suis devenue bien puissante, et, dans ma vie de courtisane, je n'ai jamais rien regu de mes amans que je ne le leur aie rendu au centuple. Et puis, si

tu savais comme j'ai appris l'humanité en régnant sur les vices !... Oui, j'ai souffert ! mais il m'est resté une conscience ; je me suis fait une vertu qui m'appartient et qui m'est chère. Ah ! les honnêtes femmes de la ville sainte riraient sans doute bien fort en m'entendant parler de conscience et de vertu ; mais quel triomphe pour mon orgueil que la fausseté de leurs rires ! Hélas ! l'orgueil n'a pas fermé toutes mes plaies ; mais aujourd'hui, Bolonèse, j'ai senti revenir mes pudeurs envolées ; aujourd'hui, je le dis à toi seul, et tout bas, et tremblante, je touche peut-être à une expiation divine, à un ciel insperé... Ecoute, mon ami, c'est presque une âme de jeune fille qui s'ouvre à toi pour te dire : j'aime ! j'aime d'un amour céleste, immense comme l'inconnu, profond comme la mer ! — Impéria, pauvre femme ! pauvre cœur ! oh ! n'essayez pas vos larmes : l'ami voudrait les boire, l'artiste y puise un chef-d'œuvre, les anges les font voir à Dieu !

Cet entretien avait lieu à Rome, un jour de 1634, sous le pontificat d'Innocent X, entre le célèbre peintre Grimaldi de Bologne, élève et parent des Carraches, et la fameuse courtisane Impéria. Après un silence, pendant lequel Grimaldi le Bolonèse avait porté à ses lèvres la main d'Impéria, celle-ci, encore tout émue, reprit ainsi :

— Voilà donc deux des trois événements qui occupent les Romains. Quel est le troisième, maître ?

— C'est, madame, l'apparition du libelle contre le pape. La noblesse et le peuple s'en sont émus, le sacré collège en a frémi. La chose paraît plus grave encore depuis que le comte Luigi Paranzio, le neveu du feu sénateur Colonna, s'en est déclaré l'auteur.

— Est-ce qu'on l'a arrêté ?

— Vous avez pâli, madame. On s'y est pris trop tard pour arrêter Paranzio : il a quitté Rome hier, et deux personnes seulement, je suis l'une d'elles, ont le secret de sa retraite.

— ... Et quelles sont les opinions sur ce libelle ?

— Comme vous le pensez bien. ceux qui l'approuvent se taisent ; ceux qu'il touche le plus rongent leur colère et se taisent aussi pour la plupart ; et, comme toujours, ceux qui crient le plus fort au scandale sont ceux qui, au fond, se soucient le moins de ce qui l'a provoqué.

— Et votre avis à vous, Grimaldi ?

— Moi, madame, je rêve un peu, je travaille beaucoup ; j'avoue que je n'ai pas lu le libelle.

— Je l'ai lu, moi ; et c'est mieux qu'un libelle : c'est une œuvre écrite avec du génie. D'abord Duigi démontre à Innocent X son ingratitude envers les Barberini, qui l'ont placé sur le siège de saint Pierre ; puis il lui reproche l'ascendant qu'il a laissé prendre sur lui, et qu'on devine dans ses actes, à la princesse de Rossane, sa nièce ; à dona Olimpia, sa belle-sœur. Enfin, et c'est là que le libelle est une œuvre, il attaque la bulle publiée par le pape, et qui condamne les cinq propositions de Janseus. Je ne puis pas vous analyser ces choses, moi, femme, mais je vous le dis, cela vient d'un homme juste, fort et fier, comme devrait l'être l'homme de mon amour.

— Vous avez dit, madame ?... Oh ! pardon, mais...

— J'ai dit et je répète à vous, Bolonaise, que celui que j'aime comme je puis aimer, moi, c'est Luigi Paranzio ; oh ! j'aime !... »

— Luigi ! — Sait-il ?

— Non, oh ! non ; j'ai jamais osé... Un jour, bientôt, je veux...

— Oh ! pauvre, pauvre Impéria !

— Que dites-vous ? Vous êtes étrangement troublé, Grimaldi ; parlez, je suis forte... ou plutôt, taisez-vous... Je comprends... Tout est dit. Le beau visage d'Impéria était soudainement devenu sombre. Tandis que Grimaldi, ayant laissé tomber son pipeau, la regardait en silence, elle reprit d'une voix profonde et désolée :

— Il aime, n'est-ce pas ? Il aime... Il n'a jamais songé à moi que pour moi mépriser peut-être ! O mon Dieu ! c'est par là que tu devais me punir !... — Et qui aime-t-il ? — Est-elle belle ? — Est-il aimé ?

— C'est la jeune veuve de son oncle, le sénateur Colonna, aussi jolie que vous êtes belle, et qui l'aime de toute l'ardeur, de toute la pureté d'un premier amour.

— Est-ce bien vrai tout cela ?... Qui vous l'a dit ?

— Paranzio, madame ; mon ami le plus cher.

— Pourquoi ne se marient-ils pas ?

— Luigi aime sa tante, et ce mariage ne peut s'accomplir sans une dispense du saint-père.

— Et le saint-père irrité ne l'accordera jamais à l'auteur du libelle, n'est-ce pas ?...

— Tenez, pardonnez-moi, et laissez-moi, mon ami ; j'ai besoin d'être seule, de penser, de pleurer... de prier. Adieu, venez demain ; nous finirons.

Le Bolonèse se retira.

II.

Le soir venu, Impéria, qui depuis le départ de Grimaldi n'avait voulu recevoir personne, fit une toilette éblouissante. Le visage couvert d'un masque, elle se fit conduire au palais du pontife, et se mêlant à la foule qui l'encombrait déjà, et qui s'exclamait d'admiration sur le costume de cette femme sans cavalier, elle pénétra jusqu'à la galerie d'honneur, où les danses commençaient. Dona Olimpia, suivie d'un cortège nombreux de gentilshommes, allait et venait, répandant çà et là, avec quelques flatteuses paroles, la joie et l'entraînement.

Quand Impéria l'aperçut, elle alla droit à elle, et lui prenant le bras :

- Olimpia, dit-elle, il faut que je te parle.
 — Toi, ici ! répondit étonné la conseillère du pontife.
 — Il faut que je te parle à l'instant. — Viens donc.

Et ces deux femmes, sur lesquelles Rome avait des opinions si différentes, enlaçèrent leurs bras, et, traversant la foule qui augmentait sans cesse, gagnèrent les jardins du palais.

— Avant tout, que je t'enlrasse, dit Olimpia à sa compagne, qui venait d'ôter son masque pour laisser l'air de la nuit rafraîchir son front brûlant. Et maintenant, parle.

— Il faut, Olimpia, obtenir au plus tôt du saint-père, demain même, que ce soit demain, la grâce du comte Luigi Paranzio, et la dispense nécessaire à son mariage avec la veuve du sénateur Colonna, sa tante.

- Y penses-tu, Impéria ?
 — J'y ai trop pensé pour que ce soit impossible. Il le faut.
 — Mais jamais je n'obtiendrai...
 — Je t'en prie à genoux, Olimpia, ma sœur !
 — Relève-toi, on vient. Remets ton masque, et séparons-nous.
 — Oh ! ne me promets-tu rien ?
 — J'essaierai. Espère.
 — Quand nous verrons-nous ?
 — Demain, chez toi.

Tu es bonne, Olimpia ; embrasse-moi encore. Adieu.
 Le lendemain, Grimaldi revint chez Impéria qui l'attendait.

En le voyant arriver : — Mon ami, dit-elle, mettez tout votre art à achever ce portrait aujourd'hui ; car c'est bien la dernière séance que pourra vous donner la triste Impéria. Le Bolonèse mit donc la dernière main à cette peinture. Il avait commencé l'image d'une femme forte et belle, dans tout le feu de la vie, il acheva celle d'une femme toujours forte et belle, mais pâle et grave, et reflétant une âme atteinte profondément. Il avait donné le dernier coup de pinceau et se disposait à partir, quand on annonça dona Olimpia Maldacchini.

— Dona Olimpia chez vous, madame ! s'écria Grimaldi.
 — C'est pour elle que vous avez fait ce portrait, cher Bolonèse, répondit Impéria.

— Tiens, dit en entrant celle de qui l'on parlait, et elle tendit à Impéria divers papiers.

— Oh ! merci, bonne sœur ! s'écria la pauvre courtisane dans sa dernière explosion de joie.

Un nouvel étonnement se peignit sur la figure du peintre ; Impéria s'en aperçut, et reprit

— Oui, maître, ma sœur ; l'heureuse fille légitime, élevée pour la vertu, dans la maison paternelle, et qui n'a jamais failli ; ma sœur, à moi, la pauvre fille naturelle dont la vie a fait rougir, et qu'on a abandonnée au sort qui en a fait une courtisane ! Voilà tout, noble ami, et de loin vous me plaudrez encore, n'est-ce pas ? Quand nous ne nous verrons plus...

— Impéria, que voulez-vous dire ? interrompirent ensemble la sœur et l'ami.

— Vous le saurez bientôt, mes deux bons cœurs. A ce soir, Bolonèse, à la villa Impéria. Je compte sur vous pour ma fête. Toi, Olimpia, tu ne me quittes pas encore.

A l'heure indiquée, la villa Impéria s'emplit d'une foule brillante, assidue à ses fêtes ; le Bolonèse était arrivé l'un des premiers. Déjà l'on s'étonnait de ne pas voir la reine de ce royaume du plaisir, quand son apparition étonna tous les conviés. Impéria était entièrement vêtue de noir ; elle portait le deuil, qu'elle n'a plus quitté, d'une grande et chère espérance ensevelie dans son cœur. Elle prit le bras du Bolonèse, et l'emmena dans l'un de ses féeriques boudoirs. Là, lui mettant un paquet cacheté entre les mains, et lui montrant sur un meuble un coffret richement ciselé :

— Mon ami, dit-elle, acceptez ce souvenir d'une affection sincère, que rien n'a jamais souillée, entre le grand peintre et la grande courtisane ; et pour me donner une dernière preuve de cette affection, partez dès demain ; allez porter ces papiers à Luigi Paranzio ; il pourra revenir à Rome, il pourra y être heureux. Maintenant, maître, donnez-moi votre main, car c'est un adieu que je vous dis ; demain je pars. Donnez-moi votre brave et loyale main, et rentrons dans le bal ; je veux m'en échapper tout à l'heure.

Ce fut la dernière fête que donna la grande Impéria. Le lendemain, elle disparut, sans qu'on sût où elle avait été cacher sa vie, et, un mois après, personne ne parlait plus d'elle à Rome, que quelques pauvres, plus reconnaissants que les autres, parmi tous ceux à qui elle avait émiéu sa fortune en passant.

Celui qui contait cette histoire avait fini de parler, et chacun rêvait, lorsque quelqu'un fit remarquer que l'histoire ne justifiait pas bien le titre qu'il lui avait donné.

— Vous allez être satisfait par l'épilogue, reprit le conteur.

III.

Quinze ans après les événements que je viens de vous dire, c'est-à-dire en 1669, sous le pontificat de Clément IX, Impéria mourut, déguisée et méconnaissable pour tous, au service du comte Paranzio, sénateur depuis trois ans : Je vous ai dit qu'elle l'aimait d'un amour céleste, immense comme l'inconnu, profond comme la mer !

Impéria, messieurs, c'est peut-être la femme que cherchait don Juan.
 EDOUARD PLOUVIER.

Le Quatrain de M. de Lamartine.

M. de Lamartine voyage, et avec lui les cent bouches de la renommée : le grand orateur n'expédie pas une dépêche, le grand poète n'écrit pas une rime, le grand homme privé ne fait pas une halte, que le monde n'en soit informé par le télégraphe du génie.

Avant de quitter les rives heureuses de la Saône, M. de Lamartine a pris, avec la sage prévoyance qui le distingue, toutes ses précautions de voyageur, et, entre autres, il n'a point oublié ce qu'il appelle son *grand quatrain d'album* ; ainsi lesté, il est monté en chaise de poste, en attendant le chemin de fer du centre.

Poussé vers le midi par le galop de quatre coursiers rapides, l'auteur des *Méditations* a traversé Marseille avec la légèreté de l'hirondelle ; il s'est posé quelques instans sur les grands bords de mer, autrement dits la Villa-Etienne, du nom de l'habile propriétaire qui les dirige, et là, sous les ravissans bâteaux qui dominent la Méditerranée, il a appris que tous les appartemens étaient occupés, et qu'il n'y a plus de place même pour un député-poète de son nom et de sa portée. Il a demandé s'il y avait un *album* dans la maison, et avant de partir il a déposé sur le feuillet de vélin blanc son *quatrain de mer* :

La fraîcheur de ces bois, l'ombre qui les couronne,
 M'enchaînent tout le jour sur le rivage amer ;
 Comme un enfant bercé par un chant monotone,
 Mon âme s'assoupit au souffle de la mer.

Puis, le poète assure son passage pour Ischia sur le vapeur *Maria-Antonietta*. Mais on lui crie : Il est temps encore, un propriétaire vous cédera sa campagne touchant aux bains, moyennant 3,000 fr. — Non, s'écrie-t-il, les Marseillais sont trop chers !... Et il va donner 4,000 fr. de double traversée aux paquebots napolitains.

Arrivé à Gênes, M. de Lamartine ne peut se dispenser de monter à la Villetta, où il fait sa visite au doyen des poètes et des patriens génois, le vénérable et très spirituel marquis Di Negro. Celui-ci conduit l'honorable voyageur français dans la plus belle des vingt campagnes de ses neveux, à quelques milles de la ville, et là, à l'abri du vent de la mer, au cœur de ce riche pays tout émaillé de fleurs, tout planté d'arbustes odoriférans, tout chargé d'arbres séculaires, il risque timidement :

— Si vous étiez assez bon pour mettre quelques vers sur ces pages où j'ai de l'écriture de lord Byron, de Walter Scott, d'Alfieri, de Château-briand, de Rossini, de Napoléon, de...

— Vous avez un *album* ! interrompit tout joyeux M. de Lamartine ; donnez vite !

Après avoir médité quelques instans, il écrit son *quatrain de terre* :

La fraîcheur de ces bois, l'ombre qui les couronne,
 M'entraînent tout le jour loin du rivage amer ;
 Comme un enfant bercé par un chant monotone,
 Mon âme s'assoupit sans regretter la mer.

Et le vieillard ravi remercie son noble visiteur.

Profitant de deux jours de relâche au port de Civita-Vecchia, M. de Lamartine va à Rome, où le cardinal Lambruschini lui fait, au nom du pape, les honneurs de la ville sainte. Après avoir porté ses généflexions au pied de l'autel de Saint-Jean-de-Latran, le touriste émérite est introduit au sommet du palais Quirinal, dans un pavillon d'où l'on admire le magnifique panorama de Rome.

— Ah ! si j'avais un *album* ! s'écrie-t-il avec enthousiasme.
 — J'allais vous présenter celui-ci, reprend le cardinal.
 — Donnez vite !

Et le poète, en admiration devant ces riches coupoles et le sommet de ces gigantesques édifices qui s'élevaient sur les sept collines, trace alors son *quatrain d'intérieur* :

La fraîcheur de ces toits, l'ombre qui les couronne,
 M'enchaînent tout le jour, etc.

M. de Lamartine a vu Rome, le pape, et il part laissant le cardinal en chanté.

Le voilà à Naples, où il a déjà placé sur trois *albums* son *quatrain de terre* ; mais il reconnaît trop qu'il eût mieux fait de payer les 3,000 fr. ; qu'aujourd'hui le vrai *far niente* italien, les délices de Capoue, les voluptés de Pozzuolo, la brise de Procida, les ombres de Pausilippe, sont aux bords de mer de Marseille.

M. de Lamartine croyait revoir la poétique Parthénope ! Hélas ! il trouve une lagonne sans sel, un solitaire sans souffre, un volcan qui s'éteint, une lazaronne qui se meurt, un *corricolo* enrayé, une *pollanchetta* refroidie, Ilerculanum restauré, et Naples en décadence faute de liberté !

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE

A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N^o 3,
Au bureau du Journal;

Et en province,

Chez les Libraires, les Directeurs
des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENTS :

Un an	12 fr. » c.
Six mois	6 50
Trois mois	3 50
Un mois	1 25

Edition avec 48 gravures, par an 24 fr.

Etranger : 4 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

Le MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques, empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOUTIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, ILLON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHELET, PAUL FÉVAL, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 40,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec 48 gravures par an est de vingt-quatre francs. Chaque numéro mensuel est orné de quatre belles gravures ou lithographies.

Le Magasin Littéraire se publie aussi par livraisons. Chaque numéro mensuel forme quatre livraisons. Chaque livraison est composée de deux feuilles in-16, et coûte vingt-cinq centimes sans gravure, et cinquante centimes avec gravure.

Il paraît une livraison par semaine; — quatre par mois; — quarante-huit par an.

SOMMAIRE.

Le vicomte de Launay (3^e et dernière partie), par FRANZ DE LIENHART.

Le Rêve de Villebois, par FRÉDÉRIC SOULIÉ.

La Fosse aux Lions, nouvelle maritime, par G. DE LA LANDELLE.

Une Majesté de cinq ans, par PAUL FOUCHER.

Entrevue de François I^{er} et de Henri VIII au camp du Drapeau d'Or, par CAPEFIGUE.

Poésie : Grâce pour tous, par M^{lle} HERMANCE LESGUILLON.

Anecdotes dramatiques.

LE VICOMTE DE LAUNAY.

(Troisième et dernière partie.)

I.

Tout chemin mène à Rome.

Deux heures sonnent à la municipalité de Rocroy. Voici le coche de Virieux qui s'ébranle lourdement dans la rue Tourteron, en sortant de l'auberge du Coq-Hardi. Les deux vigoureux limousins gris-pommelés qui font mouvoir ce vénérable véhicule, agitent avec ardeur leurs têtes à longue crinière, et s'avancent à travers les cailloux pointus de la petite ville, au carillon de tous leurs grelots.

A voir l'aisance et l'agilité de leurs mouvements, à voir l'insouciance indolente du phaéton ardennois, étendu au fond de son coupé d'osier et négligeant, à la fois, d'user envers ses bêtes d'encouragement et de moyens coercitifs, de jurons et de fouet, on peut être sûr d'avance qu'il n'existe point d'excédant sur le nombre ordinaire des voyageurs, et qu'au contraire, les banquettes de cuir de l'intérieur sont loin d'être garnies comme aux beaux jours des *dédicaces*, lorsque toute la jeunesse des alentours se donne rendez-vous pour célébrer gaîment les fêtes du pays. Les chevaux sentent au poids de leur charge que le parcours jusqu'au village de Virieux, à plus de moitié chemin de Givet, sera moins pénible et s'effectuera plus promptement que d'habitude; ils hennissent fièrement aux paisibles juments qu'ils rencontrent sur leur passage et s'amusent à flâner les étincelles que font jaillir leur sabot en battant le briquet sur le gravier. Le roulier ne s'inquiète pas autrement de sa tournée. Il pense, avec quelque raison, qu'il ne sera pas en retard s'il a terminé ses six lienes en quatre heures; la route est dans un état satisfaisant, le temps est beau, Gringalet et Pierrot savent leur itinéraire par cœur; il peut dormir et songer à Jeanne-la-Blonde, qui lui a juré de le prendre pour son homme dès qu'il aura amassé trois cents livres.

Déjà ses paupières s'appesantissent, déjà sa tête alourdie par les vapeurs du sommeil, se penche sur sa poitrine, mais le coche vient d'atteindre la barrière et avant de quitter la ville, il doit subir la visite d'un inspecteur de police flanqué de deux gendarmes en manière d'acolytes.

La portière de derrière est ouverte, un des agents de la force publique monte sur le marchepied et compte les voyageurs.

— Vos papiers, citoyens et citoyennes? leur demande-t-il ensuite.

— Voici les miens, dit, en les tendant au gendarme, un grand homme brun, à longues moustaches dont le costume bourgeois ne parvenait pas à déguiser entièrement la tournure militaire; vous y verrez que je voyage avec ma sœur, mon frère et sa femme, plus, deux citoyens officiers, — car c'est ainsi qu'on appelait alors les domestiques, — attachés à notre service. Mon passeport est en règle.

— C'est vous, citoyen, qui êtes le commandant Gaston, du régiment des hussards de la Mort?

— Précisément.

— Et votre frère...

— C'est moi! dit un jeune homme en sortant d'un des coins de la voiture.

— Le signalement est exact; les citoyennes Berthe Montsigny et Louise Gaston, enfin les nommés Guiseppo et Kergouët, gens de suite; c'est très bien, marmota le gendarme en examinant avec la plus scrupuleuse attention les traits de chacun d'eux, à mesure qu'il déchiffrait leurs noms et leurs portraits sur la carte de sûreté que leur avait délivrée Robin, à leur départ de Paris.

Il descendit, cansa un moment avec son chef qui visa les papiers du commandant, puis, les lui rapportant avec un superbe salut militaire, il reforma la portière et fit signe au voiturier de continuer sa route.

Les chevaux prirent le grand trot et ne tardèrent pas à être hors de vue.

La campagne était inondée de soleil et tout émaillé de fleurs brillantes; l'air était parfumé d'une douce exhalaison de plantes et de foins coupés, le ciel était pur et radieux. Le coche s'en allait sautant, vacillant au milieu des inégalités du sol, tantôt à l'ombre d'une forêt d'arbustes tels que le merisier, le houx et le genévrier, qui agitaient pélo-mêle leurs fleurs ou leurs épines au souffle d'une brise légère, tantôt entre des rangées de chaumières, de maisons de campagne ou de fabriques antiques par une population active et industrieuse. Au calme des champs succédait tout à coup le mouvement et le tumulte d'un village; le refrain des buveurs et le marteau des ouvriers cessaient à peine, qu'on entendait pleurnicher les enfants, crier les oies vagabondes et caqueter les moulins dans leur bain d'écume.

Le pays des Ardennes, quoiqu'généralement aride, triste et monotone, perd cependant beaucoup de la sévérité de son aspect dans les nombreuses vallées qui côtoient les bords de la Meuse. La fraîcheur des eaux y entretient une vigueur et une luxuriante végétation, les arbres y atteignent une hauteur et une force prodigieuses; à côté de ces géans ru-

gneux et cuirassés d'énormes nodosités, les ormes rabougris et les beaux languissans qui couvrent le reste du pays s'embent des nains qu'un seul coup de cognac suffirait à abattre. En longeant les rives du fleuve qui se creuse un lit étroit et profond entre les rochers et les montagnes, les plus charmans points de vue, les paysages les plus variés, se développent aux regards étonnés du touriste. Ici s'étendent de belles prairies en fleur, myriodiquement verdoyantes sur le rideau mobile des frênes et des aulnes; de petits ruisselets, semblables à des sources de vie-argent, dégorgent et à leurs filets d'eau limpide qui se déroulent sous le gazou; de vertes grenouilles coassent dans les hautes herbes et gambadent sur des bouquets d'iris; la chèvre y broute le cygne, et la chanson mélancolique du père forme avec ce riant tableau un contraste qui ne manque ni de charme ni d'originalité. Là, dans une vallée agreste, on voit poindre le clocher tronqué de quelque antique abbaye où l'obésité de briques qui vomit, en tourbillons noirs, une épaisse fumée sur les toitures, annonce que l'ancien asile de la prière est devenu celui de l'industrie. Après ces gorges où flamboie, pendant la nuit, l'ardente fumée des verreries, vient le vallon resserré que parcourt un torrent, dont les cascades multiples donnent la vie à un nombre considérable d'usines. Plus loin, les ruines d'un vieux château se dressent encore dans une solitude sauvage, sur un mamelon élevé qui domine une immense étendue de forêts. Quelques roches grises se groupent sur ce terrain accidenté; un bras de rivière, qui devait autrefois, sans doute, alimenter de ses eaux le large fossé du manoir, coule paisiblement vers un petit village entre des truisées d'ormeaux et des haies d'aubépine. Des joncs à la brune panicule se dandinent mollement dans son lit, le nénuphar y étale complaisamment ses larges feuilles à boutons d'or, et la poêle d'eau y barbotte en piaulant. De grandes masses de murailles noires et échancrées où serpente le lierre, semblent surgir des profondeurs de la terre et ajoutent à l'ensemble de cette nature pittoresque l'effet de leurs lignes bizarres et de leur sombre coloris. A travers tout cela, se glissent d'insaisissables mélodies et de lumineuses échappées. Le rossignol gazouille, la cavale hennit, le ranz des vaches sonne, l'enclume vibre; les jennes paysannes en cotillon rouge, les cheveux au vent, la gorge découverte, chantent en s'éparpillant dans les blés, et les échos répètent à l'envi ces cris et ces chansons, ces bruits d'aviron et de laitier, mêlés aux sons lointains de la clochette des troupeaux.

Oh! la vie champêtre, paisible existence que celle-là! le corps fatigué, l'âme blessée y recouvre et s'assouit, l'un son énergie et l'autre sa quiétude! L'aspect de la nature vraie et sans faux, est un réactif si favorable aux sens; l'imagination se retrempe, se rafraîchit et s'exalte à si peu de frais dans la campagne; l'esprit s'orne et s'inspire si heureusement en présence de tant d'innombrables chefs-d'œuvre du Créateur! Mille fois heureux ceux qui peuvent vivre en rustres, mais en rustres qui comprennent tous ces enchantemens! Quelle atmosphère tiède et pure, quelle vue délicieuse, quel calme! A peine a-t-on quitté ce maudit Paris où tant d'ennuis et de fâcheux vus dérobent le peu qu'on possède encore de bonne humeur et de santé, qu'il semble que l'air s'engouffre plus fortifiant et plus respirable dans vos poumons, dont les fonctions si essentielles sont compromises par tant de vapeurs pernicieuses. Tout regard s'éclaircit, tout être débaigné se reconforte peu à peu avec le sourire. Adieu la migraine, adieu les corvées de savon, les invitations aux rôtis brûlés, les albums des bas-bleus incompris et les sonates des filles de bonne maison! Adieu, surtout, aux jardins anglais et aux Anglais eux-mêmes, pires que tous leurs jardins; adieu en un mot à tous les soucis d'une vie prosaïque! On est enfin débarrassé de toute contrainte, libre de toute entrave, et, comme ces poulains échappés au licol, on court à travers champs, sans lot, sans raison, dévorant l'espace, aspirant la brise à pleine poitrine, impatient de voir et de connaître, sûr de ne plus sentir ce joug du travail et de la société qui vous écrase souvent sous son propre poids, fût-il d'or ou de fleurs! N'est-il pas ravissant, pour celui qui n'a jamais compris la nature extérieure que par une sorte de faculté intuitive et qui ne l'a jamais goûtée que par fictions, d'assister en réalité à tant de merveilles rêvées; voir se lever le soleil dans toute sa majestueuse splendeur, miroiter les eaux bleutées du lac, colorer les fleurs, s'agiter les arbres! Le soir, l'oreille se dilate voluptueusement à l'harmonie de l'ongulus sonnant dans la vallée, là-bas, à ce petit clocher bleu surmonté du coq symbolique. Le matin, les chaumières s'ouvrent une à une à vos regards indiscrets; des vaches rouses, à la démarche magistrale, à l'œil gros et stupide, vous saluent de leurs beuglemens; les vierges du crû s'éparpillent, — aussi jolies que malproches, — dans les étroits sentiers; le bruit s'accroît avec rapidité, chacun se lève et reprend instinctivement son occupation de la veille; le labourer retourne aux champs, le pêcheur à sa barque, le garde-champêtre au cabaret, le curé à l'église et les amoureux aux bois... Mais où nous a donc conduit ce bel enthousiasme pastoral! Ne serait-il pas temps, comme disait Rabelais, de revenir un peu à nos moutons?

Déplus les barrières de Rocroy, le silence le plus absolu n'avait cessé de régner dans l'intérieur du carrosse, entre les six personnes qui s'y trouvaient enfermées. Chacune d'elles en était par le cours de ses pensées, descendant le fleuve amer des souvenirs en recueillant les divers événemens par lesquels le mauvais génie de sa destinée s'était récemment encore révélé et, — obéissant au commun instinct de l'humanité souffrante, — jalonnait sur la route de son avenir de nouvelles espérances capables de ranimer son courage.

Les sourcils froncés de Gaston, sa contenance farouche, les tressaille-

mens d'impatience qui l'agitaient par momens, annonçaient toute la constance de sa colère. Ma-chi-kiac allait avoir un compte terrible à régler avec lui, et le commandant, absorbé par ses pré-méditations de vengeance, laissait parfois éclater, sans s'en apercevoir, le tonnerre de ses imprécations et de ses menaces.

La physiognomie de Berthe, radieuse tant qu'elle se trouvait tournée vers le vicomte, s'assombrait aussitôt qu'elle envisageait sa cousine.

Kergouet n'était plus ce grand sans-souci qui gaspillait sa jeunesse en folles amours, en excentricités bizarres; l'aspect de la mort hideuse de l'échafaud semblait avoir levé cette corvée filée. Il n'avait plus, comme dans ses beaux jours, un éternel refrain de chanson gaillard, toujours suspendue à l'ombre de ses moustaches. Il ne lançait plus le mot pour rire et s'abstenait d'énumérer en public les charmes secrets de ses maîtresses. C'était un tout autre homme. Grave et triste, il n'avait plus de regards, d'attentions, de soins, de prévenances que pour celle qui l'avait si noblement sauvé de la guillotine. Souvent ses paroles affectueuses venaient encourager et ranimer la pauvre fille, ramenant un léger sourire sur ses lèvres pâlies et desséchées par le feu de la fièvre.

Louise avait bien changé. Les émotions profondes qui avaient ravagé cette frêle organisation en avaient en quelque sorte tari la sève. La beauté divine de ses traits survivait sans doute à ce déperissement rapide; on la retrouvait encore en elle, malgré l'apparence de sénilité que la souffrance y avait gravée; mais qu'étaient devenus l'incarnat de ses joues, ce sourire d'ange si pur et si pur et cette joie d'enfant qui rayonnait à son front comme le plus clair diamant d'une couronne royale? Hélas! cette fraîcheur, cet air de contentement, ces teintes rosées de la jeunesse, n'avaient point tardé à disparaître dès que la douleur eut appesanti sur elle sa main brûlante et acérée. Ce travail perpétuel d'un esprit inquiet et tourmenté par mille sombres pressentimens, ce développement ardent de la pensée au milieu de tant de complications également funestes, avaient même sourdement cette délicate flature.

Le vicomte jetait souvent des regards soucieux du côté de sa sœur, mais la joie qu'il ressentait d'être libre et le bonheur qu'il goûtait en présence de Berthe s'opposaient peut-être à ce que ses fraternelles inquiétudes ne prissent un cours trop rapide et trop alarmant.

Nous n'omettrons pas de parler ici d'un sixième personnage, indispensable, pour bien des raisons, à l'enchaînement des diverses scènes de ce drame, bien qu'il ne soit appelé à y jouer qu'un rôle fort secondaire. Il s'agit de ce Giuseppe, espèce de condottiere qui, après avoir couru tous les pays du monde, exercé tous les mauvais métiers, servi tous les maîtres, avait fini, de chute en chute — comme il le disait lui-même — par s'engager dans le régiment des hussards de la Mort, produisant à la république française son temps et son enthousiasme, en retour des cinq sous qu'il en recevait chaque jour. En sa qualité de *brousseur* du commandant Gaston, Giuseppe avait suivi ce dernier dans le congé de trois mois qu'il avait obtenu du directeur de la guerre, pour mettre ordre à ses affaires et tout disposer pour sa prochaine entrée en campagne.

C'était un garçon d'une trentaine d'années, d'une figure assez commune mais intelligente, d'une jovialité, d'une pétulance, à un aplomb, vraiment incroyables. Bavard comme une vieille femme, vain et exagérateur comme un naturel des bords de la Garonne, il ne semblait jamais tourmenté que de deux craintes, celle de voir tomber une conversation et celle de ne plus pouvoir mentir. Il professait à l'égard de la vérité un souverain mépris, il en avait horreur comme d'un verre d'eau. A ces causes, il était pour le moment fort peu à l'aise, le commandant lui ayant formellement enjoint de se taire pour ne point être distrait de ses graves méditations par le bruit incessant de ce verbiage ultramontain.

Dans les premières heures du voyage, l'Italien avait en effet abusé de la patience de son maître. Enchanté de se trouver en si nombreuse compagnie, il s'était imaginé que Gaston ne l'ennuierait avec lui que dans le but, éminemment flatteur, de procurer à l'aimable société, en guise de distraction, les agrémens incontestables de son esprit et de sa parole. Sa réputation de lousie émérite, avait donc, — croyait-il, — franchi le cercle trop restreint de l'escadron; on rendait enfin justice à son éloquent *platin*. Inbu de cette idée, il gonfla d'orgueil, sa verve en fut stimulée d'autant. Pénétré de reconnaissance pour le choix qu'on avait daigné faire de lui, pour l'estime qu'on lui témoignait, pour l'hommage indirect rendu à ses nombreux talens, il avait résolu de se surpasser en présence de cet auditoire d'élite. Aussi, à peine la portière eut-elle été fermée, qu'il se prit à parler, mais à parler avec une telle exubérance de mots, de gestes et d'éclats de rire qu'il était impossible aux voyageurs d'entendre autre chose que ce qu'il disait.

On l'écoula d'abord avec cette patiente indulgence qui distingue les personnes de bon ton aux prises avec de vulgaires et prolifiques discours, on daigna même lui répondre à de longs intervalles par quelques monosyllabes; mais on ne tarda pas à trouver fatigante cette interminable rhapsodie, et comme Giuseppe, lui de s'apercevoir de ce commencement de déviation, redoublant encore de fécondité, l'hilarité générale, longtemps contenue, dégénéra tout à coup en fou rire, et ce fut sous l'influence de cette gaie convulsion que nos fugitifs s'éloignèrent de Chevroux, leur premier asile. Libre après tant de jours de captivité et d'angoisses, vers le soir, tous souffraient tellement d'un horrible mal de tête, résultant des narrations désopilantes de Giuseppe, que le commandant, à bout de longanimité, lui signifia, une fois pour toutes, d'observer un strict silence pendant le cours de leur voyage.

N'eût été cette longue habitude de passivité militaire que le hussard

avait malgré lui contractée dans les camps, il aurait encore ponctuellement obéi aux injonctions sévères du major, qui avait une manière à lui de faire aller les gens comme il voulait. Mais cette contrainte lui était tellement pénible, que son caractère, fôcièrement gai, avait éprouvé sur-le-champ une complète métamorphose. Son nez allongé, ses lèvres pincées, l'expression constante de mauvais humeur qui dominait dans sa physionomie, annonçaient mieux encore que ses soupis combien il souffrait d'un tel état de mutisme et combien il eût désiré surtout le voir cesser.

Une circonstance imprévue vint bientôt le tirer d'embaras et délier enfin cette langue impatiente; mais avant d'en faire part à nos lecteurs, il nous reste à leur expliquer comment a pu s'effectuer l'évasion et la réunion de tant de personnes, promises, selon toute apparence, celles-ci à une prison perpétuelle, celles-là à l'échafaud.

Robin, au milieu des temps difficiles que cette intéressante famille des de Launay avait eu à traverser, n'avait jamais cessé d'être sa providence, son Dieu tutélaire. A l'exemple de tant d'autres fonctionnaires, las comme lui du régime de la terreur, et qui firent preuve souvent d'une louable humanité, il pensa qu'il devait profiter des instans d'hésitation, de trouble et de bouleversement qui précéderent et suivirent la catastrophe du 10 thermidor, pour venir plus efficacement que jamais en aide à ses amis. A force d'obscussions, d'instances, de prières, il arracha du principal chef de service de l'administration de la police, un ordre d'élargissement en faveur de Berthe, dont celle-ci ne voulait pas user d'abord, mais lorsqu'il lui eut fait comprendre tous les avantages du plan qu'il avait conçu pour les sauver tous, elle accepta avec transport la liberté qu'il lui apportait. Elle voyait d'ailleurs dans sa docilité à se soumettre aux prescriptions du vieillard, un moyen de concourir puissamment au salut de sa belle-sœur et de son mari.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Ce jour de sanglantes expiations pour les chefs politiques du parti vaincu devait éclairer en même temps la fuite du couple captif. Il fallait profiter du relâchement des consignes, de l'hésitation des autorités, de l'espace d'anarchie qui régnait partout, mais principalement dans le service des prisons, tant à cause de l'exaltation furibonde des condamnés que des inquiétudes bien légitimes de leurs cerbères. Une fois les passions apaisées et l'ordre rétabli, cette belle occasion ne se représenterait plus sans doute. Il y avait donc urgence à s'armer d'une résolution décisive et à payer d'audace pour sortir d'un si mauvais pas.

Rendu plus circonspect par les soupçons qu'un instant les inspecteurs de la geôle avaient dirigés sur lui, après la pittoresque évasion de Kergouët, Robin était décidé à couvrir du plus profond mystère ses plus innocents démarques, afin d'échapper à de nouvelles avanies et de mettre en défaut la méfiance inopportune des gardiens à son égard. Une seconde affaire de ce genre, et il lui allait non seulement de la place du brave homme, mais peut-être encore de sa tête. Heureusement que ce désordre d'écritures, en général si remarquable et si fatal tout à la fois dans l'administration de cette époque, l'était plus particulièrement encore dans celle de la Conciergerie, où les registres tenus par des gens sans intelligence ni moralité ne contenaient pas une seule mention d'écrou sans erreur. Cette négligence, sur laquelle Robin comptait avec raison et en connaissance de cause, devait, en effet, seconder admirablement ses projets.

Dès le lendemain du jour où il avait arraché à une mort certaine tant de victimes désignées au coutelet de Sanson, Robin manda au vicomte, dans un message dont Legouët se chargea, qu'il eût à se tenir prêt à décamper la nuit suivante, sans s'inquiéter ni de sa femme ni de Louise dont les embrassements ne tarderaient pas à lui être rendus.

A la réception de cette nouvelle, Charles de Launay se sentit presque défaillir de bonheur.

— Enfin, je vais donc sortir d'ici! s'était-il écrié dans l'ivresse de sa joie.

— Silence! avait aussitôt repris le prudent invalide, n'allez pas éveiller la mûche avant de mettre le feu aux pirocs. Diab! Il n'en faut pas ouvrir la bouche à qui que ce soit. Nos *billes*, — il montrait sa tête, — répondent de votre discrétion; si vous avezardé mal à propos, on nous mène jouer à la *tapette*, place de la Révolution. Ainsi, moult!

— Mais ma femme, sait-elle...

— Elle ne sait rien de rien. Le beau moyen de garder un secret que de l'entortiller dans un jupon! Vous croyez donc notre chef de file bien jorard? C'est un fameux lapin au contraire! Faudrait voir comme il combine ses coups! « Legouët, qu'il me dit hier, à la brune, tu vas monter demain la garde à la Conciergerie. — Suffit, que je réponds; y a-t-il des commissions pour là-bas, sans vous commander? — Il y en a, qu'il s'en va. — Très bien. »

— Tout cela, interrompit le vicomte bouillant d'impatience, ne m'apprend rien de ce que je désirais savoir!...

— Minute! ce matin, au premier rappel des tambours, j'étais sur pied, flambard, astiqué, blanchi, retappé, non d'un nom, comme aux beaux jours de parade du gouverneur de la Bastille? Qu'est-ce que je vas faire? que je lui demande, au patron, en saisissant ma clarinette de cinq pipes. Tu seras mis en faction dans l'intérieur de la prison; manœuvre auprès du sergent Farlaud pour obtenir un des meilleurs postes, ce sont ceux du voisinage des dortoirs, dans les corridors des pistoliers. Tu tâcheras de voir M. le vicomte et de lui dire de graisser ses guêtres pour l'... pour filer, ce soir, à minuit.

— C'est ce que tu m'as déjà dit.

— Très bien. Pour lors, il alla fermer sa porte, et revenant avec précaution vers moi, il me dit : Legouët! — Caniarade! — Il s'agit de te distinguer aujourd'hui... — Ça me va. — Veux-tu nous rendre un grand service? — Tousjours! — Eh bien! qu'il me chuchotte, il faudra faire ça et ça. — C'est dégoutant, que je reprends, mais c'est égal, je me munirai d'eau de *volupète*.

— Au nom du ciel, Legouët, qu'est-ce que tu me chantes là? Tu sors donc de déjeuner?

— Impossible! Impossible d'avaler une bouchée de mauvais pain, ça me reste en travers, tant le cœur me tourne à cette idée-là! C'est bien par amitié pour vous que je consens à débiter dans ce sale métier.

— Quel métier?

— Celui de... pour tout dire: à dater de ce soir, j'entreprends la vidence de l'établissement.

Le vicomte regarda attentivement l'ex-artilleur de Montsigny; il s'attendait à lui trouver des yeux égarés ou, tout au moins, quelque symptôme de délire baclique dans les traits; mais son visage, toujours franc et ouvert exprimait au contraire un calme et une gravité qui ne sont pas ordinairement le partage des ivrognes.

— Tu n'es cependant pas fou? lui dit-il après un instant de silence et d'ébahissement.

— Mais, je m'en flatte! répondit Legouët.

— Quelle singulière histoire me racontes-tu donc?

— Une histoire? La pure vérité du bon Dieu, monsieur le vicomte!

— Que pourrait avoir de commun cette... opération nocturne avec mon évasion?

— Dame! Est-ce qu'il ne faudra pas que vous passiez *là-dedans* si vous voulez vous en aller?

— Moi? s'écria le vicomte, avec un geste de dégoût.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Je n'y consentirai jamais!

— Bast! J'ai un grand scélérat de flacon dans mon havresac qui vous dérobera la pilule.

— J'aime bien mieux rester prisonnier toute ma vie!

— Loin de madame la vicomtesse? fit Legouët en chignant malignement des yeux.

Le vicomte se tut.

— Tarare! vous ne me ferez jamais croire cela. Et puis, entendons-nous; vous vous exagérez sans doute les charmes de notre position. Il ne s'agit ici, fort heureusement pour vous comme pour moi, ni de piquer une tête ni de glisser entre deux eaux...

— Horreur!

— Mais bien, continua bravement le vétéran, de descendre, enroulé dans un drap bien imprégné d'excellent vinaigre, par un énorme tuyau qui conduit à un égout parfaitement nettoyé depuis plusieurs jours et au fond duquel des réparations urgentes ont attiré des maçons qui ont eu l'esprit d'y établir une brèche suffisante pour le passage d'un homme. Cette brèche, qui s'ouvre sur une des cours de l'ancien hôtel des premiers présidents du parlement (1), habité il y a quelques jours encore par l'infortuné Bailly et où ne veille plus aucune sentinelle, depuis le dernier tremblement, est toute béante encore. Demain matin elle sera rebouchée. Il n'y a donc pas à dire, il faut risquer la cavalcade cette nuit même. Or, à minuit sonnant, vous sortirez de votre cabanon...

— Qui me l'ouvrira?

— Soyez paisible, toutes les difficultés seront *aplaties*. Vous prendrez sous votre traversin un paquet contenant des chaussons de lièserie, un couteau fraîchement affilé et une corde à nœuds. Vous descendrez le dortoir en amateur...

— Mais le guichetier de service...

— Il dormira comme une toupie d'Allemagne, c'est moi qui vous en réponds. Vous vous dirigerez vers le corridor des Lacédémoniens...

— Ou il y a une sentinelle...

— Ce sera moi!

— Ah!

— Nous filerons par le grand escalier du préau jusqu'au premier étage, et en faisant demi-tour à droite, nous serons... où le roi *va-t-il pied*, comme on disait sous l'ancien régime. Mais voilà un grand escogriffe d'habiti gris qui se dessine au bout de la galerie, et vous n'ignorez pas qu'il est expressément défendu aux sentinelles de s'aboucher avec les détenus; séparons-nous donc et n'oubliez pas mes recommandations.

— Merci. Au revoir!

— A minuit! murmura encore Legouët en reprenant sa promenade solitaire le long des murs.

Et pendant que le vicomte s'éloignait à grands pas du côté du préau, le soldat citoyen le regardant à la dérobée, grommelait entre ses dents:

— Je savais bien qu'il s'y déciderait! avec ses grimaces de mairéau, ne pas vouloir passer dans... un lieu pareil! Je ferai bien pis que cela moi, s'il s'agissait de recouvrer ma liberté. Après tout, c'est comme une mauvaise médecine à prendre: on se pince le nez et on part du pied gauche!...

Mais laissons le vieux trouper émettre à sa guise des principes d'une philosophie si stoïque, et avançons de quelques heures la journée, pour

(1) Aujourd'hui la Préfecture de police, contiguë, comme on sait, à la Conciergerie.

jour plus tôt de la douce surprise qui attendait, au dehors, tant d'être, depuis si long-temps éprouvés par l'infortune.

Au crépuscule, le commandant Gaston se présenta au guichet de la prison avec une jeune dame à tournure assez équivoque, mais d'une grande beauté et d'une rare élégance. Il remit au concierge en chef l'ordre d'élargissement qu'avait obtenu Robin pour Berthe de Montigny, et fut conduit au parloir où la femme du vicomte, mandée aussitôt par un des guichetiers, ne tarda pas à se présenter. Ces trois personnes eurent une conférence secrète de quelques minutes, après quoi, les deux femmes obtinrent la permission de monter dans le dortoir des pistolières pour terminer à la hâte les petits préparatifs de départ de la libérée.

En entrant dans son cabanon, Berthe adia la jeune dame à se déshabiller, Louise qui survint sur ces entrefaites, amenée par un porte-clés qui avait été le chercher de la part de sa cousine, fut immédiatement forcée de revêtir les vêtements de l'inconnue malgré sa résistance opiniâtre et ses interrogations multiples.

Elle ne savait en effet que penser de cette femme qu'un étrange dévouement portait à prendre sa place. L'assurance qui lui fut donnée tout bas et presque à l'insu de sa généreuse remplaçante que M. de Kergouët l'attendait aux environs de la Conciergerie, la fit seule se soumettre aux sollicitations pressantes de Berthe.

Quand elle fut prête et suffisamment déguisée :

— Nous vous avons mille obligations, madame, dit la femme du vicomte à l'inconnue, avec un ton de froideur et de dédain qui froissa vivement le cœur reconnaissant de Louise.

— C'est à moi de vous remercier, citoyenne, répondit-elle en souriant.

— Que veut-elle dire ? pensa Mlle de Launay.

— Il est heureux que nos projets s'accroissent de ce changement, reprit l'inconnue plus sérieusement ; la vie m'était à charge et je bénis le citoyen Gaston de m'avoir fourni une si belle occasion de réparer mes torts envers...

— Allons, Louise, partons ! s'empressa d'interrompre Berthe, comme si elle eût voulu l'empêcher d'entendre le nom prononcé par cette femme ; madame, reprit-elle en se retournant une dernière fois vers celle qui, désormais devait garder le nom de Louise à la Conciergerie ; madame, il me reste à vous souhaiter beaucoup de plaisir ici...

— Près de lui, je serai heureuse. Puisse-t-il me pardonner et oublier jo passé !

— Allons ! bonne chance, madame Sapho !

— Citoyenne, je suis charmée d'avoir fait votre connaissance...

Berthe et Louise étaient déjà bien loin.

Elles arrivèrent toutes frissonnantes au parloir. Un employé signa la levée d'écrin de Berthe et rien ne s'opposa plus à leur sortie de cette ténébreuse prison.

Un homme se tenait sur la place du Palais, à quelque distance des grilles du greffe ; aussitôt qu'il aperçut les fugitives, il s'élança vers elles... c'était Kergouët.

Berthe ne put dire un seul mot. Elle pleurait à chaudes larmes, Kergouët et Gaston tremblaient comme des enfants. Quant à Louise elle était à moitié folle.

C'était donc vrai, elle était libre ! et libre au bras de celui qu'elle aimait ! Elle courait, elle frémissait, elle bondissait, dans son délire, par les rues désertes et mornes. Elle se croyait la reine du monde. Elle levait les yeux au ciel et lui semblait ouvert ; les étoiles paraissaient sourire à sa joie. Elle s'étonnait de porter si aisément le fardeau de son propre bonheur ; elle s'étonnait de ne pas mourir dans cette ivresse délicieuse. Elle se désolait enfin de ne pouvoir exprimer ce qui se passait au fond de son cœur et invoquait vainement le secours d'une langue divine pour interpréter ses sensations.

Dans le trajet de la prison à Auteuil, où stationnait une de ces voitures connues encore aujourd'hui sous le nom de coucou, et qui devait transporter les jeunes gens à quelque distance de Paris, Gaston expliqua à Kergouët l'énigme ténébreuse de l'évasion de Louise.

— Il y a trois jours, dit-il, qu'une jeune dame, répondant au nom prétentieux de Sapho, se présenta chez Robin pour savoir vers quelle époque il pensait qu'on vous relâcherait... le bruit ayant couru que le jugement du tribunal révolutionnaire qui vous condamnait à la peine capitale avait été abrogé par la toute-puissante élémence de la Convention, qui avait mis Robespierre hors la loi. Robin répondit fort naturellement qu'il n'avait entendu parler de rien à ce sujet, mais il lui demanda en même temps quel intérêt elle pouvait avoir à s'enquérir ainsi de vous. Cette femme avoua alors que, déçue par ses remords, elle avait conçu le projet de se faire incarcérer sous un prétexte quelconque, si celui qu'elle avait livré aux autorités républicaines, dans un accès de jalousie et de dépit amoureux, n'était pas bientôt rendu à sa liberté première et à l'amour effréné qui la consumait. Robin ne put lui adresser que quelques banales exhortations qui ne parurent guère l'impressionner, et la congédia enfin, assez peu satisfaite du résultat de sa visite. Le soir, il me parla de cette bizarre entrevue. Sans lui rien révéler de mes intentions, je jurai intérieurement de profiter de la conversion de la belle aventurière... Je m'informai de sa demeure, continua Gaston, et le lendemain, — hier donc, — je galopai, suivi de Giuseppe, mon hussard, jusqu'à la rue de la Fidélité. Je mis pied à terre d'avant le temple de cette bourgeoise divinité, auprès de laquelle je fus introduit au-stôt qu'annoncé.

— Citoyenne, lui dis-je, je sais que ton âme généreuse supporte avec douleur le poids d'une méchante action.

— C'est vrai ! répondit-elle tout étonnée de mon début.

— Je viens t'offrir les moyens de réparer le mal que tu as fait.

— Dussé-je effacer avec la dernière goutte de mon sang la trace honteuse de ma perfidie, s'écria-t-elle en saisissant mes mains avec vivacité, je ne reculerais pas...

— Il ne te sera pas demandé un si grand sacrifice, repris-je ; apprends d'abord que de Kergouët ne peut être mis en liberté. Les bruits qui ont couru sur la commutation de sa peine et de celle de ses complices, sur l'annulation de l'arrêt du tribunal qui les a tous condamnés à mort, sont controuvés. L'accusation terrible qui l'a jeté dans les fers est trop grave pour qu'on y accorde si peu d'attention ; mais du moins est-il certain que de long-temps on ne s'occupera de lui, et je viens te proposer de partager sa captivité...

— Homme généreux ! je te remercie ! dit-elle. Vivre encore à ses côtés, adoucir les rigueurs de son sort, c'est tout ce que je demande. Mais que faut-il faire pour cela ?

— Agir avec discrétion et prudence. Une jeune femme, ma sœur, a obtenu, ce matin, son élargissement. Cependant le bonheur de ma famille n'est pas complet, puisque notre sœur a dû rester seule en prison. J'ai pensé, citoyenne, qu'il t'était peut-être réservé de la rendre aussi à la liberté, à notre affection en prenant sa place. Dans ce jour de crise, une tentative de mutation pareille à celle que je te propose, peut avoir des chances de succès. Consens à me suivre à la Conciergerie, tu changeras de robe avec celle de mes sœurs que nous voulons, par ton noble secours, arracher à ses fers, et pendant qu'à la faveur de ce déguisement elle s'échappera avec nous, tu demeureras en son lieu et place, tu prendras désormais son nom, et de cette manière tu auras noblement commencé à suivre la voie de repentir et d'expiation où tu brûles de t'engager...

— Je vais, me répondit tout à coup Sapho, en se levant ; je vais mettre mes affaires en règle immédiatement. Quel jour viendras-tu me prendre citoyen ?

— Demain !

— A demain donc ; je serai prête.

Après avoir quitté la citoyenne Sapho, reprit Gaston, j'allai prévenir Berthe. Nous convinmes de tout pour le lendemain ; je lui recommandai le silence surtout vis-à-vis de Louise, afin que, dans le cas où notre projet ne réussirait pas, elle n'eût pas la douleur de s'être bercé en vain des plus délicieuses illusions. De retour au logis, rue du Temple, je racontai l'effet de mes démarches à ce bon Robin, qui étouffait de joie et de surprise. Vous savez le reste. Tout s'est accompli au gré de nos espérances, il ne nous reste plus qu'à vous rendre Charles, et, si le ciel continue à nous favoriser, demain soir nous serons tous ensemble sur la route de Charlemont. Voici la voiture ; montez. Vous n'avez rien à craindre du cocher, c'est mon soldat, Guiseppo, un grand bavard, mais qui m'est tout dévoué. D'ailleurs, je vous suis à cheval jusqu'à Chevreuse, où nous attendrons le vicomte.

Il était alors onze heures et demie ; le coucou s'ébranla lentement sur la route, éclairée par un magnifique clair de lune, et bientôt nos fugitifs voyagerent à l'abri de toute poursuite, dans des chemins de traverse entièrement déserts, dont les ornières poudreuses éteignaient jusqu'au bruit du trot régulier des chevaux.

Pendant ce temps, Robin et Legouët ne s'employaient pas moins activement à l'évasion du vicomte.

Tandis que l'anspessade se rendait, par mille détours secrets, dans la petite cour de l'ancien maire de Paris pour le recevoir et le guider à l'issue de sa pérégrination souterraine, l'invalide dont les prodigalités avaient séduit le cœur et gagné l'estime de son sergent, s'était fait poser en faction dans le grand escalier des prisonnières à la pistole, à l'étage où le vicomte devait descendre, pour se concerter avec lui sur les dernières précautions à prendre, afin de mener à bonne fin leur audacieuse tentative.

Au dernier coup de minuit, Charles de Launay, — ainsi qu'il avait été convenu, — était sorti de sa cellule, dont il avait trouvé le verrou tiré comme par enchantement. Les chaînes de lisière qu'il portait aux pieds amortissaient le bruit de sa marche sur le carreau inégal du dortoir. Il passa dans le salon, son couteau à la main, sa corde à nœuds roulée autour de sa taille, et glissa légèrement devant le lit de camp du guichetier, qui paraissait plongé dans un sommeil léthargique qu'expliquaient passablement deux noirs flacons de rhum à moitié vides, mal cachés sous sa capote. Bien lui en prit, à ce brave porte-clés, d'avoir fait si grand honneur au cadeau corrompeur de Legouët, car dans une circonstance aussi décisive, aussi critique, Charles n'eût pas hésité à vendre chèrement sa liberté compromise, si l'employé, en se réveillant, eût fait le moindre mouvement pour retourner son prisonnier.

Une fois hors du salon, le vicomte n'avait plus rien à redouter jusqu'au corridor des Lacédémoniens ; il descendit l'escalier à cheval sur la rampe et rebouta en effet Legouët dans la seuille qui se promenait l'arme au bras sur le palier.

— C'est bien toi, Legouët ? murmura-t-il par surcroît de précaution, en allant à lui.

— Un peu, répondit le vétéran, il paraît que personnellement n'a mis de bâtons dans vos roues, là haut !

— Je n'ai pas rencontré le plus petit obstacle...

— J'en suis bien sûr...

— Mais hâtons-nous. Si quelqu'un venait...

— Ne craignez rien, ce n'est pas l'heure. Je ne m'exposerais pas si

gaîment à me faire fusiller pour abandon de poste, si je n'avais vu passer, il y a plus d'un quart d'heure, la dernière ronde de police. A présent, nous pouvons tout nous permettre, excepté de jouer de la grosse caisse, jusqu'à deux heures du matin. A ce moment-là, d'ailleurs, vous crez déjà près de votre femme

— Berthe? Elle est donc partie aussi?

— A la brune.

— Et Louise?

— Ident. Pigeon vole!

— Comment cela se peut-il?

— Vous le saurez plus tard. Ce qui doit nous préoccuper pour l'instant, c'est de nous diriger vers le laboratoire de parfumerie en question.

Le vicomte sentit à ces mots tout son courage s'évanouir. Cette épreuve lui semblait si cruelle, ses répugnances étaient si insurmontables, son dégoût si profond, qu'il fut presque tenté de rétrograder jusqu'à son cabanon. Mais il réfléchit avec raison qu'il serait bien plus dangereux encore de rester que de sortir de la Conciergerie. En effet, s'il rencontrait un inspecteur, un guichetier, une ronde nouvelle, il était pris et puni du mort comme s'il eût déjà effectué son évasion. Et puis, en admettant à la rigueur qu'il ne fût découvert par personne, qui pourrait refermer le verrou extérieur de la porte de sa cellule, de manière qu'au débouclage du matin le porte-clés ne s'aperçût de rien? Enfin, Berthe, Louise, Gaston, Robin, Kergouët lui-même, ne lui tendaient-ils pas tous leurs bras, au dehors de cette enceinte, téméraires se jouant du désespoir et de la mort?

Il se décida à suivre Legouët qui, tout en descendant les degrés, sortait de son havresac deux immenses draps blancs, une petite lanterne sourde et une grosse bouteille de vinaigre.

— Nous y voici! fit-il en arrivant en bas. Avancez à l'ordre, jeune homme, que je vous donne une leçon diablement précieuse, pour l'exercice auquel vous allez vous livrer.

— J'écoute, dit le vicomte en tressaillant.

— Il ne faut pas vous épouvanter de l'étroitesse de l'orifice où ce puisard. Le tuyau va toujours s'évasant dans une distance de cinq pieds environ; à partir de là, vous serez comme dans une grande salle, et vous irez, vous irez, dame! jusqu'au fond; vingt-cinq pieds, rien que cela! Ce n'est donc que le premier pas qui coûte. Enveloppez-vous là-dedans, tâchez de conserver le libre usage de vos mains, couvrez-vous bien la tête, là; maintenant, regardez un peu votre chemin pour ne pas trop vous égarer.

Le vicomte se pencha à la clarté de la lanterne, ce que Legouët promenaient dans tous les sens, au moyen d'une longue ficelle. Il vit avec surprise que le puisard, fraîchement dallé, était d'une propreté extrême, et que, à part les gaz ammoniacs qui se dégageaient de la fosse, il n'y avait réellement pas à affronter d'aussi grands inconvénients qu'il l'avait d'abord appréhendé. Suivant donc, de point en point, les conseils de Legouët, il s'enroula dans ses draps, fortement imprégnés de vinaigre aromatique, et saisissant sa corde à nœuds, dont une extrémité touchait le sol de la fosse, et l'autre était solidement fixée aux barreaux de fer d'une fenêtre du corridor, il se laissa glisser au fond, traversa à pied sec un immense réservoir qui le conduisit vers une sorte de trappe à demi soulevée par des poutres, des moellons et divers outils de maçons; puis s'engageant, par cette ouverture, dans un long couloir enluminé de gravats et de débris de toute espèce, il monta par un petit escalier droit jusque sous une espèce de hangar où se tenait Robin en personne, qui recut dans ses bras le jeune homme, à moitié suffoqué. Dans la petite cour, deux chevaux sellés attendaient leurs cavaliers. Robin et Charles les montèrent, piquèrent dans des deux et s'éloignèrent au galop.

Le lendemain soir, une modeste tapissière, confortablement pourvue de tout ce qui peut adoucir les ennuis et les privations d'un long voyage, donnait l'hospitalité à la jeune famille, arrachée avec peine des bras de Robin éploré, et se dirigeait à petites journées vers Rocroy, d'où le coche de Virieux devait les conduire à proximité de Givet. Dans cette dernière ville ils comptaient trouver un voiturin qui les menât sans trop d'embaras à Charlemont.

Il importait beaucoup à Gaston d'arriver à l'improviste au château de Montsigny pour mieux surprendre le tigre dans son repaire. Assurément Ma-chi-kiac était loin de s'attendre à la surprise que le commandant lui ménageait.

La voiture venait de s'arrêter au but de sa course habituelle. Il fallait descendre. Gaston chargea Giuseppe de lui trouver un voiturier qui consentit à les conduire, cette nuit même, au château. Mais le pauvre hussard allant de l'un à l'autre, avec les plus belles promesses de pourboire, ne parvenait pas à obtenir ce qu'il cherchait.

— Oh bin j'au om, lui répondaient les paysans dans leur patois, qui participe à la fois du wallon et du lorrain, vous n'bayeriez que de vot' reveni que vous n'y f'riez point aller! Je ne veux point encore mourir, dà!

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia-là? s'écriait Giuseppe tout découragé de voir son cloquence incomprise de ces braves gens. Nous sommes donc en Auvergne maintenant? Et pourquoi craignez-vous tant de mourir en nous conduisant au château de Montsigny, tas de sauvages?

— Parce que le diable y est et qu'il ne fait guère bon de s'y frotter!

— Je vous prenais pour des Auvergnats, reprit Giuseppe exaspéré, mais vous n'êtes que des serins! Le commandant s'arrangera comme il pourra, j'aime mieux retomber encore dans cet insupportable silence qui

m'est imposé depuis douze jours que d'avoir à parler avec des êtres pareils!

Comme il finissait, un homme, qui se tenait sur le pas de la porte de l'auberge, et dont l'accent méridional du hussard, avait depuis un instant captivé l'attention, s'approcha de lui et lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Come state, signor? lui dit-il.

— Un compatriote! s'écria Giuseppe ravi.

— Oui, répondit le voiturier, un compatriote et qui n'a plus peur du diable, quoique Italien.

— Vous avez donc vécu long-temps avec lui?

— Je ne suis séparé de ma femme que depuis deux ans.

— Bravo, non ami, vous êtes l'homme qu'il nous fallait et vous allez nous conduire à Montsigny!...

II.

Le Berlingo.

Placido — le voiturier — était un homme gros et court à qui l'on aurait volontiers donné de trente à quarante ans, car bien qu'au premier coup d'œil il parût avoir atteint ce dernier âge, on pouvait supposer, en l'examinant de plus près, que le soleil d'un climat moins tempéré que celui de la France, peut-être aussi de grandes fatigues corporelles ou de secrètes peines d'esprit, avaient imprimé à ses traits tous les signes d'une vieillesse prématurée. Sa physionomie, sans avoir un caractère particulier de beauté, respirait la gaieté et la bonhomie. Il avait ces belles dents larges et blanches, ces grands yeux à longs cils, ces cheveux touffus et ce collier de barbe d'un noir de jais qui constituent le type italien. Sa tournure massive et disgracieuse, la simplicité de ses vêtements et, surtout, certaines paroles rouillantes que son impudente bouche laissait cyniquement échapper à toute occasion, dénotaient, bien plus encore que les attributs de sa profession, la vulgarité de sa race et de ses mœurs.

Il menait son berlingo, attelé de deux mules étiques, comme ferait un cocher de bonne maison, à grands coups de fouet et toujours au galop, à travers les obstacles multipliés de la route, se heurtant ici contre les arbres, s'enfonçant plus loin dans des fossés, sans paraître plus soucieux de la vie des personnes qu'il conduisait que de sa propre existence. Sa principale affaire était d'aller vite, d'abord par spéculation, ensuite par orgueil. Tout en se hâtant de se débarrasser de ses voyageurs afin d'en retrouver de nouveaux, il voulait être complimenté sur son adresse, sur sa célérité et tenait à l'honneur d'entendre vanter la supériorité de ses mules autant que la solidité de sa carrieole.

Tant qu'il n'avait à défendre ni ses bêtes ni sa machine dans l'opinion des gens tracassiers; tant qu'il n'avait pas embrouillé ses idées dans les doubles vapeurs du *cigaretto* et de la piquette, c'était un excellent enfant qu'on eût poussé à sa volonte; un peu faquin cependant, assez flâneur, très superstitieux, — quoi qu'il en dit, — pas mal poltron, et bavard à faire pâmer d'aise le bon Giuseppe, assis en *tapin*, à son côté, sur le siège extérieur de la voiture. Au demeurant, le plus doux, le plus humain, le plus expansif et le plus simple des esprits.

— Ah! signor Placido, signor Placido, que je suis donc heureux de vous avoir rencontré! s'écriait à chaque instant le hussard. Quelle bourse d'Italien nous allons nous donner! Qu'on a de choses intéressantes à se raconter quand il y a si long-temps qu'on ne s'est jamais vu! Un compatriote, c'est une vraie trouvaille, dans ce satané département! Il n'est pas possible que vous y soyez établi à demeure? A propos, d'où êtes-vous donc? finit-il par lui demander en faisant trêve à ses nombreuses exclamations.

— De Naples, répondit le berlingo.

— De Naples même? mais nous sommes tout à fait *pays*, comme on dit au régiment! Je suis de Naples aussi,hein, quelle ville! Et le ciel donc! Et les *lazzaroni* et la *moscatella*!

— Est-ce que votre famille habitait Naples, signor?

— Sans doute. Mon père occupa dans cette ville une haute position... il était machiniste au théâtre royal. La danseuse Thomasia, séduite par sa carrure herculéenne, lui fit des avances qui témoignaient au reste de son goût pour la beauté antique. Mon père, quoique sexagénaire, prit feu. Il est vrai de dire qu'il s'enflamma comme le bois vert, avec une hypocrisie et une lenteur qui permirent au cardinal de Rossablanca, de le supplanter, avec assez d'avantages, dans le boudoir de la Thomasie. Le vénérable auteur de mes jours reconnut, trop tard, qu'il était flambé. Cette passion insouvenne, toujours brûlante, toujours fidèle, le rendit si malheureux qu'il mourut de désespoir... et d'un catarrhe attrapé la nuit, sous le balcon de sa maîtresse, ou il venait gratter de la mandoline en roucoulant les *sonetti d'amore* de Moli. Mais pour banir ces tristes souvenirs, apprenez-moi donc, camarade, comment il se fait que je vous trouve en ce pays d'oursins? Vous, Napolitain, au fin fond des Ardennes, la chose me paraît mériter attention...

— Ce n'est certainement pas par goût, répondit le berlingo d'un air tragique, des malheurs...

— Ah! ah! reprit le hussard, la police avait une dent contre vous...

— Du tout!

— Quelque *tagliada*... (1)

— Je n'ai pas un ennemi dans l'univers entier!

(1) Taillade, coup de stylet.

— Pourquoi diable alors quittez-vous Naples ?
 — A cause de Fiametta, répondit Placido.
 — Fiametta ?
 — Ma femme.
 — Vous m'étonnez !
 — Pourquoi ?
 — Parce que cela ne me fait pas l'effet d'une bonne raison. Votre femme ! Je comprendrais, à la rigueur, qu'une inclination contrariée, un sentiment de pitié, les refus d'un père avare ou noble, chagrinent momentanément un cœur amoureux, mais...
 — Mais, interrompit Placido, je ne suis plus amoureux depuis longtemps. Je suis marié... et tout ce qui s'en suit.
 — Il faut faire contre fortune bon cœur, comme dit le proverbe. La philosophie est une si belle chose !

— C'est une belle chose, en effet, mais elle n'avance à rien, répartit Placido. Si je n'avais pris le parti de me soustraire à ma honte domestique en filant un beau jour au fond de mon équipage, et de maître que j'étais, si je n'étais red-venu valet en me faisant le très humble cocher du premier venu, la philosophie ne m'aurait pas garni l'estomac. Je jousais naguère d'une modeste aisance dans mon pays ; je tire ici Belzebuth par la queue, et j'y vous assure, signorino Giuseppe, que la philosophie ne m'a jamais été d'aucun soulagement dans cette tâche aride et pénible. Au reste, je vous en fais juge : ma mère, veuve depuis longues années et riche auvergiate à Naples, me laissa en mourant une *locanda* fort bien achalandée sur le penchant d'un rocau qui descend jusqu'au rivage, d'où nous voyions monter, à peine débarqués, les nombreux voyageurs arrivant chaque jour dans la ville. De là, on jouissait d'une vue admirable : l'île de Caprée verdoyait à l'entrée du golfe ; plus loin Ischia, l'Épomeo avec sa cime neigeuse, Precida avec ses riches brunes, se groupaient pittoresquement, en se mirant dans l'eau bleue de la mer ou se mirait déjà l'azur resplendissant du ciel. Puis, on apercevait ces vagues écumeuses qui baignent les blondes rives de Baes et de Capoue, et ces palazzina di marbre qui reflètent le soleil entre Caprete et Naples. En se retournant vers la ville, les hauteurs du Pausilippe, Naples avec ses faubourgs et ses jardins d'orangers, le château Saint-Élme, la sombre Chartreuse, le Corso, le môle et ses phares ; le port encombré de navires et les Apennins bordant ce vaste horizon, composaient un spectacle si éblouissant, qu'on ne se lasse pas plus de le contempler que d'en dire l'effet à ceux qui, comme vous, signorino, doivent être amis des beautés de la nature. Si j'appuie si complaisamment sur cette description, c'est qu'elle fut longtemps pour moi l'image et la réalité du bonheur. A cette époque je n'étais pas encore le mari de Fiametta, je n'avais pas encore enchaîné ma liberté à cette femme impérieuse et égoïste, toujours mécontente, souvent infidèle, dont les exigences furibondes ont désolé ma vie.

— Suffit ! murmura le hussard en serrant d'un air de pitié compatissante les mains du berlingo, la signora Fiametta portait les culottes... l'autre homme !

— Fiametta, reprit Placido flatté de captiver à ce point l'intérêt de Giuseppe, Fiametta avait un visage dont l'admirable ovale rappelait les madones de Cimabue ou les vierges de Raphaël. Ses cheveux d'un noir bleuâtre comme l'aile du corbeau, encaadraient à ravir le velours carminé de ses joues. Rien de doux, de séduisant, d'agaçant, comme le regard de ses yeux bruns, rien de caressant, d'harmonieux comme le timbre clair de sa voix. Sa jolte bouche toute mielluse, toute printanière, était toujours chargée de roses et de sourires ; elle avait des dents mignonnes comme des perles, blanches comme du lait et elle le savait, car elle ne cessait pas de les montrer ; — si je me plains même d'une chose, c'est qu'elle ne les montrait trop. — Sa taille avait la finesse d'un fuseau ; le moindre de ses mouvements était souple, moelleux, aérien pour ainsi dire, au point de faire douter que cette création féerique effleurât réellement la terre du bout de ses petits pieds potelés et cambrés. Vous ne serez pas surpris, signor Giuseppe, qu'à la première vue je sois tombé amoureux fou de la Fiametta et que, me rengorgeant dans ma cravate comme un pigeon patu dans ses plumes, je me sois décidé à l'aller demander en mariage. Je l'épousai...

— Chacun sa marotte !

— Hélas ! au lieu de cette beauté dont aujourd'hui je ne donnerais pas un mince bajocco, que n'avait-elle en partage ces vertus de la femme et de la mère de famille qui font prospérer les fortunes et vivre heureux les maris ! Légère et coquette, je ne tardai point à découvrir, au bout de quelques semaines, qu'elle préférât sa personne à la mienne. L'ornement dont elle entourait ses charmes était à ses yeux un tréfil rigoureusement dit ; elle n'entendait jamais raison quand il s'agissait de faire ressortir ses avantages naturels. Moi qui raffolais de cette femme divine, je la laissai agir à sa guise. Je lui avais donné une liberté entière dans la maison où elle dirigeait tout à volonté et commandait en maîtresse absolue. J'avais eu le tort de lui abandonner toutes les facilités du ménage, et cette trop grande confiance, tout en précipitant ma ruine, encourageait encore les déportements de Fiametta.

— Pardieu ! Obligez un vilain, vous n'avez que chagrin !

— Après m'avoir lait endormir tout le jour, elle abandonnait le toit conjugal et restait dehors tout le soir en assez mauvaise compagnie. Parfois, en me promenant solitairement au bord de la mer, je reconnaisais dans les *popolane* des buveurs, dans une canzonette lointaine, la voix céleste de Fiametta ou bien je l'entrevois, sous les charnelles devant

les hôtelleries et les cabarets mal famés des faubourgs, régaland ses amans, — d'ignobles *bonachini*, — de malvoisie de Lipari et de *ricotta*. Souvent je l'ai rencontrée, escortée d'une foule de bachchantes en delire dansant la saltarelle au bruit des castagnettes et du tambour de basque.

— Quelle nocesse !
 — En un mot, si Fiametta avait le corps d'un ange, elle avait l'âme d'un démon. Je souffris ainsi un an...

— Trois cent soixante et cinq jours de trop ! dit Giuseppe et, pendant ce temps, ne vous est-il donc jamais venu à l'esprit de changer la face des choses, signor Berlingo ?

— Et par quel moyen, grand Dieu !
 — Par le moyen d'un solide gourdin de houx, bien hérissé d'épines et trempé de vinaigre...

— Jamais. Je n'aurais pas seulement le courage d'arracher les ailes à une mouche !

— Bonne tête ! murmura le hussard.

— Plait-il ? fit Placido.

— Je vous invitais à continuer votre histoire. Je suis profondément ému à l'aspect de vos malheurs...

— Que saint Janvier vous le rende !

— Merci ! répondit Giuseppe en se frictionnant le front comme pour le débarrasser d'un pernicieux fluide de malediction.

— Cette femme si belle, si riieuse, si folâtre, qui n'indolâtrait avant le mariage, était donc devenue une diablesse incarnée, reprit le berlingo, avec un soupir. Hauteaine, acariâtre, exigeante, jalouse, — qui le croirait ? — m'accusant sans cesse de trahisons ou d'infidélités chimériques, me poursuivant de ses reproches, de ses plaintes, de ses gronderies sans fin, troublant toutes mes joies, épiant mes moindres pensées, se déliant de mes plus innocentes démarches, voulant savoir la cause des plus vagues impressions de mon cœur, pourquoi j'étais triste, ou pourquoi j'étais gai ou encore pourquoi je n'étais ni l'un ni l'autre ; — ce que j'ignorais parfois très profondément moi-même. — Elle avait lait un enfer de mon intérieur jadis si paisible. — C'était la tempête personnifiée. Je n'avais plus ni repos ni santé ni goût à la vie, tant je m'épuisais à lutter contre ces ouragans continels. Je m'abrutissais à ce métier stupide. Lié à cette femme indigne comme le galérien est rivé à sa chaîne, je voyais avec effroi ma position s'empirer d'heure en heure. J'en étais réduit à envier le sort de mes maîtres ; elles du moins avaient affaire à un maître bon, prévenant, affable, tandis que sans cesse exposé à ces insupportables tracasseries féminines, abasourdi par cette crépuscule stridente qui troublait ma tranquillité, tourmenté par ces boutades, par tant de duplicité, de patesse, d'égoïsme et d'impudence, je mourais à la peine, sous le joug de cette maîtresse impitoyable. Il ne me restait plus qu'à me jeter à l'eau et, dans cette intention désespérée, je me dirigeai vers les bords de la mer, lorsqu'un de mes cousins venant à passer, m'apprit qu'un riche seigneur Catanais, chez qui il servait en qualité de *cameriere*, désirait acheter une maison de campagne à proximité du rivage. Vite, je le priai de me conduire vers son maître. Je me sentais tout à coup inspiré du ciel. Je proposai à ce seigneur d'acquiescer ma *locanda* à un prix convenable ; il y consentit, me compta plusieurs sacs de ducats en échange de mon titre de propriété et, ainsi lesé, j'allai droit à mon écurie, j'en tirai la *Casdamini* et *Chicharona* que vo ci, je les attelai silencieusement au berlingo paternel et je quittai, pour n'y plus rentrer, cette maison maudite, cette femme ingrate et ce pays enchanté qu'il m'arrive souvent encore de regretter, mais que je regrette seul, sans même me réjouir de ma vengeance...

Comme Placido finissait, la carriole s'arrêtait dans une sorte de rond-point ombragé d'arbres séculaires où venaient rayonner, en sens diamétralement contraire, quatre chemins, s'enfonçant à perte de vue dans les taillis de la grande forêt des Ardennes.

— Holà, Chicharona ! holà, Casdamini ! orientons-nous un peu, se dit d'un air fort embarrassé, le berlingo qui ne connaissait pas le chemin du château de Montsigny et qui, dans la chaleur de ses confidences, avait oublié d'en demander aux passans le véritable itinéraire.

— Eh bien ! demanda Gaston en mettant la tête à la portière, sommes-nous déjà arrivés ?

— Arrives, commandant, s'écria Giuseppe, nous ne sommes pas encore à l'Yerges et, de là à Charlemont, nous aurons encore trois bonnes lieues à parcourir, si lous souvient des renseignements que nous a données le voiturier de Rocroy.

— Alors il ne faudrait pas perdre de temps, reprit Gaston ; voici le jour qui baisse et nous ne pourrions probablement pas entrer au château au milieu de la nuit. Houlons, voyons !

— C'est que le cocher ne connaît pas bien la route, observa timidement le hussard, et il a l'air de réfléchir sur le fameux dicton : dans le doute, abstiens-toi. Le fait est que nous risquons de passer la nuit à la belle étoile, si personne ne vient à notre aide. Mais j'aperçois une paysanne qui s'avance de notre côté, et j'espère qu'elle va nous sortir d'embarras.

En effet, une vieille femme chargée d'herbe fraîchement cueillie dans un champ des environs, ne tarda pas à s'arrêter près de la voiture.

— Bonne femme, lui dit Kergouët, pourriez-vous nous indiquer le chemin le plus court pour nous rendre à Montsigny ?

— A Montsigny ? s'écria la vieille en se signant ; vous voulez aller au château de Montsigny ?

— Oui. Qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire ? demanda Kergouët, de plus en plus étonné.

— Il y a, répondit la paysanne, que ceux qui vont au manoir n'en reviennent pas. Il y en a quelques uns qui entrent, mais jamais on ne les en voit ressortir. Le malin esprit tient bien ce qu'il prend.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Quand je vous disais qu'on parle auvergnat dans tout le pays ! remarqua Giuseppe en ricanant.

— Il y aurait donc bien du danger à aller à Montsigny ? fit Berthe en se penchant, tout alarmée, vers la vieille femme.

— Ah ! ma belle demoiselle, certainement qu'il y en aurait ; tout le monde vous le dira par ici. Il faut que vous soyez bien étrangère au pays pour être si peu instruite de ce qui s'y passe....

— Giuseppe ! interrompit vivement Gaston impatienté.

— Commandant ? répondit le hussard.

— Demande tout simplement le chemin de Hyerges. Quand nous y serons, on pourra toujours nous indiquer le chemin de Montsigny. Si nous entrons en conversation avec tous les passans, on va nous raconter toutes les vieilles chroniques de la province.... Je te répète que la nuit tombe rapidement, et qu'il n'y a pas un instant à perdre pour marcher. Je te rends responsable du moindre retard ; ainsi, arrange-toi....

— Signor Placido ! s'écria le hussard dans l'oreille du berlingo qui en fut tout effrayé.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu ? balbutia ce dernier en palissant.

— Passez-moi votre fouet et les guides.

— Pourquoi faire ? Jésus ! vous m'avez fait une peur...

— Pour conduire, donc. Il ne s'agit pas de badiner ; vous avez entendu les ordres du commandant ? Esbignous-nous. Bonne femme, la route d'Hyerges, s'il vous plaît ?

— Le chemin sur votre droite, à gauche de la lisière, fit la vieille.

— Merci. En route !

Et le berlingo partit avec le rapide élan d'une chaise de poste.

Cette partie du pays était d'un aspect sombre et monotone. La route dans laquelle nos voyageurs venaient de s'engager, se prolongeait au bord d'une vaste forêt, dans une sorte de défilé étroit et pierreux où elle se trouvait comme encaissée. Des rochers élevés interceptaient des deux côtés l'agréable vue des prairies émaillées de fleurs qu'on avait parcourues depuis le matin ; parfois, dans une clairière de quelque étendue, des groupes d'arbres moins feuillus, permettaient d'entrevoir quelque faible échappée de paysage éclairé par les derniers rayons du soleil.

A mesure que le berlingo avançait, le sentier était plus rude, plus effondré. On était arrivé dans un endroit où, après avoir suivi les sinuosités d'une bruyère aride et rousse, le chemin, plus rétréci, s'enfonçait pour ainsi dire dans le sol et disparaissait presque dans un creux recouvert de toutes parts par d'énormes buissons contre lesquels venaient s'amortir les feux mourans du couchant. Ce passage franchi sans accident, on se trouva bientôt dans la vallée d'Hyerges, et, peu de minutes après, Giuseppe arrêtait les mules balatantes de son compartiment devant une ferme où Placido entra pour louer des chevaux de relai.

— Ayez soin, cette fois, de bien vous faire renseigner sur la route, voitureur ! s'écria le vicomte de Launay du fond du berlingo.

— Oui, bourgeois, répondit celui-ci, nous avons là un jeune homme qui la sait bien et qui va nous rendre ce service.

— Quel service ? dit un jeune paysan qui attelait les chevaux à la carriole napolitaine.

— Celui de nous indiquer le chemin jusqu'à Charlemont.

— Rien n'est plus facile. Vous suivrez le sentier hors du village en tournant derrière le cimetière ; vous longerez les *Dames de Meuse* et en une heure de course, vous serez au pont de Givet. Là vous tournez à droite et vous voyez Charlemont devant vous....

— Bien. Et le château de Montsigny ?

— Oh ! soyez sans crainte : le château est à gauche, au dessus de la forteresse. Suivez le chemin tel que je vous l'indique et il n'y a pas de danger qu'il vous arrive malheur.

— Ah ! ça, mon garçon, pourrais-tu me dire pourquoi il nous serait si fatal d'aller du côté du château, reprit le vicomte, que cette répulsion universelle commençait à inquiéter.

— Pourquoi ? vous n'êtes donc pas de la contrée ? ça ne m'étonne plus alors. Apprenez que le vieux manoir est hanté par des revenans qui se promènent toutes les nuits sur ses remparts en ruine.

Un rire mal étouffé accueillit cette naïve révélation du paysan.

— Il ne faut pas tant rire, fit-il d'un air piqué, il y en a de plus maîtres que vous qui s'y sont laissé prendre !

— Mais les as-tu vus ces revenans, toi ? lui demanda de Kergouët.

— Dieu merci ! Tout le monde les voit bien encore comme moi, quand par hasard on s'oublie à regarder de ce côté-là. Je suis plus à même d'en parler que d'autres, moi qui ai servi pendant cinq ans au château, comme jardinier, du temps de M. Florestan.

— Florestan ! s'écrièrent à la fois Berthe et le vicomte.

— Oui. Est-ce que vous l'avez connu ? Alors vous pouvez bien dire un *avee* pour le repos de son âme.

— Quoi ? répartit Charles suffoqué d'étonnement, est-ce que M. Florestan serait mort ?

— Je n'y ai pas été voir ! dit le jeune gars d'un air malin. Tout de même, depuis le lendemain du jour où je l'ai quitté, rapport à un méchant petit homme jaune et difforme, taillé à l'image de Satan, qui avait été dépêché de Paris, soi-disant, par les héritiers de l'ancien seigneur,

M. l'intendant n'a plus reparu. Pauvre cher homme du bon Dieu ! il a été, bien sûr, victime des machinations des mauvais esprits qui se sont emparés du manoir à la suite du petit man. Je lui disais toujours : Vous êtes trop bon, vous êtes pur comme l'or, ça vous jouera un mauvais tour. Oh ! ça n'a pas manqué ! Lui qu'on était habitué à voir trotter souvent à vingt lieues à la ronde, pour le bien des propriétés que M. le comte de Montsigny lui avait confiées en mourant, on ne l'a plus revu nulle part, voilà bien au moins six mois !

— Que peut-il lui être arrivé ? murmura soucieusement Gaston.

— Je ne me déciderai jamais à mettre les pieds au château ! dit Bertho en tressaillant.

— Allons donc ! répliqua de Kergouët, la fille d'un héros, trembler devant une méchante histoire de spectres ! Vous allez faire rire Louise. N'est-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant vers Mlle de Launay toujours silencieuse, que votre sœur nous fait honte ? Vous n'avez pas peur vous !

— Ne serez-vous pas près de moi ? soupira-t-elle en fixant sur lui son regard fiévreux et passionné.

— Mais, dit Gaston, s'adressant au jardinier, la justice n'a-t-elle jamais accordé d'attention à cette rumeur publique ? N'a-t-on jamais prévenu les autorités de ce qui se passait au château depuis quelques temps ? N'est-il donc, dans les alentours, aucun ancien soldat, aucun homme assez déterminé pour conduire une reconnaissance de cette nature ?

— Je vas vous dire : la justice a beaucoup à faire avec ses suspects et sa guillotine ; elle ne s'occuperait pas d'un événement qui a si peu les apparences d'une conspiration. Et puis, le maire de Charlemont, qui avait parlé de faire une descente à Montsigny, reçut un jour un papier dans lequel le diable le menaçait de le rôler tout vif dans sa maison, s'il allait le déranger dans son château. Enfin, Pierre Lepoiteu, qui est un fier à bras connu dans le département, s'étant obstiné à entrer à Montsigny, malgré les représentations qu'on lui fit, fut trouvé à moitié mort, quelques jours après, dans un chemin creux ; il n'avait plus de langue et on lui avait coupé tous les doigts afin qu'il ne pût ni raconter ni écrire ce qu'il avait vu dans ces mystérieuses demeures.

— Ceci est étrange ! dit de Kergouët.

— Allez, allez, reprit le paysan, je vous conseille de renoncer à votre projet ; luyez ces tristes murailles qui portent le deuil de leur ancien maître proscrit et dégradé. Nul ne sait ce qui s'y passe et quelles horribles opérations s'y pratiquent à l'ombre de ses donjons écroulés. Le jour, on n'y entend aucun bruit, et jamais le pont-levis ne s'abaisse sur les pas du voyageur égaré qui va demander un asile. Les fenêtres en sont extérieurement presque toutes murées, et nul regard curieux ne peut plonger au fond de cette retraite affreusement sombre. Pourtant l'horloge du château sonne toujours l'heure de minuit, et alors des chants sauvages y retentissent par saecades, comme vociférés par les esprits des ténèbres dans les profondeurs de la terre. Des tourbillons de fumée s'échappent de tous les puits. Les feux-follets de la plaine, conviés, un sabbat, se prennent à voltiger en rond sur les marécages, et des rires atroces ou des gémissemens à déchirer le cœur le plus dur, viennent réveiller en sursaut sur sa couche le pauvre métayer qui dormait paisiblement après toute une journée de labeur et de souffrance. Croyez-moi, répétait-il, croyez-moi, n'allez pas au château de Montsigny.

— Les chevaux sont attelés à la grille Placido.

— Eh bien ! partons ; à la grâce de Dieu ! fit Kergouët.

Et un coup de fouet venant à cingler vigoureusement la croupe des coursiers, ils partirent au galop pendant que le jardinier, dont les avis étaient dédaignés, regardait en pitié cette société imprudente et curieuse qui, de gaité de cœur, allait affronter de si affreux dangers.

Les chevaux, faisant retentir leurs fers et leurs colliers à grelots, les transportèrent rapidement hors du village, éclairé par les chandelles fumeuses des paysans ébahis, accourus sur le seuil de leur porte pour les voir passer.

Ils ne tardèrent pas à atteindre un sentier tortueux qui conduisait au pied d'une élévation naturelle, surmontée d'une tour en ruine qui, jadis, servait sans doute de poste avancé et de protection au village de Vireux-Walerand, mais dont les derniers débris ne servaient plus qu'à signaler le vandalisme de la bande noire. En voyant cette masse noire et compacte se dessiner au loin et, croître peu à peu, dans les vapeurs du crépuscule, les épaisses murailles de l'ancien manoir, nos voyageurs ne purent se défendre d'une secrète et indicible émotion.

L'aspect de ces lieux solitaires, dans lesquels, suivant la rumeur publique, se passaient de si étranges événemens, les expéditions des chauffeurs, la trace des dévastations commises par les volontaires exaltés qui couraient aux frontières, tout cela était bien fait pour agir sur leur imagination. Disposés, à leur insu, à subir l'influence de tant de croyances aveugles et de récits exagérés, ils se trouvaient soumis ainsi à une certaine susceptibilité nerveuse, rappelant à leur mémoire tout ce qu'on leur avait déjà raconté afin de les détourner de cette entreprise hasardeuse. La tour s'élevait sur d'énormes rochers taillés à pic, dont le sommet était couronné de verdure et qui paraissaient menacer incessamment d'une chute imminente les abîmes de la rivière, ils la laissèrent sur leur droite et, quittant la grande route, ils traversèrent un coin de bois où les rayons de la lune scintillaient déjà....

A mesure qu'ils avançaient, le chemin devenait de plus en plus sauvage et difficile ; les arbres plus hauts, les fourrés plus épais. Les chevaux pleins d'ardeur brouchaient à chaque pas contre des pins ren-

Toute cette scène avait quelque chose de fantastique qui ressemblait aux visions vagues d'un rêve.

Le berlingo quittant enfin la forêt s'engagea dans une gorge triste et sombre, formée par les masses granitiques appelées, dans la contrée, les Dames-de-Mense et qui se prolongent presque sans interruption pendant un bon kilomètre. Givet était sur la gauche, accroupi dans la brume. A droite, de vastes fondrières, pleines d'eaux stagnantes qui, s'infiltrant dans les bancs inférieurs de craie, d'argile et de limon, confondus en cet endroit, produisaient une terre grasse, dont l'industrie ardennaise tire encore de grands profits, semblaient miner la base énorme des rochers.

En passant devant un de ces précipices où un reste de croix de bois échappé à l'athéisme des autorités républicaines du district, subsistait encore comme un indice irrécusable de la ferveur religieuse des gens de la campagne. Placido s'écria d'un air très peu rassuré :

— Voici donc cette fameuse *marrière du crime* dont on parle tant !

— Qu'est-ce qu'on entend donc par cette étrange dénomination ? demanda aussitôt le hussard.

— Ah ! fit le voltigeur, c'est une longue histoire qui, dans les veillées, a fait dresser les cheveux de plus d'un jeune fille...

— Encore quelque histoire de revenant ? reprit Giuseppo d'un ton gouaillard. C'est donc un vrai pays de Barbes-Bleues que vos Ardennes ?

— Il s'agit ici d'un fait grave, d'une histoire et non d'un conte. Elle rappelle les forfaits d'un brigand terrible qui a désolé les environs au temps de la bande des chauffeurs il n'y a pas beaucoup de temps de cela.

— Voyons, mon brave, contez-moi votre histoire. Vous excitez ma curiosité avec vos chroniques ; l'appétit vient en mangeant ; le proverbe a partiellement bien raison ! Ce chemin sombre et encaissé, cette terre grasse dans laquelle nos chevaux et notre voiture perdent jusqu'au bruit de leurs mouvements, la fatigue qui m'accable, ce brûle-gueule éteint, tout cela me dispose merveilleusement à croire n'importe quoi... Il n'y a que la foi qui sauve, d'ailleurs !

Une conversation en règle s'établit alors entre le hussard et le voltigeur. La solitude parfaite de ces lieux, le calme de la nature entière, le balancement silencieux du berlingo, permirent aux voyageurs qui s'y trouvaient mollement bercés, de ne perdre aucune des paroles des deux interlocuteurs.

— C'était vers la fin de 92, dit Placido, quelques mois avant mon installation dans le pays ; par une soirée orageuse on vit arriver, à quelques lieues d'ici, au village de Pourru-Saint-Remy, un homme de haute taille, au front sourcilieux et déprimé, aux yeux gris, couverts d'épais sourcils roux et dont la fixité annonçait toute la ruse et la pénétration. Son nez long et pointu, très mince à la racine, témoignait de son audace et d'une énergie persévérante. Au demeurant, sa physionomie, sans avoir rien de laid ni de choquant, inspirait cependant, au premier aspect, un invincible sentiment de répugnance et d'effroi. On ignorait qui il était, d'où il sortait, ce qu'il faisait. Il dit se nommer Jacques, et travailla, pendant quelque temps, d'abord à la ferronnerie de Mézières d'où il fut chassé, ensuite à la fabrique de Champigneulle d'où il se sauva, après avoir commis un vol au préjudice du contre-maître. Plus tard, il revint se fixer à Pourru-Saint-Remy et se plaça en journée chez divers fermiers ; puis, refusant toute espèce d'ouvrage, il fit de longues absences dont il n'expliquait jamais la nécessité ni le but. Ce village touche à la frontière de Belgique, non loin de celle de Prusse ; au midi, s'étendent les forêts de l'Argonne ; au nord, l'immense forêt des Ardennes ; en face, se développe le pays de forêts et de plaines de l'ancienne province de Champagne ; la retraite était donc parfaitement choisie pour cet homme sournois et menaçant, dont les moyens d'existence demeuraient inconnus et dont les mauvais coups n'étaient jamais découverts. Armé d'un couteau et d'un énorme bâton, espèce de tronçonneau, dont il se servait comme vos muscadins de Paris de leurs petites badines, il disparaissait tout à coup de chez lui et, sur divers points à la ronde, à des distances fort éloignées, on le rencontrait, à la brume, assis au bord d'un sentier, comme s'il attendait quelque compagnon de voyage, ou courant dans les bruyères, comme s'il eût fait la présence des passans. Il était souvent possesseur de sommes assez rondes et on finit par remarquer qu'il paraissait toujours plus riche lorsque des laïcus avaient été commis aux alentours. La vie mystérieuse de ce vagabond redouté excitait les soupçons de tous, mais personne n'osait prendre l'initiative d'une dénonciation de peur de s'exposer à sa vengeance. Des vols, des assassinats commis avec une audace effrayante, se multipliaient cependant partout à un tel point qu'il était impossible de ne pas supposer de nombreux complices à maître Jacques. Le pays était dans la consternation. Les maronniers, les bergers, les laboureurs, les ouvriers de fabrique, ne se rendaient plus à leurs travaux qu'armés de pied en cape. Les femmes n'osaient plus sortir, sans craindre de devenir victimes des plus odieux attentats ; l'effroi était tel que plusieurs familles se réunissaient ensemble la nuit, pour se trouver en état de résister aux attaques terribles des malfaiteurs. Enfin, le pillage de la Maison Commune ayant fait désigner maître Jacques comme l'auteur de ce dernier crime, un houra général fut poussé dans le canton et l'on se livra à des recherches immédiates pour s'emparer du coupable. La gendarmerie nationale de Givet, prévenue du séjour des châtreaux dans le département, s'était mise en campagne. On vint cerner la chaumière de Jacques qui avait déjà pris la poudre d'escampote.

Cependant, on indiqua aux gendarmes une ferme isolée dans laquelle il s'était réfugié ; on y courut et on la trouva déserte aussi. Les investis-

gations minutieuses auxquelles on se livra furent d'abord sans résultat ; on allait quitter un grenier dans lequel on avait déjà tout bouleversé, lorsqu'un brigadier, qui sondait de son sabre des tas de fourrage, éprouva de la résistance. Un homme se leva aussitôt et déclara se constituer prisonnier pourvu qu'il soit garanti contre tout mauvais traitement de la part des villageois : c'était Jacques en personne. On s'en empara, on le lie, six gendarmes l'emportent dans la cour et se disposent à le charger sur une charrette, lorsque le misérable se dégage en bondissant des mains qui le tiennent, rompt ses liens et s'échappe en ricanant.

— J'aurais bien donné un jour entier de ma solde pour voir la figure des gendarmes à ce moment-là fit Giuseppo en éclatant de rire. Quel airon que ce maître Jacques !

— Pendant plusieurs mois il disparaît complètement, reprit le berlingo ; pourtant, le vol, l'incendie, l'assassinat, portent la terreur tantôt aux portes de Rocroy, tantôt dans les vallées d'Ilyerges, tantôt sur les roches de Charlemont, se rapprochant insensiblement de leur point de départ. Bientôt, tous les gens de Pourru-Saint-Remy qui ont désigné Jacques à l'autorité, tombent sous les coups d'un assassin invisible : quinze victimes paient ainsi de leur sang la louable fermeté dont elles avaient fait preuve en réclamant des lois la répression des brigandages qui s'attaquaient à la fois à la fortune et à l'existence de leurs concitoyens ; la terreur régna de nouveau dans le village, et la force armée se mit encore en campagne ; mais quelque zèle qu'elle mit à venger sa récente humiliation, ses recherches demeurèrent infructueuses. Il était donné à une simple fille des champs de triompher seule de tous les obstacles, et de débarrasser le pays du monstre qui en exterminait les habitants.

La fille d'un riche métayer de Ilyerges, était allée vendre ses fruits au marché de Givet et revenait de la ville à une heure assez avancée, ayant vainement attendu, à un rendez-vous qui lui lui avaient donné, ses compagnes et les ouvriers auxquels elle devait se joindre pour rentrer ensemble au village. A l'entrée de cette gorge, un individu qui lui était absolument inconnu l'accosta :

— Où allez-vous donc ainsi, la fille ? lui demanda-t-il.

— A Ilyerges, répondit-elle imprudemment et je suis bien aise de vous rencontrer, toi de Pommette, car les chemins ne sont guère sûrs à présent, sans compter que je rapporte ma recette, — deux cents bonnes livres écus, — dans ce sac qui me pèse comme s'il contenait tout l'argent de France.

— Qu'à cela ne tienne, fit l'inconnu, donnez-le-moi votre sac, je vous épargnerai volontiers la peine de le porter.

— Grand merci, répartit Pommette en riant malicieusement, ce ne sont pas ces paquets-là qu'on confie aux gens qu'on ne connaît pas !

— Je suis sûr que vous me connaissez !

— Nenni. Comment vous appelez-vous ?

— Jacques.

A ce nom la pauvre fille devint blanche comme sa corrette.

— Allons ! ce sac, et sur-le-champ ! s'écria alors le brigand d'une voix tonnante en faisant luire aux yeux de Pommette un long couteau.

La paysanne, abandonnant son sac, se mit à fuir de toute la vitesse de ses petites jambes, dans la direction du village. Elle se croyait déjà sauvée lorsqu'elle crut entendre quelqu'un courir après elle. Elle aurait bien voulu se retourner afin de s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination, mais engagée dans ce sentier étroit et marécageux où la moindre chute pouvait lui devenir si fatale, elle n'avait pas trop de toute son agilité pour s'échapper. Elle était déjà à la marrière devant laquelle nous venons de passer, lorsqu'une main de fer s'appesantit sur son épaule.

— Toute réflexion faite, lui dit Jacques ; je reviens pour te tuer, car si je ne te tue pas, tu me dénonceras demain !

— Je vous jure que je ne dirai rien ; ne me faites pas de mal, je vous en conjure ! s'écria Pommette éperdue.

— Il faut en passer par là, reprit le grand Jacques, seulement, comme tu es gentille, je te laisse le choix ou de mourir d'un coup de couteau ou de te précipiter dans cette marrière.

Larmes, prières, supplications, promesses de secret, tout fut inutile ; ce ne fut qu'un prolongement de supplice pour la pauvre fille. Hors d'elle-même, elle se décide pour la marrière dans l'espoir d'un secours inattendu. Le misérable bandit la força à se désabaisser pour que ses vêtements ne la fissent pas reconnaître ; puis, avec une prévoyance qui dénotait bien toute l'étendue de sa scélératesse, il s'approcha du gouffre pour s'assurer s'il était assez profond et s'il contenait de l'eau. Mais pendant qu'il se baissait vers l'ordure pour y jeter une pierre, la jeune fille, retrouvant subitement ses esprits, se précipite avec désespoir sur l'assassin, le pousse dans le gouffre et se sauve presque nue jusqu'au village où, demi-morte de frayeur et de saisissement, elle raconte ce qui venait de lui arriver. Sur-le-champ, le maire de la commune se rendit avec la garde rurale jusqu'à la marrière, d'où l'on retira le cadavre d'un homme qui fut bien reconnu pour être le terrible Jacques.

— A corsaire, corsaire et demi ! dit le hussard. L'aventure est jolie. Il y aurait de quoi faire un beau mélodrame avec cela et je m'en chargerais si, au lieu d'être trouper, j'étais gratte-papier. Mais il me semble que nous voici enfin au terme de notre voyage. N'est-ce pas là le château de Montigny ?

A cet endroit, en effet, la route faisant un coude et sortant des masses de rochers entre lesquelles elle se trouvait pour ainsi dire étranglée, le

vieux manoir se montrait aux regards avides et attendris des voyageurs, droit sur sa base gigantesque et le front dans les nuages.

Dans les temps guerriers du moyen-âge, ce devait être une forteresse formidable à l'abri de laquelle les châtelains pouvaient impunément braver l'audace des routiers et la cupide rivalité des hauts barons de la province. Du côté opposé au village, ses flancs noirs ou couverts d'herbes et de racines semblaient s'élever d'un abîme effrayant au fond duquel coulait un gros ruisseau qui portait le tribut de ses ondes limoneuses à la rivière. Du côté du sud, où la rampe était moins raide, le terrain allait, se contourant en hélice, jusqu'au sommet de la colline où des marches de pierre, grossièrement taillées et successivement amoncelées jusqu'au pont-levis, interdisaient aux voitures et aux chevaux l'accès de la place.

Un conduit souterrain, creusé dans la roche vive, à gauche de l'avenue, et maintenant obstrué par d'impénétrables broussailles, — sorte de tunnel, presque en entier écroulé dans l'intérieur, — indiquait, d'une manière assez positive, que c'était là le chemin réservé aux cavaliers et aux équipages du châtelain. L'ortie, le liseron et la pariétaire se disputaient à l'envi l'ouverture de ce passage, tapissant la muraille, tombant en guirlandes du haut des créneaux ou grimpaient du sol dans les moindres interstices, comme pour cacher le secret de l'entrée du manoir sous cet épais et verdoyant rideau de plantes parasites.

Autant qu'on en pouvait juger de l'endroit où roulait maintenant le berlingo du napoléon, le château se composait de deux tours hautes, larges et carrées, reliant un corps-de-logis principal, surmonté d'un beffroi en ruine, et entourées, suivant l'usage, de bâtiments moins élevés et d'un mur à créneaux. De grands arbres mouvaient sur l'esplanade leurs ondoyans panaches, couvrant une partie des fortifications et contribuant aussi à l'effet de ce formidable édifice.

Aux pieds du rocher, sur ses flancs arides, des chaumières aux toits criblés, aux solives calcinées, brisées par les siècles et les tempêtes, dressaient encore péniblement leurs carcasses éclopées sur le sol incliné de la colline. Elles avaient dû être chelonées autrefois sur ces pentes rapides afin d'arriver au voisinage immédiat du château, dont la force et la richesse avaient engagé sans doute les habitants des environs à chercher sous ses murs une protection et une industrie. Au milieu de ces décombres, de ces échafaudages mutilés, menaçant de s'écrouler au premier coup de vent, quelques feux de tourbe servant à préparer la nourriture de soit disant bûcherons, attestaient que plusieurs de ces chaumières étaient cependant habitées.

Cette circonstance, qui semblait contredire les récits épouvantables des paysans, frappa les voyageurs. Il leur parut étrange qu'à plusieurs kilomètres à la ronde on n'osât pas regarder du côté de Montsigny, qu'on n'en parlât qu'en tremblant, tandis qu'une colonie de bûcherons, — race aussi accessible que d'autres aux craintes superstitieuses, — établissait précisément ses taudis à portée de cette demeure maudite.

— Assurément, se dirent Charles et Gaston, tout ceci n'est pas clair. Nonobstant, ils mirent pied à terre les uns après les autres, tant pour aller le berlingo, dans l'ascension pénible qu'il allait entreprendre, que pour se faire une idée de l'ensemble des bâtiments et des alentours.

Pendant qu'ils cheminaient ainsi, livrés à toutes leurs réflexions, Louise au bras de Kergouët et de Gaston, Berthe s'appuyant sur l'épaule du vicomte, Giuseppe en arrière et le voiturier en tête, avec sa carriole, leur silence fut tout à coup troublé par un cri lointain, mais si lamentable, si pénétrant, que tous s'arrêtèrent saisis d'un irrésistible effroi.

— Ciel! s'écria Berthe en serrant involontairement son mari dans ses bras, qu'est-ce que ce bruit ?

— Quelque cri de voyageur en détresse! dit le vicomte d'un ton calme, quoiqu'il fût assez peu rassuré lui-même.

— On dirait le dernier soupir d'un mourant! murmura Louise épouvanée.

— C'est le cri plaintif d'une chouette, rassurez-vous, ajouta le commandant.

Il n'avait pas achevé qu'un second cri, non moins lugubre, non moins effrayant, lui répondit du fond des maquis de broussailles qui couvraient le pied des murs. La voiture cependant continuait à monter toujours sans obstacle, lorsque les chevaux bondissaient subitement en arrière, se cabrèrent, l'oreille droite et le poil hérissé. Le souffle bryuant de leurs naseaux et le tremblement convulsif de leurs jarrets indiquaient qu'un objet d'épouvante les empêchait d'avancer...

— Sainte Rosalie! une mare de sang!... s'écria presque aussitôt Placido défaillant.

III.

La Boîte de Pandore.

L'antique manoir moult enfin ses flancs noirs et crevassés. La nuit, tombée du haut des monts, l'enveloppe comme une écharpe de gaze semée d'étoiles d'or. Les ronces croissent sur le sol brisé. Le lierre, ce brillant suaire des ruines, le recouvre en partie. Au fond de ses larges fossés, les joncs bruisent. Des cyprès se meuvent en soupirant dans la sinistre enceinte et balacent ces murailles que protègent deux tours, d'où — aux beaux jours de la chevalerie, — les arbalétriers de garde ôtaient le hannap hospitalier aux ménestrels, et amonageaient aux gens d'armes de Montsigny, l'approche des bandes hostiles. Ça et là, des oiseaux de nuit volent pesamment, expulsant de leurs nids les mélancoliques palombes. Sur la droite, la forêt se prolonge dans les ténèbres.

A gauche, la vallée se creuse en sinuosités innombrables jusqu'à la Meuse, qui brille dans la plaine, comme une lame de glace...

L'entrée du château était éclairée par les pâles clartés de la lune, dont les rayons argentés se jouaient dans les grottes et la vigne-vierge confondus pêle-mêle sur les murs. Le pont-levis était baissé; immobile sur son assise de granit, il semblait attendre l'arrivée des héritiers de son ancien maître et courber, en signe d'hommage respectueux, son tablier de fer devant leurs pas.

— Tiens! s'écria Giuseppe qui venait de prendre la tête de la colonne et s'avancait à travers les décombres, un pistolet armé dans chaque main, en voila une farce! Le pont-levis qu'on abaisse pour nous recevoir! Ils sont polis les revenants!

— Ne criez donc pas comme cela, par saint Janvier! lui dit Placido d'une voix chevrotante, vous avez bien sûr, nous attirer un malheur!

Un gros éclat de rire du hussard accueillit cette sortie pusillanime du voiturier.

— Signor Placido, lui répondit-il, vous avez peur!

— Moi? Pour de quoi?

— De tout, pardieu! Vous n'avez pas l'air d'être fort à votre aise. Je suis persuadé que vous craignez de laisser vos membres aux esprits du château. Après tout, plus l'oiseau est vieux, plus il tient à ses plumes et vos appréhensions me semblent aussi naturelles que fondées...

— Fondées! Vous croyez donc aussi qu'il nous arrivera quelque chose?

Le hussard fit un signe de tête affirmatif avec une gravité lugubre qui acheva de désarçonner le courage du berlingo. Il poussa un profond soupir et suivit Giuseppe d'un pas chancelant, tirant après lui les chevaux qu'il venait de dételer de la carriole, afin de les faire participer à l'abri qu'il était forcé de chercher lui-même dans le manoir.

— Je ne m'étais pas trompé, fit le commandant, après avoir examiné silencieusement l'extérieur du château; le bruit sourd accompagné d'un inexplicable cliquetis de chaînes que nous venons d'entendre tout à l'heure, provenait du pont-levis qu'on ouvrait; pendant que nous étions arrêtés devant cette mare de sang où nos chevaux refusaient de tremper leurs pieds.

— On nous attendait donc? demanda Berthe.

— Peut-être! répondit Gaston.

— Le Corbeau-Noir veut une proie d'aigle... dit le vicomte.

— Il ne se doute guère qu'il va me revoir! reprit Gaston en souriant amèrement.

— Et moi donc! s'écria Charles. Le projet d'occuper, en bon propriétaire, ce château que la terreur et la superstition lui ont livré, d'en faire un asile inviolable à ses crimes et à ses complots a dû lui sourire en effet! C'est une audace des plus caractéristiques; ce trait peint tout l'homme; Ma-chi-kiac est un scélérat de génie. Seulement, je me demande ce que va devenir ce revenant postiche en se trouvant face à face avec nous deux; toi, Gaston, qu'il croit mort en Amérique sans doute, moi, qu'il a vu fusiller!...

— Cela nous promet une scène fort divertissante, ma foi! observa de Kergouët.

— Je ne sais, dit Louise, mais je n'entre dans ces lieux qu'avec un serrement de cœur singulier. Je devrais être bien heureuse, sans arrière-pensée, et je sens qu'un nuage s'interpose entre moi et le bel avenir que la Providence semblait m'avoir réservé. Si de nouvelles infortunes allaient nous assaillir dans ce dernier refuge?

— Moi, je ne me fais pas plus brave que je ne suis d'abord, s'écria Berthe; je meurs de peur!

— Ecoutez, se hâta de lui dire le vicomte, c'est ici la demeure de votre père, le lieu où sont nés, où ont brillé, où se sont éteints vos ancêtres, race illustre, dont la tombe est abandonnée, profanée peut-être. C'est ici votre domaine, à vous, seule héritière du comte, dernière descendante des Montsigny; vous y devez entrer en fière châtelaine et non en fille craintive. C'est ici votre seule retraite, votre unique bien, c'est votre terre natale, c'est votre fortune; il faut en prendre possession parce qu'il y va de votre honneur et que les dernières paroles de votre père mourant vous en font un devoir. Ne vous refusez donc pas à une tâche si sainte; rappelez dans votre âme cette noble fermeté qui vous aida à supporter le fardeau de votre mauvais destinée et à soutenir dignement le choc de nos persécuteurs. Qu'avez-vous à craindre, ne sommes-nous pas cinq hommes déterminés auprès de vous, prêts à vous protéger et à vous défendre? Accorderez-vous quelque attention à ces contes à dormir debout, que l'ignorance propage dans les campagnes sur presque tous les vieux châteaux du monde? Cessez donc ces enfantillages, et pour l'honneur de votre nom, pour celui de votre sexe, ayez assez de confiance en notre dévouement et en notre courage, pour vous croire parfaitement en sûreté au milieu de nous tous et, particulièrement, au bras de votre époux. Tenez, nous voici au pont-levis; traversons-le hardiment et entrons enfin, car il est temps, je crois, de songer à nous reposer après tant de fatigues!

Cette allocution énergique, où régnait, au milieu de tant de raison et de tendresse noblement exprimées, comme un accent de vague reproche qui s'adressait à sa faiblesse lit rougir Berthe et lui rendit un peu de force d'esprit. Tous se serrèrent en groupe compacte et s'avancèrent d'un pas ferme, sous la voûte d'où s'échappèrent en battant des ailes, des centaines d'oiseaux de proie.

Ils pénétrèrent ainsi dans la cour d'honneur, dont le pavé avait entièrement disparu sous l'herbe. En face d'eux, le principal corps de logis

du manoir s'élevait avec ses deux étages de fenêtres en ogive, sa banquette d'airain, son Perron à double rangée de degrés en marbre et son entrée massive, soutenue par des lions de pierre qui semblaient en défendre l'accès.

La lune projetait de blafardes lueurs sur les murs humides et lézardés, sur ces mille colonnettes cannelées, à la taille svelte et élancée, sur cette masse informe de débris, confondus pêle-mêle dans la poussière, à travers ces vitraux décolorés ou troués, contre ces sculptures merveilleuses d'emblèmes et d'armoiries, — étrange assemblage, qu'obscurcissait par intervalle l'ombre opaque des sycomores et des cyprès, à l'entrée des spiraux et le long de ces pierres tumulaires où dormaient, de l'éternel sommeil, les farouches châtellains de Charlemont, ensevelis dans leur armure. Tout cela était sombre, calme, muet, plein de poésie, de grandeur, de tristesse et de mystère.

Ils montèrent le Perron de carare, sans s'arrêter à examiner le rez-de-chaussée, dont les portes semblaient soigneusement closes. En escaladant tant bien que mal l'escalier en ruine qui conduisait à l'étage supérieur, ils auraient fort bien pu dire avec Mathurin Régnier :

La montée étoit torte et de fâcheux accès
Tout branlait des-ous nous jusqu'au dernier étage ;
D'esclie en échelon, comme un limot en cage,
Il falloit sauteller.

Car ce fut après bien des précautions, qu'ils entrèrent dans une suite de chambres désertes et délaissées, la dernière de l'enfilade aboutissant à une galerie dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc.

Cette salle immense, réservée sans doute autrefois, par les seigneurs de Montsigny, aux réceptions d'apparat, était ornée de vieilles bannières en loques, de pauphies effacées à us la rouille et de portraits de famille représentant, dans les costumes distinctifs des charges qu'ils avaient remplies, les ancêtres de cette maison.

Sans s'aventurer plus loin, les nouveaux hôtes de cette seigneurie demeurèrent décidément à passer dans ce lieu le reste de la nuit. Giuseppe qui venait de battre le briquet et d'allumer un fagot, se mit à explorer la salle dans toute son étendue, secouant la poudre des meubles, fermant les portes de communication et rajustant le vitrail en losange dans ses châssis de plomb tout déformés.

En s'approchant de la vaste cheminée à manteau qui décorait le justemilieu de la galerie, il y trouva, dans leurs cadafres d'argent doré, quelques restes de vieilles bougies, derniers débris d'une fête splendide, à la quelle, — dans leur temps heureux, — avaient assisté, sans doute, la marquise de Launay, le comte et la comtesse de Montsigny-la-Roche.

— Ah ! pour le coup, s'écria-t-il gaiement, voilà qui est aimable ! Ce sont de ces attentions auxquelles un galant homme n'est jamais insensible. . . .

— Qu'est-ce donc ? fit Gaston en se retournant vers son hussard.
— On nous fournit l'éclairage, commandant ! Des chandelles de cire jaune. Mais ces satanées mèches de bougie me font l'effet d'être pétrifiées, elles ne veulent pas mordre au feu. On les a peut-être trempées dans l'eau avant de nous les offrir. . . . Ce ne serait guère sorcier, en tout cas ! Ah ! en voici une, enfin !

Bientôt la salle fut suffisamment illuminée, un feu de broussailles fut allumé, et nos voyageurs se pressèrent devant la flamme claire et pétillante qui réchauffait les cendres de ce foyer abandonné.

Le premier soin du commandant Gaston fut de se mettre à l'abri de quelque surprise en visitant la galerie, en sondant la muraille, en observant la place tant à l'intérieur qu'à dehors, du côté des jardins. On ferma toutes les portes derrière lesquelles on entassa quelques meubles. On dérocha en suite les vieux rideaux de lampas rouges de vers, qui poussaient dans les embrasures verrouillées des croisées, pour en faire une sorte de tente, sous laquelle Berthe et Louise, étendues côte à côte sur des nattes, devaient passer cette première nuit. Les hommes, qui de ça, qui de là, se couchèrent sur le parquet, enveloppés dans leurs manteaux.

Le vicomte de Launay commençait à s'assourir après avoir long-temps lutté contre la lassitude et le sommeil, lorsqu'un bruit assez singulier attira peu à peu son attention.

On eût dit le pas lourd, régulier et retentissant de la statue du commandeur au festin de Pierre. C'était comme un pied de plomb qui se traînait en cadence sur les dalles de la chapelle. Tout autre que Charles eût aussitôt craint de voir arriver jusqu'à lui, armé de pied en cap et dans sa pesante armure de fer l'ombre menaçante d'un des seigneurs trépassés de Charlemont. Mais le jeune homme doué, pour son bonheur, d'une grande forme d'esprit, se convainquit bientôt, en analysant, pour ainsi dire, ce bruit souterrain, qu'il ne pouvait provenir du fait d'une personne qui se serait promené dans le château à pareille heure.

En effet, le bruit ne changeait pas de direction ; il ne croissait, il ne diminuait jamais d'intensité, la mesure du coup frappé était toujours égale. On ne pouvait mieux le comparer qu'au mouvement d'un balancier, touchant à demi sur son axe et se heurtant contre un corps métallique dans sa période de rotation.

Quelle inexplicable que fut ce vacarme, il s'en inquiéta si peu qu'il se retournait déjà dans son manteau pour s'endormir lorsque la banquette fêlée de Montsigny sonna minuit.

À ce dernier coup, le bruit avait cessé, mais une clameur horrible et stridente s'éleva dans les airs, semblant s'échapper du fond des fossés.

Le vicomte tressaillit et, machinalement, éveilla son frère qui ronflait bravement à son côté.

— Qu'y a-t-il ?

— Écoute !

Les mêmes cris se firent entendre sous les murs du manoir, et presque en même temps des lueurs soudaines, tantôt verdâtres, tantôt sarginales, tantôt blanches comme la fugitive clarté d'un éclair, jaillirent à travers les ruines, reflétées par les vitraux de la galerie.

— Diable ! se dit le commandant en se grattant l'oreille, voilà le braille-bas qui commence. Quel ennui, je dormais si bien !

— Que faire ? demanda le vicomte.

— Attendez, parbleu ! Que veux-tu que nous fassions ? Il est probable que MM. les farfadets sont impatients de faire notre connaissance, et qu'ils nous accorderont l'honneur d'un chaad entretien. As-tu tes pistolets chargés ?

— Oui.

— Il n'est rien de plus efficace dans les exorcismes.

Il achevait à peine que la bougie allumée par Giuseppe, partit en fusée dans les hauteurs sculptées de la salle et s'éteignit.

— Tant que l'on n'exécute que des tours de physique amusante, fit Gaston, nous n'aurons qu'à remercier ; bien qu'il me parût mille fois préférable de faire un bon somme, que d'assister à une taiseable parodie des soirées mystérieuses du grand Robertson.

— Quel est donc le farceur qui prend moi nez pour un chandelier ? grommela tout à coup le hussard, en se réveillant.

Les deux frères se mirent à rire de la question bouffonne de Giuseppe.
— C'est la bougie qui vient d'éclater et de tomber sur ta tête sans doute ! lui dit Gaston.

— On ne consomme ici que des chandelles romaines ; ajouta le vicomte.

— Tiens ! vous ne dormiez pas, commandant ?

— Est-ce que l'on dort au spectacle ?

— Comment au spectacle ? On n'y voit goutte. . . . Ah ! si, il paraît qu'il y a une fête dans les environs, puisque l'on tire un feu d'artifice ?

— Ce sont les esprits du château qui font leurs fredaines, dit le vicomte.

— Ils ne sont pas forts ! reprit dédaigneusement le hussard. Voilà des feux de Bengale qui montrent platement la ficelle. Ils auraient dû venir me trouver, je leur aurais donné le conseil de. . .

À ce moment, trois coups frappés à la grande porte de la galerie l'interrompirent.

— Saint Onuphrius et saint Janvier ! ayez pitié de nous, nous sommes perdus ! s'écria Placido, réveillé en sursaut par cet appel sinistre.

— Eh bien ! qu'en dis-tu, Giuseppe ? Ne sommes-nous pas dans un palais enchanté ? lui dit Gaston à voix basse. Tu n'as pas le temps d'émettre un souhait que déjà il est exaucé ! On vient sans doute te demander conseil sur la manière de fabriquer des pièces d'artifice.

— Je pourrais bien leur prouver qu'ils n'ont pas inventé la poudre au moins ! répondit le hussard en armant ses pistolets.

— Mais que se passe-t-il donc ? demandèrent à leur tour les deux cousins.

— Rien. Ne vous alarmez point, fit le vicomte de Launay, nous avons cru que l'on frappait à la porte et cela nous a réveillés. Rendez-vous, mes amis, et soyez sans crainte, nous sommes trop nombreux et trop près les uns des autres pour qu'il nous arrive la moindre des choses.

Quelques minutes après, on frappa de nouveau. Berthe et Louisa, domptées par cet énergique sommeil de vingt ans, s'étaient heureusement rendormies et ne l'entendirent pas. Gaston, afin de ne plus troubler leur repos et afin de leur éviter des terreurs inutiles, défendit à Giuseppe de répondre à cette nocturne provocation, lui promettant, en récompense de sa patiente impassibilité, de se livrer le lendemain avec lui aux recherches les plus minutieuses pour découvrir leurs importuns visiteurs, et les punir de leur insolente indiscretion.

On frappa une troisième fois, et comme ces somnolents d'ouvrier demeuraient sans réponse, on prit enfin le parti de se retirer. Il se fit un grand cliquetis de chaînes dans la salle précédant la galerie, et peu à peu ce cliquetis allant en s'amoindrissant dans l'escalier, dans les corridors du rez-de-chaussée et jusque dans la cour, il finit bientôt par s'évanouir complètement, et le reste de la nuit fut assez paisible, au dire de Placido chargé de faire sentinelle, et d'ailleurs, tellement glacé d'épouvante, qu'il lui eût été physiquement impossible de fermer l'œil.

Dès que le jour commença à poindre, le voiturier réveilla son compatriote Giuseppe.

— Eh bien, ce n'est donc pas encore fini ? demanda le hussard en se frottant les paupières.

— Au contraire, répondit le berlingo, voici la nuit qui se dissipe et le soleil qui se montre, et comme j'ai d'excellentes raisons pour ne pas rester une seconde de plus dans cet affreux manoir à loup-garou, je vous prie de m'accompagner jusqu'à la cour d'honneur où j'ai laissé les clefs. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à ces bêtes qui ne sont pas à moi et dont je suis responsable. Seigneur Dieu ! si c'était Chicharona et Casdani, je n'aurais pas été tranquille de la nuit !

— Avec ça que vous avez été parfaitement calme, quand les revenans frappent à notre porte ! Un homme d'âge comme vous, c'est honteux, signor Placido !

— Ma foi, je n'ai jamais été en enfer. . . .

— Vous n'avez jamais été en enfer? Et votre petit ménage, qu'en faites-vous donc?

— Ce n'est pas l'embaras, sous ce rapport-là, j'ai supporté plus que ne supportent les damnés! mais vous êtes cruel avec vos plaisanteries, signor Giuseppe, et je vous souhaite de ne point passer par les rudes épreuves que j'ai subies en mariage. — Quand vous aurez contracté les *doux liens de l'hyménée*, comme disent toutes les chansons, je pourrai bien rire aussi à mon tour, peut-être!

— Oh! quant à cela, pays, soyez sans inquiétude. Un hussard de la mort ne galope pas avec son épouse et ses quinze enfants en croupe; la loi s'y oppose un peu proprement et elle a raison. Chacun son métier. C'est bien plus commode d'avoir toutes les femmes sans en épouser aucune...

— Toutes les femmes! toutes les femmes! fit Placido en haussant les épaules d'un air de profonde pitié.

— C'est la vérité! répliqua le hussard piqué au jeu. Il en pleut sur notre passage des femmes! Quand on aperçoit au loin le crochet d'une moustache de hussard, tout est en fermentation dans les campagnes et dans les villes. Les alouettes nous tombent toutes rôties du ciel, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre... voilà!

— C'est bon, c'est bon! marmota le berlingo en décollant ses bêtes, vous avez une langue bien pendue et bien dorée, mais je crois, —suivant votre exemple de citations proverbiales,—que vous faites encore plus de bruit que de besogne. Enfin, heureusement qu'il n'est rien arrivé à mes chevaux, ajouta-t-il en les examinant avec une joie sans égale, j'étais dans une belle inquiétude sur leur compte. Il ne me reste plus qu'à les atteler au berlingo et à vous souhaiter une meilleure nuit que celle que nous venons de passer ensemble.

— Merci, camarade, moi je vous souhaite un bon voyage! fit le hussard en relevant le tablier du pont-levis sur les pas de l'honnête voiturier.

Lorsque Giuseppe rentra dans la galerie, tout le monde était sur pied. On plaisait Kergouët de son lourd sommeil. Il n'avait rien entendu; il ne s'était pas dérangé de toute la nuit et ne voulait pas ajouter foi au récit des incidents bizarres qui avaient signalé l'existence des spectres du manoir.

— Je conçois, disait Gaston, que le vulgaire se laisse effrayer par les contes de bonne femme qui circulent dans le pays; que ces foux multicores aperçus à une grande distance par quelques voyageurs égarés, leur inspirent un certain effroi; que ces cris affreux soient bien faits pour intimider les plus braves, et qu'enfin, la visite mystérieuse qu'on a tenté de nous faire cette nuit ne permette guère de regarder cette habitation comme une demeure agréable et tranquille, mais nous ne saurions être les dupes d'une farce odieuse. Dès aujourd'hui, ce matin même, il faut nous livrer à des perquisitions tellement rigoureuses dans toute l'étendue du château, que nous parvenions à mettre la main soit sur Florestan, —s'il est possible que par trahison ou par cupidité il ait trempé dans cette comédie,—soit sur Ma-chi-kia-qui, à n'en pas douter, est le principal acteur de ces scènes, renouvelées de Cartouche et de Mandrin.

— Il est certain, mon frère, répondit le vicomte, que la puissance occulte qui joue un si grand rôle, à l'ombre de ces vieux murs, ne m'inspire que mépris et colère. J'admets, comme toi, que notre nom soit le fil conducteur de ces ouragans fantastiques, — bien que sa barbarie de sauvage, rebelle à toute civilisation, me paraîsse peu prête aux raffinements de jonglerie employés par les invisibles possesseurs de Montsigny. — Mais des créatures maudites comme ce Ma-chi-kia-qui ont le génie du crime et possèdent l'instinct de toutes les fourberies. Je croirai, jusqu'à preuve du contraire, qu'il y aurait de l'injustice, de l'ingratitude même à accueillir légèrement des soupçons de complicité à l'égard de Florestan, fidèle serviteur vieilli dans la maison, respecté à vingt lieues à la ronde, honnête, simple, dévoué, et à qui, notre oncle, — qui avait tristement appris à se connaître en hommes de cœur, — accordait toute confiance.

— Il peut avoir changé! hasarda M. de Kergouët, l'espoir de l'impunité, l'amour de l'or, la conviction où il était, peut-être, qu'aucun membre de la famille n'existait plus...

— Il est impossible que cet homme si probe soit devenu tout à coup accessible à tant de vices. Nous correspondions ensemble d'ailleurs, et depuis long-temps. Ce vieillard, au bout de soixante années de vertu, ne pouvait devenir criminel du jour au lendemain, je le répète. Le respect qu'il portait à Berthe, à nous tous, avait sa source naturelle dans l'affection profonde qu'il portait à son maître; la douleur qu'il manifesta à la nouvelle de sa mort n'est pas de ces douleurs hypocrites qui se traduisent par des grimaces. Berthe vous dira qu'elle a vu Florestan suivre le cercueil du comte de Montsigny avec tous les signes du plus violent désespoir. On craignit pour sa raison, à la suite de ce malheur qui semblait le frapper aussi cruellement que pas un de nous. Les soins qu'il prit de cette demeure délabrée, des terres qui en dépendent, doivent certainement le préserver de doutes aussi outrageants. D'ailleurs, rappelez-vous la circonstance bien significative de sa dernière lettre à Berthe, dans laquelle quelques lignes tracées à la dérobée avec du jus de citron, je crois, nous faisaient présenter une catastrophe et où il implorait notre assistance contre les ennemis qui traitaient sa perte.

— C'est vrai, ajouta Berthe en palissant d'émotion. Oh! Charles, si nous avions été la cause de la mort de ce excellent vieillard!

— Horrible pensée! fit Louise. Pourtant, qu'eussions-nous pu tenter à cette époque pour le protéger? Charles ne devait pas se rendre seul

dans ce repaire où il eût infailliblement péri sans avoir la consolation de sauver Florestan. Il nous était interdit de le suivre de peur de tomber entre les mains des terroristes; M. Robin était enchaîné à son poste par les devoirs que lui imposaient des temps alors si difficiles. Deux femmes comme nous ne pouvaient rien. Gaston ne parut à l'horizon que sur la fin de notre captivité. Dieu a conduit tout cela. S'il a permis qu'il arrivât malheur à Florestan, nous ne saurions en accuser notre indifférence. — Quoi qu'il en soit, reprit Kergouët, comme nous sommes dans la place, il s'agit d'aviser aux moyens les plus énergiques et les plus prompts de nous en rendre maîtres. Recourons aux autorités du pays. M. le comte, qui est notre sauve-garde à tous, par la position militaire qu'il occupe, peut aisément réclamer l'intervention de la force armée...

— C'est bien mon intention, interrompit Gaston; mais réfléchissez qu'il faut nous conduire en tout ceci avec une extrême réserve, afin de ne mêler le public à nos affaires que quand cela sera devenu tout à fait indispensable. Quel est, en effet, notre but en nous arrêtant ici? C'est d'abord de vivre tranquilles, à l'abri de toute curiosité importune, de toute persécution. C'est, ensuite, de connaître l'antique demeure d'un parent vénéré, d'en relever les ruines, de lui rendre sa valeur primitive, s'il est possible; c'est surtout d'y rechercher le lieu où sont enfouis les derniers débris de la fortune des Montsigny. Pour y parvenir, nous devons trouver, avant tout, certaine boîte contenant des renseignements précieux pour diriger nos investigations, et peut-être que les changements successifs survenus dans cette habitation, rendront notre tâche bien difficile. Mais si nous réussissons à découvrir cette cachette, y trouverons-nous la boîte qui nous est si nécessaire? Il y a cent à parier contre un, qu'on l'aura dérobée, et quand la preuve nous en sera acquise, c'est alors seulement qu'il faudra faire intervenir la justice. Le soin de notre conservation doit nous préoccuper plus vivement que jamais: nous ne saurions nous dissimuler que nous sommes en butte à des ennemis d'autant plus redoutables qu'ils sont invisibles. Il sied donc que nous mettions en campagne pour visiter, pierre à pierre, les différentes parties du château et tâcher de trouver la trace des misérables qui s'y sont réfugiés. Giuseppe ne suivra seul dans cette exploration. En cas de danger la détonation de nos pistolets vous donnerait l'éveil et vous appellerait à notre aide. Allons au plus pressé!

Et se levant, à ces derniers mots, le commandant fit signe à son hussard, qui le suivit avec un empressement égal au moins à son envie de patier. Ils descendirent aussitôt vers le rez-de-chaussée.

Le château de Montsigny datait du XIII^e siècle. Il avait été bâti par le seigneur de Réthel, bâard d'un de ces comtes héréditaires de Champagne dont Robert 1^{er} fut la souche. Ces puissans feudataires, qui avaient envahi sous des rois faibles l'autorité souveraine, exercèrent dans cette magnifique province tous les droits de la suzeraineté jusqu'en 1274, époque à laquelle elle fut réunie à la couronne, par le mariage de Jeanne de Navarre, unique héritière de Henri III, comte de Champagne et roi de Navarre, avec Philippe-le-Bel, roi de France. Les comtes de Champagne étaient pairs de France, et portaient au sacre la bannière royale. Ils faisaient tenir leurs états par sept comtes qui se qualifiaient pairs de Champagne. C'étaient les comtes de Joigny, de Réthel, de Braine, de Roucy, de Brienne, de Grand-Pré et de Bar-sur-Seine. Quand la famille de Réthel s'éteignit, cette seigneurie passa dans la famille de Montsigny-La-Roche, dont Berthe était le dernier membre. Le manoir avait donc l'aspect extérieur des forteresses du moyen-âge; la hauteur de ses murailles, liées par des bastions et défendues par des tours crénelées, ses larges fossés, l'escarpement de son rocher et l'imposante de la forêt des Ardennes, contre laquelle il s'appuyait, faisaient de ce château la position la plus sûre et la plus formidable de la contrée.

Les châtelains de Montsigny avaient pourtant cherché à dissimuler la sombre sévérité de leur demeure sous un luxe tout moderne. Il n'y avait guère que la salle des gardes, les chambres de l'argentier, du sommelier, du majordome et la chapelle, situées au rez-de-chaussée, qui eussent conservé leur antique et primitif aspect. Le premier et le second étage entièrement rebâties sous Louis XIV et Louis XV, se ressemblaient à la fois de l'art grandiose de la fin du règne du grand roi et du goût maniéré et coquet du sultan du Parc-aux-Cerfs.

Depuis plus de soixante ans, rien n'avait été changé à la décoration intérieure de ce palais.

On remarquait dans la grande galerie où nos pèlerins avaient passé la nuit, un haut linteau de bois sculpté, à dossier armorié, dans lequel les anciens seigneurs de Montsigny s'associaient aux jours de gala, pour recevoir leurs vassaux et tenanciers.

La cheminée colossale, sous le manteau de laquelle pouvaient s'abriter une vingtaine de chasseurs, était, à elle seule, une merveille. Des cariatides en marbre blanc, de grandeur naturelle, échappées au ciseau d'un Jean Goujon ou d'un Germain Pilon, supportaient l'entablement orné de guirlandes de fleurs et de feuilles de chêne, sculptées avec une finesse, une patience et un art incroyables.

La salle, pavée d'une mosaïque, exécutée en *scagliola* italienne, et rendue indestructible grâce au mastic qui liait tous les fragments entre eux, semblait réfléchir orgueilleusement dans cette surface polie et brillante l'or des lambris et les radieuses peintures de son plafond. Au centre de ce plafond élevé en demi-lune rayonnait l'enseigne des Montsigny, portant d'azur à une tour crénelée de quatre pièces d'argent et maçonnée de sable, à deux cygnes d'argent becqués et membrés d's gueules, af-

frontées, perchées sur les deux créneaux extrêmes et soutenant de leur bec une étoile d'or.

De loin en loin, pendaient des lustres en cuivre doré, enrichis de cristaux de rocaille admirables de netteté et d'éclat.

Les portraits de tous les membres de la famille ornaient la muraille, avec toute la gravité de l'histoire, sous les divers costumes du temps où ils avaient vécu et des charges qu'ils avaient remplies. Ces figures raides et grimaçantes, ensevelies sous un triple linéol de poussière, attestaient, pour la plupart, la naïveté de l'art dans les siècles reculés.

On y voyait, depuis Pierre I^{er}, vidame de Rheiel, qui s'illustra aux côtés de Bayard, lorsque le chevalier sans peur et sans reproche, défendait avec un si brillant succès la ville de Mézières, jusqu'à Clotilde de Monthermé, dernière comtesse de Montsigny, représentée dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, au côté de son époux, revêtu de l'uniforme d'officier d'artillerie.

Au bout opposé de la galerie, faisant face à la cheminée, était sculpté, dans le bois du panneau, un chevalier revêtu de son armure, la tête garnie du casque et la visière fermée. Ce portrait, — si c'en était un, — ne laissait voir qu'une partie du visage, depuis les sourcils jusqu'à la moustache; encore, les yeux étaient-ils vides de l'émal qui avait dû tenir lieu de regards à cette terrible statue.

Aux deux extrémités de la salle, deux portes s'ouvraient, conduisant l'une dans les appartements de l'aile gauche du manoir, entièrement dégaris, dévastés, ensevelis sous la poussière et minés par l'humidité — inhabitables en un mot — et l'autre, menant à trois chambres, parfaitement conservées, une vaste bibliothèque garnie encore de bouquins respectables et de deux chambres à coucher à la Louis XV, qui, terminant l'aile droite du château, donnaient par conséquent sur ses trois faces : à gauche, sur la cour d'honneur et la forêt, à droite, sur les jardins et la vallée, en face, sur les remparts et le chemin tortueux de Charlemont.

Ce fut dans cette dernière partie de l'habitation qu'on décida unanimement de s'établir, et l'on se mit immédiatement en mesure de faire les préparatifs nécessaires pour bien passer la nuit suivante.

Kergouët, Gaston et son frère Charles, occupèrent la première salle qui séparait la grande galerie des pièces de l'aile droite où devaient coucher les deux cousins. Giuseppe traîna sa paille en travers de la porte et forma l'avant-garde de cette intéressante caravane exposée à des périls d'un genre si nouveau.

Les chambres choisies par Louise et par Berthe semblaient avoir été construites, décorées et meublées pour servir de retraite à deux jeunes filles comme elles. Tout le monde se rappela, en y entrant, les dernières confidences du comte de Montsigny sur l'existence paisible qu'il goûtait dans le château de ses pères, avant la fatale comblance du marquis de Launay. Ces deux chambres, en tout point semblables, avaient été respectées par le temps, et, involontairement sans doute, — par les esprits dévastateurs qui hantaient le manoir.

On reconnaissait dans leurs plus minutieux détails les chambres virginales de Miles de Montsigny et de Monthermé. Elles étaient toutes blanches, boisées, avec des filets d'or; des arabesques or et bleu représentaient en bas-relief ces bergeries qu'il était de mode de peindre alors. Le plancher en bois des tudes, incrusté de nacre de perle, d'ébène et d'ivoire, formait un gracieux mélange de diverses couleurs. Au dessus des cheminées en marbre blanc, soutenues par des piédestaux de bleu turquin, miroitaient des glaces énormes encadrées dans des palmiers d'or où voltigeaient des amours, des perroquets et des papillons. Les meubles, en bois d'ébène, étaient recouverts de satin rose glacé d'argent. Deux secrétaires et deux commodes étaient de porcelaine de Sévres, reliaussée de bronze et de rinceaux dorés. Les soyeux tapis de Beauvais, la délicatesse ironique des guirlandes de fleurs sculptées, la fraîcheur des peintures, la serrurerie si fine, si délicate des fenêtres, faisaient de ces pièces la demeure la plus riche, la plus agréable, la plus jolie qu'on pût voir. Un goût exquis avait présidé à son arrangement. Le confortable s'alliait très heureusement avec la magnifique profusion des décors; on s'apercevait, du premier coup d'œil, qu'un amoureux avait passé par là : le génie du cœur et de l'esprit y scintillait partout et paraît encore, de ses éblouissantes séductions, la gravité sauvage de cette Thébaïde.

La journée s'écoula presque tout entière en arrangements indispensables. Kergouët ne quittait pas Louise, dont la fatigue et le malaise étaient au comble. Il la voyait se ramener aux deux sons de sa voix, comme ces mourans qui sourient encore à la dernière harmonie d'un orchestre.

Le vicomte ne perdait pas non plus son temps auprès de Berthe, à qui il s'efforçait de prouver qu'elle était sa femme, tandis que celle-ci s'efforçait à le convaincre que la conservation de la loi était indispensable à la conservation du culte et qu'il devait se regarder encore comme son ami, comme son frère, jusqu'au jour où la pacification des esprits et le retour de l'ordre leur permettraient enfin de régulariser une position si douloureuse pour tous les deux. A ces sages conseils que Charles n'acceptait qu'avec un secret dépit, la filleule de l'ans-pessade ajoutait le poids de sa conduite toujours digne, prudente et réservée, comme il convient aux femmes qui ont la conscience pure et possèdent, au suprême degré, le respect d'elles-mêmes. Quand des larmes d'amour, de désespoir ou de colère, venaient à baigner les yeux du vicomte, Berthe les séchait à l'instinct avec un sourire, quelquefois avec un chaste baiser sur le front.

Le hussard, le vagabond, le curieux, le fidèle Giuseppe, suivait pas à pas le commandant dans ses tournées. Il avait un mot à dire sur tout, un prétexte de flatterie à exhiber à toute occasion, un œil scrutateur qui

ne demandait qu'à découvrir le moindre bout de queue des diables de Montsigny et un dévouement qui le portait par instinct, — comme un vrai eniche, — à ne jamais s'écarter de son maître, lorsqu'il avait quelque raison de le croire exposé.

Après avoir exploré une partie des ruines, fouillé tous les recoins, sondé les vieux murs, visité le parc et les remparts, sans avoir rien découvert qui pût les mettre sur la voie des mystérieux étrangers qui avaient salué leur bien-venue au château, dans la nuit précédente, ils retournèrent dans la galerie où Gaston de Launay, tirant de sa poche le portefeuille que son oncle en mourant avait remis à Berthe, lut attentivement la note qui s'y trouvait tracée, relativement à la cachette des papiers secrets du comte, parmi les quels devait exister un billet, donnant en latin la clé de cette ténébreuse énigme.

Après un examen minutieux de la pièce dans laquelle ils se trouvaient, après avoir compté dans sa largeur, puis dans sa longueur, un certain nombre de pas, Gaston arrivant en face de la statue du chevalier, frappa du poing contre le piédestal, qui rendit un son creux et retentissant.

— C'est là! ce doit être là! s'écria le commandant tout joyeux.

— Vous cherchiez quelque chose? demanda le hussard profondément surpris de toutes ces sinagères.

— Oui, mon brave, oui. Je cherche une cassette contenant des papiers très importants, qui a dû être cachée là-dessous. Mais comment faire pour ouvrir ce piédestal, qui m'accuse à l'extérieur aucun terrier?

— On a été un peu serrurier..., fit Giuseppe avec fatuité. Cependant, à mon avis, il serait plus court d'enfoncer le piédestal, ajouta-t-il après avoir tâté avec beaucoup d'attention les rainures du bois, il n'existe là aucun verrou secret. Nous aurons plus tôt fait d'ouvrir à coups de marteau, commandant.

— Ouvrez donc! dit Gaston.

Le hussard prit une hachette et fendit le chêne à coups redoublés; en peu de minutes, la face antérieure du tambour qui formait la base de la statue, vola en éclats.

— Je tiens le magot! s'écria Giuseppe en mettant la main sur un vieux bahut qui sortit à grande peine par la brèche qu'il venait de pratiquer.

Cette cassette sur laquelle on fondait tant d'espérances, qui livrait à Berthe de Montsigny tant de titres précieux payés du sang de ses pères, et qui renfermait des secrets dont la terrible révélation pouvait répandre le trouble et la honte au sein de tant de familles à peine remis des bouleversements de la terreur; cette cassette était d'une forme oblongue et très étroite. Il était à supposer que le comte de Montsigny ou sa femme l'avait fait faire exprès pour être placée dans la cachette même d'où l'on venait de la tirer. Encadrée dans des lames d'acier bruni, elle présentait à l'œil une apparence de solidité que son bois pourri par l'humidité et troué par les vers, ne justifiait nullement. Par un singulier caprice du hasard, la sculpture de son couvercle représentait Pandore ouvrant sa boîte sur le monde, à la face des divinités de l'Olympe riant sous cape... Berthe, suivie du vicomte, de Louise et de Kergouët, était accourue au bruit.

— Approchez, mes amis, leur dit Gaston tout rayonnant. Nos craintes n'étaient heureusement pas fondées; on n'a rien dérangé sous le piédestal, et nous tenons enfin l'héritage de Berthe!

— Recevez toutes mes félicitations, madame, dit Kergouët en se retournant vers la femme du vicomte. Décidément nous avons affaire ici à de très estimables spectres.

— Ma foi! ajouta Charles en riant, j'avoue que je me sens tout disposé en leur faveur après une telle épreuve!

— Avant le saint ne chignons pas la fête! murmura Giuseppe entre ses dents.

— Attendons pour nous prononcer, fit tranquillement Louise, le bahut n'est pas encore ouvert.

— C'est précisément là la difficulté, reprit le hussard; avec quoi l'ouvrir?

— Est-ce qu'il n'y avait pas de clé jointe à ce portefeuille? demanda Gaston.

— Non, répondit Berthe. La clé avait été remise par mon père à Florestan. Il devait lui-même livrer cette clé à la personne qui lui rapporterait cet anneau.

— Et Florestan a disparu!

— Que peut-il être devenu? demanda tristement le vicomte.

— On l'aura enfermé dans quelque oubliette.

— Il sera mort à la peine.

— La belle avance! fit Giuseppe. On a bien raison de dire : l'homme propose et Dieu dispose! Après cela pourquoi, diable, avoir laissé ce petit Ma-chi-kiac, — que je n'ai pas l'avantage de connaître, — avec ce vertueux régisseur? Ne sait-on pas qu'il ne faut jamais enfermer le loup dans la bergerie?

— Je ne puis penser à ce pauvre Florestan sans frémir, dit Louise. Il a succombé peut-être victime de sa discrétion. Quelque bande de chauffeurs se sera abattue sur le château et aura immolé ce loyal serviteur.

— Ne le croix pas, Louise, répliqua Charles. Si Florestan est mort, c'est qu'il a été assassiné traitreusement par Ma-chi-kiac.

— Mais, vous voyez que le nom de Maurice a disparu aussi! objectait-elle.

— Il se sera caché. Il spéculait sur la crédulité des paysans avec ses traînes de poudre flambant à l'heure de minuit et ses cris de hôte fauve poussés dans les fissures du château. Je ne m'enfermais point qu'il fût al-

filé lui-même à une bande de malfaiteurs intéressés à cacher sous ces murailles le fruit de leurs rapines et à détourner la curiosité des passans.

— Ah ! si c'est lui qui m'a jeté une bougie brûlante sur le nez, qu'il se tienne bien ! s'écria Giuseppe. Je lui prouverai qu'on ne badine pas avec le feu !

— Nous saurons bientôt, je l'espère, à quoi nous en tenir, reprit Gaston ; ou vrans toujours cette caisse !

Et saisissant la hachette du hussard, il força la serrure du bahut qui tomba bientôt sur le sol, en y éparpillant ses vis, ses ressorts et sa rouille.

Toutes ces têtes penchées, à l'œil fixe, au front soucieux, aux traits détreints par l'expression de la curiosité la plus vive, se portèrent alors en avant pour y repaire leur vue des parchemins poudreux qui devaient remplir la cassette.

Giuseppe, à genoux sur le parquet, en fit sauter le couvercle ouvré, se pencha avidement, puis se relevant aussitôt en éclatant de rire :

— Ah ! ah ! des pavés ! s'écria-t-il.

Un regard foudroyant du major étouffa dans sa gorge ce rire indécent.

— Malédiction ! s'écria le vicomte, on nous a volés !...

IV.

Les Batteurs de dig-dig.

Pour chercher à détruire de leurs sombres préoccupations tant d'êtres accablés, pour bannir de leur esprit jusqu'au souvenir du coup inattendu dont le vol des archives de Montsigny venait de les frapper, Gaston avait décidé tout le monde à le suivre dans le parc. Il espérait que le grand air, l'aspect pittoresque des alentours, le mouvement irrégulier de la marche et l'imprévu de cette promenade opéreraient une réaction favorable sur les idées de Berthe et de Charles, particulièrement accablés par la poignante déception qu'ils avaient tous partagée à l'ouverture du bahut.

Machinalement on avait cédé à ses instances.

Le parc du château de Montsigny était encore admirable dans son abandon ; coupé de larges allées, parsemé de fleurs et de verdure, arrosé par de nombreux bassins et entouré de serres mieux conservées qu'on n'aurait pu s'y attendre, il éblouissait encore par son antique grandeur, malgré l'épais voile d'orties, de muriers sauvages et d'aristoloches qui semblaient menacer de l'ensevelir sous leurs tiges entremêlées. Deux vastes pièces d'eau, élevées à grands frais, du temps de Louis XIV, par Ferragus de Montsigny, à l'époque où cet opulent châtelain rivalisait de folies et de magnificences avec le baron de Crèveceur son voisin, s'étendaient sur les deux ailes du parc jusqu'aux fossés qu'ils alimentaient au moyen de fortes écluses. Une pelouse, ornée à chacune de ses extrémités, d'un rosarium envahi par les roses, parsemait encore l'air des vagues parfums du muguet et du poëa de senteur. Des feuilles de roses jonchaient l'herbe ; des branches mortes couvraient les sentiers d'où le vent avait balayé le sable ; les haies de buis croissaient d'une manière inégale, quelques pieds de cet arbuste avaient acquis des proportions colossales.

Je ne sais quel sentiment indéfinissable vous serrait le cœur à la vue de ce jardin désert. On ne respirait librement qu'arrivé à un certain endroit dégagé d'arbres où le chemin, se bifurquant, conduisait aux bords des fossés sur une petite colline d'où le regard, libre enfin, embrassait un horizon immense.

Sans trop s'en douter, nos jeunes héros se laissent captiver pendant près d'une heure par l'attrait magnétique de ce majestueux panorama.

Le soleil descendait par degrés sur la croupe azurée des montagnes, les plaines d'Ilyerges, les maisons de Givet, les rochers de Charlemont s'enveloppaient de tous côtés dans une pénombre mystérieuse qui donnait aux moindres objets les formes les plus étranges : à leur pied, se groupaient les chaumières ramées des bûcherons, au devant desquelles descendait la Meuse, reflétant les ténies fugitives du soir. Chaque vague du grand fleuve scintillait comme une émeraude à travers les taillis mouvans des sorbiers et des mélèzes.

La soirée promettait d'être superbe. Un ciel pur, tout ruisselant d'étoiles, s'étendait au dessus de leurs têtes comme un dais d'azur broché de diamans ; la lune s'était montrée d'abord sans nuages ; mais, vers neuf heures, l'atmosphère s'obscurcit, puis s'embrasa. On craignit un orage et tout le monde se hâta de regagner le château.

Chacun courut à sa chambre. Restées seules, les deux jeunes filles se disposèrent à prendre un repos dont leurs membres endoloris sentaient la nécessité. Louise, une fois séparée de celui qu'elle aimait, semblait perdre toutes ses forces et n'être plus capable de rien. Des spasmes fréquents la rendaient inerte, l'air arrivait avec peine jusqu'à sa poitrine toujours oppressée et crépitante. Son état de santé continuait de donner d'assez vives inquiétudes ; cependant elle ne se plaignait jamais. Berthe la déshabilla et l'aïda à se coucher. Puis, cédant à un irrésistible sentiment d'appréhension, elle plaça devant les fenêtres, devant les armoires de chaque chambre et même devant sa porte, dont le bois gonflé et déjeté par l'humidité ne pouvait plus qu'imparfaitement s'ajuster à son cadre, tous les meubles qu'elle eut la force de mouvoir et de convertir en barricade.

— Au moins, so dit-elle, quand elle eût terminé sa pénible tâche, au

moins personne ne pourra s'introduire ici sans renverser quelque chose, et au moindre bruit j'aurai du secours !

Et se confiant à la garde de son bon ange dont elle invoqua l'appui, dans une fervente prière, elle s'étendit à son tour sur son lit, toute habillée, prête à voler au chevet de Louise pour la soigner ou parmi ses amis pour réclamer leur protection.

Le vent d'ouest soufflait avec une violence équinociale. L'ouragan mugissait au dehors dans toute sa furie. Toutes les portes tremblaient sur leurs gonds, toutes les ferrures du vieux bâtiment semblaient grincer de rage. Ces bruits plaintifs, au milieu du silence de la nuit, causaient aux deux cousines une insurmontable terreur.

La lune tour à tour voilée ou brillante avait une clarté blafarde et sinistre qui faisait vaciller ses rayons livides à travers le vitrail et dessinait le long des lambris, dans les angles des meubles et sur le parquet, des ombres bizarres qui changeaient à tout instant de forme et de place, selon que la veilleuse qui brûlait sous le manteau de la cheminée, s'allanguissait ou se ranimait dans son récipient d'albâtre.

Triste, inquiète, souffrante, Berthe suivait, d'un œil fatigué, les oscillations de ces ombres, la lutte étrange de ces lieux et de ces ténèbres. L'oreille attentive, pleine des aboiemens de la tempête et du grésillement de la pluie.

Parfois le sang se figeait dans ses veines, une sueur glacée inondait ses tempes, sa gorge se desséchait, il lui semblait voir dans l'obscurité, au pied de son lit, l'image hideuse et difforme de Ma-chi-kiac, attachant sur elle son regard plein de méchanceté et de haine, la couvant des yeux comme un tigre qui guette sa proie et brandissant dans sa main nerveuse un poignard empoisonné. Puis, cette vision se transformait : Elle croyait voir Marat, le premier auteur de toutes ses peines, pâle, ironique et menaçant, les cheveux hérissés, étendant vers elle son doigt de bourreau, sanglant et décharné. En vain essayait-elle de repousser ces horribles hallucinations, son effroi redoublait à chaque instant, et quand la peur l'avait presque pétrifiée sur sa couche, un craquement de meuble, une bouffée d'air dans ses rideaux, venaient de nouveau agiter ses membres de tressaillemens convulsifs.

Tout à coup un bruit singulier se fit entendre au dessus d'elle. On eût dit le pas d'une personne qui se dirige avec les plus grandes précautions sur un parquet chargé de décombres où le pied glisse et s'embarasse aux moindres mouvemens.

Étonnée, elle écouta, retenait son souffle, immobile, paralysée par l'émotion, mais n'entendant plus rien, elle supposa qu'elle s'était trompée.

Cependant, le même pas, mais plus rapproché et semblant retentir dans la grande galerie, ne tarda pas à résonner à son oreille, et une voix gémissante murmura tristement le nom de Montsigny.

Berthe effrayée se leva alors, parcourut sa chambre et celle de Louise, la veilleuse en main, puis revint ouvrir sa fenêtre, mais le vent éteint sa lumière. Tout lui sembla pourtant tranquille et silencieux ; l'ouragan se calma ; les feuilles des peupliers égouttaient l'eau qui les avait alourdies, les cyprès se balançaient plus mollement du côté de la chapelle, au dessus des tombeaux des châtelains.

La jeune fille, tout en parcourant ces lieux d'un regard méfiant et scrutateur, crut s'apercevoir, à la transparence des vitraux de la chapelle, qu'elle était éclairée intérieurement et se confondit en conjectures pour s'expliquer ce bizarre incident. Il n'y avait moyen d'attribuer cette clarté ni aux rayonnemens de la lune, cachée, à ce moment même, par d'épais nuages, ni à une visite nocturne faite par Gaston et son hussard dans les différentes parties du château, tous quatre, — ainsi qu'elle venait de s'en assurer en regardant dans la bibliothèque, par la fente de sa porte, — étant étendus sur leurs matelas, la main sur leurs armes et profondément endormis.

La banquette qui sonna mimait interrompit brusquement le cours des pensées de Berthe. Chaque coup de ce bifrot, raqueté et prolongé, portait dans son cœur un trouble involontaire. Quand le dernier son de la cloche se fut éteint d'échos en échos, des gémissemens lointains retentirent par intervalles, puis tout redevint silence. Berthe se demandait en vain ce qui pouvait produire ces bruits effrayans ; n'en devenant pas la cause elle referma sa fenêtre et se recoucha toute tremblante.

Elle finit par s'assoupir. Une chaleur étouffante avait succédé à l'orage qui venait de passer. La jeune fille avait les membres brisés, elle n'en pouvait plus de fatigue et d'effroi ; elle dormait mal et faisait des rêves affreux, lorsqu'un coup de pistolet tiré dans la chambre qui précédait la sienne la fit bondir tout échevelée sur sa couche.

— Au secours ! s'écria-t-elle en se précipitant dans la bibliothèque à moitié folle. Mon Dieu ! qu'est-il donc encore arrivé ?

— Rien, calmez-vous, répondit tranquillement Gaston, il paraît que Giuseppe a en le cauchemar et il a tiré son pistolet dans son sommeil !

— Le cauchemar ? balbutia le hussard se soutenant à peine et d'une pâleur mortelle, le cauchemar... je vous en souhaite, commandant !

— Eh ! bien, qu'était-ce donc ? fit impatiemment de Kergouët.

— Voyez ! dit le hussard en allongeant sa main toute crispée par la peur.

— Une balle de plomb ! reprit le vicomte de Launay.

— Qu'est-ce que tu vois-là d'extraordinaire ? lui dit Gaston.

— J'y vois d'extraordinaire, répondit Giuseppe, que j'ai tiré à bout portant sur un Liméon, qui m'a rejeté ma balle à la figure, en ricanant d'une façon tout infernale.

— A qui crois-tu donc parler ainsi? lui demanda sévèrement Gaston en le toisant d'un oeil terrible.

— A vous, commandant, sauf votre respect. Je ne plaisante pas, je n'en ai guère envie, allez! Vous savez bien que je ne suis pas un poltron, et que je ne tremblerais pas comme je le fais à présent si j'avais eu le mal rafraîchir d'un coup de sabre avec vingt hommes armés jusqu'aux dents. Malheureusement, ce sont bien des esprits, comme on le raconte partout, qui se promènent la nuit dans ce château damné, et je suis bien forcé d'y croire à présent!

Le commandant haussa les épaules avec mépris.

— Mais enfin, qu'avez-vous vu? demanda de Kergouët.

— Il y a cinq minutes, qu'un certain bruit de pas et de portes qu'on euvrait m'a réveillée...

— C'était moi, interrompit Berthe, je m'étais levée pour examiner...

— Oh! je le sais bien, madame, se hâta de répondre Giuseppe; mais grâce au ciel je ne suis pas sourd, si je vous ai entendue remuer dans votre chambre, j'ai très distinctement entendu aussi du bruit dans la grande galerie. Il n'était guère possible de confondre. Je restai coi, l'œil entreouvert, aux aguets, le doigt sur la détente de mon arme... J'entrevis bientôt dans l'ombre un grand homme, tout enveloppé de draps blancs, qui s'avancait à pas comptés vers notre chambre. Arrivé à trois pas de moi il s'arrêta et prononça d'un ton lamentable quelques paroles parmi lesquelles je distinguai le nom de Montigny...

— Ce que j'ai entendu moi-même, remarqua Berthe oppressée.

— Alors, continua le hussard, je me suis dressé sur ma pailasse, et ajustant le spectre avec mon pistolet, je lui ai demandé, à deux reprises différentes, ce qu'il voulait de moi. Il ne m'a pas répondu. J'ai fait feu. Il a levé le bras et m'a jeté ma balle au nez, puis il a disparu.

— Tu es fou! s'écria Gaston en tournant le dos à son hussard.

— Un fou avise bien un sage! grommela Giuseppe d'un air morne.

— Pardon! s'écria de Kergouët, il faut avouer que les fantômes de ce manoir y font preuve d'une galanterie exquise!

— Comment cela?

— Oui. Ils renvoient des balles neuves, toutes luisantes, qui n'ont certainement jamais subi les atteintes corrosives de la poudre, à la place de balles fondues dans le canon et presque aplaties en touchant le but!

— En effet! dit le vicomte. Sans être artillerie consommé, je puis jurer que cette balle ne sort pas de votre pistolet, Giuseppe?

— J'ai cependant bien tiré! objecta le hussard.

— Dieu merci! nous l'avons entendu. On ne te conteste pas d'avoir tiré, mais d'avoir atteint! répartit Gaston.

— Impossible, commandant! j'ai fait feu à un pied de distance, en pleine poitrine!

— Alors tu n'avais chargé qu'à poudre!

— Pardon, commandant, à balle!

— Quel soupçon! s'écria le vicomte.

Et il courut à ses pistolets déposés sur une console de marbre, à côté du matelas sur lequel il couchait. Il les sonda, les vida et n'en fit tomber que de la poudre!

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il tout surpris.

— Quelqu'un s'est donc introduit ici pendant notre sommeil?

— Ou pendant notre promenade au parc, hier au soir.

— Gaston, regarde donc les pistolets?

— Les balles comme les tiens!

— Les miens aussi! fit de Kergouët.

— Ah! mille millions de tonnerre! hurla le hussard pourpre de confusion, j'ai été joué! Je suis une brute, un animal! Ils vont me payer la stupidité que j'ai mise à me laisser duper par eux, les brigands! Je jure bien que si j'ai encore l'avantage de les rencontrer, ces gueux de fantômes, j'en fais une rataouille complète où je me fais *embocaliser*, foi de cornichon!...

— Silence! murmura Kergouët en se penchant vers la porte entrebâillée de la galerie, il me semble entendre du bruit...

Tout le monde écouta dans un profond silence.

— C'est encore ce satané balancier de l'autre nuit! fit le hussard.

— Ah! ça, serions-nous définitivement tombés dans un guépier de faux-monnayeurs? demanda Gaston.

— Écoutez! interrompit le vicomte.

— On marche sur le grand escalier... on entre dans la galerie.

— Soufflez la veilleuse!

— C'est mon spectre! dit Giuseppe, sans trembler cette fois. Au plaisir de le revoir, non brave!

— Giuseppe, voilà un croquant qui va publier partout demain qu'il t'a fait peur!

— C'est bon, commandant, moquez-vous de moi, je l'ai mérité!... Mais arrive donc, grand mannequin! marmota-t-il en déglottant avec précaution son bancal, arrive donc, que je te crève un peu!...

— Et chargeons serré surtout! reprit de Kergouët, en bourrant de chevrotines les pistolets des deux frères.

Berthe s'était réfugiée dans sa chambre. Chacun s'était étonné sur son matelas et feignait de dormir. La lune, quoiqu'elle encore voilée par de légers nuages, n'en projetait pas moins ses clartés intermittentes dans la salle, et permit de distinguer un grand personnage couvert d'un suaire qui s'avancait vers le lit de Giuseppe, en traînant sur le parquet une petite chaîne de fer.

Le hussard, frémissant d'impatience, laissa le soi-disant esprit appro-

cher à portée de son bras, et bondissant tout-à-coup sur lui, lui alloua un terrible coup de pointe dans le bas-ventre.

— Touché! s'écria-t-il joyeusement. L'habit ne fait pas le moine! ce monsieur est de chair et d'os comme un simple mortel!

— Bravo, Giuseppe! dit le commandant en s'élançant avec lui sur les traces du fantôme qui fuyait rapidement dans l'obscurité.

De Kergouët suivit Gaston, armé, à son exemple, d'un sabre et d'une paire de pistolets: Ils descendirent le grand escalier, tournèrent du côté de l'office et entrèrent dans la chapelle qu'ils trouvèrent éclairée par une lanterne, cachée sur la première marche d'un caveau entr'ouvert.

— C'est bien choisir son trou, ma foi! dit Kergouët. Voilà un retenant qui sait son métier. Sortir d'un tombeau avec des chaînes au pied, c'est classique!

— Entrerions-nous? demanda Giuseppe.

— Sans doute! répondit avec résolution l'ex-page de Louis XVI et l'officier républicain.

— Du sang! s'écria Gaston en s'accroupissant avec sa lanterne.

— Et ma lampeuse rigole encore! reprit orgueilleusement le hussard. Ah! je l'ai proprement embroché! S'il va loin avec sa piqûre, il pourra se vanter d'avoir la vie dure comme les chats!

— Ne perdons pas trop de temps, dit Kergouët, il faut nous efforcer d'atteindre ce malheureux. Peut-être nous avouera-t-il les causes qui l'ont décidé à recourir à d'aussi grossières supercheries. Peut-être nous mettra-t-il sur les traces du vial intendant Florestan...

— Je l'espère bien! répondit Gaston en descendant l'étroit escalier tournant du caveau, il ne peut aller loin avec une telle blessure...

Charles était resté près de Berthe pour la rassurer sur les suites de cette équipée et la défendre au besoin. Le saisissement que cet événement avait causé à Louise, l'avait fait tomber dans un profond évanouissement dont on ne la tira qu'à force de soins et de peines. Trop agitée par ses craintes, trop tourmentée par l'idée que son fiancé s'était follement engagé dans des recherches qui pouvaient lui être fatales autant qu'à son frère, elle s'était levée, le corps tout moite encore, pour s'accouder à sa fenêtre, afin de mieux recueillir le premier cri de détresse qu'elle s'attendait à entendre pousser par ces téméraires vengeurs. On ne s'aperçut que trop tard de cette coupable imprudence, mais on ne put réussir à lui faire regagner sa couche.

Le vicomte, seul avec ces deux femmes éperdues, songea sérieusement à rendre sa protection efficace en cas d'alerte.

Comme il déplaçait, l'un après l'autre, les gros meubles de la bibliothèque pour les rouler devant la grande porte de la galerie et les enlasser sur les matelas qu'il avait déjà amoncelés, il découvrit, derrière un énorme prie-dieu, dont les roulettes, parfaitement graissées et enveloppées, permettaient de les mouvoir sans bruit, un panneau de boiserie enlevé comme pour ménager un passage secret.

Sa surprise à cette découverte inattendue, fut extrême. Il y passa la tête, mais le faible rayon de jour qui commençait à percer les ténèbres de la chambre ne parvenait pas assez avant dans ce réduit. Il ne lui fut donc pas possible de reconnaître positivement sans quels lieux donnait cette mystérieuse issue, seulement, il entendit monter fort distinctement jusqu'à lui, comme un bruit de forge interrompu dans certains instans par des cris aigus et déchirans, dans d'autres, entièrement couverts par des voix nombreuses, par des éclats de rire, par des chants sauvages qui semblaient s'échapper des abîmes de la terre.

— Je ne me doutais guère, se dit-il, que nous eussions si près de nous une porte ouverte sur les souterrains de Montigny. Voilà qui va nous être d'une grande utilité pour nous emparer des jongleurs qui méditent de nous forcer à la retraite. Ils en seront pour leurs frais de grossiers stratagèmes, de fusées, de hurlemens et d'apparitions. Mais j'y pense! ce doit être par ce panneau qu'on s'est introduit ici, dans le but de vider les canons de nos pistolets et nous réduire ainsi à l'impuissance.

Enchanté d'avoir pu reconnaître à temps l'existence de cette brèche périlleuse, Charles la combla avec tous les objets d'encombrement qui lui tombèrent sous la main et se barricada de son mieux en attendant le retour des trois vaillans éclaircisseurs. Il ne se retira après de Louise et de Berthe qu'après s'être bien assuré, en sondant l'épaisseur des murs, en auscultant les boisées et en examinant attentivement le parquet, qu'aucun ennemi ne pourrait désormais plus se glisser traitreusement parmi eux.

Pendant ce temps, Gaston, suivi de ses fidèles compagnons, explorait les entrailles du château. Entraînés, tous trois, par ce charme de l'inconnu qui a tant d'empire sur les imaginations ardentes, ils s'étaient lancés à grands pas dans ce dédale inextricable où s'était, pour ainsi dire, enfoncée le spectre saisi par Giuseppe. Braves à l'envi les uns des autres, ils avaient déjà prouvé en mainte occasion qu'ils avaient le cœur intrépide et le poing terrible au choc. Le danger qui se présentait environné de circonstances si merveilleuses, avait pour eux un irrésistible attrait. Plus ardents dans leur poursuite, à mesure qu'ils avançaient, ils venaient de descendre dans les fossés de Montigny, sortant d'une vaste salle circulaire, ornée de riches mosaïques, où les avait conduits le petit escalier de pierre de la chapelle. Cette partie des fossés, entièrement desséchée depuis long-temps, était presque obstruée par une forêt de hautes herbes et d'arbustes, croissant pile-mêle et se reproduisant à l'infini dans cette terre grasse et féconde. Autour d'eux, ils entendirent un bruissement de feuillage, comme si quelqu'un avait cherché à écarter les branches pour se frayer un passage. Supposant avec raison que ce devait être

la leur fantôme, ils s'engagèrent dans ce fourré avec une sage circonspection et marchèrent à l'aventure, l'espace de quarante pas, toujours guidés par les feux palissans de la lanterne sourde que tenait Gaston.

A mesure qu'ils parcouraient cet étroit passage, Kergouët remarquait avec d'insurmontables frissonnements que l'herbe fraîchement foulée et, en plusieurs endroits, la muraille cloë-même, gardait l'empreinte de doigts ensanglantés. Courageux et fort instruit, il avait l'esprit dégagé de toute crainte superstitieuse et cependant, cette course nocturne dans ces passages isolés, sur les traces sanglantes d'une victime invisible à tous, s'échappant, pour ainsi dire, d'entre les doigts mêmes, avec un art vraiment diabolique, ne laissait pas que de lui causer une vive émotion. Il n'avait pu s'empêcher de plaisanter Giuseppe sur l'accès de terreur panique qui l'avait assailli, une heure avant, dans la galerie; mais lui-même, à présent, se sentait-il fort à l'aise sous ces vieux murs chargés d'inscriptions tumulaires, près de ces armures antiques d'un aspect sinistre et pleines d'insaisissables murmures, au milieu de ces ténèbres qu'une lueur terne et tremblante dissipait à peine?

Bientôt les traces de sang vinrent à manquer sous leurs pas et, pour comble d'embaras, la lanterne de Gaston s'éteignit tout à coup faute d'aliment. Cependant le bruit d'un lourd marteau frappant, à intervalles égaux, sur des matières métalliques, éveilla leur attention et leur servit de guide.

— J'avais raison, fit Gaston, ce sont de faux-monnayeurs. Entendez-vous tinter ces pièces qui tombent une à une dans un sac?

— En effet, répondit de Kergouët, c'est définitivement à des hommes que nous avons affaire.

Au retentissement des marteaux qui cessa tout à coup, succéda alors un murmure confus de voix qui s'éteignit bientôt dans les profondeurs de la terre.

— Commandant, dit Giuseppe à voix basse, voici une porte de cave entrebâillée?

— Eh bien! que vois-tu?

— Nous entrons dans l'atelier de ces messieurs, répondit Kergouët en trébuchant contre des amas de rognures d'étain et de cuivre. C'est ici que notre lanterne nous serait nécessaire!

— Silence! N'entendez-vous rien?

— Pas ici, du moins. Mais il vient un certain bruit par ce corridor, à l'extrémité duquel une vive lueur semble indiquer les fourneaux de la fabrique.

— Écoutez!

Un tumulte de verres entrechoqués, de conversations criardes, d'éclats de rire ignobles, de chansons impures et féroces, vint grincer aux oreilles des trois amis et leur apprendre qu'il y aurait folie à affronter une telle multitude, dans toute la fougue de son délire.

— Halte-là! fit Kergouët en retenant Gaston par le bras. Songez que si nous allions sottement nous sacrifier en cette occasion, nous laisserions votre sœur, votre frère et sa femme, au pouvoir de cette bande maudite, sans avoir réussi le moins du monde dans notre entreprise. Que désirons-nous avant tout? Connaître les mystérieux habitants du château. Nous en savons, quant à cela, plus que nous n'aurions pu l'espérer, il n'y a qu'une heure. Retirons-nous à présent. Envoyons prudemment Giuseppe vers le maire de Givet. On cherchera les alentours de Montigny et, sûrs du moins du châtiment qui les attend, nous nous passerons gaiement la fantaisie de sabrer cette canaille...

— Si nous parvenions à les dévisager un peu, murmura Gaston résistant, peut-être reconnaitrais-je parmi eux ou Ma-chi-kiao ou Florestan. Vous n'ignorez pas qu'il est de la plus haute importance pour ma belle-sœur de retrouver l'un ou l'autre de ces individus.

— Il y aurait un moyen; proposa le hussard. Je vais me glisser à plat ventre jusqu'au bout du corridor et je tâcherai de découvrir où ces misérables se sont nichés. S'ils sont trop nombreux pour que nous tenions de les frictionner un peu, je me contenterai de prendre leur signallement; car vous savez le proverbe: Qui trop embrasse mal étreint. Si, au contraire, il n'y a aucun danger pour nous d'avancer, je sifflerai légèrement trois fois et vous me rejoindrez. Ça va-t-il?

— Très bien.

— C'est entendu. Pars, Giuseppe; tu es un garçon d'esprit! lui dit Gaston.

Le hussard s'étendit à terre et disparut bientôt, rampant dans le sabbé de la cave avec l'agilité d'un serpent.

En parcourant ainsi ce long corridor, il remarqua à droite et à gauche plusieurs salles voûtées où les premières teintes du jour pénétraient à travers d'étroits soupiraux. Elles étaient encombrées de ballots et de caisses, étiquetés avec soin, rangés dans un ordre symétrique contre les parois de la muraille. Par une précaution fort sage, et bien qu'il n'eût jusque-là rencontré aucune trace d'homme, il en ferma soigneusement les verrous, puis il continua sa marche jusqu'à une vaste chambre carrée à plafond cîtré, reposant sur quatre grosses colonnes de pierre et d'où s'échappaient une vapeur suffoquante et un chaleur insupportable. Là, des fourneaux embrasés, environnés de leurs flammes des chaudières immenses où bouillonnait le métal en fusion.

Cette salle encore était déserte, mais juste en face, une salle toute pareille, quoique sans fourneaux, était pleine de monde, ce dont le hussard put rapidement se convaincre en plongeant, à travers les fentes de la porte, ses regards avides dans l'intérieur. Son bon génie lui inspira

même l'audacieuse résolution d'emprisonner tous ces bandits dans leur repaire, en verrouillant le caveau.

— Ils sont treize, se dit-il, ça leur portera malheur. Cette cave ne paraît pas avoir d'autre issue et j'ai de la chance si je les tiens tous. Au moins s'il s'en présente d'autres, la partie sera plus égale et nous n'aurons pas la troupe entière sur les bras! Tous les comédiens ne sont pas au théâtre.

Et, s'éloignant un peu, il siffla comme il en était convenu avec Gaston et de Kergouët. Ces derniers ne tardèrent pas à se dresser à ses côtés, devant la porte solidement fermée.

Un étrange, un diabolique spectacle s'offrit à leurs regards étonnés. Une bande de malfaiteurs, aux costumes variés, aux traits sinistres, d'une carrure et d'une vigueur athlétiques, se trouvait réunie dans cette cave, devant un grand feu d'orme et de sapin où rôtissait un quartier de mouton. On devinait sans peine, à l'horrible saleté de leurs barbes et de leurs vêtements, à l'argot ignoble qui renchérisait encore sur l'infâme cynisme de leurs discours, ces chauffeurs impitoyables, ces contrebandiers rusés et féroces, ces faux-monnayeurs qui, dans ces temps d'impunité et de désordre, parcouraient les campagnes, le couteau à la main, brûlant les fermes, pillant les maisons et détruisant, après mille tortures barbares, les voyageurs isolés que leur mauvaise étoile avait dirigés sur leur passage.

C'était un pandémonium hideux, éclairé par une misérable torche, noir, bas, oblong, enfumé, plein d'exhalaisons vineuses et fétides, au centre duquel une grande table, ployant sous le poids des outres et des gobelets entassés pile-mêle s'étendait avec sa double rangée de convives à la face hétéroclite. Toute cette canaille chantait, blasphémait et criait, au choc des verres ébréchés ou des plats d'étain mordus par les dents gringantes des fourchettes. Ce monde incroyable agitait dans les demi-ténèbres de cette cave, ses crânes pelés et flétris, ses mains rouges et calleuses, ses joues enluminées, ses regards féroces et ses troyens bouffies, comme les personnages d'un conte fantastique.

Un jeune homme au regard sombre et fier, aux cheveux blonds bouclés sur son front pâle, se tenait droit au haut bout de la table, le mépris sur les lèvres.

— Silence! s'écria-t-il tout à coup d'une voix mâle et impérieuse.

Et tout fracas cessa sur-le-champ comme par magie.

— Il paraît que c'est le Mandrin de la troupe, observa à voix basse Giuseppe.

— Je n'aperçois toujours pas mon scélérat de nain! fit impatientement le commandant Gaston.

— Écoutez, dit Kergouët, ce misérable va sans doute concerter avec ses complices le plan d'un nouveau crime.

— Puisque nous sommes tous réunis, reprit le jeune homme d'une voix grave et accentuée, il importe que nos différents rôles soient distribués et remplis cette semaine avec plus de discernement que la semaine passée...

— Méchant acteur de province, va! grommela le hussard attentif.

— Le chef des *solliveurs* de zif, par une faiblesse qui menaçait de nous être fatale, a laissé s'introduire dans le château, une compagnie de voyageurs étrangers, continua le jeune bandit, c'est une faute grave que je n'eusse pas laissé commettre, si je n'avais été en expédition avec mes *souageurs*, dans le pays voisin. Dans l'intérêt de notre association, il est urgent de prendre des mesures pour qu'à l'avenir, semblable événement ne se renouvelle jamais. Ces contrebandiers n'obéiront plus à leur chef. Brise-Tout, je te casse de ton grade dans la bande; tu n'auras plus aucune autorité sur tes camarades!

— Merci, monseigneur! fit insolemment Brise-Tout en avalant d'énormes gorgées de vin.

— Les six imprudens qui ont passé la nuit dans le château, n'en devront plus sortir!

Un murmure approbateur accueillit ces deux arrêts dictés par la prudence.

— Nous voilà bien lottis! fit de Kergouët.

— Il n'est pas gêné, le petit blondin! ajouta Giuseppe.

— Au tomber du jour, les trappes du grand escalier seront ouvertes; on y jettera demain les cadavres au four, afin qu'il n'en reste plus de traces...

— Voyons, si j'ai bien fermé les verrous? murmura le hussard en passant ses doigts sur les ferremens oxydés de la porte.

— Monsieur le duc, dit ironiquement Brise-Tout au chef de la bande, car il faut parler avec respect à un descendant des Choiseul, quoique vous n'en êtes-cenduz que par la main gauche...

— Au fait! s'écria avec une impatience menaçante le jeune homme.

— Je pense, sans meilleur avis, que loin de nuire à notre sûreté, à notre industrie, les étrangers qui pénétreront dans le château aideront, au contraire, à propager les terrours que nous avons répandus dans la province, afin d'établir notre quartier-général dans ces lieux abandonnés. Je me flatte qu'ils n'y demeureront pas assez pour nous gêner, attendu que la peur les talonne déjà et que ma promenade de cette nuit dans la galerie les a quelque peu épouvantés. Abel, qui m'a succédé dans mon rôle de fantôme, a dû couronner mon œuvre par sa sinistre apparition... Ça me fait penser qu'il n'est pas encore revenu. Il paraît que la scène a été érafcée là-haut; il y prend goût, le malin!

— Je ne crois pas! dit le hussard en redressant fierement les crochets de sa moustache.

— Que signifient ces plates comédies ! reprit le capitaine de voleurs. Vous ont-elles servi à grande chose l'autre jour, quand ces deux officiers du régiment du Mont-Terrible sont venus passer la nuit au château ? Vos promenades de fantômes, vos cris lugubres, vos feux d'artifice, vos ruses d'enfants n'ont abouti à rien qu'à les amuser beaucoup. Vaincus par leur audace, vous n'auriez pas tardé à subir la peine due à votre imprévoyance, quand ces deux militaires quittèrent ces murs décidés à convertir à des opinions plus saines les simples campagnards épouvantés de vos récits, si le Cambrioleur et votre brave lieutenant ne s'étaient précités sur eux, à quelques pas du pont-levis, et ne les eussent égorgés sur la place, enveloppés avec leurs cadavres le secret de notre asile !

— C'est vrai. Suétone a raison ! vocifèrent quelques voix.
— Voilà donc le secret de la mare de sang que nous avons traversée en entrant dans le château ! fit de Kergouët.

— Vous avez échappé, par miracle, à un grand danger. Nos trappes nous garantiront, dès demain, d'un danger non moins imminent ; que les hommes de garde ne l'oublient pas ! Le jour va paraître ; chacun de nous va reprendre sa tâche spéciale. Les *souapeurs* fatigués de leurs voyages resteront au château pour se reposer ; aussi bien, nous avons chauffé tout ce que nous avons pu rencontrer dans plus de quinze villages à la ronde. C'est de la besogne faite pour quelque temps. Le cambrioleur surveillera la répartition du butin. Que les *buteurs de dig-dig* se mettent avec ardeur à l'ouvrage ; il nous faut cent mille souverains d'or pour mercredi, jour de foire à Bruxelles. Nos *solticieurs de zif* s'efforceront de faire passer nos pièces prudemment afin de ne pas attirer sur eux l'attention de la police. Une fois les produits de notre fabrique échangés, ils reprendront leur rôle de contrebandiers et repasseront la frontière avec des ballots de dentelles ; on nous en demande de Paris. Nos *cartonniers* devront être plus vigilants dans leur travail d'observation aux alentours du château ; dès que l'un d'eux aura découvert un voyageur se dirigeant vers Montsigny, il quittera aussitôt ses prétendues occupations de bûcheron, et accourra par les conduits souterrains qui communiquent avec les chaumières pour en prévenir les hommes de garde. Des mesures énergiques seront prises sur-le-champ pour s'assurer de la discrétion de tout individu assez mal inspiré pour pénétrer ici. Maintenant, vous avez le mot d'ordre ; achevez paisiblement votre repas et puis, à l'œuvre !

— Quel chef de brigade ça fait ! dit le hussard.
— Si tu voulais bien nous montrer comment tu manges, Suétone, je te dirais de t'asseoir à notre table et de nous aider à divorcer cette éclanche qui est merveilleusement rotée. Nous décaichetrons, en ton honneur, plusieurs flacons de ce vin de Tokai si bien caché par cette perruque d'intendant...

— Moret, je n'ai ni faim ni soif ! répondit sèchement le jeune homme.
— Suétone est trop fier...
— Il y a bien de quoi, un franc chauffeur !
— Un lâlard de due, ça ne boit pas avec tout le monde... A ta santé !
— Tiens, j'ai perdu le tire-bouchon de Florestan !...

— Florestan ! s'écria Gaston, oubliant la nécessité dans laquelle il se trouvait d'observer le plus religieux silence.

— Soyez prudent ! lui dit Kergouët.
— Qui a parlé ? demanda le chef des brigands.
— C'est sans doute ce sac à vin de lieutenant ! répondit un des plus vaillants buveurs de la troupe en se penchant sous la table et en relevant avec de grands efforts le corps inerte et ramassé d'un petit homme qui ronflait sous ses pieds.

— En voilà un qui fait la treille !
— Tais-toi donc, Cambrioleur, il n'a jamais bu que de l'eau d'aphte.
— Ordinairement, il ne se vautre qu'à la seconde bouteille.
— Il en a vidé quatre ! fit Brise-Tout en comptant plusieurs flacons qui jonchaient le sol de leurs débris.

— Alors il est ivre mort !
— Un peu ! je n'offe bien de se rappeler qu'il est notre lieutenant !
Un voleur saisit, par ses cheveux crépus, la têtue anguleuse de son chef et lui montra à toute l'assemblée, qui celata de rire.
— C'est lui ! grommela entre ses dents Gaston de Launay frémissant de colère.

— Qui, lui ? l'intendant du château ?
— Eh ! non. Ma-chi-kiaï !
— N'allez pas tirer là-dessus, commandant ! lui dit Giuseppe en voyant Gaston armer ses pistolets, vous gêneriez toute l'affaire ! Laissez-les boire encore, ils tomberont tout seuls... On attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

— A la santé du lieutenant, bon soigneur, bon pochard et pas fier avec les hommes gens ! s'écria Brise-Tout en lançant un regard de haine et de défi à Suétone impassible.

— A la santé de tous les fantômes de Montsigny, y compris Abel-Lambin ! hurra le Cambrioleur.

Et le bruit des verres, le mélange des voix rauques et dissonantes, le désordre de cette dégoutante orgie recommencèrent de plus belle.

Au milieu de ce vacarme infernal, un gemissement déchirant pénétra tout à coup jusque dans la salle.

Tous firent silence et s'entre-regardèrent avec une stupéfaction qui contrastait avec l'audacieuse effronterie de ces faces patibulaires.

On eût dit les sons lugubres d'un glas, retentissant au milieu des folles harmonies d'un bal.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Suétone revenu le premier de son assisément.

— Eh ! ne le savez-vous pas ? s'écria Brise-Tout avec un horrible ricardement, c'est le vieux Florestan qui râle !...

— L'infortuné ! Il existe donc encore ! murmura douloureusement Gaston.

V.

Les Escapades de Suétone.

Laisant la garde de la porte du caveau à Giuseppe, Gaston de Launay s'élança avec Kergouët dans la direction du cri lamentable qu'ils venaient d'entendre. Le brave hussard resta seul en arrière, suivant d'un œil attentif les moindres mouvements des bandits et caressant machinalement ses armes, d'une main crispée et impatiente.

Ils tournèrent à droite à l'extrémité du corridor et s'enfoncèrent, presque à tâtons, dans les obscurs labyrinthe du souterrain, dont la voûte de brique s'appuyait de distance en distance sur d'énormes piliers grès de forme gothique. Un fort anneau scellé dans l'épaisseur de la pierre, surportait, au flanc de chacun de ces piliers, une longue chaîne de fer oxidée par la rouille. Jamais un faible rayon de soleil n'avait dû porter sa pâle lumière dans ces humides détours où renaît éternellement un brouillard opaque et glacial. Cette voûte s'élevait précisément au dessous d'un des bassins du parc de Montsigny ; Kergouët et Gaston en parcourant sans étendue entendaient clapoter l'eau sur leurs têtes, et recevaient parfois, en plein visage, des gouttes de cette pluie sépulcrale qui suintaient une à une de ces arceaux de grès.

Ils montèrent quelques degrés de pierre, tournèrent encore sur leur droite, dans un étroit passage où donnaient différentes portes verrouillées et hermétiquement closes, comme le corridor où Giuseppe montait alors sa garde, et se trouvèrent tout à coup dans une enfilade de caves immenses, dallées en marbre et brillantes de salpêtre. Les nombreux soutiraux qui s'ouvraient sur ces sombres retraites y versaient si obliquement et si tristement un peu de jour au travers de leurs quadruples barreaux et de leurs toiles d'araignée chargées d'une noire poussière, que même, en plein midi, l'œil perceant d'un lynx n'eût pu rien y distinguer ; tout objet, toute forme, toute couleur s'y fondait dans une nébuleuse et vague perspective.

Une main appuyée contre la muraille pour en suivre les fuites et se frayer un chemin sûr dans les ténèbres, l'autre main dans celle de Kergouët, marchant sur ses traces, dans cette course périlleuse et incertaine, Gaston, après avoir erré quelque temps de salle en salle, venait de s'introduire dans un caveau oblong et excessivement bas de voûte, lorsqu'un soupir prolongé parut s'exhaler à quelques pas en avant de lui. Ils s'arrêtèrent aussitôt, prêts à s'élaner vers le lieu d'où ce nouveau gemissement venait de partir. Immobiles, penchés vers le sol, retenant jusqu'à leur souffle, les deux amis scrutèrent en vain l'espace sombre, attendant en silence que la plante étouffée qui avait frappé leurs oreilles, se reproduisît. Mais rien ne les tira d'incertitude à ce sujet et ils se disposaient déjà à reprendre le cours de leurs explorations souterraines, lorsque de Kergouët faillit tomber tout à coup, en rencontrant sous ses pas un corps raide et glacé dont cette violente secousse sembla ranimer les souffrances, car un cri aigu retentit aussitôt à leurs pieds, et l'écho lugubre des corridors répéta au loin cette exclamation pleine d'angoisses dont les bandits eux-mêmes s'étaient effrayés pendant leur orgie sauvage.

Au même instant, un mouvement brusque de Gaston contre la muraille, fit tomber derrière lui une couverture en lambeaux et des herbes sèches qui bouchaient une petite lucarne ménagée dans un des angles du caveau, et soudain une vive lumière inonda l'intérieur.
Devant eux gisait un malheureux vieillard au visage hâve et cadavéresque, dont la bouche violacée semblait avoir perdu le souffle au milieu des convulsions de la faim et du désespoir. Il représentait un spectre plutôt qu'un homme ; ses traits, déformés par les rides, par la maigreur, par une contraction effrayante, n'avaient plus conservé la moindre expression et reflétaient à peine un dernier et faible rayon de vie. Couché dans un véritable morécage d'où se dégageait une odeur de corruption qui faisait de ce caveau un horrible cloaque, ses habits en lambeaux s'étaient pourris sur ses membres gelés et frappés d'une irrémédiable paralysie. L'air chargé des exhalaisons méphitiques qui s'échappaient de cet égoût, était plus infect, plus suffoquant, que celui d'un amphithéâtre du médecin pendant les chaleurs caniculaires. Une vase jaunâtre où se débattaient lourdement l'ignoble crapaud et la mouche immonde, souillait une partie des murs.

Quelle effort que tenta le commandant pour le faire parler et en tirer le moindre éclaircissement sur sa position, il ne rompit jamais le silence et paraissait plongé dans un état de léthargie dont rien ne pouvait le tirer.

Ces bouffées d'air pur brusquement introduites dans son trou féide, l'avaient comme enivré. Il était appuyé dans l'angle du caveau, près de la porte, les jambes croisées et tuméfiées sous la pression des liens qui les entouraient. A l'exception de quelques chiffons de drap ou de toiles tout souillées, qui se trouvaient assemblés en paquet, sur son estomac et ses épaules, le pauvre vieillard était complètement nu. Il avait les mains ramenées contre son corps, sans doute pour y maintenir un dernier reste de chaleur. La paille qui lui servait de litière était un fumier qui, depuis deux mois au moins n'avait pas dû être remué. Pas la plus légère

trace d'alimens; seulement, on entrevoyait avec dégoût dans un coin, près du moribond, un trou carré formé à la base de la muraille et obstrué par des débris de toute sorte de légumes et de viandes en putréfaction. Tel avait été, peut-être depuis long-temps, l'unique garde-manger où puisait cette créature affamée, vouée à une mort horrible par ses persécuteurs.

Un sentiment d'humanité facile à concevoir de la part de ces généreux jeunes gens, leur dicta une résolution soudaine qu'ils s'empresèrent d'exécuter sans avoir eu besoin de se concerter entre eux. Ils tirèrent au plus vite de cette sentine impure le malheureux qui s'y mourait si tristement, et lui prodiguèrent toute espèce de secours et de bons soins. Gaston chercha à glisser dans sa bouche quelques gouttes d'une liqueur réconfortante, contenue dans une gourde attachée à la ceinture de son hussard, — homme prévoyant s'il en fut jamais. — et que ce dernier lui avait remise. Ils eurent beau faire, le vieillard ne donnait plus aucun signe extérieur d'existence; cependant ils ne désespérèrent point; en palpant sa poitrine où un dernier reste de chaleur s'était concentré, ils sentirent faiblement les pulsations irrégulières de son cœur, et Kergouët, tandis qu'il aidait Gaston à le transporter hors de ces catacombes, reçut sur son front qui touchait presque la bouche glacée du moribond, l'humide vapeur d'une haleine expirante.

En repassant devant Giuseppe, fort étonné de cette capture, ils apprirent que les brigands qu'il tenait toujours prisonniers, succombant à leur ivresse, s'étaient endormis l'un après l'autre, à l'exception du jeune chef, qui, tombé dans une sombre méditation, suivait d'un œil sec et rêveur les ondulations de la flamme du foyer.

— Remonte avec nous, dit Gaston au hussard, tu ne peux rester là tout seul. Quand ils se réveilleront et qu'ils s'apercevront que la porte de leur caveau a été refermée sur eux, ils s'efforceroient naturellement de l'enfoncer pour s'enfuir, et tu tomberais inévitablement sous leurs coups, car il est impossible que tu résistes seul à tant de démons déchainés...

— Commandant, j'ai pris mes mesures, répondit Giuseppe, et je vous garantis qu'il ne m'arrivera rien. Vous voyez cette porte, elle est barricadée de manière à soutenir les plus rudes assauts qu'on pourrait lui livrer: un grand nombre de sacs remplis de sable que j'ai trouvés dans l'atelier, des ballons, des caisses de plomb, superposés depuis le sol jusqu'à la voûte, me mettront à l'abri de toute irruption en même temps qu'ils me permettront de tout voir, de tout entendre et de tirer tranquillement sur ce groupe s'il fait seulement mine de bouger.

— Je crois, en effet, reprit de Kergouët, qu'il est urgent de garder cette porte jusqu'à ce que la justice prévienne, opère légalement une descente et s'empare de tous ces criminels, réduits pour l'instant à une impuissance certaine. Giuseppe ne court évidemment plus aucun risque, et puisqu'il n'éprouve pas la moindre répugnance à maintenir ces bandits dans le devoir, il est mieux qu'il reste ici, tandis que l'un de nous se rendra à Givet pour requérir l'intervention de la force armée.

— Allons, puisque vous le voulez, qu'il soit fait ainsi! dit Gaston, en ressaisissant le vieillard. Tu as des cartouches, Giuseppe?

— Plein mes poches, commandant.

— Il ne sera pas à tu moins, s'il t'arrive malheur, que c'est moi qui t'ai ordonné de rester en faction là!...

— Soyez tranquille, commandant, je ne cours aucun danger, et d'ailleurs; qui m'empêcherait de reprendre à temps le chemin qui nous a conduits ici?

— Je n'insiste plus, dit Gaston. Bonne chance, mon brave!

— Nit ou nous rejoindrons bientôt! lit de Kergouët.

— Bien! bien! ne vous tourmentez pas à cause de moi, ce n'est pas la peine, répondait le hussard, en les regardant s'éloigner avec leur triste fardeau.

Cette conversation, quoique faite à voix basse, avait cependant éveillé l'attention de Suétone. Assis près de l'âtre, d'un chuchotement suspects que la répercussion des voûtes et le silence profond régnant dans la cave ne lui permettaient de saisir, vint affecter désagréablement son oreille.

Il jeta autour de lui un regard perçant, et se levant avec un calme parfaitement étudié, il se dirigea vers la porte qu'il essaya vainement d'ouvrir.

— Mille tonnerres! s'écria-t-il, nous sommes pris! aux armes, camarades!

Saisi d'épouvante, le chauffeur se tint un instant muet et immobile devant cette porte verrouillée qui lui prédisait sa perte. Sa pâleur était effrayante. Les instincts les plus détestables, les passions les plus violentes, s'annonçaient comme une nue d'orage sur ses traits bouleversés. La terreur, la haine, la rage, le vengeance, luttaient ouvertement en lui. Ce visage d'une beauté sévère se crispait dans des contractions qui lui donnaient un air repoussant. Ses lèvres retroussées comme les lèvres d'un loup qui flairait l'odeur du sang, montraient les poils de sa barbe hérissés et couverts d'une écume qui s'échappait entre ses dents grinçantes. Ses grands yeux bleus, désolamment ouverts, laissaient voir autour de leurs pupilles contractées, une orbite blanc et mat injecté de sang. Il était horrible.

Pendant que Giuseppe tout souriant d'aise l'observait derrière son rempart de sacs, il cherchait d'une main tremblante et furieuse à ébranler la porte de chêne épaisse de deux pouces et bardée de fer dans toute sa longueur, qui le séparait de ses invisibles geoliers. De temps en temps, il vociférait un horrible blasphème: sa gorge brûlante et desséchée aspirait

en sifflant l'air nauséabond du caveau.

— Qui est là? demanda-t-il enfilé d'un ton radouci et presque mielleux.

Et comme Giuseppe se gardait bien de répondre, il recommença de nouveau à ébranler la porte.

— Par Satan! s'écria-t-il tout livide de colère, il ne sera pas dit qu'on nous aura empoignés sans résistance au moins! Allons, debout, canaille d'ivrognes! aux armes! on nous attaque!... Rien, rien! impossible de se servir de ces brutes! Comment se défendre? comment se sauver? Et c'est avec de pareilles créatures que j'ai vécu! ô rage! ô damnation!

Il allait de l'un à l'autre, tirant celui-ci par les cheveux, frappant celui-là du talon ferré de sa botte, essayant d'en soulever un troisième, les appelant, s'épuisant à arracher de leur engourdissement, de leur torpeur ignoble, ces misérables noyés dans l'eau-de-vie et privés de tout sentiment, de toute raison.

— Mais réveillez-vous donc, sacripans maudits! reprenait-il. Mais nous sommes cernés! mais nous sommes enfermés! je jurerais que c'est ce traître d'Abel qui a été nous dénoncer! Il s'est esquivé cette nuit et n'a plus reparu... Oui, c'est lui qui nous a trahis. Oï! si je le tenais, quel coup de poignard il recevrait en punition de sa lâcheté!... M'entendez-vous pégrîots? Je vous ordonne de vous lever et de vous défendre... l'ennemi est là! Voyons, toi, Ma-chi-kiac, qui ronflas comme une truie dans sa bauge, donne l'exemple de la soumission à ces grives ou je te surine le premier pour t'apprendre à obéir! Il est ivro-mort, le sauvage! Je le ferais rôti sur l'âtre qu'il ne sentirait pas qu'on le brûle.... A moi, mes braves sauveurs, la *chaufferie* est en danger! Alerte! Au secours!

— Ah ça! qu'est-ce qui te prend donc de crier si matin, monsieur le duc? demanda enfin le Cambrioleur.

— Vous êtes des chiens! s'écria Suétone étranglé de fureur. Vous êtes des lâches! Vous dormez pendant que je veille; vous buvez votre vin pendant que je m'efforce de vous défendre contre les gendarmes qui sont là, à la porte, prêts à vous *peaumer*. On nous a dénoncés, nous sommes pris!... Debout!

— Dénoncés, pris, gendarmes... Ventrebœuf! comme tu y vas! Il a toujours peur, ce cadet de bonne famille. Laisse-nous dormir et va te coucher!

— Il faut, au contraire, que tout le monde se mette à l'œuvre, qu'on se réunisse, qu'on enfonce cette porte, et que, le sabre au main, nous fassions un passage jusque vers la forêt!

— Tu rêves!

— Je veux...

— Tu n'as pas plus le droit de vouloir que nous!

— J'ordonne...

— Plait-il?

— Je t'ordonne à toi, Cambrioleur, reprit Suétone d'une voix vibrante, de te lever sur-le-champ et d'éveiller tous les camarades! Et si tu mets la moindre hésitation à exécuter ma volonté, je te fends le crâne avec cela! ajouta-t-il en prenant sur la table un énorme pot de grès tout ruisselant encore d'eau-de-vie et de graisse.

Le Cambrioleur s'était placé sur son séant en entendant préférer cette sinistre menace. Il jeta sur le jeune chef un regard de défi plein d'ironie et de ferocité, et le toisa froidement pendant quelques instans, mais sans daigner lui répondre un seul mot.

— Feras-tu ce que je t'ai commandé? redemanda alors Suétone.

— Non! répondit froidement le chauffeur.

Et tout aussitôt il recut à la tempe le redoutable projectile.

En voyant le capitaine lever le bras, il avait voulu s'élaner, mais, étourdi par le choc, la force lui manqua. Il chancela sur ses jarrets amoindris par l'ivresse, et s'embarassant dans les corps étendus de ses compagnons, il tomba lourdement sur eux en poussant des hurlemens de douleur.

Un de ses voisins qui avait sans doute le vin mauvais, impatient d'être, pour la seconde fois, si brusquement tiré de son sommeil, sortit machinalement un couteau de sa poche et le lui enfonça dans l'aine; puis se rendormit.

Le Cambrioleur ne bougea plus.

— Notre perte est inévitable! dit alors Suétone d'un air accablé! Il serait inutile de chercher à combattre ma destinée.... Quo faire avec ces gens-là?

Se dirigeant alors vers un angle du foyer, il souleva avec le secours d'un *monsieur*, une des principales dalles de l'âtre sous laquelle, dans un renfoncement habilement ménagé, était caché un portefeuille plein de papiers qu'il se disposa à brûler.

Il réalisait rapidement chaque feuillet, le froissait dans ses mains et le livrait ensuite aux flammes. La vue de certains parchemins déchiquetés par le temps et exhalant une forte odeur d'ambre comme s'ils sortaient du boudoir d'une petite maîtresse, le fit tressaillir.

Il pâlit en y attachant ses regards humides et attristés et après les avoir respectueusement portés à ses lèvres, il se rapprocha du feu qui ne tarda pas à les tordre et à les dévorer.

Giuseppe ne voyait pas sans une profonde inquiétude disparaître petit à petit ces précieuses et mystérieuses archives. La déception du vicomte de Lanuy et de Bertine de Montaigne, à l'ouverture de la boîte de Pandore, lui revint alors en mémoire. Il se persuada que le bandit, passeur de titres de la famille, voulait, en les anéantissant jusqu'au der-

nier, se venger d'avance des expiations terribles que la société allait lui imposer.

Poussé par son dévouement à son maître, et pressé de dégourdir un peu sa langue, le hussard crut devoir faire acte de présence pendant cette opération incendiaire et opposer son veto à cette opiniâtre destruction.

Il frappa contre la porte à coups redoublés.

Le bâtarde du Choiseul se détourna négligemment sur son banc, et du ton d'un grand seigneur qui accorde une audience à de très petites gens :

- Vous pouvez entrer, dit-il.
- Je ne le veux pas, fit Giuseppo, ce n'est pas ma consigne.
- Eh! bien, que demandez-vous alors?
- Vous brûlez là, sans beaucoup de façons, des papiers que vous avez volés aux maîtres du château et qui sont pour eux d'une extrême importance...

— C? répondit le jeune homme en tendant son portefeuille du côté de la porte.

— Oui, ça; reprit le hussard. Et je vous somme de cesser à l'instant de fabriquer des cendres avec ces parchemins, à moins que vous ne soyez bien friand d'une balle mâchée dans la poitrine, ce que je me ferai un véritable plaisir de vous envoyer.

Le chauffeur continua comme s'il n'eût pas entendu l'injonction catégorique de son invisible interlocuteur.

- Etes-vous sourd? demanda le hussard en grondant.
- Non; répliqua paisiblement Suétone.
- Alors je ne vous répéterai plus mon ordre... Gare à vous!

— Ce serait vous donner une peine inutile, mon brave, car j'ai parfaitement entendu. Je me permettrais seulement de vous faire observer, que vous êtes dans une erreur profonde, si vous supposez à ces papiers qui ne sont qu'à moi et bien à moi, je vous le jure, la moindre importance, le moindre intérêt pour les propriétaires du château.

- Vous me dites cela...
- Je vous en donne ma parole d'honneur!
- C'est du propre!
- Vous riez?
- De tout mon cœur. Vous avez du toupet, l'ami!
- Pourquoi donc?

— Parce que vous me la fichez belle avec votre parole d'honneur. On vous prendrait vraiment pour un honnête homme!... On a bien raison de répéter que la plus mauvaise roue d'un charriot est toujours celle qui fait le plus de bruit.

— A propos! dit tout à coup le chauffeur en passant légèrement sa petite main de femme dans ses longs cheveux frisés, combien êtes-vous là, à notre porte?

- Vous êtes bien curieux...
- Oui.
- Je suis tout seul.

Suétone tressaillit. Un éclair de joie sombre se fit jour à travers ses sourcils contractés.

— Surtout! répéta-t-il en jetant un regard désespéré sur ses compagnons engourdis par le sommeil et l'ivresse.

— Oui, ici, à la porte, reprit le malicieux troupier; mais, dans le corridor, nous sommes quatre.

- Quatre! rien que quatre!...
- Et dans la salle aux fourneaux il y a une dizaine de nos camarades...
- Quatorze! nous serions quatorze aussi nous, gronnait le chef entre ses dents, en promenant ses yeux pleins de colère sur les chauffeurs couchés à terre. La partie serait égale, si ces vaillants n'avaient pas tant bu cette nuit!... Quatorze!

— Je ne vous parle pas des gardes nationaux de Givet, qui ont cru devoir orner le château extérieurement, continua tranquillement le hussard qui goûtait un plaisir barbare en arrachant une à une les illusions du pauvre diable, ce serait inutile. Mais soyez persuadé que nous nous y sommes pris en gaillards d'esprit et que pas un de vous ne manquera de corde pour se faire pendre!...

— Nous n'en sommes pas encore là! fit avec résolution le jeune homme.

— Non, mais nous y viendrons. Vous savez le proverbe: Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin...

— C'en est donc fait! s'écria Suétone dans une exaspération indescriptible.

- Eh! mon Dieu, oui. C'est cruel à penser, c'est vrai.
- Plus d'espoir!
- Assez de liberté et de bombances comme cela. Nous entrons en carène, les jours gras sont passés.

— Ecoutez-moi, fit le prisonnier en se rapprochant tout à coup de la porte.

- Oh! je te vois venir, malin! se dit le hussard à part lui.
- Je suis riche...
- Moi pas. Mais, fast! contentement passe richesse!
- Je suis riche... à millions!
- Farceur! Des millions de fausse monnaie... Connu!
- Non. De l'or! l'or le plus pur et du meilleur aloi! Je compterais devant vous ma fortune entière, et vous en prendrez la moitié...
- Vous êtes magnifique!

— A condition cependant que vous me laisserez filer!...

- Nous y voilà!
- Consentez-vous à ce que je vous propose?
- Ma foi! non. J'ai ma solde qui suffit à tous mes besoins!
- Vous prendrez tout... Deux millions!
- Merci. Ça m'est inférieur.
- Réfléchissez-à...
- Non. Non!

Un horrible blasphème échappa à la bouche écumante du bandit.

Il fit deux fois le tour de la cave, foulant aux pieds ses camarades toujours rouffans, toujours plongés dans leur fatale léthargie. Son front était ridé comme celui d'un vieillard, ses yeux d'un bleu d'azur si limpide étaient devenus gris clair et lui sortaient presque de la tête; sa main crispée décharnée sa pîtreine...

Il revint encore près du hussard.

— Je suis fils du duc de Choiseul, lui dit-il, et de la marquise d'Armanières. On avait intérêt à cacher ma naissance, et je fus toujours tenu éloigné de ma mère. Une circonstance fortuite m'a révélé le secret de ma honte... mes parents ont émigré, des persécutions, des injustices, des infortunes sans nombre m'ont plongé dans le crime... J'ai honte de ma vie et je ne demande pas mieux que de l'expier, mais loin de ces hommes... Malgré les événements du jour, je suis toujours en position de vous être utile, de vous faire du bien; mon père m'aime, il ignore mes égarements, il est sans enfants, il effacera un jour la tache qui souille mon existence, je me recommanderai à lui et...

— Vous seriez le fils du pape ou du grand-turc que je n'accepterais jamais rien d'un voleur! répondit brusquement Giuseppo, ennuyé de toutes ces propositions captieuses.

— Vous ignorez, sans doute, comment je me suis trouvé forcé de fraterniser avec ces misérables et de me créer leur chef, reprit Suétone d'une voix profondément émue, si vous savez...

— Je ne veux rien savoir... Rien n'excuse du déshonneur.

— Je ne prétends pas m'excuser devant vous! répliqua fièrement le jeune homme. Je désire seulement vous expliquer comment je suis tombé si bas; comment moi, gentilhomme et ex-officier au régiment de la Sarre, j'ai pu être réduit, par la déplorable puissance des circonstances, à ce degré d'abjection et de misère... N'en accusez que la révolution qui m'a privé de tous mes protecteurs, qui m'a laissé sans ressources,

à l'abandon, sans aucun moyen d'existence, habitué que j'étais au luxe, à l'abondance, aux plaisirs faciles, ce qui me rendit encore plus douloureuses les premières atteintes de la pauvreté. Dénoncé par mon homme d'affaires au tribunal révolutionnaire de Dijon, j'eus à peine le temps de mettre la frontière entre mes accusateurs et moi. Errant, fugitif, exténué de fatigues, mourant de faim, malade, à toute extrémité en un mot, je tombai, pendant la nuit, au milieu d'une troupe de contrebandiers qui,

après m'avoir charitablement secouru, me circonvinrent de telle façon, pour que je consentisse à me joindre à eux, que, déjà vaincu par l'abandon, mais surtout par l'espoir de la vengeance, je m'associai, de guerre lasse, à leur coupable industrie. Bientôt la contrebande cessa d'être aussi fructueuse; les périls et les horreurs de l'invasion firent germer dans tous les cœurs ce que je ne sais quel levain de rébellion et de fureur qui convertit bientôt en chauffeurs sanguinaires des contrebandiers qui n'étaient qu'audacieux et cupides... j'étais avec eux.

Un jour, chef de l'escouade la plus redoutée, je m'introduisis avec mes hommes dans la maison du banquier qui m'avait dénoncé aux autorités républicaines, pour profiter de mes dépouilles; je le fis brûler à petit feu... Il expira en me maudissant. Le supplice de ma victime ne m'avait point apaisé. La colère empoisonnait toujours ma vie; je me haïssais pour tout pouvoir institué, pour toute richesse acquise, mon mépris pour la société ne faisait que s'accroître de jour en jour. Je descendis progressivement jusqu'au fond de l'abîme... Un soir, il y a cinq mois, je me rénegai ici, dans ce vieux château gardé par un seul homme, un vieillard plein de probité et d'honneur qui gémissait dans cette cave même, garrotté étroitement, la poire d'angoisse à la bouche. Un nouvel associé, plein d'audace et de méchanceté, nous avait rendus maîtres de la place par trahison: c'était un belle et commode position, précieuse à garder pour des faux monnayeurs, des contrebandiers et des chauffeurs...

— Pardon, excuse; interrompit froidement le hussard, nous perdons là un temps infini dans des historiettes qui ne m'intéressent nullement. Peu m'importe ce que vous étiez et ce que vous êtes... qui a bu, boira... c'est certain; et dès demain, si je vous lâchais, vous reprendriez votre agréable petit commerce. Je ne suis donc pas sensible à votre confession générale, dispensez-vous de continuer; autant en emporte le vent! Quand le maire et l'administrateur de police de la circonscription seront arrivés pour verbaliser, vous leur raconterez vos fredaines tant qu'il vous plaira. Si j'ai entamé ce dialogue avec vous, c'était uniquement pour vous dire qu'en nous remettant ces papiers, dont vous avez déjà brûlé la moitié, vous auriez des titres certains à notre indulgence. Sinon, vous partageriez le sort réservé aux pratiques de votre escadron. Car qui refuse, muse, comme dit cet autre.

— Encore une fois, ces papiers n'intéressent que moi.

— Ces papiers ont été volés, ainsi que les deux millions que vous m'offrez tout à l'heure pour vous faire échapper! s'écria le hussard avec force.

— Tiens! qu'est-ce qui parle donc là? demanda un des chauffeurs dont l'ivresse commençait à se dissiper.

— Ce n'est rien ; dors, vanternier, cela ne te regarde pas, répondit Suétone.

Et il retourna vers l'âtre, déchirant et brûlant ce qui y restait encore de lettres et de parchemins éparpillés.

— Si vous recommencez votre manège, lui dit Guiseppo d'une voix menaçante, je fais feu sur vous !

— Ah ! ça, nous sommes donc pris ? demanda avec angoisse le vanternier.

— Oui ! fit tranquillement Suétone.

— Trahison ! trahison ! hurla le contrebandier en sautant sur ses armes. Silence ! et pas un mouvement ! lui répliqua le jeune chat en se levant.

— C'est donc toi qui nous as livrés ?

— Misérable !

— Tu crois donc que je ne t'ai pas entendu, tout à l'heure ? Tu offrirais deux millions pour qu'on te relâchât tout seul... Tu les avais donc reçus pour prix de ta lâcheté ? Mais on ne nous tient pas encore, et si les gendarmes pénètrent ici, ils passeront d'un bond sur ton cadavre...

Il parlait encore qu'il brandissait déjà, sur le soi-disant bâlard de Choiseul, un énorme couteau aux rayonnemens sinistres, au tranchant fraîchement affilé. Suétone, agile comme un daim, esquiva par un bond l'atteinte terrible de la lame qui s'enfonça dans le bois vermoulu de la table.

— Bien. Je n'attendais que cette occasion pour me défaire de toi, vanternier ! dit avec un regard de vipère et une voix saccadée, le terrible chauffeur. Et s'élançant sur son agresseur, il le prit à la gorge, et chercha à le terrasser.

Mais il avait affaire à vaillante partie. Le vanternier était court de jambes, large de reins et vigoureux comme un ancien bouvier qu'il était. Sans ses copieuses libations de la nuit, le courage de lion du jeune chef eût été probablement soumis à une rude épreuve en cette occasion.

Le combat était horrible, féroce, acharné. Les ongles, les dents, les pieds, marquaient à chaque coup leurs entailles et leurs contusions. Penchés d'abord l'un vers l'autre, les jambes écartées, le poing sur la poitrine ou au cou de leur adversaire, ils s'observèrent quelques instans dans un affreux silence que leur seule respiration haletante et pressée interrompait. Ils s'étudiaient, ils s'épiaient tout en se calant sur le sol et en guettant le moment propice à une soudaine attaque. Bientôt le bruit sourd des coups échangés se fit entendre. Le croquement des vêtements qui s'envolaient par lambeaux, le râle des poitrines, le retentissement des objets heurtés dans la lutte et les blasphèmes intelligibles de ceux qu'ils foulaient aux pieds, formaient un effrayant accompagnement à cette scène lugubre dont un des acteurs devait infailliblement succomber....

— Eh bien ! eh bien ! s'écrièrent à la fois plusieurs chauffeurs, arrachés tout pétris et couverts de meurtrissures à leur engourdissement. Qu'est-ce donc ? on se prend aux cheveux, maintenant ?

— C'est moi qui tue Suétone, vociféra le vanternier ; il nous a mangés, le scélérat !

— Tu en as menti ! répliqua le jeune homme, en le renversant enfin sur un banc.

— Le capitaine est un *mouton* ; méfiez-vous, camarades, nous sommes cernés ! articula faiblement le vanternier, qui recevait, à chaque mot, un nouveau coup de couteau dans le ventre et qui finit par s'affaisser sous le pied nerveux de son vainqueur.

Ceux d'entre les brigands dont la révélation calamiteuse du vanternier avait pu frapper l'intelligence, furent bientôt complètement dégrisés.

Une rapide inspection de la porte leur prouva qu'ils étaient bien en effet prisonniers et victimes d'un lâche guet-apens, dont leur camarade assassiné semblait avoir désigné l'auteur à leurs coups.

Brise-Tout se retourna d'un air provocateur vers Suétone.

Le jeune chef comprit aussitôt ce que sa position avait de terrible. Il ne se flattait guère d'apaiser ces brutes irritées, et ne songea pas même à les rappeler à lui par une de ses ardentes allocutions qui, jusque-là, avaient toujours produit sur ces grossières natures des effets vraiment extraordinaires. Le moment, il est vrai, eût été mal choisi. Cette cave verrouillée, ce cadavre gisant à ses pieds, ne l'accusaient-ils pas hautement ? Quelques poignards brillaient déjà hors de leurs gaines...

Prompt comme l'éclair, il enleva, de son grappin de fer, la torche de résine toute flambeante et l'enfonça dans le sable où, ses clartés rougées, s'éteignit subitement. Puis, filant le long de la muraille, derrière ceux mêmes qui se préparaient à fondre sur lui, il agita au hasard son stylet et frappa à tour de bras sur tout ce qu'il rencontrait.

D'affreux cris de rage et de douleur éclatèrent de toutes parts. L'écho des voûtes souterraines les répéta à l'infini. On dirait que tous les caeux du manoir sont peuplés d'ombres gémissantes.

Giuseppo entend tomber les victimes dans ce réduit ténébreux où ses yeux ne peuvent plus rien voir. Il reconnaît que le chef des bandits s'est fait l'impitoyable bourreau de tous ceux qui avaient paru le menacer et le croire capable de la trahison dont l'accusaient fausement le vanternier.

Un tumulte horrible régnait dans la cave ; la lutte ne discontinuait pas ; elle semblait s'accroître au contraire par la multiplication des ennemis invisibles que chacun trouvait à combattre.

Les grincemens des couteaux, le râle des mourans, le bruit des coups, la chute des blessés, prétaient un caractère infernal à cette mêlée confuse où dominaient les ricaneemens étranges de Suétone dont les sinistres éclats de rire s'éteignaient peu à peu et finirent par cesser tout à fait....

VI.

La poire d'angoisse.

Reportons un peu nos regards en arrière. Quelques bons amis nous attendent loin de ce lugubre manoir où se passent de si étranges choses. Le front penché, l'œil humide, le cœur tressaillant à la fois d'inquiétude et d'amour, Robin se demande souvent ce qu'il est devenue cette famille si noble et si malheureuse, quelle fatalité la poursuit encore, quel tour l'arbitre, quelle puissance protectrice la préserve de toute douleur et de toute embûche ?

Accablé sous le fardeau de ses peines et de son travail, dans cette complication ténébreuse des drames politiques qui, tour-à-tour, rendait à la France toutes ses espérances et toutes ses tristesses, il n'avait plus comme autrefois un instant de vraie joie après de longs jours d'alarme, d'agitation et de fièvre.

Au sortir de ces luttas orageuses où l'avenir d'un peuple et la sûreté des citoyens étaient si souvent remis en question, il n'entrevoit plus, — comme un divin météore brillant dans la nuit sombre, — ce gracieux intérieur si chaste et si pur qui charmait sa pensée et rassérénait son âme.

Au dénoûment de ces scènes tumultueuses que brusquait la voix déchirante des canons, où chaque pygmée surgissait géant en face du péril, où le plomb meurtrier, grêlant sur les barricades, marquait des tombes aux héros, où les sabots de son cheval glissaient à chaque mouvement dans le sang, il ne trouvait plus, — derrière une porte timidement entrebâillée, — tous ces jeunes et beaux visages d'ange l'attendant avec leurs larmes et leurs embrassemens.

Ces souvenirs oppressaient cruellement son cœur. Ils lui broyaient une vie toute de fiel et de solitude qui achevait d'érousser son énergie et lui snéciaient des souffrances morales qui doubtaient encore le poids de sa vieillesse déjà si lourde et si laborieuse !

Legouët, unique ami, unique confident du vieil aseptadé, depuis le départ de ses hôtes, ouvrait ses bras et son cœur à ce digne homme, qui regrette ses enfans proscrits, ses enfans aux côtés desquels, pendant près de quatre années, il n'a jamais cessé de craindre et de trembler, malgré ses bons sourires paternels. Que ne souffre-t-il pas à cette heure, en se voyant seul, abandonné, privé de la vue consolante, des caresses et du caquet récréant de ses filles d'adoption ! Combien a-t-il soupiré après ces ingrates, qui aiment comme des jeunes femmes et non comme des enfans, qui préfèrent à l'amour dévoué d'un ami, la passion de feu d'un amant ! A-t-il pleuré sur ces murs silencieux, dans ces chambres désertes et nues où le froid du délaissement s'est glissé peu à peu comme une vipère sous un seuil en ruine !

Robin était de ces hommes qui n'aiment point à demi, qui n'admettent pas la moindre restriction dans leur dévouement et qui supporteraient mille morts plutôt qu'un trait d'indifférence. Aussi ne recevant pas de nouvelles d'être qui lui étaient si chers, incertain s'il devait se réjouir ou se lamenter à leur sujet, malheureux de leur éloignement, il ouvrait l'une après l'autre ses blessures inguérissables, et savourait, avec une sorte de délire, la douleur qui l'épuisait.

De son côté, le bon abbé Maurice, à peine installé dans la nouvelle retraite que des amis fidèles lui avaient ménagée, s'inquiétait, à bon droit, du sort aventureux des siens.

Le lecteur se rappellera sans doute que la galanterie exaltée du comte de Kergouët avait, par contre-coup, compromis la tranquillité du prêtre qui eût pu être arrêté, d'après les indications de la citoyenne Sapho, si, prévenu à temps, il n'eût cherché, par une promptie fuite, à échapper à la rage jalouse de cette femme exaspérée. Maurice, en quittant Paris, n'avait oublié qu'un seul objet, — le plus essentiel assurément, — sa bourse. Il se trouva bientôt à quelques heures de la capitale, sans un sou vaillant, mourant de faim, exténué de fatigue et ne sachant à qui s'adresser pour obtenir un verre d'eau ou un morceau de pain. Le timide et simple jeune homme manquait de cet aplomb, de cette résolution qu'on acquiert si vite dans les camps et à l'école du malheur. Son corps, amolli dans les pratiques dévotes du cloître, était incapable de résister aux pénibles exercices, aux rudes secousses physiques qui l'accablèrent si fréquemment pendant ces quatre années de prescriptions et de sanglantes réactions. Il n'eût rien osé tenter pour sortir d'embarras, ses habitudes de résignation paralysant en quelque sorte l'essor de sa volonté, et il serait resté long-temps encore assis aux bords de la grande route, si le hasard n'eût fait passer devant lui une charrette de paysan conduite par la femme d'un ancien fermier du marquis de Launay, à laquelle il ne craignait pas de confier sa peine. Cette bonne vieille le fit monter sur son feu et, à la faveur de la nuit, le ramena chez elle, à Ville-d'Avray, où elle le tint caché avec soin.

Ville-d'Avray faisait autrefois partie du doyenné de Châteaufort, petit hameau de la paroisse de Sévres, situé à l'occident de Paris, sur une pente très raide qui regarde le levant, entre Marne, Saint-Cloud et Versailles. Un bois le bornait au midi. Une église à flèche aiguë, datant du xve siècle, appartenait aux passans que cette terre avait été léguée aux Célestins de Paris, en 1430, par Milles de Dangeau, doyen de Chartres et chanoine de la métropole, pour le repos de son âme et de celle de son frère, messire Robert de Dangeau.

Sur cette colline aux champs fleuris, séparée par une route tortueuse qu'éclaircissaient et creusaient chaque jour les tombereaux d'engrais des pay-

sans, dans l'emplacement même de notre prosaïque chemin de fer d'aujourd'hui, se dressait, joyeuse et coquette au milieu de sa double rangée de tilleuls, une petite maison blanche, aux contrevents de sapin moussu, dont le front de tuiles rouges, empanaché d'une folâtre girouette, reflétait, ainsi que ses vitres en losange, les premiers feux du soleil de juillet.

Cà et là, quelques chaumières se groupaient à l'ombre des aulnes et des saules arrosés par un petit ruisseau qui s'allait perdre, après maint détour capricieux, sous les coquelicots et les blnets du seigle. La nature pleine de vie, de jeunesse et de beauté, déployait en ces lieux tout son éclat, toute sa richesse.

C'est dans cette maison que l'abbé de Launay vivait, subissant une importune captivité malgré toute son indépendance, retranché par prudence dans une solitude rigoureuse et partagé entre ses prières, ses devoirs de reconnaissance envers son hôte et ses mortelles inquiétudes à l'endroit de sa famille. Quand ces dernières impressions surtout venaient à l'assailir, il ne se possédait plus. Un rien l'impitoyait, lui si doux et si patient ! Il avait des crises nerveuses qui l'épuisaient, des terreurs qui le laissaient sans force et sans espérance. Il succombait à un affaîssement d'esprit qu'il ne pouvait combattre; accablé au milieu des scènes les plus riantes, les plus capables de le distraire, morose, taciturne, il se laissait lentement gagner et dévorer par un irremédiable marasme. Il pleurait, comme des amis morts, ces frères et ces sœurs dont il ignorait le destin et qu'il se reprochait sans cesse de n'avoir point suivis dans leur prison, afin de prendre sa part de leurs souffrances.

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi dans le même doute affreux et rongeur; aucune nouvelle ne parvenait à Maurice. Savait-on d'ailleurs qu'il était là ? Le pauvre abbé mesurait à son abandon le dernier reste de son énergie et de sa soumission aux décrets de la Providence. Il ne voulait accueillir aucune consolation, il se refusait obstinément à toute distraction qui eût pu le détourner de son chagrin. La nature même était impuissante à le guérir; son merveilleux prestige n'avait pour lui aucun charme. L'idée ne lui fût pas venue, dans son apathie fatale, dans sa torpeur, de secouer les ronces de sa douleur au grand air, au milieu de la campagne, sur les fleurs épanouies, sous les arbres où le soleil rayonnait chaud et fécond. Naguère il aimait tant à suivre d'un oeil d'artiste les innombrables accidens de la lumière à travers le feuillage mobile; le velours des prairies lui semblait un lit si moelleux; il ne connaissait pas de parfum plus suave, plus exquis, que celui vague senteur d'herbes odoriférantes qui se dégage dans l'atmosphère, au crépuscule d'un beau jour. C'est qu'alors son âme était libre de soucis cuisants et prêtait à sa poétique imagination toutes ses facultés aimantes et admiratrices; il s'adonnait sans regret à ces jouissances faciles qu'il pouvait goûter au milieu des siens; il ne se trouvait pas seul du moins à contempler Dieu dans son œuvre... Aujourd'hui il n'en était plus de même; l'isolement joignait un ennui écrasant à toutes les tortures que son inquiétude lui imposait. Ses yeux caves et sombres, sa figure pâle, sa maigreur, démontraient évidemment les ravages causés dans cette délicate constitution. L'abbé de Launay n'était plus en quelque sorte que l'ombre de lui-même; on eût redouté, non sans raison, que sa santé déjà ébranlée ne pût résister au choc imprévu d'une maladie sérieuse; heureusement pour l'excellent homme, ses douleurs seules épreuves allaient avoir un terme, au moment où elles paraissaient le plus devoir se multiplier.

Un beau soir que la lune glissait majestueusement dans le ciel avec son cortège d'étoiles et de floconneux nuages, Maurice avait ouvert sa petite croisée pour respirer un peu d'air libre, pour calmer, dans cette fraîcheur délicieuse, le trouble ardent de son esprit et de ses sens.

La nuit promettait d'être magnifique. La lune traversait de ses fils d'argent la verte dentelle de lierre qui serpentait aux fenêtres, formant comme une auréole sur la tête du proscrit. Malgré l'ombre envahissante, quelques colombes roucoulaient encore sous la ramure. Les brises vespérales qui se levaient momentanément des hailliers comme d'harmonieuses respirations de la nature, parsemaient l'espace des vagues senteurs de la rose et du fraisier, la tiédeur de l'atmosphère, les parfums de la plaine, les mille accords inexplicables qu'il entendait résonner au loin, régissaient efficacement sur lui et faisaient rebâter jusqu'à son cœur quelque peu de la sève d'espérance qu'il en avait détournée.

Un homme qui cheminait avec précaution dans les champs, s'arrêta à quelque distance de la ferme, l'examina long-temps et paraissait s'orienter dans ces lieux déserts qu'il ne connaissait certainement pas. Cependant, il s'imit par s'avancer jusque sous la fenêtre de Maurice qui jugea prudent d'éteindre alors sa lampe.

Presque aussitôt quelque chose de lourd vint tomber à deux pas de lui, dans sa chambre. Stupéfait, l'abbé n'osa bouger que lorsqu'il eut aperçu, de derrière son rideau, l'inconnu luyant à toutes jambes vers la grande route. Il s'empressa de ramasser le petit paquet qu'on venait de lui adresser si cavalièrement. Quelle ne fut pas sa surprise, en reconnaissant dans un pli d'assignats, lesté d'un caillou, une lettre de la main de Robin, conçue en ces termes :

« Je vous retrouve enfin, mon ami ! Vous m'avez, — Dieu merci ! — causé assez de peines. Depuis deux mois, tous mes hômes sont en campagne, vous cherchant de côté et d'autre. Votre asile est bien choisi; mais vous reconnaîtrez à présent qu'il n'est pas impénétrable. J'ai un bon conseil à vous donner : arrangez-vous pour partir la nuit prochaine; il y a réaction ici, la terreur renait et les prisons s'encombrent de nouveau. Je ne saurais dire où s'arrêteront les

« désordres qui menacent encore notre malheureuse société. Vous trouverez parmi vos assignats un certificat de civisme et une carte d'agent de police. Il faut vous résigner à revêtir cette peau de renard, quelque répugnance que vous éprouviez à vous parer d'un tel titre, afin de parvenir sans obstacles à Charlemont, où vos frères, vos sœurs et votre tète-fêlée de K... vous attendent dans le château de votre oncle. » Vous pouvez avoir toute confiance en mon message qui n'est autre que le fidèle Legoniest, dont le dévouement vous est connu. Adieu donc, mon jeune ami. Puissez-vous bientôt goûter un repos, si nécessaire après tant de jours de tourmente ! Embrassez bien ma petite Berthe. Embrassez-les tous. Dites-leur bien que je pleure encore sur notre séparation et qu'il faut qu'ils m'aiment de toutes les puissances de leur cœur pour me faire oublier ce que j'ai enduré de souffrances, ce que je souffre encore moralement à cause d'eux. Je vous serre cordialement la main et vous souhaite un bon voyage. »

« Votre vieil ami, R. »

— Ils sont libres! ils vivent encore! s'écria Maurice tout rayonnant de joie après cette lecture. Oh ! certainement que je les rejoindrai ! Je n'entends plus les quitter d'un instant, et dès que la nuit sera un peu plus sombre, je partirai !

Il dit adieu à son hôtesse qui se mit à fondre en larmes. Il voulut, après bien des circonlocutions d'une extrême délicatesse, lui offrir un millier d'assignats en récompense de ses bons services; elle n'accepta que sa bénédiction.

Maurice s'habilla en paysan, mit son havresac sur l'épaule et s'éloigna de Ville-d'Avray, à la garde de Dieu !

Nous ne tarderons pas à le retrouver à Montsigny, arrivant comme un envoyé céleste, au milieu d'une scène de douleur et de désespoir; dans un de ces momens de désolation suprême où les exhortations d'un bon prêtre sont la dernière, l'unique ressource des cœurs déchirés et où les dictees sacrés de ce livre d'or qu'on appelle l'Evangile épanchent sur toute âme sûre un baume si efficace !

Au manoir de Montsigny, le temps passait avec une rapidité sans égale. La rigoureuse nécessité dans laquelle se trouvaient les de Launay, de purger leur demeure des brigands qui en avaient fait un repaire, occupait tous leurs instans. Ils déployaient dans leurs perquisitions, dans leur surveillance, une activité d'autant plus grande, d'autant plus constante et infatigable, que leur sûreté personnelle courait plus de risques.

La découverte qu'ils venaient de faire du pauvre Florestan dans les cachots souterrains du château avait encore avivé leur empressement à terminer cette tâche difficile. On conservait quelque espoir de rappeler à la vie ce vieux serviteur martyr de sa fidélité, et de recevoir de lui la révélation qui intéressait si fort la fortune de Berthe. Seul, en effet, il connaissait le lieu où était caché cette introuvable armoire de fer qui devait contenir les immenses richesses du feu comte de Montsigny. Ce n'était donc qu'à lui que la jeune héritière pouvait recourir pour dévoiler un mystère dont les papiers de la boîte de Pandore avaient aussi reçu la confidence, mais que leur incompréhensible soustraction rendait plus impénétrable encore.

Berthe, — nous devons lui rendre cette justice, — ne s'inquiétait guère de la question d'argent. On nous croira si l'on veut bien réfléchir qu'il n'est pas d'amoureux, si misérables qu'ils soient, qui ne se croient un peu nababs quand leur cœur est absorbé par une réelle et profonde passion. Le plus modeste réduit n'est-il pas un Eldorado pour le prolétaire qui sime ? Cette recherche persévérante des biens de son père, que le vicomte de Launay et son frère se croyaient obligés de poursuivre par honneur et par devoir, dans l'unique intérêt de la jeune fille, ne lui causait, à elle, qu'un bien moindre souci.

— Dieu, disait-elle dans un élan de foi naïve, ne nous a jamais laissés périr au milieu des terribles orages que nous avons traversés, c'est une preuve qu'il ne cesse pas de veiller sur nous, de nous protéger, de nous défendre. Nos embarras auront un jour leur fin. S'il est écrit là-haut que je dois mourir de ce triste héritage, je l'accepterai avec reconnaissance; si, au contraire, j'en dois demeurer privée, je me résignerai sans regret. Votre amour, Charles, me tient lieu de tout ici-bas; qu'il ne me fasse jamais défaut en aucune circonstance et je serai toujours assez riche puisque je serai heureuse !

A quoi l'incorrigible Giuseppe se permettait parfois de répondre — assez bas, il est vrai, pour n'être entendu de personne :

— On ne vit pas de l'air du temps. Il faut se garder une poire pour la soif. Comme on fait son lit on se couche...

Et autres objections de la même farine.

Aux yeux de cet effronté matérialiste, l'amour pur et désintéressé des deux jeunes gens paraissait sans doute bien ridicule. Il y avait loin, en effet, de ses amours à la hussarde liés sur le grand chemin, entre un cerre de *fil-en-quatre* et un coup de sabre, à cette affection noble, enthousiaste et généreuse, qui repose sur une mutuelle estime et survit à tous les désastres.

Berthe et Charles s'aimaient toujours avec l'élan d'une tendresse toute idéale, toute poétique, toute religieuse même, et dont l'innocence devait avoir quelque chose de l'amour des anges. Ces deux êtres, si bien assortis, semblaient se confondre dans une même effusion de cœur. C'était plaisir de les voir constamment préoccupés de leurs plus intimes intérêts, aux petits soins l'un pour l'autre, s'étudiant à prévenir leurs désirs, à deviner leurs pensées respectives, échangeant entre eux ces doul-

murmures d'amour qui ressemblent à des roucoulements de tourterelles et qui expriment si délicieusement les voluptés de l'âme.

À côté d'eux, le comte de Kergouët et Louise, concentrés dans leurs causeries tout à la fois tendres et sérieuses, se prodiguaient les mêmes attentions délicates, se désaltéraient à la même coupe d'ivresse et de bonheur. Ce petit paze, léger et turbulent, cité naguère pour sa fortune, son élégance, sa distinction, ses succès dans le monde, s'était bien réellement converti à une existence plus grave et plus digne. Il avait fallu, pour opérer ce miracle, que le bourreau lui fit subir les apprêts de l'horrible toilette des condamnés à mort. Ce fut alors seulement que le voile qui l'aveuglait se déchira. Il comprit, il partagea, dès cet instant, l'amour irrésistible qui étreignait Louise au cœur et la subjuguait malgré ses luttes héroïques.

Le dévouement sublime de cette enfant qui, de ses faibles mains, voulait briser ses fers, le naïf abandon, la chaste réserve qui, tour à tour, avaient brillé sur sa physionomie et dans son maintien, alors que ses lèvres, pareilles à deux feuilles de rose, laissaient échapper le secret de ses larmes, toutes les séductions d'une âme si pure et si ardente, l'avaient saisi et pénétré en même temps. A dater de ce jour, le fameux manteau couleur de muraille, les échelles de soie, les enlèvements, les duels, lui sortirent complètement de l'idée. Il renonça à toutes les extravagances, à toutes les folies d'un homme à bonnes fortunes. Plus de pertes au jeu, plus de soupers galans, plus de chevaux de course, plus de maîtresses ! Il voulait décidément essayer de cette vertu bourgeoise qu'il n'avait jamais appréciée, parce que, dilapidant ses jours au grand air du plaisir et des fêtes tumultueuses, les jouissances intérieures lui avaient constamment échappé. Jusque-là, il avait traité le mariage bien légèrement, tant qu'il s'était agi d'autrui ; mais déjà il commençait à trouver moins ridicule de réunir en un seul faisceau, amour, esprit, fortune, courage et expérience, pour supporter plus facilement les revers de la vie. Dans le fait, l'aspect seul de Louise eût suffi pour faire éclore l'amour le plus vrai dans l'âme la plus blasée et pour faire descendre un rayon de la foi dans le cœur le plus vide et le plus sceptique. Il l'aimait donc comme elle méritait d'être aimée, et jamais le culte qu'il lui portait ne se démentit.

Fière de cette métamorphose, Louise ne cessait d'observer les progrès de cette passion à la réalité de laquelle personne n'eût osé croire. Souvent assise à côté de lui, une main dans les siennes, elle le regardait en silence avec tout l'amour qui débordait de son cœur dans ses yeux ; elle l'écoutait avec un charme inexprimable ; les paroles de Kergouët pénétraient dans cette âme souffrante comme une fécondante rosée. Il lui faisait un tableau séduisant de leur vie future, passée à l'ombre de quelque paisible thébaïde, bien ignorée ! Ce bonheur obscur moins exposé aux tempêtes remplissait son âme de désirs impatients, d'espérances fougueuses, de joies immenses. Parfois il la laissait toute souriante, s'épanchant comme une source en gais murmures ; parfois aussi il avait beau faire, il ne parvenait point à dissiper les soucis anacolés en rides précoces sur son beau front. Il nait, il chantait, il lui répétait ses divertissantes caravanes de garçon, dépensant pour la distraire tous ses moyens, tout son esprit ; puis il finissait par s'apercevoir que Louise, toujours pâle, toujours languissante et triste, ne pouvait s'associer aux turbulentes saillies de son hilarité généreuse, à ses idées frivoles et riantes. Alors un profond découragement s'empara de lui ; il sentait toute son énergie s'enfuir, il retomrait désespéré sur les convictions prosaïques de l'existence. Il voyait s'accroître les fièvres sourdes de la jeune fille, il devenait impuissant à combattre ses propres pressentiments, un inconcevable effroi le glaçait au sein de ses plus ardentes contemplations ; ainsi tombe l'obscurité d'une froide nuit d'automne sur un feu d'artifice qui s'éteint.

Nous avons laissé, dans le chapitre précédent, le commandant Gaston et M. de Kergouët aux prises avec l'infortuné intendant de Montsigny, qu'ils transportaient de son cachot infect et noir, aux étages supérieurs du château.

Parvenus dans la grande galerie, ils déposèrent sur un lit, préparé en toute-hâte, leur précieux fardeau.

— C'est Florestan ! s'écria le vicomte qui le reconnut le premier.

— Le malheureux ! dit Berthe avec amertume, et c'est pour nous qu'il s'est laissé réduire en cet état pitoyable !

— Que faire pour le sauver ? reprit Louise d'une voix étouffée par ses pleurs. Ne sera-t-il pas trop tard ?...

Et pendant que Kergouët racontait à tout ce monde, empressé autour du lit du vieillard, les détails de leur nocturne expédition, les deux jeunes filles, toutes troubles, prodiguaient au moribond les soins les plus tendres. On baignait ses tempes avec du vinaigre, on humectait ses lèvres arides de quelques gouttes de mélisse, on l'enveloppait de couvertures dont la douce chaleur ranimait peu à peu ses membres engourdis par l'inaction, le froid et la souffrance.

Florestan donna bientôt quelques signes de vie. Une respiration halante et pressée desséchait sa bouche ; ses yeux, accoutumés aux ténèbres, ne pouvaient supporter l'éclat du soleil levant, dont les rayons se jouaient sur l'or des corniches de la salle, mais ils s'enl'ouvraient de temps en temps et paraissaient exprimer une incertaine stupéfaction à la vue des personnes qui l'environnaient. D'abord, son regard incertain et tressaillant flotta dans la vague, sans se fixer sur aucun objet ; puis il parut reconnaître l'endroit où il se trouvait, et deux grosses larmes roulerent sur sa face livide et décharnée.

— Monsieur Florestan, vous reconnaissez-vous ? lui demanda Berthe penchée à son chevet.

Le vieillard écouta avec un respectueux attention... Son oreille depuis si long-temps déchirée par d'horribles blasphèmes, par des cris sauvages, par le bruit assourdissant des marteaux, pleine encore des menaces que tant de voix maudrussent lui avaient prodiguées, son oreille frémissait aux sons de cette parole mélodieuse et caressante qui lui rappelait des heures de paix, de contentement, de bien-être, envolées sans retour ! Il écoutait encore quelques minutes après que Berthe lui eût adressé cette question, dont il semblait presque savourer la douceur, mais il ne répondit pas.

— Il est peut-être sourd, fit Gaston, parlez plus haut, Berthe.

Le regard du vieillard qui se détourna, à ces mots, pour se reporter sur le commandant, témoigna évidemment de l'erreur de ce dernier.

— Il l'a cependant bien entendu ! dit Louise à son frère.

— Monsieur Florestan, reprit Berthe en saisissant la main osseuse de l'intendant, ne reconnaissez-vous donc pas la fille de celui qui vous aimait tant ?

Le vieillard la considéra en tremblant.

— Je suis Berthe de Montsigny...

Florestan devint blême de saisissement et d'émotion.

— Nous sommes venus à temps encore pour vous arracher à la cruauté de vos ennemis...

L'intendant sourit avec une amertume poignante.

— Désormais, vous ne souffrirez plus. Vous ne nous quitterez pas, lui dit Louise, et notre affection, notre reconnaissance, les soins dont nous entourerons votre vieillesse, vous feront oublier vos douleurs...

— Ah ! croyez bien, s'écria chaleureusement le vicomte, croyez bien qu'à la réception de votre dernière lettre, quand vous imploriez si instantamment notre secours, il nous a été impossible de suivre l'impulsion de notre cœur en accourant vers vous. Arrêtés subitement, incarcérés jusqu'à ces derniers jours, menacés de mort à chaque heure, la fatalité seule nous a interdit de faire ce que l'honneur nous imposait comme un devoir...

— L'infortuné n'est plus capable de vous comprendre, Charles, interrompit de Kergouët, ne voyez-vous pas qu'il s'est évanoui ?

En effet, soit par une recrudescence soudaine des souffrances aiguës qui l'avaient si horriblement torturé dans sa basse-fosse, soit par la violente commotion que dut produire dans tout son être la présence inespérée de tant d'amis à la fois, le vieillard venait de tomber en syncope. Une sueur glacée baignait sa face vénérable où la douleur se peignait dans ses plus poignantes contorsions. Étendu sans mouvement sur son grabat, un miroir se terminait à peine au voisinage de ses lèvres ; on l'eût cru mort si quelques déteintes convulsifs n'avaient, à de longs intervalles, prouvé la violence de ses tortures. Deux cuillerées d'un cordial puissamment le ranimèrent cependant tout à coup.

— Vous sentez-vous mieux ? lui demanda Berthe.

Le vieillard fit un signe de tête affirmatif.

— Me reconnaissez-vous maintenant ? Pourquoi ne pas me le dire ?

Florestan, d'un geste inexprimable, indiqua qu'il ne pouvait plus parler.

— Les bourreaux ! s'écria Gaston avec rage.

— Que vous ont-ils donc fait ? reprit Berthe.

Le vieillard ouvrit la bouche et montra à tous son palais dévoré par un dégoutant ulcère ; il n'avait plus de langue !

Les jeunes filles se détournèrent en frémissant d'horreur.

Florestan, d'une main crispée par le désespoir, sortit ensuite de dessous ses guenilles, un de ces bâillons d'acier qui servaient autrefois aux questionnaires à frapper d'un mutisme absolu le patient dont les cris révélaient le supplice.

— Une poire d'angoisse ! s'écria le vicomte en palissant.

— Ainsi, dit Gaston, ils ont étouffé vos plaintes avec ce bâillon ?

— Et ils n'ont plus pensé à vous l'ôter ?

— Vous étiez donc condamné à mourir de faim ?

— C'est bien Ma-chi-kiac, n'est-ce pas, qui dirigeait ces exécutions ?

À toutes ces questions, le malheureux, à demi soulevé sur sa couche, l'œil en feu, les cheveux hérissés, répondait affirmativement par des hochements de tête frénetiques.

— Heureusement que nous pouvons vous venger ! s'écria Gaston hors de lui.

— Les misérables n'ont dû vous infliger toutes ces tortures que dans le but de vous réduire à leur livrer le secret de l'armoire de fer ? demanda le vicomte en se penchant vers l'intendant.

Florestan, comme rappelé à lui-même par ces simples mots, redevint calme et immobile. Ses yeux, pleins de défiance, se reformèrent ; il parut ne pas entendre les sollicitations pressantes du vicomte.

— Ne craignez pas, lui dit Berthe, que nous cherchions à vous faire trahir votre devoir sacré de dépositaire. Non père, à son lit de mort, m'a chargée de réclamer de vous seul le bien qu'il me laissait. Voici l'armoire qu'il m'a dit de vous présenter.....

Un cri sourd et prolongé échappa au vieillard à la vue de ce bijou ; il attacha sur Berthe un regard où se peignait la joie la plus vive. Il s'agita dans ses couvertures comme un insensé, prit l'anneau, le retourna en tous sens, ne se lassant pas de l'examiner, l'inondant de ses larmes et le portant avec transport à ses lèvres.

Tout à coup il se dressa sur sa couche, rejeta d'un bras nouveau les

draps qui l'enveloppaient et voulut s'élançer... Mais un souvenir poignant, une douleur atroce, l'arrêtèrent dans sa généreuse précipitation... Il venait de découvrir ses pieds enroulés dans un lambeau de toile encore collé à ses jambes et — spectacle repoussant — on reconnut alors que les chauffeurs avaient brûlé les pieds de leur victime... ses membres noirs et calcinés, d'un aspect indescriptible, avaient entièrement perdu leur forme... Il était impossible de supposer, à cette vue, qu'un homme eût possédé, non pas assez de courage, mais assez de forces, pour résister, — seulement pendant une seconde, — à de semblables souffrances!

Un cri d'épouvante s'échappa de toutes les bouches.
— Demeurez! demeurez couché, au nom du ciel! murmura Bérthe défaillante, je ne pense plus à ces richesses maudites! Je n'y ai jamais pensé! J'en casse fait avec joie le sacrifice pour vous éviter tant de douleurs! Mais pourquoi, oh! pourquoi ne leur avoir donc pas livré le secret qu'ils vous demandaient?

Florestan parut blessé d'un tel reproche. Sa probité orgueilleuse, sa vertu rigide, se révélèrent à la pensée qu'on pût le croire capable de céder aux tortures et d'abandonner le trésor de Montsigny à d'autres qu'à ses légitimes possesseurs.

Il se dressa, le regard fier et inspiré, faisant comprendre par une mimique expressive que l'armoire de fer, intacte, était encore cachée dans une chambre voisine et qu'il allait indiquer le lieu où elle se trouvait.

Malgré les refus réitérés de Berthe et les instances que tout le monde lui fit afin de l'empêcher de se lever, il persista, ayant l'air de dire qu'il se sentait défaillir et qu'il fallait se hâter.

Les supplications qu'on lui opposait retardant de plus en plus l'exécution de sa volonté, il commanda d'un geste impérieux et irrésistible qu'on lui apportât la hachette du hussard, dont le tranchant passait sous un des contre-sanglons de son porte-manteau et, se traînant hors de son lit, il prit place dans un fauteuil à l'aide duquel les deux frères de Lannay le transportèrent.

Florestan, affaissé sur lui-même, indiqua, d'un regard mourant, la pièce située à l'extrémité de la galerie, formant l'angle du bâtiment de l'aile gauche et opposé aux chambres que l'on habitait.

Ils s'y dirigèrent aussitôt dans une émotion profonde.

A peine sur le seuil, le vieillard voulut saisir la hachette que tenait de Kergouët marchant derrière lui; mais sa main impuissante et raidie la laissa échapper aussitôt. Sa tête rebomba sur le dossier du fauteuil; il exhala un dernier soupir et mourut sur la place, emportant dans le ciel le terrible secret qui lui avait attiré tant de persécutions sur la terre!...

VII.

L'Antichambre de l'Enfer.

Pendant que cette scène déchirante se passait dans les étages supérieurs du manoir, et qu'on étendait, — en le baignant de larmes sincères, — le corps du vieil intendant sur le lit de douleurs qu'il venait de quitter, Giuseppe, toujours dans les caves, assistait à l'extermination des bandits, qui, étourdis encore par le vin, s'étaient crus attaqués par les gendarmes. Dans cette persuasion, ils s'étaient frappés réciproquement; une mêlée horrible s'était engagée dans l'obscurité, et bientôt un silence de sinistre augure régna en maître sur ce monceau sanglant de mourans et de cadavres.

Alors seulement, Giuseppe déposa l'un après l'autre les sacs de sable, les caisses et tous les objets d'encombrement qui lui avaient servi de barricade et d'abri et, muni d'un brandon qu'il avait pris dans le foyer de la salle aux fourneaux, il se décida à tirer les verrous de la porte.

Lorsqu'il entra, rien ne bougeait plus.

La clarté fumeuse de son flambeau projetait contre les murs humides des ombres et des reflets d'un aspect étrange. Le sable de la cave était en certains endroits affaissé et détrempé par le sang. Des tessons de bouteilles, des fagots aux quels étaient accrochées des touffes de cheveux, jonchaient le sol çà et là, parmi les corps déçhités et les faces effrayantes des voleurs.

Deux d'entre eux étaient encore vivans. Dès qu'ils eurent reconnu que le hussard était seul, ils échangèrent un signe d'intelligence et rampèrent, sur les cadavres de leurs complices exterminés, jusqu'à proximité du jeune imprudent, dont le regard perçant avait heureusement pénétré leur dessin, car à peine se dressaient-ils pour le frapper de leurs poignards qu'un vigoureux flanconnade le débarrassait à jamais de leurs attaques.

— Voilà pour le bouquet! dit le hussard. Il paraît qu'à présent le tremblement est terminé: plus d'ennemis, plus de bataille! vive la république!

Un grognement sourd qui s'éleva, à ce moment, au fond de la cave, prouva à Giuseppe qu'il se hâtait beaucoup de chanter victoire en lui apprenant que cet affreux repaire recérait encore un des chauffeurs échappé miraculeusement au massacre.

— Diable! diable! murmura le hussard en se précipitant vers la porte afin d'en barrer le passage, il y a encore la bande de braves gens qui réclament... Qui est là? ajouta-t-il d'une voix forte.

Quelques mots étouffés et complètement inintelligibles, parlant du même point, lui répondirent.

— Vous dites?... Je vous prévins, l'ami, reprit le hussard, que pour peu que nous continuions à nous expliquer de la sorte, nous ne parviendrions jamais à nous entendre. Vous grognez très aimablement, comme

un ours que vous êtes, et je n'en pourrai jamais faire autant. Choisissez donc un langage plus clair et plus à ma portée si vous ne désirez pas entamer avec moi une conversation à coups de sabre...

— J'ai soif! articula-t-on lourdement en faisant tomber à terre toute une rangée de bouteilles placées sur la table.

Le hussard, guidé par ce nouveau bruit plus saisissable, porta son attention sur ce point et vit, à sa grande surprise, un homme à la tête énorme et monstrueuse, toute violette et tuméfiée, hérissée d'une laine sale et crépue, assis sur un banc, ses petites jambes courtes et grêles repliées sous lui comme les pattes d'une araignée; ses traits, que la lumière faisait singulièrement ressortir, avaient une expression sauvage et hypocrite qui frappa Giuseppe. Sa large bouche, ses lèvres bouffies par le feu des alcools, son nez épaté, ses yeux de tigre, d'une effrayante mobilité, inspirèrent presque un sentiment d'effroi au hussard; sa langue en demeura comme paralysée pendant quelques minutes.

— J'ai soif, répéta le nain d'une voix rauque, tenant fixé sur Giuseppe son regard hébété mais toujours menaçant.

— Compris, dit le hussard; moi aussi j'ai soif. Allons-nous-en boire un coup ensemble!

Et il s'approcha audacieusement du brigand.

Celui-ci, malgré sa crapuleuse impuissance, devina instinctivement qu'il avait un ennemi devant lui. Il se leva aussitôt vivement que l'ivresse dans laquelle il était encore plongé le lui permit, mais il rebouca presque aussitôt sur son banc.

— Empoigné, mon vieux! s'écria Giuseppe en lui mettant la main au collet. Tu vas me suivre auprès du commandant.

— Commandant? gendarmes? grommola entre ses dents le nain tout livide de fureur. Et il fit un effort désespéré pour se dégager de l'étreinte vigoureuse du hussard.

Mais cette vaine résistance ne servit qu'à serrer le collier de buffle dans lequel son cou se trouvait pris; car Giuseppe, qui était un homme fécond en expédients, avait déboulé son ceinturon de sabre pour le convertir soit en menottes, soit en entraves, soit en carcan, au bénéfice du chauffeur qu'il s'attendait très bien à voir entamer avec lui une lutte défensive.

— Tout beau! tout beau. l'ami! lui cria le hussard. Ne chassons pas trop sur nos ancres ou tu me forceras à manœuvrer avec la pointe de mes escarpins sur ton gaillard d'arrière.

— Au secours, camarades! vociféra le nain écumant, au secours!

— Egossile-toi tant qu'il te plaira; mais suis-moi là-haut!

— A moi Rocambolle, Snénone, Trachenmontagne, Cambrioleur, Brise-Tout, Vide-Gousset, Vanternier, Abel, Brûle-Eglisot! à moi, mes amis, sauvez votre lieutenant!

— Lieutenant est joli! Allons, marche!

La rage qui se peignait sur la face difforme du nain en décomposait tous les traits. A moitié étranglé par le ceinturon du hussard, sa respiration pressée s'échappait de sa gorge en longs sifflemens; une sueur abondante ruisselait sur son front.

Tandis qu'il se débattait entre les mains de son inflexible gardien, celui-ci en profitait pour lui attacher solidement les bras autour du corps; ses jambes seules demeurèrent libres. En sentant les liens qui s'enroulaient sur lui et le réduisaient à une inaction presque absolue, le chauffeur se tordit, se ramassa et se raidit pour tenter de les rompre; mais, n'en venant point à bout, il rebouca épuisé sur la table en exhalant un gémissement qui n'avait rien d'humain, un cri qu'on eût plutôt pris pour l'aboiement d'un chien que pour l'accent de détresse d'une créature humaine. Un profond sentiment de découragement parut s'être comparé de lui.

Giuseppe profita de cet instant de prostration pour pousser le nain dans le corridor où il le fit cheminer devant lui, à la pointe de son sabre, jusqu'à l'escalier tournant de la chapelle.

Là, ils rencontrèrent Kergouët qui se rendait aux souterrains du château pour savoir ce qui s'y était passé depuis qu'il en était sorti avec Gaston et Florestan.

— Eh bien! dit-il à Giuseppe fort étonné de le voir revenir, vous les laissez seuls?

— Oh! ils se garderont bien tout seuls à présent! fit malicieusement le hussard.

— Mais, malheureux, ils vont faire irruption dans le château!

— Vous voulez dire *sous* le château! C'est bien mon intention aussi de les entrer; mais quant à présent je vais présenter ce monsieur à mon commandant. C'est tout ce qui reste de la bande et je suis curieux de savoir ce qu'en ordonnera.

— Qu'est-ce à dire? reprit Kergouët tout confondu.

— Eh! pardieu! qu'ils sont tous *ad patres* comme dit M. Maurice.

Puis il lui raconta brièvement l'incident du caveau, la mêlée horrible des faux-monnayeurs, les conséquences de l'erreur dans laquelle ils étaient tous tombés après la manœuvre savante de Snénone, et la boucherie épouvantable qu'il provoqua en poignardant, tout à coup, ceux de ses camarades qui se proposaient de l'immoler à leurs doutes et à leur haine envieuse.

— Dieu soit loué! s'écria joyeusement le jeune Breton, voici une bonne corvée à laquelle nous échappons! Je n'avais qu'un souci en songeant à la lutte qu'il nous fallait de toute nécessité soutenir contre ces coujuns effrontés, c'était d'être forcés de recourir à l'assistance du maire de Givet, ce qui pouvait avoir, — pour moi en particulier, — d'immenses

inconvéniens. Tout va pour le mieux, et cette fois, nous n'aurons pas à constater la persévérance du sort à nous poursuivre.

— Le diable n'est pas toujours à la porte du pauvre homme ; remarque Giuseppe, il va aussi chez le voisin.

En discutant ainsi, ils venaient d'entrer dans la grande galerie où se trouvaient encore Berthe, son mari et Gaston, occupés à rendre les derniers devoirs de l'humanité au pauvre Florestan.

Au bruit de pas des arrivans, ils se détournèrent du lit mortuaire, et un seul cri s'échappa simultanément de leurs bouches :

— Ma-chi-kiac !
A ce nom, le nain s'arrêta pétrifié.

A la vue des deux frères de Launay qu'il reconnut aussitôt, sa bouche énorme s'ouvrit sans que le plus faible son parvint à s'y frayer un passage. Glacé d'épouvante, son visage se décomposa avec une indécible soudaineté, ses lèvres blanchirent, ses yeux injectés de sang attestaient la révolution terrible qui s'opérait en lui ; ses traits crispés par la terreur dénotaient la haine impuissante et la trahison vaincue. Le saisissement, la honte, la stupefaction, la terreur, clouaient au sol le Corbeau Noir anéanti.

— Je te tiens donc enfin ! s'écria Gaston pâle de colère. Va, nous ne recommencerons plus cette fois la lutte inégale du torrent du morne des Maudits ! Tu expieras lentement les crimes, enchaîné comme un animal malfaisant et dangereux, forcé d'endurer toutes les privations, de subir toutes les tortures que ton imagination scélérate inventa pour martyriser tes victimes...

— Nous vengerons sur toi la sacrilège mutilation que tu osas commettre sur le cadavre de notre père ! dit à son tour le vicomte qui avait saisi Ma-chi-kiac par le bras et le secouait comme une feuille.

— Nous vengerons sur toi l'empoisonnement d'Uraun et l'assassinat du Grand-Aigle ! reprit d'une voix sombre et grondante, le commandant hors de lui.

— Nous vengerons sur toi le supplice de Florestan ! ajouta de Kergouët en découvrant la face du vieillard voilée de son linceul.

— Tu as joué un mauvais jeu, petit, lui murmura Giuseppe dans le coin de l'oreille, et tu n'as pas gagné la partie, comme tu vois. Or, qui perd, pêche ! Rappelle-toi ce proverbe dont l'expérience te prouvera la justesse.

Il y eut un moment de silence. L'émotion mal contenue au fond de ces cœurs si diversément agités, se trahissait par le souffle inégal et bruyant de leur respiration.

Le frémissement de la haine parcourait les membres des de Launay. Ma-chi-kiac tressaillait d'épouvante.

Quant à Giuseppe, il se complaisait à tresser une corde de crins dont il se proposait de frictionner le bas des reins de son prisonnier.

— J'espère, hazarda Berthe, d'une voix timide, que vous n'allez pas froidement frapper ce malheureux ?

— C'est lui qui m'a livré aux égorgeurs de 89 pour me faire fusiller ! répondit sèchement le vicomte.

— Que cette nature vicieuse ne marchande pas avec le crime, cela se conçoit ; reprit-elle d'un air suppliant, mais qu'un cœur noble et généreux comme le vôtre soit inaccessible à la pitié, ce serait inouï....

— Oubliez-vous, ma sœur, qu'il m'a attiré dans un guet-apens pour m'assassiner demanda Gaston.

— Hélas ! non, sans doute, je ne puis l'oublier ! répondit la jeune fille.

— Alors, n'intercédez pas en sa faveur ! conclua brusquement le commandant.

Berthe se tint à cette manifestation menaçante de la volonte de Gaston. Mais se rapprochant imperceptiblement de Giuseppe elle lui glissa dans la main un paquet d'assignats en murmurant :

— Epargnez-le, monsieur Giuseppe !

— Calme, va ! pensa le hussard en frisant sa rude moustache, tu me fais l'œil pour que je t'obéisse : tu crois peut-être, parce que tu m'appelles *Monsieur* Giuseppe, que je vais me priver du plaisir de caresser ce vilain rabougri de sauvage... nenni ! J'ai trop l'horreur du crime pour ne pas le punir dans la personne d'un pareil vaurien. Voyons ce que c'est que ces chiffons de papier ? assignat de mille livres, assignat de cinq mille et encore un de huit cents livres... peste ! ça fait un joli capital ! La sensibilité du beau sexe n'est pas dépourvue de charmes. Je me sens tout attendri... nos anciens répètent toujours que l'or est une chimère qu'il faut souverainement mépriser ; je suis bien de leur avis... mais le papier-monnaie, c'est une autre paire de manches ! Je serais bien bête de ne pas accepter une aussi bonne aubaine ! qui refuse, muse. Empochons, aussi bien je ne vois pas pourquoi je tendrais tant à fouetter ce galopin-là... il ne m'a jamais rien fait... Je me demande un peu de ce qui ne me regarde pas, et je sais pourtant qu'il est dangereux de fouer son doigt entre l'arbre et l'écorce...

Pendant que le hussard, en digne Scapin, se livrait *in petto* à cette judicieuse appréciation de la générosité de Berthe, Gaston, à qui n'avait pas échappé le charitable petit manège de sa belle-sœur, se faldait à son tour jusqu'aux pieds de Giuseppe, et laissant descendre dans un des goussets de son dolman une bourse dont le poids et la rotundité accusaient une pléthore fort intéressante.

— Bonne le de coups, Giuseppe ! lui disait-il bien bas ; puis, il reprit tout haut :

— Giuseppe, vous êtes responsable de votre prisonnier. Ne le quittez pas un seul instant des yeux.

— Soyez tranquille.

— Et maintenant, fit Charles, je vais jusqu'à Givet avec Berthe. Je ferai ma déclaration aux autorités sur ce qui s'est passé ici depuis votre arrivée. Mon certificat de civisme, mon passeport, l'acte de vente simulé par lequel il devient constant à tous les yeux que Robin est seul propriétaire du manoir de Montsigny, me serviront, je pense, à gagner les bonnes grâces du municipal. Pendant que je ferai cette visite, Berthe s'enquerra dans la ville d'un bon médecin qu'elle décidera à monter jusqu'ici pour voir Louise et la soigner. Elle s'informerà en même temps près des bonnes gens du faubourg, s'il n'est pas quelque honnête fillo qui consente à nous servir en attendant que la pacification de la France et le retour à un régime plus digne de notre civilisation nous permette d'organiser un personnel de domesticité plus en rapport avec nos besoins et notre nombre.

— Charles, tu es un administrateur distingué, lui dit Gaston ; je le fais mon complimenter. Pars donc et réussis dans ce que tu vas entreprendre ; nos vœux t'accompagnent. Nous autres, nous allons aussi nous partager notre tâche : M. de Kergouët demeurera en tête-à-tête avec sa fiancée ; moi, je vais m'occuper de trouver une cage à ce bel oiseau d'Amérique. Quant à toi, Giuseppe, tu sais ce qui te reste à faire... Je te recommande ce garnement-là ! ajouta-t-il en désignant Ma-chi-kiac toujours muet, toujours immobile et consterné dans ses liens.

Ils sortirent tous, laissant le sauvage à la garde du hussard.

Ce dernier semblait, depuis quelques instans, plongé dans de sérieuses et graves méditations. Sa garette de crin était tombée inachevée à ses pieds. Ses mains pleines se balançaient avec une satisfaction peu équivoque comme si elles eussent cherché à établir un terme de comparaison et d'équilibre entre les deux sortes de *trinkgeld* qu'elles pressaient avec amour dans leurs doigts trempés.

— Epargnez-le, monsieur Giuseppe ! lui fit le rouer de coups, Giuseppe ! répétait-il en jardiottant tout à tour l'harmonieuse prière de Berthe et l'ordre impitoyable de Gaston. Auquel croire ? Lequel entendre ? Me voici fort en peine, ma foi ! En ma qualité d'homme aimable et galant, je ne puis hésiter à la voix touchante d'une femme ; mais en ma qualité de soldat, je dois obéir aveuglément aux injonctions de mon chef. A qui donner la préférence ? Je ne puis plaire à l'un sans déplaire à l'autre : triste alternative ! Cependant, ajouta-t-il d'un ton moins mélancolique, l'argent que j'ai là, il faut que je le gagne. Récapitulons : la jeune vicountesse m'a donné six mille huit cents livres, et le commandant, trois cents francs. Si j'étais obligé de favoriser quelqu'un, il serait naturel que ce fût le plus libéral. D'un autre côté, les six mille huit cents francs ne sont, au bout du compte, que du papier, tandis que les trois cents francs sont en bel et bon argent blanc. L'assignat... heu ! heu ! ça dégingolote !

Le métal, au contraire, a toujours sa valeur et son ours. A parler franchement : je troquerais volontiers tous ces tribordons, trois chiffons déjà pour servir seulement à allumer ma bouffarde, contra trois cents autres œus, quand on devrait ne me les payer qu'en gros sous ! Ah ! maudite délicatesse de sentimens ! Je suis victime de mon bon cœur. Parbleu ! pour couper court à toutes ces hésitations qui déchérent ma conscience, choisissons un *mezzo termine* comme on dit fort élégamment au pays ; je voulais ne gratifier ce nain que de vingt-cinq cents de garette, donnons-lui en cinquante ! la moitié de la dose sera distribuée en huile, le reste en bon vinaigre. Ainsi, nous aurons vertueusement acquis un joli commencement de fortune et nous aurons rigoureusement satisfait au désir de chacun...

En terminant son élastique péroraison, Giuseppe saisit sa corde, mouilla ses mains poilues et nerveuses, et s'avançant vers Ma-chi-kiac :

— Jeune homme de bonne famille, lui dit-il, faites-moi le plaisir de me tourner les talons et de saluer la muraille avec le plus profond respect. Je saisirai avec empressement cette occasion de vous être désagréable.

Et comme le nain, toujours sombre et accablé, ne semblait guère disposé à goûter les factieuses allocutions du hussard, ce dernier l'attacha tout simplement à une colonette et lui infligea une rude flagellation, sans qu'il échappât une seule plainte au sauvage.

Gaston entra dans la galerie, comme Giuseppe, fort échauffé par le rude exercice auquel il venait de se livrer, tombait sur une chaise, tout essouffé et ruisselant de sueur.

— Très bien, mon brave ! lui cria-t-il. C'est ainsi qu'il faudra t'y prendre chaque matin avant de lui donner sa ration.

— Diable ! ça le mettra joliment en appétit, le gaillard !

— Suis-moi, reprit Gaston, j'ai découvert pour ce monstre un cachot qui semble l'attendre depuis long-temps ; c'est là qu'il apprendra ce que sont la solitude, l'obscurité, l'insonnie. Recevez-moi, pour une conscience bourrelée de remords. Ma-chi-kiac a mené une existence de démon, il faut qu'il souffre comme un démon. Nous le punirons par ses propres exemples. Quand il se trouvera seul avec lui-même, face à face avec ses crimes, privé de la joyeuse clarté du soleil et soumis à un régime sévère qui contrastera fort avec ses anciens jours d'impunité et de débâches, il comprendra par anticipation les tourmens de Fenix et connaîtra dans toute leur horreur la rage, l'impuissance et le désespoir des dames. Avant tout, Giuseppe, rappelle-toi qu'il est détenteur des papiers de la hôte de Panlore et que ces titres peuvent, conformément à la désignation

de la cachette où est placée l'armoire de fer qui contient les richesses du comte de Montigny, notre oncle. C'est l'héritage de ma belle-sœur. Il faut arracher bon gré mal gré cette importante restitution à ton parent. Je te donne cette blanche nuit en venir là. Ne te fais donc pas scrupule d'employer toutes espèces de moyens pour y réussir.

— Nous verrons lequel de nous deux sera le plus adroit, répondit le hussard avec un sourire plein de fatuité. A bon chat, bon rat !

Puis se tournant vers le Corbeau-Noir, qui ne pouvait avoir saisi le moindre mot de cette conversation faite à voix basse à quelques pas de lui, il reprit son fioc et l'emmena sur les pas de Gaston, qui descendait le grand escalier d'honneur et se dirigeait à droite, vers les salles du rez-de-chaussée.

Là, après une longue enfilade de pièces toutes plus délabrées les unes que les autres, le commandant les introduisit dans un petit oratoire qui donnait par un vitrail débilement imagé, sur une des allées du parc.

Un ressort qu'il pressa dans la boiserie de chêne sculptée dont la muraille était revêtue à hauteur d'homme, fit ouvrir une porte masquée, conduisant, par d'étroits degrés de stuc poli, à une ancienne salle de bains, de forme circulaire et dont la voûte de marbre, taillée en ogive, reposait sur une énorme colonne placée au centre.

Deux lucarnes exigues, armées de barreaux de fer, versaient en cet endroit un jour douteux et triste. Une petite porte basse, simulant armoire, communiquait, au moyen d'un tambour, dans la bibliothèque où couchaient, comme on sait, MM. de Kergout et de Launay.

Le viconte avait fait tout récemment la découverte de ce passage secret et s'était hâté d'en prévenir son frère. D'après ses indications, Gaston s'était déterminé à choisir cet emplacement, comme offrant plus de garantie de surveillance et de sûreté pour la destination qu'il comptait lui affecter.

— C'est ici que tu l'enfermeras ! dit le commandant au hussard.

— Suffit. Il ne se fatiguera pas du moins à faire le tour de sa chambre.

— Il se fatiguera d'autant moins, que tu vas l'attacher après cette colonne, reprit le comte de Launay.

— Bigre ! *carcere duro*, nous ne plaisantons pas à ce qu'il me semble ! Faudra-t-il que je lui apporte une boîte de paille pour se coucher ?

— Non. Florestan n'en avait pas.

— C'est juste. Lui donnerai-je un banc, une chaise, pour s'asseoir ?

— Il s'assoiera par terre.

— Mangera-t-il ? demanda ironiquement Giuseppe.

— Matin et soir, à sept heures, un morceau de pain noir. Une cruche d'eau tous les deux jours. Et rien pendant quarante-huit heures, s'il essaie de se sauver !

— Mais il crevera de faim, commandant !

Gaston se retourna vivement vers le hussard, et lui lançant un de ces regards sévères dont il connaissait parfaitement la signification :

— Qu'il creve donc ! lui répondit-il d'un air menaçant.

Il se promena quelque temps dans la salle, le front bas, sombre comme la tempête, les bras croisés sur la poitrine, la colère sur les lèvres, pendant que Giuseppe, réduit au silence, ajustait aux pieds de Ma-chi-kiac de lourdes chaînes d'acier arrachées aux piliers des souterrains.

Une ceinture de cuir à la taille, des menottes aux mains, un collier à pointes de fer, emprisonnèrent successivement ses membres et le commandant à une complète immobilité. Quand l'opération du ferrement fut terminée, Gaston fit murer extérieurement la porte de l'oratoire pour ôter toute retraite de ce côté et il demeura convenu que le hussard ne quitterait jamais son prisonnier sans examiner l'état de ses liens et sans sonder la muraille.

Le Corbeau-Noir ne bronchait pas dans ses fers ; ses jambes avaient perdu leur élasticité, mais son esprit avait conservé toute sa souplesse, sa figure toute son impudence et son sourire toute sa fausseté. On eût dit qu'il cherchait déjà quelque moyen d'égarer la bonne foi de ceux au pouvoir desquels il était enfin tombé. L'endurcissement de l'Indien était aussi maitétable que sa laideur. Sornois et rampant devant Gaston, il s'était montré humble et tremblant sous son ressentiment comme un passereau qui palpite sous les serres impitoyables de l'épervier. A peine le commandant fut-il sorti, qu'il haussa insolemment ses larges épaules et cracha avec mépris sur les traces de ses pas.

Malheureusement pour lui, Giuseppe l'observait par une des fentes de la porte, et le vague sentiment de commiseration qui le gagnait à son insu, en présence des rigueurs extrêmes employées contre Ma-chi-kiac, s'évanouit subitement à ce témoignage non équivoque d'une lâche hypocrisie. Il fut bien d'être sans pitié pour ce misérable, et depuis ce moment, en effet, il devint l'impitoyable instrument des volontés vengeresses de Gaston.

La garçonne de crin exécutait tous les jours, au soleil levant, certains mouvements de rotation sur le dos enroulé du Sagamore, et rendait, peu à peu, son rugueux épiderme moins sensible. Ma-chi-kiac, qui avait affecté dans les premiers temps de cette correction quotidienne la plus complète indifférence, finit par se montrer tellement antipathique à ces mesures de coercition, qu'il poussait des cris effroyables et laissait échapper de déchirantes lamentations chaque fois que le hussard de la Mort paraissait dans son cachot avec sa corde en main.

De peur que les hurlements du sauvage n'effrayassent les châtelaines de Montigny, Giuseppe avait imaginé de placer dans la bouche de son patient la paille d'angoisse qui avait étouffé pendant si long-temps les plaintes du *Maux Florestan*.

Toujours sur pied, toujours averti, inexorable comme la fatalité, le hussard s'était fait le tourment du Corbeau-Noir avec toute l'énergie de la vengeance la plus implacable. Son bras de fer qui marquait sa place sur les vertèbres rabougries de ce main efféminé par de longues débâches, sans voix dure et moqueuse qui le raillaient de ses tortures et l'accablait sans cesse de malédictions terribles, finit par ébranler, par ébranler, par pénétrer d'un insurmontable terreur l'âme de roche de Ma-chi-kiac.

Un jour, une larme, — la seule peut-être qu'il eût répandue de sa vie, — vint rouler sur les poils crépus de sa barbe. Cette larme apprit à Gaston que ce caractère indomptable était enfin brisé par le poids du malheur, et désormais il put se flatter d'obtenir de l'Indien ce qu'il avait un si grand intérêt à savoir.

Il alla donc le trouver, lui parla avec douceur, lui fit entrevoir dans un avenir prochain une liberté, une vie tranquille et donc, qui lui permettraient d'oublier promptement l'expiation rigoureuse qu'il subissait encore. Il lui demanda, pour prix de son indulgence, ce qu'étaient devenus les papiers de famille qu'il avait volés sous le piédestal du chevalier de bois. Ma-chi-kiac prétendit n'avoir aucune connaissance de ces titres, et nia définitivement les avoir soustraits. Gaston, qui était parfaitement au courant des détours subtils mis en œuvre par les sauvages, et qui savait la manière de les amener à composition, sortit sans insister davantage et changea la consigne de Giuseppe.

Le lendemain, Ma-chi-kiac fut fort étonné de n'avoir point à subir cette cruelle punition du fouet à laquelle il était condamné chaque matin.

Le hussard boucha les lucarnes, afin d'interdire pour le jour qui ne l'illira plus dans le cachot que par d'étroites fissures, déposa une cruche d'eau près du main et disparut jusqu'au jour suivant.

Dès que le Corbeau-Noir le vit paraître au seuil de sa prison, il lui demanda avidement son pain. Giuseppe mangeait une superbe cuisson de dindon toute reluisante aux feux de son flambéau et dont il eut soin de bien laisser évaporer les succulents parfums dans la salle. Il jeta l'os au sauvage, qui s'en saisit avec une faim canine et le fit bientôt disparaître sous sa mâchoire de fer.

Une autre fois il feignit de céder aux prières de Ma-chi-kiac en lui donnant un verre de vin de Chypre et des biscuits.

Le contraste avec sa nourriture ordinaire, souvent même suspendue pendant un ou deux jours, achevait d'énerver ses forces, d'accabler son âme déjà irrésolue : enchaîné, redevenu esclave, victime à son tour, de bourreau qu'il était, cette inactivité, ce silence, cette solitude l'énervaient. Il considérait avec une attention stupide les murs épais et noirs qui l'environnaient ; il comptait impatiemment les heures depuis l'instant où un faible rayon de soleil du midi parvenait à se glisser dans son cachot, jusqu'à celui où il décroissait insensiblement dans l'ombre, le replongeant, tout épouvanté, dans un isolement encore plus profond, dans des ténèbres encore plus impénétrables.

Le scélérat avait donc aussi trouvé son supplice le ciel était donc à bout d'indulgence et de longanimité. Les jours de crime avaient enfin fait place aux jours d'expiation. P us de dupes, plus de victimes ; passe-temps de l'oisiveté du chauffeur ! Désormais seul à souffrir, seul à pleurer, seul à maudire, il sentira l'odeur souvenir de ses fautes s'échapper sur lui-même et lui ronger les entrailles, nouveau vautour de Prométhée. L'ennui, la fatigue, la solitude, la terreur, la faim, le devaient à la fois. La prison, et une telle prison, c'était pour cette nature fougueuse et volcanique le désespoir et l'enfer.

Un frisson nerveux, un tremblement insurmontable le saisissait par instants et sans qu'il comprit pourquoi. Il avait des songes affreux. Des ombres hideuses et sanglantes tournaient sans cesse autour de son pilori glacial. L'obscurité lui semblait peuplée de fantômes menaçants. Souvent réveillé en sursaut par des cris plaintifs, il se dressait dans ses fers, mondé de sueur, tressaillant de surprise et d'effroi, croyant que son pied, mal affermi sur les dalles humides, glissait dans le sang. La pensée du bien, le repentir, déchiraient-ils les voiles de cette imagination brutale et grossière ? Ce cœur de bronze s'amollissait-il ? Cette conscience engourdie secouait-elle sa torpeur ? Le remords lacérait il enfin cette âme féroce, blasee et comme racornie aux ardeurs empoisonnées du vice ?

A plusieurs reprises, il essaya de rompre ses liens ; mais ses tentatives n'eurent d'autre résultat que d'épuiser sa dernière énergie et d'achever de meurtrir ses membres. La tête livide, les yeux gonflés et s'échappant de leurs orbites sanglantes, l'écume à la bouche, il blasphémait, il maudissait, il hurlait des imprécations horribles, comme si quelque un eût dû être effrayé par ce sabbat infernal ; mais l'écho des corridors voisins répondait seul, d'un accent moqueur, à ces appels désespérés. Quelques fois même Giuseppe surgissait aux côtés du sauvage, la poire d'angoisse à la main, et lui imposait aussitôt silence.

Las de se débattre et de crier, Ma-chi-kiac jetait alors un regard douloureux vers la porte ; puis, laissant retomber sa tête sur sa poitrine et demeurait plongé dans un morne abattement.

Le hussard assistait à toutes les scènes poignantes de ce drame avec le sang-froid d'un homme qui accomplit courageusement un devoir pénible. Il exécutait ponctuellement sa consigne, en soldat qui comprend à la fois la nécessité et le mérite de l'obéissance. Disons, à ce propos, que son dévouement aveugle au commandant Gaston lui faisait une loi de cette sévérité dont on espérait de si grands résultats et au maintien de

laquelle les plus graves intérêts de la famille de Launay étaient réellement attachés.

Le temps fuyait et Ma-chi-kiac résistait toujours. S'attendait-il à lasser la patience quelque peu indienne du comte Gaston? Tout entier à sa tristesse, son esprit voyageait souvent loin de la cage de marbre où on le retenait enfermé. Le regard terne et fixe comme celui du somnambule dans ses rêves, il parcourait, en souvenir, les vertes savanes de l'Amérique, et respirait avec volupté l'air enbaumé des rives du lac Vert. Les chuchotements de la brise dans les feuilles, la folle chanson des oiseaux, l'hymne de guerre des Corbeau-Noirs, venaient incessamment frémir à son oreille. Il se voyait sous les ajoupas de Sen-paw, au milieu des fiérs enfans de Winebagos, fumant le calumet de paix qui lui offraient, avec leur plus séduisante sourire, les squaws des anciens, toutes parées de plumes de corbeau et ointes de rocou. Soudain, son cœur battait avec violence, son visage s'anima et, dans l'entraînement de cette illusion si douce, le sagamore bondissant, s'élançait en avant comme pour courir avec les jeunes chasseurs de sa tribu... Alors la morsure de ses chaînes le rappelait brusquement à la réalité, au sentiment de sa véritable position, et il retombait haletant, écrasé contre son pilier de marbre, laissant échapper de sourds gémissemens et essayant en vain de briser ces liens que la déception lui faisait paraître encore plus lourds après de telles crises.

Un jour Giuseppe entra dans le cachot de Ma-chi-kiac, portant une table chargée de mets exquis, des fruits les plus rares, des vins les plus chauds et les plus liquoreux. Il déboucha les lucarnes et le soleil courut aussitôt en clartés rutilantes le long de la muraille. L'odeur des bois, la douce exhalaison des plantes envahirent, par bouffées, le triste réduit dont elles renouvelèrent l'atmosphère malsaine. Le bruit lointain du battoir des lavandières, la clochette des génisses dispersées dans la forêt, le gazouillement des oiseaux, le cri strident de la cigale, montaient délicieusement dans l'air et venaient réjouir les oreilles de l'Indien, habituées depuis tant de jours au silence.

En un clin d'œil, Ma-chi-kiac vit tomber ses fers. Il demeura confondu d'étonnement et de bonheur.

Le hussard se mit à table, et affectant de manger avec une voracité extrême, il faisait passer devant le nain, les viandes rôties et succulentes, les légumes noyés dans leur sauce appétissante, les fruits parfumés et les vins scintillant au fond du verre comme un rubis à mille facettes.

Cette tentation barbare fut irrésistible pour Ma-chi-kiac. Il s'élança vers la table en bondissant de joie.

— Halte-là, jeune Canadien! lui cria Giuseppe en dirigeant contre lui des pistolets qui reposaient parmi les accessoires du festin. Si tu fais un pas de plus, je te casse la tête!

Le Corbeau-Noir s'arrêta fort désappointé.

— J'ai faim, dit-il.

— Tu n'es jamais content! reprit le hussard en avalant un grand verre de bordeaux. Tu ne sais dire que deux choses : j'ai soif, ou : j'ai faim ! Tu ne sors pas de là. Que diable ! Il ne faut pas être toujours ainsi sur sa bouche.

— Seulement un morceau de ce pain blanc? insista lamentablement le prisonnier à qui la faim déchirait l'estomac.

— Vous êtes un petit gourmand, dit le hussard en lui passant son assiette toute chargée, et je suis bien fatigué avec vous. Si mon commandant savait que je vous traite si amicalement, il m'en voudrait à la mort. Accepterez-vous un doigt de ce chypre exquis?

Ma-chi-kiac sanglotait de plaisir. Il tressaillait d'émotion en savourant ce repas de gourmet, qui lui rappelait ses anciennes habitudes de bonne chère, ses jours passés d'orgie et de dissipation folle où il prodiguait dans les parties fines l'or qu'il avait dû à un vol ou à un assassinat. Les quelques gouttes de vin qu'il venait de boire, lui montaient déjà au cerveau. Un jeûne prolongé le rendait excessivement facile à enivrer. Elourdi, chancelant, aveuglé, il fut obligé de s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber.

Giuseppe crut l'instant favorable pour entamer les négociations. Il offrit une seconde rasade au nain.

— Vous voyez que je suis bon enfant, j'espère, lui dit-il, et vous auriez tort de m'en vouloir...

— Pourquoi t'en vouloir? demanda le sauvage.

— A cause de ce petit exercice gymnastique auquel je me livre ordinairement sur vos épaules, dès que paraît l'aurore... Ma foi! il fallait donner ou recevoir, j'avais le choix; j'ai mieux aimé donner, ça tient à la générosité de mon caractère. D'ailleurs, si j'ai en des torts envers vous, je les ai complètement oubliés.

— A boire encore!

— Voilà! Vos malheurs m'ont touché. Je sais, à présent, quel rang vous occupez dans votre pays et j'ai à cœur de vous témoigner toute la déférence et le dévouement dont votre haute naissance vous rend digne...

Ici, Ma-chi-kiac, malgré l'appesantissement insurmontable de ses facultés, toisa d'un regard investigateur l'effronté hussard, comme pour lire sur ses traits, si ce langage, étouffant de platitude et de servilité soudaine n'était pas un piège ou une nouvelle moquerie.

Giuseppe se laissa tranquillement dévisager. Il était impassible.

— Soyez persuadé, continua-t-il au bout de quelques instans de silence, que vous n'aurez qu'à vous louer de mes services, et qu'excepté en présence de mon maître, devant lequel je serai toujours forcé de me li-

vrer contre vous à des rigueurs apparentes, je serai plutôt votre ami qu votre geolier.

— Quel gage me donneras-tu de ta sincérité? demanda le nain toujours plein de méfiance.

— Dame! le bon déjeuner que je vous laisse faire en ce moment contre ma consigne expresse.

— Que cela? Me laisserais-tu m'emparer de ces pistolets, par exemple? reprit Ma-chi-kiac.

— Pourquoi pas? répondit paisiblement le hussard.

— Alors, je te crois! s'écria le Sagamore en se précipitant vivement sur les armes de Giuseppe. Maintenant, où veux-tu en venir? dit-il au trouper qui remplissait une troisième fois son verre.

— Je voudrais quitter le service du comte de Launay, reprit fort ingénument Giuseppe. Mais, pour cela, il me faudrait aussi quitter le régiment. Or, le temps de mon engagement n'est pas écoulé, et il est indispensable que j'achète un homme afin de me remplacer. J'ai besoin d'une assez forte somme d'argent : 2.000 francs environ, que me devait M. Florestan...

Le Corbeau-Noir pâlit.

— Nous avons fouillé partout, dans les livres dans les papiers de ce brave homme, sans pouvoir remonter à l'origine de cette créance, qui devait se trouver expliquée dans une lettre écrite par ma mère, en 1789, à l'intendant du château. La famille discute naturellement la légitimité de nos réclamations, et se refuse à me payer la somme en question, si je ne fournis pas la preuve qu'elle m'est bien réellement due. Je viens donc vous demander un service en échange de ceux que je suis tout disposé à vous rendre. Confiez-moi en quel lieu Florestan a caché ses papiers...

— Si je le savais... balbutia le sauvage.

— Vous le savez fort bien! insista Giuseppe.

— Et si je consentais à vous révéler ce secret?...

— Je vous fournirais les moyens de vous évader promptement.

— Jures-tu...

— Parfaitement bien!...

— Non. Jures-tu par le grand Manitou d'être fidèle à ton engagement?

— Par le grand Manitou? Certainement!... s'écria avec feu le hussard qui se demandait intérieurement ce que ce grand Manitou pouvait être.

— Alors, suis-moi! fit Ma-chi-kiac, qui se dirigea en trébuchant vers la porte du cachot.

Giuseppe, tressaillant d'aise, fier de sa victoire, s'élança précipitamment sur ses pas. Son visage rayonnait de joie, ses yeux jelaient des flammes.

Arrivé sur le seuil, le nain se retourna brusquement vers le hussard, et surpris sur ses lèvres la souris d'orgueil et de triomphe qui les faisait s'épanouir.

— Tu m'as trompé! s'écria-t-il, avec un accent de rage plein de férocité.

— Que le grand Manitou m'étrangle, si...

— Tu m'as trompé! répéta le Sagamore d'une voix tonnante. Le Corbeau-Noir s'est toujours défié du serpent; le vin que tu m'as fait boire n'a pas réussi à noyer ma raison; je t'ai deviné! A présent, c'est à moi à te dire : si tu fais un pas de plus, je te casse la tête!...

Et il menaçait le hussard de ses pistolets.

— Ah! c'est comme ça? dit tranquillement Giuseppe.

— Oui, répondit le nain avec un rire sardonique, c'est comme ça!

— Tant pis! nous allons reprendre nos petits ornemens alors; reprit le hussard en ramassant ses chaînes de Ma-chi-kiac.

— Ne m'approche pas, ou je fais feu! dit le nain.

— Avec quoi? répartit Giuseppe, mes pistolets ne sont pas chargés!

Dans ce moment, Gaston ouvrait la porte et, se jetant sur le sauvage, dont il réussit à paralyser la défense désespérée, il le livra au hussard qui l'eût, en deux secondes, rattaché à son pilier et chargé de ses fers.

— Jeu de main, jeu de vilain, lui dit-il. Le coup a manqué, commandant; mais ce n'est pas de ma faute, toujours!

— Je le sais bien, dit Gaston.

— Qu'en allons-nous faire maintenant? demanda-t-il tout exaspéré au comte de Launay.

— L'homme le plus doux, le plus soumis et le plus vertueux de la terre! répondit-il.

— Il va donc poisser des plumes aux poissons et des dents aux poules? s'écria Giuseppe en refermant à double tour la porte du cachot.

VIII.

L'âme exilée.

L'automne arrivait à grands pas, agile, empressee, comme ces voyageurs qui tentent, après un long exil, dans leur pays natal. Le vent sifflait agréablement dans les bois effeuillés, emportant au loin les émanations aromatiques des raisins et des pommeiers. Le ciel perdait ses belles teintes azurées du printemps, ses chaudes nuances d'ocre et de carmin qui éblouissent le regard en été et défilent les nuageaux de l'artiste le plus audacieux; il révélait tristement sa robe gris et de plomb toute chargée d'impuretés. Le soleil avait voilé sa face d'or et les jours où ses rayons illuminaient encore la ligne rembrunie de l'horizon devenaient de plus en plus rares. La nature mélancolique et sombre semblait en deuil de ses charmes mourans.

Dans ce manoir de Montsigny où les événements vont aussi vite que les morts de la ballade de Burger, l'influence de la saison ne saurait réagir sur des imaginations si vivaces, si brûlantes. Ce n'est pas l'aspect désolé de la campagne, ce ne sont pas les variations capricieuses du temps qui paralysent jamais l'esprit poétique de cette jeunesse et tariront la verve de ces esprits d'élite, si féconds en ressources contre l'ennui.

Cependant, pourquoi le château est-il redevenu silencieux comme à l'époque de son abandon par le comte de Montsigny? Pourquoi, maintenant que la noble demeure n'est plus souillée par des bandits, les rires et les joyeux propos n'éclatent-ils pas, sous ses voûtes séculaires? C'est qu'un nouveau malheur menace cette rare prédestinée que tant d'épreuves poignantes n'ont cessé d'accabler jusque-là : Louise de Launay se meurt!

Sa santé si frêle, si délicate déjà, avait subi de rudes atteintes depuis cinq années. L'air freux du marquis, les dangers courus par le vicomte, ses inquiétudes au sujet de Kergouët, ces douleurs concentrées d'une passion incomprise ou dédaignée qu'attisaient encore les tourmens de la jalousie, cette vie toute de larmes, de solitude, de privations et d'angoisses, disputée avec tant de peine aux échafauds de la terreur, enfin cette horrible nuit passée à attendre la mort, dans un élan de dévouement sublime qui arrache une vie à l'échafaud, toutes ces émotions senties avec une puissance inouïe, ces espérances perdues, puis retrouvées, avaient fini par courber et briser cette pauvre jeune fille.

Pareille à ces fleurs éthérées que détruit un vent d'orage, elle essaya de lutter contre sa destinée et succomba bientôt. Une maladie de langueur, suite des fatigues et des alarmes incessantes qu'elle éprouvait depuis long-temps, l'avait d'abord forcée à demeurer dans une inaction absolue. Elle avait cédé tout à coup à un accablement insurmontable, à une sorte de terreur qui n'était qu'une trêve accordée à ses souffrances. Une fièvre lente la minait et semblait s'accroître par les efforts mêmes que l'on tentait pour la surmonter. Le beau visage de la jeune fille pâlit, ses joues se creusèrent, ses grands yeux bleus se marbrèrent de noir, et ses prunelles dilatées au feu de la douleur laissent parfois échapper des larmes dévorantes comme si elles s'enflammaient par degrés.

Un mois s'écoula ainsi sans apporter le moindre changement à son état. Elle s'affaiblissait de plus en plus, et le germe d'une destruction prématurée se développait rapidement en elle.

Calme et résignée, Louise ne faisait entendre aucune plainte. A toutes les questions qu'on lui adressait sur sa santé, elle répondait par un sourire qui bannissait un moment les soucieuses préoccupations de ses amis. Elle paraissait dégagée de toute crainte et ne voulait pas éveiller la sollicitude des siens autour de son chevet de tortures; aussi mettait-elle une affectation pleine de coquetterie à répéter sans cesse qu'elle se trouvait bien et qu'elle ne souffrait pas, pendant que la décomposition physique s'accomplissait sourdement en elle. Cela ne pouvait durer davantage.

Le grand air, le repos, la quiétude d'esprit, un ciel pur, l'aspect riant ou sauvage de l'horizon, toutes choses qui avaient eu d'abord leur influence sur la constitution débile de Louise, ne purent bientôt plus lui procurer de distractions salutaires. L'été finissait, les jours passaient plus rapides, les soirées étaient plus fraîches; ce changement de saison ne pouvait qu'être défavorable à la malade.

Quoique laborieuse à sa physionomie souffrante, ses frères, Berthe, Kergouët lui-même ne purent douter des progrès du mal en la voyant si maigre et si blême. Son teint luisant et plombé, ses regards sombres, son affaissement, ce pouls qui battait avec désordre et précipitation, n'étaient-ils pas des indices révélateurs? Bientôt une fièvre brûlante se déclara; en une nuit la pauvre enfant fut changée tellement qu'elle était méconnaissable!

Berthe et le vicomte la veillaient sans cesse, suivant avec anxiété les progrès de son mal, lui présentant les potions ordonnées par un médecin de la ville que Louise avait refusé de voir, quelque instance qu'en lui eût faite pour vaincre sa bizarre opposition. Toujours debout auprès d'elle, attentifs à ses moindres mouvemens, prévenant ses desirs, ils assistaient dans une sombre affliction aux crises fréquentes de Louise, et s'efforçaient de la soulager dans ses longues oppressions en faisant arriver jusqu'à elle l'air pur et enbaumé des jardins. A force de soins, de vigilance, de tendresse, on parvint un moment à rendre le repos et quelque vigueur à cette organisation usée. Louise parut guérir et se ranimer, mais ce mieux ne dura pas.

Pendant cette fausse convalescence, que devait interrompre une si fatale rechute, Louise fut souvent d'une gaieté si franche, si ingénue, elle se livra à des transports de joie si vifs, ses réparties étaient si fines, ses chansons si riantes, ses mouvemens si libres et si légers qu'il devenait impossible de reconnaître l'expression de bonheur qui rayonnait dans toute sa personne. D'autres fois elle poussait de profonds soupirs, ne parlait à qui que ce fût, ne sortait plus de sa chambre et demeurait des heures entières accoudée mélancoliquement dans son fauteuil, soucieuse, accablée, les lèvres muettes et les yeux atones.

On perdait l'esprit à s'expliquer ces bizarreries de malade, ces alternatives de folles brises et de gros grains, de jours sereins et de temps nébuleux, d'ombre et de soleil; ce flux et ce reflux de sentimens si opposés. La jeune fille avait seule le secret de ces alternatives incessantes qui venaient battre et briser son cœur...

Tout entière à son amour et quoique désespérant d'atteindre jamais au but ardent de ses rêves, elle n'en demeurait pas moins concentrée

dans ses enivrantes contemplations et usait ce qui lui restait encore de vie dans des ravissements extatiques qui la rendaient pour ainsi dire indifférente aux souffrances. Elle semblait n'être qu'un reflet, qu'un écho de celui qu'elle aimait, toujours suspendue à ses lèvres pour recueillir précieusement les paroles d'encouragement et de paix qu'il lui produisait; elle l'écoutait avec ce charme qu'on éprouve à lire un beau livre, elle palpait d'émotion en entendant cette voix qui l'avait fait tressaillir dès le premier jour et qui vibrait à son oreille comme une harpe éolienne. Quand l'objet de sa jeune affection était près d'elle, une rougeur modeste, un sourire gracieux et naïf, pareil à l'épanouissement d'une rose, passaient fugitivement sur ce visage pâtri de miel et de neige, et pâle comme un rayon de lune. A la vue de Kergouët, elle frémissait d'impatience et de joie, une extase délicieuse s'emparait d'elle, le bonheur l'enivrait par tous ses sens et par tous ses pores. Elle se levait sur son lit et l'enloutait de ses bras faibles et amaigris, avec la tendresse qu'une mère témoigne à son enfant. Elle mêlait ses larmes silencieuses aux baisers dont il couvrait sa magnifique chevelure; c'était assez pour elle qu'il fût là, à son côté, qu'elle respirât son haleine, qu'elle pressât ses deux mains dans les siennes; elle ne se souvenait plus de son mal; son cœur battait plus vite, sa respiration était plus facile, plus libre; elle se sentait inépuisable capable de souffrir, de mourir pour cette idole dont elle faisait le héros du monde.

Mais! il fallut bientôt renoncer à la joie d'avoir erraché cette proie à la mort! Le dernier voile, qui cachait à tous les yeux l'état désespéré de Louise, ne tarda pas à tomber.

Un soir, après un long tête-à-tête, les deux amans s'étaient laissés aller à cette douce rêverie que l'âme dans ses heures d'enivrant volupté morale; Berthe, sortie un instant avec son mari pour parcourir les jardins, venait de rentrer dans la chambre de Louise. Comme elle remarqua que l'entrevue était, contre l'ordinaire, fort paisible et fort silencieuse, elle entra sur la pointe des pieds, croyant que sa cousine reposait.

— Est-ce qu'elle dort? demanda t-elle à Kergouët qui, assis près du lit, la tête dans ses mains, demeurait immobile et muet comme sa fiancée.

A ces mots, qui l'envolèrent brusquement à ses méditations, il se retourna vers Louise et jeta un cri d'effroi.

— Oh! mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria Berthe frémissante.

— Voyez quelle pâleur effrayante s'est tout à coup étendue sur son visage! Louise! Louise! serait-elle évanouie! elle ne répond pas! répétait le jeune homme tout tremblant.

Louise ne semblait pas l'entendre; étendue sans mouvement sur son oreiller, elle avait les yeux ouverts et fixes, mais son regard était comme éteint, l'orbite s'était creusée, son nez s'était aminci, sa tête s'était inclinée sur sa poitrine et ses beaux cheveux blonds ondoient sur ses épaules. Ses mains, qui avaient la pureté et la blancheur des camées antiques, s'étaient jointes comme pour dire une dernière prière. Elle n'avait plus le souffle. On la crut morte. Tous les secours qu'on lui prodiguaient ordinairement furent inutiles dans cette crise affreuse. Personne ne l'avait encore vue plongée si long-temps dans cet état.

Un médecin mandé en toute hâte au château, malgré les défenses réitérées de la jeune fille, déclara, au premier abord, que la fièvre était compliquée des plus graves symptômes de phthisie.

Pendant qu'il se livrait à un examen minutieux et approfondi de la maladie de Louise, Berthe, Kergouët et les de Launay, groupés dans un coin de la chambre, mornes et affaissés, sentaient comme un lineux glacé ensevelir leurs espérances. Plongés dans une sorte d'anaesthésie morale, ils n'en sortirent qu'en voyant l'homme de l'art secouer la tête, comme pour dire qu'il n'y avait plus de ressources.

Ce geste significatif n'échappa pas à Kergouët. Il ne put retenir un douloureux gémissement; ses genoux se dorobèrent sous lui, et il fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer contre la boisserie. On l'entraîna dans une pièce voisine.

La malade, après le départ du médecin qui s'était engagé à revenir deux fois par jour, demeura plusieurs heures dans un léthargie complète. Ce ne fut qu'au lever de l'aurore, quand le parfum des fleurs, la fraîcheur du matin et tous les rayonnemens du ciel pénétrèrent, par la fenêtre grande ouverte, dans cette chambre fiévreuse, qu'elle parut reprendre un peu le sentiment de son existence; elle s'agita douloureusement sur sa couche et appela faiblement sa belle-sœur auprès d'elle. Berthe se précipita à son cou, s'abandonnant à toute sa douleur et fondant en larmes, sans songer même à cacher les craintes que lui inspirait sa position. Le trouble orageux de son esprit, le feu brûlant de ses artères, toutes ces excitations physiques et morales, avaient brisé son énergie accoutumée; elle était malade aussi, elle redoutait de devenir folle en étonnant ses sanglots. Charles et Gaston, debout au pied du lit, avaient aussi cédé au premier choc de la douleur; mais, d'une nature trop supérieure pour ne pas la dominer bientôt, ils s'habituèrent promptement à l'idée d'un grand malheur et attendirent la catastrophe avec une héroïque résignation.

Il y a dans les grandes souffrances je ne sais quelle jouissance étrange qui vous fait énergiquement sentir la vie.

L'homme se sent grandir dans cette lutte inégale où il accepte le défi que jette la destinée à son courage.

Un jour, Louise, quela fièvre et le délire venaient enfin de quitter après plusieurs heures de transes et d'angoisses, s'était accoudée sur le bord

de sa couche, faible, épuisée, haletante. Elle souriait d'un air céleste à Kergouët et semblait l'engager à surmonter son accablement par l'insouciance joyeuse qu'elle laissait apparaître sur son front glacé. Berthe, pâlie par les veilles et les inquiétudes, lutait contre le sommeil dans un cabriolet de lampas placé près de la fenêtre. Le vicomte, les paupières brûlées par ses larmes, reportait alternativement ses regards de sa sœur à sa femme. Gaston de Launay, sombre et morne, se tenait dans un coin de la chambre, les bras croisés sur sa poitrine, silencieux, grave, absorbé dans une contemplation profonde, et semblait avoir totalement oublié ce qui se passait autour de lui. Giuseppe, lui, courait de la cave au grenier, visitait les alcôves, greffait les arbres, clouait, martelait et surtout parlait ; car c'était toujours là sa grande affaire. Il faisait des conversations tout seul, se posait les demandes et faisait sans hésiter les réponses. Il trouvait moyen de faire des applications proverbiales sur toutes choses et au moindre prétexte : c'était certainement le plus heureux des hommes qui abusent de leur langue. Quant à Ma-chi-kiac qui, depuis trois jours, n'avait cessé de pousser des hurlements horribles dans son cachot, il avait pris subitement le parti de se taire et de se résigner à la puissance impitoyable de ses anciens maîtres.

— Mon ami, murmura Louise en prenant la main de Kergouët, quittez donc ce petit air boudeur que vous persistez à garder depuis la dernière visite du médecin ; vous me ferez plaisir. Ne dirait-on pas que vous m'en voulez de vous causer tant d'ennuis ?

— Oh ! Louise ! répondit le jeune homme avec un doux accent de reproche, pourriez-vous vous méprendre à ce point sur les causes réelles de ma tristesse ?

— Non ; fit-elle, je ne me méprends nullement ; croyez-le. Je plaisantais.

— Allez-vous un peu mieux ?

— Près de vous je ne souffre jamais.

— Votre pauvre petite bouche est toute sèche, toute brûlante ; voulez-vous boire ?

— Oh ! oui, j'ai bien soif. Mais je ne veux plus de cette insipide potion que vous me donnez toujours...

— C'est ce qui seul peut vous guérir !

Un rire étrange échappa à la malade en entendant ces paroles. Berthe se réveilla en sursaut.

— Qu'est-ce ? demanda-t-elle en s'approchant de Kergouët.

— Louise ne veut plus prendre sa potion, répondit-il.

— Cependant, fit Berthe en se tournant vers sa sœur, le médecin...

— Qu'il n'en soit plus question de votre médecin, interrompit la jeune fille en ricanant, son art ne peut plus rien pour moi...

— Quel langage !

— J'ai soif, reprit-elle, et je vous demande un verre d'eau, me le refuserez-vous ?

— Mais tu veux donc te tuer, Louise, es-tu folle ? s'écria le vicomte.

— C'est contraire à toutes les prescriptions du docteur, hasarda Kergouët d'une voix tremblante et voilée.

— Il l'a positivement défendu, ajouta Berthe.

— Quand cela ? demanda tranquillement Louise.

— Tout à l'heure en s'en allant ; pendant que tu dormais.

— Il a dit, au contraire, répondit la malade impassible, qu'au point où j'en étais, il n'y avait plus rien à m'ordonner ni à me défendre...

Un cri de stupefaction et de douleur s'échappa à la fois de toutes les poitrines, à cette révélation foudroyante. Berthe se laissa tomber toute froide dans les bras de Charles ; Kergouët pâlit et essuya son visage ruisselant de sueur.

— Qui a pu te dire cela ? balbutia enfin Gaston d'un air incrédule.

— Je l'ai entendu, répondit Louise.

— Tu l'as rêvé sans doute !

— Mon ami, puisqu'il est inutile de feindre maintenant, accédez au dernier désir de celle qui dut être un jour votre femme, reprit la malade en s'adressant de nouveau à Kergouët, donnez-moi un verre d'eau, je vous en supplie !

— Faut-il ?... soupira le pauvre fiancé tout chancelant d'émotion, en jetant un regard interrogateur et timide sur tous ses amis.

Mais tous les visages se détournèrent baignés de larmes, et personne ne lui répondit.

Il donna à la malade ce qu'elle demandait si instamment : elle but avec avidité.

— Ah ! que cela fait de bien ! dit-elle.

— Cela vous a donc semblé bien bon ?

— Comme tout ce qui me vient de vous !

Elle s'affaissa sur son oreiller et ferma les yeux comme pour se recueillir. Tout le monde l'examinait dans une anxiété qu'il serait impossible de décrire. Tout à coup elle tressaillit ; son anémique physionomie exprima tous les caractères de l'attention la plus profonde ; sa bouche s'entr'ouvrit comme pour parler, sa tête penchée en avant semblait écouter des bruits insaisissables, et son doigt levé imposait le silence.

— Qu'avez-vous donc, Louise ? lui demanda Kergouët étonné.

— Écoutez dit-elle toute palpitante d'émotion.

— Je n'entends rien, fit Gaston.

— La cloche du château...

— Eh bien ?

— Elle vient de résonner doucement au pont-levis.

Ils s'entre regardèrent tous. — Personne n'avait rien entendu. — On pensa qu'elle délirait de nouveau.

— Ah ! mon Dieu, ce pas sur le sable, dans les allées... reprit-elle en se soulevant à demi sur son lit. Il me semble bien...

— Remets-toi, ma sœur, dit Charles, saisi d'un effroi involontaire, c'est Giuseppe qui passe dans le jardin.

— Oh ! non, répondit Louise avec force, je reconnais ce pas, il retentit jusqu'au fond de mon cœur. C'est... c'est...

Une contraction convulsive de la gorge éteignit sa voix et lui coupa la parole ; elle retonba épuisée sur sa couche de douleur.

Quelques instans s'écoulèrent. Dominés à leur insu par un inconcevable sentiment de terreur, Berthe, son mari, Gaston et Kergouët écoutaient, dans un religieux recueillement, les exclamations entrecoupées de Louise et avaient les yeux fixés sur la porte. Ils ne tardèrent pas à entendre, en effet, un bruit de pas dans la galerie...

La mourante ne s'était pas trompée. Il semblait qu'à cette heure suprême de nouvelles facultés fussent écloses en elle. Jamais ses perceptions n'avaient été plus rapides, ses paroles plus expressives, ses gestes plus éloquents...

— On vient ! dit le vicomte ; Louise avait raison...

— C'est Giuseppe, fit Gaston.

— Mais ce sont deux pas bien distincts, cependant, ajouta Kergouët.

Presque au même instant la porte s'ouvrit, et Giuseppe entra, précédé d'un homme portant le costume des paysans des environs de Paris.

— Maurice ! s'écria-t-on de toutes parts.

— C'était lui en effet.

La joie du bon prêtre passa comme un éclair, à l'aspect de sa sœur Louise. Il lui parut que cette enfant blême et décharnée qui lui tendait ses bras, n'était qu'un fantôme sorti de la tombe pour réclamer le secours de ses prières. Il se jeta au pied du lit en fondant en larmes.

— Oh ! Maurice, que c'est bien à toi d'être venu ! murmura faiblement Mlle de Launay.

— Pauvre fille ! si je t'avais su malade, j'aurais mille fois bravé la proscription et la mort pour te rejoindre plus vite. Espérons cependant...

— Nous n'espérons plus rien, interrompit doucement Louise, ni moi, ni le médecin, ni personne...

— Mais Dieu !

— Oui, c'est notre seul recours. Ah ! que je suis heureuse qu'il t'ait envoyé vers moi pendant qu'il en est temps encore !

Maurice répétait sans cesse, par vertu chrétienne, ce mot sublime : Résignation ! il le tenait surtout de sa mère, la marquise de Launay, ce roseau si frêle que le vent du malheur avait toujours courbé et n'avait jamais pu rompre. Cette existence souffreteuse et misérable, avec tous ses prodiges d'amour, de dévouement et de soumission aux décrets de la Providence, était marquée à jamais dans ses souvenirs. Il l'avait prise pour exemple. Jetant donc au loin tout masque inutile, il s'efforça de consoler, de calmer, de rasséréner toutes ces âmes saignantes avec des paroles tombées du ciel. Il leur rappela cette mère adorée qui tant de fois avait séché leurs pleurs et fermé leurs blessures, et dont l'énergie morale ni la confiance en Dieu ne s'étaient jamais démenties au milieu même des plus désolantes circonstances. Au nom de cette carrière sanctifiée par les souffrances les plus amères, il exhorta à la patience et au courage tous ceux qui l'environnaient, et fut assez heureux pour raffermir un peu leur moral ébranlé par tant de secousses.

— Ta voix me rassure, Maurice, lui dit Louise, car ma conscience était toute troublée ; depuis le jour où j'ai été forcée de m'blâmer, une idée fixe me tourmente sans cesse...

— Que peux-tu donc avoir à te reprocher ?

— D'abord d'imposer tant de veilles et tant de fatigues à ces pauvres amis...

— Veux-tu bien te taire, Louise, fit Berthe en se rapprochant d'elle ; tu aurais été la première à te sacrifier pour moi si j'avais été malade.

— Oh ! pauvre enfant ! que le ciel eût été injuste de troubler le bonheur dont tu jouis avec Charles !

— Chut ! chut ! dit l'abbé en souriant d'un air paternel, je m'oppose à ces discours-là, ça sent l'hérésie d'une lieue ; accuser le ciel d'injustice... quelle monstruosité ! Je me m'étonne pas si la conscience te paraît si chargée, Louise.

— Bon Maurice, tu me rappelles notre mère qui n'était jamais plus gaie et plus aimable que lorsqu'elle présentait un nouveau malheur...

Tous les fronts se rembrunirent à ces mots. La lucidité du jugement de la malade était irrécusable et tenait de la divination. On eût dit qu'elle savait, à quelques secondes près, combien il lui restait encore d'heures à vivre.

Elle reprit :

— Avant d'avoir recours au prêtre, je voudrais consulter le frère, l'ami éclairé, l'homme impartial et sans passion, sur certains doutes qui me sont venus...

— Au sujet ?

— Au sujet d'un vœu.

— Je vous déjà du quoi il s'agit. Ce n'est pas très effrayant, parle. Il y a quatre ans qu'ignorant du sort de Charles et en proie à la plus vive agitation, je fis vœu de me retirer à l'étranger, dans un cloître, et d'y prendre le voile. Si j'étais assez heureuse pour le revoir un jour sain et sauf, Dieu m'a accordé ce que je lui avais demandé, mais déjà mon cœur s'égare par l'amour avait oublié ce vœu et ses serments...

— Ma chère sœur, Dieu ne punit pas, comme les hommes, des crimes imaginaires. L'intention du sacrifice que tu voulais lui faire, lui a sans doute été agréable, et c'est pour t'en récompenser peut-être qu'il a accordé plus vite à tes prières, mais un vœu ainsi fait ne lie pas envers le ciel comme une parole noblement donnée engageait sur la terre. Tes scrupules sont outrés à cet égard, tu peux sans craindre l'en débarrasser par la propre force de la raison; si cependant tu desirais que le prêtre fût pour quelque chose dans le repos intérieur que cette rémission doit apporter à ton âme, je suis prêt et tout à toi pour ce qui regarde les devoirs de mon ministère.

Louise murmura d'une voix éteinte quelques paroles de reconnaissance et se laissa lourdement retomber sur son oreiller où la fièvre acharnée revint de nouveau l'embrasser dans ses étreintes étouffantes.

Alors Maurice fit un signe imperceptible à Kergouët, qui emmena dans la chambre voisine les de Launay atterrés.

Le prêtre et la jeune fille demeurèrent seuls.

Giuseppe entra tout à coup, d'un air rayonnant, dans la pièce où tout le monde se trouvait réuni :

— Je tiens mon pied de bœuf ! s'écria-t-il en brandissant une énorme liasse de papiers toute poudreuse et déchiquetée par l'humidité et les vers.

— Silence donc ! grommela Gaston en frappant du pied.

— Ah ! pardon ! à cause de mademoiselle Louise, n'est ce pas ? C'est vrai, tiens, je n'y pensais plus !

— Qu'est-ce que tu nous apporte là ? demanda le commandant.

— Eh ! bien, les papiers que vous cherchez donc !

— Que d-t-il ? firent à la fois Berthe et le vicomte.

— Mais oui, les titres de famille, de propriété, d'héritage, que sais-je ? Gaston s'en saisit vivement pour en prendre connaissance.

— Par quel hasard êtes-vous venu à bout de les découvrir ? reprit Berthe.

— Par le hasard de la faim, dit le hussard ; on a beau répéter que ventre affamé n'a pas d'oreilles, ça n'est pas suffisamment prouvé. Machi-kiac aurait deviné ses chaînes si elles n'avaient pas été si dures ; le fait est, que, pour un méchant morceau de pain, il m'a conduit dans l'oratoire où, derrière un rayon de vieux boquins armoriés, j'ai trouvé ce paquet....

— Voici la formule latine, la clé du secret ! s'écria Gaston en dépliant un grand parchemin scellé du cachet des Montsigny.

— *Hoc signa vincas* ! lut le vicomte.

— *Tu vincas par ce signe* ! la devise du *Labarum* de Constantin.

— Je m'y perds ; fit Berthe. Quel rapport cette phrase latine peut-elle avoir avec le trésor de mon père ?

— Pour sortir d'embarras, il faut aller dans la grande salle d'honneur, et diriger nos recherches à partir de l'endroit où Forestan a levé sa hache....

— Pour mourir ! acheva tristement Berthe.

Dociles au conseil de Gaston, tous se rendirent dans la galerie. Le premier coup d'œil du vicomte les mit sur la trace de l'énigme.

Il s'approcha d'un des antiques portraits suspendus aux lambris et plaçant son doigt sur l'écu de Baudouin I^{er}, chevalier du Temple et vicomte de Montsigny-la-Roche, il montra à tous les regards étonnés la même devise latine écrite en exergue sous le blason de famille.

— Plus de doute, s'écria Gaston, c'est là !

Il n'avait pas achevé, que l'audacieux bancaï de Giuseppe, écartant sans respect la toile vénérable, retentissait contre une plaque de fer, fermée par de gros cadènes, que l'on fit aussitôt sauter à coups de marteau. Un fleuve d'or, éblouissant comme le soleil, s'en échappa avec un bruit de cristal. Les louis, les sequins, les guinées, les duros, les roubles, toutes les monnaies européennes, des lingots d'un poids énorme, des traites sur divers banquiers anglais et espagnols, les titres de propriétés de plusieurs domaines, des bijoux nombreux, des diamans de toute beauté roulèrent avec fracas aux pieds de Berthe toute stupéfaite et éblouie à la vue de ce trésor inappréciable qui couvrait le parquet de la salle en s'échappant d'une niche profonde, pratiquée en biais dans le mur.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle alors en levant les mains au ciel ; toute cette fortune aux pauvres et la pauvreté pour moi, si vous sauvez Louise !

Mais le ciel inflexible devait rester sourd à cette prière ardente. Quelques jours encore se passèrent dans de cruelles alternatives d'espoir et de terreur. Enfin le mal triompha de cette nature aussi énergique que tréble.

Un soir, vers quatre heures, Louise appela d'une voix faible Berthe et Kergouët à son chevet pour les prier de lui pardonner la peine qu'elle leur avait donnée dans le cours de sa longue maladie. Puis, prenant la main à chacun de ses frères, elle leur fit, en quelques mots étouffés par ses souffrances, ses derniers adieux dans cette vie.

Dans cette chambre, toute embaumée par le parfum que les fleurs, les arbres et le gazon y versaient avec les derniers feux du soleil couchant, on entendait, par intervalles, que le bruit des soupirs et des sanglots. Le jour baissait avec d'autant plus de rapidité que le ciel, limpide, depuis le matin, commençait à se couvrir d'un sombre manteau de nuages.

Gaston et Charles, agenouillés aux côtés de l'abbé, soutenaient dans leurs bras la pauvre Berthe défaillante.

De Kergouët, plus immobile que la mourante, et au delà de lui, en face de

Louise, Ses traits, d'une mâle beauté, encadrés dans une chevelure vagabonde, étaient empreints de cette pâleur nerveuse qui vient des inquiétudes de l'âme ; ses yeux noirs étaient rouisselés de larmes. Son cœur près de se briser, s'était en quelque sorte engourdi dans une douleur devenue confuse à force d'intensité ; un indicible effroi l'oppressait.

Tout à coup le visage de Louise se décomposa, tout son corps frissonna comme si elle eût éprouvé un froid glacial ; elle étendit les bras vers son fiancé :

— Mourir ! te quitter !... comprends-tu ! balbutia-t-elle ; moi qui voulais te rendre si heureux !

— Louise, par pitié !

— Je l'aimais tant ! J'ai tant souffert pour toi ! Je puis le dire sans crainte, à présent que je vais vers Dieu ! ..

Il y eut un instant d'affreux silence. Des convulsions la prirent et la secouèrent pendant quelques minutes sur son lit.

Au dehors, les bouffées du vent et de larges gouttes de pluie qui tour à tour balayaient le sable des routes ou les couvraient de taches humides annonçaient la tempête. Les arbres frissonnaient comme s'ils eussent pressenti la lutte terrible dans lequel le ciel et la terre allaient s'engager ; les fleurs se couchaient tristement sur le sol, comme essayant d'échapper à l'ouragan qui menaçait de les détruire.

Bientôt les éclairs percèrent la nue et se multiplièrent avec une rapidité telle qu'ils formaient, dans ces ténèbres soudaines, comme un second jour bleuâtre et livide qui prêtait à tous les objets une apparence cadavéreuse.

Louise pressa de nouveau les mains de ses frères et de sa cousine entre ses doigts glacés et raidis.

— Adieu ! leur dit-elle encore.

Ce fut le dernier mot qu'elle prononça.

Un peu après, elle poussa un profond soupir ; Maurice se pencha vers elle avec un crucifix. Tous se rapprochèrent avec un pieux recueillement. Courbés sur le lit de la jeune fille, ils étaient comme suspendus à cette âme prête à partir. Les lèvres décolorées de la mourante s'agitaient sans bruit, on voyait qu'elle priait. Sa douce figure avait alors un caractère de beauté sublime.

Bientôt, la rosée sinistre de l'agonie sembla ses perles glaciales sur le front de Louise. Sa bouche entrouverte aspira, avec un râle pénible, les dernières fraîcheurs de l'air ; ses yeux se voilèrent à demi de leurs longs cils dorés et ne s'ouvrirent plus....

De Kergouët ne la voyant plus s'agiter, mit la main sur sa poitrine tiède encore, mais il n'y sentit plus battre ce cœur adoré.

— Louise ! Louise ! morte !... s'écria-t-il d'une voix déchirante ; et il retomba évané sur le corps de Mlle de Launay.

IX.

Chante-en-Hiver et la Borgnesse.

Dans les premiers jours de juillet de l'année 1795, à l'heure où la terre s'enveloppe de crépuscule, une barque de pêcheur nageant avec précaution de la petite île d'Houat vers la baie de Quiberon, vint aborder sur les rives désertes du Morbihan. L'atmosphère, épurée par les brises vespérales, laissait voir, sans la plus légère brume, les étoiles du ciel se mirant complaisamment dans les gouffres noirs de l'Océan. Chaque vague en se brisant sur le rivage, dégageait une lueur phosphorescente et retombait en pluie de feu sur le sable, comme pour y répandre ces milliers de perles éclatantes que la clarté des astres allumait dans les flots.

Un jeune homme se tenait à la proue, les bras croisés, l'œil fixé sur l'onde scintillante, perdu dans une mélancolie sombre dont il fut tiré tout à coup par le choc de la barque s'arrêtant en grinçant sur les galets.

Il sauta alors lestement sur le rivage, donna la pièce aux bateliers qui s'éloignèrent à force de rames, de peur d'attirer sur eux l'attention des gardes-côtes républicains et s'avança résolument sur la falaise. Là il avisa, sur une saillie de roche, un homme qui paraissait l'attendre et qui portait ce costume des Bas-Bretons, illustré des antiquités par les vers du poète Martial. Un bonnet de laine brune couvrait à peine ses longs cheveux plats tombant sur ses épaules, des braies, larges colottes courtes qui ne serrent pas le genou et laissent au jarret nu toute sa souplesse, étaient retenues autour de sa taille par une forte ceinture de cuir tuya ou brillant de deux pistolets. Enfin, une casaque de peau de chèvre garnie de ses longs poils, le protégeait parfaitement contre le froid et la pluie. Pour signe de ralliement sans doute, il portait sur la poitrine un scapulaire et une fleur de lis. Il était armé d'une *ferle*, long bâton dont les paysans se servent habituellement pour franchir les haies, et dont les *faux-sauniers* morbihanais avaient fait une arme redoutable.

Après l'avoir un instant considéré à distance, le nouveau débarqué qui avait sans doute jugé prudent de cacher sa véritable qualité sous le sarreau grossier du paysan ardennois, s'avança vers le contrebandier breton :

— Est-ce toi, Cornély ? lui demanda-t-il.

— Oui. M. le comte, répondit l'autre en se levant ; mais faites-moi le plaisir, avant de filer avec moi là-bas, d'oublier le nom de votre ancien maître. Dans ces temps-ci, les hommes sont tous à la guerre, il est vrai, mais les femmes et les enfants sont au village et il est inutile que les espions de la république sachent à qui ils ont affaire quand ils passent dans

une paroisse. Nous autres gars, pour éviter des persécutions à nos familles, nous avons tous pris des dénominations d'emprunt...

— Comment donc faut-il l'appeler ?

— Chante-en-Hiver, pour vous servir. Ils m'ont baptisé comme ça dans les bandes de M. de Scepeaux, sous prétexte que je suis bon pour les faire rire dans tous les temps. Je suis Chante-en-Hiver à l'armée, et Cornély chez moi.

— Va pour Chante-en-Hiver !

— C'est dit ?

— C'est dit. Où allons-nous ?

— La borgnesse va vous montrer ça ; elle nous conduira du côté où ne sont pas les bleus.

— La borgnesse, dis-tu ?

— Oui, monsieur le comte.

— C'est encore un nom de guerre.

— Oui, monsieur le comte.

— Tu as donc amené ta femme avec toi ?

Le faux-saunier se mit à rire.

— Elle est bonne, la farcel s'écria-t-il.

— Eh bien ?

— Vous ne vous rappelez donc plus Diane ?

— Diane ?

— Eh ! oui. La chienne de ce pauvre Landivy, le concierge du château de madame votre mère ?

— Ah !

— C'est elle dont je vous parlais. Landivy a été tué à Villiers, sous M. de Bonchamps. Sa chienne, qui avait défendu le corps de son maître jusqu'au dernier moment, a fini par recevoir un coup de baionnette dans l'œil et par rester tranquille sur la place. Ma foi ! comme nous repasons par là nous autres, après avoir reçu une fameuse trempée du côté de Coron où nous nous étions trop acharnés à la poursuite de Santeur, v'là que je rencontre mon ami Landivy couché en travers d'un fossé avec Diane sur la poitrine. L'homme était chez le bon Dieu, mais la bête soufflait encore, pas beaucoup dam', un brin, un petit brin... je l'emporte dans ma peau de chèvre, je lui fais avaler du lait, je la couche sur mon lit, je la pansa avec un soin tout paternel, enfin je la sauvai ! Fallait voir, monsieur le comte, la reconnaissance de cet animal ! Tousjours sur mes talons, ne léchant mes blessures, montant la garde pour moi pendant mon sommeil, m'avertissant de l'approche de l'ennemi, docile, fidèle, malicieux, et un flair que c'est une bénédiction ! N'y a pas à dire, quand je vais au feu, la machine ne me quitterait pas pour un morceau de sucre. Aussi mes camarades qui l'avaient surnommé la borgnesse, rapport à son œil, disent toujours au moment de former la colonne : tout le monde deux par deux, le capitaine en tête, et Chante-en-hiver en queue avec son invalide ! histoire de rire. Tenez la v'là c'te borgnesse chérie...

Et il indiquait à quelques pas d'eux, étendu sur le sable, haletant, la gueule ouverte et la langue pendante, un de ces vilains chiens de berger au poil noir, rude, épais et long, aux pattes nerveuses et couvertes de callosités, aux oreilles droites, à l'air sauvage, de cette espèce qu'on désigne vulgairement sous le nom de *chiens de Brie*, et dont la présence, — fort déplacée sans doute dans un salon, — semblait un accessoire indispensable au tableau que les deux Bretons avaient alors sous les yeux. Malgré sa laideur et sa mélancolie de triste augure, le feu de dévouement et d'affection qui brillait dans ses petits yeux perçants attirait d'involontaires sympathies.

Devinant qu'il était question de lui, l'animal s'était levé et rapproché de son nouveau maître autour duquel il tournait en se coguant parfois contre ses jambes en signe d'amitié.

— Maintenant, monsieur le comte, nous sommes à vos ordres, dit le faux saunier.

— Marchons !

— En avant, la borgnesse, et attention sur les chemins !

Quand ils partirent, la chienne secoua bruyamment sa tête plate, au museau effilé, et marqua sa joie par les plus vifs transports. Elle annonçait par ses mouvements et ses cris étouffés l'impatience qui la dévorait. Une fois en route, elle allait, venait, tournait en tous sens, écoulait, flairait, épiait, faisait des bonds énormes, franchissant des fossés, des haies et des ruisseaux. Rien n'était plus intéressant à observer que cet animal courant à droite et à gauche pour explorer les abords de la route, puis revenant galement vers Chante-en-Hiver comme pour l'assurer qu'aucun péril ne l'attendait dans sa course nocturne ; il était tout zèle, toute ardeur et toute obéissance. Un regard de son maître le faisait gemir d'attendrissement ; il comprenait, à la moindre inflexion de sa voix, quelle émotion intérieure l'animait.

Précédé du faux saunier et de son infatigable éclaircur, le jeune homme s'enfoua rapidement dans les terres, par un sentier caillouteux et escarpé qui conduisait à Plouharnel. D'abord leur marche fut entrecoupée et inquiète ; ils s'avancèrent avec prudence, s'arrêtaient par intervalles pour écouter si personne ne les suivait, puis reprenaient leur course.

Lorsqu'ils furent à une certaine distance du village qu'ils venaient de traverser sans obstacle, le faux-saunier poussa un cri plaintif comme celui de la chouette. Son compagnon remarqua avec surprise que plusieurs cris semblables à celui qu'il venait d'entendre paraissent aussitôt de différents points du bois dans lequel ils allaient s'engager.

Le paysan murmura :

— C'est bon ; chacun est en place.

Puis se baissant vers un fossé, il écarta les longues herbes qui croissaient sur ses bords marécageux, y déposa sa ferte, en sortit un fusil qu'il fit bravement résonner dans ses mains nerveuses et bronzées, et le plaçant ensuite sur son épaule :

— A présent, dit-il au jeune homme, nous n'avons plus rien à craindre, monsieur le comte ; faites donc comme chez vous, je vous prie.

Cette tranquillité devint contagieuse pour le jeune homme ; persuadé que le faux-saunier en savait plus que lui, et qu'il était parfaitement au fait des habitudes et des mouvements du pays, il se laissa peu à peu gagner par cette molle insouciance et suivit machinalement son guide sans que rien désormais déclatât en lui cette incertitude inquiète d'un voyageur, embarrassé dans les détours d'une contrée qu'il n'a jamais parcourue. Au contraire même, il semblait respirer plus à l'aise, devenir moins sombre, moins triste, à mesure qu'il s'enfonçait dans ces retraites ombreuses. On eût dit qu'il reconnaissait son pays natal ; qu'il saurait délicieusement toutes ces sensations exquises qu'on éprouve en retrouvant à leur place ces moindres accidents de terrain, ces chaumières solitaires, ces allées d'arbres touffus toutes peuplées de merles et de pinsons, ces riens qui sont des souvenirs profonds et qui rappellent l'un après l'autre tous les épisodes de l'enfance, toutes les rêveries de la jeunesse. En marchant ainsi, son pied s'embarassa tout à coup dans une croix de bois fraîchement plantée sur une tombe. Cette circonstance troubla le cours des pensées du jeune voyageur. Il rompit brusquement avec les douces impressions dont son cœur s'enivrait en présence de ces landes, de ces *menhirs* aux flancs grisâtres qui se dressaient dans l'obscurité comme autant de fantômes.

Le faux-saunier le tira bientôt des graves méditations dans lesquelles il était plongé, en l'arrêtant par le bras et lui interdisant par un geste impératif toute espèce de question indiscrète. Il tendait l'oreille et humait la brise comme s'il épiait l'arrivée de quelqu'un. La borgnesse, de son côté, se glissait avec précaution dans le sentier et faisait, par intervalles, entendre un grognement sourd de mauvais présage...

— Plus de doute, dit à voix basse le paysan, ce sont les bleus, la borgnesse les reconnaît.

Il siffla d'une manière particulière : le chien revint aussitôt.

— Filons là dessous ! reprit Cornély en montrant un fourré épais sous lequel ils se hâtèrent de ramper.

Ils étaient cachés depuis dix minutes à peine, lorsqu'ils virent passer un détachement de grenadiers republicains. Le caporal qui les précédait était d'une gaité qui accusait tant soit peu l'abus du cidre ou de l'eau-de-vie. Il chantait à tue-tête, sur le fameux air de la Carmagnole :

De tous côtés, mes bons amis,
Nous terrassons nos ennemis ;
Et Cobourg qui s'était promis
De passer l'hiver à Paris,
Prend le chemin qu'il faut
Pour y venir plus tôt
Danser la Carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Danser la Carmagnole,
Vive le son du canon !

— C'est du bataillon belge, dit le chouan à son compagnon en armant son fusil.

— Que vas-tu faire ?

— Jouer de la clarinette à la fin du second couplet. Chacun son instrument.

— Dis donc, Van Kirsch, cria un des derniers hommes de l'esconade au factieux caporal, la chanson est belle, mais elle va nous attirer une pluie de gros pois sur la culotte. Quand tu auras du plomb de calibre dans la cervelle, nous vorrons si l'envie de gazouiller et de faire le troubadour dans de pareils défilés, te passera.

— Laisse-le donc chanter, il n'y a pas de danger, dit un autre.

— Ce n'est pas pour le danger, c'est pour l'opportunité de la chose. Le lieutenant a positivement recommandé le silence aux patrouilles. Ça ne sert de rien d'aller dans les bois pour découvrir des chouans, si où les prévient de notre mouvement en beuglant de la sorte !

— Il n'y en a pas de chouans ici !

— Non, c'est le chat !

— Eh bien ! ils auraient eu le temps de se montrer depuis que nous festonnons de bouchon en bouchon !

— Bonjour, laissez-nous la paix avec ta prudence ou nous croirons que tu capottes.

— Je ne dirai plus rien ; fit en se résignant le prévoyant grenadier.

— Van Kirsch, le second couplet ! s'écrièrent les plus tapageurs de la bande.

Le caporal reprit, en faussant plus encore que d'habitude :

Où la victoire, sans retour,
Est partout à l'ordre du jour,
Mons et le pays d'alentour,
Après Fleurus ont eu leur tour,
On nous écrit aussi
Qu' Ostende, — Dieu merci, —
Dance la Carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dance la Carmagnole...

Un coup de feu partit du fond des buissons et renversa le chanteur.
— Et d'un murmure le faux-saunier en rechargeant son arme.
— Qu'est-ce que j'avais dit ? s'écria Roujou.

La patrouille surprise, se forma aussitôt en carré, regardant de tous côtés d'où pouvait venir le coup, mais les grandes ombres que jetaient les arbres au clair de lune ne permettaient à l'œil des soldats de rien distinguer dans les taillis environnans, tandis que placés dans la lumière, ils étaient un point de mire facile pour des hommes embusqués dans l'obscurité.

Chante-en-Hiver visa froidement deux autres bleus qui tombèrent sur le cadavre de leur caporal. Alors une panique insurmontable s'empara du reste de la patrouille qui, faisant au hasard une décharge dans toutes les directions, reprit au pas de course la route d'Auray où était situé son poste. On entendit encore pendant plusieurs minutes le bruit de leurs pas amorti par la mousse, sur le terrain humide qu'ils parcouraient, puis le plus profond silence se rétablit dans toute l'étendue du bois.

— Vous avez tort de tirer ainsi sur des gens inoffensifs, dit sévèrement le jeune homme au paysan.

— Fallait-il attendre qu'ils nous eussent aperçus et emmenés prisonniers ?

— Ils ne nous voyaient pas.

— Ah ! bien, monsieur le comte, vous avez donc joliment perdu l'habitude de nos combats, puisque vous vous étonnez de ce qui se fait partout. Chacun tâche d'en tuer le plus qu'il peut ici. C'est autant de moins à combattre pour le lendemain ! Moi, d'abord, je ne le cache pas, quand j'aperçois un bleu, c'est plus fort que moi, il faut que je le descende !

— Malheureux ! osez-vous avouer ce penchant sanguinaire ?

— Écoutez, monsieur le comte, faut tout dire. Il y a quatre ans, quand j'étais avec vous et M. de la Rouerie dans l'Anjou, je n'étais pas tel que je suis aujourd'hui. Mais savez-vous ce qui m'a rendu féroce ? c'est la férocité même de nos ennemis. Un jour je rentrais avec des amis dans notre paroisse. Qu'est-ce que je vois ? plus de village, plus d'église, plus de maisons, des cadavres, voilà tout. Nous cherchons nos femmes, nos enfans... tout avait été massacré par les bleus ou emmené dans les prisons de Rennes. Parmi les mourans, un vieillard recueille ses dernières forces et nous raconte cet irréparable malheur. Il nous prévient que dans un marais voisin, quelques victimes échappées au sabre républicain ont dû trouver un asile sous les roseaux. Nous y courons. Il y avait là une vingtaine de femmes en pleurs et des enfans qui criaient. Seul de tous ceux qui revenaient au village avec moi, je retrouvai une femme. Mes deux filles avaient été massacrées après avoir été sacrifiées à la débauche monstrueuse de ces misérables !.

— Pauvre Cornély ! dit le jeune homme avec un profond sentiment de pitié.

— Depuis ce jour-là, monsieur le comte, je n'en ai plus laissé vivre un seul. Et il en a bien passé, aïe ! au bout de cette carabine. Ne vous méprenez donc plus à l'avenir sur les causes de ma cruauté. L'affront que notre honneur a subi... la double mort qui m'a frappé dans mes vieux jours, veulent une expiation. Ce n'est ni par goût ni par plaisir que je leur fais du mal. Je ne m'amuse pas... je me venge !

Et fier, menaçant, terrible, le chouan ajoutait à la farouche énergie de son langage la vigueur expressive de ses gestes et le feu de ses regards.

— Quel ! tu as été si éprouvé depuis mon départ, Cornély ? reprit tristement le jeune homme. Il n'y a donc pas que moi qui souffre sur terre.
— Oh ! que non. Et quelque douleur que vous ayez ressentie, je suis bien sûr qu'il n'en est pas de plus grande, de plus désespérante que ce vide affreux, que cette solitude qui se font tout à coup autour de vous, que cet isolement morne et glacé où vous plouge, pour toute la vie, la perte de ceux qu'on aimait.

— Hélas ! fit d'un air accablé le compagnon du chouan, à qui le dis-tu ?

— Puis, après un moment de silence, pendant lequel ils restèrent tous deux livrés à l'amertume de leurs pensées :

— Et maintenant, lui demanda-t-il, il ne te reste donc plus rien à chérir sur la terre ?
— J'ai une femme à consoler, répondit sourdement Chante-en-Hiver. Et, il ajouta avec effort : j'ai bien encore un enfant, un fils, mais ils me l'ont pris !

— Qui ?

— Les bleus !

— Prisonnier ?

— Non. La réquisition me l'a enlevé de force. Il est maintenant soldat républicain.

— Eh quoi ! dans les rangs de ces mêmes hommes que ta carabine décime chaque jour ?

— Il ureusement que non ! fit le faux-saunier en tressaillant involontairement. Les recrues de la Bretagne ne restent pas long-temps dans le pays. Une fois le contingent rassemblé, il est enlevé et mené le plus loin possible du village. Yves est au 125^e de ligne, il fait la guerre en Prusse à l'heure qu'il est. Il y a deux ans qu'il est parti : dans cinq ans il reviendra. Dans cinq ans je ne tirerai plus sur personne !

— Reprendrons-nous notre chemin ?

— Non. Vous pouvez vous étendre là et dormir sans crainte une couple d'heures. La lune est aux trois quarts de sa course, il est minuit passé. Dormez. Moi et la borgnesse nous veillerons. Au petit jour nous mar-

cherons sur Vannes, et vous ne tarderez pas à vous trouver avec ceux qui vous attendent.

— Bonsoir donc.

— Bonne nuit, monsieur le comte.

Celui qui Chante-en-Hiver traitait si respectueusement et si familièrement à la fois, s'étendit sur l'herbe et, accablé par la fatigue d'une longue marche et de nombreuses privations, il s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

L'aube commençait à poindre, lorsqu'il se sentit lécher les mains et le visage : c'était la borgnesse qui le reveillait en jappant doucement.

— Allons vers la ville, moussier le comte, lui dit Chante-en-Hiver en secouant sa peau de chèvre toute humide de rosée. Vous voyez que c'est ici comme à l'armée, on se lève au bruit de la diane.

Et il passa sa grosse main sur la tête de la chienne qui se remit à agiter sa queue, à bondir autour d'eux et à pousser des gémissemens plaintifs, n'osant aboyer de peur d'attirer l'attention de l'ennemi.

Au sortir du bois, ils se trouvèrent au milieu des champs, au bas d'une colline qui rétrécissait extraordinairement leur horizon et qu'il leur fallut gravir. A droite et à gauche, à mesure qu'ils s'élevaient, leurs regards parcouraient tristement les campagnes dévastées. Les landes fumaient encore après l'incendie qui les avait métamorphosées en torrens de flammes. Pas un homme, pas une maigre génisse, sur cette partie du territoire violemment labouré par le bras de fer des deux partis. C'était une vaste et horrible solitude. Plus loin, quelques chaumières défoncées, grandes-ouvertes, au foyer éteint et désert, aux meubles brisés et dispersés, accusaient le passage des maraudeurs. Le vent emportait çà et là, quelques pièces de lingerie, le goémon des pailles éventrées, les feuillettes épars d'un misel. Sur plus d'un seuil rougi de sang, on apercevait de gros chiens, fidèles gardiens des fermes attaquées et victimes de leur dévouement pour leurs maîtres, étendus sans vie, la gueule béante, la queue droite et hérissée, l'œil menaçant encore comme sous le dernier coup qui les avait abattus.

Ce spectacle de désolation, ce silence de mort, cette misère profonde, cette fureur de destruction dégénérée en délire et qui s'exerçait sur les choses, ne pouvant s'assourir sur les hommes, vint accroître encore le poids de tristesse qui semblait écraser l'âme ulcérée du jeune homme.

— Voici donc les résultats de la guerre civile ! murmura-t-il en jetant un regard douloureux sur ces ruines.

— Ce n'est rien que cela, fit gravement le chouan. La guerre est devenue bien épouvantable depuis que vous avez quitté l'armée. Vous verrez, vous verrez plus tard !

Comme il parlait encore, l'abaissement subit du terrain permit au compagnon de Chante-en-Hiver d'apercevoir, à une distance assez rapprochée, les sombres masses de Vannes échelonnées pittoresquement sur leurs pilotis le long de la colline occupée par la ville. Tous les sentiers de la vallée étaient couverts de paysans, suivis de leurs familles, chassant devant eux leurs bestiaux, emportant leurs meubles et tous leurs effets les plus précieux, pour les soustraire au pillage des républicains.

Les fugitifs marchaient d'un air accablé, mornes, silencieux, pleurant ces toits enfumés et croulans qu'il leur fallait abandonner sans retour. Leurs longues files se déployaient avec d'étranges bigarrures dans les landes arides qui couvrent au loin les alentours.

— Que signifie ce mouvement ? demanda le jeune homme à son guide.

— Ce sont les paroisses qui décampent, répondit Chante-en-Hiver. Il y a rassemblement par ordre du généralissime. On doit se réunir dans la forêt de Molac que vous voyez là-bas à l'horizon. L'état-major se trouve au château de Kœtillon...

— Je vais m'y rendre avec ces braves gens.

— Doucement, restez avec moi, nous irons ensemble.

— Vous avez donc affaire par là ?

— Un peu. N'ai-je pas mes ordres à donner à ma brigade ?

— Votre brigade ? répéta son compagnon étonné.

Chante-en-Hiver le regarda en souriant :

— Vous n'avez pas l'air d'y croire, monsieur le comte ? lui dit-il.

Se retournant alors vers les taillis qui bordaient le chemin, il contempla de nouveau le cri de la chouette.

Un homme, qui paraissait être sorti de dessous terre, se dressa subitement aux yeux émerveillés du jeune incrédule.

— Quinze hommes d'escorte ! fit le paysan d'un ton impérieux.

— Bien, colonel ! répondit le chouan en disparaissant sous l'herbe.

Ils n'avaient pas avancé de vingt pas dans leur route que quinze chouans armés de leurs longues canadières, les suivaient en bon ordre sur la chaussée.

Lorsqu'ils eurent dépassé Vannes, on entendit le tambour des républicains battre la charge, et leurs colonnes furent aperçues entrant par tous les côtés à la fois dans la ville déserte.

Après avoir pris quelques instans de repos, Chante-en-Hiver siffla la borgnesse, rassembla ses hommes et reprit, avec son jeune compagnon, la route de Molac. Il était deux heures lorsqu'ils atteignirent la lièzière de la forêt toute remplie de fufignis, et bientôt le vieux château de Kœtillon surgit devant eux.

Sur le perron, un homme en costume de général, attendait le jeune comte en lui tendant les bras :

— Kergouët ! s'écria-t-il.

— M. de Puyssat ! fit de Kergouët.

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— C'est bien cela, mon ami, vous êtes exact, lui dit de Puyssais. Je suis charmé de voir que tous nos Bretons accourent en foule pour grossir les rangs de l'armée royaliste.

— Je viens pour moi faire tiercer le plus tôt possible ! répondit de Kergouët.

— Dites donc que vous venez pour vaincre ! s'écria avec joie le généralissime qui prit la sinistre résolution du jeune homme pour une plaisanterie. Ça, suivez-moi, vous allez vous trouver bien vite en pays de connaissance. Nous sommes en conseil, et comme vous n'êtes pas officier supérieur et que vous n'y pourriez avoir voix délibérative, je vous fais mon premier aide-de-camp, en attendant mieux. Entrons !

Puyssais était un homme d'une stature colossale, beau, éloquent, spirituel, pères jadis, d'une activité dévorante et prodigue à l'excès, — le type disparu du vrai gentilhomme. Pénétrant, discret, ambitieux et plein d'énergie, il eût fait un habile diplomate ; mais il était, à part le courage, un médiocre homme de guerre. Cependant sa persévérance et son dévouement à la famille royale lui donnèrent la force d'entreprendre seul et à sa manière, de continuer et d'entretenir jusqu'au bout, cette guerre civile dont il était l'âme et dans laquelle il eût peut-être recueilli les palmes du triomphe, sans les lâches et les intrigants de toute espèce dont il était entouré.

Enthousiaste d'abord des principes révolutionnaires, il ne tarda pas à déplorer les excès des républicains et passa en Bretagne, où, s'étant vite identifié aux mœurs, au langage, aux passions, aux instincts des paysans, partageant leurs dangers et leurs misères, il parvint à se créer un parti, à organiser des bandes, à se composer une armée prête à combattre, qu'il mit à la disposition de Rochejaquelein, après la victoire des Vendéens à Laval.

Malheureusement pour lui et pour les siens, le comte de Puyssais pensa qu'il ne serait jamais possible à la Vendée de vaincre la révolution, sans le secours actif du cabinet de Saint-James.

Il passa donc à Jersey où campaient un grand nombre d'émigrés, avides d'aborder en Bretagne, les enrôla dans son armée, reçut, à Londres, la sanction des pouvoirs qui lui ont été conférés par les princes et retourne à ses chouans. Toujours imbu de cette idée, qu'il n'y aurait de chances de succès pour la monarchie que dans le cas d'une alliance avec les Anglais, il entame avec eux des relations très suivies et très étendues.

On lui promet monts et merveilles ; des secours en armes, en soldats, en munitions, en vivres. A tous ses officiers qui murmurent contre ce pacte honteux avec les éternels ennemis de la France, Puyssais répond par les instructions écrites des princes. On se soumet, on se résigne, petit à petit à cette odieuse nécessité. L'honneur national, l'instinctive méfiance qu'il a toujours inspirée cette nation de marchands et de pirates, se taisent enfin dans le cœur des Bois-Hardy, des Tinténiac, des Scépeaux, des Charette, des Bonchamp, Pitt, lord Greyville et Dundas, séduits par l'éloquence et chevaleresque logique de Puyssais, se déclarent ses protecteurs et s'engagent à appuyer ses tentatives de tout leur puissance.

Ce fut par des émissaires se jetant de nuit sur les côtes, qu'entre eux les premières communications des îles de Jersey et Guernesey avec l'intérieur. Des émigrés débarquèrent, des approvisionnements considérables lui suivirent dans les terres et c'est ainsi que prit fin cette traînée de poudre qui commençait au dernier buisson de la Vendée et aboutissait à la ferme la plus retirée du Bas-Maine.

Kergouët, en se trouvant réuni à tous ces chefs royalistes, se sentit comme électrisé. Il eut un moment le désespoir qui flétrissait sa vie entière pour n'envoyer que le trépas glorieux qui l'attendait au milieu des siens, en combattant pour la bonne cause.

Quand Louise de Launay eut rendu son âme à Dieu, le château de Montigny retentit des sanglots poussés par les amis désolés qu'elle avait laissés sur terre. La douleur de Kergouët alla jusqu'au délire, il déchirait l'air de ses gémissements, et les efforts de ceux qui l'entouraient étaient impuissants à le calmer. Echappant tout à coup à ces consolations fraternelles qu'on lui prodiguait, il courut à sa chambre, saisit ses pistolets et voulut se brûler la cervelle. On arriva à temps pour le désarmer, mais à partir de cet instant, une mélancolie sombre, une humeur farouche remplacèrent le désespoir frénétique qui l'avait égaré jusque-là. Etendu sur une ottomane, dans la chambre mortuaire, il couvrait son visage de ses mains humides de larmes. Insensible à tout ce qui se passait autour de lui, il ne voyait pas Berthe indolente de ses pleurs les petites mains froides et raides de sa cousine. Les trois frères, étroitement embrassés, pleuraient silencieusement au fond de la chambre. Un jour et deux longs nuits s'écoulaient ainsi. Louise fut ensevelie dans un des caveaux de la chapelle, non loin du tombeau de Florestan, élevé sous un des bustes du parc ; puis on scella la pierre du sépulchre, laissant voisins l'un de l'autre ces deux prodiges d'amour et de fidélité.

Au moment où les dernières prières s'exhalèrent des lèvres de Maurice, Robin ouvrait ses bras à Berthe qui s'y précipitait en redoublant de sursauts et de larmes. Legouët avait suivi dans sa retraite l'ex-administrateur de police disgracié et venait avec lui s'établir gardien du manoir.

Après cette catastrophe, on comprend que le séjour de Montigny dut être insupportable à ceux qui l'habitaient.

Kergouët ne pouvait plus vivre dans ces lieux qui lui rappelaient à la fois l'affection si vive, si tendre, si dévouée de Louise, sa cruelle agonie et sa fin sublime. Une lettre du comte de Puyssais vint tort à propos té-

clamer le secours de son épée en Bretagne. C'était pour lui une occasion héroïque de se débarrasser d'une existence qui lui était si fort à charge.

Gaston, appelé à l'armée par l'expiration de son congé, devait incessamment rejoindre son régiment en marche vers les frontières.

Le vicomte, afin d'échapper aux lugubres obsessions qui l'assaillaient sans cesse au fond de cette demeure, si féconde en drames poignants, se résolut à poursuivre le projet qu'il caressait depuis long-temps, de passer en Allemagne, pour reprendre, auprès de ceux qui le regardait toujours comme ses souverains légitimes, les fonctions de premier écuyer.

Quant à Maurice, il avait déclaré au vieux Robin et à Legouët qu'il demeurait avec eux au château. Il voulait veiller sur les cendres de sa sœur et se dévouer au soulagement de tous les affligés, de tous les pauvres des environs.

Nous dirons incidemment ici que le *traître du mélodrame*, le naïf Ma-chi-kiac, avait tout à coup disparu de la façon la plus inexplicable au milieu du désordre et de la douleur qui signalèrent la mort de Mlle de Launay.

Un jour, — jour de cruels adieux ! — toute cette noble colonie se dispersa. Chacun tira de son côté, poursuivant ailleurs sa chimère. Deux personnes seulement rentrèrent à pas lents au château, sur le seuil brisé duquel Legouët attendait ses hôtes, les clés à la main, insignes de sa nouvelle charge. Robin appuyé sur le bras de l'abbé, tournait parfois la tête dans la direction qu'avaient prise les jeunes gens et essayait à la dérobée ses paupières humides. Ces deux visages avaient entre eux une affinité d'expression frappante : le vétéran à côté du prêtre ne produisait aucun contraste choquant ; les mêmes soucis avaient ridé leurs fronts, la même gravité anoblissait leurs traits. Les révolutions comme les grandes douleurs vieillissent ceux qu'elles ne parviennent pas à briser.

M. de Kergouët était passé en Belgique, de là en Angleterre, puis à Jersey, et enfin il était parvenu à toucher les côtes de Bretagne, où il se trouvait maintenant parmi l'élite de la noblesse de France, au sein de cette population que l'empereur lui-même disait être une race de géans.

L'expédition royaliste partie de Portsmouth et de Southampton se composait d'abord de 5,000 Français partagés en deux divisions commandées par MM. d'Hervilly et de Sombriault. C'étaient les régiments Loyal-Émigrant, Royal-Louis, Royal-Marine, Dudresnay, le corps d'élite à *coacarde noire* et un bataillon d'artillerie sous les ordres de M. de Rothalier.

L'Angleterre embarqua de plus 18,000 hommes d'infanterie, 4,500 cavaliers, 30,000 fusils avec des cartouches en proportion, et 19 pièces de canon.

L'escadre de débarquement était composée de huit frégates, sous le commandement de sir John Warden, la *Pomone*, le *Thunderer*, le *Robust*, le *Standard*, l'*Anson*, l'*Artois*, l'*Aréthuse*, la *Concorde* et la *Galatée*.

Le gouvernement anglais avait beaucoup insisté, — et pour cause, — pour obtenir l'active coopération de tous les hommes de mer formés à l'école du comte d'Estaing, du bailli de Suffren et de l'amiral de Grasse. Aussi tout ce qui restait de l'ancienne marine française se trouva-t-il en masse à cette expédition.

Le comte Joseph de Puyssais était le généralissime reconnu de cette armée. Cependant, Pitt craignant que l'ardeur d'un chef aussi exalté ne compromît le succès de la guerre, s'il lui en laissait toute la conduite, nomma le comte d'Hervilly, — brave militaire, plein de dévouement et de loyauté, mais pointilleux jusqu'au ridicule sur tout ce qui regardait la discipline, — le nomma, dis-je, commandant des troupes françaises à la solde d'Angleterre ; de sorte que Puyssais, ainsi paralysé, ne put mettre en mouvement aucune des troupes soldées, sans la participation et l'ordre de d'Hervilly, qui, toujours convenu par les membres de l'agence jésuitico-royaliste de Paris, témoignait au généralissime une méfiance presque insultante et ne cédait qu'à regret et avec la plus mauvaise grâce, à ses pressantes sollicitations.

L'escadre chargée de faciliter la descente de l'armée dans la baie de Quiberon, après un combat avec la flotte républicaine de Villaret-Joyeuse, à la hauteur de Belle-Isle, combat dans lequel l'amiral français fut forcé de plier et de se réfugier à Lorient, débarqua enfin ses troupes sur la côte de Carnac le 28 juin 1795. Dix-sept mille insurgés y attendaient déjà, avec Georges Cadoudal, le signal de balayer rapidement la Bretagne et de presser la retraite de Hoche qui se retirait vers Rennes.

Le plan de Puyssais était de s'assurer d'abord de la presqu'île de Quiberon en s'emparant du fort de Penthièvre ; marcher sur Rennes après avoir pris Auray, Vannes, Hennebont et les postes intermédiaires. Là, l'armée grossie de tous les royalistes des environs, devait se porter sur la Mayenne et, maîtresse de toute la ligne de l'Ouest, pourrait enfin combiner ses mouvements avec ceux de Charette, de Stofflet, de Scépeaux, de Froité et des chouans du Bas-Maine. Il était convenu que pendant ce temps, le prince de Condé, avec toutes ses forces, ferait une invasion en Franche-Comté.

Ce plan était parfaitement conçu ; mais on perdit du temps en pour-parlers sans fin, en intrigues, en discussions intestines. Les villes disposées à ouvrir leurs portes aux royalistes perdaient peu à peu de leur assurance et de leur enthousiasme. D'Hervilly qui, d'après ses instructions secrètes, se regardait comme l'auxiliaire de Puyssais et non comme son subordonné, fut bientôt en hostilité ouverte avec le généralissime dès que ce dernier lui eût fait connaître comment il entendait mener l'expédition, et refusa constamment de coopérer, avec ses troupes, aux diffé-

reus souvent ordonnés par le comte de Puyssaié, compromettant ainsi tout à fait le succès de la campagne.

On avait pris Penthièvre, Auray, Carnac, Yannes, et partout les républicains avaient été forcés de se retirer devant les chouans. Mais le général Hoche, commandant l'armée des côtes de Brest, sut bientôt remonter le moral de ses soldats et leur rendre l'aplomb nécessaire au retour offensif qu'il méditait. Il tomba à l'improviste sur l'armée royaliste, la chassa à son tour, de tous les points qu'elle occupait et marchant sur les fuyards, qu'il eut le dépit de voir échapper à sa mitraille, derrière les palissades du fort de Penthièvre, il vint audacieusement s'établir sur les hauteurs de Sainte-Barbe, où il se fortifia.

Ce village de Sainte-Barbe montre la pointe aiguë de son petit clocher bleu sur une côte élevée à l'ouest de Carnac et de Plouharnel. Une grande plage sablonneuse, sans route tracée, sans végétation, dont les flancs grisâtres, incessamment rongés par les flots de l'Océan, menacent chaque jour de disparaître sous la vague, s'étend au bas de cette côte et mène à la falaise où s'élève le fort Penthièvre construit à l'entrée de la presqu'île de Quiberon, et dont les principaux ouvrages commandent la grande mer, ainsi que l'entrée de la falaise.

Ce fut cette position formidable que le général républicain occupa. Il ordonna aussitôt d'y construire un camp retranché, qui s'éleva, comme par magie, en deux nuits de temps, privant de cette manière l'armée royaliste de toute communication avec l'intérieur, l'isolant sans vivres, sans secours, sur cette petite langue de terre où ils demeurèrent comme séparés du monde et réduits à la plus complète impuissance.

Après cette installation des républicains, il ne restait à l'armée royaliste d'autre parti à prendre que de remonter sur ses vaisseaux ou de forcer les retranchemens ennemis pour renouer ses communications.

Puyssaié comprit trop tard l'importance de la position des bleus; il résolut de tenter un dernier et vigoureux effort pour les en déloger. Une attaque générale fut ordonnée. La fleur de la noblesse armoricaine y succomba. Cependant, à force de valeur et d'audace, l'instinct approchant où Hoche, forcé dans ses retranchemens, allait être obligé de subir la loi du vaincu, lorsque d'Hervilly, frappé en pleine poitrine par un biscaien, tombe et, remettant son commandement à Sombrenil, lui ordonne de faire battre la retraite. Ainsi, au moment où les royalistes allaient s'emparer de la place, il leur fallut repasser sous la mitraille des batteries et laisser sur le terrain, déjà jonché de morts, les derniers débris de leurs valeureuses phalanges!

Dès lors, le succès de l'expédition était définitivement perdu. L'armée catholique ne put rentrer dans ses positions qu'à l'aide de l'amiral Waren qui, avec ses chaloupes canonnières, parvint à protéger la retraite. Il n'y avait donc plus alors qu'à défendre l'entrée de la presqu'île jusqu'à l'évacuation complète des troupes et des magasins; cela eût été d'autant plus facile que de nouveaux renforts arrivaient, composés des corps du Rohan, Salm, Béarn, Damas et Périgord. Mais d'Hervilly mourant ne commandait plus, et Puyssaié était sans autorité sur les troupes réglées.

Le désordre était à son comble, les prisonniers avaient profité du combat de Sainte-Barbe pour s'échapper; les chouans et les émigrés toujours en lutte, s'accusaient réciproquement des désastres de la journée et refusaient du combattre de nouveau ensemble; enfin, Sombrenil, qui avait succédé à d'Hervilly dans le commandement des régimens émigrés, quoique aussi brave et aussi bon soldat que son devancier, était aussi mauvais général, et ne sut pas plus que lui tenter quelque chose pour le salut de l'armée.

De malheureuses familles de paysans, vieillards, enfans et femmes, chargés de leurs hardes, attelés à des charrettes, confondus avec les troupes, se trouvèrent entassés au nombre de près de quinze mille, sur une surface d'un myriamètre à peine, s'agitant comme la houle dans cette étroite enceinte de fer et d'eau, et rompant parfois la ligne de bataille des combattans. Pour comble d'embarras, le temps qui, depuis la matinée, avait été lourd et menaçant, devint orageux vers le soir. Une chaleur étouffante régnait à l'heure où le vent se fait ordinairement sentir; les flots, qu'aucune brise ne soulevait, venaient s'abattre pesamment sur les galets comme des masses inertes que la mer rejetait sur ses rives. Bientôt l'Océan poussa des mugissemens sourds, avant-coureurs de la tempête, les nuées s'assombrirent et se déchirèrent tout à coup sous les zigzags multipliés des éclairs. Des tourbillons de sable, des torrens de pluie mêlés de grêle, assaillirent les soldats exténués de fatigue et de besoin et vinrent mettre le comble à la somme de leurs maux.

Dans ces tristes circonstances, le conseil royaliste s'assembla sous la tente de Puyssaié, pour aviser au moyen de sortir dès le lendemain de cette position terrible et de sauver l'armée. Là, se trouvèrent réunis MM. d'Araray, de Rothalier, de Sombrenil, de Fénelon, de Beaupours, Lamoignon, de Chevreuse, La Rocheffoucauld, Talhouët, Tintiniac, Yauban, Buthelot, de Contades et le chevalier de la Vieuville, âme damnée de l'agence.

Différens avis furent ouverts: les uns proposaient de surprendre inopinément le camp de Hoche, d'autres de s'ouvrir un passage jusqu'aux colonnes de Charette et de Scépeaux, ceux-là de remonter sur les vaisseaux anglais et de débarquer sur un point supérieur de la côte; mais le temps se perdait en longues discussions en tergiversations fatales; rien ne se décidait.

Un sous-officier de planton vint tout à coup prévenir le généralissime qu'un officier de chouans demandait instamment à l'entretenir.

- Plus tard! fit impatiemment de Puyssaié.
- Il insiste, revint dire le planton, il veut vous parler sur-le-champ.
- Quelle opiniâtreté! Son nom?
- De Kergouët.
- Qu'il entre!
- Le Breton parut aussitôt devant le conseil.
- Eh bien, monsieur le comte, quelles nouvelles?
- Des dépêches prises sur un aide-de-camp de Hoche, tué par le chef de brigade Chante-en-Jivier.
- Voyons! fit le général.
- J'attendrai vos ordres, monsieur le comte, car je crois notre situation fort critique.

Ces dépêches étaient adressées au général Lemoine, commandant Sainte-Barbe en l'absence de Hoche, rentré à Reunes pour y chercher des renforts. M. de Puyssaié ouvrit le message en toute hâte et lut d'une voix émue ce qui suit:

« Yannes, 1^{er} thermidor an III.

» La presqu'île de Quiberon sera attaquée demain, 2^e thermidor, à onze heures du soir. Le général Humbert à la tête de cinq cents hommes d'élite de son avant-garde et, conduit par un guide que je lui enverrai, se portera sur le village de Kerostin, en passant par la laisse de la basse mer, laissant le fort Penthièvre à droite et la flotte anglaise à gauche. Il fera marcher sur deux files, avec le moins de bruit possible. Arrivé près du village, il tournera brusquement à droite et fera courir jusqu'au fort dont il s'emparera en franchissant les palissades. Il égorgera tout ce qui s'y trouvera, à moins que les fusiliers ne viennent se joindre à sa troupe. Les officiers, sergens d'infanterie et canonniers n'auront point de grâce.

» Le général de brigade Batta suivra Humbert dans le même ordre avec le reste de l'avant-garde. Il s'emparera du Kerostin et fera fusiller tous les individus armés qui voudraient sortir des maisons. Les soldats sans armes qui viendront se joindre, seront accueillis. Les officiers et sous-officiers seront fusillés sur-le-champ.

» L'adjudant-général Ménage favorisera l'attaque d'Humbert en attaquant lui-même les grandes gardes ennemies. Il les culbutera et les poussera jusqu'au fort. La palissade franchie, il suivra par sa gauche le fossé jusqu'à la gorge. Ménage ne fera pas tirer un coup de fusil; il fera passer à la baïonnette tout ce qu'il trouvera d'ennemis. La troupe qui doit faire cette attaque sera l'élite du général Valletaux.

» Humbert se mettra en marche par la gauche, à minuit précis; Ménage par la droite, un quart d'heure après. Les deux colonnes suivront la rive, dussent-elles marcher un peu dans la mer. Le général Lemoine portera sa brigade à la hauteur de l'avant-garde, et y laissera un bataillon avec deux pièces de canon et marchera en bataille à la hauteur de la colonne de Valletaux qu'il doit soutenir.

» Garde du camp: deux bataillons de la réserve et le troisième de la demi-brigade du général Druet qui fera tirer à boulets rouges sur les bâtimens anglais qui voudront nous inquiéter.

» Signé: HOCHÉ. »

Tout le monde resta stupéfait.

— Avais-je tort d'insister? demanda Kergouët.

Personne ne répondit.

— Il est minuit et un quart, reprit-il; à cette heure, nous devrions être déjà dans la mêlée. Nos frères nous attendent là-bas!

— C'est ce qui doit vous rassurer, monsieur le comte, répliqua enfin le chevalier de la Vieuville. L'attaque devait commencer à onze heures; elle n'a donc pas eu lieu?

— Le vent est assez fort pour emporter le bruit de l'attaque! répondit de Kergouët irrité de tant d'hésitations.

— Que deviendrons-nous, en effet, messieurs, s'il nous apportait, jusque sous cette tente, les cris d'agonie de nos camarades expirans? demanda M. de Chevreuse profondément ému.

— C'est peut-être une ruse de guerre! objecta le jeune Talhouët.

— Le porteur de la dépêche ne se serait pas exposé, dans cette hypothèse, à la mort qui l'attendait sur la falaise!

— Mais si la dépêche est interceptée, Lemoine n'agira pas! s'écria à son tour le comte de Fénelon.

— Mais la prudence n'est plus du courage en cette circonstance, monsieur! répondit de Kergouët avec emportement.

Ces deux hommes se regardèrent alors avec une fierté menaçante, prêts à se défier, l'un pour repousser le reproche légitime que sa coupable insouciance lui attirait, l'autre pour témoigner sa colère et son dédain aux souteneurs d'un pareil système de temporisation.

Un milieu de silence qui s'étendait dans la tente, le bruit étouffé d'un canon vint porter l'effroi et la stupeur dans les esprits.

— Entendez-vous enfin? s'écria de Kergouët en se redressant de toute sa hauteur.

— C'est le tonnerre...

— Oui, le tonnerre républicain qui achève de vous écraser!

À ce moment, les explosions du canon et de la fusillade se firent entendre si distinctement qu'il n'y eut plus moyen de douter du malheur qui frappait encore la cause royaliste.

— Trahison! s'écria M. de Chevreuse en brisant son épée.

— Trahison!! répétaient tous les chefs en s'entre regardant d'un œil plein de soupçons et de colère.

— Trahison! redit, comme un funèbre écho, une voix stridente qui s'éleva à la porte de la tente.

Tous se retournèrent et ne poussèrent qu'un seul cri :

— D'Hervilly !

C'était lui, en effet, pâle comme le drap dont il était enveloppé, dégloutant de sang, les yeux sortant de leurs orbites et lancant de sombres éclairs. Il se cramponnait au coutil en lambeaux qui servait de portière à la tente.

— Avant de mourir, dit-il avec une poignante et sauvage énergie, je viens devant vous, pour m'agenouiller et faire amende honorable... Je demande pardon à Dieu et à ma patrie d'avoir tiré l'épée pour une aussi mauvaise cause...

— Que dit-il ? murmura-t-on en se rapprochant de lui.

— Je demande pardon à Dieu et aux hommes de m'être laissé aveugler au point de porter les armes contre mon pays pour soutenir un royaume indigne et félon. Où sont-ils ces fils de Saint-Louis et d'I Henri IV pour lesquels nous répondons ici notre plus précieux sang ? Qui donc les empêche de reconquérir en braves leur couronne ? Serons-nous toujours les très humbles valets des jésuites qui composent l'agence de Paris, pour nous soumettre aussi sottement à leur infernale domination ? Vous parlez de trahison ; mais, en effet, la trahison est partout ; elle est dans le cœur de nos soldats, dans le cœur de nos alliés, dans le cœur de nos chefs, dans le cœur même des princes en l'honneur desquels nous succombons !...

— Général d'Hervilly ! s'écria de Paysais, je vous ordonne de vous taire !

— Et de quel droit m'imposez-vous silence ? demanda le blessé.

— Je suis généralissime ! fit de Paysais.

— Moi, monsieur, je suis mourant ! répondit d'Hervilly avec une impante majesté. Mes dernières paroles doivent être sacrées pour tous, écoutez-les !

A ces mots étranges un frissonnement convulsif parcourut toute l'assemblée rangée en silence autour du blessé.

— Je vous ai dit que nous étions trahis, M. de Paysais, en voici la preuve : Pendant qu'on vous nommait généralissime à Londres, on me donnait la puissance d'un généralissime à Jersey ! On vous a dit que vous étiez le seul chef de l'armée royale et catholique ; on me l'a dit aussi. On vous a chargé de bien surveiller mon zèle et mes services...

— Jamais ! interrompit de Paysais d'une voix troublée.

— Pour votre honneur ne le niez pas ! insista d'Hervilly d'une voix ferme.

— Le comte de Paysais baissa la tête.

— On m'a donné la même mission ! continua le mourant. Nous n'étions point ici pour nous conduire en soldats, mais pour nous espionner en véritables estafiers de police ! Quand vous vouliez exécuter vos plans d'insurrection et de délense, l'agence de Paris ne transmettait l'ordre secret de m'y opposer...

— Infamie ! s'écria-t-on de tous côtés.

— Enfin nous sommes accourus ici pour nous dévouer à une cause sainte : la royauté et la religion, et ce sont nos princes et nos prêtres qui nous ont perdus ! Vous avez donc cent fois raison de crier tout à l'heure : Trahison ! trahison !...

Et le blessé, en proie à un affreux délire, s'affaissa sur le sol, laissant voir à ceux qui l'entouraient, sa poitrine horriblement entamée par le biscaïen qui l'avait frappé à Sainte-Barbe.

— Messieurs, dit le comte de Paysais, lorsqu'on eut reporté d'Hervilly à l'ambulance d'où il venait de s'échapper dans un accès de fièvre chaude, es paroles que vous venez d'entendre, prononcées par un infortuné qui la perte de son sang et la violence de ses douleurs ont conduit à un état voisin de la folie, ne peuvent influencer, j'espère, ni sur votre courage, ni sur votre confiance en notre cause. S'il était vrai qu'on nous trahit, j serais le premier à m'en apercevoir et à briser sous mes pieds cette épée désormais inutile. Mais loin de là, le clergé bémé nos armes et nos princes légitimes président efficacement à nos exploits. Demain peut-être une éclatante victoire ramènera la joie et la concorde parmi nous. Haut le front, gentilhommes ! Vos pères ont-ils jamais tremblé devant l'ennemi tant qu'il leur restait encore un tronçon de glaive pour combattre ? Prouvons à l'univers entier qui nous contemple qu'on a calomnié la noblesse française en l'accusant de se soustraire aux dangers de la révolution par une fuite honteuse ; prouvons que, fidèles à nos devoirs, nous n'avons jamais abandonné le drapeau de nos rois, et qu'à Paris comme à Fontenoy, à Savenay comme à Quiberon, la noblesse s'est toujours illustrée par son dévouement autant que par ses malheurs !

— La canonnade redouble à Penhievre ! dit Kergouët.

— Allons, encore un effort pour Dieu et le roi ! s'écria d'Avary en descendant.

— A vos postes, messieurs les officiers ! commanda le comte de Paysais.

Une seconde à peine s'était écoulée que la générale battait sur toute la ligne et que les colonnes d'attaque se portaient au pas de course vers le fort.

Elles arrivèrent trop tard.

Le fort tourné par la plage découverte, à marée basse et au plus fort de l'orage, avait été livré aux républicains par les prisonniers français que l'émigration avait arrachés aux tortures des pontons anglais et qu'elle avait imprudemment chargés de le défendre. Les officiers qui commandaient et quelques chouans, fidèles jusqu'au dernier instant, avaient été massacrés sans miséricorde.

Les colonnes d'Humbert, de Batta, de Ménage, de Vailleux et de Le-moine pénétrèrent alors dans la péninsule où rien ne pouvait plus désormais s'opposer à leur marche. Les troupes royalistes dispersées dans treize villages, sans ordre pour opérer leur jonction, s'étaient en partie réfugiées dans un petit fortin situé sur la dernière pointe de la presqu'île, tandis que tout ce qui pouvait s'embarquer se hâta de rejoindre la flotte anglaise.

Au soleil levant, Sombreuil, avec 3,000 hommes profondément démoralisés, se trouva acculé à la mer, dont les vagues venaient déjà mouiller ses genoux. Le fort Penhievre venait de tourner ses canons contre lui, et la mitraille, en frappant sur cette masse découragée, y croisait à tout instant des vides énormes. Toute résistance devenait impossible. Le dernier espoir des royalistes ne reposait plus que sur les vaisseaux anglais dont Paysais venait d'envoyer réclamer l'intervention. L'amiral Warren, feignant un grand empressement à descendre à ses prières, détacha aussitôt un grand nombre de chaloupes pour embarquer les fugitifs, qui se pressaient en tumulte sur les falaises sanglantes de Quiberon et de Saint-Julien. Il envoya en même temps la frégate la *Galathée* s'emboïser à quelque distance du rivage, sous prétexte de tirer sur les républicains, mais en réalité pour écraser les derniers débris de l'armée royale ; sacrifiant ainsi à la haine atroce de l'Angleterre, l'élite de cette marine française qu'elle avait tant d'intérêt à détruire et qui se débattait si glorieusement à peu de toises de son escadre ! L'infamie de cette conduite qui révolta l'Europe entière, fut stigmatisée en pleine chambre des communes par Sheridan lui-même qui, interpellant énergiquement le ministère sur sa lâcheté politique, s'écria avec indignation : — Non, sans doute, ce n'est pas le sang, c'est l'honneur anglais qui a été versé à Quiberon !...

Pendant cet horrible massacre, les bateaux de transport embarquaient une foule de femmes, de vieillards, d'enfants, d'officiers et de soldats, de paysans, de blessés et de mourans ramassés sur le rivage, et qui préféreraient s'exposer à tous les hasards d'une mer en furie que de se fier à la magnanimité des vainqueurs.

Le comte de Paysais, qui venait de s'embarquer à son tour pour demander compte à l'amiral Warren de sa trahison, augmenta encore le trouble des esprits par cette apparence de fuite honteuse.

La marée montante resserrait de plus en plus les bornes si étroites de la falaise. D'énormes vagues déferlaient avec un sourd mugissement sur les rochers, les blanchissant de leur écume, dominant parfois le bruit inégal de la mousqueterie, se succédant les unes aux autres toujours plus hautes et dévorant peu à peu le rivage.

Les bataillons républicains, à demi-portée de pistolet des royalistes, faisaient un feu des plus meurtriers sur leur masse compacte et désespérée, enfin Sombreuil, pour mettre fin à cette horrible boucherie, joignit dans la mêlée un aide-de-camp du général Hoche qui vena d'arriver sur le champ de bataille, avec les représentants Tallien et Blad.

— Monsieur, lui dit-il, je suis le comte de Sombreuil, je demande à parler à votre général.

— Vous rendez-vous ? lui demanda l'officier.

— Cela dépend des conditions que le vainqueur m'imposera, mais c'est à lui seul que je prétends m'adresser ; ainsi, monsieur, faites diligence, rejoignez-le. Je vous attendrai ici.

Un instant après, le général républicain se trouvait aux côtés du général royaliste.

— La journée est pour vous ; lui dit Sombreuil.

— Elle m'a coûté cher aussi, lui répondit Hoche, vous avez lutté en héros, et votre valeur est digne d'une meilleure cause.

— Eh bien ! si ces malheureux qui se débattaient encore là, sur la grève, vous paraissent si dignes d'intérêt, que ne les épargnez-vous ?

— Je dois les traiter comme des rebelles tant qu'ils n'auront pas fait soumission.

— Je prendrai donc sur moi, leur général, la responsabilité d'une capitulation si vous me garantissez qu'ils seront traités aussi favorablement que des prisonniers ennemis... reprit Sombreuil avec amertume.

Hoche se retourna un instant vers les représentants et parut prendre leur avis.

— J'accepte la capitulation, dit-il ensuite à Sombreuil.

— Mes hommes auront-ils la vie sauve ?

— Oui, s'ils mettent bas les armes à l'instant.

Sombreuil s'élança de nouveau dans la mêlée, et d'une voix retentissante :

— Armes à terre ! commanda-t-il à sa troupe.

Il y eut un instant d'hésitation parmi les royalistes ; mais leur confiance en l'honneur et la loyauté bien connus de leur jeune général les fit bientôt se soumettre tous à l'ordre qu'ils venaient d'en recevoir. Deux mille cinq cents hommes se rendirent ; c'était tout ce qui restait.

A l'instant même, les républicains cessèrent leur feu sur ces hommes désarmés et leur offrirent généreusement tous les secours que nécessitait leur déplorable situation. Les blessés furent ramassés portés à l'ambulance de Sainte-Barbe, et l'on partagea avec ces malheureux, qui n'avaient pas mangé depuis trente-six heures, le pain de son et de paille qui était censé sustenter les vertus martiales des soldats de la Convention.

Pendant ce temps, M. de Sombreuil, à la tête de tous ses officiers, retourna auprès de Hoche et se déclara prisonnier de guerre, le représentant Tallien commandait aussitôt au général Hoche de partir pour Paris. Son absence laissait le commandement du Morbihan au général

Lemoine, révolutionnaire exalté, que les représentans jugeaient digne d'associer à leurs sinistres desseins. Les vaincus furent parqués par groupes de deux à trois cents sur la falaise. Certain ordre de la Convention nationale avait circulé, vers le soir, dans les rangs des soldats républicains ; ils déclarèrent hautement ne vouloir pas y obtempérer. Lemoine fit alors prendre, dans sa division de réserve, deux régimens belges qui relevèrent les postes français et qui montrèrent une docilité parfaite à se conformer aux vœux sanglans du gouvernement.

On attendit le soir ; l'obscurité devait donner plus d'assurance aux bourreaux. Des feux de peloton retentirent soudain sur toute l'étendue de la plage... on fusilla les prisonniers ! Aux cris des mourans de Quiberon répandus, des hauteurs de St-Barbe, les cris d'indignation des soldats de Hoche. Nul doute que si le jeune général en chef se fût trouvé là, il n'eût jamais consenti à ces égorgemens. L'exécution se prolongea fort avant dans la nuit : les soldats belges en vinrent enfin au dernier degré de condamnés ; il était tout entier composé d'officiers, tels que le général de Sombreuil, le duc de Lévis, le baron de Damas, de Chevrense, de Villeneuve, de Fénelon, de Tallhouet, de Beaumont, d'Avaray, de Courson, de Kergouët, etc. Ils firent entendre les réclamations les plus énergiques, invoquant la capitulation verbale arrêtée entre les deux partis, accusant les généraux républicains de lâcheté et de perfidie, s'encourageant à mourir et échangeant leurs derniers adieux. La fusillade continuait toujours....

Une voix forte et vibrante qui domina un instant le fracas des coups de feu, celle de Sombreuil expirant, fit entendre ces mots terribles légués à notre histoire :

— J'en appelle à l'honneur français !

Une autre voix plus faible, plus obscure, étouffée par cette suprême imprecation, murmurait à quelques pas de là :

— Louise, tu ne m'auras pas attendu long-temps !

C'était Kergouët qui tombait à son tour...

Le lendemain, la mer avait lavé le sang des victimes.

Il nous reste à dire que le comte de Puysaie, retenu à bord des vaisseaux anglais, ne partagea pas le trépas de ses compagnons d'armes. Un mois, jour pour jour, après le désastre de Quiberon, il débarqua encore sur les côtes de Bretagne et recommença aussi infatigable, aussi audacieux, cette guerre de partisans qu'il excellait à soulever, mais non à conduire. D'Illevilly, l'auteur de tant de revers, mourut à bord du *Thunderer*, où il avait été transporté.

Quant à Chante-en-hiver, qui avait vu tuer la borgnesse, sous ses yeux, à la défense inutile de Penthièvre, il échappa miraculeusement au massacre en se jetant à la nage avec un officier émigré, M. de Velcourt, pour gagner les chaloupes anglaises où ils furent assez heureux pour trouver un asile. Mais descendu sur la côte avec M. de Puysaie, il sacrifia de nouveau à ses manies homicides et continua de tirer sur tous les bleus qui cheminaient à portée de son fusil.

Un soir qu'il traversait les landes désertes de Grandchamp, il vit passer sur la route, à une grande distance, un bleu qui semblait isolé et n'en paraissait ni moins tranquille ni moins joyeux, car les derniers sons de l'air militaire qu'il fredonnait venaient chatouiller désagréablement les oreilles du chouan.

C'était un belle proie pour Chante-en-hiver, il ne se serait jamais pardonné d'en faire fi. Aussi chargea-t-il son fusil à balle forcée, et, l'épée plantée dans son sein, il fit feu.

Le soldat tomba raide.

Chante-en-hiver regagna gaiement sa cabane. Sa femme l'attendait sur le seuil, pâle, sombre, hargneuse et menaçante.

— Qu'd drôle de visage m'a fais-tu là ? demanda le chouan étonné.

— Nous n'avons rien à manger ! répondit sèchement la Bretonne.

— Diable ! fit Chante-en-hiver en se grattant l'oreille, c'est guignonnant. Je meurs de faim, précisément ! Il n'y a pas une vieille croûte de reste quelque part ?

— Rien.

— Pas un verre de cidre ?

— Rien.

— Et pas d'argent ?

— Rien, rien !

— Ma foi, ce n'est pas la première fois que ça nous arrive ! Allons nous coucher, et n'en parlons plus ! fit Cornély inopinément.

Il y eut une pause pendant laquelle la femme du faux-saunier semblait chercher un prétexte de faire tomber sur son époux la rage qui l'ébouffait.

— Tu as mangé hier ? lui demanda-t-elle enfin.

— Pardieu !

— Mot pas !

Nouveau silence. Chante-en-hiver se couchait tranquillement pour prévenir l'orage conjugal qu'il sentait s'amasser sur sa tête.

— Qu'est-ce que tu as fait depuis hier ? reprit la femme du chouan. Il n'y avait pourtant pas convulsion des paroisses dans le pays ?

— Non, J'ai bien, j'ai perdu mon temps. Je n'ai tué qu'un bleu avant de rentrer...

— L'as-tu fouillé au moins ?

— M'a fouillé un mort ? Est-ce que tu es saoula, Yvonne ?

— Comment ? répliqua Yvonne en se retournant livide de colère, tu abais un ennemi qui nous prend tout, et tu ne vas pas seulement le fouiller pour m'apporter son argent on son pain ?

— Un chouan fait la guerre en soldat et non en brigand. Jo tne, je ne vole pas ! répondit froidement Cornély.

— Ah ! bien, je ne suis pas si fière, moi ! s'écria Yvonne, le poing fermé et les yeux étincelans.

— Tout mieux.

— Où l'as-tu abattu ce bleu !

— Au cromlech de Chandos, sur Grandchamp.

— Près l'étang de la Vierge ?

— Près l'étang de la Vierge.

— J'y vas !

Un grand quart d'heure s'écoula. Le faux-saunier harassé de fatigue ne demandait pas mieux que de justifier le fameux dicton : qui dort, dine. Il commença déjà à ronfler lorsque la porte de la cabane s'ouvrait avec fracas, le réveilla en sursaut. Yvonne rentrait, non pas seulement avec le pain de munition du soldat, avec sa bourse ou ses hardes, mais avec le cadavre encore tiède qu'elle traînait après elle.

— Voyons, Cornély, lève-toi et fais du feu, nous allons le fouiller ! lui dit sa femme.

Le chouan alluma une bourrée de landes dans l'âtre.

Yvonne pou sa le cadavre sous la flamme.

Ils se pechèrent tous deux pour voir le visage du mort....

C'était leur fils !

X.

Le Diable se fait Ermite.

ÉPILOGUE.

Peu de jours après que les Bourbons, exilés à Gand pendant les cent jours, furent rentrés en France, un bal superbe, — le premier de tous ceux que l'on osa donner, — réunit dans l'hôtel de Launay l'élite de la société parisienne.

Toutes les fenêtres donnant sur la cour étaient brillamment éclairées. Une foule d'oisifs et de curieux, de laquais, de commères et de mendians, se pressait à la porte-cochère, grande ouverte sur le passage des voitures.

Les équipages s'arrêtaient successivement sous le péristyle, versant dans la galerie d'attente des flots de douairières, de jeunes cavaliers tout semillans, de blondes jeunes filles et d'éminens personnages, la plupart attachés à la cour. On n'avait, depuis long-temps, rien vu d'aussi riche, de mieux ordonné, de plus complet que cette fête prestigieuse dont la jeune vicomtesse de Launay faisait les honneurs et à laquelle tous les élégans du faubourg Saint-Germain s'étaient réunis d'assister.

La salle de bal retentissait de merveilleuses symphonies. Les glaces de Venise, les tapis d'Aubusson, les lumières, les parfums, les parures les plus fraîches, les diamans les plus purs, les fleurs les plus rares, les femmes les plus éblouissantes, tout contribuait à produire le plus ravissant coup d'œil. Des jardinières garnies de roses blanches, de géranium ponceau, de lilas et de tulipes bariolées, s'élevaient en pyramides, se contournaient en arceaux, s'épanouissaient en guirlandes comme pour fournir un enbrage aux conviés, dans ce palais de lumière. Chaque tige y jetait une étincelle, chaque fleur y produisait son arôme ; quelques gouttes de rosée cristallines sur les velours des pistils, langaient, comme autant de lucioles, leurs furtives lueurs sous les ombres du feuillage.

Dans trois immenses salons éclairés *a giorno* par des milliers de girandoles embrasées, au feu desquelles ressortaient encore les peintures éclatantes des panneaux et les merveilleuses sculptures des corniches, de nombreux quadrilles s'agitaient en cadence, aux sons harmonieux d'un puissant orchestre.

De belles jeunes femmes souriantes et parées se succédaient les unes plus radieuses que les autres, ainsi que des étoiles qui fléchaient dans l'azur d'un beau ciel et font place à d'autres étoiles vêtues de pourpre et d'or, resplendissantes comme le soleil, du miel sur les lèvres, des flammes dans le regard, une pluie de diamans étalait ses gerbes rayonnantes autour de leurs cols de cygne plus blancs que l'albâtre. Dans leurs longs cheveux enbaumés, des couronnes de roses s'entrechoquaient gracieusement, et les pleurs de l'autre trembaient à l'extrémité de chaque feuille comme des globules de vil-argent. Sveltes et vaporuses, elles effleuraient à peine le sol du bout de leurs petits pieds chaussés de satin. Les voix et les instrumens versaient sur cette foule en délire, des sons ineffables, des notes mélodieuses qui tombaient comme un torrent de perles au sein d'une éruption de plaisir et de joie, de rires provoquans et de cris d'enthousiasme.

La reine du bal, c'était Berthe de Launay, dans toute la force de sa beauté. Elle présidait à la fête avec une dignité, une amabilité, une grâce charmantes. Son doux regard, son beneveillant sourire, l'accueil séduisant qu'elle faisait à ses invités lui attiraient tous les suffrages. Grave avec les hommes mûrs, affable avec les vieillards, folâtre avec les jeunes gens, elle avait le tact de la sensitive, pour se faire adorer et respecter tout à la fois de ceux qui l'approchaient.

Bien que le vicomte, son mari, appartenât à la diplomatie, la simplicité et la droiture de ce cœur généreux n'avaient pu se plier aux exigences de cette scabreuse position. Chez elle, jamais de ces comédies où le plus beau rôle de meure toujours au plus foule, jamais d'hypocrisie de langage ou de sentimens ; elle avait, comme toutes les plus nobles créatures, la fausseté en horreur. Sa franchise était universellement reconnue et admirée. On savait qu'elle n'osait pas se mentir à elle-même, et l'on

accordait une foi aveugle au moindre mot tombé de cette jolie bouche, portique de son âme, — comme eût dit Apulée.

Elle portait une robe de mousseline de l'Indo qui faisait ressortir l'éclat de ses épaules, amorti cependant par les plus d'une gaze si fine, si légère, qu'elle semblait être de l'air tissu. Des diamans d'une eau admirable brillaient à ses oreilles comme deux lampes aux côtés d'une madone. Les émeraudes scintillaient en grappes sur ses cheveux. Sa mise était certainement d'une recherche, d'une élégance et d'une richesse exquises, et cependant elle avait trouvé moyen de paraître la plus modeste des femmes qui se pressaient autour d'elle. Problème difficile à résoudre pour bien des maîtresses de maison, dont la coquette rie intempes- sante se prête rarement à cet acte d'abnégation et de superlatif bon goût.

Vers dix heures, quand le bal fut à son apogée, la vicomtesse s'échappa un instant du cercle de court sans et d'adulateurs où les devoirs d'une stricte étiquette l'avaient, ju-que-la, retenue. Se glissant dans l'aile gauche de l'hôtel, elle entra dans une petite chambre où deux berceaux se balançait encore sous la main débile d'un vieillard à moitié endormi.

Dans l'un, reposait un petit garçon frais et beau comme l'Amour, dans l'autre, une petite fille blanche et gracieuse comme sa mère. Après avoir contem- plé avec un juste sentiment d'orgueil ce touchant spectacle, Berthe se pencha sur les deux berceaux et déposa sur le front de ses enfans un délicieux baiser.

Au mouvement qu'elle fit, le vieillard se réveilla.

— Qui est là? demanda-t-il.

— C'est moi, mon bon Germain, répondit Berthe à voix basse, je venais voir ce que faisait Berthe et Charles. Ils dorment profondément. Je suis tranquille.

— Oh! madame la vicomtesse, il y a long-temps qu'ils sont endormis!

— Qu'ils sont jolis! n'est-ce pas, Germain?

Le vieillard soupira.

— Hélas! madame, balbutia-t-il d'une voix émue, je n'ai pas le bonheur de les voir, moi!...

— Oh! pardon, mon ami; je suis folle de vous parler ainsi! j'oubliais...

— Que le vieux Germain est aveugle! c'est vrai. Dame! le bon Dieu n'a pas permis que je les admire ces petits anges. C'est une grande privation pour moi, allez!...

— C'est la seule infirmité dont le ciel vous ait affligé. Ne vous plaignez pas, Germain; vous avez une si belle vieillesse!

— Oui, je ne suis pas né d'hier: cent un ans, ça commence à bien faire, comme vous dites. Cependant j'aurais bien aimé voir clair jusqu'à mon dernier jour!...

— Vous n'avez pas besoin de cela, Germain. Vous connaissez suffisamment la maison, vous y vivez doucement, sans craintes, sans soucis. Bercez bien mes enfans, c'est le seul service que nous réclamions de vous, car il n'y a que vous qui sachiez les faire dormir ici!...

Puis elle sortit, laissant le respectable censeur tout fier des talens qu'on lui reconnaissait encore et ému jusqu'aux larmes des bontés de ses maîtres.

Dans le salon de jeu où elle apparut ensuite, Berthe trouva enfin son mari assis sur un divan au milieu de ses plus intimes amis.

Le lecteur va retrouver parmi eux la plupart de ces joyeux habitués de la *Posse-aux-Lions*, où s'est passée la première scène de cette histoire: Fonsac, Fitzjames, de Coigny, Laval, Conflans et Lauraguais.

— Tu arrives fort à propos, lui dit aussitôt le vicomte en s'avancant vers sa femme, il faut que je te présente un vieil ami!...

— Encore?

— Comment encore? Tu as l'air de me reprocher d'en avoir trop!

— Au contraire, monsieur l'ambassadeur, je vous en félicite! Je suis émerveillée de savoir tant d'amis à un diplomate.

— A la bonne heure! M. le marquis de Lauraguais qui arrive d'Amérique!...

— Et qui d'autant plus de titres et de votre estime, madame, dit Lauraguais en s'inclinant, qu'il a manqué tuer votre mari.

Un rire général éclata après cette singulière introduction du marquis. — Monsieur, répondit Berthe, je vous suis fort reconnaissante du procédé.

— C'est que ce n'est pas une plaisanterie, reprit le vicomte; tu sais cette fameuse nuit où l'on m'a porté blessé chez toi, rue Anastase, en 1788?

Berthe devint rouge comme une cerise.

— Eh bien! Lauraguais avait contribué à me saigner avec une foule de ces messieurs.

— Vous ne m'en roulez pas autrement, vicomte, et cela me console! lui dit le marquis en lui tendant la main; mais, madame?

— Je ne puis, monsieur, que vous remercier bien sincèrement d'avoir manqué mon mari. Soyez-le bien-venu.

— Absolution complète, marquis. A présent, tu peux continuer ton histoire, de Launay, lui dit le chevalier de Coigny.

— Mon Dieu! elle se terminera, contre toute attente, fort bourgeoisement, reprit le vicomte. A peine séparés de Gaston et de ce pauvre Kergouët, nous nous dirigeâmes vers la frontière. Une circonstance favorable hâta notre évacuation du territoire et, en quelques jours, nous atteignîmes les avant-postes prussiens. Là, nous nous fîmes reconnaître

comme émigrés et délivrer un sauf-conduit pour rejoindre l'armée de Condé où notre premier soin fut de faire régulariser notre mariage.

— Peu de mois après votre sortie de Montsigny, dit alors M. de Laval, j'eus occasion de faire une visite à votre frère, l'abbé de Launay, en passant un jour de reconnaissance jusqu'au château, avec quelques dragons prussiens. Il fut un peu plus aimable, me combla de soins et de politesses, fit boire mes hommes jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus debout; puis, au moment où je me levai pour prendre congé de lui, le mercenaire vivement de son fraterne! accueilli, il me déclara de ce ton lénin et onctueux que vous lui connaissiez, qu'il ne souffrirait pas que je reprissais mon service à l'étranger et que je portasse de nouveau les armes contre mon pays. Au même instant, un petit vieillard, nommé... nommé... son nom m'échappa!

— Robin! fit l'ex-anspessado en se joignant au cercle.

— Juste ciel! c'est lui-même! s'écria M. de Laval stupéfait.

— Mais oui, c'est moi; achetez donc, je vous prie, fit malicieusement Robin.

— M. Robin apparut et me signifiâ d'un air déterminé que j'étais son prisonnier.

— Il avait peine à le croire; remarqua le vieillard en souriant.

— Je crois bien! j'avais trente-cinq gaillards de six pieds à ma portée, incapables de se laisser prendre sans coup férir, et je n'avais pas entendu le moindre cliquetis d'armes. Cela me semblait assez fantastique.

— Alors, reprit Robin, je vous appris que vos dragons ivres-morts avaient été désarmés par Legouest et par moi.

— C'est vrai. Mon indignation, au reste, fut de courte durée: engagé malgré moi à prendre le commandement d'une compagnie dans un régiment appartenant à un de mes oncles, j'avais dû marcher comme un autre sur l'ordre qui m'avait été donné. Mais une fois compromis de la sorte aux yeux de mes chefs, je n'eus garde de rentrer au camp, et je me résignai à demeurer avec ce petit patriote d'abbé qui se montra d'une tartuferie charmante en me demandant pardon de sa perfidie tous les jours, pendant six mois que je restai prisonnier sur parole à Charlemont.

— Où est-il donc passé, à propos? demanda Gaston au vicomte.

— Maurice? Il est remonté dans sa chambre; il a craint de blesser certaines susceptibilités en restant parmi nous, durant le bal. Nous l'aurons au déjeuner où par un de nos vieux amis ne manquera, j'espère!

— Excepté... fit tristement M. de Conflans.

— Oui, excepté tous ceux que les événements ont arrachés à notre affection! ajouta de Fitzjames.

— Mon père, notre sœur Louise, Kergouët... soupira Berthe en essayant un larmo.

— Florestan! murmura Gaston.

— Ce pauvre comte de Thiers, d'Armaillé et de Pons qui se suicida en prison la veille du 10 thermidor, dit le vicomte.

— Et de Vergennes! et Simon de Kersaint! et ce vieux major de Walden! reprit à son tour M. de Fonsac. Que de vides parmi nous! mais quels singuliers souvenirs toutes ces morts éveillent dans ma mémoire!

Vous souvient-il, messieurs, d'un vieillard appelé Pierre-la-Folie, qui disait la bonne aventure aux habitués du cabaret de la rue du Pont-aux-Choux?

Berthe et Charles tressaillèrent en échangeant un regard plein de tristesse et de douleur.

— Vous souvient-il de ses prédictions sur l'avenir de ceux que je viens de vous citer?

— Oui, oui, répondit-on, il leur prédit à tous une fin terrible.

— Nous en avons ri de ces prophéties menaçantes. Eh bien! elles se sont cependant réalisées!

— Mais vous, de Coigny, ne vous a-t-il pas aussi jeté un sort?

— Comme aux autres. Il m'a prédit la misère, la laideur, l'obscurité... J'ai tout cela en partage. A Oberkamlach, un caisson de notre artillerie sauta et me brûla tout entier. J'ai échappé à cette mort affreuse, mais tout défiguré, et je ne m'étonne pas qu'aucun de vous n'ait voulu me reconnaître, ce soir, à mon arrivée dans ce salon. Pendant toutes les campagnes de l'armée de Condé, j'ai traité l'existence la plus triste, la plus fatigante, la plus misérable. Les débris de ma fortune passée sont allés s'engloutir dans l'organisation d'un régiment dont j'espérais au moins obtenir le commandement et où j'eus à peine admise comme capitaine.

Plus tard, ce même régiment, décimé par la mitraille, ayant été rebattu dans un autre, j'entraî comme simple soldat dans ce nouveau corps, dont tous les cadres étaient déjà remplis.

— C'est un singulier avancement en effet!

— Après tant de mécomptes, de malheurs, de souffrances, je revins en France où personne ne voulait se souvenir de moi, où l'on déprécia ostensiblement mes services, où l'on alla jusqu'à nier la dette d'honneur, la dette sacrée que les Bourbons ont contractée envers moi!

— Calmez-vous, de Coigny, lui dit M. de Conflans à voix basse, on nous observe!

— J'ai donc été plus heureux que vous, reprit M. de Lauraguais, car mes mésaventures se bornent à mon séjour à Montsigny, et j'y été fort bien pour me plaindre de mes aimables geoliers. Une fois libre, je quit- tait de nouveau la France et me rendis en Amérique où une riche suc- cession vint rétablir ma fortune fortement enrichie dans les crises révo- lutionnaires. Je vous arrive, de plus en plus disposé à couler des jours fortunés, et à m'étendre comme les vieillards d'Anacréon la coupe en main et le front couronné de fleurs!

— Voici, à propos de coupe, notre estimable intendant qui vient vous prévenir sans doute que le souper est prêt, madame la vicomtesse, dit Charles de Launay à sa femme, en lui désignant Legouët qui entraînait en magnifique habit noir et en gants blancs.

— En effet, répondit Berthe, nous sommes servis. Messieurs, quand il vous plaira...

— Mais non, mais non ! Ces messieurs ne souperont pas, fit le vicomte. Nous déjeunerons tous ensemble, quand la foule se sera retirée.

— Adopté à l'unanimité ! s'écria gaiement de Fronsac.

— Legouët, fit Gaston, tu dîneras avec nous.

— Moi, général ? dit l'invalidé en se reculant tout confondu d'un tel honneur...

— Oui, certainement ! reprit Gaston. Ces messieurs ne demandent pas mieux, tu es un honnête homme, un vieux brave, double raison pour t'asseoir à une table d'amis intimes. D'ailleurs, je te l'ordonne comme général...

— Oh ! alors...

— Tu viendras aussi Germain. C'est aujourd'hui le jour de sa naissance, messieurs ! la cent-unième année de sa vie ! Il nous a tous vus naitre et grandir. C'est presque un père pour nous.

— Général, s'écria Legouët enthousiasmé, vous me rappelez les beaux temps de la république, mille tonnerres ! Liberté...

— Chut !

— Égalité...

— Chut ! c'est de l'histoire ancienne...

— C'est la plus belle, général. Le meilleur vin, c'est toujours le plus vieux en bouteilles ! mais, compris : autre temps, autres mœurs.

— Et n'oublie pas, puisqu'il est question de proverbes, de dire à Giuseppe de l'accompagnateur. Il m'a sauvé la vie à Eckmühl, je tiens à ce qu'on le lui rappelle de temps en temps...

— Vous serez obéi, mon général, dit Legouët en se retirant tout radieux.

— Ce Giuseppe, n'est-ce pas une espèce de grognard qui loge... près de la porte-cochère ? demanda d'un air assez embarrassé M. de Laval.

— Oui, pourquoi ? fit le général de Launay qui fronçait déjà ses gros sourcils noirs, s'attendant peut-être à voir critiquer indirectement ses invitations.

— C'est donc le suisse de l'hôtel ? insista M. de Laval.

— Quel mal y aurait-il à cela, monsieur ? Tout le monde ne nait pas duc et pair ! s'écria en grondant le général. D'ailleurs, Giuseppe remplit les fonctions de phanton auprès de moi ; c'est une vieille habitude. Je le regarde comme une sentinelle active et vigilante qui protège et défend l'hôtel. Ce brave était maréchal-des-logis-chef dans les chasseurs de la garde impériale, et sans l'accident qui lui est arrivé à Bautzen, à côté de moi, son général, qu'il cherchait à dégager dans la mêlée, il serait aujourd'hui dans les hauts grades. Vous comprenez bien que s'il a voulu être suisse dans l'hôtel, c'était pour se créer une occupation, pour rester avec moi, pour me servir jusqu'à la fin en soldat, en ami... Je n'aurais pas consenti à ce qu'un chevalier de la Légion d'honneur revêtît la livrée !

— Pardon, général, vous vous méprenez sans doute sur le but de ma question. Je suis loin de méconnaître les belles qualités de ce brave homme ; je tenais seulement à m'expliquer un fait que je n'avais jusqu'ici pas compris. En descendant de voiture, je m'adressai, dans la cour, à un homme de service pour savoir où était situé le cabinet du vicomte, que je désirais embrasser sans témoins. Cet homme me dit :

— Adressez-vous au suisse.

— Où est le suisse ? demandai-je.

— Dans sa loge. Vous appellerez M. Giuseppe.

— Giuseppe ! un drôle de nom pour un suisse ; enfin ! J'arrive à la loge, je vois un militaire en grande tenue, décoré, l'air martial, humilié délicieusement la fumée de sa pipe et ne regardant en face...

— C'est bien cela, fit Gaston, l'œil ouvert comme le cœur.

— Je le prie fort civilement de m'accorder le renseignement qui m'est nécessaire. Il continua de me regarder et de fumer, mais sans répondre.

— Il a d'excellentes raisons pour cela ! interrompit Gaston.

— Me rappelant alors sa qualité de suisse, je lui répétai ma question en allemand ; toujours même silence...

— Pardieu ! vous lui auriez parlé égyptien...

— Je supposai enfin que le nom de Giuseppe indiquait une origine italienne, je l'interrogeai dans cette langue ; deux larmes tombèrent alors de ses paupières sur sa longue moustache, il remua vivement les lèvres mais sans produire aucun son intelligible ; il s'épouva à me faire des signaux auxquels je ne comprenais rien... bref, je le quittai impatienté pour venir scandaleusement lui jeter dans les bras de votre frère.

— Monsieur, répondit le général visiblement débarrassé d'un grand souci, ce Giuseppe si silencieux aujourd'hui, si avare de paroles, était autrefois le plus insupportable bavard de l'univers...

— Il s'est bien corrigé !

— Oui, il a de bonnes raisons pour cela ! à Bautzen, il venait de prendre un drapeau à l'ennemi et s'en allait tout joyeux rapporter ce trophée à l'empereur, lorsqu'il me vit, à la tête d'une division de cuirassiers chargeant sur un carré autrichien, que nous engloutions, mais qui se referma sur quelques uns de nous. Courir à la réserve demander du secours, charger de nouveau avec ce renfort, arriver jusqu'à moi, au

centro du carré, me laisser sur son cheval et me couvrir de son corps, tout cela fut pour lui l'affaire d'un instant. Une fois à l'ambulance où l'on pansait mes blessures, je remerciai avec effusion mon sauveur dont une balle avait fracassé la mâchoire et coupé la langue...

— Muet !

— Oui, monsieur, muet. Giuseppe ne put que pleurer. Son plus grand malheur était certainement d'être à tout jamais privé de la parole...

Legouët, qui venait d'entrer dans le salon de jeu, interrompit à ce point la conversation.

— Monsieur le vicomte, dit-il mystérieusement à Charles, un inconnu qui refuse de se nommer demande instamment à vous parler en particulier...

— Qui cela peut-il être ? se dit le jeune ambassadeur d'un air préoccupé en suivant Legouët.

Un homme d'une quarantaine d'années, pâle, blond, finet, mais d'une tournure très distinguée, attendait en effet dans son cabinet. Il s'inclina profondément quand le vicomte parut.

— Vous avez désiré me parler, monsieur ? demanda le vicomte de Launay.

— En effet, monsieur le vicomte.

— Nous sommes seuls. Qui a-je l'honneur de recevoir ?

— Mon nom importe peu à l'affaire qui m'amène, dit l'inconnu, dont le ton et les manières décelaient une parfaite connaissance du monde. Je suis auprès de vous, monsieur le vicomte, mais surtout auprès de Mme la vicomtesse, fille du comte de Montsigny, le mandataire officieux d'une personne qui brûle d'apaiser les remords de sa conscience et d'expier un passé criminel par de légitimes et rigoureuses réparations.

— Ce début inouïement...

— Je vous répète, monsieur le vicomte, que toute ma tâche est là. Permettez-moi donc de la remplir.

— Volontiers, monsieur. Cependant j'ignore avec qui je me trouve, je désirerais...

— Oh ! soyez sans scrupule à cet égard, monsieur le vicomte, je suis d'aussi bonne maison que vous ; j'appartiens aux Choiseul, aux...

— Veuillez prendre la peine de vous asseoir, interrompit courtoisement Charles.

— Mille grâces !

— Je vous écoute.

— J'ai peu de choses à vous dire, monsieur le vicomte ; mais auparavant, j'aurais à vous prier de m'éclairer sur ce qu'a pu devenir un certain Ma-chi-kiac...

— C'est très facile, monsieur. Ce scélérat, enfermé pendant un mois dans une petite chambre du château de Montsigny, et soumis aux plus cruelles privations, dans l'espoir qu'il finirait par s'amender et par faire des aveux intéressants particulièrement la fortune de ma femme, échappa à la surveillance de son gardien pendant que nous pleurons au chevet de notre sœur mourante et disparut, sans qu'il ait été possible de retrouver sa trace...

— Je sais. Mais, depuis, on a eu, je crois, de ses nouvelles ?

— Vous vous intéressez au sort de ce bandit ?

— A tel point que, selon ce que vous m'apprendrez de lui, je pourrai, ou non, exécuter auprès de vous la commission dont on m'a chargé...

— Qu'à cela ne tienne ! Ma-chi-kiac est mort.

L'inconnu frémit de joie et laissa échapper une exclamation de bonheur.

— Le parrain de ma femme, mon frère Maurice et un serviteur dévoué, restés au château de Montsigny après notre départ, afin de surveiller les réparations urgentes qu'on fit aux bâtiments, m'apprirent que deux squelettes furent trouvés, l'un dans les fossés, l'autre dans un corridor souterrain communiquant par une trappe au grand escalier de la façade. Le premier fut reconnu pour un chauffeur nommé Abel, tué d'un coup de sabre par le hussard de mon frère, le général de Launay. Le second, aux chaînes qui étreignaient encore son cou, ses pieds et ses reins, était, à n'en pas douter, notre nain, Ma-chi-kiac qui, dans la précipitation de sa fuite, était tombé, par une trappe mal fermée, et s'était fracassé le crâne sur le sol des caves, à plus de soixante pieds de profondeur. Vous pouvez être persuadé, monsieur, que ce monstre n'existe plus.

— Alors, monsieur le vicomte, je puis vous remettre ce piquet cacheté, vous demandant seulement la grâce de n'en prendre connaissance qu'après que je vous aurai quitté, sans me faire connaître.

— Soit, puisque vous le désirez.

Dans ce moment, le général de Launay entra dans le cabinet suivi de Giuseppe portant un bougeoir. A peine eurent-ils jeté les yeux sur l'inconnu, qu'ils s'arrêtèrent stupéfaits tous deux sur le seuil.

Giuseppe avait laissé échapper son flambeau, il se tenait immobile, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte comme un hébété.

— Maurice vient de descendre, balbutia le général en continuant toujours de dévisager le mystérieux personnage, tout le monde est parti, notre déjeuner est prêt, nous n'attendons plus que toi, Charles.

— Qu'avez-vous donc ? demanda le vicomte étonné de la singulière expression qu'il remarquait sur les traits du visage du général et du trou-pier.

Giuseppe prit le bras de Gaston, gesticula long-temps avec une vivacité fort significative, et finit par dégainer à moitié son sabre...

— Charles, dit le général, connais-tu cet homme ?
 — Monsieur a retenu de me dire son nom.
 — Il n'a pas eu tort. C'est le chef de la bande de faux-monnayeurs qui s'était emparée de Montsigny!

L'inconnu sourit légèrement à ces paroles de Gaston.
 — Oui, oui, c'est bien lui, le brigand !
 — Monsieur...
 — Mon frère... dit le vicomte.
 — Je le reconnais positivement et Giuseppe aussi. N'est-ce pas Giuseppe ?

— Il y a erreur ! fit ironiquement l'inconnu.
 — Non, non ! il y a certitude, s'écria violemment le général. Tu l'appelles Suétone, tu le fais passer pour un bâlard de Cloiselin, tu commançais la bande des chauffeurs de Montsigny, tu as disparu du souterrain, — on n'a jamais découvert par où, — pendant que tes hommes ivres-morts s'entretenaient au milieu de l'obscurité où tu les avais toi-même plongés en éteignant les torches du caveau...

L'inconnu pâlit, mais sans perdre contenance.
 — Monsieur le vicomte, dit-il en s'adressant à Charles, je suis victime d'une étrange méprise; un seul mot suffirait pour réduire à néant les assertions erronées de M. le général...
 — Le direz-vous ce mot, monsieur ? demanda le vicomte d'une voix grave et imposante.

— Non, monsieur, dit fermement l'inconnu.
 — Alors je vais te faire arrêter, misérable, et tu parleras après, j'en réponds ! s'écria le général en lui mettant la main au collet.

L'inconnu se dégage brusquement de l'étreinte brutale de Gaston, et son habit s'étant entr'ouvert dans la lutte, on aperçut avec surprise, sur son gilet, le grand cordon et la plaque de brillants d'un ordre étranger. Le général, à cette vue, craignit d'avoir été trop loin, d'avoir été le jouet d'une odieuse hallucination, et se reculant à son tour :

— Me serais-je trompé ? murmura-t-il. Cette ressemblance étrange...
 — Monsieur le vicomte, fit avec dignité l'inconnu en reboutonnant tranquillement son habit, la scène singulière qui vient d'avoir lieu est une surprise à laquelle j'avoue que j'étais loin de m'attendre.

— Veuillez excuser l'empressement de mon frère, monsieur, il n'a pas été maître d'un premier mouvement de colère. Votre ressemblance avec un malfaiteur échappé à nos poursuites a seule pu le pousser à cette extrémité. Permettez-moi cependant d'insister sur la nécessité d'une explication...

— Monsieur le vicomte, c'est inutile. Que vous ai-je dit ? que j'étais chargé par une personne qui a de grandes fautes à réparer et qui m'a choisi pour son intermédiaire entre elle et vous, de vous remettre un paquet cacheté qu'il est de votre plus grand intérêt de posséder. Je n'ai mis, au transfert de ce dépôt précieusement, aucune seule condition : celle de n'en rompre les sceaux qu'après que je me serai éloigné de votre hôtel. Vous m'avez donné votre parole que mon désir serait rempli, monsieur le vicomte, et, confiant en votre honneur de gentilhomme, je me suis démis des titres qui font l'unique objet de ma visite à votre excellence. Je conviens que je suis à cette heure à votre discrétion ; mais veuillez remarquer que votre loyauté court autant de risques que moi-même en cette occurrence fâcheuse...

— Comment ?
 — Eh ! sans doute. Vous ne pouvez honorablement prendre connaissance du contenu de ce paquet en ma présence, puisque vous m'avez promis de ne point le faire; et si je suis arrêté, — comme le voudrait M. le général, — ajouta l'inconnu en saluant Gaston d'un air un peu moqueur, vous serez obligé, monsieur le vicomte, aux termes de notre convention, de me restituer le dépôt que je viens de vous livrer...

— Vous avez raison, monsieur, vous pouvez vous retirer librement.
 — Mais... s'écria le général.
 — Ma parole est donnée ! reprit Charles. Partez, monsieur.
 — Recevez tous mes remerciements, monsieur le vicomte, fit l'inconnu en saluant profondément Charles de Launay.

Puis, sans daigner jeter un regard à Gaston ni à Giuseppe qui, étouffés de colère, s'étaient machinalement écartés de la porte, il se retira d'un air calme et fier et fut bientôt loin de l'hôtel.

Quelques minutes après cette scène aussi étrange qu'inattendue, une table somptueusement servie s'entourait d'un cercle de convives privilégiés, restés à l'hôtel de Launay après le départ des danseurs, sur l'invitation secrète du vicomte. Berthe siégeait au milieu, ayant à ses côtés Robin et l'abbé Maurice. En face d'elle, son mari racontait sa récente aventure à ses deux plus proches voisins, MM. de Coigny et de Fonsac. Plus loin, le général Gaston murmurait encore contre l'indulgence de son frère, criant dans l'oreille de Legouët devenu un peu sourd, échangeant des gestes télégraphiques avec le muet Giuseppe et dirigeant à la place qu'il devait occuper près de lui l'aveugle Germain tout confus d'un tel honneur. À l'autre bout de la table, MM. de Laval, de Comblans, de Fitz-James et de Lauragnais, s'apprêtaient, en joyeux convives, à bien se comporter pendant le festin.

À milieu des lumières du lustre, les premiers clartés de l'aube commençaient à percer.

— Ton histoire est incroyable, vicomte ! lui dit de Coigny.
 — La preuve que je n'ai pas rêvé ce qui m'arrive, c'est que je tiens ce singulier paquet.
 — Que diable le peut-il contenir ?

— Des billets de banque !
 — Des titres de propriété, des actes, des documents de famille !
 — Des révélations curieuses sur les expéditions des chauffeurs eux-mêmes !

— Une machine infernale peut-être !
 — Oh ! s'écria Berthe épouvantée, que dites-vous M. de Fonsac ? Et se penchant aussitôt vers son mari, elle lui arracha des mains le fatal dépôt, qu'elle jeta à Legouët :

— Faites disparaître ce paquet au plus vite ! lui cria-t-elle éperdue.
 — Berthe, quelle folie ! dit Charles en se levant.
 — Rien que cette supposition me déchire l'âme, reprit la vicomtesse, je suis glacée, il me semble que l'horrible pensée du duc de Fonsac est un pressentiment...

— Allons ! dit Legouët en s'adressant alors à Germain et à Giuseppe, c'est à nous qu'il appartient d'éclaircir les choses. Ouvrons le paquet à nous trois !

— Je vous le défends ! cria impérieusement le vicomte.
 — Malheureux, que faites-vous ? murmura Berthe en retombant sur sa chaise demi-morte d'émotion.

— Bast ! nous avons eu tort d'avoir peur, répliqua joyeusement Legouët. Voici une liasse de papiers, les cachets sont rompus !

— Une lettre à ton adresse ! dit le vicomte à sa femme.
 — De qui ?
 — Elle n'est point signée... peut-on lire ?
 Tous s'inclinèrent à la fois.

Paris, ce 7 août 1815.

« Madame la vicomtesse,

» L'homme qui remettra ces papiers à votre mari, sollicite de votre bon cœur un généreux pardon, il l'implore à genoux, en vous priant d'accepter la réparation tardive qu'il a l'honneur de vous offrir. Marqué d'un sceau de réprobation à son entrée dans la vie, méprisé de tous, privé de l'appui d'une mère, n'ayant reçu qu'une éducation superficielle et anti-religieuse, séduit peut-être aussi par les hasards d'une carrière aventureuse et indépendante, le malheureux qui vous conjure, osa, dans le cours de son existence criminelle, souiller par sa présence l'antique demeure de vos pères, où le hasard l'a rendu possesseur d'un trésor qu'il songea d'abord à s'attribuer. Mais depuis que sa destinée lui a permis de renoncer à une industrie infâme; depuis que la Providence, touchée de ses remords, a aidé peu à peu à sa réhabilitation morale, il s'est engagé dans une voie d'expiation qui lui impose avant tout de vous restituer les richesses dont il vous a dépourvue.

» Une somme de deux millions en or se trouve enfouie dans le parc, au pied d'un marronnier, à vingt pas de la tombe de l'infortuné Florestan. Elle provient des économies de Ferragus de Montsigny, ainsi que l'indiquait une note que je joins aux papiers de famille inclus dans cette enveloppe. Trois cent mille francs y ont été ajoutés récemment : c'était le montant de la somme qui en avait été distraite et coupablement gaspillée en 1794, par l'auteur de cette lettre.

» N'avez, je vous prie, aucune répugnance à recevoir cette somme. Le ciel m'a pris en pitié; j'occupe, dans un des petits états de l'Allemagne, une position élevée et brillante que je ne dois qu'à mon travail et surtout à ma probité. La fortune permet à l'honnête homme de rendre enfin ce que le voleur avait dérobé. Quels que soient les dangers qui m'attendent dans l'accomplissement de ma pénible tâche, je la remplirai jusqu'au bout; tout heureux, madame, si on sentiment de généreuse compassion vous porte à oublier et le mal que je vous ai fait et cet aveu sincère de mon passé que je dépose tout repentant à vos pieds. »

— Je disais bien que c'était mon voleur ! c'est Suétone ! s'écria le général rayonnant.

— C'est un honnête voleur du moins, il faut lui rendre cette justice !
 — Deux millions trois cents mille francs ! Vous êtes un fortuné nabab, vicomte.

— Je ne suis nabab que de deux millions, dit Charles, les trois cent mille francs appartenant à Legouët, à Germain et à Giuseppe...

— Oh ! mon bon maître, si je pouvais donc vous voir ! s'écria le centenaire en joignant ses mains.

— Rentier ? Je serais rentier, moi ? Qu'on me conduise à Charenton ; je ne supporterai jamais cela ! fit Legouët à moitié fou.

Giuseppe pleurait comme un enfant. Jamais bonheur ne dut sembler plus amer, à lui surtout qui ne pouvait plus l'exprimer.

— Bravo, mon frère, voici une belle matinée bien employée à faire des heureux ! dit Maurice, en pressant cordialement la main du vicomte.

— Vous êtes digne de l'être et vous le serez ! s'écrièrent avec chaleur tous ses amis.

— Le fait est, dit Gaston, que notre famille a quelque droit aux compensations de l'avenir... Nous avons passé toute notre jeunesse à souffrir. Nés dans les meilleures conditions pour jouir d'une vie calme et fortunée, nous n'avons jamais enduré que fatigues, périls et tortures. Notre vie n'a été qu'un long martyre. Dieu merci, je pense que la veuve a changé, et que nous avons enfin atteint le terme de nos tribulations...

— Peut-être !
 — Qui peut prévoir les événements ?
 — En attendant, reprit Gaston, nous sommes tous contents, moi tout le premier, et je propose de boire à la prolongation de notre bonheur !

— Adopté! adopté!
 — Nous avons résisté à l'orage, rentrons maintenant au bercail, et vive la joie!
 Et pendant que tous les verres s'entrechoquaient gaiement, Gussopp, fidèle à ses vieilles manies, écrivait sur la muraille, avec de la craie, cette sentence proverbiale en guise de morale :

— OU L'ON S'EST MOULÉ ON SE SÈCHE!

Franz de Lenhart.

FIN.

LE RÊVE DE VILLEBOIS.

Il y a une foule de questions qui probablement demeureront à tout jamais dans la discussion humaine, et avait toutes la question de savoir : si la civilisation rend la société plus morale ou plus immorale que la barbarie, bien que ce ne paraisse qu'une question de fait. Toutefois, pour la résoudre ou plutôt pour la discuter, il faudrait d'abord s'entendre sur les mots, c'est-à-dire bien arrêter ce que veut dire civilisation et barbarie, morale et non morale. Cela est si vrai, qu'on pourrait démontrer que presque toutes les querelles qui divisent les hommes ne sont que des disputes de mots, de similes, des logomachies; aussi je pense qu'un excellent vocabulaire polyglotte préviendrait peut-être bien des guerres de peuple à peuple, et qu'un parfait dictionnaire français eût peut-être empêché beaucoup de révolutions internes. Aujourd'hui, par exemple, si gouvernants et gouvernés s'entendaient bien sur la juste valeur du mot liberté, la moitié des obstacles qui entravent notre marche disparaîtrait. Quand on sera bien convaincu de cette vérité, nous n'aurons plus besoin de chambre des pairs en habit-robe, de chambre de députés ou tout s'annonce, surtout la conscience; l'Académie française sera le premier corps de l'état, son Dictionnaire le livre des livres, et l'on ne se moquera plus des quarante immortels. Rêves impossibles d'une âme pure, quand vous accomplirez-vous? Palais de l'Institut, quand sera-tu quelque chose de plus qu'une succursale des caveaux du Panthéon?

Toutefois, sans vouloir aller au devant de l'avenir, cherchons si le temps passé comparé au temps actuel, ne nous fournirait pas quelques lumières pour la solution de la question que je me suis posée plus haut. Pour ma part et après y avoir longuement réfléchi, la civilisation me paraît une manière particulière d'être homme, c'est-à-dire d'être dominé le plus souvent par les mauvaises passions, mais elle ne me semble nullement un perfectionnement de l'espèce, pas plus au moral qu'au physique.

Ainsi, à l'époque où nous vivons, nous ne sommes plus sous l'empire de certains préjugés qui nous font horreur, mais nous avons de moitié la moitié des bons sentiments qui honorent l'humanité. Le fanatisme a disparu, mais un dégradant athéisme l'a remplacé; la liberté civile a grandi, mais tout lien de famille s'est rompu. Certes, on tue moins sur les grandes routes et le long des bords des forêts; mais personne n'ouvre plus sa porte à l'étranger qui passe, et ne lui offre plus le toit, le pain et le sel. On envahit beaucoup moins l'héritage de son voisin à main armée; mais on l'escrime beaucoup plus par faux ou écritures publiques et privées. On n'enlève plus les filles et les vauxes pour en user selon son droit, mais vous avez des sociétés de débauchés qui flagellent les femmes et les marquent de la pointe du couteau; les jaloux du douzième siècle l'enfonçaient tout à fait, nos jaloux à gants jaunes ont calculé l'épaisseur de l'épiderme qu'on peut arracher sans risquer de se commettre avec le bourreau. Si cela s'appelle de la civilisation, c'est que cela s'appelle de la civilisation, voilà tout; reste à savoir ce que veut dire civilisation.

Jamais a-t-on fait si bon marché de son honneur qu'à l'époque où nous sommes, et cela sous quelque aspect qu'on prenne ce mot à mille faces? Honneur politique, voyez; honneur commercial, voyez; honneur de famille, voyez. Quand on désire avoir une conscience, c'est pour pouvoir la vendre; car il y en a de si misérables, qu'ils n'ont même plus cela à brocauter. De tous les honneurs, celui qui semble le plus oublié, c'est celui du nom; l'individualisme est arrivé à ce degré, qu'on se désintéresse à son aise de la vie de ses proches; on fait plus, on profite de leur déshonneur, quand cela rapporte. Tout cela tient à certaines idées de progrès, mais qui ne sont que des manières différentes de considérer les choses.

Ce n'est pas que nous combattons ces idées comme mauvaises, bien au contraire, mais nous ne les admettons pas comme bonnes; voilà tout. L'humanité a détruit les bases de morale et de sociabilité sur lesquelles elle a vécu durant des milliers d'années; elle veut en avoir de nouvelles; y est-elle arrivée? nous ne le croyons pas. Nous lui demanderions donc la permission de lui raconter l'histoire qui va suivre, et nous prions sa nouvelle moralité de ne pas s'en offenser plus qu'il ne convient pour ce qu'on doit garder de pudeur apparente. Nous osons même oser dire que la plupart de nos lecteurs trouveront qu'en cette affaire, Pierre-le-Grand agit très judicieusement et qu'ils n'eussent pas fait autrement que lui.

Car c'est Pierre-le-Grand qui est notre héros, Pierre-le-Grand, celui de tous les grands hommes qui a le plus fourni à la littérature de sujets de romans, de drames, de vaudevilles et d'opéras comiques. Qu'on nous

le pardonne donc, et Dieu fasse que nous ne rencontrions pas des auteurs de cette école littéraire qui exclut de tout intérêt dramatique certaines régions du globe et certaines générations de l'espèce humaine.

C'était à Pétersbourg, ou plutôt parmi les commencements de cette ville impériale, que nous nous sommes aujourd'hui de devenir le souverain du monde, dans une espèce de hutte en planches couverte de chaume, et d'où la fumée s'échappait à travers les ais mal joints de la porte; parmi les chants d'une douzaine de rustres, un homme se tenait seul, silencieux, et caché dans un coin. Il était assis, le dos appuyé à la muraille; sur une table placée devant lui, était une mesure de vin, le seul peut-être qu'il y eût dans tout le bouge. Cet homme regardait cette mesure avec une attention impatiente; quelquefois il étendait la main jusqu'à l'anse de fer dont elle était ornée, mais il s'arrêtait presque aussitôt, et jetait un regard vers la porte d'entrée. Cet homme attendait quelqu'un qui ne venait pas, et avant l'arrivée duquel il n'osait ou ne voulait pas entamer la mesure; la tentation était sans doute bien forte, car il essaya de tous les moyens pour y échapper: il siffla une foule d'airs, il battit le tambour sur la table, il glissa sa grande canne entre les jambes du cabaretier, au moment où celui-ci passait devant lui et le fit tomber par terre; il ajusta de plusieurs façons sa cravate à rabat, et jura tous les jurons que la langue française put lui fournir.

Cet homme, à la considérer de près, était étonné cependant un mauvais buveur; une figure maigre, des yeux d'un bien tendre, enfoncés sous des sourcils protubérants, des cheveux blancs et bien peignés, des lèvres épaisses et qui annonçaient la bonté, un air chétif, quelque chose de souffrant et de résigné; enfin, rien, ni de ces traits trop superbes, qui souent le vin par tous les pores, ni de ces grandes figures haïves, flasques et pendantes comme des ventres vides, et qui appellent la pinte à les remplir.

Contre l'ordinaire des gens du pays, tous coiffés du bonnets fourrés, il portait un chapeau en feutre orné de plumes, comme les Français de ce siècle; et contre l'ordinaire des Français, au lieu d'une épée transversale au bas de la table, il avait au côté un large couteau, et à la ceinture un poignard persan et une paire de pistoles.

Cependant les jurons grossissaient de minute en minute; deux fois déjà, l'impatient avait décoiffé son broc, et l'avait penché vers son goblet, et deux fois il avait repoussé en jurant, mais non plus contre celui qu'il attendait, mais contre lui-même, contre sa propre conscience qui l'empêchait de se verser à boire et de se satisfaire; il s'immuait en grouillant entre ses dents et avec un léger accent gascon: — imbécile! poltron! goulu!

Puis un moment après il supprimait ses exclamations; et sa physionomie prenait quelque chose de noble; on eût pu y lire une sorte de haute pitié pour lui-même.

Enfin, le supplice de Tantale auquel il était exposé cessa par l'arrivée de deux hommes. Quand celui qui marchait le premier entra, le cabaretier ôta son bonnet, et se précipita à ses genoux; le nouveau venu prit le cabaretier par la barbe et le relevant avec prestesse, il lui dit précipitamment:

— Ce n'est pas moi.

Le moujik comprit suffisamment que l'arrivant ne voulait pas être reconnu. Celui-ci continua à marcher vers le fond de la salle, et s'étant approché de la table où était le vin, il découvrit le broc, et dit à l'homme qui était entré avec lui:

— Tu vois, Minski; Villebois n'en a pas bu une goutte.

— Pas une goutte, sire, dit celui qui avait si long-temps attendu.

— Une fois n'est pas coutume, répliqua celui qu'on avait appelé Minski.

On s'attabla, et pendant que Pierre versait le vin, la conversation s'établit parmi le choc des godalets.

— Monsieur, vous m'en voulez beaucoup, dit Villebois en trinquant avec Minski; vous me reprochez sans cesse ma seule distraction.

— Moi! fit Minski brusquement; pas le moins du monde, monsieur de Villebois; vous aimez à boire, c'est une passion comme une autre.

— Une passion moins à creuser que celle du jeu, Minski, reprit Pierre-le-Grand; tu sais ce qu'elle est dite.

— Vous qui les avez toutes deux, sire, répliqua Minski assez brutalement, vous pouvez nous dire quelle est la plus mauvaise.

— Il n'y a pas de passion mauvaise quand on les domine, répondit Pierre; et l'on ne peut pas dire que l'une ou l'autre m'ait fait faire quelque faute sérieuse.

— Aussi on vous appelle Pierre-le-Grand, dit Villebois.

— Voilà les flatteries qui vous plaisent, sire, reprit Minski.

— Vous m'en voulez toujours beaucoup, recommença Villebois d'un ton parfaitement doux.

— Moi, point; vous aimez à dire de jolies phrases à la française, c'est une manie comme une autre.

— Elle est moins insupportable que celle d'être un insolent brutal, répliqua Pierre.

— Sire, répartit Minski, vous qui adorez les flatteries de l'un, et excusez les brutalités de l'autre, vous devez savoir au fond de quelle manière est le meilleur dévouement.

— Je ne le sais pas encore, monsieur, dit Pierre, et j'espère que ce jour me le montrera. Il s'agit de prendre à la Sibérie ses dix meilleurs navires, et ses deux mille marins les plus déterminés.

— Sire, dit Villebois, donnez-moi dix barques et cinq cents hommes résolus, et j'ai les coule bas en deux heures.

— Ce ne serait que la moitié de ce que je veux faire, mon cher Villebois, dit Pierre; non seulement il faut ôter ces vaisseaux à la Suède, mais encore il faut que nous les gardions.

— Alors, c'est une ruse abominable, reprit le Gascon, quelque guet-à-pens dont je me sens tout à fait incapable, et dont Minski se chargera sans doute avec plaisir.

— Avec plaisir? et sobriété, répartit Minski.

Cette fois, Villebois le regarda avec une douceur caressante, et reprit: — Vous êtes beau joueur, Minski?

— Je le crois.

— Voulez-vous parier cinq cents roubles que je vous coupe les oreilles que vous avez très longues, et le nez que vous avez très court?

— Je veux bien, reprit Minski en se levant, et en tirant à moitié une grande épée qu'il portait au travers de la taille.

— Et moi, dit Pierre, en les prenant tous deux au collet, voulez-vous parier que je vous fais donner cent coups de fouet à tous deux?

Minski s'assit en grognant, comme un boule-dogue à la voix de son maître; Villebois resta debout, et répondit avec son air froid et doux: —

— Cent coups de fouet à chacun, cela fait deux cents, dont cent de trop pour moi, et cent de moins qu'il ne faut pour votre trésorier Minski; mais, comme il a coutume de prendre sa part à celle des autres, il se chargera, s'il vous plaît, de la mienne, comme il a fait de ma solde du mois dernier.

— Je vous l'ai loyalement gagnée à l'ombre, M. de Villebois.

— Et tu as aussi loyalement gagné tous les coups de fouet, M. de Minski, répliqua Villebois.

— Ah ça! vous tairiez-vous tous deux? reprit Pierre; et serez-vous toujours comme deux chiens bargeux toujours prêts à vous déchirer?

— Je vous écoute, sire, répondirent-ils ensemble.

Mais les regards qu'ils échangeaient voulaient dire, de la part de Minski: je ne serai satisfait que quand j'aurai fait chasser d'ici cet intrigant de Français, qui sous prétexte de quelque courage, et pour avoir battu une fois ou deux les vaisseaux suédois, est devenu amiral et favori de l'empereur; et de la part de Villebois: ce lordard de Russe me déplaît, et il n'a pas besoin d'être un voleur pour que j'aie envie de lui couper la figure.

Cependant, ils se tinrent pour avertis d'écouter paisiblement l'empereur, attendu qu'il les regardait d'un air qui promettait peu de patience pour leurs éternelles querelles. Pierre commença donc à leur donner ses instructions.

— Mon frère et ennemi Charles XII, dit-il, vient de m'envoyer un ambassadeur pour traiter de la paix: mais son ambassade est plutôt une insulte qu'une démonstration d'amitié, car il a expédié son message sur une escadre de dix navires parfaitement armés en guerre, et qui pourraient bien avoir mission, si les affaires ne s'arrangent pas, de reprendre les hostilités, en incendiant mes chantiers, et en bombardant Saint-Petersbourg. Il est de fait que si la fantaisie leur en prenait, nous ne sommes pas en mesure de les en empêcher.

— C'est ce que nous verrons, dit Villebois.

— C'est ce que je ne me salue pas de voir, ajouta Pierre; j'ai un autre projet; ce projet le voici: Ce matin, lorsque j'ai vu l'arrivée de la flotte suédoise, j'ai fait semblant d'être absent de Saint-Petersbourg pour ne pas être forcé de recevoir tout de suite les envoyés suédois et de répondre sur l'heure à leurs propositions. Par mon ordre, Lefort a dit que j'étais allé jusqu'à Arkangel, et que je reviendrais sous peu de jours, mais que l'impératrice recevrait M. de Maldak, l'amiral suédois, et qu'elle l'attendait demain avec ses officiers. Comme tout cela s'est passé aujourd'hui, Catherine qui est à Jelaguen, à une lieue de Saint-Petersbourg, Catherine n'est prévenue de rien, et c'est toi, Villebois, qui vas partir tout à l'heure pour lui annoncer cette nouvelle et la ramener secrètement ici. Un traineau te conduira jusqu'à son palais d'été, et ce traineau vous ramènera de même durant la nuit.

— Est-ce là tout ce que j'ai à faire? dit Villebois.

— Tout pour aujourd'hui; mais demain je te chargerai d'une mission qui te plaira mieux; tout à l'heure je te la dirai. A toi, Minski. Tu vois cette sacochette?

— Oui, sire.

— Elle est pleine d'or: je l'ai prise dans mon trésor particulier, parce qu'il lui que Lefort ignore l'usage que j'en veux faire; usage que sans doute il condamnerait, et qui peut-être il serait capable de dénoncer et de prévenir. Écoute-moi bien: demain, pendant que l'impératrice donnera audience à MM. les Suédois, audience excessivement longue, tu te déguiseras en moujik. Si quelques marins suédois descendent à terre, tu les aborderas, tu leur parleras à boire, tu les embaucheras et tu les charges d'embaucher le plus grand nombre possible de leurs camarades. Parle-leur beaucoup de Villebois, qui de petit officier de marine qu'il était en France, est devenu amiral en Russie.

— Je ne vois pas, dit Minski, où vous mènerez tout cela; une centaine de matelots payés dix fois ce qu'ils valent, voilà tout.

— Imbécile, dit l'empereur avec impatience, laisse-moi finir. Lorsque tu en auras gagné un certain nombre, renvoie-les à leur bord en leur promettant 500 roubles par matelot qu'ils ramèneront avec eux à la nuit

close. Pendant ce temps, l'impératrice retiendra au palais les officiers qu'elle aura invités à un festin pompeux et interminable.

— Je n'y comprends rien, dit Minski.

— Tu es plus brute à jeun que Villebois après boire; écoute donc. Le rendez-vous donné aux matelots pour s'échapper de leurs navires sur les chaloupes mêmes de ces navires sera peu minuté: à minuit aussi sera le moment le plus brillant de la fête; eh bien! à cette heure et lorsque les déserteurs s'approcheront du rivage, au lieu de les accueillir silencieusement comme des amis qui reviennent, les barques qui gardent la côte les recevront à coups de fusil comme des ennemis qui tentent une décente. Tu comprends la confusion qui en résultera. Ce sera de tous côtés un soulèvement général. On annoncera en pleine fête que les Suédois ont tenté un débarquement, et l'impératrice ordonnera d'arrêter immédiatement les officiers qui seront au palais. Pendant ce temps, Villebois, à la tête de toutes les barques du port, sera prêt à aborder les vaisseaux suédois privés de tous leurs officiers et de bon nombre de leurs matelots. S'ils se défendent, tant mieux, nous dirons qu'ils ont attaqué.

— Mais c'est une trahison, dit Villebois.

— Sans doute, répondit Pierre, une trahison des Suédois qui, pendant que leurs officiers endorment la surveillance de l'impératrice dans une fête, et assurés qu'ils sont de l'absence de l'empereur, tentent un débarquement pour incendier nos chantiers. Qui osera dire le contraire? car enfin ce n'est pas nous qui aurons amené au rivage les chaloupes suédoises et les matelots qui les monteront. Si elles ne sont pas nombreuses, c'est que beaucoup auront regagné leurs vaisseaux. Si nous nous sommes emparés de la flotte, c'est pour nous défendre de cette étrange agression: et comment ne pas croire à cette agression en voyant leurs forces et la quantité de vaisseaux envoyés pour conduire une ambassade. Je sais bien au fond, que ce n'est qu'une sottise ostentation de Charles XII, mais je puis bien n'y voir qu'un complot mis à exécution et déjoué par la surveillance de mes officiers et le courage de Villebois. Sans doute tout cela ne se passera pas sans réclamations de la part du roi de Suède, sans accusation de mauvaise foi; mais en attendant je tiendrai la flotte suédoise, je tiendrai les meilleurs marins de la Suède. D'ailleurs pendant que tout cela se passait, j'étais absent de Saint-Petersbourg; j'aurais besoin de renseignements, je ne comprendrais rien à cette étrange affaire; je vous promets d'être plus de six mois avant d'y rien comprendre, et six mois me suffiront pour faire les nouvelles levées d'hommes dont j'ai besoin; et puis, s'il arrive par hasard qu'au bout de ce temps la guerre recommence avec le roi Charles, je ne vois pas ce qui pourrait me forcer à donner à mon ennemi des armes contre moi en lui rendant ses hommes et ses vaisseaux.

Pierre s'arrêta et reprit après un moment d'attente:

— Comment trouvez-vous ce projet?

Minski demeura un moment silencieux et finit par dire d'un ton assez peu persuadé:

— Sans doute ce projet est superbe, mais il part d'une condition qui ne me semble pas possible à espérer. C'est qu'il descendra des marins suédois à terre.

— Il en descendra, car il en est déjà descendu aujourd'hui.

Minski se mordit les lèvres et reprit:

— Mais enfin, s'il en descend et que je ne puisse en embaucher aucun?

— Alors, dit Pierre, je te ferai pendre; car tu me prouveras que tu n'es bon à rien.

Minski ne sourcilla pas; mais Villebois se laissa aller à rire dans sa moustache.

— Mais si j'en embauche un certain nombre, reprit Minski, et que Villebois cependant ne puisse s'emparer des vaisseaux?

— Il sera pendu à ta place.

— C'est juste, dit Villebois.

— A la bonne heure comme ça, reprit Minski.

Pendu l'un ou l'autre, reprit Pierre, si l'un des deux manque à la moindre de ses instructions, sur ce, Minski, voici l'ordre du jour à son besoin, et toi, Villebois, voici la clé de la porte par laquelle tu pénétreras chez l'impératrice pour lui apprendre ce qu'elle a à faire. Songez que je ne paraîtrai pas à Saint-Petersbourg, mais que je serai aux environs et que je me charge de vous surveiller.

Pierre-le-Grand sortit et laissa Minski et Villebois en présence l'un de l'autre.

Ces deux hommes se haïssaient cordialement. Ils avaient pour cela des raisons excellentes, des raisons de nature, des raisons de cœur et des raisons de cour. D'abord Villebois était Français et gentilhomme, et Minski était Russe et esclave affranchi; Villebois ne connaissait d'autre raison que son épée, Minski était un renard rusé qui ne se battait que lorsqu'il n'y avait plus rien à tenter pour son salut. Villebois, tant qu'il était à jeun, savait cette politesse obséquieuse des sacripans qui semblent toujours désolés d'être forcés de vous couper la gorge; Minski était d'une brusquerie presque brutale. D'un autre côté, Villebois et Minski étaient fort amoureux tous deux d'une belle fille nommée Yannika, attachée à l'impératrice Catherine: tous deux en étaient également maltraités, et chacun d'eux s'imaginait que c'était à cause de l'autre. En troisième lieu, ils se partageaient la faveur de l'empereur: mais Villebois croyait que s'il n'était pas encore grand-amiral de Russie, les intrigues de Minski en étaient la première cause; et Minski était persuadé qu'il ne serait grand-trésorier que du

moment qu'il aurait chassé de la cour de Pierre, le Gascon qui le dessinait sans cesse.

Ces dispositions de ces deux hommes vis-à-vis l'un de l'autre étaient permanentes et il n'y avait rien qui pût les en détromper; elles les accompagnèrent dans tout ce qu'ils faisaient; cette haine était comme le chagrin d'Horace, elle montait en croupe du cheval de Minski et en poupe du vaisseau de Villebois. Ainsi, dès qu'ils se virent seuls en présence, une même pensée les saisit. — Si je pouvais faire perdre ce misérable, se dirent-ils chacun à part soi.

Ils se connaissaient de longue main. Villebois savait que Minski était joueur comme un Russe qu'il était, et Minski savait que Villebois était ivrogne comme un mousquetaire qu'il avait été. Ils s'accoudèrent tous deux sur la table, le Russe commença l'attaque; il toussa deux ou trois fois, et dit comme s'il eût été seul :

— Je mœurs de soif. Eh! moujick, du vin.

Villebois se prit à bâiller, à étendre les bras et à chanter; puis il murmura entre ses dents :

— Encore deux heures à attendre; c'est ennuyeux à crever.

— Est-ce que vous ne buvez pas un coup, Villebois? dit Minski.

— Est-ce que vous ne faites pas une partie d'ombre, Minski? répartit Villebois.

— Non, répondit Minski, je ne joue pas.

— Et moi, répartit Villebois, je ne bois pas.

— Soit.

— Soit.

Et tous deux croisèrent leurs jambes l'une sur l'autre; Minski en buvant un coup de vin après lequel il dit :

— Délicieux!!

Villebois en secouant les dés qu'il jeta sur la table en disant :

— Pair... Perdu! C'est impair!!! J'aurais perdu.

— Hum! fit Minski en lui-même, si je puis te faire mettre la main à la bouteille, tu seras bientôt ivre-mort, et alors tu rempliras les ordres de l'empereur si tu peux.

— Bon! fit de même Villebois, si tu touches à ce cornet, je l'aurai pipé en moins de deux heures tout ce que l'empereur t'a remis, et tu lui obéiras ensuite si tu peux.

Et leur pensée se termina à tous deux par cette même phrase :

— Et si tu ne peux pas, tu seras perdu.

Puis tous deux recommencèrent leur manège; l'un de boire, l'autre d'agiter ses dés; et leur *a-parté* se continua ainsi :

— Si je veux faire jouer Minski, dit Villebois, il faut que je boive un coup avec lui.

— Si je veux le faire boire, dit Minski, il faut que je joue une partie d'ombre avec Villebois.

Ils se regardèrent en face.

— Est-ce que ce vin est passable, Minski?

— Excellent, mais un peu capiteux. Est-ce que vous avez quelques roubles à perdre, Villebois?

— Quelques uns, pas beaucoup; je ne puis pas jouer long-temps. Voulez-vous en essayer?

— Volontiers. Faites-moi le plaisir de goûter ce vin; si vous le trouvez bon, j'en achèterai quelques centaines de bouteilles que ce moujick a eues du dernier navire français qui a abordé ici.

— Volontiers...

Tous deux s'attachèrent bien décidés, Villebois à ne boire que quelques gobelets de vin et à exciter le jeu, Minski à ne jouer que quelques roubles et à griser Villebois. Ainsi d'un côté Villebois se tenait sur ses gardes, et de l'autre Minski jouait avec ménagement; mais tous deux cependant, trop occupés du but où ils voulaient arriver, pensaient plus à attaquer qu'à se défendre. Villebois ne regardait pas que Minski lui remplassait son verre à tout coup, et Minski ne faisait pas assez attention qu'à tout coup Villebois gagnait et qu'à tout coup il doublait les enjeux. Enfin Minski n'amenait Villebois à commencer à chanter et à frapper sur la table qu'au moment où il put remarquer que de son côté il avait profondément ataqué le sac de l'empereur. Il regarda tout ce que Villebois avait d'or à côté de lui, et de l'air d'un joueur en qui sa passion s'allume, il s'écria :

— Cinquante roubles d'or sur ce dé.

— Soit.

— Cinquante roubles et un verre de vin, ajouta Minski.

— Soit. Un verre de vin et cinquante roubles, répéta Villebois.

Villebois but tout, tandis que Minski jetait son vin sous la table. Les dés roulerent et Minski perdit.

Villebois commença à rire d'un air allumé; Minski serra les poings et jura.

— Cent roubles et un pot de vin, dit Minski.

— Un pot de vin et cent roubles, répartit Villebois; buvons d'abord.

Il but tout seul et jeta le coup. Minski perdit, et Villebois lui dit d'un air déjà insolent :

— Tu n'es qu'un Russe, tu ne connais pas même la valeur des dés.

— Tu n'es qu'un chien, dit Minski, et tu es déjà ivre.

— Ivre! s'écria Villebois; apportez-moi quatre bouteilles, je veux les boire en quatre coups.

— Et moi, dit Minski, je parie en quatre coups te rattraper ce que tu m'as gagné, si tu bois les quatre bouteilles.

— C'est dit! s'écria Villebois; tu crois peut-être que le vin me trouble la vue?

— Je l'espère bien ainsi, pensa Minski.

Ils continuèrent. C'en était fait, il n'y avait plus en présence deux ennemis cherchant à se perdre; il n'y avait plus que le buveur et le joueur enragés dans leur passion et destinés à y passer tout entiers comme les malheureux qui s'accrochent aux cylindres d'une puissante machine. Villebois but les quatre bouteilles, Minski jeta les quatre coups. Villebois battait déjà le mur où il était appuyé, Minski s'arrachait déjà la poitrine. Les deux ardens coursiers étaient lancés.

— Encore une bouteille, disait l'un.

— Encore une partie, répondait l'autre. Ils burent et jouèrent. A la dernière bouteille, Villebois était ivre furieux; au dernier coup de dé, Minski n'avait pas un rouble de ceux que lui avait donnés l'empereur. Villebois riait féroce ment au nez de Minski; il avait posé son grand poignard sur l'or qu'il avait gagné, et disait au Russe en se balançant sur son banc.

— Va donc embaucher les Suédois, Minski.

Minski grinça les dents et répondait :

— Va donc porter les ordres du czar à l'impératrice.

— Tu seras perdu, Minski.

— Tu seras perdu, Villebois.

— Moi perdu! répartit Villebois; il n'y a que gris pour quelques bouteilles de vin; mais j'ai toute ma raison, j'enfilerais une aiguille avec mon épée; mais toi, où est ton or?

— Ce n'est pas ce qui me gêne, j'en ai chez moi plus qu'il ne m'en faut.

Tous deux se sentirent pris de la peur des gens qui ont mis leur espoir dans les fautes des autres. Villebois craignit que Minski n'eût véritablement de l'or chez lui, Minski appréhenda qu'il ne restât assez de raison à Villebois pour remplir sa mission près de l'impératrice. Il en fut presque convaincu lorsqu'il vit le Français ramasser tout l'or qu'il avait gagné, le mettre dans ses poches et se lever en disant :

— Il est temps que j'aile porter les ordres de l'empereur.

Villebois trembla quand Minski lui cria :

— A demain; fais en sorte que l'impératrice arrête les officiers, j'attend les matelots.

Ils sortirent ensemble de la taverne. Durant le trajet de la table à la porte, Villebois s'accrocha les jambes à plus de vingt puds de bancs, trébuchas, roula, et probablement, s'il était tout à fait tombé par terre il y serait resté. Minski espéra que le grand air l'achèverait; mais il avait à faire à une nature d'homme singulièrement vigoureuse! un de ces corps qui ont des forces pour les fatigues du devoir et de la débauche. Tout autre que Villebois, dans l'état où il était, serait mort par le contraste du froid excessif qu'il éprouva après la chaleur qu'il avait subie dans le bouge d'où il sortait. Mais cela ne l'étonna point; il part bravement deux énormes poignées de neige, s'en frotta le visage, et marcha droit au palais d'été de l'impératrice. Minski le suivit en tremblant, et, lorsqu'il le vit sortir de Saint-Petersbourg sans avoir bronché, il se considéra comme un homme perdu; une pensée lui vint en tête, une pensée de Russe et de joueur.

Si l'on trouvait Villebois étendu mort sur la route, le lendemain, il n'aurait pas rempli sa commission. Oui sans doute; mais l'empereur serait informé de ce qui s'était passé chez le moujick, et alors il deviendrait trop facilement le nom du menteur. La corde qui n'était que promise, deviendrait alors inmanquable. Une autre espérance restait à Minski, c'est que Villebois se sentirait fatigué, qu'il s'arrêterait, s'endormirait peut-être, et qu'alors il pourrait lui reprendre l'or qu'il avait dans ses poches, et puis, et puis...

Il faudrait être un bien grand psychologue pour saisir toutes les pensées vagabondes qui passent dans la tête d'un joueur ruiné, sous forme de rêve ou d'espérance; car il n'est combinaisons si bizarres, si étranges, qu'il n'invente pour faire arriver un événement qui le fasse sortir d'embarras. Toutefois, quelles que fussent ses idées, Minski suivit Villebois comme la senle chance qui lui restait de se tirer d'affaire. Quant à ce qui se passait dans la tête de Villebois, il serait encore plus impossible de le dire, tant la pensée qui naît dans l'esprit d'un ivrogne dépend d'une circonstance insaisissable. C'est souvent le dernier mot qu'il a entendu qui le détermine, et qui le fixe d'une façon invariable dans sa résolution. Quelquefois l'ivrogne passe par un million de bizarres idées, avant d'arriver à celle qui s'empare définitivement de lui.

Pour Villebois, on peut dire que tandis qu'il marchait vers le lieu de sa destination, il y avait à la fois dans son cerveau, de la pensée fixe et de la pensée vague; la pensée fixe, c'est qu'il avait à faire à l'impératrice, la pensée vague, c'était l'affaire qu'il avait avec elle. Il ne pouvait se la rappeler. Il se balbutiait mille choses, émettant dans ses propres paroles s'il ne s'en trouverait pas quelqu'une qui le remit sur la voie de ce qu'il avait à dire; mais rien ne lui revenait, et il finissait ses monologues par une phrase qu'il y ramenait sans cesse comme conclusion et pour ne pas la perdre : — C'est égal, il faut que je parle à l'impératrice.

Une de ces hallucinations subtiles qui nous révèlent un coin de souvenir qu'on cherche avec obstination, lui fit ajouter sans s'en apercevoir :

— Il faut que je voie l'impératrice en secret. Villebois s'arrêta tout joyeux, répétant :

— En secret! je dois voir l'impératrice en secret.

Ceci se ficha dans le cerveau de Villebois, et à ces deux idées réunies à grand-peine, il chercha à en réunir d'autres, et se demanda tout en marchant, tout en gesticulant, pourquoi vais-je voir l'impératrice en secret ? que diable peut-on dire en secret à l'impératrice ? C'est très flateur pour moi de voir l'impératrice en secret : c'est une très belle femme, l'impératrice ; une femme admirablement belle, et qui n'est pas insensible du tout ; et pas du tout impératrice en secret ; j'ai pourtant quelque chose à lui dire : c'est égal, quand je la verrai, ça m'inspirera, c'est selon comme je la trouverai. Allons, allons voir en secret l'impératrice qui est très belle, et très belle, ma foi !... Vive l'impératrice !...

Et c'est ainsi que marchait l'esprit de Villebois : pendant que lui-même courait au palais de l'impératrice, Minski le suivait avec ses rêves de joueur ; se disant : Peut-être le feu prendra au palais, peut-être l'impératrice sera malade, peut-être je trouverai un sac d'or par terre. C'est en vérité une singulière imagination que celle d'un joueur, et se fait des contes d'enfants qui sont si naïfs, qu'il faut en avoir été témoin pour oser y croire.

Cependant Villebois et Minski arrivèrent à peu près en même temps au palais. Villebois, après de longs essais, mit enfin la clé dans la serrure, ouvrit la porte et entra tout droit devant lui comme un brave buveur qui n'a qu'une idée, celle d'aller trouver l'impératrice, qui est très belle. Minski le suivit comme un ennemi sur sa proie. A peine l'eût-il entendu s'éloigner dans le long corridor qui aboutissait à la porte secrète qu'il entra à son tour avec le moins de bruit possible, et pénétra à tout risque dans le palais.

— Qui sait, se disait-il, il y a peut-être un trésor dans le palais, peut-être pourrai-je dérober le trésor. Le digne joueur ne se démentait pas : s'il eût fait clair de lune, et qu'il eût été poète, il n'eût pas désespéré d'ensacoher les rayons d'argent de la blanche Phébé. Cependant, les pas de Villebois se perdirent dans l'espace, et Minski arriva dans une vaste antichambre circulaire, où aboutissaient la porte des appartements de l'impératrice, et celles des logements de ses femmes. Minski, à moitié gelé, s'approcha du poêle, encore tiède, qui échauffait cette antichambre ; et désespérant de recevoir du ciel ni argent, ni inspiration, pour en trouver, il se coucha résignément sur le poêle, comme une brave brute de Russe, se disant : — A demain la corde et le knout, dormons si c'est possible.

Or, il faut vous dire que ceci se passait à Pétersbourg, Catherine se mourait d'ennui et de colère à Jelaguen ; et ne sachant que faire, elle se plaignait de son mari.

— Il me délaisse, disait-elle : sans doute l'impératrice ne peut se plaindre, mais la femme a de quoi pleurer. Assurément il n'est pas une résolution un peu grave, qu'il prenne sans me consulter ; mais lorsqu'il a encore quelque envie de se divertir, ce n'est plus moi qu'il choisit. Autrefois il me servognaît : qu'avec moi ou Lefort. Maintenant il boit avec le premier venu.

C'est qu'il ne faut pas vous imaginer que Catherine fût une impératrice Poupador, toujours la poudre à l'œil, les mains à l'eau rose, les ongles faits, et le visage pommadé. Catherine était une forte femme, haute en couleur, magnifiquement vêtue quand il fallait rêner, mais qui n'avait pas dans tout son cabinet de toilette une bouteille d'eau de senteur à la Berry, ni un pot de blanc royal à la Maintenon. En ce moment elle était à moitié déshabillée, les deux pieds nus sur le revers du poêle de sa chambre, les coudes sur ses genoux, et le menton dans le creux de ses mains. Sa femme de service qui causait avec elle, la peignait, car Catherine avait des cheveux comme Vénus à se voiler jusqu'à la cheville.

Tout à coup on frappe à la porte de la chambre ; et à la manière impérative dont on frappe, à l'arrivée inopinée du frappant, par cette porte secrète, à l'heure au moins indue de la nuit, l'impératrice se dit :

— C'est l'empereur ! c'est l'empereur !

Tête de femme va presque aussi vite que tête d'ivrogne ou de joueur. — L'empereur m'abandonne, disait un instant avant Catherine ; c'est l'empereur qui revient à moi, reprend-elle aussitôt.

Elle fait signe à sa chambrière de la laisser, et dès qu'elle est seule elle va ouvrir la porte de sa chambre, on entre : c'est Villebois.

Les fumées du vin, que le froid avait engourdis, s'étaient légèrement réchauffées depuis que Villebois était entré dans l'atmosphère tiède du palais ; mais à peine fut-il dans l'air presque brûlant de l'impératrice, que ces fumées s'exaltèrent et roulérent comme un orage dans sa tête.

A son aspect, l'impératrice recula ; et fut surprise de la visite de Villebois, elle lui demanda ce qu'il voulait. Villebois, cette fois, avait fermé la porte derrière lui et s'y tenait appuyé, regardant avec des yeux d'ivrogne cette grande et belle femme qui était devant lui, dans un état plus que provoquant. L'impératrice renouvela sa question, et Villebois, toujours magnifiquement ivre, lui dit :

— Vous êtes la plus belle femme de l'univers, et je viens vous le dire en secret.

L'impératrice connaissait les mœurs de Villebois, elle connaissait ses ivresses, elle savait que quelquefois elles étaient très drôles, et d'autres fois très féroces. Ce soir-là, l'air de Villebois était de ceux qui promettent qu'on poignardera son meilleur ami s'il veut mettre obstacle à notre désir. Que dire enfin... nous ne voulons faire ici un tableau luxurieux, ni une peinture grossière... mais l'ivresse d'un côté, la frayeur de l'autre, furent si puissantes, que Catherine descendit de son rang d'impératrice pour revenir, en réalité et non en souvenir, à ses premières

années où plus d'un ivrogne obtint pour quelques roubles ce que Villebois emporta par la force et la menace.

Il n'y a qu'une femme qui peut révéler à l'humanité ce qui se passe en sa tête et en sa pensée lorsque pareil malheur lui arrive. Et encore faudrait-il, pour la circonstance dont nous parlons, que cette femme fût impératrice ; encore faudrait-il qu'il lui arrivât ce qui arriva à Catherine lorsque le brutal qui l'avait si odieusement outragée s'endormit bravement, comme fit Villebois, dans le lit impérial de l'impératrice, et se mit à ronfler avec la quiétude d'un curé qui vient de commettre une bonne action. Catherine resta une bonne demi-heure droite, en face de ce pourreau dormant, un couteau à la main, et se demandant si elle ne devait pas l'égorger, quitte à appeler quelqu'un pour jeter ensuite le cadavre dehors. Elle se le demanda sans doute beaucoup, mais probablement elle ne se répondit jamais oui, car elle ne le fit point. Mais une idée, une idée de femme (un homme n'eût jamais eu une pareille idée), une idée inouïe enfin passa par la tête de l'impératrice. Son poignard lui tombe des mains. Elle considère Villebois. Villebois dort du sommeil des justes ; les canons d'un vaisseau de ligne ne l'eussent pas éveillé. Catherine était grande et forte, elle se décide, elle l'enlève dans ses bras, elle...

Mais pour bien comprendre ce qui arriva, il faut retourner un peu en arrière et raconter les événements qui avaient lieu en même temps dans un autre coin du palais ; c'était une autre aventure non moins singulière.

Minski, à moitié endormi sur son poêle, assiégé de ce cauchemar du joueur, où les dés et les cartes dansent des rondes devant les yeux, désespérait de rattraper son or et ne rêvait que vengeance : en ce moment il eût assommé Villebois, s'il l'eût tenu. Il ruminait ainsi dans un état de somnolence inquiète, lorsqu'un bruit léger l'éveilla tout à fait ; et, à sa grande surprise, il aperçut un homme enveloppé d'un vaste manteau et qui s'avancait dans l'antichambre avec précaution. Dans le premier moment, Minski n'avait pu remarquer par quelle porte cet homme avait pénétré, et l'idée lui vint aussitôt que c'était Villebois qui sortait de chez l'impératrice. Minski sentit un mouvement de rage et de colère qui le poussa à s'élaner de son poêle sur Villebois pour l'attaquer à l'improviste ; mais un reste de crainte de la vigueur de Villebois, et puis l'idée que l'impératrice le suivait sans doute pour monter en traîneau avec lui, le retinrent immobile à sa place.

Toutefois la curiosité de Minski commença à s'éveiller avec lui, lorsqu'il ne vit survenir personne et qu'il remarqua que l'homme au manteau comptait du bout des mains les onze portes qui aboutissaient à l'antichambre où il se trouvait ; mais la rage du Russe fut à son comble lorsque cet homme s'arrêta à la porte qui conduisait à l'appartement de Vaninka. La belle Russe qu'il adorait et qui sans doute lui préférait Villebois ; enfin, Minski se sentit pris d'un de ces accès de fureur qui font une bête féroce d'un jaloux, lorsque l'homme au manteau introduisit une clé dans la serrure de la porte et l'ouvrit doucement.

— Quoi ! pensa Minski, ce Villebois en est là ? Ah ! dussé-je y périr, il n'aura pas cette nuit le double bonheur de m'avoir gagné mon argent et de posséder celle que j'aime.

Et sur cette réflexion prompte comme l'éclair, il se précipite sur l'homme au manteau, le renverse de deux énormes coups de poings habilement portés aux yeux ; et, s'élançant dans la porte déjà entr'ouverte la referme sur lui et s'enfonce dans le couloir qui conduit à la chambre de Vaninka.

A peine a-t-il fait quelques pas, qu'une nouvelle porte s'ouvre et qu'une voix ravissante, la voix qu'il aime, se fait entendre et lui dit avec une coquetterie émue et emyrone :

— Siré, est-ce vous ? est-ce toi, Pierre, mon amour ; est-ce toi, mon noble empereur ?

A ces paroles, Minski demeura d'abord frappé de glace ; mais l'instant d'après, en vertu du courage d'un homme pour qui tout est fini, il se dit :

— Je n'en serai pas plus perdu pour ça.

Et il répond :

— Oui, Vaninka, c'est moi ; oui, mon amour.

— Ah ! viens ! je t'attends depuis long-temps, reprend Vaninka.

Et elle l'entraîne doucement, et Minski se réjouis :

— On ne peut pas me perdre deux fois !

Accepte tout l'amour offert à l'empereur, et pense qu'en pareille occurrence il faut faire les choses imperialement. On n'a jamais bien su si ce fut l'excès ou le silence avec lesquels Minski exerça son impérialisme, qui étonna la belle Vaninka, mais il est certain qu'après avoir marché d'étonnement en étonnement, ce ne fut qu'au bout d'une longue nuit qu'elle s'écria tout d'un coup :

— Vous n'êtes pas l'empereur !

Ce mot terrible ne permettait pas à Minski de pousser l'imitation impériale plus loin. D'ailleurs le jour menaçait. Il s'échappa du lit de Vaninka, se jeta hors de la chambre, s'élança dans le corridor, et gagna l'antichambre, au risque de tomber sous la main terrible de Pierre. Mais au lieu de sentir un coup mortel s'appesantir sur sa tête, à peine a-t-il fait quelques pas que ses pieds s'embranchèrent dans quelque chose déjeté en travers du sol ; Minski trébucha et tombe. Il se relève à moitié et se trouve face à face d'un homme qui dormait sur le plancher, et dans les jambes duquel il s'est enfoncé. Cet homme s'était éveillé, cet homme s'était levé sur son séant, cet homme c'était Villebois.

La manière dont ces deux ennemis se regardèrent en silence était à

faire mourir de peur ou à faire mourir de rire. Il y avait dans leurs regards un étonnement venant du retour qu'ils faisaient sur eux-mêmes; et une envie de s'étrangler réciproquement qui leur donnait la physionomie la plus extraordinaire.

Minsky eût pu dire assez facilement comment Villébois, en sortant de chez l'impératrice, avait pu rentrer dans cette antichambre et s'y endormir; mais Villébois se demandait qui avait pu le porter en cet endroit. A mesure que le souvenir de ce qui s'était passé entre lui et l'impératrice lui revenait en mémoire, une sueur glacée le gagnait, quelque chose lui serrait la gorge et l'étouffait. Enfin comme un homme parfaitement sûr de son sort; et qui ne songe pas même à y échapper, il croisa ses jambes sous lui, à la façon des musulmans, et se dit à part soi :

— C'est pour le coup que je serai pendu.

Puis par un mouvement rapide il porta les mains aux poches de son habit et y chercha l'or qu'il avait gagné à Minski; celui-ci s'en aperçut et en devina la cause.

— Tu crois peut-être que je t'ai dévalisé pendant que tu dormais? lui dit-il; mais à présent je m'en soucie de cet or comme d'une Labo de Cosaque; je n'en ai plus besoin.

— Tu en as donc trouvé d'autre, lui dit Villébois en le regardant de travers, et tu es en mesure d'obéir à l'empereur?

— Ma foi, répartit Minski, pour les ordres qu'il peut avoir à me prescrire maintenant, je ne pense pas qu'il me manque rien. Mais toi, tu as donc fidèlement rempli ceux qu'il t'a donnés hier au soir?

— Certes, dit Villébois, et j'en ai fait assurément plus qu'il ne m'a dit.

— Alors, reprit Minski, tu ne crains rien pour ta tête?

— Ainsi, répartit Villébois, tu es sûr d'échapper à la potence?

Il se regardait encore tous deux désespérés, non pas tant du sort qui les attendait, mais chacun furieux de ce qu'il croyait que son ennemi était sauvé.

Cet état de doute et d'observation eût duré encore long-temps, si un esclave ne fût entré dans l'antichambre pour allumer le feu des poêles. An bruit qu'il fit en entrant, Villébois et Minski se levèrent tous deux, s'attendant à voir apparaître des bourgeois armés de sabres et de cordes, ou tout au moins des soldats pour les arrêter. Mais l'esclave, un reconnaissant les deux favoris de l'empereur, se prosterna jusqu'à terre, et nos deux héros s'entre-regardèrent avec un étonnement dont chacun ne savait la cause que pour son compte. Se sentir la tête sur les épaules leur paraissait une merveille à laquelle ils n'osaient croire.

On ne saurait dire qu'une espérance leur entra dans le cœur; mais ce vague instinct de conservation qui tient l'homme jusque sous le tranchant du bourreau le saisit ensemble et tous deux se précipitèrent par la porte que l'esclave venait d'ouvrir, et cherchèrent à tromper la vigilance des sentinelles placées sans doute à toutes les portes du palais. Mais pas plus qu'ils n'avaient vu venir de bourreau, ils n'aperçurent de sentinelles, ils trouvèrent toutes les issues libres, et arrivèrent au milieu de la grande route, sans que personne leur adressât la parole, sans qu'un coup de fusil, à tout moment, ils s'attendaient à recevoir de quelque assassin posté sur leur passage, les vint arrêter.

Villébois se demandait s'il avait rêvé, Minski se demandait s'il ne rêvait pas. Ils échangeaient encore entre eux un regard de soupçon et une même pensée: leur vint au même moment.

— Oh! vais-je chercher ce que j'ai près de moi? se dirent-ils; il n'y a besoin ici ni d'arrestation, ni de jugement, ni de bourreau; en pareille circonstance, c'est un confident dévoué qu'on charge de se défaire de l'homme qui nous a ainsi outragés. Pardieu! voilà mon assassin.

Minski pensa cela de Villébois, et Villébois pensa cela de Minski. Aussitôt, et sans autre réflexion, ils tirèrent tellement ensemble leur grande épée et leur poignard, qu'ils reconnurent ensemble qu'ils avaient bien jugé, et qu'ils se précipitèrent l'un contre l'autre en s'écriant :

— Ah! misérable! c'est toi qu'on a chargé de m'assassiner.

Un combat sérieux comme celui de deux hommes déterminés non seulement à mourir, mais à tuer, s'engagea entre eux, et probablement l'un des deux, et tous les deux y eussent succombé, lorsqu'un officier, monté sur un traîneau, et qui accourait de ton et la vitesse de quatre chevaux lancés au galop, arriva sur le lieu du combat, et les sépara, en leur ordonnant de le suivre à Saint-Pétersbourg.

Villébois s'avança le premier vers l'officier et lui remettant son épée avec une solennité tout à fait héroïque, il lui dit :

— Monsieur, je suis prêt à vous suivre, je suis ce qui m'attend. Je subirai mon sort; mais je regrette de n'avoir pas tué cette brute russe qui est cause de tout.

Minski, que l'adresse de Villébois avait mis en désarroi, se rajusta pendant ce discours, et s'étant à son tour approché de l'officier, il lui dit, en lui remettant aussi son épée :

— Il en sera ce qu'il en sera, mais je suis désolé de n'avoir pas fendu le crâne à ce drôle de Français, sans qui bien certainement rien de ce qui s'est passé ne serait arrivé.

— Messieurs, répondit l'officier tout ébahi, c'est sans doute une faute que de vous être battus contrairement à l'okase contre le duel, mais je ne suis pas un délateur. L'affaire n'a pas eu de témoins, rendez-vous épous et suivez-moi, vous, monsieur de Villébois, près de l'impératrice qui vous attend; vous, monsieur Minski, dans la taverne d'Ivan où l'empereur est caché et desiré vous donner de nouvelles instructions.

Probablement on eût annoncé la veille à ces deux hommes qu'ils venaient d'être proclamés empereurs de toutes les Russies, qu'ils n'eussent pas été plus surpris qu'ils ne le furent par cet ordre si légitime.

Ils monterent dans le traîneau qui avait amené l'officier, et tous deux à plusieurs reprises se frottaient les yeux, se touchèrent, se regardèrent, se parlèrent pour s'assurer qu'ils étaient bien éveillés.

Arrivés aux portes de Saint-Pétersbourg, l'officier enmena Minski par des rues détournées pour gagner la taverne d'Ivan, et le noujik qui conduisait le traîneau, conduisit Villébois au palais.

Minski le premier avait puisé une fleur d'espoir dans ses méditations; il avait réfléchi que peut-être l'empereur ne l'avait pas reconnu et qu'il s'armait à tort; il ne s'expliquait pas aussi bien, pourquoi Pierre n'avait pas forcé la porte de Vaïnki et comment il l'envoyait chercher à Jelaïnen. Il savait donc qu'il y était.

Minski était demeuré immobile à la porte de la taverne lorsque l'empereur qui l'avait aperçu du fond de la salle où il était, l'appela brusquement, et Minski marcha en chancelant sur cette voie terrible, comme le malheureux oiseau que le serpent fascine et attire à lui pour le dévorer.

De son côté, Villébois, à force de ne rien comprendre à ce qui se passait autour de lui, s'était créé une explication tout à fait dans le caractère français. Il n'avait pas craint de s'imaginer que peut-être Catherine n'était pas si courroucée de son audace qu'il avait la naïveté de le croire. Il se rappela à ce propos une foule de mots plaisants qui se racontaient à l'oreille et qui parlaient de duchesses, de marquises, de princesses même, outrageusement insultées, l'une par son laquais, l'autre par son palefrenier, et qui ne s'en étaient point autrement vengées qu'en leur recommandant de prendre garde une autre fois à ce qu'ils faisaient. D'après ces souvenirs et en mesurant la distance qui sépare un laquais d'une duchesse, et un amiral d'une impératrice, il trouvait tout l'avantage de son côté, et il s'appretait à aborder Catherine avec cette humilité hautaine qui demande une grâce qu'elle est sûre d'obtenir.

Mais tous ces beaux rêves tombèrent à la porte du palais, et ses suppositions changeant de cours, Villébois ne douta plus que ce ne fût pour le réserver à un supplice long et plein de tortures qu'on l'avait ainsi attiré à Saint-Pétersbourg. Ce fut donc le cœur battant d'effroi et le visage pâle qu'il passa le seuil du salon où l'impératrice l'attendait. Catherine était assise sur son trône, ses vêtements étaient de velours et d'or, et avec ces beaux habits, elle semblait qu'elle eût revêtu une superbe dignité qui en faisait une femme bien différente de celle qui, la veille, le corps demi-nu, les pieds sur le bord de son poêle, avait reçu Villébois. Celui-ci en la voyant ainsi ne douta pas que sa dernière heure ne fût venue, et comme il y avait au fond de ce caractère d'ivrogne, une bravoure chevaleresque qui ne redoutait rien tant que de paraître avoir peur de quelque chose, il s'avança au milieu de la salle, et mettant un genou à terre, il dit à Catherine en se découvrant et en baissant la tête :

— Me voici, madame.

Catherine fit signe à quelques femmes et à quelques courtisans de s'écartier et attacha sur Villébois un regard dont il nous est impossible de dire l'expression. Il y avait à la fois sur le visage de Catherine un sentiment de honte et une volonté d'audace, un fond de colère et une envie de rire qui tenaient de cette multiplicité et de cet assemblage incohérent d'idées dont une tête de femme est seule capable.

— C'est donc vous, monsieur? lui dit-elle sévèrement. Est-ce donc pour faire excuser votre conduite d'hier que vous arrivez si tard aujourd'hui?

Villébois confondu baissa la tête encore plus bas et murmura d'une voix sourde :

— Ah! madame, il n'est point de pardou pour un criminel pareil au mien.

— Eh! monsieur, reprit Catherine, où en seriez-vous s'il n'y avait pas de pardon pour un pareil crime, car il me semble que ce n'est point la première fois que cela vous arrive?

La manière dont Villébois releva la tête à ce moment eut quelque chose de si superbement étonné que Catherine faillit éclater de rire. Cependant elle garda son air sévère pendant que Villébois répétait d'une façon de surprise inouïe :

— Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive?

— Non, monsieur, non, répondit vivement Catherine, ce n'est pas la première fois que vous osez vous présenter devant moi dans un état d'ivresse qui ferait honte au dernier esclave.

— Hélas! répartit Villébois, c'est cet état d'ivresse qui est la seule cause de...

la seule cause qui... la seule cause enfin...

Ah! la femme, la femme! Catherine le laissait dire, elle riait de la figure, de la terreur, de l'embaras de Villébois! Rire c'est si bon; mais rire de cela! oh! la femme, la femme! Enfin elle interrompit les phrases suspendues de Villébois et lui dit :

— Oui, monsieur, j'aime à croire que l'ivresse est la seule cause de ce que vous avez fait.

— Madam, oh! je n'ose y penser, répondit Villébois en baissant son front jusqu'à terre.

— Oui, monsieur, reprit sévèrement Catherine, j'aime à croire que l'ivresse est la seule cause qui vous a fait vous abandonner à un sommeil dont rien n'a pu vous arracher, après que vous m'avez eu dit les instructions de l'empereur, ivresse qui vous a empêché aussi de me ramener à Saint-Pétersbourg, comme cela vous avait été ordonné.

Villébois releva la tête. L'impératrice continua :

— Ainsi, monsieur, j'ai été forcée de venir seule avec un esclave, et de compromettre, par votre faute, le secret de mon arrivée, qui ne devait être connu que de vous seul.

A ce moment Villebois regardait l'impératrice dans un état d'ébahissement qui tenait de l'idiotisme et de la folie :

— Oho, reprit-il en se frottant les yeux, j'ai dit à Sa Majesté que l'empereur?...

— Ohi, monsieur, vous m'avez dit que l'empereur me chargeait de recevoir les ambassadeurs suédois; vous m'avez dit dans quel but; vous l'avez fait même, avec une présence d'esprit et une lucidité qui ne m'avaient pas fait prévoir qu'un moment après...

— Qu'un moment après je?... dit Villebois en bégayant et avec une sorte d'égarément.

— Qu'un moment après, ajouta rapidement Catherine, vous vous endormiriez comme une brute à la porte de mon antichambre.

Villebois se releva complètement; mais ce mot de brute le choqua tellement qu'il fut sur le point de se récrier, et de chercher à prouver qu'il avait fait autre chose que dormir. Mais un instant de réflexion, si on peut appeler réflexion le doute qui s'éleva en lui sur la réalité de ce qui s'était passé, et de ce qui se passait encore, lui ferma la bouche; et l'impératrice lui désignant une place à côté d'elle, lui dit :

— Les envoyés suédois vont arriver, restez près de moi, et n'oubliez pas de me secourir dans mes efforts pour les retenir toute la journée hors de leurs vaisseaux.

Villebois obéit, et sur un signe de l'impératrice, les courtisans se rapprochèrent ainsi que les dames de la cour. Parmi celles-ci Villebois put remarquer la comtesse Vaninka qui s'avança hardiment, et à laquelle l'impératrice, fort étonnée de la voir à Pétersbourg sans son ordre, demanda ce qu'elle était venue y faire.

L'esclavage de la noblesse russe n'était pas à cette époque ce qu'il est aujourd'hui. Ce despotisme qui fait qu'il n'y a plus en Russie qu'un homme qui est l'empereur, et des esclaves de divers étages; ce despotisme n'était pas encore si parlantement assis, qu'il imposât silence à toute parole. Si on n'osait agir contre lui, on osait du moins lui parler.

Malgré le ton de sévérité de l'impératrice, la comtesse Vaninka qui était fille d'un de ces boyards possesseurs de terres immenses et de nombreux pays, que Pierre était forcé de ménager, la comtesse Vaninka répliqua avec hauteur :

— Madame, j'ai cru que l'empereur était à Saint-Petersbourg.

— Et qu'avez-vous à faire à l'empereur? s'écria avec colère Catherine.

— Madame, j'ai à lui demander justice.

— Je crois, reprit amèrement Catherine, qu'il vous rend toute celle que vous méritez.

— Celle que je mérite veut du sang, madame, et je ne pense pas avoir encore demandé la tête de personne.

Ceci faisait allusion à quelques antécédents très connus et très anciens de Catherine; mais la pâleur de l'impératrice à cette réponse eût donné lieu de croire qu'on avait touché à quelque exigence plus récente, si quelqu'un avait pu être dans le secret de sa pensée. Et en vérité je crois qu'il est temps de faire pénétrer le lecteur dans ce secret si nous ne voulons pas qu'il prenne notre récit pour une mystification, comme Villebois qui depuis quelques heures pensait vivre dans les espaces imaginaires.

Il y a dix sortes d'auteurs de romans et de nouvelles; les uns qui amassent toutes les coutumes d'une époque autour d'un fait imaginaire et en font un roman de couleur locale, d'autres qui prennent un fait historique et l'expliquent par les passions de tous les temps, n'empruntant aux choses passées que l'acte et les noms des personnages. Il y en a une troisième espèce; c'est celle qui n'invente rien, mais qui s'approprie tout ce qui lui convient dans les livres et les conversations pour en faire une histoire où il y a de tout. Enfin il y a une espèce d'écrivains qui n'inventent rien, et qui ne s'approprient rien, mais qui répètent tout naïvement par la plume ce qu'ils ont entendu par l'oreille. Or, je déclare que l'histoire que je raconte n'a été révélée moi pour moi par un Russe de mes bons amis. Il avait trouvé le fait de Villebois cité dans je ne sais plus quel livre, et m'avait témoigné son étonnement de ce que celui qui l'avait cité en avait si complètement ignoré les détails. Je les lui demandai; il me les donna.

Ceux qui précèdent et ceux qui vont suivre ne m'appartiennent pas. Or, lorsque Pierre-le-Grand avait détaillé son honorable plan politique à Minski et à Villebois, il était sorti pour prendre quelques mesures très nécessaires à l'exécution de ce projet. Mais Pierre-le-Grand, tout grand qu'il fût, avait à côté de son empire à créer, de très petits intérêts à ménager, et fort souvent son très vaste esprit se laissait voir par la très petite science des proverbes.

Il avait voulu faire d'une pierre deux coups.

Ainsi, en associant Catherine à l'exécution de son guet-apens contre les Suédois, il rendait justice à la femme de résolution et de courage qui l'avait suivi plus d'une fois de ces heures de désespoir où souvent il perdait la tête. Mais en l'éloignant de Jelaguen, il cédait à la crainte que lui inspirait la femme jalouse et hautaine qui, en plein bal, avait craché au visage d'une maîtresse de son mari, et qui plus tard en avait fait fouetter une devant ses gens. En même temps il s'assurait le moyen de s'introduire à Jelaguen et d'y passer une nuit d'amour avec la comtesse Vaninka, sans craindre ces visites imprévues que Catherine lançait souvent au milieu de la nuit chez toutes les dames de son palais; ce qui rendait les entrevues prolongées fort difficiles avec elles.

Catherine se doutait bien que Pierre savait trouver, hors du rayon de sa surveillance, des distractions ou des occupations assez fréquentes. Mais celles-là ne lui inspiraient aucune crainte. Elle oubliait trop, ou peut-être, elle se souvenait assez de la condition où Pierre l'avait prise. Si elle l'oubliait, c'est qu'avouglée comme sont les parvenus, elle ne pensait pas qu'il y eût une autre femme, parmi celles d'une classe obscure, qui pût inspirer une passion égale à celle qu'elle avait inspirée, ou qui eût l'ambition et l'adresse de saisir une fortune pareille à celle qu'elle s'était faite. Si elle s'en souvenait assez, c'était sans doute pour se rappeler tout ce qu'avaient suscité de haïnes contre Pierre-le-Grand, la répudiation d'une fille de haute naissance et l'élevation au trône d'une vivandière. Il avait couru trop de dangers pour tenter deux fois la même épreuve. Quelle que fût enfin la raison qui rassurait Catherine sur les amours populaires de son mari, elle avait gardé toutes ces craintes pour les intrigues de cour.

Elle savait que les boyards y poussaient. En effet, quelque appui qu'elle eût trouvé dans le bas peuple, qui l'adorait comme son représantant sur le trône, elle savait trop bien que tout le secours qu'elle en pourrait tirer, en cas de répudiation, n'aurait pas au-delà de quelques centaines d'esclaves qui se feraient tuer sur la place publique en criant : vive Catherine! tandis que les boyards applaudiraient à l'élevation de quelque fille noble et lui soutiendraient de tout leur pouvoir sur leurs esclaves, et de toute leur servilité vis-à-vis l'empereur.

Il ne faut pas penser que la réponse que Catherine fit à la comtesse Vaninka lui fut inspirée par la connaissance qu'elle avait de son intimité avec Pierre. Certes, si Catherine avait su jusqu'où les attentions de Pierre avaient été poussées pour cette belle jeune comtesse, ce n'est point ainsi qu'elle l'eût reçue lorsqu'elle se présenta; ou plutôt Vaninka ne se serait point présentée, car elle eût peut-être déjà disparu de la cour, peut-être serait-elle morte par accident. Il ne faisait pas assés vivre quand Catherine soupçonnait des intrigues qui pouvaient l'alarmer. Elle ignorait donc la vérité; mais une fois Pierre avait regardé Vaninka cinq minutes durant, et Vaninka s'était laissé regarder. Cela avait suffi à Catherine pour la prendre en suspicion et pour lui dicter la répartie sèche qu'elle lui avait adressée.

Soit que Pierre-le-Grand, malgré la violence de ses volontés, ne trouvât pas mauvais que sa femme défendît ses droits par des moyens qui ne répugnaient nullement à ses propres habitudes; soit que, malgré ses infidélités, il eût une vive affection pour l'impératrice, soit qu'il fit les mêmes calculs qu'elle faisait, il se cachait avec soin; et sa liaison avec Vaninka avait gardé un mystère qui avait trop épuisé la jalousie d'une femme et celle de deux rivaux. Il est facile de comprendre que ce n'avait dû être que par une extrême prudence qu'ils étaient arrivés à ce mystère, et qu'une occasion de se voir une nuit entière dut être pour ces deux ansans un de ces bonheurs dont ils profitaient avec l'ardeur d'écloiers en maraude.

Aussi, dès que l'empereur jugea qu'Villebois devait être parti de Jelaguen avec l'impératrice, il s'y rendit de son côté en toute hâte. La belle Vaninka était prévenue; elle attendait l'empereur avec anxiété, car elle avait d'importantes choses à lui demander, et elle n'était pas sûre que l'empereur fût en état de les entendre.

C'est que les reproches de Minski étaient vrais. C'est que souvent la belle et fière Vaninka avait dû recevoir les caresses avinées de son maître et la soumission d'un esclave. Mais que ne pardonne point la passion! nous ne parlons pas de l'amour, mais de l'ambition, et cette passion occupait complètement le cœur de la belle Vaninka. Ceci peut expliquer comment Minski put jouer pendant si long-temps le rôle de son maître sans être reconnu.

Dependant l'empereur s'était heureusement contenu ce soir-là, et il était arrivé fort dispos de corps et d'esprit jusqu'à Jelaguen. Il avait pénétré par la même porte secrète par laquelle étaient entrés Minski et Villebois. Nous avons rapporté la manière dont Minski l'arrêta lorsqu'il était sur le point d'entrer dans l'appartement de Vaninka, et c'est ici qu'il est nécessaire de reprendre notre récit. C'est à ce moment que se passa une scène qui a besoin de toute l'autorité de l'histoire pour être crue.

L'énorme coup de poing ou plutôt les deux énormes coups de poing de Minski avaient parfaitement porté, Pierre en avait été la fois ébloui et étourdi, il avait vu ce que le peuple appelle si pittoresquement un million de chandeliers, et avait été renversé du coup. Il s'était relevé, furieux d'abord de la fureur d'un homme battu, ensuite de la fureur d'un empereur battu, et enfin de la fureur d'un amant battu. Mais au moment où il allait se ruer sur l'ennemi qu'il croyait lui être échappé, il fut de nouveau heurté violemment par un corps inerte qui lui tomba sur les épaules et roula jusqu'à terre, et se retournant avec violence, il se trouva face à face avec l'impératrice, le corps de Villebois entre eux deux.

— Vous ici, sire!

— Vous encore ici, madame!

— Que venez-vous y faire?

— Pourquoi n'avez-vous pas obéi à mes ordres?

Ces questions furent faites avec un tel étonnement et une telle rapidité que chacun n'entendit point ce de l'autre. Cependant l'empereur, tout irrité qu'il fût, regarda ce corps immobile qui était à ses pieds et demanda ce que c'était.

— C'est votre messager, sire, c'est Infante Villebois.

— Ah! c'est donc lui, s'écria l'empereur en tirant son poignard, lui qui tentait l'heure à en l'audace de me frapper au visage!

— Vous êtes ivre comme lui sans doute? reprit Catherine; c'est moi qui viens de porter en cet homme qui s'était endormi dans ma chambre de ces coups de brute qui le tuent.

— Ce n'est donc pas lui, dit Pierre en remettant son poignard à sa ceinture, et en grondant du ton sourd d'un homme qui croyait tenir sa vengeance et qui est obligé de la chercher ailleurs. C'est donc vous?

— Non, non, je ne vous avais frappé, sire; mais ne reprenez pas votre poignard dans votre ceinture, il faut que cet homme meure.

— Et quelle en est la cause?

— C'est que Sûl ne vous a pas frappé, il m'a outragé, sire.

— Madame, il faut pardonner quelque chose à l'ivresse, dit l'empereur avec impatience, préoccupé à la fois de l'idée des coups de poing qu'il avait portés et de la manière dont il s'était tenu sa venue au palais.

— Sire, reprit Catherine, je vous demande la vie de cet homme, il y a des outrages que rien n'excuse.

— Eh bien, madame, dit Pierre, il sera jugé, et s'il est condamné, il péra.

— Sire, on ne juge pas de pareils coupables, on les tue.

— Pourquoi cela? dit Pierre, surpris de l'accent troublé de Catherine et de sa persévérance à demander la vie de Villebois.

— Parce qu'il faut que l'univers entier ignore l'outrage.

— Qu'est donc cet outrage, madame? s'écria Pierre.

Catherine fut embarrassée de la question et du ton dont elle fut faite. Elle comprit que dans ces sortes de crimes les mépris en veulent souvent aux victimes autant qu'aux criminels. Elle répondit :

— Que vous importe, si ma dignité de femme et d'impératrice a été assez insultée pour que je ne croie autorisée à vous demander la tête de cet homme? Vous est-elle donc si précieuse?

— Plus que vous ne pensez, et aujourd'hui plus que jamais.

— Et par quels motifs?

Alors Pierre expliqua à Catherine quel était le message dont Villebois était chargé, et quel était son propre projet. Puis il ajouta :

— Dependait si le misérable a osé vous insulter au point que vous ne vouliez plus le revoir, il mourra. Il ne faut pas que nos serviteurs puissent jamais trouver dans l'ivresse une excuse pour manquer au respect qu'ils nous doivent. Ce serait un funeste exemple.

Pendant le récit de Pierre, Catherine avait réfléchi. Lorsqu'elle avait emporté Villebois, elle avait un projet que sa rencontre avec l'empereur lui avait fait abandonner, mais lorsqu'elle observa les observations de Pierre la firent revenir; elle répondit donc après un moment de silence :

— Sire, l'exemple serait peu contagieux, car j'étais seule avec M. de Villebois lorsqu'il a osé...

— Quoi donc?

— Il était ivre, sire, et si lui-même pouvait oublier ce qu'il a fait, cette injure serait comme si elle n'avait pas été.

— Si ce n'est que cela, dit Pierre, non seulement il est homme à l'oublier, mais encore il est capable de croire qu'il n'a point quitté Saint-Petersbourg, si quelqu'un veut se donner la peine de le lui persuader.

— Vraiment? dit Catherine, revenue tout à fait à son premier dessein; vraiment? reprit-elle, on s'arrêterait sur ce mot.

Et cette pensée de femme qui l'avait saisie d'abord, lui parut si singulière du moment que son mari en devenait le complice, qu'elle voulut se donner les petites émotions de cet épreuve. En effet, c'était une si étrange position que de se dire : voilà un homme qui a été un quart d'heure le rival de l'empereur et qui ne s'en doute pas, que Catherine ne put s'empêcher de rire, et que l'empereur lui dit :

— Eh bien! madame, que décidez-vous?

— Laissez vivre cet homme, répondit-elle, car il vous est utile. Il suffit que je sois la première personne à qui il parlera lors de son réveil.

Et pour ne pas avoir à s'expliquer davantage sur sa colère et sur l'injure qui l'avait provoquée, ni sur la pensée qui l'avait si soudainement calmée, elle s'empressa d'ajouter :

— Mais vous-même, sire, qu'écrivez-vous venant dans ce palais?

De son côté, l'empereur avait eu le temps de réfléchir, et il répondit sans le moindre embarras :

— Après avoir laissé Villebois dans la taverne où je lui avais donné mes ordres, j'ai craint qu'il n'arrivât ce qui est arrivé, qu'il ne s'emvrât et ne sût point comment expliquer mes ordres; je suis accouru, mais je vois que je suis arrivé trop tard.

— Un peu tard, en effet, dit Catherine en riant.

— En effet, dit Pierre du même ton, car il s'estima trop heureux d'avoir échappé aux questions de Catherine, je suis arrivé trop tard, le misérable n'avait devancé, j'aurais mieux fait de ne charger personne d'un pareil message.

— Je le crois, reprit Catherine.

— Il y a de ces choses qu'on devrait toujours faire soi-même.

— Vous avez raison, dit Catherine toujours en riant, on devrait faire ces choses-là toujours soi-même; mais enfin ce qui est fait est fait, n'en parlons plus, et laissons-nous d'aller à Saint-Petersbourg pour y préparer le succès de votre ruse contre les Suédois.

Pierre aurait bien désiré ne point partir avant d'avoir éclairci l'affaire des coups de poing, mais cela devenait difficile en présence de Catherine; d'ailleurs celle-ci eût été absente, pénétrée par la violence dans la chambre de Vaninka, c'était voulu une éclaire qui fut toujours

arrivée aux oreilles de l'impératrice, et c'était par conséquent désigner Vaninka à sa vengeance. En outre, l'empereur n'était pas bien sûr qu'on lui eût rendu dans la chambre de Vaninka; il n'était pas sûr que Vaninka, qui le guettait sans doute, n'eût poussé la porte avec violence en entendant venir l'impératrice, et que ce ne fût ce choc qui l'eût renversé. Tout cela s'était passé dans l'obscurité, et si rapidement, que s'il n'eût senti à ses yeux la douleur des coups de poing, il eût douté d'avoir été frappé. Quoi qu'il en soit des bonnes raisons que Pierre se donnait pour s'expliquer cet événement, il lui fallut suivre Catherine à Saint-Petersbourg.

Catherine alla au palais, et Pierre courut se cacher dans la taverne où il avait donné ses ordres à Minski et à Villebois.

Pierre avait dit à Catherine de lui envoyer un officier, et Catherine lui avait adressé précisément celui qu'elle avait chargé d'aller chercher Villebois à Jelaguen. De son côté, Pierre avait ordonné à cet officier de lui amener Minski quel qu'il le rencontrât. L'officier, en exécutant d'abord l'ordre de l'impératrice, avait rencontré Minski s'escrimant avec Villebois, et il avait conduit chacun des deux champions au maître qui l'avait mandé.

Comme nous n'écrivons pas précisément l'histoire de la Russie, quoique nous ayons la prétention de faire en ce cas plus d'histoire que les historiens, nous ne demeurerons pas à l'audience que Catherine donna aux envoyés suédois, et nous retournerons à la taverne où Minski avait rejoint l'empereur.

Dès son entrée, Minski cria libre son sort écrit dans les yeux de Pierre, non point dans son regard courroucé et menaçant, mais dans le cercle bleu qui lui tournait tout autour des paupières et qui témoignait de la vigueur des poings de Minski. L'empereur fit signe à Minski de s'asseoir, et se penchant vers lui, il lui dit d'un ton sec et impératif :

— Écoute, Minski, il y a long-temps que tu désires la charge de grand trésorier?

— Sire, répondit Minski avec une douceur qui ne lui était pas habituelle, je ne désire que mériter les bonnes grâces de Votre Majesté.

— Eh bien! reprit le czar, tu es sûr de les obtenir, si tu peux me trouver un misérable dont je veux tirer une vengeance terrible.

— Il se joue de moi, pensa Minski, il me raille avant de me déchirer. Pierre continua :

— Tu connais la comtesse Vaninka, mon cher Minski?

Le malheureux se prit à trembler de tout le cœur qu'il avait.

— Apprends donc que je l'aime, dit Pierre, que j'en suis aimé, apprends ce qui m'est arrivé.

Et tout aussitôt il lui conta l'aventure de Jelaguen. Ce récit rassura Minski, car il fut certain que l'empereur ne l'avait pas reconnu. Trompé par sécurité à peine le czar avait-il achevé son récit, qu'il donna à Minski un ordre qui rendit toutes ses alarmes au malheureux. Il le chargea d'aller à Jelaguen, de voir Vaninka et de la questionner adroitement pour savoir si ce n'était pas quelque amant préleré qui avait si brutalement interdit l'entrée de son appartement.

Minski, à cette proposition, trembla de nouveau de toute son âme; il dit qu'assurément l'empereur n'avait point et ne pouvait avoir de rival, et qu'en eût-il un, il n'eût jamais osé lutter avec son maître, surtout à coups de poing; enfin, en descendant de cause, Minski, sans s'en douter, tenta contre l'empereur la ruse que celui-ci avait adoptée contre Villebois, il voulut lui persuader qu'il n'avait point reçu de coups de poing. Mais comme il y avait preuve flagrante, l'empereur ne se trouva pas en disposition d'écouter de mauvaises raisons; il ordonna donc à Minski de se préparer à partir dès qu'il aurait embauché les matelots suédois qui commençaient déjà à se répandre dans les tavernes. Nouvelle difficulté que Minski avait oubliée sous l'empire de son effort.

Presque aussitôt l'empereur le quitta pour inspecter les travaux de sa ville de Jacou à n'être reconnu de personne, et Minski demeura seul.

Tout l'après-midi.

Alors il reconnut qu'il s'était placé entre deux crimes également pensables, et au lieu de penser à exécuter ses ordres devenus inexécutables, il songea au moyen de faire tomber la faute et le châtiement sur un autre. Cet autre, dans l'esprit de Minski, devait être naturellement Villebois. Accuser Villebois de lui avoir soustrait l'or que l'empereur lui avait laissé, persuader à l'empereur que c'était Villebois qui lui avait donné les coups de poing et qui avait pénétré chez Vaninka, persuader à celle-ci que c'était Villebois qui s'était substitué à l'empereur, tout cela ne parut pas impossible à Minski, et il demeura une demi-heure dans cette complète immobilité de corps pendant laquelle il semble que l'esprit s'attacha plus aisément sur la trace de l'idée qu'il poursuivait. Malheureusement l'empereur n'avait rien dit à Minski de l'arrivée soudaine de l'impératrice emportant Villebois hors de sa chambre. Minski savait seulement que Villebois avait passé la nuit à Jelaguen, et il expliquait très naturellement tout ce qui était arrivé. Catherine, après avoir reçu les communications de Villebois, avait quitté Jelaguen avec un esclave et avait laissé l'ivrogne dormant dans une antichambre. C'était précisément la même faiblesse que Catherine avait dite à Villebois. Le point une fois gagné, le reste n'était que de soi-même, l'ivresse de Villebois était là pour tout expliquer.

À moitié rassuré de ce côté, Minski pensa à la manière dont il pourrait accuser Villebois de vol. Ceci était d'une bien autre difficulté. Villebois était connu pour homme d'honneur, et il ne manquerait pas de témoins à la taverne pour attester qu'on les avait vu jouer légalement deux

heures durant. Ce fut alors que Minski prit un parti désespéré, et qu'il pensa à exciter un trouble si considérable que le fil de toutes choses se perdit dans les événements qui souraient en arriver.

Dès qu'il eut pris cette résolution, Minski se rendit sur le port, entra dans quelques cabarets où se trouvaient des Suédois, et là, les insultant et excitant les ouvriers et les moujiks qui l'entouraient à imiter son exemple, il réussit à élever bientôt des querelles sérieuses. Les Suédois furent poursuivis à coups de bâton : ils étaient armés et se défendaient en regagnant leurs embarcations. Les navires en rade virent ce tumulte et envoyèrent des chaloupes armées pour appuyer leurs matelots, et bientôt tout le bord de la Néva fut le théâtre d'un tumulte effroyable. Il parvint à son comble au moment où les envoyés étaient admis en présence de Catherine. Quelques coups de feu qui furent tirés arrivèrent jusqu'à leurs oreilles ; bientôt des cris de mort aux Suédois retentirent de toutes parts, et les envoyés voulurent sortir de l'audience.

Catherine ne sachant comment s'expliquer un conflit qui ne devait avoir lieu que durant la nuit et lorsque la plupart des officiers seraient à la fête qu'elle avait fait préparer, n'osa faire arrêter ceux qui étaient présents, mais elle les engagea à attendre jusqu'à ce qu'elle se fût informée d'où venait ce trouble. Elle expédia Villebois sur le port, celui-ci, voyant la lutte tellement engagée qu'il n'espéra pas pouvoir l'apaiser, voulut y prendre part. Il se rendit à bord de l'escadre russe qui était toute préparée pour la surprise qui devait s'opérer plus tard ; et donnant l'ordre du combat, il attaqua les navires suédois avec une audace et une intrépidité qui mirent le désordre dans leurs équipages privés de beaucoup de matelots et d'officiers.

Nous avons déjà annoncé que nous ne faisons pas de l'histoire, ainsi donc nous n'avons pas à rendre compte du combat ni de ses diverses chances. Il nous suffira de dire que Villebois se rendit maître de près de la moitié des navires suédois, et que le soir venu les autres furent obligés de prendre le large en abandonnant les envoyés suédois entre les mains de l'empereur.

Celui-ci, dès que le désordre avait commencé, était rentré dans le palais, et là monté sur une tour fort élevée, il avait vu le combat, et avait admiré le courage et l'habileté de Villebois. L'impératrice s'était rendue près de Pierre, et à chaque mouvement hardi de Villebois, l'empereur s'écriait :

— Quel dimanche eût été si je vous avais écouté, Catherine ! quel homme j'aurais perdu ! et peut-être pour une parole peu respectueuse ! Quelque impertinence de Gascon ! N'êtes-vous pas charmée de ce qui est arrivé ?

Quoique ceci fût dit sans intention, cela ne laissa pas de l'irriter l'impératrice, elle ne trouvait la plaisanterie amusante qu'autant qu'elle la faisait ; aussi elle répondit avec colère :

— J'en suis tellement charmée, que je suis prête à recommencer si Votre Majesté veut bien me le permettre.

— Allons, allons, dit l'empereur qui, tout à la joie du succès qu'il voyait grandir à chaque instant, n'avait aucune envie de se fâcher ; allons, il faut oublier ces choses-là, je tancerai Villebois sur son défaut et tout sera dit ; il comprendra parfaitement que je fais semblant d'ignorer sa conduite envers vous, et il n'y reviendra plus.

— Il y reviendra se dit l'impératrice en elle-même, maître Pierre ; foi de femme, je vous en fais le serment !

Puis elle ajouta tout haut :

— Vous savez ce dont nous sommes convenus ? cela me regarde, Notre ruse a réussi car Villebois croit l'avoir rêvé.

— C'est très bien, c'est très bien. Ceci est une heureuse journée pour moi, répliqua l'empereur d'un air distrait.

Tout cela avait été dit pendant que l'empereur, armé d'une lunette, suivait le mouvement de sa flotte.

Enfin le soir vint ; et, tandis que le dehors du palais rentrait dans le silence, l'intérieur en devint singulièrement agité.

Avant d'expliquer comment, et pour en finir avec la partie navale de cette histoire, il faut dire qu'après ce malentendu, les officiers furent rendus, les vaisseaux furent gardés provisoirement, et la guerre était recommencée avec Charles XII, avant qu'on eût pu décider qui avait eu les premiers torts des Russes ou des Suédois.

Cela s'arrangea comme cela s'arrange toujours entre souverains : on se battit, et le plus fort le plus adroit, fut le plus juste, le plus grand, etc.

Cependant Minski s'était pré-enté audacieusement au plaisir, et avait facilement bâti un comte, par lequel il avait prouvé à l'empereur qu'après avoir reconnu l'impossibilité d'embarquer les matelots suédois, il avait préféré tenter le coup de main sur-le-champ. Le succès de l'affaire fit de Minski un homme d'une habileté, d'un coup-d'œil, et d'une détermination remarquables ; et l'empereur lui témoigna sa satisfaction en termes pleins de chaleur.

Vaninka était oubliée au milieu de cette ivresse politique et on attendait Villebois, le véritable héros de la journée. Mais VII eût rétabli le bon ordre dans le port avant de descendre à terre ; car dès qu'il était en mer, ce n'était plus le Villebois que nous avons vu jus-que-ici : il semblait qu'un autre eût pris l'initiative. Au mouvement de l'Océan, au bruit du canon, on eût dit que les portes de son génie s'ouvraient, et que comme un foyer lumineux caché au fond d'un sanctuaire, ce génie s'élevait au-dessus de ses rayons et s'élevait de son feu. Mais une fois l'histoire du combat passée, la porte se refermait, la clarté s'éteignait, et Villebois redevenait l'homme gauche, embarrassé et honteux, qui cher-

chait dans le vin un stimulant à la paresse de son esprit. Bientôt Villebois, précédé de ses officiers, parut au milieu des nombreux courtisans qui se pressaient autour de l'empereur ; il était tout noir de poudre, tout déchiré, il avait innocemment gardé les beautés du combat.

Pierre, en le voyant paraître ainsi, se pensa plus aux scènes de la nuit ni aux ouvrages faits à l'impératrice, il courut à Villebois, l'embrassa, et lui dit :

— Vous êtes le soutien de ma couronne, et je vous en rends un public témoignage. Madame, reprit-il en s'adressant à Catherine, offrez votre main à baiser à M. de Villebois, il est notre grand-amiral.

— Sire, reprit Catherine, pour qui c'était une joie de faire toujours marcher ses réponses sur la crête d'une équivoque, au risque d'y troubler, sire, ce que vous venez de faire pour M. de Villebois est une bien digne récompense de ce qu'il a fait pour vous, et assurément si votre couronne tient à votre tête, il n'a pas peu contribué à l'y assurer.

Le malheur de Catherine, c'était de n'avoir qu'elle-même pour confidente des plaisanteries qu'elle adressait à son mari, et à tout risque elle serra la main de Villebois pour voir s'il comprendrait. Mais un seul mot retentissait à l'oreille de Villebois, celui de grand-amiral, et sa joie eût été complète si l'empereur n'eût presque aussitôt annoncé à Minski qu'il était nommé grand-trésorier. Chacun de ces deux hommes se dit à part :

Minski.—Ce n'était pas la peine de le griser pour qu'il fût fait amiral.

Villebois.—Ce n'était pas la peine de lui avoir gagné son argent pour qu'il devint grand-trésorier.

Cependant ils en avaient déjà pris leur parti, lorsque l'apparition soudaine de la comtesse Vaninka détruisit toute cette harmonie ; elle s'avança la tête haute, en véritable princesse russe, fort peu troublée, pudiquement parlant, du malheur qui lui était arrivé, mais très en peine de la qualité du coupable et du supplice qu'on pouvait lui infliger.

Quand elle entra dans le salon, tous les personnages de cette histoire, à l'exception de Villebois, furent saisis d'un trouble cruel : l'impératrice se rappela quelle fière réponse elle avait reçue de la comtesse, Minski frémit et se cacha parmi les courtisans, l'empereur se rappela les coups de poing reçus ; Villebois, seul occupé à regarder Catherine, commençait à regretter le monologue muet que le combat l'avait forcé à suspendre, et il se disait :

— Il me semble pourtant bien que j'ai eu le bonheur...

Mais il n'allait pas plus loin, car l'accueil de Catherine le rejetait dans le doute, et il reprenait alors :

— J'ai rêvé.

Pendant ce temps, Vaninka avait mis un genou en terre devant l'empereur, et invoquant une de ces vieilles habitudes barbares qui, à cette époque, laissaient encore à la Russie une individualité propre, une allure indépendante de celle que le despotisme lui a taillée depuis, elle lui avait dit : qu'elle venait à lui comme maître souverain de l'empire et chef de toute justice, pour lui demander, en cette qualité, justice directe à lui et point à ses juges, et pour obtenir en outre que cette justice lui fût accordée sur son unique témoignage, comme il le devait à une fille de son rang.

— Je suis prêt à vous entendre, répondit Pierre, et d'un geste il fit cloigner tout le monde.

Pendant ce temps Vaninka, le rouge au visage, mais le front haut, s'était relevée et attendait que tout le monde fût retiré.

Cependant Catherine était demeurée et la comtesse Vaninka attendait toujours d'un air décidé. Mais l'impératrice, déjà irritée de sa présence, et pour qui tout ce qui rappelait un privilège de noblesse était insupportable, la mesura à son tour de son regard hautain, et lui dit sévèrement :

— Parlez, madame.

— J'ai demandé justice à l'empereur, madame, reprit la comtesse, et point à l'impératrice.

— Mais l'impératrice veut savoir ce qu'elle vous doit ! s'écria Catherine avec une violence qui ne faisait qu'accroître l'air embarrassé de Pierre.

— Ne pouvez-vous parler devant l'impératrice ? dit Pierre.

— Je parlerai devant Dieu, sire, car je suis innocente, dit la comtesse Vaninka emportée par sa morgue, et c'est pour cela que je ne puis rien dire que devant son représentant sur la terre, devant le czar.

— Elle a raison, dit Pierre, c'est un droit de notre autorité d'entendre seul la dénonciation des crimes que nous sommes appelés à juger seul.

Catherine fut donc obligée de se retirer la rage dans le cœur. Mais elle se résolut à savoir la confidence que Vaninka avait faite à son mari. L'insolence de la femme et l'air penaud de Pierre en disaient plus qu'il ne fallait à une femme comme Catherine.

Quand on veut entendre, il y a un moyen qu'on a tourné en ridicule dans nos poétiques entortillées, parce qu'il est admirablement simple, moyen qui semble excellent. Ce moyen c'est d'écouter. Catherine donc écouta. Comment écouta-t-elle ? fut-elle derrière une porte ou derrière une vitre ou une portière ? fut-elle dans un salon ou dans un couloir ? l'histoire ne le dit pas ; mais l'histoire dit qu'elle écouta et que, par conséquent, elle apprit que Vaninka était la maîtresse de son mari, et apprit l'accident qui lui était arrivé.

Catherine était cruelle ; dès qu'elle sut que Vaninka était la maîtresse de l'empereur, Vaninka fut une femme perdue ou plutôt sacrifiée, et contre la maîtresse Catherine médita dès ce moment quelque atroce vengeance. Cette vengeance s'offrit d'elle-même, lorsque la comtesse raconta

comment elle avait cru que c'était Pierre qui entraînait dans sa chambre, comment elle avait accueilli le trompeur, comment... comment...

Au sept ou huitième comment, la résolution de Catherine était prise.

Vent d'élite des femmes qui dominent les hommes par les hardieses qu'elle se permet-nt à côté du plus absolu dévouement; impératrice prudente et habile à deviner toutes les intrigues qui s'agitaient autour d'elle, mais femme toujours prête à jouer son tréne et sa vie sur un mot, quand son orgueil, sa vanité ou son despotisme conjugal etoient en jeu; Catherine se prit à rire tout à coup avec ces éclats rires et retentissans qui dénotent une mauvaise imitation de la gaieté. Elle entra intrépidement dans le salon où étoit l'empereur; et, de la voix, du ton et du geste, appelant tous les courtisans dispersés dans les autres salons, elle leur dit, parmi ses rires inextinguibles et qui avoient quelque chose d'insensés :

— Vous ne savez pas (et elle riait) vous ne savez pas le crime affreux pour lequel madame a demandé la justice de l'empereur (et elle riait à gorge déployée) ? Il paraît que madame attendait un amant ! l'empereur punit. la princesse devient froide, Catherine rit avec fureur et continua; mais un plus adroit que l'amant s'est glissé dans la chambre de madame et s'est assuré pourquoi elle attendait quelqu'un, il s'en est parfaitement assuré (et elle rit) et on rit avec elle, quoi qu'elle ait mis toute la résistance possible, à ce qu'elle dit.

A ce moment, Minski se dit tout bas : — Elle a menti, par Dieu ! elle s'y est prise de bonne grâce; et Villebois s'écria tout haut :

— Et elle a dit vrai !
Tout le monde demeura pétrifié à cette interruption, l'impératrice plus qu'une personne, Minski plus que l'empereur.

— Oui, continua Villebois, je suis le coupable, et ce n'a été qu'à par la violence la plus brutale que j'ai vaincu la vertu de cette noble dame; ainsi suis-je prêt à lui en donner la satisfaction la plus éclatante.

Il est peu-être facile de concevoir par quel travail d'imagination Villebois, qui étoit à peu près sûr d'avoir été très criminel envers une femme qu'il avait crue être l'impératrice, se trouvant forcé de reconnaître qu'il n'en étoit rien par l'accueil qu'il en avait reçu, avait naturellement transporté son crime sur une personne qui déclarait en avoir subi un semblable dans la même nuit, dans la même lieu, et avec des circonstances pareilles. L'ivresse seule, p n'a-t-il l'avaient bien empêché de se rappeler l'ex-acte vérité. En outre, il aimait Vaninka et venoit d'être nommé grand-amiral, c'étoit un coup de maître pour posséder la comtesse, et il tenta l'aventure. Minski se dit tout bas :

— Est-ce que Villebois est fou ?
L'impératrice devina facilement ce qui s'étoit passé dans le cerveau de Villebois. Mais l'empereur, qui se rappelait parfaitement le trouble de l'impératrice dans la nuit précédente, l'outrage qu'elle disoit avoir reçu, la manière dont elle avait demandé la vue de Villebois, devina aussi, à peu près et dans un transport de rage indicible, il s'écria :

— Quoi ! toutes deux !
L'impératrice seule comprit et trembla à son tour. Pierre, furieux de l'audace de l'impératrice et de l'insulte faite à Vaninka, de ce qu'il comprenait et de ce qu'il ne comprenait pas. Pierre étoit à peine, sa figure s'agitait d'une contraction qui lui étoit habituelle quand la colère le dominait. Catherine fit signe à tout le monde de s'éloigner, donna l'ordre de faire arrêter Villebois, et chargea Minski de conduire la comtesse Vaninka dans un salon voisin. La rage de Pierre étoit sans doute à son comble, mais cependant il conservoit encore assez de raison pour ne pas vouloir de témoin à l'étrange explication qui alloit avoir lieu. Il laissa donc exécuter les ordres de l'impératrice, puis, dès qu'il fut seul avec elle, il s'écria :

— Ah ! madame, vous ne trouvez plus maintenant que cela vaille la peine d'être raconté devant tout le monde ?

Mais Catherine avait repris en un instant toute sa présence d'esprit, et elle répondit paisiblement :

— Quoi donc, sire ? les visions de ce fou de Villebois ? non assurément, car il ne faut pas vous mettre dans la nécessité de punir un homme si indispensable à la grandeur de votre empire.

— Comment ! ma dame, c'est vous qui me tenez ce langage, après ce que ce Villebois a osé !

— Après ce qu'il a osé contre votre maîtresse ? répliqua Catherine.

— Non ! reprit Pierre avec rage, ce n'est pas lui, maintenant que j'y réfléchis, ce ne peut être lui qui m'a renversé au moment où j'allais entrer chez la comtesse, et qui s'est introduit chez elle au moment où je vous ai rencontrée le portant dans vos bras; ce ne peut être lui !

— Sans doute, ajouta Catherine, c'étoit un autre, et la résistance dont se vante la comtesse n'a pas été bien violente sans doute, car durant une demi-heure que nous sommes restés dans l'antichambre qui communique à son appartement, nous n'en avons rien entendu.

— Mais, madame, dit Pierre amèrement, qui donc a résisté à Villebois, et qui donc a-t-il vaincu malgré cette résistance ?

— Sire, répondit Catherine effrontément, une injure ignorée de celui qui l'a faite, est comme si elle n'avait pas été, si celui qui l'a reçue veut l'oublier de femme. Écoutez-moi, sire, c'est l'impératrice qui parle à l'empereur, et non la femme au mari; que gardez-vous à ce que le monde sache la vérité ? La tête de Villebois; elle vous est plus utile sur ses épaules qu'un bout d'une perche. Y gardez-vous le respect ? le respect ne s'est pas enfui, car on ignore qu'il y ait eu offense. Je ne vous parle pas de moi, car il faut que Villebois soit innocent pour que je sois puni

S'il périt, vous me faites monter en prostituée sur l'échafaud de Villebois; cette nuit c'étoit bien différent, un coup de poignard cût tout fini. A cette heure tous les esprits sont excités à pénétrer le mystère de cette affaire; ils y arriveront. L'impératrice outragée et salie, l'empereur ridicule et bafoué, voilà où nous mènera l'éclat.

— Tu as raison, Catherine, dit Pierre en grondant, car je ne te crois pas coupable.

— Et Villebois ne l'est pas autant que vous pensez, dit Catherine, qui au fond ne vouloit rien avouer de positif; un homme ivre est capable de si peu de chose.

— Mais quel est l'infâme, reprit l'empereur, l'infâme qui s'est introduit chez Vaninka ?

— Ce sera votre punition de l'ignorer, sire; la punition de Villebois sera d'épouser la comtesse Vaninka qu'il croit n'avoir appartenu qu'à lui, et la punition d'être la princesse sera d'épouser un homme qui ne sera ni l'empereur qu'elle vouloit me ravir, ni celui qui a pris sa place et qu'elle a si bien accueilli.

— Mais qu'est-ce que misérable ? reprit sans cesse Pierre, qui bien assuré, malgré les terribles moitiés négatifs de l'impératrice, que Villebois l'avait remplacé près de sa maîtresse. Mais quel est ce misérable ?

— Sire, dit Catherine, tout le monde est dupe en cette affaire.

— Vraiment oui, reprit l'empereur, mais il me semble que je le suis plus que personne, et de deux côtés, et dans une nuit.

— En vérité, reprit Catherine impatiente, je ne comprends pas comment vous vous occupez si long-temps de si peu de chose. Par pitié pour votre maîtresse, faites-les appeler; elle peut croire que je veux pousser ma vengeance plus loin.

— Et par pitié aussi pour Villebois, dit Pierre.

— Oh ! sire, fit Catherine, pouvez-vous penser...

— Oui ! reprit Pierre, les femmes ! les femmes ! qui peut les deviner ?

— En ce cas, sire, je ne le céderais pas à ma rivale.

— Pardieu ! lui cède bien ma maîtresse après qu'il m'a pris ma femme !

— Savez-vous, sire, qu'il y a peu de situation plus plaisante que la nôtre ?

— Oui, oui, fit Pierre en riant du bout des dents, c'est très plaisant; mais finissons-en, vous savez que je ne suis pas très ricur.

On appela la comtesse, qui entra accompagnée de Minski, et Villebois parut un moment après. L'impératrice se chargea de la scène, et s'adressant à Vaninka, elle lui dit :

— Que demandez-vous, ma dame, comme justice du crime commis envers vous ?

— Je demande, répondit la comtesse, d'un ton aigre-doux, que le coupable soit obligé de m'épouser en réparation de son insulte, et qu'il soit en nite m's à mort.

— C'est trop de deux châtimens pour un crime qui n'est pas bien prouvé, reprit l'impératrice, il faut choisir.

— Et il faut épouser Villebois ! dit Pierre avec violence. Comtesse Vaninka, je vous traite mieux que vous ne méritez et en vous accordant une pareille réparation, vous le savez mieux que moi; tenez-vous donc pour heureux du moment que je vous donne, et du pardon que j'accorde au misérable qui s'est introduit chez vous.

— Quoi ! sire, vous lui pardonnez ? s'écria Minski.

— Sans doute, et ta haine pour Villebois le rend ce pardon odieux, n'est-ce pas ?

— Quoi ! reprit Minski, sans répondre à l'empereur, vous lui pardonnez, et vous en donneriez pour gage votre parole impériale ?

— Oui, je la donne.

— Eh bien ! s'écria Minski en tombant à genoux, pardonnez au vrai coupable !

L'impératrice, à cette déclaration, tomba à la renverse sur un siège, en riant à faire retentir le palais. L'empereur demeura pétrifié; Villebois demeura stupide, et la comtesse demeura les yeux baissés.

— Quoi ! c'est toi ? s'écria l'empereur.

— Oui, sire, dit la comtesse, Minski m'a rappelés des circonstances qui prouvent....

— Mais moi, s'écria Villebois, moi, il me semble....

— Vous, lui dit Pierre, en le regardant de ses yeux ardens et comme pour lui clouer ces paroles dans le cerveau, vous, vous avez név !

— C'est possible, reprit Villebois effrayé, c'est possible.

L'air du ma heureux arracha un sourire à l'empereur. Puis il se tourna, et dit à Minski :

— Demain vous partirez pour le gouvernement de Novogorod avec votre femme.

— Oui, sire.

— Vous, Villebois, demain vous serez à bord de la flotte.

— Oui, sire.

Et aussitôt l'empereur sortit Minski s'éloigna avec la princesse Vaninka, et Villebois demeura seul avec l'impératrice qui, passant devant lui, lui toucha le front du doigt, et lui dit avec un sourire agaçant :

— Pauvre fou, vous avez név.

Villebois étoit Français, Gascon, et avait été de la cour du grand roi. Il sourit à son tour à l'impératrice avec un regard malicieus, et répondit :

— Si j'ai név, tant mieux.

— Et pourquoi? dit-elle.

— C'est que j'aime mieux mon illusion, que la réalité qu'on m'effraie. Catherine rougit et se sentit émue au cœur de la naïveté flatteuse de la déclaration.

Il y eut un moment d'incertitude où elle balança entre une réponse à double entente qui eût dit le mot de l'énigme, et une sévère leçon à l'imprudent.

Villebois lui parut charmant d'esprit après avoir été sublime soldat. En outre, c'était un amant tout fait, et pour une impératrice c'était un grand point. Il n'y avait qu'un mot à dire, et cette intelligence si difficile à établir entre un sujet et une reine, se trouvait avoir franchi tous les obstacles : Catherine pesa tout cela pendant les deux secondes qu'elle mit à regarder Villebois. Mais une considération puissante la fit taire.

On peut croire que ce fut le devoir conjugal, mais l'histoire nous garantit que jamais pareille chose n'arrêta Catherine; on peut supposer que ce fut l'esprit de justice qui ne voulut pas que Pierre gagnât un rival à cette affaire, après y avoir perdu une maîtresse, mais autant eût valu Villebois que celui qui vint à sa place.

On peut s'imaginer que le vice bachique de Villebois épouvanta l'impératrice; mais elle y était fort accoutumée de la part de son mari et de beaucoup d'autres; rien de tout cela ne l'arrêta. Ce qui empêcha Catherine de répondre à Villebois un mot assez adroit pour lui faire entendre qu'il était compris, ce qui l'empêcha de prendre un amant qui lui plaisait au fond, ce fut une véritable idée de femme, une de ces idées qui dénotent chez elles ce besoin incessant d'aiguillonner leur imagination : elle se dit en regardant Villebois :

— Bah! ce ne serait plus si drôle.

Et voici tout simplement pourquoi Villebois ne fut pas une seconde fois l'heureux soutien de la couronne impériale; et elle ajouta tout haut et sévèrement :

— Il n'y a que les sots qui croient aux rêves.

Quant à Villebois, il gagna à cette décision une protection de Catherine, plus constante que ne l'eût été son amour. Toutes les fois que son emploi de grand-amiral lui permettait d'être à la cour, il y était reçu avec une faveur marquée. C'était alors pour l'impératrice un piquant plaisir que de le ramener au souvenir de cette nuit d'ivresse, et de jour de son air embarrassé.

— J'ai rêvé, j'ai rêvé! disait Villebois.

Enfin, dans un souper, auquel l'empereur assistait avec Catherine, Villebois qui était assis près d'elle, fut tellement poursuivi de quolibets sur ce fameux rêve, et cela par Pierre lui-même à qui le vin avait ôté toute raison, que l'amiral se leva et répondit avec assurance :

— Eh bien! je vais vous raconter mon rêve.

— On vous en dispense, dit vivement Catherine.

— Bah! dis toujours, répondit Pierre en buvant; voyons, qu'as-tu rêvé?

— Votre Majesté ne se fâchera pas?

— Non, certes....

— Eh bien, sire, j'ai rêvé....

— Villebois! reprit tout bas l'impératrice, taisez-vous.

— J'ai rêvé....

— Vous ne perdez.

Villebois se rassit, et répondit tout simplement :

— Eh bien, sire, j'ai rêvé.

Le genre de l'impératrice le remercia, mais il n'était plus temps. Il y avait dix ans de passés.

FREDERIC SOULIÉ.

LA FOSSE AUX LIONS.

NOUVELLE MARITIME.

I.

Le Vergeroux.

Dans les premiers mois de 1809, les divisions navales de Brest, Toulon et Rochefort se trouvaient réunies sous les ordres du vice-amiral Allemand, en rade de l'île d'Aix, à l'embouchure de la Charente. La marine impériale, après ses grands revers, venait d'obtenir quelques succès partiels, elle semblait renaitre de ses cendres. Le zèle déployé dans nos chantiers de construction, depuis Anvers jusqu'à Venise, était, pour elle, d'heureux augure; elle espérait pouvoir se renforcer à l'ancrage; prendre ensuite son essor et balayer les forces anglaises loin de nos côtes. Noble illusion que des événements prochains devaient si cruellement démentir!

La flotte de l'île d'Aix se composait de onze vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et quelques bâtiments légers. Une division ennemie, placée en observation sur la rade des Basques, la tenait bloquée; et souvent alors les péchés des deux escadres se rencontraient : une vive fusillade s'engageait; on escarmouchait vaillamment, on faisait quelques prises d'embarcations, et les choses en restaient là. Aucun engagement sérieux n'avait eu lieu : l'Angleterre préférait une perfidie; elle n'attaquait point, car elle préparait ses brûlots et ses machines infernales.

On se demanda par quel aveuglement, Napoléon déchéa, osé, sur cette même baie, se rendre à bord du *Bellerophon*! Ne voyait-il donc

pas, à la plage, les débris fumans de ses vaisseaux? Les échos de l'île d'Aix ne lui criaient-ils pas : « Trahison! trahison! »

Les marins des deux nations, toujours en présence, toujours prêts an combat, enduraient les tourmens de l'état de siège; de jour et d'autre on se maudissait et chacun continuait à souffrir à son poste.

Cependant, tandis que des maux inévitables s'appesantissaient sur les armées navales, les riverains se réjouissaient, car les communications établies entre la division française et le port de Rochefort faisaient leur richesse. Ils ne parlaient aujourd'hui qu'avec regrets de cette époque où le commerce local était si florissant, et paraissent avoir oublié les catastrophes dont ils furent témoins. Ils ne se rappellent plus les calamités de la guerre, ils n'en voient que les bénéfices. La moitié du genre humain est ainsi, toujours destinée à profiter des douleurs de l'autre moitié.

Jamais une plus grande activité n'avait régné aux bords de la Charente; le petit village du Vergeroux se ressentait entre autres du mouvement général. Les sinuosités de la rivière, entre ce point et Rochefort, étaient cause que les canots porteurs d'ordres et les embarcations des officiers ne remontaient pas jusqu'au port, et s'arrêtaient d'ordinaire à un grand pont de bois qui sert de cale de débarquement. En moins de vingt minutes, on peut aller par terre jusqu'à la ville, tandis que le trajet par eau est toujours beaucoup plus long, même avec la marée montante.

Le Vergeroux était donc un lieu de relâches perpétuelles qui prit un rapide développement. Les maisons de compagnie des environs furent habitées par les familles des capitaines de vaisseau et des autorités de la division; une foule de boutiques et de cabarets s'agglomérèrent dans le hameau maritime.

Au nombre de ces derniers, on remarquait à juste titre l'auberge du *Escadre invisible*, dont l'enseigne, toute d'actualité, mérite une mention particulière. C'était une peinture chargée en couleur comme la muraille d'un vitrier, confusée à l'égal de certaines marines de nos jours, et par conséquent d'une composition irréprochable. L'artiste avait habilement dissimulé ses vaisseaux et ses frégates sous des nuages bien noirs, de la fumée bien grise, du feu bien rouge et des lames gigantesques puisées dans un pot de bleu de Prusse. Quelques lambeaux de pavillon, perçant en arc-en-ciel à travers ce fond multicolore, devaient servir à indiquer le sujet du tableau; mais heureusement on lisait au-dessous, en gros caractères : *A l'Escadre invisible, la veuve Barberousse, sert à boire et à manger. On loge à pied*. Grâce à l'inscription, le chef-d'œuvre de difficultés vaincues rappelait parfaitement la division légère qui, commandée par Allemand, alors contre-amiral, avait à diverses reprises sillonné les mers avec un bonheur extraordinaire. Sans être jamais rencontrée par des forces supérieures, sans laisser aucune trace de son passage, elle avait pris et brûlé une infinité de navires de commerce; fantôme vengeur, elle avait silencieusement promené sa torche enflammée sur l'Océan; elle était ensuite parvenue à tromper la vigilance des sentinelles de Gibraltar; elle avait pénétré dans la Méditerranée, rejoint l'escadre de Toulon, aidé à ravitailler Cortou et les flottes Ionniennes. Elle avait rendu d'immenses services; mais aussi la tempête était son égide, le gros temps son auxiliaire accoutumé, l'hiver sa saison favorite; l'escadre invisible naviguait entre deux eaux. L'Anglais lui-même l'avait baptisée, et elle se glorifiait d'avoir l'ennemi pour parrain. Son nom fantastique était de nature à séduire les marins; il fit fortune dans les ports. Le merveilleux plait toujours au peuple, au peuple même surtout. Est-il étonnant, après cela, qu'un cabaret du littoral se fût mis sous son patronage? Une bonne enseigne est à une taverne ce qu'un titre piquant est à un livre.

L'auberge, du reste, avait tout ce qu'il faut pour attirer les chalands. Elle était blanche et d'un aspect agréable, entourée de verdure, tapissée de treilles, couverte en tuiles rouges et sise à peu de distance du débarcadère. On y entrait par un perron de quelques marches et d'une extrême propreté. Une appétissante odeur, qui s'échappait de la cuisine, la renommée d'un vin généreux et d'un cognac irréprochable, la bonhomie de l'hôtesse, les beaux yeux de Suzette sa fille, que de séductions capables d'arrêter les matelots! Pourquoi aller chercher en ville ce qu'on trouvait chez la mère Barberousse? Dans aucun cas on n'aurait voulu passer devant la porte sans faire au moins une halte chez la bonne femme, véritable *cœur d'or*, disaient les pratiques, la ressource des *rafflés*, toujours disposée à faire crédit à ses enfans, et de plus veuve d'un contre-maître de manœuvre.

A en croire les anciens de la cale, elle avait été des *mieux grêlés* et des *mieux taillés* dans sa jeunesse; certains d'entre eux en faisaient même un très grand cas, malgré les quarante annes et le majestueux embonpoint qu'elle traînait à sa remorque. Mais les jeunes gens de la division lui préféraient, on le conçoit aisément, la jolie Suzette, fraîche, vive, alerte, rieuse, bonne enfant s'il en fut, et sage en même temps; ce qui la rendait d'autant plus attrayante. Suzette avait à peine dix-neuf ans, de longs cheveux châtain coquettement relevés sous sa coiffe, des yeux noirs et pétillans, la taille fine, le pied mignon, l'esprit éveillé, la répartie prompte. Après d'elle que la galanterie gouailleuse ne se permettait pas de dépasser les bornes d'une amicale familiarité. Malheur à l'audacieux qui eût osé aller au delà; mille poings plus terribles que les serpens de la fable se seraient dressés sur sa tête. Les soupçons aux bonnes grâces de la jeune fille l'emportaient de beaucoup en nombre et en vaillance sur les prétendus de Pénelope. Il n'était pas un gabier de misaine ou d'artimon, pas un timonier, pas un chargeur, qui n'eût fumé bien des pipes en son honneur sur le gallard d'avant; pas un qui ne se

fût écrié en pensant à elle : « Quelle chance de louveroy toute sa vie bord à bord avec une pareille corvée ! » Sa douce influence avait converti au mariage les plus mauvais garnemens de l'escadre. L'amour et la beauté ont toujours fait des miracles.

Parmit tant de concurrents empressés, Suzette, non moins sensible que séduisante, n'avait pu résister à la tentation de faire un choix ; Jean-Pierre, du vaisseau le *Foudroyant*, avait obtenu la palme. Il était son compatriote, le fils d'un vieux pêcheur du pays. Toute petite, elle l'avait vu s'embarquer comme mousse, et elle se rappelait avoir pleuré à son départ, et maintenant elle le retrouvait grand, hardi, beau garçon, éprouvé amoureux, et gabier de grand-hune. Homme d'épée, il était toujours choisi pour les expéditions hasardeuses ; ingénieux amant, il savait toujours se glisser comme ratonier dans les embarcations qui abordaient au Vergeroux. Ses vœux s'étaient aperçus avec dépit de la prédilection marquée qu'avait pour lui la fille de l'athlète, et pourtant ils lui pardonnaient son triomphe ; le sobriquet de *Croche-Cœur*, qu'on lui avait décerné à l'unanimité, en était la preuve irrécusable. L'équipage du *Foudroyant* ne le connaissait plus que sous ce surnom flatteur ; les chefs même ne l'appelaient plus autrement ; et, dans leur bouche, c'était presque un terme d'amitié, car le gabier était zélé, subordonné, discret, plein d'adresse, de courage et d'audace. Depuis le sévère commandant du vaisseau, M. Richemont, jusqu'au dernier mousse, Raffan, qui servait les aspirans, tout le monde aimait et estimait l'heureux favori de Suzette.

Or, par une nuitée du mois de mars, la mère Barberousse et sa fille causaient sur le perron de l'auberge. Leur conversation était bien celle de deux femmes des long-temps familiarisées avec les choses de la navigation. Elles appartenaient par leur naissance, leur parenté, leurs relations et leur entourage, à cette caste commune dans les ports qui possède des connaissances et partage des préjugés étrangers au reste de la classe ouvrière. Elles étaient de cette grande famille maritime qui, cloûée au rivage, vit de la même vie et rêve les mêmes rêves que les vaillans labourers de la mer.

— Quand je me suis levée, disait la jeune fille, j'ai vu le sémaphore qui faisait des signaux ; il nous viendra du monde cet après-midi.

— Je crois plutôt que la division annonce la position de l'Anglais. Avant la fin du mois, nous apprendrons du nouveau. Tu sais bien que dans quinze jours c'est le dimanche de la Passion ; et cette année, à la Passion, t'ont vu avoir coups de vent ou coups de canon, comme dit père Michel le sorcier.

La jeune fille dissimula un sourire malin.

Les signaux venaient de terre, reprit-elle, je l'ai bien vu, je parierais qu'on demandait un canon à l'amiral, et c'est justement le tour du *Foudroyant*, aujourd'hui.

La mère Barberousse se laissa facilement convaincre ; elle n'ignorait pas qu'il est aisé de voir si le télégraphe marin questionne ou s'il répond.

— Es-tu bien sûre que ce soit le tour du *Foudroyant* ?

— Oui, mère, puis par c'était le *Cassard* avant-hier, et l'*Aquilon* hier toute la journée. Vous savez bien que l'embarcation de service est de chaque bord l'un après l'autre, et que le *Foudroyant* passe après l'*Aquilon*.

— C'est vrai, c'est, ça j'ai vrai. Rien de tel que d'avoir dix-huit ans, pour se rappeler tout ce qui jusse comme l'or. Dans mon jeune temps aussi, quand Barberousse devait descendre à terre, j'en étais sûre quinze jours à l'avance, murmura la bonne femme en soupirant.

— Vous pensez donc aussi que Jean-Pierre viendra dans la journée ?

L'athlète ne répondit pas à sa fille, mais poursuivait avec tristesse ;

— Mme Richemont sera bien contente, elle, ce matin ; on vendra lui porter une lettre là, à sa maison de campagne, dit-elle en montrant une jolie habitation voisine à demi-masquée par une avenue de peupliers. Je me souviendrais toutema vie de ces grandes pages d'écriture qui m'arrivaient du fin de l'Irlande, jaunes comme du vieux parchemin ; à gargarisses, tant la traversée avait été longue, et dont j'écoûtais la lecture, la larme à l'œil. Pauvre cher homme ! Le commandant Richemont, d'abord, ne manque pas l'occasion ; quand il ne peut pas descendre, il prend la plume ; c'est un bon mari, dame ! et un bon officier aussi, un raide, par exemple ; trop dur, comme disait mon défunt. Ils avaient navigué ensemble autrefois, ils se connaissaient bien, ils savaient qu'il y avait bonne tenue dans leurs cœurs à tous deux, un fond solide, pire que du sable fin où une ancre n'aurait jamais chassé !...

Une fois sur ce chapitre, la mère Barberousse ne tarissait plus ; il fallait qu'elle passât en revue tous ses souvenirs conjugués et maritimes.

Suzette, exposée à un centième recit des campagnes de son père avec le commandant actuel du *Foudroyant*, s'abandonnait à d'autres pensées. Elle fixait sur la rivière, elle cherchait à découvrir l'embarcation du vaisseau ; elle prêtait l'oreille au vent de nord-ouest qui commençait à souffler, espérant entendre le bruit des avirons.

— La brise et la marée sont pour eux, se disait-elle ; s'ils doivent descendre, ils ne tarderont pas à débouquer de la pointe.

Tout à coup elle interrompit sa mère par une bruyante exclamation ; elle avait aperçu un point noir surmonté d'une haute voile blanche.

L'athlète, brusquement arrachée à ses commentaires, donna un coup d'œil au canot qui remontait rapidement la Charente ; puis elle entra dans l'auberge, en appelant à elle les servantes d'un ton de commandement :

— Hola ! hél' allons ! Rosalie, Toinon, Marianne, à moi ! grand feu à la cuisine ! un couvert dans le petit cabinet pour l'aspirant de corvée ; une nappe sur la grande table ! Toi, fais-moi de la soupe à l'oignon, en deux temps ; et toi, va tirer du vin frais, et cueillir de la salade, tu l'éplucheras bien vite ; lesté ! lesté ! dépêchons-nous ; il n'ont peut-être qu'un instant à rester à terre.

La jeune fille descendit du perron et s'élança légèrement sur une éminence d'où l'on apercevait mieux encore les mouvements du canot. Il avançait à pas de géant, poussé par la brise qui fraîchissait et par la flux qui était alors dans toute sa force. Suzette ne tarda pas à le reconnaître pour le grand canot du *Foudroyant* ; mais la voile cachait les matelots ; elle ne voyait distinctement que le père Palanquin, le patron, de bout à la barre du gouvernail et tout attentif à bien aborder. Elle se demandait avec inquiétude si son ami Jean-Pierre se trouvait au nombre des rameurs. Enfin la machine fut amenée, et du premier coup d'œil elle l'entrevit au banc de l'arrière, mettant à l'eau son lourd aviron pour favoriser l'accochage. Cette évolution, simple en apparence, était fort délicate à cause de la violence du courant. L'aspirant de service se démenait et semblait prendre des précautions infinies pour bien arriver ; il était facile de voir à ses gestes combien il tenait à ne pas perdre un seul instant. Le second regard de la jeune fille fut pour lui. « Ah ! c'est M. Frédéric de Keravel ; tant mieux ! murmura-t-elle ; c'est un bon enfant, il n'empêchera pas les canotiers de venir chez ma mère. »

En ce moment, l'embarcation toucha la rive. Suzette avait été reconvenue en même temps par le gabier et l'aspirant de marine ; le premier lui avait fait de loin un signe d'amitié auquel elle répondit de la main ; le second avait bien observé sur quel tertre elle attendait, et se retournant vers le patron :

— Amarrz solement le canot, ne vous éloignez pas de chez la mère Barberousse, et surtout soyons sages. Tu me réponds d'eux, père Palanquin ; dans une heure ou une heure et demie je serai de retour.

— Soyez calme, monsieur de Keravel, répliqua le patron ; on ne fera pas de l'écluse, je suis là pour un coup.

Tranquille sur le compte de ses hommes, Frédéric releva la tête du côté où il avait entrevu la jeune fille, et, mettant son sabre sous le bras, il se prit à courir de toutes ses forces de manière à la rejoindre.

Croche-Cœur, occupé à arranger les usensiles du canot, remarqua cette circonstance ; une pensée jalouse vint traverser son esprit. Elle fut cruellement confirmée quand il vit Suzette repartir sur une élévation, à côté de l'aspirant, et s'éloigner bientôt dans une direction opposée à celle de l'auberge.

Prompt comme l'éclair, il saute à terre et court à son tour, le doute dans le cœur, afin de les observer sans être vu.

Keravel et la jeune fille avaient déposé de plus de deux cents pas l'*Escadre invisible*. Ils s'étaient arrêtés à l'extrémité d'une pelouse entourée d'épais buissons, derrière lesquels le gabier se plaça aux aguets.

L'aspirant parlait avec chaleur, mais à voix basse comme s'il eût craint d'être entendu ; sa pantomime expressive paraissait produire un vil effet sur Suzette, qui levait vers lui ses grands yeux noirs en souriant. Plusieurs fois elle fit des signes d'adhésion qui mirent le jeune homme au comble de la joie, tandis que le matelot frémissait de colère. Enfin une convention sembla conclue entre eux ; Frédéric prit la main de la jeune fille, lui donna un objet que le gabier ne put voir et qu'elle cacha rapidement dans sa poche. Ensuite se tenant en face par la main, ils continuèrent à courir gaiement vers la maison de campagne de Mme Richemont. Jean-Pierre, toujours cache par le taillis, s'élança à leur poursuite ; ils firent une nouvelle halte, et cette fois l'aspirant transporté de plaisir déposa son sonore baiser sur le front de Suzette, qui se contenta de reposer ses galanteries en riant aux éclats.

— C'est décidé, n'est-ce pas ? dit Frédéric ; mais tu sais, ma belle enfant, que nous n'avons pas une minute à perdre, quoiqu'il soit encore de bonne heure.

— Sûr, bien sûr, je vous le promets de tout mon cœur ; je reviendrais au besoin.

Et après une courte pose :

— L'amour... ajouta-t-elle d'un ton sérieux en posant un doigt sur ses lèvres qui faisait une moue charmante ; l'amour... on sait aussi ce que c'est, monsieur l'aspirant.

Il est assez rare que les matelots soient passionnément amoureux ; privés, par leur carrière même, de la société du sexe féminin, ils se contentent de faire filer au sentiment dix heures à l'heure, lorsque l'occasion le permet. Jean-Pierre était une exception ; ses instincts généreux ne s'arrêtaient point, ainsi que ceux de ses camarades, à l'amitié, à la reconnaissance, à la piété filiale ; ils avaient dépassé les limites ordinaires. Son amour pour Suzette n'était pas une caprice, il aimait dans toute la force du terme ; il aimait comme un paladin, comme un Othello, peut-être. Après ce qu'il venait de voir et d'entendre, ses soupçons se convertissaient en certitudes. Une sueur froide le glaça, il resta un instant immobile, tandis que l'aspirant et la jeune fille se remettaient en marche plus posément en approchant des peupliers. Ils furent bientôt entièrement dérobés aux yeux de Jean-Pierre par le mur de l'enclos. En les perdant de vue, ce dernier revint à lui ; il voulut acquérir de nouvelles preuves de l'infidélité de Suzette. Peu lui importait d'être découvert maintenant ; dans son desespoir, il eût volontiers cherché querelle à Frédéric lui-même ; les liens de la subordination étaient rompus. Il sauta donc hardiment sur le chemin, pressa le pas, et arriva en quelques se-

conde au point où avaient disparu ceux dont il suivait la piste. Il n'aperçut plus aucune trace de l'un ni de l'autre. A sa gauche s'étendait une longue muraille à angle droit, dont la porte rapprochée donnait dans un jardin ; devant lui une grande route ; à sa droite un sentier sinueux et bossé qui conduisait aux faubourgs de Rochefort.

Si le matelot était arrivé un peu plus tôt, il aurait vu Frédéric et Suzette échanger un dernier regard d'intelligence et se séparer. Le premier s'était précipité dans le sentier pour se rendre en toute hâte aux ordres du prêt maritime. La seconde avait levé le loquet de la porte et était entrée dans le jardin d'un pas joyeux, pour remplir une mission dont elle était flattée. Suzette venait de recevoir une confidence, nul mieux qu'elle ne pouvait servir les projets amoureux du jeune Frédéric de Kérel.

La fille de l'hôtesse pénétra dans l'habitation en voisine qui en connaît parfaitement les êtres et les usages. Au lieu de se diriger de suite vers les appartemens, elle s'enfonça sous une épaisse charmillle, où elle ne tarda pas à rencontrer la personne qu'elle cherchait.

Mlle Joséphine Brissart, nièce du capitaine du *Foudroyant*, était assise sur un banc de gazon, lorsque Suzette la salua d'un air un peu embarrassé. Le salut amical qui fut rendu prouvait que les deux jeunes filles n'en étaient pas à leur première entrevue. Elles se connaissaient en effet depuis quelque temps et même une certaine familiarité qu'autorisent les mœurs de la campagne était déjà établie entre elles.

II.

A L'ESCADRE INVISIBLE.

Après les premières civilités, Suzette tira de sa poche la lettre que Frédéric lui avait remise sur la pelouse :

— Voici ce que M. de Kérel me charge de porter ici de la part de votre oncle, mademoiselle. Il était bien chagrin, le pauvre jeune homme, de ne pouvoir faire sa commission lui-même ; mais il avait l'ordre d'aller à Rochefort sans perdre une minute. Si vous l'aviez vu, il faisait peine à entendre.

— Et pourquoi ? demanda ingénument Joséphine.

— Pourquoi ? répliqua Suzette, que la question mettait plus à son aise, il ne me l'a pas dit précisément, mais je n'ai pas eu de peine à le deviner. Il paraît que cet hiver il vous a rencontrée au bal, et puis qu'il vous a vus aussi chez Mme votre tante, du temps que vous demeuriez en ville.

— Je me rappelle, en effet, M. de Kérel, répondit Joséphine en rougissant ; un joli homme, assez grand, un peu brun, n'est-ce pas ?

— Et puis, aimable, gai, bon enfant, rieur, causeur, un vrai vire la joie !

— Ah ! fit Joséphine.

— Ça semble vous étonner.

— Beaucoup. Je l'ai toujours vu froid, réservé, silencieux, grave, presque taciturne ; il dansait bien, mais ne disait mot ; je crois d'ailleurs que mon oncle fait grand cas de lui.

— Lui, taciturne ! s'écria Suzette à son tour, les hommes de son bord ne disent pas ça. Après tout, mademoiselle, continua la jeune fille en se ravisant, on conçoit que devant vous ce bon M. Frédéric fut un peu intimidé.

— Je ne suis pourtant pas faite pour effrayer, ce me semble, dit Joséphine en riant.

— Bien au contraire, mademoiselle ! Et d'ailleurs les aspirans n'ont peur de rien au monde ; celui-là sur tout, si vous saviez comme il est brave !

— Alors, comment expliques-tu ton histoire ? répliqua Joséphine, que la conversation amusait.

— Je vois bien que vous voulez rire, mademoiselle ; malheureusement, ou plutôt heureusement, je n'ai pas le loisir de rester ; il faut que je retourne bien vite à la maison.

— Qui te presse tant, je te prie ? Ne t'en vas pas, ma petite ; je vais porter cette lettre à ma tante, et nous allons causer amicalement ; tu prendras ton ouvrage et moi le mien.

— Non, non, mademoiselle ; voyez-vous, mon amoureux est à terre aussi, et il ne descend pas tous les jours.

Cette fois, Joséphine baisa les yeux et n'osa poursuivre ; Suzette riait sous cape.

— Je voulais vous dire encore, reprit-elle, que M. Frédéric, à son retour de la préfecture, aura peut-être le temps de venir faire une visite à Mme Richemont, mais il est bien embarrassé, il n'ose pas. C'est si drôle, ces aspirans ! ils ne reculeraient pas devant une escadre anglaise, ils tremblent auprès de...

Joséphine se hâta prudemment d'interrompre la jolie messagère :

— Je ne puis affirmer qu'une chose, Suzette, c'est que ma tante lui fera certainement un très bon accueil, s'il ose se présenter. Ainsi donc, mignonne, je ne te retiens pas.

— Grand merci, mademoiselle, adieu, à demain dit gaiement la jeune fille en regagnant la porte de Pénelos ; et quand elle fut près de sortir, elle dit à demi-voix : — Je gagerais bien qu'il viendra, maintenant.

Joséphine fit semblant de n'avoir pas entendu, mais elle s'empressa d'aller trouver sa tante, et ne retourna plus sous la tonnelle. Elle se plaignait du vent le rayon du soleil, qui une heure plus tôt lui semblait délicieux, ne suffisait plus pour la réchauffer. Elle prit sa broderie et

s'assit à l'angle de la cheminée, en face de Mme de Richemont, qui lisait la lettre du commandant.

Suzette, enchantée de son adresse, volait vers l'auberge où les canotiers du *Foudroyant* devaient être réunis ; elle obliait à chaque pas sa mission diplomatique, pour penser à son semblant gabier de grand'hune ; elle était loin de se douter de ce qui avait eu lieu chez sa mère pendant sa courte absence.

Au brusque départ de Croche-Cœur, le père Palanquin avait juré par mille tonnerres, et puis il avait hoché la tête avec bonhomie en murmurant : — J'ai eu vingt-cinq ans aussi, il y a vingt-cinq ans de ça.

Quand le canot fut solidement amaré, les rameurs précédés du patron gouvernèrent droit sur le perron de l'*Escadre invisible*. La mère Barberousse était prête à les recevoir ; un feu d'enfer pétillait dans la cheminée ; la soupe à l'oignon répandait un parfum des plus réjouissans ; la nappe était mise, le vin tiré, la salade épluchée.

— Toujours fidèle au poste, notre hôtesse, dit Palanquin en lui serrant la main à tour de bras.

— Toujours, mon ancien. Ah ça, avons-nous du temps devant nous ?

— Pas trop, j'en ai peu ; mais assez, la mère aux amours, pour vous filer dans le pertuis de l'oreille le détail de ce que je vous suis ; votre matelot de babord, depuis la pomme jusqu'à la queue, vrai comme il n'y a qu'un *Foudroyant*.

— Chut ! si donc ! monsieur Palanquin, dit en se rengorgeant la suzeraine du lieu.

— Bêtises dans le coin ! foi de quartier-maître et de patron du grand canot, mère Barberousse, je vous ai largué la pure vérité en riant ! Le plomb de soude de mon cœur a rapporté pour vous fond d'amourettes.

Ravi de son madrigal maritime, le vieux marin prit joyeusement la taille imposante de la matrone, en fredonnant d'une voix rauque sa romance de prédilection :

Le noble éclat du diadème
N'a point ici séduit mon cœur, etc.

— Je vous aime à ma façon, maman Turlutine, ni plus ni moins que Croche-Cœur aime Suzette ; et puis, dites-moi, ça ne vous ennuit-il pas d'être veuve ? Je ne tarderai point à passer second maître, et alors...

La physionomie empourprée de la bonne femme avait été rayonnante jusque-là, elle s'était prêtée de fort bonne grâce à la plaisanterie, tandis que les filles d'auberge servaient les canotiers ; mais, au nom du gabier, elle se dégagea brusquement de l'étreinte sentimentale du galant patron.

— Où est passée Suzette ? demanda-t-elle.

— Et Croche-Cœur ? s'écria Palanquin en même temps.

— Rosalie, allez me chercher ma fille en double : ah mais ! par exemple !

— Vous n'avez donc pas vu Croche-Cœur, mère Barberousse ?

— Ah ! il est à terre ! je le pensais bien. Eh bien ! gare à vous marrselle. Rosalie, courez donc ! Ma fille, ici, tout de suite !

— Tiens ! tiens ! tiens ! ça se gâte, disaient les matelots attablés ; il va y avoir du bonillon, le grain monte, range à cargner les perroquets. Le beau malheur, quand Croche-Cœur l'aurait rencontrée !

— Ah ! Croche-Cœur n'a pas paru ici ! criait le patron ; je vas le régaler ; attends-moi, coureur ! Et si l'aspirant savait ça ! Chez la mère Barberousse, à l'*Escadre invisible*, et pas dehors, voilà la consigne.

— Défie du grain ! veille, veille ! continuait les canotiers ; le père Palanquin est dans ses belles, il n'y a pas gras !

Tout en devisant ainsi, ils trinquaient à la *perdition des Anglais* !

— Mal-blanchi, dit le patron en s'adressant à son brigadier, c'est à dire au matelot appelé à le remplacer à la barre en cas d'absence, je te défends de laisser sortir personne d'ici avant mon retour ; jo vais aller chercher maître Croche-Cœur.

— C'est bien, père Palanquin, il n'y a pas de danger.

— Marianne, ne les laisse manquer de rien, disant de son côté l'hôtesse à sa servante, je vais chercher Suzette.

— Soyez tranquille, madame, on les soignera.

A l'instant où le quartier-maître ouvrait la porte, on vit entrer Croche-Cœur, pâle, délaît, les yeux rouges, et dans un état d'abattement qui faisait un contraste complet avec son allure ordinaire.

— D'où arrives-tu ? demanda sévèrement le patron.

— Ne m'en parlez pas ! dit le gabier en se méprenant, c'est à se chavirer le corps. Je ne reviens plus à terre, c'est fini !

Les mangeurs du soupe à l'oignon laissèrent tomber leurs cuillères avec étonnement.

— As-tu vu ma fille ?

— Oui et non ! c'est à dire que je ne lui ai pas parlé.

— Ah ça ! de quoi tourne-t-il ce matin ? se demandaient les canotiers, on n'y comprend goutte.

Le patron avait un faible pour Jean-Pierre ; en le voyant rentrer volontairement et si tôt, il sentit diminuer sa colère ; la douleur évidente du gabier acheva de l'apaiser.

D'ailleurs, la mère Barberousse s'était précipitée sur Croche-Cœur, elle l'accabrait, elle l'accablait de questions :

— Je vous dis que je ne lui ai pas parlé et qu'elle ne m'a pas vu, la malheureuse ! répondit-il à voix basse.

Et s'approchant de l'oreille de l'hôtesse :

— Elle est partie avec l'aspirant, voilà.
— Et puis ?
— Et puis ! c'est tout : répliqua le matelot avec étonnement. Il s'était promis de ne parler ni du loiser, ni du cadeau supposé de Frédéric, avant de les avoir reprochés à Suzette en personne.

La mère Rubouesse, à la sombre déclaration du gabier, partit d'un grand éclat de rire et reprit sa sérénité :

— A table ! à table ! les enfants, et vive la gaieté ! Ceux qui n'ont pas d'argent ne paieront qu'en bons plats de prise.

Les matelots ne se le firent pas répéter deux fois ; le vin rouge et le vin blanc circulèrent à flots. Croche-Cœur, accablé, s'était assis à l'écart ; il ne mangeait ni ne buvait ; immobile et pensif dans son coin, il était obéssé par d'horribles tentations de vengeance. Nul ne prenait plus garde à lui, car Palanquin s'était remis à papillonner autour de l'hôtesse.

En ce moment, Suzette entra légèrement ; sa mère l'arrêta au passage.

— D'où viens-tu ?
— D chez Mme Richemont. M. Frédéric était pressé ; il m'a remis une lettre pour elle ; je l'ai portée ; j'ai causé un petit moment avec Mlle Joséphine ; et me voici.

— Je l'avais deviné, dit la mère en souriant.

Suzette se dirigea aussitôt vers son amoureux ; celui-ci ne bougeait pas.

Il avait suivi ce rapide colloque, et d'une son indignation il l'avait encore interprétée en mauvais part. La jalousie est si méchante conseillère ! Jean-Pierre d'ailleurs ne savait pas user de ruse ; c'était un homme franc, taillé tout d'une pièce, incapable de cacher long-temps ce qu'il éprouvait. En voyant la jeune fille venir à lui, il baissa les yeux, fit appel à sa fermeté et attendit.

— Eh bien, Jean-Pierre ! qu'as-tu donc aujourd'hui ? Pourquoi ne me saluez-tu pas le bonjour ? Es-tu passé amiral pour faire ton fier comme ça ! C'est amalable de me laisser l'écarter la première.

Le matelot, encore indisposé sur le parti qu'il devait prendre, se contenta de lever sur elle un triste regard.

— Mais tu es malade ? dit vivement Suzette, en changeant de ton ; comme tu es pâle, mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

— J'ai... deux mots à vous dire en particulier, dit Croche-Cœur, qui l'attira brusquement à l'angle opposé de la salle. J'ai... que vous ne m'aimez plus, que vous me trompez, et que je ne reviendrai jamais ici. Comment ? vous vous laissez faire la cour par les aspirants, vous acceptez leurs cadeaux et vous n'avez pas honte ! Allez, mademoiselle, je vous ai relevée dans un bon air de vent, je vous connais à cette heure ; allez ! faites-vous embrasser par qui vous plaira, maintenant, excepté par moi, entendez-vous.

Suzette fut au moment de pleurer au ton amer de ces reproches ; mais forte de sa innocence, et piquée d'avoir été suivie par le gabier, quand celui-ci eut fini de parler elle lui demanda avec ironie :

— Et quels sont mes aspirants, s'il te plaît ?
— M. de Kéravel, d'abord.
— Ah ! je suis bien aise de l'apprendre ; et après ?
— Celui qui vient en corvée les autres jours, sans doute.
— Bien, va toujours. C'est beau, ce que tu dis là ! Pauvre garçon qu tu es !

— Mettons qu'il n'y ait que M. de Kéravel ; pour celui-là j'en suis sûr. Compétez-vous, par hasard, mademoiselle, passer jamais devant le curé avec lui ?

— M. Frédéric n'a rien de commun avec moi ! s'écria Suzette devenue écarlate.

— Je l'ai vu.
— Quoi ? Qu'as-tu vu ? Parle !
— Elle a l'aplomb de le demander ! dit le gabier en insistant en détail sur tout ce dont il avait été témoin. Vous voyez bien, ajouta-t-il, que je sais tout, et que j'ai raison de ne plus vous aimer, moi qui ne sais qu'un pauvre matelot.

L'expressif et douloureux avec laquelle ces derniers mots furent prononcés détermina Suzette à se justifier. Elle l'essaya :

— Premièrement, dit-elle, il ne m'a pas fait de cadeaux ; c'est tout bonnement une lettre, pour Mme Richemont qu'il m'a remise ; ensuite, s'il m'a embrassée, c'est de bonne amitié, et à cause qu'il était content de moi ; mais d'ailleurs on n'est plus mon secret et ne te regarde pas.

La jeune fille était trop émue pour ne pas s'émouvoir au bruit de ses propres paroles ; sa modulation d'un instant lui bienôt passa à sa vivacité habituelle.

— Non, tu ne dises rien, tu ne regardes pas, tu ne suis pas libre, peut-être, de me laisser embrasser sous ta permission ! Je voudrais bien savoir quel mal il y a ! Nous avons couru ensemble, M. Frédéric et moi ; le beau péché ! J'ai vu que vous êtes ! M'est-il défendu de courir, par hasard ? Il m'a parlé d'amour, c'est vrai ; mais si vous aviez eu de meilleures oreilles, monsieur l'espion, vous auriez su que cet amour n'était pas pour moi. Vous faites un joli métier, à présent, au coin des chemins ! Pourtant je vous conseille de mieux le faire une autre fois.

Jean-Pierre, se voyant attaqué à son tour, labouffa. Les arguments de la jeune fille lui semblaient sans réplique et le ravassèrent irrésistiblement ; on eût dit facilement ce qu'en dit, qu'il ne mit pas en doute la véracité de Suzette. C'était le suprême du changement soudain du gabier. Alors, par un sacrifice fort excusable, et pour le punir d'avoir douté d'elle, elle le permit de se retirer avec sa fièvre.

Le matelot le retint en se confondant en excuses.

Un quart d'heure après la paix était faite, et bien faite. Croche-Cœur, assis auprès de ses camarades, portait la santé de sa belle, à qui les autres canotiers faisaient des déclarations à perte d'haleine. Elle riait et sautillait autour d'eux, jasant, caquetant, coquetant, selon sa coutume, et favorisait toujours d'une répartie, d'un regard ou d'un sourire l'heureux gabier qui triomphait. Il avait déjà tout oublié, sa gaieté lui était revenue ; de temps en temps ses saillies pétillaient et attiraient l'attention du père Palanquin lui-même, enco e que celui-ci fit assidument coupe à courtiser l'imposante hôtesse de l'*Escadre invisible*.

Croche-Cœur venait d'entonner une romance sentimentale, les matelots répétaient le refrain en chœur ; Palanquin, la mère Barberousse, Suzette et les servantes, tout le monde chantait, lorsque Frédéric ouvrit la porte et entra.

A son aspect, le concert monstre fit silence ; le patron se dressa sur ses longues jambes, tâcha de prendre une attitude militaire, et porta la main à son chapeau d'acier bouilli, comme pour dire : *Présent !*

— Ne vous dérangez pas, fit l'aspirant, nous avons encore deux ou trois heures, et peut-être plus, à passer ici.

— Fumeux ! s'écrièrent les canotiers.

— Mère Barberousse, à déjeuner dans le cabinet, et vivement !

— Tout est paré, monsieur Frédéric ; si vous voulez monter ?

L'aspirant avait rapidement fait un signe d'intelligence à Suzette, qui s'empressa d'aller lui rendre compte de son ambassade. Il prit à peine le temps de manger, et redescendit dans la salle commune.

— Père Palanquin, un gendarme viendra dans l'après-midi m'apporter une lettre de la part du préfet maritime. Tu me l'expédieras de suite chez Mme Richemont, et aussitôt du iras avec tout ton monde disposer le canot à appareiller. On m'attend.

— C'est bon, répondit le patron.

Suzette se mit à la fenêtre pour voir son protégé qui se rendait, en boudissant de joie, à la maison de campagne du commandant.

Croche-Cœur avait remarqué de nouveau ce qui s'était passé entre l'aspirant et la jeune fille ; un problème obscur se présentait encore à sa pensée, car Suzette n'avait pas voulu trahir le secret de Frédéric, elle s'était contentée de l'indiquer à mots couverts. Jean-Pierre n'avait pas su deviner. Les regards échangés à la dérobée, les chuchotements, les sourires, le tête-à-tête du cabinet, bien qu'il n'eût été que d'une minute, révéleront le gabier dans ses perplexités. Il ne voulut pas cependant les laisser parler, et, pour la première fois de sa vie, il feignit un sentiment qu'il n'éprouvait pas. La pénétration de Suzette fut mise en défaut par la manière dont il se conduisit ; il riait et chantait à gorge déployée, versait à boire à ses camarades, faisait une dépense extraordinaire de compliments, d'amabilité et de galanterie. Il s'efforçait de s'étourdir lui-même ; mais il avait conçu un projet, il était résolu à tenter une dernière expérience.

L'après-midi s'écoula dans la gaieté la plus folle ; le père Palanquin avait avancé de trente encablures dans le cœur de la mère Barberousse ; les canotiers juraient que le Vergueux serait leur dernier lieu de relâche ; quand ils auraient obtenu leur congé définitif. On ne songeait plus à l'Anglais ni à la division française, au *Foudroyant* ni au grand canot ; tout était oublié ; on trinquait, on s'amusa, on déclamaït des tirades en style de la cale, on débitait d's contes du baupré, on jouait aux propos interrompus ; un laisier-aller complet régnait dans l'uberge de l'*Escadre invisible*, lorsque le gendarme envoyé par le préfet pénétra dans la grand-salle.

— Monsieur l'aspirant de service ? demanda-t-il.

— A votre santé, gendarme, crièrent les matelots :

« Buvez un coup, buvez-en deux.

» A la santé des amoureux ! »

hurla le toner de la troupe.

Le patron se réveilla et en même temps ; il eut l'esoin de se froter les yeux avec les paumes des mains avant de répondre :

— Ah ! l'aspirant, M. de Kéravel, là-bas, à la grande baraque jaune de Mme la commandante, là où vous voyez deux rangs de peupliers au part d'armes comme des *tourlouroux*. Il m'a chargé de vous indiquer son gisement. A vous de mettre le cap dessus.

Au souvenir qu'il venait d'éprouver, le vieux marin acheva de se dégriser, et après avoir donné un long coup de sifflet :

— Embarque ! embarque ! Raille au pont ! cria-t-il d'une voix destentor : *Foudroyant, Foudroyant, embarque !*

Les canotiers se chargèrent de leurs petits paquets, qui consistaient en provisions et ustensiles pour les camarades du bord ; le père Palanquin fit les plus tendres adieux à la mère Barberousse ; Croche-Cœur prit congé de la jolie Suzette et sortit le premier, mais il ne se rendit pas à l'embarcation. Il pensait bien que l'aspirant viendrait trouver la jeune fille, son plan était combiné à l'avance ; il alla se remettre à l'attif derrière un tronc d'arbre. Ses compagnons passèrent sans le voir, Suzette les avait suivis jusqu'au ponton ; et, comme ils partaient, elle cria :

— Adieu, Jean-Pierre ; adieu ! Au revoir.

Jean-Pierre entendit, et se garda de répondre ; elle supposa qu'il avait été envoyé en avant par le patron, et vint se placer sur cette même éminence, où l'on voyait si bien les mouvements de la rivière.

Frédéric ne se fit pas long-temps attendre ; il courait à toutes jambes.

III.

Le Coup de sabre

Le vent nord-ouest avait graduellement augmenté, le jour baissait d'une manière sensible, le séjour de l'embarcation au Vergeroux s'était prolongé bien au delà de la limite présumée, par suite de retards survenus à la préfecture maritime. Les paquets officiels étaient cependant des plus pressés, le gendarme venait de transmettre à Frédéric l'ordre formel de se rendre immédiatement à bord. La marée avait eu le temps d'achever de monter et de descendre entièrement, le flux avait lieu de nouveau; le grand canot se trouvait donc dans la nécessité de refouler brise et courant contraires, ce qui est d'une extrême difficulté à l'embarcation de la Charente. Mais l'aspirant savait que les plus douloureux obstacles avaient une grande importance, il résolut de triompher des obstacles pour regagner la rade le plus promptement possible. Aussi, ce ne fut pas sans une sorte de remords qu'il accosta Suzette de nouveau; il comptait pourtant sur les quelques minutes indispensables aux canotiers pour démunir et armer l'embarcation. Il s'adressa à la jeune fille d'une voix entrecoupée et haletante tant il avait couru.

— Je n'ai qu'une minute, une seule, lui dit-il; le service m'appelle à bord, écoute-moi bien, je t'en supplie. J'ai passé une demi-journée avec Joséphine et je n'ai pas su en profiter; plusieurs tête-à-tête se sont offerts naturellement; pendant le dîner auquel Mme Richemont m'a invité, j'étais placé à côté d'elle, je n'ai rien osé lui révéler de ce que je ressens; mais je suis plus épris que jamais. Dis-le-lui pour moi, je t'en prie en grâce, tu le peux, tu la vois chaque jour, ma bonne Suzette. N'est-ce pas, tu veux bien te charger de mon bonheur? je te devrai plus que la vie.

— Que vous êtes étonnant, monsieur Frédéric! un joli garçon comme vous, qui avez de l'éducation et qui parlez si bien quand vous voulez, manquer ainsi de courage au bon moment, c'est impardonnable. Ah! par exemple, Croche-Cœur et les autres ne se gênent pas tant avec moi. Mais vous-même, là, quand vous vous y mettez, vous me faites des petits compliments tout gentils, vous êtes charmant, et vos drôleries m'amusent à mourir de rire. Et puis vous êtes sérieux et taciturne auprès de celle que vous aimez! Encore si elle était fière ou dédaigneuse, comme il y en a, ça se comprendrait; mais Mlle Joséphine est tout à fait bonne et complaisante. Pourquoi avez-vous peur ainsi?

— C'est vrai, je le confesse, je suis un sot, un franc imbécile, un niais.

— Ah! monsieur Frédéric, je n'ai pas dit ça!

— C'est plus fort que moi, je n'ose avancer. Je t'en conjure, ma chère amie, viens à mon secours ou je suis perdu.

— Avec plaisir; seulement permettez-moi de vous gronder.

— Gronde-moi tant que tu voudras, pourvu que tu lui dise que je l'aime.

— Je le lui dirai.

L'aspirant insistait sur les mille choses que Suzette devait apprendre confidentiellement à Joséphine; et comme la jeune fille s'y prêtait de bonne grâce et avec zèle, il ne se contenta pas plus que le matin même.

Tu es un bijou, parole d'honneur! s'écria-t-il; si je n'étais fou de Joséphine comme je le suis, je le serais de toi; je me déclarerais ton chevalier en titre, bon gré, mal gré; je voudrais te donner la terre, la mer et les poissons par dessus le marché, mais je ne puis que te donner adieu. Adieu donc, ma belle enfant, et au revoir!

À ces mots, l'aspirant l'embrassa et voulut se sauver vers le canot; elle le retint.

— Ah ça, monsieur Frédéric, je vous défends de m'embrasser comme ça. Savez-vous que Croche-Cœur vous a vu tantôt, et qu'il m'a fait une scène affreuse.

L'aspirant se prit à rire et s'éloigna.

— Pense à mon amour, répéta-t-il avec chaleur, et si tu veux me rendre le plus heureux des hommes, écris-moi.

— Oui, monsieur Frédéric, c'est convenu, fiez-vous à moi...; je vous écrirai.

L'aspirant courait alors à l'embarcation, mais, avant de tourner dans le chemin qui menait droit au pont, il ne put s'empêcher de jeter un dernier regard d'amoureux sur la demeure de Joséphine. Cet instant d'extase permit à Croche-Cœur d'arriver à temps, quoiqu'il fût obligé de ramper afin de n'être pas aperçu.

Le gabier, de derrière son tronc d'arbre, n'avait encore saisi que des lambeaux de conversation; mais il avait malheureusement entendu les mots d'amour si souvent répétés, les témoignages d'amitié de Suzette, les compliments échangés de part et d'autre, enfin son propre nom mêlé à tout cela comme une dérision amère. Rien de ce qui devait compléter son erreur ne lui avait échappé, ni le second baiser, ni la promesse positive d'un je ne sais quoi que la jalouse interprétait, ni la lettre finale accordée avec hésitation comme une faveur.

— Elle a pu me tromper une fois, dit-il, elle ne me trompera pas deux. Ah! Suzette, que je revienne à terre, je dirai tout. La mère Barberousse connaît votre conduite; et quant à l'aspirant, qu'il veuille à lui, je me vengera.

— Eh! bien, cœur, d'où arrives-tu? Toujours à la traîne, dit père Palanquin à Croche-Cœur. Un autre jour je ne te prendrai plus dans mon canot; tu n'es pas de son armement réglementaire; cent autres voudraient venir à ta place, quand il me manque un homme; et

pour me remercier de te choisir toujours le premier, tu risques deux fois dans une corvée de me faire punir.

Les arrière-pensées du gabier lui suscitérent de nouveau une réponse qu'il n'eût pas faite en tout autre occasion :

— Dame! père Palanquin, je ne voyais pas le grand besoin de se presser, puisque nous serons encore ici demain matin.

— Plait-il?

— Avec cette brise de nord-ouest et ce flot de foufrou, il n'y a pas de danger que nous gagnions le bord. Allez! la mère Barberousse vous verra tout à l'heure, bien sûr!

L'aspirant descendit dans le canot, s'enveloppa dans son manteau et commanda :

— Pousse au large!

— Pousse! répéta le patron.

Les rameurs se courbèrent sur les avirons, et pendant quelque temps on croyait la rive à l'aide d'un contre-courant et de l'élevation des terres qu'abritait du vent. Frédéric repassait dans sa mémoire les nombreux épisodes de la journée, Suzette lui avait donné bonne espérance, elle lui avait dit quel intérêt Joséphine paraissait prendre à lui; Mme Richemont, d'un autre côté, l'avait accueilli avec distinction comme l'aspirant favori du commandant; plusieurs fois elle avait laissé sa brèce faire seule les honneurs du salon; après le dîner, il avait offert le bras à la jeune fille pour la promenade dans le jardin, et avait au moins causé un peu, bien que le courage lui eût manqué pour faire allusion à son amour, mais il était parvenu à se faire écouter avec un intérêt marqué, et elle avait même souri plusieurs fois. La dernière promesse de Suzette achevait de le rendre heureux.

À vingt ans, un sourire, une parole, un regard de celle qu'on aime, suffit à tout jeune homme qui, comme Frédéric, n'a presque pas fréquenté le monde. Depuis plus de six mois, Mlle Brissart était l'unique objet des pensées de l'aspirant. Pour l'entrevoir, il aurait bravé mille périls, il eût même affronté la colère de son capitaine, dont la sévérité était proverbiale dans la division.

Tandis que Frédéric s'abandonnait complaisamment à ses pensées, Palanquin, la barre du gouvernail en main, se demandait s'il était bien urgent de retourner à bord par un aussi mauvais temps; Croche-Cœur méditait le moyen de se venger; les canotiers disaient : — C'est dommage d'avoir été forcés de partir, nous étions si bien en train! N'eût-il pas mieux valu passer la nuit à l'Escadre invisible que dans ce grand canot de malheur? Quelques uns plaisantaient et joutaient sur les mots; la plupart répétaient qu'on ne pourrait jamais étaler le courant, et qu'à présent avoir bien trimé, il faudrait revenir au Vergeroux.

Le gabier comprit avec joie que son projet fermentait chez ses camarades, et que sa réponse au patron avait de l'écho; il remarqua en même temps qu'après la pointe voisine, les terres ne s'approcheraient plus à l'action du vent, et que le courant serait dans toute sa force.

Cependant le soleil était couché, un pâle crépuscule durait encore, des nuages blanchâtres déchirés en bandes transversales sillonnaient le ciel, la lune apparaissait par intervalles dans des flammes d'un bleu foncé, les lames tumultueuses de la rivière étaient courtes et dures, le canot fatiguait horriblement.

Tout à coup, on débouqua du petit promontoire que Croche-Cœur attendait et que les riverains appellent la Pointe-Sans-Fin; une violente rafale siffla au dessus des rameurs, de larges paquets d'eau tombèrent à bord. Quelques murmures se firent entendre sur les bancs de l'avant; Frédéric seul ne s'aperçut de rien, il en fut en ses rêveries à la lecture de la lettre promise par Suzette, et les mots : *Elle vous aime!* flottaient dans son imagination en caractères fantastiques.

Un quart d'heure s'écoula encore en lutte presque inutile contre le vent et la marée, les canotiers fatigués faisaient signe au patron de ne point gouverner en route, eux-mêmes ne posaient plus sur les avirons; l'embarcation, abandonnée ainsi à des puissances contraires, vint promptement jusqu'à l'abri de la hauteur; la violence du nord-ouest ne se fit plus sentir.

Cette circonstance rappela Frédéric à lui, et mit fin à ses délicieux châteaux en Espagne. Les instincts du marin n'avaient pas été blessés tout à l'heure par l'accroissement subit de la brise, ils l'étaient par sa diminution instantanée. Il sortit de sa léthargie amoureuse, comme un homme endormi que la cessation d'un grand bruit éveillé en sursaut.

— Holà! patron, où sommes-nous?

— Vous voyez, monsieur, derrière la Pointe-Sans-Fin; nous l'avions doublée tout à l'heure, et voici que nous cubons.

— Retournons au Vergeroux; à terre! à terre! dirent les matelots.

— Ah! ah! qu'est-ce que c'est, s'écria Frédéric, avant! avant! nago un bon coup! souquez les avirons!

— On est épuisé, murmura Croche-Cœur, et tout ça pour rien.

— Ce n'est pas l'embarcation, ajouta Palanquin, vous deux heures qu'ils s'éclament et nous n'avons pas fait trois quarts de lieues.

— On nagera! j'en réponds, s'écria l'aspirant en se débarrassant de son manteau; et toi, père Palanquin, gouverne droit!

— Oui, monsieur.

— Avant! vous dis-je.

De soudains murmures circulaient de bouche en bouche; d'une part, trois ou quatre heures de rage au moins, et par un temps affreux, car la prise fraîchissait toujours, la température devenait glaciale, et les lames balayées retombant sur les canotiers en pluie fine et pénétrante; de

l'autre, les drapeaux de l'auberge : bon feu, bonne table, bon vin, agréables visages d'hôtes-ses, bon lit au besoin ; l'alternative n'était pas douteuse.

— Ne nageons plus ! dit une voix.

— Hein ? fit sévèrement Frédéric.

— Ne nageons plus ! ne nageons plus ! se disaient tout bas les canotiers.

— Bon ! bon ! pensait Croche-Cœur, en excitant ses camarades à la résistance.

— Silence ! et avant partout ! Gouverne comme il faut Palanquin.

Le patron avait pu favoriser le désir de ses camarades par quelques faux coups de barre, et contribuer ainsi au prompt recul du canot ; mais à présent que l'émeute grondait, il était déterminé à rester dans le devoir et à secourir l'aspirant de toutes ses forces.

— Allons, enfants, c'est un coup de collier à donner. Voyons ! ne perdons pas courage, dit-il.

— Oh ! hé ! on voit bien qu'il ne nage pas, le vieux chomau, dirent confusément les canotiers ; et ils se donnaient des coups de coude, et ils se répétaient à l'oreille les uns aux autres : Levons rame ! levons rame !

Frédéric, voyant qu'on ne doublait pas la Pointe, bordissait de colère ; deux fois il arracha la barre des mains de Palanquin en lui disant : Fais-les nager ! deux fois il lui rendit la direction du gouvernail en s'élançant sur les matelots et en les menaçant.

Tout à coup, ils levèrent leurs avirons horizontalement, le vent et la marée agirent seuls sur le canot qui dérivait avec vitesse.

— Laissons-les en travers dans l'eau, disaient quelques voix, le courant prendra-dessus et nous rallierons plus vite le Vergeroux.

— Mâtons-le en l'air, ils feront voile au vent, nous coulerons comme la foudre.

— Ah ! ah ! reprit Frédéric, on ne nage plus ! à mon tour donc !

Il tira son sabre et commanda : — NAGEZ !

Des rires ironiques retentirent à l'avant ; et aussitôt les uns laissèrent traîner leurs pelles, les autres les dressèrent perpendiculairement ; Croche-Cœur fut de ces derniers.

— Monsieur, dit Palanquin, les ferrures du gouvernail sont ébranlées, laissons arriver.

— Non ! non !

Une lame embarqua dans le canot qui, n'ayant plus de vitesse propre, présenta la joue au courant.

— Vous nagez, ou nous coulerons ! Comment ! on peut se battre cette nuit, et vous voulez retourner à terre !

— Blague d'aspirant, répondit une voix moqueuse.

Rien n'était plus vrai, cependant : Frédéric supposait que les dépêches dont il était porteur ordonneraient ou permettraient à l'amiral de livrer combat. Il savait du reste que les Anglais faisaient de leur côté des préparatifs ; enfin sa corvée était de retourner directement à bord, il voulait s'en acquitter à tout prix.

La rébellion avait subitement atteint des proportions menaçantes ; sous l'influence des libations nombreuses de la journée, les hommes les plus calmes d'ordinaire prenaient parti pour les révoltés ; le gabier, qui la jalousie aveuglait, donnait l'exemple, lui qui, en toute autre circonstance, se fit rang de côté de l'autorité.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le jeune homme eut pris sa résolution. Il tira son sabre et s'élança vers le premier rameur de l'arrière ; c'était Croche-Cœur ;

— Chef de nage, dit-il, je l'ordonne de nager.

Personnellement somma d'obéir, le matelot était passible d'un conseil de guerre s'il n'exécutait pas l'ordre de l'aspirant. Toutefois, il avait compris que, s'il se soumettait, chacun de ses compagnons, interpellé de la même manière, se soumettrait aussi :

— Non ! dit-il.

Ce refus formel, en temps de guerre et au moment d'une sédition, entraîna la peine de mort. Le gabier le savait ; mais que lui importait, la vie ! Suzette ne l'aimait plus, et M. de Kérelval était son rival. Transporté, hors de lui :

— Vengeance ! vengeance ! cria-t-il en ébranlant sa lourde rame qu'il dirigea sur Frédéric de manière à le frapper obliquement et à le jeter à la rivière.

Un rayon de lune qui passait à travers les nuages permit à Palanquin de voir le mouvement ; il abandonna la barre et para le coup d'aviron. L'aspirant leva son sabre, et, d'un geste rapide, il frappa Croche-Cœur au défaut de l'épaule ; des flots de sang s'échappèrent de la blessure. Un silence d'une seconde suivit. Frédéric commanda.

— Nagez, vous autres ! avant tout !

Une lame épouvantable tomba dans le canot en ce moment, et un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches.

— Les lâches ! ils me laissent assassiner ! vociférait Croche-Cœur en accablant l'aspirant des plus grossières injures.

Les avirons étaient à la mer, Palanquin avait repris la barre ; Frédéric, le sabre en main et violemment ému, n'entendit pas d'abord les insultes du gabier baigné dans son sang. Un silence profond ne tarda pas à régner de nouveau. Croche-Cœur, furieux, se releva. Il avait été grièvement blessé ; mais il ne prétendait pas céder si tôt :

— Tu peux me faire fusiller ! je veux me venger d'abord. Ah ! tu fais la cour à Suzette ! elle t'aime ! tu l'embrasses ! Meurs ! meurs ! assassine !

En proférant ces menaces, le gabier relevait sa rame du bras qui lui

restait, il n'eut ni le temps ni la force d'en faire usage ; Frédéric dédaigna même d'user de nouveau de son arme, car la discipline était rétablie dans le canot.

— Palanquin, fais-le amarrer sous les bancs, et qu'on lui mette un bâillon, dit-il en prenant la barre du gouvernail.

La lutte ne fut pas longue ; en moins de trois minutes, Jean-Pierre se trouva garrotté et bâillonné.

— Avant ! soulez ferme ! rattrapons le temps perdu, commanda Frédéric avec calme.

Palanquin arma l'aviron du blessé, et l'on doubla bientôt la Pointe Sans-Fin pour la dernière fois.

Une consternation muette avait remplacé les causeries ; Frédéric songeait à ce qu'il devait faire maintenant ; les canotiers, rentrés dans la subordination, tremblaient des conséquences de leur faute ; et, comme pour la racher, ils ramenaient avec une incroyable vigueur ; chacun d'eux examinait sa conscience, tous étaient effrayés du sort qui menaçait Croche-Cœur.

Lorsqu'on approcha de la rade, le patron n'y put tenir ; il rentra son aviron et s'approcha de l'aspirant.

— Ne le perdez pas, monsieur Frédéric, dit-il d'une voix émue ; si vous saviez comme c'est un bon matelot !

— A votre rame, Palanquin, et avant partout ! répondit le jeune homme.

— C'est que, voyez-vous, ce serait mon fils que je ne l'aimerais pas davantage ; un bon cœur, un garçon solide qui n'a jamais manqué une seule autre fois. Auriez-vous bien le courage d'à le faire fusiller ?

— A votre banc ! vous dis-je, à votre banc ! et silence.

Le vieux patron se tut, mais il ne put contenir ses larmes, qui coulèrent abondamment sur le fatal aviron. Frédéric l'entendit plusieurs fois sangloter à son poste de nage, et cependant il ne lui adressa pas la parole.

En entrant dans la baie, le grand canot rencontra une chaloupe de ronde ; l'aspirant répondit au *qui vive!* par le nom de son vaisseau, échangea le mot d'ordre avec l'officier, et le canot se dirigea sur le *Foudroyant*.

Des fanaux hissés en tête des mâts indiquaient la position des navires de la division ; le cri : *Bon quart!* était renvoyé par les factionnaires de chaque bâtiment, et répété depuis la tête jusqu'à la queue de la ligne. Une heure du matin venait de tinter.

Toutes les fois que le grand canot passait le long d'un vaisseau, le porte-voix de veille faisait entendre la formule réglementaire :

— Ho ! de la chaloupe ! et Frédéric répondait : *Foudroyant!*

Lorsqu'on fut par le travers du *Cassard*, mouillé à côté du vaisseau du commandant Richemont, le patron se leva encore et se jeta aux pieds de l'aspirant :

— Grâce ! grâce ! ne le dénoncez pas, monsieur de Kérelval ; dites que c'est moi qui lui ai donné ce coup de sabre à terre, étant irru, personne ne vous démentira, et si l'on fusille le vieux Palanquin, il vous en sera reconnaissant. J'ai fini mon temps, moi, je suis une carcasse démantée plus bonne à pas grand'chose ; mais Croche-Cœur, lui, c'est un jeune homme, un bon sujet, vous le savez bien ; il n'a pas su ce qu'il faisait. Un enfant que j'ai tenu sur mes genoux comme il venait de naître, son père et moi, nous étions les deux doigts de la main, la vergue et le raban, deux amis, deux matelots fiellés ; il me l'a laissé à ma garde en mourant à bord de la *Montagne*, dans un combat. Voyez-vous, c'est mon fils, c'est plus que mon fils. Voici douze ans qu'il navigue dans mes eaux ; ne le tuez pas, monsieur de Kérelval, ne le tuez pas, mon pauvre mousse !

— Tous les canotiers sont coupables, excepté vous, Palanquin ; vous ne sauriez être puni même légèrement.

— Faites-moi fusiller ! Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de mon enfant ! Grâce ! grâce ! Monsieur, grâce ! au nom de votre mère.

— Silence ! dit l'aspirant. A la barre, Palanquin !

— Pitié ! pitié ! répéta lamentablement le patron, en se rendant à son nouveau poste.

— Attention à gouverner ! prenez du tour pour accoster, et pas un mot de plus.

— Ho ! de la chaloupe ! héla tout à coup la sentinelle du *Foudroyant*. Cette voix lugubre, qui retentissait au milieu de la nuit par le temps sombre et la brise stridente qui soufflait, fit à Palanquin l'effet d'un glas funèbre.

— Monsieur ! monsieur !... grâce ! murmura-t-il encore d'une voix étouffée.

— Silence !

L'on accosta à bord.

— Vous allez introduire Croche-Cœur par le sabord de la batterie basse, vous le porterez tout de suite au poste des blessés et vous éveillerez l'infirmier... Pas un mot, patron, vous dis-je.

Cette dernière scène avait porté à l'extrême la terreur des canotiers. Le bruit courait dans l'escadre que l'amiral tenait à faire un exemple contre les actes d'indiscipline qui se renouvelaient assez fréquemment, surtout dans les corvées isolées. A l'exception de Palanquin, les matelots étaient tous compromis ; l'air froid et réservé de Frédéric leur semblait d'ailleurs agur.

— Il était donc bien irrité, pensaient-ils, puisque son acte de violence n'avait pu calmer sa colère. Lui d'habitude assez communicatif, et toujours disposé à traiter familièrement les anciens de la cale, avait impi-

toyablement rendu muet l'honnête père Palanquin; il ne le tutoyait plus. Quand il monta à bord, un soupir douloureux s'échappa de toutes les poitrines; le jeune homme ne daigna pas tourner la tête.

— Nous sommes perdus, s'écria le patron, en faisant démarrer et débâillonner Croche-Cœur qui seul ne se repentait pas encore de sa faute.

— Pourquoi m'as-tu arrêté? disait-il à Palanquin qui pleurait; le brigand n'aurait pas faire un rapport contre vous, je serais seul coupable de tout et je serais vengé. Suzette m'a trahi pour lui, je le sais, je l'ai vu.

— Tu mens pour une fille, Jean-Pierre, et tu n'as pas songé à moi, ton second père, que tu abandonnes!

Croche-Cœur serra la main du vieux matelot et ne répondit pas.

Cependant Frédéric était descendu chez le commandant Richemont, et un autre canot fut immédiatement expédié à l'amiral Allemand, pour lui remettre les dépêches de la préfecture maritime.

IV.

La Consigne.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le commandant Richemont faisait comparaître devant lui Frédéric de Kéravel. Le mécontentement de l'officier supérieur se lisait sur sa figure, sa voix était rude et brève, et quoique ses paroles ne sortissent pas des bornes d'une politesse rigoureuse, elles étaient dures et offensantes par l'accent tantôt irrité, tantôt méprisant dont elles étaient accompagnées. L'ironie d'un chef, lorsqu'elle n'est pas grossière par sa forme, est un fer rouge qui brûle le cœur. On repoussa facilement l'injure triviale d'un ours de mer, il faut supporter en silence les outrages d'un capitaine qui n'outrepasse point les limites convenables. En discipline militaire, la lettre est tout, l'esprit n'est rien, et il ne peut en être autrement. M. Richemont était d'une école bien opposée à celle de l'amiral Allemand; il n'adressait jamais à ses officiers un seul reproche indécent ou même de mauvais goût; il n'était pas homme à lever la main sur eux, comme l'officier-général que nous venons de nommer. Sa colère pouvait déborder, sans que sa bouche se souillât d'une épithète des halles ou d'un juron de cabaret.

Lorsque Frédéric entra dans sa chambre : — Je vous ai donné des cloques, cette nuit, lui dit-il, pour votre retour à bord malgré vent et marée. Je ne savais pas alors, monsieur, que vous me cachez un fait dont je tiens à avoir l'explication.

L'aspirant ne répondit rien; le commandant poursuivit :

— Un de nos hommes a reçu un coup de sabre; il dit que c'est vous qui lui l'avez donné; le chirurgien-major, dans son rapport du matin, me l'a appris. Il était de votre devoir de n'en rendre compte dès votre retour à bord.

— Je vous ai exactement rendu compte de ma corvée, commandant; je vous ai dit que les dépêches ayant été retardées à la préfecture, je n'ai pu pousser qu'avec le commencement du flot, que le vent de...

— Bien! bien! monsieur, je sais tout cela; mais ce coup de sabre?

— Rien de semblable n'est venu à ma connaissance.

— Vous jouez-vous de moi?

— Non, commandant; et pour vous le prouver, puisque nous sommes seuls, et que personne ne peut m'entendre, dit l'aspirant en jetant un regard rapide autour de lui, je vais tout dire, sous le sceau du secret, à M. Richemont.

— Monsieur, interrompit le capitaine de vaisseau, pas de demi-confidences, nous sommes en service.

— Il suffit, commandant; je ne sais rien.

— Parlez, je l'exige.

— Je ne parlerai qu'à M. Richemont, quoi qu'il puisse arriver.

La colère du commandant augmentait en raison de l'étrange sang-froid de l'aspirant. Jamais il n'avait éprouvé semblable résistance de la part d'un subalterne; ses yeux lançaient des éclairs, il trépanait d'impatience. Frédéric ne lui laissa pas le temps de faire explosion, et continua en baissant la voix et avec volubilité :

— Mes hommes, à l'exception du patron, se sont révoltés; je me suis vu forcé de frapper le chef de nage, tout est rentré dans l'ordre aussitôt; mais je trouve Croche-Cœur assez puni et je le déclare, je ne ferai de rapport ni contre lui ni contre aucun autre.

— Vous en ferez un, monsieur, s'écria le commandant.

— Frédéric répliqua avec la fermeté d'un homme qui a pris une résolution inébranlable :

— Ce serait la mort du principal coupable et des peines infamantes pour les autres; je ne ferai pas de rapport.

— Votre devoir le commande, et je vous l'ordonne.

— J'ai l'honneur de répéter à mon commandant, dit Frédéric, reprenant sa voix ordinaire, que ce coup de sabre n'est pas venu à ma connaissance : Croche-Cœur ne peut l'avoir reçu qu'à bord, après le retour du grand canot, où tout s'est parfaitement passé malgré le mauvais temps. Je n'aurai pas d'autre réponse à faire au conseil d'enquête, si l'on en convoque un à ce sujet.

Après cette déclaration, l'aspirant affecta la pose calme d'un spectateur désintéressé dans la question, et attendit.

Le capitaine de vaisseau se promenait à grands pas dans la galerie; cinq minutes s'écoulaient de la sorte.

— Je comprends bien, monsieur, s'écria le commandant en s'arrêtant tout à coup; je comprends que vous vous refusez à déclarer officiellement la vérité. Vous voulez faire de la générosité, de la popularité

peut-être, aux dépens de la discipline. Il n'en sera rien; je saurai vous contraindre à m'adresser un rapport par écrit. Le conseil jugera les coupables, et pèrse le chef de la sédition, s'il le faut! Je ne sais point transiger avec le devoir, moi! Dans une heure, monsieur, je compte sur votre pièce d'accusation; aïlez.

Frédéric ne bougea point, et regarda l'officier supérieur d'une manière interrogative qui acheva de le mettre hors de lui.

Je vous jetterai à la Fosse-aux-Lions, et vous y garderez les arrêts indéfiniment, dussiez-vous mourir à la peine. Un aspirant! braver mes ordres et ceux de l'amiral!.. Un aspirant, se refuser à obéir aux dépêches ministérielles, à la volonté expresse de l'empereur! Un petit aspirant!.. Allons, allons, mon ami, vous ferez votre rapport.

Le jeune homme, pâle et tremblant de colère, se contenta de hocher la tête.

Le commandant changea de ton brusquement; il abandonna la forme impérieuse, ironique ou menaçante, et reprit d'une voix posée :

— Prenez-y garde, monsieur de Kéravel, votre avenir militaire est compromis; je puis vous traduire vous-même devant un conseil martial; vos hommes vous trahiront, vous serez cassé, condamné à mort, peut-être. Songez que nous sommes devant l'ennemi, songez que votre dénégation également prouvée est à la fois une faute de lèse-discipline, qui vous place dans la position de chef de complot, et un refus formel d'obéir; car je vous ordonne de nouveau, au nom de la loi et de l'empereur, de m'adresser une plainte par écrit.

— Je sais tout cela, commandant; mais puis-je faire un rapport lorsque je n'ai rien vu! rien d'extraordinaire, je le déclare officiellement, ne s'est passé dans le grand canot; le blessé a fait un mensonge qui m'est inuisible; mais....

Assez! assez! rendez-vous immédiatement à la Fosse-aux-Lions.

Frédéric salua profondément et sans affectation; M. Richemont lui rendit son salut d'un air sec et ironique.

La chambre commune, où poste des aspirants, à bord du vaisseau le *Foudroyant*, était située dans la Sainte-Barbe, à la partie arrière de la batterie basse. Ce fut là que l'aspirant se dirigea d'abord. Ses camarades étaient tous sur le pont. Rafiau lui moussa achevait d'ôter le couvert du déjeuner et de balayer. Frédéric l'appela.

— Tu vas porter mon pliant, ma flûte et ces livres à la Fosse-aux-Lions, et aussitôt tu monteras dire à M. Edmond de venir m'y voir, sans perdre un instant. Marche, trotte, cours vivement!

Le petit garçon s'empressa d'exécuter ces ordres; mais déjà des bruits étranges s'étaient répandus; les anciens l'avaient interrogé et il n'avait pu répondre : il se promit bien de savoir au juste ce qui s'était passé. Aussi, dès qu'il eût achevé son service habituel dans le poste, il se glissa silencieusement et à la faveur de l'obscurité dans la couvée contiguë à la Fosse-aux-Lions.

Edmond écoutait déjà attentivement le récit de Frédéric.

— ... Il m'a cru son rival, il ne savait pas que je n'étais si empressé auprès de Suzette qu'à cause de Joséphine. Et sa jalousie, irritée par ce qu'il venait de voir et d'entendre tout de travers, a seule été cause de tout. Je m'en suis bien aperçu à ses insultes, à sa colère, à son mépris pour la vie. N'a-t-il pas eu la sottise de se dénoncer lui-même au docteur! Mais je suis coupable aussi par imprudence, j'ai eu tort d'embrasser Suzette et de la traiter aussi sans façon; il devait s'y tromper, c'est naturel. D'ailleurs, c'est un brave et digne matelot, un excellent homme que j'affectionne particulièrement; je ne le perdrai pas. Le père Palanquin m'arrachait l'âme avec ses plaintes. La peur des autres me donne encore envie de rire.

— Tu plaisantes quand le commandant est en fureur; il a pris son air pincé, c'est mauvais signe. Le cas est grave, l'amiral ne te pardonnera pas.

— C'est vrai! mais que ferais-tu à ma place?

Edmond réfléchit quelques secondes, puis serrant la main de son ami :

— Je ferais comme toi.

— J'en étais sûr, s'écria Frédéric.

Et les deux aspirants s'embrassèrent.

L'indiscipline la plus redoutable n'est ni celle des matelots, ni la nôtre, reprit Edmond; ce sont les commandants et les amiraux qui devraient les premiers donner l'exemple de l'obéissance. Mais je cause quand il faut agir. Il faut dire aux canotiers de tout nier; il faut que Croche-Cœur prétende désormais avoir reçu ce coup de sabre dans l'obscurité, en allant à son hamac. S'ils se contredisent, tu es perdu et tu ne sages personne. Je vais faire la leçon au père Palanquin.

Frédéric à son tour eut un instant d'hésitation, mais généreux comme on l'est à vingt ans, il pensa que son ami se compromettrait par un semblable démarche, et bien qu'il appréhendât aussi les révélations indirectes des matelots :

— Non! non! je te le défends, dit-il. Adviennne que pourra! Mais vois-tu, j'ai bon espoir; ils ne me trahiront pas!

Heureusement Rafiau avait tout entendu, tout compris, et déjà il était sur le pont, où il racontait confidentiellement au patron la conversation des deux aspirants.

Un quart d'heure après, le capitaine d'armes du *Foudroyant* entra dans la Fosse-aux-Lions, son fanal de corne à la main.

— M. de Kéravel, dit le sous-officier.

— Prêlent! répondit Frédéric.

— Je suis chargé, par le commandant, de vous dire que vous êtes aux

après l'arrêt et au secret jusqu'à nouvel ordre. Il vous est défendu de communiquer avec qui que ce soit; votre moue vous portera à manger devant moi; vous n'aurez pas de lumière; aucune lettre ne vous sera remise avant que vous sortiez d'ici. Je suis tache, monsieur, d'avoir d'insti mauvaises nouvelles à vous apporter.

Edmond se vit forcé, pour obéir à la consigne de l'adjudant de police, d'abandonner immédiatement son ami.

Le lieu de detention des aspirans, communément appelé Fosse-aux-Lions, dans la pratique, n'est pas, à bord d'un vaisseau de ligne, la Fosse-aux-Lions proprement dite. Celle-ci sert de logement au premier maître et au maître. L'autre, pompeusement désignée du nom de magasin général, est un compartiment triangulaire situé à l'avant de cale, assez étroit, manquant d'air, obscur, infect et malsain. En 1809, on n'en avait pas encore fait une espèce de boutique de quincaillerie, sinon habitée, du moins partiellement propre. Frédéric était condamné à passer un temps indéfini dans un seldat étouffant, infesté de rats et d'inséctes, au milieu des caisses de huile, de graisse et de peinture, de cordages gonflés d'eau et d'une foule d'autres objets d'un provisioning d'une odeur malsainement. Il n'avait, pour toute compensation, que le sentiment exalté de sa noble résistance; pour toute distraction, que sa flûte, ses rêveries amoureuses et ses inquiétudes.

Lorsqu'Edmond fut parti, l'aspirant entendit le sous-officier poser un soldat de marine en faction auprès du panneau, et lui transmettre littéralement la terrible consigne du commandant. Il se trouva donc seul, sans être du reste du monde; car les sentinelles étaient incapables de transgresser les ordres reçus, le capitaine d'armes incorruptible, Rafiau n'omet quand, en présence du rigide adjudant, il venait apporter les repas de son maître. Les précautions, du reste, avaient été poussées jusqu'aux plus minutieux détails, afin de convertir complètement la Fosse-aux-Lions en oubliés-sous-marins. Par un chat, pas une conversation à haute voix n'étaient tolérées aux aspirans. L'aspirant ne devait sortir sous aucun des prétextes qu'on à leur disposition les pesonniers ordinaires. Tout était prévu. On voulait qu'il ne pût lire le moindre billet. L'eau de la cuisine du magasin général, qui ne laissait point passer assez de clarté pour qu'on distinguât la nuit d'un jour, restait constamment ouverte sous les yeux du soldat de garde et rendait impossible toute tentative de faire de la lumière. L'en sent, du reste, qu'en matière de police maritime, le maître brigueur, en quelque partie du navire que ce soit, est un crime qui entraîne les plus rigoureuses peines. Maître sa dure captivité, Frédéric, lors même qu'il eût été muni des ustensiles nécessaires, se serait fait scrupule d'enfreindre la loi jusqu'à ce point. L'honneur veut qu'on ne s'expose pas à encourir une condamnation illégitime, même par une action innocente de sa nature. Mais l'honneur ne défendait pas à Edmond d'user de tous les moyens pour instruire son camarade de ce qui se passait à bord, à terre et dans la division; et l'aspirant lui commandait d'imaginer un stratagème.

Le second jour, comme Rafiau portait à dîner à Frédéric, il lui remit un pain en faisant un glissement d'yeux qui échaqua au capitaine d'armes, malgré la tenue la plus soignée de son fait portatif. L'aspirant attendit d'être seul pour emporter le pain, mais écrivit avec précaution. Il y travailla trois cartes à jouer, décolorées comme à l'inspiration, à la façon de ces pièces de cuivre qui servent à imprimer des affiches. Les trois cartes étaient attachées les unes aux autres au moyen de fils de soie. Après des tâtonnements de plusieurs heures, il finit par découvrir ces trois mots : *Tout va bien.*

Le capitaine d'armes n'avait pas mission d'empêcher Frédéric de donner ses ordres au petit moussé. Quand celui-ci revint, l'aspirant lui dit :

— Rafiau, tu prie as M. Edmond de ne pas oublier de copier la romance : *Tout va bien*; et de l'envoyer de ma part à la dame à qui je l'ai promise jeudi dernier. Il se rappellera bien ce que je veux dire.

Le moussé fit un signe de tête affirmatif, l'adjudant ne conçut aucun soupçon, et Edmond sut ainsi qu'il avait été compris. Dès lors chaque pain renferma des cartes qu'il aspirant prisonnier mâchait et réduisait en pâte après les avoir déchiffrés. Maître de la clé de cette correspondance, il reconnut facilement en sus et à des marques et à des coques faites en marge dans quel sens il fallait tourner les mots, toujours couvés entre eux de manière à former des phrases.

Le jour d'après, il fut sans trop de peine :

« Aucun n'a parlé, ils sont d'accord; Croche-Cœur s'est dédit. Hier, combat de péniches. Deux anglaises coulées. Le commandant a une lettre pour toi. »

Que de choses ce peu de mots révélèrent au prisonnier; que de doutes, que de desirs, que de regrets, que de pensées ils éveillaient en lui :

« Une lettre! celle de Suzette, probablement; qu'avait répondu Joséphine? »

Un combat auquel il aurait pris part selon toute apparence, sans sa maudite restriction, et qui pouvait se renouveler demain.

Il fremissait de dépit et d'impatience; parlait la tentation de faire le fatal rapport se présentant à son esprit, mais il le repoussait avec horreur.

Amour et gloire, tout était d'une sacrifiée à un sentiment d'humanité que son capitaine interprétait d'une manière odieuse!

Il venait ensuite à se demander par quel miracle toutes les charges qui l'accablèrent avaient disparu à toutes, jusqu'à celle de ce Jean-Baptiste jaloux, si sûr, si sûr, si sûr de la vie. Dans son étonnement et son délire, il accusa Edmond de trop de lâcheté; et avait d'ailleurs

ment tort; Edmond lui-même ne s'expliquait pas l'unanimité inespérée de ses grands canotiers. Il se repoussait de voir son ami à l'abri des dénonciations; mais l'accord extraordinaire de Palanquin, de Croche-Cœur et des autres matelots avec ses propres projets, leur conduite identique avec celle qu'il eût voulu leur dicter, leur sage modération, leur discrétion, leur prudence redoublant son admiration et son intérêt, sans lui donner la solution du problème. Il suivait la marche des faits, sans connaître leur origine. Rafiau se gardait bien de lui révéler; le petit moussé, si curieux et si bavard d'ordinaire, se ta saut cette fois, car il appréciait toute la gravité des circonstances.

Rafiau avait en le temps d'instruire Palanquin de tout ce que les aspirans s'étaient dit à la Fosse-aux-Lions; Palanquin l'avait aussitôt répété à Croche-Cœur. Dès que celui-ci connut l'amour de Frédéric pour la nièce du commandant, ses doutes sur Suzette se dissipèrent; il adopta immédiatement la version du coup de sabre dans l'obscurité. Les rameurs convinrent également de se renfermer dans la dénégation complète de la révolte.

Un quart d'heure suffit pour concerter ce plan, et ce quart d'heure, le commandant l'avait perdu à donner ses ordres au capitaine d'armes. Lorsqu'il fut comparé à sa barre, l'un après l'autre, chacun des acteurs de la scène, il n'obtint qu'une seule et même réponse. Quand il alla à l'hôpital des blessés interroger Jean-Pierre, Jean-Pierre se retrancha dans un système semblable.

Tous les canotiers furent mis aux fers, et le conseil des officiers convoqué pour le jour suivant.

Le chirurgien-major, consulté en leur présence, confirma le premier avis de Croche-Cœur.

— Mais, ajouta-t-il, l'état dans lequel se trouvait cet homme, à l'instant où nous l'avons visité, nous porte à croire qu'il déliait. Les exemples de faits semblables sont assez nombreux pour que nous n'hésitions pas à déclarer publiquement notre opinion; elle est, du reste, appuyée sur une théorie que vous apprécierez, messieurs, et sur des expériences consignées dans les annales de la médecine. Une commotion brusque, un chute, une blessure, une émotion violente même, surtout après un excès de fatigue, lorsque le corps est surexcité d'une manière anormale, peuvent réagir sur les organes du cerveau et mettre en défaut les plus habiles praticiens. Cela se conçoit facilement. Nous n'étions pas sur nos gardes, nous nous sommes laissé tromper par l'appareur. Revenu de notre erreur, nous ne craignons pas d'affirmer à présent que le récit actuel du nommé Jean-Pierre est le seul plausible et véritable.

Le docteur ne s'abusait pas lui-même; mieux que personne, il distinguait la vérité; transparente pour tous et certaine pour le commandant; mais il n'ignorait pas que sa mission était une mission de paix et d'humanité. Il continua donc à appuyer de raisonnements scientifiques, passablement obscurs, une opinion qu'il savait erronée, cherchant à réparer ainsi le mal qu'avait causé son trop fidèle rapport de la veille.

Les grands canotiers, en erreurs de nouveau, furent inébranlables dans leur opinion; les preuves inacquies de toutes parts, le commandant avait les mains liées. Frédéric seul pouvait éclaircir le mystère, et Frédéric refusait.

Il ne fut plus question dans le vaisseau que de l'affaire de Croche-Cœur. Tout le monde admirait l'aspirant; mais on craignait que le régime cruel auquel il était soumis ne triomphât de sa constance. Les grands canotiers, toujours aux fers, étaient en proie aux plus affreuses incertitudes. Le blessé, revenant et plein de reconnaissance, pleurait sur sa faute et faisait des vœux ardents pour son sauveur.

Cependant Palanquin était libre par faveur spéciale, et sans doute à cause de ce rapport confidentiel de l'aspirant qui l'avait signalé comme seul resté dans le devoir. Le capitaine de vaisseau pardonnait d'autant plus volontiers au vieux patron de n'avoir pas avoué la vérité, qu'il le savait innocent et qu'il connaissait son affection paternelle pour le principal accusé. D'ailleurs, il estimait réellement le brave quartier-maître, et enfin, quoique sévère jusqu'au fanatisme, M. Richemont, il faut le dire, ne se voyait pas avec peine dans l'impossibilité de sévir. L'effet moral était produit sur l'équipage, et cela sans qu'un holocauste humain eût été offert à la discipline; enfin, le matelot sauvé était un excellent serviteur, le protégé de la veuve Barbrousse, le fiancé de Suzette. Le commandant tenait à lui par mille points de contact; car, on le sait, le commandant-maire Barbrousse avait été long-temps le seide du capitaine de vaisseau, alors simple officier, et les intimes relations avaient toujours existé entre celui-ci et la majestueuse hôtesse de l'*Escadre invisible*.

Malgré tout cela, si l'aspirant cédait, les coupables étaient inévitablement traduits devant une cour martiale, et le commandant regardait comme son devoir d'user de tous les moyens pour forcer Frédéric à parler. Il est des hommes dont le cœur est bon, mais enveloppé d'un parchemin insensible qu'on appelle la consigne. M. Richemont était de ceux-là, sa nature intime ne se trahissait jamais; à son bord il n'était que capitaine; son masque, ses gestes, ses expressions, son ton de voix, tout était calculé. Il s'était plié le corps et l'âme au joug le plus rude; il s'était dépeuplé lui-même, mouvant infatigable de dompter ensuite tous ses subordonnés. Du reste, excellent marin et bon officier, il pouvait poser comme modèle du capitaine de vaisseau partait.

Il fut pûrs s'écoulerent, sans que rien de ce qui se passait inspirât hors du *Foudroyant*.

La blessure de Croche-Cœur était moins sérieuse qu'on ne l'ava sup-

posé d'abord, aucune partie noble n'avait été entamée; le gabier était en voie de guérison rapide.

Les canotiers venaient d'être remis en liberté, Frédéric seul était encore écroué à la Fosse-aux-Lions.

Tout à coup une rumeur confuse s'éleva des profondeurs de la cale jusqu'au pont supérieur. On venait d'apprendre que le commandant allait interroger de nouveau M. de Kéravel.

L'équipage accourut sur le passage du jeune aspirant, qu'escortaient deux soldats de marine précédés du capitaine d'armes. Lorsqu'il parut, pâle, défait, les yeux rouges et incapables de supporter la lumière du jour, les matelots rangés en haie firent un profond silence, et se découvrirent avec respect. Ça et là, dans la foule, on voyait quelques grands canotiers confus et tremblans qui n'osaient le regarder qu'à la dérobée; des bruits étranges circulaient à bord :

— Le commandant veut l'envoyer à l'amiral Allemand.

— Le commandant le fera juger.

— On le condamnera à mort; ou le fusillera.

— Le pauvre garçon!

— Le brave jeune homme!

— C'est-il dommage!

— C'est la mère Barberousse et Suzette qui pleureront bien!

— Et nous d'ne?

— Je me ferai hacher sur la bitte à la minute pour qu'il ne lui arrive pas de mal, dit un homme au bras en décharpe qui se trouvait à côté de Palanquin.

— Sois tranquille, Croche-Cœur, répondit le vieux de la cale d'une voix grave; sois tranquille, matelot, il y a un bon Dieu au ciel!

V.

Le Combat.

Une heure après, Frédéric sortait de chez l'inflexible capitaine du *Foudroyant*, et son escorte le reconduisit à la Fosse-aux-Lions. Sur desormais que nul ne traitait la vérité, l'aspirant avait puisé une force nouvelle dans cette certitude, et cependant il avait eu à soutenir un violent combat. Il avait vu sur la comble de M. Richemont deux lettres à son adresse, timbrées de Rochefort; il ne pouvait douter que Suzette ne lui parlât de son amour. Il avait entendu au loin une vive fusillade; c'était encore un combat de péniches, une de ces actions journalières d'où ses collègues revenaient avec de la gloire et des chances d'avancement. Mais rien ne fit chanceler son courage. Le triomphe qu'il remportait sur ses plus belles passions n'était-il pas plus grand et plus noble qu'un succès momentané sur l'ennemi!

Quand il passa dans les batteries, un murmure flatteur l'accueillit; les matelots voyaient bien qu'il retournait au cabot pour prix d'un second relas.

Cependant le tour de service du *Foudroyant* était revenu, et le canot de Palanquin fut de nouveau envoyé au Vergeroux. Edmond était de corvée; on devait passer deux heures à terre. Le vieux patron se dirigea vers l'auberge, où Suzette et la mère Barberousse furent bien surprises de le voir entrer seul, môme et triste.

— Les Anglais! Croche-Cœur à mon Dieu! cria la jeune fille effrayée.

— Non! non! dit le patron, Croche-Cœur n'a pas été tué par l'Anglais; il est mieux portant qu'il ne mérite; laissez-moi dire.

Et il leur raconta tout ce qu'il savait. A chaque instant, les deux femmes poussaient des soupirs; elles finirent par ne plus retenir leurs larmes. Le vieux patron partageait toutes les craintes de l'équipage sur le compte de l'aspirant.

— Et moi, qui reprochais à ce bon monsieur Frédéric de n'avoir pas répondu à mes lettres! s'écria Suzette. Je conterai tout ça à mademoiselle Joséphine; ça lui fera honneur, à ce pauvre jeune homme! Elle n'ose pas m'avouer qu'elle l'aime, mais je m'en aperçois bien, moi. On a l'air américain, comme vous dites, père Palanquin. Que va-t-elle penser, que va-t-elle faire à présent? Il faut pourtant le sauver, le tirer de prison, lui rendre le bonheur qu'il nous a donné! Quant à maître Croche-Cœur, il peut s'attendre à être julin-n grandé de sa sottise jalouse.

— Allez, mademoiselle Suzette, il n'aura pas besoin de tout ça. Si vous voyiez comme il se désespère, quand on lui dit que monsieur de Kéravel va passer devant le conseil! Je le console de mon mieux, maintenant, et vous feriez peut-être bien de venir à bord lui rendre un peu de cœur.

— Nous irons, dit la mère Barberousse, et je parlerai à votre commandant, moi! Ah! par exemple, c'est une indignité! A-t-on jamais vu un mangeur d'hommes pareil, qui voulait faire fusiller mon pauvre Jean-Pierre, et qui maintenant s'en *revenge* sur ce malheureux aspirant! Il l'étouffera dans la Fosse-aux-Lions, bien sûr! Nous irons, père Palanquin, et pas plus tard que demain, au jour de l'après-midi.

Edmond entra dans ce moment, et comprit bien, au jeu des physionomies, de quoi il s'agissait; il prit la jeune fille à part :

— Le suis-tu, Suzette, je suis l'ami intime de Frédéric; lui avez-vous écrit?

— Pourquoi ça!

— Je puis lui faire savoir si Joséphine l'aime, oui ou non. Seulement n'allez pas répéter ceci, au nom de Dieu!

— Mais il est un secret!

— C'est précisément ce qui fait que je m'expose à être renvoyé du service, si l'on apprend que je communique avec lui.

— Mais il n'a pas de lumière!

— J'ai trouvé un moyen de lui faire déchiffrer quelques mots.

— Eh bien, dites-lui que Mlle Joséphine l'aime, ça lui fera toujours plaisir; et puis, voyez-vous, je le crois, j'en suis sûre même. Oui, j'en suis sûre, quoique ces belles demoiselles soient si singulières; elles ne savent jamais dire ce qu'elles pensent. Ce n'est pas comme nous.

Edmond hochait la tête en signe d'assentiment.

— D'ailleurs, je vais chez elle; attendez-moi.

Le lendemain, Frédéric trouva dans son pain les mots suivans : *Joséphine l'aime, Suzette me l'a juré.*

Le prisonnier riait et chantait; il embrassait les cartes bienheureuses et attendait avec impatience le jour suivant, espérant avoir quelques renseignements de plus. Le jour suivant, Rafan apporta un pain comme à l'ordinaire; mais Frédéric l'emietta vainement, il ne trouva rien. Trois jours se passèrent ainsi. De temps en temps on distinguait des coups de canon dans le lointain; le vaisseau lui-même tira plusieurs fois.

Du fond de son antre, l'aspirant appela le factionnaire, faisait venir le capitaine d'armes, et le chargeait de demander de sa part, au commandant la permission d'aller au feu. L'infortuné officier faisait répondre par un refus sans commentaires. L'ajudant se conformait à l'ordre reçu, et le détenu au désespoir maudissait jusqu'à ce jour de service qu'il avait passé sous le même toit que Joséphine.

— Sans cette malheureuse corvée, se disait-il, elle me reverrait avant peu victorieux et digne d'elle; j'aurais battu les Anglais, j'aurais conquis l'épaulette d'enseigne et j'oserais déclarer hautement mon amour!

La douleur de Frédéric avait été bien plus vive cependant, s'il avait su quel tort lui causaient des amis trop zélés.

La mère Barberousse, selon son dessein, était venue à bord avec sa fille; elle avait abordé de tout-au-corps le rigide capitaine du vaisseau. Alors, livrant passage à son éloquence riveraine, la digne matrone avait déposé une foule d'arguments indiscrets, qui apprirent au commandant tout ce qu'il ignorait encore de la jalousie de Croche-Cœur contre l'aspirant. Il lui fut facile de deviner que le matelot avait voulu se porter à des voies de fait; enfin, comme pour compléter les révélations, Suzette arriva avec une dernière et fatale preuve; c'était une lettre de sa nièce. Terrifiée aux nouvelles que lui donnait la fille de l'hotesse, et cédant à des conseils imprudens, Joséphine avait osé écrire à son oncle un aveu de Frédéric de Kéravel.

M. Richemont ne put réprimer un geste de surprise à cette lecture; mais la question présentait une phase nouvelle, il voulait prendre le temps d'y songer, et renvoya les deux femmes maritimes sans leur avoir donné aucun nouveau motif de crainte ou d'espérance.

Suzette avait vu Croche-Cœur à peu près guéri, et plus affligé que jamais de la détention indéfinie de l'aspirant. Une scène touchante s'était passée entre les deux amans, dont la reconnaissance envers le prisonnier était désormais sans bornes.

La mère Barberousse, voulant user tous les moyens, avait dit, en passant, au patron du grand canon :

— Du jour où cette affaire sera heureusement terminée, je te promets de l'épouser.

La respectable hotesse trouvait dans ses croyances superstitieuses mille raisons d'attacher ainsi son propre mariage au succès de ses vœux pour Frédéric.

— Faites toujours dire des messes pour lui et pour nous, lui répondit Palanquin, nous sommes dans la vase jusqu'à la flottaison; il n'y a que le bon Dieu pour nous en tirer.

— Tu as raison; je n'y manurai pas en descendant à terre, ajouta la bonne femme dont la barque poussait pour regagner le Glairente.

L'aspirant ignorait tout cela; car, sur les croisières, Edmond avait été envoyé aux avant-postes de l'escadre, où il fut retenu plusieurs jours par les exigences du service. La correspondance laconique que le prisonnier lisait haguère à bâtons suffrait alors pour n'apporter que ce qu'elle lui donnait pour vingt-quatre heures de consolation, de joie, de désir; maintenant ses inaptitudes redoublèrent.

— Avait-on découvert la ruse, ou bien Edmond était-il parti pour une corvée de guerre et n'était-il pas revenu? Toutes les suppositions étaient admissibles, les plus sombres craintes étaient permises. La fusillade et le canon se faisaient entendre de plus en plus fréquemment; mais l'aspirant avait renoncé à faire supplier le commandant de lui accorder sa part de danger. Une atonie fâcheuse l'accablait au physique et le moral s'en ressentait. Il passait des heures entières à pleurer et à gémir; l'existence lui devenait à charge, son énergie faiblissait. Puis, abattu, anéanti, il tombait dans un état qui n'était ni le sommeil, ni la veille, mais une somnolence lourde accompagnée de hideux cauchemars.

Un jour, c'était le dimanche de la Passé, le capitaine d'armes se pencha sur le panneau du magasin général :

— Monsieur de Kéravel, dit-il, le commandant vous fait appeler. L'aspirant ne répondit pas. Les sous-officiers descendit, son lanai à la main. Il trouva le prisonnier dans un de ses momens de suffocation et de débârgage intellectuelle. Ses extrémités étaient glacées, sa respiration courte et pénible, sa tête brisée; il était pâle comme un cadavre; l'ajudant le traîna dans le faux pont. L'air moins épais ramena un peu Frédéric, il put marcher un s'appuyant sur le bras d'un des soldats de marine.

Les officiers et l'équipage se trouvaient aux postes de combat : le commandant debout sur la dunette. Les canonniers, rangés à leurs pièces, étaient emus de pitié à l'aspect du jeune homme ; cependant pas un murmure ne se fit entendre ; la générale avait latitu, les mèches étaient allumées, on en était à cette terrible période d'attente et d'immobilité que redoutent les plus braves. Au loin, on entendait une vive canonnade, un épais rideau de brouillards couvrait da reste la baie ; nul dans l'escadre ne prévoyait ce qui allait se passer.

Frédéric, au contact du grand air, fut sur le point de se trouver mal ; il se traîna cependant jusqu'au bas de la dunette, le commandant lui fit signe de monter, et congédia d'un geste le capitaine d'armes et l'escorte.

— Eh bien ! monsieur, ce rapport ? demanda-t-il.

— Quel rapport ? répéta Frédéric comme au sortir d'un rêve.

Alors seulement M. Richemont remarqua l'état de l'aspirant qui tentait de tous ses membres.

— Qu'avez-vous, monsieur ? fit brusquement l'officier.

— Rien ! rien ! répondit le jeune homme d'une voix sourde ; je meurs à la peine comme vous l'avez dit, voilà tout.

Puis il baissa les yeux, car son faible regard ne pouvait soutenir celui du commandant.

— On va se battre, monsieur, ajouta le capitaine, sans avoir écouté la réponse de Frédéric.

— Ah ! s'écria celui-ci d'un air étonné.

— Qu'avez-vous donc enfin ? Avez-vous peur ?

Une révolution subite s'opéra dans l'aspirant à ce seul mot ; le cadavre était galvanisé, le sang lui reflua au visage, une force étrange le ramena tout à coup.

— Peur ! s'écria-t-il, avec un accent de colère qui fit reculer l'officier supérieur ; de qui ai-je peur, monsieur ? Qui me parle de peur ici ?

Le commandant avait commis, par impatience, une de ces fautes si rares qu'il évitait constamment : il le sentit, et se hâta de la réparer.

— Pardon, monsieur de Kéravel, dit-il gravement, j'ai employé une expression qui n'était pas dans ma pensée. Vous croyez-vous capable de remplir une mission périlleuse ?

— Je suis capable de tout ! répliqua hardiment le jeune homme, dont la crise de faiblesse était passée.

— Tous ceux de vos camarades en qui j'ai confiance sont partis ; les officiers sont à leurs postes de combat à bord. Je vais vous donner le grand canot armé en guerre, et vous irez prendre les ordres de l'amiral.

— Je suis prêt.

— Vos arrets sont levés.

— Je vous remercie, commandant ; mais alors veuillez me faire remettre les lettres venues pour moi.

— Comment savez-vous ?...

— On devait m'écrire, et je supposais que...

— Les voici, monsieur.

Un quart d'heure après, une grande embarcation, armée d'une caronade de 12 et de deux pierriers, débordait du trois-ponts l'Océan, monté par le général en chef, et se dirigeait à travers la brume sur le lieu où la fusillade était la plus vive.

Le patron venait de demander les ordres à l'aspirant.

— Droit au feu, Palanquin ! Tu me prévendras quand nous y serons.

— Oui, monsieur Frédéric.

A ces mots, le jeune homme posa son sabre à côté de lui, déboutonna son frac, et en tira deux lettres qu'il déchêtra rapidement. Il fallait que leur contenu l'intéressât à un degré bien extraordinaire, car le bruit de la mousqueterie et des espingoles, devenu étourdissant, ne parvenait pas à lui faire tourner la tête ; et il n'entendait pas non plus ce qu'on disait autour de lui :

— Monsieur Frédéric ! — Le voilà donc sauvé ! — Hors de la Fosse-aux-Lions ! — Le brave des braves ! — Vive monsieur Frédéric ! — Nous sommes tous prêts à mourir pour lui.

— Non ! personne que moi ! dit une voix qui sortait de dessous les banes ; et un homme au bras en recharge, que nul n'avait vu descendre dans le grand canot, se dressa comme un serpent à côté de Palanquin.

— Toi, ici !

— Je viens me mettre devant les balles.

— C'est bien ; c'est bien-ci, mon fils, je te le permets.

Tous les rancurs étaient profondément emus de ce peu de paroles, et les balles commençaient à siffler autour du canot ; mais l'aspirant lisait toujours.

— Vois-le, il est là, calme comme à son bureau, à calculer une longitude, disait Palanquin à Croche-Cœur.

— Je suis le dernier des derniers, si je ne meurs pas pour lui.

— Faut espérer pourtant que ça nous sera pas nécessaire.

— Si fait, je le veux, à cette heure.

— Et Suzette !

Un soupir s'échappa de la poitrine du gabier.

Monsieur, dit Palanquin en frappant sur l'épaule de Frédéric, nous voici tendus.

— Bien ! bien ! répondit l'éleve en renfonçant dans son frac les bienheureuses lettres, vaincre ou mourir, mes enfants !

— Gare dessous, les Anglais ! Vive monsieur de Kéravel ! criaient les canotiers.

On se trouvait bord à bord d'une forte chaloupe ennemie.

— Feu ! commanda l'aspirant aux canonniers de la caronade. La mi-

traille balaya les banes de la chaloupe et une nouvelle scène s'offrit aux yeux des grands canotiers.

Par l'effet des détonations répétées de l'artillerie, le brouillard s'était reculé tout autour du champ de bataille, comme pour en faire une sorte de cirque naval auquel il ne manquait que des spectateurs ; la fumée roulait et tourbillonnait semblable à la poussière d'une arme. Le patient, sur lequel plus de trente canots anglais s'acharnaient ainsi que des bêtes féroces sur un martyr, était une canonnière française dont le pavillon pendait en lambeaux. Sa mâture était brisée ; elle ne pouvait poursuivre sa route et regagner le gros de la flotte ; son feu se ralentissait sensiblement. Les ennemis avaient éprouvé des pertes considérables, et les nombreux débris de péniches qui jonchaient la mer en étaient un témoignage évident ; mais les pièces de la canonnière étaient d'un calibre trop faible ; les caronades des péniches, d'une portée supérieure, avaient pu la réduire de loin à rester prise entre deux feux, sans avancer ni reculer. Les Anglais la serraient de près, et paraissaient disposés à tenter l'abordage.

Le secours que Frédéric apportait semblait insuffisant contre tant d'assaillans ; cependant il savait que des péniches françaises étaient attendues et que la face du combat pouvait changer d'un instant à l'autre.

— A bord ! à bord ! cria-t-il ; Palanquin, gouverne droit pour accoster.

Les Anglais n'avaient pas encore aperçu le grand canot du *Foudroyant*. D'abord aux regards par la brume et la fumée, il avait pu arriver jusqu'au milieu du champ de bataille. Les pierriers et la caronade étaient chargés jusqu'à la gueule, le peloton de mousqueterie se tenait prêt à faire feu au premier signal.

— Ne tirons pas, canonniers ! Coupe celui-ci en deux. Palanquin. Nagez ferme, matelots !

Un affreux éraquement suivit ce dernier ordre. Une longue péniche anglaise, prise par le milieu, coulait à droite et à gauche du grand canot.

— Avant toujours ! commanda l'aspirant, et un instant après :

— La caronade maintenant, feu !

Un second canot fut désarmé.

— Feu ! les pierriers et la mousqueterie !

Une troisième embarcation quoyait, et les dix grands canotiers, abandonnant leur valeureuse barque, s'élançaient à bord de la canonnière la *Railleuse*.

L'aspirant se dirigea vers le banc de quart.

— Le capitaine ? demanda-t-il.

— Mort ! répondit le timonier.

— Le lieutenant ?

— Mort !

— Le maître ?

— Mort !

L'armement du grand canot était déjà réparti aux postes de combat ; Frédéric, commandant improvisé, s'était emparé du banc de quart. En ce moment les Anglais du côté opposé à celui par lequel les hommes du *Foudroyant* étaient montés cessèrent leur feu en voyant que celui de la canonnière se taisait ; ils voulurent aborder en masse.

— Attention au commandement ! cria Frédéric.

— Houra ! houra ! houra ! hurlait l'Anglais, dont vingt canots étonnaient le bord.

— Laisse tomber les filets d'abordage !... Feu partout !

Les filets de la canonnière tombèrent sur les assaillans et les prirent sous les mailles, tandis que la mitraille les érasait à bout portant. Ils s'étaient loin de s'attendre à une résistance semblable ; ils croyaient trouver un pont couvert de cadavres et de blessés, mais les trente marins du *Foudroyant*, troupe fraîche et transportée d'enthousiasme, devaient les recevoir sous le commandement du brave aspirant, dont la voix produisait sur eux un effet merveilleux.

Cependant tous les canots ennemis n'avaient pas abordé par le travers, c'est-à-dire sous le filet d'abordage ; deux énormes chaloupes vomissaient leur monde à bord par l'arrière ; les Anglais s'étaient précipités sur Frédéric, encore attentif aux mouvements extérieurs.

L'aspirant, en se retournant au bruit, vit vingt sabres dressés sur sa tête, vingt gueules de pistolets béantes sur sa poitrine.

— A nous ! *Foudroyant*, hurlèrent à la fois deux hommes qui s'étaient impétueusement jetés entre les abordeurs et Frédéric.

Croche-Cœur et Palanquin n'eurent pas le temps d'ajouter une syllabe, ils tombèrent percés de coups.

Les grands canotiers abandonnant leurs canons s'avancèrent à l'arme blanche, et repoussèrent de la pique et de la baïonnette les assaillans éfrayés de se voir accueillis par une troupe si compacte.

— Que pas un d'eux ne rembarque ! cria l'aspirant dont l'œil suivait tous les mouvements de l'ennemi.

Cet ordre était inutile, un matelot français l'avait devancé et se glissant sous la poupe de la canonnière avait coupé les bosses ou cordes qui retenaient les deux chaloupes.

Toutefois, les Anglais encore en nombre avaient en le temps de revenir de leur surprise. La victoire était le seul parti qui leur restait ; ils combattaient en désespérés.

Le succès devenait douteux, lorsque le cri : France ! France ! retentit de tous les côtés autour de la *Railleuse*. Dix péniches françaises arrivaient, trop tard pour prendre part au combat, à temps pour assurer la victoire. Les Anglais mirent bas les armes.

Le premier homme qui monta à bord fut Edmond ; il se dirigea vers le banc de quart :

— Capitaine! dit-il..... Un cri de surprise s'échappa de ses lèvres.

Les deux aspirans se jetèrent dans les bras de l'un de l'autre; mais bientôt, à un coup d'œil donné sur le pont, Frédéric s'écria douloureusement :

— Ils sont morts tous les deux pour moi !

Edmond se baissa et plaça en même temps ses deux mains sur les deux cœurs de Palanquin et de Jean-Pierre. Tout à coup il répondit avec transport :

— Ils vivent, Frédéric, ils vivent tous les deux !

VI.

Double nocce.

L'alarme donnée à bord de la division française n'avait eu aucun résultat; par le temps qu'il faisait, le branle-bas général de combat était une précaution des plus sages, mais l'escadre anglaise n'avait point bougé de la rade des Basques. Seulement ses péniches, en croisant au large, rencontrèrent la *Railleuse*, qui revenait de la mer et espérant rentrer au port à la faveur des brouillards. Elles l'attaquèrent de concert; et en a vu quel fut le résultat de cette tentative.

Les dernières chaloupes ennemies prirent la fuite, tandis que les canots français s'attachaient à la canonnière et la remorquaient à l'arrière-garde de l'armée.

Edmond alla rendre compte au commandant Richemont, et puis au général en chef, des actions éclatantes de Frédéric; son amitié pour le vainqueur le rendit éloquent. L'amiral Allemand voulut complimenter lui-même le jeune sauteur de la *Railleuse*; mais quand le canot de l'*Océan* accosta le petit brick-golette, l'aspirant n'y était plus; on venait de le transporter à bord de son vaisseau dans un état d'évanouissement complet.

A peine l'ancre de la *Railleuse* était-elle au fond que Frédéric se trouva mal sur son banc de quart. L'énergie extrême qu'il venait de déployer l'avait abandonné tout à coup; le commandement : *Mouitez!* fut le dernier qui sortit de ses lèvres. Les matelots se hâtèrent de le conduire à bord du *Foudroyant* où de prompts secours lui furent prodigués. La constitution du jeune homme avait été trop violemment ébranlée par tant de souffrances et de secousses; il passa plusieurs jours sans pouvoir être ranimé, ses forces avaient entièrement disparu, il respirait à peine.

Quand les gens de l'équipage demandaient à Raftan des nouvelles de son maître : « Il est comme mort », répondait le mousse; voilà trois jours qu'il n'a pas ouvert les yeux; il est là froid et sans mouvement, pareil à un morceau de glace. Si le docteur ne disait pas qu'il vit encore, je penserais qu'il est temps de l'enterrer, ce pauvre M. Frédéric! »

— Un brave homme! un pur sang! un vrai matelot! disaient tristement les marins, et ils se retiraient mornes et silencieux.

Le commandant Richemont passait des heures entières au pied du lit du mourant à qui on avait construit une sorte de chambre en toile à voile dans la partie arrière de la batterie.

Un matin, le docteur, Edmond et le capitaine de vaisseau étaient rassemblés dans ce poste volant, attentifs à la respiration de Frédéric, qui devenait plus régulière.

— Rien n'est désespéré, dit le médecin, la chaleur naturelle revient un peu. La crise de délivrance approche peut-être.

— Dieu le veuille! murmura le capitaine.

— Edmond tressaillit de joie.

Les yeux de Frédéric s'ouvrirent alors, il regarda autour de lui d'un air hagard; puis ses lèvres s'agitèrent et murmurèrent des mots entrecoupés.

— Il délire, commandant; c'est la fièvre enfin, la fièvre que j'attendais! dit le docteur, en prenant le pouls du malade.

— Silence! silence! disait celui-ci à voix basse, c'est aujourd'hui le dimanche de la Passion; j'ajourne, mon Dieu! prenez pitié de nous! Adieu Joséphine, adieu Edmond, adieu tout ce que j'aime! Et j'ai vingt ans! Commandant, vous m'avez tué, parce que je n'ai pas voulu les faire fusiller. Ah bien! c'est égal! vous m'en rendrez raison sur le gaillard d'arrière du Paradis. Adieu Joséphine, adieu Edmond!

Après un court instant de repos, ses yeux pétillèrent d'un feu plus vif.

— On ne vous fusillera pas! s'écria-t-il avec force. Mais nagez donc! nagez, vous dis-je. Vous nagez, ou nous coulerons. Comment! lâches, on peut se battre cette nuit et vous voulez retourner à terre! — A terre! continua-t-il docilement, et moi aussi je voudrais y être, Suzette, bonne Suzette, tu lui diras combien je t'aime; oui, n'est-ce pas? — Coulés, les Anglais! — Vive Joséphine! — Feu! lui partait; laissez tomber les filets. Viens Edmond, viens que je te dise adieu, car je meurs.

Edmond avait pris l'autre main du malade qui ne le reconnaissait pas; le commandant s'était levé brusquement, ému par mille passions diverses.

Après une crise qui dura plusieurs heures, crise horrible pendant laquelle Frédéric dévoilait toutes ses tortures de la Fosse-aux-Lions, toutes ses craintes, toutes ses pensées d'amour, le sommeil ferma ses paupières.

— Il est sauvé! s'écria le docteur; je réponds de lui maintenant.

Peu de jours après, Frédéric était sauvé en effet; il rentra dans la vie comme au sortir d'un rêve étrange qu'il avait peine à comprendre.

Le roman de ses illusions et de ses terreurs, les illusions fantastiques de la prison et de la maladie se confondaient dans sa mémoire. Les hallucinations et les réalités se ressemblaient; il ne les discerna les unes des autres qu'après mille efforts souvent infructueux. Il eut besoin de faire un long travail sur lui-même pour coordonner ses souvenirs.

L'aspirant avait sollicité la permission de descendre à terre, le commandant lui répondit que c'était impossible, parce qu'on se trouvait en présence de l'ennemi, dont les bâtimens devenaient plus nombreux de jour en jour. Les Anglais rassembleraient alors leurs machines incendiaires, et l'on approchait à grands pas d'une nuit à jamais néfaste dans les annales de notre marine. Frédéric n'eut rien à répliquer, et écrivit à Suzette.

Le surlendemain, il reçut la réponse suivante :

« Mon cher monsieur Frédéric,

» A la réception de cette dernière, je me suis aussitôt rendu chez Mlle Joséphine; mais à présent, on se défie de moi, à ce qu'il paraît; je ne puis plus lui parler, à moins que je la rencontre dans le jardin. Depuis qu'elle écrivit au commandant de vous faire sortir de la Fosse-aux-Lions, on ne me laisse plus monter chez elle. L'autre soir, pourtant, sous la tonnelle, je lui ai conté votre beau combat, et j'ai su qu'elle est allée, avec Mme sa tante, visiter à l'hôpital de Rochefort les blessés du *Foudroyant*. Elle s'est bien intéressée à Palanquin et à Croche-Cœur. Voyez-vous, monsieur, c'est une charmante demoiselle et qui vous aime, quoiqu'elle ne me l'ait pas positivement avoué. Je lui ai dit aussi tout ce que vous avez risqué pour sauver Jean-Pierre; elle pleurait en m'écoutant, et moi je faisais comme elle; vous avez bien raison de l'aimer, elle est si bonne! J'y suis retournée avant-hier et puis hier, toujours sans la voir; enfin, je l'ai rencontrée ce matin avec un grand monsieur qui a des moustaches noires d'une demi-brasse et qui marche raide comme un tambour-major. J'ai appris que c'est son père, M. le colonel Brissart; elle ne le quitte plus. Je n'ai donc pu lui parler de vous; je me suis seulement approché pour lui annoncer mon mariage et celui de ma mère, dont je vous fais part de même par la présente.

« Palanquin est à peu près guéri. Croche-Cœur a été réformé et congédié à cause d'une forte blessure qu'il a à la main. J'ai raconté tout ça à Mlle Joséphine, en l'invitant à venir à ma nocce, où vous la verrez; car maman a obtenu du commandant Richemont que vous descendiez à terre avec M. Edmond et dix de nos amis du *Foudroyant*, pour ce jour-là qui est après-demain. Je ne devrais pas vous répéter cela, on me l'a bien défendu; mais je sais que je vous ferais tant de plaisir que je n'ai pu m'empêcher de vous en donner la nouvelle tout de suite. Palanquin et Croche-Cœur arrivent demain au Vergeroux pour tout à fait. Ils m'ont chargé de vous jurer qu'ils sont prêts à recommencer de se faire tuer pour vous. Maman vous dit aussi bien des compliments, ainsi qu'à M. Edmond, et moi je suis pour la vie votre reconnaissante et dévouée servante.

SUZETTE. »

Frédéric courut montrer cette lettre à Edmond, et de longues heures de nuit se passèrent en ineffables causeries. Le lendemain fut encore pour eux un jour de bonheur. Enfin, le commandant les fit appeler tous les deux, et croyant leur apprendre le double mariage, il les autorisa à descendre à terre à la pointe du jour suivant.

A cinq heures du matin un canot déborda le *Foudroyant* pour les conduire au pont du Vergeroux. Rufin et neuf autres marins devaient passer avec eux la journée, à l'auberge de l'*Escadre invisible*.

Les invités furent reçus par les deux futurs époux. Croche-Cœur te bras en écharpe et portant une veste de pêcheur; Palanquin en grand uniforme de second maître, car le brave patron avait été promu à ce grade pendant sa maladie.

— Nous revoyez, monsieur de Kéravel, dit le vieux marin; je vous présente mon fils, bien honteux, voyez-vous, de tout ce dont il a été cause. Pardonnez-lui, je vous prie, il en est bien lâche du fond du cœur.

— Je n'ai rien à pardonner, répondit l'aspirant avec vivacité. Si quelque'un de nous dout de la reconnaissance aux autres, c'est plutôt moi à vous deux, que lui à moi.

A ces mots, il tendit la main au gabier, qui la serra silencieusement et avec une émotion respectueuse.

On attendit quelque temps dans la grande salle; enfin la jeune mariée parut, et vint saluer les aspirans. Elle était plus joye et plus piquante que jamais dans son costume sautogeois, à la fois simple et élégant.

— Serférat de Croche-Cœur! en a-t-il du bonheur! s'écriaient les matelots; il passe au service de la *Reine de perles*; tamuse navigation!

La mère-Barberousse fit ensuite son entrée triomphale; elle était dans ses plus riches atours; trois larges chaînes d'or descendaient sur sa poitrine en lourds festons, pis que des suspentes de basses vergues, disaient les facetieux. Elle portait une robe de soie cramoisie, moins rouge encore que sa face rubiconde.

Le père Palanquin, un peu pâle encore, faisait contraste avec la digne hôtesse; mais les marins ne riaient pas en le regardant : — C'est un terrible que maître Palanquin, répétaient-ils. Sais-tu que l'autre fois, il a coulé d'un seul coup une péniche de trente avirons; c'est un soigneur, la mort des Anglais.

Dans la répartition des exploits, selon les hôtes du gaillard d'avant, le sauvetage de la canonnière appalonnait, sans conteste, à Frédéric; la fuite et la défaite des diverses chaloupes, rencontrées par le grand canot, étaient vécus à eux canonniers; mais le patron avait seul toute la gloire de la péniche coupée en deux.

Les aspirans donnaient le bras à de jeunes et fraîches villageoises des environs ; une musique chambrée marchait en tête de la colonne. On arriva ainsi à l'église, où Frédéric marcha aussitôt des yeux Mlle Brissart. Il ne vit que Mme Richemont, seule à son banc.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est donc devenue Joséphine ? pourquoi n'est-elle pas ici ? pensa-t-il ; et il se rappela alors avec inquiétude que Suzette et la mère Barberousse avaient évité, toutes deux, de se laisser accoster dans le grand-salle. Il se perdit en tristes suppositions ; le présentement d'un nouveau malheur le tourna tout.

On sortit de l'église : Mme Richemont s'avança vers les mariés, félicita amicalement la mère Barberousse, embrassa Suzette sur le front, dit quelques mots flatteurs aux deux mariés, mais répondit seulement par un salut glacial aux aspirans, qui ne purent lui adresser la parole. Elle monta en voiture aussitôt et retourna à son habitation, tandis que la noce se remettait en marche vers l'*Escadre invisible*.

En arrivant, Frédéric, les larmes aux yeux, peit Edmond et Vicart : — Qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ! s'écria-t-il ? ou est Joséphine ?

Edmond se garda de répondre par l'insignifiante et froide réponse habituelle aux sots-dans amis : « Mais en vérité, mon cher, je l'ignore. » Il évita à plus forte raison les plaisanteries déclinées que tiennent toujours en réserve, pour des cas semblables, les bédons d'esprit ou les gens cruels ; il comprit dans toute leur étendue les angoisses de Frédéric.

— Je vais le savoir, dit-il ; et se dirigea vers les nouvelles mariées. Frédéric, muet de crainte, était resté à sa place ; il suivait de la jeu des yeux étonnés. Aux questions d'Edmond, il vit Suzette pâler, et la mère Barbousse tressaillir, par ta geste significative, combien elle était contrariée.

Cependant Pаланquin et Croche-Cœur avaient pris chacun d'une main le petit moussé des aspirans, et s'approchaient de Frédéric :

— Il est temps, à cette heure, de vous conter tout, monsieur de Kéravel, dit le second maître ; voici celui qui a débrouillé nos lignes ; celui qui vous a sauvé en partant, comme vous avez sauvé Croche-Cœur en vous taisant. Sans lui, et pouvait mal tourner pour nous et pour vous, peut-être.

L'aspirant eut bientôt la solution d'un problème qui l'avait toujours intrigué, et promit à Rahan de le prendre sous sa protection spéciale. Le moussé était transporté de plaisir et il n'eut des paroles amicales de son jeune maître. Mais celui-ci, bien qu'il fit bonne contenance, avait le cœur navré ; il ne parvenait pas à prendre part à la joie commune. Edmond eausai éncore d'un air affairé avec les deux mariés ; il ne voyait rien.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un enseigne du vaisseau l'*Océan* entra. Un profond silence rézna aussitôt.

— Monsieur de Kéravel, dit l'officier, voici l'ordre de vous rendre immédiatement à bord de l'amiral ; mon canon vous attend.

Une sueur froide glaça tous les assistans. Au seul nom de l'amiral Allemand, les matelots et les rivalets tremblèrent.

— C'est bien monsieur, je vous suis, dit Frédéric en arrachant l'enveloppe de la missive, et il lui ce que l'officier venait lui annoncer.

Suzette se baissa et ramassa l'adresse :

— Monsieur Frédéric de Kéravel, enseigne de vaisseau ! s'écria-t-elle avec tonheur. C'est pour vous annoncer votre nouveau grade que vous méritez si bien.

Des applaudissemens effrénés et des cris d'allégresse ébranlèrent la toiture de l'*Escadre invisible*.

Frédéric, ré-té en apparence insensible à la crainte d'une fâcheuse nouvelle, était en apparence ce qui lui arrivait d'heureux. Il était entouré par une foule amie qui le félicitait de cœur ; Edmond lui prenant la main. Rahan pleurait de plaisir. Suzette sautait comme un enfant. Croche-Cœur et Pаланquin abusaient de toutes les exclamations en usage sous la misère, la mère Barberousse criait à ses servantes d'apporter des verres pour boire au nouvel officier ; lui ne bougeait pas. Ses pressentimens ne l'abandonnaient point ; l'image de Joséphine se présentait à sa pensée, et il ne voyait au delà que découragement et désespoir. Enfin, il fit un geste ; tous les assistans se reculerent, à l'exception d'Edmond, au quel il demanda ce que les deux hôtesse venaient de lui apprendre.

— Rien n'est perdu, répondit l'aspirant. Il parlait seulement que hier, pendant la nuit, une chasse de poste est venue chercher M. le colonel Brissart et sa fille. Personne ne suit encore où ils sont allés ; mais Suzette et sa mère m'ont bien promis de leur instruire dès qu'elles l'auront découvert, et de faire tous leurs efforts pour retrouver la trace de celle que tu aimes.

Frédéric leva un regard suppliant sur la jeune mariée, qui s'approcha alors et lui répéta elle-même ce qu'Edmond venait de lui annoncer.

— Adieu donc, mes amis, et soyez heureux ! dit à haute voix le nouvel enseigne, qui sortit à l'instant pour se rendre au point du Vergeroux.

Conclusion.

Quelques jours après, la *commodore Raillouse*, réparée en rade, grâce au concours actif de la division navale, était sur le point d'appareiller pour une mission secrète. Son équipage était composé de marins choisis par son nouveau capitaine, qui n'était autre que Frédéric de Kéravel. L'empereur avait ordonné qu'on lui donnât un jeune officier le commandement du navire qu'il avait à se remmener et arrêté aux ennemis. Edmond était second de la commodore.

Au moment où l'ancre était haute, un canot du *Foudroyant* aborda et remit une lettre au jeune commandant.

Il la déchiffra en tremblant.

— Je ne sais, dit-il à Edmond, mais j'éprouve de tristes pressentimens ; ce sera une mauvaise nouvelle.

— Quelle idée ! Lis, lis donc !

L'enseigne lut à haute voix :

« Rade de l'île d'Ante, à bord du *Foudroyant*, le 5 avril 1809.

« Monsieur,

« Ne doutant pas du vif intérêt que vous prendrez à un événement qui me comble de joie, et afin de vous donner une nouvelle preuve de l'estime que j'ai conçue pour vous, je me hâte de vous faire part du mariage de Mlle Joséphine Brissart, ma nièce, avec M. le chef d'escadron Ferdinand de Hauteville. Cette union, depuis long-temps arrêtée entre les deux familles, sera célébrée le 15 courant en l'église paroissiale de Saint-Roch, à Paris.

« Recevez de nouveau mes félicitations pour votre avancement si bien mérité, ainsi que les salutations de votre ancien commandant.

« RICHEMONT. »

Frédéric pâlit ; et après un moment de réflexion :

— Que faire ? mon Dieu ! de-manda-t-il à son lieutenant.

— Commandeur l'appareillage, répondit ce lui-ci avec fermeté.

Frédéric céda ; et faisant un effort sur lui-même, il ordonna de lever l'ancre et d'établir les voiles.

En descendant du banc de quart, il accosta Edmond, et lui dit avec exaltation :

— Malheur aux Anglais ! c'est sur eux que je me vengerai.

Il ajouta plus bas, en serrant la main de son ami :

— Mais la victoire et la gloire ne font pas le bonheur ; *victory and glory not happiness !*

Mais il se rendit tristement dans sa cabine de capitaine pour y pleurer sur ses amours d'aspirant.

G. DE LA LANDELLE. — (Gl-br.)

Une Majesté de cinq ans.

I.

Louis XIV, entouré toute sa vie par une foule de courtisans, seul peuple dont il eût pris souci, avait été abandonné de tous, aussitôt que l'agneau eut atteint la puissance du roi sans qu'elle eût encore été la vie de l'homme. M. le dauphin était resté chargé seul de l'avenir et du salut d'une monarchie épuisée. *M. le Dauphin*, c'est-à-dire un enfant chétif et souffrant ; on eût dit que le poison qui avait tué l'un après l'autre ses pères, avait été aussi contagieux pour lui.

Le grand roi était donc mort ; mais la cour vivait toujours, car la cour est immortelle, et elle s'était rassemblée à Versailles pour saluer le nouveau roi. On distinguait au nombre de ces gentil-hommes le marquis de Dangeau, l'auteur des Mémoires, tyge curieux de courtisans tels que les avait fait Louis XIV, c'est-à-dire de pins de bassesses et de vanité. Dangeau avait vieilli, mais sa figure grimaçante n'avait reçu aucune injustice des années. Les courtisans n'ont pas d'âge, les habits de ceux sont toujours reufs et jamais ax perçus que il vient de cheveux blancs. D'ailleurs, on ne pouvait se persuader que Dangeau touchât réellement à sa quatre-vingtième année. On avait tellement été habitué à chercher dans toutes ses habitudes, dans tous les accidens de sa vie une arrière-pensée, un calcul pour plaindre au feu roi, qu'on s'était persuadé généralement qu'il n'avait vieilli que par flatterie, et l'on s'attendait presque à voir le nouveau règne d'un enfant rendu à l'adroit gentil-homme toute la fraîcheur de sa jeunesse.

On causait parmi les groupes et l'on s'en retenait surtout des dangers du pays. Il y eut à une tutelle chancelante contre laquelle les bâtarde du feu roi se révoltaient sourdement.

« Et pour défendre un royaume réduit à une misère immédiate, si près de sa porte totale, » s'écria le duc de Saint-Simon, « nous avons un roi en jaquette... »

« Un roi en jaquette, » reprit Dangeau presque avec colère, « fit il se fit fléchir tout à fait si l'ajquette ne l'efféduait dans le palais, » et qu'y a-t-il de plus touchant que la souveraine autorité revêtu des insignes de l'innocence ? N'y a-t-il pas un devoir de plus pour nous de nous sacrifier au service du roi, à le voir si digne de respect par sa faiblesse ? »

Mais le vieux courtisan, qui par habitude flattait encore dans le jeune royaume un avenir auquel ses quatre-vingt ans ne lui permettaient guère d'atteindre, se mordit les lèvres en achevant cette phrase pompeuse, car l'autorité souveraine venait d'entrer et elle avait quitté les insignes de l'innocence. Il y avait pour Dangeau de quoi se pendre ; il n'avait pas prévu que S. M. dût prendre les chausses ce jour même.

Le jeune roi était vêtu d'un habit de brocart boutonné, et dont les basques se soulevaient par derrière fermement l'éventail ; son cordon bleu tranchait par-dessus le costume, et l'enfant avait cette grâce et cette beauté particulières à la race de Louis XIV. A voir ce front si doux, si gracieux, un murmure d'admiration s'éleva de toutes parts.

— « Pauvre petit, » soupira le duc de Saint-Simon, « puisse le souffle empoisonné qui a éteint les existences illustres de ses parents, respecter maintenant la sienne ! »

— « Il est encore plus joli en chaussettes, » dit M. de Dangeau timide-ment.

— « Vous êtes donc bien mal avec le tailleur du roi, monsieur le marquis, » reprit le duc, « qu'il ne vous ait pas prévenu de cette importante révolution ? »

Mais après tous ces visages épanouis par la joie et l'admiration, le jeune monarque en trouva un sur son passage dont la tristesse retournée faisait contraste avec tout ce contentement aristocratique. C'était celui de la jeune Marceline, la nièce de la nourrice du roi. Elle était là avec sa tante, car toutes avaient leurs entrées au palais, faveur qui avait été accordée aussi à la nourrice du feu roi, tant qu'elle vécut.

« Qu'as-tu donc, ma petite Marceline ? » dit l'enfant en se haussant sur la pointe des pieds pour embrasser la jeune fille. « On dirait que tu pleures. »

— « Ce n'est rien, sire, ne faites pas attention, » reprit vivement la tante, « elle est fort heureuse. »

— « Oui, sire, je suis fort heureuse, » reprit précipitamment la jeune fille, et la crainte sembla un instant effacer sur ses traits l'expression d'un chagrin.

— « Tu nous trompes, tu as été méchante, » lui dit tout bas le roi. Un instant après, quand la tante eut tourné le dos : « Tâche de revenir nous voir seule, nous t'accorderons une audience secrète et nous te protégerons, petite. »

Et en parlant ainsi il passa la main avec complaisance sur son cordon bleu, auquel (Dieu nous pardonne de le dire!) quelques yeux clairvoyants avaient osé remarquer une tache de confitures.

II.

En disant que Marceline était triste et que Marceline était une jeune fille, c'est assez faire comprendre qu'elle avait dans le cœur un amour contrarié. Elle avait été élevée à Marly, son pays natal, avec les fils d'un cultivateur nommé Thierry ; elle l'avait aimé et s'était accoutumée à le regarder comme son mari, sans prévoir les grandeurs qui devaient un jour la séparer de lui. Mais la fatalité voulut que le valet de chambre du père du jeune Louis fût chargé de trouver une nourrice pour l'enfant royal. Il fit choisir par une foule d'istrigues Mme Ferrand, riche fermière de Marly et tante de Marceline. Duval, c'est ainsi que s'appelait ce valet d'illustre, n'était pas désintéressé dans son choix. Nous venons de dire qu'il était diplomate. Il avait remarqué la beauté de Marceline encore enfant et se promettait de lui faire payer, quelques années plus tard, les dettes de reconnaissance contractées par la tante. Au moment où commença notre histoire, il était passé au service du régent ; ayant obtenu un congé de son maître pour sa noce, il venait de réclamer le prix du service rendu à Mme Ferrand. Celle-ci avait accueilli sa demande avec d'autant plus de joie, que, toute gonflée de l'amour-propre de sa nouvelle position, elle n'avait pas attendu la recherche du valet du prince pour décourager Thierry.

Quelques jours auparavant, lorsque ce dernier s'était présenté officiellement avec ses habits du dimanche pour obtenir Marceline en mariage, Mme Ferrand, convertie de dentelle et de bijoux, regarda avec dédain l'habit de gros draps gris sous lequel quatre ans auparavant elle eût trouvé si bonne mine à Thierry, le plus grand et le plus beau garçon de Marly.

— « Madame Ferrand, dit-il, je viens vous faire une demande... »

— « Que désirez-vous, mon cher ? » reprit Mme Ferrand d'un ton protecteur : « de l'ouvrage à la ferme ? nous n'avons que trop de bras dans ce moment. »

— « Madame Ferrand, » reprit Thierry d'une voix altérée, « vous vous souvenez sans doute que j'aime Marceline. »

— « Non, mon cher, je l'ai oublié, et, s'il faut que je vous parle franc, vous auriez dû faire comme moi. »

— « L'oublier ! » répéta Thierry consterné.

— « Sans doute, mon cher, est-ce que nous pouvons maintenant donner notre nièce à un cultivateur indigent ? »

— « Indigent ! » s'écria Thierry dont l'indignation éclata, « ce n'est pas ce que votre père disait au mien lorsqu'il en reçut un prêt qui le sauva. »

— « Oui-dà ! » reprit Mme Ferrand ; « eh bien ! je parie que ce Thierry, si riche autrefois, ne pourrait pas, si je lui accordais Marceline, trouver cinq cents livres pour les frais de ménage. »

S'il ne s'était pas agi de Marceline, Thierry n'eût répondu à ces dures paroles que par un silence de mépris, mais il souffrit sa colère.

— « Pour Marceline je trouverais cette somme à l'instant même, » répondit-il.

— « Eh bien ! je te donne jusqu'à demain, » répondit la fermière, « et si demain tu peux compter devant moi les cinq cents livres l'appartenant légitimement, alors... je ne promets rien, mais nous verrons. »

Thierry s'était beaucoup avancé en promettant de trouver une pareille somme, il n'était pas fortuné et l'année avait été mauvaise. En demandant Marceline, dont il était aimé, il n'avait pas songé aux exigences de sa tante. Deux bras laborieux, c'était là toute la fortune dont il pouvait disposer.

Il parcourut inutilement le village ; l'énormité d'une telle somme et la

lenteur présumable du remboursement eussent effrayé, même en des temps moins fâcheux, les paysans les plus disposés à prêter.

Thierry était rentré chez lui, le cœur navré, maudissant le hasard qui avait fait chercher à Marly une nourrice pour un prince, et la défiance désobligeante de tous ses prétendus amis du village.

Il était absorbé dans ces réflexions pénibles, lorsqu'il entendit frapper à sa porte ; il alla ouvrir et se trouva face à face avec deux militaires, un sergent et un soldat aux gardes, qui lui demandèrent l'hospitalité pour un moment. Thierry examina avec respect leurs figures cicatrisées, tandis que ceux-ci jetaient un coup d'œil complaisant sur la stature herculéenne du jeune cultivateur.

— « Soyez les bien-venus, mes braves, » dit Thierry, vous trouverez facilement un hôte plus riche, mais non pas un mieux disposé à vous recevoir. »

Et allant chercher quelques bouteilles qui lui restaient, il les plaça devant les deux arrivants.

Les soldats firent honneur à l'envi au vin de Thierry, et remarquant son air rêveur et mélancolique, ils l'excitèrent à leur confier ses peines et à chercher dans le vin des consolations.

« Vous pouvez vous confier à moi, mon jeune Endymion, » dit le sous-officier, « car vous me semblez atteint des mêmes inclinations que l'Amoureux de la Lune. Je me suis escrimé à Steinkerque, à Nerwinde et à Denain, et un vieux chien de combat comme moi peut quelquefois donner de bons avis. »

— « Hélas ! si je n'avais besoin que d'un avis, » reprit Thierry, « ça n'est pas difficile à déboursier... mais je suis perdu si je ne trouve pas cinq cents livres d'ici à demain. »

— « Cinq cents livres ! diable ! » reprit l'officier. « Ah ! vous avez raison si c'est là le conseil qu'il vous faut, il faudrait avoir une fière imagination dans la bourse pour vous le donner. Mais n'importe, il y a remède à tout, hors à un boulet de canon dans le creux de l'estomac ; et peut-être que nous trouverons quelque réserve pour venir à votre secours dans la déroute. »

— « Quoi ! vous pensez !... » s'écria Thierry.

— « Bavons d'abord, ça donne des idées. »

Thierry, sans être ivroge, ne haïssait pas le vin, et dès qu'il eut une espérance qui put l'autoriser à s'étourdir, si vague qu'elle fût, il but abondamment à la santé de Marceline.

« Tenez, » dit enfin le sous-officier, « vous êtes un honnête garçon, comme nous l'ont dit les gens qui nous ont adressé à vous ; j'ai sur moi la somme dont vous avez besoin. Je l'emportais en semestre pour mes distractions civiles et sédentaires ; mais, ma foi, puisqu'il y a de votre bonheur, je m'amuserai un peu moins ; prenez cet argent... et signez-moi une petite reconnaissance. »

Et il jeta sur la table les cinq cents livres aux yeux émerveillés de Thierry, qui signa précipitamment la reconnaissance et se jeta au genou du trouper tuteurale. Il voulait sortir pour aller porter cet argent à l'instant même à la tante de Marceline ; mais on lui fit remarquer qu'il était déjà nuit et qu'il avait jusqu'au lendemain pour tenir une promesse dont l'accomplissement était assuré. D'ailleurs, il restait deux bouteilles à vider, et c'était éto lâché de reculer devant elles, lorsqu'on eut tant de sujets de courage. Enfin, Thierry, ivre de joie à sa troisième bouteille, finit par s'endormir d'un sommeil léthargique en rêvant au lendemain...

Quand il se réveilla, il était dans une caserne. Ce qu'il avait signé était un engagement, et les deux vertueux vainqueurs de Nerwinde, de Steinkerque et de Denain étaient tout bonnement des *raconteurs*.

On peut juger quels furent la rage et le désespoir de Thierry, qui s'était endormi heureux époux et fermier paisible, et qui se réveillait soldat et garçon. Mais ses prières, ses larmes, ses menaces, n'eurent aucun résultat. Une épidémie avait décimé depuis peu le régiment des soldats aux gardes de Versailles et on avait ordonné les mesures les plus promptes pour remplir les vides que ce fléau avait laissés dans ce beau corps, en approuvant d'avance tous les moyens de recrutement qu'on mettrait en usage. On était d'ailleurs à cette époque fort peu scrupuleux sur la manière de procurer à l'état des défenseurs, surtout lorsqu'on en trouvait d'aussi beaux que Thierry. Les récriminations furieuses de notre pauvre ami ne servirent qu'à lui faire commencer la vie de caserne par la salle d'arrêts. Mais peu de jours après il avait cessé toute résistance et obéissait comme le premier automate ou le dernier soldat venu. Il avait appris que Mme Ferrand avait accordé à Duval la main de Marceline qu'il croyait complice de son malheur.

Quel peu de temps s'écoula ! Un soir que Thierry était en faction à l'une des extrémités les plus isolées du palais de Versailles, une femme, la tête enveloppée d'une mante, s'approcha de la sentinelle immobile : elle semblait tourner autour du soldat et cependant n'osait lui parler ; elle pouvait d'ailleurs hésiter à le reconnaître, car Thierry avait toujours la tête baissée.

— « Thierry ? » dit-elle enfin d'une voix timide.

— « Marceline ! oh ! Marceline ! » cria-t-il d'abord ; puis la regardant avec méfiance et douleur, « Que vient faire ici ma tante Duval ? » dit-il.

— « Qui, moi ! » répondit Marceline ; moi la femme d'un autre ! Est-ce que vous y pensez ? Thierry ? »

— « So ! pourrait-il ! Mais alors pourquoi ne m'avoir pas dit plus tôt... »

— « Parce que je n'ai pas osé venir vous chercher au milieu d'un régiment, » s'écria Marceline. « Vous croyez que je vous ai trahis vous

savez quelle terreur m'inspire le caractère violent et impérieux de ma tante. Eh bien! elle n'a pu encore m'arracher un seul mot de consentement au mariage qu'elle a résolu. Depuis quelques jours, elle m'a emmenée avec elle à Versailles, dans la maison de ce vilain prêtre duquel elle me destine cette maison que vous pouvez voir d'ici, afin que, me faisant sans cesse la cour, il parvienne à me plaire davantage... Eh bien! je suis restée insensible aux flatteries, aux prières, aux menaces, et plus encore j'ai osé, à l'insu de ma tante, parler au roi.

— « Au roi!
— « Oui, au roi lui-même, qui m'a juré que demain, Thierry, vous auriez votre congé et une dot, et que ma tante consentait.

— « Le roi! il se pourrait!... Ah! quel ange que cet enfant-là! Je n'ai plus alors qu'un regret en quittant le service. C'est de ne pouvoir me faire tuer pour lui.

— « Il vaut mieux vivre pour moi; tenez-vous tranquille et espérez; nous allons être heureux sans doute; mais silence jusque-là, et que ma tante ne se doute pas que j'ai osé avoir du crédit à son insu.

— « Marceline... chère Marceline! s'écria le soldat transporté en courant de baisers la main de son amie.

— « Doucement! beau factieux, » dit Marceline; « tenez! on vient vous relever et ma tante m'attend sans doute.

— « Oh! le maudit sergent! » dit Thierry en apercevant de loin son successeur qu'on amenait; « quand vous reverrai-je, Marceline, vous, mon courage! vous, mon bonheur!

— « Tâchez d'être de faction demain à cette heure et à cet endroit... et qui sait... le hasard... »

Elle n'acheva pas, car le sergent approchait. Elle disparut dans l'embrasure.

« Camarade, » dit à Thierry le soldat aux gardes qui le remplaçait, « il est fâcheux qu'on ne puisse prendre votre société en prenant votre place... Il paraît que vous êtes heureux, compère! »

Thierry ne répondit rien; il était dans un des moments d'enivrement où toute la félicité du ciel descend dans les émotions de la terre.

III.

Le roi était redevenu enfant après la réception solennelle de Versailles. A la pompe triomphale d'un nouveau règne avaient succédé pour lui les travaux de l'écolier, et S. M. Louis XV, un livre entre les mains, écoutait d'un air distrait et ennuyé les leçons de l'abbé Fleury, son précepteur. Après de longues dissertations sur l'histoire ancienne et moderne, l'abbé avait passé à la politique. Il avait pris pour thème la clemence devant son royal élève.

« M. de Dangeau ne vient pas, » disait tout bas le roi, « si encore je pouvais, en l'attendant, faire une partie de balle.

— Sire, continuait le précepteur en appuyant d'un exemple les théories de douceur qu'il cherchait à inculquer au jeune roi, un de vos rois prédécesseurs, Charlemagne, avait livré à la justice des conspirateurs qui avaient mis sa vie en danger. Au moment où l'un d'eux courait déjà la tête sous la hache, Charlemagne parut.

« Que viens-tu faire ici, toi? » dit le comblé; « insulte à mes derniers moments et triomphe d'un cadavre? Va-t'en. Le ou se rencontrent un condamné, un bourreau et un roi, c'est le roi qui doit avoir la pudeur de sa vengeance et se retirer. »

— « Tu te trompes, » reprit Charlemagne, « la où ces trois hommes se rencontrent, il y en a un, en effet, qui doit se retirer, mais c'est le bourreau. Tu es libre. »

— Sire, la clemence est une attribution tellement inhérente à la présence des rois que leur apparition en tout lieu de punition ou de supplice, de ce temps, a toujours été une grâce vivante.

— « On m'a promis pour aujourd'hui, » interrompit le roi, « de me faire voir un vol d'oiseaux, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? »

Fleury soupira, et s'inclinant lassa le roi jouir de la récréation qu'il désirait depuis si long-temps.

Le roi aussitôt se mit à bondir dans la chambre comme un esclave échappé, et mettant en pièces tous les papiers qui se trouvaient là, thèses, versions, analyses ou traités de morale, il leur donna immédiatement ces formes grossières de petits bat-avon d'oiseaux, qui sont les premiers essais des enfants dans les arts d'imitation.

Quelques instans après on frappa timidement à la porte, et un valet annonça M. de Dangeau.

Le valet entra fort enrhumé, mais en retenant une toux dont le libre exercice pouvait être contraire aux articles du cérémoniel.

« Eh bien, sire, » dit-il avec toute la graciosité de son zèle asthmatique, « êtes-vous satisfait? »

— « Satisfait, » dit le roi, « et de quoi? »

— « Mais du résultat des démarches que j'ai faites en faveur du jeune soldat auquel Votre Majesté a daigné s'intéresser; ce n'est pas pour me vanter, mais j'ai eu bien de la peine; il m'a fallu, par le mauvais temps qu'il a fait hier, aller chez le ministre de la guerre, qui n'y était pas, et que j'ai dû attendre; puis de la aller chez monseigneur le régent, sans le consentement duquel le ministre n'a voulu rien faire. Son altesse a d'abord daigné me refuser; elle a parlé du besoin qu'on avait de ne pas laisser s'affaiblir le corps des soldats aux gardes, de l'intérêt de la discipline qui ordonnait qu'on n'accordât pas plus de grâce à un soldat qu'à un autre, des faveurs de ce genre qu'on avait refusées aux sollicitations

des gens les plus puissans. Mais enfin j'ai eu l'honneur de lui répéter si souvent que Votre Majesté voulait bien désirer elle-même la libération de ce soldat, que M. le régent s'est rendu, et muni de son consentement je suis retourné chez le ministre, où les formalités qu'il a fallu remplir m'ont retenu hier soir jusqu'après l'heure où sa majesté veut bien se livrer au sommeil. J'ai été fort heureux de pouvoir aller moi-même me reposer du rhume et des fatigues que j'ai gagnées au service du roi et qui vont me revenir au moins huit jours chez moi. J'en suis sorti seulement pour savoir si Sa Majesté a daigné être contente, lorsqu'elle a trouvé ce matin le congé du soldat sur sa table de travail, ainsi que j'avais eu l'honneur de l'y faire mettre par le valet de chambre.

— « Quoi! vous avez fait mettre ce congé sur ma table?
— « Sans doute, » reprit Dangeau, « afin que Sa Majesté en eût en s'éveillant l'agréable surprise.

— « Ah! mon cher monsieur Dangeau, il faut que vous alliez m'en chercher un autre. Je ne savais pas qu'il était là, ce congé; j'aurais fait une cocotte avec; il faut que je puisse l'envoyer demain à cette pauvre Marceline qui viendra inutilement aujourd'hui. »

M. de Dangeau, à la pensée de se remettre en course (nous le rapportons avec douleur) commença une grimace subversive de tout respect, mais le sentiment de ses devoirs de sujet intervint dans les muscles de sa physionomie et sa grimace *révolutionnaire* (nous nous hâtons de le proclamer) se termina en sourire *absolutiste*.

IV.

Le lendemain du jour où Thierry avait retrouvé si miraculeusement l'espérance, il avait déployé pendant la matinée entière toutes les ressources de son esprit inventif pour se procurer le même tour de faction que la veille. Il lui fallut payer successivement à boire au sergent, puis au soldat qui devait lui céder par échange cette bienheureuse place. Mais enfin il parvint à son but; et jamais roi de France, en entrant dans la cathédrale de Reims le jour du sacre, ne se sentit et plus fier et plus joyeux (si toutefois il y a de quoi être joyeux) que Thierry en venant prendre possession de son poste.

Thierry devait rester en faction pendant deux heures. La première s'écoula sans résultat. A chaque bruit de pas qui se faisait entendre dans la rue déserte son cœur battait avec violence; mais rien ne venait... que la nuit. Ses yeux étaient toujours fixés sur la maison qui renfermait tous les objets de sa haine et de son amour. Le temps marchait et Thierry n'espérait plus lorsqu'il vit de loin une voiture fermée s'arrêter devant cette habitation, et en même temps il crut distinguer une femme qu'on entraînait et qu'on semblait forcer à monter dans la voiture; des cris de détresse parvenaient jusqu'à lui; il reconnut la voix de Marceline. Bientôt la voiture s'approcha rapidement et passa devant Thierry. Il n'y avait plus à douter; on venait de l'appeler par son nom. Aussitôt son sang s'alluma; sa tête se perdit; il oublia la discipline et les inflexibles devoirs de la sentinelle. la sentinelle, rempart vivant que la mort doit encore trouver à la place dont on lui a confié la défense. Il jeta son fusil, qui ralentissait sa marche, et s'élança à la suite de cette voiture fatale. A peine avait-il fait quelques pas qu'un officier se plaça devant lui :

« On courrez-vous, Thierry? lui dit-il; pensez-vous, malheureux, que vous abandonnez votre amie et votre poste? »

— « Capitaine! capitaine! s'écria Thierry, laissez-moi! laissez-moi passer... Il faut que je sauve ma fiancée, qu'on enlève lâchement. Oh! laissez-moi passer... »

— « Vous êtes un insensé, Thierry; si on enlève réellement votre maîtresse, on la poursuivra; on vous la rendra; mais vous, demeurez à votre poste; il y va de la vie.

— « Oh! laissez-moi, laissez-moi donc! cria Thierry; tenez, la voiture s'éloigne, déjà on ne la voit plus!

— « Thierry, continua l'officier en le serrant plus fort, si vous ne restez pas à votre poste, je vous arrête. »

Pour toute réponse, Thierry, dont la vigueur était doublée par le désespoir, renversa l'officier.

Quelques soldats, accourus au bruit, relevèrent le capitaine, qui leur montra du doigt Thierry qui s'enfuyait.

« Pauvre Thierry! » dit l'un d'eux en essuyant une larme; c'est dommage, c'était un bon camarade! »

V.

Thierry cependant avait continué sa course dans la direction de la voiture. Bientôt le bruit des roues se fit entendre de nouveau et il commença à l'apercevoir dans l'obscurité. Enfin, il n'avait qu'un dernier effort à faire pour l'atteindre, lorsque son pied heurta violemment une pierre, et il alla tomber à quelques pas de là, lancé par la violence du choc. En vain essayait-il, quelques instans après, de remuer ses jambes paralysées par une entorse; des douleurs terribles le clouèrent sur le sol.

Il lui fallait donc renoncer à l'espoir de retrouver Marceline. A cette pensée poignante une autre se joignit bientôt: c'était qu'il allait sans doute être poursuivi. Pour échapper aux recherches, il se traîna machinalement jusqu'à un fossé, où l'épaisseur de la nuit ne devait pas permettre sans doute qu'il fût aperçu. En effet, quelques instans après, des cavaliers de la maréchaussée passèrent en jetant çà et là des regards scrutateurs sur la route sans découvrir le fugitif.

Mais le pauvre Thierry avait toujours à combattre un autre ennemi : c'était la douleur. Bientôt ses tortures devinrent intolérables, et il regretta de n'avoir pas accepté plutôt la captivité ou la mort. Cependant la nuit s'avancait ; la route était isolée en cet endroit ; les cris et les gémissements du malheureux se perdaient dans les ténèbres. Enfin il entendit venir une voiture qui roulait lentement. Il résolut, quoi qu'il en arrivât, d'implorer la pitié de ceux à qui elle appartenait, et, se rapprochant de la chaussée, d'une voix où se réunissaient toutes les forces de son désespoir, il cria : « Arrêtez ! »

Aussitôt la voiture semble se pétrifier. Une voix tremblante répéta en s'adressant au cocher : « Arrêtez ! » et le cocher descendant de son siège se jeta la figure contre terre. Un vieillard enveloppé de fourrures se montra à la portière et balbutia avec terreur :

« Messieurs les brigands, daignez ne pas me faire de mal. Voilà vingt louis ; je suis désolé de ne pouvoir offrir davantage à vos seigneuries, mais je serai peut-être plus heureux à la prochaine rencontre.

— « Hélas ! » reprit Thierry en se soulevant à demi, « je ne sais pas ce que vous pensez. Je suis un pauvre soldat blessé qui implore de votre bonté une place dans votre voiture, pour retourner à Paris, et il y va de ma vie si je n'y arrive promptement. »

Pendant ce temps le cocher et le maître avaient eu le temps de considérer Thierry et de se convaincre qu'il n'y avait rien de périlleux dans cette rencontre. Le vieillard répondit à la supplication du blessé avec toute la colère d'un poltron rassuré qui se sent le plus fort.

« Êtes-vous fou, l'ami ? Croyez-vous que moi, Philippe Courcillon, marquis de Dangeau, je n'ai pas autre chose à faire que de recueillir tous les aventuriers qui se perdent sur la grande route, où je cours pour le service du roi ? N'est-ce pas assez de m'avoir exposé à une pleurésie en me faisant sortir la nuit de mon carrosse ?

— « Par pitié ! » répéta Thierry.

— « Lapière, » s'écria Dangeau, « remontez sur votre siège et à Paris !... »

— « Oh ! si vous saviez comme je souffre, » dit Thierry.

— « Eh ! mais, » répondit le marquis, il me semble que c'est l'uniforme dessoldats aux gardes ! Pardieu ! tu me diras peut-être si je trouverai à Paris où à Versailles en de tes camarades nommé Thierry.

— « Que lui voulez-vous ? » s'écria Thierry qui tressaillit.

— « Je le donnerais volontiers au diable, tant je le hais, » reprit de Dangeau ; il est impossible de plus abuser d'un gentilhomme que ce manant le fait de moi. Voilà deux jours que l'ordre du roi me fait courir par les mauvais temps pour obtenir son congé.

— « Se peut-il ! » cria Thierry.

— « Enfin, » reprit de Dangeau, « je le tiens ce maudit congé qui a ajouté le sorcier d'un rhume à mon catarrhe habituel. Le roi a voulu que je remette l'acte à une certaine Marceline, qui demeure à Versailles, et l'on m'a dit tout à l'heure chez cette femme qu'elle était à Paris, où je la suis à tout hasard, car il faut bien que j'obtiens au roi. Mais si je rencontrais ce soldat, je songe maintenant que cela reviendrait peut-être au même.

— Mais, interrompit Thierry, dont l'âme était suspendue aux lèvres du marquis ; c'est moi qui suis Thierry, ce congé c'est le mien ; cette femme, c'est ma fiancée... On l'a ravie pour la faire tomber dans quelque piège infâme ! Au nom du ciel, monsieur le marquis, accordez-moi une place dans votre carrosse pour que nous arrivions à Paris, pour que nous la sauvions, pour que nous la vengions !

— « Vraiment ! » reprit de Dangeau ; « je suis bien plus près de mon lit de Versailles que de celui de Paris, et je vais faire tourner bride ; quant à vous, mon cher, voici votre congé... vous êtes libre d'aller où vous voudrez.

— « Et ! comment voulez-vous que je bouge ? » cria Thierry, « j'ai une entorse qui me fait souffrir comme un damné.

— « Si vous avez jugé à propos d'avoir une entorse, » reprit de Dangeau, « je n'y peux rien ; le roi jusqu'à présent n'a pas compris dans toutes les tribulations qu'il m'a imposées, les entorses à guérir. Tout ce que je puis vous proposer, c'est de vous ramener à Versailles.

— « Mais elle n'y est pas, à Versailles ! Mais si nous tardons, elle est perdue peut-être ; et croyez-vous que le roi ne vous demandera son compte de l'honneur et de la sûreté de cette jeune fille à laquelle il porte tant d'intérêt ?

— « C'est peut-être vrai, » dit de Dangeau en soupirant et en tremblant à la fois de froid et de faiblesse ; « j'en ferai une maladie ; c'est sûr, mais il va de mon avenir. Allons, Lapière, aide cet homme à monter dans mon carrosse !

— « Un soldat aux gardes dans le carrosse du marquis de Dangeau ! » soupira-t-il ensuite en le voyant monter. « Ah ! s'il ne s'agissait pas de mon avenir ! »

Quand Thierry fut étendu sur les coussins de la voiture, le cocher se remit en marche.

— « Demain matin nous nous mettrons en quête de la belle, » dit le marquis.

— « Demain seulement ! » répéta Thierry le cœur plein d'angoisses.

VI.

Mme Ferrand avait su par une voisine officieuse que sa nièce avait vu Thierry à Versailles et qu'elle avait puisé dans cette visite de nou-

velles forces pour résister à ses volontés. Elle avait donc compris qu'il n'y avait d'autre moyen de la faire obéir que de l'éloigner de son complice en rébellion, et c'était elle-même qui avait concerté avec M. Duval ce brusque enlèvement. Marceline, qui attendait toujours un message du roi, s'était inutilement débattue. En vain avait-elle parlé de l'appui que lui prêtait le jeune monarque ; cette révélation n'avait servi qu'à doubler la colère de Mme Ferrand, qui se sentait forte d'ailleurs d'une protection auprès du régent. On avait emmené le soir la pauvre fille chez un oncle de Duval, et tout était préparé pour que le mariage s'accomplît sans retard le lendemain matin ; car on avait craint de célébrer la cérémonie à Marly, où le jeune soldat avait laissé trop d'amis.

Marceline d'abord se défendit courageusement contre les persécutions dont on l'entourait. Pendant la nuit, Mme Ferrand employa inutilement tous les moyens de persuasion ; mais vers le milieu de la matinée suivante, moitié lassitude, moitié terreur, Marceline n'opposa plus qu'une faible résistance. Un paysan qu'elle avait envoyé en secret à Versailles pour avertir Thierry, ne revenait pas pour lui en apporter des nouvelles. Enfin, plus morte que vive, elle se laissa porter jusqu'à la voiture qui devait la conduire à Saint-Germain-des-Près.

Tout à coup un carrosse s'arrêta devant la maison. Un homme en venant en sortit, et, appuyé sur un domestique, s'avança en chancelant vers Marceline, qui poussa un cri de joie.

— « Retenez, » dit-il à Mme Ferrand, « j'ai à vous parler.

— « Mais, mon brave soldat ! » reprit Duval en ricanant.

— « Je ne suis plus soldat, » dit Thierry, « et malheur à ceux qui me

forceraient à reprendre une idée.

— « Renvoyons ce boiteux à l'hôpital, » cria Duval ; « venez, belle-

mère.

— « Un instant, » dit d'une voix enrouée M. de Dangeau qui sortit à son tour de la voiture.

A sa vue, Duval, ému involontairement, s'arrêta, et sur un signe du marquis, tout le monde entra dans la maison. Le marquis, qui, malgré l'accroissement de son rhume, s'était résolu à faire un dernier effort en faveur du protégé du roi, témoigna de tout l'intérêt que le jeune Louis XV prenait à l'union de Marceline et de Thierry. Mme Ferrand, effrayée, consentit malgré Duval à attendre sans rien conclure.

— « Enfin, » reprit Dangeau en s'essuyant le front, « vous allez être heureux, et moi je vais me reposer. Maintenant je crois qu'il s'agirait d'obtenir le cordon de l'ordre que je ne ferais plus un pas hors de chez moi avant d'être bien et dûment guéri. »

En ce moment un domestique entra en toute hâte.

— « Monsieur le marquis, » dit-il, « une lettre très pressée arrive pour vous de Versailles.

— « Allons, » s'écria le marquis, « le roi vient de tomber malade ; il faut que je retourne à Versailles ! Si je n'étais pas des premiers à demander de ses nouvelles, c'en serait fait de mon avenir ! »

Et, descendant aussi précipitamment que le permettait sa goutte, il se jeta dans sa voiture.

« Le roi malade, » s'écria Marceline, « nous sommes privés de notre seul protecteur. Heureusement, tu as ton congé, Thierry.

— « Vous n'êtes pas encore mariés, » reprit Duval en jurant ; « en attendant, souvenez-vous que vous êtes chez moi.

— « Je ne l'oublie pas, » reprit Marceline, « Ma tante, retournons chez vous et ramenons au pays ce pauvre Thierry, puisqu'il est libre enfin. »

Mme Ferrand suivit machinalement Marceline, qui soutenait Thierry. Arrivés à la porte, ils trouvèrent des cavaliers de maréchaussée.

« Thierry, » dit l'officier, « nous vous arrêtons pour avoir déserté votre poste et frappé un officier. Vous paraîtrez demain devant un conseil de guerre.

— « Mais il n'est plus soldat ! » s'écria Marceline, « il a son congé !

— « Oui, maintenant, » reprit le cavalier, « mais il l'était encore quand le délit a été commis, et rien ne peut empêcher la justice d'avoir son cours. Mademoiselle, » ajouta-t-il en se tournant vers Marceline, « c'est sans doute à vous que nous devons rendre ce billet, porté ce matin par un paysan à la caserne de Thierry et qui nous a mis sur ses traces.

— « Ah ! c'est moi qui t'ai perdu ! » murmura doulement Marceline.

— « Quand je vous disais, » s'écria Duval triomphant, « que vous n'étiez pas encore mariés ! »

VII.

Deux jours après le marquis de Dangeau, quoique toujours enrhumé et goutteux, s'était levé de grand matin pour aller demander des nouvelles du jeune roi qui, déjà convalescent, ne pouvait cependant recevoir. Il s'en revenait à son appartement de Versailles et traversait la grande cour, lorsqu'il se sentit arrêter par le bras, et en se retournant il vit Marceline pâle, éplorée et pouvant à peine se soutenir.

« Monsieur le marquis, » cria-t-elle, « vous qui avez été si bon pour nous, sauvez-nous encore, sauvez Thierry qui va mourir.

— « Encore ce maudit Thierry ! » répéta Dangeau ; « il a donc juré de ne pas me laisser un instant de repos ? Il est vrai que le roi s'y intéresse beaucoup. Eh bien ! plus tard j'en parlerai à sa majesté.

— « Mais plus tard ce sera inutile, c'est aujourd'hui, dans trois heu-

res qu'on le fusille. Il a été condamné à mort par le conseil de guerre : je n'ai pu parvenir jusqu'au roi et l'infâme Duval a repris exprès son service auprès du régent pour rendre vains tous les recours en grâce que j'ai formés auprès de son maître. Monsieur le marquis, au nom du ciel, sauvez-le ! sauvez-le !

— Et comment voulez-vous que le roi, s'il n'est pas le régent ne le veut pas et si le roi est invisible ? Le roi, d'ailleurs, ne pourrait plus rien pour lui sans doute.

— Oh ! si ! le roi pourra tout ; il m'aime, il sait bien que je mourrai si Thierry meurt ; il ne voudra pas laisser tuer ainsi sa petite Marceline ! Oh ! vous êtes marquis, vous êtes aussi l'ami du roi, vous êtes connu à la cour, vous avez le droit de pénétrer de force chez le roi, fallait-il violer l'étiquette.

— Violé l'étiquette ! » s'écria M. de Dangeau avec un accent où l'effroi se mêlait à l'indignation. « Violé l'étiquette ! pénétrer de force chez le roi ! mais c'est une forfaiture, c'est une offense de lèse-majesté ! Et qu'on même mon avenir d'aurait en dépendre, il n'y aura jamais d'exemple d'un crime pareil dans l'histoire des Dangeau !

— Mais songez donc, » cria Marceline, qu'il s'agit de la vie d'un homme, que dans quelques heures il va périr ! Le roi lui-même vous remerciera d'avoir sauvé Thierry, il ne vous pardonnera pas d'avoir manqué de l'avertir. »

Le marquis de Dangeau parut un instant ébranlé ; il fit même quelques pas vers l'appartement du roi ; mais tout à coup il recula, comme si le spectre de l'étiquette se fut dressé devant lui.

— Non, dit-il, « entrer chez le roi sans permission ! je ne le pourrai jamais !

— Oh ! mon Dieu ! » murmura Marceline anéantie, « faudra-t-il donc que vous le laissiez mourir ! »

En ce moment un valet du roi s'approcha du marquis.
« Le roi vous a vu de sa fenêtre, monsieur le marquis, » lui dit-il, « et il m'a ordonné de vous faire monter chez lui, ainsi que cette jeune fille, par l'escalier dérobé. »

— Ah ! nous sommes sauvés ! Mon Dieu, vous m'avez entendu dit Marceline.

Et elle s'élança à la suite du valet ; laissant bien loin derrière elle le marquis de Dangeau, chez qui il n'y avait de toujours jeune que son zèle de courtisan.

— Quoi ! s'écria la jeune roi, lorsque Marceline eut tout raconté en pleurant, ils savent que j'aime bien ce soldat et ils vont le faire mourir ; mais cela ne se peut pas. Je vais écrire et envoyer ma lettre à l'endroit de l'exécution.

— On ne connaît pas votre signature, sire ; celle de M. le régent seule est au bas de tous les actes du gouvernement, et M. le régent est à Paris. Une lettre ne sauverait pas Thierry !

— Mon Dieu, que faire ! s'écria Louis XV. Voyons ! voyons ! du courage, Marceline, » dit-il à la jeune fille éplorée, « peut-être nous allons trouver un moyen... »

— Mais vous ne songez pas, sire, que dans ce moment on charge les armes qui vont le tuer !

— So peut-il, » dit le roi, « que faire ? Ah ! j'y songe, M. de Fleury, mon précepteur, m'a dit que la présence d'un roi sur le lieu d'une exécution... Oui, c'est cela... Oh ! si j'arrive à temps, ils ne tueront plus qu'au de la faire mourir ! — Ma pèssé, fourrée et ma voiture ! » ajouta-t-il en s'adressant au valet placé près de lui.

— Mais il fait très froid et le médecin ne pense pas que Votre Majesté puisse se tenir encore sans danger.

— Nous sortirons par l'escalier dérobé, » reprit le roi, « on ne nous verra pas et l'on dira après que je suis au lit, que je ne veux recevoir personne... »

— Mais, sire, » reprit le valet, « s'il vous arrive malheur, je suis perdu !

— Alors ! » dit le roi, « je te ferai pendre à coup sûr si tu ne m'obéis pas, et si tu obéis, tiens, voilà cinquante louis qui m'avaient donnés pour mes menus plaisirs ; prends-les et je t'en promets autant. »

Le valet sortit et un instant après :

« Sire, » dit-il en rentrant, « une voiture attend Votre Majesté au bas de l'escalier ; mais je risque ma tête en vous accompagnant. »

— Vous m'accompagnez ainsi, mon-leur de Dangeau, » dit le roi, « Vous attendrez qui je suis, s'il en est besoin. »

M. de Dangeau, placé entre le roi et les lais de la cour, sentit une pâleur marquée se répandre sur ses rides. « Sire, » balbutia-t-il, « s'il faut exposer votre royale santé pour sauver un soldat obscur... »

Mais le jeune monarque l'interrompit, et, s'enveloppant dans sa pèssé, l'entraîna avec une force qu'on n'aurait pas attendue d'un enfant encore malade.

« A la pèssé de Grenelle, près Paris, » dit le valet au cocher.

VIII.

Au sud-ouest de Paris s'étend une campagne triste et nue qui aujourd'hui encore a conservé son nom de plaine, quoique couverte de sinécures et de maisons. Ce lieu sinistre est consacré depuis plus d'un siècle aux exécutions militaires. Les malheureux qui y passent peuvent voir les livrées du lieu de leur supplice et contempler du bord de leur tombe l'asile qu'on semblait avoir promis à leur vieillesse.

Ce fut là que par une matinée d'hiver s'arrêtèrent à la fois un peloton de fusiliers et une voiture. Le peloton se rangea en bataille, et Thierry, appuyé sur une canne, descendit de la voiture. Il était calme ; toutes ses angoisses s'étaient usées pendant les deux jours qui avaient précédé. Il alla de lui-même se placer en face du peloton.

« Si je chancelle, dit-il à ses camarades en passant devant eux, c'est que j'ai la jambe malade et non le cœur. »

Eux cependant étaient plus mornes et plus tristes que Thierry, car la sévère discipline avait pour eux ce jour-là de cruelles exigences. Ils ne lui reconnaissaient que le droit de les rendre martyrs et elle les faisait bourreux.

La matinée était froide et sombre, la terre était sèche et dure, le ciel noir et chargé de nuages. Thierry reçut avec calme les dernières exhortations d'un prêtre. Il sollicita l'honneur de commander lui-même son dernier feu et il refusa le bandeau qu'on voulait lui mettre sur les yeux. Tout à coup un rayon de soleil perça les nuages et vint jouer sur la terre autour de Thierry, le soleil, cet emblème vivant de l'espérance et de la vie ; le soleil, cette jeunesse éternelle de la nature.

A cette douce chaleur, Thierry sentit se fondre tout son courage ; tout ce qu'il y avait en lui de désirs et d'animation se révéilla. Quelques larmes lui échappèrent, puis il jeta les yeux sur son uniforme, et rougit de ses angoisses.

« Oh ! j'aime mieux le bandeau ! » s'écria-t-il, « mettez-moi le bandeau, que je ne voie pas le soleil ! »

On plaça un mouchoir sur ses yeux et l'officier commanda l'exécution. « Capitaine, » dit un tambour, « je vois accourir une jeune femme qui agite la main. Entendez-vous ? elle a crié : Grâce ! »

Un trisson passa le long des rangs et tous les soldats semblèrent ouvrir la bouche pour demander un surcis.

« Cet homme est condamné, » répliqua l'officier ; « Mgr le régent a refusé de faire grâce ; cette jeune fille ne peut rien, et vite, avant que le patient ne l'ait vue, en jetez-le ! »

Dix coups de fusil partirent à l'instant, mais ce ne fut pas Thierry qui tomba : il resta debout, toujours appuyé sur sa canne ; ce fut Marceline. La pauvre jeune fille, en approchant du lieu fatal, avait trouvé que la voiture allait trop lentement ; elle s'était élancée par la portière, et quel que meurtrie dans sa chute elle avait volé vers Thierry. Au bruit des coups de fusil elle resta gigantesque et évanouie à quelques pas du lieu fatal.

« Je ne suis pas blessé, » dit Thierry, qui heureusement pour son courage n'avait ni vu ni entendu Marceline, cachée par les soldats.

— « Que signifie ceci ? » dit le capitaine en se tournant vers le peloton.

Tous gardèrent le silence ; pour donner le temps à leur espérance de se réaliser, ils avaient tiré plus haut que le condamné. Ils s'étaient tous dit intérieurement, sans se concerter, que la minute employée à recharger les armes les rendrait inutiles peut-être.

« Une voiture ! une voiture ! » cria-t-on de toutes parts.

En effet le carrosse du roi approchait, et un valet qui en était descendu avait relevé Marceline.

Le carrosse s'arrêta au lieu de l'exécution, et un charmant enfant en descendit rapidement.

— « Arrêtez, » s'écria-t-il, « je le défends qu'on touche à cet homme. »

— « Qui êtes-vous donc, » dit l'officier qui n'avait pu croire à la présence du roi, quand même il l'eût reconnu.

— « Je suis Louis XV, roi de France et de Navarre. »

— « Qui nous le prouve ? »

— « Je fais grâce. »

— « Mais M. le régent a rejeté tout recours en faveur de ce soldat. »

— « Le régent n'est que le régent, et je suis le roi, » reprit l'enfant avec une expression de fierté sublime, « et j'ordonne qu'on mette en liberté ce pauvre Thierry. »

M. de Dangeau, sorti du carrosse, attestait au tremblant de froid l'identité du monarque ; mais l'officier hésitait toujours à délivrer son prisonnier, lorsqu'une autre voiture arriva rapidement. L'abbé de Fleury et quelques gentilshommes attachés à la suite du roi en descendirent. Ils s'étaient aperçus de la disparition de Louis, et dans une angoisse mortelle ils avaient suivi ses traces.

— « Ah ! sire, quelle impudence ! » s'écria Fleury, en pressant dans ses bras avec émotion son élève, « vous qui étiez encore si malade ! »

— « Je ne le suis plus, » dit le roi ; « je suis arrivé à temps. Mais où est ma pauvre Marceline ? »

Marceline, qu'on avait transportée dans la voiture du roi, reprégnit ses sens. Elle fut amenée auprès de Louis XV qui, appelant du doigt Thierry, confondu de tant de bonheur, mit la main des deux jeunes gens l'une dans l'autre avec une gravité comique.

« Mes enfans, » dit-il, « je vous unis. Et maintenant, » ajouta-t-il en plaçant la main sur son estomac, « je je suis que le grand air m'a donné une faim... M. de Dangeau, allez donc me chercher un gâteau. »

Et il remonta dans la voiture au milieu des bénédictions de Thierry et de Marceline et aux cris de Vive le roi ! que jetaient à l'envi les soldats et le peuple.

« Sire, » dit l'abbé, « d'aujourd'hui, malgré votre jeune âge, vous êtes vraiment roi de France. C'est un premier sacre qu'on trait de clémence. »

PAUL FOUQUIER.

ENTREVUE DE FRANÇOIS I^{er} ET DE HENRI VIII AU CAMP DU DRAP-D'OR.

Un célèbre épisode de notre histoire, c'est l'entrevue des rois de France et d'Angleterre, François I^{er} et Henri VIII, au camp du Drap d'Or. Nous en trouvons un curieux récit dans le nouveau ouvrage de M. Capelle, *François I^{er} et la Renaissance*, ouvrage non moins remarquable par l'élégance du style que par l'élévation de la pensée, et l'harmonie de ses détails :

François I^{er} venait d'apprendre dans tous ses détails l'intimité du Henri VIII et de Charles Quint, impatient de céder la couronne à Aix-la-Chapelle. Cette présence de Charles Quint à Douvres, dans le palais de Windsor et de Westminster, avait le but d'alliance et du mutuel serment.

Charles d'Espeque était le neveu de la reine Catherine, la femme de Henri VIII, et les deux princes s'étaient donnés des gages de tendresse. François I^{er} voulait essayer son crédit sur l'esprit du roi des Anglais, dans une entrevue qui aurait pour but ou pour prétexte la croisade contre les infidèles. C'était comme défenseur de la foi, désigné par Léon X, que Henri VIII était appelé par le roi de France, fier lui-même d'avoir reçu la sainte bulle des mains du pontife ; irait-il à Londres comme Charles Quint, ou bien Henri VIII viendrait-il sur le continent? La maison de Bourgogne était hautaine, mais Charles-Quint n'avait pas hérité de son faste. Le nouvel empereur savait qu'en politique l'étiquette n'est que le costume et souvent l'embaras d'une négociation ; aussi n'aurait-il pas hésité d'aller à Londres, partout où le bien de sa cause pouvait l'appeler, sans se soucier des présences. Henri VIII, à son tour de la vieille race et à quel-ques années de l'âge de François I^{er}, possédait à des titres en France, et à quelques lieues de l'Amouëis se déployait l'alliance de l'Angleterre ; il pouvait donc passer sur le continent sans sortir de ses terres domaniales.

Dans les correspondances qui précèdent l'entrevue royale, le cérémonial fut réglé : le roi de France fut étât de réveiller les ressentiments de Henri VIII contre Charles Quint ; « qui, par une indignité traitée », s'était fait être empereur d'Allemagne ; cette couronne dor ne revenait-elle pas aussi bien à Henri VIII, si digne de la porter? Au retour des ambassadeurs anglais, après l'élection impériale, le rapprochement s'accéléra entre les deux couronnes de France et d'Angleterre ; ces envoyés rapportèrent le bon accueil qu'ils avaient reçu de François I^{er}, et la félicité des actes de Charles-Quint pour obtenir la pourpre impériale ; d'où l'on conclut qu'il fallait se réunir pour arrêter l'ambition d'un ennemi aussi redoutable. Le lieu de l'entrevue fut bientôt désigné par les héros d'armes ; Henri VIII désirait visiter ses terres de Flandre, ses villes d'excubité frontière, François I^{er} devait se faire un honneur et un devoir de l'accepter sous de belles tentes au camp de France et d'Angleterre, entre Ardres et Ghines, Ardres appartenant à la couronne de France ; Ghines était une possession du domaine d'Angleterre. Entre les deux états, distants de trois lieues à peine, était un vaste plainne couverte de riches moissons, de petits bois, de ravisantes bruyères, et là fut le lieu désigné par les héros d'armes.

Les noblesses de France et d'Angleterre devaient se montrer dans tout l'éclat des cours plénières, et c'était depuis long-temps une rivalité non seulement de coupe de luxe, mais encore de luxe, de puissance et de grandeur. On avait choisi le plus beau temps de l'année, le mois de juin, lorsque les fleurs s'épanouissent sous l'épais ombrage des bois ; les princes avaient pris jour ainsi pour faire la meilleure chère possible. Le roi de France fit faire à Ardres trois maisons, l'une dans la dicte ville, qu'il fist tout bastir de neuf, et étoit assez belle pour une maison de ville, et avoit assez grand logis, et en cette maison feust festoyé le roy d'Angleterre ; et en ist faire le diet seigneur roy une autre hors de la ville, couverte de toile, comme le dessin de la Bastille avoit esté fait, et estoit de la façon comme du temps passé les Romains faisoient leur théâtre, et tout rond à ouvrage de bois, d'arches, salles, galeries, trois estrades l'une sur l'autre, et tous les lieux muns de pierres ; toutes-foies elle ne servoit de rien. Or, j'ensuy le roy de France que le roy d'Angleterre et lui se deussent veoir aux champs en tentes et pavillons comme il avoit esté une fois conclut ; et avoit fait le diet seigneur les plus-belles tentes que furent jamais veues, et le plus grand nombre et les principales estoient de drap d'or, fers d'ans et dehors, tant chambres, salles, galeries, et tout plein d'aulles de drap d'or, et de toiles d'or et d'argent, et avoit dessus des dictes tentes, forces d'orbes et pommes d'or, et quand elles étoient tendues au soleil, ils les faisoit au beau veoir, et y avoit sur celle du roy un Saint-Michel tout d'or, ainz qu'il feust cogné entre les autres ; mais il estoit tout creux, or quand je vou-ay devisé de l'espeugne du roy de France, il faut que je vous dise de celui du roy d'Angleterre, lequel ne fist qu'une maison, mais elle estoit trop plus belle que celle des Français, et du peu de constance, et estoit assise la dicte maison aux portes de Ghines, assz z proche du château, et estoit de merveilleuse grandeur en carré, et estoit la dicte maison toute de bois, de toile, et de verre, et estoit la plus belle vermine que j'ay jamais l'on vist, car la moi-ue la maison estoit toute de vermine, et vous assure qu'il y estoit bien clair, et y avoit quatre corps de maison, dont un mondre vous ensiez logé un prince, et estoit la cour de bonne grandeur, et au milieu de la dicte cour et devant la porte y avoit deux belles fontaines qui jectoient par trois tuyaux, l'un hypocrite, l'autre vain, et l'autre eau, et tout dedans la dicte maison, le plus clair logis qu'on sauroit veoir ; et la chapelle de mercier de grandeur, et bien estonnée, tant de reliques que de toutes autres parerms, et vous assure que si tu n'est estoit bien tonné, ainz est fait les coys. Car les maisons des deux princes durant le voyage ne furent formées à personne.

Ce livre merveilleux des tentes de France et d'Angleterre était destiné à laisser une bonne et glorieuse opinion des gentilshommes des deux pays. Nul digne châtelaïn n'hésitait à se rendre, quand il s'agissait de paraître en sa splendeur dans les cours plénières et de montrer sa supériorité. Le camp du Drap-d'Or fut marqué par toutes les fêtes de la chevalerie, passes d'armes, tournois, représentations théâtrales, et tout cela avec un faste qui ne calculait rien ; la chevalerie d'Angleterre rivalisa de luxe avec celle de France, et comme l'écrivait Martin du Bellay. Et qu'importait aux chevaliers d'avoir vend leurs terres, leurs champs, si le rival ou l'adversaire rapportait dans ses manoirs bonne idée de son opulence et de sa grandeur. A travers tous ces tentes engeés d'une vive amitié, les rois conservèrent, non publiquement, des craintes et des défiances ; on les regarda comme les deux monarches pourraient se voir, et l'on ne trouva pas de meilleur moyen que les orages. « On régna que les roys s'estoyeroient les roys, et les roys les roynes, et quand le roy d'Angleterre viendrait à Ardres veoir la royne de France, que le roy de France partiroit quant et quand il irait aller à Ghines veoir la royne d'Angleterre, et par ainsi ils esteroient chascun en ostage l'un pour l'autre. Le roy de France, qui n'estoit pas homme soupconneux, estoit fort marri de quoi on se feroit si peu en la roy l'ung de l'autre.

« Il se leva un jour bien matin, qui n'est pas sa coutume, et print deux gentilshommes et un page, les premiers qu'il trouva, et monta à cheval sans estre honteux, avec une cape à l'espaignole, et vint devers le roy d'Angleterre au chasteau de Ghines, et quant le roy feust sur le pont du chasteau, tous les Anglais s'emerveillèrent fort, et se savoient qu'il leur étoit advenu, et y a-voit bien deux cents archers sur le diet pont, et y étoit le gouverneur de Ghines avec les dictes archers, lequel feust bien estonné, et en passant par eux, le roy leur demanda le bon jour, et qu'il se rendissent à lui, et leur demanda le chasteau du roy son frère, laquelle lui feust ensignée par le diet gouverneur de Ghines, qui lui dit : « Sire, il n'est pas éveillé. Il passe tout outre, et va jusques à la dicte chambre, heurte à la porte, l'éveille et entre dedans, et ne leust jamais homme plus esbahy que le roy d'Angleterre, et lui dit : « Mon frère, vous n'avez fait meilleur tour que jamais homme fist à autre, et me montrez la grande-fiance que je dois avoir en vous, et de moi je me rends vostre prisonnier des cette heure, et vous baille ma foi ; » et deffist de son cou un collier qui valoit quinze mille angelots, et pria au roy de France qu'il le voullust prendre et porter pour l'amour de son prisonnier, et soudain le roy qui voullait faire même tour, avoit apporté avec lui un bracelet qui valoit plus de trente mille angelots, et le pria qu'il le portast pour l'amour de lui, laquelle chose il fit, et le lui bailla au bras, et le roy de France print le sien à son cou, et ajouta que le roy d'Angleterre voullust se lever, et le roy de France lui dict qu'il n'avoit point d'autre vallet d'honneur que lui, et lui bailla sa chemise, et lui bailla quand il feust levé, Le roy de France s'en voullust retourner, mais quand que le roy d'Angleterre le voullust retenir à dîner avec lui ; mais pour ce qu'il n'avoit joixter après dîner, s'en voullust aller, et monta à cheval, et s'en vint à Ardres ; il n'en porta beaucoup de gens de bien qui venoient à d'vant de lui, et entre autres *Adventureux*, qui lui dit : « Mon maistre, vous êtes en fol d'avoir baillé ce que vous avez fait, et vous suez bien de vous veoir icy, et donne au diable ce lui qui vous la coeselle. » Sur qu'il le roy lui fist réponse, et lui dit que jamais homme ne lui avoit conseillé, et qu'il seavoit bien qu'il n'y avoit personne en son royaume, qui lui eust voulu conseiller. « Ainsi, au milieu de la fiance générale, les deux roys se donnaient, à la face de leur cour, les témoignages de la plus vive cordialité, et cela pour éviter les piques, les rivalités entre blason de même race.

« Les gentilshommes de France firent tout qu'ils se montrèrent plus magnifiques que les Anglais ; mais ceux-ci eurent beaucoup plus de goût dans leurs manières de tournois et de fêtes de cours plénières ; tandis que les femmes de France, les nobles dames des manoirs brillèrent beaucoup au delà des Anglaises. Leurs modes furent à la mode à Londres ; « toutes décollées, en voyant sur ses très-fans, ce qui lui jalousie aux dames d'Angleterre, qui portaient tout montées. »

L'entrevue du camp du Drap-d'Or ne produisit pas une situation complètement amicale entre les rois de France et d'Angleterre. On parla de tout, de l'hérésie de Luther, de l'invasion des Turcs ; et quant à la question territoriale, il ne fut rien décidé. Les deux princes se virent une dernière fois pour signer un nouveau traité d'alliance et de politique. « Ils se vindrent embrasser tout à cheval, et se firent merveilleusement bon visage, et broncha le cheval du roy d'Angleterre, en embrassant le roy de France, et chascun avoit à sa main deux ou trois cents chevaux ; et entrèrent et dedans le pavillon tout à pied, et se recommencèrent de rechet à embrasser, et firent plus grande chère que jamais, et quand le roy d'Angleterre feust assis, print lui-même les articles, et commença à les lire, et quand il eut lu tous les articles du roy de France qu'il venoit de lire de France et d'Angleterre, mais il laissa le titre de France, et dict au roy de France, point, puisque vous estes icy, car je maintiens ; et dict, je Henry roy d'Angleterre ; et estoient lesdits articles fort bien faits et bien écrits, s'ils eussent été bien tenus. Ce fait, lesdits princes partirent merveilleusement bien contents l'ung de l'autre, et en bon ordre, comme ils estoient venus, s'en retournèrent le roy de France à Ardres, le roy d'Angleterre à Ghines. »

L'entrevue du Drap-d'Or fut célèbre dans l'histoire de ce temps. La chevalerie n'avait alors d'autre distraction que les pompes des cours plénières ; et les plumes d'Ardres et de Ghines royaient le plus bel appareil de fêtes chevaleresques, telles que le roi René les avait dérites dans son livre des *Tournois*. Aussi la peinture, la tapisserie ont elles recueilli le souvenir de cette entrevue du Drap-d'Or.

Au et en plain renaissance ; l'art de réunir et de grouper les personnages avait fait des progrès notables ; et le tableau qui retrace l'entrevue entre les rois de France et d'Angleterre put atteindre un caractère de haute perfection ; au loin, on aperçoit Ardres et Ghines avec leurs mille tours où se déploient les châteaux de France et d'Angleterre ; au milieu brillent des tentes fleurdelisées, et tout est orné de couleurs et de peintures byzantines ; la forme de ces tentes est élégante et facile comme un manteau d'hermine ; toutes les diverses journées des événements royaux sont reproduites dans les couleurs et la broderie. Henri VIII alla d'abord visiter les tentes de France avec ses chevaliers et ses barons richement équipés. Semez, semez, trompettes et buccines ! Henri VIII s'avance vers François I^{er}, et on reconnaît à la prééminence de son ventre, à sa grosse tête, à ses yeux pleins de désirs charnels ; le roi de France vient au devant de lui, jeune encore, son œil est vil ouvert. Les batailles de lances qui se suivent sont conduites par le capitaine Bayard, le parrain du roi, selon les lois de la chevalerie, car il tint de lui l'écouade.

Alors se dessine en belles couleurs l'entrevue royale ; Henri et France se prennent dans les bras l'un de l'autre ; l'aise le ciel qui concluent une longue paix entre eux ! On les voit aux conseils avec les cardinaux et les clercs, pour juger de ce qu'il faut faire dans le bien de la chrétienté. L'heure du tournoi approche, les cartels sont du pari et d'autres envoyés ; quel chevalier ne se croit appelé à soutenir l'honneur des deux couronnes et de ces deux nations ? Vous parlez un blason normand, angevin ou saxon, vous êtes Anglais ; ma foi, d'entre-deux, car les deux sont rudes. « Les dames sont la sur les estrades, par des d'écouter les braves de paroles. Et autres. Et qui ne peut comprendre une lance pour elles, qui ne se glorifient d'en obtenir une couronne. Les roses aiment à se faire voir noblement comme dans les cours plénières par les banderoles qui chassent au cœur et au sanglier. L'art de s'enlever si la peinture, la tapisserie, l'architecture ont gardé souvenir de cette entrevue d'Ardres et de Ghines et du camp du Drap-d'Or, belle fête des vieux temps, dernière scène du moyen-âge.

CAPPELLE.

Poésie.

GRACE POUR TOUS :

Sire! puisqu'un Dieu bon, dispensateur des gloires,
Voult dans votre fi's proclamer nos victoires,
Et leur ses jeunes draqueux,
Puisqu'à ses fi's soldats, tous jumeaux de son âge,
Il n'aura l'ardur la terreur, le courage,
Uniforme des vixux héros!

Puisqu'en l'igne invincible Et rangé nos armées,
Qu'un chef h'ra h'gaidat aux saines renommées,
Dangereux et nobles silons!
Puisqu'à vous accorda, conduisant votre espérance,
Que son nom répondit à l'horizon de France
Comme un astre dans ses rayons!

Puisqu'il vous le garda sous le feu des mitrailles,
Comme un enfant qui passe à travers les batailles,
Gardé dans le flanc maternel;
Puisqu'il est revenu, grand de ses conquêtes,
Sous votre toit royal illuminer vos fi's;
Levez vos regards vers le ciel!

Soyez humble et clément! Voyez qu'un Dieu suprême
Qu'il le faible et le fort suspend son anathème
Pour éprouver ou pour punir!
Comprenez que la gloire est une riche amonè!
Qu'il la crée à son gré, mais qu'au rois il la donne,
Afin qu'ils sachent l'anoblir!

Rendez donc aujourd'hui la victoire plus grande!
Au niveau de l'aigle élèvez votre oriflamme!
Que le don soit égal au veu!
Sire! soyez clément! C'est la reconnaissance
Qui va du trône au ciel! Aux rois est la clémence,
Et les jours des rois sont à Dieu!

Non! ce n'est pas assez pour acquitter la dette,
De verser d'une main ce que l'autre regrette,
De couvrir des vœux ennemis,
D'apaiser quelques pleurs par quelque déviance,
Et de parler grâce, en face de la France,
Pour quelques torts qu'on a remis!

Non! ce n'est pas assez de ce décret barbare,
De ce sombre serain qui, dans une urne avare,
Choisit parmi des noms offerts!
Lorsque le sceau divin s'ouvre aux pages sulfures,
On ne doit pas fermer la porte des abîmes
Sur d'autres fronts chargés de lers!

Non! ce n'est pas assez! la justice éphémère
Qui, pour garder les rois, décréta sur la terre
Des lois pour frapper et punir,
Ne vous défendit pas d'ouvrir larges les bras!
Car vous le savez, Sire, il n'est pas de grillés!
Où l'on fasse long-temps souffrir!

Rendez donc aujourd'hui ce fils plein d'espérance,
Plus glorieux et fier, vraiment cher à la France,
Et en accordant à ses lauriers
La liberté pour tous que sa valeur demande!
Sire! écoutez sa voix pour que l'honneur lui rende
Ce qu'il donne à nos prisonniers!

Dieu, qui vous livra la conquête,
Ne mesura pas le bienfait:
Il l'étoya large et complète,
Et si on donne ce qu'il lui plaît,
Vous ne perdez le diadème,
Contemplez sa bonté suprême
Qui vous cède tant de ses droits!
Imitez sa magnificence!
Vous qui possédez la puissance
Pour absoudre, faites des lois!
Gagnez, par votre grâce entière,
Les cœurs de chagrins endurez:
La clémence est une prière
Qui ouvre les yeux obscurs!
Que celui qui portait sa chaîne
Releve son front abattu!
L'esclavage enfante la haine!
La liberté fait la vertu!

(Qu'un triste souvenir sous la grandeur s'éteigne!
Par la sérénité, prouvez que votre règne
Gouverne des sujets heureux
C'est le faible qui crie, afin qu'on le défende
Un trône tort préséé, et sans frapper, commande,
Sire, quand on est tort, on devient généreux!

Rendez au jour, à la lumière,
Le regard long-temps attristé;
Rendez chaque enfant à sa mère,
Quand votre fils vous est resté.

Anecdotes dramatiques.

Lulli était si passionné pour sa musique d'*Armide*, que de son propre aveu, il aurait tué un homme qui lui aurait dit qu'elle était mauvaise. Il faisait jouer cet opéra pour lui seul avant la représentation publique, et l'applaudissait en faisant répéter les morceaux principaux, et rentrait chez lui ivre de sa propre admiration.

La vanité poussée jusque-là devient de la folie; mais il y a des hommes d'imagination qui ont besoin de cette confiance aveugle en eux-mêmes pour faire de grandes choses; ils paraissent ridicules, ils le sont en effet, et pourtant ils ont une valeur. Scudéry, cet homme si sot dans ses burlesques gasconnades d'amour-propre, disait en tête de chacune de ses préfaces: « C'est mon chef-d'œuvre que je vous présente. » Et, au bout du compte, cet auteur a fait *Arminius*, tragédie qui est restée aussi obscure que ses autres ouvrages, mais qui ne mentie pas cet ouï.

— Mlle Arnould, dont les bons mots sont connus de tout le monde, avait, comme toutes les actrices, la faiblesse de se rajeunir. On demandait à Mme de Murville, sa fille, quel âge avait sa mère. « Je n'en sais plus rien, répondit-elle; chaque année, ma mère se croit rajeunie d'un an. Si cela continue, je serai bientôt son aînée. »

— A la première représentation d'*Astrée*, opéra de La Fontaine, ce dernier, placé au fond d'une loge, derrière des dames qui ne le connaissaient point, s'écriait à chaque instant: « Mon Dieu! que c'est mauvais! mais cela est détestable. » Ennuycées de l'entendre toujours répéter la même chose: « Monsieur, lui dirent-elles, cela n'est pas si mauvais; l'auteur est un homme d'esprit, c'est M. de La Fontaine. — Lui! un homme d'esprit! reprit-il sans s'enouvoier, c'est un lourdaud qui n'entend rien à la composition d'un opéra, c'est moi qui vous le dis! » Un monsieur étant survenu, prit le parti des dames, et La Fontaine fut mis à la porte de la loge. Il alla dormir au café de la Comédie en s'écriant: « J'admire la patience des Parisiens. En vérité, ils sont encore plus bêtes que moi! » Il ne se trompait pas!

— Malgré une clause du testament de Racine, qui défendait aux comédiens de représenter jamais *Athalie* sur aucun théâtre, le régent ordonna qu'elle fût jouée en 1716. Son succès immense produisit les plus belles recettes pendant cinq ou six ans. Ce fut vers cette dernière époque que Racine le fils alla voir la salle de la comédie; il fut accueilli par les acteurs avec tous les égards dus au fils d'un illustre père. Sa visite faite, « Messieurs, leur dit-il, je viens vous réclamer une petite dette. Vous savez que mon père avait défendu, par son testament, qu'on jouât *Athalie*. M. le régent a depuis ordonné que, sans égard aux volontés du testateur, ce drame serait donné au public. Cet ordre de M. le duc d'Orléans ne me fait déroger en rien à mes droits. Je revendique, en conséquence, la part qui doit me revenir sur les représentations multipliées de ce chef-d'œuvre. »

Cette demande imprévue fit sur l'arçopage comique l'effet d'un coup de foudre. Il s'agissait d'une restitution de près de quarante mille livres. Les comédiens consultèrent des hommes de loi. Louis Racine, qui avait une grande dévotion, craignit l'éclat d'un procès. Bref, malgré des promesses, des paroles données, il n'eut pas un sou de ce légitime héritage; et les comédiens se moquèrent de lui. Il partit peu de temps après pour Lisboane où il perdit la vie dans la catastrophe du tremblement de terre.

— L'opéra d'*Alys*, de Quinault, était celui qui excitait le plus la colère de Boileau; il ne put jamais pardonner au poète lyrique ces deux vers qui, du reste, renfermaient une pensée charmante :

Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence!

Despréaux étant à Versailles, à la salle de l'Opéra, dit à l'officier qui plaçait les spectateurs: « Mettez-moi dans un endroit où je n'entende point les paroles de Quinault; je ne viens que pour la musique. »

— L'empereur Auguste, qui aimait avec passion les jeux du théâtre, ne désapprouvait pas qu'on sifflet un acteur. Il en fit bannir un de Rome et de toute l'Italie pour avoir osé montrer au doigt un des spectateurs qui le sifflet, ce qui arrivait cependant toutes les fois qu'un comédien péchait contre la *cadence* ou contre la *quantité*.

— Ce fut le 23 mai 1759, jour de la rentrée des théâtres que les comédiens français supprimèrent pour toujours les balustrades ou des comtes, des marquis musqués étaient dans l'usage de se placer sur les deux côtés de la scène pour gêner les acteurs et paralyser les plus beaux effets dramatiques. C'est à M. le comte de Lauraguais qu'on doit cette réforme. Voltaire s'était plaint déjà plusieurs fois dans ses préfaces de cet abus, M. de Lauraguais envoya une somme aux comédiens sous la condition qu'ils débarrasseraient pour jamais le théâtre des obstacles qui s'opposaient au jeu des acteurs et à l'illusion si nécessaire au charme de la représentation.

— Mme Beauval, actrice du théâtre de Molière, épousa le comédien de ce nom, malgré l'opposition formelle de sa famille. Pour y parvenir, elle fit cacher son amant dans la chaire du curé, et, à la fin du prône, elle déclara devant Dieu et les hommes qu'elle prenait Beauval pour son époux. A l'instant, celui-ci sortit de dessous la chaire, et fit la même déclaration. De cette manière, ils se virent mariés, sinon par le curé, du moins sous ses yeux.





